Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/moustach00kock

MOUSTACHE,

PAR

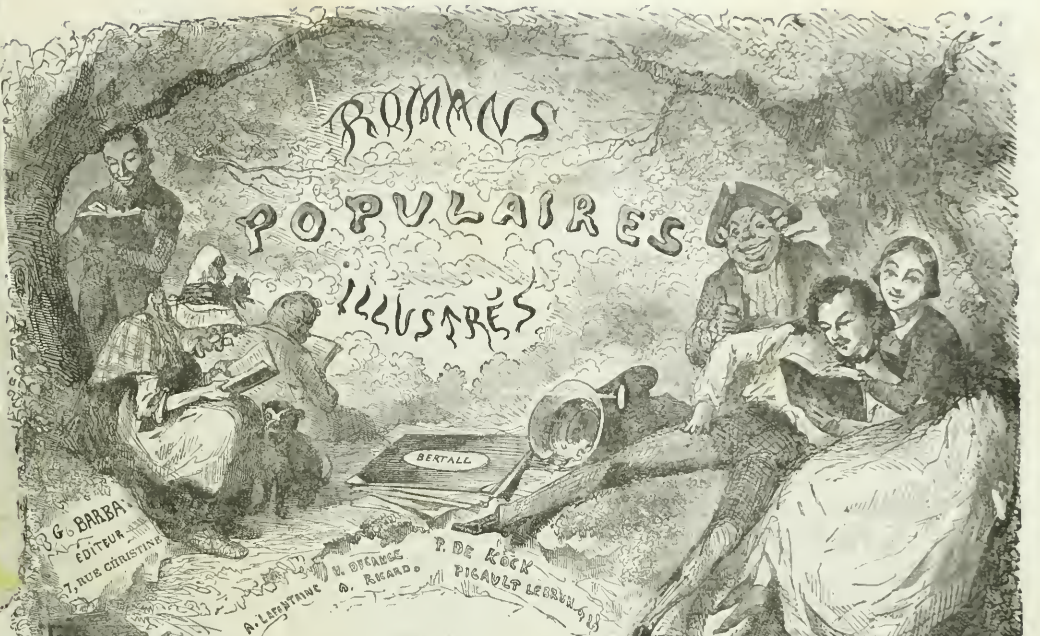
CH. PAUL DE KOCK.

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 31 VIGNETTES PAR BERTALL.

PRIX : 1 FRANC 10 CENTIMES.

PARIS
GEORGES BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE CHRISTINE, 7

— *Tous droits réservés* —



PAUL DE KOCK

MOUSTACHE

ILLUSTRÉ PAR BERTALL

CHAPIT 1. — Un tuyau de ... le et un habit.

Il y a ns Paris une rue assez lone, assez étroite, tort sale souvent boueuse, que l'on nomme rue de *la Calandre* elle est située dans le qrtier de la Cite. Vous dev la connaître si vous a ezi quelquefois affaire a pis de justice... ne don Divous garde, lecteur !

Cet rest nommée de *la Calan* d'après une enseig e i représentait une espè de grive ou alouet e, dnt les uns; un insect quinge le froment, disent les tres, et enfin une *caland* ou machine à polir es ps, à ce que prélend *Saul* le chroniqueur. Pevous importe ans doute à moi aussi; cependant, fois en passant, on n'epas fâché de savoir à quin a affaire.

Dans une eille maison de cette rue je crois du reste qu'elle sont presque toutes), iversez une allée toujou crottée et glissante, mon un escalier dont les marc n'ont certainement pa é nettoyées depuis notre emière révolution... nuettez pas vos mains sur rampe de bois, parce q le est toujours humide et que vous vous saliriez; mais grimpez bravement jusqu'au quatrième; arrêtez-vous devant une porte sur laquelle on a fait une infinité de figures et de dessins, tant à la craie qu'au charbon; tirez une vieille patte de lapin qui est attachée au bout d'une ficelle et qui fait lever un loquet, et vous vous trouverez alors dans une chambre habitée par trois jeunes gens.

— ... petit ... voire poile depuis plusieurs jo r ?

Trois personnes pour une seule chambre! allez-vous dire... Ah! vraiment, est-ce que cela vous étonne? à Paris, cela n'a rien de surprenant. Il vaut encore mieux posséder le tiers d'une chambre que de n'en point avoir du tout, ce qui arrive quelquefois à des jeunes gens de famille bien élevés, bien instruits, mais fort peu raisonnables, à de pauvres artistes ruinés, à des ouvriers sans ouvrage, à des filles de la campagne venues dans la capitale pour se placer. Je ne vous parle pas des vagabonds : pour ceux-là, coucher dans la rue, c'est leur état.

La chambre occupée par trois personnes était grande et sombre; les locataires, n'ayant point de rideaux à mettre à leur fenêtre, avaient ... convenable de noirc...

les carreaux avec du bouchon brûlé, ce qui diminua beaucoup la clarté du jour. Les murailles avaient eu du papier, mais il n'en restait plus que quelques lambeaux que l'on déchirait quand on avait besoin d'envelopper quelque chose. Il y avait dans un coin de la chambre une vieille couchette vermoulue, sur laquelle était une énorme paillasse, puis un petit matelas si mince, qu'on aurait pu croire que ce n'était qu'une enveloppe de toile; enfin une couverture de laine, percée de toutes parts, était jetée sur ce lit, et recouvrait de grosses liasses de papiers qui servaient de traversin.

Un peu plus loin était un lit de sangle portant un coucher du même genre que celui qui paraît la couchette. Le reste de la chambre était meublé à l'avenant, ou, pour mieux dire, n'était pas meublé du tout; il y avait pourtant une petite table de bois, deux chaises, dont l'une n'avait que trois pieds, puis dans un coin une malle et un grand tonneau vide et sans couvercle.

Sur la cheminée, qui semblait vierge de feu, on voyait un morceau de miroir, quelques allumettes, une bouteille à cirage qui servait aussi de chandelier, un petit flacon avec de l'eau de miel, un couteau et trois fourchettes de fer, une cuvette, un peigne, du savon à la rose, et un petit buste en plâtre représentant Napoleon.

Enfin, à quelques pas de la cheminée, un tuyau de fonte sortait du plancher et allait se perdre dans le plafond, sans que pour cela il y eût vestige de poêle dans la chambre.

D'après ce tableau misérable, vous croyez peut-être que cette chambre était l'asile de la tristesse, des soucis, des larmes... détrompez-vous; jamais palais somptueux n'entendit retentir autant d'éclats de rire et de propos joyeux!... Dans cette chambre on chantait du matin au soir, souvent on plaisantait encore depuis le soir jusqu'au matin : c'était le séjour sinon de la bombance et des plaisirs, du moins de la gaieté et de l'insouciance; enfin cette chambre était habitée par trois étudiants.

En ce moment ils sont tous trois dans leur demeure. L'un est assis devant la table et écrit; c'est un grand jeune homme brun et pâle, figure ovale, front haut et cheveux bien plantés; les lignes de son visage sont correctes, ses traits ont de la beauté et du caractère, mais les muscles de sa physionomie sont trop souvent en jeu par suite de l'exaltation qui règne dans cette jeune tête : c'est George Rembrun; il a vingt-trois ans; il est né en Bourgogne de parents peu fortunés, et on l'a envoyé à Paris pour y faire son droit; au lieu de cela, il fait des drames et des vaudevilles.

Le second locataire de cette chambre est encore couché sur la grande couchette; il tient un livre et semble étudier. C'est un assez joli garçon, quoique le blond de ses cheveux tire un peu sur le roux... ses yeux bleu clair, ses joues rosées et sa petite bouche riante ont quelque chose d'enfantin qui plaît au premier coup d'œil; mais telle vous avez vu une fois cette figure, et telle vous la reverrez toujours; c'est une physionomie inaltérable, qui ne varie jamais, ou plutôt c'est un visage qui n'a pas de physionomie.

Ce jeune homme s'appelle Timothée Glindoré; il n'a que dix-huit ans, il est Champenois; ses parents ont quelque fortune; mais le père de Timothée est un ancien cultivateur qui n'entend pas que son fils fasse des folies à Paris. Avec douze cents francs par an, il pense que le jeune homme doit pouvoir vivre et étudier. Il lui fait passer exactement tous les trois mois le trimestre de sa pension; lorsque le jeune Timothée demande une avance ou un supplément, le papa Glindoré laisse sans réponse les lettres de son fils.

Le jeune homme qui écrivait était vêtu fort légèrement, quoiqu'on fût seulement au mois de mars; il avait un pantalon noir et une blouse de toile en assez mauvais état; celui qui était couché avait aussi une blouse qui lui tenait lieu de chemise.

Enfin, le troisième locataire se promenait dans la chambre, et s'arrêtait souvent pour se regarder devant le morceau de miroir; c'était un homme de vingt-cinq ans, sa taille était médiocre et un peu carrée; mais sa figure avait une expression de gaieté, d'insouciance, et il avait dans toutes ses manières cet air de satisfaction de soi-même qui pour beaucoup de gens est une preuve de mérite.

Ce n'était point un joli garçon, ce n'était pas non plus un homme laid; d'ailleurs l'expression plaisante de sa figure prévenait en sa faveur. Il était brun, très-coloré; ses petits yeux étaient pleins de vivacité, son nez un peu trop prolongé, sa bouche fort grande, et ses petites dents de mouton auraient enlaidi un joli visage; mais tout cela réuni n'avait rien de désagréable chez Constant-Fidèle Bouchenot, qui se promenait alors dans la chambre, vêtu d'une veste qui ressemblait à une camisole de femme, d'un vieux pantalon de nankin à la cosaque, et d'un gilet de satin noir fait dans le dernier goût.

Constant-Fidèle Bouchenot était né à Paris; son père, honnête confiseur de la rue des Lombards, avait voulu mettre son fils dans les dragées; mais s'apercevant bientôt que le petit Fidèle ne s'occupait qu'à manger le fonds de la boutique, le confiseur changea de dessein, il se décida à faire de son fils un avocat; il avait remarqué que le petit Fidèle était aussi bavard que gourmand, et cette précoce loquacité lui avait paru de bon augure; il voyait dans cet enfant un oracle digne de s'illustrer dans le barreau, il résolut de lui faire faire son droit.

Si le petit Bouchenot aimait à babiller, en revanche il détestait l'étude et le travail. Après avoir mal fait ses classes, il faisait aussi mal son droit. Le temps s'écoula, et le vieux confiseur mourut. Son épouse était depuis longtemps descendue au tombeau; Fidèle se trouva orphelin, à la tête de quelques milliers d'écus et de quelques centaines de boîtes de dragées. En fort peu de temps il mangea sa succession, ensuite il vendit le mobilier que lui avaient laissé ses parents, et lorsqu'il n'eut plus rien, il pensa de nouveau à faire son droit. Mais chez Bouchenot un projet raisonnable était rarement mis à exécution; d'ailleurs il aurait fallu travailler, et il n'en avait jamais la volonté. Les femmes, la table, le jeu, étaient ses idoles; le ciel lui avait doué de ce caractère heureux que rien n'attriste, n'effraye, ne s'inquiète ni de l'avenir ni même du lendemain.

Du reste, je vous ferai observer qu'avec un caractère heureux il n'est pas rare de finir à l'hôpital.

Pour achever ce portrait, je dois vous dire que Bouchenot était présomptueux, souvent même impertinent, et que pourtant la bravoure était son côté faible, quoiqu'il parlât à chaque instant des duels qu'il prétendait avoir eus; mais ceux qui le connaissaient avaient que penser de ses fanfaronnades; et une des causes qui lui avaient fait négliger son droit, c'est que souvent les étudiants avaient voulu mettre son courage à l'épreuve.

Vous connaissez maintenant les trois locataires de la chambre si pauvrement meublée; voyons à présent comment ils employaient leur temps par une belle matinée du mois de mars, dans cette pièce où il n'y avait point de feu, quoique le thermomètre marquât deux degrés au-dessous de zéro.

— Bouchenot, auras-tu bientôt fini d'aller et de venir comme cela dans la chambre? dit le jeune homme qui écrivait, en faisant un geste d'impatience.

— Tiens!... tu es charmant, George; parce que tu fais ton drame... ton mimodrame... ton vaudeville... je ne sais quoi enfin, est-ce qu'on n'osera plus remuer dans la chambre?... Mais il faut que je me donne du mouvement, ça me fait du bien... ça m'échauffe d'ailleurs... nous ne sommes pas dans une serre, ici... il s'en faut... et ce vieil imbécile d'au-dessous n'allume donc plus son poêle... dont le tuyau passe dans notre appartement... c'est fort ridicule... je me plaindrai à la propriétaire.

— Nous ne pouvons pas forcer le voisin à faire du feu, dit Timothée en attirant jusque sur son nez la vieille couverture de laine et en tâchant de se border dans son lit.

— Nous ne pouvons pas!... c'est une question!... car enfin quand nous avons loué cette chambre, on n'a pas manqué de nous faire remarquer ce tuyau de poêle du voisin d'au-dessous, qui traverse verticalement notre appartement; d'abord j'avais trouvé cela fort laid; et, en effet, cela donne à cette pièce l'air d'une loge de portier; mais quand on me dit : Ce tuyau de poêle vous procurera de la chaleur comme si le poêle était chez vous, vous n'aurez pas besoin, l'hiver, de brûler beaucoup de bois; alors le tuyau me sembla plus désagréable; je me dis : C'est une économie de temps et d'argent... et les économies, vous savez que c'est mon fort.

George se contente de hausser les épaules, tout en continuant d'écrire, et le grand Timothée pousse un gros soupir en s'enveloppant un peu plus dans la couverture. Bouchenot va encore regarder dans le petit morceau de miroir; puis après s'être souri de air fort satisfait de sa personne, il reprend :

— Bref! c'est donc ce tuyau qui m'a décidé à louer ce chambre pour vous et moi; car vous m'aviez laissé plein pouvoir, mes chers amis, et nous étions dès lors décidés à mettre nos fortunes en commun...

— Nos fortunes!... il est joli, celui-là! dit Timothée faisant la grimace. C'est-à-dire que j'ai mis la pension que me faisait mon père, et qu'il me paye fort exactement, avec vos espérances, qui se réduisent à rien du tout!...

— Chut! silence, Timothée, tu n'as pas la parole; sais bien qu'on n'interrompt point un avocat quand il narre. Je poursuis : J'ai donc loué cette chambre à cause du tuyau que doit chauffer le voisin, sans quoi certainement je n'aurais pas donné cent vingt francs d'une seule pièce au quatrième, dans la rue de la Calandre... si vrai que nous avons aussi une cave...

— Ça nous sert beaucoup la cave! dit Timothée se fourrant encore sous la couverture. Nous n'y avons mis que de bouteilles étoilées!...

— Patience!... Elle pourra nous servir plus tard!... peut nous arriver du vin... Il devrait même nous en arriver... vos parents n'étaient pas des cancres, des ladres!... Dire que je vis avec un Bourguignon et un Champenois, et que nous buvons de l'eau ici!... C'est à ne pas le croire! Des parents comme cela... j'ai bien mieux n'en pas avoir...

George se gratte le front et se met à fredonner :

Cueillez et le myrte et la rose,
Sans craindre d'appauvrir le champ... le champ...

— Pour en revenir à notre affaire, dit Bouchenot, j'ai fait ouvrir la malle et retourner deux ou trois caleçons de nankin et quelques méchants gilets dépourvus de boutons, je soutiens que, faute par la

voisin de faire du feu et de nous entretenir dans une douce chaleur, nous avons le droit de demander une diminution de loyer... et peut-être même de ne point payer du tout...

— Il me semble que c'est un droit dont nous usons largement... dit George en souriant; puis il se remet à chanter : *Sans craindre d'appauvrir le champ... cueillez et le myrte et la rose...*

— J'ai beau passer en revue toute notre garde-robe... dit Bouchenot en continuant de regarder dans la malle... je n'y trouve que des caleçons de bain... Nous en avons même trop de caleçons de bain, c'est du luxe... ça prend une place inutile... Il faudra nous défaire de cela... Le diable m'emporte, j'ai l'onglée... moi...

Et Bouchenot court au tuyau de poêle, le tête en plusieurs endroits en s'écriant :

— Certainement, voilà deux jours qu'il n'a pas été allumé !... Décidément, ce vieux Jacquillot se moque de nous... Je veux aller lui faire une scène.

Et déjà le jeune homme a entr'ouvert la porte; mais, au moment de sortir, il s'arrête en murmurant :

— Ah ! sacrebleu ! je crois que j'entends des femmes dans l'escalier... Je ne me soucie pas d'être vu avec cette camisole... Ces messieurs ne se gênent point, ils mettent les blouses; et puis, moi, il faut que je me contente de ce qui reste... Je crois que c'est la petite femme qui demeure en face de nous depuis peu ; savez-vous qu'elle n'est pas piquée des vers, cette jeune voisine ?

— Oui, certes, elle est fort gentille, dit George, une petite figure éveillée... piquante... *Cueillez et le myrte et la rose... et la rose...*

— C'est-à-dire qu'elle est ravissante !... magnifique... Oh ! Dieu... c'est un petit diamant... dit Timothée en se retournant sur le lit... Je ne l'ai pas encore vue bien à mon aise ; un jour, j'ai aperçu seulement le bout de son nez comme elle rentrait chez elle... mais cela m'a suffi... j'ai deviné le reste.

— Ah ! tu devines la beauté d'une personne par le bout du nez !... Si toutes les femmes pensaient comme toi, je ne suffirais pas à mes conquêtes... et j'en fais déjà assez.

— Mais je ne sais pas ce qu'elle a la petite voisine d'en face, reprend Timothée ; plusieurs fois, j'ai essayé de la revoir, de la rencontrer sur le carré... Pour cela, j'écoute à la porte, et quand j'entends ouvrir la sienne, j'ouvre aussitôt la nôtre, afin de la saluer et faire connaissance, mais impossible ! Je n'ai pas plutôt mis le pied dehors, que, crac ! elle rentre et referme sa porte... Je trouve cela d'autant plus singulier que cette jeune fille... car je suppose que c'est une jeune fille, n'a pas du tout la figure sauvage...

— Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Timothée !... Ah ! ah !... c'est très-drôle !...

— Qu'est-ce qui te fait rire comme cela, Bouchenot ?

— Oui... qu'est-ce qui te fait rire? dit George en se grattant encore le front. *Cueillez et le myrte et la rose*... Dis-nous donc pourquoi tu ris...

— C'est que je devine pour quel motif la petite voisine referme brusquement sa porte quand elle entend ouvrir ici. Ah ! ah! ah !... sacrebleu !... fait-il froid ce matin !... voilà un polisson de printemps qui ne fera pas pousser les petits pois !...

— Voyons, Bouchenot, pourquoi la voisine referme-t-elle si vite sa porte ?...

— Voici l'histoire. Il y a huit jours, j'étais seul ici un matin, vous étiez sortis tous les deux... alors nous pouvions encore sortir deux à la fois... c'était le bon temps... *sic transit gloria*...

— Mais achève donc, maudit bavard !

— J'étais donc seul ici... Comme la blanchisseuse n'était pas encore venue, et que j'attendais son arrivée pour mettre une cheuise blanche, j'avais pris pour me lever une de nos couvertures de laine ; je m'étais entortillé dedans, après l'avoir attachée avec un mouchoir que j'avais noué en ceinture autour de mes reins... J'étais très à mon aise comme cela ; je devais avoir l'air un peu Bédouin ; mais enfin je me promenais dans notre appartement en me disant : On est bien libre chez soi de se mettre en Bédouin si cela fait plaisir. Il faut vous dire aussi que ce jour-là le voisin Jacquillot avait parfaitement allumé son poêle... on jouissait ici d'une température africaine ; c'était charmant. Bref, pendant que je m'occupais avec un bouchon brûlé à renouveler nos rideaux de croisée... parce que je ne veux pas que les chats puissent voir ce qui se passe chez nous, on frappe à notre porte ; je ne souffle pas mot, décidé à ne pas répondre, présumant que ce pouvait être ou le bottier... ou le tailleur... ou un traiteur... ou un rôtisseur... tous gens que j'adore quand ils apportent quelque chose, mais que j'ai en horreur à présent qu'ils ne se présentent plus ici que pour nous demander de l'argent. Je me tenais donc bien tranquille dans ma couverture, lorsqu'on frappe de nouveau, et j'entends une voix féminine me dire : — Mon voisin, auriez-vous un peu de feu à me prêter? vous m'obligeriez beaucoup. Nous demander du feu ! cela pouvait passer pour une épigramme ; mais comme c'était une femme, je ne pris pas la chose du mauvais côté, et je me hâtai d'aller ouvrir la porte...

— C'était la délicieuse voisine? dit Timothée.

— Oui, positivement... une jolie petite femme... mise décente, mais fort modeste... certainement ce n'est pas une vicomtesse ; elle avait sur la tête un petit foulard rouge, mis avec infiniment de coquetterie. Elle parut d'abord un peu surprise de mon costume, mais ensuite elle prit sans doute la couverture pour une robe de chambre : Donnez-vous donc la peine d'entrer, lui dis-je ; elle entra tenant sa pelle à la main...

— Elle avait une pelle !... O amour de femme! dit Timothée en gigotant sur le lit.

— Certainement qu'elle avait une pelle, puisqu'elle venait me demander du feu. En entrant, elle jeta un coup d'œil dans la chambre Je ne sais pas si la noble simplicité de notre mobilier lui fit de l'effet mais je la vis se pincer les lèvres et se tortiller la bouche ; ensuite regardant dans notre cheminée, elle s'écria : Il me semble que vous n'avez pas de feu !... — C'est vrai, lui dis-je, il vient de s'éteindre mais on peut toujours s'en procurer... je vais vous allumer une chandelle, pourvu que vous me donniez seulement le briquet et les allumettes. — Si j'avais eu un briquet chez moi, je ne serais pas venue vous importuner, me dit-elle ; mais je viens d'emménager, et je n'ai pas encore fait apporter tous mes meubles... J'avais envie de lui répondre : Est-ce qu'il vous faut une voiture de déménagement pour transférer ici votre briquet ?... Mais c'eût été trop méchant ; la petite est gentille, je ne songeai qu'à lui être agréable... Attendez, lui dis-je, nous allons avoir du feu... j'en fais mon affaire... Aussitôt je cours à notre tuyau qui était brûlant, et avec le bout d'un couteau je fais un trou dans une partie faible, et j'y introduis du papier.

— Joli expédient !... c'est cela que depuis ce temps il a toujours fumé ici !...

— Tu ne sais ce que tu dis, Timothée, car j'ai rebouché le trou avec un fragment d'assiette. Enfin le papier fumait et ne flambait pas ; je me démenais en vain autour du tuyau, lorsque tout à coup, je ne sais pas comment cela s'est fait !... le mouchoir qui retenait ma couverture se dénoue et tombe, ma couverture en fait autant, et je me trouve devant la voisine comme notre père Adam avant son péché.

— Quelle horreur ! s'écria Timothée.

— Veux-tu te taire ? imbecile ! ce n'était pas une horreur du tout La jeune voisine poussa un cri, ou je crois plutôt que c'était un éclat de rire, en s'écriant : Ah! c'est trop fort ! Puis elle se sauva chez elle sans vouloir m'écouter... Et pourtant dans mon trouble je m'étais hâté d'aller passer une camisole et de prendre mes bretelles... je ne savais plus ce que je faisais. Voilà mon histoire avec la petite voisine ; et comme elle croit peut-être que chez nous nous sommes toujours costumés comme les statues des Tuileries, c'est ce qui fait sans doute qu'elle referme sa porte dès qu'elle nous entend ouvrir la nôtre.

— C'est cela !... et les bons sujets pâtissent pour les mauvais ! dit Timothée.

— Monsieur Timothée Glindoré, je vous prie de ménager vos épithètes !... Ah ! ah! ah! console-toi, va, mon pauvre Timothée, la jeune fille d'en face ne me fait point l'effet d'une Lucrèce, et, rentrée chez elle, je gage qu'elle aura ri comme une folle de mon accident... Ah! je crois que j'entends le voisin Jacquillot qui tousse dans l'escalier.

Bouchenot ouvre la porte, court sur son carré, et se penche sur la rampe en criant :

— Monsieur Jacquillot, pourquoi ne faites-vous donc pas de feu dans votre poêle depuis plusieurs jours?

Un vieux bonhomme dont le chef était orné d'un respectable bonnet de coton, et qui se disposait à descendre dans la rue pour aller acheter son petit pain et sa demi-once de café, relève la tête et regarde Bouchenot d'un air surpris.

— C'est à vous-même que je m'adresse, respectable Jacquillot, reprend l'étudiant d'un air gracieux. Pourquoi donc ne faites-vous pas de feu dans votre poêle ?

— Monsieur, c'est que mon poêle fumait depuis quelques jours, et cela m'incommodait.

— Il fumait... c'est contrariant ! Mais il vaut encore mieux avoir de la fumée que d'être exposé à l'humidité... Prenez garde, monsieur Jacquillot, le froid vous est contraire... vous toussez beaucoup plus depuis que vous ne faites pas de feu... nous en avons fait la remarque mes amis et moi.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais je ne me passe pas de feu pour cela ; j'en fais dans ma petite pièce à côté où je me tiens maintenant.

— Ah bien ! voilà qui est très-agréable pour nous ! s'écrie Bouchenot en changeant de ton. Ah ! vous faites du feu dans une autre pièce... c'est dans votre poêle qu'il faut en faire, monsieur, entendez-vous... dans votre poêle, et pas ailleurs !

— Qu'est-ce à dire? répond le vieux voisin en levant le nez d'un air irrité. Est-ce que je ne suis pas le maître chez moi, à présent ?

— Non, mon brave homme, vous n'êtes pas le maître pour le feu. Vous devez en faire dans votre poêle afin de nous chauffer ; c'est convenu avec la propriétaire ; et si vous en faites ailleurs, je vous préviens que nous ferons sur votre tête un train à vous empêcher de fermer l'œil de la nuit; de plus, nous salirons votre paillasson, et nous mettrons des objets peu flatteurs dans votre serrure.

— Monsieur ! je me plaindrai au commissaire !

— Le commissaire ne pourra pas vous faire dormir quand nous ferons du bruit... Faites du feu dans le poêle.

— Je me plaindrai à la propriétaire !

— Faites du feu dans le poêle.

— Je me plaindrai à la mairie, à tout le quartier !

— Ça nous est bien égal !... faites du feu dans le poêle !

— Vous êtes des révolutionnaires, messieurs !...

— Faites du feu...

— Des jacobins... des clubistes !...

— Ah ! ah ! ah !... chauffez donc votre poêle .. papa Jacquillot.

— Mais on aura l'œil sur vous, messieurs, et à la première émeute ..

— Ah ! ah ! ah ! faites donc du feu dans votre poêle...

Le vieux voisin s'en va tout tremblant de colère, et Bouchenot remonte près de ses deux amis en riant de la fureur du père Jacquillot.

— Je ne crois pas que tu aies pris le bon moyen pour que nous ayons chaud ici, dit George en feuilletant son manuscrit.

— Il fait des scènes à tout le monde, dit Timothée ; il est cause que la fruitière d'en bas ne veut plus nous faire crédit.

— Ah ! c'est que je ne souffre pas, moi, qu'on me manque de respect. Corbleu ! si quelqu'un a le malheur de me regarder de travers... une ! deux !... c'est bientôt fait avec moi !...

— Allons, Bouchenot, laisse-nous donc tranquilles avec tes : une ! deux !... ce n'est pas à nous qu'il faut parler de ta bravoure !...

— C'est bien, suffit ; qu'on ne s'y frotte pas. Enfin, je répète qu'il faut tenir son rang, messieurs.

— Il est étonnant !... son rang... et il nous fait déjeuner avec une betterave sans pain, dit Timothée.

— Est-ce que c'est ma faute à moi si nous n'avons pas le sou ?

— Oui, c'est ta faute. Dès que nous avons un peu d'argent, tu le dépenses... Enfin, avant-hier nous possédions encore cent sous... tu sors et tu reviens avec un flacon d'eau de miel !... comme si un morceau de fromage ne nous aurait pas mieux convenu.

— Timothée, vous divaguez, cher ami ; est-ce qu'il ne faut pas songer un peu à sa toilette... à sa parure ?...

— Elle est brillante notre parure... à présent que nous n'avons plus qu'un habit pour nous trois !... O Dieu ! si mon père savait ça !...

— Cela ne fait rien, celui qui sort est encore très-bien mis... on ne porte pas plus d'un habit à la fois, et quand on rencontre un de nous dans la rue, on ne sait pas que les deux autres gardent la chambre faute d'habillement.

Cueillez et le myrte et la rose... et la rose...

— Ah ! par grâce, George, achève donc de cueillir ton myrte et ta rose ; voilà une heure que tu es sur le même couplet... ça devient fastidieux... Il paraît que tu n'es pas en verve ce matin.

— Ah ! je le tiens !... je tiens mon trait ! s'écrie George d'un air joyeux ; écoutez : c'est un troubadour qui s'adresse à de nouveaux époux :

Cueillez et le myrte et la rose,
Sans craindre d'appauvrir le champ;
Le bonheur est la seule chose
Qui se double en se partageant.

— Hein ? que dites-vous de cette chute ?... N'est-ce pas que mon couplet vous semble bien ?

— J'aimerais mieux un pâté ! dit Timothée en soupirant.

— Oui, c'est gracieux, c'est frais, dit Bouchenot.

— C'est-à-dire que c'est ravissant... *le bonheur est la seule chose qui se double en se partageant !* Sentez-vous toute la profondeur de cette pensée ?

— Mais il me semble que j'ai déjà entendu cela dans cinq ou six vaudevilles et autant d'opéras-comiques.

— Allons, tu rêves !... l'idée est de moi !... elle est charmante.

— Je le veux bien ! Si tu pouvais seulement la vendre dix sous, ça nous permettrait de faire un bon repas...

— Acheter pour quarante-cinq sous d'eau de miel, quand on est dans la position où nous nous trouvons ! reprend Timothée au bout d'un moment.

— Timothée, tu m'affliges ! tu oublies trop vite les conseils de ton ami Bouchenot. Que t'ai-je dit cent fois ? Dans la vie il faut toujours tâcher de plaire ; c'est que par les femmes l'on arrive à tout... Que diable ! mon cher, je ne pouvais pas me parfumer avec un morceau de fromage. J'ai acheté de l'eau de miel en attendant mieux ; aussitôt que nous aurons des fonds, j'achèterai du patchouli... c'est cher ! mais c'est bien plus fashionable maintenant.

— Bon ! du patchouli !... voilà où passe la pension de papa... Je touche mon trimestre, et au bout de quinze jours nous n'avons plus le sou !... et nous sommes obligés de vendre nos meubles, nos effets. George fait des pièces qu'on ne joue pas... Toi, tu dois toujours faire des affaires et des conquêtes superbes ; mais en attendant tout cela, nous voilà dans une belle position !... plus de meubles ici... un coucher... ah ! quel coucher !...

— Ton lit n'est pas assez haut peut-être ?

— Oh ! je crois bien qu'il est haut. Tous les jours tu fais des provisions, tu rapportes un peu de paille que tu ramasses chez le grènetier en face, et tu fourres cela dans la paillasse... ça ne rend pas le lit meilleur .. le matelas est mince et sec... ce n'est pas étonnant, tu en as fait deux avec un !

— Il m'en fallait bien un pour mon lit de sangle, à moi !... puisque j'avais vendu mon matelas pour vous nourrir !...

— Dis donc pour t'amuser !... Aïe !... on est rompu sur cette couchette.

— Mon cher Timothée, un lit douillet est nuisible à la santé.

— Et les draps sont donc nuisibles aussi ?

— Quand on couche sur le lit de camp au corps de garde, est-ce qu'on a des draps, nigaud ?

— Nous n'avons plus que deux chaises, dont l'une est bancale.

— Celle-là est très-commode pour se dandiner ; ensuite les lits sont là pour servir de divan.

— Plus de secrétaire, plus de commode !

— Cette malle et ce coffre y suppléent ; c'est plus que suffisant, puisque nous n'avons plus rien à mettre dedans.

— Plus de table de nuit !

— Les Lacédémoniens ne connaissaient pas cela.

— Plus de lavabo !

— Fi donc ! c'est un meuble indécent.

— Enfin bientôt plus de vêtements pour nous couvrir !

— Une noble simplicité sied bien à la vertu.

— La vertu qui sort en garçon boulanger risque fort d'aller coucher à la préfecture ! L'autre fois c'est ma redingote que tu as été mettre en gage pour que nous dinions.

— Une redingote est une amie donnée par la nature.

— Ensuite c'est l'habit de George qui y a passé !

— Tu avais si faim ce jour-là ! tu aurais bien mangé toute une garde-robe.

— Enfin nous n'avons plus que ton habit, que nous mettrons à tour de rôle... encore me va-t-il fort mal, moi qui ai deux pouces et demi de plus que toi.

— Je t'assure que tu es très-bien dedans ; on les porte courts maintenant.

— C'est égal, je répète que notre situation est pitoyable !... Faites donc votre droit sans habit !... allez donc aux écoles !... Ah ! si papa me voyait ainsi !...

— Timothée, vos jérémiades me fatiguent à la fin, dit Bouchenot en prenant un air pénétré ; si la situation précaire de vos deux amis endurcit votre cœur, quittez-nous... vous en êtes le maître ; emportez votre part de ce qui est ici ; nous vous laisserons même choisir... mais ne nous affligez plus par vos lamentations continuelles.

— C'est ça... on me renverra ! on me mettra dehors... et il ne me reste plus un sou du trimestre de ma pension que j'ai touché il y a quinze jours...

— Alors tais-toi donc, maudit bougonneur !... Eh ! d'ailleurs, est-ce que nous pourrions nous séparer... vivre l'un sans les autres ?... jamais ! nous sommes *Oreste et Pylade*, *Castor et Pollux*, les *fils d'Aimon !*... restons toujours unis... Que nous manque-t-il, après tout, pour être heureux ?... Rappelle-toi donc la chanson de Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

— Ah ! je gage que Béranger n'était pas dans un grenier quand il a fait cette chanson-là ! Du reste, ce n'est pas encore tant du logement que je me plains !... si nous avions de quoi nous restaurer, je ne dirais rien... mais souper avec une betterave !... déjeuner avec une betterave, c'est par trop frugal.

— Je t'assure, Timothée, que ce n'est pas mauvais pour la poitrine ; les vaches ne mangent pas autre chose quand on veut qu'elles aient d'excellent lait.

— Je ne suis point une vache... Je veux avoir à déjeuner. Puisque tu es si ingénieux, Bouchenot, trouve-nous à déjeuner... car pour George, quand il est occupé à faire une pièce, il paraît qu'il n'a plus faim...

— Pourquoi n'en fais-tu pas une aussi, Timothée ?... Apollon n'est point ingrat, il nourrit ses enfants !... Mais tu veux déjeuner... et dans le fait, moi aussi je ne serais pas fâché de prendre quelque chose... Voyons... je vais regarder dans le buffet.

Le buffet était le vieux coffre ; Bouchenot va s'agenouiller devant, et au bout d'un moment il s'écrie :

— Qu'est-ce que tu as donc à crier famine ? dit Timothée. Nous avons encore des vivres ici...

— Bah ! vraiment ?

— Je trouve au fond de ce coffre une douzaine de pommes de terre...

— Cuites ?

— Ah ! non... elles sont crues... je crois même qu'il y a longtemps qu'elles sont là, car elles se permettent de germer. C'est égal, c'est une ressource dans l'adversité ; si le poêle du voisin était allumé, nous pourrions faire cuire nos pommes de terre en les tenant contre le tuyau.... Scélérat de Jacquillot ! il nous coupe aussi les vivres !...

— Des pommes de terre crues ! murmure Timothée ; nous finirons par devenir sauvages ici... et pour traversin des rouleaux de papier...

comme c'est doux sous l'oreille! Ah! si Henri Jumières était à Paris... il nous donnerait à déjeuner, lui!... c'est un si bon garçon!... si obligeant!...

— Oui, certes!... il est obligeant... il nous l'a prouvé... il nous a déjà prêté deux fois de l'argent.

— Que nous ne lui avons jamais rendu même.

— Ah! parbleu! si nous lui rendions, où serait le mérite de nous prêter? Mais il n'est pas à Paris dans ce moment... c'est très-fâcheux... Quelle idée de voyager dans ce temps-ci... quand on est si bien chez soi!...

— Tu ne sais donc pas que Henri s'est mis dans les affaires?... il voyage en ce moment pour une maison de commerce...

— Il a donc renoncé à la carrière des lettres... aux beaux arts? dit George.

— Oui, entièrement...

— Oh! c'est singulier... Et quel motif?...

— L'amour, à ce qu'il paraît... Henri est amoureux, très-amoureux d'une jeune personne dont les parents sont riches; ce sont d'anciens commerçants... ils ne prendraient jamais pour gendre un poëte pauvre...

— Et peut-être un pauvre poëte!...

— Ah! George, c'est bien méchant ce que tu dis là!...

— C'est que je crois que Henri n'aurait point renoncé aux Muses s'il s'était senti comme moi une véritable vocation!...

— Il n'est pas question de Muses! je veux déjeuner! s'écrie Timothée en faisant un grand bond sur son lit.

— Chut!... silence, messieurs!... voilà notre affaire! dit Bouchenot en approchant son oreille de la fenêtre.

— Quoi donc? un boulanger, un pâtissier?

— Eh, non!... un marchand d'habits qui passe dans la rue.. Lui seul peut ce matin nous fournir de quoi déjeuner.

— Mais que diable veux-tu vendre?... nous n'avons plus rien ici.

— Laissez donc! on a toujours des choses inutiles... fiez-vous à moi.

Et Bouchenot, ouvrant la fenêtre, appelle le marchand d'habits; puis se hâtant de couvrir les deux traversins de papiers avec les couvertures, engage Timothée à se tenir tranquille dans le lit, afin qu'on n'entende pas craquer la paillasse.

Le marchand monte l'escalier. Bouchenot ouvre la porte, puis revient dans la chambre, où il se met à chanter :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autres biens?
Tra la la... tra la la... la la...

— C'est ici qu'on m'a appelé? dit le marchand en avançant sa tête dans la chambre.

— Oui, brave industriel... Entrez... Ah! auparavant, essuyez vos pieds à la porte, s'il vous plaît... car la rue est crottée, et puis on salit l'appartement.

— Mais g'nia pas de paillasson à vot' porte, dit le marchand. Où voulez-vous donc qu'on se frotte les pieds?

— Il n'y a point de paillasson!... s'écrie Bouchenot en courant regarder à la porte et se donnant un air étonné. C'est, parbleu, vrai... il n'y est plus... On nous l'a volé!... on vole tout dans cette maison! c'est abominable!... Et vous voulez acheter des meubles neufs, messieurs?... Eh bien, moi, je ne le veux pas... on nous les volerait aussi. Nous n'achèterons rien du tout tant que nous logerons ici!...

Cependant le marchand est entré, il regarde autour de lui sans lâcher le paquet de vieux habits qu'il porte sur son bras.

— Où sont les objets dont vous voulez vous défaire? dit-il à Bouchenot.

— Attendez, mon brave... je vais vous faire voir cela...

Et Bouchenot continue de se mettre à genoux devant la ruelle, en ayant soin de se placer de manière que le marchand ne puisse pas voir dedans. Après avoir eu l'air de fouiller longtemps et avoir constamment remué et retourné la même chose, il en tire cinq caleçons de bain et les présente d'un air satisfait au fripier.

— Tenez, mon brave, regardez-moi cela!...

Le marchand d'habits prend les caleçons, les regarde à peine, et les laisse retomber à terre en disant :

— Je pense que ce n'est pas que pour ça que vous m'avez fait grimper ici?

— Que pour cela!... que pour cela!... D'abord, mon brave, je suis étonné de vous voir cet air de mépris pour les caleçons... c'est un vêtement d'une utilité reconnue... Allez donc un peu à l'école de natation, et vous verrez quelle consommation on en fait!...

— Mais, monsieur, on n'ira peut-être pas nager avant quatre mois d'ici!... jusque-là, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos caleçons?...

— Qu'importe! c'est en toile, ça ne craint pas les vers!...

— Ah! si vous n'avez que ça à me montrer...

— Attendez, attendez... oh! nous ne sommes pas au bout.

Bouchenot court dans la chambre, regarde dans tous les coins, et en passant près du grand lit, dit à Timothée :

— Ah! paresseux! tu te dorlotes ce matin!... tu te trouves bien sur ton lit de plumes!... Oh! Sybarite, va!...

Timothée ne répond pas; il a tourné sa tête du côté de la ruelle, et a soin de ne point remuer pour ne pas faire craquer son traversin. Après avoir fait cinq ou six fois le tour de la chambre, où il n'a trouvé que de vieilles savates, Bouchenot va les présenter au marchand, qui, à la première inspection, s'écrie :

— Ça ne vaut pas deux sous!...

— Peste! vous êtes un peu dur, mon brave... Ah! si vous vouliez acheter un *bahut*... vous savez qu'ils sont redevenus à la mode maintenant?

— Qu'est-ce que c'est qu'un *bahut*... une vieille culotte?

— Non, c'est un coffre antique... Tenez... voyez là-bas... en voilà un superbe, et que nous vous céderions à bon compte, parce qu'il tient trop de place ici... et que c'est gênant.

— Messieurs, je n'achète pas de coffres, moi!... ça n'est bon qu'à brûler, ça... Si vous n'avez pas autre chose...

— Attendez... diable! comme vous êtes pressé!...

Bouchenot se remet à courir dans la chambre; tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil sur la grande couchette, il s'en rapproche tout doucement et prend une paire de bottes sous le lit. Elles étaient encore presque neuves et appartenaient à Timothée. Bouchenot se dit : Ma foi, j'en suis fâché! mais comme il n'y a que lui qui puisse les mettre... tant pis! nous déjeunerons avec... D'ailleurs, quand il voudra sortir, je lui prêterai les miennes.

Et Bouchenot, retournant au marchand d'habits, lui présente la paire de bottes sans prononcer un mot.

— Ah! au moins, voilà quelque chose de présentable, dit le marchand; ça peut encore servir...

— Je le crois bien : on ne les a pas mises douze fois, répond Bouchenot à demi-voix.

— C'est dommage que le pied soit un peu petit.

— Vous plaisantez... un pied superbe... Mais ne parlons pas si haut... elles sont à mon ami qui dort... Il ne voudrait pas vendre; mais, comme le médecin lui a ordonné de ne porter que des souliers, je prends cela sur moi; c'est pour son bien.

— Voyons... que demandez-vous de cela?

— Tous les articles ensemble?...

— Tous les articles! il me semble que ça ne fait que deux... cinq caleçons et des bottes...

— Chut! pas si haut... et les souliers dont vous ne parlez pas.

— Ces mauvaises savates! ce n'est bon à rien...

— Ah! tenez, voilà encore un gilet que je puis ajouter, dit Bouchenot en courant à la malle.. c'est un vrai cachemire... il n'a plus de boutons, mais on en met de fantaisie.

— Oh! c'est une loque que votre gilet... voyons, combien voulez-vous?

— Mais... mon brave, en vous demandant quinze francs, je crois être très-modeste.

— Quinze francs! s'écrie le marchand en rejetant à terre les caleçons qu'il avait repris; vous plaisantez sans doute!... en vous donnant cent sous, je crois que c'est bien payé.

— Cent sous! ah!... quelle mesquinerie!... Tenez, mon brave... car je suis sûr que vous êtes un brave... vous avez servi, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Oh! je l'aurais gagé... ça se voit tout de suite dans la démarche...

— J'ai servi dans un hôtel... j'ai été six ans cocher.

— Ah!... ce n'est pas comme cela que je l'entendais; mais, n'importe, je ne veux pas vous tenir la une heure, donnez-moi dix francs, et que cela finisse...

— Ça ne les vaut pas... vos caleçons ont l'air bien usés..

— Pas du tout! c'est la finesse de la toile... examinez-les bien.

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir?...

— Oui, vraiment, mettez-vous à votre aise.

Le marchand d'habits, après avoir repris les caleçons, s'approche de la seule chaise qu'il aperçoit, et se laisse aller dessus; mais c'était celle qui n'avait plus que trois pieds, et lorsqu'on n'avait pas l'habitude de s'en servir, on devait nécessairement se laisser choir; c'est ce qui arrive au brocanteur, qui s'étale dans la chambre avec tous ses vieux habits.

— Ah! mon Dieu!... ah! juste ciel! s'écrie Bouchenot en courant aider le marchand à se relever, c'est justement la chaise du tapissier qu'il nous a donnée en attendant la douzaine qu'il nous fait!... il paraîtrait qu'il y a un pied de faible...

— C'est-à-dire qu'il y a un pied de moins... mais ce n'est rien, je ne me suis pas fait de mal...

— Voulez-vous prendre quelque chose pour vous remettre?

— Merci, monsieur.

— Sans façon, un verre de vin ou d'eau-de-vie...

— Est-ce que nous en avons ici? s'écrie Timothée en relevant la tête sur son traversin; mais Bouchenot lui lance des regards furibonds, et dit tout bas au marchand :

— Ne faites pas attention... mon ami est somnambule... Voyons; terminons... dix francs, c'est convenu...

— Six francs... vous dis-je...

— Allons, vous mettrez bien vingt sous de plus : ce sera pour votre femme de ménage...

— Ça ne les vaut vraiment pas...

— Si... si... c'est fini... prenez... et dépêchons-nous... nous avons affaire tous les trois ce matin aux élections.

Le marchand d'habit prend les caleçons, les bottes ; il prend même le gilet et les vieux souliers qu'il avait dit être bons à jeter ; puis sortant de sa poche une grosse bourse en cuir, il en tire bien lentement sept francs qu'il donne à Bouchenot. Celui-ci a senti sa poitrine se dilater en recevant l'argent ; dès qu'il le tient, il se hâte de refermer la porte sur le marchand.

— Ah ! victoire !... plus de soucis !... plus d'alarmes !... nous sommes en fonds !... crie Bouchenot en faisant des gambades et des pirouettes dans la chambre.

George, qui avait continué de travailler à sa pièce, sans lever les yeux une seule fois pendant que le marché se faisait, dépose alors sa plume en disant :

— Quoi, vraiment ! Bouchenot, tu as vendu quelque chose?

— Combien as-tu? dit Timothée en s'asseyant sur son séant.

— Une somme assez gentille pour notre situation ; sept francs, messieurs, les voici !...

— Sept francs ! répètent les deux jeunes étudiants d'un air sa-sait.

— Que lui as-tu donc vendu pour avoir cela? demande George.

— Eh ! mon Dieu ! nos caleçons de bain... quelques mauvaises pantoufles, et un gilet à moi... mon vieux cachemire... dont bien des femmes, je gage, voudraient posséder un morceau.

— Ma foi, c'est très-bien vendu, dit Timothée; puisque nous allons déjeuner, je vais me lever.

— Reste donc encore au lit ! s'écrie Bouchenot, qui craint que son camarade s'aperçoive qu'il n'a plus de bottes. Il fait froid... tu y déjeuneras ; je vais vous envoyer ce qu'il vous faut... Ne bouge pas, Timothée.

Tout en disant ces mots, Bouchenot s'est hâté d'ôter son pantalon de nankin ; il en prend un en drap noir qui est suspendu sur une corde, et fait lestement sa toilette.

— Tu me prends mon pantalon noir ? dit Timothée.

— Oui, mais je te laisse le mien... d'ailleurs c'est mon tour de sortir... vite le col noir... Oh ! estimable crinoline... tu es la Providence des jeunes gens... le gilet, boutonné jusqu'en haut... c'est cela...i ne faut pas qu'on voie le linge... c'est encore une excellente mode, et que nous soutiendrons longtemps... Voyons mes cheveux... jamais de pommade ici, c'est indigne... il faudra que j'en achète un pot...

— Ne t'avise pas de cela, dit Timothée, ou je te la fais manger.

— C'est égal, je vais me mettre de l'eau de miel... Ah ! maintenant l'habit...

— Comment? l'habit !... qu'est-ce que tu veux faire de l'habit? s'écrie George en quittant son ouvrage.

— Parbleu ! je veux le mettre, puisque je sors...

— Ah ! Bouchenot, ça ne se peut pas, mon ami ; il faut que j'aille au théâtre parler au directeur... lui dire que j'ai fait à ma pièce les corrections qu'il m'a demandées... c'est très-important cela !...

— J'en suis bien fâché, mon cher George, mais moi il faut que je sorte ; j'ai pour aujourd'hui trois rendez-vous d'affaires, et cinq d'amour ; il m'est impossible de les manquer. Tu iras demain chez ton directeur de spectacle.

— Non, non, demain c'est à mon tour de prendre l'habit, crie Timothée. George est sorti hier, moi je veux aller demain à l'école.

— Mon petit Bouchenot, laisse-moi sortir aujourd'hui, dit le jeune auteur en courant après son ami, qui vient d'aller prendre au fond de la malle un habit noir qui est encore assez propre. Tu iras demain à tes rendez-vous... tes conquêtes peuvent attendre... tu n'as point d'affaires, c'est une plaisanterie. Mais ma pièce, songe donc que c'est très-pressé... c'est notre avenir, notre ancre de salut... Elle réussira, et nous nagerons dans les plaisirs !

— Tout cela est possible, mais je ne veux pas avoir fait une toilette sur rien... On m'attend... D'ailleurs, j'ai besoin de prendre l'air... jaunis ici... je m'étiole, moi !... je ne veux pas perdre ma fraîcheur... Laisse-moi passer l'habit...

— Non, je veux le mettre, moi... je veux sortir...

— C'est moi qui le mettrai...

— Bouchenot, lâche cet habit !

— Lâche-le toi-même...

— Allons ! voilà qu'ils vont le déchirer maintenant ! et puis nous n'en aurons plus du tout ! crie Timothée en sautant à bas de son lit ; et il s'empresse d'aller s'interposer entre ses deux compagnons qui tiraient l'habit chacun de leur côté.

George cède enfin en disant : — Bouchenot, c'est bien mal ce que tu fais là... mais je vais retravailler une scène alors.

— Travaille ta scène... *Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage*, tu sais que c'est le précepte du maître... Timothée, va donc te coucher, mon petit, tu t'enrhumeras... moi, je vole papillonner...

— Ah ! un instant, Bouchenot, avant de t'en aller, et l'argent...

— Oh ! c'est juste... je n'y pensais plus ; le voilà... Tenez, messieurs, je vous laisse deux francs, et je garde cent sous, parce que je n'ai pas d'autre monnaie.

— Pourquoi ne nous laisses-tu pas plutôt les cent sous? je n'aime pas cet arrangement-là...

— Soyez donc tranquilles, mes enfants, je vous rapporterai la pièce intacte ; je vous en réponds sur ma tête : avec de la monnaie, je serais capable de dépenser quelque chose ; mais quand on a une grosse pièce, on ne veut pas changer, et on ne cède à aucune tentation... Si j'avais un napoléon dans ma poche, je mourrais dessus plutôt que d'y toucher !...

— C'est très-bien... mais sois sage ; ne te laisse pas séduire par des pommades... songe qu'il faut que nous vivions... que nous comptons sur toi.

— Soyez tranquilles, mes enfants... j'ai dans l'idée qu'on m'invitera à dîner quelque part aujourd'hui. Quant au déjeuner, j'ai une connaissance que j'irai voir... si je ne la trouve pas, j'achèterai chez le boulanger un joli petit pain au beurre, et j'irai le manger au Palais-Royal... dans le jardin... il y a longtemps que j'ai envie de déjeuner au Palais-Royal... Vous autres, qu'est-ce que je vais commander pour votre repas ? une poularde aux truffes ?

— Allons, pas de mauvaise plaisanterie ; envoie-nous du pain, du vin et des côtelettes de porc frais aux cornichons...

— Peste ! mes gaillards, comme vous vous traitez ce matin !...

— Il ne tient qu'à toi d'en prendre ta part...

— Non, j'aime mieux aller chez ma connaissance, et sortir tout de suite. Adieu, mes enfants... amusez-vous bien... Voyons, que je me regarde encore dans la glace... je suis très-soigné... le costume est fort propre... Je crois que je ferai des passions aujourd'hui. Ah ! la paire de gants est-elle dans la poche ?... Oui, la voici, le gant gauche est encore fort gentil... quant à celui de la main droite, on ne le met jamais, c'est meilleur genre. Au revoir.

— Adieu.

Bouchenot ouvre la porte, il va sortir, mais il revient sur ses pas en s'écriant : — A propos, j'ai rencontré, il y quelques jours, le gros Eugène... il m'a offert de me donner un chien de chasse superbe... énorme... Faut-il le prendre, messieurs ?...

— Ne t'en avise pas ! crie Timothée, il faudrait encore le nourrir... Belle idée d'avoir un chien de chasse !... nous n'aurions pas même des os à lui donner.

— Allons, comme vous voudrez... Cependant c'est dommage... un chien, c'est une société... je lui aurais appris à rapporter. Mais je me sauve, je veux bien employer mon temps... on m'a fait de superbes promesses... je ne serais pas étonné de vous rapporter un sac d'écus... Malgré cela, croyez-moi, écrivez encore à vos parents... à ces barbares que rien n'émeut... peut-être seront-ils sensibles aux ports de lettre. A ce soir, mes amis... comptez sur moi... je vous rapporterai pour souper un pâté de chez Lesage... Un pâté, c'est nourrissant, et ça fait du profit... Ce soir vous verrez revenir l'amitié et votre habit.

— Ne l'abîme pas surtout !

— Soyez sans crainte. Et cette fois Bouchenot tire la porte après lui, et descend l'escalier d'un air aussi joyeux que s'il avait fait fortune.

Chapitre II. — L'argent d'une pièce de cent sous.

Bouchenot s'est hâté de sortir du quartier de la Cité ; il marche la tête haute, le nez au vent, le jarret tendu. Ses pieds effleurent à peine le pavé ; ses regards expriment une satisfaction dans laquelle il y a presque de l'impudence ; il lui faut le milieu des trottoirs, il lui semble que chacun doit se déranger pour lui faire place, et tout cela parce qu'il a un habit propre et qu'il possède dans la poche de son pantalon une pièce de cent sous, sur laquelle il porte à chaque instant la main.

Beaucoup de jeunes gens, dont la toilette est plus élégante, et qui ont constamment de l'argent plein leurs poches, sont en ce moment moins heureux que Bouchenot. L'adversité a donc aussi son bon côté et la privation d'une chose en centuple la valeur à nos yeux. La pièce de cinq francs que l'étudiant faisait sauter dans son gousset était pour lui un billet de cinq cents francs.

Bouchenot se dirige vers le quartier du Palais-Royal en se disant :

— Le plus souvent que je déjeunerai avec une flûte au beurre !... ce serait curieux !... Un joli garçon comme moi ferait un aussi maigre repas !... Non... non... grâce au ciel, nous avons encore des connaissances... et puis, à la rigueur, j'ai cent sous dans ma poche... la pièce ronde... Il est vrai que j'ai promis de ne point la changer... à moins que ce ne soit pour leur porter un pâté. Oh ! je ne la changerai pas... j'irai chez la bonne Dubillon !... O respectable Dubillon !.. conquête de ma jeunesse, quoique je vous aie joué bien des tours et cruellement négligée, même au temps où j'avais l'air de vous adorer, vous ne m'avez jamais refusé la côtelette de l'amitié et le chocolat de l'amour... J'irai déjeuner chez elle... Il y a au moins quatre mois qu'elle ne m'a vu... Ma visite lui fera plaisir... Je lui dirai qu'elle est toujours jolie. A quarante-cinq ans on aime s'entendre dire cela... et tout en ayant l'air de ne pas le croire, on en est facilement persuadée. Je l'embrasserai... je la serrerai dans mes bras... je la caresserai avec

violence contre ma poitrine... Ses yeux se rempliront de larmes... et elle me donnera de son vieux bordeaux. Voilà qui est arrangé; mais il est encore de bonne heure, madame Dubillon se lève et s'habille tard. Si je me présentais chez elle avant qu'elle eût mis sa fausse natte, son rouge au vinaigre et sa tournure, elle serait de fort mauvaise humeur; j'ai le temps de flaner. Ah! voilà un magasin de comestibles... j'aime beaucoup ces boutiques-là...

Bouchenot s'arrête; il admire les volailles, les poissons; mais comme il est alors sur un trottoir un peu étroit, et qu'il barre le passage, un garçon épicier, porteur d'une grande manne chargée de marchandises, accroche en passant le chapeau de Bouchenot et le fait rouler du trottoir sur le pavé.

— Vous ne voyez donc pas clair, imbécile? crie ce jeune homme en courant après son chapeau.

— Pourquoi barrez-vous tout le trottoir?... Il est là en admiration devant les volailles!... et il lui faut toute la place!

— Hum!... rustre!... j'ai bien envie d'aller appliquer ma botte dans ton pantalon; si je ne le fais pas, c'est par égard pour ma tenue décente, par égard surtout pour l'habit que je porte, et dont je réponds devant mes deux amis!... murmure Bouchenot en essuyant son chapeau avec un foulard qu'il a soin de ne pas déployer entièrement; puis il continue son chemin en se disant:

— Manant!... Mais qu'est-ce que vous voulez demander à ces gens-là!... Oui, certainement, je garderai le trottoir... je ne le céderai à personne... D'abord, il y a de la boue dans les rues... il dégèle un peu... les ruisseaux sont gros... je n'ai pas envie de me crotter.

En ce moment une dame venait devant Bouchenot: deux personnes causent et s'arrêtent; il n'y a plus de passage que pour une. Bouchenot tient ferme. La dame, qui n'est ni jeune ni jolie, est obligée de descendre du trottoir pour passer, ce qu'elle fait en murmurant:

— Il y a des hommes bien mal élevés!... je le reconnaîtrai ce monsieur-là!...

— Ah bien! c'est charmant!... elle me reconnaîtra!... se dit Bouchenot en continuant son chemin; parbleu! je le crois bien... j'ai de ces physiques qu'on ne voit pas tous les jours... Mal élevé!... je ne veux pas me faire éclabousser, moi... Pourtant, si la dame avait été jeune et jolie, j'avoue que je lui aurais cédé le passage... Hum!... polissons que nous sommes!... il y a toujours une arrière-pensée dans nos actions!... Cette dame, qui s'en va de si mauvaise humeur, ne se doute pas que mon déjeuner dépeud de ma toilette: si je me présentais crotté chez madame Dubillon, on ne me traiterait pas aussi bien; ma femme sensible a la faiblesse de tenir à une tenue soignée... c'est ce qui m'a souvent empêché de me présenter chez elle... Aujourd'hui je suis très-bien... Le pantalon de Timothée me gêne un peu sous les jambes... il me serre beaucoup la taille; mais cela me rend plus svelte, plus mince... il m'est un peu long, mais c'est la mode de marcher dessus... Quant au gilet, il est irréprochable; c'est la seule pièce de mon costume qui ait été faite pour moi, tra la la... tradéri... tra...

Bouchenot, qui suivait le trottoir en fredonnant un air d'opéra, cesse tout à coup de chanter, et s'arrête en se disant:

— Ah! fichtre! que vois-je?... un créancier... un acharné... oh! par exemple, je lui cède le trottoir à celui-là... je n'ai pas envie de me rencontrer nez à nez avec lui.

En effet, Bouchenot a fait volte-face; puis, bousculant quelques personnes qui étaient devant lui, il se hâte de descendre du trottoir et veut s'élancer légèrement sur la pointe de ses pieds pour gagner l'autre côté de la rue; mais une citadine venait à gauche, un cabriolet bourgeois venait à droite: étourdi par le bruit, croyant avoir son créancier sur le dos, et craignant de se faire écraser, le pauvre garçon se précipite vivement à travers les deux voitures; n'ayant pas eu le loisir de choisir ses pavés, il a justement mis le pied dans un trou, et s'envoie de la crotte jusque sur son gilet.

— Ah! sacrebleu! cela est fait pour moi, se dit Bouchenot en promenant sur lui des regards désespérés; j'en ai depuis le haut jusqu'en bas! et une botte entièrement couverte de boue... Allons, il n'y a plus à balancer... il faut changer la pièce!... Heureusement je ne suis pas loin d'une boutique de décrotteur!...

Et au bout d'un moment, Bouchenot était déjà assis devant un artiste en cirage; il tendait son pied à la brosse réparatrice, et goûtait un certain plaisir à s'entendre appeler mon maître et mon bourgeois: quand on n'a jamais eu de domestique, ces mots flattent agréablement l'oreille.

Le *bourgeois* se fait bien cirer et bien brosser du haut en bas, puis il jette négligemment sa pièce de cent sous sur le comptoir, où donne largement pour boire à son domestique du moment. Les gens les moins riches sont souvent les plus généreux. Quelquefois c'est pour cacher leur pauvreté.

Bouchenot se pavane de nouveau sur le trottoir en se disant: — Maintenant je ferais attention où je poserai mes pieds. D'ailleurs, on n'est pas toujours obligé de courir... On ne rencontre pas à chaque instant un créancier... Je sais bien que j'en ai beaucoup; mais ils ne se seront pas donné le mot pour sortir ce matin... Je commence à avoir très-faim... Me voici sur la place de la Bourse... Voyons l'heure... Bientôt onze heures... Je puis me diriger vers la rue des Martyrs, où demeure la respectable Dubillon... Eh! eh!... j'ai de l'argent plein mes poches... Pour cinq francs on a beaucoup de monnaie... Avec cela qu'on m'a rendu trente sous en cuivre... c'est égal, ça sonne... c'est gentil... Ah! Dieu! qu'est-ce que je sens par ici?... cela embaume... on se croirait dans un sérail... Ah! c'est un marchand de pastilles parfumées... Si je portais une odeur comme cela chez madame Dubillon... elle qui a un faible pour les parfums, je suis sûr qu'elle me donnerait une dinde aux truffes pour déjeuner...

Bouchenot s'est rapproché d'un homme vêtu en redingote bleue et coiffé d'un turban, qui a devant lui une petite table, sur laquelle sont étalées de petites crottes noires de diverses formes qu'il assure venir directement de l'Arabie. M. Fidèle Bouchenot était essentiellement flaneur; il connaissait trop bien son Paris pour ajouter foi à l'origine des parfums, mais cette odeur ambrée lui montait à la tête: il se voyait assis sur un divan, déjeunant à la turque, entouré d'esclaves, et savourant les sorbets et le moka. Tout en regardant les sachets et les pastilles, il faisait sauter dans sa poche les gros sous qu'on lui avait rendus. Le résultat de cette contemplation fut l'achat d'une petite boîte de parfums que le monsieur coiffé en Turc et baragouinant très-bien l'italien lui assura valoir vingt-cinq francs à Constantinople, mais qu'il lui céda pour vingt-cinq sous, parce qu'il faisait la contrebande.

— Ma foi! se dit Bouchenot en s'éloignant avec sa boîte de parfums dans son gilet, pour une fois on peut bien se donner une petite jouissance à la turque! D'abord, moi, j'adore les odeurs!... je trouve que rien ne vous donne un air comme il faut comme les odeurs... Ayez un vieil habit... portez un vieux chapeau sur votre tête, mais ayez du musc; et quand on passera près de vous, on se dira: C'est un marquis ou un sultan qui se promène en bourgeois... Vingt-cinq sous de parfums, sept sous de décrottage et brossage... ça fait trente-deux... je possède encore trois francs huit sous; oh! par exemple, je n'y toucherai pas!... c'est sacré... D'ailleurs, je vais déjeuner et dîner gratis.

Bouchenot avait gagné les boulevards, reniflant avec délice l'odeur qui sortait de son gilet, et à laquelle la chaleur de sa personne donnait à chaque instant plus d'intensité. Un petit bonhomme de quatorze à quinze ans, dont la figure a le cachet israélite, accoste notre flaneur en lui présentant des cannes.

— Monsieur, achetez-moi une jolie canne... Voyez, monsieur, pas cher... Jolie canne à la mode... Choisissez là-dedans.

Bouchenot s'arrête, jette un coup d'œil sur les cannes tout en répondant:

— Oh! non, je n'en veux pas... quoique j'aime assez les cannes... C'est un maintien très-amusant... mais je n'en veux pas...

Et Bouchenot continue son chemin; le petit marchand le suit en lui mettant ses cannes sous le nez, en lui criant:

— Voyez, monsieur, jolie canne, tout ce qu'il y a de plus nouveau... Je vous arrangerai, monsieur...

— Non, puisque je te dis que je n'en veux pas... et si j'en achetais une, je ne voudrais pas de celles-ci, elles sont trop communes...

— J'en ai d'autres, monsieur, j'en ai de plus belles... tenez...

Le petit marchand lui en met un autre paquet sous le nez; Bouchenot s'arrête encore.

Le petit bonhomme reprend avec une étonnante volubilité:

— C'est cela qui est joli, monsieur, de véritables joncs... cannes bien distinguées. Voyez comme ça ploie, je vous défie de casser ça!...

— Oh! véritables joncs! je n'en suis pas persuadé... mais décidément je n'en veux pas... laisse-moi tranquille...

— Vous n'êtes pas persuadé que ce soit un jonc!... je vous le garantis, moi, monsieur.

Et le petit marchand met une canne dans la main de Bouchenot en s'écriant:

— Faites-la voir!... faites-la plier... n'ayez aucune crainte!... ah! comme elle est bien à votre taille!

Bouchenot s'appuie sur la canne, la fait plier, et le soi-disant jonc se casse en deux.

— Là! j'en étais sûr! dit Bouchenot; c'était un jonc du bois de Boulogne.

— Ah! dame, je ne vous avais pas dit d'appuyer tout votre corps dessus... on sait bien que ce n'est pas du fer... Donnez-moi trois francs, monsieur?

— Que je te donne trois francs!... pourquoi cela?..

— Vous avez cassé ma canne, il faut bien que vous me la payiez.

— Messieurs, dit Bouchenot en s'adressant à quelques personnes qui se sont déjà arrêtées pour voir la suite de cet événement, messieurs, ce petit drôle m'a mis sa canne dans la main malgré moi... Je ne cessais de lui dire que je n'en voulais pas.

Le petit Israélite, qui voit le monde s'amasser, se met à crier de toutes ses forces:

— Vous m'avez dit: Je veux une belle canne qui ne soit pas commune... Je vous ai jeté celle-ci... c'est une canne de cent sous... vous l'avez prise, et vous avez commencé à vous appuyer dessus comme si vous aviez voulu faire un trou dans le boulevard...

— On n'a pas d'idée de l'effronterie de ce petit coquin!... je lui disais toujours: Je ne veux pas de ta canne... Il me la fourrait dans

ses mains. Il me criait aux oreilles : C'est un jonc! Appuyez, monsieur! faites-la plier... je vous défie de la casser!... Moi j'ai voulu la faire plier un peu, par complaisance, elle s'est cassée tout de suite... preuve que ce n'était point un jonc.

— Il m'a cassé ma canne, et il ne veut pas me la payer! reprend le petit marchand en essayant de pleurer. Ce serait commode... une canne de six francs!... moi qui n'ai pas six sous de bénéfice par jour pour gagner ma pauvre vie... et pour soutenir mon pauvre père qui est infirme, et mes trois frères dont l'aîné n'a que dix-huit mois... hi!... hi!... hi!...

— Voyez-vous comme il ment!... D'abord c'était une canne de trois francs... ensuite de cinq, à présent de six... pour peu qu'on l'écoute, tout à l'heure ce sera un jonc de douze francs!

— Certainement que c'était un jonc de douze francs... mais puisque je ne vous en demande que trois... vous voyez bien que je suis raisonnable... hi! hi! hi!...

Une petite femme qui demeure sur le carré.

— Allons, allons, payez la canne à cet enfant! s'écrient plusieurs personnes en se mettant devant Bouchenot, qui cherchait à s'en aller. Vous la lui avez cassée, c'est bien juste de la payer...

— Qui casse les verres les paye! dit un garçon limonadier.

— Ces beaux mirliflors! dit une vieille femme, ça se frotte avec des odeurs... c'est plein de *musse!* et ça ne verserait pas seulement une larme d'*affliction* sur l'infortune du malheur!...

— Oui! oui!... c'est juste... crie un ouvrier en calotte grecque, qui ne sait pas ce dont il est question, et pousse tout le monde pour s'approcher. De quoi qu'il y a?... Vive le peuple! vive la liberté!... qui est-ce qui faut rosser?...

Bouchenot s'aperçoit qu'on ne le laissera pas s'éloigner sans qu'il ait satisfait le petit pleureur. Déjà les mots de corps de garde se font entendre. Le jeune homme, qui meurt de faim, ne se soucie pas d'aller passer la journée chez un commissaire, un juge de paix; il prend son parti, et, fouillant à sa poche, il en tire trois francs qu'il donne au marchand de cannes, en lui disant :

— Tiens, petit pleurnicheur... tu sais ton affaire, toi!... tu feras ton chemin... j'aime encore mieux te payer et que cela finisse!...

Le jeune Israélite a pris l'argent, Bouchenot repousse la foule, et se hâte de gagner la rue des Martyrs, tenant dans une de ses mains les deux morceaux de la canne qu'il vient de payer si cher, et murmurant entre ses dents :

— Sacré mille joncs!... je voudrais que la grêle détruisît tous les petits marchands de cannes... Enfin, c'est une tuile qui m'est tombée sur la tête. Après tout, il n'y a pas de ma faute... et quand je me chagrinerais... non, pas si bête... il ne faut pas que cette aventure m'empêche de bien déjeuner.

Bouchenot double le pas et arrive bientôt rue des Martyrs... devant la demeure de madame Dubillon... Il entre dans la maison, plusieurs brancards chargés de meubles sont sous la porte cochère; on fait un déménagement; notre étudiant éprouve un sentiment de crainte, il court au concierge.

— Je vais chez madame Dubillon... Ce n'est pas elle qui déménage?

— De quoi?

— Ce n'est pas madame Dubillon qui déménage?

— Qu'est-ce que vous demandez?

— Il est donc sourd ce concierge? se dit Bouchenot; et il passe une partie de son corps dans la loge en criant : — Je vous demande si c'est madame Dubillon qui déménage, madame Dubillon du troisième!

— Ah! non, c'est l'employé du quatrième.

— Ah! c'est bien heureux qu'il ait compris enfin! se dit Bouchenot en gagnant l'escalier... Il a l'air stupide ce portier... mais il mangeait sa soupe, je crois, et il était absorbé par cette occupation; le fait est que, dans ce moment, je voudrais en faire autant... mon appétit devient dévorant... Montons.

Arrivé au second étage, Bouchenot se trouve arrêté par deux commissionnaires qui descendent une commode; l'escalier étant fort étroit, il n'y a pas moyen de passer. Le pauvre Bouchenot est obligé de redescendre, ce qu'il fait en murmurant.

— Voilà un meuble qui tient toute la place... mais aussi pourquoi fait-on des escaliers si étroits?... on voit bien que c'est une vieille maison... ou nos pères avaient de bien petits meubles, ou ils emménageaient par la fenêtre probablement.

Il s'arrête sur le palier du premier étage, espérant pouvoir y rester; mais le palier est petit, un commissionnaire lui crie :

— Rangez-vous donc de là, monsieur! vous voyez bien que nous ne pourrions pas tourner...

— Ah! oui, c'est vrai... il vaut mieux que je descende... Ces hommes sont déjà embarrassés... et puis on peut recevoir un coup... C'est pourtant ennuyeux de redescendre... Allons, passez, mes braves gens... vous devez avoir chaud! Ce meuble-là n'est pas mince...

— Ah! si monsieur veut payer un demi-setier, nous accepterons volontiers!

Bouchenot fait semblant de ne pas entendre, et remonte l'escalier, qui est libre enfin. Il enjambe les marches par quatre à la fois, et il est au milieu du troisième étage lorsqu'on crie au-dessus de lui : — Gare!...

Bouchenot lève les yeux : cette fois c'est un énorme buffet que deux autres commissionnaires sont en train de déménager.

— Ah! mon Dieu! encore un meuble énorme, murmure Bouchenot en reculant d'une marche à mesure que l'on vient sur lui... Mais qu'est-ce que ça signifie d'avoir des buffets de cette taille?... C'est ridicule... je n'ai jamais vu de buffet monstre comme cela... Ma foi, tant pis, je ne redescends pas plus bas... je me blottis dans cette encoignure.

— Prenez garde à vous, monsieur!

— Prenez garde vous-même; je ne peux pas faire que monter et descendre... je n'arriverais jamais.

Le buffet descend, mais il fait tomber en passant le chapeau de Bouchenot, et l'aplatit contre le mur de manière qu'il ressemble à un claque.

— Décidément mon chapeau a du malheur aujourd'hui, se dit Bouchenot en le ramassant, et j'avais emporté le meilleur... celui de George... Enfin, si je vais au bal, ce sera une coiffure plus fashionable. Ah! me voici devant la porte de ma femme sensible... ce n'est pas malheureux... Examinons-nous un peu avant de sonner.

Il rajuste son col de crinoline, redescend son gilet, remonte son pantalon, met son chapeau sous son bras et sonne; une vieille bonne vient ouvrir.

— Bonjour, Madeleine. On déménage dans votre maison, c'est fort incommode pour les personnes qui viennent vous voir... Annoncez-moi à votre maîtresse... je vous prie...

— Monsieur, ça me serait difficile; madame est partie depuis trois jours pour Pontoise, où elle va passer quelques semaines près d'une nièce qui est malade.

— Pour Pontoise!... elle est à Pontoise!... s'écrie Bouchenot d'un air consterné. Ah! mon Dieu! c'est fait pour moi... Mais quelle idée d'aller en hiver à Pontoise!

— Puisque je vous dis que c'est pour voir une de ses nièces qui est malade...

— Oui, j'entends bien... mais sa nièce aurait beaucoup mieux fait de venir à Paris se faire soigner... A Pontoise... Il y a sept lieues de Paris à Pontoise...

— Mais madame sera revenue le mois prochain, très-sûr.

— C'est bien... c'est fort bien... ça me fait beaucoup de plaisir.

— Si monsieur veut écrire à madame, je lui ferai passer la lettre...

— Oh! ce n'est pas la peine, j'étais venu pour la voir... et lui demander à déjeuner... sans façon...

— Madame sera de retour le mois prochain. Votre servante, monsieur.

La domestique referme sa porte, et Bouchenot descend tristement l'escalier en se disant :

— Hum! la vieille mégère! elle ne m'offrirait pas seulement un verre d'eau... Il est vrai que je ne lui ai jamais donné ses étrennes...

ni autre chose. Avec tout cela, mon appétit redouble... Et cet imbécile de concierge qui me laisse monter encore!... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que madame Dubillon était à Pontoise? crie Bouchenot d'un air courroucé en passant sa tête dans le carreau du concierge.

— De quoi?

— Vous êtes donc sourd?... Pourquoi me laissez-vous monter au troisième, et ne me dites-vous pas que madame Dubillon est à Pontoise?

— Vous m'avez demandé si c'était madame Dubillon qui déménageait; je vous ai répondu que non... Vous ne m'avez pas demandé autre chose...

— Hum! grosse brute! murmure Bouchenot en s'éloignant. J'aimerais mieux placer un chien à ma porte qu'un être comme celui-là!... A Paris, on n'est pas assez difficile pour les portiers; quand

Le marchand d'habits.

on a mis dans une loge un tailleur ou un savetier, on se figure qu'on a un bon concierge. Il faut pourtant que je déjeune, moi... ça ne peut pas se passer en promenades... Je sais bien que j'ai encore huit sous dans ma poche... mais je n'aurai jamais un bifteck avec huit sous. Maudite canne!... qui m'a coûté si cher... et dont je n'ai que les morceaux... Si c'était une canne à sucre encore... je pourrais les sucer, ça me soutiendrait... Oh!... un souvenir!... la charmante Elvina... une figurante de l'Opéra... J'ai été très-bien avec elle... je lui ai payé assez souvent de délicieux déjeuners... quand je mangeais le fonds de dragées de mon père... Elle m'a fait des infidélités atroces; mais c'est fini, c'est fini, c'est oublié depuis longtemps... Allons chez elle; elle m'a plusieurs fois prié d'aller prendre du café avec elle... Parbleu! voilà le moment de profiter de son invitation. Elle demeure dans le haut de la rue Saint-George... c'est justement près d'ici. Il faut espérer qu'elle ne sera pas à Pontoise celle-là... Fi donc! une figurante de l'Opéra ne va pas à Pontoise... En Russie, à la bonne heure. Mais mademoiselle Elvina n'a pas assez de talent pour qu'on nous l'enlève.

Bouchenot traverse la rue de Navarin pour gagner la Chaussée-d'Antin. Quoiqu'il ait un grand appétit, il ne peut s'empêcher de s'arrêter devant quelques nouvelles constructions de ce quartier; il admire plusieurs maisons bâties dans le goût de la renaissance, et s'écrie:

— O charmante! délicieuse habitation!... J'aime ces arceaux... ces fenêtres en ogives... ces entablements élégants... il me semble que je vais entrer chez François 1er... Je me ferai une maison dans ce goût-là... quand je serai retiré des affaires... en attendant, tâchons de trouver à déjeuner.

Bouchenot arrive rue Saint-George, à la demeure de sa figurante; il passe rapidement devant la portière en disant:

— Mademoiselle Elvina!

La portière court après lui en lui criant: — Vous ne pouvez pas monter, monsieur, mademoiselle n'y est pas.

— Elle est sortie... et il n'est pas midi... Allons donc, vous plaisantez!... Elvina ne se lève jamais de bonne heure...

— Je vous dis, monsieur, que vous ne pouvez pas monter.

— Je vous dis, moi, qu'on me recevra fort bien. Vous me prenez peut-être pour un créancier!... Je sais ce que c'est, pour les créanciers on n'est jamais visible; mais soyez tranquille... je suis un intime, un ami du cœur...

— Il n'y a pas d'ami du cœur qui tienne... J'ai ma consigne, moi... Ah! tenez, voilà justement la femme de chambre de mademoiselle.

Mamselle Paulouska, v'là z'un monsieur qui veut à toute force monter chez votre maîtresse.

— C'est moi, espiègle Paulouska! dit Bouchenot en s'approchant de la femme de chambre. — Ah! c'est vous, monsieur Fidèle, s'écrie la jeune fille.

Dans le cours de ses aventures galantes, le fils du confiseur ne se faisait jamais appeler Bouchenot; il trouvait le nom de son père trop bourgeois; c'était donc sous celui de Fidèle qu'il était connu de mademoiselle Elvina.

— Ma chère amie, n'est-il pas vrai que la consigne ne me regarde pas?

— Mais, au contraire... vous plus que tout autre, répond la femme de chambre; puis elle se penche contre l'oreille du jeune homme, et lui dit en souriant d'un air malin:

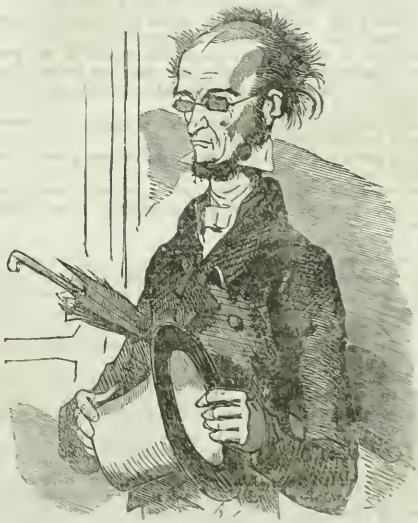
— Ma maîtresse est avec son protecteur... et vous entendez bien que, s'il rencontrait des jeunes gens chez elle... son protecteur ne la protégerait plus.

— Ah! je comprends... en effet... oui... cela tombe mal.

— Mon Dieu! comme vous sentez bon, monsieur Fidèle? Est-ce que vous apportiez un sachez à ma maîtresse?... Si vous voulez me le laisser, je le lui remettrai.

— Non, ce n'est pas un sachet... d'ailleurs... je la verrai une autre fois.

— Adieu, monsieur Fidèle!... Oh! ma maîtresse sera bien contrariée de ne pas avoir pu vous recevoir.



M. Lombard.

— Pardieu! elle ne le sera pas plus que moi, je t'en réponds.

Et M. Fidèle s'éloigne en se disant: — Que le diable emporte les protecteurs... et les protégées!... cela commence à devenir très-désagréable... il faut absolument que je mange... Allons, je vais m'acheter un petit pain... un gros petit pain même... Je sais bien que je suis libre d'aller le manger au Palais-Royal, comme je disais ce matin à ces messieurs... alors je croyais plaisanter... exécutons-nous... C'est vrai que j'embaume... mais en ce moment j'aimerais mieux sentir les truffes que l'encens.

Bouchenot est allé jusqu'à la rue Feydeau, où il y a un boulanger fashionable, car nous avons maintenant des boulangers qui vendent des pâtisseries fines, de la crème, qui ont des vins fins, des sirops,

des liqueurs; incessamment on trouvera de tout chez eux, excepté du pain.

Bouchenot entre dans la boutique qui est déjà encombrée de monde ; car le temps avait marché, la scène avec le petit marchand de cannes avait été longue, et il était alors une heure passée. C'est le moment où les élégants et les petites maîtresses vont manger des pâtisseries chez le boulanger en vogue. Ce qui semblerait ridicule à des gens de province ne l'est plus à Paris dès que la mode l'a consacré.

Bouchenot a retapé son chapeau le mieux possible, ce qui n'empêche pas que la forme n'en soit bosselée en plusieurs endroits; il l'a enfoncé sur sa tête de manière à cacher ses oreilles, ce qui lui donne un faux air anglais. A l'aspect de plusieurs femmes élégantes qui mangent des gâteaux, M. Fidèle ne veut pas avoir l'air d'un affamé. Il va regarder, les unes après les autres, toutes les pâtisseries de la boutique, murmurant assez haut pour être entendu :

— C'est trop lourd ceci... Oh! je n'aime pas cela... voilà de ceux dont j'ai mangé hier... ceci est trop sucré ..

Enfin, Bouchenot met la main sur un pain de gruau, le plus gros qu'il aperçoive, en disant : — Parbleu !... je n'ai jamais mangé de ce gâteau, il a fort bonne mine.

— C'est un pain pour le café, dit la femme placée dans le comptoir. Bouchenot ne fait pas semblant d'entendre, demande le prix, donne quatre sous, puis sort brusquement en emportant son pain de gruau, qu'il a cassé en deux, afin de le faire entrer plus facilement dans sa poche.

— Irai-je déjeuner au Palais-Royal ou aux Champs-Elysées? se dit le jeune homme en se retrouvant de nouveau sur la place de la Bourse.

— Ah! ma foi, déjeunons tout de suite... en nous promenant autour de ce superbe monument .. élevé au commerce, et où tant de gens vont se ruiner et ruinent les autres... J'ai de très-belles pensées aujourd'hui... C'est que mon déjeuner ne me porte pas à la tête... On va me prendre pour un spéculateur... un agioteur... Si j'achetais de la rente à terme?... qu'est-ce que je risque?... mais probablement on ne m'en vendrait pas... Non, non, je ne jouerai jamais à la Bourse !... fi donc! c'est immoral... Déjeunons tranquillement... et cherchons dans ma tête où je pourrai trouver à dîner gratis...

Bouchenot a déjà mangé la moitié de son pain, lorsqu'il aperçoit à quelques pas de lui une boutique de charcutier.

— Parbleu! se dit-il, je suis bien bon enfant de manger mon pain sec, lorsque j'ai encore quatre sous dans ma poche... Ce n'est plus la peine d'économiser; pour ce qui reste de la pièce de cent sous, je puis aussi bien le dépenser.

Il entre dans la boutique du charcutier, et s'écrie : — Donnez-moi pour qutre sous de jambon... du meilleur!

Pendant qu'on sert le jeune homme, il s'adresse à une autre fille de la boutique :

— Mademoiselle, pourriez-vous, s'il vous plaît, me prêter un verre d'eau... je viens de prendre de l'absinthe, et cela m'a brûlé l'estomac...

— Très-volontiers, monsieur.

On apporte un verre d'eau à Bouchenot, il le boit en se délectant comme s'il avalait du champagne; puis, prenant son jambon, que l'on a enveloppé dans du papier, il donne ses derniers quatre sous, et se dispose à achever son déjeuner dans la boutique du charcutier, lorsqu'il voit passer dans la rue une jeune fille dont la figure ronde, fraîche, rose, la tournure dégagée et les formes rebondies flattent singulièrement sa vue.

Aussitôt fourrant son jambon dans une poche de son habit, et le reste de son pain dans l'autre, Bouchenot sort de la boutique, et s'élance sur les pas de la jeune fille, dont il se sent déjà amoureux.

Chapitre III. — Une jeune fille et un gros chien.

La jeune fille était vêtue d'une modeste robe de toile de couleur foncée, et qui montait en guimpe, de manière à enfermer hermétiquement ce que, dans un bal ou au théâtre, certaines dames font beaucoup trop voir : car l'excès en tout est un défaut. Un petit tablier à carreaux rouges et noirs, un fichu de soie roulé autour de son cou, un bonnet bien simple, sans fleurs ni rubans, voilà quelle était la toilette de celle dont la première vue avait suffi pour troubler le cœur de Bouchenot. Mais il pensait sans doute qu'une femme gentille et bien faite est préférable, quoiqu'en robe d'indienne, à une femme laide et mal bâtie qui porterait un cachemire et des diamants. La majorité sera de l'avis de Bouchenot.

La jeune fille ne marchait pas seule : à ses côtés allait et venait un énorme chien, à longs poils, à longue queue, à longues oreilles, espèce abâtardie, qui tient le milieu entre le barbet et le chien de berger, et que les amateurs emmènent à la chasse, où ils ne font pas autre chose que se crotter.

Bouchenot a bientôt rattrapé la jeune fille; il marche quelque temps derrière elle en disant :

— Charmante taille... des hanches bien accusées... j'aime ça, moi; au moins l'on sait à qui on a affaire... Le pied cambré... la jambe un peu forte... j'aime ça aussi. Ne me parlez pas d'une petite jambe de chèvre; quelquefois la suite est bien, mais c'est fort rare. Cette mise... cette allure... ce doit être une couturière ou une plumassière, ou une frangère... n'importe, elle a la fraîcheur d'une pivoine, et je gagerais qu'elle est ferme comme un gland. Ce gros chien est avec elle, à ce qu'il paraît... oui, elle l'appelle... elle se retourne pour voir s'il la suit. Ce sera un excellent prétexte pour entrer en conversation... charmante conquête à faire... et qui efface toutes les Dubillon... surtout lorsqu'elles sont à Pontoise, et qu'on ne peut pas dîner chez elles.

Et Bouchenot se rapproche, et se met à dire très-haut :

— Superbe chien !... beau chien de chasse!... bel animal!... J'en ai peu vu d'aussi bien mouchetés!

La jeune fille n'a pas détourné la tête ; elle contioue de marcher en choisissant les pavés. Le chien semble plus sensible au compliment qu'on lui adresse : il se rapproche de Bouchenot, et tourne autour de lui, le nez au vent, et remuant la queue. Le jeune homme lui fait quelques caresses, tout en pressant le pas de manière à se trouver à côté de la demoiselle au petit bonnet.

— Charmante figure !... Quel teint de rose et quelle jolie taille! murmure de nouveau Bouchenot.

Ce compliment reste sans réponse : on n'a pas l'air de l'avoir entendu.

— Est-ce qu'elle croirait que je parle encore de son chien? se dit l'étudiant en se rapprochant de la jolie fille. Si je ne fais pas la conquête de la demoiselle, en revanche, son chien semble avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi... il se fourre sans cesse dans mes jambes... il va me faire tomber, cet animal !...

— Ici, Moustache ! dit la jeune fille, qui, en tournant la tête, s'est aperçue que son chien n'est plus près d'elle.

Moustache obéit un moment à la voix de sa maîtresse; mais il ne tarde pas à revenir se coller contre Bouchenot.

— Moustache, vous me paraissez une fort bonne bête, dit le jeune homme, et je suis sensible à l'amitié que vous me témoignez; mais votre maîtresse commande, et vous devez obéir. Si j'avais une maîtresse comme cela, moi, ah! fichtre ! j'aurais continuellement les yeux sur son jupon.

La jeune fille ne sourcille pas; seulement elle répète : — Ici, Moustache ! que je vous voie me quitter !

— Ah ! nous ne voulons pas rire, nous ne voulons pas répondre ! se dit Bouchenot. Ou c'est une gaillarde qui est au fait de nos roueries, ou c'est une jeune niaise à laquelle on a fait peur des jeunes gens de Paris. Je croirais plutôt qu'elle est de cette dernière catégorie... En avant les grands moyens !... Prenez garde, mademoiselle, vous perdez quelque chose! s'écrie tout à coup Bouchenot en se précipitant sur les pas de la jeune fille. Celle-ci s'arrête, et se retourne d'un air saisi en balbutiant :

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je perds donc?

— Ou vous allez la perdre, mademoiselle; je suis persuadé qu'elle va tomber.

— Quoi donc qui va tomber ?...

— Votre jarretière, si elle n'est pas bien attachée... A Paris, les jarretières se perdent très-facilement.

La jeune fille a la bonhomie de porter ses mains à ses genoux pour s'assurer que rien n'est en danger de tomber; puis, s'apercevant que Bouchenot la regarde en riant, ses joues deviennent pourpre, ses yeux s'animent, et elle lui dit avec un air de colère :

— Il faut que je sois bien bête pour vous avoir écouté !.. C'est pour vous moquer de moi que vous m'avez dit cela ?

— Non ! c'était seulement pour savoir si vous jarretiez dessus ou dessous le genou... Maintenant, je vois que c'est dessus, et j'en suis enchanté, parce que ça ne gâtera pas votre jolie jambe !

— Ah ! on m'avait bien prévenue qu'à Paris les hommes cherchaient sans cesse à dire des bêtises aux filles.... Je n'aurais pas seulement dû vous répondre.

— Comment, des bêtises !... parce que je vous dis que vous avez une jolie jambe?... Je ne l'ai pas vue, mais je la juge d'après le reste, qui est ravissant !... Quels yeux! quelles dents! quelle fraîcheur!... O Dieu! si j'étais assez heureux pour avoir une maîtresse comme vous, je ne la nourrirais que de blanc de volaille et de biscuits !...

— Allons, monsieur, laissez-moi tranquille, et ne m'insultez pas... ou prenez garde à vous !

— Quoi ! mademoiselle, est-ce que je vous insulte en vous parlant de blanc de volaille... en vous disant que je vous trouve adorable? Il me semble qu'il n'y a rien là-dedans qui puisse vous offenser.

— Vous me dites des bêtises, et voilà tout; mais ça ne vous avancera à rien. Et si on me taquinait trop, j'ai mon chien que mon parrain m'a donné, et qui me défendrait joliment, lui !... Oh ! c'est qu'il est méchant quelquefois!

— Je le crois beaucoup moins méchant que vous... Regardez : il vous quitte pour moi... Ce chien devine que je vous aime; il me témoigne déjà de l'attachement.

— Ici, Moustache, ici !

— Ah ! oui, c'est étonnant comme il vous écoute ! Il me paraît qu'il n'y a pas longtemps que votre parrain vous l'a donné.

— Ça ne vous regarde pas !

— Oh ! êtes-vous méchante !... Qui croirait que cette taille de nymphe cache un cœur de granit ?... Vous êtes couturière, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, je ne suis pas couturière.

— Il n'y a rien dans ma supposition qui doive vous fâcher. La couturière est placée très-haut sur l'échelle des grisettes ; elle tient le milieu entre les modistes et les chamarreuses. Le pavé est glissant : si vous vouliez accepter mon bras ?

— Non, monsieur, je ne veux pas de votre bras, et je vous prie encore une fois de me laisser tranquille.

— Il me semble, mademoiselle, que je ne vous empêche pas de suivre votre chemin ?

— Mais vous me parlez, vous me suivez, et ça m'ennuie... On m'a bien défendu de parler à personne dans les rues...

— Qu'avez-vous à craindre, puisque vous avez un chien qui est très-méchant, et qui a l'air de vouloir entrer dans ma poche ?

— Ici, Moustache, ici donc !

— Oh ! c'est absolument comme si vous le chassiez ! Je crois que votre parrain ne vous l'a pas envoyé assez jeune.

La jeune fille se pince les lèvres d'un air de dépit, et fait ce qu'elle peut pour retenir son chien près d'elle ; mais Moustache, après avoir fait quelques pas, revient toujours sur les talons de Bouchenot. Le jeune homme, qui ne se tient pas pour battu, malgré l'air sévère avec lequel on accueille ses galanteries, continue de marcher sur la même ligne que la demoiselle, lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond qu'en lui faisant la moue.

— Je gage que je sais maintenant qui vous êtes, reprend l'étudiant au bout d'un moment. A cette démarche noble, à cette tournure pleine de grâces, j'aurais dû le deviner... Vous êtes culottière... ou vous vendez des allumettes infernales.

La jeune fille se pince les lèvres, et double le pas.

— Ou vous faites des corsets... ou vous reprisez des cachemires... Mais, quel que soit votre état, vous êtes charmante !... Combien je m'estimerais heureux si vous me permettiez de cultiver votre connaissance !...

La jeune fille marche encore plus vite. Bouchenot est presque obligé de courir pour la suivre ; mais il ne se décourage pas, et continue :

— Vous allez bien vite... vous vous ferez du mal. Si vous vouliez vous rafraîchir, accepter quelque chose... une bavaroise... une limonade ?... Les cafés ne sont pas ouverts pour le roi de Maroc. Je serais trop heureux si par hasard vous n'aviez pas déjeuné... cela peut arriver : quelquefois on sort sans avoir déjeuné... Une côtelette et des huîtres, ça ne se refuse pas.

— Monsieur, laissez-moi tranquille !... ou je vais lâcher mon chien sur vous... à la fin !

— Ah ! ah ! belle brune, nous nous fâchons ?... Lâchez tout ce que vous voudrez, je ne me fâcherai pas. Mais je vous préviens que le chien de votre parrain ne me fait pas peur... Ce brave Moustache ! nous sommes déjà très-amis ensemble... Il ne me quitte pas.

En disant ces mots, Bouchenot venait de fourrer sa main dans sa poche droite, où il avait trouvé son morceau de jambon qui était sorti du papier. Comprenant alors la cause de l'attachement que lui témoigne le gros chien, et tout le parti qu'il peut tirer de cette circonstance, il part d'un éclat de rire en reprenant :

— Après tout, vous voyez que c'est sans que je l'appelle que votre écuyer s'attache à mes pas ; mais puisque cela vous contrarie que je vous parle et que je marche près de vous, je vais aller d'un autre côté ; je suis trop galant et trop bien élevé pour rien faire qui déplaise aux dames. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ah ! c'est bien heureux, murmure la jeune fille tout en continuant son chemin du côté de la pointe Saint-Eustache, tandis que Bouchenot, au contraire, revient vers le Palais-Royal, bien certain que le chien ne le quittera pas.

En effet, Moustache continue de marcher sur les talons du monsieur qui a du jambon à même sa poche, et il fourre sans cesse son museau contre le pan de son habit. La jeune fille, après avoir fait quelques pas, s'est aperçue qu'elle n'a plus son chien avec elle : elle se retourne, et le voit dans les jambes du jeune homme qui s'éloigne. Elle appelle Moustache à plusieurs reprises ; Moustache ne quitte pas la poche au jambon. La jeune fille est obligée de courir après Bouchenot, ce qu'elle fait tout en criant :

— Ici donc, vilain chien !... Oh ! quel ennui qu'une bête comme ça !... Monsieur, renvoyez-le donc, je vous en prie !

Bouchenot se retourne, et s'arrête en disant :

— Qu'est-ce que c'est, mademoiselle ?... Vous m'appelez, je crois... Je suis à vos ordres..., car, malgré votre air méchant, vous n'en êtes pas moins fraîche comme un paquet de violettes. Accepteriez-vous le déjeuner que je vous ai proposé ?

— Mais non, monsieur ; ce n'est pas vous que j'appelle, c'est mon chien que vous retenez près de vous pour me contrarier.

— Moi, je retiens votre chien !... par exemple, mademoiselle, pour qui me prenez-vous ? Mes moyens de séduction ne se sont jamais dirigés sur les chiens... Voyez, je fais tout ce que je puis pour chasser le vôtre... Allez, Moustache, allez avec cette jolie maîtresse... cette charmante maîtresse !

Moustache jette les yeux d'un air indécis tantôt sur le jeune homme, tantôt sur sa maîtresse. Celle-ci se remet à marcher, il fait quelques pas avec elle ; mais il ne tarde pas à la quitter pour retourner flairer la poche de Bouchenot, qui, sentant le chien dans ses jambes, continue son chemin sans se retourner.

Au bout de quelques minutes, la voix de la jeune fille se fait encore entendre :

— Arrêtez, monsieur ! mais arrêtez donc !... Vous voyez bien que vous m'emmenez encore mon chien !

Bouchenot s'arrête, et regarde en souriant la jeune personne qui court après lui.

— Il me paraît, mademoiselle, que c'est vous qui me suivez maintenant... Eh bien, moi, je n'imiterai pas votre exemple ; je vous répondrai que je ne m'en fâcherai pas ! Etre suivi par un minois si gentil !... vais-je faire des jaloux !

— Je ne vous suis pas exprès, monsieur ; c'est cette vilaine bête qui m'y force !... Ah ! s'il ne venait pas de mon parrain, qui m'a dit d'en avoir bien soin, certainement je le laisserais aller !... Ça me serait égal de le perdre !

— Il est certain que M. Moustache vous défend d'une singulière façon !... Et l'on dit que le chien est l'emblème de la fidélité... voyez quelle imposture !... C'est parmi les hommes qu'il faut chercher des modèles de constance !... Faites-en l'essai, mademoiselle, si toutefois vous ne l'avez pas déjà fait.

— Je ne veux rien essayer, monsieur ; je veux aller où j'ai affaire...

— Si vous me permettiez de vous accompagner, de cette manière je vous répondrais que Moustache ne se perdrait pas.

— Non certainement, je ne veux pas que vous veniez avec moi !... pour que l'on me rencontre avec un homme !... ça serait joli !...

— Les hommes sont cependant faits pour aller avec les femmes... Est-ce que vous croyez que nous devons vivre chacun de notre côté ?... Ah ! mademoiselle, vous n'avez donc pas lu l'*Amour conjugal* ?...

— Voyons, monsieur, laissez-moi tranquille, et rendez-moi mon chien, ou je vais me fâcher, à la fin !... C'est embêtant de me faire aller comme ça, aussi !

— Oh ! si nous employons les gros mots, je n'en suis plus !... Embêtant !... Mademoiselle, voilà un terme bien dur ! En vérité, vous me faites de la peine !... Je commence à croire que vous vendez du cirage anglais.

— Je ne puis pas passer mon temps à courir comme ça après vous. On me grondera... et si je perds Moustache, ce sera bien pis !... Hi ! hi !... Je veux mon chien, hi ! hi !...

— Eh bien ! voilà que nous pleurons à présent !... Mais, chère enfant, vous n'avez pas de raison de vous fâcher... Encore une fois, je n'emploie aucun sortilége pour retenir votre chien.

— Mais vous sentez une odeur de musc, de pommade... de je ne sais quoi !... C'est sans doute cela qui attire Moustache.

— Mademoiselle, je porte sur moi un sachet ambré qui me vient en droite ligne de Constantinople ; mais je doute que ce soit ce parfum qui attire votre chien... d'autant plus que M. Moustache n'est pas un chien turc. Au reste, si vous voulez, pour qu'il ne revienne plus à moi, je vais le battre... Je vais lui donner un grand coup de pied dans le dessous de la queue.

— Non, non... ne le battez pas !... Ah ! j'ai un cordon dans ma poche... Je vais le passer à son cou, et l'emmener attaché... Ah ! j'aurais bien dû penser à cela plus tôt !

— Attachez-le, mais ne l'étranglez pas... votre parrain vous en voudrait encore plus... Avec de si jolis yeux... cette taille... cette poitrine... cette jambe... ne pas vouloir causer !... Est-ce que vous avez un amoureux jaloux ?

La jeune fille ne répond pas. Elle vient d'attacher son chien avec un petit cordon, elle le tire et l'entraîne avec elle en courant, ce qui ne semble pas causer un grand plaisir à Moustache ; puis elle tourne dans la première rue qui se présente, afin qu'il n'aperçoive plus celui pour lequel il montre une si grande prédilection.

Bouchenot a suivi la jeune fille des yeux lorsqu'elle détourne la rue ; il se dit : — La suivrai-je ?... Elle est assez gentille, mais elle m'a l'air passablement bête !... Elle serait capable de se mettre encore à pleurer. Oh ! ma foi ! laissons-la... Il ne manque pas de jolies femmes à Paris, et qui ne sont pas toutes si farouches !... Si celle-là avait accepté à déjeuner, pourtant, comment diable m'en serais-je tiré ?... Mais j'étais bien sûr qu'elle n'accepterait pas. Cherchons une promenade ou une rue solitaire pour achever mon déjeuner ; ensuite, j'aviserai aux moyens de trouver à dîner : ce qui vaudra mieux en ce moment que de courir après une jeune fille.

Bouchenot se remet en marche. Il n'a pas fait trois cents pas, qu'il sent quelque chose se frotter contre ses jambes : il regarde... c'est Moustache, qui avait cassé le cordon avec lequel on le tenait en laisse, et était revenu prendre sa place contre la poche dans laquelle était le jambon.

CHAPITRE IV. — Les cure-dents et les chaînes de sûreté.

— Parbleu! voilà un chien bien entêté! dit Bouchenot en s'arrêtant; il me paraît qu'il a cassé le faible cordon avec lequel on voulait le retenir... Tu aimes donc bien le jambon, Moustache? Je croirais aussi que ta maîtresse ne te donne pas trop à manger, car tu fais des bassesses pour bien peu de chose!... Le chien derrière moi, la jeune fille ne doit pas être loin... mais je ne la vois plus... Pauvre petite! je ne veux pourtant pas lui dérober son chien... Voyons, tâchons de la retrouver. Ah! Moustache, si je fais la connaissance de cette jeune personne, certainement c'est bien à toi que je le devrai!

Bouchenot retourne sur ses pas; il n'aperçoit point la jeune fille : il prend la rue qu'elle a prise, double le pas, regarde de tous côtés, et s'adresse au chien en lui disant : — Où est cette maîtresse?

Pour toute réponse, Moustache met ses deux pattes de devant sur le pan de l'habit de Bouchenot, en fourrant son museau contre la poche.

Après une demi-heure de recherches inutiles, Bouchenot se dit : J'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver la maîtresse de Moustache; me reste, ce n'est certainement pas ma faute. Ma foi! je le garde... Je t'adopte, inconstant animal, jusqu'à ce que tu me quittes ur une poche mieux fournie. Si tu appartenais à quelque riche amateur, demain je lirais avec soin les affiches qui promettraient une récompense honnête... voilà même un genre d'industrie auquel je n'avais pas encore songé; mais je doute que ta maîtresse te fasse afficher, quoique tu lui viennes de son parrain. Et d'ailleurs, si je la retrouve, je suis trop galant pour ne pas te rendre gratis. En attendant, comme je ne veux pas que tu m'aies suivi pour rien, je vais partager avec toi cette friandise, cause de ton inconduite... et comme ma poche en conservera longtemps le goût, je suis certain que tu ne me quitteras pas ensuite comme ta maîtresse.

Le jeune homme entre dans une allée. Là, il sort de sa poche le jambon, que les coups de tête de Moustache avaient singulièrement endommagé, il en donne quelques bribes au chien, en y joignant un peu de pain, et Moustache fait disparaître tout cela avec une étonnante vélocité. De son côté, Bouchenot termine son déjeuner dans l'allée, où il a l'air de s'être arrêté pour tout autre chose. Ce repas achevé, il se remet en course avec son nouveau compagnon, en lui disant :

— Allons, Moustache, suivez votre nouveau maître!... Si vous faites mine de me quitter, j'ai là, dans ma poche que vous ne flairez pas, deux morceaux de canne dont je me servirai pour vous corriger, car je n'ai pas perdu l'espérance de vous rendre un jour à votre maîtresse... Et qui sait si ce chien ne me conduira pas au bonheur, à la fortune, aux honneurs?... Tout est ricochet dans la vie!... Les plus grands événements ont eu souvent pour causes des aventures plus futiles que l'obstination de ce chien... Ah! Moustache, si je te dois un jour une position heureuse, sois tranquille, je ne t'oublierai pas!

— Monsieur veut-il des cure-dents?... Achetez-moi des cure-dents, monsieur!

C'est une petite fille qui marche à côté de Bouchenot, et lui présente toute sa boutique qui est dans une corbeille. Il repousse la corbeille en disant :

— Je n'ai pas besoin de cure-dents, ma petite; ce serait du luxe!

— Etrennez-moi, monsieur... à un sou le paquet.

— Quand même ce serait à un liard, je ne t'étrennerais pas. D'ailleurs, je porte malheur...

— Oh! si, monsieur, vous me porterez bonheur, à moi!...

— Je te répète qu'il m'est impossible de t'étrenner.

— Prenez-en un paquet, monsieur!...

— Mais laisse-moi donc avec tes cure-dents!

Bouchenot repoussait la corbeille que la petite fille s'obstinait à lui présenter toujours. Monsieur Moustache, témoin de cette manœuvre, et croyant qu'il y a aussi des comestibles dans la boutique que porte l'enfant, sante tout d'un coup sur la corbeille, et avec ses deux pattes de devant jette à terre toute la marchandise qu'elle renfermait; puis, pendant que la petite crie et ramasse ses cure-dents, il happe avec ses dents la corbeille qui est restée à terre, et se met à courir comme si on l'avait éreintée de coups.

Bouchenot ne peut s'empêcher de rire en voyant le chien fuir avec la corbeille dans sa gueule; il aide l'enfant à ramasser ses cure-dents, et lui dit :

— Tu vois ce que c'est que de harceler les gens; cela a mis mon chien de mauvaise humeur... il n'aime pas les cure-dents.

— Mais, monsieur, appelez-le donc pour qu'il me rende ma corbeille!

— C'est un animal fort mal élevé... il n'écoute jamais la voix de son maître... Moustache! Moustache!... Tu vois qu'il court toujours. Console-toi : ta corbeille valait bien deux sous; quand je repasserai par ici, je t'en donnerai trente. Aujourd'hui, je n'ai pas de monnaie.

En disant cela, Bouchenot poursuit son chemin, persuadé que cette fois il a aussi perdu le chien. Mais, contre son attente, après avoir marché quelque temps, il entend trotter derrière lui : c'était Moustache, qui tenait toujours la corbeille dans ses dents.

— Voilà un singulier animal!... dit Bouchenot. Ah! tu voles les corbeilles! Le parrain de ta maîtresse t'a donné une éducation bien vicieuse, à ce qu'il me semble... De quoi ai-je l'air, moi, maintenant?... d'un aveugle dont le chien est dressé à recevoir la recette... N'importe, tâche de faire une recette, Moustache, et je ferai faire ton buste, comme celui du chien de Montargis... Ah! me voilà devant la maison de M. Lombard, cet homme d'affaires qui m'a aidé à vendre tout ce que m'avait laissé mon père. Il est à son aise le gaillard, et il m'a plusieurs fois engagé à aller lui demander à dîner... Il est vrai que quand j'y suis allé dans cette intention il était toujours sorti; mais, cette fois, je ne le manquerai pas, car je l'aperçois qui rentre chez lui.

Bouchenot court au-devant d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, tournure assez commune, figure longue, maigre, nez en bec de corbin, et portant des besicles derrière lesquelles on aperçoit des yeux qui semblent de verre.

— Ah! bonjour, papa Lombard!... dit Bouchenot en allant frapper sur l'épaule de ce monsieur, qui le regarde d'un air équivoque, puis fait semblant d'être content, et répond :

— Tiens, c'est l'ami Bouchenot!... Enchanté de vous voir... Comment vous portez-vous, mon cher ami?... Je pensais à vous ce matin; je me disais : — Il y a bien longtemps que je n'ai vu ce cher Bouchenot.

— Parbleu! monsieur Lombard, quand je viens chez vous, on me dit toujours que vous êtes sorti...

— Ah! je sors beaucoup; j'ai tant d'affaires!... Et vous?

— Moi, je n'en ai pas du tout, malheureusement!... Vous devriez bien m'en procurer... Vous m'aviez dit, monsieur Lombard, que vous penseriez à moi...

— Sans doute... je ne demanderais pas mieux... Je sais que vous avez des talents, de l'activité...

— Oh! pour de l'activité, vous devez vous rappeler que je n'ai pas été longtemps à manger ce que mon père m'avait laissé!...

— Enfin, vous savez votre code... vous sauriez plaider; mais c'est que vous n'avez pas encore été reçu avocat!

— Qu'est-ce que ça fait, monsieur Lombard? il y en a tant qui sont avocats, et qui ne plaident pas.

— Vous n'êtes pas connu, voilà le malheur...

— Parbleu! si j'étais connu, ce serait peut-être encore plus malheureux.

— C'est égal, je vous trouverai de l'occupation; comptez sur moi, mon ami. En attendant, il faudra venir un de ces jours me demander à dîner. Au revoir, mon cher Bouchenot.

— Eh! mais, dites donc, papa Lombard, s'écrie Bouchenot en se pendant au bras du monsieur, qui allait entrer dans sa maison, ça me va, pas plus tard qu'aujourd'hui; je viens dîner avec vous sans façon... ou avec des façons, ce sera comme vous voudrez : moi, je m'accommode de tout.

Le monsieur ne répond pas, son nez s'allonge un peu plus et semble vouloir s'introduire dans sa bouche; puis tout d'un coup il s'écrie en regardant Moustache :

— Ah! voilà un drôle de chien!... il est fort plaisant avec cette corbeille dans sa gueule... Est-ce à vous, ce chien?

— Oui, c'est à moi... momentanément; il m'a été confié... Je vous disais donc, papa Lombard, que...

— Pourquoi tient-il cette corbeille dans ses dents?

— C'est un tour qu'il s'est appris lui même; c'est un chien savant... Est-ce que vous voulez me l'acheter?

— Moi! oh! je déteste les animaux!...

— Ainsi, c'est convenu, papa Lombard, nous dînons ensemble...

— Oui, mon ami, un de ces jours, venez me trouver... entre quatre et cinq...

— Ce n'est pas un de ces jours, c'est aujourd'hui que je viens dîner avec vous.

— Aujourd'hui, mon ami, ah! pardon! je n'avais pas bien entendu! Aujourd'hui, c'est impossible; je dîne en ville...

— Vous dînez en ville! mais vous rentriez chez vous?

— Je rentre pour m'habiller, puis je vais ressortir; on m'attend.. Au revoir, mon cher Bouchenot; à une autre fois... entre quatre et cinq...

M. Lombard est rentré dans sa demeure après avoir secoué fortement la main de Bouchenot, et celui-ci s'éloigne en se disant :

— Encore une espérance trompée!... Hum!... vilain ladre!... tu me secoues la main comme un prunier, et tu n'as pas la moindre amitié pour moi!... Tu m'as aidé à me ruiner en m'achetant à vil prix ce que mon père m'avait laissé, et maintenant que tu ne peux plus me gruger, tu me refuses à dîner!... car je vois bien que tes invitations ne sont que des attrapes. Oh! les hommes... ce n'est pas le Pérou que leur connaissance!... les femmes, à la bonne heure!... Si on se ruine avec elles, au moins on y a trouvé du plaisir. Viens, Moustache... viens; laissons là cet égoïste!... Je suis bien fâché que tu ne lui aies pas pris quelque chose, à lui, ou au moins que tu ne lui aies pas mordu les mollets... mais je crois qu'il n'en a pas. Dirigeons nos pas vers une demeure hospitalière, si toutefois il y en a pour les gens qui n'ont pas le sou; car, en général, c'est toujours à

ceux qui n'ont besoin de rien que l'on offre quelque chose... Dieu ! comme j'ai de belles pensées!... comme l'adversité ouvre l'esprit !... Je devrais écrire des *maximes*.

Bouchenot s'est remis en marche, mais son pas n'est plus aussi léger: sa tournure n'a plus cette vivacité, cette assurance qu'il possédait en quittant ses deux amis : c'est que la journée s'avance, et qu'elle n'a pas été heureuse pour celui qui voyait tout en rose lorsqu'il avait encore cinq francs dans sa poche et de douces espérances en perspective; ensuite, c'est que l'appétit se faisait sentir de nouveau... le déjeuner était déjà loin. La digestion se fait vite lorsqu'on marche continuellement, et depuis le matin le pauvre garçon prenait de l'exercice. On a beau avoir de la gaieté dans l'esprit et de la philosophie dans le caractère, les coups du sort aigrissent l'humeur, les injustices froissent le cœur, et la vue d'une foule de gens indifférents à nos peines, ou prêts à nous refuser leur service, n'est pas faite pour adoucir nos chagrins. En général, la solitude, la campagne, voilà ce qui convient le mieux dans ces moments où le sort semble se plaire à nous accabler; car c'est quelque chose encore que de pouvoir froncer le sourcil et faire la moue en liberté, sans qu'une foule d'importuns, qui ne feraient rien pour vous obliger, viennent vous demander : Qu'est-ce que vous avez?

— Allons, secouons ces idées noires qui viennent m'assaillir, se dit Bouchenot au bout de quelque temps. Je n'ai pas un sou!... Parbleu, ce n'est pas la première fois que je me trouve dans cette position, je m'en tirerai!... ou j'y resterai; qu'importe, pourvu que je trouve à dîner?... voilà le point essentiel maintenant... Madame Dubillon, la céleste Elvina et le vieux coquin de Lombard m'ont fait faux bond, mais il me reste la famille Monflacon!... Oh! respectable famille Monflacon!... c'est vers vous maintenant que se tournent toutes mes espérances... Braves bourgeois du Marais, je vous vénère, je vous respecte. Vous ne mangez pas de dindes aux truffes, mais votre pot-au-feu et vos lentilles me seront cent fois plus salutaires. Les Monflacon sont terriblement bêtes, c'est vrai. Le papa ne voit que par sa femme, madame ne voit que par son fils, et ce fils est un petit bonhomme de six ans, fort maussade, fort laid et fort méchant, qui crachait sur mon pantalon et me jetait ses quilles dans les jambes toutes les fois que j'allais voir ses chers parents. C'est égal, aujourd'hui je le trouverai charmant, rimable, espiègle; je jouerai aux quilles avec lui, et l'on m'invitera à dîner. Dirigeons-nous du côté de la rue des Francs-Bourgeois, c'est loin..... mais j'ai de bonnes jambes... A la rigueur, je pourrais me mettre à cheval sur Moustache... mais à Paris on s'étonne de si peu de chose, que tous les gamins seraient capables de courir après moi. Contentons-nous de me faire suivre par mon écuyer.

Bouchenot double le pas. La perspective d'un dîner a donné à sa démarche cette assurance, cette vivacité qu'elle avait perdues. Il est enchanté de s'être rappelé la famille Monflacon, chez laquelle on lui a toujours fait mille politesses, et où il a dîné plusieurs fois, parce qu'avant d'avoir entièrement mangé le fonds de boutique de son père, il avait porté quelques boîtes de dragées au petit Monflacon.

En passant sur les boulevards, qu'il a dû prendre pour aller au Marais, Bouchenot est arrêté de nouveau par un petit monsieur en casquette qui lui crie :

— Monsieur, achetez-moi une chaîne superbe... la sûreté des montres... Voyez, monsieur, belle chaîne... Tout ce qu'il y a de plus beau... en or, en acier... trois francs dix sous...

— Laisse-moi tranquille avec tes chaînes ! s'écrie Bouchenot en repoussant avec humeur la marchandise qu'on lui présente. Est-ce que tous les brocanteurs d[illegible]se sont donné le mot aujourd'hui pour être après moi?... Je [illegible]nviens de la canne de ce matin!... elle a commencé la série de [illegible]es mes infortunes.

— Voyez, monsieur, une belle chaîne, bien solide; avec ça on ne vous volera pas votre montre.

— Je n'ai pas de montre... Je ne crains pas que l'on me la vole.

— Eh bien, monsieur, vous y pendrez votre lorgnon.

— Je n'ai pas de lorgnon.

— Vous la mettrez sur votre gilet, monsieur... C'est le dernier genre...

— Ah! si tu ne me laisses pas tranquille, je vais lâcher mon chien sur toi!...

Et Bouchenot repoussait encore le marchand de chaînes de sûreté, qui s'obstinait à lui présenter sa marchandise. En ce moment Moustache, qui depuis quelques instants tournait et retournait autour de son nouveau maître, lâche tout d'un coup la corbeille qu'il tenait encore à ses dents, puis se met à sauter sur le marchand en donnant un grand coup de tête à travers toutes les chaînes de sûreté.

Bouchenot part d'un éclat de rire, et le marchand effrayé bat en retraite en disant des injures au maître et au chien.

— Bravo, Moustache! bravo, mon brave compagnon! dit Bouchenot en poursuivant sa route. Tu me débarrasses promptement des importuns... Peste ! tu es un gaillard, tu ne souffres pas que l'on me barre le passage... C'est bien, je suis content de toi; avec un chien comme cela je traverserais la forêt de Bondy sans sourciller.

Moustache semble flatté des éloges qu'on lui adresse, car il court en avant, puis revient le museau en l'air en remuant la queue, regarde Bouchenot et se place devant lui. — Ce qui me fait surtout plaisir, dit le jeune homme en regardant le chien, c'est que dans cette nouvelle affaire tu as abandonné la corbeille aux cure-dents... Tu as fort bien fait, Moustache, cette corbeille te donnait l'air d'un chien d'aveugle, et quoique ce soient des animaux fort estimables, cela me mettait, moi, dans une fausse position. Ah ça! mais... c'est singulier... en perdant la corbeille, il me semble qu'il a pris autre chose... Qu'est-ce qui brille donc comme cela à son cou?... Moustache!... ici... ici tout de suite!

Le chien s'arrête, et Bouchenot s'aperçoit alors que le valeureux Moustache a autour du cou une des chaînes de sûreté que le marchand tenait à sa main. En se jetant à travers la marchandise, le chien avait passé sa tête au milieu d'une des chaînes, qu'il avait détachée des autres, et en se sauvant pour éviter le chien, le petit homme à la casquette ne s'était point aperçu qu'il avait une chaîne de moins.

— Oh ! voilà qui vaut beaucoup mieux que la corbeille! dit Bouchenot en riant ; ma foi, je ne courrai pas après le marchand pour lui rendre sa chaîne... Moustache l'a bien gagnée ; et, après tout, si ce jeune homme m'avait laissé passer mon chemin comme je l'en priais, il n'aurait pas perdu sa marchandise. Allons, Moustache, te voilà avec un collier superbe... c'est le cas de te présenter à la famille Monflacon.

Bouchenot se remet en route, et le chien trotte à ses côtés en secouant à son cou la chaîne de sûreté.

Chapitre V. — La famille Monflacon et les paillasses.

M. Monflacon avait cinquante ans, il s'était marié tard à une demoiselle qui était en retard aussi; ils n'avaient eu un enfant qu'après six ans de ménage, et lorsque l'âge de madame Monflacon commençait à lui ôter l'espérance de devenir mère : de là cette faiblesse que les parents montraient pour ce rejeton que la nature leur avait aussi tardivement accordé. L'enfant était fort laid, et ils le trouvaient beau comme un Amour. Tout cela est fort naturel et fort excusable; un enfant doit toujours être beau pour ses parents, qui le voient autant avec leur cœur qu'avec leurs yeux. Mais le petit Stanislas Monflacon était méchant, hargneux et sournois; et, au lieu de s'occuper à le rendre meilleur, on lui pardonnait ses défauts, dans lesquels on s'efforçait de trouver des qualités : ici l'amour paternel allait évidemment trop loin.

Bouchenot est arrivé rue des Francs-Bourgeois à la nuit tombante ; mais, quoique habitants du Marais, les époux Monflacon ne dînaient point de bonne heure. Le petit Stanislas ayant l'habitude de faire deux ou trois déjeuners, qu'il prolongeait à sa fantaisie, il s'ensuivait que lorsque l'heure du dîner arrivait, l'enfant n'avait pas faim, on retardait l'instant des repas pour attendre que le petit Monflacon eût de l'appétit.

Bouchenot est entré, il monte l'escalier suivi de Moustache, dont le collier brille et jette un éclat qui fait mal aux yeux.

C'est M. Monflacon lui-même qui ouvre au jeune homme ; en l'apercevant il pousse une exclamation de joie.

— Eh ! c'est l'ami Bouchenot !...

— Moi-même, mon cher monsieur Monflacon.

— Il y a un siècle que nous ne vous avons vu !...

— C'est vrai, il y a bien longtemps... mais à Paris, vous savez, on a tant d'affaires... Et comment se porte madame ?...

— Entrez donc, vous allez la voir...

— Et monsieur votre fils?

— Il est là... qui joue près de sa mère. Oh! vous allez voir comme il est grandi... c'est un homme maintenant.

Bouchenot passe dans un petit salon, où madame Monflacon, femme de quarante et quelques années, qui n'avait jamais été jolie, mais qui avait toujours été bête, était assise dans un fauteuil, tenant dans ses mains des cartes que monsieur son fils prenait plaisir à jeter à terre lorsque sa maman les avait toutes ramassées, et que la maman avait la constance de toujours ramasser quand son fils les avait jetées sur le parquet.

Le petit Stanislas était alors à quatre pattes dans la chambre, les joues barbouillées de raisiné, et mâchant encore les restes d'une tartine dont les débris étaient épars à ses côtés.

— C'est notre ami Bouchenot, que nous n'avions pas vu depuis longtemps, dit M. Monflacon en ouvrant la porte du salon.

Bouchenot fait de profondes salutations à madame, puis, en homme qui sait son monde, il se tourne vers le petit Stanislas, et s'écrie :

— Ah ! Dieu, le joli enfant! le beau garçon!... Est-il grandi!... Oh!... c'est incompréhensible comme il est grandi ! c'est un homme... et quelle force!... Il est superbe!...

— N'est-ce pas qu'il est bien renforci? dit madame Monflacon en faisant sa bouche en entonnoir, ce qui était sa manière de sourire lorsqu'on faisait des compliments à son fils.

— C'est-à-dire qu'il est... je ne sais pas l'âge qu'il a, mais on lui donnerait dix ans.

— Il n'en a que six et demi dans trois mois, dit le papa en faisant

jabot; mais le fait est que c'est un gaillard... Ah çà, mon cher Bouchenot, vous allez dîner avec nous... j'espère...

— Ah! vous êtes bien bon... je ne venais pas pour cela... je croyais que vous aviez dîné.

— Nous, nous dînons fort tard, et puis Stanislas a mangé du pain et du raisiné il n'y a pas longtemps, et nous aimons mieux attendre qu'il ait faim.

— Eh bien, je dînerai avec vous, alors... mais point de façons, je vous en prie!... Ah! je ne reviens pas de votre fils... il est superbe.

— Ma chère amie, va donc dire à ta bonne de nous faire une petite friandise pour le dessert.

C'était le nouveau compliment que Bouchenot venait d'adresser à l'enfant qui lui valait ce plat de dessert; connaissant la manière qu'il fallait employer pour que l'on soignât le dîner, Bouchenot allait trouver de nouvelles beautés à Stanislas, lorsque tout à coup l'enfant se relève vivement en poussant un cri.

C'était Moustache, qui, après s'être arrêté quelques instants dans l'antichambre, venait d'entrer dans le salon, et s'était placé subitement devant Bouchenot.

Le père et la mère ont pâli; ils regardent leur fils pour tâcher de connaître la cause de son effroi; mais l'enfant leur montre le chien en murmurant :

— Ah! ce tou-tou... ce gros tou-tou!

— Vous avez un chien? dit madame Monflacon d'un air indécis.

— Est-ce que cet animal est à vous? dit le papa en cherchant à lire dans les yeux de son fils.

Mais avant que Bouchenot ait répondu, le petit garçon s'était déjà rapproché de Moustache, et lui donnait de petites tapes sur le dos en disant : — Il est beau, le toutou!... Ah! j'en voudrais un comme ça, moi; je jouerais bien avec lui.

M. et madame Monflacon reprennent leur air aimable en voyant que le chien plaît à leur fils.

— Oui, c'est un chien que j'ai depuis peu de temps, dit Bouchenot, c'est un cadeau que l'on m'a fait... Oh! il est très-doux quand on ne me taquine pas; mais si l'on m'attaquait, il prendrait bien vite ma défense.

— Il est très-beau, ce chien! dit madame Monflacon en voyant son fils jouant avec Moustache; il a une bien belle tête!

— C'est, je crois, un chien de Terre-Neuve? dit M. Monflacon en caressant aussi Moustache.

— Non, non... Oh! il n'est pas d'une aussi illustre famille... mais il n'est pas mal... Et puis il a des qualités : il emporte... c'est-à-dire, il rapporte parfaitement.

— Vous lui avez mis un collier bien élégant!... Diable! une chaîne en or!

— Oh! en or!... Vous entendez bien que cela n'en a que le brillant!...

— C'est égal, c'est fort joli, fort distingué. Comment nommez-vous votre chien?

— Moustache.

— Viens ici, Moustache! Oh! qu'il a l'air bon enfant, Moustache!

Bouchenot, qui s'aperçoit que l'on oublie le dîner, s'empresse de changer la conversation en s'écriant :

— Je ne me lasse pas de regarder votre fils... Les beaux yeux!... Quelle malice dans ce regard!... Il ressemble beaucoup à sa mère... et pourtant il a tous les traits de son père!

— Oui, je crois qu'il nous ressemblera, répond madame Monflacon en faisant encore sa bouche en entonnoir.

— Eh bien! ma bonne amie, pense donc à ce dîner, dit M. Monflacon. Ah! fais-nous faire des beignets... Bouchenot doit les aimer, et Stanislas en est fou.

— Moi, j'aime tout; mais, pas de façons, je vous prie!... Ah! petit Stanislas, tu feras bien des passions, je te le prédis!

Madame Monflacon a quitté le salon pour aller donner des ordres à sa domestique. Bouchenot va s'asseoir devant le feu, se disant à lui-même : — Cela va bien. Je vais enfin faire un bon repas : ça ne peut plus me manquer. Moustache a plu au jeune Monflacon : c'est fort heureux; sans cela, je ne sais pas trop si l'on m'aurait gardé à dîner.

M. Monflacon, qui voit son fils fort en train de jouer avec Moustache, va s'asseoir à côté de Bouchenot, et lui frappe amicalement sur le genou en lui disant :

— Mon ami, j'ai de grands projets pour l'éducation de mon fils, pour son avenir.

— Ah! vous avez de grands projets?

— Oui, je veux faire de Stanislas un grand homme.

— Au fait... si ça ne dépend que de vous..

— Mon fils a tout ce qu'il faut pour faire un génie.

— J'en suis déjà persuadé.

— Il a toutes les bosses qui annoncent l'esprit, la facilité, le jugement, la sagacité...

— Diable!...

— Je l'ai fait tâter par un phrénologue très-savant dans cette science... il a été en admiration devant les bosses de mon fils

— Il les aiment!

— Il lui en a trouvé une monstrueuse pour l'intelligence; la tête de cet enfant est couverte de montagnes!...

Un cri aigu poussé par le petit Stanislas interrompt la conversation.

— Est-ce que l'enfant se serait fait une nouvelle bosse? se dit Bouchenot en se retournant; mais le cri du petit garçon venait d'une autre cause.

— Pendant que son père causait avec Bouchenot, le jeune Monflacon n'avait pas cessé d'agacer le chien; Moustache, qui semblait fort patient avec les enfants, endurait sans murmurer les caresses parfois un peu brutales du petit garçon. Mais M. Stanislas ayant voulu s'emparer de la chaîne brillante qui entourait le cou du chien, celui-ci s'était fâché. Des grognements sourds avaient averti l'enfant qu'on ne lui céderait pas l'objet qu'il voudrait avoir; mais, au lieu de laisser Moustache en repos, le jeune Monflacon s'était pendu après la chaîne en la tirant de toutes ses forces; alors le chien, sautant sur lui, avait happé son pantalon, et, avec un de ses crocs, égratigné le derrière du petit bonhomme.

Aux cris de son fils, M. Monflacon s'est levé, et madame est accourue l'air effaré, le regard inquiet.

— Qu'y a-t-il? demande la maman; qu'est-il donc arrivé à ce cher bijou?

— Qu'as-tu, mon fils? dit M. Monflacon en courant au petit garçon; celui-ci crie comme un damné en montrant à ses parents son postérieur et son pantalon déchiré.

— Il s'est laissé tomber, et il aura déchiré son pantalon! dit vivement Bouchenot, qui craint que la scène se tourne mal.

— Non, non... c'est son chien!... son méchant chien qui m'a mordu là!... hi, hi, hi! s'écrie le petit garçon en pleurant encore plus fort.

— Ah! mon Dieu! serait-il possible! dit madame Monflacon en prenant son fils dans ses bras : ce méchant chien t'a fait du mal!... ho! mais c'est affreux! c'est une horreur... Pauvre cher ami!... je crois que sa petite fesse est endommagée!...

M. Monflacon court examiner la partie blessée, et, fronçant le sourcil, il se tourne vers Bouchenot en lui disant :

— Monsieur, je trouve bien extraordinaire que vous ameniez chez moi un animal qui se porte à de tels excès sur mon enfant.

— Eh! mon Dieu, mon cher monsieur Monflacon, dit Bouchenot, vous faites là une grande affaire de fort peu de chose; votre petit garçon aura trop taquiné Moustache... qui s'est un peu fâché... voilà tout!... mais quand on laisse ce chien tranquille, il ne dit rien à personne.

Comme l'enfant continue de pleurer, on n'écoute pas Bouchenot.

— Il faut aller chercher quelque chose chez le pharmacien, dit madame Monflacon, il faut soulager cet enfant... Après ce qui vient de se passer, certainement je ne songe plus à dîner...

— Oh! ni moi non plus, dit M. Monflacon en se pinçant les lèvres avec une intention marquée; quand mon fils pleure, je serais un tigre si je pensais à dîner... Je vais envoyer chez le pharmacien.

— Mais vous voyez bien que votre fils n'a rien, reprend Bouchenot, qui voudrait réparer la sottise de son chien. Allons, Moustache, allons vite, demandez pardon au petit garçon... Sautez pour ce joli Stanislas!...

Et Bouchenot, levant plusieurs fois la main en l'air en regardant Moustache, veut lui faire faire quelque gentillesse, persuadé que s'il parvient à faire rire l'enfant, l'accident de la culotte sera vite oublié. Malheureusement le chien prend mal les gestes de son maître; ennuyé peut-être d'avoir été longtemps taquiné, étourdi par les cris, les plaintes qu'il entend autour de lui, et se figurant que Bouchenot l'excite à le défendre, Moustache s'élance sur madame Monflacon, et pose ses pattes de devant sur cet endroit que les nourrices ne craignent point de montrer en public, mais que la mère du petit Stanislas cachait avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'avait rien à faire voir.

En sentant les pattes de Moustache sur son sein, madame Monflacon pousse des cris horribles, et semble près de se trouver mal. Le petit Stanislas beugle de plus belle, et M. Monflacon court prendre des pincettes et en donne de grands coups sur le dos de Moustache, en s'écriant :

— C'est épouvantable!... quelle indécence!... Retenez donc votre chien, monsieur... il met ses pattes où jamais personne n'a osé porter la main!...

— Si vous le battez ainsi, il va faire bien d'autres sottises!...

— Quelle horreur!... un animal prendre le sein de mon épouse!...

— Il n'a rien pris du tout, monsieur, j'en suis persuadé.

Cependant, pour se soustraire aux coups de pincettes, Moustache se sauve sur un sofa, de là il saute sur un guéridon, faisant tomber les tasses et la théière d'un assez joli cabaret de porcelaine dont les époux Monflacon ne se servaient que le premier jour de l'an; puis, sautant de nouveau à terre, Moustache va prendre avec ses dents un gros polichinelle que l'on avait donné la veille au petit Stanislas, et auquel l'enfant n'avait encore cassé que le nez et un bras.

— Mon *polichinel!* crie le petit garçon en devenant pourpre de colère et faisant des grimaces horribles; il m'emporte mon *polichinel!...*

— Viens, mon fils, tu en auras trois demain. Sauvons-nous, dit la maman; si monsieur reste un instant de plus ici avec son chien, moi, je déclare que je déserte la maison.

En achevant ces paroles, madame Monflacon quitte le salon et emporte son fils. Quant à M. Monflacon, après s'être armé de la pelle et de la pincette, il ae pose majestueusement devant Bouchenot, et lui dit :

— Vous avez entendu mon épouse, monsieur; j'espère que vous ne la forcerez pas à déserter son domicile. Quand on a un si méchant animal, on ne se présente pas chez des personnes qui ont des enfants. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur.

— Eh! mon Dieu, monsieur, quand on a un enfant si laid, si méchant et si mal élevé que le vôtre, on doit nécessairement se brouiller avec toutes ses connaissances. Bonjour, bonsoir, bonne nuit!

Et Bouchenot s'éloigne brusquement, laissant M. Monflacon tout stupéfait de ce qu'on a osé dire de son fils.

— Allons, sacrebleu! il est dit que je ne dînerai pas aujourd'hui! s'écrie Bouchenot lorsqu'il se trouve dans la rue. Cette fois c'est ce maudit chien qui en est cause... Mais aussi vit-on jamais une famille plus bête que celle de ces Monflacon? Avec tout cela je ne vois plus où je pourrai me présenter, je suis au bout de mon rouleau. Voilà la nuit, il est sept heures passées... allez donc dîner en ville à cette heure-là... tout le monde a dîné... tout le monde... excepté ceux qui sont dans ma position. Diable de Moustache, va!... et pourtant je ne puis pas m'empêcher de rire quand je me rappelle le tableau de tout à l'heure, au moment où ce polisson de chien avait posé ses pattes sur ce que M. Monflacon appelle le sein de son épouse!... Ah! ah!... si j'étais peintre, si j'avais, comme *Biard*, le talent de rendre au naturel des scènes comiques... l'art, si rare en peinture, de faire rire sans cesser d'être vrai, certainement je ferais le tableau de la famille Monflacon... mais je ne sais pas peindre... je ne sais pas la musique... je ne sais pas grand'chose, au fait! et quand je dis que je suis étudiant, c'est une mauvaise plaisanterie, car je n'ai jamais étudié!... Je commence à m'apercevoir qu'il est assez difficile de faire fortune quand on ne sait rien... O mon pauvre père! qui m'aviez amassé une assez honnête aisance en vendant des dragées!... pourquoi n'avez-vous pas été plus sévère avec votre fils?... pourquoi, au lieu de me croire un petit génie lorsque je disais toutes les sottises qui me venaient à la tête, ne m'avez-vous pas corrigé, puni, mis au pain et à l'eau pour me forcer à faire mes devoirs?... pourquoi avez-vous toléré mes habitudes de fainéantise... de gourmandise... habitudes qui ne tardent pas à devenir une seconde nature, et que l'on ne peut plus surmonter quand on est parvenu à l'âge de faire sa barbe?... Ah! c'est que vous m'aimiez beaucoup, et que vous étiez faible... c'est que vous aviez pour votre petit Fidèle les mêmes yeux que M. Monflacon a pour son Stanislas... qui probablement deviendra un mauvais sujet comme moi. La seule différence en ma faveur, c'est que j'étais gentil, et que M. Stanislas sera toujours fort laid. Mais ne croyez pas que je vous accuse, ô mon pauvre père! ce ne sont point des reproches que je vous adresse, ce sont tout simplement des réflexions que je fais. La bonté des pères n'autorise pas la mauvaise conduite des enfants... ceux-ci devraient au contraire redoubler d'efforts pour se rendre dignes de cet amour qu'on leur témoigne... mais, au lieu de cela, ces petits génies qui savent tout ne font rien que des dettes, et appellent leurs parents *ganaches!*

Le jeune homme marchait toujours; il était encore revenu sur les boulevards. Il se trouvait alors près de la rue des Filles-du-Calvaire. Moustache trottait fidèlement à deux pas de la poche qui sentait encore le jambon, il tenait dans ses dents quelque chose qu'il n'avait pas lâché depuis qu'on était sorti de chez la famille Monflacon.

Bouchenot se retourne, et pour la première fois remarque ce nouveau trophée conquis par le chien : c'était le polichinelle du petit Stanislas.

— Ah! tu as encore emporté quelque chose, Moustache? dit Bouchenot en caressant l'animal, qui relève la tête et semble montrer avec fierté à son nouveau maître ce qu'il tient dans sa gueule. Décidément, mon cher ami, tu as la bosse du vol... ou bien ceux auxquels tu appartenais t'ont lancé à dessein dans la carrière du crime... Je voudrais bien savoir à qui tu appartenais... car je ne regarde pas comme ta maîtresse cette jeune fille avec laquelle je t'ai rencontré; je suis persuadé qu'il n'y avait pas longtemps que son parrain t'avait donné à elle. Ce parrain doit être un chef de brigands, d'après l'éducation qu'il avait donnée à ce chien. Avec tout cela, j'ai envie d'aller chercher dispute à un pâtissier, et pendant la querelle tu emporteras quelque chose de plus nourrissant que des colliers en cuivre, des corbeilles et des polichinelles. Mais non... je suis honnête, moi, quoique je n'aie pas le sou... ce qui est bien plus méritant que d'être honnête quand on est riche; et si vous continuez à vous conduire avec aussi peu de délicatesse, je vous préviens, Moustache, que je me servirai des deux morceaux de canne que je porte précieusement dans ma poche pour faire un feu de joie ce soir... en guise de souper. Mais que vois-je de l'autre côté du boulevard?... des paillasses... des bateleurs... des parades... Allons écouter la parade... c'est un spectacle qui ne coûte rien; et dans la foule je n'ai pas peur d'être volé.

Bouchenot traverse le boulevard et se mêle à la foule rassemblée devant une grande maison de toile, à laquelle était attaché un grand tableau qui se roulait et se déroulait sur un manche à balai. Ce tableau représentait le *nouveau monde*. On y voyait une quantité prodigieuse de personnages, d'animaux, d'arbres et de fleurs. Les fleurs y étaient aussi grandes que les arbres, les animaux beaucoup plus gros que les hommes, et ceux-ci avaient la tête couverte de cheveux blancs comme de la neige, qui leur descendaient jusqu'aux talons.

Un homme, monté sur des tréteaux placés contre l'entrée de la maison de toile, expliquait le tableau en frappant dessus avec une grande baguette. Cet homme avait une vieille redingote dont on ne distinguait plus la couleur, un mauvais chapeau rond presque sans bords, et portait d'énormes moustaches qui se rejoignaient avec ses épais favoris.

Pendant qu'il parlait au public, deux hommes habillés l'un en paillasse, l'autre en marquis, s'exerçaient sur le tréteau à une danse dont ils inventaient probablement les figures, et se permettaient mille charges, où la décence était rarement observée. Enfin, dans le coin du tréteau se tenait une jeune femme habillée en espèce d'amazone, et coiffée en turban, qui jouait du violon pour faire sauter le paillasse et le marquis.

La foule écoutait peu l'orateur, elle aimait mieux regarder la danse, et elle accueillait par de gros rires chaque pose érotique des danseurs; cependant le monsieur en redingote n'en continue pas moins de pérorer en frappant de sa baguette sur le tableau.

— Messieurs et mesdames, ceci est le *nouveau monde* que nous avons l'honneur de vous faire voir, avec les personnages et animaux vivants, qui en ont été rapportés par un célèbre navigateur suisse, qui a voulu continuer les recherches du fameux et illustre Lapeyrouse, que vous avez tous connu comme moi. Les personnages que vous voyez sur le tableau sont des albinos; leurs cheveux sont blancs, longs et épais... vous pourrez vous en assurer vous-mêmes... vous pourrez les toucher, les palper, en emporter même une mèche pour vos femmes, vos enfants ou vos maîtresses. Vous voyez les albinos combattre et terrasser des animaux quatre fois plus forts qu'eux!... Dans le nouveau monde les hommes sont doués d'une force extraordinaire, mais ils ne se battent jamais entre eux; ils sont d'un naturel doux, bon, juste et exempts d'envie; les femmes y sont soumises, obéissantes et fidèles; c'est pour ça que cela s'appelle le nouveau monde. Entrez, messieurs et dames, venez voir ce curieux spectacle; venez faire connaissance avec les habitants du nouveau monde; on leur a appris à dire en français : *Bonsoir, la campagnie!* mais ils le disent aussi bien qu'un bourgeois de Sèvres ou de Saint-Cloud. Ce spectacle vous épargne un voyage de neuf cents lieues, et on est bien aise, en rentrant dans sa famille, de pouvoir dire à ses domestiques: Je viens de voir le nouveau monde. De plus, messieurs et dames, j'ai l'honneur de vous prévenir que le spectacle sera terminé par un grand assaut d'armes donné par mademoiselle *Malatorchi*, une des premières tireuses de France; elle s'offre à soutenir tous les assauts quelconques que l'on pourra lui proposer. MM. les prévôts, MM. les militaires et tous les amateurs qui veulent faire des armes avec cette célèbre tireuse, peuvent entrer sans rétribution... Prrrrenez vos billets, cela va commencer.

La célèbre Malatorchi n'était autre que la dame en amazone et en turban qui jouait du violon. Quittant son instrument quand le monsieur a fini de parler, elle s'avance à son tour sur le devant des tréteaux, et s'adresse au public en criant de toute la force d'une voix enrouée :

— Oui, messieurs, c'est moi qui suis prête à tirer le fleuret, l'espadon ou le briquet, avec tous ceux qui voudront me faire cet honneur. Après avoir eu beaucoup d'agrément avec les meilleurs tireurs de l'étranger, je veux faire jouir la France de mes talents. Que les amateurs se présentent... c'est gratis pour eux!... *Gratis!* vous l'entendez... ce qui veut dire qu'il n'en coûtera rien.

La dame fait trois saluts militaires et quitte les tréteaux; le paillasse et le marquis en font autant après avoir montré autre chose que leur figure à la société. Enfin le monsieur aux favoris sonne de la trompette, et une partie de la foule se précipite dans la baraque de toile.

Bouchenot est resté à sa place. Une idée bizarre vient de lui passer par la tête : il lui prend envie de voir ce spectacle, et, pour ne rien payer, de se donner pour un tireur d'armes.

— Après tout, se dit-il, faut montrer son talent; je suis d'une jolie force au fleuret, je gage bien que je toucherai madame Malatorchi. Parbleu! donnons-nous ce petit divertissement!... puisque c'est gratis, je puis bien me permettre ce plaisir, ça me distraira, ça me fera un moment oublier mon appétit. Et puis, ces messieurs se moquent souvent de ma bravoure, ils prétendent que je crains de me battre... si je touche la première tireuse de France, je ne craindrai plus personne... Allons, en avant.

Bouchenot relève la tête, met son chapeau de côté, remonte sa cravate et se présente à l'entrée du spectacle forain; on lui demande son billet, il répond fièrement : Amateur en fait d'armes!

On le laisse entrer; mais le monsieur aux gros favoris va le prendre

Par la main et l'introduit au fond de la baraque, dans une enceinte dont le public était séparé par une barrière, en criant :

— Voici un amateur de la première force qui se présente pour tirer avec la célèbre Malatorchi !... Vous voyez, messieurs et dames, que le spectacle sera fort intéressant... Que ceux qui sont debout, derrière, prennent des suppléments de deux sous pour voir l'assaut d'armes.

— Je n'ai pas dit que j'étais de la première force, murmura Bouchenot, qui n'est pas très-flatté d'être annoncé au public, et de se trouver placé à côté des albinos du nouveau monde ; mais il n'est plus temps de reculer. L'annonce est faite, tous les regards se portent déjà sur lui, et madame Malatorchi le toise d'un air malin qui semble annoncer qu'elle ne sera pas fâchée de lui montrer son savoir-faire.

Première entrevue de Bouchenot et de Moustache.

Moustache avait suivi Bouchenot dans le spectacle, et il était venu audacieusement se placer à côté des habitants du nouveau monde. Les albinos se composaient d'un monsieur, une dame et une petite fille habillés en sauvages, et ayant sur la tête des perruques de filasse. Celle du monsieur était énorme et frisée comme les cheveux d'un nègre ; celle de la dame tombait en longues mèches jusque sur ses hanches. Cette famille d'albinos était assise sur un banc de bois, ne s'occupant qu'à manger des pommes de terre cuites à l'eau, et ne levant pas les yeux sur le public. La femme semblait avoir le bout du nez gelé, ce qui ne donnait pas envie d'aller vivre au nouveau monde. L'enfant avait un goitre, et le monsieur murmurait entre ses dents :

— Ces sacrés b.....-là ! ils n'ont pas seulement mis un peu de sel dans l'eau en les faisant cuire... et ils nous engagent en disant qu'ils nous nourriront. Belle f..... nourriture !... Ils n'ont qu'à chercher d'autres albinos ; moi, j'aime mieux vendre des contre-marques.

— Ce chien est-il à vous, monsieur ? demande à Bouchenot l'homme aux favoris, qui paraît être le directeur du spectacle.

— Oui, ce chien est de ma suite.

— Fort bien... laissez se placer le chien de monsieur l'amateur de première force.

Moustache n'avait pas attendu la permission. Le paillasse et le marquis s'étaient placés près de l'animal, qu'ils semblaient admirer. Bouchenot regardait à droite et à gauche, il aurait voulu s'en aller ; mais madame Malatorchi ne cessait point de le regarder, tout en faisant des écarts et levant les jambes à l'instar des danseuses quand elles s'exercent dans les coulisses avant d'entrer en scène. Au bout de quelques instants, Bouchenot, reportant les yeux sur Moustache, s'aperçoit qu'il n'a plus ni collier ni polichinelle.

— Diable !... il me paraît qu'on ne laisse rien traîner ici, se dit le jeune homme. Du reste, cela se fait avec beaucoup d'adresse, puisque Moustache n'a pas même crié... Malgré cela, je commence à me repentir d'être entré ici en amateur... quoique madame Malatorchi me lance des œillades terribles, et s'exerce à me montrer son caleçon. Enfin !... le vin est tiré !... il n'y a plus à reculer ; ces gens-là m'ont annoncé à leur public, et ils seraient capables de me rosser si je ne voulais plus me battre.

— Messieurs et dames, contemplez les habitants du nouveau monde prenant leur repas... approchez, ne craignez rien, ils ne sont pas méchants...

A cette annonce du directeur, la famille coiffée de filasse se jette avec encore plus d'avidité sur les pommes de terre.

— Eh ben, quoi ! ils mangent comme nous, dit un gamin à son voisin. Quoi qu'ils ont donc de curieux ?...

— Tiens ! tu ne vois donc pas que ce sont des *albino*.

— Ils mangent des pommes de terre comme nous !... c'est déjà pas si beau, les *albino*... Attends, je vas leur parler, moi.

Le gamin se penche sur la barrière qui sépare le public des habitants du nouveau monde, en criant à ceux-ci :

— C'est-y bon, ce que vous mangez là ?

Le chef de la famille des albinos relève lentement la tête, et, faisant semblant de parler avec difficulté, répond en nasillant : *Bonsoir, la compagnie*.

La femme placée près de lui fait la même pantomime et prononce la même phrase ; l'enfant en dit autant en parlant comme ces poupards que l'on n'a pas mouchés depuis un mois.

— Tiens, ils disent tous la même chose !... s'écrie le gamin.

— Voilà tout ce que les indigènes du nouveau monde possèdent de français pour le moment, répond le directeur, et encore a-t-on eu beaucoup de peine à leur faire prononcer ces mots. Voyez-les, examinez-les, messieurs et dames : quoique ce soient un mâle et une femelle comme nous, vous devez vous apercevoir cependant qu'il y a une grande différence dans leur conformation et la nôtre !

— Oh ! dame ! ce n'est pas bâti comme moi, dit le paillasse en faisant une culbute devant la société.

— Et cela n'a pas notre souplesse, dit le marquis en se mettant à marcher sur ses mains.

— Malédiction ! dit un des hommes, c'est un étranger !

Pendant que ces messieurs occupaient le public, qui examinait la famille sauvage, madame Malatorchi s'était venue placer contre Bouchenot, et le regardait fort tendrement. Voyant qu'il ne lui adresse pas la parole, elle lui dit enfin :

— Cher ami, nous ne nous ferons pas de mal, n'est-ce pas ?... qu'est-ce que nous tirerons ?...

— Tout ce que vous voudrez, madame, répond Bouchenot en renfonçant son menton dans sa cravate.

— Oh ! comme vous avez l'air méchant !... C'est égal, vous payerez un demi-litre après, j'espère ?...

— Ah ! mon Dieu, où me suis-je fourré ! se dit Bouchenot en cherchant par où il pourrait s'en aller ; mais en ce moment une grande rumeur, des éclats de rire poussés par le public, lui font tourner les yeux du côté où se montre le nouveau monde.

Moustache, que l'on avait habilement débarrassé de son collier et de son polichinelle, s'était quelque temps promené d'une manière fort leste dans le spectacle, courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Bientôt, cependant, il s'était fixé près des albinos, flairant avec une attention très-marquée la longue perruque de la femme qui mangeait des pommes de terre; puis, soit que l'odeur de la filasse lui fût agréable, soit tout autre motif, il venait de lever la cuisse et de se mettre à pisser sur la femme du nouveau monde.

C'est cette action qui causait l'hilarité du public; mais ce fut bien pis lorsqu'en se retournant et apercevant ce que Moustache faisait, l'albinos femelle se mit à crier en fort bon français :

— Ah ! le gredin!... ah ! le fichu animal !... voilà ce que c'est que de laisser entrer des chiens dans l'enceinte des acteurs : me voilà propre, à présent !...

— Oh ! oh ! le nouveau monde qui ne parlait pas français ! crie le gamin; c'est des albinos de la Courtille !

— Que le diable emporte votre chien ! dit le directeur en passant près de Bouchenot; puis il se met à crier à tue-tête :

— Messieurs et dames, voici l'assaut, le superbe assaut qui va commencer... C'est ceci qui est curieux et qui mérite l'attention des connaisseurs. Madame Malatorchi et ce grand tireur qui m'a ordonné de ne pas dire son nom... parce qu'il veut garder l'incognito, mais que vous reconnaîtrez sans peine à son grand talent, vont commencer par le fleuret boutonné, et se porteront successivement une foule de bottes secrètes!... En avant la musique !

Le paillasse a pris le violon, et le marquis la trompette; ils se mettent à faire un charivari qui, avec l'annonce du directeur, achève de faire oublier l'aventure arrivée à la femme du nouveau monde.

Cependant madame Malatorchi, après avoir levé en l'air ses bras et ses jambes, est allée chercher deux fleurets boutonnés, avec lesquels elle vient saluer le public.

— Otez-vous votre habit? dit le directeur à Bouchenot.

— Non, je le garde.

— Mais pour faire des armes, ça vous gênera; on ôte son habit.

— Je vous dis que je ne veux pas ôter le mien.

— Comme vous voudrez. Commencez alors.

Bouchenot ne se sent pas à son aise, mais il voit bien qu'il n'y a pas à reculer. Madame Malatorchi lui présente les fleurets; il s'assure qu'ils sont bien garnis et se décide à en prendre un. Avant de se mettre en garde, la célèbre tireuse passe et repasse devant le public en faisant des pirouettes et des entrechats. Elle regarde Bouchenot d'un air malin en passant près de lui, et semble attendre qu'il en fasse autant qu'elle : celui-ci se renfonce encore dans sa cravate en murmurant : — Quand vous aurez fini de sauter !... je vous attends, moi.

Enfin le directeur donne le signal de l'assaut. Les combattants se mettent en garde, et la musique joue l'ouverture de *Blaise et Babet*.

Madame Malatorchi, croyant avoir réellement affaire à un habile tireur, se tient longtemps sur ses gardes et cherche à étudier le jeu de son adversaire. De son côté, Bouchenot, qui a peur de n'être pas de force, n'ose point attaquer, et se borne à maintenir son fleuret contre celui de son adversaire.

— Est-ce qu'ils ne feront que cela? dit un ouvrier à son voisin. On se bat mieux aux *Folies-Dramatiques*. Ils devaient se porter des bottes secrètes... Je ne vois rien faire !

— Eh ben, Colas, pisque c'est des bottes secrètes, comment veux-tu les voir?

Cependant madame Malatorchi ne tarde pas à s'apercevoir que son adversaire n'est pas fort et qu'il est intimidé. Alors, recouvrant toute son assurance, elle le pousse, le presse, l'attaque vigoureusement. Bouchenot ne sait plus où il en est; à chaque instant il se sent touché au ventre, à la poitrine, aux cuisses. Le directeur est enchanté, le public applaudit, et la célèbre tireuse pousse des cris de triomphe chaque fois qu'elle touche son homme. Moustache, que ce combat semble beaucoup impatienter, fait entendre de sourds grognements, et aurait déjà sauté sur l'amazone si le directeur ne l'avait contenu.

Bouchenot avait envie de dire qu'il en a assez; cependant, exaspéré par les coups de bouton, il tente un dernier effort; oubliant qu'il se bat au fleuret, il se sert de son arme comme d'une pique, il attaque à tort et à travers. L'amazone, étourdie par ce nouveau jeu, oublie un moment de parer. Tout à coup un cri lui échappe, et elle jette son fleuret de côté en jurant d'une façon fort énergique, puis elle porte sa main à son visage en disant :

— Bigre d'imbécile !... il m'a crevé l'œil !...

— Mademoiselle, nous sommes incapables de manquer aux égards que l'on doit aux dames.

Le directeur se hâte de faire taire la musique et d'annoncer que l'assaut est terminé; alors le public sort de la baraque, et les habitants du nouveau monde ôtent leur perruque de filasse, et endossent des vêtements très-bourgeois.

Bouchenot a voulu s'en aller avec le public, mais le directeur le retient assez brutalement par le bras en lui disant d'un ton peu honnête :

— Eh ben, est-ce qu'on s'en va comme ça?... Voyez donc comme vous avez arrangé madame Malatorchi...

L'amazone avait en effet l'œil horriblement rouge et gros.

— Un peu plus, j'étais borgne, dit-elle en montrant son visage à Bouchenot. Dites donc, cher ami, savez-vous que vous faites des armes comme une huître?

— Je suis désolé de vous avoir attrapé l'œil... mais ça ne sera rien... vous le bassinerez avec un peu d'eau et d'eau-de-vie...

En disant cela, Bouchenot cherchait encore à gagner la sortie; mais le paillasse et le marquis lui barrent le passage, et le directeur s'écrie :

— Un instant donc !... Est-ce que vous plaisantez?... Vous allez payer deux litres et des petits verres, ça guérira l'œil de madame Malatorchi.

— Je ne payerai rien du tout. Je suis entré ici pour faire des armes, j'en ai fait... je m'en vais.

— Ah ! elle serait bonne celle-là !... Il entre ici gratis, il blesse notre premier sujet... et il ne voudrait rien payer ! Pour qui donc nous prenez-vous?... Exécutez-vous de bonne grâce, ou les claques vont pleuvoir.

— Je vous dis que je ne payerai rien... Je n'ai pas d'argent, d'ailleurs...

— C'est pas vrai.

— Je vous en prie, ne me laissez tranquille...

Bouchenot veut s'esquiver en repoussant le paillasse et le marquis; le directeur le retient par le collet de son habit, dont il déchire un morceau. A cette vue, Bouchenot exaspéré donne des coups de poing à droite et à gauche. Mais il ne serait pas le plus fort, et le combat se terminerait mal pour lui, si Moustache ne se mettait de la partie. Le chien saute sur le directeur et ses employés, et revient ensuite tirer son maître par la poche qui sent le jambon. Au bout de quelques minutes, Bouchenot parvient à se faire jour à travers ses adversaires, et crevant un côté de la baraque, dont la muraille est en toile, il se retrouve enfin en liberté avec son brave Moustache près de lui.

Mais, dans quel état, à quelle sortie Bouchenot est-il sorti du spectacle forain? Son habit est perdu, un des pans a disparu, un des parements est en lambeaux, et le dos ainsi que le collet sont déchirés en plusieurs endroits.

Chapitre VI. — Une rue déserte.

Bouchenot est sorti très-précipitamment de la maison de toile. Pendant quelque temps il marche sans s'arrêter et sans oser tourner la tête; il lui semble encore avoir sur le dos le paillasse, le directeur, le marquis et madame Malatorchi; ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'il se décide à faire halte et à regarder derrière lui.

— Ah! les gredins! ah! les drôles! s'écrie-t-il en examinant sa toilette; dans quel état ils m'ont mis!... bien heureux encore que je sois parvenu à me tirer de leurs mains... Je crois qu'ils voulaient m'assommer... Après tout, j'ai bien ce que je mérite!... où m'étais-je fourré!... quelle idée d'aller faire des armes avec des paillasses!... c'est la faim qui avait troublé ma raison... je voulais me distraire... Jolie distraction que j'ai prise là... Mais mon habit!... mon pauvre habit... c'est-à-dire notre pauvre habit, car il est autant à mes amis qu'à moi... déchiré en trois endroits... un pan tout entier d'arraché... ah!... sacrebleu!... c'est le bouquet cela.... Que vont dire George et Timothée?... que mettront-ils pour sortir à leur tour?... Je suis un misérable! je suis une fichue bête!... Montrez-vous donc comme cela!... j'ai l'air d'un *Robert Macaire*!... J'ai envie de me jeter dans le canal avec Moustache!... mais ça ne donnerait pas un habit à mes amis!...

Bouchenot est vraiment désolé; pour la première fois de sa vie, il n'a pas envie de rire de ce qui lui arrive. Il a quitté les boulevards, il s'est enfoncé dans les rues désertes qui donnent sur le canal. Dès qu'il entend marcher, il double le pas; quand il aperçoit du monde, il traverse la rue, car il craint d'être vu dans l'état pitoyable où il se trouve. Après avoir passé un des ponts du canal, il marche encore quelque temps. L'heure est avancée; le quartier où il se trouve n'est point encore éclairé par le gaz; il est dans une rue déserte où il n'y a point de boutiques et fort peu de maisons; à droite et à gauche il ne voit que des murs de clôture, et depuis longtemps il ne rencontre plus personne.

— Où diable suis-je? dit Bouchenot en s'arrêtant de nouveau; je n'en sais rien... je ne connais pas ce quartier... c'est bien désert... je dois être près de quelque barrière... Ces murs... je crois que ce sont les murs d'enceinte de Paris... Où vais-je aller par là? il n'est pas l'heure de se promener dans la campagne... ce que j'ai de mieux à faire, c'est de retourner à notre logis... rue de la Calandre... Saprédié! il y a un joli ruban de queue d'ici là... Je conterai à mes amis ce qui m'est arrivé. Après tout, je sais très-bien qu'ils ne me battront pas, ces pauvres amis... Je leur avais promis un pâté de Lesage... ils comptent peut-être là-dessus pour souper... Et revenir dans cet état... ah! Il est vrai que je sens le musc... nous brûlerons des parfums pour nous endormir!... O Dieu! ô Dieu!...et je crois que je plaisante encore... quand je devrais m'arracher les cheveux!... Enfin, ce qui est fait est fait!... Avant de nous mettre en route, reposons-nous un moment, car je me sens bien las... cet assaut d'armes, ce combat à coups de poing... et n'avoir fait qu'un repas depuis ce matin, c'est bien peu!...

Bouchenot regarde autour de lui; il aperçoit une borne contre un mur, il va s'asseoir dessus en se disant : Je ne resterai pas longtemps là, car certainement si une patrouille passait, elle me prendrait pour un voleur.

Après s'être reposé quelques minutes, Bouchenot, sortant tout à coup de ses réflexions, s'aperçoit que Moustache n'est plus avec lui.

— Il m'a quitté! se dit le jeune homme en se levant; quoi!... parce que je suis dans le malheur, ce chien m'abandonne aussi!... Ou dit pourtant que le chien est l'ami de l'homme... Est-ce parce que mon habit est en loques que M. Moustache ne daigne plus me suivre?... Mais la poche qui me reste est celle où a été le jambon... Non, je ne puis croire que mon compagnon m'ait quitté ainsi.. Et pour qui?... pour quoi?... Il ne passe personne par ici... il m'avait si bien défendu lorsque je boxais dans la baraque!... d'ailleurs il n'y a pas encore longtemps qu'il trottait près de moi... c'est bien singulier... Est-ce que sa maîtresse, cette jeune fille de ce matin, demeurerait par ici? Le quartier ne me semble pas commerçant... il faut pourtant que quelque chose ait attiré Moustache... Allons, puisqu'il m'a quitté, je rentrerai sans lui... pourvu que je trouve mon chemin.

Au moment où Bouchenot allait se remettre en route, le chien paraît et accourt se frotter contre lui, puis il fait de nouveau quelques pas en avant, s'arrêtant ensuite comme pour engager son maître à le suivre.

— Ah! te voilà revenu, Moustache!... je t'accusais à tort, mon brave compagnon... tu ne m'avais pas abandonné... Ah çà, mais qu'a-t-il donc à courir ainsi devant moi, en s'arrêtant pour tourner la tête?... on dirait qu'il veut me mener quelque part... Où veux-tu me conduire, Moustache?

Le chien s'arrête, regarde Bouchenot, puis trotte de nouveau en agitant sa queue en signe de joie.

— Ma foi, suivons-le, se dit le jeune homme; qu'ai-je à craindre?... on ne peut plus me voler... mon habit même on n'en voudrait pas. D'ailleurs, j'ai dans l'idée que Moustache va me mener auprès de sa maîtresse, et je ne serais pas fâché du tout de la revoir, cette jeune fille... elle était fort bien... des appas un peu robustes, mais beaucoup d'appas. C'est elle qui est en partie cause de tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui; c'est à elle que je dois ce chien et mes malheurs : je lui rendrai son Moustache, et je lui raconterai tout ce qu'il a fait depuis ce matin, ça la fera rire, et quand une femme rit... elle est désarmée. Suivons Moustache.

Le chien n'a pas marché longtemps, il s'arrête devant une maison de fort médiocre apparence et qui se trouve seule au bout d'un mur. Une porte d'allée sert d'entrée, mais cette porte est fermée; cependant Moustache se frotte contre cette porte, qu'il semble chercher à enfoncer avec sa tête; et n'y pouvant parvenir, il revient à son maître, comme pour le prier de lui ouvrir l'entrée de la maison.

— Ah! c'est ici que nous nous arrêtons? dit Bouchenot en examinant la maison. Ce n'est pas précisément un palais!... mais la beauté et l'innocence n'habitent pas toujours un palais... l'innocence est fort mal logée quelquefois!... Je n'aperçois aucune lumière aux fenêtres! cette maison semble inhabitée, mais les locataires se couchent peut-être de bonne heure. Ce pauvre chien, il fait tout ce qu'il peut pour ouvrir cette porte... Dois-je frapper?... qui demanderais-je... je ne sais pas le nom de cette demoiselle de ce matin... Il ne peut pas y avoir beaucoup de monde dans cette maison... un étage et puis des toits... c'est une bicoque, pas de maison dans le voisinage... un grand mur... une rue qui n'est pas encore pavée... tout cela est peu engageant; je crois que je ferais bien de m'en aller.

Bouchenot fait quelques pas; mais Moustache ne le suit point, il reste blotti contre la porte de l'allée.

— Oh! ma foi, je serais bien niais d'abandonner ici mon fidèle compagnon, et de ne point voir la fin de cette aventure, se dit Bouchenot en retournant vers la maison La maîtresse de Moustache loge là... il n'y a pas de doute... le chien m'a conduit à sa demeure, et il veut y rentrer. Il me semble que cette jeune fille ne peut pas me recevoir mal en voyant que je lui ramène Moustache. Je vais frapper... si on demande qui est-ce qui est là, probablement le chien se chargera de répondre pour moi.

Bouchenot va contre la porte, mais il n'y a point de marteau pour frapper; en regardant à droite et à gauche pour chercher une sonnette, il voit une espèce de loquet en fer, il le tourne, et la porte s'ouvre aussitôt.

— Voilà une maison qui est bien peu fermée! se dit le jeune homme en jetant un coup d'œil dans l'allée, ou règne une obscurité complète. Qu'est-ce que je vais faire?... c'est bien noir là dedans, suivrai-je encore mon compagnon?

Mais déjà le chien a enfilé l'allée, et il disparaît pendant que Bouchenot est resté sur le seuil de la porte, indécis sur ce qu'il doit faire.

— Allons!... voilà mon écuyer qui va m'annoncer, se dit Bouchenot; puis il écoute si l'on ouvre quelque porte; il n'entend rien, il ne distingue même plus les pas de Moustache. Il se hasarde alors à faire quelques pas dans l'allée, en étendant ses bras en avant pour ne point se cogner dans cette route qui lui est inconnue.

Après avoir fait une dizaine de pas, il croit apercevoir un peu de clarté devant lui; il avance encore et se trouve dans une petite cour, où il peut au moins distinguer les objets.

— Est-ce que cette maison est abandonnée? se dit Bouchenot en regardant autour de lui; pas de lumière nulle part... il est vrai qu'on peut être couché et endormi... Tout ceci me rappelle le conte de *la Belle et la Bête*, toujours avec la différence du palais à une bicoque. Et ce diable de chien que je ne vois plus... qui n'est plus là pour me conduire!... De quoi ai-je l'air ici?... Décidément je ferai beaucoup mieux de m'en aller... Allons... voilà que je ne retrouve plus le chemin par lequel je suis venu. Ah! écoutons, il me semble pourtant que j'entends quelque chose.

Le bruit que Bouchenot avait entendu ressemblait à des coups de marteau, et était fréquemment répété. En cherchant à se rapprocher du lieu où se fait ce bruit, le jeune homme se trouve devant une porte basse, et ses pieds, en tâtonnant, sentent un escalier.

— C'est une cave... il me paraît qu'il y a du monde à la cave... Est-ce que la maîtresse de Moustache mettrait du vin en bouteilles? Mais ces coups répétés que j'entends! on ne tape pas si fort pour enfoncer des bouchons... Je crois que je devrais m'en aller... pourtant je distingue une petite lueur... certainement il y a du monde à la cave. Est-ce cette jeune fille de ce matin qui est là avec son amoureux?... ce serait très-possible, les caves ont plus d'une fois servi de rendez-vous à des amoureux; pendant que les parents dorment, on s'y croit plus en sûreté... Mais ce bruit que j'entends... les amoureux ne se servent pas de marteaux ordinairement... Descendons quelques marches, j'en saurai peut-être davantage.

Bouchenot descend; plus il avance, plus il voit clair. Parvenu au bas de l'escalier, il se trouve dans un couloir souterrain; à sa droite est une porte qui n'est fermée qu'à demi; c'est de là que partent les rayons de lumière qui éclairent la cave, c'est de là aussi que part le bruit de marteau, et bientôt s'y mêle celui de plusieurs voix.

Bouchenot s'avance doucement, il prête l'oreille, et entend la conversation suivante :

— Cet imbécile de Thomas est bien longtemps à revenir... pourvu

que cette fois il n'ait pas oublié de fermer la porte de la rue comme avant-hier ?

— Eh ! mon Dieu ! quand cela serait... vous avez toujours peur, vous autres !... il ne passe pas un chat dans cette rue, surtout à l'heure qu'il est !

— Mais si on avait des soupçons, on viendrait exprès... et n'ayant pas eu le temps de rien cacher nous serions pincés alors.

— Je vous dis qu'on ne soupçonne pas ce qui se fait dans cette masure... Après tout, qui ne risque rien n'a rien.

— Ah ! mon Dieu ! ce sont des faux monnayeurs, se dit Bouchenot en sentant une sueur froide couvrir son visage ; sauvons-nous... c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Et se reculant précipitamment, il veut regagner l'escalier ; mais, dans son trouble, il n'a pas vu une planche qui est posée contre le mur ; il se jette dessus, la fait tomber et tombe avec elle. Au bruit de sa chute, la porte du caveau s'ouvre brusquement, plusieurs hommes en sortent, et l'un d'eux lui dit :

— Est-ce toi, Thomas ?

Bouchenot n'a pas la force de répondre ; un des hommes court à lui pour le relever, et s'écrie : — Ah ! malédiction ! c'est un étranger !

Chapitre VII. — Mademoiselle Prudence.

Retournons près de George et de Timothée, que nous avons laissés dans leur modeste logement de la rue de la Calandre, dont il leur était bien impossible de sortir, puisqu'ils n'avaient pas de quoi se vêtir convenablement.

Mais George travaillait à sa pièce, et pour lui le temps passait vite ; les heures semblaient courtes, l'appétit même était moins exigeant. Heureux privilége de l'auteur ! lorsque son imagination enfante une scène, un chapitre, ou esquisse un plan nouveau, il oublie ses ennuis, ses soucis et quelquefois même ses besoins ; il vit avec ses héros, il cause avec son héroïne, il rêve succès et gloire, et dans ses rêves il est heureux. Ce moment est presque toujours le plus doux de la vie de poëte ; au fond de son cabinet il arrange tout à sa guise ; sa pièce va aux nues, sa gloire est complète, et le public ne prononce son nom qu'en y ajoutant un éloge.

Mais pourquoi faut-il être obligé de sortir de son cabinet ! Beaucoup d'auteurs devraient avoir un petit théâtre dans leur appartement ; là, ils feraient jouer leurs pièces par leurs amis, leurs enfants et leurs femmes ; là, ils ne seraient pas tracassés par la censure et les directeurs ; les acteurs ne demanderaient pas des changements à leurs rôles, et les actrices des rôles pour leurs robes. On aurait des succès domestiques bien innocents et bien purs.

Je ne répondrais pas pourtant que cela mènerait à la postérité !... Mais pourquoi donc y tenons-nous tant ? quand elle arrive, nous n'y sommes plus.

George écrivait, cherchait un couplet, un trait, et le fredonnait entre ses dents. Timothée, qui ne composait pas, s'écriait de temps à autre :

— Ces côtelettes aux cornichons sont bien longues à venir... Bouchenot est capable d'avoir oublié de nous commander à déjeuner... Dis-donc, George, va donc voir chez le petit traiteur en bas si on pense à nous.

— Est-ce que je puis descendre comme cela ?... Vas-y toi-même...

— Il me semble que mon costume n'est guère plus correct que le tien... Mais, après tout... pour aller à deux pas on peut bien sortir en blouse... en voisin... Je vais me lever et aller chercher notre déjeuner... Bouchenot n'aura plus pensé à le commander. A-t-il laissé les quarante sous au moins ?

— Oui, les voilà sur la cheminée.

— C'est bien heureux... J'avoue que je ne suis pas très-tranquille sur les cent sous qu'il a emportés... Je le connais ! il est capable de les dépenser en niaiseries... Je n'ai pas insisté pour qu'il les laissât, parce que cet argent provenait en partie de la vente de ses caleçons de bain... Mais, sans cela... certainement... Eh bien !... c'est singulier... où diable sont-elles fourrées !... je les avais mises sous le lit... j'en suis bien sûr...

— Qu'est-ce que tu as donc, Timothée ? Tu cries, tu parles toujours... On ne peut pas composer ici...

— Ce que j'ai ?... Ah ! par exemple, s'il m'a joué ce tour-là... ce serait indigne... George, est-ce que tu les as à tes pieds ?

— Quoi donc ?

— Mes bottes... mes belles bottes toutes neuves... que je n'ai encore mises que cinq fois... que je soignais comme la prunelle de mes yeux !...

— Tu vois bien que je ne les ai pas, puisque je suis en pantoufles.

— Il les aura vendues, le scélérat... Oh ! je n'en doute plus à présent... il a vendu mes bottes neuves !... C'est avec ça qu'il a eu sept francs !... Je me disais aussi, sept francs pour quelques méchants caleçons de bain et un gilet en amadou, c'est beaucoup... mais c'est qu'il a vendu mes bottes neuves !... c'est indigne !... des bottes que j'ai payées dix-huit francs il y a quinze jours en touchant ma pension... C'est ça qu'il avait si peur que je me levasse... Oh ! j'en pleurerais de colère...

— Allons, calme-toi, mon pauvre Timothée... Bouchenot a peut-être mis tes bottes pour sortir, il te les rendra.

— Oh ! non !... il ne pouvait pas les mettre, et c'est bien pour cela qu'il les a vendues... il ne faisait que me dire : Tu as un pied ridicule... un pied extraordinaire, on ne peut pas entrer dans tes bottes... et il les a vendues au marchand d'habits !... il me le payera ! ça ne se passera pas ainsi... Il nous mange tout, ce garçon-là, nos habits, nos pantalons, nos bottes, tout y passe. Je ne veux plus de ça, moi !.. je veux me fâcher, à la fin

Et Timothée marchait dans la chambre en frappant du pied avec colère et en donnant des coups de poing sur la cheminée, contre la muraille, sur tout ce qu'il rencontrait. Pour la première fois sa figure, ordinairement impassible, avait pris de l'expression, ses yeux brillaient, ses narines étaient gonflées, et ses cheveux semblaient encore plus roux que de coutume.

George attendit que la colère de son ami fût apaisée ; puis il lui dit d'un ton bien doux :

— Timothée, il faut être homme et savoir supporter les coups du sort... La colère est un signe de faiblesse...

— Eh bien ! ça m'est égal, je veux me mettre en colère... je veux me battre avec Bouchenot... et on verra si je suis faible... Des bottes qui m'allaient si bien ! je n'en avais jamais eu de si bien faites.

— Timothée, est-ce que tu n'as plus faim ?...

— Certainement que si... mais avec quoi descendrai je chez le petit traiteur ?... Que mettrai-je à mes pieds ?

— Quand on va en voisin... on peut descendre en pantoufles...

— C'est ça... en pantoufles ! avec ça qu'il n'y a pas de crotte dans la rue de la Calandre !... Moi, je veux que ça finisse... Bouchenot nous gruge par trop... Certainement avec les douze cents francs que me fait papa, je pourrais très-bien vivre tout seul... et je ne serais pas obligé de garder la chambre faute de vêtements... Je pourrais suivre mes cours, me présenter partout... Eh bien ! je veux redevenir mon maître, moi.

— Tu as raison, Timothée, dit George en posant sa plume sur son manuscrit et en regardant tristement son ami ; oui, tu pourrais vivre tranquille, toi... tu as assez pour être exempt de soucis, d'inquiétudes ; tandis que nous autres... nous n'avons rien de fixe. La pension que me font mes parents est bien faible... Je ne suis pas raisonnable comme toi... l'amour du théâtre m'a pris ; enfin, j'ai fait des dettes... et ce que je reçois de mon pays est bien vite emporté par mes créanciers... Bouchenot avait quelque fortune, lui, mais il l'a mangée... avec nous, il est vrai ; car il faut lui rendre justice, quand il avait de l'argent, sa bourse était toujours ouverte à ses amis. Enfin il ne possède plus rien... moi, je n'ai que de vagues espérances et des dettes... tandis que toi tu reçois régulièrement la pension de douze cents francs que te fait ton père... il n'est donc pas juste que tu la donnes pour nous nourrir. Quitte-nous, Timothée ; laisse-nous avec notre misère et nos soucis !... avec nos privations du jour et notre dénûment pour le lendemain !... Seul, tu peux vivre heureux... Laisse-nous, va te loger en garni... tu trouveras du crédit, toi, en prouvant que ton père te fait une pension, et bientôt tu auras oublié nos maigres repas... nos journées sans feu et nos lits sans draps !...

Pendant que George lui tenait ce discours, Timothée s'était arrêté ; il ne frappait plus avec son poing contre la muraille, sa colère s'était apaisée, et, lorsque son ami eut fini de parler, il essuya avec sa main deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux, et balbutia d'une voix entrecoupée :

— Non, certainement, je ne vous quitterai pas... je ne vous laisserai pas quand vous êtes malheureux !... Par exemple !... pour qui me prends-tu ?... tu sais bien que je dis ça, et que je n'ai pas envie de le faire !... faudrait que je fusse un fameux sans cœur !... C'est que la colère me fait dire des bêtises... Et puis allons, embrasse-moi, George !... ne sois plus fâché contre moi... et je vais aller chercher à déjeuner.

George embrasse son ami en souriant. Il savait bien que Timothée avait un bon cœur, et il ne songe déjà plus à ce que celui-ci a pu dire dans sa colère. Timothée passe le pantalon à la cosaque, il attache sa blouse, met des pantoufles à ses pieds et descend chercher le déjeuner, que, dans sa joie de posséder cinq francs, Bouchenot avait oublié de faire porter à ses amis.

Timothée a emporté un vieux panier, il fait mettre dedans côtelettes, pain, vin, et remonte à la chambre qu'ils occupent à trois en tenant sous son bras le bienheureux panier.

Sur l'escalier, le jeune étudiant rencontre sa jolie voisine, qui descendait... Il redevient rouge comme un coq, parce qu'il pense qu'avec son panier au bras il a l'air de revenir du marché. Mais il se range de côté et fait un profond salut à sa voisine.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'année, brune de cheveux et de peau, aux yeux vifs et fripons, à la tournure leste et dégagée ; elle avait de jolies dents, et riait souvent pour les faire voir, d'autant plus qu'outre ses dents on voyait alors deux petites fossettes qui se creusaient dans chacune de ses joues ; enfin, c'était un petit minois chiffonné

et la tenue, avec son panier au bras, étaient faits pour provoquer un accès de gaieté. Elle lui rend son salut et se hâte de descendre. Le jeune homme revient près de George le cœur tout palpitant, et s'écrie :

— Ah ! mon ami... je suis dans le ravissement... je n'ai jamais rien vu de si délicieux !...

— Bah ! tu as donc déjà goûté... gourmand ?

— Goûté !... oh ! Dieu ! je voudrais bien en avoir goûté... Quels yeux séduisants !

— Comment ! nos côtelettes ont des yeux ?

— Il n'est pas question de côtelettes ; je te parle de notre voisine... la jeune fille d'en face, que je viens de rencontrer dans l'escalier...

— Ah ! c'est bien différent... Je vais toujours mettre le couvert.

— Je l'ai saluée... elle m'a rendu mon salut.

— Parbleu, il me semble que c'est bien le moins qu'on puisse faire.

— Oui, mais elle a souri en me saluant ; elle a beaucoup souri....

— Au fait, elle a pu te trouver drôle comme cela...

— Dis donc..! tu ne sais pas...

— Quoi donc encore ?

— Elle a deux fossettes dans les joues !...

— Deux fossettes ! en vérité !... en ce cas, déjeunons.

— Oui, déjeunons... Mais c'est égal ; tiens, George, je sens que je suis amoureux de la petite voisine !...

— Tu en es bien le maître.

— Oh ! j'en suis amoureux ! avec ça qu'il y a fort longtemps que je n'ai été amoureux, et mon cœur a besoin de se fixer.

— Fixe-toi, je ne t'en empêche pas.

— Oui, mais je ne veux pas que ce soit comme à l'ordinaire, et qu'on me souffle encore ma conquête.

— Moi ! je te souffle tes conquêtes !

— Je ne dis pas toi ; maintenant tu ne songes plus qu'au théâtre, à tes pièces... tu ne penses plus à l'amour ; mais c'est Bouchenot qui me joue toujours de ces mauvais tours-là... Au moment où je vais plaire à une femme... crac ! il me l'enlève, il se trouve que c'est sa maîtresse.

— C'est à toi à t'arranger de manière à être aimé avant lui.

— Certainement, je m'arrangerai en conséquence... Oh ! la voisine... la jolie voisine !... Oh ! je vais me jeter sur les côtelettes.

Les jeunes gens déjeunent. L'amour n'empêche pas encore Timothée de manger, il dévore ; George en fait autant, les deux francs ont été entièrement employés, et il n'en restera rien. Ils ne quittent la table que lorsqu'il est impossible d'y trouver encore quelque chose à mettre sous la dent.

Timothée va se regarder devant un petit miroir, il soupire en murmurant : — Etre vu comme cela... en blouse sale... en pantoufles ! Après tout, cela vaut encore mieux que d'être vu... comme Bouchenot l'a été... n'est-ce pas, George ?

— Mais... peut-être...

— Ah ! George, voilà un peut-être qui m'afflige... Tu as donc bien mauvaise opinion de la voisine ?

— Moi ? je n'en ai aucune ; je l'ai aperçue en passant, mais je ne la connais pas.

— Quand tu la connaîtras, j'ai peur que tu en deviennes amoureux aussi.

— Oh ! je ne m'enflamme pas si vite que toi... Je n'en suis plus aux premières illusions de l'amour.

— Je vais me mettre sur le carré et guetter son retour.

— Je n'y vois aucun inconvénient ; et quand tu la verras, que lui diras-tu ?

— Je la saluerai.

— Elle croira que tu ne sais pas faire autre chose.

— Ne veux-tu pas que j'aille tout de suite lui faire une déclaration... là... devant sa porte ?

— Bouchenot le ferait, lui.

— Oh ! mais Bouchenot fait l'amour comme on boit un verre de bière... ce n'est pas là mon genre.

— Il me semble pourtant qu'il réussit mieux que toi, puisqu'il t'enlève toutes les femmes que tu courtises.

— Moi, j'aime à filer le sentiment ; je soutiens que l'amour doit se filer, ou ce n'est plus de l'amour.

— File tant que tu voudras, mon cher ami, moi je vais achever mes corrections.

George se remet à l'ouvrage ; Timothée, après avoir passé sa main dans ses cheveux, auxquels il a mis ce qu'il a trouvé de pommade, va se poster sur son carré pour revoir sa voisine.

Après une heure d'attente vaine, il entend enfin monter l'escalier... c'est un porteur d'eau.

Timothée rentre avec humeur dans la chambre.

— Est-ce qu'elle ne t'a pas souri cette fois ? lui dit George.

— Eh ! ce n'est pas elle !... c'est le porteur d'eau. J'ai du malheur, vous verrez qu'elle ne rentrera pas de la journée... Je ne puis cependant pas rester sur le carré toute la soirée...

— Veux-tu que je te donne une idée ?...

— Oh ! oui, mon petit George, donne-moi une idée... toi, c'est ton métier d'avoir des idées, puisque tu veux être auteur ; mais moi, il ne m'en vient pas souvent.

— Ecris une déclaration à la voisine, et glisse-la dans le trou de sa serrure.

— Que j'écrive une déclaration à une femme à laquelle je n'ai pas encore parlé... dont je ne sais pas même le nom !

— Qu'est-ce que cela fait ?... a-t-on besoin de savoir le nom d'une femme pour en être amoureux ?

— Oh ! non... car je le suis déjà amoureux... mais je ne suis pas fort pour écrire une déclaration. Si tu voulais me l'écrire, toi, George ?

— Pas maintenant... laisse-moi donc terminer ma pièce.

— Ah ! je crois que j'entends monter.

Timothée retourne sur le carré... il tend le cou par-dessus la rampe pour voir dans l'escalier, et il aperçoit le vieux voisin Jacquillot qui rentre chez lui.

— C'est fait pour moi ! s'écrie Timothée en retournant près de George ; tout le monde rentre, excepté la voisine.

— Mais il me semble que Bouchenot ne rentre pas non plus, dit George, et voilà la journée qui s'avance.

— Bouchenot !... oh ! parbleu ! il a cent sous dans sa poche !... il ne reviendra pas de bonne heure. Pourvu qu'il pense à nous apporter le pâté qu'il nous a promis... sans cela comment dînerons-nous ?...

— Oh ! il nous apportera un pâté ; il sait bien que nous comptons dessus.

— Je ne suis pas tranquille, moi !

Plus d'une heure s'écoule encore. Timothée ne fait qu'aller de la chambre sur le carré ; enfin il entend monter lestement l'escalier. A la légèreté de la marche, il juge que ce doit être une femme, et probablement sa voisine.

C'est une jeune fille en effet ; mais ce n'est pas la voisine. Cependant Timothée est resté sur le carré, parce que la vue d'une femme est un aimant qui attire toujours un jeune homme. Celle qui monte l'escalier est beaucoup plus grande, plus grasse et plus forte que la petite voisine ; c'est une beauté d'un autre genre.

— Est-ce qu'elle viendrait chez nous ? se dit Timothée en voyant que la demoiselle monte jusqu'au quatrième. Nous n'avons personne au-dessus... que des chats... elle vient donc chez nous... ou elle va chez la voisine en face...

La jeune fille est arrivée au quatrième ; elle passe devant Timothée, qui lui fait un salut respectueux, puis elle s'arrête indécise en regardant les deux portes, et dit au jeune homme :

— Monsieur... je vous demande pardon... mademoiselle Cœlina... s'il vous plaît ?

— Mademoiselle Cœlina !... répond Timothée en saluant encore, je ne connais pas du tout ce nom-là.. Qu'est-ce qu'elle fait cette demoiselle ?

— Monsieur, c'est une enlumineuse... il n'y a pas longtemps qu'elle est emménagée...

— Oh ! alors, ce doit être notre voisine qui demeure là en face... Je ne savais pas encore son nom ; mais il est bien probable que c'est elle... une brune, petite, qui a une robe à carreaux rouges et verts.

— Oui, monsieur, c'est cela ! Il y a bien longtemps qu'elle a cette robe-là... C'est cette porte-là ?...

— Oui, mademoiselle.

La jeune fille se dispose à frapper. Timothée l'arrête.

— Vous frapperez inutilement, mademoiselle : notre voisine est sortie il y a déjà longtemps, et elle n'est pas rentrée...

— Ah ! mon Dieu ! que c'est contrariant !... Vous êtes sûr qu'elle n'est pas rentrée ?...

— Très-sûr. Je n'ai pas quitté le carré... c'est-à-dire... je ne suis pas sorti ; et de chez nous on entend très-bien rentrer ses voisins.

— Ah ! c'est bien désagréable ! avec ça que je demeure très-loin... et que je n'ai pas souvent le temps de sortir.

— Mademoiselle, je pense que notre voisine ne peut pas tarder beaucoup à revenir, puisqu'il y a déjà longtemps qu'elle est dehors. Si vous vouliez l'attendre chez nous... en vous reposant ?...

— Ah ! monsieur, vous êtes bien honnête... ça vous gênera pt être !...

— Au contraire, mademoiselle.

Et Timothée salue de nouveau, et se hâte de pousser la porte toute grande pour engager la demoiselle à entrer. Après avoir balancé un instant, la jeune fille se décide à accepter l'offre qu'on vient de lui faire. L'air respectueux de Timothée avait charmé cette demoiselle, qui d'ailleurs était taillée de façon à pouvoir se défendre contre un téméraire. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : les femmes fortes au physique peuvent être faibles au moral. On a vu de petits hommes grêles et fluets prendre d'assaut des vertus solides et robustes : peut-être bien qu'alors la vertu s'y prêtait un peu.

La jeune fille est entrée dans la chambre des étudiants ; mais en apercevant George, elle s'arrête et semble prête à revenir sur ses pas. Cependant George s'est levé pour saluer, et Timothée a couru prendre la chaise que son ami avait sous lui pour la présenter à la demoiselle, qui sans cela n'aurait pas manqué de faire comme le

marchand d'habits, ce qui aurait pu être assez agréable pour les jeunes gens, mais eût été une grande perfidie envers la jeune fille.

— Asseyez-vous donc, mademoiselle!... dit Timothée en présentant la chaise dont les quatre pieds sont solides.

— Oh! monsieur, vous êtes bien honnête... mais je crains... et puis je ne vais pas attendre longtemps...

— Vous ne resterez que le temps qui vous fera plaisir, mademoiselle, dit George, mais vous pouvez sans crainte vous reposer chez nous... nous sommes incapables de manquer aux égards qu'on doit aux dames.

— Oui, certainement, dit Timothée en s'asseyant sur la chaise qui n'a que trois pieds et se tenant de manière à ne point perdre l'équilibre, nous sommes incapables... de... comme dit mon ami.

La jeune fille se décide à s'asseoir; pourtant elle ne se pose que sur le bord de la chaise Il y a des personnes qui croient que cela leur donnera plus de facilité pour s'en aller.

George, sans faire semblant de rien, est allé tirer la malle et l'approche de la table, ensuite il s'assied dessus. Timothée tourne sa bouche et fait le joli cœur; la jeune fille regarde à ses pieds et semble embarrassée. George se hâte de ranimer la conversation.

— Nous ne connaissons encore notre voisine que de vue, dit-il, mais elle paraît bien gaie... bien aimable...

— Nous l'entendons chanter quand elle sort de chez elle, dit Timothée, elle a une très jolie voix.

— Oh! oui, Cœlina chante très-bien, aussi avait-elle envie de se mettre au théâtre... mais ses parents n'ont pas voulu.

— Est-ce qu'elle est d'une famille noble? dit Timothée.

— Je ne crois pas, monsieur; moi, mon père vendait des dindons...

— C'est un excellent métier, reprend George en soupirant, et je voudrais bien ce soir connaître un homme qui vendit de la volaille!...

— Est-ce que mademoiselle est enlumineuse comme notre voisine? demande Timothée en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

— Non, monsieur; moi, je suis une lingère, mais je ne sors pas souvent; d'abord, il n'y a pas longtemps que je suis à Paris.

— Mademoiselle est étrangère? dit Timothée.

— Oui, monsieur, je suis de Poissy... au-dessus de Saint-Germain.

— Oh! je sais, mademoiselle... je connais Poissy... ville célèbre par sa maison de détention et la longueur de son pont.

— Je n'étais jamais venue à Paris avant d'y venir pour la première fois, reprend la jeune fille.

— En vérité? s'écrie George en s'efforçant de ne pas rire de cette naïveté de la demoiselle. Alors vous devez avoir encore beaucoup de choses à connaître dans Paris?

— Oh! oui, monsieur; aussi aujourd'hui j'étais sortie d'assez bonne heure pour venir chez Cœlina, avec qui je comptais aller un peu me promener, parce que Cœlina, qui est de Paris, m'a dit qu'elle me ferait voir tout ce qu'il y a de curieux, et puis encore autre chose!... et je serais arrivée bien plus tôt ici sans un événement qui m'est arrivé...

— Un événement, mademoiselle!

— Oh! un événement bien malheureux... et ça me fait bien du chagrin! reprend la jeune fille en poussant un gros soupir.

— Si ce n'était pas une indiscrétion de vous demander quel genre d'événement vous est arrivé? dit Timothée, qui s'intéresse déjà beaucoup à la grosse fille.

— Si nous pouvons vous être utiles, mademoiselle, nous sommes tout à votre service, reprend George.

— Vous êtes bien honnêtes, messieurs; mais tous les jeunes gens ne sont pas aussi polis que vous... En ce moment, je suis bien en colère contre un monsieur... que je ne connais pas.

— On vous aurait insultée dans la rue?...

— Oh! c'est-à-dire... Je vais vous conter comment cela s'est fait. J'étais sortie de chez ma maîtresse d'apprentissage avec mon chien... parce que vous saurez que mon parrain m'a donné un gros chien pour me défendre dans Paris quand je sortirai seule.

— Excellente précaution!

— Ah! oui, c'est étonnant comme ça m'a bien servi! Voilà que je sors avec Moustache... Il n'y a que trois semaines que je l'ai, mais il avait déjà l'air de m'être bien attaché. Dans la rue, un monsieur s'avise de me suivre et puis de me parler... de me dire des bêtises... que je suis jolie, qu'il m'adore...

— Et vous appelez cela des bêtises, mademoiselle?...

— Certainement, parce qu'on ne peut pas devenir comme cela amoureux d'une femme en lui voyant traverser un ruisseau. Comme je sais qu'on ne doit pas écouter les hommes qui nous parlent dans les rues, je n'écoutais pas ce monsieur, mais il me suivait toujours...

— Alors vous lâchez votre chien sur lui...

— Mon Dieu! je n'ai pas eu cette peine-là, Moustache m'avait déjà quittée pour suivre ce monsieur.

— Et il lui mordait les mollets?

— Il ne lui mordait rien du tout, il paraissait au contraire très-ami avec lui. Je me fâche, j'appelle mon chien, il ne m'écoute pas. Ce monsieur consent à me laisser tranquille, il s'éloigne... Moustache le suit, et c'est moi qui suis obligée de courir après ce monsieur. Enfin, j'attache mon chien avec un cordon, et je l'emmène... mais, bah!... je n'étais pas bien loin qu'il avait cassé le cordon et était parti de nouveau. Comme je ne pouvais pas toujours courir après ce monsieur, j'ai pris le parti de continuer mon chemin... mais avec tout cela mon chien est perdu... et ça me fait bien de la peine, parce que mon parrain me l'avait bien recommandé!... et certainement c'est la faute de ce monsieur, qui avait sans doute quelque secret pour attirer les bêtes. Et c'est tout cela qui m'a retardée et qui m'a fait manquer Cœlina.

— Mademoiselle, vous n'avez plus qu'un moyen pour revoir votre chien, c'est de le faire afficher et de promettre une récompense honnête à celui qui vous le ramènera.

— Une récompense!... Ah! ma foi, j'en suis bien fâchée, mais moi je n'ai pas d'argent pour donner des récompenses.

— Si l'on vous connaissait, mademoiselle, dit Timothée, je suis sûr qu'on vous le rendrait pour rien... on serait trop heureux de vous obliger...

— Vous êtes bien honnête, monsieur.

— Il est possible ensuite que vous retrouviez votre chien chez vous, il sera retourné au logis.

— Ah! je ne l'espère pas, il y a si peu de temps qu'il est à la maison! il ne s'y plaisait pas beaucoup; j'avais toute la peine du monde à l'empêcher de courir.

— Si la journée n'était pas si avancée, dit Timothée, je vous demanderais la permission de sortir avec vous, mademoiselle, pour aller chercher votre chien. Mais avez-vous été voir chez votre parrain? puisque c'est lui qui vous l'a donné, le chien sera probablement retourné chez lui.

— Mon parrain n'habite plus Paris; il est parti il y a trois semaines pour retourner dans son pays, à Meaux, et il n'est pas probable que Moustache sera allé l'y rejoindre; il ne doit pas savoir le chemin, il n'y a jamais été. Mais il se fait tard... Cœlina ne revient pas... Je vais m'en aller.

— Quoi! mademoiselle, vous ne voulez pas l'attendre?...

— Oh! non, voilà la nuit qui vient, ma maîtresse d'apprentissage me gronderait de rentrer si tard... et puis moi, je ne voudrais pas aller seule le soir dans Paris... surtout n'ayant plus mon chien.

— Il me semble qu'il ne vous défendait pas beaucoup, dit George.

— C'est égal, c'était une société.

— Est-ce que vous demeurez loin, mademoiselle?

— Oui, monsieur, rue Poissonnière, près du boulevard... d'ici, il y a une *trotte conséquente!*

— C'est vrai, dit George en souriant.

— Voulez-vous que nous vous reconduisions, mademoiselle? dit Timothée en jetant un coup d'œil inquiet sur son costume.

— Oh! je vous remercie, monsieur, mais j'aime mieux m'en aller seule.

— Nous n'insisterons pas, mademoiselle, se hâte de répondre George, car nous ne savons pas ce que c'est que de contrarier les demoiselles.

— Que dirons-nous à notre voisine de votre part? demande Timothée.

— Si vous voulez avoir la complaisance de lui dire que je suis venue... Ah! mais que je suis bête! vous ne savez pas mon nom... Prudence Flambard... que je suis bien fâchée de ne l'avoir pas trouvée, et que je la prie de venir me voir chez ma maîtresse d'apprentissage, où je suis toujours, jusqu'à ce que j'en sorte, parce que je m'y ennuie, et j'ai envie d'entrer ailleurs... Je vous serai bien obligée, messieurs.

— Cela suffit, mademoiselle, nous ne manquerons pas de lui dire cela... Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas attendre davantage.

— Oh! non... car j'ai déjà perdu mon chien, je n'aurais qu'à perdre encore autre chose en chemin; je vais rentrer bien vite... je vous remercie, messieurs... je vous demande pardon de vous avoir dérangés.

— Nullement, mademoiselle. Nous sommes trop heureux d'avoir pu vous être agréables... Prenez garde de tomber en descendant... l'escalier est humide et glissant.

Mademoiselle Prudence Flambard est partie, et Timothée, qui l'a reconduite jusque sur l'escalier, rentre dans la chambre en s'écriant :

— Superbe fille! n'est-ce pas, George?

— Oh! superbe fille!... parce qu'elle a de grosses hanches, de gros bras, une grosse gorge... C'est une fille solidement conformée, voilà tout.

— Mais elle a une jolie figure, de belles couleurs, de belles dents...

— Elle a une figure de paysanne... des couleurs trop foncées, de grosses joues comme un enfant nouveau-né... Moi, je ne suis pas admirateur de ce genre de beauté; j'aime les femmes mignonnes... et puis mademoiselle Prudence Flambard me fait l'effet d'être passablement bête.

— Tu crois?

— Il me semble que sa conversation nous en a donné un échantillon.

— Oh! quelquefois... la timidité... C'est égal, c'est une belle fille, et qui me plairait beaucoup.

— Ah çà! mais tu étais amoureux de la voisine, voilà celle-ci qui te plaît beaucoup; pour peu qu'il en arrive une troisième, elle te séduira sans doute aussi?

— Ecoute donc, quand il y a longtemps qu'on n'a aimé, c'est comme quand il y a longtemps qu'on n'a mangé, on trouve tout bon. A propos de manger!... je dînerais volontiers...

— Et moi aussi.

— Voilà la nuit... Bouchenot ne revient pas!... S'il ne nous apporte pas un pâté, avec quoi dînerons-nous... ou souperons-nous?...

— Il ne reste donc rien du déjeuner?

— Eh! tu sais bien que nous avons tout mangé...

— Diable!... Allumons toujours la chandelle.

George prend un briquet phosphorique dont il avait fait emplette l'avant-veille, et il allume une chandelle qui était enfoncée dans le goulot d'une bouteille, ce qui tenait lieu de chandelier. Ensuite, il s'assied de nouveau devant la table.

— Tu vas encore travailler? dit tristement Timothée.

— Sans doute... Que veux-tu que je fasse... puisque nous ne pouvons pas encore souper?... Crois-moi, Timothée, fais de même... quand on s'occupe, on n'a pas si faim.

— C'est possible quand on compose... mais pour étudier ce n'est pas la même chose... Ah! Bouchenot! si tu n'apportais rien... si tu nous jouais un tour comme cela... après avoir emporté l'argent de mes bottes! car c'est l'argent de mes bottes qu'il avait en poche... Cent sous!... On a quatre pâtés avec cent sous...

Timothée s'était assis sur la chaise que mademoiselle Prudence avait occupée, et il se balançait doucement en faisant tout haut ces réflexions :

— Cette pauvre fille qui a perdu son chien... et cet autre qui l'a emmené... Sapredié!... que j'ai faim!... Bouchenot... ne revient pas... J'ai envie de faire un somme... on dit que qui dort dîne... Prudence Flambard... le drôle de nom! Et la voisine qui se nomme *Cœlina*, comme un vieux mélodrame de l'Ambigu... c'est peut-être aussi un enfant du mystère!... Ah! il faudra que j'écrive encore à mon père!... Mes pauvres bottes qui m'allaient si bien!...

Timothée cesse de parler, ses yeux se ferment, il s'est endormi. George s'en aperçoit, il écrit plus doucement, et a soin de ne point remuer ses papiers de crainte de réveiller son ami.

Plus d'une heure s'écoule ainsi. Enfin George, qui ne se sent plus la force de travailler, et qui envie le sommeil paisible de Timothée, repousse doucement son ouvrage, et mettant son bras sur la table, appuie sa tête dessus en se disant :

— Si je pouvais faire comme lui... pendant ce temps-là peut-être que Bouchenot reviendrait.

La nature seconde le désir de George, il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Timothée.

Minuit sonnait à l'horloge du Palais lorsque les deux jeunes gens rouvrirent les yeux.

La chandelle brûlait encore, mais elle touchait presque à sa fin.

— Il est bien tard, dit Timothée, nous avons dormi longtemps, il paraît.

— Voilà minuit qui sonne, dit George.

— Minuit! ah! mon Dieu! et Bouchenot n'est pas revenu!...

— C'est bien singulier, en effet!

— Et il sait que nous ne possédons plus rien, que nous comptons sur lui pour souper... ah! sa conduite est indigne!...

— Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire, car il ne nous laisserait pas ainsi... il reviendrait au moins.

— Plus de ressources!... et comment ferons-nous demain?...

— Allons, Timothée, ne te chagrine pas; nous vendrons quelque chose...

— Mais nous n'avons plus rien à vendre... toutes nos ressources sont épuisées... Ah! je sens des tiraillements d'estomac...

— Couche-toi, tâche de dormir encore...

— Non... je n'en ai plus envie... je suis trop inquiet!...

George cherchait à tranquilliser Timothée, mais au fond du cœur il était aussi triste que lui. Toute la philosophie, toute l'insouciance de la jeunesse ne tient pas contre le besoin. L'avenir leur offrait bien quelques espérances, mais il faut pouvoir y arriver, à cet avenir. Il faut avoir assez de forces pour atteindre à ce but que l'on voit dans l'éloignement, et ne pas tomber de fatigue en chemin.

Les deux amis étaient toujours assis l'un devant l'autre, ils ne se parlaient plus, car ils ne trouvaient pas de consolations à se donner.

Tout à coup, ils entendent monter précipitamment l'escalier, ils écoutent... on s'arrête devant leur porte... on frappe violemment.

— Ah! c'est lui... c'est Bouchenot! s'écrient avec joie les deux jeunes gens en courant ensemble ouvrir leur porte.

Chapitre VIII. — Retour de l'enfant prodigue

En effet, c'était Bouchenot, mais pâle, défait, haletant, couvert de crotte, en nage, l'habit déchiré, comme vous savez, et dont les traits renversés expriment la terreur.

— Ah! te voilà enfin! disent George et Timothée, qui, dans leur joie de revoir leur ami, n'ont pas encore remarqué son trouble ni l'expression d'effroi de sa physionomie.

— Revenir si tard!...

— Que diable as-tu donc fait jusqu'à présent?

— Tu apportes des provisions, j'espère?

Pour toute réponse, Bouchenot referme avec soin la porte de leur logement, puis il va se jeter sur la chaise en murmurant :

— Enfin!... me voici donc en sûreté! ah! je n'en puis plus.

Timothée examine alors la toilette de Bouchenot, un cri lui échappe :

— Ah! mon Dieu!... vois donc, George... vois dans quel état il revient... notre habit... notre pauvre habit est en lambeaux!...

— En effet... déchiré devant et derrière... Qu'est-ce que cela veut dire?... tu viens donc de te battre?...

— Est-ce que tu as été attaqué par des voleurs?... Parle donc!...

— Ah! mes amis, de grâce, laissez-moi me remettre un peu! Ah! quelle journée! grand Dieu! quelle malheureuse journée!...

— Et le pâté que tu devais nous rapporter... où est-il?

Bouchenot tire de sa poche les deux morceaux de sa canne cassée, et les présente à ses amis en leur disant :

— Voilà tout ce que j'ai rapporté... et encore cela m'a coûté trois francs!

— Bouchenot, nous mourons de faim; tu prends mal ton temps pour plaisanter!...

— Ah! morbleu! moi aussi je meurs de faim, moi aussi je n'ai pas dîné, et je gage que j'ai moins bien déjeuné que vous... et je suis sur mes jambes depuis que je suis sorti.

— Mais tu avais cent sous?...

— Mais cet habit, notre seul vêtement à tous trois, était en bon état ce matin... et tu reviens en loques...

— Et tu n'apportes pas de provisions?...

— Laissez-moi me remettre... et je vous conterai mes aventures.

— Ça ne nous donnera pas à souper, tes aventures, dit Timothée en se jetant sur la malle d'un air désespéré, et nous comptions sur toi pour cela...

— Alors, aimez-vous mieux que je ne vous dise rien?

— Parle, nous t'écoutons, dit George.

Bouchenot jette encore des regards effarés autour de lui, puis, après avoir essuyé la sueur de son front, il commence son récit, mais d'une voix basse, et comme s'il craignait d'être entendu :

— Je suis sorti ce matin avec les plus belles espérances et cinq francs dans ma poche...

— Oui, cinq francs qui venaient de mes bottes neuves, que tu as vendues! s'écrie Timothée.

— Que diable, mon ami, il nous fallait de l'argent à tout prix; ce marchand d'habits ne donnait rien de nos caleçons!... et vous vouliez avoir à déjeuner...

— Et maintenant nous voudrions à souper...

— Timothée, si tu m'interromps ainsi, je ne pourrai pas vous faire le récit de mes aventures...

— Allons, poursuis, Timothée va se taire.

— J'étais donc sorti dans la plus heureuse situation d'esprit... je voyais tout en rose... même les marchandes de marrons!... Je comptais déjeuner chez mon ancienne amie... madame Dubillon... Mon premier malheur fut de mettre mon pied dans un ruisseau, ce qui m'obligea à changer ma pièce de cent sous pour me faire décrotter... ensuite j'achetai des pastilles du sérail à un vrai Turc de la rue Vivienne; je conviens que j'aurais pu m'en passer... mais cela sentait si bon! Tenez, mes enfants, je les ai dans ma poche... les voici.. vous pouvez en brûler une... ça se brûle, et vous allez renifler avec volupté!...

George hausse les épaules, et Timothée repousse les pastilles du sérail en s'écriant :

— Crois-tu que pour nous restaurer nous nous contenterons de respirer tes parfums?... Belle emplette! C'est pitoyable de nous apporter des choses comme cela!...

— Timothée, tu m'as promis de me laisser parler... Je poursuis... Il me restait trois francs huit sous; avec cela je pouvais encore vous faire souper très-gentiment... lorsque le diable déchaîna à mes trousses un petit marchand de cannes... Il m'en met une dans la main... il me dit de la faire plier... elle se casse... C'est trois francs qu'il faut que je donne!...

— Pourquoi marchander des cannes quand on ne veut pas en acheter?

— Timothée, veux-tu que je continue? Je vais chez ma sensible Dubillon... elle est à Pontoise pour un mois... Je vole chez ma tendre Elvina... elle est avec son protecteur... Vous concevez que je commençais à me lasser de courir; il me restait huit sous, je les dépense

pour mon déjeuner... il me semble qu'on peut bien manger huit sous quand on a déjà couru tout Paris... Vous voyez que voilà l'emploi de la pièce de cent sous bien détaillé...

— Il est gentil, l'emploi que tu en as fait!

— Et notre habit... et l'état où te voilà? dit George.

— Un instant... je vais y arriver... vous ne connaissez encore qu'une partie de mes malheurs. Comme je déjeunais... chez un charcutier... je vois passer une jeune fille assez drôlette... du moins alors elle me semblait drôlette... à présent je la trouve fort laide... Je marche à ses côtés en lui disant quelques douceurs... elle se fâche... C'était une jeune fille sans usage; moi, je la laisse aller. Mais figurez-vous qu'elle avait un chien... et que ce chien quitte sa maîtresse pour me suivre... j'ai beau le renvoyer, il ne veut plus me quitter...

— Ah! bah! vraiment! dit Timothée en regardant George, qui souriait; et où est-il maintenant, ce chien?

— Laisse-moi donc continuer. Je poursuis mon chemin avec le chien sur mes talons... C'est le jambon que j'avais eu dans ma poche qui l'attirait ainsi; je m'en aperçus après... Je ne puis vous dire toutes les aventures que ce misérable chien m'attira : il emporta la corbeille d'une marchande de cure-dents, puis une chaîne de sûreté; puis, comme j'allais dîner enfin chez les Monflacon, il se jeta sur le petit Stanislas, et moi on me jeta à la porte. Enfin, la soirée était avancée, je n'avais pas dîné, et j'étais de fort mauvaise humeur... lorsque le hasard me conduisit sur les boulevards du Marais... devant des paillasses... des baladins; il y avait une femme qui faisait des armes; elle proposait à tous les amateurs de tirer *gratis*... J'eus la malheureuse idée de me donner ce petit divertissement... d'autant plus que je puis me flatter de tirer assez bien...

— Ah! oui, je te conseille de t'en vanter!

— La preuve que je tire bien, c'est que j'ai touché cette amazone... je l'ai même touchée dans l'œil... une botte superbe!...

— Enfin?

— Enfin, piqués de ce que j'avais vaincu leur amazone, les saltimbanques ont voulu me faire régaler la troupe; vous sentez bien que j'ai refusé... J'avais d'ailleurs de bonnes raisons pour cela!... Alors grande querelle... combat à coups de poing... Je me suis battu comme un lion... j'ai rossé tout le monde. Mais le maudit chien, qui voulait me tirer de là, m'a plusieurs fois happé mon habit... et vous voyez dans quel état je suis sorti du spectacle forain!...

— Eh bien, ensuite... que t'est-il encore arrivé? tu ne t'es pas battu jusqu'à minuit... et ce chien qui t'avait suivi, qu'en as-tu donc fait?...

— Ensuite, répond Bouchenot en regardant autour de lui d'un air inquiet et traînant sur chacune de ses paroles, je quittai les boulevards... Dans l'état où j'étais, vous sentez bien que je ne me souciais pas d'être vu; je marchai longtemps... au hasard... Enfin je m'arrêtai dans une rue... je ne sais pas trop si c'était une rue... je ne sais pas du tout où j'étais...

— On dirait que tu ne sais pas non plus ce que tu veux dire, s'écrie George impatienté de la lenteur que Bouchenot apporte dans la fin de son récit.

— Ah! écoute donc... après tout ce qui m'est arrivé, il m'est bien permis d'avoir la mémoire un peu troublée....

— Enfin, que t'arriva-t-il encore?

— Ce qui m'arriva?... mais rien de plus... je me reposai sur une borne... j'y restai longtemps, car j'étais accablé de fatigue... ensuite je pensai à revenir ici, mais je me perdis dans des rues que je ne connaissais pas... et... voilà pourquoi je suis revenu si tard.

— Comment! c'est là tout ce qui t'est arrivé?...

— Il me semble que c'est bien assez...

— Et tu avais l'air si inquiet... si bouleversé en entrant ici!

— J'ai cru qu'il avait une bande de voleurs à ses trousses, dit Timothée.

— Ah!... c'est que... se trouver seul... la nuit... dans Paris... à minuit passé...

— Ah! ah!... voilà du nouveau! et cent fois tu n'es rentré qu'à deux ou trois heures du matin... En vérité, mon pauvre Bouchenot, je crois que l'assaut d'armes que tu as soutenu a un peu dérangé ton moral... tu as de la fièvre.

— C'est possible, dit Bouchenot en laissant retomber sa tête sur sa poitrine; oui... en effet... je dois avoir un peu de fièvre!...

— Ah çà! et le chien?... dit Timothée. Tu ne nous parles plus de ce chien qui avait quitté sa maîtresse pour te suivre... qu'en as-tu donc fait?

— Il m'a quitté aussi, comme vous voyez... C'est en m'éloignant du spectacle de toile... dans ces rues... que je ne connaissais pas... Lorsque je me suis reposé, je me suis aperçu que le chien... n'était plus avec moi... et depuis ce moment... je ne l'ai pas revu.

— Voilà qui est très-malheureux!

— Pourquoi cela?... vous me disiez ce matin qu'un chien serait du luxe ici.

— Aussi nous n'aurions pas gardé celui-là, mais nous l'aurions rendu à sa maîtresse.

— A sa maîtresse! s'écrie Bouchenot en relevant aussitôt la tête et regardant ses deux amis avec inquiétude. Comment!... sa maîtresse... Est-ce que vous la connaissez?...

— Oui, nous la connaissons... Tiens, pour preuve, nous allons te faire son portrait : c'est une jeune fille de vingt ans à peu près, grande, forte, bien taillée, haute en couleur... assez jolie... et portant un petit bonnet et un tablier à carreaux rouges et noirs!

— C'est cela... c'est parfaitement cela, dit Bouchenot d'un air stupéfait.

— Son chien s'appelle Moustache...

— Oui... oui...

— Et quant à la demoiselle, nous savons aussi son nom; elle se nomme Prudence Flambard.

— Prudence Flambard!... je ne savais pas son nom, moi; mais comment se fait-il que vous sachiez tout cela?

— Rien de plus simple, dit George. Cette jeune fille connaît notre voisine du carré... Aujourd'hui elle est venue pour la voir, et, comme la voisine était sortie, elle a bien voulu l'attendre quelque temps ici. C'est alors qu'elle nous a raconté que son chien l'avait quittée pour suivre un monsieur qui lui avait dit des *bêtises*... Nous aurions dû deviner que c'était toi. Cette pauvre fille est désolée de la perte de son chien, parce que cet animal lui avait été donné par son parrain.

— C'est cela... oh! c'est bien cela!... Ah! elle se nomme Prudence Flambard?... que vous a-t-elle dit encore?...

— Rien de bien intéressant; qu'elle est en apprentissage chez une lingère... qu'elle connaît fort peu Paris, où elle n'est venue que depuis peu de temps.

— Et son adresse?... vous a-t-elle dit son adresse?

— Oui, elle demeure rue Poissonnière, près du boulevard.

— Rue Poissonnière! murmure Bouchenot; puis il porte de nouveau ses regards sur la terre, et semble réfléchir profondément.

— Est-ce que tu songes déjà à aller voir cette jeune fille? dit Timothée d'un air railleur; je te préviens que tu ne lui plairais pas du tout... c'est du moins ce qu'elle nous a dit ici, en se plaignant de ton obstination à la suivre.

— Et je crois que tu aurais un rival dans Timothée, ajoute George en souriant.

— Moi... aller chez cette demoiselle... Dieu m'en garde! répond Bouchenot à voix basse.

— Oh! cet air de dédain! dit Timothée; tu feins de n'en plus vouloir, parce que tu t'es bien aperçu qu'elle ne voulait pas t'écouter; mais certainement que c'est une fort belle personne... fraîche comme une pomme d'amour et ferme comme un roc...

— Est-ce que tu t'en es assuré?

— Non, mais ça se voit tout de suite. D'ailleurs, elle a l'air très-honnête, n'est-ce pas, George?

— Oui, autant que l'on peut en juger sur les apparences.

— Messieurs, dit Bouchenot en regardant tour à tour ses deux amis, croyez-moi, ne formez aucune liaison avec cette demoiselle Prudence Flambard... et quant à la petite voisine du carré... puisqu'elle est amie de l'autre... ce ne doit pas être non plus grand'chose... ne lui parlez pas... ne cherchez pas à faire sa connaissance.

— Oh! mais voilà qui est trop fort! dit George. Le diable m'emporte, je crois que tu as perdu la tête, mon pauvre Bouchenot! Depuis quand es-tu si sévère en fait de connaissance de femmes?... sur quoi d'ailleurs juges-tu que mademoiselle Prudence n'est pas digne de notre société?... Est-ce parce que tu lui as perdu son chien?

Bouchenot baisse les yeux, et ne répond rien.

— Non, c'est parce qu'il est vexé que cette jeune fille n'ait pas voulu l'écouter, dit Timothée; mais cela n'est pas beau, Bouchenot, de dire du mal d'une femme parce qu'elle ne veut pas de nous. Et la voisine, tu la trouvais charmante ce matin, et tu aurais bien voulu faire sa conquête. Quelle haine as-tu donc contre les femmes, toi qui es si amateur du beau sexe?... Est-ce que tu aurais reçu un mauvais coup de l'amazone avec qui tu as fait des armes?

— Non, je n'ai de haine pour personne... Faites ce que vous voudrez... moi je vais me coucher, car je ne me sens pas à mon aise.

— Couche-toi, tu feras bien, car certainement tu as quelque chose... tu n'es pas dans ton état normal.

— C'est la fatigue... les ennuis de cette journée... les regrets d'avoir dépensé les cent sous... et de revenir avec notre habit déchiré...

— Oh! tu n'es pas un gaillard à t'affliger pour tout cela, dit George; il faut qu'il te soit encore arrivé d'autres aventures que tu ne veux pas nous dire...

— D'autres aventures! s'écrie vivement Bouchenot, non... non... vous vous trompez... je n'ai rien... que la fièvre... mais je dois avoir une grosse fièvre.

En disant cela, Bouchenot se déshabillait et se glissait dans la vieille couchette, dont il retapait les rouleaux de papier qui servaient de traversin.

— S'il allait tomber malade? dit tristement Timothée en considérant la mine pâle et allongée de Bouchenot. Il ne nous manquerait plus que cela!... avec quoi acheter des tisanes... quand on n'a pas de quoi souper?...

— Et plus d'habit! dit George en jetant un regard désolé sur le malheureux frac que Bouchenot avait mis dans un coin de la cham-

bre. Comment irai-je demain lire ma pièce au directeur?... allez donc lire une pièce en blouse ou en camisole!... Ah! notre situation devient cruelle!...

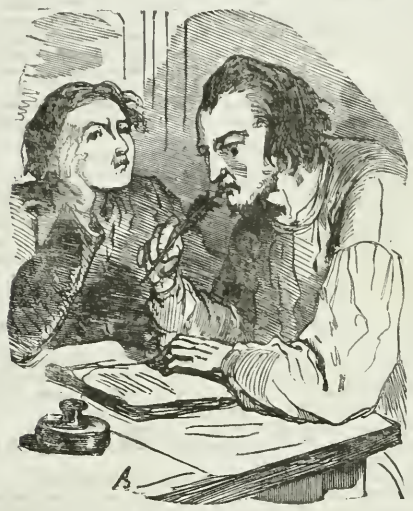
— Et notre appétit, dont tu ne parles pas! dit Timothée. Ce soir, nous pouvons encore nous serrer le ventre, parce que nous avons déjeuné assez bien; mais demain... que ferons-nous demain?... Nous ne pouvons même pas sortir pour aller emprunter à quelques connaissances!...

George reste quelques moments pensif, puis il dit à Timothée :

— Sais-tu que notre position serait fort dramatique et d'un grand effet en scène?...

— Ah! que le diable t'emporte avec tes scènes!... j'ai cru que tu nous avais trouvé quelque ressource... Tiens, vois donc comme Bouchenot saute dans le lit... est-ce qu'il a des attaques de nerfs?...

Bouchenot, où souffres-tu? dit George en s'approchant de la vieille couchette



George et Timothée.

Bouchenet, qui commençait à s'assoupir, ouvre les yeux en criant :

— Ah! mon Dieu!... ils vont m'assassiner!... Grâce!... grâce!... je ne dirai rien!...

— Eh bien! à qui donc en as-tu, mon pauvre garçon?... reviens à toi, tu es avec tes amis, dit George en prenant le bras de Bouchenot. Celui-ci le regarde d'un air effrayé, puis passe sa main sur son front en balbutiant :

— Qu'est-ce que j'ai donc dit?...

— Tu parlais d'assassins... tu demandais grâce...

— Ah! c'est que... j'avais le cauchemar, apparemment... Mais il fait bien froid ici... On ne peut pas se réchauffer dans ce lit...

— Attends, attends; nous allons faire un bon feu, s'écrie George.

— Du feu! et avec quoi donc?... demande Timothée.

— Avec quoi? et parbleu! avec le grand coffre qui ne sert à rien, puisque la malle est plus que suffisante pour nos effets!...

— Ah! tu as raison!... Au feu le grand coffre!...

— Oh! nous allons bien nous chauffer!

Et Timothée saute de joie dans la chambre, tandis qu'avec deux ou trois coups de pied, George a mis le grand coffre en morceaux. La pensée qu'ils vont avoir un bon feu a ranimé le courage des deux jeunes gens. La plus petite douceur est un grand plaisir pour ceux qui ne vivent que de privations.

Le feu est bien vite allumé. Le bois du coffre brûlait très-facilement. George et Timothée se chauffaient avec délices et ne doutaient pas que la chaleur ne fît du bien à leur ami.

— Comment te trouves-tu maintenant? dit Timothée; as-tu chaud?

— Oui... mais j'ai terriblement soif... donne-moi à boire, je t'en prie.

— Qu'est-ce que nous allons lui donner? dit Timothée en regardant George; nous n'avons que de l'eau ici.

— Alors ta question me semble superflue.

— C'est que... de l'eau pure... si ça augmentait sa fièvre...

— Nous n'avons pas de sucre à mettre dedans?...

— Pas un morceau...

— Pour un malade... cela s'emprunte, du sucre...

— A minuit passé!... tout le monde dort dans cette maison...

— Pauvre garçon! il faudra donc lui donner de l'eau?...

Les deux jeunes gens se regardaient tristement, puis reportaient leurs regards sur le malade.

En ce moment, le calme qui régnait dans la maison permet d'entendre très-distinctement une voix de femme qui chantait :

Combien je regrette
Mon bras si dodu
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu.

Cette chansonnette, qui rompt le silence de la nuit, fait sur les deux jeunes gens une impression difficile à rendre. Le sourire reparaît sur leurs lèvres, et l'espérance revient dans leur cœur.

— C'est la voisine! s'écrie Timothée, c'est mademoiselle Cœlina... elle ne dort pas, puisqu'elle chante!...

— Il faut aller lui emprunter un peu de sucre, dit George.

— Lui emprunter du sucre... je ne sais pas si j'oserai...

— Oh! alors j'irai, moi! pour un ami malade, je ne craindrai pas de demander un service... D'ailleurs, les jeunes filles ont toujours bon cœur; elle sera bien aise de nous obliger!...

— Au fait, tu as raison; et puis il faut bien que nous lui disions que son amie Prudence est venue pour la voir. Décidément je vais aller frapper chez elle.

Timothée courait vers la porte, lorsque Bouchenot, qui ne dormait pas, lui crie :

— Où vas-tu?

— Chez la voisine en face, chercher un peu de sucre.

— Je n'en veux pas... je n'ai plus soif... ne va pas chez la voisine... c'est inutile.

— Ah! laisse-nous donc tranquilles!... tu as la fièvre, nous savons mieux que toi ce qu'il faut faire.

— N'écoute pas Bouchenot, dit George, allume ce bout de chandelle, car celle-ci va finir, et va cogner doucement chez mademoiselle Cœlina.

Timothée a bien vite pris une lumière, et il est déjà contre la porte de la voisine, tandis que Bouchenot répète encore : — Ne va donc pas demander quelque chose à cette demoiselle... Je n'ai besoin de rien.

Chapitre IX. — Mademoiselle Cœlina.

— Qu'est-ce qui est là?... qu'est-ce qui frappe à ma porte aussi tard? demande la jeune voisine avant d'ouvrir à Timothée.

— Mademoiselle... c'est moi... un de vos voisins d'en face... Je vous demande pardon de vous déranger; mais comme je vous ai entendue chanter, j'ai pensé que vous ne dormiez pas.

— Que me voulez-vous donc, monsieur?

— Mademoiselle... je voulais vous dire que votre amie Prudence Flambard est venue dans la journée pour vous voir, et vous a attendue longtemps chez nous.

— Ah! la grosse Prudence est venue!... Je vous remercie, monsieur; mais vous m'auriez aussi bien dit cela demain matin.

Ce dialogue avait lieu à travers la porte qui restait fermée. La voisine n'ayant pas jugé nécessaire d'ouvrir, Timothée se tenait contre la porte et ne savait comment demander ce qu'il désirait. George, qui a entendu cette conversation et qui s'aperçoit que la voisine aura le temps d'aller se coucher avant que Timothée se décide à faire sa demande, court à son tour se placer contre la porte, et dit d'une voix émue :

— Mademoiselle, nous vous demandons bien pardon de vous importuner aussi tard, mais l'un de nos amis est malade, il souffre, et nous n'avons pas un morceau de sucre chez nous pour lui donner dans de l'eau, et calmer la soif qui le dévore. A l'heure qu'il est, tous les marchands sont couchés dans ce quartier, mais nous vous avons entendue chanter, et c'est pour cela que nous nous sommes permis de frapper à votre porte...

— Vous avez un malade... mon Dieu! il fallait donc le dire tout de suite! attendez, me voilà.

Et bientôt la porte de la voisine est ouverte, et mademoiselle Cœlina paraît en jupon court et en petite camisole de couleur, serrée autour de sa taille, et la tête coiffée d'un madras, sous lequel sa figure éveillée semble encore plus piquante.

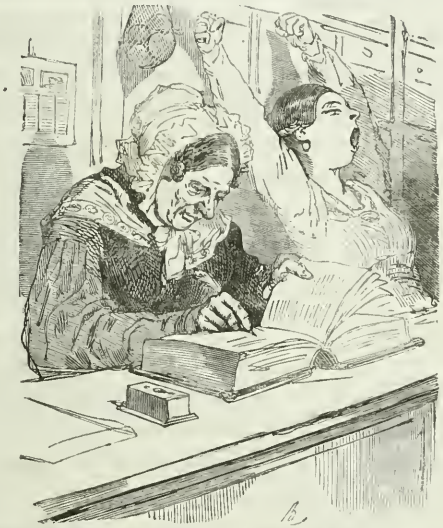
— Qu'est-ce qu'il a donc, votre ami? demande Cœlina en s'adressant à la fois aux deux jeunes gens; est-ce qu'il lui est arrivé un accident?... est-ce que ça lui a pris tout de suite? Voyons, où est-il?... Oh! moi, je sais très-bien soigner les malades, je sais faire des cataplasmes, je sais poser les sangsues... je sais donner tous les remèdes possibles... Je voulais me faire sœur du Pot, mais le costume ne m'allait pas, c'est ce qui m'en a empêchée... Eh bien! menez-moi donc près de votre ami?...

— Mon Dieu, mademoiselle, vous êtes bien bonne... nous ne voudrions pas vous donner tant de mal... lorsque c'est l'heure de votre

repos... Si vous pouvez seulement nous prêter un peu de sucre, cela nous suffira !...

— Certainement que je vous prêterai du sucre; j'ai justement reçu ma provision de ma tante... avant-hier, ça se trouve bien. Ma tante m'envoie deux livres de sucre tous les mois... ce n'est pas trop, et il n'y a pas de quoi mettre tout au caramel; mais moi j'en ai assez, parce qu'en fait de sucre, je préfère le poire frais; je n'aime la douceur que dans la conversation. Mais je ne vais pas vous laisser faire de la tisane à votre malade; est-ce que les hommes s'entendent à cela?... Je crois qu'il serait bien soigné, ce pauvre garçon!... Quant à mon repos, que cela ne vous inquiète pas! On passe bien des nuits à danser, on peut bien en passer aussi pour rendre service à des voisins.

Et en disant ces mots, la petite voisine, qui tient toujours son bougeoir à la main, est entrée dans la chambre des jeunes gens.



Je m'ennuyais beaucoup chez ma tante Bernard.

— Elle est un peu bavarde, dit George à Timothée, mais elle paraît obligeante.

— Si elle est aussi bonne qu'elle est gentille! dit Timothée, ce doit être un bijou que cette femme-là.

— Où donc est-il? demande Cœlina en portant ses regards sur les deux lits, dans lesquels on n'aperçoit personne, parce que Bouchenot s'est caché entièrement sous la couverture lorsqu'il a entendu la voisine entrer dans la chambre.

— Il est couché là, dit George en s'approchant du lit. C'est qu'il a froid peut-être... voyons s'il dort.

George baisse doucement la vieille couverture, et découvre la tête de Bouchenot, qui ferme les yeux et fait semblant de dormir.

— Ah! je reconnais votre ami, dit mademoiselle Cœlina en souriant; c'est lui qui un jour était habillé d'une si drôle de façon... Certainement je ne suis pas bégueule, mais j'ai trouvé la plaisanterie un peu forte; et comme de sa part je m'attendais toujours à quelques nouvelles drôleries, si c'était lui qui eût frappé à ma porte, certainement je n'aurais pas ouvert. Mais il est malade, ce pauvre garçon, et je ne lui en veux plus. Voyons s'il a de la fièvre...

Cœlina s'avance pour tâter le pouls à Bouchenot; celui-ci, sans ouvrir les yeux, retire vivement sa main et la cache à un endroit où la jeune voisine ne pouvait pas se permettre d'aller la chercher.

— Est-ce qu'il a des crispations? demande Cœlina aux deux jeunes gens.

— Nous ne savons pas ce qu'il a... nous ne comprenons rien à la terreur qu'il semble éprouver: il est rentré, il n'y a pas longtemps, tout bouleversé, tout tremblant; il nous a dit qu'il s'était battu à coups de poing... qu'il tombait de fatigue; ensuite il s'est couché... Il a eu comme un cauchemar, il se croyait entouré d'assassins, et regardait avec effroi autour de lui. Maintenant vous voyez qu'il s'obstine à fermer les yeux, et pourtant je suis persuadé qu'il ne dort pas.

— C'est sans doute la fièvre qui le travaille. Tâchez donc d'avoir une de ses mains, que je lui tâte le pouls...

— Voyons, Bouchenot, donne ta main à notre bonne voisine, qui veut venir te soigner, dit George en tâchant de s'emparer d'une des mains du malade.

— C'est mademoiselle Cœlina, qui a la bonté de nous prêter du sucre, dit Timothée, et de se déranger au milieu de la nuit.

— Je vous répète que ça ne me dérange pas! s'écrie la jeune fille; je ne m'étais pas couchée parce que j'ai de l'ouvrage un peu pressé, et que j'ai flané toute la journée au lieu de rentrer travailler. Mais moi, ça m'est égal... quand je m'amuse le jour, je me rattrape la nuit! j'ai une santé de fer. Eh bien, donnera-t-il sa main enfin?

George est parvenu à s'emparer d'un des bras de Bouchenot, et mademoiselle Cœlina peut tâter le pouls au malade.

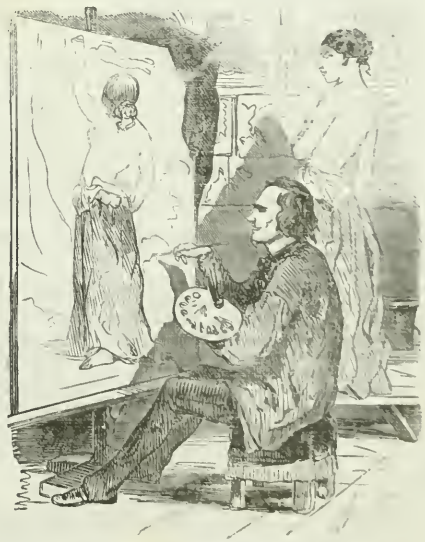
— Il a une grosse fièvre, dit la jeune fille; son pouls va... va! comme s'il battait la générale. Il faut lui faire une boisson calmante...

— Si on lui donnait de la bourrache? dit Timothée.

— De la bourrache! à un homme qui a déjà une fièvre de cheval! dit Cœlina. Ah! bien, ce serait du joli! si vous êtes étudiant en médecine, je vous en fais mon compliment. Soyez tranquille, je sais ce qu'on peut lui donner; mais avant tout, il faudrait qu'il fût mieux couché... il faut lui remettre la tête sur le traversin... Je vais le retaper d'abord.

En disant cela, Cœlina, qui s'est penchée sur le lit, donne deux coups avec ses mains sur ce qui représente un traversin: les rouleaux de papier rendent un son sec et criard. La jeune fille en reste toute saisie, tandis que les deux amis de Bouchenot détournent la tête en baissant les yeux, tout honteux de ce qu'on connaisse leur pauvreté.

La petite voisine est quelques instants immobile; elle se sent aussi embarrassée que les deux jeunes gens, car elle craint de leur avoir fait de la peine. Son cœur s'est serré à l'aspect de la misère de cette chambre; une larme roule dans ses yeux, et elle l'essuie vivement avec le revers de sa main en balbutiant:



Quelquefois il me fallait rester des heures entières sans remuer, et ce n'était pas du tout amusant.

— Mon Dieu!... je vous demande pardon... je croyais... Oh! mais c'est égal, il ne peut pas rester comme cela!...

Et la jeune fille sort vivement de la chambre et court chez elle, d'où elle revient bientôt en tenant un oreiller et un traversin véritables qu'elle se hâte de placer sous la tête de Bouchenot, après avoir jeté de côté les liasses de papier qui étaient sur la couchette.

— Que faites-vous, mademoiselle? Oh! nous ne souffrirons pas que vous vous priviez ainsi pour nous, dit George.

— Il faudra pourtant bien que vous le souffriez, dit Cœlina. D'ailleurs, c'est pour votre ami malade que je le fais, et vous n'avez pas le droit de vous y opposer.

— Mais vous, mademoiselle? dit Timothée.

— Moi? eh! mon Dieu! avec une robe et un ou deux jupons, on se fait tout de suite un oreiller délicieux... D'ailleurs, je n'ai pas envie de dormir... Voyons, j'ai chez moi de la mauve, c'est très bon pour toutes les maladies, nous allons en faire une infusion... vous avez du feu, nous allons la faire ici, car j'avais laissé s'éteindre mon feu... Avez-vous une bouillotte ici?...

— Une bouillotte?... qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle?...

— Je pense que c'est une table de jeu, dit Timothée

— Eh non! répond Cœlina en riant, c'est une grande cafetière pour faire chauffer de l'eau.

— Nous n'avons pas de grande cafetière, dit George; nous n'avons qu'un pot à l'eau... Si cela pouvait suffire...

— Non, ça ne vaudrait rien; mais j'ai chez moi ce qu'il nous faut, je vais chercher tout ça... Vous... entretenez le feu... mettez encore une bûche... nous en aurons besoin.

La jeune fille est retournée chez elle; George va prendre un morceau du coffre qu'il jette dans la cheminée en disant:

— Nos bûches ont une drôle de forme... la voisine doit avoir de nous une singulière opinion. Mais, après tout, ce n'est pas un crime d'être pauvre; quand on n'a jamais connu de bassesse, pourquoi rougirait-on de sa misère?... tant de gens devraient plutôt rougir de leur fortune!... Quel bon cœur!... quelle obligeance dans cette jeune fille qui ne nous connaît pas... et se prive de tout ce qu'elle a pour nous l'offrir!... ce n'est qu'une grisette pourtant... Cherchez donc dans de riches salons cette humanité, cet empressement à rendre service... Vous y rencontrerez quelquefois la bienfaisance, mais toujours accompagnée de morgue et d'ostentation: vous y lirez dans des journaux la liste des personnes qui ont secouru des malheureux et qui se font mettre là pour que les abonnés du journal et les habitués de café sachent qu'ils sont bienfaisants... Ce n'est pas ainsi qu'une grisette oblige!... elle ne tient pas à voir son nom imprimé en toutes lettres, elle agit sans calculs, sans réflexions; elle suit l'impulsion de son cœur, et ne vise pas à se faire une réputation.

Pendant que George parlait, Timothée s'était assis sur la malle; il bâillait, étendait les bras, et devenait à chaque instant plus pâle, tout en balbutiant:

— Oh! oui... mademoiselle cœlina se conduit avec nous... c'est admirable... je la trouverais encore plus jolie... si je n'avais pas des tiraillements d'estomac.

— Eh bien! qu'as-tu donc à présent, Timothée? est-ce que tu vas tomber malade aussi?... quelles contorsions tu fais!...

— Ce que j'ai... parbleu!... tu le sais bien... je fais ce que je peux pour ne pas penser à mon appétit... mais il y a des moments où je ne me sens plus de forces... et toi-même, George, tu ne dois pas souffrir moins que moi.

— Moi, j'ai du courage... Voyons, Timothée, ne te laisse pas aller ainsi...

— Eh bien... est-ce qu'il se trouve mal aussi? demande la petite voisine, qui entre alors avec une bouillotte, une tasse et sa provision de sucre dans du papier.

— Non... non... ce n'est rien... dit George, c'est la fatigue... c'est une faiblesse... il a trop travaillé aujourd'hui.

Tout en disant ces mots, George lui-même s'appuyait contre la cheminée et s'efforçait de dissimuler le malaise qu'il éprouvait.

Cœlina regarde les deux jeunes gens, qui ne veulent pas avouer la cause de leur abattement et de la pâleur qui règnent sur leur visage; mais une femme devine facilement ce qu'on veut lui cacher, surtout lorsqu'il y a quelque peine à soulager, quelques larmes à essuyer. La jeune fille s'est accroupie devant l'âtre, et tout en plaçant sa bouillotte au feu, plusieurs fois à la dérobée elle a porté ses regards sur George et Timothée; puis son front s'est rembruni, et la gaieté a disparu de sa physionomie habituellement si riante.

Tout à coup elle se relève en s'écriant:

— Mon Dieu! puisque vous avez un si bon feu ici... si vous vouliez me le permettre, j'y ferais cuire mon souper... et si vous étiez bien aimables, vous le partageriez avec moi?

— Votre souper! s'écrie Timothée en ayant peine à cacher la sensation que ce mot lui fait éprouver. Comment, mademoiselle, vous n'avez pas soupé?

— Mais non; ni vous non plus, peut-être?

— Il est vrai, répond George; nous attendions toujours notre camarade, nous étions inquiets de sa longue absence... et puis... je crois que nous n'avions plus de provisions ici...

— Raison de plus pour partager mon souper; entre voisins, ces choses-là ne se refusent pas. Je vais aller chercher tout ce que j'ai chez moi... Dame, ce ne sera pas bien friand, je vous en préviens; mais ma tante m'a justement envoyé des œufs, nous ferons une omelette...

— Une omelette! s'écrie Timothée, qui se sent déjà ranimé par l'assurance de souper. Une omelette! Oh! mais c'est délicieux!... c'est mon plat de prédilection... j'adore les omelettes!...

— Mais, mademoiselle, vous avez vraiment trop de bontés, dit George; à peine si vous nous connaissez, et tant de marques d'intérêt!...

— Oh! moi, j'ai vite fait connaissance, et d'ailleurs je déteste les cérémonies... Je vais chercher mes provisions... veillez à la bouillotte; quand l'eau sera bouillante, jetez dedans cette pincée de fleurs de mauve, la tisane se fera toute seule, et ça fait qu'en soupant nous pourrons aussi soigner votre ami.

Cœlina retourne chez elle, et Timothée s'accroupit devant le feu en s'écriant:

— C'est notre ange tutélaire!... notre bon génie... c'est notre étoile que cette femme-là!...

— Il est certain que nous lui devons beaucoup! dit George. Ah! si quelque jour la fortune me devient favorable... ce qui arrivera, j'espère, combien il me sera doux de reconnaître ce que cette bonne fille fait aujourd'hui pour nous!

— Dis donc, George, Bouchenot doit avoir faim aussi... et il préférerait peut-être l'omelette à la tisane?... Si nous le lui demandions pendant que la voisine n'est pas là?

— Oh! non... il est malade... D'ailleurs, tu vois bien qu'il dort... il ne faut pas le réveiller.

Effectivement, à force de fermer les yeux pour faire semblant de dormir, Bouchenot s'était réellement endormi, et depuis quelque temps il n'entendait plus ce qui se disait autour de lui.

— Voilà les provisions! dit la petite voisine, qui revient tenant dans son tablier des œufs, sous son bras un pain, et sous l'autre une poêle dans laquelle est un morceau de fromage de Brie. Allons, messieurs, venez me débarrasser, s'il vous plaît?

— Et surtout ne cassons pas les œufs, dit Timothée.

— J'ai apporté tout ce que j'avais... treize œufs. Ah! mais, il y a un malheur... Vous ne savez pas?... Je n'ai pas de beurre chez moi!

— Oh! qu'importe? dit George; ça n'en sera pas moins bon.

— Nous ne tenons pas au beurre, dit Timothée; c'est du luxe.

— Du luxe, dans une omelette! s'écrie Cœlina en riant. Ah bien! il me paraît que vous n'êtes pas forts sur l'article de la cuisine... Mais vous ne savez donc pas que si nous mettions nos œufs comme cela dans la poêle, nous ne pourrions plus les détacher?... Ce serait tout brûlé!... Heureusement, j'ai retrouvé dans le coin d'une armoire ce restant de lard... Nous allons le couper par petits morceaux, le faire fondre, et ça nous servira de beurre.

— Et ce sera bien meilleur, dit Timothée, qui a craint un moment que l'absence de beurre ne les privât entièrement de l'omelette.

Mademoiselle Cœlina se place devant la table; elle coupe son lard, et casse ses œufs dans un vieux saladier ébréché que Timothée lui présente avec une certaine fierté. George attise le feu; le bois du vieux coffre pétille et flambe. La jeune fille bat les œufs en disant:

— J'ai peur que tout cela ne tienne pas dans la poêle.

— Oh! que si, mademoiselle, répond Timothée, tout tiendra!... Et puis, à la rigueur, nous en ferions deux...

— Mais cela ne se pourrait pas... je n'ai plus de lard.

— Alors, tout tiendra.

L'omelette se fait; les jeunes gens tâchent de mettre une espèce de couvert; ils parviennent à rassembler trois soucoupes qui serviront d'assiettes, trois fourchettes, et une petite cuiller à café en étain, qui est la seule qu'ils possèdent. En un instant, le couvert est mis: bientôt l'omelette est cuite; la voisine la verse dans le vieux saladier, et la pose sur la table en disant: — Messieurs, quand vous voudrez, voilà le souper.

Les jeunes gens ne se font pas répéter cette invitation. Ils présentent la bonne chaise à Cœlina, s'asseyent tous deux sur la malle, qui leur sert de banc, et attaquent l'omelette avec une avidité qui prouve à la petite voisine qu'elle a fort bien fait de leur offrir son souper.

La chambre des étudiants a pris un tout autre aspect: la tristesse, l'inquiétude, ont déjà fait place au plaisir, à la joie; des exclamations de gaieté remplacent le silence ou les soupirs; enfin, George et Timothée ne sont plus les mêmes. Chacun d'eux a repris une physionomie heureuse, animée, riante; et il n'a fallu qu'une omelette pour produire un tel changement!... Il faut quelquefois si peu de chose pour amener de grands résultats!

— Elle est délicieuse! dit George en s'arrêtant un moment pour couper du pain.

— C'est ce que j'ai mangé de meilleur! murmure Timothée en s'emplissant la bouche.

— Vous êtes bien bonnêtes, messieurs; moi, je la trouve un peu lourde .. Ne mangez donc pas si vite, vous vous étoufferez.

— Oh! il n'y a pas de danger!

— Buvez donc, au moins!...

— Ah! oui... buvons! dit George en regardant son camarade; mais c'est que je crois que nous n'avons plus de vin...

— Parbleu! et avec quoi aurions nous du vin? répond Timothée, que le plaisir de manger de l'omelette rend plus expansif. Son camarade lui marche sur le pied pour le faire taire: la petite voisine s'écrie:

— Eh! mon Dieu! ce n'est pas une chose indispensable que le vin!... C'est bien plus sain de boire de l'eau... Cependant, si nous avions du champagne... J'avoue que j'ai un faible pour le champagne! Ah! Dieu!... Et puis, ce vin-là me rappelle des souvenirs... Je de-

vrais le haïr, le champagne... Oh ! mais, attendez !... si nous n'avons pas de vin, j'ai de l'eau-de-vie à la maison.

— De l'eau-de-vie ! s'écrient les jeunes gens d'un air surpris.

— Oui, messieurs... Mais j'espère que vous ne penserez pas pour cela que j'en bois en place de vin... Je vais vous dire : ma tante, qui est une excellente femme, et qui m'aima toujours, quoique je lui aie joué plus d'un tour, ma tante a un goût très-prononcé pour le punch ; et comme je sais très-bien le faire, en m'envoyant des provisions elle y a joint une bouteille d'eau-de-vie pour que je puisse lui faire du punch quand elle viendra me voir ; parce que, tenant une boutique, vous comprenez qu'elle n'ose pas en prendre chez elle... Les voisins sont si méchants ! On dirait bien vite dans le quartier que ma tante se grise, et cela lui ferait un très-grand tort dans son commerce... D'autant plus que ma tante est herboriste, et que si elle avait le défaut de boire, elle pourrait donner à une pratique de la farine de moutarde pour de la farine de graines de lin, ce qui ne produirait pas le même effet en cataplasme... Attendez-moi, je vais chercher ma bouteille d'eau-de-vie ; nous en mettrons un peu dans de l'eau, ça fera du *grog ;* c'est délicieux, et nous aurons l'air de milords anglais !...

— Excellente fille ! dit Timothée pendant que la voisine court chez elle. Elle va nous faire du grog !

— Elle a une franchise, un abandon qui me charment ! dit George, et elle a une bien bonne tante qui la bourre de provisions... Ah ! si nous avions des tantes comme cela !... Ce pauvre Bouchenot ! Je suis fâché qu'il ne prenne pas sa part de notre festin... car c'est un véritable festin que ce souper.

— Puisqu'il dort, il ne faut pas le réveiller.

— Si nous pouvions lui mettre un peu d'omelette de côté !...

— Je n'oserai jamais le proposer.

— Bah ! la voisine est si bonne enfant !

— Chut ! la voilà...

Cœlina revient avec une grande bouteille et une tasse couverte d'un papier.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Timothée en regardant la tasse ; encore une surprise ?

— C'est du raisiné... Je l'avais oublié.

— Du raisiné !... Ah ! mademoiselle, vous nous accablez de douceurs !

— C'est vraiment trop de bontés !

— Oh ! je vous conseille de me remercier, pour un peu de raisiné !... D'ailleurs, je vous régale aujourd'hui ; une autre fois, ce sera votre tour, et nous serons quittes.

— Oui, sans doute, répond George, nous espérons bien vous régaler une autre fois.

— Quand je toucherai ma pension, dit Timothée ; car je suis bien aise de vous dire, mademoiselle, que mon père, Benoit Glindoré, ancien cultivateur, retiré à Reims, me fait douze cents francs de pension pour que je poursuive à Paris mes études en droit.

— Moi, dit George, je suis né en Bourgogne ; mon nom de famille est Rembrun. Mes parents se livraient au commerce ; ils ne furent pas heureux ; plusieurs faillites successives firent perdre à mon père une grande partie de ce qu'il possédait. Avec le bien de ma mère, ils pouvaient encore vivre dans une certaine aisance ; mais alors il lui aurait fallu déposer son bilan, faire faillite, enfin, en prouvant qu'il y était forcé par les banqueroutes qu'il avait essuyées. Beaucoup de gens conseillèrent à mon père d'en agir ainsi, et de terminer ses affaires en donnant cinquante pour cent à ses créanciers, qui s'en seraient contentés. Mon père ne le voulut pas ; il aima mieux vivre dans la gêne, et payer tout ce qu'il devait. Le bien de ma mère y fut employé, et maintenant mes parents existent du produit d'un petit emploi que l'on a trouvé pour mon père. Vous concevez d'après cela, mademoiselle, qu'ils ne peuvent faire que bien peu pour moi, et qu'il faut que je tâche de me suffire à moi même. Mais, du moins, si je n'ai pas de fortune, j'ai l'avantage de porter le nom d'un honnête homme, d'un homme que chacun estime et révère. C'est un héritage dont je suis fier, et jamais, je le jure ! George Rembrun ne flétrira le nom que son père lui a transmis.

— C'est très-bien ! dit Cœlina. Ah çà ! messieurs, sans que cela paraisse, vous venez de me conter vos histoires, de m'apprendre vos noms de famille ; eh bien, maintenant, il me semble que ce doit être à mon tour... car enfin on est bien aise de savoir avec qui l'on soupe !

— Ah ! mademoiselle, ce n'est pas pour vous interroger que nous avons parlé ainsi... Nous savons que vous êtes aussi bienfaisante que jolie, et cela nous suffit.

— C'est très-aimable, cela ; mais, moi, ça ne me suffit pas. Je suis bien aise de vous conter mon histoire... Ce sera un peu plus long que les vôtres, mais nous ne sommes pas pressés !... Pendant ce temps-là, je vais faire encore bouillir de l'eau, et nous nous ferons un petit punch anodin... Je crois que je tiendrai un peu de ma tante, moi... Prenez du raisiné, messieurs... Oh ! le beau feu !... c'est dommage que votre bois brûle comme du papier joseph... Je commence : y êtes-vous, messieurs ?

— Nous vous écoutons, mademoiselle, dit George en se faisant un verre de grog.

Et Timothée en dit autant, après avoir couvert de raisiné une énorme tartine de pain.

Alors la petite voisine commence son récit.

Chapitre X. — Une histoire de jeune fille.

— Je suis née dans la rue aux Ours ; c'est vous dire que je suis de Paris, car je ne suppose pas qu'il y ait deux rues aux Ours en Europe... ça peut être, cependant. Je ne dirai pas non plus, comme une tragédie que j'ai vu jouer rue Chantereine :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ;

moi, je trouve ma patrie... c'est-à-dire la rue aux Ours, infiniment trop crottée ; j'aurais préféré naître rue de la Paix... que voulez-vous ? Il n'est pas défendu d'avoir de l'ambition.

Mes parents étaient, je crois, bimbelotiers... Je dis « je crois, » parce que, n'étant presque jamais dans la boutique, je ne sais pas trop ce qu'on y vendait. Ma mère, qui n'avait que moi d'enfant, aurait préféré un garçon à une fille. Pendant tout le temps de sa grossesse, elle s'était flattée de mettre au monde un beau petit amour. Ses voisines, les commères du quartier, et toutes ses pratiques, étaient sans cesse consultées par elle. Les unes lui disaient : Vous aimez les pommes crues et les cornichons depuis que vous êtes enceinte... vous aurez un garçon. Les autres : Vous avez les joues pâles et le bout du nez rouge... vous pouvez être certaine que vous mettrez au monde un fils. Celles-ci lui disaient d'un ton doctoral : Quand l'oreille vous démange, vous y portez souvent votre main gauche, n'est-ce pas, madame Michat ?... C'est que vous allez avoir un garçon. Celles-là : Vous vous endormez sur le dos, et vous vous réveillez sur le ventre... c'est un héritier que vous aurez, il n'y a pas le moindre doute. Non contente de tous ces pronostics, qui, suivant les commères, n'avaient jamais menti, ma mère se fit tirer les cartes par un des plus célèbres devins de l'époque. Les cartes lui annoncèrent un garçon. Enfin, un monsieur, qui n'en faisait pas son état, car c'était, je crois, un acteur d'un théâtre des boulevards, au moyen d'un ruban avec lequel il mesurait votre cou et votre bras, vous disait aussi de quel sexe était l'enfant que vous portiez dans votre sein ; et le monsieur, après avoir mesuré ma mère, lui avait annoncé la naissance d'un fils... J'ai su tous ces détails par ma tante ; car vous concevez que, de l'endroit où j'étais alors, je n'aurais pas pu me les rappeler.

Bref, malgré les cartes, les rubans, et tous les signes immanquables, ma mère mit au monde une fille... Grand désappointement dans le quartier !... Les commères prétendirent que probablement ma mère ne leur avait pas dit bien juste ce qu'elle ressentait. Ma mère eut de l'humeur de se voir trompée dans ses espérances ; mon père n'osa pas me caresser parce qu'il craignait que cela ne déplût à sa femme, et je fus reçue comme les gens qui viennent dîner dans une maison où l'on est déjà au dessert ; comme ces personnes qui, avec des boutons sur le visage, ont la fureur de vouloir vous embrasser ; ou, enfin, comme un seizième voyageur dans un omnibus.

Afin de remédier autant que possible au malheur de mon sexe, il fut décidé que l'on m'habillerait en garçon, et que je garderais ce costume le plus longtemps qu'il se pourrait. Moi, vous concevez bien qu'il m'était fort indifférent de porter une culotte ou un jupon. Je crois même que j'aurais donné la préférence aux vêtements masculins. En revenant de nourrice, où l'on m'avait laissée jusqu'à près de trois ans, je pris le costume d'un garçon ; de plus, on me laissa jouer, courir, gambader comme un vrai polisson. Je ne restais presque jamais à côté de ma mère ; j'étais dans la cour, dans la rue, à jouer avec des petits garçons de mon âge. J'avais tous les goûts, toutes les habitudes de mes petits camarades ; je connaissais tous les jeux ; j'étais forte au bouchon, au palet, à la toupie ; je me battais même lorsque l'occasion s'en présentait. Mais si l'on me parlait de coudre, de broder, si l'on me présentait une poupée, je haussais les épaules, je faisais la grimace, je tirais la langue aux petites filles ; je ne voulais point jouer avec elles, et lorsqu'on me disait que j'étais une fille aussi, oh ! alors, j'entrais en fureur, et je soutenais très-hardiment que cela n'était pas vrai, ce qui faisait beaucoup rire tous les petits garçons.

Les personnes qui venaient à la maison disaient à ma mère : Vous avez un joli petit garçon qui a l'air bien éveillé ! Ma mère soupirait en leur répondant : Cet enfant n'est point un garçon, il n'en a que la mise ; puis elle me renvoyait brusquement d'auprès d'elle en me disant, suivant son habitude : Allez jouer dehors, vous n'avez que faire ici.

Quelquefois on me ramenait à la maison, blessée, meurtrie, le visage tout en sang ; je voulais faire tous les tours d'agilité, tous les exercices que je voyais faire à mes compagnons de jeu, et la nature ne m'avait pas donné des forces masculines. Chez nous, c'est à peine si on me soignait ; mon père me regardait quelquefois comme s'il eût eu bien envie de m'embrasser ; mais il n'osait pas sans doute céder à ce désir, car jamais je ne fus pressée dans ses bras. Enfin, au lieu de Cœlina, on m'appelait Cœlio, et je ne me doutais pas que j'avais un autre nom.

Témoin de la manière singulière dont j'étais élevée et de la rigueur avec laquelle on me traitait, ma tante seule s'intéressait à moi et me

témoignait de l'amitié; souvent elle avait des querelles avec ma mère, et c'était toujours à mon sujet. Mais au lieu de changer les dispositions que l'on avait pour moi, cela ne faisait qu'augmenter l'humeur de ma mère, et elle finit par se brouiller tout à fait avec sa sœur, qui cessa de venir à la maison; alors, ne voyant plus ma tante, qui seule me traitait encore comme une jeune fille, j'oubliai bien vite ses sages conseils, et je continuai de vivre en gamin de Paris.

Le temps s'écoula. J'avais atteint ma treizième année sans que ma mère eût encore songé à me faire changer de manière de vivre. Notre commerce n'allait pas bien, à ce qu'il paraît; des pertes successives ruinèrent à peu près mes parents. Mon père tomba malade de chagrin; bientôt il fut très-mal, moi je ne le savais pas... je ne pouvais pas m'en douter; on me renvoyait presque toujours de la maison. Cependant, un jour, pendant que je jouais à la toupie dans la cour d'une maison voisine de la nôtre, un de mes camarades me dit:

— Mais, Cœlio, ce n'est pas beau à toi de jouer comme cela quand ton père est près de toi mourir.

— Mon père? repris-je. Comment... vous croyez qu'il est bien malade?.. Dame, je n'en savais rien, moi, on ne me l'a pas dit... Quand j'ai déjeuné ou dîné, on me renvoie tout de suite de chez nous... je ne peux pas savoir si mon père est malade, on ne me laisse jamais entrer dans sa chambre.

Cependant je laissai là ma toupie, poussée par un sentiment dont je ne pouvais pas bien me rendre compte. Je quittai le jeu et mes camarades pour revenir à la maison.

Ma mère était sortie, sans doute pour chercher quelques médicaments ordonnés au malade. Nous n'avions plus de bonne; j'entrai chez nous, et au lieu de gagner comme d'ordinaire un petit cabinet où je couchais, et qui était à un étage au-dessus du logement de mes parents, je traversai une petite salle à manger, et pour la première fois depuis bien des années je pénétrai dans la chambre de mon père.

Je m'en souviens encore : cette chambre était sombre, il y avait un lit dans une alcôve et de grands rideaux tirés à demi. Je m'avançai bien doucement; j'étais tremblante, je craignais d'être bien grondée pour mon audace, je craignais qu'on ne me chassât lorsqu'on m'apercevrait. Pourtant je m'approchai du lit en marchant sur la pointe de mes pieds et retenant ma respiration; alors j'aperçus mon père : il avait les yeux fermés, mais sa poitrine semblait oppressée, tout en dormant il paraissait souffrir. Je me sentis émue, affligée, car pour la première fois je remarquai quels changements effrayants s'étaient depuis peu opérés sur toute sa personne. Il était si pâle, si maigre, la maladie avait fait des progrès si rapides, que ce n'était déjà plus que l'ombre de lui-même.

Attendrie, inquiète, je restai longtemps immobile à le considérer, puis j'allai m'asseoir à quelque distance du lit, ne bougeant pas, n'osant remuer de crainte d'éveiller mon père, et tout étonnée moi-même des nouvelles sensations que j'éprouvais.

Il y avait déjà quelque temps que j'étais là, et ma seule crainte était que l'on ne vînt, et que l'on ne me renvoyât de cette chambre dans laquelle j'étais entrée furtivement, mais où il me semblait pourtant naturel de rester.

Tout à coup j'entendis du bruit dans l'alcôve : mon père s'était éveillé, il venait de faire un mouvement comme pour se soulever, puis il était retombé sur son oreiller. J'allais me risquer à m'approcher de lui pour m'informer de ce dont il pouvait avoir besoin, lorsque j'entendis prononcer ces paroles d'une voix éteinte qui pénétra jusqu'au fond de mon âme :

— Ma fille Cœlina... où est-elle?... ah! faites-la donc venir... je voudrais bien l'embrasser avant de mourir...

Je restai un moment surprise, indécise; mais, ne me doutant pas que c'était de moi que mon père parlait, je sortis brusquement de la chambre et de l'appartement en m'écriant : Attendez... attendez... je la trouverai peut-être.

Dans l'escalier je rencontrai ma mère; j'étais pâle, égarée. — Où courez-vous? me dit-elle brusquement.

— Mon père est bien malade, lui dis-je en pleurant, et avant de mourir il demande à voir sa fille Cœlina... je ne sais pas où elle est... mais j'allais la chercher partout... car je voudrais bien une fois au moins faire plaisir à mon père.

A ces paroles ma mère changea de couleur; elle sembla anéantie, elle cacha quelques instants sa tête dans ses mains, puis d'une voix déchirante elle s'écria :

— Malheureuse!... mais c'est toi qui es Cœlina... c'est toi qui es sa fille.

Je ne savais pas si je devais en croire ma mère, mais elle me prit par la main, m'entraîna vivement avec elle; nous retournâmes dans la chambre du malade. Je courus près du lit... hélas! mon père était mort, et il ne m'avait pas embrassée.

Depuis cet instant ma mère changea entièrement à mon égard. Elle devint pour moi aussi bonne, aussi tendre qu'elle avait été dure ou insouciante. Mais je ne jouis pas longtemps de ses caresses... à peine six mois s'étaient écoulés depuis la mort de mon père, lorsque ma mère le rejoignit au tombeau.

Alors ma tante Bernard me prit avec elle, et je n'ai pas besoin de vous dire que son premier soin fut de me faire porter les habits de mon sexe. Mes parents ne m'avaient laissé aucune fortune et ne m'avaient fait apprendre aucun état. Je savais très-bien abattre un bouchon, lancer un palet, grimper sur un arbre et faire la roue; mais ma tante jugea qu'une jeune fille devait savoir autre chose. On me mit une aiguille dans les mains, et il me fallut apprendre à coudre. Cela ne m'amusait pas autant que la toupie, et comme je me piquais souvent, souvent aussi je jetais l'aiguille et le fil pour sauter dans la chambre. Je voulais encore faire la roue, mais cela est beaucoup moins commode avec un jupon qu'avec des habits d'homme; d'ailleurs ma tante me fit comprendre ce que ce genre d'exercice avait de dangereux pour une demoiselle.

Pauvre tante! quelle patience il lui fallut avoir pour supporter mes folies, mes boutades, mes gaucheries! Je ne pouvais prendre les habitudes d'une demoiselle; c'était un supplice pour moi de rester tranquillement assise sur une chaise. Je détestais les ouvrages de mon sexe; je ne pouvais pas parvenir à broder, je pleurais quand on me parlait de faire une reprise, et je cassais tout dans ma chambre quand on voulait me forcer à ravauder des bas.

Cependant j'atteignais ma seizième année. On me disait souvent que j'étais gentille, et cela commençait à me faire plaisir. Ma tante désirait que je devinsse un peu coquette, parce qu'elle disait que cela me donnerait tout à fait les manières de mon sexe. Ce qui m'amusait le plus depuis que je ne jouais plus au bouchon, c'était le spectacle. J'avais un goût très prononcé pour la comédie, et j'aurais bien aimé à entrer au théâtre... Le hasard... ou ma destinée amena dans notre maison un jeune homme, fort joli garçon... Je ne vous dirai pas son nom, parce que vous n'avez pas besoin de le savoir. Il logeait en face de chez nous, il se trouvait sans cesse sur mes pas; il me disait que j'étais jolie, qu'il m'adorait, et je commençai à prendre goût à de tels discours. Il me demanda un rendez-vous dans ma chambre, parce qu'il avait, disait-il, quelque chose de secret à m'apprendre. Moi, je ne vis aucun inconvénient à recevoir ce jeune homme. Je crus qu'il voulait en cachette me proposer une partie de bouchon, et comme ma tante me défendait toujours ce genre d'amusement, je me promettais un grand plaisir à m'y livrer en secret avec ce jeune homme.

Ma chambre était à côté de celle de ma tante. Lorsqu'elle fut couchée, et que je pensais qu'elle devait être endormie, j'ouvris au joli garçon, qui avait déjà plusieurs fois gratté à ma porte. Mais au lieu de me parler de ce que je croyais, il se jeta à mes genoux et me dit encore qu'il m'adorait et ne pouvait vivre sans moi, puis il se permit de m'embrasser et de me presser dans ses bras. Je commençai alors à m'apercevoir qu'il est dangereux d'accorder des rendez-vous... mais j'étais bien embarrassée pour me défendre; ce jeune homme était si audacieux... et moi j'étais si gauche avec mes habits de femme! Enfin il paraît que nous faisions du bruit, car ma tante s'éveilla et me demanda ce qui m'arrivait; je lui répondis que je jouais au bouchon.

Le lendemain le jeune homme revint encore, puis la nuit suivante; mais ma tante prit de l'humeur, et me cria à travers la cloison que si je ne cessais pas de jouer au bouchon au lieu de dormir, elle me ferait coucher dans sa chambre. Cette menace me fit peur, et comme j'avais pris goût à la conversation de mon amoureux, le lendemain matin je quittai la boutique de ma tante Bernard, et je partis avec le joli garçon, qui me conduisit à Saint-Germain en Laye.

Mon amant m'avait dit qu'il était acteur, il m'avait promis de m'apprendre à jouer la comédie et de me faire débuter; mais quand nous fûmes à Saint-Germain, nous passâmes notre temps à courir, à nous promener dans la campagne, et à nous parler de notre amour. Trois mois s'écoulèrent; je demandais quelquefois à mon amoureux quand il comptait me faire entrer au théâtre, et il se contentait de rire et de m'embrasser. Cependant un matin, en m'éveillant, je cherchai inutilement celui qui m'avait enlevée, je ne trouvai qu'une lettre dans laquelle il me faisait ses adieux en me disant qu'il partait pour le Brésil, où il ne voulait pas m'emmener parce qu'il craignait qu'il n'y fît trop chaud pour moi; de plus, il me laissait vingt-quatre sous pour payer un coucou et revenir à Paris. Je trouvai ce procédé indigne, et pour la première fois de ma vie je me félicitai de ne point faire partie d'un sexe qui se faisait un jeu de tromper le nôtre. Cependant je pris les vingt-quatre sous, et je revins chez ma tante, qui me fit une verte mercuriale, et, pour me punir de mon escapade, me donna des bas à ravauder : ce n'était pas le moyen de me faire repentir de l'avoir quittée...

J'étais depuis quelques mois de retour chez ma tante, où je m'ennuyais beaucoup, parce que je ne trouve aucun amusement à vendre du chiendent et à peser de la réglisse, lorsque je remarquai un grand jeune homme qui avait de fort jolies moustaches noires et une petite mouche sous la lèvre inférieure. Ce monsieur me faisait des mines que je commençais à comprendre depuis que ma tante avait voulu que je devinsse coquette; il me guettait quand je sortais, et me disait aussi que j'étais charmante et qu'il m'adorait. Mon premier amoureux m'en avait dit autant; je présumai alors que les hommes disent tous la même chose quand ils veulent séduire une femme; mais comme ça me fit encore plaisir de m'entendre dire cela, je jugeai qu'ils avaient raison de nous tenir la même conversation.

Ce monsieur me supplia de lui accorder un rendez-vous dans ma chambre ; je refusai, car je me rappelai combien cela était dangereux... et puis ma tante nous aurait encore entendus, et elle m'avait positivement défendu de causer avec des jeunes gens ; mais mon nouvel amoureux m'offrit de nous trouver chez un traiteur : j'acceptai, car chez un traiteur je ne croyais pas courir le moindre danger : je me trompais encore. . il paraît que j'étais destinée à me tromper souvent. On m'attendait dans un petit cabinet, où était préparé un joli déjeuner. J'acceptai d'abord le déjeuner ; mais on m'y fit boire d'un vin qui moussait, qui pétillait, qui faisait sauter les bouchons ; je trouvai cela bien gentil. Je n'avais jamais bu de vin de Champagne, et je ne me doutais pas que cela pouvait faire tourner la tête et le cœur ; c'est malheureusement ce qui m'arriva. Bientôt je devins d'une gaieté folle, je voulus danser, je voulus faire la roue ; cela paraît faire grand plaisir à ce monsieur qui était avec moi ; il m'encourageait, il me déhait même ; et quand je revins à la raison, j'avais fait tant de choses, que je n'osai pas retourner chez ma tante, et que je suivis mon second amoureux, qui m'emmena à Rouen.

Ce monsieur qui portait de si belles moustaches, et que j'avais pris pour un militaire, était peintre ; il faisait des tableaux avec de grandes personnes dedans. Dans les premiers temps de notre connaissance, il voulait toujours faire mon portrait ; il me peignait en Diane, en sultane, en Vénus, en religieuse, en Espagnole, en Anglaise, en bacchante ; enfin, il me fit de toutes les façons, et moi je trouvais cela bien agréable de retrouver ma figure sous tous les costumes ; mais au bout de quelque temps ce monsieur me fit poser pour de grands tableaux qu'il faisait ; alors cela ne m'amusa plus autant. Quelquefois il me fallait rester des heures entières sans remuer, tout en ayant une jambe tendue et un bras en l'air, et souvent avec un costume très-léger. Quand je témoignais de l'ennui, mon amoureux me disait : Tu es faite comme un ange, jamais je ne trouverai ailleurs une si jolie taille, une jambe aussi fine. Moi, je répondais : Tout cela est très-galant, sans doute ; mais si vous croyez que je puis vivre à rester des journées entières sans remuer, vous vous trompez beaucoup. Le mouvement est mon élément, ma santé ; si je ne remue pas, je tomberai malade... Et tout en disant cela je sautais, je cabriolais dans l'atelier ; alors mon amoureux se mettait en colère, et moi je lui disais : La première fois que nous avons déjeuné ensemble, vous sembliez si heureux pendant que je faisais des gambades ! pourquoi donc cela ne vous amuse-t-il plus à présent ?

Enfin, un certain jour que mon amant m'avait fait poser, pendant cinq heures à peu près, pour un nouveau tableau que je présumai devoir être fort long à terminer, je ne jugeai pas nécessaire de rester plus longtemps à Rouen ; je crois que j'aurais encore mieux aimé ravauder des bas que de poser. J'avais de quoi payer ma place dans la diligence ; je partis pour Paris, et je revins chez ma tante, qui me groudait toujours... mais qui ne m'aurait jamais refusé sa porte.

Cependant, j'avais gagné quelque chose dans cette dernière aventure : à force de voir peindre et barbouiller de la toile avec des couleurs, j'avais pris du goût pour la peinture. Ne sachant pas dessiner, je ne pouvais rien composer moi-même ; mais je me fis enluminueuse, et au bout de quelque temps j'eus enfin un état.

Alors je dis à ma tante : — Tenez, j'ai envie de vivre chez moi, d'être ma maîtresse. Ne croyez pas que pour cela j'en ferai plus de sottises !... J'en ferai peut-être moins, au contraire ; car la liberté de pouvoir faire toutes ses volontés est, je crois, la meilleure garantie contre l'envie de mal faire. — Ma tante m'embrassa, et me dit : — Fais comme tu voudras. Je te meublerai une chambre ; tu y travailleras, tu viendras me voir souvent, et moi j'irai chez toi boire un peu de punch, quand j'aurai le temps.

Ce qui fut dit fut fait. Ma tante me loua d'abord une chambre dans la rue Dauphine : c'était plus gentil que rue de la Calandre ; mais comme j'étais un peu loin de chez ma tante, qui habite sur le quai aux Fleurs, elle m'a loué dernièrement un logement dans cette maison ; voilà pourquoi je suis votre voisine.

Vous savez mon histoire, messieurs. Je ne vous ai pas caché mes folies ; je n'ai aucune raison pour vous mentir, et je trouve qu'on ne doit jamais se faire meilleur que l'on n'est. Mes tantes sont peut-être la suite des habitudes masculines que l'on m'avait laissé contracter : mais, après tout, si j'ai péché, je n'ai fait du tort qu'à moi-même... et il y a bien des gens dans ce monde qui n'en pourraient pas dire autant.

Chapitre XI. — Bouchenot se réveille.

Les jeunes gens avaient écouté avec attention l'histoire de la petite voisine, et le récit de Cœlina les avait à la fois fait rire et pleurer. Lorsque la jeune fille a fini de parler, George lui présente la main, et serrant la sienne comme celle d'un ami, lui dit :

— Mademoiselle, quand on a vos qualités, on ne doit pas craindre d'être blâmée pour quelques faiblesses ; les unes rachètent les autres, et après tout, si une femme est coupable pour avoir été sensible, il me semble que ce n'est pas aux hommes à la blâmer.

— Non certainement, dit Timothée en cherchant dans sa tête à tourner un compliment. Non, mademoiselle... ce n'est pas nous qui nous permettrons de... D'ailleurs, comme vous disiez, vous êtes libre, vous êtes votre maîtresse... et... moi aussi, je sais jouer au bouchon, j'y étais même assez fort dans mon pays.

Cœlina sourit, et court prendre la bouillotte qui était au feu en disant : — Voilà l'eau qui bout... Occupons-nous de faire le punch... c'est très-bon pour la digestion.

— Il est vrai que j'ai soupé comme cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps ! dit Timothée. Ah ! on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence !... Mais, sans vous...

Timothée est arrêté par un coup de pied de George. Cœlina prend un pot à l'eau qui lui sert de théière ; elle y verse de l'eau-de-vie, de l'eau bouillante, y jette du sucre avec profusion, y presse la moitié d'un citron qu'elle a pris chez elle, et bientôt la boisson bienfaisante remplit les verres, et son fumet répand dans la chambre une odeur que les jeunes gens trouvent bien préférable à celle des pastilles du sérail.

— A la santé de notre bonne voisine ! disent les jeunes gens en élevant leurs verres.

— A celle de votre ami malade, d'abord ! dit Cœlina en approchant son verre de celui de ses convives.

— Ah ! oui, vous avez raison. Au rétablissement de Bouchenot !

Au moment même où l'on trinquait à la santé du malade, celui-ci s'éveillait. Il entend rire et boire. Il sent une odeur de punch qui caresse agréablement son odorat ; il ouvre les yeux, se met sur son séant en s'écriant :

— J'ai soif, messieurs ; ne buvez pas tout sans moi, je vous en prie !...

— Eh ! te voilà donc éveillé, mon pauvre Bouchenot ! dit George en courant près du lit. Parbleu ! tu as dormi longtemps, et cela doit t'avoir fait du bien...

— Oui... cela m'a fait du bien... mais à présent il me semble que je prendrais bien quelque chose...

— Attendez... attendez... je vais vous donner de la tisane, dit Cœlina en cherchant une tasse de tous côtés ; à défaut de tasse, elle trouve un pot à confiture, qu'elle remplit de tisane et présente à Bouchenot. Mais, après avoir goûté l'infusion de mauve, celui-ci fait la grimace en disant :

— Est-ce que c'est de cela que vous buviez tout à l'heure tous les trois, en trinquant à ma santé ?

— Nous, nous buvions du punch, répond la voisine. C'était pour égayer et terminer gaiement notre souper. Mais nous ne sommes pas malades, nous ; tandis que cela ne vous vaudrait rien...

— Vous buviez du punch... pour terminer votre souper !... murmure Bouchenot en regardant dans la chambre d'un air ennuyé. C'est bien singulier !... ici un souper et du punch !... Est-ce que je dors toujours ?...

— Non, tu ne dors pas, dit Timothée ; mais apprends que c'est à notre aimable voisine que nous devons ce festin... Ah ! c'est bien le cas de dire : *Deus nobis hæc otia fecit !*

— Quand vous voudrez me faire des compliments, faites-les-moi en français, dit Cœlina ; j'aime bien cela, parce que je n'entends pas le latin.

— C'est juste, mademoiselle... je vous les ferai en français... Je voudrais vous les faire comme vos yeux... car alors... oh !... Bois donc ta tisane, Bouchenot ; ça te fera du bien.

— Non... je vous assure que j'aimerais mieux un peu de punch... avec un morceau sur le pouce...

— Mais tu as de la fièvre.

— C'était de fatigue... je n'en ai plus à présent...

— Allons, tiens, mange, puisque tu le veux ; voilà un restant d'omelette, du fromage et du punch. Après tout, c'est peut-être excellent contre la fièvre.

— A propos, messieurs, dit Cœlina pendant que Bouchenot soupe sur son lit, vous avez donc vu mon amie Prudence ?... la grosse Prudence, comme nous l'appelons toutes...

— Oui, mademoiselle ; elle vous a attendue quelque temps... elle a bien voulu se reposer ici, et causer avec nous.

— Causer... Ah ! Dieu ! elle a dû vous dire bien des bêtises alors, car ce n'est pour en dire du mal, mais elle n'a pas inventé la poudre, cette pauvre fille !... Figurez-vous, messieurs, que l'autre jour nous allons la voir chez elle, moi et une de mes amies ; nous la trouvons dans sa chambre, occupée à raccommoder son corset... devinez avec quoi ?... avec des clous !...

— Avec des clous ?

— Oui, messieurs ; elle tenait un marteau, et mettait des clous d'épingle, assez forts même, pour fixer les baleines.

— Mais savez-vous, mademoiselle, que cela peut donner une idée bien avantageuse des appas de mademoiselle Prudence ! dit George en souriant.

— Oh ! monsieur, il n'y a point d'appas, tels fermes qu'ils soient, qui puissent endurer le frottement d'un clou. Enfin, ce n'est pas sans peine que nous avons fait comprendre à Prudence que, pour attacher des baleines à un corset, on prenait une aiguille, et non pas un marteau. Ah ! encore un autre trait de son esprit. Il y a quelques jours

la lingère en regardant sa pendule s'aperçoit qu'elle est arrêtée. — C'est qu'elle a besoin d'être remontée, dit une des ouvrières; mais cela regarde madame; moi, j'aurais peur d'y casser quelque chose. — Oh! bien, moi, je n'ai pas peur, dit Prudence, et s'il ne s'agit que de la remonter, je m'en charge. Au bout de quelques instants, on s'aperçoit que la pendule n'était plus sur la cheminée. La lingère s'inquiète. — Soyez tranquille, madame, lui dit Prudence; on a dit que pour la faire aller il fallait la monter, et je l'ai montée au cinquième, dans ma petite chambre; elle doit aller très-bien à présent. — Voilà quelques traits de cette grosse Prudence; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une fort bonne enfant, et probablement que le séjour de Paris la formera.

— Elle nous a dit qu'elle était de Poissy, et que son père vendait des dindons.

— C'est avec la marchandise de son père que Prudence aura pris de mauvaises habitudes.

— Mais il lui est arrivé un malheur, à votre amie.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc?... Est-ce qu'on lui aurait pris son cœur?

— Non; c'est son chien qu'elle a perdu.

— Son chien?... Moustache?... Ah! je le connais; il est très-voleur, ce chien-là; un jour que j'étais avec sa maîtresse, il s'était sauvé avec mon cabas.

— Eh bien! Bouchenot, qu'est-ce que tu fais donc?... tu jettes ton assiette à terre? dit George. Prends garde! tu sais que nous avons fort peu de vaisselle.

— C'est qu'elle m'est échappée!... répond Bouchenot, qui semble inquiet, et depuis un moment regarde la petite voisine d'un air soupçonneux.

— Ah! je vois ce que c'est, s'écrie Timothée. Bouchenot a peur que nous ne disions que c'est lui qui est cause que mademoiselle Prudence a perdu son chien.

— Comment! c'est monsieur qui le lui a pris? dit Cœlina en riant.

— Non, mademoiselle, non... je n'ai rien pris... répond Bouchenot en cherchant à cacher son agitation; ce chien a voulu me suivre... ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout mon possible pour l'en empêcher.

— Eh bien, s'il vous a suivi, vous pourrez le rendre à sa maîtresse, puisque je la connais.

— Je le voudrais, mademoiselle; mais cela n'est pas possible, car... j'ai perdu le chien à mon tour.

— Ah! c'est fâcheux... Je sais que Prudence tenait beaucoup à ce pauvre Moustache, parce que c'est son parrain qui le lui avait donné.

— Son parrain?... répète Bouchenot en regardant fixement Cœlina. Et le connaissez-vous... le parrain de votre amie?

— Moi?... mon Dieu! non. D'abord, il n'y a que fort peu de temps que je connais Prudence Flambard. Je me suis trouvée avec elle chez une de mes amies qui est depuis longtemps chez sa lingère. Prudence arrivait à Paris; elle n'y connaissait personne: nous ne lui avons fait que des amitiés! Entre jeunes filles, il faut bien s'aider; et puis, parce qu'elle n'a pas d'esprit, ce n'est point une raison pour la mépriser, cette pauvre fille! Je sais seulement qu'elle nous a dit que son parrain était jardinier-fleuriste, et qu'avant de retourner à Meaux, son pays, il lui avait fait présent de Moustache.

Le ton de franchise de la jeune fille ne permet pas de douter de la sincérité de ce qu'elle vient de dire. Bouchenot semble plus satisfait. Son front s'éclaircit; il tâche de reprendre son air aimable, et saisissant la main de mademoiselle Cœlina, qui se trouve alors près de son lit, il la serre tendrement dans la sienne en lui disant:

— Mademoiselle... votre omelette, votre punch et votre fromage sont gravés dans mon cœur. Mais, je vous en prie, veuillez reprendre ces oreillers que vous avez mis sous ma tête... Je ne consentirai pas à vous en priver une nuit.

— Et moi, je vous dis que je ne les reprendrai que demain... et si vous êtes bien portant tout à fait. Mais je crois que maintenant il serait bien temps de songer à nous coucher. Nous avons soupé, vous n'avez plus besoin de rien. Boosoir, messieurs, bonne nuit; demain, je reprendrai ma Louillote, mes vases, ma poêle... maintenant je vais me coucher.

— Mademoiselle, nous aurons l'honneur de vous reporter tout cela demain, dit Timothée.

— Oh! ce n'est pas la peine; je viendrai le chercher... Est-ce que des hommes savent porter une poêle?... Bonsoir, dormez bien.

— Recevez tous nos remerciments!...

— C'est bon, c'est bon!...

La petite voisine a pris sa lumière, et elle est déjà rentrée chez elle sans écouter les remerciments des trois amis.

— Au fait, elle est fort gentille! dit Bouchenot lorsque Cœlina est partie.

— Ah! ça te reprend maintenant! dit Timothée, et tantôt tu nous disais: Il ne faut pas vous lier avec elle... Quant à moi, si elle veut que je sois son troisième amant...

— Elle en a donc déjà eu deux?

— Du moins elle nous en a avoué deux. Elle nous a conté son histoire, demain nous te la dirons... maintenant il faut dormir... Ce punch est une boisson délicieuse... Ah! si la voisine avait voulu...

— Taisez-vous, Timothée, vous êtes un libertin.

— C'est égal, murmure Bouchenot en fourrant sa tête dans son oreiller, je suis fâché que la petite voisine connaisse cette Prudence Flambard... Il est vrai que ce le-ci peut être... Le parrain était jardinier-fleuriste... et il est reparti pour Meaux... à ce qu'on dit!

Au bout de quelques instants les trois jeunes gens étaient profondément endormis.

Chapitre XII. — Un quatrième.

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps, et les trois jeunes gens dormaient encore profondément. Que l'on vienne donc nous dire que c'est malsain de manger le soir! A coup sûr, c'était au souper qu'ils avaient fait dans la nuit que les trois amis devaient le repos dont ils jouissaient

Des coups frappés avec force contre la porte de leur chambre réveillèrent presque en même temps nos trois dormeurs.

— Qui diable vient nous réveiller? dit Timothée en se frottant les yeux. Quel dommage!... nous nous étions couchés si tard...

— C'est peut-être la petite voisine qui a besoin de sa poêle ou de sa cafetière, dit George.

— Bah! il est bien probable que la voisine dort encore.

En ce moment on cogne de nouveau et beaucoup plus fort.

— N'ouvrez pas... n'ouvrez pas, messieurs, s'écrie Bouchenot, qui s'assied sur son lit d'un air effaré. Si c'étaient des gens de la police... des gardes municipaux?...

— Et que diable veux-tu que la garde municipale vienne faire chez nous? est-ce que nous avons rien à démêler avec la police?...

— Mais quelquefois... on ne sait pas... on peut s'être trouvé innocemment avec des malfaiteurs.

— Je crois, Bouchenot que ton cauchemar d'hier au soir n'est pas bien passé. Certainement il faut ouvrir. Lève-toi, Timothée, et va voir qui c'est.

— Vas-y toi-même, je ne veux pas encore me lever.

— Que Bouchenot y aille, lui qui a eu des oreillers sous sa tête; il doit avoir encore mieux dormi que nous.

— Ah! oui, c'est étonnant comme je vais y aller!... Je ne veux pas me lever de la journée, moi.

Pendant que chez les jeunes gens c'était à qui ne se lèverait point, une voix fait entendre ces mots:

— Allons donc, paresseux!... est-ce que vous ne voulez pas ouvrir aujourd'hui?...

Les trois habitants de la chambre se regardent: aux accents de cette voix bien connue, leurs traits s'épanouissent, leurs bouches sourient; ils s'écrient en même temps:

— Est-il possible!... c'est lui!...

— C'est Henri!

— Notre cher Henri!

— Il est de retour!

— Eh oui, certainement c'est moi! répond la personne qui est sur le carré. Mais est-ce que vous allez me laisser là?

Cette fois les trois jeunes gens se lèvent précipitamment, et, sans prendre le temps de s'habiller, courent à la porte; c'est à qui maintenant ouvrira le plus vite. Bientôt Henri Jumière est dans leurs bras.

Cet Henri Jumière était un jeune homme de vingt-cinq ans environ; sa taille était moyenne, sa tournure distinguée; il avait une figure pâle et sérieuse, qui, sans être belle, avait du charme; la douceur de son regard, l'expression de ses yeux, le son de sa voix même, annonçaient un cœur aimant, une âme profondément sensible. La physionomie trompe rarement. Ceux qui disent le contraire ne sont pas physionomistes.

Henri devait aimer beaucoup et être aimé souvent. En général, les femmes, qui se connaissent assez bien en physionomie, aiment les hommes qu'elles jugent susceptibles de sentir profondément; pour celles qui ne font pas de la galanterie une simple affaire de coquetterie, un amant qui sait aimer n'est pas chose si commune, et puis il est flatteur de faire sourire une figure sérieuse, de faire parler une bouche muette, de faire éclater un feu qui couve et ne s'évapore point en fumée.

Les parents de Henri étaient honorés dans leur province; ils avaient laissé à leur fils une fortune médiocre, mais suffisante pour un garçon qui n'avait point le désir de briller et de faire le grand seigneur. Avec cent louis de revenu, Henri avait longtemps vécu heureux et satisfait de sa position. Après avoir étudié le droit, le goût des lettres lui avait fait abandonner le barreau. Il avait eu des succès au théâtre, et il suivait avec ardeur la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, lorsqu'une rencontre changea toute sa destinée. Vous devinez qu'il s'agit d'une femme!... la destinée des hommes est presque toujours sous l'influence d'un cotillon. Il y a des gens qui diraient comme Beaumarchais: Où diable a-t-on été placer cette influence? Moi, je trouve qu'on ne pouvait pas mieux choisir.

Dans une soirée bourgeoise, où Henri avait été présenté comme un jeune auteur donnant de grandes espérances, il rencontra Pauline

Giraumont; c'était une jeune personne de seize ans, aussi aimable que douce, aussi douce que sage. C'était une figure ravissante sur une âme plus belle encore. Aux charmes de sa personne elle joignait ce charme secret qui impose le respect avec l'admiration; en la voyant on pouvait l'adorer, mais on ne pouvait concevoir la pensée de la séduire.

Il y a dans le monde de ces jeunes filles, de ces jeunes femmes auxquelles on ose tout dire, mais il en est aussi près desquelles on se contente d'éprouver.

Les jeunes fats, les étourdis, les libertins admiraient Pauline, mais ce n'était point autour d'elle qu'ils allaient papillonner. Les hommes les plus avantageux devinent la femme près de laquelle ils ne doivent pas réussir. Les coquettes, les femmes galantes sont toujours entourées d'une cour nombreuse; la beauté et la vertu restent souvent isolées.

Henri avait trouvé dans mademoiselle Giraumont de ces figures qu'il avait rêvées (car nous avons tous rêvé une figure, une personne à notre fantaisie), et le poëte, dont l'imagination crée tant de choses, doit plus que tout autre se bercer d'illusions. Henri passa la soirée à contempler Pauline, mais il n'osa ni lui parler ni s'approcher d'elle, il aurait craint que toute la société ne devinât que déjà il en était amoureux.

Cependant les traits de Pauline avaient tant de douceur, ses manières étaient si simples, si dénuées de toute coquetterie, que la seconde fois qu'il la rencontra dans le monde, Henri s'approcha d'elle, et se permit de lui adresser quelques mots. Peut-être ses yeux laissèrent-ils malgré lui voir le trouble de son âme, car Pauline baissa les siens et rougit; était-ce pressentiment ou sympathie? mais il faut bien que les cœurs se devinent lorsqu'ils n'osent pas se parler.

Henri n'avait pas manqué de demander qui était cette charmante personne dont chacun admirait la grâce et la décence; on lui avait répondu : C'est la fille unique de M. Giraumont, ancien commerçant retiré des affaires avec une dizaine de mille livres de rente. Pauline avait perdu sa mère depuis cinq ans, et quoiqu'elle n'en eût que onze alors, son cœur a compris toute la perte qu'il avait faite. Depuis ce temps, une teinte de mélancolie s'est répandue sur les traits de la jeune fille, et le temps ne l'a pas dissipée. Pauline était adorée de sa mère, et l'aimable enfant lui rendait au centuple les caresses qu'elle en recevait. Sa mère était pour elle un Dieu, un avenir, et le bonheur de tous les instants. Loin de sa mère, point de joie, de plaisirs, de divertissements; près d'elle, jamais de regrets ou de vains désirs. Il ne fallait pas parler à la jeune fille d'un bal, d'un spectacle, où sa mère ne l'aurait pas accompagnée, car alors, au lieu de lui donner l'espérance d'un plaisir, vous lui auriez d'avance causé du chagrin.

Et la mort impitoyable avait brisé tout cela; elle avait séparé l'enfant de celle qui l'entourait de soins et de tendresse, nous ne dirons point à cet âge où l'on a encore besoin des caresses de sa mère, car nous croyons qu'à tout âge, et dans telle situation que le sort nous ait placés, l'affection d'une mère est toujours nécessaire à notre bonheur.

Pauline, plus que toute autre peut-être, avait besoin de déverser sur quelqu'un le foyer d'amour dont son âme était formée. Il lui restait son père, elle l'aimait et le respectait; mais elle ne pouvait se livrer avec lui à ces doux épanchements, à ces confidences enfantines dont l'indulgence de sa mère faisait un bonheur de chaque instant. M. Giraumont était un petit homme, aec au physique comme au moral; il aimait sa fille, et il était fier de sa beauté, mais jamais il ne lui avait fait une caresse; il n'était point expansif, et peut-être en embrassant sa fille aurait-il craint de compromettre sa dignité. Il avait regretté sa femme, mais il ne l'avait pas pleurée. Tout occupé d'affaires de commerce, il avait concentré ses affections sur un point principal : gagner de l'argent, s'enrichir, mais par des moyens honnêtes, voilà ce qui, suivant M. Giraumont, devait être le but de conduite de chacun. Ce n'était point un méchant homme, c'était un homme entier dans ses opinions, entêté par principes, et intéressé par système. Quand sa fille venait l'embrasser, il la regardait avec attention et lui disait : — Ta robe a coûté cela... ton châle cela... il faut beaucoup dépenser pour aller dans le monde... Ce n'est point un reproche que je t'adresse, je veux seulement te faire comprendre que la fortune est nécessaire au bonheur; car sans fortune tu ne pourrais pas avoir un beau châle et une belle robe; par conséquent je ne te marierai qu'à un homme riche, ou qui gagnera beaucoup d'argent; c'est dans ton intérêt, c'est pour que tu sois toujours bien mise.

Pauline ne répondait rien à son père, qu'elle craignait, et vous comprenez bien maintenant pourquoi le visage de la jeune fille avait conservé une teinte de mélancolie.

Henri était fort assidu dans les réunions où il espérait rencontrer Pauline. Bientôt il ne fut plus un étranger pour elle. Si l'on dansait, il tâchait d'être son cavalier; si l'on causait, il s'approchait de sa chaise; si l'on proposait quelque jeu, il trouvait moyen d'être placé près d'elle. Cependant jamais un mot d'amour n'était sorti de ses lèvres; jamais sa main n'avait cherché à rencontrer celle de Pauline, et peut-être était-ce à cette conduite réservée qu'il devait la bienveillance que la jeune fille lui témoignait.

Et pourtant chaque jour Henri devenait plus épris de Pauline; déjà il sentait que le bonheur de toute sa vie dépendait de cette jeune fille, près de laquelle il était muet et tremblant, car il est bien naturel de trembler et de se taire lorsqu'on est devant celle qui décidera de notre avenir. Lorsqu'on doute, lorsqu'on n'ose se flatter encore, lorsqu'on craint d'entendre un mot qui détruirait nos espérances, et que pourtant on brûle de savoir si l'on est aimé, c'est qu'alors l'amour n'est point une simple fantaisie, un caprice; c'est une passion réelle, et les passions bouleversent l'âme, elles influent sur toute notre existence.

Un soir, cependant, Henri et Pauline s'étaient encore rencontrés dans une maison où régnait une douce liberté. Pendant que les gens âgés jouaient aux cartes, les jeunes personnes avaient commencé des jeux innocents, auxquels les jeunes gens qui ne préféraient pas la bouillotte a l'aimable gaieté des demoiselles demandaient la permission de prendre part.

Il n'est pas besoin de dire que Henri s'était glissé près de Pauline. Mais quand on eut décidé que l'on jouerait *au furet*, quand ils se trouvèrent assis l'un contre l'autre; faisant courir leurs mains sur le fil qui tenait l'anneau, et que chaque joueur fit semblant de passer le furet à son voisin ou à sa voisine, ils éprouvèrent un trouble inconnu. Un frémissement involontaire s'emparait d'eux lorsque leurs mains se rencontraient, et elles se rencontraient à chaque instant; le fil qu'ils tenaient était électrisé par leur amour; chaque mouvement que l'un ou l'autre y imprimait leur faisait éprouver une volupté nouvelle, et leurs mains, en se rencontrant, ne pouvaient plus se séparer.

Le *furet* fut trouvé chez Pauline, comment aurait-il pu en être autrement? L'aimable fille, troublée, tremblante, ne savait plus à quel jeu elle jouait.

Je l'ai dit plus d'une fois, je ne connais rien de plus dangereux pour les jeunes personnes que les *petits jeux innocents*. De ce moment, Henri et Pauline s'entendirent, et sans se l'être dit encore, ils avaient fait l'échange de leur cœur.

Cependant, M. Giraumont recevait quelquefois du monde, et il n'invitait pas le jeune auteur à venir chez lui; Henri faisait pourtant tout ce qu'il pouvait pour se rendre agréable au père de Pauline. Il était avec lui d'une excessive politesse, il trouvait moyen de se mêler aux entretiens du vieux négociant; il avait l'air de prendre beaucoup d'intérêt à des conversations souvent fort sottes et fort ennuyeuses, et rien de tout cela ne lui avait encore fait obtenir la faveur d'une invitation de M. Giraumont.

C'est que l'ancien commerçant faisait très-peu de cas des hommes de lettres; que, près de lui, l'esprit n'était point une recommandation, et qu'il ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir de mérite dans un vaudeville ou une comédie; il y a beaucoup de négociants comme cela : si vous leur offrez un commis, n'ayez pas le malheur de leur dire : — C'est un garçon très-spirituel, il tourne joliment le couplet, il fait très-bien des vers. Vous verrez aussitôt le négociant faire la grimace, et il refuserait votre protégé en vous disant : — Je n'ai pas besoin que mes commis aient de l'esprit, je veux seulement qu'ils fassent bien leur besogne. Ces messieurs ne veulent pas comprendre que : qui peut plus peut moins.

Enfin sachant que son père devait donner une grande soirée, Pauline laissa par hasard tomber son mouchoir en sortant d'une maison où Henri était aussi; le jeune homme se trouva là par hasard pour ramasser le mouchoir; le hasard est excessivement complaisant quand il s'agit d'amour, il sert très-bien les amants. Henri ne fut pas assez maladroit pour rendre sur-le-champ le mouchoir. Le lendemain, il osa se présenter chez M. Giraumont pour restituer à sa fille ce qu'elle avait perdu.

Pauline était seule lorsque le jeune homme fut introduit; elle devint rouge en apercevant Henri, qui, de son côté, resta d'abord interdit et embarrassé, car c'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la jeune fille qu'il adorait; il s'avança enfin en balbutiant :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir osé me présenter chez monsieur votre père... mais ce mouchoir que j'ai trouvé hier... chez madame Dalbonne... il est à vous, je crois...

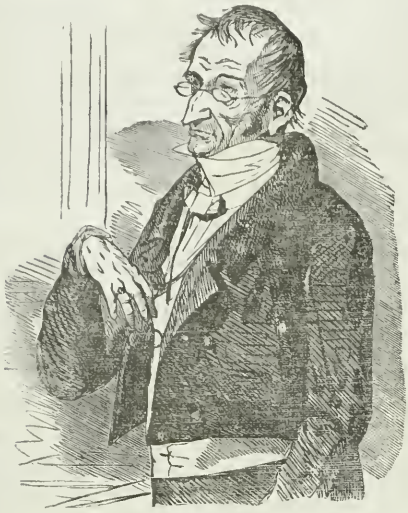
— Ce mouchoir... oui, monsieur... ah! c'est vrai... je l'avais perdu... et vous avez pris la peine de me le rapporter?

— La peine!... ah!... c'était un grand bonheur, au contraire, puisque cela me procurait l'occasion de vous voir... elles reviennent si rarement à mon gré ces soirées où je puis me trouver près de vous!... je les attends avec tant d'impatience! je compte les jours, les heures, les instants... Ah! si vous saviez, mademoiselle... si vous pouviez deviner ce qui se passe en mon âme... mais je n'oserai jamais vous le dire!... je craindrais tant de vous fâcher... ou de vous déplaire... Oh! je serais si malheureux si vous me défendiez de vous aimer... et je serais forcé de vous désobéir... Ne plus vous aimer! quand cet amour est maintenant toute ma vie... oh! non, ce serait impossible!.. vous ne l'exigerez pas... n'est-ce pas que vous me permettez de vous aimer?

Quand une fois les amoureux sont en train, il n'y a plus moyen de les arrêter. Les plus timides, les plus embarrassés deviennent quelquefois les plus éloquents. Henri laissait parler son cœur, et

quand l'amour est vrai, le cœur doit être bavard. Pauline écoutait, les yeux baissés, émue, mais heureuse d'entendre les assurances d'un sentiment qu'elle partageait; elle balbutiait de temps à autre quelques mots inintelligibles pour tout autre qu'un amoureux; mais Henri les comprenait, il voyait bien que l'on ne repoussait pas son amour, il était au comble du bonheur; il allait tomber aux genoux de la jeune fille lorsque le vieux négociant parut.

Henri ne savait plus trop pourquoi il était venu; Pauline cherchait dans sa tête ce qu'elle allait dire à son père. Heureusement pour les jeunes gens, M. Giraumont n'était pas très-fin, et il avait entièrement oublié comment commençait l'amour, peut-être même ne l'avait-il jamais su. Il y a des gens, dit Montaigne, qui s'en vont de ce monde sans avoir déballé toutes leurs marchandises; mais il en est d'autres encore moins favorisés du sort, et qui arrivent au bout de leur carrière sans avoir eu la moindre chose à déballer.



M. Giraumont.

D'ailleurs le vieux commerçant était bien loin de se douter que ce jeune auteur qu'il connaissait à peine fût amoureux de sa fille. Il reçut fort bien Henri Jumière, et, pour le payer de sa politesse, il l'engagea à venir à la grande soirée qu'il allait donner.

Henri s'éloigna ivre de joie. Un regard de Pauline lui avait appris qu'elle partageait son bonheur. Voilà donc la maison de l'ancien négociant ouverte au jeune auteur; mais les amoureux ne sont pas toujours prudents dans leur conduite. S'il est un dieu pour les amants, c'est ordinairement lorsqu'ils sont coupables qu'il les protége, tandis que les amours innocentes se trahissent tout de suite; c'est bien peu moral à ce dieu-là de favoriser les coupables plutôt que les innocents.

Dans cette soirée donnée chez le père de Pauline, Henri dansa presque toujours avec celle qu'il aimait, il se trouva sans cesse à côté d'elle, et quand il lui fallait s'éloigner un peu de la charmante fille, ses yeux franchissaient aussitôt la distance.

Le vieux Giraumont n'aurait pas remarqué cela; mais on prit soin de le lui faire apercevoir; car dans le monde il y a toujours de ces gens qui n'ont pas de plus grand plaisir que de se mêler des affaires des autres; qui passent leur temps à épier, à espionner, à chercher, à s'informer, à bavarder, à rapporter et à amplifier.

On ne manqua pas de dire au vieux commerçant : Le jeune auteur est amoureux de mademoiselle votre fille. Il lui fait la cour; il ne la perd pas de vue un moment, et elle semble l'écouter avec plaisir : cela saute aux yeux de tout le monde.

Du moment que cela sautait aux yeux de tout le monde (tout le monde signifie les mauvaises langues de la société), le père de Pauline fut très-mécontent de ne point s'en être aperçu. Le lendemain de la soirée, il fit venir sa fille devant lui, la regarda sévèrement, et lui demanda pourquoi M. Henri Jumière se permettait de l'inviter si souvent à danser et la suivait sans cesse des yeux. Une jeune fille rusée aurait pu répondre à son père qu'elle ne pouvait pas empêcher ce jeune homme de l'inviter et de la regarder; mais Pauline ne savait pas mentir, elle était aussi franche que belle; aux premières paroles de son père, elle se troubla, baissa les yeux et se mit à pleurer.

Les larmes ne sont pas toujours une réponse, mais on les prend souvent pour un aveu. M. Giraumont se mit fort en colère, et lorsque Henri se présenta chez lui, il lui demanda pourquoi il se permettait de faire pleurer sa fille.

Le jeune homme, qui n'avait que des vues honnêtes, se jeta aux pieds du vieux négociant, et le supplia de lui accorder la main de Pauline, dont il jurait de faire le bonheur.

— Et avec quoi êtes-vous certain de faire son bonheur? demanda le vieux monsieur.

— Avec quoi? répondit le jeune homme tout interdit de cette brusque question, mais avec mon amour, qui ne finira qu'avec ma vie.

— Monsieur, voilà des phrases vides de sens, dit le père de Pauline. J'ai été très-heureux dans mon ménage, et je n'ai jamais connu l'amour. Vous n'achèterez point des robes, des chapeaux à votre femme avec de l'amour. Vous ne ferez point marcher votre maison et ne payerez point vos fournisseurs avec votre amour pour votre femme.

— Je vous entends, monsieur, répondit Henri, mais j'ai cent louis de rente, avec le théâtre je m'en fais plus du double; et j'ai l'espoir, en travaillant, en ayant des succès, d'augmenter encore mon revenu.

— Monsieur, on n'épousera point ma fille avec de l'espoir, il me faut de la réalité, du positif. Vos produits de théâtre sont à mes yeux trop éventuels. Je ne donnerai point ma fille à un auteur. Je veux qu'elle épouse un commerçants déjà riche qui fasse de très-bonnes affaires. C'est mon dernier mot, je vous en préviens; et je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

— Eh bien, monsieur, puisqu'il en est ainsi... comme je ne puis exister sans mademoiselle votre fille, je renoncerai aux lettres, je me ferai négociant.

— Alors... alors, quand vous ferez de bonnes affaires... nous verrons.

Et voilà pourquoi Henri avait quitté la carrière que d'abord il avait embrassée. Certain d'être aimé de Pauline, il n'avait pas hésité devant le sacrifice de ses penchants. Il s'était livré au commerce avec autant d'ardeur qu'auparavant il en montrait pour les lettres. Afin

— Mon voisin, trouvez-vous que ce soit gentil ce que je fais là?

d'acquérir plus vite les connaissances qui lui manquaient encore dans sa nouvelle profession, il avait accepté une place de voyageur pour une maison de commission dont les chefs connaissaient son zèle et sa loyauté; et, après une absence de huit mois, il revenait à Paris, assez instruit désormais pour commencer des affaires pour son compte, et toujours plus épris de la fille de M. Giraumont.

Vous savez maintenant toute l'histoire de Henri Jumière, qui, le lendemain de son arrivée à Paris, était allé à neuf heures du matin rue de la Calandre, afin de revoir ses amis, car Henri était aussi fidèle en amitié qu'en amour.

— Comment! paresseux! à neuf heures vous dormez encore! dit Henri après avoir embrassé ses amis; mais quelle vie menez-vous donc à Paris depuis que j'en suis parti?... voyons, les affaires, la

santé, les plaisirs... comment tout cela va-t-il ?... Remettez-moi au courant, car le temps m'a paru bien long depuis huit mois...

— Ce cher Henri !... il ne nous avait pas oubliés ! dit George en serrant la main de son ami.

— Vous oublier? et pourquoi le supposer?... suis-je devenu un grand seigneur depuis que vous ne m'avez vu ? Et quand même ! je vous assure que la fortune ou les honneurs ne me changeraient pas, du moins j'ai assez bonne opinion de moi pour le croire.

— Et moi aussi, dit Bouchenot, je te crois incapable d'oublier tes anciens camarades.

— Suis-je content de le revoir ! s'écrie à son tour Timothée. Hier un bon souper... une omelette et du punch ! aujourd'hui Henri qui est de retour... On a bien raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais sans un autre !

— Que dis-tu donc, Timothée?

— Rien... tu le sauras... mais assieds-toi donc...

— Et vous, habillez-vous, afin que nous allions déjeuner ensemble... je suis venu vous chercher pour cela.

Au mot de déjeuner, les jeunes gens ont fait un mouvement de joie; mais bientôt ils se regardent d'un air embarrassé.

Pendant ce temps, Henri cherche une chaise pour s'asseoir : et pour la première fois alors ses yeux examinent la chambre des étudiants.

— Diable ! dit Henri en s'asseyant sur la malle, il me semble, mes amis, que vous ne brillez pas par les meubles... avant mon départ vous aviez des chaises, au moins...et ces lits... ces croisées sans rideaux... Voyons, contez-moi vos affaires... vous savez bien qu'entre nous il ne doit y avoir rien de caché.

George regarde Timothée, Timothée regarde Bouchenot, c'est à qui ne parlera pas ; mais ils poussent chacun un profond soupir.

— Ah çà ! est-ce que vous êtes devenus muets aussi? s'écrie Henri en regardant tour à tour chacun des habitants de la chambre.

George se décide enfin, et, s'approchant de Henri, lui dit :

— Notre misère est telle que nous n'osons même pas l'avouer... mais avec toi... ce serait une fierté déplacée... Apprends que nous ne possédons plus un sou; que petit à petit nous avons vendu nos meubles, puis nos effets; enfin qu'il ne nous restait plus qu'un seul habit que nous mettions pour sortir chacun à notre tour... Mais cette ressource même nous est ravie, car hier Bouchenot, qui le portait, s'est battu... ou fait battre, si bien que notre habit est rentré hier au soir dans un tel état qu'il n'y a pas moyen de sortir avec. Voilà notre situation, mon cher Henri, et malgré tout le plaisir que nous éprouverions à aller déjeuner avec toi, juge maintenant si nous pouvons nous rendre à ton invitation.

— Comment ! mes amis, il serait possible ! vous vous trouveriez dans cette situation... et vous ne me le disiez pas tout de suite !

— Ah ! c'est qu'avant ton départ tu nous as obligés plusieurs fois, tu nous as prêté quelques petites sommes que nous ne t'avons pas encore rendues.

— Eh ! qu'importe ? est-ce que de vrais amis doivent compter les services qu'ils se rendent?

— Peut-être, dans notre infortune, y a-t-il un peu de notre faute, reprend George; moi, au lieu de suivre mes cours, j'ai pris le goût des lettres, du théâtre... j'espère y réussir, mais c'est sans doute une chimère que je poursuis. Quant à Bouchenot, il jure tous les jours qu'il cherchera à se placer, à s'occuper; mais, au lieu de cela, il passe son temps à suivre tous les jolis minois qu'il rencontre.

— Oh ! je jure bien que cela ne m'arrivera plus ! s'écrie Bouchenot, on ne m'y prendra plus, à suivre une femme... quand même elle n'aurait pas de chien.

— Quant à Timothée, reprend George, ce serait le plus sage de nous trois; le pauvre garçon ne demande qu'à étudier... c'est notre position qui l'en empêche, et sans nous il aurait assez de quoi vivre pour lui.

— Allons, tout cela s'arrangera, reprend Henri; toi, George, tu as de l'esprit, de l'instruction, de la facilité; poursuis la carrière des lettres, tu réussiras, j'en ai la certitude... Timothée deviendra un docteur, un savant... Et quant à Bouchenot, parbleu ! j'ai son affaire. Je vais entreprendre le commerce pour mon compte ; j'ai besoin de quelqu'un pour travailler avec moi, pour tenir mes livres, mes écritures; cette place... je te l'offre, Bouchenot; tu auras en outre un logement chez moi, car il me faut quelqu'un qui puisse être toujours là, en qui j'aie toute confiance, et tu dois être bien certain que, tout en étant mon employé, tu n'en seras pas moins mon ami.

— Il se pourrait !... tu as une place et un logement à me donner ! s'écrie Bouchenot en sautant au cou de Henri; ce cher Henri !..... J'accepte avec plaisir; mon ami... je travaillerai comme un nègre !... Oh ! c'est fini, je change de conduite, je me range, tu seras édifié de ma sagesse.

— Je n'en doute pas; mais en attendant, mes amis, comme il faut d'abord que vous soyez en état de sortir pour vaquer à vos affaires et pour déjeuner avec moi, tenez, voici un billet de cinq cents francs dont je vous prie de disposer.

En disant ces mots, Henri sort de son portefeuille un billet de banque qu'il présente à ses amis; ceux-ci se sentaient émus jusqu'aux larmes, ils n'ont que la force de murmurer :

— C'est trop, Henri... oh ! c'est beaucoup trop... tu as besoin de ton argent pour tes affaires... une faible partie de cette somme nous suffira.

— Eh non ! encore une fois ! reprend Henri, je veux que vous preniez ceci !... vous me rendrez plus tard, quand vous pourrez. Eh ! mon Dieu ! on change si souvent de place dans cette vie !... obliger quand on le peut, c'est se créer des ressources pour les mauvais jours. Quant à mes affaires, elles sont en bon chemin, et j'espère, d'ici à peu de temps, avoir une maison bien établie; aussi le père de celle que j'aime m'a fait un accueil plus favorable lorsque, hier, en arrivant, j'ai été lui rendre visite; il m'a permis d'aller quelquefois le voir : il ne m'a rien promis encore, mais il m'a dit en me quittant : — Vous allez fort bien, vous avez du zèle, de l'activité; je crois que vous arriverez. Dans la bouche de M. Giraumont, de telles paroles sont déjà beaucoup.

— Et ta Pauline?

— C'est un ange ! toujours aussi aimante, aussi belle et aussi fidèle... En nous revoyant après une si longue absence, si vous saviez quel bonheur nous avons éprouvé !... comme les regards de Pauline me disaient les ennuis de l'absence et les joies du retour !... Mais je vous conterai tout cela en déjeunant... car enfin il faut déjeuner, et je vais le commander pendant qu'un portier ou une voisine obligeante ira vous chercher un fripier; à Paris on trouve tout de suite de quoi s'habiller complétement... Avez-vous quelqu'un pour vous faire cette commission ?

— Oui, oui ! oh ! nous avons une voisine charmante, qui nous ira chercher tout ce que nous voudrons.

— Fort bien; en ce cas, je vous laisse; je vais faire une course, et je serai dans une heure au Veau-qui-tette, place du Châtelet.

— C'est convenu, nous irons t'y retrouver, et avec un fameux appétit !...

Héro et Léandre.

— Je l'espère bien! Allons, plus de chagrin, mes amis, de la gaieté, de la santé, et nous goûterons encore tous les plaisirs de notre âge.

— C'est à toi que nous le devrons...

— C'est bien... c'est bien... au revoir

Henri serre la main à ses amis, et les quitte précipitamment pour se dérober à leurs remerciments.

Chapitre XIII. — Une bourse.

— En voilà un ami! s'écrie Timothée lorsque Henri est parti. Qu'on dise donc que l'amitié est une chimère!

— Non, sans doute, ce n'est pas une chimère, dit George; mais il n'en est pas moins vrai que les amis comme Henri sont rares.

— C'est un garçon de l'âge d'or!... Il mériterait une statue, s'écrie Bouchenot en allant se mirer. Mais ce n'est plus le moment de faire des réflexions; il faut nous mettre en état d'aller le retrouver.

— Oui, il nous faut tout de suite un tailleur, des habits, des gilets.

— Et des bottes même, ajoute Timothée, puisque hier on a vendu les nôtres.

— La voisine nous trouvera tout cela. Il faut la prier de nous rendre encore ce service. Je vais aller frapper chez elle.

— Tiens, je crois que je l'entends.

C'était, en effet, mademoiselle Cœlina qui venait chercher sa cafetière et sa poêle. La jeune fille, avec sa camisole blanche, son petit jupon court, et son madras noué coquettement sur sa tête, avait un air mutin et piquant qui frappa sur-le-champ les trois amis.

— Salut à notre bonne et jolie voisine, dit George.

Timothée voulut faire un compliment, mais il ne put que pousser un gros soupir. Bouchenot, qui avait déjà repris son air avantageux, lança à la jeune fille un regard très-expressif.

— Je viens vous débarrasser de mes ustensiles de cuisine et savoir des nouvelles du malade, dit Cœlina en entrant.

— Le malade se porte très-bien grâce à vous!... et il n'éprouve plus que le besoin de vous exprimer sa reconnaissance.

En disant ces mots, Bouchenot avait pris une main petite et potelée, qu'il voulait porter à ses lèvres; mais mademoiselle Cœlina la retira vivement en disant :

— Si ce n'est plus que cela qui vous tient, ça ne presse pas... Je vais aller faire mon déjeuner; puis je me remettrai à enluminer *Adam et Eve*; j'en ai deux douzaines à faire, et on les attend.

— Vous avez de la besogne pressée? dit George.

— Oui, pourquoi!

— C'est que nous voulions encore réclamer un service de vous.

— Parlez toujours, me voilà. Adam et Eve ont le temps d'attendre, d'autant plus qu'ils se promènent dans le paradis. De quoi s'agit-il?

— Un grand bonheur vient de nous arriver...

— Oh! tant mieux!

— Un ami, que nous n'attendions pas sitôt, vient de venir ce matin; il s'est aperçu que nous manquions de beaucoup de choses.

— Vraiment! il ne faut pas être malin pour voir cela.

— Avec lui nous avons été francs... et maintenant, mademoiselle, nous ne rougissons pas de vous dire qu'hier... en nous offrant votre souper... vous nous avez presque sauvé la vie...

— Pauvres jeunes gens!... Et ne pas être venus me trouver plus tôt!... c'est là votre tort.

— Oh! maintenant nous sommes riches! Tenez!

Et George montre à Cœlina le billet de cinq cents francs.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande la jeune fille.

— C'est un billet de banque... cela vaut cinq cents francs.

— Ce chiffon ce papier tout vieux... tout jaune... cela vaudrait tant d'argent!... Ah! je n'aurais jamais cru qu'une si grosse somme pût tenir si peu de place.

— Maintenant voici ce que nous attendons de vous : nous n'avons pas d'habits, plus de chaussures pour sortir; il nous faudrait sur-le-champ des vêtements tout faits, tout confectionnés.

— Et des cravates...

— Et des mouchoirs...

— Et des cols...

— Et des bas...

— Et des chemises...

— Ah! vous n'avez besoin que de cela! dit Cœlina en riant.

— Le fait est que nous étions dans une grande debine! s'écrie Timothée.

— Mais pour le moment le plus pressé, c'est pour chacun un habit... ou une redingote et des bottes... Si vous aviez la bonté de nous chercher des marchands .. car nous ne pouvons pas sortir.

— Bien volontiers! Oh! je vous trouverai sur-le-champ ce qu'il vous faut!

— Voici notre billet de banque; ayez aussi la complaisance de le changer pour que nous puissions payer ce que nous achèterons.

— Donnez... je vais me dépêcher... Dites donc... si je ne revenais plus avec votre argent?...

— Ah! mademoiselle, nous voudrions avoir une fortune à vous confier!

— Mais cinq cents francs, c'est déjà bien joli; je n'aurai jamais eu tant d'argent à la fois... Je vais courir... Ne vous impatientez pas... Mon Dieu! pourvu que je ne perde pas le petit chiffon qui vaut cinq cents francs... Oh! je vais le regarder tout le long du chemin.

Cœlina est partie; les jeunes gens font leur toilette avec ce qu'ils possèdent encore; puis, tout en se préparant, afin de n'avoir plus à passer qu'une redingote, ils font chacun des projets et des plans pour l'avenir.

— Nous n'allons pas tant dépenser en vêtements, dit George; il faudra un peu nous remeubler ici...

— Ah! oui, en fait de meubles, dit Timothée, il nous faudra d'abord des draps et des oreillers.

— Oui, et des chaises et un chandelier.

— Messieurs, dit Bouchenot, vous ne parlez que d'acheter; mais il me semble qu'il ne faut pas dépenser tout notre argent; il faut bien en garder pour vivre.

— Tu oublies donc, Bouchenot, que tu vas avoir une place et des appointements?

— C'est très-bien... mais toi, George?

— Ma pièce sera jouée; elle réussira! Timothée pourra garder pour lui seul la pension qu'il reçoit de son père... Oh! maintenant l'avenir me semble riant et rose... je ne vois pour nous que bonheur et plaisirs... nous les devrons à nos talents, à notre travail... à l'amitié. Dites-moi, messieurs, est-ce que tout cela n'est pas charmant?

— Oui, dit Timothée, cela peut devenir bien gentil... surtout si la petite voisine voulait... Je crois que j'en tiens pour la voisine.

— Un instant! s'écrie Bouchenot, elle me plaît beaucoup aussi à moi, et je me flatte qu'elle me voit d'un bon œil... d'autant plus qu'elle a été à même de m'apprécier.

— Voyez-vous cette fatuité! il croit déjà avoir fait la conquête de la petite Cœlina... Je gage qu'elle ne t'écoutera pas...

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Je te dis que c'est moi qui serai son amant...

— Ah! oui... avec ça que tu t'entends à séduire une femme!

— Allons, messieurs, ne vous disputez pas d'avance, dit George. Eh! mon Dieu! elle ne voudra peut-être ni de l'un ni de l'autre; au reste, je la crois assez franche pour ne point vous leurrer par de vaines espérances.

— Il est certain qu'une jeune fille qui enlumine Adam et Eve!...

— Je voudrais bien savoir si c'est avant le péché!...

— Chut! taisez-vous, la voici.

Cœlina ramenait un bottier et un marchand de nouveautés qui vendait des vêtements tout confectionnés.

Des habits, des redingotes, des gilets, des pantalons sont étalés devant les jeunes gens. Pendant que Timothée essaye des bottes, George passe une redingote et Bouchenot un habit. La petite voisine est rentrée chez elle un moment, parce qu'elle a pensé qu'on pourrait essayer les pantalons; mais elle a d'abord remis à George les cinq cents francs en écus.

— Nous payons comptant, messieurs, crie Bouchenot, tout en se pavanant dans un habit neuf; nous payons en espèces, cela mérite considération et doit vous rendre accommodants.

En effet, la vue du sac d'argent rend les marchands plus disposés à céder de leurs prétentions : bientôt le marché est conclu moyennant la somme de deux cent cinquante francs. Les jeunes gens ont acheté une redingote, deux habits, trois pantalons et deux gilets, dont ils peuvent se parer sur-le-champ, et le bottier leur a trouvé à chacun des bottes qui, suivant son expression, les chaussent comme des gants.

Pendant que George paye les fournisseurs, Timothée dit à Bouchenot :

— Tu devrais profiter de l'occasion pour te défaire de l'habit que tu as rapporté hier... il n'est plus mettable, il vaut autant le vendre tout de suite.

— Tu as raison, dit Bouchenot; et en faveur du marché considérable que nous venons de faire, je pense que monsieur nous en donnera un prix raisonnable.

— Je vous en donnerai ce qu'il vaut, dit le tailleur, quoique je n'aie pas l'habitude d'acheter des habits...

— N'importe, voyez-le.

Bouchenot, en se déshabillant la veille, avait jeté l'habit dans un coin, où on l'avait laissé. Il va le prendre; il l'examine, le retourne en s'écriant :

— Les gredins!... comme ils m'ont déchiré!... Je me souviendrai de madame *Malatorchi*... C'est un drap superbe... Il m'allait comme un ange... Voyez, monsieur le marchand.

— Oh! je vois déjà qu'il est en lambeaux... Sans l'examiner davantage, je vous en offre douze francs... Ce sera seulement pour avoir des morceaux de drap.

— Allons, donne-le! dit Timothée.

— Douze francs! c'est bien peu, dit Bouchenot, qui tient toujours l'habit. Mais enfin... puisque vous dites qu'on n'en peut tirer que des morceaux... et... que...

En parlant, Bouchenot venait de fourrer sa main dans la poche de la seule basque de l'habit qui restait. Tout à coup il s'arrête, ses traits s'altèrent, et il va reposer doucement dans un coin de la chambre le vêtement qu'il tenait.

— Alors c'est douze francs de moins que je vais compter à monsieur, dit George.

— Non !... non ! s'écrie Bouchenot, j'ai changé d'avis... Décidément je ne veux plus vendre cet habit, je le garde.

— Et pourquoi donc cela? dit Timothée; douze francs valent mieux pour nous que des morceaux de drap... Qu'est-ce que tu veux donc faire de cet habit à présent?

— Je le ferai raccommoder... Il pourra encore me servir... Ça me fera une veste du matin... Enfin je ne veux plus le vendre.

— Oh ! tout comme il vous plaira, dit le marchand; quant à moi, je préfère vous le laisser. Adieu, messieurs, je me recommande à vous quand il vous faudra autre chose.

Les marchands sont partis. Les jeunes gens achèvent leur toilette. Gorge et Timothée se hâtent; mais Bouchenot, tout en ayant l'air de s'habiller, trouve moyen de ne pas être prêt.

— Je ne comprends rien à ce caprice de Bouchenot, reprend Timothée; n'avoir pas voulu vendre cet habit pour douze francs... Parce que nous avons un peu d'argent, le voilà qui refait déjà de l'embarras.

— Il n'est point question de faire de l'embarras, répond Bouchenot, qui pour la troisième fois vient de déboutonner son pantalon neuf en ayant l'air d'être gêné dedans. C'est par économie que j'ai gardé cet habit... Il me semble que j'en suis le maître...

— Allons, messieurs, point de querelles, dit George. Voyons, nous venons de dépenser en tout deux cent quatre-vingt-quinze francs. Je propose de remettre quatre-vingt-cinq francs à la voisine pour qu'elle nous achète ce dont nous avons le plus urgent besoin en linge. Il nous restera cent vingt francs, c'est quarante francs pour chacun... Avec cela et de l'économie, je pense que nous pourrons attendre les événements.

— Je crois bien ! dit Timothée, quarante francs en poche et habillés à neuf, c'est superbe !...

— Donne-moi tout de suite ce qui me revient, dit Bouchenot.

— Tenez, messieurs... ceci est pour remettre à la voisine... Je vais l'appeler... Mademoiselle Cœlina... pardon de vous déranger, encore un mot, s'il vous plaît.

La jeune fille accourt en sautillant...

— Me voilà; que voulez-vous?... Ah! à la bonne heure, vous êtes bien mis... vous pourrez vous présenter partout maintenant.

— Pensez-vous que nous puissions faire des conquêtes ainsi? dit Timothée en prenant la taille de la voisine.

— Pourquoi pas?... il y en a de plus laids que vous qui en font!

Ce compliment ne semble pas faire grand plaisir à Timothée, qui lâche la taille de la voisine, et retourne arranger sa cravate.

— Mademoiselle, dit George, vous êtes si bonne pour nous, que nous en abusons. Voici un peu d'argent avec lequel nous voudrions bien avoir du linge, enfin... ce qui nous manque ici... Soyez-vous encore assez complaisante... vous savez que des garçons n'entendent rien à ces sortes d'achats.

— Oh ! très-volontiers !... je ferai de mon mieux... Laissez-moi la clef de votre chambre, et ce soir en rentrant, j'espère que... Ah bien ! je m'en vas, parce que voilà M. Bouchenot qui défait encore son pantalon... Vous m'apporterez votre clef.

— Ah çà ! Bouchenot, est-ce que tu te fiches du monde? dit George lorsque la voisine est repartie; tu ne fais que ôter et remettre ce pantalon... tu n'es pas encore habillé, et nous sommes prêts... et Henri doit nous attendre.

— J'en suis bien fâché... mais ce pantalon me gêne... c'est-à-dire je crois que ce sont mes bottes... j'ai envie de les ôter !...

— Que le diable t'emporte !... tu n'en finiras donc pas? — Allons-nous-en toujours; il viendra nous retrouver quand il aura achevé sa toilette.

— Eh bien ! c'est ça, dit Bouchenot; allez devant, messieurs; moi, je vous suis !... Oh ! je vous aurai bientôt rejoints !...

— Tu sais où c'est?

— Certainement ! sur la place du Châtelet.

— Tu donneras notre clef à la voisine.

— C'est convenu !

— Ne sois pas deux heures surtout, ou nous déjeunerons sans toi.

— Allez, allez... je marche sur vos talons.

George et Timothée sont partis. Lorsqu'il est bien certain qu'ils ont descendus et que la porte est fermée, Bouchenot, qui s'est vivement rhabillé, court prendre l'habit déchiré qu'il avait déposé dans un coin, et, fourrant sa main dans la poche, il en sort un rouleau, petit, mais lourd et soigneusement fermé. Il se hâte de déchirer le papier qui sert d'enveloppe, et trouve dedans des pièces de vingt francs.

— De l'or ! s'écrie Bouchenot, qui est resté saisi, et qui semble plutôt éprouver de l'effroi que du plaisir à la vue de ce trésor. De l'or... des napoléons... Cinq... dix... quinze... ça fait trois cents francs... trois cents francs qu'ils m'avaient glissés dans la poche... les misérables qui... Ah ! mon Dieu !... et je ne m'en étais pas aperçu... Ah ! cela se conçoit dans le trouble où j'étais... Trois cents francs... Ils m'auront pris pour un malheureux ouvrier... un pauvre diable; au fait, mon costume ne pouvait pas donner de moi une idée bien avantageuse. Ils m'ont mis cela dans la poche pour payer mon silence... Diable !... je n'ai garde de parler... après les menaces qu'ils m'ont faites... De l'or... puisque je l'ai... je n'irai certes pas le reporter... Mais j'y songe... si c'étaient des pièces fausses !... il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce soient des pièces fausses... elles sonnent bien pourtant... Ah ! si je prenais la voisine d'aller en faire voir une... la première venue... Peste ! un instant ! c'est que je ne veux pas mettre de mauvaises pièces en circulation... Ces scélérats voudraient peut-être me forcer par là à devenir leur complice... Ah ! mon Dieu !... je ne sais plus que faire, moi... j'ai comme une sueur froide... J'ai envie d'aller jeter ces napoléons dans la rivière... j'ai des vertiges ! O maudite nuit !... infâme chien !... Quel parti prendre?

Bouchenot reste quelques instants à réfléchir; enfin, après avoir mis les pièces d'or dans ses poches, il se décide à aller trouver mademoiselle Cœlina.

La jeune fille enluminait, lorsque Bouchenot, qui, cette fois, est habillé complétement, se présente devant elle.

— Bonjour, ma voisine.

— Ah ! vous êtes donc habillé enfin ! dit Cœlina en souriant. Dieu merci ! vous êtes plus long à votre toilette qu'une femme.

— C'est qu'aujourd'hui... je ne sais pas... je ne sais plus mettre mes boutons.

— Il faudrait peut-être aller vous habiller comme un enfant... Trouvez-vous que ce soit gentil ce que je fais là ?...

— Ce que vous faites... Oh ! pardon... je ne voyais pas... c'est le *Petit Poucet* ?...

— Eh non ! c'est *Adam et Eve*... Vous n'y voyez guère, à ce qu'il paraît... Comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous vous sentez encore malade?

— Non, ma voisine, mais... c'est que... Ah ! dites donc, ma voisine, pendant que je vais remettre ma cravate... auriez-vous la complaisance d'aller me changer... c'est-à-dire d'aller faire voir cette pièce de vingt francs chez un bijoutier?... j'ai peur qu'elle ne soit pas bonne...

— Tiens, vous avez de l'or à présent !... Diable ! des billets de banque, de l'or... vous devenez des millionnaires...

— Ah ! c'est une pièce... que... j'ai retrouvée... que je croyais avoir perdue.

— Il me semble que vous pourriez bien aller vous-même montrer votre pièce au bijoutier.

— Vous croyez ?... c'est que ma cravate me gêne... elle m'étrangle, et puis je ne suis pas encore à mon aise dans ce pantalon neuf... il faudra qu'on m'y fasse une pince.

— Ah ! ah ! quel drôle de corps vous faites !... Allons, donnez-moi votre napoléon, j'ai justement besoin d'aller chercher de l'amidon, et pendant que je descends, tâchez de finir de vous arranger, car sans cela vos amis pourront bien déjeuner sans vous.

Cœlina a pris la pièce et elle est partie. Pendant tout le temps qu'elle est absente, Bouchenot respire à peine, son anxiété redouble à chaque minute; enfin, la jeune fille remonte l'escalier en chantant.

— Eh bien ! s'écrie Bouchenot en courant au-devant de Cœlina.

— Eh bien ! elle est délicieuse, votre pièce ! c'est de l'or première qualité; le bijoutier m'a dit qu'il m'en souhaitait un lingot comme ça.

— En vérité ! répond Bouchenot, dont la figure redevient rayonnante. Ah ! au fait, je ne sais pas pourquoi je me figurais... on a quelquefois des idées bizarres... Allons, au revoir, voisine; voici notre clef; mes amis m'attendent... je vais déjeuner.

— Vous n'êtes donc plus gêné dans votre cravate et votre pantalon?

— Oh ! je vous assure, voisine, que depuis longtemps je ne m'étais pas trouvé si à mon aise.

— Vraiment... voilà l'air malin qui revient aussi.

— Près de vous, charmante voisine... si les yeux disaient tout ce qu'on sent, tout ce que... Mais je vais déjeuner, car je meurs de faim.

— Allez, vous me direz le reste une autre fois.

Bouchenot prend un baiser sur le joli visage de la jeune fille, en sautant, en chantant et en faisant résonner les pièces d'or qu'il a dans sa poche.

Chapitre XIV. — Un déjeuner et ses suites.

Henri, George et Timothée venaient de se mettre à table, lorsque Bouchenot arriva enfin chez le traiteur.

— Allons donc, maudit lambin ! Tu seras donc toujours en retard? disent les jeunes gens en apercevant Bouchenot. Est-ce que tu as encore suivi une jeune fille?

— Est-ce que tu as encore détourné un chien de sa route?

— Que diable as-tu fait depuis que nous t'avons quitté?

— Eh ! mais Dieu, messieurs, je me suis habillé : ce pantalon m'allait mal... Heureusement la voisine était chez elle.

— Comment ! la voisine t'a mis ton pantalon? dit George en riant.

— C'est une fatuité de sa part! s'écrie Timothée, et je gage bien que ça n'est pas vrai...

— Je n'ai pas dit qu'elle m'avait mis mon pantalon... Au reste, cela n'empêche pas que... Mais déjeunons d'abord! J'ai un appétit superbe!... Est-on bien ici?

— Oui, sans doute, on est bien, dit George... Ah! mais, messieurs, comment trouvez-vous la question de Bouchenot? C'est Henri qui nous donne à déjeuner, qui nous conduit ici, et monsieur se permet de demander si l'on y est bien. D'abord le restaurant est assez connu, mais ensuite je vous demande si c'est à nous de faire les difficiles!... lorsque hier nous aurions été si heureux de trouver à dîner dans le plus mauvaise gargote de Paris.

— C'est la joie d'être devant une bonne table qui lui tourne la tête, dit Timothée.

— Messieurs, je ne pense pas avoir rien dit qui puisse offenser Henri, répond Bouchenot en couvrant son assiette d'anchois, de beurre et de cornichons. Parce que notre ami nous paye à déjeuner, certainement il ne prétendrait pas que nous trouvassions bon ce qui est mauvais!... ce serait du despotisme; et d'ailleurs, quand on a de l'argent dans sa poche, il faut se faire servir convenablement: je ne connais que ça.

— Tiens, Bouchenot, mange et tais-toi, tu feras beaucoup mieux.

— Mais laissez le donc parler! dit à son tour Henri; il a raison de ne point se gêner; ne sommes-nous pas autant l'un que l'autre? et s'il y a un peu plus d'argent dans la poche de l'un de nous, l'amitié ne nous met-elle pas tous de niveau?

— Oui, certainement, dit Bouchenot en se carrant sur le fauteuil dans lequel il s'est assis. Oui, l'amitié ne doit point s'occuper de ce que nous avons dans nos poches... il ne fait pas assez chaud ici... Garçon, mettez donc du bois dans le poêle... et donnez-moi une chaufferette... j'aime à avoir les pieds chauds pour manger...

— Ah! voilà qu'il lui faut une chaufferette à présent! s'écrie Timothée.

— Pourquoi donc se priver quand on peut être bien?... Garçon, voilà une bouteille qui sent le bouchon... Donnez-nous-en une autre.

George et Timothée se regardaient en riant; ils ne revenaient point du ton avec lequel Bouchenot se faisait servir; en effet, à la manière dont il ordonnait, on aurait pu croire que c'était lui qui était l'amphitryon. Tout en répétant que l'amitié ne devait point attacher de prix au plus ou moins de fortune, Bouchenot passait à chaque instant une de ses mains sur la poche de son gilet, afin de sentir, de palper ses espèces. La possession des cent écus perçait dans ses manières et son langage. Il est bien rare que l'on n'éprouve pas l'influence du contact de l'or. Si vous voulez en faire l'épreuve, mettez-en dans la poche d'un pauvre diable jusqu'alors timide et se défiant de lui-même, vous le verrez bientôt relever la tête, marcher d'un pas plus ferme, et parler avec assurance. Si l'argent peut quelquefois changer l'humeur d'une personne sage, juges de ce qu'il doit faire sur celle qui ne l'a jamais été.

En ce moment, trois cents francs étaient pour Bouchenot une fortune; n'ayant jamais songé qu'à s'amuser, n'ayant su ni calculer ni travailler, il avait en peu de temps dépensé le bien de son père. Mais après avoir dissipé son héritage, son seul regret avait été de ne point pouvoir recommencer; ses jours d'infortune et de privation ne l'avaient point corrigé, et maintenant il ne songeait qu'à se procurer les plaisirs dont il était privé depuis longtemps. Il y a des gens que l'infortune ne rendra jamais sages; riches, ils se ruineront; pauvres, ils n'aspireront à l'opulence que afin de pouvoir satisfaire de nouveau leurs passions et se ruiner encore; ces gens-là se définissent le plus ordinairement par le nom de prodigues.

— Ah! dit Timothée en savourant un filet sauté au vin de Madère, on a bien raison de dire que les malheurs se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, si malheureux tous trois, n'ayant plus de quoi nous vêtir... aujourd'hui, bien habillés et assis devant une bonne table!...

— Et c'est à Henri que nous devons tout cela, dit George; grâce à lui, je puis aller lire ma pièce... qui sera reçue... j'en ferai d'autres... Oh! je me sens en verve... quelque chose me dit maintenant que je réussirai... que mon nom aura quelque célébrité... et avec la gloire viendra la fortune!...

— Moi, dit Timothée, je vais travailler avec ardeur... je passerai mon examen, je serai reçu avocat, j'aurai des causes, je plaiderai avec talent, ce sera à qui m'aura pour défenseur!... j'amasserai de l'argent, je deviendrai député, j'arriverai aux emplois, aux honneurs... et je vous donnerai à dîner au rocher de Cancale.

— Quant à moi, dit Henri, si, comme tout me le fait espérer, je réussis dans mes entreprises, j'épouserai celle que j'aime. Pauline sera ma femme!... Ah! mes amis, quel bonheur sera le mien!... si vous connaissiez ma Pauline, si vous pouviez apprécier l'alliance de ses vertus, de ses aimables qualités, toutes ces grâces qui charment, qui subjuguent le cœur, ah! vous diriez comme moi que mon sort sera digne d'envie. Mais vous connaîtrez Pauline; en devenant ma femme, elle deviendra votre sœur... ma maison sera la vôtre, et vous partagerez mon bonheur!...

Pendant que les trois amis parlaient, Bouchenot se contentait de boire et de manger comme quatre, en portant de temps à autre la main à son gousset.

— Et toi, Bouchenot, tu ne dis rien, s'écrie George; tu ne fais point de projets pour l'avenir... cependant tu dois être enchanté d'avoir une place chez notre ami, et si tu prends goût au commerce, ne serait-il pas possible que tu fusses par la suite des entreprises pour ton compte?

— C'est bien ce que j'espère aussi, dit Henri, et je l'y aiderai de tous mes moyens.

— Messieurs, répond Bouchenot, je suis très-content, certainement... Garçon! donnez-nous d'autre poivre... c'est du poivre de cuisine, ça... fi donc!... donnez-nous de la mignonnette... Oui, je ne suis point fâché d'avoir une place, et quand j'y serai, je... Mais l'avenir, voyez-vous, c'est du vent. Suivant moi, ce qu'il y a de sûr, de positif, c'est ce que l'on tient, comme, par exemple, le déjeuner que nous mangeons en ce moment; aussi, vous voyez que j'y fais honneur.

— Je crois que si le déjeuner pouvait durer toujours, Bouchenot aimerait mieux cela que de travailler chez Henri! dit Timothée entre ses dents.

— Enfin, messieurs, dit George, telle chose qui arrive, j'espère que rien ne pourra rompre notre amitié, parce qu'elle sera toujours basée sur l'estime, et que pour faire son chemin dans ce monde, aucun de nous ne s'écartera de la route de l'honneur et de la délicatesse.

— Bien dit! s'écrie Timothée. D'abord une fortune mal acquise n'est plus un bien... c'est un fardeau que l'on porte; du moins, telle est mon opinion à moi.

— Vous savez que ces sentiments sont aussi les miens, dit Henri; la main même de la femme que j'adore, j'y renoncerais si, pour l'obtenir, il me fallait employer de ces moyens qu'on ne peut avouer sans rougir.

Bouchenot ne disait rien; il se contentait de manger et de se gratter le nez.

— Allons, messieurs, trinquons à notre éternelle amitié, dit George en élevant son verre.

— Ah! oui, trinquons! j'en suis! dit Bouchenot en prenant son verre qui était plein de vin de Bordeaux; mais au moment de trinquer, il s'arrête en disant:

— Si nous trinquions avec du champagne, il me semble que cela serait plus digne de nous... Messieurs, j'offre de vous en payer une bouteille...

— Décidément, Bouchenot, tu ne dis aujourd'hui que des bêtises, répond George après avoir vidé son verre. Oh! mais celle-ci passe la permission: comment! tout ce que nous avons maintenant... nos vêtements même, nous les devons à l'obligeance de notre ami... Il nous prête de l'argent, sans que nous sachions encore à quelle époque nous pourrons le lui rendre; il nous donne à déjeuner chez un excellent traiteur, et parce que tu sens dans ta poche sonner cet argent que l'on t'a prêté, voilà que tu veux payer du champagne à celui qui ne craint pas de se gêner pour venir à notre secours!... Alors, quand tu n'auras plus rien, tu ne craindras pas de lui emprunter de nouveau?

— Moi, je crois que sa fièvre d'hier au soir lui revient, dit Timothée.

— Messieurs, reprend George, Bouchenot me rappelle une aventure arrivée à un homme de lettres duquel je la tiens. Un matin, un homme âgé, proprement mis, s'était présenté chez lui, et d'un ton piteux avait réclamé ses secours en lui disant que, depuis plusieurs jours, il ne possédait pas même de quoi s'acheter du pain. L'homme de lettres, quoique harcelé par ces sortes de demandes, se sentit ému par le ton du bonhomme, et ne le renvoya qu'en lui mettant dix francs dans la main. Le même soir, après son dîner, en entrant dans un café, la première personne que notre homme aperçoit, c'est son indigent du matin, qui, assis devant une table, savourait sa demi-tasse et son petit verre; et vous croyez peut-être que celui-ci devint embarrassé à l'aspect de la personne qui, le matin même, lui avait fait l'aumône? Pas du tout, il s'écria avec un ton d'aisance sans égal: Bonsoir, mon cher D..., vous venez faire comme moi, vous venez prendre votre café! Eh bien, dans ce moment-ci, Bouchenot offrant de payer du champagne à Henri me semble le digne pendant de cet infortuné qui prenait son café et son petit verre.

Bouchenot ne répondait pas, il contournait sa bouche, il baissait les yeux et semblait vouloir chercher quelque excuse pour faire oublier sa proposition; mais Henri lui frappa sur l'épaule en lui disant:

— Mon pauvre Bouchenot, il me semble que nos deux amis te traitent bien durement aujourd'hui... Mais laisse-les dire! Quant à moi, je ne trouve pas mauvais que tu préfères le champagne au bordeaux, et j'avais deviné ton goût... Tiens, regarde derrière toi... sur cette table, cette bouteille ficelée qui est là... seulement tu me permettras de la payer avec le déjeuner.

— C'est cela que je voulais dire, reprend Bouchenot. Eh! mon Dieu! est-ce que la langue ne peut pas tourner?... est-ce qu'il est défendu d'ailleurs de dire parfois des bêtises?... Mais George et Timothée le prennent avec moi sur un ton qui ne me convient pas du tout...

Je ne veux pas être molesté, moi! Il ne faut pas qu'ils croient me mener comme un nègre...

— Allons! la paix! s'écrie Henri, en prenant la bouteille de champagne; il serait beau que vous vous querellassiez pour notre première réunion depuis mon retour! Plus un mot de tout cela, et buvons ce champagne aux souvenirs de notre jeunesse! à notre bonheur présent et à nos espérances pour l'avenir!

— Je le veux bien, dit Bouchenot; je ne suis pas rancunier, moi. Buvons... mais pas dans ces verres-là... Garçon! des verres à champagne! allons donc... et des biscuits de Reims : ça se trempe dans le champagne, ça le fait remousser!

George retient une exclamation qui allait encore lui échapper, il se contente de sourire en regardant Timothée. Mais les verres à champagne sont apportés, ainsi que les biscuits demandés par Bouchenot. Henri verse le vin pétillant, il avance son verre, on trinque, on boit, on rit, et la bonne harmonie est bientôt rétablie entre les quatre jeunes gens.

— Maintenant messieurs, je vais vous quitter, dit Henri lorsque la bouteille de champagne est achevée.

— Déjà! dit Bouchenot en regardant la bouteille qui est vide. Mais est-ce que nous ne pourrions pas... en...

George ne laisse pas Bouchenot achever sa phrase; il lui donne un grand coup de genou et s'écrie : — Il faut aussi que je vous quitte sur-le champ... il est près de trois heures, mais je trouverai encore le directeur au théâtre. J'ai mon manuscrit dans ma poche, je vais le lui porter.

— Moi, je rentre, dit Henri. Je m'installe dans mon nouveau local... J'établis mes bureaux... ma caisse...

— Où loges-tu maintenant?

— Rue de Provence. Tenez, mes amis, voici mon adresse. A propos, Bouchenot, je compte sur toi... Je t'attends demain.

— Demain? répond Bouchenot d'un air indécis. Ah! oui... demain, ou après.

— Et pourquoi pas demain? reprend Henri.

— Ah! c'est que... vois-tu... j'ai encore mille petites choses à terminer... et puis mes dispositions à prendre... pour mon déménagement.

— Ah! ah! ah!... il sera long, ton déménagement! s'écrie Timothée en riant aux éclats. Henri a vu ce matin un échantillon de notre mobilier.

— Non, dit George, c'est qu'il a encore un rendez-vous d'amour pour demain.

— J'ai ce que j'ai, reprend Bouchenot avec humeur. Que diable, messieurs, chacun a ses affaires.. je ne m'inquiète pas des vôtres, moi!

— Ne te fâche pas, Bouchenot, dit Henri en reprenant son chapeau; mais tâche seulement que tes affaires soient promptement terminées, parce qu'il me tarde de t'établir dans ta place et de te mettre au fait de la besogne.

— Oh! compte sur moi... Je te le répète, une fois que j'y serai je travaillerai étonnamment.

— Maintenant, messieurs, partons.

Les jeunes gens sortent de chez le restaurateur; puis Henri et George quittent leurs camarades pour vaquer à leurs affaires.

Timothée et Bouchenot sont restés tous deux sur la place du Châtelet. Ils se regardent et semblent ne pas savoir ce qu'ils veulent faire. Bouchenot est bien décidé à s'amuser, mais il ne sait pas encore comment. Quant à Timothée, peu accoutumé à boire, il est déjà étourdi par les fumées du champagne, et regarde son ami comme pour savoir de lui de quel côté il doit se diriger.

— Qu'est-ce que nous allons faire? dit enfin Timothée à Bouchenot.

— Parbleu! nous allons nous amuser, jouir de la vie, répond Bouchenot en enfonçant son chapeau sur le côté, de façon à se donner un air tapageur.

— Jouir de la vie! répète Timothée; mais il me semble que nous nous en sommes déjà assez donné ce matin... nous avons parfaitement déjeuné.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?... est-ce que la journée est finie?... il n'est que trois heures, nous pourrons encore dîner et souper... Nous avons fait diète pendant assez longtemps, il faut nous dédommager, mon cher!... Les jours de tristesse et de privations vont être remplacés par des jours de plaisir et de bombances! Nous avons de l'argent dans nos poches... notre temps est à nous... nous sommes nos maîtres... Vive la joie! je ne connais que ça...

— Vive la joie!... c'est très-bien! mais l'argent que nous avons en poche, il faut le ménager... puisqu'on nous l'a prêté...

— Ménage le tien si tu veux; mais moi, je veux faire rouler le mien; l'argent est fait pour rouler.

— L'argent à soi... passe encore... mais l'argent d'un autre...

— Ah! Timothée, ne me taquine pas, je t'en prie; j'ai le vin très-méchant, je t'en préviens. Voyons, veux-tu passer une journée de Sybarite? veux-tu nager dans les délices de Capoue?... prends mon bras et laisse-toi conduire, c'est moi qui régale...

— Tu régales... tu régales... C'est que j'avais envie de bouquiner un peu sur les quais... je cherche un vieux dictionnaire latin-français.

— Allons, ne vas-tu pas penser à travailler aujourd'hui! tu n'es pas en train... Le champagne t'a émoustillé... Tu achèterais *Faublas* pour les *Pandectes* de Justinien, tu prendrais un *Matthieu Laensberg* pour le *Code civil*!... Encore une fois, laisse-toi guider par l'amitié, et semons de roses le chemin de la vie. Pour commencer, nous allons faire une partie de billard, que nous arroserons de bischoff, ça nous donnera de l'appétit pour dîner.

— Mais je sais à peine jouer au billard.

— Eh bien, moi j'y suis très-fort, ça fera compensation. En avant du pied droit!... Sacrebleu! que la vie est belle quand on a les goussets garnis!

Timothée a passé son bras sous celui de son ami, et ces messieurs se dirigent vers le Palais-Royal : là ils entrent dans un café, montent au billard, et Bouchenot fait venir du bischoff et des cigares.

Timothée joue fort mal et perd toutes les parties; mais Bouchenot lui répète à chaque instant : — Que cela ne t'inquiète pas, c'est moi qui régale... Admire mon jeu et prends des leçons.

Le bischoff, dont Bouchenot verse avec abondance, achève d'étourdir Timothée, qui ne sait bientôt plus ce qu'il fait; il cherche à imiter le jeu brillant de son compagnon, et en voulant, comme lui, faire un *bloqué fumant*, il crève le tapis du billard.

— Va toujours! s'écrie Bouchenot, et ne t'inquiète de rien!... je fais bon des accrocs.

Mais le garçon de billard, effrayé de la manière de jouer de Timothée, court à lui en s'écriant :

— Monsieur, chaque accroc fait au tapis se paye vingt francs.

— Eh bien, c'est bon, répond Bouchenot; quand il y en aura quinze ça fera cent écus... hein? on sait calculer.

Mais le garçon n'a pas confiance dans les joueurs qui sont gris, il pense qu'avec sa manière de bloquer, l'un d'eux est capable de ne point laisser un morceau de drap sur le billard, et il court chercher son maître.

Le maître du café monte; c'est un tout petit homme qui a une grosse perruque bouclée comme une tête de lion, avec laquelle il croit aussi haut que la porte Saint-Denis, et qui, à chaque enfant que sa femme lui donne, fait ajouter de nouvelles boucles à sa perruque. Il court à Timothée, qui était en train de viser une rouge, et arrête son bras ainsi que la queue qu'il tenait, il lui dit avec une grosse voix de poitrine :

— Monsieur, vous ne jouerez point davantage!

Timothée regarde le maître du café d'un air hébété, tandis que Bouchenot, qui allait porter à ses lèvres un verre de bischoff, s'écrie en ricanant :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit lion?...

— Monsieur, je suis le maître du café, et je vous enjoins de ne plus de jouer au billard... Monsieur a déjà fait un accroc *très-conséquent* à la manière dont il tient sa queue, on voit qu'il ne sait pas jouer du tout, et je n'ai pas envie que mon billard, qui est superbe, soit bientôt complétement en lambeaux!

— Brrrrout!... en voilà-t-il assez?... A présent, petit lion, vous allez nous faire un plaisir, c'est de nous laisser tranquilles, et de vous en aller.

— Monsieur, dit le maître du café en fermant les poings et se haussant sur ses orteils, je ne m'appelle pas petit lion. Je vous répète que je suis le maître ici.

— Après nous, mon bon ami; nous sommes les maîtres, en payant, de faire tout ce que nous voudrons dans un café.

— Je vous prouverai, moi, que ce n'est pas vrai. Vous ne jouerez plus, messieurs!..

— C'est comme ça que vous achalandez votre billard!... Vous n'avez pas le droit de nous empêcher de jouer.

— Pardonnez-moi, parce qu'il est évident que votre ami ne sait pas se servir de sa queue de billard.

— Je ne sais pas comment vous vous servez de la vôtre! mais vous avez une sacrée grosse tête qui doit faire peur à tous les enfants du quartier.

— Monsieur! vous m'insultez, je crois! prenez garde! Je ne souffre pas la moindre plaisanterie, et si vous voulez que je sorte avec vous, je suis votre homme... Je ne recule jamais, n'importe devant quoi!...

— Diable! vous êtes bien heureux!... moi, votre perruque me ferait reculer.

— Monsieur, je vous avertis que je vais employer la violence pour vous mettre dehors.

Bouchenot s'aperçoit que le petit limonadier a une mauvaise tête, et quoiqu'il ait mis son chapeau de travers, il ne se soucie cependant pas de se battre. Il jette deux napoléons sur le billard en disant :

— Payez-vous! et que cela finisse!... mais nous ne remettrons jamais les pieds dans votre café!

— Vous me ferez plaisir.. Je ne tiens pas à ce qu'on fasse chez moi de la dépense, messieurs, je tiens avant tout à ce qu'on s'y conduise décemment!

— Votre raisonnement est à la hauteur de votre perruque. Allons, rendez-moi mon reste, méchant lion!...

Pendant qu'on donne à Bouchenot sa monnaie, Timothée fait le tour de la salle en cherchant de tous côtés son chapeau qui est sur

sa tête. Ce n'est pas sans peine qu'on lui fait comprendre qu'il est coiffé de son castor. Enfin Bouchenot lui prend le bras, et bientôt ils sont tous deux dans le jardin du Palais-Royal.

— Ce limonadier est un petit impertinent que je reconnaitrai, dit alors Bouchenot. Et si ce n'avait pas été à cause de toi, je l'aurais corrigé !

— Est-ce qu'il nous a insultés? répond Timothée, qui tout en marchant fait ce qu'il peut pour ne point paraître gris et conserver son équilibre.

— Certainement, c'est un drôle!...

— Alors il faut aller nous battre avec lui... retournons au café.

Et Timothée tire le bras de son ami pour lui faire rebrousser chemin. Mais Bouchenot résiste en disant :

— Non... non... il faut mépriser tout cela... cet homme n'est pas digne de notre colère... Songeons à dîner maintenant.

— A dîner!

— Sans doute! il est cinq heures et demie; c'est bien l'heure, il me semble.

— Est-ce que tu as faim, toi?

— Oui... je prendrais bien quelque chose.

— Moi, je n'ai pas du tout d'appétit.

— Il viendra en mangeant.

— Je me sens tout étourdi...

— Ça se dissipera avec le potage.

— Tu crois?

— Eh oui! Allons... où veux-tu aller?

— Ça m'est absolument égal!...

— Allons chez le premier venu, il ne manque pas de traiteurs dans le Palais-Royal. Si on ne nous sert pas bien, je casse tout!... j'ai la tête montée.

Les deux amis font plusieurs fois le tour du jardin avant de trouver un restaurant.

Timothée veut toujours aller chez Fortin, qu'il croit être un traiteur, et Bouchenot se sauve de tous les restaurateurs, qu'il prend pour le café dont le maître a voulu se battre avec lui. Enfin, grâce à un honnête promeneur, ces messieurs entrent dans un salon où l'on dîne, et vont s'installer à une table après avoir renversé sur leur chemin deux chaises et un couvert. Cette manière de s'introduire ne dispose pas en leur faveur, et toutes les personnes qui dînent dans le salon lèvent les yeux pour examiner ces messieurs qui renversent tout ce qui se trouve sur leur passage.

Timothée s'est jeté plutôt qu'assis sur une chaise. Bouchenot tousse et crache, affecte des airs de grand seigneur, cligne les yeux en regardant autour de lui; puis, en voulant accrocher son chapeau à une patère, fait tomber un chapeau et un parapluie placés à côté.

— Voilà des messieurs bien maladroits, dit un petit homme joufflu et jaune, propriétaire du chapeau et du parapluie. Ce monsieur est assis à une table voisine, avec une dame d'un âge mur, qui est coiffée comme une jeune fille, et dont le front ridé est orné d'une élégante féronnière.

Mais Bouchenot est parvenu à s'asseoir. Un garçon s'est empressé de ramasser les chapeaux, on met le couvert de ces messieurs, et on leur demande ce qu'ils veulent. Timothée, qui a l'air d'avoir envie de dormir, regarde le garçon d'un air hébété et ne répond rien. Bouchenot prend la carte, la parcourt, puis se retourne vers son ami en lui disant :

— Qu'est-ce que tu veux?...

— Je prendrais bien du thé, répond Timothée en se dandinant sur sa chaise.

— Du thé! imbécile... il se croit encore à Londres... où il a dépensé un million à boire une foule de choses. Garçon, donnez-nous ce que vous aurez de meilleur... n'importe quoi... et d'excellents vins, surtout... car je m'y connais, je vous en préviens.

— On voit même qu'ils en ont déjà bu aujourd'hui! murmure le petit homme joufflu, qui ne pardonne pas à Bouchenot d'avoir jeté son chapeau par terre. La dame qui est avec ce monsieur s'est pincé la bouche d'un air dédaigneux après avoir envisagé ses deux voisins; et Bouchenot, qui vient de la regarder, part d'un éclat de rire en disant à Timothée.

— Oh! la bonne tête!... tiens, derrière moi... cette vieille coquette habillée en rosière!... je ne lui ferai pas l'honneur de la prendre pour une Parisienne! cela arrive de son endroit avec les modes et un visage que l'on portait il y a quinze ans... et le mari... le petit roquet bouffi au teint bilieux... quel joli couple!... Je gage qu'ils viennent à Paris pour se faire peindre et mettre au salon.

Timothée ne répond rien : il a bien assez à faire en tâchant de tenir ses yeux ouverts. Le garçon sert. Bouchenot ouvre l'assiette de son ami en lui disant :

— Mange, bois, ça te remettra, et regarde notre petite voisine, cela te réveillera tout à fait.

— Comment! est-ce qu'elle est ici? dit Timothée en se frottant les yeux.

— Oh! comme tu prends feu!... je te parle de cette antiquaille coiffée avec une féronnière.

— Je pensais que c'était mademoiselle Cœlina que tu allais me montrer.

— Ah! fripon! il me paraît que tu en tiens pour la petite enluminеuse...

— Pourquoi pas?...

— C'est que tu en aeras pour tes soupirs, mon garçon.

— Qu'est-ce qui te fait penser cela?

— Parbleu, c'est bien simple : cette charmante grisette me plaît; j'ai jeté mes vues sur elle... et je ne crois pas, mon pauvre Timothée, que tu aies la prétention de l'emporter sur moi.

— Tu es un suffisant!... Je ferai la cour à la petite Cœlina, et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras!

— Timothée, vous le prenez bien haut, mon ami; mais je te pardonne, parce que tu es gris.

— Bouchenot, si tu m'ennuies, je te jette ce verre de vin au visage!...

— Oh! oh! je t'en défie bien, par exemple!...

— Ah! tu m'en défies!...

Ces mots n'étaient point achevés que Timothée avait pris son verre et en avait lancé le contenu sur Bouchenot, qui était assis en face de lui; mais Bouchenot s'était jeté de côté au mouvement que Timothée avait fait pour saisir son verre, si bien que le vin lancé avec violence va laver le visage du petit monsieur joufflu qui était à la table voisine.

— Ah! c'est trop fort! s'écrie le petit homme en secouant la tête. On n'a jamais vu se conduire aussi indécemment... Messieurs, vous vous croyez au cabaret, apparemment!...

— Je suis désolé, monsieur! balbutie Timothée; ce n'est pas à vous que cela était adressé.

— Mais c'est moi qui ai tout reçu, monsieur; et si vous aviez aussi bien attrapé mon épouse... cela ne se serait point passé ainsi.

— Monsieur... je suis confus...

— J'en ai plein ma cravate...

Pendant ce dialogue, Bouchenot se cachait le visage sous sa serviette pour ne point éclater; mais ne pouvant résister au désir de voir la figure de son voisin, il se retourne et se met à rire comme un fou, ce qui augmente la colère du petit monsieur.

— De quoi riez-vous, monsieur? dit le petit homme en lançant à Bouchenot des regards furibonds.

— Monsieur... c'est de souvenir...

— Qu'est-ce que cela signifie?... est-ce que vous me connaissez?...

— Non, mais votre figure me rappelle un petit ange bouffi que j'avais sur une tabatière.

— Est-ce que vous avez l'intention de m'insulter, monsieur?

— Comment, vous insulter! parce que je vous dis que vous ressemblez à un ange...

— Je ne suis point endurant, monsieur!...

— Et madame votre épouse vous adore comme cela, j'en suis sûr...

— J'ai bien envie de vous laver la tête

— Essuyez donc la vôtre, d'abord...

— Sortons, monsieur ..

— Prenez garde, je vais croire que vous avez une mauvaise graisse!...

Ces mots et le ton goguenard de Bouchenot achèvent d'exaspérer le monsieur; il fait un mouvement comme pour se lever; mais déjà sa femme s'est saisie de son chapeau et de son parapluie, elle se hâte de coiffer son époux, et le prend par le bras en s'écriant :

— Allons-nous-en, mon bon, allons-nous-en!... ne vous compromettez pas avec ces espèces... Je ne reste pas ici davantage; venez, je sens mes nerfs qui me travaillent... venez, mon bon, je vous en supplie.

Le gros monsieur se laisse entraîner par sa femme; il se lève, prend le bras de son épouse, passe avec elle au comptoir, où il paye son dîner en vociférant contre les jeunes gens qui viennent gris chez un traiteur, puis il sort du restaurant, dont il ferme la porte comme s'il voulait en casser tous les carreaux.

— Mon bon me fait l'effet d'être un gros méchant, dit Bouchenot en se versant à boire.

— Tais-toi, Bouchenot, tu as tort, tu nous fais des querelles partout où nous allons!...

— Je te conseille de parler... monsieur qui s'amuse à lancer des verres au nez de ses voisins...

— Tu sais bien que c'est à toi que je le destinais.

— Allons, je te pardonne, je n'ai pas de rancune, moi; tu es amoureux de Cœlina, moi aussi, eh bien, nous lui ferons la cour tous les deux, et elle choisira.

— A la bonne heure... je te rends mon amitié.

— Bois donc... mange donc... tu ne fais rien; tiens, un verre de volnay... Ah! il est délicieux le volnay.

— Je t'assure que j'aimerais mieux du thé.

Bouchenot force son compagnon à boire et à manger avec lui; cependant les dîneurs ont petit à petit déserté le salon, et Timothée dit à son ami :

— Tout le monde s'en va... il doit être tard, nous devrions en aller aussi.

— Bah! déjà? est-ce que tu as assez mangé?

— Il y a une heure que j'étouffe!...

— Il faut prendre notre café d'abord... Garçon, du café! vivement!... Comment emploierons-nous notre soirée, Timothée?

— Notre soirée!... mais nous irons nous coucher.

— Nous coucher à huit heures! fi donc! nous devenons jaunes comme ce petit monsieur auquel tu viens de laver la tête... Ah! une idée!... Connais-tu *Séraphin*, toi?

— Qu'est-ce que c'est que *Séraphin*?

— Alors tu ne le connais pas. C'est un spectacle de marionnettes, d'ombres chinoises... La dernière fois que j'y suis allé, j'avais sept ans, et je me rappelle que je m'y suis beaucoup amusé; je veux voir si cela me procurera le même plaisir aujourd'hui. D'ailleurs, on m'a dit qu'il y avait là de jolies petites bonnes... des femmes de chambre... du cotillon enfin; il faut aller là... nous rirons, je me sens en train de rire! Allons, dépêche-toi de prendre ton café, je brûle d'envie de voir Polichinelle.

Le café étant pris, Bouchenot paye la carte, puis, soutenant Timothée, qui ne serait point en état de marcher seul, il le mène chez *Séraphin*.

Chapitre XV. — Le spectacle de Séraphin.

C'est un théâtre bien respectable que celui qui brave le temps, les révolutions, et reste toujours debout, toujours en état de prospérité, dans le même emplacement, avec la même direction.

Séraphin a résolu ce problème : tandis qu'autour de lui tout change et tout passe, tandis que vingt directeurs ont fait faillite, que trois ou quatre ont fait fortune, que les théâtres les plus en vogue ont vu leurs salles désertes; que les genres ont été renouvelés, mêlés, confondus, bouleversés; qu'il a fallu faire des dépenses énormes pour attirer le public, que les acteurs en renom sont devenus nomades, que les actrices de talent sont devenues rares; que les auteurs ont eu des procès avec les directeurs, que les entrepreneurs de succès ont fait la loi aux auteurs, et qu'au milieu de tout cela le public a souvent gardé son argent dans sa poche malgré la longueur démesurée des affiches, le spectacle de Séraphin a continué sa modeste fortune, et une fortune modeste qui va toujours son chemin vaut beaucoup mieux qu'un char brillant qui culbute. Vous me direz à cela que le directeur d'un théâtre de marionnettes a beaucoup moins de frais qu'un autre; que sa troupe est toujours soumise à ses moindres volontés; que ses acteurs ne murmurent jamais lorsqu'on leur donne un mauvais rôle; que ses actrices ne cabalent point entre elles pour se faire siffler. Mais, suivant moi, ce qui assure l'existence de ce spectacle, c'est que son public se compose en grande partie d'enfants, et les enfants sont beaucoup moins exigeants que les hommes; pourvu qu'on les amuse, ils sont contents et ne s'inquiètent pas si la pièce est bien écrite, bien conduite, bien intriguée. Il faut si peu de chose pour faire rire tous ces petits visages qui viennent là chercher le plaisir et la joie! l'aspect seul de *Polichinelle* suffit pour animer, pour enchanter toutes ces petites physionomies; et il ferait beau voir que quelqu'un s'avisât de siffler *Polichinelle!* les cris, les trépignements des enfants en auraient bientôt fait justice. Ainsi donc, jamais de chutes au théâtre de Séraphin. Heureux théâtre pour les auteurs!... Heureux public pour ce théâtre! et nous ne prévoyons pas ce qui pourrait entraver la prospérité de ce spectacle de marionnettes, car il y aura toujours des enfants, du moins nous aimons à le croire.

Cependant, avec les enfants qui chez *Séraphin* sont les habitués, le noyau, la majorité du public, il vient aussi de grandes personnes. D'abord les enfants ne viendraient pas tout seuls; il faut, pour les accompagner, une maman, une bonne, ou une gouvernante; car ce sont ordinairement les bonnes qui mènent les enfants voir les marionnettes. Mais les jeunes bonnes ont souvent avec elles des *payses*, celles-ci ont des cousins, ou de simples connaissances auxquelles elles donnent rendez-vous chez Polichinelle.

Ensuite il y a les jeunes gens qui, comme Bouchenot (mais sans être gris cependant), vont chez Séraphin dans le but de rire avec les jeunes femmes de chambre, auxquelles ils content des gaudrioles pendant la représentation des *feux arabesques;* car les feux arabesques nécessitent une nuit complète dans la salle, c'est une espèce de fantasmagorie; le moment où l'on fait la nuit complète n'est pas le moins agréable de la soirée. Vous entendez alors de petits cris partir de différents points de la salle : ce sont les bonnes qui ont peur. Vous remarquez que les enfants ne crient jamais, ils sont beaucoup plus courageux que leurs bonnes.

Enfin, vous trouverez encore au théâtre de Séraphin des gens raisonnables, des gens âgés même, qui vont là sans enfants, et seulement pour se remémorer une récréation de leur jeunesse. Ils veulent voir s'ils prendront encore quelque plaisir aux scènes de *Polichinelle* et du *Pont cassé;* ils voudraient oublier le temps qui a marché, et s'amuser comme aux beaux jours de leur printemps; mais ils ont beau faire, et y mettre de la complaisance, le *Petit Poucet*, ou la *Forêt aux Animaux*, n'ont plus le même charme pour eux; ils restent froids devant les danses de la mère Gigogne, ils ne sourient que du bout des lèvres aux bons mots d'Arlequin et de Gille! C'est que ce [illegible] fait pour leur âge, et que l'on revient toujours un [illegible] un endroit où l'on ne va que pour chercher [illegible].

Ce [illegible] Polichinelle avait déjà fait des choses admirables; il avait rossé le diable, bu plusieurs verres de vin, et s'était deux fois changé en pot de fleurs, à la grande satisfaction du public, lorsque deux nouveaux spectateurs entrèrent dans la salle de Séraphin, s'annonçant d'avance comme une tempête qui vient troubler un beau jour; dès leur entrée, ils avaient fait tant de bruit que les enfants même avaient un instant détourné leurs yeux de la scène pour regarder vers la porte.

Vous devinez que ces deux nouveaux venus étaient Bouchenot et Timothée; ce dernier, encore plus gris depuis qu'il avait pris l'air, posait sa main sur tout ce qu'il pouvait atteindre, cherchant toujours à se donner un point d'appui. Son camarade était encore plus bruyant que chez le traiteur, mais ses yeux étaient devenus si petits qu'à peine si on les apercevait.

— Passez sur le quatrième banc, messieurs, il y a de la place, dit aux deux amis une femme qui sert à la fois de contrôleur, de placeur et d'ouvreuse.

— Nous passerons où nous voudrons, chère amie! répond Bouchenot en élevant la voix. Nous avons pris des premières places... des plus chères... ainsi, nous pouvons aller partout et circuler où cela nous fera plaisir... Voyons d'abord le sere... Je veux faire mes frais moi...

— Silence donc là-bas! disent quelques personnes impatientées par le bruit que font les nouveaux venus.

— Prrrrout! répond Bouchenot; les moutards qui voudraient nous faire taire!... Ah! ah!... nous les empêchons d'entendre Polichinelle! Nous sommes ici pour notre argent! nous ferons du bruit si ça nous plaît. Dis donc, Timothée, aperçois-tu une figure un peu émoustillante?

Timothée, qui chancelait sans cesse, venait enfin de sentir quelque chose sous sa main gauche, et il s'appuyait avec délices sur ce qu'il avait rencontré. Mais bientôt une voix tremblante fait entendre ces mots :

— Monsieur, voudriez-vous bien ôter votre main de dessus ma tête?... vous me gênez!... Est-ce qu'on s'appuie comme cela sur la tête du monde?

C'était une vieille dame coiffée d'un immense chapeau vert pouvant à la rigueur passer pour un auvent, qui était assise à l'extrémité d'un banc devant Timothée, et celui-ci avait empoigné le chapeau vert comme une rampe d'escalier.

— Ah! belle dame, s'écrie Bouchenot, excusez mon ami; à coup sûr, c'est sans intention qu'il vous a pris quelque chose... Comment, polisson, vous preniez les dames par la tête!... Qu'est-ce que ça veut dire?... Est-ce que c'est jamais par là qu'on entame l'entretien?

Timothée a retiré sa main, et balbutie des mots que l'on n'entend pas. La vieille dame murmure parce que l'on a déformé son chapeau, et la personne qui reçoit les billets dit à Bouchenot d'un ton fort sévère :

— Monsieur, on ne doit pas troubler le spectacle; si vous êtes venu ici dans cette intention, on va vous rendre votre argent.

— Laissez-moi donc tranquille, répond Bouchenot en lorgnant dans la salle; vous allez voir que nous troublons vos acteurs, peut-être!... Ces gaillards-là savent toujours leurs rôles parfaitement! Par exemple, je trouve qu'ils parlent tous du nez comme Polichinelle; on leur fait sans doute prendre trop de tabac. Dites-moi, donne-t-on *le Pont cassé*, ce soir?

— Oui, monsieur.

— A la bonne heure... c'est une pièce classique; je serai enchanté de la revoir... N'est-ce pas là dedans que l'on chante : *Les canards l'ont bien passée*, et : *Tirelonpha?*

— Oui, monsieur.

— Ah! bravo! délicieux!... Timothée, on va chanter *Tirelonpha!* Tu feras la partie... Mon ami a une voix dans le genre de celle de vos acteurs... Ah! Timothée, viens là-bas... suis-moi, mon vieux... j'aperçois une figure assez drôlette... En avant!

Bouchenot passe à travers tout le monde sans demander excuse, et sans attendre qu'on lui fasse place; il traîne Timothée avec lui. Ces messieurs arrivent derrière deux bonnes dont l'une était assez gentille, et l'autre horriblement laide. Bouchenot s'assied derrière la première, et dit à son compagnon :

— Mets-toi à côté de moi.

— Mais il n'y a pas de place, répond Timothée.

— Assieds-toi toujours; ça se fera, on se prêtera un peu.

Timothée se laisse tomber sur les genoux d'un monsieur qui semblait en extase devant les lazzi de *Polichinelle*.

— Vous êtes sur moi! vous m'étouffez!... crie le monsieur en recevant Timothée, qui se laisse aller avec un extrême abandon.

— Ça va se faire... Tout à l'heure nous serons très-bien, dit Bouchenot.

Mais le monsieur se plaint toujours, le public s'impatiente, de toutes parts on crie : Silence! à la porte! Enfin, la dame contrôle parvient à rétablir l'ordre en faisant reculer toutes les personnes [illegible]

sont sur la banquette occupée par les deux amis. Timothée se trouve avoir une place ; son voisin n'est plus sous lui, et chacun peut voir le spectacle.

— Ne craignez pas de vous appuyer sur moi, belle blonde, dit Bouchenot en s'adressant à la jeune fille qui est devant lui. Adossez-vous... mes genoux vous serviront de bras de fauteuil... et ils seront plus doux, car je me flatte qu'ils ne sont pas pointus.

La jeune fille se contente de sourire sans répondre, et Bouchenot dit à Timothée :

— Ça prendra... fais comme moi... occupe-toi de ton vis-à-vis, et tâche de ne point dormir sur l'épaule de ton voisin... Allons, Timothée, éveillons-nous... l'amour nous appelle.

— Mais il me semble qu'elle est laide, celle qui est devant moi, répond Timothée en cherchant à s'appuyer contre son voisin.

— Laide !... pas du tout... c'est le clair-obscur de la salle qui te fait croire cela... Elle a une superbe tête africaine. Laisse-moi faire : nous allons leur payer du plaisir ; ici avec six sous on subjugue tous les cœurs... ça n'est pas cher.

— Il y avait pourtant une grande cabale dans la salle.

Les bonnes placées devant ces messieurs avaient chacune un enfant sous leur surveillance : c'étaient deux petits garçons qui étaient assis devant elles, et qui poussaient des exclamations de plaisir à chaque marionnette qui paraissait.

— Ma bonne, dit un des petits garçons à la jeune fille qui est devant Bouchenot, qu'est-ce que c'est donc que ce grand homme-là qui a un bonnet pointu ?

— Mon cher ami, dit Bouchenot en avançant sa tête, c'est *Rotomago* ou *Croquemitaine*, qui vient ici pour fouetter tous les petits garçons qui ne sont pas sages ; mais il ne vous fouettera pas, parce que vous êtes bien obéissant, et que vous mangez de la soupe sans pleurer, n'est-ce pas, jolie blonde ?... Ah ! quelle jolie petite taille d'abeille !

— Voyons, monsieur... vous m'empêchez d'entendre le spectacle !

— Ah ! parbleu ! quand vous perdriez un des brrrout de Polichinelle, voyez le grand malheur !... Adossez-vous donc sur moi.

— Non, je n'ai pas besoin de m'adosser.

— Vous avez des cheveux d'un blond délicieux.

— Tant mieux !

— Je donnerais mon petit doigt pour les natter.

— Laissez-moi donc tranquille.

— Vous seriez ravissante en Suissesse.

— C'est possible.

— Sont-ils bien longs ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Frisent-ils tout seuls ?

— Ça vous ne regarde pas.

— Ma bonne, s'écrie le petit garçon d'un air effaré en regardant une marionnette, qu'est-ce que c'est donc que ce vilain-là qui a des cornes sur la tête ?

— C'est le diable, répond la bonne.

— Tiens ! c'est drôle... il ressemble à papa Lolo !

— Ce petit garçon a des saillies charmantes, s'écrie Bouchenot tandis que les deux bonnes se regardent en riant.

— Soutenez-vous donc, monsieur, dit le voisin de Timothée ; vous appuyez toujours votre tête sur mon épaule ; c'est fatigant, à la fin !...

— Allons, Timothée, redresse-toi donc ! dit Bouchenot en secouant le bras de son ami. Tu veux sans cesse dormir... Est-ce que tu deviens marmotte ?... Cause donc avec ton vis-à-vis... la belle Africaine ; je t'assure qu'elle n'est pas mal faite.

— Regarde donc : ses mains sont rouges, et ont l'air enflées.

— Ce n'est rien ; ce sont des engelures : ça n'empêche pas le sentiment. Ah ! la toile baisse ; c'est fini pour les marionnettes... Nous allons avoir les feux arabesques. J'adore ce théâtre-ci ; je n'y étais pas venu depuis l'âge de sept ans, mais je veux m'y abonner... Y venez-vous souvent, blondinette ?

— J'y viens quelquefois... quand on m'y envoie... Voyons, monsieur, ôtez donc vos mains... Est-ce que vous avez besoin de les mettre là ?

— C'est que je voudrais les réchauffer.

— Et vous prenez mon... dos pour un poêle ?... c'est sans gêne !...

— Voulez-vous des plaisirs, qui est-ce qui veut des plaisirs ? crie une vieille femme en se promenant dans la salle avec un grand panier rempli d'oublies et de pains d'épice.

— Par ici, la marchande ! dit Bouchenot, envoyez-nous votre panier. Je régale tous ceux qui en veulent... Vivent les plaisirs ! c'est léger... c'est casuel... c'est amusant !

— Combien monsieur en veut-il ? demande la marchande.

— Je vous dis de me passer votre boutique !... J'achète toutes vos oublies ! Je vous payerai ce que vous voudrez !

La marchande s'incline avec respect devant le monsieur qui agit en grand seigneur. Elle présente son panier à Bouchenot. Celui-ci prend des piles de plaisirs : il en donne par douzaines aux petits garçons, et en offre aux bonnes, qui font d'abord des façons.

— Prenez donc ! dit Bouchenot ; le plaisir ne se refuse jamais, et il ne donne jamais d'indigestions.

— Ah ben ! je veux ben ! tant pis ! répond la bonne qui est devant Timothée. Moi, j'aime tout ce qui se mange. Prends donc, Louise !

Louise est la jolie blonde ; elle se décide enfin à accepter des oublies, et Bouchenot se penche vers Timothée en lui disant à l'oreille :

— Elles sont à nous !

— Quoi ? répond Timothée.

— Ah ! tu n'y es jamais !... Tiens, prends des plaisirs, et offre cette douzaine à ton voisin qui te sert d'oreiller : c'est bien le moins que tu puisses faire pour lui.

Le voisin accepte d'un air très-reconnaissant la douzaine de plaisirs que Timothée lui présente. Bouchenot en distribue encore à quelques enfants qui sont près de lui, et ne rend le panier que lorsqu'il n'y a plus d'oublies dedans. Il paye la marchande, qui lui fait une profonde révérence. En ce moment la lumière de la salle disparaît : ce sont les feux arabesques que l'on va faire voir.

Bouchenot s'est hâté de se rasseoir ; et tandis que l'on montre les tableaux, il cause de très-près avec la jeune blonde, que la douzaine de plaisirs a beaucoup humanisée et qui n'a plus peur de s'adosser sur son voisin. Pendant l'obscurité, il prend envie à Bouchenot de s'assurer si les genoux de la petite bonne ne sont pas plus pointus que les siens ; déjà sa main s'est avancée furtivement et se flatte d'atteindre ce qu'elle cherche, lorsqu'un cri aigu se fait entendre. Toute la salle en a frémi, et le voisin de Timothée en a laissé tomber à terre sa pile de plaisirs.

La dame contrôleur se hâte de rendre la lumière à son public ; Bouchenot a retiré sa main, et se tient à une distance respectueuse de sa voisine.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... qu'est-il arrivé ?... demande-t-on de toutes parts.

C'était le petit bonhomme confié à la jeune blonde qui avait poussé le cri qu'on venait d'entendre. On s'aperçoit qu'il pleure encore en portant les mains à sa figure.

— Qu'as-tu donc, Alexandre ? lui demande sa bonne.

L'enfant répond en pleurant :

— Pendant qu'on ne voyait pas clair... j'avais posé ma tête sur tes genoux... parce que j'avais peur, et puis quelqu'un m'a fourré son doigt dans le nez... hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! et m'a tout égratigné...

— Allons, taisez-vous imbécile ! répond la petite bonne en rougissant ; il fallait vous tenir à votre place, et ça ne vous serait pas arrivé !... Si vous n'êtes pas sage, je ne vous amènerai plus aux Ombres Chinoises.

Pendant qu'on grondait l'enfant, Bouchenot s'était levé et retourné pour rire à son aise de la méprise que l'obscurité lui avait fait commettre ; et il allait redemander une seconde représentation des feux arabesques si brusquement interrompus par les cris du petit Alexandre, lorsqu'une jeune fille placée au fond du théâtre, et qui vient pour la première fois d'apercevoir la figure de Bouchenot, dit à une femme qui est avec elle :

— Ah ! mon Dieu... je ne me trompe pas !... voilà ce monsieur qui est cause que j'ai perdu mon chien...

Le son de cette voix a frappé Bouchenot : il regarde la personne qui a parlé, et reconnaît mademoiselle Prudence. En ce moment, celle-ci se lève à demi, et s'adressant au jeune homme dont elle est séparée par trois banquettes, lui crie :

— Monsieur, et Moustache?... dites-moi donc ce que vous avez fait de mon pauvre Moustache?

En entendant prononcer le nom du chien, en reconnaissant la maîtresse de Moustache, Bouchenot a pâli, un changement subit s'opère en lui ; il porte sa main à son front comme frappé de souvenirs, puis, se penchant vers Timothée, lui dit d'un ton qui n'est plus celui d'un homme gris :

— Viens... allons-nous-en... partons !...

Madame Bahon la lingère, patronne de Prudence.

— Comment, partir !... est-ce que c'est fini? murmure Timothée en se frottant les yeux.

— Oui... c'est fini... Viens donc !...

— Non, ce n'est pas fini ; il y a encore les ombres chinoises, s'écrie la jeune blonde en regardant Bouchenot d'un air tout surpris. Mais celui-ci ne fait plus la moindre attention à la petite bonne, et, sans même lui dire adieu, il prend Timothée par le bras, l'entraîne, et ne semble tranquille que lorsqu'ils sont hors du théâtre de Séraphin.

Cependant, Timothée ne marchait qu'avec peine. Bouchenot parvient à le conduire jusqu'à un fiacre, il l'y fait monter, se place près de lui, et se fait mener à leur domicile.

Le mouvement de la voiture a bientôt endormi Timothée ; cette fois son compagnon le laisse se livrer au sommeil, et pendant qu'il dort il se dit :

— Je me suis conduit comme un imbécile. J'étais gris... le nom de ce maudit chien m'a tout de suite dégrisé. J'ai dépensé beaucoup d'argent aujourd'hui... si Timothée se le rappelait, que dirai-je?... Ces cent écus en or que j'ai trouvés dans ma poche... faut-il dire à mes amis d'où ils me viennent?... Je l'aurais dû, peut-être... Cependant, j'ai juré de me taire... Un serment fait par force à des misérables.... ça n'engage à rien... mais si je parle... ils m'ont menacé... Et puis, cet argent... George et Timothée me diraient de n'y point toucher... de ne rien recevoir de ces... Sacrebleu ! c'est bien embarrassant !... Allons, décidément, je me tairai. Timothée est gris ; je lui dirai ce que je voudrai, il ne se souviendra de rien.

La voiture s'arrête. Bouchenot réclame l'assistance du cocher pour l'aider à porter Timothée jusqu'à son logement. Le cocher y consent. On prend le dormeur sous les bras et on le monte au quatrième sans qu'il se réveille. La clef était sur la porte de la chambre des jeunes gens. George était déjà couché et endormi. Bouchenot s'empresse de mettre Timothée sur un lit, et après avoir payé et renvoyé son fiacre, il se jette lui-même à côté d'un des dormeurs en disant :

— Ma foi ! demain il fera jour !

Chapitre XVI. — Héro et Léandre.

C'est George qui réveille ses camarades en allant de grand matin leur crier aux oreilles :

— Mes amis! mes bons amis... éveillez-vous! Vous ne savez pas la bonne... l'excellente nouvelle? ma pièce est reçue... reçue... entendez-vous? et on va la mettre sur-le-champ en répétition... Allons, félicitez-moi donc.

Bouchenot se met sur son séant et regarde George, qui, pour la première fois de sa vie, saute et danse en chemise dans la chambre; pendant ce temps, Timothée étend les bras en murmurant :

— Est-ce vrai que j'ai crevé un tapis de billard ?

— Oui, mes chers amis, reprend George, j'ai vu hier le directeur; il a été satisfait de mes corrections, et ma pièce va être jouée.

— Tant mieux, je suis enchanté! dit Bouchenot; tu peux être sûr que nous serons là pour t'applaudir.

— Oui... oui, nous serons là, dit Timothée. Mais, mon Dieu! qu'est-ce que nous avons donc fait hier, Bouchenot?... il me semble que tu m'as mené jouer au billard, boire du punch, dîner chez le traiteur... avec du champagne, des truffes...

— Diable! messieurs, reprend George, il me paraît que vous n'avez pas ménagé les quarante francs qui vous restaient à chacun !

— Timothée ne sait ce qu'il dit, dit Bouchenot, nous n'avons presque rien dépensé. Le fait est qu'en sortant de déjeuner il était gris; je l'ai fait entrer dans un café où il s'est endormi en croyant jouer au billard. Ensuite nous avons été dîner chez un modeste traiteur à deux francs par tête ; et de là, je l'ai régalé des Ombres Chinoises; mais, comme il y dormait continuellement sur l'épaule de ses voisines, je l'ai ramené ici un peu avant la fin du spectacle. Voilà ce que nous avons fait hier.

— C'est singulier! dit Timothée, je me figurais avoir crevé un billard... avoir jeté un verre de vin au nez de quelqu'un... enfin, il me semblait que nous avions dépensé beaucoup d'argent... et le fait est qu'en visitant mon gousset, je vois que je n'ai rien dépensé du

Le champagne chez l'enfumeuse.

— Mon pauvre Timothée! tu étais tellement étourdi hier, que tu ne dois te souvenir de rien. Oh! je ne te conseille pas de boire beaucoup, car tu ne peux pas supporter le vin.

— Je n'en ai pas [illegible] non plus, répond Timothée en se levant, cela m'a donné un mal de tête! Mais c'est égal, il ne s'agit plus de flâner... nous pouvons sortir maintenant... je vais aller à mes cours... Oh! je vais travailler, réparer le temps perdu.

— Moi, je vais courir chez un copiste, dit George, il fera mes rôles, et je ferai avec mon brouillon un double du manuscrit.

Tout en parlant, George et Timothée se hâtaient de s'habiller, tandis qu'au contraire Bouchenot s'étendait avec volupté dans le lit qu'alors il occupait seul, en disant :

— Ma foi, on est très-bien au lit... dans de bons draps... A propos,

messieurs. La petite voisine ne nous a pas oubliés... nos deux couchers sont bons maintenant... et elle a mis jusqu'à des rideaux à la fenêtre!... Oh! les femmes! ça pense à tout!...

— J'irai la remercier dès que j'aurai le temps, dit George; l'heure me presse, je pars : au revoir, mes amis.

— Je m'en vais aussi, dit Timothée en suivant George... Eh bien, Bouchenot, tu ne te lèves donc pas, paresseux?

— Si fait, tout à l'heure... c'est que j'ai comme une courbature.

— A ton aise... mais tu sais que Henri t'attend...

— Oui... oui!

Les deux jeunes gens sont partis, et Bouchenot se refourre dans son lit en disant : — Henri m'attend! Henri m'attend!... Ils me répètent toujours la même chose... Je ne ne suis pas pressé d'y aller, moi... je m'ennuierai beaucoup là, avec ses écritures, auxquelles je ne connais goutte. Après tout, quand je n'aurai plus le sou dans ma poche, il sera temps d'aller travailler... Voilà qui me semble parfaitement raisonné. Sur ce, tant pis! je me dorlote!

Après être resté au lit et s'être dorloté encore plus d'une heure, Bouchenot se décide pourtant à se lever. Tout en s'habillant, il compte son or, en se disant :

— Je l'ai fait danser un peu vite hier, mais on ne ribote pas tous les jours!... La petite blonde de chez Séraphin était gentille; pourtant elle ne vaut pas la voisine, et d'ailleurs une bonne... fi donc! c'est bon quand on n'a pas le moyen de mettre le pot-au-feu. Je vais aller faire la cour à la voisine; d'abord c'est bien le moins que je la remercie pour la peine qu'elle a prise de nous acheter des draps, des oreillers et des rideaux... Mais si chez elle je venais à rencontrer cette grosse Prudence... qui m'a reconnu hier chez Séraphin... et qui me reconnaîtrait également ailleurs... hom!... je la trouve affreuse maintenant, cette grosse fille-là... Hier, quand elle m'a parlé de Moustache, je n'ai pas été maître de ma terreur... j'ai si peur de me trouver compromis!... car, au fait, je puis être compromis, moi... on pourrait me faire un crime de n'avoir pas révélé ce que j'ai vu... D'un autre côté, si je le révélais... les autres qui m'ont promis de me tuer à la moindre indiscrétion!... Ah! maudit chien! c'est toi qui m'as mis dans la position critique où je me trouve, en me conduisant dans cette infernale maison que tu connais si bien.

Bouchenot reste quelques instants plongé dans ses réflexions. Enfin il prend son parti et dit :

— Après tout... quand je me rendrais malade, je ne puis pas revenir sur ce qui est arrivé!... Comment pourrait-on jamais savoir que j'ai découvert ce qui se passait dans cette maison?... Ce n'est pas Moustache qui le dira! ni ces hommes... d'ailleurs ils ne savent pas qui je suis, et j'espère bien ne les rencontrer nulle part. Quant à cette grosse Prudence, je pense que je m'alarme à tort... Certainement elle ne sait rien du tout; ce ne serait donc que son parrain qui pourrait être un de ces misérables... et cependant mademoiselle Prudence a dit que son parrain était jardinier fleuriste, et avait quitté Paris depuis trois semaines pour retourner dans son pays. Si je rencontre Prudence chez Cœlina, je la ferai jaser sans qu'elle se doute de rien. En attendant, allons faire la cour à la voisine et couper l'herbe sous le pied à notre ami Timothée.

La petite enluminеuse était en train de travailler lorsque Bouchenot entre chez elle, ce qu'il a pu faire sans la déranger, parce que les grisettes laissent ordinairement leur clef sur leur porte, excepté lorsqu'elles sont en tête-à tête avec leur amant; alors on n'oublie pas, tout en allant et venant, de retirer la clef sans faire semblant de rien, et on a parfaitement raison : il ne faut jamais s'exposer à être interrompue dans le beau milieu d'une conversation; on ne retrouve pas toujours ce que l'on allait dire.

— Bonjour, voisine, dit Bouchenot en s'approchant de Cœlina.

— Bonjour, voisin... pardon si je continue de travailler, mais c'est pressé.

— Faites, je vous en prie. Si je pensais vous déranger, je ne viendrais pas. Est-ce encore Adam et Ève que vous enluminez?

— Non, c'est autre chose. Prenez donc une chaise.

— Ne faites pas attention.

— Dites donc, vous avez ramené votre ami dans un joli état hier au soir!

— Comment! vous avez su cela?

— Sans doute, ma porte n'était point fermée.

— Et vous ne m'avez rien dit.

— Oh! quand on ne m'appelle pas, je ne me présente jamais, je craindrais d'être indiscrète... d'ailleurs, entre voisins, il ne faut pas s'espionner!... fi donc! A la vérité, j'entends tout ce qu'on dit dans l'escalier; mais dame, ce n'est pas ma faute, je ne peux pas me boucher les oreilles.

— Oui... hier nous avons assez bien dîné... aucun excès pourtant; mais Timothée ne sait pas boire... il a la tête très-faible! la moindre chose lui fait mal!... C'est un garçon auquel il faut beaucoup de ménagements en tout genre.

— Ah! vous croyez? Pauvre jeune homme! c'est bien triste.

— La moindre folie le rend malade... il a la poitrine faible.

— Vraiment?

— Règle générale ; si vous avez la poitrine délicate, ne soyez pas amoureux. Mais, malheureusement, on ne veut pas écouter les conseils de la raison!...

— Et c'est pour ça que la guimauve est si chère! A propos, voisin, vous étiez peut-être venu pour me demander quelque chose... quelque service?

— Non, jolie voisine; j'étais venu d'abord pour vous remercier pour moi et mes amis de la peine que vous avez bien voulu prendre en arrangeant notre chambre, en nous achetant tout ce qui nous manquait.

— Ah! il y a encore bien des choses qui vous manquent; mais du moins vous avez le nécessaire, et c'est le principal... Par exemple, j'ai dépensé tout l'argent que vous m'aviez donné... d'ailleurs j'ai écrit... ma note est là, vous verrez.

— Vous plaisantez... est-ce que nous compterons après vous?

— Si, si, je veux que l'on compte, moi... Vos amis sont sortis?

— Oui; la pièce de George est reçue, on va la jouer; il est dans l'enchantement.

— Ah! tant mieux! ça fait que j'irai au spectacle! car j'espère qu'on me donnera un billet pour l'aller voir... cette pièce!

— Et je vous demande d'avance la permission de vous offrir mon bras pour vous conduire au spectacle.

— Très-volontiers, monsieur, si toutefois... vous n'avez personne autre à mener.

— Pourrais-je en avoir d'autres... lorsque vous voulez bien m'accepter pour cavalier?...

— Si cela devait faire de la peine à quelqu'un... oh! je ne le voudrais pas.

— A qui voudriez-vous donc que cela fît de la peine?

— Mais... à une de vos maîtresses...

— Des maîtresses! je n'en ai pas!...

— Pas du tout! oh! ce mensonge! vous en avez toujours au moins une... vous n'avez point la poitrine faible, vous.

— Non, grâce au ciel, je suis un gaillard solide! Mais depuis quelque temps nous étions si malheureux... Est-ce que l'on peut songer à l'amour quand on n'a pas de quoi dîner?

— Si j'avais un amant et qu'il fût malheureux, croyez-vous donc que je l'en aimerais moins pour cela?

— C'est que vous êtes vraiment sensible, vous! toutes les femmes ne pensent pas ainsi! Il en est tant auxquelles il faut avant tout les plaisirs, de la toilette! quand leur amant ne peut plus leur offrir cela, elles lui tournent le dos.

— Ces femmes ne ne savent pas ce que c'est que l'amour!...

— Aussi, on ne les adore pas comme vous!

— Ah bah! laissez donc, on les aime bien plus au contraire! on les accable de présents, de galanteries! on se met en quatre pour leur plaire, on leur parle comme à des divinités; on supporte, sans se plaindre leur humeur, leurs caprices! et souvent même leurs infidélités! tandis que nous, pauvres filles, qui ne savons qu'aimer bien sincèrement, on nous prend sans amour et on nous quitte sans regrets!

— Ah! voisine, j'espère que vous ne croyez pas tous les hommes capables de se conduire ainsi?

— Ma foi, d'après les échantillons, il me semble que l'on peut juger les pièces. Deux fois j'ai été faible, j'ai cédé au penchant de mon cœur, et j'en ai été tristement récompensée! L'un m'avait prise par caprice, l'autre par intérêt; ni l'un ni l'autre ne m'aimaient.

— Voisine, il faut essayer une troisième fois, ce sera la bonne... Il y a un proverbe qui dit : que la troisième fois fait feu.

— Non... je ne veux plus aimer... les hommes sont trop perfides!

— Je ne le serais pas, moi, si j'avais le bonheur de vous plaire...

— Vous feriez tout comme les autres!

— Oh! non, je serais si heureux d'avoir une petite maîtresse jolie, bien faite, aimable, spirituelle comme vous!...

— On nous trouve toujours charmantes quand on nous fait la cour... mais après...

— Après, on doit vous idolâtrer... vous diviniser... vous...

— Voyons, monsieur Bouchenot, ne remuez pas ma chaise, vous me feriez faire des bêtises sur mon ouvrage... Qu'est-ce que nous disions donc tout à l'heure?...

— Je ne m'en souviens plus... vos jolis yeux me font tout oublier...

— Ah! vous me disiez que la pièce de M. George va se jouer... et que nous irions au spectacle...

— Nous n'avons pas besoin d'attendre sa pièce pour y aller; et quand vous le voudrez, je suis tout prêt à vous y conduire...

— C'est bon... nous verrons cela quand je serai moins pressée. Et M. Timothée, que fait-il?

— Oh! celui-là doit être avocat... il fait son droit... le voilà retombé sur le *Digeste* et les *Authentiques;* c'est un garçon perdu pour le plaisir.

— Mais il faut bien travailler quand on n'est pas riche. Et vous, il me semblait que vos amis vous avaient dit : N'oublie pas que Henri t'attend.

— Tiens, vous savez cela aussi?

— Puisque je vous dis que de chez moi j'entends tout... Oh! je suis une voisine gênante!...

— Vous ne vous êtes pas trompée. Notre ami Henri m'a, en effet, proposé un emploi...

— Eh bien, est-ce que ça ne vous va pas?

— Pardonnez-moi... Je crois que... c'est-à-dire j'aurais préféré une vie indépendante... c'est là ce qui m'irait très-bien... Oh! la liberté!... avec de la fortune... c'est si gentil!...

— Je crois que vous aimeriez assez à vous amuser du matin au soir... avec la liberté de ne pas faire autre chose... n'est-ce pas, voisin?

— Non... ce n'est pas cela; mais j'aurais voulu être artiste... j'aurais tout ce qu'il faut pour faire un artiste... Mon père a eu grand ort de vouloir faire de moi un avocat... il a faussé ma vocation.

— Qu'est-ce qu'il faisait, votre père?

— Il était confiseur.

— Et je gage que vous avez mangé son fonds...

— Hom!... espiègle!... Si je vous avais connnue alors... je vous aurais accablée de dragées... de pralines... de pastilles...

Deux petits coups frappés à la porte interrompent la conversation.

— Qu'est-ce qui m'arrive? dit Cœlina; c'est peut-être ma tante.

— Est-ce qu'elle vient prendre du punch le matin.. dit Bouchenot.

— Oh! non... ce n'est pas probable.

On frappe de nouveau.

— Eh bien, entrez! la clef est à la porte! crie Cœlina sans se déranger.

— Tiens! c'est vrai! Je ne la voyais pas! répond une voix de femme. Et au même instant la grosse Prudence entre dans la chambre.

Bouchenot, qui se tenait un peu derrière la porte, n'est pas maître d'un mouvement d'effroi en apercevant la jeune fille; cependant il se remet bientôt. Mademoiselle Prudence, qui ne voit pas d'abord le jeune homme, court à son amie en disant:

— Bonjour, Cœlina. Ah! c'est bien heureux que je te trouve!... Je suis venue hier: tu étais sortie, et je t'ai attendue fort longtemps chez tes voisins. Du reste, ce sont des jeunes gens bien honnêtes, bien polis... Il y en a même un qui est bien gentil, quoiqu'il ait les cheveux un peu rouges.

— Ah! tu as remarqué cela, toi! dit Cœlina en souriant... C'est bon... je dirai au voisin que tu le trouves gentil...

— Ah! Cœlina, ne fais pas cela... je n'oserais plus venir chez toi... je serais si honteuse... et... Ah! mon Dieu!...

Prudence venait de se retourner et d'apercevoir Bouchenot.

— C'est un de mes voisins, dit Cœlina en riant de la mine que fait Prudence, et l'ami de celui que tu trouves de ton goût...

— Monsieur! s'écrie la grosse Prudence en regardant Bouchenot. Comment! monsieur serait ton voisin!...

— Oui, mademoiselle, j'ai ce plaisir, répond Bouchenot en s'inclinant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc là qui te fasse ouvrir de si grands yeux? demande Cœlina à son amie.

— Ce qu'il y a?..... c'est que c'est monsieur qui m'a emmené mon pauvre Moustache; qui est cause que j'ai perdu mon chien. C'est que je rencontre monsieur partout: dans la rue, ici, et hier au soir chez *Séraphin*. Mais c'est égal, je suis bien aise de retrouver monsieur chez toi, Cœlina; je t'en prie, dis à monsieur qu'il me rende mon chien...

— Eh! mon Dieu! tu vois bien qu'il ne l'a pas, ton Moustache!... Voyons, monsieur Bouchenot, justifiez-vous, répondez à Prudence Flambard, sans quoi elle est capable de nous ennuyer pendant deux heures avec son chien.

— Mademoiselle, répond Bouchenot en allant s'asseoir entre les deux jeunes filles, il ne me sera pas difficile de me justifier, et pour cela j'en appellerai même à la bonne foi de la plaignante. Avant-hier, en effet, ayant eu le plaisir de rencontrer mademoiselle dans la rue, et suivant le même chemin qu'elle, je tâchai de lier conversation... J'ai toujours aimé à causer avec les jolies femmes...

— Oh! oui, on sait cela, dit Cœlina d'un air piqué. Il paraît que vous vouliez aussi faire la conquête de Prudence! Mon Dieu! quel conquérant vous faites!... vous êtes un petit Napoléon pour les cœurs!...

Bouchenot se rengorge dans sa cravate, jette un tendre regard à Cœlina, et reprend:

— Mademoiselle ne se montra point disposée à causer, je la quittai, car je suis incapable de contrarier une femme. Mais son chien me suivit... il abandonna sa maîtresse pour moi, quoique je fisse tous mes efforts pour le chasser. Est-ce ma faute, et suis-je responsable des caprices de ce chien?

— Non certainement, dit Cœlina; et si cela s'est passé comme cela, que peux-tu reprocher à monsieur?

— Mais... je ne sais pas... Enfin mon chien vous a suivi, voilà le fait; eh bien! rendez-le-moi maintenant.

— Si je l'avais encore, c'est ce que je m'empresserais de faire; mais, après m'avoir suivi toute la journée, et m'avoir, par ses déréglements, attiré une foule d'aventures toutes plus désagréables les unes que les autres, votre Moustache m'a quitté le soir, et je ne l'ai plus revu depuis.

— Vous l'avez perdu aussi!... Mon Dieu, que c'est malheureux!... Comment le retrouver à présent?... Oh! c'est fini, je vois bien qu'il faut que j'en fasse mon deuil.

— Eh bien, le grand malheur! dit Cœlina; je vous demande un peu de quelle nécessité il est pour une apprentie lingère d'avoir un énorme chien que tu étais obligée de tenir renfermé toute la journée dans ta chambre?

— Dame, ça me faisait une société, une sûreté quand je sortais.

— Ah! oui, il parait qu'il te défendait bien!

— Et puis, il m'avait été donné par mon parrain Laforêt... et mon parrain aimait tant Moustache, il m'avait tant recommandé d'en avoir bien soin!

— Votre parrain s'appelle Laforêt? dit Bouchenot en regardant attentivement Prudence.

— Oui, monsieur.

— Et... que faisait-il à Paris, votre parrain?

— Il était jardinier fleuriste...

— Jardinier fleuriste... c'est un assez bon état... Savez-vous où il demeurait à Paris?

— Oui, monsieur, car j'ai été deux fois chez lui avant qu'il retournât à son pays.

Bouchenot pâlit en murmurant: — Ah! vous savez... vous connaissez la maison... où logeait votre parrain?...

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant? dit Cœlina. Etes-vous drôle avec toutes vos questions!...

— Mademoiselle... si je demande cela à votre amie, c'est parce que je pense que le chien pourrait fort bien être retourné à la demeure d'où il venait... c'est même fort présumable... et si mademoiselle sait ou c'est...

— Ah bien! s'écrie Prudence, est-ce que vous croyez que je n'ai pas songé à cela hier? Je n'ai pas manqué d'aller à la demeure de mon parrain... mais inutilement... on n'y avait pas vu Moustache... j'ai demandé à tous les voisins, personne n'a pu me donner de ses nouvelles.

— Vous avez demandé... aux voisins? dit Bouchenot d'un air surpris. Est-ce que votre parrain... avait des voisins?

— Tiens, et pourquoi donc pas? Est-ce qu'il ne loge pas du monde dans la rue des Martyrs?

— Rue des Martyrs!... Comment... c'est rue des Martyrs que demeurait votre parrain?

— Sans doute, c'est rue des Martyrs! près du faubourg Montmartre... puisque je vous dis que j'y suis encore allée hier.

— Rue des Martyrs? se dit Bouchenot; allons, c'est à tort que j'accusais le parrain de cette jeune fille... Certainement, avant-hier, j'étais bien loin de la rue des Martyrs... Le jardinier fleuriste est innocent, ou du moins cette jeune fille n'a jamais rien su, et j'étais un sot de trembler devant elle.

Bouchenot reprend toute sa sécurité, et se rapprochant de mademoiselle Prudence, lui fait un gracieux sourire en lui disant:

— Tenez, mademoiselle, je pense, comme votre amie Cœlina, que le meilleur parti à prendre est de ne plus penser à votre chien... il est perdu, c'est un malheur... si j'en fus la cause, c'est bien involontairement; mais pour que vous ne m'en vouliez plus, je vous offre un caniche ou un lévrier, à votre choix; j'en ai vu de charmants sur le Pont-Neuf, et de cette façon vous aurez de nouveau votre petite société.

— Oh! je vous remercie, monsieur, répond Prudence; mais je ne veux plus de chien, c'est fini, j'en ai bien assez!...

— En ce cas, qu'il n'en soit plus question, dit Cœlina; tu aurais perdu ton amant, que tu ne ferais pas tant de bruit. Veux-tu déjeuner avec moi?

— Comment! est-ce que tu n'as pas encore déjeuné?... il est midi.

— Qu'est-ce que ça fait? je déjeune toutes les fois que j'ai faim, moi. Monsieur Bouchenot sera des nôtres... n'est-ce pas, voisin?

— Avec grand plaisir, à condition que je paye un pâté.

— Oh! vous payerez tout ce que vous voudrez; je ne suis fière, moi.

— En ce cas, je cours aux provisions.

— Allez, pendant ce temps-là Prudence mettra le couvert.

Bouchenot est sorti, et tout en mettant le couvert, mademoiselle Prudence dit à son amie:

— Il est bien drôle, ce monsieur-là... c'est dommage qu'il soit trop hardi avec les femmes!... il vous regarde fixement; moi, ça me trouble tout de suite...

— Bon! tu t'y feras; d'ailleurs les hommes les plus gais ne sont pas toujours les plus dangereux.

— Bah! vraiment! je voudrais bien reconnaître tout de suite ceux qui sont dangereux... Ah! que tu es heureuse de savoir tout cela, Cœlina! ça fait qu'on ne peut pas t'attraper, toi.

— La même chose. Mais, que veux-tu! c'est notre lot à nous femmes!...

— Au! il faut que nous soyons attrapées?

— A moins pourtant de pas être sensibles...

— Qu'est-ce qui est le meilleur, de ne pas être sensibles ou de se laisser attraper?

— Mon Dieu ! que tu es bête, Prudence !... est-ce qu'on est maîtresse de ces choses-là ?...

— Dame, je ne sais pas, moi ! tu m'avais dit que tu me déniaiserais, afin que ces demoiselles au magasin ne se moquent plus de moi... Et tu ne veux rien m'apprendre... Dis donc, si ce monsieur veut me faire encore la cour, faudra-t-il que je le laisse faire ?

— Sois tranquille, il ne te la fera plus.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est à moi qu'il la fait maintenant.

— Tiens, il a donc changé d'idée !... Est-ce que tu l'écouteras, toi ?

— Peut-être... C'est possible...

— Ah bien, c'est bon, je vais retenir ce que tu lui répondras pour le dire quand on me fera la cour.

Bouchenot revient avec un pâté et une boîte d'anchois; on se met à table. Toutes les attentions du jeune homme sont pour Cœlina; c'est toujours elle qu'il regarde, c'est à elle qu'il parle sans cesse; aussi mademoiselle Prudence prend-elle fort peu de part à la conversation; en revanche, elle en prend une très-grosse du pâté, et écoute attentivement ce que Cœlina répond aux doux propos de son voisin.

Le déjeuner s'est prolongé. Il est près de trois heures; Bouchenot est très-animé, la petite voisine rit beaucoup, et la grosse Prudence en est à son treizième anchois, lorsqu'on frappe à la porte : c'est Timothée qui se présente devant la société.

Timothée paraît d'abord assez mécontent de trouver Bouchenot établi chez la voisine, et s'y mettant déjà à son aise comme s'il était le maître du logis; mais en apercevant mademoiselle Prudence, le grand jeune homme reprend sa bonne humeur.

— J'étais venu pour vous faire nos remercîments, mademoiselle, dit Timothée en saluant Cœlina. Mais... il me paraît que Bouchenot vous a déjà fait les siens...

— Je ne me laisse jamais devancer, mon petit, répond Bouchenot en se dandinant sur sa chaise et regardant son ami d'un air railleur.

— Asseyez-vous donc, monsieur Timothée, dit Cœlina. Vous êtes ici en pays de connaissance... Voilà mon amie Prudence... à laquelle avant-hier vous avez bien voulu permettre de se reposer chez vous... Prudence, monsieur est un de mes voisins... dont tu me parlais tout à l'heure... Tu sais bien... celui que...

— Oui, oui, répond Prudence en rougissant jusqu'au blanc des yeux et avalant un quatorzième anchois pour se donner une contenance. Oh ! je reconnais bien monsieur...

— De mon côté, mademoiselle, je vous ai reconnue sur-le-champ, dit Timothée en s'asseyant près de la jeune fille.

— Décidément vous vous étiez fait impression l'un à l'autre, s'écrie Bouchenot en riant. Ce n'est point de mauvais augure.

— Oh ! par exemple... monsieur ne m'avait rien fait du tout ! dit Prudence en baissant le nez sur sa serviette.

— Je gage que mon ami n'en dirait pas autant, répond Bouchenot.

Timothée semble fort embarrassé et ne pas savoir ce qu'il va répondre; mais Cœlina se hâte de lui dire :

— Voulez-vous déjeuner avec nous, monsieur Timothée ?

— Mademoiselle... vous êtes bien bonne... Je comptais dîner bientôt; c'est égal.

— Tiens ! il n'y a plus d'anchois... Ah bien, il paraît que tu les aimes, Prudence ?...

— Dame !... oui... je n'en avais jamais mangé... Je croyais que c'étaient des huîtres !...

— Je vois, dit Bouchenot, qu'à Poissy on est un peu en retard sur le poisson. Timothée va en aller chercher une autre boîte...

— Oh ! ce n'est pas la peine !...

— Si ! si ! va donc, Timothée; tu vois bien que mademoiselle Prudence aime les anchois.

Et Bouchenot dit à l'oreille de son ami : — Les anchois sont salés, cela fait boire !... Tu étourdiras la grosse Prudence, et elle est à toi !...

— Je ne veux pas réussir par de semblables moyens !... répond Timothée.

— Alors j'ai bien peur que tu ne réussisses pas du tout.

— Qu'avez-vous donc à dire tout bas ? demande Cœlina.

— Rien, voisine... Je disais à mon ami de nous acheter un peu de dessert.

— Ah ! pas de folies, messieurs; je n'entends pas qu'on se mette en dépense.

— Je vous obéirai, mademoiselle, répond Timothée en sortant.

— Oh ! parbleu, c'était inutile de lui recommander cela, dit Bouchenot. Si jamais celui-là se ruine, je vous assure qu'il n'y aura pas de sa faute.

Timothée ne tarde pas à revenir avec une boîte d'anchois, un quarteron de mendiants et un petit morceau de fromage de Gruyère.

— Peste ! tout cela pour quatre ! s'écrie Bouchenot en piquant le morceau de fromage à la bout de son couteau. Ah bah ! mais tu veux donc que nous nous fassions du mal ?

— Je ne savais pas si ces demoiselles aimaient le fromage, répond Timothée en se mettant à table.

— C'est très-bien, monsieur Timothée, n'écoutez donc pas votre ami, dit Cœlina; moi j'aime bien qu'un homme ait de l'économie, de l'ordre... et qu'il mette de côté

— Je n'ai jamais mis que mon chapeau de côté ! dit Bouchenot en riant.

— Mademoiselle, prenez donc quelque chose ! dit Timothée en présentant à la grosse Prudence la boîte de fer-blanc contenant les anchois.

Mademoiselle Prudence fait tomber plusieurs anchois sur son assiette en disant : — C'est que ça altère beaucoup, les huîtres.

— Il paraît que tu tiens à ce que ce soient des huîtres, dit Cœlina. Eh bien... où allez-vous donc, monsieur Bouchenot ?

— Je suis à vous dans la minute, voisine.

Bouchenot est allé acheter deux bouteilles de champagne qu'il rapporte en s'écriant : — Voici de quoi faire couler les anchois.

— Là ! j'en étais sûre ! des folies ! dit Cœlina tout en souriant à la vue du champagne... Ah ! monsieur Bouchenot, c'est bien mal ! si vous saviez combien ce vin-là m'étourdit !... me rend folle !...

— Tant mieux ! vous êtes déjà si séduisante étant raisonnable !... ce doit être bien pis alors...

— Taisez-vous, mauvais sujet !...

— Mademoiselle, encore un peu de pâté ? dit Timothée à Prudence; et celle-ci, qui croit devoir imiter son amie, prend l'assiette en répondant : — Taisez-vous, mauvais sujet !

Le grand jeune homme reste tout ébahi, Cœlina part d'un éclat de rire, et Bouchenot fait sauter un bouchon. A la vue de ce jet de mousse qui s'élance jusque sur elle, la grosse Prudence se sauve en criant : — Ah ! mon Dieu ! il y a du feu dans la bouteille !

Ce n'est pas sans peine que l'on parvient à la rassurer et à lui faire comprendre que la mousse du vin de Champagne n'est pas une fusée. Enfin elle consent à y goûter, et ne tarde pas à y prendre goût. Pendant que la conversation s'anime, que l'amour va grand train entre Cœlina et Bouchenot, Timothée tâche de son côté de faire la conquête de Prudence; celle-ci, altérée par les anchois et étourdie par le champagne, a le regard beaucoup plus tendre; et à tout ce que lui dit Timothée elle répond : — Taisez-vous, mauvais sujet !

Le temps passe bien vite lorsque l'on s'amuse. La nuit surprend les jeunes gens à table chez Cœlina.

— Ah ! mon Dieu ! voilà la nuit ! s'écrie Prudence; et moi qui ne devais être qu'une demi-heure dehors... madame m'avait envoyée acheter du cordonnet.

— Vous direz que vous avez fait vingt boutiques pour en trouver, répond Bouchenot.

— Ah ! oui, avec ça que c'est rare, le cordonnet !... Mon Dieu ! il faut que je rentre... Je vais être grondée... C'est singulier, j'ai comme des zigzags dans les yeux.

— Mon ami Timothée va vous reconduire, s'écrie Bouchenot, qui n'est pas fâché de rester seul avec Cœlina.

— J'allais offrir mon bras à mademoiselle, dit Timothée.

— Ah ! ce n'est pas la peine... taisez-vous, mauvais sujet !... Dis donc, Cœlina, faut-il que je m'en aille avec monsieur ?

— Pourquoi pas ?... toi qui aimes la société.

— Ah ! c'est vrai... ça remplacera mon chien.

Cœlina et Bouchenot rient de plus belle, mais Timothée répond d'un ton pénétré : — Du moins, mademoiselle, je ne ferai pas comme lui, moi : je ne vous quitterai pas.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, excusez... j'ai dit cela... comme j'aurais dit autre chose... Ah ! c'est bien salé, les huîtres; mais c'est bien bon, le vin d'artifice...

— Mademoiselle, je suis à vos ordres...

— Taisez-vous, mauvais sujet !... Bonsoir, Cœlina... C'est drôle... je suis toute chose... mais c'est égal, je me suis bien amusée.

— Va... et ne fais pas de faux pas en route.

Prudence et Timothée sont partis. Cœlina se hâte de ranger, d'ôter le couvert, tout en disant :

— Cette pauvre Prudence ! elle est un peu étourdie par le champagne... heureusement que votre ami est incapable d'abuser de sa position... Je ne l'aurais pas laissée aller avec vous...

— Vraiment !... mais vous êtes restée bien calme, vous...

— Ah ! c'est que je me suis méfiée... et puis, comme il faut que je travaille... que je finisse d'enluminer *Héro et Léandre*...

— Quoi ! vous allez travailler ce soir ?...

— Oui, je vous dis qu'on attend après cela...

— On attendra; après un repas si aimable, se remettre à travailler, fi donc !...

— Cela ne vous empêchera pas de me tenir compagnie, si c'est votre idée.

Cœlina a allumé une chandelle, et elle se remet à son ouvrage. Bouchenot va s'asseoir dans un coin de la chambre, il boude; la petite enluminеuse s'en aperçoit et chante.

Au bout de quelque temps Bouchenot s'ennuie de bouder, il se rapproche de Cœlina en lui disant :

— Vous êtes une méchante voisine !

— Je suis obligée de gagner ma vie, moi !

— Ne ferions-nous pas mieux de parler d'amour ?—

— Je ne vous empêche pas de me parler; mais vous aimez mieux Loudet dans un coin.

— C'est que l'on répond mal en travaillant.

— Oh! ça ne me gêne pas pour répondre.

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini *Héro et Léandre?*

— Pas encore...

— Où en êtes-vous?...

— Vous êtes bien curieux.

Bouchenot se lève et va regarder la lithographie que la jeune fille recouvre de couleurs. C'était Léandre sortant de l'eau et essuyé par son amante, qui lui verse sur la tête des parfumes.

— Voilà un gaillard qui n'est pas à plaindre, dit Bouchenot, et j'envie beaucoup son sort; sa bonne amie lui sert de garçon de bain, elle le frotte, le parfume... Les femmes de l'antiquité étaient exemptes de préjugés : vous ne feriez pas cela, vous, tigresse?

— Peut-être... Songez donc aussi aux dangers que ce jeune homme bravait pour voir son amante!... traverser la mer à la nage !...

— Ok ! la mer... ce serait un peu long!... ce n'était qu'un détroit!... et quand on sait nager, le beau mérite !...

— Et si elle ne l'avait pas couvert, séché à son arrivée, certainement le pauvre garçon aurait gagné une fluxion de poitrine à ce métier-là! Quelle est la femme qui aurait été assez barbare pour le renvoyer comme cela?... pour... Voyons, monsieur Bouchenot, ne m'empêchez pas de travailler...

— Je veux vous embrasser, voisine.

— Je ne le veux pas, moi.

— Mais puisque je vous adore !

— Je n'en crois rien.

— Puisque je veux être votre amant !

— Puisque je ne veux plus aimer !

— Essayez encore une fois, vous n'en serez pas fâchée.

— En amour, les essais valent des engagements.

— Oh! Cœlina... mettez votre main sur mon cœur.

— Je ne l'y mettrai pas!...

— Vous l'y mettrez pour sentir comme il bat près de vous.

— Laissez-moi tranquille, ou je vais vous égratigner.

Bouchenot veut absolument embrasser Cœlina; celle-ci se défend comme une lionne; le vin de Champagne, au lieu de l'attendrir, lui a monté à la tête; elle pense que c'est avec intention que le voisin lui en a fait boire, et lorsqu'une femme est sur ses gardes, il est assez difficile de triompher d'elle.

Bouchenot en est pour une grande égratignure au visage, avec laquelle il va cacher sa honte et son dépit dans le fond de la chambre; la jeune fille a repris son travail; plus d'une heure s'écoule, et ils ne se disent plus rien.

Impatientée peut-être de ce que le jeune homme garde le silence, Cœlina lui dit enfin :

— Monsieur Bouchenot, il se fait tard... je voudrais me coucher... vous allez rentrer chez vous, n'est-ce pas?

— Ah! mademoiselle me met à la porte.

— Non, monsieur, je ne vous mets pas à la porte; mais... vous savez bien que vous ne pouvez pas coucher ici.

— Pourquoi pas... si vous l'aviez voulu?... ne sommes-nous pas nos maîtres tous deux?...

— Ah ! ce serait joli! Allons, voisin... prenez votre chapeau.

Bouchenot se lève; il fait quelques tours dans la chambre, puis, au lieu de sortir, va dans une petite pièce qui sert de cuisine.

— Où donc allez-vous? lui crie Cœlina.

— Chercher mes gants que j'ai laissés dans votre cuisine.

Quelques minutes s'écoulent, et Bouchenot ne reparaît pas.

— Il est bien longtemps pour trouver ses gants, se dit la jeune fille.

En ce moment Cœlina entend le robinet de la fontaine qui est ouvert, et dont l'eau semble couler avec profusion.

— Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc à présent? reprend la jeune fille; est-ce qu'il lave ses gants? ce serait une drôle d'idée.

Mais Cœlina n'est pas longtemps dans l'incertitude, car Bouchenot reparaît bientôt devant elle dans l'état de Léandre sortant des eaux; car, après avoir ôté ses vêtements, il s'était couché sous le robinet de la fontaine, et avait laissé couler l'eau sur lui.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?... dans quel état êtes-vous! s'écrie Cœlina.

— Cela veut dire que je vous aime autant que *Léandre* aimait *Héro;* que pour parvenir jusqu'à vous je n'ai pas traversé l'Hellespont, parce que la rue de la Calandre n'est pas dans la *Propontide;* mais je suis tout aussi mouillé que le jeune homme pouvait l'être quand il sortait du détroit, et que si vous n'avez pas pitié de moi, j'attraperai la fluxion de poitrine dont les soins de Héro préservaient son amant.

Cœlina ne sait plus que répondre; l'action de Bouchenot était une folie, mais les femmes aiment assez que l'on fasse des folies pour elles. Et puis n'avait-elle pas dit quelques instants auparavant que Héro aurait été bien barbare si elle avait renvoyé son amant tout trempé? C'est vous dire assez que la lithographie fut mise en action.

Chapitre XVII. — Des amis à une première représentation.

Il s'est écoulé près d'un mois. Bouchenot ne rentre plus le soir chez lui que pour voir ses deux amis; ceux-ci présument qu'il est installé chez Henri, tandis que c'est chez leur voisine que Bouchenot a jugé à propos de s'installer.

Cependant, tout en cédant au penchant de son cœur et à la force des circonstances qui l'ont fait succomber, Cœlina dit souvent à son amant :

— Mais cette place que l'on t'avait offerte... tu n'en veux donc pas?

— Si, si, mais j'ai le temps de la prendre, répond Bouchenot.

— Et si on la donnait à un autre?...

— Oh! que non... c'est chez un ami.

— Mais s'il a besoin de toi pour l'aider?...

— Ça ne doit pas presser... ma chère amie. Est-ce que cela vous ennuie que je passe tout mon temps près de vous, que je vous mène chez le traiteur et au spectacle, que je ne vous quitte pas?

— Non, sans doute; mais malgré tout le plaisir que j'éprouve à être avec toi, je ne voudrais pas nuire à tes intérêts. Et puis tout cet argent que tu dépenses avec moi... où donc le prends-tu?... Vous êtes si gêné !

— C'est une vieille créance dans laquelle je suis rentré... D'ailleurs, nous ne dépensons pas beaucoup... Nous choisissons des traiteurs modestes... et au spectacle nous ne nous plaçons pas aux avant-scène...

— Cela coûte toujours.

— Sois tranquille, quand je n'aurai plus rien, j'irai trouver Henri, et je travaillerai d'une façon étourdissante.

George, tout occupé de sa pièce, n'avait pas revu Henri, et s'occupait peu de Bouchenot. Timothée travaillait toute la journée, et lorsqu'il voulait dire bonsoir à sa voisine, souvent elle était sortie avec Bouchenot. L'intimité qui régnait entre celui-ci et Cœlina n'était plus un mystère; Timothée avait reporté sa tendresse sur mademoiselle Prudence; mais depuis le jour où il l'avait reconduite à son magasin, on n'avait plus permis à la grosse fille de sortir, parce qu'elle passait une journée dehors pour acheter du cordonnet.

Mais, un matin, George alla trouver Henri pour lui apprendre qu'on allait jouer sa pièce.

Lorsque le jeune auteur eut longtemps parlé de son ouvrage, des scènes sur lesquelles il fondait l'espoir d'un succès, Henri lui parla de ses amours, de sa Pauline, de ses charmes, de ses qualités, de tout le bonheur qu'il goûterait près d'elle.

Chacun écouta l'autre avec attention. C'est toujours une preuve d'amitié que tout au moins de savoir-vivre... Dans le monde il y a bien peu de gens qui sachent vivre, car il y a peu de personnes qui sachent écouter.

Au moment de se séparer, George dit à Henri :

— A propos, es-tu content de Bouchenot? travaille-t-il bien avec toi?

— J'allais te demander de ses nouvelles, dit Henri; je n'ai pas revu Bouchenot depuis le jour de notre déjeuner, et je l'attends toujours. Cependant, s'il tarde encore, je serai obligé de prendre quelqu'un autre, car je ne puis suffire à la besogne que j'ai.

— C'est incompréhensible!... moi et Timothée nous le croyions avec toi... Ce garçon-là est incorrigible!... dès qu'il a quelque argent dans sa poche, impossible de le faire travailler... Mais comme il le dépense très-vite, je ne conçois pas qu'il en ait encore... Dès aujourd'hui je parlerai à Timothée, il en sait peut-être plus que moi.

George et Timothée se retrouvaient souvent pour dîner chez un modeste traiteur, dont la carte était proportionnée à la bourse des étudiants. En revoyant son compagnon, George lui dit :

— Sais-tu que Bouchenot n'a pas encore été chez Henri?

— Je n'en savais rien, mais cela ne m'étonne pas. Depuis qu'il est l'amant de la voisine, il ne bouge plus de chez elle!...

— Il est donc l'amant de mademoiselle Cœlina?

— Parbleu!... ils ne s'en cachent ni l'un ni l'autre! J'aurais cru plus de goût à notre voisine.

— C'est-à-dire que tu aurais voulu être préféré.

— Oh! je ne pense plus à elle, j'aime bien mieux son amie... mademoiselle Prudence, charmante grosse fille!... qui me disait toujours: Taisez-vous, mauvais sujet.... et qui, le soir où je l'ai ramenée à son magasin, avait envie de valser tout le long du chemin.

— Ah! tu fais la cour à mademoiselle Prudence, toi?

— C'est-à-dire que j'avais entamé sa conquête... mais on ne la laisse plus sortir... sous prétexte qu'elle ne rentre pas!...

— Revenons à Bouchenot; devines-tu de quoi il peut vivre depuis plus de trois semaines? il doit avoir depuis longtemps mangé les quarante francs qui lui restaient.

— Oh! certainement...

— Où donc trouve-t-il de l'argent?...

— Je ne sais pas... à moins que... La voisine a l'air d'être folle de lui... il se fait peut-être entretenir par la petite lumineuse!

— Ah! fi... quelle idée!... si je savais Bouchenot assez peu délicat pour se conduire ainsi, je ne le reverrais plus...

— Je me trompe peut-être... d'ailleurs, on ne doit pas gagner grand'chose à enluminer des images.

— Enfin, vois Bouchenot; ce ne doit pas être difficile, puisqu'il est toujours chez la voisine. Tâche de savoir ce qu'il fait... Dis-lui que Henri l'attend... ensuite, préviens-le qu'on joue demain ma pièce. Je pense que ses nouvelles amours ne le rendent pas encore tout à fait indifférent aux succès d'un ami... dis-lui que je compte sur lui comme sur toi... c'est mon premier ouvrage... une réussite peut m'ouvrir le chemin... tandis qu'une chute me rendrait la route bien plus difficile à parcourir. Tiens, voilà deux places de galerie pour toi et lui.

— Que deux places! j'en voudrais au moins quatre.

— Est-ce que tu as deux amis à y mener?

— Certainement... D'abord, Bouchenot y mènera la voisine; et moi je tâcherai que mademoiselle Prudence y vienne.

— Ah! ce sont des femmes que vous voulez mener avec vous, au lieu d'avoir deux autres amis qui m'applaudiraient bien!... et c'est comme cela que tu t'intéresses au succès de ma pièce... Oh! les hommes! ils ne pensent que pour eux.

— Sois donc tranquille! les femmes applaudissent très-bien maintenant... Et puis elles rient ou elles pleurent, ce qui vaut encore mieux... Je te réponds que nous ferons un tapage d'enfer!

— Comment un tapage! pour troubler le spectacle, l'interrompre?

— Mais... non... pour que ta pièce aille aux nues...

— Allons, tiens, voilà quatre places... Ah! je voudrais bien être plus vieux de deux jours.

— Sois sans inquiétude! Ça ira bien... d'ailleurs nous serons là.

— Oh! oui! vous serez là! tout occupés de vos belles, et pensant fort peu à la pièce de votre ami!

— J'applaudirai comme un sourd.

— Ce n'est pas cela : il faut applaudir modérément et à propos. Tâche surtout que Bouchenot ne fasse pas de train, comme c'est sa coutume, pour se faire regarder de toute la salle.

— Il se rappellera que c'est ta pièce... il ne sifflera pas.

— Oh! vraiment, il ne manquerait plus que cela.

— C'est que tu sais que cela l'amuse beaucoup de siffler... Mais ta pièce... Oh! ne crains rien! tu seras content de nous.

En sortant de dîner, Timothée se rend chez Cœlina; il y trouve Bouchenot étendu dans un vieux fauteuil de paille qui lui sert de dormeuse, les pieds posés dans le four d'un poêle, et fumant avec volupté une cigarette d'Espagne, tandis que sa maîtresse enlumine les *Aventures du petit Chaperon Rouge*.

— Tiens! c'est Timothée! s'écrie Bouchenot sans quitter sa position, qui avait quelque chose d'asiatique.

— Moi-même... Boosoir, mademoiselle Cœlina.

— Bonsoir, monsieur Timothée... Pourquoi donc venez-vous si rarement nous voir?

— Ah! parbleu! vous n'y êtes jamais! à quoi servirait que j'y vinsse?

— Vous voyez bien que nous y sommes, puisque vous nous trouvez.

— C'est un hasard.

— Ah çà! dis donc, Timothée, est-ce que nous ne sommes pas libres d'aller nous promener, moi et mon amante, quand ça nous convient? dit Bouchenot en lâchant une bouffée de tabac au nez de son ami. Est-ce qu'il nous faut ta permission pour cela?

— Je n'ai jamais dit cela!

— C'est heureux!

— Mais, par exemple, je voulais te dire que Henri, qui t'avait offert un emploi près de lui, est bien étonné de ne t'avoir pas revu depuis notre déjeuner... Est-ce que tu as trouvé une meilleure place que celle qu'il t'a proposée?

— Il me semble que je ne suis pas si mal ici, répond Bouchenot en se couchant dans son fauteuil.

— Monsieur Timothée, dit Cœlina, je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui ai conseillé à Bouchenot de ne point prendre la place que son ami lui offrait; bien au contraire, car plusieurs fois je lui ai demandé pourquoi il n'allait pas voir M. Henri.

— J'en suis persuadé, mademoiselle, mais si les moyens de Bouchenot lui permettent de ne rien faire!

— Timothée, sais-tu que tu m'ennuies beaucoup? dit Bouchenot en interrompant son ami. Si tu es venu ce soir ici pour faire le maître d'école et me donner des leçons de morale, tu aurais aussi bien fait de ne pas te déranger.

— Non, je ne suis pas venu pour cela, mais pour vous dire qu'on joue demain la pièce de Georges, et que voilà des billets.

Ah! bravo! à la bonne heure! parlons donc comme ça, nous t'écouterons.

— Quoi, c'est pour demain! dit Cœlina; ah! quel plaisir!... A quel théâtre est-ce?

— Au Vaudeville, mademoiselle.

— Combien d'actes, sa pièce.

— Un acte.

— Ah! c'est bien peu!

— Ce sera peut être bien assez, murmure Bouchenot en se dandinant sur son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu as dit, Bouchenot?

— Rien... je plaisantais... Combien as-tu de places?

— En voilà quatre pour nous trois.

— Quatre pour nous trois! dit Cœlina; vous avez donc quelqu'un à mener avec nous?

— Non, mademoiselle, je n'ai personne, moi... mais si vous avez quelqu'un... quelque amie...

— Allons! ne fais donc pas la bête! dit Bouchenot en riant; dis tout de suite à Cœlina que tu voudrais qu'elle y menât Prudence. Hum! grand serin! qui as reconduit cette jeune fille, et ne lui as seulement pas demandé à voir sa petite chambrette!

— Je ne pouvais pas voir sa chambre, puisqu'elle est rentrée dans la boutique...

— C'est égal, je te dis que tu es un serin... Je voudrais être pacha!... je te donnerais tout mon sérail à reconduire.

— Enfin, pensez-vous, ma voisine, que mademoiselle Prudence puisse venir avec nous au spectacle?

— Ce sera bien difficile!... sa lingère n'est pas de bonne humeur, depuis le dernier tour qu'elle lui a joué...

— Comment, la grosse Prudence fait des tours à la lingère! dit Bouchenot; j'avoue que je ne l'en aurais pas crue susceptible.

— Est-ce que je ne t'ai pas conté cette aventure?...

— Non vraiment.

— Ah! il y a de quoi mourir de rire!

— Contez-nous donc cela, ma voisine, vous serez bien aimable, dit Timothée en allant s'asseoir près de Cœlina; celle-ci quitte ses couleurs, et fait aux deux jeunes gens le récit suivant :

— D'abord, pour l'intelligence de cette histoire, il faut que vous sachiez, messieurs, que la lingère chez laquelle travaille Prudence est une grosse maman énorme, qui doit peser entre deux cent trente et deux cent cinquante... de ces femmes, la terreur des omnibus, et pour lesquelles il faut faire des portes et des fauteuils exprès. Il y a trois jours, madame Ballon, c'est le nom de cette dame, avait affaire à Versailles; craignant de ne pas trouver de place à l'heure où elle voulait partir, elle envoie Prudence de grand matin au bureau des gondoles. Mais, voulant être à son aise, et ne se dissimulant pas à elle-même sa prodigieuse rotondité, madame Ballon dit à Prudence : — Vous me retiendrez deux places; au moins, comme cela; je ferai le voyage plus commodément. Prudence fait la commission dont on l'a chargée, revient, et dit à madame Ballon : — Je vous ai retenu deux bonnes places, madame, et je les ai payées, pour qu'on ne les donne pas à d'autres. La lingère se met en route, elle arrive aux gondoles quelques instants avant que la voiture parte. Enfin, on appelle les voyageurs pour l'intérieur, et on demande : — Madame Ballon! — Me voici, dit la grosse dame en se présentant; mais vous devez avoir deux places pour moi, et je vois déjà cinq voyageurs dans l'intérieur; qu'est-ce que cela signifie? Le conducteur regarde sa feuille et répond : — Il n'y a qu'une place de retenue dans l'intérieur pour madame Ballon. — Pourtant, monsieur, j'en ai fait prendre deux... — Attendez, madame, attendez... dans la rotonde, madame Ballon... ça y est... v'là les deux places qu'on vous a retenues : une dans l'intérieur, et l'autre dans la rotonde!

— Ah! la fichue bête! s'écrie la grosse lingère; je retiens deux places pour être à mon aise, et elle les prend séparées! Tous les voyageurs se mirent à rire de l'aventure qui arrivait à madame Ballon; mais aucun ne voulut changer de place, et la grosse maman fut très-mal à son aise pendant toute la route, tandis que derrière elle elle payait une place vide. Vous jugez si à son retour elle gronda Prudence, et voilà pourquoi je doute qu'elle veuille lui permettre de sortir; mais cela ne m'empêchera pas d'aller le lui demander.

Bouchenot rit beaucoup de l'histoire de madame Ballon; Timothée cherche à excuser Prudence en disant : —Après tout, si la lingère lui avait bien expliqué qu'elle voulait deux places dans le même endroit, cette pauvre jeune fille ne se serait pas trompée.

— C'est très-bien, ce que tu fais là, Timothée, dit Bouchenot; il faut toujours excuser la femme que l'on aime!... Cœlina dirait les plus grosses bêtises, que je les soutiendrais comme des traits d'esprit; mais elle n'en dira pas, ma Cœlina... car c'est un assemblage de grâce... de malice... de gentillesse... Oh! fée que tu es!..

— Voyons, Bouchenot, tenez-vous donc tranquille...

— Non, je veux t'embrasser et t'idolâtrer à la face des deux mondes!

Timothée prend son chapeau pendant que Bouchenot embrasse sa maîtresse, car on fait toujours une singulière figure à regarder les autres s'embrasser, et la figure s'allonge encore davantage lorsque les caresses s'adressent à une femme à qui l'on a fait la cour, et près de laquelle on n'a pas réussi.

— A demain, dit Timothée; je viendrai vous prendre à six heures. Si mademoiselle Prudence peut venir, elle sera ici à cette heure-là, et nous partirons tous ensemble.

— C'est convenu.

Le lendemain était un grand jour pour George; il faut avoir fait représenter des pièces de théâtre pour connaître cette émotion, ce trouble, cette impatience, ce malaise qu'on éprouve le jour où l'on donne son premier ouvrage. Pour quelques auteurs, cette crise nerveuse se reproduit à chacune de leurs premières représentations; pour

d'autres, elle passe avec l'habitude de se faire jouer; les uns fuient du théâtre pendant qu'on donne leur pièce, et n'ont pas le courage d'assister à leur défaite ou à leur triomphe; les autres, plus philosophes, se placent dans la salle afin de mieux juger l'effet de leur ouvrage, et demeurent impassibles aux applaudissements ou aux sifflet. On dit aussi qu'il y en a qui vont s'applaudir eux-mêmes; on ne dit pas qu'il y en ait qui aillent se siffler.

Ce soir-là la salle était pleine, cela fait à la fois plaisir et peur à l'auteur; il voudrait beaucoup de témoins de son succès, il en voudrait peu de sa chute. Avant que l on joue sa pièce, son œil, collé au trou de la toile, regarde dans la salle et y cherche des amis... il n'en trouve jamais assez; il voudrait sur tous les visages lire la bienveillance et des dispositions favorables à son ouvrage; mais le moindre bruit l'inquiète, et pour lui le criaillement d'une porte qu'on ouvre ou qu'on ferme ressemble toujours à un sifflet.

George est sur le théâtre avant que l'on représente la pièce qui doit précéder la sienne; il se place au trou de la toile et regarde dans la salle. Au balcon il aperçoit Henri assis derrière une jeune personne charmante, qui semble un peu confuse de se voir le point de mire des lorgnons et des lorgnettes : c'est Pauline Giraumont. Une dame d'un certain âge l'accompagne; Henri a donné un billet à cette dame, chez laquelle il se trouve quelquefois avec Pauline, et, par une extrême faveur, M. Giraumont a bien voulu consentir à ce que sa fille allât au spectacle avec cette dame, qui à la vérité ne lui a pas dit qu'elle tenait le billet de Henri, et que le jeune homme les y accompagnerait; car le vieux négociant est toujours d'une extrême sévérité, et quoiqu'il témoigne plus de bienveillance à Henri, quoiqu'il lui ait permis de venir quelquefois chez lui, les amants n'ont encore que des espérances. C'est donc un grand bonheur pour eux de pouvoir passer une soirée entière ensemble, et sans être sous les yeux d'Argus et d'importuns; pour eux le spectacle sera toujours amusant, les pièces toujours bonnes, les plus mauvaises leur sembleront trop courtes! ils craignent tant de voir arriver la fin de cette soirée!.. Mais demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ils seront bien embarrassés pour vous le dire.

— Bon, voilà un ami, se dit George, cherchons les autres maintenant. En parcourant de l'œil les rangs pressés de la galerie, le jeune auteur ne tarde pas à apercevoir Timothée et Bouchenot; près de celui-ci était mademoiselle Cœlina, coiffée d'un petit chapeau rose, sous lequel sa physionomie mutine avait presque un air raisonnable. Sous sa toilette modeste, mais décente, personne n'aurait deviné une enlumineuse. A côté de Cœlina se tenait bien roide et bien droite une grande et forte fille, haute en couleurs, coiffée à la chinoise, avec un petit crochet en cheveux sur chaque tempe.

C'était mademoiselle Prudence, qu'à la prière de Cœlina madame Ballon avait bien voulu consentir à laisser aller au spectacle, et qui n'avait pas assez d'yeux pour regarder autour d'elle, parce que c'était la première fois qu'elle allait dans un grand théâtre.

Timothée venait ensuite. De temps à autre il glissait un petit mot à sa superbe voisine, et celle-ci lui répondait toujours de manière à lui prouver qu'elle ne l'avait pas compris.

— Ils sont là! se dit George, ils soutiendront ma pièce de tout leur pouvoir, j'en suis sûr... Ah! pourquoi n'ai-je pu remplir toute la salle d'amis aussi dévoués! alors je serais bien tranquille.

La première pièce est jouée; la salle est pleine, sauf quelques loges louées où l'on n'est pas encore venu. Bouchenot se lève à chaque instant et regarde dans les loges en faisant tout haut ses réflexions :

— C'est bien garni!... Voilà une femme là-bas qui n'est pas mal... Je connais cette figure-là... Cœlina, vous me pincez, chère amie... Qu'est ce que c'est que ces mouvements de jalousie? Ecoutez donc, ma chère, avant de vous connaître je n'étais pas caché sous des feuilles de papier comme un neufchâtel!... Ah! n'est-ce pas Elvina, que je vois à l'avant-scène?...

— Qu'est-ce que c'est qu'Elvina, monsieur?

— C'est une figurante de l'Opéra.

— Vous avez donc connu tout Paris?

— Non, je n'ai pas connu tout Paris, mais je suis assez répandu... Ah! mon Dieu! qu'ils sont longs à commencer! c'est détestable.

Timothée regarde Bouchenot en lui disant à voix basse :

— Est-ce que tu vas cabaler, toi?

— Non, je ne vais pas cabaler; mais je peux bien dire qu'ils sont trop longs à commencer... C'est ridicule.

— Ce n'est pas à nous à dire cela.

— Ah! es-tu bête! est-ce que je n'oserai pas me moucher non plus parce que la pièce est de George?... Tiens! voilà Henri là-bas au balcon... Il cause avec une bien jolie femme... Le polisson!...

— Ne parle donc pas si haut, Bouchenot, tout le monde te regarde.

— Ah! tu m'ennuies... Fais la cour à ta grosse, ou achète-lui un sucre d'orge, ça vaudra mieux... Sais-tu quelle est cette jeune personne qui cause avec Henri?

— C'est probablement la demoiselle dont il nous a parlé... celle qu'il espère épouser.

— Fichtre! je l'aimerais mieux dans mon lit qu'une puce Aïe!... Cœlina, vous me faites des bleus... vous me tatonez d'une façon qui n'est pas agréable!... Allons! la toile donc!...

— Tu devrais demander ton argent, Bouchenot, ce serait plus drôle.

— Chère Pauline! que je suis heureux ce soir!... et pourquoi n'aije pas le pouvoir de prolonger toutes les pièces que l'on nous donne! dit Henri en se penchant vers la jeune personne qui est assise devant lui et en lui parlant bien bas, mais de très-près. Celle-ci se retourne à demi, et regarde tendrement le jeune homme en balbutiant :

— Oh! moi aussi je suis bien heureuse... bien contente; jamais je n'ai eu tant de plaisir au spectacle!...

— Est-ce la pièce que vous voyez de voir qui vous a ainsi amusée?

La jeune fille sourit, baisse les yeux, et soupire, tout en murmurant :

— La pièce... mon Dieu... je ne sais pas du tout ce qu'ils ont dit!

— Chère Pauline!... quand donc pourrai-je librement vous parler de ma tendresse, vous répéter à chaque instant que je vous adore?... Quand donc votre père consentira-t il à nous unir?...

— Attendons... espérons!

— Ah! j'attendrais sans me plaindre si je pouvais comme ce soir être toujours auprès de vous!

— Mademoiselle Prudence, approchez-vous donc de mon côté, dit Timothée en s'adressant à sa grosse voisine, vous serez mieux...

— Merci, monsieur Timothée, je suis très-bien...

— Etes-vous contente d'être au spectacle?...

— Je crois bien! je n'avais encore été que chez Séraphin et aux Funambules.

— Moi, je suis surtout très-heureux... de me retrouver avec vous, mademoiselle... à qui je pense sans cesse depuis que j'ai eu le plaisir de vous reconduire... l'autre soir.

— Ah! oui, que par parenthèse je me suis tant crottée ce soir-là!... Dieu!... en avais-je, de la crotte!...

— Et vous rappelez-vous ce que je vous ai dit en chemin, mademoiselle?

— Non, monsieur, je ne m'en souviens pas du tout.

— Je vous ai dit, mademoiselle, que je m'estimerais bien heureux de faire naître dans votre cœur un sentiment qui...

— Prenez garde, vous me marchez sur le pied.

— Pardon, mademoiselle, c'est sans intention... Je vous ai dit, mademoiselle, qu'il me serait bien doux de faire naître dans votre cœur une étincelle du feu que vos beaux yeux...

— Oh! bon! voilà les musiciens qui arrivent! Cela va recommencer, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

Et Timothée juge prudent de ne point poursuivre sa déclaration, parce qu'en ce moment Prudence est trop préoccupée du spectacle pour écouter ce qu'il lui dit.

Enfin on frappe les trois coups pour commencer la pièce de George; il était temps, car Bouchenot s'impatientait et tapait des pieds en criant contre la longueur de l'entr'acte; mais à ce signal tout le monde s'assied et le calme renaît dans la salle. Bientôt la toile se lève, et chacun se dispose à écouter.

Pendant la première scène, Bouchenot se retourne souvent pour regarder une femme assez jolie qui est à côté d'une loge restée vide; Cœlina, que les distractions de Bouchenot impatientent, pince fortement son amant en lui disant :

— Finirez-vous de regarder cette femme?

Bouchenot pousse un léger cri. Le parterre demande du silence, et Timothée dit à Prudence :

— Cette scène-là est un peu longue.

A quoi l'apprentie lingère répond :

— Oh! je ne suis pas pressée, moi!

— C'est froid! dit Bouchenot à la seconde scène. Il faudra faire bien des coupures là dedans!...

— Veux-tu te taire! répond Timothée.

— Je dis cela entre nous... Je suis bien le maître d'avoir mon opinion.

Cependant l'action s'engage, et la pièce devient plus attachante; mais il arrive du monde dans la loge qui était restée vide derrière Bouchenot. Au bruit que font les nouveaux venus en s'asseyant, en laissant retomber les banquettes, le public s'impatiente, et Bouchenot, qui veut toujours se faire remarquer, crie : *Silence donc!* de manière à assourdir toute la salle.

Parmi les personnes qui viennent de se placer dans la loge, est un homme d'une quarantaine d'années, dont les traits sont mâles et fortement prononcés, le teint très-brun et la chevelure épaisse; ajoutes à cela un grasseyement assez marqué en parlant, et vous reconnaîtrez un habitant des provinces méridionales. Sa mise annonce l'opulence, et ses manières sont celles d'une personne qui va dans le grand monde.

Ce monsieur vient de se placer sur le devant de la loge, lorsque Bouchenot se retourne et rencontre ses regards. Tous deux se fixent quelque temps. Une expression de surprise se peint sur la figure de l'étranger; celle de Bouchenot exprime l'effroi, la terreur. Il devient pâle, tremblant; puis, détournant enfin la tête, il se hâte de prendre son chapeau, se lève et enjambe la banquette malgré les murmures

de toutes les personnes placées derrière lui, qui trouvent très-mauvais qu'on veuille sortir au milieu du spectacle.

— Où donc allez-vous? s'écrie Cœlina en voyant Bouchenot se lever.

— Je m'en vais...

— Comment! vous vous en allez au milieu de la pièce?

— Oui, je me trouve indisposé... laissez-moi sortir...

— Mais restez donc... cela va se passer... je vais vous donner des pastilles de menthe... Reviendrez-vous au moins?

De tous côtés on entend :

— Voyons! monsieur, voulez-vous vous asseoir?

— Vous tiendrez-vous tranquille?

— On ne sort pas pendant la pièce.

— Silence donc à la galerie!

— Moi, je veux sortir... je me sens indisposé...

Delfine Giraumont et madame Merlier.

En disant cela Bouchenot se fait jour à travers tout le monde, et n'ose tourner la tête, de peur de voir encore le monsieur qui est dans la loge, il pousse les uns, bouscule les autres, et parvient enfin à sortir de la galerie.

— Voilà un petit monsieur bien amusant au spectacle! dit une personne placée derrière Bouchenot; mais il faut espérer que maintenant nous pourrons entendre la pièce nouvelle.

Cette personne se trompait, car au bout de cinq minutes Cœlina n'y tient plus; elle se lève à son tour en s'écriant :

— Il ne revient pas; il faut absolument que j'aille voir ce qu'il a... Pardon, messieurs... excusez, mesdames, permettez-moi de passer.

— Ah! quel supplice!

— Mais, madame, vous sortirez tout à l'heure... après la pièce...

— Vous interrompez le spectacle.

— Il fallait donc sortir en même temps que ce monsieur.

Cœlina va toujours son train, poussant, se glissant, marchant sur les pieds, sur les robes, sur les petits bancs; elle arrive enfin à la porte de la galerie.

Au bout d'un moment, Prudence, détournant ses yeux qu'elle avait presque constamment fixés sur le théâtre, s'aperçoit que son amie n'est plus auprès d'elle; elle pousse un cri de surprise en disant :

— Eh bien, où est donc Cœlina?

— Chut! silence! à la porte! crie-t-on de toutes parts.

— Elle va revenir... n'ayez aucune crainte, dit tout bas Timothée à la grosse fille.

— Mais je veux savoir où elle est, moi... mon Dieu! pourquoi donc est-elle partie sans moi?...

— Elle se sera trouvée indisposée.

— Et vous croyez que je vais la laisser être malade toute seule... ah! par exemple, ce serait d'un bon cœur... oh! je vais la retrouver.

— Mais restez donc à votre place; nous sortirons après la pièce...

— Non... non! oh bien! j'aime mieux Cœlina que votre pièce... à laquelle je ne comprends rien du tout... je veux la retrouver.

Et mademoiselle Prudence prend le même chemin que son amie; et Timothée, craignant qu'elle ne se perde dans un théâtre qu'elle ne connaît pas, se décide à la suivre, si bien qu'ils sortent tous deux, accompagnés des plaintes, des murmures de la salle entière, que ce mouvement continuel met en révolution, à tel point que le spectacle en est interrompu, et que l'on fait recommencer toute une scène aux acteurs.

Et pendant ce temps-là, Henri et Pauline échangeaient de doux regards, sans prendre plus de part à ce qui se passait dans la salle qu'à ce qu'on jouait sur le théâtre.

Et malgré tout cela, la pièce de George réussit.

— Il y avait pourtant une terrible cabale dans la salle! dirent les acteurs au jeune auteur après la représentation de son ouvrage; et celui-ci répondit :

— C'est vrai, on a fait beaucoup de bruit; mais heureusement j'avais là de bons amis qui m'ont bien servi.

Chapitre XVIII. — Saint-Ouen, Puteaux et Montmartre.

Bouchenot est sorti du spectacle comme un fou; il a couru dans la rue sans s'arrêter et comme s'il était poursuivi. Arrivé chez Cœlina, et ayant dans sa poche la clef de la petite enluminеuse, il est entré, s'est enfermé, puis s'est couché, et a mis la couverture par-dessus sa tête en se disant : — Pourvu qu'il ne vienne pas me poursuivre jusqu'ici, car c'était lui!... oh! c'était bien lui!... je l'ai parfaitement reconnu!... et j'ai bien dans l'idée qu'il m'a reconnu aussi!...

Cœlina a cherché son amant dans tous les corridors de la salle; elle l'a demandé à toutes les ouvreuses, qui ont répondu à la jeune fille que ce monsieur n'était pas dans leurs petits cabinets. Cœlina s'est décidée à sortir du spectacle; elle a vainement regardé et appelé Bouchenot aux environs du théâtre : ne l'apercevant pas, elle prend le parti de retourner chez elle en marchant très-vite, parce que plusieurs messieurs lui marchent presque sur les talons en lui adressant des galanteries de corps de garde.

M. Merlier.

Enfin la jeune fille est chez elle; elle frappe à sa porte, mais on ne lui répond pas; et comme elle n'aperçoit pas de lumière, elle se dit : — Il n'est pas rentré! et il a ma clef!... comment vais-je faire? que peut-il être devenu?... Ah! mon Dieu! où le chercher?

Comme Cœlina se plaint un peu haut, une voix lui crie :

— Qui est-ce qui est là?

— Eh! mon Dieu, c'est moi... ouvre-moi donc quand je frappe! tu me laisses me désespérer à la porte.

— Il fallait te nommer, il fallait dire que c'était toi! répond Bouchenot en ouvrant la porte.

— Est-ce que tu as peur des voleurs à présent? dit Cœlina en entrant chez elle. Mais, me diras-tu enfin pourquoi tu es parti du spectacle comme une fusée... qu'est-ce qui t'a pris?...

— Une horrible colique!

— C'est bien singulier! Et comment te sens-tu maintenant?

— Un peu mieux.

— Veux-tu que je te fasse du thé?

— Non... si... comme tu voudras.

— Cette pauvre pièce, que je me faisais un plaisir de voir...

— Elle ne valait rien... elle sera tombée...

— Qu'en sais-tu? nous n'en avons pas vu la moitié; c'était bien la peine d'aller au spectacle!

— Cœlina, vos réflexions me semblent déplacées. Un homme n'est pas maître de ne pas avoir la colique! ce sont de ces événements imprévus qui peuvent arriver aux rois comme aux bergers.

— C'est juste; alors je vais te faire du thé.

Cœlina avait allumé du feu, et elle se disposait à donner à Bouchenot une tasse de thé dans un pot de confitures, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

— N'ouvre pas! ne réponds pas! dit aussitôt Bouchenot d'une voix altérée et en la regardant avec terreur.

— Pourquoi donc cela? demande Cœlina, qui ne conçoit rien à la frayeur de son amant.

— Pourquoi?... ça ne te regarde pas... Tais-toi... ne souffle pas...

La petite enlumineuse regardait Bouchenot d'un air intrigué, lorsqu'une grosse voix se fait entendre sur le carré :

— Cœlina... y es-tu?... si tu n'y es pas, répondsnous?

— Eh! c'est Prudence! s'écrie Cœlina en courant ouvrir. Bouchenot retombe sur le lit comme honteux de sa frayeur.

C'étaient, en effet, mademoiselle Prudence et M. Timothée qui s'étaient retrouvés à la porte du théâtre, et venaient pour savoir la cause du départ précipité de Bouchenot et de Cœlina.

— Monsieur a eu la colique! dit la petite enlumineuse en riant; et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que ça le rend poltron comme un lièvre; il ne veut plus qu'on ouvre la porte sans demander qui est là.

— Mademoiselle, c'est nerveux, répond Bouchenot avec humeur; et si vous aviez étudié la médecine, vous sauriez qu'on n'est pas maître de ça. Et la pièce... a-t-elle réussi?

— Est-ce que nous en savons rien? répond Timothée. Mademoiselle Prudence n'a pas voulu rester lorsqu'elle s'est aperçue que son amie était partie. Il me semble pourtant qu'avec moi elle était en sûreté.

— Je n'avais pas peur non plus, monsieur, mais je voulais savoir ce qui était arrivé à Cœlina. D'ailleurs, moi, ça ne m'amuse pas beaucoup, les pièces de comédie... Tous ces gens-là parlent de leurs affaires... ça ne me regarde pas... J'aime bien mieux polichinelle ou le pierrot des Funambules! Adieu, Cœlina, je m'en vais rentrer... Madame Ballon ne dira pas que je viens trop tard ce soir.

— Je vais avoir le plaisir de vous reconduire, mademoiselle, dit Timothée.

— Vous êtes bien honnête, monsieur. Ah! dis donc, Cœlina, c'est dans quatre jours fête... nous avons toute notre journée à nous... veux-tu venir promener?... Nous voilà dans le printemps, la campagne doit être déjà jolie... j'aime tant la verdure!...

— Je vous demanderai la permission d'être des vôtres, dit Timothée. Ce jour-là je suis libre aussi, et je serais charmé d'aller respirer l'air pur des champs... *O rus! quando te aspiciam?*

— Vous voulez chercher des aspics? dit Prudence en regardant Timothée d'un air niais.

— Non, mademoiselle... je veux seulement voir de l'herbe.

— Oh! j'aime bien l'herbe aussi, moi. Eh bien, Cœlina, est-ce convenu pour ce jour-là?

Le marchand de vins passe son mouchoir autour du cou de Moustache et s'éloigne.

— Moi, je ne demande pas mieux, dit la petite enlumineuse; et à moins que monsieur n'ait encore des coliques...

— Non, non... ce sera passé, et nous irons promener tous les quatre, dit Bouchenot.

— Et nous tâcherons de nous amuser mieux que ce soir, dit Cœlina. Alors, c'est entendu. Venez nous prendre à midi, nous serons prêts.

Timothée s'éloigne avec mademoiselle Prudence, qu'il reconduit chez elle et quitte respectueusement à sa porte. En rentrant à son logement, il rencontre George qui montait l'escalier en chantant, en sautant, et qui se jette au cou de Timothée du plus loin qu'il l'aperçoit en s'écriant :

— Ah! mon ami!... embrasse-moi... Eh bien... qu'en dis-tu?

Timothée se gratte l'oreille et ne sait trop que dire, car il n'ose pas avouer à George qu'il n'est pas resté au spectacle pour voir sa pièce. Mais le jeune auteur ne lui laisse pas le temps de répondre, et reprend :

— Quel succès, mon ami! quel succès! malgré la cabale, car il y en avait... N'est-ce pas que c'est bien?

— Très-bien.

— Tu as été content, hein?

— Très-content.

— Ça t'a fait plaisir?...

— Oh! oui... mais je serai bien aise de la revoir encore une fois, ta pièce...

— Tant que tu voudras, mon ami... Et Bouchenot, et la petite voisine, ils sont satisfaits aussi?

— Autant que moi, je t'assure...

— Il faut que j'aille les embrasser...

— Bouchenot est indisposé!

— Ça ne fait rien... ces bons amis!... Vous avez pris tant de part à mon succès, qu'il est bien juste que je vous en témoigne ma reconnaissance.

Et George va cogner chez la petite voisine, ce qui fait encore tressaillir Bouchenot, et il se jette au cou de Cœlina et de son ami, et les remercie, et leur demande ce qu'ils pensent de son ouvrage, et ne leur laisse pas le temps de répondre, parce qu'un auteur qui vient de réussir a besoin de parler, de s'épancher, de se remuer, de s'agiter, parce qu'il ne peut tenir en place; c'est ce qui fait qu'au bout d'un moment il quitte ses amis pour descendre et entrer dans un café voir si, par hasard, le journal du soir rend déjà compte de sa pièce.

Et quand Bouchenot, plus calme, peut réfléchir enfin sur les événements de la soirée, il se dit :

— Je suis un imbécile! pourquoi ai-je peur de cet homme?... c'est plutôt lui qui pourrait avoir peur de moi! je n'ai pas manqué au serment que je lui ai fait... Mais en le reconnaissant, je n'ai pas été maître de moi. Hum! il a une figure bien caractérisée, le gaillard!... Je le reconnaîtrais entre mille... Il a paru surpris en me voyant... Ce n'est pas étonnant! ma tenue était si différente de celle dans laquelle il m'a vu la première fois... Alors, il m'aura pris pour un malheureux, pour un vagabond!... J'ai peur de cet homme... J'ai peur qu'on ne découvre que je le connais... je tremble d'être compromis... et je fais des bêtises qui pourraient faire naître des soupçons!... Et avec tout cela, j'ai gardé les cent écus... je les ai même mangés!... il ne me reste plus qu'une vingtaine de francs! Quand je n'aurai plus rien, ce qui ne sera pas long, j'irai trouver notre ami Henri, et je prendrai l'emploi qu'il m'a offert... Il faut se ranger.

L'indisposition dont s'était plaint Bouchenot n'ayant pas eu de suites, rien ne s'oppose à la partie de campagne qui a été projetée avec Prudence et Timothée après la soirée de spectacle.

Ce jour s'est levé pur, radieux et doux comme un enfant qui va souhaiter la fête à sa mère.

On était au commencement de mai : à cette époque, les beaux jours semblent plus beaux, la verdure plus fraîche, la chaleur plus agréable! c'est que tout cela est alors dans sa primeur, et que, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, les premiers plaisirs sont toujours.

Cœlina a fait une toilette de printemps, la robe rose à mille raies, faite à la dernière mode, le léger châle de soie et le chapeau de paille surmonté d'un joli nœud de ruban, font de la petite grisette une femme fort agréable pour promener à la campagne.

Mademoiselle Prudence Flambard a mis aussi ses plus beaux atours : c'est une robe de toile imprimée, sur laquelle de gros bouquets brillent par des couleurs bien éclatantes. La jeune apprentie aime les dessins qui se voient de loin, elle affectionne aussi les bonnets, et en a mis un très-petit de forme, et sous lequel sa grosse figure violette paraît encore plus large et plus bouffie.

En comparant la tournure de Cœlina à celle de Prudence, le grand Timothée ne peut s'empêcher de donner la palme à la première; mais comme il n'a plus le choix, il veut au moins ne pas manquer la conquête de la grosse apprentie; il se flatte que la partie de campagne lui fournira des occasions de tête-à-tête qu'il compte mettre à profit.

— Comment me trouvez-vous? dit Prudence en arrivant chez Cœlina. N'est-ce pas que ma robe est jolie?... tout le monde me regardait dans la rue.

— Je le crois bien, dit Bouchenot, vous avez l'air d'un bosquet qui se promène.

— C'est un peu trop voyant, dit Cœlina.

— Ah! j'aime ça, moi... Et mon bonnet... comme il est gentil, hein! et il me va bien...

— Très-bien, répond Bouchenot, il vous engraisse du double; si jamais je fais une grande maladie, je me ferai un bonnet comme celui-là pour ma convalescence.

— Ah! est-il méchant, ce monsieur Bouchetrot! répond mademoiselle Prudence en se tortillant devant une glace.

— Mademoiselle, je ne suis pas Bouchetrop... je suis Bouchenot; demandez plutôt à votre amie Cœlina.

— Ah! c'est vrai... Mon Dieu, je me trompe toujours pour les noms; c'est comme dernièrement... il y a une de nos pratiques qui s'est fâchée. C'est une dame qui a l'air très-haut et très-fier!... Elle s'appelle madame Monferrière; elle arrive... ma maîtresse était dans l'arrière-boutique, et je lui crie : Madame Monderrière vous demande. Là-dessus cette dame s'est mise en fureur, et est partie en disant qu'on se moquait d'elle, et qu'elle ne reviendrait plus chez nous... comme si on était obligé de bien savoir un nom propre!

— Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, dit Timothée. Voyons, où allons-nous? Il faut se décider avant de partir, pour ne pas être dans la rue comme des imbéciles, ne sachant de quel côté tourner.

— Timothée a parfaitement raison, répond Bouchenot. Il serait très-fâcheux que nous eussions l'air imbécile. Parlez, mesdemoiselles, où voulez-vous porter vos pas?

— Allons déjeuner à Puteaux, dit Cœlina, on y fait très-bien sauter les lapins; de là, nous irons manger une matelote à Saint-Ouen, et puis nous reviendrons boire du lait à Montmartre.

— Pas mal! dit Bouchenot, voilà une journée qui me semble assez bien divisée. J'appuie la proposition.

— Partons, dit Timothée. Nous prendrons l'omnibus, et de correspondance en correspondance, nous finirons nécessairement par arriver à Puteaux.

La société se met en route. Cœlina, sous le bras de Bouchenot, toute frétillante d'amour, de plaisir et de gentillesse, effleure à peine les pavés et semble marcher en dansant. Mademoiselle Prudence, beaucoup plus pesante dans son abandon, s'appuie sur le bras de Timothée, et fait beaucoup plus attention à ne point se crotter qu'aux discours galants de son cavalier.

Bientôt Bouchenot s'arrête devant une place de fiacre en s'écriant :

— Prendre un omnibus quand on est quatre, c'est commettre une lésinerie en pure perte : montons en voiture.

— Mais le fiacre ne nous mènera que jusqu'à la barrière, dit Timothée.

— En doublant la course, il nous mettra à Courbevoie.

— Alors, tu vois bien que c'est plus cher que l'omnibus.

— Qu'est-ce que cela te fait? c'est moi qui paye.

— Mais où diable prends-tu de l'argent, pour toujours trancher du milord?

— Je te dis que c'est une vieille créance dans laquelle je suis rentré... Au reste, je suis au bout de mes fonds. Aujourd'hui, nous ferons sauter mes derniers écus, et demain je prends la place que Henri m'a proposée... Mais cette journée est encore pour le plaisir, la folie!... Il faut bien l'employer... Allons, mes petites poules, en voiture, et faisons-nous rouler; ça nous ira tout aussi bien qu'à d'autres.

La société monte dans un fiacre. Mademoiselle Prudence est enchantée d'aller en voiture, ce qui ne lui est encore arrivé qu'une fois pour venir de Poissy à Paris. Elle tient sa tête en dehors de la portière pendant presque tout le chemin, ce qui ennuie beaucoup Timothée, qui ne peut pas parvenir à se faire écouter.

On arrive au pont de Neuilly. La compagnie met pied à terre. Chaque cavalier reprend sa dame, et on se dirige gaiement vers Puteaux, village fort agréable quand il ne fait pas de soleil, mais où je ne vous conseille pas de vous promener pendant la canicule, car il est fort difficile d'y trouver de l'ombre.

— Il me semble qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres par ici, dit Timothée; moi, j'aime les campagnes où il y a des ombrages... les bosquets!... les bois!... c'est si gentil. N'est-ce pas, mademoiselle Prudence?...

— Oh! j'aimerais mieux déjeuner! répond la jeune apprentie, car j'ai déjà très-faim.

— J'approuve ce désir! dit Bouchenot; déjeunons d'abord, d'autant plus que la promenade me semble peu ombrager, ainsi que l'a dit Timothée. Cœlina, pourquoi as-tu voulu venir à Puteaux?

— Parce qu'on y mange des lapins sautés.

— Mais, ma chère amie, on en mange dans toutes les campagnes, des lapins; tu ne sais donc pas qu'aux environs de Paris, les lapins et le veau rôti sont les deux plats en permanence sur la carte des restaurateurs. Enfin, s'ils sont meilleurs ici qu'ailleurs, nous ne nous plaindrons plus de ce qu'il n'y a pas d'arbres à Puteaux.

Les deux couples entrent chez un traiteur et demandent à déjeuner. Toute la cuisine est bien vite mise en mouvement. Le chef fait agir les marmitons; les marmitons bousculent la servante, et celle-ci casse les assiettes en voulant mettre plus de célérité dans son service, car Bouchenot a prononcé les mots magiques :

— Servez-nous bien, que tout soit bon, et nous ne regarderons pas au prix.

Cependant, malgré le mouvement que l'on se donne pour satisfaire la société qui est venue déjeuner à Puteaux, celle-ci n'est nullement satisfaite, car les œufs frais sentent la paille, les côtelettes sont dures, et le lapin faisandé comme une bécasse.

Bouchenot jure, Timothée fait la grimace, Cœlina est fâchée d'avoir conduit la société à Puteaux; Prudence seule mange comme quatre en disant :

— Ce n'est pas trop mauvais!... et puis quand on a faim, ça va toujours.

— Et il paraît que vous aviez faim? dit Timothée.

— Payons et allons nous promener, dit Bouchenot.

— Ah! oui, allons cueillir des bluets, des coquelicots, dit Cœlina.

— C'est ça, dit Prudence; et puis j'espère qu'on me fera voir la feuille à l'envers, parce que les demoiselles au magasin m'ont dit que c'était bien curieux, et qu'il ne fallait pas oublier de voir cela quand on allait promener à la campagne.

Les deux jeunes gens se mettent à rire, tandis que Cœlina donne un grand coup de coude à son amie en lui disant à demi-voix :

— Ma chère amie, tu devrais bien tâcher de ne pas dire continuellement des bêtises.

— Qu'est-ce que j'ai donc dit encore de mal?

— Mais quelque chose de fort inconvenant au moins.

— Comment! parce que j'ai parlé de la feuille à l'envers!

— Justement.

— Toutes ces demoiselles m'en parlent depuis hier.

— Elles se sont moquées de toi, elles ont vu que tu étais une sotte

— Mais enfin qu'est-ce qu'il y a donc de mal dans...?

— Allons, tais-toi... tu sauras cela plus tard.

On est servi chez le traiteur. On se remet en route; mais le soleil continue de griller la société; elle se décide à quitter Puteaux et à se rendre sur-le-champ à Saint-Ouen.

La promenade se fait gaiement, quoique Timothée soit contrarié de ne point trouver de bosquet, et que mademoiselle Prudence soit fort intriguée de ce qu'on ait ri de sa proposition touchant la feuille à l'envers. Au bout d'une heure, les deux jeunes gens avaient oublié leur mauvais déjeuner, et la grosse apprentie avait déjà repris de l'appétit.

On arrive à Saint-Ouen.

— Ici je réponds que nous mangerons une bonne matelote, dit Bouchenot, et ce qu'il y a de mieux, c'est que nous pouvons la pêcher nous-mêmes si nous le désirons... Je connais le traiteur, il a un bateau, il va nous donner des filets et tout ce qu'il faut pour pêcher... Cela vous convient-il?

— Oh! oui, cela nous amusera! disent les jeunes filles.

— J'adore pêcher, dit Cœlina.

— Moi je n'ai pas encore pêché, dit Prudence, mais je suis sûre que je le saurai tout de suite.

— Cela s'apprend très-vite, mademoiselle, dit Timothée, et si vous voulez, nous pêcherons ensemble.

— Avec plaisir, monsieur.

Bouchenot va chercher le marinier qu'il connaît, et bientôt le bateau et les filets sont à la disposition de la société. Les jeunes filles se jettent dans la petite embarcation en riant et en faisant mille folies, ce qui manque de faire chavirer.

— De la prudence, mesdemoiselles, dit Timothée; rappelez-vous que vous n'êtes pas ici sur le gazon.

— Il n'y a pas de danger! dit Bouchenot, d'ailleurs tu sais nager.

— Certainement, et toi?...

— Moi aussi !... mais cela m'est défendu, parce que je suis sujet à la crampe et que je pourrais me noyer.

— Alors il faudrait que je sauvasse tout le monde, moi. Mesdemoiselles, pas de folies, je vous en prie.

Cependant Cœlina a jeté le filet plusieurs fois, et elle ne ramène que du fretin

— Si nous ne mangeons que cela, dit Bouchenot, autant valait commander encore un lapin.

— A mon tour, dit Prudence, vous allez voir comme je vais lancer le filet; je suis bien plus forte que Cœlina, je vais ramener de beaux poissons.

La grosse apprentie ne veut pas écouter Timothée, qui veut lui montrer de quelle manière un filet se ramasse et se lance; elle se croit sûre de sa pêche; elle jette le filet de toute sa force; mais le poids des plombs l'entraîne, et elle disparaît au fond de l'eau avec les filets.

Cœlina pousse un cri d'effroi; Bouchenot en pousse deux ou trois pour appeler les mariniers; mais Timothée a déjà ôté son habit, et s'est jeté à l'eau. Il ne tarde pas à saisir Prudence, qui est enveloppée dans le filet. Il reparaît sur l'eau en soutenant la jeune fille. Mais celle-ci va l'entraîner sous l'eau en l'empêchant de nager : heureusement, des bateliers sont accourus; ils parviennent jusqu'à Timothée, et ils saisissent le filet. Les jeunes gens sont sauvés, et on retire mademoiselle Prudence de l'épervier.

Quand la grosse fille revient à elle, c'est pour déclarer qu'elle ne pêchera jamais à l'avenir. On se hâte d'aller chez le traiteur, et là le marinier et sa femme prêtent des habits à Timothée et à Prudence pour qu'ils puissent manger la matelote, tandis que leurs vêtements mouillés sécheront devant un grand feu.

Cet événement a un peu troublé la joie de la société. Cependant, Prudence n'a pas perdu l'appétit au fond de l'eau; mais comme elle manque trois fois de s'étrangler en fêtant la matelote, Cœlina déclare que c'est la dernière fois qu'elle en mange avec elle.

Les vêtements étant à peu près secs, mademoiselle Prudence et son libérateur font de nouveau leur toilette; puis on quitte Saint-Ouen pour se rendre à Montmartre, où, après avoir bu du lait, on doit terminer la soirée en dansant à l'Ermitage.

La compagnie fait le trajet à pied; car Bouchenot, qui a payé jusqu'alors, en est à son dernier écu, ce qui lui fait parfois pousser de profonds soupirs, en songeant qu'il faudra cesser cette vie de plaisir et de paresse pour laquelle il a une si forte prédilection.

On arrive à Montmartre : Prudence déclare que le lait lui fera grand plaisir, et qu'elle trempera volontiers du pain dedans. Bouchenot, qui se flatte toujours de connaître les bons endroits, conduit la société dans une espèce de petit cabaret où l'on trouve du lait, des ânes, du vin et un jeu de siam.

Le jeu de siam est un amusement assez connu dans les guinguettes Bouchenot prétend y être très-fort; il défie Timothée, et lui dit : — Pendant que ces dames boiront du lait, nous allons jouer un poulet et une salade pour souper.

Cette proposition est acceptée : on apporte du lait dans des petites tasses de faïence, et on place les quilles pour les messieurs.

Le jeu de siam était disposé dans une espèce de petite esplanade qui se trouvait devant la maison du loueur d'ânes; de là on voyait à ses pieds tout Paris, et l'œil parcourait une immense étendue de pays.

— Qu'est-ce que nous allons faire pendant que vous jouerez au siam? dit Cœlina à Bouchenot.

— Reposez-vous... admirez la vue... il me semble qu'elle en vaut la peine.

— Ah ! c'est bien amusant d'être avec des hommes qui jouent au siam !

— Mesdemoiselles, le jeu de siam est un jeu noble qui nous vient de la Grèce; n'en dites pas de mal.

— Pourquoi donc, si c'est un jeu noble, n'y joue-t-on que dans les cabarets?

— Parce que cela tiendrait trop de place dans un salon. Buvez votre lait, et laissez-nous jouer le souper.

Les deux jeunes filles, que cela n'amuse pas de regarder jouer au siam, vont se promener dans le village après avoir bu leur lait. Bouchenot et Timothée prennent grand plaisir à leur jeu; ils ont déjà fait plusieurs parties, et sont en train de jouer la belle, lorsque plusieurs hommes, qui demandent du vin, viennent s'asseoir à une table à peu de distance des joueurs. En ce moment, Bouchenot, un genou en terre, s'apprêtait à lancer le disque; la présence de plusieurs hommes qui le regardent jouer est un véhicule pour son amour-propre. Quoique les nouveaux venus paraissent être des gens assez communs, Bouchenot, qui brigue tous les suffrages, met beaucoup plus de temps à calculer son coup, et crie à Timothée :

— Tu as perdu, mon cher; je vais abattre toute la quene !

— Allons, joue donc !... voilà deux heures que tu tiens le disque, et tu n'en finis pas !

— Ah ! c'est que je calcule mon affaire... tu vas voir.

Et Bouchenot se prépare à jouer, lorsqu'un gros chien arrive du dehors en courant, et traversant le jeu de siam, renverse en un instant une grande partie des quilles.

— Que le diable emporte les chiens ! s'écrie Bouchenot; c'est fort désagréable de recevoir la visite d'un chien dans un jeu de quilles.

— A qui donc est cet animal-là? dit Timothée; est-ce qu'il est de la maison?

— Non, monsieur, il est à moi, dit un des hommes qui viennent d'arriver; mais je vais l'appeler, et le garder à mes côtés pour qu'il n'aille plus dans votre jeu... Ici... ici, donc !... Venez coucher tout de suite.

Cependant, le chien s'était arrêté devant Bouchenot, et celui-ci ayant de nouveau porté les yeux sur lui, devient tout à coup pâle et tremblant en reconnaissant Moustache.

Le chien ne s'empressait pas d'obéir aux ordres de son maître; il continuait de se promener dans le jeu de siam, lorsque Cœlina et Prudence, revenant de leur promenade, arrivent sur la petite esplanade.

— Eh bien ! avez-vous fini de jouer? dit Cœlina; il me semble que vous devez en avoir assez de vos quilles... D'ailleurs, voilà la nuit, et nous voulons danser à l'Ermitage.

— Oui, dit Prudence, nous avons entendu le violon, et... Ah ! mon Dieu ! serait-il possible !... Mais oui... mais c'est lui....

— Qu'est-ce que tu as donc? demande Cœlina à son amie; est-ce que le lait t'a grisée?

— Ce que j'ai !... mais c'est mon chien... c'est Moustache que je retrouve !... Tiens, le voilà... le reconnais-tu?... Moustache !... viens donc ici... viens donc caresser ta maîtresse !

Le chien, qui n'avait jamais été très-caressant, restait immobile au milieu des quilles, regardant tantôt son ancienne maîtresse, tantôt son nouveau maître, et le plus souvent léchant le bout de sa queue d'un air fort indifférent.

Cependant, l'homme qui a déjà appelé le chien plusieurs fois quitte la table où il buvait, et s'avance au moment où Prudence allait caresser Moustache, en s'écriant d'un air colère :

— Qu'est-ce que c'est? qui est-ce qui se permet de dire que mon chien est à lui?... Je voudrais voir ça, par exemple !

— Oui, certainement, ce chien est à moi, dit Prudence; c'est lui, c'est Moustache... n'est-ce pas, Cœlina?... n'est-ce pas, monsieur Bouchenot?... Tiens ! où est-il donc?... il connaît bien mon chien, lui.

— Où est Bouchenot? dit à son tour Cœlina en regardant de tous côtés; qu'est-il donc devenu? Répondez, monsieur Timothée.

— Mon Dieu ! mademoiselle, je n'en sais rien, dit le jeune homme. Bouchenot était là tout à l'heure... il faut qu'il ait disparu tout à coup... il va revenir, sans doute.

— Enfin, cela ne fait rien, reprend Prudence, ce chien est à moi; je l'avais perdu il y a approchant six semaines... je le retrouve, je vais l'emmener.

— Vous allez l'emmener? dit l'homme d'une voix de stentor. Ah ! bien, je voudrais voir cela !... Que ce chien ait été à vous, c'est possible, mais maintenant il est à moi, bien à moi, qui l'ai payé dix francs à un homme qui est venu un soir me le proposer dans ma boutique. Je suis connu, ma grosse fille; je suis marchand de vin établi à Paris... J'ai des témoins de ce que j'ai payé ce chien. Si vous l'avez perdu, tant pis pour vous; mais aujourd'hui ce n'est plus Moustache, c'est Dragon qu'il se nomme, et je vous réponds que vous ne l'emmènerez pas... Ici, Dragon, ici ! ou je te bats comme du plâtre.

— Mais, monsieur, puisque c'est mon parrain qui me l'a donné...

— C'est vrai, dit Timothée; mademoiselle tenait cet animal de son parrain.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi que ce soit votre parrain ou votre tante?... Je vous dis qu'il est à moi.

— Cœlina, parle donc à monsieur... Tu sais bien que c'est Moustache, toi.

— Ah ! laisse-moi donc tranquille... Je cherche Bouchenot, qui est perdu... c'est bien plus intéressant que ton chien.

Pendant que Prudence se lamente, le marchand de vin, pour en finir, a passé son mouchoir au collier de Moustache, et il s'éloigne avec ses amis en emmenant le chien, que la jeune fille regarde partir en poussant de gros soupirs.

De son côté, Cœlina a visité tous les environs de la maison en appelant en vain Bouchenot.

— Il est parti, dit-elle, parti comme cela... tout d'un coup... sans nous attendre !... Comprenez-vous cela, monsieur Timothée?

— Probablement, mademoiselle, qu'il aura encore eu des coliques comme au spectacle.

— Des coliques?... Ah ! je ne sais... mais la conduite de Bouchenot n'est pas naturelle.

— C'est ce que je trouve aussi, mademoiselle.

— Ce jeune homme-là a quelque secret...

— Je le crois...

— En attendant, il faut partir... car enfin s'il était malade... Allons, monsieur Timothée, donnez-nous votre bras.

— Comment, mesdemoiselles...

— S'en aller quand on comptait s'amuser... danser !... Ah ! quelle triste partie de campagne

— Et le pauvre chien ! dit Prudence; ces bien vilain de n'avoir pas voulu me le rendre !

Chapitre XIX. — Bouchenot en bonne société.

Timothée revient à Paris avec les deux jeunes filles, qui sont fort tristes : l'une parce que son amant a disparu, l'autre parce que son chien ne lui a pas été rendu. Timothée fait tous ses efforts pour consoler Cœlina et Prudence : à l'une il dit que son amant se retrouvera; à l'autre, que son chien ne vaut pas la peine qu'on le regrette. Quelquefois il se trompe, et adresse à l'une ce qu'il voulait dire à l'autre. Il prétend que Bouchenot ne valait pas dix francs, et que Moustache aura été pris d'une colique. Mais les jeunes filles sont trop préoccupées pour remarquer ces bévues, et l'on arrive rue de la Calandre en pestant contre les mésaventures de la journée.

Bouchenot était déjà rentré et couché, suivant son habitude de se réfugier sous une couverture lorsqu'il était en proie à quelque violente terreur. La vue de Moustache l'avait bouleversé : il s'était figuré que le chien allait de nouveau s'attacher à ses pas ; que l'homme qu'il avait reconnu au spectacle se mettait à sa poursuite ; et il avait quitté Montmartre et était revenu à Paris, toujours courant, et sans oser regarder derrière lui.

— Me direz-vous, monsieur, pourquoi vous nous avez laissés tous à Montmartre, comme des paquets? s'écrie Cœlina en revoyant Bouchenot; savez-vous que c'est très-malhonnête, ce que vous avez fait là !

— Il est certain, dit Timothée, qu'on ne quitte pas ainsi les personnes avec lesquelles on est. Tu ne finis pas notre partie de siam... c'était la belle, et certainement tu aurais perdu le souper... Ce n'est pas encore de cela que je me plains... mais disparaître sans avertir !... sans dire un mot !... Cela n'est pas du tout aimable.

— Vous êtes cause que nous n'avons pas dansé à l'Ermitage, dit Prudence. Et puis, si vous étiez resté là, vous auriez peut-être su me faire rendre mon chien ; ou bien, il vous aurait encore suivi... ce pauvre Moustache ! que j'avais retrouvé, et qu'un vilain homme n'a pas voulu me rendre, sous prétexte qu'il l'a payé dix francs, et qu'il est bien à lui.

— Voyons, monsieur, pourquoi nous avez-vous quittés comme cela? s'écrie Cœlina en prenant un petit ton bien courroucé.

— Je me suis senti... indisposé, répond Bouchenot en tâchant de se donner un air intéressant.

— Encore !... Diable !... cela vous arrive souvent !... Mais, au surplus, Montmartre est grand, et ce n'était pas une raison pour revenir sans nous à Paris. Tenez, monsieur Bouchenot, votre conduite n'est pas naturelle... Vous avez des mystères !... des secrets !... je ne sais quoi !... mais, certainement, vous avez quelque chose.

— J'ai des coliques, mademoiselle, et pas autre chose, répond Bouchenot avec humeur.

— C'est singulier ! dit Timothée ; tu n'y étais pas sujet autrefois.

— Il me semble que le tempérament peut changer !... cela n'a rien d'extraordinaire.

— Voilà une partie de plaisir qui n'a pas été bien agréable !... reprend Cœlina ; au spectacle, à la campagne... vous nous jouez partout le même tour. C'est fort ennuyeux d'avoir un amant qui part comme une fusée au moment où l'on ne s'y attend pas.

Prudence dit adieu à son amie, et Timothée offre, comme de coutume son bras à la jeune fille. Lorsqu'il se voit seul avec Cœlina, Bouchenot essaye de renouer la conversation.

— Vous êtes donc revenus de Montmartre... sur-le-champ?

— Ne fallait-il pas que nous nous missions à danser sans savoir ce que vous étiez devenu?

— Et... Prudence avait donc retrouvé son chien?

— Oui.

— Mais ce chien... vous ne l'avez pas ramené ?

— Vous n'avez donc pas entendu ce qu'elle vous a dit !... L'homme auquel il appartient maintenant n'a pas voulu le rendre. Il prétend l'avoir acheté pour dix francs.

— Ah !... il l'a acheté !... Et quelle espèce d'homme était-ce?

— Quelqu'un qui paraissait assez grossier... Il s'est dit marchand de vin.

— Marchand de vin !... dans quelle rue? a-t-il dit son adresse?

— Ah ! mon Dieu ! non...

— Et il a emmené le chien ?

— Sans doute. En vérité, je suis bien bonne de vous répondre ; qu'est-ce que tout cela a d'intéressant? Au lieu de vous occuper de moi, de me demander pardon de votre conduite malhonnête à mon égard, vous ne songez qu'au chien de mademoiselle Prudence! Eh, mon Dieu! monsieur, il fallait courir après, puisque vous vous y intéressez tant.

Bouchenot se tait, il réfléchit; il commence à penser qu'il a encore cédé à une terreur panique, et qu'il a eu tort de se sauver en apercevant Moustache. Il se dit que cela ne lui arrivera plus, et il s'endort en se promettant de ne plus être poltron mal à propos.

Le lendemain, Bouchenot, après avoir fait sa paix avec Cœlina, lui dit d'un ton tragi-comique :

— Chère amie, nos beaux jours sont passés !... Nous avons épuisé la coupe des voluptés... et mangé tout notre pain blanc !... Il faut maintenant avaler le calice de l'amertume.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? reprend la petite enluminée en fixant sur son amant des regards étonnés.

— Cela veut dire que je n'ai plus le sou... que par conséquent il faut que je prenne l'emploi que l'on m'a proposé, que je me lire près de mon ami Henri Jumière, qu'il faudra que je travaille comme un manœuvre pour gagner quelques malheureux écus, et que je ne pourrai plus passer une journée à te faire la cour et à te mener promener.

— Si c'est là ce qui t'attriste, dit Cœlina, il me semble que tu as grand tort; le travail n'est pas un ennui, au contraire : je pensais comme toi autrefois, lorsque je ne voulais rien faire que m'amuser, courir, vivre enfin en véritable gamin; mais depuis que je me suis livrée au travail, je me suis aperçue que l'on s'amuse beaucoup mieux quand l'on ne s'amuse pas toujours. Depuis que tu es avec moi, je t'ai surpris plusieurs fois bâillant, l'air ennuyé, endormi, et ne sachant qu'inventer pour tuer le temps. Lorsque tu travailleras, tu n'éprouveras pas cela; tu verras que le temps marche vite alors, et tu t'amuseras bien plus lorsque tu en auras le loisir. D'ailleurs ton ami Henri n'est pas un tyran, sans doute; tu pourras venir me voir tous les jours, ou du moins fort souvent, et peut-être qu'on n'étant plus sans cesse avec moi, ton amour, qui s'attiédit un peu, reprendra une nouvelle force.

— Ma chère Cœlina, tu parles comme Bossuet, et quoique je ne me sois jamais ennuyé près de toi, bien que tu aies l'air de le croire, je vais essayer de m'y plaire davantage en y étant moins souvent; je vais de ce pas trouver Henri, et lui annoncer que je me mets dès ce moment à sa disposition... Cependant, s'il me donne encore quelques jours, je les prendrai... parce qu'il faut devenir sage le plus tard que l'on peut : c'est ma maxime à moi... Ah! tu as beau dire, Cœlina, je trouve qu'une fortune toute faite vaut bien une fortune à faire.

— Mais quand on n'en a pas une toute faite, il faut bien se donner quelque peine pour en acquérir...

— Que veux-tu !... je m'étais laissé dire que la fortune nous venait en dormant, et je l'aurais volontiers attendue comme cela; mais il me paraît que ce serait m'exposer à dormir trop longtemps, et voilà pourquoi je vais trouver mon ami le commerçant.

Bouchenot se rend en effet chez Henri, qu'il trouve occupé à travailler; le jeune négociant fait une exclamation de surprise en l'apercevant.

— Ah ! te voilà donc enfin, Bouchenot?

— Oui, mon cher ami, me voilà.

— Parbleu ! ce n'est pas malheureux !

— Il est vrai que j'ai un peu tardé... mais que veux-tu !... j'étais rentré dans une petite somme... sur laquelle je ne comptais pas.. et avant de changer de conduite, de me livrer entièrement au travail, j'ai pensé que je pouvais encore m'amuser un peu...

— Tu appelles cela un peu... voilà près de deux mois que je t'attends.

— Tu crois qu'il y a tant que cela ?

— Et si, ne te voyant pas venir, j'avais disposé de la place que je t'avais offerte?

— Alors j'attendrais qu'il s'en présentât une autre.

— Calme-toi, il n'en est pas ainsi. J'ai toujours pensé que tu viendrais enfin, et je n'ai pas pris un autre commis; quoique surchargé de besogne, j'ai suffi à tout. En passant des nuits, en travaillant sans relâche, on fait bien des choses!

— Oui, en effet, je crois qu'en travaillant... sans relâche... par exemple, cela doit échauffer le sang.

— Rassure-toi; quand nous serons deux, nous serons bien moins pressés!... Tu auras encore du temps pour aller voir ta maîtresse.

— Ah! ça me fera bien plaisir, car j'ai une fort jolie maîtresse, et je t'avoue que je suis jaloux comme un tigre. C'est pourquoi je suis bien aise de pouvoir la surveiller.

— Moi, je ne suis point jaloux... je suis tellement sûr du cœur de ma Pauline... et pourtant elle est bien séduisante aussi !... Dis-moi, Bouchenot, la connais-tu? l'as-tu vue ?

— Celle que tu aimes? N'est-ce pas cette jeune personne qui était devant toi, au Vaudeville, le soir de la première représentation de la pièce de George?

— Précisément... Eh bien?

— Elle m'a paru charmante... Mais de loin, au spectacle, tu sais qu'on ne peut pas bien juger...

— Oh ! je veux que tu la connaisses, tu verras qu'elle est aussi aimable, aussi bonne que jolie. Tiens, aujourd'hui même, je puis te présenter à Pauline...

— Aujourd'hui?

— Oui... Es-tu libre ce soir?

— Sans doute, puisque je venais me mettre à ta disposition,

— Il est trop tard aujourd'hui pour que tu entres en fonction... Tu commenceras demain.

— J'aime autant cela, d'autant que j'ai un peu mal à la tête.

— Mais ce soir, si tu veux, je te mènerai dans une maison où Pau-

line et son père seront. C'est chez madame Merlier, une dame fort comme il faut... celle qui était avec nous au spectacle.

— Ah ! très-bien... Je ne la connais pas, madame Merlier.

— Elle m'aime beaucoup, et, présenté par moi, tu seras bien reçu. Par exemple, je n'ai pas besoin de te dire que c'est une maison dans laquelle il faut se conduire décemment.

— Sois donc tranquille ! est-ce que tu crois que je vais demander le pot de chambre en arrivant ?

— Ah ! si tu parles comme cela, ce n'est pas rassurant.

— Non, non ! Je veux seulement te persuader que je sais fort bien me conduire dans une société comme il faut. A t'entendre, on croirait que je n'ai jamais été que dans de mauvais lieux.

— Ce n'est pas cela que je veux dire; mais, entre nous, tu conviendras que depuis quelque temps tu ne fréquentes plus que des grisettes.

— Parbleu ! quand je passais une semaine avec six sous dans ma poche, je ne pouvais pas aller souvent au balcon des Italiens ou de l'Opéra. Mais, je te le répète, tu seras content de moi. Qu'est-ce qu'on fait chez cette madame Merlier ?

— On cause, on fait un peu de musique, et on joue la bouillotte et l'écarté.

— Très-bien... Tu m'avanceras de l'argent pour jouer, parce que je n'en ai plus.

— Volontiers. Mais je te préviens qu'on joue petit jeu.

— Prend-on quelque chose dans la soirée ?

— Oui, on apporte de l'orgeat... de l'eau sucrée.

— Ah ! diable ! ça ne porte pas à la tête. Enfin, c'est égal, je prendrai ce qu'on me donnera.

— Tu soigneras ta toilette...

— Oui... oui . je resterai comme je suis, parce que je n'ai pas autre chose, mais je mettrai du linge blanc. Je te gage que je fais quelque conquête chez ta madame Merlier... Dis donc, y vient-il des dames un peu potables ?

— Ah ! Bouchenot, je te répète que je te mène en bonne compagnie, et si tu as déjà de ces idées-là...

— Il me semble que c'est justement dans la bonne société que les hommes doivent être galants... Est-ce que les Richelieu, les Grammont n'étaient pas bonne compagnie, et cela ne les empêchait pas de faire leur cour aux dames. Au reste, je te répète que tu seras content de moi. Je serai sage comme un puritain.

— Viens me prendre à 6 heures; nous dînerons ensemble, et nous irons ensuite dans la maison où je te présenterai.

— Très-bien, je serai exact.

Bouchenot retourne près de Coulina, va se mirer, change de cravate, en refait cinq fois le nœud, ce qui donne de l'humeur à la petite culminieuse, qui prétend que son amant n'a pas besoin d'être si beau pour aller sans elle en compagnie. Enfin, il la quitte et se promène jusqu'au moment d'aller trouver Henri, en se disant : — Je puis bien passer encore cette journée à flâner... cela ne m'arrivera plus de longtemps.

Henri mène son ami dîner chez un traiteur, et après un repas dans lequel Bouchenot trouve qu'ils ont bu trop raisonnablement, ils se dirigent vers le Marais, et s'arrêtent rue de Bretagne, où demeure madame Merlier.

On arrive dans une vieille maison à grande porte cochère, on monte un grand escalier dont les marches de pierre sont larges et basses, et dont la rampe de fer est soutenue par de grosses colonnes de bois.

Si la société dans laquelle tu vas m'introduire est aussi ancienne que la maison, dit Bouchenot à Henri, je vais me trouver avec de la noblesse du temps du roi Pépin.

— Bouchenot, tu sais ce que tu m'as promis ?

— Sois tranquille : cette maison antique m'inspire déjà un sentiment de respect... je me sens déjà vieilli depuis les pieds jusqu'à la tête... Je ne parlerai que de l'histoire ancienne.

— Je crois que tu feras bien de t'observer... Mais nous y voici.

Un domestique ouvre à ces messieurs, et Bouchenot murmure en traversant l'antichambre :

— Un valet mâle... peste... bon genre... mais j'aimerais mieux deux cuisinières.

Le domestique ouvre la porte du salon, et annonce, sur ce que lui a dit Henri : — M. Jumière, M. Bouchenot.

Henri passe le premier et Bouchenot le suit dans un immense salon où il y a déjà beaucoup de monde. Madame Merlier, femme d'une cinquantaine d'années, dont les manières sont gracieuses et distinguées, vient au-devant de ses messieurs. Henri prend Bouchenot par la main et le présente à la maîtresse de la maison comme un de ses meilleurs amis. Madame Merlier adresse quelques paroles aimables à Bouchenot, et celui-ci ne pouvant pas parvenir à tourner une réponse convenable, se contente de saluer profondément en se tenant le col bien roide dans sa cravate.

Henri vient d'apercevoir sa Pauline, et il quitte bien vite son ami pour aller près de la femme qu'il aime. Madame Merlier va recevoir d'autres personnes qui arrivent, et Bouchenot se trouve abandonné à lui-même au milieu du salon, dans un immense cercle de dames de tout âge, derrière lesquelles les hommes causent et se promènent. Bouchenot se sent extrêmement mal à son aise. S'il y avait du feu à la cheminée, il irait se placer devant, et, au risque de se griller les mollets, trouverait là une contenance. Mais un paravent a remplacé le feu : aller s'installer devant, peut sembler gauche. Bouchenot s'assiérait volontiers, et il a pour cela jeté des regards furtifs autour de lui; mais tous les sièges sont occupés, et ce qu'il y a de pis, c'est que deux nouvelles dames qui viennent d'arriver ont, en se plaçant, fermé l'entrée du cercle dans lequel Bouchenot a été introduit. Il se trouve donc bloqué dans le beau milieu du salon, et pouvant servir de point de mire à toute la société.

— Sacrebleu ! je dois avoir l'air de l'obélisque ! se dit Bouchenot en tournant et retournant son chapeau dans ses mains et le faisant passer de son bras droit sous son bras gauche, comme s'il eût voulu faire des tours avec. Si l'on croit que je m'amuse au milieu de ce cercle ! et ce Henri qui me laisse là... et toutes ces femmes qui me regardent... Ce que c'est que de perdre l'habitude de la société... on est tout embarrassé... tout bête... Il me semble que dans ce moment mon nez est enflé d'un tiers. Allons, remettons-nous... de l'aplomb... de l'assurance... N'ayons pas l'air gêné.

Et pour n'avoir pas l'air gêné, Bouchenot commence par mettre son chapeau sur sa tête, et fredonne un couplet entre ses dents; mais bientôt il s'aperçoit que quelques dames le regardent d'un air surpris, que plusieurs hommes ricanent en l'examinant; ne sachant pas ce que cela veut dire, il devient rouge écarlate, et fourre ses deux mains dans son pantalon en tâchant de se donner une pose académique.

Heureusement Henri vient de jeter les yeux sur son ami, et se hâtant de pénétrer dans le cercle, il court à lui et lui dit à l'oreille :

— Malheureux ! qu'est-ce que tu fais ? veux-tu bien ôter ton chapeau de dessus ta tête !... Comment, dans un salon, devant des dames, tu oses te couvrir !

— Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, répond Bouchenot en ôtant vivement son chapeau; tu as raison... je n'y pensais plus... je me croyais à l'estaminet !

— Mais veux-tu te taire !

— Oui, je voulais dire... je me croyais au café... Aussi, pourquoi me laisses-tu comme cela seul au milieu de ce salon, dans lequel je ne connais personne? Quelle mine veux-tu que je fasse, moi?... Toutes ces dames me regardent... ça me trouble, parole d'honneur... je ne sais plus comment pincer ma bouche.

— Ne la pince pas du tout, cela vaudra infiniment mieux.

— Cela t'est facile à dire... il faut bien que je me fasse une bouche, un sourire... Je vois que la société ne se compose que de vieilles gens... c'est vrai... il y a de la jeunesse aussi... c'est mêlé... c'est très-mêlé ici.

— Chut ! ne parle donc pas si haut...

— Il me semble que je ne dis pas de sottises... Reste près de moi, ça me fera plaisir...

— Tout à l'heure je te présenterai à ma Pauline...

— Ah ! oui, tu me retireras de ce cercle... ça m'obligera beaucoup.

— Vois-tu ce vieux monsieur qui cause dans ce coin là-bas ?...

— Ce petit vilain, sec, ridé?

— Chut ! c'est M. Giraumont, le père de Pauline.

— Ah ! c'est là M. Giraumont... diable ! il est bien laid, M. Giraumont; et pour avoir une fille si jolie, il faut que sa femme ait eu un regard ou autre chose...

— Bouchenot, je te prie de ne point te permettre de pareilles plaisanteries sur des personnes que je dois respecter.

— Mon Dieu ! tu ne veux pas que je plaisante, tu ne veux pas que je chante... tu ne veux pas que je pince ma bouche... alors il faut donc que je fasse la statue pour avoir l'air bonne compagnie?

Henri allait répondre à son ami, mais en ce moment une dame l'appelle; il se hâte d'aller près d'elle, et Bouchenot se retrouve de nouveau seul dans le cercle, parce qu'il n'a su comment marcher pour en sortir. Il se décide pourtant à aller s'adosser devant la cheminée, écartant les basques de son habit comme s'il se chauffait; et pour se désennuyer, il prête l'oreille aux conversations des dames qui sont assises près de lui.

— Madame, je suis vraiment en malheur depuis quelque temps, dit une petite dame âgée à une personne placée près d'elle, c'est étonnant comme cela me poursuit...

— Est-ce que vous avez encore été maltraitée hier, madame Gimblanc?...

— Très-maltraitée... Si cela continue, il faudra que je cesse de jouer !...

— Est-ce à la bouillotte que vous avez perdu?

— A la bouillotte ! fi donc ! je n'aime pas ce jeu-là !... c'est trop perfide, et puis cela va trop vite. C'est au boston que j'ai joué hier, et j'ai encore perdu dix-neuf sous... trente-huit fiches.

— Ah ! vous jouez à deux liards la fiche; c'est bien cher !

— Que voulez-vous? maintenant dans le monde on joue un jeu d'enfer ! c'est ennuyeux.

— J'espère qu'on ne me fera pas faire la partie de ces dames, se dit Bouchenot. Ce doit être amusant... être avec de vieilles têtes et

finir par leur gagner six blancs! ce serait par trop bon genre. Ecoutons d'un autre côté.

— Vous devez trouver ma fille grandie, dit une dame à sa voisine, car il y a longtemps que vous ne l'avez vue.

— Oui, en effet... je crois qu'elle est un peu grandie.

— Un peu! de huit lignes depuis sept mois!... c'est énorme... et j'en suis sûre, je l'avais mesurée avant qu'elle retournât à sa pension, et je l'ai mesurée quand elle est arrivée.

— La petite Durieux a grandi aussi... je crois qu'elle est maintenant de la taille de la vôtre.

— Oh! que non! il y a un demi-pouce de différence, j'en suis certaine, je les ai mesurées toutes les deux. Ma fille sera très-grande; depuis l'année dernière, c'est étonnant comme elle s'est développée... Je vois cela à ses robes...

— La petite Durieux sera très-bien faite, je crois.

— Ma fille a la taille plus mince; je la lui ai mesurée avant-hier...

— Après cela, les enfants changent beaucoup en prenant de l'âge : il y en a qui grandissent tard; on ne peut pas savoir d'avance ce qu'ils seront.

— Oh! pardonnez-moi, on voit à la longueur de leurs doigts s'ils auront une taille élevée... Les doigts de ma fille sont plus longs que tous ceux des autres pensionnaires de son âge. Je les ai mesurés.

— Il paraît que cette dame mesure tout, se dit Bouchenot en se détournant. Si elle m'avait mesuré depuis que je suis debout au milieu de ce salon, je suis sûr qu'elle me trouverait maintenant rapetissé de beaucoup, car cela fatigue considérablement de rester ainsi. Ah! voilà un siége vacant... ma foi, tant pis, je m'y mets.

Bouchenot va s'asseoir dans le cercle; il se trouve avoir à sa gauche une petite vieille bien parée, bien fardée, bien élégante... dont le col, les oreilles et les doigts sont couverts de diamants, et qui fait toujours *non* avec sa tête, et à sa droite une grande dame entre deux âges, qui passe fort souvent le bout de sa langue sur ses lèvres, en y mettant une certaine fierté.

Bouchenot adresse quelques mots à la petite vieille pour tâcher d'entrer en conversation; mais on ne lui répond que par des sourires et des signes négatifs.

— Est-ce que cette dame est muette ou sourde? se dit Bouchenot; cela m'étonnerait! Voyons, essayons encore... Elle a l'air d'entendre pourtant...

Et se penchant contre l'oreille de la vieille dame, il lui dit en élevant la voix :

— Madame va probablement faire sa partie... à l'âge de madame on doit aimer le jeu... On ne peut plus faire autre chose en société... car certainement madame ne danse plus.

La petite vieille sourit, branle la tête et répond d'une petite voix claire et tremblotante :

— J'ai pris deux fois du café aujourd'hui!... on m'en donnera encore demain... si je suis bien sage!

Bouchenot se recule en ouvrant de grands yeux et cherchant à deviner si cette vieille dame est sourde ou si elle se moque de lui... Mais un jeune homme placé derrière sa chaise, remarquant sa stupéfaction, lui dit en souriant :

— Vous aurez de la peine à faire la conversation avec madame de Courtivaud; elle est en enfance.

— Eh bien, c'est gentil! s'écrie Bouchenot; et moi qui voulais absolument causer! je m'étais bien adressé! quand on est comme cela, que vient-on faire en société?

— On place quelquefois madame de Courtivaud au boston. Elle a tellement l'habitude de ce jeu, qu'à défaut de sa tête, ses yeux lui suffisent encore pour y faire sa partie; cependant elle y commet de fréquentes distractions.

— Ce doit être bien amusant de jouer avec elle!

— Méfiez-vous de la partie de boston si on vous propose de vous y mettre avec des personnes que vous ne connaissez pas. Dernièrement ici, je me suis trouvé y tenir tête à trois dames dont l'une était madame de Courtivaud, qui est en enfance, et met souvent du pique pour du cœur; la seconde dame était sourde, et la troisième s'endormait toujours pendant qu'on donnait les cartes; nous avons mis trois heures et demie pour faire deux tours.

— Vous avez eu de la patience! au second tour, je vous certifie que j'aurais renversé les cartes, les bougies et la table.

Bouchenot s'est tourné vers le jeune homme, avec lequel il serait bien aise de continuer à causer; mais celui-ci se lève pour aller parler à des dames, et Bouchenot en est réduit à écouter sa grande voisine de droite, qui parle alors avec une dame et lui dit :

— Je n'aime que ce qui est beau et bon : que voulez-vous? chacun a ses goûts... d'abord mon mari gagne beaucoup d'argent... Il gagne tout ce qu'il veut... il fait des affaires, des spéculations!... ma foi, moi je me dis : Pourquoi se priver de ce qui fait plaisir?... Quand j'achète quelque chose, c'est toujours ce qu'il y a de meilleur... je n'aime pas le mauvais... nous vivons bien! nous vivons très-bien! il serait impossible à mon mari de dîner rien qu'avec deux plats, il lui en faut au moins quatre, et toujours du dessert!... il ne dînerait pas sans dessert... il serait malheureux, il lui manquerait quelque chose... Mais pourquoi se priver quand on gagne beaucoup d'argent?

— Voilà une dame qui finira par se faire voler! se dit Bouchenot. Ah çà! est-ce que Henri va me laisser toute la soirée livré à moi-même?... Ah! le cercle se défait enfin... Oh! ma foi, je vais essayer de me dégourdir les jambes!

Bouchenot se lève et se dirige du côté de son ami, qui est assis derrière sa Pauline, à laquelle il tâche de temps en temps de glisser un mot d'amour.

— Dis donc, Henri, tu me laisses là-bas tout seul; si tu crois que je m'amuse!...

Henri se hâte d'interrompre Bouchenot et le présente à mademoiselle Giraumont en lui disant :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous présenter un de mes amis qui va devenir mon compagnon de travail?... A dater de demain, Bouchenot est de ma maison... Et je pourrai alors avoir quelques moments de plus... pour aller voir mes connaissances.

Pauline fait à Bouchenot un salut gracieux, en lui disant :

— M. Henri m'a souvent parlé de vous, monsieur... Il était même inquiet de ne point avoir de vos nouvelles.

— Ce cher Henri, répond Bouchenot; oh! c'est un ami!... nous nous aimons beaucoup tous les deux... il m'a souvent prêté de... Je veux dire que nous nous obligeons dans l'occasion... Et certainement, mademoiselle... quand il s'agira de danser à sa noce, je n'aurai pas la goutte aux jambes!

La jeune fille baisse les yeux en rougissant, et Henri pousse Bouchenot en lui disant tout bas :

— Est-ce qu'on parle de ces choses-là?... Tu es bien indiscret...

— Ah! je croyais que la chose était convenue entre vous... On ne sait jamais ce qu'on peut dire ici.

— J'ai beaucoup d'espoir; Pauline n'aime que moi, je suis sûr de son cœur...

— Eh bien, ça va tout seul alors.

— Mais son père tient tant à ce qu'on ait de la fortune... ou un commerce très-florissant!

— On l'invite à déjeuner, on le grise, et il consent à tout.

— Oh! non, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir pour réussir près de M. Giraumont!... C'est à force de travail, d'ordre, de bonne conduite, que j'obtiendrai la main de sa fille.

— Il ne me prendra jamais pour gendre, moi!

— Monsieur joue-t-il à la bouillotte? dit madame Merlier en s'adressant à Bouchenot.

— Oui, madame. Oh! la bouillotte... j'y ai passé bien des nuits...

— Voici une place; si vous voulez commencer, veuillez prendre une carte!

— Très-volontiers, madame.

Madame Merlier s'éloigne, et Bouchenot s'approche de Henri en lui disant à l'oreille :

— Je vais jouer... glisse-moi de l'argent dans la main sans que cela paraisse... Nous avons oublié cela avant d'entrer.

— Ah! c'est juste... tiens.

— Tu ne me donnes que vingt francs.

— C'est plus qu'il ne te faut, puisque je te dis qu'on joue petit jeu... trente sous la cave...

— Enfin, c'est égal, quand je n'en aurai plus, je te ferai signe.

Et Bouchenot se dirige vers la table de bouillotte en se disant :

— Pourvu qu'on ne me fasse pas jouer avec madame de Courtivaud et avec la dame qui s'endort et celle qui est sourde... A la rigueur, si la petite Courtivaud voulait, je lui jouerais ses diamants.

Bouchenot est à la table de bouillotte depuis quelque temps; il joue très-lestement l'argent de son ami; il gagne et il commence à trouver que l'on s'amuse chez madame Merlier, lorsque la porte du salon s'ouvre et le domestique annonce :

— M. Mortandal.

Un bel homme, mis avec élégance, entre dans le salon, et va saluer la maîtresse de maison, qui semble redoubler de politesse pour le recevoir.

Bouchenot, qui a levé la tête et jeté par hasard les yeux sur la personne qui vient d'entrer, sent une sueur froide parcourir tout son corps, en reconnaissant le monsieur qu'il a déjà vu au Vaudeville.

— Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur? dit un des joueurs de bouillotte en s'adressant à Bouchenot. Vous nous donnez à chacun quatre cartes....

— Ah! pardon, monsieur... je croyais jouer au billard....

— Au billard! répond le joueur en riant.

— Non... au piquet... ou... le fait est que je ne savais plus à quoi je jouais.

Bouchenot ne sait plus ce qu'il fait. La vue de la personne qui vient d'arriver le bouleverse, il fait deux fois le mouvement de se lever, il a bien envie de sortir du salon; cependant, il fait tous ses efforts pour se remettre, en se disant :

— Allons... qu'est-ce que cela signifie d'avoir peur de cet homme?... il ne me mangera pas... D'ailleurs... c'est lui... qui doit avoir peur... je suis un imbécile... Me sauver, de quoi aurais-je l'air?... que penserait Henri?... Allons, remettons-nous... n'ayons pas l'air de connaître... cet homme... je suis bien sûr qu'il en fera autant de son côté.... Restons au jeu... ne regardons que mes cartes...

Malgré tous ses efforts pour paraître calme, Bouchenot n'est plus à à son jeu. Il commet de fréquentes bévues. Il abat ses cartes avant qu'on ait parlé. Il tient quand il voudrait passer, et il passe avec des brelans... Bientôt ses distractions augmentent, car il écoute avec attention une conversation qui a lieu près de lui.

— Qu'est-ce donc que ce M. Mortandal? demande un jeune homme à un de ses voisins. Madame Merlier semble avoir pour lui beaucoup de considération.

— Ah! mon cher, c'est que ce monsieur est fort riche. C'est un Marseillais; il est arrivé à Paris, il y a une dizaine d'années, pour remplir une place de petit commis dans une maison de commerce; et, aujourd'hui, il a maison à Paris, maison de campagne, cabriolet! une fortune enfin !...

— Et comment a-t-il gagné cette fortune-là ?...

— Dans le commerce... Il a fait des entreprises en grand... Tout lui réussit, à ce qu'il paraît; enfin, il gagne beaucoup d'argent... Aussi, c'est à qui aura l'avantage de recevoir M. Mortandal.

— Monsieur... c'est à vous à faire... dit un joueur en s'adressant pour la troisième fois à Bouchenot; et celui-ci, qui était tout entier à ce qu'il entendait dire sur le Marseillais, sort enfin de sa léthargie et tâche d'être à son jeu, tout en se disant :

— Il gagne beaucoup d'argent !... il a cabriolet !... il est très-riche !... Parbleu !... je le crois bien !... Mais si l'on savait par quels moyens il fait fortune... et moi qui le sais !... et qui n'ose pas le dire... Je suis un grand drôle... Je voudrais bien m'en aller sans que cela se remarquât. Ah! mon Dieu! je crois qu'il m'a vu... cet homme... il me reconnaît... il va peut-être s'en aller... S'il pouvait s'en aller...

Mais, au lieu de s'éloigner, M. Mortandal, qui venait de regarder attentivement Bouchenot, se contente de se pencher vers madame Merlier, qui est alors près de lui, et semble lui adresser des questions; puis, au bout de quelques instants, il s'approche de la table de bouillotte, et se tient justement en face de celui qu'il a aussi reconnu.

— Quelle audace ! se dit Bouchenot; il vient se poser là... devant mes yeux... me braver... J'ai beau tâcher de prendre sur moi... je me sens bien mal à mon aise... je dois avoir l'air très-bête en ce moment.

Bientôt une place est vacante à la bouillotte, M. Mortandal s'y met, et se trouve ainsi faire la partie de Bouchenot; celui-ci n'est plus maître de son trouble, quoique le Marseillais semble lui sourire et affecte de lui parler avec une extrême politesse.

— Mon tout! mon tout! mon tout! s'écrie Bouchenot en roulant des yeux effarés autour de lui. Cette manière de jouer fait d'abord reculer les personnes qui font la partie de Bouchenot; mais bientôt pourtant le *tout* offert est tenu, et Bouchenot est découvert.

— Comment, monsieur, vous faites votre tout avec deux huit et une dame! dit le Marseillais en regardant Bouchenot d'une façon singulière.

— Oui, monsieur, répond celui-ci en se levant et quittant la table; c'est comme cela que je joue à la bouillotte... chacun a sa manière.

— Je doute que ce monsieur gagne souvent, dit un des joueurs lorsque Bouchenot est éloigné.

— Je crois que monsieur était indisposé et voulait s'en aller, dit un autre, car depuis quelques moments il n'était pas du tout à son jeu.

Le Marseillais ne dit rien, mais il tourne doucement la tête pour regarder la porte du salon, qui venait de se refermer sur Bouchenot, qui s'était doucement glissé jusque-là, et était parti après avoir pris le premier chapeau qu'il avait trouvé sous sa main.

Chapitre XX. — Une fortune inattendue.

— Eh bien, dit Cœlina en voyant revenir Bouchenot près d'elle, et en remarquant son trouble, sa pâleur, le désordre qui règne dans toute sa personne, eh bien, cher ami, que vous est-il donc arrivé ce soir ?... Comme vous voilà défait... bouleversé! Est-ce que vos coliques vous ont pris dans cette belle réunion pour laquelle vous vous étiez fait si beau ?

— Oui... répond Bouchenot en se jetant sur une chaise, je me suis trouvé... fort mal à mon aise... je suis sorti très-vite.

— Mais savez-vous que ça devient inquiétant, un mal qui revient si souvent? Voulez-vous que j'aille chercher le médecin ?

— Non, c'est inutile... je me sens déjà mieux...

— Veux-tu prendre quelque chose ?

— Je ne veux rien.

— Tu ne veux rien prendre! Oh! certainement, tu es malade, cher ami; tu n'es pas dans ton état naturel.

— Cœlina, laissez-moi tranquille, vous me ferez bien plaisir.

— Tiens, ce chapeau dont la coiffe est blanche... et la tienne était noire... Ce n'est pas ton chapeau, cela.

— C'est possible... Je trouvais aussi en chemin qu'il m'était un large.

Comment, tu n'as pas vu que tu te trompais de chapeau !... Il semble cependant qu'une coiffe blanche ne ressemble pas à une

— Quand on est pressé, cela se ressemble beaucoup...

— Et qui te pressait donc tant ?

— Puisque je vous ai dit que j'avais mes coliques...

Cœlina hoche la tête d'un air de doute et en murmurant :

— Tout cela n'est pas naturel... Certainement on a quelque secret qu'on ne veut pas me confier... et c'est bien mal : avec qui aura-t-on de la confiance si l'on en manque pour sa meilleure amie, pour celle qui nous a donné des preuves de son sincère attachement, qui nous a aimé dans l'infortune, et qui ne voudrait des richesses que pour les partager avec nous ?

Tout en disant cela, la jeune fille s'est rapprochée de Bouchenot; elle passe une de ses mains derrière son épaule; de l'autre, elle lui caresse doucement le menton, et lui dit avec une voix suppliante :

— Mon petit Bouchenot, je serai bien discrète, je te le jure !... mais apprends-moi ce qui te tourmente comme cela quelquefois... ce qui te rend tout à coup triste quand tu étais gai... muet quand tu étais bavard... ce qui, enfin, change tout à coup ton humeur... Oh! tu vas me le dire... n'est-ce pas que tu vas me le dire ?

— Cœlina, fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, répond Bouchenot en repoussant sa maîtresse.

La petite enjôleuse s'éloigne avec dépit, et Bouchenot cherche dans le sommeil l'oubli de ses terreurs de la soirée.

Le lendemain, Cœlina boudait encore, et Bouchenot faisait un petit paquet de ses effets pour les transporter au domicile de Henri, qui allait devenir le sien. Il se hâtait lentement, suivant son habitude, lorsqu'il s'agissait de prendre une sage résolution. Mais son gousset était vide; le travail de Cœlina n'était que bien juste suffisant pour subvenir à ses besoins, il fallait donc se résoudre à faire aussi quelque chose pour gagner de l'argent.

— Voila ce que c'est! dit Bouchenot après avoir terminé ses préparatifs. Maintenant, il faut aller prendre le collier de misère. Ce n'est pas le travail qui m'effraye, certainement !... mais ce qui m'afflige, c'est de se quitter... ma petite Cœlina... j'étais si heureux près de toi... Eh bien! tu ne me réponds pas... tu me boudes, Cœlina ?

— Laissez-moi tranquille, monsieur, répond la petite enlumineuse. Hier au soir vous n'avez pas voulu me parler; moi, je ne veux pas vous répondre à présent. Chacun à son tour.

— Hier... j'étais malade.

— Oh! oui, comme je danse.

— Aujourd'hui, je vais te quitter... veux-tu nous séparer fâchés?

— Vous ne méritez pas que je vous aime.

— Si... et tu verras... dès que j'aurai fait fortune dans le commerce... et je tâcherai que ce soit le plus vite possible, c'est à tes pieds que je viendrai déposer le fruit de mes veilles.

— Nous verrons cela... Maintenant que vous aller habiter chez M. Henri, il va vous mener tous les soirs avec lui dans le monde... dans de belles réunions comme celles d'hier...

— Oh! je n'irai pas! je te certifie que je ne veux plus y retourner, dans ces belles sociétés où l'on rencontre des... où l'on se trouve avec toutes sortes de gens !... Je te le répète, c'est près de toi que je viendrai passer tous les moments que j'aurai de libres... et je tâcherai d'en avoir souvent.... Mais il se fait tard... midi est sonné, et je devais être chez Henri de bonne heure... Adieu, ma petite Cœlina. Je vais prendre en bas un commissionnaire, qui marchera derrière moi avec mon paquet; j'aurai l'air d'aller aux diligences.

— Veux-tu que je te le porte, ton paquet ?

— Non, chère amie, non : il ne faut jamais réduire la beauté à l'emploi de portefaix... J'ai encore quinze sous... ce sera suffisant pour payer la commission.

— Et tes amis George et Timothée, tu ne vas pas leur dire adieu?

— Certainement ils ne sont pas dans leur chambre à m'attendre... D'ailleurs, ils me gronderaient de ce que je ne suis pas parti plus tôt, et ce n'est pas la peine. Ils viendront me voir... à mon bureau.

Bouchenot embrasse Cœlina et se dispose à sortir, lorsqu'une voix crie dans l'escalier :

— Monsieur Bouchenot !... trois sous, s'il vous plaît !...

— Tiens ! c'est toi que l'on appelle, dit Cœlina en regardant son amant.

— Moi !... répond Bouchenot en devenant tout tremblant. Je n'y suis pas !... dis que je n'y suis pas !...

Et déjà Bouchenot se sauve dans la petite pièce qui sert de cuisine, et, dans son trouble, il veut se cacher derrière la fontaine, lorsque sa maîtresse court après lui en lui disant :

— Mais qu'est-ce qui te prend donc encore ?... qu'est-ce que tu as ?... C'est le facteur qui t'appelle !... n'entends-tu pas sa claquette... et n'a-t-il pas demandé trois sous ?

— Le facteur... tu crois que c'est le facteur? répond Bouchenot d'un air inquiet.

— Sans doute, c'est une lettre pour toi... je vais aller la chercher...

— Une lettre... pour moi... de Paris... Mais si c'était autre chose !... Il faudrait t'assurer auparavant...

Mais Cœlina n'écoute Bouchenot, elle est déjà dans l'escalier, et elle remonte une lettre à sa main.

— Tu vois bien que je ne m'étais pas trompée... c'est une lettre pour toi... la voilà.

— C'est singulier!... dit Bouchenot en s'emparant de la lettre; je n'attends pas de nouvelles... qui donc peut m'écrire?

— Oh! quelque femme sans doute! cela se devine!...

— Non... ce n'est pas là une écriture de femme.

— Pourquoi donc? il y en a qui écrivent comme des peintres, maintenant. C'est quelque beauté dont vous aurez fait la conquête hier, en société, et qui vous donne un rendez-vous...

— Hier... en société... Oh! non... je ne pense pas avoir fait de conquêtes hier...

— Au reste, j'espère que je vais savoir ce qu'on vous écrit... Voyons... ouvrez donc... dépêchez-vous donc... Ah! il y a longtemps que j'aurais brisé le cachet, moi!...

Madame Gimblanc et madame Durieux.

Bouchenot examinait et tâtait la lettre, il semblait craindre qu'en la décachetant elle ne fît explosion. Il ne reconnaissait pas l'écriture, qui, quoique belle, semblait contrefaite. Enfin, il se décide cependant à briser le cachet; mais auparavant il s'éloigne de Cœlina en lui disant :

— Permettez, chère amie, il peut y avoir là dedans des choses qui ne concernent pas les femmes.

— Oh! c'est bon!... lisez... mais il faudra bien que je la lise aussi, moi... ou sans cela, gare à vos yeux!

Bouchenot se retire dans l'embrasure d'une fenêtre; il ouvre la lettre, et là, la première chose qui frappe ses regards est un billet de banque, plié en quatre, qui était renfermé dedans.

Par un mouvement aussi prompt que la pensée, Bouchenot a saisi le billet de banque, l'a roulé dans sa main et glissé dans sa poche, en tournant le dos à Cœlina, qui ne s'est aperçue de rien. Il se hâte ensuite de lire sa lettre, qui n'est point signée, et contient ces mots :

« Je croyais ne jamais vous revoir; car dans l'état où je vous vis pour la première fois, je ne devais pas soupçonner en vous un homme qui est reçu dans le monde; puisque nous nous sommes retrouvés, j'espère que vous serez toujours aussi fidèle au serment que vous nous avez fait : je viens de prendre des informations sur vous, je sais que la fortune ne vous est point favorable, je vous prie d'accepter les mille francs que renferme cette lettre, et tous les mois vous recevrez par la poste cinq cents francs pour prix de votre discrétion. »

Bouchenot a cessé de lire, mais il tient toujours ses regards attachés sur la lettre; il semble absorbé dans ses réflexions. L'étonnement, la joie et la crainte se partagent tour à tour son être; il ne sait s'il doit ajouter foi à ce qui lui arrive; il relit encore le billet anonyme, dont il devine aisément l'auteur :

Cœlina, impatientée de ce que la lecture du billet se prolonge, se rapproche de son amant, et passe doucement la tête par-dessus son épaule en s'écriant :

— Il paraît qu'il y en a long!... voyons un peu ça!...

Mais Bouchenot froisse la lettre dans ses mains et la fourre précipitamment dans sa poche en disant :

— Ce sont des affaires particulières... des choses... de famille qui ne regardent que moi... vous ne pouvez pas voir cette lettre.

— Je ne puis pas voir cette lettre! répond la petite enlumineuse en devenant pâle de jalousie et de colère. Ah! par exemple, ce serait un peu fort... Vous ne pensez pas sans doute que je me contenterai de cette réponse!

— Il le faudra bien. Je vous répète, Cœlina, que ce billet n'a rapport qu'à des affaires de famille.

— Vous mentez, vous n'avez plus de famille... tous vos parents sont morts, vous me l'avez dit cent fois.

— Je me trompais!... il m'était resté un cousin... un arrière-cousin... c'est lui qui m'écrit.

— Et comment s'appelle-t-il, ce cousin?... voyons, quel est le nom de la personne qui vous écrit?... Eh bien... vous ne pouvez pas répondre... vous ne savez pas même le nom de celui qui vous écrit?

— Si, mademoiselle, je le sais... mais je ne veux pas le dire.

— Monsieur Bouchenot, montrez-moi cette lettre... tout de suite... je veux la lire.

— Mademoiselle Cœlina, je vous répète que vous ne la lirez pas, parce qu'elle parle de choses qui ne sont pas de votre compétence.

— C'est bien, monsieur, il suffit, il est inutile de chercher à me tromper... je ne suis pas encore bête comme Prudence, Dieu merci!... je vois ce qui en est, cette lettre est d'une femme... vous avez une intrigue nouvelle... je m'en doutais... Depuis longtemps vos mystères... vos distractions, vos soi-disant coliques m'avaient donné des soupçons, maintenant je n'ai plus même l'ombre d'un doute; vous en aimez une autre... je suis délaissée, trahie!...

— Cœlina, je te certifie qu'il n'en est rien... il n'est pas du tout question d'amour dans cette lettre...

— Eh bien alors, montrez-la-moi... laissez-moi la lire... Bouchenot... mon petit Bouchenot... je t'en supplie... laisse-moi lire cette lettre... ou je vais grincer des dents et m'arracher les cheveux.

— Tu ne t'arracheras rien du tout, et je ne te montrerai pas la lettre... je suis désolé de te refuser, mais cela ne peut pas être autrement.

— Ah! vous le prenez sur ce ton, monsieur! s'écrie Cœlina en s'éloignant de Bouchenot; eh bien, tout est fini entre nous... je ne veux plus vous voir... je ne veux plus entendre parler de vous...

— Comme il vous fera plaisir, mademoiselle.

— Voilà vos effets, monsieur, emportez votre paquet... il n'est pas trop lourd...

— C'est ce que je vais faire, mademoiselle.

— Et ne vous donnez pas la peine de revenir chez moi, parce que je n'y serai jamais.

— Cela suffit, mademoiselle, on s'y conformera; j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

Bouchenot prend son paquet et descend fort tranquillement l'escalier; quand il est arrivé au premier étage, Cœlina lui jette sur la tête une brosse à dents et un peigne en lui criant :

— Tenez, monsieur, voilà qui vous appartient encore... je ne veux garder aucun de vos effets; donnez cela à votre nouvelle maîtresse pour la mettre dans ses meubles.

Bouchenot foule dédaigneusement à ses pieds le peigne et la brosse à dents, et sort de la maison en se disant : — Je vais m'y mettre, moi, dans mes meubles, et cette fois ce sera un peu élégant, je m'en vante.

Cinq cents francs par mois! se répète Bouchenot en marchant au hasard le long des quais, tenant son petit paquet sous son bras gauche, et de sa main droite caressant le billet de banque, qui est dans la poche de son pantalon : cinq cents francs par mois! cela fait six mille francs de rente par an!... cela représente un capital de cent vingt mille francs... et même plus, maintenant que la rente est à cent neuf quatre-vingts... Il est vrai qu'on doit rembourser le cinq pour cent... Mais, moi, je suis tranquille, on ne me remboursera pas mon capital... j'ai donc maintenant six mille francs de rente... C'est une fort jolie fortune pour un garçon... qui n'avait rien... plus, mille francs comptant que je tiens.... que je palpe... que je caresse... dont je puis à présent faire tout ce que bon me semblera... Ah çà! mais... c'est magnifique tout cela... me voici dans une position superbe!... suis-je bien éveillé!... Moi... qui n'avais que l'espoir d'une place médiocre... où il aurait fallu travailler comme un nègre... me voilà riche.... me voilà rentier et maître de mon temps!... Je n'ai plus rien à faire qu'à m'amuser du matin jusqu'au soir... Oh! mais c'est charmant!... je suis le plus heureux des mortels!...

Et Bouchenot, qui sourit parlant seul, comme cela arrive fréquemment aux personnes fortement préoccupées, est sur le point de se mettre à danser sur le quai, lorsque tout à coup sa figure se rembrunit, sa gaieté disparaît, son front se plisse et devient soucieux; c'est qu'alors Bouchenot fait d'autres réflexions, c'est qu'il se dit :

— Mais cette fortune qui me tombe... non pas du ciel, mais d'une source bien criminelle!... si l'on venait à découvrir de qui je la tiens... ne serais-je pas regardé comme complice de cet homme qui

paye mon silence ?... Ah ! mon Dieu !... cette réflexion me fait frissonner !... Que faire ?... quel parti prendre ?...

Et Bouchenot marche plus lentement, d'un pas plus lourd cette fois, et il ne se sent plus envie de chanter, de danser en marchant; mais cependant sa main droite ne sort pas de son gousset et ne cesse pas de caresser le billet de banque.

Après être resté assez longtemps dans l'indécision du parti qu'il doit prendre, Bouchenot se dit :

— Vraiment je suis bien niais de me consulter pour savoir si j'accepterai ou si je refuserai la fortune qui m'arrive... Il faut bien que je l'accepte... J'y suis forcé. Car à qui la renverrais-je ?... Cette lettre est anonyme... Je me doute de qui elle vient... mais je n'ai pas de preuve... La personne peut nier. Irai-je renvoyer ce billet de banque à M.^me^ Mortandal... à ce Marseillais qui ne m'a pas adressé un seul mot ?... Il pourrait me répondre qu'il ne sait pas ce que je veux dire...

Un habitué de la maison Merlier.

qu'il ne me connaît pas, qu'il ne m'a jamais vu, et certainement il me répondrait cela... et moi, que dirais-je alors ? j'aurais l'air d'un imbécile... Allons, décidément il faut que je me résigne à avoir désormais six mille livres de rente, et à disposer des mille francs que j'ai dans ma poche... Ma foi, tant pis, je me résigne.

Et Bouchenot reprend une physionomie tout à fait riante, car il a cherché à se persuader qu'il n'avait aucun reproche à se faire, et il y a facilement réussi. Du moment que l'on capitule avec sa conscience, c'est que l'on a déjà l'intention de ne plus écouter sa voix. En fait de probité, de délicatesse, celui qui hésite est déjà coupable; dans une âme honnête, il y a un sentiment de droiture qui n'admet pas comme faisable ce dont on pourrait avoir à rougir.

— Que vais-je faire maintenant ? dit Bouchenot ; je suis brouillé avec Cœlina, et je n'en suis pas très-fâché ; car un homme qui a six mille livres de rente ne peut pas demeurer avec une enluminеuse, fi donc !... et loger rue de la Calandre !... quelle horreur ! Il me faut maintenant un appartement dans le beau quartier... dans la Chaussée-d'Antin ; je veux devenir un petit-maître, je veux coucher avec des gants, je veux être mis dans le dernier goût, et porter un lorgnon, deux lorgnons même si c'est le genre !... Oh ! comme je vais faire sauter mes six mille livres de rente ! et pour commencer je ne vais plus à pied... A pied... avec un paquet sous le bras... Ah ! mon Dieu ! je dois avoir l'air d'un tailleur... Si je jetais mon paquet dans la Seine... Non... il y a des choses dedans qui pourront encore me servir ; mais je vais prendre un cabriolet pour chercher un logement. Holà, cocher ! ici !

— Montez, mon bourgeois !

— Je vuus prends à l'heure ! mais allons très-vite, vous aurez pour boire.

— Cela suffit, bourgeois ; voyez votre montre.

— Ma montre, dit Bouchenot en faisant semblant de tâter à son gousset. Ah ! diable ! je l'ai perdue !...

— Vous l'avez perdue... mais on vous l'a peut-être volée ?

— C'est encore très-possible... On me l'aura volée ?

— Avez-vous fait votre déclaration, bourgeois ?

— J'en serais bien fâché ! est-ce que j'ai le temps de m'occuper de ces misères-là ! j'en achèterai une autre. Allons, fouettez votre cheval.

— Où allons-nous, bourgeois ?

— Chercher des logements.

— Des logements ! où ça ?...

— Parbleu ! dans le beau quartier ; menez-moi dans la Chaussée-d'Antin, et là nous nous arrêterons devant les écriteaux.

Le cocher fouette son cheval, et conduit Bouchenot rue du Mont-Blanc. Chemin faisant, le jeune homme se penche sur le tablier, ou avance la tête hors du cabriolet pour tâcher d'être remarqué par les passants; il se trouve si bien en voiture, qu'il ne pense plus à en descendre, lorsque son cocher lui dit :

— Bourgeois, voilà un écriteau.

— Très-bien, allez demander au concierge ce qu'il y a à louer, et quel est le prix ?

Le cocher entre dans la maison et revient dire :

— Bel appartement complet, avec des caves et papiers peints, en couleurs, tout frais; deux mille cinq cents.

— C'est trop grand, répond Bouchenot; voyons ailleurs.

On fait dix pas, et l'on aperçoit un nouvel écriteau. Bouchenot fait arrêter et descendre le cocher, qui revient lui dire :

— Petit logement, une pièce et un cabinet sur le derrière, de garçon; deux cents francs.

— C'est trop petit.

A peine le cocher est-il remonté dans le cabriolet, qu'on aperçoit un écriteau de l'autre côté de la rue, il faut s'arrêter de nouveau. Le cocher va aux informations en disant :

— Il me semble, bourgeois, que ce n'est pas la peine que je remonte pour redescendre à chaque porte cochère...

— Il est certain que ce n'est pas commode d'être en cabriolet pour chercher des logements, dit Bouchenot ; vous allez continuer de marcher, et moi je vais vous suivre dans le cabriolet, je ne descendrai qu'aux appartements qui me sembleront convenables.

Le cocher de Bouchenot.

Le bourgeois et le cocher passent de cette manière deux heures rien que dans la rue du Mont-Blanc; tantôt c'est le cocher qui va devant aux informations, tantôt c'est Bouchenot qui descend pour aller visiter les logements. Enfin, dans la rue Saint-Lazare, Bouchenot se décide à louer un petit appartement de cinq cents francs, dans lequel on peut entrer sur-le-champ.

Le concierge de la maison tend la main pour recevoir le denier à Dieu; Bouchenot se tâte, il n'a sur lui que quinze sous et son billet de banque. Il présente ses mille francs au concierge en lui disant :

— Je n'ai que des billets de banque sur moi, pouvez-vous me changer cela ?

— Très-facilement, monsieur, il y a un banquier dans la maison.

— Alors allez me chercher de la monnaie.

Le concierge prend le billet de banque en s'inclinant jusqu'à terre, parce qu'un homme, qui n'a que des billets de mille francs dans sa poche, est, aux yeux du vulgaire, un être supérieur, digne qu'on le traite comme un prince. Pendant qu'il va chercher de la monnaie, Bouchenot se dit :

— J'ai un logement, c'est très-bien, mais il n'y a rien dedans, et je n'ai pas envie de coucher par terre; heureusement qu'à Paris, avec de l'argent, on peut en une journée se procurer un ménage complet... on trouverait jusqu'à une femme et des enfants.

Le concierge revient avec un sac d'argent, qu'il présente humblement à Bouchenot. Celui-ci, après l'avoir généreusement payé de sa peine, lui dit :

— Mon cher ami, je voudrais maintenant avoir des meubles pour mon appartement; j'ai fait cadeau de ceux que j'avais à ma dernière maîtresse... Connaissez-vous par ici un tapissier... je payerai comptant.

— J'ai bien mieux que cela à vous offrir, monsieur, répond le concierge. Un Anglais qui loge dans cette maison, et qui repart pour Londres, veut vendre son mobilier... C'est très-joli, tout neuf; et comme il est pressé de partir, vous aurez cela pour rien.

— Pour rien! je le prends. Peut-on voir sur-le-champ ce mobilier?

— Oui, monsieur, c'est dans la maison.

— Conduisez-moi, concierge... Cocher, veux-tu venir voir le mobilier?

— Merci, bourgeois, il faut que je garde ma voiture.

— C'est juste, garde notre voiture... fais manger ton cheval; double la ration, c'est moi qui régale.

Le concierge mène Bouchenot chez l'Anglais qui veut se défaire de ses meubles. Le marché est bientôt conclu. Moyennant six cents francs, Bouchenot se trouve possesseur d'un charmant mobilier qui lui aurait coûté le triple chez un marchand. Il a jusqu'à des draps à son lit et des foulards pour mettre sur sa tête. Il est dans l'enchantement. Il paye sur-le-champ. Il est sur le point d'embrasser le concierge; il le charge de faire transporter ses meubles dans son logement, et celui-ci ne lui demande que deux heures pour avoir fini.

Bouchenot remonte dans le cabriolet et se fait reconduire à son ancien logement de la rue de la Calandre. Son intention n'est point de remonter chez lui, ni de retourner chez Cœlina; mais ce qui lui importe beaucoup, c'est que là on sache sa nouvelle adresse, afin de pouvoir la donner lorsque le facteur viendra lui apporter des lettres. Comme c'est par la poste que Bouchenot doit recevoir ses rentes, il tient essentiellement à ce que la poste ne mette pas ses lettres au rebut. Il va donner sa nouvelle adresse à la fruitière, à l'épicier, à tous les boutiquiers des environs; il distribue d'avance des pourboires, il a incessamment la main à la poche, et on lui promet de donner fidèlement son adresse au facteur.

Bouchenot quitte alors son ancien quartier en murmurant : — *Adieu, Rome! je pars!...* je deviens dès aujourd'hui un heureux habitant de la Chaussée-d'Antin... je déjeunerai chez Tortoni et je dînerai au café de Paris!... Autre temps!... autres soins!... et je ferai ce qui me fera plaisir, depuis le matin jusqu'au soir... Ah! mon Dieu!... à propos de cela! et Henri qui m'attend ce matin pour m'installer à son bureau!... Je n'en veux plus, de sa place!... je n'en ai plus besoin. Mais cependant il ne faut pas le laisser m'attendre... ce serait malhonnête, et je ne veux pas qu'on dise que la fortune me rend impoli. Si j'allais dire à Henri qu'il peut disposer de sa place... Mais si je vais le voir, il me questionnera... me demandera d'où me vient l'argent que je dépense... non... je ne veux pas aller le voir... Parbleu!... écrivons-lui; une lettre, c'est bien plus commode. On n'écrit que ce qu'on veut et on ne répond à rien. Cocher, arrêtez-moi dans ce café là-bas.

— Oui, bourgeois.

Bouchenot entre dans un café; il se fait servir un verre de vin de Malaga, demande du papier, une plume, et écrit à Henri la lettre suivante :

« Mon cher Henri, ne m'attends pas ce matin pour travailler : des affaires imprévues m'empêcheront d'aller chez toi; je te dirai en même temps que tu peux disposer de la place que tu m'avais proposée; décidément je ne la prendrai pas. Des rentrées de fonds sur lesquelles je ne comptais pas me permettent une existence plus libre. J'ai changé de projet, et je renonce au commerce. Je n'en suis pas moins reconnaissant de tes offres, et je te prie de me croire toujours ton ami. »

Après avoir signé cette lettre, Bouchenot se dit :

— J'aurais peut-être dû parler à Henri de l'argent que je lui dois... Ah! bah!... il n'en a pas besoin maintenant, et je le lui rendrai plus tard. Portons cette lettre à son adresse.

Bouchenot remonte en cabriolet, se fait conduire devant la demeure de Henri, fait remettre par son cocher la lettre qu'il vient d'écrire, puis se fait ramener à son nouveau logement de la rue Saint-Lazare, où il congédie son cabriolet après avoir généreusement récompensé le cocher.

— Le logement de monsieur est prêt, les meubles sont transportés, et j'espère que monsieur sera satisfait de l'arrangement du mobilier, dit le concierge en présentant une clef à son nouveau locataire, comme on présente à un conquérant les clefs d'une ville.

— Bravo, mon concierge! dit Bouchenot en prenant sa clef. Vous êtes un homme expéditif; j'aime cela. Désormais, c'est vous que je charge d'avoir soin de mon appartement; vous ferez mes chambres, mes bottes; vous battrez mes habits, et vous ferez vous-même vos émoluments; cela vous va-t-il?

— Oui, sans doute, monsieur, je serai toujours à vos ordres

— A propos, je n'ai pas encore songé à vous donner mon ancienne adresse; si vous vouliez aller aux renseignements...

— Ah! fi donc! monsieur me fait une injure... on voit bien à qui l'on a affaire, et je n'ai pas besoin d'aucune information avec monsieur.

— Allons! se dit Bouchenot, il paraît que j'ai l'air très comme il faut!... Ce que c'est pourtant que d'avoir toujours l'argent à la main!

Chapitre XXI. — L'amour s'en va, l'amitié s'éloigne.

— Charmant! enchanteur! délicieux! s'écrie Bouchenot en se jetant sur une petite causeuse qui est placée en face de son lit. J'ai un logement très-confortable!... un joli mobilier... je suis dans le quartier le plus élégant de la capitale, et j'ai de l'argent plein un sac... Quand je dis plein, je me trompe... j'en ai pas mal dépensé aujourd'hui. Voyons ce qui me reste..... trois cent soixante-cinq francs... c'est encore fort gentil; cependant il faudra me modérer pour arriver jusqu'à la fin du mois; c'est égal, me voici dans une position fort agréable... je ne me suis jamais vu si bien; jouissons de ma fortune, soyons heureux, amusons-nous... mais dans le bon genre, car il faut savoir tenir son rang. Et puis...qui sait?... si quelque grande dame devenait amoureuse de moi, si quelque riche héritière acceptait mon hommage... pourquoi ne ferais-je pas un beau, un riche mariage, qui doublerait, triplerait ma fortune?... Si l'occasion se présente, je ne la laisserai pas échapper.

Et Bouchenot se lève; il se promène avec délices dans son appartement, qui n'est composé que de deux pièces et une petite entrée, parce qu'à la Chaussée d'Antin on n'a que peu de chose pour cinq cents francs, mais qui est fraîchement peint et décoré avec goût.

— Ce local est gentil, se dit Bouchenot, mais plus tard j'en prendrai un plus grand. En ce moment il est suffisant pour les meubles que j'ai achetés; si je faisais un riche mariage, c'est alors que je veux avoir un mobilier élégant, moderne, gothique... tout ce qu'il y aura de plus à la mode... et voiture... qui sait si je n'aurai pas voiture?... rien ne me semble impossible à présent. Rangeons mes effets dans mes meubles.

Bouchenot défait le petit paquet qu'il a apporté, et dans lequel il y a quatre chemises, six mouchoirs, douze faux cols, un pantalon, un gilet et quelques paires de bas. Il ouvre une assez jolie commode en acajou, qui est placée dans sa chambre à coucher. Il étale dans un tiroir ses chemises, dans l'autre ses faux cols, en se disant :

— Je ne suis pas encore très-bien monté en linge, mais plus tard tous ces tiroirs seront pleins... j'économiserai sur mes autres dépenses. Oh! je veux avoir de l'ordre, beaucoup d'ordre... je veux n'être plus reconnaissable. Ah! j'ai un somno... il est fort gentil, mon somno... j'ai une glace... Ah! non, elle est à la maison; mais j'ai deux fauteuils et six chaises en étoffe de soie... une causeuse... un secrétaire... une commode, une table... Je suis très-bien meublé! je puis recevoir du beau monde chez moi. J'en recevrai; je donnerai des thés, des punchs, des soirées. Ah! Dieu! vais-je m'amuser!

Et Bouchenot saute dans sa chambre; puis il se jette dans un fauteuil; il se relève pour aller s'asseoir sur une chaise, et va ensuite s'étendre dans sa causeuse, d'où il va se mettre sur son lit pour voir s'il est bien doux.

Après avoir fait ce manége pendant assez longtemps, il commence à se sentir fatigué de s'asseoir, et il va se mettre à la fenêtre pour faire connaissance avec ses voisines, dans le cas où il en aurait de jolies.

Mais les fenêtres qui lui font face restent fermées; une seule s'ouvre enfin, et une dame d'une soixantaine d'années se montre avec un turban sur sa tête, du fard sur ses joues et une verrue sur le nez. Elle jette un regard sur son nouveau voisin, et celui-ci se hâte de refermer sa croisée en se disant :

— Si toutes mes voisines sont dans ce genre-là, je ne me mettrai pas souvent à la fenêtre. Il faut convenir que Cœlina valait mieux que cela... Elle était gentille, Cœlina... et elle l'est encore... mais une grisette, une enlumineuse... cela ne peut plus s'harmoniser avec moi. Je l'aurai bien vite oubliée, tout s'oublie dans ce monde!... surtout lorsqu'on est en position de se procurer des distractions... Allons nous distraire... et d'abord allons nous commander une jolie redingote à la mode, car un homme qui a un joli logement comme celui-ci ne peut pas toujours sortir avec le même habit.

Bouchenot va chez un tailleur; il se commande une redingote, il la veut pour le lendemain, il payera *comptant*; avec ces mots magiques on lève tous les obstacles. Il donne son adresse en criant bien haut : Monsieur Bouchenot, rue Saint-Lazare, Chaussée-d'Antin! Il lui semble qu'on ne peut plus demeurer que dans ce quartier-là; déjà à ses yeux tout ce qui n'habite pas la Chaussée-d'Antin ne vaut pas la peine d'être connu; les personnes qui logent dans d'autres quartiers sont les parias, des malheureux qu'on ne peut aller voir sans se compromettre. La fortune a tourné la tête à Bouchenot, qui d'ail-

leurs n'en avait pas une bien solide; elle a eu plus d'une fois la tourner à des gens d'esprit; il n'est donc pas étonnant qu'elle agisse rapidement sur quelqu'un qui n'a jamais eu que fort peu de raison. Pour résister aux faveurs de la fortune, pour ne point changer lorsqu'elle nous comble de ses dons, il faut souvent plus de force de caractère que pour supporter les coups du sort. Le malheur se reçoit comme une chose toute naturelle, comme une vieille connaissance dont on doit toujours attendre la visite; le bonheur, au contraire, nous éblouit et nous étonne; c'est un étranger qui nous arrive, et que nous ne sommes pas si bien préparés à recevoir.

En attendant l'heure du dîner, le nouveau riche est allé se promener sur le boulevard des Italiens. Là il s'étudie à copier la tournure, les manières et jusqu'à la démarche des jeunes gens les plus à la mode; il veut devenir un dandy, et pour cela il se guinde, se tient bien roide, semble gêné dans ses bottes, et fait continuellement une grimace comme quelqu'un qui passerait près d'une fuite de gaz.

Après une assez longue promenade, pendant laquelle Bouchenot n'a pas osé sourire une seule fois, parce qu'il craint que ce ne soit mauvais genre, il entre pour dîner au café de Paris; là, il n'est encore occupé qu'à examiner comment dînent les petits-maîtres. Il demande de l'eau de Seltz, qu'il n'aime pas, parce qu'il en voit prendre à des fashionables, et n'ose pas demander de l'omelette soufflée, qu'il aime, parce que c'est mauvais genre.

Le soir, pour achever de prendre les bonnes manières, Bouchenot va aux Italiens, dont il n'entend pas la langue, et dont il n'a jamais su apprécier la musique. Vers le milieu du spectacle, il se sent une très-grande envie de dormir; mais il parvient à la combattre, s'efforce d'avoir l'air enthousiasmé, et crie à chaque instant : *Bravi! brava! bravo! bravissimo!*

En sortant du spectacle, Bouchenot veut rentrer chez lui; maia, peu habitué au quartier de la Chaussée-d'Antin, il se perd dans les rues qui conduisent à la sienne, et ce n'est qu'après avoir fait trois fois le chemin, qu'il arrive enfin dans sa nouvelle demeure, qu'il craignait déjà de ne plus retrouver.

La porte cochère, qui reste ouverte le matin, est naturellement fermée le soir. Bouchenot veut frapper, il cherche le marteau, il n'y en a pas; il cherche une sonnette, il n'en trouve point.

— Ah çà! comment diable fait-on pour rentrer chez soi quand on demeure dans ma nouvelle maison? se dit Bouchenot. Certainement je suis fort content d'avoir un joli logement à la Chaussée-d'Antin... mais s'il faut que je reste toute la nuit à la porte, cela me gênera beaucoup pour sortir... Holà!... hé!... concierge!... portier!... quelqu'un!...

Personne ne répond, et comme il est tard, la rue Saint-Lazare, assez peu fréquentée du côté de la rue de Clichy, prend un aspect de solitude qui ne rassure pas Bouchenot. Il donne des coups de pied, des coups de poing dans la porte cochère de sa nouvelle demeure; mais elle ne s'ouvre pas et personne ne répond.

— Sacrebleu! est-ce que je vais coucher dans la rue? cela commence à m'embêter!... crie Bouchenot, qui oublie alors son rôle de fashionable. Je n'ai pas loué un appartement de cinq cents francs pour faire toute la nuit sentinelle devant. Holà!... concierge!... le cordon, s'il vous plaît... le cordon, fichtre!... je vais me fâcher!... Ah! on me laisse coucher dehors... nous allons voir... Au voleur!... à la garde! à l'assassin!... au secours!...

Personne ne répond, aucune fenêtre ne s'ouvre, aucune lumière ne paraît. Seulement une ou deux personnes qui allaient suivre la rue se sauvent à toutes jambes en rebroussant chemin.

— Il paraît que dans ce quartier on laisse tuer les gens sans même leur offrir un verre d'eau! se dit Bouchenot, las de crier inutilement. Personne ne bouge... j'ai fait fuir deux passants. C'est gentil! Soyez donc attaqué par ici... les voleurs peuvent travailler fort à leur aise... cela n'est pas rassurant du tout... Et ce misérable concierge, auquel j'ai donné aujourd'hui une quinzaine de francs, et qui me laisse dans la rue. Ah!... une autre idée pour me faire ouvrir!... oui, cela vaudra beaucoup mieux. Au feu! au feu! au feu!

Pendant longtemps ces cris ne produisent aucun effet; enfin une fenêtre s'ouvre au troisième étage de la maison où demeure Bouchenot. Un vieux monsieur paraît en robe de chambre et la tête couverte de trois foulards; il regarde dans la rue en demandant d'une voix aigre :

— Où donc est le feu?

— Chez votre femme! répond Bouchenot au hasard.

— Tiens, polisson! voilà pour t'apprendre à te moquer de moi et à réveiller les gens, dit le vieux bonhomme en jetant dans la rue le contenu d'un vase de nuit, et au même instant la fenêtre est refermée.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort!... crie Bouchenot exaspéré par le liquide qui mouille son habit. Si c'est comme cela qu'on est traité quand on loge à la Chaussée-d'Antin, demain je donnerai congé. Mais en attendant je veux rentrer, je veux qu'on m'ouvre, je démolirai plutôt la maison.

Et Bouchenot, qui vient de ramasser des pierres, en jette contre les persiennes qui garantissent les carreaux; il se dispose même à en jeter contre la porte cochère, lorsqu'il se sent tout à coup arrêté par un bras vigoureux; il se retourne avec effroi, et il s'aperçoit qu'une patrouille est derrière lui.

— Ah! vous voulez démolir la maison! dit le caporal sans lâcher Bouchenot. Voilà un joli jeu!... mais nous y mettrons ordre... Allons, suivez-nous, mon petit monsieur.

— Caporal, répond Bouchenot, je suis enchanté que vous soyez arrivé avec votre patrouille. Voilà une heure que je suis dans la rue; je ne peux pas rentrer chez moi, on ne veut pas m'ouvrir... J'emploie tous les moyens pour me faire entendre... c'est pour cela que je jetais des pierres dans les croisées.

— Ah! c'est pour rentrer chez vous que vous jetez des pierres.... A d'autres, monsieur; vous nous prenez sans doute pour des conscrits. En attendant, vous allez venir coucher au corps de garde.

— Au corps de garde!... Pourquoi donc cela, caporal? puisque je vous dis que je demeure là... Faites-moi ouvrir ma porte, cela vaudra beaucoup mieux.

— Allons! pas tant de raisons, et suivez-nous.

— Mais, caporal, j'ai loué un appartement de cinq cents francs à la Chaussée-d'Antin, ce n'est pas pour coucher au corps de garde...

— Marchons, et plus vite que cela... Je vous ai pris lançant des pierres dans les croisées... ce n'est pas comme cela que l'on rentre chez soi.

— Mais quand on ne trouve ni marteau ni sonnette pour se faire ouvrir.

— Mauvaise défaite que cela!... est-ce que chaque maison n'a pas ce qui est nécessaire pour entendre les locataires?...

— Je vous assure... caporal,.. Venez plutôt chercher avec moi.

— En route! vous vous expliquerez au corps de garde.

Bouchenot est obligé de marcher au milieu de la patrouille, sous peine de s'y sentir contraint par des crosses de fusil; il cède à la force publique, mais ce n'est pas sans maudire son destin et les appartements de la Chaussée-d'Antin.

On arrive au poste voisin, Bouchenot demande à parler au commandant; mais, comme le commandant du poste vient de s'endormir, le caporal ne juge pas nécessaire de le réveiller, et il fait entrer Bouchenot au violon, où il passe la nuit dans la compagnie d'un homme ivre et d'un voleur, ce qui est infiniment désagréable pour quelqu'un qui vient de louer un joli appartement et d'acheter un mobilier.

Enfin, au point du jour, le commandant du poste vient passer la revue de ses prisonniers. Bouchenot adresse ses réclamations, explique son aventure, et donne cent sous à un tambour pour qu'il aille jusqu'à son domicile chercher le concierge, qui viendra affirmer la vérité des faits.

Le tambour part et ne tarde pas à ramener le concierge, qui ne comprend pas pourquoi son nouveau locataire a couché au corps de garde, lorsqu'au moyen d'un joli bouton bronzé placé sur la gauche de la porte cochère, on tire une sonnette pour se faire ouvrir.

— Il fallait donc me le montrer, ce malheureux bouton! s'écrie Bouchenot en quittant le corps de garde; je n'aurais pas crié au voleur, au feu, et jeté des pierres dans les persiennes... je n'aurais pas reçu... enfin voilà une nuit bien désagréable pour quelqu'un qui est enchanté d'avoir un logement à la Chaussée-d'Antin.

Arrivé devant son domicile, Bouchenot se fait montrer le bouton de bronze, qui est artistement caché dans un ornement; il le tire cinq ou six fois en s'écriant :

— Qui diable aussi aurait deviné qu'il y avait là une sonnette, un bouton qui se tirait?

— Monsieur, répond le concierge, c'est comme cela maintenant à toutes les maisons bien tenues... j'ai cru que vous deviez le savoir, sans quoi je vous l'aurais indiqué.

— C'est vrai! c'est juste! dit Bouchenot; je le savais... mais la nuit, je n'ai pas pour deux liards de mémoire; désormais je vous réponds que je ne coucherai plus au corps de garde... A propos, qui donc demeure au troisième, au-dessous de moi?

— Un vieux garçon, un ancien militaire.

— Ah! bon; je comprends pourquoi il a cru que je me moquais de lui cette nuit.

— Est-ce qu'il a provoqué monsieur?... Cela ne m'étonnerait pas, parce que c'est un homme très-querelleur.

— Non... non... il ne m'a point provoqué. Au reste, ne lui dites pas que c'est moi qui cette nuit ai crié au feu : on se moquerait de moi, et c'est tout à fait inutile.

— Soyez tranquille, monsieur, je serai muet.

— Très-bien, concierge. A présent, je vais me coucher, parce qu'on dort très-mal au violon.

Bouchenot rentre chez lui, se met au lit, dort toute la journée, ne sort que pour dîner, et rentre de très-bonne heure, de crainte de ne savoir pas encore tirer la sonnette; mais cette fois il rentre sans difficulté, et sans avoir attiré la patrouille par ses cris.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Bouchenot demeure rue Saint-Lazare, et qu'il cherche à prendre les manières d'un homme du grand monde : il se lève fort tard, passe des heures entières à sa toilette, va se promener, lit les journaux, dîne, va au spectacle ou au concert, et rentre chez lui, où il fume des cigarettes parfumées,

Cette nouvelle manière de vivre ne l'amuse pas excessivement; mais elle flatte son amour-propre, et il se persuade qu'il s'y accoutumera. Ce qui le surprend, c'est de n'avoir encore fait aucune conquête, c'est de n'avoir pas reçu un seul billet doux. Cependant, au spectacle, à la promenade, dès qu'il voit une dame élégante et jolie, il fait tous ses efforts pour en être remarqué. Plus d'une fois même il a glissé une déclaration, et tout cela n'a pas amené une seule bonne fortune. D'où vient qu'il était plus heureux près des femmes au temps où il ne possédait que l'habit qu'il portait sur son dos, et qui n'était pas toujours d'une extrême fraîcheur? Bouchenot se fait souvent cette question, et n'y trouve pas de réponse. Il ne comprend pas que l'on plaît davantage lorsque l'on est soi, avec les défauts que la nature nous a donnés, que lorsqu'on veut changer, forcer son naturel. Bouchenot courant les grisettes, mettant son chapeau sur le côté, et ne se guindant pas dans sa marche, avait une allure vive et gaie qui pouvait plaire quelquefois. Bouchenot singeant le petit-maître, se tenant bien roide et n'osant pas sourire, est devenu ridicule, et si on le remarque, ce n'est plus que pour se moquer de lui.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Un soir, pourtant, comme il rentrait chez lui, le concierge appelle Bouchenot, et lui dit avec un malin sourire :

— Une dame est venue demander monsieur.

— Une dame! répond Bouchenot en se gonflant de plaisir.

— Oui, monsieur... ou une demoiselle, je ne sais pas au juste.

— Etait-elle bien élégante?

— Mais... pas trop!... une petite robe simple... un bonnet...

— Alors, c'était donc une femme de chambre?

— Cela se pourrait bien! oui, c'est sans doute une femme de chambre.

— Qu'a-t-elle demandé?

— Si monsieur demeurait ici... à quelle heure on le trouvait.

— C'est sa maîtresse qui l'envoie aux informations. A-t-elle dit de quelle part elle venait?

— Non, monsieur,

— Ah! que je suis bête!... une grande dame n'ira pas dire son nom au concierge!... A-t-elle laissé quelque chose?

— Non, monsieur; mais elle a dit qu'elle reviendrait demain matin, avant onze heures.

— Fort bien, vous la laisserez monter... elle a sans doute un billet doux qu'elle ne veut me donner qu'en mains propres.

Bouchenot monte chez lui ivre de joie; il est persuadé qu'il a fait la conquête d'une grande dame, il se voit déjà le héros d'une aventure brillante; il reçoit des présents, il est fêté, chéri, recherché partout; il se promène dans l'équipage de sa belle. Elle lui prête ses chevaux, eu attendant qu'elle lui offre sa fortune et sa main. Enfin, il se couche, et fait des rêves charmants. Le lendemain, dès qu'il est éveillé, il court à sa toilette, car il veut que la femme de chambre puisse faire un rapport favorable de son élégance. Il envoie son concierge lui acheter une robe de chambre de Perse, parce qu'il pense qu'un jeune homme du grand monde doit être le matin chez lui en robe de chambre. Cela le gênera un peu pour arriver à la fin du mois; mais il ira moins au spectacle et dînera chez un modeste restaurateur.

La robe de chambre est apportée. Bouchenot se drape dedans : il est frisé, parfumé, pommadé. Il a mis sa clef en dehors, afin qu'on puisse entrer sans qu'il se dérange. Puis il s'est couché à demi dans sa causeuse, cherchant la pose la plus favorable à ses grâces; là, il attend avec impatience que la femme de chambre vienne remplir son message.

A dix heures et demie, on frappe deux petits coups à la porte du carré.

— Entrez!... crie Bouchenot sans se déranger.

La porte s'ouvre, et bientôt Cœlina entre dans l'appartement.

Il serait difficile de peindre la figure de Bouchenot en reconnaissant Cœlina; toutes les illusions qui le berçaient viennent de s'évanouir; après avoir poussé une exclamation de surprise, il se laisse aller sur sa causeuse en murmurant :

— Ah! mon Dieu! c'était bien la peine que je fisse l'emplette d'une robe de chambre!

— C'est moi, dit la jeune fille en s'approchant de celui qui fut son amant. Eh bien!... vous faites une drôle de mine... on dirait que ma visite ne vous fait pas plaisir.

— Votre visite, répond Bouchenot avec embarras; ma foi, j'avoue que je m'y attendais si peu!...

— Vous ne vous y attendiez pas?... Cependant, je suis venue hier au soir, on a dû vous le dire... et j'avais prié votre portier de...

— Ce n'est pas un portier, ici; c'est un concierge.

— Portier, concierge, suisse, ça m'est bien égal. Enfin, je lui avais dit que je reviendrais ce matin.

— Mais vous ne lui aviez pas dit votre nom?

— Je pensais que cela n'était pas nécessaire, et que vous me reconnaîtriez bien vite au portrait qu'il vous ferait de moi.

— J'avoue que vous êtes la dernière personne à laquelle j'aurais pensé.

— Eh bien! vous êtes aimable!

— Ah! pardon, c'est que je veux dire... je ne croyais pas que vous penseriez à venir me voir.

— Il est bien sûr que je ne l'aurais pas dû... si j'avais eu un peu de cœur... mais ensuite j'ai réfléchi que... comme je vous ai cherché dispute pour cette lettre... vous n'oseriez peut-être pas revenir me voir... tout en ayant pourtant l'envie... de faire votre paix avec moi. Et ce qui m'a surtout fait penser cela, c'est que vous avez eu bien soin de venir donner votre nouvelle adresse à tous nos voisins... à la fruitière, à l'épicier... c'est par eux que je l'ai sue. Je me suis dit : Puisqu'il désire que je sache où il loge, c'est que probablement il espère me recevoir chez lui... Je me suis dit cela souvent... me serais-je trompée?... et n'était-ce pas dans l'espoir que je viendrais que vous aviez donné votre adresse à nos voisins?

Cœlina fait une petite mine si gentille en disant ces mots, que bien des hommes ne lui eussent répondu qu'en l'embrassant. Mais la fortune arrête souvent ces doux élans du cœur auxquels une âme franche et simple ne craint point de se livrer. On a donc raison de dire que la fortune ne fait pas toujours le bonheur.

Bouchenot, ne sachant que répondre, prend le parti de présenter un siége à Cœlina en lui disant :

— Asseyez-vous donc, mademoiselle.

— Mademoiselle!... asseyez-vous!... O mon Dieu, avec quelle cérémonie vous me parlez! répond la petite grisette en se rapprochant toujours de la causeuse. Mais puisque vous êtes assis là... il me semble que je puis m'y mettre aussi... Est-ce que vous ne le voulez pas?

— Je ne dis pas cela... mais cette causeuse est si étroite... on est obligé d'être si près l'un de l'autre!...

— Nous avons quelquefois été plus près encore, et alors vous ne vous en plaigniez pas!

Bouchenot ne trouvant rien à répondre à cela, se contente de se reculer un peu pour faire une place près de lui, et Cœlina s'y asseoit d'un air moitié triste et moitié riant.

— Vous avez un bien joli logement! dit la jeune fille au bout d'un moment de silence; c'est très-beau ici... l'escalier est ciré... Ah! c'est autre chose que la rue de la Calandre!... Et ces meubles... quel genre!... Vous avez donc fait fortune, monsieur?

— Non, mademoiselle, je n'ai pas fait fortune... c'est-à-dire... oui... j'ai recueilli un héritage... d'un parent éloigné... ainsi que me l'annonçait la lettre que j'ai reçue chez vous... mais vous ne vouliez pas me croire; vous voyez bien maintenant que c'était la vérité.

— Alors vous ne m'avez pas du tout parlé de fortune... et puis, quand on reçoit des nouvelles heureuses, je ne comprends pas pourquoi on ne veut pas les laisser lire... à sa bonne amie.

— Est-ce que vous allez recommencer vos questions, mademoiselle? Si c'est pour cela que vous êtes venue...

— Non, monsieur, non... Oh! je me suis bien promis de ne plus rien vous demander... Vous garderez vos secrets... je ne vous en parlerai plus..... à condition que vous me direz que vous m'aimez toujours... que ce n'est pas une femme qui vous a donné tout cela... enfin, que vous n'avez pas une autre maîtresse... Dites-moi cela, et je ne serai plus fâchée avec vous... et je ne vous ferai plus aucune question, je ne vous chercherai pas querelle... je ne serai plus jalouse ni méchante... et nous serons ensemble comme autrefois; car, quoique vous m'ayez quittée bien vite, bien brusquement... ah! je vous aime toujours, moi!... et depuis notre séparation, je n'ai pas été un seul jour sans pleurer... et puis je me disais : Il viendra peut-être aujourd'hui... et j'écoutais, je tremblais quand on montait l'escalier... mais ce n'était pas vous!... Et j'ai été si contente lorsqu'on m'a donné votre adresse!... et je me suis dit : Il m'attend, il me désire... Eh bien! dites-moi donc que cela était vrai!...

Bouchenot se gratte l'oreille, se drape, s'examine, et répond :

— Comment trouvez-vous cette robe de chambre? n'est-il pas vrai qu'elle est superbe, et que cela me va bien?... C'est ce qu'il y a de mieux porté.

— Eh! mon Dieu, oui!... votre robe de chambre est superbe... mais vous ne répondez pas à ce que je vous dis...

— C'est de l'étoffe de Perse... heim! fameux genre! On ne portait pas de cela rue de la Calandre.

— Non, car quelquefois même on n'y avait pas de quoi se vêtir... mais aussi, alors, on daignait répondre aux personnes... on ne prenait pas avec elles un ton dédaigneux... et même on avait l'air de les adorer... Ah! je vous aimais mieux comme cela qu'avec cette belle robe de chambre.

— Mademoiselle, je ne sais pas trop pourquoi vous me dites tout cela; il me semble que je suis bien le maître de m'habiller à ma fantaisie; et quand on loge à la Chaussée-d'Antin, ce n'est pas pour ne point suivre les modes.

— Mademoiselle!... toujours mademoiselle!... Ah! je vois bien que c'est fini, et que vous ne m'aimez plus du tout!

Bouchenot garde le silence; Cœlina détourne un peu la tête, et bientôt des pleurs inondent son visage. Quoiqu'elle veuille cacher ses larmes, celui qui est assis près d'elle n'est pas longtemps sans les

voir couler ; alors il se sent tout ému, et il prend une des mains de la jeune fille en lui disant :

— Pourquoi donc pleurez-vous ?...

— Ah ! vous le savez bien !

— Mais je ne veux pas vous faire du chagrin, moi !... Voyons, Cœlina, ne pleurez plus, soyez raisonnable, et écoutez-moi.

— Je vous écoute.

— Vous êtes bien gentille... certainement, vous êtes bien gentille, et je vous aime encore... parce que... vous êtes bien gentille.

— Après, mais après donc !

— Ah ! toujours vive comme la poudre !... Eh bien, ma chère amie, nous pouvons encore nous voir quelquefois... Je le veux bien, moi, vous viendrez... quand je vous écrirai de venir. Vous concevez bien que nous ne pouvons plus vivre ensemble comme autrefois... ma nouvelle position ne me le permet pas... elle me privera aussi du plaisir de sortir avec vous... Ce sont des sacrifices que l'on doit à la société dans laquelle on vit. Mais, je vous le répète, cela ne nous empêchera pas de nous aimer encore... d'être bien amis ensemble, et quand je pourrai vous recevoir, je vous avertirai.

Cœlina ne répond pas ; mais elle essuie ses yeux, fourre son mouchoir dans la poche de son tablier, et se lève vivement en retirant sa main, que Bouchenot retenait encore.

— Eh bien, que faites-vous donc ? dit le jeune homme.

— Je m'en vais... Adieu, monsieur Bouchenot.

— Comment ! vous vous en allez ainsi... sans me répondre ?... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, monsieur, que je ne veux pas de la tendresse d'un homme qui rougirait de moi... qui ne veut pas qu'on sache qu'il m'aime... qui se croit trop grand seigneur pour sortir avec moi. Cela signifie que votre orgueil et vos prétentions me font pitié, et que je suis trop fière, quoique grisette, pour avoir un amant qui me ferait cacher ou sauver quand il lui viendrait du monde...

— Mais, Cœlina... je...

— Oh ! vous ne pensiez pas ainsi lorsque vous vous mettiez tout nu sous le robinet de la fontaine, afin de faire avec moi le beau Léandre, pour m'attendrir, pour me séduire !...

— Mademoiselle... alors...

— Alors, vous étiez moins bête qu'à présent, monsieur, car vous saviez trouver des paroles pour vous faire aimer, et maintenant vous ne savez pas même avouer franchement que vous ne m'aimez plus. Mais, soyez tranquille, mes visites ne vous ennuieront pas davantage. Je ne suis pas assez grande dame pour venir à la Chaussée-d'Antin, et je n'y viendrai plus ; je vous le promets. Quant à vous, monsieur, je ne pense pas que vous puissiez désormais vous compromettre en venant rue de la Calandre. Cependant, si par hasard votre sort changeait, si votre nouvelle fortune s'en allait aussi vite qu'elle est venue, alors, monsieur, vous me trouverez toujours... prête à vous rendre service si je le puis, et je vous recevrai mieux que vous ne m'avez reçue aujourd'hui. Je vous salue, monsieur Bouchenot.

En achevant ces paroles la jeune fille quitte l'appartement ; elle est déjà sortie de la maison avant que son ancien amant soit revenu de sa surprise.

— Ma foi, tant pis ! je ne courrai pas après elle, se dit Bouchenot au bout de quelques instants. Je l'aurais bien encore aimée quelquefois en passant... pour rire ; mais puisqu'elle prend la chose au sérieux, j'aime autant ne plus la voir. D'ailleurs... on aurait su que je recevais une grisette... cela m'aurait compromis... elle a bien fait de s'en aller... C'est dommage que ce ne soit pas une dame comme il faut, car elle est fort jolie... mais j'en trouverai qui me conviendront mieux... Cela ne peut pas me manquer... je me mettrai à ma fenêtre avec ma robe de chambre.

Le lendemain de cette visite, au moment où il se disposait à quitter sa robe de chambre pour sortir, Bouchenot entend frapper à sa porte. Il fronce le sourcil en se disant :

— Allons, je gage que c'est encore mademoiselle Cœlina qui revient à la charge !... Cette petite grisette ne me laissera pas tranquille... cela devient insupportable... Si cela continue, je serai obligé de la faire consigner chez mon concierge... Allons, entrez... la clef y est !...

Cependant on a ouvert la porte, et, au lieu de la petite enluminеuse, c'est George et Timothée qui entrent dans l'appartement.

— Que vois-je ! s'écrie Bouchenot ; ce sont ces chers amis... ces bons amis... Ah ! voilà une surprise charmante !

— Eh ! oui, c'est nous !... Il faut bien venir te trouver, puisqu'on ne te voit plus et qu'on n'entend plus parler de toi, dit George en prenant la main de Bouchenot

— Diable ! quel logement ! quel luxe ! s'écrie Timothée. Quand Cœlina nous a dit que tu avais fait fortune, nous ne voulions pas le croire, mais je vois qu'elle ne nous mentait pas...

— Ah ! est-il beau avec sa robe de chambre !...

— Il a l'air d'un pacha !

— N'est-ce pas, messieurs, que je la porte avec assez d'aisance ?... Eh ! mon Dieu ! cela n'est pas difficile du tout de faire le fashionable. C'est comme ce quartier ; je ne puis plus concevoir maintenant qu'on loge ailleurs qu'à la Chaussée-d'Antin !

— Ah ! ah ! il est précieux ce diable de Bouchenot, toujours farceur !...

— Farceur ? oh ! non, fi donc ! c'est mauvais genre... Je ne fais plus de farces, je ne ris plus... j'ai très-bon ton à présent. Mais asseyez-vous donc sur ma causeuse, messieurs, vous serez bien mieux.

George et Timothée se jettent sur la causeuse, et Bouchenot s'assied en face d'eux, en se drapant avec soin dans sa robe de chambre.

— Ah çà ! mon cher Bouchenot, dit George, tu vas nous apprendre par quel concours d'événements tu as été amené à cette heureuse position. Nous pensions, Timothée et moi, que tu étais entré chez Henri, que tu demeurais avec lui ; mais il y a quelques jours, nous le rencontrons, nous lui demandons de tes nouvelles, et pour toute réponse il nous montre la lettre qu'il a reçue de toi, et par laquelle tu lui dis de disposer de l'emploi qu'il te destinait. Henri était aussi curieux que nous de savoir quel changement s'était opéré dans ta fortune, il nous a questionnés à ce sujet, mais nous n'en savions pas plus que lui. Hier, Timothée a été s'informer de toi chez notre petite voisine. Elle lui a donné ton adresse, mais en soupirant, car elle prétend que la fortune a changé ton cœur. Nous n'avons pas voulu croire cela, et c'est pourquoi nous sommes venus te voir.

— Et vous avez bien fait, mes chers amis ; vous me trouverez toujours disposé à vous être utile ou agréable... Quant à la petite voisine... ah ! ma foi ! vous comprenez bien que des liaisons de ce genre-là ne peuvent toujours durer .. Mademoiselle Cœlina a des manières... un langage... qui ne conviennent plus... cela sent trop la grisette.

— Dis-nous que tu ne l'aimes plus, et je trouverai cela tout naturel, répond George ; mais mépriser les grisettes... toi !... et oublier tout ce que cette jeune fille a fait pour nous ! Ah ! ce serait fort mal, Bouchenot, et je ne t'en ferais pas compliment !... Si la fortune te rend ingrat, cela ne prouve pas que tu la mérites.

— Non, non... je ne suis pas ingrat ! mais enfin, messieurs, il faut tenir son rang dans la société... Sur le boulevard des Italiens on ne se promène pas avec une grisette sous le bras !

— On y promène souvent des femmes qui ne valent pas des grisettes ! Mais avec tout cela tu n'as pas répondu à notre question. D'où te vient donc ta nouvelle fortune ? Quel est l'emploi que tu occupes maintenant et qui te rend si fier ?

— L'emploi ?... mais je ne fais rien du tout, Dieu merci... je vis de mes rentes.

— Ah ! tu as des rentes ? dit Timothée en ouvrant de grands yeux, et depuis quand ?... Tu n'en avais pas quand nous ne possédions qu'un habit pour trois.

Bouchenot est embarrassé ; il ouvre et referme plusieurs fois sa robe de chambre, et regarde ses pantoufles en murmurant :

— Autre temps... autres soins... le destin ne nous est pas sans cesse contraire... le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme... tant va la cruche à l'eau...

— Ah çà ! Bouchenot, est-ce que tu veux jouer Sancho Pança ? dit George en riant ; laisse là tes proverbes, et réponds-nous. D'où te vient ta nouvelle fortune ?

— Ma foi, mes amis, répond Bouchenot, s'il faut l'avouer... j'ai gagné à la loterie...

— A la loterie ! dit George en regardant fixement Bouchenot ; mais elle est supprimée depuis un an !...

— Eh non !... ce n'est pas à la loterie, c'est à la roulette que je voulais dire...

— A la roulette ! dit Timothée ; mais toutes les maisons de jeu sont fermées depuis six mois !...

— Mais non... non... ce n'est pas à la roulette, reprend Bouchenot en s'entortillant dans sa robe de chambre ; je voulais rire... je sais très-bien que les jeux sont fermés... grâce au ciel !... car c'était une chose bien immorale... bien scandaleuse !... Et combien de pères de famille, de jeunes gens se sont perdus dans ces repaires infâmes !... j'en sais quelque chose, moi ! je m'y suis perdu très-souvent... un soir entre autres... et il pleuvait très-fort...

— Il n'est pas question de tout cela, dit George en interrompant le narrateur ; nous n'avons pas besoin d'entendre cette histoire ; c'est de ta nouvelle fortune que nous désirons savoir l'origine.

— Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? c'est drôle, je croyais vous l'avoir dit. Eh bien ! mes amis, c'est à la loterie étrangère que j'ai joué... j'ai pris un billet... vous savez de ces billets... dans des séries... C'est un banquier qui envoie cela... dans une lettre... quelquefois même sans affranchir !... C'était le château de Trauf... Trans... Trakenstemberg !... un nom comme cela, qui était en loterie... Bref, c'est moi qui ai gagné... je pouvais aller habiter mon château, mais vous sentez bien que j'aimais mieux rester en France, à Paris, près de mes amis. Un banquier m'a offert de m'acheter mon château... cent vingt mille francs... j'y ai consenti, et je me suis fait six mille francs de rente... et voilà !

Pendant que Bouchenot fait cette histoire, George fronce le sourcil, et son visage prend un air froid et sévère ; de son côté, Timothée regarde George d'un air qui veut dire : Est-ce que tu crois tout cela ?

Bouchenot a cessé de parler, et ses deux amis gardent le silence. Cependant au bout d'un moment, Timothée lui dit :

— Mais ce n'est pas une histoire de loterie que tu as contée à Cœlina ; tu lui as dit que tu avais hérité d'un parent éloigné.

— Ah ! oui... c'est vrai... je lui ai dit cela... mais vous concevez bien qu'un n'a pas besoin de dire à tout le monde de quelle manière on s'est enrichi.

— Lorsque la source d'une fortune n'a rien d'immoral, dit George, on ne doit pas craindre de l'avouer hautement ; mais quelquefois aussi on ne doit son aisance... qu'à une position... qu'à des concessions honteuses, et alors on invente mille histoires, plus absurdes les unes que les autres, afin de tâcher de dissimuler ce qu'on ne pourrait avouer sans rougir.

— Ma robe de chambre est un peu large des manches... dit Bouchenot. Mais cela se fera... c'est une étoffe de Perse... A propos, mes amis, j'espère que nous déjeunerons ensemble ?... Nous ne nous quitterons pas comme cela... Allons au café Anglais... c'est moi qui veux avoir le plaisir de vous offrir à déjeuner.

— Merci, dit George en se levant ; je ne puis accepter... j'ai affaire ce matin.

— Ah ! diable... c'est fâcheux... Mais au moins, Timothée...

— J'ai affaire également, dit Timothée en se levant aussi, et je vais partir avec George.

— Comment, messieurs, vous me refusez tous les deux ?... d'anciens amis... c'est très-mal... vous ferez vos affaires plus tard... nous allons rire ; nous boirons du champagne ! Allons, vous allez venir.

— Adieu, Bouchenot... Viens-tu, Timothée ? dit George d'un ton fort sec.

— Je te suis, dit Timothée en prenant son chapeau.

— Eh bien ! vous partez si vite... Qui diable vous presse donc tant ? s'écrie Bouchenot en suivant ses deux amis. Mais déjà ceux-ci ont gagné la porte du carré, et ils descendent l'escalier sans répondre et sans avoir serré la main que le nouvel enrichi leur tendait. Celui-ci rentre alors chez lui tout penaud, et se jette sur sa causeuse en se disant :

— Comme ils me quittent brusquement !... Est-ce qu'ils n'auraient pas donné dans l'histoire de la loterie étrangère ?... Après tout, est-ce qu'on ne peut pas avoir des secrets... des affaires particulières ?... Ces messieurs sont aussi par trop curieux. Vous verrez qu'on ne pourra pas être riche sans faire tambouriner comment on a acquis sa fortune... Qu'ils aillent donc faire de ces questions-là dans le grand monde, dans la belle société, et ils seront bien reçus !

Chapitre XXII. — Bouchenot veut se marier.

Le dernier jour du mois, Bouchenot reçoit une lettre par la poste ; elle est adressée à sa nouvelle demeure de la rue Saint-Lazare, ce qui prouve qu'avant de la lui envoyer on a été aux renseignements rue de la Calandre.

Bouchenot se hâte d'ouvrir la lettre, elle ne contient pas une seule ligne d'écriture ; mais en revanche elle renferme un billet de banque de cinq cents francs que Bouchenot contemple en s'écriant :

— C'est bien, c'est très-bien. C'est mon revenu que l'on m'envoie ; il est difficile d'être plus exact. Décidément mon argent est bien placé, et je puis dormir tranquille sur mes rentes. Je suis riche et je n'ai rien à faire... Comme c'est heureux... comme on a bien trouvé la profession qui me convenait !

Et Bouchenot continue le genre de vie qu'il s'est imposé en venant habiter à la Chaussée-d'Antin. Il se lève tard, passe une grande partie de la journée à sa toilette, va au café, lit les journaux, les revues, écoute les nouvelles, va se promener, dîne et ne se grise plus, parce que c'est mauvais genre ; il se rend ensuite au spectacle ou va se faire voir dans un jardin ou l'on fait de la musique ; puis il rentre chez lui, et se couche en se disant :

— J'ai été bien comme il faut toute la journée ; je suis très-content de moi.

Plusieurs mois s'écoulent sans apporter de changements dans l'existence de Bouchenot. A la fin de chaque mois il reçoit régulièrement par la poste un billet de banque de cinq cents francs. Il s'est tellement accoutumé à cet envoi, qu'il n'éprouve plus d'émotions en décachetant l'enveloppe, et qu'il regarde maintenant le billet de banque sans sourire, et le place assez froidement dans un joli secrétaire dont il a fait emplette. Depuis quelque temps la physionomie du jeune homme a perdu cet air de satisfaction que lui avait donné la fortune ; elle ne s'anime plus, elle devient froide et sérieuse, on y chercherait en vain cette expression de gaieté par laquelle elle brillait autrefois. Le Bouchenot de la Chaussée-d'Antin ne ressemble plus à celui de la rue de la Calandre. Si sa personne a gagné quelque chose du côté de la tenue, en revanche sa figure a beaucoup perdu de ce qui lui restait d'enfantin et lui donnait du charme.

Enfin, au milieu de ses grandeurs, de son joli appartement, au sein de la Chaussée-d'Antin, et drapé dans sa robe de chambre en étoffe de Perse, Bouchenot se surprend à bâiller fort souvent. En vain fait-il tous ses efforts pour échapper à l'ennui qui le gagne, en vain s'étale-t-il sur sa causeuse et se mire-t-il dans sa glace en se répétant :

— Je suis très-heureux... j'ai fort bon genre... il n'y a pas d'homme plus heureux que moi.

L'ennui, qui pénètre facilement sous une belle robe de chambre et dans un beau logement, s'est introduit chez Bouchenot, et semble vouloir s'y établir ; les habits à la mode, les parfums, les promenades, les soirées aux Italiens ne parviennent point à le chasser ; il fait, au contraire, de rapides progrès, et tient chaque jour fidèle compagnie au nouvel enrichi.

La petite Cœlina ne s'est pas présentée chez le jeune homme qui fut son amant, et celui-ci n'a pas eu besoin de la consigner chez son concierge ; George et Timothée ne sont pas non plus revenus rendre visite à leur ci-devant compagnon de chambrée. Quelquefois Bouchenot les a rencontrés sur son chemin ; mais au moment où il se disposait à leur parler, ceux-ci ont passé rapidement en ayant l'air de ne point le reconnaître ; Henri en a fait autant lorsqu'ils se sont rencontrés, et Bouchenot en a été pour ses pas, son sourire et sa main qu'il a inutilement tendue vers ses anciens amis ; alors il s'est dit :

— Probablement ces messieurs sont jaloux de ma fortune... de ma belle position ; voilà pourquoi ils ne me parlent plus et ont l'air de ne pas me voir quand ils me rencontrent. Oh ! c'est cela, il n'y a pas le moindre doute ; ils sont vexés de me voir maintenant dans une situation aussi heureuse... Oh ! les hommes ! l'envie les ronge toujours... Cependant cela m'étonne de la part de mes anciens camarades... Ne plus me regarder parce que je suis riche... parce que je suis très-bien mis... et que j'ai très-bon genre !... Fi ! que c'est petit d'être jaloux de mon bonheur !

Cependant le bonheur de Bouchenot se compliquait de bâillements de plus en plus rapprochés, si bien qu'enfin n'y tenant plus et ne pouvant se dissimuler à lui-même l'ennui qu'il éprouvait, un beau matin, en se levant, Bouchenot se dit :

— Sacrebleu !... c'est bien embêtant d'être heureux comme je le suis... décidément je m'ennuie à crever !... C'est singulier... j'ai de l'argent de quoi m'amuser... et je ne m'amuse plus... Qu'est-ce que cela veut dire ?... à quoi cela tient-il ?... Je n'ai rien à faire... et je ne sais que faire de moi... c'est bien extraordinaire. Voyons, fichtre !... il faut trouver un moyen d'être heureux sans bâiller et sans avoir envie de dormir... Je ne veux pas que l'excès de mon bonheur me donne le spleen !... je ne veux pas finir par me tirer un coup de pistolet, comme les Anglais, pour me désennuyer ; je veux rire, être gai comme au temps où je n'avais pas le sou... Alors les femmes et l'amour embellissaient mon existence... alors j'avais toujours trois ou quatre intrigues à mener de front ; maintenant rien... C'est inconcevable ! Les grisettes me rient au nez ! les femmes du monde ne font pas attention à mes œillades... Ah ! parbleu, il me vient une idée !... si je me mariais !... Se marier pour ne plus s'ennuyer !... au premier aspect cela paraîtra drôle... mais moi, j'ai l'espoir que ce changement de position me sera favorable. Au moins, en ayant une femme, j'aurai près de moi quelqu'un avec qui causer, je m'occuperai de mon ménage, cela me distraira... je prierai ma femme de me faire des confitures, je mangerai l'écume. Oh ! ce doit être fort amusant ! Ensuite j'aurai des enfants, beaucoup d'enfants ; je jouerai à la poupée avec ma fille, et à la toupie avec mon fils !... Ce sera délicieux ! Certainement qu'alors je n'aurai plus le temps de m'ennuyer. Quel dommage que je n'aie pas eu cette idée-là plus tôt ! Marions-nous bien vite... Mais cependant épousons une femme riche ; car, puisque je mange mes six mille livres de rentes tout seul, je n'en aurais pas assez avec une femme et des enfants.

Il ne s'agissait plus que de trouver une femme riche et jolie, car cette dernière condition semblait aussi indispensable à Bouchenot. Mais en allant fréquemment dans le même café, il avait fait connaissance avec un vieux garçon fort répandu dans le monde, et qui déjà, plusieurs fois, lui avait offert de le mener avec lui au bal ou en soirée. M. Feuillard, c'était le nom du vieux garçon, était un de ces hommes qui ont passé leur vie au sein des plaisirs, et que l'on est toujours certain de rencontrer à une fête, à une cérémonie, à une première représentation ; conservant, malgré son âge, les goûts et la toilette d'un dandy, il aimait surtout la compagnie des jeunes gens, et c'est pourquoi il avait pris Bouchenot en amitié.

Un matin, en prenant du chocolat à côté de sa nouvelle connaissance, Bouchenot lui dit :

— Monsieur Feuillard, vous ne croirez pas une chose ?

— Qu'est-ce donc, mon cher ami ?

— C'est que moi... qui ai six mille livres de rentes, et rien à faire... moi qui habite la Chaussée-d'Antin et mange chez les premiers traiteurs de la ville, eh bien... je m'ennuie... je m'ennuie même beaucoup depuis quelque temps.

— Je ne vois rien d'extraordinaire à cela, mon cher ami ; car moi qui vous parle, et qui ai passé toute ma vie au sein des plaisirs, des fêtes, des réunions les plus brillantes, moi qui ai passé mon temps à un grand concert, une course de carrosses, une promenade de Longchamp, ou une première représentation ; eh bien, je puis aussi vous certifier que je me suis ennuyé fort souvent. Que

voulez-vous?... les mêmes plaisirs amènent quelquefois la monotonie; ensuite, vous concevez bien qu'un homme du bon ton ne doit pas rire et s'amuser comme un petit artiste, comme un pauvre étudiant pour qui tout est bon lorsqu'il y voit matière à se donner de l'agrément. Il nous faut à nous autres des amusements fins, délicats, recherchés; mais cela ne se rencontre pas aussi facilement : voilà pourquoi on bâille assez souvent en bonne compagnie. Mais rassurez-vous, l'ennui n'est pas de mauvais ton!... Vous ne serez jamais ridicule, pourvu que vous sachiez vous ennuyer convenablement. Vous nommerez cela vapeurs, maux de nerfs, malaise; on vous plaindra, et on aura pour vous mille petits soins.

— Monsieur Feuillard, tout cela est fort bien, mais je préférerais ne point m'ennuyer, et pour cela j'ai la fantaisie de me marier.

— Ah! ah!... singulière idée... elle ne m'est jamais venue, à moi. Mais, que sait-on, cela peut réussir... maintenant qu'on se traite par l'homœopathie. Nous vous marierons, mon cher, c'est très-facile!...

— Vraiment!... vous auriez quelque femme à me proposer?

— Femmes, veuves, filles. Eh! mon Dieu! est-ce qu'il n'y en a pas toujours? Tenez-vous à la fortune?

— Oui; j'ai six mille livres de rentes, il faut que ma femme m'en apporte au moins autant.

— C'est juste; il faut même qu'elle en ait davantage.

— J'aime encore mieux cela.

— Les demoiselles riches tiennent souvent à ces petits agréments de société qui plaisent dans le monde. Voyons, quels sont les vôtres?

— Mes agréments?

— Vos talents, si vous aimez mieux : êtes-vous peintre?

— Non.

— Poëte?

— Non.

— Musicien?

— Non.

— Pas musicien du tout?

— Ma foi non.

— Comment, vous ne chantez pas votre petite romance... votre petit nocturne?

— Je ne sais que les chansons de Béranger.

— Diable!... je voudrais trouver tout de suite quelque chose pour vous faire briller.

— Je danse et valse très-vigoureusement.

— Fi donc! mon cher; on ne danse plus, on marche.

— Je bois un verre de champagne d'un trait.

— Ah! vous êtes *in gurgite*... Ce n'est pas mal, cela... c'est gentil à table; mais je voudrais autre chose près de la demoiselle... Que ferez-vous si on vous présente un *album*, avec prière de mettre quelque chose dessus?

— Je sais faire des chats en trois traits de plume.

— Vraiment!... c'est délicieux cela!... Voyons tout de suite votre talent. Garçon, du papier, une plume!

Le garçon de café apporte ce qu'on lui demande. Bouchenot se met à faire des chats à main levée. Le vieux Feuillard est enchanté; il s'écrie :

— C'est parfait, c'est fort original : avec cela, vous pouvez trouver une demoiselle de douze à quinze mille livres de rente. Ce soir, venez avec moi, je vous présente dans une réunion où se trouvera mademoiselle Mirevalle. C'est une jeune personne riche, qui a la fureur des *albums*. J'aurai soin de parler de votre talent extraordinaire pour faire des chats à la plume; on vous enverra l'album; vous le reporterez vous-même : ce sera un moyen de vous introduire; vous ferez votre cour; le reste ira de suite.

Bouchenot est enchanté; il rentre chez lui, où il s'exerce toute la journée à faire des chats. Il use deux paquets de plumes et une main de papier; mais aussi il se sent de première force, et prêt à montrer son talent sur l'album d'une petite-maîtresse. Le soir, il va retrouver M. Feuillard, et celui-ci le mène chez un faiseur d'affaires de la rue de Provence où il y a grande réunion. La demoiselle Mirevalle ne tarde pas à venir, conduite par son père.

Depuis qu'il a six mille francs par an à dépenser, Bouchenot a pris un aplomb qui dans le monde passe souvent pour du savoir-vivre. Il ne se sent plus embarrassé au milieu d'un salon, et soutient fort bien les regards de la société. Il se faufile près de mademoiselle Mirevalle; c'est une jeune personne assez jolie, qui semble aussi avoir une grande habitude du monde, et que l'on prendrait plutôt pour une dame que pour une demoiselle.

Le vieux Feuillard a su adroitement amener la conversation sur les albums, et parler du talent de Bouchenot ainsi que de son extrême complaisance; la soirée n'était pas écoulée que mademoiselle Mirevalle avait demandé au jeune homme la permission de lui envoyer son album, et que celui-ci avait promis de faire un chat à la plume.

Le lendemain Bouchenot reçoit l'album; après y avoir déployé tout son savoir-faire, il va lui-même le reporter à mademoiselle Mirevalle; car le vieux Feuillard lui a conseillé de bannir toute timidité et de se déclarer hardiment.

Le jeune homme est fort bien reçu. Le chat est trouvé ravissant. Bouchenot promet d'en faire pour plusieurs amies de mademoiselle Mirevalle, et il se trouve ainsi introduit près de la demoiselle à laquelle il veut faire sa cour.

Mademoiselle Mirevalle avait un caractère original et la prétention de ne point ressembler aux personnes de son sexe. Elle s'aperçut bientôt que Bouchenot cherchait à lui plaire. Elle trouva en lui plus d'affectation que de savoir-vivre, plus de prétention que d'esprit, parfois même dans ses manières une gaucherie qui avait quelque chose de comique. Tout cela aurait pu déplaire à une autre, et c'est, au contraire, ce qui fit que mademoiselle Mirevalle accueillit fort bien la déclaration de Bouchenot; d'ailleurs il lui sembla fort original de se marier par l'intervention d'un chat.

Au bout de fort peu de temps, certain du consentement de la jeune personne qu'il désirait épouser, Bouchenot songea à obtenir celui de M. Mirevalle. Le papa ne se laissait pas séduire par des dessins à la plume, mais il aimait beaucoup sa fille, et l'on avait tout lieu d'espérer qu'il approuverait le choix qu'elle avait fait.

Bouchenot alla donc faire sa demande au père de la demoiselle. M. Mirevalle, en homme sage, commença par demander à celui qui se présentait pour être son gendre des détails sur sa famille et sa fortune. Bouchenot se donna comme fils d'un gros négociant qui lui avait laissé six mille francs de revenu.

— Ma fille en aura le double, dit M. Mirevalle; cependant, si vous lui convenez, ce ne sera pas un obstacle. Sur quoi sont placés vos fonds?... en terres, en maisons, ou sur l'Etat?

Bouchenot ne s'attendait pas à cette question, elle le troubla, l'embarrassa beaucoup. Il tergiversa, et balbutia enfin :

— Mes fonds... mes fonds sont très-bien placés... on me paye régulièrement tous les mois.

— On vous paye tous les mois?... ce n'est donc pas sur l'Etat?

— Non... c'est un ami qui a mes fonds.

— Un ami... Mais est-il notaire, agent de change? banquier? a-t-il enfin une solvabilité reconnue?

Bouchenot tirait son mouchoir, le remettait dans sa poche et le retirait encore, en cherchant ce qu'il pourrait dire; son hésitation n'échappa point à M. Mirevalle, qui conçut des doutes sur la fortune du jeune homme, et lui dit d'un ton assez sec :

— Eh bien, monsieur, il me paraît que vous ne savez pas où sont placés vos fonds.

— Pardonnez-moi, répond Bouchenot en tâchant d'avoir un ton d'assurance. Pardonnez-moi... monsieur... mes fonds sont... chez un épicier.

— Chez un épicier! dit M. Mirevalle en laissant échapper un sourire moqueur. Singulier placement! En ce cas, monsieur, je vous engage à les retirer de là et à acheter des rentes; lorsque vous m'aurez apporté votre inscription au grand-livre, nous pourrons causer de votre proposition; mais jusque-là il est inutile que vous continuiez de faire la cour à ma fille, et que vous vous présentiez chez moi.

Et M. Mirevalle a tourné le dos à Bouchenot, qui s'éloigne tout honteux en se disant : — C'était bien la peine que je m'exerçasse à faire des chats à la plume! Voilà un père très-ridicule; je lui dis que j'ai six mille francs de rente, et il ne veut pas me croire sur parole. Je ne puis cependant pas lui en donner d'autres preuves. Je crois que c'est un prétexte qu'il a pris pour me refuser. Il ne me trouve pas assez riche. Je vais bien attraper tous ces gens-là, je vais épouser une demoiselle qui n'aura rien; avec de l'ordre, mon revenu nous suffira. Dans la société où m'a conduit le vieux Feuillard, j'ai remarqué une jeune personne ravissante... mademoiselle Desbruyer. J'ai demandé pourquoi elle ne se mariait pas; c'est qu'elle n'a pas le sou, m'a-t-on dit. Eh bien, moi, je veux me montrer plus grand, plus généreux que les autres hommes; j'épouserai mademoiselle Desbruyer.

Bouchenot dit à son vieil introducteur qu'il a changé de projets; que mademoiselle Mirevalle ne lui convient plus, et qu'il a jeté les yeux sur mademoiselle Desbruyer.

— Pour celle-là, dit M. Feuillard, elle est fort jolie, j'en conviens, mais elle n'a point de dot.

— Cela m'est égal, j'en ai assez pour nous deux.

— Par exemple, vous entrerez dans une famille très-honorable sous tous les rapports.

— Cela me suffit; connaissez-vous M. Desbruyer?

— Beaucoup.

— Présentez-moi comme un épouseur, et terminons promptement; j'ai hâte de me marier afin de ne plus m'ennuyer... Faudra-t-il faire des chats à la plume pour plaire à cette demoiselle?

— Non; celle-là est très-modeste, elle n'a point d'album.

— J'aime mieux cela. Avec une femme qui court après tous les artistes, après tous les hommes de mérite, et qui les supplie de lui faire quelque chose, je sens que je n'aurais pas été tranquille. Quand on épouse un homme qui sait faire un chat, il est probable qu'on le trouvera avec un autre qui sera faire un cheval ou tout autre animal; l'amour des arts peut entraîner bien loin.

M. Feuillard a présenté son protégé chez les parents de la jolie fille, comme un jeune homme qui a été subjugué par les charmes

de mademoiselle Desbruyer, et qui désire lui offrir sa fortune et sa main.

Bouchenot est parfaitement accueilli. Il se trouve au milieu d'une famille aimable, et il peut faire sa cour à une demoiselle charmante, qui reçoit ses hommages avec timidité, mais semble reconnaissante de ce qu'il a bien voulu l'aimer rien que pour elle. Il fait sa cour avec ardeur, il lui tarde d'être le mari d'une jeune personne belle, bien élevée, et qui semble posséder autant de qualités que d'attraits.

De leur côté, les parents sont enchantés d'avoir trouvé un bon parti pour leur fille, et rien ne semble devoir s'opposer à l'hymen de Bouchenot. Déjà le jour est fixé, on s'occupe des préparatifs de la noce, des invitations à faire, de la toilette de la mariée; lorsque le père de la future, se trouvant un jour seul avec Bouchenot, lui dit :

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous peindre ma reconnaissance; vous avez de la fortune, et vous prenez une fille sans dot!... Bien peu d'hommes agiraient comme vous!...

Bouchenot montre à son nouvel ami quel talent il a pour dessiner les chats en trois traits de plume.

Bouchenot s'incline ; son futur beau-père continue :

— Vous ne trouverez pas mauvais sans doute, monsieur, que je vous demande quelques détails sur votre fortune. Un père doit avant tout savoir en quelles mains il confie son enfant, et mes questions ne peuvent vous offenser. Il est d'usage, en pareille circonstance, de communiquer à sa nouvelle famille ses titres, sa situation... Un seul coup d'œil me suffira... Soyez persuadé, monsieur, que cette demande m'est plutôt dictée par mon devoir que par aucun motif de méfiance.

— Que le diable t'emporte avec ton devoir! se dit Bouchenot. Il va m'en demander autant que les autres... celui-là! Si je lui dis que j'ai des rentes, il voudra sans doute aussi voir mon inscription. Voyons... payons d'audace! essayons un autre moyen.

M. Desbruyer semblait étonné du silence que gardait son futur gendre; celui-ci se tourne enfin vers lui et lui répond d'un ton très-rassuré :

— Monsieur Desbruyer, on vous a peut-être dit que j'avais de la fortune... des rentes? eh bien, on vous a trompé.

— Comment, monsieur?

— Oh! rassurez-vous! je n'en suis pas moins à mon aise. Je touche cinq cents francs par mois, payés fort régulièrement. C'est gentil.

— Vous avez donc un emploi, monsieur?

— Un emploi... Oui, comme vous dites, j'ai un emploi...

— Et dans quelle partie, s'il vous plaît?

— Dans quelle partie?... Ah! mon cher monsieur, vous êtes bien curieux.

— Curieux? lorsqu'il s'agit de la destinée de sa fille... Monsieur, ma demande doit vous paraître, au contraire, toute naturelle. Veuillez bien me dire quel emploi vous occupez.

— Et si je ne veux pas vous le dire, moi?

— Alors, monsieur, vous n'épouserez pas ma fille.

— Comment, vous me refusez votre fille qui n'a rien, quand je vous promets, moi, de la faire vivre dans l'aisance! quand je touche cinq cents francs par mois!

— En toucheriez-vous dix fois autant, monsieur, je vous refuserais ma fille si j'ignorais de quelle façon vous gagnez cet argent.

— Monsieur Desbruyer, vous êtes ridicule.

— Non, monsieur, je suis un homme d'honneur, et je ne veux compter dans ma famille que des gens dont la position soit honorable. Si vous ne voulez ou ne pouvez répondre à mes questions, il est inutile que vous songiez encore à ma fille.

— Mais s'il m'est impossible d'y répondre, à vos questions?

— Alors, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Bouchenot a été poliment mis à la porte. Il rentre chez lui en se disant : — Tous ces gens-là sont horriblement ridicules... S'entêter à vouloir savoir comment j'ai de l'argent!... Puisque c'est comme cela, je ne me marierai pas. Au moins, on ne me fera plus de ces sottes questions auxquelles je ne puis pas répondre.

Chapitre XXIII. — Trois jeunes gens sur une autre route.

Laissons un peu Bouchenot dans son logement de la Chaussée-d'Antin, où il fait tout ce qu'il peut pour chasser l'ennui qui le ronge, et revenons près de ses trois amis, qui ont suivi une autre route pour trouver la fortune et le bonheur.

Timothée, ayant pour lui seul la rente que lui fait son père, et qui lui est suffisante parce que chez lui le goût du travail chasse les idées de dissipation, Timothée, pouvant alors s'habiller convenablement, a suivi ses cours, passé ses examens, et vient d'être reçu avocat. Fier de ce nouveau titre, il n'en a que plus d'ardeur au travail, et ses parents, enchantés de sa bonne conduite, doublent la pension qu'ils lui faisaient, afin de le mettre à même de paraître dans le monde, où le mérite ne suffit pas toujours pour parvenir, mais où il est rare cependant qu'un travail assidu et une bonne conduite ne soient point récompensés.

Visite de Cœlina à Bouchenot rue Saint-Lazare.

George a suivi la carrière des lettres, carrière ingrate, où les succès font des ennemis, où les lauriers sont des épines, où l'on n'arrive qu'à travers mille obstacles, parce que le mérite fait bien plus de jaloux que le travail et la bonne conduite. On pardonne à un homme d'avoir amassé de la fortune en travaillant, mais on ne lui pardonne pas d'avoir acquis un peu de gloire, et on cherche continuellement à la lui disputer. Ce qui console l'homme de talent, ce qui le fait marcher ferme dans la route qu'il s'est tracée sans redouter les frelons qui bourdonnent incessamment à ses oreilles, c'est qu'au milieu de cette foule d'envieux et de critiques, de sots, de pédants et de malveillants, surgit un monde étranger à toutes les coteries, un monde qui juge ses ouvrages sans passion, sans partialité, qui s'attache à ce qui lui plaît, qui repousse ce qui l'ennuie ou le fatigue. Ce monde-là est le vrai public; c'est lui qui achète les livres et va en payant au spec-

tacle; c'est lui qui fait les succès en dépit des journaux et de l'intrigue ; et, quoi qu'on dise et que l'on fasse, ce n'est que par lui que l'on acquiert une réputation durable.

Les premières pièces de George avaient eu du succès ; mais il avait besoin d'écrire plus largement ce qu'il pensait, ce qu'il observait; il se sentit le désir de laisser courir sa plume au gré de sa pensée, d'étudier des caractères, de les reproduire jusque dans leur intérieur le plus intime ; il voulait pouvoir retracer avec les moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, et surtout ces scènes de la vie privée, ces sentiments de la jeunesse, de l'âge raisonnable; ces amours de la grisette et de la femme du monde; les contemporains enfin tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie, et non pas avec ces passions forcées, ces beautés idéales que l'on ne trouve que dans l'imagination d'un auteur.

Il s'était dit : — On cherche en vain dans la campagne les bergères de Florian, parce qu'elles n'ont jamais existé telles qu'il les a dépeintes. Moi, je montrerai les paysannes comme je les vois, avec leurs mains rouges et calleuses, leur tournure lourde et gauche, leur langage grossier et souvent impertinent.

J'en ferai autant pour chaque personnage que je prendrai. Je ne donnerai pas à mes héros des sentiments que je n'ai rencontrés nulle part, ni des vertus qui n'existent pas; je peindrai les hommes tels qu'ils sont, avec leurs qualités, leurs défauts et leurs faiblesses : mais je choisirai de préférence des personnages plaisants et bons, des caractères comiques et francs; des sentiments tendres et doux, parce que la peinture des crimes, des atrocités et des vices hideux, attriste l'imagination, serre le cœur, et enfante quelquefois des pensées noires qu'il n'est pas nécessaire de propager, le monde étant déjà bien assez méchant par lui-même; et puis enfin parce que mon goût ne me porte pas à écrire du terrible, et que l'on fait mal ce qu'on ne fait pas avec goût.

Et comme dans une pièce de théâtre il est impossible de s'étendre, de détailler, de s'arrêter à loisir sur les défauts et les ridicules de ses personnages, George fit des romans, non pour y entasser événements sur événements, mais pour y retracer ce qu'il avait observé et entendu souvent.

Les romans de George eurent un succès que lui-même était loin d'espérer. Leur plus grand mérite était d'être vrais; mais dans tous les arts c'est toujours au vrai qu'il faut revenir.

Alors George fut impitoyablement critiqué dans des journaux, dans des revues; alors il reçut même des lettres anonymes et pseudonymes, où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir des succès et d'être lu plus que les autres; lui, écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans nerf, sans élévation, sans mission, et surtout sans esthétique.

Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable.

Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une paysanne comme parle une paysanne, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne savait pas écrire.

Comme il était gai et faisait souvent rire, on lui dit qu'il était indécent.

Comme il n'y avait dans ses ouvrages ni parricide, ni infanticide, ni fratricide, ni empoisonnement, ni inceste, on lui dit qu'il était insensé.

Quelques-uns, dans leur critique dédaigneuse, voulurent bien dire de lui : On le lit, mais on ne le juge pas.

Il aurait pu leur répondre avec plus de vérité : On vous juge, mais on ne vous lit pas.

Dans les premiers temps, George éprouva quelque chagrin de voir se soulever contre lui tant de jalousie et de colère; mais bientôt il prit toutes ces critiques pour ce qu'elles valaient, il comprit que l'on ne s'attaque qu'aux gens qui réussissent, et que la gloire seule fait naître l'envie; alors, par le nombre d'injures de ses adversaires, il put calculer le succès de ses ouvrages; alors il remercia les auteurs d'écrits anonymes de vouloir bien se donner la peine de lui apprendre que sa réputation s'étendait chaque jour davantage, et continua de marcher dans la route qu'il s'était tracée, et qu'il savait être la bonne, d'après toute la peine que l'on s'était donnée pour le lui faire quitter.

Henri Jumière, toujours aussi épris de mademoiselle Giraumont travaillait avec ardeur afin d'obtenir sa main. Henri voyait le succès couronner ses efforts; sa petite fortune s'augmentait, son crédit et sa réputation étaient déjà parfaitement établis, et s'il n'avait point encore un sort brillant à offrir à Pauline, au moins était-il certain de lui assurer une position honorable. Tout devait donc lui faire espérer de voir enfin sa demande agréée; encore quelques semaines, et Henri comptait presser le père de Pauline de consentir à son bonheur.

Le commandant du poste vient passer la revue des prisonniers. Boucheno adresse ses réclamations.

Mais un soir, dans une réunion où il a coutume de se trouver avec celle qu'il aime, Henri est frappé de la pâleur, de la tristesse de Pauline, ainsi que de l'air froid et contraint avec lequel M. Giraumont l'accueille.

—Qu'est-il arrivé? qu'ai-je donc fait qui déplaise à M. votre père? dit Henri lorsqu'il peut s'approcher de Pauline. Et vous-même, pourquoi cette tristesse, cette pâleur? De grâce, dites-moi ce qui est arrivé.

— Demain, dit Pauline, demain dans la matinée, venez à la maison, mon père sera sorti, et je pourrai tout vous dire. Ah! mon ami, j'ai déjà versé bien des larmes... nous sommes bien malheureux!

On doit penser avec quelle impatience Henri attend le moment de se trouver seul avec son amie. La soirée lui semble d'une longueur interminable; car M. Giraumont quitte peu sa fille, et il semble s'arranger de manière qu'elle ne puisse se rapprocher de Henri.

La nuit n'amène point de sommeil pour calmer les inquiétudes de l'amour, elle les augmente au contraire, et donne aux pensées de plus sombres couleurs. Enfin le jour renaît, Henri est debout; il compte les heures, les minutes, il ne vit pas jusqu'au moment où il peut se rendre près de Pauline; mais il la trouve versant des larmes qu'elle n'a pas la force de lui cacher.

— Parlez, de grâce! que se passe-t-il? quel malheur nous menace? dit Henri en prenant la main de son amie.

— Le plus grand de tous!... mon père ne consent plus à notre mariage. Il veut pourtant me donner un époux... mais ce n'est plus vous dont il a fait choix.

— Il veut vous marier à un autre!... Oh!... c'est impossible!... ne sait-il pas que vous m'aimez, que je vous adore? ne sait-il pas que pour vous obtenir j'ai renoncé à la carrière que je suivais... que c'est pour devenir votre époux que je me suis mis dans le commerce... où je travaille sans relâche afin de réussir?... ne sait-il pas que le succès couronne mes efforts... que ma petite fortune s'accroît?... A-t-il quelque reproche à me faire?... me trouve-t-il trop dissipé, trop étourdi?... mais je ne quitte mes bureaux que pour être près de vous... Lui aurait-on fait de faux rapports sur mon compte?... Oh!

je confondrai mes ennemis, mes calomniateurs, et votre père sera forcé de me rendre justice... Il verra, oh! oui, il verra que je suis toujours digne de sa fille.

— Mon père ne vous reproche rien, dit Pauline en cherchant à ses larmes; il vous rend justice, et avoue que votre conduite ne mérite que des éloges...

— Eh bien alors!...

— Mais il prétend que l'on doit toujours chercher à augmenter le bien-être de sa fille, il dit ne vous avoir rien promis. Enfin il veut me marier à un autre, parce que cet autre a trente mille livres de rente au moins, et que vous êtes bien loin de posséder une telle fortune. Je me suis jetée à ses genoux, je lui ai répété cent fois que votre amour me rendrait plus heureuse qu'une grande fortune. Mon père est inflexible; il prétend que cela n'aurait pas le sens commun de refuser un aussi bon parti, et que nous nous consolerons tous les deux. Oh! non... non... n'est-il pas vrai, mon ami, que nous ne nous consolerons jamais... et que vous m'aimerez toujours?...

— Vous, Pauline! vous!... l'épouse d'un autre!... Et quel est celui qui veut m'enlever tout ce que j'ai de plus cher... qui veut détruire tout mon avenir?... où vous a-t-il vue?... depuis quand vous aime-t-il?... Mais répondez-moi donc.

— Vous rappelez-vous, mon ami, un Marseillais... un certain M. Mortandal qui vint aux soirées de madame Merlier? Il lui avait été présenté par un négociant, et elle lui fit beaucoup d'accueil, car dans le monde vous savez que l'on accueille toujours fort bien les personnes qui ont de la fortune.

— M. Mortandal!... Oui, je sais qui vous voulez dire, un grand homme dont l'excessive politesse a quelque chose qui repousse au lieu d'attirer, car il y a de la fausseté dans son regard et dans l'expression de son sourire. Mais cet homme a plus de quarante ans! il serait votre père!... et c'est à lui que l'on veut vous marier!...

— Il m'a vue plusieurs fois dans le monde, et j'ai eu le malheur de lui plaire. Il s'est fait présenter à mon père... en faisant sonner bien haut ses trente mille livres de rente!... Mon père a pris des informations sur ce monsieur; il a su qu'il faisait d'immenses affaires en marchandises, qu'il avait des dépôts considérables dans plusieurs villes de France... enfin mon père a été séduit, ébloui par la brillante fortune de M. Mortandal; et lorsque celui-ci lui a demandé ma main, il la lui a promise, parce que pour lui la richesse est tout, et qu'il ne croit pas que l'amour soit nécessaire au bonheur.

— Il suffit, dit Henri en se préparant à sortir; je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

— Où allez-vous? s'écrie la jeune fille en saisissant le bras de Henri. Que voulez-vous faire?

— Je veux aller trouver ce M. Mortandal, et s'il ne renonce pas à ses prétentions sur vous, je veux avoir sa vie ou lui donner la mienne... Ah! ce ne sera pas un grand sacrifice; car en vous perdant, Pauline, je sens qu'elle ne sera plus qu'un supplice pour moi.

— Non, Henri, vous ne provoquerez point cet homme; si vous m'aimez, vous ne vous battrez pas, vous n'exposerez pas vos jours... ce serait me rendre encore plus malheureuse, sans apporter aucun changement heureux dans notre situation. Je connais les principes de mon père, il a horreur du duel; un homme qui en a provoqué un autre ne peut plus être reçu chez lui... Je vous le répète, [illegible] ne pourrait que vous perdre dans son esprit. Si vous étiez vainqueur, il ne vous reverrait plus; si vous succombiez, je serais donc la cause de votre mort. Ah!... mon ami, vous ne voudriez pas me condamner à des remords éternels.

— Il faut donc que je vous voie devenir l'épouse d'un autre sans faire aucun effort pour vous arracher de ses bras?

— Espérons encore... Peut-être mes larmes parviendront-elles à fléchir mon père... De votre côté, voyez-le... dites-lui que vous seul possédez mon cœur... Peut-être ne voudra-t-il pas faire notre malheur.

Henri quitte Pauline désespérée, et le même jour il se présente devant M. Giraumont. Le petit vieillard le reçoit avec cette politesse froide qui repousse déjà l'espérance.

— Est-ce vrai, monsieur, dit Henri, que vous ayez l'intention de marier mademoiselle votre fille à M. Mortandal?

— C'est plus que mon intention, répond le vieux négociant, c'est une chose arrêtée.

— Mais, monsieur, vous saviez que j'aimais mademoiselle votre fille, car je vous avais demandé sa main. Ma position dans le monde fut seule cause de votre refus; pour vous être agréable, je me suis mis dans le commerce. Aujourd'hui mes affaires prospèrent, mon crédit est bien établi... quel motif auriez-vous encore pour me refuser mademoiselle votre fille?

— Monsieur, je rends justice à vos qualités, à votre conduite... Je ne doute pas qu'en continuant comme vous le faites vous ne puissiez, dans une dizaine, une quinzaine d'années, avoir une jolie fortune. Mais celle de M. Mortandal est toute faite; elle est considérable!... C'est un homme honorable... je n'ai pas où re[illegible] son all[illegible]. J'en suis fâché, jeune homme; mais ces considérations doivent l'emporter sur l'amour, qui n'est qu'un sentiment passager. Ma fille sera madame Mortandal.

Henri voulut répliquer; M. Giraumont le salua, et lui tourna le dos. Le lendemain, le jeune homme se présenta de nouveau chez le père de Pauline; mais il était consigné à la porte, et il lui fallut s'éloigner sans revoir celle qu'il aimait.

Le désespoir dans le cœur, Henri tâcha de diminuer ses souffrances, et se rendit dans toutes les réunions où il avait l'habitude de rencontrer Pauline; mais elle n'y revint pas. M. Giraumont ne voulait plus que sa fille pût se retrouver avec celui qu'elle aimait.

Alors, ayant perdu toute espérance, ne pouvant plus même contempler celle qui lui était si chère, le pauvre Henri s'abandonna à toute sa douleur, et se promit de mourir le jour où Pauline deviendrait madame Mortandal.

Chapitre XXIV. — Une Revanche.

C'était par une belle soirée d'automne : le temps était doux, l'air tiède, le ciel étoilé. Bouchenot, après avoir assez longtemps promené sur le boulevard des Italiens son ennui et sa belle toilette, avait insensiblement porté ses pas vers un autre quartier. Petit à petit, il s'était trouvé à la porte Saint-Denis, puis sur le boulevard du Temple, au milieu de ses mille et une parades, et il s'était arrêté machinalement devant les figures de cire, devant les paillasses et devant le théâtre où règne Deburean; et déjà, sans s'être expliqué pourquoi, Bouchenot se sentait tout autre : il ne bâillait plus, sa figure avait repris son hilarité d'autrefois, et sa démarche ce laisser-aller qu'il ne se permettait plus à la Chaussée-d'Antin.

Tout à coup, Bouchenot s'arrête comme un homme qui vient de prendre une résolution, et se dit :

— Ah! fichtre! je suis bien bête de m'ennuyer, et de ne savoir que faire de moi... et tout cela pour avoir bon genre, pour être comme il faut! Décidément, ça ne me va pas. La nature m'a créé avec d'autres goûts; j'avais pris d'autres habitudes : pour y renoncer je me fais violence... Je finirai par devenir tout à fait imbécile... Non pas, en voilà assez!... Je ne sais comment me tenir à la Chaussée-d'Antin pour avoir la tournure d'un fashionable; ici, je me sens à mon aise... je respire mieux... j'ai presque envie de danser. Revenons par ici... allons où cela me plaira... Retournons à mes plaisirs, à mes bamboches, à mes grisettes... redevenons le Bouchenot d'autrefois! Et pour commencer, je vais remettre mon chapeau de côté... D'abord, ça me va mieux. Depuis que je suis dandy, les femmes ne font plus attention à moi. Je vais reprendre mes anciennes manières, mon ton leste, libertin, et je vais refaire des conquêtes. Dès ce soir je veux m'amuser; je veux aller où j'allais autrefois... Voyons : [illegible]t aujourd'hui jeudi... on danse ce soir aux Montagnes de Belleville... on y danse même un petit cancan fort gentil... Courons aux Montagnes!... j'aurai bien du malheur si je n'y trouve pas une grisette qui accepte mon hommage avec une limonade.... Allons chanter, rire, dégringoler. Ah! la chanson a bien raison!

On en revient toujours
A ses premiers amours.

Et Bouchenot, qui ne marche plus roide et guindé, court au coin de la rue du Temple, se jette dans l'omnibus qui remonte le faubourg, ne fait plus la grimace parce qu'il est assis entre deux ouvriers en veste, passe même leurs six sous au conducteur, et [illegible] à la Courtille, où l'on rit, où l'on boit, où l'on chante, où l'on danse depuis le premier jour de l'année jusqu'à la Saint-Sylvestre.

En tournant à droite, après avoir passé la barrière et en suivant le boulevard extérieur, on ne tarde pas à trouver le jardin où sont les Montagnes de Belleville. Ces Montagnes sont les seules qui aient résisté au temps, à la mode et à l'inconstance naturelle des Parisiens. Peut-être est-ce leur modestie qui leur a porté bonheur; car, tandis que leurs superbes rivales les Montagnes Russes, Beaujon, le Delta, le Niagara et Tivoli, disparaissaient tour à tour du théâtre de nos plaisirs, les Montagnes de Belleville continuaient de faire dégringoler l'artisan et la grisette, qui aiment toujours à se faire rouler.

Le jardin des [illegible] est assez grand pour que l'on puisse y prendre le plaisir [illegible], et même *on est libre de s'égarer* lorsqu'on en a la [illegible] de belles allées bien couvertes, et des bosquets fort [illegible]. Enfin, il y a la danse, qui est toujours l'endroit où [illegible], et le point de réunion des grisettes; car c'est là [illegible] défont toutes les intrigues; on y traite l'amour fort galamment; [illegible] y fait sa déclaration en nouant une chaîne anglaise, et souvent le cœur se donne pendant le galop.

Bouchenot [illegible] avec délices [illegible] du jardin, quoiqu'il ne soit pas embelli[illegible]; [illegible] là il se rappelle ses jours de plaisirs et de folies; là il se sent [illegible], il retrouve les douces sensations qu'il éprouvait jadis. Il commence par courir aux Montagnes, se jette dans un char, et se fait ramasser [illegible] de suite, afin de se remettre à cet exercice; ensuite, il se dirige du côté de la danse, lorgne les grisettes, qui sont toujours [illegible], et se décide enfin à [illegible] une petite brunette, qui, [illegible] vingt-deux, fait des mouvements de hanche qui rappellent la *cachucha*.

L'orchestre a joué la ritournelle qui invite les danseurs à se mettre en place. Bouchenot est allé prendre sa danseuse, il se place, il ne

lui manque plus qu'un vis-à-vis ; il en appelle. Bientôt un monsieur et une jeune femme se placent en face de Bouchenot. L'orchestre part, le quadrille est commencé : mais Bouchenot est resté tout saisi et la jambe en l'air en reconnaissant dans son vis-à-vis sa ci-devant voisine Cœlina.

Son ancienne maîtresse est devant lui, et elle danse avec un jeune homme ! Il y a de ces choses qui font toujours mal, tel philosophe que l'on soit : quittez une femme, puis rencontrez-la avec un autre homme, vous éprouverez tout de suite un sentiment de dépit, de chagrin, et même de jalousie, lors même que vous n'auriez plus d'amour pour cette femme ; mais c'est bien pis si vous en avez encore ; et c'est ce qui arrive à Bouchenot, qui n'avait jamais oublié entièrement Cœlina, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour cela.

— Eh bien, monsieur, allez donc !... c'est à nous ! dit la demoiselle qui danse avec Bouchenot.

— Ah ! pardon, mademoiselle !... c'est juste... où en est-on ?

— Queue du chat... Venez donc.

— Queue du chat... Oui, mademoiselle... Est-ce à nous ?

— Sans doute. Est-ce que vous ne savez pas danser, monsieur ?

— Si je sais danser ?... Ah ! par exemple !... voilà une question étonnante !

— Dame, vous ne bougez pas !

Pour prouver qu'il sait danser, Bouchenot se met à faire de grands sauts, des entrechats, des jetés battus. Il pense qu'il ne faut pas laisser voir à Cœlina l'émotion qu'il éprouve ; car celle-ci n'en a laissé paraître aucune en le revoyant, et elle danse devant lui comme si elle ne le connaissait pas. Mais Bouchenot a beau faire pour feindre de l'indifférence, ses regards se reportent sans cesse vers Cœlina, et il ne fait plus aucune attention aux jolis mouvements de catchucha que se permet sa danseuse.

Une figure arrive, qui donne occasion de prendre la main à son vis-à-vis. Bouchenot serre doucement dans la sienne la main de Cœlina ; mais celle-ci la retire vivement, et aucune pression n'a répondu à celle de Bouchenot. Son cœur se serre, il se mord les lèvres avec colère, il ne sait plus ce qu'il fait, il ne va plus en mesure, il brouille les figures, et sa danseuse lui dit d'un ton moqueur :

— Vous n'avez pas l'air de danser souvent !

Enfin la contredanse finit ; Bouchenot reconduit sa danseuse, à laquelle il ne songe plus à faire la cour, car il n'est occupé que de Cœlina. C'est la petite enluminée qu'il veut retrouver ; il fait le tour de la danse, et aperçoit bientôt son ancienne maîtresse assise à côté de mademoiselle Prudence et d'un grand monsieur blond qui a un col dont les bouts lui vont dans la bouche, et des boucles d'oreilles qui ressemblent à des anneaux de rideaux. Ce monsieur roule autour de lui des yeux étonnés comme s'il arrivait de la lune, et ramène sans cesse sur ses chevilles le bas de son pantalon qui s'obstine à ne faire qu'une culotte.

Bouchenot passe et repasse devant les deux amies en se disant :

— Où diable ont-elles pris ce grand dindon-là ?... ce n'est pas avec lui que Cœlina dansait tout à l'heure... Est-ce que ce serait le nouvel amant de mon infidèle ?

Cœlina a fort bien vu Bouchenot ; mais elle ne fait pas semblant, et pousse du genou Prudence en lui parlant à l'oreille ; alors Prudence baisse les yeux aussitôt que Bouchenot regarde de son côté.

— On ne veut même plus me regarder, se dit Bouchenot ; on ne daigne pas seulement me saluer... c'est extrêmement impertinent !... Est-ce à cause de ce grand niais qui est avec elle ?... Ingrate Cœlina ! elle m'a donc entièrement oublié ?... Cela me fait de la peine... Elle me semble cent fois plus jolie que lorsque je la voyais tous les jours ! Ne pas me regarder... me sourire une pauvre petite fois !

Bouchenot, voyant qu'il se promène inutilement, se dit :

— Ah ! ma foi, tant pis ! je vais l'engager à danser... il faudra bien qu'elle me parle et me regarde, alors.

Et s'avançant d'un air résolu vers Cœlina, il lui dit en la saluant :

— Mademoiselle veut-elle me faire le plaisir de danser avec moi ?

— Je suis engagée, monsieur, répond Cœlina d'un ton très-sec.

— Vous êtes engagée pour celle-ci... eh bien alors, pour l'autre ?

— Je suis engagée...

— Ah ! et l'autre après ?...

— Je suis engagée pour toute la soirée.

Bouchenot s'éloigne furieux : dans son dépit, il va se jeter dans un coin avec un couple qui boit de la bière. Il se mord les lèvres, se serre les poings, et va se promener dans les allées désertes du jardin en se disant :

— C'est très-malhonnête !... c'est même insolent... elle ne veut plus danser avec moi !... Je sais bien que je ne peux pas l'y forcer... mais si je ne me retenais, je lui ferais une scène horrible... Nous allons voir avec qui elle dansera !... et qu'il prenne garde, son cavalier... Sacrebleu ! je suis très-vexé...

Bouchenot entend jouer l'orchestre, il retourne à la danse ; il cherche Cœlina, et la voit figurer avec le grand monsieur blond qui était assis près d'elle et qui, en dansant, rebondit constamment comme une balle élastique.

— Joli danseur qu'elle a là ! se dit Bouchenot, je lui en fais mon compliment... apparemment que ce grand sorin est son amant... Etre supplanté par un pareil homme !... Je sais bien que c'est ma faute... c'est moi qui ai dédaigné Cœlina... qui lui ai dit que je ne pouvais plus sortir avec elle. Ah ! j'ai eu bien tort de lui dire cela... Mais devait-elle pour cela sortir avec un autre ? Approchons-nous, tâchons d'écouter ce qu'ils se disent.

Bouchenot va se placer derrière Cœlina et son danseur ; la petite enluminée ne fait pas semblant de le remarquer. Au bout de quelques instants, elle cause avec son cavalier, et Bouchenot entend le dialogue suivant :

— Comment trouvez-vous ce jardin, monsieur Merlandin ?

— Très-beau, mademoiselle, c'est superbe ici... c'est surtout extrêmement bien composé.

— Vous aimez la danse aussi ?

— Oui, je l'aime particulièrement... d'autant que j'ai beaucoup d'oreille.

— Et la valse... savez-vous valser ?

— Oui, mademoiselle, je valse même fort bien ; mais cela me fait vomir tout de suite, c'est pourquoi je m'en abstiens.

— Et vous avez raison.

— Il est gentil, M. Merlandin, se dit Bouchenot en s'éloignant ; où diable Cœlina, qui a du goût et de l'esprit, a-t-elle été pêcher cet homme-là ? c'est peut-être un épouseur... à son air, je l'en crois bien capable.

La contredanse suivante, Cœlina ne danse pas, elle reste à côté de Prudence et du grand monsieur blond.

— Et elle m'a répondu qu'elle était encore engagée ? se dit Bouchenot en se promenant autour de l'enceinte consacrée à la danse, hum... j'ai bien envie d'aller lui faire une scène et de chercher une querelle à M. Merlandin... Mais non... ce serait me compromettre... Oublions la perfide !... n'y pensons plus... fuyons-la même, quand par hasard je la rencontrerai.

Et pour commencer à la fuir, Bouchenot va s'asseoir à quelques pas de Cœlina ; il la suit lorsqu'elle va se remettre en place pour danser avec M. Merlandin. Enfin il la suit encore lorsque, prenant un bras du grand homme blond, tandis que Prudence prend l'autre, elle sort avec sa société du jardin des Montagnes de Belleville.

Bouchenot descend le faubourg du Temple en se tenant à une trentaine de pas de Cœlina et de sa compagnie, et toujours en se disant :

— Je ne les suivrai pas... Je me moque bien de mademoiselle Cœlina... et de son grand jobard !... C'est son amoureux, puisque c'est elle seule qu'il a fait danser... Ils ont laissé cette pauvre Prudence faire tapisserie sur des chaises... Ah ! Cœlina, je ne vous fais pas compliment de votre nouvel adorateur.

Arrivé au coin du boulevard, Bouchenot, au lieu de continuer à suivre les trois personnes qui montent la rue du Temple, prend à droite, et se met à courir vers son quartier en disant :

— Rentrons chez moi... rentrons dans mon beau quartier... Je sais fort bien où demeure mademoiselle Cœlina, et je n'ai pas besoin d'aller me crotter dans la Cité... Oh ! c'est fini... on ne me reverra jamais par là.

Bouchenot se couche fort agité ; il ne peut pas fermer l'œil de la nuit, et ne cesse de se répéter :

— Je ne veux plus penser à mademoiselle Cœlina... je ne l'aime plus du tout... je ne la trouve plus jolie !... j'aurai mille maîtresses qui vaudront mieux que cela ; qu'elle aille avec son Merlandin, cela m'est bien égal.

Le lendemain il est levé de fort bonne heure ; il s'habille avec soin, puis il sort de chez lui sans s'être encore avoué à lui-même où il veut porter ses pas ; mais il quitte la Chaussée-d'Antin, traverse le Palais-Royal, le Pont-Neuf, et arrive enfin rue de la Calandre, devant son ancienne demeure ; là il s'arrête un moment indécis, mais enfin il entre dans la maison en se disant :

— Il faut absolument que je lui parle... que j'aie une explication avec elle... après cela je l'oublierai beaucoup plus facilement.

Et Bouchenot monte rapidement un escalier qu'il connaît bien ; il arrive devant la porte de la petite voisine ; la clef est en dehors, il sent son cœur battre avec force. Enfin il se décide à frapper.

— Entrez, dit Cœlina.

Bouchenot tourne la clef, et il entre chez celle qui fut sa maîtresse, mais avec presque autant de trouble et de crainte que s'il allait à un premier rendez-vous d'amour.

En apercevant Bouchenot, Cœlina rougit et pâlit tour à tour ; mais bientôt, surmontant son trouble, elle lui dit d'un ton très-froid :

— Quel motif vous amène chez moi, monsieur ?

— Mademoiselle, dit Bouchenot en cherchant à reprendre un air d'aisance... je suis venu... pour avoir le plaisir de vous souhaiter le bonjour.

— Je croyais, monsieur, que toutes relations étaient finies entre nous, et que je n'aurais plus votre visite.

— Je voulais aussi voir George et Timothée.

— Ces messieurs ne demeurent plus dans cette maison.

— Et puis... ensuite, mademoiselle, je venais vous demander pourquoi hier vous avez refusé de danser avec moi.

— Il me semble, monsieur, que je suis la maîtresse de danser avec qui je veux, et que cela ne vous regarde plus.

— Je sais bien... que je n'ai plus le droit... de vous en empêcher... et j'ai bien vu... que vous étiez avec votre amoureux... Il a une drôle de tournure, mon remplaçant !... Quand je dis mon remplaçant... je me trompe peut-être... car depuis que nous ne nous voyons plus... vous avez pu en aimer bien d'autres.

— J'ai fait ce que j'ai voulu, monsieur, cela ne doit nullement vous intéresser, et je n'ai d'ailleurs aucun compte à vous rendre ; cependant je veux bien vous dire que M. Merlandin n'est pas du tout mon amant ; c'est le prétendu de Prudence ; il est venu de Poissy exprès pour l'épouser, et si, hier, c'est moi et non pas elle qu'il a fait danser, c'est parce que Prudence avait des souliers qui la gênaient et des cors qui la faisaient souffrir. Voilà ce que c'est que M. Merlandin ; et si je vous dis tout cela, c'est seulement parce que je ne veux pas que l'on croie que j'ai pour amoureux un homme aussi laid et qui a l'air aussi bête. Quand je voudrai des amants, je n'en manquerai pas, et ce ne seront pas des Merlandin... c'est bon pour Prudence, puisqu'il faut des époux assortis.

Le chat de Bouchenot est trouvé ravissant.

— Mademoiselle... je n'ai pas besoin de cette explication pour savoir que... si... que... Ah ! ma foi, Cœlina, je n'y tiens plus !... quand on a été si bons amis, c'est trop gênant de se parler comme cela... Ah ! je t'en prie, parle-moi encore comme autrefois !

En disant cela, Bouchenot a été mettre sa chaise à côté de celle de la jeune fille, et il veut lui prendre la main ; mais Cœlina la retire aussitôt en répondant d'un air très-sec :

— Moi, monsieur, je ne veux plus vous parler comme autrefois, car si vous avez été mon amant, vous ne l'êtes plus ; nous ne devons plus nous voir, et, je vous le répète, il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Cœlina !... pouvez-vous conserver autant de rancune ?... Eh bien, j'en conviens, j'ai eu des torts... de grands torts... Quand vous êtes venue chez moi, je ne vous ai pas reçue comme je l'aurais dû... je vous ai dit... des bêtises... Que voulez-vous ! c'était ma robe de chambre... c'était ma fortune qui me tournait l'esprit... cela est arrivé à bien d'autres. Mais puisque je sens mes torts... puisque je vous en demande pardon... Cœlina... ne voudrez-vous pas m'aimer encore ?...

— Vous aimer !... Oh ! non, monsieur, cela est impossible à présent.

— Impossible !... Ah ! Cœlina... ma petite Cœlina... vous ne pensez pas cela... Encore une fois, je suis corrigé... je n'ai plus d'orgueil, de sotte fierté... Je sortirai avec toi, Cœlina ; tu me donneras le bras... je te mènerai partout où tu voudras... Oh ! je n'ai plus peur de me compromettre !...

— Et moi, monsieur, dit Cœlina en se levant et s'éloignant de Bouchenot, je ne consentirai plus à sortir avec vous.

— Pourquoi donc cela ?...

— Parce qu'à mon tour... j'aurais peur de me compromettre.

— Comment !... que voulez-vous dire, mademoiselle ?... je ne vous comprends pas !

— Oh ! cherchez bien, monsieur, et vous me comprendrez...

— De grâce !... expliquez-vous, Cœlina...

— Eh bien, monsieur, puisque vous m'y forcez... je vous dirai que si vous avez craint de vous compromettre en sortant avec une grisette, moi, je le craindrais bien davantage en allant avec un mouchard.

— Un mouchard ! s'écrie Bouchenot, qui reste un moment atterré par ce mot. Un mouchard !... moi... Ah ! quelle horreur !... Qui a pu vous dire une chose si abominable ?... qui a pu me calomnier à ce point ?

— Vos anciens amis, qui rougissent comme moi maintenant de vous avoir connu... Ils ne m'ont pas dit précisément que vous étiez cela... mais j'ai deviné ce qu'ils pensaient de vous par leurs demi-mots, par leurs conjectures, par leur silence même quand je les questionnais.

— Mais, Cœlina, je vous jure sur ma vie que cela n'est pas... Vous vous trompez tous... vous me faites injure !...

— Oh ! monsieur, il n'est pas question de faire des phrases ici ; il s'agit de parler franchement : vous avez une fortune dont vous ne pouvez pas avouer la source... Vous n'avez aucune place, aucun emploi ; vous ne faites rien du matin jusqu'au soir, et vous vivez dans le luxe... dans l'opulence... Depuis longtemps votre conduite était louche, mystérieuse : si l'on vous calomnie, prouvez sur-le-champ d'où vous vient votre argent... dites comment vous le gagnez... Eh bien, vous vous taisez... vous ne pouvez pas répondre... Ah ! vous parleriez si vous le pouviez sans honte !... Vous voyez bien, monsieur, que l'on ne vous calomnie pas, que l'on ne se trompe pas en disant que vous êtes mouchard. Fi, monsieur, fi !... Je vous aurais pardonné toutes vos infidélités, toutes vos fiertés, toutes vos sottises... mais me forcer à vous mépriser, à rougir de vous avoir connu, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais. Ne revenez plus chez moi, c'est inutile, monsieur, car je ne veux plus vous voir, et je n'ouvrirai pas ma porte quand je penserai que c'est vous.

Bouchenot reste quelques instants comme accablé par tout ce qu'on vient de lui dire ; puis il semble indécis, incertain de ce qu'il doit faire : on dirait qu'il va parler... Mais tout à coup, prenant son chapeau, il sort brusquement sans avoir levé les yeux sur Cœlina, et celle-ci, courant à la porte, la referme avec violence sur Bouchenot.

En sortant de chez Cœlina, Bouchenot a marché longtemps au hasard ; le nom de mouchard qu'on vient de lui donner retentit encore à ses oreilles. Il souffre, il étouffe, il rouge ses ongles ; il lui semble maintenant que tout le monde le regarde d'un air de dédain, de mépris, que chacun a de lui la même opinion que la petite enlumineuse.

L'heure du dîner arrive, mais Bouchenot n'a plus d'appétit ; il rentre chez lui et se met au lit ; il se sent malade, il a la fièvre, et à chaque instant il se dit :

— Me croire mouchard !... suis-je assez malheureux !... et mes anciens amis ont de moi la même opinion ! Ah ! je ne m'étonne plus s'ils passent près de moi sans avoir l'air de me voir... s'ils se détournent pour ne plus me parler... Cette petite Cœlina qui me méprise... qui craindrait de se compromettre en sortant avec moi... Suis-je assez humilié !... Pourtant je pouvais me justifier... lui dire la vérité... Pourquoi ne la lui ai-je pas dite ?... je ne sais... je crains encore... alors je perdrai la pension qu'on me fait !... Mais n'étais-je pas cent fois plus heureux lorsque je n'avais pas le son ?... Mon Dieu ! moi qui croyais qu'il suffisait d'avoir de l'argent pour être content !

Quelques jours s'écoulent. Bouchenot est toujours triste et chagrin ; il n'ose plus retourner chez Cœlina, et pourtant il brûle de la revoir ; quelquefois il va jusqu'à la rue de la Calandre ; mais arrivé devant son ancienne demeure, il n'ose point monter, et revient lentement sur ses pas. Maintenant il ne s'occupe plus du tout de sa tournure, et ne fait pas attention à la manière dont il met son chapeau.

Un matin, en suivant les boulevards sans savoir où il veut aller, Bouchenot voit venir devant lui un jeune homme qui est pâle et semble souffrant ; malgré le changement qui s'est opéré dans ses traits, il reconnaît Henri, et court vers lui en s'écriant :

— Je ne me trompe pas ! c'est mon ami Henri... Mon Dieu ! comme tu es changé !... tu as donc été malade ?...

Henri lève les yeux, et, en reconnaissant Bouchenot, semble vouloir rétrograder ; mais il est trop tard : déjà Bouchenot est devant lui. Il se contente alors de répondre d'un air contraint :

— Je vous remercie... je n'ai pas été malade... mais d'autres motifs... Pardon... je suis pressé... je ne puis m'arrêter.

— Eh quoi !... tu me quittes si vite... et sans me dire pourquoi tu es changé ainsi ?...

— Oh ! cela ne peut vous intéresser... Veuillez me permettre...

— Cela ne peut m'intéresser... Comment !... tu crois donc que je ne t'aime plus... que je ne suis plus ton ami... Je ne veux pas que tu croies cela !... Qu'est-ce que j'ai fait pour que vous me traitiez tous comme cela ?... Voyons, Henri... donne-moi une poignée de main, et rends-moi ta confiance.

Henri retire sa main, que Bouchenot voulait prendre, en répondant d'un ton glacial :

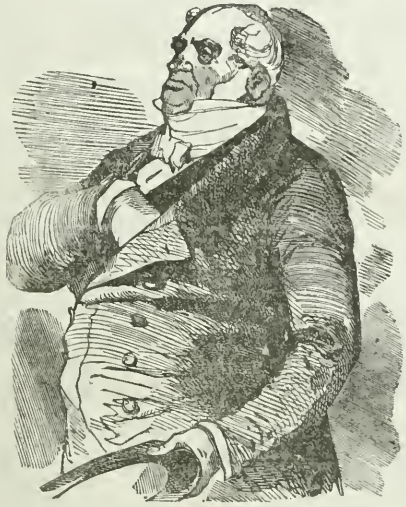
— Monsieur, il y a de ces choses qui ne peuvent s'avouer... vous le savez mieux que personne... Ceux qui furent vos amis jadis ne

peuvent plus l'être aujourd'hui. Ne m'obligez pas à vous en dire davantage. Adieu.

— Non !... non ! sacré fichtre ! tu ne me quitteras pas ainsi ! s'écrie Bouchenot en s'emparant du bras de Henri. Oh ! je sais bien ce que vous pensez tous de moi !... Cœlina me l'a dit... des choses affreuses... mais qui ne sont pas !... Me croire un... Je n'ose pas dire ce mot-là... Comment pouvez-vous penser cela de moi ?... vous me jugez donc bien mal ?... Henri, donne-moi ta main ; je suis encore digne de la presser... Je ne suis pas un mouchard... entends-tu !... hi, hi, hi !... je veux être toujours l'ami de mes amis... hi, hi, hi ! et on verra... qu'on ne... enfin, c'est indigne !... hi, hi !

Bouchenot pleurait comme un enfant. Henri se sent touché de sa douleur, et lui abandonne sa main en lui disant :

— Eh bien, si l'on vous a mal jugé... calomnié... vous pouvez vous justifier, et nous vous rendrons notre estime et notre amitié. Consolez-vous, Bouchenot, votre douleur peut avoir un terme ; mais la mienne... oh ! jamais... jamais ! je suis condamné à souffrir sans espoir.



M. Mirevalle, le prétendu beau-père de Bouchenot.

— Comment ?... pourquoi donc ?... que t'est-il donc arrivé ?

— Celle que j'adorais... celle qui devait faire le bonheur de mon existence... je m'en étais flatté du moins... ma Pauline enfin... dans huit jours elle sera l'épouse d'un autre.

— Se pourrait-il !... mais son père ?...

— Son père m'avait laissé espérer que je pourrais devenir son gendre... Je devais d'autant plus m'en flatter que mes affaires ont prospéré... que mon commerce est bien établi... mais un parti brillant s'est présenté... un homme est venu avec une grande fortune... Pauline a eu beau supplier son père... celui-ci est inflexible... et il ne me permet plus même de la revoir.

— Mon pauvre Henri !... Ah ! je ne m'étonne plus si je te trouvais si pâle, si défait. Mais n'est-il donc aucun moyen de fléchir ce père... de supplanter ton rival ?

— Aucun !... Que puis-je faire ?... M. Mortandal est un homme très-estimé... il a au moins trente mille livres de rente...

— M. Mortandal ! répète Bouchenot en changeant de couleur. Quel nom viens-tu de prononcer là ?

— Celui de l'homme qui va épouser Pauline !... qui me ravit tout espoir de bonheur...

— Ah ! mon Dieu !... il se pourrait !... Oh ! quel singulier hasard !

— Connaîtrais-tu M. Mortandal ?

— Mais... peut-être... c'est ce Marseillais que je vis à la soirée de cette dame... Madame Merlier ?

— Précisément... c'est là sans doute qu'il a vu Pauline, et qu'il en est devenu amoureux pour mon malheur.

— Henri... mon pauvre Henri, écoute... tu peux encore être heureux... épouser celle que tu aimes...

— Il se pourrait ! Que dis-tu ?... comment ?

— Oh ! c'est que je puis, moi... faire manquer le mariage de M. Mortandal... je puis t'apprendre sur cet homme des choses... des choses effrayantes...

— Oh ! mon cher Bouchenot ! serait-il possible ?...

— Oui... oui... Tiens ! c'est fini, c'est décidé !... je veux que tu sois heureux... que tu épouses ta Pauline... je ferai ton bonheur... et on verra que je ne suis pas un mouchard ! Je te dirai tout... je t'apprendrai ce secret... que je gardais avec tant de soin... J'y perdrai mes rentes... mais tant pis, ça m'est égal... on ne m'appellera plus mouchard !...

— Oh ! mon ami, si tu fais manquer ce mariage qui me désespère, tout ce que je possède est à toi.

— Je ne veux plus d'argent. . je n'en veux plus... ça m'ennuie d'être à mon aise ; ce que je veux, c'est que tu sois heureux avec celle que tu aimes ; c'est que tu me serres la main, que tu me tutoies comme autrefois... et que Cœlina ne craigne plus de se compromettre en me donnant le bras pour sortir avec moi ; ce que je veux enfin, c'est qu'on ne me méprise plus... car je sens là... au fond de mon cœur, qu'il n'y a point de fortune, de bien-être... de beaux habits qui puissent dédommager un homme de la perte de l'estime des honnêtes gens.

— Bien, bien, Bouchenot. Ah ! donne-moi ta main, que je le presse... je vois bien maintenant que nous nous trompions sur la source de ta fortune.

— Tu sauras tout... tout... Cet aveu que je vais te faire peut me coûter la vie... car les coquins m'avaient fait jurer le secret sous peine du plus terrible châtiment... mais je m'en moque, décidément je brave tout... je n'ai plus peur ! Il s'agit de te rendre au bonheur et de reconquérir l'estime générale, cela vaut bien la peine qu'on risque quelque chose.

— Ah ! parle, Bouchenot, explique-toi, je t'en supplie...

— Allons chez toi ; ce n'est pas en plein air que l'on fait de telles confidences... c'est qu'il ne s'agit pas ici d'une petite affaire... nous ne saurions prendre trop de précautions.

— Eh bien ! viens chez moi alors... mais viens vite... car je brûle de t'entendre !

— Veux-tu que je te donne le bras ?

— Si je le veux !... Ah ! peux-tu encore me le demander ?

Bouchenot s'empare avec fierté du bras de Henri, et tous deux doublent le pas, tant ils ont hâte d'être arrivés et de pouvoir se parler sans témoins.

Chapitre XXV. — Où l'on revoit Moustache.

Quand les deux amis sont arrivés, Bouchenot s'enferme avec Henri dans la chambre de ce dernier ; il regarde si les fenêtres sont bien closes, si personne ne peut les entendre, et, après avoir pris toutes ces précautions, se décide à parler.

— Tu sais, mon cher Henri, que tu fus assez longtemps absent de Paris ; alors je demeurais avec George et Timothée. Et alors nous étions bien malheureux... c'est-à-dire bien pauvres, car du reste cela ne nous empêchait pas encore de rire, de nous amuser quelquefois ; nous prenions gaiement notre parti... et pourtant nous en étions réduits à n'avoir plus qu'un habit pour nous trois... Un jour... je crois que c'était la veille de ton retour, un jour je sors ! c'était mon tour de mettre l'habit. Nous avions vendu quelques effets, il restait cinq francs dans ma poche, sur lesquels j'avais promis à mes amis d'acheter un pâté pour leur souper. Me voilà donc dehors ; je fais le gentil... je me pavane... je casse une canne... j'achète des parfums au lieu d'un pâté ; bref, n'ayant plus que quelques sous, je suis réduit à déjeuner sur le pouce. Je venais d'entrer chez un charcutier, où je dépensais ma monnaie, lorsque je vois passer une jeune fille assez bien faite. Tu sais que j'ai toujours eu un penchant très-prononcé pour le beau sexe... je mets mon jambon dans ma poche, et me voilà à suivre les pas de cette jeune fille...

— Mais, Bouchenot, je ne vois pas quels rapports il y a dans tout cela avec ce qui regarde mon mariage.

— Attends donc !... nous allons y arriver. Laisse-moi aller par ordre, sans quoi je m'embrouillerais. Cette jeune fille avait un chien... un gros chien... espèce de barbet manqué... Maudit chien, va ! c'est pourtant lui qui fut cause de tout !... La fille était une grosse sotte qui ne voulut pas m'écouter ; le chien, au contraire, se plaça derrière moi et ne me quitta plus... Je m'aperçus bientôt que c'était au jambon que j'avais dans ma poche que je devais l'amitié de Moustache. Je fis ce que je pus pour chasser le chien, mais inutilement ; bref, la jeune fille disparut et Moustache me resta. Je ne te ferai pas le récit de toutes les aventures que ce maudit chien m'attira ; il te suffira de savoir qu'après avoir été battu... m'être battu avec des saltimbanques, je me trouvai le soir sur le boulevard Saint-Antoine dans un état piteux. Mon habit, ou plutôt notre habit était en loques... enfin j'étais si honteux de ma position que je n'osais plus rentrer près de mes compagnons, qui comptaient sur l'habit pour sortir le lendemain. Alors, évitant le monde, cherchant les rues les plus désertes, je marchai longtemps... je traversai le canal ; voilà tout ce que je me rappelle... puis enfin je m'arrêtai dans une espèce de ruelle et je m'assis sur une pierre. Le chien, qui m'avait quitté un moment, revint bientôt à moi ; il semblait m'inviter à le suivre. Je pensai que nous étions alors près de la demeure de sa maîtresse, et je suivis Mou[illegible]

tache, n'étant pas fâché de retrouver la jeune fille et désirant lui rendre son chien.

Moustache me conduisit devant une vieille maisonnette, espèce de masure; on ne voyait aucune lumière nulle part; le chien se frottait contre la porte d'une allée. Je m'avançai pour frapper, mais je ne trouvai qu'un loquet qui m'ouvrit aussitôt l'entrée de la maison. Tout cela était noir comme un four; mais le chien avait bien vite enfilé l'allée, et je me décidai à le suivre, croyant toujours que j'allais retrouver la jeune fille. J'avance donc en tâtonnant; j'arrive dans une petite cour, puis devant l'escalier d'une cave; alors j'entends un bruit sourd et uniforme... comme des coups de marteau... Je ne sais quel démon me poussait... Au lieu de me sauver, je descends dans la cave, j'arrive dans un couloir... j'aperçois de la lumière, elle partait d'un caveau dont la porte n'était qu'à demi fermée; c'était de là que venait le bruit. J'entends plusieurs voix d'hommes, j'écoute... ils parlent de la police... ils craignent d'être surpris, arrêtés... ils attendent un de leurs compagnons qui est sorti. Je vois que je suis tombé dans un repaire de brigands, et je ne songe plus qu'à me sauver; mais je me jette dans une planche, je tombe, et trois hommes sortent du caveau et accourent sur moi en faisant des imprécations horribles!...

— Un de ces hommes... celui qui paraissait commander aux autres, me dit avec une voix... une voix étourdissante :

— Que fais-tes-vous ici? comment y êtes-vous venu?

— J'y suis venu par hasard, sans aucune intention de vous nuire, ni de vous surprendre, messieurs, répondis-je en tremblant, car j'avoue que je n'étais pas du tout rassuré.

— Et savez-vous, reprit-il, ce qui nous occupe ici ?...

— Je me doute bien, messieurs, répondis-je, que vous faites de la fausse monnaie; mais laissez-moi m'en aller, et je vous jure que je n'irai pas vous dénoncer. D'ailleurs je ne sais pas où je suis, dans quelle rue je suis... Le hasard m'a fait tomber au milieu de vous, parce que vous aviez oublié de fermer votre porte. Mettez-moi dehors, et vous n'entendrez jamais parler de moi. Pendant que je parlais, je vis ces hommes se regarder entre eux... je les vis même rire, ce qui me sembla d'assez bon augure. Puis, celui qui était le chef parla tout bas aux autres, ensuite il revint vers moi et me dit : — Nous allons te rendre la liberté, mais c'est à condition que tu ne parleras jamais de ce que tu as vu cette nuit; si tu manques à ton serment, prends garde, tu t'exposeras aux plus terribles châtiments. Je promis, je jurai, je fis tous les serments qu'on voulut. Alors on me banda les yeux, on me prit par la main, on me fit sortir du caveau, puis de la maison, on me fit marcher quelque temps; enfin, quand j'ôtai mon bandeau, je me retrouvai dans une autre rue, près du canal. Je pris mes jambes à mon cou, et je revins tout tremblant, tout malade, près de mes amis, auxquels je n'osai pas conter ce qui m'était arrivé.

— Voilà une bien singulière aventure !... mais je ne vois pas encore...

— Attends donc... Le lendemain tu vins nous voir, tu nous prêtas de l'argent; mais pendant que mes amis étaient allés te retrouver pour déjeuner, juge de ma surprise en trouvant trois cents frans en or, en bon or, dans la poche de mon habit déchiré... c'étaient les misérables qui m'avaient gratifié de cela.... Que pouvais-je faire?... Il m'eût été difficile de leur renvoyer leur argent, je le dépensai... et tu comprends pourquoi j'étais moins pressé d'accepter la place que tu m'avais offerte. Cependant, n'ayant plus rien, j'allais entrer chez toi lorsque tu me menas chez madame Merlier.. Eh bien! là, dans cette belle société, sais-tu qui je rencontrai? le chef de mes faux monnayeurs...

— Se pourrait-il?... oh! non, c'est impossible... tu as cru reconnaître, tu t'es abusé.

— Je me suis si peu abusé que le lendemain de cette soirée je reçus une lettre renfermant mille francs, avec des remercîments pour ma discrétion, et de plus la promesse de cinq cents francs par mois tant que je continuerais à me taire... La voilà, la cause mystérieuse du changement qui s'opéra dans ma position... et depuis ce temps on n'a jamais manqué à la promesse qu'on m'avait faite; tous les mois je reçois dans une lettre un billet de cinq cents francs.

— Mais celui qui t'envoie cela... ce misérable que tu as reconnu chez madame Merlier... qui donc est-il ?...

— Tu ne l'as pas deviné !... c'est ton rival, celui qui veut épouser ta Pauline...

— M. Mortandal !...

— Lui-même !...

Henri reste quelques moments muet de surprise; puis il saute au cou de Bouchenot, et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

— Ah! mon ami! quel bonheur!... il se pourrait!... Oh! non certainement, il n'épousera pas Pauline... elle ne sera pas la femme d'un misérable. Et si M. Giraumont savait cela!... Mais qui aurait cru ?..

— Mortandal... un négociant estimé... un homme dont la fortune, le crédit, sont si bien établis !...

— Parbleu! il n'est pas difficile de faire fortune quand on se la fabrique soi-même...

— M. Mortandal serait un faux monnayeur... Bouchenot, es-tu bien certain de ce que tu avances? Sais-tu qu'un tel crime mérite la mort... et que pour en accuser quelqu'un il faut des preuves?...

— Des preuves!... des preuves!... c'est ce qu'il sera peut-être difficile de se procurer. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que je t'ai dit tout ce qui m'est arrivé, sans y rien ajouter. Maintenant c'est à toi d'en faire ton profit. Quant à moi, je vais probablement être assassiné un de ces soirs en rentrant chez moi, pour prix de mon indiscrétion; mais j'y suis préparé. Que tu sois heureux, qu'on ne me méprise plus, c'est tout ce que je demandais, et je ne regretterai pas une fortune qui venait d'une si vilaine source.

— Rassure-toi, mon cher Bouchenot, je veillerai sur tes jours... Dès aujourd'hui viens demeurer avec moi, ne me quitte plus.

— Je le veux bien, j'ai assez de la Chaussée-d'Antin.

— Mais, d'abord, voyons comment nous parviendrons à confondre ce Mortandal. Cette maison où tu l'as surpris... tu vas m'y conduire.

— T'y conduire! j'en serais bien en peine!... Comment veux-tu que je la retrouve?... Je te dis que c'était la nuit... dans un quartier qui m'est inconnu, je marchais au hasard, je suis arrivé là sans savoir comment... et quand j'en suis sorti j'avais les yeux bandés.

— Mais ce chien qui t'a mené à cette maison ?

— Moustache !... Ah! parbleu! si l'on savait où il est, à la bonne heure! mais où le trouver? la jeune fille qui l'a perdu se trouve être une amie de Cœlina; elle se nomme Prudence. Je l'ai revue plusieurs fois.

— Eh bien! par cette jeune fille, on pourrait savoir...

— Rien du tout : elle n'a pas revu le chien. Elle demeurait dans un quartier fort éloigné de celui où cette aventure m'est arrivée. Moustache lui a été donné par son parrain, jardinier fleuriste qui est retourné à son pays. Il n'y a rien à espérer de ce côté; tout ce que je sais, c'est que nous avons vu une fois le chien à Montmartre; il était avec des hommes que je n'ai pas reconnus, et qui n'ont pas voulu le rendre à son ancienne maîtresse.

— Comment donc faire?.. comment avoir des preuves pour démasquer ce Mortandal, ou le forcer à renoncer lui-même à la main de Pauline?... Ah! les lettres qu'il t'a écrites...

— Il n'y en a qu'une dans laquelle on a écrit; mais ce n'est pas signé, et tu penses bien que ce n'est pas son écriture.

— N'importe, je vais d'abord écrire à M. Giraumont, le supplier de différer le mariage de sa fille, en lui promettant d'importantes révélations sur M. Mortandal; ensuite nous nous mettrons en course pour retrouver cette maison où tu as été la nuit... et nous la trouverons, il le faudra bien...

— Oui, à moins qu'on ne l'ait abattue depuis; ce ne serait pas impossible... car il y a près d'un an de cela...

— Ah! Bouchenot, ne m'ôte pas l'espérance après m'avoir fait entrevoir le bonheur.

— Mon ami, je ne veux rien t'ôter, seulement je crains que cela ne soit un peu difficile; enfin, nous essayerons. Par exemple, je te préviens d'avance que si je reconnais la maison des faux monnayeurs, je n'entrerai dedans qu'avec la force armée, parce que je ne veux me faire assommer que le plus tard possible. Écris toujours au papa Giraumont; moi, pendant ce temps, je vais prendre un cabriolet à l'heure, je me fais conduire chez George, chez Timothée et chez Cœlina; je vais leur conter à tous d'où venait ma fortune. J'ai commencé à parler, je parlerai à tout le monde. Ah! on me croyait un mouchard! ah! fichtre! on va savoir que cela n'est pas; et si cela est nécessaire, je ferai tambouriner mon histoire dans tous les quartiers.

— Garde-t'en bien, Bouchenot, car alors M. Mortandal sera averti; il se tiendra sur ses gardes : nous ne pourrons plus le surprendre. Il faut au contraire recommander le silence à nos amis.

— Le silence, soit... mais c'est égal, je parlerai, je leur dirai tout... Je ne veux plus avoir la moindre chose de cachée pour personne... je ne veux plus faire un pas sans qu'on sache où je vais... Ma conduite sera claire comme de l'eau de roche, et on ne dira plus que je suis un mouchard.

Bouchenot laisse Henri écrire sa lettre; il sort, prend un cabriolet, se fait mener chez George et Timothée, dont Henri lui a donné l'adresse, et, sans se éconcerter par l'accueil glacé qu'on lui fait, sans leur laisser le temps de lui demander le motif de sa visite, leur dit :

— Messieurs, vous m'avez mal jugé. Je viens vous apprendre quelle était la source de ma fortune; je viens vous conter toutes mes aventures, parce que je ne veux pas que vous ayez peur de vous compromettre en me donnant la main.

Et Bouchenot fait à ses amis le récit qu'il vient de faire à Henri, et ceux-ci l'embrassent en le félicitant d'avoir renoncé à une fortune mal acquise pour rendre leur ami au bonheur.

Bouchenot laisse ses anciens amis et se fait conduire rue de la Calandre. Il monte l'escalier en parlant tout seul et tout haut, comme s'il était déjà devant Cœlina; mais lorsqu'il frappe chez la petite enluminеuse, celle-ci, qui a reconnu sa voix, ne veut pas lui ouvrir, et lui crie à travers la porte :

— Laissez-moi tranquille, monsieur, je ne veux plus vous recevoir : vous en savez le motif. Il est inutile que vous reveniez chez moi,

— Mademoiselle! dit Bouchenot en collant sa bouche contre le trou de la serrure, je viens me justifier... je viens vous prouver que je ne suis pas un mouchard. Mes amis n'ont déjà rendu leur estime... vous me rendrez la vôtre. Ouvrez-moi la porte pour l'amour de Dieu.

Cœlina a ouvert. Bouchenot entre et s'assied, réclame toute l'attention de la jeune fille, et lui répète tout ce qu'il a déjà dit à ses anciens amis. Cœlina a écouté Bouchenot avec le plus vif intérêt; sa figure exprime tout le plaisir qu'elle éprouve d'entendre la justification de son amant. Enfin, elle ne le laisse pas achever, elle est déjà dans ses bras; elle lui prend la tête, l'embrasse sur le front en s'écriant :

— Mon pauvre petit Bouchenot, que je suis contente! je puis donc t'aimer encore... t'aimer toujours... Ah! voyez-vous, monsieur, que vos coliques étaient feintes... c'était de frayeur, quand tu rencontrais ce vilain homme, quand tu avais peur d'être compromis.

— C'est vrai... j'en conviens : tout ce qui me rappelait cette effrayante aventure me troublait, me bouleversait. Maintenant c'est fini, j'ai pris mon parti... je suis résigné à tout.

— Comment, résigné à tout?

— Sans doute! à présent que j'ai parlé, que j'ai divulgué la source de la fortune de M. Mortandal, je dois m'attendre à être assassiné un de ces soirs!...

— Par exemple! je voudrais bien voir cela! Ecoute, ne me quitte pas... ne sors pas d'ici; cache-toi dans mon lit, n'en bouge pas.

— Ma chère amie, ce que tu me proposes aurait certainement son agrément, mais j'ai promis à Henri de l'aider à trouver la maison des faux monnayeurs, et je dois tenir ma promesse.

— Mais pourquoi ne pas dénoncer tout de suite M. Mortandal à la justice?

— Pourquoi... parce qu'il faut avant tout avoir des preuves... des renseignements positifs à donner. Un homme riche ne se dénonce pas comme cela! Si c'était un pauvre diable... je ne dis pas; mais un homme qui a trente mille livres de rente!... cela paraît toujours innocent.

Bouchenot quitte Cœlina, après lui avoir promis de la revoir bientôt. Il retourne chez Henri; celui-ci a envoyé sa lettre, et il attend impatiemment Bouchenot pour commencer avec lui les recherches qui pourraient amener à la découverte de la vérité.

Les deux amis sortent; ils se dirigent vers le quartier où Bouchenot s'est rendu le soir de sa mésaventure avec les saltimbanques. Ils marchent lentement, ils prennent de préférence les rues les plus désertes; Henri s'arrête souvent en disant à son compagnon :

— Regarde bien, est-ce cette maison?

Bouchenot examine, et secoue la tête en répondant :

— Non... ce n'est pas cela... il me semble qu'il y avait un grand mur... je n'en suis pas bien sûr... Oh! si fait... je me rappelle à présent qu'il n'y avait point de maisons dans le voisinage; par conséquent, ce ne peut être cela.

On marche de nouveau, on s'arrête souvent, quelquefois les deux amis reviennent sur leurs pas pour examiner encore une maison qui a quelque apparence avec celle qu'ils cherchent. Mais Bouchenot répète encore :

— Cela ne peut être là. Je m'en souviens très-bien maintenant : c'était au bout d'une ruelle dans laquelle il n'y avait aucune habitation. C'était une bicoque entièrement isolée, et toutes celles-ci ne le sont pas.

La journée s'écoule en recherches inutiles. Le lendemain, Henri et Bouchenot se remettent en route, et explorent sans plus de succès tout le quartier dans lequel doit être la maison mystérieuse.

— C'est inconcevable, dit Bouchenot, il faut qu'on ait démoli la maison, sans quoi nous la trouverions.

Henri se désespérait, il voyait approcher le terme fixé pour le mariage de Pauline avec M. Mortandal, et comme aucune preuve n'était venue appuyer ce qu'il avait écrit à M. Giraumont, le vieux négociant avait méprisé cet avis, qu'il supposait dicté par la jalousie, et ne voulait pas reculer l'hymen de sa fille.

Renonçant à des recherches qui semblent devoir n'amener aucun résultat, Henri est resté chez lui, accablé, désespéré; car c'est le surlendemain que Pauline doit être la femme d'un autre, et il n'a pas trouvé de moyens pour empêcher ce mariage. George et Timothée sont auprès de leur ami; ils cherchent à le consoler et à lui donner encore un espoir qu'eux-mêmes n'ont plus. Bouchenot n'est pas avec eux, il est allé voir Cœlina pour chercher avec elle par quel expédient on pourrait empêcher une union qui fait le malheur de Henri.

Tout à coup on sonne avec violence. Les trois amis ont tressailli, Henri espère quelque bonne nouvelle; bientôt, en effet, Bouchenot paraît, tenant en laisse un gros chien, et s'écriant :

— Victoire, mes amis! victoire! voilà Moustache... je l'ai retrouvé... je le ramène... sans la permission de son maître, mais c'est égal, je le ramène...

— Moustache! s'écrie Henri, dont les yeux brillent de joie et d'espérance.

— Quel est ce chien? demandent George et Timothée.

— Eh! parbleu, c'est celui qui fut cause de toutes mes aventures... celui qui me conduisit la nuit dans cette petite maison que nous ne pouvons pas retrouver. Mais il la retrouvera lui!... Oh!... les chiens sont plus adroits que les hommes... ils ont le nez plus fin.

— Par quel bonheur as-tu retrouvé ce chien? dit Henri.

— Ah! ma foi! c'est bien le hasard... la Providence... ou plutôt c'est au jambon de Bayonne que nous en sommes redevables. Ecoutez-moi : je me rendais chez Cœlina, la tête préoccupée de ce maudit mariage qui désole notre ami, et cherchant comment on pourrait forcer ce Mortandal à y renoncer. Comme je sais que Cœlina a beaucoup d'imagination, je lui avais promis d'aller déjeuner avec elle, et tout en déjeunant nous devions causer de cette affaire. Tout à coup je me rappelle qu'hier j'ai promis à ma belle de lui porter quelque chose pour déjeuner; j'étais auprès de Véro-Dodat, j'entre, je me fais servir un superbe morceau de jambon de Bayonne... je sais que Cœlina a de la prédilection pour le bayonne, je mets le jambon dans une poche de mon habit, et je poursuis mon chemin. En traversant la rue Saint-Honoré, un embarras de voitures me force, pour me garer, à entrer dans la boutique d'un marchand de vin; je me remets en marche, mais je n'ai pas fait dix pas que je sens quelque chose dans mes jambes; c'était un gros chien qui me suivait de fort près. Je veux le chasser... Mais jugez de ma surprise, de ma joie, en reconnaissant Moustache, qui, fidèle à son penchant pour le jambon, avait probablement senti mon emplette lorsque j'étais arrêté devant le marchand de vin, et depuis ce temps avait constamment cherché à fourrer son nez dans ma poche. Oh! vous pensez bien qu'alors je ne le chassai plus. Je fis mieux : de crainte qu'il ne m'échappât, ce dont la pauvre bête n'avait pas envie, je passai mon mouchoir dans son collier, et doublant le pas, de peur que son maître ne se mît à sa poursuite, je suis revenu ici avec Moustache, empressé de vous montrer cette heureuse capture.

— Maintenant, dit Henri, nous allons retourner avec le chien dans le quartier que nous parcourons en vain depuis quelques jours.

— Un moment dit Bouchenot, mon avis est qu'il vaudrait mieux attendre la nuit, car c'est la nuit que Moustache m'a mené à la maison isolée. Il ne faut pas déranger ses habitudes.

— Il a raison, dit George, attendons la nuit. Mais nous irons avec vous, nous ne vous laisserons pas aller seuls à la recherche de ces faux monnayeurs.

— Venez avec nous, dit Bouchenot, cela n'en vaudra que mieux.

— Et nous prendrons des armes, dit Timothée, chacun une paire de pistolets.

— Très-bien pensé! reprend Bouchenot. En attendant, dînons bien, buvons beaucoup; cela nous montera la tête pour l'expédition de ce soir.

— Et surtout, dit Henri, veillons bien sur Moustache, qu'il ne nous échappe plus.

— Oh! sois tranquille, tant que j'aurai du jambon dans ma poche, il ne s'éloignera pas.

Les quatre jeunes gens dînent ensemble, et attendent avec impatience que la nuit vienne. Timothée est allé chercher ses pistolets et ceux de George; Henri a les siens; Bouchenot ne veut pas avoir autre chose qu'un canif. Enfin la soirée arrive, et l'on se met en marche avec Moustache, que l'on tient encore en laisse.

Parvenus dans le quartier qui est de l'autre côté du canal, dans les environs de la barrière de Ménilmontant, on lâche le chien, mais on ne le perd pas de vue. Bouchenot a eu soin de vider sa poche, afin que Moustache ne s'obstinât pas à rester auprès. Pendant quelque temps le chien suit les jeunes gens et n'a pas l'air de vouloir les quitter. Mais tout à coup, au détour d'une rue peu fréquentée, Moustache prend sa course sans regarder derrière lui.

— Il se reconnaît! dit Henri, il va nous conduire, ne le perdons pas de vue.

Les jeunes gens sont obligés de courir pour suivre le chien, qui trotte très-vite et qui a déjà enfilé plusieurs ruelles. Enfin Moustache vient de s'arrêter devant une petite maison qui est au bout d'un mur.

— C'est là! s'écrie Bouchenot, oui, c'est bien là, je reconnais parfaitement la maison.

— Et nous avons passé plus de vingt fois devant cette maison, dit Henri, et tu ne l'avais pas reconnue?

— C'est qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas. Autrefois la maison était seule dans la ruelle... maintenant en voilà deux auprès... une là-bas... une en face.

— Parbleu! on les a bâties depuis, dit George. Il est bien facile de voir qu'elles sont neuves.

— Ah! ma foi, c'est-ce qui m'a trompé; mais c'est bien là... d'ailleurs, vous le voyez, messieurs, Moustache est contre la porte de l'allée... il voudrait bien entrer... Voyons si en tournant le loquet...

Henri court à la porte, mais le loquet est décroché, et cette fois la maison est bien fermée.

— Comment allons-nous faire? dit Bouchenot : employer la violence pour entrer dans cette maison, ce serait maladroit; ensuite nous ne sommes pas certains que M. Mortandal et ses complices y soient en ce moment, et il aurait fallu pouvoir les prendre sur le fait.

Pendant que les jeunes gens se consultaient pour savoir ce qu'il avaient à faire, un cabriolet s'arrête à l'entrée de la ruelle, un homme en descend et se dirige doucement vers la maison devant laquelle est

le chien; les jeunes gens se sont éloignés et cachés derrière l'angle d'un mur, afin de n'être point aperçus par cet homme; mais ils n'ont pas pensé à emmener le chien, qui est resté blotti contre la porte.

L'individu, qui a quitté le cabriolet, est arrivé devant la porte de la maison; là, il tire une clef de sa poche et se dispose à ouvrir, lorsque Moustache se met à aboyer.

— Que le diable soit du chien! dit une voix que Henri reconnaît fort bien pour être celle de M. Mortandal; je ne l'avais pas aperçu... Qu'est-ce qu'il fait là?... Allons, va-t'en!... Il ne bouge pas... N'importe, entrons vite...

M. Mortandal est entré, mais il a refermé la porte sur lui et sur Moustache, qui s'est faufilé avec lui dans la maison.

M. Morlandin, prétendu de Prudence.

— Nous sommes certains que M. Mortandal est là, dit Henri. Maintenant, mes amis, que l'un de vous prenne un cabriolet, se fasse conduire chez M. Giraumont, et le ramène ici en lui annonçant qu'on va lui faire connaître de quelle manière son futur gendre s'enrichit.

— J'y vais, dit Bouchenot, qui aime autant s'éloigner de la maison, j'y cours... j'y ramènerai le beau-père... Vous, en attendant, soyez prudents! mais ne laissez pas notre homme s'échapper.

Bouchenot court, vole. Il trouve un cabriolet, et se fait mener chez M. Giraumont, auquel il demande à parler pour affaire importante. On l'introduit dans le cabinet du vieillard; il lui dit sans préambule :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir que vous êtes sur le point d'unir mademoiselle votre fille à un faux monnayeur; comme ce n'est peut-être pas un homme adonné à cette industrie que vous auriez choisi pour gendre, je viens vous proposer de vous assurer de la chose, afin que vous puissiez agir ensuite comme vous le jugerez convenable.

M. Giraumont fait un bond en arrière en s'écriant :

— Un faux monnayeur!... M. Mortandal!... Ah! monsieur, cela n'est pas possible... C'est une nouvelle calomnie que l'on invente pour que je ne lui donne pas ma fille.

— Mais, monsieur, puisque je vous propose d'en avoir la preuve par vos yeux!... Il me semble que le sort de mademoiselle votre fille vaut bien la peine que vous fassiez au moins une démarche pour savoir si l'on vous dit vrai.

— Partons, monsieur, je suis prêt à vous suivre.

Le vieillard monte en cabriolet avec Bouchenot, qui se fait descendre avec lui à l'entrée de la ruelle, où ils ne tardent pas à trouver Henri et ses amis, qui attendaient devant la maison.

Henri s'approche de M. Giraumont, et lui dit :

— Monsieur, ne croyez point que ce soit la jalousie qui me fasse agir; mais on m'a assuré que M. Mortandal n'était qu'un misérable faux monnayeur, et que c'était dans cette maison isolée qu'il se livrait à cette criminelle industrie. J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous aider à connaître celui que vous vouliez prendre pour gendre.

En ce moment, M. Mortandal est là... dans cette maison, nous l'y avons vu entrer, et il n'en est pas sorti. Que voulez-vous faire, monsieur? nous nous soumettrons à votre décision. Voulez-vous que nous allions requérir la force pour nous faire ouvrir cette maison, ou devons-nous employer un autre moyen? Parlez, nous vous obéirons.

— M. Mortandal est dans cette maison... vous en êtes certain? répond le vieillard.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! il faut éviter l'éclat... il faut tâcher de pénétrer aussi dans cette demeure, et savoir enfin ce que M. Mortandal y fait.

— Oui, certainement, dit Bouchenot, il faut pénétrer là dedans... quoique ce soit peut-être fort dangereux. Mais comment se faire ouvrir cette porte?

En ce moment, on entend du bruit dans l'allée; bientôt la porte est vivement heurtée : c'est Moustache qui est en dedans, et qui fait tous ses efforts pour sortir. A force de pousser avec ses pattes, le chien a levé le loquet qui ferme en dedans. Bouchenot a entendu ce que fait Moustache; il saisit le moment pour pousser la porte avant que le loquet soit retombé, et bientôt l'entrée de la maison leur est ouverte.

— Décidément, Moustache est notre providence! dit Bouchenot. Venez, messieurs... entrez! ne faites pas de bruit. Prenez vos armes; je vais vous suivre.

— Va plutôt devant pour nous guider, dit George.

— Non, je vous guiderai mieux par derrière... Venez, mais du silence!

On entre dans la maison, on marche en silence, on arrive dans la petite cour; puis, en approchant de la porte de la cave, on commence à entendre comme des coups de marteau.

— Entendez-vous? dit Bouchenot; ils sont en train de travailler.

— Descendons doucement! dit Henri; j'aperçois une faible lumière.

Les jeunes gens et le vieillard descendent l'escalier; ils arrivent dans la cave : ils entendent parler dans un caveau voisin dont la porte est entre-bâillée. George, Henri et Timotnée arment leurs pistolets, et se précipitent brusquement dans le caveau en criant :

— Rendez-vous, misérables!

Le premier maître de Moustache était un jardinier fleuriste près de la barrière de Ménilmontant.

Et ils aperçoivent M. Mortandal entouré d'hommes, dont les uns emplissaient d'huile et d'eau-de-vie des barriques qu'ils refermaient ensuite, tandis que les autres recevaient dans des cruches des liquides qui leur arrivaient par des tuyaux qui s'étendaient sous terre, et communiquaient en dehors de la barrière, d'où ils aboutissaient là, sans rien payer à l'octroi.

— Ils ne font pas de fausse monnaie! s'écrie Bouchenot qui vient d'allonger la tête à l'entrée du caveau, tandis qu'Henri et ses deux amis sont restés tout ébahis au milieu des fraudeurs, qui de leur côté ne semblent pas moins surpris de cette visite inattendue.

— Comment! messieurs, est-ce que vous seriez des gabelous? dit M. Mortandal en regardant les jeunes gens avec étonnement.

— Non, monsieur, dit Henri ; mais on nous avait assuré que vous faisiez ici de la fausse monnaie.

— Ah ! je devine qui vous a dit cela ! reprend le Marseillais en apercevant Bouchenot. C'est monsieur, auquel je l'ai laissé croire, parce que je pensais qu'il aurait bien plus peur d'un faux monnayeur que d'un fraudeur... Ah ! monsieur Bouchenot, vous m'avez trahi, ce n'est pas bien !

— Eh ! fichtre !... il fallait donc me dire qu'il ne s'agissait que d'huile et d'eau-de-vie ! reprend Bouchenot, et je n'aurais pas été dans des transes continuelles depuis que je vous connais !

En ce moment M. Giraumont, qui n'était pas encore entré dans le caveau, se présente devant M. Mortandal, qui semble un peu contrarié à sa vue, mais tâche de se remettre, et lui dit en affectant de rire :

— Comment, mon cher beau-père, vous aussi, vous venez visiter notre entrepôt secret !...

— Monsieur, répond le vieillard, je suis bien aise pour vous que vous ne soyez pas un faux monnayeur, mais je ne veux pas non plus pour gendre d'un homme qui fait la contrebande... J'aime les professions qui s'exercent au grand jour et qui ne craignent pas les regards de la police : c'est vous dire assez que tout est fini entre nous.

— Eh quoi ! monsieur Giraumont... mais ceci n'est pas de la contrebande, ce n'est que de la fraude...

— Je n'estime pas plus l'une que l'autre, monsieur. Du reste, soyez tranquille, aucun de nous ne se chargera du soin de vous dénoncer. Allons, messieurs, je crois que maintenant nous pouvons sortir, rien ne nous retient plus ici. Monsieur Henri, donnez-moi votre bras.

Henri ne s'est pas fait répéter cette prière. Il s'empresse d'emmener M. Giraumont; George et Timothée les suivent, et Bouchenot ferme la marche en répétant :

— Ah ! si j'avais su qu'il ne s'agissait que d'huile et d'eau-de-vie... les imbéciles ! cela leur apprendra à s'être moqués de moi.

Quinze jours après cette aventure, Henri devenait l'époux de Pauline, et ses trois amis assistaient à la cérémonie qui assurait son bonheur.

Bouchenot accepta la place que Henri lui avait offerte; dans les premiers temps il ne travaillait ni bien ni beaucoup, mais Henri n'était pas exigeant. Petit à petit Bouchenot s'accoutuma au travail; il s'aperçut que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer lorsque l'on est occupé, et que l'on s'amuse beaucoup plus quand on n'a pas que cela à faire.

Cœlina était devenue rangée, laborieuse, économe. Bouchenot finit par lui devenir fidèle. En amour, comme en toutes choses, il ne faut désespérer de rien.

Moustache, fêté, choyé et bien nourri, resta près de Henri et de Pauline, qui lui devaient leur félicité.

Mais Bouchenot disait souvent :

— Dans tout cela nous ne savons pas ce qui attirait le chien dans la maison des fraudeurs.

Enfin mademoiselle Prudence épousa M. Merlandin, qui invita à sa noce Bouchenot et Cœlina, et leur dit avant de repartir pour Poissy avec sa femme :

— A propos, le parrain de mon épouse m'avait chargé de lui donner des nouvelles d'un chien nommé Moustache, et prié de mener quelquefois ce chien chez la personne qui le lui a donné : c'était un jardinier fleuriste, près de la barrière de Ménilmontant; mais ma femme m'a dit qu'elle avait perdu le chien. Et quant au jardinier, on m'a assuré qu'il était mort depuis longtemps.

— Ah ! voilà donc la cause de l'attachement de Moustache pour l'habitation isolée !... s'écrie Bouchenot après avoir entendu M. Merlandin; je ne m'étonne plus si ce chien connaissait si bien les localités de la maison ! c'est son berceau ! c'est le séjour de sa jeunesse, c'est peut-être sa famille qu'il voulait revoir. Allons, si Moustache aime le jambon, il conserve aussi un souvenir de ses premiers amis et de la misérable bicoque où il fut élevé. Il y a bien des hommes qui n'ont pas autant de mémoire que ce chien-là.

Moustache fêté, choyé et bien nourri, reste près d'Henri et de Pauline.

FIN DE MOUSTACHE

M. MOUTON

OU

LA JOURNÉE MYSTÉRIEUSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

PAUL DE KOCK.

PERSONNAGES.

M. MOUTON, ancien marchand de draps.
AGATHE, nièce de M. Mouton.
FIRMIN, époux d'Agathe.
BALLOT, ancien garçon de magasin de M. Mouton.
GROS-JEAN, concierge de la maison de campagne de M. Mouton.
NANETTE, fille de Gros-Jean.
PIERRE, jardinier.
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans une maison de campagne, située aux environs de Saint-Germain.

Le théâtre représente un jardin. A droite, au second plan, un pavillon, dont la porte doit faire face au public. A gauche est l'angle d'un mur de clôture, et au premier plan, une petite porte; plus loin, une grotte dont on ne voit qu'une partie; le reste se perd dans les coulisses. Sur le devant de la scène, vers la gauche, plusieurs touffes d'arbres forment un bosquet, sous lequel est un banc.

SCÈNE I.

M. MOUTON sortant de la maison. Il regarde à sa montre.

Midi!... ça n'est pas possible. Heureusement, j'ai un cadran solaire... (*Il le regarde.*) Midi et demi. Ah! comme le soleil avance! Je sens que j'ai bien dormi cette nuit. Sans la peur des revenants et des voleurs, dont il est difficile de se défendre dans une maison où l'on couche pour la première fois, je n'aurais fait qu'un somme. Je n'ai jamais si bien reposé dans la rue aux Ours depuis trente ans que j'y étais établi.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Dans mon lit, au lieu de m'étendre,
Tous les jours, entre huit et neuf,
Il fallait me lever pour vendre
Drap de Louviers et drap d'Elbeuf;

Attendre la nuit sur ma chaise,
Avec mon aune sur les bras...
Ma foi, pour dormir à mon aise,
J'ai bien fait de quitter les draps.

Me voilà, Dieu merci, retiré à la campagne avec douze bonnes mille livres de rentes; cette maison, que mon notaire a achetée pour moi, me paraît fort jolie... Je n'ai pas pu la visiter entièrement hier soir... Je n'en ai pas dit la raison à Ballot, mon ancien garçon de magasin, que j'ai amené de Paris avec moi... C'est bien l'homme du monde le plus poltron... Mais je l'entends, je crois...

SCÈNE II.

MOUTON, BALLOT.

BALLOT *arrivant tout essoufflé.* — Ah!... j' vous retrouve enfin, monsieur Mouton; j'ai eu une fière peur, allez...

MOUTON. — Peur, imbécile!... Et de quoi donc?

BALLOT. — Pardi... j'ai eu peur de me perdre dans les allées de ce jardin... C'est qu'il a plus d'un arpent, au moins...

MOUTON. — Un arpent neuf perches, mon ami. Toi qui n'étais jamais sorti de ton quartier, tout ce que tu vois doit bien te surprendre! (*A part.*) Et moi aussi!

AIR *de Marianne.*

BALLOT. Paris est trop loin d' la nature
Et celui qui veut l'habiter,
D'y trouver d' l'air et d' la verdure
Aurait grand tort de se flatter...

Pour qu' la santé
Pour qu' la gaîté,
Y soit compagne,
D' la salubrité,
Tenez, sans mentir,
Faut en conv'nir,
Dans la campagne
On aurait dû l' bâtir!

En vérité, c'est bien dommage
Qu'on n' m'ait pas d'mandé mon avis;
Car, au milieu des champs, Paris
Ferait un fier village...

MOUTON. — Ah! oui... un village conséquent.

BALLOT. — Quoiqu' ça, v'là une belle maison, pour un ancien marchand de draps! ça annonce une fortune...

MOUTON. — Légitimement acquise, Ballot.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Tu sais que j'avais pour enseigne
Le tableau du Gagne-Petit,
Et je ne crains pas qu'on se plaigne
Des draps dont j'ai fait le débit;
Je donnais la bonne mesure,
Et de jaloux environné,
Je ne fus jamais, je te jure,
Accusé d'avoir mal auné.

BALLOT. — Oh! ça, c'est vrai, vous avez bien mérité de vous retirer... Pourtant, il y a une chose qui me tourmente ici.

MOUTON. — Qu'est-ce donc?

BALLOT. — C'te maison est ben déserte... Je n' vois dans les environs qu'une grande forêt... ou ben des champs...

MOUTON. — Bath!... Le village n'est pas éloigné... Et puis, nous ne serons pas seuls ici. Tu sais que je garde les trois domestiques qui servaient l'ancien propriétaire; on m'en a dit du bien. D'ailleurs, c'est justement ce qu'il me faut pour monter ma maison : un concierge, un jardinier et une cuisinière.

BALLOT. — Ah! vous gardez ces trois villageois! Eh ben! vous avez tort, not' bourgeois, j' leur trouve un drôle d'air... J' les vois toujours se parler bas entre eux...

AIR *de Calpigi.*

Ils ont l'air de faire une trame,
Comm' les coquins de c' fameux drame
Qu'on jouait dans c'te société,
Où nous avons tant sanglôté...
Si c'est des gens d' la même espèce,
J' vois en vous le héros d' la pièce;
Les brigands paraîtront bientôt,
Et moi je serai le nigaud.

MOUTON. — Bath!... depuis que tu as été au spectacle, tu ne vois partout que des mauvais sujets...

BALLOT. — Des mauvais sujets!... Eh ben! monsieur Mouton, regardez avec attention vos nouveaux domestiques, ou je me trompe fort, ou c'en sont...

MOUTON. — Samson!... Il est fort, celui-là! Au surplus, je leur ai ordonné de venir me trouver tous les trois ici. Je vais les examiner. Ah! si je n'étais pas brouillé avec ma nièce et son mari, ils seraient venus habiter avec moi cette maison de campagne.

BALLOT. — Pardi, c'est dommage... Il y aurait d' quoi les loger... La maison est grande... A propos d' la maison, dites-moi donc, not' maître, qu'est-ce qui a couché cette nuit dans l'appartement en face du vôtre ?

MOUTON. — Cette nuit?... Eh! qui veux-tu que ce soit?... Les trois villageois ne logent-ils pas dans le pavillon qui donne sur la route ? Ainsi, puisqu'il n'y a qu'eux et nous dans la maison...

BALLOT. — C'est singulier.

MOUTON. — Pourquoi donc ?

BALLOT. — J'ai pourtant bien vu d' la lumière aller et venir dans ces chambres-là...

MOUTON. — Allons... tu rêvais... ou tu dormais...

BALLOT. — Oh! qu' non... Car je n' sais pas si c'était l'étonnement du voyage, mais je n'avais pas envie d' dormir, et j' m'étais mis à la fenêtre pour prendre l'air... quand j'ai vu c'te lumière... et même il m'a semblé entendre du bruit, comme quelqu'un qui s' plaignait... ou qui chantait... Je n' sais pas lequel...

MOUTON *effrayé*. — C'est particulier... Y aurait-il du mystère dans cette maison?... En effet, pourquoi, hier soir, ces villageois n'ont-ils pu me donner la clef de cet appartement?... Ballot!...

BALLOT. — Monsieur...

MOUTON. — Nous éclaircirons cela, mon garçon. En attendant, j'irai dîner chez mon notaire, qui m'attend, et dont la campagne est voisine de la mienne. Quant à toi, tu coucheras ce soir dans mon antichambre, parce que je ne prétends pas que tu aies peur la nuit... Certainement, je ne le prétends pas... Mais, chut! j'entends mes gens, je vais les interroger.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE, GROS-JEAN, PIERRE.

AIR *du vaudeville du pont des Arts.*

LES VILLAGEOIS. J' nous rendons en diligence
Aux ordres de monseigneur;
Pour le bien servir, d'avance
J' promettons d'aller d' tout cœur.

MOUTON. Nous n'aurons pas de querelle
Si vous vous conduisez bien;
J'aime que l'on ait du zèle,
Et qu'on ne me cache rien.

ENSEMBLE.

LES VILLAGEOIS. J' nous rendons en diligence
Aux ordres de monseigneur;
Pour le bien servir, d'avance
J' promettons d'aller d' tout cœur.

MOUTON ET BALLOT. Ils viennent en diligence
Et m'appellent / Et l'appellent } monseigneur;
Pour me / le bien servir, je pense
Qu'ils agiront de tout cœur.

MOUTON. — Ah çà! dites-moi un peu, pendant que vous voilà, qu'est-ce donc qui s'est passé cette nuit dans l'appartement en face du mien ?

GROS-JEAN *embarrassé*. — Cette nuit, monseigneur?... (*Bas aux autres.*) Est-ce qu'il aurait vu quequ'chose?...

MOUTON. — Oui, cette nuit, Ballot m'assure avoir vu de la lumière et entendu du bruit...

PIERRE *à part, aux autres*. — Quoi lui dire ?

BALLOT. — Certainement, j'ai vu comme qui dirait... Enfin... à peu près ça... qui allait et venait...

NANETTE. — Allons, vous vous êtes trompé, puisque personne ne loge-là... Ce sont quequ'chats qui vous auront fait peur...

GROS-JEAN. — Ça serait ben possible...

BALLOT.—En tout cas, ces chats-là ont les yeux comme des chandelles.

NANETTE. — D'ailleurs, monsieur n'a qu'à visiter lui-même c't appartement, pour voir c' qui en est.

MOUTON. — Vous avez donc retrouvé la clef ?

NANETTE. — Oui, monsieur, je n' l'avions qu'égarée.

GROS-JEAN *se fouillant d'un air embarrassé*. — (*Bas à Nanette.*) Tu veux donc nous trahir!... (*Haut.*) La clef... monsieur? je ne l'ai pas sur moi... Mais...

MOUTON. — Enfin, elle est retrouvée; à la bonne heure; c'est que, voyez-vous, j'aime à avoir la clef de tout chez moi.

BALLOT *bas à Mouton*. — Visitons, monsieur, et armons-nous de nos deux fusils.

MOUTON *bas à Ballot*. — Il vaut mieux ne leur montrer aucun soupçon, et tâcher d'obtenir au dehors quelques renseignements. (*Haut avec finesse.*) Tu m'entends, Ballot?

BALLOT. — Oui, monsieur, je vous saisis.

MOUTON *feignant d'être rassuré*. — Quant à vous, mes enfants, je vous garde tous trois à mon service; Nanette aura soin du ménage.

NANETTE. — J' tâcherons qu'il n'y manque rien, d'abord.

MOUTON. — Gros-Jean restera concierge.

GROS-JEAN. — Oh! vous serez bien gardé, en ce cas.

MOUTON. — Et Pierre s'occupera du jardin.

PIERRE. — Vous voyez qu'il est en bon état.

MOUTON. — Voilà qui est arrangé.

AIR : *De Jadis et Aujourd'hui.*

Des bons valets heureux modèles,
Pour les autres soyez discrets :
Mais toujours soumis et fidèles,
Pour moi n'ayez pas de secrets;
Soyez sobres, polis et sages,
Et remplissant bien votre emploi,
Ne tourmentez pas pour vos gages,
Vous resterez longtemps chez moi.

LES VILLAGEOIS. — Ça suffit, monseigneur.

MOUTON. — Ah! je vous permets aussi de ne m'appeler que votre maître.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers?*

Le titre de monseigneur,
Quoique fort doux à prendre,
Pourrait me porter malheur,
Je dois me le défendre :
Je n'eus jamais que l'ambition
De rester à ma place.
Et dans ma famille aucun Mouton
N'a renié sa race.

Allons, vous m'avez entendu; je vais faire un tour dans les environs. Ballot, tu vas sortir avec moi, tu iras jusqu'au village faire quelques emplettes.

BALLOT. — Oui, not' maître.

MOUTON. — Suis-moi, mon garçon, suis-moi. (*Aux villageois.*) Je reviendrai bientôt, vous entendez... Suis-moi, Ballot.

(*Les villageois saluent Mouton, qui sort avec Ballot par la droite.*

SCÈNE IV.

NANETTE, GROS-JEAN, PIERRE.

PIERRE. — Les v'là partis... J'ons été un tantinet embarrassé, voir'ment...

GROS-JEAN. — Ma foi, je n' savions trop que dire, non plus...

NANETTE. — Eh! mon Dieu!... un rien vous embarrasse, vous autres. Avez-vous vu comme j'ai répondu à notre maître au sujet de l'appartement?... J' savais ben c' que j' faisais...

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Si nous avions résisté,
Not' maître eût voulu ben vite
Du logis fair' la visite;
Not' secret s'rait éventé...
J' sais ça, sans êtr' ben habile;
Aux champs, ainsi qu'à la ville,
Près qu'une chos' sembl' difficile
Pour l'homme elle a des attraits,
A la poursuivre il s'empresse;
Mais qu' la difficulté cesse,
Il cesse d' courir après.

GROS-JEAN. — Pour une paysanne de campagne, quelle astuce ça vous a!...

NANETTE. — Not' maître est ben loin de se douter que sa nièce et son neveu sont ici... que c'est eux qui ont couché dans la maison... Au fait, quel mal y a-t-il à tout ça? M. Firmin et sa femme n' pensaient d'abord qu'à surprendre leur oncle, qui ne les attend pas, puisqu'ils ont eu une petite brouille ensemble; le hasard veut qu'ils arrivent hier avant lui dans c'te maison. Alors, comme c'est demain la Saint-Claude, patron de M. Mouton, ils forment le projet de lui arranger une petite fête, ils nous mettent dans la confidence; c'était bien juste, et c'est aujourd'hui que tout ça doit s'exécuter.

PIERRE. — Ah! ça s'ra ben tourné, c'est vrai.

GROS-JEAN. — Pourvu que not' maître ne se fâche pas de ce que nous lui avons caché l'arrivée de sa nièce et de son neveu...

NANETTE. — Bath! bath!... Ces jeunes époux sont si gentils, si gais, si aimables. D'ailleurs, est-ce qu'on peut se fâcher quand les gens veulent nous faire plaisir?

PIERRE. — Ah! c'est vrai qu'ils sont ben agréables et pas fiers du tout. Mais, t'nez, les v'là qui viennent par ici... Regardez un peu quelle imprudence!.. Si leur oncle n'était pas sorti, tout s'rait manqué

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE, FIRMIN.

AGATHE ET FIRMIN. — Bonjour, mes amis.

FIRMIN. — Bonjour, Nanette.

NANETTE. — Dites-nous donc un peu pourquoi vous sortez de vot' cachette sans not' permission ? Si votre oncle eût été ici. .

FIRMIN. — Nous l'avons aperçu sortant avec Ballot.

AGATHE. — Nous ne pouvions pas toujours rester enfermés.

PIERRE. — Avec des provisions comme celles que vous avez apportées, moi, j' garderais les arrêts pendant quinze jours.

FIRMIN. — Eh bien ! comment vont vos affaires ? La fête se prépare-t-elle ?

AGATHE. — Aurons-nous beaucoup de monde ?

PIERRE. — Ah ! pardi, tout l' village est averti.

GROS-JEAN. — Et une musique, donc !... Deux clarinettes et un violon, sans compter l' gros tambour.

AIR : *De la Monaco.*

Ah ! l'on trouvera
Notre fête
Parfaite ;
On l'admirera
Et l'on en parlera.
Rien n'y manquera.
Fillettes,
Ni feuillettes.
Comme on y boira !

NANETTE. Comme on y dansera !
PIERRE. On s'y press'ra.
Tout le monde y vlendra ;
Votre oncle sera
Là ;
I' n' soupçonne
Personne ;
Lorsqu'on chant'ra,
Comm' ça vous l' surprendra !

GROS-JEAN. Et quand le feu partira,
Queux yeux il ouvrira !

TOUS. Ah ! l'on trouvera
Notre fête
Parfaite ;
On l'admirera
Et l'on en parlera.
Rien n'y manquera,
Feuillettes
Ni fillettes.
Comme on y boira !
Comme on y dansera !

FIRMIN. — Bravo, mes amis !

NANETTE. — Cependant, il faut prendre garde de donner l'éveil à votre oncle ; savez-vous que Ballot a vu cette nuit de la lumière dans votre appartement ?

FIRMIN. — C'est la faute de ma femme ; elle n'en finit jamais pour se coucher...

NANETTE. — Heureusement nous avons détourné les soupçons. Ah ! çà ! c'est ici que se fera la surprise. M. Mouton a paru remarquer cet endroit.

FIRMIN. — En ce cas, tu y dresseras le couvert pour le souper, et moi j'y disposerai quelques pièces d'artifice.

GROS-JEAN. — J' vas profiter du peu de temps qui nous reste pour aller abattre quequ's pièces d' gibier dans la forêt.

NANETTE. — Tâchez d' faire bonne chasse au moins ; car tout c' monde que j'avons invité à la fête, il faut l' nourrir ; et dame ! j' n'avons pas de provisions...

PIERRE. — Nanette a raison... (*Riant.*) Mais dis donc, c't' agneau qu' nos anciens maîtres t'ont laissé ?...

GROS-JEAN. — Ah ! oui, c't agneau qu'a bientôt sept ans...

NANETTE. — Comment, est-ce que vous voudriez le tuer ?

PIERRE. — Dame !... écoute donc ! un jour de fête !...

NANETTE. — Ça ferait une belle fête pour lui !...

FIRMIN. — Moi, avant tout je vais trouver nos villageois, et leur apprendre ce qu'ils auront à faire... Si j'avais un fusil, je pourrais en chemin seconder Gros-Jean, et m'amuser à tirer quelques lièvres ?

GROS-JEAN. — J' vas vous en apporter un, attendez-moi là.

PIERRE. — Et moi, j'allons faire le guet, afin que personne ne vous surprenne ici.

NANETTE. — C'est cela.

(*Gros-Jean et Pierre sortent.*)

SCÈNE VI.

AGATHE, FIRMIN, NANETTE.

FIRMIN. — Ainsi donc, tout va bien...

AGATHE. — Ah ! que mon oncle sera surpris... Il est un peu fâché contre nous, et au fait nous avions tort.

FIRMIN. — Mais en arrivant justement pour le jour de sa fête, nous sommes bien certains qu'il nous pardonnera.

NANETTE. — C'est vrai qu' ça n'est pas mal choisi.

AGATHE. — Pendant que nous avons le temps, il faut dresser le plan de notre cérémonie ; car enfin, nous n'avons rien arrêté.

NANETTE. Madame a raison ; ça n' s'rait pas trop [illegible]

FIRMIN. — Je vais vous exposer mon plan. Allons [illegible]

AIR *de la Ronde de la Ferme et le Ché* [illegible]

C'est ici le lieu de la fête ;
Nous nous cachons dans ce bosquet ;
En silence, chacun s'apprête
A venir offrir son bouquet. (*bis.*)
Armé d'un flambeau, je me glisse
Où l'on a placé l'artifice...
Prisss !

Sautez donc, sautez, sautez donc !
Je mets en feu tout l'édifice.
Sautez donc, etc.
Entendez-vous quel carillon ?
Pif ! paf ! Sautez donc, sautez, etc.
(*On danse en répétant.*)

DEUXIÈME COUPLET.

AGATHE. Ici, nous nous mettons à table,
Puisqu'ici mon oncle se plaît ;
Après un souper délectable,
Je chante gaîment mon couplet. (*bis.*)
Chante, en débouchant du champagne :

Sautez donc ; sautez, sautez donc !
La mousse en partant l'accompagne.
Sautez donc ; sautez, sautez donc !
Voyez-vous voler le bouchon ? (*Ils dansent.*)

TROISIÈME COUPLET.

NANETTE. Lorsque nous avons fait hommage
De nos fleurs et de nos chausons,
Les jeunes filles du village
Vont prendre la main des garçons. (*bis.*)
L'orchestre, augmentant leur délire,
Joue un air joyeux qui veut dire :

Sautez donc, etc.
Nous voyez-vous danser et rire ?
Sautez donc ; sautez, sautez donc !
Sautez, balancez, rigaudon. (*Ils dansent.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GROS-JEAN.

GROS-JEAN *tenant à la main deux fusils, et en donnant un a Firmin.* — T'nez, v'là un fusil qui a fait fuir plus d'un lièvre.

FIRMIN. — Je m'en empare, mais je tâcherai de ne pas faire peur au gibier. Eh ! Gros-Jean, s'il y a encore quelques fusils dans la maison, mets-les en état ; nous ferons une belle salve de mousqueterie au moment de la surprise...

GROS-JEAN. — J' verrons ça !

FIRMIN. — Je vais rassembler tout notre monde...

NANETTE. — Allez et revenez promptement. Vous savez que vous frapperez trois coups à cette petite porte...

(*Elle lui montre la porte à gauche.*)

FIRMIN. — C'est entendu. (*Il sort en courant par le fond.*)

GROS-JEAN. — Ah çà ! moi, j' vas aller aussi à la provision, et pisto-gué !... gare au premier que j' rencontre !...

NANETTE. — N'allez pas le manquer, mon père.

GROS-JEAN. — Oh ! qu' non, j'ai le coup d'œil juste. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

AGATHE, NANETTE.

AGATHE. — Dis-moi, Nanette, quelle est cette grotte ? où conduit-elle ?

NANETTE. — C'te grotte, ah ! madame, c'est une espèce de labyrinthe, j' crois qu'ils appellent ça... On dit que c'est ben joli ! mais comme on n' voit presque pas clair là-dedans, j' n'y vas jamais, quoique je n' sois pas peureuse, oui-da !...

AIR : *Du quatrième étage.*

Non, madame, c' n'est pas par crainte
Que j'entrons jamais dans ces lieux ;
Mais on dit que d'un labyrinthe
Tous les chemins sont tortueux.
J' pensons qu'il faut un peu d'étude
Pour s' tirer d'un pareil endroit,
Surtout quand on a l'habitude
D'aller toujours son chemin droit.

AGATHE.—Je ne connais pas les labyrinthes; il faut absolument que je voie cela.

AIR : *Sans mentir.*

Mon défaut, celui des femmes,
C'est la curiosité;
A toutes les épigrammes
Ce penchant a résisté.
On a trop blâmé Pandore,
Nous devons en convenir.
A savoir ce qu'on ignore
Lorsque l'on peut parvenir,
Sans mentir, (*bis.*)
C'est toujours un grand plaisir!

NANETTE. — Prenez garde, madame, c'est encore grand; vous ne retrouverez pas vot' chemin...

AGATHE *courant dans la grotte.* — Oh! je ne crains rien!...

NANETTE. — Elle ne m'écoute seulement pas!... ah! mon Dieu! qu'ils sont jeunes!... Eh ben... v'là not' maître qui vient par ici... Il était temps qu'elle disparaissît... Pourvu qu'elle ne vienne pas tout à coup sans faire attention...

SCÈNE IX.

MOUTON, NANETTE.

(*Mouton arrive par la droite; il a l'air préoccupé.*)

NANETTE *à part.* — Oh! comme il a l'air de réfléchir!...

MOUTON. — Ah! vous voilà, Nanette?

NANETTE. — Oui... oui... not' maître.

MOUTON *à part.* — Mon dîner n'a pas été long... l'inquiétude m'a ôté l'appétit... C'est bien singulier! tout le monde et mon notaire lui-même gardent un silence mystérieux dès que je fais une question...

NANETTE *à part.* — J' n'ose pas m'en aller.

MOUTON *à part.* — Et toujours des circonstances qui ne sont pas naturelles!...

NANETTE *à part.* — Si je pouvais prévenir madame Firmin... mais il n'y a pas moyen.

MOUTON. — Nanette, est-il venu quelqu'un en mon absence?

NANETTE. — Non, monsieur, personne...

MOUTON. — De loin, pourtant, il m'a semblé voir un homme sortir de cette maison.

NANETTE. — Un homme?

MOUTON. — Oui; je crois même qu'il était armé...

NANETTE. — En vérité!... (*A part.*) C'est son neveu!

AIR *de la Pipe de tabac.*

Avec un air rempli d'audace
D'abord il marchait droit à moi,
Et je crois vraiment qu'à ma place
Un autre aurait eu de l'effroi.
Je l'ai vu s'élancer ensuite
A travers champs... comme un voleur;
Tu vois, puisqu'il a pris la fuite,
Que c'est moi qui lui faisais peur.

NANETTE. — C'est ben drôle!... En tout cas, monsieur, il n'est entré aucun étranger ici.

MOUTON. — C'est possible; mais pourquoi se sauver comme cela?... J'ai donc l'air bien effrayant?...

NANETTE. — Ah! pas du tout, j' vous assure. Monsieur a-t-il trouvé les environs jolis?

MOUTON. — Oui, assez bien. Cependant, cette propriété est un peu isolée...

NANETTE. — Qu'est-ce que ça fait?... Nous ne craignons pas les voleurs, nous autres.

MOUTON *à part.* — Nous autres!... hum... (*Haut.*) Vous êtes bien heureux!

AIR : *Tant que l'on boira, lariratte.*

On dit à tout's nos jeun's filles
Qu' toujours des voleurs adroits,
Pour guetter les plus gentilles,
Sont cachés au fond du bois :
J' vas cueillir quequ'fois
La noisette,
Sans craindre tout ça,
Nenni da!
On rencontrera
Tant qu'on voudra,
D'ici, d' là,
D' ces gens-là
Sur l'herbette;
Nanette y viendra,
Larirette;
Nanette en rira,
Larira!

MOUTON *à part.* — Tudieu! quelle femme!

Même air.

On dit que dans nos campagnes
(C' qui n' me surprend pas beaucoup),
Quequ's-unes de mes compagnes
En courant ont vu le loup.
Moi, qui ris de tout,
Je l' répète,
Je n' crains pas tout ça,
Nenni da!
On rencontrera
Tant qu'on voudra,
D'ici, d' là,
D' ces loups-là
Sur l'herbette;
Nanette y viendra,
Larirette;
Nanette en rira,
Larira!

MOUTON. — Je vous félicite d'être aussi courageuse; mais laissons cela... Qu'est-ce que c'est que ce rocher?... Je n'ai pas encore visité cela.

NANETTE *à part.* — Tâchons qu'il n'y entre pas. (*Haut.*) Monsieur, on appelle ça un labyrinthe, et si vous n'avez pas le fil, vous vous perdrez.

MOUTON.—Ah! il faut avoir le fil pour entrer là dedans?... (*A part.*) Encore du mystère!

NANETTE *à part.* — Il n'a pas l'air persuadé... Si sa nièce pouvait sortir par l'autre côté...

MOUTON *à part.* — Elle chuchote.... Cela m'est suspect... (*Haut.*) Nanette, laissez-moi; je veux être seul.

NANETTE *à part.* — Allons, v'là qu'i m' renvoie... Il va entrer là...

MOUTON. — Nanette, est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

NANETTE *sans bouger.* — Si fait, not' maître.

MOUTON. — Je vous dis que je veux être seul. Que diable! c'est clair, je pense...

NANETTE. — C'est que... monsieur va s'ennuyer tout seul.

MOUTON. — Qu'est-ce que cela vous fait, mademoiselle?... Je suis bien le maître de m'ennuyer, si cela me fait plaisir. Allez, vous dis-je.

NANETTE. — J' m'en vas, monsieur. Oh! mon Dieu, j' m'en vas.

MOUTON. — C'est bien heureux.

(*Nanette s'éloigne à regret, en regardant toujours le labyrinthe.*)

SCÈNE X.

MOUTON seul.

Elle est partie, enfin!... Ma foi, je ne sais trop que penser de tout ceci. Cette maison, qui au premier abord m'avait enchanté, commence à me devenir suspecte. Cette grotte... où Nanette craignait de me voir entrer... Mais qui m'empêche de la parcourir maintenant?

AIR *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

A peine on me voit arriver,
Que tout prend un air de mystère.
Il est bon de tout observer
Dans cette maison solitaire;
Visitons cet endroit obscur...
Mais en approchant je frissonne :
J'irais gaiment si j'étais sûr
De n'y trouver personne.

Ah! j'aperçois Ballot. Ah! mon Dieu! comme il est pâle!... Qu'a lui est-il donc arrivé?

SCÈNE XI.

MOUTON, BALLOT.

BALLOT *arrivant tout défait.* — Ah! vous v'là, not' maître.

MOUTON. — Oui, mon garçon; mais qu'as-tu donc?... Tu me parais tout abattu? As-tu pris quelques informations sur cette maison?... Que t'a-t-on dit?

BALLOT. — Rien de bon! Et j' vous avoue que c'est ça qui m'a coupé la respiration.

MOUTON. — Se pourrait-il?... Parle donc, Ballot; je veux savoir ce que c'est.

BALLOT. — D'abord, j'ai adroitement parcouru l' village. J' voulais tâcher d' faire jaser les villageois; mais je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui, ou ben si c'est leur habitude d'être comme ça : c' qu'il y a d' sûr, c'est que j' n'ai pu en tirer deux mots de suite, ils couraient!... s' parlaient!... et me r'poussaient les uns aux autres, sans se

donner le temps de m'écouter !... Ennuyé d'être ballotté par eux, j' m'en revenais tout bêtement ici, quand j'ai rencontré une vieille femme qui demeure dans les environs. Oh ! celle-là n'a pas mieux demandé que d' parler !... et comme il paraît que sa seule occupation est de chercher à savoir ce qui se passe chez ses voisins, elle m'a paru fièrement au fait de bien des choses !

MOUTON. — Diable !... cela devient intéressant !... Que pense-t-elle de mes domestiques ?

BALLOT. — Hum !... Comme ça !... elle a secoué la tête !...

MOUTON. — Elle a secoué la tête !.. Tu en es bien certain ?

BALLOT. — Oui, monsieur, très-certain : à la vérité, comme elle est très-vieille, j' crois qu'elle la secoue toujours en parlant. Mais c' n'est pas l' tout ?... elle m'a appris qu'hier deux inconnus sont entrés dans cette maison.

MOUTON. — Hier ?

BALLOT. — Oui, ben avant que nous n' vinssions ; mais c' qu'il y a d' plus extraordinaire, c'est qu'elle assure qu'ils n'en sont pas sortis !...

MOUTON *regardant derrière lui avec effroi*. — Ah !... ils n'en sont pas sortis !

BALLOT. — J' sommes ben vite venu vous apprendre ça. T'nez, not' maître, j' crois qu'il y a du danger dans c' château... Ces trois valets d' campagne !... Enfin... q' sait-on... j'ai lu autrefois dans des vieux livres qu'il y avait des maisons isolées d'où ceux qui entraient ne sortaient plus !... C'est peut-être comme ça ici !...

AIR *de Lisbeth.*

Je n' vois qu' des objets surprenants.
Tenez, ce logis est peut-être
Habité par quelques brigands
Des spectres !... ou des revenants !
Nous n'en r'viendrons pas, mon cher maître;
Retournons bien vite à Paris,
Pour fuir le destin qui nous m'nace;
Car, s'il loge ici des esprits,
Ce n'est pas (*bis*) du tout notre place.

MOUTON. — Bah ! bah !... Ballot, tu t'effrayes toujours d'un rien !

BALLOT. — Dam', not' maître, quand on a vu c' que nous avons vu !...

MOUTON. — C'est vrai.. Ces inconnus qui sont entrés ici.

BALLOT. — Et qui n'en sont pas sortis : qu'est-ce qu'on en a fait ? j' vous l' demande ?

MOUTON. — Et moi, qui ai vu tout à l'heure un homme armé se glisser furtivement hors de ce jardin !...

BALLOT *tremblant*. — Un homme armé ?

MOUTON. — Oui, armé, et d'un fusil encore !... (*A part, s'éloignant de Ballot.*) D'honneur, je ne sais que penser...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE.

AGATHE *sortant vivement de la grotte*. — En vérité, cet endroit est charmant !... (*Apercevant son oncle.*) Mon oncle ! nous sommes découverts. (*Elle se cache sous le bosquet.*)

MOUTON. — Découverts !... que dis-tu, Ballot ?

BALLOT. — Je n'ai pas ouvert la bouche... Mais j'ai entendu... Et je croyais que c'était vous.

MOUTON. — Je n'ai pas soufflé non plus.

BALLOT. — Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? ça n'est-il pas clair ?

MOUTON. — Moins que jamais.

BALLOT. — Pardonnez-moi, monsieur ; puisqu'on a parlé, et que ce n'est ni vous ni moi, il est clair que c'est un autre.

MOUTON. — Allons, la peur vous fait perdre la tête. (*A part.*) Je ne puis plus tenir à cela. (*Haut.*) Nous allons rassembler mes gens et visiter l'appartement qui vous a effrayé cette nuit ; car vous avez peur de tout... En vérité... c'est une chose terrible... Je n'ai jamais vu un homme moins courageux... jamais !... jamais !... Passe devant moi.

BALLOT. — Monsieur, je connais mon devoir... et je n'en ferai rien... Je vous suis...

MOUTON. — Et surtout ne tremble pas... Que diable !... je suis avec toi...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

AGATHE seule.

Ils ne m'ont pas vue, et ma voix leur a causé une surprise... Ah ! ah ! ah ! La bonne folie... Mon oncle est allé visiter l'appartement où nous avons passé la nuit. Pendant qu'il cherche là-haut, il ne peut me voir ici... Quelle charmante journée ! Sans cesse courir, se sauver... épier si personne ne peut nous surprendre !... Quand mon oncle saura tout cela, c'est alors qu'il dira que je suis une étourdie... Eh bien, oui, je veux l'être toujours, et mes six mois de ménage ne m'ont pas encore rendue plus raisonnable.

AIR : *Rassurez-vous, ma mère.*

Six mois de mariage,
Bien loin de rendre sage,
Redoubleront, à mon âge,
Le désir
Du plaisir.

La gaîté, la tendresse
Orneront mon printemps;
J'aimerai la sagesse,
Mais dans un autre temps...
Six mois, etc.

Ah ! suis-je donc si folle,
Quand je veux embellir
Chaque instant qui s'envole
Pour ne plus revenir ?
Six mois, etc.

Mais Ballot revient... Eh ! vite, sauvons-nous dans la grotte, et tâchons de rejoindre Nanette en sortant par l'issue qui est du côté de la maison. (*Elle se sauve dans la grotte.*)

SCÈNE XIV.

BALLOT seul.

(*Il arrive tenant une serviette qui renferme les débris d'un pâté.*)

Allons, nous n'avons rien vu, rien découvert, si ce n'est ces débris.

AIR : *Ça n' se peut pas.*

J'en tremble encor dans tous mes membres ;
J' suis sûr que c'est des prisonniers
Qu'on a logés dans ces grand's chambres,
Et j' crains qu'ils n' soient pas les derniers.
Pauvres gens ! pour eux quelle épreuve !
Hélas ! je suis bien convaincu...
(*Il déroule sa serviette, on voit les restes d'un pâté.*)
D'après cette invincible preuve,
Qu'ils ont vécu, qu'ils ont vécu.

J' sens la faim qui me talonne furieusement ; mais si je touche à ça, je veux bien que l' loup m' croque. (*Il prend un fusil dans le pavillon.*) Mon maître m'a dit de nettoyer ses fusils, comme si je connaissais quelque chose à ça ! J' vois ben que c'est une précaution, et qu'il a peur aussi... J' l'ai laissé achever seul la visite des greniers... Et en descendant tout à l'heure... l' long des murs d' la cour... est-ce que je n'ai pas entendu Pierre qui demandait son grand couteau, et Nanette qui disait comme ça : Ah ! c' pauvre Mouton ! J' vous demande s'il n'y a pas de quoi faire dresser les cheveux !... Ah ! mon Dieu !... j'aperçois Pierre et Gros-Jean... Ils viennent par ici... Cachons-nous là, j' saurai c' qu'ils manigancent entre eux.

(*Il entre dans le pavillon, et se tient de manière à n'être vu que des spectateurs.*)

SCÈNE XV.

BALLOT, PIERRE, GROS-JEAN.

(*Pierre arrive d'un côté et Gros-Jean de l'autre.*)

PIERRE. — Ah ! te v'là revenu enfin ; not' maître t'a demandé, pour visiter avec nous l'appartement.

GROS-JEAN. — Est-ce que vous l'avez visité ?

PIERRE. — Il a exigé la clef ; Nanette n'a pas pu la lui refuser. Heureusement y n'y a plus personne là-haut.

BALLOT *à part*. — Ça veut dire qu'y a eu du monde.

GROS-JEAN. — Ah ça ! tu n'as pas dit à not' maître où j'étais, j'espère ?

PIERRE. — Pas si bête...

GROS-JEAN *s'asseyant sur une chaise, près du pavillon*. — Ouf ! je ne suis pas fâché d' me reposer un brin.

PIERRE. — C'est vrai qu' t' as l'air fatigué.

BALLOT *a part*. — D'où vient-il donc, ce Gros-Jean ?

PIERRE. — Mais, au moins, as-tu fait d' bonnes rencontres ?

GROS-JEAN. — J' t'en réponds, va. Oh ! la forêt n'est pas mauvaise..

BALLOT *à part*. — La forêt !

GROS-JEAN. — J' n'ons pas fait d' quartier, et j' n'avons pas manqué un coup.

PIERRE. — Où as-tu mis tes armes ?

GROS-JEAN. — Dans la masure... là-bas... en entrant, pour ne pas donner de soupçon.

BALLOT *à part*. — Ah ! mon Dieu !...

PIERRE. — Et qu'as-tu fait de ce que tu as tué ?

GROS-JEAN. — Sois tranquille ; ils sont à l'endroit ordinaire. J'ons fait signe à Nanette en arrivant, pour qu'elle aille les dépouiller.

BALLOT *à part*. — Les dépouiller !... Nous sommes perdus !

PIERRE. — Allons, j' vois qu' tout va ben.

GROS-JEAN. — Et notre jeune homme est-il arrivé avec tout l' monde?

PIERRE. — Pas encore.

BALLOT *à part.* — C'est une bande de voleurs! J'en étais sûr.

GROS-JEAN. — Où les cacherons-nous jusqu'à l'instant décisif?

PIERRE. — Oh! nous trouverons ben un endroit...

BALLOT *à part.* — J' crois que j' vais me trouver mal...

GROS-JEAN. — Ça finira bien, grâce à notre artifice.

BALLOT *à part.* — Leur artifice!... les traîtres!...

GROS-JEAN. — Et toi, Pierre, quoi qu' t'as fait pendant mon absence?

PIERRE. — Pardine, je n' me suis pas endormi, va; fallait-il pas préparer les cordes et les instruments nécessaires pour c't' opération qui fait tant de peine à Nanette...

GROS-JEAN. — Ah! dame, elle est sensible c't enfant.

BALLOT *à part.* — En ce cas, elle est bien mal placée avec eux.

PIERRE. — Enfin, elle a consenti; mais c' n'est pas sans répéter plus de vingt fois : Ah! c' pauvre mouton!

GROS-JEAN. — V'là ben de la pitié pour un animal! qu'est vieux encore!

BALLOT *à part.* — Les monstres! comme ils traitent mon respectable maître!...

PIERRE. — C'est ben c' que j' lui ai dit : Après tout, mam'zelle, vous savez ben que c' n'est qu'une bête...

BALLOT *à part.* — Comme s'il fallait tuer tous ceux qui n'ont pas d'esprit...

GROS-JEAN. — Morgué! not' bourgeois n' s'attend guère à c' qui va lui arriver...

PIERRE. — Et son garçon d' boutique, donc!... ah! comme j'allons l' faire sauter!...

BALLOT *à part.* — Me faire sauter!

(*Il laisse tomber le fusil qu'il tenait.*)

GROS-JEAN. — Oh! oh! il y a du monde là d'dans. (*Ils vont voir.*)

PIERRE. — C'est Ballot!

GROS-JEAN *à Pierre.* — Nous aurait-il entendus? (*A Ballot.*) Que faisiez-vous donc là?

BALLOT *à part.* — Feignons de dissimuler... (*Haut.*) Je m'étais endormi... en m'amusant...

GROS-JEAN *à Pierre.* — Il ne sait rien.

BALLOT *à part.* — Mes jambes tremblent sous moi.

PIERRE. — Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle!

AIR : *Bonjour, Madelinette.*

Qu'avez-vous donc, mon camarade?
BALLOT. Messieurs, je ne me sens pas bien.
GROS-JEAN. T'nez, sans façon, buvez rasade,
De vous guérir c'est le moyen.

(*Il lui présente une bouteille d'osier pendue à sa ceinture.*)

PIERRE. C'est notre remède ordinaire;
Oui, buvez, Gros-Jean a raison;
Ça vous fra du bien, je l'espère.
BALLOT *refusant.* Bien obligé... (*A part.*) C'est du poison...

ENSEMBLE.

BALLOT. V'là ben qu'est pour m'achever d' peindre;
Ah! je crois bien, sur mon honneur,
Que je n'aurais plus rien à craindre
Si j'avalais de c'te liqueur.
PIERRE et GROS-JEAN. Je ne voulons pas vous contraindre,
Mais vous avez tort, sur l'honneur,
Ou n'a plus aucun mal à craindre
En avalant de c'te liqueur.

GROS-JEAN. — Une fois, deux fois, vous n' voulez pas que j' vous guérisse?

BALLOT. — J'aime mieux rester malade, si ça vous est égal.

GROS-JEAN. — Eh ben! à vot' santé. (*Il boit.*)

BALLOT *à part.* Tiens, il en boit! ah! peut-être qu'il est fait à ça... (*Haut.*) Pardon, messieurs, si je vous quitte... j'ai affaire à la maison.

PIERRE. — Allons, tâchez de vous remettre.

GROS-JEAN. — Oui, morgué! faut secouer ça.

BALLOT. — J' vais tâcher. (*A part.*) Allons prévenir M. Mouton de c' qui se trame, faire not' paquet, et tâcher de filer avant la nuit...

GROS-JEAN et PIERRE *lui serrant rudement la main.* — Au revoir!

SCÈNE XVI.

GROS-JEAN, PIERRE, ensuite NANETTE.

GROS-JEAN. — Ah! ah! l' pauvre garçon!

PIERRE. — C'est heureux qu'il ait été endormi, sans ça, il aurait pu se douter de quequ' chose.

GROS-JEAN *regardant dans le pavillon.* — Eh mais, v'là justement les paniers de not' maîtresse; emportons-nous-en, comme a dit M. Firmin, ça recevra la surprise plus forte.

NANETTE *arrivant avec un panier.* — Allons, mon père, et toi, Pierre, aidez-moi à desservir la table sous ces arbres.

(*Pierre et Nanette mettent une table sous le bosquet.*)

GROS-JEAN *prenant les deux fusils.* — J'allons les charger à poudre avec les deux que j'avons déjà, ça fera une détente superbe.

PIERRE. — J' crois qu'il est temps qu' j'allions nous préparer et passer une veste un peu plus relevée... Viens, Gros-Jean.

NANETTE. — Allez, allez; vous trouverez madame Firmin chez nous; allez vous dira c' qui vous reste à faire. (*Ils sortent, elle arrange le couvert.*) La, v'là mon couvert mis; si M. Firmin pouvait arriver maintenant... (*On frappe à la petite porte.*) On frappe à la petite porte... c'est lui, sans doute.

FIRMIN *au dehors.* — Nanette, ouvre, c'est moi.

SCÈNE XVII.

NANETTE, FIRMIN, VILLAGEOIS.

(*Firmin entre, suivi des villageois parés pour la fête, et tenant des guirlandes et des bouquets.*)

AIR *de la Chimene.*

Suivez-moi, marchez avec prudence,
Placez-vous sans bruit dans ce bosquet;
Que chacun de vous tienne en silence
A la main son bouquet
Tout prêt.

(*Les paysans répètent le refrain ci-dessus.*)

FIRMIN *à d'autres.* Faites choix des roses les plus belles,
Suspendez-les à chaque arbrisseau,
En joignant vos guirlandes nouvelles,
Pour mon oncle élevez un berceau.
LES PAYSANS. Travaillons, marchons avec prudence,
Garnissons de fleurs tout ce bosquet...
Etc., etc.
FIRMIN. A cet arbre attachez l'artifice.
NANETTE. Oh! j' n'avons jamais rien vu d' pareil.
Excusez un' pauvr' fill' sans malice.
C'est y brillant?...
FIRMIN. C'est un soleil!
TOUS. Travaillons, etc.

(*Les paysans mettent des chandelles romaines sur la table; une partie entre dans le pavillon, dont ils ferment la porte sur eux, en ôtant la clef; les autres entrent dans la grotte.*)

FIRMIN. — La, voilà ce que c'est; de cette manière, ils environneront mon oncle de tous côtés. (*Allant près du pavillon.*) Surtout ne faites pas de bruit... Tout est prêt, je cours chercher la musique et rejoindre ma femme.

NANETTE. — Allez. (*Il sort par la petite porte.*) V'là qu'est arrangé!... Monsieur peut venir maintenant. Justement je l'aperçois... Sauvons-nous sans qu'il me voie... (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

MOUTON seul, arrivant d'un air pensif.

La nuit vient.

Où est donc ce trembleur de Ballot, qui me laisse seul? Tout ce qu'il m'a rapporté et tout ce que j'ai vu est bien effrayant... Ah! ah! on a mis un couvert ici... Cela était bien inutile... Je ne songe guère à souper, l'inquiétude me rend malade... Et pour comble de malheur, la nuit approche. (*On frappe à la petite porte: effroi de Mouton.*) On frappe, je crois... Qui diable est-ce qui est là? (*On refrappe.*)

FIRMIN *en dehors.* — Nanette! Nanette!

MOUTON. — On appelle Nanette... Si je pouvais savoir... (*Déguisant sa voix.*) Qu'est-ce?

FIRMIN *en dehors.* — J'ai oublié de te demander si Gros-Jean s'était emparé des fusils?

MOUTON *encore plus effrayé.* — Des fusils! (*A la porte.*) Oui, il les a pris.

FIRMIN. — Fort bien. En ce cas, qu'il se joigne aux gens cachés dans la grotte, nous ferons feu tous ensemble

MOUTON *à part.* — Feu!... O ciel!... (*Haut.*) Ça suffit. (*Il écoute encore.*) Je n'entends plus rien... Voilà du positif... Ils feront feu tous ensemble, et il y en a déjà de cachés dans la grotte!... Ah! mon Dieu! (*Il s'assied sur une chaise.*) Je n'ai plus la force de me soutenir... O ciel! j'entends marcher.

SCÈNE XIX.

MOUTON, BALLOT.

(*Ballot arrive son chapeau et son paquet noués au bout d'un bâton. Il fait nuit.*)

MOUTON. — Qu'est-ce qui est là?

BALLOT. — C'est moi, not' maître. J' vous cherchais partout; j'ai fait mon paquet. Partons. Eh mais! qu'est-ce que vous avez donc à présent?

MOUTON *se levant.* — Ah! mon pauvre Ballot! tu avais bien raison.

Nous sommes perdus... Je viens d'entendre des choses... qui font frémir...

BALLOT. — Quand j' vous l' disais... T'nez, croyez-moi, monsieur, profitons du moment où nous sommes seuls, et sauvons-nous par c'te petite porte.

MOUTON *l'arrêtant.* — Eh! malheureux, où vas-tu? Tu cours à la perte... Il y en a là un détachement qui ferait feu sur nous...

BALLOT *stupéfait.* — Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce que vous me dites là! et pas moyen d'aller chercher la garde...

MOUTON. — Ballot, va voir dans le pavillon si, en effet, ils ont pris mes armes?

BALLOT. — Oui, monsieur, j'y vais... Eh mais... la porte est fermée, et la clef n'y est plus.

MOUTON. — Pas de doute; ils ont enlevé les fusils et fermé le pavillon pour que je ne m'en aperçoive pas... Si, du moins, ce matin j'avais eu l'esprit d'avertir M. le maire...

BALLOT, *qui est près du pavillon.* — Ah! mon Dieu!...

MOUTON *tremblant.* — Eh bien! eh bien! Ballot, qu'as-tu donc?

BALLOT. — J'entends des voix, not' maître.

MOUTON. — Tu entends des voix?

BALLOT. — Ecoutez vous-même.

MOUTON *approchant du pavillon.* — En effet, il y a du monde là-dedans.

BALLOT. — Nous sommes enveloppés, monsieur.

MOUTON. — Et la grotte qui est cernée, mon ami.

BALLOT. — La grotte est cernée! V'là le cœur qui me manque... Tapez-moi dans la main. (*Il se frappe lui-même trois coups dans la main; à ce signal, on entend une décharge de coups de fusil.*) J'ai la tête cassée. (*Il se cache sous la table.*)

MOUTON *tombant sous le bosquet.* — J'ai les jambes emportées.

(*Les villageois paraissent tous; au même moment, quatre chandelles romaines, placées sur la table, partent en même temps. On voit tourner un feu d'artifice; un transparent, qui paraît sous le bosquet, présente ces mots:*

VIVE CLAUDE!

SCÈNE XX.

TOUS LES PERSONNAGES.

ENSEMBLE.

LES VILLAGEOIS, FIRMIN et AGATHE. Ah! queu fête!
Quelle fête
Pour tous les cœurs!
A vous surprendre ici chacun s'apprête.

ENSEMBLE.

Ah! queu fête!
Quelle fête
Pour tous les cœurs!
Nous vous offrons nos chansons et nos fleurs.

FIRMIN *à Mouton.* O toi, qui fis ta fortune sans fraude,
Vois dans tes bras ta nièce et ton neveu.

AGATHE, *montrant le transparent.*
Tout comme ici, le vœu de *Vive Claude*
Est dans notre âme écrit en traits de feu.

CHŒUR. Ah! queu fête! etc.

(*Pendant le chœur, Mouton est revenu à lui; il regarde et écoute avec étonnement; enfin il aperçoit Agathe et Firmin.*)

MOUTON. — Que vois-je? Agathe! Firmin! Comment, c'est vous, mes enfants?

AGATHE. — Oui, mon oncle, c'est nous... Êtes-vous encore fâché?

MOUTON *les embrassant.* — Non, mes enfants; non, tout est oublié.

FIRMIN. — Convenez que vous ne nous attendiez pas?

MOUTON. — Ma foi, non, j'en conviens... Mais comment se fait-il?...

AGATHE. — Nous sommes arrivés hier avant vous, nous avons couché dans la maison; Nanette, son père et Pierre étaient dans le secret.

MOUTON. — Mais ces coups de fusil?...

FIRMIN. — (*Il lui fait remarquer le transparent.*) Étaient le signal de la fête; n'est-ce pas aujourd'hui le 6 juin?

MOUTON. — Le 6 juin! jour de la Saint-Claude! Il a raison. (*Riant.*) Ah! ah! ah! tout s'explique maintenant.

BALLOT *sortant de dessous la table.* — Comment! tout ça c'était pour une fête?

MOUTON. — Eh! oui! imbécile, cela t'apprendra à t'effrayer d'un rien.

BALLOT. — Écoutez donc, notre maître; il n'est pas donné à tout le monde d'être brave comme vous.

GROS-JEAN, PIERRE ET NANETTE *présentant des bouquets.* — Not' maître, j' vous la souhaitons bonne et heureuse.

MOUTON *prenant leurs bouquets.* — Merci, mes enfants, merci... Comme vous m'avez surpris! Oui! je n'en suis pas encore revenu.

NANETTE. — Eh bien! monsieur Ballot, êtes-vous encore malade?

BALLOT. — Mam'elle, ça commence à se passer. (*A part.*) C'est étonnant comme j' la trouve jolie d'puis que j' n'en ai plus peur...

FIRMIN *aux villageois.* — Allons, mes amis, vive la joie! C'est la fête du maître du logis; il faut la célébrer dignement, n'est-ce pas, mon oncle?

MOUTON. — Oui, mes enfants... de la danse, de la gaieté... Mais, je vous en prie, une autre fois, quand vous voudrez me surprendre, prévenez-moi un peu d'avance.

BALLOT. — Oui, car vous risqueriez de nous faire peur.

VAUDEVILLE.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

NANETTE *à Ballot.* Désormais, monsieur Ballot,
Auprès d'une jeune fille,
N' vous troublez pas pour un mot,
Si vous la trouvez gentille.
Quand vous sentirez battre votre cœur,
Lorsque vous voudrez peindre votre ardeur,
Si dans ses yeux la gaieté brille,
Au lieu de n' montrer que de l'embarras!
N' vous effrayez pas; (*bis.*)
Aupres d'une belle, n' vous effrayez pas,

TOUS. N' vous effrayez pas, etc. (*bis.*)

BALLOT. J'ai toujours été poltron,
Même avant d'être en service;
Quand j'étais petit garçon,
J'avais peur de ma nourrice:
Ah! si quelque jour, cédant à l'amour,
J'osais me marier à mon tour,
Avant que la noce ne finisse,
A ma femme, je dirais tout bas:
N' vous effrayez pas,
Vous me feriez peur, n' vous effrayez pas.

MOUTON. Lorsque ma femme vivait,
C'était un tigre en ménage,
Elle criait, querellait!...
C'était toujours du tapage!...
Lorsque je venais mettre le holà!
Lorsque j'essayais de dire: Paix là!
Ma femme criait davantage,
Et me disait, en me pinçant le bras:
Tu ne m'effraieras pas. (*bis.*)
Mon petit Mouton, tu ne m'effraieras pas.

GROS-JEAN. Et vous, que j'ai vus trembler,
Amis du jus de la treille,
Près de voir, hélas! filer
Votre dernière bouteille;
Quel supplice affreux, disiez-vous tout bas,
De boire de l'eau dans tous nos repas!
Allez voir, je vous le conseille,
Les pressoirs remplis, les tonneaux en tas;
N' vous effrayez pas, (*bis.*)
Vous boirez du vin, ne vous effrayez pas.

FIRMIN. Longtemps le soldat français
Sera fameux dans l'histoire;
Ses revers et ses succès
Sont des titres à la gloire;
Son cœur magnanime, au sein des combats,
Cherche les périls, brave le trépas.
S'il est trahi par la victoire,
Mitraille et boulet, malgré votre fracas,
Vous ne l'effrayez pas. (*bis.*)
Vous tranchez ses jours, vous ne l'effrayez pas.

AGATHE *au public.* Messieurs, du pauvre Mouton,
Daignez accueillir le zèle;
Songez qu'un être aussi bon
De douceur est un modèle;
L'auteur, qui, ce soir, a tremblé pour lui,
En ce moment réclame votre appui.
Ah! n'allez pas, lui cherchant querelle,
Du pauvre Mouton causer le trépas!
Ne l'effrayez pas.
De grâce, messieurs, ne l'effrayez pas.

FIN DE M. MOUTON.

Paris. Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31.

COLLECTION G. BARBA.

Format in-18 jésus vélin glacé, à 3 francs le volume

EN VENTE

PAUL DE KOCK

*La Laitière de Montfermeil	1 vol.
*André le Savoyard	1 vol.
*Zizine	1 vol.
*Moustache	1 vol.
*Un Jeune Homme charmant	1 vol.
*Madeleine	1 vol.
*Le bon Enfant	1 vol.
*La Maison Blanche	1 vol.
*Le Barbier de Paris	1 vol.
*Un Tourlourou	1 vol.
*L'Homme de la nature	1 vol.
*Un mari perdu	1 vol.

TOUCHARD-LAFOSSE

Les Chroniques de l'Œil-de-Bœuf 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e séries	8 vol.

COOPER

*Œil de Faucon. Bas de Cuir. 1re série.	1 vol.

MAYNE-REID

*Le Gantelet blanc	2 vol.
*Les Chasseurs de chevelures	1 vol.
*Les Tirailleurs au Mexique	1 vol.
*La baie d'Hudson	1 vol.
*Les Chasseurs de bisons	1 vol.

JULES CLARETIE

*La vie moderne au théâtre	1 vol.

THÉODORE DE GRAVE

*Les Duellistes	1 vol.

ALBERT CAISE

La jeunesse d'une femme	1 vol.

É. DE LABÉDOLLIÈRE

*Le Domaine de Saint-Pierre	1 vol.
*Histoire de Paris, suivie de Paris agrandi	1 vol.

L. CHODZKO

*Histoire populaire de la Pologne.	1 vol.

LÉON PLÉE

*Abd-el-Kader	1 vol.

GARNERAY

*Aventures et Combats	1 vol.
*Captivité sur les Pontons	1 vol.

KAUFFMANN

Les Chroniques de Rome	1 vol.

DESBAROLLES

*Deux artistes en Espagne	1 vol.

SOUS PRESSE

PAUL DE KOCK

Sœur Anne	1 vol.
Jean	1 vol.
Mon voisin Raymond	1 vol.
Georgette	1 vol.
M. Dupont	1 vol.
Frère Jacques	1 vol.

COOPER

Le dern. des Mohicans. Bas-de-Cuir. 2e série.	1 vol.
L'Ontario — 3e série.	1 vol.
Les Pionniers — 4e série.	1 vol.
La Prairie — 5e série.	1 vol.

PIGAULT-LEBRUN

M. Botte	1 vol.
Angélique et Jeanneton	1 vol.
Fanchette et Honorine	1 vol.

GEORGETTE DUCREST

Mémoires de l'impérat. Joséphine.	1 vol.

RICCIARDI

Histoire d'Italie	1 vol.

JULES CLARETIE

La vie moderne au théâtre (suite).	1 vol.

LABÉDOLLIÈRE

Histoire de la guerre du Mexique.	1 vol.

ALBERT CAISE

Un beau mariage	1 vol.

MAYNE-REID

Le Désert	1 vol.
Les Forêts vierges	1 vol.
Le Chef Blanc	1 vol.

WALTER SCOTT

Rob-Roy	1 vol.
Quentin Durward	1 vol.
Ivanhoe	1 vol.
Le Puritain d'Écosse	1 vol.
La Prisonnière d'Édimbourg	1 vol.

HOFFMANN

Contes fantastiques	1 vol.
Contes nocturnes	1 vol.
Contes mystérieux	1 vol.

LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES

MOLIÈRE.

*Œuvres complètes. 5 »
Le même, relié... 7 »
Le même, orné de 10 grav. sur acier. 6 »
Le même, relié... 8 »

On vend séparément :

Vie de Molière...
L'Étourdi..... » 25
Le Dépit amoureux » 25
Don Garcie de Nav.
Les Préc. ridicules. » 25
L'École des maris.
Sganarelle..... 25
L'École des femmes.
La Critique de l'École des femmes. » 25
La Princesse d'Élide
Les Fâcheux..... » 25
Don Juan.....
Le Mariage forcé.. » 25
Le Misanthrope.. » 25
Le Méd. malgré lui
L'Imp. de Versailles » 25
Le Tartuffe..... » 25
Amphitryon..... » 25
L'Avare..... » 25
Georges Dandin...
L'Amour médecin. » 25
M. de Pourceaugnac
Le Sicilien..... » 25
Mélicerte.....
Pastorale comique.
Les Amants magnifiques..... » 25
Le Bourg. gentilh. » 25
Psyché..... » 25
Les Fourb. de Scap.
La Comtesse d'Escarbagnas..... » 25
Les Fem. savantes. » 25
Le Malade imagin.
Poésies div., le Val-de Grâce, etc... » 25
Collect. des chefs-d'œuvre de Molière 1 »

LA FONTAINE.

*Fables..... » 90

RACINE.

*Œuvres complètes. 2 50

On vend séparément :

Vie de Racine.... » 20
La Thébaïde..... » 20
Alexandre..... » 20
Andromaque..... » 20
Les Plaideurs.... » 20
Britannicus..... » 20
Bérénice..... » 20
Bajazet..... » 20
Mithridate..... » 20
Iphigénie..... » 20
Phèdre..... » 20
Esther..... » 20
Athalie..... » 20

CORNEILLE.

*Œuvres complètes. 2 50

On vend séparément :

Vie de Corneille... » 20
Le Cid..... » 20
Horace..... » 20
Cinna..... » 20
Polyeucte..... » 20
Le Menteur..... » 20
Pompée..... » 20
Rodogune..... » 20
Héraclius..... » 20
Don Sanche..... » 20
Nicomède..... » 20
Sertorius..... » 20
Racine et Corneille, reliés..... 7 »

REGNARD.

*Œuvres complètes. 1 90

On vend séparément :

Notice sur Regnard.
Le Bal..... » 20
Le Joueur..... » 20
Le Distrait..... » 20
Les folles amoureuses
Le Mar. de la Folle.
Le Retour imprévu. » 20
Les Ménechmes.... » 20
Le Légataire univ..
La Crit. du Légat.. » 20
Voyages de Regnard. » 70

FLORIAN.

*Florian..... » 50

VOLTAIRE.

*Hist. de Charles XII » 70

BOILEAU.

*Œuvres poétiques. » 90

AUG. CHALLAMEL.

Histoire de France.. 4 »
Le même, relié en toile..... 6 »

Cet ouvrage est divisé en quatre parties qui se vendent séparément :

Hist. de Napoléon. 1 10
Hist. de la Révolut. 1 10
*Histoire de Paris.. 1 10
*Histoire de France. 1 10

BRILLAT-SAVARIN.

*Physiologie du goût 1 10

LOUIS GARNERAY.

*Voyages et aventures..... 1 50
*Mes Pontons..... » 90

LAS CASES.

*Le Mémorial de Ste-Hélène..... 5 »
Le même, relié en toile..... 7 »

O'MEARA.

*Mémorial de Ste-Hélène 2e partie. 4 »
Le même, relié... 6 »

On vend séparément :

*Napoléon en exil.. 2 10
*Batailles de Napol. 2 10

BOITARD.

*Le Jard. des Plantes 4 »
Le même, relié... 6 »

DANIEL FOÉ.

*Robinson Crusoé.. 1 30

HOFFMANN.

*Contes fantastiques. 1 10
*Contes nocturnes.. 1 10
*L'Élixir du Diable. 1 10
*Contes des frères Séraphon..... 1 10
*Contes mystérieux. 1 10
*Le volume broché.. 4 »
Le même, relié... 6 »

Mme STOVE.

*La Case du père Tom..... 1 50
*Fleur de Mal..... » 50

HILDRETH.

*L'Esclave blanc... 1 10

Mme DE MONTOLIEU.

*Le Robinson suisse. 1 90

LÉON PLÉE.

Abd-el-Kader.... 1 10

PERRAULT.

*Le Cabinet des Fées 1 10

DESBAROLLES.

*Deux Artistes en Espagne..... 1 10

MICHIELS.

*La Traite des nègres » 90

CHARLES DE BUSSY.

*Histoire de Saint-Vincent de Paul. » 90

ACHILLE FILLIAS.

*Histoire de Suède. 1 50

HAUSSMANN.

*La Chine..... 1 70

BÉNÉDICT RÉVOIL.

*Les Aztecs..... » 70

BENJAMIN GASTINEAU.

*La France en Afrique..... 1 30

CHRONIQUES POPULAIRES ILLUSTRÉES

Les Chroniques de l'Œil-de-Bœuf, par Touchard-Lafosse. 2 vol. brochés..... 8 »
— relié en toile. 12 »
Le même, 8 séries. brochées..... 1 10

*** Mémoires de la belle Gabrielle**, 1 vol. br..... 2 10
Mém. du cardinal Dubois, 1 v. br. 2 10
Ces deux ouvrages en 1 v. rel. toile..... 6 »

Mémoires de Mme Dubarri. 1 vol. 4 »
— relié en toile.. 6 »
Mémoires du duc de Richelieu. 1 vol. broch..... 4 »
— relié en toile.. 6 »

Mémoires sur l'impérat. Joséphine, par G. Ducrest... 2 10
***Mémoires de Mme de Genlis**.... 2 10
***Mémoires contemporains** 2.10

DIVERS

Le Livre de la jeunesse, illustré par Bertall, Foulquier et G. Janet, contenant : *Fables de la Fontaine, Fables de Florian, Fabulistes populaires, Œuvres de Boileau, Histoire de Charles XII, Nouvelles genevoises.* Broché, 4 fr. Relié..... 6 »

Les Robinsons, illustrés par Janet-Lange, Bertall et Foulquier, contenant : *Robinson Crusoé, Robinson suisse, Robinson américain, le dernier Robinson*, 1 volume orné de 120 gravures. Broché..... 4 »
Relié..... 6 »

Le Cuisinier impérial, par Viart, Fouret et Délan, hommes de bouche, 27e édition augmentée de 300 articles nouveaux et du **Glacier impérial**, par Bernardi, officier de bouche, encyclopédie culinaire. 1 fort volume cartonné. Prix..... 6 »

L'Écuyer tranchant, ou l'art de découper et servir à table, par Bernardi, officier de bouche. 1 vol..... 4 »
Le Glacier impérial, ou l'art de faire et d'employer la glace pour toute espèce d'aliments et de rafraîchissements. 1 vol..... 3 »

UN MONSIEUR TRÈS-TOURMENTÉ

I

DANS L'ESCALIER

Un jour... non, c'était une nuit; mettons cela au lever de l'aurore, de peur de nous tromper, dans une maison située tout au fond du faubourg Saint-Martin, et quand nous disons tout au fond, nous entendons par là que c'était tout près de la barrière, il est toujours bon de s'expliquer, un monsieur entre deux âges, mais plus près du second que du premier, courait dans son escalier, s'arrêtait à chaque palier, sonnait aux portes de ses voisins, descendait dans la cour, cognait à la loge du portier (ce n'était point un concierge), et faisait son possible enfin pour réveiller tout le monde, en criant:

— C'est à présent! c'est pour tout de bon, cette fois! ça y est, c'est-à-dire ça veut y être .. O mon épouse! enfin je vais donc l'être!... Après dix-huit ans de mariage! ça n'est pas malheureux... Il y en a qui le sont la première année; mais comme dit le proverbe: il vaut mieux tard que jamais... Voyez un peu s'ils se réveilleront... Il faut pourtant que l'on vienne à mon aide... Je ne m'en tirerai jamais tout seul.

Et M. Tamponnet (c'était le nom de ce particulier) continuait d'aller, de venir, de courir, de crier, de se lamenter, de beugler. Dans le désordre de son esprit, dans le trouble, la joie où le jetait l'événement qui lui arrivait, après avoir sonné à un étage, il ne se donnait pas le temps d'attendre que l'on passât un vêtement pour venir lui ouvrir; il s'impatientait et descendait ou montait à un autre, de façon que déjà quelques voisins étaient venus ouvrir leur porte, et n'y trouvant personne, l'avaient refermée avec humeur en se disant:

— J'ai donc rêvé que l'on sonnait.

Cependant, au cinquième, tout près des greniers, M. Tamponnet, a cogné, et avant qu'il ait le temps de redescendre, on lui a ouvert. C'est que la porte qui vient de s'ouvrir à lui est celle d'un vieux poëte. Dans ce temps-là, les poëtes logeaient assez souvent près des greniers. C'est sans doute pour cela que Béranger a dit.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Mais le vieux poëte, qui avait passé la soixantaine, et qui était maigre comme le chevalier de la Triste-Figure, ne paraissait point se trouver très-bien dans son grenier; il ouvre donc en grommelant, se présente, non pas *dans le simple appareil*..., mais enveloppé dans une vieille houppelande qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une couverture de laine, et qui, probablement, en faisait aussi les fonctions. Dans ce négligé, qui n'avait rien de galant, la tête coiffée d'une serviette qui jouait assez bien le turban, et donnait à ce monsieur l'aspect d'un marchand de dattes, il dit brusquement à celui qui vient de cogner à sa porte (où il n'y a pas de sonnette):

— Que me voulez-vous? Pourquoi venir si matin? Vous faites un tapage insupportable!

— Ah! monsieur Muséum! si vous saviez... je suis si content... C'est bien aimable à vous de m'avoir ouvert... Je ne sais pas ce qu'ils ont dans cette maison; ils dorment comme des marmottes.. personne ne me répond, pas même Dupont, le portier... Il me semble cependant qu'il ne devrait plus dormir, voilà l'aurore qui se lève.

— C'est que probablement le portier n'a pas toujours été vertueux.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'y êtes pas obligé... ; enfin, voisin, pourquoi voulez-vous me réveiller? .. Quand je dis me réveiller, je ne suis pas absolument dans le vrai; j'avais déjà un œil ouvert, parce que je cherchais le quatrième couplet de la romance que j'envoie cette année à l'*Almanach des Muses*... Le sujet est la mort de *Pyrame* et *Thisbé*... vous savez ces deux amants qui ont changé la couleur du fruit du mûrier..

— Non, voisin, je ne sais pas..., mais ce n'est pas du fruit du mûrier qu'il est question en ce moment, c'est du mien... Ah! monsieur Muséum! après dix-huit ans de mariage!... Je le suis!

— Vous l'êtes... Quoi?

— Eh parbleu! je suis père... Il me semble que cela se comprend tout de suite.

— Mais non... Quand vous dites : « Je le suis! » on pourrait penser autre chose... Enfin vous êtes père, c'est très-bien, et je vous en fais mon compliment; mais je ne vois pas trop qu'il fût nécessaire de venir cogner chez moi si matin pour me dire cela.

— Vous ne voyez pas? Mais je ne vous ai donc pas dit? ça n'est pas encore fini... Ma chère Aldegonde est dans les douleurs, et je suis seul. . Elle a voulu renvoyer sa bonne avant-hier, parce qu'elle lui avait fait un potage aux croûtons sans croûtons. J'ai eu beau lui dire : « Aldegonde, tu as tort; ne renvoie pas ta bonne; si elle n'est forte sur les potages, en revanche, elle fait supérieurement les ommelettes soufflées... » et c'est une gourmandise que j'affectionne. On assure que c'est devenu un plat de grisettes, cela ne m'empêchera pas de l'aimer.

Ma femme ne m'a pas écouté; bref, je suis seul avec elle; moi, qui ne peux pas entendre un chat miauler, jugez si je suis en état de lui porter secours... Il nous faut l'accoucheur, une garde, du monde, enfin... Si vous étiez assez bon, monsieur Muséum, pour donner un coup de pied chez l'accoucheur...

— Il me semble que le portier pouvait bien y aller...

— Mais il dort, monsieur, il ne veut pas s'éveiller... cette brute, cet animal! Monsieur Muséum, vous serez le second père de mon enfant; il vous devra aussi le jour.

— Allons, puisque cela vous oblige tant, je vais passer une culotte (dans ce temps-là on portait des culottes); je vais me chausser, je descends... Attendez-moi en bas, je ne serai pas long.

Le vieux poëte est rentré chez lui. M. Tamponnet redescend, et sur son chemin, tire encore tous les cordons de sonnettes, absolument comme ces gamins qui se laissent couler sur la rampe d'un escalier.

Au second étage on ouvre tout à coup une porte, et une grosse dame, cuirassée dans une camisole et trois peignoirs, se présente armée d'un balai, qu'elle lève sur la tête Tamponnet, en s'écriant :

— Quel est le polisson qui sonne chez moi avant le jour?

Mais en reconnaissant son voisin, cette dame laisse retomber son balai, lequel ayant déjà ramassé plusieurs toiles d'araignées, avait presque l'air d'un drapeau

— Quoi! monsieur Tamponnet, c'est vous qui...

— Oui, chère voisine; mon épouse est en mat.. de ce que vous savez bien... Je suis seul; je ne sais où donner de la tête; soyez assez bonne pour monter près de ma femme... vous serez le second père...; je veux dire la seconde mère de mon enfant... Il vous devra le jour.

— Ah! il faut que ce soit pour vous obliger, mon voisin, car j'avais encore très-envie de dormir. Ordinairement je sommeille jusqu'à neuf heures, il en est tout au plus cinq, c'est quatre heures qui me manquent, cela me donnera la migraine.

— Vous rattraperez cela demain, voisine; vous dormirez deux jours de suite, si cela vous amuse...

— Je vais m'habiller, voisin. Je vais mettre un corset et je monte chez vous.

— De grâce, voisine, ne mettez pas de corset, vous êtes si bien comme cela.

— Ah! monsieur Tamponnet, ne me regardez pas, je vous en prie, vous me feriez rougir... Un homme ne m'a jamais vue sans corset... Je rentre, voisin,... ne me regardez pas, je vous en supplie : ne me regardez pas, vous allez me faire devenir comme une cerise!

La grosse voisine est rentrée chez elle. M. Tamponnet sourit malignement, en se disant :

— Elle m'a répété trop de fois : « Ne me regardez pas! » C'était pour que je la regardasse, au contraire; mais je n'en étais pas tenté..... elle a trop d'embonpoint; elle en abuse;... et quand elle marche, elle me rappelle ces gelées au rhum que l'on apporte au dessert, et qui ne veulent jamais se tenir au repos... Mais à quoi vais-je penser, malheureux... lorsque mon épouse souffre pour me rendre père! Ah Dieu! je suis un drôle! Voyons si ce portier se réveillera enfin.

M. Tamponnet est redescendu dans la cour. Il frappe au carreau de la loge du portier. M. Dupont, c'était le nom de ce faux suisse, montre enfin son chef orné du bonnet de coton de rigueur, et dit en bâillant.

— Est-ce que le feu est à la maison?... Où allez-vous... Que me demandez-vous? Il n'y a personne... Ils sont sortis!

— Allons, bonhomme Dupont, éveillez-vous tout à fait... Vous êtes encore à moitié endormi... Grande nouvelle, Dupont! grande nouvelle!

— Tiens, c'est M. Tamponnet! le locataire du troisième... De *quoi qu'il y a donc*, monsieur Tamponnet, que vous faites un tintamarre de mardi gras?

— Mon épouse est en train d'accoucher, portier.

— Oh! oh! et de quoi? et de quoi?

— Vous me faites l'effet d'un perroquet, en ce moment, avec vos : Et de quoi?

— Dame, monsieur, c'est qu'il y a quinze jours, la mercière d'en face, qui se croyait enceinte, a fini d'accoucher tout bonnement d'un fromage.

— En vérité, Dupont, on croirait que vous avez déjà bu! Vous dites des choses stupides.

— Il n'y a rien de stupide là-dedans, monsieur; le pharmacien d'en face, qui se fâche quand on l'appelle apothicaire, et qui est pourtant un homme très-savant, a dit comme ça que les femmes étaient susceptibles d'accoucher de tout plein de choses... depuis des nègres jusqu'à des lézards. Je trouve ça plus fort qu'un fromage!

— Vous me rendez très-malheureux en ce moment, Dupont, avec vos histoires!... Mais je vous en supplie, courez chez l'accoucheur, chez la garde... vous savez où tout ce monde demeure... Allez, portier, et si vous êtes prompt, si vous êtes bientôt de retour, je vous donnerai un petit verre de kirch en sus de votre commission, vous savez, de ce vieux kirch qui a vingt ans de bouteille.

Le portier, qui avait une grande faiblesse pour le kirch, se hâta alors de s'habiller et sort en disant : Vous me tirerez le cordon, je vais ramener en deux temps l'accoucheur et la garde.

Et très-heureusement Dupont se chargea de cette commission; car la grosse voisine du second, ayant eu la malheureuse idée de se lacer sur son lit, ne tarda pas à laisser sa tête retomber sur l'oreiller, et à se rendormir pour rattraper les heures de repos qui lui manquaient.

Quant à M. Muséum, en rentrant dans sa chambre, il avait trouvé le premier vers du quatrième couplet de sa romance sur *Pyrame* et *Thisbé*, et en cherchant le second, il avait totalement oublié qu'il devait servir de second père à l'enfant de son voisin.

II

LE CHOIX D'UN NOM

Maintenant, passons sur la première enfance de notre héros, c'est le fils de ce monsieur que vous avez vu courir dans son escalier.

Nous vous dirons seulement qu'on l'avait appelé *Théophile*, malgré les réclamations de sa mère, qui voulait à toute force que son fils se nommât Ludovic, comme un de ses cousins qui était fort joli garçon.

Mais M. Tamponnet, qui avait la prétention d'être lettré, voulut absolument que son rejeton portât ce nom confectionné avec du grec, en disant : Cela portera bonheur au petit; il sera aimé des dieux! son nom a cette signification.

M. Muséum essaya vainement de faire comprendre à son voisin que Théophile signifiait, en grec, ami des dieux, et non pas aimé des dieux, M. Tamponnet persista dans son opinion. Le vieux poëte avait conseillé de donner à l'enfant le nom de Félix. Cela signifie heureux en latin, et le latin vaut bien le grec; d'ailleurs, Félix est un joli nom, doux à prononcer, harmonieux à l'oreille, et pas trop long : ce qui est bien avantageux pour un nom, et ne l'expose pas à être défiguré, surtout par les domestiques qui l'annoncent dans un salon; et il citait pour exemple un monsieur que l'on avait baptisé du nom de Vercingétorix, et que toute sa vie les bonnes et les portières avaient appelé M. Viens-Saint-Jean-Tu-Ris.

Mais M. Tamponnet avait répondu au vieux poëte. Laissez-moi donc avec votre Félix qui est un nom heureux! J'ai connu deux Félix, il y en a un qui, après avoir été courtier de commerce, a fini par aller ouvrir les portières des fiacres, et l'autre, à trente ans, avait une jambe de bois et un œil de moins. Si c'est cela que vous appelez être heureux! j'ambitionne autre chose pour mon fils.

La grosse voisine, se rappelant qu'on l'avait éveillée pendant que l'enfant venait au monde, avait proposé de lui donner le nom de *Morphée*.

Enfin, comme le portier se rappelait les évolutions de M. Tamponnet dans l'escalier, il prétendait que l'enfant aurait dû se nommer *Carré*.

Le nom de Théophile prévalut; M. Tamponnet était heureux et fier lorsqu'il disait. Où est mon fils Théophile?

Et pourtant comme il n'avait pas d'autre enfant, il aurait pu se

borner à dire : « Où est mon fils? Venez, mon fils! » Mais il y a des personnes qui ne seraient point heureuses si elles ne prononçaient pas le nom en s'adressant à quelqu'un, lors même que ce *quelqu'un* les touche de fort près.

Ecoutez beaucoup de ces dames qui tiennent un comptoir, lorsqu'elles parlent à leur mari

— Monsieur Benoît, veux-tu venir dîner? —Monsieur Bertrand, il y a là quelqu'un qui veut te parler.

C'est à la fois tendre et respectueux.

III

MONSIEUR MUSÉUM.

Le jeune Théophile avait de petits yeux, une grande bouche, un gros nez, un front bombé, les dents un peu courtes, les oreilles un peu longues, et les cheveux un peu crépus.

Tout cela ne pouvait pas former un ensemble bien séduisant; il n'est pas probable que les peintres qui voyaient cet enfant demandaient à ses parents la permission de le faire poser pour un amour. Cependant, comme il y avait dans la physionomie du petit garçon quelque chose qui annonçait de la bonté, de la douceur, enfin ce qui constitue en général un agréable caractère, le jeune Théophile ne semblait pas trop laid, et même il ne déplaisait pas. Tant il est vrai que l'expression de la physionomie séduit bien plus que la perfection ou la régularité des traits; nous pourrions vous citer cent preuves à l'appui, nous ne vous les citerons pas.

Quant aux parents de Théophile, inutile de dire qu'ils trouvaient leur fils superbe, charmant, magnifique.

Heureux privilége de l'amour paternel et maternel, qui donne la beauté, qui prodigue les attraits, les grâces à ceux auxquels nous avons donné l'existence! Et cet amour-là est le seul vrai, le seul bon; car le temps ne lui ôte rien de sa force; nos enfants grandissent, embellissent, vieillissent, mais ils n'enlaidissent jamais... pour nous, cela s'entend.

A six ans le petit Théophile perdit son père. Madame Tamponnet, qui avait toujours eu une honnête affection pour son mari, dut alors concentrer sur son fils toute sa tendresse. Madame Tamponnet, qui n'avait été mère qu'à trente-neuf ans, en avait donc quarante-cinq à la mort de son époux; n'ayant jamais été coquette, il ne lui vint pas à l'idée de commencer à l'être aussi tard; ce qui arrive quelquefois à des dames qui regrettent de ne l'avoir pas été plus tôt.

Madame Tamponnet ne s'occupa donc que de son fils, qui était son bijou, son idole, sa gloire. Elle commença à se promettre à elle-même de ne jamais s'en séparer, par conséquent de ne point le mettre en pension ni même en demi pension. Il y avait peut-être dans cet amour un peu d'égoïsme, car il est rare que les éducations particulières valent celle que l'on reçoit dans un collége. Ensuite, les jeunes garçons, en vivant entre eux, apprennent plus tôt à devenir des hommes. Mais ce n'est peut-être pas cela qu'il serait urgent de leur apprendre si vite.

Cependant, comme madame Tamponnet ne voulait pas que son fils fût un ignorant: comme elle espérait, au contraire, qu'un jour par son esprit, ses talents, ses connaissances, il rendrait son nom célèbre, et qu'elle n'était nullement en état de faire elle-même son éducation, parce que la sienne ayant été très-négligée, elle se permettait parfois des liaisons bien dangereuses, elle songea à donner à son fils un précepteur, ou plutôt un professeur.

Le vieux poëte, M. Muséum, demeurait toujours au cinquième étage, dans la même maison que madame Tamponnet; les Muses n'avaient pas traité favorablement ce vieux nourrisson du Pinde, qui partant s'était logé le plus près possible de l'Empyrée, espérant sans doute que les inspirations lui arriveraient là de première main.

M. Muséum n'avait jamais pu terminer le quatrième couplet de sa romance sur Pyrame et Thisbé, et il en accusait son voisin Tamponnet, qui l'avait interrompu lorsque sa verve était échauffée. Ne gagnant pas avec ses vers de quoi s'acheter une robe de chambre, et s'apercevant que sa couverture de laine menaçait de ne plus draper qu'une demi-portion de son individu, le vieux poëte avait dû songer à faire autre chose que de la poésie; il avait donc annoncé au portier Dupont qu'il donnait des leçons de français, de latin, d'histoire et de versification aux enfants des deux sexes, en le priant de répandre cette nouvelle dans sa maison et dans le quartier, afin de lui procurer des élèves.

Puis en rentrant chez lui, le vieux poëte avait écrit sur le dos d'une carte :

« *Muséum, professeur de belles-lettres,* fait des éducations, montre le français, la versification; montre une foule de chose chez lui ou dehors au cachet ou au mois; le tout à des prix modérés. »

Puis il avait cloué cette carte à la porte de son grenier en disant Maintenant attendons les élèves; il ne saurait manquer de m'en venir en foule.

Cependant, le temps s'écoulait et les élèves ne venaient pas! Il est si rare que l'on croie au talent, quand il faut aller le chercher dans un grenier!

Mais lorsque madame Tamponnet, devenue veuve, pensa à faire donner de l'éducation à son fils, elle se rappela le vieux poëte, son voisin, qui demandait des élèves, et se dit : — Je n'ai pas besoin de chercher plus loin un professeur pour Théophile, puisque j'en ai un sous la main!

Sous la main n'était pas le mot bien juste, puisque cette dame demeurait au troisième étage, et le professeur au cinquième. mais il y a comme cela une foule de locutions que l'on emploie mal à propos. Il faudrait, dit-on, pour ne jamais avancer une bêtise, tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Convenez cependant que cela deviendrait bientôt incommode en société, et que cela exposerait à une foule de grimaces dans la conversation.

Madame Tamponnet ayant fait prier M. Muséum de vouloir bien venir lui parler, le vieux poëte brossa sa culotte, brossa son habit, brossa son chapeau; mais le tout avec ménagement, parce que chacun de ces objets était si mûr, qu'un coup de brosse imprudent aurait pu en emporter un morceau; ensuite il se frotta le visage avec de l'eau, mais, dans cet exercice, il mit de la vigueur, afin de se rendre le teint frais et rosé; sa toilette achevée, M. Muséum descendit chez madame Tamponnet, qu'il salua jusqu'à terre, puis le dialogue suivant s'établit entre cette dame et le vieux poëte, en présence du jeune Théophile, qui était assis dans un coin et jouait avec de petits soldats de plomb :

MADAME TAMPONNET.

Monsieur Muséum, notre portier m'a dit que vous aviez changé d'état, et que maintenant, au lieu de faire des... choses... des... Comment appelle-t-on ce que vous faisiez, monsieur?

MUSÉUM.

Des poëmes, des romances... des idylles, enfin, des vers, madame.

MADAME TAMPONNET.

Eh bien, oui... des machines. Bref, que vous aviez lâché tout ça, et que vous cherchiez des élèves pour les éduquer.

MUSÉUM.

Madame, je n'ai point renoncé... ce qui est plus convenable que lâché... au bonheur de versifier. Quand on est né poëte, voyez-vous, madame... c'est plus fort que soi... on ferait des vers même en dormant, si on rêvait. On en ferait sur n'importe quoi, sur n'importe qui...

MADAME TAMPONNET.

C'est comme feu M. Tamponnet... il faisait des cornets avec tout ce qui lui tombait sous la main... une manie, quoi!.. Monsieur, voilà mon fils Théophile; comment le trouvez-vous? il a bientôt sept ans.

MUSÉUM.

Il en est bien capable!

MADAME TAMPONNET.

Il y a un de nos amis qui m'a dit qu'il avait quelque chose de Voltaire...

MUSÉUM.

Je ne vois pas trop... les jambes, peut-être... Il joue avec des petits soldats... aurait-il le goût des armes?

MADAME TAMPONNET.

Je le croirais assez... Cependant, il joue aussi avec de petits moutons ou des haricots, Monsieur Muséum, je veux que mon fils soit très-savant.

MUSÉUM.

Et vous avez bien raison, madame. *Socrate*, que l'oracle de Delphes avait déclaré le plus sage des hommes, voulait que la science seule fût un bien, et l'ignorance un mal. Né dans l'obscurité, son savoir le fit briller au-dessus des autres hommes; sa perspicacité allait jusqu'à prévoir ce qui devait arriver, en sorte qu'on lui attribua un démon familier qui prenait soin de l'instruire, qui...

MADAME TAMPONNET.

Permettez-moi, monsieur.... d'abord, mon fils n'est pas né dans l'obscurité..., il est venu au monde en plein soleil... Ensuite, je ne me soucie pas qu'il ait les moindres familiarités avec un démon... Ce pauvre cher ange! je suis sûr qu'il se laisserait battre sans le rendre.

MUSÉUM.

Madame, vous ne m'avez pas compris... Je vous citais Socrate... un sage... un savant...

MADAME TAMPONNET.

Je ne connais pas ce monsieur-là... Finalement, monsieur Muséum, voulez-vous apprendre à Théophile à lire, à écrire, compter, et parler de tout ce qu'il est possible sans jamais être embarrassé?

MUSÉUM.

Alors, madame, voulez-vous que j'en fasse un second *Pic de la Mirandole*, qui publia à Rome un programme de neuf cents propositions *de omni re scibili*, qu'il s'engagea à soutenir contre tous les savants qui se présenteraient pour les combattre.

MADAME TAMPONNET.

Un Pic!... Ah bien! elle est bonne celle-là. Faire un Pic de mon fils... Merci, ce serait gentil! Qu'il soit aimable en société, monsieur, et susceptible d'être commis dans n'importe quoi... même chez un huissier, mais qu'il ne pique personne... Voilà ce que je vous demande... Des leçons très-longues... Quarante sous le cachet... Cela vous convient-il?

MUSÉUM.

Eh! madame, est-ce que je suis en position de refuser?... Il faut vivre, et la fortune est si rarement compagne du mérite... Homère récitait des vers pour avoir du pain; Plaute tournait la meule d'un moulin;... Vaugelas était fort pauvre... Le Tasse, n'ayant pas même de quoi s'acheter une lampe, priait sa chatte de lui prêter pendant la nuit la lumière de ses yeux, et fit sur ce sujet un joli sonnet qui commence ainsi :

Non avendo candele per iscrivere i suoi versi.

MADAME TAMPONNET.

Excusez, monsieur Muséum, mais tout cela veut-il dire que vous acceptez les quarante sous par cachet?

MUSÉUM.

Positivement, madame, et demain je viendrai donner une première leçon à mon intéressant élève

M. Muséum salua et partit. Alors madame Tamponnet prit son fils dans ses bras et l'emporta tendrement en s'écriant :

— Ah! cher enfant! tu peux te flatter que tu auras pour professeur un savant de la première force... Mais s'il voulait encore faire de toi un Pic, tu lui dirais que ta maman l'a défendu.

IV

ÉDUCATION DE THÉOPHILE

M. Muséum, devenu professeur du jeune Théophile Tamponnet, mettait de l'amour-propre à bien remplir la tâche qu'il avait acceptée. Malheureusement, son élève en mettait fort peu à s'instruire; et dès qu'il voyait entrer son professeur, il poussait un gros soupir en se disant : Ah! quand je serai mon maître, je n'en aurai pas!... On doit être bien heureux quand on est libre de faire ce qu'on veut.

Chez un enfant, libre de faire ce qu'on veut, signifie : libre de ne rien faire.

Et pour beaucoup de grandes personnes, cela a encore la même signification. Nous en avons eu de nos jours de nombreux exemples.

Peut-être le vieux poëte voulait-il apprendre à son élève trop de choses à la fois, ce qui embrouillait le petit Théophile, qui appliquait à une chose ce qui allait à une autre. Mais M. Muséum croyait au contraire sa méthod excellente : lorsqu'il avait fait réciter à son élève quelques pages de son rudiment, il lui disait :

— Nous allons passer du grave au doux!... Vous alliez apprendre par cœur quelques jolis vers que vous répéterez à votre maman, à table, au dessert... Et comme vous pourriez manquer de mémoire, vous tâcherez que l'on m'invite à dîner, parce qu'alors je serai près de vous et je vous soufflerai si vous ne saviez plus.

Quoique le petit Théophile n'eût guère plus de penchant pour le doux que pour le brave, il ne manquait pas cependant de dire à sa mère :

— Invite donc M. Muséum à dîner, maman, il me soufflera au dessert quelque chose dans l'oreille que je te dirai par cœur pour te surprendre.

Madame Tamponnet, enchantée d'entendre son fils lui réciter quelque chose, ne manquait pas d'inviter le professeur à dîner; celui-ci mangeait comme quatre, le petit Théophile ânonnait au dessert une devise de mirliton, sa maman pleurait dans son assiette et tout le monde était content.

Lorsque madame Tamponnet donnait un grand dîner ou recevait nombreuse société, ce qui n'arrivait guère qu'à sa fête ou au jour de l'an, on ne manquait pas d'inviter M. Muséum, car alors on voulait que l'instruction précoce de Théophile brillât du plus vif éclat.

Il arrivait assez souvent dans ces circonstances que l'élève de M. Muséum restait court au moment de réciter un sonnet ou une fable; mais alors son professeur la soufflait depuis le commencement jusqu'à la fin; les auditeurs se croyaient au spectacle, où il n'est pas rare d'entendre la voix du souffleur couvrir celle de l'acteur, et ils se montraient aussi satisfaits que les claqueurs du parterre.

Un jour cependant un parent éloigné de madame Tamponnet, vieux garçon caustique, goguenard, prétentieux, et qui était de fort mauvaise humeur vers la fin du dîner, parce qu'au lieu de lui donner un morceau d'aile de volaille, on lui avait servi la carcasse, se permit de dire au dessert :

—Votre fils est déjà fort instruit, dites-vous, ma chère madame Tamponnet, je voudrais pourtant bien qu'il nous donnât quelques preuves de son... érudition... Car, enfin, tout à l'heure il ne savait pas deux vers de sa fable!...

A cette demande impertinente, madame Tamponnet devint rouge comme une crevette et s'écria : Ah! vous doutez de l'instruction de mon fils, monsieur Morillon... Voilà qui me semble étrange, après ce que vous avez entendu tout à l'heure.

— C'est justement parce que je n'ai rien entendu tout à l'heure, si ce n'est son professeur qui soufflait comme un bœuf, que je désirerais maintenant que l'enfant répondît lui-même.

—Vous entendez, monsieur Muséum! s'écria la maman, on doute des progrès, des connaissances de votre élève!... C'est un affront que vous recevez.

Le vieux poëte, qui, pendant le repas, avait un peu abusé du vin de Pomard, en feignant de verser fréquemment à ses voisins, répondit aussitôt :

— Eh bien, que ce monsieur interroge le jeune Théophile sur tout ce qu'il voudra, et il saura bien lui répondre!

M. Muséum s'avançait beaucoup, mais le pomard rend imprudent; heureusement pour son élève, que M. Morillon, ancien marchand de bas, avait plus de jactance que d'instruction, et quand on lui dit d'interroger Théophile, il sembla lui-même aussi embarrassé que le petit garçon pour réciter sa fable.

Mais madame Tamponnet, enchantée de la réponse du professeur, n'était pas femme à laisser la chose en cet état. Elle regarda son parent qui se grattait le nez, le front et l'oreille, et lui dit :

— Allons, monsieur Morillon, interrogez mon fils, je vous y autorise... Je dirai plus, je vous le permets.

M. Morillon, après avoir rassemblé tous ses souvenirs scholastiques, prit un air sévère pour imposer au petit garçon, et lui dit :

— Qui fut le plus grand homme de César ou d'Alexandre?

Le petit Théophile répondit sans hésiter : C'est *Goliath* que le roi David tua avec une pierre.

Des applaudissements accueillirent cette réponse; M. Muséum se reversa du pomard et M. Morillon sembla surpris, mais il continua

— Quels sont les vers les plus agréables et les plus coulants dans la bouche?

— Ce sont les verres de champagne.

Les applaudissements de la société redoublent. M. Morillon a l'air abasourdi; cependant il pose encore une question à l'enfant.

— Qui est-ce qui a inventé la poudre?

— Oh! ce n'est pas vous! répond Théophile en tirant la langue au vieux garçon.

Ici les applaudissements devinrent si bruyants, que le portier monta pour savoir si l'on ne se battait pas chez la locataire. Madame Tamponnet embrassa son fils avec fierté et lui donna dix sous; M. Muséum se reversa du pomard, et le vieux parent s'en alla de fort mauvaise humeur en disant : Je crois qu'ils sont tous gris.

Cette journée acheva de donner à madame Tamponnet la plus grande confiance dans le professeur de son fils; elle lui laissa carte blanche dans le choix des sciences qu'il devait enseigner à son élève; elle augmenta le prix des cachets, et invita depuis chaque jour le vieux poëte à dîner.

Cependant, lorsqu'elle arrivait sans y être attendue dans la chambre

bre où Théophile prenait ses leçons, madame Tamponnet trouvait souvent son fils en train de jouer au bilboquet, tandis que le professeur, assis devant une table, la tête appuyée dans une de ses mains, s'obstinait à vouloir, terminer le dernier couplet de sa romance sur Pyrame et Thisbé.

Mais un jour la mère de Théophile ayant paru surprise du genre d'occupation de son fils, M. Muséum lui répondit aussitôt:

—Madame, les gens les plus lettrés, les gens les plus instruits, pour se relâcher, pour détendre un peu la contention ordinaire de leur esprit, se font presque tous des divertissements suivant la diversité de leur goût et de leur caractère. Tycho-Brahé faisait des verres de lunettes; Barclay élevait des plantes et des fleurs; Balzac s'amusait à faire des pastilles; Galilée lisait l'Arioste; Bussy-Rabutin se jouait avec Catulle, Ovide et Pétronne; Guy Patin écrivait des choses légères à ses amis; le cardinal de Richelieu jouait avec des chats; le grand Frédéric jouait de la flûte; M. votre fils peut, il me semble, jouer au bilboquet.

Lorsqu'on lui faisait de telles réponses, madame Tamponnet restait muette, confuse, humiliée par le savoir du professeur; elle s'en allait à reculons pour ne lui montrer que son visage, et envoyait des baisers à Théophile, en lui disant:

— Profite, mon ami, profite... Tu es entre bonnes mains... Ah! Dieu! comme ton maître en sait long!

L'élève profita si bien, qu'à quinze ans il savait à peine écrire et pas du tout calculer; mais en revanche il connaissait les règles de la versification et faisait assez bien un alexandrin; par exemple, il n'en faisait jamais qu'un.

V

L'EXCÈS EN TOUT EST UN DÉFAUT.

M. Muséum mourut, en disant à son élève, qui lui répétait souvent qu'il voudrait bien être son maître : Mon cher ami, on n'est jamais bien sûr d'être son maître; en général ce sont les événements qui nous font agir et qui, par conséquent, sont les maîtres de nous, tandis que nous ne sommes jamais maîtres des événements. Cependant avec une bonne santé, une honnête aisance et point d'ambition, on est assez ordinairement maître de l'emploi de sa journée... Ne faites jamais de projets au delà.

Le vieux professeur étant défunt, madame Tamponnet voulut un jour faire vérifier à son fils le mémoire de sa blanchisseuse; mais Théophile, après être resté trois quarts d'heure sur l'addition, avoua qu'il lui était impossible de s'en tirer quand il y avait plus de deux chiffres l'un sur l'autre.

Plus tard, la maman pria son fils de lui écrire une recette pour faire du plumb-pudding. Théophile écrivit sans faire de faute; mais il était absolument impossible de lire son écriture, et la cuisinière, à qui on avait donné la recette, fit un civet au lieu d'un plumb-pudding.

A quinze ans et demi, il fallut donner à Théophile un maître d'écriture et de calcul. Mais comme celui-là n'apprenait que des choses utiles, on ne lui donna que vingt sous par leçon, et on ne l'invita jamais à dîner... *Vanitas vanitatum! Omnia vanitas!*

— Oh! se disait tout bas le jeune Tamponnet humilié, à près de seize ans faire des pages de pleins et déliés : quand je serai mon maître, il faut espérer que je n'aurai plus besoin de professeur et que je ferai enfin mes volontés.

Cependant, à l'âge de dix-huit ans, Théophile était parvenu à écrire assez lisiblement et il faisait ses quatre règles; car, en avançant en âge, il avait été lui-même honteux de son ignorance; et c'est souvent lorsque l'on cesse d'avoir des professeurs que l'on commence seulement à étudier avec fruit, car les leçons que l'on se donne soi-même sont celles dont on profite le plus.

Mais à dix-huit ans, les jeunes gens veulent s'instruire de toutes les façons; il y a surtout le chapitre des amours, des femmes, dans lequel ils ne demandent qu'à devenir savants. A dix-huit ans, tant de plaisirs s'offrent à la jeunesse; il faut dire aussi que la jeunesse de ce temps-là avait encore toutes ses illusions, qu'on n'entendait pas alors des hommes de vingt-quatre ans s'écrier :

—Je connais tout, j'ai usé de tout, je suis dégoûté de tout!... La vie n'est que mensonges! trahisons! déceptions!... A quoi bon vivre encore... j'en ai assez.

A ces jeunes vieillards... si dégoûtés, on pourrait répondre qu'ils sont très-dégoûtants, que ce n'est pas la faute du siècle, s'ils ont perdu dans la débauche leurs dents, leurs cheveux, leur appetit et leurs illusions; mais comme nous n'avons pas la prétention de corriger personne, nous nous contenterons de féliciter les jeunes gens assez simples pour avoir encore des illusions, dussent-ils en être la dupe. Celui qui est trompé est bien plus heureux que celui qui ne croit à rien.

Théophile Tamponnet avait pour voisin un jeune homme de son âge, nommé Adolphe Badinet, cet Adolphe Badinet courait les spectacles, les promenades, les bals champêtres; il connaissait des fleuristes, des couturières, des brodeuses et même des modistes; enfin il était lancé dans les amours et les plaisirs, et, sans être joli garçon, trouvait très-facilement le placement de son cœur.

Plus d'une fois, Badinet avait dit à son voisin Théophile :

— Voulez-vous venir avec moi ce soir? j'irai à Tivoli. (Dans ce temps-là il y avait un fort beau jardin de ce nom où se donnaient de brillantes fêtes, terminées par des pantomimes pyrotechniques.)

Théophile poussait un gros soupir et gardait le silence, son jeune ami reprenait pour le décider :

— Venez donc, nous nous amuserons beaucoup; d'abord, je suis certain d'y rencontrer plusieurs fleuristes de ma connaissance, nous les ferons danser et valser, nous leur paierons des bavaroises... Avec une bavaroise au chocolat, si vous saviez comme on se fait vite aimer d'une grisette... Venez donc! vous qui me repetez souvent que vous brûlez de faire une petite connaissance, vous n'aurez que l'embarras du choix... Eh bien! voyons... qui vous retient?...

— Qui me retient? répondait Théophile en levant les yeux au ciel. Ah! mon cher Adolphe! si j'étais mon maître comme vous, je n'hésiterais pas une minute... mais, hélas!..

— Je ne vous comprends pas.

—Je vais m'expliquer. Vos parents logent dans cette maison, mais leur appartement est au premier, tandis que vous occupez, vous, une petite chambre au sixième...

— Oui, dans les mansardes, avec une fenêtre en tabatière, mais cela m'est égal, j'y suis mon maître; mon lit est rarement fait deux fois par semaine, ma chambre n'est balayée que par le vent qui vient de la fenêtre, mais je rentre à l'heure que je veux, quelquefois même il m'arrive de ne pas rentrer du tout; comme mes parents n'en savent rien, je ne suis jamais grondé, et pourvu que l'on me voie à l'heure du dîner, quelquefois le soir, et qu'on sache que je suis mes cours, je fais ce que je veux.

— Eh bien, pour moi, il n'en est pas ainsi : je loge sous le même toit, dans le même appartement que ma mère, qui est veuve; j'ai une fort jolie chambre, bien tenue, bien balayée, bien frottée; mon lit est fait tous les jours; je suis choyé, dorloté, gâté même; si je tousse deux fois dans la journée, on me fait de la tisane qu'il me faut boire soir et matin; si j'ai mal à la tête, on me fait prendre des bains de pieds; si j'ai les joues plus colorées qu'à l'ordinaire, on me pose des sangsues; si je me plains d'être fatigué, on bassine mon lit avec du sucre; enfin, je suis l'objet des soins constants de ma mère qui a près de soixante ans, et ne s'occupe que de son fils chéri; mais cette tendresse, poussée à l'excès, devient quelquefois de la tyrannie; ainsi, ma mère voudrait que je fusse toujours là, près d'elle, que je ne sortisse jamais sans elle. Si je parle de déjeuner, de dîner en ville, ma mère s'écrie .

Cela te fera du mal, cela te dérangera, tu seras malade. — Si je vais au spectacle et qu'il finisse un peu tard, ma mère est en faction à la fenêtre, en proie à la douleur la plus vive, elle guette mon retour; quand un fiacre passe, elle crie, m'appelle, demande si je suis dedans. Enfin, si je forme le projet d'aller au bal, c'est bien une autre histoire! Elle s'écrie . Tu reviendras donc au milieu de la nuit... tu seras donc assassiné, volé, dépouillé, assomme en route; on ne parle plus que d'attaques nocturnes, je ne veux pas que tu y ailles. Si je persiste, ma mère répond : En ce cas, comme je ne dormirais pas avant que tu sois rentré, tu me diras où se donne ton bal, j'aime mieux aller t'attendre à la porte; — et comme je ne me soucie pas, moi, que ma mère aille se mettre en faction chez un portier avec des domestiques, il s'ensuit que je me prive d'aller au bal... Ah! Badinet, que vous êtes heureux d'être votre maître, et d'avoir des parents qui ne vous gâtent point comme je le suis!

Le pauvre Théophile était en effet une victime de la trop grande affection de sa mère. Madame Tamponnet ne voulait pas se dire qu'un garçon ne s'élève pas comme une fille, et que lorsqu'il a atteint dix-huit ans, c'est folie de prétendre le garder toujours à ses côtés. A force de vouloir le bonheur de son fils, cette dame le rendait fort malheureux; elle le privait de tous les plaisirs de son âge, elle ne voulait pas comprendre qu'un peu de liberté est nécessaire à celui qui devient homme, et qu'en empêchant son fils de suivre ses penchants, ses goûts, d'avoir une volonté, enfin, elle finirait par en faire un être sans force, sans énergie sans résolution, sans courage; que si la timidité a de la grâce chez une femme, elle est ridicule chez un homme, et nuit toujours à ses succès dans le monde, où la fortune ne sourit qu'aux audacieux.

Il y a des parents qui ne comprennent pas tout cela, et se bornent à répéter sans cesse : Je veux avoir toujours mes enfants sous les yeux, comme cela je serai certain qu'ils ne feront pas de sottises!

Triste raisonnement que celui qui repudie toute confiance! Si les maris en faisaient autant avec leurs femmes... comme celles-ci auraient de l'agrement!

Théophile voulut cependant secouer un peu ce joug qui l'empêchait de connaître les plaisirs de son âge : un beau jour il accepta l'invitation de son ami Badinet, il alla avec lui dîner en ville, puis au spectacle, puis ensuite au café pour jouer au billard et boire du punch; bref, il ne rentra qu'après minuit au domicile maternel.

Il trouva sa mère en pleurs, assise sur une borne devant leur demeure; elle avait déjà donné à plusieurs patrouilles le signalement de son fils, elle avait promis vingt francs de récompense à celui qui le retrouverait; elle devait le faire tambouriner le lendemain, et elle fut tellement heureuse en le retrouvant, qu'elle l'appela polisson, mauvais sujet, libertin, coureur; enfin, elle le gratifia d'une foule d'épithètes qui prouvaient toute l'inquiétude qu'elle avait éprouvée de son absence, et qui n'en étaient pas moins matsonnantes aux oreilles de son fils, qui alla se coucher de fort mauvaise humeur en se disant : Quelle scène! parce que j'ai fait comme la plupart des jeunes gens de mon âge! Ah! qu'on est malheureux d'être un enfant gâté!

Le lendemain, Théophile trouva sur la table de nuit de la tisane qu'il lui fallait boire; ensuite la femme de ménage lui apporta, par ordre de sa mère, un lavement, qu'on le suppliait de prendre pour empêcher une maladie que devait amener la ribotte de la veille.

Théophile voulut jeter la tisane par la fenêtre, et la seringue avec la tisane, mais toute la journée il fut poursuivi par sa mère qui tenait dans la main une tasse de tisane, et par la domestique qui portait le clystere. De guerre lasse, et quoiqu'il n'en eût nullement besoin, le jeune homme consentit à prendre tout ce qu'on lui offrait; mais ce ne fut pas sans repeter encore : Quel ennui d'être tourmenté comme cela!... La tendresse qui nous rend malheureux ne vaut pas l'indifférence qui nous laisse en repos.

Et comme le pauvre garçon n'aimait ni les soins, ni la tisane, ni les lavements, il se priva des plaisirs de son âge, pour ne plus être exposé à tous ces désagréments.

VI

DEUX DAMES AU SPECTACLE.

Madame Tamponnet mourut. Son fils avait alors vingt-sept ans; à cet âge un homme est encore jeune... (nous en voyons qui le sont toujours, et ils ont bien raison) mais Théophile forcé malgré lui à une vie calme, paisible, retirée, avait presque perdu le goût de ces folies si naturelles dans la première jeunesse, et qui se font encore dans la seconde, quand on en a eu l'habitude.

Cependant Théophile avait un cœur sensible; ce cœur, contraint jusqu'alors de refouler ses penchants, pouvait enfin s'épancher à son aise.

Badinet, qui était toujours ami de Théophile, avait acheté une charge d'avoué, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à mener une joyeuse vie comme dans sa première jeunesse; il vint alors trouver son ancien voisin et lui dit :

— Tu es ton maître, tu as assez de fortune pour vivre sans rien faire, ce qui est très-commode quand on n'aime pas à s'occuper; voilà le moment de jouir de la vie, mais pour cela, mon cher Théophile, garde-toi de former ce qui s'appelle une liaison durable... il n'y a rien de plus dangereux pour un garçon que d'avoir une maîtresse en titre... ne cherche jamais à avoir une véritable passion... il faut beaucoup se défier de ces passions-là... qu'un homme ait des amourettes, qu'il fasse des petites connaissances... en courant; enfin, qu'il voltige de belles en belles et soit galant avec toutes, qu'il profite des bonnes fortunes qu'il rencontre sur son chemin, voilà le vrai moyen d'être heureux. Mais si tu t'amuses à vouloir être véritablement aimé, tu te prépareras une foule d'ennuis, de tracas, de chagrins, desquels tu auras ensuite beaucoup de peine à te débarrasser; car il est souvent bien plus difficile de rompre une liaison que de la former, alors même qu'au fond de leur cœur les deux intéressés en auraient l'envie. Il y a tant de choses ici-bas que l'on continue de faire par habitude.

Théophile écoutait son ami, mais il se disait à part lui : C'est un singulier garçon que ce Badinet,. il dit que c'est une sottise de chercher à être aimé de sa maîtresse, parce que probablement il n'a jamais pu l'être... ayant toujours été trompé, il désire que les autres le soient aussi... c'est pousser un peu loin l'amour-propre. Il me semble, à moi, que cela doit au contraire être fort agréable d'inspirer de tendres sentiments... d'être l'objet d'une véritable passion.

Et, pendant quelque temps, Théophile n'allait dans le monde, aux spectacles, aux concerts, aux bals, que dans l'espoir d'y faire une conquête, mais il n'était pas assez joli garçon pour séduire au premier coup d'œil, ni même au second; il n'avait pas un nom connu dans les arts, une réputation, choses qui aident beaucoup à la conquête et font souvent oublier la laideur; enfin, il n'était pas assez riche pour que l'on passât par-dessus les défauts du physique et du moral.

Le pauvre Théophile en était donc pour ses œillades; lorsqu'il apercevait une jolie femme dont il aurait été fier de devenir l'amant, il s'épuisait en vains soupirs, en positions gracieuses, en galanteries; il se donnait beaucoup de mal pour rien. Les conquêtes ressemblent à une foule de faveurs de la fortune, qui vous fuient quand on les désire, qui pleuvent sur vous dès qu'on ne les cherche pas. Le proverbe a raison qui dit : « L'eau va à la rivière. »

Avec de l'or vous rencontrez mille occasions d'en gagner; avec deux ou trois maîtresses vous êtes accablé de bonnes fortunes, elles vous guettent dans la rue, elles vous arrêtent sur le boulevard et vous attendent chez votre portière.

Enfin, un soir, le hasard, la destinée, la sympathie, ou plutôt l'affiche du spectacle, engagèrent Théophile à entrer au théâtre de la Gaîté, où l'on donnait un drame fort en vogue; il se trouva placé dans une loge derrière deux dames très-élégantes et dont l'une, qui paraissait avoir vingt-huit ans environ, était assez jolie et possédait une taille fine, une main mignonne et un bras potelé. Quant à l'autre, elle était d'un âge mûr et suffisamment laide pour faire ressortir la beauté de son amie

Aussitôt voilà notre chercheur de conquêtes qui se livre à toutes les évolutions qu'il croit susceptibles de produire de l'effet : il pince sa bouche, son nez, sa langue; il tâche d'agrandir ses yeux en les ouvrant le plus possible; il rejette ses cheveux de côté pour se donner ce qu'on appelle un coup de vent; il rapproche les deux bouts de son col, tire son gilet, rajuste sa cravate, puis se met à fredonner entre ses dents un petit air qu'on peut prendre pour tout ce qu'on veut.

Pendant que Théophile s'exerçait à ce travail, qui ne laissait pas que d'être fatigant, la dame pour laquelle il faisait toutes ces jolies choses s'était retournée plusieurs fois pour regarder son voisin qui devait être fort laid et fort ridicule lorsqu'il faisait l'exercice pour une conquête : mais celle-ci ne pouvait pas douter que ce ne fût pour elle que ce monsieur se donnait tant de mal; les femmes sont indulgentes quand elles ne sont pas en train de se moquer, et puis, celle-ci était peut-être dans les mêmes dispositions que son voisin. Dans ce cas la connaissance se fait très-vite.

Tamponnet s'aperçut qu'on lui lançait un doux regard, aussitôt il s'arrêta au milieu d'une roulade qu'il était bien fâché d'avoir commencée; il risqua quelques mots sur la pièce, sur les acteurs, on lui répondit, et dès ce moment la conversation fut engagée.

La pièce commença : c'était un drame fort larmoyant, la jolie dame porta plusieurs fois son mouchoir à ses yeux; alors Théophile se moucha comme s'il eût voulu jouer de la trompette.

— Elle est sensible, se disait-il, elle pleure au spectacle... à la Gaîté!... c'est une preuve que son âme n'est point encore blasée.. et qu'elle ne va pas tous les jours aux Français... C'est une femme qui a encore les goûts naïfs et primitifs... elle s'émeut facilement... et elle me regarde d'une façon assez encourageante... elle est fort bien mise... tournure distinguée... Je ne l'ai pas vue marcher, mais c'est égal, elle doit avoir la tournure distinguée, cela se voit rien qu'à la manière dont elle appuie son bras devant la loge;... jolie figure... des yeux qui disent beaucoup de choses;... c'est bien la conquête que j'avais rêvée... ce doit être une dame de grande maison... ou une femme de lettres... ou une lingère en magasin, n'importe! pourvu qu'elle soit libre... après tout, une femme est toujours libre quand elle le veut.

Pendant l'entr'acte Théophile ne manque pas d'aller chercher des oranges qu'il revient offrir à sa voisine et à son amie, grosse femme fort jaune qui avait assez l'air d'une mulâtresse et qui en parlant laissait entendre un accent qui tenait du normand et du limousin, et employait des locutions et des liaisons plus qu'étrangères.

Notre galant, tout en causant, cherche à faire expliquer la jolie dame sur sa position; celle-ci semble ne pas mieux demander que de se faire connaître; elle dit à son voisin en minaudant fort gentiment :

—Mon Dieu, monsieur, cela vous semble peut-être fort singulier de voir au spectacle deux dames sans cavalier...

— Pourquoi donc cela, madame... tous les jours... ou plutôt tous les soirs cela se voit... toutes les dames n'ont pas des maris complaisants et disposés à les mener au spectacle lorsqu'elles en ont l'envie; il en est d'ailleurs qui ont des affaires, des occupations qui les empêchent d'être libres de leur soirée, alors il faudrait donc que leurs pauvres femmes fussent privées d'un plaisir qui est fort à la mode et fort innocent. Ensuite il y a les dames veuves... ou celles dont les époux sont en voyage... car il y a des maris qui voyagent presque toute l'année. Voilà encore des dames qui n'ont pas toujours à leur disposition un cavalier pour les mener au spectacle. « madame est peut-être dans ce cas-là?...

— Moi, monsieur, je suis veuve... d'un général... dont le nom était bien connu. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du général Croutmann.

— Le général... Croute... oh! oui, madame, oui...j'en ai beau-

coup entendu parler, répond Théophile, qui entendait ce nom pour la première fois.

— Il avait sept croix, monsieur.

— Fichtre! murmura Théophile, autant que de boutonnières.

— Il avait perdu une jambe... à la bataille de... cette fameuse bataille, le nom n'y fait rien! il avait eu un œil percé par un boulet de canon au siége de... un très-grand siége... on ne connaît que celui-là... il avait laissé un bras à la prise de... vous savez bien... la prise... une si belle prise. Je ne puis jamais me souvenir des noms...

— Cela ne fait rien, madame.

— Enfin, à la dernière affaire où il assistait il a laissé...

— Ah! mon Dieu, madame, que pouvait-il donc encore laisser sur le champ de bataille?

— Il y a laissé son cheval, monsieur, un cheval magnifique, qui avait été son compagnon fidèle depuis quinze ans. Le général Croutmann ne put se consoler de cette perte il mourut aussi quelques mois après, me laissant veuve et fort jeune encore, avec une fortune médiocre... et si peu d'expérience... Je ne sais ce qui me serait arrivé si le ciel ne m'avait donné une amie sincère et dévouée... Vous la voyez avec moi... madame Potiche, qui a quitté la Savoie, sa patrie, pour venir entreprendre à Paris un commerce de queues de boutons dans lequel elle aurait gagné immensément d'argent si elle n'avait pas essuyé dix-neuf banqueroutes... Mais elle est philosophe et toujours au-dessus des événements.

Théophile croit devoir faire un salut respectueux à cette dame qui a essuyé tant de revers dans les queues de boutons; mais, en ce moment, madame Potiche était tellement occupée à avaler plusieurs quartiers d'orange avec leurs pepins, qu'il en est pour ses politesses, qu'on n'a pas remarquées. La veuve du général Croutmann le dédommage bien de l'inattention de madame Potiche; la jolie dame est extrêmement causeuse; elle est bientôt avec Théophile comme si elle le connaissait depuis longtemps. Celui-ci est enchanté, transporté; il a déjà presque risqué une déclaration, et on lui a souri; et cette excellente madame Potiche ne s'est pas retournée une seule fois pour troubler la conversation que l'on tient près d'elle; c'est une amie remplie de discrétion, et que l'on mènera souvent au spectacle.

Le drame est fini; tout le monde part avec les larmes aux yeux; les femmes ont, en plus, le nez rouge; mais on s'est bien amusé, et l'on se promet de revenir pleurer à la Gaîté, théâtre qui a la spécialité des larmes.

Théophile est près de la jolie veuve. Lorsqu'on est sur le boulevard, il s'aperçoit avec joie qu'il tombe quelques gouttes d'eau, il se hâte d'offrir une voiture aux deux dames, qui ne font aucune façon pour l'accepter. Une petite citadine se trouve là. la belle veuve du général y a monté avec légèreté; l'énorme madame Potiche y entre avec l'aide du cocher, qui ne craint pas de la pousser par son centre de gravité; il ne reste à Théophile que le petit siége qu'on relève pour lui, et, pour placer ses jambes, il est obligé d'emboîter une foule de choses énormes appartenant à madame Potiche; mais, quand on a le cœur pris par de nouvelles amours, où ne tiendrait-on pas pour être près de celle qui nous a charmé?

Théophile est horriblement serré, mais il se trouve très-bien; il ne peut pas faire un mouvement sans être presque écrasé par les bras, les genoux ou les mollets de madame Potiche, mais la veuve du général Croutmann lui a permis de venir lui rendre visite; la grosse amie s'asseoirait sur lui, qu'il serait capable de la supporter.

On arrive devant la demeure de la jolie femme, qui loge dans une assez belle maison de la rue Mazagran. Théophile croit alors se trouver libre de renvoyer sa voiture; mais madame Potiche ne demeure pas dans la même maison que la veuve du général, et celle-ci a dit à son nouvel adorateur :

—Est-ce que vous aurez la bonté de remettre mon amie chez elle?

Cette prière est faite sur un ton si insinuant qu'il n'y avait pas moyen de n'y point obtempérer. Théophile s'est empressé de répondre.

— Comment donc, madame; mais avec le plus grand plaisir.

VII

LE TABAC ET LES PETITS CHIENS.

Et bientôt il est assis dans la citadine à côté de l'énorme dame qui a crié au cocher : Rue de Lourcine, quartier Mouffetard, la maison du boulanger.

Le pauvre Théophile se sent tressaillir; il se demande comment une personne qui semble aussi distinguée que sa nouvelle conquête, peut avoir une amie qui loge rue de Lourcine; puis il prend son parti en se disant : C'est un moment à passer. Toute médaille a son revers! Cette dame ne m'a pas semblé causeuse, je pourrai penser à mes amours.

Mais Théophile se trompait; si madame Potiche n'ouvrait pas la bouche lorsqu'elle était avec son amie, c'est que probablement c'était sa consigne. Elle se dédommageait quand la veuve du général n'était plus là.

Son infortuné compagnon est obligé d'entendre l'histoire des tribulations qu'elle a essuyées depuis qu'elle est à Paris, puis, celles de son premier mariage avec un homme qui la rouait de coups pendant leur lune de miel, ce qui, à juste titre, la faisait trembler pour les lunes qui devaient suivre, lorsqu'une pleurésie emporta le monsieur, qu'elle ne pleura pas à propos de regretter. — Puis, l'histoire de son second mariage avec M. Potiche, un homme aussi doux, aussi tendre que son premier époux était brutal, un homme qui l'adorait, qui passait une partie de sa vie à ses pieds, qui la dérobait ses parterres, pour avoir le plaisir de les lui remettre; enfin, un homme qui voulait se coucher à huit heures, et ne se levait qu'à midi. Et tout cela entremêlé d'adversités inconnues et de faits bien bizarres.

Théophile écoutait avec la résignation d'une personne qui n'est pas obligée de répondre, et qui, par conséquent, a le droit de penser à autre chose. Mais à son bavardage, madame Potiche joignait un autre défaut plus désagréable, plus incommode, et contre lequel son malheureux compagnon cherchait en vain un remède. Cette grosse dame prenait du tabac, elle s'en bourrait le nez; de plus, elle tirait souvent son mouchoir, et de cet infâme mouchoir s'exhalait cette odeur de vieux tabac, de roupies, qui n'est pas supportable même chez les personnes qui prennent un mouchoir blanc tous les jours, et madame Potiche n'en changeait que deux fois par semaine.

Ah! ne parlez pas d'une femme qui prend du tabac... il n'y a point de beauté, de grâces, de jolis traits, de jolis yeux, d'esprit, de gentillesse, d'amabilité qui puisse faire excuser cette horrible coutume... L'odeur du tabac chez une femme a quelque chose qui la vieillit, l'enlaidit et la fait tomber sur-le-champ au rang des portières et des marchandes de chiffons; et c'est en vain que les femmes qui ont ce malheureux défaut cherchent à le dissimuler, en prenant toutes les précautions imaginables... Elles ont beau faire, il leur reste toujours quelque chose qui les décèle, qui les trahit; leur nez d'ailleurs prend une autre forme... car il est bien prouvé que cette vilaine poudre que vous y insinuez finit par les grossir et les jaunir.

Par pitié pour vous-mêmes, mesdames, ne prenez pas de tabac. Ah! encore un avis en passant : n'allez pas, dans l'âge d'aimer et de plaire, vous prendre d'une belle passion pour les petits chiens. Voilà encore une chose qui vous fait bien du tort près des hommes. Une femme qui aime les petits chiens... Mais voyez donc où cela conduit. Chez elle, c'est une foule d'exigences, de soins, de précautions qu'il faut prendre pour ne point contrarier, déranger ou blesser l'animal chéri.

Vous arrivez chez une dame qui a un petit chien; vous vous présentez d'un air empressé, galant; vous vous flattez que votre visite fera plaisir. A peine vous a-t-on souri à votre entrée; au lieu d'écouter vos compliments, on est distrait, on regarde à droite, à gauche, sous les meubles, derrière les coussins. Comme ce manége ne tarde pas à vous ennuyer, vous dites :

—Qu'avez-vous donc, madame, vous paraissez inquiète, préoccupée... vous serait-il arrivé quelque événement fâcheux?..

— Ce que j'ai... c'est Zaza que je cherche... Zaza, ma petite chienne... Elle était là tout à l'heure, couchée sur mon sofa, quand vous avez sonné... et je ne la vois plus... Que peut-elle être devenue?... C'est que je ne veux pas qu'elle sorte.

— Mon Dieu, madame, votre chienne n'est pas perdue, elle se retrouvera; je venais vous demander s'il vous serait agréable d'aller ce soir...

— Je la retrouverai!... Comme vous dites cela, monsieur, mais je l'espère bien, que je la retrouverai... D'abord, si je perdais Zaza, je ne m'en consolerais jamais... Julie! Julie!

— Alors, madame, vous ne pouvez pas me dire si ce soir il vous serait agréable...

On ne vous écoute pas, on sonne la bonne, on ordonne des recherches, des perquisitions dans toute la maison; on fait déjà des conjectures. On veut deviner quel est le locataire assez scélérat pour avoir retenu, gardé Zaza; on promet une forte récompense; on fera interroger toutes les fruitières, tous les épiciers du quartier. La bonne part pour commencer les recherches, et, en revenant à sa place, la dame aperçoit la chienne chérie qui s'est couchée sur une bergère et qui était cachée par quelques robes sur lesquelles elle s'est oubliée.

Alors la joie, la bonne humeur, l'amabilité renaissent chez cette dame si maussade quelques moments auparavant, et si vous avez la malheureuse adresse de faire remarquer que Zaza a laissé des traces de son séjour sur la bergère, on répond :

— Oh! ce n'est rien; la couturière mettra un autre lé à cette robe... J'ai encore de l'étoffe pareille. »

Et faites bien attention que cette même dame entrerait en fureur ou aurait des attaques de nerfs si un enfant, avec des mains couvertes de confitures, était venu en jouant se cacher dans les plis de sa robe. Il paraît que les confitures lui inspirent infiniment plus de dé-

goût que les méfaits de sa chienne; et puis, qu'est-ce qu'un enfant auprès de Zaza, ce petit animal qui aboie d'une façon assourdissante après les gens mal mis? Quel instinct! Quand un enfant a le malheur de pleurer, de se plaindre, de dire qu'il a *bobo*, on appelle la bonne et on lui dit :

— Couchez-le bien vite... il est insupportable ce soir.

Quand le petit chien grogne, aboie au point qu'on ne s'entend pas parler, et veut quelquefois vous mordre les jambes, cette dame lui donne des gimblettes, du sucre, ou l'accable de caresses pour le calmer, en vous disant :

— Vous l'aurez taquiné, c'est votre faute... il ne peut pas souffrir être taquiné, c'est son caractère.

Allez-vous à la promenade avec cette même dame, elle emmènera sa chienne, après avoir veillé à sa toilette, l'avoir peignée avec soin; souvent elle lui attachera un nœud de ruban rose au cou, elle la tient en laisse; mais ne pensez pas marcher comme tout ce monde qui se promène. A chaque instant il faudra vous arrêter parce que Zaza s'arrête, et s'il plaît à la chienne de faire de longues pauses, de rester longtemps contre une borne-affiche, de vouloir causer avec quelque passant de son espèce, il vous faudra vous arrrêter tout aussi longtemps qu'elle, alors même que vous vous trouveriez dans un endroit où il y aurait de la crotte, ou bien dans un passage dangereux à cause des voitures; en somme, vous n'êtes donc sorti avec cette dame que pour être aux ordres de sa chienne... Prenez garde qu'on ne vous la fasse porter... Cela s'est vu.

En avez-vous assez? Attendez, voici le bouquet... quelque chose qui surpasse tout le reste et qui serait incroyable si nous ne l'avions pas vu, et très-souvent même.

Cette adorable petite chienne, qui, à la promenade, a pu satisfaire toutes ses fantaisies, si elle est fatiguée, sa maîtresse la prend dans ses bras, la porte pour revenir, et, de temps à autre, l'animal, par reconnaissance, par attachement et surtout parce qu'on le lui a appris, allonge le tête, tend le museau et se met à lécher le visage de sa maîtresse; alors celle-ci est enchantée, attendrie, elle se laisse lécher la figure et accable l'animal des noms les plus doux pour le remercier de ses caresses.

Et si vous avez l'avantage d'être bien avec cette dame, lorsque vous serez pour la quitter, elle vous tendra sa figure pour que vous l'embrassiez.

En pareille circonstance j'ai vu un jeune nomme se reculer avec dégoût, et dire à la dame, qui était cependant fort jolie :

— Pardon, ma chère amie, mais je ne me soucie point de toucher avec mes lèvres les places léchées par votre chienne qui, tout à l'heure, lorsqu'elle était à terre, a fait les mêmes amitiés à plusieurs de ses pareils... seulement, elle ne s'adressait pas à leur visage.

La jeune dame trouva ce monsieur fort ridicule. Quant à elle, pour tout au monde vous ne lui auriez pas fait embrasser un enfant qui aurait eu la figure un peu barbouillée.

Quel est le polisson qui sonne chez moi avant le jour?

VIII

UNE MAITRESSE.

Le tabac et les petits chiens nous ont fait oublier Théophile Tamponnet, que nous avons laissé dans une position assez désagréable, forcé de reconduire dans un quartier perdu cette grosse dame qui prisait et l'empoisonnait avec son mouchoir.

Enfin, notre galant a terminé sa corvée. Il a mis madame Potiche rue de Lourcine, il est rentré chez lui, et peut se livrer à sa joie. il a fait une conquête... ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps; et cette conquête est jeune, élégante, jolie et spirituelle... car Théophile a trouvé que cette dame avait beaucoup d'esprit dans la conversation. Peut-être n'était-il pas bien exigeant, ou l'amour avait prêté son charme à ce qu'il avait entendu, ensuite, comme tout est relatif, cette dame pouvait avoir beaucoup d'esprit pour lui, et n'en aurait eu que médiocrement près d'un autre.

Le lendemain, notre galant s'est rendu chez la veuve du général Croutmann. Sa nouvelle connaissance l'accueille fort bien. Théophile méritait une récompense pour avoir, la veille, reconduit madame Potiche rue de Lourcine; il était très-amoureux et demandait beaucoup de choses. La jolie veuve ne semblait pas avoir l'intention de se montrer bien cruelle; cependant avant de se rendre, elle n'était pas fâchée de dicter ses conditions.

— Si jamais j'étais assez faible pour céder au penchant de mon cœur, dit la veuve du général en lançant à Théophile des regards qui achevaient de lui tourner la tête, je voudrais d'abord être bien certaine d'être aimée...

—Ah! madame, vous ne pouvez pas douter des sentiments que...

— Un moment, monsieur; comment comprenez-vous l'amour, s'il vous plaît? C'est que je trouve qu'il y a mille manières d'aimer : quelle est la vôtre?

A cette question assez insidieuse, Théophile se sentit fort embarrassé; il avait si peu ou si mal aimé dans sa vie qu'il ne savait pas trop lui-même quelle était sa manière. Mais, enflammé par les beaux yeux qui étaient devant lui, il répondit, en accompagnant ses paroles de profonds soupirs :

— Ma manière d'aimer, madame, ah! ce serait de vous répéter sans cesse que je vous adore... que jamais je n'ai rencontré dans le monde une femme qui pût vous être comparée... ce serait de passer ma vie à vos genoux, d'admirer vos yeux si séduisants, si beaux; votre bouche si aimable, si spirituelle votre front si noble,

votre main si bien faite, si blanche; votre taille svelte, fine, élégante; votre...

La jeune veuve juge convenable d'arrêter ce monsieur, qui aurait peut-être été fort en peine de savoir comment s'arrêter lui-même; elle l'interrompt par un grand éclat de rire, en s'écriant :

— Ah! monsieur, s'il vous fallait passer votre vie comme vous venez de le dire, je cesserais bientôt de vous paraître jolie, et mes faibles attraits, que vous avez la bonté de louer en ce moment, perdraient chaque jour de leur charme à vos yeux.

— Pouvez-vous croire, chère madame de Crout...

— Appelez-moi Alphonsine; c'est mon petit nom, je vous permets de me le donner.

— Ah! que vous êtes bonne!... Pouvez-vous croire, séduisante Alphonsine, qu'on puisse cesser de...

— Pardon, monsieur, mais jusqu'à présent vous avez fait des serments, des protestations, comme tous les hommes en font lorsqu'ils veulent persuader à une femme qu'ils l'aiment et lui seront fidèles : moi, je trouve cela très-vague, et ce n'est pas de cette manière que l'on prouve à une dame que l'on a véritablement de l'attachement pour elle.

— Ah! ce n'est pas de cette manière...

— Non, monsieur. Si vous voulez me le permettre, je vous dirai, moi, comment il faut qu'on se conduise avec une femme pour qu'elle croie à votre amour.

— Dites, madame, dites, je vous en prie; je ne perdrai pas un mot, car c'est une leçon dont j'espère profiter.

— Monsieur, la meilleure manière de prouver à une femme qu'on l'aime, c'est assurément de chercher à la rendre heureuse; car il ne suffit pas que votre amour vous rende heureux, vous, ceci serait de l'égoïsme; il faut, avant tout, qu'il fasse le bonheur de votre amie : ce sera le plus sûr moyen de vous l'attacher. Rendre une femme heureuse n'est pas une chose bien difficile; que faut-il pour cela? Contenter tous ses goûts, satisfaire tous ses désirs, être toujours aux petits soins près d'elle; lui donner tous les chiffons, tous les bijoux dont elle peut avoir envie; être soumis à ses volontés, et surtout ne prendre aucune distraction, aucun plaisir sans elle. Voilà, monsieur, la bonne manière d'aimer.

Théophile a écouté la veuve du général Croutmann avec beaucoup plus d'attention qu'il n'en avait jadis pour écouter son professeur, ce digne M. Muséum. Lorsque la jolie dame a cessé de parler, il lui prend la main qu'il porte sur son cœur, en disant :

— Tout ce que vous venez de me dire est gravé là .. je n'en ai mer?
pas perdu un mot!

— Et ferez-vous tout cela... si on a la faiblesse de vous aimer.

— Je le ferai, je le jure sur.

— Point de serment! En amour ils n'ont jamais servi à rien. Mais prenez garde, ne vous engagez point légèrement, je suis peut-être un peu exigeante.

Oh! ce n'est pas vous! répond Théophile en tirant la langue au vieux garçon.

— Vous ne le serez jamais trop.

— Songez que je ne suis pas de ces femmes que l'on prend et que l'on quitte comme un vêtement à la mode!

— Ah! madame, me croyez-vous capable de vous comparer à quelque chose que l'on quitte facilement?

— Je porte un nom honorable, j'ai une position dans le monde.. Je ne suis point une grisette, monsieur.

— Vous en êtes à cent lieues, madame.

Madame Croutmann ayant bien fait toutes ses conditions, toutes ses réserves, Théophile ayant adhéré à tout, l'affaire ne pouvait manquer de s'arranger.

Au bout de quelques jours, Tamponnet se promenait la tête haute, le nez au vent, se dandinant tant soit peu sur les hanches; enfin il avait cet air satisfait, conquérant, d'un homme qui a une jolie maîtresse et qui n'est pas habitué à ces choses-là.

Il rencontre un matin son ami Badinet, celui-ci sourit de loin en l'apercevant et lui dit en l'abordant :

— Diable! mais nous avons un air de triomphateur aujourd'hui!... Je gage que tu as maintenant plus de bonnes fortunes que tu n'en veux?

— En effet, cher ami... j'en ai, pas plus que je n'en veux, car je n'en ai qu'une, mais elle suffit à mon bonheur... Ah! Badinet, si tu savais combien je suis heureux... Une femme charmante, une femme très-distinguée, veuve d'un général qui avait laissé la moitié de sa personne sur des champs de bataille... le fameux général Croutmann qui a eu un œil emporté par un boulet de canon...

— Par un boulet... Et le boulet n'a touché qu'à l'œil!... Il fallait qu'il fût bien petit ce boulet-là. Demande donc à ta générale de quel calibre il était...

— Ah! Badinet, si tu vas déjà commencer à te moquer, je ne te conte plus rien.. Tous les jours on dit... un boulet... et cela signifie un éclat de bombe.

— Ala bonne heure! je te passe un éclat de bombe.

— Enfin, mon cher, une veuve et une femme jolie, pleine d'esprit, très-bien élevée; on voit qu'elle a reçu une brillante éducation.

— Elle est musicienne?

— Elle a une voix délicieuse, elle vocalise supérieurement.

— Elle touche du piano?

— Elle en touchera dès que je lui en aurai donné un.

— Ah! il paraît que tu fais des cadeaux...

— Oh! que c'est joli!... ta réflexion est bien bonne. Est-ce que tu as eu des maîtresses auxquelles tu n'as pas fait de cadeaux, toi?

— Mais, oui, quelquefois... souvent même... J'en fais assez volontiers à celles qui ne m'en demandent pas, mais rarement à celles qui en veulent.

— Je ne m'étonne plus si tu n'inspires jamais une passion profonde...

— Pauvre Théophile... tu me fais rire... C'est donc une passion que tu as inspirée, toi?

— Oui, mon cher, on m'adore!... On ne peut pas se passer de moi; je mène l'existence la plus riante. Sans cesse aux spectacles, à la promenade, en calèche aux bois; ensuite nous dînons chez les meilleurs restaurateurs.

— Cela doit te coûter un peu cher, cette maîtresse-là... Viens donc déjeuner avec moi, tu me conteras où tu en as fait la connaissance.

— Mon ami, ce serait avec plaisir, mais cela m'est impossible, Alphonsine... c'est le nom de mon adorée, m'a fait promettre de la mener ce matin au Jardin des Plantes pour voir les bêtes à cornes.

— Tu l'y mèneras demain.

— Oh! non pas!... Demain nous avons l'emploi de notre journée; nous devons aller aux Gobelins... le jour suivant aux Invalides...

— Viens donc toujours, tu arriveras un peu plus tard, voilà tout... D'ailleurs, des bêtes à cornes, on en voit partout; il n'y a pas besoin d'aller au Jardin des Plantes pour cela.

— Mon cher Badinet, je te répète que je ne puis accepter ton invitation; il faut même que je te quitte, car avant d'aller prendre Alphonsine, il faut que j'aille chercher son amie, madame Potiche, qui vient avec nous.

— Madame Potiche! quelle est cette chinoiserie-là?

— Ce n'est point une chinoiserie, c'est une dame fort respectable et très-puissante, qui a eu deux maris et des malheurs... qui a essuyé des banqueroutes et des revers... Elle servait de Mentor à Alphonsine, depuis que celle-ci avait eu la douleur de perdre le général Croutmann... Alphonsine aime beaucoup madame Potiche, elle a pour elle une foule d'égards, de petits soins, de prévenances... J'ai même cru remarquer qu'elle lui donne ses vieilles robes, dont cette dame se fait des neuves... Qu'est-ce que tu as donc à rire?... Tu es terrible pour cela, Badinet, tu ris souvent quand on te parle...

— Je songeais à ton bonheur, si tu promènes cette madame Potiche avec ta maîtresse.

— Mais oui, Alphonsine tient à l'emmener avec nous... pour le *décorum*; moi, j'avoue, entre nous, que je m'en passerais volontiers... que même j'aimerais autant n'avoir au bras que ma douce amie... Ce n'est pas que madame Potiche soit incommode en société... au contraire, c'est une femme qui fait tout ce qu'on veut... qui s'amuse partout... surtout dans les restaurants... Elle a un appétit magnifique; rien ne lui fait mal... Elle n'a pas plutôt fini de dîner qu'elle recommencerait... Mais, ce que je n'aime guère, c'est qu'elle prend du tabac ..

— Ah! elle prise...

— Comme le roi de Prusse.

— Ton Alphonsine doit fumer alors?

— Des cigarettes seulement, vers la fin du dîner.

— Comment fais-tu, toi, qui ne fumes pas, qui détestais l'odeur du tabac?

— Je m'y fais... Je commence même à fumer le tiers d'un cigarre... Ah! mon ami, l'amour fait faire bien des choses!

— Oui, c'est vrai, il fait fumer surtout.

— Adieu, Badinet, je te quitte... Je vais chercher l'amie d'Alphonsine. A propos, et toi, es-tu toujours avec cette jolie brune que tu avais au bras la dernière fois que je t'ai rencontré aux Champs-Elysées?...

— Avec Ernestine?

— J'ignore si elle se nommait Ernestine.

— Ah! mon cher ami, j'en ai changé bien des fois depuis ce temps-là.

— Je te souhaite beaucoup de plaisir, moderne Joconde.

— Viens donc déjeuner...

Pour toute réponse, Théophile serre la main de son ami et s'éloigne en courant, parce qu'il a peur d'être en retard

IX

MADAME POTICHE.

Un mois environ après cette entrevue des deux amis, Badinet rencontre encore Théophile sur les boulevards; mais cette fois, celui-ci a les deux bras pris; à la gauche, du côté du cœur, il tient sa conquête, sa belle Alphonsine, qui est mise avec autant de goût que d'élégance, et semble s'occuper beaucoup de l'effet que fait sa toilette sur les personnes qui passent.

A sa droite, Théophile tient madame Potiche, l'énorme dame dont le nez bourré de tabac ressemble à une pipe que l'on voudrait allumer, à une robe trop étroite pour son embonpoint, et trop courte par devant, ce qui laisse voir un bas mat tiré et n'empêche point cette dame de se carrer dedans, et d'avoir en marchant un laisser-aller qui doit bien fatiguer le bras de son cavalier.

Celui-ci fait une assez triste mine entre ces deux dames; sa physionomie est celle de quelqu'un qui s'ennuie horriblement et fait ce qu'il peut pour avoir l'air de s'amuser. Il parle de temps à autre à sa dame de gauche qui ne l'écoute guère, et il ne répond pas à sa dame de droite qui lui parle toujours. En apercevant son ami Badinet, qui le salue d'un air goguenard, il s'efforce de lui sourire et ne serait pas fâché de s'arrêter un moment pour lui parler, mais on le tire à gauche et à droite, il faut qu'il continue de marcher; il n'y a pas moyen de résister à ces deux courants qui l'entraînent.

— Pourquoi donc vous arrêtiez-vous, mon bon? demande Alphonsine, tout en faisant avancer son cavalier.

— Ma chère amie, c'est que je venais d'apercevoir un de mes amis... Badinet, dont je vous ai parlé quelquefois...

— Ah! ce monsieur qui vous a ri au nez en passant... C'est votre ami Badinet... il me déplaît horriblement, cet homme-là... il s'est à peine incliné devant moi... Quel mauvais genre... J'espère que vous n'allez plus avec ce monsieur-là...

— Quand voulez-vous que j'y aille, douce amie, puisque je suis sans cesse avec vous.

— Pas encore assez, peut-être... Vous étiez d'une demi-heure en retard ce matin... Vous avez fait attendre madame Potiche...

— C'est la faute de mon tailleur... J'attendais un habit...

— Vaines défaites! vous n'avez pas qu'un habit.

— Je voulais me parer... pour vous plaire... et puis votre amie demeure si loin... rue de Lourcine... près d'une lieue de chez vous... Cela fait perdre bien du temps

— Vous avez raison, mon bon, et je comprends votre idée, il faut faire déménager cette excellente amie, dès demain nous lui chercherons un logement dans mon quartier... dans ma rue, s'il y en a... Ah! il me semble que dans ma maison même il se trouve en ce moment quelques petits appartements vacants... Je m'en informerai en rentrant... Entends-tu, madame Potiche, je vais te loger dans ma maison... C'est une idée de Théophile, n'est-ce pas que c'est gentil d'avoir pensé à cela?

Théophile, qui n'avait pas eu un seul instant cette pensée, voudrait s'être mordu la langue quand il s'est plaint de l'éloignement de la rue de Lourcine; mais il n'y a plus moyen de revenir là-dessus, et déjà madame Potiche, qui s'est penchée vers lui, s'appuie encore plus sur son bras, et lui dit avec le nazillement qui lui est habituel :

— Ah! oui, que vous êtes un homme aimable, autant que mon second mari, s'il était *possiblement* permis de lui ressembler; voyez-vous, il y en a bien *d'aucuns* qui m'ont fait la cour *de depuis* mon veuvage, mais je *leur z'y ai dit* à tous : Vous êtes à cent piques de mon défunt... le second, entendons-nous... Voulez-vous une prise, cher ami? ça *corrompt* l'air.

— Merci, madame, je n'en use pas.

— Ah! que vous avez tort... ça fait tant de plaisir à ce pauvre nez... et c'est mélodieux pour la tête Autrefois, je *jouissais* d'une mauvaise santé... j'étais *monrose* toute la journée, je couvais une *névralgiste*... Depuis que je me suis abandonnée au tabac, je suis une vraie porte Saint-Denis!...

Théophile écoutait tout cela d'un air piteux, en se disant : Et je suis cause qu'elle va venir demeurer dans la même maison qu'Alphonsine... Je voyais madame Potiche six ou sept heures par jour, c'était cependant bien assez!... S'il me faut l'entendre toute la journée, ce sera bien fatigant. L'amitié est une belle chose, mais Alphonsine la pousse trop loin.

Et quelques mois plus tard, Théophile Tamponnet passait dans la rue, mais il n'avait plus le nez au vent et la démarche légère; il ne sautillait plus d'une jambe sur l'autre et n'avait plus son chapeau posé sur le côté; il marchait lentement, pesamment, d'un air préoccupé, la mine refrognée, la tête baissée, les regards sur ses souliers, si bien qu'il venait de se jeter dans un monsieur qu'il n'avait pas aperçu et allait lui demander excuse, quand une voix bien connue lui dit

— Eh! mon Dieu, mon pauvre Théophile, où donc vas-tu comme cela? tu ne vois pas même tes amis!

— Tiens, c'est Badinet! bonjour, Badinet.

— Bonjour; que t'est-il donc arrivé... tu es changé, pâli, maigri, jauni...

— Tu crois... c'est possible... il ne m'est rien arrivé...

— Es-tu toujours le plus heureux des hommes?

— Je suis toujours adoré d'Alphonsine...

— La veuve du général?... Tu es toujours avec la même?

— Il est extraordinaire!... est-ce que je change, moi, et d'ailleurs, je le voudrais, que je ne le... Enfin, pourquoi me demandes-tu cela?

— D'abord, c'est qu'à te regarder tout à l'heure, tu m'avais l'air heureux comme un oiseau qui apprend à nager!... ensuite, c'est que je me suis amusé à prendre quelques informations sur ta superbe conquête... Personne, au ministère de la guerre, n'a jamais

entendu parler du général Croutmann... qui a eu l'œil emporté par un boulet... première blague de ta conquête.

— Il serait possible!...

— Ensuite, cette madame Potiche, à laquelle elle témoigne tant d'amitié, c'est sa mère; une ancienne figurante d'un théâtre des boulevards, qui a été mise à la retraite parce qu'elle ne pouvait plus passer entre deux coulisses.

Ah bah!...

Seconde blague... ensuite, la grande dame a voulu aussi être au théâtre, elle a débuté au vaudeville; mais comme elle chantait faux et ne pouvait pas dire trois mots sans consulter le Souffleur, on l'a engagée... à renoncer au théâtre.

— Tu me confonds, les bras m'en tombent...

— Troisième blague. Ce que je t'en dis, moi, mon pauvre ami, ce n'est pas pour mépriser ta conquête... je m'en garderais bien; d'abord, quand une femme est jolie et qu'elle n'a pas la prétention d'être autre chose que notre maîtresse... qu'importe sa naissance... nous avons eu des rois qui ont pris leurs favorites dans des rangs très-modestes, je ne vois pas pourquoi un simple bourgeois, un rentier, rougirait d'en choisir une parmi les figurantes d'un théâtre... La beauté justifie tout, car chez les femmes la beauté fait le succès. Ton Alphonsine s'est donnée à toi pour la veuve d'un général... ceci est un petit stratagème de comédie qui lui aura été soufflé par la respectable Potiche. Pourquoi ne fais-tu pas comme moi? lorsqu'une jolie femme veut me raconter son histoire, ses malheurs (car il leur est toujours arrivé bien des malheurs), je l'interromps sur-le-champ, en lui disant : « Ma chère amie, le passé ne me regarde point, je ne veux pas m'en occuper, tâchez de faire comme moi et de l'oublier; » de cette façon, cela met ces dames dans l'impossibilité de nous débiter une foule de choses fantastiques et miraculeuses, dans le genre du boulet qui avait emporté un œil au général Croutmann.

Ce pauvre Théophile! C'est égal, tu es plus maigre et moins joyeux qu'il y a six mois. Pour t'égayer un peu, viens dîner avec moi... J'ai une partie charmante à te proposer... une jeune personne que je courtise, et qui est dans la confection...

— Qu'est-ce que c'est que ça, la confection?

— C'est tout ce qu'on veut, pourvu que ce soit une chose faite.

— Alors la jeune personne est une chose faite?

— Très-bien faite même .. taille de guêpe... la jambe fine, le pied cambré .. enfin une charmante petite femme... Eh bien! elle doit venir dîner avec moi aujourd'hui à la campagne, mais elle n'a accepté qu'à la condition d'amener avec elle une de ses amies, qui est également dans la confection; moi, je ferai comme elle, j'amènerai un ami... Voilà une occasion pour te distraire...

— Oui, je conviens que c'est très-séduisant... mais il n'y a pas moyen .. je ne puis aller dîner avec toi et tes... confectionneuses...

— Et pourquoi donc, n'es-tu pas ton maître?

— Non... j'avoue que je ne le suis pas du tout... j'ai promis à Alphonsine de la mener aujourd'hui dîner à Bercy avec madame Potiche pour y manger de la véritable matelote à la marinière... Madame Potiche est folle de l'anguille en matelote, il paraît qu'elle en mange jusqu'à dix tronçons...

— Au lieu de mener aujourd'hui tes dames à Bercy, ne les y conduis que demain, tu feras manger trois mètres d'anguille à madame Potiche pour la dédommager de ce léger retard... mais aujourd'hui tu passeras une journée délicieuse, amusante, cela te changera.

— Cela ne se peut pas... Tu ignores jusqu'à quel point je suis adoré d'Alphonsine... Lorsque dans la journée je suis en retard d'un quart d'heure pour aller chez elle, je la trouve inquiète, désolée; elle tient son flacon sous son nez pour ne pas se trouver mal...

— Quatrième blague!

— Je t'assure que sa figure est bouleversée... Tiens, je vais te citer un fait à l'appui : dernièrement, je devais aller chez Alphonsine le soir prendre le thé et faire le piquet de madame Potiche.

— Ah! tu fais aussi le piquet de madame Potiche; décidément, tu as tous les plaisirs imaginables!

— Je devais donc m'y rendre à huit heures. Mais ce jour-là, après mon dîner, je me sens pris d'un malaise, de douleurs dans la région de l'abdomen; je me dis : Promenons-nous, cela se passera. Je me promène assez longtemps, et cela ne se passe pas; ma foi, je pense que ce que j'ai de mieux à faire est de rentrer chez moi et de me coucher. Je rentre, mon concierge m'apprend que madame Potiche est venue me demander. Bon, me dis-je, j'aurai une scène demain. C'est égal, je vais me coucher. Le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte, il ne faisait pas encore jour. Je me dis : C'est inconvenant de venir sonner chez quelqu'un aussi matin que cela... C'est un ramoneur ou un porteur d'eau qui se trompe sans doute, ne nous dérangeons pas. Là-dessus, je me retourne sur mon oreiller et tâche de me rendormir, mais pas moyen; ta maudite sonnette ne tarde pas à tinter de nouveau; j'essaie de fourrer ma tête sous ma couverture pour ne pas l'entendre... Bath! la sonnerie redouble, on y met de l'acharnement et presque de la fureur; craignant pour mon cordon, je me décide à aller ouvrir; je me lance dans un fort simple appareil. Ah! si fait... j'avais pris à la hâte mes bretelles, je ne sais pas trop pourquoi faire, puisqu'elles n'avaient rien à... retenir... Enfin j'avais mes bretelles; j'ouvre ma porte... qu'est-ce que je vois? madame Potiche... pleurant dans son mouchoir à tabac, poussant des gémissements sourds du bœuf gras et murmurant au milieu de ses sanglots : — Il est mort, bien sûr que ce pauvre M. Tamponnet doit être mort : il aura eu cette nuit une *conjuration* cérébrale, ou quelque autre maladie foudroyante dans ce genre-là... Quelle perte pour Alphonsine... un homme qui était une crème... qui égalisait presque un second!

Ma porte, en s'ouvrant, mit un terme à toutes ces doléances; en m'apercevant, madame Potiche poussa un cri tout à fait dramatique, puis elle se jeta dans mes bras, me pressa contre son sein. J'avais beau lui dire : — Prenez garde, madame, je ne suis pas habillé... je n'ai que mes bretelles; laissez-moi aller passer quelque chose dessous!... Elle ne m'écoutait pas et me serrait plus fort... Je t'assure que j'étais dans une situation critique. Enfin, l'arrivée d'un porteur d'eau fit lâcher prise à cette dame, et lorsque je me rendis chez Alphonsine, je la trouvai tellement affectée, tellement abattue par l'inquiétude que je lui avais causée, que je ne parvins à la calmer qu'en lui promettant pour le jour même un fort beau châle en crêpe de Chine, dont elle avait envie depuis quelque temps. Maintenant, Badinet, tu comprends pourquoi je n'accepte pas la partie carrée que tu me proposes pour aujourd'hui. Si je n'allais pas chercher ces dames pour les mener dîner à Bercy, je serais exposé à recevoir demain matin une visite de madame Potiche, et je t'avoue que cela me fait trembler d'avance... Que veux-tu?... Alphonsine ne peut plus se passer de moi!... Si elle était une journée entière sans me voir, elle en mourrait!..

— Ou il te faudrait lui donner un cachemire pour la guérir... et je conçois que c'est fort cher d'être adoré comme cela... Mon pauvre Théophile... tu me fais de la peine... et tu me donnes envie de rire... Enfin, si c'est ton plaisir de vivre comme cela... tu es le maître. Adieu, cher ami, je te jure que je n'envie pas ton bonheur.

Et Badinet s'est éloigné après avoir serré la main de Théophile, qui murmure : Je le crois bien qu'il n'envie pas mon bonheur... Je voudrais bien m'en débarrasser, moi, de mon bonheur... J'en ai pardessus la tête de mon bonheur... Je n'ai pas voulu en convenir devant lui, mais je commence à trouver Alphonsine par trop exigeante, et madame Potiche produit sur moi le même effet que l'ombre de *Banco* sur *Macbeth*... si ce n'est qu'elle ne ressemble pas du tout à une ombre... Ah! oui, il avait raison. Au lieu d'avoir une maîtresse en titre... ce doit être infiniment plus agréable d'en avoir la monnaie, de papillonner... de voltiger... Mais j'approche de la quarantaine... et il est assez difficile de commencer si tard le métier de zéphyr

X

UNE PETITE LOGE.

Pendant quelques mois encore, Théophile continue à promener son Alphonsine encadrée par madame Potiche; mais chaque jour la charge lui semblait plus lourde. Depuis que la grosse dame avait quitté la rue de Lourcine pour venir demeurer dans la même maison que la jeune veuve, elle était de toutes les parties, de tous les dîners, de toutes les promenades. Théophile dépensait beaucoup d'argent; à la vérité, il avait des rentes, mais il ne voulait pas toucher à son capital, et madame Potiche, dont l'appétit était effrayant, et qui occupait à elle seule deux places dans une loge et tout le fond d'une voiture, lui coûtait presque autant qu'une seconde maîtresse.

Un soir, poussé à bout par les exigences de sa veuve et l'odeur du mouchoir à tabac de son amie, Théophile, qui devait conduire Alphonsine au spectacle, a soin de louer une loge dans laquelle on ne peut tenir que deux. Au moment de partir, voyant arriver madame Potiche avec son chapeau et son châle, Théophile s'arme de courage et lui dit, en s'efforçant de cacher le tremblement de sa voix :

— Il me semble, madame, que vous avez pris une peine inutile... A quoi bon avoir fait cette toilette? à moins que vous n'ayez des projets que j'ignore... Mais nous ne pouvons pas vous emmener avec nous au spectacle... La loge que j'ai louée n'est que de deux places... Je n'en ai pu avoir de plus grande... Elles étaient toutes retenues.

L'énorme dame s'arrête au milieu du salon, tourne son nez et sa bouche, comme si elle essayait de mettre l'un dans l'autre, et regarde sa jeune amie d'un air qui signifie « Qu'est-ce que tu dis de cela? »

Mais la jolie Alphonsine, qui est alors occupée à se regarder dans une glace, continue à se sourire et fait un léger mouvement d'épaules en disant à cette dame :

— Te voilà toute consternée, ma pauvre Potiche; mais est-ce que tu écoutes Théophile? est-ce que tu ne vois pas qu'il vient de dire cela pour se moquer de toi, pour t'attraper... Par exemple!... une loge où on ne tiendrait que deux... je voudrais bien voir cela... C'est une mauvaise plaisanterie...

— Je vous assure, Alphonsine, que c'est la vérité... Dans tous les théâtres, il y a comme cela des petites loges... pour deux .. et c'est très-suffisant quand on n'y va que deux...

— Mais vous savez bien, monsieur, que nous sommes trois, nous; ce n'est donc pas une de ces loges-là que vous devez prendre.

— Nous sommes trois... parce que nous emmenons toujours madame; mais en ne l'emmenant pas, nous ne serons que deux.

Madame Potiche tire sa tabatière de sa poche et se bourre le nez de tabac, en laissant entendre un grognement sourd qui ressemble assez à celui d'un chien qui se dispose à mordre

La belle Alphonsine jette sur son amant un regard dans lequel il y a tout à la fois de la surprise, de l'indignation et du dépit. Elle lui dit enfin, en pesant sur chacune de ses paroles :

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus, monsieur, de tout ce que je vous ai dit, avant de consentir à vous recevoir chez moi? Est-ce qu'il n'est pas bien entendu, bien convenu que vous devez satisfaire tous mes désirs? Depuis que je vous connais, monsieur, il me semble que je n'ai point abusé de cet article de notre traité... Il vous serait difficile de trouver une femme plus modeste dans ses fantaisies. Vous ai-je demandé une voiture... des diamants?

— Je vous ai fait connaître l'état de ma fortune, chère amie, et si vous aviez demandé tout cela, vous saviez bien que je n'aurais pas pu vous le donner sans me ruiner.

— Eh! monsieur, est-ce que les femmes ont l'habitude de s'arrêter à de telles considérations?... Si je vous avais ruiné, vous m'aimeriez davantage; vous trembleriez de me perdre... Mais non, monsieur tombe sur une femme comme il y en a fort peu, j'ose le croire... sur une femme qui se contente d'une toilette ordinaire, d'un coupé qu'on prend à l'heure, d'une loge au spectacle lorsqu'il y a une pièce en vogue... et parce que je tiens à emmener mon amie avec moi, une amie sincère qui m'a consolée dans ma douleur lorsque je perdis le général Croutmann!

Ici Théophile murmure quelques phrases entre ses dents, mais il les dit si bas, que sa maîtresse ne peut pas les entendre : celle-ci continue :

— Voilà monsieur qui se permet d'y trouver à redire... et qui loue une loge dans laquelle on ne tient que deux... Ah! fi.. fi... Cela est cuistre, cela est pleutre... cela est rat.

Madame Potiche, qui jusque-là s'est contentée de prendre du tabac et de grogner, s'empresse d'ajouter

— Moi, ce n'est pas que je *tinsse* au spectacle *formidablement!*... Mon Dieu, j'en ai tant vu de ces pièces de théâtre... Je suis bien blasée sur tout ça... C'est presque toujours les mêmes bêtises... Mais c'est l'histoire d'être avec madame de Croutmann et de passer sa soirée... Ensuite, pour une pauvre petite place qu'il me faut... on se gêne un peu...

— Assez, madame Potiche, assez! s'écrie Alphonsine en prenant un air de fierté. Tu n'as pas besoin de dire tout cela... il me semble qu'il doit suffire que cela me plaise. Voyons cette loge, monsieur, s'il vous plaît... que je m'assure si en effet elle ne contient que deux places.

Théophile présente à Alphonsine le coupon de sa petite loge. Celle-ci le lit, puis le fourre dans son corset en disant

—C'est vrai, ce n'est qu'une loge de deux places. Eh bien! viens, madame Potiche; monsieur trouvera bien à se placer ailleurs dans la salle. Partons, nous sommes déjà en retard.

En disant ces mots, la jolie femme sort avec son amie, qui dit tout bas à Théophile en passant près de lui :

— Prenez garde, vous lui avez donné ses nerfs... elle est susceptible de se trouver mal dans un entr'acte : si elle *s'évanouite*, je vous donne ma malédiction.

Théophile est demeuré tout étonné en voyant sa maîtresse qui s'éloigne avec sa grosse amie, en emportant le coupon de sa petite loge. Il se décide cependant à suivre ces dames, mais elles sont déjà montées en voiture et parties; il se demande alors s'il se rendra au spectacle; après avoir hésité quelque temps, il s'y rend à pied. Il prend une place au bureau; mais la salle était pleine, à peine si un homme pouvait trouver à se glisser à l'entrée de l'orchestre ou des galeries, et encore fallait-il s'y tenir debout, parce qu'il n'y avait plus moyen d'y mettre de tabourets.

Cependant Théophile s'est fait ouvrir l'entrée du balcon du côté opposé à la loge qu'il avait louée, de là il aperçoit Alphonsine et madame Potiche qui se carrent dans leurs fauteuils, tandis que lui, poussé à droite et à gauche, est obligé de se hisser sur ses pointes pour apercevoir le trou du souffleur. Dans cette position fatigante, il lui semble voir sa maîtresse qui le lorgne et se met ensuite à rire en regardant madame Potiche.

Théophile n'y tient plus, il quitte le balcon, et va se faire ouvrir la loge qu'il a louée et dans laquelle, à la rigueur, on peut tenir trois en faisant mettre un tabouret, tout au fond.

Les deux dames se retournent. Alphonsine regarde Théophile comme si c'était un étranger, en lui disant

— Que voulez-vous, monsieur?

— Comment, ce que je veux? mais une petite place ici, derrière vous... je ne puis en trouver nulle part; à l'entrée du balcon il faut se tenir debout, et je ne peux pas rester debout longtemps, cela me donne des crampes dans les mollets.

— Mais, monsieur, vous savez bien que cette loge n'est que pour deux personnes, on ne peut pas y être trois

— Je mettrai le tabouret tout contre la porte... et en tenant mes jambes en travers, je tiendrai...

— Non, monsieur, je ne le veux pas, vous aurez beau mettre vos jambes en travers, nous les aurons dans le dos... comme ce serait amusant d'avoir quelqu'un sur le dos tout le temps du spectacle!

— Mais, madame, puisqu'il n'y a pas une seule place ailleurs..

—J'en suis fâché, monsieur, mais il n'y en a pas pour vous dans cette loge, cela vous apprendra à en louer d'aussi petite

— C'est votre dernier mot, madame?

Alphonsine s'est retournée du côté du public et ne répond plus à Théophile; alors madame Potiche lui présente sa tabatière tout ouverte en lui disant :

— Ils sont tous, dans cette salle, serrés comme des sardines.. Si vous alliez voir dans *l'orchestration* de la musique, ça se fait, on se fourre derrière un gros violon... on entend très-bien. Voulez-vous une prise?... c'est du caporal.. Je le préfère à la civette.

Théophile repousse si brusquement la tabatière, qu'une grande partie de ce qu'elle contient tombe dans la loge, ce qui fait pousser un cri douloureux à madame Potiche. Mais sans s'inquiéter de ce que penseront ces dames, notre amant outragé, exaspéré, sort vivement de la salle en se disant : « Ah! c'est comme cela que l'on me traite...ah! voilà le prix de trois années de petits soins... de galanterie .. d'esclavage... Allons, cette fois, je secoue ma chaîne... je reprends ma liberté... Ah! quelle occasion... je serais bien sot de ne pas la saisir... *Adieu, Rome, je pars!*... La veuve du général Croutmann n'a qu'à m'attendre; et de peur qu'elle ne m'envoye demain cette effroyable Potiche, courons chez moi prendre de l'argent; disons à mon portier que je pars pour la Russie, et filons dès ce soir pour Sèvres, Saint-Cloud ou Versailles, où je me tiendrai caché pendant quelques semaines pour n'être point retrouvé par ces dames.

Théophile met sur-le-champ son projet à exécution. Le soir même il était établi dans une hôtellerie de Versailles.

Il y reste un mois, passant son temps à se promener dans le parc, et essayant tous les jours de descendre tout le tapis vert avec les yeux bandés. Au bout de ce temps, n'étant pas parvenu à réussir dans son essai sur le tapis vert, il se décide à retourner à Paris; il se dit : Alphonsine doit commencer à m'oublier, et renoncer à l'espérance de renouer avec moi... Depuis un mois que je suis parti, je crois que je puis retourner chez moi.

Et il apprend en arrivant à Paris que depuis vingt-neuf jours il était remplacé.

XI

UNE TENTATION.

Quelques mois après sa rupture avec la soi-disant veuve, Théophile se promenait sur les boulevards, cherchant peut-être une nouvelle conquête; mais, moins confiant maintenant dans les apparences, et craignant de tomber sur une seconde Alphonsine, il redoutait surtout les dames qui avaient une amie.

Tout à coup il voit venir devant lui un monsieur donnant le bras à une dame, et dans ce monsieur il reconnaît son ami Badinet; cependant, plus il examine le personnage qui s'avance, plus il se dit : « Ce n'est plus là le Badinet d'autrefois, le Badinet qui, il y a six mois environ, me proposait une partie de campagne avec des confectionneuses; alors il avait une mise excentrique, le pantalon et le gilet des plus extravagants, le chapeau mis en tapageur, un lorgnon à la main, la tournure sautillante; toute la désinvolture de sa personne annonçait le viveur, le bambocheur, le coureur d'aventures. Celui que je vois est mis comme tout le monde, il marche fort posément, il tient sa tête droite, et en parlant à la dame qui est à son bras il ne lui fourre pas son nez dans la figure comme s'il voulait l'embrasser... ce que faisait souvent Badinet. Si c'est vraiment lui que j'aperçois, à coup sûr il lui est arrivé quelque chose pour qu'il soit changé ainsi

Comme c'était en effet Badinet qui s'avançait, en apercevant Théophile, il le salue, s'arrête avec sa dame et dit à son ami :

— Enchanté de te rencontrer, mon cher, je vais te présenter à ma femme... Ma bonne amie, je te présente M. Théophile Tamponnet... un ancien camarade... pas de classe... il n'a jamais été en pension, lui, mais un camarade .. de jeunesse

La dame qui est au bras de Badinet n'est ni belle ni laide, ni grande ni petite; c'est une de ces femmes dont on ne dit rien; et, en général, ce que l'on peut choisir de mieux lorsqu'on se marie, c'est une femme dont on ne dit rien.

Celle-ci fait un aimable salut à l'ami de son mari, en lui faisant entendre qu'elle sera toujours très-heureuse de recevoir les personnes pour lesquelles il a de l'amitié. Théophile répond à ce compliment en balbutiant quelques-unes de ces phrases banales qui s'échangent en pareille circonstance et qui ne signifient absolument rien.

Ensuite, Badinet continue sa route avec sa femme après avoir dit à son ami :

— Viens nous voir; tiens, voilà mon adresse; tu nous feras plaisir : ma femme t'a engagé, je t'engage : maintenant, si tu ne viens pas, c'est que tu y mettras de la mauvaise volonté.

Théophile suit des yeux assez longtemps le couple qui s'éloigne, puis il continue sa promenade en se disant à lui-même :

« Ah! Badinet est marié!... Voilà qui est singulier... et on dirait que cela l'a rendu raisonnable... mais c'est peut-être un air qu'il se donne quand il est avec sa femme... Il paraît content d'être marié... D'abord, c'est un homme si heureux!... Je l'ai toujours connu content. Sa femme n'est pas très-jolie, mais elle a l'air assez aimable... et pourvu qu'elle aime bien son mari... car voilà le point important en ménage!... Il ne s'agit plus ici d'une maîtresse que l'on quitte quand elle devient par trop exigeante... Une femme... c'est pour la vie... par conséquent, il faut, pour bien vivre ensemble, que deux époux s'adorent; telle est mon opinion. Ce diable de Badinet a, en général, de bonnes idées... pourquoi ne ferais-je pas comme lui?... Pourquoi ne me marierais-je pas aussi? C'est un état honorable dans la société que celui de père de famille... on a des enfants qui vous caressent, qui grimpent sur vos genoux; on a un intérieur agréable, une maison bien tenue... On n'est pas obligé de dîner tous les jours chez le traiteur, ce qui est nuisible à la santé; lorsqu'on rentre chez soi on y trouve du feu et de la lumière, puis des personnes qui attendent avec impatience votre retour, des visages qui vous sourient .. Tout cela est fort séduisant; oui, décidément, je ferai fort bien de me marier. Mais auparavant j'irai voir Badinet, et je lui demanderai comment il faut s'y prendre... il me guidera de ses conseils, car je ne saurais jamais me marier tout seul. »

Et, au bout de quelques jours, Théophile allait voir son ami Badinet, qu'il trouve justement seul dans son cabinet :

— Ah! voilà ce cher Tamponnet : c'est bien à toi de venir voir les nouveaux mariés : ma femme est sortie pour le moment, mais dès qu'elle rentrera tu la verras...

— Merci, mon cher Badinet; je ne suis pas fâché de te trouver seul pour causer un peu avec toi. Je t'avoue que j'ai été si surpris l'autre jour d'apprendre que tu étais marié...

— Pourquoi donc? est-ce qu'il ne faut pas toujours finir par là?

— Sans doute, mais toi qui étais si coureur... si volage... qui aimais tant ta liberté...

— Eh bien, crois-tu donc, parce que je suis marié, que me voilà enchaîné près de ma femme... qu'il ne me sera plus permis d'aller rire avec mes amis... de dîner en ville, enfin de prendre un moment de plaisir quand l'occasion s'en présentera? Sans doute, je serai beaucoup plus sage qu'autrefois, mais d'abord on se lasse de tout, des folies comme de la danse, comme des bals!... Ensuite, vois-tu, le principal c'est que l'on sache qu'on peut faire ce qu'on veut; quand on peut sortir, aller, venir, rentrer sans craindre que votre femme fasse la mine et vous demande d'où vous venez, cela suffit bien souvent pour vous ôter l'envie de courir. Ne sais-tu pas que le fruit défendu a de tout temps tenté les hommes?

— Sans doute.

— Eh bien, du moment qu'on ne nous défend rien, nous n'avons plus de tentation.

— Alors, ta femme ne te défend rien... tu as donc rencontré un phénix?

— J'ai épousé une femme raisonnable, une femme qui n'est pas sotte...

— Un bas bleu?

— Non pas! Ah! Dieu m'en garde!... Ma femme a du bon sens, du jugement...; c'est plus rare que l'esprit, surtout chez les femmes, et c'est bien préférable dans une épouse.

— Et ta femme t'adore?

— Qui est-ce qui te parle de s'adorer? Ah! mon pauvre Théophile, tu seras donc toujours le même. J'ai une femme qui m'aime... très-suffisamment, et comme il faut aimer son mari quand on veut le rendre heureux et ne point le tourmenter.

— Ah! c'est là ta manière de voir, et cela te suffit que ta femme t'aime suffisamment?

— Oui, mon ami : nous avons tous les deux une égale confiance, mon épouse n'est point coquette, par conséquent je ne suis pas jaloux. Si une de ses amies l'invite à dîner, je lui permets d'y aller; si je rencontre d'anciens compagnons de folies qui m'engagent à un déjeuner, qui durc ordinairement jusqu'au soir, j'accepte; et en rentrant je dis à ma femme ce que j'ai fait, et, au lieu de me gronder, elle m'embrasse. Est-ce que tu crois que ce n'est pas charmant d'avoir une compagne douce, aimable et indulgente?

— Je ne dis pas le contraire... seulement, si avec tout cela on était certain d'être adoré!...

— Mon ami, les sentiments poussés à l'excès durent peu. L'amitié ne s'use pas. A propos, et la veuve du général inconnu... Elle t'adorait, je crois... ou elle faisait semblant... êtes-vous toujours aussi passionnés l'un pour l'autre?

— Je ne vois plus Alphonsine; j'ai totalement rompu avec elle...

— Comment, cet amour si exalté!...

— C'est son amie..., la grosse Potiche qui est cause que j'ai quitté Alphonsine...

— Je t'en fais bien mon compliment.

— Et maintenant, vois-tu... ton exemple me tente, j'ai très-envie de faire comme toi... de me marier... puisque tu m'assures que l'on est heureux...

— Oui, quand on choisit bien!...

— Oh! je choisirai bien, j'y mettrai le temps, j'y emploierai toute mon intelligence... Seulement, dis-moi, comment fait-on quand on veut se marier?

— On cherche d'abord une femme qui nous convienne, quand on l'a trouvée, le reste est bien facile...

— Mais où cherche-t-on cette femme qu'on ne connaît pas?...

— Dans le monde.

— Qu'est-ce que tu entends par le monde?

— La société.

— Dans quelle société?

— Ah! va te promener!... tu ne vas donc pas à des réunions, à des soirées, à des bals?

— On m'a invité souvent, je n'y allais jamais.

— Il faut y aller, mon cher ami. Là, tu rencontreras des demoiselles, des veuves, enfin des personnes à marier; oh! il n'en manque pas!... et tu feras ton choix. J'ai l'intention de donner aussi quelques petites soirées dansantes, je t'enverrai une invitation, ne manque pas d'y venir... il y aura des demoiselles à choisir.

— Très-bien, c'est entendu... je vais fréquenter la société... Pour trouver plus facilement, je dirai en entrant dans un salon : Je cherche une femme...

— Ne t'avise pas de cela, on se moquerait de toi.

— Pourquoi donc? Diogène cherchait bien un homme, il me semble que c'est plus convenable de chercher une femme pour l'épouser... Ah! une réflexion : si je me faisais mettre dans les Petites Affiches... avec mon signalement... le détail de ma position de fortune.

— Fi donc! y penses-tu?... Il n'y a que les gens qui ne savent plus où donner de la tête qui font cela.

— Ça m'aurait évité la peine de chercher. N'importe, tu m'aideras, tu me guideras, et je me marierai; adieu.

— Tu pars déjà, sans voir ma femme?...

— Je la verrai une autre fois, je veux commencer à en chercher une pour moi.

XII

PORTRAIT D'APRÈS NATURE.

Un garçon d'une honnête aisance, d'une figure insignifiante et qui se met bien, ne manque jamais d'invitations lorsqu'il veut aller dans le monde. Bientôt Théophile eut une soirée pour chaque jour de la semaine.

A peine était-il dans un salon, qu'il passait en revue les femmes, puis il prenait des informations. On trouve toujours, dans une réunion, un bavard disposé à vous mettre au courant, à vous faire la biographie de chaque personne de la société; quand ces gens-là ne savent pas, ils inventent, mais ils ne sont jamais à court.

Dès que Théophile avait mis la main sur son bavard, il commençait sa revue.

— Monsieur, pourriez-vous me dire quelle est cette jeune petite personne blonde... figure blanche et rose... et toute habillée en bleu?...

— Cette jolie blonde... c'est mademoiselle Hermitte Guichelin... la fille de madame Guichelin... vous savez, cette fameuse madame Guichelin, si renommée pour sa beauté, son esprit et ses aventures galantes.

— Non, je ne sais pas...

— Vous me surprenez... tout le monde l'a connue...

— Je n'ai jamais fait comme tout le monde...

— Maintenant on en parle encore; elle a atteint la quarantaine... cependant elle est encore fort bien...

— Et cette demoiselle est sa fille?

— Oui, monsieur, une jeune personne parfaitement élevée... qui

touche du piano comme *Herlz*, qui dessine comme *Eustache Lorsay*, qui danse comme *Cellarius*, qui monte à cheval comme *Baucher*, qui fait des vers comme *Méry*, et qui va en ballon comme

— Elle va en ballon?... Merci, monsieur, infiniment obligé, je ne veux pas en savoir davantage... du moment qu'elle va en ballon, j'en ai assez...

— Pourquoi donc cela, monsieur?... Je ne connais pas les motifs qui vous portent à prendre des informations sur cette demoiselle, mais je puis vous assurer que maintenant les personnes les plus comme il faut vont en ballon lorsqu'il se fait quelque belle ascension; cela est devenu très à la mode... c'est une preuve de courage... On fait dans les airs un voyage de quelques heures... et, à moins que le ballon ne crève, ou ne se dégonfle, ou ne prenne feu, ou ne descende horizontalement au lieu de conserver sa position verticale, ou ne s'accroche à des arbres, ou ne tombe dans l'eau, il n'y a pas le moindre danger à courir... et le lendemain, on lit son nom dans les journaux avec le compte-rendu du voyage aérien... C'est flatteur, cela, monsieur.

— Oui, monsieur, très-flatteur, assurement, mais une demoiselle qui va en ballon... quand elle sera mariée, elle voudra danser sur la corde, monsieur. Tenez... à côté de cette demoiselle, il y a une jeune personne qui a l'air infiniment modeste... je gagerais bien que celle-là ne va pas en ballon.

— La demoiselle à côté, qui a une guirlande de fleurs sur la tête?

— Précisément.

— C'est mademoiselle Sophie Folliquet... Elle est ici avec sa tante qui l'a élevée et doit la doter quand elle se mariera... Elle a été tenue très-sévèrement, et ne va dans le monde que depuis quelques mois; il paraît qu'elle est excessivement timide et pleure pour la moindre chose. Elle a de la voix; mais lorsque sa tante lui dit de chanter, elle pleure, si on la prie de toucher un quadrille au piano, elle pleure; si on l'engage à danser et que sa tante lui ordonne d'accepter, elle pleure; si d'autres demoiselles jouent à des jeux innocents, et qu'on lui dise d'aller y jouer aussi, elle pleure.

— Ah! mon Dieu! Mais c'est donc une cascade que cette jeune fille; si elle était ma femme, je la placerais au milieu d'un bassin. Après cela, si on la priait de pleurer, il est probable qu'elle ne pleurerait pas. Elle ne doit pas s'amuser beaucoup en société. Passons à d'autres. Là-bas, sur ce divan, une jeune personne est occupée à regarder dans un album... Elle est brune..., de beaux yeux noirs..., des sourcils bien arqués. Il y a de l'Espagnol..., de l'Andaloux dans cette physionomie... Je serais bien étonné si elle pleurait pour un rien, cette demoiselle-là.

— Pardon, mais la personne dont vous parlez en ce moment n'est pas une demoiselle...

— C'est une dame!... C'est dommage, passons alors.

— Ce n'est plus une dame mariée, c'est une veuve.

— Une veuve! Oh! arrêtons-nous en ce cas. Comment! cette personne si jeune est déjà veuve...? Car elle doit avoir tout au plus vingt ans, cette dame?

— Elle ne les a pas encore. Dix-neuf ans et huit mois... Je sais son âge. J'ai beaucoup connu son parrain. Amélia, c'est son nom... pas celui de son parrain, le nom de cette charmante brune. Amélia a été mariée, à seize ans, à un homme de vingt-cinq, qui l'adorait, qui en était fou... Ah! monsieur, il l'aimait trop... C'était pire qu'un amant... Le lendemain de ses noces, il emmène sa femme pour la faire voyager; mais comme, en voyage, il ne se trouvait pas encore assez seul avec elle, il revint en France, acheta une petite villa aux environs de Montmorency, et alla s'y enfermer avec Amélia. Là les deux époux, ne recevant personne, ne sortant jamais, n'étaient occupés qu'à se répéter de tendres serments d'amour. En vain les parents, les amis voulaient leur faire des remontrances, démontrer au mari tout le ridicule de sa conduite, ils n'étaient point admis, et leurs lettres restaient sans réponse. Enfin, au bout d'un an, ce tendre couple revint dans la capitale; la jeune femme était encore plus jolie; le mari était maigre comme un coucou; et trois mois après il mourut d'une phthisie pulmonaire. Amélia éprouva un désespoir si violent que l'on craignit pour ses jours, d'autant plus que pour suivre son époux, elle voulait se poignarder, s'empoisonner, se détruire enfin... Mais ces douleurs exagérées..., ces crises nerveuses ne sont jamais de longue durée. Aujourd'hui, Amélia danse la mazourka dans la perfection..., et il y a déjà bien des courtisans qui aspirent à remplacer le défunt.

— Oui, je conçois cela... Mais décidément, cette dame a les yeux trop noirs... Il y a trop d'expression dans ses traits... J'ai dans l'idée que ce sera une *Barbe-Bleue* femelle. J'aime mieux les demoiselles, que les veuves... Ah! en voilà deux qui causent ensemble près du piano... Sans être très-belles, elles sont agréables..., et puis elles rient tout en causant... J'aime beaucoup les personnes gaies... Connaissez-vous ces deux demoiselles?

— Je connais tout le salon sur le bout de mon doigt. La petite, au nez retroussé, à la mine éveillée, qui a un collier de perles, est mademoiselle Rose Desbois; elle a vingt-deux ans; on ne lui en donnerait que dix-sept. Elle est fort gaie, assez spirituelle, mais très-moqueuse. Elle a déjà dû se marier cinq ou six fois et cela a toujours manqué par sa faute...

— Ah! diable... est-ce qu'elle aurait été... dans un pensionnat de modistes?

— Non. Quoiqu'elle aime beaucoup à rire, il n'y a rien à dire sur sa vertu, pas la plus petite aventure suspecte...

— Alors, pourquoi donc ses mariages ont-ils manqué?

— Ah! parce que, une fois, elle s'amusa à planter des épingles dans les mollets de son futur. C'était le jour de la signature du contrat. Il avait un pantalon collant qui dessinait parfaitement ses formes. Mademoiselle Rose voulut apparemment s'assurer si son prétendu était aussi bien fait qu'il le paraissait. Lorsqu'on lui vit une douzaine d'épingles plantées dans les mollets, tout le monde se mit à rire, et le futur, furieux, s'en alla et ne revint pas.

Une autre fois, elle lança un petit crochet attaché à un fil de soie sur la tête de celui qui voulait l'épouser. On allait commencer un quadrille, lorsque le monsieur s'élança pour aller prendre une danseuse, il perdit en chemin son faux toupet, que mademoiselle Rose avait tiré à elle avec le crochet. Celui-là, désolé d'être vu avec une tête chauve, disparut comme le premier.

Ensuite, comme un jeune homme qui voulait l'épouser parlait continuellement de sa bravoure, de son courage et des duels qu'il avait eus, l'espiègle Rose s'imagina de faire écrire des lettres anonymes dans lesquelles on le menaçait de l'assassiner s'il persistait dans son projet d'épouser mademoiselle Desbois.

Le terrible duelliste cessa ses visites et on n'entendit plus parler de lui.

Enfin, une autre fois, le mariage était sur le point de se faire; tous les arrangements étaient pris, je crois même que le jour était fixé. Mais le monsieur qui devait épouser Rose et qui était, du reste, un excellent parti, avait beaucoup de prétentions à l'esprit; il se donnait comme poëte, comme homme de lettres, critiquant sans pitié tout ce que faisaient les autres, trouvant tout pitoyable, détestable. Il avait, soi-disant, fait beaucoup de pièces de théâtre, mais jamais sous son nom. Lorsque Rose lui demandait lesquelles, il répondait que sa modestie lui défendait de les faire connaître. Chantait-on une chanson dont l'auteur n'était pas connu, il faisait entendre qu'elle était de lui. Enfin, fort souvent il apportait à sa future des pièces de vers fort jolis, que, disait-il, il avait faits pour elle en chemin.

Mais avec l'espiègle Rose, il est difficile de se donner un talent qu'on n'a pas; celle-ci disait souvent : Oui, mon futur m'adresse de très-jolis vers, il me fait des chansons charmantes... Mais, est-ce bien lui qui fait ces vers et ces chansons? Puisqu'il rime si facilement, puisque, dit-il, il fait des vers comme un autre tousse, il faut que je le mette à l'épreuve.

Justement le futur devait venir passer trois jours à la campagne chez les parents de Rose. Il arriva armé de couplets, de rondeaux, de madrigaux, toujours de sa composition.

— Tout cela est fort galant, lui dit Rose, mais j'ai autre chose à vous demander : j'ai une tante dont c'est la fête dans deux jours : elle se nomme Marguerite, ayez la bonté de me faire aujourd'hui une chanson pour elle. Ensuite, ma tante avait un caniche qu'elle aimait beaucoup; il est mort, elle l'a fait empailler, il me faut des vers pour son chien.

Le futur se pinça les lèvres, se gratta le front et répondit :

— Cela suffit, je vous apporterai tout cela la première fois que je viendrai.

— Non pas; vous n'avez donc pas compris? dit Rose; ma tante vient ici dîner avec nous après-demain; c'est sa fête, il me faut la chanson et les vers... Du reste, qu'est-ce que cela pour vous qui faites des couplets si facilement? Enfermez-vous un instant dans votre chambre, ce sera bien vite terminé.

Le monsieur parut contrarié..., il voulait absolument retourner à Paris chercher quelque chose qu'il prétendait avoir oublié, mais Rose ne le laissa pas partir, car elle était persuadée que son futur avait à sa solde quelqu'un qui travaillait pour lui, et faisait tout ce qu'il donnait comme ses propres œuvres. Elle poussa ce monsieur dans une chambre, l'y enferma, et lui dit : Travaillez; dès que vous aurez fini, sonnez, je viendrai vous délivrer.

Le futur entra dans la chambre en faisant une singulière grimace. Il était alors une heure de l'après-midi, à cinq heures on ne l'avait pas encore entendu sonner. Le moment de dîner étant arrivé, Rose alla ouvrir la porte à son prisonnier qu'elle trouva endormi devant une table sur laquelle il y avait du papier, de l'encre et des plumes entièrement vierges.

— C'est ainsi que vous travaillez? lui dit la jeune fille.

Le monsieur s'excusa en alléguant un mal de tête; le soir il assura qu'il avait trop dîné pour se livrer à la composition. Mais le lende-

main, après le déjeuner, Rose l'enferma de nouveau. Quand on lui ouvrit pour dîner, on lui trouva les yeux hagards, la mine effarée, la figure toute bouleversée. Le malheureux s'était horriblement fatigué la tête pour tâcher de faire ou tout au moins de se rappeler une chanson pour une Marguerite; il n'avait rien trouvé. Quant aux vers pour un caniche, il n'avait encore pu assembler que les deux suivants :

Ci-gît un chien
Qui fut homme de bien.

— Prenez garde, lui dit Rose d'un air moqueur, ma tante arrive demain, vous n'avez plus que ce soir pour faire ce que je vous ai demandé.

Mais le lendemain matin le soi-disant poëte était parti au point du jour, et il ne revint pas plus que les autres. Blessez les hommes dans leur amour-propre et ils ne vous le pardonnent pas.

— Cela prouve que les demoiselles risquent beaucoup en mettant leurs futurs à l'épreuve. Je commence à croire que cette personne est trop espiègle, elle se mariera difficilement... Et celle avec qui elle cause?

—Ah! c'est mademoiselle Cécile Noirmont... une demoiselle bien aimable, bien douce, bien bonne, un excellent caractère, et qui fera une femme bien précieuse dans son ménage... Elle sait tout faire, monsieur, tout absolument, jusqu'à des cornichons et des conserves de tomates... C'est un sujet bien précieux.

—Comment se fait-il qu'un sujet si précieux, qui fait des cornichons... et des tomates, ne soit pas encore marié? Elle a vingt-deux ou vingt-trois ans, cette demoiselle?

— Non, monsieur, elle aura vingt ans à la Saint-Gilles; j'en suis certain, j'étais l'ami intime de feu son père; elle paraît plus que son âge parce qu'elle a été raisonnable de bonne heure. Ah! quelle excellente femme de ménage ce sera...

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi elle n'était point encore mariée... Il n'y a point de dot, peut-être?

—Si fait; il y a une dot très-suffisante, une cinquantaine de mille francs.

— Alors il est encore plus surprenant que cette demoiselle, qui a une figure assez agréable, soit encore fille.

— Oui, c'est fort étonnant... moi, je n'y comprends rien. Mais vous savez que les jeunes gens sont si bizarres à présent...; ils dédaignent les qualités solides... Après cela, c'est peut-être parce que cette bonne Cécile... ce n'est pas sa faute pourtant... mais on est si injuste.

— Quoi donc?... que voulez-vous dire?

— Rien du tout.

— Il me semblait que vous alliez dire quelque chose... Tiens, on va danser... ma foi, j'ai bien envie d'aller engager cette jeune Cécile dont vous me dites tant de bien... sa figure n'est pas mal... et puis une jeune personne qui sait faire les cornichons... c'est à considérer... et il se pourrait bien que... Je vais toujours l'engager à danser.

— Allez, vous ferez très-bien.

Théophile court vers les deux jeunes personnes; il salue le plus gracieusement que cela lui est possible, et fait son invitation pour la danse à mademoiselle Cécile.

Celle-ci semble étonnée, cependant elle accepte.

Théophile croit remarquer que son amie, mademoiselle Rose, s'est retournée pour rire. Il se dit :

« C'est la jeune personne que est si moqueuse; elle aura trouvé que je saluais mal. »

Mais le piano résonne. Théophile présente sa main; sa danseuse se lève, il l'entraîne; elle se met à sautiller en le suivant, et il se dit :

« Il paraît qu'elle est pressée de danser. » Mais bientôt il ne tarde pas à découvrir la vérité : mademoiselle Cécile boite, elle boite horriblement; et quoiqu'en dansant elle essaie de dissimuler cela en sautant toujours, lorsque vient la *chaîne des dames* et la *promenade*, le malheureux cavalier ne peut plus douter de l'infirmité de sa danseuse.

Dès que le quadrille est fini, Théophile retourne près du monsieur bavard, et lui dit

— Elle boite, monsieur... elle boite horriblement, votre demoiselle.

— Oui... un peu... c'est vrai, mais d'une jambe seulement.

— Ah! monsieur... si vous m'aviez dit cela plus tôt... Je comprends à présent. Ah! elle boite!...

— Mais lorsqu'elle est assise, vous voyez qu'on ne s'en douterait pas.

— C'est vrai, monsieur, mais on ne prend pas une femme pour qu'elle soit toujours assise, à moins cependant qu'on ait l'intention de la mettre dans un comptoir.

Après avoir recueilli tous ces renseignements sur les personnes à marier qu'il rencontrait dans la société, Théophile allait trouver son ami Badinet, qui lui disait :

— Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas de demoiselles à épouser dans les maisons où tu vas?

— Si fait. Oh! tu me l'avais bien dit; il n'en manque pas. J'ai même pris des renseignements... Il y a toujours des gens qui ne demandent pas mieux que de jaser... si j'osais, je dirais de consulter sur ceux qu'ils fréquentent... On m'en dit! on m'en dit!... Il y aurait de quoi faire un journal.

— Et tu n'as pas encore rencontré ce qu'il te faut?

— Je ne crois pas... c'est difficile

— Eh bien! ne perds pas courage. Samedi prochain, nous donnerons une soirée : on dansera... enfin, j'espère qu'on s'amusera.

— Et à cette soirée tu auras des demoiselles?

— J'en aurai beaucoup, mais une surtout... Ça serait bien ton affaire... physique agréable...

— Elle ne boite pas?

— Ah! par exemple, nous n'aurons pas une seule boiteuse.

— Ah! tant mieux, mon ami; car dernièrement je suis tombé sur une demoiselle... qui sans cela me plaisait assez; mais je déteste les boiteuses... qu'on louche tant qu'on voudra, cela n'est rien au contraire, j'ai vu une infinité de dames qui louchaient et qui étaient charmantes; je suis persuadé que si elles avaient regardé des deux yeux comme tout le monde, elles auraient été moins piquantes.

— Mon cher Théophile, la personne que j'ai en vue pour toi ne louche pas; je me flatte pourtant qu'elle te plaira... Fais-toi bien beau, bien séduisant pour samedi...sois aimable, galant, et c'est un mariage fait.

— Ah! si tu me disais tout de suite le nom de la personne...

— Non pas, vraiment! si tu la connaissais d'avance, cela te rendrait gauche et embarrassé près d'elle.

— Tu crois?

— J'en suis certain... D'ailleurs, toi qui es pour la sympathie, tu dois préférer cela; ton cœur te guidera.

— A samedi, alors, et je tâcherai d'être aimable avec toutes les demoiselles.

— Tu feras bien : c'est le seul moyen pour plaire aux femmes; en général, si vous ne faites la cour qu'à une seule, vous avez peu de chances de succès; si vous les courtisez toutes, on vous trouve charmant.

XIII

UNE SOIRÉE CHEZ BADINET.

Le fameux samedi est arrivé. Théophile s'est fait faire un habit neuf dans lequel il est fort mal à son aise, ce qui lui donnera nécessairement l'air plus gauche, plus embarrassé que d'ordinaire, et c'est pour être beau, pour plaire, qu'il se met dans un vêtement avec lequel il ne peut pas lever les bras, qu'il porte un faux-col en satin noir, orné d'une magnifique rosette, qui ne lui permet pas de tourner la tête sans se blesser les joues, mais il y a des gens maladroits dans tout ce qu'ils font; et lorsqu'ils veulent s'embellir, ils ne manquent pas de se rendre ridicules.

Ensuite, pour se poser sur-le-champ en petit maître, Théophile a jugé nécessaire de se parfumer. Il a mis de la vanille dans ses cheveux, de la rose sur sa chemise, du jasmin dans ses gants, de la fleur d'oranger sur son mouchoir et il a mis de tout cela à profusion, si bien qu'on le sent à dix pas, et que près de lui on se croit dans un magasin de parfumerie.

A son entrée dans le salon de Badinet, tout le monde lève le nez on respire avec sensualité, et chacun se dit :

« C'est probablement un bouquet que l'on apporte à madame Badinet... Il faut que ce soit un bien beau bouquet, car il embaume! C'est plutôt un arbuste, un oranger qu'on lui envoie. »

Et tous les yeux se tournent vers la porte du salon. On est tout surpris de voir entrer un monsieur qui ne ressemble nullement à un oranger, et qui, en se précipitant au-devant de Badinet, qui vient

à lui, marche sur le pied d'un vieux monsieur assis près de la porte, et accroche la robe d'une dame qui pousse un cri d'effroi en voyant un des volants de sa garniture se détacher et suivre ce monsieur.

Badinet se hâte de faire reculer son ami, qui se débarrasse avec peine de la robe dans laquelle il patauge, et se retourne vers la dame désolée en lui disant

— Il y a pas de mal..., ne faites pas attention!

— Comment! il n'y a pas de mal, monsieur! mais je trouve qu'il y en a beaucoup, moi

— Est-ce que c'est toi qui sens comme cela? dit Badinet en souriant à Théophile.

— Si c'est moi qui sens? .. Mais comment l'entends-tu?

—Cette odeur de vanille, de jasmin, d'orange, qui s'exhale de toi comme d'un sachet.

— Ah! oui, je me suis parfumé. Est-ce que ce n'est pas distingué? Est-ce que je n'embaume pas?

— Si fait. Je crains seulement que tu n'embaumes trop. Enfin, j'aime à croire que cela se dissipera. Va donc saluer ma femme.

—Certainement. Mais est-elle ici?

— Qui?... Ma femme?

— Eh! non; l'autre... la personne que tu crois qui pourrait me...

—Je ne te dirai rien avant minuit... En attendant, sois aimable, joue, danse, cause, fais ce que tu voudras

Théophile va saluer la maîtresse de la maison; mais, tout en lui adressant un de ces compliments d'usage, ses yeux se portent à droite et à gauche; car, auprès de madame Badinet, il aperçoit beaucoup de demoiselles; il en voit encore près du piano, puis d'autres plus loin. Toutes lui paraissent jolies. Il se figure que toutes l'examinent d'une façon particulière; il devient rouge jusqu'aux oreilles; il ne sait plus quelle contenance tenir; il se sent plus gêné que jamais dans son habit et dans sa cravate, et lorsque madame Badinet lui dit :

—J'espère que vous ferez danser nos demoiselles, monsieur Tamponnet?

Il lui répond, en tâchant de sourire :

— C'est surtout dans les entournures que je demanderai du jeu.

Puis Théophile opère sa retraite de cette place où il est le point de mire de tous les regards, en marchant sur la queue du chat de la maison et en jetant par terre un petit garçon de trois à quatre ans qui courait derrière lui.

Le chat miaule, le petit garçon crie; Théophile se tourne vers la maman, qui tâche de calmer son enfant, et il s'écrie :

—Oh! mille pardons, madame. Est-ce que je lui aurais marché sur la queue?.. C'est un angora...

Cette dame regarde d'un air offensé Théophile, qui se tourne alors vers le chat, en disant :

— Comme il a l'air raisonnable... Je gage qu'il connaît déjà ses lettres... Et il a cinq ans. Il est bien petit pour son âge. Il ressemble bien à sa mère!...

Alors toutes les demoiselles se mettent à rire, excepté la maman du petit garçon. Et Théophile, encore plus intimidé, va se réfugier dans un salon où l'on joue, en se disant :

— Ma foi, il y en a trop... Je ne puis pas deviner dans toutes ces demoiselles : je craindrais de me blouser. Attendons.... je ferai danser les plus jolies... et je tâcherai de ne plus jeter d'enfant par terre... J'ai cru que la mère de celui-ci allait me foudroyer avec ses yeux.

Dans la où Théophile vient d'entrer, il y a une table où l'on joue le whist, et une autre où l'on fait la bouillotte.

Madame Tamponnet guettant le retour de son fils.

La table du whist est occupée par une dame et trois messieurs. Ces quatre joueurs ont un air sérieux, sévère, et quelquefois courroucé, qui ne permet pas de penser qu'ils se sont mis autour de cette table pour s'amuser.

De temps à autre, l'un pousse un soupir; un autre lève les yeux au ciel; celui-ci serre les poings en laissant échapper des mouvements d'impatience, et la dame murmure entre ses dents :

— Je ne veux rien dire...; je ne dirai rien, parce qu'on ne doit rien dire... mais je ne comprends pas cette manière de jouer... Cela dérange toutes mes combinaisons... Je déclare que je n'y suis plus du tout!

Théophile s'est approché et regarde le jeu de celui des trois messieurs qui paraît méditer le plus profondément sur chaque coup, et qui, quelquefois, tient sa tête trois minutes dans ses mains avant de jeter sa carte; ce qui, pour la galerie, dénote un joueur de première force.

On attaque carreau Le monsieur se crispe; il demeure plusieurs minutes plongé dans ses calculs; enfin, après de longues hésitations, il lâche sa carte; c'est un carreau, et il n'avait que celui-là.

Théophile s'éloigne de la table de whist en se disant : « Si c'est pour cela que ce monsieur tient sa tête dans ses mains pendant cinq minutes à chaque coup, je ne tiens pas à prendre de ses leçons. Voyons la bouillotte, au moins ils ont l'air plus gais... ils ne se lancent pas des regards fulminants, ces joueurs-là. »

Les quatre jeunes gens qui font la bouillotte paraissent être liés entre eux, car ils entremêlent leur partie d'apostrophes fort comiques; ils se renvoient l'un à l'autre les épithètes, les noms les plus injurieux, tout cela en plaisantant, ce qui donne à leur bouillotte un cachet d'originalité assez divertissant

— A toi à faire, grand escogriffe.

— Mettez devant vous, brigands... la volante est triple...

— Je gage que ce sera encore pour ce gripe-sous de Lasselle...

—D'abord, je ne m'appelle pas Lasselle.. vous m'estropiez toujours.

— Je vais!
— Moi aussi.
— Je passe
— Or et bijou?
— Qu'est-ce que ça veut dire?
— Est-il arriéré, ce paysan! ça veut dire mon tout
— De quoi se compose ce tout?
— Ah! pas grand'chose... douze... quinze... dix-sept francs cinquante.
— Il a brelan, coquenapan... Tant pis, je tiens. Quarante de cœur... Il a gagné, le scélérat.
— Tu vois bien que je n'avais pas brelan.
— C'est égal, j'ai eu tort de tenir, je joue trop légèrement... Il n'y a que moi qui joue comme ça... aussi je perds toujours.
— Quel filou... Il a encore gagné mercredi dernier.
— Ah! ouiche... enfin en ce moment je perds quarante francs.
— Moi trente
— Moi, je ne gagne pas.
— Moi, je ne suis pas dans mon argent
— Je l'aurais parié, tout le monde perd... c'est toujours comme cela à la bouillotte.

Badinet ne tarde pas à venir trouver Théophile :

— Qu'est-ce que tu fais là?
— Je regarde jouer.
— Comment, tu regardes jouer des hommes... c'est ainsi que tu veux plaire à la dame en question.
— Ecoute donc, j'ai déjà fait tant de bêtises dans le salon que cela m'intimide... j'ai peur de commettre encore des gaucheries...
— Viens toujours; mais c'est dommage que tu sentes si fort : quelle idée de se transformer en sachet... Viens, on va danser... invite celle qui te plaira le plus.
— Si ce n'était pas celle-là?
— Invite toujours.

Théophile rentre dans la salle où l'on danse. Il passe en revue toutes les demoiselles, et fixe son choix sur une brune assez jolie, qui a le teint un peu pâle et l'air sentimental. Il l'invite pour la contredanse, on accepte, et bientôt il est en place avec sa danseuse, qui de temps à autre le regarde en dessous, et semble attendre qu'il lui dise quelque chose.

Après avoir longtemps cherché pour ne point tomber dans les phrases banales, Théophile dit :

— Je crois que le parquet est trop ciré...
— Vous croyez, monsieur?
— Ce doit être bien glissant pour danser... Vous n'êtes pas encore tombée, mademoiselle?
— Non, monsieur; mais, en vérité, vous me faites peur, je ne vais plus oser faire des pas.
— Oh! ça ne fait rien, mademoiselle, quand vous glisseriez un peu...
— Mais, monsieur, je ne veux pas glisser du tout.
— Rassurez-vous, je vous soutiendrai.
— Mon Dieu! comme cela sent les fleurs ici, ne trouvez-vous pas, monsieur?
— Ah! oui... en effet, cela sent... tout plein de choses... mais cela sent bon.
— Sans doute... mais c'est trop fort... Ce qu'il y a de singulier, c'est que je ne vois pas de fleurs dans le salon... A moins qu'elles ne soient derrière les rideaux...

La ritournelle du pantalon met fin à cette conversation. Théophile veut très-bien danser, mais son habit trop étroit gêne ses mouvements; sa cravate trop serrée gêne son cou, et la cire du parquet gêne ses pieds, qui, à chaque instant, font des écarts et menacent de se dérober entièrement sous lui. Tout cela ne donne pas de grâce et de légèreté à sa danse; ensuite il se trouve avoir pour vis-à-vis une jeune blonde dont la figure est vive et mutine, dont les yeux sont petits, mais spirituels; cette petite blonde sourit fort agréablement en dansant, mais chaque fois que son vis-à-vis fait un écart et manque de tomber, ce sourire se change en un bruyant éclat de rire, qu'elle essaie aussitôt de comprimer, mais qui repart un instant après.

Théophile en tombant accroche le voile de dentelle d'une dame laide et maigre.

Théophile, qui a remarqué les sourires moqueurs de la demoiselle qui est en face de lui, se sent encore plus embarrassé chaque fois que la figure l'oblige à danser devant elle. Ses jambes s'emmêlent, s'entre-choquent, il se trompe dans la figure, il glisse de plus belle, il va balancer devant un monsieur qui n'est pour rien dans le quadrille, et qui le regarde avec de grands yeux étonnés, puis il revient tout penaud devant sa danseuse s'excuser de lui avoir fait manquer la figure. Mais du moins celle-ci ne lui rit pas au nez, bien loin de là, dès qu'il s'approche d'elle, la jolie brune pâlit, s'émeut, son sein se gonfle, ses regards deviennent languissants, et de temps à autre elle porte la main à son front.

En voyant l'effet qu'il produit sur sa danseuse, Théophile se dit :

« Ce doit être la demoiselle en question... Tant mieux, elle me plaît... Comme elle est émue près de moi. Elle a une figure mélancolique, il y a du romantique dans cette tête-là. Cette femme-là saura bien aimer... On lui a peut-être glissé quelques mots sur moi et sur mes projets. Sa main m'a semblé trembler dans la mienne. Charmante jeune fille, il y a de la sympathie entre nous. Ce n'est pas comme avec cette jeune blonde en face. Certainement elle est gentille, bien faite, mais je ne puis pas la souffrir. Elle ne me quitte pas des yeux quand je danse... Quel air moqueur! ça me trouble, c'est elle qui est cause que je me trompe, et que j'ai manqué plusieurs fois de tomber en glissant. Ah! mon Dieu! c'est à moi... le cavalier seul; lançons-nous. Sapristi! comme mon habit me gêne. »

Théophile se lance ainsi qu'il se l'est promis; il emploie tous ses

moyens pour avoir de la grâce et du *laisser-aller*, il est probable que cela produit un effet contraire, car il entend bientôt les rires étouffés de son vis-à-vis; alors, ne sachant plus ce qu'il fait, et voulant achever son pas par quelque chose qui étonne, il risque un entrechat, mais en le terminant il glisse des deux pieds; en cherchant à se retenir pour ne point tomber, il s'accroche à la première chose qu'il trouve sous sa main; cette première chose se trouve être le voile de dentelle qu'une dame d'une cinquantaine d'années et d'une extrême maigreur avait mis sur sa poitrine en guise de fichu, et cette dame faisait partie du quadrille où elle essayait de lutter de légèreté avec les jeunes filles; elle y parvenait parce qu'elle était extrêmement mince, et, vue par derrière, pouvait encore faire illusion et passer pour une jeune danseuse.

Cependant le voile de dentelle n'était pas de force à soutenir Théophile; celui-ci s'est étalé au milieu du quadrille, emportant dans sa chute cette partie de la toilette de la grande dame maigre.

Celle-ci pousse un cri en se sentant décolletée aussi brusquement, elle se trouve exposer à tous les regards des appas que personne ne demandait à voir; elle se hâte de croiser ses mains sur sa poitrine comme la Vénus pudique; Théophile est en train de se relever, et la jeune blonde rit à en pleurer, lorsque tout à coup un mouvement d'effroi se manifeste un peu plus loin. c'est la demoiselle brune et pâle, la danseuse de Théophile, qui, après avoir encore porté la main à son front, vient de s'évanouir.

Tout le monde s'empresse de porter secours à cette jeune personne que l'on transporte près d'une croisée ouverte dans une autre pièce. Pendant ce temps, Théophile s'est relevé, la dame maigre a ramassé son voile et recouvert des choses qu'on est bien fâché d'avoir vues.

— Qu'y a-t-il donc? demande Théophile qui boite parce qu'il s'est légèrement foulé le pied en tombant.

— C'est une demoiselle qui se trouve mal... C'est votre danseuse, mademoiselle Euphémie.

— Elle se trouve mal!... Pauvre jeune fille, il serait possible!... Quoi! parce qu'elle m'a vu tomber, cela lui a produit tant d'effet? Quelle sensibilité! Quel cœur! Et quel intérêt je lui inspire déjà! Comme c'est aimable de sa part de s'évanouir en me voyant par terre. Ce n'est pas comme la blonde, mon vis-à-vis, je l'ai entendue rire aux éclats... Mauvais cœur! Je me rappelle à présent qu'au moment où je suis tombé, elle s'est écriée : Ça ne pouvait pas manquer d'arriver.

Et Théophile se hâte de quitter le salon pour aller près de la demoiselle qui s'est trouvée mal; sur son chemin il rencontre la blonde si rieuse, elle le regarde d'un air piteux et lui dit :

— Comment, monsieur, vous boitez. . vous vous êtes donc fait du mal en tombant?

— Oui, mademoiselle, je me suis fait assez de mal... C'est drôle, n'est-ce pas?

— Ah! monsieur, pouvez-vous supposer que je trouve plaisant de voir souffrir quelqu'un!

— Pourtant, mademoiselle, cela vous a fait bien rire de me voir tomber.

— Mon Dieu, monsieur, ne savez-vous pas que c'est toujours le premier effet que cela produit, dès que l'on voit tomber quelqu'un... A moins que ce ne soit un vieillard on rit d'abord, sauf ensuite à secourir les personnes si elles se sont fait mal. Et puis, monsieur, c'est que vous aviez déjà glissé si souvent. Je m'attendais à ce qui vous est arrivé... Ah! ah! ah!

Et la jeune blonde se remet à rire, et Théophile la quitte en se disant : « Je ne suis par dupe de son petit air de bonhomie... Courons secourir Euphémie... O Euphémie!... quel joli nom... je suis enchanté qu'elle se nomme Euphémie!... »

Théophile entre dans la pièce où l'on a transporté sa danseuse. Celle-ci est étendue sur une causeuse que l'on a approchée de la fenêtre, on lui a jeté de l'eau fraîche au visage et elle commence à reprendre connaissance et à rouvrir les yeux; il y a encore beaucoup de monde autour d'elle; mais Théophile parvient à se faire jour, à se faufiler entre les dames, il arrive tout près de la malade, et commence une phrase :

— Ah! mademoiselle! combien je suis touché... combien je suis sensible... à l'intérêt que...

Mais mademoiselle Eupnémie ne laisse pas Théophile terminer sa phrase... elle éprouve comme une crise nerveuse, elle étend ses mains vers lui pour empêcher qu'il ne s'approche; aussitôt toutes les dames qui sont là prennent Théophile, l'une par le bras, l'autre par son habit, et le poussent hors de la chambre en lui disant :

— Allez-vous-en, monsieur... éloignez-vous bien vite... vous voyez bien que votre présence lui fait mal... vous venez de lui faire avoir une nouvelle crise...

— Eh quoi! mesdames, vous pensez que c'est moi qui suis cause... que cette demoiselle...

— Oui, monsieur!, c'est vous... il n'y a pas de moindre doute, car cela lui a pris en dansant avec vous... et cela n'a rien d'étonnant... Oh! éloignez-vous bien vite, monsieur.. elle doit s'apercevoir que vous êtes encore là...

Théophile s'est laissé repousser dans une pièce d'entrée; il est tout étourdi de ce qui lui arrive, et se dit :

« Il paraît que tout le monde a deviné les sentiments que j'inspire à mademoiselle Euphémie...ce n'est plus un secret pour personne... heureusement pour elle que je les partage... il faudrait être bien ingrat pour ne pas être touché par les témoignages d'un intérêt si vif. Ah! voilà Badinet...

— Mon cher Théophile, dit Badinet en s'approchant de son ami, je viens te prier de me faire le plaisir de ne plus danser, parce que tu es un cavalier trop dangereux; tu déshabilles les unes, tu fais évanouir les autres... tu fais même des trous dans mon parquet... je ne sais pas où tu t'arrêterais... c'est effrayant.

— Sois tranquille, cher ami, je ne danserai plus, ce qui me serait d'ailleurs impossible maintenant, car je me suis foulé le pied et je peux à peine marcher. Je vais rentrer chez moi et me coucher.

— Ma foi, je ne te retiens pas... car je craindrais qu'en restant, tu ne fisses évanouir toutes les dames de ma société.

— Bah! mauvais plaisant... c'est égal, Badinet, je m'éloigne enchanté... car je la connais... je sais qui... je n'ai pas eu besoin d'attendre jusqu'à minuit.

— Bah! vraiment, tu as deviné quelle est la demoiselle que je te destine?...

— Oui, mon ami, belle malice... D'ailleurs, est-ce qu'il n'y a pas toujours la sympathie qui dit à notre cœur : La voilà?

— Et te plaît-elle?

— Si elle me plaît! j'en suis fou, je l'adore... je vais bien vite guérir ma foulure pour me dépêcher de l'épouser...

— Comment, tu as pris feu ainsi?

— Mais il me semble qu'elle en a fait au moins autant.

— Tu crois?

— Si je le crois... il est ravissant, parole d'honneur... Allons, retourne à ta société... je vais me coucher... mon pied est très-enflé... mais fais-lui entendre que mon cœur est à elle, et que, dès ce moment, son image... ses yeux... Aye!... j'ai très-mal, je vais me coucher.

XIV

THÉOPHILE SE MARIE.

Le lendemain de son bal, Badinet, qui tient à savoir si son ami est toujours dans les mêmes sentiments, se rend chez Théophile, qu'il trouve étendu sur une chaise longue, le pied entortillé dans des compresses de savon noir et d'eau-de-vie camphrée.

En apercevant son ami Badinet, le blessé lui tend la main et lui dit :

— Tu es gentil d'être venu me voir, Badinet, tu ne saurais croire combien tu me fais plaisir.

— N'est-ce pas une chose toute naturelle? Comment va ton pied d'abord?

— Oh! très-bien, ce n'est qu'une foulure; en me tenant tranquille trois jours ce sera fini. Mais donne-moi des nouvelles de la charmante personne... dont je compte faire madame Tamponnet, comment va-t-elle?

— Très-bien, elle a dansé jusqu'à deux heures du matin.

— Ah! elle a dansé si tard... son indisposition n'a donc pas eu de suite?

— Son indisposition? mais elle n'a jamais paru indisposée.

— Allons donc! tu veux rire, elle était encore à demi évanouie quand je suis parti.

— Elle était évanouie... mademoiselle Nathalie Gerbault?

— Qu'est-ce que c'est que ça... mademoiselle Nathalie Gerbault... je ne connais pas ça! je te parle de mademoiselle Euphémie... cette brune romantique... au teint pâle... avec qui j'ai dansé... et qui s'est trouvée mal en me voyant tomber au milieu du salon.

— Mademoiselle Euphémie Durmont!

— Je ne connais pas son nom de famille... c'est Durmont?.. il me plaît aussi.

— Ah çà! Théophile, à propos de quoi me parles-tu de mademoiselle Euphémie... c'est de Nathalie qu'il est question... cette jeune blonde que je te destine.

— Une jeune blonde... qui rit toujours!... et qui dansait en face de moi, peut-être?

— Précisément.

— Comment, c'est celle-là... ah! merci, je n'en veux pas de ta blonde... je ne l'épouserais pas quand même elle aurait deux cent mille francs de dot.

— Sois tranquille, elle ne les a pas... Mais pourquoi donc cet éloignement pour cette demoiselle, qui est fort bien, fort spirituelle, fort gaie?

— Fort bien, c'est possible... fort gaie... oh! oui, trop gaie même! elle n'a pas cessé de me rire au nez pendant que je dansais... ça me troublait; c'est elle qui est cause que je suis tombé... et que j'ai dévoilé... les mystères de cette grande dame maigre.

— Eh! mon Dieu, mademoiselle Nathalie a ri...parce que tu étais si drôle en dansant... avec tes bras gênés dans ton habit... Qu'est-ce que cela prouve...il fallait rire aussi, toi, vous auriez été d'accord sur-le-champ.

— Bien obligé; je préfère infiniment la demoiselle brune et pâle avec qui j'ai dansé... j'ai fait sur-le-champ la plus vive impression sur son cœur... elle soupirait près de moi... et c'est flatteur.

— Tu as rêvé cela.

— J'ai rêvé cela... et quand je suis tombé, n'a-t-elle pas perdu connaissance... ai-je encore rêvé?

— Comment, tu te figures que c'est pour toi que mademoiselle Euphémie s'est évanouie?

— Et pour qui donc?

— Ah! ah! mon pauvre Théophile... mais ce sont les parfums dont tu étais imprégné qui ont porté sur les nerfs à cette jeune personne... qui déteste les odeurs... elle l'a dit elle-même en rouvrant les yeux... c'est pour cela que quand tu as voulu te rapprocher d'elle, elle a vivement fait signe à ces dames de te faire sortir.

Théophile fronce le sourcil, pince ses lèvres et murmure :

—Ah! tu te figures que ce sont les odeurs que j'avais sur moi qui ont causé l'évanouissement de cette demoiselle?

— Je me le figure d'autant plus que presque toutes les dames m'ont dit aussi : Voilà un monsieur qui est trop parfumé... Il n'y a pas moyen de rester à côté de lui... tâchez donc de le mettre quelque temps sur votre balcon en espalier

— Ah! les dames t'ont dit cela... ça m'est égal, je garde mon opinion. Ce n'est donc pas mademoiselle Euphémie Durmont que tu désires me voir épouser?

— Non, mon ami; c'est mademoiselle Nathalie Gerbault... qui a une jolie dot et un charmant caractère... toujours égal, toujours gai; quand tu la connaîtras mieux, tu verras si j'ai raison.

— Merci, je ne tiens pas à la connaître davantage. C'est mademoiselle Euphémie qui me plaît, c'est elle que je veux épouser... est-ce qu'elle n'est pas à marier aussi?

— Si fait, depuis longtemps même, car elle a bien vingt-cinq ans.

— Est-ce qu'il court sur son compte des cancans fâcheux?

— Pas du tout! c'est une jeune personne fort honnête, fort bien élevée

— Eh bien, alors pourquoi pas celle-là aussi bien que l'autre?

— D'abord la dot est plus modique

— Qu'importe! j'ai assez pour deux.

— Ensuite, ma femme, qui est amie de Nathalie, sait que c'est une jeune personne qui rendra un mari heureux... tandis que mademoiselle Euphémie, qui est romanesque, nerveuse... mon cher ami, les femmes nerveuses... c'est bien risquer en ménage.

— Je ne déteste pas cela... c'est une preuve de sensibilité.

— Enfin, mademoiselle Nathalie n'a plus que son père, homme fort aimable, qui ne viendra pas fourrer son nez dans le ménage de son gendre, tandis que mademoiselle Euphémie a encore sa mère, grande dame qui ne rit jamais, et qui, en mariant sa fille, mettra pour condition qu'elle ne veut pas la quitter...et une belle-mère... c'est une terrible chose quelquefois.

— Bah! on exagère toujours. Une belle-mère, ça fait de la compagnie, et elle veille sur notre femme quand nous ne sommes pas là... Mon ami, je veux épouser mademoiselle Euphémie.

— Tu y es bien décidé?

— Très-décidé.

— Tu te rappelleras que ce n'est pas moi qui te l'ai conseillé

— Certainement... mais comme c'est moi qui épouse, cela me regarde.

— Très-bien. Fais ce que tu voudras. Dès que tu pourras sortir, viens à la maison; nous te ferons trouver avec mademoiselle Durmont et sa mère... Mais si tu veux réussir près de la fille, crois-moi, ne te parfume plus.

Au bout de quatre jours, Théophile sortait. Quinze jours plus tard, il s'était déclaré à mademoiselle Euphémie, qui ne s'était pas trouvée mal. Un mois plus tard, tout était terminé. Théophile conduisait à l'autel celle avec qui il avait dansé chez Badinet.

Le nouveau marié était radieux; sa femme avait l'air modestement satisfait, et madame Durmont, la belle-mère de Théophile, se tenait presque constamment derrière son gendre, et lui soufflait tout ce qu'il devait faire, comme à un petit garçon sortant de pension.

XV

THÉOPHILE DANS SON MÉNAGE.

— Mon gendre, vous allez me donner le bras... votre femme prendra celui de son cousin.

— Oui, belle-maman.

— Mon gendre, quand nous serons chez le traiteur où se donne le repas, vous n'irez point parler bas à votre femme... on pourrait supposer des choses inconvenantes.

— Oui, belle-maman.

— Vous ne l'embrasserez pas.

— Comment! vous ne voulez pas que j'embrasse ma femme?...

— Devant le monde, c'est très-mauvais genre. N'avez-vous pas le temps chez vous?

— C'est juste.

— A table, vous ne serez point assis près de votre femme, mais près de moi.

— C'est convenu, belle-maman.

— Pendant le repas, vous aurez soin que l'on ne chante pas de couplets faits sur votre mariage..... ceux qui les font se permettent toujours des plaisanteries trop libres, les dames ne savent plus quelle contenance tenir : c'est de très-mauvais goût.

— On ne chantera pas, belle-maman.

— Le soir, vous ne danserez qu'une fois avec votre femme...Vous entendez! rien qu'une fois!

— Pourquoi donc si peu?

— Parce qu'il faut laisser la mariée accepter les invitations des parents, des amis, des étrangers...

— Mais je ne me suis pas marié pour que ma femme danse avec d'autres et pas avec moi.

— Qu'est-ce à dire, mon gendre; est-ce que vous voudriez m'apprendre les usages de la bonne compagnie?..... ce serait un peu fort!

— Belle-maman, je n'ai pas eu l'intention de...

— C'est bien assez; j'accepte vos excuses... Arrivons au point le plus délicat... à celui... vous devez me comprendre...

— Non, belle-maman, je n'y suis pas du tout.

— Ecoutez, mon gendre, il y a des nouveaux mariés qui, le jour de leur noce... alors que le bal est dans tout son éclat, se permettent d'emmener leur femme... de l'enlever, enfin de disparaître avec elle... et cela quelquefois sur le minuit.

— Et vous ne voulez pas que je disparaisse, belle-maman?

— Ah! fi! monsieur... fi!... Si vous faisiez une chose pareille, le lendemain de votre mariage, je forcerais votre femme à plaider en séparation avec vous.

— Soyez tranquille, belle-maman, je ne disparaîtrai pas. Mais, alors, quand me sera-t-il permis de m'en aller avec ma femme?

— C'est moi qui emmènerai ma fille, monsieur; je saurai le faire en temps opportun, et lorsque cela ne blessera pas la décence.

— Et moi, belle-maman, qui est-ce qui m'emmènera?

— Vous vous en irez tout seul, mon gendre; mais vous attendrez pour cela qu'il n'y ait plus un chat dans le bal... vous entendez...

— Cela pourra me faire coucher bien tard... Il y a des gens qui demandent des cotillons... des boulangères, des carillons...

— Vous vous coucherez toujours assez tôt, mon gendre.

— Pourquoi donc cela, belle-maman?

— Assez, monsieur Tamponnet, assez! Voilà une conversation qui ne doit pas être poussée plus loin.

D'après la conversation que nous venons de rapporter entre le marié et sa belle-mère, on doit penser que la noce de Théophile fut médiocrement gaie. Lorsqu'un convive se permettait quelques plaisanteries, madame Durmond marchait sur le pied de son gendre, qui marchait sur celui de sa voisine; celle-ci en faisant autant à son voisin, et ainsi de suite; en se marchant comme cela sur les pieds, on arrivait à la personne qui risquait des gaudrioles, et elle comprenait qu'elle devait s'arrêter.

Mais Théophile regardait amoureusement sa femme qui regardait mélancoliquement son assiette. Il se disait :

—Je suis sûr qu'Euphémie n'ose pas tourner les yeux de mon côté parce que sa mère le lui aura défendu. Heureusement nous ne serons pas toujours devant belle-maman! et enfin, après tout, Euphémie est ma femme, c'est ma propriété, je suis son mari... et si la belle-mère m'ennuyait par trop... je finirais par l'envoyer... se promener toute seule.

La noce est passée; la lune de miel l'a suivie, puis une quantité d'autres lunes qui ne sont pas absolument de miel pour Théophile, car sa belle-mère est continuellement chez lui. Elle a pris l'habitude d'y commander; il ne peut point sortir avec sa femme sans avoir belle-maman à tenir sous l'autre bras; on ne va pas au spectacle, si cela ennuie belle-maman; on n'accepte pas une invitation pour dîner en ville, si les personnes qui l'ont faite ont eu l'impolitesse de ne point inviter aussi la belle-maman; on ne reçoit pas chez soi telle ou telle personne, parce qu'un jour, en entrant dans le salon, ce n'est pas belle-maman qu'elle a saluée la première; on renvoie une domestique qui faisait bien son ouvrage, parce qu'elle a été *répondeuse* avec belle-maman, et on en garde une qui fait fort mal la cuisine, parce qu'elle a dit que belle-maman était une superbe femme!

C'est à n'en plus finir avec les précautions qu'il faut prendre pour ne point mettre belle-maman de mauvaise humeur. De temps à autre Théophile se promet encore de faire sa volonté, de montrer qu'il est le maître, mais aussitôt que sa belle-mère paraît et fixe sur lui son œil vert-gris, qui n'est pas doux, il sent toutes ses résolution s'évanouir, et il devient docile comme un mouton.

D'ailleurs l'hymen portait ses fruits. Euphémie s'arrondissait chaque jour davantage; Théophile était dans l'enchantement; il regardait sa femme avec fierté, il se regardait lui-même dans la glace avec complaisance et comme quelqu'un qui est content de lui; quand ses connaissances venaient le voir, il se frottait les mains, souriait d'un air malin; et une fois, il s'était permis de dire en montrant Euphémie :

— Vous voyez que nous n'avons pas perdu notre temps!

Mais cela lui avait attiré une scène de sa belle-mère; elle lui avait soufflé dans l'oreille :

— Fi! monsieur, n'êtes-vous pas honteux de dire des choses pareilles !

—Mais belle-maman, quand on est marié, ces choses-là sont permises... et si je ne remplissais pas mes devoirs de mari... il me semble que mon épouse...

—Taisez-vous, monsieur, je vous prie de ne point ajouter un mot! Je n'ai point d'éventail, monsieur!...

Théophile était très-vexé, mais il se taisait; et lorsqu'il voyait son ami Badinet, il se gardait bien de lui conter toutes les tribulations que lui faisait éprouver sa belle-mère, car celui-ci lui aurait répondu :

Tu l'as voulu, Georges Dandin!

Euphémie a mis au monde un garçon. Théophile, enchanté d'avoir un fils, s'occupe sur-le-champ du choix d'une nourrice; mais belle-maman déclare que l'enfant doit être élevé au biberon, et la nourrice est congédiée.

Théophile craint que la santé de son fils ne soit pas aussi bonne avec le biberon qu'avec le sein. Il propose à sa femme d'allaiter leur petit; mais belle-maman ne veut pas que sa fille se livre à des soins qui l'obligeraient parfois à découvrir son sein devant des regards profanes.

C'est en vain que Théophile lui dit:

— Madame, il n'y a rien de plus respectable qu'une mère allaitant son enfant... Jamais, que je sache du moins, cela n'éveillera des idées inconvenantes, même chez le plus mauvais sujet.

Madame Durmond répond avec arrogance :

— Monsieur, les biberons ont été inventés pour que les femmes ne soient plus obligées de découvrir leur gorge... C'est un des plus beaux progrès de la civilisation... Quant aux nourrices, on doit les supprimer. Je suis bien persuadée qu'avant peu il n'y aura plus de nourrices.

Théophile se tait de crainte de contrarier sa femme, et le petit garçon est élevé au biberon. Le papa se console parce que cela lui permet de garder son enfant chez lui, et par conséquent, de le voir à toutes les heures de la journée. Il s'habitue même assez facilement aux cris, aux pleurs, aux plaintes, aux gémissements si fréquents chez les enfants au maillot.

Mais Euphémie, qui est excessivement nerveuse, ne supporte pas aussi bien que son mari ce bourdonnement presque continuel causé par les plaintes de l'enfant. Lorsque le petit garçon crie trop, elle met son chapeau, son châle, et dit à sa mère :

— Sortons, ma mère, je vous en prie, sortons! Je ne puis pas supporter d'entendre ainsi crier cet enfant... Vous avez beau me dire : C'est parce qu'il fait ses dents, cela n'en est pas moins déchirant pour mon cœur.... cela m'irrite les nerfs.

— Viens, ma fille, sortons alors... Mon gendre, veillez bien sur l'enfant; ne le quittez pas... Vous avez le biberon près de vous, vous savez que c'est souvent le moyen de le calmer... usez-en... mais avec modération.

Et ces dames s'éloignent, laissant Théophile assis près du berceau de son fils, mettant du lait dans le biberon, le goûtant pour voir s'il est assez sucré, et enfin, insinuant cet instrument dans la bouche de l'enfant, en murmurant :

— Bois, Hippolyte, bois, mon garçon... Un jour tu sauras que ton père a été ta nourrice... Je ne sais pas si tu m'en aimeras mieux pour cela. Tu le devrais, il me semble, car enfin, je suis presque à la fois ton père et ta mère ! Je remplis des fonctions qui ne sont pas ordinairement celles d'un homme... Bois, cher ami. Si tu es bien sage, si tu deviens quelque jour un héros, un artiste célèbre, je pourrai dire : C'est moi qui l'ai nourri de mon lait! On croira que je dis des bêtises, et ce sera pourtant la vérité...

Si Badinet me voyait donnant le biberon à un nouveau-né, c'est pour le coup qu'il m'en dirait long... Ces dames sont bien longtemps dehors... O Hippolyte! pourvu que tout cela vaille une véritable nourrice... J'en doute, quoi que puisse dire belle-maman.

Le petit garçon, qui avait sans doute un bon tempérament, vint très-bien, et ne tarda pas à vouloir autre chose que le biberon. Alors arriva le tour de la bouillie.

Mais comme M. Hippolyte n'avait pas un bon caractère, comme en grandissant il ne criait pas moins, Euphémie, pour ne pas avoir ses crises nerveuses, allait encore se promener avec sa mère, et Théophile était souvent chargé de donner la bouillie à son garçon. Il s'en consolait, en se disant :

—J'aime assez le gratin, et je le mangerai... La bouillie ne me déplaît pas... et c'est bien heureux, car, si je ne l'aimais pas, je serais obligé de la goûter également.

Cependant, si parfois fatigué de bouillie et de gratin, Théophile se permettait une observation, s'il faisait mine de ne plus vouloir être encore bonne d'enfant, sa belle-mère lui lançait un regard indigné en s'écriant :

— Vous voudriez donc, mon gendre, que ma fille tombât malade, qu'elle eût des syncopes... Vous savez combien les cris de son fils déchirent son tendre cœur... et vous la feriez rester à votre place, près de lui... Ah! monsieur, vous êtes un Welche, un Barbare, un Huron, un tyran domestique.

Le pauvre Théophile n'osait plus répliquer, et il reprenait sa place près du petit Hippolyte, qui devenait méchant comme un âne rouge.

Mais un jour, belle-maman s'étant mise en fureur après une domestique qui avait renversé du bouillon sur sa robe, elle cria tant qu'elle se brisa un vaisseau dans la poitrine, et au bout de quelques heures, elle mourut.

Et ce polisson de Théophile eut l'indignité de ne point la regretter.

XVI

ENVIES DE FEMME GROSSE.

Lorsque madame Durmond eut cessé d'être là, Théophile se dit :

— Maintenant, cela va marcher autrement. Ma belle-mère n'étant plus sans cesse entre moi et ma femme pour soutenir l'une et gronder l'autre, je vais être le maître... Je vais ordonner à mon tour... Il est bien temps. Et ma femme fera tout ce que je voudrai, car elle m'aime beaucoup, et belle-maman ne lui soufflera plus dans l'oreille que c'est elle qui doit être la maîtresse

Mais une cause inattendue et cependant fort naturelle arrête Théophile dans ses projets de réforme. Sa femme est de nouveau enceinte; un mari serait très-mal venu de vouloir faire le maître; c'est, au contraire, le moment ou jamais de se montrer doux, complaisant, l'être aux petits soins, de satisfaire les moindres désirs de madame. Celle-ci use largement de sa position intéressante. Elle fait trotter son mari comme un commissionnaire, et très-souvent inutilement, les désirs d'Euphémie changeant aussi vite qu'ils sont formés.

Un jour, au moment de dîner, elle déclare qu'elle a envie d'un melon, qu'elle veut absolument manger du melon, qu'elle ne se mettra pas à table sans cela. Ce désir serait facile à satisfaire si l'on était en plein été, mais c'est au mois de février, par un froid de vingt-cinq degrés que madame Tamponnet éprouve ce désir intempestif.

Théophile, présumant qu'il lui sera impossible de se procurer un melon, se permet timidement quelques observations. Mais sa femme trépigne des pieds comme un enfant, en s'écriant :

—Je veux du melon... il m'en faut pour dîner, sinon, prenez garde, monsieur, à ce qui pourrait en résulter.

Et le petit Hippolyte, qui a près de cinq ans et est déjà aussi gourmand que volontaire, tape avec sa fourchette sur la table, en disant :

— Du melon, papa... nana... nous en voulons... lon, lon... du melon... bon... bon...

Théophile prend son chapeau d'un air digne et sort, en prononçant d'un ton solennel :

— Vous en aurez s'il en existe quelque part en ce moment.

Et le pauvre mari sort désolé; il lui prend envie de se cogner la tête contre les murailles, mais il réfléchit que cela ne lui fera pas trouver du melon; il se met en course.

Il entre au hasard chez quelques fruitières, et murmure timidement :

— Auriez-vous des melons à vendre?

Les unes lui rient au nez; les autres lui répondent :

— Des melons à cette époque... des melons quand il gèle..... laissez-nous tranquille, vous en êtes un autre... ou c'est pour vous moquer de nous que vous nous demandez cela.

Théophile s'éloignait triste et confus, mais il ne jurait pas qu'on ne l'y prendrait plus. Il se disait :

—C'est pourtant bien malheureux si je ne parviens pas à satisfaire cette envie de ma femme... fichtre... si elle allait accoucher d'un melon... ce serait épouvantable... Euphémie me dirait :

— C'est votre faute, monsieur; si vous aviez contenté mon désir, je ne vous aurais pas rendu père d'une monstruosité.

Théophile court dans les meilleurs magasins de comestibles; point de melon... au Palais-Royal, chez *Chevet*, on lui dit :

— Si vous en voulez absolument, ce sera fort cher, mais nous pourrons vous en procurer; nous allons écrire en Italie...

— Vous allez écrire... quand pourrai-je avoir le melon alors?

— Dans huit jours.

— Dans huit jours... mais c'est dans une heure... tout de suite qu'il me le faut.

— Alors c'est impossible.

Théophile s'éloigne désolé; il marche au hasard dans les rues en murmurant :

— Melon... melon... melon... Et les personnes qui passent près de lui le croient toqué, d'autres se figurent qu'il crie : Mourons! mourons! et craignent qu'il ne veuille se jeter à l'eau.

Quelqu'un lui tape sur l'épaule, en lui disant :

—Qu'as-tu donc?... quelle figure bouleversée!... ou cours-tu comme cela?

Théophile reconnaît son ami Badinet qui a un peu vieilli, mais qui est toujours gai et bien portant; il lui presse la main et lui raconte sa situation, l'embarras dans lequel il se trouve. Badinet commence par rire, comme c'est son habitude, et lui répond :

— Ah! tu veux satisfaire tous les caprices, toutes les fantaisies de ta femme... tu vois où cela mène.

— Mais, mon cher ami, songe donc à la position de mon épouse, ce n'est que pour cela que je désire contenter son envie.

— Quand une femme en a qui n'ont pas le sens commun, on l'envoie promener.

— Les melons ont le sens commun.

—Pas à cette époque-ci. Enfin, si ta femme te demandait ta lune .. est-ce que tu la lui donnerais?

— Je tâcherais de trouver quelque chose... qui y ressemblât.

— Eh bien! viens avec moi, je vais te faire avoir un melon.

— Parole d'honneur?

— Oui, tu pourras satisfaire l'envie de ta femme.

— Ah! Badinet, tu es mon sauveur... tu es... mon cantaloup.

— Merci.

Badinet était lié avec le régisseur d'un théâtre; il va avec Théophile trouver son ami qui est sur la scène où il fait essayer une décoration pour un drame en six actes. Alors, six actes c'était beaucoup; aujourd'hui que l'on fait des pièces en trente tableaux, ce serait une misère. Dans quelque temps, si nous continuons dans la même proportion, on fera pour une soirée une pièce en *cent tableaux*. Il ne faut désespérer de rien.

Badinet parle à l'oreille de son ami. Celui-ci monte sur-le-champ au magasin des accessoires et il en revient avec un superbe melon en carton qui a souvent figuré avec succès dans plusieurs festins. Il le confie à Badinet qui le donne à Théophile en lui disant :

— Voilà ton affaire.

—Il est certain que c'est à s'y méprendre, dit l'époux d'Euphémie; mais ceci est en carton... et quand ma femme ira pour en manger, elle s'apercevra que je l'ai trompée.

— Ne m'as-tu pas dit toi-même que ta femme changeait de désirs presque aussi vite qu'elle les avait formés; que souvent elle t'envoyait chercher quelque chose... et que lorsque tu revenais avec ce qu'elle avait désiré, son envie étant passée, elle repoussait avec dégoût ce que tu lui apportais en te disant :

— Je ne veux pas de cela... ôtez cela... remportez cela?

—C'est vrai; cela est arrivé assez souvent.

— Eh bien! il en sera ainsi avec le melon... elle le verra et ne voudra plus y toucher... et tu le rapporteras demain à mon ami le régisseur, parce qu'on te prête ce cantaloup, mais à condition que tu ne l'abîmeras pas.

Théophile se décide à tenter l'aventure; d'ailleurs il n'avait pas le choix des moyens; il emporte le précieux accessoire, qu'il enveloppe de papier comme un véritable melon : il revient chez lui tout en nage, et pose avec précaution ce qu'il tient sur un plat, en disant à sa femme :

— Tenez, Euphémie, voici un melon... mais vous ne pouvez pas deviner toutes les peines que j'ai eues pour me le procurer.

Madame Tamponnet regarde le faux melon; son mari frémit, il tremble qu'il ne lui prenne envie de le flairer; il regrette beaucoup de n'avoir pas saupoudré l'accessoire de choses désagréables à l'odorat, ce qui aurait pu ôter à sa femme le désir d'y goûter; mais bientôt sa frayeur se dissipe; Euphémie détourne la tête et fait un mouvement avec la main, en disant :

— Otez cela... emportez ce melon, je vous en prie... que je ne le voie pas... ah! cela me fait lever le cœur...

— Comme tu voudras, chère amie; oh! du moment que ton envie est passée, il ne faut point te forcer, cela te ferait du mal.

Et Théophile s'empare vivement de l'accessoire; mais monsieur son fils se met à pousser de grands cris en disant :

Je veux du melon... moi... j'en veux, na... papa... du melon.

— Par exemple! s'écrie Théophile, un melon qui m'a coûté soixante francs, et qu'on reprendra à dix francs de perte... Tu vas voir que je l'entamerai pour toi, gourmand, jamais! tu auras une pomme, ce sera bien meilleur.

Le succès du melon en carton avait encouragé Théophile : pendant quelque temps sa femme n'ayant que des envies faciles à satisfaire et peu dispendieuses, il les a contentées; mais un jour, elle lui dit tout à coup qu'elle veut à son dîner avoir un pâté de foie gras.

— Je t'en achèterai une belle tranche, dit Théophile.

— Non, monsieur, ce n'est pas une tranche que je veux... c'est un pâté tout entier... et un superbe pâté, entendez-vous... car il me semble que je le mangerai à moi seule.

Notre mari réfléchit sur cette nouvelle envie de sa femme. Il se dit :

— Un beau pâté de foie gras, cela me coûtera au moins trente francs. Si je l'aimais, je pourrais bien l'acheter: mais je ne peux pas en manger, ça me fait mal. Euphémie n'en voudra plus aussitôt qu'elle le verra... par conséquent, je serais bien sot d'aller faire cette dépense pour la bonne et le petit qui aimera mieux de la galette. Allons trouver ce monsieur aux accessoires qui est si complaisant; certainement il doit avoir un pâté, ce sont de ces choses que l'on sert presque toujours dans les repas sur le théâtre... il ne refusera pas de m'en prêter un pour aujourd'hui.

En effet, Théophile trouve un fort beau pâté en carton au magasin d'accessoires, il le rapporte sous son bras, recommence les mêmes cérémonies qu'avec le soi-disant melon, le pose lui-même sur un plat et sur la table, et dit à sa femme :

— Voilà le pâté de foie gras que tu as désiré.

Euphémie regarde le décor qui est sur un plat, et sourit en répondant à son mari :

—Ah! merci, mon ami... il est superbe, ce pâté, et il a bien bonne mine

Théophile devient vert; il comprend que sa femme voudra manger du pâté. Pour l'achever, monsieur son fils, qui est déjà à table, commence sa chanson :

— Ah! nous allons manger du pâté... du pâpâ... du têté... c'est papa qui l'a apporté... oh! qu'il est beau, qu'il est beau!... pas papa, le pâté...

On se met à table. Théophile est bien mal à son aise; il sert à sa femme une énorme assiettée de potage. Elle n'a pas fini qu'il lui en sert encore; il voudrait la bourrer de potage, afin qu'elle n'eût plus faim pour autre chose, mais Euphémie l'arrête en lui disant :

— J'ai bien assez de potage, mon ami, ne m'en servez plus...

— Tu as tort, ma bellotte, ce potage est excellent, et dans ta position c'est ce qu'on peut manger de meilleur; c'est même ordonné par les médecins.

— Je vous dis que je n'en veux plus...

— Alors mange donc des radis, du beurre, des anchois. C'est cela qui est encore très-bon pour une femme dans ta position... Oh! les anchois surtout...

— Je n'ai pas entendu dire cela. Au reste, je ne veux pas manger de tout cela, je me réserve pour le pâté.

— Oh! oui, maman, j'en veux aussi, moi... du pâpâ.. du têté... Papa, donne-moi de la croûte.

Théophile pâlit; il boit un grand verre d'eau et murmure :

— C'est bien dangereux dans ta position, le pâté de foie gras..... Vois-tu, Euphémie, je l'ai acheté, celui-là, parce que je ne voulais pas te contrarier; mais si tu étais raisonnable, tu n'en mangerais pas... C'est horriblement lourd! cela peut amener des accidents fâcheux... Cela te donnera le mal de mer...

— Laissez-moi donc tranquille, monsieur; dans ma position, au contraire, une femme peut manger de tout ce qui lui fait plaisir, sans craindre d'être malade...

— Oh! comme c'est faux... Ne te fie pas à cela... Ainsi on m'a conté qu'une dame enceinte avait voulu manger de la chandelle avec les mèches, elle a manqué de périr.

— Eh! monsieur... est-ce que j'ai de ces envies-là, moi?... Je ne désire que de bonnes choses! Allons, entamez ce pâté et donnez-m'en.

Théophile voudrait pouvoir se rouler dans sa serviette... Il jette son couteau par terre, il se baisse pour le ramasser, il reste à chercher sous la table. Sa femme, impatientée, se décide à se servir elle-même. Elle approche d'elle le plat qui contient le pâté de carton, et, avec un couteau, se met en devoir de lever la croûte de dessus.

Elle est fort étonnée de voir que cette croûte ne tient pas et se détache toute seule; elle avance la tête, regarde dans l'intérieur du pâté et y trouve deux pelotes de ficelle et trois gobelets en étain qui avaient été serrés là par un garçon de théâtre.

Euphémie pousse un cri :

— Qu'est-ce que cela? grand Dieu!... de la ficelle... des gobelets... c'est un pâté de carton... Quelle horreur!

Théophile s'obstinait à rester sous la table, comme pour chercher son couteau; mais sa femme le tire par son habit, il est obligé de se lever et d'avouer sa ruse: il tâche de faire passer la chose comme une plaisanterie. Mais Euphémie est en colère, elle prétend que c'est fort mal de se moquer d'une femme dans sa position. Et pendant ce temps, M. Hippolyte manque de s'étrangler, parce qu'il a essayé d'avaler de la croûte de dessus. Enfin, l'infortuné mari court acheter un pâté véritable, et lorsqu'il l'apporte, madame ne veut plus même le voir. En revanche, le petit garçon se donne une indigestion.

Tous ces événements n'empêchent point madame Tamponnet de mettre au monde une petite fille qui serait assez gentille si elle avait un nez, mais celui qu'elle possède est tellement exigu, qu'on se demande en la regardant si jamais elle pourra se moucher.

Alors Euphémie dit en gémissant à son mari :

— Voyez-vous, monsieur, notre fille n'est pas complète... Elle n'a, pour ainsi dire, pas de nez... C'est votre faute : c'est parce que vous n'avez pas contenté toutes mes envies.

— Ah! par exemple, chère amie, je ne mérite pas ce reproche. Est-ce que jamais tu m'as demandé des nez? Est-ce que tu voulais en manger? Je ne le suppose pas! Mais au reste, tranquillise-toi, celui de mademoiselle Amanda, notre fille, grandira, il se formera. Et d'ailleurs, les femmes ont toujours assez de nez.

Cette fois, comme belle-maman n'était plus là pour ordonner le biberon, Euphémie consent à ce que sa fille soit mise en nourrice.

XVII

UNE FEMME JALOUSE.

Madame Tamponnet ayant cessé d'être dans une position intéressante, Théophile se disait de nouveau :

— Maintenant je vais être le maître chez moi, et ma femme ne me fera plus courir lui chercher des melons au mois de février... Qu'elle ait des envies tant qu'elle voudra, cela ne m'inquiète plus; j'ose espérer, d'ailleurs, qu'elle n'aura plus d'autre désir que celui de me plaire. Je crois que l'on chante ça dans un opéra :

Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire.

Je ne sais plus le nom de l'opéra, mais cela ne fait rien.

Nous avons garçon et fille, c'est suffisant; je m'en tiendrai là. Nous avons assez de fortune pour vivre convenablement; il me semble que voilà le moment d'être heureux ou jamais.

Mais, c'est assez ordinairement lorsque nous croyons tenir le moment d'être heureux qu'il nous échappe, et jusqu'alors ce pauvre Théophile avait couru après sans pouvoir le saisir.

A un dîner que donnaient les époux Tamponnet, pour les relevailles de madame, et auquel on avait convié une quinzaine de personnes, parmi lesquelles figuraient Badinet et sa femme, Théophile se trouvait placé à table à côté de madame Badinet. Celle-ci était aimable et riait facilement; l'amphitryon, qui était tout joyeux de voir sa femme accouchée et sa fille en nourrice, fut plus aimable que de coutume; il eut même quelques mots heureux dans la conversation; on les remarqua, parce que cela ne lui était pas habituel, et, plus d'une fois madame Badinet s'écria :

— Ah! monsieur Tamponnet... avez-vous fini?... Voulez-vous donc me faire mourir de rire? Ah! vous êtes terrible aujourd'hui!... Ah! madame Tamponnet, dites donc à votre mari de finir... Si vous saviez tout ce qu'il me dit...

Madame Tamponnet fronça les sourcils, sourit avec amertume, lança un coup d'œil furibond à son mari, et répondit :

— Je me doute bien de ce qu'il peut vous dire, madame, et il me semble que cela ne vous déplaît pas...

Cette réponse passa sans être remarquée, au milieu des éclats de rire, des causeries, du choc des verres et du bruit des fourchettes.

Mais, dans la soirée, madame Tamponnet fut d'une humeur de dogue, et sa mine répondit à son humeur. On lui demanda ce qu'elle avait, elle se plaignit d'une migraine, d'un violent mal de tête, et ne cessait de répéter :

— C'est du repos qu'il me faut, le repos seul me fera du bien.

Quand une maîtresse de maison dit à ses convives : « J'ai bien besoin de dormir, » c'est absolument comme si elle leur disait : « Vous m'excédez, vous m'ennuyez, allez vous coucher. » La société savait trop bien vivre pour ne point comprendre cela.

A onze heures, il n'y avait plus personne chez Théophile qui, tout en regrettant que l'on soit parti si tôt, se dispose aussi à se coucher, lorsque sa femme vient se poser devant lui en *Médée* ou en *Hermione*, et lui dit :

— Vous devez être content de votre soirée, monsieur?

— Mais oui, ma biche, assez content... Je croyais seulement qu'on resterait plus tard... mais tu as tant dit que tu avais mal à la tête.....

— Oh! ce n'est pas seulement à la tête que j'ai mal... monstre!... homme indigne!... Osez-vous bien me regarder encore en face?...

Théophile s'rrrête au moment de faire une rosette au foulard qu'il met sur sa tête pour se coucher. Il regarde sa femme, il tombe des nues et balbutie :

— Qu'est-ce que tu me dis donc là? Euphemie, je ne comprends pas... est-ce que c'est un rôle de drame que tu apprends?

— Oh! n'ayez pas l'air de faire l'innocent, monsieur, je vous connais à présent, je sais ce que vous valez... et cette femme!... sous mes yeux! permettre qu'on lui fasse la cour d'une façon aussi évidente... quelle effronterie! mais j'espère bien qu'elle ne remettra jamais les pieds chez moi, cette femme... vous l'entendez, monsieur, je ne veux plus la recevoir!...

— Ah! çà, mais de quelle femme parles-tu? car le diable m'emporte si je sais ce que tout cela signifie...

— Ne faites donc pas semblant de ne point comprendre! Vous savez très-bien que c'est de madame Badinet qu'il s'agit... de madame Badinet avec laquelle vous vous êtes comporté à table d'une manière indécente.

— Moi!...

— A qui vous parliez constamment dans l'oreille... en riant, en faisant des mines, des yeux... que je ne vous avais jamais vus.

— Moi!

— Vous n'aviez des attentions, des petits soins que pour elle, c'était révoltant... et je ne parle que de ce qui sautait aux yeux de tout le monde. Si j'avais pu regarder sous la table... Dieu sait ce que j'aurais vu...

— Par exemple, je n'en reviens pas; je suis encore à me demander ce que j'ai fait avec madame Badinet, pour que tu me fasses une scène semblable...

— Vous l'aimez donc bien, cette femme?

— Ah! c'est trop fort!...

— Comment, monsieur, vous osez nier que vous soyez amoureux de madame Badinet?...

— Moi! amoureux de madame Badinet... de la femme de mon ami...

— Voilà une considération qui ne retient guère les hommes, au contraire, c'est presque toujours à la femme de leur ami qu'ils s'adressent de préférence. Que M. Badinet ne s'aperçoive pas de cela, c'est possible, il y a des maris si aveugles; mais, moi, je l'ai vu, et cela suffit.

— Tu as vu tout de travers, je n'ai jamais pensé à madame Badinet, je ne lui ai jamais dit un mot plus haut que l'autre.

— Vous ne lui en direz plus du tout, chez moi du moins... et si j'apprends que vous alliez chez elle... tremblez!

Théophile, tout surpris de cet accès de jalousie de sa femme, ne s'en inquiète pas d'abord beaucoup; peut-être même son amour-propre est-il en secret flatté d'inspirer ce sentiment, et il se couche en se disant :

— C'est un orage; cela n'a pas le sens commun... cela se passera. Ma femme m'aime encore plus que je ne le croyais.

Mais Théophile ne connaissait pas les femmes : lorsqu'une fois la jalousie vient se fourrer dans leur tête, il n'y a plus moyen de l'en faire déloger, et plus elles prennent de l'âge, plus ce malheureux défaut fait chez elle des progrès.

Une jeune femme n'est pas toujours jalouse, surtout quand elle est jolie; elle sait bien qu'elle peut encore plaire, et son amour-propre même est là pour dissiper ses craintes; mais une femme, qui cesse d'être jolie et commence à prendre des années, devient, lorsqu'elle s'en mêle, d'une jalousie féroce. Malheureusement ses couches avaient enlaidi madame Tamponnet, qui avait dépassé la trentaine, et la jalousie vint détruire le peu de charme qui lui restait.

Voyez pourtant à quoi tiennent les choses! les sentiments!... Jusqu'au jour de ce malencontreux dîner, Euphémie n'avait fait que fort peu attention à son mari, mais madame Badinet, en s'écriant qu'il était très-aimable, avait donné à Théophile une valeur que jusqu'alors sa femme n'avait pas appréciée; elle se figure qu'on veut lui enlever son mari, aussitôt elle s'y attache, elle s'y cramponne...

Dès ce moment, Tamponnet est épié, surveillé, guetté, espionné sans cesse. Tout ce qu'il fait, les actions les plus innocentes, donnent lieu aux soupçons de sa femme. La jalousie voit du mal dans tout.

Si Théophile sort, on lui demande où il va; s'il fait de la toilette, on ne manque pas de s'écrier :

— On voit bien que vous allez voir votre belle... ce n'est pas pour rester près de moi que vous feriez tant de frais.

S'il sort en négligé, on lui dit :

— Vous allez chez des personnes avec lesquelles vous ne vous gênez pas... cela se voit... vous êtes probablement là comme chez vous...

S'il rentre un peu plus tard qu'il ne l'a annoncé, on s'écrie :

— Vous vous amusez beaucoup où vous allez? à ce qu'il paraît, vous y oubliez votre maison, votre femme et vos enfants, quelle conduite, monsieur, quelle conduite!..

Quand Théophile voulait rendre compte de l'emploi de son temps, sa femme lui coupait la parole en lui disant :

— Taisez-vous, monsieur, vous allez encore me faire des mensonges comme à votre ordinaire... c'est inutile, monsieur, ne vous donnez pas cette peine.

Si on allait en soirée, madame Tamponnet ne perdait pas son mari des yeux, et lorsqu'elle le voyait causer avec une jeune femme, elle se glissait derrière lui, et lui pinçait le bras à y laisser la marque. Le pauvre mari se laissait pincer et n'osait pas se plaindre, mais il se disait tout bas :

— Quel tourment qu'une femme jalouse!.. c'est affreux!.. plus de plaisir possible... plus de repos... je ne sais comment me tenir en société... je n'ose plus parler à une dame... si je me tiens dans un coin sans rien dire, Euphémie me fait une scène en me disant que je pense sans doute à mes amours... Si je ris, si je suis gai, elle me dit :

— Vous êtes de bien belle humeur ce soir... c'est qu'il y a ici une personne avec qui vous avez des intrigues.

Sapristi! cela devient considérablement monotone... ma femme m'aime trop, elle pousse ce sentiment trop loin, cela devient de la frénésie... Je commence à en avoir peur... je l'aimais beaucoup autrefois, et maintenant je ne suis tranquille que lorsque je suis loin d'elle... Comme c'est bête d'être jaloux... au lieu de conserver l'amour des gens, on arrive à se faire détester.

Madame Tamponnet entrait brusquement et comme une bombe dans le cabinet de son mari, lorsqu'elle savait qu'il n'était pas sorti. Quelquefois son apparition était si imprévue, elle avait ouvert la porte avec tant de précaution, que Théophile, tout étonné en voyant sa femme derrière lui quand il se croyait seul, poussait un cri de surprise et même de frayeur.

Alors Euphémie s'écriait :

— Comme ma présence vous trouble!.. vous étiez donc bien occupé, monsieur... vous êtes donc bien contrarié d'être dérangé...

— Moi... ma foi, cela m'a saisi de te voir tout à coup sur mon dos... cela m'a réveillé, car je crois que je dormais.

— Vous mentez, monsieur, vous ne dormiez pas... Vous avez de l'encre à vos doigts... vous avez écrit...

— Ah çà, mais tu me joues le Bartholo du *Barbier de Séville*...

— Il ne s'agit pas du *Barbier de Séville*, monsieur. A qui écriviez-vous?.. à une de vos maîtresses, sans doute...

— Est-ce que j'ai des maîtresses! Tu rêves!..

— Alors, qu'avez-vous écrit? Montrez-le-moi... je veux le voir...

— Mon Dieu! j'écrivais une ancienne chanson... qui est très-jolie... pour me la rappeler un de ces soirs...

— Une chanson... où est-elle?...

— Par distraction, j'ai allumé un cigare avec.

— Oh! quel tissu de fourberies!... Ce n'était pas une chanson que vous écriviez... D'abord, vous n'avez pas de voix, vous ne chantez jamais... Ah! si je découvrais votre correspondance!...

Et Euphémie fouille dans le secrétaire, ouvre les tiroirs, cherche, furette dans tout, bouleverse les papiers, jette de côté plumes, canif, cire, pains à cacheter, et, après avoir tout mis en désordre, sort du cabinet en s'écriant :

— Vous avez des cachettes que je n'ai pu encore trouver... mais un de ces jours je ferai tout démolir dans ce cabinet.

— C'est gentil! cela promet! se dit le pauvre mari quand sa femme est partie.

Et, dans son ennui, il prend sa canne et son chapeau et sort de sa maison, où il n'y a plus de paix pour lui. Cependant, il n'osait plus aller voir son ami Badinet, car il tremblait que sa femme ne vînt à le savoir, et il s'est aperçu plus d'une fois qu'elle le suivait dans la rue. Mais un jour il se trouve nez à nez avec son ancien ami, qui l'arrête en lui disant :

— Parbleu! je te rencontre enfin... Il faut donc maintenant pour te voir te guetter dans la rue? Tu es aimable! Voyons, Théophile, qu'est-ce que cela signifie, pourquoi ne viens-tu plus nous voir?..... Nous avons été plusieurs fois chez vous, ma femme et moi, et toujours on nous a dit : « Ils n'y sont pas; ils sont sortis. » Enfin, la dernière fois, ta domestique nous a fermé la porte sur le nez en nous criant : « Madame n'est pas visible!... » Elle n'est pas polie, ta domestique.

— C'est ma femme qui la style à cela.

— Nous nous sommes dit : En voilà assez... s'ils veulent nous revoir, ils viendront; car enfin nous vous avons toujours reçus de notre mieux... Que signifie ce changement? Ça ne peut pas venir de toi!...

— Oh! non... je t'en réponds.

— Alors, qu'avons-nous fait à ta femme?...

— Quand je te le dirai, tu ne voudras pas le croire... je gage même que cela te fera rire... Euphémie est jalouse de madame Badinet; elle prétend que je suis amoureux de ta femme...

Badinet rit en effet à se tenir les côtes.

Mais Théophile reprend :

— Tu trouves cela drôle... je t'assure que ce n'est pas gai pour moi... Euphémie m'a défendu d'aller chez vous...

— Et tu lui obéis, nigaud que tu es!

— Que veux-tu .. elle serait capable de me poignarder, si elle me voyait sortir de chez toi...

— Essaye, ci je te parie qu'il ne t'arrivera rien...

— Je n'ose pas essayer... Ah! mon ami, quel horrible tourment qu'une femme jalouse!

— Mais être jalouse de ma femme!...

— Oh! maintenant, elle l'est de tout le monde. Je ne puis pas approcher d'une robe, d'une jupe, sans qu'elle change de couleur... pas la jupe de ma femme.

— *Tu l'as voulu, Georges...*

— Oui, oui, je savais bien que tu allais me dire cela... Mais parce qu'une femme est nerveuse, ce n'est pas toujours une raison pour que ce soit un tyran femelle.

— Cependant nous ne sommes plus des jeunes gens, mon ami nous avons passé la cinquantaine tous les deux...

— Je le sais bien : c'est ce que je répète souvent à Euphémie

— Et tes enfants vont-ils bien?

— Ils vont... ils poussent; mon fils, M. Hippolyte, qui a près de treize ans, continue à ne vouloir rien faire, mais il a les plus belles dispositions... il s'agit seulement qu'il veuille les employer. Quant à ma fille Amanda, elle aura un nez, mon cher, il lui en vient un; je crois qu'il sera toujours fort petit; mais enfin, pour une personne seule... Ah! mon Dieu... ce chapeau que j'aperçois là-bas..... comme il ressemble à celui de ma femme... Adieu, mon ami..... adieu, je me sauve.

Et Théophile s'éloigne en courant, laissant son ami Babinet qui hausse les épaules, et rentre chez lui conter à sa femme ce qu'il vient d'apprendre.

Un soir que madame Tamponnet avait été un peu plus calme que de coutume, et que la journée s'était passée sans qu'il y eût eu de scène entre les époux, ce qui devenait rare dans leur ménage, Théophile propose à sa femme d'aller voir une pièce nouvelle que l'on donne au théâtre du Palais-Royal. Euphémie veut bien aller au spectacle, mais elle penche pour la Comédie-Française. Théophile insiste pour le Palais-Royal, en disant :

— Ma chère amie, je serais bien aise de rire, moi, c'est si bon, c'est si sain de rire. Aux Français on joue parfaitement, j'en conviens, mais les pièces ne valent pas toujours le talent des acteurs : au Palais-Royal, quelle différence! les acteurs sont eux-mêmes la pièce : *Grassot, Sainville, Ravel*!..... voilà des acteurs... ou plutôt voilà des auteurs!

Euphémie cède en disant :

— Vous voyez, monsieur, que je fais toutes vos volontés.

Les époux se rendent au spectacle; ils se placent dans une loge; il y a à peine dix minutes qu'ils y sont, lorsque dans une loge, positivement en face d'eux, viennent se placer M. et madame Badinet.

Lorsque Théophile aperçoit en face de lui son ami et sa femme, il pâlit, il tremble, il n'ose plus lever les yeux, car il prévoit que cela va lui faire avoir une scène.

Euphémie, qui n'a pas encore aperçu les personnes qui sont en face, dit à son mari :

— Qu'avez-vous donc, monsieur?... vous semblez mal à votre aise... On dirait que vous n'osez plus vous tourner... que vous êtes devenu en bois.

— Moi... j'ai.... je ne sait pas ce que j'ai.... c'est-à-dire.... je crois que c'est mon dîner qui...

En ce moment, Euphémie aperçoit le couple Badinet qui souriait en regardant Théophile; à son tour elle pâlit, elle crispe ses doigts et s'écrie :

— Ah! je vois maintenant ce que vous avez, infâme... monstre..... elle est là... elle est devant nous, cette femme... Je ne m'étonne plus si monsieur a voulu venir absolument à ce théâtre, lui qui ordinairement va où je veux.... C'était un rendez-vous concerté entre eux.....

— Je t'assure, Euphémie, que j'ignorais totalement... Et si je l'avais su, je ne serais pas...

— Taisez-vous, je ne suis pas une imbécile, moi... Ah! vous vous entendez avec elle... Vous venez ici pour la voir... sous le nez de son jobard de mari... Mais je vous défends de la regarder... je vous le défends, entendez-vous?...

Théophile reste immobile et n'ose plus détourner ses regards fixés sur le théâtre; mais, tout à coup, un enfant ayant poussé un cri aux secondes, Théophile regarde involontairement par là. Aussitôt sa femme lui applique un soufflet en lui disant :

— Ah! traître! tu l'as regardée?

Le pauvre mari en a bien assez, il quitte la loge et renonce au spectacle.

A dater de cette soirée, sa femme ne veut plus qu'il mette le pied dans un théâtre.

Un soir, Théophile est sorti après le dîner pour aller acheter des livres élémentaires pour sa fille. Sa femme a froncé le sourcil en le voyant prendre son chapeau, mais elle n'a rien dit.

Après avoir fait ses achats, Théophile éprouve le besoin d'entrer un moment dans une de ces maisons à cabinets inodores, si parfaitement tenus dans la capitale. Lorsqu'il quitte cette maison, et au moment où il met le pied dans la rue, une femme l'arrête en le saisissant au collet.

C'est Euphémie, qui lui dit d'une voix stridente :

— Ah! perfide!... tu en viens... tu en sors... cette fois, je t'y prends... tu ne peux plus le nier... Tu ne m'attendais pas là...

— Ma foi non... Eh bien, après, quel mal y a-t-il à aller... là?...

— Traître!... c'est de chez ta maîtresse que tu viens. Et tu as le front de t'en vanter...

— Je viens de chez ma maîtresse...

— Oui, et je vais la poignarder... Oh! je la trouverai cette femme... Je veux savoir ce qu'on fait là-dedans!

Et Euphémie pénètre dans l'intérieur de l'établissement, tandis que Théophile s'éloigne en se disant :

— Je voudrais bien savoir ce qu'elle va poignarder dans l'endroit où elle est entrée. Elle n'a donc pas remarqué la lanterne qui est devant la porte et ce qui est écrit dessus... C'est pourtant bien visible... Mais décidément la jalousie touche à la folie. C'est une vilaine infirmité.

Bois, Hippolyte, bois, mon garçon... Un jour tu sauras que ton père a été ta nourrice.

Quelques années plus tard, une fluxion de poitrine emportait madame Euphémie Tamponnet, et Théophile restait veuf, ayant un garçon de dix-sept ans et une fille de treize ans qui commençait à avoir un nez.

XVIII

UN PÈRE ET SES ENFANTS.

Lorsque Théophile se voit veuf, il recommence à lever la tête, à se tenir plus droit, à jouer avec sa canne en se promenant, et il se dit de nouveau :

— Pour cette fois, me voilà donc mon maître, libre de ne plus faire que mes volontés; d'aller, de venir comme bon me semblera, sans avoir peur qu'en rentrant chez moi on ne me fasse une scène... Ah! que c'est bon, tout cela... quel plaisir d'être libre!... Cette position après laquelle je cours toujours, et que je n'avais pas encore attrapée, je la tiens cette fois... je suis veuf... J'ai deux enfants; mais mon fils est presque un homme... je lui trouverai une bonne place... ma fille grandira, son nez commence à être suffisant, je la marierai... oh! je la marierai de bonne heure... Tout cela ira comme sur des roulettes.

Mais le jeune Hippolyte Tamponnet, qui avait toujours été gâté ou grondé mal à propos, qui avait vu son père et sa mère presque sans cesse en désaccord à son sujet, avait pris l'habitude de n'écouter personne et de n'obéir ni à l'un ni à l'autre; car lorsque son père lui défendait quelque chose, c'était une raison pour que sa mère le lui permît; quand celle-ci refusait à son fils ce qu'il lui demandait, son père le lui accordait en secret.

Triste exemple pour les enfants, que celui des parents qui ne vivent point en bonne harmonie. M. Hippolyte Tamponnet n'était pas positivement un mauvais sujet, mais cela y ressemblait beaucoup. Il savait un peu de tout, mais si peu, que c'était comme s'il ne savait rien; en revanche, il ne songeait qu'au plaisir, et commençait déjà à lorgner les femmes avec l'aplomb d'un tambour-major.

Quant à mademoiselle Amanda, âgée alors de treize ans et quelques mois, c'était un tout autre caractère. Elle avait appris de sa mère à se tenir bien droite, à avoir un maintien réservé et à ne point rire à tout propos. Elle étudiait assez facilement, et comme elle avait déjà beaucoup de prétention à l'esprit et au savoir, elle s'appliquait à s'instruire, et se mêlait de bonne heure à la conversation; enfin à treize ans, c'était déjà une petite raisonneuse, qui parlait d'un ton décidé et donnait son opinion sur tout, comme aurait pu le faire une femme de quarante ans.

Plus d'une fois, Théophile, qui ouvrait de grands yeux en écoutant sa fille, s'était dit :

— Je crois que j'ai donné le jour à une petite fille qui deviendra une femme bien remarquable... c'est déjà un puits de science, d'érudition... elle sait une foule de choses que je n'ai jamais pu me fourrer dans la tête... et quel aplomb dans la conversation... quand elle cause, on croirait entendre un vieillard... Ce sera une *Staël*, ou tout au moins une *Sévigné*... si ce n'est pas mieux... Quant à Hippolyte, il est un peu écervelé, un peu joueur, mais c'est de son âge... Je l'aurais bien été, moi, si j'avais pu...

Peu de temps après la mort de sa femme, Théophile commence à consulter sa fille sur une foule de petits détails de ménage; puis il cause avec elle d'affaires d'intérêt, et toujours émerveillé de la puissance de ses raisonnements, il en vient bientôt à ne plus faire la moindre chose sans avoir auparavant consulté mademoiselle Amanda.

Et comme les enfants s'aperçoivent bien vite de l'ascendant qu'ils prennent sur l'esprit de leurs parents, et qu'ils ont l'habitude d'en abuser, au bout de peu de temps, mademoiselle Amanda agit et commande comme la maîtresse de la maison; c'est elle qui ordonne le dîner, compte avec la domestique, invite de la société... fait acheter ce dont on a besoin, et règle l'emploi du temps.

Théophile est enchanté; il s'écrie :

— Je n'ai plus besoin de me mêler de rien, c'est ma fille qui fait tout... elle tient ma maison... et faut voir comme ça marche!

Mais lorsque le papa veut sortir, sa fille lui dit :

— Je veux aller avec toi,... tu ne vas pas me laisser à la maison toute seule avec la bonne... ce ne serait pas convenable; emmène-moi.

Et Théophile emmène sa fille en disant :

— C'est juste; je ne dois pas la laisser seule à la maison... ce n'est pas convenable.

Si on l'invite à dîner sans inviter sa fille, Amanda lui dit :

— Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là?... comment! ils t'engagent à dîner, et ne te parlent pas de moi... c'est bien malhonnête de leur part... Ils croient donc que je ne sais pas me tenir en société; je n'y conduis mieux qu'eux, peut-être!...

Quelquefois le papa, qui ne serait pas fâché de dîner en garçon, répond à sa fille :

— Ma chère amie, je t'assure que tu te mêprends sur les motifs... sur les raisons... pour lesquelles on m'a invité sans toi...

— Il ne peut pas y en avoir de bonnes...

— Vois-tu, c'est un dîner de garçons...

— Qu'est-ce que cela veut dire, de garçons?.. Tu n'es pas garçon, toi, tu es veuf.

— Oui; mais quand on dit : un dîner de garçons, cela veut dire, un dîner où il n'y aura que des hommes..

— Cela ne doit pas être gai.

— Si fait, au contraire... c'est quelquefois très-gai... c'est même d'une gaîté qui fait que... tu ne peux pas bien comprendre cela... mais, vois-tu, on chante... on dit des bêtises... à l'usage des hommes... cela ne conviendrait pas aux oreilles d'un enfant.

— D'abord, je ne suis plus une enfant, je suis une demoiselle..... ensuite je ne comprends pas comment mon papa, qui est un homme raisonnable, un père de famille, peut vouloir dîner avec des gens qui disent des bêtises... Si on savait cela, on dirait : M. Tamponnet a une singulière conduite... Vois-tu, je t'assure que cela n'est pas convenable pour toi d'aller à ce dîner.

Alors, Théophile se gratte le nez... se mouche... et se dit :

— Au fait, elle a raison... un dîner de garçons... à mon âge... ce ne serait pas convenable... je ferai mieux de n'y point aller.

Hippolyte ne gênait aucunement les volontés de son père, mais il l'occupait d'une autre façon : déjà il passait des journées entières dehors, il ne revenait pas dîner, puis quelquefois il oubliait de revenir coucher; alors, l'inquiétude de son père était au comble. Théophile courait dans tous les endroits que monsieur son fils avait l'habitude de fréquenter, c'est-à-dire qu'il lui fallait visiter les cafés, les restaurants, les spectacles, les bals plus ou moins champêtres; et

Aussitôt sa femme lui appliqua un soufflet en lui disant : Ah! traître! tu l'as regardée!

quand il ne trouvait pas Hippolyte, il revenait chez lui harassé, éreinté, dire à sa fille :

— Impossible de trouver ton frère! Il ne t'a pas communiqué ce qu'il avait le projet de faire avant-hier... s'il comptait aller à la campagne...

— Par exemple! est-ce que mon frère me dit quelque chose?... est-ce que je lui demande quelque chose?... Beau sujet, que mon frère! un âne... à son âge, il ne sait pas seulement sous quel roi de France les femmes ont porté des paniers...

— Ah! il ne sait pas... dame!... écoute donc... il n'est peut-être pas le seul... Mais tu le traites bien sévèrement.

— Et vous pas assez, papa; vous lui laissez faire tout ce qu'il veut... vous voyez bien qu'il en abuse.

Théophile levait les yeux au ciel, en murmurant :

— Ah! c'est que je n'ai jamais fait tout ce que j'ai voulu, moi... et je désire que mes enfants soient plus heureux que je ne l'ai été.

Lorsque M. Hippolyte revenait enfin au domicile paternel, son père voulait le gronder, il fronçait les sourcils, faisait une grosse voix et tapait de son talon sur le parquet, en s'écriant :

— Saperlotte! monsieur mon fils... savez-vous bien que vous menez une conduite qui commence à me déplaire fort... Sapristi!... qu'est-ce que cela signifie, à votre âge, un blanc-bec de dix-huit ans... passer des journées dehors... courir... je ne sais où... avec des... je ne sais qui... ne point rentrer coucher... ceci passe toutes les bornes.. fichtre!... et vous dépensez un argent fou... cela ne peut pas durer comme cela.

Mais Hippolyte, sans s'émouvoir, prenait son père sous le bras et lui répondait d'un air câlin :

— Je te promets, papa, qu'il n'y a pas de ma faute... je me suis trouvé à un dîner d'amis.

— On ne dîne pas toute la nuit, monsieur.

— Non, mais après le dîner... on a dansé un peu.

— Vous avez dansé entre hommes?

— Le soir, il est venu quelques dames... très-comme il faut, sauter un peu avec nous.

— Des dames... comme il faut... qui viennent sauter avec des jeunes gens... c'est bien louche.

— La danse s'est prolongée jusqu'au matin... ensuite on a joué un peu.

— Ah! voilà le bouquet, jouer, perdre son argent... il ne te manquait plus que cela...

— Mais pas aux cartes... fi donc... au billard... j'y suis très-fort...

— Ah! si c'est au billard... alors...

— Figure-toi qu'avec ma bille collée sous bande, j'ai un moyen infaillible de caramboler, en sautant, par un effet de queue.

— Ah bah!... tiens, tiens, tu m'apprendras ce coup-là.

Théophile aurait été heureux, lorsque chez lui il se trouvait à sa table, entre ses deux enfants, si ceux-ci avaient été d'accord entre eux; mais bien loin de là, le frère et la sœur passaient presque tout le temps du dîner à se chamailler. Hippolyte se moquait des airs prétentieux de sa sœur; Amanda de l'ignorance de son frère, qui, disait-elle, ne savait pas même parler sa langue.

Un jour Hippolyte dit tout en dînant :

— Je me suis bien amusé hier avec deux de mes amis : d'abord nous fûmes aux Champs-Elysées, où...

Mademoiselle Amanda interrompt son frère en s'écriant :

— D'abord on ne dit pas nous *fûmes* aux Champs-Elysées... on dit nous allâmes...

— Ah! qu'est-ce que cela fait : nous fûmes ou nous allâmes? je vous demande un peu si ce n'est pas la même chose.

— Mais non, ce n'est pas du tout la même chose... quel âne tu fais pour ton âge... ne pas connaître la différence du verbe *être* et du verbe *aller*. C'est honteux.

— Je ne sais pas si je suis un âne, mais toi, tu as l'air d'un vieux maître d'école... une jeune fille qui fait le pédant... Tu verras comme cela te fera trouver des maris.

— C'est bon, cela ne te regarde pas... si j'en trouvais qui te ressemblassent, je n'en voudrais pas.

— Voyons, mes enfants, dit Théophile, ne vous disputez pas sans cesse...Que voulais-tu nous conter, Hippolyte... continue.

— Eh bien! donc... *nous étions allés*... Ah! c'est français, ça, j'espère?

— Pas trop.

— Ne l'écoute pas, Hippolyte... va toujours.

— Nous avions été aux Champs-Elysées, nous comptions bien faire un tour au bal de Mabille, lorsque tout à coup il se mit à brouillasser... alors...

— Ah! ah! ah! voilà qui est encore joli.. *brouillasser*... ah! ah! ah!

— Eh bien! oui, brouillasser... quoi... qu'est-ce que j'ai encore dit de mal?.. cela veut dire qu'il pleuvait un peu... qu'il tombait une petite pluie fine... alors on dit : il brouillassait.

— Ce sont des ignorants de ta force qui disent cela; cherche un peu *brouillasser* dans le dictionnaire, et tu verras si tu trouves ce mot-là.

— Qu'est-ce que cela me fait, qu'il soit ou ne soit pas dans le dictionnaire... du moment que ça se dit?

— Cela se dit quand on parle mal, quand on ne sait pas sa langue... n'est-ce pas, papa?

Théophile qui, lui-même, avait plus d'une fois employé le mot *brouillasser*, secoue la tête en balbutiant.

— Dame... il est... il y a comme cela des mots... certainement on ferait mieux de... et quand on a l'habitude... passez-moi donc le pain...

— Alors, mademoiselle la savante, dit Hippolyte, puisque vous prétendez qu'on ne doit pas dire il *brouillasse* quand il tombe du brouillard, comment diriez-vous lorsqu'il tombe une petite pluie très-fine?

— Je dirais, il bruine, monsieur; voilà le véritable mot... regarde dans le dictionnaire.

— Ah! çà, tu marches donc avec un dictionnaire dans ta poche, toi!... Quelle pédante!...

— Voyons, mes enfants, en voilà bien assez sur ce mot-là; Hippolyte, poursuis ton histoire...

— Vous voyez que le professeur Amanda m'interrompt toujours!... Je disais donc que dans les Champs-Elysées nous avions été surpris par une petite pluie...Il...il... Non, je ne dirai jamais ce mot-là... Enfin, il venta it très-fort...

— Ah! voilà qui est beau... Je te conseille d'employer le verbe venter pour dire qu'il pleut...

— Fais-moi le plaisir de me laisser parler. Il faisait de l'orage... Ah! sacrebleu! tu ne vas pas reprendre ce mot-là?

— Non, mais je trouve que tu pourrais bien ne pas jurer devant papa!... Si tu crois que c'est convenable... est-ce qu'on jure en bonne compagnie!..

— Est-ce que tu es de la compagnie, toi!...

— Et papa, tu le comptes donc pour un zéro? Papa, Hippolyte vous manque de respect!...

— Ma fille, je suis au-dessus de cela... Achève donc ton histoire, Hippolyte.

— Où en étais-je?..est-ce qu'on peut parler avec cette petite peste!..

— Ah! papa, il m'appelle peste...

— Ma fille, c'est un mot d'amitié qu'il aura voulu dire.

— J'en étais... aux Champs-Elysées avec mes deux amis, et il... ventait une petite pluie fine. Nous n'avions qu'un parapluie pour trois...Je me dis : Il faut jouer un tour à Alexandre... mais Alexandre se méfiait... et puis il se fâche pour un rien; il est très-rancuneux...

— *Rancunier*...

— Il est extrêmement rancuneux...

— *Rancunier*, imbécile! cherche donc si tu trouveras *rancuneux* dans le dictionnaire.

— Ah! tu m'ennuies à la fin!... Ça devient trop fort! il n'y a plus moyen de parler devant mademoiselle... Va donc voir les *Précieuses ridicules*, petite sotte!

— C'est toi qui es ridicule: mais tu n'es pas précieux.

— Tu devrais bien t'occuper toute la journée à tirer ton nez pour qu'il soit présentable, cela te vaudrait mieux que de le fourrer dans les dictionnaires.

Du moment qu'on lui parlait de son nez, mademoiselle Amanda devenait furieuse, alors le père était encore obligé de s'interposer pour empêcher le frère et la sœur d'en venir à des voies de fait, et il levait la séance en quittant la table sans pouvoir prendre son dessert et son café tranquillement.

Le temps, loin d'apporter du remède aux nouveaux tourments de Théophile, ne faisait que les augmenter encore. Chaque jour, mademoiselle Amanda devenait plus revêche, plus prétentieuse; elle trouvait toujours quelques motifs pour empêcher son père de sortir lorsqu'il en avait envie, ou de rester lorsqu'il ne voulait pas sortir.

Hippolyte, au lieu de devenir sage, se livrait à mille folies; il se battait, jouait et faisait des dettes; le peu de temps que Théophile avait de libre était toujours employé par l'infortuné père à courir après son fils; à aller le délivrer chez un traiteur où on le retenait comme nantissements; à le réclamer au corps-de-garde lorsqu'il avait couché au violon; enfin à aller chercher le médecin lorsqu'on lui ramenait son fils hors d'état de se tenir sur ses jambes.

Théophile se disait :

—Cela ne peut pas durer ainsi. Mes enfants ne me laissent plus un moment de repos, il faut que je prenne un parti violent. Il faut que je me montre.

Et lorsque son fils était en état de l'entendre, il lui disait:

— Hippolyte, tu as vingt-et-un ans; tu ne peux continuer l'existence que tu mènes... ta santé y périra et ma bourse aussi. Voyons, mon fils, il faut faire choix d'un état. Que veux-tu faire?

— Tout ce que vous voudrez, mon père, ça m'est égal.

— Ah! à la bonne heure! c'est gentil, cela; tu es docile. Voyons, veux-tu être avocat?

— Je le voudrais bien; mais je n'ai pas fait mon droit, il serait trop tard pour commencer.

— C'est juste; passons à autre chose : as-tu envie d'être médecin?

— Je ne serais pas fâché d'être médecin, mais je n'ai pas suivi de cours. Je ne sais pas seulement faire un cataplasme.

— En effet, tu ne pourrais pas écrire une ordonnance. Ah! veux-tu te mettre dans le commerce?.. C'est séduisant, cela; on peut faire fortune.

— Mais il faut savoir calculer, et je ne possède pas la bosse du calcul.

— C'est vrai. Dans le commerce, il faut calculer. Ah! quelle idée! si tu te faisais militaire?..

— Mais il n'y a pas moyen, papa, je suis trop délicat... j'ai la poitrine trop faible. Vous savez que je tousse pour un rien ; je ne pourrais pas supporter la vie de garnison.

— Diable, cela devient embarrassant... Veux-tu être artiste, alors? Les artistes sont très-recherchés, très-courus maintenant. Dans ma jeunesse on ne leur rendait pas la même justice. Mais aujourd'hui, on est exempt de préjugés, comme disait ce pauvre *Alcide* dans un *Bon Enfant*... une pièce qu'on jouait jadis au Palais-Royal.

— Artiste, mon cher père... ça me va beaucoup, j'adore la vie d'artiste...

— Alors, fais-toi artiste.

— Oui... mais dans quel genre? Je ne sais ni la musique, ni le dessin, ni la sculpture.

— Mets-toi au théâtre.

— Il faut avoir de la mémoire pour apprendre des rôles ; je ne puis pas apprendre deux lignes par cœur.

— Ah! j'ai ton affaire, fais des pièces, fais-toi homme de lettres, tu peux arriver à l'Académie... c'est en face du pont des Arts.

— Oh! je sais bien où c'est... la question n'est pas là ; mais on ne se fait pas homme de lettres comme on se ferait tailleur... il faut être né avec les moyens, avec la vocation.

— Je crois bien que tu te trompes, je connais beaucoup de gens qui se sont faits auteurs, poètes, écrivains, et qui n'ont pas de moyens du tout... ils accrochent un peu d'un côté, un peu d'un autre ; ils fouillent dans les vieux bouquins ; ils sont à l'affût des nouvelles, des anecdotes, des actualités. Oh! les actualités surtout, voilà leur fort. Une mode excentrique se déclare, ils courent chez un directeur demander, retenir une lecture, ils disent : J'ai fait une pièce sur ce sujet-là, ils n'ont pas écrit une ligne ! mais ils courent ensuite chez de véritables auteurs leur dire : J'ai un sujet de pièce, je vous apporte un sujet de vaudeville... c'est reçu d'avance! Travaillez, je ferai les courses ; et l'auteur écrit, et ils sont de la pièce, et ils finissent quelquefois par avoir la réputation d'homme d'esprit. Pourquoi n'en aurais-tu pas comme ces hommes de lettres-là ?

— Merci, mon père, il y a déjà trop de ceux-là, je ne veux pas en augmenter le nombre.

— Sapristi! il me semble que tu n'es bon à rien...

— Ce n'est pas ma faute, mon père; vous voyez bien que je ferai tout ce que vous voudrez.

Théophile revoyait quelquefois son ami Badinet, qui était devenu veuf aussi. Après avoir eu cet entretien avec son fils, il va lui conter ses ennuis en s'écriant :

— Tu as des enfants, toi, tu as deux garçons et une fille ; est-ce qu'ils ne te font pas damner les trois quarts du temps? est-ce qu'ils te laissent une journée en repos ?

— Mes enfants, me faire damner !.. quel blasphème, répond Badinet. Mes enfants sont ma joie, mon bonheur ; grâce à eux, je forme encore des projets pour l'avenir, car un père revit dans ses enfants... Tous les plans que je fais pour eux, n'est-ce pas comme si c'était pour moi?

— Est-ce que ta fille n'est pas répondeuse, orgueilleuse, impérieuse?

— Ma fille est douce, bonne, docile.

— Est-ce qu'elle te permet de sortir quand tu en as envie... d'aller dîner en garçon, quand on t'invite sans elle !

— Ah! mon vieil ami... je ne comprends rien à tes questions. Depuis quand un père demande-t-il à ses enfants la permission de sortir... où diable as-tu vu ces choses-là?

— Mais chez moi... et tes fils ne font pas le diable... ils ne courent pas les bastringues, les cafés, les orgies, la prétentaine enfin ?

— Mes fils travaillent, étudient ; chacun d'eux a fait choix d'une profession, et j'espère qu'ils seront en état de parvenir, de se faire un nom.

— Ah! Badinet... tu es bien heureux en enfants!...

— Tu appelles encore cela heureux... mon pauvre vieux ! .. Je pourrais te dire que c'est ta faute si tu ne l'as pas été, toi.

— Laisse-moi donc tranquille... ma faute! jamais!... c'est le guignon qui me poursuit... qui m'a toujours poursuivi...

Au bout de quelque temps, Théophile, ne pouvant trouver un moment de paix chez lui, se décide à faire de grands sacrifices ; en se dépouillant d'une partie de sa fortune, il achète à son fils une belle pacotille, et celui-ci, qui commence à se fatiguer des plaisirs de Paris, et n'est pas fâché d'aller en chercher à l'étranger, se décide à partir pour les grandes Indes. Ensuite, en donnant à mademoiselle Amanda une grosse dot, Théophile parvient à lui trouver un mari, ce qui aurait été difficile autrement.

Lorsqu'il a terminé tous ces arrangements, il ne reste plus à Théophile que trois mille francs de rente, mais il s'en contente; loin de se repentir de ce qu'il a fait, il est enchanté d'avoir assuré l'avenir de ses enfants... et de ne plus être obligé de les garder avec lui.

XIX

LES BONNES.

Lorsque son fils est embarqué et sa fille mariée, Théophile se met à danser dans son appartement en s'écriant :

— Plus de femme... plus d'enfants... plus de tracas... plus de scènes... plus de tourments... enfin! enfin!... *Tandem denique*, comme disait autrefois ce bon M. Museau, mon précepteur... Je crois que c'est là tout ce que j'ai pu retenir du latin qu'il voulait m'apprendre et encore c'est parce qu'il s'écriait toujours : *Tandem!* quand on annonçait que le dîner était servi.

Ah! maintenant, si je ne suis pas mon maître, je me demande qui est ce qui le sera... Je pourrai sortir, aller, venir, me lever, me coucher à l'heure qu'il me plaira... je pourrai même déjeuner dans mon lit, quand ça me fera plaisir... et je me souviens, qu'étant enfant, c'était pour moi une très-grande jouissance. Quand j'avais été bien sage, ma pauvre mère me disait : « Je te donnerai demain à déjeuner dans ton lit. » Et cela me rendait très-heureux. Quel bonheur de pouvoir, à soixante ans, se procurer les mêmes plaisirs qu'à huit ou neuf ans... si cela pouvait être comme cela pour tout... si on avait la faculté de recommencer sa carrière. Ma foi, si c'était pour éprouver les mêmes ennuis, les mêmes tourments qui m'ont assiégé, je ne voudrais pas recommencer la mienne, et je crois que bien des gens de mon âge en diraient autant que moi.

Mais j'y songe, pour déjeuner dans mon lit, il faudra que quelqu'un me l'apporte, mon déjeuner; car s'il fallait moi-même me lever, me le faire et me le porter, ce ne serait plus amusant du tout. Je prendrai une bonne, oui, une bonne, qui tiendra ma maison propre, qui saura faire la cuisine, qui me fera mon dîner, car cela m'ennuierait de dîner tous les jours chez le traiteur ; qui allumera du feu dans ma chambre... qui me préparera mes pantoufles... Tiens, cela me rappelle la chanson de Béranger :

> Allons, Babet, un peu de complaisance,
> Mon lait de poule et mon bonnet de nuit.

Au fait, pourquoi ne prendrais-je pas une *Babet*... une petite bonne alerte et gentille?... Eh! eh!... cette idée me sourit... Après tout, puisque je suis mon maître, je puis bien prendre une bonne à ma guise... non pas que j'aie le projet de jamais... ah! par exemple... je suis un homme trop sage pour avoir de ces pensées-là : mais enfin, je choisirai une bonne gentille, parce qu'il est plus agréable d'avoir sans cesse devant les yeux une figure jeune et riante, qu'un visage laid et une physionomie renfrognée.

Voilà donc Théophile qui se met en quête d'une bonne : il s'adresse à des bureaux de placement. Bientôt les bonnes lui arrivent à la file. Une place chez un homme veuf, à son aise et sans enfants, c'est l'*Eldorado* de ces demoiselles.

Théophile choisit une jeune Lorraine, à la figure candide, à l'air doux et modeste, qui déclare n'avoir ni *cousins* ni *pays* à recevoir. Mademoiselle Madeleine (c'est le nom de la Lorraine) se présente comme arrivant de son village; elle séduit son maître par son air décent, réservé, ses yeux baissés et son parler mielleux. Elle ne sait pas trop bien faire la cuisine, elle n'est pas d'une extrême propreté et elle casse tout ce qu'elle touche; mais Théophile se dit :

— Cela se fera... elle arrive de son pays, elle n'a pas encore l'habitude de servir, il faut être indulgent et passer quelque chose à une jeune fille honnête et sage... ces qualités-là doivent faire excuser bien des défauts.

Et Théophile était tellement persuadé de l'innocence de sa bonne, que devant elle il n'aurait pas osé changer de gilet et qu'il mettait le verrou pour ôter son pantalon.

Un jour, ayant trouvé moins mauvais qu'à l'ordinaire le potage que la jolie Madeleine lui avait servi, il lui avait doucement caressé le bras en lui disant :

— C'est bien, Madeleine, vous faites des progrès... je ferai quelque chose de vous, mon enfant.

Mais en se sentant touchée au bras, la petite bonne avait fait un saut en arrière, comme s'il elle eût aperçu un serpent. Alors Théophile s'était empressé de la rassurer, en lui disant :

— Ne craignez rien, ma chère amie, n'ayez aucune mauvaise pensée... En vous touchant le bras, je n'ai voulu que vous témoigner ma satisfaction.

— Ah! dame, monsieu, répond la jeune Lorraine en se dandinant, c'est que je ne sommes pas habituée à ce que jamais un homme me touche tant seulement du petit bout du doigt, voyez-vous.

— Je le crois, ma chère, je le crois.

— Dans mon village, moi, je fuyais les garçons ni plus ni moins

que les guêpes... Ah! mais!.. Quand j'allions à la danse, je ne dansais qu'avec les petites filles, comme ça, gma pas de danger qu'on ait dit : Elle a un amoureux, Madeleine..... c'est son amoureux qui la fait danser... comme on disait des autres... Ah! ouiche, des amoureux!.. le plus souvent.

— Je n'ai pas besoin que vous m'affirmiez cela, Madeleine, cela se voit... il ne faut que vous regarder un moment, pour être certain que vous êtes l'innocence même... oh! c'est que je m'y connais.

— Ah! mais oui.

— Et cette innocence-là, Dieu me garde de jamais avoir la pensée de la flétrir... vous pouvez dormir en paix sous mon toit... je ne vous caresserai plus le bras... j'ai eu tort, c'était sans intention; mais c'est égal, j'ai eu tort.

Et Théophile est sur le point de se mettre à genoux devant sa bonne pour s'excuser de lui avoir tapotté le bras.

Mais quelques jours après cet entretien, Théophile, qui aime beaucoup le spectacle et y va souvent, sort le soir et prend la clef, comme c'est son habitude en pareil cas, en disant à sa petite Lorraine :

— Madeleine, il est inutile que vous m'attendiez... le spectacle finit toujours après minuit... vous pouvez vous coucher, mon enfant.

— Si monsieur me le permet... moi, j'aime ben dormir.

— Oui, couchez-vous. Je n'ai pas besoin de vous, quand je reviens.

Au moment de prendre son billet de spectacle. Théophile aperçoit une bande sur l'affiche. L'indisposition d'un acteur est cause que l'on a substitué une pièce à une autre. Notre veuf, qui a déjà vu la pièce que l'on donne, s'arrête, remet son argent dans sa poche et se dit :

— Je n'ai pas envie de revoir ce que je connais... irai-je ailleurs?.. non... j'ai vu toutes les pièces que l'on joue ce soir. Rentrons... Je dirai à Madeleine de me faire du thé... elle ne doit pas savoir ce que c'est... elle est encore ignorante sur tant de choses... je lui montrerai comment on fait le thé.

Théophile reprend le chemin de chez lui. Il arrive, monte son escalier, met la clef dans sa serrure et pénètre dans sa salle à manger. Il n'y trouve personne; mais, du côté de la cuisine, il entend rire, chanter, il entend même que l'on s'embrasse. Ne pouvant en croire ses oreilles, il s'approche doucement de la porte, qui est entr'ouverte... L'innocente Madeleine est assise sur les genoux d'un pompier et chante en ce moment une chanson très-décolletée. Après son couplet, le pompier dit:

— Il me semblait avoir entendu quelque bruit dans la salle à manger?

La Lorraine lui répond :

— N'aie donc pas peur, mon Isidore, je n'attends que toi. Ce soir, mon vieux serin de maître est au spectacle; il ne rentre qu'à minuit, et il croit que je me couche comme les poules... Ah! quelle huître!

Théophile n'y tient plus; il entre dans la cuisine. Sa présence produit un changement à vue digne de l'Opéra : le pompier reprend son casque, saute par-dessus les verres, les bouteilles, et disparaît en renversant deux chaises et une table; mademoiselle Madeleine rajuste son bonnet et roule des yeux effarés en balbutiant :

— Monsieur... c est un cousin... éloigné... que je ne savais pas... à Paris... et alors... il m'apprenait une chanson... pour mes dimanches...

— Assez, répond Théophile, je n'ai pas besoin de vos histoires. Faites votre paquet; demain matin, vous vous en irez.

— Mais, monsieur, pourtant...

— Pas de raison, faites votre paquet.

Le lendemain, mademoiselle Madeleine est mise à la porte; mais comme Théophile est très vexé d'avoir été dupe d'une jeune fille de dix-huit ans, il est décidé à prendre, cette fois, une femme d'un âge raisonnable.

Comme cela, se dit notre veuf, elle ne recevra point d'amoureux en mon absence... Ah! cette Madeleine!... qui aurait jamais cru... moi qui lui ai presque demandé pardon de lui avoir touché le bras.. aussi, elle me traitait de vieux serin... ah! je l'étais, en effet... je croyais qu'elle fuyait les garçons comme les guêpes.

Les bonnes se présentent de nouveau. Théophile refuse celles qui sont jeunes et jolies; mais il interroge une femme qui semble avoir la cinquantaine, qui est bâtie comme un échalas et a une figure en lame de couteau.

— De quel pays êtes vous?

— Je suis de la Champagne, monsieur

— Vous vous nommez?

— Adélaïde.

— Vous savez faire la cuisine?

— Si je sais faire la cuisine?.. Ah! pour ça je me flatte que personne ne peut me *dégotter*... et des liqueurs, et de la pâtisserie.

— Oh! je n'ai pas de four... je n'en demande pas tant.

— C'est égal, on aime à avoir un cordon bleu.

— Aimez-vous à sortir?

— Jamais.

— D'où venez-vous, maintenant?

—De *dechez* des Anglais où j'ai été un an.

— Pourquoi en êtes-vous sortie?

— Ils sont retournés en Angleterre, ils voulaient m'emmener... oh! ils voulaient même augmenter mes gages pour que je les suive; mais, moi, je n'ai pas voulu aller en Angleterre... on a ses idées.

— Et avant d'être chez ces personnes-là, où serviez-vous?

— Chez des gens très-riches du faubourg Saint-Honoré, j'y restée trois ans.. ah! que j'y étais bien.

— Et pourquoi les avez-vous quittés?

— Ils sont partis pour l'Italie.

— Quel âge avez-vous?

— Trente huit ans.

— Trente-huit ans, se dit Théophile, c'est impossible... elle en paraît plus de cinquante... en tous cas, elle est trop laide pour craindre qu'elle ait des amoureux, même des troupiers.

Et il arrête mademoiselle Adélaïde, qui commence par lui faire un dîner pour six personnes, quoiqu'il dîne tout seul, et lui fait payer huit francs un canard, et douze sous un bouquet de persil.

- Vous me faites de trop beaux repas, dit Théophile à sa domestique, vous me faites à manger pour quatre.

— N'ayez pas peur, monsieur, je me charge des restes, vous ne les reverrez jamais.

— Il faudrait aussi tâcher de ménager un peu ma bourse.

— Quand on achète ce qu'il y a de meilleur, ce n'est jamais trop cher.

Théophile n'osait pas gronder une bonne qui lui faisait d'excellents dîners; mais il remarquait que son vin disparaissait avec une vitesse extrême, il allait lui-même à sa cave; mais un panier de quatre bouteilles ne lui faisait pas deux jours. Il est décidé à interroger mademoiselle Adélaïde.

— J'ai été à la cave hier... comment se fait-il qu'il n'y ait plus de vin de monté, Adélaïde?

— Dam!... vous l'aurez bu apparemment.

— Est-ce que je bois quatre bouteilles par jour?.. je n'en bois pas une entière.

— J'ai mis du vin dans le salmis... j'en ai mis dans la matelotte... j'en ai mis dans les pruneaux...

— Ah! c'est différent... si vous faites tout au vin.

Et Théophile va à la cave. Le lendemain il reste du vin dans le panier, il se dit:

— Ma remarque a profité, elle met moins de vin dans ses ragoûts.

Après son potage, Théophile veut boire comme à son ordinaire un coup de vin pur, et il fait la grimace en s'apercevant qu'il ne s'est servi que de l'abondance. On a jugé à propos de baptiser son vin, mais on y a été trop largement; c'est l'eau qui domine.

Cette fois Théophile ne dit rien; mais il rentre encore le soir sans être attendu, et trouve mademoiselle Adélaïde grise à se rouler. Le lendemain il met sa cuisinière à la porte.

XX

MADEMOISLLE MARIE.

Il faut de nouveau chercher une bonne, Théophile se dit:

—Décidément je ne la prendrai plus vieille et laide; si elles ont toutes des défauts, donnons-nous au moins l'agrément d'avoir devant nous une figure agréables.

Et il arrête mademoiselle Marie, qui a vingt-six ans, qui est gentille sans être jolie, qui a une tournure assez agaçante, l'air gai, la parole vive et se présente pour tout faire.

Mademoiselle Marie, qui n'est pas sotte, ne tarde pas à s'immiscer dans les bonnes grâces de son maître; dans les premiers temps, elle le mijote, le cajole, elle est remplie de petits soins, de prévenances; et puis mademoiselle Marie n'est pas une bégueule, et ne se donne point positivement pour une rosière; elle veut bien que l'on plaisante avec elle; elle ne se fâche pas lorsqu'on lui caresse le bras; au contraire, elle n'en est que de meilleure humeur, et avec une servante si accorte et qui ne demandait qu'à rire, il était bien difficile à un maître de conserver son sérieux.

Lorsque mademoiselle Marie a complétement séduit Théophile, qui, à soixante ans, trouve très-agréable de se laisser séduire, elle commence alors à établir son empire dans la maison. Elle se lève plus tard, elle ne sert le dîner qu'à l'heure qui lui convient; elle se fait mener au spectacle par son maître; elle fait prendre un frotteur, pour ne plus se fatiguer à faire les chambres; elle s'occupe beaucoup de sa toilette et infiniment moins de son ouvrage.

Quand Théophile veut manger du poulet, elle met le pot-au-feu ; s'il fait une observation, elle répond :

— Le bouilli, c'est bien plus économique, monsieur, on a du bouillon pour deux jours.

— Oui, mais je n'aime pas le bœuf, moi.

— Bah! vous vous y ferez... je vous donnerai de la moutarde, si vous êtes gentil.

Lorsque Théophile désire une julienne pour son déjeuner, mademoiselle Marie lui apporte une panade.

— Je t'avais demandé une julienne, murmure le vieux veuf.

— Ah! oui, c'est vrai... mais c'est très-embêtant à faire, une fatienne... éplucher un tas de légumes... ça m'abîme les mains? moi... d'ailleurs la panade est bien meilleure pour l'estomac.

Après son dîner, Théophile avait l'habitude de prendre du café et de faire du gloria. Mademoiselle Marie juge à propos de supprimer le café, et lorsque son maître en demande, elle répond avec un grand sang-froid :

— Il n'y en a pas.

— Comment, il n'y en a pas? Mais il fallait en faire. Tu sais bien que j'ai l'habitude d'en prendre tous les jours.

— Oui, mais je n'en ai pas fait, justement parce que je veux vous faire perdre cette habitude-là.

— Qu'est-ce que cela signifie, Marie? Vous savez bien que j'aime beaucoup le café.

— Oui, mais je ne veux plus que vous en preniez; c'est mauvais pour votre santé... ça vous empêche de dormir.

— Par exemple!... Je dors comme une marmotte toute la nuit!

— Je vous dis que vous ne prendrez plus de café. C'est fini, c'est décidé. N'en parlons plus.

Théophile trouve que sa bonne est moins complaisante qu'autrefois, mais il n'ose pas encore se plaindre. Bientôt, lorsqu'il a le projet de sortir, mademoiselle Marie, qui n'a pas ciré les souliers de son maître, lui dit :

— Vous n'avez pas besoin de sortir aujourd'hui, vous êtes sorti hier, c'est bien suffisant pour deux jours.

— Je t'assure, Marie, que cela me fera du bien de prendre l'air.

— Mettez-vous à la fenêtre.

— Ce n'est pas la même chose; l'exercice m'est salutaire.

— Promenez-vous dans la chambre.

— Marie, il me semble que lorsque j'exprime un désir, vous devriez...

— Eh bien! et moi, donc? Quand je désire quelque chose, il ne faut donc pas m'être agréable? Vous n'êtes guère gentil aujourd'hui.

— Mais, Marie, j'avais affaire à sortir...

— Quelle affaire?... Vous n'en faites pas, d'affaires.

— J'avais une visite à rendre... à quelqu'un.

— A qui?

— A mon ami Badinet.

— Ah! laissez-nous donc tranquille avec votre ami Badinet!... Il ne me revient pas à moi, ce monsieur-là; il a un air moqueur en me regardant; on dirait qu'il ricane; et puis il ne me salue pas; il garde son chapeau sur sa tête quand il entre... Ah! fi..., on voit bien que c'est du petit monde.

Théophile, pour avoir la paix, et ne pas être obligé de sortir avec des souliers crottés, reste chez lui, au lieu d'aller se promener comme il en avait l'envie.

Quelques jours après, ayant la permission d'aller prendre l'air, Théophile se rend chez son ami Badinet; celui-ci lui dit :

— Ah çà, il paraît que tu t'en donnes maintenant, que tu te promènes toute la journée?

— Moi, je ne sors presque pas, au contraire. Pourquoi donc me dis-tu cela?

— Parce que je suis allé plusieurs fois chez toi sans te rencontrer.

— Tu es venu chez moi... depuis peu?

— Encore hier... Ce n'est pas vieux.

— Tu es venu me voir hier? Je ne suis pas sorti ni dans la journée, ni le soir.

— Alors, mon vieil ami, c'est que probablement ta bonne ne veut pas que tu reçoives mes visites, car c'est elle qui m'a ouvert et refermé presque aussitôt la porte sur le nez, en me criant : « M. Tamponnet n'y est pas; il ne rentrera pas de la journée. » Je t'avoue que j'ai même trouvé fort malhonnête sa manière de recevoir tes amis.

— Il serait possible!.. Comment, Marie a osé... Je n'en reviens pas!..

— Dis donc, Théophile, il me semble qu'elle est bien maîtresse chez toi, ta bonne?

— Non! maîtresse, maîtresse, n'est pas le mot. Certainement, je suis le maître, je fais mes volontés, quand elle n'y met pas d'obstacle; mais comme elle a... beaucoup d'agréments... Est-ce que tu ne passes point bien des choses à ta Jeannette, toi?

— A ma domestique!.. Je ne fourre pas mon nez dans sa cuisine, et elle y fait ce qu'elle veut. Je lui permets aussi de sortir quelquefois, d'aller danser le dimanche, si cela l'amuse.

— Oh! Marie ne va pas danser!... Fichtre! je voudrais bien voir cela!

— Quel mal y a-t-il? Il faut bien que ces jeunes filles s'amusent un peu! Mais moyennant ces concessions, je suis bien servi, on ne raisonne jamais, et on m'obéit ponctuellement.

Théophile se tait et pousse un gros soupir. Badinet reprend :

— Mais qu'il plaise ou non à ta bonne, j'ai, jeudi, plusieurs bons amis à dîner; j'espère bien que tu seras du nombre; nous rirons, nous chanterons, nous boirons à nos souvenirs de jeunesse. Puis-je compter sur toi, vieux?

— Oh! tu peux y compter. Je viendrai, je serai des vôtres. Je me fais d'avance une fête de ce dîner.

— A cinq heures précises.

— C'est convenu..! Je ne me ferai pas attendre.

— Alors tape-moi dans la main, que j'aie ta parole.

— Très-volontiers.... de tout mon cœur.

Et Théophile tape dans la main de son ami. Badinet la lui serre de toutes ses forces et le quitte en lui répétant :

— A jeudi.

— A cinq heures.

— Plutôt avant qu'après.

On était au lundi, et tout en rentrant chez lui, Théophile se dit :

— Je n'ai pas besoin de prévenir d'avance Marie que je dîne en ville jeudi : ce serait encore des histoires, des réflexions, des observations à n'en plus finir; je lui annoncerai cela jeudi matin; ce sera bien assez tôt; mais alors, si elle se permettait de vouloir entraver ma volonté, je l'enverrais joliment promener. Mademoiselle Marie

... L'innocente Madeleine est assise sur les genoux d'un pompier et chante en ce moment une chanson très-décolletée.

commence à trop se mêler de ce qui ne la regarde pas. S'il le faut, j'y mettrai ordre.

En attendant, pour ne point mettre sa bonne de mauvaise humeur, Théophile se montre d'une docilité parfaite et se laisse mener comme un enfant jusqu'au jeudi, où il compte s'en donner.

Le jour si désiré arrive; après le déjeuner, Théophile, qui a eu soin d'acheter en secret un joli foulard pour sa bonne, le sort de sa poche et le lui présente en disant :

— Tiens, Marie, voici un foulard qui m'a semblé joli. Je l'ai acheté pour toi. Les petits présents font les grandes rivières... Non, je veux dire : les petits ruisseaux entretiennent l'amitié... Non, ce n'est pas ça... Nimporte... Es-tu contente ?

— Oui, monsieur, je vous remercie ; il est très-beau, ce foulard; je le mettrai en fichu, en sautoir, et pour que vous soyez content aussi, aujourd'hui, pour dîner, je vous ferai des beignets... Je les aime beaucoup.

Théophile la caresse le menton, fait semblant de tousser et murmure :

— Des beignets, tu veux faire des beignets aujourd'hui : à quoi bon ?

— Comment ! à quoi bon... pour vous régaler ; je viens de vous dire que je les aimais beaucoup.

— Si tu les aimes, c'est différent, tu es bien libre d'en faire... Ah ! je me rappelle aussi... Tiens, n'est-ce pas aujourd'hui jeudi?

— Oui, monsieur.

— Je l'aurais cependant oublié, sans les beignets.

— Et qu'est-ce que cela vous fait que ce soit jeudi ?

— C'est que je me souviens à présent que je dîne en ville aujourd'hui... et ça m'était sorti de la tête.

Mademoiselle Marie fait la grimace, regarde son maître dans le blanc des yeux et s'écrie :

— Vous dînez en ville aujourd'hui... en voilà une sévère ! et vous me le dites seulement ce matin.

— C'est que je n'y pensais plus... ce sont tes beignets qui m'ont fait songer au dîner... et alors.

— Et chez qui dînez-vous, s'il vous plaît.

— Chez... chez Badinet...

— Ah ! c'est chez M. Badinet?... j'aurais dû m'en douter ..

— Badinet réunit aujourd'hui quelques anciens amis... des camarades de jeunesse... tous hommes... Oh ! il n'y aura pas de femmes, je puis te garantir qu'il n'y aura aucune femme...

— Je m'en moque pas mal qu'il y ait ou non des femmes ! D'ailleurs, vous n'irez pas à ce dîner.

— Comment ! je n'irai pas à ce dîner... et pourquoi n'irais-je pas, Marie ?

— Parce que je ne le veux pas... parce que l'on n'attend pas que le jour en soit arrivé pour dire à sa bonne : Je dîne en ville... On la prévient plusieurs jours d'avance... et alors, elle voit ce qu'elle a à faire ; mais monsieur me fait des mystères, des cachotteries... et pour aller chez son Badinet... un homme que je ne puis pas souffrir... un manant, un grossier : mais vous n'irez pas, je ne veux pas que vous y alliez... il me semble que cela doit suffire... cela me déplaît, c'est fini...

Théophile relève la tête et se met à crier à son tour :

— Et moi, je vous dis que j'irai dîner chez Badinet, parce que je le lui ai promis... il a ma parole, je ne veux pas y manquer... D'ailleurs, cela me convient à moi, d'aller dîner en ville... Je n'entends pas être obligé de vous demander la permission... Vous abusez de ma bonté, Marie, mais cela me lasse à la fin...

— Ah ! j'abuse de votre bonté... Ah ! cela vous lasse... C'est-à-dire que je suis trop bonne... trop complaisante pour vous... c'est votre canaille de Badinet qui vous monte la tête contre moi... mais qu'il se présente encore ici... je le recevrai, moi... je lui casserai une marmite sur le visage...

— Marie, vous dites des sottises...

— Ah ! c'est pour aller dîner en ville... pour courir la pretentaine, que monsieur a voulu m'amadouer, en me faisant cadeau d'un méchant foulard... mais je n'en veux plus, vous pouvez bien le garder, votre foulard... tenez, voilà le cas que j'en fais.

Et Marie fait une pelote du mouchoir de soie et le jette au nez de son maître, puis elle sort de la chambre en fermant la porte de façon à faire casser les carreaux.

— Quelle mauvaise tête ! se dit Thophile. C'est égal, je me suis montré... elle ne s'attendait pas à me voir lui résister, ce sera une leçon pour l'avenir ; sa colère se passera, et désormais, elle ne se permettra plus de mettre un obstacle à mes volontés.

La journée se passe. Mademoiselle Marie reste dans sa chambre ou dans sa cuisine; Théophile, de son côté, se tient dans son cabinet. Lorsque approche l'heure de son dîner, il songe à faire sa toilette, mais, craignant de s'attirer encore une scène en s'adressant à sa bonne, il va lui-même chercher ses souliers, son habit, du linge blanc, enfin tout ce dont il a besoin pour s'habiller, puis il procède à sa toilette sans réclamer l'aide de personne.

Enfin, Théophile est prêt, il est cinq heures moins un quart, et il se dit :

— J'arriverai à temps. Il passe dans la salle à manger, décroche son chapeau qui était à une patère et veut lui donner un coup de brosse, mais la brosse n'est point à sa place; il la cherche inutilement et se décide à entrer dans la cuisine pour la demander à sa bonne.

La cuisine est déserte; Théophile jette un coup d'œil dans la chambre de Marie : il n'y a personne non plus.

— Elle est sortie par dépit, se dit Théophile, en essuyant son chapeau avec son mouchoir. Elle n'aura pas voulu me voir partir pour aller à ce dîner; ma foi, je n'en suis pas fâché, je dirai plus... j'aime mieux cela... cela évite toutes les discussions .. mais hâtons-nous de partir avant qu'elle revienne.

Et Théophile court à sa porte d'entrée ; il tire le pêne et la porte ne s'ouvre pas. Il s'aperçoit alors qu'on a fermé à deux tours en sortant, et s'écrie :

— Ah ! bon... voilà qui est bien... elle a fermé à double tour... sans songer que j'étais ici... Heureusement, il y a deux clefs, sans cela je serais gentil, moi... je serais prisonnier chez moi... courons prendre l'autre clef...

Et Théophile court chercher dans un tiroir du buffet, où est toujours la seconde clef, mais il l'y cherche en vain, on l'a emportée Alors, l'infortuné convive de Badinet devine toute la vérité; il se laisse aller sur une chaise en s'écriant :

— Elle a pris l'autre clef... et elle m'a enfermé... enfermé exprès ! pour que je ne puisse pas sortir... pour que je n'aille pas dîner chez Badinet... Oh ! ceci est trop fort... c'est indigne... c'est épouvantable... Ayez donc des bontés pour vos bonnes... voilà ce qu'elles vous réservent...

Pendant quelque temps, Théophile espère encore que Marie n'a voulu que lui faire une niche, qu'elle va venir le délivrer. Mais cinq heures sonnent, puis six, puis sept, Alors Théophile ôte son bel habit et se décide à dîner avec du bœuf et des confitures, en songeant à Badinet et à ses amis qui se régalent sans lui.

Mais cette fois, mademoiselle Marie avait dépassé le but au lieu de l'atteindre. Le lendemain de cette journée, Théophile se lève de bonne heure, s'habille et sort en disant à sa bonne d'un ton qu'elle ne lui avait jamais connu :

— Votre argent est sur la table ; faites votre paquet et allez-vous-en bien vite, que je ne vous retrouve plus à mon retour, ou j'envoie chercher le commissaire pour vous faire déguerpir.

Mademoiselle Marie veut essayer de répliquer, mais cette fois son maître lui ferme la porte sur le nez et sort sans l'écouter.

XXI

LE PLUS CRUEL DES TYRANS

Lorsque Théophile rentre chez lui et qu'il n'y trouve plus de bonne, il lui semble avoir un poids énorme de moins sur la poitrine; il s'étend dans un fauteuil, il parcourt des yeux son appartement, il arrête avec bonheur ses regards sur ses meubles; on croirait que c'est la première fois qu'il se sent maître de faire chez lui ce qu'il veut Pour en avoir la conviction, il dérange plusieurs chaises et les met au milieu de la chambre en disant :

— A présent, si je veux qu'elles soient comme cela... personne ne viendra les ôter de là et me dire : Laissez donc ces chaises où elles étaient .. Plus de bonnes!... c'est-à-dire plus de tyrans ou de filles qui mettent de l'eau dans votre vin et le font boire pur à leurs connaissances ; qui bourrent leurs amoureux de bouillons et de liqueurs, vous comptent un canard huit francs et le reste à l'avenant; qui essuient vos meubles à moitié, laissent les araignées former leur toile dans les coins du plafond, ne balayant que le milieu de la chambre, cassent votre vaisselle, vos porcelaines, vos cristaux, en vous disant effrontément : Je n'y ai pas touché... qui vous font dîner à six heures quand vous désirez dîner à cinq; qui disent que vous n'y êtes point quand vous y êtes ; qui, lorsque vous allez au spectacle, donnent des *raoûts* dans leur cuisine, en invitant leurs parents, leurs cousines, leurs pays, et toutes les bonnes du voisinage; qui, en gagnant trois cents francs de gages, trouvent moyen de porter au bout de l'année cinq cents francs à la caisse d'épargne ; qui se font faire des remises par vos fournisseurs et vont crier partout dans le quartier qu'elles sont dans une baraque, dans une cassine où on les traite comme des nègres ! Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce dont les bonnes sont capables... je n'en prendrai plus, oh ! non, je le jure bien !... car je suis trop bon, trop faible... je commence à m'en apercevoir... il est temps... et comme je ne veux plus qu'on m'enferme chez moi lorsqu'un ami m'attendra à dîner, je supprime les bonnes... et nous verrons qui est-ce qui m'empêchera d'être mon maître et de faire mes volontés... Mais comme je ne veux plus tenir de maison ni manger chez moi, je ne vois pas pourquoi je garderais un grand appartement qui est fort cher... je vais me louer un joli petit logement de

garçon, bien gai, bien coquet... j'aurai un frotteur qui fera mon ménage, j'y gagnerai du côté de la propreté et de l'économie. C'est décidé, cherchons-nous un logement.

Théophile se met en course pour trouver un appartement de garçon; il le veut dans un quartier agréable; il le veut au midi; il ne le veut pas plus haut qu'un troisième. Il parvient enfin à découvrir ce qui lui convient sur le boulevard Beaumarchais, dans une de ces nouvelles maisons qui font maintenant de ce quartier l'un des plus agréables de Paris. Théophile fait le sacrifice d'un demi-terme pour s'installer tout de suite dans son nouveau domicile ; et lorsqu'il est emménagé, il se dit:

— Espérons que c'est ici que je trouverai le repos, le bonheur, que je ne serai plus tourmenté...

Mais le portier de la maison où habite maintenant Théophile a cru, en louant à un homme seul, qu'il serait chargé, lui ou sa femme, de faire son ménage; lorsque le nouveau locataire refuse ses services, le portier devient hargneux, impoli; il égare le journal; il monte un atin chez Théophile et sonne comme un crocheteur.

— Que voulez vous, portier? demande le nouveau locataire, surpris de voir à son concierge un air furibond.

— Vous avez secoué vos tapis par la fenêtre... Le propriétaire ne le veut pas...

— D'abord, je ne secoue pas moi-même mes tapis, c'est mon domestique qui est chargé de cette besogne.

— Vous ou votre laquais... ça m'est égal, on a secoué que même j'ai *été* inondé de poussière!

— Je ne sais pas si vous avez reçu de la poussière, mais je sais qu'en faisant mon appartement il faut bien qu'on secoue les tapis. Or, comme il est défendu de rien secouer du côté du boulevard, il faut bien qu'on les secoue dans la cour.

— Ça ne se fait pas... on bat ces tapis chez soi...

— Ah! voilà du nouveau... ce serait très-propre.

— Tâchez toujours de ne point recommencer...

— Portier, fichez-moi le camp et laissez-moi tranquille...

Et Théophile ferme sa porte sur le nez du portier; il croyait en être quitte pour cette altercation, mais il ne savait pas ce que c'est qu'un portier dont on a encouru la haine...

Quelques jours après, le concierge remonte sonner, toujours comme s'il voulait casser la sonnette.

— Que voulez-vous encore, portier?

— D'abord, monsieur pourrait bien dire concierge, ça ne lui écorcherait pas la bouche.

— Je dirai comme il me plaira. Que voulez-vous?

— Vous mettez des pots, des bouquets, un tas d'ordures sur votre balcon... D'abord, ça n'est pas propre...ça déshonore la maison... Le propriétaire n'aime pas ça, et puis en arrosant vous jetez de l'eau, et ça tombe sur les personnes du second qui s'en plaignent.

— Portier, je mets sur mon balcon de fort jolies fleurs et non pas des ordures, comme vous avez la malhonnêteté de le dire. J'ai le droit de mettre des pots de fleurs, là le commissaire n'y trouve rien à redire, parce que tout cela est garanti par une balustrade de fer et que cela n'offre aucun danger pour les passants. Quant aux voisins du second, qui se plaignent que je leur jette de l'eau, vous m'étonnez, car j'arrose toujours avec beaucoup de soin; au reste, dites-leur que je ferai attention.

— Attention! attention!... On vous fera bien z'ôter vos pots!...

— Quel vilain homme que ce portier, se dit Théophile en refermant sa porte. Je suis sûr qu'il prend tout cela sur lui! il n'est pas possible qu'un propriétaire soit assez ridicule pour trouver mauvais que l'on mette des fleurs sur son balcon. Au lieu d'enlaidir sa maison, cela l'embellirait plutôt... Est-ce que des fleurs peuvent enlaidir quelque chose! Mais je suis bien bon d'écouter ce que dit ce portier... Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne jamais lui adresser la parole; ça le vexera bien davantage.

Mais Théophile ne songeait pas qu'il est presque impossible à un locataire de ne point avoir quelquefois affaire à son portier.

Le jour suivant, un de ses amis vient le voir et s'écrie en entrant:

— Si je ne vous avais pas aperçu contre votre fenêtre, je ne serais pas monté, votre concierge me soutenait que vous étiez sorti... J'ai vu le moment où il faudrait me colleter avec lui pour grimper l'escalier.

— Ce portier est un âne, un animal, il ne sait quelle sottise faire.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu hier à notre soirée? nous vous avons attendu...

— Votre soirée?... quelle soirée?... J'ignorais si vous en donniez une.

— Cependant, je vous l'ai écrit il y a trois jours...

— Je n'ai reçu aucune lettre.

— Je suis bien sûr qu'elle a dû vous parvenir, je l'ai affranchie et mise à la poste moi-même.

— Est-ce qu'il y aurait encore du portier là dessous... Il faut que je m'en assure.

Théophile descend, il va à la loge du portier qui est en train de donner du gâteau à sa pie.

— Portier, vous avez dû recevoir une lettre pour moi...

— De quoi... un paquet?

— Une lettre, par la poste, il y a déjà trois jours...

— J'ai rien reçu.

— Monsieur, que voilà, l'a mise lui-même à la poste... il est impossible qu'elle n'ait pas été apportée ici...

— Ah!... il y a trois jours... une lettre!... Eh bien, on vous l'a donnée.

— On ne m'a rien donné, puisque je la réclame.

— Elisabeth, est-ce que t'as pas remis la lettre qui était sur le poêle... il y a trois jours....

— Non... j'ai cru que tu la monterais. J'ai vu Romuald jouer avec un papier, c'est peut-être ça...

— Romuald, où as-tu fourré le papier que t'as trouvé sur le poêle?

M. Romuald est un jeune garçon de sept ans; il va ramasser, dans un coin de la loge, un papier tout crotté et l'apporte à son père. C'est la lettre qui était venue pour Théophile; celui-ci la froisse avec dépit dans sa main, en s'écriant:

— Ah! voilà ce que vous faites des lettres qui arrivent pour vos locataires... Savez-vous bien, portier, que cela pourrait avoir des conséquences très-graves!

— De quoi!... est-ce qu'il y a de ma faute... un enfant *jousse* avec un papier, v'là-t-il pas un grand crime?

— Mon ami, dit à Théophile le monsieur qui lui avait écrit la lettre, vous avez de bien mauvais portiers.

Et Théophile remonte chez lui en murmurant:

— Quelle canaille!... garder mes lettres... c'est le bouquet.

Quelque temps après, Théophile revenant le soir d'un théâtre où l'on avait donné une représentation extraordinaire, n'arrive devant sa demeure qu'à minuit et demi.

Il sonne à la porte, on n'ouvre pas; il sonne de nouveau, rien ne bouge. Enfin, il se décide à crier, à appeler le portier, et celui-ci lui répond d'une voix de Stentor:

— Il est *minuit* passé, je n'ouvre plus...

— Mais, portier, c'est moi... Tamponnet... du troisième... Je viens du spectacle...

— Il est *minuit* sonné... je suis couché, je ne me relèverai pas...

— Mais, portier, je ne puis pas coucher à la porte, cependant...

— Fallait entrer avant *minuit*: c'est l'ordre de ma maison...

— Ouvrez-moi toujours.

Le portier ne répond plus, et Théophile criant, appelait et sonnait inutilement, lorsque quelqu'un vient à lui; c'était encore le vieil ami Badinet.

— Et à qui diable en as-tu donc, mon pauvre ami?

— Ah! c'est toi, Badinet. Tu vois un homme bien malheureux... Comme à l'ordinaire, du reste... Je ne peux pas rentrer chez moi... mon portier refuse de m'ouvrir parce qu'il est plus de minuit... Il veut que je couche dehors.

— Ton portier est un gredin, viens au corps de garde chercher main-forte et tu te feras bien ouvrir la porte... à moins que tu n'aimes mieux accepter pour cette nuit l'hospitalité chez moi...

— Ma foi, je choisis ce dernier parti... parce que, aller chercher la garde, cela n'en finirait pas... Mais, c'est égal, dès demain je donne congé à mon propriétaire... Il n'y a pas moyen que je reste dans cette maison... Je suis trop tourmenté par cet infâme portier... Ah! Badinet, tiens, je t'avoue que je commence à perdre courage... A soixante ans bien sonnés, n'avoir pas encore trouvé le moyen de vivre heureux .. d'être son maître... de faire ses volontés... sais-tu bien que c'est désolant?

— Eh! non; d'abord il ne faut jamais se désoler et se laisser aller au chagrin... mauvais système... Il faut rire au nez des événements... s'en moquer... car, vois-tu, en cherchant bien, ceux qui d'abord nous semblent les plus malheureux, finissent toujours par avoir leur bon côté.

— Fais-moi le plaisir alors de me dire où est le bon côté en ce moment, que je ne puis pas rentrer chez moi? que je suis à la porte?

— Ah! cela ne se trouve pas tout de suite; je suis fâché que tu ne veuilles pas que nous allions chercher la garde... je serais enchanté de faire le siége de ta maison... de forcer ce misérable portier à t'ouvrir.

— J'aime mieux aller coucher chez toi... ton portier t'ouvrira-t-il, à toi?

— Oh! oh! je voudrais bien voir qu'il ne m'ouvrît pas... je réveillerais toute la maison.

— C'est qu'il est bien tard; tu as donc été aussi à une représentation extraordinaire?

— Moi, pas du tout... j'ai été en soirée chez des amis, faire ma partie de trictrac; mais je n'aime pas me coucher de bonne heure, aussi, je ne rentre jamais avant minuit.

— Tu es bien heureux... tu as donc des portiers modèles?

— Non, mais j'ai un propriétaire qui veut que son concierge soit poli et complaisant pour les locataires, et qui ne donne point tort à ceux-ci quand ils ont quelque altercation avec le portier... c'est que vois-tu, les propriétaires aimables, c'est presque aussi rare que les

portiers polis; et cependant, lorsqu'on paie tous ses termes *recta*, il me semble que l'on aurait bien droit à des égards. Donne-moi le bras et allons nous coucher... sois tranquille, je suis un ancien avoué, demain je porterai plainte pour toi.

— Bah! tu veux que je fasse un procès à mon portier.

— Je veux qu'on ne te laisse pas impunément à la porte... Mon cher ami, quand on ne punit pas les méchants, ce n'est pas être bon, c'est être bête.

XXII

UNE MAISON A ALLÉE. — CONCLUSION.

Le lendemain de cette nuit mémorable, le portier reçut son assignation, il fut condamné à une amende, qu'il paya en rugissant; mais alors, en rentrant chez lui, Théophile trouvait des ordures devant sa porte, et lorsqu'il allait pour l'ouvrir, il était quelquefois une heure avant d'en venir à bout, parce qu'on avait fourré de la sciure de bois, du charbon ou autre chose dans la serrure.

La place n'était plus tenable pour le pauvre locataire, et tout cela, parce que le propriétaire, qui avait dû être instruit de la conduite de son portier, n'avait pas jugé convenable de le renvoyer. C'est donc Théophile qui donne congé. Badinet lui a dit: Puisque tu es si malheureux en portiers, prends un appartement dans une maison où il n'y en ait point, une maison à allée; elles sont rares à présent... car ce n'est pas gracieux... cependant il y en a encore... mais on y est moins en sûreté que dans une maison où il y a un concierge... c'est à toi à faire tes réflexions.

Théophile, qui a les portiers en horreur, trouve un logement convenable dans une vieille maison de la rue des Tournelles, qui a une allée et pas le moindre suisse. L'entrée de cette maison n'est pas séduisante; l'allée, qui reste ouverte dans le jour, est à peine assez large pour une personne seule; elle est longue, noire, sale et souvent boueuse. Au fond de cette allée, sur la droite, on trouve un escalier de bois, de ces escaliers qui rappellent le vieux Paris avec ses maisons dont les poutres n'étaient point recouvertes de plâtre. Cet escalier a une balustrade également en bois, et tellement massive et large, que l'on pourrait à la rigueur monter les étages en marchant sur la balustrade au lieu de marcher sur les degrés. A chaque étage, cela se termine par un angle droit; et, pour palier, vous ne trouvez qu'un petit espace où peuvent à peine tenir deux personnes. Tout cela ne recevant du jour qu'à travers les vitres d'une guillotine, que l'on n'ouvre jamais, car les toiles d'araignées y ont pris la consistance et l'épaisseur de rideaux.

Ces dehors peu gracieux n'arrêtent point Théophile, il ne voit dans cette maison qu'une chose: c'est qu'elle est sans portier. Il loue un logement au second étage; il fait encore le sacrifice d'un demi-terme pour emménager sur-le-champ.

Et lorsqu'il se voit établi dans son nouveau logement, il le parcourt avec amour... et il recommence ces phrases qu'il a déjà dites si souvent:

— Cette fois... je suis mon maître... je suis libre de rentrer à l'heure qui me sera agréable... de ne pas rentrer du tout même, si cela me fait plaisir... Point de portier! point de ces figures atrabilaires qui mouchardent vos moindres actions... qui font d'infâmes cancans sur votre compte,.. qui vous gardent vos lettres... et qui vous jouent tous les mauvais tours possibles si vous ne leur graissez pas tous les jours la patte... ce qui finit par augmenter beaucoup votre loyer. Ah! comme je vais m'en donner maintenant... j'irai tous les soirs à des représentations extraordinaires... je veux mener, comme on dit une vie de polichinelle.

La joie de Théophile dure peu; lorsqu'il rentre chez lui le soir, il ouvre la porte de son allée par un secret fort simple, connu de tous les locataires; mais il faut avancer sans voir clair et gagner son escalier à tâtons, car les quinquets sont totalement inconnus dans la maison. Théophile, qui n'a jamais été bien brave, éprouve alors un certain frénissement qui ressemble infiniment à de la peur; il fait deux pas dans son allée et s'arrête; il écoute, car il a cru entendre quelque bruit du côté de l'escalier; il tousse très-fort, il tape du pied, il chante; mais il ne sait pas s'il doit avancer. Enfin, il s'y décide en se disant:

— J'ai été obligé de coucher dehors une fois, parce que mon portier n'a pas voulu m'ouvrir... mais à présent... si j'allais encore demander l'hospitalité à Badinet... il faudrait donc que je dise: Je ne suis pas rentré chez moi, parce que je n'ai pas de portier... et que je ne voyais pas clair... il me rirait au nez; il me dirait: Alors va te percher comme un oiseau sur une branche d'arbre, et n'en bouge plus dès que vient la nuit. Allons, sapristi!... un peu de courage... traversons cette allée... qui me fait l'effet de la forêt de Bondy... si j'avais une arme au moins... mais je n'ai pas seulment une canne.

Fallait rentrer avant *minuit*, c'est ? ordre de ma maison... Il est *minuit* passé, je n'ouvre plus.

Théophile se lance en avant; dans sa précipitation il se cogne plusieurs fois la tête contre la muraille, mais il atteint l'escalier; il serait difficile de le monter quatre à quatre, parce que chaque marche a un pied et demi de haut; il le gravit sans reprendre haleine, arrive à sa porte, l'ouvre, la referme vivement, et, arrivé chez lui, se jette sur un siége et respire comme un homme qui viendrait d'échapper à un grand danger.

Après s'être procuré de la lumière, Théophile, devenu plus calme, se dit:

— Ça ne serait pas fort agréable, si chaque soir, pour rentrer chez moi, je devais éprouver les mêmes émotions... je crois que ma santé en souffrirait, sans compter que je me suis fait plusieurs bosses à la tête. Mais j'ai un moyen bien simple pour ne plus voir se renouveler mes terreurs; j'aurai toujours sur moi un rat de cave et une petit boîte d'allumettes chimiques... de ces allumettes dont se servent les fumeurs. Avant d'entrer dans mon allée, j'allumerai mon rat de cave

de cette façon j'aurai de la lumière pour monter mon escalier ; et quand j'y vois clair, je suis très-brave... c'est l'obscurité seule qui m'inspire de vilaine, idées... et je me cogne la tête.

Théophile, enchanté d'avoir trouvé ce moyen pour rentrer chez lui sans crainte, se couche plus satisfait. Mais lorsqu'une fois la frayeur est entrée dans un logement, il est bien difficile de la mettre à la porte.

Dans la nuit, Théophile dort mal. Plusieurs fois il s'éveille ; il lui semble entendre du bruit dans l'escalier ; ensuite ce sont les portes qui ont l'air de remuer, de s'agiter.

Le nouvel emménagé se dit :

— C'est le vent... ce ne peut être que le vent... car s il y avait du monde dans l'escalier, ce serait bien inquiétant... Au milieu de la nuit, ce ne pourrait être que des voleurs qui posséderaient le secret pour ouvrir l'allée... Il n'est pas bien malin ce secret-là... Si on forçait ma porte... je ne vois pas trop qui viendrait à mon secours... Au premier étage loge une vieille dame paralytique avec sa vieille bonne qui est sourde... Appelez donc ces personnes-là à votre aide! Au second, c'est moi. Au-dessus, il y a un ménage.. le mari bat sa femme, à ce qu'on m'a déjà dit..., et la femme a des allures, à ce qu'on a encore dit ; enfin, au dernier étage, il y a plusieurs chambres habitées soi-disant par des ouvriers... Je ne les ai pas encore rencontrés... Je ferai mettre un gros verrou à ma porte.

Théophile se rendort lorsqu'il voit paraître le jour. Mais le lendemain le frotteur, qui lui sert de domestique, lui dit :

— Vous avez loué dans un triste quartier, monsieur, et vous êtes dans une rue... bien solitaire le soir... J'ai connu deux personnes qui ont été volées... Ensuite, une maison sans portier... c'est bien dangereux ! Moi, monsieur, on me donnerait un logement pour rien dans votre maison que je n'en voudrais pas.

Théophile feint de rire des réflexions de son frotteur, mais, en lui-même, il en est vivement impressionné. Il va chercher un serrurier et fait poser deux verrous à sa porte ; à moins de la briser, il serait impossible d'entrer chez lui. Cependant il ne dort pas mieux la nuit ; il lui semble sans cesse entendre des bruits sourds ; il craint maintenant qu'on ne s'introduise chez lui par les cheminées ; il a entendu dire que cela était arrivé quelquefois.

.. Blotti dans le coin de la muraille qui lui sert d'appui, il demeure là sans bouger, sans remuer, jusqu'au point du jour.

Un jour en descendant son escalier, il rencontre deux hommes en blouse, qui ont des barbes énormes et des moustaches à l'avenant. Théophile les salue jusqu'à terre en se serrant contre le mur. Puis il se dit :

— Si ce sont là de mes voisins d'en haut, ils ont des mines rébarbatives... Après cela, ce sont peut-être de bien honnêtes gens... On peut porter une grande barbe et être très-honnête ; mais cela donne toujours un aspect sauvage.

Une nuit, Théophile entend distinctement des cris, des gémissements au-dessus de sa tête ; il se dit :

—C'est probablement le voisin qui est en train de battre sa femme. Si j'allais mettre le holà?... Non pas... Il y a un proverbe qui dit : Entre l'arbre et l'écorce.. Et puis, il y a aussi le *Médecin malgré lui*, de Molière... C'est égal, c'est un voisinage fort peu agréable... Il me semble qu'on ouvre la fenêtre... Ah! mon Dieu, est-ce qu'il va jeter sa femme par la fenêtre... Non, non, on a jeté quelque chose, mais ce n'est pas une femme.

Quelques jours plus tard, le frotteur arrive chez Théophile, en s'écriant :

— Eh bien, monsieur, que vous ai-je dit? Elle est gentille, votre rue...

— Comment, mon garçon... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Vous ne savez donc pas l'événement de cette nuit, monsieur?

— Je ne sais rien du tout. Comment veux-tu que je sache quelque chose?... Il est neuf heures et demie, je ne suis pas encore sorti... Je n'ai vu personne .. Qu'est-il arrivé cette nuit?

— Madame Profitant... une vieille dame qui demeure trois maisons après vous, une ancienne fruitière retirée, qui passe pour riche... , et qui, par économie, n'a pas de domestique.

— Eh bien, madame Profitant?

— Elle a été trouvée morte ce matin chez elle... assassinée par des brigands qui l'ont brûlée... elle et sa chaufferette... et qui sans doute ont volé beaucoup d'argent... On ne sait pas encore... mais la justice prend des formes, comme on dit...

— Ah! mon Dieu! cette pauvre dame... Et a-t-on arrêté l'assassin, au moins?

— Eh, mon Dieu, non... Mais, voyez-vous, il faut que ce soit quelqu'un du quartier..., qui connaît la maison ; car on n'a vu aucune *infraction* aux portes, ni aux meubles.. C'est égal, on soupçonne déjà plusieurs individus... entre autres un garçon marchand de vin, qui depuis longtemps n'avait pas le sou, devait à tout le monde, et qui, ce matin déjà, s'est acheté un cigare de cinq sous!..

— C'est bien effrayant tout cela... Est-ce qu'il n'y a point de portier dans la maison où demeurait cette pauvre dame?

— Si, monsieur, il y a un portier... et qui n'a rien vu... Voilà ce qui rend le crime plus étonnant... Oh! s'il n'y avait pas eu de portier à la maison, vous comprenez que les brigands auraient tout dévalisé.

Théophile est fort inquiet, lorsqu'il songe qu'un assassinat a été commis tout près de chez lui ; il pense qu'on pourrait bien aussi vouloir le piller, lui dont les dehors annoncent l'aisance ; il se reproche de sortir toujours trop bien mis, et ce jour-là il défend à son domestique de cirer ses bottes et de brosser son habit.

Cependant, pour rentrer chez lui, Théophile avait toujours de quoi se procurer de la lumière : un rat de cave et des allumettes phosphoriques ; avec cela il entrait dans son allée, non pas sans éprouver encore une certaine émotion, mais enfin il ne se cognait plus la tête à la muraille.

Il y avait quatre jours à peine que son frotteur lui avait conté l'événement arrivé à madame Profitant, lorsque Théophile, qui a voulu se distraire, va à une représentation extraordinaire à un théâtre du boulevard du Temple, et le spectacle ne finit qu'à près d'une heure du matin.

Notre veuf qui s'amusait n'a pas regardé l'heure ; mais en sortant

lorsqu'il consulte sa montre, il est pétrifié, désolé d'être dehors si tard, et il se met à courir sur les boulevards pour arriver plus tôt chez lui, en se disant: Je sais bien que mon portier ne me grondera pas... que je puis rentrer à l'heure que je veux... c'est égal, c'est imprudent... Les boulevards, on y rencontre du monde.... mais la rue des Tournelles est très-déserte.

Théophile arrive enfin chez lui, tout en sueur, tout en nage, quoiqu'on fût au mois d'avril. Il s'arrête devant son allée et s'apprête à s'éclairer; il se tâte, se fouille; il trouve bien son rat de cave, mais il n'a pas sa boîte d'allumettes; il refouille en vain dans toutes ses poches. A-t-il oublié sa boîte ou, ce qui est probable, l'a-t-il fait tomber en prenant plusieurs fois son mouchoir? Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il ne l'a pas, et qu'il lui faut entrer dans son allée sans y voir clair.

Il ouvre le secret, puis il hésite; ce qui est arrivé à sa voisine lui revient à la mémoire. Cependant, il ne veut pas coucher dans la rue, car il est en sueur, la nuit est froide, et il sent bien que cela lui ferait du mal. Le pauvre Théophile prend, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains. Il se décide; il pénètre dans l'allée, il marche très-vite, il arrive à l'escalier, il monte quelques marches... Tout à coup il s'arrête, il a entendu du bruit au-dessus de lui: il attend, il écoute... plus rien. Cependant, il est certain d'avoir entendu quelque chose. Il monte encore quelques marches et arrive au premier: mais alors un bruit très-distinct a lieu au-dessus de sa tête: c'est quelqu'un qui descend, mais qui s'arrête quand Théophile cesse de monter. Celui-ci sent les forces qui lui manquent; il s'adosse dans l'encoignure de l'escalier et balbutie: Qui est là.. qui va là?

On ne répond pas; mais Théophile entend un froissement, comme si on s'adossait aussi à la muraille, il se dit: C'est un voleur... un assassin... peut-être le même qui a tué madame Profitant... il m'attend devant ma porte pour entrer avec moi dans mon logement et me tuer ensuite... Quelle horrible situation... si j'avance, je suis mort...

Et Théophile murmure encore: Qui est là?... répondez,.. ou je fais feu.

Maison ne lui répond rien; seulement, il entend de nouveau un bruit sourd dont il lui est impossible de se rendre compte: ses forces l'abandonnent, il se laisse glisser sur ses genoux, et, blotti dans le coin de muraille qui lui sert d'appui, il demeure là sans bouger, sans remuer, jusqu'au point du jour.

Mais enfin les ténèbres se dissipent. Théophile, qui ressent des douleurs horribles dans tous les membres, et qui ne sait pas s'il aura la force de quitter la position qu'il a gardée toute la nuit, attend qu'il fasse tout à fait jour pour regarder au-dessus de lui. Lorsqu'enfin ce moment est venu, il lève les yeux et aperçoit, à huit marches au-dessus de lui, dans une encoignure pareille à celle qu'il occupe, un gros caniche noir qui s'est blotti là, comme lui, mais qui s'y est profondément endormi.

— C'était un chien! s'écrie Théophile en tâchant de se relever; c'était un chien!.. Je ne m'étonne pas s'il n'a pas répondu quand j'ai dit: Qui est là?... Mais à qui peut-il être, ce caniche?

— A moi, dit une grosse voix. Et un homme en blouse et à barbe descend alors l'escalier et vient caresser le caniche en lui disant: Ah! polisson de Turc... vous avez été gourmand hier... vous avez volé le souper à votre maître... aussi, vous avez couché dehors... c'est bien fait, cela vous apprendra... Je suis sûr, monsieur, qu'il ne vous a pas fait de mal, car il est doux comme un mouton.

— Non! oh! il ne m'a point fait le moindre mal, répond Théophile en montant chez lui.

— Bonjour, monsieur... Turc, faites le beau devant monsieur.

— Oh! merci, ce n'est pas la peine... je n'y tiens pas.

Théophile rentre chez lui en se disant: Mais il a l'air d'un fort brave homme cet individu à barbe... Et dire que j'ai passé la nuit dans l'escalier... croyant qu'un voleur me guettait... Ah! décidement, il est écrit que je passerai ma vie à faire des bêtises.

Le frotteur, en arrivant dans la journée faire le ménage de Théophile, lui dit d'un air tout penaud:

— Monsieur.. vous savez sans doute qu'on a découvert l'assassin de madame Profitant..

— Eh! non, je ne sais rien, répond Théophile, qui se sent mal à son aise. Vous m'ennuyez avec vos histoires... vous savez toujours des nouvelles alarmantes... laissez-moi en repos, je suis malade.

— Monsieur, l'assassin de madame Profitant, c'est sa chaufferette... On a eu la preuve que c'est sur sa chaufferette que cette pauvre dame a trouvé la mort.. en brûlant sa chemise.

— Que le diable vous emporte, frotteur, vous et vos crimes imaginaires! Vous m'avez encore mis martel en tête avec vos récits... et vous êtes cause... que j'ai une fièvre de cheval.

Le pauvre homme disait vrai; car lorsqu'on a eu extrêmement chaud, qu'on a couru, qu'on est en sueur, on ne passe point impunément une nuit froide blotti dans un escalier.

Théophile s'est mis au lit très en colère contre son frotteur, qu'il se promet de renvoyer aussitôt qu'il sera guéri, mais la fièvre augmente, et le médecin, qu'on a fait appeler, reconnaît une fluxion de poitrine.

Théophile a fait prévenir son ami Badinet, qui accourt le voir et qui, le trouvant très-malade, veut faire avertir mademoiselle Amanda, qui est devenue madame Dupuis.

— Ne dérange pas ma fille, dit le malade, elle n'est pas à Paris; il faudrait qu'elle quittât la campagne qu'elle habite... et elle arriverait trop tard... Quant à mon fils... il est aux grandes Indes... il arriverait beaucoup plus tard...

Badinet essaie de rassurer son ami sur son état. Mais dans la soirée le pauvre Théophile sent bien que ses forces l'abandonnent. Alors, il presse encore la main de son vieil ami, en lui disant:

— Ne me plains pas, Badinet: tu sais que je n'étais pas né sous une heureuse étoile... Le bon Dieu me rappelle à lui, tant mieux; car je vais dans le seul endroit où l'on ne soit plus tourmenté.

FIN D'UN MONSIEUR TRÈS-TOURMENTÉ.

UN MONSIEUR QUI VEUT ETRE MAIRE

I. — LE VILLAGE DE : VAS-Y-VOIR.

Prenez un village aux environs de Paris; prenez-le où vous voudrez, pourvu que ce soit un village un peu considérable, renfermant, outre les nombreuses et rustiques habitations de paysans, de jolies maisons bourgeoises, où l'on a très-chaud l'été et très-froid l'hiver; puis ayant dans ses environs quelques promenades agréables, un soupçon de bois, des points de vue plus ou moins pittoresques, quelques carrières qui simulent des accidents de terrain, un gazon, sur lequel je ne vous conseillerai pas de vous rouler avant d'avoir examiné la place; enfin tout ce qui fait le charme d'une campagne située aux environs de Paris. Maintenant, figurez-vous la plupart des maisons bourgeoises habitées par des personnes qui aiment vraiment la campagne; par des négociants qui viennent s'y reposer du tracas des affaires; par des artistes qui ont besoin d'oublier quelquefois les plaisirs bruyants de la capitale, qui trouvent au milieu des champs de nouvelles inspirations, et se flattent d'y pouvoir travailler sans être visités et interrompus; puis, par quelques couples encore amoureux qui recherchent la solitude, le calme, le silence, parce que le bonheur et l'amour ne sont jamais plus vifs que quand ils sont cachés. A présent que vous vous êtes figuré tout cela, je n'ai pas besoin de vous dire comment on passe le temps dans ce village. Toute la semaine les paysans travaillent, bêchent, labourent, ensemencent. Quand vient le dimanches les vieux vont au cabaret, les jeunes vont faire danser les filles, en se réunissant sur une petite place que l'on appelle le *bal*, parce qu'elle est entourée d'un treillage et ornée de quelques douzaines de chaises, et que, lorsqu'il fait beau temps, un violon aveugle y joue, à tour de bras et avec plus ou moins de variations, les quadrilles qui ont déjà fait sauter toute la capitale.

Quant aux habitants des maisons bourgeoises, dans la semaine vous les apercevez quelquefois dirigeant leurs pas vers les promenades les plus solitaires. Les hommes ont la simple blouse et la casquette; les femmes, le grand, l'immense chapeau dans sa forme primitive, sans même un ruban pour l'attacher à son cou. Ces gens-là ont quitté Paris pour être à leur aise, pour tâcher de connaître un peu cette chose dont tout le monde parle et que si peu de personnes comprennent, la liberté. D'après cela, vous devez penser que les bourgeois de ce village se voient peu entre eux; la société entraîne toujours après elle mille sujétions. Si, à la campagne, vous vous liez avec tous vos voisins, vous serez encore moins libre qu'à la ville; on viendra vous voir dans la matinée, dans le jour, et puis encore le soir. Pour admirer votre jardin, on vous forcera à vous y promener lorsque vous voudriez ne pas quitter votre chambre; pour voir la distribution de votre maison, on vous obligera à y rentrer lorsque vous comptiez rester à travailler dans votre jardin.

Il est donc plus sage de se borner aux simples politesses d'usage, à ces saluts remplis d'aménité qu'on ne se fait qu'à la campagne, et à ces petites questions sur l'état de la santé et l'incertitude du temps, qui ne peuvent jamais vous compromettre. C'est ce que faisaient la plupart des citadins devenus campagnards. La lecture, le travail, la promenade, quelques petites causeries où l'on plaisantait fort innocemment sur son voisin : tels étaient les plaisirs que l'on goûtait dans ce village, où chacun, paysans, marchands et bourgeois, semblait satisfait de son sort. Mais voilà qu'un beau jour une fort jolie maison du village est vendue par son propriétaire à un certain M. Duhautbois. Et ce M. Duhautbois y arrive avec une immense famille, une femme, trois filles, deux tantes et une infinité de cousins : sans compter une carriole qui peut à la rigueur passer pour un char-à-bancs. Tout aussitôt, et comme par enchantement, un changement subit s'opère dans le village : le bruit remplace le silence, le mouvement succède au calme. D'abord, on voit aller, venir, courir, des personnages nouveaux; ensuite, c'est le maçon, c'est le menuisier, puis le serrurier, qui ont un air affairé, pressé; ce sont les traiteurs de l'endroit qui font balayer le devant de leurs maisons. Enfin les moins curieux ne peuvent s'empêcher de se demander entre eux :

— Qu'est-ce qu'il y a donc dans le village? — Qu'est-ce qui se passe?... — Pourquoi tout ce mouvement? — Vous ne savez donc pas! la maison de la veuve Tricot est vendue, le nouveau propriétaire est venu l'habiter...

C'est un nommé Duhautbois;... il a une grande famille...: trois demoiselles, dont deux ne sont pas mal... une femme encore très-fraîche et des cousins fashionables!

— Eh bien, qu'est-ce que cela nous fait, tout cela? — Ce M. Duhautbois est riche, à ce qu'il paraît; il fait déjà bouleverser tout dans sa propriété : il fait bâtir, démolir, arracher, planter. — Oh! il veut faire bien des embellissements à sa maison. — Je lui souhaite beaucoup de plaisir. — Il occupe déjà le maçon, le menuisier... Tenez, il occupe aussi le traiteur, car c'est chez lui que l'on porte des gonjons et des beignets. Ce sont des gens qui vivent très-bien.

Celui qui a fait ces questions rentre chez lui en se disant :

Un nouveau propriétaire est bien le maître de faire ce qu'il veut dans sa maison; je ne vois pas pourquoi cela met tout le village en émoi!

Cependant, le lendemain, le traiteur le plus renommé de l'endroit s'arrête devant la demeure d'un de ses confrères; le garde champêtre, deux ou trois messieurs et quelques paysans viennent se grouper autour d'eux, et la conversation s'engage.

— Savez-vous que not' pays va devenir joli? — Joli! comment l'entendez-vous? — C'est-à-dire que not' endroit va s'embellir...; c'est le nouveau propriétaire.... M. Duhautbois, qui a dit ça... En v'là un crâne d'homme!... — C'est des gens riches, n'est-ce pas? — Je crois ben!... il fait faire deux pignons superbes sur le côté de son jardin...

C'est lui qui m'a dit que le pays allait changer...: il m'a engagé à augmenter ma carte du restaurant, à y ajouter des rosses de luf dans le genre anglais, parce qu'il va venir bien plus de monde par ici.

— Mais il trouve que la grande route est sale, mal entretenue.. Il dit que si chacun sablait devant sa porte, ce serait bien plus gentil... — Tiens, il a raison; à la bonne heure, v'là un homme qui s'occupe du pays. . ça ferait un fameux maire, tout de même. Je vas sabler, moi. — Moi je vas engager monsieur Richonnard, dont la maison donne sur la route, à sabler aussi.

II. — LE GARDE CHAMPÊTRE.

Le garde champêtre s'achemine vers une petite maison d'assez modeste apparence. C'est la demeure de M. Richonnard, ancien négociant, homme froid, flegmatique, méthodique, qui se lève, se couche, mange, lit, travaille ou dort à heures fixes, et ne veut jamais rien changer à ses habitudes. Madame Richonnard est une petite femme d'une corpulence énorme, qui est trop paresseuse pour avoir une volonté et contrarier son mari. Son plus grand bonheur est de passer la journée en camisole et de ne point mettre de corset. Le garde champêtre entre dans le jardin. M. Richonnard taillait ses arbres. Il avait acheté un sécateur, tenait à s'en servir; il s'était dit que de midi à une heure il tailleraît dans son jardin, peu lui importait que ce fût nuisible ou nécessaire à ses arbres; de midi à une heure M. Richonnard coupait des branches. Le garde champêtre s'avance, portant la main à son chapeau, qu'il n'ôte pas, parce qu'un garde champêtre est une autorité, et que les autorités ont le droit de ne pas être polies. M. Richonnard ne se dérange pas, il continue à jouer de son sécateur sur toutes les branches qui ont le malheur de se trouver sur son passage, pendant que le garde entame la conversation.

— Salut, monsieur Richonnard, madame et la compagnie, sauf vot' respect.

— Bonjour, monsieur Lagrappe.

— Et ça va bien ce matin... toute la compagnie, sauf vot' respect.

— Cela va parfaitement. Qu'est-ce qui vous amène?

— Je vas vous dire... Ah! prenez garde, monsieur Richonnard, vous coupez là une branche qui était bonne.

— Qu'est-ce que cela vous fait?... est-ce que je ne puis pas tailler mes arbres comme je l'entends?...

— C'est juste!... mais... c'est que... il m'semble aussi que c'n'est pas la saison pour tailler .. sauf vot' respect.

— Monsieur Lagrappe .. faites moi le plaisir de vous mêler de vos affaires .. Je ne vais pas inspecter les branches de groseilliers que l'on casse dans vos champs, moi.

— C'était par manière de parler... Pour lors c'est au sujet de l'idée nouvelle que M. Duhautbois nous a donnée.

— M. Duhautbois! Depuis quelques jours je n'entends que ce nom résonner à mes oreilles.

— N'est-ce pas ce grand monsieur blond qui porte des bésicles, qui parle à tout le monde, qui appelle tous les traiteurs ses enfants? dit madame Richonnard en s'étendant sur son banc de gazon.

— C'est lui-même, sauf vot' respect... un bel homme, qui parle joliment! il parle une heure sans s'arrêter. C'est un homme qui a la tête farcie d'idées... il n'y a pas longtemps qu'il est dans le pays, et il a déjà remué tout le monde... il est pour le progrès, sauf vot' respect .. et puis il est populaire comme les cinq doigts et le pouce...

C'est ça un homme qui ferait bien not' affaire comme gouvernement de l'endroit!

— Est-ce que vous n'avez pas déjà un maire?

— Ah! si, mais on le change l'année prochaine... c'est-à-dire on renomme quelqu'un.

— Eh bien, enfin, où voulez-vous en venir avec votre M. Duhautbois?

— C'est une idée qui lui est venue pour l'embellissement du pays, que chacun sable devant sa porte... ça égalisera la route pour le coup d'œil!

— Allez donc vous promener! je ne sablerai pas; le devant de ma maison est bien comme il est... D'ailleurs, est-ce que cela regarde ce monsieur?

— Ah! c'était pour l'embellissement... Vous coupez encore une bonne branche là...

M. Richonnard jette un regard d'indignation sur le garde et continue de tailler. M. Lagrappe se décide à se retirer en se disant:

— C'est égal, quand il verra que tout le monde sable, il fera comme les autres.

III. — LES PROJETS.

Quelques jours après, le garde entre dans une jolie maison du village; celle-là est habitée par un artiste et sa jeune femme. Le son du piano se mêle aux vibrations d'une voix argentine. Le garde, qui aime la musique, s'arrête devant une fenêtre ouverte d'une pièce au rez-de-chaussée, et se met à battre la mesure à faux en essayant de faire aller *la Marseillaise* sur l'air d'opéra qu'il entend. L'artiste tourne la tête, aperçoit le garde arrêté devant sa fenêtre, et lui dit:

— Entrez, père Lagrappe; vous avez quelque chose à nous dire?

— Salut, monsieur, madame et la compagnie, sauf vot'respect... *Elle est* bien *jolie* l'air que vous *joussez* là!...

— Ah! vous trouvez; vous aimez la musique?

— Beaucoup! j'étais né pour être serpent; ma tante disait que j'avais des dispositions superbes si on me cultivait.

— Et il paraît qu'on ne vous a pas cultivé; c'est dommage.

— J'aurais su aussi le flageolet, si on me l'avait appris.

— Ah! diable! il paraît que vous aviez des dispositions pour beaucoup de choses!

— Tout de même; et j'aurais aussi roulé du tambour, sauf vot'respect, si on me l'avait montré!

— Voyez un peu! et dire que tant de vocation a fait long feu! Ah çà, nous sommes venu pour?...

— Ah! c'est juste... C'est M. Duhautbois qui a eu encore une idée.

— M. Duhautbois... Ah! c'est le monsieur aux idées... il en a pour tout le village... il faut qu'il ait une forte tête, cet homme-là. Quelle est sa nouvelle idée?

— C'est qu'on devrait creuser un immense fossé à la descente du village, parce que les eaux de la pluie s'y amasseraient, et, au bout de queuque temps, ça ferait une mare qui servirait de lavoir. — C'est vraisemblable. — Voulez-vous souscrire pour le lavoir? — Est-ce le maire qui vous envoie? — Non... mais c'est égal, on souscrit tout de même. — Quand il aura beaucoup plu, je souscrirai... nous avons le temps... — Ah! dites donc, sauf vot' respect, vous savez qu'il ne faut plus aller au galop à cheval ni à âne dans le pays? — Qui est-ce qui défend cela? — C'est une idée de M. Duhautbois pour aviser aux malheurs, aux dégâts... L'autre jour, il y a le chien de Gros-Jean qui a manqué d'avoir la patte écrasée. — C'est bien, père Lagrappe; je crois la défense assez inutile, les chevaux et les ânes de l'endroit n'ont pas l'habitude de faire d'imprudence. Au reste, quand je ferai une promenade à cheval, je me permettrai de suivre mes idées avant de prendre celles des autres.

Le garde champêtre se tire l'oreille en croyant tirer son chapeau, et s'éloigne en disant tout bas:

— C'est égal, je parie ben qu'il n'osera plus galoper.

IV. — UNE FÊTE.

Mais quelques jours après, c'est M. Duhautbois lui-même qui se présente chez l'artiste, escorté du garde champêtre qui, cette fois, a mis sa plaque pour se donner un aspect plus imposant. M. Duhautbois est un homme entre deux âges, qui a de fort bonnes manières, et possède surtout le talent d'amener chacun à faire ce qu'il veut.

Après les politesses d'usage, pendant lesquelles le garde fredonne *la Marseillaise* sur l'air de *Mon ami Vincent*, le nouveau propriétaire arrive au but de sa visite.

— Monsieur, je viens vous faire part d'un projet qui m'est venu pour redonner de la vie, du mouvement à ce pays, qui est un peu on bue. . pour y amener du monde. — Vous trouvez donc que le monde est bien nécessaire à la campagne? — Peut-être pas pour nous... mais il faut songer aux marchands, aux gens établis. Enfin, monsieur, ce qui manque à ce pays, c'est une jolie fête qui attire tout Paris dans cet endroit. — Je crois que tout Paris n'y tiendrait pas, monsieur. — Vous comprenez que ceci est une façon de parler; mais une jolie fête fera beaucoup de bien à ce pays, et je me charge de l'organiser. Les traiteurs sont enchantés de mon idée. — Les traiteurs, je le conçois; mais nous autres. — Monsieur, je vous certifie que notre tête sera charmante... Tout le monde souscrit; nous avons compté sur vous. — Si tout le monde souscrit, je ferai comme les autres... Mais en quoi consistera votre fête?

— Des jeux, à n'en plus finir..., des tirs au fusil..., des prix que l'on gagnera... des douches polonaises; c'est un petit jeu où l'on va à tâtons, un bandeau sur les yeux, chercher un poteau et tirer une ficelle. Quand on s'adresse à un bon poteau, on a un prix; sinon, on reçoit sur la tête le contenu d'un vase rempli d'eau.

— Ceci doit avoir son agrément. Ensuite?

— Ensuite, des courses en char... c'est-à-dire en charrette, où, avec une lance... c'est-à-dire un manche à balai, on traversera un cœur de bois...; quand on ne le traversera pas, on recevra un seau d'eau sur la tête.

— C'est encore fort amusant. Ensuite?

— Ensuite, la course à la hotte. Ce sont des hottes de vendangeurs, que l'on remplit d'eau; les personnes qui les portent doivent arriver au but sans en répandre une goutte...; comme c'est fort difficile, ceux qui ont perdu s'amusent ensuite à jeter leur hottée d'eau sur le public qu'ils peuvent attraper.

— Tous ces jeux-là me paraissent très-rafraîchissants.

— Ensuite, un ballon..., un feu d'artifice...; et des saltimbanque, des marchands forains... des lutteurs, des bateleurs...; puis un bal délirant, où viendra la meilleure société de Paris. Vous souscrirez, n'est-ce pas?

— Il faut bien faire comme tout le monde.

L'artiste préférerait le calme au tumulte des fêtes champêtres. M. Richonnard était persuadé que tous les jeux que l'on préparait dérangeraient ses habitudes, et, malgré cela, chacun cède, souscrit, entraîné par l'éloquence de M. Duhautbois et imitant les moutons de Panurge, tout en se disant:

— Ce diable d'homme est terrible avec ses innovations.

Bientôt ce village, jusqu'alors si paisible, présente l'aspect le plus animé. On plante des mâts, on dresse des orchestres, on pose des pièces de bois pour le feu d'artifice, on fait un ballon, on coupe des branches de feuillage, on attache des guirlandes, on élève des arcs de triomphe. Tout le monde est en mouvement, et c'est M. Duhautbois qui dirige tous les travaux. Et M. Richonnard dit à sa femme:

— Je ne comprends pas pourquoi ce monsieur s'amuse à se donner tant de mal. Et un des notables de l'endroit lui dit à l'oreille:

— Comment! vous ne comprenez pas que ce monsieur, qui a de la fortune, a maintenant le désir d'être maire? et voilà pourquoi il s'occupe tant de nous.

— Mais, au fait, c'est une ambition comme une autre. Un maire obtient la croix, puis il devient député, puis préfet.

— Vous croyez?...

— Cela s'est vu, monsieur.

— Diable! il faudra que j'invente quelque chose l'année prochaine.

V. — CE QU'ON A POUR SON ARGENT.

Le jour de la fête est arrivé. Les marchands forains, qui se composent en grande partie de marchands de pain d'épice, viennent étaler sur la route, qui prend un faux air de foire. Des saltimbanques annoncent au public qu'ils lui feront voir des monstres; les paysans entrent en foule, et on leur fait voir une femme qui a de la barbe. Des bombes sont tirées: les jeux commencent. Le fils du premier traiteur de l'endroit a le nez presque emporté, parce que son fusil crève; il rentre chez lui en pleurant, et sa mère lui dit:

— Si tu étais resté à tes fricassées, tu n'aurais pas perdu ton nez.

— Je voulais gagner une montre, moi.

— Nigaud, est-ce que ça se gagne jamais?... on les place exprès trop haut.

Aux douches polonaises, les paysannes tirent les ficelles avec trop de force, et reçoivent sur la tête les pots avec l'eau qu'ils contiennent. Il y a deux fronts fêlés, trois bosses de faites. Le jeu se termine par une distribution de coups de poing entre quelques paysans qui veulent se partager les prix. Dans la foire, M. Richonnard, qui s'est promené avec sa femme et a mangé du pain d'épice, contre son habitude, a une singulière contenance pendant le reste de la journée. Le soir, le feu d'artifice part de travers; les baguettes des fusées retombent sur des paysannes, brûlent des bonnets, des robes, des fichus et une foule d'autres choses. Le ballon, que l'on a mis huit heures à gonfler, crève au moment où il allait s'enlever. Le bal, où devait venir la meilleure société de Paris, n'est rempli que de messieurs en blouse, qui dansent un cancan par trop délirant, avec des demoiselles qui ont des mouvements de cachucha pour toutes les figures. Les bourgeois de l'endroit regrettent leur petit bal tout simple, tout tranquille du dimanche, leurs promenades sans marchands forains, leur village sans saltimbanques, et ils se disent:

— Nous étions bien plus heureux quand on ne voulait pas à toute force nous amuser.

Mais M. Duhautbois ne se décourage pas; il parcourt la fête, comme un général visite un champ de bataille, en s'écriant:

— Ce sera encore bien plus joli l'année prochaine!... Je veux que l'on parle beaucoup de la fête de ce village.

Et le garde champêtre, qui s'est arrêté chez tous les marchands de vin et peut à peine se tenir sur ses jambes, balbutie:

—I' m' semble que c'est déjà bien gentil comme ça... sauf vot' respect!

FIN.

LA JOURNÉE D'UN MONSIEUR QUI N'A PAS LE TEMPS

M. FLANANVILLE

I

M. Flânanville a bien la quarantaine; il n'est ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni spirituel ni bête.

C'est un de ces personnages que l'on ne remarque ni à la promenade ni dans un salon, ni dans un concert ni au bal ; de ces gens qui passent partout et qui ne sont positivement déplacés nulle part; que l'on invite à une soirée si l'on craint de manquer de danseurs; à un dîner, pour ne pas être treize à table.

Cependant M Flânanville a une spécialité : il est l'homme le plus occupé de Paris

Demandez-lui quelque chose, il n'a jamais le temps de rien faire.

Priez-le pour une soirée, il ne sait pas s'il aura le temps d'y aller.

Demandez-lui ce qu'il pense de la pièce nouvelle, il n'a pas encore eu le temps de la voir.

Quel est donc l'emploi, le commerce que cultive ce monsieur qui n'a jamais un moment à lui?

Il n'a aucun emploi.

Il vit de ses rentes.

Il est marié, il a un petit garçon et assez d'aisance pour être heureux.

Sa femme est économe, bonne ménagère, point coquette, et donne les plus grands soins à leur intérieur.

A la vérité, il s'est chargé de faire lui-même l'éducation de son fils.

Mais son fils a près de dix ans, et il ne sait rien.

Vous allez me demander encore ce que fait ce monsieur pour être si occupé.

Je pourrais vous répondre qu'il lit beaucoup de journaux, qu'il est abonné à la *Gazette des Tribunaux*, qu'il a une grande faiblesse pour le dialecte des voleurs, que tout en blâmant les gens qui parlent *argot*, les journalistes qui rapportent ce langage et les auteurs qui s'en servent dans leurs pièces, il lui arrive parfois de s'échapper et de lâcher quelques mots de cette langue dans la conversation.

Mais pour bien savoir ce que fait ce monsieur, je trouve qu'il est plus simple de le prendre chez lui au saut du lit, de le suivre pendant toute une journée; nous verrons alors à quoi il passe son temps.

Il est l'heure du déjeuner.

Ceci me fait souvenir qu'il y a des gens qui ont assez d'audace ou plutôt assez d'estomac pour vous dire:

— Déjeunez comme si vous ne deviez pas dîner; dînez comme si vous n'aviez pas déjeuné.

Cette maxime peut être consolante, mais fort dangereuse.

A Paris, on déjeune bien moins qu'en province et dans un grand nombre de villes étrangères; c'est-à-dire que pour la plupart des Parisiens, occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, fatigués d'une soirée qui s'est prolongée tard, d'un bal qui a duré jusqu'au matin, ou de la représentation d'un grand drame (lesquels finissent rarement le même jour qu'ils commencent), l'heure du déjeuner arrive et l'on n'a point d'appétit; aussi fait-on ce repas très-vite, très-brièvement et comme une chose dont il faut se débarrasser.

Il est rare de trouver à Paris des gens qui déjeunent comme en Allemagne, en Suisse, en Belgique, ou ce repas a presque l'importance d'un dîner, où l'on y mange de la viande, du poisson, des légumes, du dessert, puis du café ou du thé; vous jureriez que c'est un dîner, si l'on y servait du potage.

Dans Paris, où nous réservons notre appétit pour le dîner, ce grand déjeuner est une chose qui sort de nos habitudes.

Le café, ce poison lent que Voltaire chérissait et que madame de Sévigné traitait si mal, le café est le déjeuner plus généralement adopté par les Parisiens.

Dans presque toutes les classes on prend du café.

La grisette va tous les matins acheter sa petite cruche de lait et sa demi-once légèrement mélangée de chicorée,

Le petit rentier en fait autant, en y joignant, le dimanche, un modeste pain mollet, sur lequel il étend avec volupté une couche de beurre frais.

La garde-malade veut son café tous les matins.

La portière en prend plein une soupière ou un saladier.

Ce qui sans doute surprendra davantage, c'est que l'usage du café ait aussi passé parmi le peuple.

C'est cependant un fait avéré.

Des artisans, des ouvriers préfèrent souvent le café au lait à un canon avec un morceau sur le pouce, et ceux qui déjeunent ainsi ont le travail plus agile, la tête plus nette que ceux qui prennent leur rep chez le marchand de vin.

Passez au point du jour à la Halle, à la Porte-Saint-Denis ou Saint-Martin, vous y verrez une femme enveloppée dans une grande pelisse de toile, dont le capuchon recouvre la tête, assise sur une chaise, les deux pieds posés sur un *gueux*, les deux mains sur un autre *gueux*, qu'elle tient entre ses genoux; à côté d'elle est une table couverte de grandes jattes de faïence et un petite fontaine en fer blanc, semblable à celles des marchands de coco.

La fontaine, qui est placée sur un réchaud de braise allumée, contient une *espèce* de café au lait, tout sucré.

Je dis *espèce*, car vous devez bien penser que ce café-là ne sent guère le moka.

Cela n'empêche pas qu'il s'en fasse une grande consommation.

Pour deux sous on vous emplit une des tasses.

C'est tout chaud, tout préparé, vous n'avez plus qu'à le boire.

Et ce sont les charretiers, les maraîchers et les porteurs de la Halle, qui sont habitués de ces cafés en plein vent.

Mais tout ceci nous a fait oublier M. Flânanville.

Le café nous entraînait.

On se laisse facilement aller avec ce qu'on aime.

Les bonnes ménagères aiment à déjeuner dès qu'elles sont levées, et madame Flânanville était de ce nombre.

A peine hors du lit, elle ordonnait à sa domestique d'apprêter le café, elle n'avait point de cesse que le déjeuner ne fût sur la table.

Alors elle appelait son mari.

Mais M. Flânanville est essentiellement paresseux, il a beaucoup de peine à se tirer du lit, même quand il ne dort plus.

II

Madame dit à sa bonne

— Avertissez donc monsieur que le déjeuner est servi.

Il m'a dit hier au soir qu'il avait beaucoup à faire ce matin, et il est déjà tard.

Le bonne pénètre dans la chambre à coucher et aperçoit le chef de son maître, dont les yeux sont à demi fermés.

Elle crie :

— Monsieur, le déjeuner est sur la table.

Monsieur étend les bras, bâille, ouvre tout à fait un œil, et murmure :

—Mais qu'est-ce donc qu'on a toujours à m'empêcher de dormir?

Ma femme est cruelle; du moment qu'elle ne dort plus, il ne faut pas que les autres sommeillent!

Je faisais le plus beau rêve!

J'allais à cheval dans les airs, comme Roland-le-Furieux.

C'est bien, je me lève; j'y vais.

La bonne va dire à sa maîtresse :

— Monsieur se lève.

Au bout d'un quart d'heure personne n'ayant paru, madame envoie son fils Anastase réveiller son père.

M. Anastase est très-bruyant, très-gourmand, très-menteur et très-rapporteur

Ses parents le trouvent rempli de moyens.

Il a en effet tous les moyens voulus pour devenir un mauvais sujet.

Il entre dans la chambre de son père en tenant à sa main un sac de papier qui est vide.

Il souffle dans le sac de façon à l'emplir de vent, referme vivement la main, puis va crever le sac contre l'oreille de son père.

Cette fois, celui-ci fait un saut de carpe dans son lit, en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! le canon!... On tire le canon!

Qu'est-ce qu'il y a donc?

Est-ce qu'Abd-el-Kader serait enfin pincé?

M. Anastase rit comme un fou en murmurant :

— C'est moi qui ai tiré le canon avec un sac de papier.

— Ah! c'est vous, monsieur Tanase, qui vous permettez ce bruit à mes oreilles!... vous êtes bien hardi.

— Maman veut que tu viennes déjeuner.

— C'est terrible!

Enfin! on n'a pas le temps de dormir ici!...

Tanase, avez-vous fait vos devoirs?

— Lesquels?

— Ceux que je vous ai donnés.

— Tu ne m'as rien donné à faire.

— Vous deviez au moins apprendre une fable.

— Ah! je la sais ma fable, tu vas voir.

Et M. Anastase commence à chanter :

Maître corbeau sur un arbre perché...

— C'est bien, c'est bien... tu me la diras plus tard; je n'ai pas le temps de l'entendre à présent.

— Mais puisque je la sais...

— Mais puisque je ne puis pas t'écouter maintenant...

— C'est pas la peine de me faire apprendre par cœur, tu ne me fais jamais rien réciter.

— Je crois que vous raisonnez, polisson!

Allez apprendre par cœur le verbe *raisonner*; vous le conjuguerez entièrement devant moi.

Le petit garçon s'éloigne en faisant la moue.

M. Flânanville prend un pantalon; il le rejette, puis va en chercher un autre dans un tiroir; il passe une jambe dans celui-ci, et le rejette encore pour en prendre un autre.

Il en est à son sixième pantalon lorsque sa femme entre dans sa chambre.

—Mon ami, vous ne voulez donc pas venir déjeuner aujourd'hui?

— Pardonnez-moi, ma chère amie; mais on n'a donc pas même le temps de s'habiller, ici...

— Il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

— Oh! c'est impossible...

Renvoie-le, ma bonne amie; dis-lui de revenir...

Il faut que je m'habille, que je déjeune... et j'ai des courses importantes à faire ce matin.

Renvoie ce monsieur.

Madame s'éloigne en haussant légèrement les épaules.

Monsieur en fait autant pour mettre un gilet que pour passer un pantalon.

Le café, qui était servi depuis longtemps, est donc parfaitement froid quand il vient pour le prendre; mais il y fait peu attention :

Les hommes très-occupés ne remarquent pas de telles misères.

Monsieur examine son caruet tout en disant :

— Il faut que j'aille consulter un avoué, ou un avocat, ou un clerc de notaire, relativement à notre ferme, dans laquelle on veut percer un chemin...

Je crois qu'on n'a pas le droit...

Je plaiderai peut-être...

— Vous n'avez donc pas consulté?

Vous deviez le faire hier.

— Je n'ai pas eu le temps.

J'irai ce matin.

— Et pour ce placement de fonds avantageux, avez-vous vu l'homme d'affaires?

— Je n'ai pas eu le temps; je le verrai aujourd'hui.

— N'oubliez pas non plus, mon ami, que c'est la fête de votre oncle.

Vous savez comme il est susceptible, comme il tient aux égards, aux visites.

Si vous n'alliez pas lui souhaiter sa fête aujourd'hui, il serait capable de se fâcher tout à fait; et vous devez ménager votre oncle.

— C'est juste; un vieux garçon très-riche dont nous hériterons.

Ah! fichtre, que d'affaires aujourd'hui!

Le petit Anastase se présente d'un air piteux devant son père, et se met à murmurer :

— *Je raisonne, tu raisonnes, il raisonne...*

— Ah! c'est bien, Tanase, je sais ce que c'est.

Tu me conjugueras cela une autre fois...

Je ne puis pas t'écouter à présent.

— Mais, papa, pendant que tu déjeunes...

Je raisonnerai, tu raisonneras, nous raisonnerons.

— Taisez-vous! silence donc!...

Est-ce que j'ai le temps de vous entendre?

— *Vous raisonnerez...*

— Ah! que je t'entende encore raisonner...

Va t'habiller, cela vaudra mieux; je t'emmènerai avec moi souhaiter la fête à mon oncle; cela fera plaisir à ce vieillard...

En route je t'apprendrai un compliment pour lui.

— Et ma leçon d'écriture?

— Est-ce que je puis t'en donner à présent!

— Si vous n'aviez pas dormi si tard! dit madame Flânanville.

— Ma chère amie, *Deus nobis hæc otia fecit!...*

Anastase, traduisez cela à votre mère.

— Moi!... est-ce que je comprends ce que cela veut dire?

— Ah! c'est juste, tu ne sais pas encore le latin, mais je te l'apprendrai... oh! je te l'apprendrai!

Je veux même que tu deviennes très-fort, que tu traduises Virgile, Ovide et Tibulle...

Tibulle est un peu libertin, mais il est bien aimable!...

Je t'apprendrai aussi l'italien, pour que tu traduises le Tasse... délicieux poëte qui exprime un grand amour avec tant de modestie :

Brama assai, poco spera, nulla chiede!...

Dis à ta mère ce que cela signifie.

M. Anastase s'occupe en ce moment à fourrer ses doigts dans son nez en murmurant :

— *Que nous raisonnions, que vous raisonniez, qu'ils ou qu'elles raisonnent.*

— Eh! mon ami, comment voulez-vous qu'il m'explique cela? s'écrie la maman.

Vous devez toujours apprendre une foule de choses à cet enfant, vous avez voulu vous charger seul de son éducation, mais, si cela continue, ce sera un âne, et par votre faute.

— Est-ce que j'ai le temps de faire tout ce que je me propose!

Ma bonne amie, ce vers italien veut dire :

« Il désire beaucoup, il espère peu, il ne demande rien... »

C'est joli, hein? c'est chevaleresque.

— Le tailleur est là qui apporte un habit neuf pour monsieur.

— C'est bien; je n'ai pas le temps de l'essayer en ce moment; qu'il laisse l'habit et repasse plus tard.

La bonne sort, et madame Flânanville dit à son mari :

— Allez donc achever de vous habiller, mon ami, et surtout n'oubliez pas de porter un bouquet à votre oncle.

— Sois tranquille, ma chère amie...

Tiens, si je mettais l'habit qu'on vient de m'apporter pour faire mes visites...

Ça ne ferait pas de mal, ceux que j'ai sont vieux et peu à la mode, et on a beau dire, la toilette fait quelque chose sur le vulgaire... et même sur les gens d'esprit.

Je n'ai pas envie de me conduire comme Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, et qui était surnommé, par quelques académiciens, le *chevalier de l'ordre de l'Araignée*; il faut que je te compte pourquoi...

— Allez donc vous habiller, mon ami...

— Tu sauras que Chapelain avait un habit tellement rapiécé et recousu, que le fil formait dessus comme le travail d'une araignée.

On prétend que, se trouvant un jour chez le grand Conde, où il y avait une réunion nombreuse, une araignée vint à tomber des lambris; on crut qu'elle ne pouvait venir de la maison, parce que tout y était d'une excessive propreté; alors toutes les dames s'écrièrent d'une commune voix que l'araignée ne pouvait sortir que de la perruque de Chapelain. Quoique vieux, il n'avait jamais porté que cette perruque. On prétend qu'il était si avare, quoique jouissant de quinze mille livres de rente... on comptait par livres alors... qu'il essuyait ses mains sur un balai de jonc pour épargner les serviettes. Son avarice fut même cause de sa mort; il aima mieux traverser la rue pleine d'eau, un jour qu'il se rendait à l'Académie, que de donner un liard pour passer le ruisseau sur une planche qu'on y avait jetée. Le froid le saisit et il en mourut... A présent, au lieu de mourir, on dit *claquer*; c'est-à-dire ce sont les polissons, les mauvais sujets qui se servent de ces expressions... Anastase, je vous défends l'*argot*, c'est un langage que je ne vous apprendrai jamais... Fi donc!... Je vais m'habiller... On n'a pas une minute à soi, ici!...

M. Flânanville se décide enfin à faire sa toilette, mais lorsqu'il veut mettre son habit neuf, il ne peut pas entrer dedans, les manches sont trop étroites. Il peste, il jure après son tailleur.

— Si du moins vous l'aviez essayé devant lui, dit madame, il aurait sur-le-champ arrangé cela.

— Est-ce que j'avais le temps!

Enfin M. Flânanville est sorti avec un vieil habit et tenant son fils par la main. Madame lui a crié :

— A cinq heures le dîner sera prêt.

Et il a répondu :

— Mon Dieu! ma chère amie, vous savez bien que je suis l'exactitude même, à moins que le torrent des affaires ne m'entraîne.

III

Arrivé dans la rue, M. Flânanville dit à son fils :

— Nous allons prendre par les boulevards; c'est peut-être un peu plus long, mais le chemin est dallé, bitumé, c'est charmant; on marche comme si on se promenait dans un salon; je ne désespère

pas même de voir un jour les boulevards curés, trottés et mis en couleur.

Le père et le fils se mettent en marche. Sur les boulevards ils s'arrêtent devant toutes les boutiques de gravures, de caricatures, de tableaux et d'oiseaux. Ils mettent une heure pour parcourir deux boulevards. Arrivés à la porte Saint-Denis, M. Flânanville dit à son fils :

— Tiens, voilà un commerce qui n'existait pas sous Henri IV, qui cependant avait promis la poule au pot à ses sujets.

Lis ce qu'il y a au-dessus de cette boutique.

M. Anastase s'arrête devant la boutique, allonge les lèvres, ouvre les yeux, élargit ses narines et épelle :

— *Bou... boubou... bouillon à do... à dodo... à domi...*

— Ah! mon fils, vous n'êtes pas fort sur la lecture...

— J'aime mieux te reciter mon verbe...

— Taisez-vous. Il y a écrit là, mon fils, *Bouillon à domicile!...* Car maintenant, pour prendre un bouillon, il n'est plus nécessaire d'entrer chez un traiteur ou dans un café-restaurant, on cherche une boutique peu garnie au coup d'œil, on lit : COMPAGNIE HOLLANDAISE, *Bouillon à domicile et sur place, à la tasse et au litre.* Et si l'on éprouve une faiblesse d'estomac, on entre, on demande un litre de bouillon ou de consommé... et l'on consomme...

Veux-tu *tortiller* un bouillon? Je veux dire prendre, boire; tortiller est un de ces vilains mots d'argot que je te défends de jamais employer dans la conversation, et qui, dans le dictionnaire des filous, veut dire manger... Entrons prendre un bouillon... ceci est pour ton instruction.

Le père et le fils entrent dans la boutique tenue par la Compagnie hollandaise. Ils s'attablent, et, pendant qu'on les sert, M. Flânanville continue de faire l'éducation de son fils.

— On peut, comme tu le vois, Tanase, prendre un bouillon dans l'établissement, ou l'emporter chez soi. Il y a des personnes qui mettent beaucoup moins le pot-au-feu depuis que l'on a la facilité de se procurer du bouillon sans être obligé de manger le bœuf bouilli... Pour les artisans, pour les petits marchands qui n'ont pas le moyen de tenir un ménage, c'est une invention fort utile que celle-ci. Combien de pauvres gens qui ne mangeaient habituellement que de la soupe maigre et qui font gras depuis que le bouillon se vend au détail! Dans les quartiers où il n'y a pas encore de compagnie hollandaise, les habitants vont quelquefois fort loin pour se procurer du bouillon. Je me souviens de m'être trouvé un jour dans un omnibus avec une femme qui tenait à sa main une tasse de bouillon qu'elle venait certainement d'acheter loin de son domicile. C'était un personnage fort désagréable, qui me faisait trembler à chaque cahot de la voiture, et d'autant plus que la femme qui tenait la tasse semblait avoir envie de *pioncer* sur mon épaule... *Pioncer* veut dire dormir, dans cet infâme langage qu'on n'a pas craint d'imprimer dans le *Journal des Débats*... Songe bien, Anastase, à ne jamais user de cette locution!... Bref, je dis à cette femme :

—Madame, quand on porte du bouillon dans un omnibus, on devrait au moins se prémunir d'une boîte en fer-blanc comme les laitières...

Elle me regarde en riant, et j'eus une grande tache sur mon habit.

La leçon paternelle est interrompue par l'arrivée des bouillons flanqués de petits pains.

Le petit garçon prend son consommé, tandis que son père lui dit :

— Que ceci te serve de leçon, mon fils : il y a dans Paris des gommes qui se mettent fort bien, qui ont toujours des bottes parfaitement cirées, du linge blanc... du moins celui qui se voit... qui portent des gants jaunes, une canne à pomme d'argent ciselé, et qui dînent avec un bouillon de quatre sous... il faut dire vingt centimes maintenant... dans lequel ils trempent une livre de pain... il faut dire un demi-kilo. Quand vous rencontrez dans la rue de tels individus, ô mon fils, qui vous toisent d'un air insolent, se donnent des manières de lion, de petits maîtres et vous jetteraient par terre plutôt que de se déranger, alors vous pensez avoir vu quelqu'un d'important, quelque haut personnage, et vous êtes loin de vous douter que ce monsieur qui fait tant d'embarras a dîné avec un bouillon et un petit ou un gros pain. Défiez-vous de ces gens qui font les riches, les puissants, les arrogants. Ceux que la fortune ou le mérite ont le plus favorisés, ont presque toujours des dehors fort simples. Certainement vous êtes bien libre de dîner rien qu'avec un bouillon, si tel est votre bon plaisir, ou si vos moyens ne vous permettent pas de prendre autre chose; le ridicule n'est point là. Du reste l'invention des bouillons à domicile est tout à la fois philanthropique, gastronomique et économique. Il y a des gens qui ont voulu la critiquer, la faire tomber; pour tâcher de dégoûter les consommateurs, ils ont osé dire que dans ces établissements on faisait de bouillon sans viande et rien qu'avec des os. A cela les entrepreneurs de bouillons à domicile ont répondu de la façon la plus simple et la plus noble : En vendant à très-bas prix tout le bœuf qui leur a servi à faire du bouillon. *Salon* et *Sénèque* n'auraient pu faire mieux.

M. Anastase a paru goûter le discours de son père et est très-satisfait du bouillon. Mais lorsqu'il a fini, M. Flânanville s'empare d'un journal, car le journal se glisse partout, même dans les compagnies hollandaises. Pendant qu'il le lit, son fils, qui s'ennuie dans la boutique, où il ne prend plus rien, sort et va se promener sur le boulevard. Ce n'est qu'après avoir entièrement dévoré le journal, qui est d'une dimension colossale, que M. Flânanville s'aperçoit que son fils n'est plus près de lui. Il sort et regarde de tous côtés. Il s'aventure à droite. Il n'aperçoit point Anastase, il revient sur ses pas et va chercher à gauche. Enfin après plus d'une heure de courses et de pas dans tous les sens, M. Flânanville aperçoit son fils en admiration devant un théâtre de marionnettes et Polichinelle rossant le commissaire. Le papa prend son fils par l'oreille en lui disant :

— C'est ainsi que tu me fais perdre mon temps!... quand j'ai tant à faire.

—Comme vous lisiez le journal, j'ai pensé que vous n'étiez pas pressé.

— Je crois que ce petit drôle se permet encore de raisonner.

— *Je raisonne... tu raisonnes... il rai...*

— Silence drôle, et doublons le pas.

IV

LE VOLEUR VERT ET BLEU.

Après avoir marché quelques minutes, M. Flânanville aperçoit du monde rassemblé, tous les yeux sont fixés sur le troisième d'une maison. Les uns disent :

— Il y est!

Les autres :

— Il n'y est plus!

— Je crains qu'on ne parvienne pas à le prendre...

—Oh! quel dommage! Tout à l'heure il y a un monsieur qui était sur le point de mettre sa main dessus, lorsqu'il s'est encore échappé.

M. Flânanville s'est glissé parmi les badauds; il écoute ce qu'on dit, et lorsque son fils lui demande ce qu'il y a, il lui répond :

— Il paraîtrait que c'est un voleur qui s'est sauvé et que l'on voudrait rattraper...

— Oh! un voleur! Comment est-ce donc fait, papa?

—Eh! mon Dieu! mon cher ami, c'est fait absolument comme tout le monde... Cependant *Lavater* prétend qu'ils ont quelque chose dans les yeux... de plus dilaté... Quand j'aurai le temps je le ferai étudier *Lavater*. Au reste, nous pouvons nous informer... Madame, mille pardons, mais celui que l'on cherche a-t-il l'air farouche?

La femme à qui M. Flânanville adressait cette question était coiffée d'un immense chapeau de paille qui pouvait au besoin servir d'auvent; elle portait à son bras gauche un vieux cabas d'où sortaient deux queues de merlan. Elle répond en sortant de son cabas un vieux mouchoir rouge plein de tabac :

— Mais, monsieur... pour farouche, oui, il a l'air pas mal farouche; mais, du reste, ah! il est bien gentil!

— Ah! il est gentil... il est donc jeune?

— Je ne sais pas son âge, mais il est tout vert et tout bleu.

— Ah! papa! tu ne m'avais pas dit que les voleurs étaient verts et bleus, s'écrie Anastase.

— Ma foi, mon cher ami, c'est que je n'en savais rien moi-même. Il faut que ce soit une nouvelle mode... On voit des choses si singulières dans le monde! Par exemple, les dames du Japon se dorent les dents, et celles des Indes se les rougissent. Les dents les plus noires sont estimées les plus belles dans la Guzuratte et dans quelques endroits de l'Amérique. Dans le Groënland, les femmes se peignent le visage de bleu et de jaune. Quelque teint frais que puisse avoir une Moscovite, elle se croirait laide si elle n'était pas couverte de fard. La petitesse des pieds n'a pas d'agrément pour les Chinoises, s'ils ne sont petits comme ceux des chèvres. Dans l'ancienne Perse, le nez aquilin était jugé digne de la royauté. Les mères écrasent dans certains pays à leurs enfants. Les Turcs et les Anglais aiment les cheveux roux. On a mis de la poudre dans la coiffure, de manière à la rendre entièrement blanche.

D'après cela je ne vois pas pourquoi les voleurs n'auraient point adopté un costume vert et bleu... ça me paraît assez logique.

M. Flânanville regarde la femme, qui a replacé son mouchoir sur ses merlans, et reprend :

— A-t-on été chercher la garde?

— Pourquoi faire, la garde?

— Mais pour tâcher de l'arrêter...

— Ah! il se moque de la garde.

— Par où donc s'est-il sauvé?

— Par cette fenêtre du troisième.

— Ah! mon Dieu! il faut être bien hardi.

— Il a volé ensuite au quatrième et dans les mansardes.

— Il paraît qu'il a volé dans toute la maison, ce gaillard-là!

— Mais dans ce moment on ne l'aperçoit plus.

M. Flânanville regarde en l'air. Son fils en fait autant. Ils ne veulent pas s'éloigner sans avoir vu arrêter le voleur vert et bleu.

Au bout d'un certain temps tout le monde s'écrie :

— Il est là! sur l'arbre!

Aussitôt un gamin grimpe sur l'arbre, en disant :

— Je l'aurai!

Et M. Flânanville dit à son fils :

— Voilà un gamin qui s'expose beaucoup, c'est un trait de cou-

rage qui lui fera honneur... Grave-le dans ton esprit, Tanase!

Bientôt le gamin redescend de l'arbre en criant :

— Je le tiens!

En effet, il tenait dans une main un fort beau perroquet vert et bleu.

— Eh quoi! s'écrie M. Flânanville, il s'agissait d'un perroquet!... Anastase, nous sommes *floués*.

— Qu'est-ce que cela veut dire, papa?

— Cela veut dire : trompé, attrapé, fait au même; c'est un affreux mot dont il ne faut jamais te servir... Allons, en route...

Ah! voilà Dupont... bonjour, Dupont... Comment se portent ta femme, ta fille et tes trois chiens, Dupont? Tu es maigri, Dupont. Je te trouve le fond des yeux jaune, est-ce que tu couves une maladie?...

V

Le monsieur auquel Flânanville s'est adressé essaie de placer quelques paroles.

— Tu ne viens pas me voir... Je comptais sur toi pour avoir une recommandation près d'un chef de bureau que tu connais...

— Mais, mon cher, est-ce que j'ai le temps!... Demande à Tanase si j'ai un moment à moi dans la journée... des affaires par-dessus la tête!

Et M. Flânanville bavarde pendant trois quarts d'heure dans la rue avec son ami Dupont. C'est celui-ci qui le quitte, sans quoi il causerait encore.

Le père et le fils se sont remis en marche.

Tout à coup M. Flânanville s'arrête en regardant en l'air et s'écrie

— Le feu! le feu! il y a le feu dans cette maison!

C'est dans la maison derrière celle-ci... Oh! sentez-vous l'odeur de la suie!... C'est un feu de cheminée, mais ils sont parfois fort dangereux. Anastase, reste là, je vais chercher les pompiers.

Et M. Flânanville plante son fils au milieu de la rue, court s'informer où est le poste de pompiers le plus voisin, et s'empresse d'aller requérir leur secours. Bientôt il revient avec une escouade de pompiers, qui traînent avec eux leurs pompes, parce qu'on leur a dit que le feu était violent, Ils frappent à la maison que Flânanville leur indique. Celui-ci dit au concierge :

— Chez qui le feu?

— Quel feu?

— Celui qu'on voit d'en bas; la fumée s'élève derrière votre maison.

— C'est le tuyau du four de fabrique de porcelaine, c'est tous les jours comme cela, il n'y a pas le moindre feu.

M. Flânanville se pince les lèvres.

Les pompiers le regardent de travers, il s'esquive et cherche son fils.

Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'il parvient à découvrir son rejeton dans la boutique d'un pâtissier. Il paie la galette que l'enfant mangeait pour passer le temps, et se remet en route avec lui en s'écriant :

— Fichtre! ne nous amusons pas en route! Nous avons affaire au faubourg Saint-Germain, nous sommes en retard.

J'ai envie que nous prenions un cabriolet pour nous hâter... en voilà un qui passe... Oh! eh! cocher... Oui, arrêtez.

VI

M. Flânanville et son fils montent en cabriolet. Le jeune Anastase est très-joyeux d'aller en voiture, et son père se dispose à lui raconter l'origine des cabriolets qui, suivant lui, ont commencé par des brouettes, lorsque tout à coup il s'interrompt pour dire au cocher :

— Ne prenez pas par là, c'est le plus long.

Prenez cette petite rue, nous biaiserons, c'est le plus court.

— Mais, monsieur, par cette rue-là il y a presque toujours des embarras de voitures, et on est quelquefois obligé d'attendre longtemps.

— Allez donc, je vous réponds de tout.

Le cocher cède aux désirs de son bourgeois, mais, ainsi qu'il l'avait prévu, en tournant devant Saint-Eustache, il est obligé de s'arrêter derrière un fiacre, qui est arrêté par un milord, qui a devant lui une charrette, qui est derrière une citadine, qui est accrochée à un tombereau chargé de pierres, et le tombereau, en voulant aider la citadine à se décrocher, s'est tourné en travers, de manière que ce qui restait de passage dans la rue se trouve barré, et que sur une seconde file on aperçoit un porteur d'eau, un camion, un fiacre, un omnibus et plusieurs cabriolets qui attendent leur tour. Le cocher qui mène M. Flânanville jure d'une façon très-énergique, en s'écriant :

— Là! qu'est-ce que j'avais dit! Ça ne manque jamais par ici.

— Oh! cela ne va pas être long, dit M. Flânanville.

Cinq minutes s'écoulent. Au lieu de se détacher, les deux voitures semblent plus empêtrées que jamais l'une dans l'autre, et quelques voitures de derrière ayant voulu essayer d'avancer, ont encore augmenté l'embarras en diminuant l'espace nécessaire pour parvenir à décrocher celles qui se tiennent.

Le cocher jure plus fort. M. Flânanville lui dit :

— Au fait, je crois qu'il vaut mieux retourner et prendre un autre chemin.

L'automédon met sa tête en dehors de la capote et jure à faire tomber la foudre, en murmurant :

— Oui, retournez donc à présent!...

Plus de vingt voitures derrière nous, nous sommes bloqués! Nous v'là ici jusqu'à ce soir... nom d'un nom! d'un nom! d'un nom!

M. Flânanville regarde à son tour.

La rue est entièrement encombrée de voitures, de porteurs de meubles, de brancards, de maraîchers; enfin, de gens à pied et à cheval, qui attendent que le passage soit rétabli, et à chaque minute la bagarre augmente, parce que, dans ce quartier populeux et très-fréquenté, les curieux, les badauds et les oisifs viennent encore augmenter l'encombrement, et qu'il arrive toujours de nouvelles voitures par devant et par derrière.

Bientôt les cochers s'impatientent, les charretiers se mettent en colère, les porteurs de brancards les injurient, les voituriers leur répondent; souvent les piétons prennent parti pour l'un ou pour l'autre, tous le monde crie et on entend ces phrases :

— Dis donc, toi, là-bas!... est-ce que tu vas nous faire coucher ici?

— De quoi qu'il se mêle, celui-là...

— Est-ce que tu nous apprendras not' métier, malin?

— Si vous aviez appuyé un peu à gauche en faisant reculer le porteur d'eau, on aurait pu passer.

— Voyez-vous *cha!* qu'est-ce *qua voula* que je *recula*, celui-là! pour que mon *tonna* il *soya brisa*.

— As-tu fini, charabia!

— Allons, fichtre! charretier, finissons-en!

— Laissez au moins un peu de place pour les piétons, ils vont nous écraser tous!

— *Gnia* pas de danger!

Passez donc, ma petite mère, faites vous-même.

— Si cette dame passe là, le tonneau pourrait bien y passer...

— Eh! eh! eh!

— Il faut avouer qu'il y a des gens bien manants, bien grossiers.

— Veux-tu faire ta coloquinte - toi, là bas...

— Eh hû!... eh hû, dia!... hû dia... hû dia!... sacré mille...

Ici les jurements devinrent tellement énergiques, que M. Anastase a peur et se met à pleurer en disant : Je veux m'en aller.

— Tu as raison, mon fils... D'ailleurs je ne puis pas voir fouetter une bête comme cela, ça me fait mal.

Tenez, cocher, voilà vingt sous... nous descendons.

Et M. Flânanville descend du cabriolet avec son fils, sans écouter les cris de son cocher, qui prétend qu'il devrait au moins lui payer l'heure.

Après avoir manqué dix fois d'être écrasé, lui et son rejeton, M. Flânanville est parvenu à sortir de la bagarre; mais il marche au hasard, il ne sait plus où il va, tant cette scène l'a impressionné.

Enfin le père et le fils se trouvent, sans trop savoir comment, devant l'entrée des Tuileries. M. Flânanville et Anastase traversent le jardin, mais alors le papa veut régaler son fils de la vue des poissons rouges qui sont dans le grand bassin.

Ce n'est qu'après avoir entendu l'horloge du château sonner cinq heures que M. Flânanville s'écrie :

— Cinq heures! ah bah!... Pas possible!... Et ta mère qui nous a dit que le dîner serait servi à cette heure-là... Il faut rentrer bien vite... il faut même prendre une voiture pour ne pas être trop en retard.

M. Flânanville quitte à regret les poissons rouges; il conduit son fils à une place de fiacres, n'en prend pas, parce que, cette fois, il veut un milord, fait ainsi trois places sans trouver de milord, et finit par prendre un cabriolet. Il se fait conduire chez lui et y arrive à six heures passées. Le dîner a été réchauffé plusieurs fois; madame est de mauvaise humeur.

— Au moins, dit-elle, j'espère que tu as fait toutes tes visites et que tu n'as pas oublié ton oncle.

— Eh! mon Dieu! cela m'a été impossible, répond M. Flânanville

— Tu n'as pas été chez ton oncle?

— Ni chez les autres. Demande à ton fils si j'ai eu le temps, si j'ai eu un moment à moi dans la journée.

Puisque nous avons été obligés de prendre une voiture pour revenir.

— Ah! ça, c'est vrai! dit M. Anastase. Nous avons été *floués* dans nos courses. Moi je n'ai pas faim, je n'ai cependant *tortillé* qu'un bouillon et six sous de galette, mais je suis fatigué à en *claquer*.. aussi j'ai bien envie de *pioncer!*...

Madame Flânanville regarde son fils avec étonnement et dit à son mari :

— Ah quelle horreur! Qu'est-ce que j'entends? Grand Dieu! Est-ce là l'éducation que vous donnez à votre fils?

— Par exemple! Je lui ai défendu ces mots-là, au contraire.

— Mais si vous ne les aviez pas dits devant lui...

— Ma chère amie, quand on est aussi occupé que je le suis, on ne fait pas toujours attention à ce qu'on dit.

Mais sois tranquille... je me charge de l'éducation d'Anastase... il faut seulement que j'aie un peu de temps à moi.

FIN.

Paris. — Typographie de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

LA

MAISON BLANCHE

SUIVIE DE

LE VIEILLARD DE LA RUE MOUFFETARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

EDITION ILLUSTREE DE 37 VIGNETTES PAR BERTALL.

PRIX : 1 FRANC 30 CENTIMES.

PARIS

GEORGES BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE CHRISTINE, 7

— *Tous droits réservés* —

LA MAISON BLANCHE

PAR

PAUL DE KOCK

Chapitre I. — Trois jeunes gens.

On était au milieu de juillet de l'année mil huit cent vingt-cinq ; quatre heures venaient de sonner à l'horloge du Trésor, et les employés, fermant vivement les tiroirs de leurs bureaux, replaçant les dossiers dans les cartons et les plumes contre les écritoires, s'empressaient de prendre leurs chapeaux et de quitter le travail de Son Excellence, pour ne plus songer qu'à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Parmi la foule de personnages de tout âge que l'on voyait circuler dans les longs corridors, un monsieur de vingt-sept à vingt-huit ans, après avoir rangé ses canifs, ses crayons et son grattoir beaucoup plus méthodiquement que les jeunes gens n'ont coutume de le faire, et avoir soigneusement époussseté son chapeau et brossé son habit, venait de placer sous son bras un grand portefeuille vert, que de loin on aurait pu prendre pour celui d'un chef de division ; et, donnant à sa physionomie une expression de bonhomie et d'amabilité, il suivait la foule qui se dirigeait vers la porte, saluant à droite et à gauche ceux de ses collègues

Robineau avait la tournure d'un chef de bureau

qui en passant près de lui disaient : — Bonjour, Robineau !

M. Robineau (puisque maintenant nous savons son nom), après avoir fait une centaine de pas hors de son administration, prit tout à coup d'autres manières : il sembla se gonfler dans son habit, il releva la tête, pressa le pas avec affectation ; un air affairé, préoccupé, remplaça le sourire aimable ; il serra plus fort le grand portefeuille sous son bras, regardant d'un air de protection les personnes qui passaient près de lui ; ce n'était plus la tournure d'un simple employé à quinze cents francs, c'était au moins celle d'un chef de bureau.

Cependant, malgré cette démarche fière, Robineau se dirigeait vers un modeste traiteur où pour trente-deux sous on lui servait un dîner qu'il trouvait délicieux, parce que ses moyens ne lui permettaient pas d'en prendre un meilleur ; en cela, du moins, Robineau se montrait sage : savoir se contenter de ce qu'on a, c'est le moyen d'être heureux ; et puisqu'on entend tous les jours les riches se plaindre, il faut bien que les pauvres se montrent satisfaits.

Mais en traversant le jardin du Palais-Royal pour

gagner son restaurant, Robineau est arrêté par deux jeunes gens fort élégants qui lui barrent en riant le passage. L'un, qui peut avoir vingt-quatre ans, est grand, mince, et se tient légèrement voûté, comme c'est assez l'habitude des personnes de grande taille qui ne sont pas dans le militaire. Malgré ce petit défaut dans sa tournure, sa démarche est aisée; il y a dans ses manières, dans ses moindres mouvements un abandon qui respire la franchise et un ton de gaieté qui séduit. Sa figure agréable, ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds cendré qui retombent avec grâce sur son front haut et fier, concourent à faire de ce jeune homme un beau cavalier, mais la pâleur de son visage, quelques lignes déjà fortement prononcées sous ses yeux, et jusqu'à l'expression habituelle de sa physionomie, annoncent aussi un jeune homme qui a déjà beaucoup usé de la vie et qui est vieux de sensations et de plaisirs.

Son compagnon n'est pas aussi grand, sa figure est moins régulière, mais il est peut-être plus joli garçon; ses cheveux sont noirs, ses yeux, quoique très-bruns, ont une expression de douceur qui attire, et sa voix, son sourire achèvent ce que ses yeux ont commencé. Il n'a pas dans les manières autant de gaieté, autant de vivacité que son ami; mais il ne paraît pas, comme lui, déjà blasé sur toutes les jouissances de la vie.

A l'aspect des deux jeunes gens, la figure de l'employé est redevenue aimable; il s'empresse de serrer la main que lui tend le grand blond en s'écriant :

— Eh! c'est Alfred de Marcey! enchanté de te rencontrer... et M. Edouard! La santé va bien, à ce que je vois... Vous allez dîner sans doute, et moi aussi.

Celui des deux jeunes gens auquel Robineau serrait encore la main, et dont la physionomie noble et spirituelle annonçait cependant un léger penchant au persiflage, regardait en souriant notre employé, et il y avait dans ce sourire une expression de malice dont quelqu'un de susceptible aurait pu se fâcher, si au même instant il ne se fût écrié avec un ton de franchise et de gaieté :

— Ce bon Robineau!... Qu'est-ce que tu deviens donc?... Mon ami, on ne porte plus les chapeaux si hauts de forme. Fi donc!... c'est de l'année dernière... mais c'est pour te grandir, n'est-ce pas? Et ces basques d'habit!... Ah! ah! tu as l'air d'un père noble... Qui diable est-ce qui t'habille? Sais-tu que tu es en arrière d'un demi-siècle?

Robineau prend fort bien toutes ces plaisanteries; et, quittant enfin la main du jeune homme, il répond d'un air de bonhomie :

— Cela vous est bien aisé, à vous autres, messieurs, qui êtes riches, qui avez des cinquante, des cent mille livres de rente, de suivre toutes les modes, d'être à l'affût des moindres changements dans la coupe d'un habit, dans la forme d'un chapeau; mais un simple commis qui n'a que ses cent louis d'appointements!... Je dois monter en grade bientôt, cependant. Vous sentez qu'il faut de l'ordre, de l'économie, quand on tient à ne pas faire de dettes; et puis je ne me suis jamais beaucoup occupé de toilette!... Je ne suis pas coquet, moi. Ah! mon Dieu, pourvu qu'on soit mis décemment, qu'importe, après tout, qu'un habit soit plus long ou plus court?

— Ah! tu fais le philosophe, Robineau!... Et ces boucles bien symétriques que tu te fais avec soin de chaque côté!...

— Oh! c'est naturel!... je n'y touche jamais...

— Laisse-moi donc! Je gage que tu ne te couches pas sans avoir roulé tes cheveux!...

— Ah! par exemple!...

— Oh! je te connais... avec ton air d'indifférence!... C'est comme au collége... peu lui importait ce qu'on nous servait à dîner... mais le lendemain il faisait le malade pour avoir des bouillons...

En disant ces mots, le grand jeune homme se tourne vers son ami, qui ne peut s'empêcher de sourire, tandis que Robineau, pour changer de conversation, s'empresse de dire à ce dernier :

— Eh bien! monsieur Edouard, comment vont les lettres... le théâtre? toujours dans les succès, n'est-ce pas? vous y êtes habitué...

Edouard fait une légère grimace, et Alfred part d'un éclat de rire en s'écriant :

— Ah! tu es bien venu de lui parler de succès... quelle corde viens-tu de toucher là!... Comment, Robineau, à cette mine longue, à ce front sévère, tu n'as pas deviné un poète qui vient d'éprouver un *accident!*... d'être la victime d'une *cabale!*... que tu vois, enfin, un auteur tombé!...

— Bah! vraiment?... Comment, monsieur Edouard, vous avez eu une chute?...

— Oui, monsieur, répond Edouard en poussant un léger soupir.

— Ah! c'est drôle!...

— Tu trouves cela drôle, toi?

— Je veux dire, c'est extraordinaire... vous qui avez réussi quelquefois... C'était donc mauvais? c'est-à-dire... ça n'a donc pas plu?...

— Il paraît que non, puisqu'on l'a sifflé!

— Ma foi, je ne sais pas comment était votre pièce, mais je suis sûr qu'elle ne pouvait pas être plus mauvaise que celle que j'ai vue avant-hier à Feydeau... Oh! figurez-vous un amphigouri.... des entrées, des sorties... enfin, c'était si bête, que moi, qui d'ordinaire ne siffle jamais, je n'ai pu m'empêcher de faire comme les autres... J'ai sifflé comme un serpent à sonnettes.

Alfred, qui depuis quelques minutes retenait une nouvelle envie de rire, quitte alors le bras de son ami et s'abandonne à sa gaieté, tandis qu'Edouard dit à Robineau d'un air qu'il tâche de rendre satisfait :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir contribué à enterrer mon ouvrage...

— Comment!... est-ce que c'était de vous?... dit Robineau en ouvrant autant que possible ses petits yeux noirs.

— Eh! oui, vraiment!... dit Alfred, c'est sa pièce que tu as sifflée comme un serpent à sonnettes!...

— Ah! mon Dieu! que je suis fâché!... si j'avais pu deviner!... mais aussi c'est votre faute; si vous m'aviez envoyé un billet, ça ne serait pas arrivé... Je me rappelle à présent qu'il y avait des mots très-spirituels... de jolies scènes... Je suis vraiment désolé, monsieur Edouard...

— Et moi, je vous assure que je ne vous en veux nullement. Quelques sifflets de plus ou de moins, qu'importe?... Et je suis d'avis qu'au théâtre il vaut mieux une bonne chute que de se traîner pendant quelques représentations.

— Vous ne m'en garderez donc pas rancune?...

— Eh! non, dit Alfred, tu lui as prouvé ton amitié : qui aime bien, châtie bien!... Et, d'ailleurs, le meilleur général a perdu des batailles... N'est-ce pas, Edouard?... Tiens, je gage qu'on t'a dit cela au moins cinquante fois depuis avant-hier.

Edouard sourit, mais cette fois c'est de bon cœur; et il reprend le bras de son ami, qui considère de nouveau Robineau en laissant errer sur ses lèvres un sourire moqueur.

— Tu es toujours bien occupé, Robineau?

— Oh! toujours... nous avons une besogne d'enfer... Mon chef se repose sur moi... il sait que dans les moments de presse je suis là.

— Qu'as-tu donc dans ce grand portefeuille que tu serres si fortement sous ton bras?... Est-ce que tu joues ce soir un rôle de notaire?...

— Oh! ceci n'est pas pour jouer; c'est de la besogne que j'emporte...

— Diable!

— De la besogne très-pressée... Je passe quelquefois une partie de la nuit... mais aussi je suis certain d'avancer...

Alfred ne répond rien, il se mord les lèvres après avoir jeté un coup d'œil à Edouard; puis il reprend au bout d'un moment :

— Et les amours, Robineau, comment cela va-t-il? Combien as-tu de maîtresses pour le moment?...

— Oh! je suis sage, moi, très-sage... D'abord, mes moyens ne me permettent pas d'entretenir des femmes; ensuite, j'en aurais les moyens, que je ne le ferais pas... ce n'est pas mon goût... Je tiens à être aimé pour moi-même!...

— Certainement, monsieur, vous méritez bien que l'on vous adore...

— Je ne dis pas qu'on m'adore positivement; mais enfin je veux trouver cette sympathie.... ce doux abandon... ce... Ah! tu ris! toi, tu ne crois pas au véritable amour...

— Moi! je crois à tout ce qu'on veut, au contraire; et la preuve, c'est que je crois aimer toutes les jolies femmes que je rencontre, n'est-ce pas, Edouard?... Oh! mais il ne faut pas lui parler de femmes maintenant...

— Comment! est-ce qu'il a fait aussi une chute avec elles? dit Robineau en ricanant d'un air fort satisfait de sa plaisanterie.

— Non; mais sa dernière passion vient de faire une *fugue* avec un Anglais, aussi Edouard jure qu'il ne s'attachera plus aux lingères...

— Ah! c'était une lingère!... Et je gage que vous ne lui refusiez rien... car vous êtes très-généreux... Et puis, elle vous a laissé la pour quelque vilain Anglais qui lui aura promis une voiture : faites donc des folies avec les femmes!...

— Et avec qui donc veux-tu qu'on en fasse, Robineau? Quant à moi, elles m'ont trompé bien souvent; mais je ne leur en veux pas... Car, enfin, une maîtresse qui nous quitte nous laisse libres d'en prendre une autre; tandis que celle qui nous est fidèle, on ne sait souvent comment s'en débarrasser.

— Voilà bien le raisonnement d'un volage! dit Edouard. Ah! mon cher Alfred, tu seras toujours heureux en amour, car tu n'aimeras jamais!

— C'est vrai, dit Robineau, il n'est pas pour le sentiment, il ne veut que le plaisir; et quand on est comme lui, riche, noble, fils unique, et qu'on a un père qui nous laisse faire tout ce que nous voulons, on ne manque pas de plaisir. Moi, messieurs, je sais me restreindre; et puis, comme je vous disais, j'ai les goûts simples, je ne tiens ni au luxe, ni aux honneurs. Qu'est-ce que je veux pour être heureux?... ce que j'ai : une place... un peu fatigante, c'est vrai, mais j'aime le travail... et, en attendant que je me marie, une jolie maîtresse, sensible, aimante, qui ne me coûte pas un sou, et sur la fidélité de laquelle je puisse compter, car je suis horriblement jaloux.

— Et où trouves-tu ce trésor-là, Robineau?

— Ça se rencontre assez facilement : à la vérité, je ne m'adresse pas à des grisettes, à des ouvrières!... Mais, pardon, messieurs, tout en causant avec vous, j'oublie que l'on m'attend pour dîner, dans une maison où je suis prié depuis huit jours... On ne se mettra pas à table sans moi, et je ne veux pas faire attendre trop tard.

En disant cela, Robineau s'était approché d'Alfred pour lui donne

la main. Celui-ci saisit ce moment pour prendre le portefeuille que l'employé tenait sous son bras.

— Mon portefeuille ! mon portefeuille ! s'écrie Robineau ; diable !... pas de plaisanteries !...

— Je te parie qu'il ne contient que du papier blanc, dit Alfred en retenant toujours le portefeuille. Voyons, Robineau, veux-tu gager un dîner chez Véry ?

— Je ne gage pas de dîner... Je suis pressé, rends-moi mon portefeuille... Je ne veux pas qu'on regarde dedans... ce sont des travaux secrets...

Mais Alfred n'écoute pas Robineau, et, dénouant les cordons du portefeuille, il montre à Edouard quatre cahiers de papier à lettre, trois bâtons de cire à cacheter, un crayon et deux paquets d'épingles.

— C'est donc là-dessus que tu passes la nuit ? dit Alfred tandis qu'Edouard rit de bon cœur aux dépens de celui qui a sifflé sa pièce. Robineau joue la surprise en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! je me serai trompé... J'ai pris un cahier pour un autre !... J'ai tant de dossiers devant moi... Je t'assure que cela me contrarie terriblement... et si on ne m'attendait pas pour dîner, je retournerais à mon bureau.

— Monseigneur, je vous rends vos travaux secrets, dit Alfred en présentant d'un air respectueux le grand portefeuille à Robineau, qui le replace sous son bras et va s'éloigner pour échapper aux plaisanteries des deux jeunes gens ; mais le plus grand l'arrête encore :

— Robineau, tu n'es pas fâché, j'espère ?

— Moi ! fâché !... Eh ! pourquoi donc ?... Tu aimes à rire, à plaisanter, et moi aussi, quand j'ai le temps...

— Oui, je sais qu'au fond tu es un bon enfant ; écoute, pour me prouver que tu ne m'en veux pas d'avoir jeté des yeux profanes dans le portefeuille administratif, il faut venir ce soir chez moi... à l'hôtel ; mon père donne une grande soirée... je ne sais trop à quelle occasion ; mais ce que je sais, c'est qu'on dansera, qu'on jouera, et qu'il y aura de très-jolies femmes. Malgré ta petite passion quotidienne, tu es amateur aussi, il faut venir... Edouard sera des nôtres, il me l'a promis ; nous lui gagnerons son argent à l'écarté, ça lui fera oublier sa dernière chute... Et puis, que sait-on ? il trouvera peut-être dans la réunion une beauté qui effacera de son cœur le souvenir de sa perfide... Eh bien ! viendras-tu ?...

La figure de Robineau s'est épanouie pendant l'invitation d'Alfred ; il lui prend de nouveau la main et la lui serre fortement en répondant :

— Mon ami... certainement... je suis très-sensible... Cette obligeante invitation me...

— Laisse donc là les phrases ! est-ce qu'il y a de la cérémonie entre nous ?... Je voulais t'écrire pour t'inviter ; mais tu sais combien je suis étourdi, et je n'y ai plus pensé... Tu viendras ?

— Certainement, j'aurai cet honneur, et je suis...

— Allons, c'est dit, à ce soir, et nous tâcherons de nous amuser, ce qui n'est pas toujours facile dans les grandes soirées.

En disant cela, le grand jeune homme entraîne son compagnon, tous deux font une inclination de tête à l'employé, et s'éloignent à grands pas laissant Robineau dans le jardin du Palais-Royal, et si préoccupé de l'invitation qu'on vient de lui faire et de la soirée qu'il va passer chez le baron de Marcey, que, sans les bords saillants du bassin qui arrêtent ses pieds, il marchait droit sur le jet d'eau pour aller gagner son traiteur.

Chapitre II. — La Modiste. — La toilette de Robineau.

Robineau est arrivé à son modeste restaurant, dont les salons sont, comme de coutume, pleins de monde ; car les petites bourses sont plus communes que les grandes fortunes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait que les gens riches qui aillent chez les meilleurs traiteurs ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans les restaurants à trente-deux sous on mange avec un appétit que l'on n'a pas toujours dans les salons dorés, comme le pain y est à discrétion, les consommateurs ne s'en font pas faute, et le cri : *Garçon, du pain !* se fait entendre à chaque instant des quatre coins de la salle.

Robineau, qui d'ordinaire n'est pas du nombre des petits mangeurs, a ce jour-là moins d'appétit ; il avale sa jatienne sans se plaindre de ce qu'elle soit ou trop claire ou trop salée, ce qui surprend beaucoup le garçon ; enfin, quand celui-ci lui demande ce qu'il veut manger après le potage, Robineau répond :

— Ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous... je suis très-pressé... je vais ce soir chez le baron de Marcey, et il faut que je fasse une grande toilette.

— Alors, monsieur, un *beef-steack* aux pommes, dit le garçon, qui s'embarrasse fort peu que l'habitué aille le soir chez un baron, tandis que Robineau regarde d'un air important autour de lui pour voir si quelqu'un a fait attention à ce qu'il vient de dire et si on le regarde avec plus de considération. Mais c'est en vain qu'il promène ses regards sur les tables environnantes ; ceux qui l'entourent sont trop occupés à faire disparaître ce qui est sur leurs assiettes pour s'amuser à lorgner leurs voisins : ce n'est pas dans un restaurant à trente-deux sous qu'il faut aller pour faire de l'embarras.

Robineau, qui voit qu'on ne s'occupe pas de lui, quoiqu'il ait lancé encore une fois le nom du baron, se hâte de manger les trois plats qui suivent le potage ; quand le garçon vient lui offrir le dessert, qui, suivant l'habitude de Robineau, se composait de quatre mendiants, l'employé se lève vivement, et, replaçant son portefeuille sous son bras, quitte la table en disant au garçon :

— C'est pour vous... c'est pour boire.

Ensuite il traverse le salon à pas précipités, coudoyant les consommateurs qui se trouvent sur son passage et qui murmurent de sa vivacité, tandis que le garçon regarde en faisant la grimace les noisettes et les figues qu'on vient de lui laisser pour boire.

Robineau est arrivé dans la rue Saint Honoré, où est situé son logement ; en approchant de sa maison, au bas de laquelle est un magasin de modes, il ralentit le pas, et ses yeux semblent vouloir percer à travers les rideaux de taffetas jaune qui cachent aux regards des passants les demoiselles occupées dans la boutique.

— Diable ! se dit Robineau, il n'est que six heures, Fifine n'est pas prête à sortir du magasin... J'aurais pourtant extrêmement besoin d'elle. Si cet étourdi d'Alfred m'avait écrit quelques jours d'avance, je me serais préparé pour sa grande soirée, et il ne me manquerait rien. Ces gens riches ne pensent jamais que les autres ne le sont pas !... Je ne sais pas si j'ai un gilet blanc à mettre, et des bas de soie ?... Ai-je des bas de soie ?... Ah ! mon Dieu ! je les ai prêtés à Fifine la dernière fois que nous sommes allés au spectacle... et elle ne me les a pas encore rendus... Cette femme-là finira par me dépouiller de tout !... Je suis trop généreux... mais si elle les a troués, je lui ferai une terrible scène... Avec quinze cents francs d'appointements, quand il faut se loger, se nourrir, et qu'on tient à faire une certaine figure dans le monde, on ne peut pas nager dans les bas de soie... c'est impossible !... Avec ça que depuis quelque temps je ne suis pas heureux à l'écarté... Ah ! Dieu ! quand serai-je riche !... Certainement je ne ferai pas plus d'embarras... Je ne serai ni fier, ni insolent... Mais au moins quand il m'arrivera une invitation pour aller dans le grand monde, je ne serai pas aux expédients pour avoir des bas.

Tout en faisant ces réflexions, Robineau est arrivé devant le magasin ; mais la porte est fermée ; les rideaux laissent bien entrevoir le bas d'une tête, un bras, un profil, mais il y a six demoiselles qui travaillent dans la boutique ; et quand la maîtresse du magasin est là, on a les yeux sur son ouvrage et on ne cherche pas à voir par les carreaux. Robineau passe et se décide à entrer dans son allée, dans le fond de laquelle est une porte qui donne dans l'arrière-boutique. Arrivé là, il se promène quelque temps, toussant avec force quand il est contre la porte du fond, et regardant avec impatience à sa montre d'argent, qui est placée dans son gousset et attachée à un joli ruban moiré bleu passé autour de son cou.

Les demoiselles qui travaillent dans le magasin de modes couchent toutes les six dans la maison : deux dans une pièce qui tient à l'appartement de la maîtresse, et les quatre autres dans une chambre au cinquième, qui est au-dessus de l'appartement de Robineau. Mademoiselle Fifine est du nombre de ces dernières. Robineau sait fort bien que pour monter à sa chambre il faudra que Fifine passe par l'allée ; mais on ne remonte que vers les neuf heures, et il ne peut pas attendre cette heure-là pour parler à la jeune fille. Il serait beaucoup plus simple d'entrer dans le magasin et de prier mademoiselle Fifine de sortir un moment, mais ce serait le moyen de se brouiller à jamais avec sa belle. Car, ainsi que toutes les demoiselles de modes, Fifine a des mœurs ; si elle a un amant, c'est seulement parce que toutes ses compagnes ont leur petite connaissance, et qu'on se moquerait d'elle si elle n'avait pas aussi quelqu'un pour la promener le dimanche. Mais dans la semaine, madame (c'est le nom qu'on donne à la maîtresse du magasin) est très-sévère avec des demoiselles, et elle répond de leur vertu depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Après avoir toussé inutilement dans l'allée, Robineau se décide à monter chez lui pour y déposer son portefeuille et y faire les apprêts de sa toilette. Il grimpe les quatre étages d'un escalier sale et noir, comme il y en a beaucoup dans la rue Saint-Honoré ; il entre dans son appartement, qui se compose de deux petites pièces, dont l'une fait antichambre, garde-robe et cuisine ; l'autre chambre à coucher, cabinet de toilette et salon. La première de ces pièces est peu garnie de meubles, mais la seconde est décorée avec une certaine élégance, et il y règne de l'ordre, de la propreté ; enfin toutes les choses sont à leur place, ce qui est assez rare chez un garçon.

Robineau ouvre sa commode, il tire de l'un des tiroirs l'habit noir de cérémonie, le pantalon de bal, et trouve avec joie un gilet en piqué tout blanc. Il étale cela sur son lit, puis se regarde avec complaisance dans la glace qui est sur la cheminée, et sa glace lui montre comme à l'ordinaire, une grosse figure bouffie, de petits yeux noirs, un gros nez rond, une petite bouche, un petit front, des cheveux blonds très-épais et des lèvres pincées. Robineau trouve tout cela charmant ; il se sourit, se fait des mines, se salue gracieusement, puis s'écrie : — Je suis très-bien... et en grande toilette je dois faire beaucoup d'effet.

Après quelques minutes passées à se regarder dans la glace, il retourne à sa commode, fouille dans les tiroirs, met tout sens dessus dessous, et s'écrie : — Décidément je n'ai pas de bas de soie... A la

rigueur, je pourrais en acheter... j'ai encore vingt-trois francs de reste de mon mois... mais ça me gênera... et si je veux risquer quelque chose à l'écarté, je ne le pourrai pas. Je sais bien que si je disais à Alfred de me prêter, il ne me refuserait point; mais je ne veux pas avoir l'air d'être à court d'argent, et puis au fait, puisque j'ai de fort beaux bas de soie, je ne vois pas pourquoi j'en achèterais. Il faut absolument que mademoiselle Fifine me les rende, sinon c'est fini, nous sommes brouillés et je ne donne plus de leçons de guitare. Elle y regardera à deux fois; on ne trouve pas tous les jours un amant qui joue de la guitare, et qui a la complaisance d'apprendre à son objet comment on en pince.

Robineau prend une guitare qui est suspendue dans un coin de la chambre, il s'approche de la fenêtre qui est ouverte et donne sur la cour, il fredonne une romance en s'accompagnant avec l'instrument. Quand Fifine est dans la chambre du cinquième, la guitare est ordinairement le signal qui l'avertit que Robineau l'attend; mais du magasin il n'est guère possible d'entendre la musique.

Après avoir chanté quelque temps, Robineau regarde de nouveau à sa montre, il frappe du pied avec impatience, et va redescendre se promener dans l'allée, lorsqu'on sonne à sa porte.

— C'est elle!... elle m'aura entendu! s'écrie-t-il en courant ouvrir. Mais au lieu de sa belle, il aperçoit un jeune clerc d'avoué qu'il reconnaît pour le bon ami de l'une des compagnes de Fifine.

— Est-ce qu'elles sont montées? dit le jeune homme sans entrer et en avançant seulement la tête pour regarder dans l'appartement de l'employé.

— Comment montées!... qui cela?

— Ces demoiselles... Je voudrais absolument parler à Thénaïs; je suis monté à tout hasard à leur chambre, j'ai frappé, on ne m'a pas répondu; mais, en descendant, j'ai entendu votre guitare; et comme je sais que vous en donnez des leçons à mademoiselle Fifine, j'ai cru que ces demoiselles étaient chez vous?

— Hélas! non... elles sont encore au magasin, elles ne monteront pas d'une bonne heure au moins; ça me contrarie beaucoup, car j'ai aussi quelque chose de pressé à demander à Fifine.

— Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas moyen de leur faire savoir que nous sommes là?

— Oh! si nous allions au magasin, elles se fâcheraient; c'est expressément défendu; et puis moi-même je ne m'en soucie pas... Quand on est dans une administration de l'Etat, on a un certain *decorum* à garder... maintenant surtout, il faut des mœurs, on est très-rigide là-dessus.

— Sans aller au magasin, on peut bien faire sortir ces demoiselles.

— Ma foi, il y a une heure que je suis rentré et que je cherche comment m'y prendre.

— Attendez!... je ne suis jamais embarrassé, moi... Il n'y a pas de portier dans cette maison?

— Non...

— Tant mieux, on peut faire ce qu'on veut... Avez-vous ici deux ou trois assiettes?

— Des assiettes, c'est tout au plus... je ne mange guère chez moi...

— N'importe, un saladier, un vase... ce que vous voudrez.

Robineau va chercher dans son buffet, et revient avec un compotier de porcelaine et une assiette de faïence en disant :

— Voilà tout ce que j'ai trouvé.

— C'est excellent, dit le jeune clerc en prenant les deux objets.

— Que voulez-vous donc faire de cela?

— Vous allez voir : suivez-moi, et criez comme moi de toutes vos forces, quand nous serons près du magasin.

Le jeune homme descend lentement, tenant d'une main l'assiette, de l'autre le compotier; Robineau le suit, curieux de voir ce qu'il va faire. Arrivé au premier étage, le clerc commence à crier :

— Au voleur! et Robineau en fait autant; puis le jeune homme jette avec force l'assiette dans l'allée; et Robineau court après lui pour le retenir, en lui disant :

— Diable! en voilà assez, ne jetez pas mon compotier.

Mais il est trop tard, déjà le vase a suivi l'assiette; il se brise en éclats, et à ce tapage toutes les demoiselles sortent du magasin et viennent s'informer de ce qui se passe.

A la vue des demoiselles, le jeune clerc rit aux éclats en s'écriant :

— Je savais bien que je vous ferais quitter votre ouvrage.

— Ah! c'était une *frime!* disent les demoiselles en riant, tandis que Robineau regarde tristement les débris de son compotier et murmure :

— Oui, il est gentil, le moyen!... mais je ne lui confierai plus ma vaisselle, à ce monsieur.

Les demoiselles rient de plus belle; le jeune clerc est déjà en conversation avec mademoiselle Thénaïs, et Robineau va s'approcher de Fifine, lorsque le cri :

— Voilà madame! se fait entendre; alors les modistes disparaissent toutes comme une nuée d'hirondelles, et les jeunes gens se trouvent de nouveau seuls dans l'allée.

— Eh bien! les voilà déjà rentrées!... dit Robineau.

— Moi, j'ai dit à Thénaïs ce que je voulais... répond le jeune clerc, et il sort de l'allée enchanté de son expédient, tandis que Robineau, qui en est pour son compotier et son assiette, et n'a pas même parlé à Fifine, remonte chez lui en envoyant au diable les clercs et les demoiselles de modes. Il dispose de nouveau tout ce qu'il faut pour sa toilette, et va enfin se décider à sortir pour acheter des bas de soie, lorsqu'on frappe deux petits coups à sa porte, et mademoiselle Fifine entre enfin chez Robineau.

Fifine est une grosse réjouie de vingt-quatre ans, dont les couleurs sont un peu vives, les cheveux d'un blond un peu hasardé, les yeux un peu saillants, et la taille un peu basse; mais il y a dans sa tournure quelque chose de décidé qui annonce une fille à caractère, que l'on prendrait pour un crâne, si elle portait des culottes.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc, bon ami? qu'est-ce que c'est que ce *genre* de briser sa vaisselle pour nous voir? Dieu! quel luxe! ces demoiselles ont trouvé cela très-galant!...

En disant cela, Fifine est allée se jeter sur une ottomane qui est en face du lit, et elle continue de manger des cerises qu'elle tient dans un mouchoir.

— Si vous croyez que l'invention est de moi, vous vous trompez bien! répond Robineau avec humeur; c'est ce petit clerc qui sans me prévenir.. Ne jetez donc pas vos noyaux dans ma chambre, je vous en prie.

— On la balayera, votre chambre. Ah Dieu! monsieur propret!... prenez donc garde... il aimerait mieux que j'avalasse les noyaux au risque de ce qui pourrait en résulter... n'est-ce pas, bon ami!... Qu'est-ce que tu as donc, ce soir, Raoul, tu as le nez plus long qu'à l'ordinaire... est-ce que tu as des chagrins secrets?...

— Oh! il n'est pas question de rire...

— Ah ben! moi, je n'ai pas envie de pleurer... Si tu veux que je pleure, joue-moi une scène de mélodrame... joue-moi *M. Truguelin* de *Cœlina*... Quand tu seras pour te tuer, je te lancerai un noyau...

— Voyons, Fifine, je vous en prie, parlons raison...

— Viens donc t'asseoir un peu à côté de moi, que je te pince... D'abord, ce soir, j'ai une envie terrible de pincer quelque chose.

— Je n'ai pas le temps de jouer...

— Dieu! qu'il est aimable, mon amant!

— Je vais ce soir en soirée chez mon intime ami Alfred de Marcey fils du baron de Marcey... qui a près de cent mille livres de rente...

— Ah! c'est donc ça qu'on ne peut pas te regarder en face... et que tu as fait jeter ta vaisselle dans l'escalier! Au fait, quand on va chez un baron, on ne doit pas manger le lendemain. Tu es déjà grandi de deux pouces.

— Fifine, je vous en supplie, écoutez-moi.

— Est-ce que tu vas pleurer?

— Pour aller chez le baron de Marcey, il faut que je fasse une grande toilette...

— Ah! je te vois venir, tu veux que je te mette des papillotes!...

— Des papillotes... ça me fera plaisir... c'est vrai... avec ça que vous les mettez dans la perfection...

— Ah! voilà le lion qui s'adoucit!

— Mais il y a autre chose dont j'ai un besoin urgent, ce sont mes bas de soie noirs que je vous ai prêtés le dernier dimanche qu'il a plu...

— Vos bas de soie?...

— Oui, mademoiselle.

— Ah! ils sont loin, s'ils courent toujours!...

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux dire que je les ai prêtés à Fœdora, pour jouer dans une comédie bourgeoise, et elle m'a avoué qu'elle les a laissé mettre le lendemain à son bon ami pour aller à une noce; mais, comme il a les mollets très-gros, il a fait partir cinq ou six mailles en les ôtant...

— Ah! mon Dieu!... prêtez donc quelque chose!...

— Est-ce qu'on va présumer aussi qu'un amant vous redemandera ce qu'il vous a prêté?

— Mademoiselle, je ne suis pas un capitaliste, un marchand de nouveautés!... Je n'ai jamais prétendu faire le seigneur avec vous.

— Oh! ça se voit bien!... Attrape ça, Raoul...

— Ne me lancez pas de noyaux, je vous en prie... Comment faire?... Il est déjà huit heures; je sais bien qu'on va tard dans les grandes soirées.

— On n'y va même que le lendemain, c'est plus comme il faut.

— Mais enfin je comptais sur ces bas...

— Il faut en acheter d'autres, on en vend en face...

— Oui, en acheter! c'est facile à dire... Il ne fallait pas me faire dépenser douze francs dimanche dernier chez le traiteur.

— Nous en dépenserons quinze dimanche prochain, bon ami.

— Vous voulez toujours ce qui est le plus cher.

— Il n'y a rien de trop bon pour moi.

— D'abord, si j'achète des bas, adieu notre partie de campagne pour dimanche, je vous en préviens...

— Ça commence à m'attendrir. Allons, calmez-vous, loulou, vous êtes bien heureux d'avoir une amante qui ait de l'*imaginative*... Restez là, commencez votre toilette par le haut... Je vais m'occuper du bas...

— Ah! ma chère Fifine, que vous serez aimable!...

— Donne-moi cinq à six cahiers de papier à lettres... du vélin...

— En voilà... J'en ai justement rapporté de mon bureau... Veux-tu aussi de la cire à cacheter... trois bâtons?...

— Oui, oui, donne toujours.., c'est avec cela que je me ménage les

bonnes grâces de madame... sans quoi, elle ne m'aurait pas laissé sortir sitôt... mais j'ai dit que j'avais la migraine, et comme je suis la favorite, on m'a dit :

— Allez vous coucher!

Fifine prend les cahiers de papier, les bâtons de cire à cacheter, et sort en sautillant de chez Robineau; alors il commence à se déshabiller en se disant :

— C'est vraiment une bonne fille... et pleine d'esprit, que cette Fifine... Elle est un peu vive, un peu gourmande; mais, au total, elle est folle de moi, elle se jetterait dans le feu pour m'obliger. Elle a refusé pour moi des marquis, des fabricants de sucre de betterave, des agents de change; et pourtant, moi, je la mène promener, voilà tout... Ce n'est pas comme la lingère de M. Edonard, qui l'a plantée là pour un Anglais... Ah!... ah!... Je n'en suis pas trop fâché, parce qu'il a l'air de faire un peu son embarras... Il a, je crois, un millier d'écus de rente... ce n'est pas déjà tant!... Mais il fait des pièces, des opéra-comiques... des vaudevilles.... c'est-à-dire des *tiers* ou des *quarts* de vaudeville... Eh! mon Dieu! si j'avais le temps, j'en ferais aussi, moi, des pièces... et je me flatte que ce serait autrement tourné que les siennes. Mais quand il faut être à son bureau depuis neuf heures jusqu'à quatre, et toujours travailler, comment voulez-vous qu'on cultive les Muses? Quand je serai chef, ou sous-chef même, c'est différent, j'aurai du temps à moi. C'est cet Alfred qui est heureux!... Fils unique, un père baron, près de cent mille livres de rente!... Et voyez comme ça s'est arrangé : Alfred a perdu sa mère étant en bas âge, son père se remarie quelques années après, il pouvait avoir d'autres enfants, mais il n'en a pas; au lieu de cela, sa femme, qu'il adorait, meurt au bout de trois ans de mariage, et le baron, désolé de la perte de sa seconde femme, jure de ne plus se remarier.... et tient parole, quoiqu'il soit encore jeune. Comme tout ça a bien tourné pour Alfred!... Ah Dieu! il ne m'en arrivera jamais autant!... J'ai pourtant quelque part un oncle qui court le monde, à ce que m'a dit ma mère avant de mourir; un oncle qui voulait faire fortune, qui est allé aux Grandes-Indes... au Pérou... on ne sait pas où enfin, mais bah! il aura fait le saut du *Niagara*!... Ce n'est que dans les comédies qu'on voit des oncles qui arrivent juste pour le dénoûment, afin d'empêcher l'innocence d'aller en prison. Après tout je ne suis pas ambitieux, moi, je suis philosophe... je suis content de ce que j'ai... Si j'avais des bas de soie, je serais encore plus content cependant. Mais qu'il m'arrive une fortune, et on verra avec quel sang-froid, quel flegme je la recevrai... Ha çà, me voilà déshabillé, et mademoiselle Fifine ne revient pas.... Je ne puis pourtant pas me cravater avant d'être chaussé et papilloté... Heureusement que nous sommes au mois d'août, je ne m'enrhumerai pas.

Pour tuer le temps, Robineau, las de se promener dans sa chambre, vêtu comme quelqu'un qui va faire du pain, se décide à prendre sa guitare. Il en est au second couplet de la romance de *Bélisaire*, lorsqu'il est interrompu par des éclats de rire; c'est Fifine qui, ayant laissé la porte tout contre, est entrée sans faire de bruit, et se tient les côtes en voyant le Bélisaire en chemise.

— Ah Dieu! bon ami, que tu es bien comme cela!... dit Fifine en continuant de rire; j'ai envie d'appeler ces demoiselles pour qu'elles voient le tableau...

— N'appelez personne, je vous prie; ce n'est pas que, sans me flatter, je crois qu'on a des formes qui ne leur feraient pas peur.

— Tu as l'air d'un gros *Bacchus*.

— Voyons les bas, s'il vous plaît...

— Tenez, troubadour, j'espère que voilà de quoi faire une belle jambe.

Fifine jette sur les genoux de Robineau des bas de soie noirs. Celui-ci les examine quelque temps, puis s'écrie :

— Ce sont des bas de femme!

— Certainement, puisque c'est Adeline qui me les a prêtés.

— Les hommes ne portent point des coins à jour comme cela.

— Bah! les hommes portent bien autre chose, et ça ne les empêche pas de danser.

— Mais...

— Mais voilà tout ce que j'ai pu trouver; et il me semble que tu dois être très-content.

Robineau se décide à mettre les bas en disant :

— On croira que c'est une nouvelle mode que je veux faire venir.

Pendant qu'il commence sa toilette, Fifine prend la guitare et fredonne de petits airs.

— Je n'aurai donc pas de leçon ce soir, bon ami?

— Vous voyez, ma chère, que c'est impossible... Ils me vont très-bien, ces bas... supérieurement... c'est étonnant! J'ai une jambe qui se prête à tout.

— A propos, te souviens-tu du train que nous avons fait hier au soir? Oh! nous avons eu une scène étonnante!... Tu sais que madame ne veut pas qu'on lise dans le lit, parce qu'elle a peur qu'on mette le feu.....

— Elle a raison... de ce côté-là, je suis de son avis.

— Oh! oui; mais nous brûlons la défense, nous autres : hier, après que Fœdora eut dicté un poulet à Thénaïs, et quand Adeline eut enfin achevé de nous conter la manière dont elle a surpris les *traîtrises* de son amant... Ah! à propos, je ne t'ai pas conté cette histoire-là; c'est joliment drôle!...

— Ma chère, si vous vouliez maintenant me mettre des papillotes, ça me...

— Le fer n'est pas encore chaud; il est sur le fourneau, là-haut; c'est égal, donnez-moi du papier *joseph*, que je vous bichonne...

— Tu m'en mettras quinze...

— Pourquoi pas trente-six, comme à une Ninon... Allons, ne bouge pas... Figure-toi que Fidélio, c'est le nom de l'amant d'Adeline, tient un cabinet d'affaires, et a toujours de jolies petites bonnes, auxquelles on assure qu'il a l'habitude d'en conter; c'est si bien connu dans le quartier, qu'on le dit d'avance aux jeunes filles qui entrent chez lui, afin qu'elles sachent de quoi il retourne...

— Le fer...

— Allons, laissez-moi tranquille, avec votre fer!... Adeline ne savait pas tout ça... Ce scélérat s'était présenté à elle sous un faux nom... Ah! que les hommes sont pervers! Au lieu de te mettre des papillotes, je devrais t'arracher tous les cheveux les uns après les autres!...

— Fifine... je vous en prie...

— Ne remue pas. Mais ce n'est pas le tout : M. Fidélio, non content d'avoir à son service une jolie blonde de vingt ans, faisait la cour à une dame mariée... et la dame mariée, il paraît...

— Vous me tirez les cheveux!

— Oh! quant à ça, c'est très-mal. Qu'une personne libre fasse ce qu'elle voudra.... approuvé! Mais on est enchaîné ou on ne l'est pas... je ne connais que ça... à moins cependant que l'époux ne soit un tyran, un ladre, un fesse-mathieu...

— Fifine, il est neuf heures passées!...

— C'est bon! vous aurez encore assez le temps de faire des conquêtes. Or donc, la domestique s'est aperçue que la dame venait bien souvent parler d'affaires chez Fidélio, et que Fidélio, au lieu d'être aimable comme de coutume avec sa bonne, ne faisait plus que la gronder... Mais on peut être servante et avoir les passions vives; ça s'est vu. Pour se venger, voilà un jour la bonne qui va trouver le mari de la dame en lui proposant de le rendre témoin d'un rendez-vous donné par sa femme à l'homme d'affaires. Le mari, furieux, accepte, fait venir un sapin, monte dedans avec la petite blonde, qui doit faire arrêter le cocher quand cela sera nécessaire; mais en route... c'est ça qui est le plus drôle! ne voilà-t-il pas que le mari commence à trouver aussi la petite bonne fort à son goût, et veut passer sur elle sa fureur, en lui disant : — On nous trompe tous les deux, vengeons-nous ensemble. La petite bonne n'entend pas cela, elle résiste; le monsieur persiste. Ennuyée d'être pressée par ce monsieur, qui ne pense plus du tout à sa femme, elle dit au cocher d'arrêter, ouvre la portière, et saute hors de la voiture; le monsieur saute après elle et se casse le nez sur le pavé : la bonne, pour échapper à ses regards, entre dans la première maison qu'elle aperçoit... C'était justement la nôtre; et qui trouve-t-elle dans l'allée?... Fidélio en conférence avec Adeline... De là explosion, explication, confusion, et...

— Le fer doit être rouge!

— Je vais le chercher; mais s'il n'est pas chaud, je ne redescends pas.

Robineau va se regarder dans la glace en disant :

— Quand Fifine est en train de bavarder, il n'y a plus moyen de l'arrêter... Mais elle met des papillotes comme un ange... je serai le mieux coiffé du bal.

Fifine redescend tenant à la main le fer, qui fume.

— Allons vite... il n'est pas trop chaud...

— Il m'a l'air rouge... Ma chère amie, prends bien garde de me brûler, je t'en supplie...

— Ah Dieu! c'est un agneau quand il a peur!... Pour en revenir à notre scène d'hier, nous venions de nous coucher, et c'était moi qui faisais la lecture, parce que, sans me flatter, je suis celle qui lit le mieux. Auguste nous avait prêté les *Barons de Felsheim*, et nous les dévorions, c'est le mot, lorsqu'au milieu d'un chapitre charmant, on frappe à notre porte, et nous entendons la voix de madame qui nous crie : — Mesdemoiselles, pourquoi avez-vous encore de la lumière? Là-dessus, le silence le plus profond remplace nos éclats de rire, et pour cacher la lumière, car nous ne voulions pas l'éteindre, je m'imagine de mettre un vase... tu sais... un vase nocturne sur le bougeoir. C'est très-bien; on ne voit plus rien. Madame appelle encore, nous ne répondons pas. Alors madame s'en va; et quand nous pensons qu'elle est rentrée, je lève le vase protecteur... Pas du tout : la lumière s'était vraiment éteinte. Nous voilà désolées; nous n'avions pas envie de dormir, et nous ne voulions pas rester au milieu d'un chapitre fort intéressant, dans lequel il est question de truffes... et pas de briquet phosphorique, faute d'avoir jusqu'à présent amassé la somme suffisante à l'achat de ce combustible, parce que les demoiselles de modes n'ont pas l'habitude de porter à la caisse d'épargne. Cependant nous étions résolues à avoir de la lumière, et, pour mon compte, j'aurais été dévorer le réverbère plutôt que de ne pas finir mon chapitre. C'est dans ce moment-là que nous entendîmes le son de ta guitare et les accents de ta voix... Ah! bon ami, tu ne te doutes pas de l'effet que ça produisit sur nous! Tu étais un Orphée, un demi-dieu!... Pas encore couché! criâmes-nous toutes à la fois, et aussitôt je suis à bas du lit, je passe le jupon de la pudeur, parce que l'amour de la lecture ne doit

pas aller jusqu'à se promener toute nue, et je cours ouvrir la porte. Mais à peine ai-je fait deux pas sur le carré, que je me sens prise par le bras, et madame, car c'était elle qui guettait à la porte, s'écrie : — Ah! c'est comme ça que vous dormez, mesdemoiselles! Mais je veux savoir quelle est celle qui ose sortir malgré ma défense, sans doute pour aller allumer sa chandelle. Je n'ai garde de répondre. Madame appelle Julie pour qu'elle monte avec de la lumière. Moi, je me dégage; et pendant que madame se place devant la porte pour m'empêcher de rentrer, je cours dans son appartement, j'éteins les chandelles, et je jette le briquet par la fenêtre... Ça fait que madame n'a pas pu savoir qu'est-ce qui était sorti, et que nous avons passé le temps à courir à tâtons les unes après les autres... Te voilà coiffé, bon ami.

— Dieu merci... je me rappelle que vous avez fait assez de tapage... Il faut que j'attende qu'elles soient froides pour les ôter... Cette Fifine!... c'est un diable!... C'est égal, je l'aime sincèrement, moi... et si je devenais riche comme Alfred...

— Ah! oui, nous verrions de belles choses, n'est-ce pas?

— Oui... tu verrais... D'abord la fortune ne me ferait pas changer : c'est si ridicule de faire le fier, le suffisant, parce qu'on a quelques pièces jaunes de plus dans son gousset... En a-t-on plus de mérite?... hein! je te le demande, Fifine?

— Il est certain que tu serais millionnaire, que tu n'en aurais pas les yeux plus grands...

— Hom! méchante... ils sont assez grands pour vous admirer... Ah! finissez donc!

— Je ne t'avais jamais entendu parler de cet Alfred, chez qui tu vas ce soir.

— C'est un ami de pension... il jouait toujours avec moi au cheval fondu; depuis, nous nous sommes un peu perdus de vue... Lui qui est toujours en calèche, à cheval... Moi, je vais à pied...

— C'est meilleur pour la santé.

— Eh bien! avec toute sa fortune, Alfred s'ennuie... On voit qu'il ne sait déjà plus que faire de lui... Il est las de plaisirs; d'abord c'est un libertin, un coureur, un homme incapable d'aimer véritablement...

— Pour ton ami, tu l'arranges bien.

— Oh! mon ami! Je te dis tout bonnement une connaissance de pension...

— Est-il joli garçon?

— Oui... pas mal, c'est-à-dire une figure ordinaire, mais déjà fatiguée, usée.

— Fais-moi donc faire sa connaissance...

Robineau se lève d'un air piqué et va ôter ses papillotes devant la glace en disant : — Si je savais, mademoiselle, qu'il pût vous rendre heureuse, certainement... je n'hésiterais pas! Mais je doute que vous trouviez chez Alfred cette amitié profonde et sincère que je vous porte...

— Ah Dieu! bon ami, comme tu m'adores ce soir!

— Parce que je n'ai pas voiture, on parle en riant de m'abandonner... Mais qu'il m'arrive une fortune, et ma seule vengeance sera de te donner une superbe maison de campagne.

— Tu y mettras des lapins, entends-tu, parce que j'aime beaucoup les gibelottes... Mais en attendant, pendant que monsieur va danser, je vais garnir une capote...

— En bas?...

— Non, là-haut.

— La boutique est déjà fermée?

— Tiens, à neuf heures!... Ne vas-tu pas faire comme ces mauvaises langues d'en face, qui disent que le plus fort de notre commerce, c'est quand la boutique est fermée?... Jolies marchandes pour parler des autres! La première associée postule une place d'ouvreuse de loges.

— La... me trouvez-vous bien coiffé?

— Ravissant, bon ami! tu vas asphyxier tous tes rivaux...

— Ah! je tiens seulement à être propre... présentable... Du reste, je n'ai aucune prétention...

— C'est ça que tu es des heures entières devant ta glace à apprendre des sourires...

— Pour vous seule, Fifine... Ah! des gants, à présent...

— Dis donc, il y aura sans doute un souper, où tu vas?... Rapporte-moi quelque chose...

— Je vais mettre des glaces dans ma poche, n'est-ce pas?

— On ne prend pas que des glaces; je veux que tu me rapportes des friandises, ou je ne te mets plus de papillotes...

— C'est bon... nous verrons...

— Monsieur va-t-il loin?

— Rue du Helder.

— Quartier des milords!... On va prendre une voiture, sans doute?

— A coup sûr, je n'irai pas à pied dans cette toilette... Allons, il est neuf heures et demie... Je serai chez le baron de Marcey à dix heures moins un quart... C'est bien.

— Ce n'était donc pas la peine de faire le furibond, bon ami.

— Il y a des cabriolets presque en face... Si tu voulais descendre avec moi et avoir la complaisance d'en appeler un...

— C'est ça; il ne restera plus qu'à monter derrière. N'importe, je suis dans mon jour de bontés; en avant!

Robineau ferme sa porte, Fifine descend avec lui et fait venir un cabriolet, dans lequel Robineau s'élance après avoir tendrement serré la main de la jeune modiste, qui le regarde partir et lui crie encore :

— Surtout rapporte-moi quelque chose de bon.

Chapitre III. — Soirée chez le baron de Marcey. — Souper de jeunes gens et ses suites.

Le cabriolet s'est arrêté devant un bel hôtel; les voitures bourgeoises prennent la file pour entrer dans la cour; on croirait qu'elles conduisent leurs maîtres aux bouffes ou aux comédiens anglais; il n'y a pas la même affluence aux Français, lorsqu'on y joue du Molière ou du Racine; mais aussi nos acteurs n'ont pas fait une étude particulière de l'agonie d'un mourant; ils ne nous font pas assister à toutes les convulsions d'un homme que l'on assassine, entendre tous les hoquets d'une princesse qui meurt de faim : ces petites gentillesses-là sont fort agréables à voir, ça remue les nerfs de gens auxquels il faut de pareils tableaux pour éprouver encore quelques émotions. Il y a pourtant quelques personnes qui prétendent qu'il est plus difficile de bien jouer une scène de *Tartufe* ou du *Misanthrope* que d'en imiter une de la place de Grève. Mais, laissons chacun suivre son goût, contentons-nous de féliciter celui qui s'amuse encore à une pièce qui ne dure pas *quarante ans*, ou qui est ému par une scène dans laquelle on ne meurt pas.

En voyant l'affluence des voitures, l'éclat des lumières qui brillent dans les salons, Robineau se dit :

— Ce sera très-élégant, très-nombreux et très-bien composé!...

Il se hâte de sauter hors de son cabriolet, de courir vers l'escalier, d'arranger ses cheveux et de mettre son second gant; puis il monte au premier en disant :

— Après tout... je vaux bien tous ces gens-là... je vaux peut-être mieux... Parce qu'ils ont voiture!... qu'est-ce que ça me fait à moi?

Robineau se dit cela pour n'avoir pas l'air embarrassé, pour n'être point intimidé en entrant dans les salons, et ce qu'il se dit n'empêche pas qu'il ne soit rouge, roide et gauche en se voyant au milieu de la société, où il cherche quelque temps Alfred. Enfin celui-ci vient à lui, et, prenant le bras du nouveau venu, commence par lui débiter quelques plaisanteries sur diverses personnes de la société; cela donne à Robineau le temps de se remettre; il reprend son assurance, son sourire habituel, et promenant ses regards vers les dames, ne songe plus qu'à faire des conquêtes.

— A propos, et ton père... M. le baron de Marcey... je n'ai pas encore eu l'honneur de le saluer... dit Robineau tout en admirant de fort jolies dames qui viennent d'entrer dans le salon.

— Mon père t'a déjà vu... Ne faut-il pas que je te présente encore à lui?... C'est chaque fois la même cérémonie!

— Mon ami, c'est qu'il y a longtemps qu'il ne m'a vu, et...

— N'importe, tu as de ces figures qu'on n'oublie pas.

En disant cela, Alfred s'éloigne pour aller au-devant de quelques dames, et Robineau murmure :

— Certainement j'ai une figure qui... Est-ce que ce serait une épigramme qu'il voudrait me lancer?... ça lui irait bien... Ah, voilà M. de Marcey.

Un homme qui pouvait avoir quarante-huit ans, passait alors près de Robineau; sa taille était haute, sa démarche noble et imposante; ses traits, fortement prononcés, étaient encore fort beaux, quoiqu'il semblât que de trop vives émotions, plutôt que le temps, les eussent déjà altérés; son front était un peu dégarni, quoique ses cheveux fussent encore très-bruns; enfin sa figure était habituellement sérieuse et presque sévère. Cependant, pour les personnes qui lisaient mieux dans sa physionomie, ou qui le voyaient plus souvent, c'était plutôt une expression mélancolique qu'on apercevait dans ses regards un peu sombres; mais ses yeux noirs devenaient plus doux, et un léger sourire errait sur ses lèvres toutes les fois qu'il regardait son fils. Tel était le baron de Marcey.

— Monsieur de Marcey... j'ai bien l'honneur... je suis bien charmé...

Le baron regarde quelques instants Robineau, puis s'écrie :

— Ah! c'est, je crois, monsieur Robineau?...

— Oui, monsieur, l'ami intime de votre fils, qui m'a engagé à venir, et j'ai profité...

— Monsieur, les amis de mon fils seront toujours les miens, et ils me font le plus grand plaisir en venant chez moi.

En disant cela, M. de Marcey salue Robineau et va parler à d'autres personnes, et l'employé se rengorge et se faufile à travers la foule en se disant :

— M. de Marcey est toujours extrêmement aimable avec moi; je le trouve même plus aimable que son fils, parce qu'il n'a pas, comme lui, l'air gouailleur. Ah! voilà la musique... on va danser... dansons... mais avec une jolie femme... car je ne peux pas aller en mesure devant une femme laide, c'est plus fort que moi.

L'orchestre avait donné le signal; les délicieuses contredanses de Tolbecque font de toutes parts accourir les danseurs, et charment aussi les oreilles de ceux qui ne dansent pas, mais qui, en regardant chasser la beauté et balancer l'innocence, entendent avec plaisir des motifs choisis dans les plus jolis opéras de nos meilleurs compositeurs. Robineau est arrivé trop tard près de plusieurs jolies femmes qui sont déjà

engagées; il est forcé de prendre une danseuse qui n'a pour elle que la jeunesse et une toilette de fort bon goût. Robineau l'a entendu appeler madame la comtesse, et cela lui donne envie de se distinguer près d'elle; mais sa danseuse paraît faire très-peu attention aux grâces qu'il veut se donner, et ne répond que par monosyllabes aux compliments qu'il lui adresse.

— C'est une béguelle ! se dit Robineau après avoir reconduit la comtesse à sa place, et il va inviter une jeune demoiselle fort jolie, près de laquelle il veut encore faire l'aimable; mais la jolie demoiselle se contente de sourire à ce qu'il dit, et ne semble occupée que de la danse.

— C'est une niaise ! se dit Robineau en allant porter ses hommages ailleurs. Malgré le mouvement qu'il se donne et les sourires qu'il lance, voyant qu'il ne produit aucune sensation, Robineau quitte la danse en murmurant :

— Au total, dans toutes ces belles dames-là, il n'y en a pas une qui vaille Fifine !... et si Fifine avait une robe de tulle.. une couronne dans les cheveux... de ces gros bracelets avec des camées antiques... ah ! quel effet elle ferait !... Allons tourner autour de l'écarté... Je jetterai négligemment une pièce de cent sous, et... Ah ! diable ! voilà les glaces... Commençons par en saisir une au passage.

Robineau prend une glace, et pour la manger à son aise va s'asseoir derrière deux messieurs d'un âge mûr, qui causaient dans une pièce qui servait de passage pour aller de la danse à l'écarté.

— Comme il est changé ! dit l'un des deux causeurs en regardant M. de Marcey, qui venait de traverser le salon.

— Changé ! qui ça ?

— De Marcey...

— Ah !... vous trouvez ?...

— Mon cher Dolmont, si vous aviez connu comme moi de Marcey, il y a vingt-cinq ans...

— Ah ! parbleu ! c'est cela... il y a vingt-cinq ans ; et il vous semble, à vous, que c'était hier, et qu'on doit être aujourd'hui ce qu'on était alors.

— Non, non, je ne dis pas cela... Ce cher de Marcey !... Nous avons fait ensemble la campagne d'Austerlitz.

— Ah ! vous étiez à Austerlitz ?

— Oui, certes, je m'en fais gloire, et depuis j'ai été à presque toutes les affaires qui ont eu lieu. Maintenant je me repose.

Robineau quitte un moment sa vanille pour regarder le monsieur qui vient de parler; il voit un homme de cinquante ans, dont la figure franche et animée porte l'empreinte de quelques cicatrices; sa boutonnière est ornée de plusieurs ordres; et Robineau se dit :

— Certainement ce monsieur-là a bien gagné ses décorations !

— Au fait, dit au bout d'un moment la personne qui était près de l'ancien militaire, de Marcey n'est pas vieux... il était entré, comme vous, de bonne heure au service; mais il s'est passé tant de choses depuis, qu'il me semble toujours que nous avons des siècles sur la tête.

— Et moi, quand je pense à mes campagnes, il me semble que c'était hier, car je crois encore y être !

— C'est comme moi, se dit Robineau, quand je pense à ma première inclination... Il y a pourtant dix ans de cela... C'était une figurante de la Porte-Saint-Martin, et le jour de notre premier rendez-vous, nous avons dîné aux *Vendanges de Bourgogne*, faubourg du Temple... Alors ce n'était pas un restaurateur élégant comme aujourd'hui, et il n'y avait pas le canal à traverser pour y arriver; mais on y mangeait des *pieds de mouton* délicieux... Il me semble que j'y suis encore... J'avais dix-huit ans... Comme on vieillit sans s'en apercevoir !...

Et Robineau pousse un soupir... ce qui ne l'empêche pas d'achever sa vanille.

— Quand je vous dis, Dolmont, que je trouve de Marcey changé, j'entends parler plutôt de son caractère que de son physique. Si vous l'aviez connu autrefois, il était gai, bon vivant; il riait, il plaisantait avec nous. Il aimait les femmes... Oh ! c'était un grand amateur... Mais il était jaloux de ses maîtresses... très-jaloux ! Je me rappelle que dans différentes occasions, cela lui fit avoir des querelles; et c'est aussi pour cela, je crois, qu'on le maria à vingt-trois ans avec une demoiselle qu'il n'aimait que fort peu. Ses parents prétendirent qu'avec son penchant à la jalousie, s'il faisait un mariage d'amour, il serait malheureux. Le fait est que son mariage commençait très-bien... J'ai connu la première femme de de Marcey; elle était fort aimable; je crois qu'elle aurait rendu son époux très-heureux; malheureusement elle mourut un an après lui avoir donné un fils. J'ai appris qu'au bout de six ans de Marcey s'était remarié; mais alors je n'étais pas à Paris : de Marcey venait de quitter l'état militaire; je n'ai pas connu sa seconde femme.

— Ce n'est pas à Paris que de Marcey s'est remarié... c'est auprès de Bordeaux; il paraît que la famille de sa seconde épouse avait une terre par là, et que l'on y fit le mariage... Je crois même qu'il ne revint à Paris avec sa femme que longtemps après s'être remarié.

— Et comment était sa seconde épouse ?

— Charmante !... oh ! de ces figures délicieuses, comme les peintres nous en font quelquefois, et qu'on rencontre moins souvent dans le monde.

— Diable !...

— Mais un air triste, mélancolique : quand elle souriait, il semblait que ce sourire cachait une souffrance. Jamais je ne l'ai vue danser; elle était cependant fort jeune, elle avait tout au plus dix-huit ans; mais elle semblait fuir les plaisirs de son âge et n'aller dans le monde que pour plaire à son mari.

— Et de Marcey l'aimait beaucoup ?

— Oh ! il l'adorait... il cherchait toutes les occasions de lui procurer des amusements... Il était aux petits soins pour elle.

— Il n'en a pas eu d'enfants ?

— Non; mais la comtesse Adèle, c'était le nom de sa seconde femme, aimait beaucoup le petit Alfred et lui témoignait toute la tendresse d'une mère. Elle mourut au bout de trois ans; de Marcey en éprouva un chagrin si violent, que, pendant longtemps, on craignit pour sa vie. Enfin la vue de son fils... la raison... le temps !...

— Oui ! le temps ! c'est la le plus puissant remède... Malgré cela, je ne m'étonne plus maintenant que son humeur soit si différente d'autrefois !... On surmonte les chagrins les plus profonds, mais ils laissent toujours des traces... C'est comme les blessures graves que l'on guérit, mais dont on porte les cicatrices.

En disant ces mots, l'ancien militaire se lève, son voisin le suit, et Robineau reste seul sur sa chaise, qu'il quitte aussi en se disant :

— C'est assez amusant d'entendre causer les autres, ça instruit; on n'a l'air de rien et on écoute; c'autant plus que quand les gens parlent haut, c'est qu'ils ne se disent rien qu'ils veulent cacher; ah ! il faut que j'écoute causer des dames, ça sera encore plus amusant, parce que les femmes sèment toujours de l'esprit dans leur conversation... quand je dis toujours, c'est-à-dire celles qui en ont. Justement, voilà deux dames qui paraissent engagées dans une conversation bien intéressante, car elles se parlent avec un feu !... Il y a une chaise vacante à côté d'elles.

Robineau va d'un air indifférent s'asseoir à côté de deux jolies femmes, et en balançant négligemment sa tête de leur côté saisit des fragments de leur conversation.

— ... Oui, ma chère amie, je l'avais bien jugé... Tu vois que j'avais raison de me défier de ses protestations d'amour !... de ses beaux serments !... de ses profonds soupirs !... Et pourtant tu ne saurais t'imaginer avec quel air de bonne foi il me disait qu'il voulait désormais être sage, fidèle, et ne plus aimer que moi !... C'est horrible de mentir de la sorte !...

Robineau tourne un peu la tête pour voir les traits de la personne qui vient de parler, et il aperçoit une jolie brune dont la figure vive et spirituelle exprime en ce moment un sentiment de dépit qu'elle cherche à dissimuler par un sourire forcé.

— Ma bonne Jenny, je crois que tu es un peu fâchée d'avoir mis l'amour d'Alfred à l'épreuve...

— Fâchée ! au contraire, j'en suis enchantée. Je n'y ai pas cru un moment... sa réputation auprès des femmes est trop bien établie pour...

Ici on parle plus bas, et Robineau ne peut entendre; mais il se dit :

— Il est question d'Alfred... c'est charmant !... C'est une dame à laquelle sans doute il fait la cour... Oh ! que c'est amusant !

L'autre dame, qui est aussi jeune et jolie, reprend au bout d'un moment :

— Je crois que j'aurais plus confiance dans son ami, Edouard Beaumont; il a l'air moins frivole, moins léger qu'Alfred; il est bien, Edouard... il a une fort jolie tournure.

— Mon Dieu, ma chère amie, je gage qu'il ne vaut pas mieux qu'un autre... Il faut encore plus se défier de ces airs froids, réservés... Il n'y a rien de pis que ces hommes-là pour vous abuser... Au moins, avec un mauvais sujet qui ne se cache pas de l'être, on sait à quoi l'on doit s'attendre.

— C'est pour cela que tu avais un faible pour Alfred.

— Oh ! jamais... jamais !... Je riais de ses serments d'amour; cela m'amusait peut être un peu de l'entendre... Avec cela, il est aimable, il a de l'esprit... mais l'aimer ! Oh ! je te jure que je m'en serais bien gardée. Ne va pas penser cela'...

— Si tu te défends si fort, Jenny, je finirai par croire que tu l'adores...

— Ah ! par exemple, je...

La voix baisse encore. Robineau balance un peu plus sa chaise pour tâcher d'entendre; mais pendant quelques minutes, les deux amies parlent trop bas pour qu'il puisse rien saisir. Enfin la jolie Jenny répond plus haut :

— Tu as bien fait... très-bien fait... Je suis sûre que cela l'intrigue beaucoup de nous voir causer ensemble, car il nous croyait brouillées... Il ne te parlait pas de moi quelquefois ?

— Mais non, il ne me parlait que de moi.

— Ah ! c'est juste ! Je te réponds, Clara, que je resterai veuve : oh ! jamais je ne me remarierai !...

— Ma bonne, est-ce qu'on peut répondre de cela ? Songe donc que tu n'as que vingt-deux ans.

— Raison de plus pour ne point risquer le bonheur de sa vie. Ce que j'ai connu du mariage n'est-il pas bien fait pour m'en éloigner ! M. de Gerville m'épousa à dix-huit ans, sans m'avoir fait la cour; sans savoir s'il me plaisait ou non, il me demanda à mes parents : il était

riche, on nous unit. Cependant M. de Gerville était jeune, il était bien... J'aurais pu l'aimer, s'il s'était donné la peine de chercher à me plaire, s'il avait seulement voulu me faire croire qu'il m'aimait. J'étais si niaise alors !... je croyais tout ce qu'on voulait... Mais non, j'étais sa femme, et il se serait cru déshonoré de me faire la cour, d'être galant auprès de moi. Il avait deux ou trois maîtresses qui le trompaient : cela valait bien mieux que d'aimer sa femme, qui ne le trompait pas. Mais il est mort, je dois oublier les chagrins qu'il m'a causés ; cependant, je l'avoue, cet essai du mariage ne m'a laissé des hommes qu'une triste opinion. Je les crois, en général, égoïstes, inconstants, injustes avec les femmes... ils ne leur passent rien, et il faut tout leur passer ; ils veulent être infidèles, et exigent de nous de la constance ; ils sont aimables tant que nous avons le bonheur de leur plaire ; mais dès qu'ils soupirent pour un autre objet, ils ne s'occupent plus de nous ; au lieu de chercher à cacher leur infidélité en redoublant de soins et d'égards, ils deviennent maussades, capricieux, colères ; et si nous avons le malheur de témoigner quelque chagrin du changement de leur humeur avec nous, ils nous accusent d'être exigeantes et jalouses.

Robineau en est au second couplet de Bélisaire, lorsqu'il est interrompu par des éclats de rire : c'est Fifine.

— Ah ! Jenny ! Jenny !...

— Tu verras, ma chère Clara, que tout cela est vrai. Enfin, quels sont les bons ménages que tu pourras me citer ? Ce sont ceux où les femmes ferment les yeux sur les infidélités de leurs maris... Oh ! quand on les laisse faire tout ce qu'ils veulent, aller, sortir, courir, sans jamais leur demander compte de leurs actions, alors on est ce qu'ils appellent une bonne femme, et ils daignent une fois par mois nous donner le bras.

— Je vois que l'inconstance d'Alfred t'a bien mal disposée !

— Que m'importe l'inconstance de M. Alfred ?... Je te le répète, je ne l'écoutais que pour rire !... et je n'ai jamais pris au sérieux sa déclaration d'amour... Cependant je suis bien aise de savoir... d'avoir eu l'idée de...

On baisse de nouveau la voix ; et comme on en est à un endroit intéressant, et que Robineau désire connaître l'idée qui est venue à madame de Gerville, il penche un peu plus sa chaise, dans l'espérance d'entendre ; mais le poids de son corps renverse le siége ; et avant qu'il ait eu le temps de se retenir, Robineau roule aux pieds des deux amies.

Les dames, qui n'avaient pas fait attention à leur voisin, sont un peu surprises en voyant ce monsieur qui tombe presque sur leurs genoux ; mais Robineau se relève vivement, balbutie quelques excuses et s'éloigne en murmurant :

— On frotte beaucoup trop !... C'est glissant à ne point se tenir !... Je ne conçois pas comment les danseurs ne tombent pas les uns après les autres. Ah ! il est vrai qu'ils marchent au lieu de danser. Maudite chaise !... J'allais savoir l'idée de cette jolie brune... madame Jenny de Gerville, je retiendrai le nom, et je ferai enrager Alfred. Oh ! c'est très-amusant.

Robineau est retourné dans la pièce où l'on danse ; il cherche encore les groupes qui causent ; il entend rire près de lui, ce sont deux dames qui ne dansent pas ; et il y a justement une chaise vacante derrière elles. Robineau court s'y placer en se disant :

— Ces dames rient... elles se moquent, je gage, de quelques autres femmes de la société... Oh ! il ne faut pas manquer ça !... Je n'ai pas eu le temps de les regarder... Mais quand elles se retourneront, je les examinerai : attention !

— Oh ! qu'il devait être drôle ce monsieur, et que j'aurais voulu le voir danser avec toi !... Tu me le montreras quand tu l'apercevras.

— Oui... Oh ! sois tranquille... Il est reconnaissable !... Je ne sais pas où M. de Marcey a été chercher cela !...

— Bon ! se dit Robineau, elles se moquent de quelqu'un, j'en étais sûr. Et il se rapproche en ayant soin cependant de ne point se balancer sur sa chaise.

— Figure-toi, ma bonne amie, un homme petit, épais, lourd, empesé, un gros nez, de petits yeux bêtes, une bouche qu'il pince en parlant, et des cheveux papillotés au point qu'il a l'air d'un nègre !....

— Ah ! ah ! ah !...

— Avec cela une tournure à prétention... Il vient m'engager à danser.... c'était la première contredanse que l'on formait ; j'accepte, et pendant la contredanse il veut faire l'aimable, et ne sait dire que de ces lieux communs si plats, si usés, que cela me faisait de la peine pour lui !... Voyant que je ne réponds rien à ces jolies choses, il se permet en dansant de me serrer la main !... Ah ! ah ! ah !

Ici la dame qui parlait se retourne, et Robineau reconnaît la comtesse avec laquelle il a en effet dansé la première contredanse. Le rouge lui monte au visage ; de son côté, la dame, qui reconnaît le monsieur dont elle parlait, comprime avec peine une envie de rire et pousse doucement le genou de son amie. Mais avant que celle-ci se soit retournée, Robineau est déjà loin : il ne se possède pas, il roule autour de lui des yeux furibonds en se disant : — Par exemple !... il faut que cette femme-là soit bien moqueuse !... Je ne sais pas si c'est de moi qu'elle parlait... En tout cas, je lui souhaite d'en trouver beaucoup dans mon genre !... Mais elle est trop laide pour qu'on lui fasse la cour... Dire que je lui ai serré la main !... ça n'est pas vrai !... Ces femmes laides disent toujours du mal des hommes ; c'est par colère de ne pas pouvoir trouver d'amants.

Robineau, qui ne se soucie plus d'écouter les conversations, se dirige vers l'écarté en faisant une moue si horrible qu'Alfred, qui le rencontre près d'une des tables où l'on joue, l'arrête en lui disant :

— Eh, mon Dieu ! mon cher Robineau, quelle mine tu fais !... Est-ce que tu as joué malheureusement ?

— J'ai perdu cent écus !

— Ce n'est rien, tu les regagneras...

Alfred s'éloigne, et Robineau se dit : — Il est bon enfant... ce n'est rien !... Si j'avais perdu cent écus, je ne m'en consolerais jamais !... Mais je suis bien sûr de ne pas les perdre... vu que je n'ai plus que vingt-un francs cinquante... il faut les risquer... Tâchons de gagner... mais dans ces nombreuses réunions on dit qu'il n'est pas très-prudent de jouer à l'écarté... Oh ! chez M. le baron de Marcey, il ne peut y avoir que des gens honnêtes... c'est égal, je vais parier pour celui qui gagne, c'est ce qu'on peut faire de mieux.

Robineau s'approche de la table de jeu en demandant :

— Où est la veine ?

Malheureusement pour lui, la veine change ; en peu de temps il perd ses vingt-un francs. Alors, faisant tous ses efforts pour cacher sa mauvaise humeur, il s'éloigne de l'écarté en se disant : Adieu la partie de campagne et de traiteur pour dimanche !... Fifine ira dîner chez sa tante... et moi, je pincerai de la guitare !... J'avais bien besoin aussi de me déranger, de faire une toilette, de prendre une voiture pour venir en grande soirée !... N'est-ce pas bien amusant ?... Des femmes qui se moquent de vous ! des hommes qui vous toisent comme s'ils voulaient marcher sur vous ! des joueurs qui vous gagnent sans vous laisser le temps de vous reconnaître ! Fifine a raison, on s'amuse mieux chez madame *Saqui* ou aux Funambules quand on y donne le *Fantôme armé*. Allons du côté du buffet... Si je ne puis pas mettre des glaces dans ma poche, je puis bien y mettre des oranges et des gâteaux.

Robineau se dirige vers le buffet ; il n'y avait plus d'oranges, mais les gâteaux abondaient ; il en bourre ses poches pendant que les domestiques portent des rafraîchissements ; et il va se diriger vers l'escalier, lorsque Edouard se trouve devant lui ; le jeune auteur l'arrête.

— Bonsoir, monsieur Robineau ; je ne vous avais pas encore aperçu... il y a tant de monde ici !

— C'est vrai... Tenez, entre nous, je ne trouve pas ces cohues-là bien amusantes ; je vous avoue que j'en ai assez, et je m'en allais.

— Déjà ?... il n'est que deux heures... Oh ! il faut rester ; vous savez bien qu'Alfred veut qu'après la soirée nous soupions chez lui, entre nous, pour dire des folies...

— Ah ! je ne savais pas... mais c'est différent, si on soupe... Diable ! si j'avais su, je n'aurais pas tant mangé de baba. C'est égal... je reste.

— Promenons-nous... cherchons les jolies danseuses.

— Promenons-nous, je le veux bien ; mais pour danser, je n'en suis plus.

Robineau donne un léger coup sur ses poches afin de les aplatir, et suit Edouard en se disant : Je ne suis pas fâché qu'on me voie causer avec un auteur; je vais lui parler théâtre... on croira que je fais une pièce avec lui.

— Je gage que vous aimez mieux le spectacle que les soirées, n'est-ce pas, monsieur Edouard?

— C'est selon; il y a des soirées amusantes et des spectacles fort ennuyeux.

— Oh! sans doute; mais je veux dire... c'est bien agréable d'être auteur... Il faudra que je vous communique un plan... quand je dis un, j'en ai une douzaine dans mon secrétaire!... Oh! j'en ai d'étonnants.

— Je le crois.

— Plans de grand opéra, d'opéras-comiques, de vaudevilles, de mélodrames... Oh! moi, je fais de tout; j'ai une imagination intarissable... et si j'avais le temps...

Robineau au bal chez M. de Marcey.

— Oui, c'est toujours le temps qui manque à ceux qui ne produisent rien.

— N'est-ce pas? Mais je vous montrerai ça; ce qui me plairait surtout, ce serait d'avoir mes entrées dans les théâtres... Ah! aller dans les coulisses... voir les actrices de près... les danseuses qui font, dit-on, des battements tout en vous souhaitant le bonsoir... Comme on doit avoir des bonnes fortunes!

— Pas autant que vous le croyez; on s'habitue aux coulisses, comme on s'habitue à la salle, et l'on cause avec un Turc et une Polonaise sans faire attention à leur costume.

— C'est juste; l'habitude, je conçois; mais donner une pièce... la faire répéter... la faire jouer...

— C'est charmant quand on réussit; mais encore, que d'ennuis avant d'en venir là!... Les répétitions où jamais on n'est exact, où l'on cause au lieu d'étudier, ce qui force à répéter quarante fois ce que l'on aurait su en quinze; les acteurs qui veulent refaire leurs rôles, les directeurs qui veulent refaire vos pièces, les actrices qui ne veulent point de leurs costumes, les claqueurs qui veulent tous vos billets; puis enfin le public qui ne veut pas de votre pièce : voilà quel est souvent le résultat de six semaines de dérangement, d'ennuis et de travail!

— Il dit tout cela pour m'ôter l'envie de faire des pièces, se dit Robineau. Les auteurs sont tous comme cela... ils cherchent à dégoûter les commençants. Je ne lui donnerai pas mes plans, il me volerait mes idées, et dirait ensuite que c'est de lui.

— Vous voyez les choses un peu en noir maintenant, monsieur Edouard, parce que vous êtes encore froissé de votre dernière chute...

— Oh! je vous assure que je n'y pense plus...

— Bah! laissez donc! Moi, si on me sifflait, je crois que je serais d'une humeur épouvantable... A propos, et votre petite lingère, l'avez-vous revue?... mais elle est déjà remplacée, sans doute?

— Ma foi non!.... Je commence à me lasser de ces bonnes fortunes, où, comme dit La Rochefoucauld, il y a de tout, excepté de l'amour. Je crois que j'aimerais mieux un peu d'amour et moins de plaisir.

— C'est comme moi, je suis pour le sentiment, mais ce qui s'appelle le pur sentiment. J'ai adoré toutes les femmes que j'ai connues, même ma figurante de la Porte-Saint-Martin; et, de leur côté, les femmes m'ont traité avec une faveur particulière... je suis leur enfant gâté.

— Vous êtes bien heureux, monsieur Robineau! et moi, je voudrais trouver... Je ne sais... mais il me semble qu'une secrète sympathie doit agir en même temps sur deux cœurs faits l'un pour l'autre...

— Oui, je vous comprends; c'est ce qui m'est arrivé avec ma première inclination, que j'ai rencontrée au bal du Colisée. Nous sommes tombés en valsant, et tous deux en même temps... J'ai vu tout de suite de la sympathie là dedans.

Edouard laisse échapper un léger sourire, et s'approche d'une contredanse où figurent de très-jolies femmes.

— Comment trouvez-vous cette petite blonde, monsieur Robineau?

— Mais... rien d'extraordinaire... un beau teint... de la jeunesse... elle ne tient pas ses pieds assez en dehors.

— Vous êtes difficile! Moi, je la trouve fort bien, ses yeux sont charmants, sa tenue pleine de grâce; elle ne paraît pas avoir fait une étude particulière de la danse, mais on voit qu'elle y trouve du plaisir... Et cette grande... en face?

— Elle n'est pas belle... le nez beaucoup trop long... des bras qui n'en finissent pas... mal coiffée.

— Moi, je lui trouve une physionomie très-spirituelle; et, sans être jolie, il me semble que cette femme-là doit plaire. Je gagerais que sa conversation est agréable.... Et cette grosse brune qui danse maintenant?

— C'est un véritable paquet... elle se démène comme une possédée....

— Mais voyez donc comme elle est légère malgré son embonpoint! quelle vivacité brille dans ses yeux!...

Le baron de Marcey.

— Ha çà, monsieur Edouard, vous êtes, dites-vous, las de bonnes fortunes, et vous trouvez toutes les femmes à votre goût; elles vous plaisent toutes!

— Si je suis las de liaisons éphémères, je ne vous ai pas dit que je ne voulais plus aimer; au contraire, puisque je cherche à être amoureux sérieusement.

— Eh bien! c'est comme moi, messieurs, s'écrie Alfred qui a entendu les dernières paroles d'Edouard, et qui s'arrête près de ses deux amis. J'ai un cœur à placer... et le diable m'emporte si je sais qu'en faire depuis quinze jours!... Voilà pourtant de bien jolies femmes!...

— Ma foi, messieurs, dit Robineau en se rengorgeant, je vous proteste que je vois toutes ces dames d'un œil fort indifférent... Je suis philosophe, moi... d'ailleurs, j'ai ce qu'il me faut, et il me serait difficile de trouver mieux.

— Ah! Robineau, il faut nous la faire voir alors... Il faut nous faire dîner avec elle.

— Par exemple... est-ce que vous croyez que c'est une femme à parties? une femme qu'on mène avec des hommes?...

— Ne vas-tu pas nous faire croire que c'est une duchesse!...

— Mais... écoutez donc... ça se pourrait encore...

— Ah! ah! ah!... Qu'est-ce que tu as donc dans tes poches, Robineau? est-ce que tu te fais des tranches pour plaire à la Dulcinée?

Robineau rougit et met ses mains sur ses poches en disant : — Ce sont... des papiers que j'avais oublié d'ôter de dedans les poches de mon habit...

— Si tu as dansé avec ces poches-là, tu as dû faire un furieux effet!... Ah! ah!... c'est pis que la mère Gigogne!... Sont-ce encore des papiers ministériels?...

Robineau s'éloigne avec colère, et va se jeter sur une ottomane, sans penser qu'il écrase ses gâteaux, et il reste là jusqu'à ce que le bal se termine; alors Alfred vient à lui en disant : — Nous montons chez moi, Robineau; nous allons avec quelques amis fidèles achever la nuit à table... Es-tu des nôtres?

— Oui, certainement...

— Alors décide-toi à quitter ton canapé, où tu semblais cloué comme un pacha.

Robineau suit Alfred. L'appartement du jeune de Marcey est au-dessus de celui de son père; tout ce que peuvent inventer le luxe, l'élégance, la variété, y est réuni, c'est un séjour qu'une petite-maîtresse envierait.

Quatre jeunes gens, aussi fous, aussi étourdis que le maître du logis, ne tardent pas à se rendre à l'invitation de leur ami; Edouard et Robineau complètent la réunion.

— Messieurs, dit Alfred en présentant Robineau à ses jeunes amis, je vous présente un ancien camarade de collége, fort bon enfant, quoique un peu irascible quand on lui parle de ses conquêtes ou de ses travaux. Ne faites pas attention à la grosseur de ses poches... il prétend que ça donne de la grâce. Il a un peu d'humeur, parce qu'il a perdu son argent à l'écarté; mais nous allons le griser, et il deviendra charmant.

Tous les jeunes gens rient, Robineau en fait autant en s'écriant : — Ce diable d'Alfred... toujours farceur!... Mais, pour me griser, je vous en défie, messieurs; oh! j'ai une tête solide, je ne me suis jamais vu gris.

— D'honneur, Alfred, ton logement est délicieux... Tout est d'une fraîcheur... et décoré avec un goût... C'est un séjour enchanteur, dit un des jeunes gens en se promenant dans l'appartement.

— Ma foi, messieurs, si c'est bien, tant mieux... Mais je ne me mêle pas de tout cela, moi, c'est mon père qui veille à ce qui me regarde, et qui dernièrement encore a fait renouveler tous mes meubles, prétendant que ce n'était pas assez élégant; moi, je le laisse faire.

— Il faut convenir, Alfred, que tu as un père bien aimable!

— Oh! quant à cela, messieurs, je lui rends bien justice... Sa bonté est telle, que quelquefois je suis tenté de le gronder de son trop d'indulgence pour moi. Si je fais des dettes, il les paye; si je veux de l'argent, il m'en donne; si je lui témoigne la crainte que mes folies ne le fâchent, il m'embrasse en me disant : — Tu es jeune, il faut bien que tu t'amuses; sois heureux, mon ami, c'est tout ce que je veux. Aussi, je vous le jure, sa bonté est telle, que souvent je m'arrête au moment de commettre quelque extravagance; car je n'ai rien de caché pour mon père, et je serais désolé de faire quelque chose qui le chagrinât... Oui, messieurs, son indulgence me rendra sage, tandis que s'il m'eût contrarié, s'il eût été sévère pour moi, j'aurais fait cent fois plus de folies.

— Enfin, vous vous aimez tendrement tous deux, dit Edouard, et il me semble qu'on doit toujours se trouver bien d'avoir son père pour ami.

— Mon père m'aimait bien aussi, dit Robineau; cependant, il m'a un jour cassé une canne sur le dos parce que j'avais perdu mon mouchoir... Il avait infiniment d'ordre, mon père; mais c'est égal, il m'aimait tendrement.

— A table, à table, messieurs, et disons des folies!... Après une soirée de tenue, ça fait plaisir d'être un peu à son aise.

On se met à table. On attaque une belle volaille, on entame un jambon cuit dans de la gelée de groseille; ceux qui ont beaucoup dansé ont de l'appétit; les autres sont entraînés par l'exemple, et Robineau oublie qu'il s'est bourré de gâteaux pour fêter le jambon sucré, qu'il trouve délicieux; le bordeaux, le chambertin circulent; on s'anime en causant, et on boit en riant; chacun conte son histoire, chacun a une aventure galante dont il veut régaler ses amis; le chapitre des femmes est intarissable, et les hommes y reviennent toujours avec plaisir, car il n'en est aucun auquel cela ne rappelle d'agréables souvenirs.

— Messieurs, dit un jeune homme qui semble être assez mauvaise tête, il y a une vérité, incontestable, c'est que pour être chéri des femmes, il ne faut en chérir aucune.

— Ah! par exemple!...

— J'en appelle à Alfred... Dis, ai-je raison?

— Ma foi, il me semble que je pense tout le contraire, car je suis assez heureux près des belles, et cependant, je les aime toutes,

— Eh bien, tu les aimes toutes, donc tu n'en aimes aucune, cela revient à ce que je disais.

— Messieurs, dit Edouard, il serait bien malheureux de penser qu'un sentiment profond ne peut être payé de retour, et que du moment que nous serons bien amoureux, on ne nous aimera plus.

— Quand on est amoureux, on perd tous ses avantages, et on est bête à couper au couteau.

— C'est vrai, dit Robineau, on est très-bête...

— Celle dont nous sommes amoureux ne nous trouve pas bête quand elle partage notre amour.

— M. Edouard a raison, dit Robineau en avalant un verre de chambertin; quand on partage notre amour... oh! c'est autre chose!... c'est tout différent!...

— Mais quand on ne le partage pas, reprend un des jeunes gens, alors on se moque de nous, on rit de nos soupirs: nous avons l'air de véritables niais, et nous ne nous en apercevons pas.

— Nous ne nous en doutons même pas, dit Robineau en se versant un autre verre de chambertin, et c'est là ce qu'il y a de drôle.

— Messieurs, reprend Edouard, une femme qui se moque d'un homme parce qu'il est véritablement amoureux d'elle, une telle femme est une coquette, et il me semble que le monde ne renferme pas que des coquettes. Combien de cœurs sensibles, aimants, prêts à répondre à notre amour!... Combien de femmes qui n'ont pu se défendre en secret d'aimer un mauvais sujet, et qui mettent tous leurs soins à cacher ce qu'elles éprouvent!...

— C'est innombrable! dit Robineau.

— Ma foi! coquettes ou sentimentales, naïves ou emportées, elles sont charmantes, dit Alfred; excepté cependant quand elles courent après nous, qu'elles nous suivent, et font épier toutes nos actions.

— Ah! fi donc!... une femme qui nous suit!... c'est une horreur!... D'abord, c'est très-mauvais genre!... Mais ça ne se voit plus!...

— Ça se voit encore quelquefois!...

— Moi, messieurs, dit Robineau, qui veut toujours parler, quoique sa langue commence à devenir épaisse, quand une femme me suit... et que je m'en aperçois... car, quand je ne m'en aperçois pas, je ferme les yeux; mais quand elle me suit, je lui dis : Ma chère amie, vous me suivez, ça ne me convient pas... Quand je voudrai être avec vous... je vous le dirai.... mais si je veux parler à une autre... je n'ai pas besoin de votre présence pour faire l'aimable... au contraire, ça paralyse mes moyens...

— Bravo! bravo! disent les jeunes gens en riant, c'est parler comme Cicéron.

— Messieurs, du champagne maintenant! dit Alfred.

— Va pour le champagne ...

— Oui, du champagne, s'écrie Robineau, et je joute qui en boira le plus... Je ne me grise jamais.

On fait sauter les bouchons, on boit le champagne, et bientôt tout le monde parle à la fois, et chacun se figure être écouté. Mais au milieu du bruit et des éclats de rire Robineau parvient à se faire entendre, parce qu'il crie plus fort que tout le monde, et plus il s'étourdit, plus il veut raisonner pour prouver que le vin ne lui porte pas à la tête.

— Mon cher ami, dit-il en s'adressant à Alfred, tu ne te doutes pas que je suis dans le secret de tes amours... de tes conquêtes, c'est-à-dire une jolie petite brune... une veuve... je ne veux pas dire son nom, parce qu'il faut de la discrétion... mais il paraît que tu lui en contais ferme... et que la susdite madame de Gerville a voulu éprouver ta constance...

— Madame de Gerville! comment sais-tu cela?... D'où connais-tu madame de Gerville?...

— D'abord je ne t'ai pas dit que c'était madame de Gerville... je ne l'ai pas nommée... n'est-ce pas, messieurs!...

— Non! non! disent les jeunes gens en riant; oh! il est trop raisonnable pour cela!... on voit bien qu'il ne se grise jamais!

— Moi, messieurs, dit Robineau en portant un verre de champagne à ses lèvres, j'avale cela comme du petit-lait... j'ai une tête de fer!... C'est égal, Alfred, la jeune veuve dit que tu es un monstre!... un perfide! Il paraît que tu lui plaisais sérieusement.

— J'ignore si je plaisais à madame de Gerville; mais j'avoue que j'en ai été fort amoureux, au point de croire un moment que c'était sérieux. Jenny est gaie, aimable, spirituelle... mais un beau jour, je rencontre chez elle une certaine Clara... j'ignorais que ce fût son amie; tous les jours les femmes se voient et ne s'aiment pas. Cette Clara est fort bien aussi; je lui ai dit que je la trouvais charmante, rien de plus naturel; mais il paraît qu'elle a redit cela à madame de Gerville, et que celle-ci s'en est fâchée. Ma foi! peu m'importe... Au diable la constance! je ne connais que le plaisir, moi!... Buvons!... à la santé des jolies femmes!...

— Ah! messieurs, il faut que tout le monde vive! à la santé des dames en général! dit Edouard.

— Oui, dit Robineau en avançant son verre pour trinquer, à leur santé en général... et en particulier... parce que moi, j'ai une particulière... ah! ah! ah! et une solide!... la vertu même... avec un air fripon... et des mœurs... le tout déguisé en marchande de modes.

— Ah! ah! ta duchesse n'est plus qu'une marchande de modes! dit Alfred, et tu ne voulais pas la faire dîner avec nous!

— Eh bien! messieurs, après tout, qu'est-ce que ça fait? qu'est-ce que le rang en fait de beauté?

— Il a raison. N'a-t-on pas vu des rois épouser des bergères? Les anciens étaient moins fiers que nous. Le fils du roi de Sichem n'épousa-t-il point Dina, fille du berger Jacob? Le Pharaon d'Égypte ne fut-il point amoureux de Sara, sœur d'un pasteur?

— Eh bien! alors... vivent les grisettes!... Je ne connais que les grisettes pour savoir mélanger la tendresse et la danse... pour vous faire une reprise quand vous déchirez votre culotte... pour vous faire chauffer votre déjeuner le matin, et vous allumer votre lampe le soir... Mais allez prier une belle dame, une élégante, comme j'en ai vu ce soir, de vous recoudre un bouton, ou de vous raccommoder votre bretelle... on serait bien reçu, hein? Vivent les grisettes!... je ne sors pas de là!...

— Vivent les grisettes? répètent les jeunes gens en riant; et on fait de nouveau boire Robineau, parce qu'il commence à ne plus savoir ce qu'il dit, et que cela amuse beaucoup ces messieurs, et surtout Alfred, qui n'est pas fâché de l'entendre démentir, en buvant, les mensonges que son amour-propre lui fait faire à jeun. Les menteurs ne devraient jamais se griser... Le proverbe a raison, *in vino veritas*. Que de gens auxquels le vin ferait dire des sottises s'ils n'avaient soin d'être sobres! Que d'aveux indiscrets, que de confessions piquantes on entendrait si... Mais les dames ne se grisent jamais!

— Il paraît, Robineau, que tu as pour maîtresse une bien jolie modiste? dit Alfred en remplissant le verre de son ami.

— Oh! jolie! messieurs!... c'est-à-dire la figure n'est pas absolument sans reproche... Il y a même quelques défauts dans les contours... mais la taille!... ah! moulée!... Si elle était ici, je la ferais monter sur cette table pour que vous l'admirassiez. Enfin, c'est Fifine!... c'est tout dire!

— Ah! elle s'appelle Fifine?

— Oui, messieurs... fille charmante!... un vrai dragon!... qui n'a jamais résisté à une demi-tasse... quand ça lui plaît, cependant...

— Et tu lui as plu sur-le-champ?...

— Oh! sur-le-champ... c'est-à-dire qu'elle m'a fait faire des courses souvent... Et les cartons que je portais! et les flûtes que je payais!... En ai-je payé!... Elle aime considérablement les flûtes, Fifine!... C'est égal, à sa santé, messieurs!....

— A la santé de Fifine! répètent les jeunes gens. Ce toast attendrit Robineau, qui veut prendre son mouchoir pour s'essuyer les yeux, et en le tirant de sa poche répand par terre et sur la table des gâteaux qui sont devenus plats comme de petites galettes. Les jeunes gens rient de plus belle, et Alfred vide la seconde poche de Robineau sur son assiette en s'écriant : Messieurs, voici un homme prévoyant, il avait mis un dessert dans sa poche...

— Messieurs... c'était pour mon serin, balbutie Robineau, que la vue des petits gâteaux rend un instant muet... c'est-à-dire pour le serin de Fifine!... qui dit *baisez vite*, comme un sansonnet... Au reste, vous entendez bien que ce n'était qu'une plaisanterie, une gageure... Je ne suis pas à cela près d'un colifichet... Ce n'est pas que la perte de mes vingt et un francs me gêne considérablement, mais...

— Je croyais que tu avais perdu plus de cent écus!... dit Alfred.

— Par exemple, cent écus!... un employé expéditionnaire à quinze cents francs!... ça serait plus de deux mois d'appointements!

— Tu te trompes, tu gagnes cent louis, et tu vas avoir de l'augmentation....

— Laissez-moi donc tranquille! cent louis!... et quant à l'augmentation, mon sous-chef, qui fait la pluie et le beau temps, m'a encore dit ce matin que si je n'écrivais pas mieux on serait obligé de me destituer... Ça lui va bien à lui qui ne fait que des pattes de mouches, et qui gagne six mille francs!... Il me semble qu'il devrait pourtant mieux écrire que moi... Eh bien! messieurs, il me paraît que ça ne va plus, vous ne buvez pas, j'étais sûr que je vous vaincrais tous!...

Les jeunes gens commencent en effet à bâiller; Alfred essaie en vain de ranimer ses convives; le sommeil le gagne aussi. Les jeunes gens prennent leurs chapeaux et se disent adieu en affectant d'être très-fermes sur leurs jambes.

Il faisait grand jour, déjà les ouvriers circulaient dans les rues et se rendaient à leurs travaux; déjà les paysans revenaient du marché où ils avaient été vendre leurs légumes, et s'en retournaient doucement chez eux. Les figures fraîches du laboureur et de l'ouvrier contrastaient avec les visages pâles de nos jeunes étourdis; mais aussi les uns avaient dormi, les autres avaient veillé, et ces derniers allaient chercher le repos lorsque les premiers se disposaient à se mettre au travail.

Robineau a quitté l'hôtel avec les jeunes gens. Quand il se trouve seul dans la rue, il a quelque peine à savoir ce qu'il deviendra; il lui semble que les maisons changent de place, que la terre elle-même est mobile sous ses pas. Il regarde d'un air effaré les personnes qui passent près de lui; et probablement on trouve aussi quelque chose de singulier dans sa figure ou dans sa mise, car on rit en le regardant. Voulant cependant surmonter ce qu'il prend pour un étourdissement, Robineau enfonce son chapeau sur ses yeux; puis, cherchant à se raffermir sur ses jambes, marche au pas redoublé jusque chez lui, où il arrive sans s'être arrêté une minute et n'en pouvant plus.

La première personne que Robineau rencontre dans son escalier est Fifine, qui descendait chercher du lait pour son déjeuner.

— Comment! vous rentrez seulement? dit-elle à Robineau, qui ne peut pas parvenir à mettre sa clef dans sa serrure.

— Oui, ma chère amie; la soirée vient de finir...

— La soirée!... il y a longtemps qu'il fait grand jour... il est six heures passées... Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc à farfouiller ainsi à votre porte?...

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans ma clef, Fifine; mais elle ne veut pas absolument entrer...

— Donnez-moi cela; je saurai bien ouvrir, moi.

Fifine ouvre la porte; et, regardant plus attentivement Robineau, s'écrie : — Ah! mon Dieu! quelle figure vous avez!... les yeux hors de la tête!...

— Ma bonne amie, je ne sais pas ce que j'ai; mais ce qu'il y a de certain... c'est que je ne me sens pas bien...

— Ah! je le vois bien, moi, ce que vous avez... il me paraît que vous vous en êtes joliment donné!...

Robineau est allé se jeter sur une chaise, où il pousse de gros soupirs; Fifine le suit, et le regarde en haussant les épaules. Enfin, voyant qu'il ne dit rien et qu'il continue de soupirer, elle s'écrie : — Aurez-vous bientôt fini de gémir comme cela?... voilà un bal d'où vous revenez bien gai!...

— Ah! Fifine, c'est que je pense que c'est une chose bien futile qu'un bal!... Ces grandes réunions... cette toilette qu'il faut faire... tout ça pour s'ennuyer! Ah! j'aurais bien mieux fait de garder mon argent pour aller avec toi!...

— Ah! je vois ce que c'est; monsieur a perdu son argent à l'écarté... et alors la morale en avant...

— Oui, ma tendre amie, j'ai tout perdu!... je n'ai plus rien!...

— Je voudrais que tous vos joueurs d'écarté eussent la jaunisse et vous aussi!...

— Je ne sais pas si j'ai la jaunisse, mais je me sens bien mal au cœur.

— Ah! je le crois, il me paraît que votre chagrin ne vous a pas empêché de boire et de manger.

— Je n'ai presque rien pris, je t'assure... il y avait pourtant un souper magnifique.

— M'avez-vous rapporté quelque friandise?

— J'en avais plein mes poches... je ne sais pas comment cela se fait, mais je n'ai plus rien du tout!...

— Ah! je vous reconnais là!... Comme c'est aimable!

— Fifine, si tu me fais des reproches, je vais me trouver mal...

— C'est-à-dire que c'est votre souper qui vous étouffe... Comme c'est gentil un petit amant comme ça, qui va s'amuser avec les autres et qui vous revient avec une indigestion!...

— Fifine, ne m'abandonne pas, je t'en prie!...

— C'est cela! il faut le soigner, à présent!... Allons, restez là... tenez-vous tranquille... je vais vous faire du thé.

— Ah! oui, fais-moi du thé... je ne veux plus boire autre chose.

La jeune modiste descend rapidement l'escalier; elle va acheter tout ce qu'il faut pour Robineau, qui a une indigestion compliquée. Mais Fifine est vive, leste, adroite; en un instant, elle a allumé du feu, fait chauffer de l'eau, et donné du thé au malade. Grâce à ses soins, il se trouve mieux au bout de quelque temps; et à chaque tasse de thé que la jeune fille lui présente il s'écrie : Ah! Fifine... je me souviendrai de tes soins... je ne dépenserai mon argent qu'avec toi; je voudrais avoir une couronne à t'offrir, et encore je ne croirais pas payer ton attachement!... Quant aux grandes soirées, je n'irai plus... le grand monde n'a rien qui me tente... une chaumière et toi... voilà le bonheur!

CHAPITRE IV. — Fortune inattendue. — Promenade à cheval. — Effets de l'argent.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le bal donné chez M. de Marcey. Le baron avait quitté Paris le lendemain de sa soirée pour aller visiter une de ses terres à quelques lieues de la capitale. Il s'absentait assez souvent, soit pour aller chez quelques amis, soit pour voir une de ses propriétés, soit seulement dans le but de se distraire; mais ses absences ne se prolongeaient pas ordinairement au delà d'une douzaine de jours. Lorsque M. de Marcey entreprenait un de ces petits voyages, il était fort rare que son fils l'accompagnât. Alfred, de son côté, suivait toutes ses fantaisies: il allait où bon lui semblait, restait à la ville ou à la campagne, sans que le baron le gênât en rien.

Alfred était chez lui, il faisait sa toilette, occupation très-sérieuse pour un petit-maître; mais il la faisait nonchalamment, parce que, pour le moment, il n'avait personne à qui il cherchât à plaire. Il pensait bien encore de temps à autre à madame de Gerville, la vive Jenny lui avait plu beaucoup; mais elle s'était fâchée de ce qu'il avait trouvé Clara jolie, et de ce qu'il le lui avait dit. Alfred, qui ne concevait pas que l'on se fâchât pour une chose si naturelle, n'avait rien fait pour apaiser le dépit de Jenny, et tout en s'habillant il se disait : Les femmes deviennent d'une exigence outrée!... Elles voudraient que nous ne trouvassions jolie que la personne à qui nous donnons le [illegible]

Ah! c'est-à-dire, elles veulent bien que nous trouvions jolies celles qui sont laides... Oh! pour celles qui sont laides, ces dames sont d'une bienveillance extrême; elles s'obstinent à nous assurer qu'elles sont bien, en disant : Vous êtes trop difficile, cette femme-là n'est pas mal. Mais quand nous disons : Tenez, voilà une femme qui est charmante! elles s'écrient : Ah! Dieu! où avez-vous donc les yeux?... Je vous croyais meilleur goût que cela... Que trouvez-vous de bien à cette femme-là?... Eh! mon Dieu, mesdames, rappelez-vous qu'on n'est jamais bon juge dans sa propre cause. Vous direz tout ce que vous voudrez, mais les hommes sauront toujours mieux que vous apercevoir dans une femme ce je ne sais quoi qui donne du charme à une figure que vous trouverez très-ordinaire; et, par la même raison, vous devez rendre aux hommes plus de justice que nous.

Alfred est troublé dans ses réflexions par un grand bruit qui part de son salon, et presque au même instant la porte de son cabinet de toilette s'ouvre brusquement, et Robineau, entrant comme une bombe, court se jeter dans ses bras si vivement qu'il renverse sur le parquet un lavabo fort élégant devant lequel Alfred se débarbouillait.

— Ah! mon ami!... mon cher ami!... s'écrie Robineau, dont la figure est toute sens dessus dessous, que je suis aise!... embrasse-moi donc!... non, c'est à moi de t'embrasser!... Ah! tu ne sais pas!... tu ne te doutes pas!...

— Ce que je sais, c'est que tu entres comme un fou, dit Alfred, et que tu viens de me briser un charmant lavabo de chez Jacob, fait dans un goût exquis...

— Mon ami, ça m'est égal! je t'en donnerai un autre, deux, trois si tu veux!... Je te donnerai tout ce que tu voudras.

Alfred examine Robineau, il cherche à lire dans ses yeux; celui-ci tâche de se calmer un peu et de se faire comprendre.

— Mon cher Alfred, ma joie, mon trouble, te paraissent extraordinaires, je le conçois... ça me fait bien cet effet-là à moi... et il y a des moments où je crois que je rêve... mais, Dieu merci, ce n'est point un songe... Quand je t'ai quitté, il y a huit jours, à la suite de ton bal, qu'est ce que j'étais?...

— Ma foi, tu étais gris.

— Ce n'est pas ça que je veux dire... J'étais encore un simple employé, un modeste expéditionnaire à quinze cents francs...

— Est-ce que tu serais chef de bureau maintenant?

— Mieux que ça, mon ami!... J'ai envoyé le bureau à tous les diables!... j'ai vingt-cinq mille francs de rente!...

— Vingt-cinq mille!...

— Oui, mon ami; oui, moi, Jules-Raoul Robineau... je vais avoir équipage!..... Je suis riche, presque autant que toi..... pas encore autant cependant, mais ça peut venir!..... Quand on est en train..... la fortune!... Oui!... attends, que je m'asseye... je n'en puis plus!... Depuis que j'ai vingt-cinq mille livres de rente, j'ai des palpitations... il y a des moments où je ne puis plus respirer!

Robineau se jette sur un canapé, il tire son mouchoir, il s'essuie la figure, il lâche la ceinture de son pantalon pour respirer plus facilement, enfin il se met tout à fait à son aise; on voit que l'argent a déjà produit son effet, et que ce n'est plus le modeste employé qui se confondait en salutations avant d'oser prendre une chaise chez son ami le baron de Marcey. Mais, pour changer les esprits, les caractères, les personnes, les manières, la fortune a depuis longtemps fait ses preuves, et il est probable que les leçons du passé seront toujours perdues pour l'avenir, parce que les hommes ne vaudront pas mieux demain qu'ils ne valaient hier, et ainsi de suite.

Alfred, qui pensait que les vingt-cinq mille livres de rente survenues à son ami ne devaient pas l'empêcher de se débarbouiller, avait repris le cours de sa toilette, si brusquement interrompue, et attendait tranquillement que Robineau s'expliquât plus clairement. Enfin celui ci, après avoir posé un de ses pieds sur un tabouret, et cherché sur quelle chaise il pourrait mettre l'autre, recommence à parler.

— Mon ami, tu m'as entendu dire autrefois que j'avais un oncle qui était parti fort jeune pour les Indes...

— Ah! oui... Tu n'en avais jamais eu de nouvelles, et il revient immensément riche... C'est comme dans tous les vaudevilles.

— Il n'est pas question de vaudevilles... Cet oncle, frère de mon père, était donc parti... Mes chers parents n'en avaient plus entendu parler... Ils sont morts sans me laisser autre chose qu'une éducation, j'ose dire assez...

— Passe, passe; j'ai été au collége avec toi; je sais qu'il fallait toujours qu'un autre te fît tes *versions* ou tes *thèmes*; mais enfin!...

— Oui, laissons là le latin... Mon ami, hier, en revenant de mon bureau, je trouve chez moi une lettre... J'ouvre; c'est un notaire qui m'invite à passer sur-le-champ à son étude, et à me munir de mes papiers, extrait de baptême, etc... Une lettre d'un notaire, je ne savais pas trop ce qu'il fallait en augurer; cependant je me rends sur-le-champ à son invitation. Le notaire me demande si j'ai des parents et des détails sur ma famille; enfin, mon cher Alfred, quand j'ai satisfait à toutes ses questions, et prouvé que je suis bien Jules-Raoul Robineau, fils de Benoît-Etienne Robineau et de Cécile Desboulloir, il me dit sans autre préparation :

— Monsieur, votre oncle, Gratien Robineau, vient de mourir au Havre, où il venait de débarquer; il avait réalisé toute sa fortune, et venait finir ses jours à Paris, lorsque la mort, qu'il avait cent fois bravée dans les pays lointains, est venue le frapper au port. Votre oncle vous a laissé tout son bien, et cela se monte à environ cinq cent mille francs!...

— Cinq cent mille francs!...

— Ah! mon ami, tu juges de ma joie, de mon saisissement.. Je me suis trouvé mal, le notaire a été obligé de me donner du vinaigre, des sels...

— Comment! toi, Robineau, un philosophe, un garçon sans ambition, qui méprisais les richesses, tu te trouves mal en apprenant que tu as hérité!...

— Ah! mon ami, écoute donc, on est philosophe... c'est vrai; d'ailleurs c'est ce qu'on a de mieux à faire quand on est forcé de vivre de privations... mais on a un cœur aussi, on est sensible!... et cinq cent mille francs! J'ai cru d'abord que cela faisait un million de rente, cependant, en calculant, je me suis aperçu que ce n'était que vingt-cinq mille francs à cinq pour cent... Mais quand on est adroit, quand on sait s'y prendre, on fait valoir son argent à six, à huit, à dix. N'est-ce pas, mon ami?

— Mon cher Robineau, je sais fort bien comment on dépense l'argent, mais j'ignore entièrement comment on le fait valoir.

— C'est juste!... Tu n'as pas été employé au Trésor, toi.

— Au reste, si j'ai un conseil à te donner, c'est de placer solidement ta fortune, soit en rentes, soit en propriétés. Il me semble que quand on a vécu avec quinze cents francs, on peut bien se contenter d'une vingtaine de mille livres de rente... car il vaudrait mieux n'avoir que cela, et que ce fût bien assuré, que d'exposer ta fortune aux chances des affaires. Voilà mon avis, mon cher Robineau : on peut être très-étourdi pour soi et voir sagement pour les autres; tu feras donc bien de....

Robineau, que la fin du discours d'Alfred semblait impatienter, s'était levé et se promenait dans la chambre en chantonnant entre ses dents; enfin il interrompt Alfred en s'écriant :

— Bon!... bon!... je te remercie de tes avis... mais je me flatte que je saurai tout aussi bien qu'un autre gérer ma fortune. Laissons cela, mon ami, ne nous occupons que de plaisirs... de fêtes... Il me semble que quand on est riche la vie doit être un torrent de jouissances... Finis donc de t'habiller, et allons déjeuner... c'est moi qui t'invite au café Anglais... au café de la Bourse... chez Véry, où tu voudras...

— Mon cher Robineau, tu viens trop tard, j'ai déjeuné.

— Qu'est-ce que ça fait?... tu recommenceras bien...

— Non vraiment! Est-ce que tu crois que parce qu'on est riche on peut manger à chaque instant sans se faire de mal?...

— Diable!... c'est dommage... Moi, j'ai déjà pris du café et du thé, mais je veux déjeuner à la fourchette, c'est meilleur genre... Ah! quant au genre, mon cher Alfred, je prendrai tes avis... Je sais que tu suis les modes, et je veux les suivre aussi et à la rigueur... Vingt-cinq mille livres de rente!... Conçois-tu mon bonheur!

— Ma foi, je t'en fais mon compliment... car au fond tu es un bon enfant...

— Ah! si tu savais combien j'ai déjà de projets en tête!... Je veux faire tant de choses que je ne sais par où commencer!... Mais, je t'en prie, allons déjeuner... tu feras semblant de manger.

Les deux jeunes gens allaient sortir, lorsque Édouard entre chez Alfred. Robineau ne lui laisse pas le temps de dire bonjour à son ami, il lui saute au cou, le presse dans ses bras, et lui apprend le changement qui s'est opéré dans sa fortune. Édouard lui en fait tranquillement son compliment, et Robineau ne conçoit pas que cette nouvelle ne lui fasse pas plus d'effet; il lui semble que tous ceux qui l'entourent devraient être aussi dans le ravissement, dans le délire en apprenant qu'il a vingt-cinq mille livres de rente.

— Je venais te demander à déjeuner, dit Édouard à Alfred.

Sans laisser celui-ci répondre, Robineau saisit Édouard par le bras en s'écriant :

— Je vous emmène... nous déjeunons ensemble, nous dînerons même, si vous avez le temps, et à table je vous conterai mes idées... mes plans... Dites donc, voilà un habit que j'ai acheté hier au soir tout fait... j'étais pressé d'en avoir un nouveau... il ne va pas trop mal, hein?... Descendons, vous allez voir mon cabriolet...

— Comment! tu as déjà acheté un cabriolet et des chevaux?

— Non, je l'ai loué en attendant que je puisse en acheter un. Il me faut un autre logement, je ne peux pas mettre mon cabriolet dans mon appartement du quatrième; je vais en chercher un avec écurie, remise.... Ah Dieu, que de choses j'ai à faire!... Par exemple, je ne croyais pas que la fortune donnât tant d'occupations.

Alfred et Édouard se regardent en souriant, puis enfin ils suivent Robineau, qui ne peut pas se tenir en place, et court dans les appartements en soufflant comme un bœuf.

On descend les escaliers, Robineau court devant, il appelle son domestique et lui crie de monter derrière sa voiture.

— Nous allons éreinter ton cheval, dit Alfred; j'aurais pu prendre mon cabriolet pour Édouard et moi.

— Non, non, dit Robineau, je veux que nous soyons ensemble... mon cheval est vigoureux... et d'ailleurs, s'il n'est pas bon, demain

je m'en ferai donner un autre... Oh! je me fais joliment servir, moi... François, montez derrière... je conduirai.

On monte dans le cabriolet de Robineau, qui se place au milieu, prend les rênes et veut conduire, parce qu'il est persuadé que dès qu'on est riche on sait tout. Il fouette à tour de bras, tire ses guides à tort et à travers, tourmente son cheval, qui frise à chaque instant les bornes et les passants; et pendant que ses deux compagnons rient du mal qu'il se donne et de sa manière de conduire, il accroche sa roue dans celle d'un fiacre pour se garer d'une charrette.

Le cocher jure, et dit qu'il faut être bien maladroit pour venir se mettre dans sa roue; Robineau jure aussi pour avoir l'air de ne pas être dans son tort; cependant ses jurements ne suffisent pas pour le tirer de l'embarras dans lequel il s'est mis; et voyant qu'il n'en sortira jamais, il donne les rênes à Alfred en disant :

— Mon ami, fais-moi le plaisir de conduire... car je suis si préoccupé de mes affaires que je pourrais me tromper de chemin.

Grâce à Alfred or. se dépêtre du fiacre, et on arrive sans accident au Palais-Royal. On se rend chez Beauvilliers, Robineau demande tout ce qu'il y a de plus cher; et si ses deux compagnons ne le retenaient pas, il ferait venir un déjeuner pour vingt personnes, et crierait à tue-tête dans le salon qu'il a vingt-cinq mille livres de rente.

— A propos, dit Alfred, et Fifine, tu ne nous en parles pas!... elle doit être bien contente de ce qui t'arrive?

— Fifine! dit Robineau d'un air distrait, ah! ma foi, je n'ai pas encore eu le temps de la voir depuis que je suis allé chez mon notaire... *Mon notaire!...* dites donc, messieurs, comme cela résonne bien à l'oreille! *mon notaire!...*

— Quoi! monsieur Robineau, dit Edouard, vous n'avez pas encore fait part de votre bonheur à celle qui vous était si chère il y a huit jours!.... Songez donc que quand une femme nous a aimé pour nous-même, nous lui devons de la reconnaissance; et c'est bien le moins qu'elle se ressente de ce qui vous arrive.

— Edouard a raison, dit Alfred; quand on a eu le bonheur de rencontrer une femme sage, sensible et fidèle, il me semble, mon ami, qu'on ne saurait trop faire pour elle.

— Messieurs, messieurs, répond Robineau en savourant une coquille de volaille, vous parlez bien à votre aise... ne voulez-vous pas que je fasse ma femme de mademoiselle Fifine... ça serait gentil!

— On sait très-bien que tu n'en feras pas ta femme; mais...

— Mais je ne puis pas non plus garder cette petite modiste pour ma maîtresse. Vous conviendrez que lorsqu'on a une certaine fortune, on peut donner dans le grand genre... dans le distingué... Et puis, messieurs, entre nous, ce n'est pas positivement une vertu que mam'zelle Fifine... il s'en faut terriblement! Je me suis aperçu plusieurs fois que... vous m'entendez bien... mais j'avais l'air de ne rien voir, parce que je n'en étais pas amoureux. Ensuite elle a un caractère emporté... une très-mauvaise tête, c'est un vrai dragon... Moi, j'aime les femmes douces... J'étais habitué à sa figure; mais le fait est qu'elle n'est pas jolie : l'air effronté, et voilà tout.

— Ah çà, Robineau, tu ne diras pas maintenant qu'elle est mal faite, c'était une Vénus l'autre soir...

— Ah! oui... drôle de Vénus!... et qui me faisait dépenser tout mon argent en parties fines... les deux tiers de mes appointements y passaient...

— Comment, une femme qui t'aimait pour toi seul?...

— Oui, oh! je sais qu'elle m'aimait; mais cela ne l'empêchait pas d'être gourmande comme une chatte. Au reste, messieurs, je ne prétends pas en dire de mal; certainement je lui achèterai quelque chose... je suis trop généreux pour... Mais laissons là Fifine, et parlons de mes projets. Mes chers amis, vous ne savez pas ce qui me trotte dans la tête... eh bien! c'est un château!

— Un château! dit Alfred; mais, mon pauvre Robineau, tu es fou; si tu achètes un château, il ne te restera pas de quoi en payer l'entretien!

— Bon! bon! je sais calculer... Il y a château et château!... Est-ce que je ne puis pas mettre cent mille francs à l'achat d'une jolie terre... une terre avec une maison... bâtie dans l'ancien style?... Mon notaire m'a assuré qu'il me trouverait cela très-facilement.... et alors, mes chers amis, on peut prendre le nom de sa terre... Ça se fait tous les jours... et, entre nous, quand on a vingt-cinq mille livres de rente, c'est un bien vilain nom que Robineau...

— Comment! monsieur Robineau, dit Edouard, vous, que les événements devraient trouver invariable... vous qui me rappeliez par vos discours et *Socrate* et *Cincinnatus!...*

— Mes amis, je vous l'ai dit, j'ai mes projets... je vois déjà de fort loin! J'achète un petit château, une terre, n'importe, et j'en prends le nom. Ça me donne déjà quelque chose de noble; alors je trouve une riche héritière, je me présente; je plais et j'épouse; hein? Il me semble que ce n'est pas trop bête; et si je ne m'appelais que Robineau, je ne pourrais jamais m'allier à une famille distinguée! Ah Dieu! mon cher oncle Gratien, quel bel usage je ferai de vos richesses!

— Et, pour commencer, tu ne veux plus porter son nom.

— Tu vois bien que c'est un calcul. C'est décidé, j'achète une terre, et j'aurai des paysans, des vassaux, on m'appellera monseigneur!...

— On ne t'appelle à pas monseigneur, mon pauvre Robineau, parce qu'aujourd'hui celui qui possède des prés des maisons, des fermes n'est pas pour cela le maître de disposer à son gré des bonnes gens qui labourent ses terres, et qu'on ne connaît plus ces petits droits humiliants de cuissage, de jambage, de marquette, de prélibation et autres gentillesses qui rendaient la destinée des vassaux pire que celle des bêtes de somme, et avilissaient l'humanité en abaissant l'homme vis-à-vis de son semblable; parce qu'on aime un maître bon et vertueux, et qu'on ne tremble plus devant un seigneur altier et débauché; parce que tous les hommes sont sous la protection des lois, qui ordonnent l'obéissance et non l'humiliation; et enfin parce qu'il n'y a plus de serfs qu'en Russie, où je te conseille d'aller acheter ton château si tu veux qu'on t'appelle monseigneur. Mais je crois, en vérité, que si on te laissait faire, Robineau, tu deviendrais un de ces petits tyrans d'autrefois, ou tout au moins un seigneur le loup, comme dans le *Petit Chaperon rouge.*

— Ecoutez donc, messieurs, c'était un bien joli droit que celui qui permettait au seigneur de mettre le premier sa jambe dans le lit d'une nouvelle mariée... Mais enfin je ferai des rosières... ça reviendra au même.

— En attendant que tu fasses des rosières, paye la carte, et partons.

— Déjà?

— Est-ce que tu veux passer ta vie chez les restaurateurs?

— Non sans doute... messieurs, il n'est que midi et demi... Que fait-on toute la journée quand on est riche?

— On fait ses affaires quand on en a, on s'amuse quand l'occasion s'en présente... et cela n'arrive pas tous les jours...

— Mes amis, je ne vous quitte pas d'aujourd'hui... je vous mènerai où cela vous sera agréable... aux Bouffes... Justement ils jouent aujourd'hui... C'est le spectacle des gens riches, je n'en sortirai pas; mais il n'est pas une heure, et on ne va pas aux Bouffes le matin.

— Nous allons monter à cheval nous deux Edouard, dit Alfred, et nous ferons un tour au bois de Boulogne.

— Monter à cheval! s'écrie Robineau; diable! mais c'est très-bon genre... c'est mon affaire... je vais avec vous.

— Sais-tu te tenir?

— Sois tranquille... Il serait plaisant qu'un homme qui a vingt-cinq mille francs de rente ne sût pas se tenir à cheval!

— En ce cas, viens avec nous, je te prêterai une jument qui a le trot extrêmement doux.

— C'est ça, et je la mènerai toujours au galop... Ah! mes amis... encore un mot avant de sortir : faites-moi un plaisir...

— Qu'est-ce que c'est?

— Désormais ne m'appelez plus Robineau, appelez-moi seulement par mon nom de baptême : Jules... c'est plus distingué... ça sonne plus agréablement.

— Je vous appellerai M. le marquis Jules, si vous voulez, dit Edouard en riant.

— Quant à moi, dit Alfred, je te nommerai comme cela me viendra à la tête!...

— Tâche qu'il ne t'y vienne que Jules, je t'en supplie.

On retourne chez Alfred; à pied cette fois, parce que, malgré les sollicitations de Robineau, les deux amis ne se soucient plus de s'étouffer dans son cabriolet. Le nouveau riche se décide donc à renvoyer sa voiture, et va à pied avec ses amis; mais, chemin faisant, il se donne des airs qui font beaucoup rire ceux qui l'accompagnent. Il ne daigne plus jeter un coup d'œil sur la foule, il ne se dérange plus pour personne, il lui semble que tous les passants doivent s'empresser de lui faire place, mais il n'en est pas ainsi; et comme son air impertinent ne prévient pas en sa faveur, on ne se range pas, on se permet même de le coudoyer, et Robineau a déjà reçu plusieurs bourrades pour s'être jeté au travers du monde. Il s'écrie alors : — C'est bien sot d'aller à pied quand on a voiture! tandis qu'Alfred et Edouard se disent tout bas : Il y a quelque chose de plus sot que cela.

On est arrivé à l'hôtel de Marcey. Les deux amis sont bientôt en selle, et Germain, le valet d'Alfred, présente à Robineau une jolie petite jument qui piétine et témoigne une noble ardeur. Robineau commence à froncer le sourcil, et tourne autour du cheval en disant :

— Il me semble qu'il a l'air méchant, ce cheval-là!

— C'est, au contraire, la bête la plus douce qu'on puisse rencontrer : c'est un cheval de dame.

— Alors ce sera mon affaire... Mais pourquoi frappe-t-il ainsi du pied sur le pavé?

— C'est parce qu'il est impatient de courir.

— Diable! s'il est impatient, il va s'emporter... je ne veux pas aller comme un fou!

— Sois donc tranquille! Est-ce que tu ne sais pas monter?

— Si fait, si fait; mais quand on vient de déjeuner, il faut aller doucement : c'est un principe...

— Si tu veux ne pas aller du tout, tu en es le maître; laisse-nous aller sans toi.

— Non pas... par Dieu; je suis des vôtres!... oh! vous verrez ma grâce... ma tournure...

— Monte donc alors.

— Par où monte-t-on?

— Comment! tu ne sais pas par où l'on monte?
— Je l'ai oublié.... il y a déjà longtemps que j'ai appris.
— Mon cher Robineau, tu vas te jeter par terre.
— Jules!... je t'ai dit de m'appeler Jules... qu'est-ce que ça te fait?... Voyons, Germain, tenez-moi l'étrier.... c'est cela...
— Hardi donc!.. Ah! que tu es lourd!

Robineau parvient enfin à poser sa jambe droite de l'autre côté de la selle; il est à cheval, il porte des regards triomphants autour de lui.

— Partons, dit Alfred; et déjà il pousse son cheval, et Robineau, qui vient de sauter sur sa selle, crie :

— Arrêtez! arrêtez!... je n'y suis pas... Que diable! vous allez, vous autres, sans me donner le temps de me reconnaître... mes étriers sont trop longs... à peine si le bout de mon pied y touche.

— C'est ce qu'il faut; tu sauteras moins.

— C'est ça que je viens déjà de manquer de passer par-dessus la tête de mon cheval. J'aime les étriers très-courts, moi; on a bien plus d'aplomb. Germain, raccourcissez-moi cela... encore... c'est bien... A la bonne heure, me voilà collé sur ma selle...

— Ah çà! nous pouvons partir, maintenant?

— Oui, oui... oh! nous pouvons partir.

Alfred et Edouard partent. Robineau les suit. Malgré les étriers raccourcis, il saute, il chancelle sur son cheval, quoique de sa main droite il ait empoigné le pommeau de la selle. Comme on est dans Paris, les jeunes gens ne vont qu'au petit trot, et Robineau parvient à les suivre en leur criant de temps à autre : — Messieurs, pas si vite donc!... il est défendu de galoper dans Paris...

— Mais il me semble que nous ne galopons pas...

— C'est égal... pas si vite... je vous en prie... je ne suis pas encore en train... et puis c'est bien plus amusant d'aller doucement.

On arrive aux Champs-Elysées; déjà Robineau est en nage, et son chapeau, que le mouvement du cheval fait reculer, est placé tellement en arrière, que ses cheveux voltigent en liberté sur son front.

— Allons, monsieur Jules, dit Edouard, un temps de galop ici, le terrain est superbe.

— Oui... oui, le terrain est gentil... mais, moi, je sens que mon déjeuner est remonté à chaque bond de ce maudit cheval... elle a le trop terriblement dur, ta jument!

— Bah! tu plaisantes; d'ailleurs, fais-la galoper.

— Un instant, mes étriers sont encore trop longs.

— Tu n'y penses pas... tes genoux sont à la hauteur des oreilles de ton cheval.

— C'est égal... oh! j'ai appris par principes, moi...

— Ils sont gentils, tes principes!

— La... m'y voici...

— En avant, alors.

Les deux amis partent au galop. Robineau ne se soucie pas de courir ainsi; mais la jument qu'il monte veut suivre les autres chevaux, et il faut malgré lui que le cavalier aille au galop. Robineau, qui n'a jamais été d'un tel train, ne sait plus où il en est, il se jette en avant, en arrière, retient les guides ou les lâche tout à coup; il est persuadé que son cheval a pris le mors aux dents, et crie de toutes ses forces :

— Arrêtez-le! arrêtez-le donc!...

Mais Alfred lui répond :

— N'aie pas peur, Robineau, laisse-toi aller.

Et Edouard lui crie : — Allons, monsieur Jules, ferme, tenez-vous plus droit... un peu plus de grâce que cela!

Le nouvel écuyer ne répond ni à Jules, ni à Robineau; il n'entend plus rien; déjà il a perdu son chapeau, bientôt il roule lui-même sur la poussière; et Alfred, qui était de beaucoup en avant avec Edouard, voit la petite jument arriver près de lui sans cavalier.

Les jeunes gens pensent qu'il est arrivé quelque malheur à leur compagnon; ils rebroussent chemin, et ramènent en laisse le cheval de Robineau. Celui-ci s'était relevé, il en était quitte pour quelques contusions; et, après avoir été rechercher son chapeau, il était entré dans un café. C'est là où ses amis l'aperçoivent.

— Comment! tu t'es laissé tomber! dit Alfred en souriant parce qu'il voit que Robineau n'est pas blessé.

— Oui, messieurs; parbleu! c'est bien étonnant! vous allez comme le vent! Mon cheval veut vous suivre, il s'emporte... Tu me dis de me laisser aller... je me suis si bien laissé aller, que j'ai roulé sur la route... et puis, je ne vous ai pas dit que je montais comme *Franconi*, comme *Paul!*....

— Nous nous en sommes aperçus. Eh bien! remontes-tu?

— Non, merci; j'en ai assez pour aujourd'hui. D'ailleurs, j'ai un endroit endommagé... Allez faire votre promenade; moi, je vous attendrai ici, je lirai les Petites-Affiches pendant que vous galoperez... et comme je veux acheter une propriété, vous concevez que les Petites-Affiches m'intéresseront plus que le bois de Boulogne.

On attache la petite jument, les deux amis repartent; et Robineau, tout en prenant un verre d'eau sucrée pour se remettre de sa chute, compulse les Petites-Affiches, et lit toutes les annonces de propriétés à vendre, mais il hausse les épaules et murmure : — C'est trop peu de chose! 20,000 francs!... 40,000 francs!... Ce sont des bicoques!... Il me faut mieux que cela!... Des pigeonniers!... des jardins en plein rapport!... Qu'est-ce que ça me fait? ce n'est pas pour manger des pigeons et des prunes que j'achète une terre! c'est pour qu'on m'appelle monsieur de... ou monsieur de la... enfin, le nom de ma terre... Ah! diable, 80,000 francs; ça devient mieux... mais des prairies, des fermes... je ne peux pas donner des bals et être seigneur dans ma ferme... Ah! ah!... un château... deux châteaux... douze appartements de maître! c'est mon affaire... Voyons le prix... 300,000 francs... 240,000 francs... C'est ridicule de pousser les châteaux à ce prix-là!... Il me semble qu'il devrait y en avoir de meilleur marché pour les amateurs.

Robineau sait les Petites-Affiches par cœur quand les deux jeunes gens reviennent de leur promenade. Comme il ne veut pas absolument remonter à cheval, Alfred conduit en main la petite jument, et Robineau suit les cavaliers dans un cabriolet de place. On revient à l'hôtel de Marcey; mais il n'est encore que trois heures et demie, on ne peut dîner que vers six heures; Alfred se retire dans son cabinet pour écrire quelques lettres, Edouard va faire des visites, et Robineau, qui ne conçoit pas que les journées durent deux fois plus quand on ne sait que faire pour s'amuser que quand on travaille, se rend chez son notaire pour passer le temps.

A six heures, les trois jeunes gens sont de nouveau ensemble; ils se rendent chez un restaurateur. Alfred et Edouard, qui se sont donné le mot, persuadent à Robineau qu'il est du bon ton de ne manger que fort peu, et de renvoyer la plupart des plats qu'on a demandés sans y avoir touché. Robineau fait donc remporter intacts plusieurs mets dont il avait grande envie de manger, mais il sacrifie son appétit à ce qu'il croit être du dernier genre.

Le soir on se rend aux Bouffes. Robineau, qui entend la musique sans la sentir, dissimule autant que possible les bâillements qui lui prennent en s'écriant : — *Bravi! brava! bravissima!* puis il regarde à sa montre si le spectacle finira bientôt. Il se termine enfin; Alfred retourne à son hôtel, Edouard à son logement, et Robineau remonte dans son cabriolet qui l'attend à la porte pour le reconduire rue Saint-Honoré.

Robineau est devant sa demeure, où il espère ne point séjourner longtemps; car sa maison lui semble affreuse et l'entrée horrible. Il faut pourtant y coucher encore. Mais, avant de rentrer chez lui, Robineau ordonne à François, son nouveau domestique, de venir le prendre de bonne heure le lendemain avec le cabriolet.

— De bonne heure, demain, avec le cabriolet! s'écrie quelqu'un qui était dans l'allée au moment où Robineau rentrait; et celui-ci reconnaît Fifine, qu'il n'a pas vue depuis son changement de fortune.

Fifine s'est arrêtée : elle tient à la main une chandelle roulée dans une demi-feuille de papier gris, et allumée; elle attend Robineau, qui ne se presse pas d'avancer.

— Comment! c'est toi, bon ami?

— Oui, sans doute, c'est moi!

— Qu'es-tu donc devenu depuis avant-hier qu'on n'a pas aperçu monsieur?... et ce genre?... ce cabriolet?... Est-ce que tu t'es fait duc et pair de toi-même en te promenant?

— Montons, Fifine, montons, je ne peux pas souffrir parler dans l'escalier, c'est très-mauvais genre!

— Ah! mon Dieu!... Son Altesse qui va se compromettre!... Ah! ah! ah! pardon, Votre Excellence! si j'avais su l'heure de votre retour, j'aurais coupé ma chandelle en quatre pour illuminer l'escalier.

Robineau monte; il entre chez lui suivi de la jeune modiste, qui tient toujours sa chandelle à la main. Robineau se jette nonchalamment sur une chaise, et Fifine approche de lui sa lumière en disant :

— Tiens... qu'est-ce que c'est donc que cet habit-là?... je ne te connaissais que ton habit noir, ci-devant neuf, et ton gris râpé.

— Eh bien, à présent, vous m'en connaissez un autre!... voilà tout...

— Et cette chaîne d'or!... ces breloques!... Ah! pour le coup il y a quelque chose...

— Oui, Fifine, il y a un très-grand changement dans ma situation depuis avant-hier.

— Vraiment!... Tu auras touché cent écus de gratification?

Robineau laisse échapper un sourire de pitié en disant : — Cent écus! Ah! mon Dieu!... quelle misère!...

— Comment! quelle misère? Fais-moi donc le plaisir de me donner une douzaine de misères comme ça, et je m'enlèverai en ballon demain matin.

— Fifine, écoutez-moi avec attention.

— Attends, que je m'asseye, car ce que tu vas me dire me fera peut être de l'effet.

Fifine met sa chandelle dans un chandelier, et va s'asseoir devant Robineau, qui, avant de parler, tâche de prendre un air important.

— Mademoiselle, je...

— Comment! *mademoiselle?* est-ce que c'est à moi que tu parles?

— Certainement.

— Et tu m'appelles mademoiselle!... Tâche d'abord d'être un peu plus honnête que cela! Est-il bête avec sa demoiselle!

— Eh bien, Fifine, je dois vous dire que vous ne voyez plus devant vous ce jeune homme dont quinze cents francs d'appointements composaient toute la fortune; les espérances dont je vous ai plusieurs fois entretenue se sont réalisées... Je savais bien que mon oncle finirait par m'enrichir... Mon cher oncle Gratien!... il est mort, et m'a laissé vingt-cinq mille francs de rente.

— Bah !... vraiment!... ce n'est pas une farce?

— Non, Fifine, il n'y a rien de plus vrai... Je suis immensément riche... et j'aurai incessamment un château, parce que je tiens beaucoup à avoir un château.

— Comment ! tu es riche, et tu ne me le dis pas tout de suite! tu me fais languir deux heures!... Ah bien ! allons-nous nous amuser!... mais dansons donc, sautons donc, remuons-nous donc ! Tu es riche, et tu restes tranquille comme ça !

Fifine prend Robineau par les bras et le force à tourner avec elle dans la chambre; mais enfin celui-ci se dégage et va se rasseoir tandis que Fifine continue de sauter, et monte sur les chaises et sur les meubles.

— Certainement, Fifine, répond Robineau en se balançant sur sa chaise, je désire que vous vous amusiez... je serai même charmé de vous être utile quand l'occasion s'en présentera, et vous pouvez compter sur ma protection ; mais pour ce qui est de continuer à... à être ma maîtresse, vous devez comprendre que c'est impossible... et que ma position sociale ne me permet plus de vous voir... comme ci-devant...

Fifine, qui était dans ce moment montée sur la commode, où elle se tenait en Psyché, saute d'un bond près de Robineau en s'écriant : — Qu'est-ce que vous marmottez-là?... de votre position sociale... que vous ne me verrez plus comme avant?... Voyons-moi le plaisir de m'expliquer cela un peu mieux.

— Il me semble, ma chère Fifine, que c'est assez clair. J'ai toujours infiniment d'amitié pour vous... je compte même vous en donner la preuve demain, en vous faisant cadeau d'un beau schall en bourre de soie... la couleur que vous voudrez, ça m'est égal... Mais je dis... que je ne puis plus être votre amant, ni sortir avec vous, parce que les circonstances et ma nouvelle situation dans le monde s'y opposent.

Fifine, qui a bien écouté Robineau, reste quelques instants sans bouger; puis elle va près de la cheminée et reprend la chandelle, qu'elle ôte de dedans le chandelier, et, avant de s'éloigner, elle s'arrête devant celui qui continue de se balancer sur sa chaise :

— Je ne vous croyais que bête, mais je vois que vous êtes un ingrat ! dit Fifine en souriant avec amertume. Vous ne voulez plus me voir parce qu'il vous est tombé une fortune... C'est très-beau !... c'est une résolution digne de vous ! Quant au cadeau que vous voulez me faire, gardez-le pour celles qui vous grugeront en se moquant de vous... vous n'en aurez jamais trop pour celles-là.

— Mademoiselle, dit Robineau en se levant avec colère, ce que vous me dites là est très-malhonnête... Au reste, cela ne m'étonne pas, quand on a aussi mauvais ton que vous...

— Taisez-vous, méchant cascaret!... dit Fifine en revenant brusquement sur Robineau, qui va se retrancher derrière un fauteuil; vous mériteriez que je vous fisse avaler cette chandelle tout allumée!...

— Mademoiselle Fifine !...

— Taisez-vous !... vous me faites pitié!... Allez avec vos duchesses et vos princesses; entretenez des danseuses, des miladies ; mais quand vous serez gris, attendez qu'elles vous donnent du thé et des remèdes, et vous pourrez bien mourir d'indigestion.

En disant cela, Fifine fait une belle révérence à son ancien amant, et sort de la chambre le laissant dans la plus complète obscurité.

— Voyez un peu la méchanceté! s'écrie Robineau quand Fifine est partie, elle ne m'a pas seulement allumé ma chandelle!... Oh! les femmes !... Il faudra qu'un homme qui a vingt-cinq mille livres de rente batte le briquet.... ma foi non!... j'aime mieux me coucher sans voir clair... Cette Fifine... qui se permet de ... Voilà ce que c'est! plus on en fait pour les femmes et plus elles abusent... Mais, maintenant ce ne sera plus ça... je me ferai terriblement valoir; et pour faire ma conquête il faudra autre chose qu'un nez en trompette.

Robineau se couche, et oubliant Fifine, s'endort, et rêve à son futur château.

Chapitre V. — Acquisition d'un château. — Départ pour l'Auvergne.

Robineau n'a pas beaucoup dormi, parce que quand on a dans la tête un château, des terres, des titres, une voiture et des laquais, cela doit nécessairement causer de l'agitation. Il est des insomnies plus agréables que celles que causent les désirs d'ambition et de grandeurs; c'est dans le silence de la nuit qu'il est doux de penser à ce qu'on aime, de se rapprocher en idée, en souvenirs, en espérances, de l'objet dont on est séparé; alors on se laisse aller aux plus tendres illusions, on fait soi-même son rêve, et l'on craint de s'endormir, parce que le sommeil ne nous offre pas toujours les images les plus chères à notre cœur. Mais Robineau, qui n'a pas de ces pensées-là, las de se retourner dans son lit et de chercher un château sur l'oreille droite et sur l'oreille gauche, se lève de très-bonne heure, et s'habille en se disant : — Mon cabriolet et mon domestique m'attendent peut-être déjà en bas... j'ai trop de choses à faire pour perdre mon temps dans mon lit.

Robineau est habillé, il sort tout doucement de chez lui, parce qu'il ne se soucie pas d'être entendu de Fifine, qui est aussi très-matinale; mais il ne rencontre personne dans son escalier; et il arrive dans la rue, où il cherche en vain son cabriolet.

— Diable ! pas encore arrivé !... se dit Robineau en tirant sa montre. Ah ! il n'est que six heures... c'est égal, si je veux me promener en voiture à six heures, je suis bien le maître.

Robineau rentre dans son allée, il ne sait s'il doit aller à pied ou attendre son cabriolet; mais il entend du bruit dans l'escalier, et, craignant que ce ne soit Fifine, il se décide à sortir.

Robineau se rend chez son notaire. Il arrive dans la maison, où le portier commence seulement à se lever. Robineau traverse rapidement la cour en criant : — Je vais à l'étude.

— Il n'y a personne, répond le portier. En effet, Robineau trouve la porte de l'étude fermée, et il revient près du portier en disant : — Comment! les clercs, les commis, ne sont pas encore arrivés?...

— Mais, monsieur, il est trop tôt... les clercs ne viennent jamais à l'étude à six heures du matin...

— Et M. le notaire est-il chez lui?

— Certainement qu'il n'est pas encore sorti. Je pense bien qu'il dort avec sa femme.

— Ah! laissez donc, dormir!... il y a deux heures que je ne dors pas, moi ; je vais monter chez lui...

— Mais, monsieur, on ne monte pas si tôt que ça...

— Quand on va acheter un château, on doit pouvoir monter quand on veut...

Le portier, qui pense qu'il s'agit d'une affaire très-importante, laisse monter Robineau, qui va carillonner à la porte de l'appartement du notaire.

Au bout de quelques minutes, une femme de chambre vient enfin ouvrir d'un air effrayé en disant : — Eh! mon Dieu! qu'est-ce qui est donc arrivé?

— C'est moi, ma chère enfant, répond Robineau, je veux parler à votre maître.

— Pourquoi donc faire, monsieur? reprend la domestique, qui croit toujours qu'il est arrivé quelque grand événement.

— Pourquoi?... Parbleu! pour le château, pour la propriété que je l'ai chargé de me trouver...

La femme de chambre se calme, regarde Robineau, puis répond : — Monsieur dort encore, il n'a pas l'habitude de s'occuper d'affaires si matin.

— Ma chère, allez lui dire que c'est son client Jules - Raoul Robineau, qui vient d'hériter de son oncle Gratien de vingt-cinq mille livres de rente, ça le réveillera tout de suite.

— Oh! monsieur, je ne crois pas !... D'ailleurs, il n'y a pas longtemps que monsieur et madame sont mariés, et je ne sais pas si je peux entrer comme ça...

— Voulez-vous que j'y aille, moi?...

— Oh ! non, monsieur... attendez, je vais voir.

La domestique se décide à aller remplir le message dont on l'a chargée ; et, pendant ce temps, Robineau se promène dans une vaste salle à manger, en disant : — Quand le notaire saura que c'est moi, je suis bien sûr qu'il va se lever tout de suite.

Mais la jeune bonne revient bientôt, et d'un air moqueur lui dit : — Monsieur a juré de ce que je le réveillais; il m'a envoyé promener et il a dit qu'on revienne...

— Vous ne m'avez donc pas nommé?

— Si monsieur... mais ça n'a rien fait.

— Ah! ça n'a rien fait!... Allons, je reviendrai.

Robineau s'en va d'assez mauvaise humeur, en se disant : — Si cet homme-là m'avait remis déjà tous mes fonds, je changerais de notaire sur-le-champ... Allons chez Alfred.

Robineau se rend à l'hôtel de Marcey ; il y arrive avant sept heures, les domestiques se promenaient dans la cour. Le valet de chambre d'Alfred arrête Robineau en lui disant : — Monsieur, mon maître dort.

— Bah!... c'est égal ; il ne sera pas fâché de me voir... il m'attend, répond Robineau, et, franchissant les escaliers, il traverse les appartements, et pénètre enfin dans la chambre à coucher d'Alfred, qui dormait profondément. Il le pousse, le secoue, en s'écriant :

— Eh bien! mon ami... est-ce que nous ne nous levons pas? Allons donc, paresseux!

Alfred ouvre les yeux, regarde Robineau, et s'écrie : — Comment, c'est toi!... Que me veux-tu donc?...

— Je viens causer d'affaires avec toi. Il m'a semblé que tu m'avais dit hier que tu avais vu du côté de Mantes une propriété charmante, dont...

— Eh! que le diable t'emporte, toi et tes propriétés !... Je faisais le plus joli rêve... Je descendais en montagne russe avec madame de Gerville... le char se brisait; mais, au lieu de nous faire du mal, nous étions si bien enlacés, nous tombions si mollement... je sentais toutes ses formes, je les touchais !...

— Mon ami, dit Robineau, je te demande pardon de t'avoir réveillé, mais...

— Et moi, dit Alfred en se retournant, je te demande pardon si je me rendors.

Alfred ne répond plus à Robineau, qui lui crie : Comment, mon ami... pour un rêve... pour des bêtises, des montagnes russes !... tu vas encore dormir ?

Voyant que c'est en vain qu'il lui parle Robineau se décide à sortir

de chez Alfred, et se dit : — Allons chez M. Edouard Beaumont. Un poëte, un auteur, ça doit être levé de bonne heure, le génie doit être matinal... D'ailleurs, je l'engagerai à venir déjeuner avec moi... et on dit que les auteurs sont sensibles à de telles invitations.

Robineau prend donc le chemin de chez Edouard, où il n'était jamais allé; mais il savait son adresse, et il parvient à trouver son logement. Le jeune auteur n'habite pas un hôtel, il ne loge pas au premier, mais il demeure dans une jolie maison de la rue d'Enghien, et le portier n'arrête pas Robineau; au contraire, il lui dit : — Montez au quatrième.

Robineau monte en se disant : — C'est bien haut, un quatrième!... il est vrai que l'escalier est très-propre, très-joli... Ah! un poëte!... ça n'est pas forcé d'être riche... Cependant j'ai entendu dire à Alfred qu'Edouard était à son aise, qu'il avait environ quatre mille francs de rente... Autrefois, cela me semblait une fortune.

UNE INDIGESTION DE ROBINEAU APRÈS LE BAL.

— Ah! Fifine, je me souviendrai de tes soins... le monde n'a rien qui me tente... une chaumière et toi... voilà le bonheur.

Arrivé au quatrième, Robineau sonne une fois, deux fois; il ne se lasse pas, il sonne une troisième; enfin la voix d'Edouard se fait entendre, et demande : — Qui est là?

— C'est moi, Jules... vous savez bien... Je viens vous chercher pour déjeuner... Ouvrez...

— Ah! je vous demande mille pardons, monsieur Robineau, mais j'ai travaillé fort avant dans la nuit, et je suis bien aise de dormir un peu... Au revoir.

On s'est éloigné, et Robineau reste quelques instants immobile devant la porte en se disant : — Qu'est-ce que tous ces gens-là ont donc mangé pour avoir envie de dormir comme ça?... c'est extraordinaire!

Il descend l'escalier, regarde à sa montre : il est près de sept heures et demie; il pense que son cabriolet doit l'attendre; il retourne rue Saint-Honoré, et pousse un cri de joie en apercevant de loin la voiture devant sa porte. Il double le pas, et voit que les jeunes modistes sont avec Fifine sur le seuil de la boutique. Il passe fièrement devant elles, se jette dans son cabriolet au bruit des éclats de rire que font ces demoiselles, et se dit : — Elles rient!... C'est bon! je tâcherai de les éclabousser.

Robineau se fait promener pendant une heure dans les rues de Paris; au bout de ce temps, il retourne chez son notaire. Celui-ci, qui est déjà las de le voir quatre fois par jour, et qui ne se soucie pas d'être souvent réveillé par lui, pense qu'il faut bien vite trouver une propriété pour se débarrasser de cet homme-là. Dès qu'il le voit, il lui dit : — J'ai votre affaire.

— Se pourrait-il!... Une terre?...

— Mieux que cela, un petit château...

— Un château!... Vous êtes charmant!...

— Il y a encore des tours, des créneaux...

— Il y a des créneaux!... Permettez que je vous embrasse!...

— Des fossés... à sec à la vérité.

— J'y ferai mettre de l'eau.

— Beaucoup de logement, beaucoup d'appartements de maître, des écuries pour vingt chevaux...

— J'y mettrai des ânes.

— Un parc, un bois, des jardins immenses où on peut se perdre!

— Se perdre... c'est délicieux.

— Du terrain où l'on peut chasser...

— Je ne ferai que cela...

— Une petite rivière abondamment pourvue de poisson.

— Justement j'adore la matelote!

— Enfin le château est encore meublé... un peu à l'antique, à la vérité; mais, excepté du linge, on y trouvera tout ce qu'il faut pour l'habiter sur-le-champ.

— Mon cher notaire, c'est enchanteur... Meublé à l'antique!... Ça n'en est que plus noble!...

— Au reste, vous verrez avec les titres le détail exact de tout ce que contient le château.

— Tout cela est très-bien... mais je crains seulement que cette délicieuse propriété ne soit trop chère...

— Quatre-vingt mille francs!...

— Quatre-vingt mille francs!... c'est pour rien... Je l'achète.

— Je dois vous prévenir que cela ne rapporte pas grand'chose; il paraît que les terres qui en dépendent ne sont pas bien entretenues...

— Ça m'est égal...

— Il y aura même quelques réparations à faire aux bâtiments.

— Je ferai tout ce qu'il faudra...

— Enfin, c'est un peu loin d'ici...

— Qu'est-ce que ça me fait, je n'irai pas à pied... Où est-ce, enfin?

— En Auvergne, près de Saint-Amand-Talende et de Clermont... à quatre-vingt-dix lieues de Paris, à peu près.

— Votre oncle vous a laissé tout son bien, et cela se monte à environ cinq cent mille francs.

Robineau réfléchit quelques moments en disant : — En Auvergne!... à quatre-vingt-dix lieues d'ici!... Diable! je ne pourrai pas aller déjeuner au café Anglais et revenir le soir à mon château.

— Mais songez aussi, monsieur, qu'une propriété située près de Paris devient ruineuse par la quantité de visites que l'on y reçoit; l'un vient passer chez vous huit jours, un autre quinze; vous n'êtes jamais libre; il faut une fortune considérable pour faire face aux dépenses que cela occasionne.

— C'est vrai... Et en Auvergne on ne viendra pas me demander à dîner en se promenant... Je ne connais pas l'Auvergne, est-ce joli?

— Oh! monsieur, c'est un pays très-curieux, très-pittoresque! La petite ville de Saint-Amand et ses environs composent un des cantons les plus remarquables de la Limagne d'Auvergne... Vous y verrez des montagnes à perte de vue et des prairies verdoyantes. La nature y est fertile en accidents d'une rare beauté!...

— Il y a des accidents?

— Je vous parle en artiste; je veux dire que vous serez étonné, en sortant d'une chaîne de montagnes, de voir des coteaux couverts de vignes, des vallées où croissent en abondance les fruits les plus doux et les légumes les plus nourriciers...

— Ce que c'est que de ne pas voyager!... je me figurais qu'en Auvergne on ne trouvait que des marmottes.

— Le petit village de Talende est arrosé par une source d'eau vive des plus remarquables et des plus abondantes. Jules César appelait Talende le lit des dieux!...

— Alors les habitants doivent y être fort bien couchés.

— Enfin, l'Auvergne a donné naissance à plus d'un homme célèbre : c'est à Aigueperse qu'est né le chancelier de l'Hôpital; Riom est la patrie d'Anne Dubourg; Issoire est celle du cardinal Duprat; et le petit bourg de Chanonat a vu naître dans son sein l'aimable Delille, et a été chanté par ce poëte...

— Tout cela est très-bien; mais le nom du château?... je tiens beaucoup au nom.

— Cette propriété porte le nom de la Roche-Noire...

— La Roche-Noire!... superbe!... et, quand elle sera à moi, je pourrai en prendre le nom?

— Rien ne vous en empêchera...

— M. de la Roche-Noire... Jules de la Roche-Noire!... C'est magnifique!... C'est fini, monsieur le notaire, j'achète le château...

— Vous pourriez, avant de conclure, aller le visiter, et...

— Non pas! non pas! oh! il n'aurait qu'à être vendu à un autre pendant ce temps-là, et le nom de la Roche-Noire m'échapperait!.. C'est décidé, c'est conclu, j'achète le château... Quand pourrai-je avoir mes titres? Quand aurez-vous terminé l'acte?... Je suis bien pressé d'avoir mon château.

— Il faut que j'écrive à mon confrère de Saint-Amand... puis les actes... oh! ce sera l'affaire de huit jours au plus.

— Huit jours!... ah! que c'est long!... N'importe, faites tout ce qu'il faut, qu'on ne puisse pas me disputer ma propriété... Ah! si vous écriviez en Auvergne, je ne serais pas fâché non plus qu'on sût à mon château que je vais y arriver... et qu'on me préparât une petite réception. Il y a sans doute du monde à la Roche-Noire?

— Il y a tout au plus un concierge et un jardinier.

— C'est égal, il n'y aura pas de mal à leur faire savoir que leur nouveau maître va bientôt se rendre dans son château... cela leur donnera le temps de me préparer un petit compliment... n'est-ce pas, monsieur le notaire?

— Il est certain que s'ils veulent vous en faire...

— Un nouveau seigneur!... il me semble que c'est de rigueur.

— Oui, à l'Opéra-Comique...

— Mais en Auvergne, bien plus, car ces gens-là doivent avoir encore des mœurs patriarcales. Allons, je vous quitte. Pressez mon acquisition, je vous en prie; songez que ma vie, mon bonheur, toutes mes espérances sont déjà concentrées sur mon château.

Robineau quitte son notaire, il ne se possède pas de joie; et comme ainsi que la douleur le bonheur a besoin de s'épancher, il retourne chez Alfred, qu'il trouve levé cette fois, et auquel il crie de l'antichambre : — C'est fini!... je suis propriétaire... j'ai un château... le château de la Roche-Noire, rien que ça... et des tours, des créneaux, des fossés... peut-être des canons; il n'y manque rien! Mon cher de Marcey, je suis le plus heureux des hommes.

Alfred sourit de l'exaltation que la possession d'un château produit sur le nouvel héritier; il le fait asseoir près de lui, l'engage à se calmer, et lui demande où est situé sa propriété.

— En Auvergne, répond Robineau; pays superbe!... patrie des

L'homme de Clermont-Ferrand.

montagnes, des grands hommes... des accidents les plus pittoresques... le lit des dieux à ce qu'a dit Jules César, et ce gaillard-là devait s'y connaître, car les Romains étaient très-voluptueux quand ils voulaient s'en donner la peine....

— Comment donc se fait-il que les naturels d'un si beau pays viennent en foule à Paris pour faire des chaudrons ou porter de l'eau ....

— Qu'est-ce que ça prouve?... Est-ce que les hommes n'ont pas toujours aimé à voyager? les peuples les plus anciens, les Juifs, les Chaldéens, les Phéniciens, nous en donnent l'exemple; et lorsqu'un patriarche comme Abraham va avec sa famille, sa maison et ses troupeaux, des bords de l'Euphrate en Palestine, puis ensuite en Égypte, il me semble qu'un Auvergnat peut bien sans se gêner faire le voyage de Paris.

— C'est juste... au reste, je ne connais pas l'Auvergne, et l'on m'a dit que c'était en effet un pays fort curieux. Mais, avant d'acheter le château, tu iras le visiter, je pense?

— Non pas, je l'achète tout de suite et j'irai le visiter après; je veux y faire mon entrée en seigneur, en propriétaire: le domaine de la Roche-Noire!.... pour quatre-vingt mille francs. Tu conviendras, mon cher de Marcey, que c'est une trouvaille....

— Dis plutôt quelque vieille habitation gothique bien ruinée, bien endommagée, où il te faudra dépenser beaucoup, rien qu'en réparations....

— Je ne réparerai rien : j'aime les ruines, moi!... Et un parc! un bois! la chasse! la pêche!...

— Chasses-tu aussi bien que tu montes à cheval?

— Oh! mauvais plaisant! Tiens, je suis sûr que tu te fais une idée très-fausse de mon château.

— Je t'assure que je suis fort content que tu en aies un, parce qu'au moins tu me laisseras dormir tranquille.

— Ah! mon ami!... mon cher ami!... une idée délicieuse!...

— Encore un château que tu achètes?

— Non, un seul me suffit; je n'ai pas d'ambition, moi. Mais tu viens de dire que tu ne connaissais pas l'Auvergne... superbe occasion pour la connaître. Je t'emmène avec moi voir ma propriété... je te force à convenir que j'ai fait une bonne acquisition... tu me donnes quelques conseils sur la manière de monter ma maison... tu m'apprends à chasser... nous donnons des fêtes, tu en es l'ordonnateur... Eh bien! qu'en dis-tu? est-ce que cela ne te sourit pas?

— Ma foi... aller en Auvergne me plairait assez... mais je réfléchis que je dois, avec Édouard, faire cet été une petite tournée en Suisse... c'est une chose que nous avons décidée.

— Au lieu d'aller en Suisse, vous viendrez en Auvergne, qui est la Suisse de la France... vous verrez là des montagnes et de la neige aussi bien qu'en Suisse... Édouard viendra avec nous.

— Ah çà! tu veux donc emmener tout le monde?

— Non, mais Édouard, cela me fera plaisir, parce qu'il est poëte, et un poëte c'est souvent utile, surtout lorsque l'on veut comme moi donner des banquets, recevoir des dames, être galant.

— Ah! j'entends, tu veux qu'Édouard vienne pour faire les couplets de circonstance.

— Il ne fera que ce qu'il voudra; mais il me semble qu'un auteur, un poëte, ne doit pas non plus être fâché de visiter un pays pittoresque; un pays où il y a des rochers, des précipices... il fera dix pièces là-dessus!... De la neige, des montagnes, des torrents... il n'y a rien de tel pour inspirer le génie : je suis sûr qu'Édouard fera un poëme sur mon château, ou une tragédie qu'il appellera *la Roche-Noire*. Alfred, je t'en prie, engage-le à venir..

— Je te promets de le lui proposer, et s'il accepte, c'est décidé, nous partons avec toi, et nous allons t'installer dans ton château.

Robineau quitte Alfred pour s'occuper des préparatifs de son départ; et ce dernier, en réfléchissant à la proposition qu'on vient de lui faire, pense que ce voyage en Auvergne pourra lui fournir de fréquentes occasions de se divertir; l'idée de voir le château de la Roche-Noire, et Robineau y faisant le seigneur, amuse déjà Alfred, et comme avec Edouard ils n'avaient formé le projet d'aller en Suisse que pour se délasser un peu du séjour et des plaisirs de Paris, il pense que son ami acceptera comme lui la proposition de Robineau.

Il était rare qu'Edouard et Alfred fussent plus de deux jours sans se voir; sans avoir précisément les mêmes goûts et le même caractère, ils s'aimaient et se convenaient; la sympathie qui entraîne deux êtres l'un vers l'autre ne naît pas toujours des rapports d'humeur et d'esprit. On voit la gaieté s'unir à la mélancolie, et les gens les plus sérieux, les plus graves, rechercher la société des personnes les plus facétieuses, se plaire avec les caractères les plus bouffons. Il faut au paresseux quelque chose qui le réveille; l'esprit a besoin de contrastes. Que de gens qui ne se trouvent bien qu'avec ceux avec lesquels ils se disputent sans cesse! On peut se convenir sans s'aimer; pour ce dernier sentiment, malgré les différences apparentes, il faut qu'il y ait au fond de l'âme ce rapport secret que l'on éprouve mais que l'on ne peut définir.

Alfred était plus léger, plus étourdi, plus gai peut-être qu'Edouard; cependant celui-ci n'était guère plus sage que les jeunes gens de son âge; mais n'étant pas riche comme le jeune de Marcey, il poussait moins loin ses folies, et il était assez raisonnable pour ne point vouloir faire des dettes. L'habitude de moins dépenser, de réfléchir avant d'accepter quelque partie de plaisir, lui avait fait donner par son ami le surnom de Prudent, et cependant Edouard ne l'était pas plus qu'Alfred lorsque son cœur était pris. Tous deux étaient aimables; Alfred, en disant tout ce qui lui venait dans l'idée, et sa gaieté naturelle lui en suggérait souvent de plaisantes; Edouard, en ne disant que ce qu'il éprouvait, et ses pensées n'étaient jamais dépourvues de justesse. Enfin, Edouard riait des folies que débitait Alfred, et celui-ci applaudissait aux réflexions de son ami.

Le soir même du jour où Robineau les a réveillés tous deux, Edouard se trouve avec Alfred, et celui-ci lui fait part de la proposition du nouvel acquéreur du château de la Roche-Noire.

Edouard réfléchit quelques moments, et déjà Alfred s'impatiente et le presse de se décider.

— Aller chez M. Jules Robineau! dit enfin Edouard; mais sais-tu qu'il est bien bête, ton ami Robineau?

— Certainement que je le sais... mais, qu'importe!... Est-ce qu'on ne va pas tous les jours chez des gens bêtes?

— S'il n'était que cela, ça ne serait rien encore! mais il est rempli de prétentions....

— Tant mieux! c'est là le plus amusant... Songe donc à l'embarras qu'il va faire dans son château!... au bruit que cela fera dans le pays!... aux scènes plaisantes qui en résulteront!... Toi, auteur, tu vas trouver là-dedans une foule de tableaux de mœurs, de détails comiques....

— C'est très-bien; mais nous ne pouvons pas accompagner ce pauvre garçon dans le seul but de nous amuser à ses dépens....

— Allons, tu vas trouver du mal à cela!... Mais, tout en nous amusant, tu ne vois pas que nous rendons un véritable service à Robineau; il aura besoin de nos conseils en mille occasions... Il veut donner des fêtes... des bals... il veut déjà que tu lui fasses des couplets de noce et de baptême.

— Ah! bien obligé.

— Enfin, quand nous nous ennuierons chez lui, nous partirons.... Je ne compte pas non plus passer ma vie à la Roche-Noire....

— Et comment ferons-nous ce voyage?

— Mon Dieu, comme tu voudras... en poste, je présume, et à frais communs, cela va sans dire!... Je n'ai nullement envie que M. Robineau nous défraie sur la route... mais nous ne dépenserons pas plus là que pour aller en Suisse... Eh bien! tu réfléchis... Ta sagesse voit-elle quelque écueil?... Avec tes quatre mille livres de rente et tes économies, tu finiras par être plus riche que moi!...

— Je ne désire pas la fortune, je ne demande que le bonheur!

— Tu n'es pas difficile! tu ne veux que le meilleur... Voyons, que décides-tu?

— Tout ce que tu voudras; allons en Auvergne, et visitons le château de M. Robineau.

— Voilà qui est dit. Ce pauvre Robineau! il va être enchanté quand il saura que nous allons avec lui. Au fond, c'est un assez bon garçon; j'ai bien peur qu'il ne se ruine avec son château, et nous tâcherons de l'en empêcher, à moins toutefois qu'il n'y mette de l'entêtement. Allons voir l'Auvergne!... les petites Auvergnates!... Je ne sais, mais j'ai dans l'idée que nous trouverons par là de jolis minois....

— Ah! tu penses déjà aux femmes!...

— Fais donc le bon apôtre, toi!... Eh! mon ami!... un pays où il n'y aurait point de femmes... par conséquent point d'espérances d'amourettes, fût-il beau comme l'Eden, riche comme l'Eldorado, doux comme l'Arabie-Heureuse, ne serait à mes yeux qu'une triste solitude... Aussi j'ai toujours plaint ce pauvre *Robinson*, qui au lieu d'une femme n'a eu pour société que *Vendredi*.

Robineau ne manque pas de venir le lendemain savoir la décision des deux amis; et en apprenant qu'ils l'accompagnent à son château, il est dans le ravissement. Il a acheté une chaise de poste pour faire le voyage, il veut aussi acheter des chevaux. Ce n'est pas sans peine qu'Alfred lui fait comprendre qu'il vaut beaucoup mieux prendre des chevaux de poste jusqu'à Clermont-Ferrand.

— Pourquoi pas jusqu'à mon château? dit Robineau.

— Ne m'as-tu pas dit que ta propriété n'était qu'à une ou deux lieues de cette ville?

— Oui.

— Eh bien! comme nous allons en Auvergne pour voir un peu le pays, je crois que nous pouvons très bien faire deux lieues en nous promenant.

— Mais cependant....

— Cependant, si tu nous contraries toujours, nous te laisserons aller tout seul.

Robineau se rend, quoiqu'il eût trouvé beaucoup plus noble d'arriver en poste jusque dans la cour de son château; mais il pense qu'à Clermont il pourra facilement trouver d'autres chevaux pour faire le reste de la route et pour envoyer ses bagages, car il a fait une ample provision d'habillements et d'objets de toilette, voulant porter en Auvergne les dernières modes de Paris.

A force de courir chez son notaire, Robineau a fait terminer promptement ses affaires; et, au bout de six jours, il est prêt à partir avec son nouveau domestique, nommé François, qui conduisait son cabriolet, et dont il a fait son valet de chambre, parce que celui-ci, qui a sur-le-champ vu son faible, ne lui parle jamais que les yeux baissés et le chapeau à la main.

Alfred ne juge pas nécessaire d'emmener personne avec lui; mais comme au moment de son départ le baron de Marcey n'est pas encore de retour à Paris, il laisse à Germain, son valet, une lettre dans laquelle il dit seulement à son père: « Je vais faire un petit voyage avec Edouard et Robineau... Je suis fâché de ne t'avoir point embrassé avant mon départ, mais je m'en dédommagerai au retour. Porte-toi bien, amuse-toi. Moi, je vais tâcher de me divertir. »

L'étourdi ne marquait pas même dans quel pays il se rendait; mais il pensait que cela était fort égal à son père, et se proposait d'ailleurs de lui donner de ses nouvelles, s'il séjournait longtemps chez Robineau.

Le jour fixé pour le départ, Robineau est placé dans la chaise de poste avant qu'on y ait attelé les chevaux; il envoie trois fois François au-devant d'Alfred et d'Edouard; enfin ses deux compagnons arrivent; les valises sont placées, les malles attachées, les chevaux sellés, le postillon fait claquer son fouet; on part pour l'Auvergne, et Robineau se dit: — Me voilà sur la route de mon château.

Chapitre VI. — L'Homme de Clermont-Ferrand.

Le soleil venait de se lever sur la jolie ville de Clermont-Ferrand, et ses laborieux habitants étaient déjà en grande partie rendus à leurs travaux. Devant l'auberge de la poste, des servantes plumaient quelques volailles, des valets vannaient du grain, des enfants conduisaient des chevaux à un abreuvoir, quelques voyageurs buvaient le coup de l'étrier, quelques marchands, habitués à passer à Clermont, trinquaient avec l'aubergiste, et les postillons embrassaient les servantes, qui se débattaient et se laissaient faire, comme c'est l'usage en tous pays.

A deux cents pas environ de l'auberge, un homme étendu nonchalamment sur un banc de pierre contemplait ce tableau avec une froide indifférence, et, tout en portant ses regards autour de lui, semblait avoir l'esprit plus occupé des souvenirs du passé que sensible aux impressions du présent. Cet homme, dont la mise annonçait la pauvreté, et plus encore le vagabondage, paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; mais le désordre qui régnait dans sa toilette, une barbe de plus d'un mois, et des cheveux noirs mal peignés, dès plusieurs mèches lui couvraient la figure, ne permettaient pas de deviner facilement son âge; cependant, malgré le désordre de sa coiffure, et sous le misérable feutre qui couvrait sa tête, on apercevait des traits qui devaient avoir été fort beaux: un nez bien fait, une bouche moyenne, mais presque entièrement dégarnie, des sourcils noirs bien arqués, et de grands yeux bruns, dont l'expression habituelle était ironique, et s'accordait avec le sourire moqueur qui, de temps à autre, errait sur ses lèvres; sa taille était grande et bien prise. Enfin, quoique vêtu d'un mauvais pantalon de toile grise, d'un gilet rouge couvert de taches, et d'une large redingote noisette, à laquelle on avait en plusieurs endroits adapté des pièces qui n'étaient point pareilles; n'ayant pour chaussure que de mauvaises bottes percées, pour cravate qu'un mouchoir bleu roulé sans soin; il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui n'annonçait point une origine commune, et dans toutes ses manières un ton d'aisance et presque de fierté qui contrastait singulièrement avec son costume.

Après être pendant quelques minutes encore resté étendu sur le

banc de pierre, l'étranger se lève, repousse sous son chapeau quelques mèches de ses cheveux; et, prenant un gros bâton noueux qui était à côté de lui, se dirige d'un pas ferme vers l'auberge, où il entre la tête haute et comme un homme qui voyage pour son plaisir. Il pénètre dans la salle basse, commune aux voyageurs, s'assied devant une table recouverte en toile cirée, et frappe dessus avec force à l'aide de son bâton.

Une servante arrive; quoique dans les auberges on soit habitué à recevoir des gens de toutes conditions, la mise du voyageur ne la prévient pas en sa faveur; et comme on ne se gêne jamais avec les gens que l'on suppose malheureux, la fille commence par demander d'un ton aigre à l'étranger pourquoi il fait tant de tapage en frappant sur la table avec son bâton.

— Parce que cela me plaît, ma mie, répond le nouveau venu d'une voix forte et en regardant la fille d'auberge d'un air menaçant. — Il fallait accourir plus vite pour me servir, et je n'aurais pas eu besoin de frapper si fort. Vous n'avez bien vu entrer dans la maison, puisque vous étiez devant la porte. Pourquoi n'êtes-vous pas venue sur-le-champ me demander ce qu'il me fallait.

La servante, qui ne s'attendait pas à être traitée ainsi par un homme si mal vêtu, se sent toute troublée, et répond en roulant son tablier: — Dame!... c'est parce que... parce que...

— Oh! parbleu!... c'est parce que je ne suis pas venu en voiture... et que ma toilette n'est pas très-soignée! Mais qu'importe; pourvu que je paye ce que je prendrai, vous n'avez rien à dire; allons, apportez-moi du pain, du fromage, un pot de vin... et vivement, car j'ai faim.

La servante s'éloigne en murmurant: — Fait-il de l'embarras pour du pain et du fromage!... Cependant elle se hâte de servir l'étranger, qui déjeune avec appétit, et se carre devant son morceau de fromage comme s'il mangeait une dinde truffée; mais les autres voyageurs, qui déjeunent plus copieusement dans la salle, ne se permettent point de jeter trop souvent les yeux du côté du nouveau venu, car il y a dans sa physionomie quelque chose qui indique qu'il ne prendrait pas bien les mauvaises plaisanteries; il y a une sorte de misère qui sait se faire respecter, comme il y a une opulence qui n'est jamais respectable.

Cependant la servante a été conter à son maître quel nouveau voyageur leur est arrivé, et l'hôte, personnage très-curieux, très-bavard, faisant beaucoup le capable, quoiqu'il ne soit pas aussi grand que sa femme, même quand il a son bonnet de coton, vient dans la salle en sautillant, en souriant; va parler à plusieurs voyageurs, tout en lorgnant du coin de l'œil l'étranger; puis, après avoir tourné trois fois autour de celui-ci, se décide à l'aborder, et va s'appuyer sur la table où il prend son repas en disant: — Eh bien! vous ne trouvez pas mon petit vin mauvais, n'est-ce pas?

L'étranger laisse errer sur ses lèvres un de ces sourires moqueurs qui lui sont familiers; et, sans regarder l'aubergiste, répond au bout d'un moment: — Que je le trouve bon ou mauvais, ne faut-il pas que je le boive?

— Ah! sans doute!... C'est-à-dire, si vous en vouliez du meilleur, on pourrait....

— Si j'en voulais d'autre, je n'aurais pas attendu votre permission pour en demander.

— C'est juste... mais....

— Mais je ne suis plus difficile maintenant!...

— Vous ne l'êtes plus?...Ah! j'entends, ça veut dire que vous l'avez été... Hein?

L'inconnu lève les yeux sur l'aubergiste, et, après l'avoir regardé fixement quelques instants, lui dit: — Il y a quelque chose que vous avez été, vous, que vous êtes encore, et que probablement vous serez toujours!

L'hôte attache alors ses petits yeux roux sur ceux de l'étranger, afin de tâcher de comprendre ce qu'il veut dire; mais, après avoir cherché en vain, il s'écrie: — Je n'y suis pas du tout. Est-ce que vous dites la bonne aventure?

L'étranger hausse les épaules, ne répond plus, et continue de manger son pain et son fromage.

— Venez-vous pour quelque temps dans notre ville? reprend l'aubergiste au bout d'un moment.

— Je n'en sais rien... si cela m'amuse d'y rester, j'y resterai.

— C'est juste!,. Ah! vous verrez de jolies choses ici!... un jardin botanique magnifique... un collége superbe!... et notre pont, formé par les dépôts calcaires des eaux d'une fontaine... Je ne vous parle pas de nos pâtes d'abricot... vous ne me semblez pas tenir aux friandises. Mais, pour la beauté du pays, des environs, vous serez étonné, surpris!....

— Rien ne m'étonne ni ne me surprend maintenant...

— Ah!... c'est différent... A propos, comptez-vous coucher ici?

Sans répondre à cette question, l'étranger passe la main sur son front et semble réfléchir; enfin il dit à l'aubergiste: — Il n'y a donc plus dans cette ville personne de la famille Granval?

— La famille Granval! dit l'hôte avec étonnement; comment! est-ce que vous l'avez connue? C'étaient des gens très-riches que les Granval!... des gens fort considérés, et....

— Je sais ce qu'ils étaient; je vous demande s'il y a encore quelqu'un de leur famille dans ce pays.

— Non, plus personne. D'abord M. Granval père est mort il y a déjà cinq ans; il avait laissé un fils et une fille. Le fils, qui avait d'une très-mauvaise santé; il avait beau prendre les eaux du Mont-d'Or, ça ne le rendait pas plus gras; il s'est imaginé de se marier... ça l'a achevé; il est mort il y a deux ans. Quant à sa sœur, elle a épousé un négociant avec lequel elle est partie pour l'Italie.

L'étranger écoutait l'hôte, les coudes placés sur la table et la tête appuyée dans ses mains. Quand l'aubergiste a cessé de parler, il laisse échapper un juron fort énergique, puis murmure: — Les uns sont morts; les autres ont quitté leur pays! Comme un peu d'années tout change, tout se disperse!...

— Est-ce que vous aviez une commission pour la famille Granval? demande l'hôte en s'asseyant en face du voyageur, qui, sans lui répondre, dit au bout d'un moment: — Après tout, quand j'aurais retrouvé celui-là, il n'aurait pas mieux valu que les autres... Chacun pour soi... c'est naturel... Tant pis pour ceux qui font des sottises!... qui se laissent dépouiller!... on a raison de se moquer d'eux... Mais maintenant je les défie!... Je suis au-dessus de tout!... je les méprise tous!... et je saurai me passer d'eux.

— Vous vous passerez d'eux? dit l'aubergiste, qui pense que c'est à lui que le voyageur parle. Ah!... dame, si vous pouvez, vous... Mais je n'ai pas bien entendu de qui vous dites que....

— Combien vous dois-je? dit l'étranger en se levant brusquement.

— Combien vous devez? Oh! le compte sera bientôt fait... du pain, du vin, du fromage... ça fait un total de douze sous.

L'étranger tire douze sous d'une des poches de sa veste, et les jette sur la table; puis, sortant une pipe et du tabac à fumer d'une poche de sa redingote, il bourre sa pipe et dit à l'hôte: — Ou y a-t-il du feu?

— Du feu... pour allumer votre pipe?

— Apparemment.

— Parbleu! il y en a à la cuisine.... elle n'est jamais froide ici.... Mais vous ne m'avez pas dit si....

L'étranger ne l'écoute plus. Il est entré dans la cuisine, a allumé sa pipe, l'a mise à sa bouche; puis, sortant lentement de l'auberge, est allé se rasseoir sur le banc de pierre, où il fume tranquillement, et comme un musulman qui serait mollement assis sur des coussins.

— C'est un drôle de corps! se dit l'aubergiste en regardant l'inconnu s'éloigner. — Il fume... je croirais assez que c'est un ancien militaire. Que diable voulait-il aux Granval? il a fini par dire qu'il se moquait d'eux... C'est égal, j'ai bien fait de lui tenir compagnie... s'il revient, je le ferai encore causer.

L'étranger, après avoir passé toute la matinée sur son banc de pierre, revient en effet à l'auberge sur les deux heures. Il demande encore du pain et du fromage; mais, cette fois, il ne boit que de l'eau. L'aubergiste va tourner autour de lui, et lui adresse quelques questions pour entamer la conversation; mais l'inconnu ne semble pas disposé à causer; il mange sans répondre à son hôte, paye son maigre repas, bourre sa pipe, va l'allumer, puis s'éloigne; mais, cette fois, il descend la rue au lieu d'aller se rasseoir sur le banc de pierre.

— C'est une triste pratique! dit l'aubergiste quand l'inconnu est éloigné. — Et encore, dit la servante, c'est qu'il fait un embarras comme un marquis! il commande! il parle d'un ton de maître!... Au lieu de se bourrer de fromage, il ferait bien mieux de se faire faire la barbe!....

— Est-il encore sur le banc de pierre en face, Marie?

— Non, monsieur, il a descendu la rue.

— Alors il est probable que nous ne le reverrons plus.

— Bon débarras!

L'aubergiste se trompait; sur les huit heures du soir, il voit rentrer dans sa grande salle l'étranger mal mis, avec son bâton noueux.

— Allons! encore l'homme au fromage! dit tout bas la servante; mais son maître lui fait signe de se taire, il craint de fâcher le voyageur. Celui-ci s'est placé devant une table, où il demande du pain, du fromage et un petit verre d'eau-de-vie. On le sert promptement; il mange sans rien dire; mais lorsqu'il demande ce qu'il doit, l'hôte, qui brûle de le questionner, s'avance, et ôtant son bonnet avec politesse, lui dit:

— Est-ce que vous ne comptez pas coucher ici?

— Coucher ici! dit l'étranger; non, cela n'est pas nécessaire... on dort tout aussi bien dans la prairie... et cela ne coûte rien, tandis que si je couchais chez vous, il faudrait payer, n'est-ce pas?

— Mais c'est assez l'usage; vous comprenez bien que nous ne pouvons pas fournir comme ça nos....

— C'est bon! c'est bon!... est-ce que je vous ai demandé quelque chose pour rien?...

— Non, monsieur, je ne dis pas cela; mais....

— Mais alors taisez-vous, et laissez-moi tranquille.

L'aubergiste remet son bonnet de coton avec humeur, et l'étranger s'éloigne après avoir payé.

— Je commence à croire que ce monsieur au fromage n'est qu'un vagabond, dit l'hôte quand il est certain que l'inconnu est bien loin. Un homme qui couche dans les prairies... c'est un peu suspect... Je

suis fâché qu'il n'ait pas couché chez moi, parce qu'alors il aurait bien fallu qu'il me dit son nom...

— Oh ! il est en règle ! dit un petit monsieur qui venait d'entrer dans la salle au moment où le voyageur en sortait. En arrivant dans la ville, il a été sur-le-champ faire viser ses papiers chez M. le maire.

— Tiens ! vous connaissez donc cet homme, monsieur Benoît? dit l'aubergiste en s'approchant du nouveau venu. M. Benoît se caresse le menton, secoue la tête pour se donner de l'importance, et répond :

— Oui... je l'ai déjà rencontré plusieurs fois dans la ville; il y a au moins huit jours qu'il y est arrivé.

— Comment s'appelle-t-il?

— Pour son nom, je l'ignore... mais je crois que c'est un homme qui a eu de la fortune, qui a tout mangé, et qui n'a plus rien.

— Et que fait-il à présent?

— Mais vous l'avez vu; il se promène, il se repose, il fume; mais il parle peu.

— Moi, je n'ai rien à lui demander, il a payé tout ce qu'il a pris chez moi... mais il est bien mal mis... Hom ! monsieur Benoît, vous conviendrez que ce n'est pas là la mise d'un homme qui a des rentes !

— Je ne vous ai pas dit qu'il avait des rentes !... je vous ai dit que je présumais qu'il avait été riche, c'est bien différent.

On s'entretient encore pendant quelque temps de l'inconnu; puis l'arrivée de nouveaux venus fait oublier l'homme aux minces repas.

Le lendemain, au point du jour, l'étranger était encore étendu sur le banc de pierre, en face de l'auberge : moins livré à ses pensées, il semblait considérer les voyageurs qui arrivaient, et plus d'une fois il fit un mouvement pour s'approcher de quelques-uns d'entre eux; mais il retombait bientôt sur son banc, et un sentiment pénible se peignait sur ses traits.

Sur les midi, il entre dans l'auberge, y fait un repas aussi modeste que la veille; puis, posant sa tête dans ses deux mains, reste devant la table comme enseveli dans ses pensées. Il y avait déjà longtemps qu'il était dans cette position, et l'hôte lui-même n'osait le troubler, lorsqu'un grand bruit se fit entendre : une chaise de poste arrive. Trois jeunes gens et un domestique en descendent, et les servantes ainsi que l'aubergiste courent recevoir Robineau et ses deux compagnons de voyage; car c'étaient eux qui venaient d'arriver à Clermont.

— Aïe !... holà !... je suis moulu! dit Robineau; on a bien raison de dire qu'on va un train de poste... Comme nous avons été, messieurs !... les villes, les villages fuyaient derrière nous !...

— C'est-à-dire que c'est nous qui fuyions devant eux...

— C'est gentil... c'est amusant d'aller vite... Aïe le mollet !... François, prends bien garde à mes malles, à mes effets...

— Allons, monsieur l'aubergiste, faites-nous un bon repas... ce que vous avez de meilleur. J'ai une faim !... et toi, Edouard?

— Moi aussi... L'air de ce pays me semble fort bon.

— Et toi, Robineau, est-ce que tu n'es pas en appétit?

Robineau tire Alfred par son habit en lui disant à demi-voix :

— Ne m'appelle donc plus Robineau, mon ami; tu sais bien que ce n'est plus mon nom... Je suis Jules de la Roche-Noire...

— Ah ! au diable ! est-ce que je pense à cela !... Enfin, monsieur Jules Robineau de la Roche-Noire, est-ce que vous n'êtes pas disposé à vous mettre à table?

— Mon ami, tant que je ne serai pas arrivé à mon château, je n'aurai pas d'appétit.

— Voilà un château qui te fera faire une maladie, mon pauvre garçon.

Les trois jeunes gens étaient entrés dans la grande salle; le bruit de leur conversation a fait lever la tête à l'étranger, qui les regarde sans se déranger.

— Messieurs !... messieurs ! ne vous asseyez donc pas ici ! dit Robineau, qui vient d'apercevoir l'inconnu, nous ne pouvons pas rester dans cette salle !... Des gens comme nous... Vous ne voyez donc pas? la société est jolie !

Alfred se lève en disant :

— Ma foi, quand je voyage, je suis philosophe, moi; et pourvu que le dîner soit bon...

Mais Robineau crie, appelle, fait du tapage, et l'hôte arrive le bonnet à la main.

— Faites-nous donc donner une chambre particulière, dit Robineau; il me semble, monsieur l'aubergiste, que vous devriez prendre garde... et ne pas nous mettre avec... tout le monde.

— On dresse votre couvert au premier, messieurs; et si vous voulez monter...

— Oui certainement.

— Ces messieurs coucheront-ils ici?

— Non pas! non pas! nous couchons à mon domaine de la Roche-Noire.

Au nom de la Roche-Noire, l'étranger lève les yeux et regarde avec attention Robineau, qui reprend :

— Vous devez connaître ce château-là, monsieur l'aubergiste?...

— La Roche-Noire... non, monsieur; je connais le village de la *Roche-Blanche*, qui est environ à deux lieues d'ici...

— Dis donc, Robineau, dit Alfred en riant, on s'est peut-être trompé; c'est sans doute de la Roche-Blanche que tu es le seigneur

— Du tout... J'ai mes titres; je suis bien sûr que c'est Noire... D'ailleurs, comment sont les propriétés à la Roche-Blanche?

— Oh ! monsieur, la plupart des habitants logent dans des antres, dans des espèces de cavernes creusées dans les rochers...

— Vous voyez bien, messieurs, que ça ne se ressemble pas... des antres, des cavernes... et moi j'ai un château magnifique... J'espère que vous connaissez la ville de Saint-Amand?

— Saint-Amand-Talende; oui, monsieur; c'est à quatre bonnes lieues d'ici.

— Eh bien, mon château est dans les environs... on doit le voir de loin, parce que...

— Ah ! pour Dieu, s'écrie Alfred, allons nous mettre à table !... J'ai déjà une indigestion de ton château avant que d'y être arrivé...

— Oui, oui, ne restons pas ici. En disant cela, Robineau jette un regard méprisant sur l'étranger, qui, loin de baisser la tête, fronce le sourcil et suit des yeux le seigneur de la Roche-Noire. Celui-ci se hâte de sortir de la salle, et dit à l'aubergiste :

— Pourquoi avez-vous donc des gens comme ça chez vous?

— Comme qui, monsieur?

— Parbleu ! comme ce mendiant qui était assis dans votre salle, et qui ne s'est pas même levé quand nous sommes entrés.

— Ce n'est pas un mendiant, monsieur, c'est un voyageur.

— Eh bien ! il est gentil, il est propre, le voyageur !... Il a d'ailleurs un air très-insolent, et si je n'avais pas eu peur... de me compromettre, je lui aurais appris qu'on ne regarde pas ainsi un homme comme moi.

— Ah ! Robineau, je t'en prie, ne fais pas le méchant, dit Alfred en se mettant à table; depuis que tu as un château, tu veux tout écraser, tout effrayer... Est-ce que tu crois que les richesses donnent le droit de faire le maître partout !

— Il n'est pas question de cela... Je veux qu'on soit poli avec moi, voilà tout... Il me semble que ce n'est pas trop demander.

— Mais vous, monsieur Jules, dit Edouard, avez-vous été bien poli avec ce pauvre homme?... Dès que vous l'avez aperçu, vous avez voulu quitter la salle... il aura remarqué les regards méprisants que vous jetiez sur lui... Les malheureux sont plus susceptibles que d'autres, parce qu'à chaque instant ils redoutent des humiliations.

— Allons ! ne nous occupons plus de cet homme. Au fait, je dois avoir trop de choses dans la tête pour faire attention à de tels personnages; mangeons vite, messieurs, afin d'arriver plus tôt chez moi...

— Etouffe-toi, si tu veux, moi, je vais dîner tranquillement; songe donc qu'il n'est que deux heures !... Nous avons bien le temps !...

— Mais pourquoi aller à pied?... gardons la voiture, on nous trouvera d'autres chevaux.

— Eh ! nous sommes las d'être en voiture; n'est-il pas bien plus agréable de faire les deux ou trois lieues en nous promenant, en admirant le pays... les paysannes... car enfin il faut savoir à qui nous aurons affaire...

— Alors nous laisserons la chaise et nos bagages ici, et je les enverrai chercher demain par mes gens... Malgré cela, messieurs, je vais envoyer François en avant, afin qu'il fasse préparer nos appartements...

— Envoie François en avant, si tu veux.

Robineau quitte la table et va trouver son domestique; il le prend à part et lui dit : — François, tu vas aller en avant à mon château.

— Oui, monsieur... Par où est-ce, monsieur?

— Prends la route de Saint-Amand, puis tu demanderas... parbleu ! il doit être connu !...

— Oui, monsieur... Oh ! je le trouverai bien.

— Tu apprendras au concierge que son nouveau maître va arriver avec deux jeunes seigneurs de sa connaissance.

— Oui, monsieur.

— Tu lui diras de tout préparer pour nous recevoir... dignement.

— Oui, monsieur... je lui dirai de faire les lits...

— Tu lui feras entendre... comme si ça venait de toi, que je ne suis pas insensible aux compliments... et qu'il devrait me faire une harangue...

— Oui, monsieur... je lui dirai que vous m'avez dit que vous seriez sensible à une harangue.

— Non, imbécile ! ne dis pas que je t'ai dit cela, mais que tu l'as deviné...

— Ah ! j'entends, monsieur.

— Ensuite, François, tu iras dans les environs, chez tous les paysans... tu leur apprendras aussi mon arrivée... tu leur feras comprendre que je suis très-riche, très-grand...

— Faudra dire que vous êtes grand?

— C'est-à-dire généreux... que j'ai l'intention de faire des rosières...

— Oui, monsieur, je leur dirai que vous voulez leur faire faire des rosières...

— Et que s'ils m'apportaient des bouquets... s'ils me faisaient une petite réception... avec des coups de fusil... des cris, des danses, ça ne pourrait que me faire plaisir.

— Bien, monsieur, j'vas leur dire que vous voulez une fête à votre mon...

— Oui, c'est cela; enfin, François, mets tout le monde en mouvement.

— Oui, monsieur, soyez tranquille,.. vous serez content.

François s'éloigne pour se rendre à la Roche-Noire; et Robineau, enchanté de son idée, remonte en se frottant les mains près de ses deux compagnons; il les presse tant, qu'enfin ceux-ci quittent la table, et on descend dans la cour de l'auberge. L'étranger y était en train de bourrer sa pipe.

— Nous partons, dit Robineau; monsieur l'aubergiste, nous vous laissons ma chaise de voyage, nos malles, nos bagages... François, mon valet de chambre, viendra demain chercher tout cela avec un cheval pour ramener la voiture; ces messieurs veulent aller en se promenant...

— Oh! vous allez voir un beau pays, messieurs.

— Oui, mais encore faudrait-il savoir par où nous devons aller...

— Il y a une jolie route de traverse dans les montagnes qui conduit à Saint-Saturnin, qui n'est qu'à une demi-lieue de Saint-Amand... il y a ensuite la grande route qui mène à Issoire, à Saint-Flour.

— Non, non, point de grandes routes, dit Edouard; il nous faut du pittoresque, du varié, du terrible même!

— Un instant, messieurs! je ne marche pas au bord des précipices, moi!... Il serait peut-être plus sage de prendre un guide pour nous conduire dans ce pays que nous ne connaissons pas.

L'étranger, qui a entendu les derniers mots de Robineau, s'approche alors brusquement des trois jeunes gens, et sans ôter son chapeau de dessus sa tête leur dit: — S'il vous faut un guide, messieurs, je puis vous en servir... car, depuis huit jours, je ne ne fais que me promener dans les environs, et je commence à les connaître.

Alfred et Edouard sont indécis; mais Robineau, auquel la figure de l'étranger ne plaît nullement, s'empresse de répondre:

— Non, non, nous ne voulons personne... je plaisantais; nous sommes assez grands pour trouver notre chemin nous-mêmes.

— Tout comme il vous plaira, répond l'étranger; et mettant sa pipe dans sa bouche, il s'éloigne de l'auberge. Bientôt les trois jeunes gens, après avoir recommandé leurs effets à l'aubergiste, quittent Clermont et prennent la route de traverse qu'on leur a dit conduire à Saint-Amand.

Chapitre VII. — Voyage dans les montagnes.

En sortant de Clermont, les trois voyageurs ont suivi d'abord le chemin qu'on leur a indiqué et qui doit les mener à la petite ville de Saint-Amand. Mais à peine ont-ils fait une demi-lieue dans les montagnes, que le désir de jouir d'un beau point de vue, de gravir un rocher, de parcourir un sentier plus pittoresque, leur fait insensiblement quitter la route qu'ils devraient suivre. Vainement Robineau, qui ne partage pas l'enthousiasme de ses compagnons pour les beautés qu'offrent des sites, tantôt sauvages et tantôt cultivés, s'arrête souvent avec humeur et dit: « Ce n'est pas par là, messieurs!... Vous vous éloignez... nous perdons notre route... nous ferons cent fois plus de chemin qu'il ne faut. »

Alfred et Edouard ne l'écoutent point: ils continuent de courir en avant; puis, s'arrêtant avec extase sur le sommet d'un mont, s'écrient: « Quel pays pittoresque!... comme la nature y est variée!... Ici, des rochers escarpés, des montagnes arides, un sol calcaire... des produits volcaniques; à nos pieds, des prairies verdoyantes, des vignes, des champs, des arbres chargés de fruits!...

— Montons encore, dit Edouard, sur la cime de cette montagne; il me semble voir un champ de blé...

— Oh! cela serait curieux...

— Il faut voir cela, répond Alfred en suivant Edouard; et tous deux gravissent les rochers en courant, en sautant, en riant; tandis que Robineau, qui est resté en bas, fait une moue épouvantable en disant: « Il me semble, messieurs, que mon château n'est pas niché là-haut... Quand nous serons installés chez moi, vous aurez tout le temps de faire des excursions dans les environs!... Cela n'a pas le sens commun de se fatiguer à grimper si haut!... »

Les deux amis continuent de monter; ils arrivent au plateau, qui paraît avoir plus d'une lieue d'étendue, et sur lequel, en effet, on trouve un vaste champ de blé. Tout au plaisir que leur procure cette situation magnifique, Alfred et Edouard s'arrêtent; ils sourient, ils sont heureux!... Et lorsqu'on éprouve un sentiment de bonheur, on cherche à le faire durer longtemps, à le maintenir dans son âme... Il est si rare que l'on soit heureux du présent!... c'est presque toujours sur l'avenir que l'on se berce...

Robineau s'est assis d'un air piteux sur une pointe de rocher, et il regarde ses compagnons qui sont à plus de vingt toises au-dessus de lui. Alfred lui fait signe de venir les rejoindre en criant: — Arrive donc!... c'est superbe... on découvre tout le pays.

— Découvre-t-on mon château? crie Robineau.

— Oh! nous en apercevons une douzaine!

Ces mots décident le nouveau seigneur à gravir la montagne. Il y arrive en sueur, et regarde autour de lui en s'essuyant le front.

— Eh bien! est-ce que tu es fâché d'être monté? dit Alfred.

— Est-ce que cela ne vaut pas la peine qu'on se fatigue un peu, dites, monsieur Jules?

— Messieurs, c'est joli... j'en conviens... on voit très-loin... mais au *Diorama* de MM. Daguerre et Bouton j'en ai vu autant que ça!...

— Mon ami, le *Diorama* est certainement une chose ravissante; il est impossible de pousser plus loin l'illusion, la perfection des détails; mais l'art ne doit pas empêcher d'admirer la nature!...

— Vous direz ce que vous voudrez, messieurs; mais j'aime mieux le Diorama: au moins, j'ai l'explication de ce que je vois; mais, ici, je ne sais pas ce que je regarde... Voilà là-bas un village... je ne sais pas quel village c'est.

— Attends! attends! voici un bon paysan qui sera notre cicerone

Un villageois s'approchait, la bêche et la pioche sur l'épaule. Il se disposait à descendre la montagne: Alfred l'appelle, et le paysan vient à eux en les saluant. On est beaucoup plus poli en Auvergne que dans les environs de Paris.

— Mon brave homme, voulez-vous avoir la bonté de nous dire quelle est cette petite ville que nous apercevons là-bas... entre deux rivières?

— Là, messieurs, c'est Saint-Amand... Oh! une jolie petite ville!... C'te petite rivière que vous voyez par ici, c'est la Veyze, qui prend sa source à Pagnia, un hameau qui est là-bas; elle se joint à la Mone, et toutes les deux se jettent dans l'Allier. La Mone vient de Saint-Saturnin, qui est à une demi-lieue de Saint-Amand... Tenez, au bout de mon doigt..

— Qu'est-ce que c'est que Saint-Saturnin?

— Oh! c'est un gros village... Autrefois c'était une ville... et une ville fortifiée même...

— Y a-t-il un château par là? demande Robineau.

— Oh! oui, monsieur, j'gnia un château fort.

— Qui s'appelle la Roche-Noire?

— Non, monsieur, non; c'est le château de Saint-Saturnin.

— Et la Roche-Noire, où est-ce?

— C'est la Roche-Blanche que vous voulez dire, sans doute?... C'est ce petit village là-bas...

— Je ne vous parle pas de votre Roche-Blanche!... Ils sont étonnants, ces Auvergnats!... ils veulent absolument que noir et blanc ça soit la même chose...

— Dame, monsieur, je ne connaissons pas alors...

— Et de ce côté, brave homme?

— Ça, monsieur, c'est le bourg de Chanonat.

— Chanonat! où est né Delille? s'écrie Edouard.

— Delille? répond le paysan; ah! je ne vous dirons pas, monsieur... Quoiqu'i' faisait ce Delille?... N'était-ce pas un vigneron?... Ne faisait-il pas du vin?

— Non, mon brave homme; il faisait mieux que cela... c'était un poëte! Mais il aimait les champs; et, nouveau Virgile, il a, dans de beaux vers, chanté l'agriculture!...

— Je ne l'avons pas connu, monsieur...

Robineau se retourne en haussant les épaules et en disant: — Que ces gens d'esprit sont bêtes!... Aller parler d'un poète à ce villageois qui ne connaît que ses canards, sa femme et ses enfants! Je ne ferai jamais une gaucherie comme cela, moi.

Puis, se rapprochant du paysan, Robineau lui dit: — Mon cher ami, ces messieurs se font nommer tous les environs, c'est très-bien; mais ils ne pensent pas à l'essentiel, qui est de demander notre plus court chemin pour nous rapprocher de Saint-Amand, et, par conséquent, de mon château, qui est aux environs.

— Ah! messieurs, vot' chemin, c'est de descendre d'abord; puis vous suivrez à gauche... vous verrez le Crest, et de là à Saint-Amand il n'y a pas loin... Bon le bon jour, messieurs.

— Merci, brave homme.

Le paysan s'est éloigné, et Robineau regarde sa montre et s'écrie: — Allons, messieurs, en marche... Savez-vous l'heure qu'il est déjà? Cinq heures et demie, rien que ça.

— Eh bien, il fait jour jusqu'à près de neuf heures, maintenant!

— Oh! jour... c'est selon dans quel chemin on se trouve... d'ailleurs, nous ne sommes pas encore arrivés.

— Adieu donc, endroit charmant! dit Edouard en soupirant; qu'avec plaisir j'aurais vu d'ici le coucher du soleil!...

— C'est cela! et nous coucherions à la belle étoile, nous autres!

— Vraiment ce lieu m'inspirait!... Je me sens en verve... j'aurais fait quelques vers sur ce site...

— Vous ferez un poëme une autre fois, mon cher Edouard; vous reviendrez ici, vous y regarderez le soleil, la lune et tout ce qui vous fera plaisir; mais, pour l'instant, je vous en supplie, allons chercher mon château dont je commence à être très-inquiet.

En disant cela, Robineau va prendre Edouard par le bras, et il l'entraîne; il appelle Alfred, et veut aussi lui donner le bras.

— Et pourquoi diable nous tenir ainsi? dit Alfred en se dégageant du bras de Robineau.

— Mon ami, c'est qu'en se tenant trois, on est plus solide et moins en danger de glisser.

— Est-ce que tu trouves qu'il fait du verglas?... Dis plutôt que tu as peur que nous ne t'échappions encore.

— Quand cela serait, messieurs, n'est-il pas bien naturel que je sois impatient de connaître ma propriété?...

— Quelques heures plus tôt ou plus tard, qu'importe?

— Mon cher Alfred, tu parles bien comme quelqu'un qui a cent mille livres de rente, qui est habitué à la fortune... qui est même blasé sur les jouissances qu'elle procure; mais moi, je suis encore tout neuf là-dedans, j'ai hâte d'être heureux; et pour moi, les plus beaux sites, les points de vue les plus merveilleux ne sauraient avoir le charme que me fera éprouver l'aspect du domaine que je viens d'acheter.

— Je conçois cela, dit Edouard; allons, messieurs, en avant.

On marche sans s'arrêter pendant quelque temps; mais bientôt se présente un sentier tortueux entre des rochers à pic, sur lesquels on aperçoit des chèvres qui sautent rapidement des espaces considérables, puis qui restent quelques moments immobiles sur le bord d'un précipice : Edouard ne peut s'empêcher de s'arrêter encore pour contempler ce tableau.

— Ah! messieurs, s'écrie-t-il, convenez que c'est superbe... que cet endroit sauvage a quelque chose de majestueux... On se croirait ici bien éloigné du monde!...

— Nous en sommes éloignés aussi, car je ne vois personne et je n'aperçois aucune habitation, dit Robineau en regardant tristement autour de lui.

— Ce sentier étroit entre ces rochers a je ne sais quoi de grand... d'antique... il me reporte à d'autres siècles... il me semble que je vais voir OEdipe et Laïus se rencontrant dans ce fatal chemin!...

— Ah! si nous tombons dans les Grecs nous n'en sortirons pas, dit Robineau en frappant du pied avec impatience.

— Moi, messieurs, dit Alfred, je pense qu'il serait bien agréable de se promener par ici avec une jolie femme... Depuis un quart d'heure nous n'avons rencontré personne!... C'est charmant. Quand un endroit plaît, on peut s'y arrêter... s'y embrasser... s'y extasier sur les beautés de la nature, et on n'a pas peur d'être surpris comme dans toutes ces campagnes près de Paris, où ces maudits paysans sortent d'un champ de pommes de terre au moment où vous y pensez le moins. Est-ce que tu n'es pas de mon avis, Robineau?... Dis donc, si tu avais Fifine ici?...

— Si j'avais Fifine, je la ferais marcher au moins! et elle ne s'arrêterait pas à chaque instant pour regarder un petit tas de mousse ou une pierre qui se détache et menace de nous tomber sur le nez.

— Elle n'est donc pas romantique, Fifine? Cependant, mon ami, en général, les dames aiment beaucoup à causer d'amour en plein champ... Le gazon, le feuillage, un endroit bien touffu, bien sombre, cela inspire, émeut, attendrit; moi, c'est étonnant comme l'air de la campagne me rend amoureux!

— Ah! messieurs, que vous êtes jeunes, que vous êtes enfants!

— Puissions-nous l'être longtemps!... Les sensations les plus douces sont toujours celles qui nous rappellent notre jeune âge!

— Avançons, messieurs, avançons, je vous en prie... Je ne vois rien de bien gentil dans ce chemin rocailleux... Eh bien! monsieur Edouard, qu'est-ce que vous regardez donc en l'air?

— Comment! vous ne voyez pas cette chèvre posée absolument sur le bord de ce précipice!... Il semble que ses pieds touchent à peine le sol... et sa tête avancée considère sans trembler l'espace immense sur lequel elle est presque suspendue.

— Ah! messieurs, c'est trop fort! Comme si on n'avait jamais vu de chèvres!... Perdre son temps à les regarder... Parbleu! elles ne sont pas autrement faites ici qu'au Jardin des Plantes... elles ne sont même pas si belles; encore si vous aperceviez un ours, un lion!... à la bonne heure, on pourrait admirer!...

— Oh! je suis bien sûr que tu ne t'arrêterais pas pour les regarder, toi!

— Maudit chemin qui n'en finira pas!... Ce villageois nous aura donné une fausse indication... Nous finirons par nous égarer, nous perdre dans ces montagnes... Ah! que je suis fâché maintenant que nous n'ayons pas pris un guide.

— C'est ta faute, pourquoi as-tu refusé cet homme qui s'offrait pour nous en servir?

— Qui?... ce mendiant, ce misérable, qui n'a pas même ôté son chapeau pour nous parler?

— Est-il besoin qu'un guide ait appris la civilité?...

— Au moins il est besoin qu'il n'ait pas l'air d'un brigand, et c'est l'effet que m'a fait cet homme-là... Vous n'avez donc pas remarqué ces regards en dessous qu'il nous lançait... et puis ce gros bâton qu'il tenait à la main?

— Comment! nous étions trois, et tu aurais eu peur de cet homme?

— Non, il n'est pas question d'avoir peur!... Mais qui est-ce qui vous assure que cet homme n'a pas des compagnons, des camarades dans les montagnes? Il nous aurait menés où il aurait voulu, et tout à coup une douzaine de particuliers de sa tournure seraient tombés sur nous.

— Ah! mon pauvre Robineau! je vois que tu ne feras pas le tour du monde en te promenant!

— Ma foi, j'avoue que j'aime beaucoup mieux voyager en voiture qu'à pied; au moins on avance, on fait du chemin!... Mais, avec vous, il faut s'arrêter à chaque instant... et dans tout cela, je ne vois pas plus de château que dans ma main!... Voilà qu'il est sept heures bientôt, et je commence à être très-fatigué.

— Et moi à avoir très-faim, dit Alfred; je vois que l'air de ces montagnes est bon pour la digestion.

Les deux amis ne peuvent s'empêcher de rire de la figure de Robineau, qui pousse des soupirs en regardant autour de lui. Cependant on marche, on sort du sentier, on aperçoit un village sur le bord d'un lac, et on se dirige de ce côté.

— Nous allons nous informer de mon château à ce village, dit Robineau.

— Nous allons aussi y manger, dit Alfred, car la promenade que nous avons faite me donne de l'appétit.

— Oui! elle est gentille, la promenade! je suis sûr que nous avons fait plus de six lieues en nous égarant.

On approche des bords du lac contre lequel le village est placé; des paysans sont assis devant leurs chaumières, quelques vieilles femmes filent, de jeunes filles causent, des enfants jouent et se roulent à terre.

— Elles sont un peu brunes, dit Alfred en examinant les jeunes filles; malgré cela, elles ne sont pas mal... les yeux vifs... des dents blanches... la coiffure est originale, avec ce petit chapeau de paille placé en arrière et qui serre sous le menton, on les prendrait presque pour des Anglaises. Allons, messieurs, avançons; je ne pense pas qu'il y ait d'auberges en cet endroit; il faut donc, comme les anciens chevaliers, aller demander l'hospitalité à ces bonnes gens!... avec la différence que nous payerons ce que nous prendrons, ce qui n'est peut-être pas aussi chevaleresque, mais ce qui me semble plus naturel.

On entre dans une maisonnette des plus apparentes; les habitants regardent les trois jeunes gens avec une curiosité mêlée de bienveillance et de bonhomie.

— Pouvez-vous nous donner quelque chose à manger? dit Alfred; en payant bien, s'entend.

— Oh! oui, monsieur, tout de suite; et quand même vous ne payeriez pas, c'est égal!...

— Eh bien, dit Edouard, vous voyez, messieurs, que l'hospitalité se pratique encore... ces braves gens ne nous connaissent pas, et ils nous traiteraient gratis!...

— Oh! parce qu'ils voient bien que nous payerons, dit Robineau.

— Monsieur Jules, vous ne croyez donc pas aux vertus des anciens patriarches?

— Messieurs, je croirai à tout ce que vous voudrez quand j'aurai vu mon château!... Bonnes gens, où sommes-nous ici, s'il vous plaît?

— A Ayda, monsieur.

— Est-ce loin de Saint-Amand?

— A deux bonnes lieues, monsieur.

— Ce qui prouve que, quoique nous marchions, nous n'avançons guère!... A table, messieurs!

On avait servi sur une table des œufs, du fromage blanc, du fromage ancien, du lait et des fruits; les trois jeunes gens se placent sur des escabeaux; les villageois restent debout autour d'eux; vaillamment Alfred les engage à s'asseoir, les bons Auvergnats n'en veulent rien faire, et Robineau se dit : C'est très-bien, voilà des paysans respectueux; je suis très-content d'avoir acheté une propriété en Auvergne.

Deux jeunes filles de quinze à seize ans servent les voyageurs, leur versent à boire, s'empressent de leur offrir des fruits, du pain, du lait, et tout cela en souriant et en faisant toujours une petite révérence.

— Elles sont fort gentilles, dit Alfred; et je trouve qu'il est beaucoup plus agréable de voir derrière soi d'aussi aimables enfants, de rencontrer sans cesse un sourire sur leurs physionomies riantes, que d'avoir sur les épaules une douzaine de valets curieux, bavards... Tiens, Robineau, je te conseille de monter ta maison avec de semblables jeunes filles... tu seras servi comme un sultan!...

— Oh! messieurs, vous ne voyez que la bagatelle!... mais je ne puis pas avoir une femme pour cocher, pour jockey, pour valet de chambre. Ça serait gentil, un cocher en jupon!

— Tu les habilleras en homme.

— Oh! non, dit Edouard, elles sont si bien ainsi!

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

— Ce qui serait plus aimable, dit Robineau en prenant une jatte de lait, ce serait d'être arrivé. Dites-moi donc, monsieur l'Auvergnat, connaissez-vous dans les environs le domaine de la Roche-Noire?

Le villageois auquel Robineau s'adressait réfléchit quelque temps, puis répond : Ah! oui, monsieur!... La Roche-Noire!... je connaissons ben...

— Il le connaît! s'écrie Robineau; et dans son transport de joie il lève les bras au ciel, et envoie dans la figure d'Alfred presque tout le lait contenu dans la tasse qu'il tenait à la main.

— Que le diable t'emporte, toi et ton château!... s'écrie Alfred en se levant de table pour ôter sa cravate, qui est imbibée de lait, tandis qu'Edouard rit aux éclats.

— Ah! mon ami, je te demande pardon, dit Robineau; mais vraiment, je commençais à être inquiet de mon château!... Ce brave homme m'a rendu la vie.

— N'avais-tu pas peur que ta maison ne fût envolée?...

— Je te donnerai une autre cravate, Alfred. Et dites-moi, respectable villageois, qui connaissez la Roche-Noire, est-ce une belle propriété?

— Oh! oui, monsieur, c'est ben grand!... C'est une espèce de château, à ce qu'on dit; i'gnia encore de grandes tours. On dit comme ça que du temps des anciens on s'y est battu, on en a fait le siége!...

— On en a fait le siége! s'écrie Robineau en se levant et en renversant son escabeau pour courir près du paysan. — Mon ami, voilà un écu de cent sous; dites-moi, je vous en prie, tout ce que vous savez sur la Roche-Noire.

— Monsieur, vous êtes ben généreux, certainement!...

— Je suis mieux que cela; je suis le propriétaire, le nouveau châtelain du château dont vous m'assurez qu'on a fait le siége... Je vous réponds qu'on y fera encore des choses extraordinaires! j'y donnerai des tournois, des carrousels, des joutes, des... Mais revenons à mon domaine... Se voit-il de loin?...

— Oui, monsieur... il est sur une hauteur.

— Il est sur une hauteur!... C'est charmant!...Et le parc, les jardins?

— Le parc est encore grand, à ce qu'on dit; je ne le connaissons pas, mais je sommes entré une fois dans les jardins... Oh! c'est magnifique!... I'gnia des fontaines en marbre... qui sont un peu endommagées, mais c'est égal!.... Et puis des *statues* superbes! où qu'on voit des hommes et des femmes toutes nues, que ça fait peur!...

— Il y a des statues!... Et Robineau presse le paysan dans ses bras; il l'embrasserait s'il ne craignait de compromettre sa nouvelle dignité. Il tâche de se calmer, et reprend : Maintenant, brave homme, venons à l'essentiel : de quel côté est mon château?

— La Roche-Noire? dame! monsieur, c'est environ à une lieue de Saint-Amand.

— Alors, puisque cet endroit-ci en est à deux lieues, nous ne sommes plus qu'à une lieue de mon domaine.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur!... vous en êtes ben plus loin... parce que la Roche-Noire n'est pas de ce côté-ci. Si vous venez de Clermont, vous n'avez pas pris le bon chemin pour y arriver...

— La, j'en étais sûr! nous nous sommes perdus!... entendez-vous, messieurs?

Robineau se retourne et cherche des yeux ses compagnons; mais ceux-ci ont quitté la chaumière pendant qu'il causait avec le paysan. Ons!... je gage qu'ils sont allés se promener, à présent?... Ils ont juré de me faire mourir de chagrin!... Mais au moins me voilà un peu plus tranquille sur ma propriété!... Enfin, brave homme, à quelle distance sommes-nous donc de la Roche-Noire?

— Mais, monsieur... trois petites lieues... au plus...

— Encore trois lieues!... Et quel chemin devons-nous prendre?

— Ah! maintenant!... dame!... ça sera par les traverses... Faut d'abord gagner Chadrat, puis alors vous verrez Saint-Amand, puis vous trouverez vot' affaire.

— Si nous le trouvons avant la nuit, nous serons bien heureux!... Courons chercher ces messieurs, et en route.

Robineau quitte la chaumière, en s'informant à des paysans du chemin qu'ont pris ses compagnons; on lui montre les bords du lac, il y court, et ne tarde pas à apercevoir Edouard assis sur le rivage, écrivant avec un crayon sur ses tablettes, tandis qu'un peu plus loin, Alfred danse avec une jeune fille au son d'un fifre dont joue un petit paysan.

— En route, messieurs, il fera bientôt nuit! crie Robineau. Mais Alfred continue de danser et Edouard d'écrire.

Ils ont le diable au corps!... se dit Robineau, qui s'approche d'Edouard et lui frappe sur l'épaule au moment où celui-ci relit les vers qu'il vient de faire.

— Monsieur Edouard! il faut nous remettre en route. Edouard lève les yeux sur Robineau, et s'écrie :

> Que j'aime ce séjour! près de cette onde pure,
> Qu'il est doux, sur le soir, d'admirer la nature!...

— Je vous dis qu'il va faire nuit....

> — Nos sous cet humble toit, l'habitant de ces lieux
> D'un œil indifférent voit ces monts sourcilleux!...

— Nous avons encore trois bonnes lieues à faire dans les monts sourcilleux, monsieur.

> — Mais, pour un cœur sensible à la mélancolie,
> Ce site romantique est plein de poésie!...
> Ces rochers escarpés, ces limpides ruisseaux,
> Ces sentiers tortueux, ces flexibles roseaux...

— Il est bientôt huit heures, et nous nous casserons le cou dans les sentiers tortueux!...

> — Tout m'agite, m'émeut, et cet endroit sauvage
> A mes sens étonnés parle un nouveau langage.

— Ah! pour le coup, si les ruisseaux vous parlent, c'est une mauvaise plaisanterie, monsieur Edouard!

— Eh bien, mon cher Jules! que dites-vous de ces vers? dit Edouard en se levant et en remettant ses tablettes dans sa poche.

— Je dis qu'ils sont charmants, admirables... mais qu'avec vos vers vous nous ferez passer la nuit dans ces montagnes, ce qui ne m'amusera nullement.

— Voulez-vous que je vous les redise?...

— Non, je veux m'en aller... Et cet Alfred qui danse comme un perdu!... Un jeune homme de son rang, un baron! faire des flicflacs avec une grosse Auvergnate!... Alfred! Alfred!...

— Une minute! elle m'apprend une *bourrée*, dit Alfred en continuant de danser et en faisant tourner la jeune fille dans ses bras. Enfin la danse finit; Alfred embrasse la petite paysanne, et revient vers ses compagnons en disant : — Messieurs, la danse auvergnate n'est pas légère et aérienne; mais je vous assure qu'elle a son mérite. Aussi, je me promets, mon cher Robineau, de faire sauter toutes tes vassales.

— Avez-vous fini, messieurs?

— Oui, nous voici prêts à te suivre.

— Ce n'est pas malheureux!... Doublons le pas, je vous en prie... Ce chemin doit nous conduire à Chadrat, et de là, s'il plaît à Dieu, nous irons à la Roche-Noire.

Les trois voyageurs saluent les habitants du village, et se remettent en marche; Alfred en répétant les pas de la bourrée, Edouard en relisant ses vers, et Robineau en regardant à chaque instant à sa montre.

Chapitre VIII. — La Maison blanche.

On marchait depuis assez longtemps dans les montagnes; on apercevait dans l'éloignement un petit village, mais la nuit commençait à tomber; Alfred est obligé de cesser de danser, parce qu'il risquerait de se jeter dans quelque trou; Edouard ne peut plus lire, et Robineau ne peut plus voir l'heure à sa montre; bientôt même il n'est plus possible de distinguer le village vers lequel on se dirigeait. Alors Robineau se désespère, Alfred rit, et Edouard déclame.

— J'avais prévu ce qui nous arrive! dit Robineau en poussant un profond gémissement. Voilà la nuit, et nous sommes au milieu des montagnes, dans un pays que nous ne connaissons pas!... A chaque pas, nous risquons de tomber dans quelque précipice, ou pour le moins de rouler sur une pente horriblement rapide!... Au lieu de trouver mon château, nous allons peut-être nous en éloigner encore... et cela vous fait rire, messieurs! voilà ce que je ne conçois pas!

— Veux-tu que nous pleurions, Robineau? ça te fera-t-il plaisir. Allons! châtelain de la Roche-Noire, rappelle ton noble courage; quand on va habiter un vieux château, on doit avoir le cœur d'un paladin!... N'est-ce pas, Edouard?

Edouard ne répond qu'en déclamant :

> Tout repose dans l'ombre, et le seul Idamore
> Des murs de Benarès s'échappe avant l'aurore.
> Quel est ce bois antique où vos pas m'ont conduit?
> Mais j'entrevois un temple, et l'astre de la nuit...

— Vous entrevoyez un temple? s'écrie Robineau. Où donc ça?... moi, je ne vois rien du tout.

— Ah! ah! ah! comment, Robineau, tu ne reconnais pas les beaux vers de *Casimir Delavigne?* Tu ne vois pas qu'Edouard te déclame le *Paria?*

— Ma foi, messieurs... je ne me doutais pas que vous alliez nous jouer la tragédie à présent. Hum!... c'est bon! rien! vous ne savez pas ce que vous perdez en n'arrivant pas avant la nuit à mon domaine. Vous croyez que nous aurions été reçus tout simplement par le concierge! Mais vous auriez vu bien autre chose!... et les bouquets, et la danse... et les félicitations qui nous attendaient!... Nous manquons tout cela.

— Mais comment savez-vous qu'on nous aurait fêtés? dit Edouard.

— Eh! vraiment, je devine! s'écrie Alfred; François n'est pas allé pour rien en avant... Oh! j'y suis... Robineau s'était commandé une réception spontanée... avait ordonné qu'on lui fît une surprise avec des *vive monseigneur!* et des pétards, le tout à l'instar des réjouissances populaires...

— Non, messieurs, non : je n'avais rien ordonné; mais je connais le zèle de François, il n'aura pas caché que j'arrivais, et alors il me semble assez naturel de penser que cela aurait fait quelque sensation dans le pays.

— Eh bien! console-toi; si nous n'arrivons que demain matin, ta fête en sera plus belle; on aura eu le temps de se préparer, d'apprendre des compliments et de se débarbouiller, ce qui ne nuit jamais; à la vérité, si on te tire un feu d'artifice, ce sera au soleil, mais c'est l'usage en Chine, et pour le seigneur de la Roche-Noire il n'y a rien de désagréable à avoir quelque point de ressemblance avec un grand mandarin.

— Et le pauvre François! quelle sera son inquiétude en ne nous voyant point arriver?... Vous ne songez pas à cela, messieurs...

— Oh! mon cher Robineau, ce n'est pas pour François que tu es si contrarié!... mais, enfin, tout n'est pas désespéré, nous arriverons toujours quelque part!...

— Oui!... quelque part! dans quelque excavation où nous roulerons sans trouver une branche pour nous retenir! on n'y voit plus du tout.

— Cela devient plus romanesque... voyager la nuit dans les montagnes! tu ne sens pas la beauté de notre situation.

— Il est certain que je ne la vois pas en beau : si nous avions des armes encore... mais vous avez laissé vos pistolets dans ma chaise de poste!...

— Il ne nous manque qu'une lance pour avoir l'air de chevaliers errants.

— Nous n'avons pas même un bâton, ce qui vaudrait bien mieux!... Monsieur Edouard... où êtes-vous donc? N'allez pas si vite, vous allez nous perdre... il ne manquerait plus que cela!... aller les uns sans les autres!... Moi, d'abord, je ne peux pas marcher vite quand je ne vois pas clair... Hé! monsieur Edouard!...

Edouard s'arrête en prononçant d'un ton lamentable :

. . . . . Où suis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang! je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides!
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi,
L'enfer s'ouvre!...

— Monsieur Edouard!... pas de plaisanterie comme ça! je vous en prie... Qu'est-ce que vous voyez? En disant cela, Robineau a atteint Edouard, et il passe son bras sous le sien.

M. Benoît.

— Moi, je ne vois rien du tout, je vous attends, répond tranquillement Edouard.

— Robineau, la peur t'ôte donc la mémoire, puisque tu ne reconnais pas ce que tu as entendu si souvent aux *Français*?

— La peur!... vous êtes uniques, messieurs, on a peur parce qu'on ne se soucie pas de passer la nuit en plein air! Je ne suis pas d'une santé de fer!... je suis certain que ça me ferait beaucoup de mal!

— Je te conseille de te plaindre : tu es gras comme une caille!...

— Ça ne prouve rien, on peut être gras et délicat... Tenez, donnons-nous le bras tous les trois; je me mettrai au milieu, je vous guiderai.

— Tu trembles, Robineau?

— C'est que j'ai froid.

— Froid au commencement d'août!

— Dans les montagnes il gèle toute l'année.

— Ah! ah! c'est trop drôle!...

— Oui, c'est bien drôle, en effet... Pourquoi me suis-je fié à vous pour arriver à mon château?

— Monsieur Jules, *saint Grégoire* a dit : Quand il t'arrive un grand malheur, cherche avec soin, et tu verras qu'il y a toujours de ta faute.

— Il avait bien raison, saint Grégoire!... Ah! mon Dieu! il m'a semblé entendre un rugissement près de nous...

— Bah! c'est un bêlement que tu veux dire! c'est que nous approchons d'une ferme...

— Ou d'une caverne!

— Ah! victoire, messieurs! je vois une lumière... toute petite, à la vérité; mais enfin c'est une lumière.

— Vraiment?... Je ne vois rien, moi...

— Tiens, au bout de mon doigt.

— Je ne vois pas même ton doigt... Ah! si... je l'aperçois; dirigeons-nous de ce côté...

— Si nous allions arriver à la maison de l'ogre!...

— Robineau, comme tu es le moins grand, tu seras le *Petit-Poucet*, toi, et tu déroberas les bottes de sept lieues.

Robineau, qui ne perd pas de vue la lumière, s'écrie bientôt : Deux, trois, quatre... dix lumières! nous sommes sauvés! c'est un village, c'est Cha... Cha... Ah! mon Dieu! comment l'ont-ils donc nommé?

— Chadrat.

— C'est ça... En avant.

Au bout de cinq minutes, les trois voyageurs se trouvent près des habitations d'où partent les lumières; mais ces demeures ne sont que de misérables huttes bâties de terre et de paille, et près desquelles les pauvres maisonnettes d'Ayda pourraient passer pour des châteaux. Robineau s'arrête et regarde avec effroi ses compagnons en prononçant à voix basse : — Ah! mon Dieu, où sommes-nous?

— Tu le vois bien, dans un village.

— Il est joli le village! on dirait que nous sommes chez des sauvages.

— Il est certain que l'endroit ne semble pas riche; mais les habitants peuvent être de fort bonnes gens...

— Ils peuvent être autre chose aussi... des gens qui logent dans des taupières comme ça!...

— Frappons, appelons... ils ne dorment pas encore, puisqu'on voit de la lumière.

— Un moment! messieurs... dit Robineau en courant au-devant d'Alfred, qui se dirige vers la hutte la plus grande. Un moment... consultons-nous d'abord; est-il bien prudent d'aller nous livrer ainsi à ceux qui logent là dedans?

— Allons, Robineau, laisse-nous tranquilles!

— Au moins, messieurs, cachez vos clefs de montre, je vous en supplie, et ne dites pas que vous avez de l'argent... l'occasion fait le larron.

Alfred est allé frapper à une petite porte basse et mal jointe, au-dessus de laquelle un trou rond fait l'office d'une fenêtre. On est quelque temps sans répondre; enfin une voix rauque et forte murmure lentement : — Eh ben! quoi donc qu'est là?

— Dis que ce n'est personne, s'écrie Robineau, que le son de la voix n'a pas rassuré.

— Ce sont trois voyageurs qui se sont égarés dans ces montagnes, répond Alfred.

— Ce sont trois mendiants qui n'ont pas de quoi souper, ajoute Robineau.

— Robineau, si tu ne te tais pas, je te fais rouler au bas de cette colline, dit Alfred impatienté. Comme on ne répond pas dans la chaumière, Edouard s'en approche et crie : — Ouvrez-nous, bonnes gens; nous payerons bien vos peines et le guide que vous nous donnerez.

— C'est-à-dire que nous prierons pour vous, ajoute Robineau, car nous avons oublié notre bourse.

La porte de la hutte s'ouvre, et un homme ayant une veste en peau de chèvre, comme les bergers de la Suisse, en sort, et regarde d'un air stupide les trois jeunes gens.

— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? dit Robineau en se plaçant derrière ses compagnons; c'est un orang-outang ou un faux monnayeur!

Le paysan, après avoir considéré les jeunes gens en silence, leur montre l'entrée de sa hutte en disant : — Voulez-vous entrer chez nous, messieurs?

— Volontiers, dit Alfred; et il pénètre dans la hutte, où Edouard le suit; alors Robineau, qui ne veut pas rester seul, se voit obligé d'entrer aussi dans la demeure du berger.

L'intérieur de la hutte était plus grand qu'on ne l'aurait supposé du dehors. Cette grossière habitation se terminait en pointe, et recevait du jour par le haut. Le bas était divisé en deux compartiments; mais la cloison, faite avec quelques mauvaises planches que rien ne joignait, semblait plutôt devoir soutenir les murs et empêcher qu'ils ne s'éboulassent sur les habitants que servir à les séparer.

Du feu était allumé dans un coin de la première pièce; sur des bourrées pétillantes était placée une grande marmite de terre; une femme d'une quarantaine d'années, assise ou plutôt accroupie devant le feu, tournait avec une cuiller de bois le contenu de la marmite; près d'elle, trois garçons déjà grands et forts se tenaient sur leurs genoux, contemplant aussi ce qui était sur le feu; plus loin, un vieillard encore vigoureux était assis sur des bottes de paille, et caressait un vieux bouc couché près de lui. Une lampe, placée sur une petite table de bois, n'éclairait que faiblement ce tableau, parce que la fumée produite par le feu formait des nuages qui ne se dissipaient que lentement par l'ouverture du haut de la maison.

Les trois voyageurs sont entrés. Ils s'arrêtent pour examiner le singulier tableau qui est sous leurs yeux; les habitants de la hutte les regardent aussi, mais avec un étonnement niais et sans se déranger.

— C'est fort original! dit Alfred à ses amis.

— C'est fort laid! dit Robineau.

— C'est un intérieur tout à fait pittoresque, et qui a une couleur très-locale! dit Edouard.

— Je ne sais pas s'il a une couleur, murmure Robineau; mais il sent bien mauvais, l'intérieur pittoresque!...

— Bonnes gens, où sommes-nous, s'il vous plaît? dit Alfred.

— A Chadrat, répond le vieillard.

— A Chadrat! s'écrie Robineau; comment, c'est ça Chadrat!... et on ose appeler cela un village!... je n'en voudrais pas pour mes chevaux.

Sans paraître écouter Robineau, le berger, qui est entré avec les étrangers, fait un signe impératif aux jeunes garçons assis près du feu; alors ceux-ci se décident, quoique avec peine, à se lever, puis approchent des espèces de petits bancs de bois aux voyageurs.

Alfred de Marcey et Édouard Beaumont les amis

— Asseyez-vous... reposez-vous, messieurs, dit l'Auvergnat. Alfred et Edouard s'asseyent. Robineau considère avec frayeur les trois grands garçons qui se sont levés, et regarde du coin de l'œil l'entrée de la hutte; mais ses compagnons ne font aucune attention aux signes qu'il leur fait, il se décide donc à s'asseoir aussi.

— Nous aurions bien voulu arriver ce soir à un domaine appelé la Roche-Noire, dit Alfred; connaissez-vous cela?

Les paysans se regardent et secouent la tête négativement.

— Parbleu!... ne veut-il pas que ces rustres, ces idiots connaissent mon château? se dit Robineau.

— Et la ville de Saint-Amand, vous la connaissez? dit Edouard.

— Saint-Amand-Talende?... oh! oui, monsieur!

— En sommes-nous éloignés?

— Pas trop... quoique ça, i' gnia encore du chemin.

— Ecoutez, brave homme, ces trois grands gaillards sont vos fils, je gage?

Le paysan fait un signe affirmatif.

— Eh bien! comme ils doivent connaître par cœur ces montagnes, faites-nous le plaisir de nous en donner un pour guide... tous les trois, s'ils le veulent; nous les payerons bien.

— Oui, dit Robineau, on les payera à la ville... nous y avons notre argent.

Les paysans se regardèrent quelque temps en silence; puis le père dit à ses enfants :

— Voulez-vous y aller, petiots?

Les jeunes garçons semblent hésiter; enfin, le plus grand répond à voix basse :

— C'est qu'il faudrait passer près de la Maison Blanche.

— La Maison Blanche! qu'est-ce que c'est que cela? dit Alfred; est-ce une auberge?...

Les paysans font signe que non.

— Est-ce une ferme, est-ce un cabaret? dit Edouard.

Les paysans se taisent encore, et Robineau murmure entre ses dents :

— Voilà des rustres qui sont terriblement butors!

Le vieillard se rapproche des voyageurs, et leur dit d'un air mystérieux :

— La Maison Blanche!... c'est un endroit que je n'aimons guère le jour et encore moins la nuit!... c'est un lieu dangereux!... c'est par là qu'arrivent toujours les malheurs!... c'est un endroit ensorcelé, enfin!...

— Ah! ah! ah! comment, mes bonnes gens! vous croyez aux sorciers? dit Alfred; tandis que les villageois, surpris de ce que l'on ose rire quand ils parlent de la Maison Blanche, font quelques pas en arrière et regardent les voyageurs avec une sorte d'étonnement mêlé d'effroi.

Robineau, qui vient de s'apercevoir que les gens dont il avait peur sont eux-mêmes fort timides, se lève brusquement; et, se promenant alors d'un pas ferme dans la hutte, s'écrie :

— Comment, pauvres paysans, vous êtes bêtes à ce point-là?... vous ajoutez foi à des contes de magie, de diables? Des gaillards comme vous, de cinq pieds six pouces!... ça fait de la peine pour vous!... ça me... aïe!...

Dans le feu de son discours, Robineau a manqué de renverser la marmite, et il vient de s'apercevoir qu'il marchait sur les fagots allumés.

— Messieurs, dit Edouard, je ne vois rien de bien surprenant à ce que les habitants d'un petit village situé dans les montagnes, loin des chemins fréquentés et qui semblent encore avoir les mœurs du premier âge, ajoutent foi à des erreurs dont il n'y a pas si longtemps que nous sommes guéris... et le sommes-nous bien encore? Dans Paris, dans cette ville, centre des lumières et de la civilisation de notre temps, mademoiselle Le Normand a fait fortune, et des tireurs de cartes, des nécromanciens, reçoivent de nombreuses visites des classes les plus élevées de la société; les hommes ont un penchant décidé pour l'erreur; les Romains avaient des aruspices, des sibylles; les Grecs, des oracles, des pythonisses; les Gaulois, des druides; les Egyptiens, leurs mystères d'Issis, d'Eleusis, d'Apis et d'Anubis; et les prophètes juifs sont bien au-dessus de tous les magiciens du moyen âge!

Un peu plus loin, Alfred danse avec une jeune fille au son d'un fifre dont joue un petit paysan.

Enfin, messieurs, je vois que des grands hommes, des gens de beaucoup d'esprit, ont été superstitieux; et, sans croire comme Platon à l'existence des sorciers, je ne vois rien d'extraordinaire à ce que les habitants d'un misérable hameau aient une faiblesse pour laquelle les hommes policés montrent tant de penchant.

— Mon cher Edouard, je ne fais pas un crime à ces bonnes gens de leur ignorance; je n'entreprendrai point de les guérir de leur superstition, parce que je pense que cela pourrait être trop long; mais je te ferai observer qu'il ne s'agit pas de savoir si tous les peuples ont cru à la magie, mais seulement si ces jeunes gens, qui me paraissent avoir de quatorze à seize ans, veulent nous servir de guides pour que nous arrivions ce soir à la ville prochaine.

— Oui, c'est ça, dit Robineau; il n'est pas question de faire de l'esprit... il faut aller au fait. Voyons, jeunes Auvergnats, voulez-vous

nous conduire à Saint-Amand? Je suis le seigneur de la Roche-Noire, je vous récompenserai magnifiquement.

Ni les prières, ni les promesses de Robineau ne peuvent décider aucun des habitants de la hutte à conduire les voyageurs; la crainte que leur inspire la Maison Blanche, près de laquelle il faudrait passer, est plus forte chez eux que le désir d'obliger.

— Ma foi, messieurs, dit Alfred, puisque ces montagnards sont décidés à ne point nous conduire avant le jour, nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de passer la nuit ici.

— Passons ici la nuit, dit Edouard.

J'en ai l'heureuse promesse,
Vers le milieu de la nuit
L'amour m'ouvrira sans bruit
L'alcôve de ma maîtresse!...

— Oh! oui! dit Robineau; si vous trouvez ici une alcôve, vous serez bien adroit! Moi! messieurs, il me semble qu'avant de nous résoudre à coucher dans cette souricière où l'on étouffe... sans compter que cela ne sent pas la rose, nous devrions nous adresser à d'autres habitants du village; ils ne sont peut-être pas tous aussi poltrons que ceux-ci...

— Eh! mon cher, ils sont tous aussi superstitieux!... Tu vois bien que cette Maison Blanche est pour eux ce que la Dame Blanche est pour les habitants de Glendearg, dans le *Monastère* de Walter Scott.

— Il n'est pas question de roman, nous ne sommes pas en Ecosse; je ne veux pas coucher ici, moi; et je vais vous montrer que je sais me tirer d'affaire.

En disant ces mots, Robineau marche vers la porte de la hutte; il l'ouvre et allonge la tête en dehors; mais, effrayé de la profonde obscurité qui règne dans les montagnes, que la lune n'éclaire plus, et, ne distinguant pas une seule lumière dans les habitations voisines, Robineau rentre vite sa tête, referme la porte et revient tristement vers ses compagnons en disant :

— Allons, puisque ça vous fait plaisir!... couchons ici, je le veux bien.

Alfred demande au chef de la famille si cela ne le gênera pas de les laisser passer la nuit dans sa demeure. Bien loin de là, l'Auvergnat, sa femme, son père et ses enfants témoignent aux jeunes gens que la maison est à leur disposition. Nos voyageurs remarquent que si les habitants de Chadrat sont lourds et stupides, ils sont humains, bons et hospitaliers; vertus que l'on ne rencontre pas toujours chez les gens fins, spirituels et bien appris.

Dès qu'il est décidé que nos voyageurs passeront la nuit dans la demeure des Auvergnats, ils ne songent plus qu'à se mettre à leur aise et à se conduire comme s'ils étaient de la famille. Alfred et Edouard prennent gaiement leur parti; ils rient, chantent et causent avec les paysans; Robineau seul fait toujours la mine et regarde tout d'un œil mécontent.

— Quel est votre nom, brave homme? dit Alfred au berger.

— Moi, monsieur, je m' nomme Claude, ma femme Claudine...

— Et je gage que les enfants s'appellent Claudinet, se dit Robineau en haussant les épaules.

— Que faites-vous?

— Je suis berger...

— Et vos enfants?

— Ils cultivent la terre; nous avons un p'tit champ près d'ici.

— Et votre père?

— Oh! il ne fait plus rien, il se repose... Pour not' femme, elle fait la soupe et nous l'apporte aux champs.

— Etes-vous contents de votre sort?

— Comment que vous dites, monsieur?

— Je vous demande si vous vous trouvez heureux?

— Pardi! quoi qu'il nous faudrait donc de plus? J'avons de quoi manger, de quoi nous vêtir, une bonne hutte pour nous loger : est-ce que ce n'est pas assez?

— Mon ami, dit Edouard à Alfred, voilà l'homme dans sa condition primitive, sans ambition, sans envie; la nature ne lui a donné que des goûts simples et purs, il ne voit point le bonheur au delà du lieu dans lequel il est né, et ses désirs ne passent jamais le sommet des montagnes qui entourent son habitation. Je soutiens que voilà l'homme que Diogène voulait trouver, mais qu'il cherchait en vain parmi un peuple adonné à tous les plaisirs, raffiné dans ses goûts et esclave de ses passions.

— Si c'est là l'homme de Diogène, dit Robineau en se balançant sur son banc, il est propre et élégant!

— Qu'y a-t-il là dans cette marmite, c'est votre souper sans doute? dit Alfred.

— Oui, monsieur, c'est la soupe.

— Eh bien! mes amis, nous la mangerons avec vous. Nous avons déjà soupé à Ayda; mais c'est égal, nous souperons encore, n'est-ce pas, Edouard?

— Oui, sans doute; nous tiendrons compagnie à nos hôtes... Et puis ce repas a pour moi je ne sais quoi de piquant!...

— Ils ne sont pas dégoûtés! se dit Robineau.

La soupe étant prête, on apporte la grande marmite au milieu de la compagnie; comme la table serait trop petite pour que chacun eût place autour, les montagnards trouvent plus simple de s'asseoir par terre. Alfred et Edouard en font autant; Robineau seul reste sur son banc en disant à ses amis :

— Comment, messieurs, vous vous mettez à terre?

— Pourquoi pas? dit Alfred; il faut faire comme ces bonnes gens.

— C'est le siége le plus naturel, dit Edouard.

— Vous avez l'air de sauvages!

— Mon ami, les sauvages sont les enfants de la nature, et nous sommes ceux des préjugés.

— Alors, messieurs, demain je sortirai d'ici sans culotte, et je dirai que c'est le costume le plus naturel.

— Ah! Robineau, c'est différent : la décence fut de tous les temps... les feuilles de figuier datent de loin! Au reste, tu es absolument le maître de montrer ton derrière aux habitants de Chadrat, et même à ceux de ton domaine, si ça te fait plaisir. Comme tu viens d'acheter le château, ils croiront que c'est un ancien usage que tu veux faire revivre, et il est possible qu'ils se décident à t'imiter, ce qui deviendrait extrêmement piquant, surtout les jours de grande réunion.

Pendant cette conversation, la maîtresse du logis distribuait des assiettes de bois et des cuillers à tout le monde. Le vieux père coupait des tranches de pain bis. Malgré sa répugnance, Robineau accepte une assiettée de soupe, et finit par manger comme les autres, quoique en murmurant après la soupe, qu'il trouve trop épaisse et trop salée, et en jurant après le vin qu'il trouve trop vert. Mais les montagnards ne s'aperçoivent point de son humeur, ils lui mettent à chaque instant de nouvelles cuillerées de soupe dans son assiette, quoiqu'il crie : — J'en ai assez! Et le vieillard partage son écuelle avec le vieux bouc qui est près de lui, et qui semble être un ancien ami de la famille.

Pendant le souper, Edouard ramène la conversation sur la Maison Blanche, parce que le peu qu'on en a dit a piqué sa curiosité.

— Contez-nous donc, bonnes gens, ce que vous savez sur cet endroit qui vous effraie, dit-il aux montagnards. Depuis quand cette Maison Blanche est-elle la terreur du pays?

— Ah! oui, contez-nous cela, dit Alfred. J'aime les histoires de revenants, moi!... cela fait frémir!... c'est charmant!

Robineau ne dit rien, mais il rapproche un peu son siége du cercle formé par les assistants.

— Dame! messieurs, dit le vieillard, il n'y a pas longtemps que la Maison Blanche nous fait peur à trétous. Faut vous dire d'abord qu'elle est située pas ben loin d'ici, c'est en descendant à gauche, au bas de la montagne. On entre dans une petite vallée, ben gentille, où qui gnia des vignes, et puis de la luzerne, et puis de beaux noyers, la Maison Blanche est au milieu de tout ça.

— Il paraît que, du moins, elle n'a pas rendu le sol stérile... Et à qui appartient cette maison?

— Oh! monsieur... c'est là justement c' qu'on n' sait pas; car, depuis une vingtaine d'années qu'elle est bâtie, elle n'a jamais été habitée... si ce n'est par le diable depuis quequ'e temps. Figurez-vous, monsieur, que, à trois cents pas de la Maison Blanche, il y a une jolie maisonnette, une espèce de petite ferme qui appartenait autrefois à un nommé André Sarpiotte. André était à son aise, il avait de nombreux troupiaux et des écus; si ben qu'il fit bâtir c'te maison, que nous appelons la Maison Blanche, parce que, dans sa nouveauté, elle était ben jolie, ben blanchette et ben plus belle que toutes celles des environs! Si ben donc que André Sarpiotte fit bâtir la maison dans le dessein de la vendre à quequ'un qui en voudrait; mais, dame! la maison est grande, elle a un beau jardin enclos de murs, et tout ça était trop cher pour nous autres!... Ça fait qu'alle restait à André; mais il s'en consolait avec sa petite femme, car il était marié, André, et sa femme venait justement de lui donner un petit enfant...

— Mais, mon brave homme, il me semble que tout cela n'a pas de rapport avec les terreurs dont cet endroit est l'objet?

— Oh! que si, monsieur! oh! que si! Tout ça se touche, v'là que j'y arrivons. Un beau matin, on apprit dans le village que la femme d'André venait de prendre un enfant pour le nourrir avec le sien. C't'enfant'était une petite fille. Personne, dans le pays, n'avait vu les parents; mais André disait que c'étaient des gens d'un peu loin et qui n'étaient pas riches; cependant, on remarqua ben que la femme d'André était encore mieux mise et qu'alle avait tout plein de biaux affiquets, et qu'André se donnait encore plus de bon temps. Comme il était en bonheur, six mois après il vendit sa Maison Blanche à un étranger qui voyageait dans ce pays; l'acte fut passé cheu le notaire de Saint-Amand. Le monsieur s'appelait, dit-on, Gervais, c'est tout ce qu'on en sut; car, voyez le plus étonnant, ce monsieur fit venir des meubles et tout ce qu'il fallait dans la maison, mais il ne l'habita jamais; il s'en alla ben vite, et on ne l'a pas revu depuis... c' qui fait ben penser que déjà le diable s'était emparé de la maudite maison, et que ce pauvre acheteur, ayant découvert ça, se promit ben de n'y pas revenir.

Cependant, on ne s'apercevait encore de rien dans le pays, on trouvait seulement surprenant que le maître de la maison ne vînt jamais habiter sa propriété. Le temps s'écoula, la petite fille qu'André et sa femme avaient prise était toujours chez eux. Au bout de deux ans, ils dirent que ses parents étaient morts et qu'ils adoptaient l'enfant; mais,

ma fine, c'te bonne action ne leur porta pas bonheur. Leur propre enfant mourut; et, un an après, André, qui avait le défaut de boire un peu trop, se laissa, en revenant des fêtes de Saint-Gall, rouler dans un trou, d'où on ne le retira pas vivant.

V'là donc qui gn'avait pus à la ferme que la veuve d'André et la petite Isaure, c'est le nom de la petite fille qu'ils ont adoptée. C'est alors qu'on commença à remarquer qu'il se passait dans la Maison Blanche des choses extraordinaires. D'abord, dans c'te maison, où gn'avait personne, on aperçut queuquefois le soir en passant des lumières aller et venir dans les chaubres, puis on entendit dans le jardin des trépignements... comme des pieds de cheval!... Vous pensez ben qu'on trouva ça effrayant. Si c'eût été le maître de la maison qui fût venu, on l'aurait aperçu!... il ne se serait pas caché, ne serait pas venu que la nuit! Tout cela commença à faire jaser... à donner des idées... et puis c'te maison, dont les fenêtres et les portes étaient toujours fermées, mais dans laquelle on entendait des bruits sourds et où l'on voyait de la lumière, vous sentez ben que ça n'était pas clair du tout!...

— Mais la veuve d'André, qui demeurait tout près de la Maison Blanche, devait avoir plus peur que les autres?

— Pas du tout, monsieur; et v'la encore ce qui n'était pas clair: quand on parlait à la veuve Sarpiotte de ces bruits, de ces lumières, elle répondait que nous étions des imbéciles, et que d'ailleurs ça ne nous regardait pas.

— Il paraît que la veuve Sarpiotte était un esprit fort.

— Ma fine, monsieur, je ne savons pas si c'était un esprit; mais tout ça ne l'a pas empêchée d'aller rejoindre son mari... douze ans plus tard, à la vérité!

— Ah! la fermière est morte aussi?

— Oui, monsieur; elle est morte il y a près de trois ans, laissant par testament sa ferme, ses vaches, ses chèvres, enfin tout ce qu'elle avait, à la petite Isaure, qui avait alors quinze ans....

— Et cette jeune fille continua-t-elle d'habiter près de la Maison Blanche?

— Mon Dieu, oui, monsieur! et pas pus effrayée que si elle était au milieu du village; et cependant, après la mort de la veuve d'André, on remarqua que les apparitions étaient ben plus fréquentes dans la maison abandonnée. Avant, on était souvent six mois sans rien entendre; à c't'heure, il ne s'en passe guère deux sans qu'on ait la certitude qu'il y a eu du monde la nuit dans la maison; enfin, dernièrement Jacques, qui avait passé devant la veille, et qui avait ben remarqué que tous les volets en étaient fermés, en repassant le lendemain au petit jour, a aperçu distinctement deux volets ouverts à des fenêtres du premier! Vous sentez ben qu'ils ne se sont pas ouverts tout seuls. Le lendemain au soir ils étaient fermés. Et c'te petite fille, qui n'a pas encore dix-huit ans, à ce que je croyons, habite seule près d'un endroit si effrayant!... d'un endroit où nous autres hommes je n'osons point passer quand il fait noir... Oh! c'est ben louche, ça!... Aussi, les anciens du pays, et j'suis un d'ceux-là, j'avons rassemblé toutes les circonstances, et j'en avons tiré c'te raison: c'est que c'te petite fille... n'est pas une fille ordinaire.

— Comment! est-ce que vous croyez que c'est un garçon? dit Alfred en riant.

— Nenni, monsieur; ça n'est pas ça encore; mais, voyez-vous, j'avons ben remarqué que c'est de son arrivée chez André que datent tous les événements extraordinaires qui se sont passés. La vente de la Maison Blanche à un homme qu'on ne revoit plus; la maison toujours fermée, mais dans laquelle on aperçoit queuquefois de la lumière... et puis comme un fantôme noir qu'on voit rôder, par-ci par-là, autour de la ferme....

— Ah! il y a un fantôme? dit Edouard.

— Il y a un fantôme? répète Robineau, qui, petit à petit, pendant le récit du vieillard, avait tellement rapproché son banc, qu'il se trouvait alors au milieu du cercle formé par les auditeurs.

— Oui, messieurs, oui, gnia un fantôme... ou un lutin, qui se montre de loin à loin dans la vallée.

— Vous l'avez vu, bon vieillard?

— Non, monsieur, oh! non; mais Claude l'a vu.

— Je ne l'ons pas vu moi-même, répond Claude; mais Pierre, not fils aîné, l'a aperçu.

— Ce n'est pas moi, dit Pierre, c'est Joseph.

— Je ne l'avons pas justement aperçu, dit Joseph; mais c'est Nicolas, avec qui j'étais, qui m'a dit qu'il avait cru voir quequ'e chose.

— Oh! d'après cela, dit Alfred, voilà l'existence du fantôme bien prouvée; mais revenons à la petite Isaure, qui n'est, dites-vous, ni un garçon, ni une fille, ce qui lui donnerait alors un certain point de ressemblance avec les lutins.

— Eh ben! monsieur, pour en revenir, j'croyons, nous autres, que pour n'avoir pas peur du diable, il faut être ben avec lui; et j'nous disons... mais tout bas, quoique ça, que c'te jeune fille pourrait ben être ensorcelée... ou tout au moins avoir des manigances que je ne connaissons pas, pour se moquer des démons. Enfin, voyez! v'là la famille dans laquelle on la reçoit, où tout le monde meurt....

— Oui, dans l'espace de quinze ans....

— Mais cette jeune fille vit donc maintenant tout à fait seule?

— Oui, messieurs, seule... près de la Maison Blanche!... où des gens comme nous n'voudraient pas rester en compagnie!... C'est ben surprenant. Et puis, voyez-vous, c'te jeune Isaure ne ressemble pas aux autres filles de nos montagnes; et pourtant, puisqu'elle y a été élevée, elle ne devrait pas en savoir plus que nous... car, quoique à leur aise, André et sa femme n'étions pas des savants.

— Comment! cette jeune fille est plus instruite que les habitants de ces montagnes?

— Oh! j crois ben! elle sait tout plein de choses!... Alle sait d'abord lire dans les livres imprimés... on dit même qu'alle vous lit là-dedans tout couramment! et cependant André Sarpiotte n'était pas ben malin là-dessus! Comment se fait-il qu'alle en sache plus que son maître?

— Cela se voit tous les jours, bon vieillard; ensuite.

— Ensuite, elle chante tout plein de chansons que nous ne connaissons pas et qui ne sont pas du pays... J'vous demande qui peut les lui avoir apprises? Ensuite, elle vous a en parlant des manières, des révérences... comme une demoiselle de la ville, da!

— Et puis, dit Claudine, qui jusque-là avait laissé avec respect parler le vieillard, vous ne dites pas tout, mon père; Isaure est aussi très-savante pour ce qui est de planter les arbres, de cultiver les fleurs, de semer les grains; elle a là-dessus un savoir étonnant! Faut voir le jardin de la ferme, tout y vient, que c'est une merveille... et, pour soigner les bestiaux, est-ce qu'elle n'a pas aussi des remèdes!...

— Elle a des remèdes pour les bêtes? s'écrie Robineau d'un air stupéfait.

— Oui, monsieur, dernièrement elle a guéri sa vache qu'avait l'air de vouloir crever, avec je ne sais quelle herbe qu'alle lui a fait manger; et la chèvre de Jeannette, qu'avait une grosseur sous le ventre; eh ben, c'est encore Isaure qui l'a guérie, avec je ne sais queu drogue qu'alle lui a fait prendre.

— Comment! c'est elle qui a guéri la chèvre de Jeannette! s'écrie le berger. — Ah ben, ma fine! toutes mes chèvres pourraient ben mourir avant que je permettions à la petite Isaure de les toucher. Je pense, messieurs, que v'là assez de choses qui prouvent que c'te jeune fille est en intelligence avec Satan.

— Il est certain, murmure Robineau, que si elle guérit les vaches et les chèvres... c'est qu'elle en sait long.

— Enfin, messieurs, pour une fille élevée dans ces montagnes..... eh ben, alle n'a pas du tout not allure; alle vous parle queuquefois avec des mots que je ne comprenons pas.... alle a enfin un langage tout doré, tout mielleux, qui n'est pas celui de nos chevrières.

—Parbleu! je serais bien curieux de voir cette jeune fille, dit Alfred.

— Et moi aussi, dit Edouard.

— Ma foi, dit Robineau, je vous réponds que cela ne me tente pas du tout!

— Mais venons au plus intéressant, reprend Alfred! comment est-elle, cette Isaure? Vous ne nous l'avez pas dépeinte. A-t-elle aussi dans la figure, dans les traits, quelque chose de diabolique?

— Dame, messieurs!... quant à ça, dit le berger, je devons convenir qu'alle n'est pas mal.... i gn'en a même dans le pays qui prétendent qu'elle est jolie.

— Oh! oui, mon père, disent les trois fils de Claude; alle est ben gentille, Isaure... et alle a un sourire ben doux!

— Allons, taisez-vous, petiots! dit Claudine; vous ne vous y connaissez pas!... Moi, je vous dis qu'il y a dans ses yeux bleus quequ'e chose de malicieux qui cache de la traîtrise!... et que sa voix douce n'est encore qu'une fausseté pour attraper son monde. D'ailleurs, est-ce qu'une petite sorcière comme ça peut être jolie!

— Non, dit Robineau, je suis de l'avis de l'Auvergnate, une sorcière est toujours horrible.

— Belle ou non, dit le berger, ce qu'il y a de certain, c'est que chacun dans le pays l'évite au lieu de la rechercher. Quand on la voit d'un côté, on prend d'un autre. Quand elle conduit ses chèvres sur la montagne, on descend bien vite dans la plaine... et, dame! on a raison, parce qu'elle serait capable de vous jeter un sort, de vous porter malheur!...

— Oui, oui, dit Claudine; et si la brebis de Bastien est morte, je sommes ben sûre que ça vient de ce que l'autre jour Isaure l'a caressée.

— Ah! ma mère, dit un des jeunes Auvergnats, la brebis de Bastien s'était laissée rouler de cinquante pieds de haut.

— C'est possible, reprend Claudine; mais pourquoi a-t-elle roulé? c'est parce qu'elle avait été touchée par Isaure; sans ça! croyez-vous pas que le pied lui aurait manqué?...

— C'est juste, dit le vieillard.

— Voilà bien les raisonnements de l'ignorance, dit Edouard; les choses les plus simples deviennent surnaturelles aux yeux de ces bonnes gens!... Ils ne veulent point rechercher les causes, les rapportent tout à l'idée dont ils sont frappés; et voilà une jeune fille fort gentille et fort douce peut-être qui devient un objet d'effroi pour ces montagnards, parce qu'elle demeure paisiblement dans un lieu qu'ils se sont ingénié devoir être habité par le diable!... Mais du moins ces paysans ne quittent point leurs huttes... ils sont excusables!... Et combien de gens dans les villes chez lesquels l'éducation n'a point détruit la superstition!...

— Tiens, Edouard, toi qui as tous les sentiments d'un ancien paladin (excepté la fidélité), tu devrais faire ici, comme dans le *Château du Diable*, vieille pièce que l'on a donnée jadis à la Cité, aller visiter cette maison ensorcelée, et délivrer la jeune Isaure, qui est peut-être une princesse déguisée, du charme qui la retient avec ses vaches et ses chèvres!... Quant à moi, je me promets bien de voir dès demain la jeune fille; je voudrais de bon cœur que ce fût une sorcière; car, n'en ayant point encore vu, je serais enchanté de savoir comment elles sont faites. Robineau, tu viendras demain avec nous voir la Maison Blanche, n'est-ce pas?

— Oh! demain, messieurs, il faut espérer que je serai dans mon château; alors vous pourrez aller courir où vous voudrez; mais du diable si je vous accompagne!... je me souviendrai trop longtemps de notre voyage dans les montagnes!...

Les jeunes gens rient de l'humeur de leur compagnon. Mais le repas du soir est terminé, et déjà les Auvergnats songent à se livrer au repos.

— Messieurs, dit Claude aux voyageurs, j' voudrions ben avoir des lits à vous offrir; mais, nous autres, j' couchons tout bonnement sur le la paille... J' n'avons que ça à vous donner... et puis des peaux de mouton que j'gardons pour l'hiver.

— Nous serons toujours fort bien, dit Alfred; d'ailleurs, une nuit est si vite passée.

— Au moins, dit Robineau en faisant la grimace, si vous n'avez pas de lit, donnez-moi les peaux de mouton; ça sera plus doux que votre paille!

— Oui, monsieur; j'allons vous arranger ça.

On fait, dans un coin de la hutte, une couchette avec des peaux de brebis; mais Alfred et Edouard préfèrent se mettre sur de la paille, dans laquelle ils se roulent en riant; tandis qu'un peu plus loin les trois jeunes Auvergnats se jettent sur la leur. Le vieillard a déjà imité ses enfants; il s'est étendu près de son bouc. Pour Claude et sa femme, ils vont se coucher dans l'autre partie de la hutte, à laquelle une espèce de rideau en grosse toile sert de porte. Mais, avant de se retirer près de sa femme, Claude souffle la lampe, et quelques lueurs qui s'échappent encore du feu éclairent seules l'intérieur de la hutte.

— Pourquoi donc éteignez-vous la lumière? s'écrie Robineau.

— Oh! monsieur, ça serait dangereux d'en conserver la nuit; si le feu prenait ici, je serions tous grillés comme des charbons.

En disant cela, le montagnard jetait de l'eau sur les débris du feu pour achever de l'éteindre.

— Comme c'est amusant! dit Robineau; coucher sans lumière!... moi qui, à Paris, ai toujours ma veilleuse!... Ah! dites donc, montagnard, avez-vous eu soin de bien fermer la porte de votre chaumière?

Le berger ne répond plus; il est déjà allé retrouver sa femme, près de laquelle il se couche, et bientôt des ronflements prolongés, auxquels s'unissent ceux du vieillard et des trois fils, annoncent que toute la famille goûte un profond repos.

— Comme c'est gracieux! dit Robineau en se jetant avec humeur sur les peaux de mouton; dormez donc au milieu d'un bruit comme celui-là!... Il me semble que je suis à un enterrement, et que j'ai six serpents dans les oreilles.

— Dites donc, messieurs, est-ce que vous pouvez dormir?

Alfred et Edouard, pour toute réponse, feignent de ronfler aussi.

— Ils dorment!... ils sont bien heureux!... Mais ce paysan ne m'a pas répondu au sujet de la porte.... allons nous assurer si nous sommes en sûreté.

Robineau se lève, se dirige à tâtons vers la porte, en trouve le loquet, le lève, ouvre, et voit avec effroi que du dehors on peut également l'ouvrir.

— Comme ces paysans sont imprudents! s'écrie-t-il; une porte qui s'ouvre du dehors!... Nous sommes en sûreté comme sur la grand'route!... Holà!... monsieur Claude!... hé! les enfants? Dites donc, vieux papa! répondez donc un peu...

Aux cris, au tapage que fait Robineau, le vieillard se réveille en disant :

— Quoi que vous avez donc, monsieur?

— Comment, ce que j'ai! Je trouve fort mauvais qu'il n'y ait pas au moins un verrou à votre porte... le premier voleur peut entrer et nous assassiner.

— Eh! monsieur, gnia pas de voleur dans le pays!... D'ailleurs j' n'avons rien qu'on puisse nous voler, nous autres...

— Ah! nous autres!... c'est cela! voyez-vous l'égoïsme!... ils ne pensent qu'à eux... Mais moi, vieux paysan, je ne serais pas content si on m'emportait seulement mon chapeau... Dites donc, vieux père!...

Le vieillard s'est rendormi, et Alfred dit à Robineau :

— Veux-tu laisser ces bonnes gens dormir en paix... Auras-tu bientôt fini ton tapage?

— Ah! tu ne dors donc plus, toi?

— Parbleu, au train que tu fais!...

— C'est que cela n'a pas le sens commun d'être dans son lit à la merci des passants!

— Est-ce qu'il passe quelqu'un à l'heure qu'il est?...

— On ne sait pas... Enfin, je vais mettre la table devant la porte, ça sera toujours une petite résistance!...

— Que ne t'y mets-tu toi-même?

— C'est ça! pour vous servir de chevaux de frise... Ah Dieu! quelle jolie nuit je vais passer!... pourvu que je trouve la table..

Robineau cherche à tâtons; et ayant trouvé la table, la place devant la porte de la hutte, puis, un peu plus tranquille, revient se jeter sur les peaux de mouton, où il s'écrie en poussant un profond soupir :

— C'est bien la peine d'acheter un château .. d'être riche... d'hériter de mon oncle Gratien, pour coucher sur des peaux de bêtes comme un Indien! Je puis dire que j'aurai connu les vicissitudes de la fortune... On étouffe dans cette maudite hutte... Pas seulement un traversin, un oreiller pour mettre sa tête!... Dieu! comme je me dédommagerai demain à la Roche-Noire!... je me mettrai dans du coton... Je ne pourrai jamais dormir sur ce lit là... ça sent horriblement le gibier. Dis donc, Alfred!... Alfred!... est-ce que tu es bien sur la paille.

— Mon cher Robineau, dit Alfred en bâillant, c'est la nouveauté de la situation qui en fait le charme... cela me paraît si drôle de coucher sur la paille!... C'est seulement dommage de ne pas avoir une petite Auvergnate... parce que... ah!

— Parce que quoi? dit Robineau. Allons il est endormi... Dites donc, monsieur Edouard... dormez-vous aussi, vous?... hein?... Il paraît que le poëte dort; tâchons d'en faire autant. Si je pouvais rêver à mon pauvre château, où j'ai tant de peine à arriver!... Pourvu que cette sorcière ne vienne pas cette nuit nous jeter un sort!... Avec leur Maison Blanche... ils seront cause que je ferai de mauvais rêves!...

Cependant la fatigue l'emporte sur la peur; Robineau s'endort profondément, ainsi que ses compagnons.

Un songe heureux berçait le nouveau propriétaire, il était enfin dans son château, on l'appelait monseigneur, on le fêtait, on le complimentait; lorsqu'un poids assez lourd, qui vient se placer sur sa poitrine, le réveille péniblement.

— Qui va là? s'écrie Robineau en cherchant à se débarrasser de ce qu'il sent sur lui. Mais on ne repond rien, et il sent un nouveau poids que l'on appuie sur son épaule. Une sueur froide coule de son front; il n'a plus la force de crier, et balbutie en tremblant : Qui... qui va là! De grâce... que voulez-vous de moi?...

On ne répond pas, on reste immobile, et on continue de s'appuyer sur la poitrine et sur l'épaule du voyageur. Quelques minutes se passent ainsi; Robineau n'a plus la force de crier, et il attend qu'on le laisse libre de ses mouvements, en adressant mentalement ses prières au ciel. Mais au bout de quelque temps, surpris de ce qu'on reste sans bouger sur lui, il lève doucement la tête pour tâcher de se dégager, et sa figure rencontre une longue barbe qui lui couvre presque tout le visage. Robineau pousse un cri horrible, croyant avoir le diable sur lui, et dans sa terreur se jette sur le côté; alors il se trouve débarrassé de l'objet qui le retenait, et se sauve au milieu de la hutte; mais il lui semble entendre des pas, il est persuadé que le diable le poursuit. Dans son effroi, il marche au hasard, se jette dans la toile qui forme la séparation, s'embarrasse les pieds dans de la paille, tombe, se blottit dedans et s'y tient coi, en priant le ciel de le protéger.

Cependant le calme s'est rétabli; Robineau pense que le diable a perdu ses traces, et qu'il est allé tourmenter un de ses compagnons; après être resté un quart d'heure sous la paille, où il étouffe, il se retourne un peu pour tâcher d'avoir de l'air.

En se retournant, la figure de Robineau se trouve encore sur quelque chose, qui cette fois ne ressemble pas à une barbe, car c'est un objet gros, gras, lisse, très-palpable et doué d'une douce chaleur. Robineau recule sa tête et avance sa main pour s'assurer si ses soupçons sont fondés, mais au même instant la personne à qui appartient l'objet si dodu se retourne; puis, étendant un bras et une jambe, enlace ainsi Robineau, qui se trouve de nouveau pris et n'ose plus bouger.

Cette fois Robineau a moins peur, car il a reconnu à qui il avait affaire; il sent fort bien que c'est madame Claude qui se trouve couchée sur lui, et il aime mieux sentir madame Claude que le diable. Cependant, s'il reste là, il pense que le berger l'y trouvera, et qu'il pourra ne pas être satisfait de le voir caché sous sa femme; s'il s'en va, il craint de retomber entre les griffes de l'être à longue barbe qui l'a éveillé; la peur du diable est plus forte chez Robineau que la peur du berger. Il se décide à rester sous madame Claude jusqu'au point du jour, époque où les démons ne sont plus dangereux.

Il était assez difficile de rester tranquille dans une telle position; Robineau se rappelait involontairement que l'Auvergnate était encore fort bien, quoique un peu brune, mais la nuit toutes les femmes sont blanches, quand cela fait plaisir, et Robineau, toujours involontairement, allongeait ses bras et promenait ses mains sur tout ce qu'il rencontrait, et petit à petit sa frayeur se dissipait, et ses idées devenaient beaucoup moins noires.

A force de tâtonner l'Auvergnate, Robineau finit par la réveiller; celle-ci croit que c'est son mari qui la pince, et en femme qui sait ce que cela veut dire, elle lui donne un gros baiser. Robineau se laisse embrasser; il trouve cela gentil; d'ailleurs il ne veut pas désabuser l'Auvergnate, et pour cela il faut bien remplir le rôle du mari; c'est ce qu'il fait depuis quelques minutes, lorsque le même objet, qui l'avait fait fuir sa couchette, arrive en gambadant sur la paille, et saute sur ceux qui ne dormaient pas. Robineau sent de nouveau la longue barbe, et il crie, croyant que le démon veut le punir de son incon-

tinence. La femme de Claude crie de son côté; elle s'aperçoit, un peu tard à la vérité, que ce n'est pas son mari qu'elle embrassait, le berger se réveille et crie aussi pour savoir à qui en a sa femme.

Ce tapage réveille les autres habitants de la hutte. Alfred et Edouard se lèvent pour savoir ce que c'est; le vieillard retrouve un peu de feu et rallume la lampe. Les trois jeunes garçons sont les seuls qui continuent de ronfler.

On va avec la lumière s'informer de la cause des cris, et on aperçoit le mari et la femme retenant Robineau, qui veut de nouveau se fourrer sous la paille, tandis que le bouc saute indistinctement sur toute la société.

Robineau regardait d'un air effaré le bouc et le berger. Alfred et Edouard commencent par rire de sa figure, tandis que le vieillard s'écrie :

— Après qui donc en avez-vous, vous autres?

— Eh ben, c'est Claudine qui m'a réveillé en criant comme une possédée, dit le berger.

— Pardi! dit Claudine, je criais parce que je sentais ben quequ'e chose... c'est-à-dire quequ'un, et que je voulions savoir quoi que c'était.

— Pourquoi donc que vous êtes là, si près de ma femme? dit le berger à Robineau, et qui vous a fait quitter vos peaux de mouton?

— Ma foi, mes chers amis, dit Robineau en sortant entièrement de dessous la paille, je ne sais vraiment pas comment cela s'est fait... mais j'ai été réveillé par quelque chose... j'ai senti une longue barbe... on a mis des pieds sur moi.

— Ah! ah! c'est le bouc qui a été te réveiller, Robineau, et que tu as pris pour le diable ou pour la petite sorcière, je gage!...

Robineau ouvre de grands yeux, regarde le bouc et s'écrie :

— Comment, ça serait cette maudite bête!... Voilà ce que c'est que d'être couché dans une arche de Noé!

— Allons, allons, dit Claude, dans tout ça, j' voyons que gnia pas grand mal... Vous avez eu peur, et voilà tout.

— Voilà absolument tout, dit Robineau en jetant à la dérobée un regard sur Claudine, qui s'écrie :

— Pardi! pour si peu de chose, ce n'était pas la peine de réveiller toute la maison. Quoique ça, monsieur, une autre fois faut tâcher de n' pas venir vous jeter sur nous si brusquement, parce que... ça surprend, voyez-vous.

Robineau fait de nouvelles excuses et retourne sur les peaux de mouton, heureux d'en être quitte à si bon marché; les Auvergnats se recouchent. Alfred et Edouard en font autant en riant de l'aventure du bouc, et cette fois Robineau rit avec eux.

Le reste de la nuit se passe sans événements. Au point du jour tout le monde est sur pied. Les jeunes gens acceptent une jatte de lait, et se disposent à se remettre en route. Cette fois, Claude lui-même veut leur servir de guide et leur montrer la Maison Blanche, car en plein jour il se sent de force à en approcher.

Nos trois voyageurs quittent donc la butte après avoir récompensé les Auvergnats de leur hospitalité; et en saluant Robineau Claudine lui lance un petit sourire en dessous que n'auraient pas désavoué nos dames de la ville.

Chapitre IX. — Isaure.

Les trois amis marchaient gaiement, admirant le lever du jour, qui dans les montagnes est bien plus admirable que vu d'une fenêtre de Paris, ou de l'allée sablée d'un jardin. Claude allait en avant pour guider les voyageurs; et Robineau, que la certitude de voir bientôt son château rendait plus heureux, se frottait les mains, et paraissait sourire à certaines pensées qui lui revenaient à l'esprit. Alfred et Edouard plaisantaient leur compagnon sur le sourire qu'en partant il avait reçu de l'Auvergnate; et se rappelant la situation singulière dans laquelle ils l'avaient trouvé au milieu de la nuit, ils en tiraient certaines conjectures. Robineau se défendait en souriant, en se rengorgeant, puis montrait le berger qui était en avant, et disait : — Messieurs, taisez-vous, je vous en prie... vous allez me compromettre!

Tout à coup le berger s'arrête en s'écriant : Voilà la Maison Blanche!

On était sur le penchant d'une colline, et de l'endroit où le montagnard s'était arrêté, le chemin faisant un coude, on apercevait une belle vallée coupée de vignes et de prairies, et dans laquelle de beaux arbres donnaient de l'ombrage en ajoutant à la variété du tableau.

Alfred et Edouard courent près du berger. Ils aperçoivent dans le milieu de la vallée une jolie maison bâtie à la moderne, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, un premier et des mansardes; un mur, qui s'étend assez loin, en partant du côté gauche de la maison, sert de clôture au jardin, qui semble devoir être fort grand.

— Comment! c'est là la maison ensorcelée? dit Alfred au berger; mais, en vérité, elle n'a rien d'effrayant... La position en est charmante; cette vallée est délicieuse, et si le diable s'est logé là, il faut convenir qu'il n'a pas mauvais goût.

Le berger ne répond rien, il se contente de regarder la maison d'un air craintif; Robineau, qui est resté en arrière, s'écrie : J'aimerais bien mieux voir la Roche-Noire que toutes vos bicoques de paysans.

— Et la demeure de la jeune Isaure, dit l'étranger, est-elle?

— Là-bas, messieurs, après la Maison Blanche... Tenez, voyez-vous? sur la droite...

— Oui, vraiment!... une maison rustique d'un aspect agréable entourée de beaux arbres... les fenêtres garnies de fleurs... Ah! c'est là que demeure la petite sorcière!... Mais avançons; descendons dans la vallée, nous verrons mieux cela de tout près.

On achève de descendre la colline; mais le montagnard ne marche plus en avant; il reste près des voyageurs, et ceux-ci s'aperçoivent qu'il leur fait prendre un chemin qui traverse la vallée, mais qui ne les mène pas justement près de la Maison Blanche.

— C'est moi maintenant qui vais servir de guide, dit Alfred, car je m'aperçois, brave homme, que vous nous éloignez de l'endroit que nous voulons voir.

— Dame! messieurs, j'vous mène sur la route de Saint-Amand, et i' n' faut pas pour ça aller tout contre la Maison Blanche.

— Il a raison, le brave Claude, dit Robineau, car enfin, messieurs, ce n'est pas à cette maison où il n'y a personne que nous avons affaire, c'est à mon château.

— Et moi, je te dis que je ne veux pas passer par cette vallée, près de cette habitation fameuse sans l'examiner de près. Viens, Edouard, en avant sur la droite...

Alfred et Edouard marchent à grands pas vers la Maison Blanche, le berger les suit d'un pas mal assuré, et Robineau ferme la marche en donnant au diable ses compagnons.

On arrive tout près de cette maison, dont les montagnards ne parlent qu'avec effroi. Claude s'est arrêté à dix pas de là, il ne se soucie point d'approcher davantage; Robineau reste près de Claude, et s'assied sur le gazon en disant : — Allons, messieurs, contentez votre curiosité... quoique je ne voie rien de bien curieux à cette maison!... Ce n'était pas la peine de nous détourner pour cela... En vérité vous vous conduisez comme des écoliers.

Sans écouter Robineau, Alfred et Edouard sont allés tout contre la maison. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont fermées par des volets, celles du premier étage ne le sont que par des persiennes. Les jeunes gens examinent tout avec curiosité; et, arrivés devant la porte d'entrée, à laquelle est adapté un petit marteau de fer, Alfred s'écrie : Parbleu! il faut nous assurer si en effet il n'y a personne dans cette jolie maison!...

En disant cela, Alfred a saisi le marteau, et il va frapper, lorsque le berger, qui ne le perd pas de vue, s'écrie avec effroi : Monsieur!... monsieur!.. ne frappez pas!... oh! n'allez pas faire une chose comme ça!....

— Eh! pourquoi donc, mon ami? dit Alfred en riant; s'il n'y a personne là-dedans, qu'importe que je frappe? et s'il y a du monde, nous connaîtrons le propriétaire, et il pardonnera à des voyageurs cette petite indiscrétion.

— C'est égal! s'écrie Robineau, c'est très-inconvenant de frapper, c'est même ridicule, et...

La phrase de Robineau est interrompue par le bruit du marteau qu'Alfred fait retentir sur la porte. A ce son le berger se recule encore avec épouvante; on voit qu'il s'attend à ce que des êtres effrayants ouvriront l'entrée de la maison. Robineau pâlit et chante entre ses dents. Alfred et Edouard écoutent; mais le bruit du marteau se prolonge longtemps dans l'intérieur de la maison, puis finit par se perdre sans que rien y ait répondu.

— Personne! dit Edouard.

— Essayons encore, dit Alfred. Il frappe deux coups de suite, et plus fort; mais ils sont suivis du même silence.

— Vous voyez bien, messieurs, que vous perdez votre temps! dit Robineau en se levant; vous frapperiez en vain jusqu'à demain!... puisqu'il n'y a personne!

— Ou qu'on ne veut pas répondre, murmure le berger, qui s'est un peu rapproché.

— C'est dommage!... dit Alfred, j'aurais bien voulu qu'il sortît de là une légion de fantômes... seulement pour voir la figure qu'aurait faite le sire de la Roche-Noire.

— Ma figure n'aurait pas changé, messieurs; je ne crois pas comme vous à des contes de grand'mère, c'est pour cela que je ne vois pas la nécessité de frapper à des portes quand je sais qu'il n'y a personne!

— Hom!... il ne faudrait pas frapper comme ça à minuit! dit le berger en hochant la tête. J' réponds ben que ça ne se passerait pas ainsi!

— Allons, dit Alfred, puisque nous ne pouvons pas pénétrer dans la Maison Blanche, à moins de passer par-dessus les murs, ce qui serait un peu trop dans le goût des fils Aymon ou d'Ogier le Danois, dirigeons-nous vers la maisonnette; peut-être la serons-nous plus heureux.

— Oh! messieurs, vous n'y trouverez personne non plus, dit Claude, car à c't' heure-ci Isaure va toujours mener ses chèvres brouter là-bas sur la montagne.

— Alors, dit Robineau, il me semble que nous pourrions nous dispenser d'aller cogner à toutes les portes!...

Alfred et Edouard laissent leur compagnon adresser ses réflexions au berger. Ils marchent vers la maisonnette, qui est entourée de beaux arbres et de petits carrés de terrain où des fleurs sont cultivées avec soin.

— Voilà qui a l'air d'un palais à côté de la hutte où nous avons couché cette nuit, dit Alfred; et cette maisonnette peut passer pour le château de Chadrat.

— Oui, cet endroit est charmant! dit Edouard en s'arrêtant pour considérer la maison rustique. Ces beaux arbres, dont l'ombrage semble protéger cette modeste retraite!... ces fleurs!... ce gazon!... Tiens, mon cher Alfred, je passerais volontiers ma vie en ces lieux!...

— Oh! la vie!... c'est bien long; mais huit jours avec une jolie femme, je ne dis pas non!... Voyons, cependant, si la maîtresse de cette maisonnette répond à l'idée que je m'en fais.

La porte de l'habitation était fermée. Alfred frappe, appelle, regarde aux fenêtres, personne ne paraît. Mais on entend retentir derrière la porte les aboiements d'un chien qui semble vouloir interroger les voyageurs.

— Du moins la maison est gardée, dit Alfred.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie Robineau.

— C'est le chien d'Isaure, dit le berger; oh!... il est de taille!... et je réponds ben que deux hommes n'en viendraient pas à bout!... L'est... attendez donc, c'est un chien de Terre, à c' qu'on nomme ça.

— De Terre-Neuve, vous voulez dire?

— Oui, monsieur, de Terre-Neuve, justement.

— Et comment se fait-il que cette jeune fille ait un chien de race aussi rare dans ce pays?

— Ah! monsieur, c'est encore une de ces choses mystérieuses, et qui prouvent qu'il y a du louche... c'est depuis la mort de la veuve André qu'Isaure a eu ce beau chien; on lui a demandé d'où elle le tenait, et elle a dit que c'était un voyageur qui lui en avait fait cadeau, parce qu'elle lui avait donné l hospitalité... J' vous demande s'il est probable qu'un voyageur irait se défaire de son fidèle compagnon!

— Non, ça n'est pas supposable, dit Robineau, et je commence à penser, comme le berger, que cette jeune fille... C'est fort extraordinaire.

— Savez-vous comment s'appelle ce chien? demande Edouard au berger.

— Oui, monsieur; comme il sort quelquefois avec sa maîtresse, on entend assez souvent celle-ci appeler *Vaillant* par-ci, *Vaillant* par-là!...

Edouard se rapproche de la porte et frappe un petit coup en appelant Vaillant. Le chien ne tarde pas à répondre; mais ses aboiements sont moins forts, il semble plutôt demander ce qu'on lui veut que vouloir menacer les étrangers.

Les deux amis écoutaient le chien avec intérêt, et le berger avec attention; mais Robineau, qui allait et venait en frappant du pied avec humeur, s'écrie : — Messieurs, je ne sais pas si vous êtes venus en Auvergne pour faire la conversation avec des chiens, et frapper à toutes les portes; quant à moi, qui ai un autre but, je vais avoir l'honneur de vous saluer, si vous ne voulez pas vous remettre en route.

— Allons! calme-toi, Robineau, nous allons partir. J'avoue que j'aurais bien désiré voir cette jeune fille...

— Et moi aussi! dit Edouard.

— Mais puisqu'elle est absente, et que tu ne te sens pas la force de faire encore une tournée dans ces montagnes, nous allons te suivre, sauf à revenir sans toi visiter la petite sorcière...

— La voilà!... la voilà!... s'écrie en ce moment le berger, qui du doigt indique la montagne. Les jeunes gens portent aussitôt les yeux de ce côté, et aperçoivent une jeune fille qui, tout en chassant des chèvres devant elle, descendait précipitamment vers la vallée.

Alfred et Edouard restent immobiles, et suivent la jeune fille des yeux : sa marche est vive et légère; tantôt elle court après ses chèvres, tantôt elle se retourne pour les appeler; lorsqu'elle descend une pente rapide, ses pieds semblent à peine effleurer le sol, et elle saute en jouant par-dessus de profondes excavations. Enfin elle est dans la vallée, et on peut mieux distinguer ses traits : ses grands yeux, d'un bleu foncé, sont ombragés par de longs cils noirs, et ses paupières, souvent à demi baissées, ajoutent à la douceur de son regard, dont l'expression est à la fois naïve et tendre. Son nez est petit et bien fait, sa bouche, un peu grande, laisse voir en souriant des dents blanches comme l'émail; ses cheveux, d'un blond cendré, forment de grosses boucles sur son front et sont relevés avec goût et avec plus de soin que chez les montagnardes; enfin son teint n'est que légèrement hâlé par le soleil, parce qu'un grand chapeau de paille sert à l'en garantir. Sa taille est moyenne, mais svelte et bien prise, son pied petit et sa main mignonne; un jupon brun, un corset de même étoffe, un petit tablier rouge et blanc composent tous ses atours; mais il y a dans la manière dont elle les porte, une grâce qui ne ressemble pas à la tournure lourde et gauche des Auvergnates.

— Elle est charmante!... dit Alfred.

Edouard ne dit rien, mais ses yeux suivent tous les mouvements d'Isaure.

— Oui, dit Robineau, pour une paysanne, elle est assez gentille.

La petite chevrière approche toujours de sa demeure. Bientôt elle s'arrête avec surprise, elle fait un mouvement qui indique qu'elle vient d'apercevoir les étrangers. Mais elle se remet en marche, et vient gaiement vers eux; Alfred et Edouard font aussi quelques pas au-devant d'elle.

— Est-ce vous qui avez frappé chez moi, messieurs? demande la jeune fille d'une voix bien douce et en faisant une révérence aux voyageurs.

— Oui, ma belle enfant, répond Alfred.

— Je ne m'étais pas trompée!... j'avais entendu Vaillant... Oh! c'est qu'il m'avertit bien vite quand il me vient quelqu'un!... Mais vous voulez sans doute vous reposer... vous rafraîchir?... Venez, messieurs, je vais vous ouvrir.

— Vous êtes trop bonne! dit Edouard; mais nous sommes fâché de vous avoir fait revenir.

— Pourquoi donc cela?... Est-ce que je n'ai pas tout le temps de promener mes chèvres? et n'est-ce pas un plaisir d'être utile aux voyageurs?

En disant cela, la jeune fille courait ouvrir la porte de sa demeure.

— Mon ami, elle est gentille à croquer! dit tout bas Alfred à Edouard.

— Oui... tout en elle charme et intéresse!...

— Faut-il que ces montagnards soient bêtes pour avoir peur d'une aussi jolie enfant!... Quant à moi, je me donnerais bien volontiers au diable avec elle!

— Eh bien, messieurs! est-ce que vous allez encore entrer là? dit Robineau en s'approchant de ses compagnons.

— Ah! mon cher Robineau, tu conviendras que nous ne pouvons pas refuser l'invitation de cette aimable enfant... D'ailleurs, nous n'avons encore pris que du lait ce matin, et il me semble que quelques fruits ne nous feront pas de mal...

— Mais, messieurs, à mon château vous aurez de la volaille, et...

— Je suis très-persuadé qu'il y aura des oies et des dindons à ton château; mais, en attendant que nous jouissions de leur société, faisons connaissance avec cette jeune fille. Allons, Robineau, encore cette complaisance, ce sera la dernière...

— Ah! Dieu! en ai-je eu depuis hier des complaisances!... Voilà un château que vous me faites acheter bien cher!...

— Monsieur Jules, je vous ferai des couplets d'installation.

— Allons, puisque vous le voulez, entrons un instant chez cette petite... mais surtout prenons garde à son chien.

Isaure a ouvert la porte. Un beau chien à longues soies blanches vient la caresser, puis va flairer chaque voyageur, cérémonie qui ne charme pas Robineau. Au moment d'entrer dans la maisonnette, Alfred se retourne et s'écrie : — Eh! notre guide!... je ne le vois plus.

Le berger était parti aussitôt qu'il avait vu la jeune fille s'approcher.

— Il paraît qu'il nous a quittés, dit Edouad.

— Encore un retard pour arriver! murmure Robineau.

— Nous nous passerons bien de lui, et je réponds qu'avant deux heures nous serons chez toi. En attendant, entrons chez la petite sorcière, dont les jolis yeux m'ont déjà tourné la tête.

Les jeunes gens entrent dans une salle basse dont les meubles sont grossiers, mais d'une extrême propreté. Le fond laisse voir une petite cour qui précède le jardin.

—Pendant que je vais préparer votre déjeuner, messieurs, dit Isaure, si vous voulez aller voir mon jardin?

— Volontiers, dit Alfred.

— Allons, Vaillant, conduit ces messieurs au jardin!...

Vaillant comprend les signes de sa maîtresse, il marche en avant les jeunes gens le suivent, et Robineau se dit : — Il paraît que c'est le chien qui fait les honneurs de la maison.

On traverse la cour, où il y a des poules et des pigeons, puis Vaillant conduit les voyageurs dans un jardin, petit, mais arrangé avec goût, et dans lequel se mêlent, sans confusion, des fruits, des légumes et des fleurs. Edouard regarde tout avec intérêt, et Alfred avec étonnement; il ne conçoit pas qu'une jeune fille aussi jolie habite seule dans la maisonnette, où, du reste, tout semble annoncer l'ordre et l'aisance. Le chien marche toujours devant les jeunes gens : quand ceux-ci s'arrêtent, Vaillant en fait autant en tournant la tête vers eux; puis il se remet en route et se retourne de temps à autre pour voir si on le suit; il fait ainsi parcourir aux voyageurs tous les détours du jardin, et ensuite les ramène du côté de la maison.

— Ce chien est étonnant, dit Edouard; un paysan ne nous aurait pas mieux conduits.

— Il est superbe! dit Alfred, c'est véritablement un chien de Terre-Neuve... il paraît jeune encore : je gage qu'on ne trouverait pas son pareil dans tout le pays; il vaut plus de six cents francs!...

— Vous conviendrez, messieurs, dit Robineau, qu'il est étonnant de trouver un si bel animal chez une paysanne... Moi, je suis de l'avis du berger, c'est fort extraordinaire qu'un voyageur le lui ait donné... à moins qu'en échange la petite, qui est gentille, ne lui ait aussi accordé ce qu'elle avait de plus précieux...

— Ah! monsieur Robineau, quelle idée!... s'écrie Edouard avec humeur. Tout de suite supposer le mal!... flétrir la vertu de cette enfant.

— Ma foi, mon ami, dit Alfred, Robineau pourrait bien ne pas se tromper... nous ne connaissons pas cette jeune fille; mais elle demeure seule, et...

— Et c'est très-suspect, reprend Robineau; mais ces poëtes sont étonnants, ils veulent partout trouver des innocences, des prodiges,

— Non, monsieur; les poëtes, moins que d'autres, se repaissent de chimères, car ils sont blasés sur toutes les fictions; ils savent comment se fait un roman, et vont souvent dans les coulisses, où il est difficile de conserver des illusions; mais ce n'est point une raison pour ne jamais croire à la vertu, et je ne pense pas qu'une jeune fille innocente soit un prodige dans ces contrées.

Dans ce moment, Isaure paraît à la porte de la salle basse, et dit aux jeunes gens : — Messieurs, quand vous voudrez déjeuner... tout est prêt.

On rentre dans la maisonnette. Une table était chargée de fruits, de laitage, de beurre, et tout était disposé avec un goût et une propreté qui charmaient la vue.

— Voilà qui est plus appétissant que la soupe des habitants de Charat! dit Alfred en s'asseyant devant la table avec ses compagnons.

— Vous ne prenez pas place près de nous? dit Edouard à Isaure.

— Non, monsieur; oh! j'ai déjà déjeuné, moi; mais je resterai pour vous servir, s'il vous faut quelque chose.

En disant cela, Isaure s'assoit à quelque distance de la table, et, prenant de l'ouvrage, se met à coudre. Aussitôt Vaillant se couche devant sa maîtresse, les yeux tournés vers les voyageurs, qu'il ne perd pas de vue un instant, comme une sentinelle placée devant un poste important, et qui se tient continuellement sur ses gardes pour le défendre si on l'attaquait.

Tout en mangeant, les jeunes gens regardaient souvent la jeune fille. Il y avait dans les traits d'Isaure une expression de douceur, de sensibilité, à laquelle son regard plein de candeur et de franchise donnait un charme indéfinissable. Au bout d'un moment Alfred dit à ses compagnons : Je suis maintenant de l'avis d'Edouard, et je crois aussi que Robineau a eu tort.

— Vous habitez seule cette maison? dit Edouard à la jeune fille.

— Oui, monsieur, seule... depuis trois ans que ma bonne mère est morte!...

— C'est la veuve d'André qui était votre mère?

— C'est elle qui m'en tenait lieu, car je n'ai jamais connu mes parents, qui sont morts depuis longtemps; mais le bon André et sa femme m'avaient adoptée pour leur enfant... Quand il est mort, lui, j'étais encore bien petite... mais sa femme!... il n'y a que trois ans que je l'ai perdue, et je pense à elle chaque jour.

La voix de la jeune fille s'était altérée, elle avait baissé la tête sur son ouvrage; les jeunes gens la regardent et voient quelques larmes s'échapper de ses beaux yeux. Vaillant avait entendu le changement survenu dans le ton de sa maîtresse; il dresse la tête, se relève, regarde Isaure; puis, reportant ses yeux sur les étrangers, laisse entendre un murmure sourd, comme pour leur demander compte des larmes de la jeune fille; mais aussitôt celle-ci passe sa main sur lui, le caresse, le flatte, et le chien redevient tranquille et se remet à ses pieds.

— Pardonnez-nous d'avoir par nos questions renouvelé votre chagrin, dit Alfred; mais les voyageurs sont curieux... et, vraiment, vous êtes si jolie!... Mais vous devez vous ennuyer de vivre seule?

— M'ennuyer! oh! non monsieur!... je n'en ai pas le temps!... j'ai tant de choses à faire!... mon jardin demande bien du soin! et puis, n'ai-je pas de la société? mon chien, mes poules, mes chèvres, ma vache.

— Elle appelle cela de la société! dit Robineau en souriant; puis il dit à Isaure : Mais vous devez avoir peur ici?

— Peur! non, monsieur; il n'y a pas de voleurs dans nos montagnes; et, d'ailleurs, si quelqu'un voulait me faire du mal, n'ai-je pas mon fidèle Vaillant? Oh! il me défendrait bien!

— Il est certain que je ne voudrais pas me battre avec lui, dit Robineau.

— Oui, dit Alfred, vous avez là un chien magnifique et d'une race précieuse... Ce sont eux qui, sur le mont Cenis, le Saint-Bernard, aident les bons religieux à découvrir les voyageurs égarés et souvent à demi morts sous la neige.

— Ah! je suis sûre que Vaillant en ferait tout autant!

— L'avez-vous payé cher? dit Robineau en laissant échapper un sourire ironique. La petite est quelques instants sans répondre; elle baisse les yeux, puis dit enfin :

— On me l'a donné... il ne m'a rien coûté. Celui qui m'a fait ce présent m'a dit qu'il ne pouvait me donner une garde plus fidèle.

— A sa place, dit Edouard, j'aurais fait de même. Votre situation n'était pas sans danger... et la fidélité devait être la sauvegarde de l'innocence et de la beauté.

Isaure lève les yeux sur Edouard, et semble le remercier par un sourire, tandis que Robineau hoche la tête en se bourrant de pain et de beurre.

— Mais, dit Alfred, vous habitez près d'un endroit contre lequel toute la vigilance de Vaillant pourrait échouer, à en croire du moins les bruits qui circulent dans ce pays.

— Ah! vous voulez parler de la maison voisine? dit Isaure en souriant, où les habitants des montagnes prétendent qu'il revient des esprits!

— Justement. Ces esprits-là ne vous font donc pas peur?

— Oh! non, monsieur; je sais bien, moi, que ce sont des contes. Du temps de ma bonne mère, les montagnards nous disaient quelquefois que nous devrions fuir cette vallée dangereuse... Mais cela nous faisait rire... Nous savions bien qu'il n'y avait pas de danger... car il ne nous est jamais rien arrivé.

— Et vous ne voyez pas quelquefois la nuit des lumières dans la Maison Blanche, dit Robineau, vous n'entendez pas de bruit... vous n'apercevez pas le fantôme noir?

Un souris malin vient errer sur les lèvres de la jeune fille, qui répond : — Je n'ai jamais rien vu d'extraordinaire, monsieur.

— Ma foi, dit Alfred, nous avons voulu nous assurer si la maison était en effet inhabitée; et avant de venir chez vous nous avions été frapper là-bas, au grand scandale du montagnard qui nous accompagnait.

— Vous avez frappé à la Maison Blanche? dit vivement Isaure et... on ne vous a pas répondu?

— Non sans doute, puisqu'il n'y a personne.

La petite semble éprouver une secrète émotion; mais elle se remet et répond : — Oh! certainement... vous frappiez bien inutilement.

Edouard regarde attentivement Isaure, et cherche à lire dans ses yeux, lorsque Robineau, se levant, s'écrie : — Messieurs, j'espère que vous avez assez mangé, et qu'il est temps de nous remettre en route.

Alfred et Edouard se lèvent à regret, mais ils sentent bien que ce n'est pas le moment de s'arrêter davantage. Alfred tire sa bourse et va en sortir une pièce d'argent, lorsque la petite l'en empêche en lui disant : — Vous ne me devez rien, messieurs; jamais mes parents d'adoption n'ont fait payer les étrangers qui s'arrêtaient dans leur demeure, et je croirais manquer à leur mémoire si je n'agissais pas toujours comme eux.

— Allons, aimable enfant, dit Alfred, il faut vous obéir; mais je vais, pendant quelque temps, habiter ces contrées, et je vous préviens que je reviendrai vous demander à déjeuner.

— Quand cela vous fera plaisir, monsieur, dit Isaure en faisant une petite révérence, pendant laquelle le jeune homme veut lui prendre la main; mais Isaure la retire bien vite tout en adressant un sourire aux trois voyageurs.

Robineau est déjà sorti de la maisonnette, Edouard attend qu'Alfred en fasse autant pour s'en éloigner. Il ne dit rien à Isaure; mais il la regarde longtemps, et ses yeux ont de la peine à la quitter.

Chapitre X. — Entrée de Robineau dans ses domaines.

On a repris la route que le berger voulait suivre et qui doit conduire les voyageurs à Saint-Amand. Cette fois, c'est Robineau qui marche en avant; il presse ses compagnons, il court, puis revient encore vers eux. Alfred et Edouard ne disent rien, ils font peu attention à toutes les évolutions de Robineau; ils pensent à Isaure; le souvenir de la jeune chevrière leur a fait oublier le but de leur voyage. Enfin, Alfred s'écrie : — Elle est charmante, en vérité! et je n'aurais jamais cru que dans ces montagnes... dans une chaumière, on trouverait tant de grâces... d'attraits!... Le berger avait bien raison, elle ne ressemble pas aux autres Auvergnates que nous avons aperçues jusqu'ici... et pourtant, celle avec qui j'ai dansé à Ayda n'était pas mal... mais lourde, mais gauche!... Oh! c'était bien une montagnarde; au lieu que cette petite... N'es-tu pas de mon avis, Edouard?

— Oui... cette jeune fille est fort bien...

— Fort bien!... Oh! pour un poëte, comme tu dis cela froidement! Dis donc qu'elle est adorable, ravissante... qu'à Paris elle ferait fureur!

Edouard ne répond rien, mais l'enthousiasme d'Alfred semble le contrarier.

— Messieurs, dit Robineau, vous prenez feu pour cette petite bergère!... Eh! mon Dieu! vous en verrez bien d'autres dans mes domaines... On dit qu'auprès de mon château il y a des villageoises un peu solides!...

— Mon cher Robineau, je n'aime pas les femmes solides.

— Je veux dire... bien bâties... robustes.

— Je n'aime pas les femmes robustes.

— J'entends bien tournées... bien délurées...

— Je n'aime pas les femmes délurées.

— Ah! va te promener!...

— Mais c'est ce que nous faisons depuis assez longtemps.

Les jeunes gens traversaient de beaux coteaux plantés de vignes; le paysage était charmant, ce n'était partout que champs, prairies, vergers. Bientôt ils virent devant eux une petite ville située dans une position délicieuse, et devant laquelle serpentait une petite rivière. Des paysans leur apprirent qu'ils étaient devant Saint-Amand.

— Et la Roche-Noire? dit Robineau.

— Oh! ça n'est pas bien loin, monsieur; mais il ne faut pas passer Saint-Amand, remontez de ce côté... par Saint-Saturnin... vous trouverez facilement.

— Allons, dit Robineau, je vois que par ici mon domaine est connu en avant, messieurs.

— Mais, Robineau, tu vas comme un cerf! laisse-nous un peu respirer!...

— Je ne respirerai que quand je serai chez moi...

Et Robineau se remet en marche, quoique la sueur coule de son front, et qu'il soit rouge comme une écrevisse. Après avoir encore marché pendant un quart d'heure, les jeunes gens se trouvent près de deux petits paysans qui poussent un âne devant eux.

— Où allez-vous, mes amis? leur demande Robineau.

— Cheux nous, monsieur.

— Et où demeurez-vous?

— A une demi-lieue d'ici, près du château de la Roche-Noire.

— Près de la Roche-Noire! s'écrie Robineau avec ivresse. Ce sont deux de mes vassaux!...

— Ils sont un peu sales, tes vassaux, dit Alfred.

— Ah! parbleu! le matin... Mais je les trouve charmants, moi... Ecoutez, mes petits Amours!

La petite gardeuse de chèvres de la Maison Blanche.

Les deux paysans, qui ne se doutent pas que c'est eux qu'on appelle des Amours, continuent de pousser leur âne en avant; mais Robineau les rejoint et les arrête. — Ecoutez, mes enfants! vous habitez près de la Roche-Noire?

— Oui, monsieur.

— Par conséquent, vous en connaissez le château?

— Oui, monsieur.

— Est-il beau le château?

— Oh! oui, monsieur, qu'il est ben beau!... c'est comme une prison!... Il y a des tours! des fenêtres grillées!...

Alfred rit aux éclats; mais Robineau continue sa conversation.

— Mes amis, il est bon que vous sachiez que je suis le seigneur, le propriétaire de ce superbe domaine...

Les petits paysans regardent Robineau d'un air niais, en continuant de faire tourner leur bâton; et Alfred dit en riant : — C'est singulier, ça ne leur fait pas d'effet du tout.

— Mes enfants, reprend Robineau, vous n'avez sans doute pas compris ce que je vous ai dit, que je suis le propriétaire de la Roche-Noire?

— Oui, monsieur, j'entendons ben... Mais on vous attendait hier au soir, monsieur...

— On m'attendait!... Voyez-vous, messieurs! on m'attendait, j'en étais sûr!... Ces pauvres enfants!... Vous m'aviez préparé une fête, sans doute?

— Ah! je ne sais pas, monsieur; mais c'est un monsieur qu'est venu comme ça cheux nous, hier, en criant que son maître allait arriver, et qu'il fallait danser, se divertir, parce qu'il nous régalerait ben. Alors, mon frère et moi, j'avons été devant le château jouer de la musette, et j'avons attendu c'ti-là qui devait nous régaler; mais il n'est venu personne, si ben que not'père, qui était en colère que nous ayons été au château, ne nous a pas donné à souper quand nous sommes rentrés, en disant que ça nous apprendrait à croire des bêtises.

— Mes enfants, vous souperez deux fois aujourd'hui, je vous le promets, et votre père verra de quel bois je me chauffe! Mais il faut me faire un plaisir. Courez en avant; vous n'êtes pas fatigués, vous autres! Vous arriverez au château bien avant nous, vous demanderez François, mon valet de chambre... et vous lui direz que j'arrive. Allez... laissez-moi votre âne... Je vais monter dessus, ça me délassera un peu. Ce n'est pas une monture bien noble; mais, quand il y a vingt-quatre heures qu'on se promène, on prend ce qu'on trouve. Allez.

Les petits paysans se regardent et ne bougent pas. Est-ce que vous ne m'avez pas entendu? reprend Robineau.

— Si monsieur; mais je ne pouvons comme ça vous laisser notre âne! vous n'auriez qu'à vous en aller avec, et qu'on ne vous revit plus!...

— Comment, petits drôles! vous prenez votre seigneur pour un voleur!

— Mon pauvre Robineau, dit Alfred, ces enfants ont raison de ne point t'abandonner ainsi leur âne; car, enfin, ils ne te connaissent pas; mais tu ne t'entends pas du tout à faire le seigneur. Est-ce que tu crois qu'il s'agit seulement de dire : Je suis cela... Prouve-le donc : tire ta bourse, c'est toujours avec cela qu'on se fait reconnaître.

— Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas! s'écrie Robineau; et il sort aussitôt de son gousset une pièce de cent sous qu'il donne à l'un des petit garçons. La vue de la pièce ronde fait beaucoup plus d'effet sur les villageois que tous les titres possibles. L'aîné consent à courir en avant au château, et le petit cède son âne à Robineau, à condition qu'il restera derrière pour le faire aller.

L'âne est grand et fort; il n'a point de selle; le nouveau propriétaire est obligé de le monter à poil, et, faute d'étrier, de se tenir à sa crinière, tout en ne le faisant aller qu'au pas; mais Robineau se place noblement sur le baudet, en priant le petit garçon de ne point pousser trop vite sa monture, et Alfred prétend que Robineau ne pouvait trouver un plus bel animal pour faire son entrée dans le château.

M. Cheval nourrisseur-vétérinaire-maréchal du pays.

— Certainement, dit Robineau, je ne resterai pas sur l'âne pour entrer dans le château... mais jusque-là je ne suis pas fâché d'en profiter... Vous m'avez assez fait marcher depuis hier, messieurs... Petit, ne pousse pas l'âne, laisse-le aller paisiblement, je ne suis plus si pressé... il n'y a pas de mal que ton frère nous devance de quelque temps.

Le petit paysan s'éloigne alors de l'âne et le laisse aller au gré de son cavalier. Alfred et Edouard ne peuvent s'empêcher de sourire toutes les fois qu'ils regardent Robineau, qui leur crie de temps à autre : — Messieurs, nous approchons de mon château!... je le sens au battement de mon cœur.

— Moi je ne sens qu'une odeur de fumier, dit Alfred.

— Ah! c'est de chez M. Cheval, qui guia des vaches et des bœufs, dit le petit garçon.

— Qu'est-ce que c'est que M. Cheval, petit?

— C'est le nourriceux-vétérinaire-maréchal du pays; il est médecin des bêtes.

— Diable, ce doit être une des autorités de l'endroit !...

— Messieurs ! messieurs ! s'écrie Robineau en tirant son mouchoir et s'essuyant les yeux, je crois que je le vois !

— Qui, M. Cheval ?

— Mon château ! mon domaine !... Tenez... là-bas... sur cette colline... Petit, est-ce mon château ?...

— Oui, monsieur, oui, c'est la Roche-Noire.

— Ah ! messieurs, quel plaisir !... Voyez-vous une tour... deux tours !... des remparts !... des... Petit, arrête un peu l'âne... Mes amis, attendez... la joie... l'attendrissement... je crois que je vais tomber...

On entoure Robineau, qui est prêt à se trouver mal. Enfin il desserre sa cravate, prend une prise de tabac, et revient à lui pour porter de nouveau ses regards sur sa propriété en s'écriant :

— Ah ! messieurs ! ça fait du mal ! mais ça fait bien plaisir... Dieu ! que ça me paraît grand ! que c'est beau !... que c'est noble !

— Cela me fait l'effet d'une vieille ruine, dit Alfred.

— Cela me rappelle les romans d'Anne Radcliff, dit Edouard.

— Oh ! messieurs, comme cela s'étend !... Voilà un superbe corps de bâtiment... et des croisées... Dieu ! que de croisées ! C'est comme le château de Chambord !...

— Autant que je puis voir, il n'y a pas de carreaux à toutes ces croisées-là...

— Mon ami, ce n'était peut-être pas l'usage autrefois... D'ailleurs on m'a prévenu qu'il y aurait bien quelques petites réparations à faire... Mais avançons, messieurs, avançons, je n'y tiens plus; il me semble que mon château me tend les bras... Ah ! surtout, je vous en prie, plus de Robineau ici; je ne réponds plus à ce nom-là... Eh ! petit ! pousse un peu ton âne, afin que nous arrivions plus vite sur cette belle pelouse là-bas.

Le petit donne un coup de houssine à son âne, qui, sentant qu'il rentre chez lui, ne demande pas mieux que de prendre le trot. Robineau, un peu surpris d'abord de cette allure vive, laisse cependant trotter l'âne, car le plaisir d'approcher de son château lui donne le courage de se maintenir sur sa monture.

On approche de la pelouse qui est en avant du château, et l'on aperçoit sur la droite et sur la gauche quelques chaumières et des maisonnettes assez gentilles. Bientôt on est assez près de la Roche-Noire pour distinguer plusieurs personnes qui semblent en vedette devant l'entrée du château. C'est François, qui, prévenu par le petit paysan, vient de rassembler tous les gens de bonne volonté qui ont bien voulu quitter leur travail pour être témoins de l'arrivée du nouveau propriétaire. Le nombre des curieux n'est pas grand : il se borne à trois paysans et cinq paysannes, auxquels se sont joints M. Cheval, le vétérinaire, qui espère avoir la pratique du château, et M. Férulus, qui tient une petite pension dans les environs, et compte aussi être l'instituteur de la famille du nouveau venu. Mais à ces dix personnes il faut joindre une vingtaine d'enfants, la plupart fort petits, que François a facilement rassemblés, parce que les enfants ne sont jamais rares dans les campagnes; et pour les utiliser le valet de chambre leur a fait donner à chacun un cornet à bouquin, seul instrument dont ils soient en état de jouer. François désirait que les paysans tirassent des coups de fusil à l'arrivée de son maître ; mais on n'a pas encore trouvé de fusils en état au château ni dans les environs. A défaut d'armes à feu, les Auvergnats ont pris leurs musettes; M. Cheval a décroché son tambour, sur lequel il est d'une très-grande force, et dont il joue à toutes les fêtes et cérémonies des environs; enfin M. Férulus, qui ne joue d'aucun instrument, mais chante comme si on l'avait chassé de l'Opéra, a composé un chœur qu'il sera forcé de chanter seul, parce que les cinq paysannes ne veulent pas démordre de leur *Gai Coco*.

ARRIVÉE DE ROBINEAU AU CHATEAU DE LA ROCHE-NOIRE.
— Messieurs ! messieurs ! je crois que je le vois !

François a fait mettre le concierge et le jardinier en faction aux fenêtres de leurs logements, qui donnent sur la route; ils doivent l'avertir dès qu'ils apercevront quelqu'un, et alors il donnera le signal à son monde. Enfin le concierge, qui a l'habitude d'être entre deux vins, et qui depuis la veille est entre quatre, afin de recevoir plus dignement son nouveau maître, s'écrie en lâchant un hoquet menaçant :

— V'là du monde !... v'là d'abord un âne !

— C'est monseigneur ! dit François; allons, mes amis, tous ensemble, et le plus de bruit que vous pourrez !

Aussitôt retentit dans les airs le son des musettes, des voix, du tambour et des cornets à bouquin, auxquels François, le concierge et le jardinier mêlent des vive monseigneur ! prolongés. L'âne, porteur de celui que l'on fêtait ainsi, continuait d'aller au grand trot sur la pelouse, car il apercevait sur la gauche l'entrée de son écurie, située à côté d'une petite chaumière, et devant laquelle une vache et des oies semblaient aussi attendre le nouveau seigneur. Mais le tintamarre infernal qui se fait entendre tout à coup a fait dresser les oreilles au baudet, qui n'aime pas la musique; il prend un temps de galop pour arriver plus vite chez lui. Robineau veut le retenir, mais il a déjà trop à faire à se tenir lui-même; en vain il crie aux paysans, à François, d'arrêter l'âne; le son des instruments empêche qu'on entende sa voix. L'âne passe comme une flèche au milieu des villageois, qui se rangent avec respect et saluent le nouveau propriétaire, qui fait son entrée au galop en se tenant à la queue et à la crinière de sa monture. Mais, au lieu d'aller au château, l'âne va chez lui et ne s'arrête que dans son écurie, où il commence par se rouler avec monseigneur, qui crie au secours, tandis que le baudet se met à braire pour faire sa partie dans le concert qui se donne sur la pelouse.

Surpris cependant que monseigneur ait préféré entrer dans l'écurie d'un de ses vassaux au lieu de mettre pied à terre dans la cour de son château, François et quelques paysans vont l'y trouver, et ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à retirer M. de la Roche-Noire de dessous l'âne. Enfin Robineau est sur pied; il est tombé dans la bouse de vache; il en a dans les cheveux, sur un œil et sur tout un côté de son habit; mais le plaisir qu'il éprouve d'être arrivé et d'entendre le train qu'on fait pour lui l'empêche de remarquer le désordre de sa toilette. Il sort fièrement de l'écurie et se dirige, en boitant un peu, vers les paysans; il salue à droite et à gauche et s'enivre quelques instants du son des cornets à bouquin; il trouve que M. Cheval bat de la caisse comme le sauvage du Palais-Royal, et que les paysannes ont des voix de lutrin. Mais M. Férulus s'avance vers lui; il fait un geste du bras gauche, aussitôt François en fait un autre du bras droit et tout le monde se tait : alors M. Férulus, après avoir salué comme s'il voulait danser un menuet, passe sa langue sur ses lèvres et dit à Robineau :

— **Monsieur** de la Roche-Noire... *Albo die notanda lapillo !* Les Romains marquaient par des pierres blanches et noires les jours heureux et malheureux... nous ferons une croix sur celui qui vous amène parmi nous; depuis longtemps ce domaine était désert... Vous serez le soleil qui est plus que parfait, vous serez l'avenir qui est indéfini, et ces paysans jouiront d'un bonheur qui ne sera pas conditionnel !

Alfred et Edouard, qui étaient derrière celui que l'on complimentait, se mordent les lèvres pour ne pas rire au nez de M. Férulus, et s'éloignent du nouveau seigneur, dont les vêtements n'exhalent point une odeur suave. Mais M. Férulus prend du tabac et continue sa harangue :

— Monsieur de la Roche-Noire, *vitam impendere vero*, jamais je

n'ai décliné ni compliments ni flatteries; mais il m'est bien doux d'être le premier à saluer le nouveau propriétaire de ce château. Puissiez-vous dire dans ce castel : *Inveni portum!* ou, si vous aimez mieux, vous fixer en Auvergne! Si j'en crois la renommée, qui m'a parlé par le canal de votre valet de chambre, vous réunissez dans une seule et même personne la sagesse de Socrate, la justice d'Aristide, la grandeur de Thémistocle et l'éloquence de Cicéron; puissiez-vous y joindre le bonheur de Polycrate, les richesses de Crésus et la vie de Mathusalem!

M. Férulus se tait, s'essuie le front et reprend du tabac. Robineau, qui a écouté sa harangue avec délices, lui fait un profond salut en disant :

— Monsieur, certainement!... pardon! Votre nom, s'il vous plaît?

— Férulus.

— Eh bien! monsieur Férulus, je suis bien sensible... quant à moi, je vivrai le plus longtemps possible... Mais quand vous voudrez venir manger la soupe au château! et dès aujourd'hui...

— Avec grand plaisir, monsieur de la Roche-Noire, répond vivement Férulus, qui n'a jamais refusé une invitation à dîner. Et Robineau se retournant vers ses amis, leur dit à demi-voix :

— Il est bien savant, cet homme-là!... diable!... il est très-fort!

François, qui voit que M. Férulus a fini son discours, fait recommencer la musique. M. Cheval, qui ne sait pas faire de discours, mais qui veut aussi se ménager la pratique du nouveau venu, a quitté un instant son tambour et est entré chez lui, d'où il ressort en conduisant en laisse un petit bidet qu'il vient présenter à Robineau en lui disant :

— Tenez, monsieur, v'là un gaillard solide, et qui ne vous jettera pas par terre comme l'âne de Nicolas; montez là-dessus, il est ferré à neuf de ce matin.

Robineau aurait autant aimé faire son entrée à pied, mais n'ose pas refuser à M. Cheval, et grimpe sur le bidet à condition qu'on le laissera aller au pas. On se dirige vers le château, autour duquel on distingue encore quelques vestiges de fossés, dans lesquels les enfants jouent et se roulent. A droite et à gauche sont deux tours qui menacent ruine; mais les bâtiments du milieu paraissent en meilleur état. Une vaste cour, dans laquelle les herbes croissent en liberté, est devant les bâtiments, et s'ouvre par une grande porte contre laquelle sont deux petits pavillons, logement du concierge et du jardinier. Ces messieurs étaient restés aux fenêtres, et attendaient l'entrée de leur maître pour exécuter une petite surprise, qui était encore de l'invention de François.

Enfin le propriétaire arrive : on entend le brouhaha causé par les cris, les cornets à bouquin, le tambour et les musettes; les enfants le précèdent, les paysans le suivent. Alfred et Edouard vont, en riant aux larmes, grossir le cortége, et M. Férulus marche respectueusement à côté du bidet. Au moment où on va entrer dans la cour du château, le jardinier lance la couronne de fleurs qu'il a préparée pour son maître; mais, au lieu de tomber sur Robineau, elle va se placer sur les oreilles du bidet, qui se trouve couronné; dans le même moment le concierge se penche hors de la fenêtre pour offrir les clefs du château, qu'à défaut d'un grand plat, on a mises dans un saladier, et qu'il présente d'une main, tandis que de l'autre il tient un verre plein de vin, qu'il élève en l'air en criant :

— Vive monseigneur!... vive not' bourgeois!

Le bourgeois ne demande pas ce qu'il peut y avoir dans le saladier qu'on lui tend par la fenêtre. Mais, comme il est curieux, il dit au concierge : Donne, mon ami. Le concierge, qui est gris, et qui suppose que son maître veut boire, lui tend le verre en lui arrosant la tête avec une partie du vin qu'il contient, et M. Férulus s'écrie :

— O jour trois fois heureux!... Je crois assister aux cérémonies des *corybantes!*... Je crois entrer dans le temple de Cybèle!... Le son des instruments, les fleurs, les libations... tout y est!...

— Oui, tout y est absolument, dit Robineau en s'essuyant le visage; mais, ne se souciant pas de recevoir d'autres libations, il pousse son bidet couronné, et, couvert de vin et de bouse de vache, fait son entrée dans la Roche-Noire au milieu des acclamations et des cris de tous les marmots des environs.

Robineau a mis pied à terre, et comme il éprouve encore une certaine difficulté à marcher, par suite de sa chute sous l'âne, il ne se sent pas en état de visiter sur-le-champ son domaine. Après avoir noblement jeté une poignée de monnaie aux enfants, qui se battent pour la ramasser, ce qui, suivant M. Férulus, donne une idée des anciens tournois, Robineau engage le concierge à faire rafraîchir tout le monde; puis, saluant la société, il suit François, qui le mène à sa chambre à coucher, où il se jette tout moulu sur son lit en s'écriant :

— Dieu! que c'est gentil d'être seigneur!... d'être harangué!... aïe!... complimenté!... Holà!... les reins!... C'est un peu fatigant.... mais je m'y ferai. François, pendant que je vais me reposer un peu, fais préparer un repas splendide... et préviens les paysans qu'il y aura bal ce soir au château; j'ai été trop bien reçu pour ne pas leur en témoigner ma reconna

Chapitre XI. — Le Château de la Roche-Noire. — Fête villageoise.

Alfred et Edouard ont fait comme Robineau, ils ont été se reposer des fatigues du voyage. François les a conduits dans de grandes pièces où il y a des couchettes et des matelas, il ne manque que des draps aux lits qu'on trouve dans le château; mais François a déjà envoyé du monde à Clermont pour qu'on en rapporte du linge en ramenant la voiture et les bagages de ces messieurs.

Après trois heures de repos, Robineau s'éveille. Il est couché sous un baldaquin cramoisi; de vieux rideaux de soie entourent le lit sur lequel il s'est jeté, et qui est passablement dur. Mais Robineau se lève disant : — Je ferai garder les matelas; puis il porte ses regards dans l'ancienne pièce qui sera sa chambre à coucher. Les corniches sont dorées, au plafond sont peints des Amours, dont on ne peut plus bien distinguer les traits; enfin l'appartement est tendu en vieilles tapisseries représentant l'histoire de la chaste Suzanne.

— C'est magnifique! se dit Robineau, c'est à l'instar de Versailles et de Saint-Germain!... Des baguettes dorées sur les portes!... des moulures partout! de fort belles glaces! Il y a bien par-ci par-là quelques crevasses au mur, quelques trous dans le parquet; mais je ferai réparer tout cela. Dès demain j'aurai des ouvriers.

Robineau voit un cordon pendu à la cheminée, il le tire; une sonnette résonne, et François accourt en disant :

— Monsieur a sonné.

— Ma foi, oui, j'ai sonné sans le faire exprès. Mais c'est égal : où sont ces messieurs, François?

— Ils ont fait comme monsieur, ils se sont jetés sur leurs matelas... Mais je crois qu'ils sont réveillés.

— François, il faut que pour cette nuit nous ayons des lits complets : il ne serait pas décent qu'à la Roche-Noire on couchât sans draps.. Achète, fais venir des marchands, je te nomme mon *factotum*, mon intendant.

— Ça suffit, monsieur.

— Ah çà! je ne serais pas fâché de voir mes gens... Combien en ai-je avec toi ici?

— Monsieur, il y a le concierge et le jardinier, voilà tout.

— Ce n'est pas assez... il me faut une maison considérable... C'est égal, dis toujours à mes gens de venir me parler... je vais leur donner mes ordres.

François sort; Alfred et Edouard viennent rejoindre Robineau, celui-ci s'est mis à sa fenêtre qui donne sur les jardins et considère avec délices sa propriété.

— Eh bien, Robi.... eh bien, la Roche-Noire.... est-tu content? dit Alfred en entrant, te voilà dans ton château!

— Messieurs, convenez que c'est beau, que c'est majestueux, des pièces comme celle-ci!

— Oui, c'est fort grand... mais n'allons-nous pas visiter la maison?

— Dans l'instant!... J'attends mes gens, j'ai des ordres à leur donner; ensuite nous visiterons le château depuis les caves jusqu'aux greniers.

Le concierge et le jardinier se présentent; ils sont gris tous deux, mais le concierge surtout peut à peine se soutenir, parce qu'il était déjà ivre avant que son maître eût ordonné de faire rafraîchir les paysans, et qu'il a encore voulu leur tenir compagnie.

— Not' maître nous demande, dit le jardinier, qui parle lentement pour ne point barbouiller, tandis que le concierge commence par s'appuyer sur un vieux fauteuil pour ne pas tomber.

— Ah! voilà ma maison! dit Robineau.

— Elle ne me paraît pas solide, dit Alfred.

— Quel poste remplissez-vous ici? demande Robineau au jardinier.

— Quel poste, mon bourgeois?... est-ce que vous voulez dire qu'est-ce que je fais?

— Justement.

— Je suis Vincent, le jardinier du château... avec vot' permission... et, Dieu merci! il y a de l'ouvrage!... Vous verrez le jardin!... on ne s'y reconnaît pas!...

— Le jardin est grand?

— Ah! j' crois ben!... c'est si grand que depuis longtemps je n'en soigne que la moitié, parce que, vous entendez ben, je ne peux pas tout faire, moi.

— Monsieur le jardinier, dit Alfred, pourquoi laissez-vous la cour se remplir d'herbes?

— Ah! monsieur... je ne peux pas tout faire; et d'ailleurs la cour n'est pas le jardin!

— Il a raison, dit Robineau, il doit se renfermer dans ses fonctions... Et vous, qui êtes derrière... que faites-vous chez moi? Avancez donc!

Le concierge, forcé de quitter le fauteuil qui le soutenait, s'avance en chancelant, et tirant un mouchoir rouge plein de tabac pour essuyer sa figure enluminée, commence par lâcher un hoquet, puis se met à rire en disant :

— C'est moi... c'est moi qui vous garde, not' maître... Vous voyez un gaillard qui boit et qui mange comme six.

— Il ne te faudrait pas dix domestiques comme cela, Robineau... cela serait ruineux, dit Alfred.

— Ah! vous êtes mon concierge, mon ami?

— Oui, mon maître, monseigneur... dis-je! car vot' valet nous a dit que ça vous amusait d'être appelé monseigneur... et moi, vous entendez ben que ça m'est égal... j' vous en donnerai en veux-tu, en voilà!...

— Je crois que ce drôle-là est gris! dit Robineau. Comment vous appelez-vous, concierge?

— Mon maître, je m'appelle Cunette, sauf vot' respect.

— Monsieur Cunette, vous avez beaucoup bu, il me semble?

— Toujours à vot' santé, mon respectable seigneur... et prêt à recommencer quand ça vous sera agréable...

— Ah çà! qui est-ce qui fait le dîner ici?... je ne vois pas de cuisinier dans tout cela.

— Moi, je ne peux pas tout faire, murmure le jardinier; la cuisine n'est pas dans le jardin.

— Oh! moi, ça m'est égal, balbutie le concierge en se raccrochant au fauteuil; si ça vous fait plaisir, mon maître, j' vas aller dans la cuisine, et je vous ferai du fricot comme pour moi!

— Mon cher ami, dit Alfred à Robineau, j'espère que tu vas envoyer coucher messieurs Vincent et Cunette, et que ce n'est pas eux qui feront la cuisine, sans quoi je ne mange pas ici, moi.

— C'est très-embarrassant!... dit Robineau en courant à la sonnette, qu'il tire avec violence. François accourt tenant un balai et un plumeau.

— François, qu'est-ce que tu fais? dit Robineau.

— Monsieur, je balaie, je nettoie, la salle à manger... Ah! c'est qu'il y avait de la poussière et des araignées!... Oh Dieu! ai-je tué des araignées!...

— Et qui est-ce qui s'occupe du dîner?

François regarde Vincent, qui regarde Cunette, lequel ne regarde rien, parce qu'il n'y voit plus.

— Ah çà, drôles! voulez-vous bien répondre? s'écrie Robineau avec colère. Est-ce que vous comptez me faire dîner avec des araignées?

— Mon cher ami, dit Alfred, tu as voulu venir habiter ton château sans avoir prévenu, sans avoir monté ta maison et fait faire tout ce qu'il fallait dans cette vieille propriété, il faut t'attendre à ne pas trouver sur-le-champ le service bien réglé... Cependant, comme il faut dîner, que d'ailleurs tu as engagé M. Férulus, qui certes ne manquera pas de venir, il faut tâcher de trouver une cuisinière dans le pays, ce qui ne doit pas être impossible. Voyons, monsieur Vincent, dites-nous où on dîne le mieux par ici?

— Oh! dame! monsieur, on mange bien partout; mais c'est surtout chez M. Cheval, le vétérinaire... il a une fille, voyez-vous, qui a été en maison à Clermont... chez un riche négociant.

— Eh bien! voilà notre affaire. François, courez vite chez M. Cheval, et priez sa fille de vouloir bien venir faire la cuisine au château, elle ne vous refusera pas. Faites-vous donner des provisions partout où vous passerez; envoyez-en chercher à Talende, puisque ce n'est qu'à une lieue et demie; enfin faites en sorte que ce soir nous ne soyons pas obligés de nous coucher sans chandelles et sans draps.

François court exécuter les ordres d'Alfred, et Robineau dit au jardinier et au concierge:

— Retournez à votre ouvrage..... et ne vous présentez plus devant moi dans un tel état.

— Monseigneur, nous allons reboire à vot' santé, dit Cunette.

— Non pas, vous avez bien assez bu comme ça.

— C'est égal, not' bourgeois, pour fêter vot' arrivée nous ne resterons pas à regarder les autres... et ce soir, tout le monde qui vient danser!...

— Je ne veux plus qu'on vienne danser ce soir... ce sera pour une autre fois.

— Tu as invité ces bonnes gens qui t'ont fait une si belle musique, dit Alfred, tu dois les recevoir; tu as voulu faire le seigneur... il faut en subir toutes les conséquences. Maintenant allons visiter le château.

— Je vais vous guider, mon maître, dit M. Cunette.

— Allez vous coucher, ivrogne! vous ferez mieux.

— Monseigneur, je connais mes devoirs.

Robineau et ses amis sortent de l'appartement. M. Cunette, qui dans le vin est extrêmement têtu, et qui pense que le concierge doit être présent à la visite du château, suit son maître en s'appuyant contre les murs.

On parcourt de longues et vieilles galeries éclairées par de grandes croisées en ogive, mais dans lesquelles le jour pénètre avec peine, parce que les carreaux sont surchargés de poussière; on entre dans de vastes appartements, tous décorés dans le même goût que la chambre de Robineau, où l'œil a de la peine à atteindre le plafond.

— Ce château a dû exister du temps du roi Pépin, dit Edouard.

— Tout cela est superbe, dit Robineau, qui reste en admiration devant chaque paysage peint au-dessus des glaces et des portes.

— Dis donc que cela a pu être fort beau il y a deux siècles!... Mais maintenant!...

— Mon cher Alfred, les glaces sont toujours des glaces.

— A la bonne heure, mais les dorures ne sont plus des dorures, et les peintures ont l'air de vieux éventails!...

— Pour un boreu, tu ne sens guère le prix de ce qui est noble. Je suis certain que M. Edouard apprécie mieux que toi les beautés de ce château?

— Je trouve, dit Edouard, qu'il prête en effet au romanesque, au vaporeux...

— N'est-ce pas?... C'est magnifique... Il y a de quoi loger un régiment!

— Il y a encore autant de pièces au second, mon maître, murmure M. Cunette, qui se tient à la porte de l'appartement dans lequel sont les jeunes gens. C'est la même répétition... si ce n'est que les plafonds sont un peu plus bas et n'ont pas de jolies images comme ici.

— En ce cas, il est assez inutile que nous voyions le second aujourd'hui.

— Ah! messieurs, cette galerie s'ouvre sur une terrasse d'où l'on découvre tous les environs...

— Elle est en bien mauvais état, la terrasse...

— Qu'est-ce que c'est que ces fentes dans le mur?

— Ce sont des *meurtrieres*, dit Edouard; voila aussi, je crois, dans ces saillies, des *mâchicoulis*...

— Des gâchicoulis!... c'est ça même, balbutie le concierge.

— Diable! dit Robineau, c'était un château fort!... Je suis sûr qu'il a soutenu des sièges... C'est étonnant qu'il n'y ait point de pont-levis.

— Ah! monseigneur, il y en avait un il y a encore quelques années, mais comme le dernier propriétaire avait fait un essai de plantation de betteraves pour faire du sucre... dans les jardins là-bas, moi, ça m'ennuyait de ne faire que baisser et hausser le pont-levis pour des betteraves; je me suis imaginé de combler le fossé, et le bourgeois a trouvé que j'avais raison, et il a fait faire une porte tout uniment.

— Ce bourgeois-là ne descendait donc pas des anciens propriétaires de ce château, pour avoir des idées si peu élevées?...

— Je ne sais pas au juste d'où il descendait, monsieur; mais il avait acheté le château pour en faire une fabrique, pour y établir un commerce enfin... et puis, il paraît que ça n'a pas été bien, puisqu'il a remis le domaine en vente.

— Mais à qui appartenait autrefois ce château?

— A qui?... Ah! attendez donc... Ma foi, je ne sais pas le nom, mais c'était à une vieille douairière d'une ancienne famille. La vieille dame, qui habitait le château, ne voulait pas, dit-on, qu'on y fît aucune réparation de peur de le gâter... Aussi vous voyez qu'on n'y a rien dérangé.

— C'était, je gage, quelque vieille douairière, dit Alfred, qui préférait laisser tomber ce bâtiment en ruines, plutôt que de voir une main profane toucher à ces vieux murs!...

— Du reste, je ne l'ai pas connue, dit Cunette; moi, j'ai été placé ici par le fabricant de sucre de betteraves, qui m'y a laissé avec mon ami Vincent.

— Maintenant, allons visiter cette tour... Prenez garde, messieurs, en descendant cet escalier... presque toutes les marches sont endommagées... Mon cher Robineau... pardon! monsieur de la Roche-Noire, voulais-je dire, si tu suis le système de la vieille douairière, il sera bientôt difficile de faire un pas dans ton château sans courir le risque de se rompre le cou.

— Oh! moi, messieurs, je ferai réparer... remettre à neuf... je n'ai pas envie que mon château s'écroule sur moi... Concierge, où va-t-on par ce long corridor?

— A la tour du Nord, mon maître. Ah! vous allez voir... c'est superbe! il y a des trappes, des... comment donc qu'ils appellent ça?... des endroits où l'on tombe... des gimblettes.

— Des *oubliettes*, vous voulez dire?

— Oui, monsieur, des oubliettes...

— Je ne veux pas aller où l'on tombe, s'écrie Robineau: marchez devant, concierge, et guidez-nous.

Cunette s'avance en se frottant toujours contre les murs. On arrive à la porte de la tour; un escalier sombre, étroit et tournant, conduit aux appartements.

— Je me crois au château d'*Udolphe*, dit Edouard en montant l'escalier.

— Moi, je m'attends à voir un chevalier armé de toutes pièces, dit Alfred.

Robineau ne dit rien; il examine ces vieux murs noircis par le temps, et qui ont vu tant de générations. Le concierge veut ouvrir la porte du premier étage, la porte crie sur ses gonds, ce bruit sourd se prolonge dans les chambres vides du vieux bâtiment.

— Concierge, il faudra mettre de l'huile à toutes ces portes-là, dit Robineau; je n'aime pas ce bruit-là... Où sommes-nous ici?... Est-ce qu'il y a des trappes sous nos pieds?... ayez soin de nous avertir.

— Non, monsieur, c'était la chambre du chevalier... à ce qu'on dit...

— De quel chevalier?... — Dame!... du chevalier, le neveu de la vieille douairière, à ce que j'ai entendu dire.

— Je n'en ferai pas ma chambre, où ne voit pas clair ici.

Au second étage, Cunette montre la pièce où étaient les oubliettes; mais le fabricant de sucre a fait boucher toutes les trappes; et cette fois Robineau trouve qu'il a très-bien fait. Au-dessus, était l'arsenal du château; mais on n'y trouve plus que quelques cuirasses rouillées, quelques sabres sans poignée, quelques fusils sans chien et quelques

lances sans fer. Enfin on arrive sur la plate-forme de la tour, d'où l'on a une fort belle vue. Les jeunes gens admirent l'aspect des montagnes voisines et de la jolie ville de Saint-Amand entourée d'eau. Pendant qu'on regarde le pays, M. Cunette s'assied prudemment par terre au milieu de la plate-forme, en disant : — Moi, je ne peux pas regarder de si haut, ça m'éblouit !...

On va quitter la tour, lorsque Edouard s'écrie : — Alfred ! regarde donc, sur ce petit monticule... là... au bord des fossés... vois-tu cet homme qui regarde si attentivement le château?... le reconnais-tu?...

— Eh oui !... c'est l'homme qui était dans l'auberge de Clermont-Ferrand, et qui s'est offert pour nous servir de guide... il a une figure et un costume qui le rendent reconnaissable.

Robineau s'approche en disant : — Comment ! cet homme de si mauvaise mine par ici?... Oui, ma foi... c'est lui... je reconnais ce gros bâton sur lequel il s'appuie... Comme il considère mon château !... il ne bouge pas... on dirait une statue !... Je voudrais bien savoir pourquoi il regarde ainsi ma propriété?...

— Il y a en effet quelque chose de singulier dans le regard et dans toute la personne de cet homme, dit Edouard.

— De singulier !... vous êtes bien bonnête... dites donc de louche, de sombre... de méchant... c'est qu'il n'ôte pas les yeux de dessus mon château !... Dites donc, concierge?...

Le concierge allait s'endormir sur la plate-forme; il relève la tête en balbutiant : — Qu'est-ce que tu veux?...

— Comment, drôle !... à qui parlez-vous?... s'écrie Robineau avec colère.

— Ah ! pardon, monseigneur et maître, dit Cunette en se relevant; je croyais que je causais avec mon ami Vincent, et voilà pourquoi...

— Tâchez de ne plus avoir de ces distractions-là... et venez me dire si vous connaissez ce vagabond qui est planté comme un pieu devant la tour, et qui ne cesse de regarder ici.

Cunette s'avance en chancelant; Alfred et Edouard le soutiennent sous chaque bras pour qu'il ne tombe pas par-dessus le garde-fou, et le concierge avance sa tête pour chercher l'homme dont on lui parle.

— Eh bien? dit Robineau au bout d'un moment.

— Eh bien, quoi ? répond Cunette en roulant des yeux envinés autour de lui.

— Connaissez-vous cet homme?

— Je ne vois pas plus d'homme que de bouteille !...

— Comment, butor? là... au pied de la tour, vous ne voyez pas?...

— Ah ! que je suis bête !... sauf vot' respect, monseigneur, je prenais ça pour un cep de vigne.

— Eh bien ! à présent que vous le voyez, reconnaissez-vous cet homme?

— Ça?... attendez donc... est-ce que ce n'est pas Vincent?

— Eh ! non, imbécile !...

— Alors, c'est peut-être M. Flutanus... le maître d'école...

— Décidément, le coquin ne voit plus clair, dit Robineau; allons, messieurs, quittons cette tour, nous en avons encore une à visiter.

On descend de la tour du Nord, qui ne semble pas devoir être le séjour favori du nouveau propriétaire. M. Cunette propose à ces messieurs d'aller visiter les caehots qui sont dessous; mais Robineau ne s'en soucie pas. On se rend dans l'autre tour, dont les appartements, mieux conservés, n'ont point un aspect aussi sombre. On y trouve une bibliothèque, une salle de bains, un salon de musique, et quelques lits en assez bon état. Enfin, on en sort pour entrer dans les jardins.

Robineau voit avec douleur que le fabricant de sucre avait fait planter des betteraves dans les trois quarts de ses jardins; M. Vincent, qui a dit n'en soigner que la moitié, laisse croître l'ivraie et le chardon dans les allées et les bosquets. Les fruits, les fleurs, les légumes, sont pêle-mêle dans les carrés qui ont échappé aux betteraves. Les statues que l'on trouve de loin en loin ne sont pas en meilleur état que les jardins. Hercule n'a plus de massue, Vénus n'a qu'un bras, Mercure est boiteux, les Grâces sont mutilées, Apollon n'a point de nez, Hébé n'a qu'une oreille, l'Amour seul est intact; ce dieu-là résiste quelquefois aux efforts du temps.

Robineau pousse un soupir devant chaque statue, en disant : — Quel dommage !... un si beau morceau !... Ce maudit fabricant n'aimait point les belles choses !

Au bout des jardins, on entre dans le parc, qui est fort grand, mais où les ronces vous arrêtent à chaque pas. Enfin, fatigués de se promener, les jeunes gens reviennent au château, visitent les écuries, les serres, la laiterie; puis vont se reposer dans un salon du rez-de-chaussée. — Eh bien ! messieurs, dit Robineau, comment trouvez-vous ma propriété?

— Ta propriété est fort grande, dit Alfred ; mais, si tu m'en crois, tu feras abattre ce vieux château, qui serait ruineux à conserver, et avec les matériaux tu feras bâtir une jolie maison à la moderne, que tu ne mettras pas trois heures à parcourir; tu pourras ensuite tirer parti de tout le terrain qui dépend de ce domaine.

— Mon cher Alfred, dit Robineau, je n'ai pas acheté un château pour n'avoir qu'une maison bourgeoise... je serais un Vandale si je suivais ton conseil.

— Tu te ruineras si tu ne le suis pas.

— Je me ruinerai si ça me fait plaisir, mais je garderai mon château,

— Garde tout ce que tu voudras... mais ne me demande plus mon avis.

— Et vous, monsieur Edouard, dit Robineau en s'approchant du jeune poëte, qui semblait livré à ses réflexions, que pensez-vous de mon château?

— Ce pays me plaît beaucoup, dit Edouard d'un air distrait.

— Ah çà, la Roche-Noire, il me semble que depuis ce matin nous ne faisons que parler de ton château, et il est près de cinq heures du soir, ça devient fatigant. Est-ce qu'on ne dînera jamais chez toi?

— Pardon, mes amis !... pardon... Holà ! François.

François accourt, vêtu cette fois en marmiton, parce qu'il est obligé de cumuler les emplois.

— François ! nous fait-on à dîner, enfin ?

— Oui, monsieur.

— Qui cela?

— Mam'zelle Cheval, qui n'a pas mieux demandé que d'être utile à monsieur. Son père voulait venir avec elle pour l'aider.

— Comment ! le vétérinaire nourrisseur médecin de bestiaux fait aussi la cuisine? dit Alfred.

— Oh ! M. Cheval dit qu'il sait tout faire, et qu'il saurait préparer en même temps une médecine et un civet... mais il n'a pas pu venir, parce qu'on est venu le chercher pour une jument qui a des coliques.

— C'est bien heureux pour nous, dit Alfred; je ne me soucierais pas du tout de manger d'un plat fait par le vétérinaire.

Dans ce moment, M. Férulus, habillé de noir des pieds à la tête, avec de la serge reteinte, et tenant sous son bras un feutre qui n'a plus aucune forme, entre dans la pièce où est la société, et s'incline profondément en prononçant un *salutem omnibus*.

Robineau va avec empressement au-devant de son convive, et lui serre fortement la main ; il se souvient encore de la harangue du matin.

— Monsieur de la Roche-Noire, je me rends à votre honorable invitation, dit Férulus qui ne lâche pas non plus la main de Robineau. — Monsieur Férulus, vous me faites grand plaisir... Aujourd'hui, nous ferons un petit dîner sans prétention; je n'ai pas encore eu le temps de monter ma maison. — Monsieur de la Roche-Noire, c'est l'avantage de dîner avec vous qui sera l'assaisonnement le plus suave du repas... — Monsieur Férulus, j'espère que vous viendrez souvent me demander à... — Tous les jours si cela vous fait plaisir, monsieur de la Roche-Noire; serait-il possible, monsieur de la Roche-Noire, que je pusse refuser une société comme la vôtre ; que je me privasse de votre conversation, et que je voulusse me montrer en arrière de vos avances? Non, monsieur de la Roche-Noire, *lapides clamabunt* avant que je refuse de dîner avec vous.

Jamais on n'avait tant donné de la Roche-noire à Robineau, et pour prononcer ce nom M. Férulus ouvrait la bouche comme s'il avait voulu avaler le château. Aussi Robineau continue-t-il de lui serrer la main; Férulus en fait autant, c'est à qui ne lâchera pas. Heureusement pour ces messieurs que François vient annoncer que le dîner est prêt, ce qui leur permet de se détacher.

On se rend dans la salle à manger, où le couvert est dressé. François a placé devant la table un vieux fauteuil à roulettes, qui est d'un pied plus haut que les autres siéges. Ce fauteuil était celui de la vieille douairière, qui probablement était fort petite; Robineau pense qu'il est de sa dignité de l'occuper; il monte dans le fauteuil, d'où il plane sur ses convives, et M. Férulus s'écrie : — *Sic itur ad astra*. Mais, de son grand fauteuil, il est impossible que Robineau serve, parce qu'il est trop éloigné des plats. Après avoir mangé la soupe, il se décide à prendre une chaise comme les autres, en disant à François : — Mettez le fauteuil de côté, je m'en servirai les jours de grande cérémonie.

Le dîner, qui se compose en partie de volaille, ne semble pas mal apprêté; les nouveaux habitants du château ont gagné de l'appétit à le visiter, et M. Férulus mange comme s'il avait fait vingt lieues.

— Monsieur Férulus, dit Robineau, y a-t-il longtemps que vous habitez ce pays?... — Une dizaine d'années, monsieur de la Roche-Noire. — Avez-vous connu le dernier propriétaire... le fabricant de sucre? — Fort peu, c'était un sot, un ignorant... il ne recevait jamais... ne traitait point! il ne connaissait que ses betteraves ! — Oh ! moi ! je veux traiter. . je veux recevoir... Y a-t-il des gens un peu distingués dans les environs? — Pas beaucoup... quelques campagnards... quelques esprits *obtus*, qui n'envoient pas seulement leurs enfants à mon pensionnat. — Ah ! vous tenez un pensionnat? — Oui, monsieur de la Roche-Noire, un pensionnat masculin. Je prends les enfants depuis l'âge de deux ans jusqu'à vingt-cinq; je leur apprends tout indistinctement!... Quand ils sortent de mes mains, ils foudroient tout le monde; ils terrassent tous leurs adversaires par la force de leur logique !... Belles-lettres, philosophie, physique, philologie, chimie, mathématiques, langues mortes, langues vivantes, écriture anglaise, ronde et bâtarde... j'apprends tout cela à mes externes pour six francs par mois !

— C'est pour rien, dit Edouard. — N'est-ce pas, monsieur?... Eh bien ! ces Auvergnats préfèrent laisser leurs enfants jouer à dig-dog que de me les envoyer !... *O tempora ! ó mores !*

— Et à Saint-Amand, reprend Robineau, la société est-elle choisie?

— Monsieur de la Roche-Noire, il y a à Saint-Amand, comme dans toutes les petites villes, des gens aimables et des originaux; il y a

marché tous les samedis, on y fait le commerce de vin, chanvre, papeterie, fromages... Je n'ai dans mon pensionnat que deux enfants de la ville; mais ils tiennent aux meilleures familles! — J'ai une lettre pour le notaire de l'endroit, dit Robineau; j'irai le voir demain, je le prierai de me faire des invitations pour tout ce qu'il y a de mieux dans l'endroit.

Alfred et Edouard, qui, sans se l'être avoué, étaient occupés du même objet, tâchent d'amener la conversation sur un autre sujet.

— Connaissez-vous le village de Chadrat? dit Alfred.

— Chadrat!... oui; c'est un trou!... un misérable hameau!... Je n'ai pas un enfant de Chadrat dans mon pensionnat!... Les habitants sont, comme les Tartares, nourris dans l'ignorance et le mépris des chemises... Ils ne savent pas épeler seulement!

— Avez-vous entendu parler de la Maison Blanche? dit Edouard.

— La Maison Blanche?... N'est-ce pas un pensionnat féminin? — Non pas! c'est une maison inhabitée, et qui répand la terreur dans les environs. — Ah!... oui, je crois me souvenir... Nous en parlâmes avec mes élèves, et nous nous rendîmes dans la vallée, où nous ne vîmes rien d'extraordinaire... D'ailleurs, messieurs, je vous demande si des gens nourris dans la science peuvent croire aux esprits?... *Non est hic locus*... Je crois aux sots, aux imbéciles, aux ignares... J'ai l'honneur de boire à la santé de monsieur de la Roche-Noire... mais aux esprits!... *Retro Satanas!*... Cela n'entre pas dans mon système d'éducation.

— C'est comme moi, dit Robineau; je trouve que ce sont des bêtises!... des contes à dormir debout.

— Monsieur de la Roche-Noire, vous pensez comme *Tacite*, et vous vous exprimez comme *Tite-Live*... J'ai l'honneur de boire à votre santé.

Il y avait encore quelques bouteilles de bon vin dans les caves du vieux castel; M. Cunette n'avait pas osé les boire, parce qu'on en avait fait le compte avant de le laisser gardien du château. Robineau fait monter plusieurs flacons; les jeunes gens y font honneur, et M. Férulus ne fait plus que tendre et vider son verre. Comme on a trouvé le dîner fort bon, on pense, au dessert, à remercier mademoiselle Cheval, que Robineau veut s'attacher comme cuisinière du château. On dit à François de la faire venir, et bientôt une grande et forte fille, toute joufflue, vient saluer la société.

— Mademoiselle Cheval, dit Robineau, je suis très-satisfait de votre talent culinaire... Je vous retiens chez moi comme cordon bleu, si cela peut vous convenir.

Mademoiselle Cheval tousse, salue, s'essuie le front, et répond d'une voix de rogome : — Pardi!... si je n' savais pas cuisiner, ça serait farce!... moi qui ai servi chez un maître *lézard* qui avait vingt mille francs de rente *voyagère*, et qui ne buvait que des vins de *rigueur!* Ah Dieu!... étais-je bien là!... Toujours habillée en laine de *Ségrovie!*... J'y serais encore, si je n'étais pas tombée amoureuse d'un *Cent de Suisse!*...

La cuisinière allait conter l'histoire de ses amours, quand le son de la musette, du fifre et du tambourin, annonça l'arrivée des paysans. Robineau sent qu'il doit aller recevoir ceux auxquels il a promis un bal. On quitte la table, au grand regret de M. Férulus, qui paraissait disposé à y passer la soirée. On se rend dans la cour où sont les Auvergnats. Robineau tâche de se donner un air de seigneur en saluant les bonnes gens qui veulent bien venir danser chez lui. Alfred et Edouard vont auprès des plus jolies paysannes pour se distraire un moment; car il faut bien se distraire, lors même que l'on est amoureux, et surtout quand on n'est pas certain d'être aimé. Les deux jeunes gens n'en étaient pas encore là; ils pensaient beaucoup, il est vrai, à la petite Isaure; mais ils ne voulaient pas s'avouer qu'il y avait plus que de la curiosité dans le désir qu'ils éprouvaient de la revoir. Quand on commence à aimer, on joue avec le sentiment que l'on éprouve... et, quand on veut le surmonter, on s'aperçoit qu'il est trop tard pour en guérir.

On se rend dans les jardins; on choisit la place où il y a le moins de betteraves, et on y établit un orchestre sur des futailles vides, ce qui n'est pas très-noble; mais comme on ne fait pas danser les notabilités des environs, on peut se montrer moins rigoriste. Les musettes, les fifres, les tambours, forment l'orchestre. Les paysans se mettent joyeusement en place. Robineau pense qu'il doit ouvrir le bal; ses deux amis ont déjà invité les filles les plus jolies; il va prendre celle qui est le mieux mise; et M. Férulus, qui voit que monseigneur danse, se hâte d'inviter quelqu'un pour figurer en face de M. de la Roche-Noire.

Le bal commence; la musique des Auvergnats n'est pas mélodieuse, mais elle est bruyante, et les danseurs, ainsi que leurs danseuses, ont l'habitude d'accompagner leurs pas de cris et de tapes dans les mains. Il serait difficile de rester froid au milieu d'un tel tapage. Alfred et Edouard font sauter et tourner leurs danseuses, et frappent, en riant, dans les grosses mains que leur tendent les paysannes. M. Férulus ne cesse de dire à sa danseuse : — Vous êtes devant M. de la Roche-Noire... formez bien vos pas... tenez-vous droite... baissez les yeux et regardez votre danseur.

L'Auvergnate va son train, en criant et en tapant des pieds et des mains. Comme les bourrées d'Auvergne ne finissent jamais, Robineau danse depuis une demi-heure, et il n'en peut plus. M. Férulus est en eau, mais il pense qu'il est de la politesse qu'il ne quitte pas le bal avant M. de la Roche-Noire. Heureusement pour ces messieurs que le concierge et le jardinier arrivent chargés de paniers de vin, et l'orchestre s'arrête spontanément pour se rafraîchir.

On boit, puis on danse; on s'arrête de nouveau pour boire, puis on se remet à sauter. Il y a quatre heures que tout cela dure. Les Auvergnats sont des buveurs et des danseurs infatigables. Cependant, il est plus de onze heures du soir; le bal, que l'on a éclairé, tant bien que mal, avec des bouts de chandelles, commence à ne plus l'être qu'à demi. Alfred et Edouard ont promené leurs danseuses dans le jardin, et les villageoises sont revenues à la danse un peu chiffonnées. Déjà quelques papas et quelques mamans se sont endormis sur les bancs; M. Férulus est parti depuis longtemps, et Robineau, qui a envie d'aller se coucher, voudrait bien mettre sa société à la porte, lorsque des cris, des jurements, se font entendre dans une partie de l'assemblée.

Messieurs Vincent et Cunette ne dansaient pas, mais ils ne cessaient point de boire depuis le commencement du bal. Le concierge s'était achevé, et le jardinier s'était mis au niveau de son camarade. Mais M. Vincent avait le vin méchant; il fallait peu de chose pour le fâcher, et alors il voulait battre tout le monde. Il venait de se prendre de querelle avec un Auvergnat, et déjà les coups de poing allaient leur train; Cunette, en bon camarade, prenait le parti de Vincent, quand Robineau, qui trouve très-mauvais que l'on se permette de se battre chez lui, arrive au milieu des combattants, ne doutant pas que sa présence ne suffise pour rétablir le calme.

— Comment! c'est mon concierge et mon jardinier qui font ce train-là! dit Robineau en s'approchant d'eux. Pourquoi vous battez-vous, drôles?

— Va te promener!... Laisse-nous tranquilles! dit Cunette, qui ne reconnaît pas son maître. Je défends mon ami Vincent, d'abord...

— Coquin! c'est à moi que vous osez parler ainsi?

— Toi! je te cogne si tu avances, s'écrie M. Vincent en frappant à droite et à gauche; et déjà le nouveau seigneur, qui se trouve au milieu de la mêlée, va recevoir une grêle de coups, lorsque mademoiselle Cheval parvient à percer la foule, et prenant son maître sous son bras aussi lestement que si elle enlevait un enfant, l'emporte en distribuant à droite et à gauche des coups de poing pour se faire un passage.

Pendant ce temps, François, Alfred et Edouard, qui ont chacun un manche à balai, parviennent à pousser tous les assistants dehors. MM. Cunette et Vincent vont se coucher, et le calme se rétablit enfin dans le château.

— Ta fête était fort gentille! dit Alfred en revenant en riant avec Edouard de mettre les Auvergnats à la porte.

— Ah! oui, répond Robineau en se tâtant les reins; je m'en souviendrai, de ce bal-là!... Si jamais je refais danser ces gaillards-là!... Ouf!... quel bruit infernal!... J'ai manqué être assommé!... Et mes gens qui me manquent de respect!... Je les chasse dès demain.

— Eh! mon cher, ils étaient gris!... il faut leur pardonner. — Ils n'ont qu'à se griser encore? — Tu ne donneras pas tous les jours des distributions de comestibles et des fêtes aux paysans! — Non, Dieu m'en garde!... — Tu as voulu commencer largement; en toute chose, il faut payer son apprentissage. — Bonne nuit, monsieur Jules! dit Edouard.

— Bonne nuit, seigneur de la Roche-Noire! dit Alfred en suivant Edouard.

Robineau reste seul. Il est près de minuit; sa chambre n'est éclairée que par un seul flambeau; les trois quarts de la pièce sont dans l'obscurité. Robineau appelle François pour l'aider à se déshabiller, et il lui ordonne de coucher dans la pièce voisine, afin d'être près de lui sitôt qu'il appellera.

Enfin Robineau se met au lit, après avoir fait placer une lampe près de lui. Le souvenir de l'homme de Clermont-Ferrand se retrace à sa mémoire. Sa chambre à coucher commence à lui paraître trop grande; la tapisserie lui semble sombre, et la figure de Suzanne, qu'il admirait le matin, lui fait peur la nuit. Robineau n'est plus si amateur de ce qui est antique, et il ne s'endort qu'en se promettant de faire, dès le lendemain, donner un aspect plus moderne à sa propriété.

Chapitre XII. — Visite à Isaure.

Edouard s'est levé avec le jour; il ne se soucie point de passer encore sa journée à parcourir le château de la Roche-Noire: il se promet un plaisir bien plus doux; il veut revoir la petite chevrière, il veut aller à la vallée dans laquelle demeure Isaure; le souvenir de la jeune fille ne s'est pas un instant effacé de sa mémoire; et quoiqu'il ait moins parlé d'elle qu'un autre, c'est lui sans doute qui s'en est le plus occupé. En amour comme en politique, les gens qui parlent peu sont plus à redouter que les bavards.

Edouard descend dans la cour, où il trouve le concierge et le jardinier, qui, entièrement dégrisés, attendent le réveil de leur maître pour aller lui faire leurs excuses. Sans écouter les assurances de ré-

pentir de ces messieurs, Edouard sort du château, traverse la pelouse et demande au premier paysan le chemin le plus court pour aller à Chadrat; puis il se met en route, gravissant lestement les montagnes, les collines; il fait en une heure le chemin que la veille ils ont été plus du double de temps à parcourir. Bientôt il se reconnaît, il aperçoit la vallée, la Maison Blanche, la demeure d'Isaure; alors seulement il s'arrête pour reprendre haleine; puis il descend plus lentement dans la vallée en regardant autour de lui.

Edouard s'arrête à quelques pas de la maisonnette, qu'il contemple quelque temps en se disant : — Là... loin du monde... elle demeure seule... Elle est jolie comme on nous peint les anges... elle paraît sage... naïve comme l'innocence !... Mais il est impossible qu'elle ne tourne pas bientôt la tête à quelque montagnard... Ils ont peur !... les imbéciles !... Mais les voyageurs, les gens de la ville qui la verront !... Cela n'a pas le sens commun de laisser ainsi cette jeune fille exposée à mille dangers... Mais de quoi vais-je m'inquiéter?... je n'ai vu cette petite qu'une fois... à peine si je lui ai parlé... Ne vais-je pas, comme Alfred, m'enflammer au premier regard !... Oh ! non, je suis plus raisonnable... Ce serait affreux de chercher à séduire cette aimable fille !... mais on peut bien venir la voir sans en tomber sur-le-champ amoureux... Voyons si elle est chez elle.

Edouard s'approche de la maisonnette; mais la porte est fermée, et les jappements de Vaillant répondent seuls au jeune homme, qui est désolé de ne point trouver la jeune fille au logis. Il se rappelle qu'elle mène paître ses chèvres sur la montagne voisine, et il se dirige de ce côté. Bientôt il aperçoit Isaure assise sur un petit tertre, et lisant, pendant que ses chèvres broutent l'herbe des environs.

— Ces montagnards n'ont pas tout à fait tort, se dit Edouard en considérant de loin la petite chevrière qui ne l'a pas aperçu. Il n'est pas ordinaire de voir lire les gardeuses de chèvres... et cette jeune fille s'exprime trop bien pour qu'on puisse la confondre avec les autres paysannes... Quelqu'un lui a donc enseigné ce que les autres ignorent dans ces montagnes... et ce ne pouvait être les paysans qui ont pris soin de son enfance... Il y a quelque chose de mystérieux, de singulier, dans tout ce qui se rapporte à cette jeune fille... c'est pour cela sans doute qu'elle m'intéresse... Comme elle est jolie penchée ainsi sur son livre, sa tête reposant sur une de ses mains ! Si j'étais peintre, quel plaisir j'aurais à faire ce tableau !

Après quelques minutes passées à la considérer encore, Edouard se rapproche d Isaure. Il marche doucement pour ne point la troubler; mais un caillou se rencontre sous ses pieds : alors, au bruit de ses pas, la jeune fille se retourne vivement; elle fait un mouvement de surprise en apercevant un jeune homme auprès d'elle; mais bientôt on voit qu'elle le reconnaît, et un léger sourire se montre sur ses lèvres. Cependant elle se lève en voyant Edouard s'approcher encore.

— Restez... je ne veux pas vous déranger, dit Edouard en s'approchant assez gauchement de la petite; car on est souvent gauche alors qu'on voudrait le paraître moins. Je me promenais... dans ces montagnes... je vous ai aperçue... je me suis approché... Mais vous lisez, il me semble?

— Oui, monsieur, j'aime beaucoup à lire !...

— C'est un plaisir que ne connaissent pas la plupart des habitants de ces montagnes?

— C'est vrai, monsieur; mais je rends grâce au ciel d'en savoir plus qu'eux; car, étant presque toujours seule, quand j'ai bien travaillé, c'est avec un livre que je me délasse.

— Me serait-il permis de savoir ce que vous lisiez?

— Pourquoi pas? monsieur.

Isaure tend son livre à Edouard, qui reconnaît les œuvres de Florian. Il regarde encore la jeune fille avec surprise, puis lui rend son livre en disant : — Vraiment, vous n'êtes pas une villageoise comme les autres !...

— Parce que je sais lire? répond Isaure en souriant.

— Ce n'est pas cela seulement; mais vos manières si polies... votre façon de vous exprimer...

— Je parle comme tout le monde, monsieur.

— Pas comme le monde qui habite autour de vous... le choix même de ce livre...

— Je ne l'ai pas choisi; on me l'a donné.

Edouard est sur le point de s'écrier : — Qui donc? Mais il n'ose, il se tait, il sent qu'il connaît trop nouvellement Isaure pour se permettre une pareille question. Il éprouve en secret un certain mécontentement, et il pense que si Robineau était là, il trouverait que cette jeune fille reçoit beaucoup de cadeaux.

— Mon Dieu ! monsieur, vous n'avez peut-être pas déjeuné? s'écrie tout à coup la petite chevrière. Voulez-vous venir à la maison?... Moi qui ne pensais pas !...

— Non, non, je n'ai besoin de rien, dit Edouard en retenant la petite; je ne veux que causer avec vous... si cela ne vous ennuie pas.

— M'ennuyer !... au contraire, monsieur !... on cause si rarement avec moi !... Les bergers conduisent leurs troupeaux bien loin des miens, les bergères m'évitent... et pourtant je n'ai jamais fait de mal à personne; est-ce que j'ai l'air méchant, monsieur?

— Oh ! non ! bien au contraire ! s'écrie Edouard prêt à prendre la main d'Isaure et à la presser tendrement ; mais il se contient encore.

— Depuis la mort de ma bonne mère, je me suis bien aperçue que dans le pays on ne fait, que l'on me parle à peine; d'abord cela m'a fait du chagrin... à mon âge, il me semblait triste d'être seule au monde... mais, depuis que j'ai Vaillant, je ne suis plus seule... il m'aime bien, lui, Vaillant !... il ne s'éloigne pas quand je veux le caresser.

Il y avait dans l'accent, dans le langage d'Isaure, un mélange de candeur et de grâces, auquel il était difficile de ne pas trouver du charme; c'étaient les expressions d'une jeune fille bien élevée, avec le ton naïf d'une montagnarde. Edouard sent, en écoutant Isaure, se dissiper ses premiers soupçons. — Vous voudrez donc bien, lui dit-il, que je vienne quelquefois causer avec vous?

— Quand cela vous fera plaisir, monsieur. Vous demeurez ici près?

— Mais... oui... à la Roche-Noire... à deux petites lieues.

— Deux lieues !... c'est bien loin, il me semble... Moi je n'ai jamais dépassé le sommet de ces montagnes.

— Vous n'avez jamais été à la ville voisine? à Saint-Amand?

— Oh ! non, monsieur... on m'a bien défendu de jamais quitter mes montagnes.

— Qui donc vous défend cela, puisque vous êtes seule au monde, que vous n'avez plus de parents?

Isaure est quelques instants sans répondre; puis elle dit enfin : — C'était ma bonne mère qui me défendait cela.

— Mais à présent qu'elle n'est plus... n'êtes-vous pas maîtresse de ne suivre que votre volonté?

— Sans doute, monsieur... mais je n'ai pas le désir d'aller à la ville... qu'irais-je y chercher?... Oh ! non, je ne quitterai jamais la maison du bon André, où j'ai passé mon enfance !

Edouard garde un moment le silence. Isaure vient de courir après une de ses chèvres qui s'éloignait; il la regarde monter légèrement sur les rochers, puis il s'assied près de la place où elle était, et attend le retour de la jeune fille... La beauté du site, la tranquillité qui règne dans ces montagnes, que le soleil commence à éclairer, la solitude dans laquelle il se trouve avec cette jolie bergère, tout concourt à faire naître mille pensées dans l'âme d'Edouard; il sent que son cœur bat avec plus de force, que sa respiration devient plus courte, que son imagination est troublée par des désirs d'amour ou plutôt de plaisir... Mais Isaure revient; elle accourt, elle se place près de lui en souriant et disant : — Me voici enfin ! Il y a dans cette action, dans ce regard, tant de confiance et de candeur, qu'Edouard rougit intérieurement des pensées qui lui sont venues... sa tête se calme, son cœur devient moins agité, et c'est seulement alors qu'il ose regarder Isaure.

— Mes chèvres me font quelquefois courir un peu loin, reprend la petite; je sais bien que je pourrais emmener Vaillant avec moi, et qu'il saurait les guetter; mais il faut bien que quelqu'un garde la maison.

— Est-ce que jamais aucun montagnard des environs ne vient causer avec vous, Isaure?

— Non, monsieur... jamais !...

— Et parmi les voyageurs qui passent par cette vallée, n'en est-il point qui, comme moi, soit revenu vous trouver dans les montagnes?

— Non, monsieur... mais il est bien rare qu'il vienne des étrangers par ici, car la vallée ne se trouve pas sur les routes suivies, et les montagnards qui conduisent les voyageurs évitent toujours de passer près de la Maison Blanche.

Un instant de silence règne encore entre les jeunes gens. Edouard examine attentivement la jeune fille; celle-ci regarde ses chèvres courir sur la montagne ; lorsque parfois elle porte ses yeux sur Edouard, elle lui sourit naïvement : ce n'est pas le sourire d'une coquette qui cherche à vous séduire, c'est celui de l'innocence, qui ne voit aucun danger dans le plaisir qu'elle fait naître.

— On m'a dit à Chadrat que la lecture n'était pas votre seul talent, dit Edouard... Vous chantez aussi !

— Oui, monsieur, je chante souvent... je n'ai rien de mieux à faire !... mais bien mal, à ce que je crois.

— Et qui donc a pu vous apprendre des chansons inconnues dans ces montagnes?

Une légère rougeur vient colorer les joues d'Isaure, qui répond en baissant les yeux : — C'est un voyageur qui s'est arrêté quelque temps chez nous.

— Votre mère existait-elle encore?

— Oh ! oui, monsieur.

Edouard se tait; malgré lui, de vagues soupçons viennent de s'offrir à son esprit. Pour les dissiper, il regarde la jeune fille, dont tous les traits expriment si bien l'innocence. Après quelques instants passés ainsi, il sent qu'il doit retourner au château; car il voudrait que l'on ne s'aperçût pas de son absence, ou du moins pouvoir cacher qu'il est venu jusqu'auprès de Chadrat. Il se lève donc en disant à Isaure : — Il faut que je vous quitte maintenant.

— Déjà, monsieur ! dit naïvement la petite chevrière.

— Quoi ! s'écrie Edouard, ma présence vous ferait-elle quelque plaisir?

— Je vous l'ai dit, monsieur; dans ces montagnes j'ai si rarement l'occasion de causer avec quelqu'un !

— Ah ! c'est vrai, reprend Edouard plus froidement; et c'est pour cela seulement?...

Il s'arrête en se disant à lui-même : — Eh bien ! ne voudrais-je pas que déjà cette jeune fille fût amoureuse de moi?... Vraiment je fais de la morale à Alfred, et je ne suis pas plus sage que lui.

— Je vais descendre la montagne avec vous, dit Isaure; il est temps que je rentre à la maison, mon pauvre Vaillant doit s'ennuyer.

Aussitôt elle court rassembler son troupeau et le pousse vers la vallée en courant, en sautant et en riant de bon cœur, au moindre bond de ses chèvres. Edouard la suit en se disant : — Son cœur est calme, tranquille... cette gaieté franche, ce doux abandon n'annoncent point qu'elle soit occupée de pensées d'amour. Pauvre petite! puisse-t-elle, pour son bonheur, ne jamais connaître cette passion, qui cause plus de chagrin que de plaisir !

Edouard soupire; quelque chose lui dit tout bas qu'il voudrait bien faire connaître à Isaure ce chagrin et ce plaisir-là.

On est arrivé devant la maisonnette. Isaure ouvre sa porte, son chien court la caresser; puis il regarde Edouard, tourne autour de lui, mais ne témoigne aucune humeur.

— Je crois qu'il vous reconnaît déjà, dit la jeune fille.

Edouard s'approche de Vaillant, le flatte un moment, et le chien se laisse faire en regardant toujours attentivement sa maîtresse, comme pour lui demander si le jeune homme est de ses amis.

— Allons, dit Edouard, je vois qu'avant peu nous serons bien ensemble. Adieu, aimable Isaure !... à demain matin.

— A demain, monsieur... Ah! pardon, je ne sais pas votre nom.

— Je me nomme Edouard.

— Eh bien, à demain, monsieur Edouard, puisque vous ne voulez pas vous reposer chez moi aujourd'hui.

En disant cela, la jeune fille fait à Edouard une gracieuse révérence, puis rentre gaiement dans sa demeure. Alors le jeune homme reprend le chemin de la Roche-Noire en rêvant à la petite chevrière. Il se dit à chaque instant : — Elle est charmante... ses manières, sa voix, sa naïveté... tout est ravissant... Oh! je n'en deviendrai pas amoureux... ce serait une folie... mais elle est si intéressante que je voudrais déjà être à demain matin... Ne disons pas à Alfred que je suis venu la voir, il serait capable d'en faire autant; Alfred est un étourdi; il voudrait sur-le-champ en conter à cette petite... Ce serait affreux; mais, certainement, je ne le souffrirais pas.

Pauvre Edouard ! il ne veut pas aimer, et déjà il est jaloux !... Eh! pourquoi donc vouloir résister à une passion si naturelle à son âge! c'est seulement quand le temps de la raison arrive qu'il faut être en garde contre l'amour, qui, ainsi que la petite vérole, fait d'autant plus de mal qu'il vous prend plus tard.

Chapitre XIII. — Encore le vagabond.

Edouard est de retour au château de la Roche-Noire, et il ne s'est pas aperçu de la longueur du chemin qu'il a fait. Quand on devient amoureux, on est si préoccupé que l'on ne s'ennuie jamais; c'est du moins un petit dédommagement des tourments que parfois l'amour nous cause.

Edouard rencontre Alfred dans la cour du château.

— Tu es sorti de bien grand matin ! dit le jeune de Marcey en regardant fixement son ami ; en me levant je t'ai demandé, on m'a dit que depuis plus d'une heure tu étais parti... Diable!...tu es bien matinal!... J'avoue, moi, que le bal d'hier m'avait un peu fatigué... ces bourrées n'en finissent pas, et les Auvergnates ne sont pas légères. Je gage que je devine d'où tu viens... tu as été du côté de la Maison Blanche... tu as voulu revoir la petite Isaure?

— Non... je ne suis pas allé par là... je me suis promené dans les environs, qui sont charmants!... Et puis, à quoi bon chercher à revoir cette jeune fille?. . il me semble que c'est au moins inutile...

— Inutile de voir une fille qui est jolie comme les Amours!... Je trouve, moi, que c'est fort bien employer son temps, au contraire.

— C'est justement parce qu'elle est jolie que cela peut être dangereux... Toi, surtout, Alfred, qui t'enflammes si facilement, tu serais capable de devenir amoureux... c'est-à-dire d'avoir un caprice pour cette villageoise... Je ne pense pas, cependant, que tu aies l'intention de la séduire...

— Tu ne penses pas!... tu ne penses pas!... Ah çà, mon cher Edouard, vas-tu me faire suivre un cours de morale?... Moi, je n'ai aucun projet encore. . mais, enfin, cette petite est jolie... je veux la revoir, et si je lui plais... ma foi, il en arrivera ce qu'il pourra !... Où donc serait le grand mal, après tout?

— Cette jeune fille est sage, innocente, et vous voulez troubler sa tranquillité?... Vous voulez lui inspirer un sentiment que vous n'éprouverez pas huit jours... puis l'abandonner ensuite à sa douleur!... ce serait affreux!

— Edouard, tu tombes dans le romanesque... D'abord, cette jeune fille est sage, dis-tu... c'est ce qui ne m'est pas absolument prouvé... Sa situation singulière... ce qu'on dit sur son compte... la différence qui existe entre ses manières et celles des autres montagnardes, doivent donner lieu à mille conjectures. Mais enfin elle est sage, je le veux bien... cependant, au premier moment, quelque paysan, quelque rustre, en deviendra épris et lui plaira; pourquoi donc ne veux-tu pas que j'essaie d'être aussi heureux qu'un de ces lourdauds? D'ailleurs, mon cher ami, si on faisait toujours de semblables réflexions, on n'aurait jamais la plus petite amourette, et on resterait constamment les yeux baissés, de peur d'en rencontrer de charmants, et de concevoir de mauvaises pensées!... Ce serait superbe, j'en conviens; mais que veux-tu? la perfection n'est pas dans la nature humaine .. nos premiers parents ont succombé à la tentation, et je n'aurai jamais la force d'être plus sage qu'eux!

Edouard ne dit plus rien; il voudrait pouvoir cacher le mécontentement qu'il éprouve; et il va s'éloigner d'Alfred, lorsque Robineau paraît, suivi de plusieurs ouvriers que François a été chercher à la ville

— Mes enfants, dit Robineau, il s'agit de me remettre ce château à neuf... ou du moins à peu près. Décidément les pièces sont trop sombres, les tapisseries trop vieilles, les carreaux trop petits et les escaliers trop mauvais. Réparez, restaurez, grattez, peignez, collez; et, surtout de la promptitude; je vous payerai... en grand seigneur. François, conduis ces ouvriers... tu connais mes intentions.

— Comment, mon ami! dit Alfred, tu vas faire réparer tout le château?

— Non pas tout... mais au moins la partie que j'habiterai, et où je recevrai du monde... quant à la tour du Nord, elle peut rester comme elle est... je n'irai jamais !... Ensuite, il faut bien qu'on replante, qu'on bouleverse tout le jardin... Est-ce que je puis recevoir la meilleure société de Saint-Amand, et la faire promener dans des plants de betteraves!... Je donnerais une jolie idée de mon goût!... Je vais dépenser de l'argent, c'est vrai... mais un beau mariage me rendra tout cela!...

— Tu penses déjà à te marier?...

— Ma foi? oui... il me semble que le mariage donne de l'aplomb, de la considération... enfin, nous verrons... Mais je vais à Saint-Amand; vous venez avec moi, j'espère?

Alfred hésite, il a un autre projet; Edouard, qui s'en aperçoit, s'empresse de dire : Oui, oui; allons à Saint-Amand... On dit la ville fort gentille... il faut bien que nous fassions connaissance avec ses habitants.

Après un moment de réflexion, Alfred accepte. M. Cunette s'avance en saluant jusqu'à terre son maître, dont il est prêt à baiser les pieds, et annonce que le cabriolet est attelé.

— Comment ! tu as un cabriolet?...

— Oui... c'est-à-dire une espèce de petite carriole... C'est M. Cheval qui me l'a procurée... elle est fort propre, et ça vaut toujours mieux que d'aller en chaise de poste aussi près.

— Et où as-tu trouvé un cheval?

— C'est M. Férnlus qui me prête celui du père d'un de ses élèves.

— C'est-à-dire que c'est le père de l'élève qui te le prête.

— Incessamment je compte acheter des chevaux. Allons, messieurs, déjeunons vivement, et en route pour Saint-Amand. J'ai fait prévenir le notaire de ma visite, je suis sûr que toute la ville nous attend.

On déjeune, puis on monte dans la carriole, où l'on est un peu serré; mais le cheval est vigoureux, on ne tarde pas à apercevoir les vestiges de fortifications qui sont encore autour de Saint-Amand; et bientôt on entre dans la ville sans que les habitants soient sur leur porte, ce qui surprend beaucoup Robineau.

Pendant que le nouveau propriétaire se rend chez le notaire, Alfred et Edouard vont parcourir la ville, dont ils ont bientôt fait le tour. Robineau vient les rejoindre sur la grande place; il a l'air radieux. Le notaire lui a dit qu'on parlait beaucoup de lui dans l'endroit, et l'a engagé à dîner pour le lendemain, parce qu'il veut lui faire connaissance avec les personnes les plus distinguées de la ville. Enfin, il a les poches pleines de lettres de recommandation, et comme il a déjà dit au notaire que son intention est de se marier, celui-ci lui a promis trois bals et quatre grandes soirées pour la semaine prochaine.

Robineau termine en disant : Je ne vous ai pas oubliés, mes amis.

— Est-ce que tu veux aussi nous marier? dit Alfred.

— Ce n'est pas cela !... Quoique, si vous voulez... Il paraît qu'en province on se marie beaucoup; mais j'ai dit que j'avais amené avec moi de Paris deux jeunes gens : l'un très-riche, l'autre qui a beaucoup d'esprit...

— Cela veut dire que celui qui est riche n'est qu'une bête?...

— Non, ce n'est pas ça!... mais on m'a demandé si vous étiez aussi garçons, et, sur ma réponse affirmative, on m'a fort engagé à vous amener dîner avec moi, et...

— Monsieur Jules, vous êtes bien aimable; mais nous n'avons pas envie de jouer ici quelques scènes de *la Petite Ville;* vous irez dîner sans nous.

— Comme vous voudrez, messieurs... Mais rien ne nous retient plus, retournons à mon château; allons presser mes ouvriers. J'ai déjà prévenu le notaire qu'avant peu je donnerais une grande fête, dîner, bal, feu d'artifice. Il me va des Bengale... à l'instar de Tivoli de Paris... Allons faire arracher les betteraves.

On remonte dans la carriole, et on reprend le chemin du château. Robineau est dans l'ivresse, il ne rêve que bals, fêtes, mariages, il voit toutes les femmes de la ville qui vont se disputer sa conquête, et toutes les demoiselles qui lui feront les doux yeux. Pendant qu'il voit tout cela, il ne s'aperçoit pas que ses deux compagnons ne l'écoutent

plus, et que, livrés à leurs réflexions, Alfred et Edouard sont occupés de tout autre chose que des fêtes qu'il veut donner, mais où il se promet de ne pas faire danser et boire les villageois des environs.

On est près du château, quand Robineau pousse une exclamation qui tire ses compagnons de leurs réflexions.

— Encore cet homme!... toujours cet homme!... c'est ma bête noire!... Je ne sais pas pourquoi j'aimerais mieux voir un loup que ce grand escogriffe-là!...

Les jeunes gens lèvent les yeux et aperçoivent le pauvre voyageur assis à peu de distance du château, qu'il semble considérer aussi attentivement que la veille.

— Ah! c'est l'homme au bâton noueux! dit Alfred en souriant.
— C'est ce pauvre diable de Clermont, dit Edouard.

— Oui... c'est ce beau monsieur qui est si vilain... Voyez donc comme il examine mon château!... il y met de l'affectation... on dirait qu'il veut chercher querelle aux ouvriers qu'il aperçoit... Je ferai chasser ce drôle-là de devant mes fossés.

— Monsieur de la Roche-Noire, je ne crois pas que votre seigneurie ait ce droit-là... M. Férulus te dirait que cet homme est *extra muros*, que par conséquent la place est libre.

M. Cunette, concierge du château de la Roche-Noire, est toujours disposé à boire à la santé de monseigneur.

— Mais, enfin, pourquoi regarde-t-il comme cela mon bien? ça me choque, moi.

— Va le lui demander. — Aller parler à ce vagabond!... me compromettre avec lui!... non, certainement. Cependant, je voudrais bien savoir ce qu'il vient faire dans ce pays.

— Eh bien, dit Edouard, moi qui ne crains pas de me compromettre, je vais tâcher de causer un peu avec cet homme... J'ai dans l'idée que c'est un malheureux qui cherche de l'occupation... Ne pourriez-vous pas lui donner quelque emploi dans votre château, puisque vous montez votre maison?

— Prendre cet homme-là chez moi!... Non, vraiment, j'aurais peur qu'il me volât.

— Eh! monsieur, faut-il donc toujours juger sur l'apparence? et parce que l'habit de ce pauvre diable est plus mauvais que ceux de ces paysans, faut-il pour cela lui refuser les moyens de gagner sa vie?... C'est ainsi que l'on force les malheureux à devenir coupables!....

— Au fait... ce que vous dites là est assez judicieux. Eh bien!... voyez, demandez-lui ce qu'il sait faire... Je pourrais l'employer à arracher les betteraves, à panser les chevaux que je vais acheter... enfin, nous verrons... Mais auparavant, sachez ce qu'il est... je tiens à n'avoir à mon service que des gens distingués.

La carriole venait d'entrer dans la cour. M. Férulus, qui était déjà arrivé pour dîner, vient au-devant des voyageurs. Edouard laisse la société entrer dans le château, il en sort et se dirige du côté où ils ont aperçu l'homme de Clermont-Ferrand.

L'inconnu était encore assis à peu de distance de la tour du Nord, pour laquelle ses regards montraient plus de prédilection que pour les autres parties du château; son bâton était placé entre ses jambes, et sa tête était appuyée sur une de ses mains.

Edouard s'approche de l'étranger; mais celui-ci ne le regarde point et reste dans la même position. Edouard voit qu'il faut que ce soit lui qui entame l'entretien; et se plaçant presque devant l'inconnu, il lui dit d'un ton indifférent : — Vous semblez examiner cet ancien château avec beaucoup d'intérêt, monsieur?

L'étranger lève les yeux sur Edouard, le regarde un moment avec humeur, puis répond d'un ton brusque : — Ne suis-je pas le maître de regarder où bon me semble?

— Personne ne vous conteste ce droit. Je pensais seulement que la vue de ce château vous rappelait d'anciens souvenirs... que peut-être vous y aviez connu quelqu'un autrefois?

L'inconnu jette un regard perçant sur le jeune homme, un sourire amer vient effleurer ses lèvres, mais il ne répond rien.

Après un moment de silence, Edouard reprend : Ce pays est charmant!... je suis charmé d'y être venu; il offre un mélange piquant de sites sauvages et de gais paysages... Etes-vous de ce pays, monsieur?

L'étranger regarde fixement Edouard, puis lui répond : Si je vous demandais, moi, d'où vous êtes, ce que vous avez fait, et ce que vous venez faire ici, trouveriez-vous cela convenable et me répondriez-vous?

— Peut-être, monsieur; d'ailleurs je puis avoir pour vous questionner des motifs que vous n'auriez pas.

— C'est-à-dire que parce que je suis mal vêtu, parce que j'ai l'air d'un pauvre diable, vous, qui êtes bien mis, qui avez sans doute de l'or dans votre poche, vous pensez que vous avez une grande supériorité sur moi, et que cela vous donne le droit de me questionner.

— Vous vous trompez, monsieur; et si votre extérieur a pu me faire penser que vous étiez peu fortuné, de cette pensée m'est venu le désir de vous obliger, de vous être utile, et c'est là ce qui m'a porté à vous adresser ces questions.

L'étranger regarde quelques instants Edouard, puis secoue la tête en disant : — Vous seriez donc bien différent des autres hommes!...

— Je suis venu dans ce pays avec la personne qui a fait l'acquisition de ce château.... et que vous avez pu voir avec nous.

L'inconnu laisse échapper un sourire moqueur en murmurant : Oui... oui, je l'ai vu!... et il paraît qu'il veut déjà tout bouleverser dans le château.

— Ce domaine a besoin de réparations; il veut rendre plus moderne la partie des bâtiments qu'il habitera. Il veut aussi monter sa maison... il n'a pas assez de monde... il y a divers emplois à donner. Comme vous regardiez ce domaine avec intérêt... j'ai pensé que peut-être... il vous serait agréable...

L'inconnu fronce les sourcils en s'écriant : Et vous venez m'offrir d'être laquais du nouveau propriétaire!

Etonné de l'expression singulière qui se peint sur la figure de l'étranger, Edouard répond en hésitant : Laquais... ou toute autre chose... je ne connais point de condition déshonorante pour celui qui la remplit avec probité.

Le voyageur reste quelques instants à réfléchir, puis il s'écrie d'un ton d'ironie : Vraiment! ce serait fort drôle!... oui... Je sais que Jacob fut le serviteur de Laban, qu'Apollon fut garçon de ferme, que David garda les brebis, que Cincinnatus conduisit la charrue, et que l'Enfant prodigue fut réduit à conduire des pourceaux!... Après tout, qu'importe la condition que l'on exerce pourvu que l'on soit heureux!... Un homme en habit brodé est-il plus estimable qu'un homme en veste et en sabots?... Non; mais celui qui est richement vêtu peut se procurer toutes les jouissances de la vie, peut satisfaire ses désirs, ses passions, voilà l'avantage qu'il a sur l'autre. La forme change, le fond est toujours le même... Pour en juger, donnez de l'or, des richesses, à quelque pauvre diable dont on vous vantera la vie simple et les mœurs pures... il ne tardera pas à faire des sottises comme les autres... Je ne connais qu'une classe de gens sages, ce sont ceux qui ne se laissent point attraper!...

Edouard écoutait l'étranger avec autant de surprise que d'intérêt. Les discours de l'inconnu venaient de lui prouver qu'il ne se trompait point en supposant que cet homme ne s'était pas toujours trouvé dans une misérable situation. Sans paraître faire attention à la personne qui est près de lui, l'étranger tire de sa poche une pipe et un briquet, puis, tout en frappant la pierre pour avoir du feu, continue ses réflexions.

— C'est une chose bizarre que la vie!... Quand on est riche, heureux, considéré, on l'expose témérairement... on se fait un jeu des périls!... on se fait un honneur de braver les dangers... Il est vrai que le plus souvent on ne fait tout cela que par amour-propre... puis vient l'adversité, la misère, la vieillesse, et c'est alors que l'on tremble le plus souvent pour son existence... Nous n'avons pas le sens commun!.... Quant à moi, j'ai pris le bon parti : je ne m'afflige de rien!... je me mets au-dessus de tout... J'ai encore quelques pièces dans ma poche... quand je n'aurai plus rien, nous verrons... Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans des situations embarrassantes... il y a même quelque chose de piquant dans les réflexions que cela vous fait faire... D'ailleurs, les Auvergnats sont de bonnes gens... ils me donneront toujours un morceau de pain, et avec cela je suis libre de me promener depuis le matin jusqu'au soir... C'est quelque chose... Ah! si nous étions à Athènes, à Sparte, on pourrait trouver à redire à ma manière de vivre, je le sais. Par les lois de

Solon il était permis de dénoncer tout citoyen qui n'avait pas d'occupation... Mais autre temps, autres mœurs !...

L'étranger a allumé sa pipe, il la met dans sa bouche, se tourne vers Edouard en laissant échapper un sourire moqueur; puis lui envoie une bouffée de fumée.

— Monsieur, dit Edouard, il est facile de s'apercevoir à vos discours que vous avez reçu de l'éducation, que vous n'êtes pas né dans une classe obscure de la société. Des malheurs, que je ne demande pas à connaître, vous auront fait tomber dans l'adversité... vous semblez peu estimer les hommes, parce que, sans doute, vous avez à vous en plaindre; mais l'infortune nous aigrit et nous rend quelquefois injustes... quant à moi, je désire sincèrement vous être utile et vous tirer d'une situation qui, je le vois, ne devait pas être la vôtre.

— Ne devait pas être la mienne !... vous voyez bien que si, puisque m'y voilà !... Au reste, vous ai-je demandé quelque chose? Qui vous dit que je ne me trouve pas bien comme je suis?

Mademoiselle Cheval, prenant son maître sous son bras aussi lestement que si elle enlevait un enfant, l'emporte en distribuant à droite et à gauche des coups de poing pour se faire un passage.

— On peut s'étourdir sur ses malheurs... sur... sa misère... mais quelque force d'âme que l'on ait, il est impossible d'effacer entièrement de sa pensée le souvenir de temps plus heureux.

L'inconnu s'étend nonchalamment sur le gazon, et regarde Edouard en disant : Ah! vous croyez cela!... Et qui vous dit que je n'ai pas mérité les malheurs dont vous me supposez la victime; que ce n'est pas mon inconduite, mes passions, qui m'ont mis où j'en suis?

— Quand cela serait, je n'y verrais qu'un motif de plus pour chercher à vous obliger... On doit être bien plus malheureux quand on l'est devenu par sa faute.

— Est-ce que vous croyez que je suis le culte du *Zoroastre*, que je me nourris de la lecture du *Sadder*, qui veut que l'on fasse un examen rigide de sa conscience à la fin de chaque journée? Non, vraiment... Il y a longtemps que ma conscience et moi nous sommes les meilleurs amis du monde, et cela par une bonne raison, c'est que nous ne nous parlons jamais... Avez-vous du tabac à priser sur vous?

— Non, je n'en fais pas usage.

— C'est dommage... c'est le diable pour en trouver par ici ! Allons, je m'en passerai... on s'habitue à tout!... Autrefois, je n'aurais jamais cru que l'on pût dormir aussi bien en plein champ que dans un lit; maintenant, je m'y trouve à merveille!... J'avoue cependant que le pain des montagnards est un peu lourd !.... cela ne vaut pas une dinde truffée !... un faisan rôti !... mais il faut être sobre quand on ne peut pas faire autrement.

— Et, lorsque je vous offre les moyens d'être plus heureux, pourquoi me refusez-vous?... Une place de domestique vous humilierait; mais sans être positivement cela, on pourrait vous trouver quelque emploi, quelque occupation qui n'aurait rien de pénible...

— Non, non... ce n'est pas le nom de valet qui m'offense; je vous le répète, je vois tous les hommes du même œil!... mais servir dans ce château... cela ne se peut pas!...

— Pour quelle raison?...

— Cela ne se peut pas, vous dis-je! En prononçant ces mots, l'étranger se lève brusquement; puis reprend en souriant : — Convenez que le nouveau propriétaire a l'air d'un fameux imbécile!...

Edouard sourit aussi, tout en répondant : — C'est au fond un fort bon garçon.

— Oui!... bon garçon!... J'en ai diablement connu qui paraissaient tels!... ils m'empruntaient mon argent, et ne me le rendaient pas; au reste, depuis, j'ai fait de même... c'est naturel; mais il est bien plus difficile de vivre avec les bêtes qu'avec les gens d'esprit!... La richesse rend les premiers encore plus ridicules, parce qu'elle leur donne un aplomb, une suffisance dont ils font parade et dont ils vous assomment!... Ah! je sens à mon estomac que l'heure du dîner est venue... un estomac sert de montre, voyez-vous !... Bonsoir, monsieur.

— Ne pourrais-je au moins savoir votre nom?... S'il se présentait quelque occasion de vous obliger qui vous fût plus agréable que celle d'entrer au château, je désirerais pouvoir vous retrouver.

— Me retrouver! ce n'est pas très-facile; je suis pour l'instant, comme les anciens francs-juges, partout et nulle part!... Cependant, je crois que j'ai élu pour quelque temps domicile dans ces montagnes. Quant à mon nom, je n'ai nulle envie de vous faire connaître celui qui m'appartient; mais je vais vous dire comment m'appellent les Auvergnats qui me rencontrent et commencent à me connaître : ils me nomment le grand vagabond. Ça n'est pas si sonore que M. de la Roche-Noire!... mais, après tout, c'est un nom comme un autre. Bonsoir.

En disant ces mots, l'étranger s'éloigne en sifflant, et Edouard reprend le chemin du château en pensant au singulier personnage avec lequel il vient de causer.

Le chien se laisse caresser par Edouard en regardant sa maîtresse, comme pour lui demander si le jeune homme est de ses amis.

On attendait Edouard pour se mettre à table; M. Férulus se désolait, parce que le potage allait être froid; mais Robineau était fort curieux de savoir ce que c'était que l'homme au bâton noueux; et du plus loin qu'il aperçoit Edouard, il lui crie : — Eh bien! avez-vous causé avec lui?

— Oui, nous avons eu ensemble une assez longue conversation. — Vous allez nous conter cela.

— Est-ce que monsieur ne pourrait pas nous dire cela en dînant? dit M. Férulus.

On se met à table, et Edouard fait part du résultat de sa conversation avec l'étranger.

— Ainsi, il ne veut pas entrer à mon service? dit Robineau. — Non, il refuse. — Je n'en suis nullement fâché.

— Il faut que ce gaillard-là soit un peu timbré, dit M. Férulus.

pour préférer le pain des montagnards à la cuisine de M. de la Roche-Noire.

— Je ne partage pas votre idée, dit Edouard. Cet homme a reçu de l'éducation, a tenu un rang dans la société ; il ne peut se résoudre à servir les autres, cela me semble assez concevable.

— Sur quoi supposez-vous que ce vagabond a été reçu dans le grand monde? dit Robineau. Je n'ai rien trouvé de distingué dans sa personne.

— Si vous l'aviez entendu parler, vous seriez certain qu'il n'a pas toujours porte un si misérable costume.

— Mon cher Edouard, dit Alfred, tu es un peu romanesque, tout ce qui offre quelque chose de singulier, d'extraordinaire, te plaît, tu as été bien aise de faire de ce vagabond un de ces personnages mystérieux comme on en trouve dans les romans.

— Messieurs, dit M. Férulus en versant à boire à tout le monde, M. Edouard est homme de lettres; il a pu... je dirai même plus, il a dû être flatté d'entendre quelques mots *scholastiques* sortir de la bouche d'un personnage grossier... Mais qu'est-ce que cela prouve? qu'il a reçu de l'éducation?... Je ne suis pas de cet avis. Ne voyons-nous pas dans l'antiquité que des bêtes ont parlé?...

— Cela se voit encore de notre temps, dit Alfred.

— Ah! oui, les perroquets... Ceux-là ont reçu de l'éducation; mais Tite-Live rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi!* Pline dit qu'un chien parla lorsque Tarquin fut chassé du trône; si l'on en croit Suétone, une corneille s'écria dans le Capitole : *C'est fort bien fait*, lorsqu'on allait assassiner Domitien ; un des chevaux d'Achille, nommé *Xanthe*, prédit à son maître qu'il mourrait devant Troie ; enfin, le bélier de Phryxus a parlé aussi bien que les vaches du mont Olympe; et cependant, messieurs, toutes ces bêtes-là n'avaient pas reçu d'éducation. Un homme peut bien en faire autant... J'en conclus que ce vagabond a été au service de quelque savant, et qu'il lui en est resté quelque chose dans la mémoire; car, nous autres, maîtres ès arts, nous sommes comme le soleil, dont les rayons pénètrent dans les palais et dans la mansarde... Le salmis de mademoiselle Cheval est excellent!... J'ai l'honneur de boire à la santé de monsieur de la Roche-Noire.

Alfred et Edouard ne prennent plus part à la conversation, tous deux sont livrés à leurs pensées ; mais M. Férulus, qui paraît s'être promis de boire, de manger et de parler pour tout le monde, ne laisse pas tomber l'entretien, dans lequel il a soin de jeter à chaque instant quelques louanges, quelques compliments au nez de Robineau, qui reçoit cela avec délices, et trouve M. Férulus beaucoup plus aimable que ses deux amis. Le maître d'école a déjà son but ; le séjour du château lui est beaucoup plus agréable que celui de son pensionnat, et vers la fin du dîner il s'écrie avec effusion de cœur :

— Monsieur de la Roche-Noire, je me sens porté pour vous d'une bien forte dose d'attachement....

— Monsieur Férulus, dit Robineau en s'inclinant, je vous prie de croire que, de mon côté....

— Monsieur de la Roche-Noire, cela m'est venu tout de suite en vous voyant arriver sur votre âne. Il existe entre les grands hommes une secrète sympathie... et si vous êtes grand par la naissance et par les richesses, je me flatte de l'être par les sciences... Je suis un véritable puits en fait de sciences!... Vous devez avoir une bibliothèque dans votre château.

— J'en ai trouvé une dans la tour du Midi.

— Alors, il vous faut absolument un bibliothécaire...

— Mais c'est qu'il n'y a plus de livres dans la bibliothèque.

— C'est égal... on en mettra... J'y mettrai les miens... tous livres classiques ; vous sentez, monsieur de la Roche-Noire, qu'un château où il n'y a pas de bibliothécaire, c'est un dîner sans potage, c'est un bel homme qui n'a qu'un œil, c'est une jolie femme qui boite... Eh bien! monsieur de la Roche-Noire, savez-vous ce que je suis capable de faire pour vous?... J'ai l'honneur de boire à votre santé.

Robineau cherche quelque temps dans sa tête, puis répond : — Ma foi, non, je ne devine pas.

— Si vous ne devinez pas, je dois vous l'expliquer... c'est toujours ainsi que les sibylles répondaient à ceux qui les consultaient ; et, quand elles avaient expliqué leur oracle, ordinairement on ne le comprenait pas davantage. Mais revenons. Il vous faut absolument un bibliothécaire....

— Mais je croyais qu'avant....

— Non, il vous en faut un d'abord; pour être le dépositaire des sciences que doit renfermer le château de la Roche-Noire, il faut un homme profond, érudit, savant et modeste. Or, j'ai beau chercher à dix lieues à la ronde, je ne vois absolument que moi qui réunisse toutes ces qualités, *consequentia consequentium*, je serai votre bibliothécaire....

— Quoi! monsieur Férulus?...

— J'ai l'honneur de porter la santé de monsieur de la Roche-Noire. Oui, je quitte tout... j'abandonne mes élèves à mon sous-maître... J'en avais pourtant cinq dans ce moment-ci. C'est égal!... l'argent n'est rien pour moi. D'ailleurs, je me suis mis dans la tête de vous faire aller à l'immortalité... et vous irez.... Je ferai en votre honneur des vers grecs, latins, français et hébreux; vous serez un Mécène, un Auguste ; je serai votre Horace, votre Virgile... et pour vous faire aller à l'immortalité, je ne vous demande que quatre cents francs d'appointements avec la table et le logement.

Robineau trouve que ce n'est pas cher de devenir immortel pour quatre cents francs par année ; il frappe dans la main de M. Férulus : l'affaire est conclue. Le lendemain même, le nouveau bibliothécaire promet de venir s'installer au château. On boit de nouvelles rasades au plaisir que l'on aura dans la société l'un de l'autre ; et ces messieurs, à force de raisonner sur les avantages de la science et de boire à la santé des grands hommes de l'antiquité, finissent par ne plus savoir ce qu'ils disent. Depuis longtemps Alfred et Edouard se sont retirés, Robineau songe à en faire autant ; mais en se levant de table il s'aperçoit avec étonnement qu'il est étourdi, et que ses jambes fléchissent. Il sonne François pour qu'il le conduise dans son appartement, en disant : — C'est singulier! on croirait que je suis un peu gris.

— Monsieur de la Roche-Noire, dit Férulus en tâchant de trouver son chapeau, il n'y a point de mal à se donner une petite pointe : Alexandre-le-Grand se grisait quelquefois ; jadis nos ancêtres buvaient sec!... En Allemagne, on ne croirait pas avoir traité son hôte en ami, si on ne le renvoyait pas ivre ; enfin en Russie, les Moscovites aimaient le vin avec tant de fureur que quand ils ne pouvaient plus en avaler, ils s'en faisaient donner des lavements. Quand je serai votre commensal, j'espère que nous remettrons en vigueur quelques-unes des anciennes coutumes de l'antiquité... A demain, monsieur de la Roche-Noire !....

M. Férulus quitte le château à peu près dans l'état où Cunette et Vincent avaient quitté le bal ; et Robineau se jette sur son lit tout étourdi, mais enchanté d'avoir quelque point de ressemblance avec Alexandre-le-Grand.

Chapitre XIV. — L'amour nuit à l'amitié.

Le désir de revoir Isaure a rendu les jeunes gens matinals ; Robineau est encore profondément endormi lorsque Edouard quitte son appartement et descend légèrement l'escalier qui va dans la cour. Edouard fait le moins de bruit possible ; il craint de réveiller Alfred, il craint même de le rencontrer ; il ne se doute pas que cette fois le jeune baron l'a gagné de vitesse, et que depuis une demi-heure il a déjà quitté le château.

Arrivé dans la cour, Edouard est arrêté par François, qui n'ose point réveiller son maître et ne sait que répondre aux ouvriers qui lui demandent ses ordres pour différentes réparations. Edouard va un moment examiner les travaux, donne quelques avis, et parvient à se débarrasser de tout le monde. Mais à peine a-t-il quitté François, que le jardinier s'avance vers lui, et le prie de venir un moment examiner les embellissements qu'il projette dans les jardins. Il n'y a pas moyen de se défaire de M. Vincent sans lui céder. Edouard va dans les jardins, trouve tout charmant, admirable, délicieux ; et, pendant que le jardinier parle encore, le laisse là, se sauve du jardin et regagne la cour. Le concierge l'y attendait ; M. Cunette n'est pas gris ; mais il a déjà déjeuné, il est fort en train de causer ; il veut absolument faire voir à Edouard les souterrains du château, il tient les clefs à sa main, et a déjà allumé sa lanterne.

— Je ne veux pas voir vos souterrains, dit Edouard en repoussant M. Cunette ; montrez-les à votre maître tant que vous voudrez... moi, je ne tiens pas à les connaître.

— Monsieur a donc changé d'avis, dit le concierge en remettant ses clefs dans sa poche.

— Comment! changé d'avis?

— Sans doute... Ce matin votre ami... M. de Marcey, nous a dit que vous vouliez absolument voir les souterrains... les jardins... les travaux... Il nous a bien recommandé de vous montrer tout.

— Quoi!... vous avez déjà vu Alfred?... et où donc est-il?

— Ah! il y a longtemps qu'il est loin... s'il court toujours... Avec ça qu'il a pris le gros cheval qui était hier à la carriole... vous savez... Ah! Dieu! comme il l'a fait galoper!

Edouard voit que c'est Alfred qui lui a envoyé tout le monde pour le retenir au château ; il devine son motif, et déjà son cœur bat avec violence... Alfred a voulu se ménager un tête-à-tête avec Isaure, il a craint qu'Edouard ne vînt le trouver. Que peut-il avoir à dire de secret à cette jeune fille? Edouard ne le devine que trop, et il donnerait déjà tout ce qu'il possède pour être en ce moment près de la Maison Blanche.

— N'y a-t-il pas moyen de trouver encore un cheval? dit-il au concierge qui souffle sa lanterne. — Un cheval... pour mettre à la carriole?... — Eh! non, pour le monter... — Ah! je vois ce que c'est, monsieur veut aller rejoindre son ami... Vous aurez de la peine... il a de l'avance, et puis c'est qu'il galopait!... — Je vous demande un cheval... — Ah! il y a Nicolas qui a sa petite jument qui est boiteuse... Mais c'est égal ; elle a encore trois jambes dont elle allonge joliment!... — Allez me la chercher!... Tenez, voici de l'argent ; mais je vous en prie qu'on se hâte... — Alors, décidément vous ne voulez pas voir les souterrains aujourd'hui? — Eh! non. Pour Dieu, amenez-moi un cheval!

Le concierge s'éloigne. Edouard se promène avec agitation dans la cour. Il sent combien il lui sera difficile d'empêcher qu'Alfred n'aille sans lui chez Isaure; il n'a aucun droit, aucun motif pour lui en vouloir; et cependant son cœur se serre, sa tête s'exalte à la pensée qu'un autre est près de la jolie chevrière, et que cet autre lui fait la cour.

Enfin Cunette revient avec la jument de Nicolas; Edouard saute dessus. Au moment où il va sortir du château, M. Férulus y entre, tenant sous un bras un petit paquet qui contient ses effets, et sous l'autre une vingtaine de volumes liés par des ficelles, avec lesquels il se propose de reformer la bibliothèque du château.

— Déjà à cheval, mon cher confrère!... dit M. Férulus en s'arrêtant devant Edouard. Oh! oh! nous allons de bonne heure chercher la rime....

> O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
> Courez du bel esprit la carrière épineuse,
> N'allez pas...

— Gare, monsieur Férulus! gare! je vous en prie! je suis très-pressé....

— J'aurais seulement voulu vous montrer un livre bien précieux que j'ai là sous le bras... Je l'ai trouvé sous des bouquins... c'est une perle pour un savant!... Mais il faut savoir : *Aurum ex stercore Ennii.*

Edouard n'écoute plus M. Fésulus; il a poussé sa monture, et il laisse le savant défaire son paquet de livres au milieu de la cour. Stimulée vigoureusement par son cavalier, la jument de Nicolas avance assez vite; plus elle est échauffée, moins elle boite, et Edouard ne la laisse pas se ralentir. Cependant le chemin devient difficile pour un cheval, mais on approche de la vallée; bientôt on apercevra la demeure d'Isaure; cette pensée calme un peu l'agitation d'Edouard. Il voudrait savoir comment la jeune fille a reçu Alfred, et si elle lui témoigne plus d'amitié qu'à lui. Mais comment apprendre ce qu'ils se seront-dit? Un bruit subit se fait entendre; c'est le gros cheval de la carriole qui est attaché près de là. Edouard quitte aussi son coursier, l'attache près du cheval d'Alfred, puis se dirige vers le vallon, le cœur oppressé, et songeant avec amertume combien a peu duré le bonheur que, la veille encore, il avait goûté en ces lieux.

Le jeune homme est descendu dans le vallon; ses yeux inquiets errent autour de lui. Il n'a pas encore vu ceux qu'il désire et qu'il craint d'apercevoir. Il va sur la montagne où la veille il s'est assis près d'Isaure; il retrouve la place où ils étaient ensemble; mais la montagne est déserte, la bergère n'y a pas conduit son troupeau. Ils sont donc dans sa maisonnette. Edouard plus ému se hâte de marcher vers la demeure où la veille il n'a pas osé entrer, parce que, pour la première fois qu'il se trouvait seul avec Isaure, il lui semblait plus convenable de ne point aller chez elle. Mais Alfred n'a pas eu la même délicatesse... Il est chez la petite, et depuis longtemps peut-être!

Edouard est bientôt devant la maisonnette; il court à la porte, elle cède, il entre brusquement. Isaure est assise et travaille; Vaillant est à ses pieds... A peu de distance, Alfred est près d'une table devant des fruits auxquels il n'a pas touché, et ses yeux sont amoureusement fixés sur la jeune fille, qui tient les siens baissés.

Au bruit que fait Edouard en entrant, la petite lève la tête, et un sourire aimable vient embellir sa physionomie; Vaillant va tourner autour du jeune homme sans gronder; mais les traits d'Alfred se contractent, et une expression de dépit brille dans ses yeux.

— Pardon! dit Edouard en s'arrêtant contre la porte; j'entre bien brusquement... mais je venais... je cherchais...

— Et pourquoi donc tous ces détours? dit Alfred; vous veniez ici, vous cherchiez la maîtresse de ces lieux, et vous vous hâtiez d'accourir, parce que vous vous doutiez que j'étais près d'elle.

Edouard ne répond rien, mais Isaure s'est levée; elle lui présente un siége en lui disant avec une grâce charmante : — Vous allez déjeuner aussi, n'est-ce pas?

— Volontiers, dit Edouard, vous offrez si bien, qu'on ne peut vous refuser.

En disant cela, il va se placer en face d'Alfred, qui se décide alors à manger. Isaure, après leur avoir apporté ce qu'elle a de meilleur dans son jardin, va se remettre à son ouvrage. Elle semble moins gaie, moins à son aise que d'ordinaire. Edouard s'en aperçoit, mais il n'ose la questionner. Alfred les regarde tous deux, et quelques minutes s'écoulent dans cette contrainte réciproque, les deux jeunes gens paraissent également s'observer.

Enfin Alfred dit à Edouard : — Pourquoi donc hier ne m'avez-vous pas avoué la vérité, lorsque je vous ai demandé d'où vous veniez?... n'étiez-vous pas le maître de vous rendre ici?... Pourquoi m'en avoir fait mystère?... Est-ce que vous aviez promis le secret à mademoiselle?... en tout cas elle a été moins discrète que vous.

— Depuis quand faut-il que je vous rende compte de toutes mes actions? dit Edouard avec humeur; que vous faisait que je fusse ou non venu... dans cette vallée? Un ami peut recevoir nos confidences, mais il ne doit pas chercher à pénétrer ce que nous voulons lui cacher.....

— Un ami, dit Alfred avec ironie; ce nom est aussi commun qu'il est rare qu'il soit mérité!...

— En effet!... on n'est plus notre ami quand on veut nous éclairer sur les suites de nos passions... ou nous empêcher de faire quelque nouvelle folie!...

— Il est fort plaisant de donner des conseils aux autres quand on en aurait besoin pour soi-même!...

Les jeunes gens gardent de nouveau le silence. Isaure les regarde tour à tour avec un étonnement mêlé d'inquiétude, mais elle n'ose leur parler.

Au bout de quelque temps, Alfred part d'un éclat de rire en regardant Edouard, puis s'écrie : — Vraiment, mon cher Edouard, nous sommes de grands enfants!... Nous brouiller, nous garder rancune... et tout cela pour une jolie figure... deux beaux yeux! enfin pour cette aimable enfant, qui peut-être ne nous écoutera ni l'un ni l'autre.

— Alfred, s'écrie Edouard, est-il convenable de parler ainsi devant elle?...

— Eh! pourquoi pas? Oh! moi, je ne cache pas ce que je pense!... Demande à Isaure, je lui ai dit que je l'adore, que j'en suis fou, que je veux faire son bonheur... que sa jolie petite mine ne me sort pas de la tête... N'est-ce pas, Isaure, que je vous ai dit tout cela?

La petite rougit, et sans lever les yeux répond à demi voix : — Je ne me souvenais plus de ce que vous m'aviez dit, monsieur.

— Diable!... il paraîtrait alors que ma déclaration n'a pas fait une grande impression sur votre cœur!...

— Alfred, pouvez-vous parler si légèrement à cette jeune fille? vous croyez toujours avoir affaire à vos coquettes, à vos dames de Paris... Mais la solitude dans laquelle vit Isaure doit nous faire un devoir de la respecter davantage.... Songez que nous sommes sous son toit; qu'elle nous reçoit avec confiance, et qu'il serait affreux d'en abuser.

— Oh! tu fais de la morale, toi, et tu viens pousser des soupirs, lancer des regards langoureux!... Mon cher Edouard, chacun a sa manière de faire la cour; et, près d'une fille innocente, la tienne est je crois la plus dangereuse; moi, je ne prends pas de détours, je dis sur-le-champ ce que j'éprouve... Quel mal y a-t-il donc à trouver Isaure charmante... à l'aimer?... n'est-elle pas sa maîtresse, n'est-elle pas libre de disposer de son cœur?... pourquoi ne tenterais-je pas de m'en rendre maître? Au reste, Isaure est plus en sûreté que tu ne le crois... J'ai voulu l'embrasser... un petit baiser, ce n'est pas demander beaucoup! mais diable!... cette tentative a failli me coûter cher.... mademoiselle se défendait... et son chien qui a vu cela!... j'ai vu le moment où il allait me dévorer!... Parbleu! si jamais je me marie il faut que je mette un chien comme celui-là près de ma femme!...

Isaure a baissé la tête sur son ouvrage, elle ne dit rien. Edouard se lève avec humeur, il se promène quelques instants dans la chambre, mais en regardant la jeune fille, il voit que deux grosses larmes coulent le long de ses joues, quoiqu'elle baisse les yeux pour les cacher.

— Tenez, Alfred, voilà votre ouvrage! s'écrie Edouard; à peine si vous la connaissez, et déjà vous faites couler ses larmes!...

— Que dis-tu... elle pleure!.. il se pourrait! et j'en serais la cause! Isaure... chère Isaure, dites-moi que vous me pardonnez!...

En disant cela, Alfred court se jeter aux genoux de la petite; il s'empare d'une de ses mains, quoique Vaillant lève déjà la tête en laissant échapper un murmure de mauvais présage.

— Combien je suis désolé de vous avoir fait du chagrin! reprend Alfred; je vous jure d'être plus sage à l'avenir!... Edouard a raison, je suis un étourdi... je ne sais ce que je fais... Mais aussi vous êtes si jolie!... vous me tournez la tête... ce n'est vraiment pas ma faute...

— Alfred, tu vas recommencer, dit Edouard, que cette scène n'amuse nullement.

— Non, non... Laisse-moi donc; il faut que je m'excuse, il faut bien que je tâche d'obtenir mon pardon.

— Levez-vous, monsieur, dit Isaure d'un ton triste et doux; je ne vous en veux pas... ce n'est pas vous qui me faisiez pleurer... mais je pensais à ma situation... je pensais... que je n'ai point de parents, que j'ai perdu ma mère adoptive... Quand elle était avec moi... on ne cherchait pas à m'embrasser!...

— Vous voyez donc bien que c'est moi qui vous ai fait faire ces tristes réflexions! dit Alfred en se levant. Allons, je sens que j'ai eu tort... mais je ne vous ferai plus de peine... Tenez, pour être plus certain d'être sage... ce qui ne m'est pas toujours facile... eh bien! je ne viendrai plus seul vous voir. Edouard sera toujours avec moi... J'espère que voilà une résolution louable...

— Oh! c'est très-bien, dit Edouard.

— Ah! oui, c'est très-bien... mais c'est à une petite condition; c'est que toi, mon cher ami, tu ne viendras pas non plus sans moi voir cette aimable enfant.

Edouard n'est plus si charmé du projet d'Alfred; mais Isaure le regarde, elle semble craindre qu'il ne refuse, et il répond à son ami en soupirant :

— Eh bien! oui... j'y consens... nous ne viendrons qu'ensemble.

— Allons, dit Alfred, voilà une résolution digne de nos anciens preux. Mais je crois que, pour aujourd'hui, il est temps de dire adieu à la dame de nos pensées... Viens, Edouard, retournons au château... Au revoir, aimable enfant!... nous vous reverrons demain... mais j'espère que ces beaux yeux ne verseront plus de larmes.

Isaure adresse un doux sourire aux deux jeunes gens qui sortent de sa demeure et vont retrouver leurs chevaux.

— Ah! ah! dit Alfred, tu as fait comme moi, Edouard, tu as pris un cheval... Ma foi, nous sommes aussi bien montés l'un que l'autre... Décidément, tout devient commun entre nous... jusqu'à ce que la petite ait fixé son choix, et cela ne peut tarder... Ce serait bien le diable, aimables et tournés comme nous le sommes, après avoir fait tant de conquêtes à Paris, si l'un de nous ne parvenait pas à plaire à une villageoise!...

Edouard ne partage pas la gaieté d'Alfred, il ne traite pas aussi légèrement que celui-ci le sentiment qu'il éprouve pour Isaure.

— Mon ami, lui dit-il, je suis vraiment fâché que tu penses à cette jeune fille...

— Eh! pourquoi cela? tu y penses bien, toi.

— J'y pense peut-être tout différemment que toi.

— Oh! mon cher Edouard, tu ne me feras pas accroire que tu aies formé le projet d'épouser cette petite chevrière! Tu voudrais peut-être me le laisser supposer, pour qu'alors, respectant un amour si pur, je n'allasse plus conter fleurette à la jeune fille!... Cela ne serait pas maladroit!...

— Alfred, tu juges bien mal ton ami!...

— Je sais qu'il n'y a plus d'amis dès que l'amour vient se mettre entre eux... Enfin, parce que tu prétends aimer sérieusement cette petite, pourquoi donc ne crois-tu pas que je puisse l'aimer aussi?...

— Écoute, Alfred, une dame de beaucoup d'esprit me disait dernièrement à Paris : Il y a une grande différence entre *désirer* et *aimer;* toi, tu désires posséder Isaure... mais tu ne l'aimes pas véritablement.

— Mon cher Edouard, ta dame ne t'a rien dit là de nouveau; il y a longtemps que je sais que désirer et aimer ne sont point synonymes; mais, parce qu'on aime, ce n'est pas une raison pour ne point désirer, et parce qu'on désire, cela ne prouve pas que l'on n'aime point. Tu diras cela de ma part à cette dame, quand tu la verras. Au reste, qui te dit qu'Isaure ne me préférera pas à toi?...

— Oh! rien... rien, sans doute!... répond Edouard en comprimant un soupir. Puis il garde le silence tout le long de la route, Alfred en fait autant; et les jeunes gens reviennent pensifs au château.

Chapitre XV. — Qui promet quelque chose.

Plusieurs jours se sont écoulés pendant lesquels Alfred et Edouard n'ont pas manqué d'aller passer chaque matinée près d'Isaure. Fidèles à leurs conventions, ils partent ensemble du château et y retournent de compagnie. Cependant il est facile de voir que ce traité les contrarie l'un et l'autre, mais aucun d'eux n'a encore osé le rompre; chacun voudrait bien accompagner son rival quand il se rend dans la montagne, mais désirerait ensuite revenir seul trouver la jeune fille.

Isaure, habituée à voir chaque matin les deux amis, a repris, avec eux, sa confiance et sa gaieté. Elle rit et court avec Alfred, dont les folies, les étourderies, semblent l'amuser; ensuite elle revient près d'Edouard et lui dit avec candeur : — Pourquoi ne jouez-vous pas avec nous? Mais Edouard se tait en s'efforçant de sourire; plus Alfred est gai, moins il se sent disposé à partager ses plaisirs; il souffre en secret; il lui semble qu'Isaure montre plus de préférence pour Alfred, que c'est lui qu'elle regarde et auquel elle sourit le plus souvent. Il veut cacher les tourments qu'il éprouve, mais déjà la jalousie déchire son cœur.

Cette situation ne pouvait durer. Alfred se flattait de plaire, mais il voulait en acquérir la certitude; Edouard se désespérait, mais il voulait avouer ses peines à celle qui les faisait naître, et apprendre de sa bouche s'il devait renoncer à l'espoir d'être aimé. Isaure seule tranquille près des deux jeunes gens, qui ne lui parlaient plus d'amour, se retrouvait chaque jour avec eux, sans se douter des dangers qui devaient résulter pour elle de leurs fréquentes visites.

Plusieurs fois en sortant de la vallée les jeunes gens avaient aperçu le vagabond, qui, tantôt assis sur une pointe de rocher, tantôt arrêté au milieu des champs, jetait sur eux un regard moqueur, puis détournait la tête, comme ne désirant pas entrer en conversation.

— Voilà cet homme singulier avec lequel tu as causé, dit un jour Alfred en sortant de chez Isaure; que diable fait-il par ici?... Je commence à penser, comme Robineau, que ce drôle-là a de mauvais desseins... Mais la petite doit le connaître; je suis curieux de savoir s'il lui a parlé... Je veux aussi que ce misérable me dise pourquoi il se permet de sourire en nous regardant... il y a dans son regard quelque chose de moqueur dont je lui demanderai l'explication.

— Cet homme est malheureux, dit Edouard; il faut lui passer des bizarreries qui sont peut-être la suite des chagrins qu'il a éprouvés.

— Des chagrins!... il ne paraît pas en avoir : il siffle, il chante, il rit tout seul... — Mais au milieu de tout cela, Alfred, on aperçoit une expression d'amertume qui n'annonce pas que cette gaieté soit bien franche!

Le lendemain, les jeunes gens demandent à Isaure si elle connaît l'homme qui erre dans les montagnes. Au portrait qu'ils lui en font, la jeune fille se rappelle l'avoir aperçu quelquefois; mais il ne lui a jamais parlé, et n'est pas entré dans sa demeure.

— S'il s'y présentait, dit Alfred, je vous engage à être sur vos gardes. — Pourquoi donc? dit Isaure, cet homme serait-il méchant? — Je ne sais... mais je ne suis pas prévenu en sa faveur... Au reste, s'il se permettait la moindre insulte... — Et pourquoi donc voudrait-il me faire du mal?... je n'en ai jamais fait à personne!... — Ce n'est pas toujours une raison... mais j'espère que Vaillant vous défendrait. Je me souviens de la manière dont il reçoit ceux qui veulent vous embrasser.

En disant cela Alfred sourit et prend la main de la jeune fille, qui rougit; Edouard est à quelques pas, il se tait; mais ses traits annoncent toutes les angoisses de son âme. Isaure jette les yeux sur lui; et aussitôt, retirant sa main de dedans celle d'Alfred, elle court près d'Édouard en lui disant avec un accent qui pénètre jusqu'à son cœur : — Qu'avez-vous donc?... on croirait que vous éprouvez du chagrin... Est-ce moi qui vous ai fait de la peine?

Ces accents si doux, si tendres, la manière dont Isaure le regarde, ramènent l'espoir dans l'âme d'Edouard, tandis que cela fait un effet tout contraire sur Alfred; il fronce les sourcils, fait quelques mouvements d'impatience, puis s'écrie : — Partons, il en est temps! Et aussitôt, entraînant Edouard, qui serait volontiers demeuré encore, Alfred sort avec lui de la maisonnette, beaucoup moins satisfait que lorsqu'il y est entré. Il ne faut qu'un mot, qu'un regard, qu'un sourire de la beauté pour faire des heureux ou détruire nos espérances.

En quittant la maisonnette, les jeunes gens aperçoivent l'étranger assis à quelques pas. Suivant sa coutume, il les observe, et une expression moqueuse se peint sur son visage. Alfred quitte le bras d'Edouard et se dirige vers le vagabond, qui reste tranquillement à sa place. Arrivé devant cet homme, Alfred lui dit d'un ton impérieux :

— Vous semblez épier toutes nos actions... et vous nous regardez avec une expression qui me déplaît... Je n'aime ni les insolents, ni les curieux, je vous en avertis.

L'étranger se dandine en arrière et se contente de répondre : — Je suis comme vous... Je n'ai jamais aimé ni les insolents, ni les curieux. J'ai toujours fui les derniers et su punir les autres.

— Est-ce un défi que vous m'adressez? dit Alfred en jetant un regard de mépris sur l'inconnu.

— Un défi! oh! ma foi non!... je ne m'amuse plus à cela!... Autre temps, autres soins... Quant à vos actions... il n'y a pas besoin de les observer longtemps pour les connaître, ainsi que vos projets...

— Que voulez-vous dire?

— Parbleu! quand des jeunes gens vont chez une jeune fille, on sait bien ce qui doit en résulter... et il ne faut pas être bien fin pour le deviner. Après tout, je vous assure que cela m'est fort égal!... je ne vois dans tout cela rien que de très-ordinaire.

— Je vous trouve bien hardi d'oser vous permettre de telles réflexions. Si vous n'étiez pas sans cesse sur nos pas, comment sauriez-vous où nous allons?... Mais si vous vous permettez encore de dire un mot sur cette jeune fille... je saurai châtier cette insolence!...

Pour toute réponse, le vagabond s'étend sur le gazon en ricanant, puis sort de sa poche une tabatière; et, après y avoir mis ses doigts, la présente à Alfred en lui disant fort tranquillement : — En usez-vous?... il est tout frais, je l'ai acheté ce matin à Saint-Amand...

Le calme de l'étranger bouleverse toutes les idées d'Alfred; sa colère en redouble; il est sur le point de se porter à quelque acte de violence; mais Edouard le retient et se met entre lui et l'inconnu en s'écriant : — Mon cher de Marcey! à quoi penses-tu?... et pourquoi cette colère contre ce malheureux?...

Alfred s'arrête comme rougissant lui-même de n'avoir pas été le maître de ses transports. Mais, au nom de Marcey, qu'Edouard vient de prononcer, l'étranger a paru frappé comme par la foudre; un changement subit se fait dans toute sa personne. Ce n'est plus ni l'insouciance ni l'ironie qui se peignent dans ses yeux, c'est un sentiment de surprise, d'intérêt et d'inquiétude. Il s'est levé subitement et s'est approché d'Alfred, qu'il regarde avec anxiété; puis il lui dit : — Pardon, monsieur; mais votre nom, s'il vous plaît?

La voix de l'inconnu n'est plus la même; ce ne sont plus les accents rauques et durs qui lui semblaient familiers, elle a une expression nouvelle; et le ton avec lequel l'étranger vient de parler est devenu tout à coup celui d'un homme qui a l'usage de la bonne compagnie.

Alfred et Edouard sont frappés du changement qui vient de s'opérer dans la personne du pauvre diable. Cependant il a répété sa question, et Alfred lui répond : — Mon nom... vous venez de l'entendre... Alfred de Marcey. — Etes-vous le fils du baron de Marcey, qui fut colonel de chasseurs? — Oui... c'est mon père... Comment savez-vous?... l'auriez-vous connu?... — Oui... c'est-à-dire, j'en ai souvent entendu parler... Mais quel est donc votre âge?

— Mon âge!... dit Alfred avec surprise, vingt-quatre ans.

L'inconnu semble réfléchir et chercher à rassembler ses souvenirs; puis il murmure à voix basse :

— Vingt-quatre ans!... ah! oui... je me rappelle... il avait un fils de sa première épouse... on me l'avait dit. Et avez-vous des frères, des sœurs?

— Non, je n'en ai point, répond Alfred, dont la curiosité est fortement excitée. Mais pourrais-je savoir, monsieur, ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous à connaître ma famille?

L'étranger paraît vouloir chercher à reprendre son air d'insouciance habituelle et répond : — Oh! je vous ai demandé cela... pour causer, voilà tout. Et votre père existe toujours? — Sans doute. — Il n'est pas dans ce pays? — Non, il est à Paris... Auriez-vous autrefois servi dans son régiment? — Non, pas dans son régiment précisément... cependant j'ai servi autrefois.

— Vous avez défendu votre patrie, et vous êtes maintenant errant et malheureux! s'écrie Alfred. Ah! pardon, monsieur! je vous ai tout à l'heure parlé un peu légèrement... je suis un étourdi!... je fais souvent des fautes et je m'en repens après; mais Edouard vous dira que mon cœur n'est pas méchant... Tenez, prouvez-moi que vous ne m'en voulez pas en acceptant cette bourse... et que j'aie le plaisir d'être utile à un ancien soldat.

En disant cela, Alfred présentait à l'étranger une bourse pleine d'or; celui-ci y porte des yeux avides; mais cependant sa main repousse celle qui est tendue vers lui; et il répond avec une sorte d'aigreur : — Non, je ne veux pas de votre or... je n'ai besoin de rien...

— Vous me refusez, dit Alfred; je le vois, vous m'en voulez encore de ma vivacité de tout à l'heure. Eh bien! puisque vous avez connu mon père... c'est en son nom que je vous offre ce léger secours.

— En son nom! s'écrie l'inconnu; et une sombre fureur brille dans ses yeux. Mais bientôt, paraissant plus maître de lui, il reprend : — Je vous le répète... je n'ai besoin de rien maintenant... plus tard, il est possible que votre or me soit utile... Adieu, jeune homme, nous nous reverrons.

Le vagabond s'éloigne alors après avoir encore jeté sur Alfred un regard dont l'expression est singulière. Les jeunes gens vont reprendre leurs chevaux et retournent au château en s'entretenant de cette rencontre, qui pour un moment leur fait oublier Isaure et leur rivalité.

Chapitre XVI. — Préparatifs de fête.

Pendant que les deux amis vont faire leur cour à la jolie chevrière, que M. Férulus place ses rudiments et ses dictionnaires sur les rayons poudreux de la bibliothèque, que mademoiselle Cheval s'exerce à la cuisine et Cunette à la cave, que le jardinier bouleverse le jardin et que les ouvriers restaurent le vieux domaine de la Roche-Noire, Robineau passe son temps en fêtes et en dîners qu'on lui donne à Saint-Amand, où il se rend tous les jours. La petite ville renferme, comme toutes celles de province, des originaux, des musards, des gens à prétentions, et surtout des chefs de famille qui ont des demoiselles à marier. Robineau est riche, il vient d'acquérir un château, et il veut prendre une femme; en voilà plus qu'il n'en faut pour être fêté, choyé et invité partout.

Robineau fait sensation dans chaque maison où il est présenté; on se dit : C'est M. de la Roche-Noire, c'est le nouveau propriétaire... il est riche, et il veut se marier; il l'a dit à son notaire, qui l'a dit à ses clients, lesquels l'ont conté au reste de la ville. Toutes les demoiselles regardent Robineau en dessous, et font de petites mines bien gentilles pour plaire à ce monsieur, qui n'est pas bien séduisant; mais il est si cruel de rester demoiselle, et si doux au contraire d'avoir un château, d'être appelée madame de la Roche-Noire, que ces jeunes filles sont bien excusables de chercher à captiver le nouveau venu. Les mamans lui font aussi force politesses; elles applaudissent à ce qu'il dit, et sourient à ce qu'il fait. Les veuves mêmes lancent au nouveau propriétaire quelques œillades vives ou tendres, accompagnées de soupirs étouffés; car beaucoup de veuves ne sont pas fâchées de convoler à de secondes noces, pour se distraire de leur douleur, si elles ont eu un bon mari; pour se dédommager, si elles en ont eu un mauvais; et enfin pour juger de la différence, si elles en ont eu un passable. Au milieu de toutes ces agaceries, Robineau ne sait plus où il en est; il se croit à la fois un Apollon et un Voltaire; il trouve que les soirées de Saint-Amand sont infiniment préférables aux bals de Paris, et ne s'avoue pas que ce sont ses vingt-cinq mille livres de rente qui, près de beaucoup de gens, lui ont donné de la grâce, de l'esprit et du savoir; tandis que, dans le fond, il est toujours aussi lourd, aussi sot qu'autrefois!... Bridoison prétend que ce sont de ces choses que l'on se dit à soi-même; il y a encore beaucoup de gens qui ne se les disent pas.

Robineau, fêté, adulé, cité, et ne sachant de quel côté jeter le mouchoir, veut cependant rendre à la société de la ville les politesses qu'il en reçoit; il presse les ouvriers quand il est à son château, et, quand il le quitte, il charge son bibliothécaire de le remplacer et de hâter les travaux. Le bibliothécaire, qui n'a encore pu réunir que vingt-trois volumes dans la bibliothèque, n'est pas fâché de cumuler les emplois, et d'être aussi l'homme d'affaires de monseigneur. Par les soins de M. Férulus, deux jeunes Auvergnats sont adjoints à mademoiselle Cheval pour remplir, sous ses ordres, l'emploi de marmitons; car c'est d'abord vers la cuisine que le savant porte ses améliorations : il visite ensuite les caves, et s'en fait donner les clefs, au grand déplaisir de M. Cunette. Mais M. Férulus a lu quelque part que les grands seigneurs avaient des officiers de bouche, et il prétend que les sommeliers ne sont pas autre chose; en conséquence, il se donne encore cette charge : il fait venir deux nouveaux valets, qui doivent être cocher et laquais; il fait acheter à Robineau un petit cheval et un char-à-bancs, dans lequel celui-ci se rend journellement à la ville; enfin une grosse fille de vingt ans est donnée pour aide à M. Vincent, qui répète toujours qu'il ne peut pas tout faire; et la nouvelle jardinière doit, quand elle en sera requise, bassiner les lits et réchauffer les pieds de M. de la Roche-Noire. Cette clause a été expressément mentionnée par M. Férulus en engageant la paysanne : Car, dit-il, jadis les servantes réchauffaient leurs maîtres, lorsque ceux-ci avaient besoin d'être réchauffés; et nous nous sommes promis, M. de la Roche-Noire et moi, de remettre en vigueur les belles coutumes de l'antiquité.

La grosse fille, qui s'est engagée pour tout faire comme les demoiselles qui sont sur les Petites-Affiches de Paris), promet de réchauffer tout ce qu'on voudra, et le bibliothécaire-homme-d'affaire-officier-de-bouche a installé Jeannette au château.

Au bout de quelques jours, le château prend un aspect plus agréable, on peut monter les escaliers sans risquer de tomber; les murs sont repeints, des papiers frais remplacent les tentures noircies; les fenêtres ont des carreaux, les portes se ferment, et le vent ne s'y fait pas sentir de toutes parts. Robineau pense qu'il peut maintenant donner la fête qu'il a promise à la belle société de la ville. Sa maison est montée, sa cave remeublée, les valets ont leur livrée, le jardin est débarrassé en partie des betteraves, et orné de fleurs nouvelles; enfin M. Férulus a fait des couplets pour la fête. Robineau fixe le jour, fait ses invitations, et tout se dispose au château pour cette grande solennité, dans laquelle le nouveau propriétaire veut faire preuve à la fois de goût, d'élégance et de somptuosité.

En revenant de la vallée de Chadrat, Alfred et Edouard ne sont pas peu surpris de voir tout en l'air dans le château; on va, on vient, on court, on place dans la cour des ifs sur lesquels sont des lampions; on attache dans les allées du jardin des cordes, auxquelles sont suspendus des verres de couleur; et, au milieu de tout cela, M. Férulus, tenant un livre d'une main et un tire-bouchon de l'autre, va de l'un à l'autre, donne des ordres, et s'essuie le front avec le bout de sa manche, parce que probablement il n'a pas encore obtenu le département des mouchoirs.

— Eh! mon Dieu!... que va-t-il donc se passer ici? dit Alfred.

— Est-ce que M. Jules de la Roche-Noire se marie? dit Edouard.

— Messieurs, dit Férulus, j'ai lu dans cet auteur italien (en disant cela, il montrait le tire-bouchon) : *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore!* Vous, messieurs, vous êtes toute la journée loin du château, par conséquent vous ne pouvez pas savoir ce qui s'y prépare.... Mais voici monseigneur de la Roche-Noire qui va vous mettre au fait.

Robineau venait, en effet, au-devant des jeunes gens. — En vérité, messieurs, leur dit-il, vous êtes bien aimables!... je ne vous vois plus... vous partez dès le matin... pour aller... je m'en doute!... Si je n'avais pas eu M. Férulus, ce savant estimable qui a monté ma maison sur un pied superbe, je ne m'en serais jamais tiré... J'espère, au moins, que demain, vous voudrez bien ne pas vous absenter. Je donne une fête... un grand dîner... un bal... des jeux de toute espèce; les plaisirs commenceront à midi précis... n'est-ce pas, monsieur Férulus?

— Oui, monseigneur. A midi, le canon... c'est-à-dire trois arquebuses tirées spontanément donneront le signal de la fête.

— Ah! mon Dieu! c'est comme au Tivoli de Paris, dit Alfred.

— D'abord, reprend Férulus, course à pied dans les jardins, hommage aux dames...

— Qu'est-ce que ce sera que cet hommage aux dames, monsieur Férulus?

— Monseigneur, ce sera un bouquet offert à chacune d'elles, et dans lequel il y aura un petit compliment en vers de ma façon... — Ceci est fort galant! — Pour qu'il n'y ait point de jalousie, je mettrai le même compliment dans chaque bouquet; ensuite, course à pied dans les appartements du château.

— Ah! monsieur Férulus, dit Alfred, vous auriez dû faire faire cette course là à cheval, c'eût été plus piquant.

— Ensuite... rafraîchissements de toute espèce... consistant en eau rougie... distribués à toute la société... puis petit concert d'harmonie, exécuté sous les fenêtres du balcon...

— Monsieur Férulus, dit Robineau, je ne veux ni des musettes, ni des cornemuses... Les villageois des environs sont bien aimables, mais je me souviens de ma première fête, et je ne veux pas que ces gaillards-là dansent ici. — Soyez tranquille, monseigneur, ils n'y danseront pas : ils viendront seulement dans la cour assister au jeu et voir le mât de cocagne... — Ah! nous aurons un mât de cocagne?... — Oui, monseigneur, nous en aurons même deux; j'ai pensé qu'il serait galant d'en faire un pour les hommes et un pour les dames...

— Ah! parbleu! dit Alfred, je n'ai pas encore vu de femmes grimper à des mâts de cocagne; mais cela ne peut qu'être fort agréable à voir... Vous leur fournirez probablement des caleçons, monsieur Férulus?

— Je ne suis pas entré dans ces détails-là, monsieur; mais, pour que les dames aient moins de peine à atteindre au but, j'ai eu, je crois, une idée assez heureuse : tandis que le mât des hommes sera enduit

et frotté de savon, je ferai emmieller du haut en bas le mât des dames; de cette manière, elles monteront comme sur une échelle.....

— C'est tout à fait nouveau! dit Robineau; et quels seront les prix?

— Magnifiques, monseigneur! une Syntaxe et *de Viris illustribus*, pour les hommes; l'Explication des participes et la Cuisinière bourgeoise pour les dames.

— Les Auvergnats qui gagneront cela seront bien satisfaits! dit Edouard.

— Après, mon cher Férulus, dit Robineau. — Après, monseigneur! Pour remplacer les tournois, que nous ne pouvons pas donner faute de chevaliers, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir une imitation des jeux gymnastiques, tels qu'on les exécutait jadis aux fêtes d'Eleusis, et même devant les empereurs romains... Par conséquent, des Auvergnats, auxquels j'ai donné mes instructions, exécuteront dans la cour les jeux du disque, de la course, de la lutte et du pugilat... — Vous ne les ferez pas boire auparavant surtout! — Non, monseigneur! Ensuite, des fanfares, exécutées par les trois musiciens que j'ai retenus à la ville, vous annonceront que le repas est servi. Au dessert, je chanterai des couplets en votre honneur... vous aurez la complaisance de me demander *bis* pour le dernier... ça se fait toujours. — Bien, c'est convenu. — Ensuite, monseigneur, on se rendra dans la salle de bal... elle sera décorée comme jadis les Grecs décoraient les lieux consacrés aux réunions; des fleurs, des guirlandes et des devises partout... — Vous mettrez les devises en français, n'est-ce pas, monsieur Férulus? — Non, monseigneur.... en latin et en grec, c'est plus noble... — C'est égal, faites-moi le plaisir de les mettre en français; parce que, autrement, si les dames m'en demandaient l'explication, cela pourrait me gêner. — Si vous y tenez absolument, monseigneur... — Oui, j'y tiens.... Ensuite? — Ensuite, monseigneur, un pétard, tiré dans votre cour, annoncera le moment du feu d'artifice, qui couronnera cette belle journée par une pluie de feu... — Une pluie de feu!... Diable!... vous aurez soin qu'il ne pleuve pas sur la société. — Je réponds de tout, monseigneur; c'est moi qui dirigerai le feu, je m'y connais comme si j'avais inventé la poudre.

— Eh bien, messieurs, que pensez-vous de cette fête? dit Robineau en se frottant les mains avec satisfaction.

— J'espère que tu feras distribuer des programmes, dit Alfred. Mais qui donc reçois-tu demain? — Tout ce qu'il y a de mieux à Saint-Amand : des nobles, des gens très-riches, des hommes d'un grand mérite..... Vous verrez, messieurs, que les gens aimables ne sont pas tous dans votre Paris... Et les femmes donc!... ah! Dieu! les femmes... vous en verrez de toutes les couleurs!

— Bah! est-ce que tu auras des Africaines, des mulâtres?... — Ce n'est pas ça! je veux dire que vous verrez des beautés dans tous les genres... et de l'esprit!... et une tenue!... C'est dommage que nous n'ayons pas adopté les usages de la Turquie, au lieu d'une femme, j'en aurais épousé douze... car véritablement j'en vois plus de douze dont j'ai fait la conquête... Cependant... il y a surtout mademoiselle de la Pincerie... Ah! celle-là... je crois que je lui ai porté le grand coup... et de son côté, elle m'exalte considérablement l'imagination! — Qu'est-ce que c'est que mademoiselle de la Pincerie? — C'est une demoiselle charmante!... grande, bien faite, élancée... et qui danse comme une biche!... enfin, c'est mademoiselle Cornélie de la Pincerie, fille de M. le marquis de la Pincerie, une des plus anciennes familles du Poitou, qui est venue se fixer en Auvergne, parce qu'ils trouvent que le beurre y est meilleur marché... C'est le père qui m'a dit cela; c'est un homme profond, un grand économiste... Il y a quarante-trois ans qu'il travaille à un projet philanthropique tendant à prouver que l'on peut mettre le pot-au-feu rien qu'avec du pied de veau, ce qui jetterait une grande économie dans les bouillons!

— Diable! il est bien fâcheux pour les bœufs qu'il n'ait pas encore terminé ce travail-là! — Il y a aussi une autre fille, mais celle-là est veuve... très-bien encore, mais un peu coquette, à ce que je crois... Puis il y a un frère du marquis... Oh! c'est la bonhomie personnifiée!... Enfin, messieurs, demain vous verrez toute la famille, que je compte, d'ailleurs, engager à passer quelque temps à mon château.

Les jeunes gens vont quitter la cour, lorsque M. Férulus qui s'était éclipsé un moment, revient et court arrêter Robineau en lui disant : — Monseigneur de la Roche-Noire, vous savez que j'ai complété votre maison; mais vous n'avez pas encore eu le temps de voir tous vos gens; j'ai, d'ailleurs, jugé à propos de leur donner des noms plus convenables à leur profession que ceux qu'ils portaient jadis. Je viens de faire rassembler votre maison dans la grande galerie, voulez-vous la passer en revue?

— Ça me semble assez convenable, dit Robineau; c'est bien le moins que je connaisse tous ceux que je paye. Allons faire la revue de mes gens.

On se rend dans la galerie où tous les domestiques du château sont réunis. M. Férulus, qui aime beaucoup les cérémonies, a fait placer tous les valets sur une file, en leur ordonnant d'avoir chacun à la main quelque attribut de leur profession. Le concierge a ses clefs, le jardinier une bêche, François une badine pour battre les babits, le cocher un fouet, le jockey une casquette, les marmitons des lardoirs, mademoiselle Cheval une casserole, et Jeannette, qui n'a pas trouvé de bassinoire dans le château, tient sous son bras une chaufferette.

— C'est bien!... cela a très-bonne mine, dit Robineau en s'arrêtant devant ses gens; neuf domestiques... sans compter les chevaux et les chiens... c'est gentil.

— Permettez, monseigneur, que je vous apprenne les nouveaux noms de chacun, dit Férulus; et se mettant devant chaque personnage qu'il indique du doigt avec une baguette, comme s'il montrait des figures de cire, il commence l'explication par le concierge.

— Celui-ci, monseigneur, est votre concierge... Au lieu de Cunette, nom impropre et qui prête au rébus, nous le nommerons, si vous voulez permettre, *Custos*, ce qui, comme vous le savez fort bien, signifie en latin gardien. Vous entendez, vous vous nommez *Custos*.

— Moi, je m'appelle Cunette, s'écrie le concierge; et je vous soutiens que c'est un nom plus propre que votre Cudechausse... — Je vous dis *Custos*, ignorant. — Mais... — Silence!... Celui-ci, monseigneur, qui est votre jardinier, s'appelle *Olitor*, véritable nom de sa profession... *Olitor*, présentez votre bêche...

— Qu'est-ce que vous me chantez? dit le jardinier avec humeur. Je me nomme Vincent... Qu'est-ce que vous trouvez à redire à ce nom-là? est-ce qu'à mon âge vous croyez que je vais me fourrer un nouveau nom dans les oreilles. — *Olitor*, mon cher ami, c'est bien facile. — Le plus souvent que je répondrai à cela!... c'est un nom de caniche. — C'est un nom de jardinier... voyez le dictionnaire. — Laissez-moi donc tranquille!... est-ce qu'il pousse des dictionnaires dans mon jardin?... — Je vous dis que vous vous appelez *Olitor* par ordre de monseigneur. — Et moi je vous dis que not' maître ne peut pas ordonner une bêtise comme ça... — Une bêtise!... le fruit de mes longues recherches...

— Mon cher Férulus, dit Robineau en s'avançant avec majesté, je rends justice à votre érudition... et je sais que pour le savoir vous mangeriez tous ces gaillards-là sans vous gêner; mais, décidément, je ne donnerai pas de nouveaux noms à mes gens... ça pourrait m'embrouiller : ainsi, je les appellerai tout simplement par leur profession... c'est-à-dire, le concierge... le jardinier... le valet de chambre... j'aime mieux cela.

— Vive monseigneur! dit Cunette en jetant son chapeau en l'air, tandis que Férulus se retourne en murmurant entre ses dents : Donnez-vous donc de la peine pour former une maison avec goût!... Voilà comme on encourage la science!... *Numerus stultorum est infinitus!*...

Robineau, après avoir fait connaissance avec tous ses nouveaux domestiques, arrive à Jeannette, qui était la dernière de la file, et qui présente la chaufferette à monseigneur.

— Qu'est-ce que c'est que cela, ma chère? dit Robineau en regardant la chaufferette.

— Dame, monseigneur, c'est un *attribut*, comme dit ce monsieur tout noir qui m'a engagée à vot' service. — Comment, est-ce que vous êtes entrée chez moi pour donner des chaufferettes?... Il me semble que l'été vous pourriez faire autre chose que cela.

— Monseigneur de la Roche-Noire, c'est une figure, dit Férulus en s'avançant, cette jeune fille est chez vous pour tout faire... et principalement pour bassiner le lit lorsque cela vous sera agréable... mais, n'ayant pas trouvé de bassinoire pour l'instant, elle vous offre l'emblème de ses fonctions.

— Oui, monseigneur, je vous réchaufferai, dit Jeannette en faisant la révérence.

— Monseigneur, reprend Férulus, Abraham se faisait réchauffer par Agar, Booz par Ruth, David par Bethsabée; je ne vois pas pourquoi votre seigneurie ne se ferait pas réchauffer par Jeannette.

— Je ne le vois pas non plus, dit Robineau; et j'approuve fort la création de cet emploi dans mon château. Allons, mes gens, du zèle et de l'activité, et surtout que pour demain ou redouble d'ardeur et qu'on ne se grise pas.

En disant cela, Robineau s'éloigne avec ses deux amis. Les valets retournent à leur ouvrage, et M. Férulus va dire tout bas à l'oreille de Jeannette : — Tu bassineras mon lit ce soir... — Comment, monsieur! déjà?... par la chaleur qu'il fait? nous entrons seulement en septembre. — Ça ne prouve rien, il peut faire chaud et humide. — Mais, monsieur, puisque je n'ons pas trouvé de bassinoire... — C'est égal, ma chère amie, à votre âge le centre de gravité doit être assez brûlant pour en tenir lieu... — Qu'est-ce que c'est que le centre de gravité, monsieur? — C'est sur quoi vous vous asseyez, Jeannette. — Comment, monsieur! vous voulez que je bassine votre lit avec mon...? — Positivement, ma chère : c'est toujours ainsi que les lits se bassinaient dans l'antiquité, car dans l'antiquité il n'y avait pas de bassinoire. — Alors ça suffit, monsieur. — Ah!... Jeannette! vous aurez le soin de laisser la bassinoire dans le lit pour que je la trouve en me couchant.

Jeannette ouvre de grands yeux et fait la révérence, tandis que M. Férulus s'éloigne en folâtrant avec son tire-bouchon.

Chapitre XVII. — La jeune Fille et l'Inconnu.

Pendant qu'au château de la Roche-Noire tout le monde s'occupait de la grande fête qui devait avoir lieu le lendemain, le calme le plus profond régnait autour de la demeure d'Isaure. Après le départ des

jeunes gens, la petite chevrière était allée conduire ses chèvres sur la montagne. Chemin faisant elle portait souvent ses regards sur la Maison Blanche; elle semblait la contempler, l'interroger; puis elle continuait son chemin, et de temps à autre un léger soupir s'échappait de sa poitrine. Sans s'en apercevoir, Isaure devenait rêveuse depuis qu'elle recevait les visites d'Alfred et d'Edouard : elle pensait souvent aux deux jeunes gens. Seule dans sa maisonnette ou dans les montagnes, Isaure avait tout le temps de penser; et quand l'amour fait battre son cœur, la femme la plus occupée trouve bien encore le loisir de songer à celui qu'elle aime, ou plutôt elle y pense toujours : même au milieu du monde et des sujétions auxquelles il nous condamne, l'image de l'objet que l'on chérit nous suit partout. C'est là notre véritable sylphide ou notre ange gardien!

Alfred et Edouard étaient tous deux faits pour être aimés; tous deux cherchaient à plaire à Isaure. Un cœur encore vierge doit se livrer plus facilement et recevoir plus vite les impressions de l'amour. La jeune fille, que les montagnards, que les bergers des environs avaient fuie, éprouve un plaisir nouveau près de ceux qui, au contraire, paraissent si heureux en sa présence; mais ce plaisir ne pouvait être sans danger, et déjà de tendres rêveries annonçaient chez Isaure la naissance d'un nouveau sentiment.

La lecture n'est plus une distraction suffisante pour la petite chevrière. Elle a cependant emporté un livre pour s'occuper sur la montagne, mais elle l'ouvre, le regarde, et ne lit point; ses yeux distraits vont chercher le chemin par où les deux jeunes gens arrivent dans la vallée. « Je les reverrai demain, se dit-elle; ils n'ont pas peur de moi, eux!... Ils ne s'en vont pas à mon aspect... Ils ne me croient pas méchante!... Ah! je commence à trouver que c'est bien triste de vivre seule... de n'avoir pas un ami avec soi. Cependant, il y a quelque temps je ne songeais pas à cela... je me trouvais heureuse... Qu'est-ce qu'il me manque donc maintenant? »

Isaure laisse retomber sa tête sur sa poitrine; le livre est abandonné. Une douce rêverie remplit son âme; rêver a tant de charmes, quand une image adorée se mêle à toutes nos pensées! et pourtant, que de gens vivent et meurent sans avoir connu les plus douces sensations de l'amour!

Tout à coup la jeune fille relève la tête, écarte avec sa main les boucles de cheveux blonds qui retombent sur ses grands yeux, puis, se retournant avec inquiétude, regarde encore la Maison Blanche, penche un peu la tête, semble écouter, attendre, espérer...

Mais rien ne trouble la tranquillité qui règne dans les environs; et cette maison, objet de terreur pour les crédules montagnards, paraît être, comme à l'ordinaire, entièrement abandonnée.

Isaure cesse enfin de regarder de ce côté; mais après avoir porté les yeux autour d'elle, comme pour s'assurer si personne ne peut l'apercevoir, elle tire de son sein un petit médaillon, puis elle le porte à ses lèvres, le baise avec ardeur, et quelques larmes, qui mouillent ses paupières, tombent sur cet objet, auquel elle a prodigué tant de marques d'amour.

Au bout de quelques minutes, elle resserre avec soin le bijou dans son sein, s'essuie les yeux, se lève, rassemble ses chèvres, et regagne lentement sa demeure.

Vaillant vient caresser, fêter sa maîtresse. — Mon pauvre Vaillant! dit Isaure en passant la main sur le cou de son fidèle compagnon; tu n'es pas content de moi; j'en suis sûre; je ne joue plus aussi souvent avec toi... je te caresse moins... pourtant, je t'aime toujours... tu es ma fidèle compagnie... mais je ne sais pas ce que j'ai, Vaillant, et vraiment il me semble que je suis en colère contre moi de n'être plus aussi gaie qu'autrefois.

Le chien dresse les oreilles, regarde la jeune fille; on croirait qu'il cherche quelque moyen de l'égayer. Quelques instants s'écoulent, et Vaillant, heureux d'être caressé par sa jeune maîtresse, ne bouge pas d'auprès d'elle. Mais tout à coup il baisse la tête, il s'éloigne d'Isaure, il va se placer contre la porte de la maison, puis enfin il laisse entendre un jappement sourd et prolongé.

— Qu'est-ce donc, Vaillant? qu'as-tu donc? dit la jeune fille en rappelant son chien. Mais celui-ci reste près de la porte, il ne veut pas s'en éloigner; il continue à gronder, tandis que ses yeux expriment sa mauvaise humeur et une curiosité inquiète.

— Il y a donc quelqu'un là? reprend Isaure. Reviendraient-ils me voir!... ou bien l'un d'eux seulement...?

Déjà une vive rougeur colore les joues de la petite. Cependant elle court à la porte, l'ouvre vivement; mais, au lieu de ses jeunes amis, c'est l'homme qui erre dans les montagnes qu'elle aperçoit arrêté à quelques pas de sa maison.

L'étranger est immobile, appuyé sur son gros bâton; il semble considérer toutes les parties de la maisonnette, et faire en même temps de profondes réflexions; lorsque la porte s'ouvre et que le chien vient tourner autour de lui, il ne bouge pas; seulement ses yeux noirs et perçants se portent sur la jeune fille, qui est restée sur le seuil de sa demeure.

L'aspect de l'inconnu, l'expression de son visage, a dans ce moment quelque chose de triste qui, joint à la pauvreté de ses vêtements, inspire une sorte de défiance. Jamais Isaure ne s'était trouvée si près de cet homme, elle ne l'avait aperçu que de fort loin passer dans la campagne; mais en ce moment il n'est qu'à quelques pas d'elle, et ses regards, franchissant encore cette distance, semblent par le feu sombre qui les anime vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

La vive rougeur qui colorait le visage de la petite chevrière fait place à une pâleur soudaine; Isaure sent son cœur se serrer, un léger tremblement l'agite... Jamais encore elle n'a éprouvé cette oppression qui vient de la saisir à l'aspect de l'étranger. Cependant, honteuse d'avoir cédé à un sentiment de frayeur, elle tâche de se remettre, et lui dit d'une voix qu'elle cherche à rendre assurée :

— Monsieur... est-ce que vous désirez quelque chose?...

Le vagabond la regarde longtemps, puis répond enfin :

— Ma foi, non... je ne voulais rien... Cependant, puisque me voilà devant chez vous... je mangerais bien un morceau... si c'était possible.

— Oh! oui, monsieur... c'est très-facile... Entrez.

Dès ce moment Isaure ne voit plus dans l'inconnu qu'un malheureux, et le plaisir qu'elle éprouve à faire du bien dissipe bientôt sa frayeur. Cependant, tandis que l'étranger entre et s'assied dans la salle basse, Isaure, tout en allant et venant pour chercher ce qu'elle veut lui offrir, se fait continuellement accompagner par Vaillant; et sa voix, adressant de temps à autre quelques mots d'amitié à son fidèle gardien, semble lui recommander de veiller sur elle avec plus de soin que jamais.

L'étranger s'est jeté sur une chaise, il a mis de côté son chapeau et son bâton, puis il examine avec curiosité l'intérieur de la maisonnette. Lorsque la petite revient dans la salle, il la regarde encore, et plus il la considère, plus on voit ses yeux exprimer l'étonnement.

Isaure ayant placé des provisions sur une table qu'elle approche de son hôte, lui dit avec grâce :

— Tenez, monsieur, voilà tout ce que je puis vous offrir, mais c'est de bon cœur.

— Il y a là beaucoup plus qu'il ne me faut... et voilà un repas délectable auprès de tous ceux que j'ai faits depuis quelque temps, dit l'inconnu en se mettant à table. Mais je vous préviens, ma petite, que je ne pourrai pas vous payer tout ce que je prendrai chez vous.

— Me payer, monsieur!... Oh! je n'ai pas l'habitude de faire payer les légers services que je puis rendre... N'est-on pas trop heureux de pouvoir quelquefois être utile à ses semblables?

— Voilà de bien belles pensées, ma petite! dit l'étranger d'un air moqueur; mais je doute que vos semblables vous le rendent, si l'occasion s'en présentait!... Vous êtes jeune encore, apprenez de bonne heure à ne jamais compter sur la reconnaissance de ceux que vous aurez obligés.

— Je n'ai pas besoin de leur reconnaissance pour trouver du plaisir à faire du bien... ma récompense est dans mon cœur.

En disant ces mots Isaure levait ses yeux bleus avec une touchante candeur, et toute sa personne semblait encore plus jolie. L'étranger, tout en mangeant, la regardait sans cesse.

— Jeune fille, lui dit-il, ce n'est pas avec vos chèvres et vos lourds montagnards que vous avez appris à vous exprimer ainsi.

Isaure rougit et balbutie :

— Quoi! monsieur, est-ce que vous pensez que les habitants de nos montagnes ne sont pas aussi hospitaliers que moi?

— Hospitaliers!... si fait!... mais il y a tant de manières de l'être... et je vois bien à votre ton... à votre parler... Oui, oui, je m'y connais, moi; et désormais je crois qu'il serait difficile de me tromper... Allons, asseyez-vous là... Tenez-moi compagnie... Je ne vous fais pas peur, j'espère?

— Non, monsieur... répond timidement la petite en s'asseyant à quelques pas de la table et en ayant soin de faire mettre Vaillant à ses côtés.

Après avoir mangé et bu pendant quelque temps, l'inconnu appuie ses coudes sur la table, place sa tête dans ses mains, regarde fixement Isaure et lui dit :— On parle beaucoup de vous dans les environs.

— De moi, monsieur?

— Oui, de vous... Les montagnards prétendent que vous êtes une sorcière...—Une sorcière!...—Oui... Cela vous fait sourire, et vous avez raison; ces imbéciles-là ne méritent que de la pitié; cependant autrefois une telle réputation aurait pu vous être funeste! Dans le temps où l'on ne se donnait pas la peine de raisonner, on brûlait les gens accusés de sorcellerie : c'était plus tôt fait. Les bonnes femmes ne doutaient point que l'on ne pût aller au sabbat sur un manche à balai; et il y avait des gens intéressés à ce que les trois quarts du genre humain devinssent aussi bêtes que les bonnes femmes. Nous n'en sommes pas là!... on ne vous brûlera pas. Mais je commence à trouver qu'en effet ces paysans ont pu facilement s'étonner de la différence qu'il y a de vous à eux, quoique je ne suppose à cela qu'une cause fort naturelle... Vous me direz que ce ne sont pas mes affaires, n'est-ce pas?... et que si vous vous exprimez mieux que les montagnards, c'est qu'apparemment on a soigné votre éducation... C'est fort bien; mais vous conviendrez, ma petite, qu'il était assez inutile de faire de vous mieux qu'une chevrière, pour vous laisser ensuite dans ces montagnes en exercer le métier.

Isaure ne répond rien : elle baisse les yeux; elle se sent intimidée par le ton de l'étranger, dont les regards, constamment fixés sur elle, lui causent un embarras qu'elle ne peut surmonter.

— Ma petite, reprend le vagabond, vous êtes jolie !... très-jolie, ma foi !... et beaucoup plus que je ne le pensais avant de vous avoir si bien vue... Mais cette beauté-là vous attirera des aventures... Les hommes adorent les jolies femmes, ou du moins, s'ils ne les adorent pas véritablement, ils leur rendent un culte assidu !... Je ne vois rien là que de fort juste ; il est plus naturel d'encenser une belle femme que d'adorer des bœufs, des bones, des crocodiles, des singes, des chats et jusqu'à des ognons, comme le faisaient jadis les Egyptiens, le plus ancien des peuples, et qui, comme vous voyez, n'en était pas pour cela le plus sensé. On vous adorera donc... Mais que dis-je ! c'est déjà fait sans doute... Vous rougissez !... Eh ! que diable ! il n'y a pourtant dans tout cela rien que de fort ordinaire !...

— Non, je ne veux pas de votre or, dit le vagabond, je n'ai besoin de rien.

— Monsieur... je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprend Isaure avec une candeur qui aurait persuadé tout autre que l'homme qui était en face d'elle.

— Vous ne savez pas !..... murmure l'étranger en haussant les épaules. Voilà bien leur langage !... Elles ne savent jamais !... elles sont toujours innocentes et pures !... Et quand nous avons des preuves de leur perfidie, quand nous les mettons sous leurs yeux, elles nous répondent encore avec un air de bonne foi qu'elles ne savent pas comment cela s'est fait !...

Un sourire amer errait sur les lèvres de l'inconnu ; ses sourcils s'étaient rapprochés, il semblait dominé par des souvenirs pénibles. Isaure, tremblante, a reculé sa chaise ; ses yeux expriment la frayeur qui vient de s'emparer d'elle ; bientôt le vagabond la regarde, il devine ce qu'elle éprouve ; il reprend son air d'insouciance habituel et lui dit : — Pourquoi donc vous éloignez-vous de moi comme cela ?

— Monsieur... c'est que... il m'a semblé que vous étiez en colère...

— En colère ? Pas du tout !... Après qui diable voulez-vous que je me fâche ?... Revenons à vous, petite ; allons, rapprochez-vous et ne tremblez pas.

Isaure cède, comme malgré elle, aux désirs de son hôte ; le ton familier avec lequel il lui parle la blesserait s'il ne paraissait pas être dans la misère ; mais elle le croit malheureux, et elle attribue à la compassion la soumission qu'elle lui montre.

— Je vous ai dit que vous étiez jolie... Ce n'est pas cela qui a pu vous faire reculer votre chaise... D'autres ont déjà dû vous le dire... et entre autres les deux jeunes gens dont depuis quelque temps vous recevez tous les matins la visite.

Isaure rougit beaucoup en balbutiant : — Les deux jeunes gens !... Ah !... vous savez... Est-ce que vous les connaissez, monsieur ?

— Oui, je les connais fort bien maintenant. Et vous, les connaissez-vous ? savez-vous ce qu'ils sont ? — Je sais qu'ils se nomment Edouard et Alfred... qu'ils logent au château de la Roche-Noire... qu'ils sont aimables, bien polis avec moi. — Voilà tout ce que vous savez ? — — Oui, monsieur. — Vous mentez, jeune fille ; vous savez fort bien encore que tous les deux sont amoureux de vous.

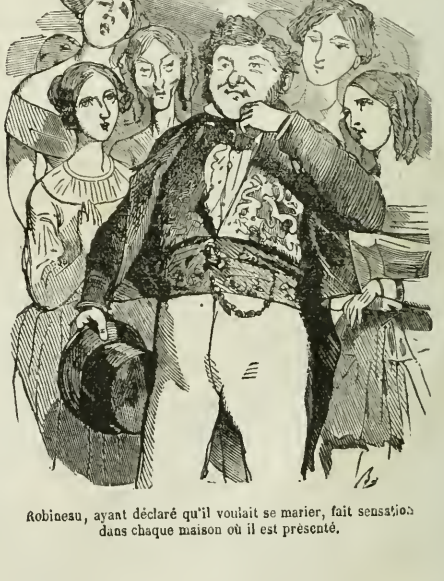
Isaure veut lever les yeux, mais les regards de l'étranger les lui font baisser aussitôt, et elle répond d'une voix émue : — Ces messieurs ont pu me dire cela en riant... je n'ai pas dû le croire.

— Eh ! morbleu ! en riant ou autrement, est-ce qu'il n'y a pas mille moyens de se faire comprendre ?... La femme la plus niaise s'aperçoit quand elle plaît ; à plus forte raison celle qui, comme vous, n'est ni sotte ni empruntée... Oh ! ma chère ! figurez-vous que je connais les femmes mieux que vous ne connaissez vos chèvres et vos poules !... J'ai eu mon temps... il a été court, c'est vrai ; mais aussi je l'ai bien employé !... On m'a trouvé aussi aimable, aussi séduisant que vous pouvez trouver Alfred et Edouard... mais moi, je menais les intrigues plus vite que ces jeunes gens ne le font !... Que de beautés séduites et abandonnées pour en séduire de nouvelles !... Comme je savais prendre tous les tons, saisir toutes les nuances du sentiment pour enlacer mes victimes ! Je feignais l'amour, la douleur, le désespoir... je répandais des larmes moi-même ; mais dans le fond mon cœur était sec, et je riais en moi-même des soupirs qui attendrissaient ces dames... Oh ! oui, je puis dire que j'ai eu un moment très-brillant... c'est dommage que cela ait mal fini.

Isaure écoutait l'étranger avec étonnement et sans oser l'interrompre ; celui-ci reste quelques minutes comme plongé dans les souvenirs qui viennent de se réveiller dans son âme ; puis il laisse tomber sa tête sur sa poitrine et reprend : — Oui !... tout cela a fui !... L'amour ! l'amitié !... l'opulence !.. je ne connaîtrai plus rien de cela... je suis seul... dans la misère... et je n'ai pas un ami !...

Les accents de l'inconnu devenaient lents et tristes en prononçant ces mots. Isaure se sent émue, attendrie ; elle se lève, s'approche de cet homme qui ne lui fait plus peur, et lui dit avec un touchant intérêt : — Vous avez donc été bien malheureux ?...

L'étranger lève la tête, la regarde fixement, puis s'écrie : — C'est extraordinaire !... je ne l'avais pas encore remarquée aussi bien qu'à présent.



Robineau, ayant déclaré qu'il voulait se marier, fait sensation dans chaque maison où il est présenté.

— Quoi donc, monsieur ? dit Isaure. — Rien... oh ! rien... C'est sans doute l'effet de mes souvenirs... Pourquoi diable aussi vais-je penser à tout cela !... Non, il n'y a plus qu'un seul sentiment qui maintenant puisse ranimer mon cœur... mais je sens qu'il peut encore me procurer de douces jouissances.

Les yeux de l'étranger venaient d'étinceler de nouveau ; une joie barbare s'y peignait. Isaure s'éloigne de lui, se hâte de se remettre à sa place, et sa main s'appuie sur le cou de Vaillant.

— Petite, répond le vagabond après avoir bu un verre de vin, je vous disais donc que les deux jeunes gens qui viennent vous voir si souvent sont amoureux de vous ! Il n'y a aucun mal à cela... vous pensez bien que ce n'est pas pour voir toujours cette vallée, ou pour les beaux yeux de vos chèvres, que ces deux jeunes gens de Paris se lèvent si matin !... Mais j'ai des raisons, moi, pour être curieux de savoir lequel des deux vous préférez... à moins que vous ne les aimiez

vous les deux... ce qui s'est vu!... Mais non, non; je ne vous crois pas assez avancée pour cela... voyons, parlez, répondez.

Isaure se lève avec dignité, elle ne tremble plus, elle se sent offensée; et regardant à son tour celui qu'elle vient de recevoir dans sa demeure, elle lui répond : — Vos questions m'étonnent, monsieur! qui donc vous a chargé de me les adresser?...

— Qui donc? eh, morbleu! c'est moi qui vous les fais!... c'est moi qui vous interroge... faut-il tant de façons pour dire : J'aime mieux celui-ci que celui-là!...

— Jamais personne ne m'a parlé ainsi, monsieur... et quand ma bonne mère vivait... — Il n'est pas question de votre bonne mère... Si elle vivait, il est probable que vous ne recevriez pas tous les matins de jeunes garçons. Je vois que vous mettez à profit votre liberté; ne faites donc pas tant la mijaurée!... les grimaces ne réussissent pas avec moi... Allons, sacrebleu!.. répondez!...

L'étranger s'est levé brusquement en s'avançant vers Isaure, celle-ci, par un sentiment de frayeur que lui inspire l'approche de cet homme, se recule en laissant échapper un cri d'effroi. Aussitôt Vaillant, croyant que l'on attaque sa maîtresse, se relève, et avec la promptitude de l'éclair saute sur l'étranger et lui saisit la jambe avec ses dents.

— Eh bien... eh bien, retenez donc votre chien... mille tonnerres! ne voyez-vous pas qu'il va me déchirer!...

Isaure appelle Vaillant, qui ne se décide qu'avec peine à lâcher la jambe qu'il avait saisie, et revient près de sa maîtresse en grommelant et en faisant toujours à l'étranger des yeux étincelants.

— Pardonnez, monsieur, dit Isaure, mais ce fidèle animal a cru apparemment... que vous me menaciez...

— Eh! morbleu! pourquoi croiriez-vous parce que je vous approche?... ne pensez-vous pas que je vais vous manger?... Que ces petites filles sont sottes!... Diable! vous avez là un gardien qui ne plaisante pas!... Le coquin... ses dents sont entrées dans ma chair... s'il recevait de même vos jeunes gens, je ne crois pas qu'ils reviendraient si souvent!... Mais vous ne criez pas quand ceux-là vous approchent, n'est-ce pas?... Adieu, la belle discrète!... Allez, je saurai bientôt ce que vous refusez de m'apprendre aujourd'hui. Oui, je saurai tout ce qui vous concerne... Je ne vous crois pas sorcière, moi; mais je ne pense pas qu'il soit naturel que vous parliez comme les dames de la ville, que vous ne viviez qu'avec vos brebis, et que vous soyez assez riche pour traiter *gratis* tous ceux qui s'arrêtent dans votre demeure... Il y a quelque chose là-dessous, et je saurai cela, ma petite; car, je vous l'ai dit, on ne m'abuse pas, moi, et je ne crois ni aux innocences qui courent les champs, ni à l'amour platonique, ni à la science infuse. Adieu.

L'inconnu a repris son chapeau, son bâton, et il sort lentement de la maisonnette après avoir jeté sur la jeune fille un regard méprisant. Isaure sent qu'elle respire plus librement en voyant cet homme s'éloigner de sa demeure; et Vaillant qui n'a pas cessé de grommeler depuis sa lutte avec l'étranger, va sur la porte le suivre des yeux, et ne rentre que lorsqu'il l'a entièrement perdu de vue.

— Jeannette, vous aurez soin de laisser la bassinoire dans le lit pour que je la trouve en me couchant.

Chapitre XVIII. — Nouveaux personnages. — Grande fête à la Roche-Noire.

Il est arrivé ce grand jour dans lequel Robineau veut déployer toute la magnificence d'un calife, quoique sa fortune n'approche même pas de celle du plus petit pacha de Sa Hautesse. Mais, après n'avoir vécu longtemps qu'avec la plus stricte économie, devenir possesseur d'un château, s'entendre appeler monseigneur ou M. de la Roche-Noire, avoir neuf domestiques à ses ordres, et se voir enfin fêté, recherché, flatté par les hommes, lorgné, agacé par les femmes, c'est plus qu'il n'en faut pour perdre la tête, surtout lorsqu'on n'a que fort peu de bon sens et beaucoup de vanité; aussi Robineau a-t-il presque perdu la sienne; il ne calcule pas, il ne réfléchit point que le train qu'il veut mener est infiniment au-dessus de la fortune dont il a hérité; il commande, il ordonne. Mais il nage dans la joie, il est heureux... c'est toujours quelque chose. Que de gens qui avec beaucoup de richesses ne peuvent jamais réussir à l'être!

Robineau est éveillé de grand matin, il songe à sa toilette; c'est un point important, surtout lorsqu'on veut trouver une femme; et une femme qui a reçu une belle éducation ne voudra jamais prendre pour mari un homme qui ne sait pas se mettre avec goût. Les premières impressions sont souvent difficiles à détruire : un homme qui aura un col trop haut ou des manches d'habit trop courtes fera d'abord un fort mauvais effet dans un salon. Voilà du moins ce que se dit Robineau, et il n'a pas absolument tort. Cependant, si ces dames voulaient bien y faire attention, elles remarqueraient que ce ne sont pas les gens qui ont le plus d'esprit qui mettent le mieux leur cravate.

François vient d'apporter à son maître les vêtements tout nouveaux qu'on a fait venir de Paris. Il les étale sur le lit de monsieur, qui flotte entre le costume noir complet et le pantalon blanc, qui est plus de saison. M. Férulus entre en ce moment dans l'appartement de Robineau; le bibliothécaire, homme d'affaires, officier de bouche, est déjà en grande tenue, quoiqu'il ait toujours le même habit; mais, pour le relever un peu, il a fait coudre des boutons d'acier qui sont de la grandeur d'une pièce de cent sous, lesquels, lorsque M. Férulus se trouve au soleil, jettent un éclat qui empêche de voir le reste de son individu. De plus, il s'est fait attacher sur les épaules de gros paquets de faveur noire, dont les bouts très-longs flottent sur son dos en guise de queue.

Malgré sa grande tenue, M. Férulus a la figure plus allongée qu'à l'ordinaire, et ses yeux sont rouges et fatigués.

— Parbleu! mon cher Férulus, vous arrivez à propos, dit Robineau; vous allez me guider dans le choix de mon costume; dois-je adopter le noir complet ou me permettre le dessous blanc?

— Le noir complet est de rigueur, monseigneur; vous mettrez autrement serait un crime de lèse-cérémonie!... Songez, monseigneur, que ce jour fera époque... vous représentez à vous seul tous les anciens châtelains qui ont possédé ce domaine!... Si vous étiez en Chine, vous seriez en jaune; en Angleterre, vous pourriez vous mettre en rouge.... en Autriche, vous seriez en blanc; en Prusse, vous pourriez être en bleu; et en Afrique, vous pourriez être tout nu, sauf à vous peindre de fort jolies choses sur le corps, les jambes et les bras; mais, comme la nation française est la plus gaie, elle a spécialement adopté le noir pour se marier, pour enterrer les morts et pour danser.

— Je le crois, vous l'entendez.... préparez-moi le grand costume noir... diable! monsieur Férulus, vous êtes brillant!... vous avez de beaux boutons!

— N'est-ce pas, monseigneur? Ils me viennent du grand oncle de mon père, qui les portait à un menuet qu'il a dansé devant madame de Maintenon; vous sentez combien j'y tiens!... C'est le plus bel héritage que m'aient laissé mes aïeux!... Je ne m'en sers que dans les grandes circonstances; par exemple, à mes distributions de prix, je ne donnais pas autre chose à mes élèves... mais à condition qu'ils me les rapporteraient le lendemain.

— Et qu'est-ce que c'est que ce paquet de rubans que vous avez sur chaque épaule ?

— Monseigneur, c'est une marque de dignité... cela veut dire que je suis digne de manger à votre table... avec la société la plus noble... Les pages en portaient ainsi sous le roi Dagobert.

— Alors vous avez très-bien fait d'en mettre !... Mais qu'avez-vous donc, monsieur Férulus ?... vous me semblez bien pâle ce matin...

— Monseigneur, c'est que... j'avais fait bassiner mon lit... — Quoi! déjà ?... — La tour où je loge est très-humide, monseigneur... cependant cela ne m'a pas réussi: aussi bien que j'aurais cru... j'espère que le déjeuner me remettra. Mais on vient d'apporter la livrée de vos gens... elle est superbe... c'est un vert foncé, avec un pantalon abricot et galons orange. — Oui, c'est de mon invention ; cela se voit-il de loin? — De très-loin, monseigneur; je dois cependant vous dire que ce rustre d'*Olitor*... je veux dire votre jardinier, ne veut pas la porter, sous prétexte que cela lui donne l'air d'un perroquet. — Ce drôle-là fait toujours le mutin !... François, allez de ma part lui ordonner de mettre sa livrée, sous peine d'être mis à la porte de mes jardins!

Alfred et Edouard s'occupaient aussi de leur toilette ; quoique n'ayant pas, comme le maître du logis, l'intention de faire des conquêtes, les deux jeunes gens de Paris voulaient paraître avec avantage devant la nombreuse société qui allait se réunir au château ; et puis on n'est jamais fâché de plaire, alors même que l'on n'a nulle envie d'aimer.

Tout est disposé pour la fête. On a planté dans la cour du château deux mâts de cocagne, au haut desquels sont attachés les *Syntaxes* et les *Rudiments*. Les verres de couleur sont attachés dans les allées du jardin; l'arène est disposée pour les jeux gymnastiques, et les trois musiciens qui doivent composer l'orchestre, et dont le chef est aveugle, viennent d'arriver armés de deux violons et d'une clarinette. Les valets courent au milieu de tout cela, et leur nouvelle livrée leur donne en effet un certain point de ressemblance avec les oiseaux dont a parlé Vincent. Cependant, pour n'être point renvoyé, le jardinier s'est décidé à endosser le costume comme les autres ; et M. Férulus a soin de se mettre toujours au soleil, afin de faire briller davantage sa garniture de boutons.

Midi vient de sonner. Robineau est en grand costume; tous les préparatifs sont terminés, mais il n'est encore arrivé personne de la nombreuse société qu'on attend. Cependant François et les deux marmitons lâchent trois coups d'arquebuse; et Robineau, qui est dans le salon avec ses amis, court sur le balcon en disant : — Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Monseigneur, dit François, c'est le signal qui annonce que la fête commence. — Imbécile !... est-ce que la fête doit commencer avant qu'il soit arrivé quelqu'un ?... — Dame! monseigneur, M. Férulus nous a dit de tirer tous ensemble à midi...

— *Non errabis!* s'écrie Férulus en paraissant dans la cour ; je vous ai dit de tirer à midi... mais il était sous-entendu que ce serait *coram populo*, c'est-à-dire devant la compagnie... Par conséquent, rechargez vos armes, vous donnerez un signal itératif.

Pendant que les valets rechargent leurs armes, on entend des cris partir d'un coin de la cour; tout le monde se rend de ce côté pour en connaître la cause. On trouve le chef d'orchestre roulant sur les marches de l'escalier de la cave, dans lequel il s'est jeté au bruit des coups d'arquebuse qu'il a crus dirigés sur lui. On relève le pauvre homme, qui en est quitte pour quelques contusions ; on le fait monter dans l'orchestre, qui est dressé dans la cour, et on ordonne à ses deux compagnons de ne plus le quitter, ce qu'ils ne promettent qu'à condition qu'on leur mettra six bouteilles de vin sous leur banquette.

Une demi-heure s'écoule, et personne ne paraît. Robineau s'impatiente, M. Férulus court répéter à chacun ce qu'il aura à faire; et, tout en parlant, il jette un coup d'œil en dessous sur ses boutons. Robineau se fait apporter une lorgnette et monte avec ses amis sur le haut de la tour du Midi. De là on voit de très-loin sur la route, et M. de la Roche-Noire passe à chaque minute la lorgnette à ses amis en leur disant, comme la femme de Barbe-Bleue : — Ne voyez-vous rien venir ?

Enfin on aperçoit un cavalier qui se dirige vers le château ; Robineau lorgne et s'écrie : — C'est pour ici!... Je le reconnais; c'est M. Berlingue !... un homme d'une amabilité et d'une mémoire extraordinaires... il m'a déjà conté toutes les histoires scandaleuses de la ville... c'est un personnage charmant !... Il va partout même où on ne l'invite pas.

Le cheval de M. Berlingue ne va qu'au petit trot; mais enfin il avance ; Robineau descend de la tour avec ses amis pour aller recevoir le nouveau venu, et en voyant arriver le cavalier, François et les marmitons le couchent en joue, croyant que c'est le moment de tirer; mais Férulus les arrête à temps, et M. Berlingue met pied à terre et entre dans le château en regardant autour de lui avec une curiosité maligne.

Le nouveau venu est un petit homme de cinquante ans, dont la tournure n'est pas fort élégante, mais dont la figure goguenarde semble chercher sans cesse quelque chose dont il puisse se moquer. Il s'avance vers Robineau, lui tend la main en regardant les deux jeunes gens qui sont dans le salon; et tout en demandant au maître du logis des nouvelles de sa santé, a déjà passé en revue ce qu'il y a dans l'appartement.

— Monsieur Berlingue, dit Robineau, vous êtes un homme aimable, vous arrivez enfin !... Mais ces messieurs, ces dames, personne ne vient, et il est près d'une heure! J'avais cependant prié que l'on vînt de fort bonne heure... J'avais arrangé quelques petites surprises pour ces dames.

— Monsieur de la Roche-Noire, repond M. Berlingue avec une voix criarde qu'il pousse comme s'il n'avait jamais eu affaire qu'à des sourds, j'ai pour principe d'être exact... d'être de parole... Ces messieurs sont vos amis de Paris ?... bien flatté de faire leur connaissance. Mais, monsieur de la Roche-Noire, si vous vouliez avoir du monde à midi, il fallait l'inviter pour neuf heures, car ici... vous avez fait repeindre à neuf cette partie du château ; je vois cela... ici, monsieur de la Roche-Noire, nous outrons les modes : à Paris l'on fait attendre une heure, en province on se fait attendre quatre... C'est votre livrée ça ?... elle est d'un genre nouveau... Et puis ces dames, ces demoiselles !... est-ce que vous pensez que les toilettes peuvent être terminées à midi ?... Vous avez encore quelques meubles un peu antiques... il faudra les changer... D'abord les femmes sont plus coquettes en province qu'à Paris!... Votre habit est parfaitement fait... Vous attendez mesdames de Moulinet, mesdemoiselles Bretonneau, la famille de la Pincerie, la femme du fabricant Gérard, celle du notaire... Oh! parbleu! si ces dames sont arrivées dans deux heures, ce sera bien heureux... Tiens! des mâts de cocagne dans votre cour !... Ah ! c'est charmant !... c'est une idée neuve !...

Malgré la prédiction de M. Berlingue, la société ne tarde pas à arriver ; les petites voitures d'osier, les carrioles couvertes amènent des personnages très-distingués, car il n'y a point de fiacre ni d'*omnibus* à Saint-Amand, et tout le monde ne peut pas avoir un brillant équipage. Cependant quelques chars-à-bancs, quelques jolis cabriolets se font remarquer dans cette foule de voitures, et les personnes qui en descendent ne jettent qu'un regard de protection sur celles qui arrivent en carrioles ; la vanité est de toutes les fêtes, mais c'est surtout en province qu'elle donne des vertiges aux pauvres humains.

La famille de la Pincerie est arrivée dans une voiture qui tient le milieu entre l'élégant et le campagnard : c'est un vaste cabriolet qui ressemble assez aux *coucous*, et dont le bas est en osier et le haut en toile cirée ; cela pourrait, à la rigueur, passer pour la voiture d'un négociant de Poissy ; mais M. de la Pincerie assure qu'il ne la changerait pas contre le plus moderne landau, parce qu'elle lui vient de ses aïeux ; et, à la maigreur du seul cheval qui la traîne, on serait tenté de croire que la pauvre bête a aussi mené les aïeux du marquis.

M. de la Pincerie est un homme de soixante ans, qui a près de six pieds de haut, et dont la maigreur est extrême : il porte une queue et de la poudre; sa figure jaune et ridée a une expression de fierté et de dédain presque continuelle : il est rare qu'il soit plus de deux minutes sans tousser et sans cracher; mais il fait tout cela avec une gravité qui fait croire aux gens qui l'entourent qu'il n'est pas donné à tout le monde de cracher comme lui.

Un petit monsieur aux yeux louches, aux cheveux roux, au nez bleu et aux oreilles rouges, est descendu au second de la voiture; il n'avait pas mis pied à terre qu'il souriait en montrant des dents qui feraient honte à celles d'un cheval. Ce monsieur, dont on n'a pas encore pu faire quelque chose, et que l'on cherche toujours à placer, quoiqu'il ait alors près de cinquante-cinq ans, est le frère du marquis ; on l'appelle Mignon, petit nom d'amitié qu'on lui donnait lorsqu'il était enfant, et qu'il paraît avoir l'intention de porter toute sa vie.

Après avoir souri comme un sanglier, tandis que son frère crachait déjà sur un mât de cocagne, Mignon s'est avancé pour donner la main à une demoiselle qui s'élance hors de la voiture en disant à son oncle : — Ce n'est pas la peine... J'aime mieux descendre toute seule.

Cette demoiselle, qui s'élance avec tant de légèreté, est la fille cadette du marquis ; c'est mademoiselle Cornélie : elle a vingt-sept ans, elle est grande, bien faite, sa figure est régulière et assez distinguée, mais son air est impérieux, et ses regards, qu'elle ne baisse que rarement, semblent vouloir commander les hommages et ne les recevoir que comme un tribut qui lui est dû.

Après mademoiselle Cornélie, vient sa sœur, qui est veuve, et que l'on nomme madame de Hautmont, ou tout simplement Eudoxie; elle peut avoir cinq ou six ans de plus que mademoiselle Cornélie : elle est jolie, mais elle défigure ses attraits à force de grimaces et de prétentions; sa toilette est toujours d'une élégance outrée qui approche du ridicule; elle est parfumée d'odeurs, elle a sans cesse un bouquet dans l'une de ses mains et un flacon dans l'autre ; la moindre chose lui fait mal et lui donne des faiblesses. Loin de descendre seule de la voiture, il lui faut trois personnes pour l'aider; mais au moment où elle met pied à terre, elle aperçoit François et les marmitons, dont les armes sont dirigées de son côté.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela? s'écrie madame de Hautmont en se jetant dans les bras de son père. Est-ce qu'on va nous tirer?... mais c'est une perfidie!... je ne puis pas voir d'armes à feu, moi!

Robineau est allé au-devant de la famille de la Pincerie; il salue avec respect le papa, frappe dans la main de l'oncle, sourit à la demoiselle et rassure sa sœur en criant : — Monsieur Férulus, dites

donc à mes gens de ne pas coucher en joue tout le monde !... — Ne craignez rien, mesdames, c'est une surprise... c'est pour la fête... — Comment, monsieur ! est-ce qu'on tirera des coups de fusil dans votre fête? — On tirera tout ce qu'il est possible, mesdames!... mais il n'y aura personne de tué... histoire de rire et de vous amuser, voilà tout.

Après avoir conduit la famille de la Pincerie dans le grand salon, dont Alfred et Edouard l'aident à faire les honneurs, Robineau se multiplie pour recevoir avec grâce toute sa société; c'est le notaire qui descend avec son épouse d'un élégant cabriolet; c'est un riche fabricant de papier qui amène dans son char-à-bancs sa femme, ses trois filles, ses deux garçons et ses deux nièces; ce sont les époux Gérard, qui remplissent à eux seuls les deux banquettes de leur carriole, et qui en marchant ne peuvent pas se donner le bras, parce que les hanches de madame et de monsieur s'y opposent; c'est M. le chevalier de Tantignac, qui ne peut pas dire deux paroles sans y mêler un mensonge, et qui arrive à pied, en culotte de drap de soie, avec des éperons à ses souliers et une cravache à la main, pour faire croire qu'il est venu à cheval; enfin ce sont les gens en place, les gros négociants, les personnages considérés de l'endroit, qui se sont tous rendus à l'invitation de M. de la Roche-Noire, parce qu'en province, les occasions de se divertir étant plus rares, on saisit volontiers toutes celles qui se présentent.

La société est réunie dans le vaste salon du premier; on se regarde, on s'examine des pieds à la tête, on fait la revue des toilettes, on dit tout bas des méchancetés, et tout haut force compliments. Robineau va de l'un à l'autre, fait le galant avec les dames et sourit à tout le monde; mais c'est surtout à mademoiselle Cornélie de la Pincerie qu'il adresse le plus fréquemment ses hommages, quoique depuis son entrée dans le salon, mademoiselle Cornélie fasse beaucoup plus attention à Alfred qu'au maître de la maison, tandis que de son côté Eudoxie jette des œillades langoureuses à Edouard.

En entrant dans le salon, M. le marquis de la Pincerie s'est jeté sur une vaste bergère, dans laquelle il s'étale comme s'il voulait s'endormir, allongeant ses grandes jambes, de manière que la société est obligée de faire un circuit pour passer par là; M. de la Pincerie s'est déjà mis à tousser, et crache dédaigneusement au milieu du salon en regardant tout le monde comme un sultan regarde ses esclaves.

L'oncle Mignon, au contraire, s'est assis modestement derrière sa nièce Cornélie, dont il rarrange le haut des manches, un peu chiffonnées par la voiture. Les autres personnes de la société se placent par groupes ou regardent aux fenêtres les apprêts de la fête. M. Berlingue se promène dans le salon, examinant tout le monde d'un air malin, écoutant ce qu'on dit, et cherchant à deviner ce qu'on ne dit pas. Enfin le chevalier de Tantignac, qui est entré le dernier, s'arrange de manière à accrocher avec ses éperons la robe d'une dame, pour avoir le plaisir de s'écrier : — Que je suis étourdi !... j'ai gardé mes éperons... Ah ! mesdames, que d'excuses j'ai à vous faire!... mais l'habitude d'être à cheval.

— Et qu'avez-vous donc fait de votre coursier? dit M. Berlingue; je ne l'ai pas aperçu quand vous êtes entré au château.

— Je suis descendu à dix pas de l'entrée... pour éviter les accidents, parce que mon cheval rue horriblement; puis j'ai fait comme à l'ordinaire, je lui ai donné deux coups de cravache sur la queue, et aussitôt il a repris tout seul le chemin de son écurie... Il est dressé à cela... c'est un élève de *Franconi*... Mais je cours me débarrasser de cet attirail équestre!...

— Mon oncle, remontez donc encore un peu ma ceinture... Bien... Mettez-moi une épingle là... Ces voitures vous mettent dans un désordre épouvantable!

En disant cela, mademoiselle Cornélie regardait Alfred et semblait demander un compliment, que ce qu'elle venait de dire provoquait; mais Alfred ne songeait nullement à lui en adresser. C'est Robineau qui ramasse le gant en s'écriant : — La voiture aura beau faire, elle ne saurait vous empêcher d'être ravissante!

Mademoiselle Cornélie sourit à demi à Robineau, et suit des yeux Alfred, qui est allé s'occuper d'autres dames.

— Il est certain, dit madame de Hautmont en chiffonnant son bouquet, qu'on devrait bien inventer un autre moyen de transport que ces voitures... Une dame n'en peut descendre sans être *impressionnée* du bas en haut... Mon oncle Mignon, donnez-moi un tabouret pour mettre mes pieds...

L'oncle Mignon quitte les manches de sa nièce Cornélie pour courir chercher un tabouret à sa nièce Eudoxie, tandis que M. de la Pincerie s'écrie avec humeur :

— Il me semble, mesdames, que mon carrosse est parfaitement suspendu, et qu'il n'y a pas à s'en plaindre...

— Oh! oh!... il appelle son coucou un carrosse! dit M. Berlingue en se penchant à l'oreille du fabricant de papier, tandis que M. Gérard s'écrie : — Allons, mesdames, je vois que bientôt vous vous ferez porter en palanquin, comme en Asie.

— Mais on doit être assez moelleusement là dedans, dit Eudoxie en regardant Edouard.

— Je suis aussi pour les palanquins, dit madame Gérard.

— Si jamais elle monte dedans, dit tout bas Berlingue, je doute qu'elle trouve des hommes assez forts pour la porter.

— En général, dit une dame qui n'avait pas encore parlé, ces hommes du Levant ont des inventions [illegible].

— Ah! fi, madame! fi!... répond [illegible] e, ce sont des monstres! ils ont plus d'une femme à la fois!...

— Qu'est-ce qu'on dit des hommes du Levant? s'écrie le chevalier de Tantignac en rentrant dans le salon; c'est que cela me regarde, moi; j'ai été fort longtemps en Turquie... Mon médecin me l'avait ordonné... J'avais une surabondance de santé telle que mon docteur me dit : Mon ami, va en Turquie, achète-toi bien vite un sérail... sinon tu es un homme mort!...

Les dames passent leur éventail sur leur figure en riant du chevalier, qui n'a pas du tout l'air d'un Turc, lorsque M. Férulus entre dans le salon pour demander à Robineau s'il est temps de commencer la fête. A l'aspect de Férulus, madame de Hautmont pousse un cri et se penche sur Edouard en disant : — Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?...

— C'est l'ordonnateur de la fête, madame, dit Edouard. — Mais il m'a fait horriblement mal aux yeux!... J'ai cru voir entrer le soleil ou la lune... Qu'est-ce qu'il a donc sur lui, ce monsieur? — Ce sont ses boutons qui jettent cet éclat. — Ah! quand on porte de tels boutons, vous conviendrez que l'on devrait au moins prévenir son monde...

— Il est certain, dit M. Berlingue, qu'il est difficile de regarder ce monsieur sans loucher.

M. Férulus est reparti comme un trait, et bientôt les coups d'arquebuse annoncent la fête. Au bruit des armes à feu, Eudoxie se trouve presque mal; mais elle a soin de tomber dans les bras d'Edouard, qui toutes ses faiblesses commencent à ennuyer, mais qui ne peut cependant se dispenser d'offrir sa main à la veuve. Tout le monde court sur le balcon et aux fenêtres, d'où l'on aura le spectacle des jeux qui vont avoir lieu dans la cour. L'oncle Mignon est resté le seul en arrière, parce qu'il faut qu'il cherche deux épingles pour sa nièce Cornélie, et un verre d'eau pour remettre les sens de son autre nièce.

Les villageois des environs, auxquels on a permis d'assister à la fête, sont rangés des deux côtés de la cour. Les valets sont sous le balcon; mademoiselle Cheval elle-même a quitté sa cuisine pour jouir du spectacle des jeux, et surtout savoir ce qu'on fait avec les mâts de cocagne, qui piquent beaucoup sa curiosité. Cependant l'orchestre, qui devrait se faire entendre, ne part pas parce que l'aveugle, qui a très-peur des coups d'arquebuse, vient de se fourrer sous sa banquette pendant la détonation, et s'obstine à n'en pas vouloir sortir, quoique Férulus s'épuise en raisonnements pour lui prouver qu'il ne court aucun danger.

La société attend que cela commence; Robineau se penche sur le balcon et appelle M. Férulus en criant : — Commencez donc!... nous attendons. Et M. Férulus, qui est au moment de faire le coup de poing avec le premier violon, crie : — Vous savez bien que cela commence par les courses à pied dans le jardin... Allez vous promener avec ces dames, monseigneur.

Mais les dames sont fatiguées de la route et ne veulent pas se promener. Elles sont d'ailleurs impatientes de jouir du spectacle des jeux. François court aider M. Férulus à tirer l'aveugle de dessous sa banquette. Enfin, la musique se fait entendre, et six grands Auvergnats, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture, paraissent dans l'arène disposée au milieu de la cour.

Les dames font un mouvement de surprise à l'aspect du costume singulier des lutteurs; madame de Hautmont a encore une petite faiblesse; mais M. Férulus, qui est monté sur le perron, d'où il dirige tout, s'écrie : — Jeux gymnastiques, à l'instar de ceux de la Grèce et de Rome.

— Mesdames, dit Robineau, c'est à l'instar des anciens; par conséquent il n'y a rien là qui puisse blesser votre délicatesse.

— Sans doute! c'est un tournoi, dit M. de la Pincerie. — Justement, un tournoi grec et romain.

— Un tournoi! dit l'oncle Mignon en montant sur ses pointes. Oh! oh!... diable!... ces messieurs demi-nus sont des chevaliers! Je comprends... je comprends....

— J'ai bien envie de demander des garanties pour le reste du corps, dit M. Berlingue à un de ses voisins, tandis que madame Gérard, qui contemple les six Auvergnats de tous ses yeux, s'écrie : Ils sont bien faits, ces gaillards-là!... Monsieur Gérard, vous devriez vous mettre une fois en gladiateur, vous seriez superbe.

Férulus a donné le signal en frappant avec une baguette sur la rampe du perron et en s'écriant : *Incipimus*, pour les exercices du disque. . Allez, l'orchestre... un air belliqueux.

L'orchestre entame l'air de Marlborough, c'est ce que l'aveugle connait de plus belliqueux, et trois Auvergnats s'avancent, tenant chacun sur la main un fromage de Brie qui represente le disque que l'on doit lancer, et qui de loin imite assez bien le palet antique. Les athlètes lancent leurs fromages avec beaucoup de facilite; le but est au dessous du perron sur lequel Férulus se tient gravement. Les trois fromages ont approché, mais n'ont pas encore atteint l'endroit marqué pour être vainqueur; et la société, qui se tient sur le balcon et aux fenêtres, trouve que le jeu du disque répand une odeur qui n'a rien de balsamique.

Cependant, un quatrième athlète parait, il est taille plus [illegible]

sement que ses antagonistes ; il tient à la main un soi-disant disque, d'une largeur et d'une épaisseur formidables, et regardant en pitié ceux qui ont déjà lancé le leur, s'écrie : — Vous n'avez atteint que là, vous autres !... Ah ben ! sac... f.... je vas joliment vous enfoncer !...

— Le lutteur a un langage bien énergique !... dit M. Berlingue, et Robineau se penche et crie à Férulus : Défendez-leur donc de parler !.. qu'ils fassent de la pantomime, ça suffit...

— Monseigneur, dit Férulus, de tout temps les gladiateurs se sont provoqués et stimulés par des injures, les preux mêmes ne se ménageaient pas les épithètes pendant le combat.

— Mesdames, c'est le langage des preux, dit Robineau ; il ne faut pas que cela vous effarouche.

Cependant le dernier athlète lève la main droite sur la paume de laquelle est son disque ; il jette son corps en arrière, puis lance de toutes ses forces, et le fromage, passant le but, va se coller sur le visage de M. Férulus.

Les dames ont toutes poussé des cris en disant : — Ah ! mon Dieu ! ce monsieur est blessé.... il est tué peut-être !.... il a reçu le palet à la tête !....

Le bibliothécaire est resté un moment suffoqué par le coup ; mais le fromage s'est cassé par la moitié en laissant sur sa figure quelques débris de son passage ; et M. Férulus se remet promptement, tire son mouchoir, s'essuie le visage, passe sa langue sur ses lèvres, et crie : — Il est vainqueur... Il a dépassé le but ; mais qui peut plus, peut moins... Sonnez, fanfares !...

Les fanfares sont sonnées par les violons, les Auvergnats poussent des cris de joie assourdissants, les dames tirent leurs flacons, et M. de Tantignac dit : — Ah ! les disques étaient en fromage !... Belle malice !... Alors !... je gage en jeter un dans la lune !

— Mon oncle Mignon, trouvez-moi de l'eau de Cologne, je vous en supplie, dit Eudovie en s'appuyant sur le bras d'Edouard ; car voilà un jeu qui sent par trop le fumier.

— Vous n'y êtes pas, mesdames ; vous en aurez bien d'autres ! dit Robineau qui croit qu'on est enchanté de ce qu'on vient de voir, et prend délicatement le bout du petit doigt de mademoiselle Cornélie, qui le lui abandonne, sans avoir même l'air de s'apercevoir de l'ivresse avec laquelle on le lui pince.

M. Férulus, qui ne s'aperçoit pas qu'il lui reste quelques fragments de fromage sur le front et les oreilles, a repris sa place, et frappe de sa baguette en criant : *La course !* . à l'instar d'Hippomène et Atalante !... Avec des bâtons en guise de pomme d'or, ce qui est infiniment plus naturel. Aussitôt les Auvergnats se mettent à arpenter la cour, et ceux qui restent en arrière jettent des bâtons dans les jambes de leurs camarades pour les faire tomber et arriver au but les premiers ; ce jeu se termine sans accident ; mais le chevalier de Tantignac s'écrie : — Je ne vois rien de bien étonnant à courir comme ces paysans ; moi, je fais six lieues à cloche-pied ! c'est autre chose que ça !

— *La lutte et le pugilat !* crie M. Férulus ; et aussitôt les Auvergnats se mettent en devoir de se jeter par terre ; mais les villageois, qui sont habitués à ce dernier exercice, y mettent plus d'amour-propre et d'obstination ; c'est à qui renversera son antagoniste. A un pareil jeu on s'échauffe facilement ; des efforts on en vient aux injures, des injures aux coups ; déjà quelques bosses sont reçues, quelques nez sont saignants. — Assez ! assez ! crient les dames, que ce spectacle n'amuse nullement. Monsieur de la Roche-Noire, faites donc séparer ces malheureux !...

— Mesdames, crie Férulus, quand les gladiateurs se battaient à Rome, il en restait toujours au moins la moitié sur la place.

— Eh ! monsieur, nous ne sommes pas Romaines, grâce au ciel ! et nous ne prenons aucun plaisir à voir des hommes se meurtrir de coups !

Pour satisfaire aux désirs des dames, Robineau ordonne qu'on sépare les combattants, quoique M. de la Pincerie assure que cela lui rappelle les combats de taureaux qu'il a vus à Madrid. Deux Auvergnats, plus obstinés que les autres, ne veulent pas se lâcher ; mais enfin François et les autres valets parviennent à les pousser sur la pelouse, où on les laisse libres de s'assommer.

M. Férulus a crié que l'on allait passer du grave au doux ; et en effet, les valets viennent avec des corbeilles remplies de bouquets pour les dames.

— Ah ! à la bonne heure, dit madame de Hautmont ; voici qui est plus gracieux.

— Et qui ne sent pas le fromage, dit M. Berlingue.

— Eh ! mais... il y a un papier dans mon bouquet, dit madame Gérard.

— Un papier, madame ! dit M. Gérard en s'approchant de son épouse autant que son embonpoint le lui permet.

— J'en ai un aussi, dit Eudoxie. — Et moi aussi... — Et moi aussi, répète chaque dame. Cornélie ouvre le papier qui est dans son bouquet, et lit :

Vos attraits charment les cœurs,
Vous avez grâce et jeunesse ;
La plus douce des faveurs
Est de vous aimer sans cesse.

— C'est extrêmement joli ! dit M. de la Pincerie en crachant sur les villageois qui sont dans la cour.

— Et c'est parfaitement à son adresse, dit Alfred à mademoiselle Cornélie, qui le regarde de manière à le forcer de lui dire quelque chose.

— Ça me fait l'effet d'une devise de pistache, dit M. Berlingue.

— J'ai des vers aussi, dit Eudoxie ; voyons... Eh ! mais... c'est la même chose que ma sœur... Tenez, voyez, monsieur.

Edouard regarde les vers qu'on lui présente, et dit : — C'est qu'on a pensé, madame, que les mêmes attraits devaient se trouver dans la même famille....

— Ah ! ce que vous dites est fort galant ; mais il me semble cependant que ma physionomie est d'un tout autre genre que celle de ma sœur.

— Voyons mon poulet, dit madame Gérard ; je suis très-curieuse de savoir ce qu'on me dit :

Vos attraits charment les cœurs,
Vous avez grâce et jeunesse...

— Décidément c'est une circulaire, dit M. Berlingue.

— Il est extrêmement flatteur de recevoir le même compliment que madame Gérard ! dit mademoiselle Cornélie en haussant les épaules ; tandis que toutes les dames lisent leur devise.

— C'est bien étonnant que cela se trouve la même chose partout, dit l'oncle Mignon en courant à chaque dame. C'est comme ce tour de cartes qu'on m'a fait, et où je n'ai vu que des as de cœur dans le jeu.

— De qui sont ces jolis vers ? dit le chevalier en ricanant.

— De mon bibliothécaire, répond Robineau. — Qui ? ce monsieur noir, qui a des boutons comme des assiettes ? — Justement ! C'est un savant de première classe... c'est un homme qui sait tout ! — Oh ! qui sait tout !.. Je parie bien que je lui parle de choses où il n'y voit que du feu.

— Et ces mâts de cocagne... est-ce que personne n'y montera, monsieur ? — Dans l'instant, madame... Monsieur Férulus, faites commencer l'attaque des mâts de cocagne.

— Parbleu, dit le chevalier, il n'est pas difficile de monter à ceux-ci... moi qui ai été sur mer, j'en ai vu bien d'autres !... Je grimpais sur le grand mât comme un singe, et arrivé tout en haut, je me tenais sur la tête.

— Montez donc un peu sur ceux-ci, dit M. Berlingue.

— Je ne le puis pas à cause de ma culotte qui est très-juste... je craindrais les accidents... sans cela je voudrais être en haut avant que vous ne m'ayez aperçu monter.

M. Férulus a prié l'orchestre de jouer un morceau plus gai pour l'assaut des mâts de Cocagne. C'est sur l'air de *ma tendre musette* que quelques Auvergnats essaient de grimper à l'un des mâts ; mais à peine élevés de quelques pieds, ils se laissent retomber et ne montrent que fort peu d'ardeur pour gagner les livres qui sont attachés au haut. C'est en vain que Férulus les stimule, et que du haut du balcon Robineau les encourage, les Auvergnats ne veulent plus grimper.

— Eh bien ! dit le bibliothécaire, les femmes vont vous donner l'exemple et vous apprendre comment on monte à cela... . En avant les demoiselles !

— Les femmes vont monter, dit M. Berlingue ; ça va devenir intéressant....

— Ah ! les dames montent ! dit M. de la Pincerie ; hum ! hum !... c'est une innovation !

— Oh ! nous avons tout prévu ! dit Robineau, le mât est emmiellé.

— Emmiellé, dit l'oncle Mignon ; ah ! je comprends... Je comprends : c'est pour la décence !...

Quelques grosses filles se présentent en riant, tournent autour du mât et ne veulent pas se risquer ; mais M. Férulus reste au bas du mât pour faire la courte échelle à toutes celles qui voudront se hasarder. Enfin, une villageoise essaie, monte un peu, puis reste en route en criant qu'elle est attachée ; et M. Férulus, qui est en bas, lui dit : — Allez toujours... ne vous rebutez pas... c'est le chemin de la vie... des épines pour avoir des roses... *quid femina possit.*

La villageoise redescend en se léchant les mains ; une autre vient après et n'est pas plus heureuse, quoique M. Férulus reste toujours au pied du mât pour faire la courte échelle et encourager les efforts des paysannes ; et M. Berlingue prétend que le bibliothécaire a la meilleure place, et qu'il voit infiniment mieux que tout le reste de la société.

Mais personne ne se présente plus. En vain M. Férulus crie : — Il s'agit du *Traité des Participes* et de la *Cuisinière bourgeoise*. Les prix vont rester accrochés en l'air, quand tout à coup mademoiselle Cheval, qui d'un coin de la cour regardait les jeux, tout en ayant un œil sur ses rôtis, avance fièrement vers M. Férulus en disant : — C'est z'une cuisinière à gagner ! ça me regarde ; laissez-moi grimper, monsieur Désânus, je vas joliment vous décrocher les objets !... Oh ! je sais *jousser* à tous les jeux, moi !

Et aussitôt repoussant l'officier de bouche qui veut lui faire la courte échelle, mademoiselle Cheval étend ses bras autour du mât, puis joue des genoux et se démène si vigoureusement qu'on la voit monter rapidement.

— Elle ira au bout, dit M. Gérard ; c'est une fille solide.... — Oh !

elle est d'une force extraordinaire! dit Robineau; elle m'a une certaine fois enlevé comme une plume. — Elle a le mollet bien placé, dit M. Berlingue.

En se démenant, mademoiselle Cheval montrait en effet ses mollets et sa jarretière; mais jusque-là tout s'était encore bien passé, et M. Férulus, qui du bas du mât ne la perdait pas de vue, l'encourageait sans cesse par ces *macte animo*... que la cuisinière prenait pour des injures, et auxquels elle répondait : — Montez vous-même, animal!

Enfin mademoiselle Cheval atteint le but; elle prend les deux volumes, les détache, puis les jette dans la cour.

Le bibliothécaire, enchanté qu'on ait gagné le prix, fait jouer des fanfares à l'orchestre; la société bat des mains, et mademoiselle Cheval, dans la joie de son triomphe, veut se laisser couler rapidement en bas; mais sa robe, collée sur le miel, ne veut plus se détacher; et, en se laissant aller, la figure de mademoiselle Cheval disparaît bientôt sous ses jupons, qui restent en l'air, tandis que ses jambes et son autre figure sont exposées aux regards de la société.

Un murmure se fait entendre; les dames prennent leur éventail ou quittent le balcon, les hommes prennent leur lorgnon, et font des réflexions sur ce qu'ils aperçoivent; Robineau dit : — Détachez-la! M. Férulus, qui ne s'aperçoit pas de la cause du tumulte, crie de toutes ses forces : — Honneur à celle qui a vaincu!...

— C'est parbleu bien assez d'un, dit M. Berlingue, et les paysans rient et poussent des cris, et Jeannette dit naïvement : — Tiens, la v'là qui montre sa bassinoire!

Cependant, par un dernier effort, mademoiselle Cheval parvient à se détacher au moment où François arrivait avec une échelle; elle remet pied à terre, fait la révérence, et retourne dans sa cuisine aux acclamations de tous les villageois. Alors la compagnie quitte le balcon et les croisées. Robineau propose de parcourir les jardins; on y consent pour faire quelque chose en attendant le dîner. Les hommes offrent la main aux dames. Edouard n'a pas cette peine, parce que la langoureuse Eudoxie n'a point encore quitté son bras sur lequel elle s'appuie comme si elle n'avait fait que cela depuis dix ans. Cornélie lorgne toujours Alfred; mais celui-ci s'est fait le chevalier de deux jeunes personnes assez gentilles; et mademoiselle de la Pinecrie se décide à accepter la main que lui présente en soupirant le maître du château.

On marche au hasard; chacun suit avec la personne qui l'accompagne le chemin qui lui plaît, et dans les grandes fêtes, c'est seulement alors qu'on commence à se connaître, à causer, à s'entendre.

— Comment avez-vous trouvé ces petits jeux que l'on vient d'exécuter? dit Robineau en prenant avec Cornélie une des allées touffues du jardin.

— Mais, très-bien... cela m'a assez plu... c'était original... Pourquoi nous éloignons-nous de ces demoiselles? de ces messieurs?... — Oh! nous allons nous retrouver... je suis si heureux de pouvoir une fois... d'être un moment... de chercher à... — Quel est ce grand jeune homme que vous nommez Alfred? — C'est mon ami intime... un baron qui a plus de cent mille livres de rente... Mais je vous disais, mademoiselle, que je goûtais en ce moment le bonheur le plus vif... et que si... — Est-il marié ce monsieur Alfred? — Non, il est garçon... et Edouard Beaumont aussi... Enfin, puisque nous sommes un moment seuls... circonstance assez rare... je voudrais bien vous exprimer... vous faire comprendre... — Ah! je crois que j'aperçois vos deux amis, allons donc un peu plus vite... — Soyez tranquille, M. le marquis votre père, et votre oncle sont très-occupés à causer politique avec M. Moulinet, ils ne remarqueront pas que... — Il s'agit bien de mon père et de mon oncle! on pense assez bien de moi, monsieur, pour ne pas craindre de me laisser me promener avec qui bon me semble! — Mademoiselle, je n'en doute pas... ce n'est pas cela que je voulais dire... mais quand on est près de vous, le trouble... l'agitation que l'on éprouve... font que malgré soi... — Il est très-bien, ce monsieur Alfred... Son ami n'est pas mal non plus... — Je ne connais que ce qu'il y a de mieux!... Je ne sais, mademoiselle, si vous avez deviné les secrets sentiments de mon cœur... L'autre soir, en dansant avec vous chez le receveur des contributions, il m'a semblé que j'avais été assez heureux pour... — Passera-t-il quelque temps dans ce pays votre ami Alfred? — Oh! oui : il n'est pas pressé... il n'a rien à faire... Eh bien! mademoiselle, vous rappelez-vous cette contredanse, où, tout en faisant la poule, je vous avouai que vos charmes... vos grâces?... — Mon Dieu! monsieur, je suis tellement habituée à ce qu'on me fasse des compliments, des déclarations, que les trois quarts du temps je n'y fais aucune attention!... — Je conçois parfaitement, et cela fait l'éloge de votre pudeur. Mais enfin votre cœur doit un jour être sensible, et si j'étais l'heureux mortel qui... — Ah! pardon, j'aperçois ma sœur, j'ai quelque chose à lui dire.

Mademoiselle Cornélie s'échappe pour courir près d'Eudoxie qui se promenait avec Edouard, Alfred et quelques dames; Robineau la regarde s'éloigner en se disant : — Elle est ravissante!... une tournure magnifique! et, d'après cette conversation, j'ai tout lieu de croire que je ne lui déplais pas.

La compagnie se promène quelque temps dans les jardins, où M. Vincent est assis sur un banc, d'un air de mauvaise humeur, s'amusant à jeter de l'eau et de la terre sur sa culotte jaune. M. de la Pinecrie a saisi un vieux rentier auquel il fait part de ses plans d'économie, en marchant à travers les plants de fraises; M. Gérard cueille des fleurs pour les dames; l'oncle Mignon cherche des épingles pour ses nièces; Alfred dit par habitude des douceurs aux demoiselles qui sont avec lui; Edouard parle peu, mais de temps à autre il soupire tout en promenant madame de Hautmont; et la veuve, qui ne présume pas que l'on puisse soupirer pour une autre femme qu'elle, fait tomber avec Edouard en s'appuyant plus fortement sur son bras; M. Berlingue examine d'un air goguenard les verres de couleur et les statues demi-brisées; le chevalier de Tantignac dit un mensonge à chaque personne qu'il rencontre; et M. Férulus fait fuir tout le monde, parce qu'il porte avec lui une odeur de fromage qui rappelle trop le jeu du disque.

Mademoiselle de la Pinecrie avait assez bien reçu à Saint-Amand les hommages de Robineau; car Cornélie touche à sa vingt-huitième année; et quoique fille de famille noble, comme la fortune de M. le marquis ne consiste plus guère que dans ses plans d'économie, la grande demoiselle s'aperçoit que les galanteries qu'on lui adresse se terminent toujours par des compliments, et elle commence à désirer vivement qu'on l'appelle madame. A la vérité, pour sauver son amour-propre, on est convenu de dire à toutes les personnes qui s'étonnent que la belle Cornélie ne soit pas encore mariée, que pour des raisons de famille on veut d'abord s'occuper de placer son oncle Mignon. Mais l'oncle devient tout aussi difficile à placer que sa nièce à marier, et Cornélie ne fait plus autant la fière avec ses admirateurs; c'est pourquoi on avait souri favorablement au nouveau propriétaire du château, qui, s'il n'était pas d'une ancienne famille, avait au moins une fortune avec laquelle on pouvait briller et paraître avec bien plus d'avantages. On avait prudemment envoyé l'oncle Mignon prendre chez le notaire des informations sur la fortune de Robineau; le notaire de Saint-Amand ne connaissait le nouveau propriétaire que par l'achat qu'il avait fait du domaine de la Roche-Noire, et par les sommes que chaque jour Robineau lui demandait, et qu'il se faisait rembourser par son confrère de Paris. D'après le train que menait le nouveau seigneur, on pouvait lui supposer le double de ce qu'il possédait réellement; aussi le notaire répondit-il à l'oncle Mignon que c'était un homme qui devait avoir cinquante mille livres de rente.

L'oncle revint dire cela à sa nièce en sautillant et en montrant ses dents, parce qu'il pensait aussi qu'un neveu très-riche lui serait d'un grand secours pour avoir un emploi, et la famille de la Pinecrie se rendit avec plaisir à l'invitation de Robineau.

Mais mademoiselle Cornélie avait trouvé Alfred beaucoup plus séduisant que le seigneur de la Roche-Noire; la tournure aisée, les manières aimables, le ton sémillant du jeune de Marcey, avaient fait paraître Robineau encore plus lourd et plus empesé; et quand on sut que le grand jeune homme était baron et avait cent mille livres de rente, on ne songea plus qu'à faire sa conquête, parce que outre les avantages physiques il y avait encore cinquante pour cent à gagner avec lui.

C'est pour cela qu'on a quitté le bras de Robineau pour courir auprès d'Eudoxie, qui vient de s'asseoir sous un bosquet, dans lequel est aussi Alfred avec quelques dames et plusieurs demoiselles de la société.

Cornélie accourt en minaudant, en tenant une main sur son cœur, et dit : — Je ne sais pas ce que j'ai... je suis déjà fatiguée...

On s'empresse de présenter un siége à la demoiselle, qui toise du haut de sa grandeur les jeunes personnes auxquelles Alfred a donné le bras.

— Ces jardins sont immenses! dit Eudoxie; mais il me semble qu'on aurait pu les distribuer d'une manière plus mystérieuse.

— Mesdames, dit Edouard, c'est bien aussi l'intention de M. Jules; mais il n'a pas encore eu le temps d'exécuter toutes les améliorations qu'il projette; il faut donc lui pardonner s'il règne encore un peu de désordre dans sa propriété, le vif désir qu'il avait de vous recevoir ne lui a pas permis d'attendre que tout fût entièrement terminé.

— Ah! ce monsieur est bien aimable, dit une des jeunes personnes; il se donne tant de peines pour nous amuser!...

— D'ailleurs, mesdames, dit Alfred, songez que vous êtes chez un garçon, et que cette qualité doit faire pardonner bien des choses.

— Cette qualité! dit Cornélie en se pinçant les lèvres; est-ce que vous appelez cela une qualité, monsieur?

— C'est du moins un titre qui fait excuser bien des étourderies... — Vous en abusez quelquefois, messieurs!... dit Eudoxie en faisant des yeux en coulisse à Edouard, qui ne regarde que les feuilles.

— Au reste, reprend Alfred en souriant, je crois que notre ami n'a pas l'intention de conserver longtemps ce titre auquel vous faites la guerre, mesdames.

Toutes les demoiselles se taisent et baissent les yeux. Il se fait un moment de silence; Eudoxie le rompt en disant : — Certainement, M. de la Roche-Noire est très-galant... sa fête est délicieuse... pourvu cependant qu'il ne fasse plus battre ces gros paysans... car c'est un spectacle que je ne puis supporter.

— Moi, j'aurais bien aimé monter au mât de cocagne! dit une petite fille de dix ans à sa sœur aînée.

— Ah! c'eût été joli, mademoiselle! répond la sœur pour faire comme cette grosse fille, montrer votre...

La sœur aînée s'arrête en devenant rouge comme une cerise ; toutes les demoiselles baissent encore les yeux. Nouveau silence qui amuse beaucoup les deux jeunes gens.

— Ces messieurs ne sont pas venus avec M. de la Roche-Noire aux dernières réunions qui ont eu lieu dans notre ville, dit Eudoxie en s'adressant à Alfred.

— Mademoiselle, ne connaissant personne à Saint-Amand, nous avons pensé qu'il serait indiscret de chercher à nous faire comprendre dans des invitations qui ne s'adressaient qu'au nouveau propriétaire de ce domaine.

— Pourquoi donc cela, monsieur? Certainement mon père sera charmé de faire plus ample connaissance avec M. le baron de Marcey...

— Et avec M. Edouard de Beaumont, dit Eudoxie.

— Ce n'est pas de Beaumont, madame, répond Edouard en s'inclinant; c'est Beaumont tout simplement.

— Voilà bien la modestie d'un homme de lettres!... qui ne veut devoir son illustration qu'à son génie!...

— Monsieur a quelque chose dans les traits de mon cousin le vicomte, dit Cornélie en regardant Alfred; n'est-ce pas, ma sœur?..... dans les yeux et le tour de la bouche... mais monsieur est encore mieux...

— On m'a beaucoup parlé de vos ouvrages, monsieur, dit Eudoxie à Edouard; et je suis charmée de me trouver avec l'auteur de compositions aussi bien *touchées*.

— Ces femmes-là sont assommantes avec leurs compliments! dit Edouard à l'oreille d'Alfred. Heureusement pour les jeunes gens que Robineau accourt en s'écriant :

— Mesdames, vous êtes servies !... rendons-nous, s'il vous plaît, dans la salle à manger!...

Cornélie s'était approchée d'Alfred, et semblait tendre sa main avec distraction; mais Alfred, sans remarquer la distraction de mademoiselle de la Pincerie, a repris les deux jeunes personnes qu'il a déjà promenées et s'éloigne avec elles. Alors Cornélie prend brusquement la main que Robineau lui présente; la colère qu'elle éprouve la lui fait serrer avec force; et Robineau, transporté de joie, lui dit tout le long du chemin :

— Je suis le plus fortuné des mortels!

Tout le monde arrive dans la salle du banquet, qui est ornée de festons, de guirlandes et de devises.

— C'est très-gracieux, dit madame Gérard. — C'est comme chez Berthelemot, dit M. Berlingue.

— C'est le salon d'Apollon, dit M. Férulus en introduisant chacun d'un air satisfait.

— Le salon d'Apollon?... Qu'est-ce que cela veut dire? reprend M. Berlingue; je ne croyais pas qu'Apollon présidât aux festins.

— Monsieur ignore donc que *Lucullus* avait pour ses festins plusieurs salons qui portaient chacun le nom de quelque divinité? et ce nom était pour le maître d'hôtel ce qui désignait la dépense qu'il fallait faire pour le repas... Il suffisait donc à Lucullus de dire dans quel salon il souperait, pour que l'on sût le nombre de services qu'il fallait lui servir. *Néron*, enchérissant sur Lucullus, fit bâtir la fameuse maison d'or pour y donner des banquets; *Héliogabale* surpassa encore Néron par la magnificence de ses repas, où l'on voyait autant de services qu'il y a de lettres dans l'alphabet... Ah! monsieur, vous conviendrez, d'après cela, que nous ne savons plus manger!... Parlez-moi de l'empereur Claudius Albinus, qui mangeait à son déjeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent becfigues, quarante huîtres et beaucoup de raisins!... de l'empereur Maximin Ier, dont soixante livres de viande et vingt-quatre pintes de vin étaient la ration habituelle; aussi devint-il si gras que les bracelets de sa femme lui servaient de bagues. Parlez-moi...

Mais M. Férulus s'aperçoit qu'il parle tout seul, parce que chacun est allé se placer à table; alors il court au couvert qu'il s'est fait réserver entre l'oncle Mignon et M. Moulinet; et c'est devant lui que M. Férulus a ordonné aux valets de placer les grosses pièces, parce qu'il a dit à Robineau qu'il se chargerait de découper.

On avait mis dans la salle à manger le grand fauteuil réservé pour les solennités; mais Robineau l'a offert à M. de la Pincerie, qui s'est campé dedans, ce qui, joint à sa grande taille, le fait planer au-dessus des convives.

— Dieu! que mon père est bien comme cela! dit Eudoxie, qui a trouvé moyen d'être près d'Edouard; tandis que Cornélie, assise entre Robineau et M. Berlingue, fait la moue pendant tout le dîner, parce qu'Alfred rit et cause avec deux demoiselles entre lesquelles il est placé.

— Madame, dit le chevalier de Tantignac, qui est à la droite d'Eudoxie, j'ai été une fois d'un repas où chacun était assis sur un siége dont la hauteur était proportionnée à son mérite... moi, je touchais le plafond; les valets étaient obligés d'avoir des échasses pour nous servir.

— Qui veut du potage? qui n'a pas de potage? crie M. Férulus, comme s'il parlait à ses élèves.

— Celui-ci est digne d'Héliogabale! dit M. Berlingue. — Oh! messieurs, dit M. de la Pincerie après en avoir avalé deux assiettées, j'espère vous en faire manger d'autres que cela!... Quand j'aurai fini mon plan économique, où je prouve qu'on peut faire du bouillon sans viande, je vous ferai manger des soupes étonnantes!

— J'espère que je ne dînerai pas chez lui ce jour-là, dit M. Berlingue à son voisin.

— Vous ne prenez rien, belle Cornélie? dit Robineau en regardant tendrement sa voisine. — Je n'ai pas faim, monsieur.

— Ah!.... c'est comme moi avant-hier!...

— Votre ami Alfred a l'air bien gai... — Oui, il est facétieux... Un peu de vol-au-vent?... — J'en prendrai un soupçon... — Monsieur Férulus, un soupçon de vol-au-vent pour mademoiselle de la Pincerie.

M. Férulus avait une manière de servir par laquelle les meilleurs morceaux lui restaient toujours.

— Quel est donc ce monsieur qui découpe si bien et qui nous sert si mal? dit un jeune homme auquel Férulus n'avait encore fait passer que des pattes, des cous et des arêtes. — C'est un savant... un philologue... c'est lui qui dirige tout dans le château. — C'est lui aussi qui mange tout, à ce qu'il me semble. — Il possède dix langues! — Ah! je ne m'étonne plus s'il dévore si lestement!...

— Qu'est-ce qui a donc placé les convives ainsi? dit mademoiselle Cornélie; il me semble que c'est fort mal arrangé. — C'est mon bibliothécaire qui s'est chargé de cette distribution; mais je lui avais recommandé de me mettre près de vous... sans cela tout m'eût paru fade et mauvais... Vous ne buvez pas! voilà un certain beaune...

— Ah! fi donc! est-ce qu'une femme doit boire et se connaître en vins?...

— Mademoiselle a raison, dit Férulus en emplissant son verre; le vin ne convient pas au beau sexe : *Mécénius* tua sa femme parce qu'elle avait bu du vin; du temps de Romulus, une femme ayant rompu les sceaux d'un cellier, ses parents la condamnèrent à mourir de faim!...

— Ah! monsieur, laissez-nous donc tranquilles avec vos Romains! dit madame Gérard; c'étaient des impertinents s'ils empêchaient leurs femmes de faire leurs volontés!... Donnez-moi à boire, monsieur Gérard ?

— Cette femme-là a un ton bien hommasse! dit Eudoxie en se tournant vers Edouard. Mon oncle Mignon... trouvez-moi donc mon mouchoir que j'ai laissé dans le salon.

L'oncle Mignon quitte à regret la table pour aller chercher le mouchoir de sa nièce; et, quand il revient, Cornélie l'envoie à la recherche de son ridicule. Pendant ce temps, M. Moulinet s'extasie sur tout ce qu'il mange en s'écriant : — Vous avez un cuisinier délicieux, monsieur de la Roche-Noire!

— C'est une cuisinière, dit Robineau; c'est une fille d'un grand mérite... c'est celle qui a gagné le prix au mât de cocagne.

— Nous connaissons déjà une partie de ses mérites, dit M. Berlingue. — Jadis cette fille-là ne serait pas restée à sa cuisine, dit Férulus; le sultan Osman fit vice-roi un jardinier qui plantait bien les choux; Antoine donna la maison d'un citoyen romain à un cuisinier, et Henri VIII, roi d'Angleterre, éleva à un poste honorable un marmiton qui lui avait fait rôtir à point un marcassin.

— Décidément, dit tout bas M. Berlingue, cet homme-là a juré de nous faire avaler l'histoire ancienne.

— En fait de cuisine, dit Tantignac, sans que cela paraisse, j'ai un talent prodigieux!... Vous allez en juger. Un jour, trois de mes amis viennent à l'improviste me demander à dîner, dans un château isolé que j'habitais; tous mes valets étaient sortis et il n'y avait aucune provision dans mon castel; eh bien! savez-vous ce que j'imagine? j'avais une ancienne culotte de peau dont je ne me servais plus, je me mis dans la tête de la faire manger à mes amis... Je la grattai, la nettoyai, la fis bouillir, et j'y fis une sauce si délicieuse, que mes convives et moi nous fîmes, avec cela, un excellent dîner!...

— Je ne vois rien là d'extraordinaire, dit Edouard, qui commençait à se lasser des mensonges de M. de Tantignac. Une fois, moi, monsieur, j'ai donné à déjeuner à un ami avec de vieux parchemins arrangés à la poulette.

— Oh! par exemple, monsieur! s'écrie le chevalier en ricanant, permettez-moi de vous dire que ceci est un peu fort! le parchemin ne pourrait pas se digérer.

— Eh! monsieur, dit Edouard, je vous ai laissé dîner avec une culotte de peau; il me semble que vous pouvez bien, une fois, me permettre de déjeuner avec du parchemin!

La société rit beaucoup, et le chevalier de Tantignac ne souffla plus mot pendant le reste du repas.

Cornélie s'ennuyait à table, et elle engageait tout bas Robineau à presser le service, sous prétexte qu'il n'était pas du bon ton d'être longtemps à dîner; mais M. Férulus trouvait toujours quelque prétexte ou quelque citation pour faire rester les plats que les valets allaient enlever. Cependant, on est arrivé au dessert; les dames, qui brûlent du désir de danser, parlent déjà de passer dans la salle de bal! M. Férulus se lève, et dit d'un ton solennel qu'il a quelque chose à chanter sur un sujet qui ne peut que plaire à la société.

On fait silence, on attend : le bibliothécaire boit un verre de madère pour se donner du ton, et commence sur l'air de la complainte du maréchal de Saxe, un éloge de Robineau dans lequel il le compare à Saturne, à Sophocle, à Cicéron et à Bayard. Les convives se regar-

dent en dessous en se pinçant les lèvres. L'oncle Mignon, seul, ne se pince rien, et se bourre de biscuits et de macarons pour profiter d'un moment où ses nièces le laissent en repos.

Comme après le troisième couplet on voit que M. Férulus va toujours, un léger murmure se fait entendre. Robineau, qui prend cela pour un signe approbateur, baisse les yeux avec modestie en disant à mademoiselle Cornélie : — Il a voulu chanter ces couplets... certainement si je m'étais douté qu'il y parlait de moi... je n'aurais pas consenti... — Eh bien, monsieur, dites-lui donc de se taire, et demandez bien vite le café...

Au lieu de demander le café, Robineau cherchait comment il pourrait demander *bis*, ainsi qu'il l'avait promis à Férulus; mais déjà une partie des dames a quitté la table, les autres en font bientôt autant; les hommes se dépêchent de prendre le café et d'aller les rejoindre, et M. Férulus s'aperçoit qu'il ne chante plus que pour l'oncle Mignon; encore celui-ci est-il bientôt appelé par ses nièces pour renouer quelque chose.

— Voilà les fruits d'une mauvaise éducation, se dit Férulus; ces gens-là se donnent des tons et ne savent pas vivre!... Allons chanter mes couplets à Jeannette; celle-là m'écoutera..... ou elle dira pourquoi.

La salle de bal était décorée comme pour une distribution de prix. Les musiciens, assis sur des gradins, jouaient faux avec une assurance désolante; mais, quand il s'agit de danser, les dames sont toujours indulgentes. M. Robineau a ouvert le bal avec Cornélie; Alfred est en face d'eux; cela donne de l'émulation à mademoiselle de la Pinecrie, qui fait ses pas avec une telle précision que Robineau s'écrie : — Elle danse comme un géomètre!...

Édouard ne se soucie guère de danser, car, au milieu de ce monde, de ce bruit, de toutes ces paroles échangées sans qu'on en ait rien retenu, c'est hors du château que se portent ses pensées, mais il faut bien faire comme tout le monde. La langoureuse Eudoxie ne danse point, elle trouve cet exercice trop vif pour ses nerfs, et, à son grand étonnement, Édouard la quitte pour aller inviter une dame.

Malgré la précision de ses pas, mademoiselle Cornélie n'est point invitée par Alfred pour la contredanse suivante. Mademoiselle de la Pinecrie est même au moment de ne point danser, parce que Robineau a cru devoir cette fois inviter une autre personne; mais l'oncle Mignon est toujours là pour jouer les utilités; sa nièce l'appelle, et bientôt tous deux vont se placer en face d'Alfred, devant lequel cette fois mademoiselle Cornélie ne fait que des pirouettes.

On n'en était qu'à la quatrième contredanse, lorsque le bruit d'un pétard annonce le feu d'artifice.

— Comment, déjà! dit Robineau; c'est beaucoup trop tôt : François, allez dire à M. Férulus de ne point le tirer encore.

Mais M. Férulus, pour se venger de ce qu'on ne l'a pas écouté chanter, s'est promis de ne point laisser le bal durer plus longtemps que le dîner. Il n'a pas attendu le message de François pour mettre le feu aux soleils et aux girandoles; et, quand le valet de chambre vient apporter les ordres de son maître, il lui répond, — J'en suis fâché, mais mon feu est en train, je ne peux pas le retenir.

Quand on s'aperçoit que les fusées et les soleils vont toujours, on se décide à quitter la danse pour courir dans le jardin où se tire le feu. Dans le tumulte que cause cette précipitation, on emmène les premières dames que l'on trouve près de soi; Édouard s'est sauvé un des premiers pour ne pas avoir encore madame de Hautmont à son bras. Alfred a entraîné une des nièces de M. Moulinet; mademoiselle Cornélie, forcée de se laisser conduire par Robineau, et s'apercevant enfin que toutes ses mines ne font aucun effet sur le jeune homme qui a cent mille livres de rente, pense qu'il est prudent de ne point laisser aussi Robineau porter ses hommages ailleurs; elle prend donc sa main avec un sourire forcé, se laisse guider par lui dans les jardins, feint de ne point remarquer qu'il la conduit dans une allée que ne suit point la compagnie; et, arrivée dans un endroit assez sombre, lui dit seulement alors : — Où donc me menez-vous, monsieur de la Roche-Noire? vous êtes vraiment un homme cruel.

A ces mots d'homme cruel, Robineau se laisse tomber aux pieds de Cornélie en disant : — Je ne sais pas ce que je suis... mais je sais que je vous adore... vos attraits, votre danse, votre esprit, tout me subjugue... je mets à vos pieds ma fortune et mon cœur.

— Eh bien!... on verra... je pense que... Parlez à mon père... — Malaisvous! délicieuse Cornélie?... — Moi... je... Ah! mon Dieu! voilà le bouquet qui part, et nous n'y sommes pas!

La société n'était, en effet, arrivée que pour voir tirer le bouquet et recevoir quelques baguettes sur le nez; mais, en revanche, mademoiselle Cheval, Jeannette, Cunette, Vincent et les marmitons ont vu tout le feu et ont eu les premières places; M. Férulus se frotte les mains en se disant : — Ça leur apprendra à s'en aller qu'un je chante!

— Nous aurions aussi bien fait de ne pas quitter la danse, disent les demoiselles. — Il paraît que ce feu a été tiré pour les laquais! dit M. Berlingue. M. le marquis de la Pinecrie, qui arrive avec son frère Mignon au moment où chacun revient, ne veut pas comprendre que le feu soit tiré sans qu'il ait été présent; il faut, pour l'en convaincre, que Mignon aille ramasser les baguettes, les débris de cartouches et vienne les lui apporter. La compagnie retourne au château pour se remettre à la danse; mais, arrivée dans la salle du bal, on cherche en vain l'orchestre. Au bruit des pétards et des fusées, l'orchestre a pris la course, et ses deux collègues ont disparu avec lui. Il est difficile de danser sans musique; il faut donc que la fête se termine beaucoup plus tôt qu'on ne s'y était attendu.

Chaque famille se replace dans la voiture qui l'a amenée. Comme le cheval de M. de Lantignac n'est pas revenu chercher son maître, le chevalier demande la permission de se glisser en dixième dans le char-à-bancs du fabricant de papier. Le carrosse de M. de la Pinecrie reçoit de nouveau la noble famille. Madame de Hautmont y est remontée de fort mauvaise humeur, parce qu'Édouard ne lui a pas donné la main, occasion dont elle croyait qu'il profiterait pour demander à la revoir; en revanche, Robineau a presque porté mademoiselle Cornélie dans ses bras en lui disant à l'oreille : — Préparez votre père à m'entendre.

Enfin les voitures, les cabriolets, les carrioles, ont quitté le château. Cunette referme les portes en leur disant : Dieu vous bénisse! Vincent a jeté sur son lit sa livrée. Alfred, fatigué de la danse, des promenades et des conversations de la journée, est enchanté d'aller se coucher, Édouard l'est aussi de pouvoir se retrouver seul et maître de se livrer à ses pensées; et Robineau regagne son appartement en disant à M. Férulus : — Il me semble que la fête a été assez jolie; j'espère qu'on en parlera longtemps... On la citera encore dans cent ans, monseigneur, comme un modèle à suivre... seulement on n'est pas resté assez longtemps à table. — Et le bal a fini beaucoup trop tôt... Concevez-vous ces coquins de musiciens qui se sont sauvés pendant le feu!... Qui diable a pu montrer le chemin à l'aveugle?

M. Férulus ne répond rien, mais il se retourne pour cacher un léger sourire, puis souhaite le bonsoir à Robineau, qui, tout en pensant à la superbe Cornélie, se décide aussi à aller se coucher; car c'est toujours par là qu'il faut en finir après une journée de plaisirs et de fête comme après une journée de peines et de travail.

Chapitre XIX. — Amour et Mystère.

Après la visite du vagabond, Isaure était restée triste et rêveuse; ce que cet homme venait de lui dire au sujet d'Alfred et d'Édouard faisait réfléchir la jeune fille sur sa situation. Elle pensait qu'elle avait eu tort de causer tous les matins avec les deux jeunes gens; mais pouvait-elle les empêcher de venir dans la vallée... de se reposer dans sa chaumière? Ils lui témoignaient une amitié si tendre! et depuis longtemps ils ne lui parlaient plus d'amour. Quelquefois Alfred avait voulu l'embrasser; mais dans les campagnes est-il rare de voir un villageois prendre un baiser à une jeune fille? Il est vrai aussi qu'Édouard la regardait bien tendrement, qu'il soupirait en lui pressant la main; mais tout cela prouvait-il qu'il était amoureux d'une simple villageoise?

La soirée s'est passée dans ces réflexions. Au moindre bruit dans la campagne, Isaure écoute attentivement... elle redoute une visite de l'étranger; cet homme lui inspire un sentiment dont elle ne peut pas bien se rendre compte; elle sent qu'il n'a pas ce qui intéresse ordinairement dans un malheureux; elle éprouve maintenant de la crainte dans sa demeure; ses regards, en se portant autour d'elle, n'ont plus dans la même confiance; les ombres de la nuit lui causent un vague effroi; enfin plusieurs fois elle monte à la chambre la plus haute de la maisonnette, et ouvrant la fenêtre qui donne justement sur la Maison Blanche, elle regarde pendant de longs espaces de temps cette habitation, sur laquelle la lune répand une pâle clarté.

Après plusieurs heures passées à la fenêtre, Isaure est allée se livrer au repos; puis, au point du jour, elle va, comme de coutume, conduire ses chèvres sur la montagne en se disant : — Ils vont venir!.... Leur parlerai-je de ce que m'a dit cet étranger?... Non... je ne le dois pas! Il m'a dit que ces messieurs avaient de l'amour pour moi!... Est-ce que des jeunes gens de la ville peuvent aimer une petite montagnarde?... Oh! non... ce n'était que pour rire que M. Alfred faisait semblant d'être amoureux de moi!... Et M. Édouard?... Ah! il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait!...

Mais l'heure où les jeunes gens viennent habituellement dans la vallée est passée depuis longtemps, et ils n'ont point paru. Isaure a regardé bien souvent par la route qu'ils suivent; elle reste plus tard sur la montagne; enfin elle revient tristement chez elle, et là elle attend encore ceux qui lui témoignaient tant d'amitié.

— Ils ne viendront pas! se dit la jeune fille en regardant sur le seuil de la porte. Non... ils ne viendront pas aujourd'hui... Peut-être pas demain non plus... Je ne dois pas en être fâchée, puisque c'est mal de causer tous les jours avec ces messieurs.

Et cependant une larme tombe des yeux de la jeune fille; il lui semble qu'elle est de nouveau entièrement abandonnée. — Ils sont peut-être partis de ce pays! se dit-elle. Partis sans me dire adieu!... Lui surtout qui semblait toujours si fâché de me quitter!... qui me souriait si bien!... Pourquoi donc m'avoir habituée à le voir tous les jours?

La petite a raison : pourquoi habituer les gens au bonheur, pour

ensuite leur faire de la peine?... C'est ce qu'on devrait se dire avant de chercher à séduire un cœur... Mais alors on pense à tout autre chose.

La journée s'est écoulée sans que les jeunes gens soient venus. Isaure fait tout ce qu'elle peut pour se distraire; elle va, vient dans sa maisonnette; parle à ses poules, à sa vache, à Vaillant; mais, malgré tous ses efforts, son cœur est gros. Le temps lui semble marcher avec plus de lenteur qu'à l'ordinaire, et pendant la nuit le sommeil n'a pas toujours fermé sa paupière.

L'aurore a reparu. La jeune fille est déjà levée; elle va quitter sa demeure pour se rendre dans les montagnes, mais un léger bruit se fait entendre dans l'éloignement... Bientôt il se rapproche... Isaure s'arrête. L'espoir, le plaisir, brillent dans ses yeux... Oui, c'est bien le galop d'un cheval que l'on distingue... le voilà plus près... Isaure regarde au loin sur la route. Un jeune homme s'approche au grand galop... elle l'a reconnu, c'est lui... c'est bien celui qu'elle s'étonnait surtout de n'avoir pas vu la veille... Est-ce qu'une femme peut se tromper quand il s'agit d'amour?

Madame Eudoxie de Hautmont est parfumée d'odeurs; elle a sans cesse un bouquet dans une main, un flacon dans l'autre. La moindre chose lui fait mal, lui donne des faiblesses...

Edouard n'avait pas dormi dans la nuit qui l'avait suivi la fête, et avant le jour il s'était levé et avait lui-même sellé un cheval. Alfred dormait, Edouard ne se sentit nulle envie de l'éveiller; c'était cependant manquer à leur promesse que d'aller sans lui voir Isaure; mais l'amour fait oublier autant de serments qu'il en oublie lui-même!

En quelques minutes Edouard est descendu de cheval, l'a attaché près de la maisonnette, puis court près d'Isaure, qui ne songe pas à lui cacher tout le plaisir que lui cause sa présence.

— Vous voilà! lui dit-elle, ah! je croyais déjà que vous ne viendriez plus!...

— Ne plus venir! Isaure, ne plus vous voir!... est-ce qu'il me serait possible d'exister loin de vous!

En disant cela Edouard prend les mains de la petite, les presse tendrement dans les siennes, puis tous deux s'asseyent au pied d'un arbre et se regardent quelque temps en silence... Mais on parle si bien avec les yeux!

— Vous n'êtes pas venu hier? dit enfin la jeune fille.

— Non, cela était impossible!... Il y avait du monde, une fête au château que nous habitons! Mais que la journée m'a paru longue au milieu de tout ce bruit, de ces gens qui me sont indifférents, de ces plaisirs auxquels je ne pouvais prendre part, puisque je ne pensais qu'à vous... à vous seule près de qui je me trouve si bien.

— Le temps m'a semblé bien long aussi; je me suis ennuyée, j'ai souvent regardé le chemin par où vous venez... Vous m'avez habituée à vous voir... vous avez eu tort... car enfin vous ne resterez pas toujours dans ce pays; alors je ne vous verrai plus... et il me semble que je ne serai plus aussi heureuse qu'autrefois.

— Chère Isaure!... Mais est-ce à moi... est-ce à Alfred que vous donniez les plus vifs regrets?... Aujourd'hui je suis venu sans lui... je brave sa colère, car je veux connaître enfin ce que je puis espérer... Oui, je vous aime, Isaure; j'éprouve pour vous l'amour le plus vif, le plus vrai... J'ai pendant quelque temps cherché à le combattre; mais je sens que cela m'est impossible, je sens que cet amour fait maintenant partie de mon existence... Pourquoi donc craindrais-je de m'y livrer?... Je suis libre, je suis mon maître... et si vous m'aimiez, qui pourrait s'opposer à notre bonheur? Mais il faut pour cela que vous m'aimiez, que vous me préfériez à Alfred. Ah! parlez, avouez-moi franchement ce qui se passe dans votre cœur... Isaure, vous ne voudriez pas... vous ne pourriez pas me tromper...

Isaure baisse timidement les yeux, et retire sa main de dedans celles d'Edouard en balbutiant: — Il est donc vrai!... vous avez de l'amour pour moi?... il ne m'avait pas trompé...

— Qui cela?

— Ce pauvre homme... vous savez bien, cet étranger qui erre dans nos montagnes. — Vous l'avez vu? — Oui, avant-hier; après que vous étiez parti, il est venu dans ma demeure... Je lui ai offert de se reposer; il est resté assez longtemps... Il me regardait toujours et d'une façon si singulière!... Ah! ce n'était pas comme vous! car, au lieu de me faire plaisir, cela me faisait peur. — Ce misérable vous aurait-il insultée? — Non... oh! non!... Il m'a dit seulement... ce que vous venez de me dire aussi... que c'est l'amour qui vous amenait près de moi... puis m'a demandé quel était celui que je préférais....

— Qui lui a permis de vous interroger sur vos plus secrets sentiments?... Ah! quand je le rencontrerai, je saurai punir son insolence!...

— Oh! ne vous fâchez pas contre lui, je vous en prie; cet homme est malheureux!... il dit que tout le monde l'abandonne... Il ne faut pas encore lui faire de la peine... C'était sans doute pour s'amuser qu'il me questionnait; mais il n'a pas insisté quand il a vu que cela me déplaisait... Vous ne lui direz rien, n'est-ce pas?

— Que vous êtes bonne!... Mais vous avez raison. oublions cet homme. Ah! chère Isaure, vous me répondrez à moi; vous me laisserez lire dans votre âme.

— Que voulez-vous donc que je vous dise?

— Quel est celui que vous préférez, d'Alfred ou de moi?

— Mon Dieu!... j'aime bien à vous voir... tous les deux. — Tous les deux également?

La jeune fille rougit; elle ne sait comment avouer ce qu'elle éprouve. Edouard se rapproche d'elle, passe doucement sa main autour de sa taille et lui dit tendrement: — Si Alfred ne revenait plus vous voir, en auriez-vous bien du chagrin?

— Mais... je penserais quelquefois à lui... nous en parlerions ensemble... voilà tout.

— Et si c'était moi qui ne vint plus... vous vous en consoleriez de même en causant avec lui?

— Oh! jamais... jamais!... s'écrie la jeune fille avec un accent qui part de l'âme.

— Chère Isaure! c'est donc moi que vous aimez d'amour!...

Isaure lève doucement ses beaux yeux bleus sur Edouard; l'expression de ce regard, où se peignait son âme tout entière, ne pouvait plus laisser d'incertitude à celui qui était maître de son cœur. Dans son ivresse, Edouard la presse dans ses bras et cueille un baiser sur ses lèvres... Aussitôt un éclat de rire moqueur se fait entendre. Les deux amants tournent la tête... mais ils n'aperçoivent personne.

— N'avez-vous pas entendu quelque chose? dit Isaure avec inquiétude. — Oui... il m'a semblé... cependant je ne vois personne dans les environs... Eh! que nous importe le monde?... que me fait tout l'univers?... Vous m'aimez, chère Isaure!... A!... cette assurance est pour moi le bonheur!... Vous m'aimez; vous êtes orpheline, vous ne dépendez de personne... je suis mon maître aussi, je serai votre époux!... Oui, je serai digne de tant de charmes, de candeur!... Ah! j'ai assez connu le monde pour savoir que je ne pourrais y trouver rien qui vous fût comparable... et d'ailleurs votre éducation, vos manières ne sont pas celles d'une paysanne; quand je voudrai vous présenter dans le monde, vous en ferez l'ornement... Mais non, nous vivrons entre nous, pour nous... n'aurons pas besoin pour être heureux de ces plaisirs bruyants que vous ne connaissez pas... Ma fortune est plus que suffisante pour contenter tous nos désirs... J'achèterai une maison dans une riante campagne; je me ferai un plaisir de vous y apprendre moi-même la musique, le dessin... de lire avec vous ces auteurs célèbres qui éclairent notre esprit et charment notre cœur; enfin, si mon penchant pour les lettres, pour le théâtre, me rappelle quelquefois à Paris, ce sera dans vos bras que je reviendrai me délasser des fatigues de la ville. Ah! ce plan d'existence me promet le sort le plus heureux... Dites-moi qu'il fera aussi votre bonheur!

Depuis quelques instants, en écoutant Edouard, Isaure devient pensive, ses yeux perdent l'expression de plaisir qui les animait; il semble que de tristes souvenirs, de nouvelles réflexions viennent de frapper son esprit; Edouard s'aperçoit de ce changement, car les moindres sentiments qu'éprouve la jeune fille se peignent aussitôt sur ses traits.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-il avec inquiétude. Etes-vous fâchée que j'aie lu dans votre âme... que je sache que vous m'aimez?

— Oh! non... ce n'est pas cela, répond la petite en soupirant. Pourquoi vous aurais-je caché ce que j'éprouvais? Il faut toujours dire ce qu'on pense, n'est-ce pas?

— Oui, toujours.

— Mais peut-être ai-je mal fait de vous aimer!... j'aurais dû auparavant... savoir... Cependant je n'ai pas cherché à me défendre... ce que je ressentais en vous voyant était un plaisir si doux!...

— Eh bien! Isaure, pourquoi ces regrets maintenant que je vous jure de vous aimer toute la vie?... et lorsque je veux vous donner le nom de mon épouse?

— De votre épouse! répond tristement la jeune fille en portant ses regards du côté de la Maison Blanche. Ah! oui! je serais bien heureuse alors... mais peut-être que cela n'est pas possible!

La belle Coralie de la Pinacerie escortée de l'oncle Mignon.

— Eh! pourquoi?... n'êtes-vous pas orpheline?... seule sur la terre depuis que vous avez perdu ces bonnes gens qui vous avaient adoptée? Isaure est quelque temps sans répondre, puis dit enfin en baissant les yeux : — Oui... je suis orpheline... je n'ai plus de parents.

— Eh bien! qui pourrait mettre obstacle à notre bonheur? qui peut vous empêcher d'être à moi... de ne plus me quitter?

Isaure paraît vivement agitée; après avoir regardé autour d'elle avec crainte, elle avance sa main, désigne du doigt la Maison Blanche, puis dit bien bas à Edouard : — Je ne puis jamais m'éloigner de là!...

Edouard est frappé d'étonnement; il regarde avec surprise cette maison qu'on lui désigne; puis, reportant sur la jeune fille des yeux inquiets, semble attendre une autre explication. Mais Isaure se tait.

— Quoi! dit enfin Edouard, vous ne pourrez jamais vous éloigner de cette maison abandonnée!... et quel motif si puissant vous force de rester près de cette habitation?

— Je ne puis pas le dire, répond Isaure à demi-voix.

— Quel est donc ce mystère, cet obstacle que vous me cachez?..... C'est avec moi que vous avez des secrets!... Lorsque je veux vous consacrer ma vie, m'unir à vous par des nœuds indissolubles... Ah! je vous en supplie, parlez, ne me cachez rien!...

— Je ne puis parler. Ah! pardonnez-moi de vous faire de la peine!... S'il ne dépendait que de moi... — Chère Isaure! est-ce quelque promesse, quelque serment que vous aviez fait à votre mère adoptive?... Peut-être vous avait-elle ordonné de ne jamais quitter ces montagnes... Mais songez que si vos parents existaient, ils ne pourraient désapprouver mon amour!... Cette maison que vous me montrez d'une manière si mystérieuse est inhabitée depuis longtemps... elle ne vous appartient pas, puisque, si j'en dois croire ce que l'on m'a conté, votre père adoptif l'a vendue peu de temps après vous avoir prise chez lui; et vous ne pouvez, dites-vous, vous en éloigner! Allons, convenez qu'il y a là-dessous quelque enfantillage, quelque promesse inconsidérée!... Avouez-moi tout, et je vous prouverai bientôt que vous êtes entièrement maîtresse de disposer de votre sort.

— Maîtresse de mon sort! répond vivement la jeune fille; oh! non... je ne le suis pas!...

— Et de qui donc dépendez-vous? s'écrie Edouard; qui peut encore avoir des droits sur vous?

Isaure baisse les yeux et garde le silence. Le front d'Edouard se rembrunit; mille soupçons viennent de renaître dans son esprit; l'amour qui brillait dans ses yeux a fait place à la défiance, au dépit. Le jeune homme se lève, fait quelques pas loin de la petite, qui reste assise au pied de l'arbre, puis dit enfin d'un ton qu'il tâche de rendre indifférent : — Eh bien! mademoiselle, puisque vous ne me jugez pas digne de votre confiance, je ne me permettrai plus aucune question. Je croyais posséder votre amour... j'espérais faire votre bonheur... je me suis trompé... je tâcherai d'oublier tous mes projets!...

La jeune fille ne répond rien. Edouard a fait quelques pas loin d'elle; cependant, surpris de son silence, il tourne la tête pour la regarder encore... Le joli visage d'Isaure est baigné de larmes qui coulent en abondance de ses yeux. A cette vue, Edouard est bientôt auprès d'elle; il se jette à ses pieds, couvre ses mains de baisers en s'écriant : — Vous pleurez!... et c'est moi qui en suis la cause!... Ah! pardonnez-moi, chère Isaure... excusez d'injustes soupçons!...

— Vous pensez que je ne vous aime pas! répond la petite en sanglotant.

— J'ai pu vous affliger!... Eh! ne suis-je pas trop heureux d'être aimé de vous! combien je me repens d'avoir fait couler vos larmes! Ah! désormais je ne chercherai plus à connaître vos secrets... je ne vous ferai plus aucune question... Vous m'aimez!... que puis-je demander encore!

Comment, suivant le dire de Jeannette, mademoiselle Cheval montra sa bassinoire en descendant du mât de cocagne.

— Oh! oui... répond Isaure en laissant échapper un sourire qui brille sous ses larmes, je vous aimerai toujours... car je ne crois pas que l'on puisse changer, moi. Pardonnez-moi de ne pas vous dire tout ce qui me concerne... Ah! je voudrais bien! mais ce secret ne m'appartient pas. Un jour peut-être je n'en aurai plus pour vous... et... d'ici à quelque temps sans doute... je saurai si je puis être votre épouse... s'il m'est permis de vous suivre partout. Quant à mon cœur, il est à vous; vous savez bien que je ne puis pas vous le reprendre.

L'aimable enfant presse tendrement les mains d'Edouard, et ne craint pas de lui montrer tout le plaisir qu'elle éprouve à l'aimer; mais Edouard ne songe pas à abuser de sa confiance, car il aime aussi réellement. Les moments passent vite entre amants qui ne se sont pas encore tout accordé; Edouard s'aperçoit enfin qu'il est plus que temps qu'il retourne au château. Il s'arrache avec peine d'auprès de celle qu'il aime en lui disant tendrement : — A demain.

— A demain, dit Isaure. Songez que vous m'avez habituée à vous

voir, que le temps me semble bien long loin de vous; et maintenant que je vous ai avoué que je vous aime, je voudrais vous le répéter à chaque instant!

Edouard prend la main de la jeune fille, la place sur son cœur et lui dit : — Puissé-je avant peu ne plus être obligé de vous quitter!

Il remonte à cheval, adresse encore de la main un dernier adieu à Isaure, qui est sur le seuil de la maison, puis reprend le chemin du château. Mais, malgré lui, il ne peut s'empêcher de tourner la tête pour regarder la Maison Blanche; et quoiqu'il ait promis à la jeune fille de ne point s'inquiéter de ce qu'elle lui cache, et de ne plus concevoir d'injustes soupçons, son cœur se serre en regardant cette habitation abandonnée, et il se dit en soupirant : — Quel est donc le motif qui l'empêche de s'éloigner de ces lieux?

Chapitre XX. — Projets d'hymen.

En se levant, le lendemain de la fête, Alfred s'est rendu dans l'appartement d'Ecouard; ne l'y trouvant pas, non plus que dans le château et les jardins, Alfred ne doute pas qu'au mépris de leur convention, Edouard ne soit allé sans lui voir Isaure. Il est furieux, il maudit son sommeil, il est prêt à monter à cheval et à courir le chercher dans les montagnes. Mais il songe que la matinée est déjà avancée, et que sans doute Edouard, qui est parti depuis longtemps, est en route pour revenir. Il se décide à l'attendre, afin de pouvoir plus tôt s'expliquer avec lui.

Pendant qu'Alfred se promène avec impatience dans la galerie qui donne sur la campagne, Robineau, qui vient de se lever, donne tous ses soins à sa toilette, puis s'avance d'un air satisfait vers le jeune baron et lui dit en souriant : — Bonjour, mon cher Alfred!

— Bonjour! répond brusquement celui-ci en continuant de marcher à grands pas.

— Parbleu! je suis bien aise de te rencontrer ce matin... ce qui est assez rare; car ordinairement toi et le poëte vous êtes levés avant *Phébus*... Eh! eh!... avec ce diable de Férulus on prend l'habitude de ne parler qu'en images!... Mais venons à ce que je veux te dire... Tu ne m'écoutes pas, Alfred?...

— Si fait, si fait... je t'écoute... parle toujours.

— Eh bien, mon ami, je te dirai donc que dans la journée d'hier, j'ai... A propos, comment as-tu trouvé la journée d'hier? Tu ne m'as rien dit sur ma fête... C'était gentil, hein?

— Oui, sauf les couplets de M. Férulus, le fromage des gladiateurs et le derrière de mademoiselle Cheval, c'était fort bien.

— Ah! que veux-tu? ce sont là de ces petits accidents imprévus... Cependant M. Berlingue m'a assuré que cela avait rendu la fête plus piquante. Enfin, mon cher Alfred, dans cette journée j'ai décidément fixé mon choix.

— Pourquoi faire?

— Comment! pourquoi faire? pour me marier, rien que cela. Décidément il me faut une femme!... Quand on tient un certain rang... quand on a un château... et puis mon cœur a parlé; oh! il a parlé d'une façon extraordinaire! Je n'ai jamais été amoureux comme ça; il est vrai que jamais objet aussi séduisant ne s'était trouvé à ma disponibilité. Je gage que tu as deviné, Alfred! tu te seras aperçu de notre intelligence; moi, j'avoue que je ne pouvais pas me contenir... Dis donc, Alfred, qu'est-ce que tu regardes donc par la fenêtre?...

— Je t'écoute, je t'entends, parle toujours.

— Eh bien! mon cher ami, c'est mademoiselle Cornélie de la Pincerie qui a fixé mes vœux; c'est elle qui sera mon épouse, si, comme je l'espère, M. le marquis son père ne met pas obstacle à cet hymen.

Alfred quitte la fenêtre et s'avance vers Robineau en lui disant : — C'est mademoiselle Cornélie... cette grande demoiselle avec qui tu as ouvert le bal, que tu veux épouser? — Justement, mon ami... Elle est charmante, n'est-ce pas? — Oui... elle n'est pas mal!... — Comme elle danse! hein?... — Oui... mais ce n'est pas pour danser toujours qu'on se marie. Ecoute, Robineau... — Ah! je t'ai déjà dit que je ne répondrais plus à ce nom-là! — Eh bien! Jules, la Roche-Noire, tout ce que tu voudras; écoute-moi, je t'en prie. Tu es bon enfant, quoique la fortune t'ait un peu tourné la tête, que tu veuilles faire le seigneur... Nous avons été au collége ensemble, et vraiment je serais fâché de te voir un jour malheureux... — Quel diable de préambule!... — Tu dépenses plus que ton revenu... tu fais aller trop vite ton héritage; enfin, puisque tu t'amuses, je te le pardonne encore; mais, mon ami, crois-moi, n'épouse pas mademoiselle Cornélie, car je suis certain qu'alors tu ne t'amuserais pas longtemps.

Robineau se pince les lèvres d'un air piqué et répond : — Mon cher Alfred, il ne fallait pas tant de phrases pour en venir là!... que je n'épouse pas mademoiselle de la Pincerie... J'avoue que je pensais que tu allais au contraire me faire compliment sur mon goût. Et pourquoi ne l'épouserais-je point? — Parce que cette femme-là ne te convient pas du tout. — La preuve qu'elle me convient, au contraire, c'est que je l'adore. — Bah! tu te figures cela!... Tu adorais aussi Fifine, et tu l'as quittée sans regret!... — Fifine!... de qui diable viens-tu me parler! Mon ami, je t'en supplie, ne prononce plus ce nom-là... Si la famille de la Pincerie savait... Je sais bien qu'un jeune homme est maître de s'amuser... mais c'est égal!... C'est une famille si sévère sur les mœurs!... ça pourrait me faire du tort. — Tu aimes mademoiselle Cornélie, je le veux bien... mais elle... elle ne t'aime pas; elle t'épousera pour avoir un mari, voilà tout.

— Elle ne m'aime pas! s'écrie Robineau. Ah! par exemple, mon pauvre Alfred, je te croyais plus de tact et de discernement que cela... Mademoiselle de la Pincerie ne m'aime pas!... non, elle m'adore, voilà tout; et Dieu merci, hier j'en ai eu des preuves... le plus aimable abandon... des serrements de mains, des soupirs... des mouvements nerveux!... c'est-à-dire qu'elle est folle de moi.

Alfred se retourne en haussant les épaules, puis il reprend : — Soit, elle t'adore, je le veux bien; j'ai pu me tromper. Mais cette femme-là est aussi âgée que toi; elle a bien vingt-huit ans?

— Non, non! oh! elle n'a pas vingt-huit ans! elle a eu vingt-sept ans et demi le mois dernier. — Et la fortune?... ceci est important. Combien a-t-elle pour dot? — Pour dot!.... Mais elle a mille choses... D'abord, des espérances magnifiques, puis ce que doit obtenir son père du gouvernement pour des plans d'économie rurale qu'il doit envoyer très-incessamment au ministre; ensuite, tout ce que lui laissera son oncle Mignon, qui doit être nommé sous-préfet cette année ou l'année prochaine, ça ne peut pas lui échapper; enfin une place superbe et très-lucrative que le marquis a la promesse de faire obtenir à son gendre!... — Et depuis cinquante ans il ne peut pas placer son frère. — Ça ne prouve rien. D'ailleurs, mon ami, je t'avoue que je ne m'occupe pas d'une dot comme un marchand de la rue Saint-Denis... Marchander une femme! fi donc!... et une femme comme mademoiselle de la Pincerie! Il me semble que l'honneur d'entrer dans une telle famille doit être compté pour quelque chose.

Alfred prend la main de Robineau, et lui dit avec un grand sang-froid : — Mon ami, je te le répète, si tu fais ce mariage-là, tu feras une sottise.

Robineau fait des yeux colères comme un dindon, et quitte la main d'Alfred en disant : — Mon ami... en fait de sottises, je n'ai pas besoin de tes avis... Je ne courtise pas les gardeuses de chèvres, moi; mais j'épouserai qui bon me semblera.

— Epouse le diable, si tu veux!.... dit Alfred en sortant brusquement de la galerie.

— Je n'épouserai pas le diable, mais j'épouserai mademoiselle Cornélie, répond Robineau en marchant à son tour d'un air déterminé vers la cour. Ah! on ne m'aime pas!... Ah! je ferai une sottise!... se dit-il en courant vers l'écurie. Je vois ce que c'est... Parbleu!... c'est facile à deviner... M. Alfred voudrait me souffler mademoiselle de la Pincerie, et c'est pour cela qu'il cherche à me détourner de cet hymen... mais la ruse est trop grossière. Pour lui ôter toute espérance, courons chez le marquis, et ne le quittons pas qu'il ne m'ait promis la main de sa fille.

Robineau appelle le cocher, le jockey, pour qu'on mette le cheval à son char-à-bancs. M. Férulus vient alors s'informer de la santé de M. de la Roche-Noire, et le prévenir que le déjeuner est servi. Robineau réfléchit qu'il a encore le temps de déjeuner avant d'aller demander la main de mademoiselle Cornélie. Il accompagne donc son bibliothécaire dans la salle à manger; et, tout en déjeunant, lui dit : Monsieur Férulus, je vais incessamment me marier.

M. Férulus fait une légère grimace, parce que la vie qu'il menait au château lui plaisait beaucoup, et qu'il prévoit sur-le-champ que l'arrivée d'une maîtresse diminuera l'importance de ses fonctions, qu'il ne sera plus chargé de commander le menu du dîner et de régler le temps qu'on doit rester à table. Cependant, comme Robineau a dit cela d'un air très-décidé, et qu'il est facile de voir dans ses yeux qu'il s'attend à des félicitations, M. Férulus tâche de faire un sourire de sa grimace, et répond d'un air mielleux :

— Monseigneur, le mariage est une institution qui remonte aux temps les plus éloignés de l'antiquité; on s'est toujours marié, même quand il n'y avait pas de notaire ni d'officiers municipaux; se marier, c'est suivre les volontés de la Providence, et c'est parce qu'ils ne voulaient plus se marier que les habitants de Sodome furent brûlés; mariez-vous donc, monseigneur; les grands hommes ont toujours eu beaucoup de vocation pour l'hymen : Hercule épousa en une seule nuit quarante-neuf filles de Thespius, roi de Béotie... et, s'il faut en croire *Dion Cassius*, César fit rendre un décret qui le déclarait mari de toutes les femmes de Rome, quand cela pouvait lui faire plaisir. Ah! quels hommes que César et Hercule!... mais, maintenant, on ne peut plus épouser qu'une seule femme à la fois; et, au fait, je crois que c'est assez. Puis-je savoir, monseigneur, quel est l'objet sur qui vos yeux sont tombés?

— C'est la fille cadette de M. le marquis de la Pincerie, une jeune personne, grande et bien faite, qu'on nomme Cornélie, et qui était à table à côté de moi.

— Ah! j'y suis, monseigneur, j'y suis... Une figure antique... un profil grec... une taille d'Antigone... des poses académiques... et une manière de s'exprimer à la fois élégante et grammaticale!... Je vous fais mon compliment, monseigneur, c'était la plus belle personne de la fête!

— Ce cher monsieur Férulus! dit Robineau en serrant affectueusement la main de son bibliothécaire. A la bonne heure!... il s'y con-

naît, lui, et il approuve mon choix, parce que la passion ne l'aveugle pas, et qu'il dit ce qu'il pense.

Si j'approuve votre choix, monseigneur ! je ferai plus, je le chanterai en vers *iambiques*, *hexamètres* et *pentamètres*.

— C'est très-bien, mon cher Férulus; moi, je vais sur-le-champ trouver M. le marquis de la Pincerie; vous sentez que je ne veux pas négliger une telle affaire... Un autre me soufflerait mademoiselle Cornélie, et je ne m'en consolerais pas.. Le cheval est à la voiture, je pars pour Saint-Amand; j'espère, avant le mariage, décider la famille à venir passer quelques jours au château.

— Allez, monseigneur, dit M. Férulus en accompagnant Robineau jusqu'au char-à-bancs; et, lorsqu'il le voit s'éloigner, il ajoute : Allez chercher une femme, puisque vous êtes si pressé de vous marier... Il me semble, cependant, que le château était tenu sur un assez bon pied, et que nous avions sous la main tout ce qu'il nous fallait. C'est égal, ayons l'air enchanté de cet hymen, et faisons des vers pour toute la famille de la Pincerie.

Alfred avait quitté Robineau pour se rendre sur la pelouse, où il se promenait avec agitation en attendant Edouard. Enfin, celui-ci paraît, et Alfred s'éloigne du château pour aller au-devant de lui.

Edouard laisse flotter les rênes sur le cou de son cheval. Tout occupé d'Isaure, de son amour et de cette Maison Blanche, qui mettait déjà obstacle à ses plans de bonheur, il ne regardait pas autour de lui, et ne se croyait pas si près du château. Tout à coup une voix lui crie : Arrêtez!... descendez, je veux vous parler...

Edouard a tressailli au son de cette voix qui lui est bien connue, mais qui semble en ce moment altérée par la colère. Il lève les yeux, et voit devant lui Alfred, pâle, immobile, quoique son agitation se manifeste dans ses traits. Edouard descend de cheval et laisse aller sa monture, qui se rend d'elle-même au château. Les jeunes gens sont à l'entrée d'un chemin bordé d'arbres; Alfred en sort, et fait signe à Edouard de le suivre; il s'arrête dans un endroit plus écarté; Edouard garde le silence, et attend que son compagnon commence un entretien dont il devine le sujet.

— Vous venez de voir Isaure? dit enfin Alfred. — Oui... je la quitte en ce moment. — C'est donc ainsi que vous tenez votre promesse!... Ne vous souvient-il plus de notre convention?... Et moi aussi j'ai eu cent fois le désir de me rendre sans vous dans la montagne, de me trouver seul avec cette jeune fille... Mais j'ai résisté à ces désirs, et j'ai craint de manquer à ma parole... Et vous... — Alfred, j'ai eu tort, je l'avoue... Mais l'amour que j'éprouve pour Isaure est si violent, que je n'ai pas été maître de résister... — Dites que, moins délicat que moi, vous vous êtes joué de ma bonne foi!.... — Alfred, écoute-moi, je t'en prie, ne crois pas que ce soit un simple caprice que j'éprouve pour Isaure... — Et qui vous dit que je ne l'aime pas autant que vous? Pour vous en faire aimer, vous employez les soupirs, la mélancolie. Moi, j'agis plus franchement, je me déclare... je ne cache pas mon amour. — Mais enfin, Alfred, cette jeune fille ne peut nous aimer tous deux... et si... si ce n'était pas toi qu'elle préférât?...

— Je vous entends, répond Alfred avec dépit; je vois que ce matin, vous trouvant seul avec elle, vous avez mis le temps à profit; que vous n'avez rien négligé pour l'emporter sur moi... Et vous pensez que, sur ce seul aveu, je vais me retirer et vous céder votre conquête; mais vous me permettrez de douter un peu de votre triomphe, et d'essayer d'être aussi heureux que vous... Je verrai Isaure seul aussi; peut-être cette fière beauté daignera-t-elle alors se montrer moins sévère pour moi.

— Je ne sais quels sont vos projets, monsieur: mais, puisque vous me forcez de vous le dire : oui, Isaure m'aime, c'est moi qu'elle préfère... Elle vient à l'instant de m'en faire l'aveu.

— En vérité! vous me faites en ce moment l'effet de Robineau, lorsqu'il est venu tout à l'heure me dire qu'il était adoré de mademoiselle de la Pincerie. Tous ces messieurs se persuadent qu'on les adore !... Sans avoir autant d'amour-propre, vous me permettrez de penser que je puis plaire aussi... Mais je verrai cette petite Isaure... qui est plus coquette que je ne l'aurais cru!... et je vous préviens que je ferai aussi mon possible pour me faire adorer.

— Quoi que vous en disiez, je ne confonds pas Isaure avec toutes les coquettes que nous avons connues... et je ne crains pas qu'elle oublie les serments qu'elle m'a faits.

— Ah! vous vous êtes déjà fait des serments!... Quand je disais qu'on avait mis le temps à profit... La voilà donc cette vertu si rare qui se rend dans un premier tête-à-tête!

— Qui se rend!... quoi! Alfred, vous pourriez croire... — Oh! ne pensez plus m'abuser... — Alfred, je vous jure... — Je ne crois pas aux serments d'un homme qui vient de manquer à la délicatesse. — Alfred!... — Oui, oui, je le répète... et si cela vous offense, dites un mot, je suis à vos ordres...

Edouard et Alfred gardent quelques instants le silence. Mais Edouard songe qu'il est bien plus heureux qu'Alfred, puisqu'il est aimé d'Isaure; il pense au chagrin, aux regrets que doit éprouver celui qui n'a pas su toucher le cœur de la jeune montagnarde; alors sa colère s'éteint, il plaint son rival, il se dit que c'est au plus heureux à excuser l'autre; et, s'approchant d'Alfred, lui prend la main, la lui presse avec tendresse, et lui dit : Pourrais-tu donc te battre avec moi?

Alfred est ému, mais il s'efforce d'être maître de lui-même en répondant : Lorsqu'on a offensé quelqu'un, ne doit-on pas lui en rendre raison?... — Mais puis-je être offensé d'un mot que la colère t'inspire et que ton cœur désavoue?... Ne doit-on jamais pardonner quelque chose à son ami?... Et à quoi servirait l'amitié, si ce n'est à être plus indulgent pour ceux qu'on aime?...

— L'amitié!... je ne crois plus à la vôtre!...

— Alfred, je n'ai plus qu'une chose à te dire... je veux qu'Isaure soit ma femme...

— Votre femme? s'écrie Alfred avec surprise. Votre femme!... cette jeune villageoise!.... — Oui, j'y suis bien décidé... Me pardonnes-tu maintenant la préférence qu'elle m'accorde sur toi?

— Si en effet vous voulez en faire votre femme, dit Alfred après un moment de silence, vous devez l'emporter; car, je l'avoue, je n'ai jamais eu cette intention... Mais... il m'est bien difficile de croire... Au surplus, je saurai m'assurer de la vérité.

Alfred reprend le chemin du château, Edouard en fait autant; mais ils ne se parlent plus.

Chapitre XXI. — Bruit de valets. — Alfred et le vagabond.

Le lendemain, au point du jour, il règne une certaine agitation parmi les valets du château; ils sont rassemblés dans la cour, et causent entre eux avec chaleur. Au nombre de ceux qui pérorent le plus, on remarque le concierge, qui semble haranguer les autres :

— Je vous dis que ça ne peut pas être quelque chose, s'écrie Cunette en gesticulant d'une manière dramatique. Voilà plus de quinze ans que je suis concierge de ce château, et il ne s'y est jamais rien passé d'extraordinaire.

— Je ne sais pas si c'est extraordinaire, dit le jockey, mais je vous dis que j'ai vu une lumière... Vous savez que nous sommes revenus tard de la ville avec monsieur; le temps que j'étrille le cheval, que je range la voiture, puis que je soupe!... Enfin, il était très-tard quand je me suis couché. Comme il faisait beau temps et que je n'avais pas trop envie de dormir, je me suis mis à la fenêtre, et, en regardant au hasard, j'ai regardé cette tour en face, que vous appelez la tour du Nord...

— Où personne ne loge, dit Cunette, parce que monseigneur a jugé qu'elle était en trop mauvais état, et que ce n'était pas la peine de la faire remettre à neuf, vu qu'il y a bien assez de logement au château.

— Eh bien ! si personne n'y loge, je vous dis, moi, qu'hier au soir à onze heures... c'est-à-dire, il était bien près de minuit... j'ai vu une lumière dans une des petites fenêtres du haut.

— Ah Dieu ! dit Jeannette, à minuit! c'est l'heure des revenants, n'est-ce pas, mamzelle Cheval?

— Laissez donc, dit la cuisinière, est-ce que je crois aux revenants, moi ! Tout cela ce sont des inventeries pour faire peur au monde... Ça serait bien plutôt des voleurs qui voudraient me dénicher mes poulets, dans le cas où ça serait quelque chose.

— Comment ! dit François en s'approchant des autres valets, est-ce qu'il y aurait aussi des esprits dans ce château?

— Oh! non, monsieur François; il n'est pas question d'esprits, reprend le jockey, c'est seulement une lumière que j'ai vue c'te nuit, dans la tour où personne ne loge.

— C'est un effet de lune, qu'il aura pris pour de la lumière, dit Cunette; moi, je suis concierge, et je réponds qu'il n'est entré personne de suspect dans le château.

— Pardi! dit Jeannette, si c'est un revenant, est-ce que ça entre par les portes?...

— Notez, reprend le concierge, que Benoît dit que la lumière était là-haut... à cette fenêtre... c'est justement l'arsenal... Qu'est-ce qu'un voleur irait chercher dans l'arsenal, où il n'y a plus que de vieilles lames rouillées?

— Mais si ce n'est pas un voleur?

Vincent, qui n'avait pas encore parlé, s'approche alors d'un air mystérieux, et dit : Mes enfants, tout ça me rappelle quelque chose dont je ne me souvenais plus,... et qui pourrait bien se lier avec ce que Benoît a vu.

Tous les domestiques se pressent autour de Vincent, et le regardent avec curiosité; le jardinier reprend : Il y a cinq ou six jours,... je ne sais plus au juste quand, c'était le soir, j'allais me coucher; je me rappelle que j'ai besoin pour le lendemain matin de ma grande pioche pour travailler de ce côté du jardin. Vous savez que je serre la plupart de mes outils dans une petite cahute qui est au bout de la grande allée à gauche. — Oui, oui. — Vlà donc que je me dis : Allons chercher ma pioche. Je sors de chez moi, puis j'entre dans le jardin; j'étais à peu près au milieu de la grande allée, quand j'entends marcher devant moi...

— Ah Dieu! que ça me fait peur! dit Jeannette en se serrant contre un des marmitons.

— Moi, reprend Vincent, je pense que c'est un de ces messieurs du château, et je m'arrête poliment pour le laisser passer en ôtant mon chapeau, pas du tout, on s'arrête aussi, et, au lieu de venir vers moi, on rebrousse chemin. Alors, ça me paraît louche, je crie : Qui est-ce qui est là?... Mais on ne me répond pas, on va plus vite; moi je veux

suivre... mais je me cogne le nez contre un tilleul, et puis, bien le bonsoir, je n'entends plus personne.

— Ah! comme c'est étonnant! — Bah! c'était peut-être notre maître qui se promenait. — Lui! oh! il ne va jamais seul le soir dans les jardins. — Fallait demander le lendemain à ces messieurs. — Ma fine, j'ai dormi par là-dessus et je n'y ai plus pensé.

— Il faut demander ce que c'est à M. Férulus, disent les autres valets. C'est un homme qui sait tout, un savant; il nous dira si nous devons avoir peur.

M. Férulus traversait justement la cour, tenant à la main de petits vers qu'il avait déjà faits pour la future de Robineau, et qu'il comptait présenter à celui-ci au déjeuner. Il s'approche pour savoir le motif du rassemblement qu'il aperçoit dans la cour. Alors on lui fait part de ce que Benoît et Vincent viennent de raconter.

M. Férulus a écouté avec beaucoup d'attention, et en secouant quelquefois la tête; toutes les fois que le bibliothécaire a froncé ses sourcils, Jeannette et le jockey ont dit : Voyez-vous! ça l'effraie aussi.

Enfin M. Férulus, après avoir longtemps réfléchi, dit à Benoît : Es-tu bien certain que ce soit une lumière que tu aies vue dans la tour?

— Oh! oui, monsieur. D'abord ça allait et ça venait; pour que ç'eût été la lune, il aurait fallu que je voie... — Que je visse... — Que je... quoi?... — Que je visse... fais donc attention au plus-que-parfait du subjonctif. — Ah! monsieur, je ne vous dis pas j'ai vu un plus-que-parfait!... je vous dis une lumière.

— Qu'on est malheureux d'avoir affaire à des ignorants! se dit Férulus. Et vous, Vincent, vous êtes donc bien certain qu'il y avait un homme dans le jardin?

— Certain... c'est-à-dire, un homme ou une femme, je ne peux pas affirmer le sexe... Mais c'était quelqu'un, pisque ça marchait et que ça courait devant moi. — C'était peut-être un lapin. — Ah! laissez donc! un lapin qui aurait eu des clous à ses souliers!...

— Tout ceci me semble assez singulier, dit Férulus.

— Voyez-vous que c'est singulier, s'écrie Jeannette, et que nous devons avoir peur.

— Je ne dis pas cela... Les choses qui nous paraissent merveilleuses de loin sont souvent fort naturelles, examinées de près... Il y en a même qui perdent beaucoup à être regardées de trop près. Mais, avant de prononcer sur ceci, j'aurais voulu m'assurer par moi-même de la vérité, car *pluris est oculatus unus quam auriti decem!*...

— Voyez-vous! dit Cunette, ça veut dire que c'est des bêtises, et que vous avez rêvé tout cela...

— Non... cela ne veut pas dire cela du tout, reprend Férulus. Oh! mon cher Cunette, vous ne traduisez pas littéralement. Je pense que, *primo*, il y a quelque chose, ou il n'y a rien. Voilà mon principe, et je pars de là, parce qu'il faut toujours partir d'un principe.

— Eh bien! moi, je dis que gnia rien, dit mademoiselle Cheval, et qu'ils auront eu peur de leurs *ombrillages!*...

— Dame! dit Jeannette, monsieur qui est un savant... car il m'a déjà montré bien des choses, à moi...

— C'est bon, Jeannette! ceci est *inter nos*, dit Férulus en poussant le bras de la grosse fille; ne sortez pas de la question.

— Eh bien! monsieur, reprend Jeannette, dites-nous tout bonnement s'il y a des revenants ou s'il n'y en a pas.

— Oui, c'est ça, disent les autres domestiques, au moins nous saurons à quoi nous en tenir.

— Mes enfants, dit Férulus après s'être longuement mouché, la question que vous me faites est épineuse. *Hippocrate* dit oui et *Galien* dit non!...

— Mais nous ne demandons pas l'avis de *M. Pocrate*, dit mademoiselle Cheval, pisque c'est le vôtre que nous voulons.

— Ma chère *coqua*... autrement dit cuisinière, ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. Vous voulez savoir s'il y a, ou s'il y a eu, ou si l'on doit encore croire aux revenants : voilà le principe posé... je pars de là. J'embarque ma réponse sur le galion de mes lèvres, pour passer la mer orageuse de vos attentions, et arriver enfin au port fortuné de vos oreilles!

— Ah ben, monsieur, si vous parlez encore une autre langue, nous ne vous comprendrons jamais! dit Jeannette.

— C'est juste, Jeannette; je me laisse aller à mon éloquence, et j'oublie que je dois descendre à votre portée. M'y voici. Doit-on croire aux revenants?... Saint Augustin prétend qu'il y a de la témérité à nier la liaison intime des démons avec les femmes... mais Montaigne dit qu'il faut donner aux magiciens de l'ellébore et non de la ciguë. Moi, pour mon compte, je ne crois point aux choses surnaturelles... Je n'en ai jamais fait d'abord. Cependant, je ne suis point pyrrhonien... Je ne suis point de ces gens qui doutent de tout!... Selon eux, Xerxès n'est point entré dans la Grèce avec cinq millions d'hommes, et n'a pas fouetté la mer; une louve n'a pas été la nourrice de Rémus et de Romulus; Mutius Scævola n'a point tenu fièrement son bras sur un brasier ardent; ils ne croient point au fantôme qui apparut deux fois au second Brutus, ni au *labarum* aperçu dans les airs par le grand Constantin... Je sais bien que tout cela est fort extraordinaire... mais du moment que c'est dans l'histoire... Oh! alors... comme dit Virgile : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!* Voilà, mes amis, mon opinion sur les revenants; je vous engage à vous régler là-dessus. Du reste, je ne vois pas qu'il soit encore nécessaire d'inquiéter monseigneur pour cela.

En disant ces mots, M. Férulus s'éloigne pour aller offrir ses vers à Robineau; et les domestiques, qui n'ont rien compris à ses discours, se séparent en conservant chacun leur opinion.

Edouard ne tarde pas à quitter son appartement. Depuis longtemps il serait sorti du château, s'il n'avait pas cru devoir attendre Alfred pour se rendre avec lui près d'Isaure. Il espère lui prouver par là qu'il ne cherche pas à influencer les sentiments de la jeune fille, et que c'est son cœur seul qui la guide. Enfin, quoique heureux de la préférence qu'il a obtenue, Edouard, qui ressent pour Alfred la plus tendre amitié, voudrait que son succès en amour ne lui fît pas perdre son ami.

Le temps s'écoule; Edouard, qui brûle d'impatience de revoir Isaure, s'étonne de la lenteur d'Alfred. Celui-ci paraît enfin; mais, en apercevant Edouard, son front se rembrunit, et une expression de mécontentement se peint dans ses traits.

— Je t'attendais! dit Edouard en allant au-devant d'Alfred, auquel il veut prendre la main; mais celui-ci la retire aussitôt en répondant avec froideur : — Et pourquoi m'attendiez-vous?

— Pour partir avec toi... pour aller ensemble voir... Isaure.

— Ensemble! dit Alfred d'un ton ironique; il me semble que désormais ce n'est plus la peine... et que chacun est le maître de faire ce qu'il voudra... Partez, que rien ne vous retienne... j'irai seul aussi dans la vallée.

— Alfred, tu m'en veux encore! dit Edouard d'un ton chagrin. — Non; oh! j'aurais grand tort, sans doute... vous êtes si franc dans votre conduite!... Et quand épouserez-vous Isaure? Edouard se tait, il paraît embarrassé.

— Eh bien! vous ne répondez pas? reprend Alfred avec ironie; quand on est si amoureux et qu'on est certain d'être aimé, je ne vois pas pourquoi on différerait son bonheur... Vous êtes libres tous deux; rien ne s'opposera à ce que vous formiez ces doux nœnds... Avez-vous intention de cacher cet hymen? d'en faire un mystère?... vous qui méprisez tant les préjugés du monde!...

— Non, monsieur, si j'épouse Isaure, je ne m'en cacherai point; je ne craindrai pas de la nommer hautement ma femme.

— Si vous l'épousez!... Ah! il paraît qu'aujourd'hui vous n'y êtes pas aussi décidé qu'hier... Vraiment, Edouard, vous me supposez donc bien crédule ou bien sot, pour penser que j'ajouterai foi à cette ruse, que vous n'avez employée que pour m'éloigner entièrement de la petite?... Oui, cette jeune fille est fort jolie, j'en conviens, mais vous savez comme moi que l'on n'est pas tenu d'épouser toutes les jolies femmes; et, lorsqu'il ne s'agit que d'une simple villageoise à laquelle il est si facile de tourner la tête... je ne croirai jamais...

— Tant pis pour vous, monsieur, si vous pensez qu'on ne peut pas se fixer près de celle qui réunit tout ce qui peut faire notre bonheur. Je vous ai dit franchement quelles étaient mes intentions... Je ne puis vous forcer à me croire;... mais bientôt, j'espère, vous serez convaincu que je ne vous ai point trompé.

Edouard s'éloigne alors d'Alfred, et, montant à cheval, quitte seul le château.

Alfred reste quelques moments pensif. Il ne sait à quel parti s'arrêter. Il trouve Isaure charmante; son amour-propre est piqué, il lui en coûte d'abandonner si facilement l'espérance de triompher de la petite chevrière. Cependant, s'il était certain qu'Edouard voulût en effet en faire sa femme, il renoncerait sur-le-champ à ses projets sur la jeune fille.

Il se décide à se rendre aussi près d'Isaure. Il veut s'assurer par ses yeux de la préférence qu'elle accorde à Edouard, et savoir si celui-ci ne lui en a point imposé. Il prend donc à son tour le seul cheval qui reste, et quitte le château un quart d'heure après Edouard. Cette fois il ne presse pas la marche de son coursier, il réfléchit aux moyens de savoir la vérité. Il voudrait, sans être vu, entendre son rival; et cependant la pensée d'épier, de surveiller quelqu'un, répugne trop à la franchise de son caractère pour qu'il s'y arrête un moment.

Alfred n'est plus qu'à une courte distance de la demeure d'Isaure, lorsque quelqu'un, sortant tout à coup de derrière un rocher, arrête son cheval par la bride en disant : — Vous arriverez trop tard, on vous a devancé.

Alfred reconnaît le vagabond, qui, appuyé sur son bâton, fixe sur le jeune homme ses yeux étincelants.

— Ah! c'est vous! dit Alfred, et que voulez-vous dire?...

— Que vous vous mettez trop tard en route. Votre rival est plus matinal... et il met le temps à profit... Hier vous n'êtes pas venu; mais il est venu, lui!... et il s'en est retourné bien joyeux!...

Un sourire moqueur accompagne ces paroles. Les traits de l'inconnu ont une expression de malice et de méchanceté plus forte que de coutume.

— Comment savez-vous tout cela? dit Alfred.

— Comment je sais!... oh! parbleu, cela n'est pas bien difficile... Les amants se croient toujours seuls, et ils ne se gênent guère... j'ai eu tout le temps de compter leurs baisers!...

— Leurs baisers! répète Alfred en frémissant de colère.

— Eh! oui... cela vous étonne?... Oh! votre ami ne va pas mal... avec son petit air doucereux il avance ses affaires... Ce qui m'étonne, c'est que vous... qui paraissez avoir l'usage du monde, vous ne soyez pas plus avancé que lui.

— Mais puisque c'est Edouard que l'on préfère?... répond Alfred en étouffant un soupir.

— Que l'on préfère!... laissez-moi donc tranquille! est-ce que ces petites filles ont une préférence?... elles aiment tout le monde, tous ceux qui leur font la cour... Elle vous aurait aimé de même si vous n'arriviez pas toujours le dernier... Au reste, quand vous le voudrez encore, il ne tiendra qu'à vous de triompher... Ne savez-vous pas qu'avec du temps et de l'argent on vient à bout de tout?

— D'honneur, dit Alfred en regardant le vagabond avec surprise, vous avez des principes que je n'aurais pas cru trouver dans un ancien soldat...

— Un soldat... et qui vous a dit que j'avais été soldat? reprend l'étranger avec fierté.

— C'est vous-même, l'autre matin, après m'avoir parlé de mon père, dont le nom vous a si fort frappé!

L'inconnu fronce le sourcil, et garde quelques moments le silence; enfin il reprend : — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant... êtes-vous donc d'avis de vous laisser souffler cette petite fille par votre rival, lorsqu'il ne tiendrait qu'à vous de la posséder?... J'avoue que cela me surprend de la part du jeune baron de Marcey?...

— Tout étourdi, tout entreprenant que je suis ou que j'ai été, j'ai toujours respecté le bonheur de mes amis... J'ai pu chercher à l'emporter sur Edouard quand il ne s'agissait que d'un caprice, d'une bonne fortune!... mais puisque cette jeune fille lui a tourné la tête au point qu'il veut en faire sa femme...

— En faire sa femme!... s'écrie l'étranger en poussant des éclats de rire ironiques. Oh! pour le coup, ce serait trop fort... Si vous aimez M. Edouard, vous lui rendrez un véritable service en l'empêchant de faire une telle sottise.

— Vous parlez avec bien de l'assurance... Qui vous fait donc penser si mal de cette jeune fille?

— J'ai des yeux, j'ai de l'expérience!... et vous, qui connaissez les femmes, comment ne voyez-vous pas que celle-là est une petite matoise qui en sait long avec son air simple et doux? Qu'est-ce que c'est qu'une petite fille dont on ne connaît pas les parents, et à laquelle ceux qui l'adoptent laissent tous leurs biens? qui reçoit généreusement tous ceux qui lui demandent l'hospitalité? qui vit seule dans ces montagnes, et y parle aussi purement qu'une femme élevée à la ville? Mais ce n'est pas tout : il y a encore des circonstances cachées, je les découvrirai...

Alfred réfléchit à ce qu'il vient d'entendre; il ne peut s'empêcher de penser qu'en effet la conduite d'Isaure ne doive donner lieu à d'étranges soupçons.

L'homme qui est arrêté devant Alfred le considère attentivement pendant qu'il réfléchit, on voit qu'il cherche à lire dans ses yeux, à deviner ce qui se passe au fond de son âme. Après un assez long silence, il reprend enfin : — Voilà vraiment bien des hésitations... bien du temps et des soupirs de perdus pour une petite fille qui ne tient à rien!... et qui ne demande pas mieux que d'être séduite!... Ce serait l'héritière d'un grand nom, ce serait une noble châtelaine, que l'on n'agirait pas avec plus de respect?... Sommes-nous donc revenus au temps des Renaud, des Amadis?... Je serais tenté de le croire... on devrait donner tournoi pour cette jeune beauté!... rompre quelques lances pour prouver sa vertu, et briser quelques casques en faveur de son innocence!... Heureux temps où pour être reconnue la plus belle et la plus sage, il suffisait à une demoiselle de se choisir le champion le plus brave et le plus vigoureux.

Alfred a écouté avec attention les dernières paroles de l'homme qui lui parle. Il l'examine à son tour avec plus de curiosité, et lui dit : — Mais qui donc êtes-vous?... vous, qui venez me donner des conseils que je ne vous demande point... je m'aperçois que je me suis trompé sur votre compte... Non, vous n'êtes point un ancien soldat... Edouard avait mieux deviné, je le vois, lorsqu'il m'a dit que vous aviez dû tenir un rang dans la société;... et en effet... votre langage... quoique vous affectiez souvent un ton commun et des manières grossières... votre langage décèle de l'éducation, des connaissances... Quels événements vous ont donc réduit à la triste situation où je vous vois?

— Que j'aie été riche, considéré, et que je ne le sois plus, que trouvez-vous donc là d'étonnant, jeune homme? cela se voit tous les jours!... N'est-on pas dans le monde sujet à mille revers de fortune... et n'est-ce pas surtout lorsqu'on est placé haut que l'on est le plus en danger de tomber?... Que ces revers soient la faute des autres ou la mienne... c'est ce que je n'ai pas besoin de vous dire... J'ai eu les passions vives, j'en conviens, et j'aimais à les satisfaire... c'est assez l'histoire de tous les hommes.

— Vous conviendrez, dit Alfred en souriant, que la situation où vous voilà ne doit pas donner l'envie de vous imiter.

— Eh! combien d'autres, qui ont fait pis que moi, sont encore sur le pinacle!... Après tout, que voyez-vous donc de si malheureux dans ma position? Je suis libre... je suis mon maître! je puis faire ce que bon me semble depuis le matin jusqu'au soir... J'ai un costume qui n'est pas élégant, mais il me couvre, et cela me suffit; je n'envie pas l'opulence des autres, parce que j'ai été saturé de jouissances : quand on s'est souvent enivré avec des vins exquis, on n'est pas fâché de boire de l'eau.

— Mais j'ai cru remarquer dans vos discours que vous aviez assez mauvaise opinion des femmes... elles vous ont donc bien maltraité pour que vous leur en vouliez tant?

— Maltraité! pas du tout!... au contraire, j'étais leur favori, leur benjamin... c'est bien plutôt elles qui pourraient se plaindre de moi... Il y en a une cependant que j'ai aimée... plus véritablement que les autres... celle-là, seule, aurait eu, je crois, le pouvoir de dompter mon caractère... de maîtriser mes passions... avec elle, enfin, je serais peut-être devenu sage, rangé; et maintenant je ne serais point errant dans ces montagnes!...

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousée?

— Pourquoi?... répond l'inconnu et une sombre fureur brille dans ses yeux, qu'il porte alors sur Alfred; parce qu'un autre plus heureux me l'a enlevée... et cet autre...

— Eh bien... cet autre?... — Je n'avais pu encore trouver l'occasion de me venger de lui... mais j'espère avant peu la rencontrer, et vous devez bien penser que je ne la laisserai pas échapper.

— Je n'ai jamais connu les plaisirs de la vengeance!... — Ah! vous êtes jeune encore!... Cependant, vous connaissez l'amour... et vous vous laissez enlever celle qui vous plaît... lorsqu'il ne tenait qu'à vous...

— Lorsqu'il ne tenait qu'à moi!... D'honneur, vous en parlez bien à votre aise... Isaure est plus sévère que vous ne le croyez...

— Elle ne l'était pas hier avec votre ami.

— Elle a près d'elle un gardien qu'il est bien difficile de corrompre...

— Mais ne peut-on pas l'éloigner de ce fidèle gardien? — Comment! — Sans doute? ne peut-on point attirer cette petite loin de sa demeure; puis la conduire ailleurs... dans un endroit où l'on serait maître d'en faire ce que l'on voudrait, sauf à la ramener ensuite à sa maisonnette, si elle refusait absolument de vous céder? — Et qui donc se chargerait d'une telle entreprise? — Qui? eh! parbleu! moi. — Vous? — Oui, moi, quand vous le voudrez : dites un mot, et demain je vous proteste que votre rival ne trouvera plus la petite au logis.

Alfred regarde quelques instants le vagabond, puis il s'écrie : Vous êtes un misérable!... éloignez-vous, ne me parlez plus!... je rougis d'avoir pu écouter de telles propositions!...

L'étranger laisse éclater un rire moqueur en répondant : — Comment! un petit enlèvement d'une jeune fille qui ne demande pas mieux!... une simple espièglerie vous fait peur!... Oh! je vous croyais plus avancé que cela, monsieur le baron; mais, tout comme il vous plaira!... Laissez votre ami s'amuser à vos dépens, laissez la petite rire sous cape de vos respects!... Après tout, qu'est-ce que ça me fait à moi?... que m'importe?... Mais, avant peu, je gage que vous verrez que mes avis étaient bons... alors... si vous avez besoin de moi, vous me trouverez encore... car je ne garde pas rancune pour un mot. Au revoir.

L'étranger tourne le dos à Alfred, et disparaît par un petit sentier entre les rochers; et le jeune de Marcey, après quelques instants de réflexion, au lieu de poursuivre sa route, tourne bride et revient au château.

Chapitre XXII. — La famille de la Pipoterie au château.

Les discours et les propositions du vagabond ont produit sur l'esprit d'Alfred un effet différent de celui que cet homme semblait en espérer. Révolté des propositions odieuses de ce malheureux, Alfred réfléchit à l'injustice de sa conduite envers Edouard; il sent qu'il ne doit point lui faire un crime de l'avoir emporté sur lui; et si, en effet, Isaure l'aime, il se promet de ne point chercher à troubler le bonheur de son ami.

Plus content de lui après avoir pris cette résolution, en revoyant Edouard, Alfred, loin de lui témoigner la même froideur que le matin, lui parle comme avant leur rivalité. Edouard, surpris autant que charmé de ce changement survenu dans l'humeur d'Alfred, se sent bien plus heureux depuis qu'il espère avoir retrouvé son ami.

Le lendemain Alfred accompagne Edouard; tous deux se rendent ensemble dans les montagnes. Les jeunes gens ne parlent point d'Isaure, ils semblent craindre également de s'entretenir d'elle. Cependant on approche de la vallée, on va la voir; Edouard se sent oppressé, il éprouve de la peine pour Alfred; il va pourtant revoir celle qu'il adore; mais, c'est lorsque nous sommes le plus heureux que nous voudrions que tous ceux que nous aimons pussent partager notre bonheur.

Depuis que la jeune fille a dit à Edouard qu'elle l'aimait, elle ne craint plus de lui laisser voir tout le plaisir que lui fait sa présence; c'est maintenant sur le seuil de sa demeure qu'elle attend son arrivée, parce que là elle est bien plus près de la route et bien plus tôt dans les bras de son amant.

Les deux cavaliers ne tardent point à apercevoir Isaure; ils mettent pied à terre, et elle fait quelques pas au-devant d'eux. La présence

d'Alfred, loin de contrarier Isaure, semble au contraire lui être agréable; elle le reçoit avec la même grâce, lui témoigne autant d'amitié, mais devant lui elle ne craint pas non plus de laisser paraître le sentiment plus tendre qui l'attache à Edouard. Aimant pour la première fois, aimant avec toute la candeur de son âge, elle ne croit pas devoir faire un mystère de son amour, surtout à l'ami de son amant.

Alfred répond assez bien aux prévenances, aux amitiés d'Isaure. Il lui est facile de voir qu'Edouard lui a dit vrai, et que c'est lui qui possède le cœur de la jeune fille; mais il tâche de surmonter la peine qu'il en éprouve. Cependant les deux jeunes gens restent moins longtemps près d'Isaure, car Edouard n'y est pas aussi heureux en présence d'Alfred, devant lequel il ne veut point parler de son amour; et celui-ci, malgré tous ses efforts, ne peut parvenir à y retrouver sa gaieté habituelle.

— Mon cher Edouard, dit Alfred à son ami en revenant au château, désormais, je te laisserai aller seul voir Isaure; c'est toi qu'elle aime... oui, je le vois... elle ne cherche pas à le cacher... mais vraiment elle est si jolie! si séduisante! même avec celui auquel elle ne cherche point à plaire, que, malgré toute l'amitié que je te porte, si je la voyais souvent, je ne répondrais pas... oui! je ferais quelque sottise... et ensuite j'en serais désolé; il vaut donc beaucoup mieux que je cesse de voir cette jeune fille, ou que j'attende du moins que sa vue fasse moins d'impression sur mon cœur... On prétend que je suis léger, volage; puissé-je l'être autant qu'on le dit... et oublier bientôt!... Allons, c'est fini... elle t'aime, et désormais je ne veux plus y penser que comme à une sœur.

Edouard presse tendrement la main d'Alfred et s'écrie : — Un ami comme toi!... une amante comme elle! avec cela ne devrait-on pas être le plus heureux des hommes?

En disant cela, Edouard soupirait cependant, car il songeait au secret que lui cachait Isaure et à ces obstacles inconnus qui s'opposaient à ce qu'il fût entièrement heureux. Mais Isaure n'aime que lui, elle le lui a répété cent fois; sa bouche ne peut connaître le mensonge; ce mystère qu'elle lui cache ne tardera sans doute pas à s'éclaircir, elle-même lui en a donné l'espérance; il ne doit donc voir dans l'avenir que le bonheur le plus doux... C'est ainsi qu'Edouard se console; voir le bonheur dans l'avenir, c'est beaucoup, lors même que l'on ne devrait jamais l'atteindre.

En arrivant au château, les jeunes gens s'aperçoivent qu'il y règne un mouvement qui annonce quelque chose de nouveau. Robineau était déjà de retour de la ville; ils le trouvent dans le salon, écoutant des vers que M. Férulus déclame.

— Félicitez-moi, messieurs, crie-t-il aux deux amis du plus loin qu'il les aperçoit, mes vœux ont été agréés!... je l'emporte sur mes nombreux rivaux; en un mot, M. le marquis de la Pincerie m'a solennellement promis la main de sa fille, et m'a autorisé à me regarder déjà comme membre de son illustre famille.

— Mon cher ami, dit Alfred, puisque tu veux qu'on te félicite, nous allons te féliciter; et en effet, maintenant que c'est décidé, c'est ce qu'il y a de mieux à faire...

— Comment! vous vous mariez, monsieur Jules, dit Edouard, et quelle est donc la personne que vous épousez?... Il y avait tant de monde à votre fête que je ne me rappelle pas...

— C'est la sœur de la jolie femme à laquelle, par parenthèse, vous donniez toujours le bras, monsieur l'enfant des Muses.

— Ah! je me rappelle maintenant... mademoiselle Cornélie?

— C'est ça même. Oh! elle doit vous avoir sauté aux yeux!... elle est tellement remarquable!... Je vous avoue que j'en suis dans l'ivresse, dans le ravissement.

— Il y a bien de quoi, certainement! dit Alfred. Mais est-ce que tu veux donner déjà une seconde fête dans le château? tous tes gens ont l'air si affairé...

— C'est pour préparer les logements pour ma future famille, qui veut bien venir passer à mon château le temps qui doit encore s'écouler jusqu'à mon mariage. Moi, j'aurais voulu me marier tout de suite; mais M. le marquis, qui tient essentiellement aux formes, aux bienséances, prétend que cela ne doit pas se faire si brusquement. D'ailleurs, il y a des papiers à avoir; puis des emplettes à faire... la corbeille que je ferai venir de Paris... enfin, pour que tout ce temps nous paraisse moins long, on vient le passer à mon château et y jouir des plaisirs de la campagne. C'est aujourd'hui même que j'attends toute la famille. J'espère, messieurs, que désormais on vous verra un peu plus ici, et que vous ne quitterez pas le château dès le matin pour ne revenir qu'au dîner.

— Moi, je te promets de tenir compagnie à ces dames, dit Alfred, et d'être aussi galant, aussi aimable que je pourrai.

— Je n'ose vous en promettre autant, dit Edouard, je sens que je suis un hôte assez ennuyeux; et puisqu'il vous arrive tant de monde, permettez-moi de vous quitter...

— Nous quitter!... vous éloigner avant mon mariage, sans assister à ma noce!... Non, certainement, je ne vous le permets pas! D'ailleurs, cela contrarierait ces dames; elles m'ont particulièrement demandé si mes deux amis étaient toujours au château, et recommandé de ne point vous laisser partir. Allons, c'est arrangé, vous restez... Oh! nous allons nous amuser!... Nous chasserons... M. le marquis m'a dit qu'il aimait la chasse... Vous m'apprendrez à chasser, messieurs, car j'avoue que je n'ai jamais essayé... Mais ma future dit qu'un homme doit savoir tirer, par conséquent je veux devenir grand chasseur.

— Monseigneur, dit Férulus, l'arrivée de ces messieurs nous a interrompus; si vous le permettez, je vais recommencer ma pièce de vers, faite pour votre mariage. J'ai pris pour texte ce joli vers de Properce :

Nec domina ulla meo ponet vestigia lecto.

— Cela est à la fois galant et voluptueux. Je pars... — Pardon, monsieur Férulus, mais nous partons aussi; en nous lisant vos vers d'avance, vous nous ôteriez tout le plaisir de la surprise. D'ailleurs, il va venir du monde, des dames; il nous faut soigner un peu plus notre toilette.

— C'est vrai, dit Robineau; et moi qui reste avec mon habit de voyage!... François, venez habiller votre maître.

Alfred et Edouard sortent d'un côté, Robineau d'un autre; Férulus se voyant seul, mais résolu à réciter ses vers à quelqu'un, court après Jeannette, qu'il aperçoit dans la cour, et force la pauvre fille à écouter jusqu'au bout cent quarante alexandrins. Après quoi, lui prenant le menton, il lui dit : — Eh bien! comment trouves-tu?... Ah Dieu! quel *lapsus linguæ!* Comment trouvez-vous cela, Jeannette?

— Monsieur, j'aime mieux la complainte d'*Angélique et Médor*. — Vous êtes une sotte, Jeanuette; et vous n'êtes vraiment bonne qu'à bassiner des lits. — Ah! à propos de ça, monsieur, faites donc faire l'emplette d'une bassinoire; car, enfin, v'là l'automne qui arrive, et s'il fallait bassiner beaucoup de lits comme ça au château, ça deviendrait fatigant! — Taisez-vous! je vous ai fait donner l'emploi le plus agréable, acquittez-vous-en avec grâce, et ne murmurez point.

La famille de la Pincerie avait promis d'arriver au château pour le dîner. Enfin, sur les quatre heures, la voiture d'osier et de toile cirée entre dans la cour: on en voit descendre le papa, l'oncle et les deux dames; puis on en sort une multitude de cartons, de paquets, et le fusil de chasse de M. de la Pincerie, qui, par sa longueur, ressemble à une canardière. Robineau a voulu courir au-devant de la société; mais, à la vue de sa future, son émotion a été si forte, qu'il se laisse aller sur un fauteuil en disant : — Cette femme-là m'ôte l'usage des jambes... Qu'est-ce que ce sera donc quand je serai son époux!...

Alfred et Edouard vont offrir la main aux dames; mais, à l'aspect d'Alfred, mademoiselle Cornélie, prenant son grand air de fierté, présente bien vite son bras à Edouard. De son côté la langoureuse Eudoxie, qui n'a pas été satisfaite de la conduite du jeune poëte, paraît avoir l'intention de reporter ses vers Alfred les sentiments qu'elle témoignait à Edouard.

M. le marquis ne s'occupe que de son fusil. L'oncle Mignon a l'ordre de veiller au transport des cartons, pour que les parures de ses nièces ne soient pas trop secouées. Robineau, qui est parvenu à retrouver ses jambes, vient recevoir la compagnie, et la conduit au salon du rez-de-chaussée, en disant à mademoiselle de la Pincerie : — Venez embellir ce séjour, dont vous serez bientôt dame et maîtresse.

Mais les dames ne veulent point s'arrêter au salon avant d'avoir été dans l'appartement qui leur est destiné refaire leur toilette, qu'elles trouvent dérangées par le voyage. Alors M. Férulus, qui a pris un air mielleux avec chaque personnage de la famille, s'avance en disant : — Je vais avoir l'honneur de conduire ces dames.

— Vous! monsieur? dit Eudoxie; cela est fort galant, sans doute; mais un domestique conviendrait mieux maintenant; car nous pouvons avoir mille choses à demander pour notre toilette, et vous concevez qu'il serait incohérent de s'adresser à vous.

— Ceci est de la plus parfaite logique, répond Férulus en s'inclinant. Alors Robineau appelle François, et lui dit : — Ayez l'honneur de conduire ces dames à leur appartement.

— Comment, vous nous donnez un homme pour femme de chambre! s'écrie Cornélie en haussant les épaules. Mais cela n'a pas le sens commun. Comment! est-ce que vous voulez que ce garçon nous lace, nous coiffe, nous habille?

— Ah! mille pardons? je suis absurde... François, allez chercher mamzelle Cheval...

— Qu'est-ce que c'est que ça? mademoiselle Cheval! dit la veuve d'un air effrayé. Ah! mon Dieu! je n'oserai jamais confier ma tête à cette fille-là...

— Oh! vous en serez contente; c'est ma cuisinière, mais c'est une fille qui a tous les talents; elle vous lacera vigoureusement...

— Ah! fi donc! dit Cornélie; c'est une horreur!... nous donner une cuisinière pour femme de chambre!... nos cheveux sentiraient le bouillon!... Je vous déclare, monsieur, que je ne veux pas que votre cuisinière m'approche.

— Eh! monseigneur, dit Férulus, vous avez ce qu'il faut à ces dames.... Jeannette... qui est entrée au château pour tout faire, et qui a toujours les cheveux bouclés comme un nègre...

— C'est vrai! je suis si troublé, si heureux que je n'y pensais pas.... Faites venir Jeannette.

— Au moins, dit madame de Hautmont, celle-ci a un nom humain.

Jeannette arrive; comme François lui a dit qu'on allait lui donner de l'occupation, elle porte sa chaufferette sous son bras,

— Jeannette, dit Robineau, vous serez aux ordres de ces dames...

— Que tient-elle donc là? dit Eudoxie; c'est une chaufferette, je crois... Nous prenez-vous pour de vieilles douairières, ma petite, que vous nous apportez déjà ce meuble de bonne femme?

— Ah! c'est pas ça, madame, répond Jeannette en faisant la révérence; mais c'est que... comme mon emploi.. comme je suis pour réchauffer...

M. Férulus, qui est à côté de Jeannette, la tire et la pince pour qu'elle se taise. Heureusement Cornélie l'interrompt en lui disant :— Allons, c'est bon!... marchez devant nous... Mon oncle Mignon, les cartons sont-ils portés?...

— Ils le sont, répond Mignon en montrant ses énormes dents, et j'ai mis des épingles sur les pelotes.

Les dames se rendent à leur appartement. M. le marquis, qui a déjà craché dans tous les coins du salon, veut aussi aller visiter le sien; et l'oncle Mignon, qui est chargé des détails, va voir si l'on a bien remisé le carrosse et donné à manger au cheval.

— Comme la présence des dames donne tout de suite du mouvement, de la vie à une habitation! dit Robineau. L'arrivée de la famille de la Pincerie va joliment ranimer ce séjour, messieurs...! Ah! à propos, M. le marquis aime beaucoup le whist; il tient à le faire tous les soirs... qui est-ce qui fera sa partie?

— Ce ne sera pas moi, dit Edouard, car je ne le sais point. — Moi, je le sais; mais comme il m'ennuie, je ne le jouerai pas! dit Alfred.

— Moi, monseigneur, je me flatte de le jouer correctement, dit Férulus. — Fort bien, monsieur Férulus! vous, l'oncle Mignon... et moi, s'il le faut, quoique je ne sache pas trop... c'est égal... on me conseillera; d'ailleurs mademoiselle Cornélie m'a dit qu'elle tenait beaucoup à ce que je fisse la partie de son père. Quel dommage que nous n'ayons pas seulement un clavecin ici!... ma future en touche, et sa sœur chante comme Orphée... Quoi! pas un pauvre petit instrument ici pour accompagner les chanteuses!...

— Tu pourrais faire venir M. Cheval avec son tambour. — Alfred, pas de mauvaise plaisanterie.

— Monseigneur, je joue assez joliment du fifre, dit Férulus, et si cela pouvait être agréable à ces dames...

— Nous verrons, je le proposerai. Mais elles ne reviennent pas!... Le dîner est-il prêt?

— Tout prêt, monseigneur; ma seule crainte est qu'il ne refroidisse.

— Ah! tu n'y es pas, mon cher, dit Alfred, je gage que ces dames ne redescendent pas avant une heure d'ici... Tu ne sais pas ce que c'est que deux toilettes à faire... surtout lorsqu'on n'a qu'une femme de chambre!... Mais, tiens, voici toujours l'oncle; je ne lui ai pas encore entendu dire autre chose que : Oui, mes nièces. Je suis curieux de savoir s'il sait une autre phrase.

L'oncle, après avoir vu manger le noble coursier de son frère, venait se joindre à la société. Il entre en saluant, en souriant et en sautillant; puis il regarde tout le monde sans souffler un mot.

Mais Alfred va à lui en disant : — On assure que M. le marquis aime beaucoup la chasse... vous l'aimez sans doute aussi, monsieur?

— Oui... oh! oui... je vais à la chasse, répond Mignon en se grattant le nez. — Vous êtes bon tireur? — Tireur!... non... oh! je ne tire jamais... — Et qu'allez-vous donc faire à la chasse alors?... — Mais je porte les ombrelles de ces dames... — Comment! est-ce que ces dames chassent aussi? — Oui, oui!... oh! Cornélie abat souvent des lièvres... — Et sa sœur? — Eudoxie ne tire pas, mais elle suit la chasse; le mouvement du cheval est très-bon pour ses nerfs... — Ah! pardon... je crois que mes nièces m'appellent... j'aurai peut-être oublié un carton!...

Mignon sort vivement du salon, et Robineau dit à ses amis : — Vous conviendrez, messieurs, qu'il est difficile de voir un oncle plus aux petits soins!... Aussi Cornélie m'a-t-elle dit de le prendre pour modèle. — Sois tranquille, Robineau, je te réponds qu'on te dressera aussi bien que lui.

Après une grande heure, pendant laquelle M. Férulus n'a fait qu'aller de la salle à manger à la cuisine, les dames reparaissent enfin, conduites par Mignon et suivies du marquis. La toilette des deux sœurs n'offre rien d'extraordinaire. Edouard s'étonne qu'elles aient pu être si longtemps pour avoir fait si peu de changement dans leur costume; mais Eudoxie commence par dire : — Ne nous regardez pas, messieurs, nous devons être horribles!... épouvantables!... cette grosse fille ne sait nullement coiffer, et puis nous avons craint de vous faire attendre... Nous nous sommes hâtées, et nous avons sacrifié toute coquetterie!

— Combien donc leur toilette dure-t-elle quand elles y mettent le temps? dit tout bas Alfred tandis que Férulus s'écrie : — Je crois voir Vénus et Psyché!

On va se mettre à table. Cette fois, c'est Alfred qui est près d'Eudoxie. Mais Edouard n'en est nullement jaloux; il est à côté de la fière Cornélie, qui daigne quelquefois s'adoucir avec lui.

— Mon château n'est pas encore ce qu'il sera dans quelque temps, dit Robineau en regardant amoureusement sa future, je tâcherai cependant de vous en rendre le séjour agréable; mes amis... me seconderont de tout leur pouvoir. Grâce à votre présence, mesdames, je pense qu'on les verra plus souvent ici... car, Dieu merci, depuis que nous y sommes arrivés, ils n'y ont pas fait grand séjour; dès le matin, ces messieurs partaient et ne revenaient qu'à l'heure du dîner.

— Ces messieurs aiment la promenade? dit Eudoxie.

— L'exercice est très-salutaire, dit le marquis; c'est dommage qu'on y use ses bottes et ses culottes... Je cherche depuis longtemps quelque chose d'économique pour remplacer cela.

— Pour remplacer les culottes, monsieur le marquis? — Non, les bottes seulement. Je crois que j'ai retrouvé l'ancienne chaussure des Phocéens; cela serait bien avantageux pour ceux qui ont une belle jambe!...

— Ce n'est pas seulement pour le plaisir de la promenade que ces messieurs couraient les champs tous les matins, reprend Robineau en se donnant un air malin.

— Ils chassaient? dit le marquis.

— Non... non... c'est-à-dire ils chassaient bien, si vous voulez... mais c'était un gibier... qui... que...

— Expliquez-vous donc, monsieur! dit Cornélie; on ne vous comprend pas.

— Il me semble, monsieur de la Roche-Noire, dit Edouard, que ces dames se soucient fort peu de savoir où nous allions.

— Ah! ah! mesdames, voyez-vous... le poëte rougit déjà! s'écrie Robineau en riant. C'est qu'il est bon que vous sachiez que nous avons une sorcière dans les environs...

— Une sorcière! dit Eudoxie avec effroi tandis que Mignon laisse un moment reposer sa fourchette et regarde Robineau.

— Une sorcière! dit Cornélie d'un air de pitié; ah! je ne crois pas aux sorcières, moi!...

— Vous entendez bien, mesdames, que c'est une façon de parler... — C'est égal, dit Eudoxie; si elle tire les cartes, j'irai la consulter: où demeure-t-elle?

— A deux lieues d'ici environ, dans une jolie petite vallée entourée de montagnes et près du village de Chadrat.— Elle doit avoir un hibou, une chouette et un chat noir, dit Mignon.

— Je ne lui ai rien vu de tout cela, répond Alfred en souriant; mais, en revanche, elle a les plus beaux yeux du monde, des dents blanches comme la neige, et une voix extrêmement douce.

— Ah! mon Dieu! quel portrait! s'écrie Cornélie d'un air de dépit, il paraît que monsieur l'a beaucoup regardée...

— C'est donc une jeune fille? dit Eudoxie.

— Oui, mesdames, reprend Robineau, c'est une jeune fille assez bien... quoique je ne lui trouve rien d'extraordinaire... une villageoise, une chevrière, enfin, qui, à ce que disent les bergers des alentours, jette des sorts sur les bêtes... et je crois qu'elle en a jeté un sur ces messieurs...

— Ah! c'est une jeune fille, reprend Eudoxie en regardant Alfred; et c'est près d'elle que ces messieurs dirigeaient leurs pas!... Je commence à comprendre.

— Moi je ne comprends pas du tout le plaisir que l'on peut trouver à parler avec des gardeuses de chèvres, dit Cornélie d'un air de dédain.

— Si vous aviez entendu parler celle-là, mademoiselle, dit Edouard, vous nous trouveriez fort excusables. Ce n'est point une paysanne comme toutes celles que l'on rencontre dans les montagnes; c'est une jeune fille dont les manières sont polies, gracieuses, dont l'esprit est fin et délicat, la voix douce et touchante, et qui s'exprime aussi bien qu'une personne qui a reçu de l'éducation.

— Ah, monsieur! comme vous vous échauffez!... dit Cornélie d'un air moqueur. Vous êtes, je le vois, le chevalier de cette fille extraordinaire!...

— Mademoiselle, je lui rends justice; voilà tout.

— Ah! permettez, monsieur, dit Eudoxie : si cette... chevrière était telle que vous le dites, ce serait donc en effet une sorcière; car enfin, qui lui aurait appris à parler, à s'exprimer autrement que les autres filles des champs?... à moins qu'elle n'ait pas toujours habité les montagnes, que ce ne soit une Ariane abandonnée.

— La conséquence est extrêmement judicieuse! dit Férulus; elle ne peut avoir appris sans maître... et, hormis mon pensionnat, où elle n'a pas été, je ne vois pas trop de maître ès arts dans les environs.

— J'avoue, mesdames, dit Alfred, qu'il y a bien en effet quelque chose d'inexplicable dans ce qui concerne cette jeune fille; mais je crois que cela ajoute encore aux charmes de sa personne.

— Les charmes d'une gardeuse de vaches!... cela doit être séduisant! dit Cornélie en souriant avec ironie.

— Mademoiselle, dit Edouard, un peu de miséricorde pour quelqu'un que vous ne connaissez pas!...

— Oh! messieurs, je vois qu'on serait très-mal venu d'en dire du mal devant vous!... Je vous laisse votre bergère!... Mais j'avoue que je ne me serais jamais douté que deux jeunes gens d'aussi bon ton pussent se plaire avec une nature si rustique!...

— Moi, je dis qu'il faut la voir pour bien la juger, dit le marquis, j'irai chasser de ce côté-là.

— Monsieur le marquis dit vrai, répond Férulus; il ne faut pas parler sans connaître. Tout le monde parle de la belle *Hélène*, mais peu de gens savent qu'elle eut cinq maris : *Thésée*, *Ménélas*, *Pâris*, *Déiphobe*, *Achille*; qu'elle fut perdue dans l'île de Rhodes par les servantes de *Polyxo*; et que, dans la guerre dont elle fut cause, il

mourut huit cent quatre-vingt-six mille hommes du côté des Grecs, et six cent soixante-seize mille du côté des Troyens.

— Ah! mon Dieu!... le voilà entré dans l'histoire, dit Eudoxie à Alfred.

— Monsieur, dit Cornélie à Férulus, les noms grecs et romains me font mal aux oreilles; parlez-nous de choses plus modernes.

M. Férulus s'incline et avale un verre de beaune pour faire passer cette petite contrariété. Pendant ce temps, Robineau, pour prouver sa flamme à sa future, appuyait tendrement son pied sur le sien; mais mademoiselle Cornélie pousse un cri en disant : — Eh bien! qui est-ce qui me marche sur le pied comme cela!... est-ce que c'est vous, monsieur?

Robineau devient écarlate et balbutie : — Oui, j'avoue... que j'ai voulu vous faire entendre!... vous...

— J'ai été fort longtemps en Turquie, mon médecin me l'avait ordonné : Tantignac, me disait-il, tu as trop de santé; achète-toi bien vite un sérail, sinon tu es un homme mort.

— Monsieur, je n'aime pas qu'on me marche sur les pieds! Vous m'avez fait un mal horrible!... Je vous prie de ne pas recommencer.

Robineau, confus, baisse les yeux et ne sait s'il doit se mettre aux genoux de Cornélie; enfin, pour se tirer d'embarras, il remet la conversation sur Isaure.

— Mesdames, pour en revenir à la jeune fille des montagnes, ce qu'il y a encore de plus surprenant c'est qu'elle habite seule près d'un endroit qui est la terreur de tous les habitants du village voisin. Cet endroit est une maison appelée la Maison Blanche.

— Et que se passe-t-il donc dans cette Maison Blanche? demande Eudoxie.

— Ce qu'il s'y passe! répond Robineau, oh! d'abord!... on n'en sait rien; mais il paraît évident qu'il s'y passe quelque chose. Elle est inhabitée, et on y aperçoit des lumières... on y entend du bruit, et on n'y voit personne!... C'est très-drôle, n'est-ce pas?

— C'est effrayant, dit Mignon. — Cela n'a pas le sens commun, dit Cornélie.

— Enfin, mesdames, la susdite bergère est la seule qui n'ait pas peur de la Maison Blanche, et elle loge tout à côté... C'est étonnant pour une jeune fille!... hein?

— Belle malice! dit Eudoxie, c'est que c'est son amant qui loge dedans, et elle sait bien que ce n'est pas le diable.

— Son amant! s'écrie Edouard, qui, frappé de l'idée de la veuve, est devenu tout à coup pâle et tremblant.

— Ah, mon Dieu! monsieur, que vous m'avez fait peur, dit Cornélie; j'ai cru qu'il vous prenait une attaque de nerfs!

— Pardon, mademoiselle! mais je ne sais... il m'est monté une chaleur. — On ne s'en douterait pas; vous êtes tout pâle!...

— Allons, mon cher Edouard! dit Alfred, qui s'est aperçu du trouble de son ami, laissons là la Maison Blanche, qui ne mérite pas de nous occuper, et buvons ce champagne à la santé de ces dames.

Les yeux d'Alfred cherchaient à calmer, à rassurer Edouard; celui-ci se remet, il sent qu'il a tort de s'affecter pour un mot dit au hasard par quelqu'un qui n'a jamais vu Isaure. Cependant ce mot cruel l'a blessé au cœur.

Pour faire cesser une conversation qui lui est pénible et se venger un peu de Robineau, Edouard lui dit : — Mais vous, monsieur de la Roche-Noire, qui savez si bien ce qu'il y a d'extraordinaire ou de curieux dans les environs, savez-vous tout ce que renferme votre château?

— Mon château?.... mais maintenant il renferme une famille illustre et des femmes adorables?

— C'est très-bien, mais ce n'est pas tout; vous ignorez, je le vois, qu'il y a dans ce vieux castel un fantôme, un revenant!

— Un revenant chez moi! s'écrie Robineau, qui à son tour change de couleur.

— Un revenant! disent tous les membres de la famille de la Pinceric; et l'oncle Mignon, dans son épouvante, laisse tomber sur ses genoux la tasse de café qu'il allait prendre.

— Ma foi, je n'en savais rien non plus! dit Alfred.

— Allons, c'est une plaisanterie, une espièglerie de monsieur Edouard, reprend Robineau en tâchant de sourire.

— Non vraiment, du moins à en croire vos gens; car, pour moi, j'avoue que je n'ai rien vu; mais votre jockey assure que la tour du Nord est visitée la nuit par un fantôme; et votre jardinier Vincent prétend avoir rencontré le soir, dans les jardins, un personnage mystérieux qui a fui à son approche. Voilà du moins ce que m'a dit François, votre valet de chambre, en me demandant si c'était moi qui avais été la nuit dans la tour et dans les jardins.

Robineau, qui voit qu'Edouard parle sérieusement, ne peut cacher l'émotion que lui cause cette nouvelle. — Comment! ces gens ont vu tout cela, et ils ne m'en ont rien dit! s'écrie-t-il. Et vous, qui savez tant de choses, monsieur Férulus, comment se fait-il que vous ne sachiez pas cela?

Les époux Gérard ne peuvent se donner le bras en marchant, parce que les hanches de madame et de monsieur s'y opposent.

— Monseigneur, dit Férulus, j'avais eu vent de ces bruits vagues; mais il m'a semblé qu'avant d'avoir la certitude qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, il était inutile de vous parler de cela.

— Pourquoi donc inutile? est-ce que je ne suis pas le maître de ce château?... est-ce que je ne dois pas être instruit le premier de tout ce qui s'y passe?

— *Recte dicis*, monseigneur; mais il n'est pas entré de voleur dans ce castel, puisqu'on n'y a rien dérobé. Alors ce serait donc un esprit que l'on aurait aperçu... mais y a-t-il des esprits? Voilà la question : les Egyptiens, les Gaulois, les Vandales, les Ostrogoths affirment...

— Monsieur Férulus, il n'est pas question d'Ostrogoths! Je veux qu'on m'explique ce qui a paru extraordinaire à mes gens. François,

ites venir mon jockey et mon jardinier... faites venir aussi le conerge... faites venir toute la maison, ça vaudra mieux.

François va chercher ses camarades, et Cornélie dit à Robineau :

- D'honneur, monsieur, vous mettez à cela un intérêt, une vivaté... Je pense bien que vous ne croyez pas aux revenants... Ah ! ieu !... un homme poltron, cela fait pitié !...

— Certainement, mademoiselle, ma bravoure est connue... mes nis pourront vous dire que nous avons passé la nuit dans les mouta-nes, dans une mauvaise hutte dont la porte ne fermait pas...

— Oui, mademoiselle, reprend Alfred, et cette nuit-là la Rocheoire a fait des choses... que je n'aurais pas faites, moi.

— Certainement, dit Robineau en se pinçant les lèvres. Quant aux ntômes, je n'y crois pas le moins du monde !... Mais je veux savoir ourquoi mes valets se permettent de répandre des bruits qui n'ont pas sens commun.

— Oh ! oui, monsieur, dit Eudoxie, il faut savoir ce que c'est, car ai peur de tout, moi ; et ce rait une perfidie de nous ire venir dans un château abité par des esprits.

— Ça serait même malonnête, dit tout bas l'oncle lignon en suivant la société ui vient de quitter la table our se rendre au salon, où ientôt tous les domestiques rrivent en bloc, suivant l'orre de leur maître.

— Quel est celui d'entre ous qui a vu quelque chose u quelqu'un la nuit dans la our du Nord ? dit Robineau n se penchant avec grâce ans un grand fauteuil, tanis que les dames et les deux eunes gens causent un peu lus loin sur un immense anapé.

Les valets se regardent uelque temps sans répondre; enfin Benoît s'avance n disant :

— Je crois que c'est moi, ionseigneur.

— Voyez-vous ! il n'en est éjà plus certain, dit Férulus : *Oculos habent et non idebunt !...*

— Monsieur Férulus, dit Robineau avec impatience, ourquoi parlez-vous latin à es gens? Vous savez bien u'ils ne l'entendent pas !... 'arbleu, si je voulais, je leur arlerais latin, aussi, moi ; t même latin de cuisine, e qui serait beaucoup plus leur portée.

— Monseigneur, je citais n passage de l'Écriture.

— Vous êtes un homme errible avec vos passages !... D'ailleurs, quand on est avec des dames, on ne doit jamais se servir 'une langue morte.

Férulus s'incline et va s'asseoir dans un coin du salon, d'où il lorgne cannette. Robineau reprend son interrogatoire.

— Dites-moi, Benoît, ce qui vous a fait peur.

— Peur ! oh ! j'ai pas eu peur, monseigneur !... j'ai seulement été tonné, v'là tout !

— Il ment comme un tireur de dents ! s'écrie mamzelle Cheval; il vait si bien eu peur, que le lendemain, en nous disant ça, il était ncore pâle comme un navet.

— Oui, dit Cunette, qui se tient derrière ses camarades, parce qu'il dîné et qu'il ne se sent pas très-ferme sur ses jambes, ce dont il a rand'peur que son maître ne s'aperçoive, mais ce qui ne l'empêche pas e vouloir toujours parler. Ums.... il a eu peur !... Ça veut être jaquet, t ça n'a pas de nerfs dans les os !

— Taisez-vous, vous autres, et laissez parler Benoît. Qu'avez-vous onc vu la nuit?

— Monseigneur, dit Benoît, j'étais à ma fenêtre parce que je ne ormais pas...

— D'abord tu devais dormir, dit Cunette... Robineau fait un geste menaçant, le concierge se tait.

— J'ai regardé par hasard la vieille tour... où on ne loge pas, et 'ai vu une lumière dans les fenêtres tout en haut...

— D'abord, tout en haut, il n'y a pas de fenêtres, puisque c'est la plate-forme, dit Cunette à demi-voix.

— Et cette lumière, qu'est-ce qu'elle a fait? demande Robineau avec un vif intérêt.

— Ce qu'elle a fait !... elle a été et venu... Puis je ne l'ai plus vue, monseigneur.

— Mes gens, quel est celui ou celle d'entre vous qui a été la nuit dans la vieille tour avec une chandelle?

— Ce n'est pas moi, disent tous les domestiques.

— Alors cela devient singulier, dit Robineau. Et vous, Vincent, qui avez-vous rencontré dans les jardins ?

Le jardinier s'avance avec l'air de mauvaise humeur qui lui est habituel, et une livrée qui n'est plus reconnaissable tant elle est tachée et couverte de terre, et s'écrie : — Qui j'ai rencontré ?... Pardi ! si je savais qui, ça irait tout seul... mais justement je ne sais pas qui.

— Vous deviez appeler du monde et arrêter la personne qui osait, sans ma permission, se promener le soir dans mes jardins.

— Ah !... je devais !... je ne peux pas tout faire, moi ! D'ailleurs je ne pouvais pas courir... je suis trop gêné dans mes habits pour ça !...

— Comment ! monsieur Vincent, c'est votre livrée que vous avez déjà gâtée ainsi ?

— Mon maître, il ne fallait pas me donner une couleur si salissante pour planter, arroser et bêcher la terre... voilà !

— Mes gens, reprend Robineau en s'adressant à ses domestiques, puisque vous ne savez pas au juste ce qui vous a fait peur, je veux bien pour aujourd'hui que cela se passe ainsi ; mais la première fois que vous entendrez quelque bruit, ou que vous verrez quelque chose de suspect dans le château, je vous ordonne de savoir sur-le-champ ce que c'est... et cela, sous peine d'être mis à la porte, parce que je ne veux pas qu'on ait peur chez moi. Allez.

Tous les domestiques s'éloignent, et Robineau s'avance vers les dames en disant :

— Je crois que je leur ai parlé ferme.

— Je crois, monsieur, que vous avez fait beaucoup de bruit pour rien... dit Cornélie.

— Moi, je ne suis pas si courageuse que ma sœur, dit madame de Hautmont, je suis sûre que, malgré moi, je rêverai cette nuit de lutins, de farfadets... Et puis ce château a un aspect si gothique ! De grâce, monsieur de la Roche-Noire, ne nous logez pas trop loin de ces messieurs... car la nuit... si j'entendais quelque chose... si j'avais peur... qui est-ce qui viendrait à mon secours ?

— Rassurez-vous, madame, dit Alfred ; mon appartement donne aussi sur la grande galerie... ma porte est presque en face de la vôtre ; au plus léger bruit j'irai vous offrir mes services.

— Ah ! tant mieux, monsieur ! je me mets sous votre sauvegarde... sous votre protection !

Cornélie regarde en dessous sa sœur et Alfred en disant à demi-voix :

— Comme c'est commode d'avoir peur !...

Pour distraire agréablement la société, M. Férulus s'avance avec sa pièce de vers, et propose d'en faire la lecture. Mais le dîner s'est prolongé tard. La famille de la Pincerie est fatiguée. Déjà M. le marquis commençait à ronfler dans son fauteuil ; on juge plus convenable de l'envoyer ronfler dans son lit. Tout le monde se retire, chacun armé d'un flambeau, dont la lumière ne brille que comme un point dans les vastes corridors du château ; puis tour à tour chaque lumière disparaît ; et, de même que sur le papier que le feu vient de consumer, tous ces rayons lumineux s'éteignent pour ne plus laisser qu'une entière obscurité.

Robineau avec son beau-père le marquis de la Pincerie.

CHAPITRE XXIII. — Inquiétude. — Jalousie.

Depuis quinze jours la famille de la Pincerie est établie au château de la Roche-Noire, où Robineau fait son possible pour procurer différents agréments à la société; le temps s'y passe cependant d'une manière assez uniforme. Les dames, qui se lèvent aussi tard à la campagne qu'à la ville, ne descendent qu'à l'heure du déjeuner; ensuite elles remontent pour s'occuper de leur toilette, et cela dure jusqu'à midi. On se retrouve alors au salon; on y cause, ou l'on se promène dans les jardins. Plusieurs fois Robineau a proposé une promenade dans les montagnes; mais, si le temps est beau, Eudoxie craint la chaleur; elle craint la pluie, si le temps est couvert, et elle craint l'humidité quand le temps est sombre. Est-elle cependant résolue à braver les éléments, c'est Cornélie qui ne veut plus sortir, parce que, se doutant qu'Alfred sera le cavalier de sa sœur, elle ne se soucie pas de donner constamment le bras à son futur, avec lequel elle semble penser qu'elle aura assez le temps de se trouver en tête-à-tête.

Quant à Edouard, la présence de la famille de la Pincerie ne l'empêche pas de continuer d'aller chaque matin voir Isaure; il revient seulement un peu plus tôt au château; mais on ne le voit jamais au déjeuner, ce qui est un sujet de plaisanterie continuelle pour Robineau; tandis que les dames, fort scandalisées que l'on puisse préférer la promenade ou une chevrière à leur société, traitent Edouard avec beaucoup de froideur et lui lancent dans la journée des épigrammes que le jeune homme écoute avec une indifférence et une politesse qui piquent encore le dépit des filles de M. le marquis.

M. de la Pincerie, qui avait annoncé de si belles dispositions pour la chasse, et qui passe tous les matins une heure à examiner son fusil, ne s'est pas encore trouvé assez dispos et vigoureux pour se mettre en campagne; et quoique Robineau ait fait l'emplette d'un fort beau fusil, il ne paraît pas empressé de s'en servir. Quant à l'oncle Mignon, il est toujours prêt à faire tout ce qu'on veut; on l'a tellement habitué à cela, que le bonhomme se croirait malade s'il avait une volonté à lui.

Les dames montent ordinairement dans leur appartement une heure avant le dîner pour faire des changements dans leur toilette. M. Férulus fait ensuite tout ce qu'il peut pour qu'on tienne table longtemps, chose dans laquelle l'oncle Mignon le seconde assez bien. Quand on retourne au salon, la table de whist est dressée, et M. le marquis ne laisse pas cinq minutes d'intervalle entre le dîner et le jeu. Mignon, M. Férulus et Robineau font la partie de M. de la Pincerie. Comme la Roche-Noire joue fort mal, il est ordinairement grondé pendant toute la durée du jeu; et, si par hasard il tourne la tête ou adresse un mot aux dames, qui, plus loin, causent avec les jeunes gens, M. le marquis lui dit avec beaucoup d'humeur : — Monsieur, soyez donc à ce que vous faites!... ce n'est pas avec les dames que vous jouez, c'est avec nous!

Alors Robineau s'incline d'un air soumis en balbutiant : — Pardon! c'est juste!... c'était une distraction!... Mais comme cela commence à l'ennuyer de jouer tous les soirs au whist, et d'être grondé depuis sept heures jusqu'à dix, Robineau presse le moment de son hymen, parce qu'il espère alors s'amuser un peu plus.

On n'a plus entendu parler de revenants ni de bruits nocturnes; Robineau plaisante et rit avec la veuve lorsqu'elle dit avoir encore peur. Depuis quelques jours, cependant, Eudoxie semble plus rassurée, et compter beaucoup sur l'appui de son voisin. Il est vrai qu'Alfred, qui pour tenir sa promesse ne va plus à la demeure d'Isaure, fait ce qu'il peut pour éprouver une légère inclination pour la langoureuse Eudoxie, qui ne demande qu'à trouver quelqu'un avec qui elle puisse échanger des soupirs.

On est au milieu de septembre; les jours deviennent courts et les matinées froides. Edouard est souvent arrivé près de la demeure d'Isaure avant que l'on songe à se lever au château. Heureux seulement lorsqu'il est près de la jeune fille, c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il la revoit, et avec plus de peine qu'il la quitte. Chaque jour Edouard découvre une nouvelle qualité dans celle qui l'a charmé. L'âme naïve et pure d'Isaure s'épanche avec franchise dans celle de son amant; elle aussi se montre heureuse de l'aimer, et cet amour mutuel semble à chaque instant augmenter encore. Cependant, quand Edouard dit à la jeune fille : — Puisque nous nous aimons si bien, pourquoi ne pas être entièrement l'un à l'autre, pourquoi nous séparer ainsi chaque jour? Isaure soupire et se tait, mais ses yeux, se dirigeant vers la Maison Blanche, indiquent que c'est de là que vient cet obstacle qui s'oppose à leur bonheur...

Ce mystère tourmente Edouard; il lui est pénible de penser qu'Isaure a des secrets pour lui; il ne peut douter qu'elle l'aime, et pourtant la jalousie pénètre dans son cœur. De qui serait-il jaloux? Isaure est incapable de le tromper, il en est persuadé lorsqu'il est auprès d'elle; mais est-il éloigné, mille pensées l'agitent; et malgré lui ce que Eudoxie a dit lui revient souvent à l'esprit.

Plusieurs fois, après avoir dit adieu à Isaure, Edouard est revenu doucement sur ses pas. Alors, se tenant caché derrière des arbres, le jeune amant a constamment les regards attachés sur la demeure de la jeune fille. Lorsque celle-ci sort de sa maisonnette, Edouard la suit de loin; pendant des heures entières il l'observe; mais il la voit toujours seule, courant près de ses brebis, ou tranquillement assise sur un tertre de gazon, souriant naïvement aux bonds de ses chèvres, puis regardant la route par laquelle s'est éloigné son amant. Si ses regards se portent du côté de la maison mystérieuse, alors une expression de tristesse, d'inquiétude, se manifeste dans ses traits; mais elle ne quitte pas pour cela la place où elle se repose habituellement, et personne ne sort de la Maison Blanche pour venir lui parler.

Honteux d'avoir cédé à des mouvements de jalousie, Edouard est prêt à courir se jeter aux pieds d'Isaure; mais il se contient, la regarde entrer dans sa demeure, puis se dirige mystérieusement vers la Maison Blanche, et, arrivé contre la porte de cette habitation, écoute attentivement si aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur.

Quoique rien jusqu'alors n'ait pu justifier ses secrètes inquiétudes, Edouard n'est point le maître de les surmonter; il sent qu'il ne sera pas tranquille tant qu'il ne connaîtra point cet obstacle qui l'empêche d'être l'époux d'Isaure. Chaque jour il la supplie de lui confier ce qui peut la retenir près de la Maison Blanche, ce qui l'empêche de consentir à être maintenant son épouse; mais toujours Isaure se tait, ou elle dit à son amant : — Pardonnez-moi; je ne puis parler... ce secret n'est pas le mien!... attendez encore... d'ailleurs, ne sommes-nous pas heureux maintenant, puisque nous pouvons chaque jour nous répéter que nous nous aimons?...

Une jeune fille peut se contenter de ce bonheur; il satisfait son âme, il suffit à son cœur; elle peut ne point en désirer d'autres; mais il n'en est pas ainsi d'un jeune amant; l'assurance d'être aimé, le plaisir de presser dans ses bras son amie n'est point assez pour lui, il ne se contente pas avec des regards et des serments. Edouard sent bien qu'il ne saurait être longtemps maître de lui-même; il connaît les dangers de leur situation, et pourtant il ne voudrait pas flétrir cette jeune fleur avant qu'il lui fût permis de la cueillir.

Un matin, après avoir encore fait d'inutiles instances près de la jeune fille, pour savoir ce qui peut l'empêcher de disposer de sa main, Edouard s'est éloigné tristement de la maisonnette, et ses regards se portent avec une sombre inquiétude vers la Maison Blanche.

Le temps est mauvais, déjà un brouillard assez épais couvre la vallée. Isaure ne doit point sortir de sa maisonnette. Après avoir feint de regagner la route du château, Edouard revient sur ses pas, prend un détour et arrive de nouveau contre les murs de la maison abandonnée.

La jalousie s'est glissée dans le cœur d'Edouard; il ne sait à quel projet s'arrêter pour découvrir si quelqu'un habite secrètement la Maison Blanche; ses yeux se portent sur les fenêtres : celles du rez-de-chaussée sont fermées avec des volets de bois, celles du premier étage avec des persiennes.

Edouard fait le tour de la maison et des murs du jardin. Tout à coup il songe qu'en pénétrant dans ce jardin, il pourrait peut-être découvrir ce mystère qu'on lui cache. Il rejette d'abord cette idée comme indigne de lui. S'introduire dans une maison en escaladant les murs est un moyen qui répugne à sa délicatesse. Cependant cette demeure est abandonnée, personne ne saura qu'il a cédé à ce mouvement de curiosité. Il porte involontairement ses regards autour de lui; le brouillard qui règne dans les montagnes empêche que l'on ne distingue la demeure d'Isaure; par conséquent, il est impossible que de chez elle la jeune fille puisse maintenant l'apercevoir. Il s'approche des murs du jardin. Ces murs ont bien six pieds de haut; mais en plusieurs endroits ils sont dégradés; des pierres se sont détachées, et d'autres qui font saillie en rendent l'escalade très-facile.

Edouard a les yeux fixés sur cette enceinte; les soupçons dont il ne peut se défendre, le secret qu'on lui cache et qui semble renfermé dans cette maison, tout le pousse à tenter l'entreprise; il porte encore ses regards autour de lui... mais il est bien seul, aucun bruit ne se fait entendre... En quelques secondes il a gravi le mur, il saute de l'autre côté, et il est dans le jardin de la maison.

Edouard n'est pas maître de son émotion; on en éprouve malgré soi lorsque l'on sent qu'on fait quelque chose de mal; il s'arrête un moment et regarde autour de lui.

Le jardin est grand, mais il est meublé; les ronces, les herbes sauvages croissent dans les allées, où il semble que depuis longtemps aucun pied ne les a froissées; les arbres entièrement négligés ont étendu sur des arbres voisins leurs branches nouvelles, que n'a point émondées la serpe du jardinier; les fleurs sont tombées par feuilles au bas du buisson qu'elles ornaient; et les fruits se sont en partie desséchés sur les branches qui les portent.

Edouard s'avance avec précaution dans le premier chemin qui s'offre à lui. A chaque pas ses pieds s'embarrassent dans les herbes et les branches. Tout annonce que depuis longtemps on a entièrement cessé de s'occuper de ce jardin. Dans un bosquet un peu moins encombré, il aperçoit un banc à dossier; ce banc n'est pas couvert de feuilles et de poussière, et le chemin qui mène au bosquet semble avoir été plus fréquenté que le reste du jardin.

Edouard se dirige du côté de la maison; il arrive devant une petite cour. La grille, qui sépare cette cour du jardin, n'est point fermée. Le voilà donc tout près de la maison. De ce côté, les fenêtres ne sont point closes par des volets; la porte qui donne du rez-de-chaussée

le jardin est vitrée, et ne paraît fermée en dedans que par une espagnolette.

Edouard écoute quelque temps, mais pas le moindre bruit ne se fait entendre dans la maison. Dans un coin de la petite cour est une petite écurie où il y a encore de la paille, de l'avoine ; tout annonce que des chevaux y on séjourné ; mais c'est surtout dans l'intérieur de la maison que le jeune amant brûle de porter ses regards. Un des carreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée est cassé, et permet de passer facilement la main à travers : par là on peut ouvrir la fenêtre et pénétrer dans la maison. Après avoir hésité encore, Edouard cède au désir de découvrir ce que lui cache Isaure. La fenêtre est ouverte, et bientôt il est dans l'intérieur du rez-de-chaussée.

Quand il est dans les appartements, Edouard voit à peine autour de lui, car le temps est sombre, et les fenêtres qui donnent sur la campagne étant parfaitement closes, il pénètre peu de clarté par le côté du jardin ; peu à peu Edouard s'habitue à ce demi-jour, et il peut examiner tout ce qui est autour de lui.

Les meubles sont anciens ; mais ils semblent n'avoir presque pas servi ; ils sont couverts de poussière : cependant, sur une table à manger sont encore les débris d'un repas, des assiettes, un verre et une bouteille dans laquelle il y a encore du vin.

— Si cette maison n'est pas constamment habitée, se dit Edouard, au moins est-il certain que l'on y vient quelquefois ; mais est-ce un homme, est-ce une femme qui se rend mystérieusement en ce lieu ?

Edouard passe dans un vestibule qui sépare les deux pièces du rez-de-chaussée. C'est ce vestibule qui a une porte sur le dehors et l'autre sur le jardin : il le traverse, et se trouve dans la seconde chambre du bas ; elle est peu meublée, mais il y a une petite bibliothèque dont les rayons sont garnis de livres. Edouard en prend un au hasard ; en examinant la reliure, il lui semble qu'elle est absolument pareille à celle qui couvre des volumes qu'il a vus entre les mains d'Isaure.

— Oui, c'est d'ici que lui viennent les livres qui sont chez elle ! dit Edouard, qui sent à chaque instant redoubler sa curiosité. Cette bibliothèque est pour elle... Ah ! voici des grammaires... des abrégés sur l'histoire, la géographie, des traités de culture, de botanique : certes, on n'aurait pas tout cela dans une bibliothèque, si l'on ne s'en fût servi pour l'instruction de quelqu'un... Oui, c'est la personne qui vient ici qui a fait l'éducation d'Isaure... tout ce qu'elle sait de plus que les paysannes, c'est ici sans doute qu'elle l'aura appris ! Et le jeune amant pousse un soupir, car il craint que l'on n'en ait trop appris à celle qu'il aime.

Edouard quitte cette pièce et monte un escalier qui donne sur le vestibule et conduit aux appartements du premier. Les clefs sont sur toutes les portes : il entre dans une chambre à coucher ; le lit défait indique qu'on a passé la nuit en cet endroit. Edouard, plus oppressé encore, regarde avec soin autour de lui : le secrétaire est fermé à clef, la commode l'est également ; mais sur une table il aperçoit une paire de petits pistolets de poche ; il les prend, les examine : les armes sont chargées.

— Des pistolets! se dit Edouard : ce n'est pas une femme qui porte de telles armes !... cependant.... quelquefois en voyage.... Oh ! non ! non ! c'est un homme qui vient secrètement dans cette maison.... Un homme! et Isaure ne veut pas s'éloigner de cette demeure !... Elle ne peut encore, dit-elle, me donner sa main !... Si cet homme était son père ?... Mais elle m'a encore dit ce matin qu'elle n'avait jamais connu ses parents ! Non ! ce n'est pas son père !... Quel est donc cet être mystérieux qui exerce un si grand empire sur elle ?...

Edouard se jette sur une chaise ; son émotion est si forte, son cœur bat avec tant de violence, qu'il a besoin de se remettre un moment. Il promène ses regards autour de lui, et soupire en se disant : — Ah! si je pouvais savoir tout ce qui s'est passé en ces lieux !

Il remet les pistolets à la place où ils étaient, entre dans deux pièces voisines, et ne voyant rien qui puisse éclaircir ses soupçons, pense qu'il est temps de quitter la maison abandonnée. Il referme les portes, redescend l'escalier, sort par la fenêtre du rez-de-chaussée, et se retrouve dans la cour qui précède le jardin.

Après avoir jeté un dernier regard sur la maison, Edouard retourne dans le jardin, et en sort par le même moyen qu'il y est entré. Regardant alors autour de lui, et persuadé que personne ne l'a vu, il s'éloigne à grands pas de la Maison Blanche, encore plus inquiet, plus tourmenté qu'il ne l'était avant de l'avoir visitée.

Chapitre XXIV. — Le Revenant. — La Tour du Nord

Deux jours s'étaient écoulés depuis la visite qu'Edouard avait faite à la Maison Blanche, et malgré les soupçons qui s'étaient élevés dans son âme, en revoyant Isaure il sentait toujours se dissiper ses inquiétudes ; elle lui témoignait un attachement si vrai, lui disait avec tant de candeur combien elle était contente de lui avoir inspiré de l'amour, que souvent il rougissait d'avoir pu céder à des mouvements de jalousie.

Cependant Alfred s'aperçoit qu'Edouard ne paraît pas aussi heureux qu'il devrait l'être ; déjà plus d'une fois il a demandé à sa sœur la cause de la mélancolie, de l'inquiétude qu'il lit dans toujours Edouard lui répond : — Je n'ai rien, mon cher Alfred ; mais tu sais bien que les amants ne sont jamais entièrement satisfaits !.... Si j'avais quelque sujet réel de me chagriner, à qui pourrais-je mieux le confier qu'à celui qui m'a fait le sacrifice de son amour ?

Encore un jour, et mademoiselle de la Pincerie doit être épouse de Robineau. Tous les actes sont prêts, les cadeaux sont achetés, les toilettes préparées. L'hymen doit se faire à la ville, et de là les époux doivent revenir au château, où le repas de noce aura lieu. Il eût été plus dans l'ordre que la famille de la Pincerie retournât chez elle à la ville, et que ce fût là que le futur allât chercher sa femme. Mais, à nombre de ses plans d'économie, M. le marquis a mis celui de ne plus tenir de maison, et d'habiter constamment au château de son gendre. C'est pourquoi toute la famille y est restée. Comme M. le marquis prétend qu'il n'y a que les petites gens qui dansent le jour qu'ils se marient, il est convenu qu'on ne donnera point de bal, et qu'on ne dansera pas au château ; mais Robineau a obtenu de son futur beau-père la permission de ne pas faire le whist ce soir-là.

Depuis près d'une heure, toute la société qui habite le château s'est séparée pour aller chercher le repos. Robineau, qui se persuade qu'il est très-amoureux et se croit fort honoré d'entrer dans la famille d'un marquis, pense que le lendemain il conduira la superbe Cornélie à l'autel, que toute la ville ira probablement à l'église pour voir la cérémonie, et qu'on parlera longtemps de cet hymen. Cornélie ne songe qu'aux deux toilettes qu'elle fera ce jour-là, et au dépit qu'éprouveront toutes les demoiselles qui se flattaient d'être choisies par Robineau ; elle se dit aussi qu'elle va être dame et maîtresse au château, et se propose bien d'user de tous les droits que ces titres lui donnent. Edouard ne s'occupe guère de l'hymen qui se prépare. Toutes ses idées, toutes ses affections sont concentrées dans la petite vallée qui renferme Isaure et la Maison Blanche, et il a trop à penser pour trouver facilement le repos. Le marquis et son frère Mignon dorment déjà profondément : l'un rêve qu'il a trouvé le moyen de faire grandir les enfants avec de la vapeur ; l'autre, qu'il cherche des épingles dans une botte de foin. Quant à Alfred et Eudoxie, je ne vous dirai pas positivement ce qu'ils font.

Mais tout à coup des cris se font entendre dans la partie des bâtiments habitée par les domestiques. C'est la voix de Benoît qui vient de réveiller les marmitons, la cuisinière et le concierge. Il s'empresse de les appeler en criant autant que la peur peut le lui permettre : Levez-vous ! regardez la tour!... là-bas!... là-haut... C'est le revenant! Cette fois on ne dira pas que j'ai la berlue!...

Mademoiselle Cheval s'est mise à sa croisée ; elle aperçoit en effet une lumière à travers une des fenêtres de la tour abandonnée ; alors elle joint ses cris à ceux de Benoît en disant : C'est vrai! y'là quequ'chose?... C'est peut-être un voleur, faut arrêter c'te lumière-là.

Bientôt tous les domestiques sont sur pied ; et, comme M. de la Roche-Noire leur a dit qu'il les chasserait s'ils ne découvraient pas ce qui leur causait peur, ils pensent qu'il faut réveiller leur maître et lui faire voir ce qui se passe.

On court donc vers la grande galerie du premier, dans laquelle donnent les appartements des maîtres. Aux cris des valets Robineau s'est réveillé en sursaut. Il croit que le feu est au château ; il sonne François, et son premier mot en l'apercevant, est : Des pompiers! vite des pomplers!...

— Des pompiers pour le revenant, monsieur ? dit François avec surprise.

— Le revenant! s'écrie monsieur en replaçant ses jambes dans son lit, dont il était déjà à moitié sorti. Comment!... est-ce qu'on a vu quelque chose d'effrayant ?...

— On voit une lumière dans la tour du Nord, monsieur! — Une lumière!... diable!... François, va tout de suite réveiller ces messieurs... Réveille tout le monde!... Je me lève dans l'instant...

François va carillonner à la porte d'Alfred, mais personne ne répond. Bientôt, cependant, toutes les autres portes s'ouvrent, excepté celle d'Eudoxie. Edouard a passé un pantalon, et il vient s'informer de la cause du bruit. Cornélie, en camisole, sur laquelle elle a jeté à la hâte un grand châle de bourre de soie, paraît, tenant un bougeoir à la main. M. Férulus arrive aussi, suivi de Jeannette, que jusque-là on n'avait pas aperçue, et qui se trouve avoir passé par-dessus sa chemise un vieux gilet noir qui ne ressemble nullement à une camisole tandis que, dans sa précipitation, M. Férulus a mis sur sa tête un bonnet à barbes ; mais alors on est trop préoccupé pour remarquer tout cela. On se questionne, on s'interroge. C'est le revenant de la tour! disent tous les domestiques pendant que mademoiselle Cornélie ne cesse d'appeler sa sœur en disant : Et M. Alfred, pourquoi donc ne se lève-t-il pas?

Robineau paraît avec un caleçon, dans la ceinture duquel il a passé une paire de pistolets, tandis qu'il tient sous le bras gauche son fusil, et dans la main droite un rasoir.

Eudoxie entr'ouvre enfin sa porte en disant d'une voix éteinte : Pourquoi donc frapper ainsi chez moi?... c'est affreux de me réveiller si brusquement !... j'en serai malade quinze jours !... Certainement ce n'est pas moi qui courrai après le revenant!... Laissez-moi dormir, je vous en prie... j'ai ma migraine.

— Ma sœur, vous aurez votre migraine une autre nuit, dit Cornélie

lie; mais puisque tout le monde se lève, vous pouvez bien faire comme les autres.

Eudoxie montre beaucoup d'humeur, enfin elle sort de sa chambre, à demi couverte par une pelisse qu'elle a jetée sur ses épaules, et elle a soin de rester devant sa porte. Dans ce moment tous les domestiques poussent des cris effroyables en disant : Le voilà! il vient ici! Et ils courent en se poussant les uns sur les autres à l'autre bout de la galerie, tandis que du côté opposé s'avance majestueusement une grande figure blanche qui n'est autre que M. le marquis de la Pincerie, lequel, avec sa grande taille mince, sa chemise flottante et son bonnet de coton, peut fort bien passer pour un spectre.

Déjà Robineau a couché en joue son futur beau-père, lorsqu'en toussant et crachant celui-ci se fait reconnaître.

— C'est M. le marquis! s'écrie Robineau. Je crois que ces drôles-là sont devenus imbéciles.

— Certainement que c'est moi, dit M. de la Pincerie, qui se promène en chemise aussi fièrement que s'il avait un grand uniforme. Qu'est-ce qu'il y a donc d'arrivé ?... est-ce qu'on fait l'assaut du château ?

— Oui, qu'est-ce qu'il y a donc ? demande Alfred, qui, au milieu du dernier *hourra* causé par l'arrivée du marquis, a paru tout à coup au milieu de tout le monde, sans qu'on sache par où il est venu.

— Ah! vous voilà, monsieur! dit Cornélie d'un air moqueur. Pour un homme galant, vous êtes bien lent à venir au secours des dames.

— C'est qu'avant tout, mademoiselle, j'ai pensé devoir mettre au moins le vêtement nécessaire.

— Oui, dit M. Férulus en s'avançant, la décence et les mœurs avant tout... car...

Férulus n'achève pas sa phrase, il vient de s'apercevoir que Jeannette a un gilet noir très-reconnaissable. Il l'entraîne dans un endroit obscur de la galerie ; là, tandis que Jeannette lui ôte le bonnet à barbes, il lui enlève vivement le gilet en disant : *Errare humanum est*, Jeannette.

— Enfin, pourquoi ces cris, ce tapage ? répète Edouard.

— Monsieur, c'est le revenant, l'esprit qui se promène à c't' heure dans la tour! dit Benoît.

— Nous avons tous vu une lumière, disent les domestiques.

— Eh bien! dit Alfred, il faut aller visiter la tour, voilà tout.

— C'est juste, dit Robineau, il faut envoyer tous ces poltrons là visiter la tour.

— Mais où est donc mon oncle Mignon ? dit Cornélie, lui seul n'est pas levé.

— Il n'a pas voulu sortir de dessous ses couvertures, dit le marquis, c'est en vain que je lui ai dit de se lever... Il n'a jamais montré autant de fermeté.

— Laissons M. Mignon sous ses couvertures, dit Edouard, et allons à la tour. Allons, concierge, vous savez le chemin, conduisez-nous.

M. Cunette n'est plus aussi incrédule depuis qu'il a vu une lumière, il montre beaucoup de répugnance à conduire les jeunes gens, et les autres domestiques ne se soucient pas non plus de les accompagner à la tour.

— Mais nous, messieurs, qui est-ce qui nous gardera ? dit Eudoxie; car enfin, nous n'allons pas aller visiter cette tour effrayante avec vous.

— Moi, je vais me recoucher, dit le marquis; car je sens un petit vent frais qui m'enrhume, et si j'avais su qu'il ne fût question que de revenant, j'aurais fait comme Mignon, je serai resté dans mon lit.

— Mesdames, je vous garderai, moi, dit Robineau ; je ne bougerai pas d'auprès de vous ; je ne veux pas vous quitter une minute.

Les dames ne paraissent pas fort rassurées par la présence de Robineau, elles veulent absolument qu'Alfred ou Edouard leur tienne aussi compagnie. Mais Alfred s'est déjà mis en route en forçant le concierge de marcher devant lui. Il faut donc qu'Edouard reste avec la société, tandis que Robineau dit à ses autres valets : Suivez Alfred, et au moindre danger, appelez-moi... Une veille de noces! il est pourtant bien désagréable de ne pas dormir paisiblement.

Les domestiques font un signe d'obéissance, mais, arrivés au bas de la galerie, ils prennent le chemin de la cuisine au lieu de prendre celui de la tour.

Cependant Alfred, tenant d'une main un flambeau, et de l'autre un pistolet qu'il a pris à Robineau, est descendu avec Cunette par l'escalier qui conduit à la porte de la tour.

— Allons, ouvrez cette porte, dit-il au concierge. — Que j'ouvre cette porte?... Monsieur veut donc absolument entrer là-dedans?... — Sans doute. — C'est que nous ne sommes que deux, monsieur! ces autres poltrons ne nous ont pas suivis. — Nous sommes assez pour arrêter un malfaiteur, si en effet il y en a un dans ce bâtiment. — Mais s'il y en avait plus d'un, monsieur? — Alors nous appellerions. — Oui, mais avant qu'on soit venu à notre secours... — Ouvrez donc, monsieur Cunette!... — Je ne trouve pas la clef, monsieur!... je l'aurai laissée chez moi.

Alfred impatienté donne un coup de pied dans la vieille porte; elle cède, et s'ouvre entièrement, à la grande surprise du concierge. Pendant qu'il fait ses réflexions là-dessus, Alfred monte l'escalier tournant, et quand Cunette voit que le jeune homme est monté sans lui, au lieu de le suivre, il va rejoindre ses camarades.

Alfred entre dans les vieilles chambres du premier; il n'y trouve personne; tout est dans le même ordre que lorsqu'il a visité la tour avec Robineau. En sortant du premier, il s'aperçoit que le concierge l'a quitté; il n'en poursuit pas moins ses recherches, et monte à l'étage supérieur; n'y trouvant personne encore, il se rend au-dessus, et va entrer dans la chambre appelée l'Arsenal, lorsqu'il entend distinctement marcher dans cette pièce.

Alfred s'arrête; il arme son pistolet, il écoute : le bruit a cessé. Il ouvre brusquement la porte de cette chambre, où règne une profonde obscurité... cependant il croit, dans un coin de la salle, apercevoir quelqu'un d'immobile; il marche vers cet objet en tenant sa lumière en avant, et bientôt aperçoit le vagabond assis tranquillement dans un vieux fauteuil.

Alfred fait un mouvement de surprise, et l'étranger sourit en disant : Ce n'est pas moi que vous comptiez trouver ici, n'est-ce pas?

— En effet, dit Alfred en posant son flambeau près de lui. Mais que faites-vous dans cette tour?... comment êtes-vous entré la nuit dans ce château? que venez-vous chercher ici enfin? Répondez, et n'essayez point de me tromper...

— Ce que je fais dans cette tour?... vous le voyez!... je me repose. Comment j'y suis entré?... oh! tout simplement par la porte; car je n'ai pas la faculté de passer à travers les serrures, comme le croient les imbéciles qui sont dans ce château. Ce que je viens chercher en ces lieux aujourd'hui, c'est vous; vous, à qui je voulais parler en secret; et comme je ne vous rencontre plus dans les montagnes, parce que vous ne sortez plus du château, il a bien fallu que je vienne vous y trouver; et mon intention était d'aller cette nuit frapper doucement à la porte de votre appartement.

Le calme, le sang-froid avec lesquels l'inconnu répond à Alfred, augmentent la surprise de celui-ci; il ne peut supposer qu'un malfaiteur, un homme venu dans l'intention de voler, lui parlerait aussi tranquillement; d'ailleurs, il n'y a rien dans la vieille tour qui puisse tenter la cupidité; et il se rappelle que l'homme qui est devant lui a quelque temps auparavant refusé une bourse qu'il lui offrait.

L'étranger, qui semble deviner les pensées du jeune homme, lui dit : Vous ne pouvez point supposer que je m'introduis dans ce château dans l'intention d'y commettre quelque vol... Depuis que vous l'habitez avec le nouveau propriétaire, il s'est passé peu de nuits sans que je vinsse me reposer dans cette tour; mais je n'ai jamais désiré ni voulu aller dans une autre partie du château, ce qui cependant m'eût été aussi facile... Non, cet endroit seul me plaît... il me rappelle des souvenirs de mon enfance... J'ai habité ce château... du temps de la vieille douairière dont on vous a parlé... Je me suis aperçu que l'on ne logeait point dans cette tour, qu'elle était tout à fait abandonnée; je n'ai pas vu grand mal à venir quelquefois la nuit chercher un abri dans ces lieux... où jadis... je dormais si bien!...

Les accents de l'étranger sont devenus lents et tristes en prononçant ces derniers mots; et, tout entier aux souvenirs que lui rappelle cette vieille chambre dans laquelle il se trouve, il promène ses regards sur ces murs noircis par le temps, sur ces armes rongées par la rouille, que l'on voit encore dans quelques coins. Un soupir s'échappe de sa poitrine... ses yeux mêmes sont humides; tous ses traits expriment bien le malheur du présent et les regrets du passé.

Alfred ne peut se défendre d'une secrète émotion que lui cause cet homme singulier. — Mais enfin, dit-il au bout de quelque temps, par où entrez-vous dans le château?...

— C'est bien simple : il y a dans le jardin, après le petit pavillon... derrière la statue de Mars, une petite porte qui semble condamnée, parce que jamais on ne sort par ce côté; je me suis trouvé par hasard avoir encore la clef de cette porte, qui donne dans la campagne. C'est par là que j'entre dans les jardins; de là il n'est pas difficile de venir jusqu'ici en suivant la grande allée, puis la terrasse... et, sans entrer par la porte que vous avez ouverte, on peut, en passant par les souterrains, remonter ensuite dans la salle du bas.

— Je vois qu'en effet vous connaissez parfaitement le château, et mieux, je crois, que celui qui l'a acheté...

— Dans mon enfance j'ai si souvent parcouru ces passages!... ces chemins secrets!... J'aimais tout cela! Alors j'étais romanesque aussi!... Ce château gothique me semblait très-propre aux aventures merveilleuses que je lisais dans les romans de chevalerie; et j'aurais été enchanté de rencontrer un fantôme dans les souterrains de cette tour; mais je n'ai jamais eu ce plaisir-là.

— En vous promenant avec de la lumière dans ces chambres, vous auriez dû penser que vous seriez aperçu?

— Il ne m'est arrivé que deux fois d'allumer avec mon briquet cette petite lanterne; je pensais que tout le monde dormait dans le château, que par conséquent on ne verrait point la lumière dans cette tour. Je ne pouvais résister au désir de revoir, d'examiner encore divers objets qui autrefois m'ont... qui servaient jadis aux personnes qui habitaient ce château; et, comme il n'y a pas toujours de la lune, vous conviendrez que sans lumière il m'était assez difficile de satisfaire ma curiosité.

— Savez-vous que si tout autre que moi vous eût rencontré la nuit dans ces lieux, vous auriez été arrêté... emprisonné, peut-être...

— Quand on en est venu où j'en suis, que peut-on craindre encore?... D'ailleurs, je savais fort bien que personne dans ce château,

excepté vous et votre ami, ne serait tenté de venir la nuit dans cette tour, et si j'avais voulu même les faire fuir tous du château, je n'aurais eu qu'à me promener la nuit avec un drap sur ma tête du côté des appartements habités; je réponds bien que le propriétaire actuel aurait été le premier à prendre la fuite; mais, je vous le répète, je n'ai jamais eu l'intention ni d'effrayer, ni de rien prendre à personne; si une fois j'ai fait peur au vieux jardinier, c'est involontairement; je ne croyais plus le rencontrer dans les jardins.

— Je vous crois, dit Alfred. Mais venons à ce qui me regarde : c'est moi, dites-vous, qu'aujourd'hui vous veniez chercher ici?... Qu'avez-vous à me dire? parlez.

Les traits de l'étranger perdent l'expression qu'ils semblaient tenir des souvenirs du passé, et reprenant alors celle qui leur est devenue familière :

— Oui, répond-il en souriant avec ironie, venons à ce sujet... le présent doit être plus important que tout ce qui n'est plus et ce qui ne peut plus revenir. Il me paraît que, cédant à votre ami celle qui vous avait charmé, vous avez tout à fait renoncé à la conquête de la petite chevrière, puisque vous n'allez plus la voir.

— Que vous importe!... vous dois-je compte de mes sentiments? Si c'est dans l'intention de me renouveler vos odieuses propositions que vous avez désiré me parler, vous avez perdu votre temps!... et je vous défends...

— La! la!... calmez-vous, monsieur le baron! oh! je ne cherche nullement à vous séduire; mais je suis bien aise de vous convaincre que je ne m'étais pas trompé dans le jugement que je portais sur la petite dont vous craigniez de flétrir l'innocence... Pauvre Agnès!... qui veut se faire épouser par votre ami!... Je savais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous...

— Que savez-vous de nouveau sur Isaure?... Expliquez-vous. — Son amant est arrivé. — Son amant? — Ou du moins l'homme qui a soin d'elle... Appelez-le comme vous voudrez... J'étais bien certain, moi, que de lourds paysans ne pouvaient point avoir appris à cette jeune fille ces manières gentilles qui vous ont charmé. Enfin, cette éducation qu'elle a reçue... cette aisance qu'elle possède, tout cela ne pouvait venir que d'un homme qui aime cette jeune fille, et qui, par jalousie sans doute, la tient cachée dans ces montagnes, où il espère qu'on ne découvrira pas son trésor. Eh bien! je vous le répète, ce soir cet homme est arrivé.

— Vous l'avez vu chez Isaure? — Chez Isaure! oh! non pas, on est prudent!... On ne va pas chez la jeune fille, on craindrait sans doute de la compromettre ou d'y rencontrer du monde... et aux précautions que prend ce mystérieux personnage, il est facile de juger qu'il a grand peur d'être vu... — Achevez donc! — Eh bien! c'est la Maison Blanche qui est le lieu du rendez-vous des amants. — La Maison Blanche! — Oui; j'ignore si cet inconnu en est le propriétaire; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en a les clefs. Il y est arrivé sans doute ce soir, et bientôt une petite lumière a brillé à l'une des fenêtres de la maison. Aussitôt la jeune fille, qui depuis quelque temps était sans cesse aux aguets, a précipitamment quitté sa demeure, puis elle s'est rendue en courant à la Maison Blanche; un homme... que j'ai fort bien aperçu, car j'étais caché près de là, lui a ouvert la porte; la jeune fille est entrée... ce qu'ils ont fait ensuite, je ne saurais précisément vous le dire; mais ce n'est qu'au bout d'une grande heure que l'on a rouvert la porte; alors la demoiselle a regagné sa maisonnette en faisant encore de tendres adieux à celui qu'elle quittait. Voilà tous les mystères éclaircis!... voilà la cause fort naturelle de ce qui effraie les montagnards des environs!... voilà pourquoi, enfin, la petite seule ne craignait pas la Maison Blanche!... C'est presque toujours ainsi... beaucoup de bruit pour peu de chose.... du merveilleux qui n'est plus que fort ordinaire quand on l'examine de près.

Alfred a écouté attentivement le vagabond. Il a beaucoup de peine à croire que cette Isaure, qui lui a paru si naïve, si franche, ait pu les tromper à ce point. — Etes-vous bien certain de tout ce que vous venez de me rapporter? dit-il enfin en regardant fixement l'homme qui est devant lui.

— Si vous ne me croyez pas, assurez-vous-en... il n'est pas probable que ce ne soit que pour un jour que l'homme que j'ai aperçu vienne dans ce pays... Vos yeux vous prouveront alors que je vous ai dit vrai... et vous regretterez peut-être de n'avoir pas suivi mes conseils; vous serez fâché d'avoir fait tant de façons avec une petite matoise qui se moquait de vous et de votre ami... mais, je vous le répète, quand vous voudrez, il sera facile encore de réparer le temps perdu!

En disant ces mots, l'étranger a repris sa petite lanterne; et, passant par une porte secrète, il disparaît avant qu'Alfred, qui est absorbé dans ses réflexions, ait remarqué son absence. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, en jetant les yeux autour de lui, que le jeune de Marcey s'aperçoit qu'il est seul dans la tour. Alors il songe que les habitants du château doivent être surpris, et peut-être inquiets, de ne point le voir revenir. Il aurait cependant voulu parler encore à l'étranger, et lui défendre surtout de revenir pendant la nuit visiter le château; mais cet homme n'est plus là, et Alfred se décide à quitter aussi la tour.

On était rassemblé dans l'appartement de Cornélie; les dames s'inquiétaient, Edouard voulait aller chercher Alfred, M. Férulus citait les auteurs qui nient l'existence des revenants, et Robineau tenait toujours son rasoir dans la main en répétant : — Une veille de noces! c'est bien cruel de se fatiguer ainsi... n'est-ce pas, ma chère future?

La future ne répondait rien, ou faisait une légère grimace, et Robineau se disait : — Elle n'aime pas les mots à double sens... c'est la pudeur même.

Enfin Alfred revient, et on l'accable de questions. Y a-t-il quelque chose? — Est-ce un revenant? — Est-ce un voleur? — Est-ce effrayant?

— Ce n'est rien du tout, répond Alfred; j'ai trouvé la tour déserte, et toutes les choses à leur place. D'après cela, il faut penser que la lumière qu'on a vue n'était qu'un effet de réverbération de la lune sur les carreaux...

— Mon ami, il n'y a pas de lune ce soir, dit Robineau.

— Non!... alors c'était tout ce que vous voudrez; mais je vous assure, mesdames, que vous pouvez dormir tranquilles, et qu'aucun lutin ne viendra vous tirer les pieds.

Il faut bien se contenter de ce que dit Alfred; cependant on remarque qu'il est beaucoup moins gai qu'avant de se rendre à la tour; mais il persiste à dire qu'il n'a rien vu, et on se décide à retourner se coucher; Eudoxie en se plaignant de ce qu'on l'a éveillée pour rien, Cornélie en suivant Alfred des yeux pour s'assurer s'il rentre chez lui, celui-ci en regardant tristement Edouard, auquel il ne sait s'il doit communiquer ce que vient de lui dire le vagabond, enfin Robineau en emportant son rasoir, comme s'il eût juré de faire la barbe aux revenants de son château.

Chapitre XXV. — Mariage de Robineau.

Alfred a pensé tout le restant de la nuit à ce que lui a dit le vagabond; il ne sait s'il doit troubler le bonheur d'Edouard en lui communiquant ce qu'il vient d'apprendre sur la conduite d'Isaure. Avant de lui porter un coup si terrible, avant de faire passer dans son âme tous les tourments de la jalousie, ne doit-il pas s'assurer lui-même de la vérité? Alfred se promet bien de ne point laisser Edouard former des nœuds indissolubles sans avoir éclairci ce mystère; mais il ne se sent pas encore le courage d'affliger son ami. D'ailleurs, dans cette journée, on est trop occupé par le mariage de Robineau, pour avoir le loisir de s'entretenir sans témoins.

Edouard lui-même a dû, ce jour-là, faire un grand sacrifice, il ne se rendra pas près d'Isaure, Robineau l'a supplié de ne point s'absenter; il l'a choisi pour donner la main à sa belle-sœur; car l'ordre et la marche des cérémonies sont arrêtés depuis longtemps. Il veut que tout le monde soit là; il ne croit pas avoir encore assez de témoins de son bonheur. Edouard sent que ce serait manquer à la politesse envers son hôte, que de se refuser à ses désirs; il sera donc tout un jour sans voir Isaure : ce jour-là lui semblera bien long!... Mais, quand on va dans le monde, il faut souvent lui faire le sacrifice de ses plus doux plaisirs.

A dix heures, toute la société doit se réunir pour le déjeuner, auquel sont invités, comme témoins, le chevalier de Tantignac, M. Berlingue et un vieux rentier, ami du marquis. Les trois voitures qui sont au château, c'est-à-dire la chaise de poste, le char-à-bancs de Robineau et le carrosse du marquis, doivent emmener la société à Saint-Amand, où se fait la cérémonie; ensuite on doit retourner au château, où quelques personnes seulement sont invitées à venir dîner; et le soir on ne dansera pas parce que c'est trop bourgeois.

Les laquais ont mis leur belle livrée; M. Férulus a fait coudre les grands boutons sur son habit, et il a une pièce de vers dans chacune de ses poches. Robineau est en noir du haut en bas; il se tient bien roide et ne rit pas, parce que son beau-père, le marquis, lui a dit qu'on ne saurait avoir l'air trop grave le jour de ses noces. Enfin l'oncle Mignon a fait une provision d'épingles, qu'il a cachées sous les revers de ses manches, parce qu'un jour de mariage il a pensé qu'il y aurait nécessairement quelque chose qui se détacherait.

Les trois invités viennent d'arriver. Alfred et Edouard, qui ont fait le sacrifice de leur journée, voudraient tâcher de rire un peu; mais M. de la Pinecrie, qui vient de se rendre au salon, semble avoir l'air encore plus désagréable qu'à l'ordinaire; et, pour imiter son beau-père, Robineau fait une figure triste ou sentimentale : on échange quelques compliments d'un ton si sérieux, qu'il semble que l'on soit réuni pour suivre un corbillard. Cependant, M. Berlingue a déjà fait à demi-voix quelques observations malignes, et le chevalier quelques mensonges, lorsque enfin les dames paraissent.

Cornélie a une toilette fort recherchée; et, si elle ne semblait pas par ses regards vouloir commander les hommages, elle mériterait d'en avoir beaucoup. A son aspect, Robineau fait un mouvement en arrière et saisit fortement le bras d'Alfred en s'écriant : — Dieu! qu'elle est éblouissante!...

Les témoins font chorus. M. de la Pinecrie va prendre la main de sa fille; puis, la conduisant vers Robineau, il lui dit d'un ton d'acteur et presque menaçant : — Monsieur de la Roche-Noire! je vous donne une fille superbe!... parfaitement élevée! issue d'une illustre famille. Je me flatte que vous vous rendrez digne de l'honneur de cette al-

liance. Mais si j'apprenais que ma fille ne fût point heureuse... qu'elle eût à se plaindre de son époux !... corbleu! monsieur de la Roche-Noire, c'est moi qui vous parlerais!...

— Elle sera heureuse, mon cher beau-père, elle le sera... et je le serai aussi, je m'en flatte! s'écrie Robineau, qui semble craindre d'avoir le fouet s'il n'est pas sage. Mais le déjeuner nous attend, et tous nos moments sont comptés.

On va déjeuner. Eudoxie, qui veut aussi que l'on s'occupe d'elle, a une petite attaque de nerfs pendant qu'on mange les côtelettes; mais cela n'a pas de suite, et elle prévient la compagnie qu'elle pourra en avoir plusieurs dans la journée, parce que la cérémonie d'un mariage lui fait éprouver de trop vives sensations. Ces messieurs, auxquels cet accident n'a pas ôté l'appétit, la rassurent en lui disant qu'ils en sont munis de flacons. M. Berlingue, qui n'a rien dans le sien, le remplit avec la carafe; mais il prétend que cela fera le même effet que l'éther; et le chevalier de Tantignac montre une petite fiole renfermée précieusement dans un étui de chagrin, avec le conten. de laquelle il assure avoir ressuscité plus de vingt personnes.

Vers la fin du déjeuner, M. Férulus a tiré un grand papier de sa poche et il s'apprête à lire, lorsque M. le marquis dit d'un ton solennel : — Il est temps de partir pour la ville.

M. Férulus rempoche ses vers. Tout le monde se lève; Robineau, qui n'ose pas donner la main à sa future, devant laquelle il baisse constamment les yeux de crainte d'être trop ébloui, laisse Edouard reconduire Cornélie dans le carrosse, où il se place avec le beau-père et Eudoxie. Alfred et les trois témoins prennent le char-à-bancs; alors Robineau monte dans la chaise de poste avec l'oncle Mignon et M. Férulus, qui, dès qu'il est assis dans la voiture, se met à répéter ses vers, que Mignon écoute en se grattant le nez et en montrant les dents.

Mais la chaise de poste n'est traînée que par le cheval boiteux et elle ne peut suivre les deux autres voitures, qui vont assez bon train. Quand Robineau n'aperçoit plus devant lui le carrosse du marquis, il s'écrie : — Ah! mon Dieu!... je serai en retard; ma future m'attendra... ce serait bien désagréable!...

— Monseigneur, dit Férulus, vous pouvez être certain que la cérémonie ne commencera pas sans vous.

— Sans doute... mais M. le marquis me grondera... — Ce n'est pas notre faute si notre cheval ne veut pas aller plus vite... — C'est juste... mon oncle Mignon, vous êtes témoin que c'est la faute du cheval. — Oui, oui, oui, répond Mignon; oh!... c'est le cheval!...

— Ce drôle-là ne va pas se marier! dit Robineau en fouettant de toutes ses forces la pauvre bête.

— Peut-être qu'alors il boiterait davantage, dit tout bas Férulus.

— Ah! messieurs... c'est un bien grand jour que celui où on se marie! dit Robineau en poussant un soupir.

— C'est un jour qui sert de *memento*, monseigneur... *Est pater ille quem nuptiæ demonstrant.*

— Oui, oui, oui! répond Mignon en souriant.

— J'avoue, reprend Robineau, que je me croyais plus fort... plus stoïque... mais il est vrai que ma future est si ravissante... ça me trouble d'une force... J'en ai le corps dérangé!... Messieurs, pardon... arrêtons un instant, il faut que je descende.

On arrête le cheval, qui ne demande pas mieux, Robineau descend seul et passe derrière une haie, tandis que M. Férulus dit :

Homo sum et humani à me nihil alienum puto!

Robineau revient : on repart; on fouette de nouveau le cheval; Férulus veut reprendre sa déclamation, mais Robineau l'arrête en lui disant : — Plus tard, mon cher bibliothécaire; au dîner; maintenant je ne suis pas en état de vous entendre... L'amour, le bonheur, font sur mes sens un singulier effet!... Vous ne savez pas ça, vous ne vous êtes jamais marié, peut-être?

— Pardonnez-moi, monseigneur; je me suis marié une fois... j'en ai eu suffisamment.

— Et vous, mon oncle Mignon? vous ne vous êtes pas marié? — Moi!... non... je ne crois pas... Oh! non, non!... ça ne m'est jamais arrivé...

— Ah! quand on a le cœur aussi sensible que moi, cela fait un bouleversement... Ma future est faite comme Vénus... elle est taillée en Minerve... et quand je pense que ce soir... Pardon... arrêtons encore... s'il vous plaît.

On arrête. Robineau descend de nouveau et se glisse derrière un bouquet d'arbres. M. Férulus prend du tabac en s'écriant :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret!

Bientôt Robineau reparaît: on se remet en route; on veut réparer le temps perdu en fouettant le cheval; mais celui-ci n'en va pas plus vite, et le futur époux se désole en disant : — Monsieur le marquis va être en colère... je suis sûr qu'on est déjà à la mairie, et qu'on nous y attend... Messieurs, vous êtes témoins que c'est la faute du cheval.

— Il y a bien encore une autre cause, dit Férulus à Mignon, mais celle-là, nous ne la dirons pas.

On n'est plus qu'à un quart de lieue de Saint-Amand, lorsque Robineau fait arrêter et descend encore en s'écriant : — C'est vraiment cruel!... je ne sais pas ce que cela veut dire!

— Du courage, monseigneur! dit Férulus : *Labor improbus omnia vincit!...*

— Qu'est ce qu'il a donc pour descendre si souvent? demande Mignon à Férulus quand Robineau est éloigné.

— Ce qu'il a!... Comment! vous n'avez pas encore deviné!... Parbleu, il a *una bilis suffusio!* il dit que c'est l'effet de l'amour... En tout cas, si cet effet-là se prolonge vingt-quatre heures, ça le mettra dans une bien fausse position!...

Robineau revient, remonte en voiture, et on arrive enfin à la ville. Le futur s'informe du carrosse de son beau-père; on lui dit que depuis une grande demi-heure la mariée, les parents et toute la société l'attendent à la mairie, et qu'on a déjà envoyé deux commissionnaires sur la route pour s'informer de ce qu'il pouvait être devenu.

Robineau se hâte de fouetter vers la mairie en s'écriant : — Que va-t-on me dire? M. le marquis est peut-être offensé!... Et ma future! si elle était fâchée!... Heureusement que mes amis sont avec elle!...

On arrive à la mairie. Le marquis se promenait d'un air colère au milieu de la grande salle; les jeunes gens causaient avec les dames; M. Berlingue faisait déjà quelques épigrammes sur le retard du futur; le vieux rentier ne soufflait pas mot, il ne voyait dans la perspective que le repas qu'il devait faire; enfin, le chevalier de Tantignac, pour calmer M. de la Pincerie, disait : — Au mariage d'une de mes cousines, le futur nous ayant fait attendre seulement cinq minutes, quand il est arrivé, sa prétendue en avait épousé un autre, pour lui apprendre à être plus leste une autre fois.

Mais Robineau paraît, suivi de ses deux compagnons.

— Monsieur de la Roche-Noire! s'écrie le marquis en frappant le plancher de sa canne, savez-vous qu'il est indécent de faire attendre des gens comme nous?... — Mon cher beau-père, ce n'es.... — Qui donc croyez-vous épouser, monsieur, est-ce que vous pensez vous marier avec une roturière? — Non certainement, monsieur le marquis; mais je... — Mais vous mériteriez que je ne vous accordasse plus la main de ma fille, pour vous apprendre à nous faire bayer aux corneilles pendant une heure. — Mon très-honoré beau-père... voilà mes témoins... Demandez à votre frère Mignon et à M. Férulus, ils vous diront que si je ne suis pas arrivé plus tôt, ce n'est pas faute d'envie.

— C'est très-vrai, dit Férulus; ce n'est pas l'envie qui a manqué!

— C'est notre cheval seul, reprend Robineau, qui trahissait notre impatience...

— Oui, oui, dit Mignon; c'est le cheval... et... *bilis suffu...*

Robineau marche sur le pied de Mignon, et lui écrase deux cors pour le faire taire, ce qui, au contraire, le fait crier comme un damné; mais on ne l'écoute plus et l'on procède à la cérémonie civile, pendant laquelle le futur semble assez mal à son aise, ce que l'on attribue à l'émotion et à la joie. On quitte ensuite la mairie et on remonte dans les voitures pour aller à l'église, quoique ce ne soit qu'à deux pas; mais il ne serait pas convenable d'y arriver à pied. Cependant le marié n'est pas remonté dans sa voiture; il a disparu en sortant de la mairie, et on arrive à l'église sans lui. Là, M. le marquis s'aperçoit que son gendre est encore absent; et comme l'église est remplie de monde, parce que dans une petite ville un mariage est un événement, M. de la Pincerie est furieux contre Robineau, qui arrête l'entrée triomphale et force à suspendre la cérémonie.

— Où est-il, où est-il encore? s'écrie le marquis tandis que Cornélie jette des regards sur la foule en disant : — Mais c'est inconcevable!... c'est d'une inconvenance!... se faire attendre deux fois de suite!.... si la chose n'était pas si avancée, je romprais tout!

— Pourquoi l'avez-vous quitté? dit M. de la Pincerie à son frère Mignon et à Férulus. — Ce n'est pas nous... c'est lui qui nous a quittés en nous disant : — Allez toujours, je vous rejoindrai. — Mais que diable peut-il avoir à faire au moment de se marier?

Mignon se gratte le nez et Férulus se pince les lèvres : — C'est l'amour qui lui tourne la tête, dit Alfred. — Monsieur, les convenances, l'étiquette doivent marcher avant l'amour... Corbleu! si je n'avais pas formé le plan de marier ma fille! Mais il ne vient pas!... Il ne dira pas cette fois que c'est le cheval qui le retient.

Enfin, Robineau paraît, rouge, suant, haletant; il se glisse près de sa future et de son beau-père; celui-ci lui prend la main, la lui serre avec force et lui dit à l'oreille : — Monsieur, vous m'en rendrez raison après la cérémonie!...

Robineau ne sait plus où il en est; heureusement pour lui que l'on appelle les époux à l'autel. Il y marche avec Cornélie; la cérémonie commence; et, pendant qu'elle a lieu, M. de la Pincerie, qui s'est calmé, réfléchit qu'il ne serait pas convenable d'appeler son gendre en duel le jour même de ses noces.

La cérémonie est terminée. Cornélie est madame de la Roche-Noire, et Robineau a cessé d'être garçon. On reçoit les compliments, les félicitations sincères ou fausses des personnes qui sont venues assister à la bénédiction nuptiale; puis on quitte la ville; on repart pour le château, toujours dans le même ordre que pendant le premier voyage, et Robineau ne fait arrêter qu'une fois sa voiture.

Il est quatre heures lorsqu'on est de retour au château. Les dames rentrent vite dans leur appartement pour faire d'autres toilettes; les femmes qui vont beaucoup dans le monde, qui sont souvent à des fê-

tes, à des bals, à des cérémonies, passent une partie de leur vie à s'habiller et à se déshabiller.

Une douzaine de personnes invitées au dîner ne tardent pas à venir se joindre à la société déjà réunie dans le château. A chaque nouvelle entrée, M. le marquis prend Robineau par la main et s'avance vers ceux qui paraissent en disant gravement : — Je vous présente mon gendre.

Alors les nouveaux venus complimentent le marquis, puis complimentent Robineau, et, après avoir cherché des yeux s'il y a encore quelqu'un à complimenter, vont s'asseoir dans le salon. Mais il semble que tous ces gens-là se soient donné le mot pour ne pas rire, et qu'un jour de mariage on pense en province qu'il serait de très-mauvais ton d'être gai. Il faut donc tâcher de tuer le temps en causant de choses insignifiantes avec des gens qui ne savent dire que cela. Alfred fait ce qu'il peut pour animer la conversation; mais lui-même est distrait, le souvenir de sa rencontre dans la tour l'occupe plus que le mariage de Robineau. Edouard cherche aussi à être aimable, mais il maudit tout bas la longueur de la journée.

Il y a deux heures que ces dames sont montées, lorsque enfin elles arrivent dans le salon. La toilette de Cornélie est plus galante que celle du matin, et cette fois, Robineau est tellement ébloui, qu'il est obligé de s'asseoir dans la crainte d'avoir un étourdissement. Les compliments recommencent à circuler. Pendant les révérences et les saluts, Robineau va dans un coin du salon se frotter les tempes avec de l'eau des Carmes; puis il revient d'un air un peu moins timide vers sa femme, qui s'occupe de tout le monde excepté de son mari.

M. Férulus, qui n'a pas encore fait son compliment aux nouveaux époux, parce qu'il attendait pour cela que toute la compagnie fût rassemblée, se présente devant Cornélie, qu'il salue jusqu'à terre, et lui offre un rouleau de papier noué avec des faveurs roses en lui disant : — Permettez madame, qu'en joignant l'encens de mes vœux aux parfums de félicitations qui ont déjà embaumé votre passage, je vous dédie cet opuscule né de votre hymen... Puissent les Ris et les Jeux folâtrer toujours autour de votre couche! et le ciel vous accorder des enfants masculins, féminins et neutres dont je serai le précepteur!

Le compliment du bibliothécaire fait beaucoup de sensation; les hommes sourient, les dames se demandent tout bas ce que c'est que des enfants *neutres ;* et Robineau, qui est encore allé se frotter les tempes avec de l'eau de Cologne, semble se promettre de n'en faire jamais d'autres à sa femme.

Cornélie a pris le papier d'un air de protection, puis elle le rend à Férulus en disant : — Vous nous lirez cela au dessert. Les laquais ayant annoncé qu'on a servi, la compagnie passe dans la salle à manger en marchant au pas comme des soldats prussiens.

M. de la Pincerie est monté dans le grand fauteuil. Cornélie est en face de son époux, et cette fois M. Férulus est relégué au bout de la table, où il ne doit ni servir, ni découper : tel est l'ordre établi par madame de la Roche-Noire, qui ne se montre pas très-sensible aux vers que le savant fait pour elle. M. Férulus ne dit rien; il dévore en secret cet affront et se promet de manger, s'il se peut, quatre fois davantage. Les gens qui supportent les humiliations pour faire un bon dîner ont toujours peu de cœur et beaucoup d'appétit.

Le dîner se passe aussi sérieusement que tout ce qui l'a précédé. Le premier service n'est interrompu que par un léger événement; c'est Mignon qui a manqué avaler une épingle qui est tombée de sa manche dans son assiette; mais on parvient à la lui ôter de la gorge, avec de petites pinces, et le calme est bientôt rétabli. Mademoiselle Cheval s'est surpassée. Le repas est magnifique; mais Robineau mange peu; il semble préoccupé, inquiet; et, lorsqu'il regarde sa femme, il pousse des soupirs capables d'éteindre les bougies. Cornélie a déjà les manières d'une maîtresse de maison : elle commande, elle ordonne d'un ton qui annonce aux valets qu'il faudra marcher droit. Comme on n'a pas l'intention de danser après le dîner et qu'il est probable que la soirée sera difficile à employer, on reste longtemps à table; vers la fin du repas, le fumet des vins, dont on a changé souvent, échauffe un peu les convives. Le vieux rentier glisse tout bas quelques vieilles plaisanteries; le chevalier de Tantigoac déclare qu'il donnerait la moitié de sa fortune pour être à la place du marié, et M. Berlingue prétend que sa fortune est aussi inconnue que son cheval. Robineau boit beaucoup pour chasser sa timidité et afin d'oser regarder sa femme; l'oncle Mignon lui-même, qui a oublié son accident, s'anime et parle un peu; enfin M. le marquis rit plus d'une fois des bons mots qu'il a dits et que lui seul a compris.

M. Férulus pense que le moment est venu de lire ses vers; il regarde Robineau pour savoir s'il doit commencer; mais ce n'est plus celui-ci qui ordonne, c'est madame de la Roche-Noire. Cependant Cornélie dit elle-même : — Monsieur a, je crois, quelque chose à nous lire; j'espère que ce ne sera pas aussi long que sa dernière chanson.

— Je me flatte, madame, que vous trouverez, au contraire, mes vers trop courts, répond Férulus, qui n'est pas enchanté de ce souvenir donné à sa chanson. Puis, tirant le rouleau de sa poche et dénouant la faveur, il se lève et commence : — Hommage en vers en l'honneur de l'union des deux conjoints.

— Il me semble, monsieur, dit le marquis avec hauteur, que vous auriez pu dire : de l'union de mademoiselle Cornélie, fille du marquis de la Pincerie, avec M. de la Roche-Noire; cela eût été plus convenable que de dire : les deux conjoints. . comme s'il s'agissait de Jacquot et de Pierrette!

— Mon noble beau-père a raison, dit Robineau; je n'aime pas non plus les conjoints!...

— Messieurs, répond Férulus en dissimulant son dépit, cette locution est grammaticale; vous la trouverez dans *Lhomond*, dans *Wailly* dans *Boiste*, et dans tous les dictionnaires...

— Ah! de grâce, messieurs... laissez là des dictionnaires! s'écrie Eudoxie; aujourd'hui il me semble que c'est du doux, du gracieux qu'il nous faut faire entendre.

— Aussi, madame, reprend Férulus, ai-je pris pour texte de mon morceau ce vers de *Properce :*

Nec domina ulla meo ponet vestigia lecto.

— Et qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? dit Cornélie; car il me semble que vous feriez mieux de nous en donner la traduction.

— Oui, dit Robineau; il est terrible pour cela! je lui ai cent fois répété que je n'aimais que les traductions.

— Madame, reprend Férulus en faisant l'aimable, cela veut dire en français : Aucune autre maîtresse n'affaissera plus mon lit!...

— Ah! Dieu! quelle horreur! quelle indécence! s'écrie Eudoxie en se cachant la tête derrière l'épaule d'Alfred.

— Comment, monsieur! dit Cornélie; vous vous permettez de faire des vers aussi libres!...

— Madame, j'ai l'honneur de vous dire que c'est de Properce, et que.....

— Aucune maîtresse sur son lit! s'écrie à son tour le marquis de la Pincerie. Corbleu!... je voudrais bien voir que... Mon gendre, que signifie cette allusion?...

— Mon beau-père, je vous jure que je n'en sais rien, dit Robineau; j'ignore à propos de quoi M. Férulus se permet une aussi mauvaise plaisanterie!...

— Monsieur, dit Férulus, je vous répète que c'est la traduction du vers, et que...

— C'est bien, monsieur; c'est assez, dit Cornélie; d'après un tel début, je ne veux pas en entendre davantage!... Si le reste répond au texte, cela ne peut pas être récité à des dames...

— Mais, madame! je vous ferai observer...

— Point d'observations, monsieur, dit M. de la Pincerie en se soulevant sur sa chaise comme pour aller rosser le savant, on vous dit que votre morceau ne vaut rien... Il me semble que vous n'êtes pas ici pour faire loi, monsieur!

Férulus se laisse retomber sur sa chaise, froisse le papier dans ses mains, le jette sous la table; et dans sa colère en mettant trois macarons à la fois dans sa bouche, manque d'avaler sa langue. L'oncle Mignon, qui avait bu plus qu'à l'ordinaire et se remuait depuis une demi-heure sur sa chaise, se met alors à rire en disant : — Moi, j'ai fait aussi une petite chanson pour ma nièce... Ça m'est venu en dînant... C'est un impromptu!...

— Voyons la chanson de Mignon, dit M. de la Pincerie. Diable! je ne savais pas qu'il fît des vers... Chante, Mignon!...

Tout le monde fait silence, et Mignon chante en jouant avec sa serviette :

Sois heureuse, ma nièce,
C'est du meilleur de mon âme;
Lorsque j'admire tes yeux,
Ture lure!
Il me semble être à la noce!
Robin turelure lure!

— Bravo!... très-bien! s'écrie le marquis, et tout le monde applaudit; on rit, on demande bis; Mignon répète son couplet, et M. de la Pincerie dit : — Voilà la vraie chanson française... dans le genre de nos pères... Ce sont des vers bêtes, à la vérité, mais ce n'en est pas moins aimable!

Férulus, que le succès obtenu par la chanson de Mignon achève d'étouffer, murmure entre ses dents : — Si un de mes écoliers avait fait cette chanson-là, il aurait eu le fouet pendant quinze jours.

On quitte la table pour passer dans le salon. Férulus seul n'y suit point la société; il va se coucher en se disant : — Ils n'ont qu'à m'attendre pour le whist... Je n'ouvrirai pas ma porte.

Mais on trouve à former un whist sans le bibliothécaire; on fait aussi un piquet et une partie d'échecs; enfin, la soirée se passe fort tranquillement; on croirait être chez des mariés de vingt ans.

Cependant Robineau, qui a obtenu la permission de ne point jouer, s'est plusieurs fois absenté du salon; il semble toujours rêveur, inquiet, quoiqu'en regardant sa femme il dise à chaque instant : — Elle ne m'a jamais semblé si séduisante que ce soir!... mon amour va de plus fort en plus fort.

Dans une de ces excursions hors du salon, Robineau a été visiter son appartement, dans lequel maintenant sa femme doit coucher avec lui. Le temps est déjà froid; on n'a pas encore fait de feu dans la chambre nuptiale, et le marié se dit : — J'ai bien peur d'avoir froid

ce soir avec mon épouse... ce n'est pas que... mais malgré cela... on aurait dû échauffer cette pièce-ci.

Il quitte sa chambre et rencontre alors Jeannette ; Robineau se rappelle les fonctions de la grosse fille ; une idée s'offre à lui... il se frappe le front avec joie et appelle la domestique.

— Jeannette... vous bassinerez ce soir le lit nuptial... entendez-vous?... — Ah ! monsieur veut qu'on bassine son lit?... — Oui, Jeannette... cela ne pourra que nous être agréable, à moi et à ma femme. — Ça suffit, monsieur... — Ah! Jeannette, vous le bassinerez avec du sucre; cela est plus délicat et cela sent très-bon. — Avec du sucre?... mais, monsieur, c'est que... — Faites ce que j'ordonne, Jeannette.

Robineau s'est éloigné et est retourné au salon. Jeannette, restée seule, se gratte l'oreille en se disant : — Que je bassine son lit avec du sucre!... Comment donc que ça peut se faire?... Je ne comprends pas ça du tout, moi.

L'aimable enfant presse tendrement les mains d'Édouard, et ne craint pas de lui montrer tout le plaisir qu'elle éprouve à l'aimer.

Pour se faire expliquer cela, Jeannette, qui a vu Férulus rentrer chez lui, va frapper à la porte de sa chambre en disant : — C'est moi, monsieur.

— Je dors ! répond Férulus de son lit. — Mais, monsieur, c'est pour m'expliquer une chose... — Je vous dis que je dors ; *retrò, Satanas!* — Mais, c'est le bourgeois qui veut que je lui bassine son lit avec du sucre... — Bassinez-le avec des quatre épices, et laissez-moi en repos.

Jeannette ne pouvant plus obtenir de réponse, descend à la cuisine, et va trouver mademoiselle Cheval, à qui elle dit : — Savez-vous comment qu'on s'y prend pour bassiner un lit avec du sucre, vous?

— Tiens, pardine ! c'te malice ! répond la cuisinière ; on met du sucre dans la bassinoire. Pas autre chose, ma petite. — Et monsieur m'a dit que ça sentait bon? — Mais, oui; ça fait comme une manière de caramel!... — Ah! ça fait du ca-ramel!... c'est drôle! je n'aurais pas cru ça!...

Jeannette se fait donner plusieurs morceaux de sucre, et monte à la chambre nuptiale, en se disant : — Comme ces gens riches ont des idées raffinées!... c'est égal, puisque c'est mon emploi, faut ben obéir !

Et Jeannette se fourre dans le lit nuptial, qui est entouré d'immenses rideaux de soie ; puis elle fait en sorte de sucrer sa bassinoire, en disant : — Puisqu'ils aiment ça, faisons-leur du caramel.

Le lit préparé pour les deux époux est doux et moelleux, Jeannette s'y étend avec plaisir ; elle pense que pour son maître elle doit le bassiner avec soin; mais Jeannette a beaucoup fatigué dans la journée, où il a fallu habiller les dames et servir à table ; tout en songeant à ce qu'elle a fait, aux toilettes de la mariée, aux différents plats du dîner, la grosse fille bâille, ferme les yeux, et s'endort enfin dans le lit conjugal.

La société a terminé whist, échecs et piquet; on a salué gravement les époux, et tous les étrangers ont quitté le château. Édouard et Alfred rentrent dans leur chambre en souhaitant une bonne nuit à Robineau, qui leur serre la main comme s'il avait des crispations. Eudoxie, à qui ce moment donne des vapeurs, s'est depuis longtemps retirée. M. le marquis se lève, s'approche de Robineau et lui dit à l'oreille : — Mon gendre, que cela se passe bien, je vous prie.

Robineau salue M. de la Pincerie en répondant : — Beau-père, vous pouvez être certain qu'il n'en sera que ça!

Enfin le marié prend son épouse par la main, et se rend avec elle dans la chambre nuptiale.

On trouve la pièce éclairée ; mais on ne voit là qu'une attention des domestiques. La chambre est fort grande ; le lit, qui est dans une alcôve, est caché par les rideaux. Avant d'en approcher il faut se débarrasser de sa toilette; c'est à quoi Cornélie procède le plus tranquillement du monde, tandis que Robineau a déjà jeté en l'air son vêtement nécessaire, et saute dans sa chambre en disant : — Je suis trop heureux!... je vais avoir un étourdissement! — J'espère que vous n'allez pas vous trouver mal, monsieur, dit Cornélie, car cela ne m'amuserait pas du tout.

Robineau ne répond rien, mais il se frotte les tempes et le front avec de l'eau de mélisse.

Enfin Cornélie a terminé sa toilette de nuit, et elle s'approche de l'alcôve; mais au moment d'ouvrir les rideaux elle s'arrête, fait quelques pas en arrière, et pâlit en disant : — C'est bien singulier !

— Voulez-vous aussi de l'eau de mélisse, ma chère amie? dit Robineau, qui est à l'autre bout de la chambre.

— Non, monsieur; non;... mais venez ici, venez doucement... écoutez; il me semble entendre la respiration de quelqu'un.

Robineau frémit; il ne veut plus approcher du lit, il faut que sa femme aille le chercher; arrivé contre l'alcôve, il entend fort distinctement que quelqu'un est dans le lit. Alors ses jambes se dérobent sous lui, et il est obligé de se tenir après un fauteuil.

— Entendez-vous? dit Cornélie à demi-voix. — Oui... oui... madame... — Il y a là quelqu'un de caché qui se sera peut-être endormi... — C'est... le revenant de la tour... qui vient troubler mon bonheur... — Eh! non, monsieur!... ce n'est pas un revenant; mais cela peut fort bien être un voleur!... Allons, monsieur, courez, appelez, sonnez. — Madame, je n'ai plus la force de remuer!... — Ah! quel homme vous faites!...

Cornélie court ouvrir sa porte, sort de sa chambre et appelle du secours; quand Robineau se voit seul près du lit, il retrouve ses forces; il court après sa femme et joint ses cris aux siens.

Aux cris des deux époux, les habitants du château qui ne sont pas encore endormis, accourent avec des lumières; on est curieux de savoir ce qui fait crier si fort le marié et sa femme. On arrive à moitié habillé; on trouve Robineau pâle comme la mort, et Cornélie dans un désordre qui n'a rien d'effrayant.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? demandent Alfred et Édouard; tandis que M. de la Pincerie, qui arrive le dernier, court vers Robineau avec colère en disant : — Mon gendre, je voudrais bien savoir pourquoi vous faites crier ma fille comme ça la première nuit de ses noces?... Je me suis marié aussi, moi; mais mon épouse n'a pas jeté le plus petit cri!

— Eh! beau-père! ce n'est pas moi qui fais crier ma femme; je crie avec elle, au contraire !... Mais, prenez des armes!... vite, armez-vous! il y a quelqu'un dans notre lit!... j'ai pensé au revenant, mais ma femme dit que c'est plutôt un voleur.

— Voyons cela, dit Alfred; nous sommes en assez grand nombre, nous n'avons pas besoin d'armes... Tu ne peux pas avoir une troupe de brigands dans ton alcôve!

Et Alfred marche avec Édouard vers la chambre nuptiale; les époux, le marquis et les domestiques les suivent. Arrivés devant le lit, les jeunes gens tirent brusquement les rideaux, et tout le monde aperçoit Jeannette qui ronfle paisiblement, une jambe par-ci et une jambe par-là.

— C'est Jeannette! disent Alfred et Édouard en riant de bon cœur.

— C'est Jeannette! répète chacun.

— Mais que fait cette fille dans votre lit, monsieur? dit Cornélie en regardant Robineau avec surprise.

— Oui, en effet, dit M. de la Pincerie; cette servante qui se trouve être couchée dans votre lit... qu'est-ce que cela signifie, mon gendre?... Corbleu!... voilà qui est d'un louche...

— Beau-père, je vous jure que je ne sais pas ce que cela veut dire... je suis l'innocence même... Qu'on réveille Jeannette, il faudra bien qu'elle nous explique pourquoi elle est là.

On pousse la grosse fille, qui bâille, étend les bras, se frotte les yeux, puis regarde avec surprise autour d'elle en s'écriant : — Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais fait un somme, donc!...

— Comment vous trouviez-vous dans le lit? s'écrie Cornélie en faisant à Jeannette des yeux qui ne sont pas doux.

— Comment!... mon Dieu! madame, je vous demande ben escuse... c'est pourtant ben naturel, c'est pour bassiner...

— Pour bassiner? — N'est-il pas vrai, monsieur, que vous m'aviez ordonné de bassiner vot' lit?

— Oui, j'en conviens, dit Robineau; j'ai cru que ce serait agréable à mon épouse; mais je ne vous ai pas dit de vous coucher dans le lit pour cela.

— Ah! monsieu.... c'est que j'vas vous dire, i gnia pas de bassinoire au château... on a encore oublié d'en acheter, et M. Férulus prétendait même que c'était inutile; il m'avait appris à bassiner... comme les anciens; enfin... jusqu'à présent... c'est toujours avec ma *gravité*, comme il dit, que j'ai échauffé son lit.

— Quelle horreur! s'écrie Cornélie; votre savant est un polisson, monsieur... et j'espère bien que dès demain il sortira de chez moi.

— Madame, je suis tout à fait de votre avis, dit Robineau; d'ailleurs, il ne fait plus que de mauvais vers.

— C'est un drôle! dit M. de la Pincerie; et si je n'étais pas presque en chemise, j'irais sur-le-champ lui tirer les oreilles!...

M. Berlingue est un petit homme de cinquante ans, dont la figure goguenarde semble chercher sans cesse quelque chose dont il puisse se moquer.

— En attendant, je ne coucherai certainement pas là-dedans, dit Cornélie; et, puisqu'on a démonté le lit que j'occupais, je vais passer la nuit avec ma sœur.

— Mais, ma chère épouse, cependant... dit Robineau. — Non, monsieur, c'est décidé; cela vous apprendra à ne point loger dans votre château des gens qui se conduisent de la sorte.

Cornélie a pris un flambeau; et, sans écouter son époux, elle se rend chez sa sœur. Le marquis approuve la conduite de sa fille. Jeannette, qui s'est levée, s'en va avec les autres domestiques.

Alfred dit à Robineau : — *Tu l'as voulu!...* et celui-ci, resté seul dans la chambre nuptiale, se couche en disant : — Après tout, pour cette nuit, il vaut peut-être mieux que cela se passe comme ça.

Chapitre XXVI. — Visite nocturne à la maison Blanche.

Pour se dédommager d'une journée qu'il a passée sans voir Isaure, Edouard se lève avec le jour; et tout dort encore dans le château qu'il est déjà sur la route des montagnes. Il avait prévenu son amie qu'il serait une journée sans venir près d'elle, et la jeune fille lui avait répondu avec tendresse : — Je ne penserai qu'au lendemain pendant toute cette journée-là. Il presse donc son cheval, afin d'être plus tôt près d'Isaure, car il ne doute pas qu'elle ne partage son impatience.

Il est enfin arrivé dans la petite vallée : il attache son cheval et s'avance vers la maisonnette; il est surpris qu'Isaure ne soit point à sa fenêtre pour le voir venir : elle s'y met chaque matin; et, après un jour d'ennui, ne doit-elle pas désirer l'apercevoir plus vite encore?...

Il frappe à la porte de la maisonnette; Vaillant se fait entendre, et bientôt on ouvre. Isaure paraît devant son amant; mais elle ne court pas dans ses bras : le plaisir, l'amour ne semblent plus l'animer; et, au lieu de le recevoir avec ce doux sourire qui lui était habituel, elle baisse les yeux en prononçant tristement : — C'est vous!

— Oui... c'est moi, répond Edouard, qui est frappé du changement qui s'est opéré dans les manières d'Isaure. Ne m'attendiez-vous pas?...

— Oh! si!... je pensais bien que vous alliez venir.

— Isaure, qu'avez-vous? que vous est-il arrivé?... que s'est-il donc passé en ces lieux depuis le peu de temps que je les ai quittés?... de grâce, répondez-moi.

Isaure s'assoit dans la salle basse et répond en soupirant : — Il ne s'est rien passé... Il ne m'est rien arrivé.

— Vous me trompez, Isaure; vous n'êtes plus la même... Cette tristesse, ces larmes que je vois encore dans vos yeux, pensez-vous que je puisse m'y méprendre?... Est-ce un amant? est-ce celui qui vous adore que vous voulez abuser?... Parlez, je l'exige!... je vous en supplie!... Quel est ce nouveau mystère?... Vous ne m'aimez donc plus?...

— Ah! je vous aimerai toujours! dit Isaure en portant sur Edouard ses yeux remplis de larmes; oui, toujours!... quoiqu'on m'ait dit que je faisais mal... que j'avais eu grand tort... de vous aimer et de vous écouter.

— Qui vous a dit cela? s'écrie Edouard.

— Ah! ne vous mettez pas en colère, je vous en prie... hélas! cela ne servirait à rien. Mon ami... pardonnez-moi de vous avoir inspiré de l'amour!... ce n'est pas ma faute... mais puisque je ne puis pas être à vous, puisqu'il faut renoncer à ce bonheur que nous nous étions promis, oubliez-moi... Je vous aimerai toujours, moi; ce sera désormais mon seul sentiment, ma seule pensée... ma seule consolation!

Les larmes qui coulent alors des yeux de la jeune fille semblent attester la vérité de sa douleur. Cependant Edouard, vivement agité, se lève et s'éloigne d'Isaure en s'écriant : — Vous dites que vous m'aimez toujours, et vous ne voulez plus être à moi!... Lorsqu'oubliant ce que dans le monde tant de gens prennent pour règle de leur conduite, je veux vous donner mon nom, vous nommer mon épouse, ne plus

LE REVENANT.

Robineau paraît avec un caleçon, dans la ceinture duquel il a passé une paire de pistolets, tandis qu'il tient sous le bras gauche son fusil, et dans la main droite un rasoir.

vivre que pour vous... quelqu'un vous défend de m'aimer, de m'écouter; et aussitôt vous changez avec moi... aussitôt vous voulez cesser de me voir, et il faut que je renonce à mes plus douces espérances!... Non, vous ne m'aimez pas... si vous partagiez mon amour vous tiendriez plus à moi qu'à tout autre... Enfin, mademoiselle, quel pouvoir a donc sur vous cette personne à qui vous me sacrifiez?... Ce n'est pas votre père; vous m'avez plusieurs fois répété que vous n'aviez plus de parents... De quel droit cette personne, qui se cache avec tant de mystère, prétend-elle vous séparer de moi?... où est-elle? je veux la voir, la connaître, lui parler.

— Non!... non! n'y songez pas, s'écrie Isaure. Ah! je vous en prie, si vous m'aimez encore... ne cherchez pas à connaître cette personne... il ne veut pas... il n'a jamais voulu être connu... être aperçu.

— Il ne veut pas! dit Edouard avec dépit. Fort bien!.., c'est un homme; vous venez de vous trahir...

Me trahir!...répond Isaure en levant au ciel ses beaux yeux pleins de larmes; et quel mal y a-t-il à ce que ce soit un homme?

— Quel est cet homme?... quels droits a-t-il sur vous?

— Ce qu'il est... je l'ignore moi-même... mais il a sur moi les droits les plus forts, les plus sacrés... ceux de la reconnaissance... C'est à lui que je dois tout.

— Que vous devez tout!... Comment? n'avez-vous pas été recueillie, élevée par les bons paysans qui habitaient cette maison?... n'est-ce pas à eux seuls que vous devez de la reconnaissance?

— Oh!... non!... ce n'est pas à eux seuls... Les bons villageois qui demeuraient ici m'aimaient beaucoup, je le sais, mais en me prenant avec eux, en me traitant comme leur fille, ils ne faisaient qu'obéir aux ordres de celui auquel je dois aussi obéir aujourd'hui!... Je fais mal déjà de vous dire tout cela... il me l'avait bien défendu...

— Isaure, quand on n'a que des intentions pures, on ne se cache pas ainsi, on ne s'enveloppe pas de tant de mystère, et si cette personne ne veut que votre bonheur, pourquoi vous défendre de m'aimer, de devenir ma femme?...

— Votre femme!... non... il m'a dit que je ne pouvais jamais être la femme de personne... il ne faut plus que je vous voie, que je vous reçoive ici... il dit encore que cela fera mal penser de moi... Hélas! je ne savais pas que ce fût mal d'aimer à être avec vous.

— Et vous obéirez à cet ordre qui vous sépare de moi? — Il le faut bien!... Edouard, ne m'en voulez pas... Celui qui nous sépare est bien fâché aussi de me faire de la peine... car il est très-bon... et il m'aime bien!...

— C'en est trop! dit Edouard en sortant avec colère de la maisonnette; c'est un autre que l'on plaint, que l'on aime; et, pour prix de mon amour... pour me récompenser de ne point avoir agi comme tant d'hommes l'eussent fait à ma place, on me prie de ne plus revenir!... Ah! il faudrait que je fusse bien dupe pour vous aimer encore... Adieu!... vous serez satisfaite, vous ne me reverrez plus.

— Edouard!... Edouard!... c'est ainsi que vous me quittez? s'écrie Isaure, qui a suivi le jeune homme hors de la maisonnette. Mais Edouard ne l'écoute plus. Transporté de dépit, de jalousie, il est remonté à cheval, et il a repris au grand galop le chemin du château.

Tout le monde était alors réuni dans le salon, excepté M. Férulus, qui avait reçu la signification de quitter le château, avec vingt-quatre heures seulement pour faire ses préparatifs, et qui était alors dans la bibliothèque, où, tout en donnant au diable la nouvelle épouse de M. de la Roche-Noire, il remettait en paquet les volumes qu'il avait apportés au château. Dans le salon, Alfred était avec la famille et regardait en souriant Robineau, qui paraissait encore plus timide devant sa femme et plus soumis près de son beau-père.

Edouard est trop agité pour aller au salon; il va dans son appartement, et fait prier en secret Alfred de venir l'y trouver.

Alfred ne tarde pas à se rendre aux désirs de son ami. En apercevant Edouard, sa pâleur, son désordre le frappent : il court à lui; et, prenant sa main qu'il serre avec tendresse, lui dit : — Qu'est-il arrivé? parle!

Edouard ne peut encore répondre, la douleur le suffoque; il voudrait parler, mais son cœur est trop plein; enfin il se jette dans les bras de son ami en balbutiant : — Mon cher Alfred, tu m'as sacrifié ton amour pour Isaure... tu voulais que je fusse heureux!... tu as vu l'excès de ma passion pour cette jeune fille, eh bien! pour prix de mon amour, elle ne veut plus me voir. Je dois perdre toute espérance de la posséder. Quand j'oublie qu'elle n'est qu'une villageoise, sans nom, sans fortune; c'est elle qui refuse d'être à moi!

— Qui t'a dit cela? — Elle-même; je la quitte à l'instant. — Et quels motifs te donne-t-elle? — L'obéissance qu'elle doit à un homme qui lui défend de me revoir...

— On ne m'avait donc pas trompé! s'écrie Alfred au bout d'un moment. — Comment! que veux-tu dire? — Ecoute. Il y a deux nuits, lorsque je fus visiter la vieille tour, j'y trouvai en effet quelqu'un, ce vagabond que nous avons si souvent rencontré dans les montagnes; il prétendit que c'était pour me parler en secret qu'il s'était introduit la nuit dans le château, et il me dit qu'Isaure était indigne de ton amour, que depuis longtemps il suspectait sa conduite, et qu'enfin il venait d'acquérir la certitude qu'elle se rendait la nuit à la Maison Blanche pour voir un homme qui venait d'y arriver...

— La perfide!... elle va le trouver la nuit!... et moi qui respectais sa candeur, son innocence... qui craignais de flétrir ses appas!... Ah!... mon ami! les femmes!... les femmes!... Tiens, j'étouffe... je n'en puis plus... j'ai là un poids qui m'oppresse, qui me tue!...

— Allons, Edouard, sois homme... reviens à toi... une femme qui nous trahit mérite-t-elle les regrets que nous lui donnons?... — Ah! mon ami, je n'ai pas ton caractère... mais pourquoi n'avais-tu caché ce que l'on t'avait appris?...

— Avant de te faire de la peine, je voulais acquérir quelque certitude... j'avais des raisons pour douter de la véracité du récit de ce misérable, qui semblait prendre tant de plaisir à décrier cette jeune fille... et même à présent je doute encore...

— Quoi! lorsqu'elle-même vient de m'annoncer qu'elle ne veut plus me voir... parce qu'un insolent lui en a fait la défense!... Et je souffrirais un tel outrage?... Non, je connaîtrai cet homme... je verrai mon rival... il aura ma vie ou j'aurai la sienne...

— Edouard calme-toi... réfléchis avant de... — Toute réflexion est inutile... je suis décidé à me battre avec celui qui m'enlève le cœur d'Isaure... — Qui t'enlève! n'est pas très-juste; songe donc que c'est toi plutôt qui le lui enlevais... Cet homme connaissait Isaure avant toi; si quelqu'un a droit de se plaindre, n'est-ce pas lui? — Oui, cet homme connaissait Isaure; mais, avant qu'il fût revenu en ces lieux, elle m'aimait... elle me le jurait du moins... chaque jour elle semblait me voir avec un nouveau plaisir, me quitter avec plus de regret.... C'est depuis le retour de ce protecteur inconnu qu'elle me repousse, qu'elle ne peut plus me voir... Tu vois bien que c'est lui qui m'enlève celle que j'aime... que c'est lui qui fait mon malheur... — Je vois... qu'il est bien impossible de faire entendre raison à un amoureux!... — Mon ami, ma résolution est arrêtée... cette nuit je trouverai mon rival... il me cédera Isaure ou il m'ôtera la vie... — Te céder Isaure!... quoi! voudrais-tu encore lui donner ton nom?... Je ne sais plus ce que je ferai... mon sang bout... ma tête est brûlante... Ah! Alfred, puisse-tu ne jamais connaître les tourments de la jalousie!... Ne me fais plus de représentations, je n'écouterai rien avant d'avoir satisfait ma fureur... Cette nuit, nous irons ensemble à la Maison Blanche... C'est là que je trouverai cet homme qui s'enveloppe de tant de mystère... j'ai compté sur toi pour m'accompagner... pour être mon second... Cependant, si tu blâmes ma résolution, j'irai seul...

— Qui, moi! te quitter dans un pareil moment! Non, cher Edouard, j'irai avec toi. — Je prendrai mes pistolets... prends aussi des armes... Nous sortirons du château à pied... à huit heures... à dix nous serons arrivés, c'est assez tôt... Maintenant, laisse-moi retourner au salon... — Excuse-moi de n'y point paraître, dis que je suis indisposé... Ah! il me serait impossible de me trouver maintenant avec des gens devant lesquels il faudrait me contraindre.

Alfred presse la main de son ami et n'insiste pas pour rester avec lui, car il sait que dans les grands chagrins il y a des moments où les consolations même sont importunes. Il retourne près de la société, il annonce qu'Edouard est indisposé. L'absence d'un des jeunes gens, la tristesse, la préoccupation d'Alfred, ne contribuent point à égayer le dîner du lendemain de noces, pendant lequel Robineau ayant eu le malheur de dire à demi-voix, en se frottant les mains... — Cette nuit, du moins, je me flatte que je ne coucherai pas seul, M. de la Pincerie lui fait une verte réprimande sur la liberté de ses propos, et madame de la Roche-Noire fait la mine tout le restant du repas.

Le soir, la table de whist est dressée; comme on n'a plus M. Férulus pour faire le quatrième, parce que pour la dernière soirée qu'il passe au château il serait bien fâché d'être agréable au marquis, on propose à Alfred de le remplacer; mais Alfred annonce qu'il se sent fatigué et se retirera de bonne heure. Alors M. de la Pincerie fait mettre ses deux filles au jeu, et l'on fait une bouillotte de famille, jeu auquel Mignon se croit très-fort parce qu'il dit *je passe* avant d'avoir vu ses cartes. A huit heures, laissant Robineau aux prises avec son beau-père et sa femme pour un coup qu'il a mal joué, Alfred sort du salon, se rend à son appartement, y prend ses armes, son manteau, parce que le temps est humide et froid, puis va retrouver Edouard, qui se promenait avec impatience dans sa chambre en attendant son ami.

— Me voici, dit Alfred. — En ce cas, partons, répond Edouard d'une voix brève, il est temps. — Pourquoi allons-nous à pied?... — Il me semble que nous serons moins aperçus... que l'on nous entendra moins venir... Qui sait si celui que je veux découvrir n'a point sur la route quelques espions chargés de l'avertir en cas de surprise?... — Soit, allons à pied... aussi bien la marche et l'air frais du soir te calmeront peut-être un peu.

Edouard ne répond plus, il prend ses pistolets, se couvre de son manteau et descend l'escalier. Les deux jeunes gens se font ouvrir par le concierge; Alfred lui met une pièce d'or dans la main, pour qu'il attende leur retour, qui peut n'avoir lieu que tard dans la nuit. Ils sortent du château, et à la pâle clarté de la lune, qui se montre de temps à autre sous les nuages, ils prennent le chemin qui mène dans les montagnes.

Edouard marche en silence et d'un pas précipité, Alfred n'ose troubler ses réflexions, il se contente de regarder de temps à autre les rochers et les montagnes qui les environnent; ce voyage de nuit lui rappelle celui qu'ils ont fait en se rendant à la Roche-Noire; il pense à leur gaieté d'alors, et soupire en songeant combien il a fallu peu de temps pour dissiper le bonheur que l'avenir leur promettait.

Après plus d'une lieue et demie faite sans s'arrêter, et lorsqu'ils ne sont plus qu'à une courte distance de la petite vallée, Alfred dit à son ami : — Reposons-nous un moment... reprenons haleine... celui que tu cherches n'est peut-être pas de si bonne heure à la Maison Blanche...

— Soit, dit Edouard, reposons-nous ici. Et il s'assied près d'Alfred sur un fragment de rocher. Il garde toujours le silence, Alfred lui prend la main et lui dit : — Mon pauvre Edouard, conviens que nous sommes bien fous de nous faire tant de peine pour une jeune fille... bien jolie, je l'avoue... mais il y en a tant d'autres que nous ne connaissons pas encore!...

— Alfred, il est possible que ce soit une sotise, une folie... je

comprends bien que je ferais mieux d'oublier Isaure... de la mépriser; mais, mon ami, tous les jours on persévère dans une chose, quoique l'on sache que l'on fait mal. Je te l'ai dit, tu ne sens pas l'amour comme moi!... et c'est un grand bonheur pour toi... Tu as aimé Isaure passionnément; mais dès que tu as eu pris la résolution de me sacrifier cet amour, tu as pu éloigner une image adorée de ta pensée, et, quelques jours après, conviens qu'elle s'y offrait déjà bien moins. Moi, j'aimais Isaure sans le laisser autant paraître; mais c'est un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie!... Puissé-je n'avoir pas longtemps à souffrir ainsi!... Viens, le temps se passe... j'ai hâte d'arriver...

Edouard se lève, ils se remettent en marche, et au bout de dix minutes ils descendent dans la vallée. Alors Edouard est obligé de s'arrêter, tout son corps tremble, il respire à peine, il est près de s'appuyer sur le bras d'Alfred pour se soutenir.

— Attends... attends... lui dit-il; la vue de ces lieux me fait un mal!... Pardonne-moi, cher Alfred, toutes les peines que je te cause.

Pour toute réponse, Alfred lui serre la main, et bientôt ils se remettent en marche; mais ils ne s'aperçoivent pas que l'homme au bâton noueux, qui était arrêté à peu de distance, suit alors leurs pas en ayant soin de se tenir constamment dans l'ombre.

— Allons d'abord près de sa demeure, dit Edouard: nous saurons si elle est encore chez elle.

Ils marchent en silence et en tâchant de diminuer le bruit de leurs pas; ils sont bientôt près de la maisonnette : ils voient de la lumière dans la pièce du premier, la croisée est ouverte, et de loin ils aperçoivent Isaure, qui est dans cette chambre.

— Elle est là!... dit Edouard à voix basse. — Oui, répond Alfred, et elle est seule... — Elle ne fait rien... elle semble absorbée dans ses pensées... Alfred!... regarde donc comme elle est toujours belle!... — Eh! mon ami, pour être infidèle, une femme n'en est pas moins jolie!... quelquefois même elles le paraissent davantage après. — Elle se lève... elle va caresser Vaillant... regarde donc... on dirait qu'elle pleure... Ah! mon ami, si je ne me retenais, j'irais me jeter à ses genoux... — Attends, elle s'approche de la fenêtre... Cachons-nous derrière ces arbres.

Isaure vient de se placer à la fenêtre, et regarde la Maison Blanche.

— C'est là!... c'est toujours là que se portent ses yeux!... dit Edouard avec douleur. Insensé!... et je croyais qu'elle pensait à moi.

Dix minutes s'écoulent pendant lesquelles Isaure reste constamment à la fenêtre, et les jeunes gens, placés derrière des arbres, ne la perdent pas de vue, ainsi que la Maison Blanche. Au bout de ce temps, une lumière paraît à une fenêtre de la maison mystérieuse.

— C'est sans doute le signal qu'elle attendait, dit Alfred. En effet la jeune fille quitte aussitôt sa fenêtre, elle disparaît de sa chambre, et bientôt elle sort doucement de sa maisonnette. Edouard serre avec force le bras de son ami, il ne peut parler, mais il suit tous les mouvements d'Isaure. Celle-ci, après avoir refermé la porte, s'élance légèrement dans la prairie, et la traverse tout d'un pas précipité, arrive bientôt devant l'entrée de la Maison Blanche, et se glisse furtivement dans l'habitation, dont la porte se referme sur elle.

Les jeunes gens l'ont suivie, ils l'ont vue entrer dans la maison et ils s'arrêtent à quelques pas.

— Il n'y a donc plus de doute! dit Edouard d'une voix sombre; elle est là!... là!... avec mon rival!... Ah! je vais...

— Que vas-tu faire? dit Alfred en retenant Edouard, frapper à cette porte?... faire du bruit?... Ils ne t'ouvriront pas... et d'ailleurs tu n'en saurais pas davantage. Ne vaudrait-il pas mieux attendre qu'elle sortît?... Peut-être celui qui est là-dedans va l'accompagner; si nous pouvions les voir, les entendre sans être aperçus!... Il sera toujours temps de défier ton rival; puisqu'il est là, il ne peut t'échapper.

— Oui... oui... tu as raison, dit Edouard; attendons... je tâcherai d'en avoir la force!... — Tiens, plaçons-nous sous ce bouquet d'arbres, nous serons justement en face de la porte... et on ne pourra nous apercevoir... Viens.

Alfred entraîne Edouard sous les arbres qui sont à une quarantaine de pas de la Maison Blanche. Là ils se blottissent dans l'endroit le plus sombre, et attendent en silence que la porte qui est vis-à-vis d'eux s'ouvre de nouveau.

Un quart d'heure s'est écoulé dans cette pénible attente; Edouard se meurt d'impatience et de jalousie; cependant le désir d'acquérir la preuve de la perfidie d'Isaure lui donne la force de résister aux mouvements impétueux de son âme. Tout à coup un léger bruit se fait entendre, mais ce bruit ne vient pas de la Maison Blanche, c'est de derrière les jeunes gens qu'il est parti.

— J'ai entendu quelque chose, dit Edouard. — Oui, j'ai cru aussi... — Ne serions-nous pas seuls ici?...

Ils regardent avec attention autour d'eux, mais n'aperçoivent personne. Dans ce moment la lune, qui vient de sortir de dessous les nuages, permet de distinguer fort bien les objets, et Edouard tressaille en entendant ouvrir la porte de la Maison Blanche. — Les voici! dit-il.

Isaure sort la première; elle est suivie d'un homme d'une taille haute, qui est enveloppé d'un large manteau, et qui a un chapeau rond placé fort avant sur ses yeux. Cet homme et Isaure se trouvent alors dans l'ombre que projette la maison. Bientôt la jeune fille dit d'un ton triste : — Adieu, mon ami... adieu, je vais rentrer... Vous ne me gronderez plus, n'est-ce pas?... Il ne reviendra pas... je lui ai dit que je ne pouvais plus le recevoir.

L'homme qui est avec Isaure lui répond trop bas pour que les jeunes gens puissent l'entendre; mais, tout en parlant, il fait quelques pas avec la jeune fille en la reconduisant du côté de sa demeure. Edouard les suit en se tenant toujours caché du côté de l'ombre, tandis qu'Alfred reste sous les arbres, devant la maison, pour couper la retraite à l'inconnu.

Bientôt Isaure et son compagnon s'arrêtent; celui-ci presse la jeune fille dans ses bras et l'embrasse tendrement. A cette vue, Edouard, furieux, va s'élancer vers eux; mais déjà Isaure court légèrement vers sa demeure, tandis que l'autre personne marche à grands pas vers la maison en suivant le côté des arbres qui dérobent Alfred à sa vue. La lune donnant alors en plein sur le visage de la personne qui vient de son côté permet à Alfred de l'examiner tout à son aise; loin de l'arrêter et de l'empêcher de rentrer dans la Maison Blanche, Alfred est resté immobile à la place qu'il occupait. Cependant Edouard court sur les pas de celui qu'il brûle de combattre; mais il le voit rentrer dans la maison, dont la porte se referme sur lui. — Eh quoi! dit-il à Alfred, il a passé devant toi et tu ne l'as pas arrêté!... tu ne l'as pas empêché de se soustraire à ma fureur!... Maintenant je ne puis plus douter de la perfidie d'Isaure!... Cet homme l'a pressée dans ses bras!... Ah! il va payer de sa vie son bonheur; oui! s'il refuse de m'ouvrir, dussé-je escalader ces murs... briser ces fenêtres, il ne m'échappera pas!...

Edouard courait déjà vers la maison en tenant ses pistolets à la main. Mais Alfred, revenu de la stupeur qui s'est emparée de lui, se précipite sur les pas d'Edouard, lui saisit le bras et le retient en s'écriant :

— Edouard, je t'en supplie, ne songe plus à ce combat!... il ne peut avoir lieu... — Que je ne songe plus à me venger?... Est-ce pour me tenir un tel langage que tu m'as accompagné?... laisse-moi!... — Non, je t'en conjure!... au nom de notre amitié... jette ces armes qui me font horreur!... — Quel intérêt t'inspire donc cet homme!..... Ah! je sens, moi, que je le déteste..... que je l'abhorre!... et c'est dans son sang... — Malheureux!... que dis-tu?... C'est mon père!

— Ton père! s'écrie Edouard, sur lequel ces mots font l'effet de la foudre, tandis qu'un peu plus loin le vagabond répète d'une voix sourde : — Son père, puis s'éloigne à grands pas et disparaît sous les arbres.

Au bout de quelques instants de silence, Edouard, qui semble seulement alors reprendre ses esprits, donne ses pistolets à Alfred en lui disant : — Tiens!... prends!... ôte-moi ces armes!... Tu as raison, je ne puis me battre contre lui!...

Sans laisser à Edouard le temps de changer de résolution, Alfred lui prend le bras et l'entraîne précipitamment loin de la Maison Blanche.

Chapitre XXVII. — Les adieux au château.

Alfred a entraîné son ami vers le premier chemin qui s'est trouvé devant eux; il n'a songé qu'à l'éloigner de la Maison Blanche et de la demeure d'Isaure. Les deux jeunes gens marchent longtemps au hasard et en silence, leur cœur est trop oppressé pour qu'ils puissent encore se communiquer leur pensée. Mais, après avoir marché pendant fort longtemps sans autre but que de s'éloigner de la petite vallée, épuisés de fatigue et d'émotions, ils s'arrêtent dans une vaste prairie; Edouard se laisse tomber sur le gazon en disant à Alfred : — Reposons-nous ici... J'ai besoin de respirer un moment.

Alfred s'assied près de son ami. Pendant longtemps encore ils gardent tous deux le silence, enfin Edouard dit d'une voix altérée : — Es-tu bien sûr que cet homme soit ton père?

— Mon ami, les yeux d'un fils peuvent-ils s'y méprendre?... Oui, c'est bien lui; il venait de mon côté... La lune éclairait parfaitement. J'ai eu tout le temps de le regarder, de le reconnaître!... frappé de surprise, je suis resté immobile... je n'ai point quitté les arbres qui me dérobaient à sa vue... j'en rends grâce au ciel!... Un fils ne doit jamais forcer l'auteur de ses jours à rougir devant lui. Je ne dois pas chercher à connaître les motifs de la conduite de mon père, ni les sentiments qu'il éprouve pour Isaure... N'est-il pas maître de ses actions? et s'il a... quelques faiblesses, ne les rachète-t-il pas par mille qualités? Ah! mon cher Edouard, quand je pense aux événements affreux qui pouvaient arriver si je n'avais pas reconnu mon père... si l'obscurité nous eût dérobé ses traits à tous deux!... Je frémis encore... mon cœur se glace!... Mon père... si bon, si indulgent pour moi!... qui ne cherche qu'à me rendre heureux... qui est pour moi l'ami le plus tendre!... serait mort de la main peut-être... et en présence de son fils! Ah! mon ami, crois-moi, toutes les peines de l'amour, tous les tourments que nous cause une femme n'approcheront jamais de l'angoisse qui déchire le cœur d'un fils à la pensée d'avoir pu sans le savoir servir de témoin au meurtrier de son père!...

— Alfred, je pense bien que tu es rassuré maintenant. — Oui...

j'en suis persuadé, tu respecteras mon père... et d'ailleurs, mon ami, soyons justes, ce n'est pas lui qui t'a trompé... Isaure seule est coupable, elle ne devait pas répondre à ton amour... elle ne devait pas te donner d'espérances... mais les femmes cèdent toujours à leur désir de plaire, sans songer à tout ce qui peut en résulter. Dans ta fureur jalouse, tu veux combattre celui qui défend à Isaure de te revoir, de t'écouter encore !... Cependant n'en avait-il pas le droit? depuis longtemps sans doute il connaît cette jeune fille !... Voilà donc le motif de ces fréquents voyages dans lesquels il ne me proposait jamais de l'accompagner... Oui; oh ! il y a longtemps... bien longtemps qu'il vient à la Maison Blanche... mais une amourette !... J'avoue que cela m'étonne, et j'ai encore peine à le croire. Depuis la mort de sa seconde épouse, de cette Adèle qu'il aimait tant, je lui ai entendu dire cent fois qu'aucune femme ne pouvait désormais toucher son cœur... Je sais bien qu'on dit cela et que ça n'empêche pas que... mais, je le répète, cela m'étonne... Son seul tort est de ne m'avoir pas mis dans sa confidence, de ne m'avoir pas dit deux mots de cette intrigue... Ne suis-je pas autant son ami que son fils?... Alors nous n'aurions pas été nous promener près de la Maison Blanche et faire la cour à la petite, je n'aurais pas été exposé à devenir le rival de mon père !... mais, puisqu'il veut cacher cette intrigue, respectons son secret... Il ignore que c'est dans ce pays que nous sommes; je n'ai jamais eu le temps de lui écrire, et certainement, si la petite lui a parlé d'un Edouard, il ne se sera pas douté qu'il s'agissait de l'ami de son fils

Édouard a écouté tranquillement Alfred; il semble approuver tout ce qu'il vient de dire; il est plus calme, la raison se fait entendre. L'air pur et frais de la nuit, le repos qu'ils viennent de prendre ont aussi fait leur effet; le sang circule mieux, les oppressions sont moins fortes; et tel qui se livre à tous les transports d'une fureur jalouse et ne rêve que vengeance serait beaucoup moins furieux s'il voulait se promener au grand air pendant un quart d'heure. Le physique et le moral se tiennent toujours un peu.

Après quelques nouveaux instants de silence, Édouard dit à son ami : — Je ne veux plus rester dans ce pays... J'ai hâte au contraire de m'en éloigner... Dès demain je ferai mes adieux aux habitants du château, et je quitterai l'Auvergne... où pour mon repos je n'aurais jamais dû venir ! — Je partirai avec toi... Je commence d'ailleurs à me lasser du château de la Roche-Noire et de tous les originaux qu'il renferme... Oui, demain nous ferons nos adieux... Nous retournerons à Paris chercher des distractions, ou, si tu le préfères, nous irons visiter la Suisse, l'Italie... Partout je t'accompagnerai... Le temps... et mon amitié parviendront à effacer de ta pensée des souvenirs pénibles... Allons, donne-moi ta main, Édouard !... Crois-moi, on n'est jamais entièrement malheureux quand on possède un véritable ami.

Les deux jeunes gens se serrent longtemps la main, et Édouard promet à Alfred de faire tout ce qui dépendra de lui pour oublier Isaure.

— Où sommes-nous? dit Édouard au bout d'un moment. — Ma foi, je n'en sais rien... nous avons marché longtemps, et je n'ai fait nulle attention aux chemins. Je ne me reconnais pas... la lune s'est cachée. Comme nous pourrions fort bien nous égarer dans ces campagnes, je crois que nous ferons mieux de rester ici jusqu'au jour; dès qu'il paraîtra, nous regagnerons le château.

Édouard est de l'avis d'Alfred; ils s'étendent sur le gazon pour y chercher le repos; mais il n'approche pas des paupières de l'amant d'Isaure, qui a sans cesse présents à la pensée les traits si aimables de celle qu'il s'était fait une douce habitude d'aimer et de voir chaque jour.

Dès que le jour commence à poindre, les jeunes gens se lèvent, et des paysans qui se rendent à leurs travaux leur indiquent le chemin du château. Ils y arrivent sur les huit heures du matin, et rencontrent dans la cour M. Férulus, qui a à son habit les grands boutons d'acier, mais qui porte sous son bras un gros paquet de livres comme le jour où il est venu s'installer à la Roche-Noire.

Le savant s'est arrêté au milieu de la cour; il jette un dernier regard sur les fenêtres de l'appartement qu'il habitait et s'écrie : — *Adieu, Rome! je pars!*

En se retournant il aperçoit les deux jeunes gens et va au-devant d'eux d'un air assez triste, puis leur fait un grand salut.

— Où allez-vous donc de si grand matin, monsieur Férulus? dit Alfred. — Je m'en vais, messieurs, je quitte pour jamais ces lieux; on me renvoie... on me destitue de ma place !... Et pourquoi? parce que j'ai appris à une jeune fille à se servir de la bassinoire que nous a donnée la nature... Ce n'est pas ma faute d'ailleurs s'il n'y en avait pas d'autres dans le château ! — Comment ! tout cela ne s'est pas arrangé, raccommodé?... Robineau est cependant un bon garçon..... — Depuis qu'il est marié, ce n'est plus que la nullité la plus complète... Pauvre cher homme !... il en verra de cruelles !... Je n'ai pas le bonheur de plaire à madame son épouse !... Elle n'a pas trouvé mes vers jolis... ou du moins elle a refusé de les entendre... Messieurs, il n'y a rien à espérer de quelqu'un qui ne sait pas respecter la science... Après m'être ennuyé tous les soirs à faire la partie de cet insolent la Pincerie et de son imbécile de frère, voilà comme on me récompense !... *Saturus sum opprobriis !...* et mis à la porte sans même un mois de mes appointements de bibliothécaire !... Mais qu'ils en trouvent un autre de ma force ! Madame a dit que son oncle Mignon ferait fort bien tout ce que je faisais ici... Quel *blasphème !...* Mais il paraît que toutes les places que le cher oncle devait avoir se réduiront à être domestique chez sa nièce. Au reste, j'emporte la bibliothèque sous mon bras... elle m'appartient, c'est tout mon bien:.. Je vais tâcher de refermer une petite école, ou de trouver un autre *Mécène* qui veuille d'un Virgile pour aller à l'immortalité moyennant cent écus par an... Il me semble que cela ne vaut pas la peine de s'en passer. Quant à ce château, vous verrez, messieurs, il sera bientôt mangé, pillé, vendu, abandonné... il s'écroulera sans qu'on se rappelle le nom de son dernier possesseur, et on cherchera la Roche-Noire comme on cherche maintenant *Babylone*, *Thèbes* et *Ninive !*

— Nous ne verrons pas cela, mon cher monsieur, Férulus, car nous allons aussi quitter ce château.

— Vous allez le quitter, messieurs ? dit Férulus d'un air tout joyeux, j'en suis enchanté !... Ces gens-là ne sont pas dignes de vous posséder ! Vous et moi de moins, je vous demande ce qu'il restera de spirituel au château !..... Vous retournez à Paris?..... — Peut-être..... nous comptons voyager un peu. — Vous n'avez pas besoin d'un interprète pour vous servir de truchement dans les pays que vous allez parcourir?... — Non, nous en savons assez pour nous faire comprendre où nous irons. — Vous n'avez pas... par hasard, quelques enfants dont il faille soigner l'éducation?... — Non, monsieur Férulus, pas pour le moment. — Alors, messieurs, je vous fais donc mes adieux... *vale et me ama.*

Le savant s'éloignait tristement; les jeunes gens auraient voulu lui faire accepter leur bourse, pour empêcher de mourir de faim un homme qui ne cherchait qu'à faire aller ses semblables à l'immortalité; mais ils ne savaient comment s'y prendre, de crainte de blesser son amour-propre; cependant Férulus, qui s'éloignait lentement et à regret, laisse échapper un volume du paquet qu'il porte, et continue sa marche sans s'apercevoir de la perte qu'il vient de faire. Alfred va ramasser le volume, il cache sa bourse dessous, appelle le savant, qui s'arrête sur-le-champ, et courant après lui, le jeune homme lui met dans la main le livre et la bourse en lui disant : — Monsieur Férulus, vous avez laissé tomber ce volume. — *Jehova!* c'est le traité de Sénèque sur le mépris des richesses !... — Cela vous aurait peut-être fait faute.

Le ci-devant bibliothécaire ferme sur-le-champ la main dans laquelle on a glissé les deux objets, fait un sourire aimable à Alfred, puis s'éloigne très-vivement, comme s'il eût craint qu'on ne voulût lui reprendre ce qu'on venait de lui donner.

Alfred et Édouard rentrent dans leur appartement jusqu'à l'heure du déjeuner. Alors ils se rendent au salon, où la famille est réunie. Quoiqu'il ait couché avec sa femme, Robineau n'en a pas l'air moins timide auprès d'elle; mais Cornélie trouve à peine le temps de répondre à son mari; elle gronde chaque domestique, et vient déjà d'annoncer à son époux que Jeannette, le jockey et M. Cunette ne tarderaient pas à suivre M. Férulus. Robineau n'a pas même le temps d'approuver les résolutions de sa femme, parce que lorsqu'il veut parler son beau-père lui coupe la parole en lui disant : — Mon gendre, laissez agir votre épouse, et ne la contrariez jamais, ou, corbleu ! vous auriez affaire à moi.

Les jeunes gens annoncent à la société qu'ils vont quitter le château, et Eudoxie dit à demi-voix : — Cela va être amusant ici !... Certainement je n'y resterai pas longtemps!

Madame de la Roche-Noire reçoit cette nouvelle très-froidement; les deux jeunes gens n'ont pas paru assez éblouis de ses charmes pour qu'elle les regrette. Mais Robineau, qui commence à s'apercevoir que depuis qu'il est marié il ne s'amuse pas autant qu'il l'espérait, s'écrie : — Comment ! vous voulez déjà nous quitter... partir?... et quand cela? — Aujourd'hui même, dit Alfred. — Aujourd'hui !... Ah ! par exemple... je ne le... nous ne le souffrirons pas, cela ferait de la peine à mon épouse... Encore quelques jours... on ne part pas si brusquement ! — Eh bien !... nous ne partirons que demain, répond Édouard, qui semblait depuis quelques minutes enseveli dans de profondes réflexions. — Demain soit, dit Alfred, qui est cependant surpris qu'Édouard veuille bien différer leur départ.

On ne tarde pas à retourner chacun à ce qui lui plaît. Eudoxie, qui veut sans doute qu'Alfred lui fasse ses derniers adieux, lui demande son bras pour aller se promener dans le jardin; et Cornélie, restée seule avec Robineau, lui dit : — Pourquoi vous permettez-vous de retenir ces messieurs au château sans savoir si cela me fera plaisir? — Mon amie, j'ai cru que... — Ne sont-ils pas bien aimables, vos amis, qui passent tout leur temps à courir je ne sais où et ne sont ici que pour manger? Désormais, monsieur, c'est moi qui inviterai les personnes que je voudrai recevoir. — Oui, ma chère amie..... Si vous voulez, je vais dire à Alfred et Édouard qu'ils peuvent partir tout de suite, que cela nous est égal... — Autre sottise !... Non, monsieur; ne dites rien, ne faites rien, ne vous mêlez de rien, voilà tout ce qu'on vous demande.

Après avoir dit cela, Cornélie laisse là Robineau, qui lorsqu'il est seul frappe du pied avec force en disant : — Je ne veux pas la contrarier, parce que nous sommes dans la lune de miel; mais je sais que je suis le maître, ça me suffit.

Après avoir assez longtemps promené Eudoxie, Alfred est rentré au château ; il dispose tout pour son prochain départ et se rend ensuite près d'Édouard.

— Pour quel motif as-tu bien voulu différer notre départ? dit Alfred ; il me semblait que tu devais être pressé de t'éloigner de ce pays... de... ces montagnes.

— Oui, oui, sans doute, répond Édouard avec embarras, mais avant de quitter l'Auvergne... où je ne reviendrai jamais... je voudrais... Alfred, tu vas me gronder!... — Non, dis-moi franchement ce que tu espères encore? — Je n'espère plus rien!... Mais je ne puis résister au desir de revoir Isaure encore une fois... de lui faire mes derniers adieux!... — Je m'en doutais!... — Je l'ai quittée si brusquement... pourtant je ne connaissais pas alors toute sa perfidie... mais rassure-toi, ce n'est pas pour lui faire d'inutiles reproches que je veux la voir, au contraire!... Je lui dirai... que je lui pardonne tout le mal qu'elle m'a fait... que je désire qu'elle soit heureuse... que jamais son image... Oh! non, je ne lui dirai pas cela, et cependant.... Ah! mon ami, blâme-moi de ma faiblesse!... mais je crois que je l'aime plus que jamais!...

— Tu veux aller voir Isaure... mais y songes-tu?... si nous y trouvions... si tu y rencontrais... le baron? — J'épierai le moment où elle sera seule... tu sais bien qu'elle ne passe que peu de temps à la Maison Blanche ; dussé-je ne lui parler qu'un moment, il faut que je la revoie encore... Alfred, pense donc que ce sera la dernière fois. — Eh bien! je t'accompagnerai... Oui, j'irai avec toi ; au moins je serai plus certain que tu ne feras pas d'imprudence, et je pourrai veiller à ce qu'on ne te surprenne pas auprès d'elle... — Cher Alfred! que tu es bon!... — Il faut bien que je devienne sage quand tu fais des folies ; c'est chacun à son tour. Je vais dire au jockey de nous tenir les chevaux prêts pour ce soir, car je ne vois pas la nécessité d'aller encore à pied. Nous partirons à l'heure où on va se coucher, nous prétexterons d'ailleurs notre départ de demain pour nous retirer de bonne heure... Édouard, tu ne prendras pas d'armes, j'espère!... — Quelle idée!... Oh! non, non, je ne veux voir qu'elle, je ne veux que lui dire adieu avant de m'en éloigner pour toujours!

Tout étant convenu, les jeunes gens vont rejoindre la compagnie. Ainsi que Férulus l'avait prédit, le dîner est beaucoup moins gai qu'à l'ordinaire. Alfred et Édouard ont trop à penser pour chercher à soutenir la conversation. Eudoxie semble s'ennuyer ; M. de la Pincerie est de mauvaise humeur, parce qu'il prévoit qu'il n'aura personne le soir pour faire sa partie ; Cornélie garde son air de fierté et parle à peine ; Mignon lui-même ne paraît pas être fort content, parce que sa nièce lui a déjà donné mille choses à faire dans le château ; enfin Robineau traite ses deux amis avec une extrême froideur, dans l'espoir d'être agréable à sa femme.

Le soir, les jeunes gens font leurs adieux. — Il est possible, dit Alfred, que nous partions demain avant que ces dames soient levées. — Comme vous voudrez, messieurs, dit Robineau ; et si cela vous fait plaisir de partir ce soir, vous pouvez....

M. de la Roche-Noire n'achève pas, parce que sa femme le tire par son habit de manière à en déchirer la basque. Alfred et Édouard se regardent en souriant ; et après quelques heures d'une conversation coupée par les fréquents bâillements du marquis et les soupirs étouffés de madame de Hautmont, on se dit adieu et l'on se sépare.

Les jeunes gens laissent à leurs hôtes le temps de se renfermer chez eux ; puis ils descendent dans la cour, trouvent les chevaux sellés, et se font ouvrir par le concierge en lui disant : — Nous reviendrons dans deux heures.

— Vous reviendrez quand vous voudrez, vous trouverez la porte ouverte, répond Cunette, qui est gris suivant sa coutume. Madame la bourgeoise m'a signifié que je pouvais me chercher une autre place... Alors vous entendez ben que je ne vais pas me gêner pour sa porte... Je me couche, et je laisse tout ouvert... arrive qui plante... je m'en moque... je n'ai pas envie de me déranger.

Chapitre XXVIII. — Attentat.

— Nous aurons assez souvent parcouru la nuit ces campagnes, dit Alfred en faisant marcher son cheval près de celui d'Édouard. Les chemins étaient devenus mauvais ; la pluie qui était tombée pendant toute la soirée les avait rendus gras et glissants ; et ce n'est qu'en allant avec précaution que les deux cavaliers peuvent avancer sans accident.

Édouard n'a répondu à son ami qu'en poussant un profond soupir. Alfred conçoit qu'au moment de voir Isaure pour la dernière fois, il soit tout à ses souvenirs et à ses regrets ; respectant le silence et le chagrin de son ami, il se tient près de lui, mais il ne lui parle plus.

Ils n'ont fait encore que le tiers de la route ; il tombe une pluie froide ; Édouard a voulu pousser son cheval, mais déjà deux fois l'animal a manqué de s'abattre ; le chemin devient rapide, et il faut se résoudre à n'aller qu'au pas.

— Je crois que nous aurions été plus vite à pied, dit Édouard avec impatience. — N'avons-nous pas tout le temps d'arriver?... répond Alfred ; rien ne nous pressera pour retourner au château... [illegible] dire adieu à Isaure, il ne te faut pas toute la nuit. — Je ne sais ce que j'ai... mais il me semble que je n'arriverai jamais assez tôt près d'elle... Des pensées sinistres m'oppressent... Alfred, crois-tu aux pressentiments? — Allons donc! quel enfantillage!... Quand on vient d'éprouver quelque peine, quand on est trompé, trahi dans ses affections, à chaque instant on redoute un nouveau malheur ; on appellera cela des pressentiments, tandis que ce n'est que le résultat de la disposition de notre esprit. Les gens heureux, ceux à qui tout réussit, n'ont jamais de pressentiments ; cependant, il leur arrive parfois des événements fâcheux ; mais ils ne les ont jamais prévus, parce qu'ils ne voient pas tout en noir... Maudit cheval! il veut absolument se mettre à genoux. François m'a dit qu'à Clermont, où il a été dernièrement, il y en avait deux fort bons à vendre ; si tu veux que nous voyagions ainsi, je les achèterai.

Édouard ne répond pas ; il est retombé dans ses pensées, et n'en sort que pour dire à voix basse : — Que cette nuit est sombre et triste! quelle différence d'avec celle d'hier!...

— Oui, dit Alfred ; je commence à croire que l'hiver le séjour de l'Auvergne ne doit pas être fort gai... — Ah! si elle m'avait aimé..., comme elle le disait, si j'avais pu vivre auprès d'elle, ces montagnes couvertes de neige, ces glaciers, ces sites sauvages auraient toujours été riants à mes yeux!

— Allons, Édouard, sois raisonnable... le temps te consolera... J'aimais bien Isaure aussi ; oh! oui!... j'en étais fou! cependant je suis parvenu à triompher de cet amour.

Édouard ne répond rien, mais il soupire et se dit en lui-même : — Il était bien loin de l'aimer comme moi!

Ils sont enfin dans le chemin qui descend dans la vallée ; ils s'arrêtent et quittent leurs chevaux à l'endroit ordinaire, puis marchent vers la maisonnette. Alfred prend le bras d'Édouard, dont l'agitation redouble à mesure qu'ils approchent de la demeure d'Isaure.

— Elle est chez elle! s'écrie Édouard, qui vient d'apercevoir de la lumière à travers la croisée du premier étage de la maisonnette. — Ah! mon ami!... arrêtons-nous un moment... mon cœur bat avec tant de force... Elle est dans sa chambre!... je craignais de ne plus la revoir... je désespérais d'arriver assez tôt. Ah! tu avais raison, Alfred, quand on éprouve quelques peines, on les augmente encore par son imagination!... Mais sa croisée est fermée... je ne puis la voir comme hier... La voir!... sans qu'elle sache que je suis là!

— Puisque tu veux lui parler une dernière fois, il faut bien qu'elle sache que tu es là... N'allons-nous pas frapper? ou aimes-tu mieux l'appeler?...

— Je ne sais... attends... s'il y avait quelqu'un avec elle... Vois-tu de la lumière à la Maison Blanche? — Non... — Comment nous assurer qu'elle est seule?... Si ton père était là?... Attendons, elle va peut-être ouvrir sa fenêtre, ou elle sortira pour aller à la Maison Blanche.

Les deux jeunes gens attendent quelques minutes, Édouard a toujours les yeux fixés sur la fenêtre où brille la lumière.

— C'est bien singulier, dit-il enfin ; je n'aperçois aucune ombre à travers les rideaux... la lumière ne change pas de place... et pas le moindre bruit ne nous annonce qu'elle soit là... Cependant, dans cette vallée solitaire, le plus léger mouvement est facilement entendu... Alfred, ce calme profond a quelque chose d'effrayant.

— Encore des idées sombres! tu es incorrigible!... Que veux-tu donc qu'il lui soit arrivé?... Est-ce qu'on voit des voleurs, des brigands dans ce pays?...

— Viens... approchons tout contre la maison, peut-être entendrons-nous quelque chose.

Alfred suit Édouard ; ils vont se coller contre la porte d'entrée ; mais le plus profond silence continue de régner dans la demeure d'Isaure.

Tout à coup Édouard, frappé d'un souvenir subit, s'écrie : — Grand Dieu!... nous sommes là... tout contre la porte, et Vaillant n'aboie pas... lui qui de très-loin devine la présence de quelqu'un!...

— En effet, dit Alfred, cette circonstance est singulière. — Je n'y puis plus résister, frappons.

Édouard frappe à la porte, légèrement d'abord, puis un peu plus fort, mais aucun bruit n'annonce que l'on se dispose à venir ouvrir.

— Isaure!... Isaure!... c'est moi, dit Édouard en se tenant sous la fenêtre ; je viens vous dire adieu... avant de m'éloigner de ce pays... Ne voulez-vous plus me voir?...

On ne fait aucune réponse. L'agitation, le trouble d'Édouard sont au comble. — A-t-elle donc juré de ne plus me parler, de ne plus m'entendre? s'écrie-t-il ; et dans son dépit, il frappe fortement à la porte. Alors un gémissement sourd, un son plaintif qui semble partir de derrière la maison, répond au bruit qu'Édouard vient de faire.

— As-tu entendu? dit-il à Alfred. — Oui... il m'a semblé... — Tiens... écoute encore... ce son lugubre a retenti jusqu'à mon cœur... Il est arrivé quelque malheur à Isaure... Il faut entrer dans cette maison.

Alfred, qui partage alors les craintes d'Édouard, seconde ses efforts pour forcer la porte de la maisonnette ; le pêne seul la retenait ; il est brisé, et les deux jeunes gens entrent dans la salle basse, où règne une profonde obscurité.

— Montons... allons sur-le-champ à sa chambre, dit Édouard en

cherchant l'escalier ; il le trouve, le monte rapidement ; il est bientôt devant la chambre d'où partait la lumière ; la porte n'en est pas fermée. Edouard, suivi d'Alfred, entre dans la chambre de la jeune fille ; mais ils la trouvent déserte, et remarquent un désordre qui n'est pas naturel. Les tiroirs de la commode sont ouverts, plusieurs vêtements de femme sont épars sur le parquet ; il semble qu'on ait seulement pris à la hâte quelques effets, et plusieurs pièces de monnaie qui sont restées sur le carreau indiquent que l'on s'est aussi emparé de l'argent que ce meuble renfermait.

— Elle n'est pas ici ! s'écrie Edouard en regardant avec terreur autour de lui. Mais que signifie le désordre qui règne en ces lieux ?... l'a-t-on enlevée ?... est-ce donc contre sa volonté qu'on l'a arrachée de cette demeure ?...

— Viens, dit Alfred en prenant sa lampe ; visitons la maison, nous découvrirons peut-être quelque indice... Sachons d'abord d'où partait ce bruit que nous avons entendu.

Ils redescendent, entrent dans chaque pièce, appellent Isaure et ne reçoivent aucune réponse ; mais, en passant près de la cour qui sépare la maison du jardin, le son plaintif qui les a frappés se fait encore entendre. Ils se rendent dans la cour, des traces de sang frappent leurs yeux. Edouard sent son cœur se glacer... mais bientôt il frémit d'horreur en apercevant, à l'entrée du jardin Vaillant, percé de plusieurs coups, baigné dans son sang, mais essayant encore de se traîner jusqu'à ceux qu'il reconnaît pour les amis de sa maîtresse.

— C'est Vaillant !... il est assassiné !... s'écrie Edouard. Ah ! mon ami ! quelque horrible événement est arrivé !... des brigands... des assassins se sont introduits dans cette habitation !... Mais qu'ont-ils fait d'Isaure ?... ils ont tué celui qui voulait la défendre !... et je n'étais pas là !... Pauvre Vaillant !... il semble me demander sa maîtresse ! C'est par ce jardin qu'on l'aura emmenée... Ah ! viens !... cherchons encore !....

— Mais Vaillant n'est pas mort, dit Alfred ; peut-être ces blessures, qui semblent avoir été faites par une épée, ne sont elles pas mortelles... Laissons-nous sans secours celui qui seul a osé défendre sa maîtresse ?... Pauvre chien !... comme il nous regarde !... Attends, que je lave ses plaies... ton mouchoir... le mien suffiront peut-être pour arrêter le sang...

Malgré son impatience de voler à la recherche d'Isaure, Edouard seconde son ami dans les soins qu'il donne au fidèle défenseur de la jeune fille. Vaillant est doucement emporté sur le lit de sa maîtresse et entortillé de linge. Ensuite les jeunes gens se rendent dans le jardin ; ils trouvent encore ouverte une petite porte qui donnait sur la campagne. Les traces de sang annoncent que le chien a suivi jusque-là sa maîtresse, et que c'est par ce chemin que l'on a emmené Isaure.

Edouard veut parcourir la campagne, courir sur les traces des ravisseurs d'Isaure ; il se flatte de les atteindre encore, et demande à Alfred ses armes.

— Que veux-tu donc faire maintenant ? dit Alfred. Tu ignores de quel côté ils ont porté leurs pas !... Par cette nuit obscure, où veux-tu le diriger ?... ne vaut-il pas mieux attendre le jour ? — Attendre !... et peut-être maintenant elle m'appelle à son secours !... Tout semble indiquer qu'il n'y a pas longtemps encore que s'est commis cet horrible attentat... Alfred, je t'en supplie, donne-moi tes pistolets !... Qu'as-tu à craindre ?... je ne veux que rendre Isaure à ton père !... S'il eût été ici, sans doute il l'aurait défendue, lui !... Viens ! viens !... parcourons ces montagnes.... peut-être est-il temps encore de la sauver.

Alfred cède aux désirs de son ami, il lui donne un de ses pistolets, garde l'autre, et tâche de suivre Edouard, qui d'un pas précipité parcourt la campagne.

Le temps est toujours sombre, il est difficile de distinguer loin de soi. Souvent Edouard s'arrête, écoute s'il n'entendra pas ou des cris ou la marche de quelqu'un. Ils ont passé la Maison Blanche et se dirigent vers Chadrat. Alfred est à quelques pas d'Edouard, lorsqu'ils entendent marcher devant eux. Aussitôt Edouard s'élance, et avant qu'Alfred ait pu lui recommander d'agir avec prudence, il se trouve devant une personne qu'il arrête brusquement en s'écriant : Où allez-vous ?... d'où venez-vous ?...

La personne qu'Edouard vient d'arrêter fait un pas en arrière, et dégageant son bras de dessous son manteau présente au jeune homme le bout d'un pistolet en répondant d'une voix ferme : — De quel droit m'interrogez-vous ?

Aux premiers sons de cette voix bien connue à son cœur, Alfred s'est élancé au-devant d'Edourd en s'écriant : — Malheureux !... que fais-tu ?... c'est mon père !...

Le baron de Marcey (car c'était bien lui) pousse un cri de surprise en reconnaissant son fils, tandis qu'Edouard est resté immobile.

— Est-ce toi, Alfred ?... toi... la nuit.... dans ces montagnes, et avec...

— Oh ! tranquillisez-vous, mon père, répond Alfred, c'est Edouard que vous voyez avec moi ; et s'il vous a arrêté si brusquement, soyez bien persuadé que nous ne sommes pas devenu des voleurs de grands chemins !... C'est au contraire nous qui courons sur les traces des ravisseurs d'une jeune fille ; en vous apercevant, Edouard vous a pris pour un de ceux que nous cherchons...

— Vous ! dans ce pays !... vous... ici ! dit le baron qui ne peut revenir de sa surprise ; et... cette jeune fille ?...

— C'est Isaure, s'écrie Edouard.

— Isaure !... Vous connaissez Isaure ! répond le baron, dont l'étonnement et l'agitation augmentent à chaque instant. Quoi !... est-ce donc de vous, Edouard ! qu'elle m'a tant parlé ?

— Oui, monsieur, c'est moi qui l'aimais... qui l'adore toujours ; qui voulais lui donner mon nom, ma main, ne plus me séparer d'elle... ne sachant pas qu'un autre avait des droits sur sa personne... et que cet autre était le père d'Alfred !... Mais en ce moment, monsieur le baron, ne songeons qu'à la retrouver... qu'à la secourir... Sa demeure est déserte ; Vaillant est percé de coups, tout annonce qu'Isaure a été arrachée de son habitation.

— Grand Dieu ! pauvre enfant !... Mais si elle était dans la Maison Blanche... si elle avait pu s'y sauver... Ah ! venez, venez !... ce dernier espoir nous reste ; puisse-t-il ne pas nous être bientôt ravi !

Le baron s'avance à grands pas ; les deux jeunes gens marchent près de lui ; tous trois gardent le silence : une seule pensée, un seul désir les animent en ce moment. Ils arrivent bientôt à la Maison Blanche. Le baron en ouvre la porte, il entre le premier. A l'aide d'un phosphore, il a bientôt de la lumière, et tous trois parcourent alors la maison et le jardin ; mais Isaure n'y est point.

— Comment aurait-elle pu entrer ici en votre absence ? dit Edouard en regardant le baron avec curiosité.

— Elle avait une clef du jardin de cette maison, répond M. de Marcey ; mais allons jusqu'à sa demeure, et voyons si nous ne trouverons pas quelque indice qui puisse nous aider à découvrir les auteurs de cet attentat.

On retourne à la maisonnette : on examine, on visite partout ; mais, excepté dans la chambre d'Isaure, on ne voit rien de dérangé dans la maison.

— Elle a emporté une partie de ses effets ! dit le baron, qui semble anéanti par la disparition d'Isaure.

— Serait-elle donc partie volontairement ? s'écrie Edouard. — Volontairement !... dit Alfred ; et ce chien assassiné ne prouve-t-il pas, au contraire, que quelqu'un s'est introduit dans cette demeure pour enlever Isaure ! C'est par le jardin qu'on sera entré... Isaure possédait-elle ici de l'argent ?...

— Elle pouvait avoir peut-être une cinquantaine de louis, dit le baron.

— Cet argent ne se trouve plus, s'écrie Edouard ; c'est donc un voleur qui est venu en ces lieux... Mais un voleur aurait-il emmené Isaure avec lui ?

On sortait de la maison, lorsqu'en passant dans la cour Alfred aperçoit contre le mur quelque chose de brillant ; il approche sa lumière, et voit à ses pieds une épée encore teinte de sang ; tout semble annoncer que c'est avec cette arme qu'on a blessé Vaillant.

Aussitôt l'épée est examinée avec attention ; c'est une arme qui paraît très-vieille, la garde est cassée en plusieurs endroits, et il n'est plus possible de distinguer les chiffres qui ont jadis été gravés sur la lame, dont la trempe paraît excellente.

— Une telle arme ne peut venir d'un voleur, dit le baron. Les deux jeunes gens sont de cet avis, et on se livre à mille conjectures. Tout à coup Alfred s'écrie :

— Attendez !... Je ne sais quoi me dit que ce misérable... ce vagabond, qui rôdait toujours dans ces montagnes, n'est pas étranger à cet événement !

— De quel homme veux-tu parler ? dit le baron.

— D'un malheureux dont la conduite, les propos, les discours semblaient annoncer quelqu'un qui avait vécu jadis dans le monde... nous ne pouvions faire un pas sans le rencontrer... il vous connaissait mon père, du moins il nous l'a dit ; et votre nom, prononcé devant lui, l'avait ému d'une façon singulière... Cependant je lui avais offert de l'or, et il m'avait refusé... mais je ne sais quel motif le portait à mal penser d'Isaure !... Le misérable !... si j'avais suivi ses conseils, depuis longtemps j'aurais fait enlever cette jeune fille !... Il traitait cette action de simple espièglerie... et ne cessait de me répéter qu'une jeune fille qui vivait seule ne méritait pas d'être traitée autrement.

— Le misérable !... dit le baron. Ah ! il ne connaissait pas mon Isaure !... Cher Alfred !... quels regrets n'aurais-tu pas éprouvés si tu avais cédé à une passion passagère !... Tu ne sais pas encore quelle est cette jeune fille si douce, si intéressante... tu ignores quel lien m'attache à elle !... Je ne voulais pas te faire connaître ce mystère... je voulais qu'il fût éternellement caché !... Mais, puisque les événements t'ont fait retrouver ton père en ces lieux, tu sauras tout, tu apprendra ce secret qui fit le malheur de ma vie... Tu plaindras ton père, mais je ne pense pas que tu puisses le blâmer. Et vous, Edouard, qui croyez peut-être voir en moi un rival, vous saurez combien est pur et désintéressé l'attachement que j'ai pour Isaure... vous verrez qu'en cherchant à l'éloigner du monde, ce n'était point dans le but que vous aviez pu me supposer.

— Quoi ! monsieur ! il se pourrait !... s'écrie Edouard, dont ces mots viennent à l'instant de dissiper la jalousie. Ce n'est pas de l'amour que vous avez pour Isaure... Elle ne me trompait donc pas en me répétant qu'elle m'aimait toujours, qu'elle pensait sans cesse à moi !...

Ses larmes n'étaient point feintes... Oh! mon Dieu! et j'ai pu augmenter sa peine par mes soupçons... par ma jalousie!...

— Ce n'est pas le moment de se livrer à des regrets inutiles, dit Alfred; il faut d'abord la retrouver. Si celui que je soupçonne est l'auteur de cet enlèvement, il est peut-être encore dans les environs... Mais j'y pense... cet homme, dont l'audace est extrême, est capable d'avoir conduit Isaure au château... dans la tour... dans les souterrains peut-être!... Il ne faut rien négliger. Je cours au château... je visiterai jusqu'aux moindres détours de la partie abandonnée...

— Va, cher Alfred, monsieur le baron et moi nous allons pendant ce temps continuer nos recherches dans ces campagnes... Ah! je ne prendrai pas un instant de repos que je n'aie retrouvé Isaure!

— Demain, au point du jour, dit le baron, nous nous rejoindrons à la Maison Blanche... c'est là, mon fils, que je veux t'apprendre la cause de ma conduite mystérieuse... Edouard connaîtra aussi mes malheurs... Il aime Isaure, il en est aimé... il faut qu'il sache tout ce qui concerne sa naissance; ensuite il réfléchira s'il veut encore qu'elle soit son épouse.

— Ah! toujours... monsieur!...

Alfred ne laisse pas à Edouard le temps de répliquer de son amour; il lui fait sentir qu'en ce moment il est plus urgent d'agir et de chercher à atteindre les ravisseurs de la jeune fille.

Edouard remonte à cheval, Alfred en fait autant, le baron a le sien à la Maison Blanche, ensuite chacun prend par un chemin différent, en se donnant rendez-vous pour le lendemain au point du jour.

Alfred presse les flancs de son cheval, au risque de se rompre le cou dans les sentiers des montagnes; il arrive au château à trois heures du matin. Ainsi que le concierge l'en avait prévenu, la porte d'entrée n'est point fermée, et le château de la Roche-Noire est ouvert à tous venants; mais Alfred a besoin de lumière, et il veut que le concierge lui ouvre les souterrains et les appartements abandonnés dont il a les clefs. Il frappe donc avec violence au logement de M. Cunette, qui dort comme un sourd et ne répond pas. S'embarrassant fort peu de troubler le repos des habitants du château, Alfred continue de cogner et d'appeler, et bientôt plusieurs fenêtres s'ouvrent, excepté celle du concierge.

Robineau paraît à la croisée de son appartement, coiffé en foulard, le marquis en bonnet de coton, Eudoxie à demi couverte d'une pelisse, Cornélie en camisole à dentelles, mademoiselle Cheval en chemise, Jeannette en béguin; les marmitons se montrent aussi aux fenêtres des mansardes.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce donc encore? demande Robineau. — Pourquoi ce tapage? dit Cornélie. — Est-ce que ce château est ensorcelé? dit Eudoxie. — On ne peut pas *révasser* à son aise ici, dit la cuisinière.

— Mon gendre, dit M. de la Pincerie, je vous ordonne d'aller bâtonner ceux qui troublent mon sommeil.

— Monsieur le marquis, je suis désolé de vous avoir réveillé, dit Alfred; je ne pense pas cependant qu'on me bâtonnera pour cela.

— Comment! c'est Alfred qui fait ce train-là!... — Mon ami, va te recoucher avec ta femme; il n'y a ni voleurs, ni revenants dans ce château. Mais il est possible cependant qu'il y ait quelqu'un de caché dans la vieille tour; et c'est ce quelqu'un là que je veux arrêter.

— Quelqu'un de caché chez moi! — Ce ne serait pas la première fois que cette personne-là y passerait la nuit... — Ah! mon Dieu! il se cache du monde dans mon château, et à mon insu!... — Vous voyez, monsieur, que nous sommes bien gardés, dit Cornélie; dès demain je mets toute la maison à la porte!

Cependant, sur l'assurance qu'il n'y a rien de nouveau au château, petit à petit les fenêtres se referment. La cuisinière a donné de la lumière à Alfred, et celui-ci se décide à se passer du concierge pour visiter la tour et les souterrains. Mademoiselle Cheval propose bravement au jeune homme de l'accompagner; mais celui-ci la remercie et se rend seul vers la partie du château qui n'est pas habitée.

Alfred trouve encore ouverte la porte de la tour; il monte à chaque étage, visite toutes les chambres, et referme avec soin toutes les portes; il descend ensuite dans les caves, auxquelles on a donné le nom plus noble de souterrains; mais il ne rencontre personne et ne voit rien qui prouve que le vagabond ait depuis peu visité ces lieux.

Alfred a mis près de deux heures dans ses perquisitions; le jour commence à paraître quand il se rend à son appartement prendre ce qui lui est nécessaire pour son départ. Il ordonne à François de faire porter ses effets et ceux d'Edouard à la Maison Blanche, et se dispose à quitter le château, lorsqu'il aperçoit Robineau, qui s'est levé de grand matin pour voir son ami avant son départ.

— Tu t'en vas donc? dit Robineau à Alfred. — Oui, mon ami... rien ne peut plus m'arrêter. — Et M. Edouard?... — Il m'attend à la Maison Blanche... — A la Maison Blanche? — Oui, nous en connaissons maintenant le propriétaire. — Bah!... et la jeune fille?... — Elle est enlevée, et nous sommes à sa recherche... — Enlevée!... la petite sorcière!... — Adieu... quand je te reverrai, je t'en dirai davantage... — Mais... qu'est-ce que c'est que cette personne qui se permettait de venir la nuit dans mon château?... — L'homme de Clermont-Ferrand. — Ah, mon Dieu!... et tu ne me le disais pas!... Je vais faire démolir la tour du Nord. — Fais seulement bien fermer et condamner toutes les portes, ainsi que celle du jardin derrière la statue de Mars, et on ne s'introduira plus chez toi sans ta permission, à moins cependant que ton concierge ne laisse encore la nuit ta grande porte ouverte.

En disant cela, Alfred serre la main de Robineau, et le laissant tout étourdi de ce qu'il vient d'apprendre, quitte le château pour se rendre à la Maison Blanche, se flattant que son père ou Edouard auront été plus heureux que lui dans leurs recherches.

Alfred ne trouve que le baron au lieu du rendez-vous. Edouard n'est point encore revenu... on espère qu'il aura découvert les traces des ravisseurs d'Isaure...

— Pauvre petite! dit le baron; si nous ne pouvons la retrouver, je me reprocherai éternellement ce malheur; et cependant tu jugeras, Alfred, si j'ai mal agi... si l'amour et la jalousie m'ont rendu injuste...

— Mon père, dit Alfred; s'il vous en coûte de m'apprendre ce mystère, si vous deviez avoir à rougir devant votre fils, je ne veux point le connaître, je ne veux point savoir votre secret.

— Mon ami, j'aurais pu avoir à rougir dans le monde, quoique je ne fusse nullement coupable... mais je ne puis qu'être plaint par mon fils. Tu sauras tout.

Au bout de deux heures d'attente, Edouard arrive, mais seul, désolé, et sans avoir rien appris sur Isaure.

— Avant de nous livrer à de nouvelles recherches, dit le baron, écoutez-moi, mes amis; connaissez enfin les motifs de ma conduite et du mystère de mes relations avec Isaure.

Chapitre XXIX. — Le second mariage du baron de Marcey.

Alfred et Edouard se sont assis près du baron, dans la salle basse de la Maison-Blanche, dont les portes sont fermées avec soin, et M. de Marcey, après avoir encore pressé tendrement la main de son fils et poussé un profond soupir, satisfait enfin l'impatiente curiosité des deux jeunes gens.

« Je suis entré fort jeune au service, l'état militaire avait des charmes pour moi, j'étais enthousiaste de la gloire, vif, ardent, impétueux; mais mon cœur ne fut jamais insensible aux peines de mes semblables, et sur le champ de bataille même je me souvins toujours que je combattais des hommes que la politique seule avait fait mes ennemis.

» J'aimais aussi passionnément les femmes... Ainsi que toi, mon cher Alfred, je fus quelque temps volage, je courais de conquête en conquête, oubliant le lendemain celle qui m'avait charmé la veille; ce temps fut le plus heureux de ma vie!... Il fut court; mon cœur, sensible au fond, cherchait à se fixer autrement que par des liens frivoles. Mais j'étais né jaloux; ce sentiment cruel m'avait déjà rendu malheureux avec des femmes que j'aimais à peine; on devait donc craindre qu'il n'augmentât encore avec une femme que j'adorais. C'est pourquoi mes parents me firent contracter à vingt-trois ans ce qu'on appelle un mariage de raison. Sans en être éperdument amoureux, j'épousai Céline de Colleville... ta mère, mon cher Alfred. Un an après notre hymen, elle te donna le jour. Ta naissance, les vertus de ta mère, auraient assuré mon bonheur; chaque jour je sentais s'augmenter l'attachement que je portais à Céline, et je remerciais mes parents du choix qu'ils avaient fait pour moi, lorsqu'un an après ta naissance je perdis mon épouse. Tu étais trop jeune encore pour que je pusse chercher près de toi des consolations; mais la guerre, qui était rallumée, me rappela dans les camps, et là je trouvai des distractions à ma douleur.

» Plus de cinq années s'étaient écoulées depuis la mort de ta mère, dont je conservais un souvenir doux comme celui qui nous rappelle un ami dont le sort nous a séparé. Une blessure grave, dont je devais être longtemps à guérir, me fit quitter le service; j'avais payé ma dette à mon pays, je voulais me consacrer à mon fils. Cependant, pour rétablir ma santé devenue chancelante depuis ma blessure, les médecins m'ordonnèrent de voyager dans le Midi; tu étais trop petit encore pour que je pusse t'emmener avec moi. Je te laissai en des mains sûres, et me rendis à Toulouse, à Marseille, et enfin à Bordeaux.

» J'étais depuis quelque temps dans cette ville; ma santé était entièrement rétablie, et je me disposais même à revenir à Paris, lorsqu'un jour on me présenta chez M. de Montfort, ancien officier de marine fort riche, qui était veuf, et n'avait pour unique enfant qu'une fille âgée alors de dix-sept ans. Adèle était son nom.... Il me serait difficile de vous peindre tous ses attraits, toutes ses grâces... Adèle était plutôt jolie que belle; mais il était impossible de résister aux charmes de sa figure, à la douceur de son regard, au son enchanteur de sa voix..... J'en devins éperdument amoureux; et, dès l'instant où je l'aperçus, je sentis que d'elle dépendrait désormais le bonheur de ma vie.

» M. de Montfort était loin d'avoir dans ses manières ce charme, cette douceur qui attiraient vers sa fille. C'était un homme au regard dur, au maintien sévère; ses yeux lançaient la foudre lorsqu'ils étaient animés par la colère; il avait conservé de l'état de marin un ton brusque, emporté, auquel il semblait que rien ne dût résister.

» Cependant M. de Montfort me reçut fort bien; il fut presque aimable avec moi, et, soit que ma fortune, mon rang, ou les blessures

que j'avais reçues pour mon pays, le portassent à me voir avec intérêt, il me témoigna de l'amitié et m'engagea à aller souvent chez lui.

» Cette permission m'était bien précieuse : être près d'Adèle était déjà mon seul désir; résolu à l'épouser si son père m'accordait sa main, je voulais tâcher de lui plaire; elle semblait me voir avec quelque plaisir, avoir pour moi quelque amitié; je me flattais que cette amitié deviendrait de l'amour; mais je remarquais avec peine en elle un fond de tristesse, une mélancolie que rien ne pouvait vaincre; ce n'était qu'en présence de son père, devant lequel il était facile de voir qu'elle était tremblante, qu'Adèle essayait de paraître gaie et de prendre part aux amusements de la société.

» Je ne pouvais jamais être seul auprès d'Adèle; ce n'était que devant du monde qu'il m'était permis de la voir, de lui parler, de chercher à lui faire comprendre tout l'amour qu'elle m'inspirait... elle semblait n'oser me répondre, et je la voyais tressaillir au moindre regard que M. de Montfort jetait sur nous.

Les témoins de Robineau.

» Brûlant du désir d'assurer mon bonheur, il y avait à peine quinze jours que j'allais chez M. de Montfort, lorsque je lui déclarai mon amour pour sa fille.

» — Je l'avais deviné, me répondit-il avec sa brusquerie ordinaire; et si cet amour ne m'avait pas paru convenable, vous devez bien penser que je ne vous aurais pas laissé venir aussi souvent chez moi. Je connais votre famille; vous avez de la fortune, de la conduite; vous avez un fils de votre premier mariage, mais votre fortune est plus que suffisante pour élever encore d'autres enfants, et je suis certain qu'Adèle aimera votre fils. Vous me convenez pour mon gendre, et je vous accorde la main de ma fille.

» J'étais au comble de la joie. M. de Montfort ajouta : Je vous avoue que je ne suis point fâché de marier ma fille de bonne heure. Je ne suis pas d'un caractère à pouvoir surveiller sans cesse une fillette. Mon Adèle est sage, mais elle est jolie. Déjà plusieurs jeunes gens en ont paru très-épris..... ils ne me convenaient pas : il faut que mon gendre me plaise d'abord.

» — Mais si l'un d'eux avait plu à Adèle? lui dis-je. — Est-ce que ma fille doit aimer quelqu'un avant que je le lui aie permis? me répondit-il avec emportement. Non! monsieur, non... cela ne se doit point. Un certain chevalier de Savigny, dont la famille est ancienne, à ce que je crois, a paru surtout fort amoureux d'Adèle; mais, dès que je me suis aperçu de son amour, je lui ai fait défendre de se présenter de nouveau chez moi, car ce Savigny est un fort mauvais sujet, un roué, un joueur, un libertin... Une affaire scandaleuse, un duel pour une femme, vient encore de le forcer de quitter Bordeaux, où il était depuis quelque temps... et un tel homme aurait été l'époux de ma fille!... Non, eût-elle dû mourir d'amour pour lui, jamais je n'aurais consenti à cette union.

» — Mais j'espère qu'elle n'aimait pas ce Savigny? dis-je avec une inquiétude dont déjà je n'étais pas maître.

» — Je crois bien qu'il ne lui déplaisait pas, reprit M. de Montfort, c'est-à-dire que, comme toutes les femmes, Adèle a été éblouie, étonnée par les manières galantes, le ton doucereux de ce mauvais sujet, qui pour s'introduire chez moi avait su d'abord déguiser ses penchants vicieux. Mais l'aimer!.... mille frégates! elle s'en serait bien gardée!.... Au surplus, monsieur, si vous ne croyez pas ma fille digne de vous, il n'y a encore rien de fait; mais je vous engagerai alors à cesser des visites qui pourraient porter atteinte à sa réputation et à ne plus me reparler de votre amour.

M. de Montfort était un homme avec lequel il fallait promptement se décider; susceptible à l'excès sur tout ce qui tenait à l'honneur, si j'avais hésité un moment, je voyais qu'Adèle était perdue pour moi. Mais j'en étais trop amoureux pour renoncer à l'espoir d'être son époux; dans le cas même où elle aurait reçu avec plaisir les hommages de Savigny, devais-je pour cela abandonner mes prétentions? Savigny n'était plus reçu chez M. de Montfort, où je ne l'avais jamais aperçu. Il avait quitté Bordeaux, on ignorait ce qu'il était devenu. Adèle n'avait que dix-sept ans, ne devais-je point espérer que mes soins, ma tendresse, effaceraient bientôt de son cœur les souvenirs qu'un autre pouvait y avoir laissés... Enfin, je m'empressai de répondre à M. de Montfort que tout mon désir était de devenir bientôt l'époux de sa fille.

» Satisfait de mes sentiments, il m'assura que dans huit jours Adèle serait ma femme; et faisant appeler sa fille, qui se rendit sur-le-champ près de nous, lui annonça brusquement ses intentions, en lui ordonnant de se préparer à me donner sa main.

» A cette nouvelle, Adèle pâlit, un tremblement subit s'empara de tous ses membres; je la vis chanceler; elle habultia quelques mots que je ne pus entendre; je volai près d'elle, je l'entourai de mes bras, je la suppliai de me dire si l'idée de devenir ma femme l'affligeait. Mais son père était là, il fixait sur elle ses yeux menaçants; elle répondit à demi-voix : — J'obéirai à mon père; puis se retira dans son appartement.

— Puissent les Ris et les Jeux folâtrer toujours autour de votre couche! et le ciel vous accorder des enfants masculins, féminins et neutres dont je serai le précepteur!

» Le trouble d'Adèle m'avait fait mal; mais M. de Montfort fut le premier à en plaisanter. Il ne connaissait qu'une chose : l'obéissance à ses volontés. Mon cher ami, me dit-il, quand on annonce à une jeune fille qu'elle va se marier, ne faut-il pas qu'elle rougisse, qu'elle pâlisse, qu'elle soupire, qu'elle paraisse bien émue?... Tout cela est d'usage!... Mais huit jours après l'hymen, quand un mari a du caractère, une femme n'a plus ni vapeurs, ni syncopes, ni étourdissements.

» Je ne me proposais pas de prendre M. de Montfort pour modèle; c'était à force de douceur, d'amour, que j'espérais obtenir la tendresse d'Adèle. M. de Montfort voulut que notre mariage se fît à une maison de campagne qu'il avait aux environs de Bordeaux. Il s'y rendit sur-le-champ avec sa fille; moi, je restai encore quelques jours à la ville pour terminer mes affaires, faire les emplettes d'usage, puis j'allai rejoindre ma nouvelle famille.

» Je trouvai Adèle toujours aussi triste et aussi tremblante devant son père. Pendant les quatre jours qui précédaient encore notre union, je me flattais que je pourrais plus d'une fois causer en tête-à-tête avec ma future épouse; mais M. de Montfort était presque toujours là, il ne nous quittait que fort peu; et lorsque, seul avec Adèle, je lui parlais de mon amour, elle soupirait, baissait les yeux et ne me répondait pas.

» Le jour de notre mariage arriva; Adèle, que sa pâleur, son trouble semblaient embellir encore, marcha avec moi à l'autel. Au moment de prononcer le serment qui devait nous attacher l'un à l'autre, je la vis chanceler et regarder son père... Enfin, nous fûmes unis, je reçus sa main, qui tremblait, dans la mienne. J'aurais été au comble du bonheur, si la tristesse de mon épouse ne m'eût inquiété en secret; mais, je le répète, j'aimais avec idolâtrie, et je me flattais toujours que je me ferais aimer de ma femme.

» La journée de notre hymen s'écoula sans bruit, sans fêtes; quelques amis, quelques voisins, la passèrent seuls avec nous. A chaque moment je voyais s'accroître l'abattement, la tristesse d'Adèle; mais lorsque je lui demandais si elle souffrait, elle me répondait avec douceur qu'elle n'avait rien. L'heure de se retirer arriva. Adèle se rendit dans notre appartement; il me fallut rester encore quelques instants avec la société; enfin, chacun s'éloigna, et je me hâtai d'aller rejoindre ma femme.

Enlèvement d'Isaure.

» » On nous avait donné, pour nous loger, un fort beau pavillon qui donnait sur les jardins, et qui était séparé des autres bâtiments; j'avais envoyé les domestiques; je fus bientôt dans mon appartement, où je comptais trouver mon épouse, mais il était désert. Surpris de ne pas voir Adèle, je visite les pièces voisines, j'appelle, je cherche ma femme; mais j'ai bientôt la certitude qu'elle n'est pas dans le pavillon. Cette absence m'inquiète, je remarque que la petite porte qui donne sur le jardin est entr'ouverte : je pense qu'Adèle, se sentant indisposée, a peut-être allée respirer l'air dans les jardins; aussitôt je m'y rends pour l'y chercher.

» Les jardins étaient immenses; je marchais à la hâte; mes yeux cherchaient à percer dans les allées qui l'environnaient; mon cœur était oppressé; mon inquiétude augmentait à chaque instant. J'approchais d'une fort belle pièce d'eau qui baignait une vaste pelouse, lorsque je crus distinguer l'ombre d'une femme à genoux sur le bord de l'eau. Je doublai le pas... mais avant que je fusse arrivé sur la rive, celle que j'avais aperçue s'était précipitée dans l'eau. Je vis au milieu des ondes les vêtements blancs de mon Adèle... Je fus bientôt auprès d'elle; je parvins à la saisir, à gagner avec elle le rivage; l'emportant dans mes bras, je la ramenai dans mon appartement, où, sans appeler personne, je lui prodiguai sur-le-champ tous les secours.

» Adèle avait été secourue trop promptement pour que je pusse craindre pour sa vie; en effet, mes soins furent bientôt récompensés; elle rouvrit les yeux et me vit à ses côtés, mouillant de mes larmes les mains que je venais de réchauffer.

» — Vous m'avez sauvée! me dit-elle avec l'expression de la plus profonde douleur.

» Oui, lui dis-je, oui... le ciel a permis que j'arrivasse assez à temps pour vous rendre à la vie... Mais moi, qui me sauvera désormais de mon désespoir?... Qui apaisera les remords que j'éprouve de vous avoir fait contracter une union qui vous cause tant d'horreur?... Adèle, vous me haïssez donc bien?... Je vous inspire donc une aversion insurmontable, puisque vous avez voulu vous donner la mort plutôt que d'être à moi?

» Adèle parut attendrie de l'excès de mon désespoir; ses yeux se mouillèrent de larmes, et elle me répondit en sanglotant : — Non, je ne vous hais pas... j'ai même pour vous la plus tendre amitié... mais, hélas! je ne pouvais plus être votre femme... et pourtant il fallait obéir à mon père... mon père que je redoute tant... dont la colère est si terrible!... Ah! il m'aurait tuée si j'avais résisté à sa volonté!... J'ai mieux aimé me donner la mort après lui avoir obéi!... De grâce, pardonnez-moi... et laissez-moi mourir!..

» L'infortunée se jetait à mes genoux et tendait vers moi ses mains suppliantes; je la relevai, je la conjurai de se calmer, et de ne plus voir en moi qu'un frère, qu'un ami, et de ne plus me cacher le sujet de sa douleur.

» — Vous le voulez, me dit-elle; eh bien! je vais vous obéir... cet aveu est bien cruel... il m'eût été plus facile de mourir, mais je dois encore subir cette punition. Je vous l'ai dit... je suis indigne de porter le nom de votre épouse..... Un autre a mon amour; il me disait qu'il mourrait plutôt que de m'abandonner... Hélas! il est parti cependant!... et moi, j'ai eu la faiblesse de croire à ses serments!... J'espérais que mon père consentirait à nous unir... mais, loin de là... il a durement refusé ma main à celui qui me nommait déjà son épouse; et moi, lorsque j'ai laissé entrevoir à mon père que je partageais l'amour de celui qu'il repoussait de chez lui... ah! si vous saviez combien sa colère a été terrible!... J'ai compris qu'il me donnerait la mort s'il se doutait de ma faute... mais je ne voulais pas mourir de la main de mon père... Oui, je suis coupable... je suis perdue... et je porte dans mon sein le fruit de mon déshonneur.

» » Vous devez juger de l'effet que produisit sur moi une pareille confidence. La jalousie, la fureur, bouleversaient mes sens. Il me tardait de donner la mort à Savigny, ou de la recevoir de sa main; car, quoiqu'elle n'eût pas nommé son séducteur, je ne pouvais douter que ce ne fût cet homme, dont M. de Montfort m'avait parlé, qui avait abusé de l'innocence d'Adèle. Pendant que, cédant aux premiers transports de ma fureur, je marchais à grands pas dans l'appartement en prononçant le serment de me venger, l'infortunée qui venait de me faire un si cruel aveu avait de nouveau perdu l'usage de ses sens. Pâle, inanimée, elle gisait étendue sur le parquet; cette vue me rappela à moi-même, je me reprochai ma barbarie; car, sans doute, après l'aveu de sa faute, Adèle avait entendu les menaces que m'avait inspirées mon désespoir, et j'avais encore augmenté ses tourments. Je la pris dans mes bras; en considérant ses traits si doux et si beaux, je me promis de faire tous mes efforts pour rendre, sinon le bonheur, du moins le calme à son âme. A force de soins, je la rappelai encore à la vie; mais elle n'osait plus lever les yeux sur moi, elle craignait d'y lire l'expression du mépris; elle pensait que je ne lui pardonnerais pas de m'avoir donné sa main lorsqu'elle était flétrie, et me répétait, avec un accent déchirant, qu'elle n'avait plus qu'à mourir.

» Je m'assis à ses côtés, je pris une de ses mains dans les miennes, et je la suppliai de m'écouter tranquillement.

» Adèle, lui dis-je, un séducteur a abusé de votre innocence, de votre candeur... C'est lui surtout qui fut coupable; mais rassurez-vous, cette faute est pour jamais cachée... personne ne pourra deviner ce mystère... votre père l'ignorera éternellement. Je n'aurai plus de votre époux que le nom; je serai pour vous un frère... un ami, si un jour vous me jugez digne de ce titre. En m'unissant à vous, lorsque votre tristesse, votre secrète mélancolie devaient m'annoncer que je n'avais pas votre amour, j'ai commis une faute. Trop présomptueux sans doute, je n'ai écouté que la passion que j'éprouvais; je me flattais de vous la faire partager... Il faut renoncer à cet heureux avenir; et, cependant, je sens qu'il m'est

deux encore de passer ma vie près de vous, de chercher à calmer vos peines, de tâcher de rendre la paix à votre âme... Oui, tel sera désormais mon unique but; pour prix de mes soins, je ne veux que revoir un jour le sourire sur vos lèvres, et dans vos yeux un peu d'amitié pour moi.

» Adèle me serra la main en me disant d'une voix émue : — Que vous êtes bon, monsieur! et combien votre conduite ajoute encore aux remords que j'éprouve! Mais, vous le voulez, je vivrai; désormais disposez de mon sort, dans les moindres actions de ma vie je n'aurai plus d'autres volontés que les vôtres; puissé-je au moins, par mon entière soumission, vous prouver mon respect et ma reconnaissance!

» Après de si vives émotions, Adèle avait besoin de repos. Je la laissai dans son appartement, et me retirai dans le mien. Voilà comment se passa la première nuit de notre mariage!... Et lorsque tant de gens enviaient mon bonheur, c'était par des larmes amères que je consacrais ces tristes nœuds.

» Le lendemain, je fis en secret des perquisitions sur le chevalier de Savigny, mais il avait quitté Bordeaux en y laissant d'énormes dettes; on ignorait entièrement de quel côté il avait porté ses pas. Tout ce que j'appris sur ce jeune homme me convainquit que M. de Montfort ne l'avait pas calomnié, et que c'était en effet un fort mauvais sujet. Un tel homme avait su cependant se rendre maître du cœur d'Adèle; mais il n'est que trop fréquent de voir les femmes mal placer leur amour. Au reste, je ne prononçai jamais son nom devant ma femme... c'eût été la forcer à rougir... elle n'avait déjà que trop de remords de sa faute. Il me suffisait de connaître le nom de son séducteur pour être certain que jamais il ne se trouverait impunément avec moi.

» J'avais arrêté mon plan de conduite. Nous passâmes encore quinze jours avec M. de Montfort; au bout de ce temps j'annonçai que nous allions faire un voyage en Italie. Mon beau-père, nous reconnaissant le droit de ne plus faire que nos volontés, se contenta de nous souhaiter un bon voyage, s'inquiétant fort peu de quel côté nous dirigerions nos pas. Nous partîmes, ma femme et moi, sans un seul domestique, et nous commençâmes un voyage qui ne pouvait se terminer qu'après qu'Adèle aurait mis au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein.

» Nous parcourûmes l'Italie, les Alpes, la Suisse; plus de six mois s'étaient écoulés depuis mon mariage; et nous nous trouvions alors en Auvergne, lorsque Adèle sentit qu'elle serait bientôt mère.

» La santé d'Adèle nous avait forcés de nous arrêter alors dans un petit village nommé, je crois, Saint-Sandoux, à deux lieues d'ici; j'y avais pris le nom de Gervais. C'est là qu'elle mit au monde une fille que je fis baptiser sous le nom d'Isaure Gervais.

— Isaure! s'écrie Edouard en interrompant le baron; quoi! monsieur, Isaure serait?...

— La fille d'Adèle... oui, Edouard; mais, de grâce, laissez-moi terminer ce pénible récit. J'avais depuis longtemps formé mon projet; cet enfant ne pouvait demeurer près de sa mère. Je parcourus seul les campagnes environnantes, tenant caché sous mon manteau l'innocente créature que je voulais haïr, et pour laquelle, malgré moi, j'éprouvais déjà de l'intérêt. J'arrivai dans cette vallée, j'entrai dans la maisonnette occupée alors par André Sarpiotte et sa femme; celle-ci allaitait son enfant; je lui proposai d'être la nourrice de la petite fille que je portais dans mes bras, en fabricant une histoire sur la naissance et les parents d'Isaure.

» Les bons Auvergnats acceptèrent ma proposition, que j'appuyai d'une bourse pleine d'or. Ils me jurèrent de prendre les plus grands soins de l'enfant que je leur confiais; et, plus tranquille, je fus rejoindre Adèle, à qui j'annonçai qu'elle pouvait être sans inquiétude sur le sort de sa fille, mais sans lui dire cependant en quel lieu était son enfant.

» Dès qu'Adèle fut rétablie, nous partîmes de l'Auvergne; mais, avant de revenir à Paris et de quitter le nom supposé que j'avais pris dans mes voyages, j'eus soin de faire plusieurs détours pour éviter que l'on découvrît ce que mon honneur avait un si grand intérêt à cacher. Enfin, nous arrivâmes à Paris, où il me tardait, mon cher Alfred, de me revoir, de t'embrasser. Là, je présentai dans le monde ma nouvelle épouse, qui, par sa douceur, ses charmes, ses aimables qualités, sut se concilier l'estime générale. Une seule pensée troublait encore ma tranquillité : je pouvais rencontrer dans la société le séducteur de mon épouse... mais alors son sang aurait lavé l'outrage qu'il avait fait à Adèle. Cependant mes désirs de vengeance furent toujours déçus; jamais je ne vis ni n'entendis parler du chevalier de Savigny.

» Adèle n'osait me parler de sa fille; mais elle avait pour toi, mon cher Alfred, la tendresse d'une mère; n'aimant pas le monde, me détestant que toi et la liberté de t'embrasser, de te prodiguer ses caresses, combien de fois ne la vis-je pas, en te couvrant de baisers, essuyer furtivement les larmes qu'elle donnait à l'enfant exilé de ses bras! Et cependant jamais une plainte, jamais un mot ne lui échappait sur ce sujet; remplie pour moi d'attentions, de soins, d'obéissance, dans chaque action de sa vie il semblait qu'elle cherchât à me prouver sa reconnaissance. Quelle femme!... et comment ne l'aurais-je pas toujours adorée!... Ah! si elle avait été un moment coupable, combien d'autres dans le monde qui le sont davantage, et ne peuvent rien nous offrir pour racheter leurs faiblesses!

» Cinq mois après notre arrivée à Paris, je partis secrètement pour l'Auvergne, et, toujours sous le nom de Gervais, j'allai voir la petite Isaure. Les bonnes gens à qui je l'avais confiée la chérissaient à l'égal de leur enfant. Alors, André voulait vendre cette maison qu'il venait de faire bâtir; je pensai qu'en la faisant l'acquisition, cela me serait commode pour les voyages que je ferais en ce pays. Je devins donc, toujours sous le nom de Gervais, l'acquéreur de la Maison Blanche. Je la fis meubler pour y avoir tout ce qui me serait nécessaire lorsque j'y viendrais; puis, après avoir fait payer aux villageois qu'ils ne devaient pas que celui à qui appartenait la Maison Blanche était le même qui leur avait confié Isaure, je repartis pour Paris, où je procurai à Adèle la plus douce jouissance en lui donnant des nouvelles satisfaisantes de sa fille.

» Deux années s'écoulèrent; tous les six mois je me rendais secrètement à la Maison Blanche. Dès qu'ils y apercevaient de la lumière, André ou sa femme ne manquaient pas d'y accourir et de m'apporter la petite Isaure. L'enfant de ces bons villageois mourut, et ils me proposèrent d'adopter Isaure pour remplacer celui qu'ils avaient perdu; car, de mon côté, je leur avais promis de laisser pour jamais la jeune fille chez eux.

» Cependant la santé d'Adèle était toujours chancelante; je la croyais mieux qu'elle n'était réellement, car elle me cachait ses souffrances, et m'accueillait toujours par un sourire. Bientôt pourtant il lui fut impossible de m'abuser sur son état. Présumant que le chagrin d'être séparée de sa fille causait cette douleur qui la minait secrètement, je lui jurai qu'avant peu je trouverais un moyen pour faire venir cet enfant près de nous sans que l'on pût découvrir le secret de sa naissance. Adèle me remercia tendrement; mais, hélas! il était trop tard; en peu de temps le mal fit des progrès effrayants, et bientôt il me fallut voir s'éteindre dans mes bras cette femme que j'adorais! Elle mourut en me recommandant de ne jamais abandonner sa fille, de lui pardonner la faute de sa mère et en me suppliant d'aimer un peu son Isaure.

» Je ne vous peindrai pas ma douleur... je n'avais jamais aimé une femme aussi passionnément qu'Adèle!... Mais tu me restais, mon fils; c'est sur toi que je tâchai de reporter toutes mes affections.

» Cependant, fidèle au serment que j'avais fait à Adèle, je fus revoir Isaure. André venait aussi de mourir, et sa veuve n'avait plus que sa fille adoptive pour consolation; elle tremblait que je ne la lui enlevasse; je la rassurai. Pourquoi aurais-je éloigné cette jeune fille de ces montagnes? Ne pouvait-elle pas y vivre plus heureuse que dans le monde, où sa naissance eût mis un obstacle à son établissement?

» Depuis la mort de mon Adèle, le séjour de Paris m'était pénible; sans toi, mon cher Alfred, j'aurais quitté la capitale, et serais venu me fixer dans cette maison solitaire. Au milieu de ces montagnes, près de la petite Isaure, qui, par ses traits, ses grâces enfantines, me rappelait si bien sa mère, j'aimais à venir rêver à cette femme infortunée qui n'avait connu de l'amour que les peines, et, dans une si courte carrière, n'avait pas éprouvé ces doux plaisirs, ces aimables émotions qui semblent l'apanage de la jeunesse et de la beauté.

» Mais déjà tu grandissais, mon cher Alfred; déjà le monde s'offrait à toi avec ses brillantes chimères; il ne te présentait que joie, que plaisirs, que bonheur; tu étais à cette époque où l'homme jouit de la vie; moi, je sortais du cercle dans lequel tu allais entrer. Il m'était donc facile de venir plus souvent en Auvergne sans que tu remarquasses mes fréquentes absences. Je venais ici, et quelquefois j'y passais quinze jours entiers. Mais, craignant toujours que quelqu'un me reconnût et parlât de mes voyages à la Maison Blanche, je m'arrangeais de manière à n'arriver ici que la nuit; je ne sortais également de cette maison que le soir. De là les bruits que les superstitieux montagnards répandirent sur cette habitation : mais j'engageai la veuve d'André à ne point chercher à faire revenir les paysans de leur erreur : la terreur que ces lieux leur inspiraient servait au contraire mes désirs en éloignant tout le monde des environs de cette maison.

» Plus je voyais Isaure, plus je sentais augmenter mon attachement pour elle : bonne, sensible, aimante, elle avait le cœur et l'esprit de sa mère. La vie solitaire à laquelle la condamnait sa naissance devait la fixer éternellement dans ces montagnes. Sans doute, pour éviter de faire naître les soupçons, de faire remarquer la petite chevrière, j'aurais dû la laisser aussi ignorante que les autres bergères de ces campagnes. Mais, malgré moi, j'aimais en causant avec Isaure, à éclairer son esprit, à former son jugement; je pensais que, destinée à vivre loin du monde, la lecture serait pour elle une source de plaisirs, de distractions agréables. Je lui enseignai donc à lire; Isaure m'écoutait avec tant d'attention, de docilité, que, pendant le peu de temps que je passais à la Maison Blanche, elle faisait des progrès rapides. C'est ainsi que peu à peu elle acquit des connaissances et prit des manières qui n'étaient plus celles d'une paysanne; mais le plaisir que me faisaient ses progrès me fit oublier la prudence : je ne songeai point que tant d'attraits, d'esprit et de grâces devaient un jour frapper le voyageur qui viendrait visiter cette vallée.

» Isaure m'aimait comme son protecteur, et ne me connaissait que sous le nom de Gervais. Je lui ai dit que ses parents étaient morts en la confiant à mes soins; qu'elle n'avait au monde que moi qui s'intéressât à elle. Il était inutile d'affliger son cœur par le récit des chagrins de sa mère. Je lui ai donné le portrait d'Adèle, que cette infortunée m'avait remis pour sa fille; mais j'ai fait jurer à Isaure que jamais elle ne

ontrerait ce portrait à personne, de même que jamais elle ne devait parler de moi, ni de ses visites à la Maison Blanche, et elle a toujours tenu son serment.

» Il y a près de trois ans que la veuve d'André est morte en laissant la maisonnette à Isaure, qui jouissait dans sa demeure de toute l'aisance que je pouvais lui procurer sans trop éveiller les soupçons. A la mort de la bonne paysanne je donnai à la jeune fille un gardien vigilant et fidèle; et moi-même je tâchais de venir plus souvent encore voir la fille de mon Adèle. Ce n'était que lorsque les paisibles habitants des campagnes étaient livrés au repos que, par une lumière placée à une fenêtre de cette maison, j'annonçais à Isaure que j'étais arrivé. Dans la journée, je m'amusais à visiter à pied, les plus beaux sites de la Limagne, et, à la nuit seulement, je revenais ici. Seule, dans ces montagnes, Isaure se trouvait cependant heureuse; elle riait du secret de la terreur des paysans qui la croyaient elle-même un peu sorcière, parce qu'elle avait quelques connaissances en botanique et possédait un livre où l'on traite de la manière d'élever, de soigner les bestiaux; enfin, elle me répétait souvent qu'elle ne formait nul vœu, nul désir; que tout son bonheur était d'habiter dans sa jolie maisonnette et de mener ses brebis sur la montagne. Mais l'aimable enfant ne connaissait pas encore l'amour... Vous êtes venu dans cette vallée, vous avez fait éprouver à Isaure un nouveau sentiment, plus vif, plus impérieux que tous les autres; dès lors cette maisonnette, ces brebis, ces campagnes ne surent plus à son bonheur.

» Il y a deux jours, je revins en ces lieux; je vis Isaure; mais elle n'était plus la même!... Je n'eus pas besoin de l'interroger sur l'état de son cœur; l'aimable enfant m'avoua avec candeur qu'un jeune homme, nommé Edouard, était venu dans sa chaumière avec un de ses amis; que cet Edouard était ensuite revenu tous les jours; qu'il lui avait dit qu'il l'aimait et voulait la nommer son épouse. Mon fils ne m'avait pas marqué de quel côté il se rendait avec ses deux amis; j'étais bien loin de soupçonner que vous étiez cet Edouard dont me parlait Isaure. Mais au portrait qu'elle me fit de votre élégance, de vos manières, je pensai qu'un jeune homme du monde ne pouvait avoir l'intention d'éconser une villageoise; je ne vis en cet amant, qu'elle me peignait si tendre, si empressé, qu'un nouveau séducteur qui voulait abuser d'une fille sans défense. Voilà, Edouard, les motifs qui m'ont engagé à défendre à Isaure de vous écouter davantage. Vous pouvez apprécier aussi tous ceux qui me portaient à ne point laisser percer le mystère qui enveloppait sa naissance... Je vous ai révélé ce secret pénible... je vous ai fait cet aveu qui coûtait à mon amour-propre... Maintenant, si le ciel permet que nous retrouvions Isaure, et que vous la jugiez encore digne d'être votre femme, je ne m'opposerai plus à ces nœuds, puisque vous savez toute la vérité. »

Edouard presse la main que lui a tendue le baron et s'écrie : — A présent, monsieur, je n'aimerai pas moins Isaure... Je ne verrai en elle que la fille de votre Adèle... Ses attraits, ses vertus rachètent assez la faute de sa naissance... Puisse-t-elle bientôt nous être rendue! et mon plus grand bonheur sera de la nommer ma femme.

Alfred, après avoir tendrement pressé son père dans ses bras comme pour lui faire oublier tous les chagrins que vient de renouveler le récit qu'il a fait, tend la main à Edouard en lui disant : — Oui, il faut qu'Isaure nous soit rendue... C'est maintenant comme un frère que je la chéris; mais je te seconderai. Je ne goûterai pas un instant de repos avant de l'avoir ramenée dans tes bras.

— Pauvre Isaure! dit le baron; je sens, depuis qu'on me l'a ravie, toute la force de l'attachement que j'avais pour elle. Quels sont donc ceux qui l'ont arrachée de sa demeure? Quel motif a pu les guider? Des voleurs auraient entièrement pillé la maison, mais n'auraient point enlevé Isaure. Un amant seul!... Mais vous êtes bien certains que nul autre que vous deux ne venait pour elle dans cette vallée. Quant à ce misérable, ce vagabond dont a parlé Alfred, quelle raison aurait-il eue pour nous ravir Isaure? Et seul, même, comment aurait-il pu la forcer à l'accompagner?

Le baron et les jeunes gens se perdent en conjectures; mais ils se préparent à se mettre de nouveau en campagne. Ils vont acheter des chevaux à Clermont-Ferrand; on fait transporter le pauvre Vaillant chez de bons paysans qui promettent d'en avoir les plus grands soins; on leur donne les chèvres et tout ce qui composait la richesse de la jeune fille, Alfred emporte avec lui l'épée que l'on a trouvée dans la demeure d'Isaure; puis tous les trois s'enfoncent au hasard dans les montagnes, résolus à visiter jusqu'à la hutte du plus misérable montagnard, à parcourir les sentiers les plus sauvages, les chemins les moins fréquentés; à tout entreprendre enfin pour retrouver la jeune fille.

Chapitre XXX. — L'Enlèvement d'Isaure.

Dans la nuit où Alfred et Edouard s'étaient rendus dans la vallée pour épier les démarches d'Isaure, un homme avait constamment suivi dans l'ombre les deux jeunes gens; cet homme, que l'on a déjà reconnu pour celui qui semble n'avoir point d'autre asile que les montagnes, ne perdait pas de vue les deux amis; il semblait avoir un grand intérêt à ce qu'ils connussent les actions secrètes de la jeune fille, et attendre avec impatience ce qui résulterait de cette découverte.

Au moment où Alfred avait reconnu son père dans l'homme qui venait de quitter Isaure et l'avait nommé à Edouard, le vagabond, caché près d'eux, avait fait un mouvement subit comme s'il eût voulu s'élancer sur le baron de Marcey; mais il s'était arrêté presque aussitôt en murmurant : — Je n'ai point d'armes! puis s'était éloigné rapidement en se dirigeant vers la demeure de la jeune fille.

Arrivé devant la maisonnette, il s'arrête, l'examine longtemps et semble méditer quelque plan de vengeance. Tout à coup ses yeux s'animent, un sourire amer contracte ses traits pendant qu'il murmure : — Cela vaut mieux... beaucoup mieux!... Quand j'aurais donné la mort au baron, tout serait fini!... On a bientôt perdu la vie... il aurait souffert qu'un moment... mais moi, voilà dix-huit ans que je souffre!... Tâchons de lui rendre ce qu'il m'a fait... Il faut qu'il ait un bien grand attachement pour cette jeune fille, pour la cacher en ce lieu et user de tant de mystère pour venir la voir... C'est d'Isaure qu'il faut m'emparer; demain, elle sera à moi... Mais, pour exécuter ce projet, il me faut aussi des armes... et je n'ai plus d'argent!... plus rien!... L'autre nuit... sans l'arrivée de cet Alfred, j'aurais trouvé dans la tour ce que j'y cherchais... mais il est encore temps de m'y rendre... oui, je n'ai pas d'autre moyen pour m'en procurer.

Aussitôt, marchant à grands pas à travers la campagne, et aussi vite, malgré l'obscurité, que s'il eût fait grand jour, le vagabond prend des chemins de traverse qui abrégent la distance jusqu'au château de la Roche-Noire, devant lequel il arrive en peu de temps. Il est bientôt devant la petite porte des jardins dont il a la clef; il ouvre, pénètre dans les jardins et se dirige vers la tour abandonnée, où il arrive sans avoir cette fois rencontré personne. Il monte rapidement l'escalier tournant et ne s'arrête que dans la pièce où Alfred l'a trouvé deux nuits auparavant. L'obscurité la plus profonde règne autour de lui; il balance un moment; mais, tirant enfin un briquet de sa poche, il se décide à se procurer de la lumière, au risque de répandre encore l'alarme dans le château.

Il porte toujours sur lui une petite lanterne sourde, qui lui a souvent été d'une grande utilité la nuit dans les montagnes; elle est bientôt allumée; alors, examinant dans tous les coins de la salle, qui fut jadis l'arsenal du château, il cherche une arme qui soit encore en état de lui servir. Après avoir fureté de tous côtés et jeté avec colère des lances brisées, des sabres mangés de rouille, il se saisit d'une épée qui est encore en assez bon état et va s'éloigner, lorsque dans une encoignure il en aperçoit une autre attachée à la muraille; il s'avance, prend l'épée, l'examine et s'écrie : — La voilà!... c'est celle que je cherchais!... c'est avec cette épée qu'ici j'appris à combattre en gentilhomme... à me défaire loyalement d'un ennemi... Pauvre Richard! qui aimais tant à me donner des leçons, qui étais fier du talent de ton jeune élève; en me présentant cette épée, tu me répétas bien des fois cette devise espagnole : *Ne la tire pas sans raison, ne la remets pas sans honneur!*

Le vagabond presse l'épée contre sa poitrine, il va jeter de côté celle qu'il a prise en premier; mais il s'arrête et la garde en disant : — Non... celle-là me servira pour me défaire de Vaillant, pour enlever la jeune fille... et du moins l'arme de mon ennemi ne me sera pas flétrie par cette action.

Éteignant alors sa lanterne et emportant précieusement les deux épées sous sa vaste redingote, le vagabond redescend l'escalier tournant, sort de la tour et quitte le château par le même chemin qu'il y était entré. Regardant alors le ciel, calculant ce qui reste de nuit et le temps qu'il lui faudrait pour retourner à la maisonnette, il dit à voix basse : — Il est trop tard aujourd'hui, ce sera pour demain.

Le lendemain, lorsque la nuit a répandu ses ombres sur les campagnes, le vagabond est dans la vallée, il examine tout, rien n'échappe à ses regards, rien ne peut tromper sa prudence. Il est certain qu'il n'y a personne encore dans la Maison Blanche, et qu'Isaure est seule dans sa demeure. Il a tout prévu, tout calculé; il est bientôt devant le mur qui sert de clôture au jardin de la maisonnette; il place à terre, et à quelques pas de la petite porte, une de ses épées en disant : — Toi, je te reprendrai en partant; puis, ne gardant que l'autre à sa main, il escalade facilement le petit mur du jardin.

Il n'a pas fait quatre pas, que les aboiements de Vaillant se font entendre, et que le chien furieux accourt sur lui; mais le vagabond, qui s'attendait à cette attaque, était préparé à se défendre; allant lui-même au-devant de l'animal menaçant, il lui enfonce son épée dans le corps; malgré cette blessure, le chien saute sur son adversaire, lui fait au visage et au cou plusieurs morsures assez fortes; mais la perte de son sang l'affaiblit; trois autres coups d'épée achevèrent de le vaincre : le pauvre Vaillant est tombé sans force aux pieds du vagabond, qui jette alors de côté l'arme dont il vient de se servir, puis monte précipitamment à la chambre d'Isaure.

La petite était tristement assise près de sa croisée; le souvenir d'Edouard était toute sa consolation; elle ne devait plus le revoir, mais elle pouvait toujours l'aimer, et elle se livrait tout entière à ce sentiment. Quand nos volontés, nos désirs sont contrariés, nous éprouvons une secrète satisfaction à nous dire que du moins nous pouvons à notre gré disposer de notre cœur; et c'est surtout les femmes qui se donnent souvent cette consolation, parce que, dans leurs actions, elles sont bien moins maîtresses de suivre leurs volontés.

Aux premiers jappements de son fidèle gardien, Isaure a tressailli; elle pense que quelqu'un rôde autour de sa demeure; cependant elle écoute encore, puis elle appelle son chien en disant : — Qu'est-ce donc, Vaillant?... Qu'est-ce qui t'a fait peur?

— C'est moi! répond le vagabond en entrant brusquement dans la chambre de la jeune fille. Isaure pousse un cri d'effroi en apercevant cet homme, dont le visage, le cou, sont couverts de sang et qui lance sur elle des regards menaçants.

— Allons!... il faut me suivre, il faut quitter sur-le-champ cette maison, dit l'inconnu en s'approchant d'un air farouche d'Isaure, qui est pâle et tremblante. Prenez quelques-uns de vos effets... faites-en un paquet... cela me servira... donnez-moi tout l'argent que vous avez ici... vous ne devez pas en manquer... nous en aurons besoin... Allons!... m'entendez-vous?

Isaure avait entendu; mais elle ne pouvait en croire ses sens; elle se jette à genoux, lève les mains vers cet homme qui est devant elle, et s'écrie :

— Monsieur!... que voulez-vous donc faire de moi?...

— Je vous l'ai dit, je veux vous emmener, voilà tout. — M'emmener!... et où me conduirez-vous? — Où je voudrai, mille tonnerres! cela ne vous regarde pas!... — Ah! monsieur!... tenez... voilà mon argent... là, dans ce tiroir... c'est tout ce que je possède... Prenez cet or... cet argent... prenez mes effets... tout ce que vous voudrez... mais, je vous en prie, ne m'emmenez pas!

Le vagabond a ouvert le tiroir que lui a indiqué la jeune fille; il remplit ses poches de l'argent qu'il trouve en murmurant : — Bon!... voilà de quoi vivre un siècle dans ces montagnes... Puis il se retourne, et retrouvant Isaure immobile, à genoux, à la même place, il s'écrie avec colère : Eh bien! ne m'avez-vous pas entendu?... Je vous ai dit de faire un paquet de vos effets!... Dépêchez-vous.

— Oh mon Dieu! vous voulez donc toujours m'emmener? dit Isaure d'une voix suppliante.

— Si je le veux!... Oui, c'est pour cela que je me suis introduit dans votre demeure, que j'ai bravé la mort... Ce sang qui coule de mon visage doit vous prouver que ma résolution est invariable... que je ne céderai ni à vos prières, ni à vos larmes. Quant à vos cris, ils seraient inutiles... personne ne peut vous entendre... vos défenseurs, vos amis, ne sont point maintenant près de vous... votre fidèle gardien est mort...

— Vaillant est mort!... s'écrie Isaure en jetant un cri d'effroi qui est bientôt suivi d'abondantes larmes.

— Oui, Vaillant est mort, ou n'en vaut guère mieux. Allons? je vous le répète, point de paroles, point de supplications perdues!... il faut que vous me suiviez de bon gré... sinon...

L'étranger a pris le bras de la jeune fille; il le lui serre avec tant de violence que la douleur va la priver de ses forces; elle ne peut que balbutier : — Je vais vous obéir, monsieur. Alors le vagabond lui lâche le bras et la pousse brusquement vers sa commode.

Ne sachant plus ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle va devenir, Isaure rassemble au hasard quelques vêtements, les noue dans un mouchoir, prend le paquet à sa main, et s'appuie contre le mur pour ne point tomber.

— C'est bien, dit le vagabond; maintenant donnez-moi la main et venez.

Il prend la main que lui tend en tremblant la petite; il l'entraîne vers l'escalier, et, sentant qu'elle chancelle, la force à s'appuyer sur son bras. Arrivés dans la cour, Isaure aperçoit Vaillant baigné dans son sang; le fidèle animal pousse un gémissement plaintif, et essaie encore de se relever pour défendre sa maîtresse. A cette vue, Isaure perd connaissance; elle va tomber sur la terre, son conducteur la reçoit dans ses bras; et, la plaçant vigoureusement sur son épaule gauche, se dirige vers le jardin, aimant mieux sortir par là que par la porte d'entrée de la maison. Il ouvre la petite porte qui donne sur la campagne, ramasse l'épée qu'il avait déposée en ce lieu; puis, malgré le fardeau dont il est chargé, marche d'un pas ferme et rapide du côté des montagnes.

Le temps était sombre, la nuit froide et pluvieuse; cependant le vagabond avançait assez vite, quoique gravissant des sentiers escarpés et suivant de préférence des chemins arides et tortueux. De temps à autre il tournait la tête pour regarder celle qu'il emportait. Isaure était toujours sans connaissance, son charmant visage avait la pâleur de la mort, et était mouillé par la pluie qui tombait sur tout son corps. Mais, peu touché de l'état affreux de cette jeune fille, son ravisseur, après l'avoir regardée, se contentait de murmurer : — Elle en reviendra!... ce n'est rien que cela!...

Après avoir longtemps marché ainsi, l'étranger s'arrête sur le haut d'une montagne; il regarde quelque temps autour de lui, comme pour chercher à s'orienter; puis il dépose sur la terre mouillée la jeune fille évanouie en disant : — Reprenons haleine!... elle n'est pas très-lourde; mais, à la longue... cela se fait sentir.

Il considère quelque temps ce corps étendu à ses pieds et qui semble déjà appartenir à la mort; un sourire amer se montre sur ses lèvres pendant qu'il regarde Isaure et s'écrie : — La voilà donc en ma puissance, celle que le baron venait en secret voir dans ces montagnes!... cette paysanne dont il a fait soigner l'éducation... qu'il adore, sans doute! enfin, je vais goûter les plaisirs de la vengeance! Je voulais qu'Alfred enlevât cette petite, je voulais le pousser à commettre mille sottises, à se battre avec son ami; mais tout cela n'aurait pas désolé le baron autant que la perte de cette jeune fille. Oui... je sais ce que l'on éprouve quand un autre nous ravit celle que nous adorons... j'aimais Adèle aussi... Adèle était à moi... je devais la regarder comme mon épouse, et pourtant il me l'a enlevée!...

Quelques moments s'écoulent, le vagabond semble tout entier à ses souvenirs. Mais enfin il regarde de nouveau Isaure et penche sa tête vers elle en disant : — Elle ne revient pas!... elle ne fait aucun mouvement!... si elle allait mourir!... Oh! je ne veux pas sa mort!... non, tant qu'elle sera avec moi elle peut vivre... mais avec de Marcey, jamais.

— Il prend la tête de la petite, la soulève, l'appuie sur ses genoux, et cherche à réchauffer dans les siennes les mains glacées d'Isaure. Il fouille dans le paquet de vêtements qu'il a emporté; et, avec la première chose qu'il trouve, essuie le visage tout mouillé de la pauvre enfant. Enfin la vie semble revenir sur ses traits si longtemps inanimés; les battements du cœur deviennent plus précipités. Isaure ouvre les yeux, regarde autour d'elle, et fait un mouvement de terreur en se voyant au milieu de la nuit couchée sur la cime d'un rocher, et la tête appuyée contre la poitrine de l'homme qui l'a arrachée de sa demeure.

— Calmez-vous... revenez à vous, et ne craignez rien, dit l'étranger. — O mon Dieu!... ce n'est donc pas un songe! s'écrie Isaure en se relevant entièrement; je ne suis plus dans l'asile où l'on éleva mon enfance, dans la chaumière d'André;... c'est vous qui m'en avez arrachée!... c'est vous qui avez tué!...

— Oui, répond froidement le vagabond, c'est moi qui ai tué Vaillant pour ne pas être déchiré par lui; il le fallait bien... Je vous aurais immolée aussi si vous n'aviez pas voulu me suivre... — Malheureuse que je suis!... — Allons, n'ayez pas peur, petite; vous m'avez accompagné, vous voilà avec moi, vous n'avez plus rien à craindre... à moins que vous ne fassiez encore des façons... que vous ne cherchiez à vous échapper... mais je pense que vous serez raisonnable, et que vous vous soumettrez à votre sort... Je conçois très-bien que vous aimiez mieux vivre douillettement dans votre maisonnette, où vous aviez de tout en abondance!... où votre protecteur mystérieux ne vous laissait manquer de rien, et où vous pouviez enfin faire la coquette avec les jeunes gens qui allaient vous voir... Cette vie était plus agréable pour une jeune fille que celle que vous mènerez avec moi... oh! j'en conviens... Mais il faut prendre votre parti!... car ma volonté est irrévocable; vos larmes, vos plaintes, vos soupirs, tout cela serait inutile avec moi. J'ai décidé que vous ne me quitteriez plus... cependant ne croyez pas que ce soit l'amour qui m'ait fait prendre cette résolution. Non!... je ne suis point amoureux de vous, je ne songe nullement à vous séduire!... et de ce côté-là vous pouvez être entièrement tranquille. Vous êtes pourtant jolie, très-jolie même; mais je vous jure que cela m'est fort indifférent!

Ces dernières paroles calment un peu les craintes et la douleur d'Isaure, et craignant d'irriter de nouveau cet homme dont la colère lui a semblé terrible, elle lui répond en retenant ses sanglots : — Eh bien! monsieur, je vous obéirai... je ferai ce que vous m'ordonnerez.

— C'est bien, c'est très-bien; vous êtes une bonne fille, dit le vagabond en secouant la main d'Isaure; comme cela nous serons bons amis. Mais il doit être maintenant près de minuit, il faut nous remettre en route... Vous sentez-vous la force de marcher?... Si vous ne le pouvez pas, je vous porterai... ne vous gênez pas.

— Oh! je puis marcher, monsieur. — En ce cas, donnez-moi le bras, appuyez-vous sur moi et partons.

Isaure obéit sans répliquer; elle prend le bras de son conducteur, qui a passé le paquet au bout de l'épée et le porte ainsi sur son dos. On s'avance de nouveau dans les sentiers rocailleux; on s'éloigne d'Ayda, on gagne les chaînes de montagnes qui communiquent avec celles du Cantal et du Puy-de-Dôme; Isaure est forcée de s'appuyer sur le bras de son compagnon pour ne point tomber dans les sentiers glissants et rapides; ils avancent en silence; quelquefois cependant le vagabond dit à Isaure : — Etes-vous lasse? voulez-vous que nous nous arrêtions un peu? — Non, monsieur, je puis marcher encore, répond la jeune fille; et tous deux poursuivent leur chemin.

Le jour va enfin succéder à cette nuit sombre et pluvieuse; le conducteur d'Isaure, qui dans sa course a toujours eu soin d'éviter de passer par les villages et près d'endroits habités, s'arrête avec la jeune fille sur le penchant d'une montagne, regarde autour de lui et dit : — — Reposons-nous ici jusqu'à ce qu'on puisse mieux distinguer au loin; je ne pense pas m'être trompé... nous devons être près du terme de notre course... Encore une heure, tout au plus. Mais voilà le jour, il ne faut pas nous fourvoyer.

Il s'assied alors à terre; Isaure en fait autant en se plaçant à quelques pas de lui. Morne et abattue, elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine et ne prononce pas un mot. Le vagabond la regarde un moment, puis retourne la tête d'un autre côté en se disant : — Elle n'est pas en train de causer!... je conçois cela.

Au bout d'un quart d'heure, il fait assez jour pour que l'on reconnaisse les chemins. Le compagnon d'Isaure sourit en disant : — Je ne

ne suis pas trompé... Oh ! je connais si bien ce pays !... Je l'ai tant de fois parcouru dans ma jeunesse, et aussi depuis quelques mois !... Allons, petite, en marche ; encore un peu d'effort, et vous vous reposerez tout à votre aise.

Isaure se lève et reprend le bras de son conducteur. Il descendent la montagne, puis se dirigent sur la gauche vers des sentiers tortueux et étroits pratiqués dans les rochers. A chaque instant les chemins qu'ils suivent deviennent plus difficiles ; ils sont dans des terrains arides, incultes, où il semble que jamais l'homme n'a pénétré ; ce n'est que rarement qu'ils aperçoivent une hutte de berger, et les chèvres sauvages, qui passent quelquefois près d'eux, fuient à leur approche, comme peu habituées à la présence de l'homme. Après avoir marché assez longtemps dans ces contrées désertes, ils se trouvent à l'entrée d'un sentier pratiqué entre deux rochers fort élevés, et si rapprochés par le haut, que le jour éclaire à peine la route étroite qui est à plus de quatre-vingts pieds de la cime des rochers qui la bordent.

C'est dans ce sentier sombre et effrayant que le vagabond guide les pas d'Isaure ; la petite frémit en entrant dans ce chemin que les rochers menacent de combler. — Oh mon Dieu !... c'est par ici ! dit-elle en tremblant.

— Oui, c'est par ici, et nous sommes arrivés, répond son compagnon en s'arrêtant devant une petite maison de bois pratiquée à gauche du chemin contre le rocher, qui du haut la recouvre entièrement, et ressemblant assez, par l'extérieur, à la demeure des ouvriers.

Isaure lève les yeux sur cette misérable habitation qu'elle présume devoir être son dernier asile ; mais elle se tait, elle laisse couler ses larmes en silence, et n'essaie plus d'attendrir par ses prières celui qui la conduite en ce lieu sauvage.

A en juger par les dehors, la maison ne doit avoir que peu d'étendue ; elle a un étage avec une fenêtre sous le toit. En bas, une seule croisée est à côté de la porte ; et tout cela est en si mauvais état, qu'il semble qu'on pourrait d'un coup de pied renverser cette chétive habitation.

Le compagnon d'Isaure a posé l'épée et le paquet sur un banc de bois qui est devant la maison ; puis il frappe à la porte en criant d'une voix qui retentit avec force dans le sentier : — Holà ! Charlot !... ho ! ho !... est-ce que tu dors encore, paresseux ?... Lève-toi... c'est ton ami, c'est le vagabond !...

On est quelque temps sans entendre aucun bruit : enfin, on distingue des pas lourds et lents, mais qui semblent venir de plus loin que la maison. Ils approchent cependant ; puis la porte s'ouvre, et un petit homme d'une soixantaine d'années, maigre, grêle, d'une pâleur livide, dont les yeux bordés d'un rouge vif n'ont plus qu'une expression ternie et stupide, paraît à l'entrée de la maison de bois, ayant une partie des jambes et les pieds nus, mais le reste du corps couvert de peaux de chèvre attachées par des lanières de cuir, tandis que sur sa tête est seulement la forme d'un vieux chapeau de paille qui n'a aucun bord.

L'homme que le compagnon d'Isaure a appelé Charlot ne montre ni surprise, ni curiosité en regardant ceux qui sont devant sa demeure ; cependant il tend la main au vagabond en disant d'une voix lente et gutturale : — Ah ! c'est toi ! il y a longtemps que tu n'étais venu me voir....

— Oui ; mais cette fois je crois que je viens te voir pour longtemps, répond le conducteur d'Isaure ; je t'amène de la compagnie, comme tu vois.

En disant cela il désignait la jeune fille, que Charlot regarde avec indifférence en prononçant seulement : — Ah !.. oui...c'est une femme.

— Mais entrons d'abord, nous aurons le temps de parler ensuite, dit le vagabond en faisant signe à Isaure d'entrer dans la maison de bois. La pauvre petite a de la peine à s'y décider ; elle jette encore un coup d'œil en arrière ; elle craint de contempler le ciel pour la dernière fois ; mais son compagnon la pousse brusquement ; elle est bientôt dans l'horrible demeure de Charlot, dont la porte est ensuite refermée sur elle.

L'intérieur de la maison se composait en bas d'une pièce assez grande, au milieu de laquelle plusieurs poutres soutenaient l'étage supérieur ; à gauche était une vaste cheminée, sous laquelle un homme avait pu se placer sans se baisser ; à droite l'escalier qui conduisait au dessus. Quelques escabeaux, quelques vases de terre et de la paille formaient tout l'ameublement.

Isaure pouvait à peine voir autour d'elle, tant ses yeux étaient pleins de larmes ; elle s'était assise dans un coin de la chambre, où le jour pénétrait à peine, parce que le rocher s'avançait beaucoup au-dessus de la maison. Elle pensait qu'on allait la faire monter dans la pièce du haut, et attendait en silence que l'on disposât de son sort ; mais le vagabond a fait un signe à Charlot : alors celui-ci va au fond de la chambre, et, poussant une planche fixée à la cloison, laisse voir un passage beaucoup plus éclairé que l'intérieur de la maison.

— Venez par ici, dit le conducteur d'Isaure en lui faisant signe de se lever. Elle obéit ; on la fait passer par cette étroite ouverture, elle se trouve alors dans le fond d'une excavation, et revoit avec joie le ciel. Cet endroit, qui peut avoir une trentaine de pieds de circonférence, est de tous côtés fermé par le sol ; il ressemblerait au fond d'un puits s'il n'était pas beaucoup plus large ; mais le jour qui vient par le haut y pénètre mieux que dans l'intérieur de la maison, parce que l'éboulement s'étant opéré en ligne verticale, rien dans le haut ne recouvre cette espèce de carrière.

Au fond de cet endroit on a construit une seconde maisonnette en bois, mais qui ne se compose que d'un rez-de-chaussée. C'est dans cette retraite impénétrable à l'œil des voyageurs que l'on fait entrer la jeune fille qui habitait une vallée riante et féconde.

— Voilà désormais votre logement, dit le vagabond en introduisant Isaure dans l'habitation pratiquée au fond du trou. — Vous voyez que ce n'est pas sans motif que je vous amène ici de préférence : cet asile ne peut être trouvé que par ceux qui le connaissent... on viendrait visiter la maison qui est par-devant, sur le sentier, que jamais on ne se douterait qu'il y a une autre maison derrière... Cette retraite ne pourrait être aperçue que de ceux qui seraient là-haut... sur le rocher, à quatre-vingts pieds de nous ! mais comme ce rocher est horriblement escarpé et ne conduit nulle part, jamais on ne s'avise d'y grimper ; et c'est tout au plus si de temps à autre une chèvre sauvage se permet de le gravir... Je suis donc bien tranquille, on ne vous trouvera pas là. Cette demeure n'est pas aussi jolie, aussi riante que celle que vous habitiez, j'en conviens... mais que voulez-vous ! je n'avais pas le choix !... Prenez donc votre parti, et tâchez de vous habituer à votre nouveau logement. Vous y serez entièrement maîtresse de faire vos volontés depuis le matin jusqu'au soir... excepté d'en sortir, cependant. Voilà une assez grande chambre où vous pourrez vous établir : il y a une couchette, une table, un banc... c'est la mieux meublée de la maison... si je puis trouver un petit morceau de miroir je vous le donnerai ; je sais que les femmes tiennent à cela... Tâchez de vous calmer et de sécher vos pleurs... je vous le répète, votre vertu est plus en sûreté ici qu'auprès de la Maison Blanche. Cet endroit vous paraît maintenant horrible ! épouvantable !... mais vous vous y ferez, parce qu'on s'habitue à tout.

Après avoir dit cela, le vagabond laisse Isaure seule dans son horrible demeure, et retourne avec Charlot dans la maison qui donne sur le sentier. Là, s'asseyant devant son silencieux compagnon, il lui dit : — Charlot, je t'ai sauvé la vie il y a deux mois, un jour que, poursuivant une chèvre, tu allais rouler au fond d'un précipice, lorsque courant après toi je parvins à te tendre mon bâton, et à te retirer du trou dans lequel tu allais tomber.

— Je ne l'ai pas oublié, répond à voix basse le vieux pâtre. — Oui, reprend le vagabond, depuis ce temps tu m'as témoigné le plus entier dévouement : quand je n'avais pas de pain, je venais ici, et j'étais sûr que tu partageais avec moi tout ce que tu possédais... C'est bien, Charlot ;... tu es reconnaissant, tu t'es mieux conduit avec moi que beaucoup de riches seigneurs... de femmes du monde ; mais ce n'est pas encore assez, Charlot ; aujourd'hui il faut que tu me laisses le maître de disposer de ta maison... Tiens, pour cela, voilà de l'or, de l'argent... prends ce que tu voudras.

Le vagabond étalait devant les yeux du vieux pâtre la somme qu'il avait prise chez Isaure ; Charlot regarde l'argent d'un œil indifférent ; et se contente de répondre : — Si je n'ai plus de maison, où donc coucherai-je, moi ?

— Tu habiteras toujours ici, cela est même nécessaire ; la jeune fille aura la seconde maison : moi je coucherai ici dessus. Mais il faut que tu me jures... sur ta vie ! que tu ne diras à personne que tu as du monde logé chez toi... — A qui le dirais-je ? je ne vois personne, moi. — Enfin, si par hasard quelques voyageurs venaient ici, je me retirerais sur-le-champ, là, derrière... et jamais tu ne feras connaître cette secrète habitation... — Non, non. — Tu me le jures ?. . — Jurer ?... je te dis non... ça suffit. — En effet, je crois à ta promesse plus qu'aux serments des autres... et tu ne prends pas cet or ? — Pourquoi faire ?... je n'en veux pas... — Je t'en donnerai d'ailleurs, lorsque tu iras acheter des provisions... tu auras soin d'aller loin... d'acheter en divers endroits, afin de ne point éveiller le moindre soupçon... Avec cette somme et ton adresse à tuer les chèvres sauvages, à prendre des oiseaux, nous avons de quoi vivre pendant des années. Allons, c'est convenu ; nous demeurons ensemble ? — Oui. — Tu ne parleras de nous à personne ? — Non. — Et jamais tu n'ouvriras ta demeure à un voyageur avant que j'aie passé derrière la maison ? — Jamais.

Ces arrangements terminés, le vagabond monte dans la pièce du haut, s'y jette sur des bottes de paille et s'y endort ; le vieux pâtre, qui passe une partie de sa vie à se livrer au sommeil, en fait autant dans la pièce au-dessous. Isaure seule veille, à genoux, dans la misérable masure où on l'a reléguée ; elle tend vers le ciel ses mains suppliantes ; elle y porte ses yeux, d'où s'échappe un ruisseau de larmes, et dans son désespoir, n'a pas même la force de prononcer un mot.

Chapitre XXXI. — Séjour dans la masure. — Dernier espoir enlevé.

Il y a dans l'excès du malheur une dernière force, un dernier courage ; parvenu au comble de l'infortune, forcé de renoncer à toute espérance d'un meilleur sort, il semble alors que l'on éprouve une

secrète consolation à pouvoir défier le destin de nous porter de nouveaux coups.

Telle est maintenant la situation d'Isaure, cette jeune fille, douce, timide, enlevée au séjour qu'elle habitait depuis son enfance, à son protecteur, à son amant, pour habiter une affreuse demeure cachée au centre de la terre, et n'ayant pour toute compagnie que deux hommes, dont l'un est l'auteur de ses maux et dont l'autre y semble entièrement insensible; cette jeune fille est cependant parvenue à surmonter son désespoir. Ses yeux ne versent plus de larmes, du moins en présence de ses deux compagnons; aucune plainte ne s'échappe de sa bouche, et lorsqu'elle parle à celui qui l'a arrachée de son asile, loin que la colère brille dans ses yeux, et que ses accents expriment l'horreur que cet homme doit lui inspirer, c'est avec douceur, avec docilité qu'elle lui répond et se présente devant lui.

Déjà plusieurs jours se sont écoulés depuis que le vagabond a caché Isaure chez le vieux pâtre; et la conduite de la jeune fille semble le surprendre lui-même. Souvent il la regarde en silence pendant des heures entières; plus il la voit, plus sa surprise paraît augmenter.

Un matin que le vieux pâtre était allé parcourir les montagnes et que, seul avec Isaure, le vagabond, assis dans l'excavation contre l'entrée de la seconde masure, contemplait depuis longtemps la jeune fille qui travaillait en silence à coudre des peaux de chèvre, étonné de sa douceur, de sa tranquillité, il ne peut s'empêcher de s'écrier : Vous me surprenez, petite, vraiment je commence à croire que je vous avais mal jugée, et que vous méritez, au contraire, tout le bien que les deux amis pensaient de vous.... Votre docilité... votre air de candeur... Non! ce jeune Edouard n'avait pas tort de vous aimer... de vouloir vous épouser... Mais cependant cet homme que vous alliez voir en secret dans la Maison Blanche!... quel lien l'attachait à vous? .. depuis quand le connaissiez-vous?... Allons, parlez, répondez-moi franchement.

Un sentiment qu'Isaure ne pouvait définir, et qui n'était pas cependant de la crainte, la portait toujours à obéir promptement à l'étranger; elle lui répond donc en soupirant : Depuis l'enfance je connais M. Gervais... — M. Gervais!... Ah! il ne vous a pas dit qu'il était le baron de Marcey? — Non, monsieur; je ne l'ai jamais nommé que Gervais, et c'était aussi sous ce nom que le connaissaient mes parents adoptifs, André et sa femme. — Oui... je conçois... Il aura voulu garder l'incognito... Ou vous êtes un enfant naturel qu'il a eu... ou, se doutant que vous deviendriez un jour fort jolie, il comptait faire de vous sa maîtresse. — Sa maîtresse!... Ah, monsieur, mon protecteur m'aimait comme sa fille... mais il m'a souvent répété que mes parents étaient morts. — Et c'est lui qui vous avait placée chez les villageois? — Oui, monsieur. Il venait d'abord me voir rarement... puis il est venu plus souvent... Quand j'étais toute petite, il me prenait sur ses bras, il m'embrassait, il me caressait. Je grandissais; il me faisait causer; puis il m'a appris à lire, à écrire, à m'exprimer autrement. Il disait que j'apprenais bien, et qu'il serait dommage que je fusse ignorante comme les habitants des montagnes... — Ensuite? — Voilà tout, monsieur. — Il ne vous disait pas un jour qu'il vous mènerait dans le monde, qu'il vous procurerait mille plaisirs? — Non, il ne m'a jamais dit cela. — Et quand vous avez connu, aimé Edouard, le lui avez-vous avoué? — Oui, monsieur; oh! je ne lui cachais rien. — Qu'a-t-il dit alors? — Il m'a grondée... mais avec douceur... Il m'a dit que j'avais eu tort d'aimer Edouard : qu'il fallait l'oublier, renoncer à lui; que jamais il ne serait mon époux... — J'en étais sûr!... Ce n'est pas pour d'autres qu'il vous élevait en cachette!... qu'il avait pris soin de votre éducation... Non, c'est pour lui qu'il agissait!... Ah! pour agir comme il l'a fait, il fallait qu'il vous aimât beaucoup!... Et je l'ai privé de votre présence, de vos caresses; j'ai détruit tous ses projets de bonheur pour l'avenir... Je suis donc vengé, enfin!...

Un affreux sourire animait les traits du vagabond. Isaure détourne ses regards avec effroi. Au bout de quelques instants il lui dit : Ne croyez pas que ce soit dans le seul but de faire une méchante action que je vous ai arrachée de votre asile; non. J'ai eu bien des défauts... bien des vices même... mais faire le mal pour l'unique plaisir de le faire ne me vient jamais à la pensée; et, quoique j'aie bien des raisons pour détester les hommes, je leur rends encore assez de justice pour croire qu'ils seraient rarement méchants s'ils n'y trouvaient pas du profit. Écoutez-moi, petite, je vais vous apprendre pourquoi je vous ai enlevée à votre protecteur. Je sais que je ne vous dois pas compte de mes actions, et que je pourrais ne point vous faire cette confidence; mais votre douceur, votre soumission... m'inspirent de l'intérêt... Oui... plus je vous vois... plus je vous connais... plus vous m'étonnez!... Je fais votre malheur, je le sais; et pourtant je voudrais vous voir heureuse... Singulier effet que produit la beauté réunie à la bonté, à la vertu!... Je croyais que cela ne pourrait plus émouvoir mon cœur, et vous me prouvez que je m'étais trompé...

Isaure a doucement levé les yeux vers le vagabond; un sentiment indéfinissable y est exprimé tandis qu'elle lui dit : Ah! monsieur!... moi aussi... je sens que j'aurais voulu avoir de l'amitié pour vous... maintenant même que vous faites mon malheur... je ne puis vous haïr comme je le devrais!...

— Allons... taisez-vous, petite; et ne me regardez pas ainsi, répond le vagabond en détournant la tête pour cacher son émotion. Oui... je suis content de votre soumission... mais votre sort n'en sera pas moins le même, parce que cela ne peut pas être autrement; et, malgré l'intérêt que vous m'inspirez, je vous donnerais la mort si je voyais le baron de Marcey prêt à vous arracher de mes mains... Calmez votre effroi!... cela ne peut jamais arriver; vous voyez que j'ai trop bien pris mes précautions pour cela. Revenons à ce que je voulais vous conter... au motif de ma conduite; et, puisque la destinée nous a réunis pour toujours, connaissons enfin celui avec qui vous devez enfin passer votre existence.

Je ne suis pas né misérable, vous avez assez de jugement pour vous en être aperçue. C'est dans un château que fut élevée ma jeunesse; c'est au sein des richesses, entouré de nombreux domestiques qui ne cherchaient qu'à prévenir mes désirs que s'écoulèrent mes premiers jours. Quel changement!... et devais-je m'attendre à me voir dans cette situation déplorable!... Cependant, l'homme doit s'attendre tout, quand il ne sait pas dompter ses vices et résister à ses passions.. mais je crois vraiment que le malheur m'a aussi appris à faire des réflexions morales. De tous les changements qu'il a faits en moi, ce n'est pas là le moins étonnant!...

Le vagabond se tait quelques moments; il a pris sa pipe, il l'emplit, l'allume, puis reprend son discours, qu'il n'interrompt que pour ôter de temps à autre sa pipe de sa bouche :

— Les deux jeunes gens qui allaient vous voir si souvent habitaient, à deux lieues de chez vous, au château de la Roche-Noire... ils ont dû vous le dire? — Oui, monsieur. — Eh bien! c'est dans ce même château que je passai ma première jeunesse; il appartenait alors à une de mes tantes, vieille douairière fort respectable, qui me laissait, depuis le matin jusqu'au soir, faire toutes mes volontés. J'avais perdu mes autres parents; je possédais une fortune assez considérable, sans compter celle que devait me laisser ma tante; or, celle-ci pensait qu'un jeune homme noble et riche ne pouvait jamais être trop tôt son maître et se mal conduire dans le monde... La pauvre chère femme!... elle se trompait bien!... Je fis donc de bonne heure des sottises!... Les femmes... le jeu... la table, la débauche, m'offraient des charmes auxquels je n'essayai pas même de résister; je trouvais si naturel de satisfaire mes passions, mes moindres désirs!... On m'avait tellement habitué à ne suivre que ma volonté, que je semais l'or à pleines mains pour ne point rencontrer d'obstacle sur ma route... Bientôt cette conduite me valut dans la société une réputation dont je riais... J'étais la terreur des pères, l'effroi des maris; car mon bonheur le plus grand consistait à séduire une jeune beauté, à me faire aimer d'elle, puis ensuite à l'abandonner à ses regrets!...

— O mon Dieu! dit Isaure; comment peut-on trouver du plaisir à tromper celles qui nous aiment?...

— Vous ne concevez pas cela, petite! vous n'avez pas vécu dans le monde... vous ne vous doutez pas de tout ce qui s'y passe! vous ignorez que l'amour y est trompeur, l'amitié intéressée, les vertus rares et la reconnaissance presque nulle!... Si vous connaissiez comme moi ce monde frivole, peut-être vous trouveriez-vous moins malheureuse d'habiter dans un tron. Mais revenons : j'eu bientôt dissipé la fortune que m'avaient laissée mes parents; ma vieille tante mourût, je me remontai un peu avec son héritage; je voyageais souvent pour chercher de nouvelles jouissances, de nouveaux minois, quelquefois pour échapper à la vengeance d'un frère, d'un époux : j'étais, je l'avoue, un fort mauvais sujet.

Le hasard me conduisit à Bordeaux... J'y vis une jeune personne charmante, que son père, vieux marin peu aimable, tenait dans une sévère retraite. Mais les grilles, les verrous, les duègnes n'étaient point des obstacles pour moi. Je parvins à m'introduire près d'Adèle; je fus même reçu chez son père, car j'avais eu soin de cacher ma conduite passée. J'étais alors jeune et bien fait, mes traits n'étaient point flétris par les privations, mes yeux cavés par les fatigues; j'étais fait pour plaire... J'avais surtout l'art de paraître amoureux; cette fois, cependant, ma passion ne fut point feinte; Adèle m'inspira un sentiment que je n'avais jamais ressenti près d'une autre femme; crédule, aimante, il ne me fut pas difficile de me faire adorer de cette jeune fille... de la séduire et de triompher de son innocence... Mais, alors, je le jure, las de la vie que je menais, mon intention, mon seul désir était vraiment d'épouser Adèle. Malheureusement son père, ayant pris sur mon compte quelques informations, ne voulut plus me recevoir; bientôt un duel me força à quitter la ville; mais je m'éloignai, persuadé qu'Adèle me serait fidèle; mainte circonstance devait m'assurer qu'elle ne serait point à un autre, et je conservais l'espoir de la nommer mon épouse; jugez donc de ma fureur... lorsqu'en revenant à Bordeaux, six mois après, j'appris que depuis longtemps Adèle était mariée, et que, partie pour voyager avec son époux, on ignorait alors dans quel pays elle se trouvait! Ainsi, cette Adèle si douce, si aimante... qui m'avait donné tant de droits sur elle... m'avait trompé aussi!...

— Ah! monsieur... elle fut sans doute forcée d'obéir à son père; et, puisqu'elle vous aimait... elle a dû être bien malheureuse!...

— Oui... oui... On m'a dit en effet que son père l'avait contrainte à cet hymen. Mais celui qui l'épousa n'en fut pas moins un lâche... il ne pouvait ignorer... Adèle dut lui apprendre... Non, elle ne pouvait plus être à lui!... Eh bien! cet homme qui m'a enlevé celle que j'ai-

mais, qui m'a privé du seul bonheur véritable que je pouvais goûter... c'est votre protecteur mystérieux... c'est le baron de Marcey!... Jugez, maintenant, s'il m'est doux de me venger, et si j'ai eu raison de vous arracher à son amour!

— Ah! monsieur, mon protecteur ignorait sans doute, en épousant l'infortunée Adèle, qu'il ferait son malheur et le vôtre!

— Non, il n'a pu l'ignorer!... En apprenant ce mariage, je voulus d'abord chercher le baron, et lui donner la mort ou la recevoir de sa main; mais on ignorait alors où il était, et bientôt il me fallut fuir moi-même pour échapper à des créanciers qui me poursuivaient. Je fis vendre mon domaine de la Roche-Noire; je passai en Angleterre; je voulus m'étourdir par de nouveaux plaisirs; mais, dès ce moment, il semble que le malheur s'attachât à mes pas. Le jeu m'enleva une partie de ma fortune; des femmes, de faux amis m'emportèrent le reste!... Je revins en France... J'avais, dans le temps de ma grandeur, prêté de l'argent, obligé généreusement mes amis... je réclamai leurs services à mon tour... les misérables!... je ne pus rien obtenir... J'appris qu'Adèle était morte après trois années d'hymen avec le baron... et qu'elle ne lui avait pas laissé d'enfants... il m'importait de connaître cette circonstance. La douleur du baron me vengeait déjà, mais ce n'était point assez; et j'aurais sans doute dès alors cherché à lui susciter d'autres chagrins si l'état déplorable de ma fortune ne m'eût forcé à fuir de nouveau pour ne pas être arrêté.

Je passai en Italie, en Espagne.... déjà je n'étais plus le même, je n'étais plus ce brillant séducteur admiré des femmes et redouté de mes rivaux... Forcé de chercher sans cesse de nouveaux moyens d'existence, je ne rougis point de me lier avec de vils intrigants, des êtres méprisables, que quelques années auparavant j'aurais fait chasser de chez moi!... Mais que faire?... travailler?... je ne savais rien, et l'idée du travail m'était insupportable... Je ne tardai point à prendre les habitudes, les manières canailles de ce ramas d'hommes qui vivent sans moyen d'existence... je tombai dans la crapule, enfin!... car les vices nous mènent là... Quelquefois encore je jetais un regard en arrière; je donnais un souvenir, une larme au passé!... je me faisais honte à moi-même; et, plus d'une fois, j'ai jeté avec dégoût cette pipe que l'oisiveté, l'abrutissement avaient mise à ma bouche, et qui est devenue depuis mon seul plaisir, ma seule distraction.

Cependant, au milieu de mes désordres, de mes débauches, il me restait encore un sentiment d'honneur... je ne participai jamais aux viles escroqueries que commettaient les hommes avec qui je me trouvais; ils se moquèrent de ce qu'ils appelaient mes principes. Dégoûté du langage de ces misérables, je les quittai enfin, et résolus de revenir dans mon pays... de revoir surtout cette Auvergne où j'avais passé les plus heureux jours de ma vie. Je revins donc à pied, presque sans argent. Mais bien des années s'étaient écoulées depuis mon absence, je ne craignais point d'être reconnu. J'arrivai dans ce pays il y a quelques mois. J'y avais laissé autrefois des amis, des connaissances; mais les uns étaient morts, les autres étaient dans d'autres climats. J'essayai de me rendre utile aux voyageurs, de me procurer du travail... mais il semblait que quelque chose éloignât de moi tous ceux à qui j'offrais mes services! Je pris mon parti; j'entrai dans la chaumière du montagnard, et jamais l'Auvergnat ne me refusa du pain et l'hospitalité... C'est ainsi que je revis le château de ma vieille tante, ce domaine de la Roche-Noire où j'avais été élevé... Je trouvai encore le moyen de m'y introduire en secret; et la nuit, pendant que son nouveau propriétaire se livrait au sommeil, j'aimais à errer dans la vieille tour... à revoir ces murs qui avaient été témoins de mes premiers jeux... ces portiques, ces galeries qui avaient répété les accents de ma joie.... Là, tout à mes souvenirs, j'ai plus d'une fois oublié trente années de ma vie... et je m'y suis senti encore heureux!...

Le vagabond laisse tomber sa tête sur sa poitrine, pousse un soupir et s'arrête. Isaure, que la fin de son récit a vivement émue, s'est involontairement rapprochée de lui, et d'une voix attendrie le dit : Ah! vous avez été bien malheureux!...

Le vagabond lève les yeux, la regarde, semble plus vivement frappé de ses traits, des accents de sa voix et s'écrie : C'est étonnant!... il m'a semblé l'entendre!... il me semble la voir encore!...

— Qui donc? demande doucement la jeune fille.

— Celle que j'ai le plus aimée... et qu'on m'a ravie!... Oui... vous avez de ses traits.... de la douceur de son regard... ou peut-être n'est-ce qu'une illusion!... Enfin, la vue de ce pays m'avait presque fait oublier le baron de Marcey; je le haïssais toujours, mais je n'aurais point quitté ces montagnes pour me rapprocher de lui. Le sort a permis cependant que je pusse me venger? j'appris d'abord que l'ami d'Edouard, qu'Alfred était le fils que le baron avait eu de son premier mariage.

— Alfred est le fils de mon bienfaiteur? s'écrie Isaure avec surprise. — Oui, c'est son fils, et voilà pourquoi je l'engageai plus d'une fois à vous enlever...Je voulais le pousser à commettre mille sottises'... à se battre avec Edouard!... En perdant le fils, j'espérais me venger du père... mais Alfred eut la faiblesse de renoncer à son amour... Je ne sais encore à quoi je me serais arrêté... Peut-être est-ce dans son sang que j'aurais cherché ma vengeance!... Mais le sort m'a mieux servi. J'ai su, par Alfred lui-même, que l'homme de la Maison Blanche était son père; dès lors, changeant de projet, c'est en m'emparant de vous que j'ai voulu rendre au baron une partie des tourments qu'il m'a causés... J'ai réussi; vous êtes pour jamais séparée de lui... Maintenant, petite, vous savez tout, et vous connaissez les motifs qui m'ont porté à vous conduire dans cet asile impénétrable.

— O mon Dieu! dit Isaure en se jetant à genoux et en levant ses mains vers le ciel; je suis bien malheureuse, sans doute; mais, si en restant dans cette retraite, je sauve la vie à mon bienfaiteur, à son fils... je ne dois plus me plaindre, je me soumets sans murmure à ma destinée.

Touché de la conduite de la jeune fille, le vagabond lui permet quelquefois de venir respirer l'air dans le sentier à l'entrée de la masure; alors Charlot fait le guet un peu plus loin; et, au moindre bruit, à l'approche de quelqu'un, Isaure et son compagnon doivent rentrer dans la seconde retraite. Mais il est bien rare qu'un voyageur passe dans ce chemin aride, qui est éloigné de toutes les routes battues, depuis quinze jours qu'elle est dans la masure, Isaure n'a encore aperçu que quelques chèvres qui ont montré leur tête au haut du trou dans lequel est son habitation; cependant, aucun murmure n'échappe à celle qui mène maintenant une si triste existence. Elle semble se soumettre à son sort; et si quelquefois le nom d'Edouard s'échappe de sa bouche, c'est parce qu'elle se croit seule, parce qu'elle croit rêver tout bas, qu'elle prononce le nom de son amant.

Pour consoler alors la pauvre enfant, l'auteur de ses peines lui dit froidement : — Votre Edouard n'aurait pas mieux valu que les autres... son amour se serait passé... parce que tout passe dans la vie... puis il vous aurait trompée, abandonnée... ou se serait repenti de vous avoir épousée, et vous l'auriez durement reproché.

Isaure ne répond rien; mais elle ne croit pas qu'Edouard se serait conduit ainsi; son cœur lui dit qu'il l'aurait toujours aussi tendrement aimée; que, quoiqu'il ne la voie plus, il pense sans cesse à elle; cette idée est la dernière consolation, le dernier bonheur qui reste à la petite; pourquoi ne chercherait-elle pas à le conserver!..

Dans les longues heures qu'elle passe dans la solitude, c'est à Edouard qu'elle pense toujours; quelquefois elle l'appelle involontairement; peut-être tout espoir n'est-il pas encore banni de son âme; mais lorsque son courage s'affaiblit, lorsque Isaure sent plus fortement l'horreur de sa nouvelle existence, elle tire de son sein le médaillon qu'elle y tient précieusement caché; puis, après s'être assurée qu'elle est bien seule, que personne ne peut l'apercevoir, elle couvre de baisers ce portrait qu'on lui a dit être celui de sa mère, et qu'elle a juré de ne jamais montrer à personne. Elle ne pense pas d'ailleurs que la vue de cette image chérie puisse intéresser ceux avec qui elle est condamnée à passer ses jours.

Trois semaines se sont écoulées depuis qu'Isaure a été amenée dans la demeure de Charlot; pendant tout ce temps, deux jeunes bergers ont seuls paru dans les environs, encore n'ont-ils point passé dans l'étroit sentier, et se sont-ils contentés de suivre la route qui est devant. Le vagabond pense donc que, quoiqu'il ne soit éloigné de la Maison Blanche que de douze lieues au plus, sa captive est plus introuvable que s'il l'avait conduite dans un autre pays.

Isaure est assise sur le banc qui est devant la première masure; on est au milieu de la journée; mais le temps est mauvais, et personne ne doit être tenté de voyager alors dans ces montagnes. Cependant le vieux pâtre fait le guet sur un rocher voisin, et le vagabond lui-même, qui est à quelques pas d'Isaure, porte aussi ses regards au loin.

Tout à coup le vieux Charlot fait entendre le signal convenu pour l'avertir de l'approche de quelqu'un. Le vagabond se hâte de rentrer avec la jeune fille dans la masure du fond; bientôt le vieux pâtre vient les y rejoindre.

— Qu'est-ce donc? dit le vagabond à Charlot. — Trois hommes que je viens d'apercevoir au loin sur la montagne... — Trois hommes!... Viennent-ils de ce côté? — Ils ont l'air de ne pas savoir par où ils veulent aller. — Reste dans ta cabane; si ces hommes viennent frapper chez toi, n'ouvre sans les faire attendre; laisse-les se reposer... s'ils veulent prendre quelque chose, ne leur donne que du pain et de l'eau, si on te fait des questions, tu sais comment tu dois y répondre.

Charlot fait un signe de tête, et retourne dans sa maison. La communication avec la seconde masure est soigneusement fermée. Le vagabond fait rentrer Isaure, qui a tressailli en entendant parler de trois voyageurs, un secret pressentiment semble l'avertir que c'est son protecteur avec son fils et Edouard qui sont à sa recherche. Mais les yeux du vagabond sont devenus menaçants; il s'est saisi de son épée, qui était cachée dans un coin de l'excavation; et, prenant le bras d'Isaure, il lui dit d'une voix sombre :

— S'il vous échappe un seul cri pendant que ces étrangers seront chez Charlot, si vous tentez de vous faire découvrir... je fais serment de vous donner la mort!... Jurez donc, vous-même, que vous garderez le plus profond silence!

Je le jure! répond Isaure tremblante, alors le vagabond la laisse dans sa chambre, et, retournant dans le trou, se rapproche des planches qui ferment la maison de Charlot, puis, appuyé contre une fente assez large, voit tout ce qui se passe dans la chaumière qui donne sur le sentier.

Plus de dix minutes s'écoulent sans que le jeune arrive; le vieux pâtre commence à croire que les voyageurs qu'il a aperçus ont pris un autre chemin, lorsque des pas se font entendre, ils s'arrêtent devant

la maison de bois, et une voix s'écrie : — Voilà pourtant une habitation!...

Le vagabond a tressailli au son de cette voix, qu'il a reconnue pour celle d'Edouard. On frappe à la porte de la maison, Charlot ouvre, et le vagabond frémit en voyant entrer dans la masure le baron de Marcey, Alfred et l'amant d'Isaure.

— Pardon, bonhomme, si nous vous dérangeons, dit le baron tandis que les deux jeunes gens portent des regards curieux autour d'eux. Nous sommes las... les routes sont si mauvaises dans ces montagnes, que nous avons été obligés de laisser nos chevaux au village voisin; pourrions-nous nous reposer un moment chez vous?

Adèle de Montfort était plutôt jolie que belle; mais il était impossible de résister aux charmes de sa ligure, de son regard, de sa voix.

— Oui, messieurs, reposez-vous, répond tranquillement Charlot. Alors les trois voyageurs s'asseient sur de la paille; et Alfred, sortant une épée de dessous son manteau, la place à côté de lui. Le vagabond ne peut se défendre d'une certaine horreur en reconnaissant l'arme dont il s'est servi contre Vaillant. Mais son âme éprouve une joie barbare en voyant le chagrin, la tristesse qui se peignent dans les yeux du baron et des deux jeunes gens.

— Habitez-vous seul ici? dit le baron au vieux pâtre. — Oui, monsieur. — Et y avez-vous reçu quelquefois des voyageurs? — Oh! il ne vient presque jamais de monde par ici!... — Vous ne vous rappelez pas avoir reçu ici un homme qui conduisait une jeune fille?... — Non!

— Ecoutez, dit Alfred à Charlot; nous cherchons une jeune personne charmante qu'un ou plusieurs misérables ont enlevée de sa demeure... si les ravisseurs ne sont pas venus ici, il est possible qu'ils aient passé dans les environs... que vous ayez entendu parler d'eux... si vous pouviez nous donner quelques renseignements sur celle que nous cherchons, vous en seriez généreusement récompensé...

— Je ne sais rien... et je n'ai vu personne, répond Charlot avec une froide insouciance.

— Ainsi toutes nos recherches sont vaines! s'écrie Edouard avec l'accent du désespoir. Chère Isaure! nous ne pourrons donc jamais te retrouver!... te revoir!... Nous ne saurons pas même en quelle contrée te chercher!...

Le baron prend la main d'Edouard et cherche à calmer sa douleur, quoiqu'il soit facile de voir qu'il n'est pas moins affecté lui-même. Alfred s'est levé; il examine l'endroit où ils sont, et apercevant l'escalier, dit à Charlot : — Vous avez encore une chambre là-haut?... — Oui, monsieur. — Elle donne sans doute sur ce sentier étroit par où nous sommes venus... Y aurait-il de quoi nous reposer mieux qu'ici?...

Sans attendre la réponse du vieux pâtre, Alfred monte à la pièce supérieure; mais il la trouve déserte et redescend tristement s'asseoir près de ses compagnons en disant : — Nous sommes tout aussi bien ici.

— Cette partie des montagnes est bien peu fréquentée, dit le baron à Charlot. Comment trouvez-vous à vivre en ces lieux? — Je vais acheter du pain au village... j'en prends pour dix jours... — Quelle triste demeure!... dit Alfred. Et comment diable peut-on se résoudre à y passer sa vie?

— Pauvre Isaure! dit Edouard, qui sait si tu n'habites pas quelque masure aussi misérable!... Déjà trois semaines se sont écoulées depuis qu'on t'a enlevée à notre amour... et aucun indice... rien qui nous fasse espérer que nous sommes sur les traces de ses ravisseurs!...

Les trois voyageurs gardent pendant longtemps le silence. Caché derrière la cloison du fond, le vagabond ne les perd pas de vue et ne quitte pas sa place. Au bout d'une demi-heure le baron se lève en disant : — Remettons-nous en route... il est assez inutile de demeurer ici plus longtemps...

— Oui, partons, dit Alfred, et tâchons de reconnaître les chemins, afin de ne pas revenir deux fois dans le même lieu, ce qui nous ferait faire des recherches inutiles... Au reste, cet endroit est reconnaissable... J'ai peu vu de sites aussi sauvages, aussi tristes que celui où l'on s'est avisé de construire cette habitation. Allons, viens-tu, Edouard!

Edouard se lève, jette un dernier regard sur les murs de la masure et en sort lentement avec Alfred et le baron. Bientôt les pas des trois voyageurs se perdent dans le sentier, puis ils disparaissent tout à fait aux regards de Charlot, qui de l'entrée de sa demeure les a suivis des yeux.

Alors le vagabond retourne d'un air triomphant près d'Isaure en s'écriant : — C'étaient eux!... mais ils n'ont pas eu le moindre soupçon, et ils s'éloignent de cette habitation, où maintenant ils ne reviendront jamais!

— C'étaient eux! murmure la jeune fille. Il lui semble alors qu'on l'arrache de nouveau à ceux qu'elle aime, elle n'a pas encore éprouvé un sentiment aussi pénible; c'est le dernier espoir qui vient de lui être ravi. Elle tombe en sanglotant aux pieds du vagabond.

Chapitre XXXII. — Le Chien de Terre-Neuve.

Le baron de Marcey et les deux amis ont visité avec le plus grand soin tous les villages, tous les hameaux de l'Auvergne. La hutte du

Le vieux père Charlot.

berger, la chaumière du laboureur, la masure la plus misérable n'ont point échappé à leurs recherches; partout ils questionnent, ils s'informent, ils donnent le signalement d'Isaure, et promettent de l'or à ceux qui pourraient procurer quelques renseignements sur la jeune fille. Partout leurs recherches sont vaines, leurs perquisitions infructueuses, et chaque jour qui s'écoule leur enlève une partie de l'espoir qui les soutenait.

Edouard est en proie au plus sombre désespoir. Depuis qu'il sait qu'Isaure l'aimait sincèrement, que nul autre que lui n'avait fait battre son cœur, son amour est devenu encore plus violent. Il se ret

proche avec amertume les soupçons qu'il avait conçus, les larmes qu'il a fait répandre à la pauvre petite. L'idée de ne plus revoir Isaure, de ne pouvoir à force d'amour lui faire oublier le chagrin qu'il lui a causé, l'accable et le rend insensible à tout autre sentiment. Si la douleur du baron est moins vive, on voit à la tristesse de ses regards, à son front soucieux, combien il regrette l'aimable enfant dont il avait pris tant de soins. Souvent même il s'accuse du malheur arrivé à Isaure. — Si je l'avais gardée près de moi, dit-il, si je n'avais pas éloigné de mes bras la fille de mon Adèle, je ne serais pas maintenant privé de ses caresses.

— C'est le portrait de ma mère : elle fut, dit-on, bien malheureuse aussi; ah! par pitié, faites grâce à sa fille!

Alfred, dont le caractère est plus susceptible de surmonter le chagrin, fait ses efforts pour distraire un peu son père et Edouard; lorsque ceux-ci perdent tout espoir, Alfred s'empresse de le faire renaître en leur disant :

— Pourquoi nous désoler? au moment où nous l'espérerons le moins nous pouvons retrouver Isaure; elle-même peut s'évader de l'endroit où sans doute on la retient malgré elle; alors elle reviendrait bien vite à sa maisonnette, à la Maison Blanche; qui sait si maintenant elle n'est pas de retour dans sa demeure?...

Ce dernier espoir engage les voyageurs à retourner à la petite vallée. Après plus de six semaines employées à parcourir les montagnes, ils reviennent à la demeure d'Isaure; mais ils y trouvent la même solitude. Celle qu'ils cherchent n'a point reparu dans les environs de Chadrat, et cette fois Alfred lui-même semble perdre tout espoir.

Avant d'aller à la Maison Blanche se reposer des fatigues de leur pénible voyage, le baron et les jeunes gens se rendent à la chaumière du paysan chez lequel ils ont laissé Vaillant : ils craignent de ne plus trouver vivant le fidèle défenseur d'Isaure; mais leur crainte est bientôt dissipée : ils sont encore à cent pas de la demeure de l'Auvergnat, lorsqu'un beau chien en sort et vient en courant, en témoignant la joie la plus vive, au-devant des trois voyageurs. C'est Vaillant, qui, entièrement guéri de ses blessures, fait mille caresses au baron, puis vient lécher les mains d'Alfred et d'Edouard, comme pour les remercier de l'avoir secouru, de l'avoir pansé lorsqu'il était mourant dans la cour de la maisonnette. Les trois voyageurs, enchantés de revoir celui qui a manqué périr pour sa maîtresse, lui font aussi des caresses; mais tout à coup, cessant de montrer sa joie, Vaillant tourne autour d'eux, semble chercher, regarde la maison d'Isaure, puis vient se replacer devant les voyageurs.

— Hélas! mon pauvre Vaillant! dit Edouard, tu cherches encore quelqu'un?... Tu nous demandes si nous te ramenons ta maîtresse..... Non!... elle est perdue pour nous... peut-être pour jamais!

Le chien regarde attentivement Edouard, il a l'air de comprendre sa douleur, il se tait et se contente alors de marcher silencieusement près de lui; on se rend chez le villageois, que l'on récompense généreusement pour les soins qu'il a pris de Vaillant; puis on retourne à la Maison Blanche, où l'on doit demeurer en attendant que l'on ait résolu à quel parti on s'arrêtera.

L'hiver est venu : il a chassé au loin les feuilles jaunies des arbres, il a dépouillé les bocages et séché les gazons; dans les pays montagneux, l'hiver est plus âpre, plus rude; la nature prend un aspect plus imposant et plus triste : déjà la neige est tombée avec abondance dans la petite vallée; le toit de la Maison Blanche en est couvert, et les jardins n'offrent plus que le mélange de branches sèches et noircies avec ce reflet brillant que donne la gelée aux endroits couverts de neige. Cependant, malgré l'âpreté de la saison, malgré la tristesse de la campagne, le baron de Marcey, son fils et Edouard sont encore en Auvergne et habitent la Maison Blanche, d'où ils sortent chaque jour pour faire quelques excursions dans les environs : un secret espoir les retient toujours dans ces lieux où habitait Isaure; ils ne peuvent se décider à s'en éloigner.

Vaillant accompagne maintenant ceux qui cherchent sa maîtresse; il semble que le chien veuille fouiller sous le sol alors couvert de neige, pour y trouver la trace des pas d'Isaure; plus d'une fois on l'a vu s'arrêter, gratter avec force la terre, puis regarder à droite et à gauche avec inquiétude; mais cette nappe de neige qui couvre les campagnes paraît le dérouter et arrêter ses pas.

Comme souvent le baron et les jeunes gens parcourent chacun une route différente, Vaillant est tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre; chaque fois on acquiert de nouvelles preuves de son intelligence; chaque fois, content et joyeux lorsqu'on quitte la Maison Blanche pour se mettre en course, il y revient triste et silencieux.

Alfred pense que ce n'est pas en demeurant constamment dans le même endroit qu'ils parviendront à retrouver Isaure; il présume que ses ravisseurs ne sont pas restés avec elle en Auvergne; il engage son père et son ami à dire pour quelque temps adieu à ce pays. Quelques affaires nécessitent à Paris la présence du baron : on convient de s'y rendre pour peu de temps et de se remettre ensuite en voyage.

Édouard ne veut pas quitter la Maison Blanche sans avoir le doux titre d'époux d'Isaure.

Mais, avant de quitter l'Auvergne, Edouard propose de faire une dernière tournée dans les montagnes, dont il ne s'éloigne qu'à regret. Quoiqu'on n'attende pas plus de succès de cette tentative, le baron et Alfred se rendent à son désir; par une belle journée d'hiver, tous trois se mettent en route à pied, accompagnés du fidèle Vaillant; ils se couvrent, s'entortillent dans de vastes manteaux, et sous le sien Alfred emporte toujours l'arme qu'ils ont trouvée chez Isaure.

Les voyageurs ont marché une partie de la journée dans des chemins que la neige a rendus difficiles. Ils passent la nuit dans un village, et leurs recherches n'ayant pas été plus heureuses, ils se proposent de reprendre le lendemain la route de leur habitation. Ils se remettent en

route de bon matin, et suivent le chemin qu'on leur a indiqué comme le plus court pour regagner Saint-Amand; mais, après quelques heures de marche, ils se trouvent au milieu des montagnes, dans un lieu entièrement désert, et ne doutent point alors que la neige leur ait fait perdre la route qu'ils devaient tenir.

— Où diable sommes-nous? dit Alfred en s'arrêtant pour regarder autour de lui; au lieu de nous rapprocher, nous nous sommes éloignés encore.

— Il me semble que je reconnais ce site, dit le baron, et que nous sommes déjà venus par ici...

— Suivons Vaillant, dit Edouard; tenez, il marche toujours, il semble vouloir être notre guide.

Le chien suivait en effet son chemin en témoignant une vivacité, une ardeur singulière. Les voyageurs se couvrent le mieux possible de leurs manteaux pour se garantir du froid, et se décident à suivre Vaillant; ils arrivent bientôt à la descente d'une montagne, et devant eux ils aperçoivent un sentier étroit et sombre qui se prolonge entre deux rochers très-élevés.

— Je reconnais maintenant cet endroit, dit le baron; nous sommes entrés dans ce sentier il y a près de deux mois... nous y avons visité une vieille masure habitée par un vieux pâtre.

— Allons, dit Alfred, il est inutile de nous engager dans une route qui nous éloignerait encore de notre destination.

Les voyageurs vont retourner sur leurs pas lorsqu'en cherchant Vaillant, ils l'aperçoivent qui court vers le sentier avec une vitesse incroyable. On l'appelle; mais cette fois il n'obéit pas à la voix de ses maîtres, et il entre seul dans le chemin pratiqué entre les rochers. L'ardeur avec laquelle le chien a couru vers ce côté éveille l'attention des voyageurs; ils s'avancent jusqu'à l'entrée du sentier; mais déjà des aboiements prolongés, des hurlements qui tiennent de la fureur, annoncent que Vaillant y a fait quelque importante découverte.

Le baron et les jeunes gens marchent à grands pas dans la route étroite, ils aperçoivent le chien arrêté devant la maison de bois. Les yeux de Vaillant sont étincelants; il se précipite contre la porte de la masure, il en gratte l'entrée avec ses pattes, et ses hurlements redoublent de force et de fureur.

— Que signifie cela? s'écrie Edouard; la fureur de Vaillant ne nous annonce-t-elle pas que cette maison renferme son assassin? Voyez!... voyez!... il ne veut pas quitter cette porte... il nous regarde pour nous engager à seconder ses efforts.

— Nous avons pourtant visité cette masure, dit le baron.

— N'importe... ce n'est pas sans motif que ce fidèle serviteur veut pénétrer dans cette horrible demeure... O mon Dieu! si nous retrouvions Isaure en ce lieu!...

— Ouvrez, ouvrez! s'écrie Alfred en frappant contre la porte. Mais personne ne répond, aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur; cependant la colère de Vaillant semble à chaque moment s'accroître encore; ses longs hurlements retentissent au loin sous les rochers, et les trois voyageurs sont résolus à pénétrer de gré ou de force dans la vieille masure.

Depuis que les aboiements du chien se font entendre, une scène horrible se passe dans l'intérieur de la seconde masure : le vagabond y était alors seul avec la jeune fille; le vieux pâtre était allé chercher des provisions au village voisin. Aux premiers hurlements du chien, le compagnon d'Isaure a couru regarder à travers la porte d'entrée; il a reconnu Vaillant; aussitôt une sueur froide coule de son front; il sent qu'il est perdu, que la retraite d'Isaure va être découverte, parce que nulle puissance humaine ne fera sortir le chien de la masure avant d'y avoir fait trouver son assassin. Bientôt la voix du baron, les cris des jeunes gens achèvent de le convaincre qu'il ne peut plus dérober la jeune fille à leurs regards, car Vaillant saura leur faire trouver la secrète entrée de l'asile d'Isaure. Nul moyen ne lui reste pour fuir avec sa prisonnière; il est impossible de sortir de l'excavation et d'atteindre le haut du rocher; en un instant le vagabond a tout senti, tout calculé, et dès lors il a pris une affreuse résolution. Il repasse dans la seconde retraite, referme avec soin l'entrée qui communique à la masure et se rend près de la jeune fille, qui écoute alors avec la plus vive agitation les hurlements du chien en disant à demi-voix :

— O mon Dieu!... on dirait que c'est Vaillant; le ciel m'enverrait-il des libérateurs!... Mon fidèle compagnon ne serait pas mort!...

— Oui!... c'est lui! en effet, dit le vagabond d'une voix sombre et en attachant sur la jeune fille des regards effrayants; mais, au lieu de vous sauver, ce chien sera cause de votre perte!

— Grand Dieu!... que voulez-vous dire?... et pourquoi me regardez-vous comme cela? dit Isaure en frémissant.

Le vagabond va prendre son épée, puis il s'approche de la petite, saisit une de ses mains qu'elle élevait en tremblant pour l'implorer, et lui dit :

— Il faut mourir!

— Mourir! s'écrie la jeune fille en tournant vers celui qui la menace des regards suppliants. O mon Dieu!..... vous voulez me donner la mort!..... qu'ai-je donc fait?..... en quoi l'ai-je méritée?..... ne vous ai-je pas toujours obéi sans murmurer depuis que je suis avec vous?

— Oui!... oui!... vous ne mériteriez pas un sort si horrible, je le sens; loin de vous haïr... j'avais pour vous... je ne sais quel sentiment... mais ma haine pour le baron est plus forte que toutes les autres!..... j'ai juré que vous ne retomberiez pas vivante en ses mains.... Je tiendrai mon serment. Les entendez-vous? .. ils assiégent cette demeure... bientôt ils en auront brisé la faible porte; ce misérable chien leur fera découvrir cette dernière retraite; ils veulent vous sauver!... vous arracher de ces lieux!... ils ne vous y trouveront plus vivante!... il faut mourir, Isaure, avant qu'ils aient pénétré jusqu'ici!...

Éperdue, égarée, Isaure essaie encore de fléchir son assassin; elle se jette à ses genoux; mais dans sa fureur il ne se connaît plus; sa main droite tient le fer, de l'autre il va découvrir la poitrine de sa victime pour mieux lui percer le cœur. Isaure se débat; elle veut essayer de se sauver... en la retenant avec violence, il arrache le vêtement qui lui couvrait la poitrine, et le médaillon que la jeune fille tenait caché à la arrête l'épée qui allait lui donner la mort; ce portrait frappe les regards de l'assassin; il pousse un cri de terreur, de surprise.

— En croirai-je mes yeux?... s'écrie-t-il; ce portrait!... cette femme!... Parlez!... parlez! d'où avez-vous cela?

— C'est le portrait de ma mère! s'écrie Isaure en joignant les mains vers lui; elle fut, dit-on, bien malheureuse aussi; ah! par pitié... faites grâce à sa fille!...

— Ta mère!... Adèle était ta mère!... quelle pensée!... tu serais!... Il n'achève pas; son épée tombe de ses mains, il semble que la foudre l'ait frappé. Mais bientôt un grand bruit se fait entendre, la porte de la masure a été enfoncée. Pendant que le baron et Edouard entrent dans la pièce du bas, Alfred, aidé de Vaillant, et en frappant de tous côtés avec l'épée qu'il tenait sous son manteau, a découvert l'entrée de l'excavation; il se précipite dans le passage, et l'épée à la main entre dans la seconde masure au moment où Isaure, succombant à sa terreur, est tombée évanouie aux pieds du vagabond.

— Misérable! s'écrie Alfred, je ne m'étais donc pas trompé, c'est toi qui nous l'avais ravie!... Tu payeras de ta vie ton infâme conduite.

— Isaure m'appartient, répond le vagabond en se ressaisissant de son épée; nul plus que moi n'a des droits sur elle!...

Mais déjà Alfred s'est précipité sur lui le fer à la main; un combat terrible s'engage à quelques pas de la jeune fille privée de sentiment, il ne dure que quelques secondes. Alfred multiplie ses coups; il semble doué d'une force, d'une adresse nouvelle. Son adversaire, percé d'un coup mortel, tombe à ses pieds au moment où le baron et Edouard entraient dans la retraite d'Isaure.

On va enlever la jeune fille de cette affreuse demeure et la porter dans le sentier, où l'air plus vif doit lui faire reprendre ses sens; mais celui qu'Alfred a vaincu respire encore, il fait signe qu'il veut parler... on l'entoure, la pitié a succédé à la vengeance, on veut le secourir.

— Épargnez-vous des soins inutiles, dit le blessé d'une voix mourante; je sens que je vais expirer... mais laissez-moi considérer encore les traits chéris d'Isaure... Ah!... ne la rappelez à la vie que lorsque j'aurai cessé d'exister... Alfred... vous avez vengé votre père!... Je suis ce Savigny!..., séducteur de la malheureuse Adèle!...

— Savigny!... s'écrie le baron en faisant un mouvement d'horreur.

— Oui... je devine tout maintenant... Isaure est ma fille... c'est l'enfant de mon Adèle!... et j'ai manqué d'être son assassin... mais le ciel a permis que ce crime épouvantable ne fût point commis, et je l'en remercie!... Mon souvenir sera en horreur à cette pauvre enfant!... Ah! promettez-moi... que vous ne lui direz jamais que j'étais son père!...

Ceux qui entourent Savigny ont à peine prononcé le serment qu'il demande, qu'après avoir fait un dernier effort pour baiser la main de sa fille évanouie, le malheureux retombe en arrière et ferme les yeux pour jamais.

On emporte Isaure jusque dans le sentier, et là on lui prodigue tous les soins. Enfin elle rouvre sa paupière, elle porte ses regards autour d'elle et jette un cri de joie en se voyant dans les bras de ses amis.

— O mon Dieu!... vous m'avez sauvée!... dit-elle; mais bientôt, jetant un regard d'effroi vers la masure, elle s'écrie :

— Mais il est là!..... s'il allait revenir..... s'il voulait encore me tuer!...

— Celui qui vous a arrachée de nos bras n'existe plus, dit le baron. Vous ne le reverrez plus, ma chère Isaure; il a péri en se battant contre mon fils...

— Il est mort! s'écrie Isaure, qui semble éprouver un sentiment de pitié; aussitôt, se jetant à genoux, elle lève ses mains vers le ciel en disant :

— O mon Dieu!... pardonnez-lui comme moi tout le mal qu'il m'a fait!...

Ceux qui entourent Isaure l'ont laissée prier avec respect; mais les regards qui se jettent laissent deviner toute l'émotion qu'ils éprouvent en voyant cette jeune fille qui, sans le savoir, invoque le ciel pour son père.

On ne songe plus qu'à emmener Isaure loin de cet affreux séjour, dans lequel elle a passé près de trois mois. Le vieux pâtre revenait alors

vers sa demeure; on lui donne une bourse en lui ordonnant d'ensevelir Savigny à l'entrée du sentier, et de faire pendant le reste de sa vie respecter le tombeau de ce malheureux.

On s'est remis en route pour la petite vallée. Maintenant Valllant court, sante, fait mille bonds devant sa maîtresse, et l'on doit juger par combien de caresses on cherche à récompenser celui à qui on doit d'avoir retrouvé Isaure. La jeune fille ne peut encore croire à son bonheur; elle presse les mains du baron, d'Alfred; elle regarde Edouard, et dans ce regard est peint tout son amour.

Enfin on revoit la maisonnette, la Maison Blanche; c'est dans cette dernière demeure que l'on s'installe, que l'on se livre au bonheur d'être ensemble. C'est là qu'Isaure apprend que son protecteur ne s'oppose plus à son union avec Edouard, et qu'elle peut sans crainte se livrer au plaisir d'aimer.

Après trois mois de souffrance, de séparation, il est bien naturel de se presser d'être heureux; Edouard ne veut pas quitter la Maison Blanche sans avoir le titre d'époux d'Isaure. C'est donc en Auvergne que se fait cette union, sans bruit, sans fêtes, sans autre compagnie que celle de l'amour et de l'amitié.

La jeune fille est mariée sous les noms d'Isaure Gervais; elle croit que ce dernier nom est celui de son père, et tous ceux qui l'entourent se gardent bien de la détromper. Mais Edouard trouve dans celle qu'il épouse autant de vertus et d'aimables qualités que de charmes et de douceur; il pense que tout cela vaut bien une longue généalogie, et dit en parodiant ce vers de *Mérope* :

Qui sait se faire aimer n'a pas besoin d'aïeux.

Chapitre XXXIII. — Trois ans après.

Trois années environ s'étaient écoulées depuis les événements que nous avons racontés; un monsieur petit et gros, couvert d'une ample redingote *à la propriétaire*, dans les poches de laquelle il avait ses deux mains, traversait sur les trois heures la rue Vivienne; après avoir jeté un coup d'œil sur les livres nouveaux étalés dans la boutique d'*Ambroise Dupont et compagnie*, et admiré la belle édition du poëme de *Napoléon en Egypte*, par MM. Barthelemy et Méry, il s'éloignait en sautillant, et allait entrer dans le passage Colbert, lorsqu'il se jeta le nez contre une dame qui en sortait.

Cette dame, dont la tournure était leste et dégagée, avait un joli chapeau rose; elle craint qu'en se jetant contre elle ce monsieur ne l'ait décoiffée; elle fait un mouvement d'humeur et va se plaindre de sa brusquerie, lorsqu'en regardant le monsieur elle part d'un éclat de rire auquel celui-ci répond par un cri de surprise.

— Eh! je ne me trompe pas!... c'est la charmante Fifine!... — Tiens!... c'est Robineau!... Ah! mon cher ami, comme vous êtes devenu fripé depuis trois ans que je ne vous ai aperçu!... — Toujours la même!... toujours aimable, piquante!... Quel heureux hasard me fait vous rencontrer? — Et comment se fait-il que vous osiez me parler, vous? Prenez donc garde, vous allez vous faire regarder! si quelques-unes de vos belles connaissances, de vos princesses, vous voyaient parler avec moi! Ah Dieu!... que dirait-on?... Filez donc bien vite de peur de vous compromettre!...

— Ah! Fifine!... des sarcasmes, des épigrammes!... à votre ancien et toujours tendre ami!...

— C'est que je me souviens de la manière dont l'ancien et tendre ami m'a plantée là quand il a eu fait fortune!... — Ah! vous m'avez bien mal jugé, Fifine; c'est vous, au contraire, qui vous êtes fâchée tout de suite, et n'avez plus voulu m'écouter... Vous êtes si mauvaise tête!... Je me souviens même que vous m'avez laissé sans lumière!... ça m'a fait beaucoup de peine!... et si je n'avais pas craint d'être mal reçu, le lendemain je déposais ma fortune à vos pieds, car ce que j'avais dit n'était qu'une épreuve que je voulais faire de votre caractère. — C'est étonnant comme je crois ça!... Mais ne parlons plus du passé!... Tu sais bien que je n'ai jamais aimé qu'à jouir du présent sans m'inquiéter du reste; c'est ce qui fait, mon cher ami, que deux jours après ta fugue je t'avais donné un successeur; car tu n'es pas d'ailleurs un gaillard à faire des passions incurables!...

— Fifine, ne me dites pas ces choses-là... Certainement j'ai pu présumer qu'un autre avait touché votre cœur depuis trois ans...

— Un autre! Ah ben! il est bon, lui!... Sept autres, mon cher ami! tous plus aimables les uns que les autres, et doués de physiques *très-confortables*... Je parle anglais à présent.

— Fifine, si vous saviez la peine que vous me causez, vous ne me feriez pas de tels aveux!... Moi, qui vous ai toujours gardée dans mon cœur!...

— Allons, ne dis donc pas de sottises!... Mais je suis bien curieuse de savoir tout ce que tu as fait depuis trois ans;... donne-moi le bras... Peux-tu me donner le bras sans crainte d'événement?

— Oui, certainement, je le puis. — Eh bien! promenons-nous un peu dans le passage; j'ai le temps jusqu'à quatre heures, et conte-moi tout cela.

Robineau prend le bras de Fifine en poussant un soupir qui fait rire la marchande de modes; puis il entame sa narration :

— Après que nous fûmes brouillés, je partis pour le château que je venais d'acheter...

— Tu avais un château!... et où ça?

— En Auvergne.

— J'aurais mieux aimé à Belleville, c'est plus gai, surtout à présent qu'il y a un joli théâtre comme à la barrière Rochechouart.

— Oui... je me suis aussi aperçu après que j'aurais mieux fait de n'acheter qu'une jolie maison de campagne. Enfin, je partis pour l'Auvergne, j'emmenai avec moi Alfred de Marcey et Edouard...

— Alfred! c'est celui chez qui tu t'es si bien grisé ce certain soir qu'il a fallu que je fisse du thé et autres préparations pour monsieur... Dieu! ai-je été bonne pour cet être-là!...

— Je ne l'ai jamais oublié, Fifine!

— Non, c'est le chat!... Mais va toujours.

— J'avais un château fort beau... Ah! c'était magnifique!... des tours, des galeries, des appartements avec des Amours au plafond!...

— Ah Dieu! et tu te promenais en Cupidon dans ta chambre?

— Laissez-moi donc achever. Malheureusement mon château n'était pas neuf. J'y fis faire des réparations; ensuite je me mariai... pour me distraire de votre souvenir. J'épousai la fille d'un marquis qui était folle de moi... Je crus avoir fait un mariage superbe... Mais il me fallut épouser toute la famille : le père, l'oncle, la sœur; j'eus tout cela chez moi. Mon beau-père, qui devait me faire avoir un emploi brillant, ne me fit rien avoir du tout... Ma femme avait mis tous mes gens à la porte; elle en prit d'autres qui nous volèrent; mon diable de château exigeait sans cesse des réparations; quand on avait fini d'un côté, il fallait recommencer d'un autre!... Et mon oncle Mignon, qu'on avait nommé inspecteur général de ma maison, s'amusait à ramasser des épingles au lieu de surveiller les ouvriers. D'un autre côté, mon beau-père me ruinait avec ses plans d'économie; il me faisait acheter des troupeaux de moutons qu'il voulait exercer à tirer à la charrue, disant que le labourage se ferait bien plus vite; mais ces pauvres moutons crevaient au moment où ils commençaient à s'habituer à la fatigue. Il faisait remplir de pruneaux les greniers de mon château, prétendant que cela ferait du sucre bien mieux que des betteraves; mais, quand on voulait commencer l'expérience, les pruneaux étaient gâtés. Il fit creuser un canal dans mon parc, parce qu'il assurait que nous y aurions des goujons, qu'il ferait saler, et vendrait pour des sardines; mais le canal se desséchait toujours, et on n'y pêcha jamais que des rats. Pendant que M. le marquis faisait ces belles expériences, ma femme donnait des dîners, des fêtes superbes!... Mais je ne pouvais pas m'y amuser, parce qu'il me fallait y faire la partie de whist avec le beau-père. Enfin, ma belle-sœur se maria avec un homme veuf qui avait trois enfants, j'eus tout cela de plus à loger dans mon château. Je voulus faire quelques observations, ma femme me dit que lorsqu'on était aussi riche que moi il ne fallait pas lésiner. Je voulus savoir si j'étais toujours très-riche, j'écrivis un beau jour à mon notaire; il y avait alors deux ans que j'étais marié. Il me répondit que de tout ce qu'il avait eu à moi, il ne restait plus qu'une cinquantaine de mille francs. Nous avions dépensé environ trois cent cinquante mille francs en réparations, en fêtes et en entreprises économiques. Je courus dire à mon beau-père qu'il ne me restait plus que deux mille cinq cents livres de rente et notre château. Alors ma femme se trouva mal; mon beau-père prit une canne et voulut me rosser, prétendant que je l'avais trompé; et que, pour avoir l'honneur d'épouser sa fille, je m'étais dit beaucoup plus riche que je ne l'étais.

Ma foi, comme je m'ennuyais d'être grondé, menacé, et de jouer au whist, je partis un beau matin pour Paris, en leur abandonnant le château, qu'ils ont été obligés de vendre depuis, parce qu'il ne rapportait rien; mais je leur en ai abandonné le produit; je me contente de mes deux mille cinq cents livres de rente.... et pourvu que ma femme et mon beau-père ne viennent pas quelque jour me relancer à Paris, c'est tout ce que je demande. Voilà, ma chère Fifine, ce qui m'est arrivé!... Mes deux compagnons de voyage ont été plus heureux que moi : Edouard a épousé une jeune fille qui habitait dans les montagnes aux environs de mon château... Elle n'avait pas un nom illustre, elle ne dansait pas comme Cornélie, mais il paraît qu'elle rend son mari très-heureux, ils ont déjà une petite fille charmante, et ils habitent pendant six mois de l'année à la Maison Blanche, jolie propriété qu'ils ont en Auvergne, où ils m'ont engagé à aller les voir, ce que je ferais volontiers si je n'avais pas peur de rencontrer ma femme ou mon beau-père de ces côtés-là. Quant à Alfred, il s'est aussi marié dernièrement; il a épousé une certaine Jenny de Gerville dont il y a longtemps qu'il avait été amoureux... sa femme est fort aimable; je vais quelquefois dîner chez eux. Voilà, chère Fifine, ce que j'ai fait depuis trois ans... Et toi?

— Moi, j'ai voltigé!...

— Es-tu toujours dans le même magasin?

— Ah! bien oui!... j'en ai fait trente depuis... Mais je crois que je vais enfin m'établir; la personne que je connais maintenant me cherche une petite boutique *fashionable!*

— Fifine!

— Eh bien?...

— Est-ce que ton cœur ne te dit rien?... est-ce que cette rencontre ne te cause pas, comme à moi, une douce émotion?...

— Ah! mon Dieu non; je ne suis pas émue du tout!...

— Fifine, j'ai encore un revenu gentil... et j'espère rentrer dans mon ancienne administration... Puisque nous nous retrouvons, qui nous empêche de renouer des nœuds jadis si tendres, de nous adorer comme autrefois?

— Non, bien obligée! je ne renoue rien, moi; tu n'aurais qu'à faire encore quelque héritage et puis tu me planterais là!...

— Ah, Fifine! quel reproche! vous me percez l'âme!...

— J'en suis fâchée; mais tu ne me perces rien du tout, toi!...

— Profitons au moins du hasard qui nous rassemble; viens dîner avec moi, Fifine..

— Non.

— Je connais un petit traiteur chez lequel on fait d'excellentes gelées au rhum... tu aimais beaucoup la gelée au rhum, Fifine.

— Je l'aime toujours, mais je n'irai pas dîner avec toi. Oh! tu as beau prendre ton air attendrissant!... ça ne me touche plus! Voilà quatre heures, il faut même que je te quitte... je vais aller retrouver mon petit milord qui m'attend sur la place de la Bourse.

En disant cela, Fifine quitte le bras de Robineau. Celui-ci pousse un gros soupir, et tire son mouchoir en levant les yeux au ciel; mais cela fait rire Fifine, qui le quitte en lui disant : — Mon cher ami, on pardonne l'infidélité, mais jamais l'ingratitude.

donne l'infidélité, mais jamais l'ingratitude.

IN DE LA MAISON BLANCHE

LE

VIEILLARD DE LA RUE MOUFFETARD,

Par

PAUL DE KOCK.

Connaissez-vous la rue Mouffetard? Si vous êtes Parisien, il est très-possible que vous ne la connaissiez pas; les étrangers possèdent beaucoup mieux leur Paris que ceux qui l'habitent et qui sont nés dans ses murs. Au cas où vous seriez habitant de la Chaussée-d'Antin, du faubourg Saint-Germain ou du Palais-Royal, je vous dois quelques renseignements sur la rue Mouffetard ; il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

Cette rue, qui commence rues *des Fossés-Saint-Victor* et *Fourcy* et finit barrière *Mouffetard*, fut bâtie au treizième siècle sur un terrain appelé *Mont-Cétard* (*Mons Cœtarius*); on l'a aussi nommée rue *Saint-Marcel*, *Saint-Marceau*, *Vieille-Ville-Saint-Marceau*.

On raconte qu'en l'année 1551, un grand nombre de protestants assistaient au prêche, dans une maison nommée la maison du Patriarche, près de l'église Saint-Médard, et que les prêtres de cette église, dans le but de contrarier les protestants, firent sonner leurs cloches à toutes volées! que le ministre protestant, ne pouvant alors se faire entendre de ses auditeurs, en envoya deux en députation pour faire cesser cette sonnerie; que ces deux députés furent fort mal reçus, fort maltraités, qu'il s'ensuivit un combat sanglant entre les deux partis, et qu'enfin la victoire resta... au plus fort. C'est encore ainsi de notre temps.

Mais nous voilà bien loin de notre sujet; ceci était seulement pour vous apprendre que la rue Mouffetard a mérité de tenir sa place dans l'histoire, et que c'est presque toujours dans les quartiers les plus populeux que se sont passés les événements les plus intéressants.

Dans une vieille maison de cette rue, où il y en a peu de neuves, entrez dans une allée sombre, longue et souvent crottée, vous apercevrez ensuite ou plutôt vous sentirez en tâtonnant un escalier à rampe de fer; montez bravement, car il faut une sorte de bravoure pour se risquer dans un escalier glissant et où l'on ne voit pas clair; montez trois étages, parvenu là, vous commencerez à y voir un peu; orientez-vous, cherchez une porte sur votre droite, vous trouverez un vieux ruban au bout duquel on a attaché une vieille épaulette : c'est ce qui sert de sonnette pour se faire ouvrir chez M. Delapoule.

M. Delapoule est un vieillard septuagénaire, mais qui est encore vert et bien portant; il est maigre, sec et fort petit; ses yeux perçants, son nez pointu et sa bouche pincée annoncent la vivacité et souvent même l'ironie et le sarcasme. M. Delapoule porte encore des culottes à boucles et il est coiffé à l'oiseau royal, ce qui peut déjà vous donner une idée de ses habitudes, et même de ses opinions.

Ce vieillard est un ancien beau danseur; il était fou de son art, et il avait dans son temps obtenu de très-grands succès, grâce à ses ronds de jambe et ses jetés-battus. A l'époque où l'on dansait, M. Delapoule était recherché, fêté, invité partout; les dames se disputaient l'honneur de danser avec lui, les jeunes filles rougissaient de plaisir lorsqu'il les invitait; enfin il n'y avait point de beau bal si M. Delapoule n'en était pas.

M. Delapoule faisait des élèves, mais seulement par goût, par amour pour la danse; sa fortune était suffisante pour ses désirs : un homme qui voltige sans cesse n'a pas besoin d'avoir le gousset trop garni.

Comme la danse n'est point incompatible avec l'amour, M. Delapoule faisait de nombreuses conquêtes. Jadis les dames se laissaient prendre facilement aux charmes d'une pirouette ou d'un entrechat. Heureusement nous n'en sommes plus là.

Lorsque les grands événements politiques arrivèrent, la belle danse commença à perdre faveur; en 89 et 93, on dansait, il est vrai, la *Carmagnole* et *Ça ira*, mais c'était sans faire de ronds de jambe, de beaux saluts et d'entrechats.

Sous l'empire, la *gavotte* eut quelque faveur, mais la *chaconne* était complétement détrônée. Bientôt, enfin, la gavotte passa, puis l'habitude de danser, de faire des pas, fit place à celle de marcher et d'aller au bal en bottes. Alors M. Delapoule prit le monde en aversion, et il se retira dans la rue Mouffetard, espérant n'y être point poursuivi par le bruit des pianos, des cornets à piston et même des orgues, qui reproduisent souvent les quadrilles de Tolbecque et de Musard.

Jusqu'ici, il n'y a rien de bien extraordinaire dans la conduite du petit vieillard; froissé dans ses goûts, ses affections, il s'était retiré dans sa tente comme Achille le fit jadis; on est libre de bouder à tout âge; seulement, quand on boude dans la vieillesse, cela dure trop longtemps.

Mais M. Delapoule ne s'était pas retiré seul au fond de la rue Mouffetard; il faut vous dire qu'il avait pris, adopté, et qu'il élevait près de lui une arrière-petite-nièce, pauvre orpheline, n'ayant plus au monde que son vieil oncle pour appui, pour espoir.

Faible appui pour une jeune fille de seize ans qu'un grand-oncle qui en a plus de soixante-dix; mais c'est presque toujours ainsi que va le monde : l'enfance en s'appuyant sur la vieillesse, la jeunesse en se liant à l'âge mûr. On prétend que les extrêmes se touchent; on aurait pu arranger les choses autrement.

Or donc, la nièce de M. Delapoule se nommait Blanche; elle venait d'avoir seize ans; elle était jolie comme le plaisir, fraîche comme une rose de mai, naïve et pure comme un ciel d'Italie, et douce comme... toutes les femmes qui sont jolies, car vous savez que la beauté contribue beaucoup à rendre l'humeur traitable.

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Tant de grâces, de charmes, étaient enfouis dans le fond d'une vieille maison de la rue Mouffetard! Ce n'est pas que nous voulions dire par là que les demoiselles de ce quartier doivent être laides, ce n'est nullement notre intention, mais il nous semble qu'une jolie femme n'est jamais assez en vue, et la rue Mouffetard n'est pas le centre de Paris.

Et puis, savez-vous quelle était l'existence de cette pauvre Blanche? Il fallait tenir fidèle compagnie à son grand-oncle, qui ne consentait que très-rarement à sortir, et ne voulait pas même que sa petite-nièce allât voir les singes du Jardin-des-Plantes... Il est vrai que les singes se livrent parfois devant les demoiselles à des récréations beaucoup trop bouffonnes.

Il fallait passer son temps à écouter tout ce que M. Delapoule avait recueilli touchant l'origine de la danse.

Il fallait entendre le récit de toutes les fêtes auxquelles il avait assisté, savoir combien de fois il avait dansé avec des duchesses et même des ambassadrices.

Il fallait avoir l'air de ne pas s'ennuyer en écoutant toutes ces choses, et ce devait être le plus difficile.

Pour prix de sa docilité, M. Delapoule donnait à sa petite-nièce des leçons de danse, non pas de la danse de nos jours, mais de celle qui était en usage avant la révolution de 89.

Il fallait que Blanche se mît les pieds dans une boîte et les y laissât deux heures après le déjeuner, et deux heures après le dîner.

Il fallait qu'elle s'étudiât à faire des pliés et des ronds de jambe au moins trois heures par jour; enfin, elle ne devait pas entrer dans une chambre sans faire la révérence, ni se coucher sans avoir dansé un menuet.

Ce régime n'amusait pas la jolie Blanche; si en général les jeunes fille aiment la danse, ce n'est pas la danse grave, et à seize ans il est fort ennuyeux de passer tous les jours quatre heures les pieds dans une boîte.

Mais Blanche était douce, soumise, respectueuse, elle aimait son vieil oncle, et pour lui être agréable s'appliquait à bien danser le menuet, que M. Delapoule accompagnait avec une petite pochette qu'il assurait valoir un *stradivarius*. D'ailleurs, la jolie enfant ne connaissait pas d'autre danse, n'ayant jamais été au bal Musard, ni à la Chaumière, ni vu le plus petit bal champêtre, la plus légère sauterie particulière; elle croyait que dans le menuet était toute la danse; dans une révérence, toutes les grâces, dans une *chaconne*, toute la science.

Le soir, M. Delapoule, assis dans un grand fauteuil à roulettes, faisait venir Blanche près de lui, et, tout en lui passant sa main sous le menton, lui disait :

— Avons-nous bien du dehors aujourd'hui?

— Oui, mon oncle.

— Nous tenons-nous ferme à toutes les positions?

— Oui, mon oncle.

— Faisons-nous tous les soirs la révérence avant de nous coucher?

— Oui, mon oncle.

— C'est bien... tu es une belle fille, tu te tiens bien droite... bien cambrée, et lorsque quelque jour le goût de la belle danse reviendra... ce qui ne peut tarder, parce qu'on revient toujours à ce qui est beau et gracieux, alors, ma chère amie, tu en remontreras à toutes les autres... c'est toi que l'on citera, que l'on admirera, que l'on voudra voir danser... Les Vandales! qui marchent maintenant au lieu de faire

des pas, qui font des mouvements de tête au lieu de faire des ronds de jambe, qui mettent des bottes pour aller au bal... Ils ne savent pas qu'ils négligent l'art le plus noble, le plus beau, et le plus ancien, car il danse ne date pas d'hier, mon enfant, »

— Oh! je le sais bien, mon oncle, répond vivement la jeune fille, qui devine que son oncle va lui raconter ce qu'il lui a déjà narré cent fois; mais le vieillard ne tient pas compte de l'exclamation de sa nièce, et il reprend en s'appuyant le dos dans son grand fauteuil :

— Autrefois les repas de famille, les cérémonies étaient toujours terminés par des danses; Xénophon nous a donné une description de ce que l'on appelait alors une après-dînée. On faisait venir des musiciens, un Syracusain qui jouait de la flûte et dirigeait les autres, un jeune homme qui pinçait de la lyre, et une danseuse qui commençait par exécuter quelques tours extraordinaires avec des cerceaux et des épées... comme le font aujourd'hui nos saltimbanques... Puis le jeune homme dansait ensuite avec une noble aisance... Ceci, ma petite-nièce, remonte très-haut... Mais du temps des patriarches, le renouvellement des saisons, les moissons, les vendanges, tous les événements de la vie étaient des prétextes pour la danse... Tiens, j'ai lu dans Amyot...

— Oh! oui, mon oncle, oui... c'est moi qui vous ai lu tout cela! s'écriait la petite-nièce, qui ne se souciait pas d'entendre encore un cours d'histoire sur la danse, et le vieillard finissait par s'endormir tout en battant sur le bras de son fauteuil une mesure de menuet.

Cependant la triste existence que menait Blanche, qui ne sortait jamais et ne goûtait aucun des plaisirs de son âge, cette vie retirée, uniforme et solitaire, ne tarda pas à altérer sa santé.

Inquiet de voir sa petite-nièce perdre les roses de son teint, M. Delapoule fit appeler un docteur, et le consulta sur l'état de la jeune fille. Le docteur répondit au vieillard :

— Votre nièce va-t-elle dans le monde?

— Jamais.

— A la promenade?

— Jamais.

— Aux concerts, aux bals?

— Eh non! jamais.

— C'est pour cela qu'elle est malade.

— Comment, docteur, que voulez-vous dire?

— C'est bien facile à comprendre; votre nièce est malade d'ennui... et cette maladie est la pire de toutes.

— Et qui diable peut vous faire présumer que Blanche s'ennuie?... Je suis toujours avec elle... je lui fais la conversation... Je lui achète tout ce qu'elle désire... Elle peut se lever tard, se coucher tôt, enfin elle mène la même existence que moi, et je vous certifie que je ne m'ennuie pas du tout.

— Oui, mais vous avez soixante-dix ans, et votre nièce en a seize, et à seize ans le régime d'un vieillard ne vaut rien du tout.

— Vous croyez?

— Si vous voulez rendre la santé à votre nièce, faites-la sortir, courir, danser.

— Elle danse toute la journée ici... elle n'entre pas dans ma chambre sans faire des pliés.

— Eh! ce n'est pas pour vous qu'il faut qu'elle danse... c'est en public, dans un bal, dans le monde, enfin; monsieur Delapoule, souvenez-vous qu'une jeune fille est comme une fleur; faute d'air, elle ne tarde pas à s'étioler... Donnez de l'air à votre petite-nièce.

— Que je donne de l'air à ma nièce! se dit le vieillard lorsque le docteur l'eut quitté; que je la mène à un bal public... Ces médecins ont une singulière façon de traiter les jeune filles... Il me semble qu'on peut fort bien prendre l'air à sa fenêtre... il est vrai que les miennes donnent sur une cour un peu sombre... Enfin, puisqu'il le faut, je promènerai ma nièce... je ne la mènerai pas voir les singes, par exemple... mais je la conduirai sur les boulevards.

Et M. Delapoule appelle la jolie Blanche, il lui annonce qu'il va la mener promener sur les boulevards; la jeune fille saute de joie, car vous saurez qu'elle ne connaissait pas cette promenade de Paris; demeurant depuis l'âge de sept ans dans la rue Mouffetard, la jeune fille avait bien entendu quelquefois parler du centre de la ville, des spectacles, des promenades, du Palais-Royal, des Tuileries; mais son Paris à elle ne s'étendait que jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Victor et à la barrière d'Italie.

La joie de Blanche était donc bien naturelle, en apprenant qu'elle allait voir autre chose que son quartier; elle court à sa toilette, met sa plus belle robe, son plus beau bonnet, et tâche enfin de se faire bien belle; heureusement pour Blanche, la nature s'était chargée de ce soin. Elle lui avait donné de beaux yeux, un joli nez, une petite bouche, des dents comme des perles, une charmante fossette au menton; enfin, une figure charmante. La nature fait des choses qui sont toujours à la mode.

Quant à M. Delapoule, il est inamovible dans son costume comme dans son opinion sur la danse; il conserve sa culotte à boucles, son habit de soie gorge de pigeon, dont les boutons à verres bombés et entourés des oiseaux, sont larges comme d'anciens écus de six livres; sa coiffure à l'oiseau royal, sur le haut de laquelle il pose un petit chapeau à trois cornes, qui n'a pas la moindre ressemblance avec ce *petit caporal*,

Ensuite, l'oncle sort de chez lui, prend sa nièce sous son bras, s'appuie sur une canne qui lui sert depuis cinquante ans à battre la mesure du menuet d'*Exaudet*, et l'on se met en marche pour les boulevards; la jeune fille regardant d'un air émerveillé tout ce qui s'offre de nouveau à sa vue, le petit vieillard marchant avec ses pieds une mesure en trois temps.

On n'avance pas vite quand on marche sur un mouvement de menuet : l'oncle et sa nièce étaient partis à onze heures du matin de la rue Mouffetard, il était deux heures lorsqu'ils arrivèrent sur le boulevard Beaumarchais.

Figurez-vous alors l'ébahissement de la jeune fille, lorsqu'elle se trouve au milieu de ce monde, de ces marchands ambulants, de ces promeneurs, de ces faiseurs de tours qui abondent sur les boulevards. Ici, ce sont des marchands à deux pièces pour treize, qui crient d'une voix éraillée : — Montez votre ménage, meublez votre cuisine; faites des cadeaux à votre épouse, à votre bonne et à vos enfants. Que de choses on peut faire à Paris avec treize sous! Là, c'est une grosse maman qui a envie de pleurer parce que sa fille devient aussi grande qu'elle, et qu'on ne la prend pas pour sa sœur, quoiqu'elle ait bien soin de l'habiller exactement comme elle.

Prenez garde!... de ce côté, ce sont des enfants qui jouent; ils lancent leurs cerceaux à travers vos jambes, ou jettent leurs balles sur votre dos. Pourquoi les bonnes ne veillent-elles pas sur ces enfants qui se font culbuter en voulant ravoir leurs jouets? c'est que les bonnes viennent de rencontrer une *payse* qui leur donne des nouvelles de leur *endroit*, et que cela est infiniment plus intéressant que de veiller sur les marmots de leurs bourgeois.

Un peu plus loin, vous entendez les sonnettes du marchand de limonade à un liard le verre; ces gens-là s'entendent de loin comme les mulets. Je n'ai jamais bien compris la raison qui leur fait ainsi s'affubler de sonnettes et de grelots; du reste, cela produit un petit carillon que l'on trouvera sans doute moyen d'introduire dans les *concerts monstres*. Un marchand de coco tiendrait fort bien sa place entre l'ophicléide et le pavillon chinois.

A quelques pas, c'est un homme en habit noir, assez sale, assez barbouillé, qui est arrêté et pérore devant une foule de badauds. Mais cet homme ne tient rien à sa main, il n'a point d'éventaire, point de boutique devant lui, ce n'est donc pas un marchand?... Que fait-il donc là? et de quoi parle-t-il au public?... voilà ce que disent les passants; M. Delapoule et sa nièce sont de ce nombre. Ils s'arrêtent, percent la foule, et écoutent ce monsieur en noir, qui prend du tabac et parle à la société, laissant beaucoup de temps entre chacune de ses phrases, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ce qu'il veut dire :

— Certainement, il y a des personnes... parmi celles qui se promènent... surtout quand le temps est beau... comme aujourd'hui, par exemple... il y a des personnes qui se disent : Mais enfin... voyons, voici un particulier là-bas... qui est arrêté sur le boulevard... c'est probablement... pour quelque chose...

— Mon oncle, je ne comprends pas ce que dit cet homme, murmure Blanche à l'oreille de M. Delapoule, et celui-ci répond à sa nièce :

— Je n'y comprends rien non plus; mais puisqu'il dit qu'il est là pour quelque chose, attendons, cela va peut-être s'expliquer.

L'homme en noir tire de sa poche une espèce de portefeuille, il y prend une petite feuille de papier noir et une paire de ciseaux; ce portefeuille est probablement le nécessaire de ce monsieur; puis, tout en regardant autour de lui et cherchant dans l'assemblée à quel jobard il donnera la préférence, il se met à découper, sans pour cela interrompre son discours à la société.

— Oui, messieurs et mesdames... quand on voit quelqu'un comme cela... s'adressant à une nombreuse compagnie... on se dit... Mais que fait-il au milieu de cette nombreuse compagnie?... Il y a tout à parier que j'y fais un métier quelconque... Quel est donc ce métier?... C'est ce que nous allons avoir l'avantage de vous faire savoir dans quelques instants, nous ne vous demandons plus qu'une minute... c'est bien peu de chose pour des personnes qui n'ont rien à faire.

Tout en discourant ainsi, l'homme en noir avait arrêté ses regards sur M. Delapoule, dont la tête était parvenue à percer le rond qui s'était formé autour du découpeur. L'oncle de Blanche ne comprenait pas pourquoi cet homme avait constamment les yeux fixés sur lui, paraissant lui adresser ses discours de préférence à toute autre personne arrêtée là, mais le petit vieillard prenait cela pour une politesse, et il cherchait l'occasion de répondre un petit mot à ce monsieur, lorsque celui-ci, ayant fini de découper, colle ce qu'il vient de faire sur une feuille de papier blanc, et montre ensuite au public assemblé la silhouette de M. Delapoule, qui était fort ressemblante, parce que le petit vieillard avait un profil et une coiffure assez remarquables pour qu'il fût facile de les saisir.

Tout le monde se met à rire, M. Delapoule et sa nièce veulent savoir de quoi l'on rit; ils s'avancent, se penchent pour voir la silhouette; M. Delapoule reste saisi en reconnaissant son portrait, et Blanche s'écrie :

— C'est vous, mon oncle, oh! c'est vous, avec votre queue et votre petit chapeau à corne.

L'homme en noir présente alors la silhouette au petit vieillard en lui disant :

— Vous devez être content, tout le monde vous reconnaît... voilà votre portrait, vous me donnerez ce que vous voudrez, je ne taxe personne.

— Je ne vous donnerai rien du tout! s'écrie M. Delapoule, qui devient pourpre de colère; je trouve bien impertinent que vous vous soyez permis de faire ma silhouette sans savoir si cela me convenait... Je ne me suis pas arrêté pour être fait de profil... vous me volez ma figure... vous n'en avez pas le droit... Viens, ma nièce, je vais porter plainte aux autorités.

Le petit vieillard entraîne Blanche, et tous deux s'éloignent au milieu des ris, des huées de la foule qui ne demande qu'à se moquer du monde, lors même que le monde aurait raison.

L'oncle et la nièce veulent marcher vite, ils se font pousser par les uns, bousculer par les autres.

— Les promenades étaient bien mieux composées avant la révolution! dit M. Delapoule, on ne vous marchait pas à chaque instant sur les pieds sans vous demander excuse, on n'on ne faisait pas votre silhouette sans votre permission.

La petite-nièce n'était pas tout à fait de l'avis de son oncle; ces nombreux passants, ces boutiques, ces étalages, ce bruit, tout cela l'amusait, et puis quelques jeunes gens, en passant près d'elle, avaient dit en la regardant : Voilà une jolie personne, et la demoiselle la plus candide n'est point insensible aux compliments.

L'oncle et sa petite-nièce se promenaient depuis longtemps et étaient loin de la rue Mouffetard, et l'heure où ils dînaient habituellement était arrivée.

Le vieillard dit à Blanche : — Ma chère amie, tu dois avoir faim?

— Oui, mon oncle.

— Et moi aussi. Puisque nous sommes loin de notre demeure, nous allons dîner chez un traiteur.

— Oh! oui, mon oncle, ce sera bien gentil.

Blanche est enchantée, elle n'a jamais été chez un traiteur, elle présume que tout doit y être délicieux, et se fait une fête de manger des mets qu'elle ne connaît pas.

M. Delapoule regarde autour de lui; il aperçoit, dans une espèce de boutique, un monsieur assis devant une table et prenant quelque chose, il se dit : — Voilà un traiteur... il y a peu de monde, tant mieux, ce sera plus décent, plus convenable pour ma nièce; entrons là.

L'oncle et la petite-nièce entrent et se trouvent dans une salle où il y a plusieurs tables couvertes de nappes, et beaucoup de journaux et de petits pains.

M. Delapoule et Blanche s'asseyent à une table, et le vieillard dit à une dame qui est assise dans un comptoir :

— Madame, faites-nous servir... nous avons faim... donnez-nous ce que vous aurez de prêt... je m'en rapporte à vous.

La dame fait une inclination de tête, se lève, sort de la salle et revient bientôt tenant deux petits bols de bouillon, qu'elle pose devant l'oncle et la nièce en leur disant : — Voulez-vous du pain?

— Du pain?... Certainement que nous voulons du pain... cela va sans dire.

La dame apporte une corbeille contenant des petits pains, et va se rasseoir dans son comptoir; l'oncle boit le bouillon en disant à Blanche : — C'est un consommé... Il paraît qu'ici cela remplace le potage.

La jeune fille ne répond rien, mais fait un peu la grimace : elle n'aimait pas le bouillon.

Après avoir avalé le contenu de son bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir : — Madame, notre intention n'est pas de nous en tenir là.

— Fort bien, monsieur.

La dame se lève, sort, et revient bientôt avec deux autres bols remplis de bouillon, qu'elle place de nouveau devant l'oncle et la nièce. Ceux-ci se regardent et se décident à avaler encore les bouillons qu'on leur apporte; ils croient que ceux-là auront un autre goût; mais ils sont absolument semblables aux premiers.

Après avoir bu son second bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir :

— Ceci ne nous suffit pas, madame, nous désirons autre chose.

— Très-bien! monsieur, dit la dame; puis elle quitte la salle, et revient en rapportant, pour la troisième fois, des bols de bouillon qu'elle pose devant le vieillard et sa nièce. M. Delapoule se met de mauvaise humeur, et s'écrie :

— Toujours du bouillon!... Eh mais, madame, nous en avons bien assez... Est-ce que les restaurateurs ne vendent plus autre chose depuis la révolution?

— Mais, monsieur, vous êtes dans une succursale de la Compagnie Hollandaise, où on ne vend que du bouillon. On en portera chez vous si cela vous est agréable; nous envoyons des consommés à domicile.

M. Delapoule ne connaissait pas l'entreprise des bouillons, et il est très-contrarié de sa méprise. Il se lève, ainsi que sa nièce, paye ce qu'ils ont pris, et sort avec Blanche... Quand ils sont de nouveau sur les boulevards, le vieillard dit à la jeune fille :

— As-tu encore faim, mon enfant?

— Oh! non, mon oncle, tous ces bouillons m'ont ôté l'appétit.

— Alors, promenons-nous pour les faire passer. Afin de te dédommager, je te ferai voir quelque spectacle de curiosité.

Il y avait justement près de l'oncle et de la nièce une maison de toile, dans laquelle on faisait voir des marionnettes; mais le spectacle le plus amusant était celui de la porte, où un chat se battait avec le diable et un commissaire. M. Delapoule et Blanche s'arrêtent pour écouter les facéties que le diable adressait au commissaire. Mais la foule qui se trouvait là était en grande partie composée de gamins auxquels la tournure de la nièce et du petit vieillard semble fort extraordinaire; les flâneurs, les ouvriers les badauds ne tardent pas à faire comme les gamins, ils rient en se montrant du doigt ce petit monsieur coiffé à l'oiseau royal et portant un habit de soie dont les boutons sont autant de petits tableaux. Ce n'est plus du diable et du commissaire que l'on s'occupe, c'est de l'oncle de Blanche, qui est bien loin de s'en douter.

Cependant à chaque instant les éclats de rire redoublent, la foule se presse, se serre, augmente; elle barre le boulevard, empêche le passage, gêne la circulation; on se pousse, on se bat même pour voir M. Delapoule; l'autorité croit qu'il y a une émeute; un agent de police perce la foule; on lui montre le petit homme qui est la cause de cet attroupement; il parvient jusqu'à M. Delapoule, et le tire par le bras en lui disant d'un ton fort sec :

— Allons, monsieur, marchez! ne restez pas là.....

— Pourquoi donc voulez-vous que je marche? répond le petit vieillard en regardant avec surprise celui qui lui parle.

— Parce que vous causez du désordre...

— Je cause du désordre... moi?

— Oui, oui, vous le savez bien, et vous le faites avec intention.

— Qu'est-ce que je fais avec intention?

— Oh! vous avez l'air de ne pas me comprendre... mais nous nous y connaissons... vous avez mis ce petit chapeau à trois cornes pour ressembler à l'empereur.

— Comment à l'empereur!... je ne connais pas l'empereur... est-ce que Louis XV est mort?

— Oh! trêve de plaisanteries, monsieur, vous avez des aigles sur vos boutons.

— J'ai des aigles!... pas du tout, ce sont des colibris.

— Je vous dis que ce sont des aigles.

— Eh bien, après! quand ce seraient des aigles? qu'est-ce que ça vous fait?... si j'aime les oiseaux, moi... Vous m'ennuyez, à la fin.

— Allons, monsieur, filez bien vite, et rendez grâce à votre âge si je ne vous arrête pas.

— Oh! mon oncle, allons-nous-en, je vous en prie, dit Blanche. Le pauvre M. Delapoule cède aux prières de sa nièce et aux injonctions de l'autorité; il parvient à sortir du cercle qui l'entoure et à s'éloigner de la foule; heureusement la nuit en arrivant protége sa retraite; mais le petit vieillard ne concevait rien à ce qui venait de lui arriver, et il disait à sa nièce :

Ils prétendent que je cause du désordre, parce que j'ai des oiseaux sur mes boutons et un chapeau à trois cornes sur la tête... En vérité, je n'y comprends rien... je ne reconnais plus Paris! tout y est changé... Traiteurs, costumes, usages, c'est donc comme la danse? Je voudrais pourtant bien te voir t'amuser un peu, ma pauvre Blanche; car, pour une fois que nous sortons, tu n'as pas eu beaucoup d'agrément.

Tout en marchant, l'oncle et la jeune fille étaient arrivés dans les Champs-Elysées; ils aperçoivent bientôt à l'entrée d'une rotonde un transparent sur lequel est écrit ce mot : Bal. Blanche tressaille de plaisir et pousse le bras de son oncle en lui disant :

— Un bal! un endroit où l'on danse... Ah! mon oncle! c'est là où je m'amuserais, moi qui mets mes pieds dans une boîte toute la journée afin de bien danser, je serais si contente d'aller au bal!

— Eh bien, j'y consens, répond M. Delapoule. Tous les gens qui vont là ne savent pas danser, sans doute; je veux qu'ils admirent ta grâce, tes pas, tes révérences; je me sens encore en état de te servir de cavalier. Viens, ma nièce, nous allons montrer la belle danse aux habitués de ce bal.

Le petit vieillard pénètre avec sa nièce dans la rotonde du bal. Il y avait beaucoup de monde; l'orchestre jouait la ritournelle pour qu'on se mît en place. On appelait un quatrième à un quadrille, M. Delapoule y court avec sa nièce. Tous les yeux se portent sur le singulier couple qui vient d'arriver.

Bientôt la musique donne le signal; l'oncle et la nièce s'élancent, font des ronds de jambe, des jetés-battus, des pliés; alors les éclats de rire partent autour d'eux; cela devient pis que sur le boulevard, les autres quadrilles sont abandonnés, on se bouscule, on fait encore le coup de poing pour voir danser le petit vieillard et la jeune fille. Puis tout à coup un sergent de ville arrive, perce le quadrille, et arrêtant M. Delapoule au plus beau moment de sa danse, lui dit d'un ton fort impératif : — Monsieur, vous allez quitter le bal, sortir sur-le-champ.

— Qu'est-ce que vous dites? répond le petit homme en restant sur ses pointes.

— Je vous dis qu'il faut sortir; vous dansez une danse prohibée.

— J'ai une danse prohibée, moi!

— Oui, vous dansez *le cancan.*

— Moi, je danse le cancan! Mais d'abord faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que c'est que le cancan... je ne le connais pas.

— Oh! vous faites l'ignorant; tout à l'heure, en balançant avec votre dame, je vous ai vu faire la *chaloupe.*

— La *chaloupe!* je veux être pendu si je sais ce que c'est que la chaloupe.

— Allons, monsieur, ne repliquez pas; à votre âge, danser comme cela! fi donc! Sortez, ou je vous envoie au violon.

Blanche a encore peur pour son oncle, elle l'entraîne; le petit vieillard est furieux, il quitte le bal, monte dans une voiture avec sa nièce et se fait reconduire rue Mouffetard en s'écriant:

— Je ne mettrai plus les pieds hors de chez moi.

Mais le lendemain matin les réflexions avaient rendu le vieillard plus sage, et il dit à sa petite-nièce:

— Ma chère enfant, je te donnerai un autre maître de danse que moi, je te laisserai sortir plus souvent, tu te mettras comme tout le monde; car je ne veux pas que l'on te montre au doigt dans les rues; et décidément je vois qu'il faut s'habiller, marcher et danser avec son siècle.

PETIT TABLEAU DE MOEURS,

PAR LE MÊME.

PROMENADE D'UN ROMANTIQUE.

Quel est ce jeune homme habillé avec négligence, dont le gilet n'est point boutonné, qui porte sa cravate nouée lâchement comme celle des *Colins* de l'Opéra-Comique? Suivons-le, il mérite bien d'attirer notre attention: c'est un romantique, et ces gens-là ne se promènent pas comme tout le monde.

Quel beau désordre dans sa mise! Il n'a pas de chapeau, mais un romantique ne craint point les coups de soleil. Ses cheveux flottent au gré du vent et se jouent sur son front, siége des passions et des orages; ses yeux annoncent l'inspiration... Il les lève tantôt vers le ciel et tantôt les plonge avec délices dans la vallée. Il tient d'une main le carnet sur lequel il écrit ses pensées, de l'autre le crayon qui doit les transmettre à la postérité.

Il descend lentement un chemin tortueux, dont les sinuosités lui retracent celles de la vie... Mais, en contemplant les nuages qui s'amoncellent, il n'a pas aperçu une grosse pierre à ses pieds..... Il trébuche, tombe et se fait une bosse au front. Ce léger accident n'affaiblit point son enthousiasme, il se relève en portant la main à son front et s'écrie: — O Dieu! ceux que tu inspirais se roulaient jadis sur le parvis de tes temples! Permets à un barde de Lutèce de se rouler sur le grand tapis de la nature.

Mais, ô prodige! ô surprise!... une voix a répété ces paroles... ce séjour est enchanté!

> Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
> C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Est-il dans les jardins d'Armide? sur l'herbe qui égare? près de la grotte de Circé?... Non, il est entre Pantin et Romainville, et se trouve devant un regard qui donne de l'eau aux environs. Mais tout prend à ses yeux une forme nouvelle: un ruisseau dans lequel barbotent quelques oies sauvages est le torrent qui va se perdre dans le ravin. Il veut goûter de son eau; il se met à genoux, en prend dans le creux de sa main et avale... en faisant une légère grimace, parce que les oies ont un peu troublé le cristal de cette onde, mais le Styx doit être bourbeux, le Nil pas potable, et le Niagara est horriblement salé. Le romantique va s'asseoir entre un chêne et un tilleul, qui lui rappellent Philémon et Baucis; il regarde avec mélancolie un tournesol... il croit voir Clytie; ses yeux se mouillent des pleurs du génie, il écrit, il s'anime... Il n'est plus à Romainville, il se croit dans la vallée de Tempé; il attend que Philomèle chante... Mais c'est un âne qui vient braire en face de lui, et le villageois qui le conduit ne ressemble ni à Pâris ni au beau Corydon.

Cependant le blond Phébus va bientôt éclairer un autre monde, et depuis le matin notre voyageur n'a rien pris. Son estomac se fait entendre, car pour être romantique on n'en est pas moins homme. Le nôtre se dispose à chercher non un vieux castel, ils sont rares à Romainville, mais un solitaire qui veuille bien partager son repas avec lui.

Le solitaire du bois est le garde, qui ne ressemble pas trop à un ermite, mais qui donne à manger avec grand plaisir pourvu qu'on ait le l'argent. Le voyageur va s'asseoir devant une table, sous un ombrage frais, en saluant son hôte avec un doux sourire.

Celui-ci lui demande d'une voix enrouée s'il veut du vin à douze ou à quinze sous; notre romantique le regarde sans l'entendre, il se croit sur le *Mont-Sauvage.* — Bon cénobite, dit-il, veuillez me donner de quoi ranimer mes forces affaiblies par l'émotion qu'a produite sur mes sens la vue des beautés pittoresques de ces lieux.

— J'entends, j'entends, dit le garde, j'ai ce qu'il vous faut; je vais vous apporter un joli petit morceau de veau rôti et une salade de chicorée.

Parler de veau rôti et de chicorée à un romantique! Le nôtre se lève furieux, et pendant que le garde est à sa cuisine, il s'éloigne à grands pas d'un séjour où il faudrait perdre toutes ses illusions. Il cherche une cabane, une simple chaumière; là du moins, il espère retrouver les mœurs patriarcales du bon vieux temps. Il aperçoit enfin une maisonnette devant laquelle jouent de petits marmots. Il entre dans une cour où se promènent une vache, une chèvre, des coqs. Là, ne règne pas la plus grande propreté; mais ce désordre lui plaît; il y trouve du charme, du rapprochement avec la situation habituelle de son esprit.

Le voyageur caresse l'oiseau de Mars et dit à une grosse paysanne: — Donnez-moi de ce nectar que m'offre cette sensible Io.

— Io! dit la paysanne, Io!... queuque c'est que ça?... Io! tiens, v'là que ça réveille, Cadet!

En effet, le cheval dresse les oreilles, croyant que sa maîtresse l'appelle; et ce n'est pas sans peine que le romantique fait comprendre qu'il veut une jatte de lait. — Où faut-il servir, monsieur? demande la villageoise.

— Là..., sous ce mûrier rougi du sang de Pyrame et de Thisbé.

— Quoi que vous parlez donc de Pyrame?... Oh! je vous réponds qu'il aime bien mieux sa pâtée que les mûres.

Le voyageur s'est assis sans répondre. Il boit son lait, dans lequel il trempe du pain bis. Ce repas est frugal; mais, dans mille situations intéressantes, c'est ainsi que dînèrent *Rosa, Rosalba, Rosalvina* et *Rosélina; Vivaldi, Amaldi, Fiorelli* et *Belloni.*

La chèvre s'avance pour partager le repas du voyageur, il la caresse en s'écriant: — Sois sans crainte, chère *Amalthée*, nourrice de Jupiter.

— De Jupiter? dit la paysanne; oh! non, monsieur, elle n'a nourri que Bertrand, mon petit, qu'est là-bas, par ordonnance du docteur de Belleville. Mais il n'est jamais entré de Jupiter dans notre maison.

Cependant le temps est noir: le romantique regarde le ciel, et s'écrie de temps à autre: — Diane ne paraît pas!...

— Vous l'aurez perdue dans le bois, monsieur, dit la villageoise, qui croit qu'il appelle sa chienne, car elle n'est pas entrée ici avec vous. Oh! v'là la temps qui se couvre, nous arons de l'orage! Ma... monsieur ne va sans doute pas loin, puisqu'il est venu en voisin?

Le romantique, sans daigner répondre, jette une pièce de monnaie sur la table et se remet en route. Bientôt la nuée crève; il est mouillé, percé; rien pour garantir sa tête, et pas un fiacre à la barrière; il faut gagner ainsi le faubourg Saint-Germain.

En arrivant, il est obligé de se mettre au lit; une fièvre ardente le dévore; mais il écrit sans cesse: les médecins prétendent qu'il a le délire, mais ses disciples assurent qu'il compose un chef-d'œuvre.

LA FAMILLE BRAILLARD

I. — UNE ENFANT.

Il était cinq heures du soir, le temps était beau, et à Paris, dès qu'il fait une petite pointe de soleil, dès que cet astre bienfaisant daigne montrer, je ne dirai pas le bout de son nez, ce serait parler trop familièrement de celui qui nous donne la lumière, et puis je ne suis pas bien certain que le soleil ait un nez, je n'ai jamais vu de lui que des rayons, et encore ne faut-il pas les regarder longtemps, sous peine de ne plus rien voir du tout... Quelle différence avec la lune, que l'on peut bravement envisager en face, avec ou sans télescope, et dans laquelle on découvre une foule de choses... car, avec un peu de bonne volonté, je ne sais pas ce que l'on ne parviendrait pas à voir dans la lune; j'ai entendu une vieille femme assurer qu'elle y apercevait son épagneul, dont elle pleurait la perte depuis six mois.

Mais je me laisse entraîner par le soleil et la lune, et cependant je suis très-ignorant dans tout ce qui touche à l'astronomie; au reste, c'est assez l'usage de se laisser séduire par ce qu'on ne connaît pas. Je disais donc qu'à Paris, dès que le soleil se montre, les boulevards, les promenades, les rues fourmillent de monde... et surtout ces rues commerçantes dans lesquelles il est difficile de faire dix pas sans être obligé de biaiser pour ne point se cogner contre quelqu'un. La rue du Faubourg-Saint-Denis est de ce nombre, et bien qu'on lui ait donné pour auxiliaire ce beau boulevard de Strasbourg, qui est au nombre des grandes voies de Paris, le faubourg Saint-Denis n'en est pas plus triste, il n'y a perdu ni ses boutiquiers ni ses passants; il est cependant assez souvent sale et crotté, tandis que son voisin, le boulevard de Strasbourg, est sec, aéré et bien entretenu; mais cela n'y fait rien: de même qu'on aime bien des gens avec leurs défauts, on fréquente toujours le faubourg Saint-Denis, malgré sa crotte; et ses boutiques, moins brillantes que celles des nouveaux quartiers, n'inspirent pas moins de confiance... au contraire.

Une petite fille de six à sept ans, blonde de cheveux, blanche de peau, rose au visage, à la mine espiègle, éveillée, pourvue d'un de ces petits nez retroussés qui défendent à celles qui les portent de jamais espérer de jouer le drame ou la tragédie, sous peine de faire rire lorsqu'elles voudraient faire pleurer, venait de sortir d'une grande cour, que l'on appelle, je crois, le passage des Petites-Écuries; elle tenait à la main une de ces boîtes longues en fer-blanc dans lesquelles les laitières mettent leur lait; la boîte en était à peu près remplie, et n'avait pas de couvercle; la petite fille la tenait par cette anse en fil de fer placé dans le haut; elle la balançait peut-être avec un peu trop de témérité, au milieu de cette rue dans laquelle passait tant de monde; si bien qu'à chaque instant l'enfant était obligée de retirer vivement sa boîte à droite, à gauche ou en arrière, pour éviter un choc dans lequel son lait pouvait courir de grands dangers; mais la petite fille marchait très-vite parmi tout ce monde, elle semblait braver audacieusement les périls que courait son lait, et elle s'en garait avec tant de vivacité et d'adresse, que c'était vraiment un plaisir de la voir ainsi poursuivre son chemin.

La mise de cette enfant était bien simple : une petite robe de toile, un peu courte, des bas de couleur, des souliers à grosses semelles, un petit fichu en soie, dont on ne distinguait plus le dessin, et sur la tête rien que ses beaux cheveux blonds qui bouclaient naturellement. Telle était cette petite fille; cette toilette n'annonçait pas la fortune, mais elle n'inspirait pas non plus la pitié, et puis la petite avait l'air si gai, si riant, et la misère ne se donne pas ordinairement ces airs-là.

Tout en marchant, en se précipitant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'enfant faisait du chemin, et la boîte au lait n'avait encore souffert aucune avarie. Cependant la petite fille, arrivée à la hauteur du numéro 78, s'arrête et veut traverser pour gagner la maison qui porte ce numéro. Mais le passage était rarement libre : il descendait des omnibus du haut du faubourg, d'autres montaient vers la barrière, puis des charrettes, des fiacres, des cabriolets augmentaient l'encombrement. Force est bien à l'enfant de s'arrêter pour attendre que le passage soit libre; mais les voitures se suivent presqu'à la file, et aux mouvements d'impatience qui échappent à la petite, on voit qu'il lui tarde

d'être de l'autre côté de la rue. Enfin un vide se fait, l'enfant ne manque pas d'en profiter ; elle s'élance, elle traverse, elle n'avait eu que bien juste le temps, car une voiture bourgeoise s'avançait au grand trot. Enfin la petite fille est hors de danger, et toute fière d'avoir fait ce que des personnes raisonnables n'auraient pas osé tenter, elle s'arrête un moment en regardant d'un air un peu moqueur ceux qui attendent encore de l'autre côté de la rue.

Certes, il y avait déjà de la vanité dans cette petite tête de six à sept ans. Elle semblait dire :

— Voyez ! moi je n'ai pas peur... j'ai passé, et vous n'avez pas osé faire comme moi.

Vanitas vanitatum ! omnia vanitas ! Puisque tout est vanité dans ce monde, pourquoi cette enfant n'en aurait-elle pas eu ? Nous naissons avec nos défauts, nos qualités, nos penchants et nos goûts. L'éducation nous corrige bien moins que la raison qui, à mesure que nous grandissons, nous fait comprendre qu'il y a du danger à faire le mal, ce qui cependant ne nous arrête pas toujours.

La jolie petite blonde s'était donc arrêtée un moment dans la rue, lorsqu'un gamin de quatorze à quinze ans sortit tout à coup d'une porte cochère, en jouant avec un autre gamin de son âge. Or, ce que ces messieurs appellent jouer, c'est courir l'un après l'autre, puis, quand ils s'attrapent, c'est se taper, se battre, chercher à se jeter par terre, et tout cela sans faire le moins du monde attention aux passants. Au contraire, lorsqu'en courant l'un après l'autre ils ont attrapé, cogné, bousculé et quelquefois même renversé quelqu'un, alors ce sont des cris de joie qui ressemblent fort à des hurlements.

Tous les gamins de Paris ne sont pas gentils, ils s'en faut de beaucoup. Si, à leur malice, ils joignaient au moins un peu de politesse, on pourrait leur pardonner leurs bousculades et le jeu de barres auquel ils se livrent beaucoup trop dans les rues et sur les boulevards. Mais ces petits *voyoux* ne sont pas polis, ils mettent leur gloire à insulter les passants, à marcher sur les robes des dames, à les tacher s'ils portent avec eux quelque chose susceptible de gâter un châle ou un manteau... et que voulez-vous demander d'obligeant, de poli, à des morveux qui à douze ans ont déjà la pipe à la bouche et ne connaissent plus d'autre plaisir que de fumer ?

On me trouvera bien sévère pour le gamin de Paris d'à présent, mais j'écris ce que je vois tous les jours, et j'aimerais beaucoup mieux avoir à louer qu'à blamer. Oh ! la pipe ! la pipe !... pourquoi donc les Français ont-ils pris cette sale habitude des peuples du Nord et des Ottomans ?... il y avait de bien plus jolies choses à prendre aux Turcs.

Je me laisse aller à des digressions qui m'éloignent de mon sujet ; mais lorsqu'on a coutume d'écrire ce que l'on voit, il est assez difficile de retenir sa plume... Après tout, mes lecteurs sont habitués à mes boutades, et ils veulent bien me prendre comme je suis.

Je reviens à ma jolie petite blonde, qui, tout en regardant de l'autre côté de la rue, n'avait pas pu voir les deux gamins qui accouraient de son côté, et, tout en se colletant, se poussèrent contre la boîte au lait, qui reçut un choc si violent qu'elle s'échappa de la main de l'enfant.

En un instant, tout le lait est renversé sur le pavé, et la petite fille demeure tellement saisie à la vue de sa boîte à terre et de son lait perdu, qu'elle peut à peine balbutier :

— Ah ! mon Dieu... mon lait !... le dîner de mon frère... c'est vous, grands imbéciles, qui avait fait cela !

Ceux auxquels ces reproches s'adressent, bien loin de s'excuser ou de chercher à consoler l'enfant, se mirent à lui rire au nez, en criant :

— Ah ! ah !... voyez donc la bavaroise au lait sur le pavé ! Oh ! c'te mine effarée... la petite va être rossée... elle a perdu le lait de son chat !...

— Non, ce n'était pas pour un chat ! répond l'enfant, qui a le cœur gros et dont les yeux tout à l'heure si gais, si mutins, sont maintenant prêts à verser des larmes, c'est pour faire de la soupe à mon jeune frère, qui est malade...

— De la soupe ! oh ! c'te petite serine ! est-ce qu'on fait de la soupe avec du lait... c'est de la bouillie qu'elle veut dire !...

— Non ; le médecin a bien dit qu'il fallait lui donner tout au lait...

— Apparemment qu'il a des vaches, ton médecin, v'là pourquoi il veut qu'on prenne tout au lait.

— C'est bien vilain de m'avoir poussée comme cela... si j'étais grande, je vous ferais arrêter...

— En attendant, tâche un peu de nous laisser tranquilles, ou nous allons te donner des giffles, nous !...

Quelques passants s'étaient arrêtés devant le lait répandu dans la rue, puis avaient écouté un moment les propos qu'échangeait la petite fille avec les deux gamins, mais personne n'avait pris parti pour elle ; si, au lieu de six ans, elle en avait eu quinze, il est probable qu'elle aurait trouvé un grand nombre de défenseurs !... Cependant, au moment où les deux gamins menacent l'enfant de la battre et ont déjà levé la main sur elle, un jeune homme qui venait de s'arrêter pour les écouter applique un bon soufflet à celui qui est le plus près de lui, puis va donner un coup de pied dans le derrière de l'autre, en leur disant :

— Ah ! mauvais drôles, ce n'est donc pas assez d'avoir renversé le lait que portait cette enfant... vous osez encore la menacer de la frapper... prenez garde que je ne vous force à boire ce qui est dans ce ruisseau.

Les deux polissons se sauvent à toutes jambes, ils avaient reçu ce qu'ils méritaient.

II. — UN MONSIEUR QUI A DE BEAUX CHEVEUX.

L'individu qui venait de se faire le protecteur de l'enfant était un homme de vingt-trois ans, de petite taille, extrêmement mince, on pourrait dire maigre, et dont le paletot un peu court se collait parfaitement sur son corps. Il n'était pas beau de visage ; son nez, légèrement épaté, ses petits yeux gris, sa grande bouche et ses pommettes saillantes, formaient un ensemble rien moins que séduisant. Mais l'expression de la physionomie était gaie, et il y avait dans ses yeux quelque chose de spirituel et d'original qui faisait oublier sa laideur, surtout lorsque l'on causait avec lui.

Un auteur a dit (je ne sais plus lequel, mais cela ne fait rien) : « *Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides !* » L'axiome n'était pas absolument vrai, car *Roquelaure*, *Pellisson* et *Mirabeau* étaient d'une laideur formidable ! Mais la pensée de l'auteur n'en est pas moins jolie ; l'esprit fait bien vite oublier les défauts du visage... excepté avec les gens bêtes pourtant ! mais avec ceux-là, à quoi sert d'avoir de l'esprit, ils ne le comprennent pas. Vous leur parlez une langue qu'ils ignorent ; mais dites comme eux de grosses bêtises, ils vous trouveront charmants.

Nous avons fait le portrait de ce nouveau personnage ; hâtons-nous de dire qu'il avait cependant quelque chose de bien, c'étaient ses cheveux. Ils étaient d'un noir d'ébène, et couvraient avec profusion sa tête et son front, sur lequel ils descendaient peut-être un peu bas, mais leur possesseur ne s'en plaignait pas ; il était fier de sa chevelure, il en tirait vanité, d'autant plus que c'était la seule chose dont il pouvait s'enorgueillir. Aussi faisait-il rarement couper cette partie de sa personne ; il les portait longs, mais non pas comme ces artistes excentriques qui ont toujours l'air de sortir de l'eau, et dont les cheveux retombent en mèches plates et collantes sur leurs épaules et leurs oreilles. Samsonnac, c'était le nom de ce monsieur, avait grand soin de faire boucler ses cheveux, il les arrosait quelquefois avec une huile parfumée ; aussi sa chevelure était-elle luxuriante, elle s'échappait en grosses boucles de dessous son chapeau, et lorsque Samsonnac, après avoir ôté son feutre, secouait un peu sa tête, les boucles noires retombaient aussi sur son visage, ce n'était plus un homme, c'était un frêne pleureur.

La toilette de ce jeune homme était un peu négligée ; son pantalon gris n'était plus frais, son paletot n'était plus neuf, mais en revanche ses bottes étaient vernies, et le nœud de sa cravate était fort bien fait. Le bout de col qui passait n'était pas d'une entière blancheur, mais le chapeau qui couvrait le sommet de sa tête, et dont les bords fort petits laissaient à peine assez d'avance pour que l'on pût saluer, ce chapeau semblait sortir de chez le chapelier. Au total, on voit qu'il y avait du pour et du contre, mais que ce jeune homme soignait spécialement le haut de sa tête, et, en effet, c'était toujours sur ses cheveux qu'il comptait pour faire des conquêtes.

Pendant que nous tenons ce personnage, pourquoi n'achèverions-nous pas de faire connaissance avec lui ? Samsonnac est né à Bordeaux ; son père, après y avoir exercé pendant trente ans l'état d'huissier, s'est retiré avec une fortune modeste ; puis ayant demandé à son fils, alors âgé de dix-neuf ans, quelle profession il voulait embrasser, celui-ci n'a pas manqué de répondre qu'il voulait être avocat : vous remarquerez que, lorsqu'on n'a point de goût pour l'état militaire, lorsqu'on n'est point né artiste, lorsqu'on ne se sent point le désir de purger ou saigner ses concitoyens, c'est indubitablement sur la profession d'avocat que l'on se rejette. Elle permet, en effet, les plus flatteuses espérances ; elle montre dans l'avenir la gloire et la fortune ; les avocats peuvent devenir ministres, ils sont souvent choisis pour occuper les premiers postes de l'État ; ils ont leurs entrées partout... On comprend donc la préférence que les jeunes gens montrent pour le barreau.

Mais M. Samsonnac père était un vieux renard, rusé, madré, au cœur sec, au caractère inflexible, et qui ne se laissait pas prendre aux apparences. Bien qu'il n'eût qu'un fils, il le traitait comme s'il n'eût été que son parrain, et encore de ces parrains qui ne veulent pas que leur filleul vienne leur souhaiter leur fête.

Il regarda quelque temps son fils d'un air railleur, et lui répondit :

— Ah ! vous voulez être avocat, Melchior ; voilà une idée qui vous arrive un peu tard... pourquoi ne m'avez-vous pas demandé plus tôt à faire votre droit ?...

— J'attendais, mon père, que je fusse assez grand pour aller à Paris étudier.

— Qu'est-ce à dire, monsieur mon fils ? Croyez-vous donc qu'il n'y ait qu'à Paris que l'on puisse étudier ; Bordeaux n'est point un trou, il s'en faut de beaucoup, c'est une des plus belles villes de France... vous devez vous enorgueillir d'y avoir pris naissance... on fait des avocats à Bordeaux tout aussi bien qu'à Paris, entendez-vous !

— Je ne dis pas le contraire, mon cher père, mais vous me permettrez de croire cependant qu'à Paris on fait plus vite son chemin, et

qu'après avoir été reçu avocat on trouve plus facilement à déployer ses talents, à percer, à se faire un nom... à trouver des causes, à se faire une clientèle... enfin à gagner de l'argent!...

Le jeune homme avait appuyé sur ces derniers mots : *gagner de l'argent*, parce qu'il savait que c'était là surtout ce que prisait son père, et qu'il espérait, avec cette phrase, se le rendre favorable.

L'ancien huissier a souri légèrement, en effet, mais bientôt il secoue la tête en disant :

— Oh! oh! gagner de l'argent!... vous n'en êtes pas là, malheureusement, et je crains que vous n'y arriviez pas de longtemps!... J'ai étudié votre caractère, monsieur mon fils!... vous êtes essentiellement paresseux... vous aimez le plaisir, mais vous détestez le travail... ensuite vous êtes très-inconstant dans vos goûts : ce qui vous plaisait hier ne vous plaît plus aujourd'hui... vous vous enthousiasmez pour quelque chose, puis vous ne voulez plus en entendre parler; ce n'est pas ainsi que l'on se fait une position. Voyez, moi, j'étais petit clerc d'huissier à quatorze ans, puis clerc, puis enfin huissier... je n'ai jamais fait autre chose, monsieur; voilà comme on arrive! et voilà une profession dans laquelle on a toujours de l'occupation.

Le jeune Melchior a fait d'un mouvement de tête voltiger ses longues boucles de cheveux sur son visage; c'était toujours ce moyen qu'il employait lorsqu'il avait envie de rire et qu'il ne voulait pas que l'on s'en aperçût; il se faisait un masque avec ses cheveux, et sous ce voile d'une nouvelle espèce se permettait même de tirer la langue ou de faire la grimace aux personnes qui l'ennuyaient.

J'aime à croire qu'en ce moment il n'avait pas l'intention de faire la grimace à son père, mais comme il avait la plus profonde aversion pour l'état d'huissier, il avait voulu cacher l'impression que lui causait l'éloge qu'on venait d'en faire.

M. Samsonnac reprit :

— Vous n'avez pas voulu suivre la même profession que moi... vous avez eu tort... cependant je n'ai pas cherché à vous forcer... car je crois que vous auriez fait un pauvre huissier... et par conséquent un huissier pauvre... Vous n'avez pas assez de fermeté dans le caractère... et il vous prend quelquefois des accès de sensibilité qui n'ont ni queue ni tête!... Je vous ai vu pleurer parce qu'un enfant s'était écrasé le nez en tombant...

— Est-ce qu'il fallait rire, monsieur?

— Il ne fallait ni rire ni pleurer; un homme ne doit jamais s'émouvoir... ou ce n'est plus un homme... Je vous ai vu rire comme un imbécile pour des niaiseries...

— Est-ce qu'il n'est pas non plus permis de rire, monsieur?

— Non, monsieur; à en croire un poëte de notre époque, qui, à la vérité, n'a jamais su faire que des choses larmoyantes, le rire est une grimace qui défigure l'homme...

— Ah! ah! ah! mon père, vous me permettrez de croire que ce poëte-là a dit cela parce qu'il sentait bien qu'il ne saurait jamais faire rire, lui!... Le rire, une grimace!... bon Dieu! mais alors il serait donc défendu à l'homme d'être gai, d'exprimer sa joie... d'être heureux enfin, car c'est si bon de rire! cela fait tant de bien... Mais celui qui a dit cela ignore donc que bien des maladies ont été guéries parce que l'on était parvenu à faire rire les malades... et ce spleen, cette noire humeur des Anglais qui les porte si souvent à se suicider, si ces gens-là riaient, croyez-vous qu'ils en seraient atteints?... Et notre grand *Molière*, dont les ouvrages provoquent des éclats de rire si francs, si prolongés! quel cas en faites-vous donc, de cet auteur qui a fait et qui fera encore rire tant de générations?... Oh! j'en suis fâché pour vous, grand poëte, mais ici vous avez montré le bout de l'oreille... Tout le monde sait... parmi les gens d'esprit du moins, qu'il est infiniment plus aisé de faire pleurer que de faire rire... la moindre anecdote attendrissante, dite d'un ton sentimental, la moindre romance en ton mineur, chantée d'une voix plaintive, et vous allez amener des larmes dans les yeux de vos auditeurs; mais faire franchement rire... cela ne s'oblige pas si facilement, et ce monsieur le sait bien! et dire à des Français que le rire est une grimace!... Allons! j'aime à croire que, lorsqu'il a écrit cela, il pensait à toute autre chose... L'immortel *Homère* dormait quelquefois! il est bien permis à nos poëtes d'en faire autant.

M. Samsonnac a laissé parler son fils, puis il reprend :

— Nous nous écartons de la question : riez, pleurez si vous voulez, ce n'est point de cela qu'il s'agit, mais du choix d'une profession. Vous aviez d'abord montré un grand amour pour le dessin, monsieur Melchior, cela fut l'affaire de trois mois.

— Oui, mon père, parce que je me suis aperçu que j'avais la vue trop faible pour faire un peintre... et un peintre qui ne voit pas de loin ne pourra jamais saisir les sublimes effets de la nature...

— Ensuite vous vouliez être musicien... jouer du violon, puis cela vous a encore passé!

— Mon père, c'est que vous m'aviez acheté un si mauvais violon, que cela faisait grincer des dents de jouer dessus...

— Ne fallait-il pas vous donner tout de suite un *Stradivarius*, un *Amati* pour étudier? Vous avez voulu après cela être sculpteur, je vous ai fait entrer dans un atelier, vous n'avez plus voulu y retourner le sixième jour.

— Ah! c'est parce que, en voulant essayer mon talent sur un bloc de pierre, je m'en suis envoyé des morceaux dans les yeux... cela m'a dégoûté de la sculpture.

— Prenez garde, Melchior : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse!* Rappelez-vous que les proverbes sont la sagesse des nations!

— A ce compte-là, mon père, *Sancho Pança* devait être à lui seul aussi sage que tous ceux de la Grèce...

— Je ne vous parle pas de *Sancho Pança*, vous avez un grand talent pour rompre les chiens et détourner une question... c'est peut-être ce qui vous fera réussir dans la profession d'avocat! Voyons, êtes-vous bien décidément résolu à faire votre droit?

— Oui, mon père, mais à condition que je le ferai à Paris.

— C'est-à-dire que vous brûlez d'envie d'aller à Paris, voilà quel est, en ce moment, votre véritable vocation.

— Si à Paris on fait son chemin plus vite qu'ailleurs, vous ne sauriez blâmer mon désir d'y aller.

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, le ci-devant huissier répondit à son fils :

— Écoutez, Melchior, je veux bien consentir à vous laisser aller à Paris, d'autant plus qu'ici vous avez déjà fait quelques mauvaises connaissances qui vous entraîneraient à faire des sottises... des dettes, par exemple... Oh! les dettes! voilà ce dont il faut surtout vous garder, mon fils... du moment que l'on en fait, on est perdu!...

— Dites donc, mon cher père, si personne n'en faisait, il me semble cependant que le métier d'huissier ne vaudrait pas grand'chose...

— Vous avez des répliques assez adroites, je crois décidément que vous pourrez faire un avocat. Je consens donc à ce que vous alliez étudier à Paris... et pour cela je vais me saigner... mais enfin, puisqu'il le faut... Oh! si les enfants savaient ce qu'ils coûtent à leur père... ils ne voudraient pas venir au monde, non, ils ne le voudraient pas, par amitié pour leurs parents...

— Il me semble qu'on ne les consulte guère!...

— Taisez-vous et écoutez-moi avec attention, car je vais vous faire connaître ce que j'ai décidé, et vous devez savoir que je ne reviens pas sur ce que j'ai dit, moi. Vous irez donc à Paris, où je vous servirai une pension de quinze cents francs par année. C'est enorme, mais je veux que vous me fassiez honneur. Cette pension, je vous la continuerai pendant quinze mois... c'est bien long... mais vous n'avez que dix-neuf ans et neuf mois... dans quinze mois, vous aurez vingt et un ans; alors, si vous n'êtes pas encore en état de gagner votre vie, c'est que vous ne le serez jamais... A quatorze ans, comme petit clerc, je gagnais dix francs par mois... et je ne les dépensais pas!

— Mais, mon père, vous étiez logé, nourri, habillé chez vos parents...

— Mais aussi, monsieur, je vous octroie quinze cents francs, à vous... ce qui fait bien cent vingt-cinq francs par mois... comprenez-vous quelle somme!...

— Oui, mon père; là-dessus je me logerai, je m'habillerai, je me nourrirai...

— Et il vous restera encore de l'argent mignon pour vos menus plaisirs, d'autant plus qu'on peut maintenant se nourrir à Paris à très-bon marché, depuis qu'on y a fait des établissements de bouillon-traiteur... c'est magnifique!... on dine pour neuf sous. Je vous recommande ces établissements. Melchior, vous y engraisserez...

— Soyez tranquille, mon père, j'irai suivant mes moyens.

— Je pense que vous êtes satisfait de ce que je consens à faire pour vous?

— Oui, mon père, et je vous en remercie!..... Oh! je suis très-content!...

— Mais écoutez bien ceci : ne vous avisez jamais de me faire des demandes d'argent autre que celui de votre pension... cela serait parfaitement inutile... toutes les histoires que vous pourriez raconter pour m'attendrir seraient peine perdue... je ne suis pas de ces Gérontes que l'on attrape... Je vous le répète, je vous payerai votre pension et pas un sou de plus... Mais lorsque vous aurez atteint vos vingt et un ans, je ne vous enverrai plus rien du tout; je vous crois d'ailleurs assez délicat pour ne point être éternellement aux crochets de votre pauvre père. Vous m'avez entendu?

— Oui, mon père, je me conformerai à vos intentions.

— Ah! une dernière recommandation : mon fils, si vous m'écrivez sans affranchir votre lettre, je vous préviens qu'elle ne serait pas reçue.

Le surlendemain de cette conversation, Melchior Samsonnac était parti pour Paris avec un modeste bagage et dans son gousset le premier trimestre de sa pension. Mais le jeune homme était riche d'espérances; il n'était pas né sur les bords de la Garonne sans avoir cette confiance en lui-même qui est, suivant *la Rochefoucauld*, l'accent du pays où l'on est né. Le jeune Samsonnac se sentait d'abord heureux d'être libre, de pouvoir faire ses volontés, d'être son maître enfin!... Son maître, n'est-ce pas à tout âge le premier, le plus cher de nos vœux, et quand on la possède, cette liberté, on est quelquefois fort embarrassé de l'usage qu'on en doit faire.

Melchior Samsonnac comptait et recomptait les trois cent soixante-quinze francs que son père lui avait donnés en lui disant :

— Songe bien que tu n'en auras pas d'autre avant trois mois.

Mais cette somme paraissait considérable à quelqu'un qui n'avait jamais eu plus de cent sous en sa possession.

En arrivant à Paris, il se dit :

— Irai-je prendre des inscriptions pour suivre les cours... rien ne presse, je ne suis pas venu dans une si belle ville, où tout sourit à mes regards, où je n'ai pas assez de mes yeux pour voir et de mes oreilles pour entendre; non, je ne suis pas venu pour aller tout de suite m'enfermer dans les écoles... Faisons d'abord connaissance avec les plaisirs de Paris.

Samsonnac se mit alors à se promener, à flâner, faisant déjà de l'œil aux jolies femmes qui passaient près de lui, et s'étonnant que l'on ne répondît pas à ses œillades; car, ainsi que nous croyons vous l'avoir déjà dit, le jeune Gascon avait une forte dose d'amour-propre; cela n'allait pas jusqu'à se croire positivement un Adonis, mais il se trouvait une de ces physionomies de fantaisie qui doivent plaire par leur expression, puis il était persuadé que la beauté de sa chevelure devait combler le *déficit* de son visage.

Le trimestre qu'il possédait fut dépensé à la fin du deuxième mois de son séjour à Paris. Heureusement pour lui, la maîtresse de son hôtel garni voulut bien lui faire crédit, ainsi que son gargotier. Mais Samsonnac comprit alors que, pour vivre à Paris avec cent vingt-cinq francs par mois, il faut avoir de l'ordre et de l'économie, choses qui lui étaient tout à fait étrangères. Le second trimestre, entamé déjà par les dettes contractées par le premier, se trouva encore insuffisant. Comme tout cela forçait le jeune Bordelais à réfléchir, il se rappela alors qu'au moment de son départ de Bordeaux son père lui avait donné une lettre, en lui disant :

— Ceci est une recommandation pour un de mes amis, homme d'esprit et de bon conseil; si vous vous trouviez jamais dans une position embarrassante, allez trouver mon ami Cottentin, et vous n'en serez pas fâché.

« Parbleu! se dit Melchior, il me semble que le moment est venu d'aller porter ma lettre de recommandation... je n'ai plus le sou, la position est embarrassante; voyons comment l'ami Cottentin me tirera de là. »

III. — LA SENORA JUANITA ET SON CHOCOLAT.

La personne à laquelle le jeune Samsonnac était recommandé demeurait dans la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, et Melchior ayant établi ses pénates dans le faubourg du Temple, au-dessus du canal, il y avait une longue course à faire pour arriver à l'adresse indiquée. A la vérité, Paris fourmille à présent d'omnibus qui, pour six sous, et même pour trois, lorsque vous ne portez pas de jupons, se chargent de vous transporter d'un bout à l'autre de la capitale. Mais notre jeune Bordelais, riche d'assurance et d'espérances, se trouvait alors tellement pauvre en monnaie qu'il ne pouvait pas même se permettre une place à trois sous sur un omnibus.

Heureusement, à vingt ans on a des jambes qui ne refusent jamais le service. Melchior se met en route, il traverse une partie de Paris et arrive rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, qu'il est loin de trouver aussi belle que la rue de Rivoli, mais dans laquelle il lui est facile de découvrir la demeure de M. Cottentin; c'est une vieille maison assez laide, mais en revanche fort sale. Une concierge, qui a l'air de vouloir avaler les personnes qui ont l'audace de venir lui demander quelque chose, répond sèchement à Samsonnac :

— M. Cottentin, au troisième, sur le derrière; essuyez vos pieds sur le paillasson avant de monter!...

— Pourquoi faire? demande le jeune homme.

— Comment! pourquoi faire? elle est bonne, la question!... mais pour ne point salir mon escalier, apparemment.

— Salir votre escalier... mais il me semble que de ce côté il ne court pas le moindre danger, c'est une chose faite...

— Qu'est-ce à dire, monsieur? je l'ai encore frotté le 1er du mois, et nous ne sommes qu'au 17!... Est-ce que vous êtes entré dans la maison pour m'insulter, mauvais *Cabrion!*...

Pour toute réponse, Samsonnac ôte son chapeau, secoue sa tête, et la portière, ne voyant plus qu'une tête couverte de cheveux par devant et par derrière, se met à sauter sur sa chaise en criant à tue-tête :

— Ah! mon Dieu!... ce n'est pas un homme!... c'est un lion! c'est une bête fauve!

Mais Samsonnac, après avoir ri de la frayeur qu'il cause à la portière, a déjà gagné l'escalier, qui a l'air de n'avoir pas été balayé depuis plusieurs semaines. Il grimpe lestement jusqu'au troisième, en essayant de ne point respirer, parce qu'à la malpropreté de l'immeuble se joint une odeur fort désagréable qui annonce que les locataires ont des chiens et des chats qui font bien pis que de ne point essuyer leurs pieds sur le paillasson.

Arrivé au troisième étage, le jeune homme lit sur une plaque en tôle fixée sur une porte :

« Cottentin, bachelier ès lettres, homme d'affaires, docteur en droit, fait tout ce qui concerne le contentieux et le litigieux, et débrouille les affaires les plus embrouillées; consultations gratuites tous les jours, de midi à une heure; leçons de danse à toute heure. »

— Diable, se dit Melchior, voilà un programme qui promet bien des choses... cet homme-là doit avoir bien de la besogne. Je m'étonne qu'il soit venu se loger dans une maison de si pauvre apparence et si mal entretenue, malgré le paillasson placé au bas de l'escalier. Ce qui me surprend encore le plus dans tout cela, c'est l'annonce des leçons de danse! Comment un homme sérieux, un docteur en droit peut-il, à des connaissances qui demandent de profondes études, joindre un talent que l'on regarde généralement comme futile!... Enfin, entrons et nous verrons bien.

Tournant un bouton de cuivre, il ouvre la porte, qui fait entendre une sonnerie formidable, et se trouve dans une petite pièce de huit pieds carrés environ, entièrement dépourvue de meubles et ayant pour tout ornement une de ces petites horloges de bois que l'on attache à la muraille et qui marchent au moyen de poids suspendus à des chaînes.

— L'homme d'affaires ne veut pas que l'on entre chez lui incognito! se dit Samsonnac, car il a mis à sa porte un véritable carillon; cependant je ne vois pas ce qu'il peut craindre qu'on lui vole dans cette chambre, à moins que ce ne soit son coucou!

Mais le jeune homme était à peine entré qu'une porte s'ouvre en face de lui, et une femme paraît : tournure commune, mise plus que modeste, un âge très-mûr, et malgré cela encore de la coquetterie, des prétentions qui se trahissent par un bonnet fané, mais surchargé de nœuds de rubans passés, par un tour de cheveux blonds frisés à la neige, et par un sourire presque stéréotypé sur son visage; lequel sourire est calculé de façon à faire voir tout un râtelier complet qui a été placé là beaucoup trop en évidence, mais que l'on tient à montrer, parce qu'on est persuadé qu'il joue parfaitement le naturel. Joignez à tout cela un nez pointu, bourré de tabac, un teint couperosé, des yeux bleus qui ont été fort agaçants, mais qui sont devenus chassieux, et vous aurez le portrait de la senora Juanita de Hermaflores, ancienne danseuse espagnole, ayant exécuté des fandangos, boleros, cachutchas et jottas, plus ou moins aragonaises, devant une grande partie de la noblesse de l'Espagne, ayant eu à vingt ans autant de vogue que la signora *Petra Camera*, levant parfois sa jambe à la hauteur de sa tête, se tortillant comme un serpent et se trémoussant comme une possédée, le tout avec une décence parfaite qui lui avait valu l'approbation de tous les hidalgos et étrangers de distinction qui visitaient la nouvelle et la vieille Castille.

A vingt ans, Juanita de Hermaflores avait eu à ses pieds les plus fortunés seigneurs de l'Andalousie; à trente ans elle en avait déjà ruiné une douzaine, sans en être plus riche elle-même, car la brillante danseuse ne songeait qu'au plaisir; ce qu'elle gagnait si facilement, elle le dépensait de même; chez elle l'argent était un va-et-vient continuel. Aimant à obliger, ayant, comme on dit, *le cœur sur la main*, Juanita ouvrait sa bourse comme elle ouvrait son cœur; l'un et l'autre étaient continuellement au service de ses amis. Il y a des gens qui appellent cela une bonne nature!... malheureusement pour ces natures-là, elles ne pensent jamais au lendemain, et pour elles l'avenir n'existe pas!

Ayant, comme la cigale, non pas chanté, mais dansé pendant tout l'été de sa vie, la bayadère espagnole se trouva fort au dépourvu quand la bise fut venue! A quarante ans, on ne lui demandait plus que rarement une cachutcha ou un bolero, et celle qui avait nagé dans les plaisirs, connu l'opulence et pu satisfaire ses moindres fantaisies, fut un matin tonte surprise de ne point pouvoir se payer une tasse de chocolat. Ces revirements de fortune ne sont pas rares chez ces artistes qui ont eu la vogue... Après avoir ruiné tant de monde il est d'autant plus cruel de l'être soi-même, que ces dames peuvent se dire :

— Si j'avais seulement mis de côté le dixième de l'argent que j'ai mangé, je serais encore fort à mon aise!

Je ne sais pas si elles se disent cela, mais je sais que, pour mon compte, j'ai fort peu de pitié pour ces misères méritées et qui ne sont alors que la juste punition du désordre et de l'inconduite.

Juanita, qui n'avait plus que quelques restes de beauté qui s'effaçaient tous les jours, et qui était obligée de danser toute seule dans sa chambre pour ne point oublier entièrement son état, fut bien heureuse de rencontrer un certain soir un Français qui lui offrit de l'emmener avec lui à Paris pour y tenir sa maison et donner des leçons de danse espagnole lorsqu'on lui trouverait des élèves. Ce Français n'était plus jeune, il n'était pas bel homme, il avait la parole haute et les yeux plus hardis que doux. Mais alors Juanita avait quarante-cinq ans, et bien qu'elle levât encore sa jambe à une hauteur très-convenable, on ne la priait plus de danser, et elle avait été plusieurs fois obligée de se priver de son chocolat!... Vous ne savez peut-être pas ce que c'est, pour une Espagnole, que de se passer de son chocolat? Cette privation est la plus cruelle qu'il soit possible de s'imposer. Le café est presque généralement aimé et fêté dans le monde, mais en Espagne, cependant, il cède le pas au chocolat.

Juanita répondit donc à M. Cottentin, car c'était lui qui venait de lui faire des offres qu'il trouvait magnifiques :

— Je veux bien vous accompagner, vous suivre en France, y tenir votre maison, y donner des leçons de danse, mais c'est à une condition...

— Laquelle? dit M. Cottentin en fronçant déjà le sourcil, tout surpris que l'on mît des conditions pour accepter ses largesses.

— C'est que tous les jours je prendrai deux fois du chocolat, au

fois le matin en me levant, une seconde fois dans l'après-midi.

— Du chocolat deux fois par jour! répondit Cottentin en faisant la grimace. Mais cela doit considérablement vous échauffer!...

— Pas du tout, j'y suis habituée.

— Est-ce qu'une seule fois ne vous semblerait pas suffisante?

— Nous autres Espagnoles, nous en prendrions volontiers toute la journée; en ne vous en demandant que deux fois, je fais acte de sobriété.

— Le prenez-vous à l'eau ou au lait?

— De l'une ou de l'autre façon, cela m'est indifférent.

— Alors, vous le prendrez à l'eau.

— Pourvu qu'il soit bon, cela m'est égal.

— Soyez tranquille, je vous ferai prendre du chocolat comme vous n'en avez jamais pris en Espagne.

La ci-devant première danseuse à la mode suivit donc à Paris M. Cottentin, et s'installa avec lui dans le logement qu'il occupait déjà rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel; elle trouva que la maison était d'autant plus facile à tenir qu'il n'y avait rien dedans; mais elle trouva aussi fort mauvais le chocolat que M. Cottentin lui apporta; car on fait à Paris des chocolats à tout prix, et l'homme d'affaires avait choisi celui qui coûtait le moins cher, mais dans lequel, à la vérité, les lentilles et les fèverolles remplaçaient le cacao.

— Je ne pourrai jamais m'habituer à votre chocolat de France! disait quelquefois Juanita, il épaissit horriblement et il ne sent pas du tout le cacao.

— Vous vous plaignez que la mariée est trop belle, ma douce amie! répondait le bachelier ès lettres en faisant un sourire railleur, plus le chocolat épaissit et plus il est nourrissant...

— C'est possible, mais le vôtre m'ôte entièrement l'appétit. C'est trop nourrissant.

— Ne voudriez-vous pas prendre encore un consommé par-dessus votre chocolat?... vous l'aimez et vous trouvez mauvais qu'il vous nourrisse; vous comptiez donc le prendre en guise d'absinthe? Vous êtes difficile, senora Juanita! Voyez, moi, je ne me plains jamais de votre cuisine, je me contente de ce qu'il y a, je dîne avec n'importe quoi!... Vous avez désiré du chocolat, je vous en fais prendre, et vous n'êtes pas satisfaite!... Que diable! ma chère, je ne puis cependant pas vous nourrir avec des perles!...

M. Cottentin faisait, en effet, assez maigre chère; il lui arrivait plus d'une fois de dîner avec un croûton de pain et deux sous de fromage d'Italie; mais lorsque les affaires étaient meilleures ou que ses consultations donnaient, alors on faisait rôtir une volaille, dont le docteur en droit mangeait les ailes, les cuisses, le croupion et le cou, trouvant que ce qui restait après la carcasse était bien suffisant pour une personne qui prenait du chocolat.

On se demandera peut-être comment les consultations annoncées gratis de midi à une heure pouvaient rapporter à M. Cottentin de quoi mettre une volaille à la broche. Ceci était une petite rouerie inventée par l'homme d'affaires, et que n'eût point désavouée un *Guzman d'Alfarache*.

Un quidam se présentait-il entre midi et une heure, en demandant à parler à l'homme de cabinet, Juanita se hâtait de l'introduire et de le conduire près de M. Cottentin, qui faisait alors à sa ménagère un signe que celle-ci comprenait fort bien, parce qu'on lui avait fait sa leçon; elle écoutait dans la petite pièce d'entrée l'instant où le nouveau venu se disposerait à prendre congé; dès qu'elle entendait tousser un peu fort l'homme d'affaires, elle savait ce que cela voulait dire et se hâtait d'avancer le coucou de manière à ce que l'aiguille marquât un peu plus d'une heure; puis elle quittait son poste et retournait à sa cuisine.

Bientôt M. Cottentin arrivait dans la petite pièce d'entrée, en reconduisant la personne qui était venue le consulter; mais, arrivé là, il regardait le coucou, et lorsque le consultant se disposait à partir, il le retenait en lui disant :

— Pardon!... mais vous me devez cinq francs... c'est cinq francs que vous avez à me donner.

— Et pourquoi vous dois-je quelque chose? s'écriait le quidam tout surpris.

— Mais pour la consultation que je viens de vous donner...

— La consultation!... mais il y a écrit sur vos prospectus, et même sur votre porte, que vous les donnez gratis...

— Oui, c'est juste, je les donne gratis de midi à une heure... mais il est en ce moment une heure vingt minutes! voilà donc vingt minutes que je ne vous écoute plus gratis.

La personne regardait le coucou d'un air étonné en murmurant :

— Quoi!... déjà une heure vingt minutes... je suis cependant arrivé à midi et demi... je n'ai pas été trois quarts d'heure chez vous...

— Le temps ne vous a pas semblé long! c'est toujours comme cela lorsqu'on cause de ses affaires. Je vous avoue que je croyais, moi, qu'il était bien plus tard... C'est cent sous...

— Mais, monsieur... je ne m'attendais pas... si j'avais su, je ne serais pas venu...

— Ou vous seriez resté moins longtemps, c'est possible... mais je ne puis pas, moi, donner toutes mes journées pour rien... Je veux bien vous passer cela à quatre francs pour aujourd'hui, et parce que je désire vous avoir pour client. Je ne puis pas faire mieux, et c'est pour que vous reveniez me voir.

La personne donnait ses quatres francs, en se promettant bien, au contraire, de ne plus revenir, et M. Cottentin faisait mettre à la broche.

IV. — M. COTTENTIN, L'HOMME D'AFFAIRES.

Nous avons laissé le jeune Samsonnac en face de la senora Juanita de Hermaflores, qui lui faisait le plus gracieux sourire en lui montrant ses fausses dents.

— Je désirerais parler à M. Cottentin, si toutefois cela ne le dérangeait pas, dit Melchior en saluant de son mieux cette dame, qui venait de lui faire une révérence sautée, tout à fait dans le genre andalous.

— Non, monsieur, cela ne dérangera pas M. Cottentin, il est toujours aux ordres des personnes qui veulent bien le consulter, répond Juanita, qui flaire déjà dans cette visite quelque chose à mettre à la broche, et jette un regard sur le coucou, qui ne marquait que midi cinq minutes, en se disant :

— Il faudra terriblement l'avancer, mais le patron aura sans doute l'esprit de le retenir plus longtemps.

L'ex-danseuse, qui pouvait maintenant passer pour une duègne, fait signe au jeune homme de la suivre, lui ouvre une porte et l'introduit dans un petit salon qui servait aussi de cabinet à l'homme d'affaires, lequel avait planté dans le milieu de cette pièce un immense bureau avec casiers, le tout en bois blanc passé au noir.

C'était derrière ce bureau, qui le masquait entièrement lorsqu'on entrait dans cette chambre, que se tenait le maître du logis. Là, faute d'autre occupation, il passait souvent son temps à tailler avec un canif des petits bouts de bois, dont il se servait ensuite comme de cure-dents, et qu'il obligeait sa femme de confiance à employer en guise d'allumettes, bien que celle-ci lui fît remarquer que faute de soufre et de phosphore cela ne pouvait pas prendre.

Maître Cottentin avait alors cinquante-trois ans. C'était un homme de petite taille, ayant la tête enfoncée dans des épaules fort larges et tellement proéminentes, que cela le rendait presque bossu; avec cela le torse était grand, gros, les jambes courtes, mais fortes, et pourvues de mollets tellement dodus qu'ils se frottaient l'un contre l'autre quand leur propriétaire marchait un peu vite. La physionomie de M. Cottentin était peu séduisante; elle se composait de deux gros yeux à fleur de tête, dont l'expression avait quelque ressemblance avec le regard du vautour. Ces yeux étaient surmontés d'épais sourcils, sans cesse hérissés, et qui s'écartaient de tous côtés comme un soleil d'artifice. Ensuite venait un nez qui semblait avoir été fait en deux fois, le haut étant fort mince et le bout devenant tout de suite fort gros, puis une bouche pincée, des lèvres serrées; une certaine expression de raillerie se montrait constamment dans les coins de cette bouche qui se relevaient en parlant; le menton était tant soit peu pointu, le teint coloré, le front bas, mais presque entièrement dégarni; il ne restait sur la tête que deux bouquets de cheveux, juste au-dessus des oreilles. Ces cheveux étaient gris, ce qui n'empêchait pas ce monsieur d'avoir une paire de moustaches fort noires, très-luisantes et si bien cirées que les deux bouts se tenaient toujours relevés de façon à aller rejoindre les oreilles. Tout cela donnait à ce personnage l'aspect d'un chat guettant un oiseau.

Nous croyons inutile de faire connaître le moral de cet individu; les événements se chargeront suffisamment de le faire apprecier. D'ailleurs la petite ruse employée par lui pour se faire payer les consultations qu'il annonçait donner gratis prouve déjà que M. Cottentin ne poussait pas bien loin la délicatesse lorsqu'il s'agissait de gagner de l'argent. Et en effet, pourvu que l'on ne commit pas une action défendue par le Code, le soi-disant docteur en droit prétendait que l'on pouvait se permettre tout. C'est pourquoi il faisait sans scrupule avancer l'heure à son coucou, parce que le Code ne défendait pas cela.

Dès que quelqu'un entrait dans son cabinet, l'homme d'affaires se hâtait de faire disparaître les petits morceaux de bois qu'il était en train de ratisser, et il prenait un gros paquet de paperasses qui était toujours à sa portée, puis, se mettant le nez dessus, paraissait si occupé à les compulser qu'il ne s'apercevait même pas de l'arrivée d'un étranger.

Mais la dame de confiance, qui savait son rôle, ne manquait pas de s'écrier :

— Monsieur Cottentin, c'est une personne qui vient pour vous parler... Je sais bien que vous êtes très-occupé, mais vous m'avez ordonné malgré cela de toujours faire entrer quand on vous demanderait...

Alors M. Cottentin soulevait sa grosse tête et jetait son regard inquisiteur sur la personne qui lui arrivait, en disant :

— Ah! c'est bien... c'est très-bien... Monsieur, je suis à vous... Donnez-vous la peine de vous asseoir, et vous, dame Juanita, laissez-nous... allez soigner le rôti.

Ceci voulait dire pour la femme de confiance :

— Allez vous mettre en faction près du coucou.

Samsonnac examinait curieusement cet ami de son père, qui, d'après la plaque posée sur sa porte, était presque universel. L'examen n'é-

tait pas extrêmement favorable au vieux bachelier, dont il est vrai que la figure n'inspirait pas la confiance.

De son côté, M. Cottentin promenait ses regards fauves sur le jeune homme qui était devant lui, et il n'était pas non plus satisfait du résultat de son inspection, car Melchior avait un air d'assurance, un sourire malin qui semblaient défier les pièges que l'on pourrait lui tendre; enfin il n'y avait rien en lui qui annonçât le *pigeon* facile à plumer, et c'était là surtout l'espèce qu'affectionnait l'homme d'affaires.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? dit Cottentin en tenant toujours ses paperasses, comme si c'étaient des billets de banque.

— Mon Dieu, monsieur, il y a que j'ai près de vous une lettre de recommandation; elle m'a été donnée par mon père... et si je ne vous l'ai pas apportée plus tôt, c'est que... des circonstances m'en ont empêché.

En entendant parler d'une lettre de recommandation, maître Cottentin a fait une moue qui n'annonce pas des dispositions favorables pour ceux qu'on lui recommande. Cependant il prend la lettre que lui présente le jeune homme, et commence par regarder la signature; lorsqu'il a lu le nom qui est au bas de la lettre, sa figure s'éclaircit, son front se déride, son air devient presque affectueux, et il regarde Melchior en s'écriant :

— Comment! vous seriez le fils de Samsonnac de Bordeaux, huissier patenté et de première classe?

— Oui, monsieur.

— Eh! que ne le disiez vous donc tout de suite, mon bon ami? Le fils de ce cher Samsonnac ne peut être que le bien venu chez moi, Oh! j'étais très-lié avec M. votre père pendant tout le temps que j'ai passé à Bordeaux... et, ma foi, j'y ai séjourné près de huit années, pendant lesquelles Samsonnac a saisi mes meubles quatre fois... ou trois fois... non, je disais bien, c'est quatre fois... mais il y était contraint par ses clients, et d'ailleurs il y mettait des procédés... il me faisait prévenir d'avance; aussi, loin de lui en vouloir, j'allais quelquefois lui dire : « Mon cher Samsonnac, vous pouvez venir saisir chez moi demain, je n'ai plus qu'un pot à l'eau et une chaise percée. » Et voilà comme les affaires doivent se traiter entre gens qui s'y entendent. Comment se porte-t-il, ce cher ami?...

— Très-bien, monsieur, du moins lorsque je suis parti...

— Il a quitté les affaires, je crois?

— Oui, monsieur, il vit de ses rentes maintenant.

— C'est une position que j'ai toujours ambitionnée, mais que j'ai bien de la peine à attraper. Ah ça! mais je remarque que cette lettre a près de six mois de date; vous n'êtes donc pas arrivé à Paris récemment, jeune homme?

— Non, monsieur, il y a déjà quelque temps que j'y suis... je voulais toujours venir vous voir, mais j'ai eu... des occupations...

— Bon! bon! nous connaissons cela... dites donc que vous vous êtes amusé, que vous avez fait vos farces... Eh! eh! eh!... vous n'avez pas besoin de vous gêner avec moi... je sais bien qu'il faut que jeunesse se passe... moi aussi j'ai fait mes fredaines jadis!... mais autre temps, autres soins!....

— Ma foi, monsieur Cottentin, puisque vous êtes si indulgent, je ne vous cacherai pas qu'en effet tous les plaisirs que nous offre Paris m'ont tellement séduit, étourdi, que je me suis abandonné au courant.

— Oui, mais les plaisirs coûtent de l'argent, je doute que mon ami Samsonnac vous en ait donné beaucoup!

— Mon père me sert une pension de quinze cents francs jusqu'à ce que j'aie vingt et un ans.

— Peste! quinze cents francs! c'est joli, cela... c'est très-joli... A votre âge, moi, je ne recevais pas un sou de ma mère, qui m'avait mis à la porte de chez elle, parce qu'un jour j'avais refusé de manger de la panade sans beurre... Ce n'était que du pain mitonné dans de l'eau avec un peu de sel, véritable colle!... Je partis donc sans un centime dans ma poche; heureusement mon éducation était terminée, j'avais fait mes humanités.

— Et comment faites-vous, monsieur, car la science ne nourrit que l'esprit et non l'estomac?

— Ce que vous dites est très-juste, et quoique Cicéron ait dit : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant*, cette nourriture-là n'emplit pas plus l'estomac quand on est jeune que quand on est vieux; il est même à remarquer que plus on est savant et plus on est pauvre. Heureusement je ne l'étais pas par trop. Pour exister je fis tout... absolument tout ce qui se présentait... d'abord des commissions, puis je portai des fardeaux... je ramassais jusqu'aux épingles que je voyais à terre... Oh! il faut abjurer toute fierté lorsqu'on veut parvenir... Je me rappelai ce dicton : Il n'y a point de sot métier... Croirez-vous, mon jeune ami, que moi, bachelier ès lettres, sachant suffisamment de latin et un peu de grec, et ne trouvant point de leçons à donner, j'ai été obligé, pendant près d'un an, de me faire marchand de bouteilles cassées!

— Quoi! monsieur, on achète des bouteilles cassées!...

— Ordinairement ceux qui en ont sont bien aises de s'en débarrasser et les donnent pour rien. J'avais une petite charrette à bras, qui me coûtait quatre sous par jour de location, et que je tirais après moi en criant d'une voix retentissante : « Avez-vous des bouteilles cassées?... » Puis, quand ma voiture était pleine, j'allais porter cela au fabricant verrier, qui faisait des bouteilles neuves avec les vieilles; croiriez-vous, jeune homme, qu'à ce misérable métier, je gagnais encore l'un dans l'autre trois francs par jour?...

— Ma foi, monsieur, je ne l'aurais pas cru... il est vrai que c'est un métier que je ne connaissais pas.

— Ah! il y a dans le monde tant d'industries que l'on ne connaît pas... et l'on meurt souvent sans les avoir connues. Bref, c'est en vendant des bouteilles cassées que je commençai à amasser quelque chose! Ah! j'aurais dû continuer plus longtemps!... mais lorsqu'on a fait ses classes, il est un peu dur de tirer une charrette, en criant par les rues : « Avez-vous des bouteilles cassées! » Avec ce que j'avais amassé, je me lançai dans les spéculations, dans les entreprises.

— Il me paraît qu'elles ne furent pas toutes heureuses, puisqu'on a saisi vos meubles si souvent!

— Cela ne prouve rien du tout, jeune homme. J'ai fait trois fois faillite, il n'y a que cela qui m'a remis... Mais je vous conte mes affaires et cela ne vous intéresse guère, c'est plutôt de vous que je dois m'occuper, puisque mon vieil ami Samsonnac vous adresse à moi. Que venez-vous faire à Paris?

— Monsieur, j'y étais venu dans l'intention de faire mon droit... mais, franchement, cela ne me sourit plus.

— Il vous sourit davantage de suivre les jolis minois, de jouer au billard ou d'aller danser à la *Closerie des Lilas*, qui maintenant est le rendez-vous des étudiants qui n'étudient pas... Je comprends cela..... mais ce n'est pas pour occuper ainsi vos loisirs que votre père l'ex-huissier vous a, je pense, envoyé à Paris!

— Il m'a donné cette lettre de recommandation, en me disant de venir vous trouver lorsque je serais dans l'embarras... Ma foi, monsieur, j'y suis en ce moment... je n'ai plus le sou et je ne toucherai pas mon trimestre avant cinq semaines.

— Mon cher ami, je ne vous offrirai pas ma bourse. ... je ne l'ai jamais offerte à personne... Prêter de l'argent n'entre pas dans mes principes; d'abord, c'est une sottise : si vous prêtez à un ami, il cesse d'être votre ami ; vous ne le voyez plus, il vous fuit comme la peste, ce qui veut dire comme un créancier. Si celui qui vous emprunte n'est pas de vos amis, vous n'avez aucune raison pour l'obliger; dans l'un ou l'autre cas, vous voyez bien qu'il ne faut pas prêter... Je ne vous offrirai pas non plus ma table, je n'achète que juste ce qu'il me faut pour moi et ma femme de confiance... Mon budget est fait, je ne dois point augmenter mes dépenses..... Je vous offrirai encore moins le logement... à Paris les appartements sont très-petits, à moins de les payer fort cher... je n'ai de place que ce qu'il me faut, et d'ailleurs je n'ai point de lit vacant!...

— Mais, monsieur, je n'ai jamais eu l'intention de vous demander rien de tout cela!... Grâce au ciel, j'ai crédit dans mon garni et on m'y nourrit... assez mal, j'en conviens, mais enfin c'est de la nourriture!

— Alors, jeune et digne fils de mon ami, je vois que vous ne voulez de moi que des conseils... Oh! pour cela, je vous en donnerai... j'en serai prodigue même... Oh! les conseils... je les fais payer ordinairement, mais à vous je les donnerai gratis, d'abord parce que vous êtes le fils de Samsonnac... ensuite parce que vous n'avez pas le sou... et cette dernière raison est, je crois, la meilleure.

En ce moment, Juanita de Hermaflores, étonnée de ce que le nouveau venu eût un si long entretien, et s'apercevant qu'il était une heure passée, sans qu'elle ait eu besoin de toucher au coucou, s'empresse d'entrer dans le cabinet de l'homme d'affaires.

V. — LES EMPLOIS OFFERTS PAR M. COTTENTIN.

— Monsieur! dit Juanita en se tenant penchée sur une jambe, dans une position assez gracieuse, car vous remarquerez que les personnes qui se sont adonnées à la chorégraphie conservent toute leur vie des habitudes, des manières de leur première profession, même dans les actions les plus simples de la vie intime, monsieur, il est une heure passée... bien passée... et vous oubliez peut-être que vous avez aujourd'hui plusieurs courses importantes à faire?

Ceci était encore dans le rôle que maître Cottentin avait appris à l'Espagnole. C'était un moyen pour se débarrasser de ses clients, qui, parfois, se permettaient de bavarder encore lorsque l'heure de payer était passée depuis longtemps.

Mais cette fois M. Cottentin sourit à sa ménagère, en lui disant :

— Juanita, ce jeune homme n'est pas un étranger pour moi. C'est le fils d'un ami, il arrive de Bordeaux, que j'ai habité longtemps...

— De Bordeaux!... Ah! il y a de très-bon chocolat en ce pays... qui cependant ne vaut pas celui de Bayonne! Monsieur nous en apporterait-il?...

— Laissez-nous tranquille avec votre chocolat, Juanita, vous êtes d'une gourmandise qui n'a pas de nom!

— C'est que je le prends si mauvais ici!

— Ce jeune homme a besoin de nos conseils pour faire fortune... pour gagner de l'argent d'abord... Voyons, trouvons-lui, *nec opinato*, quelque chose à faire... quelque chose qui rapporte surtout... il y a urgence... Avez-vous ouï parler, par les commères de ce quartier,

avec lesquelles vous ne vous privez pas de jacasser, de quelque emploi vacant ?

— Attendez, monsieur, que je me remémore !. .

Tout en disant cela, l'ex-danseuse se mettait à la troisième position et regardait avec complaisance Melchior Samsonnac.

— Pourquoi examinez-vous ainsi monsieur, Juanita ?

— Mais il faut bien que je voie à quoi il est propre...

— A son âge, on est propre à tout !

— Monsieur a de bien beaux cheveux !...

— Oui, en effet, ce serait une ressource dans un moment de presse... un coiffeur vous en donnerait au moins un écu !

— Moi ! me défaire de mes cheveux ! s'écrie Samsonnac en secouant avec orgueil ses longues boucles brunes, jamais ! au grand jamais... c'est mon plus bel ornement !

— Cela repousse ! dit le docteur.

— Oui, mais cela y met le temps.

— Monsieur a raison de vouloir garder ses cheveux ! dit Juanita, cela lui va très-bien. Monsieur doit être fort !

— Passablement ! répond le jeune homme en souriant.

— Il paraît, Juanita, que vous croyez que tous les hommes ressemblent à Samson, que leur force gît dans leur chevelure.

— Mais, monsieur, il est prouvé que les gens forts ont toujours beaucoup de cheveux... les hommes comme les femmes... J'ai connu une *manola* qui avait de la barbe et portait...

— Laissez-nous tranquilles avec votre *manola !* revenons à ce que je vous ai demandé : connaissez-vous quelque emploi vacant ?

— La bonne de la maison en face m'a dit que sa maîtresse voulait prendre un frotteur...

— Un frotteur... Parbleu ! tout le monde sait frotter !... Que pensez-vous de cette besogne, jeune homme ? Vous frotteriez très-bien, puisque vous êtes fort, et puis il faut, comme dit encore Cicéron, *facere de necessitate virtutem.*

— Par exemple... moi, frotteur !... dit Samsonnac en faisant un geste d'indignation, y pensez-vous, monsieur ?

— Puisque je vous le propose, c'est que j'y pense...

— Descendre aussi bas... fi donc !

— Vous voulez gagner de l'argent, il faut bien faire quelque chose... D'ailleurs cela n'occupe qu'une heure ou deux et n'empêche point de faire une autre besogne.

— Merci, monsieur, je ne suis pas venu à Paris pour y être frotteur.

— Passons à une autre chose, alors... Vous avez la parole, Juanita.

— Le concierge de la maison à côté cherche une garde-malade pour une vieille dame du second qui a un débordement de bile que l'on ne peut pas arrêter, bien qu'on lui donne quelquefois jusqu'à quinze lavements par jour...

— Ah ! diable... garde-malade... ce n'est pas difficile, cela... tout le monde peut être garde-malade... Combien donne-t-on ?

— Trente sous par jour et quarante sous par nuit, et très-bien nourri, du vin à discrétion.

— Fichtre ! mais c'est une place de chanoine, cela !... Il faut courir vous offrir, mon bon ami.

— Plus souvent ! Vous voulez que j'aille administrer des clystères à cette vieille dame... il est gracieux, l'emploi ! il doit être rempli de détails appétissants. Bien obligé, je n'en veux pas.

— Vous êtes difficile... Si je n'étais pas un peu incommodé de la goutte, j'irais m'offrir, moi. Juanita, avez-vous autre chose ?...

— Mais non... je cherche en vain... Ah ! si cependant, il y a le propriétaire qui veut apprendre la musique à son fils... le piano, je crois.

— Voyons, mon jeune ami, voilà une profession qui n'offre rien d'offensant pour votre dignité... Professer la musique est un art que l'on prise beaucoup à Paris... Mais d'abord, avez-vous quelques notions en musique ?

— Oui, monsieur, j'ai appris le violon pendant quelque temps.....

— Eh ! pardieu, voilà tout ce qu'il vous faut !... Si vous avez appris le violon, vous pouvez bien donner des leçons de piano.

— Pardon, monsieur, mais il n'y a pas le moindre rapport entre ces deux instruments.

— C'est toujours de la musique !... Avec un peu de bonne volonté, on se tire d'affaire... Descendez chez mon propriétaire, proposez-vous comme professeur de musique, et faites-vous payer un mois d'avance... vous direz que c'est votre habitude... Ensuite, si l'on n'est pas content de vous... tant pis pour eux... on ne rend jamais l'argent reçu pour des leçons...

— Mais, monsieur, je vous répète que je ne connais rien au piano... j'ignore même où sont placées les notes...

— Vous le demanderez à votre élève il le saura peut-être...

— Alors ce sera mon élève qui me donnera des leçons ?...

— Cela s'est vu souvent, l'élève en sait plus que le maître...

— Je ne me sens pas assez de hardiesse pour tenter cela.

— Jeune homme, vous y mettez de la mauvaise volonté ! ce n'est pas ainsi que l'on gagne de l'argent... A votre âge, je vous répète que je faisais tout ce qui se présentait... bien ou mal, tant pis. Quand c'était mal fait... je recevais toujours le prix que j'avais soin de demander d'avance... Vous refusez tout... vous voyez cependant que je vous trouve des emplois... ce n'est pas ma faute si vous n'en acceptez aucun.

— Ils sont gentils, les emplois qu'il me propose ! se dit Melchior en secouant la tête d'un air peu satisfait.

— Juanita, avez-vous encore quelque chose à proposer au jeune homme qui m'est recommandé ? reprend maître Cottentin.

La dona Hermaflores fait à Melchior un de ses plus gracieux sourires, en disant :

— Si monsieur voulait apprendre à danser, je lui donnerais volontiers des leçons... il me payerait en chocolat...

— Infiniment obligé, madame; mais je danse assez bien pour quelqu'un qui ne vent pas en faire son état.

— Ah ! mon jeune ami, reprend l'homme d'affaires, c'est que vous ignorez que la senorita Juanita, qui veut bien maintenant s'occuper de faire ma pot-bouille... je me sers d'un terme vulgaire, mais il est bon et rend bien ma pensée; la senora, dis-je, a été une des plus brillantes danseuses de Séville et de Madrid ; elle pince sa *cachutcha* à l'instar des fameuses *Camera Petra* et autres célèbres chorégraphes de l'époque... Malheureusement elle lui manque un *caballero* pour danser avec elle les pas espagnols, dont on est passionné à Paris... Et, tenez, dernièrement encore, on est venu d'un grand café chantant lui proposer de danser des pas de caractère... et cela était grassement payé... Mais il lui fallait un danseur, et l'affaire a manqué faute d'un danseur espagnol... ou du moins qui sût les danses de l'Espagne.

— Et vous croyez, monsieur Cottentin, que je consentirais à danser des fandangos, des boleros avec la senora dans un café chantant !... C'est une plaisanterie, sans doute !

— Non pas... Ah ! voilà encore votre vanité qui se regimbe... Quel mal voyez-vous à exécuter un joli pas en public... Mais si je n'avais pas la goutte, moi, il y a longtemps que je me serais fait le partner de Juanita, nous aurions dansé sur les théâtres, dans les représentations extraordinaires... j'aurais pris un nom castillan, et je suis certain que nous aurions fait beaucoup d'argent !

— Oh ! je le crois aussi ! dit Melchior en riant aux éclats, parce qu'il se figure ce monsieur à peu près bossu, et d'un physique si biscornu, dansant avec cette dame mûre qui est devant lui, et qui, pour lui donner un échantillon de son talent, a jeté son mouchoir à terre et se met à danser tout autour, en se baissant de temps à autre comme pour le ramasser.

— Voyez quelle grâce ! quelle légèreté ! s'écrie maître Cottentin, elle a encore tous ses moyens, il ne lui manque que les castagnettes !...

— Mais j'en ai, dit Juanita, et j'en joue dans la perfection... Voulez-vous que j'aille les chercher ?...

Avant que le jeune Samsonnac ait le temps de répondre, la sonnette s'était fait entendre et la danseuse est obligée d'aller ouvrir la porte.

VI. — UNE OPÉRATION ÉPINEUSE.

Au bout de quelques minutes, Juanita revient dire :

— C'est cette dame du premier, madame Osanore, une personne fort riche, qui souffre horriblement des dents depuis cette nuit et vient nous demander si nous connaissons un dentiste; elle est décidée à se faire arracher la dent qui la fait tant souffrir...

— Madame Osanore... est-ce qu'elle est montée elle-même ?

— Oui, monsieur, elle est là...

— Faites-la entrer sur-le-champ... une dame riche... qui ne marchande pas... Décidement, mon bon ami, la fortune vous est favorable, elle vient vous trouver...

— Moi ! monsieur, s'écrie Melchior avec surprise, je ne vous comprends pas encore.

— Vous êtes jeune, vous êtes très-fort, vous devez avoir un poignet solide, il ne faut pas autre chose pour faire un excellent dentiste... vous allez arracher la dent à cette dame, qui vous payera grassement... D'ailleurs je ferai le prix...

— Moi, arracher une dent !... vous n'y pensez pas, monsieur, je n'ai pas la moindre notion en chirurgie, et je pourrais blesser cette dame...

— Il n'y a pas de danger, les mâchoires sont à la portée de tout le monde... j'ai là des tenailles, des pinces, ce sera l'affaire d'une minute...

— Mais, monsieur...

— Chut ! silence... voilà cette dame.

Une grosse maman, bien ronde, bien joufflue, enveloppée dans plusieurs châles, la tête coiffée d'un riche bonnet de dentelles, par-dessus lequel on avait mis un foulard en fanchon, entre en s'appuyant sur le bras de Juanita, et en poussant des gémissements.

Maître Cottentin court au-devant de cette dame et lui avance un fauteuil en s'écriant :

— Eh ! bon Dieu ! ma chère madame Osanore, que viens-je d'apprendre !... vous souffrez des dents au point d'être résolue de vous en faire extirper...

— Oh ! oui, oh ! oui, j'y suis bien décidée ! murmure la vieille dame en faisant une mine piteuse. Je ne dors plus... je ne mange plus... je ne puis pas garder cette dent-là... je sais bien que c'est une cruelle

Oh! mauvais drôles, ce n'est pas assez d'avoir renversé le lait que portait cette enfant!... — P. 2.

opération... mais j'aurai du courage... Connaissez-vous un bon dentiste dans le quartier, vous l'habitez depuis longtemps, tandis que moi je n'y suis que depuis le terme.

— Notre quartier est fort pauvre en dentistes, je crois même qu'il faudrait aller très-loin pour en trouver...

— Ah! mon Dieu, quel malheur... et je souffre tant...

— Tranquillisez-vous, ma voisine, le hasard vous sert à merveille... Ce jeune homme, que vous voyez et qui était venu dans mon cabinet pour me consulter, arrive de Bordeaux, où il s'est déjà fait, comme dentiste, une réputation pyramidale...

— Quoi! monsieur serait dentiste... il a l'air bien jeune encore.

— Il l'est en effet; mais voyez ses cheveux, chère dame, et vous devinerez sur-le-champ la force de son poignet... A neuf ans il arrachait déjà les dents à sa portière... depuis il en a extirpé à des têtes couronnées... Il ne dit rien, parce qu'il est très-modeste, mais il sait bien, le gaillard, ce dont il est capable... il n'a jamais manqué une dent... Est-ce la vérité, jeune praticien? Je vous adjure de répondre.

Samsonnac ne disait rien, en effet; il trouvait que son protecteur poussait bien loin les choses, et ne savait quelle figure il devait faire. Enfin il balbutie :

— Pour avoir manqué des dents... non, je puis bien jurer que cela ne m'est jamais arrivé! et c'est parce que...

— *Satis!* madame est éclairée!

— Oui, oui, et puisque monsieur est si adroit, je me confie à lui et lui ouvre ma bouche... Pouvez-vous opérer ici, monsieur, je serai si heureuse d'être sur-le-champ débarrassée...

— Certainement qu'il peut vous opérer ici... Pardieu! il a toujours sur lui ses outils, et tout ce qu'il lui faut... seulement, avant de vous entreprendre, il doit vous dire son prix... il me l'a dit à moi tout à l'heure, il est un peu salé... mais le talent doit être récompensé...

— Combien donc monsieur prend-il pour arracher une dent?

Samsonnac regardait l'homme d'affaires, celui-ci se hâte de dire :

— Vingt francs par dent, pas à moins!

— Vingt francs! s'écrie madame Osanore, ah! que c'est cher!... Ma bonne m'a dit qu'on lui en avait arraché pour trente sous...

— Mon Dieu! c'est possible... et un peu de la mâchoire avec!... Mais il y a dentiste et dentiste, comme il y a fagot et fagot!... Quant à moi, on me payerait que je ne confierais pas ma bouche à un charlatan!

— Oui! oui! dit à son tour Melchior, qui, en entendant parler de vingt francs, s'est tout à coup senti le plus vif désir de les gagner. Oui, madame, le talent est impayable! Et d'adord je n'arrache pas les dents comme tout le monde, moi, je dois vous en prévenir... j'ai ma méthode... une, deux... crac! et c'est fini!

— Vous l'entendez! répond maître Cottentin, qui est enchanté de voir Melchior le seconder, le voilà qui s'anime quand on lui parle de son art!... C'est un bel état que le sien... Si je n'étais pas ce que je suis, je voudrais être dentiste...

— Mais vingt francs... pour une dent qu'on vous ôte...

— Il vous la remettra après si vous le désirez... une fois qu'elles ont été arrachées, elles ne font plus de mal... Et qu'est-ce qu'un peu d'argent pour ne plus souffrir?...

En ce moment, la grosse dame fut prise d'une crise qui lui fit sentir toute la justesse de ce que venait de dire maître Cottentin, et elle se laissa aller dans son fauteuil, en murmurant :

— Arrachez, monsieur, je payerai tout ce qu'il faudra... mais dépêchez-vous.

Le moment critique était venu : le bachelier a couru à une armoire, dans laquelle il prend des pinces et des tenailles qu'il glisse dans la main de Melchior, en lui disant :

— Prenez vos instruments, jeune homme, et surtout faites-vous bien montrer la dent malade, afin de ne point vous tromper.

Melchior avait pris son parti, et une fois décidé, il avait hâte d'en finir. La vieille dame ouvre une bouche énorme, dans laquelle presque toutes les dents étaient noires et en mauvais état. Puis posant le bout de son doigt sur l'une d'elles, balbutie :

— C'est celle-là... monsieur... voyez-vous bien?... celle-ci!

— Je la vois, madame...

— Touchez-la légèrement pour que j'en sois sûre... assez... oh! assez... vous l'avez bien touchée... il me semble qu'elle remue.

— Oui, cela ira tout seul... Ouvrez encore plus la bouche, si c'est possible...

— Du courage! ma chère voisine, je vais vous tenir un peu par les épaules, afin que vous ne bougiez pas pendant l'opération... Si vous le voulez, Juanita vous tiendra les genoux.

La patiente fait signe qu'elle y consent, et la femme de confiance se met à genoux devant elle, et lui empoigne les deux jambes.

De son côté, maître Cottentin a posé ses fortes mains sur les épaules de madame Osanore. Cependant Melchior regarde tour à tour les pinces et les tenailles, et se demande avec lequel de ces instruments il doit commencer son nouvel état. Tantôt il prenait les tenailles, puis il les quittait pour les pinces, ne sachant à quoi donner la préférence. Pendant ce temps, madame Osanore, la bouche ouverte comme un

Il paraît qu'elle tenait diablement, cette dent-là! — P. 9.

four, avait toujours Juanita à ses genoux et M. Cottentin sur les épaules.

L'homme d'affaires, impatienté, s'écrie :

— Eh bien! monsieur le dentiste, qu'attendez-vous? vous ne pouvez nous laisser longtemps dans cette position, elle est fatigante! De grâce, finissez-en!

Le jeune homme n'hésite plus, et comme ce sont les tenailles qu'il tient alors dans sa main droite, c'est avec cet outil qu'il se décide à opérer. Il l'introduit dans la bouche de madame Osanore, il l'applique sur la partie malade, sans remarquer que l'outil, beaucoup trop large pour l'usage qu'on en veut faire, saisit à la fois trois dents au lieu de n'en prendre qu'une. Puis Melchior, employant toute sa force, enlève à la fois les dents, la vieille dame, Juanita et maître Cottentin; car la secousse a été si violente, que la patiente a sauté sur son fauteuil, en repoussant l'homme d'affaires, qui, en lâchant les épaules qu'il tenait, est allé tomber en arrière, tandis que l'ex-danseuse, recevant en plein visage les genoux de madame Osanore, a aussi lâché prise et roule sur le parquet.

Cependant la vieille dame pousse des cris horribles, en disant qu'on lui a brisé la mâchoire; mais ses plaintes sont couvertes par les exclamations joyeuses de Samsonnae, qui, en regardant ses tenailles, demeure en admiration devant son ouvrage.

— Sapristi! dit maître Cottentin en se relevant, il paraît qu'elle tenait diablement, cette dent-là!... Allons, voisine, calmez-vous, c'est fini... Juanita, relevez-vous donc, et allez chercher un verre d'eau et une cuvette pour que madame se rince la bouche... Bravo, jeune dentiste, vous avez une terrible poigne... Juanita a raison, les cheveux prouvent la force... Voyons cette fameuse dent...

Samsonnae présente ses tenailles toujours fermées et Cottentin s'écrie :

— Que vois-je...? mes yeux ne m'abusent-ils pas?... ce n'est pas une seule dent... ce sont trois dents que vous avez arrachées d'un seul coup!... Oh! mais c'est superbe... c'est magnifique... c'est à mettre dans les journaux... On croira que c'est un canard, tant cela est miraculeux!...

— Trois dents! murmure madame Osanore, qui peut à peine parler... Ah! c'est donc cela que j'ai la mâchoire disloquée... Mais je ne vous avais pas dit de m'arracher trois dents,.. une seule me faisait souffrir...

— Pardonnez-moi, madame, répond le jeune homme, qui commence à prendre l'aplomb d'un dentiste, pardonnez-moi, ces trois dents étaient gâtées, et la preuve, c'est qu'elles sont venues ensemble toutes les trois...

— Oui certainement! s'écrie Cottentin, voyez, madame, toutes les trois sont noires... Celle de gauche ne l'est pas encore, mais cela allait venir, et vous voilà pour toute votre vie débarrassée de ce qui vous aurait causé d'atroces souffrances... Gloire à vous, jeune homme, voilà une opération qui enfonce toutes celles de vos rivaux... Arracher trois dents à la fois... cela vaudrait mille francs... ce ne serait pas trop cher... Mais puisque vous êtes convenu de ne prendre que vingt francs par dent, c'est donc seulement soixante francs que mon aimable voisine aura à vous compter.

Madame Osanore, qui était alors en train de se rincer la bouche, crache au visage de Juanita toute sa gorgée, en s'écriant :

— Soixante francs!... par exemple!... soixante francs !... pour m'avoir brisé la mâchoire...

— On ne vous a rien brisé, chère et honorable dame!... Vous avez un peu souffert, c'est possible, mais avant peu vous me remercierez de vous avoir mise en relations avec ce jeune artiste dentiste! Vingt francs par dent était bien le prix convenu et auquel vous avez adhéré; or, comme trois fois vingt ont toujours fait soixante, vous voyez bien que l'on ne vous demande pas un centime de trop!

Ce raisonnement ne semble pas bien convaincre la vieille voisine, qui tâte sa mâchoire et regarde d'un air piteux les trois dents que le jeune homme lui présente dans le creux de sa main, en lui disant :

— Les voilà, madame, vous les voyez, il y en a bien trois, pas une de plus, pas une de moins.

Madame Osanore sort enfin de sa poche une de ces grandes bourses en filet, dont les deux bouts ressemblent à des sacs et se ferment par des anneaux coulants. Elle prend dans l'un des côtés soixante francs en or; dans l'autre bout, elle serre précieusement ses trois dents, puis paye son dentiste, en lui disant :

— C'est égal, c'est bien cher... et vous m'avez fait bien mal... Mais si vous m'assurez qu'elles étaient gâtées... il faut espérer que je ne souffrirai plus!...

— Juanita, donnez le bras à notre aimable voisine, et reconduisez-la jusqu'à sa porte.

Madame Osanore est partie. Melchior regarde avec amour les soixante francs qu'il tient dans sa main; mais presque aussitôt maître Cottentin s'en empare, en lui disant :

— A nous deux maintenant, mon jeune ami... Trouvez-vous encore que je vous ai mal conseillé...? comprenez-vous qu'un homme adroit peut faire une foule de choses qu'il n'a pas apprises, et qu'il suffit pour cela d'avoir une ferme volonté?

— Oui, monsieur, je dois en convenir, sans vous je n'aurais jamais

osé me dire dentiste... d'abord, j'aurais cru que cela n'était pas permis et qu'il fallait un diplôme...

— Pardieu! je ne vous dis pas de mettre un tableau sur votre porte; mais les empiriques qui arrachent des dents sur le Pont-Neuf, croyez-vous qu'ils aient un diplôme?

— C'est juste, vous m'avez fait gagner soixante francs... je vous en suis très-reconnaissant, et...

— Permettez, jeune homme, il me semble qu'il convient maintenant de faire nos comptes, car les bons comptes font les bons amis, et je tiens fort à toujours être le vôtre. Qui est-ce de nous deux qui a proposé cette affaire, est-ce vous ou moi?

— C'est vous, monsieur; oh! c'est bien vous, Dieu me garde de le nier!

— Eh bien donc, celui qui trouve une affaire et celui qui la fait sont tout naturellement associés... vous savez cela, je pense?

— Ma foi, non, je ne le savais pas.

— Alors je vous l'apprends; entre deux associés, on partage encore naturellement les bénéfices, quand il y en a... sauf ensuite à rembourser les frais à celui qui en aurait eu à payer. Ici, nous avons soixante francs de bénéfice net... moitié pour vous, moitié pour moi; c'est donc trente francs qui nous reviennent à chacun!... Comprenez-vous?

Le jeune Samsonnac fait un peu la grimace, en répondant :

— Ah! vous gardez pour vous la moitié de ce qu'on m'a donné...

— Je garde ce qui me revient, pas un sou de plus... On vous a donné soixante francs, c'est vrai; mais pourquoi vous les a-t-on donnés? Parce que vous avez exécuté ce que je vous ai dit de faire, sans quoi vous n'auriez rien reçu... Ceci est clair comme deux et deux font quatre!...

— En effet, monsieur, mais vous m'aviez conseillé d'arracher une dent... j'en ai arraché trois : il y en a donc deux qui ne vous regardent pas, et sur lesquelles vous ne devriez pas réclamer moitié du bénéfice.

Maître Cottentin sourit et considère quelques instants Melchior, puis répond :

— Ceci n'est pas mal... cette réflexion vous fait honneur, et je vois avec plaisir que vous êtes bien le fils de mon vieil ami l'huissier; mais je vais à l'instant rétorquer votre argument : les deux dents que vous avez arrachées en plus ne sont toujours que le résultat de l'opération que je vous ai engagé à faire... par conséquent, le bénéfice qu'elles ont produit doit également m'être attribué... Ah! ah! réfutez cela, si vous pouvez...

— Je ne dis plus rien, monsieur, donnez-moi alors les trente francs qui me reviennent...

— Un moment! un moment!... vous allez trop vite; en fait de comptes, il faut se donner le temps, afin de ne point se tromper; nous avons maintenant l'article frais, qu'il faut régler...

— Des frais... quels frais?... où donc voyez-vous des frais, monsieur?...

— Vous allez les reconnaître vous-même : on a donné à madame Osanore un verre d'eau pour se rincer la bouche...

— Est-ce que vous faites payer un verre d'eau?...

— Attendez donc!... plus une cuvette pour rejeter son eau... plus une serviette pour s'essuyer le visage et les mains... Vous comprenez bien qu'il me faudra payer le blanchissage de cette serviette... le lavage de cette cuvette, que l'on essuiera avec un torchon... En mettant tout cela l'un dans l'autre à deux francs, je crois que ce n'est pas trop...

Samsonnac se sentait frémir d'impatience et un peu de colère; il tend sa main à maître Cottentin, en disant :

— Soit, monsieur. Alors donnez-moi les vingt-huit francs qui me reviennent... il faut que j'aille retrouver quelqu'un qui m'attend...

— Une minute donc... vous êtes bien pressé! Et cette pauvre Juanita, qui retenait la voisine pas ses genoux, et qui a été renversée sur son séant... Croyez-vous qu'il ne faille pas aussi lui donner quelque chose?

— Sans compter, dit à son tour Juanita, que cette dame m'a craché dans le nez toute l'eau qu'elle avait dans la bouche... ce qui est fort dégoûtant et a sali toute une collerette, qu'il faudra que je fasse blanchir.

Le jeune homme se sentait une furieuse envie de rosser l'homme d'affaires et la dame de confiance; il se contint cependant, en se disant que probablement cela augmenterait encore la note des frais et répond d'un ton sec :

— Eh bien! monsieur, finissez-en, je vous prie; dites-moi tout de suite s'il me reviendra quelque chose sur les soixante francs, ou si c'est seulement pour que vous en recueilliez les profits que je me suis fait dentiste, au risque d'abîmer la bouche de cette pauvre dame.

— Là! là! mon jeune ami, ne nous fâchons pas! En souvenir de votre père, je ne mettrai que cinq francs pour toutes les peines et les désagréments qui ont rejailli sur Juanita...

— Ce sera pour m'acheter du chocolat! s'écrie l'Espagnole.

— Par conséquent, c'est donc vingt-trois francs net qui vous reviennent... et les voici.

Melchior reçoit l'argent, le met dans son gousset, prend son chapeau et s'éloigne vivement en disant :

— Bonsoir, monsieur Cottentin! infiniment obligé de ce que vous avez fait pour moi!

L'homme d'affaires pousse du bout le jeune homme sur le carré, en lui criant :

— Revenez me voir bientôt, je vous trouverai autre chose.

Mais Samsonnac ne répond pas, il est déjà loin, il a peur que ce monsieur ne lui demande encore une partie de l'argent qu'il a gagné à la force de son bras.

VII. — UNE FEMME AMOUREUSE DE SON MARI.

Six mois se sont écoulés depuis sa visite chez maître Cottentin, et Samsonnac n'est pas retourné voir ce monsieur; il a passé ce temps assez mal, faisant souvent maigre chère, mais bien résolu cependant à ne pas se faire étudiant.

Les quinze cents francs que son père lui servait étaient toujours dépensés d'avance; alors il fallait forcément être sage, vivre d'économie, et quelquefois se contenter pour son dîner d'un petit pain de gruau, qu'à la vérité on avait le droit d'aller grignoter dans le jardin du Palais-Royal, au fumet de la cuisine de Véfour ou des Frères-Provençaux, afin de pouvoir dire le lendemain à ses amis :

— J'ai dîné au Palais-Royal!

Le jeune Samsonnac n'était pas né impunément sur les bords de la Garonne.

Un jour, cependant, que le dîner de la veille et de l'avant-veille avaient eu lieu de cette façon, et qu'il n'entrevoyait pas le moyen de changer cet ordinaire, Melchior Samsonnac se souvint de sa visite à maître Cottentin et de ce qui en était résulté pour lui. Il se dit :

— Cet homme d'affaires n'est pas d'une extrême délicatesse dans les expédients qu'il emploie pour gagner de l'argent!... Je dois convenir cependant que c'est un homme de ressources!... Après tout, je suis sorti de chez lui avec vingt-trois francs de plus dans ma poche, et, dans ce moment, vingt-trois francs me causeraient un bien vif plaisir!... Il a fallu, il est vrai, faire un métier tout à fait inconnu pour moi, arracher des dents à une vieille dame; mais, pour mon coup d'essai, je ne m'en étais pas trop mal tiré... j'avais même fait un tour de force... en arrachant trois dents au lieu d'une. Si j'allais faire une seconde visite à ce monsieur Cottentin... mon père m'a recommandé à lui... je néglige un peu cette recommandation. Le soi-disant docteur en droit m'a proposé des choses bien saugrenues... je m'en souviens, je crois qu'il aurait fini par me proposer de vendre aussi des bouteilles cassées, parce que lui-même en a vendu jadis... il a un grand fonds de philosophie, cet homme!... Cependant il serait possible que, cette fois, il eût quelque chose de mieux à m'offrir... Que risque-je?... et lors même que je devrais encore arracher des dents, ce ne sera plus un début.

Le résultat de ces réflexions fut de prendre de nouveau le chemin de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, et de s'apprêter à sonner à la porte du bachelier.

Mais le son d'une clarinette, joint à celui de castagnettes, parvint en ce moment aux oreilles du jeune Bordelais, qui s'arrêta pour écouter, tenant le cordon de la sonnette dans sa main, et incertain s'il devait le tirer.

— On danse là-dedans, se dit-il; oui, c'est un boléro ou quelque chose de ce genre que l'on joue là... Est-ce la senora Juanita qui est en train de donner une leçon à son élève, ou bien maître Cottentin se livrerait-il avec elle à quelque divertissement en forme de ballet?... Mais quelqu'un joue de la clarinette... assez mal même... je crois qu'il serait assez difficile de jouer de cet instrument en dansant... Ma foi, sonnons toujours... ceci ne doit pas m'empêcher d'entrer.

Au bruit de la sonnette, on répond de l'intérieur :

— La porte n'est pas fermée... tournez le bouton!

Samsonnac ouvre; la pièce d'entrée est déserte, mais dans la seconde il aperçoit maître Cottentin, assis sur son bureau et soufflant dans une clarinette, tandis que Juanita, vêtue d'une basquine et d'une jupe extrêmement courte, et armée de ses castagnettes, est en train de montrer les danses de son pays à une dame vêtue comme elle à la légère.

Cette dame, qui, en ce moment, a les joues rouges comme des cerises, par suite de l'action qu'elle met à prendre sa leçon, est petite, grasse, ronde, mais assez bien faite, et sa jambe, que l'on découvre presque jusqu'à la jarretière, parce qu'elle n'a aussi qu'une jupe fort courte, qu'elle met exprès pour ses exercices chorégraphiques, sa jambe est bien prise, pourvue d'un mollet très-bien placé, et se termine par un pied petit et fort bien cambré; enfin, c'est une jambe digne d'exécuter des cachuchas, de ces jambes qui semblent destinées à danser.

Cette dame, qui paraît avoir vingt-huit ans, peut-être plus, il est souvent difficile de deviner l'âge d'une dame, est une brune qui a dû être et qui est encore bien séduisante; ses yeux sont noirs, ils ne brillent pas par leur grandeur, mais ils brillent par le feu qu'ils jettent; ses sourcils sont épais et bien dessinés, sa bouche gracieuse et assez bien garnie, son nez, un peu petit, est fin et peut passer pour aquilin. Tout cet ensemble ferait une beauté assez piquante s'il n'y avait pas dans la physionomie de cette dame quelque chose d'impérieux, de décidé, qui annonce de ces volontés fermes qui ne veulent point qu'on

leur résiste, mais qui, en revanche, savent très-bien résister dans l'occasion.

L'arrivée de Samsonnac a interrompu la leçon de danse. L'élève va se jeter dans un fauteuil, Juanita reste sur une jambe, et maître Cottentin fait un couac sur sa clarinette; puis il suspend la musique, en s'écriant :

— C'est le fils de mon vieil ami... c'est le jeune Samsonnac. Pardieu! vos visites sont rares, mon bel ami, et on ne vous accusera pas d'importuner ceux auxquels vous êtes recommandé!... Mais il ne faut pas que votre arrivée interrompe la leçon que Juanita est en train de donner à son élève... on ne doit jamais se gêner pour un jeune homme...

— Je serais bien désolé de gêner en rien ces dames, dit Melchior en saluant la société, et si ma présence les contrarie en ce moment, je vais me retirer... je reviendrai plus tard.

— Restez, monsieur, restez! vous ne me gênez en rien! dit la petite dame brune, avec un accent marseillais qui va bien à l'air de son visage; pourquoi donc aurais-je peur de danser devant vous... troun de l'air!... ce n'est pas un crime d'apprendre tous ces jolis pas espagnols... surtout lorsque c'est pour un bon motif!... et la senora sait bien pourquoi je désire me trémousser comme elle... hé donc!

— Puisque madame Olivette le veut bien, continuez la leçon, Juanita; je vais, moi, emboucher de nouveau ma clarinette... il est fâcheux que notre jeune ami ne joue pas de quelque instrument, il ferait sa partie avec nous...

— Ah! le tambour de basque, s'écrie Juanita; est-ce que vous ne sauriez pas un peu le faire résonner en mesure?

— S'il ne s'agit que de taper sur un tambour, dit Melchior, je pense bien que je saurai m'en tirer.

Aussitôt l'Espagnole va décrocher un vieux tambour de basque, tout enjolivé de grelots, et l'apporte au jeune homme, qui va se placer à côté de maître Cottentin; puis la musique commence et la danse également.

Juanita, enchantée de se livrer à son ancienne profession, danse avec une vivacité, une ardeur qui font oublier son âge. Elle enseigne à son élève une foule de pas dans lesquels tantôt on se baisse jusqu'à terre, tantôt on se redresse fièrement en jetant sa jambe aussi haut que possible. Hâtons-nous de dire que ces dames portaient des caleçons, ce qui leur permettait de faire des pas tout à fait excentriques. Madame Olivette, électrisée par l'exemple de Juanita, faisait son possible pour l'imiter et promettait déjà de faire honneur à sa maîtresse. Pendant près de dix minutes encore, ces dames exécutent cachucha, jota et bolero; enfin elles s'arrêtent, et tout en nage, vont se jeter sur des sièges. Il était temps; maître Cottentin n'avait plus de souffle, et Melchior avait mal à la main à force de taper sur le tambour de basque. Cependant il n'avait pas cessé un seul instant, parce que les jolies jambes et les yeux noirs de la Marseillaise lui avaient fait prendre plaisir aux danses espagnoles.

Bientôt madame Olivette se lève et passe avec Juanita dans la chambre de cette dernière, pour aller reprendre ses vêtements de ville.

— Elle est fort bien, cette dame! dit alors Samsonnac à l'homme d'affaires.

— Fichtre! je le crois bien... une brune piquante, une taille charmante, une jambe ravissante... Total, une femme très-séduisante... Ah! si je ne souffrais pas de la goutte, j'aurais endossé le costume de Figaro pour danser avec elle un *fandango!* Mais il n'y a pas moyen... j'ai les chevilles empêtrées!...

— Est-ce que cette dame se destine au théâtre?... est-ce qu'elle dansera à l'Opéra?...

— Non pas vraiment, ce n'est pas pour figurer sur un théâtre qu'elle étudie les danses espagnoles; je vais, en quelques mots, vous narrer son histoire. Madame Olivette est l'épouse d'un marchand de vins en gros, riche propriétaire des environs de Beaune; madame Olivette était déjà veuve lorsqu'elle a convolé en secondes noces avec ce Bourguignon. Il paraît que son premier mari était un véritable troubadour près de sa femme : toujours lui faisant des caresses, l'embrassant, l'appelant ma chatte, ma poulette, ma tourterelle; enfin c'était un mari charmant! amoureux le jour, amoureux la nuit!... de ces maris comme on en rencontre rarement!... et cela convenait parfaitement à l'humeur de notre Marseillaise, qui, dit-on, rendait son époux le plus heureux des hommes; mais le tendre mari ne put supporter son bonheur : après cinq ans de mariage et d'amour, il mourut d'un baiser rentré... parce qu'un matin sa femme avait refusé de l'embrasser. Cette dame fut si grandement affligée de la perte de cet époux modèle qu'elle jura, comme feu la matrone d'Ephèse, de ne jamais quitter son deuil. Mais, six mois après, trouvant que le noir lui allait mal, elle se permit quelque léger changement dans sa toilette, et en même temps tout annonça qu'elle consentirait à remplacer le défunt si elle parvenait à trouver son pareil. Comme elle est jolie et possédait de l'argent, il se présenta nombreuse compagnie pour remplacer le tendre Corydon... son premier mari s'appelait Corydon, comme le *formosum* qui *ardebat Alexim*. Pour savoir si les prétendants valaient son défunt, il aurait fallu les prendre d'abord à l'essai; mais notre Marseillaise est une vertu premier numéro, elle se contenta de choisir selon son goût. M. Olivette, jeune Bourguignon, bien bâti, bien frais, bien rougeaud, obtint la préférence sur ses nombreux rivaux. Mais il paraît que les Bourguignons ne tiennent pas tout ce qu'ils promettent, et puis on ne tombe pas toujours sur des maris qui sont constamment amants de leurs femmes, ce qui, du reste, interverturait l'ordre de la nature. Au bout d'une année de mariage, la piquante Marseillaise avait déjà de fréquentes querelles avec son Bourguignon, auquel elle reprochait sans cesse : — Ah! que vous êtes loin de Corydon! Ces paroles n'étaient point de nature à rendre son mari plus aimable en général, les seconds maris n'aiment point qu'on leur jette sans cesse au nez les avantages de celui qu'ils ont remplacé; et tout le monde connaît le mot de cet homme qui, ennuyé d'entendre sa femme lui répéter qu'elle regrettait beaucoup son premier mari, lui répondit : — Je vous assure, madame, que personne ne le regrette plus que moi! Pour en revenir à notre Marseillaise, dont le caractère n'est point facile, elle devenait malheureusement plus éprise de son Bourguignon, à mesure que celui-ci se montrait moins galant avec elle, ce qui, du reste, arrive fréquemment entre époux comme entre amants; si l'un se refroidit, l'autre se rechauffe, et *vice versâ!* Quand une Marseillaise est amoureuse, ce n'est point une flamme c'est un incendie!... Madame Olivette cherche donc tous les moyens possibles pour rendre son second mari un peu plus ressemblant à son premier. Tout ce qu'elle sait lui plaire, elle le fait; toutes les parures qu'il préfère, elle s'en pare; toutes les couleurs qu'il aime, elle les porte! Malgré tout cela, il paraît que ce diable de Bourguignon n'arrive jamais à faire oublier Corydon. Enfin, il y a quelques jours, la fameuse danseuse espagnole, la *Camera Petra*, donnait des représentations sur l'un de nos théâtres. M. Olivette y alla avec son épouse. Le négociant en vins fut ravi, transporté, enthousiasmé des pas de la danseuse espagnole; il rentra chez lui en sautillant, il se déshabilla en chantant, il se coucha en imitant les castagnettes avec des noix sèches, puis dans la nuit il se releva, plaça son vase nocturne au milieu de sa chambre et dansa tout autour en essayant de le ramasser. Le lendemain, madame Olivette, qui avait entendu parler du beau talent de Juanita, accourut ici et lui dit : — Enseignez-moi, de grâce, ces danses espagnoles dont mon mari est si charmé; quand je les saurai bien, un soir, après avoir mis un costume semblable à celui de la Camera Petra, je paraîtrai tout à coup devant lui et j'exécuterai une cachucha... alors il redeviendra très-amoureux de moi... et il égalera Corydon! Voilà, mon cher ami, pourquoi cette jolie dame brune apprend ces pas excentriques; vous voyez que son motif est très-louable : c'est pour reconquérir l'amour de son mari qu'elle se livre à cette étude; y parviendra-t-elle... entre nous, j'en doute, car M. Olivette admirait probablement autant la danseuse que la danse. Mais je n'en suis pas moins ravi que cette dame ait conçu cette idée, car elle paye ses leçons trois francs par cachet, et cela rend le chocolat de Juanita infiniment meilleur. J'ai dit à celle-ci : — Ne vous pressez pas de rendre votre élève savante, faites en sorte qu'elle ait longtemps besoin de vos leçons, les cachets en valent la peine. Mais c'est absolument comme si je n'avais rien dit! une fois que mon Espagnole est en train, il n'y a plus moyen de l'arrêter... elle montre trop bien, vous venez d'en avoir la preuve; ne voilà que huit leçons qu'elle donne à cette dame, et celle-ci va déjà fort bien. Heureusement il y a une foule de pas de caractère, et j'espère que, pour charmer son mari, elle voudra les apprendre tous.

Maître Cottentin achevait à peine ces paroles que madame Olivette revenait avec son professeur. Dans son costume de ville, cette dame était moins piquante, mais elle était encore bien. Elle fait un salut gracieux à l'homme d'affaires, secoue la main de Juanita, comme le ferait un homme, et passe devant Samsonnac sans y faire plus attention que si c'était un animal domestique; celui-ci avait cependant ébouriffé ses cheveux de manière à en faire voir toute la beauté.

VIII. — LE BOULEVARD DES ITALIENS.

— Ah çà! mon jeune gaillard, à nous deux maintenant! dit maître Cottentin à Melchior, lorsque l'élève de Juanita est partie. Qu'êtes-vous donc devenu depuis six mois au moins qu'on ne vous a vu?... Vous avez donc été bien occupé pour négliger ainsi l'ami auquel votre père vous avait recommandé; auriez-vous fait fortune depuis ce temps?... Tant mieux, j'en serais fort aise... mais, entre nous, j'en doute, d'après le creux de vos joues et le peu d'élégance de votre chaussure... qui n'est ni vernie, ni même cirée.

— Non, monsieur, répond le jeune homme en soupirant, je n'ai pas fait fortune... bien au contraire... je suis toujours sans emploi... et la pension que me fait mon père me donne à peine de quoi vivre!

— Sans compter que cette pension vous fera faux bond incessamment... car j'ai reçu des nouvelles de votre père, moi, mon bel ami, il me marque qu'il sait fort bien que vous n'étudiez pas, et il ajoute : « Que mon fils fasse ce qu'il voudra, mais qu'il ne compte pas sur moi une fois ses vingt et un ans accomplis, je ne lui donnerai pas un sou. »

— Ah! mon père vous a écrit cela, monsieur? et il ne m'écrit pas, à moi.

— C'est qu'il juge probablement que ce serait inutile... vous devez savoir que c'est un homme qui n'aime pas à perdre de l'encre et du papier. L'avis qu'il m'a donné, à moi, était pour m'avertir que si je

vous prêtais de l'argent, il ne me le rendrait pas. Mais il aurait pu aussi se dispenser de m'écrire pour cela. Alors vous ne faites rien, petit Samsonnac?

— Je cherche une place, monsieur... mais une place ou une occupation qui soit dans mes goûts.

— C'est-à-dire qu'il faut que l'on vous paye pour vous promener ou vous amuser, voilà l'emploi que vous cherchez; en général, c'est celui auquel aspirent tous les jeunes gens. Mais de telles sinécures sont rares, et on ne les accorde ordinairement qu'aux personnes qui n'en ont pas besoin.

— Monsieur, si par hasard votre vieille voisine avait encore des dents à se faire arracher... je ne refuserais pas...

— Oh! vous n'êtes pas dégoûté! mais ces bonnes aubaines ne se présentent pas tous les jours. D'ailleurs, madame Osanore nous garde rancune, parce que depuis le jour où vous l'avez opérée, elle a une illusion qui n'a pas voulu disparaître; moi, je lui conseillais de se faire arracher quelques dents de l'autre côté, par ce moyen son autre joue se serait probablement enflée aussi, et cela lui aurait fait une figure ronde et pleine, ce qui n'est pas désagréable, surtout quand on prend de l'âge. Madame Osanore a rejeté vivement cette proposition, il n'y a donc plus rien à faire avec elle. Mais depuis que nous vous avons vu, plusieurs bonnes occasions s'étaient présentées...

— Il fallait me le faire dire, monsieur.

— Et comment? vous êtes parti si précipitamment la dernière fois, vous ne m'avez pas même laissé votre adresse. Vous êtes trop vif, mon cher ami!... *Festina lente!* voilà la devise du sage... Enfin, voyons ce que Juanita pourra vous offrir... car pour moi, je suis cloué par ma goutte devant mon bureau, et fort peu au courant des nouvelles du quartier.

La danseuse espagnole, qui revient en sautillant de reconduire son élève, sourit à Melchior en lui disant :

— Il a toujours ses beaux cheveux...

— Oui, et rien dans sa poche, ajoute maître Cottentin; il pense à nous dans l'adversité, c'est l'usage.

— Ce pauvre garçon...! Oh!mais attendez... je puis lui faire avoir une place... j'en sais une vacante depuis hier, elle ne doit pas encore être prise...

— Quelle est cette place, senora?

— L'épicier du coin a renvoyé hier son garçon, parce qu'il fourrait ses mains dans le tonneau de mélasse et passait ensuite son temps à se lécher les doigts; voulez-vous le remplacer? peser du sucre et du café, c'est encore moins difficile que d'arracher des dents...

— Merci, senora, je n'ai pas le moindre goût pour l'épicerie.

— J'étais certain qu'il refuserait!... murmure l'homme d'affaires en haussant les épaules.

— Eh! que diable, monsieur, je ne me sens pas fait pour être épicier... je veux parvenir... arriver...

— Il y a des épiciers fort riches et qui achètent de belles maisons de campagne.

— Moi, monsieur, j'espère bien un jour acheter un château!...

— Il a une assurance que j'admire!

— Il y a bien des gens qui n'avaient pas un sou vaillant il y a une douzaine d'années, et qui aujourd'hui sont millionnaires... Pourquoi ne parviendrais-je pas comme eux?

— Je ne m'y oppose pas... mais, pour arriver, ces gens-là ont commencé par faire quelque chose, et vous refusez tout ce qu'on vous offre.

— Encore une fois, monsieur, je refuse ce qui ne me mènerait à rien. Mais cette dame qui sort d'ici a un mari qui fait, avez-vous dit, le commerce de vins... si ce mari avait besoin d'un commis... d'un employé... d'un courtier... oh! j'accepterais avec joie cet emploi!

— Voyez-vous cela!... vous pensez alors que cela vous mènerait à quelque chose... près de madame Olivette... Je crois, jeune homme, que la piquante brune vous a donné dans l'œil.

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur, mais il me semble que j'ai de grandes dispositions pour le commerce!... Oh! le commerce!... voilà une belle route pour arriver à la fortune.

— Je suis loin de blâmer ces sentiments. Cependant vous avez tout à l'heure rejeté bien loin de vous la proposition que l'on vous faisait d'entrer chez un épicier, ce qui est pourtant du commerce.

— Fi donc, monsieur! peser du sel et du poivre!... ce n'est pas comme cela que j'entends être commerçant!... je comprends les fortes commissions, les grandes entreprises.

— Pourquoi ne voulez-vous pas tout de suite freter des vaisseaux et envoyer des navires dans le nouveau-monde?

— Oh! c'est magnifique, cela, mais je n'en suis pas encore là.

— Non, il vous manque seulement quelques petits millions... c'est une bagatelle!

— Voyons, dame Juanita, croyez-vous que je pourrais me présenter chez le mari de votre élève pour lui offrir mes services?

— Je crois que vous feriez une démarche inutile, car dernièrement j'ai entendu madame Olivette dire : — Je viens de mettre à la porte un de nos employés... il ne faisait que bâiller aux corneilles en me regardant, il m'ennuyait; c'est moi qui fais sa besogne, et elle est mieux faite. — Oh! c'est une maîtresse femme que cette Marseillaise, elle entend les affaires aussi bien que son mari; elle écrit, elle calcule, elle tient les livres, elle vaut à elle seule trois commis.

Samsonnac passe sa main dans ses cheveux en se disant :

— C'est dommage... Enfin, senora, parlez-lui toujours pour moi, et peut-être trouvera-t-elle un jour l'occasion de m'employer.

— Je le veux bien; je serais si contente de vous être agréable... mais si je réussissais, vous me donneriez du chocolat, n'est-ce pas!

— Oh! je vous le promets... du chocolat à la vanille...

— A la vanille... qu'il est gentil... Oh! mais j'y pense, monsieur Cottentin, est-ce qu'hier vous n'avez pas reçu la visite d'un monsieur qui vous demandait si vous connaissiez quelqu'un pour faire de la copie...

M. Cottentin rapproche ses épais sourcils et regarde sa femme d'un air mécontent en grommelant :

— De quoi vous mêlez-vous, bavarde? qui est-ce qui vous demande cela? De la copie! de la copie... cela me regarde... je puis en faire dans mes moments perdus... et j'ai beaucoup de ces moments-là...

— Mais, monsieur, c'est que j'ai bien entendu que vous proposiez à ce monsieur de vous en charger, et il vous a répondu: Alors venez la faire chez moi, je ne veux pas que mes manuscrits sortent de mon cabinet, ils sont trop précieux pour que je les confie à personne. Or, vous ne pouvez pas aller chez ce monsieur... puisqu'en ce moment votre goutte vous empêche de sortir : donc, vous ne pouvez pas faire ses copies.

— Ah! vous avez entendu tout cela! il paraît que vous écoutez fort attentivement ce qu'on dit!...

Juanita fait une demi-pirouette, qu'elle termine en jetant le haut de son corps en arrière, et regarde Melchior d'un air qui voulait dire :

— Il est vexé! mais je m'en moque.

— De la copie! dit le jeune homme, voilà quelque chose qui me conviendrait beaucoup... j'en cherche inutilement... et pourtant j'ai une assez jolie écriture.

Maître Cottentin ne disait plus rien, il semblait réfléchir; enfin, après un assez long silence, pendant lequel Juanita s'est bornée à faire de petits battements', le vieux bachelier reprend :

— Oui, je sais bien qu'en ce moment ma goutte m'empêche de sortir... mais cela se passera... la goutte ne dure pas toujours.... je sais aussi que ce monsieur aura peut-être pris quelqu'un pour faire ses copies... ce serait fâcheux, il a dit qu'il payait bien...

— Et puis, reprend Juanita, si vous quittez votre cabinet pour aller faire des copies, qui donc répondra à vos clients?

— Mes clients!... mes clients... avec cela qu'il en vient beaucoup!... Enfin... vous êtes le fils de mon ami Samsonnac, jeune homme, cela pourra me décider à faire en votre faveur le sacrifice de cette affaire, mais cependant ce ne sera qu'à la condition que vous serez reconnaissant!...

— Oh! monsieur, croyez que la reconnaissance la plus vive...

— Non, non, vous n'y êtes pas! Je n'entends pas parler de sentiments!... je ne connais, moi, que la reconnaissance qui se compte. Je veux dire par là que si je vous procure de bonnes copies, que j'aurais pu garder pour moi... quand ma goutte sera passée, c'est-à-dire à condition que je toucherai ma part dans ce qu'elles produiront... Je me contenterai du tiers de ce qu'on vous donnera, parce que vous êtes le fils de mon ami Samsonnac. Voyez, mon petit, si cela vous va... c'est à prendre ou à laisser.

— Il faut bien que cela m'aille, monsieur, puisque vous le voulez ainsi et que je n'ai rien de mieux à faire.

— En ce cas, c'est une chose convenue. Voici l'adresse de la personne chez laquelle vous devez vous présenter de ma part : Monsieur Boursoufflé, boulevard des Italiens, près de la rue Richelieu. Voici au reste l'adresse écrite... allez-y sur-le-champ, jeune homme, ce monsieur pourrait arrêter un autre copiste; faites votre prix... demandez beaucoup... vous reviendrez plus tard compter avec moi.

Samsonnac prend l'adresse, salue l'homme d'affaires et part; mais Juanita, qui le reconduit, lui dit tout bas avant de le quitter :

— Je parlerai pour vous à madame Olivette.

Depuis un an qu'il était à Paris, où il n'étudiait que ce qui se met en montre dans les boutiques et dans les magasins, le jeune Samsonnac avait eu le temps de parcourir la capitale, de voir ce qu'elle a de plus beau, de plus agréable en promenades, monuments ou théâtres; et ce qui surtout avait charmé le Bordelais, ce qu'il mettait au-dessus de tout, ce qu'il ne pouvait se lasser d'arpenter matin et soir, c'était le boulevard des Italiens. Aussi, lorsqu'il apprend que c'est là que demeure la personne qui a des copies à faire faire, s'y rend-il avec joie en disant :

— Ce monsieur demeure boulevard des Italiens... Ah! qu'il doit être heureux.

En effet, pour un provincial et même pour beaucoup d'habitants de la capitale, demeurer sur le boulevard des Italiens, c'est la suprême félicité; car, les logements y étant fort chers, on présume d'abord de la fortune à celui qui peut y loger.

Rendons justice à ce boulevard: il mérite bien d'exciter l'admiration des étrangers, et d'être l'amour des Parisiens.

Est-il dans Paris... est-il dans le monde entier un endroit plus gai, plus animé, plus élégant, plus séduisant que ce boulevard? en y joignant même le boulevard Montmartre, qui, depuis un bout jusqu'à l'autre, n'est plus maintenant qu'un immense café!... C'est sur le boulevard des Italiens que l'on peut bien comprendre l'existence aisée,

artistique, excentrique. Là, on ne se lève pas matin; là, on ne tient pas, il est vrai, à voir naître l'aurore; mais là aussi on se couche très-tard, ou plutôt il n'y a pas de nuit, car elle y est encore plus brillante que le jour. Là, on ne rencontre que des femmes jolies, ou du moins celles qui ne le sont pas séduisent encore par leur tournure, leur élégance, leur coquetterie; là, les dames ont pour les hommes des regards plus doux, plus enivrants; car, lorsqu'elles s'y rendent, c'est autant pour se faire admirer que pour voir. Dès que paraît à Paris une mode nouvelle, elle se produit sur le boulevard des Italiens; les hommes viennent y montrer la nouvelle façon que leur tailleur a trouvée pour leur paletot; les dames y étalent les inventions de leur couturière et de leur marchande de modes. Là, les boutiques sont pourvues de tout ce qui peut séduire le passant; les magasins sont riches et leur étalage magnifique. Là, vous pouvez renouveler votre costume depuis les pieds jusqu'à la tête; chemisier, bottier, chapelier, tailleur, gantier, vous y trouvez tout et dans le goût le plus nouveau. Là, tout le monde a l'air riche, tout le monde porte la tête haute et le nez au vent. Les gens qui ont des peines, les pauvres honteux se garderaient bien de passer sur ce boulevard; la vue de ce mouvement, de cette richesse, de cette élégance, leur ferait trouver leur situation encore plus pénible. Mais lorsqu'on a de l'or dans ses poches, ou l'espoir d'en gagner, lorsqu'on a seulement pour soi la jeunesse, la santé et le moyen d'acheter un cigare, quel plaisir d'aller sur les deux heures de l'après-midi le fumer en se promenant de long en large depuis la rue de la Grange-Batelière jusqu'à la rue d'Antin. C'est le moment où les habitants de ce quartier commencent leur journée; les dames viennent de se lever, de déjeuner, elles prennent l'air à leur fenêtre, elles se montrent sur les élégants balcons que l'on construit à toutes les maisons nouvelles; et, au-dessus de ces balcons, des stores variés de couleur garantissent ces dames contre les rayons du soleil. Les hommes viennent fumer, flâner, causer et s'informer du cours de la rente et des valeurs industrielles; puis on entre au café, il n'en manque pas, quoiqu'ils soient un peu moins nombreux là que sur le boulevard Montmartre; mais ils ont presque tous une réputation justement méritée, et dans ces maisons-là on ne vous servira jamais rien de mauvais, ce qui n'est pas rare dans beaucoup d'autres cafés de Paris. Ici, entrez avec confiance, vous n'avez que l'embarras du choix. Voilà Tortoni, un des plus anciens, je crois même que je pourrais dire le plus ancien café du boulevard des Italiens. Presque en face, c'est le café Anglais, celui-là est en même temps un des meilleurs restaurants de la capitale. Puis une foule d'autres établissements de ce genre vous offrent leur table; celui-ci est renommé pour ses glaces, celui-là pour ses sorbets, un autre pour son moka ou sa bière. Mais le temps passe vite en fumant, en buvant, ou en lorgnant les jolies femmes. Sur les cinq heures, si le temps est doux, ces dames se sont assises sur les chaises du boulevard; alors il y a tant de monde sur cette promenade que vous êtes presque obligé de suivre la file et de marcher très-lentement. Mais si vous êtes du quartier, si vous êtes un homme du beau monde, vous rencontrerez nécessairement sur le boulevard quelques connaissances. Si ce sont des dames, vous irez vous asseoir un moment près d'elles, vous informer de leur santé, cela vous comptera pour une visite. Si ce sont des hommes, vous leur prendrez le bras et entamerez le chapitre bonnes fortunes, bourse ou théâtre. Là, mieux que partout ailleurs, on sait si le nouvel opéra-comique a réussi, si la pièce du Gymnase fera de l'argent, si la danseuse qui a débuté dans le nouveau ballet est jolie et sera engagée; on sait même déjà quel est l'heureux mortel dont elle a accepté les propositions; on connaît le choix des ouvrages que le directeur des Italiens doit faire jouer dans cette saison. On sait comment il a composé sa troupe; on fait des paris sur les succès de telle prima donna ou de tel ténor. On échange quelques mots sur les dernières soirées, les derniers bals qui se sont donnés dans le beau monde; puis on fait par-ci par-là quelques remarques sur les intrigues que l'on a observées, et de temps à autre on se permet un calembour qui est accueilli par de grands éclats de rire. Dans un si doux loisir, le temps passe comme l'éclair. Six heures ont sonné, les uns vont à leur toilette pour dîner dans le monde; d'autres, qui dînent chez le restaurateur, entrent au café Anglais ou dans une table d'hôte du pâté des Italiens. Ne croyez pas pour cela que le boulevard soit moins fréquenté; il y a toujours les gens qui dînent beaucoup plus tard, puis ceux qui ne dînent pas du tout, parce qu'ils ont trop prolongé leur déjeuner, ou qu'ils n'ont plus d'argent dans leur poche, mais qui attendent la rencontre d'un ami qui payera pour eux. Puis les personnes qui vont au spectacle, puis celles qui ont dîné plus tôt et se promènent pour faire leur digestion. Au milieu de tout cela, je ne vous ai pas parlé des équipages qui se croisent, se suivent et parfois encombrent tellement la chaussée qu'ils sont obligés de s'arrêter ou de prendre la file, et des cavaliers qui vont au bois montrer leur nouveau coursier et l'habileté avec laquelle ils le conduisent; mais il y a tant de choses à voir sur ce boulevard qu'il est bien permis d'en oublier quelques-unes.

Lorsque la nuit est venue, alors tout s'allume, tout s'illumine, tout resplendit de lumière autour de vous; c'est la décoration d'une féerie; c'est comme un séjour enchanté. Les cafés, qui maintenant sont tous éclairés par le gaz, ont des rubans de feu au-dessus de leur devanture; les grands magasins, les boutiques, les photographes, les spectacles en ont autant; de quel côté que vous portiez vos regards, vous êtes ébloui par ces lignes de feu qui sillonnent les maisons.

Alors les cafés sont encore plus fréquentés que pendant le jour, alors vous trouvez bien difficilement de la place à ces tables que les limonadiers ont le droit de placer sur le boulevard, droit dont ils abusent quelquefois, au point de laisser fort peu de passage pour les promeneurs.

Les heures passent rapidement pour ce monde qui boit, cause, rit et de temps en temps fait des observations critiques et railleuses sur des passants qui à coup sûr ne sont pas du quartier, cela se reconnaît tout de suite à leur tournure, à leur démarche. Minuit sonne, les cafés sont toujours pleins, le boulevard aussi fréquenté; seulement il est débarrassé de ce monde hétérogène qui ne fait pas de la nuit le jour. Sur les une heure du matin, quelques hommes mûrs commencent à s'éclipser, mais les jeunes gens restent; les tables en dehors sont garnies de fumeurs. Alors ces messieurs, qui sont des habitués et pour la plupart se connaissent, échangent des conversations d'une table à l'autre. Alors le boulevard des Italiens est devenu un salon où l'on cause, où l'on se renvoie des bons mots, des saillies, comme si l'on était chez soi ou chez des amis. C'est l'heure où les gandins, les lions... (nous préférons ce dernier nom à l'autre) sortent de leurs cercles, de leurs clubs et viennent, avant de rentrer chez eux, échanger quelques poignées de main avec les flâneurs du boulevard.

Sur les deux heures, ces messieurs parlent, non pas d'aller se coucher, mais d'aller souper à la Maison-d'Or. La partie est bientôt formée. Vous voyez s'éclairer un des petits salons de ce restaurant dont les fenêtres donnent sur le boulevard. Puis au bout de quelque temps vous entendez rire, chanter, crier; vous verrez des jeunes gens se montrant aux fenêtres du salon dans lequel ils soupent, et comme le champagne les a mis en train de faire des folies, l'un d'eux s'amusera à jeter par la croisée tous les paletots ou tous les chapeaux de la société. Tant mieux pour le chiffonnier qui passe par là, et mettra des paletots dans sa hotte; bien loin de l'en empêcher, on lui criera de la fenêtre :

— Eh! l'homme!... vous en oubliez un par ici... et un autre là-bas!...

Ce tableau n'est point chargé; heureux boulevard que celui où l'on peut, sans se gêner, faire au pauvre monde l'aumône de vêtements encore neufs!

IX. — UN INVENTEUR.

Vous comprenez la prédilection d'un jeune homme pour le boulevard des Italiens; c'est donc avec joie que Samsonnac se rend à l'adresse qu'on lui a remise. Il arrive devant une de ces belles maisons neuves dans lesquelles on trouve tout ce confortable que nos bons aïeux ne connaissaient pas, et franchement nous faisons bien de ne point leur ressembler en cela.

Le jeune Bordelais entre dans une espèce de vestibule que ferme une petite porte à deux ventaux élégamment travaillés; le vestibule est pavé en petites dalles artistement agencées, c'est presque de la mosaïque; une porte à glace se trouve au fond, elle s'ouvre sur un joli petit salon orné de tapis moelleux et de meubles en acajou : c'est la loge du concierge. Samsonnac ose à peine tourner le bouton, et il s'incline profondément devant un monsieur qui lit le journal, en balbutiant :

— Pardon, monsieur, je suis fâché de vous déranger... mais je ne vois pas de portier... je cherche... je demande M. Boursoufflé...

— Au quatrième, la porte à gauche, répond le monsieur sans même tourner la tête.

Et notre Bordelais se dit :

— Est-ce que ce serait le portier!... il a l'air bien grave, et il est logé comme un chef de bureau... c'est beaucoup plus beau chez lui que chez maître Cottentin! N'importe, profitons de son indication.

L'escalier est ciré, frotté, la rampe élégante et légère. Samsonnac arrive au quatrième en se disant :

— Charmante maison, charmant quartier!... Celui qui demeure là devrait être charmant aussi!... je suis fâché cependant qu'il s'appelle Boursoufflé... Ce nom-là n'est pas digne du boulevard des Italiens, mais les noms sont quelquefois trompeurs. Sonnons.

Un vieux domestique vient ouvrir; lorsque Samsonnac a expliqué le motif de sa venue, il le quitte en lui disant :

— Attendez, je vais savoir si monsieur veut vous recevoir en ce moment. Heureusement il m'a sonné, sans quoi je ne pourrais pas vous annoncer.

Samsonnac reste dans une antichambre qui ne ressemble pas non plus à celle de l'homme d'affaires de la rue Saint-Hyacinthe. Celle-ci est fort convenablement meublée; une belle table ovale en chêne est au milieu, un grand buffet, des chaises également en chêne, mais d'une forme moderne, complètent l'ameublement, d'où le jeune homme conclut que ce M. Boursoufflé fait mieux ses affaires que maître Cottentin.

Le domestique revient dire au jeune homme :

— Monsieur travaille, et alors il n'aime pas qu'on le dérange... mais si vous pouvez attendre...

— J'ai le temps, répond Samsonnac en s'asseyant contre une croisée qui a vue sur le boulevard. A cette place, je ne m'ennuierai pas.

Une demi-heure s'écoule, puis une autre. Samsonnac, resté seul, s'était mis à la fenêtre, il contemplait ce tableau si animé, si varié, qu'il avait sous les yeux et se disait :

— Quand je serai millionnaire, je viendrai demeurer sur le boulevard des Italiens.

Le vieux domestique repasse dans l'antichambre et paraît tout surpris de voir le jeune homme.

— Tiens! vous êtes encore là, monsieur?

— Sans doute, vous m'avez dit d'attendre, j'attends.

— Mon maître aura probablement oublié votre visite, mais je ne puis pas aller lui rappeler que vous êtes là, car il ne m'a pas sonné.

— Il paraît que ce monsieur est bien occupé, pense Samsonnac; cependant il n'y a pas sur sa porte une plaque qui annonce qu'il se livre à une foule de travaux, comme maître Cottentin. Heureusement je n'ai rien à faire, et d'ici je vois passer des femmes qui ont des toilettes charmantes... Ah! si d'ici je voyais madame Olivette danser avec sa courte jupe, je n'aurais plus rien à désirer!

La piquante Marseillaise avait réellement séduit le jeune Bordelais. Les pas espagnols, la jambe bien prise et le petit pied cambré ne lui sortaient pas de la tête.

Une autre demi-heure s'écoule; cette fois le domestique ne paraît pas plus que le maître.

— Singulière maison! se dit Samsonnac, on me laisse seul ici; ce buffet n'est pas fermé... j'entrevois même sur une planche le fragment d'un pâté qui semble encore très-présentable... et un pot dans lequel il doit y avoir des confitures!... Si j'étais un voleur, cependant... ou même un homme peu délicat... je pourrais goûter à ce pâté; avec cela que j'ai fait ce matin un bien maigre déjeuner!... et je sens mon estomac qui est attiré vers ce pâté comme le chat vers la valériane... Si on me laisse ici jusqu'au soir, je souffrirai le supplice de Tantale.

Le vieux domestique reparaît enfin et dit à Samsonnac :

— Mon maître vous aura oublié... il est en ce moment plongé dans ses savantes recherches... je dois attendre pour lui parler qu'il me le permette... il cherche, je crois, la pierre philosophale...

— La pierre philosophale! s'écrie Samsonnac en se levant brusquement... mais si vous m'aviez dit cela plus tôt, je n'aurais pas attendu!... il y a des siècles que les alchimistes, les savants, les inventeurs cherchent cette pierre-là... qu'ils n'ont jamais trouvée... vous concevez alors que je pourrais bien passer des années à attendre que votre maître se rappelle que je suis là.

Et le jeune homme se disposait déjà à s'en aller, lorsqu'une sonnette retentit avec force dans une pièce voisine.

— C'est mon maître qui appelle, dit le domestique; venez, c'est qu'il veut bien vous recevoir.

— Aurait-il trouvé la pierre philosophale?... cela m'étonnerait beaucoup, se dit Samsonnac en suivant le valet, qui l'introduit dans le cabinet de M. Boursoufflé.

Ce monsieur était assis devant un immense bureau qui ne ressemblait en rien à celui de l'homme d'affaires de la rue Saint-Hyacinthe. C'était un fort beau meuble en acajou, avec un casier; de plus, des tablettes qui s'allongeaient à volonté. Sur ce vaste bureau, il y avait une grande quantité de livres, puis une sphère, des instruments de mathématiques, des bocaux, des minéraux et jusqu'à des végétaux, plantes rares qui s'étiolaient sur le bureau d'un savant, bien qu'elles fussent dans des vases, qu'à la vérité on n'arrosait jamais.

A ce bureau était placé un homme d'une soixantaine d'années, porteur d'une assez belle figure, mais que l'étude avait considérablement ridée; cependant les yeux avaient conservé beaucoup de feu, et la bouche une expression dédaigneuse qui semblait sous-entendre pour ceux à qui elle parlait :

— Vous êtes tous des crétins, des imbéciles, hors d'état de me comprendre, et je ne sais pas trop pourquoi je me donne la peine de vous répondre.

La tête de M. Boursoufflé était presque entièrement chauve; il ne lui restait que quelques mèches qui voltigeaient à droite et à gauche et semblaient appeler à grands cris un faux toupet pour leur faire société.

Malgré tout cela, ce monsieur avait un air distingué et imposant qui inspirait le respect.

Le jeune Bordelais s'incline profondément devant M. Boursoufflé, qui le regarde d'un air étonné, en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est... *quid rogas*, jeune homme?... je ne me remémore point votre physique.

Samsonnac explique le motif de sa venue. Le savant perd un peu de son air dédaigneux et daigne presque sourire en répondant :

— Ah! très-bien... vous venez pour mettre au net mes manuscrits... Très-bien! Hercule, laissez-nous!

Hercule est le vieux valet de chambre. Avant de s'éloigner, il se hasarde à balbutier d'un air timide :

— Je me permettrai de faire remarquer à monsieur qu'il est bientôt deux heures, et que monsieur n'a pas encore déjeuné... Si monsieur veut que j'apporte ici...

— Laissez-moi tranquille, Hercule; quand je voudrai déjeuner, je vous le dirai... je n'ai pas besoin de vos avis pour cela...

— Mais monsieur se rendra malade en restant si longtemps sans rien prendre, et le docteur lui a dit que...

— Hercule, faites-moi grâce de vos réflexions... sortez!

Le vieil Hercule, qui ne semble pas bien solide sur ses jambes, ne réplique pas, il s'en va en murmurant quelques mots, mais si bas que lui seul doit les entendre.

— Avez-vous une belle écriture? dit M. Boursoufflé en s'adressant à Samsonnac.

Pour toute réponse, celui-ci se penche vers le bureau, prend une feuille de papier et trace quelques lignes dessus.

— C'est très-bien, dit le savant en examinant l'écriture, c'est très-lisible. Heureusement vous n'avez pas adopté l'écriture anglaise, et je vous en fais mon compliment. Je ne connais rien de plus fatigant pour les yeux que cette écriture, qui, tout en étant, ce qu'ils osent dire, belle, est parfois tout à fait illisible, et présente à l'œil l'aspect d'un écheveau de fil bien emmêlé... c'est épouvantable... Vous savez, jeune homme, qu'il faut copier ici; mes manuscrits ne doivent pas sortir de chez moi... ils sont trop précieux pour être exposés aux regards du vulgaire... puis vous pourriez en égarer...

— Je copierai ici, monsieur, cela ne me sera nullement désagréable.

— Fort bien! Il y a une petite pièce, ici à gauche, où vous serez tranquille et jamais dérangé.

Samsonnac est sur le point de s'écrier :

— Donne-t-elle sur le boulevard?

Mais il se contient, car il comprend que son amour pour le boulevard pourrait paraître ridicule à M. Boursoufflé.

— Par exemple, mon écriture n'est pas fort belle, je vous en préviens! reprend le savant, qui présente un manuscrit au jeune homme. Tenez, pourrez-vous lire?

— Oh! oui, monsieur, parfaitement... c'est très-bien écrit.

Cette petite flatterie ne manque pas son effet. M. Boursoufflé regarde Samsonnac d'un air presque aimable en lui disant :

— Avez-vous fait vos études, jeune homme?

Et celui-ci baisse les yeux en répondant avec modestie :

— Oh! monsieur... ce que j'ai appris est si peu de chose... et devant vous je dois me considérer comme ne sachant rien.

Une légère tape sur la joue est le prix de ce nouveau compliment, puis M. Boursoufflé se renverse en arrière dans son grand fauteuil, en s'écriant :

— Voilà donc un jeune homme qui me répond avec sagesse! c'est peut-être le premier! et remarquez qu'à son âge il lui serait permis de n'en point avoir; mais la plupart des hommes faits, mûrs, de ceux qui se croient des savants, et qui ne sont pour la plupart que des ânes, ne m'auraient point répondu ainsi! Et ce sont ceux-là qui se font juges des véritables *illuminés*, juges de ce qu'ils ne comprennent pas... Ah! mon cher... Comment vous nommez-vous?

— Samsonnac, monsieur.

— Ah! mon bon ami... Comment avez-vous dit?

— Samsonnac, monsieur.

— C'est bien fâcheux que la science ne soit pas plus répandue, mais l'étude rebute la plupart de ces messieurs... ils se contentent de quelques notions légères... puis ils raisonnent, critiquent, condamnent à tort et à travers! Cela fait pitié; il serait bien plus naturel, mon cher... Vous ne m'avez pas dit votre nom?

— Pardonnez-moi, monsieur... Samsonnac.

— C'est juste. Il serait donc plus naturel de répondre tout franchement, comme vous l'avez fait. Ceux qui ont un peu étudié font parade de leur savoir, et ils ne savent rien à fond. L'un se flattera de connaître Rome et les Romains comme s'il était né sous Auguste; mais demandez-lui quels étaient les usages des Romains, leurs jeux, leurs repas, leur police, leurs monnaies, leurs poids et mesures, leurs mariages, leurs funérailles, la division du temps sur leur calendrier... Il ne saura pas vous répondre. Ces habitants de Rome, comment se chauffaient-ils en hiver? Avaient-ils des poêles, des cheminées? Dans leurs repas, se servaient-ils, comme nous, de cuillers, de fourchettes? ou mangeaient-ils, comme les Chinois, avec de petites baguettes? Pour aller à cheval, se servaient-ils d'étriers... Pour voir de loin, avaient-ils des lorgnettes? Enfin les Romains, tels qu'on nous les montre au théâtre ou dans les tableaux, ont presque toujours pour toute coiffure une simple bandelette autour de la tête : alors à quoi leur servaient l'*apex*, le *galerus*, le *petasus*, le *cucullus* et le *bardocucullus?* Demandez cela à votre monsieur qui connaît si bien les Romains... Il vous répondra que le temps est à la pluie. Je ne fais point un crime à quelqu'un de ne rien savoir... mais je blâme ceux qui critiquent ce qu'ils ne connaissent pas. J'ai beaucoup lu depuis que je suis au monde; mais il faut bien cependant que j'avoue qu'il y a encore bien des choses que je ne connais pas. *Montaigne* parle constamment de son ignorance... Cependant *Montaigne* savait le grec, le latin, l'italien et le français... Je cite le français, parce que je vous ferai remarquer en passant que nous avons une foule de soi-disant gens de lettres qui écrivent dans cette langue et ne la savent point. J'ajouterai encore que ce sont ceux-là qui accusent les écrivains vrais, naturels, logiques, d'avoir un style de cuisinière!... Pauvres mirmidons de la littérature, vous aurez beau jeter de la boue et du venin sur les vrais talents, on reconnaîtra toujours en vous le renard de la fable. Je vous dirai donc, jeune... Je croyais vous avoir demandé votre nom?

— Samsonnac, monsieur.

— Ah! oui... je l'avais oublié; je vous disais donc que la science mène à tout, lorsqu'on sait l'employer avec discernement et ne point appliquer au règne animal ce qui ne convient qu'au végétal, *et vice versâ*. Mais je vous parle de beaucoup de choses à la fois... vous pourriez me dire comme *Corinne* à Pindare, qui dans une pièce de vers avait fait un trop grand abus de la mythologie : — Quand je vous dis de semer avec la main, vous renversez le sac dès le premier pas. *Ne quid nimis*, c'est la devise du sage... entendez-vous le latin?

— Oui, monsieur.

— Je crois que vous me conviendrez, jeune... C'est singulier, j'ai la mémoire la plus belle, la plus surprenante; il n'y a que les noms dont je ne peux pas me souvenir.

— Samsonnac, monsieur.

— C'est cela, je l'avais sur le bout de la langue. Oui, vous ferez mon affaire, et vous serez surpris, j'en suis certain, de ma facilité à découvrir, à démontrer, à réduire à fort peu de chose les questions les plus abstraites et devant lesquelles tant de pauvres savants, qui ne l'étaient qu'à moitié, ont passé une partie de leur existence à se casser la tête. Je vais en quelques mots vous en donner la preuve.

La pierre philosophale... ce secret merveilleux dont la possession est enviée depuis des siècles! eh bien, mon cher petit... je ne sais plus votre nom, n'importe! la pierre philosophale n'est autre chose que la pierre d'aimant; et la preuve, c'est que pas un philosophe n'a omis d'en traiter. La poudre de projection est le sable que l'on jette sur le papier pour sécher l'écriture; la médecine universelle est l'air que chacun respire, car on ne peut point se priver d'air sans mourir; le grand élixir... jeune homme, cette recette miraculeuse qui doit prolonger nos jours indéfiniment, c'est le bon vin et pas autre chose... la quadrature du cercle; ah! voilà encore une question que les plus savants en algèbre, en mathématiques, n'ont pu parvenir à résoudre. Eh bien, moi, je l'ai trouvée, résolue, simplifiée tout de suite. Prez votre serviette en quatre et placez-la ainsi sur une assiette, vous avez la quadrature du cercle; enfin le mouvement perpétuel est la mâchoire de celui qui se sert de l'assiette, et le point fixe, c'est la table.

Samsonnac ouvrait de grands yeux en écoutant M. Boursoufflé, et celui-ci, tout fier de l'effet qu'il produisait sur le jeune homme, le contemplait toujours renversé dans son fauteuil; il reprend bientôt :

— Et maintenant, mon ami, croyez-vous que je sois un Asinus?

— Ah! monsieur.

— Non, vous ne le croyez pas et vous avez raison. Grâce à ma facilité pour trouver le nœud, la cause, le but de tout, j'ai inventé une foule de choses précieuses pour l'utilité, l'agrément, le bonheur des hommes. J'ai trouvé le secret d'engraisser ou de faire maigrir quelqu'un suivant sa volonté; j'ai découvert un moyen pour marcher sur l'eau, pour traverser le feu sans se brûler; j'ai inventé une mécanique pour empêcher tous les accidents en chemin de fer; j'ai fait des ailes pour voler dans les airs, et maintenant, au moyen de ces ailes, je vais avant peu trouver ce que l'on cherche depuis si longtemps : savoir diriger les ballons. Je fais marcher les voitures sans chevaux; je transforme les parapluies en jets d'eau; j'ai imaginé une mécanique avec laquelle on fait cent mètres de point d'Angleterre à la minute, cela remplace le travail de mille ouvriers... c'est peut-être désagréable pour les ouvrières, mais c'est bien économique pour les dames qui se couvrent de dentelles; je creuse des puits dont on ne trouve jamais le fonds, et qui remplaceraient avantageusement ces lourdes et indignes voitures qui transportent les immondices d'un bout de Paris à l'autre; enfin, j'ai inventé un appareil en gomme élastique au moyen duquel on peut descendre au fond d'une rivière, y lire son journal, et y prendre des poissons avec la main, avec la même facilité que l'on prend son mouchoir pour se moucher. Eh bien, ce que vous aurez de la peine à croire, et ce qui est cependant la vérité, c'est que pas une de mes inventions n'a été adoptée par mes concitoyens, pas une seule!... ils les ont toutes rejetées, les Vandales!... parce qu'ils ne les ont pas comprises... Mais tout cela ne me rebute pas! Un jour viendra où il faudra bien que la lumière se fasse... elle se fera, et ce jour-là, tous ces hommes qui dédaignent une nouvelle idée, se mettront à mes genoux pour que je veuille bien la leur communiquer... *Galilée, Fulton, Colomb!* et bien d'autres nous fournissent des exemples de la sottise des hommes... en toute chose il ne s'agit que de savoir attendre... J'attendrai... j'ai de la fortune, grâce au ciel, et je ne mourrai pas de faim jusqu'à ce qu'il plaise à mes contemporains de me rendre justice.

Samsonnac a écouté le savant sans lui répondre autrement que par des inclinations de tête; quand M. Boursoufflé tenait la parole, il était rare que ses auditeurs pussent placer autre chose que de la pantomime dans la conversation. Ce monsieur présente au jeune Bordelais un de ses manuscrits et plusieurs cahiers de papier à lettres grand format, en lui disant :

— Vous écrirez là-dessus... pas trop serré... je ne regarde pas à quelques rôles de plus ou de moins... je vous payerai cinquante centimes le rôle... cela vous convient-il?

— Très-bien, monsieur.

— Alors entrez dans cette pièce où vous trouverez un bureau, et mettez-vous à la besogne... Allez... allez, jeune homme; la prochaine fois vous me direz votre nom.

X. — NE DÉRANGEZ PAS LE MONDE.

Samsonnac allait depuis une huitaine de jours copier le manuscrit de M. Boursoufflé; ce travail était assez lucratif : le copiste pouvait sans se gêner écrire huit ou dix pages dans sa journée, à cinquante centimes le rôle, c'était donc de quatre à cinq francs qu'il pouvait gagner chaque jour, en écrivant seulement depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi; mais quelque chose troublait la joie de Samsonnac, c'était la pensée qu'il lui faudrait donner à maître Cottentin le tiers de ce qu'il gagnait : la combinaison était par l'homme d'affaires était inique, injuste, révoltante : aussi le jeune homme se promettait-il bien de le tricher un peu sur le tiers qu'il avait promis de donner.

Au bout de cette huitaine Samsonnac, ayant touché la somme de trente-huit francs, se dirigea vers la rue Saint-Hyacinthe et calculait que le tiers de trente-huit francs ferait douze francs et soixante centimes qu'il lui faudrait compter au vieux bachelier, mais que cela diminuerait beaucoup trop le prix de son travail; par conséquent qu'il fallait réduire celui-ci à la somme de vingt-quatre francs et que ce serait alors que huit francs à donner à M. Cottentin, ce qui était bien assez pour quelqu'un qui n'avait eu d'autre peine que de lui donner une adresse, ce qu'il n'avait même fait qu'à regret.

Le jeune Bordelais s'est souvenu de l'heure à laquelle madame Olivette allait trouver Juanita pour apprendre la danse espagnole. Il ne manque pas de choisir ce moment pour se présenter chez maître Cottentin et il trouve de nouveau la jolie dame brune revêtue de son costume choregraphique, et s'exerçant à jeter sa jambe à la hauteur de son nez, tandis que Juanita saute devant elle pour remplacer le caballero, tout en s'écriant :

— Ah! quel dommage que nous n'ayons pas un petit Espagnol pour vous faire vis-à-vis... cela irait bien mieux... et je pourrais plus facilement juger vos progrès!...

Samsonnac reste en admiration devant les danseuses. La pimbêche Marseillaise continue son pas sans que la présence du jeune homme la gêne en rien. Juanita arrête un moment le jeu de ses castagnettes pour sourire à Melchior, tout en lui disant :

— Bonjour, jeune ami... Vous avez bien tardé à revenir; il semble Cottentin s'impatientait de ne point vous voir... il vous porte beaucoup d'intérêt.

— Oui, je sais bien le taux de l'intérêt qu'il me porte!... répond le Bordelais en présentant à Juanita un petit bâton de chocolat de Bayonne.

Celle-ci saute dessus en s'écriant :

— Ah! il a pensé à moi... qu'il est gentil!... du chocolat... du Bayonne... Voyez-vous, senora Olivette... il m'apporte du meilleur!...

La senora Olivette semble fort peu touchée du présent que Melchior fait à sa maîtresse de danse; elle continue son pas en murmurant :

— Est-ce bien? trouvez-vous que j'acquiers du moelleux, de la souplesse?...

— Oui... oui... c'est parfait... Et à la vanille... première qualité!

— Et les mouvements de hanches sont-ils bien sentis, bien marqués?...

— Il n'y a rien au-dessus de cela... L'eau en vient à la bouche...

— Vous croyez alors que mon mari sera satisfait?

— Je le prendrai à l'eau... et je le ferai mousser!

Madame Olivette, qui s'aperçoit qu'on ne s'occupe plus de sa danse, donne son cachet et va reprendre ses vêtements de ville. Alors Samsonnac se décide à entrer dans le cabinet de l'homme d'affaires, qu'il trouve en train de mettre de l'eau dans sa tabatière, et qui le reçoit d'un air sec en lui disant :

— Eh! vous voilà, fils de mon ami, c'est bien heureux! On vous trouve des emplois, des occupations lucratives et vous ne revenez pas me remercier... Quelqu'un de fort spirituel a dit : — L'ingratitude est l'indépendance du cœur. Je crois le vôtre très-porté à l'indépendance.

— Monsieur, vous m'avez trouvé de la copie; j'ai dû en faire avant de revenir, j'ai dû surtout attendre que l'on m'eût payé mon travail, puisque vous avez exigé que je vous abandonne le tiers de mes honoraires.

— J'ai exigé... il est charmant le petit... Est-ce que l'on fait une opération sans se reserver le droit de courtage?... Vous m'apportez le mien, c'est bien. Combien vous paye-t-on par rôle?

— Dix sous, monsieur.

— Combien en faites-vous dans votre journée?

— Six... tout au plus!

— Six! c'est bien peu! C'est donc sur du grand papier que vous écrivez?

— Fort grand.

— Alors on écrit gros, on interligne.

— On m'a recommandé d'écrire fin et serré.

— Si c'est comme cela que M. Boursoufflé paye grassement ses copistes... Enfin, arrivons au total, vous avez touché...

— Vingt-quatre francs pour huit jours de travail à trois francs l'un dans l'autre... et voilà huit francs que je vous apporte...

— C'est bien maigre!

La musique commence et la danse également. — P. 11.

— Le tiers de vingt-quatre francs n'a jamais été de plus de huit, monsieur.

— Est-ce que vous croyez m'apprendre cela, petit Samsonnac?... Mais ne gagner que vingt-quatre francs en huit jours... vous ne vous êtes pas foulé la rate, mon cher ami!

— Telle n'a jamais été mon intention, monsieur.

— Vous êtes flâneur et paresseux... je le crains...

— Vous êtes bien bon, monsieur!

— A votre place, j'aurais gagné le double, moi.

— A ma place, je suis très-persuadé que vous n'auriez pas donné huit francs sur le prix de votre travail.

Maître Cottentin fait la grimace et murmure :

— A moins que... Enfin je saurai l'exacte vérité, je n'aurai pas toujours la goutte.

— Bien sensible à la confiance que vous me témoignez, dit Melchior d'un air goguenard. Je m'efforcerai de m'en rendre digne.

Puis le jeune homme salue et va rejoindre Juanita, près de laquelle il espérait retrouver encore son élève; mais madame Olivette était partie.

— J'ai fait votre commission près de cette dame, dit Juanita. J'ai parlé pour vous; j'ai témoigné le vif désir que vous éprouviez d'apprendre le commerce. Enfin j'ai dit tout ce que j'ai cru capable d'intéresser en votre faveur... Hélas! mon bon ami, je n'ai pas réussi. Madame Olivette m'a constamment répondu: — Pourquoi prendrions-nous ce jeune homme? Nous n'avons besoin de personne... je fais à moi seule la besogne de deux commis... Ah! si j'avais été à sa place... je vous aurais bien pris, moi... car vous lui lancez des regards qui en disent bien long... mais cette femme-là ne songe qu'à son mari... Ah! c'est une épouse comme on en voit peu... Tant que son Olivette ne sera pas redevenu amoureux d'elle, il n'y aura rien à faire pour un galant.

— Est-ce que les danses espagnoles n'ont pas produit l'effet qu'elle espérait?

— Elle ne s'est pas encore essayée devant son cher Ollvette... elle veut être bien sûre d'elle; mais elle danse parfaitement, elle me fait honneur, et, d'ici à peu de jours, je crois qu'elle fera à son mari cette surprise qu'elle lui prépare. Pauvre petit Melchior, votre chocolat est excellent... je l'ai goûté... et je voudrais bien aussi vous être agréable!...

Le jeune homme secoue fièrement sa tête, de manière à bien mettre en évidence sa luxuriante chevelure; chez lui, ce mouvement signifiait ordinairement :

— Je m'en moque! ou je m'en fiche!

Il dit adieu à la maîtresse de danse et s'éloigne en ajoutant :

— Je vous rapporterai du chocolat.

Trois semaines s'écoulent; Samsonnac se rendait régulièrement tous les huit jours chez maître Cottentin. La seconde fois qu'il avait été compter avec lui, il ne lui avait porté que sept francs, la troisième que six. L'homme d'affaires lui disait :

— Mais vous travaillez donc de moins en moins?

Le jeune copiste répondait :

— Ma main se fatigue... toujours écrire me donne des maux de reins!...

— Si c'est comme cela que vous croyez arriver, mon cher ami... Hom! j'ai bien dans l'idée que vous me trichez... Patience... je ne serai pas toujours obligé de garder la chambre.

— Tu auras beau sortir et te rendre chez M. Boursoufflé, se disait Samsonnac. Je suis bien tranquille, car tu ne parviendras pas à le voir... mon savant n'est point de ces hommes chez lesquels on pénètre facilement; il ne veut jamais qu'on le dérange... S'il vous fait dire d'attendre, vous pouvez être certain de passer la journée chez lui, sans qu'il se souvienne que vous faites le pied de grue dans son antichambre; et après tout, lors même que tu parviendrais à lui parler, à savoir que je fais chaque jour pour six francs de copie... et quelquefois plus, car je suis devenu fort habile... de quel droit m'en demanderais-tu davantage?... Tu n'es qu'un vieux filou... Tu m'as volé sur les dents que j'ai arrachées à madame Inodore, tu veux encore spéculer sur mon travail, et c'est cela que tu appelles me protéger!... bien obligé, je commence à avoir assez de ta protection!

Et, se fortifiant chaque jour dans sa résolution de braver la colère de maître Cottentin, le jeune homme diminuait chaque semaine la somme qu'il lui portait; si bien qu'une fois il ne porta à l'homme d'affaires que vingt-quatre sous, que celui-ci eut d'abord l'envie de lui jeter au nez, mais que cependant il mit dans son gousset, en murmurant :

— C'est bien, jeune Samsonnac, j'écrirai à votre père que vous menez à Paris la conduite la plus échevelée... que vous mériteriez d'être mis à la Bastille, s'il y en avait encore une.

— Cela sera bien égal à mon père, monsieur; dans huit jours, j'aurai vingt et un ans; ma pension me sera supprimée, je ne crains pas qu'il me supprime autre chose.

Puis Samsonnac s'était éloigné en riant; mais il avait toujours glissé le bâton de fin chocolat de Bayonne dans la main de Juanita, qui lui disait :

Je fends l'air à droite, je fends l'air à gauche. — P. 17.

— Je parle pour vous à madame Olivette chaque fois que j'en trouve l'occasion... elle a dansé la cachutcha devant son mari... celui-ci a été surpris et très-enchanté du talent de sa femme... le ménage est en parfait accord dans ce moment.

— Alors on va prendre un commis?

— Non, ils en ont un vieux; madame trouve que c'est suffisant.

— Si j'allais donner des coups de poing à ce vieux commis, de façon à ce qu'il fût hors d'état de travailler pendant quelque temps?

— Fi donc! ne faites pas cela, mon bel ami; d'abord vous vous feriez mettre en prison pour avoir battu quelqu'un; en toutes choses, mieux vaut douceur que violence... Attendez!... Votre chocolat est excellent.

Les choses en étaient là. Samsonnac ne recevait plus rien de son père; mais, grâce à son talent de copiste, il avait devant lui une centaine d'écus et se flattait d'augmenter cette somme, lorsqu'un certain jour, en se livrant à son travail, il lui fut impossible de déchiffrer une phrase entière dans le manuscrit de M. Boursoufflé. Cette fois, l'écriture du savant était encore plus illisible que jamais.

Le jeune homme a beau s'écarquiller les yeux, regarder le papier de face et de côté: pas moyen de lire ce qui est là. Laisser tout ce passage en blanc contrarierait notre copiste; il se dit que, pour savoir ce qu'il y a sur le manuscrit, le moyen le plus simple est d'aller le demander à celui qui l'a écrit.

A la vérité, M. Boursoufflé défendait que l'on entrât jamais dans son cabinet lorsqu'il n'avait pas sonné. Cette mesure était de rigueur: il ne voulait pas être dérangé à son bureau, une distraction pouvant lui faire perdre le fil d'une idée précieuse. Le vieil Hercule lui-même ne devait pas enfreindre cet ordre. Mais Samsonnac se dit :

— Si je vais le déranger, c'est afin de pouvoir continuer mon travail... c'est pour ne point mettre ici un mot pour un autre; c'est donc dans son intérêt, par conséquent cela ne peut pas le fâcher.

Et Samsonnac, tenant à sa main le manuscrit illisible, marche hardiment vers le cabinet de M. Boursoufflé, il ouvre la porte et se laisse aller sur une chaise en éclatant de rire à l'aspect du tableau qui frappe ses regards.

Le savant s'était couché à plat ventre sur une table. Un de ces petits ballons en baudruche, qui se tiennent tout seuls en l'air, était attaché par un fil à son dos et montait presque jusqu'au plafond. De plus, à chacune de ses épaules était attachée une aile faite en plumes de cygne et d'une énorme dimension, qu'il faisait manœuvrer en allongeant ou pliant les bras, et tout en faisant ces mouvements il disait :

— Je fends l'air à droite... je fends l'air à gauche... je vais des deux bras... je vole tout droit devant moi! Donc, si, au lieu de ce petit ballon, j'étais attaché sous un ballon qui eût la force de m'enlever, je volerais et je me dirigerais... c'est un problème résolu.

Mais la position de M. Boursoufflé était si cocasse, nageant à sec sur une table, avec des ailes et un petit ballon attaché à son dos, que la personne la plus sérieuse n'aurait pu s'empêcher de faire comme Samsonnac, qui rit à gorge déployée en s'écriant :

— Ah! mon Dieu, monsieur, qu'est-ce que vous faites donc là!...

— Ce que je fais! répond M. Boursoufflé en lançant sur le jeune homme un regard plein de fierté, ce que je fais!... vous ne le voyez donc pas... vous ne le devinez pas... je vole! je vole dans les airs, dans l'espace, dans l'immensité... je laisse bien loin derrière moi *Icare* et *Phaéton*, et tous ceux qui ont voulu voler... et tous ceux qui, s'élevant en ballon, n'ont pas su les diriger... Admirez, jeune homme, admirez!

Mais, au lieu d'admirer, Samsonnac continuait de rire... On ne froisse pas impunément l'amour-propre d'un savant; celui-ci, se relevant tout à coup avec ses ailes dans le dos et son petit ballon, qui se tient perpendiculairement au-dessus de sa tête, s'avance vers le jeune homme en lui disant d'un air courroucé :

— Pourquoi êtes-vous entré dans mon cabinet?... je ne vous avais pas sonné... N'ai-je pas défendu que l'on vienne me déranger...

— Monsieur, c'est la vérité; mais... hi... hi... hi!... mon Dieu, que vous êtes drôle comme cela... avec des ailes aux pieds, vous seriez un Mercure.

— Sortez... allez-vous-en!

— Mais, monsieur, j'étais venu pour vous montrer une phrase de votre manuscrit que je ne peux pas lire...

— C'est bon... c'est assez... sortez...

— Mais vous ne me dites pas...

Cette fois, pour toute réponse, monsieur Boursoufflé prend Samsonnac par les épaules et le pousse hors de son cabinet, dont il referme la porte avec violence,

— Je crois que le savant est en colère, se dit le jeune homme en se rasseyant devant son bureau. J'ai peut-être un peu trop ri... mais il avait une si drôle de tête, étendu sur le ventre avec ses ailes et son ballon... il n'y avait pas moyen d'y tenir... Avec tout cela, je suis toujours arrêté par la même difficulté... Dois-je continuer de copier en laissant en blanc toute cette phrase?...

Le jeune Bordelais ne savait pas encore à quoi se décider, lorsque le vieil Hercule arrive et pose devant lui trente francs, en lui disant :

— Voilà ce qui vous revient pour la copie que vous avez faite de-

puis cinq jours, et maintenant mon maître m'a chargé de vous dire qu'il n'avait plus besoin de vos services et qu'il vous défendait de vous présenter encore chez lui.

— Ah! c'est comme cela! s'écrie Samsonnac en faisant avec sa tête ce beau mouvement qui lui est familier. Ah! votre maître me renvoie... il ne veut plus m'employer... et tout cela parce que j'ai ri en le voyant tout à l'heure étendu sur une table, où il avait l'air d'une carpe dans la poêle... avec son ballon attaché à sa culotte et ses grandes ailes qui le transforment en véritable chie-en-lit!... Ne fallait-il pas tomber à genoux en admiration devant cette mascarade! Oh! les hommes!... les voilà bien tous... celui-ci se plaint de l'injustice de ses contemporains, et il ne vaut pas mieux que les autres... Adieu! vieil Hercule! Dites à M. Boursoufflé qu'il aura beau faire, il ne voltigera jamais dans les airs! Dieu ne permettra pas que les hommes acquièrent cette faculté accordée seulement aux oiseaux, et il aura bien raison. Où en serions-nous, si les humains se lançaient ainsi dans l'espace... ils volent bien assez sur la terre.

Cela dit, Samsonnac met les trente francs dans sa poche et sort en murmurant :

— Pour ceux-ci, maître Cottentin peut être bien certain qu'il n'en verra pas la couleur.

XI. — CE QUI PROUVE QU'IL EST BON DE SAVOIR DANSER.

Samsonnac était bien résolu à ne point retourner chez l'homme d'affaires de la rue Saint-Hyacinthe, cependant il désirait beaucoup rencontrer Juanita pour avoir des nouvelles de la séduisante Marseillaise; à cet effet, il rôdait fréquemment dans les environs de la demeure de maître Cottentin. Le hasard ne tarda pas à le servir; une après-midi, il se trouva en face de la sensible Espagnole.

— Eh! c'est notre cher ami Melchior ; pourquoi donc ne venez-vous plus à la maison ? dit Juanita en tendant la main au jeune homme.

— Pourquoi ? chère dame, parce que je me lasse de donner à ce vieux grec de Cottentin une partie de ce que je gagne. Je sais bien que je ne lui donnerai plus rien maintenant, puisque j'ai perdu mon emploi de copiste.

— Comment ! vous n'êtes plus employé par M. Boursoufflé ?

— Non ! il m'a remercié parce que je me suis permis de rire en le voyant ridiculement affublé. Ah ! je suis encore jeune, Juanita, j'ai commis une faute ! il ne faut jamais rire quand les hommes sont ridicules... il faut les admirer, les aduler, les flatter... Il n'y a qu'un écrivain qui ait eu l'audace de montrer aux hommes leurs ridicules, leur sottise, et de s'en moquer spirituellement à leur nez et à leur barbe... celui-là est le grand *Molière*, et encore a-t-il eu bien des peines, des déboires pour arriver à son but. Ceux qui maintenant dans leurs ouvrages essaient de marcher sur ses traces... et il y en a bien peu !... ceux-là qui aiment à rire des sottises des autres, trouvent aussi de nombreux détracteurs... Mais le succès engendre toujours l'envie !...

— Avec tout cela, vous n'avez plus de place...

— Non, et plus de pension, car j'ai vingt et un ans accomplis.

— Comment allez-vous vivre ?

— J'ai amassé une petite somme avec mes copies... j'ai du temps devant moi... et puis, à la rigueur, vous savez que je puis vendre mes cheveux.

— Oh ! ne faites pas cela, vous perdriez tous vos avantages... venez voir maître Cottentin, il vous trouvera quelque chose.

— Pour que je partage ensuite avec lui ce que j'aurai laborieusement gagné... ma foi non, je préférerais manger du pain sec. Mais parlez-moi de madame Olivette... ma divinité ! mes amours ! La danse produit-elle toujours son effet dans le ménage ?

— Mais non, cela n'a pas eu de durée... M. Olivette s'est habitué à voir danser sa femme... et puis, malheureusement, les pas, seul, n'ont point le piquant des pas à deux ; si mon élève exécutait certain joli pas de caractère avec un jeune cavalier, ainsi que cela doit se pratiquer, elle produirait beaucoup plus d'effet. Je gagerais même que cela pourrait éveiller chez ce mari indifférent quelques sentiments de jalousie... car en dansant le cavalier prend souvent la taille de sa danseuse, il la soutient, ou l'enlève dans ses bras, il la regarde amoureusement et de très-près... il lui dérobe quelquefois un baiser...

Samsonnac secoue sa forêt de cheveux et interrompt la bayadère espagnole en s'écriant :

— Assez, Juanita, assez!... une idée vient de me surgir, je la crois lumineuse... elle doit m'être envoyée en droite ligne par Cupidon !

— En vérité ! quelle est donc cette gracieuse idée ?

— Juanita, vous allez me donner des leçons de danse espagnole... vous allez faire de moi un zéphir ! un sylphe... enfin un gaillard capable de danser vis-à-vis de la piquante Marseillaise tous ces pas voluptueux que l'on exécute à deux... Oh ! soyez tranquille, j'apprendrai vite, je veux vous faire honneur. J'ai le pied assez bien fait, la jambe pas mal tournée... je m'achèterai un costume de Figaro... si je n'ai pas assez d'argent pour avoir tout le costume, je m'achèterai toujours la culotte collante et les bas de soie, c'est le principal.

— Ah ! vous voulez apprendre à danser... Oh ! je veux bien vous montrer, moi, je ne demande pas mieux... mais ensuite, que comptez-vous faire ?

— Ce que je compte faire ?... Comment ! vous ne devinez pas, Juanita, vous, femme galante depuis le talon jusqu'à la racine des cheveux, vous ci-devant danseuse du Grand Théâtre... vous qui comprenez si bien l'amour et qui êtes du pays où on le perfectionne... Mais une fois que je saurai bien exécuter vos pas espagnols, vous parlerez de mon talent à madame Olivette, vous lui direz tout l'effet qu'elle peut produire en dansant avec moi devant son mari.

— Ah ! il a raison ! il a raison... c'est un fort bon moyen pour vous introduire dans la maison... Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ?

— Parce que les bonnes idées ne viennent jamais qu'après les mauvaises... ce qui cependant me met en contradiction avec ce fameux diplomate, qui dit qu'il faut se défier de sa première idée, parce que c'est toujours la bonne. Mais peu importe qu'elle vienne avant ou après, l'essentiel est qu'elle arrive... vous allez donc me donner des leçons de danse... je vous les payerai, Juanita.

— Par exemple ! je ne le veux pas... vous prendre votre argent... vous n'en avez pas déjà de trop ! Seulement, quelquefois... un peu de chocolat...

— Un bâton de Bayonne pour cachet, c'est chose convenue...

— Ah ! qu'il est gentil...

— Nous commencerons dès demain... Diable ! mais où cela... votre corsaire de Cottentin est capable de me faire payer à lui-même les leçons que vous me donnerez...

— Quant à cela, ce n'est pas douteux.

— Pouvez-vous venir chez moi, Juanita ?

— Je ne puis guère m'absenter, il ne me laisse sortir que pour acheter les provisions qui nous sont nécessaires... Où logez-vous ?

— Dans le Marais... c'est un peu loin...

— Vous voyez bien que c'est impossible... il se mettrait en fureur si je n'arrivais pas près de lui quand il m'appelle...

— Comment donc faire ?

— Attendez : depuis qu'il souffre de la goutte il se lève tard... jamais avant dix heures... Venez de grand matin, et pendant qu'il dormira, nous danserons.

— Bravo ! voilà qui est tout à fait andaloux... je serai chez vous à six heures du matin.

— Oh ! c'est trop tôt, j'aime à dormir aussi. A sept heures et demie ce sera suffisant, nous aurons encore deux bonnes heures à nous.

— Soit, demain à sept heures et demie je suis devant votre porte.

— N'allez pas sonner surtout !...

— Je gratterai.

— Inutile. Je tiendrai la porte ouverte aussitôt que je serai levée... Ah ! une chose essentielle... apportez des chaussons de bal, c'est indispensable pour apprendre à danser.

— J'en aurai... est-ce tout ?

— Ah ! si vous aviez une culotte...

— Je n'en ai pas, mais j'ai un caleçon de bain.

— Ce sera encore mieux, apportez-le; au revoir, à demain.

Samsonnac est enchanté de son projet ; de retour chez lui et pour se préparer à la danse, il se met à faire des bonds, des sauts, des pirouettes ; il renverse sa commode, casse deux de ses chaises, brise son pot à l'eau, mais va toujours son train en se disant :

— Tant pis... je suis en garni !... je dirai que c'est le chat de ma propriétaire qui est entré chez moi.

Le lendemain, dix minutes avant l'heure indiquée, le jeune homme était à la porte de maître Cottentin. Elle s'ouvre enfin.

— Vous êtes venu avant l'heure, dit Juanita.

— Qu'importe ! Dort-il ?

— Oui.

— Alors nous pouvons commencer.

— Il faut d'abord vous habiller pour la leçon.

— C'est juste, ce sera bien vite fait.

Et Samsonnac s'assied et commence à ôter son pantalon.

— Eh bien ! eh bien ! que faites-vous donc ? s'écrie Juanita en mettant sa main devant ses yeux en guise d'éventail, mais en ayant soin de ne point serrer ses doigts. Vous vous déshabillez devant moi... imprudent !

— Ah !... pardon, c'est sans intention.

— Laissez-moi passer dans la cuisine... quand vous aurez fini, vous me crierez : Fait ! ah ! fait !... comme à cache-cache.

— Oh ! ce ne sera pas long.

Juanita s'éclipse, mais elle revient avant qu'on ait crié : Fait ! Ah !... fait ! sous prétexte de chercher son dé qu'elle a égaré.

Lorsque Samsonnac a passé son caleçon de bain, au lieu du maillot de soie espagnol, il n'a à mettre que des chaussettes de fil, ce qui ne s'harmonise pas très-bien avec le caleçon, et n'entre qu'avec peine dans les chaussons de bal.

— A la rigueur, je puis danser nu-jambes ! dit le jeune Bordelais en montrant avec orgueil son mollet.

— Non, vous auriez froid, et cela ne serait pas le costume, répond Juanita ; mais M. Cottentin a une paire de bas de soie blancs qu'il garde pour les grandes occasions, pour les jours où il va chez les ministres et que par conséquent il ne met jamais... je sais où ils sont, je puis bien vous les prêter.

— C'est juste, au moins ils serviront à quelque chose, et puis je ne serai pas fâché de faire damner le bas de maître Cottentin.

Les bas de soie sont apportés, ils sont beaucoup trop larges pour la jambe du jeune homme, mais il les attache au-dessus de son genou avec des jarretières que sa maîtresse de danse lui prête en minaudant.

Sa toilette étant enfin achevée, on commence la leçon après avoir eu soin de fermer la porte qui donne dans le cabinet de l'homme d'affaires, lequel cabinet communique à sa chambre à coucher. Quant à la senora Juanita, on ne disait pas où elle couchait.

La leçon dure près de deux heures. L'élève voulait encore continuer, mais la maîtresse de danse est sur les dents, et fait observer qu'il serait d'ailleurs maladroit de s'exposer à être surpris. Le jeune homme se rhabille lestement, pour que cela aille plus vite, il garde son caleçon de bain sous son pantalon; il garderait aussi les bas de soie si Juanita ne jugeait plus prudent de les remettre à leur place.

Huit jours s'écoulent, pendant lesquels Samsonnac n'a pas manqué chaque matin de venir prendre sa leçon. Il fait des progrès rapides; le plus difficile était d'acquérir cette souplesse si nécessaire pour bien exécuter les danses espagnoles, mais, à force de travail, il y est parvenu. L'amour fait, dit-on, des miracles; le désir de plaire à la séduisante brune, rendait notre amoureux leste et léger comme une plume, il lui arrivait quelquefois de sauter par-dessus Juanita, qui lui disait:

— Modérez-vous... pas si haut... vous allez briser le coucou!... vous allez parfaitement; vous êtes déjà de force à danser avec madame Olivette; je lui parlerai de vous dès aujourd'hui, en attendant étudiez les castagnettes chez vous. Encore quelques leçons et je n'aurai plus rien à vous apprendre.

Le jour suivant, Samsonnac était comme à l'ordinaire allé prendre sa leçon.

— J'ai vu hier madame Olivette, lui dit Juanita, je lui ai vanté votre savoir, votre grâce dans les danses espagnoles, elle désire vous voir. J'ai promis de vous présenter à elle. Trouvez-vous demain à midi sur la place du Châtelet, et nous irons ensemble chez cette dame.

Samsonnac est ravi, transporté; dans sa joie, il embrasse Juanita; puis il se met sur-le-champ à danser. L'espoir du lendemain redouble son ardeur; électrisé par les éloges que lui prodiguait Juanita, il lançait ses jambes en l'air avec une vivacité que n'eût point désavouée *Espinosa*. L'Espagnole sautillait devant lui avec tout le feu de sa première et même de sa seconde jeunesse. Le plaisir qu'elle éprouvait à danser avec un élève du genre masculin, animait ses yeux, empourprait ses joues, et lui faisait faire des cabrioles très-agaçantes. Lorsque tout à coup la porte du cabinet s'ouvre brusquement, et maître Cottentin paraît, à moitié habillé, la tête coiffée d'un bonnet de soie noire qui est posé sur l'oreille gauche, l'air effarouché, les moustaches retroussées, et s'écriant:

— Ah! je ne m'étais pas trompé!... déjà hier j'avais entendu un bruit... des sauts qui font trembler la maison... Ah! l'on danse ici... On vient prendre des leçons pendant que je dors, probablement afin de frauder le payement... c'est ce petit Samsonnac qui vient chez moi en cachette... Vertuchoux! cela ne m'étonne pas de la part de ce monsieur qui osait m'offrir vingt-quatre sous pour le tiers de ce qu'il touchait chez M. Boursouffle.

On croira peut-être que la présence de l'homme d'affaires embarrasse Samsonnac, on se tromperait; il ne cesse pas de danser en faisant le tour de la chambre; il continue de lancer sa jambe le plus haut possible, et lorsqu'il arrive près de maître Cottentin, soit hasard, soit exprès, il lui envoie le bout de son pied dans le derrière avec tant de force que le bachelier est obligé de sauter aussi. Mais cette action redouble la colère de maître Cottentin, il se jette sur Samsonnac pour l'obliger à rester en place; celui-ci veut continuer de danser; dans cette lutte, une de ses jarretières se détache, le bas tombe sur ses talons, l'homme d'affaires reconnaît ses bas de soie, ce qui met le comble à sa fureur. Il court après le jeune homme en criant:

— Mes bas, tu as mes bas, drôle!... Ce sont mes bas que tu ne crains pas de faire danser... d'user dans cet exercice!

— Eh bien, oui, ce sont vos bas... après? Quel mal y a-t-il? Ils sentaient le renfermé, je leur ai fait prendre l'air.

— Et Juanita me trahit de la sorte! elle prête mes bas, mes effets, mes immeubles... c'est infâme!... Ah! elle a disparu, la perfide; elle n'a pas osé affronter ma fureur!

L'Espagnole s'était en effet sauvée dans la cuisine en voyant paraître le menaçant Cottentin. Cependant Samsonnac s'était enfin arrêté; il se hâte d'ôter les bas de soie et les jette presque au nez de l'homme d'affaires en lui disant:

— Tenez, les voilà, vos bas, ne criez pas tant!

— Ah! malheureux! dans quel état les as-tu mis... il y a plusieurs mailles de parties! un accroc au talon! Vous en payerez le prix, jeune sauteur, ils m'ont coûté dix-huit francs!

— Ça m'est bien égal!

— Il faut y joindre le prix de vos leçons de danse. A quel taux étiez-vous convenu avec mon indigne femme de confiance?

— Un baiser par leçon... mais je n'ai pas payé. Si vous tenez absolument à ce que je vous embrasse, ça me coûtera, mais enfin...

— Monsieur Samsonnac, je crois que vous vous moquez de moi.

— Il me semble que j'en ai payé le droit.

— Je crois que vous jouez l'insulte à la raillerie.

— Rendez-moi l'argent que je vous ai donné et je vous porterai dans mon cœur.

— Lui rendre de l'argent! Ah! c'est trop fort... je vous enverrai un huissier jeune homme.

— Envoyez-moi mon père, ça me fera plaisir.

Samsonnac est parti en riant. Peu lui importe maintenant la colère de Cottentin, il n'est plus obligé de retourner chez lui, il sait où trouver Juanita le lendemain.

Ce jour est arrivé qui doit le mettre en rapport direct avec madame Olivette. Samsonnac a soigné sa toilette, il a lissé, ondé, peigné, parfumé ses cheveux, et bien avant midi, il arpente la place du Châtelet avec un petit paquet sous son bras; parfois il s'arrête et oublierait qu'il est en pleine rue, il s'apprête à exécuter un pas espagnol, heureusement la vue des passants le rappelle à lui-même. Puis enfin Juanita paraît et l'aborde en s'écriant:

— Je suis un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute; mon tyran ne voulait pas me laisser sortir. Il est encore furibond de ce qu'il a découvert hier... il m'a mise au pain et à l'eau pour vous avoir prêté ses bas.

— Pauvre Juanita! tenez, voilà du chocolat.

— Merci; mais ne perdons pas de temps, rendons-nous bien vite chez madame Olivette, c'est rue Rambuteau... pas très-loin d'ici... venez.

Samsonnac offre son bras à la senora, c'était bien le moins qu'il pouvait faire, et Juanita s'appuie dessus en disant:

— Ah! que c'est agréable d'avoir un jeune cavalier qui n'a pas la goutte! comme on trotte mieux!

On arrive chez le négociant en vins, qui habite une belle maison et loge au rez-de-chaussée au fond d'une cour. Là, sont ses bureaux.

— Si le mari était là? dit Samsonnac à sa conductrice.

— Oh! cela ne fait rien. Cette dame ordonne et dirige tout dans sa maison... elle n'a pas peur de son mari. Mais il est probable qu'elle nous a indiqué une heure où il est absent.

On traverse une salle dans laquelle se tient un vieux commis. La piquante Marseillaise sort d'une autre pièce et vient au-devant des personnes qui lui arrivent en s'écriant:

— Arrivez donc! je vous attendais... suivez-moi dans ma chambre, nous n'y serons pas dérangés.

Parvenus dans la chambre de madame Olivette, celle-ci envisage le jeune Bordelais et s'écrie:

— Tiens! c'est le petit qui venait chez M. Cottentin pendant que je prenais mes leçons.

— Oui, belle dame, c'est lui-même, répond Juanita en souriant, tandis que Samsonnac fait une légère moue en s'entendant appeler « le petit. »

— Et pourquoi n'a-t-il pas dansé avec moi, alors?

— Parce qu'il ne savait pas encore... ce n'est que depuis peu qu'il a appris.

— Pour être en état de figurer devant vous, madame, ajoute Samsonnac en faisant un grand salut.

— Eh bien, voyons cela tout de suite... Juanita va nous chanter un air et jouer des castagnettes.

— Comment, madame! sans mettre le costume?

— J'ai une jupe courte, cela suffit.

— Mais, madame...

— Ah! petit! je n'aime pas que l'on me contrarie! en place, et dépêchons.

Samsonnac, qui avait acheté le matin une culotte de soie bien collante et des bas à coins brodés, est très-contrarié de ne point les mettre; mais la jolie Marseillaise voulait être obéie à la minute. Il se met en place en disant:

— Quand vous voudrez, madame.

Juanita chante une cachucha et joue des castagnettes. Le couple s'élance. Samsonnac voulant se surpasser, fait des prodiges de voltige, de souplesse, de légèreté; sa partner, qui ne s'attendait pas à être si bien secondée, met alors un nouveau feu dans sa danse, elle veut égaler son cavalier; enfin le pas est enlevé au bruit des applaudissements prodigués par Juanita qui s'écrie:

— Admirable! ravissant... digne de l'Opéra!...

La jolie brune s'est jetée dans un fauteuil, et Samsonnac se tient fièrement debout près de la dame, en ayant l'air de dire:

— Je ne suis pas fatigué du tout, moi!

— Très-bien, jeune homme, très-bien! s'écrie madame Olivette. Vous gigotez fort lestement... Pecaille!... Je ne vous aurais pas cru capable de vous tortiller si bien... vous pourriez danser sur un théâtre... Maintenant, arrivons au fait. Juanita m'a dit que vous désiriez apprendre le commerce... entrer comme commis dans notre maison?

— Oh! oui, madame, je serais si heureux... d'être employé par vous...

— Savez-vous bien écrire... bien calculer?...

— De ce côté, on n'a rien à m'apprendre.

— Eh bien je vous ferai faire les courses, les commissions pour la maison... Vous irez proposer de nos vins... porter des échantillons... Mon mari voyage quelquefois pour nos affaires, cela m'ennuie, je n'aime pas qu'il me quitte, vous voyagerez à sa place...

— Je ferai ce que madame voudra... cependant...
— Qu'est-ce?
— J'aimerais autant ne pas voyager, et tenir compagnie à madame pendant que monsieur voyagerait...
— Il est étonnant, ce petit... qui croit que sa compagnie remplacerait celle de mon mari...
— Pardon, madame, je voyagerai quand vous me le direz... et danser?
— Soyez tranquille, vous danserez avec moi chaque fois que je vous le commanderai... et vous aurez soin d'être toujours prêt.
— Oh! je danserai du matin au soir si madame l'exige.
— Non pas! diable, ce serait trop fatigant... Eh bien, je vous prends pour commis-voyageur, sédentaire et danseur...
— Prenez moi pour tout faire, madame, j'y consens.
— Vous serez au bureau à neuf heures et vous travaillerez jusqu'à cinq... Pour cela vous aurez quinze cents francs d'appointements; les frais de voyage vous seront payés à part. Cela vous convient-il?
— Oh! parfaitement, madame!
— Vous entrerez en fonctions dès demain... Maintenant, allez-vous-en, j'ai affaire. Bonjour petit, bonjour Juanita.

Madame Olivette congédie son monde et retourne à son bureau. Samsonnac est dans l'ivresse; il emmène Juanita au café et lui paye du chocolat. Cependant une chose trouble son bonheur, c'est de s'entendre toujours appeler *petit* par sa nouvelle patronne. Mais il espère qu'en le connaissant mieux elle cessera de lui donner ce sobriquet.

La sensible Espagnole est heureuse de savoir son protégé en place, et tout en avalant son chocolat, elle lui dit :

— Maintenant, mon cher ami, conduisez-vous bien, soyez sage... Vous êtes amoureux de cette dame!... Mais prenez garde... Elle ne ressemble pas à beaucoup de femmes mariées! Elle est amoureuse de son mari.

XII. — UN PAS RISQUÉ.

M. Olivette était un assez joli homme, bien tourné, bien bâti, ayant très-soin de sa personne et d'une humeur joviale. En apercevant Samsonnac dans ses bureaux, il avait dit à sa femme :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit monsieur-là?
— C'est un nouveau commis que j'ai arrêté hier.
— Nous avions donc besoin d'un nouveau commis?
— Il me semble, mon bichon, que du moment que j'ai pris celui-ci, c'est qu'il nous en fallait un, hé donc!
— C'est juste!... Ma réflexion était superflue. Mais est-ce que tu n'aurais pas pu prendre un employé moins laid que celui-là?
— Il est assez beau pour aller porter des échantillons et voyager à ta place.
— Je t'assure que tu te trompes. Il faut qu'un commis voyageur ait un abord agréable, cela séduit déjà le client. Ce n'est pas une petite affaire que de placer ses vins. En général, on reçoit d'abord assez mal ceux qui viennent en offrir, la première réponse est presque toujours : « Merci, monsieur, je n'ai besoin de rien. » Il faut alors insister, persévérer, mais toujours avec des manières aimables, avec le sourire sur les lèvres... le client se laisse gagner... ou cause, on se fait bien venir, puis enfin on place ses vins; mais si vous envoyez un singe, on le congédiera bien vite et on ne l'écoutera pas.
— Un singe! ah! mon bon ami, ce petit jeune homme n'est point un singe!
— Ma foi! il n'en vaut guère mieux... avec ses cheveux qu'il agite à chaque instant comme s'il avait des attaques de nerfs... Qui t'a fait ce cadeau-là, Amarante?

Amarante (nous savons maintenant que c'est le petit nom de madame Olivette) prend le menton de son mari en lui disant :

— Tout le monde n'est pas joli comme toi, fripon! et tu ne le sais que trop, Joconde que tu es!
— Enfin, d'où nous vient ce nouveau pensionnaire?
— C'est Juanita, ma maîtresse de danse, qui me l'a recommandé; il danse fort joliment, ce petit bonhomme!
— Est-ce que tu veux qu'il aille placer mes vins en dansant?
— Taisez-vous, mauvais sujet, et laissez-moi conduire votre maison.

M. Olivette n'en dit pas plus. Au bout de quelques jours il trouve même son nouveau commis moins laid, parce qu'on s'habituait à la figure de Samsonnac, qui en causant ne manquait pas d'expression. D'ailleurs le jeune Bordelais faisait aussi son possible pour se faire bien venir de son patron. Mais quelques semaines s'écoulent, et la belle Amarante ne parlait pas à son employé de danser, et celui-ci se disait :

— A quoi sert donc que je me sois démantibulé le corps pour apprendre les danses espagnoles, si cette dame ne m'occupe qu'à ses grands livres et à ses vins.

Cependant, la fête de M. Olivette étant arrivée, sa femme n'a pas manqué d'inviter beaucoup de monde. Les parents et amis sont convoqués à un grand dîner, et le soir, la fête doit se terminer par un bal.

— Ce sera assurément le jour de mon triomphe, se dit Samsonnac, qui voit tous les préparatifs que l'on fait pour le bal.

En effet, madame Olivette lui dit à l'oreille la veille du bal :

— Vous viendrez demain soir, vous mettrez votre costume de danseur espagnol; repassez tous vos pas, nous les exécuterons devant la société, et j'aime à croire que nous aurons du succès.
— Madame peut être certaine que, pour lui plaire, je tâcherai de me surpasser.
— Il est étonnant, ce petit!... il parle sans cesse de me plaire... c'est à mon époux qu'il faut plaire, entendez-vous, pécaille! Vous viendrez directement à ma chambre... à dix heures, j'aurai mis mon costume de danseuse, et nous ferons notre entrée dans la salle... où tout le monde sera réuni : vous jugez de la surprise!...
— Et madame est si jolie avec son costume espagnol... ô Dieu!
— Mais qu'est-ce que cela vous fait que je sois jolie?... Il me semble que cela ne vous regarde pas... Et pourquoi poussez-vous des soupirs à faire envoler toutes les plumes du bureau?
— C'est que je me rappelle madame exécutant un boléro... avec une grâce, avec une légèreté... Ah! quand on a un cœur et des yeux, il est impossible de voir cela avec indifférence...
— Qu'est-ce à dire... petit Samsonnac! je crois que vous osez me faire une déclaration d'amour. *Troun de l'air!* si j'en étais sûre, je vous donnerais des claques pour vous apprendre à élever vos soupirs jusqu'à moi...
— Madame... je ne me suis pas permis... je n'ai pas voulu...
— Assez! brisons là, faites ce que je vous ai dit; soyez ici à dix heures en costume, et surtout dansez joliment! A ce prix, je veux bien oublier vos peccadilles. Allez, petit! allez! hé donc!

Samsonnac s'en est allé assez mécontent d'être sans cesse appelé *petit*, mais cependant satisfait d'avoir laissé deviner ses sentiments amoureux. Madame Olivette l'a menacé, il est vrai, de lui administrer des claques; mais elle riait en lui disant cela, et ne paraissait pas sérieusement irritée; il se flatte que le talent, la grâce, l'agilité qu'il déploiera en dansant avanceront beaucoup ses affaires, et il attend avec impatience le moment de son triomphe.

Les parents et les amis n'ont pas manqué de se rendre à l'appel qui leur a été fait. Vous pouvez toujours compter sur vos connaissances quand vous leur offrez à dîner, à souper et à danser. A la vérité, vous ne devez pas pour cela compter sur elles ensuite; mais il faut prendre le monde comme il est et pour ce qu'il vaut!. . On perdrait son temps à se chercher des amis vrais, capables de venir chez vous quand on ne s'y promet pas de plaisir, et de vous tenir compagnie lorsque vous êtes indisposé. Alors vos bons amis ont toujours des affaires, des occupations qui les empêchent de venir vous voir...

On a beaucoup mangé, on a encore plus bu; chez un négociant en vins on doit faire honneur à sa marchandise, et celui-ci ne la ménage pas, il est de son intérêt de la faire apprécier à ses convives. On a trinqué, on a porté la santé du maître et de la maîtresse de la maison. Puis, sur les neuf heures du soir, on a quitté la table pour passer au salon prendre le café; et de là enfin on s'est rendu dans une grande pièce décorée pour le bal, où un orchestre bien choisi engage les danseurs à faire leurs invitations.

Après le premier quadrille, la belle Amarante s'est éclipsée pour aller revêtir son costume espagnol. Elle a fait au chef d'orchestre un signe que celui-ci a compris, il est dans le secret de la surprise, il sait l'air qu'il doit jouer lorsque madame Olivette reparaîtra dans le bal.

A huit heures du soir, Samsonnac avait commencé sa toilette. Le jeune amoureux avait dépensé presque tous ses appointements du mois pour compléter entièrement son costume de Figaro; mais aussi rien ne lui manquait : il avait la culotte blanche relevée par d'élégantes passementeries; le gilet brodé, la petite veste surchargée de paillettes, de boutons dorés et de rubans; les bas de soie à coins roses, les souliers de satin, et sur la tête la résille, puis cette petite toque noire toute ronde qui se pose dessus et s'ôte à volonté; enfin rien ne lui manquait pour représenter parfaitement un *saltarello*.

Samsonnac se met à sa toilette; il admire sa jambe dans le bas de soie; il admire son pied dans le mignon soulier de satin; puis il admire ses fémurs et ses *clunes* dans sa culotte, cette partie de son vêtement est tellement juste qu'elle colle sur son individu; mais on lui a dit que le danseur espagnol ne devait pas craindre de montrer ses formes; et notre jeune homme, qui est assez bien fait, se dit :

— Pourquoi ne tirerais-je pas parti de mes avantages? Je ne suis pas beau de figure, à ce qu'on prétend, car pour moi je ne me trouve pas vilain du tout, eh bien, puisque je suis bien bâti, ne le cachons pas!... je me flatte que sous ce costume on pourra en juger. C'est égal, cette culotte est bien juste : heureusement le satin doit prêter.

Samsonnac met près d'une heure et demie à parfaire sa toilette, car il a fait venir un coiffeur pour lui boucler, lui arranger les cheveux. A dix heures moins un quart il fait venir un fiacre, cache son costume sous un petit manteau, et se fait conduire chez son patron.

La belle Amarante était prête, elle avait mis moins de temps que Samsonnac à se costumer. En apercevant son commis habillé en Figaro, elle éclate de rire!

— Ah! qu'il est drôle ainsi, ce petit! s'écrie la Marseillaise.
— Est-ce que madame trouve qu'il me manque quelque chose? dit le jeune homme en se posant sur sa hanche.
— Il vous manque trois ou quatre pouces pour faire un bel

homme..... mon pichoun; mais c'est égal... nous allons faire un effet monstre. Jeannette, va, ma fille, dire au chef d'orchestre que nous sommes prêts, et qu'il peut jouer notre air de la jota aragonaise... c'est par là que nous commencerons.

La bonne va prévenir la musique. Tout le monde, surpris d'entendre cet air, se demande ce que l'on va danser là-dessus. Mais bientôt des cris de surprise partent de tous côtés : c'est la maîtresse de la maison qui fait son entrée dans le bal en donnant la main à Samsonnac.

— C'est madame Olivette ! s'écrie-t-on de tous côtés.

— Elle est ravissante sous ce costume...

— Et quel est ce jeune Figaro qui lui donne la main ?

— C'est mon commis, dit M. Olivette, il paraît qu'il danse fort bien le pas espagnol... Quant à ma femme, elle rivalise avec la *Camera Petra*. Vous allez en juger.

Tout le monde se range, s'assied, ou se tient debout; mais on laisse un vaste espace pour les danseurs. L'orchestre a donné le signal; la belle Amarante s'élance avec son cavalier; tous les deux exécutent le pas espagnol dans la perfection; les applaudissements éclatent de tous côtés, et l'on n'entend que ces mots :

— Charmant !

— Comme de véritables Andalous !

— On ne dansait pas mieux aux *Folies-Nouvelles !*

Électrisés par les éloges qu'ils reçoivent, par l'effet qu'ils produisent, nos danseurs veulent se surpasser. Amarante a des mouvements de hanches qui rappellent *Fanny Esler;* Samsonnac ne veut pas rester au-dessous de sa partner; il envoie ses jambes à des hauteurs prodigieuses, il fait de véritables tours de force; mais dans un de ces mouvements audacieux qui veulent que le cavalier se baisse comme s'il ramassait quelque chose à terre en imitant sa danseuse, un craquement se fait entendre, c'est la culotte de soie, qui, par trop étroite, vient de se déchirer par derrière. Samsonnac, dans le feu de sa danse, ne s'aperçoit pas de cet accident; au contraire, il n'en saute que mieux; car, sans en connaître la cause, il se sent infiniment plus à son aise, plus libre de ses mouvements; mais la malheureuse déchirure fait des progrès rapides, et comme, dans le costume de Figaro, on n'a rien pour cacher le fond de sa culotte, notre jeune homme montre à la société une partie de son individu qu'il n'est pas d'usage de produire en public.

Alors les éclats de rire succèdent aux applaudissements; les dames se cachent le visage et se détournent à moitié; les hommes se permettent une foule de plaisanteries; enfin M. Olivette, qui crie en vain à son commis de cesser, se décide à faire taire l'orchestre. Les danseurs sont bien alors obligés de s'arrêter.

— Et pourquoi donc faites-vous taire la musique, mon bon ? dit Amarante à son mari, nous avons encore autre chose à vous faire voir...

— Ma chère amie, nous en avons bien assez vu comme cela, répond M. Olivette. Ton Figaro nous montre même des choses qui certainement ne sont pas dans le programme de la fête.

Madame Olivette porte ses regards sur son danseur, qui, en ce moment, vient de se retourner pour saluer la société, dont les éclats de rire sont pris par lui pour de nouveaux témoignages de satisfaction. La belle brune peut alors voir en plein ce qui cause l'hilarité générale; mais au lieu de rire, elle se sent furieuse et s'écrie :

— Troun de l'air... comment, cette bestiale ! il ne sent pas qu'il a son second visage découvert ! Sauvez-vous bien vite, petit drôle, allez-vous cacher, sauvez-vous, et tenez votre main sur votre postérieur !

Samsonnac ne sait d'abord à quoi attribuer la colère de sa danseuse; mais comme on lui a dit de mettre sa main sur le fond de sa culotte, il a bien vite trouvé le motif qui le fait mettre à la porte du bal. Désolé, honteux de ce qui lui est arrivé, le malheureux danseur se sauve en bousculant tout le monde pour être plus tôt sorti; puis il se jette dans la première voiture qu'il aperçoit et se fait conduire chez lui en se disant :

— Toute la société a dû le voir !... Après tout ce n'est pas ma faute, c'est un incident dont je ne suis pas responsable... Je n'en ai pas moins bien dansé; et je m'étonne que madame Olivette ait montré tant de colère pour cela... Mais cette Marseillaise s'emporte pour rien... et puis elle est fâchée parce que cela nous a empêchés de danser tous nos pas. C'est égal, je gage que demain sa mauvaise humeur sera passée, et qu'elle me fera des compliments sur ma danse.

Le lendemain Samsonnac se rend à son bureau comme à l'ordinaire; mais, au moment de s'asseoir à sa place, il est arrêté par le commis qui lui remet ses appointements du mois, quoiqu'ils ne soient pas encore exigibles, et lui dit :

— Madame Olivette m'a chargé de vous donner ceci, et de vous annoncer que vous ne faites plus partie de sa maison.

— Qu'est-ce à dire ? on me renvoie ? s'écrie Samsonnac en faisant voltiger ses cheveux en tous sens. On me remercie... et pour quel motif ? Vous l'a-t-on dit au moins ?

— Non, mais si j'en crois certains propos de la domestique... hier, au bal... vous avez levé votre jambe trop haut... vous avez voulu faire des tours de force... vous avez fait un pas trop risqué... et qui a offusqué la société !

— C'est-à-dire que j'ai déchiré ma culotte... voilà ce que j'ai fait... Mais est-ce donc ma faute ?... Depuis quand un homme est-il responsable du drap de son habit ou du casimir de son pantalon ? J'ai dansé merveilleusement, et on me fait un crime d'un accident qui peut arriver à tout le monde... et on me retire ma place, parce que l'étoffe que je portais était mauvaise !... Donnez-vous donc bien de la peine pour être agréable à une femme, disloquez-vous le corps pour apprendre des danses bizarres et difficiles... Voilà le remercîment que vous recevez.... Parce qu'une malheureuse déchirure a mis à l'air ce que les hommes policés sont convenus de cacher... car les sauvages ne le cachent pas... ce qui fait qu'ils n'ont pas besoin de culottes. . L'état sauvage avait bien son charme et son économie... Enfin il faut se soumettre... Mais quelle leçon !... je m'en souviendrai... Oh ! les femmes ! moi qui espérais arriver par elles !...

Au moment de s'éloigner, Samsonnac aperçoit M. Olivette; il court à lui afin de tâcher de rentrer en grâce, mais le négociant lui dit :

— Mon pauvre garçon, j'en suis fâché, car je ne vous en veux pas du tout, moi; l'accident qui vous est arrivé hier a été la partie la plus divertissante de ma fête. Mais ma femme a décidé que vous ne resteriez pas chez nous, et quand elle a décidé une chose, il est tout à fait inutile de chercher à la faire revenir sur sa résolution. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner une lettre de recommandation pour un de nos collègues qui a justement besoin d'un commis voyageur. Allez le trouver, il vous emploiera. C'est une maison beaucoup plus forte que la mienne, vous y serez très-bien; à la vérité l'épouse du patron ne vous fera pas danser, mais je crois que vous pouvez faire votre chemin sans cela.

Samsonnac remercie et prend la lettre de recommandation en se disant :

— Espérons que celui auquel on m'adresse ne ressemblera pas à maître Cottentin !

XIII. — SAMSONNAC CUISINIER.

Samsonnac s'est rendu chez M. Malaisé, qui possède à Bercy un immense dépôt de vins. M. Malaisé est un gros papa d'une cinquantaine d'années, tout rond, tout guilleret, qui traite toujours les affaires le verre à la main, et qui semble fort mal nommé, car avec lui il est très-facile de s'entendre. Sur la recommandation de son confrère Olivette, il accueille très-bien Samsonnac et lui dit :

— Pardieu, jeune homme, vous arrivez à propos. J'ai justement plusieurs correspondants dont je tiens à conserver la fourniture, ils ne m'ont rien demandé depuis quelque temps. Vous allez partir, faire un tour chez eux, je vous donnerai votre itinéraire, et je vous bourrerai d'échantillons; si vous n'en avez pas assez, ne craignez pas de m'en demander... il ne faut pas être à cela près de quelques bouteilles de vin, et si cela est nécessaire, payez à déjeuner, payez à dîner même... tout cela entre dans les frais de voyage, il faut savoir semer pour recueillir... en affaires les économies ne mènent à rien de bon. Ah! ce n'est pas tout, je dois encore vous apprendre que madame Malaisé, mon épouse, est très-friande, je dirais même gourmande que je ne m'avancerais pas trop... Au reste, c'est un petit défaut bien excusable, et comme je tiens essentiellement à être agréable à ma femme, je me conduis en conséquence. Ainsi donc, mes commis voyageurs doivent toujours, lorsqu'ils passent dans une ville renommée pour quelque produit ou quelque comestible, en faire l'achat et me l'adresser ici, à moins qu'ils ne le rapportent avec eux. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Par exemple, si vous passez à Lyon, vous achèterez un saucisson et des marrons; à Reims, du pain d'épices; à Chartres, à Strasbourg ou à Périgueux, un pâté; au Mont-d'Or, un fromage; à Tours, des pruneaux; à Verdun, des dragées; à Bar-le-Duc, des confitures; à Dijon, de la moutarde; à Louvres, du ratafia... et ainsi de suite. N'oubliez pas cela, jeune homme, Céleste ne vous pardonnerait pas, si vous passiez dans un endroit renommé pour un produit quelconque sans nous en adresser un échantillon.

— Soyez tranquille, monsieur, je me rappellerai tout cela... Ah! pardon, si je passais à Poissy, est-ce qu'il faudrait vous envoyer un bœuf ?

M. Malaisé sourit en répondant :

— Je crois que vous êtes un jeune farceur... Tant mieux, je suis très-gai aussi, moi... mais, mon cher ami, si le marché aux bœufs se tient à Poissy, cela ne prouve pas que les animaux soient des produits de l'endroit. Je vais écrire votre itinéraire, vous faire la liste des clients que vous devez aller voir, et dès demain vous partirez. En attendant, allez présenter vos devoirs à ma femme; elle tient à ce que l'on soit bien élevé, bien poli... et moi je veux avant tout être agréable à ma femme; vous trouverez Céleste dans le salon, elle y étudie son piano.

— Si monsieur avait la bonté de me présenter, je n'oserai pas... seul...

— Je n'ai pas le temps, mon ami, il faut que je vous fasse des lettres pour mes correspondants, je suis très-pressé... mais ne craignez rien, ma femme ne vous mangera pas.

— Au fait ! se dit Samsonnac, je ne suis pas de ces choses que l'on sert sur une table, et il me paraît que madame Malaisé n'attache de

prix qu'à cela. Allons donc présenter nos hommages à cette dame, que son mari tient si fort à contenter. Je sors d'une maison où la femme était très-amoureuse de son mari; ici, autant que je puis en juger, c'est le mari qui est amoureux de sa femme. Je gage que madame Malaisé est une grosse mère qui ne doit pas tenir dans un fauteuil ordinaire... les dames qui sont si gourmandes sont toujours énormes!... mais il paraît que, pour être bien vu ici, il faut être agréable à la maîtresse de la maison. Tâchons alors de plaire à madame Malaisé.

Et le jeune homme, avant d'ouvrir la porte du salon, passe sa main dans ses cheveux, et les ébouriffe si bien qu'il se fait une tête de grotesque. C'est alors qu'il se présente dans le salon, où une petite femme maigre, sèche, jaune, laide et qui a l'air constamment de mauvaise humeur, est entrain de tapoter sur un piano, en esseyant de s'accompagner, la romance de *Castibelza*, qu'elle chante horriblement faux, avec une voix éraillée qui vous fait l'effet du vin de Suresnes.

Madame Malaisé ne s'est pas dérangée lorsqu'on est entré dans le salon, elle continue la romance...

— *Le vent qui souffle... qui souffle... à travers...* à travers quoi?... Ah! comme c'est mal gravé!... bon, voilà une note qui ne va plus... ah! quel ennui!... M. Malaisé se sera amusé à venir taper sur mon piano... quoique je le lui aie bien défendu... *Le vent qui souffle... à travers la montagne!* Chienne de note, va!... *à travers la mon'a ne!... m'a rendu mou...* Qu'est-ce que je dis?... ce n'est pas mou, c'est fou!... *m'a rendu fou!...* Ah! m'a rendu fou!... ah! ah!...

Et madame Malaisé multiplie les points d'orgue dans lesquels elle semble se complaire. Alors Samsonnac, qui est là depuis quelques instants, croit le moment favorable pour s'écrier :

— Bravo! délicieux! parfait!...

La chanteuse se retourne brusquement, aperçoit cette tête ébouriffée qui est derrière elle et pousse un cri d'effroi en disant :

— Ah! qu'est-ce que c'est que ça... un orang-outang... un chimpanzé... un Mohican!...

— Calmez-vous, de grâce, madame, dit Samsonnac en faisant un profond salut. Je ne suis pas un homme des bois... mais un simple commis que monsieur votre époux vient d'attacher à sa maison... et je venais vous présenter respectueusement mes hommages, lorsque les sons mélodieux de votre voix m'ont fixé à quelques pas de vous... j'étais tellement sous le charme... que je serais resté là plusieurs heures sans bouger si vous ne m'aviez pas aperçu.

Ce compliment chasse l'effroi de cette dame, qui examine attentivement le jeune homme, et dit enfin :

— Ah! vous êtes un nouveau commis... Drôle de tête!... Mon mari prend toujours pour employé ce qu'il y a de plus laid... c'est par jalousie qu'il fait cela... il ne veut pas en convenir, mais je le sais bien. Après cela... vous êtes moins vilain quand vous parlez...

— Madame est bien bonne.

— Comment vous nommez-vous?

— Melchior Samsonnac.

— Ah! les affreux noms... je ne pourrai jamais prononcer ces noms-là!... Je vous appellerai... attendez que je trouve un nom à ma fantaisie... je vous appellerai... Médor... oui, Médor... c'est gentil... vous en souviendrez-vous?

— Oui, madame... seulement je trouve que vous me donnez là un nom... de chien...

— Qu'est-ce à dire, de chien!... Médor... mais c'est ravissant!... vous ne connaissez donc pas la légende d'*Angélique et Médor?*

— Pardonnez-moi... mais...

— Mais... mais vous vous appelez Médor... c'est fini, c'est convenu... Vous trouvez donc que je chante bien, Médor?

— Je n'avais jamais entendu chanter comme madame.

— Ah! oui, si j'avais cultivé ma voix, j'aurais chanté l'opéra.

— Je crois que madame peut chanter tout ce qu'elle voudra.

— Est-ce pour voyager que M. Malaisé vous a pris?

— Oui, madame.

— Vous savez que vous devez penser à moi dans vos voyages!..

— Madame peut être certaine que je ne l'oublierai pas. J'espère même lui faire des surprises.

— Nous verrons cela... décidément on s'habitue à votre figure... ce sont vos cheveux qui m'ont effrayée d'abord... vous en avez trop, il faudra vous les faire couper en brosse, vous entendez, Médor. Allez, jeune homme... *Le vent qui souffle à travers la montagne...*

— Le plus souvent que je me ferai couper les cheveux... et en brosse! se dit Samsonnac en se sauvant, elle me trouve laid, cette dame!.. je lui conseille de parler... avorton jauni et desséché; mais la place me paraît bonne, c'est l'essentiel... et je tâcherai d'être toujours en voyage afin de ne point m'entendre appeler *Médor!*

Le lendemain, Samsonnac partait pour commencer sa nouvelle carrière de commis voyageur en vins. Il avait ses lettres de créance, de l'argent dans la poche, des échantillons dans sa malle et une furieuse envie de s'amuser, tout en se promettant cependant de chercher à faire convenablement marcher le commerce de son patron.

Samsonnac ne manquait pas d'assurance ni de vergogne. Il en avait encore bien plus depuis qu'il était dans une heureuse position, et se sentait le gousset bien garni. Lorsque, dans une ville où il s'arrêtait quelque temps, il ne parvenait pas à placer du vin, il envoyait une grande quantité de friandises et de comestibles pour madame Malaisé, en ayant soin de faire un pompeux éloge de l'époux qu'il lui adressait. De cette façon, il satisfaisait toujours son patron qui lui écrivait :

« Les commandes de vin ne vont pas fort, mais madame Malaisé est très-contente de vous; les pâtés de coings, les confitures de marbelles sont très-bonnes; continuez dans cette voie, Médor, et plus tard vous serez content d'être entré chez moi. »

— J'en suis déjà fort content, se dit Samsonnac, il me donne deux mille francs d'appointements, et mes frais de voyage payés à part... Dieu merci, je ne les mentionne pas!... je donne à dîner et à dîner à toutes les grisettes un peu gentilles. Elles ne font pas de vin, mais elles en boivent beaucoup, ce qui revient au même, et font toujours aller le commerce. Tous mes échantillons de vins sucrés y passent; mais monsieur Malaisé m'a recommandé de ne point les ménager... Je suis ses instructions, et vais lui écrire de m'en envoyer d'autres.

Au bout de quatre mois de voyage, Samsonnac avait placé trois pièces de vin pour son patron, et consommé six cents bouteilles d'échantillons; ses frais des déjeuners et dîners étaient aussi considérables, mais il avait trouvé moyen d'envoyer chaque jour quelque chose pour madame Malaisé.

Cependant son patron lui écrit :

« — Je suis très-content de vous, Médor, et ma femme aussi; mais comme il me paraît que le moment n'est pas favorable pour placer mes vins, revenez à Paris, je vous y occuperai dans mes bureaux. »

Cette lettre contrarie le jeune commis qui espérait passer tout son temps à voyager sans revenir près de madame Malaisé; cela l'ennuie de s'entendre appeler Médor, et il craint qu'elle ne veuille encore qu'il fasse couper ses cheveux en brosse. Mais l'ordre est formel. Il faut revenir. Avant de se mettre en voyage, il veut encore déjeuner avec un Anglais qui lui a promis de lui donner la recette pour faire le véritable plumpudding, ce qui peut le mettre en grande faveur près de sa patronne.

Les derniers échantillons de champagne et de vins fins sont bus au déjeuner; mais en revanche l'Anglais a apporté un plumpudding fait par lui et dont Samsonnac est tellement enchanté, qu'il en enveloppe soigneusement la moitié pour la porter à madame Malaisé.

Le lendemain, le jeune commis était à Paris et allait présenter ses hommages à madame Malaisé qui daigne presque lui sourire en lui disant :

— Je suis assez contente de vous, Médor; mais pourquoi n'avez-vous pas fait couper vos cheveux en brosse, comme je vous l'avais dit?

— Je l'ai fait, madame, mais ils ont repoussé très-vite; ensuite, quand ils sont coupés, je suis contrarié tellement enrhumé du cerveau, j'éternue comme Basile dans le *Barbier de Séville*, ce qui est fort désagréable pour les personnes avec lesquelles j'ai à causer. Madame me permettra-t-elle de lui offrir un échantillon de véritable plumpudding d'outre-Manche; s'il plaît à madame, je me fais fort de lui en confectionner autant qu'elle en désirera.

Madame Malaisé examine le lourd gâteau qu'on lui apporte. Elle y goûte d'abord avec défiance, puis avec assurance, puis elle le savoure avec délices, et s'écrie enfin :

— Oh! mais c'est fort bon... c'est délicieux, j'avais mangé quelquefois du plumpudding, cela ne ressemblait pas à ceci...

— C'est que tout le monde prétend savoir faire ce mets chéri des Anglais, madame, et que fort peu de personnes connaissent la véritable manière...

— Et vous la connaissez, Médor?

— Oui, madame, c'est un membre des Communes qui me l'a apprise.

— Et vous saurez m'en faire?

— Tant que madame en désirera; et il sera encore meilleur que celui-ci qui a voyagé en chemin de fer, tandis que le mien sera tout frais.

Madame Malaisé fait appeler son mari qui s'empresse d'accourir; du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle lui crie :

— Monsieur Malaisé! vous doublerez les appointements de Médor qui sait faire le véritable plumpudding... il nous en fera un aujourd'hui pour notre dîner.

M. Malaisé ne songeait nullement à augmenter les appointements de son commis voyageur qui, en quatre mois, ne lui avait placé que trois pièces de vin; d'autant plus qu'il venait de récapituler les comptes du voyage, les dépenses d'échantillons, les frais imprévus, et tout cela était monté à une somme tellement forte, que plusieurs voyages avec un tel commis devaient finir par ruiner sa maison. Mais quand sa femme a parlé, l'estimable négociant ne sait qu'obéir, il se hâte donc de répondre :

— Tes désirs seront satisfaits, Céleste, je double les appointements de Médor... seulement il ne voyagera plus; il travaillera ici dans les bureaux.

— Au contraire, monsieur, il voyagera, et beaucoup!... car de ses voyages il rapporte des connaissances bien précieuses!... vous en jugerez au dîner.

— J'aimerais mieux qu'il rapportât des commandes que des con-

nais ances! se dit M. Malaisé, mais il n'ose point faire d'objection et se retire après avoir baisé la main sèche de sa femme.

Quant à Samsonnac, la cuisinière reçoit l'ordre de lui fournir tout ce qu'il demandera et de faire tout ce qu'il lui ordonnera. Il la suit dans son laboratoire en se disant :

— Avec tout cela, me voilà passé chef de cuisine... Oui, mais j'ai quatre mille francs d'appointements!... Ma foi, à ce prix, on peut bien confectionner un plumpudding.

Le nouveau cuisinier a besoin de beaucoup de choses : il lui faut de la moëlle de bœuf, du lait, de la mie de pain, des œufs, des raisins de Corinthe, des raisins muscats, du sucre, du beurre, de l'angélique, des cédrats confits; du madère et du rhum pour faire deux sauces différentes. A chaque chose qu'on lui demande, la cuisinière s'écrie :

— Eh! mon Dieu! c'est donc la tour de Babel que ce ragoût-là!

— Ce n'est point un ragoût, c'est un entremets sucré.

— Ça fait fièrement d'embarras! et est-ce long à cuire?

— Douze heures... roulé dans une serviette, au bain-marie!...

— Douze heures! faudra donc une sentinelle pour veiller dessus?

— Vous y veillerez.

— Le plus souvent!... Je veille sur les plats que je fais, mais pas sur ceux des autres. Douze heures à cuire cette pâtée-là!... merci, s'il en fallait autant pour tous mes fricots, on ne dînerait jamais que le lendemain.

— Mais comme madame désire en manger aujourd'hui à son dîner, je vais faire celui-ci petit, et j'espère que cinq heures suffiront pour l'amener à point. Il est une heure de l'après-midi, à six heures vous le retirerez de l'eau et je viendrai faire mes sauces.

La cuisinière obéit tout en bougonnant contre ce nouveau cuisinier qu'on lui adjoint.

Ce jour-là, M. Malaisé n'avait à dîner que ses commis : deux jeunes gens, en comptant Samsonnac.

On attend avec impatience l'apparition du nouveau mets si vanté par la patronne. Le plumpudding est apporté avec une sauce au rhum et une au madère. Samsonnac a parfaitement réussi; le mets anglais est excellent, madame Malaisé est ravie, son mari en mange à s'étouffer; le commis, qui n'ose jamais redemander d'un plat, se risque pour celui-ci, et sa patronne lui en refuse en disant :

— Vous voyez bien, Dago (Dago est encore un surnom donné par cette dame à son employé, qui s'appelait Dupont), vous voyez bien, Dago, qu'il en reste à peine pour Médor... mais aussi, Médor, pourquoi avez-vous fait si peu de plumpudding?

— Madame, pour en faire davantage, il faudrait me prévenir plus longtemps d'avance, c'est fort long à cuire.

— Fort bien; au premier grand dîner que je donnerai, je vous préviendrai la veille.

— Alors, madame, je pourrai vous confectionner un plumpudding monstre...

— Celui-ci est délicieux... Monsieur Malaisé, en faisant votre bilan, vous aurez soin de donner à Médor un intérêt dans vos bénéfices!...

M. Malaisé s'incline sans parler; il s'est tellement bourré du mets fabriqué par son commis, qu'il ne peut plus prononcer une parole, et dans la soirée il a une indigestion. Le triomphe de Samsonnac est complet.

Quinze jours s'écoulent, pendant lesquels le jeune commis voyageur a beaucoup voyagé de Paris à Bercy, où il passe son temps à déguster les différents vins de son patron. Dans cette importante occupation, il a acquis de si profondes connaissances qu'il connaît l'âge, le nom, la qualité de chaque fût mieux que M. Malaisé lui-même; si bien que lorsque celui-ci se dispose à tromper quelque peu un client en lui vendant du vin nouveau pour du vieux, Samsonnac ne manque jamais d'intervenir, en disant :

— Mon patron fait erreur, il se trompe de pièce... son intention ne saurait être de vous mettre dedans... voilà la pièce qu'il vous faut.

M. Malaisé se dit en lui-même que son commis s'entend mieux au plumpudding qu'à la vente des vins. Mais sa femme ne cesse de lui répéter :

— Vous donnerez à Médor un intérêt dans votre maison.

Le jour du grand dîner va arriver. Madame Malaisé traite sa famille et celle de son mari, et dès la veille elle fait appeler Samsonnac et lui dit :

— Mon petit Médor, il faut nous faire un plumpudding très-volumineux, nous serons vingt à table. Faites que votre plat soit aussi bon que le dernier, et je ne vous en demande pas davantage.

— Madame sera satisfaite, a répondu le jeune homme, qui est retourné à la cuisine pour qu'on lui prépare tout ce dont il a besoin.

Mais la cuisinière ne voyait pas avec plaisir quelqu'un venir s'immiscer dans ses fonctions et lui ravir une partie de sa gloire; car maintenant, à chaque entremets sucré qu'elle servait sur la table de sa maîtresse, celle-ci ne manquait pas de dire :

— Ah! cela ne vaut pas le plat de Médor.

Lorsque, pour le grand dîner qui se prépare, le cordon bleu voit encore venir le petit commis dans sa cuisine demander tout ce dont il a besoin pour confectionner un plumpudding monstre, une grimace très-prononcée se dessine sur sa physionomie, puis à cette grimace succède un sourire bien perlide et dont il eût été prudent de se méfier.

Cependant la cuisinière donne à son nouveau collègue tout ce qu'il demande, en lui disant :

— Faudra-t-il qu'il cuise longtemps, ce gâteau-là?

— Il sera énorme... Il faut le mettre cuire ce soir au bain-marie et qu'il y passe toute la nuit... en allant de temps en temps le surveiller.

— C'est bon, on le surveillera.

— Toutes les heures seulement, pour s'assurer que l'eau bout toujours, et nous aurons demain quelque chose de parfait. Malheureusement, je n'en mangerai pas, car ma place à une table où l'on ne tient pas plus de vingt.

— Ah! c'est dommage... mais on vous en gardera un peu pour le soir... je vous en mettrai de côté, moi!

Samsonnac est tout surpris de trouver la cuisinière si aimable. Il fait son plumpudding et le lui confie pour qu'elle en soigne la cuisson. Alors le cordon bleu va prendre dans sa chambre une bouteille dans laquelle était une préparation de jalap, confectionnée par le pharmacien, et qui devait se prendre en plusieurs fois et purger la personne qui en ferait usage. La perfide cuisinière ne craint pas de pétrir le plumpudding, puis elle donne au gâteau sa forme ronde et le fait cuire au bain-marie, en riant d'avance des suites que doit avoir son affreux mélange.

Le jour du grand dîner, madame Malaisé se rend elle-même à sa cuisine et se fait montrer le mets préparé par son commis; le plumpudding forme une boule de la grosseur d'un énorme melon. Cette dame est enchantée, et lorsque les convives arrivent elle ne manque pas de leur dire :

— Je vous réserve une surprise pour le second service... un mets anglais... un plumpudding comme vous n'en avez jamais mangé!...

— Si vous nous dites ce que c'est, ce ne sera plus une surprise! répond d'un air doctoral un vieux cousin qui a l'air d'être en cire.

— Ma foi, cousin, je n'ai pas pu m'empêcher de le dire... c'est quelque chose de si bon, fait par notre commis Médor.

— Ah! vous avez un commis qui fait la cuisine... il est à deux fins, celui-là!

— Mon cousin, il ne fait pas habituellement la cuisine; mais comme il a su d'un Anglais la véritable manière de préparer le plumpudding, il veut bien nous en faire pour m'être agréable. Il le fait divinement, vous en jugerez.

— Non, je n'en jugerai pas! J'aime trop ma patrie pour manger d'un mets anglais! répond le cousin en se rengorgeant dans sa cravate, ce qui fait sourire un autre cousin qui répond :

— Je ne croyais pas que le patriotisme dût aller jusqu'à ce qui se mange... Alors, cousin, vous ne mangez pas de *beefsteack*?

— Pardonnez-moi, les Anglais n'ont pas inventé le bœuf!

— Mais cette manière de le cuire vient de chez eux.

— Monsieur, tout le monde a su faire griller du bœuf; les sauvages font le beefsteack mieux que les Anglais!

— Et les poires d'Angleterre, en mangez-vous, cousin?

— Jamais, monsieur, jamais!

— Elles poussent en France, cependant.

— Du moment qu'on les appelle poires d'Angleterre, cela me suffit pour n'en pas manger.

Comme le vieux cousin est le seul de son avis, les autres convives attendent avec impatience l'apparition de ce mets si vanté par madame Malaisé. Les meilleurs mets du dîner passent même sans qu'on leur accorde les compliments qu'ils méritent, parce qu'on n'est occupé que du plumpudding tant par Médor.

Cet entremets arrive enfin, et l'on admire déjà sa belle forme ronde, sa grosseur et sa couleur. Tout le monde se dispose à lui faire fête, excepte le cousin qui déteste les Anglais, et M. Malaisé qui, se souvenant de l'indigestion qui a été la suite de sa reconnaissance avec le plumpudding, s'est promis d'avoir assez de force pour lui résister.

Bientôt le plumpudding couvre toutes les assiettes; les uns prennent de la sauce au rhum, les autres l'arrosent avec du madère. Et les premiers mots sont :

— Très-bon!

— C'est un mets fort original!

— J'en avais déjà mangé, mais il ne ressemblait pas à celui-là...

— Il a un goût qui domine... je crois que c'est le cédrat...

— Non, c'est l'angélique.

— Médor a voulu se surpasser, dit madame Malaisé, et je crois qu'il a mis trop de sucre...

Le rhum et le madère empêchent que l'on ne sente le goût du jalap, et comme la maîtresse de la maison a beaucoup vanté son plumpudding, les personnes qui ne le trouvent pas à leur goût avalent par politesse ce qui est sur leur assiette.

— Ah! cousin! dit un jeune homme qui en a pris plusieurs fois, que je vous plains d'être si grand ennemi des Anglais!

— Vous voyez bien que monsieur Malaisé est de la même opinion que moi, il n'a pas mangé de votre volumineuse friandise.

— Oh! j'en aurais mangé volontiers, répond le maître de la maison. Mais cela est trop lourd pour moi... il ne me réussit pas.

La cuisinière sourit en enlevant le plat si vanté, dont il ne reste que de minces débris; et elle sert son dessert avec un visage si joyeux et avec tant de vivacité qu'elle a l'air de poker autour de la table.

Mais un quart d'heure s'est à peine écoulé depuis que le dessert est

Les dames se cachent le visage, se détournent à moitié. — P. 21.

servi, et déjà plusieurs convives font de singulières grimaces, en se plaignant de douleurs dans les régions de l'abdomen. Plusieurs messieurs ont été forcés de quitter la table; les dames veulent résister par bienséance, mais bientôt madame Malaisé elle-même se lève en s'écriant :

— C'est trop fort! il n'y a plus moyen d'y tenir!...

Alors toutes les autres dames suivent son exemple. Bientôt il ne reste plus à la table que le maître de la maison et le vieux cousin, qui se regardent en se disant :

— Qu'ont-ils donc tous?... ils sont donc indisposés?... c'est bien singulier!

— Ils se plaignent de coliques... en avez-vous, cousin ?

— Non, et vous ?

— Je n'ai pas la moindre chose.

Les convives reviennent, mais pâles, défaits, se tenant en deux. Les dames sont toutes décoiffées, défrisées; elles ont perdu leurs couleurs et leur fraîcheur. Madame Malaisé est surtout dans un état pitoyable, ayant mangé plus de plumpudding que les autres, elle est bien plus tourmentée dans son for intérieur.

On fait venir la cuisinière. Celle-ci arrive, non pas en dansant, cette fois, mais en se donnant un air innocent, étonné.

— Que nous avez-vous donc fait manger? s'écrie madame Malaisé en regardant son cordon bleu d'un air furibond et en gardant une de ses mains sur son ventre. Tout le monde est indisposé ici... Est-ce que vos champignons étaient mauvais?

— Je réponds de mes champignons comme de moi-même! répond la cuisinière en relevant la tête avec fierté. D'ailleurs j'ai mangé de tout ce que j'ai fait, et je ne suis pas malade, moi! Mais, par exemple, je ne réponds pas de ce que font les autres... qui mettent dans leur soi-disant friandise un tas d'ingrédients où je ne connais goutte.

L'adresse était directe. C'était le plumpudding que la cuisinière accusait, et ce qui ôte tous les doutes que l'on pourrait avoir, c'est que deux personnes seulement ne sont pas incommodées, et ces deux personnes sont celles qui n'ont point mangé de plumpudding.

Le vieux cousin rit d'un air moqueur, en disant :

— Je crois qu'il est dangereux de faire un cuisinier de son commis!

La société est obligée de se séparer; il y a force majeure. Et madame Malaisé, qui a passé une partie de la nuit sur sa chaise percée, dit le lendemain matin à son mari :

— Renvoyez Médor, chassez ce petit drôle... que je ne le voie plus ici, monsieur, ou je me porte sur lui à quelques voies de fait.

Samsonnac, qui, en arrivant chez son patron, s'attendait à recevoir des félicitations pour son plat de la veille, est consterné en apprenant que c'est ce même plat qui lui fait perdre sa place. Il veut en vain fournir des preuves de son innocence et demander un délai. M. Malaisé se contente de le payer en lui disant :

— J'en suis fâché, mon cher ami, mais ma femme ne veut pas vous retrouver ici, et je ne veux pas la contrarier. Voilà votre argent, adieu.

Samsonnac quitte le négociant en se disant :

— Cela m'apprendra à me faire cuisinier, à ravaler ma dignité pour être agréable à une dame... et cependant j'espérais arriver par ce moyen...

Heureusement pour notre jeune Bordelais, pendant son séjour chez M. Malaisé, il avait fait connaissance de beaucoup de négociants en vin, et il avait acquis une certaine réputation comme dégustateur. Il trouve donc de temps à autre à être employé, soit à Paris, soit pour voyager.

Et il exerçait encore cette profession, dans laquelle cependant il ne faisait pas de brillantes affaires, lorsqu'une après-midi, dans le faubourg Saint-Denis, il s'était fait le protecteur d'une petite fille qui venait d'être poussée par des gamins et avait renversé son lait, ainsi que nous l'avons vu en commençant cette véridique histoire.

XIV. — UNE JEUNE FAMILLE.

La petite fille blonde, blanche et rose était restée en admiration devant la manière dont le jeune homme venait de corriger les deux gamins qui lui avaient fait renverser son lait. Enfin elle frappe dans ses deux mains en s'écriant :

— Ah! c'est bien fait!... c'est bien fait!... Merci, monsieur! Vous n'avez pas eu peur d'eux, vous!

— Je n'ai jamais eu peur de personne! répond Samsonnac en se redressant pour tâcher de se grandir.

— Ah! j'aime bien les gens qui ont du courage, moi!... Quand je serai grande, je ne prendrai pas un mari poltron!

— Vous ferez bien... il y a tant de cas où les femmes ont besoin d'être protégées!...

Avec tout cela, mon lait est perdu!

— C'est fâcheux... En aviez-vous pour beaucoup d'argent?

— Mais oui! pour trois sous!

— Est-ce que vous ne pouvez pas en acheter d'autre?

— Avec quoi?... ma sœur ne m'avait donné que trois sous.

Que nous avez-vous donc fait manger ? s'écrie madame Malaisé. — P. 24.

— Diable!..

Et le jeune homme se met à tâter ses poches et ses goussets, qui sont entièrement dégarnis. Puis il porte ses regards vers un superbe cigare qu'il a acheté quelques minutes auparavant, et se dit :

— J'avais bien besoin aussi de m'acheter ce *régalia*, qui m'a coûté cinq sous... Quelle sottise!... Si j'avais ces cinq sous-là, je pourrais maintenant donner à cette enfant de quoi se ravoir du lait!... Mais on prodigue l'argent pour des choses dont on pourrait se passer, et on en manque après pour le nécessaire! Cette petite fille est si gentille... j'aurais été heureux de lui rendre service... Maudit *régalia !* j'ai envie de le jeter dans le ruisseau... Non, ce serait une seconde sottise!

— C'est ma sœur qui va me gronder! reprend l'enfant; elle va croire que c'est en jouant que j'ai renversé le lait.

— Vous avez peur d'être grondée par votre sœur; elle est donc bien méchante?

— Oh! non, monsieur; elle n'est pas méchante du tout, au contraire!... mais elle ne veut pas qu'on perde l'argent... elle travaille tant pour en gagner, et il n'y a qu'elle qui en gagne... et nous sommes trois à la maison... C'est pour cela qu'il faut bien économiser!...

Les paroles de la petite fille étaient de celles qui vont à l'âme... des personnes qui en ont une... Samsonnac se sent ému; il regarde encore son cigare avec colère, puis murmure :

— Ah! vous êtes trois... et c'est votre sœur qui a soin de vous?...

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez donc plus ni votre mère, ni votre père.

— Non, monsieur, nous les avons perdus.

— Pauvres enfants! Et quel âge a votre sœur?

— Bientôt dix-huit ans, monsieur.

— Si jeune... être déjà chargée de nourrir sa famille... Que fait-elle, votre sœur ?

— Péroline?... Elle fait des fleurs, elle a beaucoup de talent... elle gagne quelquefois jusqu'à cinquante sous par jour... C'est joli, cela, n'est-ce pas, monsieur ?

— C'est joli... c'est selon; ça n'est jamais de quoi manger des truffes; mais quand on est seule, on peut encore s'en tirer... tandis que pour trois je ne vois pas moyen d'y arriver.

— Mais si, puisque nous y arrivons, nous... et nous ne sommes pas malheureux, allez! Nous mangeons presque tous les jours des pommes de terre... mais c'est bien bon, les pommes de terre!... Et puis, moi, j'apprends l'état de ma sœur; je sais déjà découper des ronds, des feuilles, et dans un an ou deux je gagnerai peut-être de l'argent! Oh! c'est alors que nous serons bien riches!

Et la petite fille, qui a déjà oublié la perte de son lait, se met à sauter en frappant sur sa boîte de ferblanc, comme la señora Juanita sur son tambour de basque. Mais l'enfant était bien plus intéressante que la vieille danseuse; et Samsonnac, qui est déjà ému par ce qu'elle vient de lui dire, s'écrie :

— Il me vient une idée, petite... Comment vous appelez-vous?

— Ah! j'ai un joli nom! je m'appelle Rosine!... mais on m'appelle Rosinette, parce que je suis encore petite!

— Eh bien! mademoiselle Rosine, Rosinette, si vous voulez, je vais vous accompagner chez votre sœur, et là je pourrai constater que si votre lait est perdu, ce n'est pas votre faute, mais bien celle de deux gamins qui sont venus se jeter méchamment sur vous et que vous ne pouviez pas éviter.

La petite Rosinette se met à battre des mains, en répondant :

— Oh! oui, monsieur, je le veux bien; comme ça je suis sûre que ma sœur ne me grondera pas!... Venez, monsieur, venez avec moi... ce n'est pas loin... c'est là en face, au numéro 78.

— Et quand même cela serait à l'autre bout de Paris, je ne reculerais pas pour cela; ce que j'ai dit, je le fais toujours! Je ne suis pas de Bordeaux pour rien!

Le jeune homme suit la petite fille, qui marche en sautillant, et entre dans une vaste porte cochère qui semble fermer une autre rue, car on se trouve alors dans une espèce de passage à ciel ouvert dont on n'aperçoit pas la fin. Il y a comme cela dans Paris quelques tas de maisons qui n'ont qu'une seule entrée; ce ne sont ni des passages, ni des cités, ni des culs-de-sac ; je ne sais comment vous les nommer ; mais j'aime à croire que cela ne tardera pas à disparaître, comme tous ces infâmes cloaques qui empoisonnaient Paris. Quand vous entrez dans une de ces maisons, qui en contient quelquefois une trentaine, vous vous demandez où vous êtes, vous vous croyez hors barrière; vous voyez un grand nombre de portes et autant de femmes en fichus sur la tête, qui vous toisent de la tête aux pieds, surtout si vous êtes proprement mis, car la propreté n'est jamais l'apanage de ces impasses, qui sont toujours mal pavées et dans lesquelles le balayeur semble un être inconnu.

Mais, heureusement pour Samsonnac, il avait un guide. La petite fille, qui courait devant lui, s'arrête devant une allée à gauche, se retourne pour voir si son compagnon est toujours près d'elle, et lui dit :

— C'est ici... venez ; mais prenez garde, il ne fait pas clair dans l'allée et il fait noir dans l'escalier.

— Ne craignez rien pour moi, petite, je suis aguerri sur tout cela.

— Et puis... si encore tout le monde était propre dans la maison,

on ne craindrait pas de mettre les pieds sur des choses qui font glisser. Quelquefois, il y en a qui jettent dans le ruisseau leurs épluchures de choux, de carottes... de pommes...

— Oh! tant que je ne marcherai que sur des légumes, je ne me plaindrai pas!...

— Nous voici à l'escalier.

— Je l'ai deviné à un débris de carotte que je viens d'écraser... ou un navet, je suis dans le doute.

— C'est un peu haut, monsieur, nous demeurons au cinquième.

— C'est aussi dans ces régions que je loge, mon enfant.

— Dame! nous ne sommes pas encore riches!

— Ni moi non plus.

On arrive au cinquième. La petite fille tourne un loquet, tout en disant :

— C'est moi, Péroline, ne te dérange pas. Et on entre dans une assez grande chambre, qui est bien éclairée, grâce à deux fenêtres qui donnent sur l'impasse.

Cette pièce renferme quelques meubles assez beaux; on voit qu'il y a là les débris d'un appartement confortable. Un fort beau lit en palissandre est au fond de la chambre, puis un petit meuble servant de secrétaire, un beau fauteuil à la Voltaire; il y a ensuite des fauteuils et des chaises très-convenables; sur la cheminée est une pendule simple, mais de bon goût, et de chaque côté de beaux chandeliers en bronze et à trois branches; mais, au lieu d'une belle glace, on est tout surpris de ne voir qu'un petit miroir à cadre de bois, qui semble honteux de se trouver en si élégante compagnie; enfin, deux belles gravures, dans de riches cadres, sont placées de chaque côté du lit.

Deux portes sont au fond. L'une conduit dans une toute petite pièce servant de cuisine, et l'autre dans un cabinet où couche le petit garçon. Un grenier dépend encore du logement, mais on ne s'en sert pas.

Lorsque Melchior pénètre dans cette chambre, la jeune mère de famille, car on pouvait donner ce nom à Péroline, puisqu'à dix-huit ans elle se trouvait conduire déjà une maison et prendre soin de son frère et de sa sœur; la jeune fleuriste était assise devant une très-grande table en bois blanc, ce qu'on appelle chez les ouvriers un établi, et qui, par sa rusticité, jurait avec les autres meubles de l'appartement, mais qui était probablement nécessaire à la jeune fille pour l'état qu'elle exerçait, car cette grande table était presque couverte de fleurs découpées, de colle, de pinces, enfin de tout ce que l'on emploie pour faire des fleurs artificielles. A quelques pas de la table, un petit garçon était assis dans le grand fauteuil à la Voltaire. C'était un enfant de trois ans et demi, porteur d'une jolie figure, mais pâle et chétif et annonçant une santé bien délicate. En ce moment, il tient sur ses genoux un de ces petits livres de contes dans lesquels les images jouent le principal rôle.

Péroline est une charmante jeune fille, sans être cependant une de ces beautés parfaites qui attirent tous les regards; mais elle est charmante, parce que ses traits sont gracieux, ses yeux remplis de douceur et d'expression, sa bouche aimable et spirituelle, parce que ses cheveux châtain foncé ombragent, sans trop le cacher, son front haut et blanc, sous lequel il doit y avoir d'autres pensées que celles d'une jolie toilette ou d'une contredanse; enfin, cette jeune fille est charmante, parce que la position dans laquelle, si jeune, elle se trouve placée, a déjà répandu sur sa physionomie une expression de mélancolie qui s'accorde parfaitement avec tous ses traits. Ajoutez à tout cela une voix douce, sympathique, de ces voix que l'on aime à entendre, qui vous attirent sur-le-champ, avant même que vous en ayez senti toute la séduction, et vous aurez le portrait exact de mademoiselle Péroline... Je ne veux pas vous dire encore son nom de famille, il détruirait tout le charme que j'ai cherché à jeter sur cette jeune fille... et cependant il faudra bien que vous finissiez par le savoir.

Melchior était entré doucement, et sans rien dire, sur les pas de sa petite conductrice, et ce n'est qu'au bout de quelques instants que Péroline, en levant les yeux de dessus son ouvrage, aperçoit le jeune homme qui est resté près de la porte, où il se confond en salutations.

— Ah! mon Dieu! quel est donc ce monsieur? s'écrie Péroline. Comment, Rosinette, il est entré quelqu'un avec toi, et tu ne me le disais pas!... Que désire monsieur?

Samsonnac s'incline de nouveau en répondant :

— Pardon, mademoiselle, c'est peut-être indiscret à moi d'avoir accompagné jusqu'ici votre jeune sœur, mais lorsque vous saurez le motif qui... la raison que...

Mademoiselle Rosinette interrompt Samsonnac en disant :

— Je vais t'expliquer cela tout de suite, ma sœur, et j'aurai bien plus tôt fait que monsieur. Vois-tu, je revenais avec les trois sous de lait dans ma boîte, et je n'en avais pas perdu une goutte, quoique tu dises toujours que je fasses des bêtises en marchant; mais comme j'étais tout près de chez nous, voilà de méchants polissons qui se sont jetés sur moi... je crois bien qu'ils l'ont fait exprès, ils ont fait tomber ma boîte et tout le lait a été perdu sur le pavé; alors, comme je me plaignais, en leur reprochant de m'avoir poussée, ils m'ont dit des sottises, m'ont menacée et voulaient me battre... mais monsieur s'est avancé, il m'a défendue, et c'est lui qui a rossé ces mauvais sujets! Ah! ça n'a pas été long! J'ai bien remercié monsieur, car c'est bien joli ce qu'il a fait là... et il y avait un tas de gens qui étaient arrêtés en voyant tout le lait par terre, mais personne ne prenait ma défense; au contraire, cela avait l'air de le faire rire. Après cela, comme j'ai dit à monsieur que tu me gronderais peut être en voyant que je ne rapporte pas de lait et que tu croirais que c'est ma faute, monsieur m'a offert de venir avec moi pour que tu saches bien que je ne te fais pas de mensonges... voilà!

La petite fille a débité tout cela sans s'arrêter et avec une vivacité qui prouve qu'elle ne cherche pas ce qu'elle veut dire. Lorsqu'elle a fini, Samsonnac, qui souriait en l'écoutant, reprend la parole :

— Mademoiselle, je n'ai rien à ajouter à ce que vient de dire votre sœur; seulement vous comprendrez, je l'espère, que, séduit par sa gentillesse et cet esprit qui brille déjà dans ses yeux, j'ai désiré ne pas la laisser exposée à recevoir des reproches qu'elle n'avait certes pas mérités et me suis offert pour l'accompagner jusqu'ici; je ne m'en repens pas, mademoiselle, puisque cela me procure l'avantage de vous voir et de faire connaissance avec une jeune personne qui a droit non-seulement à nos hommages, mais à nos respects, pour le noble dévouement dont elle fait preuve dans la position où le sort l'a placée.

Péroline ne peut réprimer un mouvement de surprise en balbutiant :

— Ah! monsieur, je vois que ma sœur est toujours bavarde et vous a déjà raconté des choses qui ne sauraient vous intéresser... mais je dois avant tout vous remercier de ce que vous avez fait pour elle... Défendre les enfants est une chose toute naturelle, c'est un devoir même, car les forts doivent protection aux faibles; mais, ainsi que l'a dit Rosinette, la plupart des gens semblent avoir oublié cela... Les passants rient des accidents qui arrivent, quand ces accidents n'ont pas de gravité; ils ne s'arrêtent jamais devant les larmes d'un enfant, ils craindraient de se compromettre en songeant à les essuyer. Merci donc encore, monsieur, pour vous qui n'avez pas craint d'être ridicule en prenant la défense de ma petite sœur.

— Ridicule! capédébious! comme l'on dit à Bordeaux, ma patrie, à ceux qui m'auraient trouvé ridicule, j'aurais continué la correction que j'ai donnée aux deux gamins. Mais ainsi que vous le disiez fort bien vous-même, mademoiselle, je n'ai fait que mon devoir et ne mérite pour cela aucun remercîment. Votre petite sœur m'a en effet raconté quelques détails touchant la situation dans laquelle le destin vous a placée, situation intéressante... ne lui faites point de reproches... Quand on n'a que des choses honorables à dire, pourquoi craindre qu'elles soient connues. Et puis je trouve, moi, qu'il est agréable de savoir tout de suite à qui l'on a affaire; c'est pourquoi je commence par vous dire que je me nomme Melchior Samsonnac... Je suis né à Bordeaux, je suis venu à Paris pour tâcher d'y faire fortune... d'arriver, enfin, comme on dit à présent d'un homme qui est millionnaire : Il est arrivé!... Je commence à m'apercevoir que cela est assez difficile... j'ai essayé de plusieurs professions... j'aime assez les essais; cependant pour le moment je suis à peu près fixé. Je suis courtier en vins; je suis employé par les premières maisons de la capitale... et en attendant que je vous apporte des échantillons, permettez-moi de vous donner de mes adresses...

En disant cela, notre Bordelais jette sur l'étalli un paquet de ses adresses imprimées en taille-douce.

— Oh! merci, monsieur, dit Péroline; mais ce n'est pas ici que vous trouverez à utiliser vos cartes.

— Nous n'avons pas besoin d'un marchand de vin, s'écrie Rosinette, puisque nous ne buvons que de l'eau.

La sœur aînée rougit en murmurant :

— Vous l'entendez, monsieur, elle dit la vérité... Oh! avec elle il ne faudrait pas chercher à paraître plus qu'on n'est.

— Eh! mon Dieu, mademoiselle, il n'y a point de mal à cela... mais la fortune est très-inconstante... elle favorise demain ceux qu'elle abandonnait hier... Aujourd'hui vous buvez de l'eau et dans quelques jours vous pouvez avoir sur votre table les vins les plus fins, les plus parfumés...

— Je ne crois pas, monsieur.

— Pourquoi donc, il faut toujours espérer... c'est ma devise à moi qui prétends arriver... je ne sais où... mais avec de la persévérance on arrive; on m'a assuré qu'à Paris, comme partout du reste... la persévérance, l'insistance et la jactance valaient mieux que le talent.

En ce moment, le petit garçon qui n'avait encore rien dit, pose son livre d'images de côté en s'écriant :

— Et mon lait à moi!... est-ce que je ne dînerai pas?

— Ah! mon pauvre Popol... ce n'est pas ma faute, va... s'écrie Rosinette en courant embrasser son petit frère. Mais Péroline fouille à sa poche et y prend des sous qu'elle donne à la petite fille en lui disant :

— Nous oublions ce cher ami. Va, Rosinette, va vite racheter du lait, et tâche cette fois d'éviter les mauvaises rencontres.

— Oh! sois tranquille, ma sœur, ces choses-là n'arrivent pas souvent.

Et reprenant sa boîte vide, mademoiselle Rosinette se sauve en disant à Samsonnac :

— Attendez-moi, je ne serai pas longtemps, je vais me dépêcher.

XV. — MADAME CADET.

Le jeune homme, profitant de l'invitation que la petite fille vient de lui jeter en courant, prend une chaise et se rapproche de la grande table en disant :

Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de me reposer un moment, pourvu que cela ne vous dérange pas et n'interrompe point votre travail.

Péroline semble embarrassée, il lui paraît peu convenable d'accepter aussi promptement la compagnie de quelqu'un qu'elle ne connaît que depuis quelques minutes. Enfin elle répond :

— Monsieur, il ne faut pas faire attention à ce que dit ma petite sœur, elle ne sent pas encore la valeur de ses paroles; elle s'est permis de vous dire de l'attendre, elle ne songe pas que vous avez vos affaires, que vous vous êtes bien assez dérangé pour elle, et qu'aucune raison ne vous oblige davantage à rester ici.

Pendant que la jeune fleuriste parlait, Samsonnac la contemplait et il ne se lassait pas d'admirer ses traits doux et fins et la beauté de ses yeux bien fendus, pas trop ouverts, mais dont s'échappaient des regards d'une expression ravissante. Dans son extase, en admirant la jeune fille il oublie de l'écouter, si bien qu'elle a fini de parler et qu'il ne lui répond rien. Péroline, étonnée, est obligée de lui répéter :

— Je disais, monsieur, qu'aucune raison ne vous oblige à rester plus longtemps ici, et qu'il ne faut pas faire attention à ce que ma petite sœur vous a dit en sortant.

Samsonnac secoue sa belle crinière, puis s'assied en disant :

— Pardon, mademoiselle, je suis un peu distrait. Je sais bien que je ne suis nullement obligé de rester... mais si cela ne vous importune pas trop, je ne m'en irai pas sans avoir revu cette aimable Rosinette, pour laquelle j'éprouve déjà une très-vive affection... car moi, mademoiselle, il ne me faut qu'un coup d'œil, qu'une parole pour être subjugué... cela tient sans doute au climat sous lequel je suis né. L'amitié que je ressens pour cette aimable enfant, je crois qu'elle s'étendra facilement sur toute la famille... voilà un petit garçon fort intéressant, il a une figure de chérubin... seulement il ne me paraît pas fortement constitué... Où avons-nous bobo, mon jeune ami?

— Moi, je ne suis pas malade, dit le petit garçon en cherchant à faire une grosse voix... ce sont mes sœurs qui disent toujours cela pour m'obliger à manger tout avec du lait; moi ça m'ennuie, je voudrais toujours de la viande... du fromage d'Italie... ah ! c'est cela qui est bon ! Rosinette est si contente quand elle a du fromage d'Italie étalé sur son pain... et on ne veut jamais m'en donner à moi...

La jeune fleuriste quitte son ouvrage et va embrasser le petit garçon en lui disant :

— Taisez-vous, Léopold, et soyez plus raisonnable... Ce que nous faisons, c'est pour votre bien, c'est pour votre santé... le médecin nous l'a bien recommandé, il est de mon devoir de suivre ses prescriptions... Encore un peu de patience, cher enfant, tu te portes déjà beaucoup mieux depuis quelque temps, tu tousses bien moins... j'en suis bien sûre, car je comptais combien de fois tu avais toussé dans un quart d'heure... cela me faisait tant de mal de t'entendre tousser!... Grâce au ciel, cela diminue... Ainsi donc, encore quelques mois au régime du lait et tu seras guéri entièrement.

— Et tu me donneras du fromage d'Italie comme à Rosinette?

— Tout ce que tu voudras, mon ami !...

En ce moment, la petite fille revient avec sa boîte au lait, qu'elle présente fièrement à sa sœur en disant :

— Oh ! cette fois, je n'en ai pas perdu une goutte !...

Puis se tournant vers Samsonnac, elle s'écrie :

— Ah ! vous m'avez attendu... c'est gentil cela... Dame ! vous êtes mon protecteur et j'aurais été fâchée si je ne vous avais pas retrouvé pour vous dire adieu... mon ami... J'ai oublié votre nom... mais il est là et je sais déjà bien lire... vous allez voir...

La petite fille va prendre une des nombreuses adresses que le jeune homme avait laissées sur l'établi, et lit avec quelque difficulté :

— Mel...chior...

— Prononcez Melkior ! dit Samsonnac.

— Ah ! pourquoi donc cela?

— Mais... parce que c'est ainsi que cela se prononce.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi?

— Dame... je ne vous l'ai pas dit parce que je ne le sais pas moi-même; il y a comme cela dans la langue française une foule de règles qui ne sont pas expliquées, mais on vous dit : C'est la règle, et cela suffit.

— Mel...kior... Ah bien ! alors j'y pense, Péroline, tu me fais lire l'histoire de la monarchie française... c'est monarkie qu'il faut dire...

— Non, jeune Rosinette, non, c'est monarchie; prononcez ici comme c'est écrit.

— C'est bien embrouillant tout ça... enfin, c'est égal, je vais finir vos noms .. Melchi... Melkior Samson...nac ! Ah! quel drôle de nom.

— En effet, il est assez original; mais à Bordeaux il est très-répandu !

— Mais c'est nous qui avons un nom de famille bien farce... vous ne le savez pas?

— Je n'ai pas encore cet honneur.

— Eh bien, monsieur, nous sommes de la famille des Braillard !... Ah! c'est cela un nom risible...

Pendant que sa petite sœur parlait, Péroline lui faisait des signes pour l'engager à se taire et lui faire comprendre qu'il fallait laisser partir ce monsieur, qui était chez elles depuis [illegible] mais mademoiselle Rosinette ne les [illegible] ou feignait de ne point les comprendre et continuait à aller son train.

Cependant, en entendant prononcer le nom de Braillard, Samsonnac s'écrie :

— Braillard ! Braillard !... je crois qu'il y en a [illegible] à Paris! et dernièrement je suis allé offrir mes vins à un [illegible] Cadet Braillard... boulevard de Strasbourg... près de l'[illegible]... est-ce un de vos parents?

— Je crois bien, dit Rosinette, c'est notre oncle !..

— C'est un de nos oncles, reprend Péroline en regardant Samsonnac avec plus de confiance; car nous avons [illegible]... Ah ! vous avez été chez M. Cadet Braillard... y a-t-il [illegible]..

— Mais non, mademoiselle... quinze jours [illegible]; je me présentais de la part de la maison Aigrelet et compagnie, excellente maison, dont les vins sont très-répandus en France et qui a [illegible] des champagnes délicieux... ce qu'on peut dire de vrais champagnes! Je me présente donc chez M. Cadet Braillard, je suis introduit dans un fort beau salon où je trouve un grand monsieur d'une cinquantaine d'années, enveloppé dans une superbe robe de chambre... Dieu! la belle robe de chambre... tout velours et soie!... j'en ai été ébloui, mais je me suis dit en moi-même : Un monsieur qui porte de si belles robes de chambre doit nécessairement être très-coulant sur le prix des vins et tenir à avoir une cave bien montée...

— M. Braillard était-il seul ?

— Oui, mademoiselle, lorsque je suis entré il était seul... J'ai pu aussi admirer sa perruque... qui est blonde et toute bouclée depuis le sommet jusqu'à la base... on croirait voir un pain tout chaud, couvert de chinchilla... Mais pardon, mademoiselle, j'oublie que je parle de monsieur votre oncle... j'ai pu me tromper, ce sont peut-être ses cheveux...

— Non! non, c'est une perruque! s'écrie la petite fille. Oh! nous la connaissons bien, et moi je ne peux pas la regarder sans rire...

— Rosinette, voulez-vous vous taire ..

— Dame! monsieur a dit la vérité... mais il y a encore des choses bien plus drôles chez mon oncle Cadet... Si vous aviez vu le *Deux-mille* et la *Boîte-aux-lettres*...

Un regard très-sévère de sa sœur fait taire la petite fille, tandis que Samsonnac murmure :

— Le Deux-mille... la Boîte-aux-lettres... je n'y suis pas du tout...

— De grâce, monsieur, ne faites plus attention à ce que dit cette petite bavarde! reprend Péroline; enfin avez-vous été satisfait de votre visite chez mon oncle?

— Mademoiselle, cela ne commençait pas mal : j'avais fait goûter plusieurs de mes échantillons à M. Braillard, qui du reste ne me semble pas très-fort... sur l'article des vins... mes champagnes l'avaient séduit, d'excellent Sillery à quatre francs cinquante... c'est pour rien! je crois que nous allions terminer une affaire de cinquante bouteilles, lorsqu'une dame est entrée tout à coup dans l'appartement. A son costume... elle était en peignoir tout garni de dentelles, à la manière dégagée dont elle adressa la parole à M. Braillard, je vis sur-le-champ que j'avais devant moi la maîtresse de la maison... c'est une petite femme qui ne m'irait pas à l'épaule, et avec cela une corpulence énorme... effrayante! ce n'est plus une femme, c'est une boule; au lieu de la promener, on pourrait la faire rouler.

— Oui, oui, c'est le fromage de Hollande... murmure Rosinette, mais de façon, cette fois, à ce que sa sœur ne puisse l'entendre.

— Cette boule... pardon, je veux dire cette dame, qui doit bien dépasser la cinquantaine, a pu être assez bien de figure; mais je doute que la douceur ait jamais été peinte sur ses traits; ensuite on voit que maintenant elle prise beaucoup, et son nez un peu retroussé laisse voir deux narines tellement bourrées de tabac qu'il semble qu'elle y ait introduit deux marrons pour empêcher l'air d'y pénétrer.

— C'est notre tante Eudoxie, dit Péroline, c'est-à-dire la femme de notre oncle.

— Je comprends. Cette dame, qui avait un négligé du matin fort coquet, s'écria en m'apercevant : « Qu'est-ce [illegible]? » Le [illegible], qui dans notre entretien avait conservé un air [illegible], prit alors les allures d'un mouton, il répondit avec une voix flûtée qu'il n'avait pas encore employée avec moi, et dit : « Monsieur se nomme Melchior Samsonnac, il est courtier en vins. — Après, que fait-il ici? — Ma foi, Doxie, je suis en train de faire un achat pour te [illegible]... tu aimes le vin de champagne, je le sais, c'est ton vin favori; [illegible] monsieur m'en propose de fort bon, du Celery. — Non, monsieur, ce n'est pas Celery, mais Sillery. — C'est ce que je voulais dire... Eh bien, Doxie, j'allais acheter du Celery... de ce champagne à monsieur. — Mais d'abord, monsieur, je ne sais pas pourquoi vous voulez acheter du champagne maintenant. Dame! nous n'en manquons pas... j'en ai compté encore trois bouteilles à la cave... — Tu crois, Doxie, qu'il y en a encore trois bouteilles à la cave? — Je ne le crois pas, j'en suis sûre; vous devez savoir, monsieur Cadet, que je

n'ai pas l'habitude de me tromper sur ce qui concerne notre maison; je sais tout... depuis le compte des assiettes et des bouteilles jusqu'à celui de l'argenterie; aussi lorsqu'une bonne casse quelque chose, il n'y a pas moyen de me le cacher à moi! »

En disant cela, cette grosse dame me regardait d'un air qui semblait dire : « Et vous ne me tromperez pas non plus, vous, monsieur, je vous en défie! » Mais comme je n'étais pas venu dans l'intention de tromper personne, comme le vin que j'espérais vendre est excellent et que je n'en ai jamais reçu que des compliments, l'air de défi de madame votre tante ne m'intimida nullement, et je lui dis :

— Madame, je suis certain, moi, que monsieur votre mari ne se serait pas repenti du marché qu'il allait conclure, et d'ailleurs ceci n'était pas une grande affaire: cinquante bouteilles de champagne sont bientôt bues dans une maison où l'on reçoit. Mais je n'eus pas plutôt prononcé le chiffre cinquante, que madame Eudoxie Braillard fit un bond comme si elle voulait sauter à la corde, en s'écriant :

— Cinquante bouteilles! qu'est-ce que j'entends là! cinquante bouteilles! y pensez-vous, monsieur Cadet?... Que vouliez-vous donc faire de cet énorme accaparement de champagne?... est-ce que vous aviez un département à griser?

Monsieur votre oncle semblait confus et tâchait de se cacher sous les boucles blondes de sa belle perruque, tout en balbutiant :

— Mais, en effet... je n'avais pas réfléchi... j'avais mal compté...

Madame reprit presque aussitôt :

— Et à quel prix monsieur vous vendait-il ce merveilleux champagne?

— A quatre francs cinquante, Doxie...

Ici la grosse dame devint rouge, écarlate, violette, je crus qu'elle allait me sauter aux yeux, en s'écriant :

— Quatre francs dix sous la bouteille!... quelle horreur! Et voilà ce que vous osez nous offrir comme un bon marché, lorsqu'on a pour quarante sous du champagne excellent!...

— Pardon, madame, lui dis-je, mais il est impossible d'avoir de vrai champagne pour deux francs...

— Comment, monsieur, impossible!... J'en ai donc menti... On n'en boit pas d'autre chez notre ami Themassar... il m'a offert de m'en faire avoir quand j'en voudrai...

— Ce n'est pas du champagne, madame!

— Comment! ce n'est pas du champagne! C'est de la bière peut-être?... J'en ai bu, monsieur, il est très-bon, c'est sucré et ça mousse, et le bouchon part en faisant boum!... Qu'est-ce que vous voulez de plus?

— Madame, il y a aussi du cidre qui mousse et qui part; si ce n'est que cela qu'il vous faut, on vous fera avec du sureau et du sucre candi des boissons mousseuses qui ne vous coûteront même pas deux francs; si vous le voulez, je me fais fort de vous avoir de ce faux champagne à trente sous!...

Mais madame Eudoxie était tellement courroucée contre moi qu'elle ne voulait plus rien entendre. D'un geste très-vif, et qui ressemblait beaucoup à celui des cantonniers de chemin de fer quand ils indiquent que la voie est libre, elle me montra la porte en me disant :

— Monsieur, j'espère que vous ne viendrez plus nous offrir de vos vins!

— Et ma foi je trouvai cette dame si impertinente, que je ne pus m'empêcher de lui répondre :

— Non, madame, car je vois bien que vous ne vous y connaissez pas. Là-dessus je sortis, laissant monsieur Cadet très-occupé à se moucher et madame son épouse qui, je crois, me montrait le poing. Voilà, mademoiselle, quel a été le résultat de ma visite chez M. Braillard; je vous prie de croire que je n'ai pas envie de la renouveler.

La petite Rosinette rit aux éclats en disant :

— Ah! la tante Eudoxie... le fromage de Hollande... Ah! oui, monsieur, elle est bien méchante, allez... nous en savons quelque chose... elle ne nous fait que du chagrin, à nous!...

Péroline interrompt sa sœur :

— Taisez-vous, Rosinette, vous ne devez pas dire du mal de notre tante!...

— Ce n'est pas notre tante, puisque c'est seulement la femme de notre oncle, et sa seconde femme même; on dit que la première était aussi bonne que celle-ci est mauvaise... Mon oncle Cadet aurait bien dû ne pas se marier deux fois... Moi, quand je serai grande, je ne veux pas me marier deux fois.

— Maintenant, mademoiselle, reprend Samsonnac, permettez-moi de vous communiquer la réflexion que j'ai faite, j'espère qu'elle ne vous offensera pas... Comment se fait-il que ce monsieur Cadet Braillard, votre oncle, qui doit être fort à son aise, à en juger par le beau logement qu'il occupe au premier sur le boulevard de Strasbourg, par la richesse de l'ameublement, par sa robe de chambre et sa perruque, laisse une de ses nièces, jeune comme vous l'êtes, chargée seule de subvenir à l'existence de son frère et de sa sœur, deux enfants qui ne peuvent encore lui être d'aucun secours?... Il y a là-dedans quelque chose qui révolte, qui blesse le cœur, quelque chose qui doit faire penser fort peu de bien de monsieur Cadet Braillard.

Péroline se recueille un moment, puis dit à Samsonnac :

— Pour que vous compreniez cela, monsieur, je crois qu'il est nécessaire que vous connaissiez l'histoire de mes parents... Puisque vous connaissez déjà une partie de notre famille, autant vaut que vous la connaissiez tout entière, et si cela ne vous ennuie pas, en quelques mots je vais vous la dire.

— Bien loin de m'ennuyer, mademoiselle, je vous prie de croire que je vous écouterai avec le plus vif intérêt, et que je me trouve honoré de la marque de confiance que vous voulez bien me donner

— C'est cela! dit mademoiselle Rosinette, conte notre histoire à monsieur mon ami... Pendant ce temps-là, moi, je vais allumer du feu dans le petit fourneau pour faire la soupe à mon petit frère Popol... Ah! vous allez voir, monsieur, comme je sais bien allumer du feu... et vous ne direz plus, comme tout à l'heure, que je ne puis être d'aucun secours à ma sœur.

XVI. — LA FAMILLE BRAILLARD.

Le jeune Bordelais a secoué sa volumineuse crinière; la petite Rosinette, qui a disposé de la braise dans un fourneau en terre qu'elle place dans la cheminée, se met à quatre pattes devant et fait jouer un vieux soufflet, et la jolie Péroline, sans cesser de confectionner des fleurs, commence son récit :

— Notre père, Adrien Braillard, était graveur; j'ai toujours entendu dire qu'il avait beaucoup de talent; au reste, vous pourrez vous-même en juger, car les deux gravures que vous voyez ici sont de lui, c'est son ouvrage, je n'ai pas besoin de vous dire combien elles nous sont précieuses!

— Aussi, dit la petite Rosinette, nous n'avons jamais voulu les vendre, et pourtant le marchand qui a acheté la glace qui était sur la cheminée nous en a offert beaucoup d'argent, n'est-ce pas, ma sœur?

— Mon Dieu, Rosine, que vous êtes insupportable avec votre bavardage! et qu'avez-vous besoin de dire tout cela à monsieur?

— Dame... est-ce que c'est mal cela?... Mon petit Popol était malade, il fallait bien vendre la glace pour payer le médecin... Mon Dieu, après tout, on se voit aussi bien dans un tout petit miroir que dans une grande glace; j'aime mieux cela, je ne suis pas encore assez grande pour me voir au-dessus de la cheminée, mais le petit miroir je peux le prendre et me regarder à mon aise.

— Mademoiselle, dit Samsonnac, ne grondez pas votre petite sœur, elle ne dira jamais des choses dont vous auriez à rougir... bien au contraire; ces deux gravures me semblent en effet fort belles; je ne suis pas sans avoir quelques connaissances dans les arts; j'ai appris le dessin assez longtemps... il m'en est resté quelque teinture; je n'ai pas appris la gravure, mais il suffit d'avoir des yeux et du goût pour admirer celles-ci.

— Notre père était donc graveur, reprend Péroline, en remerciant par un sourire celui qui vient de faire l'éloge des ouvrages de son père, c'était un véritable artiste, tant par le talent que par le caractère; je veux dire par là qu'il lui aurait été impossible d'être marchand ou commis dans un bureau.

— Comme moi, tout comme moi, dit Melchior; il me faut de l'air, du mouvement, de la liberté! Je suis courtier en vins, c'est vrai, mais je n'exerce qu'à ma fantaisie... aussi très-souvent je n'exerce pas... Pardon, continuez, s'il vous plaît.

— Mon père avait trois frères : l'un, Désiré Braillard, c'est l'aîné, se fit avocat; le second, Cadet Braillard, c'est celui chez qui vous avez été, entra chez un pharmacien; mon père était le troisième; enfin le plus jeune, Gaspard Braillard, voulut faire promptement fortune, et pour cela il se lança dans les affaires de bourse...

— Tiens! je n'ai pas encore songé à m'y lancer... moi! murmure Samsonnac, je suis cependant bien certain de n'y rien perdre... Mais patience, je saisirai un bon moment, une occasion favorable.

— Mon oncle l'avocat fit rapidement son chemin; il avait fait un beau mariage, enfin la fortune lui fut constamment favorable. Mon oncle le pharmacien se maria aussi, et acheta le fonds de son patron. Il fit de bonnes affaires. Après avoir perdu sa femme, dont il avait eu un fils, il épousa mademoiselle Gorgibus, fille d'un plâtrier fort riche, ce qui lui permit de donner encore plus d'étendue à son commerce. Quant à mon père, il avait fait un mariage d'amour; ma mère n'avait aucune fortune, mais il l'adorait, et jamais il ne se repentit de son choix. Ses frères se moquaient souvent de lui, ils lui disaient : Avec ton talent tu aurais pu trouver un excellent parti, une femme riche; cela t'aurait ouvert les salons du grand monde, on aurait bien plus parlé de toi, tes ouvrages se seraient vendus beaucoup plus cher! Mais à tout cela mon père se contentait de répondre : « Je suis très-heureux comme me voilà; j'ai une femme qui m'aime, qui met son bonheur à élever ses enfants, à chérir son mari, et je ne la changerais pas contre les vôtres, quoiqu'elle ne m'ait point apporté de fortune. Ces réponses et l'humeur tout à fait artistique de mon père, qui ne s'accordait aucunement avec celle de ses frères, amena bientôt une grande froideur dans leurs relations, et ils ne se voyaient que très-rarement. Ce fut surtout la seconde femme de mon oncle Cadet qui mit de la brouille entre les frères. Cette dame, comme vous avez pu en juger, n'a pas reçu beaucoup d'éducation, et si elle a eu beaucoup d'écus pour dot, en revanche elle a apporté à son mari des manières communes et un langage qui n'est pas celui de la bonne compagnie. Mon père, auquel on reprochait souvent la pauvreté de sa femme, eut une fois le malheur de dire à sa belle-sœur qu'il aimait

mieux une femme sans argent, mais que l'on pouvait mener dans le monde, que celles qui, tout en se couvrant de diamants, n'ouvraient la bouche que pour se faire moquer d'elles. Madame Cadet ne lui pardonna jamais cela, et depuis ce temps elle défendit à son mari de revoir son frère Adrien.

— Pardon, mademoiselle, si je vous interromps, mais vous ne me parlez plus du dernier frère, le plus jeune, Gaspard Braillard, et qui s'était lancé à la bourse pour faire promptement fortune; que devint-il, celui-là?

— Hélas! monsieur, ses espérances ne se réalisèrent point, en peu de temps il perdit tout ce qu'il possédait. Alors il fit ses adieux à sa famille, et partit pour la Californie en disant qu'il reviendrait en France millionnaire, ou qu'on ne le reverrait jamais.

— Ah! diable... et il y a longtemps de cela?

— Seize ans passés, monsieur.

— Et depuis ce temps a-t-il donné de ses nouvelles?

— Jamais, monsieur, on n'a plus entendu parler de lui.

— Ah! la Californie ne tient pas tout ce qu'elle promet! Pourquoi faut-il aller si loin chercher des mines d'or?... pourquoi n'y en a-t-il pas en France?... Cela manque à notre beau pays... Nous avons des truffes, mais nous n'avons pas de *placers!*... Excusez-moi de vous avoir interrompu... je vous écoute.

— Mon père gagnait suffisamment d'argent pour que nous fussions heureux, mais il avait cette insouciance des artistes qui ne s'occupent pas toujours de l'avenir. Il aimait à nous procurer mille plaisirs, à faire de jolis présents à sa femme, mais nullement à économiser. Il était jeune encore, il pensait pouvoir braver l'adversité; mais, à la naissance de mon frère, un grand malheur vint nous frapper : ma mère mourut, et avec elle mon père perdit et son bonheur, et le courage, et l'ardeur qu'il mettait au travail. En proie au plus sombre chagrin, il passait souvent des journées entières seul dans son atelier; mais il ne travaillait pas, il pleurait. Cependant nos caresses parvinrent à calmer un peu sa douleur... nous étions bien aussi désolées que lui, mais nous lui cachions nos larmes pour ne pas faire couler les siennes. Mon père se dit qu'il se devait à ses enfants, il se remit au travail avec trop d'ardeur peut-être, car souvent il veillait, il passait les nuits à son ouvrage. Près de deux années s'écoulèrent ainsi; puis mon père tomba malade, d'excès de travail peut-être; une fièvre typhoïde se déclara... et malgré nos soins... ceux du médecin... il y a dix-huit mois, nous perdîmes notre pauvre père!...

Ici, la jeune fille s'arrête pour essuyer ses yeux, et la petite Rosinette cesse de souffler son feu... elle pleurait aussi.

Au bout de quelques instants d'un silence que Samsonnac ne se serait pas permis d'interrompre, Péroline reprend :

— Nous restions seuls... trois enfants... mon frère avait deux ans, ma sœur cinq ans et demi, et moi un peu plus de seize ans... Je compris que je devais avoir soin des autres...

— Comment, mademoiselle, à la mort de votre père ses frères ne s'empressèrent pas de venir vous voir, vous consoler, vous prodiguer leurs soins!...

— Non, monsieur, hélas! Ce qui est le plus mal, ils ne vinrent même pas au convoi de leur frère!... je crois que mon oncle l'avocat n'était pas à Paris... sans cela... je pense bien qu'il y serait venu; mais mon oncle Cadet... oh!... sa femme l'en aura empêché... C'est bien vilain cela... Mais son fils est venu... mon cousin Isidore... car il aimait bien mon père, lui!...

— Et il nous aime bien aussi, nous, mon cousin Isidore, s'écrie la petite Rosinette; il vient nous voir quelquefois, sans que mon oncle Cadet le sache, et il nous conte toutes les méchancetés que lui fait sa belle-mère, qui ne peut pas le souffrir et qui n'a des yeux que pour ses deux enfants à elle... le Deux-mille et la Boîte-aux-lettres...

— Rosinette! vous allez encore recommencer...

— Mon Dieu! ma sœur, je peux bien dire ce que dit mon cousin Isidore... Il n'est pas bête, mon cousin... il ne tient pas de son père...

— Rosinette, je vais me fâcher!...

— Pardon, mademoiselle, dit Samsonnac, mais voilà deux fois que j'entends prononcer des mots que je ne comprends pas... Auriez-vous la bonté de me dire ce que c'est que le Deux-mille et la Boîte-aux-lettres?

— Oui, monsieur! s'écrie la petite fille, je m'en vais vous l'expliquer, moi : madame Cadet a eu de son mariage deux enfants, un garçon et une fille... et qui sont vilains... Ah! vous ne pouvez pas vous imaginer comme ils sont laids! Exupère, qui a onze ans, ressemble à un Astèque, il est tout petit, tout jaune; mais il a surtout une bouche... c'est effrayant de grandeur! Si bien qu'un jour, en le voyant manger, un ami d'Isidore s'est écrié :

« Ah! mon Dieu! ce n'est pas une bouche, cela! c'est cette ouverture en cuivre dans laquelle on vise quand on joue au tonneau... c'est le deux-mille... » On a trouvé cela si vrai, que lorsqu'on parle d'Exupère à l'insu de ses parents, on ne l'appelle plus que le Deux-mille. Quant à sa sœur, mademoiselle Aurore, elle n'ouvre pas la bouche d'une façon aussi effrayante que son frère, mais elle en a une qui lui va jusqu'aux oreilles, qui lui fend toute la figure; alors celle-là, mon cousin l'a nommée la Boîte-aux-lettres.

Samsonnac rit beaucoup des sobriquets appliqués aux enfants de madame Cadet; puis il reprend :

— Cela n'empêche pas la conduite de vos oncles d'être vilaine aussi; car enfin, en mourant, votre père ne vous laissait sans doute que bien peu d'argent?

— Hélas! monsieur, il n'y en avait plus du tout à la maison, et déjà nous avions été obligés de faire quelques dettes. Mais nous avions un beau mobilier : j'en vendis une partie pour faire élever une tombe à notre bon père. Puis je compris qu'il fallait bien vite quitter notre joli logement et en prendre un bien modeste, et surtout bien bon marché. Des amis de notre père firent je crois des démarches près de nos oncles; elles furent inutiles. Notre oncle Cadet n'est pas méchant, et, s'il était le maître, je suis bien persuadée qu'il se serait occupé de nous; mais il est entièrement sous la domination de sa femme. Celle-ci nous déteste comme elle détestait notre père, et elle aura bien positivement défendu à son mari de rien faire pour nous. Quant à mon oncle Désiré Braillard, l'aîné de la famille, il n'a point un mauvais cœur; on assure même qu'il est très-obligeant. Mais ses affections sont concentrées sur une seule personne, sa fille...

— La grande duchesse! murmure Rosinette, tout en allant porter la soupe au lait à son frère.

— Mon oncle l'avocat est veuf depuis longtemps, continue Péroline, de son mariage il n'a qu'un enfant, une fille; cette fille a toujours été l'objet de son adoration. Elle est jolie, elle a de l'esprit; mais habituée dès son enfance à être gâtée, adulée, flattée, à ne faire absolument que ce qui lui plaisait, elle se croit une princesse; elle ne comprendrait pas que l'un osât contrarier un seul de ses désirs; elle est extrêmement coquette, altière, impérieuse, et souvent fort impertinente... C'est peut-être mal à moi de vous faire un tel portrait de ma cousine; mais il faut bien que vous connaissiez les motifs de la conduite de cet oncle-là...

— Tu n'en dis pas encore assez! murmure Rosinette, qui ajoute bien vite :

— Monsieur Popol, il faut souffler, car elle est bien chaude.

— Augusta, notre cousine, n'a pas un mauvais cœur, je le crois du moins; mais elle a un caractère si difficile... une humeur si fantasque! D'abord, monsieur, elle sut prendre un grand empire sur son père; cela ne lui fut pas difficile : il en est fou. Il ne songeait qu'à contenter ses caprices, et elle en avait beaucoup. Augusta adore le plaisir. Tous les jours elle voulait aller au bal, au spectacle ou au concert; son père quittait tout pour être agréable à sa fille. Elle voulut apprendre à faire des armes, à monter à cheval; mon oncle lui acheta un joli cheval et mit à ses ordres un groom pour l'accompagner dans ses promenades. Enfin, à dix-sept ans, fatiguée de plaisirs, ou plutôt ne sachant plus quel désir former, Augusta voulut se marier... elle était cependant bien heureuse près de son père... Mais elle était trop heureuse, et c'est ce qui l'ennuyait sans doute, car on dit qu'il n'y a rien qui lasse plus vite que le bonheur.

Mon oncle l'avocat dit aussitôt à sa fille :

« As-tu fait un choix? aimes-tu quelqu'un? fais-moi connaître la personne et je te marierai; car tu as trop d'esprit, trop de discernement pour ne point bien choisir... »

Mais ma cousine lui répondit :

« Non, je n'ai pas encore fait un choix, mais je vais m'en occuper. Nous allons beaucoup dans le monde, nous recevons chez nous une nombreuse compagnie : avant huit jours je me serai décidée, j'aurai fait un choix. »

En effet, quelques jours après, ma cousine disait à son père :

— J'ai choisi, je veux épouser M. Rogille.

Mon oncle fut un peu étonné du choix de sa fille; car ce monsieur Rogille n'était ni un jeune fashionable, ni un très-joli garçon. C'était un homme de trente-trois ans, porteur d'une figure assez insignifiante, qui riait toujours, mais assez bêtement; enfin on n'aurait jamais pensé qu'il pût inspirer une passion, et surtout à Augusta; mais elle ne l'aimait pas non plus : elle voulait seulement se marier et prendre un homme avec qui elle serait la maîtresse; de ce côté, elle avait parfaitement trouvé ce qu'elle voulait. Du reste, ce monsieur Rogille avait une position qui semblait très-avantageuse, il était à la tête d'une maison d'escompte, de banque; enfin il gagnait environ vingt-cinq mille francs par année et comptait que plus tard ses bénéfices seraient plus considérables. Tout cela avait aussi séduit ma cousine, qui voulait briller et avoir un grand train de maison. Mon oncle donna soixante mille francs de dot à sa fille, c'était beaucoup pour lui qui n'a qu'une fortune modeste. Enfin Augusta devint madame Rogille. Mais à peine trois années s'étaient écoulées depuis que ce mariage était fait, et M. Rogille avait fait faillite : il était ruiné; la dot de sa femme y avait même passé. On prétendit que la conduite de ma cousine avait amené cet événement; elle faisait des dépenses folles; il lui avait fallu voiture, livrée, loge aux Italiens... Puis chaque jour on allait dans le monde, puis on recevait, on donnait des fêtes, des dîners magnifiques! Enfin, je ne sais pas au juste à qui c'est la faute; mais ma cousine revint alors trouver son père, non pas pour habiter de nouveau avec lui, — cela ne lui convenait plus, elle aimait trop sa liberté, — mais pour obtenir de lui de l'argent pour satisfaire encore à ses caprices. Mon oncle a déjà fait de grands sacrifices pour sa fille, une partie de sa fortune y a passé; ensuite il ne peut plus plaider par suite d'une extinction de voix, et puis il n'est plus jeune : il a près de huit ans de plus que M. Cadet. Malgré cela,

quand sa fille vient lui demander quelque chose, il ne sait jamais le lui refuser. Alors, mon cœur, vous concevez bien qu'il ne peut pas s'occuper des enfants de son frère Adrien... sa fille ne lui en laisse pas le loisir. Cependant une fois ma cousine est venue nous voir... Je suis bien sûre que c'est son père qui l'en avait priée. Elle était mise avec une extrême élégance. A peine entrée, elle nous a parlé des bals, des concerts où elle allait, des cavalcades dont elle faisait partie, des toilettes qu'elle avait portées, des fêtes qu'on lui donnait.

— Et elle n'a pas seulement apporté un petit gâteau à Popoll dit Rosinette.

— Enfin, monsieur, elle ne s'est pas informée une seule fois de notre position. Seulement, en se levant et avant de partir, elle nous dit sèchement : « Avez-vous besoin de quelque chose ? » Ah ! monsieur, à une demande faite de la sorte par quelqu'un qui semblait vouloir nous humilier par son luxe, vous devinez bien ce que j'ai dû répondre !...

— Oui, oui, je conçois ; mais cela ne fait rien, mademoiselle, dit Samsonnac, cet oncle-là est aussi très-blâmable ! Qu'il aime sa fille, je le veux bien !... mais qu'il ne fasse rien pour les orphelins que son frère a laissés si jeunes sans soutien... c'est mal ! c'est fort mal !... Car enfin vous vous tuez au travail ! et il est impossible que le peu que vous gagnez puisse suffire à votre existence et à celle de ces enfants... Et si vous tombiez malade, hélas !

— Dieu ne le permettra pas, monsieur ; il doit surtout veiller sur ceux qui n'ont plus leur père, ni leur mère ; il doit leur en tenir lieu !...

— Et puis, s'écrie la petite Rosinette, nous avons des ressources !... nous avons de l'argenterie que nous ont laissée nos parents !... Péroline a déjà été obligée de vendre plusieurs couverts, mais nous en avons encore huit !...

Péroline jette un regard de reproche à sa petite sœur ; mais Samsonnac s'écrie :

— Vous voyez bien, mademoiselle, que j'ai raison. Votre travail n'est pas toujours suffisant pour subvenir aux besoins de votre famille ; vous avez encore des ressources, c'est fort bien ; mais à la longue ces ressources viendront à vous manquer... Alors vous seriez fort à plaindre ; il ne faut pas attendre cela... Il faut forcer d'indignes parents à remplir leur devoir envers vous...

— Ah ! monsieur, je ne veux rien demander à mes oncles... Les enfants de leur frère ne voudraient pas recevoir d'eux ce qui ne serait qu'une charité !

— Je comprends votre fierté, je l'admire même ! Aussi ce n'est pas vous qui demanderez rien ; mais, sans que vous vous en mêliez, on peut faire comprendre à vos oncles tout ce qu'il y a de coupable dans leur conduite à votre égard. Enfin, mademoiselle, vous m'avez donné une grande marque de confiance en me racontant votre histoire, celle de votre famille... Je veux m'en rendre digne en faisant tous mes efforts pour vous être de quelque utilité... Jusqu'à présent j'ai passé une grande partie de mon temps à flâner, à musarder ou à faire des folies ! Si je pouvais employer mes loisirs à vous rendre service, il me semble que je ne pourrais aussi qu'y gagner. Ne me refusez pas, mademoiselle, au nom de ce petit frère qui a besoin de tant de soin, de cette gentille Rosinette qui fait ce qu'elle peut pour vous aider, mais qui ne peut pas encore beaucoup. Permettez-moi de faire quelque démarche, afin de tâcher d'améliorer votre position.

— Monsieur, répond Péroline avec un doux sourire, je vois que nous avons trouvé en vous un ami, et c'est déjà quelque chose, car mon père me répétait souvent que les vrais amis sont encore plus rares que les beaux jours !

— Oui, mademoiselle, oui, je serai votre ami tout dévoué ! Et, à ce titre, j'espère que vous voudrez bien me permettre de venir quelquefois savoir de vos nouvelles et de celles de ces chers enfants ?

— Oui, monsieur, car vous me permettrez, vous, de ne point quitter mon travail pour vous recevoir.

— Par exemple !... Mais si j'avais de l'ouvrage, moi, je serais trop heureux de m'en occuper près de vous... mais je n'ai rien à faire. Adieu donc, mademoiselle Péroline, ou plutôt, puisque vous le permettez, au revoir !

Samsonnac s'est levé : il salue la jolie fleuriste, va embrasser le petit garçon, puis donne une poignée de main à Rosinette, qui lui dit :

— Adieu ! notre ami, ne soyez pas longtemps sans revenir, parce que moi j'aime bien quand il nous vient de la société ; car ma sœur est triste quelquefois, et toute seule je ne peux pas toujours l'égayer.

Le jeune homme est parti, le cœur encore tout ému par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre ; car avec son caractère léger et son humeur inconstante, Samsonnac n'était point dépourvu de sensibilité... On peut être très-sensible, quoique fils d'un huissier. Ensuite la jeune fleuriste avait une figure bien intéressante, des yeux qui vous charmaient tout naturellement et sans y mettre d'intention.

Aussi, lorsqu'il se retrouve dans la rue, Samsonnac secoue son épaisse crinière en se disant :

— Je crois que je suis amoureux de cette jeune fille... Si je ne le suis pas encore, cela ne tardera pas ! Ah ! que l'on serait heureux d'inspirer de l'amour à une si charmante créature !... Si j'avais de la fortune, ou tout au moins [illegible] j'irais [illegible] lui demander [illegible]... M[illegible] sans le voir dans ce moment... et je vais [illegible] mon [illegible]... S[illegible] que c'est [illegible] car [illegible] la attendant, occupons-nous de cette [illegible] pas la [illegible] utile, cela ne me nuit pas [illegible]. A [illegible] dîner, mais auparavant [illegible] chons sur l'Almanach du commerce [illegible] Braillard... Braillard ! quel beau nom pour un avocat ! Je [illegible] pas si celui-ci a fait son chemin.

XVII. — UNE CONSULTATION.

L'avocat Désiré Braillard demeurait rue [illegible] au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Il occupait au troisième étage un logement très-convenable pour un homme qui vivait seul avec sa domestique. Cependant quelque temps auparavant il en avait un infiniment plus beau, et situé au premier sur le boulevard Montmartre ; mais depuis la débâcle de la maison [illegible], le père d'Auguste avait été obligé de faire des économies.

M. Désiré Braillard a maintenant bien près de soixante ans ; c'est un homme qui a dû être fort bien, sa figure est fine et sa bouche tant soit peu railleuse, mais l'âge et le travail l'ont beaucoup fatigué, et maintenant M. l'avocat semble avoir avant tout besoin de repos ; ses cheveux gris sont devenus rares sur son front, que sillonnent des rides profondes. ses yeux sont caves, son air un peu soucieux ; mais il a toujours de bonnes manières, et ce ton poli d'une personne habituée à fréquenter la bonne société.

Il était onze heures du matin, M. Désiré Braillard, tout en prenant son chocolat, examinait les papiers renfermés dans un dossier qui était placé devant lui, et de temps à autre il levait les épaules et laissait échapper un geste d'impatience, en murmurant :

— Quel désordre !... Quel embrouillamini. Impossible de se reconnaître dans tout cela... D'ailleurs ces créances me semblent véreuses, quelques-unes sont périmées... aucune n'est en règle... Et voilà ce que ce Rogille appelle ses ressources, voilà avec quoi il compte recommencer des affaires !... Il n'y a pas cinq cents francs à espérer dans tout cela.

Une vieille servante paraît et dit :

— Monsieur, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

— Pour me consulter ?

— Probablement, monsieur, il ne me l'a pas dit.

— Faites-le entrer... Ah ! Marianne, si ma fille venait pendant que j'aurai du monde, faites-la passer dans ma chambre et priez-la d'attendre un peu ; d'ailleurs vous m'avertirez.

— Cela suffit, monsieur.

La domestique sort et bientôt Melchior Samsonnac est introduit dans le cabinet de l'avocat. Notre jeune Bordelais se présente avec cette assurance qui le quitte rarement, il salue M. Braillard avec beaucoup d'aisance tout en lui disant :

— C'est à M. Désiré Braillard que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, et qui ai-je l'avantage de recevoir ?

— Melchior Samsonnac, de Bordeaux, courtier en vins des meilleures maisons de Paris et du Beaujolais.

Le titre de courtier en vins chasse sur-le-champ l'air aimable que l'ancien avocat avait pris d'abord, et il s'empresse de dire en faisant la moue :

— Monsieur, je n'ai nullement besoin de vin dans ce moment, d'ailleurs j'ai mon marchand que je ne veux pas quitter ; par conséquent, si vous êtes venu pour m'en offrir, vous auriez mieux fait de ne pas vous déranger.

Melchior reçoit cette boutade sans sourciller ; au contraire, il conserve un sourire sur ses lèvres, puis répond :

— Non, monsieur, non, je ne suis pas venu chez vous dans l'intention de vous offrir du vin ; je vous ai dit ce que j'étais parce qu'il me semble qu'en se présentant pour la première fois chez quelqu'un on doit avant tout se faire connaître ; mais, si je viens, c'est pour vous consulter comme avocat, ou comme jurisconsulte.

— C'est différent, monsieur ; alors donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous écoute.

Samsonnac s'asseoit, passe sa main dans ses cheveux qu'il rejette majestueusement en arrière, prend un air grave et commence :

— Monsieur, il y a deux jours le hasard me fit rencontrer dans la rue une petite fille de sept ans, gentille, espiègle, de ces figures dont l'intelligence vous frappe sur-le-champ. J'eus le bonheur de la protéger contre de ces méchants gamins qui pullulent dans Paris, et dont la principale occupation est d'insulter les personnes honnêtes ; puis je ramenai la petite fille chez elle, pour attester à ses parents que si elle était en retard il n'y avait nullement de sa faute. L'enfant me conduisit dans une chambre bien modeste située sous les mansardes. Là je trouvai une jeune personne de dix-huit ans, charmante de figure et de manières, elle travaillait avec ardeur, tandis qu'un peu plus loin, dans un fauteuil, un petit garçon de trois à quatre ans, pâle et souffreteux, tâchait de sourire à ses sœurs... car c'était là toute la famille... Ces enfants vivaient sans autre appui, sans autre soutien

que leur sœur aînée... Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas, monsieur?

— Sans doute! sans doute! ce sont des orphelins, répond l'avocat qui écoute avec la distraction d'un homme qui prête toujours l'oreille au moindre bruit, croyant que c'est sa fille qui arrive.

— Oui, monsieur, ce sont des orphelins... des orphelins bien malheureux et bien intéressants. La naissance du petit garçon a coûté la vie à sa mère. Ils avaient été élevés dans l'aisance, car leur père était un artiste de talent, mais il est mort aussi, il y a près de deux ans; il n'avait encore rien amassé, et les pauvres enfants sont restés sans ressources... Vous avez bien saisi, n'est-ce pas, monsieur?

— Parfaitement! parfaitement! répond l'ancien avocat toujours préoccupé, et qui, au contraire, n'a nullement saisi ce qui devait le frapper dans ce qu'on vient de lui conter. Mais enfin, monsieur, dans tout cela je ne vois pas encore pourquoi vous venez me consulter; il y a sans doute quelque héritage, quelque créance que l'on conteste à ces orphelins?

— Non, monsieur, il n'y a ni héritage, ni créance!... mais il y a des oncles... des oncles qui sont fort à leur aise... Dites-moi, monsieur l'avocat, est-ce que des oncles ne doivent pas secours et protection à leurs nièces, à leur neveu, enfin à des enfants en bas âge qui ont eu le malheur de perdre leur père et leur mère? C'est pour cela principalement que je suis venu vous consulter.

— Mais si fait, vraiment, des oncles sont de très-proches parents... des tuteurs donnés par la nature. Après cela nous n'avons cependant pas de loi qui puisse les forcer à se charger des enfants de leur frère ou de leur sœur; mais, à défaut de loi, il y a l'humanité, il y a les convenances qui ne veulent pas que des parents qui sont riches, dites-vous, laissent sans secours, sans appui, des orphelins si jeunes.

— Monsieur, vous ne sauriez vous figurer quel plaisir j'éprouve à vous entendre parler ainsi... cela me donne l'espérance que la situation de cette jeune famille ne tardera pas à s'améliorer...

— Votre désir est sans doute que je fasse des démarches près des oncles en question?

— Justement, monsieur... j'aime à croire qu'ils ignorent la fâcheuse position de ceux auxquels je m'intéresse, et qu'il suffira de la leur faire connaître pour qu'ils la fassent cesser.

— Le nom de ces enfants, s'il vous plaît, monsieur?

— Monsieur, ces trois orphelins sont les enfants de feu Adrien Braillard... votre frère.

L'ancien avocat demeure tout saisi, il regarde quelques instants sans répondre celui qui vient de lui donner cette leçon; sa physionomie, quelques instants indécise, prend enfin une expression de franchise, et il s'écrie :

— Comment, monsieur, c'est des enfants de mon frère que vous me parlez?

— Oui, monsieur, car ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, une circonstance inattendue m'a fait connaître, avant-hier, cette jeune famille, m'a permis d'être utile à ces pauvres enfants... Ah! monsieur, je suis encore jeune, encore étourdi et parfois peu raisonnable, mais je ne saurais vous exprimer à quel point j'ai été touché par le tableau que j'ai eu devant les yeux... Une jeune fille qui n'a pas encore dix-huit ans, travaillant jour et nuit à faire des fleurs pour élever, pour nourrir une petite fille de sept ans qui de son côté s'occupe déjà des soins du ménage, et un petit garçon de trois ans et demi dont la santé délicate réclame les plus grands soins, nécessite les visites du médecin!... Cette jeune fille en se tuant au travail ne peut encore gagner que cinquante sous par jour... Je vous le demande, monsieur, croyez-vous qu'avec cette somme, ces trois enfants puissent vivre, s'habiller, se chauffer, payer leur loyer?... Non, cela ne se peut pas; il faut donc que de temps à autre on se défasse de quelque meuble, de quelque objet ayant appartenu à ceux qu'on a perdus... Mais quand cette ressource manquera, comment vivra-t-on?... Il faudra donc tendre la main, demander l'aumône... les enfants de votre frère!... Ah! vous ne le voudriez pas, monsieur, j'en suis persuadé!... Et voilà pourquoi je suis venu vous trouver et vous dire ce que j'avais vu.

L'avocat tend sa main à Samsonnac en lui disant :

— Vous êtes un brave jeune homme, et je vous remercie d'être venu me trouver. En vous écoutant je n'ai pas deviné que vous parliez des enfants de mon frère... je ne pouvais pas le deviner, car j'étais loin de penser que leur situation fût telle que vous venez de me l'apprendre. Quand mon frère est mort je n'étais pas à Paris; lorsque j'y revins, quelques personnes me dirent en effet que les enfants d'Adrien avaient besoin d'appui, de protecteur; je comptais bien les voir... mais j'ai tant d'affaires, de tracas que me suscite la conduite de mon gendre, que j'oubliais ces enfants; cependant je me rappelle que plusieurs fois je dis à mon frère le pharmacien de s'informer de la situation de nos nièces, de notre petit neveu... il me promit de le faire.

— Il n'en a rien fait, monsieur.

— J'avais aussi engagé ma fille à aller voir ses jeunes cousines... elle m'a dit une fois qu'elle l'avait fait, qu'elle les avait vues et que les trois enfants se portaient fort bien. Enfin, monsieur, puisque, grâce à vous, je sais la vérité, je ne laisserai pas plus longtemps ces orphelins sans secours... Dès demain... non, dès aujourd'hui je me rendrai près d'eux. Il y a dans ce portefeuille cinq cents francs... ce [illegible] sera pour eux.

— Ah! c'est bien, cela, monsieur. Cinq cents francs! [illegible] la tranquillité de cette jeune famille est assurée pour [illegible] année... Je suis enchanté d'être venu, et si je l'ai fait [illegible], monsieur, que c'est à l'insu de mademoiselle [illegible], elle n'aurait pas consenti à ce que je fisse cette démarche; cette jeune fille a de la fierté, de la dignité dans le caractère. Enfin, monsieur, vous ne m'en voulez pas de ce que j'ai fait?

— Je vous répète, monsieur, que je vous en remercie; j'ai été oublieux, négligent, j'en conviens; on doit toujours [illegible] à ceux qui nous fournissent l'occasion de réparer nos torts, [illegible] qu'ils étaient involontaires. Ah! l'adresse de ces enfants, s'il vous plaît?

— Faubourg Saint-Denis, 78.

— Fort bien, dès aujourd'hui ils auront de mes nouvelles.

Samsonnac, enchanté du succès de sa démarche, prend congé de M. Désiré Braillard, et s'éloigne en se disant :

— Demain j'irai voir la jeune famille et je me réjouis [illegible] du bonheur que je vais voir briller sur tous les visages... Ce sera [illegible] mon ouvrage! cela ne pourra pas me nuire auprès de la charmante Péroline!... dont je suis décidément passionnément amoureux.

XVIII. — MADAME ROGILLE.

Il n'y a pas cinq minutes que le jeune Bordelais est sorti de chez l'ancien avocat, et celui-ci pense encore à tout ce qu'il vient d'apprendre touchant les enfants de son frère Adrien, lorsqu'on sonne à la porte avec violence, et bientôt madame Augusta Rogille entre dans le cabinet de son père.

La fille de M. Braillard a maintenant vingt-deux ans, mais elle en paraît vingt-cinq, tant il y a d'assurance dans sa démarche et dans son regard. C'est une jolie femme, sa taille moyenne est bien prise; elle n'a d'embonpoint que ce qu'il faut pour ajouter à ses charmes. Ses traits sont un peu forts, mais réguliers; son nez grec a des narines un peu dilatées; sa bouche un peu grande est très-bien garnie; ses yeux bruns sont grands et fort beaux, mais ils ont une expression de hardiesse que l'on n'aime pas toujours à rencontrer chez une dame. Ses cheveux sont soyeux et longs, mais son front est un peu bas. Au total, c'est une femme très-séduisante, surtout lorsqu'elle veut plaire, car personne ne sait mieux qu'elle avoir, selon son caprice, un sourire aimable et gracieux, ou l'air dédaigneux et impertinent.

Cette dame est mise avec une extrême élégance. Sa robe de soie brochée a des volants qui grimpent jusqu'à la taille; son chapeau sort de chez la première modiste de Paris, son châle est un petit cachemire, ses bottines sont d'une étoffe ravissante, ses gants sont frais, enfin elle répand autour d'elle un parfum de jasmin, d'orange, de patchouli qui annonce sa présence comme celle d'un bouquet.

Augusta court à son père qu'elle prend par la tête et qu'elle embrasse en lui disant avec une voix câline et un charmant sourire :

— Bonjour, petit père; comment te portes-tu ce matin?

— Bien, ma fille, bien, merci... un peu fatigué cependant, répond l'avocat en considérant sa fille presque avec admiration.

— Ah! c'est que tu travailles trop... cela n'a pas le sens commun... Pourquoi encore travailler, pourquoi encore te fatiguer?... Il me semble que maintenant tu pourrais bien te reposer, te dorloter, prendre du bon temps...

— Oh! c'est facile à dire tout cela... Mon Dieu, comme te voilà belle!

— Mais non, une toilette bien simple, mise du matin... et puis, j'ai quelques visites à faire... ensuite je ferai peut-être une courte promenade au bois... Je profiterai de la calèche qu'on a mise à ma disposition...

— Tu as une calèche à ta disposition?

— Oui, qui appartient à M. Archibald de Saint-Ouen... un ami de mon mari. A propos de mon mari, avez-vous vu ce dossier qu'il vous a remis, et qui contient, dit-il, ses dernières ressources?

— Oui, je l'ai examiné, elles sont jolies, ses ressources... Toutes ces paperasses sont bonnes à jeter au feu... si l'on avait pu en tirer quelque chose, tu penses bien que, lors de la faillite de Rogille, ses créanciers auraient exploité ce soi-disant actif!

— Ah! ma foi, je ne sais pas, moi, je ne connais rien à [illegible]

— Malheureusement, car enfin, où sont passés les soixante [illegible] francs de ta dot?.. Rogille prétend que c'est toi qui les a dépensés...

— Est-ce qu'il sait ce qu'il dit? est-ce que vous l'écoutez? Ce qu'il y a de certain c'est qu'il faut absolument trouver à mon mari une place en province ou à l'étranger, parce que je ne veux plus habiter avec lui... j'en ai bien assez... il m'agace, cet homme... il passe son temps à fumer!

— Et quel emploi est-il capable de remplir?

— Ah! aucun, c'est probable; mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne lui donne pas une place. Il y a tant de gens de mérite qui n'en ont pas... cela prouve qu'on en donne volontiers aux imbéciles!

— Pourquoi diable as-tu épousé ce Rogille?...

— Ah! mon Dieu! parce que je lui croyais une fortune très-solide... vous aussi, du reste... Je savais bien que ce n'était pas un aigle!...

Ah! mon Dieu! quel est donc ce monsieur ? — P. 26.

mais je me disais : Il aura toujours assez d'esprit pour gagner de l'argent, puisqu'on prétend que c'est l'esprit des sots... Il a voulu faire mentir le proverbe. Enfin, ce qui est fait est fait. Mais M. Archibald doit s'occuper de placer Rogille, il a de très-belles connaissances, il demandera pour lui une concession en Algérie! c'est très-bon, cela!

— Très-bon quand on sait l'exploiter. Que crois-tu que Rogille fera si on lui donne un terrain en Algerie?

— Dame... il cultivera des dattes, il m'en enverra, je les aime beaucoup... et des pistaches aussi, car il paraît qu'il en pousse aussi en Algérie.

— Ma chère amie, si tu ne manges que des pistaches cultivées par ton mari, cela ne te fera pas mal aux dents... Mais je viens d'apprendre quelque chose qui m'a fait beaucoup de peine.

— Comment... sur mon mari?

— Non, non, il ne s'agit plus de lui, mais des enfants de mon pauvre frère Adrien; il paraît que leur position est fort triste; l'aînée des enfants, Péroline, travaille sans relâche pour nourrir sa sœur et son petit frère, et ce qu'elle gagne n'est pas suffisant... J'ignorais tout cela, moi; je sais bien que j'aurais dû le savoir, m'informer... mais le courant des affaires nous entraîne, et les journées se passent sans que l'on ait fait le quart de ce que l'on voulait faire. Cependant, il y a quelques mois, je t'avais priée d'aller voir tes pauvres cousines, et tu ne m'as pas fait un tableau si triste de leur situation?

— C'est qu'elle ne m'a pas semblé si fâcheuse... je les ai tous trouvés bien portants, le petit garçon était peut-être un peu pâle, mais tous les petits garçons sont pâles quand ils font leurs dents... J'ai vu une chambre dans laquelle il y avait de très-beaux meubles, cela ne m'a pas paru misérable du tout; enfin je me rappelle fort bien qu'avant de m'en aller j'ai dit à Péroline :

— Avez-vous besoin de quelque chose?

Et elle m'a répondu d'un petit ton très-sec :

— Merci, nous n'avons besoin de rien!

Voilà ce que j'ai vu, je ne pouvais pas dire autre chose.

— Oui, mais il y a de cela huit ou neuf mois, et depuis ce temps la position de ces enfants a pu empirer, ils ont pu être malades. Je ne veux pas, je ne dois pas laisser les enfants de mon frère vivre dans un état voisin de l'indigence. J'ai mis dans ce carnet cinq cents francs, je vais les leur porter aujourd'hui même...

— Vous ferez bien, mon petit père. Oh! ce n'est pas moi qui vous blâmerai jamais d'être bon, obligeant, généreux... Si j'étais encore riche... comme j'aurais dû l'être, mon bonheur serait de donner, de faire des heureux...

— Oui, tu as un bon cœur, Augusta, je le sais... mais tu as une tête si folle!..

— Oh! par exemple... à présent je vous jure que je suis bien raisonnable... Tenez, encore hier, M. Archibald voulait me conduire à un bal magnifique... chez un hospodar de Russie qui vient à Paris prendre des leçons de danse, eh bien! j'ai refusé d'y aller... Il est vrai que je n'avais pas de robe de bal assez fraîche...

— Dis-moi donc, Augusta, je t'entends bien souvent parler de ce monsieur Archibald... est-ce que tu aurais été au bal... seule avec lui?

— J'aurais emmené une de mes amies.

— Ce n'est donc pas un jeune homme que ce M. Archibald?

— Pardonnez-moi, mon père, c'est un jeune homme, un fort joli garçon qui se met comme un ange!.. Pour l'élégance, il n'y a personne qui puisse l'emporter sur lui.

— Ah! diable... et c'est ce monsieur qui a mis sa calèche à ta disposition?

— Oui, petit père.

— Augusta, ne crains-tu pas que le monde ne puisse tirer des conséquences... méchantes de ton intimité avec ce monsieur? Ta réputation ne peut-elle pas en souffrir?

— Ah! pourquoi donc dirait-on quelque chose?.. des femmes jalouses de ce que M. Archibald s'occupe un peu de moi au lieu de leur faire la cour... mais comme je ne fais pas de mal, je me moque de ce que l'on pourrait dire.

— Mais ton mari?

— Mon mari! mais puisque M. Archibald est son ami intime, il ne peut pas trouver mauvais que ce jeune homme soit galant avec moi et me serve quelquefois de cavalier... bien au contraire, quand son ami est un jour sans venir, Rogille est inquiet, il s'ennuie, il s'écrie : « Mais pourquoi donc Archibald ne vient-il pas? est-ce qu'il serait malade? » Et très-souvent il court le chercher. Vous comprenez bien que mon mari, aimant beaucoup mieux rester à fumer au café que de me mener à la promenade, est enchanté lorsque son ami prend sa place en me donnant le bras.

— C'est différent; mais il vaudrait bien mieux ne pas prendre une femme que de la confier sans cesse au bras de son ami... Je vais aller voir les enfants de mon frère Adrien.

La jeune femme se lève et court à son père qu'elle prend encore par la tête, et qu'elle embrasse de nouveau, en lui disant :

— Ah! un moment, petit père, je ne t'ai pas encore appris le motif de ma visite matinale... c'est-à-dire... je serais toujours venue... mais

La jeune femme se lève et court à son père. — P. 32.

tantôt... C'est que, vois-tu, c'est pressé... et pourtant je n'ai pas encore osé te conter cela...

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? voyons, parle, explique-toi...

— Mon Dieu, c'est un service que je viens te demander... mais tu ne me refuseras pas... Oh! n'est-ce pas, tu ne me refuseras pas?..

— Voyons d'abord de quoi il s'agit.

— Oh! pas grand'chose... une misère!.. Quand je dis une misère, cela peut se monter à douze ou treize cents francs...

— Treize cents francs! et vous appelez cela une misère, ma fille!... On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que l'argent!... Mais pourquoi vous faudrait-il encore cette somme? En vérité, Augusta, je ne vous conçois pas!... et vous me disiez tout à l'heure que je devrais me reposer, ne plus travailler... Mais si je ne faisais plus rien, croyez-vous que je pourrais subvenir à tout ce que vous m'avez coûté depuis quelque temps?... J'avais amassé douze mille francs de rente; c'était une fortune bien suffisante pour mon ambition. En vous mariant, je vous ai donné soixante mille francs, j'ai donc diminué mon revenu d'un quart... je l'ai fait sans regret, il m'en restait encore bien assez; mais bientôt est arrivée la faillite de Rogille... vous vous êtes trouvée ruinée... vous aviez même pris, dépensé votre dot : il m'a fallu vous sortir d'embarras... Enfin j'ai dû payer de tous côtés pour parvenir à vous faire séparer de bien d'avec votre mari... J'y suis parvenu, vous êtes chez vous, et je vous fais mille écus de pension pour votre entretien. A présent, ma fille, il me reste à peine cinq mille francs de revenu pour moi; mais si à chaque instant je suis forcé de prendre sur mon capital, il n'y aura plus moyen de s'y retrouver.

— Ah! voilà que tu me dis vous à présent. Tu veux donc me faire de la peine... tu n'aimes donc plus ta fille qui t'aime tant... Ah! si c'est comme cela, je partirai bien loin, tu n'entendras plus parler de moi, et comme cela je ne te ferai plus de chagrin!

L'avocat prend vivement les mains de sa fille, qui les avait portées à ses yeux et faisait semblant de pleurer, il l'attire sur ses genoux en lui disant d'une voix émue :

— Allons, voyons, taisez-vous, méchante fille, ne pleurez pas!... Toi, partir... t'en aller, m'abandonner!... Eh bien! ce serait joli... Fi! ne répétez pas ces choses-là!... Eh bien! voyons, qu'est-ce encore que cette dette?... pourquoi est-ce si pressé?

— Voilà ce que c'est, petit père, c'est ma couturière à qui je devais depuis longtemps...

— Ta couturière... j'ai payé les mémoires de tous tes fournisseurs avant de te mettre chez toi.

— Ah! oui, mais pas celui-là... c'était un si vieux mémoire... je l'avais oublié! Cette femme m'a donc fait demander de l'argent, je lui ai répondu que je n'en avais pas... en la priant d'attendre... Elle m'a priée de régler son mémoire; moi, ça m'était bien égal, j'ai réglé tout ce qu'elle a voulu, je lui ai fait un billet; à l'échéance, je n'ai pas pu payer; alors, j'ai reçu des papiers timbrés!... Tu penses bien que je ne me suis pas amusée à lire cela... d'abord je n'y comprends rien. Enfin, il y a quelques jours, il est arrivé chez moi trois hommes... bien polis, oh! ils étaient très-polis... l'un a écrit, l'autre a dicté... il paraît qu'ils ont saisi mes meubles...

— Saisi tes meubles! mais c'est épouvantable, cela...

— Et, hier, l'huissier m'a fait avertir qu'on vendrait demain si je n'avais pas payé aujourd'hui.

M. Désiré Braillard se lève précipitamment en s'écriant :

— Mais alors il n'y a pas un moment à perdre! il faut courir chez cet huissier, empêcher cette vente... et tout cela fait des frais, cela augmente ta dette...

— Certainement... c'est bien désagréable!

— Et tu viens me dire cela seulement aujourd'hui!

— Je voulais venir hier... mais j'avais mal aux nerfs, je ne pouvais pas me soutenir...

— Voyons, où demeure cet huissier?

— L'huissier... ma foi, je n'en sais rien... il m'a laissé son adresse, mais je l'ai jetée au feu...

— Mais tu as au moins quelque papier... quelque assignation, l'adresse sera dessus...

— Des papiers timbrés? J'en ai fait des papillottes!

— Quelle tête! Comment allons-nous le trouver alors! Ah! tu sais au moins où demeure cette couturière qui te fait poursuivre...

— Ah! oui... rue Mazagran, 15, madame Pincé...

— Il suffit. Je vais courir chez cette femme, elle me donnera l'adresse de son huissier... Bientôt une heure... il n'y a pas un moment à perdre... Mais ces pauvres orphelins... les enfants de mon frère... Je voudrais cependant qu'ils aient aujourd'hui ces cinq cents francs... Je ne veux pas qu'ils soient plus longtemps dans la peine...

— Eh bien! mon petit père, c'est bien facile, donnez-moi ces cinq cents francs, et pendant que vous aurez la bonté de courir pour cette maudite dette, moi je vais aller chez Péroline lui porter cela de votre part.

— Ah! tu as raison, comme cela tout peut s'arranger... Tiens, prends ce petit carnet, le billet de banque est dedans... Tu vas aller tout de suite chez ces enfants, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, oui, tout de suite.

— Allons, va, et moi je vais courir pour toi... Adieu, mauvais sujet; à l'avenir vous serez plus sage, j'espère... vous ne ferez plus de dettes!

— Mon petit père, je te le promets... Au revoir... à bientôt... Tu es bien bon, tu es bien gentil, je t'aime tout plein.

Madame Rogille embrasse son père, met le petit carnet dans sa poche et s'éloigne gaiement. Elle trouve en bas la belle calèche que M. Archibald a mise à sa disposition, elle y monte avec la légèreté d'une personne qui a l'habitude de faire de la gymnastique; mais lorsque le cocher lui demande où il doit la mener, elle réfléchit et se dit :

— Irai-je tout de suite faubourg Saint-Denis?... Mais Angélina que je n'ai pas prévenue,.. elle aura peut-être disposé de sa journée quand j'irai la chercher pour aller au bois... ce serait très-contrariant... Décidement il vaut mieux que j'aille d'abord la prévenir, j'irai ensuite chez la marmaille du faubourg Saint-Denis... Cocher, menez-moi rue Rochechouart... Ah! vous allez passer par la place de la Bourse .. il faut que j'entre un moment chez ma marchande de modes.

Le cocher part. Arrivée place de la Bourse, la jeune femme fait arrêter devant un grand magasin de modes, elle y entre en disant :

— Madame Angélina Dervilly m'a dit hier avoir vu dans votre montre un petit chapeau rose et blanc délicieux... c'était une forme toute nouvelle... avec une seule plume blanche dessus... l'avez-vous encore?

— Non, madame, il a été vendu sur-le-champ. Oh! il n'est pas resté vingt minutes en montre; mais voilà exactement le pareil que l'on vient de finir... seulement celui-ci est ponceau et blanc, mais il n'en est peut-être que plus joli...

Madame Rogille examine le chapeau qu'on lui présente, et s'écrie :

— Mais oui, c'est très-original... c'est gracieux... c'est nouveau... Et il est tout semblable à l'autre?

— Exactement, madame, sauf la couleur ponceau au lieu du rose...

— Oh! j'aime mieux le ponceau, cela va si bien aux brunes... Voyons, essayez-moi ce chapeau...

Le chapeau est placé sur la tête de la jeune femme, et toutes les demoiselles du magasin de s'écrier :

— Oh! comme il va bien à madame!... elle n'a jamais été si bien coiffée à l'air de sa figure.

— C'est vrai, dit Augusta en se regardant dans une Psyché. Il me va comme un ange ce petit chapeau, il donne quelque chose de mutin à la physionomie... Oh! ma foi, ce serait dommage de le quitter, et je veux que l'on me voie aujourd'hui au bois avec...

— Oh! comme on va lorgner, admirer madame...

— Combien vaut-il?

— Cent vingt francs.

— C'est un peu cher...

— Madame voudra bien remarquer que la plume seule vaut plus de soixante francs...

— C'est vrai... elle est fort belle... Décidément je le garde... mais j'ai promis à mon père de ne plus faire de dettes... Tenez, payez-vous...

Augusta donne à la marchande de modes le billet de cinq cents francs qui était dans le carnet, et celle-ci dit en le recevant :

— Je prendrai la liberté de rappeler à madame qu'elle me doit encore le dernier chapeau que je lui ai vendu... c'était soixante francs...

— Ah! tiens! je l'avais oublié; eh bien! payez-vous, puisque je ne veux plus avoir de dettes... Je vous laisse mon vieux chapeau, vous me le renverrez chez moi.

On rend à la jeune femme trois cent vingt francs en or, et elle sort de chez la modiste avec sa nouvelle coiffure. Mais tout à côté du magasin de modes est un bijoutier qui a des bijoux du meilleur goût. Les regards d'Augusta tombent par hasard sur un bracelet d'une forme toute nouvelle; ce bracelet la séduit, la charme; après l'avoir examiné quelques instants, elle se décide à entrer dans la boutique afin de le voir de plus près.

On s'empresse de montrer à cette dame le bijou qu'elle indique : elle tourne et retourne le bracelet dans ses mains.

— Essayez-le donc, madame, dit le bijoutier, vous en verrez bien mieux l'effet sur votre bras.

Le bracelet est attaché au bras d'Augusta, il a pour fermeture un saphir parfaitement serti et qui fait valoir la blancheur du bras. Le bijoutier s'extasie sur l'effet que le bijou produit; la jeune femme trouve aussi qu'il achève de compléter sa toilette, et elle murmure :

— Je suis fâchée d'avoir mis ce bracelet à mon bras... car vraiment je n'avais pas l'intention d'acheter ce bijou...

— Et pourquoi madame se priverait-elle de ce qui lui fait plaisir?

— Oh! c'est une fantaisie... Est-ce cher?

— Non, madame, presque pour rien : cent cinquante francs!...

— En effet, ce n'est pas trop cher...

— La façon est à peine payée, et c'est ce qu'il y a de plus nouveau. Madame aura le premier qui ait paru en ce genre.

— Vraiment!... Alors je le garde .. j'aime beaucoup les primeurs... Tenez, voilà cent cinquante francs.

Madame Rogille remonte dans sa calèche, enchantée de son emplette. Puis elle se dit :

— Je n'ai plus que cent soixante-dix francs sur les cinq cents francs... je ne puis pas porter cela chez les petites cousines... mais elles ne doivent pas attendre après... Quand je toucherai ma pension de mon père, je compléterai la somme et la leur porterai... Ah! mon Dieu, mais tout cela m'a retardée... Trouverai-je encore Angelina... Cocher, vite, vite rue Rochechouart.

XIX. — QUELQU'UN QUI NE VOUS CRAINT PAS.

Ainsi qu'il se l'était promis, le lendemain de sa visite à M. Braillard l'avocat, Samsonnac ne manque pas de retourner chez les trois orphelins avec deux échantillons de muscat qu'il a mis dans ses poches.

Il se flatte de trouver la petite famille dans la joie; mais, en entrant, il est tout surpris de voir sur les visages le même calme, la même expression qu'il y a laissée lorsqu'il les a quittés trois jours auparavant.

Le petit garçon découpe des images, mademoiselle Rosinette s'apprend à écrire en copiant un exemple, et la jolie Péroline travaille assidûment à ses fleurs.

— Ah! voilà notre ami, mon protecteur! s'écrie la petite fille en courant au-devant du jeune homme, qui l'enlève dans ses bras en lui disant :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

— Oh! oui, répond Rosinette, je suis trop petite pour vous refuser.

Samsonnac embrasse aussi le petit garçon; il est probable qu'il en ferait volontiers autant à la grande sœur, mais il comprend qu'elle ne s'y prêterait pas; il se contente de lui tendre la main en lui disant :

— Une poignée de main, entre amis cela ne se refuse pas...

— Volontiers, monsieur.

— Vous trouvez peut-être que je reviens bien vite vous voir; mais, ma foi, il me tardait de me retrouver au milieu de vous... il me semble que je suis aussi de la famille... Ecoutez donc, je n'en ai pas ici, moi, j'ai laissé la mienne à Bordeaux... et c'est quelquefois triste d'être seul.

— Eh bien! vous serez aussi notre cousin, dit Rosinette, je vous appellerai le cousin Grosse-Tête!...

Le jeune homme ne sait pas s'il doit accepter cela pour un compliment, et Péroline prend un air sévère en s'écriant :

— En vérité, Rosinette, vous vous permettez de dire tout ce qui vous passe par l'idée, vous êtes fort inconvenante. Que signifie ce que vous venez de dire à monsieur?

— Dame... ça signifie... que monsieur a tant de cheveux que cela lui fait une grosse tête... Est-ce que ce n'est pas la vérité?

— Elle a raison, dit Samsonnac, j'ai beaucoup de cheveux... j'ai une forêt de cheveux... on m'en a toujours fait compliment... mais, en effet, cela doit me grossir la tête. Ne grondez donc pas ma petite amie, elle a dit ce qui est. Laissons cela et parlons de choses plus intéressantes : en venant vous voir aujourd'hui, je croyais trouver tout le monde en joie... tout le monde se réjouissant d'avoir reçu une visite inattendue... et je vous vois aussi sérieux que l'autre fois. Il ne vous est donc pas arrivé un événement heureux... votre situation ne s'est donc pas améliorée?...

— Mais non, monsieur, il ne nous est rien arrivé, répond Péroline; pourquoi pensiez-vous qu'il en était autrement?

— Pourquoi?... parce que j'avais de fortes raisons pour le croire... Comment! vous n'avez pas reçu la visite de votre oncle l'avocat?

— Non, monsieur.

— Et quelqu'un n'est pas venu de sa part... vous apporter... cinq cents francs?

— Non, monsieur!... Mais sur quoi fondiez-vous ces suppositions?... Vous avez donc été chez notre oncle Désiré... lui parler pour nous... l'implorer en notre faveur?... Ah! parlez, monsieur, je vous en prie, ne nous mentez pas!...

— Eh bien, oui, mademoiselle, oui, j'ai fait cela, pourquoi donc le nierais-je ? ce n'est pas un crime, je pense, de s'intéresser à vous, à ces pauvres enfants... Oui, je suis allé trouver votre oncle l'avocat... je ne vous avais pas demandé pour cela votre permission, car vous me l'auriez refusée... mais il me semble que je n'en avais pas besoin. Oh! j'ai agi fort adroitement... j'ai trouvé un homme très-poli, j'ai eu l'air de le consulter. D'abord il ne comprenait pas que c'était de vous qu'il s'agissait, et il disait toujours : Un oncle doit secours et protection à ses neveux et nièces orphelins! Quand je vous eus nommés, il demeura un peu confus... mais il ne se fâcha pas; bien au contraire il m'a remercié de lui avoir fait connaître votre position.

— En vérité, monsieur!

— Oui, mademoiselle; il avait l'air franchement touché de votre situation, et me montrant un petit carnet, il s'est écrié : Il y a là-dedans cinq cents francs, dès aujourd'hui je les porterai à ces enfants.

— Cinq cents francs! s'écrie Rosinette, oh! comme nous serions riches... si nous avions une si grosse somme!

— Enfin, mademoiselle, je l'ai quitté recevant de nouveau de lui l'assurance qu'il vous verrait dans la journée... et il n'est pas venu!

— Non, monsieur, personne n'est venu!...

— C'est inconcevable, c'est à ne pas le croire... A qui donc se fier à présent ? Cet oncle-là avait cependant l'air profondément ému, touché de votre position, dont, m'a-t-il dit, il était bien loin de se douter... et il n'a pas tenu sa promesse!... un homme de son âge!... un homme qui, par état, doit défendre le faible, prêter appui au malheur!... Ah! lisez-vous donc au beau langage des avocats!...

— Monsieur Samsonnac, dit Péroline d'un air grave, je ne puis pas vous en vouloir pour la démarche que vous avez faite près de notre oncle Désiré; mais vous voyez bien qu'elle a été inutile. Maintenant je vous prie bien sérieusement de ne point la renouveler, j'exige même que vous m'en fassiez la promesse, car nous ne voulons point passer pour des mendiantes dans notre famille... les enfants d'Adrien le graveur doivent respecter la mémoire de leur père, et s'il pouvait encore nous parler, je suis sûre qu'il nous dirait : Mes enfants, ne demandez rien à vos oncles ; ceux qui n'ont pas eu assez de cœur pour suivre le convoi de leur frère ne feront jamais rien pour vous... Ainsi c'est bien convenu, n'est-ce pas, monsieur ? vous n'irez plus parler à nos oncles en notre faveur.

Samsonnac secoue sa chevelure avec un beau mouvement de dépit; il est très-vexé du peu de succès de la démarche qu'il a faite; il est fâché maintenant d'en avoir parlé ; enfin il répond en soupirant :

— Mademoiselle, puisque vous l'exigez, je dois vous obéir, je dois vous faire la promesse que vous me demandez... quoiqu'elle me coûte... Je n'irai plus chez vos oncles... à moins que ce ne soit pour des affaires qui me concernent. Maintenant j'espère que vous ne m'en voulez pas pour ce que j'ai fait...

— Oh! non, monsieur, car votre démarche prouve l'intérêt que vous nous portez, et ce serait mal à nous de ne pas en être touchées...

— Fort bien ; du moment que nous sommes toujours bons amis, je suis consolé. Je vais vous quitter, car aujourd'hui j'ai de la besogne, plusieurs gros clients qui doivent avoir besoin de vin... S'ils n'en ont pas besoin, je leur en ferai prendre tout de même; je suis très-adroit pour entortiller mon monde. Mais auparavant... permettez...

Le jeune homme sort de ses poches ses deux petites bouteilles d'échantillons et les pose sur la cheminée.

— Que mettez-vous donc là, monsieur? demande Péroline.

— Oh! les jolies petites bouteilles! s'écrie Rosinette.

— Mademoiselle, ce sont deux échantillons, l'un muscat Lunel, l'autre Frontignan... muscat aussi.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas besoin de cela, nous ne buvons pas de vin ici.

— Mademoiselle, ces vins-là, c'est comme du sirop, c'est très-doux, ce n'est plus du vin; aussi est-ce principalement pour les dames... une croûte de pain là-dedans, c'est très-bon pour l'estomac.

— Mais, monsieur, puisque nous n'achetons pas de vin, vous ne devez pas nous laisser d'échantillons.

— Oh! j'en laisse bien souvent chez des personnes qui ne m'en achètent pas. Ces échantillons sont à moi, mademoiselle, j'ai le droit d'en faire ce que je veux. Si vous refusez ceux-ci, que j'offre à ma petite amie, je croirai que vous me gardez rancune pour la démarche que j'ai faite.

— Oh! j'accepte les petites bouteilles, moi, s'écrie Rosinette en courant dans la chambre.

Et Péroline, touchée de l'air piteux que fait alors Samsonnac, lui dit en souriant .

— Allons, il faut bien faire ce que vous voulez... j'accepte ces petites bouteilles... mais à condition que vous n'en apporterez plus!

— Soit... c'est convenu... je n'apporterai plus de muscat... Et maintenant adieu, mes bons amis, à bientôt!...

— Adieu, mon cousin Grosse-Tête!.. vous êtes bien gentil!... crie la petite fille en suivant leur visiteur jusque sur l'escalier.

Samsonnac s'est éloigné assez satisfait, il se dit :

— Au total, me voilà tout à fait bien dans la maison. Mon muscat a été accepté... la première fois je porterai du madère!.. on prend les femmes par la douceur. Alors je ne porterai pas de madère, parce qu'il est sec. Une fois que je serai regardé comme un sincère ami, je me déclarerai, j'offrirai à la ravissante Péroline mon cœur, ma main, mes espérances!... tout ce que je possède... Si elle accepte, nous nous établissons... elle vendra des fleurs, et moi, je ferai du vin avec mes échantillons... il faudra pour cela que j'en amasse beaucoup!... Mais cet oncle!... cet avocat, qui paraissait si touché de la situation de ces trois orphelins... et qui m'a montré le billet de cinq cents francs qu'il leur destinait!.. c'était donc une comédie!.. Comme je m'y suis laissé prendre! Oh! les hommes! je ne suis pas encore de force avec eux.

Le lendemain de cette journée, notre jeune Bordelais, qui pense toujours à la jeune famille, se dit :

— Mademoiselle Péroline m'a fait promettre que je n'irais plus parler pour eux à ses oncles. Je l'ai promis... je n'ai d'ailleurs pas envie de retourner chez l'avocat, qui s'est moqué de moi... ni d'aller chez l'autre, où probablement on ne me recevrait pas .. à en juger par le geste majestueux avec lequel madame Cadet m'a fait voir la porte; mais je n'ai point promis de ne pas écrire... *Capédébious!* comme on dit dans mon pays, ou bien encore : *Caddis!*... l'idée est bonne! écrivons à M. Cadet!.. c'est le plus riche... écrivons-lui et de la bonne encre. Les prières n'ont rien fait avec l'autre... prenons-le sur un autre ton avec celui-là.

Samsonnac se place sur-le-champ à son bureau et écrit :

« Monsieur Cadet Braillard

« N'êtes-vous pas heureux de vivre au sein de l'opulence, d'habiter un superbe appartement, d'avoir un nombreux domestique, une bonne cuisine, une superbe robe de chambre et une admirable perruque, enfin tout ce qui constitue le bonheur ici-bas, et de laisser dans un état bien voisin de la misère trois orphelins, les enfants de votre propre frère!.. Après une maladie qui avait épuisé ses faibles économies, M. Adrien, votre frère, est mort, ne laissant à ses pauvres enfants que quelques dettes. Obligés de vendre une partie de leur mobilier pour rendre les derniers devoirs à leur père, ces orphelins ne vivent plus que sur le produit du travail de leur sœur aînée, qui n'a pas encore dix-huit ans; et vous ne faites rien pour eux! vous, leur oncle, vous qui avez, dit-on, plus de vingt mille francs de rentes... et une si belle perruque!... Prenez garde, monsieur, votre conduite est odieuse, déjà tout le monde vous montre au doigt et dit en vous voyant : Cet homme est *népoticide!*... Si vous ne savez pas le latin, faites-vous expliquer cela, mais vous devez le savoir, ayant été dans les drogues. Croyez-moi, hâtez-vous de réparer cette injustice, de combler de bienfaits cette jeune famille, qui demeure faubourg Saint-Denis, 78. Je vous mets l'adresse, persuadé que vous allez y courir. Si votre femme se permettait de vouloir mettre obstacle à votre générosité, vous avez le droit de l'envoyer promener, car vous êtes l'oncle de ces orphelins, tandis que madame Cadet numéro deux ne leur est rien du tout. Montrez-vous homme, ayez une ferme volonté. Si cependant mon attente était déçue, si vous persistiez à laisser dans la peine les enfants de votre frère, prenez garde, on vous traitera comme vous le méritez, et votre perruque ne vous garantira pas du châtiment qui attend les oncles inhumains. »

Cette lettre terminée, Samsonnac se dit :

— Si je la signe, cette lettre ne fera plus d'effet... on se souviendra que je suis parti assez en colère... on se dira : C'est une petite vengeance de ce monsieur, parce qu'on ne lui a pas acheté de vin... Diable... mettre un faux nom... jamais... une lettre anonyme, je ne les aime guère... Ma foi, tant pis! je vais signer : *Quelqu'un qui ne vous craint pas!*

Cette lettre pliée, cachetée, Samsonnac s'empresse de la mettre à la poste, après l'avoir affranchie. Puis il se frotte les mains en se disant :

— Il n'est pas midi, M. Cadet recevra cette missive sur les deux heures... Ah! je voudrais voir la mine qu'il fera en la lisant!.. Enfin, nous verrons quel effet elle produira. Après tout, si cette lettre ne fait pas de bien, il me semble qu'elle ne peut pas faire de mal.

Mais ce jour-là était un dimanche, le temps était beau, et dès le matin les deux enfants que M. Cadet avait eus de son mariage avec mademoiselle Gorgibus étaient venus le trouver en lui criant aux oreilles :

— Papa, tu nous mèneras promener aujourd'hui...

— Papa, il fait beau temps, tu nous mèneras au jardin du Luxembourg...

— Non, non, au jardin des Plantes voir les animaux...

— Non, moi, ça m'embête, les animaux, je veux aller au jardin du Luxembourg...

— Moi, je veux voir les ours!...

M. Exupère, garçon de onze ans, qui en paraissait huit tant il était petit, maigre et jaune, ouvrait son énorme bouche, en criant à tue-tête :

— Je veux voir les ours!...

Mademoiselle Aurore, plus grande de la tête que son frère, quoiqu'elle eût un an de moins que lui, se fendait la bouche jusqu'aux oreilles en répétant :

— Nous irons au Luxembourg... bour... bour... bour!... Papa me l'a promis... mis... mis... mis!...

Pour mettre ses enfants d'accord, M. Cadet Braillard leur dit d'un air imposant :

— Nous irons au Luxembourg et au jardin des Plantes... faites-vous très-beaux.

Il était fort difficile au petit Exupère et à sa sœur Aurore de se faire beaux; mais ils se mettent en grande toilette, et sur les midi, la maman n'ayant pas voulu aller promener, M. Cadet Braillard sort de chez lui, tenant sous son bras gauche la Boîte-aux-lettres, et donnant sa main droite au Deux-mille.

XX. — INTÉRIEUR CADET.

Il était près de quatre heures lorsque M. Cadet revint de sa promenade, harassé, éclopé, parce qu'il y a loin du boulevard de Strasbourg au Luxembourg, plus loin encore au jardin des Plantes, et qu'on avait fait tout ce chemin à pied, madame Cadet ayant défendu à son mari de prendre un fiacre, sous prétexte que, lorsque des enfants veulent se promener, on ne doit pas les faire aller en voiture.

Pour tromper la longueur du chemin, M. Exupère avait mangé pour quatre sous de galette, deux chaussons aux pommes et un énorme morceau de frangipane. Mademoiselle Aurore s'était con-

tentée de bâtons de sucre d'orge, de bâtons de sucre de pommes, de bâtons de guimauve, et d'une infinité d'autres petits bâtons plus ou moins rafraîchissants.

Mais, pendant la promenade de ses enfants, madame Cadet avait reçu la lettre écrite par Samsonnac. On avait coutume de remettre à cette dame toutes les lettres qui arrivaient, même celles adressées à son mari; tout devait passer par ses mains.

La grosse dame a donc lu la lettre. A mesure qu'elle en prend connaissance elle rougit, respire bruyamment, ses yeux deviennent comme des pistolets; mais c'est surtout la fin du billet qui met le comble à sa fureur. Lorsqu'elle a tout lu, elle froisse le papier dans ses mains, le jette à terre, puis le ramasse, puis marche à grands pas dans ses appartements, renverse un guéridon, casse plusieurs tasses qui sont dessus, écrase la queue de son chat, appelle sa bonne et lui donne un soufflet en lui disant :

— Tenez! voilà pour vous apprendre à m'apporter des lettres comme celle-là.

La bonne crie, appelle sa maîtresse parvenue! canaille! jette son tablier au milieu du salon et demande son compte en disant qu'elle ne reste pas chez des gens qui battent leur domestique. Madame Cadet ne l'écoute pas, elle appelle son portier, sa cuisinière; dans sa fureur elle voudrait battre tout le monde. Mais la cuisinière est une gaillarde haute comme un tambour-major, elle regarde sa maîtresse en mettant ses poings sur ses hanches d'un air qui veut dire : A qui en avez-vous? vous ne me faites pas peur. Le portier est un ancien troupier qui tient toujours à sa main un balai appelé tête-de-loup, avec lequel il fait la chasse aux araignées et aux locataires qui n'essuient pas, avant de monter, leurs pieds sur le paillasson.

A la vue de ces deux personnages qui ont l'air de la défier, madame Cadet se calme, elle avoue même à sa bonne qu'elle a eu tort de la souffleter, en ajoutant :

— Je te prenais pour mon mari.

Puis elle lui met cent sous dans la main, et les domestiques s'en vont.

Mais on doit deviner avec quelle impatience cette dame attendait le retour de son mari. Du plus loin qu'elle le voit revenir, elle va se poser devant lui en lui criant d'un ton menaçant :

— Monsieur! connaissez-vous quelqu'un qui n'a pas peur de vous?

A cette question, M. Cadet Braillard demeure fort étonné; il regarde sa femme dont l'air furibond l'inquiète, puis il regarde Exupère et Aurore, qui sont occupés à fourrer leurs doigts dans leur nez et semblent jouter à qui l'enfoncera plus avant.

— Monsieur, voulez-vous bien me répondre? reprend madame Cadet, encore plus irritée devant le calme de son mari. Connaissez-vous quelqu'un qui n'a pas peur de vous? Parlez donc!

— Ma foi!... ma chère amie, murmure l'ancien droguiste, c'est que ta question me surprend... Certainement oui... je connais plusieurs personnes... je crois même que toutes les personnes que je connais... car enfin je ne vois pas pourquoi on aurait peur de moi.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, vous ne comprenez rien... mais tenez, lisez cette infâme lettre qu'on a eu l'audace de m'écrire. C'est-à-dire de vous écrire! ce qui est la même chose, car vous ne devez pas, je pense, avoir des correspondances particulières... mais lisez donc, monsieur.

M. Cadet prend la lettre que l'on met sous ses yeux, et qu'il a d'abord quelque peine à lire, tant elle est froissée; enfin il en vient à bout et tressaille en achevant cette phrase : « Votre perruque ne vous garantira pas du châtiment qui attend les oncles inhumains! » Et il porte aussitôt sa main à sa tête pour s'assurer que sa perruque y est toujours.

— Eh bien! monsieur, vous avez lu!.. s'écrie la grosse dame ; que pensez-vous de cette lettre?

— Ma foi, Eudoxie, tu m'en vois tout ébaubi... cette lettre est menaçante!... si on était poltron, elle donnerait des inquiétudes.

— Menaçante! Ah! je me moque bien des menaces qu'elle contient; mais elle est insultante, mais elle vous donne des conseils épouvantables : « Vous avez le droit d'envoyer promener votre femme... madame Cadet numéro deux!... » Qu'est-ce que cela signifie... je suis un numéro deux? Est-ce que vous m'appelez ainsi avec vos connaissances?... Numéro deux!... bientôt je serai un zéro sans doute!..

— Mais non, Doxie, numéro deux veut sans doute dire ici : Votre seconde femme...

— Et devinez-vous qui vous a écrit ces turpitudes?

— Ma foi non, mais probablement ce sont des personnes qui connaissent les enfants d'Adrien. Il paraît qu'ils ne sont pas heureux...

— Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait qu'ils ne soient pas heureux? Ils ont ce qu'ils méritent... leur père était un impertinent; vous ne vous souvenez donc plus qu'il m'a dit qu'on ne pouvait pas me mener en société... que j'y étais déplacée...

— Il se trompait beaucoup, tu y es très-bien placée, au contraire... tu y tiens toujours une fameuse place.

— Si votre frère n'a laissé à ses enfants que des dettes, est-ce votre faute à vous?... Au lieu de se faire artiste... ce monsieur n'avait qu'à prendre un état... vendre quelque chose... des bouchons, des seringues, n'importe quoi! Il aurait amassé de l'argent! Mais non... c'était un *artiste!*... cela se donnait des airs, des manières!... et il passait quelquefois plus d'une année sur la même planche... Joli état!... Exupère, tu ne seras jamais graveur, je te le défends!...

— Non, maman, je serai pâtissier...

— Taisez-vous, imbécile, vous serez ce que nous voudrons... Enfin, monsieur, qui est-ce qui a pu vous écrire cette lettre?... il faut le savoir...

— Mais, en vérité, Doxie, je ne m'en doute pas. Comment veux-tu que je le sache?... on a mis en bas : « Quelqu'un qui n'a pas peur de vous. » Ce n'est pas un nom cela... ça n'a jamais été un nom... Ah! si on avait signé un nom, je te dirais tout de suite de qui c'est.

— Vraiment!... vous seriez de cette force-là?... Je vous en fais mon compliment!... Enfin, parmi vos connaissances, vos amis de café... car vous allez beaucoup trop au café... vous ne soupçonnez personne?

— Allons donc, est-ce que mes amis de café savent seulement que j'ai des nièces et des neveux? Au café je ne m'occupe que du domino, pas d'autre chose; je ne veux même pas parler politique, et quand un de ces messieurs s'avise de me dire : Quelle nouvelle? avons-nous la paix ou la guerre? Je lui réponds : Je boude. Comme ça on ne se compromet pas.

— Eh bien, monsieur, puisque vous ne soupçonnez personne, moi, qui suis plus fine que vous, je soupçonne quelqu'un.

— En vérité, Doxie, tu aurais des doutes?

— Oui, monsieur... c'est que j'y vois de très-loin, moi.

— Et qui donc crois-tu capable de nous avoir écrit ces terribles menaces?

Madame Cadet, se tournant vers les deux enfants qui étaient près d'elle et écoutaient la conversation de leurs parents, leur dit majestueusement :

— Allez un peu voir dans vos chiffons si j'y suis!...

— Mais, maman, est-ce qu'on ne va pas dîner?...

— Maman, j'ai faim, moi.

— Il n'est pas encore l'heure de dîner, vous le savez bien.

— Mais papa nous a tant fait marcher.

— Ah! maman, si vous saviez tout ce que mon frère a mangé en chemin, c'est effrayant.

— Tais-toi, rapporteuse!... tu n'as fait que lécher des bonbons, des sucreries, toi!...

— Monsieur Exupère, mademoiselle Aurore, allez-vous-en bien vite tous les deux dans l'antichambre... qu'on ne réplique pas.

M. Exupère s'éloigne en disant à sa sœur :

— Viens, mamzelle Mélasse.

Et celle-ci lui répond :

— Viens, Petit-Four... Ah! ah! il veut être pâtissier... ah! ce patronnet!

M. Cadet écoute les enfants s'éloigner en murmurant :

— Ils sont pétris d'esprit!...

Cependant la grosse dame a soigneusement refermé la porte du salon, puis elle revient vers son mari que tout ce mystère effraye, et qui lui dit :

— C'est donc quelque chose de sérieux, Doxie?...

— Oui, monsieur!... c'est sérieux... c'est très-grave même!... car cette lettre est monstrueuse; et savez-vous qui je soupçonne de vous l'avoir adressée?...

— J'attends que tu me le dises.

— Votre fils, monsieur, votre mauvais sujet d'Isidore.

— Mon fils m'aurait écrit cette lettre!... et signé : « Quelqu'un qui n'a pas peur de vous! » Allons donc... Cela ne se peut pas!...

— Cela se peut très-bien, au contraire; vous allez peut-être me dire que votre fils a peur de vous!

— Mais il me semble qu'il écoute fort bien tout ce que je lui dis. Qui peut le faire penser que mon fils aurait écrit cette vilaine lettre?... Tu ne l'aimes pas, je le sais, tu ne peux pas le souffrir, mais ce n'est pas une raison pour accuser quelqu'un d'une chose aussi coupable...

— Oh!... comme vous défendez votre fils, monsieur Cadet! on voit bien que c'est le rejeton de votre première femme... vous l'adoriez celle-là!... vous l'aimiez cent fois mieux que vous ne m'avez jamais aimée, cœur ingrat, et cependant je vous ai apporté une fortune, moi!... tandis que cette dame... vingt mille francs de dot, je crois; fi!... quelle misère!

— Doxie, tu es bien injuste aujourd'hui, tu me traites comme un nègre.

— Brisons là! monsieur, et revenons à votre fils. Nierez-vous que plusieurs fois ce monsieur vous ait parlé en faveur des enfants de votre frère Adrien... qu'il vous ait fait un pompeux éloge de sa cousine Péroline, qu'il ait cherché à vous intéresser en sa faveur... qu'il vous ait même à plusieurs reprises engagé à aller voir cette famille du faubourg Saint-Denis?

— Non, c'est la vérité... il m'a fait l'éloge de sa cousine... il m'a prié de faire quelque chose pour ces enfants, mais j'ai suivi tes conseils, j'ai prié mon fils de se mêler de ses affaires, de me laisser en repos sur ce sujet, et comme il y revenait toujours, je lui ai positivement défendu de mettre les pieds chez sa cousine Péroline... et tu as ajouté, toi, que si tu apprenais qu'il allât encore voir les enfants d'Adrien, tu irais laver la tête à la sœur aînée, qui devait évidemment lui donner de mauvais conseils. Depuis ce temps-là, Isidore ne m'a plus parlé de ses jeunes cousines...

— Non, il ne vous en a plus parlé, c'est possible!... mais c'est justement parce qu'il ne peut plus vous en parler, parce qu'il est furieux de ne point oser le faire, qu'il se sera imaginé de vous écrire cette lettre dans laquelle il vous ordonne de secourir cette engeance sous peine de punition... de corrections!... que sais-je?... des horreurs enfin!... Comprenez-vous mon raisonnement?...

— Oui... mais c'est égal... Isidore ne m'aurait pas écrit ce qu'il y a dans cette lettre.

— Pourquoi donc cela? vous êtes aveugle sur son compte! Est-ce donc un fils si soumis?... si aimable avec ses parents?... Quand je le prie de me donner le bras pour sortir, il ne m'ouvre pas la bouche en chemin... il fait une figure de croque-mort?... Quelles idées a-t-il dans la tête?.. Nous lui trouvons une place superbe chez un bonnetier... second commis... nourri, logé, des appointements... au bout de deux ans... et il refuse cela!... Refuser d'être bonnetier! un état charmant!... tout ce qu'il y a de plus coquet... on vend des gilets de flanelle de toutes couleurs!

— Il n'aime pas le commerce...

— Vraiment! il n'aime pas le commerce... parce que c'est un paresseux qui ne veut rien faire... Ah! c'est-à-dire il voulait être artiste... je crois!

— Oui, il désirait être peintre.

— Ah! mon Dieu! encore un croûton, comme s'il n'y en avait pas assez... Peintre! je crois que c'est ceux-là qu'on appelle des bohémiens!... Encore si c'était peintre en bâtiments... à la bonne heure, parce que cela marche avec le bâtiment, on est occupé, je comprends cela; mais faire des figures, des portraits... à présent qu'il y a de la photographie à tous les coins de rue... On a son portrait tout encadré pour cent sous, un peu plus quand on veut qu'il soit en couleur... et toujours frappant de ressemblance, puisque c'est fait par le soleil... Il faudrait être fou pour se faire *miniaturiser* par des gens qui vous demandent des prix fous.

— Je t'assure, Doxie, qu'il y a beaucoup de personnes qui prétendent que la photographie ne vaudra jamais la peinture... elles disent que c'est froid, triste!... que cela ne rend pas l'esprit d'une physionomie... que cela vieillit, que cela enlaidit!

— Allons donc! vous allez voir que le soleil ne sait pas ce qu'il fait...

— Du reste, sur ma remontrance, Isidore a renoncé à la peinture. Maintenant il suit des cours.

— Pour être pharmacien?

— Non, pour être médecin...

— Encore un état où l'on gagne de l'argent au bout de vingt ans d'exercice... Savez-vous bien, monsieur, que votre fils a vingt et un ans sonnés, et qu'à cet âge c'est honteux d'être encore sur les crochets de ses parents!...

— Crochets... non, ma chère amie, car il revient à Isidore vingt-cinq mille francs du bien de sa mère... je lui en dois la rente.

— Ta ta ta!... vous ne lui devez rien du tout avant qu'il n'ait vingt-cinq ans, vous lui donnez beaucoup trop d'argent pour ses plaisirs!...

— Je lui donne trois francs par semaine.

— Eh bien, cela fait douze francs par mois, c'est énorme... mais je crois que j'entends sa voix, à ce beau monsieur.

— Oui, c'est lui qui rentre dîner...

— Laissez-moi l'interroger, monsieur, et ne vous mêlez de rien. Je saurai bien, moi, le forcer à déclarer s'il a écrit cette lettre.

XXI. — ISIDORE.

Celui dont on venait de s'occuper entre dans le salon où étaient son père et sa belle-mère.

Isidore a vingt et un ans accomplis; sa taille est élancée, sa tournure aisée, sa démarche gracieuse, bien que timide parfois. Sa figure est aimable, ses grands yeux sont sérieux et doux; c'est un joli garçon, qui ne pense nullement à le paraître, qui n'a aucune prétention ni dans les manières ni dans le langage, qui, heureusement pour lui et pour les autres, ne s'écoute pas parler. Ah! grand Dieu, délivrez-nous des gens qui s'écoutent parler! qui pour vous raconter les choses les plus simples, le fait le plus clair, le plus minime, trouvent moyen de vous faire des discours qui n'en *finissent plus*, d'enchevêtrer une histoire dans une autre, comme M. Galand dans les *Mille et une Nuits*, et vous tiennent une heure pour vous dire ce qui pouvait se conter en trois minutes!... Ajoutez à cela que la plupart du temps ils vous entretiennent de choses qui ne vous regardent pas, ne vous intéressent pas; vous parlent de gens que vous n'avez jamais connus, que vous ne connaîtrez jamais et n'ont pas l'idée toute naturelle de comprendre qu'ils vous ennuient horriblement. Il y a beaucoup de ces pestes-là dans le monde, et par politesse, par bienséance, on n'ose pas leur tourner le dos, les laisser là, au milieu de leurs discours!...

Revenons à Isidore qui n'était pas bavard, surtout lorsqu'il se trouvait avec sa belle-mère; car si cette dame ne l'aimait pas, de son côté le jeune homme la payait bien de retour. Comment aurait-il pu avoir de l'affection pour une femme qui lui avait ôté l'amitié, la confiance de son père; qui, n'ayant de la tendresse que pour ses enfants, trouvait fort mauvais que son mari pût aimer le fils qu'il avait eu de sa première épouse. Enfin, tout jeune, Isidore allait chez son oncle Adrien qui lui témoignait beaucoup d'amitié; à la mort de cet oncle, il voulait continuer de voir ses jeunes cousines, il espérait que son père s'occuperait de l'avenir, du sort de ces pauvres enfants, et madame Cadet était encore intervenue, elle avait rendu son mari inquiet, barbare avec ses parents, elle avait défendu à son beau-fils d'entretenir des relations avec les jeunes orphelines. Tout cela s'était amassé au fond du cœur du jeune homme, et pour achever de l'aigrir contre elle, sa belle-mère avait voulu le forcer à se faire bonnetier!... Mais, cette fois, Isidore avait surmonté sa timidité, il s'était révolté, il avait déclaré nettement qu'il ne voulait pas être dans le commerce, et il s'était prononcé avec cette force, cette fermeté que montrent les gens les plus doux lorsqu'on les fait sortir de leur caractère.

— Monsieur Isidore! crie madame Cadet en voyant entrer le jeune homme, vous arrivez bien... car nous avons à vous parler, votre père et moi.

— Eh bien! madame, qu'y a-t-il? je vous écoute, répond Isidore, qui remarque alors l'air effaré de son père et le courroux qui semble animer sa belle-mère.

— Monsieur, reprend la grosse femme, nous venons de recevoir une lettre de menaces, une de ces lettres qui peuvent faire aller aux galères celui qui en est l'auteur.

— En vérité, madame! et qui a donc osé vous écrire une pareille lettre?

— Qui?... Oh! vous pensez bien qu'on n'a pas signé! on n'a pas pour habitude de signer ces écrits-là!...

— C'est-à-dire, s'écrie M. Cadet, qu'on a mis au bas de la lettre : « Quelqu'un qui ne vous craint pas! » Que penses-tu de cela, Isidore?

— Ma foi, mon père, jusqu'à présent je n'y comprends rien, mais si vous voulez me montrer cette lettre...

M. Cadet va donner la terrible missive à son fils, lorsque sa femme l'arrête en disant à celui-ci avec un sourire qu'elle s'efforce de rendre ironique :

— Est-il bien nécessaire que vous lisiez cette lettre pour savoir ce qu'il y a dedans?

Le jeune homme est si loin de deviner la pensée de sa belle-mère, qu'il lui répond tout simplement :

— Mais, madame, il me semble qu'il me serait bien impossible de le savoir sans la lire...

— Monsieur, cette lettre est adressée à votre père par quelqu'un qui connaît les enfants de son frère Adrien, qui se permet de lui faire des remontrances sur sa conduite... qui veut le forcer à donner son argent à ces gens-là... qui le menace, qui l'appelle népotisme!... et enfin qui ajoute à tout cela des injures à mon adresse; qui conseille à M. Cadet de ne plus écouter sa femme numéro deux!... Ah! c'est là que l'on s'est trahi!... c'est là ce qui m'a fait deviner l'auteur de ce pamphlet... car ce doit être ce qu'on appelle un pamphlet! Or il n'y a qu'une personne ici qui connaisse la jolie famille de M. Adrien, il n'y a qu'une personne qui a cent fois rompu les oreilles à M. Cadet en le priant, le suppliant même d'aller voir ce monde-là. Cette personne-là c'est vous! et comme votre père vous a défendu de lui parler encore de ses nièces, alors vous vous êtes dit : On ne veut pas que je parle, eh bien, j'écrirai!... Hein! vous ne vous attendiez pas à ce que je saurais si bien deviner?

Isidore reste quelques instants sans répondre, tant cette accusation lui semble indigne, et madame Cadet s'écrie :

— Voyez-vous... il ne dit rien... il est confondu!...

— En effet, madame, répond le jeune homme en la regardant fixement, je suis confondu d'entendre une personne accuser un fils d'écrire des lettres anonymes à son père... cela me surprend à un tel point que j'ai bien pu un moment ne rien trouver à répondre. Est-il bien possible, mon père, vous me soupçonniez capable d'une telle lâcheté?

— Non, non, je n'ai pas dit cela... c'est ta belle-mère qui s'est fourré cela dans la tête, moi je ne l'ai jamais cru!

— Ah! merci, mon père, merci! vous n'avez pas à ce point méconnu votre fils! vous savez bien qu'une telle action le révolterait, qu'un misérable seul serait capable de la commettre, et vous vous êtes dit : Mon fils n'est point un lâche, un misérable!... quelle action de sa vie peut me donner le droit de le croire capable d'une bassesse?... et, en effet, madame, j'ai le droit, moi, de vous demander ce qui dans ma conduite peut justifier votre odieuse accusation...

— Monsieur Isidore, vous le prenez bien haut! vous me manquez de respect!

— Non, madame, je ne vous manque pas de respect, mais je me défends, je me justifie... Eh quoi! parce que j'ai plaidé la cause de trois pauvres enfants dont mon père est l'oncle, parce que j'ai cherché à l'intéresser au sort de cette jeune famille, je suis l'auteur de cette lettre anonyme où l'on parle en leur faveur!...

— Vous voyez bien, monsieur, que vous parlez encore en leur faveur, et cependant votre père vous l'a défendu.

— C'est-à-dire, madame, que c'est vous qui avez monté la tête à mon père, qui l'avez aigri contre ces enfants, sans quoi il aurait eu pitié d'eux...

— Non, non, s'écrie M. Cadet, qui voit dans les yeux de sa femme qu'elle a envie de le griffer, non... je me suis aigri tout seul... En-

doxie ne m'a point conseillé... D'ailleurs ceci est une affaire terminée, je ne vois pas pourquoi on revient sans cesse là-dessus...

— De grâce, mon père, ayez la bonté de me laisser lire cet écrit qui a mis madame si fort en courroux!

M. Cadet donne la lettre de Samsonnac à son fils; celui-ci la lit avec attention; mais lorsqu'il arrive à la phrase où il est question de la perruque, malgré lui il ne peut s'empêcher de sourire; madame Cadet, qui le mangeait des yeux, s'écrie aussitôt :

— Voyez-vous!... cela fait rire monsieur... une lettre dans laquelle on menace son père, il trouve cela drôle!...

— Madame, c'est que ces menaces me font l'effet de n'être qu'une plaisanterie... Cette lettre, qui commence sérieusement, se termine d'une façon si singulière que l'on ne sait plus qu'en penser!

— Vraiment, et ce que l'on dit de moi : Madame numéro deux... c'est très-amusant aussi, n'est-ce pas?

— Cela ne signifie rien!

— Ainsi, monsieur Isidore, ce n'est pas vous qui avez dicté cette lettre?

— Il me semblait, madame, que je vous avais déjà répondu à ce sujet...

— Est-il malhonnête, ce gamin-là! Enfin, monsieur, si ce n'est pas vous, de qui est cette lettre?

— Pourquoi donc voulez-vous que je le sache, madame?

— Parce que vous devez en connaître l'auteur, j'en mettrais ma main au feu... c'est quelque mauvais sujet de vos amis... mais, au reste, je le saurai... Oh! il y a des moyens pour cela... quand je devrais faire jouer le télégraphe!... Monsieur Cadet, donnez-moi cette lettre et venez avec moi!

— Où donc cela, Doxie?

— Chez le commissaire de police!... Ces gens-là trouvent tout... découvrent tout... Je vais porter plainte...

— Contre qui?

— Contre l'auteur de cette lettre.

— Puisque nous ne savons pas qui c'est!

— Raison de plus, c'est pour le savoir... Venez, monsieur.

— Comment? avant dîner!...

— Tout de suite... d'ailleurs ce n'est pas loin d'ici.

— Si nous n'allions qu'après dîner... Exupère et Aurore ont très-faim...

— Qu'ils sucent leur pouce... Allons, monsieur, je vous attends.

M. Cadet se laisse entraîner, il traverse la salle à manger, où M. Exupère se disputait un cornichon avec sa sœur. Les deux enfants ouvrent leurs énormes bouches en voyant passer leurs parents; ceux-ci ne se laissent pas attendrir par cette démonstration très-significative, ils sortent et arrivent bientôt chez le commissaire de leur quartier. Madame Cadet connaissait la route, elle y avait été mandée plusieurs fois par des fournisseurs dont elle avait par trop voulu diminuer les mémoires, et auxquels elle avait dit des injures au lieu de leur donner de l'argent.

Madame Cadet Braillard était donc bien connue de son commissaire, ce qui est toujours une chose fâcheuse. Il y a des fonctionnaires auxquels il est flatteur de n'avoir jamais eu affaire.

Madame Cadet se présente encore animée par la colère, elle met sous les yeux du commissaire la lettre qu'elle a reçue, en s'écriant :

— Tenez, monsieur, voilà ce que l'on a eu l'audace de nous écrire; trouvez-nous, s'il vous plaît, l'auteur de cette lettre, et qu'il soit puni selon toute la rigueur des lois.

Le fonctionnaire public lit la lettre avec attention, il ne peut aussi s'empêcher de sourire lorsqu'il arrive à la phrase de la fin; il jette même un coup d'œil sur la perruque de M. Cadet, puis il lui dit :

— Est-il vrai, monsieur Braillard, que vous ayez eu un frère qui en mourant a laissé trois orphelins dans une position si précaire... que l'aînée de ces trois enfants soit une jeune fille qui n'a pas encore dix-huit ans, et n'a que le faible produit de son travail pour nourrir son frère et sa sœur?

— Monsieur le commissaire! s'écrie madame Cadet, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ce n'est pas là-dessus que je porte plainte...

— Madame, quand j'interroge votre mari, veuillez garder le silence et le laisser répondre. Voyons, monsieur Braillard, répondez...

— Monsieur, balbutie le ci-devant pharmacien, ma femme a dit qu'il ne s'agissait pas de cela...

— Pardonnez-moi, monsieur, il s'agit beaucoup de cela... car il faut d'abord savoir si l'auteur de cette lettre vous reproche à tort ou à raison votre inhumanité pour ces enfants.

— Il a tort, monsieur, il a tort! s'écrie de nouveau madame Cadet, nous ne devons rien à ces enfants, nous avons les nôtres! chacun pour soi, je ne connais que cela; d'ailleurs, si mon mari a eu un frère artiste, est-ce notre faute à nous, commerçants? Si ce monsieur mangeait ce qu'il gagnait, tandis que nous mettions de côté, doit-on nous le reprocher? Ce serait commode si l'argent de ceux qui ont travaillé devait nourrir la famille des paresseux!...

— D'après ce que j'entends, madame, dit le commissaire, je vois que l'auteur de cet écrit n'a point fait de mensonges...

— Il me semble que ce n'est pas pour vous dire cela que nous sommes venus nous plaindre... Voyons, monsieur, découvrirez-vous celui qui nous a écrit ces infamies?...

— D'abord, madame, cette lettre a souvent l'air d'une plaisanterie... il y est trop souvent question de la perruque de M. votre mari... Je suis seulement fâché que le fond en soit si... On cherchera... on tâchera de trouver... mais ce sera difficile si vous n'avez aucune autre indication à nous fournir. Quant aux enfants de votre frère, je vous engage, monsieur Braillard, à vous souvenir que vous êtes leur oncle et à faire quelque chose pour eux.

Madame Cadet prend le bras de son mari et l'emmène brusquement en murmurant :

— En voilà assez, allons-nous-en... Je m'en souviendrai de ce commissaire-là... Nous déménagerons pour ne plus avoir affaire à lui.

XXII. — DES AMOUREUX.

De retour chez elle, madame Cadet Braillard ne souffle plus un mot de la lettre anonyme; mais le soir, avant de se coucher, elle dit à son mari en prenant un air majestueux :

— Monsieur, si dans six semaines vous n'avez pas découvert quel est ce quelqu'un qui ne vous craint pas! songez-y bien, je vous interdit ma couche, on vous fera un lit... n'importe où, excepté dans ma chambre. Et cette menace n'est pas pour rire, monsieur, je l'exécuterai! je le jure sur la tête de feu mon père.

M. Cadet ne paraît pas extrêmement effrayé de ce dont on le menace, il ne répond à cela que par quelques demi-mots, quelques demi-phrases qui s'achèvent entre ses dents, et, une fois couché, se hâte de dormir comme s'il voulait s'habituer à coucher seul.

Le lendemain de cette scène, dans le milieu de la journée, Isidore s'acheminait vers le faubourg Saint-Denis, il se rendait chez les enfants d'Adrien.

Le jeune homme marchait d'un pas pressé; de temps à autre il se retournait afin de s'assurer s'il n'était pas suivi, car, en allant voir ses cousines, il désobéissait à son père; mais depuis plus de quinze jours il n'avait pas vu Péroline, et ce temps lui avait paru horriblement long; car, sans se l'être dit, sans en avoir fait l'aveu à personne, ni même à celle qui occupait sans cesse sa pensée, Isidore aimait sa jolie cousine Péroline de l'amour le plus vrai, le plus pur, de celui qui vient sans qu'on y pense, et qui se soutient sans rechercher la moindre faveur. Pour lui, le plus grand bonheur, la suprême félicité, était d'être auprès de sa cousine, de pouvoir la contempler en silence, d'entendre le doux son de sa voix. Alors Isidore n'enviait rien aux plus puissants de la terre; alors les bals, les spectacles, les festins, tout ce qui ordinairement a beaucoup d'attrait pour un jeune homme, n'auraient pas eu le pouvoir de l'entraîner loin de sa cousine... Tous ces plaisirs que le monde offre à la jeunesse ne valaient pas, à ses yeux, un regard de Péroline. N'est-ce pas là de l'amour... du vrai... du pur? Mais, pour le ressentir ainsi, il faut être jeune! ne le cherchez pas chez les hommes faits, il sera toujours mêlé d'alliages qui en diminueront la valeur.

Peut-être, si Péroline se fût trouvée dans une position heureuse, égale à celle de ses cousins, Isidore se serait-il moins fortement senti entraîné vers elle. Mais l'infortune intéresse, le malheur attire les âmes sensibles, et la part que l'on prend aux peines d'une fille charmante se change facilement en un sentiment plus doux.

Lorsque son oncle Adrien était mort, Isidore avait cru que son père s'empresserait d'assurer le sort des trois orphelins. Son cœur avait été cruellement froissé de la conduite qu'on avait tenue avec eux; il avait essayé plusieurs fois de ramener son père à de meilleurs sentiments, mais il n'avait pu y réussir, parce que sa belle-mère était là pour empêcher que M. Cadet ne fît quelque chose pour les enfants d'Adrien. Isidore avait donc vu ses prières repoussées, et de plus on lui avait ordonné de cesser toute relation avec les orphelines. Mais cette défense, qui émanait plutôt de madame Cadet que de son père, n'empêchait pas le jeune homme de se rendre de temps à autre près de Péroline; seulement il faisait toujours son possible pour ne pas être aperçu quand il se rendait au faubourg Saint-Denis, non pas qu'il craignît pour lui la colère de sa belle-mère, mais il savait celle-ci assez méchante pour aller faire une scène à sa jolie cousine, et il ne voulait pas exposer Péroline aux criailleries, aux injures de madame Cadet.

De son côté, la jeune fleuriste répondait-elle aux sentiments qu'elle avait inspirés à son cousin? Peut-être l'ignorait-elle elle-même, peut-être ne voyait-elle que de l'amitié dans l'attachement qu'elle portait à Isidore. Celui-ci leur avait toujours témoigné tant d'intérêt, de dévouement depuis la mort de leur père; il avait partagé leur douleur, pleuré avec les jeunes orphelins une perte si cruelle. Et si M. Cadet n'avait rien fait pour ses nièces, pour le petit Léopold, on savait bien que ce n'était pas la faute d'Isidore, et qu'au contraire il avait chaleureusement plaidé la cause des trois enfants. Il était donc tout naturel d'avoir de l'amitié pour ce cousin-là; et si ce parent si bon se trouvait être un jeune homme bien gentil, bien doux, dont les grands yeux bleus étaient remplis de l'expression la plus tendre, dont la voix sympathique avait un charme secret qui était cause que l'on se plaisait toujours à l'entendre, cela ne devait pas mettre obstacle aux bonnes relations que l'on entretenait avec lui.

Voilà où en était la situation entre ces deux jeunes cœurs, alors que

le fils de M. Cadet Braillard montait lestement le faubourg Saint-Denis, et s'arrêtait au numéro 78.

En voyant entrer Isidore, Rosinette pousse un cri de joie, le petit garçon en fait autant; Péroline ne fait qu'un sourire, mais qui vaut toutes les exclamations possibles. Le jeune homme s'empresse de poser des gâteaux sur les genoux des deux enfants; la somme que son père lui donnait par mois ne lui permettait pas d'être bien généreux, mais il faisait tout ce qu'il pouvait faire.

— Ah! c'est Isidore!... embrasse-moi, mon cousin! cria la petite fille en courant vers son jeune parent.

Le petit Léopold en fait autant. Péroline tend seulement sa main à Isidore, en lui disant :

— Bonjour, mon cousin... vous êtes bien aimable de venir nous voir... de ne point nous oublier...

— Vous oublier! ma cousine, ah! j'espère bien que vous ne pensez pas que cela puisse jamais arriver... Si je ne viens pas plus souvent, ce n'est pas l'envie qui me manque, mais c'est que...

— Oh! mon cousin, ne vous disculpez pas... nous savons bien que vous êtes notre ami, vous. Vous nous l'avez prouvé... ne croyez pas que j'aie voulu vous adresser un reproche. Pour venir nous voir, je ne voudrais pas que cela vous dérangeât de vos occupations, de vos affaires... ou bien que cela vous attirât quelque scène de votre belle-mère, car je sais bien qu'elle vous a défendu de venir ici...

— Ne parlons pas de cela, ma cousine. Comment se porte-t-on ici?

— Oh! très-bien! s'écrie Rosinette. Mais Péroline ajoute à demi-voix en regardant son petit frère :

— Il tousse toujours!

— Cela se passera, ma cousine, ne vous alarmez pas... Moi, je vous assure que je lui trouve meilleure mine!

— Au fait, vous devez vous y connaître, vous étudiez pour être médecin, maintenant.

— Oui, mais entre nous je crois que je ne ferai jamais qu'un pauvre docteur, je n'ai pas de vocation pour cette profession!

— Est-ce que vous ne dessinez plus?

— Pardonnez-moi! je dessine toujours en secret... il me semble que je fais quelques progrès... Ah! je voudrais bien peindre... employer des couleurs, c'est si agréable... mais je ne puis pas...

— Vous n'avez pas d'argent pour achcter des couleurs, je gage?

— Dame... c'est fort cher, tout cela...

— Et vous dépensez ce que vous pourriez économiser en gâteaux que vous apportez à ces enfants... Mon cousin, ce n'est pas raisonnable! Je vous prie, à l'avenir, de ne plus leur apporter aucune friandise!...

— Ah! ma cousine, vous voulez donc me priver d'un grand plaisir?... Les voir contents me rend si heureux!...

— Ils sont heureux de vous voir...

— A leur âge, il est si naturel d'être un petit peu gourmand!... on ne connaît pas d'autre bonheur!...

En disant cela, le jeune homme regarde Péroline et pousse un gros soupir, auquel la jolie fille répond par un soupir qui voulait dire bien des choses. Puis le cousin et la cousine restent assez longtemps sans parler, Péroline tenant ses yeux baissés sur son ouvrage, mais les relevant de temps à autre pour les baisser de nouveau bien vite, parce qu'elle rencontrait toujours le regard d'Isidore, qui n'avait rien d'effrayant, mais qui pourtant la troublait infiniment.

Cette situation aurait pu durer longtemps sans que le cousin et la cousine songeassent à en changer; elle avait trop de charme pour eux: ils se voyaient, ils étaient l'un près de l'autre, ils entendaient mutuellement le bruit de leur respiration... ils se sentaient heureux.

Mais tout en mangeant une brioche, la petite fille s'écrie tout à coup :

— Mon cousin, tu es bien aimable, tu nous apportes toujours des gâteaux; mais aujourd'hui nous avons aussi quelque chose de bien bon dont nous allons te faire goûter... c'est un vin bien sucré, qui sent le raisin muscat; on n'en boit pas beaucoup parce que ça grise-rait... mais tu verras comme c'est bon!... N'est-ce pas, ma sœur, qu'il faut faire goûter de nos demi-bouteilles à Isidore, et que tu le veux bien?

— Mais sans doute, répond Péroline en souriant; c'est si rare que nous puissions offrir quelque chose à mon cousin, il faut au moins saisir cet occasion.

— Ah! vous avez du vin muscat? dit le jeune homme d'un air étonné.

— Oui, reprend Rosinette, c'est un cadeau de notre nouvel ami, mon cousin Grosse-Tête!

Isidore ouvre de grands yeux en murmurant :

— Votre cousin Grosse-Tête! c'est singulier, je ne vous connaissais pas ce parent-là.

Péroline se hâte de mettre Isidore au fait en lui racontant comment ils ont fait la connaissance de Melchior Samsonnac, et tout l'intérêt que le petit courtier en vins a paru prendre à leur position; elle a soin, en finissant son récit, de répéter plusieurs fois que ce jeune homme est aussi laid qu'il est obligeant; car, bien que son cousin ait cherché à ne point le laisser paraître, elle a remarqué la tristesse qui a passé sur son front en apprenant qu'un étranger, un jeune homme, était reçu chez Péroline. Les femmes devinent si vite les sentiments que nous éprouvons, elles comprennent si bien nos sensations secrètes, que la jolie fleuriste, quoique elle ne fût encore qu'une jeune fille, avait deviné sur la physionomie d'Isidore la contrariété qu'il éprouvait; mais la fin de son histoire a ramené un peu de gaieté sur les traits du cousin, qui répond :

— Ah! c'est drôle, cette manière de faire connaissance!...

— C'est mon fait renversé qui a causé tout cela...

— Vous trouvez peut-être, mon cousin, que nous avons eu tort de recevoir ce monsieur?

— Oh! je ne dis pas cela, ma cousine...

— Puisque c'est mon protecteur, reprend Rosinette, puisqu'il m'a défendue contre ces méchants gamins, il fallait bien être poli avec lui.

— Et vous dites que ce monsieur est laid?...

— Oh! oui, mon cousin... et il a des cheveux, c'en est effrayant, avec cela qu'il les porte un peu long ... ça lui fait une tête énorme... Voilà pourquoi je l'appelle mon cousin Grosse-Tête, mais ça ne le fâche pas.

— Figurez-vous, reprend Péroline, que, sans nous en prévenir, il a fait une démarche en notre faveur auprès de notre oncle l'avocat... Je l'ai grondé et l'ai prié de ne plus rien faire de semblable.

— Pourquoi l'avoir grondé?... Il s'intéresse à votre position, c'est bien, cela.

— Vois-tu, ma sœur? s'écrie la petite fille, Isidore ne trouve pas que Grosse-Tête ait eu tort de voir notre oncle.

— Taisez-vous, Rosinette, vous êtes trop petite encore pour raisonner sur ces choses-là.

— Mais dites-moi, ma cousine, est-ce que mon oncle Désiré a mal reçu ce monsieur?

— Non, mon cousin, bien au contraire; ce jeune homme assure que notre oncle l'a fort bien accueilli, qu'il a paru très-touché de notre position... qu'il devait bien connaître cependant! enfin qu'il a positivement dit qu'il allait s'occuper de nous. Le même jour nous devions avoir de ses nouvelles... mais nous n'en avons pas entendu parler... Cela ne m'a pas étonnée, moi; mais monsieur Samsonnac n'en revenait pas!

— Comment ce monsieur n'a-t-il pas eu aussi l'idée de faire une démarche auprès de mon père, qui est votre oncle également?

— Oh! il l'aurait faite assurément, mais il ne peut plus aller chez votre père, car on le connaît, et madame Cadet l'a presque mis à la porte parce qu'il avait osé aller lui offrir du vin de Champagne.

— Ah! j'ai entendu parler de cette histoire!... Pendant tout un dîner, madame Cadet n'a pas cessé de répéter : « Vouloir vendre du vin de Champagne quatre francs dix sous la bouteille!... quelle horreur!... je ne lui conseille pas de revenir à ce monsieur... » Et c'est ce même jeune homme qui vient ici?

— Oui, mon cousin.

— En effet, je ne lui conseillerais pas de se présenter devant ma belle-mère... Mais... cela me fait songer... oui, ce doit être lui.

— Qu'est-ce donc, cousin?

— Figurez-vous, ma cousine, qu'hier mon père a reçu une lettre anonyme dans laquelle on lui reprochait l'abandon dans lequel il laisse les enfants de son frère Adrien; on lui adressait les plus vifs reproches, mais tout cela dans un style si original, qu'on pouvait croire parfois que cette lettre était une plaisanterie. Cependant il y était aussi question de ma belle-mère, et on engageait fortement mon père à ne plus la consulter et à montrer qu'il avait une volonté.

— Et cette lettre n'était pas signée?

— Il y avait seulement au bas : « Quelqu'un qui ne vous craint pas. »

— Ah! c'est Grosse-Tête! c'est Grosse-Tête! s'écrie Rosinette en sautant dans la chambre; oui, j'en suis sûre, il était très en colère contre madame Cadet... c'est lui qui a écrit cela!

— Mais, mon cousin, quel effet a produit cette lettre?

— Hélas! l'effet n'a pas été heureux! D'abord c'est ma belle-mère qui a reçu la lettre, car c'est toujours elle qui la première reçoit et ouvre les lettres que l'on écrit à mon père. Vous devez penser quelle a dû être sa colère en lisant ce qui la concernait... mais si vous saviez quelle idée lui est venue... Ah! de sa part, cela ne devrait pas me surprendre, et je dois m'attendre à tout.

— Qu'est-il donc arrivé, mon cousin?

— Eh bien! madame Cadet m'a accusé d'être l'auteur de cette lettre... elle a prétendu qu'il n'y avait que moi qui pouvait avoir intercédé en votre faveur, et conseillé à son mari de faire ses volontés et de ne plus écouter les conseils de sa femme... elle m'a fait une scène affreuse en présence de mon père...

— Oh! c'est affreux cela... et votre père a cru à cette calomnie?

— Non, ma cousine. Je dois lui rendre cette justice, il m'a dit qu'il n'avait jamais eu l'idée que j'étais l'auteur de cette lettre. Vous pensez bien que j'ai repoussé cette accusation comme je le devais. Ma belle-mère a forcé mon père à aller porter une plainte chez le commissaire. J'ignore ce que celui-ci leur a dit, mais madame Cadet était encore plus en colère lorsqu'elle est revenue. Voilà, ma cousine, ce qui s'est passé hier chez nous, et je crois bien maintenant que nous connaissons l'auteur de cette terrible lettre!

— Oui, mon cousin; mais je suis désolée de tous les ennuis que cela vous a causés. Décidément M. Samsonnac, en voulant nous

Ils étaient l'un près de l'autre. — P. 39.

rendre service, ne fait que des sottises... Je lui avais cependant bien défendu de s'occuper encore de nous, de faire aucune démarche près de nos oncles...

— Il faut lui pardonner, ma cousine, il l'a fait dans une bonne intention, il ne pouvait pas deviner que cela tournerait ainsi.

— C'est égal, je le gronderai bien fort la première fois que je le verrai !

— Je voudrais bien le voir aussi, moi, ce monsieur qui s'intéresse tant à vous... je voudrais l'en remercier.

— Mon ami Zidor, si tu veux voir Grosse-Tête, tu n'as qu'à venir demain à cette heure-ci... je me rappelle qu'en nous quittant la dernière fois, il a dit : « Je viendrai vous voir mardi. »

— Oh ! je viendrai alors... cela ne vous contrarie pas, ma cousine, que je désire connaître ce jeune homme?

— Bien au contraire, mon cousin, car je serai bien aise de savoir ce que vous pensez de lui.

— A demain alors...

— Oh ! mais attends donc, Isidore, il faut que tu goûtes son vin d'abord.

La petite fille apporte une demi-bouteille et verse du vin muscat à Isidore.

— Il est très-bon ! dit le jeune homme.

— Oh ! oui, il est bien bon; ma sœur, veux-tu que j'en boive un peu ?

— Non, mademoiselle; fi ! que c'est vilain une jeune fille qui aime le vin !

— Puisqu'on nous a dit que c'était du vin de dames... Cousin, faut-il en donner à notre petit frère pour qu'il prenne des forces?

— Oh ! non, ma chère amie, le vin ne convient pas à Popol, cela le ferait tousser. Du lait, du lait, voilà ce qu'il lui faut.

— Toujours du lait ! ça m'ennuie, moi ! murmure le petit garçon.

— Allons, mon ami, sois sage, raisonnable, et dans quelque temps tu pourras manger une côtelette.

— Ah ! une côtelette !... bientôt, n'est-ce pas, Isidore?

— Oui, oui, bientôt.

Le jeune homme va prendre la main de Péroline et la presse dans la sienne; cette main lui cause tant de plaisir qu'il ne peut se décider à la quitter, et il faut que ce soit la jolie fleuriste qui la retire doucement en rougissant, parce qu'elle a, involontairement peut-être, pressé aussi celle de son cousin.

XXIII. — VENGEANCE NOCTURNE.

Samsonnac était curieux de savoir si sa lettre avait amené de bons résultats pour les orphelins; il se montait la tête en songeant à Péroline, et, comme beaucoup de jeunes gens qui se persuadent qu'ils doivent être amoureux de toutes les jolies femmes qu'ils connaissent, il se croyait extrêmement épris de la jeune fleuriste; peut-être y avait-il un peu de vrai dans tout cela. Le pauvre Melchior n'avait pas encore été heureux dans ses amours, mais son cœur ne demandait qu'à prendre feu, et Péroline avait bien tout ce qu'il faut pour l'enflammer. Si le jeune Bordelais s'était jugé avec impartialité, il se serait dit qu'il n'en était pas de même de lui, qu'il était petit et fort laid de visage; mais quel est l'homme qui sait se voir tel qu'il est? A force de nous regarder, nous nous habituons tellement à notre figure, que nous ne voudrions pas en changer pour une qui serait beaucoup mieux. Samsonnac en était là; joignez à cela l'orgueil avec lequel il admirait sa luxuriante chevelure, et vous comprendrez qu'il se crût tout comme un autre... mieux qu'un autre peut-être, capable de plaire et de captiver un jeune cœur.

Notre courtier en vins ne manque donc pas de se rendre le mardi chez ses nouvelles connaissances; il se dit :

— Ma lettre à M. Cadet n'a peut-être pas encore amené un heureux changement chez ces enfants, parce qu'un ancien droguiste ne se décide pas toujours facilement à délier les cordons de sa bourse... mais aussi mes menaces ont-elles produit quelque effet chez ce monsieur, qui semble vouloir se cacher sous sa perruque quand sa femme est en colère? Si j'ai réussi, cette charmante Péroline me devra quelque reconnaissance, car elle se tue au travail, elle y perd ses couleurs, ses beaux jours, elle y donne le plus beau temps de sa vie !... et il serait bien juste qu'elle pût enfin goûter quelques plaisirs. Ah ! si j'étais riche... mais je ne suis pas encore arrivé.

Les enfants d'Adrien paraissent fort contents en voyant Samsonnac arriver. Celui-ci, enchanté de la manière dont on l'accueille, présume que sa lettre a déjà produit l'effet qu'il espérait.

— Voilà mon ami Grosse-Tête ! s'écrie Rosinette en courant donner une poignée de main au jeune homme; ah ! je savais bien qu'il viendrait aujourd'hui, moi; il avait dit l'autre jour : « A mardi, » et il est de parole.

— Vraiment, ma jeune amie, vous vous êtes souvenue que j'ai dit cela... et vous m'attendiez aujourd'hui... c'est bien gentil de penser un peu à moi... voilà un bâton de sucre d'orge pour mon ami Popol...

Le vase nocturne tombe sur un monsieur et une dame. — P. 43.

Je n'ai pas trouvé de soldats de plomb, mais ce sera pour la première fois...

— Monsieur Samsonnac, dit Péroline, je ne veux pas que vous fassiez sans cesse des dépenses pour mon frère...

— Ah! mademoiselle! par exemple!... on ne peut pas appeler cela des dépenses... Ah! si j'étais arrivé, je ne le suis pas encore, mais patience! j'arriverai! et alors qu'il me sera doux de couvrir de présents, de bijoux, de riches cadeaux la personne... dont j'aurai été assez heureux pour obtenir un attachement qui réponde au mien!

Ces mots sont accompagnés de regards passionnés que le jeune Bordelais lance sur Péroline; mais celle-ci n'y fait aucune attention, et lui dit au bout d'un moment :

— Monsieur Samsonnac, savez-vous pourquoi nous vous attendions aujourd'hui, pourquoi il me tardait, surtout à moi, de vous voir?

— Surtout à vous, mademoiselle? Ah! que suis fier, que je suis heureux d'entendre ces paroles! Ah! si vous saviez combien elles sont douces à mon oreille!

— Laissez-moi donc achever alors. Monsieur, c'est que j'ai à vous gronder, oh! mais à vous gronder sérieusement!

— A me gronder!... il serait possible!...

— Oui, monsieur, car au mépris de votre promesse, vous avez encore fait une démarche près d'un de nos oncles.

— Une démarche!... je vous jure, mademoiselle, que je ne suis allé chez aucun d'eux... je ne leur ai fait aucune visite...

— Non, monsieur, mais vous avez écrit une lettre anonyme à mon oncle Cadet...

— Une lettre anonyme!... Qui vous fait supposer que j'ai fait cela?...

— Oh! monsieur Samsonnac, je vous en prie, soyez franc, je déteste les mensonges et ceux qui en font. Avec moi, il faut toujours dire la vérité; répondez-moi, monsieur : vous avez écrit une lettre à monsieur Cadet Braillard?

— Mademoiselle... je vois bien qu'avec vous il n'y a pas moyen de feindre... le plus malin y perdrait son temps! Eh bien! oui... j'en conviens... j'ai écrit une lettre à M. Cadet Braillard... mais cette lettre n'était pas en votre nom, je vous le jure.

— Oh! je le sais, monsieur... il n'aurait plus manqué que d'écrire en notre nom!... Mais vous n'avez pas non plus osé mettre le vôtre...

— Mademoiselle, après la manière peu gracieuse dont j'avais été congédié par madame Cadet pour l'affaire des vins... et alors j'avais donné tous mes noms... je n'ai pas cru que ce serait une recommandation de mettre mon nom sous la lettre que j'écrivais!

— En effet, ce n'en aurait pas été une; mais alors, monsieur, quand on ne peut pas ou qu'on n'ose pas signer, on n'écrit pas!... et surtout une lettre de menaces! Savez-vous que c'est bien vilain, ce que vous avez fait là, monsieur Samsonnac? Pour nous être utile, croyez-vous donc, monsieur, que je souffrirais que l'on fît une mauvaise action?

Melchior, qui s'attendait à des remercîments, est confondu, atterré par le ton sévère avec lequel lui parle Péroline, il ne sait plus quelle mine faire, il secoue ses cheveux de façon à ce qu'ils retombent sur sa figure, et lui servent à cacher son désappointement; mais la petite Rosinette, qui voit le chagrin qu'éprouve son ami, court lui prendre une main qu'elle secoue avec force, en disant :

— Allons, ne faisons pas ainsi la moue... Ma sœur, tu le grondes trop fort, ce pauvre Grosse-Tête... je crois qu'il a envie de pleurer.

— Le fait est, mademoiselle, que je suis désolé d'avoir écrit cette lettre qui, cependant, n'était pas sérieuse, puisque je vois que cela vous est si désagréable.

— Mais, monsieur, c'est que vous ne savez pas tout le mal qu'elle a fait votre lettre signée : « Quelqu'un qui ne vous craint pas! »

— Ah! c'était bien drôle, cette signature-là!...

— Taisez-vous donc, Rosinette.

— Ma lettre a causé du mal... je pensais qu'elle ne pourrait que vous faire du bien!...

— D'abord, monsieur, c'est madame Cadet qui a reçu la lettre; c'est toujours à elle que l'on remet toutes celles adressées à son mari.

— Diable! j'ignorais cette circonstance!...

— Vous pensez bien que cette dame a été furieuse... D'abord elle nous déteste, et tout ce qu'on peut dire en notre faveur ne fait que l'irriter davantage contre nous; ensuite vous donniez à mon oncle le conseil de ne point écouter sa femme, d'agir de sa propre volonté.

— C'est vrai... et c'est un excellent conseil que je lui donnais là!...

— Madame Cadet a trouvé cela épouvantable; elle a d'abord fait une scène à son mari... puis savez-vous qui elle a accusé d'être l'auteur de cette lettre?...

— Ma foi, non!

— C'est mon cousin Isidore... le fils que mon oncle a eu de son premier mariage... et comme mon cousin s'est toujours intéressé à nous, comme cent fois il a parlé en notre faveur à son père!... comme il a pour nous beaucoup d'amitié, alors sa belle-mère a dit que ce devait être lui qui avait écrit la lettre où l'on parlait pour nous... elle a osé l'accuser devant son père... Ce pauvre garçon... soupçonné d'a-

voir écrit à son père des menaces... Ah! vous devez bien penser que son cœur a été navré d'entendre cela... Eh bien, monsieur, voilà ce que vous avez fait... ce dont vous êtes cause... Trouvez-vous encore que ce ne soit qu'une plaisanterie?

— Mademoiselle, je suis encore plus désolé... je vois maintenant que cela a très-mal tourné; mais je ne savais pas... ce cousin Isidore... j'en avais à peine entendu parler... j'ignorais qu'il demeurât chez son père. Comment avez-vous su?... C'est donc lui qui vous a conté tout cela?... Il vient donc vous voir?...

— Mais sans doute, monsieur, il vient nous voir, en cachette de sa belle-mère qui le lui a défendu; mais Isidore brave cette défense, il dit que nous lui appartenons de bien plus près que madame Cadet, qu'elle n'a pas le pouvoir de l'empêcher de nous aimer, de s'intéresser à nous, et que si son père oublie que nous sommes les enfants de son frère, ce n'est pas une raison pour qu'il oublie, lui, que nous sommes ses parents!...

— Oh! c'est qu'il est bien bon, bien aimable, notre cousin Isidore! s'écrie à son tour la petite fille, et puis c'est un bien joli garçon... il a de beaux yeux bleus, qui sont si doux quand il vous regarde... et quand il sourit, sa figure est si gentille... N'est-ce pas, ma sœur, que mon cousin est très-joli garçon?...

Péroline rougit tout en répondant :

— Sans doute, il est fort bien; mais ce n'est pas cela que l'on doit louer en lui; c'est sa franchise, son obligeance... c'est la bonté de son cœur...

— Oh! c'est égal! quand avec cela on a une jolie figure, quand on a une taille élevée... qu'on est grand... sans être une perche, ça ne gâte rien, n'est-ce pas, mon ami Melchi... mon... Melkior?

Depuis quelques instants le jeune Bordelais faisait une triste figure. Tout ce qu'on venait de dire au sujet d'Isidore lui donnait matière à réfléchir; il y a d'ailleurs de ces soupçons qui vous viennent subitement à la pensée, il ne faut que quelques mots pour les faire naître, et lorsque l'on apprend qu'un jeune et gentil cousin vient en secret voir une cousine de dix-huit ans, qui est charmante, il est assez naturel de dire comme *Fontenelle*, mais avec une légère variante : « L'amour doit passer par là. »

Aussi Samsonnac répond-il avec embarras à Rosinette :

— Certainement... une jolie figure... de beaux cheveux... c'est dans les cheveux que réside la force!... Quant à la taille... oh! les plus grands héros n'étaient pas des hommes grands... au contraire, ils étaient petits!... les petits hommes sont généralement plus courageux, plus téméraires... plus entreprenants!... Il y a un proverbe assez populaire qui dit : Dans les petites boîtes les bons onguents!

— Qu'est-ce qu'il a donc à nous parler d'onguents quand on lui parle d'Isidore?... Ah! vous ne savez pas, Grosse-Tête, j'ai fait goûter de votre vin à notre cousin, il l'a trouvé très-bon.

— Ah! il l'a trouvé bon! dit Samsonnac en faisant la grimace, ça me fait bien plaisir... quoique ce ne soit pas précisément pour ce monsieur que je l'aie apporté... mais enfin puisqu'on l'a accusé d'avoir écrit la lettre... je vous serai bien obligé, mademoiselle Péroline, de vouloir bien adresser pour moi des excuses à votre cousin...

— Vous pourrez les lui faire vous-même, monsieur Samsonnac, car mon cousin va venir; il sait que vous devez vous rendre ici aujourd'hui, et comme il désire beaucoup vous connaître, il nous a bien dit qu'il viendrait aussi.

— Ah! M. votre cousin veut me voir... Il est bien en colère contre moi, probablement... à cause de cette épître?

— Oh! non, pas du tout!... Est-ce qu'Isidore pourrait se fâcher si vite? Au contraire, s'il veut vous voir, c'est pour vous remercier de l'intérêt que vous prenez à notre position... car enfin, si tout ce que vous avez fait n'a pas réussi, nous savons bien que ce n'est pas de votre faute.

— Ah! merci, mademoiselle, voilà des paroles qui me consolent un peu!... Ah! si votre cousin veut me remercier, c'est différent. Ce n'était pas la peine, cependant!

Comme Samsonnac achève ces mots, on ouvre la porte du carré et Isidore entre dans la chambre. Les deux jeunes gens se saluent tout en s'examinant; le résultat de ce double examen rend l'un de bonne humeur et l'autre tout penaud : Isidore a vu sur-le-champ qu'on ne l'avait pas trompé sur le physique du nouvel ami, et il sent bien qu'il ne doit pas craindre qu'il charme Péroline; Samsonnac, au contraire, trouve Isidore encore mieux qu'il ne se l'était figuré, et il est forcé de convenir avec lui-même que la jolie cousine peut fort bien sentir battre son cœur pour son cousin.

Après avoir tendu sa main à Isidore, qui la presse d'une façon qui n'échappe pas aux regards de Samsonnac, Péroline dit à son cousin :

— Voilà M. Samsonnac... Je vous ai raconté, Isidore, comment nous avions fait sa connaissance, et lui-même connaissait déjà mon oncle Cadet et sa femme... je vous ai dit tout ce que monsieur a fait dans l'espoir de nous être utile; et quant à la lettre anonyme que votre belle-mère a reçue... nous avions bien deviné, c'est lui qui en est l'auteur...

— Je le confesse! dit Samsonnac d'un air humble, j'ai cru faire une belle chose... et j'ai fait une bêtise... ce n'est pas la première fois que cela m'arrive... Mais ce dont je suis désespéré, monsieur, c'est de savoir que c'est vous que l'on a accusé de ce fait!...

— Que cela ne vous chagrine pas, monsieur, je suis habitué aux mauvais procédés de ma belle-mère... celui-ci passait les bornes, cependant. Mais tout ce que vous avez fait me prouve l'intérêt que vous portez à mes cousines, à mon petit Popol... Ah! laissez-moi vous en remercier, il est si rare, lorsque l'on est dans l'infortune, de rencontrer des amis... vous êtes devenu le leur... tant mieux... les enfants de mon oncle Adrien n'avaient que moi pour ami... pour appui... et je suis si peu de chose encore... A présent, ils compteront un soutien de plus... c'est à ce titre, monsieur, que je vous offre aussi mon amitié.

En finissant de parler, Isidore s'avance vers Samsonnac en lui tendant la main. Le jeune Bordelais se sent touché, ému, par la franchise, la candeur d'Isidore; il saute sur cette main qu'on lui présente, en s'écriant :

— Ah! capédébious! voilà qui est parler! voilà qui me touche au cœur!... non-seulement j'accepte votre amitié, mais encore je vous assure de la mienne... amitié à toute épreuve!.. Le jour, la nuit! sur la terre ou sur l'onde, ayez besoin de moi... je serai là.

— Merci, monsieur, merci, je vous fais la même promesse.

— Ah bien! dit Rosinette, il ne faudrait pas venir nous dire quelque chose, à présent que nous avons deux défenseurs!

— Malheureusement ils ne sont pas bien puissants! reprend Isidore; moi je suis presque en tutelle chez mes parents; je voulais être peintre, on voulait me faire bonnetier; enfin j'ai obtenu d'étudier la médecine... mais avant que je gagne de l'argent, ce sera long! et je vois bien que c'est cependant le point important! Et vous, monsieur Samsonnac?

— Moi, mon cher monsieur Isidore, je ne vous cacherai pas que ma position n'est pas fort brillante; j'ai essayé un peu de tout... peinture, musique... danse même... à dire vrai, je ne savais pas trop ce que je voulais faire, et peut-être au fond aurais-je été charmé de ne rien faire du tout... Mais j'ai un père qui n'est guère plus tendre que le vôtre... moins même, car il ne me nourrit plus!.. il est vrai qu'il habite Bordeaux, et moi Paris, mais il ne me paye plus aucune pension. Cependant le hasard m'a fait devenir courtier en vins... c'est un état qui n'est pas désagréable... on voyage souvent, et alors les bénéfices sont doubles... au total, je gagne de quoi vivre, mais j'aspire à mieux que cela, et je ne veux pas m'en tenir à porter des échantillons... Voilà ma biographie, elle n'est pas imprimée, mais elle n'en est que plus exacte. Le hasard m'a fait connaître vos parents; en entrant ici, je me suis senti tout d'abord touché, intéressé... et comment pourrait-il en être autrement à l'aspect de ces chers enfants... qui n'ont plus pour soutien que leur sœur... qui, si jeune encore, se dévoue pour les élever, pour faire en sorte qu'ils ne manquent de rien! une demoiselle si charmante, si bien élevée! sapristi, il faudrait n'avoir pas de cœur pour voir tout cela sans se sentir ému... sans désirer ramener le bonheur chez ces pauvres orphelins. J'ai voulu agir tout de suite près de ces oncles barbares; pardon, j'oublie qu'il y en a un qui est votre père... mais il a abdiqué sa puissance en faveur de votre belle-mère. Oh! cette dame-là... je ne sais pas si elle vous déplaît, mais moi, je sais que je la déteste... d'abord je lui en voulais déjà lors de ma visite pour offrir des vins... elle m'a positivement mis à la porte... et je ne suis pas certain qu'avec son pied elle n'ait pas fait son possible pour m'atteindre quelque part!..

— Oh! cela ne m'étonnerait pas... madame Cadet en est bien capable!..

— Oh! madame Cadet!... prenez garde! je suis d'un pays où l'on ne se mouche pas avec les talons... je me vengerai!... ce mouvement du pied vous coûtera cher...

— Ah! monsieur Samsonnac, vous n'allez pas faire de nouvelles folies, j'espère...

— Rassurez-vous, mademoiselle, mais ceci est une injure personnelle. Dites-moi, monsieur Isidore, je pense que l'on est entièrement revenu de l'idée que vous étiez l'auteur de la lettre anonyme?

— Oh! je ne serais pas étonné, au contraire, que madame Cadet le crût toujours. Elle sait bien que je ne l'aime pas, et comme elle ne voit personne d'autre à soupçonner, elle ne changera pas d'idée!

— Eh bien, je l'en ferai changer, moi; je ne veux pas que vous ayez plus longtemps à subir des désagréments que vous n'avez pas mérités.

— Mais comment ferez-vous pour détruire les soupçons de ma belle-mère?

— Ceci est mon affaire; ne vous inquiétez pas, cette fois je ne vous compromettrai pas.

Les jeunes gens causent encore quelque temps, et bien que l'entretien soit devenu général, Samsonnac remarque entre Péroline et Isidore des regards qui ne sont pas pour tout le monde. Notre Bordelais ne doute plus qu'un tendre sentiment ne règne entre le cousin et la cousine, et il se dit :

— Je suis arrivé trop tard! la place est prise, le cœur est donné. Mais ce n'est pas une raison pour que je cesse d'être l'ami de cette jeune fille! Au contraire, je ne leur serai que plus dévoué, car j'agirai sans intérêt, sans autre but que de leur être utile; ce sera de la pure amitié ou je ne m'y connais pas.

S'étant affermi dans cette bonne résolution, Samsonnac secoue ses

cheveux qui masquent son visage et s'apprête à prendre congé de la compagnie.

— Je sors avec vous, dit Isidore, car voilà l'heure où je rentre dîner, et si j'y manquais, Dieu sait quelle scène on me ferait.

— Diable ! vous avez peu de liberté ! Et le soir ?

— Le soir, je vais à un cours d'anglais, mais je rentre sur les neuf heures et demie, et alors il me faut faire un loto avec ma famille, le loto étant le seul jeu que possède madame Cadet et qui amuse ses enfants Exupère et Aurore.

— Ah ! oui, le Deux-mille et la Boîte-aux-lettres... Et cette aimable partie se prolonge...

— Jusqu'à onze heures sonnées, quelquefois !

— Ah ! que vous avez donc d'agrément !

Isidore dit adieu à Péroline en pressant doucement sa main, Samsonnac embrasse Popol, embrasse Rosinette, puis il va secouer la main de la jolie fleuriste en lui disant :

— Adieu, ma sœur, permettez-moi ce nom, car je sens que j'ai pour vous l'amitié d'un frère.

— Adieu, mon frère, répond Péroline en souriant. Et le jeune courtier en vins est si content qu'il fait une cabriole pendant laquelle il fèle toutes les bouteilles d'échantillons qu'il a dans sa poche.

Les jeunes gens sont sortis ensemble. Samsonnac accompagne Isidore jusque devant sa demeure, et lui désignant les fenêtres du premier, lui dit :

— Ces deux croisées sont de l'appartement de votre père ?

— Oui, ce sont les fenêtres du salon.

— Et les deux suivantes ?

— C'est la chambre à coucher de mon père et de sa femme.

— Très-bien. Au revoir, mon cher monsieur Isidore ; à bientôt, j'espère, chez votre cousine.

Samsonnac, tout en quittant son nouvel ami, cherche dans sa tête comment il pourra convaincre madame Cadet que ce n'est pas son beau-fils qui est l'auteur de cette lettre qui l'a si vivement irritée.

— Décidément, se dit Melchior, les moyens les plus simples sont les meilleurs... les renseignements que je me suis procurés me suffisent. Dès ce soir j'agirai.

Sur les onze heures et demie, Samsonnac se rend sur le boulevard de Strasbourg. Chemin faisant, il a eu soin de ramasser toutes les petites pierres, tous les cailloux qu'il a trouvés sur son passage. Arrivé devant la demeure des époux Cadet Braillard, il voit encore beaucoup de lumière à travers les fenêtres.

— Le loto se sera prolongé longtemps, se dit-il, attendons ; d'ailleurs il passe encore trop de monde, et il ne serait pas prudent d'agir maintenant.

Samsonnac se promène, il ramasse encore des cailloux ; enfin minuit sonne ; le boulevard devient désert ; il se rapproche de la demeure des Braillard ; on n'aperçoit plus qu'une assez faible lumière dans la chambre à coucher.

— Voilà le moment d'agir, se dit le jeune homme, et après avoir regardé si personne ne vient de son côté, il lance une grosse poignée de cailloux dans les carreaux d'une fenêtre de la chambre. A cette première poignée, il en fait sur-le-champ succéder une seconde qui, cette fois, brise un carreau. Presque aussitôt la fenêtre s'ouvre, madame Cadet, en camisole et bonnet de nuit, paraît en criant :

— Qui est-ce qui se permet de jeter des pierres dans nos vitres ?..

— C'est quelqu'un qui ne vous craint pas ! reprend Samsonnac en faisant une grosse voix.

— Ah ! c'est lui !... c'est le gredin ! le polisson qui a écrit la lettre ! s'écrie madame Cadet. Vite ! vite ! à moi, monsieur Cadet... vite... donnez-moi le vase nocturne... dépêchez-vous !

— Ah ! mon Dieu ! tu es incommodée, bobonne, murmure l'ex-pharmacien en sautant en bas de son lit...

— Eh ! non, monsieur... mais hâtez-vous... quelqu'un qui ne vous craint pas est là dans la rue qui danse en me faisant des cornes...

— Vraiment, Doxie... Tiens, voilà le pot !

— Oh ! il aura tout, ce drôle, le contenant et le contenu !

Et, en effet, madame Cadet lance avec précipitation son pot de chambre sur le boulevard ; mais Samsonnac était déjà loin, se doutant de ce qui allait arriver, il avait joué des jambes, et le vase nocturne tombe sur un monsieur et une dame qui revenaient, en se promenant, du théâtre du Luxembourg.

Le couple arrosé pousse des hurlements capables de réveiller tout le quartier. La dame a son châle, sa robe perdus, trempés ; le mari a heureusement été garanti du vase par son chapeau, mais celui-ci a reçu un renfoncement qui en a fait une galette. Des sergents de ville arrivent ; madame Cadet a beau crier :

— Ce n'était pas pour vous, monsieur et madame, je suis désolée, c'était pour un polisson qui cassait mes carreaux.

On lui répond que, s'il est défendu de vider ses vases par la fenêtre, à plus forte raison est-on coupable en jetant le vase avec.

— Il m'a échappé, je vous jure, messieurs, qu'il m'a échappé ! répond madame Cadet.

On dresse procès-verbal, et M. Cadet va se recoucher en se disant :

— Voilà encore une jolie affaire..., Doxie, vous êtes trop vive !

— Taisez-vous, monsieur ; si vous ne me trouvez pas quelqu'un qui ne vous craint pas ! je ne réponds pas des excès auxquels je pourrai me porter.

Et madame Cadet se jette dans son lit avec tant de violence, qu'elle fait rouler son mari dans la ruelle.

XXIV. — UNE CONQUÊTE.

L'affaire du vase lancé par la fenêtre a coûté à madame Cadet près de deux cents francs, car le couple qu'elle avait arrosé a porté plainte ; il a fallu payer la robe de madame, le chapeau de monsieur, payer l'amende, payer les frais, et outre cela, faire remettre le carreau cassé par Samsonnac. La grosse dame n'en est que plus exaspérée contre l'auteur de la lettre anonyme, mais son mari lui dit :

— Tu vois bien que tu accusais à tort mon fils Isidore, car il dormait bien tranquillement dans sa chambre quand cette malheureuse affaire est arrivée.

— C'est possible, monsieur, ce n'est pas votre fils qui a écrit, je le veux bien ; mais ce doit être quelqu'un de ses amis, quelque carabin comme lui.

— Doxie, je vois avec peine que tu crois Isidore un fort mauvais sujet.

— Monsieur, un garçon qui n'a pas voulu être bonnetier ne peut nourrir que de très-mauvais penchants.

Isidore a su par son père l'aventure nocturne, il n'a pas manqué d'aller la conter chez Péroline. La petite Rosinette en rit aux larmes, la sœur aînée trouve que Samsonnac va toujours trop loin ; elle le gronde encore lorsqu'il vient les voir ; mais le jeune Bordelais répond qu'il est enchanté de ce qui est arrivé, que ceci ne regarde que lui, qu'il brave la colère de madame Cadet, et qu'il a fait son devoir en prouvant qu'Isidore n'était pas le personnage anonyme.

Quelques jours s'écoulent, puis Samsonnac, qui vient d'être chargé par son patron de faire une grande tournée en Bourgogne et en Champagne, va un matin dire adieu à la jeune famille, en promettant au petit garçon de lui rapporter du pain d'épices de Reims.

— Est-ce que vous serez longtemps en voyage, mon ami Grosse-Tête ? dit Rosinette au jeune courtier.

— Mais cela pourra bien me tenir deux mois... peut-être un peu plus ! Enfin j'espère que je vous retrouverai tous en bonne santé !..

— Merci, et ne faites pas trop de folies en route ! dit Péroline en serrant affectueusement la main du jeune homme.

Celui-ci s'éloigne tout ému, en se disant :

— Pauvres enfants ! je les retrouverai aussi pauvres ! plus pauvres peut-être, mais alors nous aviserons ; il faut absolument que je les tire de cette triste position. Le petit cousin est fort aimable, mais il ne songe qu'à faire les doux yeux à sa cousine... C'est fort gentil l'amour, mais ce n'est pas avec cela qu'on aura des côtelettes pour le petit frère.

Péroline sortait peu, cependant il fallait bien que quelquefois elle allât reporter son travail et en chercher d'autre. C'était une grande faveur qu'on lui faisait en lui confiant de l'ouvrage à faire chez elle ; mais on connaissait sa position et on avait pour elle les égards qu'elle méritait ; malheureusement les égards n'allaient pas jusqu'à lui faire gagner davantage... les marchands les plus humains sont toujours marchands.

Péroline n'avait pas un long chemin à faire pour aller de chez elle rue du Caire ; elle marchait toujours vite et ne s'amusait pas en route. Mais il ne faut pas beaucoup de temps pour remarquer une jolie personne qui passe dans la rue. On prétend que les hommes ne suivent que les femmes qui veulent bien être suivies ; cela peut être vrai en général, mais il y a toujours des exceptions. Beaucoup d'hommes ne s'obstineront pas à marcher sur les traces d'une dame qui pressera le pas sans se retourner et sans rien répondre à leurs propos galants ; mais il y en a cependant qui ne perdent point courage, et quand la personne qu'ils pourchassent est vraiment jolie, alors ils ne battront pas en retraite, et le peu de succès qu'ils obtiennent ne fera au contraire qu'augmenter leur ardeur.

Péroline était assez jolie pour que l'on ne se rebutât point par ses dédains ou l'indifférence avec laquelle elle écoutait les doux propos de ces messieurs qui passent une partie de leur temps à suivre les femmes. Jusqu'alors cependant elle en avait été quitte pour marcher au pas gymnastique, ou entrer dans une boutique, ou se retourner vers le poursuivant obstiné en lui disant d'un ton bien sec :

— Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser tranquille, je vais me plaindre à un sergent de ville.

Ce dernier moyen n'était employé par la jeune fille qu'à la dernière extrémité, mais il manquait rarement son effet.

Mais depuis quelque temps un jeune homme s'était montré beaucoup plus persévérant que les autres. C'était un beau garçon, de belle tournure, fort élégant, toujours habillé à la dernière mode, tenant un binocle à sa main et ayant toutes les allures de ces riches désœuvrés du grand monde qui de temps en temps ne sont pas fâchés de chercher une conquête parmi les grisettes, afin de se reposer un peu de leurs intrigues de salon.

Celui-là avait un jour aperçu Péroline dans la rue du Caire, il avait été frappé de sa beauté, du charme répandu sur sa physionomie, de sa tournure gracieuse, de la petitesse de son pied, en amateur

habitué à tout examiner dans ce qu'une femme laisse voir, il s'était dit à un-le-champ :

— Voici qui est très-bien, qui ne doit pas avoir les manières et le parler communs !... Ce pied et cette main ne proviennent certes pas de l'union d'un maçon avec une fruitière ! Il y a dans la nature des signes qui ne trompent jamais... il faut suivre cette petite.

Et ce monsieur avait suivi Péroline, mais de loin et sans qu'elle pût le remarquer. Il l'avait vue entrer dans sa demeure du faubourg Saint-Denis ; l'aspect crotté et populaire de cette maison avait beaucoup refroidi le jeune fashionable, qui s'était éloigné en se disant :

— En vérité, il n'y a pas moyen d'entrer là-dedans... C'est dommage !

Cependant, quelques jours après, ne sachant que faire de lui, le bel élégant retourne dans la rue du Caire à l'heure à laquelle il y a rencontré la jolie fille aux petits pieds.

Le hasard voulait que justement ce jour-là encore Péroline ait eu de l'ouvrage à reporter à son magasin ; mais ce magasin n'était point une boutique, il était situé au premier étage d'une grande maison, sur laquelle on lisait : *Fleurs artificielles*.

En voyant la jolie fille sortir de là avec un grand carton à sa main, le jeune homme se dit :

— C'est une fleuriste !... Je ferai mes frais !...

Et notre élégant se met à suivre Péroline, mais cette fois il marche assez près d'elle pour pouvoir de temps à autre voir sa figure et lui lancer des œillades dont il croit l'effet infaillible. A sa grande surprise, on détourne la tête chaque fois qu'il avance la sienne, on prend un air sévère qui n'annonce pas que l'on soit sensible aux œillades, et l'on presse tellement le pas, que par moment le beau lion est obligé de sautiller pour ne point perdre du terrain.

Puis la jeune fille, arrivée près de sa demeure, entre chez un épicier. Alors le beau monsieur, qui ne se soucie point de faire faction devant l'épicier, s'éloigne en se disant :

— Je la retrouverai, je sais où est son magasin.

En effet, en se rendant rue du Caire à l'heure où Péroline avait coutume de reporter son ouvrage, il n'était pas difficile de la rencontrer. Le beau jeune homme, qui se sent piqué par l'indifférence, la froideur avec laquelle on reçoit ses œillades, devient très-assidu sur le passage de la jolie fleuriste ; habitué à faire des conquêtes dans le grand monde, ce monsieur est très-vexé de se voir dédaigné par celle qu'il nomme une grisette. Tous les hommes sont ainsi faits : la facilité qu'ils trouveront pour triompher d'une femme les aura bientôt guéris de leur soi-disant amour ; les obstacles, au contraire, ne feront qu'augmenter leurs désirs, et d'un simple caprice feront quelquefois une passion. Tout cela est vieux comme le monde ; mais est-ce notre faute si, en fait de passions, de vices, de sentiments, de caractères, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

Péroline ne pouvait pas faire autrement que de voir et de reconnaître ce jeune homme, qui était toujours là dans la rue du Caire, où il guettait sa sortie du magasin ; il lui aurait fallu être aveugle pour ne point apercevoir ce bel élégant, qui marchait tantôt à côté, tantôt un peu devant, tantôt derrière elle ; mais comme jusqu'alors ce monsieur s'était borné à la regarder, comme il ne lui disait pas une parole, elle n'avait eu aucune plainte à lui adresser ; après tout, la rue était à tout le monde, et ce monsieur avait le droit de suivre le même chemin qu'elle.

Péroline se disait cela, mais elle n'en éprouvait pas moins une vive contrariété chaque fois qu'en sortant de son magasin elle apercevait sa brillante conquête dont le lorgnon était braqué sur elle.

Et elle hâtait sa marche en se disant :

— Je changerai l'heure où je me rends au magasin... c'est pourtant bien désagréable, car cette heure m'a été indiquée par la maîtresse de la maison... Ce n'est qu'à ce moment qu'elle peut recevoir et me donner de l'ouvrage... Elle me demandera pourquoi je veux venir à un autre moment, et je ne peux pas lui dire : « Madame, c'est parce qu'il y a un monsieur qui me guette et me suit dans la rue. » Toutes ces demoiselles se moqueraient de moi. Elles n'ont pas l'air d'avoir peur d'être suivies !

Péroline vient encore de se dire tout cela, un jour qu'en revenant de porter son ouvrage, elle aperçoit le beau monsieur qui est arrêté à quelques pas de là.

— Mon Dieu ! pourvu qu'il ne me parle jamais ? se dit la jeune fille en marchant sans détourner la tête ; mais cette fois l'inconnu, qui commence à se lasser de ne point être plus avancé dans ses affaires, s'approche tout contre Péroline et lui dit :

— Il y a bien longtemps que je vous suis sans vous adresser la parole, mais je ne puis cependant être toujours si discret. J'ai voulu d'abord ne pas être absolument un inconnu pour vous... Et je ne dois plus l'être, car depuis un mois que vous venez tous les deux jours à votre magasin de fleurs, vous avez pu me voir guettant votre sortie ?

Le monsieur s'arrête, on ne lui répond rien, mais on presse le pas ; il reprend :

— Voyons, mademoiselle, ne soyez pas si sévère... vous êtes trop jolie pour ne pas aimer... il est impossible de vous voir sans éprouver pour vous le plus tendre sentiment... On vous a dit cela bien souvent sans doute... mais on ne l'a jamais pensé comme moi !... Mon Dieu ! comme vous allez vite... A quoi bon se mettre en nage, vous vous ferez du mal... Si c'est pour m'éviter, vous aurez beau faire, cette fois je suis bien décidé à entamer avec vous plus ample connaissance.

Péroline continue de garder le silence et de marcher plus vite, au risque de se jeter dans les passants, qui sont nombreux dans la rue Saint-Denis, où elle est alors. Ce genre de course n'est pas habituel au beau monsieur, qui déjà plusieurs fois s'est cogné contre des ouvriers, qui l'ont repoussé fort brutalement en lui disant :

— Eh bien ! il ne voit donc pas clair ce fashionable !... comme il est pressé ! il va dîner en ville apparemment.

Le jeune homme ne se rebute pas :

— Mademoiselle, n'obtiendrai-je pas au moins un mot de réponse, d'espérance... Vous devez bien voir que je ne suis pas un premier venu... Vous êtes une modeste ouvrière, je suis riche, laissez-moi réparer l'injustice du sort. Laissez-moi vous mettre dans une position où vous connaîtrez tous les plaisirs, toutes les jouissances de la vie... Cela n'a pas le sens commun de courir comme cela ! vous avez donc bien peur de moi... vous êtes trop méchante ! regardez-moi un peu, vous verrez que je ne suis pas bien effrayant.

C'est en vain que ce monsieur cherche les phrases les plus séduisantes, les plus tendres, on ne lui répond pas un mot.

Il se dit alors :

— Elle ne veut rien répondre à mes déclarations, essayons autrement, soyons moqueur ; cela réussit quelquefois mieux que le sentiment.

Et il reprend :

— Mademoiselle, vous logez dans une bien sale maison ; je vous ai suivie jusqu'à votre demeure, mais je me suis arrêté à la porte... je n'ai pas pu me décider à entrer dans ce cul-de-sac !... Est-ce que vous êtes chez vos parents ?

Point de réponse ; on est arrivé à la porte Saint-Denis. Péroline se précipite dans le faubourg, le jeune homme se jette dans un porteur d'eau, qui verse sur lui le trop plein de ses seaux. Le beau monsieur jure, s'essuie avec son mouchoir et se met à faire de grandes enjambées pour rattraper la jeune fille, qui a gagné du terrain ; au moment de l'atteindre, il est presque renversé par un charbonnier qui sortait d'une maison avec un sac de charbon sur son dos et se trouve tout à coup sur son passage.

— Ah ! fouchtra ! c'est votre faute ! crie le charbonnier en voyant un monsieur élégant presque aveuglé par la poussière de charbon dont il vient de le couvrir. Pourquoi que vous courez sans regarder devant vous ?

Notre beau jeune homme ne répond rien, il est trop occupé à ôter la poussière de charbon qui lui est entrée dans les yeux. Quand ce travail est fini, il s'aperçoit que son gilet et sa chemise sont très-noircis. Alors il se hâte d'appeler un fiacre qui passe, et se jette dedans en se disant :

— En voilà assez pour aujourd'hui ! de l'eau... du charbon... Tout à l'heure ce serait du plâtre, il ne faut pas s'obstiner au jeu quand on n'est pas en veine ; mais patience ! Je vous retrouverai, belle dédaigneuse !... et vous serez à moi !... car vous êtes trop séduisante pour qu'on renonce à faire votre conquête.

XXV. — DÉPART POUR LA CAMPAGNE.

M. Cadet Braillard possédait une assez jolie maison de campagne à Livry, à six lieues de Paris environ. Madame Cadet avait consenti à ce que l'on y fît des dépenses, à ce que l'on y eût un billard sans blouses, dernière mode des billards, qui alors n'ont plus aucun rapport avec le jeu ainsi nommé et qui est détrôné par le carambolage ; mais tout passe, et un de ces jours vous verrez revenir le bloqué, le doublé et le même plus triomphants que jamais.

Madame Cadet se donnait à sa maison de campagne des airs de grande dame ; on avait une espèce de char-à-bancs, auquel on attelait un cheval qu'on louait à un laboureur, et on se promenait avec cela dans le pays et les environs. Le char avait trois bancs, mais madame Cadet en occupait presque un entier à elle seule. Son mari était chargé de conduire ; mais le cheval du laboureur, habitué à traîner la charrue, n'avait pas l'habitude de s'emporter, un enfant aurait pu le mener ; aussi quelquefois M. Exupère sollicitait-il l'honneur de tenir les guides, ce qui faisait toujours crier la Boîte-aux-lettres, qui prétendait que son frère ferait un jour exprès de les verser.

Du reste, la maison de campagne était vaste, commode, elle contenait une grande quantité de chambres de maître ; il y avait un jardin d'une belle étendue ; mais tout cela était arrangé sans goût ; les chambres d'amis étaient meublées comme chez des paysans, tandis que celle de madame Cadet était bourrée de meubles élégants ; le jardin donnait beaucoup de choux, de haricots et de pommes de terre, mais on n'y rencontrait pas un bosquet touffu, pas une allée bien sombre pour se promener à l'abri du soleil. En revanche, on y trouvait un jeu de *Siam*, amusement favori de M. Cadet, et auquel M. Exupère et sa sœur Aurore passaient aussi une partie de leurs loisirs.

On était à la fin d'octobre, mais le temps était encore beau et doux. Madame Cadet dit un matin à son mari :

— Nous allons partir pour Livry, nous y passerons quelques jours, la fin de la saison ; d'ailleurs le beau monde est encore à la campagne ; les gens qui ont des châteaux ne reviennent jamais à Paris avant le

mois de décembre... Je ne sais pas pourquoi nous ne sommes pas à notre terre !

— Mais, Doxie, tu ne te rappelles pas que c'est toi qui as voulu revenir à Paris, il y a un mois, en disant que tu t'ennuyais là-bas.

— Ce n'est pas vrai !... D'ailleurs, si je m'ennuyais il y a un mois à Livry, je ne m'y ennuierai plus maintenant que nous avons pour voisine cette charmante madame Rogille et son mari.

— Bah ! Comment ! ma nièce Augusta a acheté une maison de campagne auprès de la nôtre ! Je n'en savais rien, moi !

— Je ne vous dis pas que madame Rogille a acheté une maison par là ; mais tout ce que je sais, c'est qu'elle m'a dit : « Ma belle tante... » elle me nomme toujours sa belle tante ! Voilà une femme qui a bon genre !... Elle m'a donc dit : « Belle tante, quand vous serez à votre maison de campagne de Livry, nous irons vous y voir, car nous allons habiter une jolie propriété tout près de là, et nous y resterons jusqu'à la fin de la belle saison. »

— Une jolie propriété... qu'ils ont louée ou achetée ?

— Ah ! que vous êtes assommant avec vos questions ! Croyez-vous que j'ai été demander tout cela à madame Rogille ?... Certainement, il n'est pas présumable qu'ils aient acheté cette maison, puisque M. Rogille a fait de mauvaises affaires ! mais ce ne sont pas les nôtres, ils ne nous ont jamais emprunté d'argent, c'est le principal ; et madame Rogille est toujours si bien mise, si élégante ! c'est une des femmes de Paris qui donnent les modes !... Elle a trouvé la couleur de ma dernière robe fort jolie... elle me donnera sa couturière... Ainsi vous comprenez : c'est la semaine dernière que madame Rogille m'a dit qu'elle allait s'installer à la campagne. Alors je lui ai répondu : Nous serons à la nôtre dans huit jours, et nous comptons sur votre visite. D'après cela, vous voyez, monsieur, qu'il faut partir dès aujourd'hui.

— Comme tu voudras, Doxie, tu sais que tous tes désirs sont les miens...

— Oui, mes désirs !... c'est étonnant comme vous les satisfaites !... Mon plus ardent désir était de découvrir le polisson, le gredin qui nous a écrit cette lettre indigne... et vous n'avez rien découvert !

— Où diable veux-tu que je le cherche ? Je ne puis pas aller demander aux gens qui passent dans la rue : Est-ce vous qui m'avez écrit une lettre anonyme ?

— Taisez-vous ! vous manquez d'imaginative... Allez dire à votre fils Isidore qu'il se prépare à partir avec nous pour Livry.

— Tu veux que nous emmenions Isidore... je crois qu'il ne s'amuse pas beaucoup à la campagne.

— C'est une raison de plus pour que je veuille l'y emmener.

— Mais ses cours ?

— Laisse-moi donc tranquille avec ses cours ! d'ailleurs on est en vacance en ce moment, et il vous ment quand il vous dit qu'il va étudier... Et quand même ! ne voulez-vous pas laisser votre fils dans la société de ses carabins, avec lesquels il complote des méchancetés contre moi ?... ou bien qu'il aille voir les enfants d'Adrien, que nous lui avons défendu de fréquenter ?... et je suis sûre qu'il y retourne ; on l'a rencontré dernièrement dans le faubourg Saint-Denis, donnant le bras à un grotesque... c'est mon horlogère qui me l'a dit.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un grotesque ?

— Comment ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un grotesque ?... ma foi, ni moi non plus !... Ah ! c'est-à-dire, je crois que c'est un petit homme qui a une grosse tête... qui est mal fait enfin ! Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux que M. Isidore vienne avec nous à Livry. C'est bien le moins qu'il nous tienne compagnie, qu'il fasse notre loto... Et puis il y a dans notre voisinage, là-bas, une demoiselle Montrognon... sur laquelle j'ai des idées que je vous développerai plus tard...

— Mademoiselle Montrognon... la fille de Montrognon, l'ancien tanneur ?

— Oui, monsieur, la fille de son père, comme doit l'être toute demoiselle bien élevée. Je ne sais pas si M. Montrognon a été tanneur ; tout ce que je sais, c'est qu'il est riche, qu'il a une fort belle propriété là-bas, et une maison à Paris dans la rue des Enfants-Rouges... Par conséquent, il donnera une jolie dot à sa fille, qui est unique dans son genre. Hein ! comprenez-vous que ce serait un fort bon parti pour votre propre-à-rien d'Isidore !...

— Tiens ! tiens !... comme tu flaires les choses de loin, Doxie !

— Je flaire, parce que j'ai du nez apparemment ! Certes, si Exupère n'était pas si jeune... mais il n'a encore que onze ans, mademoiselle Montrognon en a dix-huit... il y aurait trop de différence !... Nous avons le temps de songer à lui. Voyons, monsieur, tout est bien convenu maintenant, nous emmenons toute notre maison, ma femme de chambre et la cuisinière... Que tout le monde soit prêt à deux heures pour ne point manquer le convoi du chemin de fer.

M. Cadet va prévenir son fils que l'on va partir pour la campagne et qu'il doit se préparer pour ce voyage. Isidore soupire en apprenant qu'il va quitter Paris, et, pendant le peu de temps qui lui reste, il court chez Péroline lui faire part de cette nouvelle. La jolie cousine, qui voit la peine que ressent son cousin, tâche de le consoler en lui disant :

— La saison est déjà avancée, il est probable que vous ne resterez pas longtemps à votre campagne.

— Ah ! je l'espère ! Mais pourquoi m'y emmener ?... Mon père tient fort peu à ma société, ma belle-mère et ses enfants ne peuvent me souffrir... ce n'est donc absolument que pour me contrarier qu'ils veulent que je les accompagne. Si je n'y allais pas, ma cousine, si je m'absentais au moment du départ, ils seraient bien obligés de partir sans moi.

— Oh ! ne faites pas cela, Isidore, ne désobéissez pas à votre père... Votre famille vous réclame, vous devez aller avec elle, et je suis sûre, moi, que votre père est bien content quand il vous a près de lui. Il ne faut pas aigrir encore votre belle-mère contre vous, au contraire ; à force de soumission, de bons procédés, forcez-la à vous rendre justice, afin que du moins vous soyez plus heureux dans votre intérieur.

— Chère Péroline ! que vous êtes bonne !... Et cependant elle est bien injuste à votre égard, ma belle-mère ! Enfin, puisque vous le voulez, j'obéirai et je suivrai vos conseils ; mais c'est égal, cela me chagrine bien d'aller à la campagne maintenant.

— Ah ! je voudrais bien y aller, moi, à la campagne ! s'écrie Rosinette. Comme nous nous y amuserions ! comme nous y jouerions sur l'herbe... n'est-ce pas, Popol ?

— Oh ! oui, ma sœur ! Pourquoi donc n'y allons-nous pas, à la campagne ?... pourquoi Isidore ne nous emmène-t-il pas avec lui ?

A cette question si simple du petit garçon, Isidore baisse la tête, et ses yeux se remplissent de larmes. Il se dit qu'en effet ces trois orphelins devraient être invités, reçus par leur oncle comme des enfants de la maison ; il songe à tout le bien que le séjour de la campagne ferait au petit Léopold et même à ses sœurs, qu'un travail incessant, que la privation de tout plaisir et un séjour continuel dans une chambre qui ne reçoit qu'un air vicié, doivent finir par rendre malades aussi. Il se dit tout cela et souffre cruellement de ne pouvoir y rien changer.

Péroline, qui devine ce qui se passe dans l'esprit de son cousin, lui tend la main en lui disant de sa voix la plus douce :

— Allons, mon ami, ne vous chagrinez pas... Qui sait si quelque jour nous n'aurons pas aussi, nous, une campagne pour aller nous y reposer ? Mon bon père me répétait souvent qu'il ne fallait jamais désespérer de l'avenir, et moi j'ai foi dans tout ce que mon père nous a dit. Mais le temps se passe. Partez, Isidore, ne vous faites pas attendre et gronder. A bientôt, je pense, car vous viendrez nous voir aussitôt votre retour.

— Oh ! oui, ma cousine... et là-bas je ne penserai qu'à ceux que je laisse ici.

Le jeune homme embrasse les enfants, presse la main de Péroline sur ses lèvres et s'éloigne enfin. Il était grand temps qu'il arrivât : la famille Cadet était déjà sous les armes pour le départ. On attend le passage de l'omnibus qui mène au chemin de fer de Strasbourg, il n'a que cinq places vacantes, mais tout le monde s'y emballe, moyennant que M. Cadet a pris le Deux-mille sur ses genoux et que la grosse cuisinière porte la Boîte-aux-lettres.

XXVI. — LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

Il y a huit jours que la famille Cadet Braillard est établie dans sa maison de campagne à Livry. On a déjà épuisé tous les amusements qu'offre ce champêtre séjour. M. Cadet a joué au *siam* avec Exupère et Aurore. On a joué au billard sans blouses ; on s'est promené deux fois en char-à-bancs, mais à la seconde promenade, le Deux-mille ayant absolument voulu conduire, a laissé le cheval entrer dans une terre fraîchement labourée, d'où il s'est obstiné à ne plus sortir : il a donc fallu que la famille Cadet descendît de son char et s'en revînt à pied, ce qui a singulièrement nui à l'effet que dans ses promenades elle produisait sur les habitants de l'endroit.

Mais on n'a pas entendu parler de madame Rogille. On a pu voir que madame Cadet montrait une grande prédilection pour la fille de l'avocat ; d'où venait cette amitié que la grosse dame témoignait à la jeune femme à la mode ? Il ne devait exister aucune sympathie bien sincère entre la fille parvenue du plâtrier Gorgibus et la brillante coquette qui n'aimait que le grand monde et les plaisirs les plus dispendieux.

Mais Augusta était fine, elle s'était dit : « Madame Cadet est fort riche, ménageons-la : quelque jour elle pourra peut-être nous être utile, quand ce ne serait qu'à trouver un emploi pour mon mari, qu'il me serait fort désagréable d'avoir constamment près de moi à bayer aux corneilles ! »

Dès lors, la jeune femme à la mode avait accablé madame Cadet de flatteries, de louanges, de compliments. Elle l'avait appelée : « Ma belle tante ! mon aimable tante ! » Il n'en fallait pas tant pour se faire bien venir de la grosse dame, qui était pétrie de prétentions et de sottise, et qui, comme toutes les personnes qui n'estiment que l'argent, se laissait surtout séduire par les grands airs, les belles toilettes, le ton tranchant, et ne jugeait du mérite d'une personne que par l'embarras qu'elle faisait. Madame Rogille ne manquait pas, dans ses conversations avec madame Cadet, de dire qu'elle avait été au bal chez un prince étranger, au concert chez un ambassadeur, qu'elle dînait souvent avec des sénateurs et des députés. Alors la grosse dame ouvrait une bouche qui rivalisait presque avec celle de ses enfants ; elle ouvrait ses yeux, elle ouvrait ses narines, elle ouvrait ses oreilles, on ne sait pas où cela s'arrêtait, puis elle disait à Augusta :

— Que vous êtes heureuse d'être répandue dans du si beau monde !

Et madame Rogille lui répondait en souriant.

— Mon Dieu ! tous ces gens-là ne m'amusent pas autant que vous! et votre société a quelque chose qu'on ne trouve pas chez eux.

Enfin, le huitième jour du retour à la campagne, par un beau soleil d'automne, on entend sur les midi un grand bruit qui ressemble à celui de chevaux, de voiture, de fouets de postillon. Madame Cadet, qui est en train de faire son second déjeuner avec une soupe aux choux, dont M. Cadet refuse d'accepter une assiettée, sous prétexte que les choux lui occasionnent des dérangements, la grosse dame, disons-nous, suspend une cuillerée qu'elle allait porter à sa bouche, en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que ça? entendez-vous, monsieur Cadet?

— J'entends des chiens qui aboient après quelque charretier.

— Vous n'entendez que cela? vous n'avez pas le tympan développé!... J'entends une voiture, moi, et je gagerais que c'est une voiture bourgeoise.

Au même instant, mademoiselle Aurore accourt en criant :

— Maman! la voilà, là... là!... la voilà!... c'est ma cousine Rogille! gille... gille... dans une belle calèche! lèche... lèche!... qui vient ici... ci... ci!...

La petite fille n'a pas fini de parler, que le jeune Astèque nommé Exupère se précipite comme une bombe dans la chambre, saute pardessus sa sœur comme au cheval fondu, fait tomber mademoiselle Aurore sur le nez, mais ne s'inquiète pas de cela et va se glisser sous l'assiette de sa mère, en criant comme un sourd :

— C'est ma belle cousine Rogille, dans une belle voiture, avec une autre belle dame, et deux chevaux et un beau jockey, et Rogille pardessus le marché!...

— Je m'en doutais! ce sont eux!... dit la grosse dame, qui, dans sa joie, laisse échapper le contenu de sa cuillerée, qui tombe sur le visage d'Exupère, qui beugle comme un âne parce qu'il a reçu de la soupe dans l'œil. Mais on ne l'écoute pas, on est tout occupé de la visite qui arrive. Madame Cadet se lève, court rajuster son bonnet devant une glace, en disant à son mari :

— Allons, monsieur, disposez-vous... allez mettre votre belle robe de chambre de velours...

— Mais je ne l'ai point apportée ici, Doxie; j'ai pensé qu'à la campagne je pourrais l'abîmer.

— Ah! quelle bêvue!... Ah! quelle mesquinerie... venir ici sans sa belle robe de chambre!... Enfin, monsieur, mettez quelque chose, j'espère que vous n'allez pas recevoir des dames élégantes avec cette méchante veste de coutil à boutons d'os... Et votre fils, où est-il?... où se cache-t-il?... Il n'est jamais là, ce monsieur...

— Il joue au billard tout seul, dit Aurore.

— Voilà une belle occupation... Allons, que tout le monde me suive. J'entends la voiture qui entre dans la cour... Venez, mes enfants.

C'était en effet madame Rogille qui arrivait dans une belle calèche, traînée par deux chevaux fringants et conduite par un jockey anglais, qui conservait sur sa figure l'immobilité d'une momie. La jeune femme amenait avec elle son intime amie, madame Angelina Dugrandpré, autre femme à la mode qui se disait veuve, mais dont on n'avait jamais connu le mari; c'était une fort jolie blonde, à l'œil gai, vif, provoquant, qui montrait trop souvent deux rangées de dents blanches et d'un émail irréprochable, mais dont le ton et les manières un peu excentriques annonçaient l'habitude d'un grand nombre de sociétés.

M. Rogille complétait la calèche. C'était, comme nous l'avons dit, un de ces hommes à figure insignifiante, ayant quelque chose du mouton à l'état paisible, qui, pourvu qu'ils mangent bien, boivent bien et dorment bien, ne s'inquiètent nullement du reste. Celui-ci avait cependant, en plus des autres, l'habitude de rire de tout ce qu'on disait, en applaudissant aussi de la tête et du geste. Quelquefois il parlait trop tôt, ainsi que les claqueurs des théâtres, et se mettait à rire aux éclats avant que la personne qui parlait eût achevé son conte ou son histoire, mais alors Rogille en était quitte pour recommencer, ce qu'il faisait avec la même hilarité.

Augusta a une charmante toilette de campagne, et sa robe est coupée en forme d'amazone. Elle saute la première en bas de la calèche et court à madame Cadet, qu'elle embrasse sur les deux joues en lui disant :

— Bonjour, belle tante!... Nous voilà, vous voyez que je tiens parole, moi. Je vous amène ma meilleure amie, madame Angelina du Grandpré... Rogille, donnez donc la main à Angelina pour descendre de voiture.

— Ce n'est pas la peine! je descends bien toute seule... Les voitures! ça me connaît.

En disant cela, la dame aux belles dents saute à bas de la calèche et vient saluer madame Cadet, qui se confond en révérences.

— Ah! mesdames, que je suis donc bien aise!... Bonjour, chère nièce, et cela va bien?

— Très-bien, ma tante... cela ne vous contrarie pas que je vous aie amenée ma bonne amie?...

— Ah! quelle idée! me contrarier! Je suis trop heureuse... nous ferons de notre mieux pour que madame se plaise chez nous.

— Ah! madame, à la campagne, moi, je ne suis pas difficile... mais je mange comme quatre, par exemple, et je vous avouerai que j'ai déjà faim...

— Tant mieux, madame, tant mieux.

— Mais, Angelina, ma tante va te prendre pour une ogresse!

— Je me montre tout de suite... avec mes avantages.

— Bonjour, Exupère; bonjour, Aurore... Angelina, je te présente un cousin et une cousine...

— Dieu! quels affreux magots! murmure Angelina à l'oreille de son amie, qui lui répond de même :

— N'est-ce pas que ce sont des petits-fours?

Puis elle reprend tout haut :

— Mais où est donc mon oncle? je ne l'aperçois pas...

— Il va venir, mesdames, il est allé faire un bout de toilette pour vous recevoir.

— C'était fort inutile, est-ce qu'on fait de la toilette à la campagne?... Ah ça! qu'est-ce que Rogille fait donc dans la voiture?... Est-ce qu'il a l'intention d'y rester?

— Pardon! me voilà... crie le mari d'Augusta; c'est que je cherche quelque chose... que j'avais emporté et que je ne trouve plus...

— Est-ce un pâté de foie gras, monsieur Rogille? dit Angelina, je vais vous aider à chercher alors...

— Non, madame, c'est un parapluie que j'avais pris en cas de mauvais temps.

— Ah! ah! un parapluie... avoir une voiture à ses ordres et emporter un parapluie!... C'est bien digne de mon mari cela! Fi! un parapluie! Il n'y a rien que je déteste comme cela! Si j'avais vu le vôtre, monsieur, je l'aurais jeté sur la route.

— Heureusement vous ne l'avez pas vu, car le voici... il était sous un coussin!...

Enfin M. Cadet paraît : il a mis un habit noir et un gilet blanc, ce qui fait un singulier effet avec son gros pantalon de campagne, et sa casquette en paille sous laquelle sortent avec profusion les touffes de sa perruque; il tient même des gants à sa main, mais il n'a pas pu parvenir à les mettre. Il court saluer les dames. La belle Angelina est obligée de se retourner pour ne point lui rire au nez. Augusta donne la main à son oncle, qui s'obstine malgré cela à vouloir l'embrasser, ce qu'elle espérait esquiver.

— Comment, mon oncle, vous avez été faire de la toilette pour nous recevoir! dit madame Rogille. Mais cela n'a pas de bon sens... Dieu me pardonne, vous avez été mettre un habit!...

— Ma chère nièce... j'étais bien aise... Quand on reçoit des dames... Et puis... je n'ai pu mettre la main sur un paletot...

— J'espère que vous allez ôter bien vite cet habit-là... vous avez l'air d'un figurant dans une pièce où l'on donne un bal!

— Oh! oui, monsieur!... ôtez votre habit! dit Angelina en se mordant les lèvres, sans quoi il me serait impossible de déjeuner.

— Madame, si vous l'exigez... Mais entrez donc vous reposer.

— Ah! oui, nous reposer et manger... Nous sommes parties de Lagny sans déjeuner... Jugez si nous devons avoir faim!

— Doxie, as-tu donné tes ordres pour...

— Soyez tranquille, monsieur Cadet... je vais trouver Catherine... Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jour de marché?... Mais n'importe, on a ici des ressources... Conduisez ces dames au salon.

M. Cadet, qui essaye toujours, mais en vain, de mettre ses gants, va présenter ses deux mains aux dames, après avoir fait un salut amical à M. Rogille, qui cette fois est en train de chercher quelque chose sous la voiture, lorsque le jockey anglais vient se poser devant madame Cadet en lui disant avec un grand flegme :

— Haow il était le écurie *for the horse?*

La grosse dame ouvre de grands yeux qu'elle tourne vers sa belle nièce en lui disant :

— Que demande votre jockey, ma belle?

— *What will you, Johnson?* dit madame Rogille en s'adressant au jockey, tandis que M. Cadet s'écrie :

— Ma nièce parle l'anglais! c'est ravissant! elle possède bien des langues vivantes!

— Que voudriez-vous qu'elle fît de celles qui sont mortes? répond la belle blonde. Ce n'est plus bon qu'à mettre sur des bocaux d'apothicaire.

Cependant le domestique a montré ses chevaux en répétant avec force :

— Je vôlais... le écurie... *the stable.*

— Ah! il demande où sont les écuries pour y conduire ses chevaux... Ma belle tante, veuillez le lui faire indiquer.

— L'écurie? répond madame Cadet avec embarras. Mais je crois... je n'ai pas dans l'idée que nous en ayons. Monsieur Cadet, y a-t-il une écurie dans la maison?

— Je n'en ai jamais aperçu, bobonne, mais nous avons un immense grenier.

— Ah! ah! ah! il est charmant, mon oncle! Est-ce qu'il croit qu'on va mettre les chevaux au grenier?... Comment, pas un hangar, une serre?... Il faut cependant que nos chevaux soient logés quelque part... Je croyais que vous aviez une voiture, ma tante?

— Oui, nous avons un très-joli char-à-bancs, mais point de cheval, nous en louons un quand nous voulons nous en servir... Ah! j'y songe, celui qui nous loue son cheval doit avoir une écurie, il fau-

drait aller lui demander s'il a de la place pour deux chevaux... Monsieur Cadet, où est donc votre fils?... On l'enverrait chez Grospierre... Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore venu saluer sa cousine?...

— Ah! c'est vrai, mon petit cousin Isidore, je serai très-contente de le voir... Eh bien! Angelina n'est plus là... Je gage qu'elle est allée manger quelque chose... Tant pis, arrangez-vous avec les chevaux; moi, je vais me reposer... Mon Dieu, monsieur Rogille, que cherchez-vous donc maintenant sous la voiture?

— Ma chère amie, c'est un paquet de cigares première qualité que votre amie madame du Grandpré m'avait confié... Ah! je le tiens; victoire! il était sous une roue... Tiens... il est totalement écrasé!

— Ah! comme c'est agréable!... des cigares délicieux!... En vérité, monsieur, vous n'êtes bon à rien.

Madame Angelina, que la question de savoir où l'on mettrait les chevaux intéressait fort peu, avait quitté la main de M. Cadet et était entrée dans la maison; là, son premier soin avait été de chercher la salle à manger, elle l'avait trouvée facilement, et apercevant sur une table la soupière contenant la soupe aux choux que madame Cadet commençait à déguster lorsque la voiture était arrivée, elle s'était aussitôt mise à table et servi une énorme assiettée du rustique potage, qu'elle avalait à grande cuillerée lorsque son amie vient la rejoindre.

— J'en étais sûre! elle mange! s'écrie madame Rogille.

— Il me semble, ma chère amie, que c'est ce que l'on peut faire de mieux ici, car le peu que j'ai vu de ta famille est vraiment à mettre sous cloche! c'est à qui sera le plus vilain!

— Tais-toi donc... ils sont peut-être sur mes pas... Est-ce bon ce que tu manges là?

— Pas mauvais, c'est la soupe aux choux patriarcale... c'est la dinde truffée du laboureur, c'est le pilau du Turc, c'est l'olla podrida des Espagnols.

— Alors, donne-m'en.

— J'étais sûre que tu y viendrais... Dépêchons-nous avant que ton mari n'arrive, car il ne nous en laisserait plus. Mon Dieu, ma chère, quelle drôle de famille tu me fais voir! Au reste, cela promet d'être amusant. Dis-moi, qu'est-ce que ton oncle a donc sous sa casquette, des copeaux?

— Mais non, ce sont les boucles de sa perruque blonde qui l'inondent... Prends garde, on revient.

Cette fois, c'est Isidore qui vient saluer les dames.

— Ah! à la bonne heure! voilà une figure! dit Angelina en apercevant le jeune cousin. Est-ce que monsieur est de la famille Cadet?

— Isidore est le fils de mon oncle.

— Oh! pas possible... Il y a eu du *Syanarelle* à cette époque-là... et c'est bien heureux pour monsieur.

— Isidore, vous n'êtes pas gentil, dit madame Rogille, je vous avais engagé à venir me voir et je vous attends encore!

— Ma cousine, ce n'est pas ma faute... mais on me laisse si peu de liberté... Ma belle-mère veut que je sois toujours là pour jouer au loto avec ses enfants.

— Ah! ah! ah! il serait possible! s'écrie Angelina en riant aux éclats. Eh bien, si c'est comme cela que vous employez le plus bel âge de votre vie!...

L'arrivée de M. et madame Cadet interrompt la jolie blonde. M. Cadet a remplacé son habit noir par une veste de chasse qui a des boutons larges comme des pièces de cent sous... en argent.

— Nous voici, dit la grosse dame, le dîjeuner est au feu, vous aurez une gibelotte, Catherine les fait excellentes; mais aimez-vous le lapin, mesdames?

— Oui, ma tante, c'est-à-dire une fois, mais pas deux!

— Mais, que vois-je, vous mangez?

— Oui, madame, répond Angelina en continuant d'attaquer son assiette, nous mangeons... J'ai trouvé ici cette soupière pleine de soupe aux choux, et ma foi, comme je tombais d'inanition, je me suis jetée dessus... mon exemple a entraîné Augusta... C'est peut-être agir un peu sans façon, mais à la campagne, j'ai pensé que la soupe aux choux faisait partie de l'hospitalité. Elle est très-bonne, c'est-à-dire elle était très-bonne! car il n'y en a plus.

Madame Cadet n'est pas très-satisfaite de voir qu'on a mangé sa soupe qu'elle avait à peine goûtée et sur laquelle elle comptait pour son second déjeuner, mais elle dissimule cette contrariété sous un sourire en s'écriant :

— Oh! vous avez très-bien fait, mesdames!... Mais alors vous ne pourrez plus déjeuner!

— Pardonnez-moi, cela ne compte pas; ceci... c'est l'absinthe.

— Et nos chevaux, ma tante?

— On leur trouvera un gîte, soyez tranquille; en attendant, votre jockey *son son*... les a attachés tous les deux dans le jardin... Ah! vous voilà, monsieur Isidore; c'est heureux!... Il a fallu que mon fils Exupère aille avec le jockey chez Grospierre; c'est vous qui auriez dû le conduire!

— Ma tante, ne grondez pas mon cousin... il fallait envoyer Rogille avec le jockey, ça l'aurait promené!

En ce moment M. Rogille entre dans la salle à manger en s'écriant :

— Ah! ça sent bon ici. Ça sent la soupe aux choux!... Y en a-t-il un peu pour moi?

— Trop tard, cher ami, dit Angelina; d'ailleurs il n'y a pas de soupe aux choux pour les gens qui me perdent un paquet de pantalons...

— Il n'est pas perdu, il n'est qu'écrasé.

— Vous croyez que nous allons les chiquer, apparemment?... Madame, avez-vous des cigares ici?

Madame Cadet regarde son mari en lui disant :

— Avez-vous des cigares, monsieur Cadet?

Et M. Cadet regarde avec admiration les boutons de sa veste, en murmurant :

— Vous savez bien, Doxie, que vous m'avez défendu de fumer... Alors pourquoi aurais-je des cigares?

— Défendu de fumer! s'écrie Angelina; comment, madame vous défendez ce qui fait maintenant la partie principale de l'existence française!... ce qui est du meilleur goût! du meilleur ton, du meilleur genre!... Mais vous ne trouverez plus à Paris un salon où l'on ne fume!... Les dames ont pris cette mode comme les hommes! elle est très-bien porté, et incessamment cela entrera dans l'éducation des demoiselles.

— Comment, madame, il serait possible!... J'ignorais... ma tante ne m'avait pas dit... Est-ce que vous fumez, Augusta?

— Oui, ma tante... des cigarettes, parfois même le cigare... c'est très-bon pour le système nerveux.

— Oh! du moment que cela est bon pour le système!... j'essayerai de fumer... Isidore, vous trouverez bien dans le pays des cigares pour ces dames... Allez en acheter...

— Oui, madame.

— Non! non! s'écrie Augusta, nous voulons garder Isidore avec nous... Rogille va y aller... Rogille, allez acheter des cigares.

— Mais je ne connais pas le village, murmure Rogille en rentrant son menton dans sa cravate.

— Eh bien, ça vous le fera connaître.

— Mais, je n'ai pas déjeuné, moi!

— Vous déjeunerez en revenant. Allez, monsieur, cela vous apprendra à avoir, une autre fois, plus de soin de ce qu'on vous confie.

M. Rogille sort d'un air désespéré. A peine est-il parti que l'on sert le déjeuner. Angelina attaque la gibelotte absolument comme si elle n'avait pris que de l'absinthe, et madame Cadet, privée de sa soupe aux choux, se décide à tenir compagnie à ces dames. Une omelette au lard accompagnait la gibelotte; des poires, des pommes, des noix et du fromage de Brie composaient le dessert; tout cela était arrosé par un petit vin du cru qui, au besoin, aurait pu assaisonner la salade.

— Ma chère nièce, dit M. Cadet, je ne savais pas que vous aviez une maison de campagne dans nos environs... L'avez-vous achetée ou louée?

— Ni l'un ni l'autre, mon oncle. La propriété dans laquelle nous sommes allés passer quelque temps appartient à M. Archibald de Saint-Ouen, notre ami intime; il en a hérité il y a peu de temps... Alors, vous comprenez, c'est absolument comme si elle était à nous...

— C'est même bien plus commode, dit Angelina, puisqu'on n'a pas de frais d'entretien à payer!... Vous avez là un drôle de petit vin...

— Vous le trouvez bon?

— Je le trouve bon à faire sauter des chèvres, c'est du piqueton!

— C'est du vin du cru.

— Grand Dieu! quel cru!... Dites donc, vous nous en donnerez d'autre pour dîner, n'est-ce pas?

— Oui, nous en avons quelques bouteilles en réserve... pour les jours de fête!

— Vous tâcherez que ce soit fête aujourd'hui.

Madame Cadet, un peu piquée de ce qu'on trouve son vin mauvais, se hâte de dire :

— Oui, madame, certainement, c'est fête ici quand nous y recevons ma chère nièce, et si j'avais pu prévoir... mais à la campagne, on ne boit que pour se rafraîchir, et ce petit vin est très-rafraîchissant.

— Oui, madame, trop rafraîchissant peut-être, il doit produire le même effet que le cidre.

— Qu'elle est bête, cette Angelina! dit madame Rogille en riant aux éclats. Ma tante, excusez-la, il faut toujours qu'elle plaisante.

— Madame est tout excusée, et d'ailleurs...

La grosse dame est interrompue par des cris qui se font entendre de côté du jardin, et bientôt mademoiselle Aurore accourt toute effarouchée en disant :

— Ah! maman!.. ah! papa... les chevaux... vaux vauv... dans le jardin... din din... si vous saviez... ce qu'ils font... font font!...

— Mais Johnson les avait attachés, dit madame Rogille.

— Oui; mais ils se sont détachés... chez chez'...

La femme de chambre, qui entre sur les pas de la jeune fille s'écrie :

— Oui, ils se sont détachés, je sais bien pourquoi... Je vous ai vue, moi, mademoiselle, vous tenter une houssine à la main et vous vous amusiez à les asticoter. Vous leur fouettez votre houssine sous la queue...

— Non! ça n'est pas vrai... c'était sous le nez!...

— Sous la queue ou sous le nez, dit Angelina, la question n'est pas là, ils se sont détachés, voilà tout.

— Oui, madame..., et si vous saviez comme ils arrangent le

M. Cadet n'a pas encore pu parvenir à faire sortir son âne de la cour. — P. 50.

jardin. Ils galoppent à travers les plates-bandes, les fleurs, la vigne...

— Ah! mon Dieu! ils vont tout dévaster! s'écrie madame Cadet; Isidore, allez vivement les museler...

— Cela me regarde, ça, dit Angelina en quittant la table. Les chevaux, ça me connaît, je suis du *sport!*... Venez, monsieur Isidore.

— Elle désire manger du port? murmure M. Cadet.

Mais on ne l'écoute pas; tout le monde court vers le jardin. Cependant l'ex-pharmacien se tient prudemment à l'entrée avec sa femme, craignant un coup de pied de cheval. On aperçoit bientôt les deux coursiers qui ont l'air de jouer aux barres dans le jardin. Angelina s'avance bravement vers un des chevaux.

— Elle va se faire trépigner, s'écrie M. Cadet.

— Pas de danger, mon oncle; tenez, voyez... elle en tient déjà un par sa gourmette... et voilà Isidore qui arrête l'autre...

— Ils ont joliment arrangé mon jardin! dit madame Cadet en soupirant. Ce n'est plus qu'une terre labourée.

— Eh bien! ma tante, ce sera bien plus commode si vous avez des plantations à faire.

Le jokey anglais revient justement avec Exupère. Un âne a consenti à loger les chevaux.

— Emmenez-les bien vite! dit madame Cadet, ils dévastent tout ici!...

— Les avez-vous achetés ou loués, ces chevaux-là, ma nièce? demande M. Cadet.

— Ni l'un ni l'autre, cher oncle; la calèche et les chevaux, tout cela est à M. Archibald...

— Ah! très-bien!

— A propos de M. Archibald... ma tante, je lui ai dit de venir nous retrouver ici...

— Vous avez bien fait, ma nièce.

— Il n'est pas sûr de pouvoir venir aujourd'hui; en tout cas il viendra demain matin... car nous couchons chez vous, belle tante... ça ne vous gênera pas... hein?

Madame Cadet dissimule une grimace en répondant :

— Nous gêner... par exemple... la maison est grande, nous avons six chambres d'amis...

— Oh! alors nous aurons de la place... il faudra aussi coucher Johnson... le jockey de M. Archibald...

— Il y a des greniers...

— Oh! ma tante, ne le mettez pas au grenier; c'est un Anglais, il est très-difficile, très-susceptible; si on le couchait au grenier, il serait capable de mettre le feu à la maison...

La grosse dame fait un bond en arrière en s'écriant :

— Alors on se gênera pour ce domestique... mais je ne comprends pas qu'on prenne à son service des Anglais... qui parlent anglais!

— Et qu'est-ce que nous allons faire maintenant pour nous amuser? demande la blonde Angelina en revenant trouver la société.

— Ah! oui, dit madame Rogille, car il faut nous amuser... n'est-ce pas, belle tante, que c'est votre avis aussi?

— Assurément, ma chère nièce; eh bien! nous avons dans le jardin un jeu de Siam...

— Ah! ma tante... c'est un jeu d'ouvriers.

— Nous avons un billard dans le dernier goût, sans blouse...

— Merci, toujours du carambolage! c'est monotone!..

— Nous avons un loto, murmure M. Cadet, si ces dames aimaient ce jeu...

— Oh! assez, cher oncle, pas un mot de plus... Mais j'ai trouvé ce qu'il nous faut, moi; le temps est superbe, il faut visiter les environs qui m'ont semblé fort pittoresques... qu'en dites-vous?..

— Oui, belle nièce, volontiers, une promenade à pied... ça fait du bien... à moins que nous ne prenions le char-à-bancs... ou votre calèche...

— Pas du tout, ma tante, ce n'est pas ainsi que je l'entends, il faut aller à cheval... une cavalcade... galoper, trotter à travers champs; voilà le plaisir... n'est-ce pas, Angelina?

— Tu sais bien, ma chère amie, que je défie, moi, toutes les écuyères de l'Hippodrome... je ne connais pas de promenade autrement qu'au grand galop.

— Mon Dieu! dit madame Cadet, puisque vous aviez envie d'aller à cheval, il ne fallait donc pas laisser emmener vos chevaux...

— Ah! ma tante, vous n'y pensez pas... ce sont des chevaux de selle qu'il nous faut... ceux qui vont à la voiture ne sauraient nous convenir... Voyons, mon oncle, Isidore, il s'agit de nous trouver des chevaux... il nous en faut absolument.

M. Cadet regarde toujours ses boutons, Isidore se dispose à sortir.

— Moi aussi, je veux un cheval pour moi, dit le jeune Exupère.

— Taisez-vous, monsieur! murmure madame Cadet, qui a peine à cacher son mécontentement depuis que madame Rogille demande des chevaux. Vous irez à âne, et encore si on en trouve... c'est comme des chevaux, je doute fort que dans le village on puisse s'en procurer...

— Je vais aller chez ce monsieur qui a une si belle propriété au bout du pays, dit Isidore, je l'ai vu sortir à cheval avec sa femme... peut-être consentira-t-il à en prêter...

Où donc est le feu?... De quel côté est le feu?...

— C'est cela, mon cousin, vous direz que c'est pour deux jolies femmes...

— Et je ne mentirai pas, ma cousine...

— Et si ce monsieur a beaucoup de coursiers, dit Angelina, qu'il vienne avec nous... plus on est de fous plus on rit!...

— Ah! mon Dieu, dit tout bas madame Cadet à son mari, cette jeune femme-là est bien écervelée... elle est capable d'inviter tout le pays à dîner ici... Nous avons les Montrognon... je les ai prévenus... c'est bien assez... Isidore est parti pour tâcher de trouver des chevaux. M. Cadet s'excuse de ne point en faire autant que son fils, mais il déclare qu'il ne saurait à qui s'adresser.

— Ah ça, mais ton mari ne revient pas... Est-ce qu'il mangerait les cigares? dit Angelina à son amie.

— Le voilà, dit M. Cadet, je l'aperçois qui entre dans la cour.

M. Rogille reparaît en effet, avec un gros paquet de cigares qu'il présente à la belle blonde en lui disant :

— Voilà tout ce qu'il y a de mieux dans l'endroit.

— C'est joli, ce qu'il y a de mieux, tous *infectados* à un sou!...

Madame Rogille, qui s'est approchée pour prendre un cigare, s'éloigne tout à coup de son mari en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! où avez-vous été, monsieur, d'où venez-vous?.. Quelle horreur! vous empoisonnez!

— Comment, j'empoisonne... ce n'est pas possible, je n'ai rien fait pour cela.

— Angelina, est-ce que tu ne sens pas?

— Si fait... il sent l'ail à plein gosier!...

— L'ail? ah! c'est possible... en route j'ai aperçu un épicier qui vendait des saucissons... comme je mourais de faim, j'en ai acheté un avec un petit pain... ma foi, ça m'a soutenu...

— Ah! le malheureux... mais vous êtes une vraie gousse d'ail, monsieur... allez-vous-en bien vite, ne restez pas près de moi... je déteste cette odeur...

— Que je m'en aille... oui, j'espère que je vais aller déjeuner... on n'a pas tout mangé, je me flatte...

— Emmenez-le, mon oncle, emmenez-le bien vite, que je ne le sente plus.

M. Cadet se hâte de prendre M. Rogille sous le bras et l'emmène; alors les deux amies se mettent à fumer l'une à droite, l'autre à gauche de madame Cadet qui prend alors un cigare et le tourne dans ses doigts en disant :

— Comment, mesdames, c'est bon genre de fumer à présent, même les femmes?

— Surtout les femmes! dit Angelina.

— Si je savais m'y habituer facilement...

— Essayez; pour connaître une chose il faut bien y goûter.

— Comment fait-on?

— Attendez, je vais d'abord vous allumer votre cigare... là... le voilà bien pris... à présent mettez-le dans votre bouche... entre vos dents, sans trop serrer. C'est cela... aspirez la fumée... puis rendez-la...

— Par où?

— Mais par la bouche.

Madame Cadet fait assez bien ce qu'on lui enseigne.

— Très-bien, dit Angelina, vous allez à merveille... vous étiez née pour fumer... continuez!

— Mais si cela vous fait mal au cœur, ma tante ne continuez pas!

— Nullement! répond madame Cadet, que les éloges de la dame blonde enorgueillissent, ça ne me fait pas mal au cœur... je vais bien, n'est-ce pas?

— C'est même surprenant comme vous fumez bien tout de suite.

— Oh! ce n'est pas difficile... seulement... ça étourdit un peu... mais on doit s'y faire...

— Ma tante, je vous engage à cesser, car il me semble que vous pâlissez.

— Mais non, ma nièce, je vous assure que je ne suis qu'un peu étourdie...

— Voilà Isidore, il amène des chevaux et des ânes! crie le jeune Exupère.

— Victoire! dit Angelina, les chevaux sont pour nous, les ânes reviennent de droit à nos hôtes.

Tout le monde veut aller voir les coursiers. Madame Cadet veut suivre les dames, mais elle n'a pas fait six pas dans la chambre qu'elle s'écrie :

— Ah! mon Dieu! je valse... je tourne... je ne me tiens plus!...

En effet, la grosse dame se laisse aller de côté, heureusement elle rencontre la vigoureuse Angelina qui la retient dans sa chute, mais qui appelle à son aide.

— Tu as trop fait fumer ma tante, dit Augusta, la voilà malade.

— Bah! ce n'est rien... un étourdissement!.. Mais est-ce qu'on va me la laisser sur les bras? elle est diablement lourde, cette dame!

M. Cadet accourt avec la femme de chambre et la cuisinière. On porte madame Cadet au grand air, elle déclare qu'elle a horriblement mal au cœur.

— Faites-lui du thé, dit Angelina, cela ne sera rien, et nous, à cheval, voilà deux coursiers très-jolis!

— Où avez-vous trouvé cela, mon cousin?
— Ma cousine, c'est le riche voisin qui a bien voulu me les prêter.
— Par exemple, cet autre cheval est affreux...
— C'est celui de Gros-Pierre, qui nous sert quelquefois au char-à-bancs. J'essayerai de le faire aller... à moins que mon père ne le veuille pour lui.
— Non, non, dit M. Cadet, je prends un âne; et les enfants?
— Ils monteront tous deux sur l'autre âne. Exupère prendra sa sœur en croupe...
— Et ma femme?
— Oh! moi, dit madame Cadet, je suis trop indisposée pour aller avec vous... Je resterai ici avec M. Rogille. Mais, de grâce, mesdames, ne faites point de folies. Monsieur Cadet, veillez sur les enfants.
— Sois tranquille, Doxie, je te réponds que nous ne serons jamais en avant.

On se met en selle. Angelina et Augusta sont déjà au bout du village que M. Cadet n'a pas encore pu parvenir à faire sortir son âne de la cour.

XXVII. — LE RETOUR DE LA CAVALCADE.

Lorsque le thé a un peu dissipé le malaise de madame Cadet, elle appelle sa femme de chambre et lui dit :
— Julie, vous préparerez deux chambres à coucher; une pour M. et madame Rogille, l'autre pour cette dame, l'amie de ma nièce.
— Comment, tout ce monde-là couche ici!... en voilà de l'embarras...
— Il faudra aussi coucher le jockey anglais.
— On le mettra au grenier.
— Non, il paraît que les Anglais n'aiment pas les greniers.
— Où donc faut-il le mettre alors?
— Derrière l'office... il y a un petit cabinet, vous y dresserez un lit de sangle.
— Que de dérangement!.. Madame a-t-elle vu le jardin, dans quel état il est?
— Ne m'en parlez pas, Julie, ce sont ces maudits chevaux... Ah!... ah! oh!
— Qu'est-ce que vous avez?...
— C'est un restant de mal de cœur... Ah! si jamais on me reprend à fumer...
— Sans compter que madame sent la pipe comme un corps de garde...
— Donnez-moi du vinaigre de Bully que je m'en inonde... vous direz à Catherine de tenir son dîner prêt pour cinq heures et quart, pas plus tard. Nous avons la famille Montrognon à dîner, et M. Montrognon ne peut pas attendre plus tard, ça le rend malade.
— Dieu! que de monde! les Montrognon trois, vos nouveaux venus trois et ici cinq, ça fait onze personnes!
— Et peut-être un ami intime de ma nièce, M. Archibald, viendra-t-il aussi...
— Pourvu qu'on n'aille pas à treize!... ce serait le bouquet.
— Que fait M. Rogille en ce moment?
— Il mange toujours, il n'a pas quitté la table... Tout ce monde-là mange que c'en est effrayant!
— Ah! Dieu... ah! oh!
— Encore, madame...
— Ah! que je suis fâchée d'avoir fumé!

Sur les trois heures, la famille Montrognon arrive chez madame Cadet; cette famille se compose du père, ancien tanneur, homme énorme, aussi grand que gros, dont le ventre fait absolument l'effet de la bosse d'un polichinelle; son nez et son menton avancent dans la même proportion. De ce colosse on est tout étonné d'entendre sortir une petite voix de fausset qui semble appartenir à un enfant; c'est ce monsieur-là qui prétend être très-délicat et veut que l'heure de ses repas soit réglée comme un papier de musique.

Vient ensuite madame Montrognon, petite femme qui pourrait tenir dans la poche de son mari, qui dit du mal de tout le monde, parle à tort et à travers, et commence des histoires qu'elle ne peut jamais finir. Enfin la famille se complète par mademoiselle Arthemise, grande fille, maigre, plate, anguleuse, qui a les cheveux rouges et le nez pointu, mais en revanche absence complète de cils et de sourcils.

Madame Cadet fait force politesses à ses voisins, qui regardent de tous côtés en disant :
— Eh bien... où donc est M. Braillard?
— Et les aimables enfants, ce gentil Exupère et sa sœur Aurore?...
— Et votre beau-fils, M. Isidore?
— Tout le monde est en cavalcade!...
— Comment... sur de vrais chevaux?
— Oui, mes chers voisins. Figurez-vous que ma nièce, madame Rogille, est arrivée ce matin avec son mari et une de ses amies... femme à la dernière mode... ils sont venus dans une calèche magnifique... à deux chevaux... magnifiques aussi. Après le déjeuner ces dames ont désiré faire une partie de cheval... mon beau-fils en a trouvé dans le pays...
— Ils ne pouvaient donc pas prendre leurs magnifiques chevaux? dit madame Montrognon d'un air goguenard.
— Non... il paraît que les chevaux de voiture ne vont qu'avec des voitures...
— Et M. Cadet Braillard est aussi allé à cheval?
— Non, mon mari s'est contenté d'un âne ainsi que les enfants. J'aime mieux cela, je suis plus tranquille...
— Pourquoi n'êtes-vous point allée avec eux?
— Je vous attendais... je voulais rester pour vous recevoir...
— Oh! il ne fallait pas vous gêner, Montrognon aurait fait un somme en vous attendant... moi, j'aurais été jouer au siam avec ma fille... Arthemise adore ce jeu-là... elle y est très-forte!... elle espérait faire une partie avant dîner avec M. Isidore...
— Je pense qu'ils ne reviendront pas tard...
— Nous dînons à cinq heures, n'est-ce pas, voisine? dit l'ancien tanneur avec sa voix de flageolet.
— Mon voisin, nous mettrons un petit quart d'heure en plus à cause de ces dames... mais pas une minute plus tard.
— Diable, diable! cinq heures et quart, c'est déjà bien tard... ça me dérange, tout ça; j'ai l'estomac très-faible, sans que ça paraisse!...
— Il est certain qu'à vous voir on ne le croirait pas.

M. Rogille, qui vient enfin de finir de déjeuner, entre dans le salon et salue la société.

— C'est mon neveu, le mari de ma belle nièce, dit madame Cadet.
— Et monsieur n'est pas non plus de la cavalcade?
— Non, madame, je n'ai jamais pu m'habituer au cheval... Archibald a voulu me montrer... mais je tombais toujours! J'ai dit à Archibald : Quand il n'y aura plus de place dans la calèche, j'aime encore mieux monter derrière que d'aller à cheval.
— Qu'est-ce que c'est qu'Archibald? demande à demi-voix madame Montrognon à madame Cadet.
— C'est son ami intime et celui de sa femme.
— Ah! très-bien! je comprends.
— Je voudrais bien jouer au siam! dit mademoiselle Arthémise en sautillant sur sa chaise.
— Eh bien! ma belle demoiselle, c'est très-facile... Monsieur Rogille, jouez-vous au siam, pouvez-vous faire la partie de mademoiselle?
— Je n'y ai jamais joué... mais je crois que je saurai.
— Moi, ça m'est défendu, dit l'ancien tanneur, il faut se baisser, se mettre à genoux... mon tonneau de ventre s'y oppose!... Et vous, mère Cadet, ça ne doit pas vous aller non plus beaucoup ce jeu-là! Nous avons trop fait notre pelotte tous les deux.

La grosse dame ne pouvait pas souffrir qu'on l'appelât mère Cadet, elle dit à Rogille :
— Conduisez donc mademoiselle...
— Je vais avec eux, dit madame Montrognon, je veux aussi jouer au siam... Je puis me baisser, moi, oh! rien ne me gêne.
— Trois heures et demie, dit monsieur Montrognon en consultant sa montre. A quelle heure revient la cavalcade?...
— Je ne sais pas au juste, mais mon mari, qui en est, sait bien qu'on doit se mettre à table à cinq heures et quart. Ils ne se feront pas attendre. Votre fille grandit tous les jours, mon voisin... Est-ce que vous ne songez pas à la marier?...
— La marier... hom... c'est pas bien pressé... Après ça, moi, je suis bon enfant, bon père, je n'ai qu'une fille, je veux qu'elle soit heureuse. J'ai amassé du *quibus* dans les cuirs, Arthémise aura une dot très-ronde, et si elle me disait un jour : Petit père, j'en tiens pour tel jeune homme!... eh bien! je dirais : Épouse-le et que ça finisse.
— Ah! que c'est bien d'un bon père!... Voisin, je vais vous dire quelque chose, mais c'est absolument entre nous...
— Dame, voisine, il me semble que nous sommes en tête-à-tête...
— Mais j'entends par là que c'est une chose qu'il ne faut pas encore ébruiter.
— Allez, petite mère, allez.
— J'ai donc l'idée que mon beau-fils Isidore est amoureux de mademoiselle votre fille.
— Vraiment... vous croyez...
— Oh! vous savez que les femmes sont fines sur ces articles-là... J'ai surpris des regards bien enflammés qu'il dirigeait sur mademoiselle Arthémise... Ecoutez donc, votre fille est jolie.
— Hum! il n'y a pas d'excès, elle a les cheveux un peu rouges...
— C'est une couleur très-distinguée... Enfin, si ces jeunes gens s'aimaient...
— Votre beau-fils est gentil garçon... Écoutez donc... petite mère, on pourra jaser de ça... Mais *mutus*, je crois qu'on revient.

Arthémise revient en effet avec sa mère et M. Rogille. La demoiselle est désolée, elle s'écrie :
— Il est dans un bel état, votre jeu de siam!... les quilles cassées, le terrain labouré, on ne trouve plus la place où l'on posait le jeu...
— Qu'est-il donc arrivé dans votre jardin, madame Braillard, il est tout bouleversé?
— Eh! mon Dieu, madame, ce sont les chevaux de ma nièce, pendant qu'on leur cherchait une écurie, ils ont galoppé dedans...
— Ah! les magnifiques chevaux... Voilà une visite qui vous coûtera cher...
— Je l'ai souvent dit à Archibald, dit Rogille : vos chevaux sont

trop fringants, un de ces jours ils s'emporteront avec la calèche!

— Ah! les chevaux et la calèche appartiennent à M. Archibald! répond madame Montrognon d'un air moqueur. Madame Cadet lance des regards colères au mari d'Augusta, mais celui-ci n'y fait pas attention et reprend :

— Oui... oui... il a une très-belle propriété près de Lagny... C'est là que nous sommes allés passer quelque temps... Nous y sommes comme chez nous!... Je chasse avec Archibald... Je suis son traqueur... je lui rabats le gibier... Par exemple, je pêche seul, il n'aime pas la pêche; moi, j'y passe des journées entières, mais Archibald tient compagnie à ma femme. Nous nous amusons beaucoup!...

— Mon Dieu, que cet être-là est bête! se dit madame Cadet, tandis que madame Montrognon sourit d'un air moqueur.

— Voilà quatre heures et demie! dit M. Montrognon au bout de quelques instants. Et votre cavalcade ne revient pas vite!

— Ils ne peuvent pas tarder, d'autant plus que maintenant il fait presque nuit à cinq heures.

— Je ne conçois pas que des dames aillent à cheval! dit mademoiselle Arthémise; c'est si dangereux, on peut culbuter d'une façon immodeste.

— Oh! mademoiselle, ma femme et son amie ne tombent jamais; ce sont des gaillardes qui lutteraient avec tous les écuyers du Cirque... Mon ami Archibald, qui monte parfaitement, ne peut pas quelquefois jouter avec ma femme, elle prend un galop échevelé, il la suit de loin... et quelquefois Augusta l'entraîne si loin, qu'ils ne reparaissent pas de la journée!

— Est-ce qu'il n'en finira pas de nous parler de son Archibald?... murmure madame Cadet.

— Voilà cinq heures! dit M. Montrognon, a-t-on mis le couvert?

— Oui, voisin, oui, ne vous inquiétez pas... Ce n'est pas après cela que nous attendrons...

— Mais je ne veux attendre après personne... J'en suis bien fâché, mais vous avez dit le quart, pas plus, au quart, je me mets à table.

— C'est bien singulier qu'ils ne reviennent pas...

— Il leur sera arrivé quelque accident... les chevaux se seront emportés... les ânes se seront roulés..,

— Ah! monsieur Rogille, que vous êtes cruel avec vos suppositions!...

Dix minutes s'écoulent encore, et personne ne revient, cependant il fait presque nuit. L'ex-tanneur se lève après avoir regardé sa montre, en disant :

— Il est le quart, allons nous mettre à table...

Madame Cadet est évidemment contrariée, elle dit à l'énorme monsieur :

— Voyons, mon voisin, encore quelques minutes... je ne vous en demande que cinq, car je suis certaine qu'ils vont arriver. Je vous rappellerai, mon cher monsieur Montrognon, que nous attendons deux dames... deux dames élégantes et jolies...

— Je m'en fiche pas mal, de vos dames... Est-ce qu'à cause d'elles il faut que j'aie une gastrite... des crampes!... et puis ensuite une courante qui n'en finit plus... Mais que ceux qui veulent attendre le fassent... moi, je vais me faire servir le potage.

L'ancien tanneur se rend dans la salle à manger et se met à table. Madame Cadet déclare qu'elle attendra encore. Mesdames Montrognon, pour lui être agréables, veulent attendre aussi.

— A votre aise! dit le gros monsieur; moi, je dîne.

Le voisin a déjà avalé son potage, et il est en train de manger du turbot, lorsqu'on entend un grand bruit de chevaux dans la cour.

— Ah! enfin, les voilà! s'écrie madame Cadet qui sort précipitamment de la salle à manger pour recevoir la cavalcade. Mais elle n'aperçoit dans la cour que les deux dames et son beau-fils. Les hardies écuyères ont chacune perdu leur chapeau, qui a été emporté par le vent. Ce qui est cause que la blonde Angelina et Augusta reviennent avec leurs cheveux flottants, cela leur donne un aspect presque diabolique. Mais ces dames rient aux éclats en descendant de cheval et en se regardant.

— Ah! mesdames, que vous avez tardé!... J'étais inquiète... Mais je ne vois pas mon mari et mes enfants... Qu'en avez-vous donc fait?

— Comment! ma tante, est-ce qu'ils ne sont pas revenus?

— Non, vraiment... Vous les avez donc quittés?

— Ma chère dame, dit Angelina, quand on est à cheval, on n'a pas l'habitude de rester avec les personnes qui sont sur des ânes... d'autant plus que votre mari et vos mioches allaient comme des tortues... Nous les avons laissés derrière nous fort peu de temps après avoir quitté le village... Que sont-ils devenus! qu'ont-ils fait, ceci est leur affaire; mais ce dont je puis vous répondre, c'est qu'ils n'auront pas pris le mors aux dents.

— Comment! Isidore, vous ne savez pas ce qu'est devenu votre père?... Vous n'avez pas veillé sur lui et sur mes enfants?

— Madame, j'étais à cheval aussi, je suivais ces dames, je ne pensais pas que mon père aurait besoin de moi pour conduire son âne...

— C'est affreux... c'est abominable... Mon mari et mes enfants sont perdus et voilà la nuit... Il faut prendre des torches et les chercher partout!...

— Des torches! s'écrie Angelina en riant. Ah! si vous aviez des torches dans ce pays, cela m'étonnera bien.

Mais au moment où madame Cadet appelait [illegible] et voulait que tout le monde se mît à la recherche du restant de la cavalcade, on entend braire un âne auquel bientôt un autre âne répond. Ce concert attire l'attention générale.

— Voilà des ânes... Ce sont eux! dit madame Rogille.

En effet, on voit enfin arriver M. Cadet à pied et conduisant par la bride les deux ânes, sur chacun desquels est un de ses enfants... Mais la queue de la cavalcade revient dans un piteux état. Le papa boite et a son pantalon déchiré aux deux genoux. M. Exupère a une énorme bosse au front, et mademoiselle Aurore a le nez écrasé. De plus, le père et les enfants sont couverts de crotte.

— Malheureux!... Que vous est-il arrivé? s'écrie madame Cadet. Dans quel état vous voilà!

— Ah! bobonne, il n'y a pas de notre faute!... Mon âne a voulu courir après les chevaux, il s'est abattu et m'a jeté dans un fossé; un peu plus loin l'âne des enfants s'est roulé et les a jetés dans une mare... Exupère s'est fait une bosse au front, Aurore est tombée sur son nez... J'ai eu beaucoup de peine à les tirer de là; j'ai cru que nous y resterions tous les trois. Pour revenir, j'ai donné mon âne à Exupère, et j'ai tenu ces maudites bêtes par la bride... Mais nous ne sommes revenus qu'au pas... C'est ce qui nous a retardés.

— Voilà une jolie partie de plaisir!... Ah! mon Dieu! maudite cavalcade...

— Allons, belle tante, calmez-vous, il n'y a pas grand mal dans tout cela... la bosse d'Exupère et le nez d'Aurore seront guéris demain...

— Allons nous mettre à table, car le cheval donne de l'appétit! dit Angelina.

— Venez, mesdames; mais M. Montrognon n'a pas voulu attendre; je lui avais dit qu'on dînerait à cinq heures et quart, et à l'heure dite, il s'est mis à table... Il ne peut pas changer ses heures, ça le rend malade...

— Il n'est pas galant, votre M. Trognon, mais on doit s'attendre à tout de quelqu'un qui porte un nom comme celui-là.

— Monsieur Cadet, est-ce que vous allez vous présenter devant nos voisins avec votre pantalon déchiré aux deux genoux?... Et vous êtes couvert de boue...

— Doxie, on voit bien que c'est un accident... la société m'excusera; ce qui me fait le plus de peine, c'est que j'ai perdu un de mes beaux boutons en tombant dans le fossé!

XXVIII. — UNE NUIT ET UN BONNET DE COTON.

Tout le monde se rend dans la salle à manger. Les dames Montrognon regardent avec surprise les deux belles écuyères qui arrivent toutes décoiffées... Le ci-devant tanneur ne se lève pas pour saluer la compagnie, parce qu'il est en train de chercher une arête dans son poisson. Angelina sourit en disant à demi-voix à son amie :

— Il est bien élevé, ce monsieur!... On devrait le coucher tout de suite... Voilà encore une jolie famille!... et la fille qui a l'air d'une carotte montée!

— Tais-toi donc! ce sera bien plus amusant!

Tout le monde se met à table. Madame Cadet a placé son beau-fils à côté de mademoiselle Arthémise. Madame Rogille a déclaré qu'elle ne dînerait pas si on mettait son mari auprès d'elle, parce que ce monsieur sent toujours l'ail. La belle Angelina, qui craint de s'enrhumer, prie la femme de chambre de lui prêter un de ses bonnets, et Augusta, qui n'aime pas les bonnets, se coiffe avec un foulard. Madame Montrognon n'a pas assez de ses yeux pour regarder ces deux dames, dont les manières, le langage et la mine sont tout à fait nouveaux pour elle.

Bientôt Angelina s'écrie :

— Dites donc, monsieur Braillard, vous nous aviez promis d'autre vin pour dîner... Et ceci est toujours de votre piquetou...

— Ah! bravo! dit l'ex-tanneur. Je suis tout à fait de l'opinion de madame! Voisin, votre vin est trop vert.

— Ah! pardon... j'avais oublié de dire à Catherine... C'est ma chute dans le fossé qui m'a fait oublier cela... Catherine, allez chercher le vin du second service...

La cuisinière apporte d'autre vin. Angelina hoche la tête après l'avoir goûté.

— Eh bien! belle dame, comment le trouvez-vous? dit M. Cadet.

— Mais je le trouve un peu moins mauvais que l'autre. Cependant, si vous ne m'aviez pas prévenue, j'aurais cru que c'était du même!

— Vous êtes difficile, madame, répond madame Cadet d'un ton piqué. On voit que vous avez l'habitude des restaurateurs!...

— Mais, oui... Des bons, par exemple... la *Maison Dorée*, les *Frères Provençaux*, *Bonvalet*, *Deffieux*... voilà mes favoris.

— Enfin, mesdames, si notre ordinaire ne vous plaît pas, nous aurons au moins de quoi vous dédommager au dessert, car nous vous offrirons du champagne... Monsieur Cadet, j'espère que vous en avez ici...

— Oui, bohonne... j'en ai fait apporter deux bouteilles.

— Ce ne sera pas trop, s'il est bon, dit Angelina.

La demoiselle aux cheveux rouges ne peut retenir un petit cri d'étonnement en disant :

— Ah! mon Dieu!... deux bouteilles... Avec une bouteille, chez nous, on en donne à vingt personnes, et encore il en reste pour le lendemain!

— Tout cela dépend de la manière de le servir, répond Angelina; en ne donnant que de la mousse, on peut en effet aller fort loin!...

— Moi, je ne peux pas en boire, dit l'ancien tanneur.

— Il vous fait mal, monsieur?

— Il me donne des vestiges...

— Ah! des vertiges, voulez-vous dire.

— Oui, belle dame, des *vestiges!* Je deviens comme un fou, il n'y a plus moyen de me retenir! il faut que j'embrasse toutes les dames... et quelquefois je ne m'arrête pas là!...

— Oh! monsieur, nous aurons soin qu'on ne vous en verse pas.

— Eh bien! mon petit cousin, vous ne nous dites rien... Est-ce que le cheval vous a beaucoup fatigué?

Isidore ne disait rien parce qu'il était de mauvaise humeur d'être placé à côté de mademoiselle Arthémise qui, à chaque instant, prenait son pain pour le sien et le lui rendait ensuite, après avoir mordu à même, en lui disant à demi-voix :

— Je ne l'ai pas fait exprès!

— Mon beau-fils n'a pas l'habitude d'être aimable, s'écrie madame Cadet. Et cependant il est placé près d'une demoiselle qui devrait lui inspirer de bien jolies choses... Mais je suis sûre qu'il n'en pense pas moins.

— Et moi je gagerais qu'il n'en pense pas plus, dit Angelina en se tournant vers M. Rogille qui se bourre de veau en murmurant :

— C'est fâcheux qu'Archibald ne soit pas venu nous retrouver... on se serait plus amusé.

Enfin le dessert arrive, et le champagne est apporté : le jeune *Deux-mille* saute sur sa chaise à l'aspect de la bouteille ficelée, en s'écriant :

— Ah! du vin qui mousse! j'en veux! j'en veux beaucoup.

— Taisez-vous, Exupère! Vous en aurez ce qui convient à votre âge.

— Si on lui en donnait ce que peut contenir sa bouche! murmure Angelina, il aurait toute la bouteille et le verre avec.

— C'est du champagne...pagne, pagne!... qui fait sauter le bouchon... chon, chon!... chon, chon!...

Et la *Boîte-aux-lettres* se met à sauter elle-même sur sa chaise, et en sautant, envoie sa fourchette et son couteau dans le nez de ses voisins.

— Quel aimable enfant! dit la jolie blonde en riant aux éclats, tandis que M. Rogille qui a reçu un couteau dans les narines dit :

— Heureusement il ne coupait pas! On a bien raison de ne pas faire repasser ses couteaux.

M. Cadet verse son champagne. Il fait mousser tant qu'il peut, mais lorsqu'il arrive à l'amie de sa nièce, celle-ci tient son verre couché et tout contre le goulot en lui disant :

— Doucement, cher ami... on ne m'attrape pas, moi, je n'accepte pas la mousse pour du vin.

— Cette dame appelle votre mari son cher ami? dit madame Montrognon à l'oreille de madame Cadet, elle est bien libre avec lui, est-ce que cela ne vous choque pas? Moi, si une femme appelait M. Montrognon son cher ami, je sais bien que cela me choquerait!...

— Oui... en effet, cette dame est un peu sans gêne, mais il paraît que c'est l'habitude dans la haute société!

— Je bois à la santé de mon aimable tante! dit madame Rogille. Tout le monde trinque en répétant ce *toast;* mais bientôt Angelina remet son verre sur la table en s'écriant :

— Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

— Comment, ce que c'est que ça, belle dame? Mais du champagne, il me semble, répond M. Cadet.

— Du champagne... ça!... jamais!... fi!... pouah! C'est une infusion de sureau avec du sucre candi et un peu d'alcool pour donner du montant!

— Par exemple, madame, vous êtes la première qui trouviez notre champagne mauvais! s'écrie madame Cadet qui cette fois ne peut cacher son dépit. Nous n'en avons jamais reçu que des compliments!

— C'est que ceux à qui vous en avez fait boire ne s'y connaissaient pas; mais ce n'est pas moi qu'on trompera; je les connais tous : *Moët, Sillery, Jaquesson!*... tous enfin... Ceci n'a jamais vu la Champagne!

— Cependant c'est sucré et ça mousse! dit mademoiselle Artbémise.

— Moi, je le trouve délicieux! dit madame Montrognon en appuyant sur ses paroles.

— Cela se laisse boire, dit M. Rogille.

— En vérité, reprend madame Cadet, madame me rappelle un petit courtier en vins... un vilain petit jeune homme qui avait des cheveux effrayants!

— Comment, madame, est-ce que mes cheveux vous effrayent aussi?

— Non, madame, c'est seulement au sujet du vin que vous me rappelez ce courtier, qui osait nous demander quatre francs cinquante d'une bouteille de champagne!

— Quatre francs cinquante, c'était bon marché, madame; les premières qualités valent davantage.

— Oh! alors, madame, les princes seuls doivent en boire!

— On peut dépenser cent sous sans être prince! Monsieur Montrognon, je vous assure que vous pourriez boire de ce vin-là et qu'il ne vous donnerait pas l'envie de nous embrasser.

— Vous croyez, belle dame? Si j'en étais sûr...

— N'en bois pas, monsieur Montrognon, n'en bois pas! s'écrie l'épouse du tanneur en sautant sur le verre de son mari. On veut t'entraîner à faire des folies, mais je ne le souffrirai pas.

Madame Cadet, qui est très-vexée de l'affront fait à son champagne, fait bientôt quitter la table. Madame Rogille s'approche alors de son amie et lui dit tout bas :

— Tu as été trop franche, ma tante est furieuse contre toi.

— Qu'est-ce que ça me fait? Ne crois-tu pas que j'ai envie de revenir ici?... Un dîner tout ce qu'il y a de plus commun, du vin détestable, des figures à vous ôter l'appétit! mais c'est un tour affreux que tu m'as joué en m'amenant ici. Ah! Augusta, qu'est-ce que je t'avais fait!

Pour passer agréablement la soirée, madame Cadet propose une partie de loto. Mais les deux jeunes femmes repoussent cette proposition en demandant des cartes.

— Je vais vous tailler un petit lansquenet, dit Angelina.

— Nous ne le savons pas, dit l'ancien droguiste.

— Vous le saurez tout de suite! c'est simple comme bonjour. C'est le seul jeu adopté dans la grande société, le seul à la mode.

— Si c'est le jeu à la mode, apprenons-le, dit madame Cadet. Mais le difficile sera de nous procurer des cartes. Isidore, voyez dans le voisinage.

— La marchande de tabac en vend, dit Exupère.

— Alors, Isidore, achetez-en un jeu.

— Quatre jeux complets, dit Angelina. C'est le moins qu'il faille pour une banque de lansquenet.

— Quatre jeux! c'est exorbitant! c'est ruineux...

— Allons, belle tante, pour apprendre ce qui se joue dans les plus beaux salons de Paris.

Madame Cadet se décide en soupirant à acheter quatre jeux entiers. Les cartes sont apportées. Angelina s'en empare et explique le jeu, dont la combinaison est en effet à la portée des esprits les plus obtus. Elle jette ensuite une pièce de cinq francs devant elle en disant :

— Maintenant c'est pour tout de bon. Il y a cinq francs à faire. Les deux familles se regardent et madame Cadet s'écrie :

— Cinq francs, par exemple! est-ce que vous croyez, madame, que nous jouons un jeu d'enfer?... C'est beaucoup trop!

— Mais vous pouvez vous mettre cinq pour le faire, ce ne sera alors que chacun vingt sous que vous jouerez.

— C'est trop gros jeu, madame!...

— Ah! les poules mouillées!... Eh bien! tenez il y a deux francs, y arriverez-vous?

M. Montrognon met cinq sous, sa femme autant, les époux Cadet autant, madame Rogille fait le reste. Angelina gagne et s'écrie :

— Cette fois il y a quatre francs.

— Nous avons donc perdu? demande M. Montrognon.

— Il paraît que oui! répond sa femme en soupirant.

— Mais, au fait, pourquoi avons-nous perdu?

— Parce que c'est la carte du banquier qui est sortie au lieu de la vôtre, madame, dit Angelina.

— Ah! je ne comprends pas bien.

— Il y a quatre francs, qui est-ce qui met?

Les Montrognon et les Cadet ne soufflent pas mot.

— *Banquo!* dit Augusta.

Son amie tire les cartes et perd. Madame Rogille prend les quatre francs. Les habitants de la campagne sont stupéfaits.

— Comment, ma nièce, tu as gagné les quatre francs? dit M. Cadet.

— Sans doute, mon oncle.

— Tu avais donc tout joué?

— Oui, puisque j'ai dit *banquo*, ce qui signifie qu'on tient tout.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit *banquo*, monsieur Cadet?

— Mais, Doxie, je ne pouvais pas deviner que cela me ferait gagner.

— A moi la main, dit madame Rogille en prenant les cartes, et elle met deux francs devant elle.

— *Banquo!* s'écrie M. Cadet. Mais cette fois le sort favorise la banque.

— Il y a quatre francs! dit Augusta.

— Comment! je n'ai donc pas gagné? lui dit son oncle. J'ai cependant dit *banquo!*

— Oui, mais c'est ma carte qui est sortie. Eh bien, qui fait les quatre francs?

— Ma foi, je veux les gagner à mon tour, dit M. Montrognon en posant son argent sur la table. Sa femme veut en vain s'y opposer en le suppliant de ne point jouer si gros jeu, l'ancien tanneur persiste en disant :

— C'est quand il y a quatre francs qu'on gagne... Je fais l'écot!

— Vous faites *banquo?*

— Oui, je fais tout le magot.

Madame Rogille abat les cartes et amène deux dames :

— Il y a huit francs, dit-elle en réunissant l'argent. M. Montrognon devient violet et s'écrie :

— Quoi, madame, est-ce que je n'ai pas gagné?

— Non, monsieur, c'est moi.

— Vous n'avez pas mis de carte dans le milieu comme les autres fois.

— C'était inutile, monsieur, puisque c'était un refait.

— Comment, un refait! Mais je vois bien que c'est moi qui suis refait... Vous me trichez, madame!

— Ah! monsieur, une telle parole... Mon mari devrait se couper la gorge avec vous pour cela... Mais rassurez-vous... il ne se bat pas!...

— Jamais! dit M. Rogille, et il y a de bonnes raisons pour cela, je ne sais pas me battre, on ne m'a pas appris.

Cependant M. Montrognon est allé prendre son chapeau, il fait signe à sa femme et à sa fille de se lever.

— Eh quoi, cher voisin! vous partez déjà? s'écrie madame Cadet.

— Oui, oui, j'en ai assez de votre jeu! dit le gros homme.

— Nous perdons quatre francs et dix sous! reprend madame Montrognon. Ce n'est pas là un jeu de société, c'est de la roulette... c'est ce que l'on défend à Paris.

— Mais nous perdons aussi près de trois francs, monsieur Cadet et moi.

— Bonsoir, voisine; nous viendrons vous voir quand vous n'aurez pas vos belles dames de Paris.

— Mon beau-fils va vous reconduire.

— C'est inutile... nous sommes à deux pas... Beaucoup d'agrément, voisins, à ce jeu à la mode.

La famille Montrognon est partie. Madame Cadet fait la mine; son mari regarde ses boutons d'os; les enfants bâillent, ce qui fait de la peine pour leurs oreilles. Isidore songe à ses amours, M. Rogille s'endort et les deux femmes se regardent en riant.

— Dis donc, Augusta, si nous allions nous coucher? dit la belle blonde.

— Ma foi, je crois que c'est ce que nous avons de mieux à faire... Ma tante, où sont nos chambres?

— Julie va vous conduire, ma nièce. Madame a la chambre jaune qui donne sur le poulailler; vous, ma nièce, vous coucherez ici-dessus avec votre mari.

— Comment avez-vous dit, ma taute, avec mon mari?

— Sans doute, ma nièce.

— Est-ce que je couche jamais avec mon mari, moi? par exemple!

— Il y a plus de deux ans que cela ne nous est arrivé! dit M. Rogille en regardant au plafond.

— Je croyais, ma nièce, qu'une femme devait coucher avec son époux ; il faudra bien que vous vous arrangiez ainsi cette nuit, car je n'ai point d'autre lit à vous donner.

— Non, non, je ne couche pas avec M. Rogille... merci... et un homme qui a mangé de l'ail encore!... J'aimerais mieux ne point me coucher du tout.

— Mon Dieu, c'est bien facile à arranger! dit Angelina, nous coucherons ensemble et ton mari prendra la chambre jaune... D'ailleurs, elle lui revenait de droit.

— Ah! je le veux bien, à la bonne heure comme cela...

— Alors, Julie, conduisez ces dames, puis vous mènerez M. Rogille à la chambre jaune.

— Est-ce que M. Isidore ne pourrait pas nous conduire à notre chambre, dit Angelina, pendant que votre femme de chambre ira coucher M. Rogille?

— Non, madame, il me semble que ce n'est pas là la besogne d'un jeune homme. Allez, Julie... Bonne nuit, mesdames.

— Bonsoir, belle tante... bonsoir, mon oncle... bonsoir, Isidore!

Isidore sort de ses rêveries pour saluer les dames et s'empresse de gagner sa chambre. Quant au bonsoir de madame Cadet à sa nièce, il a été très-sec; cette dame ne peut pardonner à Augusta de lui avoir fait perdre trois francs au lansquenet.

La femme de chambre a conduit les deux amies dans une pièce au premier étage, dans laquelle il y a un lit entouré de rideaux en toile bleue très-lustrée; le lit a cinq pieds de hauteur; les deux dames se disent en le voyant :

— Nous ne pourrons jamais atteindre ce lit-là... il nous faudra une échelle!

— Et si on a le malheur de rouler dans la ruelle, on ne doit jamais pouvoir se relever. Mademoiselle, faites-nous le plaisir de nous apporter un marchepied.

La bonne s'éloigne d'un air maussade en se disant :

— Le plus souvent que je leur porterai un marchepied... Si elles ne sont pas contentes, elles se coucheront par terre... il faut mettre la maison sens dessus dessous pour ces dames-là... et leur jockey!... Tant pis, je n'ai pas trouvé de lit de sangle, je lui ai mis un matelas à terre à côté du billard, c'est assez bon pour lui.

M. Rogille attendait dans un corridor le passage de la femme de chambre qui devait le conduire dans la pièce qui lui était dévolue. Mademoiselle Julie arrive enfin, deux bougeoirs à la main. Elle en donne un au mari d'Augusta en lui disant :

— Suivez-moi, monsieur... c'est tout au fond du corridor.

— Diable! je serai éloigné de tout le monde, alors?

— Eh bien! est-ce que vous avez peur?

— Non... c'est-à-dire j'ai peur des rats et je n'aime pas les souris.

— Soyez tranquille, vous n'en manquerez pas.

On arrive enfin à la chambre jaune, grande pièce, fort vilaine, à peine meublée, mais pourvue aussi d'un lit de six pieds de haut et d'une table de nuit sur laquelle est un grand bonnet de coton.

M. Rogille ne semble pas enchanté de son logement et dit à la bonne :

— Pourquoi appelle-t-on cette pièce la chambre jaune? elle est très-noire partout...

— Je ne sais pas, monsieur... Ah si! tenez, c'est qu'il y a des rideaux jonquille au lit.

— Qu'est-ce que cela sur cette table de nuit?

— C'est un bonnet de coton, monsieur, pour vous tenir chaud la nuit.

— Je n'en ai jamais porté.

— Eh bien, monsieur, essayez-en, vous verrez comme c'est bon; bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, mademoiselle Julie... peut-on vous offrir un baiser?

— Non, monsieur, merci, je ne les digère pas.

La domestique est partie. Rogille reste seul commence par regarder autour de lui; il n'est nullement satisfait de son appartement. Il ôte son habit, passe une espèce de pet-en-l'air qu'il trouve sur une chaise, puis regarde sous son lit en se disant :

— La bonne m'a dit que je ne manquerais pas de souris... Hum! plaisanterie de cuisinière... Elle a du piquant, cette Julie... J'aurais dû insister pour l'embrasser.. Je tâcherai de la retrouver demain matin... Je n'entends point de souris... déshabillons-nous... Mais quel fit haut!... il faudra en faire le siége.

M. Rogille se déshabille bien lentement, bien méthodiquement, suivant son habitude. Lorsqu'il n'a plus que son caleçon, il se tâte la tête et se dit :

— Je n'ai pas chaud à la nuque! si j'essayais de ce bonnet de coton... Voyons, cela doit se mettre ainsi.

Ce monsieur pose le bonnet de coton sur sa tête ; la mèche, qui est fort belle, se trouve retomber en avant, mais en se tenant assez haut pour qu'il ne la voie pas.

— C'est bon!... c'est très-bon! se dit Rogille. Cela enveloppe très-bien la tête, ça couvre les oreilles... on se moque de cette coiffure-là, on a tort... J'en achèterai pour Paris! Je ne veux plus en hiver me coiffer autrement... Je n'entends plus aller et venir dans la maison... Tout le monde dort sans doute, je crois que je ferai bien de faire comme tout le monde.

M. Rogille se dispose à monter sur une chaise pour essayer d'atteindre à son lit, lorsqu'il croit entendre du bruit dans le haut du baldaquin. Il redescend de sa chaise et va prendre son bougeoir qui est allumé, en murmurant :

— Il m'a semblé entendre un craquement... ou un froissement dans le ciel de lit... sachons ce que c'est. Je n'aime pas plus les araignées que les rats... faisons une revue minutieuse.

Aussitôt, élevant son bougeoir en l'air, M. Rogille monte sur des chaises, examine en l'air, regarde partout, n'aperçoit rien, remet pied à terre et se dit :

— Décidément il n'y a rien... le bruit sera venu d'en bas... je me rappelle à présent que j'ai vue sur le poulailler. Couchons-nous.

Il va pour poser son bougeoir sur la table de nuit; il s'arrête de nouveau en se disant :

— C'est singulier... ça sent le roussi... le brûlé... oui. Oh! ce n'est point une idée, l'odeur persiste. Voyons, je n'ai pas mis le feu à mes rideaux... non... il n'y a de feu nulle part ici... et pourtant ça sent le brûlé... alors cela vient du dehors. Le feu aura pris quelque part... Il faut bien vite avertir avant qu'il ne fasse des progrès.

Et M. Rogille reprend son bougeoir, ouvre sa porte et, quoique n'ayant qu'un caleçon et un pet-en-l'air, se hasarde dans le corridor, en criant :

— Il y a le feu quelque part... je ne sais pas où... mais je le sens parfaitement. Que tout le monde se réveille! Ce n'est pas pour rire... c'est le feu... et je sens qu'il augmente!... Réveillez-vous donc!

Aux cris de ce monsieur, madame Cadet s'éveille, elle pousse son mari, elle crie, elle appelle :

— Julie, Catherine, les enfants... Ah! mon Dieu! où donc est le feu?

Les bonnes s'éveillent et accourent dans le simple appareil que vous savez; mais lorsqu'on entend crier : Au feu! on ne pense plus à son costume. Les enfants arrivent aussi en criant plus fort que tout le monde, parce que leur bouche s'y prête. Les uns montent, les autres descendent et tous disent :

— Où donc est le feu?... de quel côté est le feu?

Et M. Rogille répond :

— Je n'en sais rien, mais je le sens bien... et je commence même à en sentir la chaleur... il ne doit pas être loin.

En ce moment Augusta et son amie ouvrent aussi leur porte en disant :

— Où est le feu?

Mais presque aussitôt Angelina regardant Rogille part d'un éclat de rire en s'écriant :

— Mais c'est vous qui brûlez, malheureux !... vous avez mis le feu à votre bonnet de coton... ôtez-le... il n'est que temps.

C'était en élevant son bougeoir au-dessus de sa tête, pour mieux voir en l'air, que, sans s'en apercevoir, M. Rogille avait mis le feu à la mèche de son bonnet, qui, comme nous l'avons dit, retombait par devant, et une mèche de coton étant fort longue à consumer, ce monsieur se promenait avec le feu sur sa tête, sans deviner que c'était sa coiffure qui brûlait.

Averti par la dame blonde, Rogille se hâte de jeter à ses pieds le bonnet qui allait brûler ses cheveux. Alors de tous côtés s'élèvent des cris contre lui.

— Comment, monsieur, vous criez au feu ! et c'est vous qui l'avez mis à votre bonnet !

— Monsieur Rogille, dit madame Cadet avec humeur, on ne fait pas de ces choses-là, on ne réveille pas ainsi toute une maison en répandant l'alarme !...

— Mais, belle tante, vous voyez bien que je brûlais.

— Mais on n'a jamais vu mettre soi-même le feu à son bonnet de coton, et se promener ensuite avec !... Vous aviez donc envie de mettre le feu partout, monsieur ?

— Mais au contraire, belle tante, puisque c'était pour avertir...

— En vérité, on a juré de ne point nous laisser de repos... Voyez quel désordre vous causez !...

— Madame, nous avons des puces ! dit Angelina en s'avançant.

— Madame, j'en suis désolée, mais je n'irai pas vous les chercher. Ma nièce, votre jockey est donc sourd, il n'y a que lui qui ne se soit pas levé... Où donc l'avez-vous couché, mesdemoiselles ?

— A côté du billard, madame.

— Il est dessus ! il s'est couché dessus ! crie le jeune Exupère. Je l'y ai vu tout à l'heure... Il a fait son lit dessus.

— Ah ! quelle horreur... sur un billard sans blouse !... Monsieur Cadet, allez faire déloger ce valet.

M. Cadet se rend au billard, suivi de son fils et des deux bonnes qui sont enchantées que l'on se dispose à gronder l'Anglais ; mais arrivées dans la salle de billard, les deux femmes rétrogradent, parce que le jockey, qui probablement a trop chaud, a rejeté loin de lui drap et couverture. L'Anglais avait trouvé la seconde bouteille de champagne que l'on n'avait pas bue au dîner, il se l'était appropriée et n'en avait pas laissé une goutte. Mais apparemment que le vin falsifié avait incommodé ce valet, car il s'était oublié dans son sommeil et s'était conduit sur le billard comme s'il avait eu des blouses. M. Cadet jette un cri de fureur : le jeune Exupère pousse le jockey pour qu'il s'éveille ; mais celui-ci pousse un si gros juron en montrant les poings, que le père et le fils jugent convenable de se retirer, le papa disant à son rejeton :

— Ce n'est plus la peine de le faire se lever à présent... il n'en fera pas plus qu'il n'en a fait !...

Le lendemain de cette nuit mémorable, sur les neuf heures du matin, un beau jeune homme arrive à cheval à Livry et met pied à terre devant la demeure de M. Braillard ; le jockey, qui venait de mettre les chevaux à la calèche, s'empresse d'aller tenir le cheval.

— Où sont les dames ? demande le nouveau venu.

— Dans le premier étage... *look hir*.

— Fort bien.

Et ce monsieur entre dans la maison, passe devant M. Cadet, qu'il ne salue point, le prenant pour un domestique, et entre dans la chambre des deux amies qui s'écrient en le voyant :

— Ah ! quel bonheur ! c'est Archibald !

— Il va nous emmener tout de suite !...

— Quant à moi, je ne déjeunerai certes pas ici... c'est bien assez des deux repas que j'y ai faits...

— Il paraît, mesdames, que vous ne vous êtes pas trop amusées chez la belle tante ?

— Ah ! mon cher, ne nous en parlez pas... Nous vous ferons bien rire, cependant, en vous contant notre journée et notre nuit... Mais la calèche est prête... John a attelé... De grâce, partons bien vite.

— Il faut cependant dire adieu à ma tante.

— Elle est en bas... je la vois... elle cause avec Rogille. Descendons.

Ces dames descendent avec M. Archibald que madame Rogille présente à sa tante en lui disant :

— Monsieur ne peut pas s'arrêter... des affaires importantes l'obligent à repartir tout de suite, et nous allons partir avec lui... Mais si vous voulez garder mon mari, ma tante...

— Non, non, bien obligée, pour qu'il se mette encore le feu quelque part et qu'il se promène avec... Oh ! je ne serai pas tranquille tant qu'il sera chez moi !

— Alors adieu, chère tante ; en voiture !

— Je vais monter avec vous dans la calèche, mesdames, dit M. Archibald. Rogille, vous reviendrez sur mon cheval...

— Sur votre cheval !... diable !... Mais, cher ami, vous savez que je ne suis pas cavalier.

— Ne craignez rien, il est doux comme un mouton.

— Ah ! si c'est un mouton... J'aurais pourtant préféré...

— Allons, monsieur, dit Augusta, en voilà assez, montez à cheval et que cela finisse.

M. Rogille ne réplique plus. Les dames et le beau jeune homme montent dans la calèche qui part conduite par le jockey ; elle a déjà disparu sur la route, que le mari d'Augusta n'est pas encore parvenu à entrer ses deux pieds dans les étriers de son cheval.

— Bon voyage ! dit madame Cadet en poussant une exclamation de joie. J'en ai assez de ma nièce et des dames à la mode !... J'espère qu'elles ne nous honoreront plus de leur visite !... ce serait ruineux.

XXIX. — LES PAUVRES ENFANTS.

On doit se rappeler que la jolie Péroline avait marché très-vite, puis couru pour échapper au discours du beau monsieur qui la poursuivait. La jeune fille était rentrée chez elle tout en nage, ce qui ne l'avait pas empêchée de se remettre à son ouvrage. Le lendemain elle s'était sentie oppressée et un peu souffrante, mais elle n'avait point voulu faire attention à ce malaise et avait continué de travailler avec la même ardeur ; car elle ne voulait pas être malade, elle se disait : « Je ne dois pas l'être, car le produit de mon ouvrage fait vivre mon frère et ma sœur », et croyait que sa ferme volonté suffisait pour lui conserver la santé.

Mais malheureusement la volonté ne suffit pas pour empêcher le mal de nous atteindre ! Sans doute la fièvre devrait respecter les pauvres gens, ceux dont le travail est nécessaire à l'existence de leur famille, ceux qui n'ont pas le moyen de payer les visites du médecin et les médicaments du pharmacien ! Mais il n'en est pas ainsi : la fièvre ne respecte rien ! A la vérité on doit convenir que le riche n'en est pas plus à l'abri que l'indigent, et que des rouleaux d'or voudraient en vain barrer le passage à la maladie... Mais du moins ceux qui ont de la fortune ont tout ce qu'il faut pour se faire soigner... les meilleurs médecins viennent les voir, et toutes leurs ordonnances sont suivies, tandis qu'un pauvre diable hésitera et se privera quelquefois d'une potion dont le prix, quoique minime, sera encore trop cher pour lui.

Deux jours après le départ d'Isidore pour la campagne, Péroline en s'éveillant au point du jour voulut en vain se lever ; elle tremblait la fièvre, sa tête était lourde, douloureuse, et c'est à peine si elle avait encore assez de force pour se soulever sur son lit.

— Mon Dieu ! se dit la jeune fille en portant autour d'elle des regards déjà affaiblis par la fièvre, mon Dieu ! est-ce que vous permettrez que je sois malade... que les forces me manquent... que je ne puisse pas travailler ?... Mais alors comment donc ferai-je vivre ceux que vous avez confiés à mes soins ?... car en nous reprenant ma mère et mon père... c'est moi que vous avez laissée pour seul appui à mon frère et à ma sœur... ils ne sont pas encore en âge de gagner de l'argent, eux... et si je ne puis pas travailler, moi... comment vivront-ils ? que deviendront-ils ?...

On voit que, dans sa douleur, dans sa souffrance, la jeune fille ne s'occupait point d'elle, c'était toujours aux deux enfants qu'elle pensait, c'était leur existence, leur avenir qui l'occupait ; peu lui importait, à elle, de se priver de tout, si sa sœur et son frère ne manquaient de rien.

Bientôt Rosinette s'éveille, et, surprise de ne point voir comme à l'ordinaire Péroline levée, elle s'écrie :

— Tiens, ma sœur, tu fais donc la paresseuse aujourd'hui ?... Oh ! tu fais bien, va !... tu travailles tant, tu dois être fatiguée et tu as bien raison de te reposer un peu.

— Hélas ! répond Péroline, c'est bien malgré moi que je suis encore au lit... Mais, ma pauvre Rosine, je suis malade... j'ai la fièvre... je me sens bien mal à mon aise... je n'ai plus de force.

— Tu es malade ! s'écrie la petite en sautant en bas de son lit et se dépêchant de s'habiller. Oh ! bien alors je vais te soigner... Oh ! sois tranquille, ma sœur, je te soignerai bien, va !... Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?... il faut sans doute que tu boives de la tisane... je vais t'en faire... Quelle tisane faut-il faire ?

— Mon Dieu... je ne sais pas... cependant je crois que du tilleul... c'est ce qu'on ordonne souvent...

— Y en a-t-il ici ?

— Non... Mais peut-être n'est-ce pas la peine, et de l'eau sucrée me suffirait...

— Oh ! par exemple... voilà que tu ne veux pas te soigner à présent... et comment guériras-tu alors ?

— Tu as raison. Tu prendras en même temps la petite côtelette pour Léopold, car il va mieux, lui, et cela lui fait du bien...

— Oui, ma sœur... du tilleul pour toi, la côtelette pour mon frère et deux sous de lait pour moi, je prendrai tout cela avec notre pain... Ah ! il faudra aussi que j'achète du sucre, car il n'y en a plus ici.

— Tu crois ?

— Non, Popol a eu le reste hier au soir dans sa panade.

— Alors... prends-en... pour lui... car pour moi j'aime autant prendre ma tisane sans sucre...

— Non, mademoiselle, ça n'est pas bon, on ne prend jamais de tisane sans sucre... J'en achèterai une livre, n'est-ce pas ?

— Puisqu'il le faut...

— Où est l'argent, ma sœur ?

— Ouvre le petit secrétaire... le tiroir à droite...
— Je vois... ma sœur, il y a encore six francs dans le tiroir...
— Eh bien! prends ce qu'il te faut...
— Ma sœur, faut-il que j'achète tout de suite pour notre dîner?
— Pour ton dîner et celui de Léopold, certainement.
— Des pommes de terre et du beurre, comme à l'ordinaire, n'est-ce pas?
— Hélas! oui...
— Oh! c'est bien bon, les pommes de terre.
— Prends bien garde que l'on te rende bien ton compte quand tu donnes une pièce d'argent...
— Oh! je sais compter... Il n'y a pas de danger qu'on m'attrape... je ne suis plus une enfant... Voyons... je vais me répéter tout le long du chemin pour ne rien oublier : du tilleul, du sucre, une côtelette, du lait, des pommes de terre, du beurre et du pain... je vais prendre le grand panier...
— Pauvre petite, il est bien lourd pour toi!
— Mais non ; oh ! je suis forte, va!
— Ah! Rosinette, avant de partir... donne-moi mes outils... et ces fleurs commencées... et ce carton dans lequel sont les feuilles découpées.
— Comment... est-ce que tu veux travailler sur ton lit?
— Pourquoi pas?... Je n'ai pas la force de me lever, mais peut-être pourrais-je travailler en me tenant assise...
— Ah! Péroline, tu n'es pas raisonnable... il faut rester tranquille... te tenir bien chaudement...
— Rosinette, je vous dis de me donner tout ce que je vous ai demandé.
— Puisque tu le veux...
La petite fille porte l'ouvrage en train et les outils sur le lit de sa sœur; puis elle prend un panier dans lequel elle pourrait tenir, mais qu'elle porte fièrement à son bras, heureuse de montrer qu'elle est en état de faire les commissions tout aussi bien qu'une femme.
Rosinette court faire ses emplettes, elle se hâte, elle dit aux marchands qui la font attendre :
— Monsieur, servez-moi bien vite, je vous en prie, car ma sœur est malade, et elle n'a que moi pour la soigner, et les marchands s'empressent de la satisfaire, parce que chacun prend intérêt à cette petite fille qui tient déjà l'emploi d'une bonne.
Enfin Rosinette a terminé ses achats, elle revient chez elle en se disant :
— Péroline ne trouvera pas que j'ai été longtemps!
En entrant dans la chambre, la petite fille court tout de suite au lit de sa sœur, et elle demeure toute saisie en voyant celle-ci couchée, mais avec les yeux remplis de larmes.
— Qu'as-tu donc? s'écrie l'enfant; est-ce que tu souffres beaucoup, ma sœur?... Tu pleures...
Pour toute réponse la jeune malade montre son ouvrage, ses outils éparpillés sur son lit en balbutiant :
— Je ne peux pas... j'ai voulu... mes mains tremblent trop... je ne peux pas!...
— Oh! mon Dieu!... et tu pleures parce que tu ne peux pas travailler!... Ah! Péroline! si j'étais plus grande, je te gronderais très-fort... Fi, mademoiselle... pleurer... se faire du mal... se rendre encore plus malade... Ah! c'est ce qui n'est pas raisonnable... Vilains outils... vilain ouvrage, qui faites du chagrin à ma sœur... Ah! je vais vous serrer, moi... je ne veux plus qu'elle vous voie... je la connais, elle voudrait encore vous reprendre.
Et Rosinette emporte et serre l'ouvrage en train, puis elle va à son petit frère qui vient de s'éveiller, et qu'elle aide à s'habiller tout en lui disant :
— Popol, ne fais pas de bruit, ne parle pas haut, ne chante pas, notre sœur Péroline est malade; elle va peut-être s'endormir, et il ne faudra pas la réveiller.
— Ah! Liline est malade?
— Oui, mon ami.
— Alors elle ne va plus prendre que du lait, comme quand je toussais, moi.
— Elle ne tousse pas, elle... c'est la fièvre qu'elle a... elle prendra ce que le médecin ordonnera!
— Ah! elle ne va donc pas déjeuner?
— Non, quand on est malade on ne mange pas.
— Mais moi je ne suis plus malade... et ma côtelette?
— Taisez-vous, petit gourmand, vous l'aurez tout à l'heure... mais d'abord je vais faire la tisane pour Péroline.
Rosinette se hâte d'allumer du feu, de mettre bouillir de l'eau; puis elle s'occupe du ménage, elle balaye, range, essuie, et tout cela en ayant soin de faire le moins de bruit possible, car la malade semble s'être endormie. Bientôt la tisane est faite, la petite en remplit une tasse, puis s'apercevant que sa sœur vient de se retourner, elle va près d'elle regarder si elle dort. Mais Péroline n'était qu'assoupie, elle ouvre les yeux et Rosinette lui présente alors la tasse de tisane en lui disant :
— C'est tout chaud, ça te fera du bien.
— Merci, chère enfant... Tu feras déjeuner Popol...
— Ne t'inquiète donc pas... j'ai de la tête, va... Ma sœur, j'ai dépensé quarante-huit sous... j'avais pris trois francs, j'ai rapporté douze sous, c'est bien le compte, n'est-ce pas?
— Oui, oui... Ainsi il n'y a plus ici que trois francs et douze sous... Mon Dieu!... et lorsqu'ils seront dépensés!... comment vous nourrir...
— Eh bien! Péroline, tu vendras encore des couverts d'argent en attendant que tu puisses travailler...
— Des couverts! Hélas! Rosinette, tu ignores que nous n'en avons plus... J'ai été obligée de vendre les derniers pour payer notre terme et acheter à ton frère un petit paletot, à toi des souliers.
— Eh bien, nous vendrons autre chose... nous avons encore tout plein de belles choses ici... Ne t'inquiète donc pas... Le tilleul est-il bien fait?
— Très-bien.
— En veux-tu encore?
— Non, je vais tâcher de dormir.
— Oh! oui, dors, cela te guérira.
Péroline s'endort en effet, mais son sommeil est pénible, agité ; lorsqu'elle s'éveille, sa fièvre est plus violente; elle demande à boire, et sur-le-champ sa petite sœur est près d'elle avec une tasse de tilleul : une garde-malade ne serait pas plus attentive, plus empressée... elle le serait même beaucoup moins. Nous ne sommes bien soignés que par les gens qui nous aiment.
La journée s'écoula ainsi. Le soir, Rosinette demande à sa sœur si elle veut qu'elle aille chercher le médecin qui est venu pour leur frère et dont elles ont l'adresse. Mais Péroline murmure :
— Non, non, pas de médecin... c'est inutile, mon enfant, je guérirai bien sans lui... mon médecin, c'est le bon Dieu, et je suis bien sûre qu'il ne voudra pas me laisser mourir.
Le lendemain, la malade est plus souffrante, plus tourmentée par la fièvre; le chagrin qu'elle éprouve de ne pouvoir travailler, les craintes qu'elle se forge pour l'avenir augmentent encore son mal. Rosinette veut toujours aller chercher le médecin, mais sa sœur le lui défend.
Le jour suivant, Péroline, dont la tête est brûlante et qui peut à peine parler, fait signe à sa sœur d'approcher de son lit et lui dit :
— Bientôt tu n'auras plus d'argent, et il vous en faut pour vivre. Va chez le tapissier qui a acheté notre glace, c'est tout près d'ici, dans le faubourg.
— Je sais où c'est, ma sœur...
— Tu le prieras de venir et tu lui vendras les deux chandeliers en bronze qui sont sur la cheminée.
— Bien, ma sœur; combien faudra-t-il les vendre, ces chandeliers?
— Mon Dieu, je ne sais pas ce que cela vaut. Tu prendras ce qu'il te donnera.
La petite a bientôt exécuté ce que lui a dit sa sœur et elle revient avec le tapissier, petit homme sec au moral comme au physique, qui pense que la sensibilité ne pourrait s'allier avec le commerce, et regarde les deux flambeaux de bronze en disant :
— Ce n'est plus de mode... On ne fait plus de chandeliers dans ce style-là... et puis, moi, ce n'est pas ma partie, je ne vends pas des bronzes...
— Ah! monsieur, j'en ai vu chez vous... vous les placerez toujours... voyez, ma pauvre sœur est malade et nous avons bien besoin d'argent.
Rosinette ne savait pas qu'elle employait un mauvais moyen, et qu'en avouant qu'elles avaient grand besoin d'argent, elle n'obtiendrait qu'un prix très-modique du marchand; mais la petite fille croyait que tout le monde devait s'intéresser à sa sœur : les enfants doivent croire aux bons cœurs, ils n'ont pas encore d'expérience.
— Oui, oui, répond le marchand, je comprends bien... Enfin ce sera pour vous obliger... car si je prends ces chandeliers, je crois qu'ils resteront longtemps au fond de mon magasin... Et combien en voulez-vous?
— Mais nous ne savons pas... nous prendrons ce que vous nous donnerez, monsieur.
Il est rare que l'on fasse si beau jeu à un marchand. Celui-ci est embarrassé, il écoute presque sa conscience qui lui dit que c'est deux fois tromper que de tromper un enfant, et il balbutie :
— Eh bien!.. je vous en donnerai... vingt... vingt-cinq francs; je sais bien qu'ils ont coûté beaucoup plus, mais, je vous le répète, ce n'est plus de mode et je puis être fort longtemps sans les revendre.
— Prenez-les, monsieur... ils sont à vous.
Le tapissier donne les vingt-cinq francs à Rosinette et prend les flambeaux. Avant de s'éloigner, il regarde les deux gravures qui sont près de la cheminée et s'arrête en disant :
— Voilà de belles gravures...
— Oui, monsieur, c'est l'ouvrage de notre père...
— Je connais un monsieur qui est grand amateur, qui a un cabinet magnifique, il faudra que je vous l'amène...
— Oh! c'est inutile, monsieur, nous ne voulons pas les vendre.
— Oh! si vous en trouviez un bon prix... Mais on doit avoir besoin de moi à la maison. Je vous salue, mademoiselle.
— Bonjour, monsieur.
Le marchand est parti, et la petite court au lit de Péroline, sur lequel elle jette les vingt-cinq francs en lui disant :
— Oh! ma sœur! que d'argent! regarde donc! en voilà pour bien

La crinière de Samsonnac lui a balayé la figure. — P. 59.

longtemps! Tu n'as plus besoin de t'inquiéter... tu peux te soigner, te dorloter...

La jeune malade secoue tristement la tête en répondant :

— Ma pauvre Rosine, tu crois qu'on va bien longtemps avec cela... Ah! tu ne sais pas encore comment l'argent se dépense vite quand il faut acheter tout ce dont on a besoin!... Enfin, ménage-le bien... car je sens que je ne vais pas mieux.

Loin d'aller mieux, Péroline se trouve bientôt beaucoup plus mal. Une fièvre maligne se déclare, puis le délire s'empare de la malade, et lorsque les deux enfants voient que leur sœur ne les reconnaît plus, ils versent d'abondantes larmes, tombent à genoux devant son lit et prient le bon Dieu pour que leur sœur voie au moins qu'ils sont toujours près d'elle.

Une voisine compatissante entend les sanglots des deux enfants et vient leur offrir son aide; en voyant l'état de la malade, elle ne balance pas et va chercher le médecin.

— Ma sœur n'en voulait pas, balbutie Rosinette; mais puisqu'elle ne nous reconnaît pas, elle ne reconnaîtra pas le médecin.

Le docteur vient, examine la malade et écrit ses ordonnances en disant :

— Il faudrait une garde à cette jeune fille, afin que la nuit on pût lui donner à boire chaque fois qu'elle s'éveillera.

— Je la garderai, dit la voisine.

— Oh! ce n'est pas la peine, madame, répond Rosinette; depuis que ma sœur est si malade, je ne dors plus, moi, et je suis toujours prête à lui donner ce qu'il lui faut.

Six jours s'écoulent pendant lesquels Péroline a été fort mal; au bout de ce temps, le délire cesse, la fièvre se calme et la malade respire plus librement. En ouvrant les yeux, la jeune fille aperçoit sa sœur et son petit frère à genoux devant son lit. Elle leur tend les bras en murmurant :

— Rosinette... Léopold!... que faites-vous donc là?

— Ah! elle nous reconnaît! elle nous reconnaît! s'écrient les deux enfants en courant embrasser leur sœur. Le bon Dieu nous a entendus, car nous lui demandions sans cesse, dans nos prières, de te rendre la santé...

— Mes bons amis!... j'ai donc été bien malade...

— Oh oui! mais le médecin a dit : Si le délire cesse aujourd'hui, elle sera guérie.

— Il est donc venu un médecin?

— Oui, ma sœur, c'est la voisine qui l'a été chercher, ne me gronde pas!

— Moi te gronder, chère enfant! quand tu as eu si soin de moi!... Ah! ta raison, ta bonté ne méritent que des éloges.

— Ne parle pas trop, ma sœur, le médecin a dit que tu serais longtemps très-faible...

— Tu as raison... je vais dormir.

Pendant qu'un sommeil réparateur rafraîchit les sens de la malade, Rosinette va visiter sa caisse qu'elle n'a pas comptée depuis huit jours. Elle demeure stupéfaite en voyant qu'il ne lui reste plus que cinquante sous sur les vingt-cinq francs... Mais pendant les huit jours qui viennent de s'écouler, il a fallu acheter des sirops, payer des potions, puis avoir du bois pour faire du feu, puis le charbon, la braise, la nourriture, le sucre, l'huile pour la lampe qui brûlait toute la nuit. La petite fille se dit :

— Ma sœur avait bien raison, on ne va pas loin avec vingt-cinq francs... moi qui croyais que cela durerait six semaines... Enfin... je ne lui dirai pas encore qu'il nous reste si peu... nous en avons assez pour aujourd'hui et demain. D'abord, moi et monsieur Léopold, nous pourrons manger nos pommes de terre sans beurre.

Le lendemain, le médecin vient; il est satisfait de l'état de la malade. Mais il ordonne une autre potion qui lui rendra des forces. Rosinette court faire faire cette potion qui lui coûte quarante-quatre sous et qu'elle rapporte joyeusement à sa sœur. Celle-ci, après en avoir bu, dit à la petite fille :

— Rien ne m'a manqué, à moi... mais vous autres, avez-vous tout ce qu'il vous faut? qu'avez-vous pour votre dîner, toi et ton frère?

La petite fille baisse la tête en balbutiant :

— Oh! nous avons bien assez... Mon frère a mangé ce matin sa côtelette...

— Et toi?

— Moi, j'ai bu mon lait...

— Et pour votre dîner?...

— J'ai encore là des pommes de terre...

— Comment les arranges-tu?

— Je ne les arrange pas... nous les aimons mieux cuites sous la cendre, tout bonnement.

— Rosinette, je crois que tu me trompes... il faut aller acheter du bouillon pour vous faire de la soupe, à toi et à ton frère... Hé bien!... m'entends-tu?

La petite fille devient embarrassée, elle pousse un gros soupir, puis s'approche de sa sœur et se met à pleurer en balbutiant :

— Ma sœur... ce n'est pas ma faute, je t'assure... mais nous n'avons plus que six sous ici.

Comment, Désiré, tu ne me reconnais pas! — P. 62.

Péroline attire sa sœur contre elle, et l'embrasse tendrement en lui disant :

— Pauvre enfant! pourquoi pleures-tu?... pourquoi as-tu peur que je te gronde?...

— C'est que les vingt-cinq francs ont été si vite dépensés!

— Parce que tu as eu des potions, des sirops à payer pour moi... Oh! je sais comme l'argent va vite; et pour que je ne manque de rien, tu te privais de tout, toi... et tu as peur que je te fasse des reproches... Allons, sèche tes larmes à ton tour, et va chez le tapissier, nous vendrons la pendule. Cette fois cela nous suffira, car je vais entrer en convalescence, et alors je pourrai me remettre à travailler. Va vite, encore ce sacrifice... il le faut, car je veux, moi, que vous ayez du bouillon et que vous ne vous rendiez pas malades pour me faire recouvrer la santé.

Rosinette va de nouveau chez le tapissier, qui dit à la petite fille :

— J'ai affaire en ce moment, on m'attend chez une pratique, mais dans une demi-heure je serai chez vous.

En effet, le marchand est exact, mais cette fois il ne vient pas seul : un vieux monsieur, qui a l'air fort distingué, l'accompagne et salue respectueusement la jeune malade.

— J'ai amené avec moi M. de Germilly, dit le marchand; monsieur est une de mes meilleures pratiques... il est très-amateur de gravures, il a un magnifique cabinet; je lui ai parlé de celles que j'avais vues ici, et il m'a témoigné le désir de les voir et peut-être de les acheter.

— Mais nous ne voulons pas les vendre, dit Péroline, et je suis fâchée que monsieur se soit dérangé pour cela... Ces gravures sont l'ouvrage de notre père, c'est tout ce qui nous reste de lui... nous le garderons toujours précieusement.

Le vieux monsieur s'incline en disant :

— Pardon, mademoiselle, j'ignorais tout cela; votre résolution a quelque chose de trop honorable pour que je cherche à vous en faire changer, mais vous me permettrez, je pense, d'admirer ces gravures...

— Oh! oui, monsieur, tant que cela vous sera agréable. Monsieur le tapissier, c'est cette pendule dont nous voulons nous défaire.

Le marchand regarde la pendule, hoche la tête et murmure :

— Encore une chose qui n'est plus de mode et qui ne me va guère... je ne suis pas horloger...

— Vous vendez de tout en fait d'ameublement.

— Oh! de tout! c'est selon... c'est un modèle bien ancien... et puis il faudra la faire entièrement redorer.

— Enfin, monsieur, elle vaut toujours quelque chose?

Pendant que le tapissier examine la pendule de tous les côtés, le vieux monsieur, qui a regardé attentivement les deux gravures, dit :

— C'est fort beau... c'est l'ouvrage d'un homme qui avait un grand talent, et comme ses gravures sont devenues fort rares et qu'elles manquent à ma collection, j'aurais donné volontiers mille francs pour avoir celles-ci!...

Le marchand fait un soubresaut en entendant ce chiffre, et s'écrie :

— Mille francs!... alors, mademoiselle, il est inutile que je regarde plus longtemps votre pendule... dont je pourrais tout au plus vous donner quarante à quarante-cinq francs!... lorsqu'on vous offre pour ces gravures un prix si beau! un prix que je n'y aurais jamais mis, moi! Mais M. de Germilly est fort riche, lui... il ne parle pas en marchand, il peut se passer ses fantaisies!...

— Monsieur, dit Péroline, je vous ai dit que c'était cette pendule que je voulais vendre... Je remercie monsieur de son offre qui me semble très-généreuse... mais nous voulons garder ce dernier ouvrage de notre père...

— En vérité, mademoiselle, reprend le tapissier, permettez-moi de vous dire que vous avez tort... Je connais votre position, votre travail seul soutient et fait vivre ces deux enfants... vous êtes tombée malade... vous êtes obligée de vous défaire de vos meubles... avec quarante-cinq francs que je veux bien donner de cette pendule, vous n'irez pas loin. Tandis qu'avec mille francs que monsieur vous offre, vous pouvez attendre les événements!...

— J'offre mille francs pour chaque gravure... c'est donc deux mille francs pour les deux, dit M. de Germilly en regardant attentivement la jeune malade et les deux enfants.

— Deux mille francs! mademoiselle, s'écrie le tapissier, entendez-vous?... deux mille francs... mais c'est une fortune, cela!

Péroline regarde Rosinette, la petite fille lui fait un signe de tête négatif, et la malade sourit en disant :

— J'étais bien sûre que tu penserais comme moi, Rosinette; monsieur, veuillez prendre cette pendule, nous ne voulons pas nous séparer de ce qui fait tant d'honneur à notre père, car chaque fois que, devant nous, on fait l'éloge de ces gravures... nous sommes bien fières, cela nous fait éprouver un bien grand plaisir... et ce plaisir-là, monsieur, l'argent ne nous le donnerait pas.

Le marchand ne dit plus rien; il met quarante-cinq francs sur la cheminée et prend la pendule. Le vieux monsieur, qui a écouté attentivement tout ce qu'a dit Péroline, salue respectueusement la jeune malade, il serre la main de la petite fille, donne une petite tape sur

la joue du petit garçon et sort avec le tapissier, non sans s'être retourné encore pour saluer la jeune malade et sourire aux deux enfants.

Lorsque les étrangers sont partis, les deux enfants courent près du lit de leur sœur, qui les embrasse en leur disant :

— N'est-ce pas que j'ai bien fait de ne pas vendre les deux gravures de notre père... et qu'il vaut mieux manger du pain sec que de ne plus les avoir sous nos yeux?

— Oh! oui, ma sœur, oui, tu as bien fait, dit Rosinette, il vaut mieux manger du pain sec : d'ailleurs, si nous ne pouvions plus voir les deux gravures de papa, nous n'aurions plus faim!

XXX. — UN POURSUIVANT. — UN ARRIVANT.

Dix jours se sont écoulés depuis que les enfants d'Adrien se sont défaits de la pendule qui ornait leur cheminée. Péroline entre en convalescence, mais elle est encore bien faible, et, malgré tout son courage, lorsqu'elle a travaillé pendant deux heures, elle est obligée de quitter son ouvrage et de se reposer. C'est maintenant la petite Rosinette qui conduit la maison, qui veille à tout, qui fait tout, et qui, lorsque Péroline s'obstine à travailler, gronde sa sœur en disant :

— Tu as donc envie de retomber malade, de reprendre le lit!... En vérité, Péroline, tu n'es pas raisonnable, et je me fâcherai si tu ne veux pas m'écouter.

La sœur aînée sourit et obéit à Rosinette, tout en répondant :

— Mais il faut que je gagne de l'argent, moi.

— Mais ce n'est pas pressé, répond l'enfant, nous avons encore plus de la moitié de l'argent de la pendule...

— Mais il ne faut pas attendre que nous n'en ayons plus du tout...

— Mais, avant tout, il faut que tu sois guérie tout à fait... tu ne veux pas m'écouter... Si mon cousin venait... si notre ami Grosse-Tête était là, ils diraient que j'ai raison, et tu les écouterais, eux!... Mais nous ne voyons plus personne... on nous laisse là... on ne pense plus à nous!...

— Rosinette, il ne faut pas supposer pour cela qu'on nous oublie. Isidore est à la campagne de son père, tu sais bien qu'il est venu nous dire adieu...

— Mais il y a un mois de cela... est-ce qu'on reste à la campagne l'hiver?... il fait froid à présent!

— Il y a des personnes qui ne reviennent qu'en décembre... c'est le grand genre!

— Mais madame Cadet, le fromage de Hollande! n'est pas du grand genre!

— Taisez-vous, Rosinette; si la femme de mon oncle vous entendait... elle serait bien en colère.

— Cela me serait bien égal de la mettre en colère... elle n'en fera pas pour nous moins qu'elle n'en fait... Je suis sûre que c'est par méchanceté qu'elle reste à la campagne, et parce qu'elle voit que cela contrarie mon cousin Isidore.

Péroline ne répond rien, mais elle pense que sa petite sœur pourrait bien avoir deviné juste.

— Quant à mon ami Samsonnac, reprend Rosinette, je sais bien qu'il nous a dit qu'il allait voyager pour sa maison de vins, mais c'est toujours comme un fait exprès, tout le monde a été absent pendant que tu as été malade, personne n'est venu nous voir... cela t'aurait distraite, amusée... Moi, je fais ce que je peux pour t'égayer... mais je ne réussis pas souvent!

— Toi, chère enfant, tu es un ange... tu m'as remplacée... tu conduis la maison... et tu n'as pas encore huit ans...

— Oh! je suis bien écouome, va!...

— Je le vois bien... Tu ne fais pas de feu, et vous devez avoir froid?

— Non, ma sœur... ni Léopold non plus... N'est-ce pas, Popol, que tu n'as pas froid?

— Je ne suis pas frileux! répond le petit garçon en courant dans la chambre. Quand j'ai froid, je tape mes pieds par terre... j'aime mieux manger que me chauffer.

Deux petits coups sont frappés à la porte du carré.

— Ah! voilà un de nos amis, s'écrie Rosinette en courant ouvrir. Mais la petite fille demeure toute surprise en voyant un beau monsieur qu'elle ne connaît pas. Quant à Péroline, elle a sur-le-champ reconnu, dans la personne qui vient de frapper, le jeune homme qui l'a suivie et lui a parlé dans la rue; aussi éprouve-t-elle en même temps un sentiment de crainte et de contrariété qui donne à sa jolie figure une expression de mécontentement très-prononcée.

— Que demandez-vous, monsieur? dit la petite fille au jeune homme qui est devant elle. Celui-ci entre dans la chambre d'un air fort délibéré, en répondant :

— Je demande une demoiselle qui est fleuriste... et je vois bien que je ne me trompe pas... car c'est mademoiselle, je la reconnais...

Cependant, en s'approchant de la convalescente, qui est assise dans le grand fauteuil et dont les traits amaigris, la pâleur annoncent assez qu'elle relève de maladie, le beau lion perd un peu de son assurance; la présence des deux enfants semble aussi le contrarier beaucoup.

— Que voulez-vous de moi, monsieur? dit Péroline d'une voix faible, mais à laquelle elle s'efforce de donner de la fermeté.

Avant de répondre, le jeune homme prend une chaise et va s'asseoir tout contre le fauteuil de Péroline, qui voudrait se reculer, mais qui ne le peut pas; tandis que Rosinette dit bas à son petit frère :

— Tiens! il est sans gêne, ce monsieur-là!.... il n'attend pas qu'on lui offre de s'asseoir.

— Mademoiselle, répond enfin le monsieur en fixant ses regards sur Péroline qui baisse les yeux ou les détourne avec impatience pour ne point rencontrer des regards qui la blessent, je suis venu chez vous... parce que j'ai besoin de bouquets artificiels... on m'a beaucoup vanté votre talent... j'ai pensé que vous pourriez aussi bien travailler pour moi que pour votre magasin... d'autant plus que je ne marchande jamais... et que je payerai tout ce que vous voudrez... Faites-moi donc cinq ou six jolis bouquets... c'est pour garnir une robe... je vous les payerai d'avance, si vous le permettez...

— Non, monsieur, je ne travaillerai pas pour vous, répond Péroline d'un ton sévère. J'ai un magasin qui me fournit toujours de l'ouvrage. Ce serait mal à moi que d'en accepter autre part...

— Cependant, mademoiselle, depuis près d'un mois vous n'êtes point allée à votre magasin, j'en suis bien certain.... j'avais pensé d'après cela que vous aviez cessé de travailler pour lui...

— Vous vous trompiez, monsieur, si depuis un mois je ne suis pas allée comme de coutume au magasin qui m'emploie, c'est que j'ai été malade... c'est qu'il m'était impossible de sortir...

— Oui, en effet, vous êtes pâlie... on voit que vous avez souffert...

Et le jeune homme ajoute tout bas en se penchant vers Péroline :

— Vous manquez de tout ici... vous habitez une mansarde... cela n'a pas le sens commun, quand je vous offre un bel appartement et tout ce qui pourra flatter vos goûts.

La jeune fille fait semblant de ne point avoir entendu et reprend tout haut :

— Je vous le répète, monsieur, je ne puis pas faire des bouquets pour vous, par conséquent il est inutile que vous insistiez davantage!...

Mais le dandy continue de lui dire à l'oreille :

— Vous savez bien, méchante que vous êtes, que les fleurs ne sont qu'un prétexte, que c'est pour vous revoir que je suis monté ici... De grâce, ne conservez pas cette rigueur... laissez-moi vous rendre heureuse... nous mettrons ces deux enfants en pension... on en aura grand soin... et vous ne vous abîmerez plus la santé à travailler!

Le rouge de l'indignation monte au visage de la convalescente, elle répond d'une voix altérée par la colère :

— Monsieur, je vous ai déjà dit que vous vous trompiez, que vous me prenez pour ce que je ne suis pas... La vue de ces enfants, mon frère et ma sœur, aurait dû vous rappeler à vous-même... vous faire comprendre que vous deviez me respecter... que je ne suis pas de ces femmes auxquelles on doit tenir un langage si avilissant...

— Eh! mon Dieu! mademoiselle, vous vous fâchez à tort... je vous tiens le langage que l'on tient à toutes les jolies ouvrières... Que diable! on veut vous faire votre fortune et vous refusez! Je soutiens que cela n'est pas naturel... et, à moins que vous n'ayez un autre amant...

— Monsieur, vous m'insultez... sortez, je vous l'ordonne...

— Ah! ah! ah! vous êtes ravissante en colère!...

Mais en ce moment on ouvre la porte du carré et Samsonnac entre en s'écriant :

— Qui donc se permet d'insulter mes chers enfants?... Ah! il me paraît que j'arrive à propos, moi!

Les jeunes filles poussent un cri de joie en voyant le jeune Bordelais. Rosinette court l'embrasser et Péroline lui tend la main en lui disant :

— Oh! oui, vous arrivez bien à propos, mon ami!

— Capédébious... vous avez été malade, je vois cela à votre figure. Et que se passait-il ici?... Il m'a semblé que vous fichiez quelqu'un à la porte quand je suis entré... est-ce monsieur?...

Depuis l'arrivée de Samsonnac, les traits du beau lion expriment le dépit et il murmure avec un ton de persiflage :

— Comment! c'est pour cela que je suis repoussé... renvoyé!... Ah! c'est trop fort en vérité, mademoiselle, je vous aurais cru un meilleur goût!

Samsonnac, qui entend ces dernières paroles, secoue sa crinière comme s'il agitait des grelots et va se poser devant le jeune homme, en lui disant :

— Qu'est-ce que vous venez de dire, s'il vous plaît?... Répétez un peu vos paroles si vous l'osez... Ah! vous riez... Il paraît que c'était comique...

— De quoi vous mêlez-vous? répond le dandy; je ne vous parle pas, je ne vous connais pas. Je suis venu ici pour causer avec mademoiselle, et non pas avec vous.

— Vous êtes venu ici, dit Péroline, sous le prétexte de me commander des fleurs, mais en réalité pour me faire des propositions déshonorantes; cependant, déjà vous m'aviez suivie dans la rue... obsédée de vos discours, et je vous avais répondu que vous perdiez votre temps. Et malgré cela vous poussez l'audace jusqu'à venir chez moi... La vue de ces enfants, de ma situation, de notre misère même, que je ne cache pas, parce qu'elle est honorable, rien ne vous arrête... vous tentez encore de me séduire par vos infâmes propositions... et

parce que je les repousse, vous me dites que j'ai un amant !... Je le répète, monsieur, vous m'avez insultée, et je ne suis pas faite pour l'être.

Le monsieur élégant est un peu décontenancé par ce que vient de lui dire Péroline, il ne s'attendait pas à trouver tant de fermeté, tant d'élévation dans le langage d'une simple ouvrière. Il ne sait que répondre lorsque Samsonnac, allant à lui, le regarde de fort près en lui disant :

— Ah ! vous avez insulté mademoiselle, eh bien ! alors, monsieur, vous allez lui faire vos excuses, là, tout de suite, devant moi... ou sinon, c'est à moi que vous aurez affaire !

Ces mots irritent au dernier point le beau jeune homme, qui repousse assez brutalement le petit Bordelais en lui disant :

— Vous êtes fort drôle, mon petit homme; mais ôtez-vous de là, vous me gênez... En vérité, mademoiselle, vous devriez choisir un autre chevalier ; celui-ci n'est pas assez imposant ?

— Ah ! c'est comme cela ! s'écrie Samsonnac, et courant sur le monsieur il lui jette d'un coup de tête ses cheveux à travers le visage, en lui disant :

— Tenez, mon grand ! vous voyez que je suis assez haut pour vous attraper.

Le jeune lion est furieux, la crinière de Samsonnac lui a balayé la figure et est entrée dans ses yeux, il s'essuie le visage avec son mouchoir en criant :

— Monsieur, vous me rendrez raison de cet outrage... nous nous battrons...

— J'y compte bien, c'est pour cela que je vous ai donné un soufflet avec mes cheveux...

— Voilà ma carte... donnez-moi la vôtre.

— Avec plaisir... Tenez, Melchior Samsonnac, courtier en vins, passage Saulnier, 7.

— Voici la mienne...

— Ah ! voyons un peu à qui j'aurai le bonheur de crever la paillasse. Archibald de Saint-Ouen... Oh ! oh ! oh ! de Saint-Ouen !... en voilà un nom !...

— Trêve de plaisanteries, monsieur... Demain à huit heures mes témoins seront chez vous... et qu'on vous y trouve surtout...

— Oh ! ne m'insultez pas, ou cette fois je vous fais manger mes cheveux.

M. Archibald de Saint-Ouen, car nous savons maintenant que c'est l'ami intime de M. Rogille qui vient de venir chez Péroline, ne juge pas nécessaire de prolonger son séjour chez la jolie fleuriste et après avoir jeté un regard courroucé autour de lui, il sort en tirant sur lui la porte de façon à la briser; petite vengeance que se permettent toujours les gens en colère.

— Enfin vous voilà débarrassée de votre poursuivant ! dit Samsonnac en allant presser les mains de la convalescente.

— Ah ! mon cher monsieur Samsonnac... à quel prix... vous allez avoir un duel avec ce jeune homme et c'est moi qui en suis la cause... Ah ! je suis désolée...

— Et moi je suis enchanté de prouver à ce monsieur que les petits hommes valent bien les grands... Ceci ne vous regarde plus, cela m'est personnel... il m'a insulté aussi, moi !

— Oui ! oui ! dit Rosinette, il aura raison de se battre... Cet homme-là ennuyait ma sœur, il lui parlait bas, puis il ne voulait pas s'en aller... Ah ! si j'étais grande, je me battrais, moi !...

— Mais laissons ce monsieur, qui sera peut-être beaucoup moins crâne demain, et occupons-nous de vous... Vous avez donc été très-malade, chère enfant ?

— Oh ! oui... bien malade... et je suis encore bien faible...

— Et cet animal qui vient vous bouleverser... Eh ! mon Dieu... votre cheminée... plus de pendule... plus de flambeaux... Ah ! pauvre amie... je comprends... Oh ! mais me voilà de retour, j'ai fait une bonne tournée... j'ai mis de côté... j'ai enflé les frais de route, j'avais comme un pressentiment que cela me servirait... et j'espère bien qu'on ne me refusera pas mon argent à moi... je ne prends pas le même intérêt que ce monsieur...

En disant cela, Samsonnac sort de sa poche cent francs qu'il pose sur la table.

— Mais, mon ami, je vous jure que nous n'avons pas besoin d'argent maintenant, dit Péroline; nous en avons encore de la vente de notre pendule, et puis je recommence à travailler...

— Et moi je vous jure que si vous me refusez, je ne vous reverrai de ma vie !... Ceci est un prêt, vous me rendrez quand vous serez riche... Vous êtes mes sœurs... je suis votre frère... c'est à ce titre que je partage avec vous.

— Ma sœur, dit Rosinette, il ne faut pas le refuser, puisque ça le fâcherait... D'ailleurs, c'est moi qui conduis la maison maintenant... et j'accepte.

— Bravo !... voilà une petite qui parle bien... et notre cousin Isidore, qu'en faites-vous ?

— Il a été obligé de suivre son père et sa belle-mère à leur campagne de Livry... voilà un mois qu'il est parti... il ignore que j'ai été malade...

— Pauvre garçon ! il vaut mieux qu'il ne l'ait pas su !

— Oh ! je suis bien sûre, moi, qu'il aurait quitté sa campagne pour venir voir ma sœur...

— Mes enfants, espérons que vos mauvais jours sont passés... Me voilà de retour... je viendrai vous égayer un peu... Ah ! voilà un petit flacon de vin de Grenache que je prie la nouvelle maîtresse de maison d'accepter.

— C'est gentil d'avoir pensé à moi ! dit Rosinette : mais sois tranquille, mon ami, je ne le boirai pas à moi seule... Eh bien, ma sœur, tu ne dis rien... tu as l'air triste...

— Ah ! je pense à ce duel !...

— Et moi, je vous prie de n'y point penser... il finira bien, j'en suis certain... Ah ! fichtre ! et mes témoins... il faut que je m'en occupe... Au revoir, mes enfants, je reviendrai vous voir demain.

— Ah ! n'y manquez pas surtout... sans quoi...

— Je vous dis que je reviendrai... mes pressentiments ne me trompent jamais... Au revoir donc, à demain.

XXXI. — L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

— Je me bats demain ! se dit Samsonnac en retournant chez lui. C'est bête... c'est bien bête les duels... Je ne me repens pas de ce que j'ai fait... oh ! non, ce serait à recommencer que j'agirais de même... Mais c'est égal... c'est bien désagréable d'avoir un duel... de se dire : Demain on me tuera peut-être... ou c'est moi qui tuerai l'autre... c'est bête !... mon Dieu que c'est bête !... Que le diable emporte ceux qui ont inventé les duels... Il est vrai que cela date de loin... Les hommes ont toujours dû se battre entre eux... est-ce qu'ils peuvent être longtemps d'accord ?... Tantôt je me réjouissais, je me disais : Je vais faire un bon dîner aujourd'hui... j'irai chez Deffieux, je me payerai un parfait au café... A présent je n'ai plus que ce maudit duel dans la tête, et ça m'ôte l'appétit. Je tire pas mal le pistolet... j'ai plusieurs fois abattu la poupée... mais si l'autre choisit l'épée... il en a le droit, c'est lui qui a reçu le soufflet en cheveux... ça ne claque pas comme avec la main, mais c'est toujours très-offensant... Allons chez Denisart, il sera mon témoin, de plus il tire très-bien l'épée, il me donnera des leçons toute la soirée... Mon Dieu! que c'est bête de se battre... Et dîner... il faut pourtant dîner... je vais payer à dîner à Denisart... et mon second témoin... Ah ! quel ennui... Tant pis! je prendrai mon portier, il a été soldat, cela suffit.

Samsonnac se rend chez son ami Denisart; celui-ci est un étudiant en droit qu'il a connu à Bordeaux et retrouvé à Paris. L'étudiant est une tête chaude qui a déjà eu plusieurs affaires d'honneur; il accepte la proposition que lui fait le courtier en vins de lui servir de témoin, et à la place du portier que Melchior comptait prendre pour second témoin, il promet d'amener un de ses amis.

— Mais de grâce, mon cher, dit Samsonnac, donnez-moi bien vite une leçon... que j'apprenne à tirer l'épée et à me défendre proprement; si même vous pouviez m'apprendre à désarmer mon adversaire, cela serait encore mieux...

— C'est très-facile... j'ai ici des fleurets... Mais il est l'heure de dîner... nous nous escrimerons après...

— Non, une leçon tout de suite, je vous en prie, pour me donner de l'appétit... nous recommencerons après dîner.

L'étudiant prend ses fleurets, donne un masque à Samsonnac, et la leçon commence. Le jeune Bordelais y met tant d'activité, tant de feu, qu'en jouant de son fleuret à tort et à travers, il touche son maître, qui s'écrie :

— Bravo !... je ne sais pas quelle botte vous m'avez portée... elle n'est pas dans les règles, mais vous m'avez touché...

— Pourvu que je blesse mon homme, je ne tiens pas à ce que ce soit dans les règles.

— Allons dîner !

— Encore un peu de leçon...

— Soit... Ah ! prenez garde... vous ne parez pas bien, je vous ai touché !...

— C'est que j'ai voulu me rappeler la règle...

— Allons dîner...

— Encore quelques bottes...

— Fichtre ! comme vous y allez... Si je n'avais pas bien tenu mon épée, elle me sautait des mains... vous avez une terrible force dans le poignet...

— Cela vient de mes cheveux... je tiens de Samson

— Décidément cela ira très-bien... Allons dîner.

— C'est égal, c'est bien bête de se battre.

— Cependant, Samsonnac, vous n'êtes pas poltron ?

— Non, certes... et pour cette jeune fille dont j'ai pris la défense, je me jetterais dans l'eau, dans le feu sans hésiter !... Vous me verrez sur le terrain, je serai un lion !... ce n'en est pas moins stupide de se battre.

Ces messieurs vont dîner, puis, après le café, Samsonnac demande encore une leçon d'escrime. La soirée se passe ainsi, et, rentré chez lui, le jeune Bordelais se met encore à tirer au mur avec la badine qui bat ses habits.

Le lendemain, à huit heures du matin, Samsonnac a chez lui ses deux témoins, et bientôt il voit arriver deux jeunes gens fort élégants, ce sont les témoins de son adversaire. On prend rendez-vous pour une heure à la porte de Saint-Mandé; le froid, qui est assez vif, permet de penser qu'on rencontrera peu de promeneurs. M. Archibald a choisi

pour arme l'épée; les choses étant ainsi convenues, on se sépare dans les termes les plus polis, et Samsonnac emmène ses témoins déjeuner, en se disant en lui-même :

— Ça revient cher, un duel... je ne veux pas me battre souvent.

A l'heure convenue, deux voitures amenaient au rendez-vous adversaires et témoins. Samsonnac ne se disait plus : Ah! que c'est bête de se battre! Il pensait à Péroline et se trouvait heureux d'être son vengeur.

Le bel Archibald paraissait beaucoup moins fanfaron que la veille; il avait la figure sombre et ne semblait plus disposé à se moquer de son adversaire. Cependant on choisit le terrain, et au moment où les deux combattants vont mettre habit bas, l'ami Denisart s'avance au milieu d'eux en leur disant :

— Voyons, messieurs, avant de vous battre, il est de notre devoir, à nous témoins, de vous demander si cette affaire ne pourrait pas s'arranger pacifiquement... Y a-t-il eu vraiment offense grave?

— Oui! oui! s'écrie Archibald en ôtant son habit et le jetant à terre, monsieur m'a outragé en me jetant ses cheveux dans la figure... j'en veux satisfaction!

— Je ne demande pas mieux! répond Samsonnac en ôtant à son tour son habit, car je vous trouve bien plus coupable, vous qui traitez comme une lorette... comme une... pas grand'chose, une personne aussi honorable que mademoiselle Péroline Braillard, que tout le monde doit estimer et respecter.

En entendant prononcer le nom de Braillard, Archibald demeure interdit, puis il balbutie

— Pardon, monsieur, mais comment avez-vous nommé cette demoiselle?

— Ah! vous ne saviez pas même son nom en vous présentant à son domicile...

— Je savais qu'elle était fleuriste... voilà tout.

— Eh bien! monsieur, elle se nomme Péroline Braillard... elle travaille jour et nuit pour faire vivre son frère et sa sœur, car ces pauvres enfants sont orphelins, et cependant ils ont des oncles riches, des oncles qui font figure dans le monde... l'un avocat, l'autre retiré du commerce, qui a domestiques, maison de campagne... des rentes et une femme!... madame Cadet Braillard, qui dirige tout cela! et avec tant de bonté, de générosité, que M. Cadet, qui a vingt mille francs de revenu, laisse les enfants de son frère mourir de faim... A la vérité, le frère aîné, l'avocat Désiré Braillard, en fait autant... mais celui-là a, dit-on, une fille qui lui mange tout... Voilà, monsieur, quelle est la famille de la jeune fille dont je me trouve honoré d'être l'ami, le frère, et aujourd'hui le défenseur... Maintenant, quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

Mais, au lieu de se mettre en garde, Archibald jette de côté son épée en disant :

— Monsieur... j'avais déjà entendu parler de mademoiselle Péroline... Je sais donc que tout ce que vous dites est vrai... et je reconnais que j'ai eu tort... grand tort de me conduire avec elle comme je l'ai fait, et de lui tenir des propos qu'elle n'est pas faite pour entendre. Je lui en fais hautement mes excuses... devant ces messieurs... Si cela ne lui suffit pas, j'irai les lui faire à elle-même... Et maintenant, monsieur, je regarde tout combat entre nous comme superflu... à moins cependant que vous n'y teniez absolument!..

Samsonnac est tout surpris de ce qu'il entend, mais dans le fond du cœur cela ne lui est pas désagréable; cependant il prend un air de dignité en répondant :

— Monsieur, si je n'écoutais que mon penchant, j'aimerais mieux guerroyer... mais je connais la sensibilité de mademoiselle Péroline... elle était désolée d'être la cause d'un duel, quoique cause bien involontaire! elle sera donc bien heureuse en apprenant qu'il n'y a pas eu de sang versé et que les choses se sont passées ainsi... Par conséquent, j'accepte les excuses que vous lui faites... et je remets mon habit.

Archibald en fait autant. Ces messieurs se saluent courtoisement, quoique sans se donner la main, et chacun remonte dans la voiture qui l'a amené.

— C'était bien la peine de tant t'escrimer hier à l'épée, dit l'étudiant Denisart au petit Bordelais.

— Mon cher ami, répond celui-ci, je n'en suis pas fâché... on ne sait pas ce qui peut arriver... cela peut me servir une autre fois.

Pendant que ceci se passait, on était dans la plus grande inquiétude chez les trois orphelins. La pensée qu'elle était cause d'un duel poursuivait sans cesse Péroline et lui faisait éprouver les plus vifs tourments. Dès le point du jour, elle avait appelé Rosinette pour lui demander l'heure, et la petite sœur lui avait répondu en se frottant les yeux :

— Mais, ma sœur, tu oublies donc que nous n'avons plus de pendule?... Je ne sais pas l'heure mieux que toi!

— Ah! tu as raison! oui, j'oublie souvent cela...

— Veux-tu que j'aille demander chez une voisine?

— Non, non, il est trop tôt, il ne faut éveiller personne!

— Mais pourquoi ne dors-tu pas, toi?

— Ah! Rosinette, comment veux-tu que je dorme lorsque je sais que c'est aujourd'hui que ce brave jeune homme... notre véritable ami, va se battre pour moi?...

— C'est vrai, ma sœur. J'ai rêvé de Grosse-Tête toute la nuit... Mais il était gai... il dansait, il était habillé tout en rose... Oh! cela doit être un bon signe... Je suis sûre qu'il ne lui arrivera rien... A quelle heure doit-il se battre?

— Mon Dieu, je ne sais pas, moi; c'est le matin, sans doute... Ah! que le temps va me sembler long!

— Avec ces inquiétudes, tu vas encore te rendre malade.

— Que veux-tu, ce n'est pas ma faute!... Est-ce que tu n'es pas inquiète, toi?

— Oh! si... mais je me raisonne... Il n'y a que cette petite marmotte de Popol qui est bien tranquille... il dort comme un sabot.

— Oh! ne l'éveille pas... il est bien heureux.

Chaque heure qui s'écoule ajoute à l'inquiétude des jeunes filles. Midi a sonné à l'église voisine, et Samsonnac n'a pas paru. Tout à coup on entend monter précipitamment dans l'escalier, puis on s'arrête devant la porte :

— Le voilà! c'est lui! crient les deux sœurs, et Rosinette court ouvrir; mais, au lieu de Samsonnac, c'est Isidore qui se précipite dans l'appartement et vient prendre les mains de Péroline, en lui disant :

— Chère cousine! il est donc vrai, vous avez été bien malade...

— Isidore!... vous voilà!... quel bonheur... Oui, j'ai été malade... mais qui vous l'a dit?

— Votre voisine du carré, que j'ai rencontrée en bas.

— Oh! oui, mon cousin, ma sœur a été bien malade, va! et nous avons été bien tourmentés!...

— Pauvres enfants!...

— Elle ne vous dit pas aussi, Isidore, qu'elle a été ma garde... qu'elle m'a soignée, veillée... enfin qu'une personne de vingt ans n'aurait pas fait mieux...

— Chère petite... viens donc m'embrasser!... Mon Dieu! mais sur votre cheminée... plus rien... Ah! je devine... et je n'étais pas là... et je n'ai rien su... rien fait pour vous!

Isidore verse des larmes. Péroline s'efforce de le consoler en lui disant :

— Mon cousin, nous n'avons manqué de rien, je vous le jure; et qu'importe que nous nous soyons défaits de quelques objets qui ne nous étaient pas indispensables?... Nous avons toujours les plus précieux!

Et les regards de la jeune fille se portent sur les gravures de son père.

— Oh! ma belle-mère! s'écrie Isidore avec l'accent de la colère, c'est par un raffinement de méchanceté que vous m'avez retenu à la campagne jusqu'à ce jour... oui, j'en suis certain... Mais aujourd'hui je n'ai pas pu y tenir... je suis parti...

— Sans eux, Isidore?

— Oui, sans eux... je ne pouvais plus exister sans vous voir...

— Cher cousin!...

Et les deux jeunes gens se regardent tendrement, et ils ne peuvent se lasser de lire dans ces yeux où ils se mirent tout cet amour qui, depuis un mois, n'a pu se communiquer.

— Puisque mon cousin est là, dit Rosinette, je vais profiter de ce temps où tu ne seras plus seule pour aller faire les provisions de la journée... Car c'est moi qui vais aux provisions maintenant, Isidore, c'est moi qui mène la maison!... Mon cousin, tu ne t'en iras pas avant que je sois revenue.

— Oh! non, je veux rester longtemps, si Péroline le permet, je veux me dédommager de tout le temps que j'ai été sans vous voir...

— Eh bien! reprend la petite fille, je demanderai l'heure en bas... car tu n'as pas de montre, je crois, mon cousin?

— Non; madame Cadet a persuadé à mon père que si j'avais une montre, on me la volerait.

— Je demanderai l'heure... car vois-tu, Isidore, nous sommes bien inquiètes sur le sort de notre ami Samsonnac, qui est allé se battre pour Péroline...

— Mon Dieu!... que me dites-vous! qu'est-ce que j'apprends!...

— Ah! Rosinette, tu ne peux pas te corriger de bavarder ainsi!... Moi qui voulais cacher cette affaire à Isidore...

— Pourquoi donc cela?... il l'aurait toujours su par Grosse-Tête quand il va revenir... D'ailleurs il fallait me faire signe, je ne pouvais pas deviner...

La petite fille est sortie, et Péroline raconte alors à son cousin tout ce qui lui est arrivé. En apprenant qu'un jeune homme a poursuivi celle qu'il adore, et qu'il est venu jusque chez elle lui faire d'indignes propositions, Isidore ferme ses poings et se promène dans la chambre avec colère en s'écriant :

— Mon Dieu!... et je n'étais pas là pour le chasser, cet homme... Oh! mais je le connaîtrai! je le tuerai, cet insolent...

— Isidore, de grâce, calmez-vous... Notre ami Melchior Samsonnac est arrivé, il a traité ce jeune homme comme celui-ci méritait de l'être... une provocation s'en est suivie... et sans doute ils se sont battus aujourd'hui... N'est-ce donc pas assez d'un duel, grand Dieu! et faudra-t-il encore que je tremble pour vous?...

— Mais, ma cousine, si notre ami n'a pas tué ce monsieur, il faut cependant que je le tue, moi.

— Par pitié, ne dites pas de ces choses-là, elles me font mal... et je suis encore bien faible!...

— Pardon!... ah! pardon, chère cousine, j'ai tort... mais cependant... si Samsonnac ne revenait pas... vous savez le nom de ce monsieur?

— Non, mon cousin, je l'ai oublié, et si je m'en souvenais, soyez persuadé que je ne vous le dirais pas.

Isidore se frappe le front en murmurant :

— Poursuivie... insultée par un inconnu... et ce n'est pas moi qui suis son vengeur... Mon Dieu! n'étais-je donc pas déjà assez malheureux!

— Assez malheureux, dites-vous? Quel nouveau sujet de peine avez-vous donc?... Mon cousin, il faut tout me dire, car vous voyez bien que, moi, je vous dis tout ce qui me regarde.

— Ah! ma cousine, c'est ma belle-mère qui ne sait qu'imaginer pour me tourmenter! Oh! mais cette fois je suis bien décidé à partir... à ne plus rester chez mon père, si on me parle encore de cet affreux mariage...

— Quel mariage? s'écrie Péroline, à qui ce mot a fait monter le sang au visage.

— Figurez-vous, ma cousine, qu'à Livry nous avons pour voisin un ancien tanneur nommé Montrognon... un homme très-commun, qui a une femme et une fille dans son genre... mais ces gens-là sont riches! et pour madame Cadet, cela équivaut à toutes les qualités. Ne s'est-elle pas mis dans la tête de me faire épouser mademoiselle Arthémise Montrognon, une grande demoiselle rouge et vilaine! Oh! mais alors même qu'elle serait belle comme un ange, est-ce que je voudrais l'épouser... puisque j'en aime une autre... puisque mon cœur n'est plus à moi!...

L'émotion de Péroline redouble, et elle balbutie d'une voix tremblante :

— Vous en aimez une autre, mon cousin?... Ah!... et le lui avez-vous dit, à cette autre?

Isidore tombe aux genoux de sa cousine et prend ses mains, qu'il presse avec force, en s'écriant :

— Ah! Péroline... ai-je donc besoin de le lui dire?... Ma cousine! ne savez-vous pas que c'est vous que j'aime... que j'adore... que j'aimerai toute la vie... que c'est vous seule enfin que je veux prendre pour femme, à moins que vous ne me refusiez... à moins que vous ne m'aimiez pas!... Cet aveu, ma bouche n'avait pas encore osé vous le faire... mais il me semble que mes yeux devaient le laisser deviner.

— Oh! oui, mon cousin, je l'avais deviné, répond la jeune fille dont la physionomie exprime maintenant le bonheur le plus parfait. Isidore... Ah! tenez, je ne sais pas feindre, moi! je ne suis pas une coquette... pourquoi vous cacherais-je toute la joie que me causent vos paroles?...

— Chère Péroline! vous m'aimez donc aussi?

— Il le demande... Ah! je suis bien sûre que vous l'aviez aussi deviné.

Nos deux amants se répètent plusieurs fois le serment de s'aimer toujours; serment qu'on ne se lasse jamais d'entendre et de faire alors qu'il est sincère, et même souvent lorsqu'il ne l'est point. Mais ici les deux bouches ne mentaient pas. Isidore et Péroline s'aimaient depuis longtemps, mais c'était la première fois qu'ils se le disaient, jugez donc du plaisir qu'ils y prenaient. Le bonheur qu'ils éprouvent leur fait oublier jusqu'au duel qui doit avoir lieu.

Une voix les tire de leur douce extase, c'est celle de Rosinette, qui criait depuis le bas de l'escalier :

— Le voilà... notre ami Samsonnac... il se porte bien!... il n'a rien du tout... le voilà!... ne vous tourmentez plus!

En effet, Samsonnac paraît aussitôt accompagné de la petite fille. Isidore court à lui et le presse dans ses bras en lui disant :

— Brave ami, je sais ce que vous avez fait pour ma cousine... vous avez tenu ma place... Ah! je n'oublierai jamais cela!...

— Notre ami, notre frère! dit à son tour Péroline en tendant sa main au jeune Bordelais; quel plaisir j'éprouve à vous revoir... nous étions si tourmentés ici!... Enfin... vous n'êtes pas blessé!

— Non, vraiment, je ne suis pas blessé, répond Samsonnac en souriant, et il serait bien étonnant que je le fusse... puisqu'il n'y a pas eu de combat...

— Point de combat! s'écrie Isidore. Ah! je devine, le lâche ne s'est pas présenté... il a donné une fausse adresse!...

— Vous ne devinez pas du tout, mon cher ami, laissez-moi vous narrer les choses telles qu'elles se sont passées : Nous étions à une heure précise à la porte de Saint-Mandé, ce monsieur avec ses témoins, moi avec les miens; l'arme choisie était l'épée, et je ne vous cacherai pas que depuis hier j'avais pris de fameuses leçons... il n'est pas défendu de vouloir défendre sa peau. Nous avions mis habit bas, nous étions tout prêts à nous escrimer, lorsqu'en répondant à une phrase de mon adversaire, je me permis de vous nommer, chère demoiselle, en disant que j'étais très-honoré d'être votre défenseur. A peine eus-je dit votre nom, Péroline Braillard, que mon adversaire demeura tout interdit, puis il me questionna sur votre famille. Je lui dis tout ce que je sais... et je ne manquai pas d'arranger vos chers oncles comme ils le méritent... j'en demande pardon au fils de M. Cadet, mais je n'ai dit que la vérité; lorsque j'eus fini, mon adversaire s'avança vers moi d'un air contrit et me dit :

— J'avais déjà entendu parler de mademoiselle Péroline Braillard, je sais qu'elle mérite tous les éloges que vous en faites, et je suis désolé de m'être conduit avec elle comme je l'ai fait. Veuillez lui adresser toutes mes excuses, que je vous fais devant ces messieurs et que j'irai lui faire chez elle, si elle le désire; quant à notre combat, il n'aura lieu que si vous y tenez absolument.

— Après avoir entendu ces paroles, je jugeai que le duel devenait inutile... je présumai même que vous seriez heureuse de savoir qu'on ne s'était pas battu... Ai-je bien deviné? Si j'ai eu tort, parlez et je suis tout prêt à remettre flamberge au vent!

— Oh! non, mon cher monsieur Samsonnac, dit Péroline; je suis bien contente, au contraire, de savoir que ce combat n'a pas eu lieu... Ce jeune homme a fait des excuses, que peut-on lui demander de plus, n'est-ce pas, mon cousin?

Isidore ne paraît pas être absolument du même avis, il répond :

— Ma cousine... si vous êtes satisfaite... Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur qui avait entendu parler de vous sans vous connaître?...

Samsonnac a lu dans les yeux de Péroline la réponse qu'il devait faire :

— Mon cher Isidore, dit-il, cette affaire est vidée, comme on dit au Palais; par conséquent, j'ai oublié le nom de ce jeune homme, qu'il n'est nullement nécessaire que vous sachiez.

— Mais, pourtant...

— Ah! mon cousin!... de grâce, n'insistez pas... J'ai été si heureuse tout à l'heure... voudriez-vous à présent me faire du chagrin?

Péroline a dit ces mots avec une voix si touchante, qu'Isidore sent tomber sa colère. Il prend la main de sa cousine et la presse contre son cœur en disant :

— J'ai tort!... j'ai tort... pardonnez-moi... Ah! mon cher Samsonnac, si vous saviez combien je suis heureux!... j'adore ma cousine et elle m'a avoué qu'elle m'aimait... Ah!... Péroline, excusez-moi de dire tout cela.... mais mon cœur est si plein... il a besoin de s'épancher.

— Est-ce que vous croyez par hasard m'apprendre quelque chose?... répond Samsonnac en souriant, mais je n'avais pas été cinq minutes avec vous deux, que je savais que vous vous aimiez!...

— Vraiment, mon ami?

— Oui, ma belle demoiselle. Ah! c'est que l'amour vrai, candide, naïf, se trahit si facilement!... Il n'y a que les amours coupables qui sachent se cacher... et encore pas toujours.

— Mais, hélas! reprend Péroline, à quoi nous serviront ces amours?... On veut marier Isidore à une demoiselle riche!...

— Mais moi je ne veux pas épouser mademoiselle Montrognon!

— Il a raison... Mon Trognon... fi! je ne voudrais jamais épouser cela.

— Mais alors même qu'il ne se marierait pas à cette demoiselle, sa famille ne voudra jamais que je sois sa femme... moi qui n'ai rien!

— Mais si! mais si? s'écrie la petite Rosinette, nous avons quelque chose... puisque notre ami Grands-Cheveux... nous a prêté cent francs!...

— Samsonnac donne une petite tape sur la joue de Rosinette en lui disant :

— Ma bonne amie, je crois que vous devriez vous faire tambour... c'est votre vocation!... ils tambourineut tout ce qu'ils savent!

— Oh! oui, elle est bien bavarde! dit Péroline. Mais, après tout, ceci ne doit pas être un mystère pour notre cousin.

— Notre ami est bien heureux, dit Isidore en soupirant, il peut vous obliger... et moi... après un mois d'économie, j'ai douze francs dans ma poche...

— Allons, capédébious... point de chagrin... Entre nous, ce qui est à l'un doit être à l'autre... Ah! si j'étais arrivé... mais je ne suis pas encore arrivé. C'est égal, je veux vous marier, mes enfants! je le veux... et j'y parviendrai!

— Et les obstacles?

— S'il n'y avait pas d'obstacles, où serait le mérite? Vos aimables parents sont-ils de retour à Paris, jeune amoureux?

— Pas encore, mais je crois bien qu'ils y seront dans deux jours.

— Déjà! murmure Péroline en soupirant. Vous ne pourrez plus venir me tenir compagnie!...

— En attendant, j'emmène l'ami Isidore dîner avec moi, car il ne faut pas trop fatiguer notre convalescente!...

— Vous avez raison, Samsonnac, je vous suis... mais ce soir nous reviendrons tenir compagnie à Péroline... et j'apporterai des gâteaux à Popol...

— Ah! merci, mon cousin!

— Pauvre petit! comme il est sage.

— C'est vrai! dit Samsonnac en riant, il ne parle pas autant que sa jeune sœur!...

Rosinette regarde le jeune Bordelais d'un air piqué, en disant :

— C'est bien, monsieur Grosse-Tête, je ne dirai plus rien, puisque vous m'appelez tambour... J'aurais pu cependant vous dire encore quelque chose qui vous aurait bien étonné... c'est que si nous avions voulu, nous serions bien riches à présent... parce qu'un vieux monsieur qui est venu avec le tapissier nous offrait deux mille francs des gravures de papa... Deux mille francs, c'est une fortune, cela... mais nous avons refusé... et je ne vous dirai rien de tout cela... je le dis seulement à mon cousin Isidore..

— Deux mille francs! s'écrie Samsonnac, diable, mais c'est un beau prix!...

— C'est un vieux monsieur, fort riche, à ce que nous a dit le tapissier, répond Péroline; il a un superbe cabinet, et ces gravures lui manquaient... Mais eût-il offert dix fois autant, il ne les aurait pas eues... c'est notre richesse, à nous, et nous voulons la garder.

— Ah! ma cousine... je reconnais là votre pieté filiale!... dit Isidore en pressant la main de sa cousine.

— Cadédis! reprend Samsonnac, si mon père avait fait des gravures!... mais malheureusement il n'a fait que des exploits! Allons dîner.

XXXII. — RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.

Ainsi que l'avait prévu Isidore, son père et sa belle-mère reviennent bientôt à Paris avec leurs enfants, et le jeune homme est fortement grondé pour avoir quitté la campagne avant eux. Puis madame Cadet lui dit encore qu'il faut qu'il se décide à épouser mademoiselle Arthémise Montrognon; mais Isidore, poussé à bout, déclare d'un ton très-ferme que cette demoiselle ne sera jamais sa femme.

— Pour refuser un aussi beau parti! s'écrie madame Cadet, pour faire fi d'une demoiselle qui a cinquante mille francs de dot, il faut, monsieur mon beau-fils, que vous ayez quelque raison... ou quelque folle passion secrète...

— Ma femme parle très-juste, dit M. Cadet en arrangeant au-dessus de ses oreilles les boucles de ses cheveux. Mon fils, on ne refuse pas un parti de cinquante mille francs dans votre position... Vous n'avez que la moitié de cette somme par votre mère... vous n'avez pas une position faite... vous êtes médecin, mais vous n'avez pas de malades... Ah! si vous aviez des malades... mais vous n'en avez pas... Quels sont donc vos motifs pour refuser la main de mademoiselle Montrognon?

— Eh bien! mon père... j'aime ailleurs...

— Vous aimez ailleurs... sans en avoir demandé permission à votre père! s'écrie la grosse dame. Voilà ce qu'on apprend dans vos écoles!... Et qui aimez-vous, monsieur?

— Ma cousine Péroline... c'est elle seule que je veux épouser... je n'aurai jamais d'autre femme.

Madame Cadet saute sur son fauteuil de façon à le faire craquer, en s'écriant :

— J'en étais sûre... j'en avais une doutance!... il aime cette péronelle... cette fille de votre frère Adrien... il va chez eux malgré notre défense. Vous l'entendez, monsieur Cadet, et vous ne tonnez pas!

L'ex-pharmacien tirait toujours sa perruque et ne semblait nullement disposé à tonner. Cependant il murmure :

— Certainement, Doxie, je n'approuve pas Isidore... d'autant plus que Péroline n'a rien... Ah! si elle avait quelque chose... alors un cousin peut épouser sa cousine... cela arrive fréquemment...

— Taisez-vous, monsieur Cadet, vous êtes d'une faiblesse indigne... vous ne savez pas être homme...

— Comment, madame, je ne sais pas être homme!...

— Non, monsieur... vous m'avez déjà laissé insulter par ce... quelqu'un qui n'a pas peur de vous!... que vous n'avez pas eu l'esprit de trouver. Aujourd'hui votre fils me manque de respect en refusant le parti superbe que je lui propose... il vous désobéit en allant chez les enfants de M. Adrien... en se permettant d'aimer mademoiselle Péroline... Il faut mettre ordre à tout cela... M. Montrognon désire marier sa fille pour ses étrennes... nous sommes à la moitié de novembre, si d'ici là M. Isidore n'est pas devenu obéissant... il ira chercher fortune ailleurs! Voilà ma volonté et il faudra qu'on s'y conforme.

Madame Cadet s'éloigne majestueusement après avoir dit ces mots, auxquels son mari a répondu :

— On s'y conformera! en se drapant dans sa robe de chambre, tandis qu'Isidore prend son chapeau en se disant :

— Eh bien! j'irai chercher fortune ailleurs... Péroline a recouvré la santé maintenant, c'est le principal... Je sais bien que je ne puis pas l'épouser tant que je n'aurai pas de quoi la nourrir, et mon père ne veut me donner ce qui me revient que quand j'aurai vingt-cinq ans... On m'a dit que j'avais le droit de le lui demander avant... mais je serais bien fâché d'avoir jamais sur ce sujet aucun démêlé avec mon père. Ce qu'on ne me fera pas faire non plus, c'est ce mariage avec mademoiselle Arthémise, et ce qu'on ne peut empêcher, c'est que ma cousine et moi nous nous aimions en dépit de toutes leurs colères.

Le lendemain de cette scène, sur les dix heures du matin, on sonnait à la porte de l'avocat Braillard. La servante ouvre à un individu d'un âge déjà avancé, mais qui semble jouir d'une excellente santé. Ce particulier porte un paletot de gros drap, un pantalon en velours de coton, un gilet de laine boutonné hermétiquement; il a une cravate de couleur, de gros souliers auxquels on a prodigué les clous, et sur la tête un petit chapeau rond à forme basse et en cuir verni, dans le genre de ceux que portent les marins. Sa figure est hâlée par le soleil, ses traits sont assez réguliers, ses yeux petits ont une expression de finesse et de gaieté qui prévient en faveur de son esprit, sa bouche est aussi légèrement moqueuse, son nez pas mal retroussé et ses pommettes saillantes; il a les cheveux gris et point de barbe. Tout cela forme un ensemble qui ne serait pas désagréable, si une cicatrice profonde, qui part du bas de l'oreille gauche, traverse toute la joue et ne s'arrête qu'au nez, ne défigurait beaucoup ce monsieur auquel on peut donner de cinquante-trois à cinquante-cinq ans.

Ce particulier porte d'une main une grosse canne en cornouiller, de l'autre un paquet peu volumineux, et il dit d'une voix forte :

— Suis-je ici chez Désiré Braillard, avocat?

La servante, tout étonnée qu'on se permette de dire le nom de son maître sans le précéder du mot *monsieur*, regarde de travers le personnage qui est devant elle, en répondant :

— Oui, vous êtes ici chez monsieur... je dis monsieur, moi!... chez monsieur Braillard, avocat!...

— Et est-il à la maison?

— Monsieur est dans son cabinet, mais je ne crois pas qu'en ce moment il puisse...

— Assez, assez, la fille... il y est... ça suffit... en avant alors.

Et, poussant la domestique de côté, cet individu si familier entre dans l'appartement et traverse tout de suite l'antichambre sans écouter la servante qui lui crie :

— Monsieur... où allez-vous?... est-ce qu'on entre ainsi chez un avocat?...

— C'est bon! la bonne, laissez nous-tranquille, je trouverai bien...

Et, en effet, il a bientôt trouvé la porte du cabinet de maître Braillard; celui-ci est assis à son bureau, occupé à parcourir des papiers. Il lève les yeux en voyant entrer quelqu'un, et le nouveau venu s'arrête à la porte et se met à rire en disant :

— Eh bien!... me voilà, moi!... je gage bien qu'on ne m'attendait pas!... Ah! ah! voilà comme je surprends mon monde!...

L'avocat regarde d'un air étonné le personnage qui est devant lui. Celui-ci reprend :

— Comment, Désiré, tu ne me reconnais pas?... Au fait, il y a des années de passées... et je suis un peu détérioré... Allons, frère, viens m'embrasser.

— Serait-il possible!... Gaspard!...

— Eh! oui, Gaspard... Hé! allons donc!...

L'avocat court embrasser son frère; il lui presse la main avec affection, puis le regarde et s'écrie :

— Ma foi, si tu ne t'étais pas nommé je ne t'aurais jamais reconnu... et cependant, maintenant... oui, je retrouve tous tes traits... mais cette grande cicatrice te défigure un peu!...

— Et puis vingt-cinq ans d'absence... car il y a cela avec quelque mois...

— Et l'on te croyait mort!... tu ne nous a jamais donné de tes nouvelles.

— Tu sais bien que je n'aimais pas à écrire... Ce cher Désiré... et tu vas bien?

— Comme tu vois... un peu fatigué par le travail... le tracas des affaires...

— Et les autres frères?

— Les autres... mais Cadet a perdu sa première femme, dont il a eu un fils... il s'est remarié avec une demoiselle riche, dont il a deux enfants... il est fort à son aise, s'est retiré du commerce et ne fait plus rien.

— Et Adrien?

— Ah! pour celui-là... il est mort il n'y a pas très-longtemps... il n'avait rien amassé... quoique cependant il eût du talent... Il a laissé trois enfants, deux filles et un fils... qui ne sont pas heureux... et pour lesquels nous faisons ce que nous pouvons...

— Ce pauvre Adrien... je le regrette, c'était un aimable garçon... j'avais un peu de ses traits, disait-on. C'était celui de nous quatre qui avait le plus d'esprit!

— Merci... tu es toujours moqueur, toi!

— Enfin... après vingt-cinq ans, sur trois frères, j'en retrouve deux, il ne faut pas trop se plaindre... Et toi, mon vieux?

— Moi, je suis veuf... j'ai une fille charmante... que j'ai mariée il y a peu d'années... malheureusement ce mariage n'a pas tourné comme je l'espérais... et cela m'occasionne beaucoup de tracas. Mais parlons de toi, à présent... Tu étais allé en Californie pour faire fortune... as-tu réussi?

— Non, vraiment!... j'ai eu un beau moment, cependant; oui, après bien des fatigues, des ennuis, j'avais amassé deux cent mille francs...

— Oh! mais c'est très-beau cela!

— Oui, ce serait beau si j'avais su les garder, mais j'ai voulu les doubler, j'ai acheté un café... la foule y venait... mais personne ne payait... Bref, j'ai été enfoncé... J'ai tout perdu! et je reviens à peu près sans le sou... pas tout à fait cependant, car mes frais de voyage payés, il me restera deux cent soixante-dix francs de rente... ce qui fait à peu près quinze sous à manger par jour...

— Diable! si c'est avec cela que tu comptes vivre à Paris, tu auras de la peine, mon pauvre Gaspard!... Avoir été vingt-cinq ans dans un pays où la terre produit de l'or et revenir avec un si mince revenu... je ne t'en fais pas mon compliment!...

— Ah! mille bourasques! si tu crois que j'ai passé tout ce temps-là à gratter la terre pour y chercher de l'or, tu te trompes diablement!... J'ai bien vécu, je me suis amusé... j'ai pris du bon temps et bu du bon vin... je ne le regrette pas... car les beaux jours perdus ne se re-

trouvent pas... c'est comme la jeunesse, une fois passé, elle ne revient plus.

— Mais cette balafre qui te traverse le visage... est-ce en t'amusant que tu l'as attrapée?

— Non, c'est en me battant contre un drôle qui me trichait au jeu.

— Ah! tu jouais aussi!

— Là-bas on ne fait que cela, et un jeu d'enfer! Je ne suis revenu en France que parce que je n'avais plus de quoi jouer...

— Tu es donc toujours mauvais sujet?

— Ah! je le voudrais, mais l'âge m'a rendu raisonnable... il faut se ranger; je me suis dit: Retournons à Paris, près de mes frères, ils m'aideront à trouver quelque place qui me fera vivre.

— Et que sais-tu faire?

— Rien du tout! mais on m'a dit qu'à Paris il y avait des places où l'on n'en demandait pas davantage aux employés...

L'entretien des deux frères est interrompu par l'arrivée de madame Rogille, qui entre brusquement dans le cabinet de son père en s'écriant:

— En vérité, tu n'es pas aimable, mon petit père... je t'attends chez moi, l'heure est passée et tu ne viens pas... Tu sais cependant bien que c'est pour une affaire très-importante... aussi je suis accourue... La bonne m'a dit que tu avais un monsieur dans ton cabinet, mais que cela ne devait pas me gêner... je vois qu'elle a eu raison!

La jeune femme a dit ces derniers mots à demi-voix, et en jetant un regard dédaigneux sur le monsieur qui est avec son père, et qui a toujours sur la tête son petit chapeau en cuir verni. De son côté, Gaspard Braillard regarde presque avec admiration cette dame jolie, élégante, coquette, qui est la fille de son frère.

— Ma chère Augusta, dit l'avocat, si je suis un peu en retard, ce n'est pas ma faute, j'allais me rendre chez toi, lorsqu'il m'est arrivé une visite... à laquelle j'étais bien loin de m'attendre... tu vois...

— Je vois que tu peux très-bien renvoyer monsieur et lui dire de revenir un autre jour...

— Oh! ma belle dame!... on ne me renvoie pas comme cela, moi, répond Gaspard en se mettant à rire, et d'abord il faut que je vous embrasse!... eh! eh! eh!...

— M'embrasser, moi, quelle horreur... éloignez-vous, monsieur, vous empoisonnez le tabac, l'eau-de-vie, le rhum!... vous êtes un corps de garde ambulant... Mon père, défendez donc à monsieur de s'approcher .. en vérité je ne vous conçois pas...

— Ma fille, tu ne parlerais pas comme tu le fais si tu savais que monsieur est mon frère Gaspard, et par conséquent ton oncle.

— Serait-il possible?... monsieur est votre frère!... celui qui était parti pour la Californie il y a si longtemps!...

— Oui, ma belle nièce, j'étais allé faire un petit voyage d'agrément dans le pays de l'or...

Madame Rogille prend sur-le-champ un air aimable et sa voix mielleuse, elle sourit à son oncle en lui disant:

— Oh! pardon... mille fois pardon... excusez ce que je vous ai dit, mon oncle; mais vous comprenez, ne pouvant deviner... quelqu'un que je n'avais jamais vu et qui voulait m'embrasser...

— Vous êtes tout excusée, ma jolie nièce... et puis je conviens qu'en mer j'ai bu pas mal de rhum et chiqué beaucoup de tabac, il faut bien se distraire, mais le goût en reste...

— Cela ne fait rien... embrassez-moi, mon oncle...

— Vous y consentez, maintenant...

— Oh! de grand cœur.

Madame Rogille tend sa joue à l'oncle qui revient d'Amérique et elle examine avec beaucoup de curiosité, elle s'est assise et ne semble plus pressée d'emmener son père.

— Depuis quand êtes-vous à Paris, mon oncle?

— Eh! mon Dieu, chère nièce, j'arrive ce matin du Havre par le chemin de fer; naturellement ma première visite devait être chez un frère...

— Ah! c'est bien aimable cela, et comptez-vous vous fixer à Paris présent?

— Certainement... Oh! j'ai assez de voyages comme cela... et puis, voyez-vous, belle nièce, j'ai cinquante-sept ans, sans que cela paraisse... c'est-à-dire si, cela paraît, et puis assez souvent des accès de goutte, des rhumatismes, des douleurs!... enfin je deviens patraque! alors il faut bien se tenir tranquille.

— Oh! sans doute, il faut se reposer, surtout quand on a amassé de la fortune... et c'est ce que vous avez dû faire, cher oncle!

— Oh! pour de la fortune... demandez à mon frère ce que je rapporte!... il vous le dira!

— Oui, répond l'avocat en souriant, il revient comme l'enfant prodigue, plus pauvre qu'il n'était parti!... sa fortune se compose de soixante-quinze centimes à manger par jour.

— Allons donc, vous voulez rire, mon père! dit la jeune femme dont la figure se rembrunit déjà. Quinze sous par jour!... mais on ne revient pas de la Californie avec cela... c'est un pays où l'on va chercher de l'or, c'est connu cela, on n'a pas d'autre but que d'y faire fortune; quand elle est faite, on revient la dépenser en France, c'est dans l'ordre naturel; mon oncle aura certainement fait comme les autres... et c'est pour se moquer de vous qu'il vous aura dit qu'il revenait sans argent!

— Est-ce vrai, Gaspard? dit maître Braillard en regardant son frère entre les deux yeux. Celui-ci se met à rire et répond:

— Elle est fort drôle, ma jolie nièce, elle arrange tout cela à sa façon... En effet, beaucoup de personnes ont amassé des richesses dans le pays d'où je viens, mais toutes ne les ont pas conservées et je suis de ce nombre-là... C'est que, voyez-vous, dans ce diable de pays il est encore plus difficile de conserver son argent que de le gagner... Moi aussi j'avais amassé une somme assez ronde... deux cent mille francs... mais comme je l'ai dit à Désiré, je me suis lancé dans une spéculation... je pouvais doubler mon avoir, j'ai tout perdu! ces sont les chances du commerce... Par exemple, je n'ai pas perdu mon appétit et ma gaieté... voilà les seules richesses qui me soient restées... et je sens en ce moment que je mettrais volontiers un morceau sous la dent!

Madame Rogille, qui est redevenue de très-mauvaise humeur, se lève vivement en s'écriant:

— Mon Dieu, mon père, nous oublions qu'on nous attend... c'est une affaire urgente... qui ne peut se remettre... Mon oncle nous excusera si nous le quittons... D'ailleurs il est probable qu'il va aller voir son autre frère, M. Cadet Braillard...

— Cadet... oh! oui, j'irai... c'est bien mon intention.

— Mon père va vous donner son adresse.

— Oh! c'est inutile, je la sais, on me l'a donnée au Havre, quelqu'un qui est très-lié avec Cadet.

La jeune femme se penche vers son père et lui dit tout bas:

— Débarrassez-vous de ce frère-là... ne le laissez pas s'installer ici, sans quoi vous ne pourriez plus vous en défaire, et il ferait fuir tous vos clients!... Il est sale, vilain, il a l'air commun, il sent mauvais.

— Mais pourtant, Augusta, c'est mon frère et je dois...

— C'est aussi le frère de M. Cadet qui est bien plus riche que vous et qui s'en chargera... A propos, mettez mille francs dans votre poche... le mari de ma bijoutière est chez moi qui attend avec son mémoire, je ne puis pas le renvoyer sans argent, il serait homme à rester chez moi...

— Comment, mille francs!... mais tu me ruines, ma fille... je n'ai plus le sou...

— Il me faut mille francs ou cet homme me ferait une scène, du scandale... Cherchez bien, petit père, vous trouverez encore cette somme dans quelque coin...

Pendant que la jeune dame parle bas à son père, Gaspard Braillard se promène dans la chambre en murmurant;

— Ah ça! est-ce qu'on ne déjeune jamais ici? J'ai bigrement faim, moi... je crois que je mangerais facilement un gigot à moi seul!

— C'est gentil! cela promet! dit Augusta à son père. Celui-ci se tourne vers son frère en lui disant:

— Mais j'ai déjeuné, moi, j'ai pris mon chocolat depuis longtemps!

— Tu as déjeuné, c'est possible... mais moi pas...

— Eh! bien, ma servante te servira quelque chose pendant mon absence.

— Et puis je pense que tu pourras bien me coucher, n'est-ce pas?... Oh! n'importe où, je ne suis pas difficile, moi!

Madame Rogille s'empresse de répondre:

— Avec la meilleure volonté du monde, mon père ne le peut pas... il est logé très-petitement... et il ne peut pas faire dresser un lit dans son cabinet ou dans son salon... cela ferait un trop mauvais effet auprès des clients... mais mon oncle Cadet a un vaste appartement, il lui sera très-facile de vous loger... puisque vous savez son adresse... allez-y... mais ou nous attend, mon père, dépêchons-nous, je vous en prie... Vous avez pris ce que je vous ai demandé...

— Il le faut bien!...

— Bonjour, mon oncle, je vous salue...

— Au revoir, Gaspard, excuse-moi si je te laisse.. mais tu vois qu'il n'y a pas de ma faute... au revoir.

L'avocat est parti entraîné par sa fille. Le frère qui revient d'Amérique est resté seul dans le cabinet où il demeure quelques instants tout pensif. Puis il se met à cogner le parquet avec son bâton, en criant:

— Holà!... la domestique... quelqu'un!

La servante arrive avec son même air revêche et dit:

— Que désire monsieur?

— Cornes du diable! je désire qu'on me serve à déjeuner parce que je meurs de faim!

— Monsieur, je n'ai rien du tout ici.

— Vous n'avez rien? eh bien! allez chercher tout plein de choses.

— Ceci ne se peut pas, monsieur, quand mon maître est sorti il m'est défendu de bouger de la maison parce que je dois répondre aux clients qui peuvent venir.

— Ah! c'est comme cela!... voilà une fichue baraque alors! Pas à coucher!... pas même à déjeuner!

Et reprenant son bâton et son paquet, Gaspard sort de chez son frère l'avocat en se disant:

— Allons voir notre frère Cadet.

XXXIII. — DEUXIÈME REPRÉSENTATION.

La famille Cadet était réunie dans la salle à manger devant une table bien servie; une température douce ajoutait au confortable de

Nous allons tous procéder à votre emménagement. — P. 69.

déjeuner. Isidore ne faisait cependant point partie des assistants; il avait l'habitude de déjeuner fort sobrement à neuf heures du matin, avant de sortir, tandis que pour les autres membres de la famille Cadet, le déjeuner, qui ne se servait qu'à midi, était un repas important et auquel on donnait beaucoup de temps, d'autant mieux que, pour les gens qui n'ont rien à faire, le temps que l'on passe à table est celui qui s'écoule le plus vite.

M. Cadet, entortillé dans sa belle robe de chambre, venait d'attaquer une terrine de foie gras qu'il avait fait venir directement de Nérac, de crainte de n'en pas avoir une vraie en l'achetant à Paris.

La grosse Eudoxie se récriait sur la cherté de ce mets, mais elle avouait que c'était fort bon. Le Deux-mille se fendait le visage jusqu'aux oreilles lorsqu'on lui donnait une truffe, et la Boîte-aux-lettres imitait son frère tout en disant :

— C'est dommage qu'il n'y ait pas une croûte à ces pâtés-là !

— Ma fille, ce n'est point un pâté, c'est une terrine !

— Alors, papa... pourquoi dit-on souvent : J'ai mangé du pâté de foie gras ?

— Parce qu'alors, ma fille, c'est un pâté au lieu d'être une terrine.

— Ah ! et pourquoi donc que ça... c'est une terrine au lieu d'être un pâté ?

— Parce que j'avais dit que l'on m'envoyât une terrine...

Mademoiselle Aurore ne semble pas encore satisfaite de ces éclaircissements, et la conversation menace de se prolonger sur ce sujet lorsqu'on sonne avec violence.

Madame Cadet en fait un bond sur sa chaise et s'écrie :

— Quel peut être le malappris qui se permet de sonner comme cela !... C'est par trop sans gêne !... Julie ! qu'on ne nous dérange pas... nous déjeunons... nous ne sommes pas visibles !

Mais Julie revient bientôt dire :

— C'est un monsieur... qui n'est pas trop propre... qui a un chapeau comme les marins, et qui demande monsieur; je lui ai dit qu'on n'était pas visible, mais il s'est mis à rire en répondant qu'on devait l'être pour lui...

— Par exemple ! voilà qui est fort... Monsieur Cadet, est-ce que vous connaissez des marins ?

— Pas le plus petit matelot, Doxie... pas le plus léger mousse !

— Julie, renvoyez cet homme, qui s'est permis de sonner comme un bœuf !... Dites-lui que nous ne recevons pas quand nous déjeunons...

Mais la porte de la salle à manger s'ouvre, et Gaspard se montre avec son bâton et son paquet en s'écriant :

— Ah ! vous déjeunez, vous autres; eh bien ! il me semble au contraire que j'arrive très à propos, car j'ai une faim de cannibal !...

Tous les Cadet regardent ce nouveau venu, dont l'air et les manières délibérés leur font presque peur. Madame est la première qui retrouve la parole pour dire :

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ? est-ce qu'on entre comme ça chez les gens sans permission ?... vous êtes bien hardi !...

— Chut !... pas si haut, la grosse maman; d'abord ce n'est pas à vous que j'ai affaire, mais à ce brave homme que je vois là... dans une si belle robe de chambre... et qui a maintenant une perruque à le change diablement !... et pas à son avantage... mais c'est égal, je le reconnais, mon Cadet !... et toi, voyons... dévisage-moi bien !

Mais l'ex-pharmacien avait beau considérer celui qui lui parlait, il ne le reconnaissait pas.

— Cet homme vous tutoie ! s'écrie madame Cadet. C'est de plus en plus fort !... et de quel droit se permet-il cette familiarité ?...

— Oui, la maman, je le tutoie... parce qu'un frère a toujours le droit de tutoyer son frère ! Voilà le grand mot lâché... car je vois bien qu'il ne m'aurait pas reconnu...

— Mon frère... quoi, monsieur... vous seriez... tu serais...

— Eh ! oui, cornes du diable !... je suis Gaspard, parti de Paris il y a vingt-cinq ans, alors que tu n'étais encore que garçon apothicaire !

— Gaspard !... ah ! ce cher frère... embrassons-nous !...

— Allons donc ! c'est bien heureux !

En apprenant que ce nouveau venu est ce frère de son mari qui était allé en Amérique chercher fortune, madame Cadet change de ton, elle tâche de devenir affectueuse et tend la main à Gaspard en lui disant :

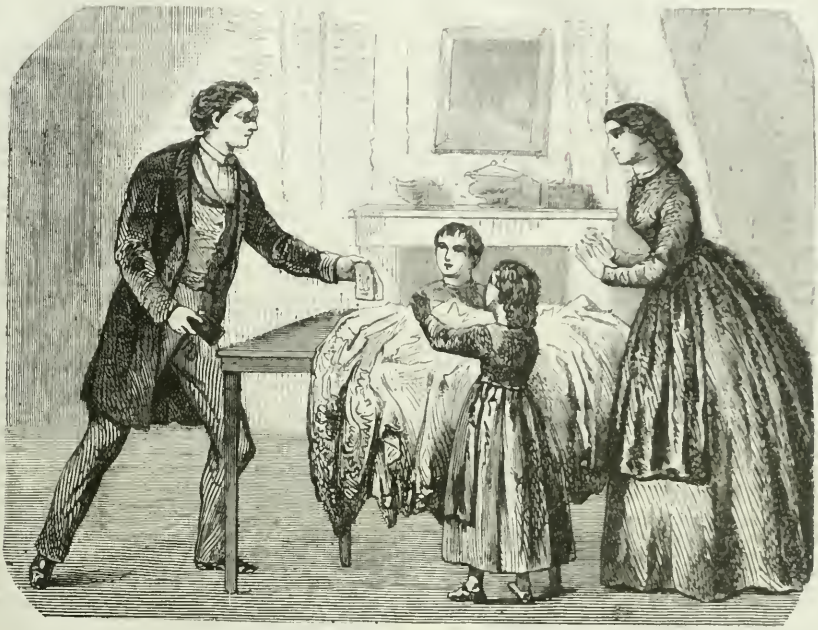
— Quoi, monsieur, vous êtes le frère de mon mari !... ah ! si j'avais su... mais vous comprenez... quand on ne sait pas... on voit entrer chez soi quelqu'un que l'on ne connaît pas... cela étonne... cela effraye... il y a tant de voleurs à Paris...

— Vous m'avez pris pour un voleur, eh ! eh ! eh !

— Oh ! je ne dis pas cela... mais embrassez-moi donc, mon beau frère.

— Volontiers, ma grosse maman...

Cela ne plaît pas du tout à madame Cadet de s'entendre appeler grosse maman, pas plus que grosse mère, mais elle dissimule et tend ses joues à Gaspard, tandis que son mari ne se lasse pas de regarder son frère.



Des billets de banque!!! — P. 78.

— Comment! c'est toi, Gaspard!
— Eh! oui... c'est bien moi.
— On te croyait mort!
— C'est ce que m'a dit notre frère Désiré, de chez qui je sors...
— Tu es terriblement changé!
— Et toi aussi!
— Tu n'avais pas cette balafre sur la figure?
— Non, je l'ai attrapée là-bas.
— Quoique ça, je commence à te reconnaître.
— C'est comme moi, en cherchant bien on se retrouve.
— Et tu reviens de la Californie...
— Oui, vraiment! sur *la Belle-Côte* qui m'a ramené de San Francisco!
— Le pays où l'on trouve des pépites... des morceaux d'or qui pèsent plusieurs livres?
— Oui vraiment, oh! j'en ai trouvé plus d'un!...
— Mes enfants, s'écrie madame Cadet, à quoi pensez-vous! allez donc embrasser votre cher oncle.

M. Exupère et mademoiselle Aurore ne pensaient qu'à manger. Ils quittent leurs places d'un air maussade et s'approchent de Gaspard, qui les embrasse, puis sourit en disant :

— Sapristi! voilà des mioches qui doivent bien jouer de la mâchoire... ils ont de la facilité pour cela... Ah! çà, mais vous étiez en train de déjeuner quand je suis entré, il ne faut pas que je vous dérange... seulement je vous demanderai la permission de prendre place à votre table... car je n'ai pas encore déjeuné, moi!
— Tu n'as pas déjeuné, Gaspard? alors mets-toi là bien vite entre ma femme et moi... Ah! ce pauvre frère!... tiens, maintenant je te reconnais tout à fait!...
— Julie! vite un couvert ici pour mon beau-frère... heureusement vous tombez bien, nous avons une terrine de Nérac aux truffes... on ne doit pas manger de cela en Californie?
— Pardonnez-moi... on mange tout ce qu'il y a de meilleur en France... on fait venir cela... pâtés de foie, terrines, volailles farcies!... Cela nous arrive dans des boîtes de fer-blanc hermétiquement fermées et tout aussi bon que si nous le mangions à Paris... songez donc que dans le pays de l'or on ne se refuse rien!...

Madame Cadet s'empresse de servir son beau-frère et de lui verser à boire, tout en cherchant à le faire causer :

— Mon mari me parlait souvent de vous... monsieur Gaspard, il me disait : J'ai un frère qui est allé faire fortune en Amérique... c'est un garçon rempli de moyens, il doit avoir réussi dans ses entreprises!... n'est-ce pas, mon ami?

M. Cadet, qui ne parlait jamais de ce frère-là à sa femme, regarde celle-ci d'un air étonné et répond :

— Tu crois... j'ai pu te dire cela... je ne m'en souviens pas bien... mais c'est possible...
— Ah! quelle triste mémoire vous avez, monsieur!...

Et ces mots sont accompagnés d'un haussement d'épaules. Puis la grosse dame verse à boire à son beau-frère, qui ne fait que tordre, avaler et vider son verre.

— Vous avez bon appétit... cela se conçoit, après un voyage!
— Oh! j'ai toujours un excellent appétit...
— Notre vin est bon, n'est-ce pas?
— Pas mauvais pour de l'ordinaire, mais j'en ai bu là-bas de fameux...
— Il paraît que vous viviez bien là-bas?
— Oh! je vous en réponds... une vie de Sybarite...
— Il doit être fort riche! se dit madame Cadet, qui devient encore plus gracieuse et dit à son mari :
— Mon ami, pour fêter le retour de votre frère, si vous faisiez chercher à la cave une bouteille de votre bordeaux médoc?...
— Volontiers, Doxie; ma foi, j'y pensais justement...
— Ah! voilà une fameuse idée, belle-sœur!... Dis donc, Cadet, au lieu d'une bouteille, fais en monter deux tout de suite, va!... elles ne seront pas de trop.
— Julie, montez deux bouteilles de mon bordeaux médoc!

La domestique va à la cave en se disant :

— Peste! comme on le traite ce frère-là... il est cependant assez mal mis... Mais apparemment que c'est son goût! et qu'il est riche malgré cela.

Madame Cadet cherche toujours à amener la conversation sur la fortune qu'elle suppose à son beau-frère, mais Gaspard, qui commence à juger son monde, ne veut pas s'expliquer avant d'avoir bien déjeuné, et tâche, au contraire, par ses réponses, de confirmer sa belle-sœur dans ses espérances.

— Vous revenez en France pour vous y fixer, mon cher beau-frère?
— Oui, chère sœur. Oh! j'ai assez de l'Amérique comme cela, j'y ai passé vingt-cinq ans... c'est gentil... Je vous demanderai de votre terrine derechef...
— Vous la trouvez bonne?
— Mais oui.
— Vous faisiez le commerce en Californie?
— J'y ai fait une foule de choses... le principal, voyez-vous, dans ces pays-là, c'est de gagner de l'argent... c'est le but universel... Je

vous demanderai à boire... ou bien non, tenez, passez-moi la bouteille... je me verserai moi-même, j'aime mieux cela... et ça vous évitera la peine...

— Comme il vous fera plaisir... et vous avez dû, dans ce riche pays, gagner de l'argent comme les autres?

— Bigre! je crois bien que j'en ai gagné... j'ai eu de l'or à remuer à la pelle... encore de la terrine s'il vous plaît... ou plutôt passez-la-moi... je me servirai, c'est plus commode...

Madame Cadet n'est pas très-satisfaite de passer la terrine; elle trouve que ce frère-là mange comme un ogre et boit comme un trou; mais persuadée qu'il arrive avec une grande fortune, et se flattant d'avance qu'une partie en reviendra à ses enfants, elle passe à Gaspard la fameuse terrine de Nérac que celui-ci attaque d'une façon si formidable que M. Exupère s'écrie : — Ah! bien! s'il mange tout, celui-là, il n'en restera donc plus pour nous!...

— Taisez-vous, mon fils, il y a que c'est vilain d'être gourmand, dit madame Cadet. Excusez-le, mon beau-frère, c'est un enfant!

— Je l'excuse d'autant plus que je partage entièrement son opinion... il pourra bien ne pas lui en rester... Ah! voilà le fameux médoc... goûtons-le.

M. Cadet emplit les verres et choque le sien contre celui de son frère, en disant : — A ton heureux retour, mon frère, au plaisir de te revoir parmi nous!

— Merci, je bois à la vôtre à tous... Ah! il est bon... oui, celui-là est bon... ah! c'est que je m'y connais, voyez-vous... Verse de nouveau, Cadet, que je trinque avec ton aimable épouse... car tu me fais l'effet, mon vieux, d'avoir mis la main sur un bon numéro... C'est que voyez-vous, chère sœur, je regarde l'hymen comme une loterie... mais Cadet peut se vanter d'avoir un gros lot! à votre santé.

— Vous êtes trop bon, mon beau-frère, vous ne vous êtes jamais marié?

— Ma foi non... je ne suis pas heureux à la loterie... bé! bé!...

— Et vous ne revenez pas à Paris dans cette intention?

— Non, de par tous les diables... Pardon, si je jure un peu... on jure beaucoup là-bas...

— C'est très-bien de votre part, cher beau-frère, d'agir de la sorte; car à défaut d'enfants vous avez des neveux et des nièces qui vous en tiendront lieu!... Aurore, allez donc embrasser votre oncle...

— Je finis ma compote, moi, na!

— Laissez donc cette petite manger... J'aime beaucoup les enfants quand ils mangent... parce qu'alors ils ne crient pas. A boire, Cadet, tu ne vas pas, toi! tu n'es pas solide au poste comme moi!

— Non, c'est vrai... je m'étourdis vite.

— Mon mari est très-sobre... il n'a pas votre santé...

— J'ai trouvé notre frère Désiré diablement vieilli.

— Ah! tu l'as déjà vu?

— Oui, je croyais y déjeuner, mais il avait fini. J'ai vu aussi sa fille... un beau brin de femme!...

— Oui, dit madame Cadet, qui n'est plus enthousiasmée de madame Rogille, depuis que celle-ci est venue à sa campagne avec son amie Angelina. Oui... c'est une jolie femme... mais d'une coquetterie... et qui dépense un argent!... c'est effrayant... entre nous, elle ruine son père... ou à peu près... mais c'est sa faute, il a toujours été trop bon pour elle...

— Ah! voilà qui est fâcheux... mais son mari... car elle est mariée...

— Oui, à un imbécile... qui a fait de mauvaises affaires, et qui n'en est pas plus riche... ce qui prouve que c'est un sot!

— Ah! c'est donc à dire qu'à Paris on s'enrichit ordinairement en faisant de mauvaises affaires?

— Cela se voit, frère! cela se voit! répond M. Cadet en caressant sa perruque.

— Donne-moi à boire alors... J'ai appris aussi que nous avions perdu notre frère Adrien... et j'en ai bien du regret!...

— Oui, oui... Adrien est mort... il n'y a pas encore deux ans!...

Madame Cadet ne dit rien, elle se contente de se pincer la bouche. Gaspard reprend :

— Mais il a laissé des enfants, à ce que m'a dit Désiré?

— Oui... trois enfants... deux filles et un garçon.

— Et qu'est-ce qui en a soin de ces enfants-là?

M. Cadet se tait, mais sa femme s'écrie :

— Ils sont assez grands pour se soigner eux-mêmes! La fille a dix-huit ans... elle travaille, elle est fleuriste...

— Ah! et les deux autres?

— Les autres... ils sont encore petits... ils vont sans doute à l'école!

— Vous n'en êtes pas sûre?

— Je m'occupe de mes enfants, moi, cela m'intéresse plus que ceux des autres.

— Où logent-ils ces enfants d'Adrien?

— Pas loin d'ici : faubourg Saint-Denis, n° 78.

— Mais toi, Cadet, tu as eu un fils de ta première femme, à ce qu'on m'a dit... existe-t-il toujours?

— Oui, vraiment, c'est un grand garçon, d'une jolie figure, qui a bientôt vingt et un ans... il étudie pour être médecin...

— C'est un entêté qui nous donne bien des ennuis! dit madame Cadet en levant les yeux au ciel.

— Ah! c'est une mauvaise tête, un farceur?

— Non, dit M. Cadet, on ne peut pas l'accuser d'être un farceur.. il est même assez sage pour son âge... mais...

— Mais il a refusé d'être boursetier! et maintenant il refuse d'épouser un parti superbe! une demoiselle de cinquante mille francs, est-ce là être raisonnable?

— Que voulez-vous, chère sœur, s'il n'a pas de penchant pour le mariage... s'il ne ressemble de ce côté!...

— Mais c'est assez parler des enfants, cher beau-frère, occupons-nous maintenant de vous... J'espère que vous avez dit que l'on apporte vos malles, vos bagages ici et que nous aurons l'avantage de vous loger... nous avons une jolie petite pièce... à côté de celle des enfants... on y va peu .. elle sera pour vous... vous y serez libre, chez vous... et si mes enfants font trop de bruit, vous les gronderez, cher frère, je vous en donne le droit!

— Merci, chère sœur, oh! le bruit ne m'incommode pas, moi... donne-moi à boire, Cadet...

— Volontiers. . ma foi tu finiras la bouteille... tiens!...

— Déjà! elles étaient bien petites ces bouteilles... bé! bé!...

— Tu les mènes rondement aussi!

— N'est-ce pas... Oh! tu en verras bien d'autres... belle-sœur, j'accepte avec joie l'hospitalité que vous m'offrez... entre nous j'y comptais un peu... et j'avais déjà pensé à donner votre adresse à quelques amis...

— Et l'avez-vous bien donnée pour vos bagages?

Gaspard, qui a fini la terrine, achevé les deux bouteilles de médoc et se sent très-bien leste, se penche en arrière sur sa chaise et répond en souriant, d'un air légèrement railleur :

— Mes bagages... mais je les ai apportés avec moi... tenez... voyez ce petit paquet attaché après mon bâton de voyage... voilà mes bagages!

Eudoxie regarde quelques instants ce que son beau-frère lui montre, elle a l'air de chercher le mot d'une charade; enfin elle murmure :

— Comment! ce sont là tous vos effets, mon beau-frère?

— Mon Dieu, oui, moi je n'aime pas pour voyager me charger de beaucoup de choses. J'ai dans ce paquet-là trois chemises, trois madras, trois paires de chaussettes, quelques bas, un pantalon, un gilet en toile pour l'été, et quelques mouchoirs... cela me suffit... je ne tiens pas à la toilette, moi!

Le front de madame Cadet s'assombrit; elle reprend :

— Je comprends, mon beau-frère, c'est par prudence que vous voyagez si simplement... vous avez sans doute toute votre fortune en portefeuille, et vous ne voulez pas, par votre luxe, éveiller la cupidité...

— Oh! je vous assure, chère sœur, que ce n'est point la peur d'être volé qui me fait agir ainsi...

— Ou bien vous avez peut-être des vaisseaux chargés de marchandises, et qui vont arriver incessamment dans un de nos ports!...

Gaspard part d'un gros éclat de rire, et se dandine sur sa chaise en disant : — Des vaisseaux!... mes marchandises... Ah! ah! elle est bonne la charge!... Mais, chère et digne sœur, vous ne savez donc pas que je n'ai rien... que je reviens à Paris à peu près sans le sou... que tout l'or que j'avais gagné là-bas je l'ai reperdu en voulant l'augmenter... ce qui fait qu'au lieu d'avoir fait fortune, je n'ai rien fait du tout! et voilà le fait.

Madame Cadet change de couleur; elle regarde son mari d'un air consterné; elle regarde ses enfants, qui regardent dans la terrine s'il y a encore quelque chose; enfin elle regarde son beau-frère, qui sifflotte entre ses dents, et s'écrie :

— Allons! vous voulez vous moquer de nous, monsieur Gaspard, c'est une mauvaise plaisanterie!... mais nous ne vous croyons pas; nous savons bien qu'on ne revient pas de la Californie sans le sou!...

— Ah! quand j'ai dit sans le sou, chère sœur, j'ai menti en effet.

— Ah! je le savais bien!

— Il me reste une rente de deux cent soixante-dix francs... j'ai calculé que cela me faisait à peu près quinze sous à manger par jour, c'est avec cela que je compte m'amuser à Paris... C'est peu de chose... mais quand on a chez ses frères la table et le logement, cela peut encore suffire!...

La grosse dame se lève brusquement de table, avec un mouvement de dépit, en disant : — Par exemple! voilà qui ne s'est jamais vu... revenir en France avec quinze sous à manger par jour... Mais, un commissionnaire, un portefaix gagne plus que cela dans sa journée.

— C'est possible, chère sœur, mais je suis trop vieux, trop goutteux maintenant pour faire quelque chose... je n'ai pas envie de me faire portefaix.

— Et vous avez pensé que vous pourriez vivre à Paris, sur les crochets de vos frères!... qu'on vous logerait, qu'on vous hébergerait gratis!... en vérité, ce serait commode!

— C'est vous-même, belle-sœur, qui m'avez offert tout à l'heure une chambre à côté de celle de vos enfants, que j'aurai le droit de gronder s'ils font trop de bruit.

— Quand j'ai dit cela, monsieur, je ne songeais plus que mon époux a décidé qu'il ferait de cette chambre sa bibliothèque, par conséquent on ne peut pas vous y loger...

— Ah! tu te fais une bibliothèque, Cadet? Tu aimes donc la lecture à présent? cela t'embêtait jadis!

Suivant son habitude, quand il ne sait que répondre, M. Cadet tire sa perruque sur ses yeux, puis balbutie :

— J'ai des jours... je lis... je suis abonné au *Journal des Connaissances utiles*.

— Si la chambre à côté des enfants est prise, dit Gaspard, mettez-moi à côté de la cuisinière... je ne suis pas difficile, moi.

— Nous n'avons pas la plus petite place à vous donner, monsieur, ne comptez donc pas loger chez nous. Rayez cela de vos tables... Quant à vous nourrir... ce serait trop dispendieux !... Un homme qui boit presque à lui seul deux bouteilles de bordeaux, sans compter le vin ordinaire !... qui dévore une terrine de Nérac de vingt-quatre francs, qui aurait dû reparaître trois fois au moins sur notre table... un homme comme cela nous ruinerait... Nous avons des enfants, nous devons penser à eux, et si vous avez mené en Californie une vie de Sybarite, il fallait y rester, monsieur, plutôt que de revenir ici pour être à la charge de votre famille !...

— Mille bourrasques ! belle-sœur, c'est comme cela que vous recevez le frère de votre mari ! et toi... vieux nigaud, tu ne dis pas un mot, tu souffres que ta femme me traite ainsi, et tu ne lui administres pas la bastonnade !...

— La bastonnade ! s'écrie madame Cadet qui devient furieuse, la bastonnade !... conseiller à mon mari de me battre... il ne manquait plus que cela... Monsieur, j'espère que vous nous ferez le plaisir de ne jamais remettre les pieds chez nous... Au reste, je donnerai des ordres pour qu'on ne vous laisse plus entrer.

— Soyez tranquille, grosse baleine ! je n'ai pas envie d'y revenir chez vous... non pas que je me moque de ce que vous dites, mais parce que cela me fait de la peine d'avoir un frère si bête et qui se laisse mâter comme une bourrique. Adieu ! vous regrettez votre déjeuner, moi je regrette d'être venu chez vous, partant nous sommes quittes.

Et, enfonçant son chapeau sur sa tête, Gaspard Braillard reprend son bâton, son paquet et sort après avoir jeté un regard de pitié sur son frère Cadet.

XXXIV. — AUX DERNIERS LES BONS.

— J'ai bien fait de ne parler qu'après avoir déjeuné ! se dit le voyageur tout en cheminant sur le boulevard de Strasbourg. Je me doutais que cette grosse femme ne me faisait des amitiés que parce qu'elle me croyait riche... Mais mon frère !... souffrir que l'on me mette à la porte de chez lui... Ah ! fi !... c'est mal... c'est plus que mal, c'est lâche... il ne me reste plus à voir que les enfants d'Adrien... Ils sont pauvres ceux-là... mais je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée qu'ils me recevront mieux... leur père était un si brave garçon !... Fumons une pipe en attendant et promenons-nous dans Paris pour refaire connaissance avec lui.

Après s'être promené longtemps, Gaspard se dirige vers la demeure des enfants d'Adrien. Il y arrive sur les cinq heures du soir.

La jeune famille se disposait à se mettre à table pour dîner. Péroline avait tout à fait recouvré la santé, elle avait de l'ouvrage en abondance et la gaieté était revenue chez les orphelins.

C'est Rosinette qui ouvre la porte au voyageur; elle regarde ce monsieur, qu'elle ne connaît pas. Péroline en fait autant, mais l'âge et la mise du visiteur n'annoncent pas cette fois un séducteur : il n'effraye donc pas les jeunes filles.

— Suis-je bien ici chez les enfants d'Adrien Braillard ? dit Gaspard en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Cette manière de s'annoncer plaît déjà aux orphelins, et Péroline se hâte de répondre :

— Oui, monsieur, c'est nous qui sommes les enfants d'Adrien Braillard... donnez-vous la peine d'entrer. Est-ce que vous avez connu notre père, monsieur ?

Gaspard, avant de répondre, regarde d'un air attendri les deux enfants et leur sœur; puis, s'asseyant sur la chaise que Rosinette lui présente, il dit en soupirant :

— Oh ! oui... je l'ai beaucoup connu... votre père... Ce pauvre Adrien... je l'aimais bien, mais lui aussi m'aimait... il avait un bon cœur, celui-là.

Les enfants se rapprochent de cet homme qui leur est inconnu, mais pour lequel ils éprouvent déjà de l'intérêt, et Péroline lui dit :

— Mais, c'est singulier, monsieur, je me rappelle fort bien toutes les personnes qui venaient chez mon père... et je ne vous y ai jamais vu... Cependant, puisque vous le connaissiez...

— Ah ! c'est qu'il y a déjà bien des années d'écoulées depuis que je l'ai embrassé pour la dernière fois... vous n'étiez pas au monde encore !...

Péroline, qui regardait attentivement l'étranger, pousse tout à coup un cri et change de couleur en disant : — Mon Dieu !... ah ! monsieur... c'est étonnant comme vous ressemblez à mon père !... Rosinette... regarde... ne trouves-tu pas aussi ?...

— Oh ! oui, dit la petite fille en allant près de sa sœur, de ce côté, où monsieur n'a pas cette grande raie sur la joue... Oh ! certainement, monsieur ressemble à notre père !...

— Oui... oui, répond Gaspard en souriant, on nous le disait souvent quand nous étions jeunes, mais après tout, mes chers enfants, cela n'avait rien d'étonnant...

— Qui donc êtes-vous, monsieur ?

— Quelqu'un dont je suis certain que votre père a dû vous parler quelquefois... car Adrien ne devait pas m'avoir entièrement oublié... quelqu'un qu'il ne voulait pas laisser partir pour l'Amérique... lui qui n'écouta pas ses conseils !...

— O mon Dieu !... mais alors...

— Enfin quelqu'un qui est bien heureux en ce moment de pouvoir embrasser les enfants de son frère !...

Gaspard achève à peine ces paroles que déjà les orphelins courent dans ses bras en s'écriant : — Notre oncle Gaspard !...

— Oh ! quel bonheur ! c'est notre oncle Gaspard !...

— Oui, mes enfants, oui, c'est moi votre oncle !... répond Gaspard tout ému par les caresses qu'il reçoit, par la joie que les deux sœurs et jusqu'au petit témoignent de son retour. Vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mon oncle, répond Péroline, mais cependant rien ne prouvait que vous ayez cessé de vivre, et avec ma sœur nous disions souvent : Ah ! si notre oncle Gaspard pouvait revenir !

— C'est bien, mes enfants, vous n'êtes pas comme les autres qui voulaient absolument que je fusse mort !... Et pourquoi désiriez-vous que je revinsse ?...

— Mais c'est tout naturel... d'abord, puisque notre père vous aimait bien, nous devons vous aimer aussi; ensuite, nous nous disions : Cet oncle-là nous aimera peut-être, lui; il ne fera pas comme les autres qui ne veulent pas nous voir...

— Non, mes enfants, non, je ne ferai pas comme les autres... et je sens que je vous aime déjà... Viens donc, petit, que je t'embrasse... tu t'appelles ?

— Léopold, mon oncle.

— Léopold... tu ressembleras à ton père... et la petite ?

— Rosine, mon oncle, mais on me nomme plus souvent Rosinette.

— Rosinette, c'est gentil ce nom-là... et tu m'as l'air d'une espiègle, toi !...

— Oh ! je suis bien raisonnable à présent, mon oncle, demandez plutôt à ma sœur...

— Oh ! je vous crois sur parole, petite Rosinette !... et cette grande belle fille-là ?

— Moi, mon oncle, je suis Péroline, et j'ai appris l'état de fleuriste car il fallait bien travailler, gagner de l'argent pour... vivre... pour qu'il ne manquât rien à mon petit frère et à ma sœur...

— Sans doute... c'est toujours bien de travailler... mais cependant, mes enfants, j'espère que vos oncles veillent aussi sur vous... c'est-à-dire qu'ils vous donnent ce qu'il vous faut pour que vous ne manquiez de rien ?

Péroline baisse les yeux et garde le silence. Rosinette s'écrie :

— Nos oncles ne font rien du tout pour nous... ils ne viennent jamais nous voir, et la femme de M. Cadet a même défendu à Isidore, son beau-fils, de venir ici... mais il y vient tout de même, parce qu'il nous aime bien, lui !

— Serait-il possible... vos oncles... Cadet, Désiré, ne font rien pour les enfants de leur frère Adrien !... ils ne s'inquiètent pas si vous manquez de tout !... ils ne viennent même pas vous voir... Ah ! cornes du diable !... mais c'est indigne cela !... et moi, imbécile que je suis, moi, qui aurais dû revenir riche pour vous rendre heureux... pour réparer les injustices de mes frères... moi... je reviens pauvre... je reviens à peu près sans le sou... oui, mes enfants, je ne dois pas vous le cacher... votre oncle ne vous rapporte de là-bas aucun présent, aucun cadeau, pas le plus petit châle, pas un bambou !... rien ! que sa personne ! qui est diablement détériorée.

— Mais qu'est-ce que cela nous fait si vous ne nous donnez rien, mon oncle ! Tout ce que nous désirons, nous, c'est un parent qui nous aime ! dit Péroline en pressant les mains de Gaspard. Rosinette en fait autant en s'écriant :

— Oh ! nous ne sommes pas intéressées, nous ne ressemblons pas à madame Cadet...

— Madame Cadet ! ah ! fichtre ! j'en sais quelque chose... En apprenant que je revenais de là-bas sans argent, elle m'a défendu de remettre les pieds chez elle... et cette brute de Cadet n'a rien dit !... Poule mouillée, va !...

— Mais vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, cher oncle, nous allions dîner quand vous êtes arrivé... vous allez dîner avec nous... Ah ! dame... nous ne pouvons pas vous offrir un beau repas ! nous sommes forcés à beaucoup d'économie ; mais vous êtes certain au moins que c'est un bonheur pour nous si vous daignez prendre votre part de ce que nous avons.

— J'accepte, chers enfants... le plus simple repas, offert de bon cœur, vaut mieux qu'un festin où l'on nous fait la grimace. Du reste, je n'ai pas bien faim ce soir, vu que j'ai copieusement déjeuné chez Cadet, où l'on me traitait en prince tant que l'on me croyait riche !... N'importe... à table, mes enfants !... et vive la gaieté ! sacrebleu ! Je me sens à mon aise ici !... je me sens heureux !... Ah ! c'est si bon d'être entouré de gens qui vous aiment.

Gaspard embrasse encore les enfants d'Adrien, puis on se met à table. Le repas se compose d'une soupe au choux, puis d'un grand plat de pommes de terre au milieu desquelles figure un petit carré de poitrine de mouton.

— Vous verrez comme c'est bon tout ça, mon oncle, dit Rosinette, c'est moi qui fais la cuisine, mais je la fais très-bien !

Les jeunes filles entourent leur oncle de soins, de prévenances, c'est à qui le servira. Mais lorsque la soupe est mangée et que Gaspard prend son verre, Péroline rougit, puis elle fait un petit signe à sa sœur, lui dit quelques mots tout bas et la petite se dispose à sortir après s'être armée d'une bouteille vide. Mais leur nouvel hôte, qui a remarqué tout cela, retient Rosinette par le bras, en lui disant :

— Où vas-tu, mon enfant?

— Mon oncle, je vais revenir tout de suite... je ne serai pas longtemps....

— C'est très-bien, mais tu ne réponds pas à ma question, je te demande où tu vas?

— Mon oncle, je vais chercher du vin... parce que nous n'en avons plus... nous avons... lini le reste...

— Ne te dérange pas, ma petite, c'est inutile... vous ne buvez pas de vin, vous autres, j'en suis sûr... réponds-moi, Péroline, et pas de mensonge surtout!

— Eh bien! mon oncle, c'est la vérité, nous buvons habituellement de l'eau... cela nous est bien égal à nous, de ne pas boire du vin, mais vous, mon oncle, c'est différent, vous ne devez pas dîner sans vin... et vous nous permettrez de vous en offrir...

— Non, mes enfants, non, pour que je me trouve bien chez vous, il faut que vous ne changiez rien à vos habitudes. J'aime le vin, c'est vrai, je ne le nierai pas, mais croire que je ne puis pas m'en passer... oh! c'est une erreur! il y a bien d'autres choses dont je me suis passé!... Dans ces climats lointains où j'ai habité vingt-cinq ans, croyez-vous donc que j'ai toujours vécu en grand seigneur... vous vous tromperiez!... j'ai été riche... j'ai fait bombance... j'ai été misérable, j'ai séjourné quelquefois des mois entiers dans des bois, dans des sites sauvages, incultes, où je n'avais pour toute nourriture que quelques morceaux de vieux biscuits de mer moisis, quelques racines âcres ou amères et pour boisson que l'eau puisée dans les ruisseaux, et qui n'était pas toujours limpide!... Eh bien! je vivais avec cela, et je me portais bien. Après cela, il me semble qu'on peut se trouver fort heureux de boire de l'eau filtrée et de manger une bonne soupe et de cette excellente fricassée, qui fait honneur aux talents culinaires de ma nièce Rosinette. Allons, petite, rassieds-toi, tu vois bien que tu n'as pas besoin de sortir.

— C'est égal, dit la petite fille en se rasseyant, nous vous donnerons du vin pour votre dessert, mon oncle, car on m'en a fait cadeau à moi!... du vin de Grenache... une belle demi-bouteille, et nous n'y avons pas encore touché... voilà une occasion pour l'entamer!...

— Oh! ceci est différent, chère nièce, du vin dont on vous a fait cadeau... soit! nous y goûterons...

— C'est notre ami Samsonnac Grosse-Tête qui m'a donné cela... et puis il nous a prêté de l'argent, cent francs... une somme énorme... nous n'en avions pas besoin... mais ça peut servir si l'un de nous redevenait malade...

— Ah! vous avez des amis qui vous prêtent de l'argent?

— Mon oncle, dit Péroline, n'allez pas penser mal de nous pour cela.

— Non, chère fille, il me serait impossible de penser du mal de vous... il me suffit de vous regarder pour être certain que vous êtes à l'abri de tout reproche.

— Malgré cela, mon cher oncle, comme ma sœur dit des choses qui ordinairement se taisent, je dois, moi, vous faire connaître comment ce M. Melchior Samsonnac est devenu notre ami... d'ailleurs vous le verrez sans doute ici, et il faut bien que vous le connaissiez.

— Alors parlez, ma nièce, je vous écoute.

Péroline conte à Gaspard tout ce qui a rapport à leur liaison avec le jeune Bordelais, et lorsqu'elle a terminé son récit, l'oncle s'écrie :

— Il a voulu se battre pour vous, mon enfant, contre ce beau monsieur qui vous poursuivait? c'est bien, cela, c'est d'un brave garçon... et je serai bien aise de faire sa connaissance. Mais maintenant... voyons... avouez-le-moi franchement... il n'y aurait aucun mal à cela!... est-ce que ce M. Samsonnac ne vous fait pas un peu la cour... est-ce qu'il n'est pas amoureux de vous?

— Oh! non, murmure Rosinette, ce n'est pas lui! et la petite fille porte bien vite ses regards sur son assiette pour éviter ceux de sa sœur.

— Ah! ce n'est pas lui!... répète Gaspard en souriant.

Péroline pousse un gros soupir, puis répond avec des larmes dans la voix : — En vérité... ma sœur... est bien méchante... elle m'oblige à faire... des aveux... que...

— Gardez vos petits secrets, chère enfant, et croyez bien que je n'attache aucune importance à ce que vient de dire... mademoiselle Rosinette,

— Pardonnez-moi, mon oncle, je vous dirai tout... et d'ailleurs pourquoi ferais-je un mystère d'un sentiment dont je n'ai pas à rougir. Celui que j'aime... celui qui m'a avoué aussi qu'il m'aimait... qu'il ne voulait jamais avoir d'autre femme que moi... c'est le fils aîné de mon oncle Cadet, celui qu'il a eu de sa première femme... c'est mon cousin Isidore... Ah! je crains bien que cet amour ne nous rende malheureux... car madame Cadet me déteste... comme elle détestait notre père... elle veut déjà marier Isidore à une demoiselle qu'il ne peut pas souffrir... et son père est du même avis que sa femme... mais mon cousin ne veut pas consentir à ce mariage... il m'a juré de m'aimer toujours... si nous avons fait mal, mon oncle, pardonnez-nous... l'amour ne se commande pas... et Isidore et moi nous ne plaçons pas le bonheur dans la richesse.

— Pauvre fille! s'écrie Gaspard en secouant la main de Péroline, je n'ai rien à vous pardonner, car je vous approuve... je ne connais pas encore mon neveu Isidore, mais puisque vous l'aimez, ce doit être un joli garçon et un bon cœur... qui ne tient pas de son père... Je vous protégerai, mes enfants, je servirai vos amours de tout mon pouvoir... malheureusement je n'aurai pas beaucoup de crédit auprès des autres... et... Tiens, qui est-ce qui pleurniche par ici?

C'était mademoiselle Rosinette qui sanglotait sous sa serviette, parce que sa sœur l'avait nommée méchante et que son oncle l'avait appelée : mademoiselle.

— C'est ma sœur Rosine qui pleure, dit le petit garçon.

— Ah! diable!... et pourquoi pleurons-nous, s'il vous plaît, petite nièce?

— Mon on... mon oncle... vous m'avez appelée : mademoiselle... et ma sœur... a dit que j'étais méchante!...

— Ce n'est pas méchante que j'aurais dû dire, c'est bavarde!...

— Je ne le serai plus ..

— Je le crois!... maintenant tu n'as plus rien à dire!...

— Allons, petite, embrassez votre sœur... c'est cela, et à mon tour ensuite, et voilà la paix signée...

— Et à présent je vais chercher ma demi-bouteille...

— Oui, chère enfant, et tout en goûtant votre grenache et en mangeant de ce fromage de Brie qui a fort bonne mine, je vais vous conter ce que j'ai fait ce matin.

Gaspard fait le récit de ses visites chez son frère l'avocat et chez l'ex-pharmacien et de ce qui en est résulté. Alors Péroline lui dit :

— D'après cela, mon oncle, je vois que vous pensiez loger chez l'un ou l'autre de vos frères...

— Ma foi oui, j'avais cru qu'ils auraient bien un petit coin a me donner... mais je m'étais trompé... je vais me chercher un petit garni!

— Oh! mon oncle, si vous n'étiez pas difficile... nous pourrions vous offrir un lit, nous... mais ce serait dans un grenier...

— Eh! chère enfant, pourvu que j'aie un endroit pour me reposer... Je me fiche pas mal que ce soit dans un grenier ou dans une belle chambre... j'ai couché dans les bois, sur la terre. Quand je cherchais de l'or... je n'avais pas toujours de couverture! je m'en moquais pas mal... je dors partout, moi!...

— Alors, mon oncle, écoutez, nous avons ici-dessus un petit grenier, qui a une lucarne sur la cour; il ne nous sert à rien, nous n'avions pas de vieux meubles à y mettre. Mais nous y porterons un matelas, une paillasse, une couverture, des draps, un oreiller...

— Eh! mes enfants, en voilà beaucoup trop, une paillasse, ça me suffira.

— Oh! par exemple... cela ne me privera pas... j'ai deux matelas et un sommier de crin à mon lit! je n'ai pas besoin de deux matelas ni de deux couvertures... nous avons des draps...

— Oui, oui, s'écrie Rosinette, nous avons encore beaucoup de linge... six paires de draps, trois douzaines de serviettes... six...

— Mademoiselle Rosinette, je ne vous demande pas le détail de votre lingerie... Enfin, mes enfants, si cela ne vous gêne pas trop, j'accepte, je demeurerai chez vous...

— O quel bonheur! notre oncle reste avec nous!...

— Il n'ira pas ailleurs....

— Il mangera avec nous!...

— Permettez, mes enfants, une minute... faisons nos conventions d'abord : vous entendez bien que je ne veux pas que vous ayez maintenant une nouvelle charge... celle de me nourrir... lorsqu'il faut, j'en suis sûr, que cette belle fille-là travaille sans relâche pour que vous mettiez les deux bouts.

— Oh! mon oncle, cela ne fait rien... je travaillerai deux heures de plus, voilà tout...

— D'ailleurs, dit Rosinette, nous sommes bien à notre aise maintenant, puisqu'on nous a prêté cent francs et qu'il nous reste encore sur la pendule...

— Assez, Rosinette, assez... ou tout à l'heure vous serez encore obligée de pleurnicher. Écoutez-moi, enfants, je vous ai dit que je revenais pauvre, c'est vrai... cependant j'ai encore une rente qui me fait quinze sous à manger par jour... c'est bien peu! mais enfin avec cela un homme peut vivre... il ne boira pas de vin... mais il s'en passera!... Or donc, si je consens à manger chez vous, c'est naturellement à condition de vous donner ces quinze sous et en exigeant qu'on ne dépasse jamais ce chiffre pour ma nourriture. Vous entendez bien ceci, jeune Rosinette, qui êtes chargée de la partie de la cuisine! croyez-vous pouvoir vous contenter de cette minime somme...

— Oh! oui, mon oncle, quinze sous de plus tous les jours... c'est beaucoup! je ne les dépenserai pas toujours!...

— Si tu fais des économies, ce sera pour t'acheter un homme quand tu seras d'âge à te marier, puisqu'on n'épouse pas les demoiselles qui n'ont rien!... et pour commencer... voyons ce qui me reste de mon voyage...

Gaspard fouille dans son gousset, il en tire une bourse en peau qui annonce de bien vieux états de service, puis il la vide sur la table et ce qu'elle renferme fait la somme de vingt-sept francs et dix sous.

— Diable! je ne me croyais pas encore si riche! dit Gaspard. Tenez, ma nièce Péroline, comme l'aînée vous devez tenir la caisse, voilà vingt-cinq francs, je garde cinquante sous pour mon tabac, j'en aurai pour longtemps, et maintenant je ne toucherai plus mon semestre qu'à la fin de décembre.

— Mais, mon oncle, vous nous donnez trop, il y a là pour plus d'un mois... gardez davantage. .

— Non, ma belle, j'ai bien assez... les comptes sont faits, il ne faut pas revenir là-dessus. A présent, comme je suis un peu fatigué, je demande à voir ma chambre...

— Nous allons vous y conduire, mon oncle, et y porter tout ce qu'il vous faut.

Quelques coups frappés légèrement à la porte annoncent une visite.

— Oh! je devine bien qui ce peut être! s'écrie Péroline en rougissant, il aura appris votre arrivée et il devine qu'il vous trouvera ici.

— *Il...* ah! très-bien, je devine, c'est le jeune cousin.

C'est en effet Isidore, qui, ayant appris ce qui s'est passé le matin chez son père, accourt chez les orphelins où il espère trouver son oncle Gaspard.

— C'est mon cousin Isidore, crie Rosinette, et le jeune homme, apercevant près des enfants un monsieur qu'il ne connaît pas, le considère quelques instants, puis court se jeter dans ses bras en disant :

— Ah! vous êtes mon oncle Gaspard!

— Oui, mon garçon, oui, je suis ton oncle! répond Gaspard en embrassant Isidore. Ah! tu veux donc bien me voir... me connaître, toi, et pourtant on a dû te dire que j'étais revenu gueux, pauvre?

— Eh! que m'importe à moi, mon oncle, que vous soyez riche ou non!... c'est le frère de mon père que je retrouve... c'est ce parent que l'on n'espérait plus revoir, que je suis heureux d'embrasser.

— C'est bien, cela... je vois qu'ici on ne m'avait pas trompé en me faisant l'éloge de ton cœur. Mais, dis-moi, ton père sait-il que tu voulais me voir?...

— Oh! je ne m'en suis pas caché, mon oncle... je me doutais que je vous trouverais ici... j'ai dit que je viendrais vous y rendre mes devoirs... je l'ai dit devant ma belle-mère...

— Et ton père ne te l'a pas défendu?

— Au contraire... il m'a en secret serré la main et dit tout bas : Tu feras bien!

Gaspard passe sa main sur ses yeux en murmurant :

— Allons, il n'est pas encore gâté tout à fait! puis il reprend gaiement : — Eh bien, mon neveu, si mes deux frères n'ont pas voulu me loger, j'en suis bien enchanté maintenant!... car je reste avec ces chers enfants... ils me gardent... ils me logent, eux!... les pauvres font ce que les riches n'ont pas voulu faire!... cela se voit assez souvent... Eh bien! que dis-tu de cela, mon ami?

— Ah! mon oncle, cela ne m'étonne pas... ma cousine a toutes les vertus!

Et les regards d'Isidore se reposent avec amour sur Péroline. Gaspard comprend ce regard, et sourit en disant :

— Oui, oui, au fait tu dois connaître le cœur de cette chère fille... tu dois l'aimer... elle le mérite! et je te retirerais mon amitié si tu ne l'aimais pas.

— Oh! alors, mon oncle, vous ne me la retirerez jamais...

— Ces chers enfants... mille bourrasques!... je suis pourtant fâché de ne pas revenir avec de la fortune... je vous aurais mariés tout de suite!...

— Ah! mon cher oncle! vous avez donc deviné que j'adore ma cousine?

Péroline rougit et baisse les yeux, l'oncle sourit en répondant :

— Oui, mon ami, je suis un peu sorcier, moi... je devine tout de suite les secrets des amoureux!...

Mademoiselle Rosinette ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais son oncle la regarde et elle se tait.

— A présent que j'ai fait la connaissance de ce brave garçon, je demande mon lit, car je suis rompu!

— Tout de suite, mon oncle, nous allons tous procéder à votre emménagement.

Isidore prend le matelas, Rosinette la couverture, Péroline les draps; le petit garçon veut absolument porter l'oreiller et Gaspard porte une chaise, un chandelier et une petite table que Péroline lui a dit leur être inutile.

On monte au grenier, qui est au-dessus du logement des orphelins. Pendant qu'on y balaye, qu'on le dispose un peu à devenir un appartement, Isidore descend vivement et court acheter plusieurs bottes de paille que l'on apporte avec lui et qui garantissent le matelas en attendant que l'on confectionne la paillasse.

Tout est bientôt terminé. Le voyageur embrasse ses nièces et ses neveux et leur dit :

— Maintenant, bonsoir, mes enfants; je suis chez des personnes qui m'aiment... qui m'ont reçu avec affection... je ne changerais pas ce grenier contre une chambre à l'hôtel du Louvre!... Bonne nuit!

XXXV. — L'IDÉE D'UN ENFANT.

Gaspard est depuis trois jours chez les enfants d'Adrien, où il se trouve parfaitement. Le matin il descend déjeuner avec eux. Après ce repas, il bourre sa pipe et sort; il va se promener dans Paris, flâner, s'informer de quelques anciens amis. Il ne rentre jamais qu'à l'heure du dîner, parce qu'il ne voudrait pas être importun à ses nièces. Mais le soir il reste avec les enfants; il leur conte ses voyages, ses aventures; on l'écoute avec le plus grand intérêt. Souvent le petit Léopold s'écrie : — Moi, quand je serai grand, je veux voyager comme mon oncle... je veux aller dans le pays où l'on trouve de l'or en grattant la terre.

Et Gaspard tape sur la joue du petit garçon en lui disant :

— Mon ami, il vaut bien mieux tâcher d'en gagner dans sa patrie, c'est plus agréable et moins dangereux.

Le nouvel hôte des enfants n'a pas encore vu Melchior Samsonnac, dont il désire vivement faire la connaissance; celui-ci arrive bientôt chez ses jeunes amies; l'oncle n'est pas encore rentré pour dîner, mais on force le jeune homme à l'attendre, après lui avoir raconté comment ce parent a été reçu à Paris par ses frères, et ce qui fait qu'il loge dans leur petit grenier.

— Vous dînerez avec nous, dit Péroline à Samsonnac, et vous ferez la connaissance de notre oncle Gaspard... qui est bien gai, bien aimable!

— Et qui nous conte des choses bien curieuses qu'il a vues dans les forêts de l'Amérique!... Oh! c'est bien amusant! s'écrie Rosinette.

— Par exemple, monsieur Samsonnac, vous ferez un maigre dîner.

— Je n'accepte qu'à une condition, c'est que vous me permettrez d'aller chercher un pâté... c'est mon mets de prédilection... j'adore les pâtés... et je m'étais promis de m'en régaler aujourd'hui...

— Mais ce n'est pas nécessaire..

— Si! si! dit Rosinette, laisse donc mon ami Grosse-Tête aller chercher son pâté... ça régalera mon oncle...

— C'est convenu! je vais faire mon emplette et je reviens.

Pendant que Samsonnac va chercher un pâté, Péroline envoie la petite sœur acheter du vin, car on peut bien se permettre un petit extra quand on traite un véritable ami... on en fait si souvent pour de simples connaissances qui ne sont pas de nos amis.

Samsonnac est revenu avec un beau pâté et deux demi-bouteilles, échantillons de bordeaux et de beaune. Lorsque Gaspard revient, il est tout surpris de voir les apprêts d'un dîner, qui est un festin pour ceux qui le donnent. Mais on lui présente celui dont il désirait faire la connaissance, et il échange de bonnes poignées de main avec le jeune homme en lui disant :

— Je sais ce que vous avez fait pour ces enfants... je sais que vous avez été sur le point de vous battre pour ma nièce Péroline. Dès ce moment, comptez-moi au nombre de vos amis.

— Ce titre m'honore, monsieur, répond Samsonnac en secouant avec orgueil sa crinière, j'en suis fier et j'espère toujours le mériter.

— Et maintenant à table, mes enfants, quel repas de *Lucullus!* un pâté qui embaume... des bouteilles pleines...

— Mon oncle, ce n'est pas tous les jours fête!

— C'est mon ami Grosse-Tête qui a apporté le pâté... et ces demi-bouteilles.

— Allons, nous fêterons tout cela... c'est dommage que mon neveu Isidore ne soit pas avec nous, il ne manque que lui pour que la fête soit complète.

— Oh! c'est bien vrai! répond Péroline en soupirant. Mais ce pauvre Isidore, en venant nous voir, il s'expose à la colère de sa belle-mère.

— J'espère que ça lui est bien égal...

— Oh! dites donc, mon oncle, s'écrie Rosinette, si, au lieu de revenir pauvre, vous étiez revenu riche, comme madame Cadet serait fâchée en sachant que vous demeurez chez nous!...

Pour toute réponse, Gaspard embrasse la petite fille en secouant la tête d'un air de regret, mais Samsonnac se frappe le front en disant.

— Tiens!... tiens!... ce que ma petite Rosine vient de dire me fait naître une idée... oui, vraiment une idée qui peut être excellente!

— Quelle est cette idée?

— Laissez-moi la mûrir un peu dans ma tête... je vous la communiquerai au dessert...

— S'il s'agit de punir cette méchante femme, qui a rendu mon frère aussi mauvais qu'elle, j'approuve d'avance votre idée...

— Oui, oui... c'est justement madame Cadet qu'il s'agit de tromper.

— Notre ami Samsonnac s'est déjà bien moqué d'elle, allez, mon oncle... Ma sœur, raconte donc l'histoire de la lettre signée : « Quelqu'un qui n'a pas peur de vous! »

— Il vaut bien mieux que notre ami la conte lui-même, il doit se souvenir, lui, de ce qu'il a écrit.

Samsonnac raconte l'histoire de la lettre anonyme et tous les incidents qui en ont été la suite. Gaspard rit beaucoup de la colère de madame Cadet.

— Malheureusement, reprend Melchior, tout cela n'a rien changé dans la position de ces chers enfants... tandis que ce qui m'est venu à l'idée pourrait bien amener un revirement très-heureux!...

— Vous piquez diablement notre curiosité... et quel est donc votre projet?

— C'est fort simple : il s'agit tout bonnement de faire croire à madame Cadet que vous êtes revenu de la Californie très-riche... millionnaire... et que c'était pour éprouver vos parents, pour connaître le fond de leur cœur que vous avez feint d'être pauvre, d'être revenu sans le sou!...

— En effet, c'est une idée! Mais que résultera-t-il de cela?

— Ce qui en résultera? d'abord le dépit, les regrets, la colère de madame Cadet, qui sera désolée de vous avoir traité comme elle l'a fait... qui, faisant d'avance des projets sur vos richesses, se dira : « Mes enfants n'auront rien de leur oncle Gaspard... et puisque les enfants d'Adrien l'ont si bien reçu... si bien traité... puisqu'il loge et mange chez eux, c'est à eux qu'il va laisser sa fortune... ses millions! Et ne voyez-vous pas d'avance ce que cette pensée peut faire faire à madame Cadet? Elle est capable de changer de conduite avec nos orphelins... de rechercher leur amitié... et qui sait si cela n'ira pas, pour vous être agréable, jusqu'à consentir au mariage de notre charmante Péroline avec son cousin.

— Oh! mon Dieu!... vous croyez? s'écrie la jeune fille.

Et Rosinette saute sur sa chaise en battant des mains et en disant :

— Oh! que ça serait bien fait! que ça serait bien fait! Oui, Grosse-Tête a une bonne idée!...

— Mais, mon oncle, reprend Péroline, est-ce que ce ne serait pas mal d'user de ruse pour obtenir le consentement des parents d'Isidore à son mariage avec moi?

— Non certes, ma chère amie, toute ruse est permise tant qu'elle n'a qu'un but louable, honnête; il me semble que ton mariage avec ton cousin est ce qui peut arriver de plus heureux pour lui et pour toi, et madame Cadet, par sa conduite dure, injuste, inhumaine, mérite bien d'être punie sévèrement. Malheureusement, ce qui me semble fort difficile dans tout cela, c'est de lui faire croire à présent que je suis riche, lorsque je lui ai dit si franchement ma position!...

— Que ceci ne vous inquiète pas, dit Samsonnac, c'est mon affaire! je ne suis pas de Bordeaux pour rien!... laissez-moi seulement mener la chose... et laissez faire... Oh! je vais conduire cette affaire en douceur... vous pensez bien que je ne vais pas agir brusquement!... que je ne vais pas tout de suite faire dire à madame Cadet : « Votre beau-frère vous a trompée, il est millionnaire!... » Oh! je serai plus adroit... seulement vous voilà prévenu de mon dessein, et c'est le principal... Mesdemoiselles, il faudra le faire connaître au jeune cousin Isidore, afin que, par des demi-mots lancés par-ci par-là, il serve mon projet sans que cela paraisse. Et maintenant je propose de boire cet échantillon de beaune à la réussite de mon plan.

La proposition du courtier en vins est acceptée. Après ce premier toast, Gaspard en propose un second au futur mariage de sa nièce Péroline avec son cousin Isidore, et cette fois c'est l'échantillon de bordeaux qui est bu. Mademoiselle Rosinette va ensuite gratter l'épaule de Samsonnac en lui disant :

— Qu'est-ce que vous allez faire pour qu'on croie que mon oncle est riche?

Et le jeune homme lui répond :

— Ma bonne amie, je n'en sais rien encore, mais si je le savais je ne vous le dirais pas, parce que vous êtes un peu trop babillarde!

— Ah! le vilain! et c'est moi qui vous ai donné l'idée de cette ruse!

— J'en conviens... vous me l'avez fait naître, du moins; mais vous ne m'avez pas donné la manière de m'en servir, et c'est ce que je cherche.

La soirée passe vite, car chacun fait des conjectures sur ce qui peut arriver si madame Cadet croit que son beau-frère a voulu l'éprouver. Enfin Samsonnac prend congé de la famille en répétant :

— Laissez-moi agir, ne vous inquiétez de rien; dans tout cela vous n'avez pas autre chose à faire que d'attendre les événements.

— Je me suis promis de marier ces jeunes amoureux, et, capédébious!... je les marierai! se dit notre Bordelais en rentrant chez lui, et ce sera double plaisir, si je puis en même temps me venger de cette grosse dame... qui m'a traité si cavalièrement et voulait de plus me jeter son vase de nuit sur la tête... mais il ne sera pas très-facile de la tromper... Dans cette occurrence, il faut mettre tout amour-propre de côté. Demain j'irai voir l'ami de mon père, maître Cottentin; je dois avouer que c'est un gaillard qui, en fait de ruses, est de première force... Juanita pourra peut-être aussi me servir... J'aurai soin de me munir de chocolat pour l'une et d'un fort échantillon de xérès pour l'autre.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Samsonnac était rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel et sonnait à la porte de l'homme d'affaires. Juanita ouvre et pousse une exclamation de joie en reconnaissant son ancien élève; elle en fait presque un entrechat et se jette dans les bras du jeune homme en s'écriant : — C'est ce cher petit!... ah! quel plaisir!... quelle allégresse! il y a si longtemps qu'on ne l'avait vu... et toujours ses beaux cheveux!... Embrassez-moi donc, cher ami!

Samsonnac se décide d'assez bonne grâce, il embrasse sa maîtresse de danse et lui dit : — Oui, me voilà, bonne Juanita, et maître Cottentin?

— Vous allez le voir, il se porte bien, il est levé, il n'a pas sa goutte en ce moment.

— Tant mieux!

Le jeune homme entre dans le cabinet de l'homme d'affaires, qui dit en le voyant : — J'avais reconnu la voix du fils de mon vieil ami de Bordeaux, et pourtant je me disais : Pourquoi le jeune Samsonnac viendrait-il me voir? Il n'a sans doute plus besoin de moi!

— Ah! maître Cottentin, c'est méchant ce que vous dites là!... et pourtant je dois convenir qu'il y a du vrai dans votre pensée... non pas que je vienne vous prier de me trouver de l'occupation! grâce au ciel, j'ai une position assez agréable...

— Voyez comme il est bien mis! s'écrie Juanita; il a des bottines vernies!...

— Que faites-vous donc à présent, mon jeune gaillard?

— Je suis courtier en vins... je voyage pour de fortes caves de Bercy.

— Et vous venez m'offrir du vin?

— Non, rassurez-vous... je viens vous offrir en cadeau cette demi-bouteille de xérès retour de l'Inde!...

— Peste! voilà qui vaut son prix!

— Et pour ma maîtresse de danse Juanita, voilà du chocolat à la vanille...

— Ah! qu'il est gentil!... il a pensé à moi...

— Et pour ces jolis présents, que nous demandez-vous en échange?

— De m'aider à tromper quelqu'un...

— Oh! si c'est un homme ce sera facile, dit l'ex-danseuse.

— Tout doux, Juanita, laissez notre jeune ami s'expliquer! Parlez, Samsonnac.

— Voici la chose en deux mots : Un nommé Gaspard Braillard... retenez bien les noms! revient de la Californie, il y a vingt-cinq ans qu'il était parti... il a ici deux frères qui sont riches... l'un surtout, Cadet Braillard, qui est marié à une femme méchante et horriblement intéressée!... Or, mon Gaspard est revenu sans le sou, et cette mauvaise belle-sœur l'a mis à la porte de chez elle. Maintenant il s'agirait de lui faire croire que notre voyageur est au contraire fort riche, et qu'il n'a feint d'être pauvre que pour éprouver ses parents. Voilà l'histoire, avez-vous compris?

— Parfaitement... Où demeure maintenant le voyageur?

— Chez de bonnes petites nièces qui l'ont très-bien reçu malgré sa mauvaise fortune. Mais comme il croyait loger chez son frère Cadet, on peut aller l'y demander.

— Fort bien... Où a débarqué ce Gaspard?

— Au Havre; il y a cinq jours qu'il est à Paris.

— Assez, nous savons maintenant ce que nous avons à faire. Juanita marchera d'abord, moi ensuite.

— Vous laisserez trois jours d'intervalle, pour que cela n'ait pas l'air d'être préparé...

— Soyez tranquille... donnez-nous l'adresse de ce M. Cadet Braillard.

— La voici, ainsi que les noms du frère qui revient d'Amérique. J'ai mis sur ce papier tous les renseignements qui peuvent vous être utiles... Que comptez-vous faire?

— Je ne sais pas encore, mais fiez-vous à moi, si l'on ne croit pas votre homme millionnaire, ce ne sera pas ma faute.

— Je m'en rapporte à vous; de mon côté, je vais écrire à Bordeaux à l'un de mes amis, afin qu'il écrive à M. Gaspard Braillard une lettre sous le couvert de son frère Cadet... madame Cadet voudra savoir ce qu'on peut écrire de Bordeaux à son beau-frère... C'est là où je l'attends.

— Lorsque nous aurons agi, je demande une bouteille de madère... toujours retour de l'Inde.

— C'est trop juste, maître Cottentin, vous serez satisfait ainsi que cette bonne Juanita.

— Oh! moi, petit, je ne demande rien, je suis trop contente de vous rendre service.

— Merci, à bientôt.

Samsonnac est sorti de chez maître Cottentin, en faisant déjà dans sa tête le brouillon de la lettre qu'il va envoyer à son ami de Bordeaux, pour que celui-ci en écrive une semblable à l'adresse de M. Gaspard Braillard, chez son frère Cadet.

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, Juanita, habillée aussi élégamment que possible avec ses anciennes toilettes du temps de ses triomphes au théâtre, et coiffée d'un chapeau rose sur lequel est jeté un voile noir encore assez beau, se présente chez M. Cadet Braillard et demande à parler à M. Gaspard Braillard, revenu récemment de Californie.

— M. Gaspard ne loge pas ici! répond mademoiselle Julie du ton impertinent que prennent les domestiques en parlant d'une personne dont ils savent que leurs maîtres font peu de cas.

— Il ne demeure pas ici! dit Juanita d'un air étonné; cependant c'est bien ici qu'il nous a donné son adresse et dit de le demander à Paris...

— C'est possible, mais mes maîtres n'ont pas voulu de lui et l'ont prié d'aller se nicher ailleurs!...

— Se nicher! reprend Juanita en affectant un air choqué, je crois que M. Gaspard Braillard fera mieux que de se *nicher!*... Mais enfin où demeure-t-il alors.

— Est-ce que je sais!... est-ce que je suis la domestique de ce monsieur ou sa portière pour être obligée de savoir son adresse?

— Mais, mademoiselle, il faut cependant que je sache où trouver M. Gaspard Braillard... c'est très-important... Je sais que je suis ici chez son frère... et il est impossible que son frère ne sache pas son adresse à Paris.

Juanita avait à dessein élevé la voix; une porte s'ouvre : c'est madame Cadet qui sort du salon et s'avance en disant : — Quel est ce bruit?... on crie ici comme si on était à la halle! Que veut madame?

— Madame demande M. Gaspard Braillard... je lui ai dit que nous n'en tenions pas... madame veut savoir son adresse.

— Qu'il loge où il voudra, cela ne nous regarde pas! répond madame Cadet qui reprend bientôt : — D'ailleurs je présume que madame ne peut pas avoir une affaire bien intéressante à traiter avec quelqu'un qui est revenu de l'Amérique pauvre comme Job!...

— Pauvre! s'écrie Juanita. Oh! alors, madame, je me trompe et nous ne parlons pas de la même personne... Le monsieur que je demande est riche... extrêmement riche, au contraire, il a fait fortune en Californie... il y a vingt-cinq ans qu'il avait quitté la France, où il avait laissé plusieurs frères... et il nous avait dit en arrivant qu'il logerait chez son frère, M. Cadet Braillard... Il est vrai qu'à voir ce monsieur on ne devinerait pas que c'est un millionnaire, car il s'habille à peu près comme un matelot! mais il paraît que c'est un original qui aime à tromper son monde... Pardon, madame, je vais aller m'informer ailleurs...

— Attendez donc, madame, s'écrie madame Cadet qui n'a pas eu assez de ses deux oreilles pendant que Juanita parlait, et qui se hâte de lui présenter une chaise. Vous êtes cependant bien ici chez M. Cadet Braillard qui a un frère nommé Gaspard qui est revenu d'Amérique il y a six jours...

— Oui, et qui a débarqué au Havre.

— C'est cela même. Il devait en effet loger chez nous... mais il a eu une légère discussion avec son frère... Je crois ensuite, madame, qu'il vous a trompée en vous disant qu'il avait fait fortune en Californie; il voulait peut-être vous emprunter de l'argent?...

— Oh! nullement, madame, je savais qu'il était fort riche par un de nos correspondants du Havre chez lequel il a de fort grosses sommes d'argent. Je vais vous dire sur-le-champ quelle affaire je traite avec ce monsieur : Je suis correspondante des théâtres... j'ai même été directrice autrefois... on nous demande à Bordeaux des danseuses étrangères, des talents nouveaux, pour changer un peu l'uniformité des ballets. M. Gaspard attend en ce moment au Havre... où il est peut-être arrivé en ce moment, un bâtiment frété par lui, qui rapporte, outre des marchandises de grand prix, plusieurs jeunes et jolies danseuses de l'Inde, des bayadères, dont il a bien voulu payer le passage en France. Ces bayadères ont l'intention de montrer leur talent au théâtre, et M. Gaspard a promis de me les envoyer aussitôt leur arrivée, car je compte les engager sur-le-champ pour le Grand-Théâtre de Bordeaux. On me les demande à cors et à cris, voilà pourquoi il faut absolument que je voie M. Gaspard Braillard, car ces danseuses de l'Inde ont pour lui la plus vive reconnaissance, la plus grande confiance, et je sais qu'elles ne feront aucun engagement sans le consulter.

— Eh bien! madame, puisque vous tenez tant à voir... mon beau-frère... car c'est bien lui dont il est question... si ce n'est que ce monsieur nous a affirmé n'avoir pas le sou... et qu'il en avait bien l'air!... je crois que vous le trouverez chez sa nièce... Péroline Braillard... Faubourg-Saint-Denis, 78.

— Infiniment obligée, madame, et désolée de vous avoir dérangée si longtemps!

— Il n'y a pas de mal, madame.

Juanita fait force révérences, dans lesquelles elle déploie toutes ses grâces et sort de chez madame Cadet. A peine est-elle sortie, que la grosse dame regarde sa femme de chambre en lui disant :

— Eh bien... que penses-tu de cela, Julie?

— Je pense, madame, que cette femme-là est une bavarde, une blagueuse... qui est venue vous faire un tas de mensonges... que c'est une farce... qu'elle s'entend avec votre beau-frère qui veut à présent vous faire accroire qu'il est riche...

— C'est possible... mais pourtant si tout cela était vrai?

— Avez-vous regardé la robe de cette dame... fanée... fripée... vieille mode...

— Chez une femme qui a été au théâtre cela n'a rien de surprenant.

— Pourquoi, s'il était riche, le frère de monsieur aurait-il un si petit bagage...

— Si son intention était de nous tromper... de vouloir nous cacher sa fortune...

— Et pourquoi faire la cacher? Quand on a une fortune, ordinairement au lieu de la cacher, on s'en vante, on s'en fait honneur...

— Il y a des gens si bizarres... des esprits si baroques... Ah! que je suis fâchée à présent de ne point avoir demandé à cette dame son nom et son adresse... J'aurais pu aller m'informer...

— Laissez donc, madame, vous en auriez été pour vos peines... Tout ça ce sont des menteries.

Dès que M. Cadet rentre chez lui, sa femme ne manque pas de lui apprendre ce qui est arrivé. L'ancien pharmacien se renfonce plus que jamais sous sa perruque, il réfléchit longtemps avant de parler. Enfin il dit : — Cela ne m'étonnerait nullement que Gaspard ait voulu nous attraper... nous cacher sa fortune; il a toujours été très-moqueur, très-farceur; étant petit il inventait un tas de mensonges... puis il nous riait au nez quand nous avions été ses dupes.

— Vous auriez dû me dire tout cela plus tôt, monsieur; quand on a un frère qui aime à mentir, on en prévient sa femme...

— Il n'a fait que nous parler des bons repas qu'il faisait là-bas, des vins excellents qu'il buvait... s'il avait été pauvre, il n'aurait pas pu bombancer comme cela!...

— Monsieur Cadet, vous m'agacez avec vos réflexions... intempestives... Enfin il faudra bien que la vérité se découvre.

Lorsque son beau-fils revient à l'heure du dîner, madame Cadet lui dit d'un ton moins aigre que de coutume :

— Votre oncle Gaspard est-il toujours chez... les enfants d'Adrien?

— Oui, madame.

— Comment donc ont-ils pu le loger?

— Dans une petite pièce sous les toits qui ne leur servait pas.

— Il se trouve bien là?

— Très-bien.

— Et il mange chez votre cousine Péroline?

— Oui, madame...

— Comment donc ces enfants qui étaient, disait-on, si pauvres, si malheureux! peuvent-ils subvenir à cette nouvelle dépense?

— Je ne sais... cependant je crois que mon oncle leur a donné de l'argent...

— De l'argent... Ah! oui, les quinze sous qu'il a à dépenser par jour?

— Je ne vous dirai pas... mais ce qu'il y a de certain, c'est que mon oncle Gaspard se dit très-heureux d'être chez les enfants de son frère Adrien.

— Ah! il semble très-heureux!

Madame Cadet n'en dit pas davantage; mais toute la soirée elle est préoccupée, elle gronde son mari, elle brusque ses enfants, et la nuit elle rêve que son beau-frère Gaspard est un lingot d'or que les enfants d'Adrien vont porter à la Monnaie.

XXXVI. — LE SAC.

Quatre jours après la visite de Juanita, maître Cottentin, fort convenablement vêtu, affublé de ses besicles, et tenant sous son large paletot quelque chose qui semble assez pesant, se présente chez M. Cadet, et demande à la domestique s'il ne pourrait point parler à M. Gaspard Braillard, qu'on lui a dit demeurer chez son frère.

Depuis la visite de cette dame qui voulait avoir des bayadères, on a dit à Julie que si quelqu'un se présentait de nouveau pour parler ou pour demander le beau-frère, elle se hâtât de prévenir ses maîtres; elle commence donc par faire entrer M. Cottentin dans le salon, puis elle court avertir madame, qui arrive bientôt, escortée de son mari, qui est toujours aussi hermétiquement enveloppé dans sa belle robe de chambre qu'un fromage de Neufchâtel dans du papier.

— Monsieur demande mon beau-frère Gaspard Braillard? dit madame Cadet en présentant une chaise à Cottentin. Mais celui-ci ne s'assied pas, fait semblant d'être pressé et répond :

— Mon Dieu, madame, je suis fâché de vous avoir dérangée, ainsi que monsieur... Je ne veux point abuser de vos moments... C'est à M. Gaspard Braillard lui-même qu'il faut que je parle... Est-ce qu'il serait absent... dans ce cas, je repasserai.

M. Cadet se dispose à prendre la parole et murmure :

— Monsieur... c'est que mon frère... Mais il ne peut pas en dire davantage, sa femme se hâte de l'interrompre :

— Monsieur, notre frère ne demeure pas avec nous, ainsi qu'en effet cela avait été convenu d'abord... il a changé ses dispositions, mais veuillez bien nous dire ce que vous avez à lui communiquer et nous lui ferons fidèlement savoir...

— Ma foi... ce n'est pas quelque chose que j'ai à lui dire, mais bien à lui remettre... quelque chose de assez important!

Et en disant cela, maître Cottentin sort de dessous son paletot un sac, qui semble bourré d'écus, de rouleaux, et qui, lorsqu'on le pose sur une table, fait entendre un son métallique fort agréable à l'oreille. Monsieur et madame Cadet regardent ce sac, se regardent tous deux, puis regardent de nouveau le sac, et cette pantomime se prolonge longtemps.

Maître Cottentin reprend :

— Il s'agit d'une somme de vingt-quatre mille cinq cents francs que, par ordre de mon banquier de Bordeaux, qui m'en a fait les fonds, je dois remettre à M. Gaspard Braillard, contre son reçu, bien et dûment conditionné; car vous comprenez que, lorsque l'on paye une somme aussi ronde, on tient à se mettre en règle. Je l'avais apportée, elle est là, bien comptée dans ce sac, il y a vingt-trois mille francs en or et quinze cents francs en argent... car vous savez que maintenant l'or est infiniment plus commun que l'argent... Ce dernier métal devient introuvable, je ne sais pas ce qu'on en fait. Mais puisque M. Gaspard Braillard ne demeure pas ici, je vais remporter mon sac et me rendre à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer, car je présume que vous connaissez sa demeure...?

— Mais, monsieur, de grâce, reposez-vous donc un moment... ce sac doit être fort lourd. Quinze cents francs en argent, cela pèse déjà beaucoup, et ensuite il y a l'or... c'est encore lourd!

En disant cela, madame Cadet avance rapidement sa main vers le sac qu'elle tâte et soulève. Mais l'homme d'affaires était trop adroit pour ne point avoir pris toutes ses précautions : il y avait dans son sac pour deux cents francs d'argent en pièces de cinq francs, ces pièces en garnissaient le tour, et le milieu était rempli par des rouleaux de sous; de plus, le sac était soigneusement ficelé de façon à ce qu'il ne pût s'ouvrir tout seul.

Madame Cadet a senti les pièces de cinq francs, et elle laisse retomber le sac bien convaincue qu'on ne la trompe pas, en disant :

— Oui... c'est extrêmement lourd... mais excusez-moi, monsieur, si je me permets de vous adresser quelques questions... Quand il s'agit d'un beau-frère, notre curiosité ne vous semblera pas trop déplacée...

— Parlez, madame, ne vous gênez pas...

— Et d'abord, pourrions-nous savoir avec qui nous avons l'avantage de causer?

— Cottentin, homme d'affaires, ancien avocat, se chargeant de placements et recouvrements de fonds, mon cabinet est rue Saint-Hyacinte-Saint-Michel, quartier latin, que je n'ai jamais quitté; aussi y suis-je avantageusement connu, je m'en flatte...

— Nous n'en doutons pas, monsieur... c'est donc un banquier de Bordeaux qui envoie cette somme considérable à notre beau-frère.

— Oui, madame... je suis du reste assez souvent chargé de commissions semblables par mes correspondants...

— Monsieur, si nous paraissons surpris de tout ceci, c'est que notre beau-frère, qui revient de la Californie, nous a caché sa position fortunée... bien loin de là... il nous a dit revenir sans le sou...

— Oui, dit M. Cadet, mon frère nous a positivement assuré...

— Chut! assez, mon ami, je viens de dire cela à monsieur... il est inutile de lui répéter la même chose...

— Je vous avouerai, madame, que tout ceci ne me regarde pas, ce ne sont point mes affaires... Je suis chargé d'une commission, je la fais. J'ai cette somme à remettre à M. Gaspard Braillard qui a débarqué au Havre sur *la Belle-Côte* revenant de San-Francisco.

— C'est cela... sur *la Belle-Côte*, c'est bien le nom du bâtiment qui a ramené mon beau-frère...

— Maintenant, madame, veuillez me dire où je trouverai M. Gaspard Braillard... afin que je lui compte cette somme... Je suis un peu pressé, j'ai tant d'affaires...

— Monsieur, si vous vouliez nous laisser cet argent, nous nous chargerions de le remettre à mon beau-frère... mon mari vous donnerait un reçu...

Maître Cottentin sourit en répondant :

— Madame, je ne mets point en doute la probité de M. votre époux ni la vôtre. Mais monsieur doit connaître assez bien les affaires pour savoir que, lorsqu'il s'agit d'une somme considérable que l'on doit payer à la personne même, on ne se contente pas du reçu d'une autre...

— C'est juste, murmure M. Cadet, quand on doit payer à la personne même...

— Taisez-vous donc, monsieur Cadet!... J'ai bien entendu!... Alors, monsieur, vous trouverez notre beau-frère chez mademoiselle Péroline Braillard, fleuriste en chambre, Faubourg-Saint-Denis, 78.

— Infiniment obligé... et désolé de vous avoir dérangés; monsieur et madame, je vous présente mes respects.

Maître Cottentin a remis son sac sous son paletot et il sort aussitôt.

M. et madame Cadet restent quelque temps à se regarder; monsieur n'ose le premier rompre le silence, il tire sa perruque sur ses oreilles. Enfin c'est madame qui s'écrie :

— Eh bien, monsieur Cadet, vous ne dites rien... vous voyez que nous avons été joués par mon beau-frère et vous restez coi!..

— Quoi? coi! J'attendais ton opinion, Doxie.

— Est-ce que vous n'en avez pas une, vous?

— Certainement que si... mon frère Gaspard n'est pas pauvre, puisqu'il va toucher vingt-quatre mille cinq cents francs, voilà mon opinion...

— Oui... mais si cet homme nous mentait,.. Il nous a donné son nom et son adresse...

— Julie! Julie!..

La femme de chambre, qui était tout contre la porte, est bien vite dans le salon; sa maîtresse lui dit : — Julie, cet homme que vous venez de voir apportait vingt-quatre mille cinq cents francs à mon beau-frère!

— Je le sais bien, madame!

— Comment le savez-vous déjà?

— Ah! c'est que... comme on parlait haut... et que j'étais tout près de la porte... j'ai entendu...

— Eh bien! Julie, croyez-vous encore que cette dame qui est venue pour des bayadères disait des mensonges?

— Dame... je ne sais pas... mais les avez-vous vus les vingt-quatre mille francs?

— Je les ai palpés, j'ai soulevé le sac, j'ai senti les écus!

— C'est que ce monsieur est bien vilain pour apporter tant d'argent!

— C'est un homme d'affaires... et un homme d'affaires n'a pas besoin d'être beau; au contraire, s'il était joli garçon il penserait à des bêtises et ne s'occuperait pas de ses affaires; il se nomme Cottentin.

— Tiens, c'est le pays des bœufs!..

— Cette Julie est comme saint Thomas, elle ne croit à rien!

— Dame, ça me semble drôle, voilà tout.

— Moi, je dis que cela devient très-inquiétant; si en effet le beau-frère est riche, il est bien malheureux que nous soyons fâchés avec lui!

— C'est toi qui t'es fâchée, Doxie.

— C'est moi!.. je vois un homme qui avale une terrine de Nérac... qui n'en fait que trois bouchées... qui boit comme une éponge! Et puis cet homme nous dit qu'il est revenu d'Amérique fort pauvre et qu'il compte être logé, hébergé chez nous; il me semble que ce n'était pas bien séduisant!

— Ce diable de Gaspard, il se moquait de nous... Je te répète qu'il a toujours été très-farceur.

— Et il loge à présent chez les enfants de votre frère Adrien... Savez-vous, monsieur, que cela peut faire infiniment de tort à mes enfants Exupère et Aurore?..

— C'est aussi mon opinion.

— Heureusement votre fils Isidore va souvent chez sa cousine Péroline...

— Ah! tu trouves que c'est heureux maintenant?

— Sans doute... nous saurons par lui à quoi nous en tenir... car enfin il faudra bien opérer un rapprochement... Vous ne pouvez pas rester brouillé avec votre frère.

— Non, je ne le peux pas, c'est mon opinion!

— Ah! que vous me faites mal au ventre avec vos opinions.

Et madame Cadet quitte le salon en jetant un regard courroucé à son mari. Dans le courant du dîner, elle questionne son beau-fils, auquel elle témoigne à présent presque de l'amitié.

— Isidore, vous allez toujours voir votre oncle Gaspard?

— Oui madame.

— Oh! je suis loin de vous en blâmer... c'est votre oncle et vous lui devez des égards.

— Oui, dit M. Cadet, nous sommes loin de t'en blâmer...

— Pour Dieu! monsieur Cadet, laissez-moi causer avec votre fils et ne m'interrompez pas sans cesse... Mon beau-frère demeure toujours chez... votre cousine Péroline.

— Oui, madame, il s'y plaît beaucoup.

— Ah! il s'y plaît... cependant il doit être bien mal... il couche dans un grenier...

— Il dit qu'il s'y trouve très-bien...

— Savez-vous s'il a reçu la visite d'une dame... coiffée d'un chapeau rose et d'un voile noir?

Isidore qui a le mot, répond :

— Oui, madame, ma cousine m'a dit qu'une dame était venue demander mon oncle et avait causé longtemps avec lui.

— Isidore, vous irez ce soir chez votre cousine.

— Je ne demande pas mieux, madame.

— Vous vous informerez... sans en avoir l'air... si un monsieur a été aujourd'hui dans la journée demander votre oncle Gaspard... si ce monsieur lui a remis un sac d'argent... et demain; avant d'aller à vos cours, vous me rendrez réponse.

— Je n'y manquerai pas madame.

Dans la soirée Isidore ne manque pas de se rendre près de Péroline; outre son oncle, il y trouve Samsonnac, qui revenait de chez maître Cottentin, il savait donc tout ce qui s'était passé dans la journée, et le jeune cousin est suffisamment renseigné sur ce qu'il doit répondre à sa belle-mère.

Madame Cadet, aussitôt qu'elle est levée, fait appeler son beau-fils, et lui demande le résultat de sa visite chez Peroline. Isidore lui dit qu'un monsieur porteur d'un sac qui semblait fort lourd a été la veille voir son oncle Gaspard, que celui-ci l'a fait monter avec lui, dans l'endroit où il couche et qu'en redescendant ce monsieur ne portait plus rien.

— Allons, tout se confirme! s'écrie madame Cadet. Il faut absolument nous réconcilier. Isidore, vous irez ce soir voir votre oncle Gaspard, vous lui direz que je suis désolée de m'être laissée emporter à un mouvement de vivacité; que j'avais ce jour-là une migraine qui me troublait l'esprit... enfin que je le prie de ne point me garder rancune, que son frère Cadet se joint à moi pour l'engager à venir loger chez nous... que son logement est tout prêt... que votre père ne se fait plus de bibliothèque... Enfin que nous l'attendons avec la plus vive impatience! Vous entendez bien?

— Oui, madame, je ferai votre commission...

— Allez-y avant dîner, je saurai plus tôt la réponse de votre oncle.

— Je n'y manquerai pas, madame.

Isidore, qui a reçu encore ses instructions, revient dire à sa belle-mère : — J'ai vu mon oncle Gaspard, je lui ai rapporté tout ce que vous m'aviez dit et le vif désir que vous aviez de le voir venir loger chez nous...

— Eh bien! qu'a-t-il répondu?

— Qu'il vous remerciait infiniment... Qu'il vous priait de croire qu'il ne conservait pas la moindre rancune pour la façon légère dont vous l'aviez traité...

— Fort bien... alors il accepte...

— Non, il refuse, il m'a dit qu'il se trouvait trop bien chez ma cousine Péroline pour avoir envie de changer de domicile.

Madame Cadet se mord les lèvres avec dépit en s'écriant :

— Ah! il se trouve trop bien, singulier goût?.. préférer un grenier à une chambre charmante... Votre cousine Péroline l'a donc ensorcelé, votre oncle Gaspard! hom!.. elle a été plus adroite que nous... elle a tout de suite deviné la vérité!

— Mon oncle témoigne en effet le plus tendre attachement à ma cousine, il comble aussi de caresses Rosinette et Léopold.

— C'est cela! se dit en elle-même la grosse dame, tout sera pour les enfants d'Adrien, et les miens n'auront rien!.. Et elle renvoie son beau-fils fort mécontente du résultat de la commission dont elle l'avait chargé. Puis elle va trouver son mari et lui dit :

— Monsieur, il faut pourtant vous réconcilier avec votre frère...

— Je ne demande pas mieux, bobonne.

— Vous irez le voir demain... dans la soirée, car il paraît qu'il sort presque toute la journée. J'y serais bien allée, moi... s'il ne logeait pas chez ces enfants... que je ne puis souffrir... Cependant, comme il faut être politique, vous porterez des gâteaux à ces demoiselles... Vous

Il fait faire un demi-tour à sa perruque. — P. 84

pouvez même acheter un polichinelle que vous donnerez au petit garçon... un petit polichinelle de vingt sous, c'est bien assez...

— Oh! certainement, si j'en trouve même à douze sous...

— Non, monsieur, ne lésinez pas trop... soyez aimable... embrassez votre frère de ma part... Enfin s'il ne veut pas absolument revenir loger ici, engagez-le à dîner pour le lendemain en lui promettant de votre bordeaux médoc à gogo!.. Je ne pense pas qu'il résiste à cela...

— Je ne le pense pas non plus... c'est mon opinion.

— Mais surtout, monsieur, ne lui dites pas que vous savez qu'il est riche... gardez-vous-en bien!.. ce serait tout gâter.

— Sois donc tranquille, Doxie, je serai fin... Je lui tirerai les vers du nez.

— Ne lui tirez rien du tout, je vous le défends. Bornez-vous à lui témoigner beaucoup d'amitié et faites ce que je vous dis, rien de plus...

— Tu ne veux pas que je lui dise qu'on est venu avec un sac d'argent...

— Pas un mot de tout cela... nous sommes censés n'avoir pas questionné ce monsieur, et ignorer ce qu'il voulait à votre frère, comprenez-vous?

— Parfaitement... nous ne savons rien, c'est mon opinion.

XXXVII. — M. CADET AMBASSADEUR.

On était rassemblé chez les enfants d'Adrien. L'oncle Gaspard avait pris son neveu Léopold sur ses genoux, comme c'était son habitude tous les soirs après le dîner. Rosinette était assise sur un petit tabouret à côté de son oncle. Péroline se trouvait de l'autre côté et s'occupait à coudre. Isidore était près d'elle, enfin l'ami commun Melchior Samsonnac se tenait au milieu de tout le monde et l'on était bien en train de causer des changements que la ruse qu'il avait imaginée produisait déjà dans l'humeur de madame Cadet, lorsque l'on entendit frapper à la porte, puis une voix nasillarde crier :

— Je ne vois pas clair... je ne sais où je frappe... Je demande mademoiselle Péroline Braillard...

— C'est mon père! dit Isidore.

— Mon oncle Cadet... venir ici! s'écrie Péroline; ouvre vite Rosinette.

— La petite fille court ouvrir, et M. Cadet se présente tenant sous son bras des gâteaux enveloppés dans du papier, et à sa main un petit polichinelle. Il entre dans la chambre, regardant tout le monde avec l'air bête qui lui est habituel et en disant :

— C'est moi... me voilà... bonsoir la compagnie... bonsoir mon frère... Es-tu encore fâché contre moi? Tu sais que ce n'est pas ma faute si ma femme t'a dit des choses désagréables... moi, je n'en étais pas!

Gaspard sourit et tend la main à son frère en lui disant :

— Non, non, je ne suis plus fâché... Je ne t'en veux pas... tu te laisses mener par ta femme qui n'est pas bonne, tu as tort... mais enfin le pli est pris... tu ne te reperas plus; allons, donne-moi la main et qu'il ne soit plus question de tout cela...

— Ah! merci, frère... veux-tu que je t'embrasse de la part de ma femme?

— Non, ce n'est pas la peine...

M. Cadet s'avance alors vers Péroline et lui présente les gâteaux en lui disant : — Bonsoir, ma chère nièce... il y a bien longtemps que je ne vous ai vue...

— C'est vrai, mon oncle, mais ce n'est pas ma faute...

— C'est juste, ce n'est pas votre faute, c'est la mienne, ou plutôt celle de ma femme, qui ne voulait pas me laisser venir vous voir, et aujourd'hui c'est elle qui m'envoie ici... hein! comme les femmes sont capricieuses... Voulez-vous bien accepter ces gâteaux... ils ne sont plus chauds, mais ils l'ont été...

— Ah! mon oncle, je vous remercie, vous êtes trop bon!...

— Pas du tout, d'ailleurs j'exécute les ordres de ma femme... vous en donnerez à la petite sœur... où est-elle donc, la petite sœur?

— Me voilà, mon oncle...

— Ah! bonsoir, petite... Rose...

— Rosinette, mon oncle.

— Ah! oui... j'avais oublié... ça va bien, petite?

— Très-bien, mon oncle.

— Elle a l'air futé, cette petite, c'est drôle, elle n'a pas l'air bête du tout!...

— Cela vous surprend, mon oncle, est-ce que vos enfants ont l'air bête?

— Oh! par exemple, bien au contraire... s'ils avaient l'air bête, de qui tiendraient-ils?... mais il y a encore un petit garçon à voir...

Péroline pousse son petit frère, en lui disant :

— Léopold, va donc embrasser ton oncle.

L'enfant s'approche de ce monsieur d'un air intimidé, mais M. Cadet présente le polichinelle et le fait même danser devant le petit garçon, en lui disant : — Tiens, mon gaillard, voilà pour toi... un beau polichinelle, ah! j'espère que c'est joli cela!...

— Oh! oui... merci, monsieur mon oncle...

— C'est ma femme... ta tante, qui m'a dit de t'acheter un joujou... Ah! voilà comme nous sommes, nous autres, quand nous nous mettons en train!... nous sommes très-généreux...

Et M. Cadet, se retournant alors, se trouve devant son fils qu'il salue comme un étranger, puis tout à coup il s'écrie : — Tiens, que je suis bête !... c'est mon fils... J'avais cru que c'était quelqu'un

— Je ne suis donc rien pour vous, mon père? dit Isidore en souriant

— Si fait, mais tu comprends bien que je n'ai pas besoin de te saluer.

— Moi, je suis bien content de vous voir ici, mon père.

— Vraiment. Je n'en suis pas fâché non plus, et je... je...

Les yeux de M. Cadet viennent de s'arrêter sur Samsonnac, qu'il n'avait pas encore aperçu, parce qu'à son arrivée le jeune Bordelais s'était retiré dans un coin de la chambre. Le ci-devant pharmacien salue Melchior, qui de son côté lui fait de profondes courbettes, puis il dit à son fils :

— Quel est ce monsieur?

— Un de mes amis, mon père, qui est courtier en vins.

— Eh mais... il me semble que j'ai déjà vu ce jeune homme... Oui, je le reconnais à ses cheveux. Monsieur est venu chez moi m'offrir du vin de Champagne...

— En effet, monsieur, répond Samsonnac en s'avançant. J'ai eu cet avantage, mais madame votre épouse a trouvé mes prix exorbitants...

— C'est vrai... oui, ma femme trouvait son champagne assez bon à deux francs vingt-cinq... Cependant, je dois avouer que madame Rogille, ma nièce... qui est venue dîner à notre campagne de Livry avec une de ses amies, n'a pas trouvé notre champagne bon! ces dames l'ont critiqué!...

— Cela ne m'étonne pas, monsieur, c'est que ces dames s'y connaissent.

— Oui, ma nièce est très-répandue dans le grand monde!... Gaspard, as-tu vu notre nièce Augusta, la fille de Désiré?

— Oui, je l'ai vue... c'est une jolie femme!... mais qui m'a paru fort coquette...

— Ce sont de ces femmes que l'on est fier d'avoir sous son bras.

— Cela dépend du goût, mon ami; quant à moi, je serais bien plus fier d'avoir sous mon bras ma nièce Péroline!...

En disant cela, Gaspard va donner un baiser sur le front de la jeune fille, qui le regarde avec reconnaissance. Alors M. Cadet considère quelques instants Péroline, puis reprend :

— Oui... oui... ma nièce Péroline est très-bien... je ne dis pas le contraire, mais elle n'est pas mise comme Augusta!...

— Non... mais au lieu de ruiner son père par ses folles dépenses, celle-ci travaille sans relâche pour nourrir son frère et sa sœur... Trouves-tu que la balance penche toujours du côté de madame Rogille?

M. Cadet tire les deux côtés de sa perruque et murmure au bout de quelque temps :

— J'aurais cru qu'il pleuvrait ce soir... mais il n'a pas plu.

Puis il regarde autour de lui, examine la chambre, et s'écrie :

— Comment diable pouvez-vous loger tous dans cette chambre?

— Nous avons encore une petite cuisine, mon oncle, puis un cabinet dans lequel couche mon frère...

— Eh bien, et toi, Gaspard?

— Moi, je couche ici-dessus, et je m'y trouve parfaitement.

— Ici-dessus?... ce doit être un grenier...

— Qu'importe, s'il est bien clos, si j'y dors à mon aise...

— Voyons, mon frère, ne fais donc pas toujours des plaisanteries!... Tu ne peux pas te trouver bien dans un grenier... c'est pour nous attraper que tu agis comme cela...

— Moi... je n'ai jamais eu l'intention de t'attraper...

— Je ne t'en dirai pas plus à ce sujet... parce que ma femme me l'a défendu. Mais je t'assure que tu lui ferais grand plaisir en venant demeurer chez nous...

— Tu me permettras d'en douter... ta femme m'a trop clairement expliqué sa façon de penser à ce sujet...

— Puisqu'elle avait la migraine ce jour-là.

— Cela pourrait lui reprendre si j'étais chez toi...

— C'est donc bien décidé, tu ne veux pas venir loger chez nous?

— Je me trouve bien ici, avec ces enfants qui sont si gentils pour moi... avec ma nièce Péroline dont la conduite excite mon admiration... Une jeune fille... travailler constamment... afin que deux enfants ne manquent de rien... se priver de tout plaisir... de toute distraction pour subvenir à leurs besoins...

— Mon oncle... de grâce... je n'ai fait que mon devoir...

— C'est possible, ma nièce... mais les autres ne l'ont pas fait, leur devoir. Patience! j'espère qu'un jour votre conduite sera récompensée!

Pendant que son frère parle, M. Cadet est allé faire danser le polichinelle de son petit-neveu; lorsque Gaspard a fini, il retourne près de lui, en disant :

— Ma femme m'a chargé de t'inviter à dîner pour demain, et de te dire que tu aurais de notre médoc à discrétion... Tu sais qu'il est fameux, mon médoc! nous comptons sur toi.

— Vous auriez tort d'y compter, car je refuse. Je ne retourne pas dîner chez les gens qui me reprochent ce que j'ai mangé chez eux.

Cette fois M. Cadet devient tout rouge et balbutie :

— Mon frère... il me semble!...

— Ce n'est pas pour toi que je dis cela! se hâte de répondre Gaspard. Tu ne saurais être avare à ce point-là! mais ta femme!... Oh! c'est bien différent... Ta femme m'a dit de ces choses... qu'on n'oublie pas quand on a du cœur.

— Je croyais que tu lui avais pardonné... que nous étions réconciliés?

— Avec toi, oui; avec elle, non.

— Alors tu ne veux pas venir dîner demain chez nous?

— Non, mon ami, n'insiste pas davantage, ce serait inutile.

— Du moment que ce serait inutile... je ne vois pas pourquoi j'insisterais... Alors adieu, Gaspard...

— Tu nous quittes déjà. .

— Vous partez si vite, mon oncle? dit Péroline en allant prendre la main à M. Cadet; celui-ci regarde quelques instants la jeune fille, en disant à demi-voix :

— Je conviens que mon fils n'a pas mauvais goût... Je ne croyais pas que vous étiez si bien... mais adieu... il faut que je m'en aille... ma femme est très-pressée de savoir le résultat de ma visite... elle n'en sera pas satisfaite... c'est égal, je dois le lui dire...

— Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas, mon oncle?

Rosinette et Léopold viennent se joindre à Péroline, en disant à M. Cadet : — Oh! vous reviendrez... il faut revenir, et nous vous aimerons bien aussi!

Le père d'Isidore est presque attendri par ces témoignages d'affection de la part de ces trois enfants pour lesquels il s'est montré si indifférent, et il balbutie :

— Oui, je reviendrai... à moins que ma femme... mais à présent je pense qu'elle le voudra bien... Adieu, mes enfants... adieu, mon frère... salut à toute la compagnie.

— Monsieur, dit Samsonnac en saluant profondément M Cadet, veuillez bien dire à madame votre épouse que mes champagnes sont toujours à sa disposition!

— Je n'y manquerai pas, monsieur, c'est-à-dire... je crois que c'est assez inutile... n'importe, je lui dirai toujours.

M. Cadet est parti, il se hâte de retourner chez lui et fait part à sa femme du résultat de sa démarche. La grosse dame est furieuse en apprenant que son beau-frère résiste à toutes ses avances, et qu'il ne veut pas même accepter son dîner.

— Il y a quelque chose là-dessous! dit-elle à son mari. Répétez-moi bien tout ce que votre frère vous a dit au sujet des enfants!

— Il a dit que la conduite de Péroline... dont il fait un éloge magnifique... dont il semble idolâtre...

— Après... après? il a dit?

— Eh bien, il a dit que sa conduite serait un jour récompensée...

— C'est cela... Oh! cela se comprend de reste... c'est à cette Péroline qu'il donnera toute sa fortune, ou du moins une grande partie... le reste aux deux autres enfants... et les miens n'auront rien... ça leur passera devant le nez!... et vous ne trouvez pas cela odieux, monsieur?

— Si fait... si... c'est-à-dire, si mon fils Isidore épousait sa cousine Péroline, cela deviendrait très-avantageux pour lui!...

— Je crois bien! quel dommage que mon Exupère soit si jeune!...

— Ah! j'oubliais de te dire que j'ai rencontré chez mes nièces ce jeune courtier en vins... qui a tant de cheveux... qui est venu ici un jour m'offrir du champagne.

— Et qui se nommait, je crois, Melchior Samsonnac?

— Justement.

— Que faisait-il chez les enfants d'Adrien?

— Il paraît qu'il les connaît... et puis il est ami d'Isidore.

— Hum!... il m'avait l'air fort impertinent, ce petit monsieur-là... il avait l'air d'un mauvais plaisant... sa présence chez cette Péroline... sa liaison avec votre fils... Tout cela me fait naître des soupçons.

— Quels soupçons?

— Si Julie avait raison .. si nous étions dupes d'une intrigue... enfin si véritablement votre frère Gaspard n'était revenu d'Amérique qu'avec ses quinze sous?... Heim? quelle brioche nous ferions en offrant de le loger!...

M. Cadet tire sa perruque, semble réfléchir profondément et finit par se moucher en disant : — Ce n'est pas moi qui ai jamais dit que Gaspard était riche!... c'est toi, Doxie!...

— Comment, c'est moi!. . je vous ai conté la visite de cette femme... qui avait un peu l'air d'une danseuse de corde... vous avez vu ensuite comme moi ce monsieur qui avait un sac... il avait encore une singulière figure, ce monsieur-là...

— Mais tu as tâté le sac!

— Sans doute j'ai tâté... l'extérieur... je ne pouvais pas fourrer ma main dedans!... il y avait des écus... mais pas pour vingt-quatre mille francs...

— Puisque le reste était en or.

— Soi-disant!... Ah! tout cela est bien singulier... un homme qui serait millionnaire et qui s'amuserait à coucher dans un grenier... cela n'est pas naturel!...

— Non... c'est même étonnant.

— Il n'est pas possible, s'il est vraiment riche, qu'il continue longtemps à le cacher...

— Je ne vois pas pourquoi il le cacherait toujours...

— D'un autre côté, s'il est pauvre, comment se fait-il que votre frère refuse de venir loger chez nous?

— C'est ce que je pensais, Doxie!...

— Tout cela est bien embarrassant... Attendons les événements...

— Attendons les événements... je suis également de cet avis.

XXXVIII. — LA LETTRE DE BORDEAUX.

Mais quelques jours après la démarche de M. Cadet près de son frère Gaspard, une lettre affranchie et portant le timbre de Bordeaux arrive à l'adresse de M. Cadet Braillard, avec cette addition : *Pour remettre à M. Gaspard Braillard.*

C'est, comme de coutume, à madame Cadet que la concierge remet la lettre. La grosse dame se hâte de se renfermer avec son mari, et lui montre ce qu'elle vient de recevoir, en lui disant :

— C'est pour remettre à votre frère... elle est affranchie, sans quoi je l'aurais refusée... elle vient de Bordeaux.

— Ah! diable! cela annoncerait que Gaspard connaît du monde à Bordeaux!...

— C'est aussi de là que l'homme au sac lui apportait vingt-quatre mille francs...

— En effet... je l'avais oublié... mais tu as une superbe mémoire, toi, Doxie!

— Oh! moi, je retiens tout, je fais attention à tout, et lorsqu'il s'agit de choses de cette importance, il me semble que c'est très-nécessaire.

Madame Cadet examine, tâte, pèse la lettre et reprend :

— Je voudrais bien savoir ce qu'il y a là-dedans...

— Il est certain que si nous le savions... nous serions plus éclairés...

— C'est-à-dire que cela nous renseignerait beaucoup plus positivement sur la situation de votre frère Gaspard... Si nous prenions connaissance de cette lettre?

— Ah! Doxie!... tu sais bien que cela ne se fait pas... une lettre est cachetée pour qu'on ne puisse pas lire ce qu'il y a dedans, à moins de briser le cachet...

— Comme c'est malin, ce que vous me dites là!... je sais parfaitement que je ne lirai pas à travers l'enveloppe... car ce n'est qu'une enveloppe qui contient la lettre pour votre frère... elle n'est même fermée que par un pain à cacheter assez petit... et vous comprenez... si on brisait ce faible cachet, il serait facile, en le refermant avec beaucoup de cire, d'empêcher que l'on ne vît qu'il a déjà été ouvert...

— Hom... c'est toujours une chose qui ne se fait pas...

— Eh! monsieur!... combien ne fait-on pas de choses qu'on ne devrait pas faire!... D'ailleurs, j'y songe, cette lettre nous est adressée... il y a bien ensuite sur l'adresse : Pour remettre à monsieur Gaspard Braillard, mais les trois quarts du temps, quand on me monte des lettres, je commence par les ouvrir sans même regarder l'adresse... pourquoi n'aurais-je pas fait de même pour celle-ci... c'est une erreur involontaire, voilà tout!... et quand on voit qu'on s'est trompé, on la recachette et on l'envoie à celui pour qui elle est... s'il n'est pas content, il n'a qu'à ne pas se faire adresser ses lettres chez nous...

— Je t'assure, Doxie, que mon opinion, à moi...

— Je m'en fiche pas mal de votre opinion!... il s'agit de l'avenir de mes enfants... je ne balance plus!

La grosse dame déchire le papier autour du pain à cacheter, en y mettant le plus de soin possible. Elle tire ensuite de l'enveloppe la lettre qui est simplement pliée en quatre, et lit :

« Mon cher monsieur Gaspard Braillard, je suis charmé d'apprendre votre retour en France, et de savoir que votre séjour en Californie a été fructueux. Vous attendez un bâtiment qui est frété par vous et dans lequel, m'avez-vous dit, vous avez pour deux à trois cent mille francs de cacao, et autant en vanille et en café. Je vous prendrai tout cela, et je tiens d'avance cinq cent mille francs à votre disposition; vous pouvez tirer sur moi pour la valeur de cette somme, ou m'écrire comment je dois vous la faire parvenir.

« Votre tout dévoué,

« HIRSCHIEFHERZBERG. »

Après avoir lu ce billet, madame Cadet regarde son mari et lui serre fortement le bras, en lui disant d'un air pénétré :

— Cinq cent mille francs que l'on tient à la disposition de votre frère Gaspard!... avez-vous entendu, monsieur?

— Très-bien... ceci annoncerait qu'il est riche!

— S'il est riche!... et songez donc que ceci n'est qu'une partie des marchandises que contient son vaisseau... il doit y en avoir pour plus d'un million.

— C'est bien probable... et cela est signé quel nom?

— Ah! un nom bien difficile à prononcer... et puis cette signature n'est pas très-lisible... attendez... cela fait... oui, Hirschiefherzberg...

— Ce doit être un banquier extrêmement Allemand!...

— Je vais d'abord écrire ce nom difficile sur du papier, de crainte de l'oublier... et maintenant refermer avec soin cette enveloppe, après avoir replacé la lettre dedans... je vais mettre beaucoup de cire... un énorme cachet en cire... il sera impossible de voir que le premier a été brisé.

— Tu n'appliqueras pas mon cachet sur la cire!...

— Vous me croyez donc bien bête?

— Quelquefois... une distraction...

— Je vais appliquer dessus un bouton de métal, cela ne peut pas nous compromettre, et tantôt nous donnerons cette lettre à Isidore, pour qu'il la remette à son oncle... Ah! vu la circonstance, il ne serait peut-être pas mal de lui faire entendre que nous ne nous opposons plus à ce qu'il fasse la cour à sa cousine Péroline... car enfin, si votre frère aime tant cette demoiselle... en la donnant pour femme à votre fils, vous faites plaisir à mon beau-frère... cette union peut être un moyen de se réconcilier.

— Puisque je te répète qu'il m'a dit qu'il ne m'en voulait plus...

— Il s'agit bien de vous! il m'en veut toujours à moi... et mes enfants sont enveloppés dans ce ressentiment!... il faut donc que je le force à changer de sentiment à mon égard, en faisant des choses qui lui soient agréables... cela me coûtera beaucoup, je ne vous le cache pas, mais avec un homme qui a des millions, il faut bien mettre les pouces... Quand il ne donnerait que cent mille francs à Exupère et autant à sa sœur, cela vaudrait bien la peine de cajoler un peu sa Péroline... hein?

— C'est mon opinion.

Le soir même, madame Cadet remet la lettre à Isidore, en lui disant :

— Voici qui est pour mon beau-frère Gaspard; quoiqu'il ne veuille plus venir ici, il paraît qu'il s'y fait toujours adresser ses lettres; mais dites-lui bien que cela ne nous contrarie en rien, que nous les recevrons quand même elles ne seraient pas affranchies, et que nous sommes heureux de pouvoir lui être bons à quelque chose.

Jamais Isidore n'avait vu sa belle-mère aussi aimable avec lui; mais en regardant le paquet de cire qui sert de cachet, il se donne bien que la ruse de Samsonnac a réussi. Pour achever de l'en convaincre, son père lui dit à l'oreille :

— Fais la cour à ta cousine Péroline... ma femme ne s'y oppose plus... je crois même qu'elle consentira à ce mariage, si cela peut être agréable à mon frère Gaspard... si cela le raccommode avec elle. Tant pis pour mademoiselle Montrognon... elle en trouvera un autre que toi.

Le jeune amoureux s'empresse d'aller rapporter tout cela à Péroline, qui lui répond :

— Mais lorsqu'ils sauront qu'on les a trompés?

— Qu'importe! s'ils ne le savent qu'après que nous serons mariés.

— Ah! mon ami, votre belle-mère est bien fine, et pour qu'elle consente à ce que je sois votre femme, je crois qu'il faudrait qu'elle fût bien certaine que mon oncle Gaspard est vraiment riche... et malheureusement ses conjectures ne se changeront jamais en réalités.

La jolie cousine avait bien lu dans la pensée de madame Cadet. Celle-ci, le lendemain de la réception de la fameuse lettre timbrée de Bordeaux, dit à son mari :

— Monsieur, il ne s'agit pas à présent de nous endormir sur le rôti!...

— Comment? quel rôti, Doxie? répond M. Cadet.

— Vous ne comprenez jamais!... je dis qu'il faut absolument savoir à quoi nous en tenir au sujet de la situation financière de votre frère Gaspard... et d'abord il me semble que nous ne ferons pas mal d'aller causer de tout cela avec votre frère l'avocat... les avocats doivent s'entendre aux affaires, il trouvera un moyen pour forcer son frère Gaspard à divulguer l'état de sa fortune...

— Tu crois qu'il trouvera un moyen...

— J'avais d'abord envie de lui cacher tout cela, mais j'ai réfléchi qu'il le saurait toujours. Après tout, votre frère Gaspard vous a dit qu'il trouvait madame Rogille très-coquette... d'où je conclus qu'elle lui plaît peu, et qu'en tous cas elle aura peu de part à ses dons. Mettez votre habit, et rendons-nous chez votre frère Désiré.

L'avocat Braillard était dans son cabinet, écoutant les doléances de sa fille Augusta. Celle-ci, qui avait toujours besoin d'argent, venait encore en demander à son père, qu'elle était en train de ruiner comme elle avait déjà ruiné son imbécile de mari, et peut-être d'autres personnes encore. L'avocat se promettait en vain d'être ferme et de résister une bonne fois aux prières de sa fille, qui l'obligeait par ses folles dépenses à entamer, à réduire son revenu déjà très-réduit, mais les gens faibles le seront toujours; il en est de cela comme de la poltronnerie, c'est un défaut dont on ne se corrige pas.

Ce qui depuis quelque temps rendait madame Rogille encore plus dépensière, c'est que le bel Archibald devenait pour elle moins galant, moins empressé, moins aimable; il ne mettait plus que rarement sa calèche et ses chevaux à sa disposition, elle était quelquefois plusieurs jours sans recevoir sa visite; en vain M. Rogille se mettait en course pour savoir ce que devenait son ami intime, celui-ci était souvent introuvable; et lorsqu'une femme sent qu'une conquête va lui échapper, elle met en œuvre toutes les ressources de la coquetterie pour retenir un volage, pour le ramener à ses pieds. C'est pourquoi il fallait chaque jour à Augusta un chapeau, une robe, une garniture nouvelle; dès qu'une mode paraissait, elle voulait la porter; elle n'avait pas d'argent, mais elle faisait des dettes, et quand les fournisseurs devenaient trop pressants, elle courait prier, cajoler embrasser son petit père.

C'est dans un de ces moments-là que M. Cadet Braillard et sa femme pénètrent dans le cabinet de l'avocat, qui s'écrie en les voyant :

— Tiens... mon frère et sa femme... voilà une aimable surprise...

— Mon oncle et ma belle tante! dit madame Rogille, qui faisait toujours l'aimable avec ses parents riches, et va sur-le-champ les embrasser.

— Oui, c'est nous, dit madame Cadet, nous venons causer avec maître Désiré d'une affaire importante, nous avons besoin de ses lumières...

— Vous avez un procès, mes amis?

— Non, il ne s'agit point de procès, mais de votre frère Gaspard, revenu récemment de la Californie...

— Ah! ce monsieur si vilain, si mal mis et qui sent la pipe d'une lieue! s'écrie Augusta, je l'ai assez vu d'une fois cet oncle-là, qui revient d'Amérique sans avoir eu l'esprit de s'y enrichir!... il a l'air d'un calfat!...

Madame Cadet laisse parler la jeune femme, elle éprouve un secret plaisir à l'entendre dire du mal de son oncle. Mais l'avocat interrompt sa fille, en lui disant :

— Augusta... tu as tort de traiter ainsi mon frère Gaspard, d'abord c'est ton oncle, ensuite ce n'est pas sa faute s'il n'a pas fait fortune.

— Non, dit M. Cadet, s'il n'a pas fait fortune... ça ne peut pas être exprès.

— Mais si, au contraire, il avait réellement fait fortune! reprend madame Cadet, s'il revenait millionnaire!... s'il n'avait feint d'être pauvre que pour nous éprouver?...

— Tiens! ce serait comme dans tous les vaudevilles, dit Augusta, j'aimerais beaucoup cette pièce-là ailleurs qu'au théâtre.

— Moi, j'en serais enchanté pour Gaspard! dit l'avocat.

— Pour lui et pour nous aussi, mon père, mais pourquoi nous dites-vous cela, belle tante?

— Pourquoi, ma chère nièce? parce qu'une foule de découvertes se réunissent pour nous faire penser qu'en effet M. Gaspard est immensément riche!

— Ah! mon Dieu... contez-nous cela, ma tante...

— Comme apparemment il comptait loger chez nous, il avait donné notre adresse à ceux qui pouvaient avoir besoin de lui écrire ou de le voir.

— En effet, il avait su votre adresse au Havre, il nous l'a dit.

— Or, voilà qu'un matin est arrivée une dame qui demandait M. Gaspard Braillard; naturellement je lui ai demandé ce qu'elle lui voulait, elle m'a dit que M. Gaspard attendait d'Amérique un bâtiment frété par lui et renfermant, outre beaucoup de marchandises, des danseuses de l'Inde, des bayadères, et que, étant correspondante de théâtres, elle désirait engager ces danseuses pour le Grand-Théâtre de Bordeaux, mais il fallait pour cela que le propriétaire des bayadères y consentît!

Maître Désiré regarde sa fille, celle-ci secoue la tête d'un air de doute en murmurant :

— Hum!... mon oncle Gaspard aurait ramené des bayadères...

— Et une grande quantité de marchandises...

— C'est égal... voilà une drôle d'histoire... Comment s'appelle cette dame?

— Eh! mon Dieu... je n'ai pas pensé à lui demander son nom et son adresse!

— Si vous n'avez que cette preuve-là de la fortune de M. Gaspard!... cela me semble bien douteux... n'est-ce pas, petit père?

— Oui, je me demande pourquoi Gaspard aurait ramené ces bayadères!

— Attendez! attendez! ce n'est pas tout. Quelques jours après la visite de cette dame, est venu un monsieur, demandant aussi le beau-frère. Ce monsieur était porteur d'un gros sac d'argent. Il nous dit qu'il avait à remettre la somme de vingt-quatre mille cinq cents francs à M. Gaspard Braillard, revenant de la Californie, que c'était un banquier de Bordeaux qui l'avait chargé de faire ce payement qu'il venait effectuer, son sac renfermant vingt-trois mille francs en or et le reste en argent.

— Ah! mon Dieu! mais c'est une grosse somme cela... l'a-t-il comptée devant vous?

— Non... nous lui avons offert de la toucher pour M. Gaspard, en lui donnant un reçu, mais il ne voulait payer qu'à mon beau-frère en personne...

— Ceci est plus fort... Qu'en pensez-vous, petit père?

— Avez-vous pris le nom et l'adresse de ce monsieur?

— Oui, oh! pour celui-là nous n'y avons pas manqué; c'est un homme d'affaires, il se nomme Cottentin et demeure rue Saint-Hyacinte-Saint-Michel.

— On pourra s'informer. Est-ce tout?

— Non, vraiment! une lettre timbrée de Bordeaux nous est arrivée hier... portant sous notre adresse : Pour remettre à monsieur Gaspard Braillard.

— Eh bien?

Ici madame Cadet est embarrassée, elle n'ose pas avouer à l'avocat qu'elle s'est permis de décacheter la lettre qui n'était pas pour elle; elle tergiverse, regarde son mari et murmure enfin :

— Cette lettre était sous enveloppe... et l'enveloppe était si mal cachetée qu'elle tenait à peine... n'est-il pas vrai, monsieur Cadet?

M. Cadet, troublé par les gros yeux que lui fait sa femme, balbutie :

— Ah!... oui... l'enveloppe, c'était un pain à cacheter... tu as mis de la cire par-dessus...

— Mais vous savez bien qu'elle s'est d'abord ouverte toute seule lorsque je voulais la mieux cacheter...

— Belle tante, ne vous arrêtez pas à ces petits détails! dites-nous tout de suite ce qu'il y avait dans la lettre...

— Eh bien! elle était d'un négociant de Bordeaux qui écrivait à votre oncle Gaspard : « Vous attendez par votre vaisseau qui va arriver au Havre du cacao, de la vanille et du café, je vous prendrai tout cela et je tiens cinq cent mille francs à votre disposition... »

— Cinq cent mille francs!... oh! mais c'est superbe... et cette lettre était signée?

— Hirschieffherzberg... Oh! j'ai eu soin de l'écrire à part, de crainte de l'oublier...

— Cinq cent mille francs! s'écrie de nouveau madame Rogille en battant des mains, et ce n'est pas là toute sa fortune... mais alors mon oncle Gaspard est véritablement millionnaire... Ah! mon Dieu! que je suis donc fâchée de lui avoir parlé si légèrement... de ne pas l'avoir fait déjeuner avec nous!...

— Ah! ma belle nièce, je vous avoue que, moi aussi, je suis fâchée de ne point l'avoir gardé chez nous, de ne point l'avoir logé... par exemple nous lui avons donné à déjeuner... un excellent déjeuner... une terrine de Nérac, du bordeaux médoc, dont il a bu presque deux bouteilles à lui seul... mais ensuite... pour quelques mots en l'air, nous nous sommes fâchés et il est parti.

— Et où est-il allé, il faudrait le savoir?

— Oh! nous le savons parfaitement, il est chez les enfants d'Adrien, il y loge, il y mange, il n'en bouge presque pas...

— Chez Péroline! s'écrie Augusta, mais où peut-elle coucher l'oncle Gaspard!

— Dans une espèce de grenier qui est au-dessus de leur chambre...

— L'oncle millionnaire loge dans un grenier!

— Il prétend qu'il est fort bien... il a refusé de revenir demeurer chez nous... car vous pensez bien que nous le lui avons fait offrir...

— Ah! oui, depuis que vous savez qu'il est riche...

— Il s'obstine à toujours vouloir paraître pauvre... mais il paraît que votre cousine Péroline s'est emparée de son esprit... il ne voit que par ses yeux... et il a positivement dit à mon mari, qui a été il y a quelques jours l'engager à dîner, invitation qu'il n'a pas acceptée!... ce qui est bien extraordinaire de la part d'un homme qui aime tant le médoc...

— Ce qui prouverait, s'écrie Augusta, qu'il n'a pas besoin d'aller chez vous pour en boire... Mais achevez donc, qu'a-t-il dit à mon oncle Cadet?...

— Que sa nièce Péroline avait toutes les vertus et qu'elle en serait récompensée.

— Ah ciel! il va lui donner ses millions...

— Moi, je vais marier mon fils à sa cousine...

— Cela ne nous rendra pas plus riches, mon oncle, moi qui aurais tant besoin de cent mille francs! avec cela je trouverais une place à Rogille... je l'enverrais en Algérie.

— Ma belle nièce, vous n'avez pas d'enfant, par conséquent vous n'avez que vous à penser... mais, moi, j'ai un garçon et une fille...

— Il me semble qu'ils sont à moi aussi, s'écrie M. Cadet.

— Qui est-ce qui vous dit le contraire, monsieur?...

— Et puis encore un fils!

— Ne parlons pas de celui-là; s'il épouse Péroline, il sera plus riche que les autres... Mais mon Exupère, ma petite Aurore... c'est pour eux que je veux regagner l'amitié de M. Gaspard!...

— Mais vous êtes déjà riche, vous, belle tante!

— On ne l'est jamais assez, ma nièce... d'ailleurs nous ne sommes pas millionnaires, nous!

— Voyons, petit père, dis-nous donc ton avis, que nous conseilles-tu de faire pour que ton frère Gaspard soit bien gentil avec nous?

L'avocat sourit et répond :

— Je vous conseille de ne point faire de projets qui peuvent ne reposer que sur une chimère... Plusieurs faits semblent, il est vrai, dénoter que mon frère Gaspard est revenu d'Amérique avec de la fortune, cependant cela ne nous est pas absolument prouvé. S'il est, en effet, riche, pourquoi s'obstiner à faire toujours le pauvre... Qu'il ait eu cette idée un moment, en arrivant, afin de nous tromper, je le veux bien; mais continuer à loger dans un grenier... dans quel but à présent que son épreuve est faite?

— C'est très-logique, dit M. Cadet en caressant sa perruque, mon frère parle comme tout le Barreau en bloc...

— Mais alors, cher beau-frère, comment connaître la vérité, car enfin notre situation est bien épineuse... nous avons à peu près rompu avec les Montrognon... je voulais que leur fille épousât Isidore... et si je consens à ce qu'il épouse cette demoiselle Péroline, c'est uniquement dans l'espoir que cela me raccommodera avec M. Gaspard...

— Voyons, petit père, trouve donc un moyen pour que nous sachions à quoi nous en tenir...

— Donnez-moi l'adresse de ce M. Cottentin qui apportait le sac, puis le négociant de Bordeaux qui a écrit la lettre...

— Voilà, dit madame Cadet, tout cela est sur ce papier.

— Fort bien. Revenez dans cinq jours... j'aurai une réponse de Bordeaux et je saurai ce que c'est que ce M. Cottentin.

— Bravo! voilà qui est parler... Je vous l'avais bien dit, monsieur Cadet, que votre frère l'avocat trouverait des moyens pour que nous sachions sur quel pied danser. Au revoir, cher beau-frère, dans cinq jours, nous serons exacts au rendez-vous.

— Oh! et moi aussi j'y serai, s'écrie Augusta. Un oncle millionnaire! ce serait si commode!

XXXIX. — DE PLUS EN PLUS FORT.

Au jour fixé par maître Désiré Braillard, M. et madame Cadet étaient chez lui à midi, ainsi que sa fille l'élégante Augusta.

— Eh bien, eh bien, cher frère?

— Cher petit père?

— Que savez-vous?

— Est-il riche, oui ou non?

L'avocat, sans se presser, et avec ce calme que l'homme de loi conserve dans les affaires, fait asseoir ses auditeurs et prend la parole :

— J'ai pris des renseignements sur ce M. Cottentin, demeurant rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, ils sont loin de lui être favorables : c'est, dit-on, un grippe-sou, un de ces faiseurs d'affaires qui, pour un peu d'argent, font tout ce qu'on veut, et joueraient le soir un rôle de figurant sur un théâtre du boulevard, si cela leur rapportait de quoi souper. Il serait donc bien surprenant que l'on eût chargé ce monsieur de payer une somme de vingt-quatre mille cinq cents francs, c'eût été une grande imprudence... Cependant cela n'est pas absolument impossible... Voilà pour le monsieur au sac.

Les fronts se rembrunissent; les doutes reviennent, et on attend avec impatience la suite. L'avocat reprend :

— Maintenant, venons à l'auteur de la fameuse lettre de Bordeaux. J'ai dans cette ville un confrère qui m'est tout dévoué et qui connaît sur le bout de son doigt tous les banquiers, négociants et marchands de Bordeaux; je l'ai prié de me renseigner sur un M. Hirschiefherzberg, de me dire quelle était sa solvabilité... Voici la réponse de mon ami, elle m'est parvenue ce matin... Ecoutez :

« Tu me demandes si je connais à Bordeaux M. Hirschiefherzberg!... Ah! mon Dieu, quel nom... j'ai eu bien de la peine à l'écrire. Eh! mon ami, qui diable veux-tu qui s'appelle ainsi! on ne trouve de ces choses-là que dans des parodies de mélodrames!... c'est un nom fait à plaisir. Cependant, pour t'être agréable, j'ai demandé par toute la ville : Connaissez-vous un M. Hirschiefherzberg, qui doit faire l'épicerie en gros, puisqu'il achète pour cinq cent mille francs de cacao, vanille et café? Partout on m'a ri au nez. Ainsi, mon cher ami, pas plus de Hirschiefherzberg à Bordeaux que de crocodiles dans la Seine; c'est une farce qu'on a voulu te jouer. Ton bien dévoué, etc., etc. »

Cette fois les auditeurs sont tout à fait abattus, et de gros soupirs se font entendre.

— Il n'est donc pas riche! dit Augusta. Ah! c'est dommage!...

— Il nous a encore trompés! s'écrie madame Cadet.

— Au contraire, répond l'avocat, il ne nous a pas trompés, il nous a dit qu'il était pauvre, et il paraît que c'est la vérité.

— Mais enfin ces bayadères, ce sac... cette lettre timbrée de Bordeaux... c'était donc une comédie pour se moquer de nous...

— Quant à cela, je vous avoue que je n'y comprends rien.

— Ah! grand Dieu! que je suis fâchée d'avoir presque rompu avec les Montrognon... mais il est peut-être encore temps de renouer... ils voulaient que leur fille fût fiancée pour ses étrennes, nous ne sommes encore qu'au 25 décembre... Monsieur Cadet, vous irez demain à Livry... vous engagerez les Montrognon à venir dîner le 1er janvier et nous renouerons ce mariage...

— Mais tu sais bien, Doxie, que mon fils a positivement déclaré qu'il refusait mademoiselle Arthémise et ne voulait pour femme que sa cousine Péroline!

— Et votre autorité, monsieur!... nous verrons si on se moquera de ma volonté... Ah! ce Gaspard!... qui veut faire croire qu'il est millionnaire... c'est indigne... Adieu, beau-frère... adieu, belle-nièce... Ah! que nous avons bien fait de ne point héberger ce mange-tout!

Madame Cadet emmène son mari. Madame Rogille quitte aussi son père, en regrettant ses espérances perdues, et l'avocat se remet à travailler, en se disant :

— Voilà la seule manière d'acquérir une fortune honorable.

Depuis les renseignements obtenus par maître Désiré Braillard, Isidore est de nouveau l'objet de la sévérité et des railleries de sa belle-mère, qui lui dit :

— Monsieur, si vous comptez encore épouser votre cousine Péroline, vous êtes dans l'erreur, nous n'y consentirons jamais, à moins que votre oncle Gaspard, le faux millionnaire, ne lui fasse un magnifique cadeau de noces.

Le pauvre amoureux va conter ça à celle qu'il aime, et Péroline lui répond : — Vous voyez, mon ami, que j'avais raison de vous dire que votre belle-mère voudrait des preuves de la fortune de mon oncle... et que nous n'étions pas encore mariés.

Samsonnac est tout aussi désolé que les deux amants; il est de plus très-vexé de voir que tout ce qu'il a imaginé n'a servi à rien, et que madame Cadet n'est point tombée dans les pièges qu'il lui avait tendus.

Quant à l'oncle Gaspard, il répète souvent :

— Cornes du diable!... je suis dans mon tort de ne pas être revenu les mains pleines.

Le jour de l'an est arrivé. Gaspard est descendu plus tôt pour embrasser ses nièces et son petit neveu. Puis, après le déjeuner, il sort pour aller voir les boutiques.

Péroline, qui a beaucoup travaillé la veille pour terminer un ouvrage pressé, se hâte de faire sa toilette pour courir à son magasin, tout en disant à sa petite sœur : Je vais me dépêcher, je ne serai pas longtemps, car Isidore va venir nous souhaiter la bonne année... fais-le attendre s'il vient avant mon retour.

— Sois tranquille, répond Rosinette, il ne s'en ira pas sans t'avoir vue.

Les deux enfants sont restés seuls gardiens de la maison.

— C'est pourtant aujourd'hui le jour de l'an! dit Rosinette. Ah! il y a des enfants qui sont bien heureux ce jour-là... qui reçoivent de bien beaux cadeaux!

— Et nous, on ne nous a encore rien donné! répond le petit Léopold d'un air boudeur.

— Mais ma sœur nous a bien embrassés en nous souhaitant tout plein de bonheur.

— Oui, et moi je lui ai dit : Je souhaite que tu ne sois plus jamais malade!

— Moi aussi, je lui ai dit tout cela...

— Mais ça n'est pas des bonbons, ça?

— Oh! ne te désole pas, Popol, je suis bien sûre que notre oncle Gaspard te rapportera quelque chose...

— Et à toi aussi, ma sœur...

— Dame! il ne pourra pas nous donner de belles choses... ce n'est pas sa faute s'il n'est pas riche... il prendra encore sur son tabac, s'il nous donne des étrennes... Pauvre oncle... si j'avais de l'argent, moi, je lui ferais cadeau d'un beau paletot en drap bleu!... et toi, Popol...

— Moi, je m'achèterais un grand cheval en bois sur lequel on peut monter et ça remue...

— Et puis je donnerais à ma sœur un burnous gris avec un beau gland... Comme cela lui irait bien... et toi, Popol?...

— Moi, je m'achèterais de la pâte de guimauve...

— Petit gourmand qui ne pense qu'à lui!

— Oh! mais je vous en donnerais.

Deux coups frappés à la porte interrompent la conversation des deux enfants.

— Entrez, crie Rosinette, la clef est à la porte.

On ouvre, un commissionnaire médaillé paraît et dit :

— Est-ce bien ici que demeure mademoiselle Péroline Braillard, ouvrière fleuriste?

— Oui, monsieur, c'est ici... mais elle n'y est pas pour le moment.

— Oh! cela ne fait rien.

Et le commissionnaire, prenant dans ses bras un grand carton qu'il avait déposé à la porte, entre dans la chambre et va poser sur une table le carton qui paraît être fort lourd et qui a la forme haute et ronde de ceux dans lesquels les marchandes de modes envoient leurs chapeaux.

— Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? demande Rosinette au commissionnaire, en lui montrant le carton.

— Mademoiselle, j'ignore ce qu'il y a là-dedans, mais tout ce que je sais c'est qu'il pèse fièrement lourd ce carton-là... on s'en aperçoit quand on monte cinq étages avec lui!...

— Mais, de quelle part venez-vous... qui est-ce qui vous envoie?

— Je n'en sais rien, mademoiselle, on m'a pris à la porte Saint-Denis, on m'a donné cela à porter, on est même venu avec moi jusqu'à la porte pour être certain, sans doute, que je ne me trompais pas d'adresse.

— Et que devez-vous dire à ma sœur Péroline?

— Rien du tout, mademoiselle; on m'a dit : Vous remettrez le carton et puis vous vous en irez... Mais probablement que la personne à qui cela est adressé verra, en ouvrant le carton, de quelle part cela lui vient... Voilà ma commission faite, bien le bonjour, mademoiselle.

— Vous êtes donc payé?

— Oui, oui, oh! je suis très-bien payé même... Je vous salue, la compagnie.

Le commissionnaire est parti. Rosinette examine avec curiosité le carton, qui est beaucoup plus élégant que ceux employés ordinairement par les modistes; elle s'aperçoit alors que le couvercle en est hermétiquement fermé par du papier collé tout autour. Outre cela, de larges rubans roses sont noués par-dessus.

— Oh! le beau carton! dit la petite fille en courant autour de la table pour le regarder de tous les côtés. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il peut donc y avoir là-dedans?

— C'est peut-être des bonbons pour nos étrennes! dit Léopold. Ouvre-le donc, Rosinette, nous verrons ce qu'il y a dedans.

— Oh! non, je ne veux pas l'ouvrir... il est pour ma sœur... Tu ne sais pas encore lire, toi, mais moi, je sais lire; il y a écrit en grosses lettres là-dessus : Pour mademoiselle Péroline Braillard. Ah! si ce pouvait être des étrennes pour elle...

— Si ce sont des dragées, elle nous en donnera...

— Il ne peut pas y avoir plein ce carton de dragées... ce ne peut pas être des fleurs de son magasin; d'ailleurs on ne lui envoie jamais d'ouvrage, elle va le chercher... Oh! que je voudrais voir arriver Péroline, pour savoir ce qu'il y a là-dedans...

— Péroline ne sera pas fâchée si tu l'ouvres...

— Taisez-vous, monsieur, je ne veux pas faire comme ma tante Cadet, qui ouvre les lettres adressées à son beau-frère... ça n'est pas bien ça... et puis la preuve qu'on ne veut pas que tout le monde voie ce que ce carton renferme, c'est qu'on a collé du papier tout autour

du couvercle... Ah! que ma sœur tarde à venir! Ah! on monte l'escalier... c'est ma sœur...

Ce n'est pas Péroline, c'est Isidore qui entre, tenant d'une main un petit moulin avec son âne dont il fait cadeau au petit garçon, puis il présente à Rosinette un livre cartonné en lui disant : — Tiens, ma bonne amie, tu m'as dit, toi, que tu aimais mieux les livres que les joujoux, voilà des contes de fées avec des images coloriées.

— Oh! merci, mon cousin, tu es bien bon, embrasse-moi.

— Mon cousin, je te souhaite une bonne année, dit Léopold en allant embrasser Isidore.

— Merci, mon ami.

— Tiens, vois-tu, vois-tu, Rosinette, mon moulin tourne et mon âne remue la tête...

— Ah! que c'est gentil...

— Tenez, voilà aussi quelques bonbons, car un jour de l'an ne peut point se passer sans bonbons...

— Oh! merci, cousin...

— Où donc est Péroline?...

— Elle est allée bien vite reporter une commande pressée... elle ne sera pas longtemps, elle te prie de l'attendre.

— Oh! certainement, je l'attendrai! Mais qu'est-ce que c'est donc que ce carton?...

— On vient de l'apporter tout à l'heure... un commissionnaire qui a demandé ma sœur... Vois-tu, il y a sur le carton : Pour mademoiselle Péroline Braillard...

— En effet, et qui est-ce qui envoie cela?

— Le commissionnaire a dit qu'il n'en savait rien.

— Voilà qui est singulier, et il n'avait pas autre chose à dire, à remettre?...

— Rien du tout, il a dit : « Je dois remettre ce carton, voilà tout, ma commission est bien payée! » et il s'est sauvé...

— Il est fort élégant ce carton... des rubans roses .. fermé avec du papier doré...

— Soulève-le donc un peu, mon cousin, le commissionnaire a dit qu'il était fort lourd.

Isidore prend le carton dans ses bras et le repose sur la table en disant : — Oui, c'est très-lourd... quelque chose me dit qu'il y a là-dedans des étrennes pour ma cousine...

— Oh! c'est ce que j'ai pensé aussi, moi.

— En l'ouvrant elle saura peut-être de qui cela vient. Elle va bientôt revenir, n'est-ce pas?

— Ah! voilà Isidore qui est aussi curieux que nous de savoir ce qu'il y a dans ce carton... Mais cette fois j'entends ma sœur!

Péroline sourit en apercevant son cousin, qui court à elle et profite naturellement de l'occasion que lui offre le nouvel an pour embrasser sa cousine et la presser tendrement dans ses bras. Ensuite tirant de sa poche quelque chose enveloppé soigneusement dans du papier, il le lui présente en disant :

— Voulez-vous me permettre, chère Péroline, de vous offrir ce modeste cadeau?... Vous savez que ce n'est pas ma faute si je ne vous apporte pas un beau présent...

— Ah! mon ami, le plus simple don venu de vous me sera toujours précieux... Voyons ce qu'il y a dans ce papier... un col brodé!... Ah! qu'il est joli... ah! Rosinette, vois donc quel charmant dessin... Merci, cher cousin, je suis bien contente!

— Et moi, j'ai un beau livre!

— Et moi, un âne qui traîne un moulin!

— Isidore, vous vous êtes ruiné pour nous!

— Ah! ma cousine, je suis bien heureux si j'ai pu vous offrir quelque chose à votre goût... Mais je crains que mon cadeau ne pâlisse terriblement devant ce que renferme ce carton qu'on a envoyé ici pour vous...

La jeune fille, tout au plaisir de se faire souhaiter la bonne année par Isidore, n'avait pas remarqué le carton posé sur une table. Elle l'examine avec surprise en disant :

— Mon Dieu, le beau carton! Qui est-ce qui envoie cela?

— Nous n'en savons rien, ma sœur, un commissionnaire l'a apporté, on l'avait pris à la porte Saint-Denis et amené jusqu'à notre maison en lui disant de monter cela ici, c'est pour toi, à ton adresse...

— C'est singulier...

— Ma cousine, ouvrez donc ce carton, je suis bien curieux de savoir ce qu'il renferme...

— Moi aussi, mon cousin... voyons... voilà les rubans défaits... mais il tient toujours...

— Je crois bien, il y a un papier collé sur les bords du couvercle... il paraît que ce qui est là-dedans est précieux, il faut déchirer ce papier.

— Ah! quel dommage! un beau papier doré!

— A moins de ne point ouvrir le carton...

— Oh! déchirez, mon cousin, déchirez.

Isidore a brisé tous les obstacles, le dessus du carton est enlevé, l'intérieur est rempli jusqu'en haut, car tout à l'entrée sont d'abord de larges feuilles de papier blanc satiné. Péroline les enlève et demeure toute saisie en apercevant un superbe châle.

— Ah! mon Dieu, voyez donc que c'est beau! s'écrie la jeune fille émerveillée, et Rosinette se met à sauter dans la chambre en disant :

— Un beau châle pour ma sœur... Ah! quel bonheur...

— C'est un véritable cachemire, dit Isidore en touchant le tissu.

— Un cachemire... oh! mais alors on s'est trompé... ce n'est pas pour moi! Il n'est pas possible que ce soit pour moi!

— Attendez! ma cousine, attendez, enlevons d'abord ce cachemire, car ce carton est plein et il doit renfermer beaucoup de choses...

Le premier objet est enlevé, on trouve dessous un autre châle à palmettes et d'une couleur différente.

— Encore un châle! s'écrie Péroline.

— Et qui est magnifique aussi!...

— Il me semble que je rêve...

— Enlevons encore cela...

— Oh! mon Dieu! une pièce de velours bien magnifique... une pièce de soie... une autre brochée, une autre en damas... une autre en mérinos!

Rosinette court dans la chambre en criant :

— Pour faire des robes... Oh! ma sœur aura de belles robes, ma sœur sera bien belle!

— Mais ce n'est pas possible... tout cela n'est pas pour moi.... n'est-ce pas, mon cousin?

— Cependant, ma cousine, il y a bien votre nom sur le carton... mais attendez, nous ne sommes pas au fond... ôtons d'abord toutes ces pièces d'étoffes... Ah! voilà encore du papier blanc qui couvre ce qui est dessous... il y a quelque chose d'écrit...

— Voyons... voyons...

— *Pour la petite sœur Rosinette.*

La petite fille ne fait qu'un bond du milieu de la chambre jusqu'au carton, en disant :

— Pour moi! pour moi... Oh! alors Péroline, tu vois bien qu'on ne s'est pas trompé et que tout cela est bien pour nous... Isidore, ôte donc ce papier... bien vite... bien vite!...

Le papier est enlevé, et l'on trouve dessous plusieurs pièces d'étoffes charmantes, mais moins riches que celles pour la sœur aînée, puis un joli petit manteau en velours, puis un burnous en drap. Rosinette est comme une petite folle, elle veut absolument qu'on lui mette tout de suite le burnous qui va parfaitement à sa taille. Sous les présents adressés à la petite sœur est encore un papier blanc sur lequel est écrit :

— *Pour le petit frère Léopold.*

— On n'a oublié personne! dit Isidore, c'est bien, cela! et il retire le papier sous lequel on trouve un vêtement complet de petit garçon, la tunique, le gilet, la jaquette; le tout en tiu mérinos gris-perle et bordé de velours violet. Il y a jusqu'à une charmante petite toque écossaise.

Monsieur Popol ouvre de grands yeux lorsqu'on lui montre les vêtements qu'on lui envoie.

— Seras-tu beau avec tout cela! s'écrie Rosinette. Mon cousin, êtes-vous arrivé au fond.

— Oui, ma bonne amie!

— Mais il me semble qu'en voilà bien assez! dit Péroline, c'est superbe tout cela... Je ne puis encore en croire mes yeux...

— Cependant, ma cousine, il n'y a pas maintenant à douter qu'on se soit trompé d'adresse... mais je vois encore quelque chose au fond de ce carton... c'est enveloppé dans du papier... je n'avais pas aperçu d'abord... Tenez, ma cousine, voyez ce que c'est...

Isidore retire du carton un objet qui doit être de petite dimension et qui est soigneusement enveloppé dans du papier joseph. Il le présente à Péroline, qui le prend presqu'en tremblant tant elle est émue par ce qui lui arrive.

— Oh! ma sœur, défais donc le papier! dit Rosinette, il doit y avoir quelque chose de joli là-dedans!

— Mon Dieu... mes mains tremblent... tout cela est si extraordinaire... Isidore, ôtez ce papier... je ne sais pas m'y prendre...

— Donnez, ma cousine... c'est enveloppé avec soin...

Isidore a enfin enlevé tout le papier joseph, et on trouve un élégant petit portefeuille en cuir de Russie et tout cerclé en or. Sur une petite plaque du même métal est gravé le chiffre de Péroline, puis sur un carré de papier placé sur le portefeuille on lit : *Pour acheter des bonbons au petit frère et à la jeune sœur.*

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmure Péroline en regardant son cousin. Ce ravissant portefeuille est pour que j'achète des bonbons?

— Ouvrez-le, ma cousine, et j'ai dans l'idée que vous trouverez l'explication de cela.

La jeune fille ouvre le portefeuille et aperçoit dedans plusieurs papiers serrés les uns contre les autres, elle les retire doucement en disant : — Qu'est-ce que c'est que cela, Isidore?

— Ça, ma cousine, mais ce sont des billets de banque...

— Des billets de banque!...

— Oh! voyons... voyons!... s'écrie Rosinette, c'est la première fois que nous en voyons, nous!

— Qu'est-ce que cela vaut, mon cousin?...

— Attendez... ce sont des billets de mille francs .. un... deux... quatre... six... huit... dix! il y a là dix mille francs, ma cousine.

— Dix mille francs, s'écrie Péroline.

— Dix mille francs! répète Rosinette. Quant au petit garçon, qui ne sait pas ce que dix mille francs représentent, il n'est occupé que de sa jaquette et de sa toque.

Les deux amoureux se regardent quelques instants sans pouvoir

parler, ce qu'ils éprouvent les suffoque, car leur joie est mêlée d'un si grand étonnement qu'ils ne savent pas encore s'ils doivent s'y abandonner. Mais Rosinette ne sait pas se contenir, elle saute par la chambre en criant :

— Nous sommes riches... quel bonheur... ma sœur ne travaillera plus toute la journée... elle ne se rendra pas malade à force de veiller. Dix mille francs! c'est une fortune cela! n'est-ce pas Isidore?

— Pas tout à fait, ma bonne amie, mais c'est toujours un commencement!...

— Mais enfin, mon cousin, dit Péroline, qui peut me faire... nous faire un si magnifique cadeau? ce n'est pas votre père, n'est-ce pas?

— Oh! non, ma cousine; je voudrais bien que tout cela vint de lui, cela me rendrait tout fier!... Mais malheureusement, s'il avait le désir de vous faire un tel cadeau, sa femme saurait bien l'en empêcher...

— Ce ne peut pas être non plus mon oncle l'avocat!

— Ce n'est pas supposable, j'ai entendu dire plusieurs fois à ma belle-mère que sa fille le ruinait, qu'elle le réduirait à la pauvrete...

— Mais alors qui peut donc nous envoyer cette somme... ces riches présents... à moins que...

— A moins que?... Tenez, ma cousine, j'ai dans l'idée que nous avons la même pensée!...

— C'est bien probable, mon cousin... voyons... qui soupçonnez-vous?

— Moi aussi, je gage que j'ai deviné de qui nous vient le carton, dit Rosinette en essayant son petit manteau de velours qu'elle veut mettre par-dessus son burnous.

— Et qui soupçonnes-tu, Rosinette?

Avant que la petite fille ait répondu, la porte du carré est ouverte brusquement, et Samsonnac paraît.

XL. — QUI EST-CE?

Le jeune Bordelais s'est fait superbe, il a un pardessus, un pantalon neuf; de plus il a fait boucler ses cheveux, ce qui leur donne encore plus de volume, et grossit sa tête du double. Il se présente, tenant sous son bras un gros sac de bonbons, et ayant dans les mains une petite boîte en bois et une autre à surprise. Il court à Peroline en s'écriant : — Bravo! tout le monde y est!... mais je commence par la maîtresse de la maison... et en vertu de la circonstance j'embrasse... si le jour de l'an a ses ennuis, il a aussi son bon côté!

Samsonnac embrasse la jolie fleuriste et lui remet son sac de bonbons en lui disant : — Vous en ferez la distribution.

Puis il serre cordialement la main à Isidore qui est près de sa cousine, et se retourne pour aller vers les enfants; mais alors seulement il aperçoit les pièces d'étoffes, les châles, les vêtements étalés sur les meubles; il demeure tout surpris et balbutie :

— Mon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela... est-ce que l'on tient un magasin de nouveautés ici?

— Ce sont nos étrennes! s'écrie Rosinette en sautant de joie, des étoffes superbes en soie, en velours pour ma sœur... et il y en a aussi pour moi... pour nous tous...

— Et deux cachemires ravissants, dit Isidore.

— Et ce petit portefeuille... dit Péroline, devinez ce qu'il contient, mon ami?

— Ma foi, vous me voyez tellement abasourdi par tout ce que j'entends... je ne sais plus quoi penser.

— Eh bien! il y a dans ce portefeuille dix mille francs en billets de banque... Tenez... regardez...

— C'est ma foi vrai. Oh! voilà ce qui s'appelle des étrennes... sapristi! Je n'ose plus présenter ma bergerie et mon petit diable qui sort d'une boîte...

— Oh! si... oh! si, Grosse-Tête! donnez-nous cela... nous jouerons avec... et nous ne pouvons pas jouer avec ces belles étoffes...

— Tenez, mes enfants... Dame, on fait ce que l'on peut...

— C'est ce que j'ai dit aussi à ma cousine, répond Isidore, car mon offrande est bien modeste, à moi.

— Ah! mon cousin!... croyez-vous qu'elle me sera moins chère...

— Ah çà! dites-moi donc bien vite qui vous a envoyé cette fortune... car dix mille francs... des cachemires! des étoffes superbes... c'est presque une fortune.

— Nous n'en savons rien, un commissionnaire a apporté ce carton qui renfermait tout cela... il avait été pris à la porte Saint-Denis... on l'avait accompagné jusqu'en bas... en lui disant de monter cela ici, puis de s'en aller, il n'en savait pas plus... Mais au moment où vous êtes arrivé, mon ami, nous pensions, Isidore, moi et Rosinette, avoir deviné qui nous envoyait tout cela...

— Attendez... attendez... ne me dites rien! laissez-moi réfléchir... oui... ce ne peut être que lui... Oh! le tour est bien bon!... nous avons cru attraper les autres en le faisant riche, et nous ne disions que la vérité...

— C'est cela!... il a la même idée que nous...

— C'est notre oncle Gaspard!...

— Oui, oui, c'est l'oncle Gaspard... ce ne peut être que lui.

— Alors, mes enfants, d'après le présent qu'il vous fait aujourd'hui, je ne crois plus me tromper en le supposant extrêmement riche.

— Ce cher oncle!... mais comme il sait bien dissimuler...

— C'est vrai... dit Rosinette, et pour lui-même il ne s'est pas même acheté un paletot neuf... et le sien n'est pourtant pas beau...

— Il se sera dit : Si je change de toilette, on devinera que j'ai menti sur l'état de ma fortune...

— Mes enfants, où est-il maintenant ce cher oncle?

— Il est sorti comme à l'ordinaire après le dejeuner, en disant qu'il allait voir les boutiques.

— Eh bien, je gage, moi, qu'il va revenir tout autre qu'il est parti... ce sera, comme au théâtre, transformation complète... vous allez le voir superbe... vous ne le reconnaîtrez pas...

— Oh! cela ne nous empêchera pas de nous jeter à son cou.

— Et avoir consenti à coucher dans un grenier, murmure Isidore. Voilà qui est étonnant!...

— Après cela, mes amis, dit Samsonnac, il est encore possible que votre oncle, ayant toute sa fortune sur un vaisseau, ait voulu attendre son arrivée pour distribuer ses bienfaits; car tous les vaisseaux n'arrivent pas à bon port, et alors adieu la fortune, on est ruiné. Le cher oncle a dû recevoir des lettres depuis peu!

— Non, dit Peroline, il n'a reçu que celle que vous lui aviez fait écrire de Bordeaux.

— Ce n'est pas avec ce qu'il y a dedans qu'il vous aurait envoyé tout cela!... Mais maintenant ce ne sont plus des suppositions, des conjectures... les faits parlent, ils sont patents, ils sont sous nos yeux... et dans ce portefeuille!... dix mille francs!... ce n'est plus une plaisanterie... c'est très-palpable cela!

— Et ma mère qui voulait des preuves! s'écrie Isidore, qui demandait que l'oncle Gaspard vous fît un superbe cadeau de noces! Ah! ma cousine, le voilà le cadeau... quel bonheur... Je suis certain qu'elle ne s'opposera plus à notre union...

— Vous croyez, mon cousin?

— Cela n'est pas douteux... Ah! je voudrais déjà lui avoir conté tout ce qui vous arrive ce matin... Mais je ne voudrais pas m'en aller sans avoir vu mon oncle... celui qui nous fait un si beau jour...

— Nous nous jetterons tous dans ses bras!

— A son cou!

— Nous ne pourrons jamais lui exprimer assez toute notre reconnaissance...

— Mais comme il nous aime bien, ma sœur, je suis sûre qu'il sera content de nous voir si heureux.

— En attendant, mes chers amis, je crois que le moment est venu de déguster cet échantillon de grenache et de le boire à la santé de votre oncle.

— Oui, oui, dit Rosinette, buvons à la santé de notre oncle... c'est sucré le grenache, n'est-ce pas Grosse-Tête?

— Oui, ma jeune amie... vin de dames et de demoiselles au besoin.

Samsonnac verse son échantillon. On boit à la santé de l'oncle Gaspard, à l'union prochaine du cousin avec sa cousine, on trinque, on rit, on chante, on est si heureux, on jouit d'un bonheur si inattendu, si inespéré, que l'on a bien le droit de se livrer à la joie la plus folle. On examine plus à loisir les pièces d'étoffes qui sont de superbe qualité, les cachemires dont les dessins sont admirables.

— Je n'oserai jamais porter de si belles choses, avoir de si toilettes si riches! dit Péroline.

— Et pourquoi donc cela? s'écrie Samsonnac, il y a tant de femmes qui ont des robes magnifiques et qui sont moins dignes que vous de les porter.

— Oh! moi, j'oserai bien porter mes étoffes, dit Rosinette; d'ailleurs, puisque mon oncle nous donne cela, c'est qu'il veut que nous nous en parions, et il ne serait pas content si nous ne portions pas ses présents.

— Votre sœur a raison, ma chère Péroline; moi je me réjouis d'avance de vous voir aussi bien mise que ma cousine Augusta, car je suis bien sûr que malgré votre parure vous ne deviendrez jamais coquette comme elle.

Le temps passe vite au milieu d'agréables occupations. Quatre heures sonnent lorsqu'on entend monter l'escalier, et on reconnaît le pas pesant de l'oncle Gaspard, qui porte des souliers amplement garnis de clous.

— Voilà notre oncle! disent les enfants.

— Attention, dit Samsonnac, vous allez voir qu'il sera tout costumé de neuf...

— Il paraît cependant qu'il a gardé ses souliers ferrés, murmure Rosinette.

— Nous nous jetterons tous dans ses bras!...

La porte s'ouvre. Gaspard Braillard paraît, mais il n'y a rien de changé dans sa mise, il revient absolument tel qu'il était sorti; seulement il porte sous son bras un de ces gros morceaux de pain d'épices carré que l'on appelle des pavés.

— Tiens! je m'étais trompé, se dit Samsonnac. Il paraît qu'il veut encore continuer sa petite comédie!

Mais les enfants d'Adrien ont couru se précipiter dans les bras de leur oncle, le pressent, l'embrassent, et Peroline, tout émue, balbutie : — Ah! mon oncle, c'est trop de bontés, vous nous comblez par vos bienfaits!... Comment pourrons-nous jamais reconnaître tout ce que vous faites pour nous!... Tant de belles choses... ah! c'est trop! c'est trop!...

Gaspard regarde les enfants d'un air étonné, mais il les embrasse

d'abord, puis leur présente son carré de pain d'épices en disant :

— Comment! c'est trop?... Vous trouvez que ce morceau de pain d'épices est trop gros pour vous trois... Eh bien! vous m'en donnerez un peu... j'aime beaucoup le pain d'épices, moi... j'en raffolais étant petit et le goût m'en est resté... Ah çà! mais vous me regardez tous d'une singulière façon... et jusqu'à l'ami Samsonnac qui fait des yeux en porte cochère... puis Isidore qui rit... Cornes du diable! est-ce que j'ai ce soir une figure extraordinaire... car enfin je vois bien que vous avez tous quelque chose?...

— Ah! mon bon oncle, pourquoi feindre encore avec nous, dit Péroline, tandis que Rosinette le débarrasse de son pain d'épices.

— Pourquoi ne pas avouer le bien que vous faites...

— Moi, je fais du bien? Je ne demanderais pas mieux... mais il faudrait d'abord que j'en eusse les moyens...

— Pourquoi nous cacher encore votre fortune, cher oncle? dit Isidore; si vous ne voulez pas que d'autres en soient instruits, eh bien, nous vous garderons le secret!

— Et moi, s'écrie Samsonnac, je prétends qu'il vaut bien mieux qu'on en soit instruit... je voudrais le tambouriner dans tout Paris pour faire enrager madame Cadet...

— Ma fortune... Voyons, mes enfants... expliquez-moi comment vous l'entendez... si c'est encore une bourde que l'on veut faire croire à ma belle-sœur, j'en suis. Oh! pour cela, je ne demande pas mieux! Je vous seconderai de tout mon pouvoir!

Péroline prend son oncle par la main, elle le conduit devant l'établi, sur lequel sont étalés les cachemires, les pièces d'étoffes et les vêtements tout confectionnés, en lui disant :

— Tenez, mon oncle, est-ce encore une plaisanterie cela?...

— Ah! bigre!... mais voilà qui est fort beau... des châles superbes... du velours... de la soie... à la bonne heure... Voilà qui vaut un peu mieux que mon pain d'épices!

— Et ce charmant petit portefeuille; mon oncle?...

— Oh! il est joli... c'est un vrai bijou!

— Et ce qu'il y a dedans...

— Il y a quelque chose dedans?

— Faites donc semblant de l'ignorer!...

— Que le diable me brûle si je le sais!...

— Oh! que c'est vilain de jurer ainsi... tenez, regardez si le compte y est bien.

Gaspard ouvre le portefeuille, trouve les billets de banque, les compte, puis s'écrie : — Dix mille francs!... Oh! mais voilà qui est gentil!... à la bonne heure... les frères se sont donc exécutés... c'est bien heureux; ils y ont mis le temps, mais enfin ils envoient de belles étrennes, mes enfants, et vous le méritiez bien.

— Les frères! murmure Péroline.

— Les frères! répètent les autres.

— Ah! mon oncle, non content d'être généreux vous voulez encore mettre vos bienfaits sous d'autres noms, mais c'est en vain que vous l'essayeriez!...

— J'en suis fâché pour mon père, dit Isidore, mais je puis vous avouer qu'il n'est pour rien dans ce présent!... et je sais qu'en ce moment mon oncle l'avocat peut à peine suffire à payer les dettes de sa fille.

— C'est vous, mon bon oncle, qui nous avez donné tout cela... nous ne connaissons personne d'autre qui ait pu nous envoyer ces superbes étrennes qui étaient contenues dans ce carton.

— D'abord, je déclare que ce n'est pas moi, dit Samsonnac, je le regrette!... mais dix mille francs et moi n'ont pas encore passé par la même porte... et, capédébious! si c'était moi, je m'en vanterais au lieu de m'en cacher!...

— Pourquoi ne pas nous avouer que c'est à vous que nous devons tout cela... Ah! cher oncle, nous sommes si heureux de vous devoir notre bonheur!

— Oui, s'écrie Isidore, car en apprenant quel présent vous avez envoyé ici, je réponds que ma mère ne mettra plus d'obstacles à mon mariage avec ma cousine.

Gaspard se gratte un moment l'oreille, il semble réfléchir, puis il répond enfin : — Ma foi, mes enfants, puisque cela vous rend si heureux que ce soit moi qui vous ai envoyé tout cela... puisque cela décidera madame Cadet à consentir à votre union... et puisque ça la vexera beaucoup... eh bien, c'est entendu... je le veux bien... c'est moi qui vous ai envoyé ce carton avec tout le bataclan!

— Ah! enfin... il a avoué.

— Cher oncle, embrassez-nous...

— Volontiers, mes enfants, volontiers, et puis nous dînerons, n'est-ce pas? car la joie ne m'ôte pas l'appétit, à moi... l'ami Samsonnac sera de nos nôtres, j'espère?

— Avec plaisir... je ne me fais pas prier... j'ai encore là en poche d'autres échantillons un peu soignés.

— Moi, je ne puis rester avec vous, dit Isidore, car pour le premier jour de l'an je dois dîner chez mon père.

— Va, mon ami, va, souhaite-leur la bonne année de ma part.

— Oh! je vais surtout leur faire connaître vos bienfaits, votre générosité... Il me tarde tant de leur apprendre que vous êtes riche... que vous avez voulu les éprouver... au revoir, cher oncle... au revoir, chère Péroline. Mais je vous reverrai ce soir... je viendrai vous dire... je suis si content... au revoir tout le monde.

Isidore ne marche pas, il court, il vole; il arrive enfin chez son père; il entre dans le salon tout essoufflé et pouvant à peine parler. Il trouve là, avec sa famille, son oncle l'avocat, sa fille madame Rogille et toute la famille Montrognon.

— Ah! voilà mon cousin, s'écrie Augusta, c'est bien heureux... arrivez donc nous embrasser, monsieur, vous ne saviez donc pas que nous dînions avec vous?...

— Non, ma cousine... j'ignorais... c'est une agréable surprise... mon cher oncle, permettez...

— Viens, mon ami, dit maître Désiré, le jour de l'an on s'embrasse, et entre nous, du moins, ce ne sont pas des baisers de Judas.

Le jeune homme embrasse son oncle, puis sa cousine; il se contente ensuite de saluer les Montrognon, alors madame Cadet lui dit :

— Eh bien, Isidore, profitez-donc du jour de l'an... embrassez donc mademoiselle Arthémise...

Mais au lieu de faire ce que lui dit sa belle-mère, Isidore s'écrie :

— Mon père, je vais vous apprendre des choses qui vont bien vous étonner...

— Moi, mon ami?

— Ainsi que mon oncle... ainsi que ma belle-mère et ma cousine.

— Il paraît que nous n'en sommes pas! dit madame Montrognon à demi-voix.

— Oh! qu'est-ce donc! Isidore? s'écrie madame Rogille; parlez vite, je suis très-curieuse!

— Savez-vous ce que l'on a envoyé à ma cousine Péroline pour ses étrennes?...

— Si c'est pour nous parler de cette demoiselle que vous accourez tout essoufflé, vous ferez aussi bien de vous taire, dit madame Cadet.

— Pardon, madame, reprend Isidore, mais je pense que mon père et mon oncle Désiré ne seront pas fâchés de savoir que leur frère Gaspard est vraiment riche .. très-riche!...

— Il serait possible!... dit l'avocat.

— Ne l'écoutez donc pas, s'écrie madame Cadet, ceci est encore quelque blague qu'on veut nous jouer pour nous attraper.

— Non, madame, ce n'est point une blague, répond Isidore en appuyant sur ce dernier mot, comme vous voulez bien le dire; on a envoyé à ma cousine Péroline, dans un grand carton fermé avec soin, deux cachemires admirables, une pièce de velours de soie magnifique, cinq autres pièces d'étoffes de soie de Lyon; puis, pour sa sœur, des étoffes charmantes, un burnous, un petit manteau; puis un vêtement complet pour Léopold; et enfin, au fond du carton, dans un élégant portefeuille, il y avait dix mille francs en billets de banque...

— Dix mille francs! s'écrie-t-on de tous côtés.

— Ça n'est pas vrai! dit madame Cadet; je gage que c'est un mensonge!

— Madame, je ne me permettrais pas d'affirmer un fait de cette nature à mon père et à mon oncle si je n'en étais pas certain. C'est moi-même qui ai ouvert le carton, car Péroline était si émue qu'elle n'en avait pas la force. J'ai vu, j'ai admiré les cachemires, les étoffes, les vêtements, enfin c'est moi qui ai ouvert le portefeuille et compté les dix billets de banque de mille francs... Ce que je vous dis est l'exacte vérité, et, du reste, s'ils veulent voir les enfants de leur frère Adrien, mon père et mon oncle pourront voir les étrennes qu'ils ont reçues.

Madame Cadet est stupéfaite; M. Cadet ne sait quelle mine faire; l'avocat est très-joyeux, et madame Rogille s'écrie :

— Dix mille francs!... deux cachemires!... des étoffes de velours, de soie... mais c'est un cadeau de vingt mille francs au moins!... Ah! petit père... tu ne m'en as jamais fait comme cela... et c'est mon oncle Gaspard qui a donné tout cela?

— Dame, ma cousine, à moins que ce ne soit votre père et le mien.

— Oh! non, je réponds que ce ne sont pas eux... mais alors c'est vraiment un millionnaire que mon oncle... et nous ne voulions pas le croire!...

— Est-ce qu'on ne va pas dîner? il est cinq heures, dit M. Montrognon, en regardant la pendule; mais madame Cadet, sans même répondre à son voisin de campagne, passe à son beau-fils, auquel elle prend la main, en lui disant :

— Mon cher Isidore, il faut absolument que vous me raccommodiez avec M. Gaspard, je ne puis pas rester fâchée avec lui... vous comprenez bien que je ne le puis pas... Il a donné dix mille francs à votre cousine Péroline...

— Oui, madame... sans compter les cadeaux.

— Nous devons imiter son exemple... Vous entendez, messieurs...

— Comment! de quoi? dit M. Cadet.

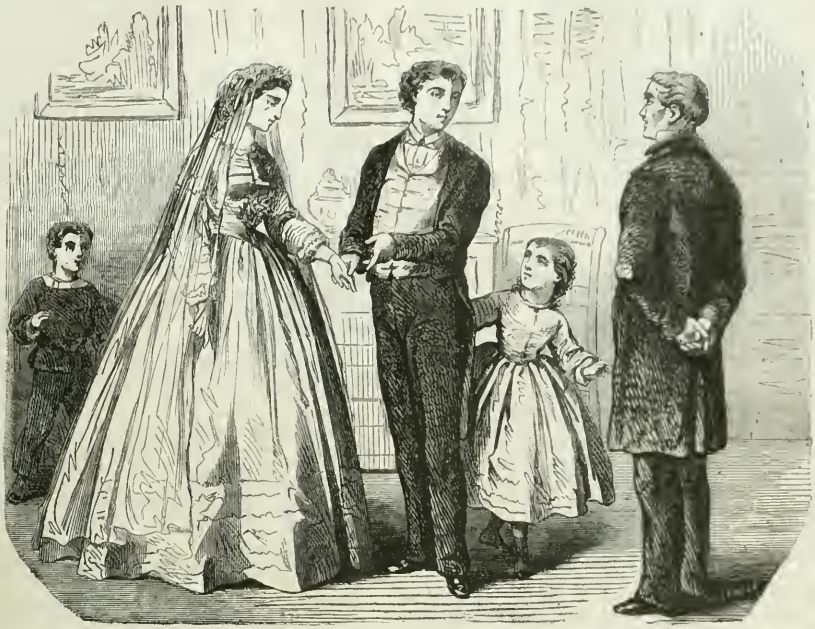
— Que voulez-vous dire, chère belle-sœur? demande à son tour l'avocat.

— Est-ce qu'on ne va pas dîner... c'est mon heure à moi... reprend M. Montrognon en regardant sa montre, et même vous retardez ici.

— Ah! par grâce, monsieur Montrognon, laissez-nous un peu tranquilles... vous voyez qu'il s'agit d'une affaire assez importante!... Oui, messieurs, je répète que vous devez imiter l'exemple de votre frère Gaspard, et faire quelque chose pour votre nièce Péroline... car enfin c'est votre nièce aussi...

— Nous le savons bien, mais...

— Votre frère Gaspard lui donne dix mille francs... pour dot, sans doute, vous devez lui en donner autant. Seulement, comme nous ne



Ah! mon oncle! voyez donc comme elle est jolie! — P. 88.

sommes pas aussi riches que votre frère, vous ferez les dix mille francs à vous deux... chacun cinq... vous entendez, monsieur Cadet.

— Oui, Doxie, je le veux bien, moi.

— Je lui en ferai la rente, dit l'avocat.

— Mais à propos de quoi mon père donnerait-il de l'argent à ma cousine? s'écrie madame Rogille. Puisque mon oncle Gaspard est millionnaire, puisque déjà il la comble de présents, qu'a-t-elle encore besoin que mon père et mon oncle Cadet s'occupent d'elle?

— Comment, belle nièce, vous ne comprenez pas que c'est un moyen de regagner l'amitié de M. Gaspard... Mais, après tout, si votre père ne veut rien donner... il est libre, il en a le droit, et...

— Si on ne dîne pas, nous allons nous en aller! s'écrie M. Montrognon en se levant.

— Ah! quelle scie que ces Montrognon! dit madame Cadet à Isidore; mais comme la domestique a déjà deux fois annoncé qu'on était servi, elle prend brusquement le bras de son beau-frère pour se rendre à la salle à manger. M. Cadet offre sa main à madame Montrognon, qui lui dit à l'oreille :

— Qu'a donc votre femme?... elle semble toute bouleversée.

— Ah! vous comprenez... c'est mon frère Gaspard qui est millionnaire, et elle ne voulait pas le croire...

— Ce n'est pas une raison pour rendre mon mari malade en retardant votre dîner...

Augusta s'empare du bras d'Isidore et lui dit à l'oreille :

— Notre oncle Gaspard est-il toujours chez Péroline?

— Oui, ma cousine...

— Suffit... j'irai la voir, cette bonne Péroline, il y a longtemps que je me promets ce plaisir-là, mais je ne veux plus le différer.

— Ah! Dieu merci! murmure M. Montrognon en voyant la table. Nous y arrivons... mais ils ne m'y reprendront plus à dîner chez eux.

Pendant tout ce temps, le Deux-Mille et la Boîte-aux-Lettres se sont déjà assis à table, après avoir pris en passant et mis dans leur petit four, l'un une olive et l'autre un cornichon.

XLI. — MADAME CADET SE MET EN FRAIS.

Le lendemain de cette journée, qui a été si agitée et qui a fait autant d'envieux que d'heureux, ce qui, du reste, est assez l'ordinaire, le bonheur des uns excitant presque toujours le dépit des autres, ce qui ne fait pas l'éloge de l'humanité, sur les deux heures de l'après-midi, madame Cadet, parée comme pour une cérémonie et accompagnée de son mari, qui a mis l'habit noir et la cravate blanche, monte dans un fiacre avec son fils et sa fille, que l'on a mis aussi en grande toilette, et l'on se rend chez les enfants d'Adrien.

En route, madame Cadet ne manque pas de faire à ses enfants leur leçon :

— Aurore, tu seras bien gentille, bien aimable avec tes cousines ainsi qu'avec ton petit cousin, auquel nous apportons des joujoux...

— Mais je ne les connais pas, moi, ces cousines et ce petit cousin-là!

— Raison de plus, ma fille, pour faire connaissance... Toi, Exupère, tu donneras à Rosinette et au petit garçon des dragées et des pralines que j'ai mises dans tes poches...

— J'ai déjà tout mangé... je n'en ai plus!

— Ah! quel affreux gourmand tu fais... Tenez, voilà encore des papillotes, mais ne vous avisez pas de les manger; ensuite, je n'ai pas besoin, mes enfants, de vous recommander d'être bien aimables, bien caressants avec votre oncle!

— Quel oncle?

— Votre oncle Gaspard... celui qui a déjeuné chez nous en arrivant à Paris.

— Ah! celui qui a mangé toute la terrine de Nérac et bu les deux bouteilles de médoc presque à lui seul?

— Taisez-vous, imbécile! avisez-vous de répéter ces choses-là, et vous verrez!...

— Mais tu l'as dit aussi, toi, maman, tu as appelé cet oncle-là ogre et vieille éponge!...

Exupère reçoit un soufflet pour avoir tant de mémoire; ce qui prouve que la mémoire est comme la vertu... *l'excès en tout est un défaut.*

Péroline était chez elle, et par habitude autant que par goût, travaillait à ses fleurs; Rosinette s'apprenait à écrire en regardant un exemple, et Popol jouait avec son âne et son moulin, lorsque toute la famille Cadet fait irruption chez les orphelins.

Péroline reste saisie en voyant la femme de son oncle; mais celle-ci lui évite la peine d'aller à sa rencontre, elle court à elle et la presse dans ses bras en disant : — Bonjour, ma nièce, bonjour, ma chère amie... embrassons-nous! vous êtes peut-être un peu fâchée contre moi, je vous ai négligée longtemps... C'est vrai, j'ai eu tort, j'en conviens... mais c'est passé, n'en parlons plus...

— Ah! madame, répond Péroline, je suis trop heureuse que vous vouliez bien m'accorder votre amitié... je tâcherai de m'en rendre digne...

— Voilà qui est conclu... Décidément, vous me plaisez beaucoup... et les autres... il y a une petite sœur... un petit frère...

Rosinette et Léopold s'approchent de madame Cadet, qui leur donne une légère tape sur la joue, tout en disant à son mari :

— Monsieur Cadet, distribuez donc les étrennes que vous avez apportées... et vous, Exupère, donnez donc des papillottes à votre petite cousine... Aurore, faites connaissance avec vos jeunes parents.

M. Exupère fait semblant de fouiller à sa poche, mais il n'en retire aucune papillotte; mademoiselle Aurore va vers Rosinette lui dire :

— Ah! que c'est vilain ici... c'est bien plus beau chez nous!

— Oh! nous le savons bien, répond Rosinette, mais cependant nous ne voudrions pas être belles comme vous.

— Et notre frère, ce cher M. Gaspard, il n'est pas ici...

— Non, madame, il est allé se promener, suivant son habitude.

— Il vous a fait des cadeaux magnifiques, à ce que m'a dit Isidore?

— Oh! oui, des étoffes trop belles pour moi...

— Montrez-nous donc cela, ma chère amie, je m'y connais, je vous en dirai mon avis.

Péroline sort d'une armoire tout ce qui était renfermé dans le carton, et place cela sur son établi. En touchant les pièces de soie, madame Cadet pousse des cris d'admiration; cela augmente en palpant le velours, mais la vue des cachemires met le comble à son exaltation, et M. Cadet, qui veut faire chorus avec sa femme, répète à chaque instant : — Superbe!... admirable... magnifique...

— Voilà un cachemire qui vaut plus de deux mille francs! s'écrie la grosse femme, et une autre voix, qui part de derrière elle, dit aussitôt:

— Deux mille francs! c'est-à-dire qu'il en vaut plus de trois mille... Je m'y connais, moi, j'en ai encore marchandé, il y a huit jours, chez *Diétry*.

C'est madame Rogille qui est entrée, sans qu'on s'en soit aperçu, et qui a couru sur-le-champ voir ce que sa tante et son oncle examinaient.

— Tiens! c'est ma cousine Augusta! dit Péroline.

— Oui, ma chère amie, c'est moi... mon père n'a pas pu m'accompagner ce matin, mais il viendra plus tard. Bonjour, belle tante; bonjour, cher oncle... Ah! je me doutais que je vous trouverais ici!... Voilà donc ces fameux présents de notre oncle Gaspard... Oh! oh! mais c'est magnifique:.. voilà des étoffes de soie du premier choix, du meilleur goût... et ce velours... et ces mérinos...

— C'est pour moi, les pièces de mérinos, crie Rosinette, mais il y en a deux, et si Péroline en veut, je lui en donnerai.

Madame Rogille ne peut pas se lasser de toucher, d'admirer les étoffes pour robes; mais madame Cadet, après avoir bien vu, dit à Péroline :

— Est-ce là tout, ma nièce, n'avez-vous pas reçu quelque chose de plus précieux encore?

Pour toute réponse, la jeune fille va chercher son joli portefeuille et le présente à la grosse dame qui l'ouvre, compte les billets de mille francs, puis s'écrie :

— Que l'on ose donc encore douter de la fortune de notre frère Gaspard... Ah! il n'a pas été en Californie pour rien, le sournois!... quand on donne de telles étrennes, c'est qu'on a du foin dans ses bottes.

Madame Rogille a quitté les étoffes pour venir regarder les billets de banque, qu'elle mange des yeux, en disant :

— Ah! j'aurais bien besoin qu'on me fît un pareil cadeau, moi! Mais où est-il, ce cher oncle! cet oncle si galant! si généreux!...

— Il est allé se promener, dit Rosinette, il ne reste jamais ici dans la journée.

Cependant madame Cadet tient toujours le portefeuille, dans lequel elle a remis les billets de banque. Elle se tourne alors vers son mari, et, prenant un air de dignité, lui dit :

— Maintenant, monsieur Cadet, faites aussi votre offrande à votre nièce!...

L'ex-pharmacien, après avoir rajusté sa perruque, fouille dans sa poche, en sort un carnet qui lui sert de portefeuille, et dans la poche de ce carnet prend cinq billets de banque qu'il présente à Péroline, en lui disant :

— Ma chère amie... voici cinq mille francs que ma femme et moi vous prions d'accepter...

— Joignez-les aux dix mille qui sont là-dedans!... dit madame Cadet en rendant le portefeuille à Péroline, cela augmentera votre dot!... nous ne sommes pas aussi riches que notre frère Gaspard, c'est pourquoi nous n'en pouvons pas faire autant que lui... mais au moins c'est de bon cœur que nous vous offrons ceci...

Péroline est tellement surprise de cette générosité de la part de madame Cadet, qu'elle ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance; elle ne peut que balbutier :

— Ah! madame... ah! mon oncle... tant de bontés...

— Nous savons que vous en êtes digne! reprend madame Cadet, car nous ne vous avons jamais perdue de vue, ma chère, ainsi que votre sœur et votre petit frère, et... sans en avoir l'air, nous avons toujours veillé sur vous trois!

— Ah! certainement que c'était sans en avoir l'air, dit tout bas Rosinette; elle croit que nous donnons là-dedans!... pas moi, toujours!

Madame Rogille, qui a vu tout cela en se mordant les lèvres, se hâte de dire :

— Ma petite Péroline, mon bon père m'a chargé de te dire qu'il te donnerait douze mille francs quand il aurait de l'argent!...

— Alors, vous n'en verrez jamais le premier sou! dit madame Cadet à l'oreille de la jeune fille. Puis elle reprend tout haut :

— Et maintenant, ma chère Péroline, il s'agit de terminer une grande affaire. Mon beau-fils... le fils de M. Cadet .. Isidore enfin, est très-amoureux de vous... Nous avons toujours vu avec plaisir cette inclination, dont nous devinions le résultat!... Nous venons en conséquence vous demander votre main pour Isidore; comme vous n'avez plus votre mère, ni votre père, nous nous adressons directement à vous... Si le frère Gaspard, qui vous traite comme sa fille, avait été là, c'est à lui que nous nous serions adressés; mais nous ne doutons pas qu'il n'approuve ce mariage, si vous y donnez votre consentement.

Cette fois Péroline se jette d'elle-même dans les bras de madame Cadet en balbutiant :

— Ah! madame, vous me rendez bien heureuse.

— J'espère que ma belle tante mène tout cela à la vapeur! dit madame Rogille d'un air railleur.

— Qu'entendez-vous par là, mon élégante nièce?...

— Oh! moi... je vous approuve... je dis que cela fera un couple charmant.

— Et votre époux M. Rogille, qu'en faites-vous donc .. on ne l'aperçoit plus...

— M. Archibald lui a trouvé un emploi dans le chemin de fer du Nord... mais c'est en attendant... J'ai demandé pour lui une concession en Algérie.

— Et vous irez en Afrique avec lui?

— Moi! par exemple! jamais... Ce climat-là serait pernicieux à ma santé. Mais il ne revient donc pas, cet oncle Gaspard?

— Il ne rentre que pour dîner.

— Nous ne voulons pas être indiscrets, reprend madame Cadet, nous allons partir... nous verrons notre frère Gaspard une autre fois... Cependant, chère Péroline, si vous pouviez nous l'amener... s'il voulait vous accompagner quand vous viendrez nous voir... cela nous ferait un bien vif plaisir...

— Je vous l'amènerai, je vous le promets, madame...

— Madame... dites ma tante, chère amie...

— Eh bien, oui, ma tante.

— Et embrassez-moi... mes enfants, embrassez vos cousins et cousines... Comme vous jouerez ensemble!... Je suis sûre qu'ils s'aiment déjà!

La famille Cadet est partie et Rosinette essuie sa joue en disant :

— Quand Exupère m'a embrassée, j'ai eu peur; j'ai cru qu'il voulait m'avaler.

Madame Rogille reste encore quelques instants, puis elle se décide à s'en aller aussi en disant à Péroline :

— Tu diras à notre oncle Gaspard qu'il faut absolument qu'il vienne nous voir... Tiens, voilà mon adresse... J'y suis toujours jusqu'à deux heures, et cela me fera grand plaisir de le recevoir... J'ai beaucoup de choses à lui demander... non, je me trompe, à lui dire.

Les enfants d'Adrien se retrouvent seuls; Rosinette court embrasser sa sœur, qui verse des larmes de joie en songeant que rien ne s'oppose plus à ce qu'elle soit la femme d'Isidore. Et la petite fille lui dit :

— J'espère que maintenant tu vas te décider à faire venir une couturière et à faire faire tes robes... et puis les miennes, car enfin, il faut que je sois belle pour le jour de tes noces... et même avant pour aller chez notre oncle Cadet.. Car il faut bien que nous y allions, cela ne serait pas poli d'y manquer... après le présent qu'ils t'ont fait... Cinq mille francs!... et puis les dix mille que tu avais déjà, comme te voilà riche, ma sœur!...

— Ah! ce n'est pas à l'argent que je pense... mais tant de bonheur... en si peu de temps... Ah! tiens, ma sœur, il me semble, en regardant ces gravures de notre père, qu'en ce moment il nous voit, qu'il nous sourit... qu'il est aussi heureux que nous... que c'est lui qui nous envoie cette félicité que nous goûtons maintenant...

— Oh! ma sœur, comme tu as bien fait de ne pas vouloir vendre ces deux gravures... Comme nous serions désolées, maintenant que nous sommes riches, si nous ne les avions plus!

Péroline ne répond rien, mais elle s'agenouille devant les gravures de son père, et sur-le-champ sa sœur et son petit frère en font autant, en remerciant Dieu du bonheur qu'il leur envoie.

XLII. — GASPARD BRAILLARD REMIS A NEUF.

Lorsque Gaspard revient de sa promenade habituelle, on lui apprend que la famille Cadet est venue, on lui raconte tout ce qui s'est passé. Péroline lui montre son portefeuille, sa fortune augmentée de cinq mille francs, puis elle l'embrasse en lui disant :

— C'est à vous que je dois tout cela, mon bon oncle, car je ne puis pas m'y tromper... c'est l'exemple de votre générosité qui rend les autres si généreux... En voyant ce que vous faites pour moi, ils veulent vous imiter.

— Oh! oui, s'écrie Rosinette, madame Cadet a beau dire qu'elle veillait toujours sur nous... elle nous laissait cependant bien dans la peine... obligées de vendre nos meubles pour manger...

— Tais-toi, ma sœur, il ne faut plus penser à cela... quand les personnes nous font du bien, on doit oublier leurs torts...

— C'est égal, si on ne savait pas à présent que mon oncle Gaspard est riche, bien riche et bien généreux pour nous... on ne consentirait pas à ce que Isidore soit ton mari... Mais on a tant envie maintenant

d'être agréable à notre bon oncle ! Il y a Aurore qui m'a dit tout bas :

« — J'espère bien que l'oncle qui mange tant me donnera aussi quelque chose à moi !... »

— Rosinette, voulez-vous vous taire. C'est très-vilain de rapporter ces choses-là !

— Pourquoi me l'a-t-elle dit... Tant pis !...

Gaspard écoute cela en faisant une drôle de mine ; souvent il sourit en se caressant le menton, souvent il se pince les lèvres et fronce le sourcil ; enfin il répond :

— Je ne sais pas trop ce que je donnerai à mademoiselle Aurore... Je ne songe guère à cela en ce moment... Mais vous, mes enfants, vous voilà heureux, c'est le principal... Et maintenant il faut que Péroline épouse bien vite Isidore... parce qu'alors ce sera une chose faite... il n'y aura plus à y revenir... Du reste, je suis tranquille, Isidore ne va pas s'endormir, il doit être trop pressé d'être le mari d'une petite femme si gentille, et il a raison.

— Mais à présent que vous ne voulez plus dissimuler avec nous, mon oncle, dit Péroline, pourquoi continuez-vous d'habiter dans ce petit vilain grenier là-haut... vous y avez un mauvais lit... Pourquoi vous priver de vous donner une belle chambre... dans un bel hôtel...

— Oui, dit Rosinette, un joli logement où vous aurez chaud, où vous pourrez faire du feu le matin... Car là-haut vous ne pouvez pas en faire... vous devez y geler...

— Mes enfants, répond Gaspard d'un ton sérieux, est-ce que cela vous gêne que je loge au-dessus de vous... est-ce que vous ne vous souciez plus de m'avoir pour pensionnaire... Si c'est cela... alors je vous aurai bien vite débarrassé de moi !

— Ah ! mon oncle !... par exemple ! pouvez-vous supposer cela...

— Votre présence nous rend si heureux...

— Si nous vous disons cela, c'est dans la crainte que vous soyez trop mal là-haut... et que vous n'y restiez par complaisance...

— Eh bien, écoutez, mes nièces, je me trouve fort bien comme je suis ! cela me serait fort désagréable de changer de manière de vivre, et si vous tenez à me faire plaisir, vous ne reviendrez jamais sur ce sujet.

— Oh ! mon oncle, s'il en est ainsi, nous ne vous en parlerons plus jamais... Et nous sommes bien plus contentes que vous restiez avec nous.

— C'est égal, se dit mademoiselle Rosinette tout en mettant le couvert pour le dîner, c'est bien drôle qu'on soit millionnaire et qu'on veuille habiter un grenier !... Je ne ferai pas comme ça, moi !

Isidore accourt le soir près de sa fiancée, il a appris la démarche de ses parents; son père l'a pris à part pour lui annoncer qu'en faveur de son union avec Péroline, sous deux jours il lui compterait les vingt-quatre mille francs qui lui reviennent du bien de sa mère.

Il vient confier tout cela à sa cousine en lui disant :

— Dès demain je vais à la mairie... on va publier nos bans... bientôt on nous mariera... Mais il faut aussi nous occuper d'un logement... une fois mariés nous n'habiterons pas tous dans cette chambre !

— Puisque mon oncle se promène tous les jours, il aura la bonté de se charger de ce soin, dit Péroline.

— Oui, mes enfants, dit Gaspard, je vous trouverai cela... un petit logement gentil... mais pas trop cher, n'est-ce pas...

— Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Et Isidore dit tout bas à Péroline :

— Il est capable de nous louer un superbe appartement, de le meubler entièrement... Il nous fera quelque surprise pour nos noces.

— Vous croyez, mon ami ; quant à moi, je serai votre femme, je ne désire rien de plus.

Samsonnac ne manque pas de se rendre chez ses amis ; on le met au courant de tout ce qui s'est passé, on lui apprend le prochain mariage d'Isidore et de Péroline, qui, pour entrer en ménage, vont se trouver à la tête d'une quarantaine de mille francs.

— Oui, sans compter la suite ! répond le courtier en vins en déstiguant l'oncle Gaspard.

— Ah ! qu'on est heureux d'être riche... on sème le bonheur autour de soi... Notre cher oncle est arrivé, lui... moi, pas encore... Je ne ferai pas mal d'aller aussi faire un tour en Californie... n'est-ce pas, monsieur Gaspard ?

— Tout le monde n'y fait pas fortune ! répond celui-ci en secouant la tête.

— C'est juste ! mais enfin vous n'avez pas à vous repentir d'y être allé !...

Gaspard change la conversation en disant aux jeunes amoureux :

— Dans quel quartier désirez-vous loger, mes enfants ?

— Moi, cela m'est égal, mon oncle, dit Péroline, où Isidore voudra !

— Non, non, s'écrie le jeune homme, ce sera où Péroline voudra.

— D'après cela, dit Samsonnac, je crois que votre oncle fera bien de choisir à sa fantaisie... et il est probable qu'il en louera en même temps un pour lui !...

— En attendant, dit Rosinette, notre bon oncle reste ici... il ne veut pas nous quitter... hein ! c'est gentil cela, habiter dans un grenier pour rester avec nous !...

— Laissez donc, mesdemoiselles, répond Samsonnac en riant, vous voyez bonnement que M. votre oncle n'a pour tout logement que votre réduit là-haut ! Je gage bien, moi, qu'il a un appartement confortable dans quelque joli hôtel !... Eh ! eh ! voyez-vous... je le fais rire... j'ai deviné juste !... par exemple, ce que je ne comprends pas, c'est qu'il garde son costume de voyage, qui, entre nous, n'est pas élégant... on peut lui dire cela, maintenant qu'on sait que c'est un Crésus !...

— Ah ! Grosse-Tête a raison, mon oncle ; vous qui donnez de si belles robes, vous pouvez bien vous donner de beaux habits à vous...

— Comment ! est-ce que je ne suis pas bien comme cela ? reprend légèrement Gaspard en fronçant le sourcil. Je suis à mon aise dans ces vêtements... pourquoi voulez-vous m'en faire changer ?

— Oh ! mon cher oncle, vous êtes toujours très-bien pour nous ! dit Péroline. Mais vous savez comme on est susceptible dans le monde... Ainsi, pour aller chez votre frère M. Cadet... et j'ai promis de vous y conduire... eh bien, si vous veniez avec ce costume... madame Cadet croirait que vous voulez l'humilier... que vous trouvez qu'elle ne vaut pas la peine que vous fassiez de la toilette...

— Cornes du diables ! je le trouve aussi !...

— Ah ! mon oncle, il faut faire quelque chose pour le père d'Isidore... c'est votre frère... il ne voit que par les yeux de sa femme... et j'ai promis de vous réconcilier avec elle...

— Je veux bien y aller avec vous, mes enfants... Je ne refuse pas...

— Et vous ferez une belle toilette...

— Je ne ferai rien du tout, attendu que je n'ai pas d'autres vêtements que ceux-ci !...

— Qu'à cela ne tienne, dit Samsonnac, nous avons à Paris des magasins de confection parfaitement fournis... on vous remettra à neuf des pieds à la tête.

— Je n'aime pas les vêtements tout faits, cela habille mal...

— Eh bien ! alors, je vous donnerai mon tailleur... c'est un petit gaillard qui fournit tout... mais qui habille comme un ange ! Sandioux !, vous pouvez en juger en me regardant... voyez comme tout cela me pince bien !

Et le jeune Bordelais exécute une pirouette devant la société. Cependant l'oncle Gaspard fait une singulière mine en murmurant :

— Votre tailleur !... votre tailleur !... mais quelle idée de vouloir que je mette d'autres habits !...

— Voyons, mon cher oncle, dit Isidore, si vous restez ainsi, nous savons bien que c'est parce que cela vous amuse... mais aussi vous viendrez à ma noce... puisque c'est grâce à vous qu'elle se fait... c'est vous qui servirez de père à la mariée...

— Oh ! vous le voulez bien, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Assurément, ma chère amie, que je le veux bien, que j'en serai fier même...

— Eh bien ! reprend Samsonnac, vous n'avez pas sans doute l'intention de donner la main à la mariée avec ce costume de matelot ?... Vous voyez bien qu'il faut absolument que vous ayez recours à mon tailleur !...

Gaspard se gratte l'oreille un moment, puis répond enfin :

— Allons, va pour le tailleur !...

— Voilà qui est arrangé ; dès demain, je viens vous prendre et je vous y conduis... il est un peu cher... mais il travaille vite et bien... D'ailleurs, je crois que vous ne tenez pas à quelques écus de plus ou de moins...

— Oh ! ma foi non... quant à cela... une fois qu'on prend du galon... vous savez le proverbe !...

— Et pendant qu'on fera les habits de mon oncle, dit Isidore, ma chère Péroline se fera des robes, et vous viendrez en grande tenue rendre à ma belle-mère sa visite !

— C'est convenu !

— Et moi aussi on m'habillera, dit Rosinette.

— Tout le monde sera superbe !...

— C'est cela, dit Gaspard, toutes voiles dehors ! et après cela nous filons notre nœud !...

Cinq jours après cette conversation, Gaspard Braillard avait un habit en fort beau drap noir, un pantalon de même, un gilet de soie noire et enfin un élégant pardessus en drap gris tout ouaté, piqué et doublé de soie ; le tailleur de Samsonnac lui avait fourni tout cela. De son côté, Péroline a une de ses belles robes, et sa petite sœur est habillée à neuf aussi. On peut se rendre en grande cérémonie chez M. et madame Cadet. Mais au moment de partir, Isidore, qui est venu chez sa fiancée afin d'avoir le premier le plaisir de la contempler en grande toilette et qui ne peut se lasser de l'admirer, s'aperçoit avec surprise, lorsque l'oncle Gaspard descend dans son costume de cérémonie, qu'avec ses beaux habits il a conservé sur sa tête son petit chapeau plat en cuir vernis à l'usage des matelots.

— Mais, mon cher oncle, vous avez oublié le chapeau, dit Isidore.

— Comment ? quel chapeau ?

— Un chapeau qui concorde avec votre mise...

— Celui-ci n'est donc pas assez bon...

— Celui-ci était bon avec votre tenue de matelot, mais il jurerait avec un habit noir.

— Tu crois qu'il jurerait...

— Oh ! cela ferait un fort mauvais effet auprès de la brillante toilette de Péroline... regardez donc comme elle est belle, avec cette robe de soie...

— Oui. . certainement qu'elle est fort bien... elle a l'air d'une duchesse!

— C'est votre faute, cher oncle, dit la jeune fille, vous m'avez donné de trop belles choses... mais après tout, vous pouvez bien vous faire cadeau d'un chapeau, le vôtre a bien mérité la retraite.

— Ma foi, j'ai oublié d'en acheter un...

— Écoutez, mon oncle, reprend Isidore, mon chapelier demeure ici près, sur le boulevard; nous avons le temps d'y aller pendant que Péroline achèvera d'habiller Rosinette et Popol, puis nous reviendrons les prendre avec une voiture...

— Ah! tu vas me mener chez ton chapelier... il te connaît alors?

— Sans doute... c'est aussi le chapelier de mon père...

— Alors, si c'est le chapelier de la famille, allons-y.

Isidore sort avec Gaspard. Arrivé chez le chapelier, le petit couvre-chef en cuir est bientôt remplacé par un élégant chapeau de feutre.

— Voilà qui vous va à ravir, cher oncle, dit Isidore, maintenant payez et partons.

Gaspard se tâte et dit :

— Tiens... j'ai changé de vêtements... et je n'ai pas pris d'argent dans ceux-ci...

— Oh! cela ne fait rien, monsieur, s'écrie le chapelier, je suis trop heureux d'avoir votre pratique... faudra-t-il vous renvoyer chez vous ce vieux chapeau?..

— Non, c'est inutile, faites-en cadeau à un aveugle.

On sort de chez le chapelier. Isidore admire la tenue de son oncle, mais tout à coup il s'écrie :

— Ah diable! il y a encore quelque chose qui cloche...

— Quoi donc, mon ami ? Je me trouve magnifique, moi!

— Vous l'êtes aussi, excepté les pieds... Votre chaussure est presque celle d'un porteur d'eau... vos souliers sont épais... mal faits... et ils font presque autant de bruits que des sabots...

— C'est à cause des clous... en voyage c'est plus solide...

— Oui, mais à Paris, et pour aller en visite, on se chausse élégamment... il faut vous acheter d'autres chaussures.

— Tu sais bien que je n'ai pas d'argent sur moi...

— Cela ne fait rien... mon cordonnier demeure également sur ce boulevard...

— Est-ce aussi le cordonnier de la famille ?

— Certainement!

— En ce cas il peut bien me chausser, allons-y.

Chez le cordonnier, tout se passe comme chez le chapelier. Le marchand déclare qu'il se croit trop heureux de faire crédit au frère de M. Cadet Braillard, et Gaspard, auquel il ne manque plus rien pour faire sa visite de cérémonie, monte en voiture avec son neveu pour aller chercher les enfants d'Adrien.

Les deux sœurs sont prêtes ainsi que le petit garçon; tout le monde est superbe et neuf des pieds à la tête. L'oncle Gaspard est aussi fort bien, et quoique sous son nouveau costume il conserve un peu de ses manières de matelot, avec un habit noir, cela passe pour de l'aisance; avec l'idée qu'il est millionnaire, cela devient même du bon ton.

La famille Cadet, prévenue par Isidore de la visite qu'elle devait recevoir, s'est mise sous les armes. M. Cadet a fait boucler à neuf sa perruque, Eudoxie a mis une robe qui a des volants depuis le bas jusqu'au corsage. Exupère et sa sœur Aurore ont leurs habits des grands jours, et comme on leur a recommandé d'avoir l'air aimable et de toujours sourire à leur oncle Gaspard, ils tiennent leur bouche presque continuellement ouverte, de façon que leur figure semble coupée en deux.

On court au-devant de Gaspard comme si on recevait la visite d'un prince. Madame Cadet se jette dans ses bras en clignant des yeux pour tâcher de pleurer; M. Cadet, en se précipitant les mains en avant pour saisir celles de son frère, fait un faux pas dans lequel, en voulant se retenir à un meuble, il fait faire un demi-tour à sa perruque; les deux enfants croient devoir utiliser leurs bouches en criant : Vive mon oncle! et ils crient si fort qu'on est quelques minutes sans pouvoir s'entendre.

Les enfants d'Adrien sont accablés de caresses. On n'a pas assez de compliments pour Péroline, madame Cadet est pour elle aux petits soins; on donne des bonbons à Rosinette et à Popol, enfin Exupère et sa sœur veulent être tellement aimables avec leur oncle Gaspard et se fourrent si souvent dans ses jambes ou sur ses genoux, que celui-ci est obligé de les prier de le laisser tranquille et d'aller jouer avec le petit cousin et la petite cousine.

Madame Cadet n'appelle plus Gaspard autrement que mon frère! elle semble ne pouvoir se lasser de l'admirer sous son nouveau costume, et s'écrie à chaque instant :

— Ah! que vous êtes bien comme cela... Ah! que c'était méchant à vous de vous déguiser en matelot.

— Décidément vous êtes le plus beau de votre famille !

Dans cette entrevue, le jour du mariage d'Isidore avec Péroline est fixé à quinzaine.

— Mais où logeront les jeunes époux? demande madame Cadet.

— Mon oncle Gaspard a la complaisance de nous chercher un appartement, dit Isidore.

— Oh! alors, je suis tranquille!... mon frère Gaspard fait si bien les choses que je suis certaine d'avance que vous serez logés comme des bijoux... et meublés de même.

Gaspard ne dit rien, il se contente de sourire. Madame Cadet reprend :

— Je ne propose pas de faire la noce chez nous... ce serait trop petit... et puis c'est toujours plus gai chez un traiteur...

— Oh! certainement! s'écrie Isidore. Le dîner... le bal chez un traiteur... c'est bien plus gai, bien plus commode!... on peut avoir plus de monde...

— C'est également mon opinion, dit M. Cadet en rajustant sa perruque. Mais chez quel restaurateur fera-t-on le festin?

— Mon ami, ne vous mêlez pas de ça! dit Eudoxie; ne devinez-vous pas que ce serait contrarier notre frère Gaspard!... Après tout ce qu'il a fait pour sa nièce... pour notre jolie Péroline, vous comprenez bien que ce sera pour lui un plaisir de se charger de tout dans cette belle journée... laissons-le faire... nous ne pourrions pas lutter avec lui pour la magnificence du festin, il est donc bien naturel de lui en laisser tout l'honneur...

— Permettez, dit Gaspard, si cependant cela pouvait être agréable à Cadet ou à Désiré de se charger de tout cela... je ne voudrais pas...

— Non, mon frère, non... mon mari est trop heureux de s'incliner devant vous! et d'ailleurs il ne s'entendrait pas à tout cela. Quant à votre frère l'avocat, il ne faudrait pas compter sur lui pour la moindre dépense... sa fille le ruine... elle lui mange tout... elle a déjà ruiné son mari... elle étale un luxe... elle est d'une coquetterie bien condamnable dans sa position... Je ne veux pas dire du mal d'elle... mais en vérité sa conduite est plus que légère... il y a sans cesse près d'elle un M. Archibald de Saint-Ouen... un lion... qui est son cavalier... qui lui prête sa voiture, cela fait jaser... Je ne dis pas qu'il y ait le moindre coup de canif... mais enfin cela fait beaucoup jaser!...

Péroline n'a pu retenir un mouvement de surprise en entendant prononcer le nom du monsieur qui sert de cavalier à madame Bogille et dans lequel elle a reconnu celui qui la poursuivait sans cesse, et mademoiselle Rosinette s'écrie :

— Tiens! Archibald de Saint-Ouen! c'est le nom du monsieur...

Mais un coup d'œil de Péroline lui fait sentir la faute qu'elle va commettre, et la petite fille se hâte de reprendre :

— C'est le nom d'une campagne où nous avons été promener!...

Lorsque Gaspard et Péroline parlent de se retirer, madame Cadet se lève comme un ressort et va se placer devant eux en s'écriant :

— J'espère que vous ne comptez pas vous en aller maintenant... vous restez à dîner avec nous... c'est entendu... c'est convenu... Si mon frère Gaspard me refusait, je croirais qu'il m'en veut encore.

— Alors nous restons, nous dînons avec vous! répond Gaspard. Nous boirons à la santé des futurs époux, ce sera le repas des fiançailles.

— C'est cela! c'est cela même!... dit madame Cadet. Il faut boire... il faut rire... Mes enfants, allez embrasser votre aimable oncle!

Exupère et Aurore se précipitent sur Gaspard qui est encore obligé de se laisser embrasser, et se tourne ensuite vers Péroline en lui disant tout bas :

— Décidément, ces petits-là deviennent trop caressants.

Le dîner est fort beau. Madame Cadet a bien fait les choses; elle tient à se mettre entièrement bien dans les papiers de son beau-frère. Jamais repas si splendide n'a été servi à sa table. M. Cadet n'en revient pas, il y a des moments où il ne se croit pas chez lui. Les vins généreux sont versés avec abondance; il n'y a pas jusqu'au champagne qui ne soit d'une assez bonne qualité, parce que madame Cadet ne veut pas s'exposer à recevoir les mêmes compliments qu'à sa campagne. On boit à la santé des futurs mariés; au dessert, Gaspard, qui est très en train, chante une chanson de matelot tant soit peu grivoise, mais que madame Cadet trouve ravissante; elle demande bis à chaque couplet.

On reste longtemps à table; on ne la quitte que pour aller dans le salon prendre le café et les liqueurs, ensuite on se dispose à la retraite, et M. Cadet cherche aussi son chapeau pour partir, tant il est persuadé qu'il n'a pas dîné chez lui.

Enfin après de nouvelles embrassades, de nouveaux serrements de mains, Gaspard est parti avec les enfants d'Adrien.

Alors M. Exupère et mademoiselle Aurore vont à leur mère en criant :

— Mais il ne nous a rien donné, notre oncle Gaspard!

— Patience, mes enfants, patience! répond la grosse dame. Tout ceci ne sera pas perdu... il est enchanté de nous... et plus tard vous éprouverez les effets de sa munificence!

XLIII. — OU FERA-T-ON LA NOCE?

En attendant le jour fixé pour le mariage, il n'est pas besoin de dire que chez Péroline on s'occupe activement de tous les préparatifs de toilette, de tout ce qu'il faut pour la jeune mariée ainsi que pour Rosinette et Popol.

L'oncle Gaspard a repris son genre de vie ordinaire; ne voulant pas abîmer ses beaux habits, il a remis son vieux paletot, son vieux pantalon, il a même poussé l'économie jusqu'à aller rechercher ses gros souliers qui étaient restés chez le cordonnier. Il n'y a que le chapeau neuf qu'il est obligé de continuer à porter parce qu'il n'a pu conserver le vieux.

Samsonnac qui vient tous les jours chez les enfants d'Adrien, où il t presque certain de rencontrer toujours Isidore, dit un jour à ce-i-ci : — Mon cher ami, est-ce que vous ne trouvez pas drôle que ire oncle le millionnaire ait endossé de nouveau ses vieux vêtements ui franchement avaient bien mérité les invalides?

— Si, cela est assez étonnant en effet, mais j'attribue cela au caactère original de notre oncle qui voulait absolument se faire passer our pauvre...

— Je concevrais cela, moi, s'il avait encore quelqu'un à tromper, ais à présent que toute la famille sait qu'il est riche, pour qui jouc-il cette comédie?...

— Ma foi, je l'ignore, mais il a peut-être encore quelques anciennes naissances près desquelles il veut continuer à faire le pauvre able....

— Vous avez raison, il faut que ce soit ce motif, sans quoi... on saurait que penser... et puis, quoique riche, il paraît qu'il n'aime s à payer comptant, le cher oncle...

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il n'a pas payé mon tailleur qui lui a fourni habit, parssus, pantalon, gilet, enfin une garde-robe complète... Cela se onte à deux cent quatre-vingt-dix francs... ce n'est pas que mon ilieur soit inquiet! Oh! nullement, je lui ai dit que cette nouvelle atique était millionnaire... il est enchanté de l'habiller... mais moi m'étonne que le cher oncle ne l'ait pas soldé tout de suite...

— Mon cher Samsonnac, vous concevez bien que pour mon oncle mémoire de tailleur est une misère... il est capable de l'avoir ouié... je le lui rappellerai si vous voulez...

— Non, cela ne presse pas! c'est une simple réflexion que je faiis... les tailleurs sont faits pour attendre! ils se rattrapent toujours r les fournitures.

Cependant le jour du mariage approchait. Isidore dit un soir à ncle Gaspard :

— Eh bien, et un logement, cher oncle, vous en êtes-vous occupé?.. n'y a plus de temps à perdre... c'est dans sept jours que j'épouse roline, il faut pourtant que nous soyons logés quelque part.

— Je crois que j'ai trouvé votre affaire, mes enfants, répond Gasrd. Dans une belle maison nouvelle du boulevard Sébastopol, j'ai un joli appartement... pas grand, mais très-bien distribué... tout t frais, peinture et papiers... et pas trop cher... sept cents francs... ame, voulez-vous y mettre cela?

— Certainement mon oncle, n'est-ce pas, ma chère Péroline?

— Oh! mon ami, tout ce que vous ferez sera bien... moi, je n'ai s d'autre volonté que la vôtre... seulement, n'oubliez pas que Rosiette et Popol logent avec nous.

— Oh! j'y ai songé, moi! dit Gaspard, j'ai pensé à tout... il y a ssi dans les mansardes une petite chambre de domestique... mais mme vous n'avez pas de bonne, j'ai pensé que vous pourriez me la der jusqu'à nouvel ordre...

— Oh! avec plaisir, mon oncle, vous ne nous quitterez pas, comme la!

— C'est bien ce que je désire, ma chère amie.

Samsonnac, qui est présent et qui entend tout cela, secoue sa crière en faisant une légère grimace, et se dit en lui-même :

— Comment, notre millionnaire veut continuer à loger dans les ansardes! dans une chambre de domestique... cela commence à me mbler bigrement extraordinaire... il me vient parfois des soupçons... suis presque fâché de lui avoir donné mon tailleur.

— Quand pourrai-je voir cet appartement, cher oncle.

— Dès demain si vous voulez, mon neveu, il est libre... on peut en endre possession tout de suite... par exemple c'est au cinquième, mme ici...

— Qu'importe, mon oncle, dit Péroline, nous avons l'habitude de ionter.

— Mon oncle, demain matin, je viendrai vous prendre, et si vous voulez bien, vous me mènerez voir ce logement.

— Avec plaisir, mon ami.

— Il leur propose un appartement au cinquième étage! se dit le une Bordelais, et il couchera au-dessus! c'est bien haut pour un illionnaire!

Le lendemain Gaspard mène Isidore voir l'appartement dont il lui parlé. La maison est belle, l'escalier fort bien ciré; le logement lait au jeune homme bien qu'il soit très-exigu. La chambre à couher servira de salon, il y a une autre petite pièce et un cabinet pour s enfants, une salle à manger et une petite cuisine. Et enfin, au xième, une petite chambre de bonne.

— Il me semble que c'est suffisant pour un nouveau ménage, dit aspard.

— Oui, mon oncle, plus tard, quand nous aurons des enfants, nous ous agrandirons... D'ailleurs, je me marie dans six jours, je n'ai pas e temps à perdre. Je vais arrêter ce logement.

— Et tu feras bien... ensuite meuble cela gentiment... mais sans axe .. à quoi bon... vois-tu, mon ami, ce ne sont pas les beaux meules qui rendent heureux!... Péroline a déjà chez elle pas mal de hoses... Tu n'auras pas beaucoup d'argent à dépenser...

— Il paraît que son intention n'est pas de nous meubler, se dit Isiore. Mais j'ai dans l'idée, moi, que notre oncle se conduit ainsi, pour voir si nous serons économes dans nos dépenses, si nous ne dissiperons pas follement cet argent dont nous sommes maintenant en possession. Il faut lui montrer que nous sommes raisonnables ; je serai donc modeste dans le choix de notre ameublement.

Dès le lendemain, Isidore a fait ses achats; le petit appartement est meublé convenablement, et le jeune homme pousse l'attention jusqu'à meubler aussi la chambre du sixième que l'oncle Gaspard désire occuper ; en revenant de son nouveau logement, il rencontre Samsonnac qui ne manque pas de lui dire :

— Eh bien.. le nouvel appartement pour les jeunes mariés... cela doit être ravissant!... c'est là que le cher oncle a pu déployer sa générosité... et ménager des surprises... je gage que le salon est capitonné de velours et de soie!

Mais Isidore détrompe son ami en lui apprenant que c'est lui qui a meublé modestement l'appartement qu'il va occuper avec Péroline et les deux enfants. Samsonnac secoue de nouveau sa crinière en disant :

— Il paraît que la générosité du cher oncle a jeté tout son feu le jour des étrennes !

— Mais son cadeau n'a-t-il pas été assez beau?... Que pourrions-nous désirer encore?

— Mon cher ami, je ne dis pas le contraire, son présent du jour de l'an était magnifique... mais quand on commence si bien, ordinairement on ne s'arrête pas tout à coup!... A propos, n'est-ce pas lui qui est chargé du banquet... du bal, enfin de tout ce qu'il faut pour qu'une noce soit brillante?

— Oui, ma belle-mère a eu l'adresse de lui mettre tout cela sur le dos ; mais je n'en suis pas fâché, parce que je suis certain que ce sera mieux que si elle s'en était mêlée... Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Samsonnac, que vous êtes de la noce!...

— Je me fais d'avance une fête d'y assister... de danser avec la mariée... mais l'oncle Gaspard qui a été vingt-cinq ans absent de Paris ne doit pas connaître les restaurants renommés pour ces sortes de solennités, il sera bon de le guider sur ce point. Lui en avez-vous parlé ?

— Ma foi non, je n'ai pas osé...

— Songez donc que c'est dans cinq jours que vous vous mariez; pour faire vos invitations, il faut bien que vous sachiez l'adresse du traiteur... vous êtes déjà en retard!

— Oh ! j'ai déjà fait beaucoup d'invitations pour l'église en laissant en blanc le nom du restaurateur où se fera le repas... on le saura à coup sûr en sortant de l'église.

— Il me semble qu'il vaut mieux le savoir avant... si le cher oncle allait mal choisir, s'il vous menait dans quelque mauvaise gargotte...

— Ah! quelle idée !

— Eh mon Dieu, on pourrait abuser de son ignorance; que diable, il ne doit pas y avoir d'indiscrétion à lui demander chez qui il a commandé son repas... dès ce soir je lui en parlerai.

Samsonnac ne manque pas de se rendre le soir chez les enfants d'Adrien. L'oncle Gaspard est là, comme d'habitude, faisant sauter le petit Popol sur ses genoux; les deux sœurs travaillent à leur toilette de noce; Isidore fait à sa fiancée la description du logement qu'ils occuperont sur le boulevard Sébastopol, la jolie future sourit tendrement à celui qu'elle aime, et l'expression d'un doux contentement est peint sur tous les visages.

— Sapristi, allons-nous nous en donner ce jour-là! s'écrie Samsonnac. Moi, j'ai déjà retenu la mariée pour la seconde contredanse, parce que je pense que la première sera réclamée par un proche parent...

— C'est-à-dire que c'est moi qui veux ouvrir le bal avec ma femme! dit Isidore, et je ne céderai ce plaisir-là à personne.

— Raison de plus pour que je ne m'inscrive que pour la seconde... ensuite si mademoiselle Rosinette veut bien m'accorder la troisième, je serai très-flatté.

— Je le veux bien, Grosse-Tête, le petit cousin Exupère m'a déjà dit qu'il me ferait danser, mais vraiment j'ai peur d'entrer dans sa bouche en faisant le galop!...

— Rosinette, vous voulez donc continuer de dire des méchancetés... Je me fâcherai !

— O mon Dieu ! ma sœur, ce n'est pas ma faute si ce petit Deux-Mille me fait peur...mon oncle a bien trouvé aussi qu'il ressemblait à un four.

— C'est vrai que les enfants de madame Cadet ne sont pas beaux! dit Gaspard, mais en revanche ils m'ont paru assez bêtes!... cela compense.

— Ah çà, puisque nous parlons du bal, de la danse, reprend Samsonnac, je demande, moi, à savoir où se fera la fête... la noce... le festin... Voyons, cher oncle, dites-nous cela, puisque vous vous êtes chargé de ce soin, que nous sachions si vous avez été au bon endroit?...

Gaspard tourne sa bouche, se caresse le menton et répond après un moment : — Comment... quel bon endroit?... Je n'ai pas bien compris ce que vous venez de dire...

— Nous parlons de ma noce, mon cher oncle, dit Isidore. Et nous vous demandons chez quel traiteur vous avez commandé le repas et retenu un salon pour le bal...

— Chez quel traiteur!... Ma foi, mes enfants, ce sera où vous voudrez!... moi, cela m'est tout à fait indifférent!...

— Vous n'avez donc rien commandé... rien retenu?...

— J'avoue que je n'y ai pas songé... J'ai cru que l'on irait tous bras dessus bras dessous chez le premier venu...

Samsonnac contorsionne sa bouche. Isidore s'écrie :

— Oh ! cela ne se fait pas comme cela à Paris, mon cher oncle; peut-être est-ce la coutume en Californie, mais ici, si l'on ne prenait pas ses précautions, on serait fort au dépourvu!... Songez donc que c'est aujourd'hui lundi, et que c'est samedi que nous nous marions! Nous n'avons pas de temps à perdre... J'ai déjà fait plus de vingt invitations pour le repas... Ma belle-mère et mon père en feront au moins autant, il faut compter sur cinquante personnes au moins pour le dîner...

— Tu crois que vous aurez tant de monde que ça?

— J'en suis certain ! il faut ajouter toutes les personnes qu'il vous plaira d'inviter...

— Moi ! je ne connais plus un chat à Paris, excepté ma famille.

— Enfin, vous voyez qu'il est urgent de retenir d'avance un beau salon ..

— Et un orchestre, dit Samsonnac, mais en prévenant le traiteur, il se chargera aussi de vous en fournir un.

— Voyons, mon oncle, où irons-nous?

— Où cela vous fera plaisir, mes enfants, je ne sais plus où se font les noces à Paris.

— Je m'en doutais, dit Samsonnac, c'est pourquoi j'ai voulu vous guider. Voyons, vous ne tenez point à dépenser beaucoup d'argent...

— Oh ! cela m'est assez indifférent.

— Et moi, dit Péroline, je ne veux pas que l'on fasse des folies... Est-il donc nécessaire de dépenser beaucoup pour s'amuser...

— Permettez, jolie fiancée, je suis sûr, moi, que l'oncle Gaspard veut bien faire les choses... Écoutez, je vous propose de faire votre noce chez Deffieux, à la porte Saint-Martin, il a des salons magnifiques qui donnent sur le boulevard; c'est gai, c'est en bon air... c'est dans ce restaurant une noce perpétuelle !

— Samsonnac a raison, dit Isidore. Nous serons fort bien chez Delfieux, et dans notre quartier... Pas trop loin de notre nouveau logement pour rentrer le soir...

Et, en disant cela, le jeune homme jette un tendre regard sur Péroline, qui baisse les yeux en rougissant.

— Va donc pour Deffieux ! dit Gaspard, puisqu'on y est bien, ça me va.

— Mon oncle, il faut y aller dès demain...

— Je le veux bien, mon ami, mais à condition que tu viendras avec moi.

— Très-volontiers !

On cause encore quelque temps, puis les deux jeunes gens partent en s'écriant : — A demain.

Et lorsqu'ils sont dans la rue, Samsonnac dit à Isidore :

— Eh bien, si je n'avais pas demandé où se ferait la noce... votre oncle ne s'en occupait pas... C'eût été gentil... en sortant de l'église, il croyait qu'on allait s'en aller bras dessus bras dessous... avec un violon en tête sans doute, comme les noces de village !

— Mon cher ami, ne voyez-vous pas qu'il a dit cela pour rire...

— Hum ! je n'en suis pas persuadé... En tous cas, croyez-moi, commandez vous-même chez le traiteur tout ce qu'il faut pour le repas, le bal, les rafraîchissements, sans quoi ce M. Gaspard, qui m'a l'air fort distrait, oubliera encore quelque chose.

Isidore ne partage pas les inquiétudes de Samsonnac, cependant il juge convenable de laisser croire à son père et à sa belle-mère que c'est l'oncle Gaspard qui a fait meubler le petit appartement du boulevard de Sébastopol.

Le jour suivant, Isidore ne manque pas de venir prendre son oncle et se rend avec lui au restaurant de Deffieux. Arrivés là, Gaspard lui dit :

— Tu sais que je n'y entends rien, par conséquent, commande tout ce que tu veux avoir, moi, cela ne me regarde pas...

— C'est-à-dire que vous me laissez carte blanche, mon oncle?

— Je te dis que tu peux faire comme tu l'entendras...

— Et si je vous fais dépenser trop d'argent, vous ne me gronderez pas?

— Oh ! je te défie bien de me faire dépenser trop d'argent!...

— Soyez tranquille, je serai raisonnable... Mais vous voulez que ce soit bien, n'est-ce pas?

— Je te dis de faire comme tu voudras !...

Isidore fait donc lui-même ses dispositions, il règle le prix du repas, commande un bon orchestre pour le bal, puis, pour la soirée les glaces, le punch, les gâteaux; il revient ensuite vers son oncle qui s'est placé à une fenêtre où il fume son cigare et l'emmène en lui disant :

— Tout est convenu, et nous serons d'autant mieux traités que le maître de l'établissement connaît mon père, qui a été longtemps son pharmacien...

— Ah ! tant mieux... il sait alors à qui il a affaire.

— Par exemple, mon oncle, je n'ai pas commandé de souper... Les personnes qui auront été du dîner n'auront pas faim ; celles qui ne viendront que pour le bal auront des pâtisseries, des glaces, du punch et du bordeaux en abondance... cela suffit... et un souper, cela fait rester trop tard, cela n'en finit plus !

— Ah ! je te comprends... mon gaillard!... Soit!... pas de souper, je dînerai en conséquence.

Madame Cadet se fait conduire par son beau-fils dans l'appartement préparé pour les nouveaux mariés. Elle s'étonne d'abord que ce soit au cinquième étage ; elle s'étonne encore plus en voyant la modestie de l'ameublement, mais bientôt elle en paraît très-satisfaite et se dit en elle-même :

— J'avais tort de craindre que mon frère Gaspard ne fît par trop de folies pour sa nièce Péroline, je commence à croire qu'il ne se ruinera pas pour elle. Il lui a donné une jolie dot, parce qu'il voulait la voir mariée à Isidore, parce qu'il protégeait la passion de ces jeunes amoureux; mais j'ai dans l'idée qu'il les laissera voler de leurs propres ailes... tant mieux! mes enfants auront leur part du gâteau.

XLIV. — MADAME ROGILLE SOLLICITEUSE.

L'avant-veille du jour fixé pour le mariage de Péroline, madame Rogille, à qui on n'a pas manqué d'envoyer son invitation, arrive de très-bon matin chez la future mariée et trouve Gaspard en train de déjeuner avec les enfants.

Augusta se jette au cou de son oncle, qu'elle embrasse en lui prenant la tête, absolument comme elle fait à son père; puis elle court embrasser Péroline en lui faisant force compliments, puis elle donne des marrons glacés aux enfants, en s'écriant :

— Eh bien, c'est donc pour après-demain... c'est le grand jour!

— Oui, ma cousine, vous serez des nôtres, n'est-ce pas? ainsi que mon oncle Désiré, aucun de vous ne doit manquer ce jour-là...

— Oui, oui, certainement... Oh! je me fais une fête de vous voir en mariée, ma bonne petite cousine... Mon père ne manquera pas non plus, il serait venu avec moi ce matin, s'il ne plaidait pas...

— Et votre mari... nous l'aurons, j'espère?

— Rogille! oh! ne comptez pas sur lui... il ne peut pas quitter son chemin de fer... il perdrait sa place s'il s'absentait! Mais je voulais demander à mon oncle la permission d'amener avec moi un monsieur fort aimable et du meilleur ton... c'est un cavalier charmant... il danse, il joue... il fait tout ce qu'on veut!... il a voiture... on tient quatre dans sa calèche, ce sera très-commode pour le soir...

— Comment appelez-vous ce monsieur, ma cousine? dit Péroline qui se rappelle alors ce qu'elle a entendu dire à madame Cadet, et éprouve déjà une secrète crainte.

— C'est M. Archibald de Saint-Ouen, un jeune homme du très-grand monde.

En entendant prononcer ce nom, bien qu'elle s'y attendît un peu, Péroline a changé de couleur et la petite Rosinette a fait un bond sur sa chaise.

— Amenez votre jeune homme du grand monde, ma nièce, répond Gaspard en souriant; vos amis ne peuvent être que les bienvenus.

— Pardon, mon oncle, dit Péroline d'un air grave, mais moi, je prierai, au contraire, ma cousine de vouloir bien ne point amener ce monsieur à ma noce... cela me contrarierait beaucoup qu'il y vînt.

Augusta regarde Péroline d'un air fort surpris, et s'écrie :

— Eh ! pourquoi donc, ma douce amie, ne voulez-vous pas que je vous présente ce monsieur?... vous ne pouvez avoir aucun motif sérieux... ni futile même... Je ne pense pas que sa figure puisse vous déplaire... D'abord il ne saurait déplaire vu que c'est un fort joli garçon, mais ensuite vous ne le connaissez pas, vous ne l'avez jamais vu probablement... où pourriez-vous l'avoir vu ! C'est un jeune élégant qui ne va que dans le grand monde !...

Péroline ne répond rien, mais elle conserve son air sérieux, tout en cherchant dans sa tête quel motif elle donnera pour motiver son refus.

La petite Rosinette a fait un vif mouvement sur sa chaise, puis elle a regardé sa sœur.

Madame Rogille reprend :

— Voyons, ma bonne petite Péroline, dites-moi donc pourquoi vous ne voulez pas que M. Archibald vienne à votre noce... Vous devez avoir pour cela une raison... Quelle est-elle cette raison?

— Eh bien, ma cousine, nous aurons à mon mariage un de nos bons amis, M. Melchior Samsonnac... c'est un jeune homme qui nous a donné des preuves de son amitié, de son dévouement, lorsque nous étions malheureux et que tout le monde nous abandonnait...

Augusta fait un mouvement d'impatience et chiffonne son mouchoir dans sa main en murmurant :

— Tout cela est très-joli... très estimable.. mais je ne vois pas le rapport qu'il y a entre ce M. Melchior Samsonnac, dont j'entends aujourd'hui le nom pour la première fois, et M. Archibald de Saint-Ouen, qui est depuis longtemps l'ami intime de mon mari.

— Ma cousine... le rapport le voilà : notre ami à nous, M. Samsonnac, connaît votre M. Archibald... il a eu avec lui une altercation assez vive pour qu'un rendez-vous fût donné; enfin, ces messieurs ont été sur le terrain pour se battre, et le duel aurait eu lieu sans une circonstance inattendue qui permit d'arranger l'affaire. Voilà pourquoi je désire que ce monsieur ne se trouve pas à ma noce où il rencontrerait M. Samsonnac... le moindre mot pourrait ranimer leur ancienne querelle, et vous devez penser combien cela me causerait de regrets si cela avait des suites funestes.

— Tiens, c'est drôle ! Archibald... je veux dire M. Archibald ne m'a

jamais parlé de cette affaire. Oh! après cela, il a eu tant de duels!... un de plus ou de moins, il n'y faisait pas grande attention!... Et c'est pour cela que vous ne voulez pas que ce monsieur vienne à votre noce!... mais, ma chère amie, on voit bien que vous n'avez pas l'habitude d'aller dans le monde... vous vous créez des terreurs folles!... vous redoutez des malheurs qui n'arriveront jamais!... Sachez donc qu'entre hommes bien élevés, on a un duel, mais on est ensuite fort bien avec son adversaire, et très-souvent on échange une poignée de main avec celui qui a manqué de vous tuer... cela se voit tous les jours... On ne fuit pas un salon de peur d'y rencontrer quelqu'un avec qui on s'est battu, ou avec qui on a manqué de se battre... allons donc! on se ferait moquer de soi... et à moins d'être un mal appris... qu'est-ce que c'est que votre M. Samsonnet... Samsonnac... Que fait-il?

— Il est courtier en vins.

Madame Rogille fait un air de dédain, puis répond :

— Courtier en vins!... Par quel hasard ce courtier a-t-il eu des rapports avec M. Archibald... c'est donc en allant lui proposer du vin qu'il s'est pris de querelle avec lui... cela me paraît bien extraordinaire... et on serait allé jusque sur le terrain pour se battre... et on ne se serait pas battu... Allons donc... c'est impossible, je connais trop bien M. de Saint-Ouen pour ne point être certaine qu'une fois sur le terrain, il ne consentirait à aucun arrangement... et c'est lui qui a demandé des excuses, peut-être?

— Oui, ma cousine, c'est ce monsieur... qui, comprenant qu'il avait eu tort, s'est empressé d'en convenir...

— Ah! ah! ah!... de plus fort en plus fort... Ah! ah! ah! ma pauvre Péroline! vous avez pu ajouter foi à tous ces contes! mais votre M. Samsonnac est un effronté menteur!... il vous a fait des histoires à dormir debout!... Il y a comme cela des petits jeunes gens qui veulent se donner la réputation de crânes, de duellistes pour cacher leur poltronnerie... votre courtier en vins doit être de ce nombre!... Mon cher oncle, le connaissez-vous, ce M. Samsonnet?

— Oui, ma nièce, je le vois souvent ici, c'est un fort aimable garçon, un Bordelais.

— Un Bordelais... ah! c'est tout dire... on est presque Gascon dans ce pays-là... je crois même qu'on l'est tout à fait... votre jeune homme doit être de la famille de M. de Crac! Allons, ma jolie cousine, vous ne croyez plus un mot de tout ce que vous a dit votre marchand de vin, n'est-ce pas? et alors vous voulez bien que M. Archibald vienne à votre noce; il serait d'autant plus désagréable de persister dans votre refus, que j'ai déjà fait mon invitation, ne doutant pas un seul instant que vous l'approuviez, j'ai annoncé à... l'ami intime de mon mari qu'il devait se tenir prêt à me servir de cavalier et de danseur le jour de votre mariage...

— Vous avez dit cela à ce monsieur?

— Sans doute.

— Et il a accepté cette invitation?

— Je ne me rappelle plus ce qu'il m'a répondu, mais comme il est toujours flatté de venir avec moi, je n'avais pas même besoin de savoir sa réponse... C'est arrangé maintenant, n'est-ce pas?

— Je suis fâchée de ne pouvoir vous être agréable, ma cousine, croyez que je le regrette beaucoup, mais je ne reviendrai pas sur ce que je vous ai dit : M. Archibald ne sera point à ma noce!

Madame Rogille fait un geste de colère et marche à grands pas dans la chambre en s'écriant :

— En vérité, c'est trop fort! on n'a jamais vu un entêtement pareil... et tout cela parce qu'on ajoute foi aux mensonges, aux forfanteries d'un méchant petit courtier en vins!

— M. Samsonnac n'est point un menteur, ma cousine, il est incapable de trahir la vérité!

— Et moi, je vous répète que M. Archibald est un jeune homme charmant, du meilleur ton... si vous le connaissiez, je suis bien sûre que vous ne refuseriez plus de l'avoir à votre noce!...

— Mais nous le connaissons, votre M. Archibald! s'écrie Rosinette, qui depuis quelque temps ne retenait qu'avec peine la démangeaison de sa langue. Il est venu ici... Oh! nous savons bien comment il est... et ma sœur a bien raison de ne pas vouloir de lui à son mariage.

Augusta pâlit; elle demeure immobile, jetant sur Péroline des regards qui semblent vouloir percer jusqu'au fond du cœur de la jeune fille, celle-ci adresse à sa petite sœur un coup d'œil de reproche. Rosinette reprend :

— Dame, ma sœur, c'est bien ennuyant aussi d'entendre que depuis deux heures on dit du mal de notre ami Samsonnac! qu'on le traite de menteur, quand nous savons bien, nous, qu'il n'a pas menti, et qu'il n'avait pas peur de ce beau monsieur, puisque c'est lui au contraire qui a commencé à lui donner un soufflet avec ses cheveux!... en lui disant : « Tenez, mon grand, vous voyez que je suis assez haut pour vous attraper!... »

Madame Rogille déchire ses gants, il faut qu'elle passe sur quelque chose la colère secrète qui l'agite, enfin elle balbutie d'une voix émue :

— Ah! M. Archibald est venu ici!... Oh! c'est bien différent... cela change tout à fait la question... M. Archibald venait ici... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite, ma cousine?

— Parce que, ma cousine, je ne jugeais pas nécessaire de vous faire part d'un fait... qui doit peu vous intéresser...

— Vous vous trompez, cela m'intéresse beaucoup, au contraire... Ah! vous connaissez M. Archibald!... il ne me l'a pas dit, je comprends! il s'en serait bien gardé!...

— J'ai connu ce monsieur bien malgré moi, il me suivait, il m'attendait dans la rue... me poursuivait sans cesse en me disant des choses que je ne voulais ni ne devais écouter; enfin, un jour il s'est permis de venir ici, sous prétexte de me commander des fleurs... mais en réalité pour me faire encore des propositions offensantes... M. Samsonnac est arrivé alors et, voyant que ce monsieur était ici contre mon gré, lui a intimé l'ordre de sortir; voilà comment est venue la querelle, voilà comment je connais M. Archibald... et vous devez comprendre maintenant qu'il me serait fort désagréable de le voir, le jour de mon mariage, au nombre de mes invités.

Augusta a écouté sa cousine en laissant de temps à autre échapper de ces petits sourires moqueurs qui semblent dire : Je ne suis pas dupe de vos paroles. Puis elle lui répond :

— Oui, ma cousine; oh! oui, je comprends fort bien à présent pourquoi vous ne voulez pas que M. Archibald soit à votre noce... c'est fort simple... il ne faut pas beaucoup de malice pour deviner, pour pénétrer la vérité!...

— Il me semble qu'il n'y a rien à deviner, répond Péroline, puisque maintenant je vous ai tout dit.

— Oui... vous m'avez dit... ce que vous avez bien voulu me dire... vous y avez été forcée par l'indiscrétion de la petite sœur... les enfants terribles sont toujours compromettants!...

— Je ne vous comprends pas, ma cousine!...

— Je suis bien sûre que si!... et l'ami Samsonnac s'est disputé avec l'autre qu'il a trouvé ici... Ah! ah! cela se conçoit!... un duel en votre honneur, mais c'est superbe cela!... Vous êtes plus forte que je ne croyais, cousine!...

— En vérité, je ne saisis pas le sens de vos paroles...

— Allons donc!... ne faites donc pas la niaise... Et notre cher Isidore, le futur mari, il ne sait rien de tout cela probablement?

— Vous vous trompez, Isidore sait tout, pourquoi aurais-je quelque chose de caché pour lui, quand je n'ai rien à me reprocher?

— Ah! ah! ces pauvres maris... Toujours la même chanson! avant ou après... ça ne peut pas leur manquer!...

— Que voulez-vous dire par là, ma cousine?

— Rien! rien!... je demande pardon à mon cher oncle, que notre conversation n'a pas dû amuser beaucoup!... J'étais venue aussi pour lui demander quelque chose... je serai peut-être plus heureuse avec lui que je ne l'ai été avec... la fiancée de ce bon Isidore!...

Gaspard, qui avait écouté tranquillement ce qui venait de se dire devant lui, tout en considérant avec attention la physionomie de madame Rogille, lui dit d'un ton sec :

— Qu'avez-vous à me demander, ma nièce?

— Je ne puis le dire qu'à vous seul... ce sera un petit secret entre nous deux, j'aime aussi les mystères, moi! Si vous vouliez être assez gentil pour me donner audience, mon oncle...

— Où donc, ma nièce?...

— Chez vous, ne logez-vous pas dans la maison?

— Oui, mais je couche dans un grenier où une petite maîtresse comme vous ne voudrait pas entrer!...

— Voilà une idée que je ne puis pas comprendre!... enfin si cela vous amuse!... vous êtes votre maître... Tenez, faisons mieux... venez avec moi...

— Je ne suis guère en toilette pour aller avec vous!

— J'ai une voiture en bas, je ne serais certes pas venue à pied dans ce quartier; venez, nous causerons dans ma voiture et je vous déposerai où vous voudrez, si vous n'avez pas le temps de venir chez moi.

— Soit, ma nièce, partons alors.

Gaspard embrasse tendrement Péroline; celle-ci s'avance vers madame Rogille et va pour l'embrasser en lui disant adieu, mais Augusta s'éloigne vivement de sa cousine et, après lui avoir lancé un regard courroucé, sort sans dire adieu à personne.

— Comme elle a l'air en colère! dit Rosinette quand la jeune femme est partie.

— Ah! Rosinette, c'est ta faute, c'est toujours ton bavardage qui nous attire des choses désagréables. Qu'avais-tu besoin de lui dire que ce M. Archibald était venu ici!

— Pourquoi disait-elle des méchancetés sur mon ami Grosse-Tête? pourquoi voulait-elle le faire passer pour un poltron! Est-ce qu'on ne doit pas prendre la défense de ses vrais amis... il nous a prêté cent francs quand nous étions pauvres, lui! et ce n'est pas la belle cousine qui aurait fait cela... et enfin qu'est-ce que cela lui fait que ce M. Archibald soit venu ici, est-ce que cela la regarde... elle a eu l'air furieux quand j'ai dit cela... elle déchirait son mouchoir et ses gants tant elle était en colère... comprends-tu cela, ma sœur?

Péroline comprend fort bien, mais elle se contente de répondre :

— Après tout, que ma cousine soit fâchée ou non, comme dans tout cela je n'ai rien à me reprocher, je ne vois pas pourquoi je me chagrinerais.

— Et pour quelqu'un qui n'en vaut pas la peine! ajouta Rosinette à demi-voix, puis elle reprend tout haut : — Mais que peut-elle donc avoir à dire à notre oncle, et qu'elle ne veut pas que l'on sache!

Cependant l'oncle Gaspard est descendu avec madame Rogille qui, peu flattée d'avoir avec elle un cavalier si peu élégant, se hâte de le faire monter en voiture, et après avoir dit au cocher :

— Chez moi, où vous m'avez prise, rue Joubert ! se hâte de fermer la portière.

— Je croyais que vous demeuriez rue de la Paix, ma nièce, dit Gaspard.

— J'y ai demeuré, mais j'ai déménagé, mon cher oncle; je vais maintenant aller directement au but, et vous avouer pourquoi j'ai désiré vous parler sans témoins, il s'agit d'un service que je veux vous prier de me rendre.

— Un service? si cela est en ma puissance, je le ferai avec plaisir.

— Oh! pour le pouvoir, certainement vous le pouvez!... je suis même persuadée que pour vous c'est une bagatelle et que cela ne vous gênera pas du tout!...

— Expliquez-vous, ma nièce.

— Vous savez que mon mari a fait de mauvaises affaires... des spéculations fort bêtes, bref, qu'il s'est ruiné en mangeant ma dot.

— On m'avait dit que c'était vous qui aviez ruiné votre mari et tout dépensé.

— Ah! le monde est si méchant! parce que j'ai toujours aimé à être bien mise... à porter les choses à la mode... mais n'est-ce pas tout naturel, mon oncle, et une jeune femme habituée à fréquenter le beau monde ne se doit-elle pas à elle-même d'avoir toujours une certaine élégance dans sa toilette?

— J'ai toujours cru, ma nièce, que l'on devait se mettre selon ses moyens... Mais j'arrive de la Californie, je dois être un peu arriéré; continuez.

— Eh bien, je suis extrêmement gênée en ce moment... Mon père, qui m'a aidée quelquefois, se trouve maintenant ne pouvoir le faire, et cependant il me faut de l'argent, il m'en faut absolument; j'ai besoin de mille choses pour aller au mariage d'Isidore, c'est pourquoi je m'adresse à vous. Soyez assez gentil pour me donner... me prêter, veux-je dire, six mille francs... Oh! pour vous, ce n'est rien! c'est une misère!... et moi, cela m'obligera beaucoup.

Gaspard sort de sa poche son vilain mouchoir rouge, il s'essuie le nez dans tous les sens et répond enfin :

— Je suis fâché de ne pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, ma nièce, mais cela m'est impossible en ce moment...

— Vous pouvez bien ne point avoir cette somme sur vous, mon oncle, mais vous me la donnerez ce soir, ou demain...

— Pas plus demain que ce soir... je ne le puis pas.

Madame Rogille se pince les lèvres et reprend :

— Eh bien, si en ce moment c'est trop de six mille francs, ne m'en donnez que quatre, que trois même... Vous attendez sans doute des fonds de quelque part, vous me compléterez la somme plus tard.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous être agréable, ma nièce, mais cela ne se peut pas.

Augusta laisse échapper un geste d'impatience et s'écrie :

— Vous ne me ferez cependant pas croire, mon oncle, que vous êtes à court d'argent... Quand on fait des présents comme vous les faites... Vos deux cachemires valent au moins quatre mille francs... je m'y connais... Vos étoffes de velours, de soie, de mérinos! tout cela est magnifique... il y en a pour trois mille francs et plus... Vous ajoutez à cela un portefeuille renfermant dix mille francs... c'est un cadeau de prince... Mais enfin, je suis votre nièce aussi, il me semble qu'il ne serait pas juste de donner tout à l'une et rien à l'autre!... N'ai-je pas raison, mon bon oncle?

— Moi, ma nièce, il me semble qu'il est fort juste de ne rien donner à ceux qui, lorsqu'ils nous ont jugé pauvres, nous ont refusé à loger et même à déjeuner. Tandis que les autres, malgré leur indigence, ont partagé avec nous le peu qu'ils possédaient... Il est fort naturel que ceux-là soient récompensés, n'ai-je pas raison, ma belle nièce?

Madame Rogille recommence à déchirer son mouchoir, tout en murmurant :

— C'est que ceux-là ont été plus malins, voilà tout !... Votre Péroline dont vous êtes engoué !... c'est une fine mouche, avec son petit air de ne pas y toucher... Est-ce que vous croyez que j'ai été sa dupe... avec son histoire au sujet de M. Archibald ! Ce jeune homme allait chez elle... On sait bien pourquoi un jeune homme va chez une fleuriste... il paraît qu'il y en avait un autre qui y venait aussi... Ces messieurs se sont rencontrés... se sont querellés... deux rivaux, cela se comprend, et alors...

— Ma nièce, vous tenez là de fort méchants propos... vous calomniez votre cousine qui est honnête et sage... dont la conduite ne mérite que des éloges... Je vous engage fort à ne point répéter ce que vous venez de me dire là.

Augusta s'aperçoit qu'elle a fait fausse route, elle se hâte de reprendre :

— Mon Dieu! je puis me tromper... les apparences peuvent m'induire en erreur... je ne demande pas mieux que de le croire! Mais enfin, mon bon oncle, il ne faut pas pour cela m'en vouloir et me tenir rigueur... Je suis très-étourdie, je parle quelquefois sans réfléchir, mais je vous jure qu'au fond je ne suis pas méchante... Allons, ne soyez pas fâché contre moi... et tirez-moi un peu d'embarras. Je dois à ma marchande de modes, je dois à ma gantière, je dois à ma bijoutière... je dois à ma couturière, je ne sais plus de quel côté me retourner... Cependant, pour aller à la noce de ma cousine, il faut bien que j'aie des robes neuves...

— Je vous trouve parfaitement mise comme vous voilà.

— Ah ! la bonne plaisanterie... Ceci est une toilette du matin qui ne serait même pas convenable pour aller à la messe... Voyons, si vous n'êtes pas en fonds en ce moment, eh bien, donnez-moi quinze cents francs, mon oncle... je tâcherai que cela me suffise pour mes achats...

— Ma nièce, je vous ai déjà dit que je ne pouvais vous obliger en vous prêtant de l'argent, il est donc absolument inutile que vous persistiez à m'en demander. Je ne puis pas plus vous donner quinze cents francs que six mille francs... Vous me demanderiez cent sous, que, parole d'honneur, je ne pourrais pas vous les prêter.

Madame Rogille devient d'une pâleur livide, elle se mord les lèvres, mais elle ne dit plus rien. La voiture s'arrête, on était arrivé devant sa demeure. Gaspard descend, elle en fait autant, puis, saluant son oncle d'un air bien sec, lui dit :

— Je ne vous engage pas à monter chez moi... car je vais ressortir dans un moment... Veuillez bien dire à mademoiselle Péroline que je me priverai d'aller à sa noce.

— Tout comme il vous plaira, ma nièce, vous connaissez le proverbe : Faute d'un moine, l'abbaye ne manque pas !

Et Gaspard Braillard s'éloigne en se disant :

— Ce ne sera pas une grande privation pour nos jeunes mariés de ne point avoir madame Rogille à leur noce... Pécore ! va !... j'ai lu dans ton âme, j'ai deviné toutes tes mauvaises pensées... parce que tu te conduis mal, tu crois que les autres ne valent pas mieux que toi... Mais en dépit de tout ce monde-là, la fille d'Adrien va épouser Isidore, voilà le principal.

XLV. — LA NOCE.

Le jour si impatiemment attendu par Isidore est enfin arrivé. Dès onze heures du matin, Péroline est parée; la toilette de mariée lui sied à ravir; elle porte la couronne virginale avec autant de modestie que de pudeur, bien d'autres la portent avec fierté qui n'y ont pas les mêmes droits qu'elle. Mais on a toujours raison d'avoir l'air d'être digne de ce que l'on a.

Mademoiselle Rosinette est habillée avec autant de goût que d'élégance, elle va, vient, court dans la chambre, et depuis le matin, ne reste pas un moment en repos; elle fait infiniment plus d'embarras que la mariée; elle se met à chaque instant à la fenêtre en s'écriant : J'entends les voitures, on vient nous chercher.

Léopold, dans son costume neuf, n'ose pas marcher et courir de crainte de se salir et de se tacher.

L'oncle Gaspard est descendu de son réduit avec sa toilette neuve; rien ne lui manque, si ce n'est des gants.

Isidore ne se fait pas attendre; il est resplendissant de bonheur, d'amour, de plaisir. Il vient chercher sa future, il a en bas une remise qui peut contenir six personnes. Mais M. et madame Cadet doivent se rendre à la mairie de leur côté avec leurs enfants. Tout le monde s'y trouvera, et de là on doit se rendre à l'église.

Isidore reste en admiration devant Péroline, il ne peut se lasser de la contempler et dit à Gaspard :

— Ah ! mon oncle !... voyez donc comme elle est jolie... Que je suis heureux d'épouser une femme si gentille.

— Oui, mon ami, si jolie, si sage, si douce... c'est un vrai trésor que tu vas avoir.

— Ah ! si l'on bavarde, nous serons en retard, dit Rosinette, et ce ne serait pas poli de faire attendre les grands parents !

— Soyez tranquille, petite cousine, nous ne serons pas en retard... A propos... faites vos adieux à ce logement, car vous n'y reviendrez plus... des commissionnaires, dont je suis sûr, vont transporter tout ce qui est ici dans notre nouveau local, boulevard Sebastopol.

— Ah ! mon ami, qu'ils n'oublient pas les deux gravures de mon père, surtout... et qu'ils les placent comme ici... dans la chambre où nous nous tiendrons presque toujours...

— Soyez tranquille, ma chère Péroline, j'ai donné mes ordres en conséquence... Je sais combien ces tableaux vous sont chers !... Mais pourquoi Samsounac n'est-il pas venu avec nous.

— Grosse-Tête nous rejoindra à l'église... Partons-nous.... Vous verrez que nous serons en retard.

Péroline jette un dernier regard sur cette pauvre chambre où elle a passé parfois de bien tristes jours; mais le malheur attache quelquefois plus que le plaisir.

Enfin, on est en voiture, et Rosinette saute de joie, puis tout à coup elle regarde Gaspard et s'écrie :

— Ah ! mon oncle qui n'a pas de gants... il faut les mettre pour entrer à la mairie, n'est-ce pas, mon cousin.

— Sans doute, vous avez des gants blancs, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Des gants blancs... Ma foi non, mon ami, je n'y ai pas pensé du tout.

— Oh ! mais il vous en faut... Nous allons faire arrêter la voiture devant la première boutique de gantier.

— Comme c'est heureux que je me sois aperçue de cela ! dit Rosinette. Voyez-vous mon oncle donnant la main à la mariée et sans gant !... C'est pour le coup que madame Cadet se serait moquée de nous.

Isidore fait arrêter la voiture devant un marchand de gants. Mais Gaspard ne bouge pas, il se contente de dire à son neveu :

— Je ne sais pas acheter des gants... Allez-en choisir pour moi... Voyez, j'ai une grosse patte... et je ne veux pas être gêné.

Isidore se hâte de descendre et d'aller acheter des gants, il commence à croire que son oncle n'a jamais d'argent sur lui.

Enfin, Gaspard a des gants. On continue la route. On arrive à la mairie en même temps que la famille Cadet, et l'on y trouve bientôt Samsonnac en grande tenue, et dont la chevelure est bouclée de façon que sa tête pourrait de loin remplacer celle d'un lion.

La cérémonie de la mairie s'accomplit comme c'est l'usage ; madame Cadet est très-satisfaite de la toilette de la mariée ; elle se montre toujours aussi gracieuse avec son beau-frère, et envoie Exupère et Aurore embrasser leur oncle. Maître Désiré Gaspard est présent, et il va complimenter Péroline en lui annonçant qu'il a reçu une lettre de sa fille qui le prévient qu'elle est indisposée et ne pourra assister au mariage de sa cousine. La jeune mariée feint de recevoir cette nouvelle avec chagrin, mais au fond du cœur elle ne regrette nullement l'absence de madame Rogille.

Maître Désiré va ensuite frapper sur l'épaule de Gaspard en lui disant :

— Eh bien! tu es donc toujours un farceur, toi, tu aimes à tromper ton monde, tu te dis pauvre quand tu es riche. Au reste, tant mieux, sois persuadé que j'ai appris avec joie qu'il en était ainsi.

Gaspard reçoit ce compliment avec son air narquois et sans y répondre un seul mot.

Beaucoup de connaissances de madame Cadet et de son mari assistent à la cérémonie, car la grosse dame n'a pas manqué de dire à tout le monde qu'on y verrait leur frère le millionnaire, qui revient de la Californie et qui a fait à la mariée un cadeau princier.

Tous ces gens-là, lorsqu'ils sont réunis à la mairie, regardent avec curiosité Gaspard Braillard et se disent entre eux :

— Pour un millionnaire, il n'a pas l'air de faire de l'embarras... il a même des manières fort simples.

— Et il prend du tabac dans une horrible petite tabatière... Vous savez ? une queue de rat.

— C'est sans doute par originalité.

Madame Cadet n'a pas paru très-satisfaite de recevoir Samsonnac ; celui-ci lui fait une salutation chaque fois qu'elle le regarde, et il se tient si raide avec son habit noir, et ses cheveux forment une si grosse touffe, qu'elle finit par ne plus regarder de son côté ; lorsqu'on sort de la mairie, de nombreuses voitures, retenues par Isidore, font la queue devant la porte, et madame Cadet, qui est persuadée que c'est Gaspard qui les a louées, s'écrie :

— Ah ! j'espère que le beau-frère fait bien les choses ! il ne veut pas que personne de la société aille à pied... dame! on est millionnaire ou on ne l'est pas.

A l'église tout se passe parfaitement bien. Outre les connaissances des époux et les personnes de la noce, il y a beaucoup de monde, car on a su que la mariée était fort jolie et bien des gens sont curieux de la voir.

Samsonnac a trouvé le temps de dire bas à Isidore :

— Qui est-ce qui s'est chargé de commander la cérémonie de l'église?

— C'est moi, répond le jeune homme. Mon oncle m'a dit qu'il ne s'y entendait pas.

Et le jeune Bordelais fit la grimace en murmurant :

— Il faut espérer qu'il s'entendra un de ses jours à payer mon tailleur.

Au moment où la mariée sortait de la sacristie, donnant la main au père de son mari, un jeune homme fort élégant, qui se tenait exprès sur son passage, lui fait un salut profond et respectueux.

— C'est M. Archibald, dit Isidore après avoir échangé un salut avec ce monsieur qui est venu à la campagne de son père.

— Oui, oui, dit Rosinette qui est alors près du marié. C'est ce monsieur-là avec qui Grosse-Tête a manqué de se battre.

— Comment! ce serait lui... qui avait poursuivi, insulté Péroline?...

Mademoiselle Rosinette s'éloigne vivement d'Isidore parce qu'elle s'aperçoit qu'elle vient de commettre une sottise. Isidore se rapproche de Samsonnac, en lui disant :

— Est-il vrai que ce jeune homme qui vient de saluer ma femme soit celui avec qui vous avez dû vous battre en duel ?...

— Ce monsieur là-bas!... ma foi, je crois que oui... Eh bien! après... que vous importe ?.. Vous semblez tout irrité...

— Pourquoi se permet-il de venir ici... de saluer ma femme ?...

— Mon cher ami, il a salué votre femme fort respectueusement... Il a, comme tout le monde, le droit d'assister à une cérémonie religieuse... et de quoi diable allez-vous vous occuper, dans un si beau jour... Tenez... voyez... votre charmante femme se retourne et vous cherche des yeux... étonnée de ne point vous voir près d'elle...

— Ah ! vous avez raison, je suis un extravagant ! je n'ai pas le sens commun !... Je ne dois songer qu'à Péroline et à mon bonheur.

Isidore court rejoindre sa femme, son humeur se dissipe, cependant cet incident a laissé une forte impression dans son esprit, il retourne plusieurs fois la tête pour voir si M. Archibald est encore là, mais c'est en vain qu'il regarde à droite et à gauche, l'ami intime de M. Rogille a disparu.

Le repas de noce est aussi gai que peut l'être une réunion dont la majeure partie se compose de gens qui ne se connaissent pas ; les uns croient devoir être gourmés pour avoir l'air comme il faut, et les autres se taisent parce qu'ils ne trouvent rien à dire. Les mariés, placés vis-à-vis l'un de l'autre comme c'est l'usage, se regardent et cela leur suffit ; Gaspard Braillard ne s'occupe qu'à bien manger et à bien boire ; son frère, M. Cadet, à caresser sa perruque ; l'avocat à causer avec un vieil avoué, et madame Cadet à compter les plats qui sont sur la table, et les divers vins que l'on sert, tout en disant à chaque minute, à un monsieur assis à côté d'elle :

— Décidément, mon beau-frère le millionnaire fait très-bien les choses... Ce repas est magnifique... rien n'y manque !... Cela lui coûtera gros ! mais il s'en moque pas mal ! et regardez-le ! quelle simplicité, quelle originalité !... il ne fait aucun embarras... on le prendrait pour un modeste employé surnuméraire.

— C'est vrai, répond le voisin ; mais, par exemple, il fait honneur au repas qu'il a commandé... il mange et boit comme quatre ! C'est ce qu'on appelle un beau coup de fourchette !

Samsonnac, qui se trouve placé entre Rosinette et une jeune dame assez gentille, trouve de temps en temps le moyen d'égayer sa voisine avec quelques bons mots, quelques remarques piquantes, et ne manque pas d'incliner la tête chaque fois que madame Cadet regarde de son côté. Le jeune Exupère et sa sœur Aurore se bourrent à qui mieux mieux, et Samsonnac offre à sa voisine de parier que, sans bouger de place, il enverra des olives dans la bouche du Deux-Mille qui est presque en face de lui.

Madame Cadet, que le champagne rend très-loquace, s'écrie au dessert : — Ah ! quel dommage que ma nièce, madame Itogille, ne soit pas des nôtres.... une si belle fête... un si beau repas !

— Elle est indisposée, répond l'avocat. Il faut qu'elle soit vraiment mal portante pour avoir manqué une journée agréable.

— Mais j'ai vu avec plaisir que M. Archibald de Saint-Ouen assistait ce matin à la cérémonie de l'église... C'est un monsieur qui est fort distingué... Viendra-t-il ce soir au bal... Isidore l'avez-vous invité ?

Isidore se mord les lèvres, car il a vu qu'au nom d'Archibald Péroline avait changé de couleur et il répond d'une voix brève :

— Non, madame, pourquoi donc aurais-je invité ce monsieur que je ne connais pas ?...

— Vous avez donc oublié qu'il nous a fait l'honneur de venir nous voir à notre maison de campagne de Livry ?

— Je me rappelle en effet que ce monsieur y est venu, mais pour chercher madame Rogille et son amie ; il n'a pas seulement voulu se reposer chez nous.

Madame Cadet fait la grimace en se disant : — Quel imbécile que mon beau-fils ! Et il n'est plus question de M. Archibald, au grand contentement des mariés, auxquels le nom seul de ce monsieur est toujours désagréable à entendre.

Le bal est digne du dîner et infiniment plus gai, parce que beaucoup de jeunes étudiants en médecine, amis d'Isidore, viennent augmenter la réunion. C'est à qui fera danser la mariée. Mademoiselle Rosinette, dont tout le monde admire la gentillesse, est aussi obligée d'inscrire par numéro le nombre de ses invitations, tandis que sa cousine, mademoiselle Aurore, est souvent obligée, pour danser, d'avoir recours à son frère, qui ne le fait jamais qu'en rechignant.

On a dressé quelques tables de jeu pour les gens qui ne dansent pas, car il faut, dans une réunion, tâcher que tout le monde s'amuse. Quelques papas font le whist ; une table d'écarté est établie pour les jeunes gens qui affectent de ne point danser, probablement parce qu'ils s'en acquitteraient trop mal.

Gaspard Braillard est allé regarder les joueurs d'écarté ; bientôt son frère Cadet arrive près de lui, et lui dit :

— Sais-tu jouer ce jeu-là ?

— Ah! bigre, je crois bien que je le sais! A San Francisco, on y passait des nuits entières. Au reste, je connais à peu près tous les jeux.

— Pourquoi ne joues-tu pas, alors?... je parierais pour toi... tu dois être heureux au jeu... Il y a un proverbe qui dit : L'eau va toujours à la rivière... eh! eh!

— Je ne joue pas parce que je n'ai pas d'argent... sur moi...

— Eh! mon cher ami, que ne le disais-tu! Ce n'est pas cela qui doit te gêner... et, entre frères, la bourse de l'un doit toujours être au service de l'autre...

— C'est gentil, ce que tu dis là, Cadet, c'est dommage que tu ne pratiques pas toujours ces maximes-là!

— Ah! ah!... il plaisante sans cesse, ce diable de Gaspard!... Tu as toujours aimé à plaisanter... Veux-tu de l'argent? tiens, voilà vingt francs, en as-tu assez?

— Oui, avec de la veine, c'est suffisant pour faire sauter tous ces jeunes mirmidons.

Gaspard se met à la table d'écarté ; on jouait un jeu fort modeste, et lorsqu'on lui voit avancer une pièce de cinq francs, tous les joueurs se regardent en disant : — C'est le millionnaire! Ces messieurs, après

s'être longtemps consultés, parviennent, en se mettant six, à faire les cinq francs.

— Je parie dix sous! dit M. Cadet, effrayé de voir son frère jouer si gros jeu. Le pari est tenu. La partie s'engage et Gaspard perd.

— Ma revanche? dit-il à son vis-à-vis, qui s'empresse de lui accorder sa demande. Cette fois les cinq francs se font plus facilement, et M. Cadet parie encore dix sous.

Gaspard perd la revanche comme il a perdu la première. Mais au lieu de se lever, il reste à sa place en disant :

— Encore une... les dix francs... Ça va-t-il!

Mais les dix francs ne sont pas tenus par les rats qui gagnent; ils ne font pas plus de cinq francs et les dix sous de M. Cadet.

Gaspard perd cette troisième partie, et il jette sur la table les cent sous qui lui restent, en disant :

— Allons, messieurs... encore celle-ci, ce sera probablement la dernière.

La partie est engagée, et Gaspard la perd comme les autres, il quitte alors la table, en disant en riant :

— Je suis ce qu'on appelle nettoyé!

— Sapristi! dit M. Cadet, tu perds vingt francs comme si tu avais perdu dix sous, on voit bien que tu roules sur l'or... Moi, j'ai perdu quarante sous et je les regrette beaucoup!

— Mon cher ami, vois-tu bien, le jeu est un hasard... on a de la chance ou on n'en a pas... Aujourd'hui, je crois que tu me prêterais encore vingt francs que je les perdrais comme les premiers...

— Tu feras bien mieux de ne plus jouer.

Le bruit se répand bientôt dans le bal que le frère millionnaire a perdu à l'écarté des pièces de cinq francs comme si c'était des centimes, et M. Cadet s'approche de sa femme et lui dit à l'oreille :

— Je lui ai prêté vingt francs.

— A qui?

— A mon frère Gaspard.

— Vous avez bien fait... vous avez très-bien fait... Prêtez-lui en encore s'il en veut... Vous comprenez bien qu'il nous rendra tout cela avec usure!...

— C'est ce que j'ai pensé... Je vais rôder autour de lui pour voir s'il en veut encore.

Mais Gaspard ne se soucie plus de jouer; il boit beaucoup de punch, ce qui le met en si joyeuse humeur, qu'il invite madame Cadet à danser. Celle-ci ne se sent pas de joie, elle prend la main que lui offre son beau-frère, comme si elle prenait un bâton de maréchal; elle se carre, elle fait bouffer sa robe, elle veut la plus belle place du bal; il faut qu'on se range et qu'on lui fasse beaucoup de place. Enfin l'orchestre donne le signal, alors la grosse Eudoxie s'élance avec son cavalier qui a quelque peine à la soulever lorsqu'on fait la queue du chat; mais bientôt Gaspard se met en train, alors il ne s'arrête plus, danse à tort et à travers, écrase le pied de l'un, marche sur la robe de l'autre et envoie ses jambes à tout le monde. Madame Cadet trouve cette danse ravissante, bien que sa robe ait reçu aussi quelques accrocs; elle ne cesse de s'écrier :

— Est-il gai!... est-il pétulant!... Voilà comme on danse en Californie, messieurs!... Ah! ils sont bien plus forts que les Parisiens, par-là!

Tout le monde n'est pas de l'avis de madame Cadet, car plusieurs danseuses, ennuyées de recevoir des coups de pied, ont abandonné le quadrille avant sa fin, et il est heureux qu'il ne tarde pas à terminer, sans quoi madame Cadet et son cavalier allaient se trouver seuls et obligés, pour danser, de se faire vis-à-vis.

Quant à Samsonnac, il fait l'admiration du bal par sa danse qu'il entremêle de temps à autre de ces pas espagnols que Juanita lui a montrés. On fait cercle pour le voir danser, puis on demande à madame Cadet quel est ce jeune homme qui danse si bien, et si ce n'est pas un artiste de l'Opéra. La grosse Eudoxie répond :

— C'est un simple artiste en vins! J'aime mieux la danse de mon beau-frère.

Et Samsonnac, en passant à côté de cette dame, a bien envie de lui dire à l'oreille : — Quelqu'un qui ne vous craint pas!

Il n'est si beau jour qui ne finisse, dit-on; mais celui-là, tel beau qu'il soit, semble toujours un peu long au marié. Isidore a respecté la pudeur de sa femme en restant avec elle jusqu'à la fin du bal; il a bien fait : il n'y a qu'un bal de noces dans le mariage, et il y a tant de nuits!

LVI. — MAUVAISES LANGUES, SOUPÇONS.

Isidore et sa femme se sont éveillés aussi heureux qu'il soit possible de l'être quand on possède tout ce qu'on désirait... Si vous connaissez un bonheur au-dessus de celui-là, vous me ferez bien plaisir de me l'envoyer.

Les enfants dorment toute la grasse matinée; mademoiselle Rosinette n'avait pas manqué une seule danse, et le petit garçon avait continuellement santé à travers tout le monde.

L'oncle Gaspard, fatigué de sa nuit et de sa danse, ronfle encore à l'heure du déjeuner.

— Mon Dieu! ma bonne amie, dit Isidore en voyant sa femme s'occuper des apprêts du déjeuner, j'étais tellement bouleversé par l'idée de votre mariage, que j'ai oublié l'essentiel.

— Quoi donc, mon ami?

— Eh parbleu! une bonne, une domestique pour nous servir, pour t'épargner tous ces tracas, tous ces détails fatigants... Mais, au reste, je pense que tu t'entendras mieux à la choisir que moi, et dès aujourd'hui tu y songeras, n'est ce pas?

Péroline sourit à son mari et répond :

— Mon ami, à quoi bon une bonne... Je suis habituée à m'occuper des détails d'un ménage, et cela ne m'est point désagréable... Et puis, il ne faut pas aller trop vite; pour prendre une domestique, est-ce que nous sommes assez riches, mon ami?

— Mais nous avons à peu près quarante mille francs, c'est-à-dire, nous les avions, mais comme j'ai payé les meubles qu'il fallait pour ce logement... et puis les frais de notre mariage à l'église... et les voitures... J'en ai à peu près pour deux mille francs... Mais je suis bien persuadé que mon oncle me rendra cet argent...

— Ce n'est pas certain, mon ami, car enfin, il n'y est pas obligé..

— Non, sans doute, mais quand on fait des cadeaux comme il t'en a fait un, c'est que l'on est très-riche, et comme il t'aime beaucoup... Enfin, c'est lui qui a fait notre mariage... il me laisse payer tous ces frais pour m'éprouver, pour voir si j'aurai confiance en lui, mais je suis persuadé qu'il me rendra tout cela.

Le déjeuner est prêt, les enfants sont levés, on monte frapper à la porte de Gaspard qui dormait encore, mais qui ne tarde pas à descendre. Il embrasse la mariée, il embrasse les enfants et l'on se met gaiement à table.

— J'espère que tu es un mortel bien heureux, dit Gaspard en s'adressant à son neveu, tu as la crème des femmes! aussi, je suis persuadé que vous n'aurez jamais ensemble la plus petite querelle!

— Oh! assurément, mon oncle, et cependant j'ai déjà un reproche à adresser à ma femme...

— Un reproche, mon ami?

— Oui, c'est de m'avoir caché que ce monsieur qui t'a longtemps poursuivie... qui s'est permis d'aller chez toi, fût M. Archibald de Saint-Ouen!

— Comment, mon ami, tu sais que c'est lui! Et comment donc le sais-tu?

Ici, mademoiselle Rosinette voudrait pouvoir se cacher sous la table, mais comme il n'y a pas moyen, il faut qu'elle entende Isidore répondre : — Mais c'est ta sœur... lorsque je le saluais à l'église;... moi, le saluer... ah! si j'avais su!...

— Rosinette, dit Péroline, vous ne cesserez donc jamais, par votre bavardage, de m'attirer des soucis!... Mon ami, je t'avais caché le nom de ce monsieur, parce que je te connaissais assez pour savoir qu'une rencontre, un duel peut-être, aurait été la suite de cet aveu... J'ai pensé que c'était bien assez que M. Samsonnac se fût exposé pour moi... Je ne voulais pas être cause de quelque malheur... ce que j'ai fait là, mon ami, je le ferais encore... J'ignorais, d'ailleurs, que ce M. Archibald fût connu de toi, mais je l'aurais su, que je ne te l'aurais pas nommé davantage... Maintenant, je prends mon oncle pour juge... qu'il nous dise si j'ai eu tort d'agir ainsi.

— Non, ma chère nièce, vous avez bien agi : les hommes sont faits pour se battre, et les femmes pour empêcher qu'on se batte; celles qui agissent autrement sont en général de vilaines femmes, et qu'on ne trouve que dans un vilain monde.

— Allons, ma chère Péroline, pardonne-moi, je suis forcé de convenir que tu as agi avec ta sagesse ordinaire... Oui, décidément, c'est moi qui avais tort de t'en vouloir... mais tu m'excuseras, n'est-ce pas?

— Est-ce que je puis être fâchée avec toi... mais, attends, ce n'est pas tout, mon ami...

— Comment, il y a encore quelque chose?

— Oui, et comme je ne veux pas qu'il règne aucun mystère entre nous maintenant, je dois achever de te dire ce qui concerne ce monsieur.

— Ah! c'est encore de lui qu'il est question?

— Quand ma cousine Augusta... madame Rogille, est venue me voir... ou plutôt voir son oncle, il y a quelques jours, elle m'a demandé la permission d'amener à notre noce un monsieur dont elle vantait l'élégance et les bonnes manières... J'aurais probablement consenti lorsque, heureusement, elle l'a nommé : c'était M. Archibald; alors, tu penses bien que j'ai refusé, car il m'eût été fort désagréable de voir ce monsieur parmi nous...

— Ah! par exemple! je trouve ceci d'une audace sans pareille... Comment! après avoir été assez impertinent avec une femme pour se faire chasser de chez elle, où il ne s'était introduit que par supercherie, ce monsieur demande à venir danser à la noce de cette même personne... Que pensez-vous de cela, mon oncle?

— Je pense, mon ami, qu'il y a des jeunes gens qui ne doutent de rien.

— Eh! mon Dieu! mon ami, pourquoi ne pas penser plutôt que madame Rogille m'a fait cette demande sans même en avoir prévenu ce monsieur; son habitude n'est-elle pas de l'avoir sans cesse pour cavalier... aussi a-t-elle été fort irritée de mon refus.

— Je le crois. Quelle raison lui as-tu donnée pour refuser ce monsieur?

— Je ne lui en aurais pas donné d'autre que mon désir de n'avoir que tes amis, mais Rosinette était là... et...

— Ah! je comprends, elle a dit comment vous connaissiez ce monsieur!... eh bien! j'en suis enchanté, je suis bien aise que ma cousine Augusta sache ce que c'est que son M. Archibald... Ah! elle a dû être furieuse!

— Oh! oui, s'écrie Rosinette, qui est bien contente de ce que Isidore trouve qu'elle a eu raison de parler. Oh! oui, elle était furieuse... elle a dit tout plein de méchancetés à ma sœur... et elle s'est moquée de ce pauvre petit Grosse-Tête, quand on a dit qu'il avait manqué de se battre avec ce monsieur, et elle m'a appelée enfant terrible!... Aussi, j'étais bien sûre qu'elle ne viendrait pas à la noce... et puis elle a emmené mon oncle, elle n'a pas voulu lui parler devant nous... et je gagerais que c'était pour lui dire encore des méchancetés de ma sœur... n'est-ce pas, mon oncle?

— Non, ma bonne amie, non, ce n'était pas pour cela que madame Rogille voulait me parler en particulier... D'abord, elle n'eût pas été bien venue de me tenir un tel sujet de conversation, nous n'aurions pas jasé longtemps... Mon Dieu, ma nièce voulait tout bonnement m'emprunter de l'argent! et comme je n'en ai pas, je l'ai refusée, voilà tout!...

— Oh! que vous avez bien fait de lui en refuser, mon oncle! s'écrie la petite fille en battant des mains, ah! que j'en suis contente!...

— Mais de quoi vous mêlez-vous, Rosinette?... Vous allez donc devenir méchante à présent?

— Dame! ma sœur, quand les gens le sont avec nous... Pourquoi m'a-t-elle appelée *enfant terrible!*

Le bruit de la sonnette interrompt la conversation. La petite fille va ouvrir, et on voit arriver un envoyé du restaurateur qui vient apporter la note acquittée des frais de la noce, du bal, de l'orchestre, enfin de tout ce qu'on lui avait commandé; cela se monte à dix-huit cents francs.

Isidore prend la note, regarde son oncle et murmure :

— Mon oncle... c'est le montant des frais pour hier... chez le restaurateur...

— Ah! tu dois en avoir pour une somme assez ronde,.. mais, du reste, c'était bien... oh! très-bien, rien ne manquait!

— Cela se monte à dix-huit cents francs!

— Ma foi, ce n'est pas trop cher... et puis, écoutez donc, mes enfants, on ne se marie pas tous les jours!... et il faut bien fêter celui qui assure notre bonheur.

— Alors, mon oncle, vous me conseillez...

— Dame, mon ami, je te conseille de payer, c'est toujours ce qu'on a de mieux à faire quand on le peut.

Isidore se lève, va à son secrétaire, y prend la somme demandée et paye le traiteur. Péroline semble trouver cela tout naturel, mais mademoiselle Rosinette semble au contraire fort surprise de ce que l'oncle Gaspard ne dénoue pas encore les cordons de sa bourse.

Après le déjeuner, Gaspard est sorti comme à son ordinaire, et Isidore dit à sa femme :

— Je ne conçois rien à la conduite de notre oncle... mais je commence à croire que tu as raison, ma bonne amie, et que nous ferons bien de ne point aller trop vite!...

— Ah! vois-tu, tu es de mon avis!

— Ce n'est pas que mon idée ne soit toujours la même! mon oncle veut nous éprouver... voir si nous ferons un emploi convenable de l'argent qu'il nous a donné... Au reste, si tu ne prends pas une bonne maintenant, j'exige au moins que tu prennes une femme de ménage...

— Mais, à quoi bon, mon ami?

— Oh! sur ce point, je serai inflexible; d'ailleurs crois-tu donc que je ne gagnerai pas de l'argent, moi, que je veux passer ma jeunesse à me croiser les bras? Ah fi! je serais honteux de moi-même! Je commence à prendre goût à ma profession de médecin... à sentir ce qu'il y a de beau, d'honorable à secourir les êtres qui souffrent... Qui sait, je deviendrai peut être par la suite un docteur célèbre!...

— Et moi, mon ami, est-ce que tu crois que je vais renoncer au travail? Mon état n'a rien de désagréable, je commence à avoir quelque talent, je veux le perfectionner; ainsi, tu le vois, telle chose qui arrive, l'avenir est à nous! Et n'est-il pas plus sage de compter sur soi que sur les autres...

— Tu as raison, toujours raison... Si je pense parfois à cette fortune de ton oncle, c'est dans la crainte de ne point te rendre assez heureuse, de ne point voler toujours au devant de tes moindres désirs...

— Si c'est cela qui te fait désirer de la fortune, n'aies aucune inquiétude, mon Isidore, mes désirs, mes goûts ont toujours été très-simples; devenir ta femme, telle était ma seule ambition... je la suis... que me faut-il de plus?

Les nouveaux époux étaient tout à cette conversation de lune de miel, qui ne doit jamais cesser dans la ville de *Narbonne*, lorsque l'ami Samsonnac vient s'informer de la santé des mariés de la veille.

Il ne leur demande pas s'ils sont heureux, il y a de ces choses qui sont trop visibles pour qu'il soit besoin de s'en informer. Mais il les complimente sur le bal, sur la danse, sur tous les détails de la fête, et termine en disant :

— Cela a dû coûter un peu cher... mais j'aime à croire que cette fois notre oncle le sournois s'est exécuté!

— Mais non, mais non! s'écrie Rosinette, il n'a rien donné du tout!... c'est mon frère Isidore... je veux dire mon frère à présent, c'est Isidore qui a tout payé.

— Comment!... il serait possible!...

— Oui... n'est-ce pas, Grosse-Tête, que c'est bien extraordinaire?

— Ma foi, oui, moi je trouve cela fort singulier...

— Mais pourquoi donc voulez-vous que notre oncle paye pour nous? dit Péroline.

— Je ne dis pas que je veuille, mais je dis que cela me semblait devoir aller de source après le présent qu'il vous a fait... Tous les frais de votre noce devaient le regarder...

— Et moi, mon ami, reprend Isidore, je répète mon refrain, mon oncle veut nous éprouver, voir quel emploi nous ferons de notre argent...

— Mais, capédébious, comme nous disons à Bordeaux, qu'il vous éprouve vous autres ses parents, je le veux bien, si c'est sa fantaisie! mais je ne vois pas pourquoi il éprouverait mon tailleur qui ne lui est de rien, et à qui il ne paye pas plus ses façons que ses fournitures!

Quinze jours se sont écoulés depuis le mariage d'Isidore et de Péroline; ils ont passé bien vite et bien gentiment pour les jeunes mariés. Péroline est allée avec son mari rendre ce que l'on appelle ses visites de noces. Elle avait une robe faite d'une des étoffes de soie dont le fameux carton était rempli, elle avait sur ses épaules un de ses cachemires, et tout le monde admirait sa beauté, sa grâce, sa jolie tournure et l'élégance de sa parure.

Madame Cadet avait encore palpé la robe, touché et manié le cachemire en s'écriant :

— C'est superbe... il n'y a rien au-dessus de cela!... Ce frère Gaspard fait bien les choses quand il s'y met!... Et il continue à demeurer au-dessus de vous... dans une petite chambre de rien du tout?

— Oui, madame.

— Et il prend toujours ses repas chez vous?

— Oui, madame.

— Alors il vous paye une pension, je présume?

— Il ne nous a parlé de rien, madame, et nous ne lui avons rien demandé.

— Ah! vous êtes des finauds!... je vous vois venir avec vos gros sabots... mais enfin il faut espérer que ce monsieur pensera aussi un peu à ses autres nièces et neveux!

On ne savait pas à quoi pensait l'oncle Gaspard, mais à coup sûr, ce n'était point à payer ses dettes, car le tailleur de Samsonnac n'avait encore rien reçu; et comme cet homme ennuyait beaucoup le jeune Bordelais en lui demandant sans cesse la nouvelle adresse de la pratique qu'il lui avait procurée, Isidore, pour débarrasser Samsonnac de toutes ces importunités, s'était décidé à payer le tailleur, en disant :

— Mon oncle me rendra cela avec le reste.

Et Melchior avait ajouté à demi-voix :

— Prends garde de le perdre.

Mais, un beau matin, M. Cadet voit arriver chez lui son chapelier, qui, après s'être informé s'il n'a rien à faire retaper, lui dit :

— Monsieur sait qu'on me doit toujours un chapeau que monsieur son frère a pris chez moi...

— Mon frère... quel frère?

— Monsieur votre frère qui revient de la Californie, il était ce jour-là avec M. votre fils Isidore... Il a acheté un chapeau, il n'avait pas d'argent sur lui, il n'a pas payé... Vous concevez bien, monsieur, que cela ne m'inquiète pas du tout... si je vous en parle, c'est pour savoir si je dois porter cela à votre compte ou au sien, voilà pourquoi je me suis permis de vous rappeler cela.

M. Cadet se gratte l'oreille, tire sa perruque, puis va trouver sa femme, et lui dit :

— Mon frère Gaspard doit encore le chapeau qu'il a pris chez mon chapelier... celui-ci est là, faut-il payer le chapeau de Gaspard?

— Assurément, payez-le... et bien vite... il n'y a pas à hésiter, c'est une occasion de montrer votre confiance à votre frère... saisissez-la...

— Ma confiance... mais Gaspard ne m'a pas encore rendu les vingt francs que je lui ai prêtés pour jouer à l'écarté le jour de la noce...

— Eh qu'importe!... tant mieux au contraire!... il nous rendra tout cela en bloc!... Un de ces jours, je m'en flatte, nous verrons aussi arriver chez nous un beau carton qui sera rempli d'étoffes merveilleuses, de parures superbes pour moi et mes enfants!...

— Tu crois? alors je vais payer le chapelier.

Huit jours plus tard, en venant essayer des souliers neufs au jeune Exupère, le cordonnier dit à madame Cadet :

— Il m'est toujours dû une paire de souliers escarpins, tout ce qu'il y a de plus beau, que j'ai vendus au frère de monsieur... Je crois que c'est son frère Gaspard... Il est entré dans ma boutique, il était avec M. Isidore, qui m'a dit : Donnez des souliers à mon oncle, ce que vous aurez de mieux. Ensuite, ce monsieur n'ayant pas d'argent sur lui, je n'ai pas été payé. Depuis ce temps il aura probablement oublié cette petite dette; du reste, je n'en suis pas inquiet, et si je

dis cela à madame, c'est seulement pour qu'elle le rappelle à son beau-frère dans l'occasion.

— Je vais faire mieux, dit madame Cadet, je vais vous payer les souliers que mon beau-frère vous doit... Il est fort distrait, il pourrait n'y plus penser.

— C'est comme madame voudra.

Eudoxie paye et apprend à son mari ce qu'elle a fait, en ajoutant :

— Voyez-vous comme votre frère va nous devoir de la reconnaissance? Que d'obligations il nous aura.

— Il nous devra de la reconnaissance et de l'argent... le jeu, le chapeau, les souliers...

— Monsieur Cadet, me croyez-vous femme à mal placer mon argent? à le jeter par la fenêtre?

— Non, bobonne, mais je...

— Mais je vous répète que tout cela nous rapportera beaucoup et surtout à mes enfants... Seulement, je trouve drôle cette habitude qu'a prise votre frère le millionnaire de toujours sortir sans argent!...

— C'est probablement pour ne point trop en dépenser.

— Ce ne peut être que cela... il y a tout à parier que quand il se met à acheter, il n'y a plus moyen de l'arrêter... Témoin ce qu'il a envoyé aux enfants d'Adrien... C'était par trop, et pour ne pas en faire autant tous les jours il se sera dit : Sortons sans prendre d'argent sur moi.

Pendant qu'on se disait cela chez les Cadet, Gaspard continuait sa vie habituelle, et les jeunes mariés, tout au bonheur qu'ils goûtaient dans leur nouveau domicile, ne songeaient plus à s'inquiéter de ce que leur oncle faisait de sa fortune. Mais il n'en était pas de même de la petite Rosinette et de l'ami Samsonnac : ceux-ci se disaient, avec assez de raison, qu'un homme très-riche ne voudrait pas habiter constamment dans une chambre de bonne; la petite fille, qui observait tout, avait remarqué que son oncle se mouchait dans un mouchoir plein de trous, elle le lui avait dit en riant et il avait répondu :

— J'en achèterai deux ou trois neufs quand je toucherai mon semestre.

De son côté, Samsonnac avait plusieurs fois rencontré Gaspard, flânant sur les boulevards. Alors il lui avait proposé d'entrer au café prendre quelque chose; Gaspard avait toujours accepté, mais pas une seule fois il n'avait rendu au jeune homme une de ses politesses.

— Ça n'est pas naturel! disait Samsonnac à Rosinette. Que diable! un homme riche ne reçoit pas sans cesse des régalades sans en rendre quelques-unes... où ce serait un ladre... et je ne crois pas qu'il le soit.

— Et un homme qui a de l'argent se mouche-t-il dans de vilains mouchoirs troués dont je ne voudrais pas pour essuyer nos meubles?

— Ce n'est guère l'usage...

— Et il se promet d'en acheter deux! quand il touchera sa rente!...

— Tout ceci n'est pas clair; entre nous, Rosinette, je crois que le cher oncle n'a plus le sou!...

— Je le crois aussi; mais alors, pourquoi s'est-il dépouillé de tout ce qu'il avait pour nous faire un si beau présent... Ce n'est pas raisonnable cela, n'est-ce pas, Grosse-Tête?... Vous ne répondez pas?

— Ma foi, c'est qu'à cela je ne sais que répondre.

Un jour que les jeunes époux avaient retenu Samsonnac pour dîner avec eux, on n'attendait plus pour se mettre à table que l'arrivée de l'oncle Gaspard. Contre son ordinaire il se fait un peu attendre, mais il arrive enfin, l'air guilleret comme de coutume. Il tient à sa main un petit sac, qu'il vide devant Péroline en lui disant :

— Ma chère nièce, j'ai touché mon semestre, cent trente-cinq francs; je vous en compte cent dix, j'en garde donc vingt-cinq pour m'acheter différentes choses dont j'ai besoin, entre autres des mouchoirs, car ma petite Rosinette m'a fort bien fait remarquer que je ne tarderais pas à me moucher dans mes doigts, ce qui n'est pas convenable. Et maintenant, mes enfants, comme je suis encore assez solide pour faire quelque chose, je vais m'occuper sérieusement de trouver un emploi, n'importe lequel, parce que je ne veux pas rester éternellement à votre charge, et ce n'est pas avec cent dix francs que je vous donnerai tous les six mois que je payerai mon logement et ma nourriture.

Les jeunes gens se regardent; personne ne sait ce que cela veut dire, et la surprise rend tout le monde muet. Gaspard voyant cela, se met à rire en leur disant :

— Eh bien! mes enfants, qu'avez-vous donc, vous me regardez comme un événement... Qu'ai-je donc dit de si extraordinaire?

— Pardon, mon oncle, répond enfin Isidore; mais tenez... franchement, nous n'y comprenons rien... Quand on fait des présents magnifiques comme vous les faites, c'est qu'on a de la fortune... Nous ne vous demandons rien! Oh! non, mon oncle, gardez vos richesses, faites-en l'emploi qu'il vous plaira... nous serons toujours très-heureux de vous avoir avec nous.

— Mes richesses! s'écrie Gaspard en haussant les épaules, voyons, mes enfants, il me semble qu'il est bien temps de finir cette comédie que j'ai jouée assez longtemps et seulement dans le but de vous être agréable et surtout de faire réussir votre mariage... car j'avais bien deviné que madame Cadet n'y consentirait que si elle me croyait riche... Mais vous voilà mariés, il n'y a plus à revenir là-dessus; Isidore a touché l'argent qui lui revenait de sa mère, on le lui devait; madame ma belle-sœur a doté Péroline de cinq mille francs, ceci est un beau trait, mais auquel elle n'aurait jamais songé si elle ne m'avait pas cru millionnaire!... A présent je redeviens ce que je n'ai jamais cessé d'être, n'ayant rapporté d'Amérique que quinze sous à manger par jour et franchement je trouve que je mange plus que cela!...

Les jeunes mariés sont stupéfaits.

— J'avais quelques soupçons qu'il en était ainsi! dit Samsonnac en souriant.

— Et moi aussi! s'écrie Rosinette, mais le présent... le superbe présent...

Oh! oui, mon oncle, comment avez-vous fait pour nous donner tout cela?

— Comment j'ai fait!... Mais, cornes du diable! ce n'est pas moi qui vous ai envoyé ce carton qui renfermait de l'argent et des marchandises!... et où donc aurais-je pris tout cela, puisque je n'ai pas le sou!

— Ce n'est pas vous?

— Ce n'est pas vous?

— Eh! non, mille fois non!... sacrebleu! si c'était moi, je m'en glorifierais, je ne m'en cacherais pas...

— Mais vous avez avoué que c'était vous, le jour de l'an quand nous vous avons tant remercié...

— Faut-il vous répéter cent fois que j'ai compris qu'il fallait laisser croire que j'étais millionnaire pour faire endêver les autres et fourrer dedans la grosse Cadet... Cela vous faisait plaisir d'ailleurs; j'ai dit : laissons aller les choses... N'aviez-vous pas avec l'ami Samsonnac essayé déjà de faire croire que j'étais riche; cela n'avait pas pris. Pardieu! me suis-je dit, voilà une bonne occasion pour qu'on me croye millionnaire!... Et en effet, tout le monde a donné dedans, et vous aussi à ce que je vois!...

— Mais alors, mon oncle, s'écrie Péroline, qui donc m'a fait ce magnifique cadeau?

— Oui, dit Isidore, d'où est venu ce carton... ces parures... cet argent?...

— Oh! quant à cela, mes enfants, vous m'en demandez plus que je n'en sais!... Je vous dis la vérité sur ce qui me concerne; quant au reste, comment diable voulez-vous que j'en sache plus que vous?...

Les jeunes mariés sont tout émus par ce qu'ils viennent d'apprendre. Isidore paraît surtout fort attristé, la petite Rosinette ne cesse de crier :

— Ce n'est pas mon oncle qui nous a envoyé ce beau carton... mais qui donc?... qui donc! mon Dieu, qui donc?... Comment savoir!... comment deviner!

— On le saura sans doute tôt ou tard, dit Samsonnac, mais en tous cas, un tel envoi ne pouvait venir que d'un ami.

— D'un ami? murmure Isidore. Et quel ami? ma femme ne voyait personne... Ce présent ne vient d'aucun de ses parents... il était d'ailleurs d'une richesse!... ce sont les gens qui jettent l'argent par la fenêtre qui font de semblables cadeaux... On n'aurait pas dû l'accepter...

— Ah! mon ami, quel reproche injuste tu me fais là... Comment pouvions-nous refuser d'ailleurs? Tu sais comment ce carton a été apporté chez nous... Un commissionnaire, qui ne savait pas lui-même qui l'envoyait, en était porteur... Rosinette était seule pour le recevoir... elle ignorait si ce carton ne renfermait pas de l'ouvrage... pouvait-elle le refuser?... Et tu me reproches maintenant de l'avoir reçu!...

Péroline porte son mouchoir sur ses yeux qui sont pleins de larmes, Isidore court à sa femme, l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant : — Ah! pardonne-moi, je suis un insensé! Je te fais du chagrin, à toi!... que je voudrais rendre si heureuse... En vérité, je ne sais ce que je dis!...

— Ma foi non, mon cher neveu, dit Gaspard d'un ton sévère, et je ne me serais pas prêté à tout ce que j'ai fait pour que vous épousiez cet ange, si j'avais pensé qu'un jour vous puissiez faire couler des larmes de ses yeux!...

— Mon oncle... je sens combien j'ai eu tort...

— Je lui ai pardonné, cher oncle, dit Péroline en embrassant son mari, vous ne pouvez lui en vouloir.

— Isidore est vraiment singulier! dit Samsonnac. Le voilà maintenant qui trouve mauvais qu'on ait envoyé un beau présent à sa femme... Depuis quand est-il défendu de témoigner à une personne son estime, son affection en lui faisant un riche cadeau... Cadédis! et si j'étais l'auteur de cet envoi!...

— Je le voudrais! dit Isidore en souriant.

— Mais nous savons bien que ce n'est pas vous, cher ami! s'écrie mademoiselle Rosinette.

— Mes enfants, est-ce que cet incident nous empêchera de dîner?

— Oh! non, mon oncle!...

— A la bonne heure, sans cela je suis capable de convenir encore que c'est moi qui ai envoyé le carton.

On se met à table, mais le dîner n'est pas gai malgré tous les efforts de Samsonnac pour ramener le sourire sur le visage des convives. Chacun peuse à ce mystérieux carton; chercher qui a pu faire ce présent est la préoccupation générale, on se casse la tête sans pouvoir deviner; Isidore seul a des soupçons sur quelqu'un, mais il se

garde bien de les communiquer à ceux qui l'entourent, car il sent bien que ce serait encore faire de la peine à sa femme.

Cependant les semaines s'écoulaient depuis le mariage d'Isidore, et madame Cadet ne voyait pas arriver chez elle le plus petit présent de la part de son beau-frère. Elle commençait à trouver que le millionnaire mettait bien de la lenteur à se montrer généreux avec ses enfants. M. Cadet avait plusieurs fois dit à sa femme :

— J'ai rencontré Gaspard...

— Eh bien!... j'espère que vous lui avez dit que vous aviez payé pour son compte le chapelier et le cordonnier!...

— Oui... oh! je n'y ai pas manqué!

— Et que vous a-t-il répondu?

— Il m'a répondu : Tu as bien fait!

— Tu as bien fait!... c'est bientôt dit, cela!... C'est une manière de remercier qui est sans gêne!... Enfin, il faudra pourtant bien que ce monsieur s'exécute, qu'il rembourse ce qu'on a payé pour lui... et qu'il accompagne cela de quelques présents pour les intérêts... Et il demeure toujours au-dessus de votre fils?

— Toujours!...

— Ce sont les nouveaux mariés qui l'accaparent... Je gage qu'ils l'ont déjà retenu pour être le parrain de leur premier...

— Gaspard ne me l'a pas dit.

— Mais je veux être la marraine, moi, monsieur, entendez-vous, je le veux... Parce qu'alors il faut bien qu'un parrain montre qu'il sait faire les choses... Vous aurez soin de prévenir de cela votre fils...

— Mais si sa femme n'est pas enceinte?

— Cela ne fait rien, monsieur, prévenez-le toujours.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, au moment de se mettre à table, la famille Cadet voit arriver madame Rogille, la figure animée, l'air triomphant de quelqu'un qui a beaucoup de mal à dire de gens qu'il n'aime pas.

La jeune femme prend à peine le temps de dire bonjour à son oncle et à sa tante, elle se jette sur un siége en s'écriant :

— Ah! je viens vous en apprendre de belles, allez!...

— Ah! vraiment, belle nièce... Et sur qui donc?...

— Sur le frère Gaspard... le soi-disant millionnaire... qui n'est pas plus riche que mon portier... qui s'est moqué de vous, de nous, de tout le monde!...

— Ah! mon Dieu, que nous dites-vous là!...

— Comment, il serait possible!...

— Eh bien! parole d'honneur, je commençais à en avoir quelque *doutance*... Oui, la conduite de ce monsieur me semblait si singulière... Mais comment êtes-vous sûre de la chose... Parlez, chère amie... contez-nous tout cela... nous sommes tout oreilles!

— C'est bien simple!... tout à l'heure j'étais chez mon père... j'avais quelque chose à lui demander. Il vient chez lui un de ses amis, un monsieur très-bien qui a de l'influence dans les chemins de fer. Tout en causant, il dit à mon père : « Il faut que je m'occupe de trouver un emploi pour votre frère Gaspard, car voilà plusieurs fois que je le rencontre, et il m'a fortement prié de songer à lui... du reste, il n'est pas exigeant, il se contentera d'une place de mille à douze cents francs... Enfin, il m'a dit qu'il accepterait ce qu'on lui donnerait. » Moi, qui entendais cela, vous comprenez que je m'empressai de dire à ce monsieur : « Vous faites sans doute erreur... ce ne peut pas être mon oncle Gaspard qui sollicite une petite place, car il est fort riche, il a fait fortune en Californie, et certainement il n'a pas plus besoin d'une petite place que d'une grande. » Ce monsieur sourit en me répondant

« — Je ne fais pas erreur, madame, j'avais aussi entendu dire que monsieur votre oncle était riche, mais il m'a lui-même détrompé à cet égard en me disant : « On m'a cru un nabab... je l'ai laissé croire, ça m'a amusé, mais le fait est que je n'ai que soixante-quinze centimes à manger par jour... »

— Ah! le gredin! ah! le polisson! ah!... le filou!... s'écrie madame Cadet en courant à travers la chambre. Ah! comme il nous a mis dedans... et cela amusait ce monsieur... Mais, pourtant, j'y songe... et ce présent qu'il a envoyé chez ces autres...

— Est-ce que vous croyez que c'est lui qui a fait un tel cadeau?... est-ce qu'il l'aurait pu puisqu'il n'a pas le sou!...

— C'est juste... Qui donc a donné tout cela, alors?...

— Qui? ah! je m'en doute bien, moi... Mais c'est tout une autre histoire...

— Encore une histoire!... Cette chère Augusta, elle sait tout... elle devine tout... Oh! voyons, voyons...

— Votre Péroline qui passait pour une vertu!... ce n'était pas cela du tout... elle avait des intrigues, cette demoiselle!...

— Il se pourrait... elle avait des intrigues... Je m'en étais toujours doutée... Rappelez-vous, monsieur Cadet, que je vous ai dit cent fois : On vante trop la conduite de cette jeune fille, cela n'est pas naturel...

— Tu m'as dit cela, Doxie?...

— Allons, voilà qu'il ne s'en souvient pas... Mais continuez, ma nièce... c'est bien intéressant!

— Vous connaissez M. Archibald de Saint-Ouen?

— Oui, ce jeune lion, l'ami intime de votre mari... un homme très-distingué!...

— Oui, mais bien mauvais sujet! un volage... un libertin... de ces hommes qui courent après toutes les femmes, qui ne savent pas apprécier l'amour d'une personne comme il faut!... qui s'enthousiasment pour le premier minois chiffonné... surtout si ce minois est assez adroit pour leur opposer quelque résistance...

— Mon Dieu, ma nièce, comme vous abîmez ce monsieur, aujourd'hui!

— J'ai des raisons pour parler comme je le fais. Enfin, M. Archibald a connu Péroline, où! je n'en sais rien; mais il allait chez elle.

— Il allait chez elle?

— Elle-même a été forcée d'en convenir parce que sa petite sœur l'a trahie en babillant.

— M. Archibald allait chez cette péronelle, mais alors elle était donc sa maîtresse?

— Dame... il me semble que c'est assez clair... M. Archibald n'est pas homme à aller quelque part pour rien, mais il paraît qu'un jour il s'est rencontré avec un autre amoureux... un certain Melchior Samsonnac... connaissez-vous cela, belle tante?

— Si nous le connaissons... que trop! il était à la noce... Une tête de grotesque, il me fait peur quand il me regarde... et c'était aussi un amant de Péroline!... Mais c'est une drôlesse que cette demoiselle à qui on voulait donner le prix de vertu! Et cet imbecile d'Isidore qui croit avoir épousé un coquillage d'Orléans!... Ah! c'est bien fait! ah! que c'est bien fait!...

— Pourquoi est-ce bien fait pour mon fils? demande M. Cadet en tirant sa perruque.

— C'est bon, monsieur Cadet, taisez-vous... ne m'interrompez pas... Vous disiez, ma belle, que ces deux amoureux?...

— Se sont un jour pris de querelle chez la Péroline au point qu'il y a eu un rendez-vous de donné pour se battre, et puis enfin, tout cela s'est arrangé, et finalement M. Archibald, qui est très-généreux quand cela lui plaît, aura envoyé ce superbe présent à sa belle en forme d'adieux!...

— Ce serait lui?...

— Voyons, ma tante, réfléchissez : ce n'est point le frère Gaspard, qui est un meurt-de-faim, ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, ce n'est pas mon père... ce n'est pas Isidore qui n'avait pas le sou. Qui voulez-vous que ce soit?... Un tel présent ne peut venir que d'un amoureux riche, magnifique... Croyez-vous que le Samsonnac ait pu offrir cela?

— Ah! par exemple! un méchant courtier en vins!...

— Eh bien, il ne reste donc plus que M. Archibald, et celui-là, qui a quarante mille francs de rente, est bien capable d'avoir fait une telle folie!...

— Elle a raison... ça saute aux yeux! c'est clair comme trois et trois font neuf... non six... Oh! mais alors nous avons été indignement dupés par cette Péroline... Et ce frère Gaspard qui s'est prêté à tout ce tripotage pour nous mettre dedans... qui a feint d'être millionnaire... pour qu'on croie qu'il dotait cette demoiselle... et nous a forcés, nous, à lui offrir aussi une dot... cinq mille francs!... Oh! cela ne se passera pas ainsi, cette somme nous a été escroquée... nous l'avons donnée croyant récompenser la vertu; nous ne voulons pas qu'elle récompense un mauvais sujet... une fille qui avait des amants... Non! non, ce ne sera pas... jour de Dieu... la Péroline apprendra qu'on ne se joue pas ainsi de moi!...

La grosse dame est arrivée à un tel état d'exaspération, que M. Cadet disparaît sous sa perruque, et que madame Rogille, elle-même en est effrayée; elle murmure :

— Mon Dieu, ma tante, je ne puis pas cependant affirmer que ma cousine ait eu des amants... vous savez, les apparences trompent quelquefois...

— Assez, ma nièce, assez. Ce qui est prouvé, c'est que nous avons été joués comme des macarons... par M. Gaspard, par les nouveaux mariés... Mais je vous répète que cela ne se passera pas ainsi... Demain ils auront ma visite. Votre père n'a rien donné, lui, il n'a pas été si bête!

— Non, mon père n'a rien donné, il en avait bien l'intention, mais il n'était pas en fonds. Adieu, ma tante, adieu, mon oncle : maintenant vous voilà instruits de tout, vous vous conduirez comme vous l'entendrez; mais quant à moi, je ne mettrai jamais les pieds chez madame Isidore.

Madame Rogille est partie, et madame Cadet dit d'un ton solennel à son mari : — Quel tissu d'horreurs, monsieur... et vous lui avez prêté vingt francs!... et vous avez payé ses fournisseurs!... et en dansant il m'a emporté tout une garniture de robe.

— Tu étais enchantée de sa danse...

— Assez, monsieur, assez, ou je croirais que vous êtes son complice.

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, Péroline était chez elle et travaillait à ses fleurs avec autant d'assiduité que lorsqu'elle était le seul soutien de son frère et de sa sœur. A côté d'elle, mademoiselle Rosinette s'exerçait à écrire en copiant un exemple placé devant ses yeux; enfin, dans un coin de la chambre, le petit Popol jouait avec ses soldats de plomb. Isidore était sorti pour voir des clients, l'oncle Gaspard était, suivant sa coutume, parti après le déjeuner.

Tout à coup la sonnette retentit avec une violence extraordinaire, au point de faire sauter les deux sœurs sur leur chaise et d'arrêter le petit garçon dans ses évolutions militaires.

— Par exemple! c'est trop fort de sonner comme cela! s'écrie Rosinette, et si c'est le porteur d'eau, je vais bien l'arranger.

La petite fille court ouvrir, et madame Cadet entre dans l'appartement, rouge comme une betterave, roulant des yeux furibonds, enfin, tout l'aspect d'une furie au dernier degré de l'exaspération. Péroline, effrayée par les regards que lui lance sa tante, veut cependant aller à elle pour l'embrasser; celle-ci la repousse brusquement en s'écriant :

— Arrière, s'il vous plaît!... je ne donnerai plus dans vos simagrées... vertueuse Péroline, je suis venue ici pour avoir une explication nette, claire... Oh! je ne veux pas m'asseoir, c'est inutile... répondez-moi un peu, madame : votre oncle Gaspard n'est donc pas riche... c'est donc un grippe-sou, un va-nu-pied, qui s'est fichu de nous?

— Madame, notre oncle nous a dit en effet, il y a quelques jours, qu'on avait tort de le croire riche, et qu'il ne l'était pas...

— Il vous a dit cela!... mais vous le saviez déjà, vous étiez parfaitement d'accord avec lui pour nous jouer cette comédie... c'était arrangé entre vous, pour que mon mari consente à ce que son fils vous épouse, pour nous faire *aboutir* une dot en votre faveur...

— Oh! madame, je vous jure que cela n'est pas, et que nous avons cru comme vous...

— Taisez-vous, infâme menteuse, n'essayez plus de m'en faire accroire... Ah! je sais ce que vous valez, maintenant! je sais ce dont vous êtes capable... Ah! mademoiselle avait des amants... elle se faisait entretenir en ayant l'air de ne pas y toucher...

— Des amants... moi... Ah! madame, c'est affreux ce que vous me dites là...

— C'est ce que vous avez fait qui est affreux! et ce beau présent? ce riche carton, avec des cachemires, des étoffes, des billets de banque... est-ce encore ce filou de Gaspard qui vous a envoyé tout ça?... Vous ne pouvez plus nous faire avaler cette pilule-là... De qui donc tenez-vous ce cadeau?

— Mais, madame, je l'ignore... nous nous cassons en vain la tête pour tâcher d'en découvrir l'auteur...

— Vous vous cassez la tête!... fine mouche!... Mais tout le monde le sait, d'où vous vient ce présent, ce ne peut pas être du petit marchand de vins... le Gascon, il est trop pleutre, celui-là, bien qu'il soit aussi votre amoureux... mais c'est votre ancien amant, monsieur Archibald de Saint Ouen qui vous a fait ce cadeau...

— Oh mon Dieu! mon Dieu... que je suis malheureuse!...

— Et quand même ce serait ce monsieur qui aurait fait ce présent à ma sœur! s'écrie Rosinette en se redressant sur ses pointes. Est-ce que ce serait une raison pour dire qu'il a été son amant... Ce monsieur n'est venu chez nous qu'une fois, madame, sans notre permission, je le sais bien, j'étais là. Ma sœur a voulu tout de suite le mettre à la porte, et comme il ne voulait pas s'en aller, c'est Grosse-Tête qui est arrivé et qui l'y a mis... voilà la vérité, madame... ceux qui disent autrement et qui osent accuser ma pauvre sœur, ceux-là sont des méchants qui mentent! et qui mériteraient d'avoir le fouet!...

— Taisez-vous, petite sauterelle!... finissons-en, madame, j'arrive au but : on nous a escroqué une dot de cinq mille francs... oui, escroqué, c'est le mot, car nous n'aurions pas été assez bêtes pour doter une demoiselle qui a fait ses farces... Oh! pleurez tant que vous voudrez, ça ne m'attendrira pas... De plus, ce fripon de Gaspard a emprunté à mon mari vingt francs, M. Cadet a encore eu la bêtise de payer pour lui vingt francs à son chapelier; dix-huit francs à son cordonnier, total, cinquante-huit francs, avec les cinq mille francs escroqués, cela fait donc cinq mille cinquante-huit francs... Il faut que nous rentrions dans tout cela... Vous entendez, madame, il le faut, et que cela ne tarde pas... sinon!...

— Soyez tranquille, madame, aujourd'hui même on vous rendra tout cet argent... mon mari, pas plus que moi, ne voudrait le garder....

— J'y compte, et quant au Gaspard, dites-lui bien que s'il s'avisait de revenir chez nous, je lui donnerais de mon pied dans le derrière.

Madame Cadet, enchantée de la manière dont elle a fini son discours, sort avec la même pétulance qu'elle avait en arrivant.

Lorsque la grosse dame est partie, Péroline fond en larmes, et Rosinette court se jeter dans ses bras et mêle ses pleurs aux siens tout en lui disant :

— Console-toi, ma pauvre sœur, console-toi, va... On saura quelque jour que tu n'as jamais été coupable... Tu seras vengée de tous ces gens-là... J'en suis sûre, moi... Tiens... tiens... regarde les gravures de notre père... ça te donnera du courage...

— Tu as raison, dit Péroline en retenant ses sanglots. Ah! il n'y a que notre père qui, de là-haut, puisse confondre les méchants et désabuser ceux qui me croient fautive... prions-le, ma sœur, je n'ai plus d'espoir qu'en lui!

Et la jeune femme et la petite fille se mettent à deux genoux devant les gravures de leur père.

XLVII. — LA LUMIÈRE SE FAIT.

Isidore avait rencontré Samsonnac sur son chemin, et, tout en causant, l'avait ramené avec lui. Lorsque les deux jeunes gens arrivent près de Péroline, ils la trouvent tout en pleurs ainsi que Rosinette.

— Que s'est-il passé ici? s'écrie Isidore en courant prendre les deux mains de sa femme, et en l'embrassant sur le front. Tu pleures... ta sœur aussi... Qui a pu vous causer du chagrin.

Pendant ce temps, Samsonnac prenait Rosinette sur ses genoux et s'efforçait aussi de la consoler. Péroline est tellement oppressée, qu'elle n'a pas la force de parler, elle ne répond que par des sanglots; enfin elle balbutie :

— Dis-leur tout, Rosinette, apprends à Isidore comment on a traité sa femme... Oh! il ne faut rien lui cacher, car je me sens trop au-dessus de ces infâmes calomnies pour chercher à les dissimuler.

Il n'était pas nécessaire de prier Rosinette de tout dire, elle n'avait pas pour habitude de taire ce qu'elle savait, elle raconte donc, et sans oublier un seul fait, la visite de madame Cadet, la manière dont cette dame a traité Péroline, enfin tous les propos qu'elle a tenus.

Les jeunes gens frémissent d'indignation, mais la colère d'Isidore est surtout à son comble lorsqu'il entend accuser sa femme; il la presse dans ses bras, il la couvre de caresses en lui disant :

— Toi, coupable, toi, avoir écouté les propos de cet Archibald!...

— Et les miens aussi à ce qu'il paraît! dit Samsonnac, puisqu'on prétend que nous étions vos amoureux!...

— Eh bien, oui, reprend Isidore, j'ai aussi pensé plus d'une fois que ce présent que tu as reçu pouvait venir de cet Archibald... car enfin quel autre... nous cherchons en vain... Mais parce qu'il aura plu à cet homme de te faire cette nouvelle insulte, est-ce une raison pour dire que tu l'avais écouté...

— Ah! cadédis! je sais bien le contraire, moi, qui suis arrivé chez votre femme, au moment où, furieuse de l'audace du beau lion, elle le traitait comme il le méritait, j'ai vu le dépit, la colère, l'amour-propre blessé de ce monsieur... Et après cela, il aurait fait ce présent magnifique!... Allons donc, cela n'est pas possible!...

— Grosse-Tête a raison, s'écrie Rosinette, ce monsieur Archibald était bien vexé de ce que ma sœur le priait de sortir et refusait d'écouter ses discours... et de ce qu'elle refusait même de faire le bouquet qu'il lui demandait... Non, non, ce n'est pas lui qui a envoyé le carton... Croyez-vous donc, si c'était lui, qu'il aurait eu l'attention d'y mettre jusqu'à un habillement tout fait pour mon petit frère... est-ce que ces messieurs-là s'occupent des enfants!...

— La réflexion de mademoiselle Rosinette me semble lumineuse! dit Samsonnac.

— D'ailleurs, reprend la petite fille, qui est-ce qui a inventé cette calomnie sur ma sœur, c'est madame Rogille, parce qu'elle a été furieuse de ce qu'on refusait son monsieur Archibald pour la noce.

— Avant toute chose, dit Isidore, il faut que ma femme ne soit plus exposée aux injures de ma belle-mère. Ah! si ce n'était pas la femme de mon père... j'aurais été lui rendre ses insultes... mais je ne veux pas la voir, car je ne serais peut-être pas le maître de contenir ma colère... Oh! nous allons le lui rendre, son argent, et c'est avec joie que nous ne tiendrons plus rien d'elle... Samsonnac, vous voudrez bien vous charger de cette commission... Tenez, mon ami, il faut y aller sur-le-champ... vous nous rendrez ce service, n'est-ce pas?

— Avec grand plaisir! d'autant plus que je ne serais pas fâché de voir cette dame... qui m'a fourré dans ses vilains propos... je ne suis pas son beau-fils, moi!... enfin suffit!...

Isidore va à son secrétaire, y prend cinq mille francs en billets de banque, y ajoute cinquante-huit francs et remet cette somme au jeune Bordelais, en lui disant :

— Voilà la dot que cette dame prétend que nous lui avons escroquée, voilà les cinquante-huit francs que mon oncle Gaspard lui doit. Portez-lui cela, mon ami, je ne vous dis pas de défendre ma femme au sujet des infamies dont elle cherche à la couvrir, je m'en rapporte à votre amitié. Quant à mon père, je suis bien sûr qu'il n'est pour rien dans tout cela; malheureusement il laisse faire sa femme, et vous voyez ce qui en résulte, elle a toujours détesté les enfants de mon oncle Adrien, et aujourd'hui elle saisit cette occasion pour donner carrière à sa haine. Faites seulement entendre à madame Cadet que, maintenant qu'elle n'a plus rien à réclamer de nous, j'espère qu'elle nous fera grâce de ses visites... Et maintenant, ma chère Péroline, ne pleure plus, cette dame n'a plus le droit de rien nous demander... Ah! que ne puis-je rendre également ce qui était dans ce carton...

Et le jeune mari se dit en lui-même :

— Il faudra bien que je trouve ce monsieur Archibald... et que je le force à dire la vérité.

Samsonnac est parti, il se rend chez madame Cadet, sonne de la même façon que cette dame lorsqu'elle a été chez les nouveaux mariés, parce que Rosinette n'a pas manqué de l'en instruire, et dit à la bonne qui le regarde de travers en lui ouvrant la porte :

— Annoncez M. Melchior Samsonnac!

La famille Cadet, qui était rassemblée dans le salon, avait tressailli au bruit de la sonnette; le petit Deux-Mille s'était mordu la langue, sa sœur avait poussé un cri, M. Cadet avait manqué de perdre sa perruque, et la grosse Eudoxie avait rebondi sur sa chaise en s'écriant :

— Sacredié!... qui est-ce qui se permet de sonner ainsi chez nous, on veut donc casser notre cordon.

La domestique annonce le visiteur et madame Cadet reprend :

— Comment! c'est ce vilain petit nain, cet entremetteur de vins qui se permet de sonner ainsi chez nous!... et qu'est-ce qu'il nous

eut ce monsieur... est-ce qu'il vient nous offrir de ses boissons... Ah! vais bien l'arranger... qu'il entre, nous allons voir...

Samsonnac entre, le chapeau sur la tête, la démarche fière et le regard tellement menaçant, que madame Cadet en est effrayée et ne eut que balbutier :

— Ah! c'est vous monsieur... pourquoi donc sonnez-vous si fort?

— Madame, je sonne de la même façon que vous avez sonné, vous, en allant aujourd'hui voir madame Isidore. Si vous aviez cassé la onnette j'aurais cassé la vôtre... car il faut rendre aux gens ce qu'ils ous font et ne jamais être en reste avec eux. C'est ma manière de oir à moi.

En entendant parler de Péroline, la grosse dame redevient insolente s'écrie : — Enfin, que voulez-vous... nous n'avons pas besoin de in, ni de vos visites...

— Oh! je ne viens pas pour du vin... Je serais bien désolé de vous endre quelque chose! Vous diriez sans doute après que je vous ai mpoisonnée... car la calomnie ne vous coûte rien!

— Monsieur... ce ton... Monsieur Cadet, vous entendez... on injurie otre épouse, et vous ne dites rien?

L'ex-pharmacien se renferme sous sa perruque et ne souffle mot. amsonnac reprend :

— De grâce, madame, laissez monsieur votre époux en repos, ne le mêlez pas dans tout cela... et félicitez-vous d'être sa femme, sans uoi les choses ne se seraient point passées en douceur... Je viens, de part de mon ami Isidore Braillard, vous compter la somme de cinq ille francs, que vous prétendez vous avoir été escroquée par les unes mariés... Escroquée! le mot est joli! nous savons bien, nous, ourquoi vous aviez donné cette somme : c'est que vous croyiez alors ue votre beau-frère Gaspard était millionnaire et que vous espériez, n agissant ainsi, qu'il serait à son tour généreux pour vous... donc, est votre intérêt seul qui vous a fait agir... Vous donniez un pois, spérant avoir un boisseau de fèves... Oh! nous connaissons la bonté e votre cœur...

— Monsieur, vous êtes un insolent!...

— De l'impolence à la calomnie, il y a encore bien loin, madame!... ais je termine : voilà de plus cinquante-huit francs que vous éclamez pour argent avancé pour votre beau-frère Gaspard... il y a es familles où un frère riche n'oserait pas réclamer le prix d'un chaeau et d'une paire de souliers à un frère pauvre... il n'en est pas de ême dans celle des Braillard... Soit!... les familles se suivent et ne e ressemblent pas...

— Donnez-moi cette somme, monsieur, et tournez-nous les talons.

— Oh! une minute, madame, je ne tourne pas les talons comme ela : vous allez me faire d'abord un reçu de cette somme... diable! faut se mettre en règle, avec vous... vous n'auriez qu'à la demander ne seconde fois... on ne sait pas... faites-moi votre reçu, et je vous ompte les espèces.

Madame Cadet, tout en marronnant, va se placer à une table, écrit reçu qu'on lui demande et le présente à Samsonnac qui, après l'avoir , lui compte les cinq mille cinquante-huit francs. Lorsque la grosse ame se voit en possession des espèces, elle se tourne vers le jeune ordelais et lui montre la porte, en lui disant :

— A présent, vous allez nous débarrasser de vous, n'est-ce pas?

— Oh! une minute, madame, répond Samsonnac en se posant earément sur sa hanche, j'ai encore deux mots à vous dire... pour affaire ui m'est personnelle...

— Je n'ai rien à démêler avec vous, monsieur, faites-moi grâce de os discours!...

— Je ne vous ferai grâce de rien, et vous m'entendrez... Vous vous tes permise, dans vos insultes à madame Isidore, de dire que j'étais on amoureux... Vous avez osé accuser la vertu la plus pure... vous vez voulu salir celle qui fut pendant longtemps le soutien de sa amille, qui pour nourrir sa sœur et son frère travaillait sans relâche u point d'y perdre sa santé... Vous avez menti, madame, menti ndignement en outrageant cette jeune femme, et si vous étiez un omme, vous m'en rendriez raison...

— Ah! c'est trop fort!... oser me parler ainsi... un méchant courier manqué!...

— Oui, moi, moi, Samsonnac... Quelqu'un qui ne vous craint pas!

Madame Cadet devient verte, elle fait un saut en arrière en s'écriant :

— Ah! c'est lui... c'est vous qui avez écrit la lettre! Ah! le galopin!

— Oui, madame, c'est moi qui vous ai écrit cette fameuse lettre, et m'en vante... J'avais intercédé près de votre mari en faveur de trois auvres orphelins, j'y ai perdu mon éloquence, mais je vous ai tourentée et j'en suis enchanté... et maintenant, croyez-moi, ne jetez as vos vases de nuit quand je passe, car je vous donnerais des chararis monstres... Sur ce, madame, je ne vous présente pas mes espects... Je suis quelqu'un qui ne vous craint pas!

Et Samsonnac s'éloigne en riant, laissant madame Cadet suffoquée ar la colère au point de n'avoir pu rien trouver à répondre à l'envoyé 'Isidore.

Deux mois se sont écoulés depuis ces événements. Le jeune ménage it toujours dans la plus parfaite intelligence. Cependant, pour comlaire à son mari, Péroline ne met plus ses beaux cachemires, elle a epris le modeste petit châle qu'elle avait; et Isidore lui dit, en lui ommant le bras :

— Tu es tout aussi jolie comme cela... Je t'aime mieux mise simplement qu'avec une riche toilette, tu n'en as pas besoin pour être charmante!

— Pourvu que je te plaise, dit Péroline, c'est tout ce que je demande.

Mais mademoiselle Rosinette dit tout bas :

— A quoi bon avoir de belles choses pour ne point s'en servir... ce n'est pas la faute des cachemires si on ne sait pas d'où ils viennent.

Isidore, qui est parvenu à se procurer l'adresse de M. Archibald de Saint-Ouen, s'est rendu chez ce jeune homme, mais là il apprend que M. Archibald est parti pour l'Italie, le lendemain du jour où l'on a célébré le mariage de Péroline.

Un matin, au moment d'aller visiter ses clients, Isidore voit arriver la portière, qui monte une lettre adressée à madame Peroline Braillard. Le jeune homme regarde cette lettre, examine cette écriture qu'il ne connaît pas, puis présente la missive à sa femme, en lui disant d'une voix émue :

— Tiens, c'est une lettre... pour toi.

— Eh bien, mon ami, ouvre-là... Lis, car je ne connais personne qui puisse m'écrire, et cette lettre te regarde probablement autant que moi...

Le jeune homme se hâte de briser le cachet, et regardant ce qu'il voit imprimé en tête, s'écrie :

— Cela vient d'un notaire...

— Un notaire!... mon Dieu, que peut m'écrire un notaire... Lis, mon ami...

« Madame, veuillez avoir la bonté de passer le plus tôt possible à mon étude, pour y prendre connaissance du testament de M. de Germilly, mort il y a quatre jours, et qui vous a instituée sa légataire unique et universelle. »

Les jeunes époux se regardent avec surprise.

— Quel est donc ce monsieur de Germilly qui te fait son héritière? dit Isidore. Je ne l'ai jamais entendu parler de ce monsieur-là?

— Mon Dieu, mon ami, mais je n'en sais pas plus que toi... Je ne connais personne de ce nom!...

— Ah! si!... si!... je m'en souviens, moi, s'écrie Rosinette en sautant dans la chambre. M. de Germilly... comment, tu as oublié, ma sœur, c'est ce vieux monsieur qui est venu, avec le marchand de meubles, le jour que tu étais malade et que nous avons vendu la pendule... c'est lui qui voulait acheter les gravures de notre père, qui en a offert deux mille francs... que nous avons refusés... et en s'en allant, il m'a donné une petite tape sur la joue, en me disant que j'étais bien gentille... et il nous regardait tous les trois d'un air attendri... quoi! tu ne t'en souviens pas...

— Oui, Rosinette a raison... je me rappelle très-bien à présent ce vieux monsieur qui avait l'air très comme il faut, très-respectable... Le marchand nous dit en entrant : « J'ai amené avec moi M. de Germilly, parce qu'il est très-amateur de gravures... »

Rosinette se met à bondir dans la chambre en s'écriant :

— Ah! Peroline... Isidore!... j'en suis sûre à présent... Oui... oui... c'est lui qui nous a envoyé le carton... Oh! c'est lui... j'en mettrais mes mains au feu.

Un sentiment de bonheur se glisse déjà dans l'âme des deux époux, et Isidore se hâte de presser la toilette de sa femme, en lui disant :

— Allons vite chez ce notaire, ma bonne amie. Ah! je serais si content si Rosinette a deviné la vérité.

En peu de temps la jeune femme est prête; elle sort avec son mari, et Rosinette leur crie du haut de l'escalier :

— Dépêchez-vous!... revenez tout de suite... que je sache ce qu'on veut dire à ma sœur.

Les jeunes gens arrivent chez le notaire, qui les fait entrer dans son cabinet, et dit à Péroline :

— Madame, M. de Germilly, dont j'avais l'honneur de posséder la confiance, avait pour vous la plus haute vénération. Il m'a souvent raconté ce que vous aviez fait, relevant à peine de maladie, et forcée pour vivre, pour soutenir votre famille, de vendre peut à petit de vos meubles, vous avez refusé deux mille francs de deux gravures, ouvrage de votre père; depuis ce temps, M. de Germilly ne vous a point perdue de vue, il s'est constamment intéressé à vous; au jour de l'an de cette année, il s'est permis de vous envoyer un carton renfermant quelques cadeaux...

— C'était lui! s'écrie Péroline. Ah! monsieur, si vous saviez quel plaisir vous me faites en m'apprenant cela! et la jeune femme regarde tendrement son mari, qui lui prend la main et la presse avec ivresse comme pour lui demander de nouveau pardon des soupçons qu'il avait conçus.

Le notaire reprend :

— Monsieur de Germilly a vu quel noble emploi vous faisiez de ses dons. Vous avez recueilli chez vous, logé, nourri un de vos oncles, que ses frères ont repoussé... lorsqu'ils étaient bien plus que vous en position de lui être utile. Mon client a su tout cela, mademoiselle... pardon, c'est madame que je dois dire maintenant, et voici le testament qu'il a fait, et dont d'avance il m'avait dit le contenu.

Le notaire décachette une enveloppe, et prenant le testament qu'elle renfermait, lit ce qui suit :

« Je n'ai point d'enfant, et n'ai pour parents que des collatéraux

qui tous jouissent d'une honnête aisance. Je dispose donc de ma fortune en faveur de mademoiselle Péroline Braillard, aujourd'hui épouse de son cousin Isidore Braillard. Je lui laisse tout ce que je possède en biens fonds, rentes, immeubles et argent comptant, bien persuadé que celle qui, par son travail, soutenait son frère et sa sœur, et qui cependant a refusé une somme assez forte pour conserver deux gravures, ouvrages de son père, bien persuadé, dis-je, que celle-là fera un noble usage de ces richesses que je lui laisse, et que sa gentille petite sœur et son jeune frère participeront à cette fortune que je suis heureux de lui offrir. Signé : de Germilly. »

Les jeunes époux ont écouté dans un religieux silence la lecture de ce testament. Lorsque le notaire a cessé de lire, Péroline balbutie :

— Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance... M. de Germilly n'est plus... Je ne pourrai que prier pour lui... mais cette fortune qu'il me laisse... est-ce que c'est beaucoup, monsieur?

— Madame, M. de Germilly possédait quatre-vingt mille francs de revenu, tant en deux maisons à Paris qu'en rentes sur l'État...

— Quatre-vingt mille francs de rente! s'écrie la jeune femme; puis elle court se jeter dans les bras de son mari en lui disant :

— Ah! mon ami, tout cela est à toi...

— Dis à nous... à ta sœur, à ton frère, à tous ceux que nous aimons, ma Péroline... mais tout cela me semble un rêve!...

— Tout cela est très-réel, monsieur! Madame votre épouse se trouve en outre propriétaire d'une superbe maison de plaisance, sise à Boissy-Saint-Léger, avec parc, bois, jardin anglais... cela ne rapporte rien, et coûte bien mille écus d'entretien par an, mais quand on a quatre-vingt mille francs de revenu on peut bien se payer cette jouissance. Voilà de plus vingt-deux mille francs en billets de banque que mon client avait encore chez moi à sa mort, et contre lesquels vous allez s'il vous plaît me donner un reçu. Vous m'apporterez, madame, votre acte de naissance pour légaliser le reste, je suis certain d'ailleurs de ne point faire erreur, puisque depuis le commencement de cette année, M. de Germilly m'avait chargé de le renseigner sur vous, vos alentours et votre position.

Les jeunes époux reçoivent les billets de banque et s'empressent de retourner chez eux. Ils sont dans un état d'ivresse difficile à décrire; et du plus loin qu'ils aperçoivent Rosinette qui les attend sur le carré, ils lui crient :

— Oui, oui, tu avais raison, le carton venait de M. de Germilly.

Puis Péroline apprend à sa sœur de quelle fortune considérable elle se trouve en possession, et pour quel motif M. de Germilly l'a faite son héritière.

Le premier mouvement de Rosinette est de danser en s'écriant :

— Quatre-vingt mille francs de rente... Ah! madame Cadet va-t-elle être vexée!

Mais Péroline prend sa sœur par la main en lui disant :

— Ce n'est pas à cela qu'il faut penser... c'est notre père qu'il faut remercier, car c'est grâce à lui, c'est par lui que cette fortune nous arrive... Viens, Popol, viens aussi rendre grâce à notre père de tout le bien qu'il répand sur nous.

Les trois enfants d'Adrien vont se mettre à genoux devant les gravures et envoient des bénédictions à la mémoire de leur père.

Le soir même de cette journée, Samsonnac connaissait le changement de fortune survenu dans la position des jeunes mariés; et il secouait sa crinière avec fierté, en s'écriant : — Ah! madame Cadet... on connaît enfin celui qui a envoyé le carton... il n'y a plus à faire de méchants propos, cela s'est passé par-devant notaire... Savoir cette chère Péroline millionnaire... il y a de quoi la faire crever.

L'oncle Gaspard pousse un juron joyeux en apprenant que sa nièce est maintenant très-riche. Il presse tendrement les mains de Péroline en lui disant :

— Mon enfant, vous avez ce que vous méritez et cette fois la fortune ne s'est pas montrée aveugle en venant à vous. Mais c'est égal, cela n'empêche pas que je me cherche une place, je ne veux pas être éternellement à vos crochets.

— Y pensez-vous, mon cher oncle, répond Péroline. Mais maintenant songez-donc combien nous allons avoir besoin de vous. Nous avons une belle propriété à la campagne, mais il faut quelqu'un pour veiller à son entretien... Nous avons deux maisons à Paris... et ce n'est ni moi, ni Isidore qui nous entendrons à les gérer... Est-ce que vous refuserez de vous charger de tout cela?

— Ah! comme cela, à la bonne heure, je serai votre régisseur, mes enfants! et je vous réponds que celui-là ne vous volera pas.

— Ne songeons plus au passé, dit Péroline, quant à moi je pardonne à madame Cadet tout ce qu'elle a dit sur mon compte.

— Ma bonne amie, c'est bien de pardonner les injures, dit Isidore, mais il ne faut jamais les oublier. J'irai de temps à autre présenter mes devoirs à mon père; mais jamais, non jamais sa femme ne reviendra chez nous.

Au bout de huit jours Péroline était en possession de sa brillante fortune et habitait un joli petit hôtel de la Chaussée d'Antin, qui faisait partie de la succession de M. de Germilly. Et toute la famille Braillard connaissait le changement survenu dans la position des jeunes mariés. Madame Rogille, que le bel Archibald avait abandonnée pour aller en Italie, était venue faire une visite à sa riche cousine, et avait fait son possible pour se remettre bien avec elle, mais Isidore l'avait traitée avec tant de froideur qu'elle n'avait pas osé revenir; et lorsque Péroline avait demandé à son mari pourquoi il avait fait si mauvaise mine à Augusta, celui-ci avait répondu à sa femme :

— Parce que sa présence me déplaît, parce que madame Rogille n'est pas une société qui te convienne, non-seulement à cause de sa mauvaise langue, mais encore parce que la manière dont elle se conduit avec son mari est un fort mauvais exemple et qui doit lui fermer la porte de tous les bons ménages.

En apprenant que Péroline a maintenant quatre-vingt mille francs de rente, madame Cadet donne un soufflet au Deux-Mille et une claque à la Boîte-aux-Lettres; elle donnerait aussi volontiers quelque chose à son mari, mais celui-ci se cache sous sa perruque et dans sa belle robe de chambre.

— Quatre-vingt mille francs de rente! cela fait plus d'un million de capital! s'écrie la grosse Eudoxie en apostrophant son mari. Vous n'avez jamais eu l'esprit d'amasser cela, vous, monsieur!... Nous n'avons qu'une fortune mesquine près de celle de cette péronelle... j'ai tort, après tout c'est ma nièce... Mes enfants, vous irez au jour de l'an lui souhaiter la bonne année, et vous ferez en sorte d'être bien gracieux!

Six mois plus tard, Samsonnac apprenait la mort de son père, et l'ancien huissier, qui pleurait toujours misère, laissait à son fils douze mille francs de rente.

— Ma foi, je m'en tiendrai là, et je me déclare arrivé, dit le petit Bordelais en apprenant cet événement. Je suis assez riche pour un homme seul, qui n'a point d'ambition. J'ai de quoi vivre heureux, je puis offrir souvent du chocolat à ma bonne Juanita; plus tard nous verrons... Cette petite Rosinette promet d'être bien jolie, elle m'appelle Grosse-Tête... mais elle admire mes cheveux... on ne sait pas... Laissons-la arriver à seize ans, alors nous ferions un bien joli couple!

Rien ne trouble plus la félicité de Péroline, qui répète souvent à sa sœur et à son frère :

— Voyez-vous comme cela porte bonheur de conserver ce qui nous vient de notre père.

FIN DE LA FAMILLE BRAILLARD

Paris. — Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

LA

JOLIE FILLE DU FAUBOURG.

I. — UN PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

Par une belle journée du mois d'août, une trentaine de jeunes filles vêtues toutes de la même manière couraient et se poussaient pour sortir plus vite de la classe, et se rendre dans un assez beau jardin dont elles avaient la jouissance pendant les heures de récréation.

Si vous n'avez pas été élevé dans une pension, vous ne pouvez vous faire une idée du bruit, du mouvement qui s'opère lorsque cette heure tant désirée se fait entendre; si vous avez participé aux études scolastiques, vous devez en avoir gardé le souvenir: il y a de ces sensations que l'on n'oublie jamais : ce sont celles qui ont été causées par un grand plaisir ou une vive douleur, car le cœur a souvent plus de mémoire que l'esprit.

Milady Crokmilove, M. Robertin et Mme Roustoubique.

Ensuite, il y a bien de ces personnes apathiques qui, dans toute leur vie, n'ont jamais éprouvé ni plaisir ni peine, à qui tout est indifférent, le malheur de leurs amis, la souffrance de leurs enfants, le bonheur de leur famille. Chez celles-là, sans doute, le cœur doit avoir peu de mémoire, par la raison fort simple qu'il n'éprouve jamais rien. Il bat toujours également, et seulement pour marquer qu'il existe, comme un mouvement de pendule pour vous faire voir que les aiguilles marchent bien. Ces personnes-là sont, dit-on, plus heureuses que les autres; moi, je n'en crois rien, ou du moins je n'envie pas leur bonheur.

Revenons à notre pensionnat de demoiselles. Je dois vous dire en passant qu'il est situé à Paris, dans la Chaussée-d'Antin; qu'il est tenu avec soin, avec élégance même, et d'après les

méthodes nouvelles; que les demoiselles qui en sortent savent beaucoup mieux chanter, dessiner, danser, saluer, marcher et faire la révérence que faire des reprises, rammailler des bas et coudre un bouton. Mais ce n'est point un reproche que j'adresse ici aux élèves ni aux institutrices : ceci regarde seulement les parents. Lorsque vous mettez vos enfants dans un élegant pensionnat, lorsque vous payez fort cher pour qu'ils reçoivent une éducation plus brillante que solide, c'est que probablement vous avez de la fortune, une dot à leur donner; c'est que votre fille, qui aura un jour des domestiques à ses ordres, n'a pas besoin de s'occuper de petits détails de ménage auxquels elle ne descendra jamais; c'est que, née pour briller, s'amuser et plaire, elle doit avant tout faire une étude de ces arts d'agrément qui augmenteront ses succès dans le monde où elle doit vivre.

S'il n'en est pas ainsi, si votre fortune est médiocre, si après avoir fait donner à votre fille une éducation brillante, le goût des plaisirs, de la toilette, des grandes manières, vous la retirez de son pensionnat pour la renfermer dans un petit appartement triste à un quatrième étage, en lui donnant des bas à raccommoder, un rôti à surveiller; puis ensuite, si vous la mariez à un épicier ou à un modeste commis qui ne voudra la mener au spectacle qu'une fois par mois et au bal que tous les ans; oh! alors vous êtes dans votre tort; et si votre fille fait des sottises, si elle délaisse son mari, ses enfants, son ménage, pour courir la prétantaine, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes; tout cela tient à sa première éducation et à votre ridicule vanité, qui vous a fait élever votre fille en marquise lorsqu'elle devait passer sa vie en très-simple bourgeoise.

Ce que je dis là ne corrigera personne, j'en suis intimement persuadé, mais on est toujours bien aise de dire son opinion; vous savez que les opinions sont libres.

Nous sommes donc dans un beau pensionnat de la Chaussée-d'Antin. Toutes ces jeunes filles qui courent en folâtrant dans ce jardin, parce que l'heure de la récréation vient de sonner, sont vêtues d'une robe blanche, d'un spencer vert et d'une ceinture violette. La règle le veut ainsi, c'est fort bien, et lorsque nous voyons passer une pension de demoiselles avec une mise uniforme, notre œil est toujours plus flatté que si nous apercevions une foule de robes de couleurs différentes. Une armée sans uniforme aurait l'air d'une émeute.

Mais on n'est pas aussi sévère dans un pensionnat de jeunes filles que dans un régiment. Ces demoiselles avaient bien chacune la robe blanche, le spencer vert et la ceinture violette; mais la règle n'était pas tellement rigide que l'étoffe dût être la même pour toutes les pensionnaires. C'est pourquoi la fille du riche banquier avait une robe en belle mousseline, tandis que celle d'un employé n'était qu'en percale ou madapolam. La nièce d'un marquis avait un spencer en levantine, et la petite fille d'un artiste en avait un en marceline. Puis il y avait aussi quelque différence dans la façon, dans les garnitures, et une énorme dans les boucles d'oreilles, colliers et autres bijoux que portaient les jeunes filles; ce qui n'empêchait pas la maîtresse du pensionnat d'assurer que toutes ses élèves étaient mises de même. Mais c'est ainsi que dans tout se pratique l'égalité.

La plus jeune pensionnaire avait huit ans; on n'en prenait pas au-dessous. Parmi les plus âgées, quelques-unes touchaient à leur dix-neuvième année. Il est probable que celles-là avaient pour mères des femmes qui dans le monde se donnaient de vingt-sept à vingt-huit ans, et la société de leur fille aurait beaucoup reculé leur acte de naissance.

Il y avait là de bien jolies têtes, de ces figures vives et franches sur lesquelles la pensée se peint comme les traits dans une glace; de ces beaux profils grecs qui rappellent les statues antiques et les déesses du paganisme; puis aussi de ces figures mélancoliques et rêveuses qui semblent deviner dans l'avenir plus de souffrances que de bonheur.

Quels ravissants modèles pour le pinceau de *Court*, pour ce grand artiste dont le talent nous rend, malgré la distance, la vue de la personne que nous aimons, avec l'expression de ses traits, son esprit dans ses yeux, sa pensée dans son sourire!

Voyez ces jeunes filles; déjà dans leurs yeux se montre leur caractère : l'une, frivole et sans souci, court du volant à la balle, qu'elle délaisse bientôt pour la balançoire; dans le plaisir qu'elle éprouve à ces amusements, elle passe sans cesse de l'un à l'autre, parce qu'elle voudrait les goûter tous à la fois.

Ici, une petite fille de onze ans, à l'œil vif et décidé, se dispute avec ses camarades, et tout en discutant tape du pied avec force comme pour donner plus de poids à ses discours. Cette jeune fille ne veut jamais jouer au jeu que l'on propose; il faut toujours qu'elle change tout ce que ses compagnes ont arrangé, et elle finit ordinairement par faire faire ses volontés aux autres; car, dans les pensions comme dans le monde, la persévérance est un bon moyen pour arriver à son but.

Les pensionnaires qui ont passé quinze ans préfèrent ordinairement une conversation intime avec une amie, aux jeux bruyants des petites élèves. Lorsqu'on est entré dans l'adolescence, il y a tant de choses que l'on brûle de connaître! Celles qui, aux vacances et aux fêtes, vont chez leurs parents et dans le monde, sont surtout questionnées par leurs compagnes. On leur demande des détails sur tout ce qu'elles ont vu : spectacles, bals, concerts, il faut qu'elles racontent minutieusement quel plaisir on y éprouve, quelles toilettes on y voit, ce qu'elles ont entendu de curieux; et il faut voir avec quelle attention on écoute le récit d'une soirée ou l'analyse d'une pièce de théâtre! Personne ne bouge autour de celle qui parle; on se serre, on se presse, on la regarde, on recueille ses moindres mots : les députés et les avocats n'ont jamais un auditoire aussi attentif.

Une belle et grande demoiselle, qui venait d'avoir dix-sept ans et dont le spencer liséré de velours était plus élégant que tous ceux de ses compagnes, est allée s'asseoir sur un banc de gazon où elle semble attendre que l'on vienne comme de coutume faire cercle autour d'elle. Cette jeune personne est fort jolie : ses grands yeux bleu foncé sont surmontés de deux arcs parfaitement dessinés; dans sa bouche un peu grande brillent deux rangées de dents blanches et égales; enfin ses cheveux blond cendré accompagnent parfaitement sa figure, soit qu'on les mette en bandeaux, soit qu'on en fasse de grosses boucles ou de belles nattes; avec cela un front noble et spirituel, une taille parfaitement prise, un petit pied, une main blanche potelée et douce, une tournure élégante, une voix agréable, et vous aurez le portrait de mademoiselle Hélène de Brévanne. Mais en toutes choses on prétend qu'il y a le bon et le mauvais côté. Voyons le mauvais côté de mademoiselle Hélène. Il me semble qu'une jeune fille de dix-sept ans et qui est aussi jolie ne devrait pas en avoir.

Mademoiselle de Brévanne n'est pas méchante, mais elle est capricieuse; elle sait qu'elle a de la naissance, de la fortune, et souvent elle prend des airs fiers et dédaigneux en parlant à ses compagnes. Elle aime à se moquer, et ne souffrirait qu'avec impatience la plus légère plaisanterie; enfin, habituée à dominer, à être encensée, mademoiselle Hélène fronce le sourcil et pince la bouche lorsque devant elle on adresse un compliment à une autre élève; et alors on assure qu'elle est beaucoup moins jolie.

Les parents de cette jeune personne avaient de la fortune. Ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, il ne lui était resté pour veiller sur elle qu'une vieille tante qui s'était empressée de placer la jolie Hélène dans un pensionnat qu'on lui avait recommandé comme un des meilleurs de Paris et d'où les demoiselles sortaient douées de tous les talents, de tous les agréments qui font les succès dans le monde. Quant aux vertus, aux qualités qui font plus tard d'une jeune personne une excellente mère de famille, la tante de mademoiselle de Brévanne ne s'informa pas si cela était aussi compris dans ce qu'on enseignerait à sa nièce. La bonne dame aimait tant la petite Hélène qu'elle la trouvait parfaite; à ses yeux c'était un modèle de perfection au physique comme au moral.

D'après cela, vous devez comprendre que lorsque la jolie pensionnaire allait passer quelques jours chez sa tante, on la menait au bal, au spectacle, en soirée; on la promenait dans le monde, on la montrait comme un petit prodige; elle touchait sur le piano la sonate obligée, elle chantait une romance très-facile en s'accompagnant assez mal, et tout le monde de s'écrier, en l'écoutant :

— Quelle charmante enfant! cette demoiselle sera aussi savante que jolie!... Elle sera excellente musicienne, elle touche déjà du piano comme un ange! elle chante comme au Conservatoire!... — Et elle dessine aussi! s'écriait la bonne tante, en s'empressant de dérouler quelques grandes feuilles de papier qu'elle montrait à la société d'un air triomphant. Tenez, mesdames, voici des têtes qui sont son ouvrage. — Oh! c'est très-bien... c'est une Vénus cela, n'est-ce pas? — Non, c'est un gladiateur romain. — Oh! c'est égal, c'est fort bien! — Elle fait aussi des académies... mais en buste seulement... parce que... vous comprenez... plus tard elle sera capable de peindre l'histoire. — Ce sera un petit phénomène! — Et les sciences abstraites... la géographie, par exemple, elle est très-forte sur la géographie... demandez-lui dans quel département est Paris, elle vous le dira. — Vraiment!... d'honneur, c'est à ne pas le croire. — C'est comme cela... — Charmante enfant, et comme elle fait bien la révérence! — Elle danse aussi dans la perfection! — Oh! alors, permettez-moi de l'embrasser.

Et on se repassait mademoiselle Hélène, on l'accablait de caresses, de compliments, de bombons. La jeune fille recevait tout cela comme chose qui lui était due; étonnez-vous donc si dans sa pension elle se donnait des airs de princesse et ne pouvait souffrir la moindre contrariété, la plus légère contradiction!

Et pourtant Hélène était fort loin d'être un prodige; gâtée par les éloges, elle apprenait peu; d'ailleurs sa tante avait recommandé qu'on ne la fatiguât pas. Aussi elle était très-faible sur le dessin, négligeait sa musique, ne voulait pas apprendre l'histoire, et n'aimait pas à écrire parce que cela lui mettait de l'encre aux doigts.

Lorsque Hélène avait eu quinze ans, sa vieille tante n'avait pas manqué de lui dire :

— Quand tu t'ennuieras à ton pensionnat, je te reprendrai avec moi; ensuite je te choisirai... ou plutôt tu te choisiras toi-même un mari à ton goût. Belle comme tu l'es, avec de tels talents, de l'esprit, de la fortune... Tu as quinze mille livres de rente, tu dois épouser ce qu'il y a de mieux... un homme qui te donnera voiture... je veux que tu aies voiture, ma chère amie.

— Oh! oui, ma tante, s'écriait mademoiselle Hélène, je le veux

aussi... un beau carrosse... une livrée... et un mari bien gentil, bien joli garçon... n'est-ce pas?

— Cela va sans dire ! Je te répète que tu le choisiras comme tu voudras, et surtout un homme qui t'aime bien... qui fasse toutes tes volontés... car si on causait du chagrin à ma jolie Hélène! oh! je ne sais pas ce que je ferais, moi... Mais je ne crains pas cela; ton mari t'adorera, il sera trop heureux d'avoir pour femme un ange comme toi.

La bonne tante qui élevait ainsi sa nièce aurait bien mérité qu'on la remît elle-même à l'école. C'est déjà un triste service à rendre aux enfants, que de leur promettre beaucoup de bonheur dans l'avenir, car il y a tout à parier qu'ils seront trompés dans leurs espérances.

Hélène n'avait cependant pas désiré quitter son pensionnat avant l'âge de dix-sept ans, car à sa pension elle était fort heureuse ; traitée par les maîtresses avec les égards que l'on a toujours pour une élève riche, lorsque d'ailleurs elle ne mérite aucune réprimande; écoutée comme un oracle par les plus jeunes; caressée, choyée par ses amies; enviée de quelques-unes, ce qui était encore un plaisir, la jeune fille goûtait là un véritable bonheur, et peut-être un secret instinct lui disait-il que celui qu'elle irait chercher dans le monde ne vaudrait pas les jours heureux qu'elle coulait au pensionnat.

Cependant la distribution des prix qui allait avoir lieu sous peu de jours était la dernière à laquelle Hélène de Brévanne devait assister ; elle retournait ensuite dans le monde et disait un dernier adieu à ses compagnes.

Parmi les élèves que la belle Hélène honorait de son amitié était une jeune fille nommée Thénaïs : c'était une figure espiègle qui plaisait sans être jolie, c'était un de ces caractères vifs, enjoués, qui inspirent la gaieté parce qu'eux-mêmes sont toujours joyeux. Aussi Thénaïs était-elle le véritable boute-en-train de la classe; toujours prête à rire, à inventer quelque tour, à tourner en plaisanterie les choses les plus graves, elle prenait aussi volontiers sur son compte les fautes commises par d'autres, car elle savait par un mot heureux, ou une petite moue bien comique, apaiser sur-le-champ la colère des institutrices, et ce qui eût été puni chez une autre était souvent excusé lorsque Thénaïs s'en accusait.

Cette jeune fille était ce qu'on appelle dans les pensions une bonne enfant. Il y avait pourtant bien quelque peu de malice et de moquerie dans son humeur; mais lorsqu'elle voyait qu'elle avait fâché une de ses camarades, elle en paraissait si repentante, elle promettait avec tant de franchise de ne plus recommencer, qu'il n'y avait pas moyen de lui garder rancune.

Hélène aimait d'autant plus Thénaïs, que celle-ci n'était pas jolie, et que ses petits yeux, bien que très-vifs, son nez retroussé, ses grosses joues et ses vives couleurs ne pouvaient jamais entrer en comparaison avec les traits fins et distingués de mademoiselle de Brévanne. C'est presque toujours sur les contrastes que se fondent les intimités. Les êtres faibles s'appuient sur les forts, les caractères tristes recherchent les personnes à humeur gaie, les bavards aiment les gens silencieux, les femmes coquettes ne se plaisent qu'avec celles qui ne le sont pas, et les femmes jolies ont toujours pour amies des femmes laides. Qu'on ne vienne pas me dire : Qui se ressemble s'assemble; ce proverbe est très-souvent faux.

Thénaïs Robertin était fille d'un grand monsieur qui avait eu le désir d'être artiste, qui avait voulu être peintre, poète, musicien, chanteur, compositeur, et qui avait dépensé son temps et son bien à tâcher de se donner des talents pour lesquels il n'avait reçu de la nature aucune vocation réelle; c'étaient chez lui des passions malheureuses.

Mais tout occupé de lui, on conçoit que M. Robertin n'avait pas eu le temps de s'occuper de sa fille. Quant à sa femme, il se frottait toujours les mains d'un air joyeux lorsqu'il disait qu'il avait eu le malheur de la perdre. Néanmoins il avait placé sa fille dans un pensionnat à la mode, en annonçant qu'il voulait que son enfant eût, comme lui, tous les talents. Puis il avait embrassé avec effusion la petite Thénaïs, qu'il avait été ensuite fort longtemps sans venir revoir. Lorsque par hasard il venait au pensionnat, il ne manquait pas de dire à sa fille, de manière à être entendu des autres élèves :

— J'espère que tu as des talents, que tu seras comme ton père..., enfin que tu feras parler de toi dans le monde!... La fille de M. Robertin ne peut pas être une bête, ou alors je te renierais pour mon enfant!...

— Oui, mon petit père, répondait Thénaïs en sautillant. Oh! j'apprends tout plein de choses... j'apprends à...

— Un instant, je t'arrête, ma fille. D'abord il ne faut pas m'appeler mon *petit père*. Fi donc! c'est trivial, commun! Il me semble entendre une marchande de la rue du Temple appeler son mari, et lui crier pour la moindre chose : Voulez-vous ceci, monsieur Bertrand... ou : Feras-tu cela, monsieur Dupont?... Appelle-moi tun cher ami ou ton bon ami... ou ton ami tout court. Voilà comment cela se pratique dans le monde artistique.

— Ça suffit, petit père...

— Hein?...

— Ah! pardon!... Ça suffit, bon ami, cher ami .. tout court. Oh! soyez tranquille, papa, je m'y habituerai.

— A la bonne heure. Nous disons donc que tu auras beaucoup de talents?

— Oh! oui, papa... cher ami... D'abord, je sais jouer...

— Moi, ma fille, je viens de terminer une romance qui a un énorme succès dans le monde...Toutes les dames pleurent en la chantant!... Le sujet est : *la Mort de César*.... J'y parle très-adroitement des oies du Capitole et des corneilles de funeste présage que César vit passer sur sa tête le jour où il fut assassiné; cela fait très-bien en mi-bémol... Je t'apporterai cette romance; tu l'apprendras et la chanteras... J'appelle cela de la musique historique; c'est un genre nouveau que j'ai inventé.

— Oui, papa, mon ami, je la chanterai... On me fait aussi composer des vers... Les demoiselles sont auteurs ici... Oh! nous avons toutes beaucoup d'esprit, cela entre dans notre éducation... Je fais une pièce de vers sur...

— Moi, ma fille, je fais bien autre chose... Je termine une comédie en trois ou cinq actes... Je ne sais pas encore où je m'arrêterai... mon intrigue est si compliquée... ça peut me mener très-loin!... J'ai lu des scènes de ma pièce à des matinées musicales... car maintenant les matinées musicales sont presque toujours entremêlées de lecture... de poésie... cela fait très-bien, cela repose les oreilles. Je ne peux pas te dire l'effet que ma pièce produit dans la société... c'est idéal! cela tient du délire... tout le monde se tord de rire... c'est au point qu'une dame m'a dit, lors de ma dernière lecture : « Ah! monsieur, finissez, de grâce... arrêtez... ou je ne réponds pas de moi... » J'espère que c'est flatteur. Je donnerai ma pièce aux Français... ou au théâtre du Panthéon... je verrai... je me déciderai...

— Papa... cher ami... je dessine aussi...

— Parbleu! je paye assez cher ici pour que l'on te donne beaucoup de talents... il serait joli que tu n'apprisses rien!...

— En ce moment j'achève une étude de...

— Figure-toi, ma fille, que je me suis aussi fait une réputation en peinture... c'est surtout dans les chevaux que j'excelle!... Je me suis jeté dans les chevaux à corps perdu; j'en fais avec la plume, avec un crayon, avec un morceau de charbon!...en deux traits c'est achevé... Crac!... crac!... voilà un cheval... aussi mon talent a fait du bruit... Dès qu'on m'aperçoit, on me crie : Ah! Robertin, fais-moi un cheval! je t'en prie... On me donne une plume ou du charbon... Si je suis dans un jardin, j'en fais sur les murs... si j'écris à un ami, j'en mets au bas de ma lettre... si je dîne en ville, je retourne mon assiette, et crac, crac... un cheval dessus... et c'est qu'ils ont tous le cachet du talent! je ne serais pas étonné qu'on m'appelât quelque jour *Robertin-Cheval*.

— Oh! mon petit ami... papa... moi, je fais aussi de...

— C'est bien, ma fille; je suis très-satisfait de savoir tout ce que tu fais et de suivre tes progrès dans les arts... tu vois le tendre intérêt que je te porte, je me flatte que cela t'encouragera... Adieu, Thénaïs, je reviendrai te voir dès que j'aurai le temps... mais c'est bien rare que j'aie le temps! je suis tellement recherché dans le monde... J'aurai soin de t'envoyer ma romance... et ma comédie dès qu'elle sera terminée... Tu la réciteras; cela te formera dans la déclamation, et une demoiselle bien élevée doit savoir déclamer... Ah! veux-tu que je fasse un cheval?...

— Oh! oui, mon petit... cher ami.

— Donne-moi une feuille de papier... une plume... C'est cela... je vais te faire un cheval avec un Cosaque dessus... Là... tiens, regarde... c'est fait.

— Oh! mais c'est très-bien!

— Ma foi, je ne connais qu'*Horace Vernet* qui les fasse mieux que moi... et encore il ne les fait pas si vite... Ces choses-là se vendront bien cher quand je serai mort... Quel dommage qu'on ait lavé toutes ces assiettes sur lesquelles j'en ai fait... Enfin!... adieu, ma fille; pense toujours à ton père dont tu es l'idole, et qui ne te perd pas de vue.

Et M. Robertin se disposait à déposer un baiser sur les grosses joues de sa fille; mais souvent il s'arrêtait en regardant Thénaïs, et secouait la tête d'un air mécontent. Alors la joyeuse enfant lui disait:

— Qu'avez-vous donc, mon petit papa?... est-ce que vous me trouvez vilaine?

— Non, ce n'est pas cela; tu n'es pas une Diane, une Niobé... mais tu ne peux pas être vilaine, car alors tu ne serais pas ma fille. Ce qui me contrarie seulement, c'est que tu as de trop grosses joues, et qui sont très-rouges; cela n'est pas distingué, c'est paysan en diable!

— Ce n'est pas ma faute, moi, si je suis grasse, si j'ai bonne mine.

— Tu appelles cela bonne mine, de ressembler à une lune!...Une bonne mine est une figure longue, pâle, mélancolique et quelque peu souffrante...

— Ah! mon papa, je ne veux pas souffrir, moi; j'aime mieux ressembler à une lune.

— Thénaïs, vous ne me comprenez pas!... on a l'air souffrant, mais on ne souffre pas du tout; c'est seulement un air qu'on se donne. Je crois que tu manges trop, ma fille.

— Je ne mange qu'à ma faim.

— Alors, c'est que tu as trop faim. Enfin, n'importe, il faut es-

pérer que tu maigriras et que tu pâliras. Adieu, ma fille; tu vois tout l'attachement que j'ai pour toi; sois digne de ton père; ce sera ton plus bel éloge.

Et M. Robertin, après avoir embrassé Thénaïs, quittait le pensionnat en fredonnant sa romance, et en recommandant à sa fille de moins manger, recommandation que la joyeuse enfant avait grand soin de ne pas suivre, parce qu'elle ne voyait pas la nécessité de perdre ses couleurs et ses grosses joues.

II. — MARGUERITE.

Revenons au jardin, où les pensionnaires prennent leur récréation.

Je vous ai fait le portrait d'Hélène de Brévanne, de Thénaïs Robertin, il y aurait encore beaucoup d'études à faire parmi ces jeunes filles, qui, dans les plaisirs de la récréation, laissent voir leurs sensations, leurs goûts, leurs bonnes qualités et leurs défauts; car dans ce moment aucune des pensionnaires ne cherche à dissimuler ses penchants. Quelquefois pendant la classe, et sous les yeux d'une sous-maîtresse, on prend un petit air hypocrite pour cacher son ennui ou sa mauvaise humeur, ou bien on se mord les lèvres pour retenir une envie de rire; mais ici on est libre; on rit, on joue, on cause, on dit tout ce qui vient à l'idée, et c'est alors qu'on se montre vraiment ce que l'on est.

La récréation était fort animée. Dans un carré du jardin on jouait au volant, on se renvoyait des balles, on tâchait d'enlever un tout petit cerf-volant, et pour la moindre bévue, c'étaient des cris de joie, des exclamations de plaisir longtemps prolongées.

Un peu plus loin on courait, on jouait au chat, à cache-cache, à colin-maillard; puis sous un grand bosquet les élèves plus âgées étaient rassemblées; on y causait, on s'y contait des histoires; on faisait le récit de ce qu'on avait vu de curieux la dernière fois que l'on avait été chez ses parents. Ensuite on parlait de la prochaine distribution des prix. Chacune émettait ses vœux, ses espérances. C'était une journée attendue avec impatience par toutes les pensionnaires; aussi revenait-on toujours à ce sujet de conversation, et là, mademoiselle Hélène de Brévanne était écoutée comme un oracle, tandis que la grosse Thénaïs provoquait souvent des éclats de rire par ses saillies et la gaieté de ses reparties.

Mais au milieu de cet essaim de jeunes filles qui semblent être là pour ne songer qu'au plaisir, pourquoi en est-il une qui se promène seule, qui ne joue pas avec les autres, qui n'a point sa place parmi les groupes formés dans le jardin?

Serait-elle donc si disgraciée de la nature que sa vue pût inspirer le dégoût et repousser ses jeunes compagnes? Mais non; elle peut avoir treize ans, sa taille est svelte et bien prise, sa démarche a de la grâce, sa figure est douce, intéressante; ses yeux bruns et fendus en amandes sont souvent baissés vers la terre, car la timidité, la modestie sont peintes sur le front candide de cette jeune fille; mais alors même on peut admirer la longueur de ses cils d'ébène qui font opposition avec la blancheur de son visage, que M. Robertin ne pourrait pas accuser d'être trop joufflu et trop rouge.

Il semble au contraire qu'une expression de tristesse se mêle souvent au gracieux sourire de cette jolie enfant, et pourtant nulle ne fut, pour plaire, plus favorisée de la nature; car après avoir admiré ses beaux yeux, ses longs cils, il fallait encore convenir que la jeune fille avait la bouche plus petite et mieux ornée qu'aucune de ses compagnes; que son nez était parfaitement en proportion avec les autres traits de son visage; enfin que ses cheveux châtains étaient plus longs et plus beaux que ceux des autres pensionnaires.

Avoir des peines à treize ans, c'est trop tôt; le chagrin a toujours tort de venir; mais à peine dans l'adolescence, les peines devraient être légères et glisser sur le cœur sans jamais y pénétrer. Qui peut donc causer la tristesse de cette petite fille, qui semble faite pour inspirer le plus doux intérêt?

Si nous l'avions suivie dans le jardin dès le commencement de la récréation, nous comprendrions la cause de sa tristesse. Marguerite, c'est le nom de cette jeune fille, s'est approchée de plusieurs élèves de son âge qui forment une partie de volant, et d'une voix douce et timide leur a dit :

— Mesdemoiselles, voulez-vous que je joue au volant avec vous?

— Non, notre partie est complète; nous n'avons pas besoin de toi.

A cette réponse faite d'un ton moqueur par plusieurs pensionnaires, Marguerite s'est éloignée, et, se dirigeant vers le bosquet où les grandes sont réunies pour causer, elle essaie de trouver une petite place sur le bout d'un banc; mais au lieu de se rapprocher pour que Marguerite puisse s'asseoir près d'elles, les grandes pensionnaires s'éloignent l'une de l'autre en se jetant des regards d'intelligence, et l'une d'elles lui dit d'un air de dédain :

— Il n'y a point de place, Marguerite, allez vous asseoir autre part.

— Mais, mesdemoiselles, si vous vouliez vous serrer un peu, répond la jeune fille; je ne suis pas bien grosse... Je serai contente de vous écouter, d'entendre des histoires; je ne parlerai pas, moi; je resterai bien tranquille près de vous.

— Oh dame! il est sûr que si on veut se serrer un peu, dit Thénaïs, il y aura bien assez de place pour elle.

— Et moi, je ne vois pas pourquoi on se gênerait pour mademoiselle Marguerite! s'écrie Hélène d'un ton d'autorité, et elle ajoute à demi-voix : Si elle reste là, je ne parle plus... Que cette Thénaïs est bête de vouloir que nous fassions société avec ça!

Toutes les grandes, qui se modèlent sur la belle Hélène, s'empressent de tourner le dos à Marguerite, et la jeune fille repoussée du bosquet se dirige alors vers les plus petites pensionnaires qui jouent à une autre extrémité du jardin avec des quilles, des cerceaux ou des ballons.

Mais là aussi on refuse de l'admettre dans les parties que l'on a formées, et des petites filles de huit ans lui font la grimace ou lui tirent la langue, en lui criant :

— Non! non! nous ne voulons pas de toi.

Alors la pauvre Marguerite, ne trouvant personne qui veuille jouer ou causer avec elle, cherche l'endroit le plus solitaire du jardin, et va s'y asseoir, passant le temps de la récréation soit à lire, soit à effeuiller une fleur, le plus souvent à réfléchir en faisant une petite mine chagrine; car on réfléchit de bonne heure quand on a déjà des peines; cela donne de la raison, cela rend l'esprit plus précoce; c'est une légère compensation.

Pour quel motif cette jeune fille si gentille et dont la voix était si douce, se voyait-elle ainsi repoussée par ses compagnes?

C'est que son spencer, fait d'une étoffe légère, était usé depuis longtemps; qu'au lieu d'en recevoir un neuf de ses parents, la petite a été obligé d'y mettre des pièces, d'y faire de nombreuses reprises; de plus, sa robe blanche est devenue trop courte, car Marguerite a grandi beaucoup, et on n'a pas depuis longtemps renouvelé son trousseau; enfin sa ceinture violette est tellement passée qu'on ne sait plus au juste quelle est sa couleur.

Tout cela n'empêche pas Marguerite d'être une des plus jolies du pensionnat; mais cela lui attire mille désagréments, mille moqueries de ses compagnes; car le désir de briller semble né avec les enfants et surtout avec les filles. A huit ans cela s'occupe déjà de toilette; la coquetterie, l'envie et la vanité sont trois défauts qui se glisseront toujours dans un pensionnat de demoiselles.

Depuis longtemps déjà les jeunes compagnes de Marguerite plaisantaient sur la mise de la pauvre petite. C'étaient chaque jour des sarcasmes qui devenaient plus vifs à mesure que les vêtements de la jeune fille s'usaient davantage.

— Marguerite, lui disait l'une en lui montrant une reprise à son spencer, qu'est-ce que tu as donc là? de la broderie!... Dites donc, mesdemoiselles, Marguerite veut nous éclipser, elle fait des broderies sur son spencer.

— Tiens, il vient encore de craquer sous ton bras.

— Ah! cela lui donne de l'air... c'est dans le genre espagnol!

— Marguerite, disait une autre, il paraît qu'on a peur que tu ne marches sur ta robe... ou que tu veux montrer tes mollets... Et la ceinture... est-ce vrai qu'elle est couleur chocolat?... Moi, j'ai parié pour noire.

Alors toutes les pensionnaires éclataient de rire, et la petite Marguerite rougissait et baissait les yeux en répondant :

— Mesdemoiselles, ce n'est pas ma faute; je n'ai pas d'autre ceinture.

— C'est honteux pour nous d'avoir une compagne si mal mise, disait mademoiselle Hélène à ses amies; et certainement je ne jouerai jamais avec elle... je ne veux pas de sa compagnie.

— Ni moi...

— Ni moi...

— Cette pauvre Marguerite! disait Thénaïs Robertin; elle est pourtant bien gentille, et d'un bon caractère... Mesdemoiselles, si nous faisions une souscription pour l'habiller à neuf?

— Ah! voilà une belle idée!... Est-ce que cela nous regarde, nous!... Si ses parents n'ont pas le sou, pourquoi la mettent-ils dans notre pensionnat?

— C'est vrai, on aurait dû la mettre chez les sœurs qui élèvent gratis; d'autant plus que son père doit plusieurs quartiers de la pension... j'en suis sûre, j'ai entendu madame lui demander de l'argent la dernière fois qu'il est venu voir Marguerite.

— Est-ce qu'elle compte paraître comme cela à la distribution des prix?... Ce serait joli... elle a l'air d'une pauvresse.

— Ce serait très-humiliant pour nous.

— J'espère bien qu'elle n'en aura pas, de prix.

— Oh non! elle ne peut pas en avoir.

Tels étaient les discours que les jeunes pensionnaires tenaient sur Marguerite, et mademoiselle Hélène de Brévanne se montrait toujours fort mal disposée pour elle. Peut-être l'extrême beauté de la jeune fille lui donnait-elle réellement plus d'humeur que la vue de son spencer repris et de sa ceinture passée.

Le père de Marguerite se nommait Meynaud; il était veuf, et n'avait qu'une place fort minime chez un banquier de Paris. Cependant, sans consulter l'exiguïté de ses moyens, il avait voulu mettre sa fille dans un pensionnat destiné plutôt à des enfants riches qu'à la fille d'un modeste commis. Était-ce l'amour paternel ou la vanité qui l'a-

vait fait agir ainsi? Il est bien difficile de lire dans le cœur des hommes, et nous-mêmes il nous arrive souvent de chercher à nous tromper sur nos propres sentiments.

La récréation touchait à sa fin, lorsque le bruit d'une sonnette annonça que quelqu'un se présentait à la grille d'entrée.

Aussitôt les regards des jeunes pensionnaires se dirigèrent vers la cour, que l'on apercevait du jardin; car à l'époque des prix et des vacances, les visites des parents sont plus fréquentes dans les pensions, et chaque élève voulait voir si c'était pour elle que l'on avait sonné.

La grille fut ouverte, et un monsieur entra dans la première cour: c'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, dont le visage, qui avait dû être beau, semblait fatigué et amaigri par les veilles, quoique l'œil eût conservé de l'éclat et de la vivacité. Ce monsieur, dont la mise était modeste mais convenable, se tenait un peu voûté, habitude assez fréquente chez les gens de bureau. Il portait alors un paquet sous son bras.

— C'est M. Meynaud...

— C'est le père de Marguerite, se disent les pensionnaires.

— Ah! c'était bien la peine de nous déranger de notre jeu pour le voir entrer!

— Mais il a un paquet sous son bras... je voudrais bien savoir ce qu'il y a dedans.

— Et moi aussi.

— Il vient peut-être chercher sa fille?

— Oh! tant mieux!

— Non, tu sais bien qu'il ne la fait jamais sortir.

Pendant ce dialogue, M. Meynaud est entré dans l'intérieur de la maison, et après être resté quelques moments avec la maîtresse du pensionnat, il est introduit dans le jardin par une sous-maîtresse qui crie :

— Marguerite Meynaud!... Où est donc Marguerite Meynaud, mesdemoiselles?

C'est à qui des jeunes filles ne répondra pas. Enfin Thénaïs s'écrie :

— Elle est là-bas, au fond du jardin, qui se promène.

— Pourquoi donc ne joue-t-elle pas avec vous, mesdemoiselles? reprend la sous-maîtresse en lançant un regard de mécontentement sur les jeunes filles. Celles-ci ne répondent rien, et se contentent de chuchoter entre elles. Mais M. Meynaud dit à la sous-maîtresse :

— J'aperçois ma fille; je vous remercie, mademoiselle, je vais la trouver.

Marguerite était restée triste et solitaire au fond du jardin; elle avait bien entendu sonner, mais elle n'espérait pas qu'on viendrait la voir. Tout à coup elle entend marcher dans l'allée où elle est assise, elle lève les yeux et aperçoit son père. Un cri de joie lui échappe, et en même temps elle court se jeter dans ses bras.

— Mon père, mon bon père, que je suis contente!

— Bonjour, Marguerite, bonjour, ma fille. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue.

— Oh! oui, je m'ennuyais de ne pas vous voir...

— Ce n'est ma faute... j'ai tant d'occupations... Et puis cette fois je ne voulais pas venir sans t'apporter ce qui t'est nécessaire... une robe... un spencer neuf... une ceinture... enfin tout ce qu'il te faut. Tu en avais bien besoin, ma pauvre petite!... mais ce n'est pas ma faute si tu n'as pas eu cela plus tôt.

— O mon père, que vous êtes bon!... mais cela ne devait pas vous empêcher de venir m'embrasser. Vous savez que je suis si heureuse quand vous venez...

— Oui, je sais que tu aimes bien ton père... que tu es bonne fille. Et tu apprends toujours bien?

— Oui, mon père; je crois que mes maîtres sont satisfaits de moi.

— Tant mieux, ma fille; tâche d'acquérir des talents; nous n'avons pas de fortune, mais les talents là font rencontrer quelquefois; étudie avec persévérance la musique, le dessin. Ton écriture est belle, je viens de la voir... Et l'orthographe?

— Oh! papa, je ne fais presque plus de fautes... encore un peu dans les participes... C'est bien difficile, les participes; mais en faisant bien attention, je ne me tromperai plus.

— Allons, il faut espérer que tu auras quelques prix cette année. Tu n'en as pas obtenu les autres années, et pourtant il me semble que tu en méritais.

— Dame, mon papa, on ne peut pas en donner à tout le monde. Il y en a tant qui en méritent...

— Et pourquoi donc étais-tu seule dans cette partie retirée du jardin, au lieu de jouer, de t'amuser avec les autres élèves?

Marguerite baisse les yeux, rougit et balbutie avec embarras :

— C'est que... c'est que... je ne sais pas.

— Allons, ma fille, ne mentez pas.

— Mon papa, ces demoiselles ont refusé de jouer avec moi... elles me refusent toujours... je ne sais pas pourquoi... je ne leur ai rien fait, cependant.

En disant ces mots la petite fille détournait la tête pour cacher à son père des larmes qui roulaient dans ses yeux. Mais celui-ci, dont le front s'est rembruni, pousse un profond soupir en murmurant :

— Ah! les enfants ne valent pas mieux que les hommes!

Puis M. Meynaud attire sa fille à lui et l'embrasse tendrement, en lui disant :

— Va changer de toilette, ma pauvre petite, va... et je gage bien que tes compagnes t'admettront à leurs jeux. Adieu, ma chère amie; c'est dans six jours la distribution des prix; j'y serai et je t'emmènerai ensuite avec moi pour toute la journée. Je veux te procurer un peu d'amusement... Cela est si rare pour toi! je te conduirai au spectacle.

— Oh! merci, mon papa... Vous partez déjà?

— Oui, adieu.

— Je vais vous reconduire jusqu'à la porte.

Marguerite va reconduire son père. Ensuite, après en avoir demandé la permission, elle monte au dortoir et quitte ses vieux vêtements pour mettre ceux que son père vient de lui apporter.

Lorsque la jeune fille reparaît dans le jardin avec sa nouvelle toilette, qui lui va à ravir, un cri de surprise s'élève parmi les pensionnaires. Les plus petites accourent à elle en lui disant :

— Que tu es bien mise, Marguerite! tu n'es plus reconnaissable... ton spencer était si vilain... si vieux!

— Ta ceinture est belle aussi!

Les grandes pensionnaires ne disent rien; elles se contentent d'examiner pièce à pièce la toilette de Marguerite. Mademoiselle Hélène se pince les lèvres, et dit d'un air moqueur :

— Je gage bien que l'étoffe de son spencer n'est pas de gros de Naples comme le mien.

— C'est égal, dit Thénaïs, il faut convenir que Marguerite est bien jolie comme cela!

— Je n'en jouerai pas plus avec elle pour cela, reprend Hélène, et je suis enchantée de quitter le pensionnat dans huit jours, car je ne puis pas souffrir cette petite Meynaud.

Mais, en dépit des railleries de mademoiselle de Brévanne, la toilette neuve a fait son effet; et, ainsi que l'avait prévu M. Meynaud, Marguerite trouva facilement à se mêler aux jeux de ses jeunes camarades de classe.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

L'Ecriture a bien raison.

III. — UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

C'est un jour qui fait époque dans la vie lorsque, ballotté entre la crainte et l'espérance, on entre dans cette salle où des récompenses doivent être données au travail, au mérite, au talent.

A tout âge, l'homme est avide de gloire; ce désir de briller, de l'emporter sur les autres, est placé dès l'enfance dans notre cœur pour augmenter notre force, notre courage, notre émulation. Les gens qui n'ont point d'amour-propre font rarement de grandes choses.

Les parents partagent l'anxiété de leurs enfants, et souvent chez eux elle est plus forte encore, car ils prennent leur part des compliments qu'on adressera à leur fils ou à leur fille; quelquefois même ils ont eu l'imprudence de prôner d'avance le mérite de leurs enfants, et ils sont cruellement mortifiés quand ceux-ci ne reçoivent point de prix.

Mais puisqu'il est avec le ciel des accommodements, il doit en être aussi avec les instituteurs et institutrices; on assure que là, comme ailleurs, il y a moyen de se rendre ses juges favorables. Je ne veux médire de personne, mais je crois peu à la justice des hommes; quant à celle des femmes... c'est différent, je n'y crois pas du tout.

Maintenant une distribution de prix est une espèce de spectacle auquel on invite non-seulement les parents, amis et connaissances, mais encore des notabilités dans les arts, dans les lettres, dans les sciences. Ainsi vous ne connaissez pas du tout madame ***, ni son pensionnat, et cela n'empêche pas qu'un beau jour, vous recevez par la poste une lettre dans laquelle on vous invite à venir assister à la distribution des prix, qui se fera tel jour, à telle heure, et qui est quelquefois suivie d'un concert ou d'un bal.

C'est un moyen comme un autre d'avoir beaucoup de monde; peut-être en est-ce un aussi pour exciter encore plus l'émulation des élèves. Nous sommes sur la route du progrès et par conséquent des innovations; le *statu quo* est pour les esprits étroits ou timides.

Je n'ai donc pas besoin de vous dire qu'il y avait foule dans ce beau pensionnat de la Chaussée-d'Antin, qui comptait parmi ses élèves des filles de comtes, de marquis, de banquiers, d'agents de change, de membres de l'Institut et de fabricants de sucre de betterave.

La distribution était annoncée pour deux heures, et dès midi, il y avait foule dans les salons, queue de voitures à la porte, à laquelle il ne manquait que des gardes municipaux à cheval, pour que l'on crût entrer dans un théâtre.

La maîtresse du pensionnat recevait les parents de ses élèves avec grâce et aménité; cependant il y avait toujours quelques révérences de plus et quelques places réservées pour les personnages titrés, les sommités du commerce et de la finance. On se tourne toujours vers le soleil; le monde est fait ainsi, nous ne le changerons pas.

Les parents venaient en masse. Avec leur père et leur mère, beaucoup d'élèves voyaient arriver leurs tantes, oncles, cousins, cousines;

de tous côtés on se saluait, on se souriait, absolument comme à la première représentation d'une pièce d'un auteur en renom. Une mère montrait du doigt sa fille placée au fond de la salle, près de ses compagnes, en s'écriant :

— Comme elle est rouge! pauvre chère amie!... c'est la peur... c'est la crainte qui la fait rougir...Tranquillise-toi, chère enfant, tu auras quelque chose!... si tu n'avais pas de prix, je te retirerais tout le suite : j'ai eu soin de le déclarer à ta maîtresse de pension.

Un peu plus loin, un petit garçon tirait l'habit de son père, en criant :

— Papa, si ma sœur a un prix, qu'est-ce que tu me donneras?

— Silence! Dodolphe, taisez-vous.

— Moi, je veux quelque chose aussi! Tiens, on ne me donne jamais rien.

— Monsieur Dodolphe, respectez l'endroit où vous êtes... soyez sage, raisonnable.

— Je veux qu'on me donne quelque chose à moi... je veux le prix de ma sœur.

— Si tu ne te tais pas, tu auras le fouet en rentrant.

— Hi, hi, hi, hi!...

Et le papa était obligé de sortir avec M. Dodolphe, qui causait du scandale parmi la société.

Les jeunes pensionnaires étaient assises au fond de la salle, placées par rang d'âge, se tenant bien droites et n'osant pas causer entre elles. Les unes avaient les yeux modestement baissés; d'autres souriaient avec confiance à leurs parents qu'elles apercevaient placés sur des bancs, à l'autre extrémité de la salle; mais toutes, laides ou jolies, étaient intéressantes par le rôle actif ou passif qu'elles jouaient dans cette solennité.

Cependant, comme la beauté captive toujours les yeux, mademoiselle Hélène de Brévanne était une de celles vers qui les regards se portaient le plus fréquemment, et on entendait répéter de tous côtés :

— Voilà une bien jolie personne!...

— Charmante, et d'une jolie taille... belle tournure!... l'air fort distingué!...

— Ce n'est pas étonnant! c'est mademoiselle de Brévanne... la nièce de cette vieille dame que vous voyez là-bas, assise sur ce fauteuil, au premier rang... qui a de si belles boucles d'oreilles en diamant.

— Ah! je vois, je vois... Ce sont des gens riches?

— Très-riches. On dit mademoiselle de Brévanne pleine d'esprit et de moyens. Elle aura plusieurs prix, j'en suis persuadé.

Mais après Hélène, et quelquefois même avant elle, on remarquait et on admirait Marguerite Meynaud, cette jeune fille entrant à peine dans l'adolescence, et dont les traits étaient si fins, si doux, le sourire si candide, le front si modeste, parmi tout ce monde rassemblé là, les suffrages étaient partagés, mais souvent Marguerite obtenait la préférence.

— Cette petite fille est encore bien jeune, disait-on, mais elle sera très-jolie aussi; et, lorsqu'elle aura l'âge de la grande, je crois qu'elle sera mieux.

— Oh! c'est un autre genre de beauté; mademoiselle de Brévanne a l'air plus noble.

— Noble, chez une demoiselle de dix-sept ans, ressemble trop à suffisant et hardi; je préfère l'air doux et modeste de la plus jeune.

Deux heures venaient de sonner, et la cérémonie allait commencer. L'immense classe où se faisait la distribution des prix était comble, la foule débordait dans deux pièces voisines, où l'on se tenait debout, monté sur la pointe de ses pieds, et se pressant contre la porte de la grande salle.

Le coup d'œil était fort beau, car la classe, ornée pour la cérémonie, était tendue partout avec des draperies et des guirlandes de fleurs naturelles; au fond, sur une espèce d'amphithéâtre dressé à cet effet, on voyait toutes les jeunes pensionnaires, dont le costume uniforme produisait un effet charmant. Sur une estrade, se tenait la maîtresse de pension, ayant à ses côtés les sous-maîtresses; puis sur deux tables élégantes placées devant l'estrade étaient les divers prix, consistant en couronnes et livres plus ou moins bien reliés. Enfin, toute l'autre partie de la salle était garnie de banquettes et de chaises, sur lesquelles étaient les parents et connaissances, et à l'entrée des portes une foule, debout et compacte, terminait le tableau.

Pour donner plus d'éclat à la cérémonie, un superbe piano était placé derrière l'estrade, et un professeur attaché au pensionnat devait jouer un fragment de marche ou de morceau d'opéra italien, toutes les fois qu'une élève irait recevoir un prix. Cette innovation était de bon goût, et donnait quelque chose de plus imposant à la distribution. D'ailleurs, la musique fut de tout temps la compagne indispensable d'une cérémonie. On est baptisé, on se marie et on se fait enterrer avec de la musique; on va danser et on va à la guerre avec de la musique; pour que le travail délasse l'ouvrier, il y joint du chant, qui est encore de la musique; pour calmer nos souffrances, pour exalter notre courage, pour égayer notre âme, rien de meilleur que la musique. Honneur à la musique!

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Le piano, en retentissant dans la salle vaste et sonore, annonce que la cérémonie va commencer : les conversations, les causeries cessent; chacun se tait et attend avec impatience; tous les regards sont tournés vers les élèves et l'estrade où trône celle qui va distribuer les couronnes.

Mais tout à coup un grand brouhaha se fait entendre dans une des pièces qui précèdent la classe; en vain quelques personnes se détournent avec humeur pour réclamer le silence, le bruit augmente à chaque instant. Ce sont plusieurs personnes qui parlent à la fois, qui poussent, qui crient, conduites par un monsieur dont la voix perce par-dessus toutes les autres, et qui ne cesse de répéter :

— Il faut que nous entrions!... je suis bien fâché de déranger, mais nous ne pouvons pas rester à la porte. D'ailleurs je suis sûr que j'ai des places réservées sur le premier rang dans la salle aux prix... Ma fille va être couronnée... je ne puis pas rester derrière avec ma société. Pardon, mesdames et messieurs... Nous passerons... oh! nous passerons!... Je passe partout, moi... je ne sais point où je n'entrerais pas!

La maîtresse de pension s'informe de la cause de l'espèce d'émeute qui a lieu à l'entrée de la classe, et on lui apprend que c'est M. Robertin qui vient d'arriver avec onze personnes qu'il veut absolument rendre témoins du triomphe de sa fille Thénaïs.

M. Robertin, car c'était bien lui en effet qui bousculait tout le monde pour pénétrer dans la grande salle, tenait une dame sous chaque bras; l'une pouvait avoir quarante ans, et était énorme; c'était une figure enflée par la graisse; deux joues qui semblaient vouloir péter, deux fluxions permanentes qui écrasaient un petit nez, qu'il devenait impossible de moucher, et cachaient deux petits yeux, qui se trouvaient fort heureux d'être à l'ombre; sous cette tête bouffie qui s'adaptait immédiatement aux épaules sans que l'on aperçût le moindre vestige de cou, venait une gorge volumineuse, de ces gorges qui gagnent le menton, le dessous des bras, et semblent vouloir tout déborder. Le reste de la personne était tout à l'avenant, c'est-à-dire qu'au spectacle il était impossible à cette dame de se placer aux stalles.

Malgré son excessif embonpoint, cette dame était mise avec une extrême coquetterie. Elle portait un bonnet surchargé de fleurs, de nœuds de rubans qui retombaient en folâtrant sur un sein où il y avait à la vérité place pour se jouer. Une robe à manches froncées, des garnitures et des volants, augmentaient encore le volume de toute la personne que M. Robertin ne parvenait pas sans peine à faire avancer avec lui.

La seconde dame pendue au bras droit de Robertin était aussi maigre que celle de gauche était grasse; c'était un long squelette couleur de cire, dont toute la personne n'offrait pas la moindre ondulation; impossible de deviner où était placée la taille de cette dame. Quant à ces autres charmes dont les femmes tirent vanité, si celle-ci n'en avait pas l'ombre, du moins ne pouvait-on pas l'accuser d'avoir sur elle rien de faux; c'était une grande perche habillée; une figure longue, revêche, terminait le portrait.

La mise de cette dame était fort simple : l'immense chapeau qui lui couvrait la tête semblait avoir vu plusieurs printemps et beaucoup d'étés; mais on avait jeté dessus un voile de gaze verte, qui voltigeait en écharpe à droite et à gauche, balayant tout ce qu'il rencontrait devant lui.

Chacune de ces dames tenait par la main une petite fille qui tirait un petit garçon, ce qui formait un total de sept personnes, se donnant le bras et voulant entrer sans se quitter dans la salle déjà pleine de monde.

Puis derrière venaient cinq messieurs, trois jeunes, deux vieux; les jeunes faisaient les dandys, les beaux, les lions; ayant des cheveux longs qui leur retombaient sur les épaules, ce qui leur donnait un faux air de ces gens qui sortent de l'eau; les vieux ayant, l'un la tournure d'un portier, l'autre celle d'un fruitier endimanché, et tous deux paraissant enchantés de se trouver en si brillante compagnie.

Du moins ces cinq messieurs ne se donnaient point le bras, ils se contentaient de suivre le premier rang, en marchant au hasard sur tous les pieds qui se trouvaient sur leur passage.

A force de pousser et de tirer sa société après lui, Robertin était cependant parvenu à pénétrer dans la salle de la distribution, où un chemin avait été ménagé entre les banquettes afin que l'on pût au besoin entrer et sortir; mais dans ce chemin on avait eu soin de ne point mettre de chaise pour qu'il restât libre.

Robertin jette les yeux de tous côtés en s'écriant :

— Comment, pas de place!... oh! mais voilà qui est singulier... moi, à la rigueur, je resterais bien debout... mais madame Roustoubique et milady Crokmilove ne peuvent pas se tenir sur leurs jambes... Attendez, mesdames... avançons toujours .. nous finirons par nous placer.

— A la rigueur, dit madame Roustoubique (c'était la grosse dame en bonnet), est-ce que nous ne pourrions pas nous asseoir auprès des jeunes pensionnaires?. . elles sont fort à leur aise là-bas, ces demoiselles...

— Mais alors, vous ne jouirez pas si bien du coup d'œil... Eh bien! lady Crokmilove... vous restez en arrière... qu'y a-t-il donc?

C'était le voile vert de la grande dame qui venait d'entortiller la tête d'un vieux monsieur, qui prenait fort mal la chose, et allait traiter un peu durement la gaze, si lady Crokmilove ne se fût hâtée de s'arrêter pour démêler son voile.

Les gens qui ne doutent de rien et ne craignent pas d'obséder les autres finissent ordinairement par se placer ; c'est une triste vérité : au spectacle comme dans le monde, les personnes timides et modestes restent dans leur coin, tandis que les sots, les impudents, les fats, crient bien fort, et arrivent au premier rang ; à la vérité, ils n'y brillent pas, mais enfin ils y sont.

A force de pousser lady Crokmilove entre deux banquettes, en lui disant : « Il y a de la place, » Robertin était parvenu à faire asseoir la grande dame qui tenait plus de place avec son voile vert que par toute sa personne. On avait semé les quatre enfants dans différents coins de la salle ; enfin un jeune homme, las de sentir les coudes de madame Roustoubique lui chatouiller le nez, s'était levé en lui disant :

— Madame, je crois que je ferai mieux de vous céder ma place.

Madame Roustoubique avait accepté en lançant au jeune homme une œillade qui s'était perdue dans ses joues, et, à force de pousser ses voisins, elle avait obtenu près d'elle une petite place pour Robertin.

— Nous voilà casés, dit le père de Thénaïs en regardant d'un air satisfait autour de lui ; j'étais bien sûr de vous placer, belle dame... Milady s'ennuiera là-bas toute seule... d'autant plus qu'elle comprend peu le français ; mais je lui expliquerai plus tard la cérémonie...Tiens, voilà Cluby là-bas !... Il a trouvé une place aussi, ce brave Cluby.

Cluby était le vieux bonhomme qui semblait habitué à tirer le cordon ; il était debout dans un coin de la salle, regardant autour de lui d'un air hébété, saluant toutes les personnes qui le regardaient un peu longtemps, prenant du tabac dans un cornet de papier, et s'obstinant à en offrir à deux dames élégantes placées devant lui et qui détournaient la tête d'un air de dégoût toutes les fois que M. Cluby leur présentait son cornet.

— Et mon mari, dit la dame en s'adressant à Robertin, où donc est-il? je ne le vois pas; se serait-il perdu... ne nous aurait-il pas suivis?...

— Oh! soyez tranquille ; M. Roustoubique est entré avec nous dans le pensionnat ; j'avais l'œil sur lui... il se sera placé quelque part ; c'est un gaillard qui sait se pousser... Ah! voilà ma fille, là-bas; tenez, la septième, sur le second banc... cette jolie tête éveillée, spirituelle, c'est ma fille, Thénaïs Robertin.

— Silence donc, monsieur! disent quelques personnes fatiguées d'entendre parler Robertin; vous voilà assis maintenant, ne troublez plus la cérémonie.

— Comment! que je ne trouble plus... mais il me semble que je puis bien montrer ma fille à madame... on vient ici, c'est pour montrer ses enfants... surtout quand on en est fier : elle aura plusieurs prix, vous allez voir.

Et Robertin se levant et se penchant en arrière, se met à crier :

— Lady Crokmilove! ma fille est la septième sur le second banc... une figure très-espiègle, beaucoup de mon air.

La grande Anglaise avance sa lèvre inférieure d'un air d'humeur, et répond : Yes... il faire chaud ici... il sentir mauvais.

Robertin se rassoit en murmurant :

— Elle m'a compris... Par exemple, je ne sais pas où sont nos jeunes gens... nos artistes... ma foi, tant pis... J'aurais voulu pourtant leur montrer ma fille, pour qu'ils applaudissent quand on la couronnera... Ah! chut! on parle; c'est la maîtresse de pension. Attention, madame Roustoubique.

La cérémonie était effectivement commencée au milieu des *chut!* qui partaient de tous les points de la salle pour faire taire M. Robertin.

Le premier prix de composition française est décerné à mademoiselle Hélène de Brévanne, qui se lève avec orgueil, et s'avance d'un pas assuré jusqu'à l'estrade pour recevoir la récompense qu'on lui décerne.

Un murmure flatteur accompagne mademoiselle Hélène, car on aime à trouver du talent, du mérite là où l'on admire la grâce et la beauté, tandis qu'il y a presque un sentiment d'étonnement et de prévention lorsqu'un grand prix est accordé à une vilaine figure. Nous sommes injustes ; nous voulons tout pour les uns et rien pour les autres.

Mais parmi ceux qui admiraient et applaudissaient Hélène de Brévanne, un jeune homme de seize ans environ était celui qui paraissait le plus heureux.

Assis au bout d'une banquette entre un jeune homme beaucoup plus âgé que lui et un vieillard dont l'air sévère était encore augmenté par une immense perruque noire comme du jais et qui descendait presque sur ses sourcils, l'adolescent semblait n'avoir pas assez de ses deux yeux pour regarder Hélène et suivre tous ses mouvements; puis il poussait le jeune homme assis à sa droite en murmurant :

— C'est ma cousine... n'est-ce pas qu'elle est bien jolie, ma cousine?... Elle a un an de plus que moi ; elle a dix-sept ans, et j'en ai seize... Je l'ai vue plusieurs fois chez sa tante... Elle va quitter sa pension... Oh! comme elle se tient bien!

— Taisez-vous donc, monsieur Alexis, disait le vieillard en regardant le jeune homme d'un air sévère. Cela n'est pas convenable, mais bientôt il recommençait à parler tout bas à son voisin de droite, qui l'écoutait en souriant :

— Ma cousine va retourner chez sa tante ; je suis sûr que cet hiver on y donnera souvent des soirées, des bals. Quel dommage! Je ne pourrai pas y aller, moi... je serai au fond de la Franche-Comté ; il faut que je parte dans huit jours avec M. Philomèle, mon professeur, pour aller demeurer chez mon grand-père... j'aurais préféré rester au collége... au moins on sort quelquefois. Mais quand je serai là-bas... près de Luxeuil, il n'y aura pas moyen de venir jamais à Paris, et je ne verrai plus ma cousine... ma belle cousine!

Et en disant cela, l'adolescent faisait une petite moue bien triste, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort joli garçon ; car avec le grand yeux noirs bien langoureux, de belles dents, un sourire à la fois spirituel et doux, un teint pâle qui le rendait plus intéressant, et une expression de franchise, de candeur, qui prévenait en sa faveur au premier abord, on a beau faire la mine, on est encore très-bien.

Le jeune homme assis à la droite d'Alexis Ranville pouvait avoir vingt-trois ans; ses traits étaient réguliers, mais sévères ; son air habituel était froid et peu ouvert ; mais cette physionomie sérieuse prenait souvent une expression de gaieté moqueuse qui cependant n'était point offensante ; c'était celle d'un homme habitué à observer, à chercher le côté vrai de toutes les actions de la vie, et à ne plus s'en laisser imposer par les apparences.

Eugène Durozel était de bonne heure revenu sur les illusions de la jeunesse. Avec lui les grandes phrases, les beaux discours, les serments, les promesses ne signifiaient rien ; il ne connaissait en toute chose que le fait ; il préférait l'action la plus légère au discours le plus long ; ce n'était ni un moraliste ni un philosophe, c'était un homme positif.

Durozel avait écouté Alexis en souriant ; quand l'adolescent eut cessé de parler, il lui répondit à demi-voix :

— Mon cher ami, je crois que vous êtes amoureux de votre cousine.

Alexis devint rouge comme une cerise, et balbutia :

— Oh! par exemple!... qu'est-ce que vous dites là... Durozel? il ne faut pas dire de ces choses-là!...

— Eh! la, la, mon jeune ami, ne rougissez pas tant!... Quel mal après tout, quand vous seriez déjà amoureux de cette belle demoiselle? C'est un sentiment bien innocent encore... Tranquillisez-vous, d'ailleurs, vous serez amoureux de bien d'autres!

— Oh! non... non! jamais je n'aimerai que ma cousine Hélène! répondit le jeune Alexis, en serrant avec force le bras de Durozel.

— Ah! petit fripon, vous voyez donc bien que j'avais deviné, et que vous êtes amoureux d'elle...

— Oh! taisez-vous... mon ami, pas si haut... mon Dieu... si mon professeur vous entendait!...

— M. Philomèle professe les langues mortes, l'algèbre, la rhétorique... mais depuis longtemps il ne professe plus l'amour ; par conséquent, ce que nous disons ne le regarde pas. Quand on a une perruque comme la sienne, on fait aussi peur aux oiseaux qu'aux jolies femmes. Du reste, j'estime beaucoup les talents de M. Philomèle ; il est très-savant, très-instruit... il a été jadis mon professeur. Si je ne sais presque rien, ce n'est pas sa faute ; il est bien en état de vous fortifier dans les langues anciennes... cela ne vous servira à rien, puisqu'on ne les parle plus ; mais c'est égal, il est convenu qu'on doit les apprendre toujours.

Alexis écoutait peu son ami, il regardait la belle Hélène, qui était retournée à sa place pendant que l'on distribuait des prix à d'autres élèves. Bientôt cependant il dit à Durozel : — Comment donc avez-vous deviné que j'étais amoureux de ma cousine?

— Ah! vraiment, la belle malice!... est ce qu'à votre âge on sait cacher ce qu'on éprouve?... Votre amour se lit dans vos yeux, quand vous parlez à votre cousine, aussi facilement qu'une romance à livre ouvert pour un bon musicien! D'ailleurs, ce n'est qu'elle que vous regardez, que vous voyez ici... et pourtant il y en a d'autres qui sont bien aussi jolies que mademoiselle de Brévanne.

— Oh! ce n'est pas possible, Eugène.

— Pas possible!... pour vous qui êtes fasciné!... à seize ans, on se fascine si facilement... Tenez, là-bas, sur le bout du second banc... il y a une jeune fille... c'est encore une enfant, à la vérité... mais à dix-sept ans elle sera bien jolie aussi!... Elle a l'air modeste... elle ne cherche pas comme les autres à rencontrer les regards de la foule .. Pauvre petite! je crains qu'il n'y ait point de prix pour elle.

— Oh! mon ami!... on appelle encore ma cousine .. entendez-vous?... Hélène de Brévanne, second prix de dessin!.. Oh! la voilà qui se lève... qui va venir .. quelle tournure élégante!...

Et le jeune Alexis frémissait de plaisir sur sa banquette. Il aurait bien voulu courir présenter lui-même la couronne à Hélène; mais ne le pouvant pas, il s'en dédommageait en applaudissant de toutes ses forces.

Cependant M. Robertin s'agitait aussi beaucoup à sa place, en disant tout haut :

— Ah çà, mais... voilà un tas de premiers prix qu'on donne... et puis des seconds, et on n'appelle pas ma fille, Thénaïs Robertin... Qu'est-ce que cela veut dire?... à quoi donc pensent les sous-maîtresses... les profes-seurs?... est-ce qu'il y a de la gabegie ici?... ah! mais, cela ne se passerait pas tranquillement! je paye très-cher pour ma fille; c'est pour qu'elle ait des prix.

Enfin, le nom de Thénaïs Robertin est prononcé par la maîtresse du pensionnat; alors Robertin s'agite de plus belle, sa figure devient radieuse, et il s'écrie :

— Ah! je savais bien que cela allait venir... ça ne pouvait pas lui manquer... C'est ma fille... Madame Roustoubique, regardez-la bien, elle se lève.

Et Robertin, se levant aussi, donne son bras à travers la figure d'un monsieur, en se penchant en arrière et s'écriant :

— Cluby!... Cluby!... c'est ma fille qu'on appelle!...

Mais Cluby, qui venait encore de fouiller à son cornet, était pris d'un éternument qui avait des suites très-désagréables pour ses voisins et voisines, parce que n'ayant pas eu la précaution de tirer assez tôt son mouchoir, et n'ayant pas mis sa main devant sa figure, une foule de choses étaient parties comme un bouquet d'artifice au moment où il avait éternué.

S'apercevant que son ami Cluby ne l'entend pas, Robertin se retourne d'un autre côté pour s'adresser à la grande dame anglaise qu'il a amenée; mais dans sa joie, ses mouvements sont tellement brusques et peu calculés que, cette fois, il fait sauter en l'air avec son coude les besicles d'un monsieur assis à sa droite.

— Monsieur, vous êtes insupportable!... s'écrie le particulier, en cherchant ses besicles à terre. Vous poussez tout le monde... si les verres sont cassés, vous les payerez...

— Monsieur, il est bien permis à un père d'être ivre de sa fille... c'est la mienne qu'on va couronner... Thénaïs Robertin...

— Ce n'est pas une raison pour donner des coups de poing, des coups de coude à tous vos voisins.

— Il n'y a pas de mal... vos verres ne sont pas cassés. Milady Crokmilove!... c'est ma fille unique... c'est Thénaïs Robertin qu'on va couronner... Regardez, la voilà qui se lève...

— Yes! répond la grande Anglaise, en tournant lentement sa tête et avançant de nouveau sa lèvre inférieure, mouvement qui lui était familier en parlant. Yes... je voyais bien... c'était ce grosse fille toute vilaine!...

Robertin se rassied précipitamment en murmurant : — Qu'on est malheureux de ne pas savoir bien s'exprimer dans une langue! voilà milady Crokmilove qui dit positivement le contraire de ce qu'elle voulait dire... c'est égal... nous la devinons bien... Ah! Thénaïs marche très-noblement... mais on lui joue un air triste... cela ne fait pas bien... ces musiciens ne comprennent pas leur affaire; si j'avais tenu le piano, moi... j'aurais joué pour ma fille : *Que de grâce, que de majesté!* ou quelque chose d'approchant... ou ma dernière romance, *la Mort de César*... qui a un succès de vogue... Vous l'ai-je donnée, madame Roustoubique?

— Oui... mais je ne peux pas parvenir à l'apprendre...

— Ah! dame! ce n'est pas de la petite musique, ça ne se jouera pas sur les orgues de Barbarie!... je m'en flatte... c'est très-difficile, parce que c'est très-beau... il y a des gens qui ne veulent pas comprendre cela... Chut! on parle!... qu'est-ce qu'on dit... Thénaïs Robertin, premier prix d'orthographe... oh! j'en étais sûr, ma fille saura sa langue comme Condorcet!

— Non, monsieur, dit le particulier dont Robertin avait jeté les besicles à terre, on n'a pas dit : premier prix, mais on a dit : un *accessit* d'orthographe.

— Vous croyez qu'on a dit accessit?

— J'en suis très-certain... demandez à tout le monde.

— Alors, c'est qu'on s'est trompé, voilà tout... du reste, nous allons voir les autres prix... je suis sûr que cela va rouler maintenant, son tour est venu... elle n'aurait pas dû même aller se rasseoir... Chut, silence... attention!...

— Mais qu'est donc devenu M. Roustoubique?

— Il se retrouvera, n'ayez pas de crainte... Chut... on va renommer ma fille.

L'assemblée était alors fort attentive, et l'on ne causait pas pour mieux entendre le nom qui allait être prononcé par une des sous-maîtresses, lorsqu'un bruit sourd et prolongé vient distraire l'attention générale. Tout le monde se retourne pour en connaître la cause.

— Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il donc? s'écrie Robertin.

— C'est un monsieur qui ronfle, répond un jeune homme en riant.

— Un monsieur qui ronfle pendant une cérémonie aussi intéressante, lorsqu'on vient de couronner Thénaïs... qui va l'être encore... c'est inconvenant... c'est même indécent! il faut jeter ce monsieur à la porte.

Madame Roustoubique, qui s'est levée aussi, aperçoit le ronfleur et s'écrie :

— Ah! c'est mon mari, c'est M. Roustoubique!...

— C'est votre mari qui ronfle! répond Robertin, alors il faut qu'il soit malade... il a sans doute un coup de sang... on fera toujours bien de le faire sortir.

— Non... non, dit la grosse dame en se rasseyant, il n'est pas malade du tout... mais il n'en fait jamais d'autres : on ne peut pas le mener quelque part qu'il ne s'y endorme... il est insupportable pour cela.

Cependant M. Roustoubique, poussé par les voisins, a rouvert les yeux et cesse de ronfler. Le calme se rétablit, on continue de distribuer les prix; mais on ne nomme point Marguerite Meynaud, et on ne n'appelle plus Thénaïs.

Robertin est de fort mauvaise humeur, il s'agite, gesticule sur son banc et ne veut pas absolument que la distribution des prix soit terminée.

— Il doit y avoir encore des prix à donner! s'écrie le père de Thénaïs, il n'est pas possible qu'on s'en tienne là avec ma fille... moi qui, dernièrement encore, ai fait à la plume un cheval avec un Cosaque pour l'album de la maîtresse de pension : qu'elle me demande encore quelque chose elle sera bien reçue!

Cependant tout le monde s'en allait, et il fallut bien que Robertin

Alors la pauvre Marguerite cherche l'endroit le plus solitaire du jardin. (Page 4.)

avouât que la distribution était terminée. La plupart des parents emmenaient avec eux leurs enfants, et ceux qui avaient remporté le plus de prix recevaient les compliments et les félicitations de leur famille.

La belle Hélène de Brévanne est allée rejoindre sa tante, tenant à sa main les couronnes qu'elle vient d'obtenir; chacun sur son passage se plaît à lui adresser quelques mots flatteurs, et le jeune Alexis a été un des premiers à venir féliciter sa cousine, qui le remercie par un gracieux sourire.

Thénaïs vient en sautillant rejoindre son père; elle est aussi contente avec son accessit que si elle avait obtenu tous les premiers prix de la pension.

— Ma fille, dit Robertin en prenant un air digne et en baisant sa fille sur le front, tu es sous le joug d'une coterie!... il faut qu'on ait influencé tes juges, parce que certainement tu méritais beaucoup de grands prix!

— Oh! non, mon petit père, celles qui les ont reçus les méritaient bien plus que moi, je vous le jure...

— Taisez-vous, Thénaïs, vous avez trop de modestie, c'est un défaut dont il faut vous corriger... Enfin, je sais bien ce qui me reste à faire... Maintenant partons... nos voitures sont à la porte.. Ma fille, tu vas donner le bras à Cluby... Milady Croknilove, c'est fini... on s'en va... avez vous eu un peu d'amusement à cette cérémonie?

— Oh! non: je avais beaucoup ennuyé moi, je reviendrai plus jamais.

— Elle continue de se tromper en parlant français, reprend Robertin; mais je suis sûr qu'elle s'est fort amusée.

Cependant, dissimulant sa mauvaise humeur, Robertin reprend sous le bras ses deux dames qui ont appelé les enfants et les trois dandys éparpillés dans la salle. On est obligé d'aller réveiller M. Roustoubique qui s'était obstiné à se rendormir, mais qui, en rouvrant les yeux, sourit très-agréablement à la société, en s'écriant :

— J'ai été très-content.

M. Robertin, sa fille et tout son cortége grimpent dans trois fiacres, dont l'un, celui qui renferme madame Roustoubique, est fort longtemps avant de pouvoir quitter la place.

Hélène de Brevanne monte dans un beau remise qui a été loué par sa tante et qui attendait devant le pensionnat. Et Alexis Ranville s'y place auprès de sa jolie cousine, parce que la vieille tante vient de l'engager à venir dîner chez elle avec son vieux professeur.

Aussi, c'est le bonheur, c'est l'ivresse des élus, qui animent le joli visage du petit cousin, lorsqu'en montant dans la voiture de sa cousine il dit adieu à son ami Durozel :

Et celui-ci sourit, mais sans persillage cette fois, en disant à Alexis :

— Voilà un beau jour pour vous, mon jeune ami, jouissez-en avec délices... les beaux jours se comptent dans la vie.

Cependant une jeune fille qui n'a obtenu aucun prix, aucune récompense, est aussi venue retrouver son père, qui l'attendait à la sortie de la classe. C'est la jolie petite Marguerite.

Elle s'approche tristement de son père, en lui disant d'un air presque honteux :

— Mon papa, je suis bien fâchée de n'avoir obtenu aucun prix, mais vous ne m'en aimerez pas moins pour cela, n'est-ce pas?... Je travaille cependant autant que je peux... Je fais tout mon possible pour bien faire... ce n'est pas ma faute si d'autres font mieux que moi...

— Non, ma chère Marguerite, non... je ne t'en aimerai pas moins, répond M. Meynaud en réprimant un soupir et en embrassant tendrement sa fille. Je sais ce que tu vaux, moi... je sais ce que tu mériterais... l'amour de ton père sera ta seule récompense, mais celle-là, mon enfant, vaut bien une couronne... même de laurier. Viens... viens avec moi.

Et M. Meynaud prend sa fille sous son bras et sort avec elle du pensionnat. Mais ils n'ont ni remise ni fiacre; ils s'en vont à pied.

Il s'en dédommageait en applaudissant de toutes ses forces. (Page 7.)

IV. — CINQ ANS PLUS TARD.

Laissons cinq années s'écouler après les événements que nous venons de vous conter. Alors nous serons en 1839, ce qui vous apprend que c'est en 1834 que nous vous faisions assister à une distribution de prix dans un pensionnat de demoiselles.

Entrons dans une belle maison du faubourg Saint-Honoré, et suivons ces dames élégantes, ces jeunes fashionables qui montent au premier étage et pénètrent dans un superbe appartement où les salons, meublés avec autant de richesse que de goût, sont alors resplendissants de lumières et de toilettes, où des femmes de tout âge semblent se disputer, la palme de l'élégance, où des hommes qui ne sont plus jeunes se font remarquer encore par leurs bonnes manières et leur courtoisie, tandis que des jeunes gens, habillés à la dernière mode, jettent fréquemment les yeux du côté des glaces pour s'assurer si rien n'est dérangé dans l'harmonie de leur parure.

Nous sommes chez madame de Pomponney, et c'est son jour de réception. Une fois par semaine elle réunit le soir chez elle une brillante société. Il y a des banquiers, des agents de change, des capitalistes; il y a aussi des artistes, des gens de lettres, mais dans ce genre on ne reçoit que les sommités; il faut avoir un nom, une réputation, pour être admis aux soirées de madame de Pomponney.

On y joue, mais peu. On y fait de la musique; on y chante la dernière folie mise à la mode par *Achard* ou *Levasseur*. Quelquefois on danse, ou l'on fait une lecture. Le plus souvent une causerie gaie, moqueuse, souvent médisante, quelquefois spirituelle, mais toujours amusante, suffit à cette société. D'ailleurs la maîtresse de la maison est l'astre qui fait le jour et la nuit, l'orage ou le beau temps. Autour d'elle gravitent les autres planètes qui reçoivent son influence.

Vous devinez que madame de Pomponney est une jeune et fort jolie femme, très-coquette, très-persuadée de son mérite. Il faut que partout elle règne, que les femmes lui cèdent la palme, que les hommes subissent ses lois et soient subjugués par un seul de ses regards.

Les hommes, en général, ne demandent pas mieux que de se laisser subjuguer par de beaux yeux et quelques mines coquettes; mais toutes les femmes ne sont pas d'humeur à céder à une autre le prix de la beauté, de la grâce, de l'esprit. Aussi dans le monde ma-

dame de Pomponney rencontrait souvent des rivales, mais dans son salon elle s'arrangeait de manière à n'en point avoir.

N'allez pas croire, cependant, qu'à ses réunions il n'y avait qu'elle de jolie; c'eût été commettre une gaucherie et risquer de voir peu de jeunes gens dans ses salons; car ce que les hommes aiment avant tout, c'est la diversité; mais aucune des dames admises dans la société de madame de Pomponney ne réunissait, comme elle, cet ensemble de charmes d'esprit et de grâces auquel il est difficile de résister.

L'une était remarquable par l'élégance de sa taille, mais sa figure était désagréable; celle-ci avait les traits d'une régularité parfaite, mais elle boitait un peu en marchant; vous étiez séduit par les charmes d'une jolie blonde, mais en causant avec elle vous vous aperceviez que cette dame ne savait dire que oui et non, rire et montrer ses dents; enfin, cette jeune brune était aimable et rieuse, mais horriblement gravée par la petite vérole. C'est ainsi que madame de Pomponney savait adroitement composer sa réunion de manière qu'en rendant justice à chacune de ces dames, c'était toujours à elle que l'on devait donner la préférence.

Maintenant, pour faire plus vite connaissance avec madame de Pomponney, il vous suffira de vous rappeler mademoiselle Hélène de Brévanne, si fière, si orgueilleuse et déjà si vaine de sa beauté dans son pensionnat; c'est elle que nous retrouvons mariée et faisant les honneurs de ses salons dans le faubourg Saint-Honoré.

Hélène, qui avait quitté son pensionnat à dix-sept ans, en a maintenant vingt-deux; il y a deux ans qu'elle est madame de Pomponney. Cette demoiselle si jolie, pourvue de talents d'agrément, d'esprit et de fortune, était restée jusqu'à l'âge de vingt ans sans se marier.

Mais ce qui va vous surprendre bien davantage, c'est que M. de Pomponney, le mari d'Hélène, est un homme de cinquante-cinq ans, fort laid, fort sot, libertin, mal bâti, et ayant une passion effrénée pour les singes; passion qu'il a contractée dans le Brésil, où il a passé une partie de sa vie à amasser sa fortune.

Cependant la belle Hélène s'était bien promis, en quittant ses jeunes compagnes de pension, de ne prendre pour mari qu'un jeune homme ressemblant à l'*Hippolyte* de Guérin ou au *Moissonneur* de Robert, ou tout au moins au fleuve *Scamandre* de Lancrenon; et loin de la contrarier dans ses idées, sa vieille tante lui avait toujours dit : — Tu choisiras, ma chère Hélène, tu le prendras selon ton goût.

Mais en cinq ans il se passe bien des événements que la sagesse humaine sait rarement prévoir.

Une année s'était écoulée depuis que mademoiselle de Brévanne avait quitté son pensionnat. Ce temps avait passé rapidement, au milieu des fêtes, des plaisirs: recherchée dans le monde, sans cesse entourée d'une foule d'adorateurs qui tous mettaient aux pieds de la jeune fille leur cœur, leur main et leur fortune... quand ils en avaient, Hélène, enivrée d'hommages, n'avait pas songé à faire un choix, ou peut être n'avait-elle pas encore rencontré parmi ses soupirants un jeune homme qui eût quelques traits d'*Hippolyte* ou du fleuve *Scamandre*.

Tout à coup une nouvelle terrible vient fondre sur cette maison, asile des plaisirs et de la mode. Le banquier chez lequel est placée la fortune d'Hélène vient d'être la victime d'un vol considérable; on a forcé sa caisse, on lui a emporté cinq cent mille francs. Par suite de ce vol, il est obligé de déposer son bilan, et le résultat des comptes est d'offrir aux créanciers six pour cent, payables en vingt-cinq ans.

Pour comble de malheur, la vieille tante d'Hélène, qui possédait six mille francs de rente, avait placé aussi les deux tiers de sa fortune chez le même banquier, parce qu'il payait de plus gros intérêts que ses confrères. Pour des gens sensés, ce devait être, au contraire, une raison pour ne point mettre là leurs fonds. Mais le monde est avide de jouir, on veut être riche bien vite, et on accueille avec empressement tout ce qui nous promet de gros bénéfices. C'est pour cela que les plus ridicules entreprises ne manquent jamais d'actionnaires.

Hélène de Brévanne se trouve donc tout à coup réduite à n'avoir pour dot que sa beauté et ses talents; car les deux mille francs de rente qui restaient à la vieille tante suffisaient à peine pour faire subsister deux femmes habituées à toutes les jouissances du luxe, à toutes les superfluités de la fortune.

La beauté est un don précieux de la nature, mais elle ne tient pas lieu de fortune; et quant aux talents, ceux que possédait Hélène étaient trop faibles pour lui offrir des ressources, bien qu'elle eût remporté des premiers prix à son pensionnat.

Il fallut quitter un appartement somptueux pour en prendre un fort modeste, il fallut sortir à pied, et ce qui était le plus cruel pour Hélène, ne pas se donner chaque robe, chaque mode nouvelle.

Alors la vieille tante dit à sa nièce :

— Marie-toi, ma chère enfant, choisis un joli garçon bien riche, et tu pourras comme autrefois satisfaire toutes tes fantaisies.

Mais par une fatalité qui semblait étrange à ces dames, une grande partie des adorateurs d'Hélène s'étaient éclipsés en même temps que sa fortune. Ceux qui restaient et qui proposaient encore d'épouser étaient quelquefois de jolis garçons, mais ils n'avaient pas le sou. Ils offraient à mademoiselle de Brévanne une chaumière et leur cœur, et la jeune personne, qui n'avait jamais eu de goût pour les chaumières, leur répondait d'un petit air dédaigneux :

— J'aime mieux un château et une voiture.

Deux années s'écoulèrent. Hélène maigrissait d'ennui, de dépit, en regrettant sa joyeuse existence passée.

Les jeunes gens riches et beaux ont pris la mauvaise habitude de devenir calculateurs; il est rare qu'ils ne cherchent pas eux-mêmes de riches partis. Nous vivons dans un siècle où l'argent est tout, dit-on; moi, je n'ai pas grande foi au désintéressement de nos aïeux.

Encore quelques mois passés dans la tristesse et l'ennui, et la jeune Hélène aurait sans nul doute vu s'altérer sa fraîcheur et l'éclat de ses charmes.

C'est alors que le hasard lui fit rencontrer dans le monde, où elle allait encore quelquefois, M. de Pomponney.

L'aspect de ce monsieur n'avait rien qui prévint en sa faveur : il était gros, court, trapu, cagneux; avait des cheveux épais et crépus comme un nègre, un teint verdâtre, le nez rouge, les dents noires et les yeux fauves; avec cela cinquante-cinq ans bien sonnés, l'assurance d'un sot, l'entêtement d'une mule, la gourmandise d'un chat, et la paillardise d'un tartuffe.

Mais M. de Pomponney avait aussi son beau côté, ce qui était difficile à croire en le regardant.

Il était veuf, sans enfants, possédait une grande fortune, avait une voiture, une terre aux environs de Paris, et plusieurs maisons de campagne; avec lui une femme pouvait goûter toutes les jouissances que procurent les richesses, et mademoiselle de Brévanne prisait beaucoup ces jouissances-là.

Lorsque M. de Pomponney vit pour la première fois la belle Hélène, il était fort chagrin parce qu'il venait de perdre un singe qu'il avait ramené du Brésil et dont il était fou. On prétendait que ce singe avait un jour fait une telle frayeur à madame de Pomponney en se glissant dans son lit à la place de son maître, que la pauvre femme avait alors pris la maladie dont elle était morte, et les gens méchants assuraient que cet événement n'avait pas peu contribué à rendre le singe cher à son maître.

Les traits de mademoiselle de Brévanne ne pouvaient avoir aucune analogie avec ceux d'un singe; mais ce jour-là elle portait une robe verdâtre dont la vue fit tressaillir M. de Pomponney, parce que c'était absolument la couleur de l'animal qu'il regrettait.

Dès cet instant il ne quitte plus des yeux la jeune Hélène; d'ailleurs à son affection pour les singes M. de Pomponney joignait aussi un vif penchant pour les femmes. A la vérité, ce n'était pas toujours à la plus belle qu'il donnait la préférence, et quelques laiderons de fort mauvaise tournure avaient eu l'avantage de fixer parfois son cœur. Mais la laideur n'était pas près de lui tellement en faveur qu'il ne sût aussi s'enflammer pour la beauté.

Après avoir passé la soirée à contempler Hélène sans lui adresser une seule parole, M. de Pomponney s'approcha enfin de la jeune personne qui était près de sa tante, et lui dit, en ouvrant une bouche qui pouvait passer pour un four :

— Ah! mademoiselle!... c'est étonnant comme vous me rappelez le singe que j'ai perdu!

Hélène fronça le sourcil, serra les lèvres, prit un air d'humeur et se disposait à répondre quelque chose de piquant à ce qu'elle prenait pour un fort mauvais compliment; heureusement M. de Pomponney s'empressa d'ajouter :

— Mademoiselle... ce n'est pas par la tête que vous me rappelez mon singe!... Oh! il n'y a aucun rapport... c'est par la couleur de votre robe... c'est absolument comme le poil de Zago... on croirait que c'est la peau de mon singe que vous avez sur vous... de loin j'en ai sauté de plaisir... puis, tout en regardant votre robe, j'ai admiré le reste.

Hélène ne put retenir un éclat de rire que provoquait le discours de M. Pomponney, et celui-ci, remarquant alors les belles dents de la jeune personne, s'écria :

— Charmante!... ravissante créature!... et une robe comme la peau de Zago! C'est à en perdre trois cœurs si on les avait!

— Quel est donc ce monsieur si laid? demanda Hélène en se penchant vers la maîtresse de la maison qui était alors près d'elle?

Celle-ci lui répondit tout bas :

— Un homme veuf, très-riche; qui a voiture, terres, châteaux, et qui est capable de vous épouser rien qu'à cause de la couleur de votre robe. C'est un original.

Cette réponse fit réfléchir Hélène, et lorsque M. de Pomponney revint lui parler, elle ne le trouva pas moins laid, mais elle le reçut beaucoup mieux.

Ce monsieur qui regrettait tant son singe demanda à madame de Brévanne la permission d'aller la voir. La vieille tante accepta. M. de Ponponney se présenta dès le lendemain chez ces dames: il n'ouvrait la bouche que pour dire des balourdises ou parler de Zago; mais il avait des manières de fermier général, de l'or plein ses poches, des diamants à ses doigt, une livrée et une voiture qui l'attendait à la porte.

Au bout de huit jours, M. de Pomponney, qui se sentait de plus en plus épris d'Hélène, fit la demande de sa main à la vieille tante, et celle-ci s'empressa de communiquer cette proposition à sa nièce.

Hélène poussa un gros soupir, en murmurant :

— Ce monsieur est bien laid !

— Oui, répondit madame de Brévanne, mais il est bien riche, et tu ne l'es plus, mon enfant.

— Ce monsieur m'a semblé fort bête !

— Eh ! ma chère amie, les hommes spirituels ne sont pas toujours ceux qui rendent leurs femmes le plus heureuses.

— Il est fou des singes.

— Tant mieux ! c'est une passion qui ne te causera pas de jalousie.

— Il n'est pas jeune.

— Qu'importe qu'il soit jeune ou vieux, du moment que tu ne l'épouses que pour sa fortune? Il vaut même mieux qu'il soit d'un âge raisonnable, il ne dissipera pas son bien avec des maîtresses.

— Moi, qui m'étais promis d'épouser un très-joli garçon, bien à la mode, bien fashionable.

— Ma chère Hélène, tu feras comme tu voudras... mais l'existence que nous menons est bien triste pour toi, habituée aux plaisirs, aux douceurs de la fortune. Les jolis garçons riches ne demandent pas ta main, ce n'est pas ma faute.

— O ma tante, vous avez raison, les jolis garçons sont des monstres !... tous les hommes sont des êtres indignes.. mais je me vengerai d'eux... certainement... puisque je suis obligée, pour être riche, d'épouser un homme vieux et laid, que je n'aime pas du tout; je me rappellerai que c'est à l'avarice, à l'ambition de ces messieurs que je dois cela. Ma tante, mon parti est pris : j'épouse ce monsieur qui est si vilain.

La vieille tante fut enchantée de la résolution de sa nièce, et quinze jours après cette conversation, la jeune et belle Hélène devenait l'épouse de M. de Pomponney.

Le mari d'Hélène laissa sa femme suivre son penchant pour les plaisirs, recevoir du monde, donner des soirées, des bals, des fêtes et dépenser beaucoup d'argent pour sa toilette. M. de Pomponney n'était pas un époux incommode; il aimait à faire ce qui lui plaisait, mais ne contrariait pas les autres dans leurs goûts. Peu jaloux de son naturel, il avait été pendant un mois très-amoureux de sa femme, mais ensuite il avait commencé à négliger Hélène pour aller admirer les singes du Jardin des Plantes; et bien loin de se plaindre de l'abandon de son époux, madame de Pomponney n'était jamais plus satisfaite que lorsqu'elle formait une partie à laquelle son mari ne venait pas.

Deux années s'étaient écoulées depuis que ce mariage s'était conclu; Hélène passait sa vie dans un tourbillon continuel de fêtes, de plaisirs, de spectacles, de bals. Les adorateurs étaient revenus en foule, chaque jour amenait une nouvelle conquête, un esclave de plus enchaîné au char de cette femme à la mode. Madame de Pomponney répondait-elle au sentiment qu'elle inspirait, ou se contentait-elle de rire des tourments qu'elle causait? Nous savons qu'Hélène avait juré de se venger des hommes; mais les plaisirs de la coquetterie sont bien dangereux pour la vertu.

M. de Pomponney avait écrit au Brésil pour qu'on lui envoyât un autre singe qui devait remplacer son cher Zago; il venait de recevoir la nouvelle que le bâtiment qui lui apportait l'animal demandé était arrivé au Havre. Aussitôt M. de Pomponney était parti pour cette ville, afin de ramener lui-même à Paris son nouveau favori.

L'absence de son mari n'empêchait pas madame de Pomponney d'aller dans le monde et de donner de brillantes soirées; il semblait au contraire que, pour célébrer la joie que lui causait l'éloignement de son époux, la belle Hélène se livrât avec plus d'ardeur à son goût pour les plaisirs et les fêtes.

Et c'est à cette époque que se donnait la soirée où nous allions assister en commençant ce chapitre.

V. — UNE PASSION D'ÉCOLIER.

— Madame de Pomponney est charmante ce soir ! dit un monsieur qui causait avec un jeune homme dans un coin du salon.

— Mais il me semble qu'elle n'est jamais autrement, répond le jeune homme en poussant un léger soupir; c'est une femme délicieuse, ravissante... c'est dommage qu'elle soit si coquette... Heureux le mortel qui saura toucher son cœur !...

— Mais on dit que Dartigue est ce mortel-là...

— Qui est Dartigue?

— Ce beau brun, qui a de belles petites moustaches noires... et une jolie main très-blanche, dont il est aussi fier que pourrait l'être une femme, et qui en ce moment est assis sur une causeuse près du piano.

— Comment? on le donne pour amant à madame de Pomponney?

— Qu'y aurait-il là de surprenant? Dartigue est un beau cavalier, un homme à la mode... il a de l'esprit, ou du moins beaucoup de brillant, de jargon !... il est fat, mais avec une coquette, il faut souvent être fat pour réussir. Après tout, avez-vous jamais pensé qu'une femme aussi jeune, aussi belle, serait fidèle à une espèce de poussah comme M. de Pomponney?

— Non, je ne dis pas cela... mais...

— Mais vous auriez voulu être l'heureux vainqueur... n'est-ce pas... car vous êtes un des adorateurs de cette dame... convenez-en, Raymond?

Le jeune homme dissimule son dépit et tâche de rire en répondant.

— Moi'... amoureux !... ah ! pas si bête... je me moque pas mal des femmes... aussi je vais boire du punch...

Et le jeune homme, faisant une demi-pirouette, passe dans une autre pièce.

Le monsieur qui lui parlait, et qui peut avoir de vingt-huit à vingt-neuf ans, va s'asseoir près d'une jeune dame qui serait assez bien si elle ne louchait pas, et qui lui dit en se tournant vers lui :

— Ah ! venez causer avec moi, monsieur Durozel, vous serez fort aimable de me tenir compagnie... je connais peu de monde ici, ce n'est que la seconde fois que j'y viens... Du reste, madame de Pomponney me fait beaucoup d'accueil... Il est impossible d'être plus aimable qu'elle ne l'est avec moi.

— Cela ne m'étonne pas, répond Durozel en réprimant un mouvement de lèvres un peu sardonique.

— Pourquoi cela ne vous étonne-t-il pas?

— Mais, parce que vous le méritez.

— Ah ! je ne sais... mais on aurait dit que vous pensiez une méchanceté !...

— Ah ! madame !...

— Vous en êtes incapable, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela... mais si je pense parfois des... méchancetés, du moins je ne les dis jamais !

— Hum !... c'est selon... vous avez quelquefois une franchise un peu âpre !

— La franchise fait toujours cet effet-là, parce qu'on n'y est pas accoutumé.

— Mais, mon cher Durozel, si l'on était toujours bien franc dans la société, convenez que l'harmonie en serait souvent bannie.

— Oh ! j'en conviens parfaitement... car, tenez... en ce moment madame de Pomponney est obligée d'écouter les fadeurs et les déclarations de ce vieux notaire, qui se croit toujours jeune parce qu'il est habillé par un des meilleurs tailleurs de Paris. Certainement si la maîtresse de la maison disait ce qu'elle pense, elle lui répondrait : Monsieur, vous m'ennuyez beaucoup; je vous trouve laid et ridicule, vous devriez bien me faire le plaisir de ne plus causer avec moi... Et là-bas, près du piano, cette jeune personne grande et niaise, qui vient de chanter fort mal une romance, reçoit les compliments d'une de ses amies : Tu as chanté comme un ange...entendez-vous... c'est ce qu'on lui dit, et cela signifie : Ah ! ma pauvre amie, quand on chante comme toi, on devrait bien se taire... il n'est pas permis d'écorcher les oreilles de cette force-là !... Et plus loin... tenez, voyez cette dame qui présente sa fille âgée de sept ans à un monsieur qui a toujours le sourire sur les lèvres; le monsieur pousse une exclamation et s'écrie : La jolie fille... ce sera tout le portrait de sa mère ! cela se traduit par : Quel petit monstre ! pas d'yeux, un nez épaté, l'air bête ! comment peut-on amener cela en société?

— Ah ! Durozel, vous êtes désespérant... avec vous, il faut donc ne croire à rien?

— Pardonnez-moi, mais il faut croire à ce qui est croyable; c'est bien assez, et l'on risque encore de se tromper souvent.

— Il y a longtemps que vous connaissez madame de Pomponney?

— Il n'y a pas très-longtemps que je viens ici, mais j'ai connu un peu cette dame avant qu'elle fût mariée. Mademoiselle Hélène de Brévanne a un petit cousin qui a été mon camarade de classe; quoique plus âgé que ce jeune homme, je l'aime beaucoup... c'est une âme toute candide, toute franche... que le monde n'a pas encore gâtée... cela viendra sans doute, mais ce n'est pas encore venu, du moins je le crois, car il y a plus de deux ans que je n'ai vu le cousin de mademoiselle Hélène, qui est aujourd'hui madame de Pomponney. C'est lui qui m'avait mené deux ou trois fois chez sa cousine; depuis que j'ai revu cette dame dans le monde, elle m'a engagé à venir à ses soirées, je suis venu. Je suis sans conséquence, moi, je ne fais la cour à personne; je ne tiens jamais le bec dans la conversation; je laisse chacun briller, se mettre en avant, faire du bruit, de l'embarras, de l'esprit !... moi, je me mets dans un coin... je regarde, j'écoute; je trouve plus amusant d'être spectateur qu'acteur.

— Vous êtes bien plus dangereux que les autres, car vous êtes observateur.

— Ma foi, si je le suis, c'est sans y mettre aucune prétention. Je crois qu'il en est de l'observation comme de la gaieté : c'est un don de la nature; quelqu'un qui se rendrait dans une réunion, en se disant : Je vais observer, serait fort embarrassé de sa personne, et pourrait passer tout bonnement pour un curieux indiscret.

— Et M. de Pomponney n'est donc pas à Paris? je ne l'ai pas encore vu ici.

— Il est au Havre : il attend l'arrivée d'un bâtiment qui doit lui apporter une cargaison de singes... orangs-outangs, chimpanzés, guenons; il en a fait une commande.

— Ah! mon Dieu! que fera-t-il de tout cela?
— Il vous les présentera; il les fera courir, sauter dans le salon.
— Il est donc fou, cet homme?
— Pas du tout; mais il aime les singes; c'est une manie comme une autre. Nous avons une foule de dames qui sont bien autrement ridicules avec leurs chiens? Mais il se fait du mouvement dans le salon...
— Ce sont des dames qui arrivent.
— C'est madame Duperrier, femme sur le retour, qui a été excessivement jolie... mais c'est au passé. Je ne connais pas la dame qui est avec elle.
— Celle-là est jeune et jolie... Ah! j'entends madame Duperrier qui dit à madame de Pomponney : Voulez-vous me permettre de vous présenter ma nièce?
— Oui; et la maîtresse de céans fait un salut gracieux à la nouvelle venue... Mais voyez comme il y a quelque chose de contraint dans ses manières... comme son front se rembrunit... tandis qu'elle s'efforce de sourire.
— En effet, madame de Pomponney n'a plus l'air aussi gai... aussi gracieux que tout à l'heure... et vous attribuez cela à l'arrivée de cette nouvelle dame?
— Assurément.
— Pourquoi donc?
— Ah! pourquoi?... Si je vous le disais... cela pourrait vous fâcher...
— Dites donc... je ne me fâche jamais.
— Vous me trouverez malhonnête.
— Non; je suis prévenue.
— Eh bien! madame de Pomponney est vivement contrariée qu'on lui ait amené cette jeune dame, parce que celle-ci est fort jolie; que, par conséquent, les hommes lui feront la cour, et que la brillante Hélène ne veut pas qu'une autre femme lui dispute, du moins chez elle, la palme de la beauté.
— C'est-à-dire que madame de Pomponney ne reçoit bien et n'invite à ses réunions que des femmes laides!... Vous êtes galant.
— Je ne dis pas cela... mais vous me comprenez. Elle veut bien que l'on soit jolie, mais pas assez pour lui porter ombrage... Tenez, en ce moment, voyez comme elle examine avec attention la nouvelle venue... elle cherche quelque partie défectueuse dans sa personne. Il paraît qu'elle ne trouve rien, car sa physionomie ne s'éclaircit pas. . elle jette à la dérobée des regards vers les jeunes gens... Elle s'apercevra bien vite de l'effet produit par une rivale... Ah! cette jeune dame parle à son introductrice.
— Et les traits de madame de Pomponney sont redevenus radieux, aimables... son sourire est charmant!... D'où vient donc ce changement subit?
— Comment, vous n'en voyez pas la cause?... La dame qu'on vient de lui présenter... si jolie quand elle ne parle pas et se contente de sourire, perd de moitié quand elle ouvre la bouche... elle a de vilaines dents.
— Ah! vous avez raison!...
— Et maintenant... tenez, madame de Pomponney se rapproche d'elle... lui fait mille politesses... glisse un tabouret sous ses pieds. Voilà de vilaines dents qui cimenteront l'amitié de ces deux dames; et malheureusement il en est souvent ainsi : nous aimons à trouver des défauts dans nos amis, au physique comme au moral.

La réunion était devenue très-nombreuse; le jeu, la musique, les conversations particulières occupaient tout ce monde, et madame de Pomponney, tout en échangeant de courtes phrases avec M. Dartigue, trouvait moyen d'être aimable avec ses autres adorateurs, lorsque la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et un domestique dit à sa maîtresse :

— M. Alexis Ranville demande s'il peut présenter ses hommages à madame.

Hélène fait un mouvement de surprise, en s'écriant :

— Comment! mon jeune cousin est à Paris!... Mais certainement, il peut entrer... nous sommes disposée à le recevoir.

Alors un jeune homme qui touche à sa vingt et unième année, mais n'a pas l'air d'en avoir plus de dix-huit, paraît à la porte du salon où il s'arrête d'un air timide et embarrassé, paraissant saisi à la vue de tant de monde et ne sachant pas s'il doit avancer ou reculer.

Tous les regards s'étaient tournés vers l'entrée du salon, on voulait voir ce petit cousin dont on n'avait jamais entendu parler à madame de Pomponney. L'attention que chacun mettait à l'examiner n'était pas faite pour diminuer l'embarras du jeune homme. Il tourne et retourne son chapeau dans ses mains, le laisse tomber à terre, et, en voulant le ramasser, renverse un plateau de pâtisserie qu'un domestique allait remporter.

Quelques éclats de rire moqueurs retentissent dans le salon. Désolé de ce qu'il vient de faire, Alexis se baisse et veut ramasser les gâteaux, quoique le domestique lui dise :

— Ne vous donnez pas la peine, monsieur.

Mais en courant après une meringue, le pauvre jeune homme écrase le pied d'un monsieur, et accroche la robe d'une dame. Le monsieur pousse un cri en retirant son pied, la dame retient fortement Alexis par le bras pour qu'il n'emporte pas un morceau de sa robe, et le petit cousin, devenu rouge comme une cerise, ne sait plus quelle contenance tenir ni à quel saint se vouer pour sortir d'embarras.

— Voilà un jeune homme qui promet d'être fort divertissant! dit le beau Dartigue en regardant Hélène, et celle-ci, tout en souriant, répond :

— C'est un écolier... il faut avoir pitié de lui... Il arrive du fond de sa province, qu'il n'a quittée que fort peu depuis cinq ans... Il ne sait pas encore entrer dans un salon.

— On s'en aperçoit.

Hélène s'approche d'Alexis en lui disant :

— Eh bien! mon cousin, avancez donc; est-ce que vous allez rester là?

A la voix de sa cousine, le jeune homme pousse assez brusquement quelques personnes qui lui barraient le passage, et, parvenu près d'Hélène, sa figure prend une expression de joie, d'ivresse, qui en chasse la timidité. Il fixe sur madame de Pomponney des regards dans lesquels se peint toute son âme; on s'aperçoit qu'il ne peut se lasser de la contempler, et que maintenant il ne voit plus qu'elle dans le salon.

Hélène, tout habituée qu'elle soit à inspirer de l'admiration, ne peut s'empêcher de sourire de l'extase dans laquelle Alexis est plongé en le regardant. Pour l'en tirer, elle se hâte de lui parler.

— Depuis quand êtes-vous à Paris, mon cousin?

— Depuis ce matin seulement, ma cousine; mon grand-père est mort, alors j'ai quitté la Franche-Comté, je me suis hâté de revenir à Paris.

— Je vous sais gré d'être venu me voir aussi vite.

— Ah! ma cousine, cela ne doit pas vous étonner... Croyez-vous donc que j'aie été un jour sans songer à vous?... depuis que l'année dernière vous êtes venue nous voir dans notre province, je n'ai plus eu qu'une pensée, c'était...

—Pardon, mon cousin, pardon; il faut que je fasse chanter ce monsieur, qui a une voix ravissante!

En disant ces mots, Hélène laisse là son petit cousin, et va parler à d'autres personnes de la société.

Le jeune Alexis est resté au milieu du salon; il semble surpris que sa cousine l'ait quitté si vivement; mais il la suit des yeux, et au bout d'un moment, l'apercevant assise sur un divan et causant avec une dame, il se hâte d'aller s'asseoir sur le divan à côté de madame de Pomponney.

Celle-ci n'avait pas l'air de s'apercevoir que son jeune parent fût près d'elle. Saisissant enfin un moment où Hélène ne causait plus, Alexis lui dit à demi-voix :

— O ma chère cousine, que je suis content de me trouver enfin près de vous!... Je n'ai pas oublié une seule parole de la conversation que nous eûmes ensemble dans le jardin de mon grand-père... vous m'avez dit...

— Vous ne jouez pas à la bouillotte, Alexis? dit madame de Pomponney, qui n'a pas eu l'air d'écouter ce que son cousin lui disait.

Le jeune homme s'arrête, regarde Hélène, et ne trouve pas un mot, tant il est surpris de la façon singulière dont on répond à ses discours.

— Oh non! reprend Hélène d'un air ironique; vous autres provinciaux, il faut tout vous apprendre... Je vais former une autre table.

Et la maîtresse de la maison quitte le divan pour se rendre à l'autre extrémité du salon

Alexis est encore assis sur le divan; ses traits ont pris une expression de tristesse, mais ses yeux suivent toujours Hélène; il épie tous ses mouvements. Il se lève bientôt et se rapproche de sa cousine. Lorsqu'elle passe dans une autre pièce, il y entre après elle; lorsqu'elle s'arrête pour causer avec quelqu'un, il s'arrête devant elle, l'écoute, la regarde et attend toujours qu'elle lui dise quelque chose. Il la suit ainsi dans tous les coins de l'appartement, quoique Hélène ne semble plus disposée à s'occuper de lui.

Enfin, madame de Pomponney est allée s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre; M. Dartigue a été la rejoindre; il s'appuie sur le dos de son fauteuil, et leur conversation semble fort animée. En ce moment, Alexis arrive avec une chaise et vient se placer vis-à-vis de sa cousine.

— Oh! cela devient terrible, dit Dartigue en échangeant un regard avec Hélène.

Celle-ci laisse échapper un mouvement d'impatience en murmurant :

— Oui, c'est vraiment insupportable!

Alexis n'a pas entendu ces mots; mais il regarde d'un air d'humeur le monsieur qui semblait causer si familièrement avec madame de Pomponney et s'écrie :

— Est-ce que vous avez toujours autant de monde que cela chez vous, ma cousine? Moi, je n'aime pas les nombreuses réunions... on ne peut pas se parler... autant qu'on le voudrait.

— En effet, mon cousin, je trouve aussi qu'il y a quelquefois dans le monde des gens fort ennuyeux, des gens qui ne vous quittent pas, qui s'attachent à votre personne, et auxquels on ne peut pas faire comprendre qu'ils sont plus qu'indiscrets... N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Dartigue?

Le monsieur appuyé sur le fauteuil d'Hélène est alors fort occupé à lisser ses moustaches; cependant il fait un petit mouvement de tête et jette un coup d'œil sur son pantalon en murmurant :

—Oh! il y a toujours mille moyens de se débarrasser d'un fâcheux...

Alexis, le cœur serré par le ton singulier avec lequel sa cousine vient de lui parler, est resté immobile sur sa chaise; un poids énorme est venu se placer sur son cœur, ses regards se baissent vers la terre. Il ne sait plus que dire : ses idées se heurtent, se confondent; son front est brûlant et ses mains sont tremblantes. Il reste longtemps ainsi, et lorsqu'il lève enfin les yeux, Hélène et le monsieur qui lui parlait ne sont plus devant lui.

Alors Alexis se hâte de quitter la place qu'il occupait. En regardant autour de lui, il lui semble voir sur plusieurs figures une expression moqueuse; on a l'air de rire, de chuchoter en le regardant. Il traverse rapidement le salon, marche encore sur plusieurs robes; mais cette fois il ne s'arrête pas pour faire des excuses, et il sert brusquement de chez madame de Pomponney dans une situation d'esprit bien différente que lorsqu'il y était entré.

Alexis venait de faire quelques pas dans la rue; il marchait sans but, sans savoir où il allait; une seule pensée l'occupait, et de gros soupirs sortaient de sa poitrine, lorsque tout à coup il se sent frappé sur l'épaule, et au même instant on lui dit :

— Vous allez diablement vite, mon ami; on a de la peine à vous rattraper!

Alexis s'arrête, regarde la personne qui lui parle, puis s'écrie :

— Ne me trompé-je pas? est-ce vous, mon cher Durozel?

— Oui, mon cher Alexis; c'est Durozel, votre ancien ami, qui était tout à l'heure avec vous chez votre belle cousine... qui vous a même dit bonsoir. Mais, bah! pas moyen d'obtenir un mot, un regard de vous... Vous étiez tellement occupé...

— Ah! Durozel... vous voyez un jeune homme bien malheureux... je suis désespéré, mon ami... je crois que j'allais me jeter à l'eau.

— Alors, je suis enchanté de vous avoir suivi... j'espère vous ramener à des idées moins sombres.

— Vous ne savez pas quels tourments j'endure... Vous ne savez pas..

— Si fait, si fait. Je sais fort bien que vous êtes amoureux de votre cousine, amoureux comme un fou ou comme un écolier, c'est la même chose. Parbleu, toutes les personnes qui étaient chez madame de Pomponney ont pu s'en apercevoir facilement. Votre amour était même trop visible... Les femmes veulent bien qu'on les adore, mais elles ne veulent pas qu'on les affiche. Vous êtes parti désolé parce qu'on ne vous a pas reçu comme vous comptiez l'être. Mais aussi, mon pauvre Alexis, pourquoi diable allez-vous vous présenter chez une dame à la mode avant d'avoir pris vous-même le ton, les manières de nos jeunes fashionables? Vous êtes fort gentil de figure, mais vous ne savez pas mettre votre cravate. Vous vous présentez timidement dans un salon où, pour obtenir de la considération, il faut toujours entrer avec assurance, avec impudence même. Enfin, vous avez le malheur de jeter des gâteaux à terre, et vous vous mettez à quatre pattes pour les ramasser; voilà de ces fautes impardonnables aux yeux de votre belle cousine. Puis vous l'avez suivie dans le salon comme le caniche le plus fidèle ne suivrait pas son maître. Alors vous avez été ridicule, et c'est le défaut qu'une femme excuse le moins.

— Ah! Durozel! oui, vous avez raison... j'ai dû paraître bien, bien ridicule!... Mais est-ce ma faute à moi? je ne connais pas encore le monde; je ne sais qu'aimer... adorer une seule femme... En venant chez elle aussitôt mon arrivée à Paris, si j'ai cru qu'elle partagerait ma joie, mon bonheur, c'est qu'elle m'en avait donné l'assurance... c'est que... Ah! mais pour cela il faut que je vous conte...

— Entrons dans ce café... nous y causerons tout à notre aise en prenant quelque chose...

— Oh! je ne veux rien prendre... Nous parlerons aussi bien en marchant.

— Vous qui êtes amoureux, cela ne vous fatiguera pas; mais moi qui ne le suis pas, j'aime mieux me reposer en vous écoutant. Allons, jeune Alexis, suivez les conseils de votre mentor. Je ne suis pas aussi sévère que Minerve; mais si je vous mène par des routes qui vous sont inconnues, je ne vous laisserai jamais vous y égarer.

Alexis consent à suivre Durozel : celui-ci le fait entrer dans un brillant café, demande du punch, et après s'être assis devant une table, vis-à-vis de son jeune ami, lui dit :

— Parlez, maintenant, je vous écoute.

— Mon ami, vous vous souvenez de cette distribution de prix à laquelle nous assistâmes tous deux il y a cinq ans... dans le pensionnat où était ma cousine?

— Vous le prenez d'un peu haut! mais n'importe; nous avons le temps. Je me souviens de la distribution de prix après laquelle, invité à dîner par la tante de votre cousine, vous êtes monté en voiture avec elle en me disant adieu les yeux rayonnants de bonheur.

— Ah! Durozel, ce jour fut un des plus beaux de ma vie!

— Je crois que c'est ce que je vous annonçai en vous quittant. Continuez.

— Je fus toute la journée avec Hélène. Au dîner, j'étais à table, assis près d'elle... Comme il y avait beaucoup de monde, on ne s'occupait pas toujours de nous; je pus dire à ma cousine combien je la trouvais belle, charmante... alors... elle semblait m'écouter avec tant de plaisir... ce n'était pas comme aujourd'hui!

— Oui, mais alors vous étiez deux enfants! Depuis, votre cousine est devenue une femme... dans toute l'acception du mot, tandis que vous êtes encore très-écolier... C'est pour cela que vous ne vous entendez plus aussi bien.

— Aussi ne me plaindrais-je pas si depuis... Mais je continue.

— Attendez, voici le punch.

— Je n'en veux pas...

— Mais moi, j'en veux, et vous en boirez un peu pour me tenir compagnie. J'ai entrepris de vous former, et vous saurez qu'un jeune homme qui craint de prendre un verre de punch est ridicule.

Aussitôt Alexis prend un verre et le tend à Durozel qui l'emplit; il boit et reprend son récit :

— Après cette heureuse journée, il me fallut partir, quitter Hélène; mais elle m'avait promis de toujours penser à moi, cela soutenait mon courage. Je vins à Paris passer quelques jours l'année suivante... Je m'empressais toujours d'aller voir ma cousine... je vous y menai même avec moi...

— Je me le rappelle; il me semble que déjà, à cette époque, votre cousine prêtait moins d'attention à vos discours.

— Peut-être... Cependant elle était encore bien aimable... elle me souriait d'un air si tendre!

— Elle souriait comme cela à beaucoup de monde.

— Oh! non, Durozel, je ne crois pas... du moins alors je ne le remarquai pas; enfin je repartis. L'année suivante je ne vins pas à Paris, et j'appris le malheur arrivé à ma cousine; elle était ruinée!... Ah! si j'avais eu une fortune à mettre à ses pieds, je serais venu la lui offrir.

— Je crois qu'il vaut autant que vous n'en ayez pas eu.

— Pourquoi donc?

— Allez toujours.

— Donnez-moi du punch.

— Volontiers.

Alexis vide son verre et reprend :

— Je passais mon temps bien tristement, près de mon vieux professeur qui ne sort pas de ses classiques, et de mon grand-père toujours malade de la goutte, et qui ne voulait plus me laisser venir à Paris; ne voyant pour toute société que le curé, le maître d'école et le receveur des impositions, gens très-estimables, mais bien ennuyeux. Comment vouliez-vous que je me formasse aux belles manières, aux usages du grand monde?... Donnez-moi du punch.

Durozel emplit le verre d'Alexis, qui boit et reprend :

— Le souvenir de ma cousine était tout mon bonheur, toute mon espérance. Deux années se passèrent encore lorsque tout à coup j'appris que ma cousine s'était mariée... qu'elle était devenue madame de Pomponney... Oh! alors toutes mes illusions furent brisées, perdues;... si vous saviez quel fut mon désespoir!... que de larmes je versai... j'aurais voulu mourir aussi à cette époque!

— Quand on est jeune et amoureux, on a très-souvent envie de mourir... Cela passe en vieillissant; moins la vie nous promet de jouissances, plus on y tient. Allez toujours.

— Je n'avais plus aucune envie de venir à Paris, car je ne voulais plus revoir Hélène; quelquefois cependant je me disais : Elle a épousé un homme âgé et riche, c'est un mariage de raison... elle ne doit pas aimer son mari; mais c'est égal, la pensée qu'elle avait consenti à se donner à un autre... oh! cela me révoltait!

— Vous ne ressemblez pas aux châtelains du bon vieux temps, qui, lorsqu'ils se mariaient à une gentille pucelle, la faisaient d'abord coucher avec un homme *ad hoc*, quelques-uns disent leur chapelain, avant de la recevoir dans leur couche seigneuriale.

— Ah! mon ami, est-ce qu'une si indigne coutume a jamais pu exister? c'était donc dans le temps de barbarie?

— Non, puisque je vous dis que cela s'appelle le bon vieux temps, où l'on était, vous le voyez, bien plus philosophe que nous, qui nous puions pourtant de l'être beaucoup. Continuez.

— Je faisais mes efforts pour oublier ma cousine... Je ne sais si j'y serais parvenu; cependant mon amour commençait à n'être plus qu'un doux souvenir, que j'aimais à me rappeler, comme on aime à parler d'un songe pendant lequel on se trouvait bien heureux; mais il y a huit mois... jugez quelle fut ma surprise! une voiture s'arrête devant la maison de mon grand-père, une dame en descend, suivie d'une femme de chambre et d'un domestique... Cette dame... c'était Hélène... madame de Pomponney... elle allait voir la Suisse et elle avait pensé à s'arrêter chez nous. Comment vous dire tout ce qui se passa en moi en revoyant Hélène, en la revoyant plus belle... plus séduisante que jamais? Ce n'était plus une nymphe... une sylphide... fuyant pour que l'on courût sur ses traces; mais c'était une déesse, une divinité, dont les regards semblaient commander l'amour! Ma cousine ne passa que deux jours chez mon grand-père; mais comme elle fut aimable!... Enfin, la veille de son départ... c'était le soir, nous étions tout deux seuls au jardin, assis sous un berceau de lilas, moi, j'étais silencieusement près d'Hélène, à laquelle je n'avais pas

osé reparler de mon amour depuis que je la savais mariée. Eh bien, ce fut elle qui me prit la main et me dit avec un accent que je ne saurais rendre : — Alexis, est-ce que vous n'êtes plus amoureux de moi? Oh, alors! je tombai à ses pieds, je baisai sa main, je pleurai et je ne sais tout ce que je lui dis! Ce que je me rappelle, c'est qu'elle me répondit : — Vous êtes un enfant... j'ai été obligée d'épouser M. de Pomponney que je ne puis souffrir, mais je vous aime toujours. Quand vous viendrez à Paris, venez me voir, et ne vous désolez plus. En entendant ces paroles, il me sembla que le ciel s'ouvrait pour moi!... que déjà j'habitais le paradis!... Le lendemain, ma cousine partit; mais ses paroles enivrantes étaient gravées dans mon cœur. D'après cela, en arrivant à Paris ce matin, jugez si mon premier soin fut de me rendre chez Hélène!... Je m'attendais à l'accueil le plus doux... aux regards les plus tendres... je croyais que ma présence lui causerait autant de plaisir que j'en éprouvais à me rendre près d'elle; combien je me trompais!... Vous avez vu, mon ami, comme on m'a reçu... Quelques mots bien froids... puis un sourire moqueur... Je veux rappeler le passé, on ne m'écoute pas... on me fuit... on va causer en tête à tête avec un autre homme, et l'on me rebute... on me fait entendre que ma présence ennuie... Ah! Durozel... si vous saviez quel mal cela fait... quand on aime tant une femme... quand on croyait être aimé d'elle... et puis... voir que...

Alexis s'arrête pour tirer son mouchoir et le porter sur ses yeux qui viennent de se remplir de larmes.

— Oui, dit Durozel, cela fait du mal dans les premiers moments, et lorsqu'on n'a pas l'habitude de ces choses-là... mais ensuite on s'y fait, et on se console très-vite.

— Non... jamais je ne me consolerai!...

— Je vous réponds que si.

— Vous ne savez pas combien j'aime Hélène! Enfin, pourquoi dans le jardin, chez mon grand-père, m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait toujours?

— Ah! pourquoi?... d'abord, mon cher Alexis, il n'y a jamais eu de pourquoi en amour. On aime une personne, sans savoir pourquoi... on ne l'aime plus sans en savoir davantage... ah! c'est-à-dire, ordinairement, c'est parce qu'on en aime une autre; mais pourquoi un caprice devient-il une passion, et une passion passe-t-elle à l'état d'indifférence?... Pourquoi regarde-t-on, sans jalousie, une femme serrer amoureusement le bras d'un homme, lorsque, quelque temps auparavant, pour un regard adressé à un autre, on se serait porté contre elle à un état fâcheux? Il serait difficile de résoudre toutes les questions faites sur l'amour. Le cœur humain est une lanterne magique que l'on a oublié d'éclairer, il est impossible de voir ce qui se passe dedans, et on assure que c'est fort heureux. Quant à votre cousine, c'est une coquette; ces femmes-là aiment à faire des victimes. En s'arrêtant chez votre grand-père, elle reste seule avec vous le soir dans un jardin : que voulicz-vous qu'y fît une femme habituée à s'entendre parler d'amour? Vous ne lui en parliez pas... cela lui semble extraordinaire, alors elle vous en parle... chacun a son sujet de prédilection. Une femme auteur vous aurait parlé de ses ouvrages; une bonne ménagère, de ses légumes, des fruits de son jardin ou des confitures qu'elle aurait faites. Madame de Pomponney, qui ne fait pas de romans ni de confitures, vous a tout de suite parlé d'amour... c'est une conversation comme une autre. Mais une fois partie de chez vous, elle ne se rappelait plus ce qu'elle vous avait dit; et à Paris il y en a tant d'autres qui lui font des déclarations, qu'elle y a totalement oublié l'amour de son petit cousin.

— Oh!... oui, totalement oublié... et puis j'ai fait une foule de gaucheries chez elle... on aurait dit que tout se réunissait pour m'accabler... Donnez-moi du punch, Durozel.

— Non, mon ami : je vois avec plaisir que vous ne voulez plus être ridicule, mais vous avez assez bu; savoir boire un verre de punch est bien, mais se griser serait de mauvais ton. Restons-en là. Qu'avez-vous fait de votre vieux professeur, M. Philomele?

— Je l'ai laissé à la maison de mon grand-père; il s'est chargé de mettre en ordre les affaires de ma succession, ensuite il viendra me rejoindre à Paris.

— Ainsi, vous êtes venu seul ici?

— Oui, mon ami.

— Et y avez-vous d'autres parents?...

— Pas d'autres que ma cousine et ma tante... je ne l'ai pas aperçue chez ma cousine?

— Elle est morte, il y a trois mois... elle est déjà oubliée... Et en fait de connaissances?

— Personne que vous.

— Eh bien, voulez-vous avoir confiance en moi, mon cher Alexis? J'ai toujours eu de l'amitié pour vous... et je vous prie de croire que je n'en ai pas peur tout le monde. J'ai huit ans de plus que vous; ce n'est pas trop pour avoir de l'expérience, mais j'ai mis le temps à profit, et ses leçons n'ont pas été perdues pour moi. Laissez-vous guider par mes conseils, et vous vous en trouverez bien.

— Mon Dieu, je ne demande pas mieux; mais, au reste, vous n'aurez pas longtemps à me guider... je sens bien là que j'ai un fonds de chagrin... qui me conduira au tombeau!...

— D'où vient votre chagrin, mon jeune ami? de ne pas être aimé de votre cousine, n'est-il pas vrai?

— Hélas! oui.

— Eh bien! moi, je comprai le mal dans sa racine... je vous ferai aimer... adorer de votre cousine...

— Ah! Durozel! ah! serait-il possible!

Dans sa joie, Alexis veut sauter au cou de son ami et il jette à terre les deux verres à punch et le bol qui l'avait contenu. Durozel l'engage à se calmer en lui disant :

— Tenez-vous en repos, vous n'êtes pas très-adroit ce soir; et il est inutile d'en casser davantage.

— Mais vous m'avez dit... vous croyez... comment!... vous espérez me faire aimer d'Hélène?

— J'en suis sûr.

— Et par quel moyen?

— C'est mon secret; d'ailleurs, si je vous le disais maintenant, vous ne me croiriez pas.

— Ah! Durozel! je vous devrai la vie, le bonheur... Faut-il encore boire du punch?

— Non, non, ce n'est pas nécessaire. Voyons l'heure... il n'est encore que dix heures et demie, nous pouvons commencer ce soir...

— Commencer quoi?

— Ah! vous m'avez dit que vous vous laisseriez guider par moi...

— Oui, sans doute.

— Eh bien alors, venez.

— Où cela?

— Vous le verrez.

— Et vous me promettez encore de me faire aimer de ma cousine

— Mais certainement.

— Oh! alors je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

— Il ne sera pas nécessaire d'aller si loin.

VI. — L'AMOUR A PRIME.

Durozel conduit son jeune ami à une place de cabriolets. Il appelle un cocher, fait monter Alexis, se place près de lui, et dit au conducteur :

— Faubourg du Temple, après la rue Saint-Maur. Je vous montrerai la maison... J'ai oublié le numéro.

Le cocher fait semblant de fouetter son cheval, qui fait semblant de prendre le grand trot, et l'on roule tout le long des boulevards. Lorsqu'on s'approche du faubourg du Temple, Alexis, qui jusque-là est resté triste et pensif, dit enfin à Durozel :

— Est-ce que je ne puis pas savoir où vous me menez?

— Pardonnez-moi. Je vous mène chez des demoiselles; n'allez pas comprendre mal ce mot. Ce ne sont pas des vertus bien sévères, mais ce ne sont pas non plus des femmes trop libres. La plupart, oubliées et abandonnées de bonne heure à elles-mêmes, n'ont pas eu de tendres parents pour les aimer et veiller sur elles jusqu'à l'âge où l'on doit savoir se conduire; il en résulte que cette classe de jeunes filles se forme à sa manière, suit ses goûts, ses penchants, et n'attend pas ordinairement le mariage pour donner son cœur. Cela n'empêche pas que quelques-unes ne restent sages, d'autres le sont moins ou pas du tout; c'est comme dans tous les rangs de la société : il y a des nuances. Elles ont toutes un état : elles travaillent ordinairement beaucoup, pour avoir ensuite de quoi s'amuser le plus possible, car il ne faut pas confondre ces demoiselles avec les femmes entretenues qui ne font rien du matin au soir que se divertir, manger, dormir, s'occuper de toilette et chercher à tromper leur entretenteur. Les grisettes, tel est le nom que l'on donne ici à cette classe de jeunes filles, chez qui je vous conduis; les grisettes acceptent bien un dîner, un spectacle, même un chapeau et un petit fichu, mais il est rare qu'elles reçoivent davantage, d'autant plus que généralement leurs amants ne roulent pas sur l'or et l'argent. Comme elles se donnent par goût et non par calcul, elles sont souvent attachées à des étudiants, à des commis marchands, jeunes gens qui ont toujours plus d'amour que de finances, et qui n'en sont que plus aimés; car je ne suis pas fâché de vous le dire en passant, mon cher Alexis, il n'est pas toujours nécessaire d'être riche pour être heureux ici-bas, et surtout en amour; ce sont quelquefois les moins bien traités par la fortune qui le sont le mieux par les belles. Avec de l'argent on a des maîtresses, mais cela ne veut pas dire que l'on soit aimé; tandis qu'avec de l'amabilité, de la tournure et de la figure, on parvient facilement à conquérir un cœur. Quand on y joint un peu de gloire, une petite réputation d'artiste, oh! alors cela va bien plus vite, quelquefois même cela va trop.

— J'ai entendu parler de vos grisettes de Paris... On ne m'en a pas dit grand bien...

— Mon ami, il y a grisettes et grisettes, comme il y a fagots et fagots. Celles chez qui je vous mène sont, je vous prie de le croire, du premier numéro. Elles veulent bien avoir un amant; mais jamais qu'un à la fois... ceci est de la délicatesse; elles veulent bien recevoir de vous une bagatelle, elles refuseraient un bijou ou un châle, si elles pensaient que ce présent vous mît dans la gêne. Elles sont friandes, mais elles ne se grisent jamais; elles sont coquettes, mais elles se mettent toujours décemment. Elles aiment à rire, à entendre dire des gaudrioles; elles mettraient à la porte de chez elles un homme

qui tiendrait des propos obscènes; elles dansent bien un peu le cancan, mais jamais la chahut. Enfin elles ont de l'ordre, payent leur terme, et ne sortiraient pas avec un fichu sur la tête. C'est ce qui s'appelle la grisette de choix.

— Comment se fait-il que nous allions si tard chez ces demoiselles de choix!... il sera près de onze heures quand nous arriverons.

— Mon cher ami, nous allons chez mademoiselle Julienne Labijoie, qui fait des fleurs. Les mardis, et c'est aujourd'hui mardi, mademoiselle Julienne réunit ses amies, qui apportent chacune leur souper et leur ouvrage, et l'on veille au moins jusqu'à minuit, car les grisettes préfèrent se coucher tard et se lever tard, c'est meilleur genre que de se lever de bonne heure. D'après cela nous ne serons pas indiscrets en nous présentant à onze heures.

— Mais ce qui me semble encore bien singulier... c'est que vous, Durozel, qui avez l'air si raisonnable... si froid... vous connaissiez des grisettes.

— C'est justement parce que je suis raisonnable que j'aime à fréquenter les diverses classes de la société. Les gens qui ne veulent en voir qu'une seule se privent de beaucoup de tableaux de mœurs curieux et intéressants, d'une foule d'études philosophiques et morales. C'est comme quelqu'un qui voudrait vous faire une description de sites, de riants paysages, et qui ne serait jamais sorti de sa chambre. Au reste, mon jeune ami, si à vos yeux j'ai l'air d'un philosophe, je ne me crois pas cependant plus sage qu'un autre. Mais nous voici arrivés... Cocher, cette allée... la seconde à droite.

Le cabriolet s'arrête devant une maison qui ne brille pas par l'apparence. Les deux amis descendent de voiture, puis Durozel, qui paraît connaître les localités, pousse un petit bouton qui fait lever un loquet, et la porte de l'allée s'ouvre devant eux.

— Venez, mon cher Alexis, dit Durozel en pénétrant le premier dans l'allée; mais Alexis semble indécis, il s'arrête sur le seuil de la porte, en murmurant :

— Qu'est-ce que je ferai, moi, chez vos demoiselles?

— Vous les regarderez travailler, vous les écouterez causer, et vous causerez aussi ou vous ne direz rien, ce sera absolument comme il vous fera plaisir.

— Il me semble que j'aurai l'air bien bête au milieu de ces jeunes filles que je ne connais pas.

— Et quel air pensez-vous avoir en dans le salon de votre cousine?

— Ah! c'est juste... Et c'est pour me faire aimer d'Hélène que vous me conduisez maintenant?

— Oui, mon ami.

— C'est différent; je vous suis alors.

Durozel marche devant : l'allée n'est pas éclairée; mais arrivé au bas de l'escalier, on distingue une légère lueur, et on entend des éclats de rire, ainsi que plusieurs airs différents que l'on chante en même temps.

— Vous voyez qu'il n'y a pas besoin de lumière pour se guider, dit Durozel, et qu'il n'y a qu'à suivre les voix... Cependant ces demoiselles ont encore la précaution de ne jamais fermer leur porte tout à fait, de façon que quelques rayons de lumière, en sortant de chez elles, servent de quinquet dans l'escalier. Voilà ce qui s'appelle de l'attention pour les personnes qui viennent leur faire visite.

— Est-ce que ce sont vos connaissances que nous entendons chanter?

— Oui, mon ami.

— C'est donc au premier étage que demeure votre fleuriste?

— Non, c'est au quatrième; mais il y a parmi ces demoiselles de fortes voix, et quand elles sont ensemble elles ne sont pas timides, elles donnent tous leurs moyens.

— Mais elles chantent plusieurs airs à la fois.

— Ah! chacune chante ce qui lui plaît sans s'embarrasser de ce que dira sa voisine. Elles n'ont pas la prétention d'être musiciennes... et on s'en aperçoit. Pendant que l'une se rappelle un grand morceau d'opéra, l'autre répète un gai couplet de vaudeville, et cela n'empêche pas celle-ci de lire, et celle-là de raconter son rêve. Chez ces demoiselles on fait beaucoup de choses à la fois. Montons.

Alexis suit Durozel. Plus on monte, plus les chants deviennent distincts; une voix assez claire fredonne la romance de *Guido*, tandis qu'une espèce de contralto ne cesse de répéter :

Mon petit François, mon petit François,
Toi foulois que che t'approuno
Comment autrefois, comment autrefois,
Che valsais à la prussienne...

et qu'une autre demoiselle, malgré un rhume opiniâtre, qui la force à chaque instant de s'interrompre pour tousser, s'obstine à passer en revue les couplets de Béranger.

La porte était entre-bâillée. Les demoiselles n'avaient pas entendu monter l'escalier; avec le train qu'elles faisaient elles pouvaient braver le vent et le tonnerre. Mais Durozel s'arrête devant la porte, et, au lieu d'entrer brusquement, frappe deux coups assez forts, avec son poing.

Aussitôt tous les chants cessent; au bruit qui se faisait succède un chuchotement doux, mais non interrompu, puis une voix crie :

— Qu'est-ce qui est là?... qu'est-ce qui a frappé?... Je parie que c'est cet imbécile d'apprenti ferblantier qui demeure au-dessous, et qui fait cela pour tâcher de nous faire peur... C'est bien, monsieur Bidon, nous connaissons vos malices! Vous ferez mieux de chercher de retrouver la clef des lieux d'aisances, que vous avez perdue.

— Ce n'est pas M. Bidon, dit Durozel en poussant la porte. Mesdemoiselles, voulez vous encore nous recevoir, quoiqu'il soit un peu tard?

— Ah! c'est M. Durozel! s'écrient les jeunes filles d'un air joyeux. Il est avec... avec...

On n'achève pas, car on ne connaît pas le monsieur qui accompagne Durozel, et qui est resté planté comme un piquet à l'entrée de la pièce où sont ces demoiselles. On regarde Alexis avec curiosité; mais les regards de ces jeunes filles sont plus bienveillants que ceux des personnes qui étaient dans le salon de madame de Pomponney; aussi le jeune homme ne se sent-il pas troublé et salue-t-il sans laisser tomber son chapeau.

Mademoiselle Julienne Labijoie, la maîtresse du logis, est une brune qui peut avoir de vingt-quatre à vingt-huit ans; elle a toujours le plus grand soin de ses cheveux qui sont très beaux, et qu'elle arrange artistement et comme si elle sortait des mains d'un coiffeur. Le reste de sa personne n'annonce aucune prétention, et il est même quelquefois négligé pour les cheveux.

Mademoiselle Julienne sourit à Durozel et salue Alexis, mais sans se lever, car elle est en train de finir une fleur qu'elle ne veut pas quitter; d'ailleurs on a l'habitude de recevoir les visites sans cérémonie.

— Pourquoi donc venez-vous si tard, monsieur Durozel?

— Mademoiselle, c'est que nous étions en grande soirée... moi et mon ami, que j'ai pris la liberté d'amener... et qui est arrivé à Paris ce matin... Il ne connaît personne ici, ce pauvre garçon... et comme je ne veux pas qu'il attrape le spleen à Paris, j'ai pensé à vous, mesdemoiselles, près de qui l'on s'amuse toujours.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Durozel...

— Il est toujours galant, M. Durozel...

— Asseyez-vous donc, messieurs. Ah! mon Dieu, mais je crois qu'il n'y a plus qu'une chaise de libre...

— Cela ne fait rien, dit Durozel; la chaise, je l'offre à Alexis... comme étranger je lui fais les honneurs; moi, vous savez que j'aime beaucoup à m'asseoir sur un tréteau, on est comme à cheval : c'est infiniment agréable.

En disant cela, Durozel enfourche un tréteau, sur lequel il doit se tenir en équilibre parce que ses jambes n'arrivent pas à terre : cela fait beaucoup rire ces demoiselles, et Alexis va se placer sur une chaise qui est contre un lit, à l'autre extrémité de la chambre.

Au bout d'un moment la conversation et les chants reprennent comme avant l'arrivée de ces messieurs.

La réunion était composée de sept demoiselles, y compris la maîtresse du logis. Deux faisaient des fleurs comme mademoiselle Julienne, une brodait, une autre faisait de la tapisserie, une autre des reprises dans un beau châle, et enfin la septième tenait le patron d'un corsage de robe qu'elle tournait et retournait sur ses genoux; puis elle coupait une étoffe sur le patron et une infinité d'autres petits morceaux d'étoffe qu'elle ne cessait de mettre ensemble, puis de trier, de lâcher, de reprendre, de perdre et de retrouver.

Deux de ces demoiselles étaient laides, deux étaient drôlettes; une autre avait la figure assez bien, mais ses cheveux étaient d'un rouge de carotte; enfin celle qui courait sans cesse après les morceaux d'étoffe de sa robe avait une physionomie espiègle et passablement éveillée.

Alexis, après avoir jeté un coup d'œil sur toutes les jeunes filles, semble être retombé dans ses réflexions et ne plus entendre ce qui se dit autour de lui.

Cependant il devait être assez difficile de donner carrière à ses pensées au milieu d'un bruit continuel.

— Hortense, as-tu fini ta fleur?...

— Ah! bien oui... Je ne vais pas vite comme Julienne, moi...

— Tenez, monsieur Durozel, comment trouvez-vous ma broderie?

— C'est très-bien, mademoiselle.

— Ah! il dit ça... et il n'a pas seulement regardé...

Hélas! il a fui comme une ombre...

— Qu'est-ce qui a pris mes ciseaux?...

— Eh! tu les as sous le nez, tes ciseaux... Mesdemoiselles, qu'est-ce qui a vu le dernier mélodrame de l'Ambigu?... c'est joliment beau!

— Je l'ai vu, moi, ça m'a endormie...

— Oh! toi, tu n'aimes que les farces...

Mon petit François, mon petit François...

— Eugénie, prête-moi ton fil.

— Dis donc, je t'en prête toujours... Tu n'en achètes pas souvent du fil, à ce qu'il paraît...

— Ah! est-elle avare... Je voudrais bien qu'il *fisse* beau demain... qu'est ce qui a un baromètre, mesdemoiselles?...

— Moi, j'ai un petit lézard dans un bocal... avec une échelle; quand ça monte, c'est signe de beau temps!

— Ah! quelle horreur! peut-on avoir de ces vilaines bêtes-là chez soi!

— C'est pas plus laid qu'un écureuil.

— Allons, j'ai encore perdu une pointe, moi... non, c'est un morceau du bas des manches.

— Elle perd toujours ses morceaux, celle-là!...

— Est-ce que tu n'as jamais rien perdu, toi?

Ma grand'mère un jour de sa fête... *hum*... *hum*...
D'un vin pur ayant bu... *hum*... *hum*...

— Hortense, il faudra que je te paye du sucre d'orge, car tu me fais de la peine avec ta toux.

— Oh! ce n'est plus rien, c'est passé.

Mon petit François, mon petit Fran-
[çois...
Toi fenloir que che t'apprenne...

— Est-elle embêtante avec son air allemand!

— Mesdemoiselles, je ne vous empêche pas de chanter ce que vous voulez, il me semble... Si j'aime cette romance-là, moi!

— Oh! elle appelle ça une romance...

Vous vieillirez, ô ma jeune... *hum*..
[maîtresse,
Vous vieillirez, et... *hum! hum*... et
[*hum! hum*...

— Oui, la suite à de main, nous ne sommes pas pressées d'ailleurs.

— Monsieur Durozel, est-ce vrai qu'on peut faire du sucre avec des chiffons?

— On en peut faire avec tout, mademoiselle.

— Oh bien! alors, pour le coup, je ne veux plus rien jeter aux ordures, pas même les os de mon not-au-feu.

— Eh bien! merci! ça sentira bon chez toi.

— O Dieu! j'ai un cor qui me fait mal.

— C'est changement de temps... je suis sûre que mon lézard a redescendu son échelle...

— Moi, j'aimerais mieux un cadran solaire.

— Célestine, vous avez des propos bien lestes, ma chère!

— Comment! c'est leste... un cadran solaire?... Moi, je ne suis pas comme vous, qui entendez malice à tout ce qu'on dit. Qu'est-ce qu'il y a donc de mal dans un cadran solaire?...

— Ah! c'est que mon petit frère, toutes les fois qu'il allait à l'école et que maman le grondait d'y aller tard, se donnait une claque sur le derrière en nous disant : Ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas d'aiguille à mon cadran solaire.

— Votre petit frère était un grand polisson, à ce qu'il paraît!

— Tous les petits garçons le font... le *hum*... *hum*... *hum*... le sont.

Lisette dont l'empire
S'étend jusqu'à mon viu,
J'éprouve... *hum*... *hum*... *hum*.
D'en demander en vain.
Pour... *hum*... *hum*...

— Mais bois donc quelque chose, Hortense... suce ton pouce, au moins.

— Vous m'ennuyez.

— Pourquoi t'obstines-tu à chanter, aussi? tu vois bien que tu ne finiras pas un couplet ce soir!

Pendant que tout ceci se disait, Alexis était resté assis près du lit; sa tête penchée sur sa poitrine ne laissait pas voir ses yeux à la société, et, tout entier à ses réflexions, il ne prenait aucune part à ce qui se passait devant lui.

Alexis se baisse et veut ramasser les gâteaux. (Page 12.)

Mademoiselle Désirée Plaisir (c'était le nom de la jeune fille aux cheveux rouges) s'est approchée de la jeune couturière et lui dit tout bas :

— Amandine, qu'est-ce que tu dis de ce jeune homme que M. Durozel a amené avec lui?

— Je dis qu'il a l'air d'une buse... il est allé s'asseoir là-bas et il n'en bouge pas.

— Je crois qu'il s'est endormi.

— Il aurait dû se coucher, c'eût été plus drôle.

— Est ce que votre ami est malade? demande mademoiselle Julienne à M. Durozel.

— Non, oh! ce n'est pas cela... mais il est très-timide...

— Nous lui faisons donc peur?

— Non... mais... ce pauvre garçon... il a beaucoup de chagrin!

— Pourquoi donc? qu'est-ce qu'il a? demandent toutes les jeunes filles en se pressant autour de Durozel.

— Mesdemoiselles, si je vous le dis, promettez-moi de ne pas vous moquer de mon ami.

— Par exemple! est-ce que nous nous moquons de personne?

— Il me semble que vous ne vous en privez pas quand l'occasion se présente.

— Mais parlez donc, dites-nous ce qu'il a...

Durozel regarde si Alexis ne peut l'entendre, puis reprend à voix basse :

— Il est malade d'amour!

— Ah bah! murmurent toutes les grisettes.

— Est-ce que cela rend les hommes malades? demande Désirée Plaisir.

— Il y en a, mademoiselle; c'est rare, mais cela se voit, et mon jeune ami en est la preuve : il adore une femme qui ne répond pas à ses sentiments, après avoir cependant feint de l'aimer aussi.

— Ah! c'est très-mal! c'est fort mal... ce doit être une coquette cette femme-là.

— Et je gagerais que c'est une femme du grand monde.

— Vous ne vous trompez pas, c'est une dame du grand monde et qui est extrêmement coquette; elle s'est moquée de ce jeune Alexis qui se flattait d'avoir touché son cœur; mais le pauvre garçon a pris la chose au sérieux... Ne parlait-il pas tout à l'heure de cesser de vivre... parce qu'il n'est pas aimé!

— Cesser de vivre, se tuer peut-être. Oh! ce serait bien dommage.

— Il ne faut pas souffrir cela...

— C'est qu'il est vraiment bien ce jeune homme...

— Depuis que je sais qu'il est malade d'amour, je le trouve fort intéressant, moi!...

— Mesdemoiselles, répond Durozel en baissant encore la voix et se penchant vers les jeunes filles pour n'être point entendu d'Alexis, savez-vous que ce serait un beau trait de rendre ce jeune homme au bonheur, à la société, à la vie enfin, car il est vraiment capable de se laisser mourir de chagrin... à vingt et un ans, un joli garçon, ayant de l'éducation, des talents, de l'esprit .. car il avait beaucoup d'esprit avant d'être amoureux! Est-ce que ce ne serait pas dommage de le laisser périr de consomption ou par un suicide?

— Certainement!... répondent toutes les grisettes; mais comment le guérir?

— Comment!... cela vous sera bien facile si vous le voulez; il ne s'agit que de lui faire oublier sa grande coquette, et pour l'oublier, il faut tout simplement qu'il en aime une autre. Allons, mesdemoiselles, un peu de pitié, d'humanité... dévouez-vous... faites quelques agaceries à mon ami... de ces petits airs... de ces œillades... enfin de toutes ces choses que les femmes connaissent si bien et font avec tant de grâce quand elles veulent se faire aimer; je ne prétends pas mettre à prix votre sensibilité, mais je promets un cachemire français .. long ou carré, la couleur que l'on voudra... à celle qui, la première, se sera fait aimer d'Alexis!

Toutes les jeunes filles se mettent à rire, en disant :

— Est-il drôle ce M. Durozel!... a-t-il de singulières idées!...

— Savez-vous bien, dit mademoiselle Julienne, que votre proposition est un peu impertinente.

— En quoi donc?... quel mal d'aimer mon jeune ami!... il en vaut bien un autre!

— Mais quand on en aime un autre...

— Ah! alors celles-là ne concourront pas...

— Moi, si je n'étais pas vraiment attachée à Hippolyte...

— Moi, je ne veux pas faire de traits à Jules... et cependant il est bien probable qu'il m'en fait, lui...

— Moi, je suis libre... mais ce n'est pas une raison qui me...

Dites donc, monsieur Durozel, c'est pour plaisanter que vous promettez un châle?

— Non, je le jure sur l'honneur, je le répète, c'est une prime que j'offre à celle qui parviendra la première à guérir ce jeune homme du fol amour qui lui trouble la cervelle.

— Tiens, faire l'amour à prime, c'est original.

— Et moi, mesdemoiselles, je ne ferai pas comme ces industriels qui ne cherchent qu'à duper leurs actionnaires, je tiendrai ma promesse.

— Oh! moi, je ne recevrais pas la prime, lors même que je l'aurais gagnée!

— Pourquoi donc? un châle! ça s'accepte toujours, c'est comme un bouquet.

— Sera-ce un ternaux ou un châle de Lyon? demande mademoiselle Désirée.

— Comme on voudra, répond Durozel, au choix de la personne!

— Ah! Désirée a envie de gagner la prime! s'écrie Amandine.

— Moi, mon Dieu non! c'était seulement pour savoir.

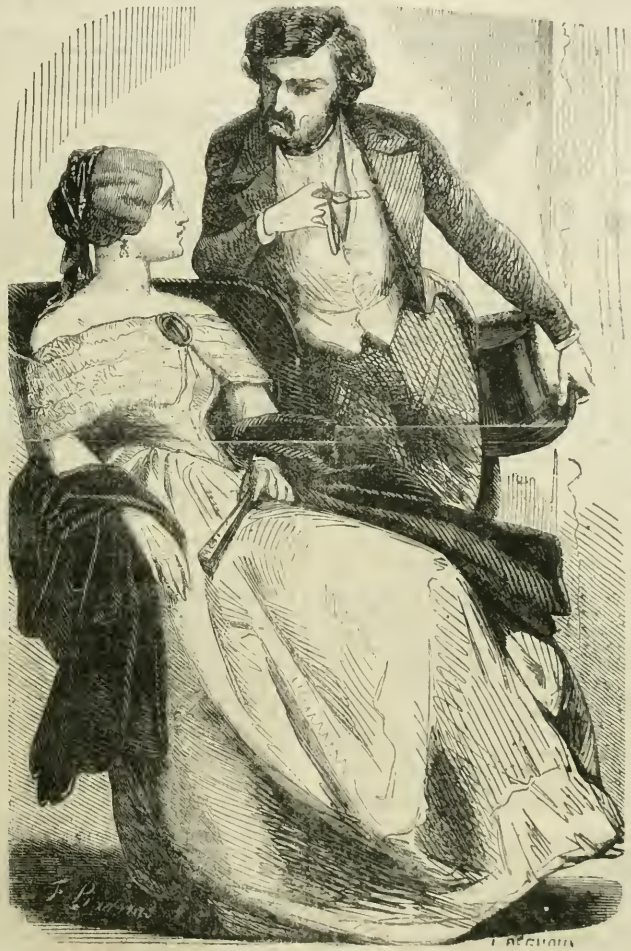
— Vous voyez bien que M. Durozel se moque de nous, reprend mademoiselle Julienne d'un air demi-sérieux. Mais entendez-vous l'horloge de Saint-Louis... onze heures et demie... assez de travail comme cela! soupons vite, mesdemoiselles, et puis il sera bien temps de se coucher.

Toutes les jeunes filles s'occupent à ranger leur ouvrage, et pendant ce temps Durozel s'approche d'Alexis et lui dit à l'oreille :

— Savez-vous, mon cher ami, que vous n'êtes pas fort aimable; au lieu de causer avec ces demoiselles, vous allez vous asseoir à une lieue, et puis vous ne regardez plus personne, vous ne soufflez pas mot!

— Ah! Durozel, je ne savais plus être ici, répond Alexis en levant les yeux sur son ami; je me croyais encore dans le salon de ma cousine... Je regardais Hélène parler à cet élégant monsieur qu'elle semblait écouter avec tant de plaisir... tandis que moi...

— Allons, Alexis, vous n'êtes pas raisonnable!... Je vous ai promis de vous faire aimer de votre cousine; mais si vous ne voyez plus où vous êtes... si vous tombez dans des extases... dans des rêveries qui vous privent de vos facultés, vous deviendrez imbécile à force d'amour, et les femmes n'aiment pas les imbéciles.



Il s'appuie sur le dos de son fauteuil, et leur conversation semble fort animée. (Page 12.)

Alexis fait un effort sur lui-même, il se lève, tâche de composer sa figure et se rapproche de la société.

Ces demoiselles avaient été prendre leurs cabas, leurs paniers. L'une en tirait des fruits, l'autre de la galette, celle-ci des confitures, celle-là du raisiné. Mademoiselle Julienne avait sorti de son buffet un saladier dans lequel était de la salade confite, et elle l'avait placé sur la table devant elle avec la fierté d'une personne qui semble dire aux autres : « Je ne suis pas la plus mal partagée! » et mademoiselle Désirée Plaisir pousse un gros soupir en disant à sa voisine : « Est-elle heureuse, cette Julienne!... » de la salade avec des œufs durs!... j'aime mieux ça que des truffes, moi.

Plusieurs jeunes filles tenaient leur souper sur leurs genoux et ne s'approchaient pas de la table.

— Voulez-vous nous tenir compagnie, monsieur Durozel? dit mademoiselle Julienne; ma salade est à votre service... il y a des œufs durs dedans... mais vous ne les aimez peut-être pas?...

— Mademoiselle, je vous remercie, dit Durozel, je ne prendrai rien... nous venons de boire du punch...

— Mais ça n'empêche pas de souper... et si monsieur votre ami voulait accepter quelque chose...

— Mon raisiné est excellent, dit Désirée; si monsieur voulait le goûter?...

— Monsieur aimera sans doute mieux les confitures, dit Amandine; s'il voulait, je lui en ferais une tartine...

— Un morceau de galette, monsieur... elle est presque chaude...

Alexis, confus de toutes les politesses qu'on lui fait, remercie chacune de ces demoiselles en s'efforçant de prendre un air moins sérieux. Les grisettes s'aperçoivent alors que le jeune homme est fort bien, et, soit intérêt pour son chagrin, soit envie de gagner la prime, c'est à qui lui fera le sourire le plus gracieux et tâchera d'attirer son attention; mais Alexis se borne à être poli, il ne remarque pas les agaceries dont il est l'objet.

On mange vite quand on tient son souper sur ses genoux. Le repas de ces demoiselles est bientôt terminé. Alors chacune se lève, prend son ouvrage, son panier, et l'on dit adieu à Julienne.

Durozel et son compagnon en font autant; ils prennent congé de la fleuriste, qui dit d'un air fort aimable à Alexis :

— Quand monsieur voudra revenir... passer quelques instants avec nous... il sera toujours bien reçu.

— Je vais faire profiter ces messieurs de mon rat, dit mademoiselle Désirée en allumant une bougie de deux sous... Je vais passer devant pour les éclairer.

— Oh! elle a bien envie de gagner la prime! dit tout bas Amandine à Julienne. Pauvre fille, à moins que ce jeune homme n'ait un grand penchant pour les cheveux rouges, il n'est pas probable qu'elle ait le cachemire français.

— Oh non! répond Julienne en embrassant Amandine. Mais quant à moi, je n'y ai nulle prétention.

— Ni moi.

Cependant la grande fleuriste trouve moyen de renouveler encore son invitation à Alexis, et la petite couturière bouscule deux de ses amies et leur marche sur les talons afin de descendre plus vite et de se trouver derrière ces messieurs pour leur dire encore bonsoir au moment où ils sortent de la maison.

Durozel conduit Alexis à son hôtel, et chemin faisant lui demande comment il trouve ces demoiselles.

— Fort aimables, fort polies surtout, répond le jeune homme : je m'étais fait une tout autre idée des grisettes.

— Je vous avais dit que celles-ci étaient de choix. Et laquelle vous semble plus gentille?

— Laquelle?... mon Dieu! je n'en sais rien... je ne saurais trop vous dire quelle figure elles ont.

— Comment! vous ne les avez pas regardées?

— Je les ai regardées... mais sans les voir... c'est-à-dire sans faire bien attention... à leurs traits... Tenez, mon cher Durozel... il n'y a pour moi qu'une seule femme de jolie... je ne puis plus admirer les autres!... Bonsoir, mon ami... me voilà chez moi... adieu... Vous verrai-je demain?

— Certainement... Ah!... j'ai encore quelque chose à exiger de vous, et c'est toujours dans votre intérêt. Promettez-moi de ne point retourner chez madame de Pomponney avant que je vous l'aie permis...

— Retourner chez ma cousine!... moi... oh! non, jamais... ne craignez pas que j'en aie l'envie; après la manière dont elle m'a reçu... il faudrait que je fusse bien... Oh! non, je ne veux plus la revoir... mais cependant... puisque vous devez m'en faire aimer...

— Oui; mais nous n'en sommes pas encore là...

— Ah! quel dommage! et ce sera-t-il encore long?...

— Cela dépendra des événements... Bonne nuit, Alexis.

— Je vais penser à elle. Je ne dormirai pas.

— Tâchez de dormir, cela vaudra beaucoup mieux.

— C'est impossible, mon ami!

Durozel quitte Alexis en hochant la tête et en se disant : — Diable! diable!... ce garçon-là est plus malade que je n'aurais cru!... Ces demoiselles auront de la peine à gagner la prime.

VII. — UNE RENCONTRE LE SOIR.

Il est bien facile de dire à une personne : Vous avez tort d'aimer quelqu'un qui ne vous aime pas, qui ne pense pas à vous, ou qui n'y pense que pour se moquer de vos souffrances et rire à vos dépens avec quelque autre. Vous n'êtes pas raisonnable! A votre place, moi, il y a longtemps que j'aurais chassé cet amour de mon cœur.

Et si l'on était à la place de la personne à laquelle on donne de si sages conseils, il est probable que l'on se conduirait tout comme elle, et que l'on ne serait pas plus raisonnable, que l'on aimerait malgré soi, et quand même, en dépit de tous les tourments, de toutes les souffrances que ce sentiment causerait. Car l'amour ne finit pas à volonté, à commandement; de même qu'il arrive lorsqu'on ne l'attend pas, il reste aussi quand on voudrait le voir partir. Les conseils, les défenses, les obstacles ne l'ont jamais fait fuir, bien au contraire! c'est un hôte qui se plaît là où il cause le plus de ravages, et qui s'envole souvent lorsqu'il est trop bien reçu, trop tranquille, trop heureux.

Conseillez donc à un homme bien amoureux de ne plus voir celle qu'il aime, c'est comme si après la représentation d'une pièce qui a réussi, vous alliez dire à l'auteur de faire des coupures; il se redressera, vous regardera d'un air étonné et s'écriera, presque avec colère : — Pourquoi voulez-vous que je coupe, puisque cela a été parfaitement bien!

— Parce qu'il y a des longueurs, et que cela pourrait marcher mieux.

— Laissez-moi donc tranquille! le public a été satisfait, il a applaudi... ne voudriez-vous pas que je me montrasse plus sévère que le public? Je suis dans l'enchantement de mon succès... et vous venez troubler mon bonheur... Gardez vos conseils, je n'en ai pas besoin. Vous me faites l'effet des gens qui ne lisent jamais dans les journaux que les articles où l'on abîme leurs amis, et qui s'empressent de venir le leur raconter, mais qui n'ont jamais ni lu, ni entendu des choses flatteuses, ou qui se garderaient bien de les retenir.

L'amoureux, auquel vous conseillerez d'oublier la femme dont il est épris, recevra vos conseils comme l'auteur : il vous répondra, en soupirant : — Où trouverais-je une femme plus jolie, mieux faite, plus aimable, plus séduisante? Si elle est coquette, toutes les femmes le sont; si elle me trompe, toutes les femmes... ou du moins beaucoup de femmes nous trompent; je ne puis aimer que celle-là! je mourrais si je ne la voyais plus.

Vous en êtes pour vos conseils, vous vous en allez tout penaud et fort surpris que ces gens-là n'aient pas voulu sentir que vous aviez plus d'esprit qu'eux. Et moi, si vous voulez que je vous dise mon avis (un avis n'est pas un conseil), je trouve qu'ils ont fort bien fait de vous répondre ainsi; je trouve qu'il n'y a rien au monde de plus ennuyeux, de plus insupportable, de plus indiscret, et souvent de plus méchant, que ces personnes qui, sans que vous les en ayez aucunement priées, veulent s'immiscer dans vos affaires et dans vos affections, et, sous prétexte d'un grand intérêt qu'on vous porte, viennent souvent troubler votre repos, votre bonheur, et chercher à détruire les illusions qui font le charme de votre vie.

D'abord il est bien évident que lorsqu'on aura de l'amitié, de l'attachement sincère pour une personne, on ne lui dira pas ce qui pourrait lui faire de la peine; au contraire, si l'on sait de ces choses-là, on s'appliquera à les lui cacher.

Il faut avoir peu de bon sens pour ne pas comprendre ce dilemme.

Quand vous tombez malade, que pensez-vous de ces gens qui viennent vous voir, et vous disent d'un ton piteux : — Oh! prenez garde!... ce que vous avez là est bien mauvais... je connais trois personnes qui sont mortes de votre maladie... c'est fort dangereux! cela fait des progrès effrayants.

Est-ce que vous n'éprouvez pas en secret le désir de voir vos bons amis à tous les diables? est-ce que vous ne trouvez pas qu'ils vous ont rendu plus malade, au lieu de chercher à vous tranquilliser?

Ainsi donc, si vous êtes marié et que l'on se permette de venir vous dire du mal de votre femme, que l'on cherche à vous donner des doutes sur sa fidélité, aux premiers mots que l'on prononcera sur ce sujet, vous devez prendre la personne par le bras (si c'est une femme), par les oreilles (si c'est un homme), la mettre à la porte de chez vous, et lui défendre de s'y présenter de nouveau, sous peine d'être reconduite avec accompagnement de manche à balai.

Si l'on vous dit du mal de votre maîtresse, faites comprendre à cet ami officieux qu'il ne cherche à vous brouiller avec elle que dans l'espoir d'être votre remplaçant, tournez-lui le dos et ne lui parlez plus.

Enfin, si l'on vous écrit des lettres anonymes, où l'on vous apprend la trahison dont vous êtes soi-disant victime, alors, à moins que vous ne soyez un crétin, je n'ai pas besoin de vous dire le cas et l'usage que vous devez faire d'une pareille lettre. Les gens qui se cachent dans l'ombre pour dénoncer les autres sont des espions, des mouchards, ce qu'il y a de plus ignoble dans le monde. Il y a des mouchards en amour comme en politique; ceux-là passent leur temps à tâcher de découvrir les faiblesses d'une femme, les secrets sentiments d'un homme, pour mettre ensuite le trouble, la désunion dans les ménages.

Nos lois punissent la diffamation, elles devraient aussi punir sévèrement les écrivains publics qui prêtent leur plume vénale à ces misérables qui n'ont pas le courage d'écrire eux-mêmes et de signer leurs dénonciations.

Si, par hasard, vous recevez un de ces billets où l'on cherche à troubler votre repos, commencez par le montrer à la personne que l'on y accuse; elle saura mieux que toute autre vous aider à en découvrir l'auteur. Alors, vous ne vous battrez pas avec lui (on ne se bat pas avec un mouchard), mais vous lui administrerez une correction *ad hoc*.

En agissant ainsi, vous vivrez heureux, tranquille, sans inquiétude dans votre intérieur, sans jalousie continuelle dans vos amours. Vous serez peut-être trompé quelquefois!... mais le principal, c'est que vous soyez heureux. Amen!

Ces réflexions nous ont un peu éloigné d'Alexis, et cependant, c'est son amour pour sa cousine qui nous les a suggérées. A la vérité, Hélène n'est ni la femme ni la maîtresse de son petit cousin; cependant Durozel, qui connaît le monde, sent bien que ses conseils seront mal reçus par un jeune homme qui est amoureux comme on l'est à vingt et un ans et quand on n'a aucune expérience ni connaissance du monde. Aussi n'est-ce point par des paroles qu'il espère guérir son jeune ami; il veut que les événements seuls agissent.

Il a conduit Alexis chez mademoiselle Julienne, dans l'espérance que le jeune homme se laisserait prendre aux petites mines, aux œillades d'une grisette, et il a promis un cachemire français à ces demoiselles, qui, dans le fond du cœur, brûlent d'envie de le gagner, d'abord par amour-propre, ensuite par sensibilité; car plus on voit Alexis, plus on lui porte intérêt. Un jeune homme qui languit, qui se meurt d'amour, c'est fort rare, et ces demoiselles n'avaient jamais réduit à ce triste état ceux qui étaient devenus amoureux d'elles.

Mais c'est en vain que Durozel va dès le matin s'emparer d'Alexis et cherche, tout le long de la journée, à le distraire, à l'amuser, à l'occuper; le jeune homme fait ce que veut son mentor; il l'accompagne à la promenade, aux spectacles, aux concerts; mais partout il porte une figure triste, pensive; partout ses soupirs trahissent ses secrètes souffrances.

Alexis est aussi retourné plusieurs fois chez mademoiselle Julienne. Toutes les jeunes filles rivalisent de petits soins, d'amabilité avec l'ami de Durozel. Mademoiselle Désirée Plaisir lui apporte des airs qu'elle a reçus de Verdun; Amandine lui tire les cartes; Célestine lui chante une romance; Hortense s'offre pour lui apprendre toutes les chansons de Béranger; enfin, la grande Julienne aux beaux cheveux le regarde d'une façon très-expressive en poussant de pe-

tits soupirs, et en trouvant moyen, quand il est près d'elle, d'appuyer sa main sur la sienne, et l'écolier ne comprend pas que ce sont autant de conquêtes qu'il pourrait faire; ou plutôt il le comprend, mais il est insensible aux séductions que l'on déploie autour de lui.

— Sapredié ! se dit Durozel en quittant le soir son jeune ami, je n'ai jamais vu un garçon aussi tenace dans sa constance... Si cet amour le rendait heureux, je ne chercherais certes pas à l'en guérir, fors même que sa belle le tromperait depuis le matin jusqu'au soir. Mais le pauvre Alexis souffre, dépérit, et ce n'est pas comme cela qu'il attendrira son Hélène.

— M. Durozel ne s'est pas compromis en nous promettant un cachemire français ! dit un soir Désirée la rouge, après le départ d'Alexis. Son jeune homme est toujours avec nous roide comme un bâton de cire à cacheter !... Pas moyen de le dérider... de lui faire dire quelque chose...

— Il ne veut pas apprendre *Beaucoup d'amour !* de Béranger, et pourtant, c'est si joli...

> Non, non, je n'ai point d'avarice,
> Mais j'ai beaucoup... beaucoup... *hum... hum...*

— C'est bon, Hortense, nous la savons, ta chanson; tu vas encore te donner une quinte !

— Il m'a laissé lui faire les cartes; je lui ai annoncé qu'une jeune demoiselle brune pensait beaucoup à lui; alors, il s'est écrié : « Est-ce une femme mariée ?... — Mais, monsieur, lui ai-je répondu, puisque je vous dis une demoiselle. » Là-dessus, il a refait une mine de chat-huant, et il n'a plus soufflé mot !

— Comme c'est gentil !... Tirez donc les cartes à ce monsieur !

— Ma foi, mesdemoiselles, convenez que les jeunes gens un peu volages, un peu mauvais sujets, sont bien plus aimables en société que ces héros de constance !

— Oh oui !

— Dites donc, du temps des *Amadis*, des *Roland*, les femmes devaient terriblement s'ennuyer.

— Est-ce que vous croyez à ces temps-là, mesdemoiselles, et à ces chevaliers qui passaient leur vie à soupirer pour une seule belle ?...

— Mais certainement, dit Julienne, puisque c'est de l'histoire... Les chevaliers de la Table-Ronde existaient du temps de Charlemagne... J'ai lu cela dans les *Quatre Fils Aymon*.

— Alors, dit Désirée, je suis bien contente de n'avoir pas fait des reprises perdues du temps de Charlemagne.

Malgré tout le plaisir qu'il aurait eu à voir Hélène, Alexis tenait la promesse qu'il avait faite à son ami; il n'était pas retourné chez madame de Pomponney. Six semaines s'étaient écoulées depuis qu'il s'était présenté chez sa cousine, et il ne l'avait pas revue.

Plusieurs fois pourtant, Alexis avait porté ses pas dans la rue où demeurait Hélène, il avait passé et repassé devant la maison qu'elle habitait, puis, s'arrêtant machinalement de l'autre côté de la rue, ses yeux s'étaient portés sur les fenêtres de l'appartement de sa cousine, et il était souvent resté là pendant longtemps.

Si bien que plus d'une fois des passants, des flâneurs, s'étaient arrêtés près de lui, avaient regardé où il portait les yeux, puis, ennuyés de ne rien voir d'intéressant, lui avaient dit :

— Où est donc le feu ?

— Qu'est-ce qui est arrivé en face ?

Alors Alexis, troublé dans son extase, se contentait de repousser avec humeur le monde qui l'entourait et s'éloignait en se disant :

— On est bien curieux dans cette ville ! on ne peut pas voir une personne arrêtée sans chercher à savoir ce qu'elle attend ou ce qu'elle regarde ! Il y a donc bien des gens qui n'ont rien à faire à Paris !

Un jour que Durozel, retenu chez lui pour affaire, n'était pas venu chez Alexis, celui-ci sort, et, après avoir passé devant la demeure d'Hélène, qu'il n'aperçoit jamais, parce qu'une femme comme il faut ne se met guère à la fenêtre, il dirige sa promenade vers les Champs-Élysées, quoique l'on soit dans le milieu de l'hiver.

Alexis recherchait de préférence les allées où il y avait le moins de monde; les promenades où l'on peut rêver ne sont pas communes à Paris; dans les rues, vous risqueriez d'être renversé par une voiture, ou tout au moins de vous cogner contre un passant; mais il y a encore, pour les personnes qui aiment la solitude, les Champs-Élysées, une partie des Tuileries, les boulevards extérieurs, et le Jardin des Plantes.

Alexis avait gagné une de ces contre-allées que prennent de préférence les amants; il pouvait marcher en pensant, ce qui est défendu dans l'intérieur de la ville, où il faut toujours se tenir sur le qui-vive; il se croyait seul et se trouvait heureux de pouvoir, en plein air, donner carrière à ses pensées.

Un arbre, que le jeune homme n'avait pas vu, parce qu'il se croyait alors dans le salon de sa cousine, le tire un peu brusquement de ses rêveries. Alexis se cogne la tête et se retrouve dans les Champs-Élysées : il regarde enfin devant lui pour s'orienter et retrouver son chemin.

Une dame, donnant le bras à un monsieur, venait alors de son côté, en suivant une allée voisine de celle où il était. Alexis a par hasard jeté les yeux sur le couple qui s'avance, et il s'est senti incapable de faire un pas de plus; tout son sang a refluè vers son cœur, dont les battements se succèdent avec une rapidité extrême.

C'est que, dans cette dame qui s'appuie si familièrement sur le bras de son cavalier, il a reconnu la belle Hélène, et dans ce monsieur qui lui regarde les yeux pendant qu'elle parle, Alexis retrouve ce même jeune homme avec qui, chez elle, madame de Pomponney causait si souvent.

Hélène a une charmante toilette du matin, de ces négligés élégants qui ne frappent point les regards, n'attirent pas l'attention et qui viennent à une femme qui se rend à un rendez-vous. Point de couleurs voyantes, point de plumes, de fleurs, de guipure; une robe de soie foncée, un grand cachemire dans lequel le corps est enveloppé, et un chapeau qui cache un peu les traits, et sur lequel on peut avoir jeté un voile; c'est ainsi que l'on se met pour aller retrouver son amant, et sur le passage de ces dames se répand une douce odeur de parfums qui vous enivre : les femmes veulent en tout être des fleurs; il ne suffit pas de leurs charmes pour nous plaire, elles veulent à la fois séduire tous nos sens.

Hélène et son cavalier causent avec tant de feu et se regardent si bien l'un l'autre, qu'ils ne font pas attention au jeune homme près duquel ils viennent de passer. Ils sont déjà à cinquante pas de lui, et celui-ci est toujours à la même place, immobile, saisi, bouleversé en se disant :

— C'est elle... elle, avec ce même monsieur de l'autre soir ! comme elle le regarde en lui parlant... elle s'appuie sur son bras... Oh ! oui... je suis sûr qu'il presse le sien contre elle... Ah !... j'étouffe !

Et le pauvre Alexis sent une douleur violente lui prendre dans la poitrine, et lui monter jusqu'au menton. On appelle cela une crampe : on en a souvent quand on est jaloux.

Cependant Hélène et Dartigue marchaient toujours; Alexis va les perdre de vue... alors il retrouve ses jambes, il marche très-vite; il veut les rejoindre, il veut se montrer à sa cousine, lui parler; il se sent l'envie de saisir M. Dartigue à bras-le-corps et de lui faire quitter le bras d'Hélène. Le pauvre garçon ne sait plus ce qu'il veut; la jalousie trouble sa raison.

Mais Hélène et son cavalier se sont arrêtés au bout d'une allée. Là est une voiture qui attend; la jolie femme y monte seule. Dartigue la quitte, lui dit adieu par un signe de tête, sans même porter la main à son chapeau. Puis il s'éloigne lestement, tandis que la voiture roule d'un autre côté.

Alexis s'est arrêté aussi, et quand il n'aperçoit plus ni la voiture ni Dartigue, il s'assied sur un banc qui est près de lui, et y reste plusieurs heures encore sous le coup de ce qu'il vient de voir.

La nuit est venue; Alexis est toujours assis au même endroit. Cependant la fraîcheur de la soirée ramène un peu de calme dans ses esprits. Il pense à regagner sa demeure, et se remet en marche pour rentrer dans l'intérieur de la ville.

Mais en marchant, il lui semble toujours voir Hélène et Dartigue; il se dit : — Elle aime cet homme-là... oh ! oui... on ne tient pas tant contre soi le bras d'un homme qui nous est indifférent... Et lui... qui la quitte sans la saluer... sans seulement porter la main à son chapeau !... il faut être bien libre avec une femme pour en user ainsi.

Pour un écolier, Alexis ne raisonnait pas trop mal. Mais la jalousie rend clairvoyant; elle ne nous aveugle pas aussi souvent qu'on veut bien le dire.

Alexis est arrivé devant sa porte; alors il se rappelle qu'il a promis à Durozel d'aller le retrouver chez mademoiselle Julienne, et il se remet en marche; puis, après avoir fait quelques pas, il s'arrête en se disant : — J'aimerais mieux rester seul chez moi que d'aller ce soir chez ces demoiselles... Et ce Durozel qui m'avait dit qu'il me ferait aimer de ma cousine... et moi qui avais la bonhomie de le croire... Oh ! non, ce n'est pas moi qu'elle aime... c'est ce M. Dartigue qu'elle me préfère... Je voudrais tuer cet homme... et cependant, s'il aime aussi Hélène... mais il ne peut pas l'aimer comme moi !

Alexis s'est remis à marcher au hasard, ne sachant plus s'il doit aller chez mademoiselle Julienne ou rentrer chez lui; peu lui importe en ce moment quelle route il suit.

Tout à coup une voix de femme retentit : on semble se plaindre, supplier, et tout cela avec un accent si doux, si vrai, qu'il est difficile de n'y point porter attention.

Alexis regarde autour de lui; il est dans une rue assez large, mais où il n'y a point de boutiques, et qui semble peu fréquentée. Il aperçoit, à quarante pas de lui environ, une femme en petit bonnet, qui marche très-vite et semble fuir la poursuite d'un homme qui se tient tout près d'elle.

Aussitôt Alexis double le pas... Que cette femme soit jeune ou vieille, laide ou jolie, peu lui importe; si elle a besoin de son secours, elle ne l'implorera pas en vain.

Parvenu assez près des deux personnes qui marchent devant lui pour entendre ce qu'elles se disent, Alexis écoute afin de savoir s'il ne s'est pas trompé, et s'il doit offrir son appui.

— Vous êtes charmante, répondait le [illegible] la voix et la

démarche annonçaient un homme âgé. Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous reconduise chez vous?... nous prendrions une voiture.

— Je ne veux pas qu'on me reconduise, monsieur; encore une fois, je vous prie de me laisser... de passer votre chemin. Je ne suis pas habituée à parler à personne...

— Oh! oh! les grands mots... les airs méchants!... Ah! nous faisons la méchante... cela ne va pas à cette jolie figure d'agneau; mais nous connaissons cela... Je suis très-riche, je te mettrai dans tes meubles...

— Mais, monsieur, encore une fois, laissez-moi...

— Je te donnerai un petit singe, si tu les aimes... un joli mobilier en acajou... Ilom!... quelle tournure... quel pied... je suis sûr que la jambe y répond... je voudrais bien la voir... et tout ce qui s'ensuit!... Allons, donnez-moi le bras...

— Non, monsieur, non... si vous ne me laissez pas tranquille, je vais crier... appeler... Oh! c'est bien vilain de tourmenter ainsi une pauvre fille qui passe son chemin et ne vous dit rien!...

Le vieux monsieur, au lieu de s'éloigner, persiste à vouloir prendre le bras de la jeune fille; celle-ci résiste, retire son bras; alors ce monsieur se permet de prendre autre chose qu'il trouve sous sa main; la jeune fille jette un cri de terreur. En ce moment Alexis accourt, et, repoussant vigoureusement le vieux séducteur, l'envoie tomber sur une borne contre une maison voisine.

Une lanterne éclairait à demi l'endroit où se passait cette scène. Sa clarté douteuse se projetait sur le visage d'Alexis et sur la personne qu'il avait jetée sur la borne, tandis que la jeune fille, arrêtée à quelques pas, se trouvait entièrement dans l'ombre.

Alexis examine celui qui est devant lui : c'est un homme déjà âgé, très-bien mis, fort laid, court, trapu, fortement membré, et qui serait peut-être, malgré son âge, en état de lutter avantageusement contre Alexis, mais ne semble en avoir nulle envie, parce que les gens qui insultent les femmes n'ont jamais de courage avec les hommes.

— Qu'est-ce que c'est... qui est-ce qui se permet de me pousser ainsi? s'écrie le vieux monsieur encore tout étourdi de la pirouette qu'on vient de lui faire faire.

— C'est moi, monsieur, répond Alexis, moi, qui viens défendre une femme que vous outragez!... moi... qui suis un jeune homme, mais qui rougirais de me conduire comme vous le faites, vous, qui êtes un vieillard!...

— Un vieillard!... un...Vous ne savez ce que vous dites... et si je voulais, je vous ferais voir que...

— Eh bien! voyons, que feriez-vous?... je vous attends! dit Alexis en allant se placer tout contre ce monsieur et le regardant fixement. Mais celui-ci a déjà baissé les yeux, et, renfonçant sur sa tête son chapeau un peu dérangé par la pirouette, il se hâte de redescendre la rue, en grommelant entre ses dents quelques mots qu'il est impossible d'entendre.

VIII. — ÉVÉNEMENTS EN CITADINE.

Alors Alexis court vers la jeune fille qu'il vient de protéger, et qui est restée toute tremblante dans l'ombre, contre une porte cochère.

— Maintenant, mademoiselle, dit le jeune homme en présentant son bras à la personne qui est devant lui, prenez mon bras, je vais vous conduire jusqu'à votre demeure, et soyez sans crainte; on ne vous insultera plus.

La jeune fille ne répond rien, elle semble réfléchir, hésiter. Cependant Alexis est toujours là, le bras tendu, mais n'ajoutant pas un mot à ce qu'il vient de dire.

On se décide enfin à prendre le bras du jeune homme. Mais c'est à peine si l'on appuie dessus le bout de sa main; il semble que l'on craigne de le toucher.

On se remet en marche en gardant le silence; Alexis ne pense déjà plus à ce qu'il vient de faire, et comme la personne qui l'accompagne ne s'appuie pas sur lui, il oublierait entièrement qu'il tient une femme sous son bras, si de temps en temps une petite voix bien douce ne lui disait :

— Par ici, monsieur... cette rue-là... Mon Dieu, je suis bien fâchée... de vous déranger de votre chemin.

Et Alexis se contente de répondre :

— Cela ne fait rien du tout, mademoiselle; j'ai le temps, je ne suis pas pressé.

Bientôt la personne qui est avec Alexis s'arrête devant une porte bâtarde, et rétire doucement son bras de dessous celui de son conducteur, en disant :

— Me voici chez moi, monsieur... maintenant, permettez-moi de vous remercier du service que vous m'avez rendu... et que je n'oublierai jamais!...

— Cela n'en vaut pas la peine, mademoiselle, répond Alexis; puis il salue et s'éloigne brusquement, comme s'il eût craint qu'on ne lui adressât de nouveaux remerciments.

En quittant la jeune fille qu'il vient de ramener chez elle, Alexis ignorait entièrement dans quelle rue il se trouvait. Après avoir marché quelque temps, il s'adresse à une vieille femme qui passe près de lui, et lui dit :

— Madame, voudriez-vous me faire le plaisir de m'apprendre dans quelle rue je suis?

A cette question, qui lui paraît suspecte, la vieille femme fait trois pas en arrière, puis se met à courir autant que son âge le lui permet, en criant :

— Au secours, à la garde, au voleur!

Alexis est resté saisi de l'effet produit par une demande qui lui semble toute naturelle. Cependant, comme il ne veut pas faire peur aux passants, il se décide à entrer dans la première boutique qu'il aperçoit, et demande :

— La rue du Faubourg-du-Temple?

— Vous en êtes loin; mais, tenez, prenez la citadine qui va passer dans un instant, elle vous y mènera tout droit; elle va à Belleville.

Alexis remercie, attend la citadine qui ne tarde pas à arriver, fait signe au conducteur, monte, voit les deux banquettes garnies, et pas une seule personne qui fasse mine de se déranger. Cependant le conducteur a tiré son cordon pour que la voiture continue de marcher, et le jeune homme, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, et qui n'a pas saisi la courroie de cuir qui sert de guide au public dans le labyrinthe des omnibus, chancelle et tombe sur les genoux d'un monsieur qui allait prendre une prise de tabac, et dont il fait rouler la tabatière sous les pieds des voyageurs.

— Que diable, on fait attention!... s'écrie le monsieur sur lequel Alexis s'est assis un peu brusquement. Il y a une courroie en cuir, c'est pour quelque chose.

Alexis se confond en excuses et parvient à se glisser à côté d'une grande dame très-mince qui est fort occupée à chercher la tabatière roulée dans la voiture, tandis que le monsieur reprend :

— C'est d'autant plus désagréable que c'était du tabac belge passé en fraude et dans lequel on avait mis une feve de Tonka... Milady Crokmilove, je suis désolé... mais nous allons retrouver votre tabatière... Je crois qu'elle est allée sous les pieds de madame Roustoubique.

On a déjà dû reconnaître le père de mademoiselle Thénaïs. C'était lui, en effet, qui se rendait à une soirée musicale où, suivant son habitude, il conduisait les deux dames qu'il avait menées jadis à la distribution des prix dans le pensionnat où était sa fille.

M. Robertin vient de se baisser, et il cherche à fureter entre les jambes de madame Roustoubique qui est assise devant lui. Mais la grosse dame s'écrie :

— Je n'ai rien sous les pieds... ne me touchez pas les jambes, je suis très-chatouilleuse... vous me feriez trouver mal!...

— Ça serait du gentil! murmure un ouvrier qui est assis à côté de la grosse dame, et qui supporte avec humeur un coin de la demi-lune qui repose sur ses genoux. Si madame se trouvait mal sur moi, je serais bien sûr d'étouffer, alors!

—Mais, je voulais mon boëte!... mon priseuse!... s'écrie la grande Anglaise, en s'agitant avec impatience sur la banquette.

— Mon Dieu, madame, je suis bien désolé d'être, par ma maladresse, cause de cet accident, dit Alexis, qui ne doute pas qu'il ne s'agisse d'une tabatière précieuse, d'une boîte d'un grand prix, et se met lui-même à regarder sous tous les pieds, tandis que Robertin s'écrie :

— Oui, c'est fort désagréable... milady venait justement de me passer sa boîte... Je ne prise pas habituellement, mais dans les omnibus, une prise de tabac est quelquefois très-essentielle... et puis, pan!... monsieur tombe sur moi comme une tuile... la tabatière m'échappe... Je ne m'attendais pas à ce choc!... Mais elle ne peut pas être perdue... Si elle l'était, ce ne serait pas moi qui serais responsable!...

— Monsieur, dit Alexis, je vous ai déjà dit que j'étais fâché d'avoir causé cet accident... mais, quel que soit le prix de la tabatière de madame, je m'engage à lui en rendre une pareille, si celle que j'ai fait tomber ne se retrouve pas!...

— Monsieur!... reprend Robertin, tout cela est fort aisé à dire... mais il y a de ces choses auxquelles on tient... que rien ne peut remplacer...

— En effet, monsieur, s'il y a un portrait sur cette boîte... je conçois... Mais elle ne peut être perdue...

— Je voulais mon boëte à prisement! reprend l'Anglaise en jetant sur Alexis des regards furibonds.

— Madame Roustoubique, je vous en prie, relevez un peu votre robe, dit Robertin à son vis-à-vis.

— Non, non... je sens bien que je n'ai rien dans les jambes. Il est inutile de me tourmenter, reprend la grosse dame d'un air d'humeur.

— Ah! sacrebleu, ma grosse mère, faut pourtant en finir! s'écrie un homme en blouse bleue, coiffé d'un bonnet de coton tricolore, et qui est assis de l'autre côté de madame Roustoubique. Je veux aussi que c'te boîte se retrouve... Nous sommes quatorze dans la voiture, je pourrais dire quinze, car vous comptez bien pour deux; enfin, c'est égal, nous sommes quatorze, il ne doit pas y avoir de voleurs dans la société. Moi, d'abord, si l'on veut, je vas me mettre tout nu pour prouver que je n'ai pas la tabatière, et tout le monde en fera autant.

La proposition du monsieur en blouse fait jeter les hauts cris à

plusieurs dames qui étaient dans le fond de la voiture, et rire quelques jeunes gens assis près d'elles. L'Anglaise, qui probablement ne le comprend pas bien, s'écrie :

— Yes! je voulais comme le monsieur disait... il faut faire tout suite!...

Robertin sourit d'un air malin, en murmurant :

— A coup sûr... il y a des personnes qui ne craindraient pas cette épreuve... mais il en est d'autres...

— Allons, pas tant de mots, reprend l'homme en blouse, qui a l'air de prendre assez mal les plaisanteries. S'il y a quelque chose d'*esbigné*, les soupçons tomberont sur les gens mal mis... sur les pauvres diables... Moi, je dis qu'il faut que le conducteur tâte tout le monde!...

— En v'là-t-il du bruit pour une tabatière!... s'écrie à son tour l'ouvrier. Mais on a regardé sous tous les pieds, il n'y a que madame qui *sostine* à ne pas vouloir déranger un peu ses pattes... Faut pourtant que la boîte soit par là... D'ailleurs, je l'ai vue rouler sous elle.

— Mes pattes!... que je dérange mes pattes!... s'écrie madame Roustoubique, qui est devenue violette de colère. Monsieur, est-ce que vous croyez parler à une volaille!... vous êtes un grossier...

— S'il y a quelque chose de grossier ici, c'est votre derrière, dont j'ai la bonté de supporter la moitié depuis que vous êtes assise... répond l'ouvrier en haussant les épaules.

Mais pendant que madame Roustoubique se querelle avec son voisin de gauche, l'homme en blouse qui était à sa droite, relève jusqu'à mi-jambe la robe de sa voisine, et s'écrie, en ramassant une tabatière qui était cachée par deux énormes poteaux :

— La!... qu'est-ce que je disais!... v'là l'objet retrouvé... Mais madame ne voulait pas faire voir ses jambes!... J'ai deviné la chose, moi!...

C'était en effet par coquetterie que la grosse dame ne voulait pas relever un peu le bas de sa robe; ayant plus d'une fois à la promenade entendu les plaisanteries adressées à ses jambes, madame Roustoubique aurait préféré laisser chercher inutilement la tabatière plutôt que d'exposer ses tibias à la vue des voyageurs.

L'homme en blouse passe la tabatière à M. Robertin qui la repasse à lady Crokmilove. Alors chacun peut examiner cet objet pour lequel on a fait tant de bruit; c'était une de ces boîtes en étain que l'on trouve dans les boutiques à trois sous.

— C'est pour ça qu'on a mis la voiture en révolution? murmure l'ouvrier; eh ben, merci!... elle est belle la tabatière!... on en trouve tant qu'on en veut pour quinze centimes... moi, je m'étais figuré que c'était une boîte d'or, entourée de diamants!

Alexis ne peut s'empêcher de sourire en regardant la boîte d'étain, mais l'Anglaise la prend avec un grand sérieux, et l'examinant avec beaucoup d'attention, semble s'assurer si, en tombant, elle n'a pas été bossuée, tandis que Robertin, satisfait qu'on ait retrouvé la tabatière, s'écrie :

— Milady a probablement ses raisons pour tenir à cette boîte... elle lui vient sans doute de famille... ou c'est un souvenir donné par quelqu'un... Moi, j'en ai une en platine, doublée en or, avec le portrait du czar à cheval sur le couvercle... mais le cheval pourrait être mieux... du reste, c'est une boîte superbe... aussi je ne la porte jamais de peur de la perdre!

— Je avais acheté mon chose à prisement sur le... boulevard de l'Anglaise, je voulais rapporter à London.

— Si elle rapporte beaucoup d'objets comme celui-là en Angleterre, murmure l'ouvrier en regardant l'homme en blouse, ça donnera une belle idée de nos fabriques.

Pour toute réponse, le particulier coiffé en bonnet de coton passe sa main sous sa blouse, et se met en devoir de la relever en disant :

— Je vas vous faire voir autre chose, moi!...

Le mouvement de ce monsieur fait jeter un cri d'effroi à madame Roustoubique, qui s'écrie :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il va nous faire voir!...

Et milady Crokmilove baisse son voile de gaze vert et détourne la tête en murmurant :

— On se conduisait bien *indecently* en France dans le voiture publique.

L'homme en blouse montre d'abord à la société un pantalon en coutil qui n'a rien d'indécent, et fouillant dans une des poches, il en tire une de ces petites boîtes en cuir qui se replient sur elles-mêmes, et auxquelles on a donné le nom de *blagues*; il prend dedans une certaine quantité de tabac à fumer, qu'il roule dans ses doigts, et dont il forme une espèce de boulette qu'il présente ensuite à la société, en disant :

— Qu'est-ce qui en use?

Personne ne répond à la galanterie du voyageur, l'ouvrier seul lui dit :

— Merci, ça me donne trop soif!

— Alors, adjugé! répond l'homme en blouse, et il se fourre la boulette de tabac dans la bouche au grand étonnement de l'Anglaise, qui dit à Robertin :

— Comment! cette grosse personnage... il mange du tabac à fumement!

— Non, milady, il ne le mange pas, répond Robertin, il le suce seulement, comme nous sucerions une praline...

— Est-ce que c'était bonne?

— C'est un plaisir de soldat, d'homme de ports... de marin... Pour mon compte, je vous déclare que je n'ai jamais essayé de chiquer....

— Chiquette?

— Chiquer... c'est le nom de ce que fait cet homme en ce moment...

— Ah!... il chiquette... et les marins faisaient cela?... c'était bien drôle, voilà le première fois que je entendais parler de chiquette.

Le calme était rétabli dans l'omnibus; bientôt la voiture se débarrassa de plusieurs voyageurs; mais chaque fois que l'on s'arrêtait, Robertin faisait des mouvements d'impatience, en murmurant :

— C'est insupportable! nous n'arriverons jamais... je suis sûr que l'on nous attend pour commencer le concert!... Thénaïs nous a annoncés, et on ne voudra rien exécuter sans que je sois là... on chantera deux de mes airs... peut-être trois... ma *Mort de César* en mi bémol, et mes deux dernières chansonnettes... il faut que je marque le mouvement...

Bientôt la voiture ne contient plus que Robertin et ses deux dames, Alexis et l'homme en blouse, qui est allé s'adosser à un coin du fond.

Madame Roustoubique avait de la place pour étaler sa personne, rien ne la gênait, mais elle avait conservé son air de mauvaise humeur; depuis que l'on avait fait voir ses jambes, elle ne soufflait pas mot. L'Anglaise regardait souvent le monsieur qui suçait du tabac, cela semblait l'intriguer et exciter vivement sa curiosité. Alexis était retombé dans ses réflexions, Robertin se remet à parler aux deux dames, qui ne semblent pas l'écouter.

— Le concert sera beau... très-beau... je jouais du violon autrefois... je l'ai quitté pour le cor... mais le cor me faisait mal aux lèvres... je l'ai quitté pour la basse... La basse me donnait des maux de reins, je l'ai abandonnée pour le piano. Du reste, je fais toujours ma partie sur tout ce qu'on veut.. c'est commode. C'est comme pour chanter : je réunis la voix de tête à la voix de basse. Il y a des moments où l'on me croirait castrat, d'autres où je remplacerais un serpent de cathédrale. Je chante également la taille, le baryton... c'est fort rare. Si je m'étais mis au théâtre, j'aurais tenu tous les emplois.

Madame Roustoubique continue de garder le silence en regardant ses pieds, l'Anglaise n'ôte pas ses yeux de dessus le particulier qui s'est mis du tabac dans la bouche. Robertin continue :

— Voilà ma fille lancée dans les beaux-arts; je m'étais toujours dit : Je ferai de Thénaïs une artiste, et je n'ai pas manqué mon coup. Elle dessine presque aussi bien que moi... pas les chevaux, par exemple... mais les moutons; elle fait des troupeaux dans le genre flamand, c'est ravissant... Elle joue du piano, elle fait danser très-joliment... il n'y a que les figures qu'elle embrouille toujours, mais ça regarde les danseurs... Elle est recherchée dans les plus belles réunions... il y a entre autres une de ses amies de pension... madame de Pomponney, qui voudrait toujours l'avoir chez elle!...

En entendant prononcer le nom de sa cousine, Alexis semble se réveiller, et il fait un mouvement si brusque, que lady Crokmilove en est effrayée. Elle s'éloigne du jeune homme en murmurant :

— Mon Dieu! qu'est-ce que ce jeune monsieur il avait donc à sauter ainsi?... si j'avais tenu mon boîte, il l'aurait encore renversée!...

Robertin, qui n'a pas remarqué le mouvement d'Alexis, continue de parler.

— Comme je vous le disais, madame, cette madame de Pomponney est une ancienne camarade de pension de Thénaïs... C'est à elle qu'on donna presque tous les premiers prix, lors de cette distribution où je vous menai... il y a plusieurs années... et cela par suite de cabale... d'intrigues... certainement les premiers prix revenaient de droit à ma fille... et on les a donnés à mademoiselle Hélène... aujourd'hui madame de Pomponney... Or, vous saurez que mademoiselle Hélène ne savait pas dessiner un œil, qu'elle écrivait comme un chat, et était musicienne comme ma pantoufle... ce qui fait?...

— Vous en imposez, monsieur; vous insultez une personne que je ne laisserai jamais outrager devant moi... vous m'en rendrez raison.

C'était Alexis qui s'était levé tout à coup de sa place, et s'était jeté sur Robertin, qu'il avait saisi par le bras et secouait fortement, tout en tenant de son autre main la courroie de cuir.

Robertin est resté saisi; il regarde Alexis et ne peut que s'écrier :

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur? qu'est-ce qui vous prend encore?... Conducteur, retenez ce jeune homme... je crois qu'il a des attaques de nerfs.

— Monsieur, vous m'avez écrasé le pied, dit madame Roustoubique.

— Vous avez déchiré mon voile! crie l'Anglaise en rajustant son chapeau, que le jeune homme avait presque emporté avec le voile de gaze.

Mais Alexis, sans s'embarrasser de ce que disent les deux dames, continue à secouer le bras de Robertin, en lui disant :

— Madame de Pomponney est ma cousine, monsieur, pourquoi vous permettez-vous de tenir de méchants propos sur son compte?..

— Monsieur, vous êtes malade... certainement vous êtes indisposé...

— Non, monsieur, c'est Hélène... c'est bien Hélène que vous avez nommée...

— Conducteur, arrêtez-nous! nous sommes arrivés... Je veux descendre! crie Robertin en se débattant pour se débarrasser d'Alexis, ce qui lui eût été difficile si madame Roustoubique n'était venue à son aide; mais, en se levant, la grosse dame s'est appuyée sur le jeune homme, et celui-ci est sur-le-champ forcé de retomber sur la banquette. Madame Roustoubique venait d'élever entre lui et Robertin une barrière qu'il n'y avait pas moyen de franchir, et devant laquelle un sapeur eût hésité. Pendant ce temps, Robertin est déjà descendu, l'Anglaise l'a suivi, et madame Roustoubique sort la dernière.

Alexis a un moment envie de courir après ce monsieur qui a si mal parlé des talents de sa cousine; mais la réflexion calme sa colère, et il reste dans la voiture en se disant:

— Si l'on parlait mal de moi devant elle, sans doute ma cousine ne me défendrait pas!... mais moi... Ah! je ne pourrai jamais entendre parler d'Hélène avec indifférence...

Un moment après, Alexis descendait de la citadine devant la demeure de mademoiselle Julienne.

IX. — LE PETIT FRISON.

Le cercle était au grand complet chez mademoiselle Julienne: outre les demoiselles habituées et Durozel, il y avait encore un jeune homme un peu petit de taille, mais fort gentil de figure, quoique très-brun de peau, ce qui, joint à la vivacité de ses yeux, lui donnait quelque chose d'Africain. Ce jeune homme, dont les manières étaient souvent lestes et même un peu libres, s'appelait Frison; mais ces demoiselles le nommaient Zonzon, par corruption ou plutôt par familiarité.

Frison était un jeune homme de bonne famille, mais qui s'était adonné de trop bonne heure à des sociétés d'estaminet et à des demoiselles qui n'étaient pas souvent de choix; trop peu sévère sur les liaisons qu'il formait, il avait cru montrer de l'esprit en adoptant toutes les mauvaises manières du vilain monde qu'il fréquentait.

S'apercevant parfois qu'il suivait une fausse route et que dans la bonne compagnie où sa famille l'obligeait encore à aller, il apportait malgré lui quelques-unes de ces habitudes contractées dans la mauvaise, le jeune Frison voulait de temps en temps redevenir un jeune homme comme il faut; mais comme il est difficile de perdre entièrement des habitudes prises de bonne heure, il en résultait que Frison s'oubliait souvent, et qu'après avoir eu pendant une demi-soirée un maintien décent, il se laissait aller ensuite à des manières de la Courtille; qu'après avoir été très-sage dans ses propos, il lâchait deux ou trois expressions prises dans le vocabulaire de ces messieurs qui parlent l'argot.

Du reste, le jeune Frison était un bon enfant, toujours gai, toujours disposé à rire, mais n'ayant jamais le sou dans sa poche, quoique employé dans une maison de commerce où il gagnait quinze cents francs, et nourri chez ses parents où il n'avait rien à payer. Il trouvait moyen de n'avoir plus d'argent deux ou trois jours après avoir touché son mois.

Chez les grisettes Frison était entièrement à son aise; il y affectait quelquefois la tenue sévère d'un homme de cabinet, ou bien il se laissait aller à toute la désinvolture d'un habitué d'estaminet. Quand il prenait son maintien sérieux, les jeunes filles se moquaient de lui, en disant:

— Ah! voilà Zonzon qui fait le marquis.

Quand il se laissait aller à des propos trop libres, mademoiselle Julienne lui disait:

— Monsieur Frison, vous vous oubliez... Je serai obligée de me fâcher, de vous bannir de nos veillées.

Alors Frison répondait par une plaisanterie qui faisait rire tout le monde, et personne ne pouvait lui tenir rancune.

En arrivant chez mademoiselle Julienne, Alexis était encore tout ému de la scène qu'il venait d'avoir dans l'omnibus. Durozel s'en aperçoit et lui demande ce qui lui est arrivé. Alexis, ne voulant pas raconter ce qui avait rapport à sa cousine, se borne à faire le récit de son aventure dans la rue.

Toutes les demoiselles écoutaient avec attention, et semblaient prendre beaucoup d'intérêt à ce récit; Durozel examinait Alexis pendant qu'il parlait, et lorsqu'il a fini, il lui dit:

— Eh bien... après?

— Comment, après? dit Alexis, mais c'est tout!

— Bah! laissez donc! s'écrie le petit Frison en riant, je suis sûr que vous nous cachez le plus joli...

— Je ne vous cache rien. J'ai reconduit cette jeune personne jusqu'à sa porte, là elle m'a remercié et je l'ai quittée: que voulez-vous de plus?

— Le petit rendez-vous de rigueur... pour le lendemain, ou la permission d'aller la voir... pour s'informer de sa santé, ce qui signifie: J'irai vous faire la cour, vous me donnerez votre cœur, pour me récompenser de vous avoir délivrée d'un vieux satyre, et nous nous aimerons tant que nous pourrons... Hein! est-ce ça, n'est-ce pas, Durozel!

— C'est assez la marche ordinaire.

— Moi, messieurs, je n'ai pas pensé à tout cela... d'ailleurs je n'avais aucune envie de revoir cette jeune fille!...

— Ah! c'est différent... C'est qu'elle est laide alors?

— Laide ou jolie, que m'importe?... Du reste, je ne sais pas comment celle-ci était; je n'ai pas remarqué sa figure.

— Vous n'avez pas regardé une jeune fille que vous avez reconduite, à qui vous avez donné le bras?...

— Non, monsieur... Lorsque j'ai repoussé cet homme qui la suivait, elle était dans l'ombre. C'est là que je lui ai offert mon bras; en chemin elle baissait la tête, et d'ailleurs, je ne cherchais pas à la regarder... Je l'ai quittée dès qu'elle m'a dit: Me voici chez moi; et je vous assure qu'il me serait impossible de la reconnaître.

— Voilà qui est extrêmement rare à Paris... en Angleterre ou en Allemagne je vous passerais cela; mais en France, c'est extraordinaire. Du moins, vous savez l'adresse de cette demoiselle.

— Nullement, j'ignore par quelles rues elle m'a mené... Quand je l'eus quittée, je ne savais pas où j'étais, je suis monté dans une citadine, mais je serais bien embarrassé pour vous dire où je l'ai prise.

— De plus fort en plus fort! Demandez à ces demoiselles si c'est comme cela qu'on se conduit quand on sauve leur innocence de quelque péril... Ah! ah! ah!... Elles seraient joliment vexées!

Et le petit Frison riait à se tenir les côtes.

— Monsieur Frison, vous êtes un impertinent! dit mademoiselle Julienne, qui traitait parfois le jeune homme avec une familiarité qui donnait beaucoup à penser, ou bien affectait une extrême réserve avec lui.

— Comment? qu'est-ce que j'ai donc dit qui vous blesse?...

— Oh! dit la petite Amandine, monsieur Frison juge toutes les femmes comme les personnes qu'il a fréquentées!

— Mademoiselle, j'ai fréquenté des marquises, des baronnes... et jusqu'à des dames de charité!...

— Ah! il veut dire des dames très-humaines!...

— Est-ce que vous ne l'êtes pas, mademoiselle?

— En tous cas, vous, vous n'en savez rien.

— Moi, dit Désirée la rouge, je ne trouve rien d'extraordinaire dans la conduite de M. Alexis. Une fois, il y avait comme ça un homme qui m'insultait un soir... sur les bords du canal; je revenais de porter de l'ouvrage, il pleuvait, il n'y avait personne dans la rue, j'avais très-peur... Cet homme marchait tout contre moi... il me pinçait le bras...

— Il ne vous pinçait que ça?

— Zonzon, si vous n'êtes pas sage, nous allons vous renvoyer!

— Quoi donc?... Qu'est-ce que j'ai dit?... Est-ce qu'on ne peut plus faire de questions?

— Pour en revenir, dit Désirée, j'étais toute tremblante... et j'avais si peur... que je suais à en percer ma robe!...

— C'était peut-être heureux pour vous! dit Frison en ricanant.

— Pourquoi?

— Allez toujours.

— Non, pourquoi?.. Je veux savoir ce que vous avez entendu par là... Pourquoi étais-je heureuse de suer?...

Le jeune Frison est allé se jeter sur une chaise, et il rit aux larmes en regardant Julienne et les autres jeunes filles qui finissent par l'imiter; Désirée se met alors en colère et dit:

— C'est bien, si tout le monde rit, je ne finirai pas mon histoire... D'ailleurs, on a l'air de chuchoter et de se moquer de moi, et je ne veux pas servir de risée. Je vais m'en aller.

Mademoiselle Désirée s'était levée et cherchait déjà son panier; mais Frison court à elle, et d'un air tragi-comique la ramène à sa place, en lui disant:

— *Dulce est desipere in loco.*

— Qu'est-ce que cela veut dire, ça, monsieur?... Encore quelque méchanceté, je gage...

— Mademoiselle, c'est d'*Horace*, et cela signifie: qu'il est doux de rire avec les fous. Là-dessus reprenez votre ouvrage et ne soyez plus fâchée... La première fois que je viendrai, je vous apporterai de la pâte de guimauve.

— Ah! oui, vous n'avez jamais le sou.

— J'en mettrai six de côté pour vous faire une galanterie.

Désirée a repris son ouvrage, la paix est rétablie; cependant la demoiselle aux cheveux rouges ne veut pas absolument dire la suite de son histoire... Alors Amandine prend la parole:

— Mesdemoiselles, je vous annonce que je vais déménager... Je vais aller demeurer rue Corbeau...

Frison se remet à rire, Amandine se tourne vers lui, en lui disant:

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore de plaisant là-dedans, monsieur Zonzon?

— Ah! ah! ah! rue Corbeau!... Ah! ce nom... Pourquoi pas rue *Coucou*!...

— Je ne sais pas s'il y a une rue Couceu, mais je sais bien qu'il y a la rue Corbeau ici près. C'est une très-belle rue... Il y a des maisons de bon genre. Enfin j'ai loué un fort joli logement... J'ai une chambre et trois cabinets... Ah! qu'il est ennuyeux, ce Frison, quand il se met à rire sur tout ce qu'on dit!...

— J'aimerais mieux quatre cabinets et pas de chambre! ça serait plus correct! murmure Frison en se roulant sur une chaise.

Amandine hausse les épaules et reprend : — J'ai une fort belle chambre, et j'espère que nous pendrons la crémaillère dans mon logement. Je veux vous y donner un petit souper bien gentil, vous apporterez seulement des gâteaux, des confitures, des vins, des liqueurs, si vous y tenez...

— C'est cela, dit Frison, nous apporterons tout, et elle fournira le reste.

— Oh! monsieur, s'il n'y avait que vous pour apporter quelque chose, on sait sur quoi l'on pourrait compter.

— Eh bien! mademoiselle, je veux vous prouver que vous avez tort, que vous me jugez mal... Je veux fournir le plus beau plat du dessert; seulement tâchez que votre soirée ne passe pas le 8 du mois... car, sans cela, je ne promets rien.

— Ces messieurs seront-ils assez aimables pour venir inaugurer mon logement? dit Amandine en s'adressant à Durozel et à son ami.

— Ce sera l'ouverture des chambres, dit Frison.

— Oui, mademoiselle, répond Durozel, je vous réponds de moi et d'Alexis, à moins que ce jour-là il n'ait encore sauvé quelque jeune fille, et que cela ne lui ait troublé l'esprit comme ce soir. Car, voyez... a-t-il l'air d'un héros de mélodrame... le front penché vers la terre et poussant des soupirs étouffés... Moi, je crois qu'il ne nous a pas conté toutes ses aventures...

— Oh! certainement, disent les jeunes filles, il nous a caché quelque chose.

— Et ces demoiselles veulent qu'on se déboutonne entièrement, dit Frison.

— Monsieur Zonzon, allez-vous recommencer? dit Julienne d'un ton aigre-doux.

— Quoi? quel mot ai-je dit? se déboutonner... C'est dans le dictionnaire, ça signifie : ouvrir son cœur, dire ce qu'on pense.

— C'est bien, en voilà assez; vous vous échappez trop ce soir...

— Je m'échappe... eh bien, vous n'en aurez pas le démenti, je vais m'échapper tout à fait.

En disant ces mots, le petit Frison, qui vient d'allumer un rat de cave qui était sur une table, gagne la porte et descend l'escalier quatre à quatre.

— Il m'a emporté mon rat! s'écrie Désirée en courant après le jeune homme; et elle lui crie du haut de l'escalier : — Monsieur Frison, ma bougie, ma bougie!...

— Je la dépose dans l'allée, mademoiselle, vous l'y trouverez, ça vous éclairera mieux.

— Ah! le mauvais sujet! il est bien en train de faire des bêtises ce soir, dit Amandine.

— Il faut lui pardonner, dit Julienne, il est si enfant!

Alexis et Durozel ne tardent pas à suivre Frison. Durozel avait hâte de se trouver seul avec son ami pour l'interroger; il espérait quelque suite à l'aventure du soir, et c'est avec un vif déplaisir qu'il entend Alexis lui conter sa rencontre du matin aux Champs-Elysées, puis sa dispute dans la citadine encore au sujet de sa cousine.

— C'est donc toujours de votre Hélène que je vous verrai vous occuper! s'écrie Durozel. Ne serez-vous jamais raisonnable!... Vous voyez bien qu'elle ne pense pas à vous... que ce M. Dartigue est son amant...

— Son amant! murmure Alexis en serrant convulsivement le bras de Durozel. Comment, vous croyez que... ce monsieur est vraiment son amant?

— Parbleu! à moins de se refuser à l'évidence!... Ne les avez-vous pas vus vous-même ce matin... en tête à tête aux Champs-Elysées?

— Mais quelquefois... on va se promener et on rencontre un monsieur sans avoir donné rendez-vous...

— Enfant que vous êtes!... Non, une femme ne rencontre pas par hasard l'homme qui est toujours près d'elle dans un salon, qui échange avec elle de doux regards, qui lui parle bas par moments, qui la suit sans cesse des yeux. Cet homme-là, ce n'est jamais par hasard qu'il se trouve au spectacle où elle est, à la promenade quand elle s'y rend, au bal quand elle doit y venir. Le monde n'est pas dupe de ces petits détours que l'on prend pour cacher une intrigue de cœur, une faiblesse, une galanterie; mais les gens bien élevés feignent de ne s'apercevoir de rien, parce qu'ils sont bien aises que, dans l'occasion, on en fasse autant pour eux.

— Eh bien!... si cet homme est l'amant d'Hélène, s'il me ravit son amour, n'ai-je pas le droit d'aller lui porter un défi, de me battre avec lui... d'avoir sa vie, enfin, pour prix du bonheur qu'il m'a enlevé!...

— Oh! c'est cela! tout de suite un duel... voilà bien les jeunes gens sortant du collége!... ils croient qu'il est indispensable de se battre pour une femme!... que c'est le meilleur moyen de se faire adorer!... Mais, d'abord, mon cher Alexis, je veux bien croire que M. Dartigue ne vous a rien enlevé, rien ravi, par la raison que votre cousine ne vous a jamais donné son cœur... On ne peut pas vous ravir ce que vous n'aviez pas... Elle n'est pas fidèle à M. de Pomponney... en bonne conscience on ne peut pas lui en vouloir... Qu'elle ait pour amant Dartigue ou un autre... qu'importe, du moment que ce n'est pas vous!...

— Qu'importe! dit-il..... mais je ne veux pas qu'elle en aime d'autres... mais chez mon grand-père, elle me l'avait promis, son amour...

— Oui, le soir... elle vous a dit cela parce qu'il faisait clair de lune je vous ai déjà expliqué cela.

— Enfin, pourquoi m'avez-vous dit, m'avez-vous fait espérer que vous me feriez aimer de ma cousine?

— Eh parbleu! parce que je croyais que vous seriez un jeune homme comme les autres... que vous ne seriez pas insensible aux doux regards, aux aimables manières de jeunes filles qui ont le cœur plus sensible que votre Hélène!... Mais je tombe sur un *Werther*, sur un *Amadis!*... Ma foi, c'est jouer de malheur.

— Oh! non, Durozel, ce ne sont pas vos grisettes qui me feront oublier Hélène; et d'ailleurs aucune femme ne me la ferait oublier.

— Eh bien, alors aimez-la, adorez-la, devenez-en étique, fou, imbécile!... tout ce que vous voudrez!... Après tout, je suis bien bon de me tourmenter, de m'échauffer la bile pour quelqu'un qui ne m'écoute pas. Aimez votre cousine, mon ami, allez chez elle, courez lui faire votre cour, ne la quittez plus, elle vous écoutera peut-être. Bonsoir.

Et Durozel a quitté Alexis, qui rentre à sa demeure ne sachant pas s'il doit se trouver satisfait ou fâché de n'avoir plus près de lui quelqu'un qui le gronde d'aimer sa cousine.

X. — UN AMOUR POMPADOUR.

On était alors à l'époque du carnaval. Les rues de Paris étaient tapissées de grandes affiches sur lesquelles on lisait en caractères monstrueux : *Bal paré, bal masqué, bal de nuit*, et une foule d'autres bals qui tous promettaient une série de plaisirs. Mais Alexis passait sans s'arrêter devant toutes ces affiches, et, depuis huit jours, il n'était pas retourné chez mademoiselle Julienne et n'avait pas aperçu Durozel.

Un matin, son concierge lui monte une lettre à son adresse. L'écriture lui est inconnue. Il brise le cachet et voit des caractères imprimés, son nom seul était écrit à la main; il lit :

« M. et madame de Pomponney prient M. Alexis Ranville de leur « faire le plaisir de venir passer la soirée chez eux jeudi prochain; « on dansera. »

Et plus bas, on lit encore : « On ne sera reçu que travesti. »

Alexis relit plusieurs fois ce billet; il est tout surpris, tout joyeux. — Une invitation de bal... pour moi... adressée à moi! se dit-il en regardant la lettre. Il y a bien : M. Alexis Ranville... Oh!... c'est bien pour moi... Hélène ne m'a donc pas tout à fait oublié, puisqu'elle m'envoie une invitation de bal... Cependant je n'étais pas retourné chez elle depuis mon arrivée à Paris... ce n'est pas très-poli de ma part... C'est ce Durozel qui en est cause... Pourquoi l'ai-je écouté, aussi?... Elle pense à moi, puisqu'elle m'invite... Si Durozel était là, il trouverait encore moyen de me prouver que cette lettre-là ne signifie rien... Oh! mais je ne veux plus l'écouter... et j'irai au bal chez Hélène... Oh! quel bonheur! je la verrai... je danserai avec elle... je l'inviterai pour toutes les contredanses... Oh! que je suis content!

Et Alexis se met à sauter, à danser dans sa chambre; tous ses chagrins sont oubliés, sa cousine l'aime encore; elle n'a pas d'intrigue avec M. Dartigue, c'est par hasard qu'elle l'a rencontré aux Champs-Elysées, Durozel la calomnie, et en ce moment c'est avec lui qu'il se battrait s'il lui répétait de tels propos.

Le jeune homme ne peut se lasser de relire son billet d'invitation; il remarque alors ces mots : « On ne sera reçu que travesti. »

— Travesti!... se dit Alexis. C'est donc un bal costumé, masqué... Oh! tant mieux, on doit être bien plus à son aise... cela permet plus de liberté! Je me déguiserai... Mais quel costume mettrai-je... pour être bien, pour plaire à ma cousine!... Ah! mon Dieu, quel costume dois-je mettre?...

Alexis passe la journée entière à réfléchir au costume qu'il doit prendre, et le soir, en se couchant, il n'est pas encore décidé. Le lendemain il se dit :

— Allons chez plusieurs costumiers; je verrai, je choisirai... je demanderai ce qui est le plus à la mode maintenant.

Le jeune homme sort, il se fait enseigner les costumiers les plus en renom; il s'y rend, et là on étale sous ses yeux une foule de travestissements; à chacun le costumier lui dit :

— Voilà qui est très-joli, qui va très-bien, et qui se porte beaucoup.

Et Alexis finit par se dire : — Il paraît que tous les costumes vont bien et se portent beaucoup.

Après avoir été chez six costumiers, avoir fait étaler devant lui

plus de cinquante costumes, Alexis rentre sans s'être arrêté à aucun.

Cependant, quand on a vingt et un ans, qu'on est bien bâti et joli garçon, tous les travestissements doivent aller.

Mais lorsqu'on est très-novice, très-amoureux, qu'on a le plus ardent désir de plaire, on voudrait se travestir de manière à être plus beau que tous les autres, à éclipser tous les autres, et on finit presque toujours par mettre un costume sous lequel on est ridicule, gauche et embarrassé.

Le jour du bal approchait, et Alexis n'avait pas encore son costume; toute la journée il pensait à des Grecs, à des Espagnols, à des Turcs; la nuit, il rêvait Arlequin, Débardeur et Titi. Jamais jeune homme n'avait été aussi malheureux pour se rendre à un bal, où il espérait beaucoup s'amuser.

Enfin, le jeudi est venu, et Alexis, qui, la veille, avait encore mis sur sa tête des calottes grecques, des turbans, des casquettes, des toques et des casques, pour voir ce qui lui conviendrait le mieux, se rend chez un élégant costumier, et là, de l'air d'un homme désespéré, lui dit :

— Monsieur, c'est ce soir que je vais au bal, il me faut aujourd'hui un costume... Depuis huit jours j'en ai essayé cinquante, et je n'ai pas pu me décider; donnez-m'en un à votre idée... Je m'en rapporte à vous, seulement tâchez que je sois gentil. Je ne regarde pas au prix.

— Alors, monsieur, soyez tranquille, et fiez-vous à moi, répond le costumier, vous serez superbe... vous serez très-brillant... Attendez, que je prenne votre mesure... Oh! c'est cela... j'ai votre affaire... un costume tout neuf... Je l'avais fait faire pour un monsieur qui n'en a pas voulu, parce qu'il a craint de s'enrhumer dedans.

— Oh! moi, je ne crains pas de m'enrhumer!

— Et vous avez bien raison; d'ailleurs, à votre âge, on a toujours assez chaud. Ce soir, monsieur, on sera chez vous à huit heures avec le costume et tout ce qu'il faut pour vous habiller complétement.

— Est-ce que vous ne me faites pas voir ce que c'est maintenant?

— Non, monsieur. D'abord, il y a quelque chose que je ferai refaire... regarnir de paillettes; d'ailleurs, je veux que vous ayez le plaisir de la surprise; fiez-vous à moi, monsieur, je vous garantis que sous mon costume vous ferez des conquêtes, vous séduirez toutes les femmes...

— Je ne veux plaire qu'à une seule!

— Raison de plus, monsieur! Quand on plaît à toutes, pas une ne nous échappe. A ce soir, monsieur : vous serez content.

— N'allez pas m'oublier!

— Oh! monsieur, n'ayez aucune inquiétude. Je vais m'occuper de vous.

Alexis rentre chez lui très-intrigué, les paroles du marchand lui reviennent à l'esprit : « On a eu peur de s'enrhumer dedans. » Quel peut donc être le travestissement dans lequel on a peur de s'enrhumer? Il se casse la tête pour deviner. Il lui est impossible de dîner. La journée lui semble d'une longueur insupportable. Enfin, dès que le soir est venu, il se met à sa fenêtre, quoiqu'il fasse nuit, espérant voir plus vite arriver son costume.

Sur les huit heures et demie, le costumier paraît enfin, assisté d'un garçon qui porte un carton et un paquet. Alexis fait un bond de joie; il dévore des yeux le paquet qui renferme son costume; il veut le défaire, mais le marchand l'arrête en lui disant :

Au moment où Alexis croit le saisir, il lui saute sur le dos, et lui arrachant sa perruque poudrée, la met sur sa tête après s'être débarrassé de son masque et de son camail. (Page 23.)

— Un moment, monsieur, un moment, je vous en prie, laissez-moi vous habiller, vous le verrez sur vous, cela vous plaira bien davantage... Ces costumes-là, il faut être dedans pour les juger.

— Alors, monsieur, mettez-moi vite dedans, répond Alexis qui se meurt d'impatience.

— Veuillez vous déshabiller, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il faut que je garde sous le costume que je vais mettre?

— Rien du tout, monsieur.

— Comment, rien du tout?

— Non, monsieur, il faut vous déshabiller entièrement.

— Quoi! je ne vais pas garder de bas... Ah! c'est que vous m'en apportez d'autres, probablement, et qui sont faits pour le costume.

— Non, monsieur; avec ce costume-là on ne garde pas de bas; ça gênerait.

— Je vais conserver ma chemise, au moins?

— Non, monsieur; on ne garde pas de chemise... ça fait des plis, ce serait disgracieux.

— Pas de chemise! s'écrie Alexis en regardant avec étonnement le costumier. Comment donc allez-vous me travestir!

— Vous serez content, monsieur... déshabillez-vous.

Le sang-froid imperturbable du costumier, l'air impassible de son garçon, redoublaient l'impatience d'Alexis, qui craignait déjà d'avoir eu tort de s'en rapporter à un autre pour le choix de son déguisement; enfin il se décide à se déshabiller.

Après avoir ôté bottes, pantalon, gilet, bas, et n'avoir gardé que sa chemise, Alexis s'arrête et dit : — Je n'en ôterai pas davantage avant de savoir ce que c'est que votre costume.

— Comme il vous plaira, monsieur, répond le marchand, qui est allé prendre le paquet, l'ouvre, et en tire un maillot de soie couleur de chair qu'il présente à Alexis, en lui disant : Veuillez entrer là-dedans, monsieur.

Alexis examine le maillot. — Qu'est-ce que c'est donc que ce travestissement-là, s'il vous plaît?...

— De grâce, monsieur, passez vos jambes là-dedans... Cela doit vous coller comme un gant.

Alexis entre dans le pantalon à pied, se regarde et s'écrie :

— Mon Dieu! mais j'ai l'air d'être tout nu!

— C'est bien ce qu'il faut, monsieur; mettez à présent l'autre partie du maillot... entrez vos bras... Vous voulez garder votre chemise... vous avez tort, cela fait des plis sur votre cuisse... ce n'est pas nature...

— Nature!... Mais il me semble que je vais être beaucoup trop nature, avec votre costume...

— On ne l'est jamais trop, monsieur; d'ailleurs, rassurez-vous; vous n'êtes pas encore habillé...

— Ah! à la bonne heure... C'est donc en sauvage que vous me déguisez?

— Non, monsieur; c'est bien plus joli, ma foi,.. bien plus galant... c'est en Amour.

— En Amour!...

— Oui, monsieur, mais Amour Louis XV, Amour Pompadour, si vous aimez mieux.

— Comment, est-ce que l'Amour n'est pas toujours représenté de même?

— Non, monsieur; l'Amour Louis XV a une perruque poudrée. Oh! c'est bien plus original! d'ailleurs, c'est la grande mode, on ne fait maintenant que des Vénus avec des paniers... des Grâces en chignon, du Louis XV, enfin.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Alexis; comment! je vais être en Amour, et en Amour poudré?

Et le jeune homme pousse un gros soupir, il n'a pas l'air satisfait du choix de son costume, mais il n'y a plus à reculer, et il s'abandonne à ses deux habilleurs, en disant:

— Faites de moi ce que vous voudrez.

Le costumier lui ôte sa chemise, parce qu'il tient beaucoup à ce que son Amour ne fasse pas le plus petit pli.

On enferme Alexis dans un maillot de soie qui lui couvre tout le corps; on lui met par dessus une espèce de jupon de gaze à paillettes le fixé après lui par une ceinture de roses; on lui attache des ailes, un carquois; on le chausse de souliers roses à talons très-hauts, .

Le coursier d'Alexis passe sur une mare d'eau, et couvre de boue l'élégant Dartigue. (Page 30.)

on lui met sur la tête une perruque poudrée à blanc, dont le volume est énorme, et qui est coupée autour de la tête par le bandeau que le personnage devrait avoir sur les yeux; enfin, on lui place dans la main un arc et une flèche, et le costumier le conduit devant une glace, en lui disant:

— Regardez-vous, monsieur.

Alexis se regarde, il ne sait ce qu'il voit, il ne peut parvenir à se reconnaître, et il s'écrie:

— Mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!... Est-il possible que je sois affublé de la sorte! est-ce que je n'ai pas l'air bien ridicule?

— Ridicule!... oh! non, monsieur; vous êtes charmant comme cela!... Sans compliment, vous faites un fort joli Amour.

— Vraiment... vous trouvez?... mais je n'oserai jamais entrer comme cela dans un salon rempli de monde; il me semble que je suis nu... que c'est indécent de se montrer ainsi.

— Il n'y a rien d'indécent dans votre costume, monsieur; est-ce que vous n'avez pas été au théâtre? est-ce que vous n'avez pas vu des Amours à l'Opéra, dans des ballets?

— Si fait!... mais sur un théâtre, c'est bien différent... il y a l'illusion de la scène... on n'est pas à côté du spectateur... tandis que dans un salon...

— A un bal travesti, monsieur, tous les costumes de théâtre sont admis. J'ai l'honneur de vous assurer qu'on voit maintenant beaucoup d'Amours en société... surtout des Amours Louis XV... c'est la mode. Vous verrez, monsieur, que vous recevrez des compliments pour votre costume, et que demain vous me remercierez de vous avoir choisi celui-là.

— Allons, monsieur, puisque vous me l'assurez... je vous crois. D'ailleurs maintenant il serait trop tard pour changer d'avis... Mes jambes sont un peu grêles... regardez donc, je n'ai guère de mollets...

— Nous pouvons vous en faire avec du coton, il est encore temps...

— Oh! non, je ne veux rien de faux... je resterai ainsi.

— Au surplus, monsieur, l'Amour n'est pas obligé d'avoir de gros mollets; si vous représentiez un Jupiter, un Mars, je ne dis pas; mais l'Amour est un enfant...

— Dois-je mettre du rouge avec ce costume?

— C'est comme vous voudrez, monsieur; dans un bal de société on se travestit souvent sans mettre de fard. Cependant, comme vous êtes un peu pâle, du rouge et des mouches iraient mieux avec la perruque... j'en ai apporté, je puis vous en mettre.

— Oh! oui, monsieur; déguisez aussi ma figure; si l'on pouvait ne pas me reconnaître... j'aurais plus de hardiesse... Ah! si je mettais un masque.

— Oh! non, monsieur; on ne met pas de masque dans un bal de société.

— Alors du rouge et des mouches en grande quantité.

Le costumier couvre la figure d'Alexis d'une épaisse couche de fard; ensuite il y colle des mouches de toutes les formes, et quitte enfin le jeune homme, en lui disant:

— Demain je veux venir moi-même rechercher mon costume,

parce que je suis sûr de recevoir vos compliments et vos remercîments.

Alexis est seul dans sa chambre. La toilette a été fort longue à faire, et neuf heures ont sonné depuis longtemps. Le jeune homme, qui a une glace sur la cheminée et une au-dessus d'une commode, ne cesse d'aller se regarder de l'une à l'autre, il monte sur des chaises pour mieux se voir. Le costumier, sur sa recommandation, lui a tellement mis de rouge, que ses joues, son menton et une partie de son nez semblent plutôt appartenir à un diable qu'à un amour.

Le pauvre garçon ne peut s'habituer à son costume; l'énorme perruque poudrée le gêne beaucoup; on la lui a attachée derrière la tête, de façon à ce qu'il ne peut tourner le cou sans sentir quelque chose qui le retient et le pique fortement. Il n'ose pas s'asseoir, de crainte de chiffonner son jupon de gaze; ses ailes et son carquois ballottent sur son dos quand il marche; enfin il est fort embarrassé de l'arc et de la flèche qu'il doit tenir à sa main.

Il y a des moments où Alexis est presque décidé à ne point aller au bal de sa cousine; mais manquer une occasion de revoir Hélène, de pouvoir danser avec elle, ce serait une maladresse, une impolitesse. En lui envoyant un billet d'invitation, n'est-ce pas lui prouver qu'on a le désir de le revoir? Il ira au bal. D'ailleurs, ce costumier doit savoir son état; puisqu'il fait des costumes d'Amour, c'est que probablement on en porte. Alexis peut donc sans crainte se présenter sous le travestissement qu'on lui a fait prendre.

En ce moment Alexis se rappelle Durozel, il regrette de ne pas l'avoir près de lui, il sent combien ses avis lui seraient utiles pour se présenter dans le bal; mais Durozel n'est pas là; il faut se passer de lui et faire son début en Amour dans un bal costumé. Dix heures sonnent, Alexis envoie chercher une voiture par son concierge qui fait un saut en arrière en voyant le jeune homme déguisé, et s'écrie :

— Ah! cré coquin, monsieur, vous ressemblez à ma femme quand elle va se coucher... parce qu'elle a beaucoup de cheveux et qu'ils sont tout blancs... ce qui joue la perruque à s'y méprendre; et puis elle met justement un ruban comme ça noué autour de sa tête.

Alexis n'est pas enchanté de la comparaison, mais il prie son concierge de se hâter; il est gelé sous son costume d'Amour, et quoiqu'il ait du feu chez lui, il conçoit qu'on puisse s'enrhumer en maillot. Enfin, la voiture arrive. Alexis prend son manteau sur son bras, mais il n'ose pas le mettre sur son dos, car cela abîmerait ses ailes. Il faut donc qu'il descende son escalier et sorte en Amour. Il se sent grelotter; il se jette dans le fiacre, et dit à son concierge de le payer; car les Amours n'ont pas de poche et par conséquent ne peuvent pas avoir d'argent sur eux.

La voiture est partie. A chaque instant Alexis sent sa timidité augmenter; quand il se regarde, quand il voit sous sa jupe de gaze son maillot qui colle sur ses cuisses et le reste de son corps, il se sent envie de pleurer et se dit : Je n'oserai jamais entrer comme cela dans les salons de ma cousine!... Mon Dieu! que vais-je dire... que vais-je faire en arrivant?... Ces ailes me ballottent et me gênent horriblement! avec ça qu'elles sont fort grandes... Et cet arc qu'il faut que je tienne à la main... J'ai oublié de demander si je pouvais m'appuyer dessus... Oh! non... un arc n'est pas une canne... Et cette flèche... Qu'est-ce que je ferai donc de cette flèche?... J'ai peur de blesser quelqu'un avec... Quel infernal costume cet homme m'a fait prendre!... Moi, qui me promettais tant de plaisir à ce bal... je voudrais déjà en être revenu... Allons, du courage... je m'amuserai peut-être beaucoup... on ne sait pas... Ah! Dieu... je n'ai plus froid... nous approchons... je crois que je suis en sueur maintenant... C'est là... Dieu! quelle file de voitures!... il paraît qu'il y a bien du monde... Nous prenons la file... Ah! tant mieux... j'ai encore un peu de temps devant moi... Mon Dieu! que c'est bête d'avoir peur comme ça!

La voiture entre dans la cour de l'hôtel, on ouvre la portière. Il y a là des valets pour aider à descendre de voiture. Le péristyle et l'escalier sont resplendissants de lumière. Alexis va pour sauter en bas de son fiacre, lorsqu'il se rappelle son manteau qu'il allait oublier; il se retourne, le prend, puis s'apprête à descendre; mais n'ayant pas baissé la tête autant qu'il le fallait, il accroche sa perruque au haut de la voiture. Comme elle était fortement attachée derrière sa perruque, elle ne se détache pas, et recule seulement de quelques pouces, laissant son front beaucoup trop à découvert. Alexis s'arrête, détache sa coiffure, s'efforce de la remettre comme elle était, puis, s'élançant enfin sous le péristyle, il donne son manteau au vestiaire et monte l'escalier comme un criminel qui marcherait au supplice.

Le costumier n'avait point menti à Alexis en lui disant qu'on se déguisait en Amour; mais plus un déguisement est original, hardi, plus il faut de gaieté, d'enjouement, de grâce, d'aisance pour le porter. Sous le costume de l'Amour le petit Frison eût été fort bien, parce que sa vivacité, sa gentillesse, et surtout son audace, auraient animé son personnage, et fait oublier ce qu'il pouvait avoir de risqué.

Mais figurez-vous un jeune homme timide, qui n'a pas l'habitude des bals du grand monde, qui va dans une réunion où il ne connaît personne que la maîtresse de la maison, dont il est amoureux fou, et à laquelle il craint de déplaire; voyez-le sous un costume dans lequel il est horriblement mal à son aise; coiffé d'une perruque qu'un malheureux accident vient de poser de travers, le front pâle, les joues chargées de rouge et de mouches, tenant dans ses mains un arc et une flèche dont il ne sait que faire, accrochant avec ses ailes toutes les personnes qui passent près de lui, ne sachant quelle figure faire, pinçant sa bouche, gonflant son nez, baissant les yeux ou regardant d'un air effaré autour de lui. Tel est Alexis entrant dans le salon de madame de Pomponney.

Il y avait là des costumes fort bizarres, des travestissements originaux, mais qui étaient portés par des gens ayant l'habitude de se déguiser. Sous le bavolet d'une paysanne, la grande dame avait de la grâce, de l'aisance; la jeune personne la plus timide prenait au bal la coquetterie d'une Camargo ou la vivacité d'une Espagnole; le dandy était superbe en brigand; l'homme raisonnable portait fort convenablement la robe du magicien ou la toge du juge. Chacun était à son aise, quoique travesti. Un seul personnage venait d'arriver là, qui faisait disparate avec les autres : c'était ce pauvre Amour, ne sachant que dire, que faire, ni quelle contenance tenir au milieu de cette foule qui l'entourait.

Chacun s'arrêtait pour regarder Alexis. Les uns riaient, les autres chuchotaient en le montrant au doigt; puis, comme il y a toujours dans un bal travesti de ces boute-en-train qui attaquent tout le monde, de ces mystificateurs qui cherchent à montrer de l'esprit aux dépens des autres, bientôt plusieurs personnages s'attachèrent aux pas du pauvre jeune homme qui entendait dire à ses oreilles :

— Ah! cet Amour!... d'où sort-il donc? comme il est rougeaud...— Il n'en a pas l'air plus gai... c'est un Amour malheureux... — Il porte son arc comme un parapluie... — On dirait qu'il vient de se battre... sa perruque est tout de travers!

Alexis suait, il étouffait; mais il avançait toujours dans les salons, cherchant sa cousine qu'il n'avait pas encore aperçue.

— Il n'est pas mal, ce jeune homme, dit une sultane en passant près d'Alexis; mais il a l'air bien niais pour un Amour!...

— Il aurait dû se mettre en Jeannot, ce monsieur, dit à demi voix un Titi élégant... Je crois que cela lui convenait mieux.

— Ah! mais c'est affreux... c'est horriblement indécent!... dit une vieille coquette déguisée en petite laitière, et qui affecte de détourner la tête en passant près d'Alexis. Je ne conçois pas qu'on ose se présenter dans un bal de bonne compagnie sous un tel costume!... Ah Dieu! que je suis contente de n'avoir pas amené ma fille!...

Alexis se sent défaillir; pour comble de malheur, il accroche avec une de ses ailes le bonnet de cette dame qui trouve son costume indécent, mais dont la mauvaise humeur vient de ce que personne encore ne l'a invitée à danser.

La vieille laitière jette les hauts cris en sentant s'envoler le petit bonnet à barbes que l'on a mis plusieurs heures à fixer sur sa perruque. Elle saisit Alexis par le bras, en s'écriant :

— Ah! monsieur! c'est indigne ce que vous faites là!... m'enlever mon bonnet... voilà une bien mauvaise plaisanterie, et qui est digne de votre déguisement...

Alexis reste tout saisi; il regarde la vieille laitière et ne comprend rien à sa colère. Cependant on se presse, on s'arrête autour de l'Amour et de la laitière décoiffée. Un jeune homme à figure réjouie qui est déguisé en paillasse et qui s'attache aux pas d'Alexis, s'écrie : — C'est l'Amour qui a fait des siennes; il a percé le bonnet de madame de Formont, non pas avec sa flèche, mais avec son aile... L'Amour, mon cher ami, vous ne savez donc pas votre métier? Vous avez le droit d'enlever des cœurs, mais non pas des bonnets!...

Cependant un Chinois s'empare de la coiffure qui était accrochée sur le bout d'une aile de l'Amour, et il présente le bonnet à la vieille laitière qui le prend avec dépit et s'empresse de sortir du salon pour aller se recoiffer. Alexis, échappant enfin à la foule qui l'entoure, parvient à se faufiler près de sa cousine qu'il vient de reconnaître dans une charmante Ecossaise.

Hélène était entourée d'une foule de jeunes gens qui, sous leur déguisement, s'efforçaient d'être aimables, gais, spirituels, afin d'obtenir un sourire de la déesse du bal. Le beau Dartigue, vêtu en brigand napolitain, semblait se partager avec Hélène les suffrages de la foule. Le costume qu'il avait choisi et qu'il portait avec beaucoup d'aisance, faisait ressortir l'élégance de sa taille, tandis que ses favoris noirs et ses moustaches bien brillantes s'accordaient parfaitement avec le chapeau retroussé et la résille du chef de bandits.

Alexis se présente devant Hélène, et, tournant dans ses mains son arc et sa flèche, balbutie :

— Bonsoir, ma cousine... je me suis empressé de me rendre à votre invitation.

La belle Ecossaise regarde cet Amour qui vient de se planter devant elle, et part d'un éclat de rire qui se prolonge assez pour l'empêcher de parler pendant quelque temps. Le pauvre Alexis était resté immobile, attendant que sa cousine eût fini de rire, et, pendant ce temps, obligé de supporter les regards moqueurs de tout ce monde qui entourait Hélène. Enfin la belle Ecossaise peut parler.

— Comment! c'est vous, mon cousin... O mon Dieu! que vous êtes drôle comme cela!

— Ah!... vous me trouvez drôle, ma cousine?...

— Je vous assure qu'il est impossible de vous regarder sans rire... Cette perruque est mise si singulièrement... Ah! voilà M. de Pom-

ponney, il faut que je vous présente à lui... Monsieur de Pomponney, venez donc un peu... Il ne m'écoute pas! je suis sûre qu'il cherche son vilain Caporal... Mais venez donc un peu, monsieur.

La belle Ecossaise s'adressait à un monsieur revêtu tout simplement d'une robe de commissaire, et tenant à la main une énorme lorgnette avec laquelle il examinait les dames de fort près. Il approche enfin d'Hélène, qui lui dit :

— Tenez, monsieur, voilà mon petit cousin dont je vous ai parlé et que je vous présente... Il s'est mis en Amour... mais il a l'air bien novice. Je vous le recommande, monsieur.

— Belle Ecossaise, le quadrille va commencer, dit un jeune postillon en présentant sa main à Hélène; celle-ci l'accepte et s'éloigne, en disant à Dartigue :

— Diavolo, c'est avec vous la suivante.

Alexis est resté devant M. de Pomponney. L'Amour et le commissaire se regardent fort attentivement; sous leur déguisement, ils semblent rappeler leurs souvenirs et chercher dans quelle autre circonstance ils se sont déjà rencontrés tous deux.

Tout à coup la mémoire revient à Alexis; il se rappelle cette jeune fille qu'il a protégée un soir et soustraite aux insultantes obsessions d'un homme âgé. Cet homme qu'il a si rudement envoyé contre une borne, il vient de le reconnaître dans le mari de sa cousine. De son côté, M. de Pomponney fait une singulière grimace en regardant Alexis, et murmure : — Ah! c'est l'Amour qui est le cousin de ma femme... Ah! c'est singulier... je connais cet Amour-là... je l'ai vu quelque part... sa figure m'a frappé...

Puis, soit qu'il l'ait reconnu, soit qu'il ne se soucie pas de causer avec lui, M. de Pomponney vient de tourner le dos à l'Amour et s'apprête à s'éloigner, lorsqu'un monsieur déguisé en Espagnol l'arrête en s'écriant :

— Ah! monsieur de Pomponney... enchanté de vous rencontrer... Nous arrivons avec ma fille... Thénaïs est en odalisque... elle cause avec votre épouse, son amie... Votre bal est superbe!... quelle foule!... on ne peut pas marcher... et des déguisements magnifiques... Moi, j'avais envie de me mettre en Cosaque... mais il m'aurait fallu un cheval... un Cosaque à pied, cela n'a pas de caractère... mais je ne pouvais pas venir à cheval... c'est dommage!... Vous êtes parfaitement bien en commissaire... on vous prendrait pour un juge de paix.

C'était Robertin qui venait de s'emparer de M. de Pomponney, et qui, pour venir à un bal travesti, avait loué un costume espagnol sous lequel il se croyait superbe.

Il s'était fait attacher derrière la tête des cheveux qui tombaient en boucles sur sa fraise à la Henri IV. Sur l'extrémité de sa perruque blonde, il avait posé une petite toque surmontée d'une longue plume dont la pointe retombait devant son œil gauche; enfin, pour dissimuler les rides de son visage, il l'avait enduit de blanc, de rouge, de bleu, et s'était mis une barbe si épaisse, qu'elle lui cachait la moitié des joues, et qu'en parlant il était continuellement obligé d'en retenir une partie qui s'obstinait à entrer dans sa bouche...

Pour plaire à son père, Thénaïs avait été obligée de prendre un costume d'odalisque, quoiqu'elle eût préféré un déguisement plus simple et sous lequel il lui eût été plus facile de se livrer à la gaieté de son caractère. Forcée d'obéir, elle avait eu soin de supprimer de son costume tout ce qui aurait pu la faire remarquer, et de le rendre d'une extrême simplicité; enfin, quoiqu'elle ne fût pas jolie, la fille de Robertin avait une physionomie vive et gaie qui plaisait généralement.

M. de Pomponney, qui n'a pas eu l'air d'écouter Robertin et semble toujours préoccupé de l'Amour, quitte l'Espagnol en lui disant :

— Ah! bonsoir, monsieur... Oui, nous avons beaucoup de monde... Je vais voir si Caporal est sage... Tenez, voilà un Amour que vous devriez faire danser... ça l'amusera et vous aussi.

M. de Pomponney s'est éclipsé, et Robertin se tournant vers Alexis qu'il n'avait pas encore remarqué et qu'il prend pour une demoiselle, probablement à cause de son jupon, va lui offrir la main en lui disant : — Belle Vénus, si vous daignez m'accepter pour cavalier, je vais vous conduire à la danse... Mes moustaches me gênent un peu, mais pour danser ça ne fait rien.

Alexis pense encore à la manière dont sa cousine l'a reçu, à cette envie de rire que sa présence a provoquée, puis à la singulière circonstance qui l'a déjà fait se trouver avec M. de Pomponney: il n'a pas fait attention à Robertin, et celui-ci, se persuadant toujours avoir affaire à une dame, prend le bras de l'Amour, le passe sous le sien et le conduit à la danse.

N'ayant jamais été à un bal travesti, ignorant comment on doit s'y conduire, Alexis se laisse emmener par l'Espagnol qu'il ne reconnaît pas pour l'avoir déjà vu en citadine, parce qu'en effet, sous son déguisement, Robertin ressemblait plutôt à une vieille femme qu'à un homme. Robertin, suivant son habitude, perce la foule et parvient à l'un des plus beaux quadrilles où il se place avec l'Amour, qu'il prend pour une Vénus, en criant: — Un quatrième, un vis-à-vis, quelqu'un en face de moi et de Vénus.

Le jeune homme déguisé en paillasse n'avait pas perdu de vue Alexis, il le suivait toujours, persuadé que sa gaucherie donnerait lieu à quelque scène plaisante. En voyant Robertin se placer à un quadrille avec l'Amour, le jeune paillasse court à un jeune homme habillé en garde-française et lui dit :

— Dumerville, viens danser avec moi...

— Eh! tu es fou, répond le garde-française, est-ce que les hommes dansent ensemble, maintenant!

— A un bal travesti, cela est permis.

— Oui, quand il y a un homme habillé en femme, mais nous ne sommes ni l'un ni l'autre déguisés ainsi.

— Viens toujours, je te dis qu'il s'agit de rire, de faire des folies... Il y a ici un jeune homme déguisé en Amour qui a l'air de sortir de son village et dont il faut un peu s'amuser.

— Ah! je l'ai aperçu... il a même manqué de me crever un œil avec sa flèche... heureusement il n'a percé que mon chapeau.

— Il accroche tout le monde... il a emporté avec son aile le bonnet de la vieille madame de Formont... il paraît décidé à décoiffer toute la société. Mais, ce n'est pas tout! il y a de plus ici un grand monsieur déguisé en Espagnol... Ah! mon ami! tu as vu quelquefois le cortége du bœuf gras, tu as remarqué ces bouchers travestis en chevaliers... eh bien! ce n'est rien encore auprès de notre Espagnol!... Figure-toi un corps long et grêle qui rappelle Don Quichotte, une barbe postiche, dont le malheureux Espagnol mange continuellement une partie... le reste du costume à l'avenant; un petit manteau qui ressemble au collet d'un carrick, une fraise qui monte jusqu'aux oreilles... un haut-de-chausses tellement bouffant, qu'on est obligé de s'apercevoir que ce monsieur a mis un faux derrière. Eh bien! c'est devant tout cela que je vais te faire danser. L'Espagnol a pris l'Amour pour une femme; il l'appelle Vénus et s'est empressé de la conduire à un quadrille... Refuseras-tu encore de leur faire vis-à-vis?

— Non, il n'y a pas moyen de refuser; tout ceci doit être très-curieux.

Pendant que ce colloque avait lieu, Robertin et Alexis étaient toujours en place, attendant qu'il leur vînt un vis-à-vis. Alexis, croyant que dans un bal travesti un homme pouvait danser avec un autre, s'était résigné à danser avec l'Espagnol, d'autant plus que sa belle cousine était du même quadrille, et que tout en dansant il pourrait la regarder.

Cependant l'orchestre a donné le signal, les danseurs sont partis; l'Espagnol et l'Amour seuls ne bougent pas faute de vis-à-vis, lorsque enfin le paillasse et le garde-française viennent se placer devant eux.

— Qu'est-ce que c'est? s'écrie Robertin, j'ai un garde-française pour vis-à-vis! ça ne peut pas aller, il me faut une dame devant moi.

— Allons donc! sautons, tournons, mon bel Espagnol! disent les deux jeunes gens en entamant la figure, nous ne sommes pas là pour causer.

Robertin se décide à danser tout en murmurant :

— Je sais bien qu'à un bal masqué... on peut se...

— Prenez garde, vous mangez votre fraise! crie le garde-française, tout en allant en avant.

— Ça me trouble de danser devant un homme, reprend Robertin je ne sais plus où j'en suis... j'oublie les figures...

— Et moi donc, dit le paillasse, en dansant devant vous, est ce que vous croyez que ça me fait illusion? Allons, mon jeune Amour, échauffons-nous un peu, et prenons garde à nos ailes... nous allons encore éborgner quelqu'un... Tournons, tournons!

— Mon jeune Amour! dit Robertin en regardant Alexis plus attentivement; comment, est-ce que cette Vénus poudrée serait un homme?

En ce moment, Alexis, qui n'avait pas encore dit un mot à Robertin, revient vers lui d'un air colère, et lui dit à l'oreille, d'une voix qu'on ne pouvait pas prendre pour celle d'une femme :

— Monsieur... ces jeunes gens qui sont nos vis-à-vis nous font tourner et balancer d'une façon bien singulière... si cela est permis dans un bal masqué, je ne dirai rien... mais s'ils se moquent de nous, je ne le souffrirai pas.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Robertin, c'est un homme! Vous êtes un homme, Vénus?

— Eh! oui, monsieur, je suis un homme... après?

— Comment, après? mais il fallait me le dire quand je vous ai invité à danser...

— Vous ne répondez pas à ce que je viens de vous dire, monsieur.

— C'est que c'est fort désagréable... j'ai l'air très-bête, alors... Pourquoi vous laissez-vous inviter par un cavalier?...

— Eh! monsieur, sais-je les usages d'un bal travesti?...

— On prévient, on dit : Vous êtes dans l'erreur, je suis un homme.

— Je vous demande si nos vis-à-vis se moquent de nous... s'ils ont dessein de nous insulter?...

— Nous insulter! par exemple... quelle idée!... Mais j'ai envie de ne plus danser...

— Monsieur, nous finirons le quadrille...

— Ma foi non... j'en ai assez... vous n'êtes pas une dame, je ne danse plus... d'ailleurs, vous m'accrochez continuellement avec vos ailes.

— Monsieur, répond Alexis en saisissant Robertin par le bras, vous resterez avec moi et vous me ferez danser jusqu'à la fin du quadrille, sinon, j'irai dire à ma cousine de quelle manière vous parlez d'elle lorsque vous êtes avec des dames en citadine... et je doute qu'elle vous invite encore à venir à ses bals.

Robertin est stupéfait, il rentre la moitié de sa figure dans sa fraise, en se disant : — C'est le jeune homme qui a renversé la tabatière de milady Crokmilove!... Et moi qui l'invite à danser!... Qui diable aussi l'aurait reconnu, avec sa perruque poudrée?

— Allons donc, Amour! Espagnol!... la pastourelle... Voyons donc, à notre danse, ça ne va pas du tout!

C'était le paillasse, qui riait aux larmes de la figure que faisait Robertin, et qui s'adressait ainsi à ses vis-à-vis. Le malheureux Espagnol ne songe plus à quitter la danse, il se dévoue, et, saisissant l'Amour par le milieu du corps, il tâche de mettre toutes les grâces possibles dans la pastourelle; tandis qu'Alexis, toujours poursuivi par l'idée qu'on se moque de lui, conserve en dansant un air colère qui ajoute encore au comique de son costume.

Le quadrille finit. Robertin, épuisé, harassé, parce que le garde-française le faisait continuellement sauter et tourner, va se réfugier dans l'embrasure d'une fenêtre.

Alexis n'a pas perdu de vue sa cousine. La contredanse achevée, il s'empresse de la rejoindre, et lui dit d'une voix émue : — Ma cousine, aurai-je le plaisir de danser avec vous la prochaine?

— Non, mon cousin, répond Hélène en jetant un regard sur Dartigue qui vient de s'approcher d'elle, je suis engagée.

— Alors ce sera donc pour celle d'après? reprend Alexis.

— Pas davantage!... Je suis encore invitée... retenue pour toute la nuit!...

— Comment! je ne pourrai pas danser une seule fois avec vous?...

— O mon Dieu! non... c'est impossible!... n'est-ce pas, Diavolo?

— De toute impossibilité! répond Dartigue en jetant sur Alexis un regard ironique. L'Amour aura beau faire! je ne pense pas qu'il soit vainqueur ce soir; notre belle Ecossaise ne saurait d'ailleurs donner la préférence à un Amour rococo!

Alexis sent son sang s'allumer; il jette sur le beau Napolitain un regard courroucé en murmurant :

— Un Amour rococo... Qu'entendez-vous par là, monsieur?...

— Mon Dieu, mon cousin, reprend Hélène, monsieur fait allusion à votre costume... Vous êtes en Amour Louis XV; eh bien! cela s'appelle aussi Pompadour ou rococo...

— Ah! c'est différent, ma cousine... Et vous me refusez une seule contredanse?...

— Je vous ai dit que c'était impossible!... et puis, en vérité... j'ai peur de vos ailes... de votre flèche... On dit que vous avez déjà causé beaucoup de ravage ici!...

En ce moment Dartigue se penche vers la belle Ecossaise, et lui parle à l'oreille. En écoutant le brigand napolitain, madame de Pomponney laisse échapper plusieurs éclats de rire, et s'écrie :

— Oh! quelle idée!... ce serait charmant!... délicieux!... Il n'y a que vous pour avoir ces pensées-là!...

— Alors c'est convenu? dit Dartigue.

— Si cela se peut, je ne m'y oppose pas!... il y aura de quoi mourir de rire... mais il faudrait prévenir M. de Pomponney.

— Je suis certain qu'il ne demandera pas mieux... Justement, je l'aperçois.

M. de Pomponney venait de traverser le salon; mais en apercevant l'Amour, il avait sur-le-champ rebroussé chemin. La vue du cousin de sa femme semblait produire sur lui un effet peu agréable; il se rappelait la rencontre dans la rue, la manière dont le jeune homme l'avait jeté sur une borne, et, quoique bien résolu à ne pas avoir l'air de connaître déjà Alexis, il conservait un violent désir de se venger de lui.

Dartigue est parvenu à rattraper le commissaire; il lui parle avec feu. La figure de M. de Pomponney se déride; bientôt il se livre à une gaieté immodérée. Le jeune homme déguisé en paillasse et son ami le garde-française s'approchent pour connaître la cause de ces ris. Dartigue semble les mettre dans la confidence, et tous quatre sortent du salon en ayant l'air enchanté de ce qu'ils viennent de projeter, tandis que, de son côté, Hélène a été parler bas et chuchoter avec plusieurs dames qui se repassent de l'une à l'autre la confidence qu'on vient de leur faire.

Pendant que tout ceci se passait, Alexis était demeuré assis dans une petite pièce qui servait de communication à deux salons où l'on dansait. Il n'osait plus bouger; les refus de sa cousine, le ton railleur dont elle lui avait parlé, sa familiarité avec Dartigue et l'air moqueur de celui-ci, tout se réunissait pour accabler le pauvre jeune homme; il lui semblait que chaque personne qui passait devant lui le regardait en riant ou le montrait du doigt en parlant à l'oreille d'une autre.

Bientôt l'orchestre donne le signal de la danse; mais cette fois les danseurs, au lieu de se disséminer dans diverses pièces, se précipitent tous vers le plus grand des salons. Là, un seul quadrille est formé; le reste de la société l'entoure et se contente de regarder, comme s'il s'agissait d'un spectacle curieux.

Alexis n'a pas bougé de sa place, car il n'a plus envie de danser; ce n'est donc pas sans une vive surprise qu'il voit M. Dartigue s'approcher et lui dire : — Monsieur, il manque un vis-à-vis au quadrille qui vient de se former dans le salon... ce sera un des plus brillants de la soirée... on vous attend.

— Je ne veux plus danser, répond sèchement Alexis.

Le brigand napolitain semble un moment déconcerté; mais il reprend bientôt : — Madame de Pomponney est de ce quadrille, et elle m'a chargé de vous dire qu'elle désirait que vous en fussiez aussi.

Prononcer le nom de sa cousine, c'est le moyen de bouleverser sur-le-champ toutes les résolutions d'Alexis. Il se lève et suit Dartigue en lui disant : — Mais je n'ai pas de danseuse.

— Je vais vous en trouver une, répond celui-ci.

Le beau Napolitain conduit Alexis dans le salon, et, s'arrêtant devant un groupe de jeunes gens qui semblent cacher quelque chose, s'écrie : — Où est la danseuse pour l'Amour?

Les jeunes gens s'écartent, et Alexis aperçoit un domino rose qui a la tête entièrement couverte par son capuchon et le visage caché par un masque, quoique tout le monde dans le salon eût la figure découverte; mais sans faire attention à cette circonstance Alexis s'approche du domino rose, tandis que Dartigue lui dit :

— Cette demoiselle est masquée, parce qu'elle est très-timide, mais elle danse fort bien. Invitez-la.

Alexis prononce la formule ordinaire. Pour toute réponse, le domino rose lui présente une main recouverte d'un gant blanc. Le jeune homme la prend, et il est surpris de la façon singulière dont cette main serre la sienne; mais il n'en conduit pas moins sa danseuse vers le quadrille. Tout le monde s'écarte pour leur faire place et les laisser passer. Alexis croit remarquer que le domino rose sautille, au lieu de marcher; il pense que cette demoiselle a une extrême envie de danser, puisqu'elle n'attend pas pour cela qu'elle soit en place.

On se pressait pour voir le quadrille, et tous les yeux étaient tournés sur Alexis et sa danseuse. Pour vis-à-vis il avait sa cousine et Dartigue; derrière eux il aperçoit M. de Pomponney, le paillasse, le garde-française et Robertin; enfin toute la société semblait réunie là.

L'Amour se sent rougir, trembler; pour cacher son embarras il essaie de causer avec sa danseuse, et lui dit :

— Mademoiselle, vous aurez affaire à un cavalier assez novice; mais j'espère que vous voudrez bien être indulgente.

Le domino rose se contente de faire un petit mouvement de tête; puis, s'emparant de l'arc et de la flèche que l'Amour tient à sa main, il les jette à terre et piétine dessus.

Alexis reste tout interdit; il ne sait que penser de l'action de sa danseuse, et son embarras augmente en entendant rire aux éclats autour de lui.

Mais la musique joue la première figure; Alexis veut prendre la main du domino rose, il ne peut y parvenir; déjà sa danseuse s'est élancée; elle saute, elle gambade, elle fait des cabrioles au milieu du quadrille. L'Amour court après elle et veut en vain la retenir, la rattraper; le domino fait des sauts extraordinaires, et, au moment où Alexis croit le saisir, il lui saute sur le dos, et lui arrachant sa perruque poudrée, la met sur sa tête après s'être débarrassé de son masque et de son camail.

Les éclats de rire sont universels; les dames se pâment, les jeunes gens se roulent; Hélène est allée se jeter sur un sofa, ne pouvant plus tenir à sa place; M. de Pomponney pousse de gros eh! eh! eh! en se tenant le ventre; enfin Robertin se frotte les mains en disant :

— C'est impayable! c'est délicieux! c'est un tableau dont je me souviendrai... j'en ferai le croquis!

Alexis, qui est resté tout interdit en sentant sa danseuse lui grimper sur les épaules et lui enlever sa perruque, relève la tête et s'aperçoit qu'il porte sur son dos, au lieu d'une jeune demoiselle, un gros singe que l'on avait déguisé, masqué, ganté, chaussé, et qui maintenant fait des grimaces effroyables sous la perruque de l'Amour, tandis que M. de Pomponney lui crie :

— Bravo, Caporal! bravo, décoiffe l'Amour!... arrache-lui ses ailes!... Oh! oh! oh! qu'il est gentil en perruque, Caporal!

Le jeune homme sent qu'il a été le jouet de la société; il se rappelle maintenant toutes les circonstances qui ont précédé le quadrille; il ne doute pas que Dartigue ne soit l'auteur de la mystification qu'on vient de lui faire subir, et se débarrassant du singe en le jetant à terre, il court vers le beau Napolitain, puis, d'une voix étouffée par la colère, lui dit :

— Monsieur... c'est vous qui avez fait tout ceci... vous m'en rendrez raison!...

— Eh bien, eh bien, mon cousin, vous vous fâchez pour une plaisanterie! dit Hélène en se plaçant entre Alexis et Dartigue; mais vous avez donc l'esprit bien mal fait... Du reste, je vous avertis que c'est moi qui ai eu l'idée de cette scène... c'est donc sur moi seule, monsieur, que doit retomber toute votre colère... Voyons, maintenant, voulez-vous encore vous venger?

Alexis reste muet; il ne sait plus ce qu'il doit faire, lorsqu'un monsieur habillé en Auvergnat, et qu'il n'avait pas encore aperçu dans le bal, lui prend le bras et l'entraîne vivement en lui disant à l'oreille : — Venez, venez, mon ami, les rieurs ne seraient pas de votre côté... Il faut attendre une meilleure occasion pour prendre votre revanche.

Alexis a reconnu la voix de Dutozel, et il se laisse emmener hors des salons de sa cousine.

XI. — UNE AVENTURE DE FRISON.

Durozel a fait monter Alexis dans un fiacre, et il le ramène chez lui. Pendant les premiers moments qui ont suivi sa sortie du bal, le jeune homme n'est pas en état de parler; son exaspération est si forte, qu'il ne trouve point de paroles pour s'exprimer.

Lorsque enfin ses idées un peu calmées lui permettent d'épancher son cœur, il se jette dans les bras de Durozel, en lui disant :

— Ah! mon ami! quelle scène... quel raffinement de méchanceté!... se servir de moi pour le but de ses moqueries... Parce que je ne connais pas encore le monde... que j'y suis gauche, timide... me faire bafouer par toute sa société... Ces jeunes gens qui lui font la cour, elle semblait leur dire : « C'est un sot, un niais... je l'ai invité à mon bal pour me moquer de lui... plus vous le rendrez ridicule, plus je serai contente. » Ah! ma cousine! qu'ai-je donc fait pour être ainsi traité par vous? Quel est mon crime? Je vous aimais de toutes les forces de mon âme, comme on aime pour la première fois, avec un cœur brûlant qui fait d'une femme un dieu, un ange pour lequel on donnerait sa vie. Il me semblait que dans tout l'univers aucune femme n'était aussi belle, aussi gracieuse, aussi accomplie que vous. Enfin, je croyais que vous m'aimiez aussi... Avoir eu cet orgueil, voilà sans doute ce que vous ne pouvez me pardonner... Ah! si vous étiez aussi pure que vous êtes belle, je comprendrais encore que votre vertu s'offensât des espérances que j'avais formées!... Mais je vois trop bien que d'autres sont plus heureux que moi; vous ne semblez pas même vouloir prendre la peine de le cacher; et pour moi vous n'avez nulle pitié, vous m'accablez de dédain, de railleries, d'humiliations! Ah! Durozel! c'est fini, je vous le jure. Je n'aime plus ma cousine... Non! oh! je la hais maintenant. J'ai honte de ma faiblesse passée... mais soyez tranquille, je suis guéri, bien guéri; j'en aimerai une autre, j'en aimerai dix autres. Vous me conduirez au bal, au spectacle; nous y mènerons des dames, des demoiselles, des grisettes... Je serai aimable... Je serai gai... Je ferai la cour à toutes les femmes, car je veux surtout que tout le monde sache que je n'aime plus ma cousine.

Durozel a laissé parler Alexis sans l'interrompre; il lui échappe même un léger mouvement de tête, qui semblerait indiquer qu'il n'est pas bien persuadé que son jeune ami soit entièrement guéri de son amour; mais il se garde bien de le lui dire.

— Il faut d'abord vous calmer, mon ami, lui répond-il; ensuite nous agirons en homme, et nous ferons bien.

— Est-ce que vous ne me croyez pas, Durozel? est-ce que vous n'ajoutez pas foi à mes paroles? Mais puisque je vous répète que c'est fini... bien fini... que je n'aime plus Hélène... que je la hais maintenant.

— Mon cher Alexis, si vous ne l'aimiez plus, vous ne la haïriez pas; vous n'auriez plus pour elle que de l'indifférence. Les extrêmes se touchent, dit-on, et cela est vrai surtout dans nos passions. Rien n'est souvent plus près de l'amour que la haine. Au reste, je ne dis pas cela pour vous décourager. Votre amour-propre a reçu ce soir une bien rude atteinte; et comme ce sentiment est celui de tous qui pardonne le moins, j'espère qu'il vous soutiendra dans vos bonnes résolutions, et vous aidera à vaincre une passion qui vous rendrait malheureux, parce que vous ne savez pas encore aimer comme on aime dans la bonne compagnie.

— Soyez tranquille... j'aurai du cœur maintenant. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas laissé me venger de ce M. Dartigue?... de cet insolent qui a eu l'idée de me faire danser avec un singe... car c'est lui, oh! j'en suis bien certain, c'est lui qui a formé ce complot... je l'ai vu parler bas à ma cousine, et elle a ri en disant : « Ce sera délicieux... il n'y a que vous pour avoir de ces idées-là! »

— Que ce soit M. Dartigue ou madame de Pomponney qui ait imaginé cette mystification, qu'importe? vous n'aviez aucune vengeance à en tirer chez votre cousine; vous ne savez donc pas que votre colère vous rendait plus ridicule encore aux yeux de ce monde qui est toujours enchanté lorsqu'il peut se moquer de quelqu'un? Si vous aviez pu prendre la chose en riant, cela eût bien mieux valu; si, prenant le singe dans vos bras, vous vous étiez mis à danser avec lui le galop dans tous les salons, on eût trouvé cela charmant, et tous ces messieurs qui voulaient vous mystifier eussent été bien attrapés. Mais il aurait fallu pour cela avoir une habitude du monde que vous n'avez pas, et surtout ne pas être amoureux comme un fou d'une femme qui se moque de vous. Une provocation, une scène chez votre cousine ne vous aurait pas vengé. Je vous le répète, il faut attendre, et lorsqu'une bonne occasion se présentera de rire à votre tour aux dépens de ceux qui vous ont bafoué, soyez bien certain qu'alors je serai le premier à vous engager à ne point la laisser échapper.

— Mon bon Durozel... que je suis heureux de vous avoir retrouvé... moi qui m'irritais de vos conseils... Vous n'êtes plus fâché contre moi?

— Je ne l'ai jamais été.

— Par quel hasard vous ai-je rencontré à ce bal?

— Madame de Pomponney m'avait envoyé une lettre d'invitation, et j'y suis allé, parce que je me suis douté que je vous y rencontrerais.

— Ah! si je vous avais revu plus tôt, je n'aurai pas mis cet infâme costume qui m'a valu toutes ces mésaventures... Maudit costumier, quand il viendra demain, je le jetterai en bas de l'escalier!

— Vous auriez grand tort; le déguisement n'était pas laid du tout; il ne s'agissait que de savoir le porter; ce n'est pas la faute du costumier si vous ne savez pas encore faire l'amour dans un salon, au milieu de deux cents personnes.

— Et ce M. de Pomponney, le mari de ma cousine, que je croyais voir hier pour la première fois! Je l'ai reconnu, cet homme... Croiriez-vous, mon cher Durozel, que le mari d'Hélène... d'une femme... si belle, car enfin, quoique je la déteste maintenant, je n'en dois pas moins lui rendre justice; eh bien! le mari d'une femme si jolie est ce même homme que j'ai vu le soir dans la rue, suivant une ouvrière... car ce devait être une ouvrière, voulant s'emparer de son bras... l'insultant... enfin celui que j'ai jeté sur une borne.

— Il n'y a rien là d'extraordinaire; quand vous connaîtrez mieux le monde, vous ne vous étonnerez plus de tout cela. Rien de plus commun! Le mari d'une jolie femme la néglige, la délaisse, fait auprès d'elle le malade, puis en secret poursuit quelquefois une femme laide, commune, auprès de laquelle il fait l'aimable, le galant, tandis que chez lui il est maussade, froid et indifférent. On voit aussi des femmes en faire autant à leurs maris. Cependant du côté de ces dames, je dois convenir qu'il faut souvent qu'un motif les pousse à changer, tandis qu'il n'en faut aucun aux hommes pour tromper leurs femmes. Quant à M. de Pomponney, ce que vous me dites ne m'étonne nullement; sa réputation est faite : c'est un vieux paillard. Au reste, je pense que vous vous êtes bien gardé de lui rappeler votre rencontre dans la rue.

— Je n'ai pas encore été si maladroit.

— S'il vous a reconnu, comme c'est présumable, parce qu'on remarque la figure de quelqu'un qui nous jette sur une borne, il a dû être enchanté de trouver l'occasion de se venger de vous, et je ne m'étonne pas qu'il ait consenti à laisser mettre un masque et un domino à son singe. Maintenant, mon ami, calmez-vous, reposez-vous, tâchez de persister dans vos bonnes dispositions, et ne jetez pas demain le costumier sur les escaliers, car il vous a peut-être rendu cette nuit un service éminent.

— Durozel, demain nous irons chez mademoiselle Julienne, n'est-ce pas? et puis mademoiselle Amandine devait donner une soirée... Et ne pourrions-nous pas aussi conduire ces demoiselles à quelque bal... les mener dîner... puis au spectacle?... Je vous le répète, je veux beaucoup m'amuser... je veux être galant... je veux avoir plusieurs maîtresses... les adorer toutes... Cela se peut, n'est-ce pas?

Durozel se contente de sourire, de serrer la main de son ami, et le quitte en lui disant :

— A demain, nous causerons de tout cela.

Alexis tâche de trouver dans le sommeil l'oubli de ses tourments; mais les divers sentiments qui se combattent dans son cœur ne lui laissent pas goûter de repos, et lorsque ses yeux se ferment un moment, il se croit en Amour, il voit le singe sur son dos, et s'imagine entendre encore les rires moqueurs de sa cousine, et sa bouche murmure : — Oh! je la hais! je la déteste maintenant autant que je l'aimais autrefois!

Mais le profond soupir qui suit cette pensée n'annonce pas une entière guérison.

Le lendemain de grand matin, Alexis est chez Durozel; il veut déjeuner au café Anglais, dîner au Palais-Royal; il veut courir les spectacles; il ne parle plus que de plaisirs. Mais ce n'est pas avec cette franchise, cette gaieté d'un homme qui ne pense qu'à se réjouir; c'est avec cette agitation d'une personne que la fièvre agite, et qui veut s'efforcer de dissimuler son mal.

— Soit, amusons-nous! dit Durozel; moi, j'y suis tout disposé! A propos, montez-vous à cheval?

— Un peu, comme on monte à la campagne, je sais me tenir, mais je ne suis pas fort.

— Tant mieux! nous irons louer des chevaux après déjeuner, et nous ferons une petite promenade. Vous saurez, mon cher Alexis, que l'équitation est une des meilleures distractions qu'on puisse se donner quand on a quelques chagrins de cœur, et moins on est bon écuyer, plus le remède est efficace; car, lorsque, place sur un cheval, on est sans cesse obligé de faire attention à bien se tenir en selle, à ne pas perdre les étriers et à n'écraser personne, on a fort peu le temps de penser à autre chose.

— Eh bien! allons à cheval après déjeuner. Mais si je me laisse tomber?

— Ce sera encore une distraction. Un petit mal physique guérit quelquefois un grand mal moral; et toutes les chutes ne sont pas dangereuses! Cependant il n'est pas absolument nécessaire que vous tombiez.

En sortant du café, les deux amis se rendent chez un loueur de chevaux.

— Donnez-m'en un bien doux! dit Alexis.

— Non! non! pas trop doux! s'écrie Durozel, ça ne vous occupe-

rait pas assez! il ne vous faut pas un cheval méchant, peureux, mais prenez une monture vive, alerte, fringante... cela vous rendra bon cavalier.

Alexis fait ce que son mentor lui conseille, et ces messieurs sont bientôt dans les Champs-Elysées, chevauchant à quelque pas l'un de l'autre, Durozel caracolant avec grâce sur son coursier, et Alexis faisant son possible pour se bien tenir sur le sien.

On est en hiver; mais le temps est beau, la promenade est fréquentée; les piétons viennent s'hiverner et admirer les équipages, les cavalcades, les toilettes de la saison que les petites maîtresses étalent au fond d'une calèche ou d'un coupé.

En passant près de l'endroit où il a rencontré Hélène avec Dartigue, Alexis pousse un profond soupir et dit à son compagnon :

— C'est là que je l'ai vue avec ce monsieur.

Pour toute réponse, Durozel donne un coup de cravache sur le cheval d'Alexis; le coursier prend un temps de galop, et le cavalier est obligé d'oublier ses peines de cœur pour s'affermir sur ses étriers.

Tout à coup, à un endroit où quatre routes se croisent, Alexis pousse un cri! Durozel se retourne avec anxiété et lui dit :

— Quoi donc... êtes-vous tombé?

— Non... mais ce tilbury qui vient à droite...

— Eh bien?...

— Regardez... c'est ma cousine et son mari qui sont dedans... et à côté d'eux... à cheval, c'est M. Dartigue...

— En effet... Alors un temps de galop... Allons, sapredié! il faut les couper, il faut leur faire voir que l'Amour sait monter à cheval.

— Oh! oui... Allons... ventre à terre!...

Alexis a donné de l'éperon à sa monture, c'est tout au plus si Durozel peut le suivre; mais les deux cavaliers coupent le chemin au moment où le tilbury allait passer, ils frisent presque la tête du cheval de M. de Pomponney qui est obligé de reculer, tandis que le coursier d'Alexis passe sur une mare d'eau, et couvre de crotte l'élégant Dartigue qui s'est arrêté près du tilbury.

Un cri de surprise est échappé à Hélène, un jurement à Dartigue, et une expression de terreur à M. de Pomponney. Mais déjà les deux cavaliers sont bien loin. Lorsqu'enfin Alexis est parvenu à ralentir l'allure de son cheval, il se rapproche de Durozel et lui dit :

— Ah! mon ami, je suis transporté de joie!

— Vraiment?

— J'ai éclaboussé Dartigue, je l'ai couvert de boue, lui et son cheval.

— Fort bien, c'est déjà une petite vengeance... Au reste, je vous dois mon compliment, vous alliez comme le vent, et vous n'êtes pas tombé; voilà une excellente leçon d'équitation.

— Pour passer devant ma cousine, j'aurais franchi les plus hautes barrières... Si nous courions après leur tilbury pour les couper encore?

— Non! une fois c'est bien, mais deux, ce serait y mettre de l'affectation; prenons cette autre route, et retournons à Paris. Vous devez être fatigué.

— Oh! je ne sens pas la fatigue! je suis si content d'avoir éclaboussé Dartigue... Et ma cousine, pensez-vous qu'elle m'ait reconnu?...

— Nous avons passé assez près d'elle, il est impossible qu'elle ne nous ait pas vus...

— Ah! Durozel, quelle bonne idée vous avez eue en me proposant d'aller à cheval!

— Oui; mais maintenant, je vous le répète, allons doucement.

Les deux amis suivent une route qui les ramène vers la porte Maillot. Ils ne vont plus qu'au petit trot, et passent devant un cabriolet de louage qui est arrêté près de l'entrée du bois de Boulogne, et dans lequel est une jeune femme et un cocher.

Sans faire attention à cette circonstance, ils continuent d'avancer; mais à cent pas environ du cabriolet, ils aperçoivent devant eux un jeune homme qui court de toutes ses forces du côté de Paris.

— C'est singulier, dit Durozel, comme ce jeune homme qui court là-bas a la tournure du petit Frison.

— En effet, dit Alexis, ce doit être lui...

— Parbleu, il faut nous en assurer; avec un temps de galop, il nous sera bien facile de le rejoindre, et nous saurons alors ce qui le fait courir ainsi.

Les deux cavaliers pressent leurs chevaux; ils ne tardent pas à rejoindre le monsieur qui courait devant eux. Entendant les pas des chevaux, il s'est arrêté, retourné. C'est bien le jeune Frison, qui part d'un éclat de rire en reconnaissant les deux cavaliers, et leur crie :

— Ah! sapristi, messieurs, vous m'avez fait peur... Je vous ai pris tous les deux pour un cabriolet!

— Eh! que diable avez-vous à courir ainsi, monsieur Frison?...

— Ce que j'ai... oh! parbleu, j'ai de fameuses raisons... Est-ce que vous n'avez pas vu un cabriolet arrêté là-bas... et une jeune femme dedans... et un cocher?

— Oui.

— Et tout ça ne bougeait pas!... ils étaient toujours arrêtés?...

— Oui.

— Bon... c'est égal, il faut gagner du terrain... Ah! ah! ah! l'aventure est drôle, allez... il y a de quoi rire... Ah! fichtre! je crois que le cabriolet revient par ici... oui.. il revient. Qui est-ce qui me prête son cheval, que je me sauve... Messieurs, je vous en prie! c'est urgent! vous saurez pourquoi... un cheval... je vous le rendrai! je ne l'emporterai pas... je vous le promets... Mais un cheval, bien vite.

Durozel met pied à terre, et déjà Frison a sauté en selle, et il s'éloigne au grand galop en criant aux deux amis :

— Je vais vous attendre sur la place Vendôme.

Frison ne tarde pas à disparaître sur la route, et Alexis, qui s'est arrêté pour attendre Durozel, lui dit :

— Qu'allons-nous faire maintenant?... M. Frison nous donne le rendez-vous un peu loin...

— Oui, il est tout à fait sans gêne; moi, je croyais qu'il allait nous attendre contre la barrière, ou du moins dans les Champs-Elysées... C'est un petit farceur; je crois qu'il s'est moqué de moi, et qu'il était seulement bien aise d'aller à cheval.

— Vous ne pouvez pas aller si loin à pied, vous devez être fatigué... voulez-vous monter à ma place?

— Non, car ce serait toujours la même chose, c'est vous qui seriez dans l'embarras.

— Voulez-vous que je vous prenne en croupe?

— Oh! non... je vais aller à pied jusqu'à la barrière. Là, il faut espérer que je trouverai une voiture.

— Je vais aller au pas près de vous... Ah! voilà le cabriolet dont Frison avait peur. La dame qui est dedans semble en effet le chercher sur la route... Il ne nous a pas menti.

Le cabriolet arrive contre Alexis; la jeune femme qui est près du cocher penche sa tête en dehors, et, s'adressant à Durozel, lui dit d'un ton très-dégagé :

— Monsieur, vous n'auriez pas aperçu sur votre chemin un petit jeune homme en redingote olive... pantalon gris à sous-pieds, et des gants beurre frais... très-brun de peau... pas les gants, le jeune homme.

Ce signalement était bien celui de Frison; mais Durozel répond avec un grand sérieux :

— Je n'ai rien vu, madame.

— Ah! bien! Dieu merci! s'il met tout ce temps-là pour satisfaire un petit besoin! Il avait donc un clyso-pompe dans sa culotte, et à jet continu encore!... C'est égal, allons toujours... Merci, monsieur.

Le cabriolet s'éloigne; Durozel regarde Alexis en riant :

— Comment trouvez-vous cette dame?... elle ne nous en a pas dit long, mais c'était bien!

— J'en suis encore tout saisi.

— Avançons, avançons, je voudrais déjà être à la place Vendôme pour connaître l'aventure de Frison.

Le piéton presse le pas. Ils arrivent à la barrière. Là, Durozel monte dans un cabriolet, et les deux amis sont bientôt à la place Vendôme, où M. Frison s'amusait à faire caracoler son cheval autour de la colonne.

Durozel renvoie son cabriolet, remonte sur son cheval que Frison ne lui rend qu'à regret, parce qu'il se trouvait très-gentil dessus, et il lui dit :

— Votre histoire?

— Je vous la conterai en dînant, si vous voulez que nous dînions ensemble...

— Volontiers.

— Mais ne craignez rien, messieurs, je suis en fonds, nous ne sommes qu'au 2 du mois. Allez remener vos chevaux... Je vais vous attendre au Palais-Royal, devant la Rotonde.

On est exact au rendez-vous. Ces trois messieurs vont s'attabler chez Véfour, et, tout en faisant honneur au dîner, le jeune Frison entame son récit :

— Messieurs, vous saurez qu'il y a deux jours... vous voyez que ce n'est pas vieux, j'aperçus, au cirque de Franconi, cette jeune beauté que vous avez vue aujourd'hui dans le cabriolet... Elle est gentille, n'est-ce pas?... Oh! vous avez beau secouer la tête, elle est gentille : la taille bien prise... une poitrine magnifique... et c'est très-rare depuis quelque temps; un œil noir, vif, un peu hardi peut-être; mais qu'importe? je ne me flattais pas d'avoir fait la conquête d'une nonne; j'avais donc lancé des œillades qu'on m'avait renvoyées à brûle-pourpoint. La particulière était avec un monsieur dont les cheveux ressemblaient parfaitement au poil d'un caniche, et la figure à une tête de veau lorsqu'elle est encore dans son état naturel. Je présumai que ce devait être au moins le parrain de ma donzelle. Il la bourrait de marrons et de châtaignes pendant les entr'actes, et elle les mangeait avec une grâce dont je me sentais ému. Je me disais : Certainement ce n'est pas une duchesse, mais ce peut être une bonne petite bourgeoise ou une demoiselle de magasin. Tout cela m'allait.

« Le spectacle terminé, je suis ma conquête, je me dis : Certainement, ils s'en iront à pied; un homme qui fait manger des châtaignes à une femme ne la ramène pas en voiture. Il n'y a pas besoin d'être grand économiste pour savoir cela. En effet, on chemine à pied, et on me fait aller jusqu'à la rue de Charonne... c'était un peu loin, mais quand on exerce le métier d'homme à bonnes fortunes, il ne faut pas avoir de cors aux pieds. Tout en suivant ma belle, je me disais en-

core : Si le monsieur à la tête de veau est son mari, son protecteur, son oncle... son je ne sais quoi, enfin s'il demeure avec elle, je regarderai bien la maison... je ferai une croix blanche sur le mur... j'ai toujours à cet effet un morceau de craie dans ma poche, et demain je viendrai aux informations. Mais je n'eus pas cette peine. Arrivé devant une porte d'allée, on s'arrête, la tête de veau dit adieu et s'en va; et, comme vous le devinez bien, la demoiselle met tellement de temps pour pousser la porte qu'on vient d'ouvrir, que je la rejoins avant qu'elle soit entrée.

« Je vous ferai grâce de notre conversation, vous savez ce que l'on dit à une femme en pareilles circonstances... toujours les mêmes bêtises : Je vous adore, permettez-moi de vous revoir. — Oh ! non, monsieur... cela me compromettrait... les jeunes gens sont si indiscrets... si volages. — Moi, mademoiselle, je ne suis pas comme les autres. — Oh ! vous ne valez pas mieux !... et cætera, et cætera. Cependant, je dois avouer que ma conquête se montra peu cruelle; elle ne pouvait pas, disait-elle, me recevoir chez elle, vu qu'elle demeurait avec sa tante, mais elle m'accorda un rendez-vous pour le lendemain. J'en conclus que mes regards de flamme avaient fait une profonde blessure à son cœur.

« Le lendemain, c'était hier, je me rends sur le boulevard Bourdon, lieu de notre rendez-vous. Ma belle ne tarda pas à venir; en la voyant pour la première fois au jour, j'avoue que je fus un peu désenchanté. Il y avait sur son visage une foule de taches de rousseur que je n'avais pas aperçues la veille; et puis, la conversation n'annonçait pas une éducation complétement achevée ; c'est égal, le vin était tiré, il fallait le boire, et pour le boire, je veux emmener ma conquête chez un traiteur des boulevards Neufs. Mais on n'avait pas le temps, on finissait de broder un châle de barége qu'il fallait rendre le soir même; bref, on ne pouvait aller avec moi que le lendemain. Quoique je commençasse à croire que ma Dulcinée travaillait plutôt dans les torchons que dans les barèges, je conviens d'un rendez-vous pour le lendemain. C'était aujourd'hui. Je retrouve mon infante, à trois heures, au même endroit que la veille. On avait fait une toilette : un chapeau de paille reteint et un boa qui ressemblait à cinq queues de chat liées ensemble. Je me dis en moi-même : Je ne te promènerai pas aux Tuileries, toi; c'est égal, ne nous attachons pas aux dehors. Je dis à ma belle : Vous dînerez avec moi. — Volontiers. — Où irons-nous? — Où vous voudrez... mais un peu loin, il fait si beau... si nous pouvions aller à la campagne?... — C'est très-facile. Aimez-vous le bois de Boulogne? — Oh ! j'aime tous les bois... surtout quand ils sont bien touffus ! — Ah ! fichtre, me dis-je, cela promet ! Malheureusement toutes les feuilles sont tombées... il serait difficile de les voir à l'envers; n'importe, je les lui ferai voir à l'endroit. Allons au bois de Boulogne, nous nous y promènerons, puis nous reviendrons dîner chez Ravel aux Champs-Élysées. Prenons un cabriolet pour nous mener au bois de Boulogne.

« Je passe mon bras sous celui de ma bergère, et je me dirige avec elle vers une place de cabriolets. J'étais en fonds, j'avais touché mon mois d'avant-hier, et quand j'ai de l'argent, ça va très-bien, je le fais rouler.

« Nous trouvons un cabriolet, nous montons, je me place au milieu, entre ma belle et le cocher, et je dis à celui-ci : Au bois de Boulogne.

« Le cocher, auquel j'avais fait assez peu d'attention en montant dans sa voiture, était un jeune homme d'assez bonne mine, bien gras, bien rouge, l'air bien commun, et costume analogue à son état.

« Nous cheminions depuis quelque temps, moi tâchant de dire des choses aimables à ma conquête, lorsque je crois remarquer que cette demoiselle portait assez fréquemment ses regards sur notre cocher. D'abord, je n'y fais que peu attention; mais bientôt je m'aperçois que notre automédon jette aussi en dessous des œillades à ma belle, puis ces œillades sont suivies d'un léger sourire. Enfin, comme nous entrions dans l'avenue des Champs-Élysées, voilà mon objet qui s'écrie : « Mais, je ne me trompe pas ! C'est toi, François ! — Oui, mamzelle Nonore, c'est moi, répond le cocher; oh ! je vous avais ben reconnue tout de suite. — Oh ! ce hasard !... il y avait si longtemps que nous nous étions vus... ce pauvre François !... — Dame, pas depuis le jour où nous devions nous marier... — C'est vrai que tout était décidé, et sans ma tante, qui a changé d'avis comme une girouette, je serais ta femme à présent... et j'aurais peut-être une trôlée d'enfants. — Ce serait ben possible !... — Ce cher François... ça me fait plaisir de te revoir... Te rappelles-tu ce jour où nous avons été aux lilas ensemble... Ah Dieu ! nous sommes-nous amusés ! — Ah ! je crois ben que je me le rappelle, il faisait plus chaud qu'aujourd'hui. »

« Pendant cette conversation entre ma belle et le cocher, voyez-vous d'ici la figure que je faisais?... J'en avais bien assez de mademoiselle Nonore, et au moment où nous touchions à la porte Maillot, je dis au cocher :

« — Monsieur François, voulez-vous me faire le plaisir d'arrêter un moment?... je suis obligé de descendre pour satisfaire une de ces petites infirmités auxquelles l'homme est sujet.

« Le cocher arrête; je descends, je passe derrière le cabriolet, et là, je prends mes jambes à mon cou en me dirigeant vers Paris, laissant mademoiselle Nonore libre de se rappeler ses anciennes amours avec M. François. C'est alors que vous m'avez rencontré.

— Et en effet on a couru après vous, dit Durozel; votre demoiselle nous a même demandé si nous vous avions vu, en nous donnant votre signalement.

— Voyez-vous que j'ai bien fait de prendre votre cheval et de me sauver ! Mademoiselle Nonore m'a tout l'air d'une gaillarde qui m'aurait fait une scène ou obligé de lui payer à dîner. Heureusement elle ignore mon adresse et ne viendra pas me réclamer chez moi. Ceci, messieurs, me rendra un peu plus circonspect; à l'avenir, je serai moins prompt à offrir mon cœur et mon dîner. Je vous demande le secret, surtout chez mademoiselle Julienne... car on aurait trop beau jeu à se moquer de moi.

Après avoir ri de l'aventure arrivée à Frison, les trois jeunes gens sortent de chez le restaurateur et se rendent au faubourg du Temple.

Il y avait longtemps qu'Alexis n'était allé à la réunion de la fleuriste; aussi les jeunes filles laissent-elles échapper un cri de surprise en le voyant. Cet étonnement devient bientôt une vive satisfaction lorsqu'on remarque le changement qui s'est opéré dans les manières du jeune homme.

Au lieu de rester dans un coin où il ne disait rien, Alexis va maintenant causer avec ces demoiselles; il examine l'ouvrage de l'une, adresse un compliment à une autre, tâche enfin d'être aimable avec toutes. Et, bien que tout cela soit fait d'une manière un peu forcée, les grisettes n'en sont pas moins charmées de ce changement d'humeur. Elles se regardent entre elles et se disent tout bas :

— Comme il est devenu aimable, gentil... Ce n'est plus le même.

Désirée la rouge ajoute : — On pourrait bien gagner la prime à présent, et s'approchant de Durozel, elle lui dit à l'oreille : — Le châle tient-il toujours?

— J'en promets même deux maintenant, répond Durozel.

— Deux !... c'est un peu insolent, ça... mais vous pourriez bien les perdre.

— Je le désire.

— Est-ce qu'il veut leur faire la cour à toutes? dit Frison à Durozel. Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui le jeune Alexis?... est-ce le cheval qui lui produit cet effet-là? Il devrait se mettre postillon alors.

Cependant le cheval avait produit sur Alexis un effet autre que celui supposé par le jeune Frison, et plusieurs fois, en voulant s'asseoir, l'élève de Durozel avait fait une grimace qui trahissait une douleur qu'il aurait voulu dissimuler.

Mademoiselle Amandine, qui vient de remarquer une contorsion du jeune homme, lui dit avec l'air d'un tendre intérêt :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Alexis? est-ce que vous avez mal quelque part?

— Non, mademoiselle, non, je n'ai rien.

— Mais, en effet, dit Julienne, voilà plusieurs fois que je remarque combien M. Alexis semble souffrir par moments...

Durozel sourit en s'écriant :

— Oui, mesdemoiselles, oui, il a probablement mal quelque part; mais il n'ose pas vous dire où... C'est que nous avons été à cheval fort longtemps aujourd'hui, et quand on n'a pas l'habitude de cet exercice, il a des suites, mais qui ne sont nullement dangereuses... seulement cela gêne pour s'asseoir.

— Et je pense, dit Frison, que maintenant ces demoiselles savent où M. Alexis est endommagé.

Les grisettes se mettent à rire. Alexis devient rouge et gronde Durozel; Désirée s'écrie :

— Il paraît toujours que cela fait bien souffrir... Est-ce qu'il n'y a pas de calmants pour ça?

— Le meilleur, c'est de s'y mettre de la farine, dit Durozel.

— De la farine ! ah ! tiens, j'en ai justement une demi-livre dans mon cabas, que j'avais achetée pour me faire de la bouillie... Si monsieur Alexis la veut...

— Je crois même, dit Frison, que mademoiselle Désirée serait bien aise d'appliquer le remède elle-même, et de soigner la partie blessée.

— Monsieur Zonzon, vous me prenez probablement pour celles que vous fréquentez... J'offre à monsieur ma farine, il me semble qu'il n'y a aucun mal à cela... Je n'ai pas demandé à l'employer moi-même.

— Pardon, belle Désirée, j'avais cru que vous vouliez modeler le bienséant de monsieur.

— Venez encore me demander à vous recoudre un bouton, et je vous recevrai bien, vous !

Alexis remercie Désirée, en protestant toujours qu'il n'a rien, et Amandine s'écrie :

— A propos de farine, c'est après-demain que je donne ma grande soirée, que je pends la crémaillère chez moi. Messieurs, me ferez-vous le plaisir de venir.

— Volontiers, dit Durozel.

— Est-ce qu'on mangera de la farine? demande Frison.

— Mon Dieu, que vous êtes bête ! Il y aura... ce qu'il y aura... On tâchera de vous bien recevoir. Alexis, je compte sur vous, messieurs.

En disant cela, mademoiselle Amandine regardait particulièrement Alexis, dont le changement d'humeur lui avait paru de bon augure. Ces messieurs promettent de nouveau de se rendre à cette invi-

tation, puis ils ne tardent pas à dire bonsoir aux jeunes filles ; et, tout en jurant toujours qu'il n'a pas de mal, Alexis fait une singulière grimace en marchant.

XII. — SUR L'ESCALIER.

La Fontaine a dit :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Et cette pensée si vraie peut s'appliquer à bien autre chose encore que notre talent. Ainsi ne forçons point notre vocation, nos goûts, notre humeur, nos manières, car nous ne tromperons pas longtemps un œil exercé, et toute la peine que nous aurons prise n'aura qu'un bien médiocre résultat.

Alexis s'était efforcé d'être gai, d'être galant; mais Durozel, qui savait lire dans le cœur humain, voyait que tout cela n'était qu'une tâche que le pauvre Alexis s'était donnée et qu'il voulait achever de son mieux. Ce qu'ils avaient fait tous deux dans la journée pouvait distraire le jeune homme, mais ce n'était pas encore là ce qui devait le guérir, et Durozel savait fort bien qu'il n'avait pas compromis sa bourse en promettant deux châles à mademoiselle Désirée, si elle faisait la conquête de son jeune ami.

Ce n'était point à la société exclusive des grisettes que Durozel voulait borner les connaissances de son ami. Déjà il lui avait plusieurs fois proposé de le conduire dans le monde, de l'introduire dans de brillantes réunions, où des femmes élégantes, des demoiselles jolies et bien élevées auraient pu captiver son cœur ; mais jusque-là Alexis avait refusé de se laisser présenter dans d'autres maisons. Il se rappelait ses mésaventures dans le salon de sa cousine, et avait craint d'être aussi malheureux ailleurs.

Maintenant Alexis a promis à Durozel de le suivre partout; celui-ci va trouver son jeune ami le lendemain de leur partie de cheval, et lui dit :

— Aujourd'hui je vous mène au faubourg Saint-Germain; il ne s'agit plus là de dire des bêtises et de manger des marrons, de s'abandonner à sa gaieté et de fredonner une contredanse. Il faut être sévère dans sa tenue, réservé dans son langage, soigné dans sa toilette, froid dans sa gaieté; il faut savoir écouter une conversation qui vous ennuie et faire un whist qui ne vous amuse pas. Mais c'est là la bonne société, il faut la voir; cela est nécessaire à un jeune homme, comme il est nécessaire à un acteur de jouer quelquefois des rôles qui ne sont pas de son emploi. Ensuite je ne prétends pas vous prévenir que l'on s'ennuie toujours dans la bonne compagnie. Dieu me garde de vous dire cela, ce serait un paradoxe que je suis loin de poser. En général, on est toujours bien où l'on sait se bien conduire, c'est pour cela qu'il faut prendre de bonne heure l'habitude du monde. Viendrez-vous ce soir avec moi?

— Mon cher Durozel, répond Alexis, je suis décidé à aller partout où vous voudrez me conduire, mais pour aujourd'hui je vous demande une trêve ; je n'ai pas voulu en convenir hier chez ces demoiselles, mais le cheval m'a laissé des souvenirs cuisants ; je me suis assis ce matin sur une forte couche de farine, je ne bougerai pas de là jusqu'à demain. Il faut que je puisse marcher pour aller chez mademoiselle Amandine.

Vous ne me remettez pas, monsieur? (Page 33.)

— Soit, dit Durozel, soignez-vous, guérissez-vous, car ces demoiselles voudront probablement danser. Vous savez où demeure Amandine... rue Corbeau, elle vous a donné son adresse?

— Sans doute, mais est-ce que vous n'y viendrez pas avec moi?

— Je vous y rejoindrai: demain je suis d'un dîner de famille, d'un dîner chez un oncle qui ne boit que de l'eau, et avec des cousines qui ne mangent que des œufs! je ne vous propose pas de vous mener avec moi... je vous aime trop pour cela, mais je vous rejoindrai de bonne heure.

Durozel laisse Alexis assis sur sa farine. Le jeune homme repasse dans sa mémoire les événements du bal, que maintenant il peut envisager de sang-froid : il ne comprend pas que M. Pomponney puisse négliger sa femme, mais il s'étonne encore plus qu'une femme jeune et jolie ait pu consentir à épouser un homme aussi laid, aussi sot, aussi repoussant que M. Pomponney; et le résultat de ses réflexions, c'est que mademoiselle Hélène était bien coquette, puisque le désir de briller, l'amour de la toilette, de l'opulence, ont triomphé chez elle du dégoût que devait lui inspirer ce monsieur; et une femme qui fait tant de choses par coquetterie n'en fait plus guère par amour ; c'est-à-dire que pour lui plaire, il faut d'abord réunir toutes les conditions voulues pour faire un homme à mode. Une telle femme n'arrêtera jamais ses regards sur quelqu'un dont l'habit sera mal fait, la cravate mal nouée, ou qui sera coiffé comme on ne se coiffe plus: pour obtenir d'elle un sourire bienveillant, il faut avant tout n'avoir rien de répréhensible dans sa tenue. Elle ne s'informera pas si vous avez de l'esprit, des talents, une âme aimante ; elle demandera si vous êtes toujours bien ganté : doit-on nommer amour ce qu'une telle femme éprouve pour l'homme auquel elle se donne?

Ces réflexions étaient fort sages, et elles commençaient à porter du calme dans le cœur du jeune homme, car il est assez rare que l'on garde son enthousiasme pour une chose dont on reconnaît le peu de

valeur ; et Alexis comprenait enfin que l'amour, comme il l'entendait, lui, était un sentiment tout à fait inconnu à sa cousine. Peut-être ces pensées raisonnables étaient-elles causées par la fraîcheur de la farine qui servait de coussin à Alexis. Ce serait alors un spécifique facile et peu coûteux dont je conseillerais l'usage aux amants malheureux.

Le lendemain au soir, Alexis, se trouvant mieux au physique et au moral, se dirige vers la rue Corbeau, où demeure mademoiselle Amandine, et qui est très-voisine du faubourg habité par Julienne.

Arrivé au numéro qu'on lui a indiqué, Alexis entre dans une maison assez gentille, aperçoit un portier qui lui dit de monter au quatrième, et trouve un escalier propre et bien éclairé, ce qui donne au jeune homme une très-bonne opinion des maisons de la rue Corbeau.

Alexis n'était encore qu'au palier du premier étage, il allait continuer de monter ; mais quelqu'un descendait..., c'est une femme, et il s'arrête pour la laisser passer ; il se trouvait alors en face du quinquet qui éclairait l'escalier. Il regarde la personne qui descend, pensant que c'est peut-être une des demoiselles qu'il a l'habitude de voir chez Julienne. Mais ses yeux rencontrent un visage inconnu ; c'est celui d'une jeune fille fort jolie, et dont les traits fins et gracieux semblent seulement un peu abattus par la fatigue ou le chagrin. Alexis va continuer de monter ; mais la jeune fille, qui a passé devant lui, vient de le regarder aussi, et s'arrêtant tout à coup, pousse un petit cri de surprise, puis semble avoir envie de lui parler.

Alexis s'arrête à son tour cherchant en vain dans sa mémoire à se rappeler les traits de cette personne qui a l'air de le reconnaître. En ce moment une voix bien douce lui dit ces mots :

— Vous ne me remettez pas, monsieur ?

— Non, mademoiselle... je ne crois pas vous avoir jamais vue... cependant votre voix... il me semble l'avoir déjà entendue.

— Oh ! je vous reconnais bien, moi, monsieur... c'est vous qui, un soir... avez eu la bonté de me protéger... quand un homme m'insultait, me poursuivait... Ah ! je suis bien aise de pouvoir vous remercier encore.

— Comment, c'est vous, mademoiselle, que j'ai reconduite un soir !

— Oui, monsieur.

— Je ne m'étonne pas si vos traits m'étaient inconnus... Ce soir-là je n'avais pas vu votre visage...

— Mais moi, je vous ai bien vu.. monsieur... et je n'avais pas oublié... Quelqu'un qui nous oblige... on est bien aise de le reconnaître.

— Mademoiselle, je n'ai fait alors que mon devoir... puisqu'il se

Alors on n'entend que des cris de terreur et des éclats de rire. (Page 37.)

trouve des hommes pour insulter les femmes, c'est bien le moins qu'il s'en trouve aussi pour les défendre. Mais c'est singulier, je ne croyais pas vous avoir rencontrée dans cette rue.

— Oh ! non, monsieur, ce n'était pas dans cette rue que je demeurais alors ; mais j'ai changé de logement depuis cette époque.

— Et cet homme qui vous avait insultée, ne l'avez-vous pas rencontré depuis ?

— Une seule fois, monsieur, j'ai eu le malheur de le rencontrer ; mais heureusement c'était dans le jour ; cependant il est encore venu à moi, il m'a reconnue, m'a parlé ; mais moi, sans écouter ce qu'il me disait, je me suis mise à courir, et comme il y avait beaucoup de monde dans la rue, il n'a pas osé me suivre. Depuis je ne l'ai plus revu... et j'espère bien ne plus le rencontrer.

— Si cela arrivait encore, mademoiselle, dites à ce monsieur que le cousin de sa femme ira lui demander raison de sa conduite...

— Le cousin de... sa femme. Vous connaissez donc ce vieux monsieur ?

— Oui, le hasard me l'a fait retrouver dans le monde... et j'ai été bien surpris en le voyant. Nous n'avons pas eu l'air de nous connaître ni l'un ni l'autre ; mais s'il se permettait de vous insulter, je...

— Oh ! cela n'arrivera plus, je l'espère... Il ne peut savoir ma demeure... Paris est si grand, je sors si peu... Sans doute je ne le reverrai plus. Je serais trop malheureuse si je vous laisais encore avoir quelque scène désagréable avec une personne... à laquelle vous êtes allié... puisque vous êtes... le cousin de sa femme.

— Ce n'est pas cela qui m'empêcherait de punir quelqu'un qui se permettrait de vous outrager.

— Vous êtes trop bon, monsieur... et je...

La jeune fille n'achève pas ; elle balbutie quelques mots, puis reste embarrassée et baisse les yeux. De son côté, Alexis voudrait exprimer à cette jeune personne tout le plaisir qu'il aurait à pouvoir encore lui être utile, tout l'intérêt qu'elle lui inspire ; mais il ne sait comment tourner sa phrase ; il se sent timide, et il reste en silence et immobile devant celle à laquelle il lui semble qu'il a mille choses à dire. Du moins, s'il est muet, ses yeux, plus hardis, se sont fixés sur le charmant visage qui est devant lui, parce qu'il y a dans les traits de la jeune fille une réunion de grâce, de douceur et de mélancolie qui l'a sur-le-champ intéressé.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles les deux jeunes gens restent en face l'un de l'autre sans prononcer un mot, la jeune fille fait une petite révérence en disant :

— Monsieur, je vous souhaite bien le bonsoir.

Puis descend l'escalier et s'en va, tandis qu'Alexis, qui voudrait la retenir, lui parler encore, ne sait que faire une inclination de tête et la suivre des yeux.

Alexis était resté sur le palier ; il pensait à la jeune fille qu'il venait de rencontrer ; il s'en voulait beaucoup de ne pas l'avoir retenue plus longtemps, de l'avoir laissée s'éloigner sans lui témoigner le plaisir qu'il aurait à la revoir.

— C'est bien singulier, se dit-il... je lui ai donné le bras... nous avons marché assez longtemps ensemble, et je ne me suis pas aperçu des charmes qu'il y a dans cette jeune fille. . Ah ! j'étais si préoccupé alors... et puis elle était dans l'ombre d'abord. C'est égal, j'ai été bien peu curieux... ne pas avoir seulement regardé la figure d'une personne à laquelle on donne le bras !... Ah ! Frison avait raison de me dire que cela ne se comprenait pas !... je me suis conduit comme un sot alors... et tout à l'heure encore .. j'aurais dû lui demander la permission de la revoir... Il me semble que j'avais une foule de choses à lui dire... et à peine si j'ai su trouver quatre mots... Je suis un niais près des femmes !... Mais cette jeune fille a des manières... un langage qui n'annoncent point une ouvrière... elle s'exprime fort bien... Oh ! je suis sûr qu'elle a reçu une bonne éducation, cela se voit tout de suite. Elle demeure dans cette maison... Ah ! j'interrogerai ces demoiselles, Amandine la connaît peut-être... Si je savais qu'elle remontât bientôt... je resterais à l'attendre dans l'escalier... Oh ! mais ce serait peut-être indécent...

Et Alexis ne savait quel parti prendre, mais cependant il restait toujours sur l'escalier, et ne pouvait se résoudre à monter sans avoir revu cette jeune fille dont il ne savait pas le nom.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre en bas; on a refermé la porte de la rue, on monte l'escalier. Alexis tressaille de plaisir, d'espérance, il croit qu'il va revoir sa nouvelle connaissance.

Mais des éclats de rire, des voix d'hommes ne tardent pas à lui faire voir qu'il s'est trompé, et la petite tête brune de Frison se montre bientôt sur l'escalier.

— Qui est-ce qui est là en faction ? s'écrie le petit Frison en apercevant Alexis arrêté au premier étage. Tiens !... c'est M. Alexis !... Qu'est-ce que vous faites donc là, farceur ? Je gage que vous guettez une de ces demoi-elles... hein ?... oh ! il y a quelque rendez-vous de donné... j'ai envie d'aller prévenir le portier qu'il se commet des horreurs dans l'escalier.

— Ah ! monsieur Frison... je vous assure que vous vous trompez... je n'ai point de rendez-vous.

— Eh ! ne voyez-vous pas que je plaisante ?... D'ailleurs, quand vous en auriez, où serait le mal... est-ce que l'homme n'est pas un oiseau fait pour becqueter toutes les fleurs quand elles ont du suc ? Ah çà ! mais... qu'est-ce que cet autre fait donc en bas ?... Hu hé ! Grandinet ! est-ce que tu es tombé dans la cave ?

Une voix de bossu répond du bas de l'escalier :

— Me voilà ! me voilà ! c'est que je remets mon socque qui s'est cassé !

— Est-il bête ! il remet son socque pour monter l'escalier ! Monsieur Alexis, vous voyez là un de mes amis... excellent musicien, très-fort sur l'accordéon et le flageolet... C'est un jeune homme de quarante ans, qui est dans le commerce, et qui a pris sur son sommeil pour étudier la musique et se donner de petits talents de société... c'est cela qui est philanthrope... il nous fera danser ce soir... il sait trois valses... Voyons, Grandinet, est-ce pour aujourd'hui ?... laisse donc tes socques en bas, on ne te les volera pas !

La personne qui est venue avec Frison monte enfin l'escalier. C'est un homme dont la figure carrée et osseuse annonce au moins quarante-cinq ans, et dont la taille est de quatre pieds deux pouces, la corpulence très-forte et les mollets énormes. Ce monsieur, que l'on pourrait presque appeler un nain, est toujours mis avec beaucoup de recherche et très-pincé dans ses habits; enfin, outre de hauts talons à ses bottes, il porte constamment des socques pour se grandir un peu, et malgré tout cela, sa tête n'arrive qu'à l'épaule du petit Frison. Aussi celui-ci aime-t-il beaucoup à sortir avec son ami Grandinet, près duquel il se croit presque bel homme.

Quand M. Grandinet est arrivé au premier étage, Frison le regarde, puis, tournant les yeux sur Alexis, se met à rire aux larmes, en lui montrant son ami, et s'écriant :

— Hein ! qu'est-ce que vous dites de cela ? C'est Grandinet que je vous présente... il n'est pas grand, il n'est pas beau... mais c'est égal, il fait des conquêtes plus qu'il n'en veut... surtout depuis qu'il joue trois valses sur l'accordéon... Les femmes adorent les petits hommes... elles savent ce qu'en vaut l'aune, n'est-ce pas, scélérat de Grandinet ?

Le petit monsieur se met à rire comme un bossu en s'écriant d'une voix aigre, forte et nasillarde :

— C'est vrai que ça donne, les femmes ! ça donne beaucoup.

— J'espère que nous allons en pincer ce soir, reprend Frison; oh ! il faut s'amuser...du reste, vous voyez que j'ai apporté des provisions.

En disant cela, Frison montre à Alexis deux goulots de bouteille qui sortent de ses poches.

— Du vin cacheté ! hein ?... cachet jaune, je crois que cela promet... et dans ce papier un pâté dont vous me direz des nouvelles... hi ! hi ! hi !

Et Frison riait beaucoup en regardant le pâté enveloppé de papier qu'il tenait soigneusement sous son bras.

— Est-ce qu'il est aux truffes ? demande Grandinet.

— Aux truffes !... ah !... ouiche ! bien mieux que cela...

— Mieux que des truffes ? ça me paraît fort !

— C'est bien, Grandinet, contenez-vous ; si vous n'êtes pas sage, vous n'en aurez pas... Ah çà, messieurs, est-ce que nous ne montons pas... est-ce que nous allons passer la soirée sur l'escalier ?

— Je vous attends, répond Alexis; et tout en disant cela il se penchait sur la rampe pour regarder si personne ne montait.

— Oh ! monsieur Alexis, je commence à croire que je ne me suis pas trompé en vous disant que vous attendiez quelqu'un, reprend Frison; mais je saurai qui c'est... je verrai bien là-haut quelle est celle de nos demoiselles qui n'est pas encore venue... Après tout, si vous voulez rester là... vous êtes libre... Viens, Grandinet.

— Je vous suis... je vous suis, dit Alexis.

Et se décidant, quoique à regret, à monter l'escalier, le jeune homme suit Frison, qui riait toujours en considérant son pâté, et M. Grandinet, qui, avec ses socques, faisait autant de bruit qu'un cheval

XIII. — SOIRÉE CHEZ AMANDINE. — LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG.

L'appartement de mademoiselle Amandine commençait par une petite pièce de cinq pieds carrés, dans laquelle il n'y avait pas de fenêtre, mais que l'on était libre de prendre pour une chambre.

Dans cette pièce on voyait dans un coin deux fourneaux de terre ; au mur était fixée une planche chargée d'assiettes, tasses, casseroles de fer-blanc et autres ustensiles de ménage. Dans un coin était une petite fontaine en tôle, que Frison prétendit reconnaître pour un de ces meubles dans lesquels on vous envoie du cidre à domicile; enfin, dans un autre coin, il y avait une trentaine de bûches fort courtes et rangées avec ordre, et sur la pyramide de bûches un panier devenu tout noir, et qui servait à mettre du charbon.

La clef était sur la porte de cette pièce, où brûlait une veilleuse posée sur la fontaine.

— Messieurs, dit Frison, ceci vous représente la cuisine... elle ne me semble pas très-chaude... mais ne jugeons pas sur les apparences; on nous ménage peut-être des surprises... Je ne vois ni chaises ni patères... le vestiaire est sans doute plus loin... Avançons... Oh ! j'entends déjà rire ces demoiselles : ça commence bien... Est-ce qu'elles auraient aperçu Grandinet ?

On passe dans une autre pièce, qui était de la même longueur que la première, mais un peu plus étroite. Là il y avait une table et un porte-manteau. Sur la table il n'y avait rien, mais dessous on avait déposé des chaussures, de petits sabots à talons, de gros souliers, et tout ce bagage que les grisettes mettent par-dessus leur chaussure lorsqu'elles veulent la ménager.

— Ceci pourrait s'appeler un couloir, dit Frison ; mais mademoiselle Amandine a eu le talent d'en faire un vestiaire. Cependant, jusqu'ici je n'aperçois pas de croisée... point d'œil-de-bœuf... pas un pauvre petit jour de soupirance !... C'est peut-être pour payer moins de contributions. Voyons, messieurs, que ceux qui ont quelque chose à ôter le déposent dans le vestiaire. Moi, je mets mon paletot au porte-manteau... Quant à mon pâté... je ne veux pas le laisser ici... il serait trop exposé... Allons, Grandinet, ôte tes socques, mets-les sous cette table, où il y a déjà un assortiment de chaussures.

— Non... non... ce n'est pas la peine... ils ne me gênent pas... répond le petit monsieur, en faisant sortir de dessous son gilet un jabot qui jusqu'alors était resté caché.

— Qu'est-ce à dire, Grandinet ! je vous mène dans une réunion de dames... de demoiselles... et vous voulez garder vos socques dans l'appartement... Mon cher ami, cela ne se fait pas... on croirait que vous n'avez jamais été en société.

— Mais nous avons le temps... je les ôterai plus tard...

— Ah ! ah ! ah !... je comprends pourquoi il veut les garder... et moi qui n'y songeais pas... Il veut, pour son entrée, tromper ces demoiselles de deux pouces au moins... Ah ! ah ! monsieur Grandinet, ceci n'est pas délicat !

Les demoiselles ont entendu les éclats de rire de Frison, elles ouvrent la porte de la chambre où elles sont réunies, et Amandine vient recevoir ces messieurs.

— Entrez, messieurs, pourquoi donc restez-vous là ?... Bonsoir, monsieur Alexis. Ah ! vous êtes bien aimable d'être venu avant M. Durozel...

— Mesdemoiselles, dit Frison, en poussant le petit monsieur devant lui, je vous présente mon ami Grandinet, qui n'a pas voulu ôter ses socques afin de vous donner dans l'œil... A part cette obstination, c'est un garçon charmant, et qui nous fera danser; il est musicien jusque dans la racine des cheveux, et il a apporté ses instruments.

Les jeunes filles chuchotent entre elles, en tâchant d'étouffer des éclats moqueurs provoqués par l'apparition de ce monsieur, qui leur fait un profond salut, et laisse échapper un rire aigre et saccadé à chaque plaisanterie que Frison se permet sur son compte.

— Comment trouvez-vous mon logement, messieurs ? dit Amandine; n'est-ce pas qu'il est très-bien distribué ?

— Oui, dit Frison, charmante distribution... tout en enfilade ! mais je ne vois pas la chambre à coucher ?

— C'est là au fond... la quatrième pièce... Il n'y a pas de croisée; mais c'est plus sain pour dormir.

— C'est-à-dire que c'est un cabinet.

— C'est une chambre noire, monsieur.

— Très-bien; ce sera une lanterne magique, si vous voulez.

— Qu'est-ce que vous tenez donc là, monsieur Frison ? dit mademoiselle Désirée, en cherchant à voir sous le papier qui enveloppe le pâté.

— Oh ! ceci, mesdemoiselles... c'est pour le banquet... On a paru douter de ma galanterie... j'ai voulu prouver que je n'étais point toujours sans le sou... comme on a l'air de le croire.. Ceci est un pâté... dont vous n'avez jamais vu le pareil... et de plus, voici deux bouteilles de vin cachetées... cire jaune, rien que ça.

— Oh ! mais c'est superbe ! M. Frison s'est mis en frais.

— Est-ce du muscat? demande Desirée en regardant la bouteille; c'est que j'adore le muscat.

— C'est bien mieux, ma foi ! Mesdemoiselles, y en a-t-il une parmi vous qui connaisse le vin de Constance... vin rare, vin délicieux, et le plus cher de tous les vins des quatre parties du monde?...

— Non... non...

— Et toi, Grandinet, en as-tu jamais bu, avec tes socques ou sans socques?

— Eh ! eh ! eh !... jamais, jamais.

— Et vous, monsieur Alexis?

— Ni moi.

— Ainsi, personne ici ne le connaît. Tant mieux... vous en boirez ce soir. Je voudrais mettre tout cela en lieu de sûreté.

— Tenez, là, sur ma commode.

— Soit... mais surtout que personne ne s'avise de toucher à mon pâté !...

Pendant que Frison pose avec beaucoup de précaution son pâté sur une commode, et que Grandinet sort de dessous son habit un petit accordéon et un flageolet, qu'il va mettre sur la cheminée, Alexis court se placer sur une chaise qui est vacante près d'Amandine, avec laquelle il brûle de causer. La jeune fille, flattée de l'empressement avec lequel Alexis est venu s'asseoir près d'elle, et en attribuant la cause à sa gentillesse, se persuade déjà que c'est à elle que le jeune homme donne en secret la préférence. Aussi un tendre regard, un doux sourire, et un petit soupir qu'on semble vouloir retenir, accueillent ils les premières paroles d'Alexis, tandis que les autres jeunes filles, qui voient tout, qui observent tout, se lancent des regards, se poussent du coude et se montrent Amandine.

— Mesdemoiselles, qu'est-ce que vous faisiez quand nous sommes arrivés? demande Frison.

— Mais rien... nous vous attendions.

— En ce cas, je propose de passer à d'autres divertissements... Le colin-maillard assis, par exemple; c'est un jeu dont je raffole, parce que j'en ai étudié toutes les combinaisons.

— Un moment ! M. Dorozel n'est pas encore arrivé; nous pouvons bien causer un peu, dit Amandine en regardant Alexis.

— C'est ça, dit tout bas Désirée à Eugénie, parce qu'Amandine a accaparé M. Alexis, elle ne va plus vouloir faire autre chose que causer.

— Frison a raison, il faut faire quelque chose, dit Julienne; d'ailleurs, jouer ou danser n'empêche pas de parler... Puisque monsieur est musicien, et qu'il a eu la bonté d'apporter ses instruments, si nous commencions par danser, pour nous mettre en train?

— Oui, dansons! s'écrient toutes les jeunes filles...

— Allons, Grandinet, mon ami, dit Frison, c'est ici que tu vas briller et montrer tes talents à ces demoiselles... prends ton accordéon... En joues-tu avec tes socques ou sans socques?

— Eh ! eh ! eh ! vous allez voir ça...

— Mais, avant de commencer la danse, s'écrie Frison, je dois une réparation publique à ces demoiselles...

— Quoi donc... qu'est-ce que c'est?

— C'est qu'en venant ici j'ai trouvé M. Alexis en faction sur l'escalier, d'où j'ai eu toutes les peines du monde à le tirer, et que... je l'avoue en rougissant, je croyais qu'il attendait là une de vous qui n'était pas encore arrivée. Puisque vous êtes toutes ici, je m'étais trompé... c'est qu'il en attendait une autre !...

Ce n'est pas sans intention que le jeune Frison vient de dire cela; s'apercevant de la préférence que toutes ces demoiselles accordent à Alexis, et du petit manége qu'elles emploient pour faire sa conquête, il veut tâcher de semer l'inquiétude et la discorde entre elles et lui. Ses paroles produisent l'effet qu'il espérait. Amandine se pince les lèvres avec dépit, Désirée a l'air vexé, Julienne elle-même semble piquée. On dit à Alexis :

— Comment... vous attendiez quelqu'un dans l'escalier?

— Vous connaissez une personne dans la maison?

— Qui donc attendiez-vous sur l'escalier?

Alexis, un moment troublé par toutes les questions de ces demoiselles, prend enfin son parti et répond :

— En effet, mesdemoiselles, en venant ici... dans votre escalier... j'ai rencontré une personne... que je pensais ne jamais revoir. Je vous ai conté l'aventure qui m'arriva cet hiver, un soir, dans la rue... Cette jeune fille, qui était poursuivie par un vieux monsieur...

— Ah ! oui, s'écrie Amandine, et que vous avez si galamment protégée et reconduite chez elle...

— Et que vous n'aviez pas même regardée, dit Désirée.

— C'est vrai, mademoiselle. Eh bien ! c'est elle que j'ai rencontrée ce soir dans l'escalier de cette maison.

— Et comment donc l'avez-vous reconnue, demande Julienne, puisque vous l'aviez reconduite chez elle sans la regarder?

— L'observation est capticuse! dit Frison. Grandinet, fais-nous le plaisir de te taire un peu. . Tu jouerais tout à l'heure .. Va ôter tes socques.

— Mais aussi, répond Alexis, ce n'est pas moi qui ai reconnu cette demoiselle... C'est elle qui m'a dit bonjour en passant.

— Ah ! je gage que c'est la petite chipie que l'on appelle... reprend Amandine d'un air moqueur; il paraît qu'elle n'a pas été aussi comme vous, elle avait regardé la personne qui lui donnait la...

— Et les traits de son bienfaiteur étaient restés en traits de feu gravés au fond de son cœur! s'écrie Désirée en déclamant comme elle jouait le mélodrame.

— Mesdemoiselles, dit Alexis d'un ton un peu piqué, je ne vous pas ce qu'il y a d'extraordinaire à ce qu'on salue quelqu'un que l'on reconnaît... Cette jeune personne a sans doute attaché trop d'importance au service que je lui ai rendu, mais la reconnaissance ne me semble jamais ridicule !

— Mon Dieu, monsieur, s'écrie Amandine, il ne faut pas vous fâcher de ce que nous disons... Nous n'avons pas l'intention d'insulter votre belle inconnue !...

— Je ne me fâche pas, mademoiselle.

— Mais si, vous prenez feu tout de suite... il paraît que vous portez beaucoup d'intérêt aux personnes que vous trouvez dans les rues... Une jeune fille poursuivie par un homme... le soir, dans un quartier désert.. c'est si romanesque !... Il faudra que je sorte seule, le soir, moi, pour voir si l'on m'insultera.

— Ça ne peut pas vous manquer, dit Frison en riant. Ah çà, puisque maintenant... Grandinet, ne touchez pas à votre instrument !... puisque M. Alexis a vu enfin le visage de cette demoiselle, je demande si elle est jolie.

— Charmante! s'écrie Alexis avec un enthousiasme qu'il ne cherche point à dissimuler, et qui augmente la contrariété de ces demoiselles.

— Oh ! par exemple, monsieur, vous n'êtes pas difficile ! s'écrie Amandine en rougissant de dépit. Qu'est-ce qu'elle a donc de charmant, cette demoiselle?... un nez... des yeux... une bouche comme tout le monde.

— S'il lui manquait une de ces choses-là, dit Frison, il me semble que cela ne l'embellirait pas non plus.

— Mais je veux dire qu'elle n'a rien... d'extraordinaire...

— Si elle avait un nez ou une bouche extraordinaire, reprend Frison, ça pourrait encore ne pas lui aller.

— Ah ! monsieur Zonzon, vous êtes insupportable ce soir. Au reste, Julienne a vu ma voisine... l'autre fois comme nous rentrions. Te rappelles-tu, je t'ai dit : « Tiens, voilà la chipie de la maison... » car c'est ainsi qu'on la nomme... N'est-ce pas, Julienne, qu'elle n'a rien de joli ?

— Dame !... de ces figures... comme on en voit beaucoup, et don on ne dit rien.

— Si c'est de ces figures dont les femmes ne disent rien, s'écrie Frison, c'est qu'elle est fort jolie ! sans quoi, certes, on en dirait quelque chose.

— Après tout, mesdemoiselles, reprend Alexis, vous êtes bien maîtresses de ne pas trouver cette jeune personne... à votre goût. Mais pourrais-je savoir ce qui lui a mérité ce surnom de... chipie que vous lui donnez?

— Oui, monsieur, répond Amandine, rien n'est plus facile. Vous saurez d'abord que lorsqu'on emménage dans une maison, c'est assez l'usage d'aller faire une visite de politesse à ses voisins .. Du moins, c'est mon habitude à moi; car, enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver; on peut avoir besoin d'aide, de secours; on peut être incommodé la nuit. Bref, en emménageant ici, je me suis informée, j'ai demandé quels étaient mes voisins. Au premier, des fabricants... tout un ménage, une trôlée d'enfants; au second, un vieux rentier, sa femme, leur bonne; au troisième, une vieille comtesse ruinée et un avocat ruineux; ici, moi, et pour vis-à-vis une actrice de chez Franconi; enfin, au-dessus, une femme qui fait des ménages, et cette demoiselle... Marguerite, car voilà son nom. Marguerite, on ne lui en connaît pas d'autre; c'est déjà suspect; car certainement Marguerite n'est pas un nom de famille... son père ne s'appelait probablement pas Marguerite... Mais elle ne connaît peut-être pas le sien. C'est égal... je me dis : Cette demoiselle. . qui travaille... à je ne sais quoi... qui brode, à ce qu'on dit... enfin cette voisine pourra me faire une petite société... c'est quelquefois commode lorsqu'on sort d'avoir une voisine qui veille sur votre lait ou écume votre marmite. Je suis donc montée un matin chez mademoiselle Marguerite, je sonne... non, je frappe; si, je sonne; on est longtemps à m'ouvrir; enfin, on vient, on fait une singulière grimace en me voyant, et on me demande ce que je veux. Moi, je reponds : « Mademoiselle, vous êtes d'emménager, je loge au-dessous de vous, et comme votre voisine, je viens vous voir, pour faire connaissance et vous engager à venir quelquefois travailler auprès de moi, quand cela vous fera plaisir. » Je crois alors qu'on va me prier d'entrer, de m'asseoir. Pas du tout ! on me répond d'un ton très-peu aimable : « Mademoiselle, vous êtes bien honnête, mais je ne vais chez personne et je ne reçois personne. » Puis on me ferme la porte au nez. Par exemple ! me dis-je, si je suis honnête, tu ne l'es guère, toi !

— Oh fi ! que c'est mauvais ton de se conduire comme ça ! dit

Désirée. Fermer sa porte au nez de quelqu'un... moi, la maienne est toujours ouverte!

— C'est bien meilleur genre! s'écrie Frison.

— Après cela, dit Julienne, il faut excuser cette petite fille, il est probable qu'elle n'a pas reçu grande éducation, et ne connaît pas les usages!

— Je crois que vous vous trompez, mesdemoiselles, dit Alexis; quoique je n'aie pas eu une longue conversation avec... cette jeune personne, j'ai remarqué qu'elle causait fort bien... que ses expressions étaient pures, quelquefois même élégantes. Enfin, à son ton, à ses manières, j'ai jugé au contraire qu'elle avait dû être fort bien élevée.

— Comment, monsieur, vous avez remarqué tout cela en si peu de temps! dit Désirée d'un air moqueur.

— Que sait-on? dit Amandine, mademoiselle Marguerite est peut-être une princesse... une duchesse qui s'est réfugiée dans la rue Corbeau pour raison d'Etat... Ah! ah! je ne me serais jamais doutée que c'était une grande dame qui logeait au-dessus de moi... dans les mansardes... car les logements sont mansardés ici dessus. En tout cas... elle a une conduite bien singulière, cette demoiselle... et il court de drôles de bruits sur son compte...

— Quels bruits?... demande Alexis avec vivacité.

— Oh! monsieur... je ne sais si je dois vous dire... je craindrais de vous fâcher encore; vous semblez porter tant d'intérêt à mademoiselle Marguerite!

— Dites toujours! s'écrie Frison, nous tenons à tout savoir... Grandinet, si tu touches encore à la boîte à musique, tu n'auras pas de vin de Constance, et je t'ôterai tes socques. Parlez, céleste Amandine, nous ouvrons nos oreilles...

— Eh bien! reprend Amandine, en regardant souvent Alexis pour voir l'effet produit par ses paroles, outre que mademoiselle Marguerite ne parle à personne dans la maison et semble se sauver dès qu'on ouvre une porte... dès qu'elle aperçoit un voisin! on a remarqué que cette demoiselle ne sortait presque jamais dans le jour, c'est la nuit seulement qu'elle se met en course... qu'elle va faire ses emplettes, son marché... j'en suis bien sûre, je le tiens de la fruitière d'en face, chez laquelle elle a été l'autre soir, à huit heures et demie, acheter une salade et deux œufs. Vous conviendrez que c'est assez extraordinaire de n'acheter son dîner que le soir.

— C'est qu'apparemment elle soupe et ne dîne pas, dit Frison.

— Oui, reprend Désirée; mais alors, cette demoiselle ne doit pas manger de viande de boucherie, car tous les bouchers sont fermés le soir; et moi, j'ai une triste opinion d'une femme qui ne met jamais le pot-au-feu.

— Il est certain, s'écrie Frison en riant, qu'on ne peut pas aller lui emprunter du bouillon.

— Si elle ne sort que le soir, dit Julienne, il n'est pas étonnant qu'il lui arrive des aventures... des rencontres.

— C'est peut-être pour en chercher qu'elle ne se met en course que la nuit, comme les chats, dit la grande Hortense, qui n'avait pas encore placé son mot.

— Ah! c'est bien méchant ceci! répond Frison.

— Est-ce là tout ce que vous savez sur cette jeune fille? reprend Alexis.

— Oh! pardonnez-moi. On a remarqué aussi que quelquefois elle sortait de très-grand matin... Alors, ces jours-là, elle ne rentre que fort tard dans la soirée, et... une fois même... c'est le portier qui me l'a dit en confidence... une fois elle a découché, elle n'est revenue que le lendemain.

Toutes les grisettes poussent une exclamation et font un mouvement en arrière, en s'écriant :

— Découché... quelle horreur!

— Dites donc, mesdemoiselles, est-ce que ça ne vous est jamais arrivé de découcher? dit Frison en riant.

— Non, monsieur, répond Amandine, jamais, à moins que ce ne soit pour passer la nuit au bal... Alors, c'est tout naturel, et le portier sait où vous êtes, et on ne peut pas faire de cancans!... Enfin, pour en revenir à la chipie, il y a quelques jours un homme est venu la voir.

— Un homme? dit Alexis en cherchant à dissimuler son émotion.

— Oui, monsieur, un homme; mais quel homme, grand Dieu!... J'étais par hasard chez le portier quand il s'est présenté... Je revenais du marché, c'était le matin... moi, je ne fais pas comme cette demoiselle, je vais au marché dans le jour... Je vois tout à coup une grande figure blême... jaune... des yeux caves... une longue barbe... pas une barbe comme les dandys, mais comme les voleurs... enfin une figure sinistre; et puis un costume à l'avenant... une grande redingote dont on ne distinguait plus la couleur... à laquelle il manquait plusieurs boutons, et qui était percée aux coudes, de ces redingotes à la *Robert-Macaire*, et le chapeau idem. C'est au point que j'ai eu peur et le portier aussi. Cet homme est venu contre la porte de la loge et a dit avec une voix... effrayante : — Est-ce ici que reste une jeune fille nommée Marguerite? Là-dessus, le portier s'est un peu remis, et lui a répondu : — Oui, monsieur, c'est ici, au cinquième, la porte en face de l'escalier. — Et y est-elle maintenant? a repris l'homme, toujours avec sa voix effrayante. — Oh! certainement qu'elle y est, elle ne sort pas dans le jour. Là-dessus, l'homme s'est dirigé vers l'escalier, et il est monté chez mademoiselle Marguerite. Moi et le portier, nous nous regardions... Cet homme nous avait comme asphyxiés, si bien que j'ai dit : — Je ne veux pas remonter chez moi, j'aurais peur... Je vais rester dans votre loge jusqu'à ce que ce vilain homme soit ressorti de la maison. Je suis donc restée... j'ai attendu; croiriez-vous que ce mendiant ou ce voleur... ce je ne sais quoi enfin, est resté près de deux heures chez ma voisine!...

— Deux heures! s'écrient les jeunes filles.

— On peut faire beaucoup de choses en deux heures, dit Frison; par exemple, Grandinet aurait bien le temps d'ôter et de remettre ses socques.

— Enfin, cet homme est sorti de chez mademoiselle la chipie... On ne devrait pas tant la faire, quand on reçoit de telles visites; le lendemain, elle est partie de très-grand matin, et c'est ce même jour-là qu'elle a découché.

Amandine termine ainsi son récit, et toutes les grisettes font des commentaires, des conjectures sur la voisine. Alexis ne dit plus rien, il semble attristé par ce qu'il vient d'entendre. Grandinet tient toujours sur ses genoux son accordéon et son flageolet; Frison se frotte les mains, enchanté d'avoir mis la désunion entre Alexis et les demoiselles. En ce moment on ouvre la porte.

C'est Durozel qui s'écrie en entrant :

— Comment! je n'entends ni danser, ni rire, ni chanter!... Je croyais me tromper de porte, moi... Que diable faites-vous donc ici? on a l'air triste, ennuyé, comme si l'on parlait politique.

Frison s'empresse de répondre :

— C'est que M. Alexis a retrouvé dans cette maison la jeune fille qu'il a sauvée jadis d'un grand péril dans la rue... quand un vieillard allait lui pincer le derrière...

— Ah! monsieur Frison!... s'écrie Julienne, vous vous oubliez!

— Pardon! je voulais dire... *le gros Thomas*... car on appelle cela maintenant un gros Thomas... même quand il est petit. Bref, comme M. Alexis porte beaucoup d'intérêt au gros Thomas... je veux dire à la vertu de cette demoiselle qui demeure ici dessus, il a demandé quelques renseignements sur son compte... et mademoiselle Amandine en a donné de bien mystérieux...

— Eh quoi! dit Durozel, c'est dans cette maison que vous aviez ramené cette jeune fille... et vous ne saviez pas dans quel quartier vous étiez!

— Quand je l'ai reconduite chez elle, elle ne demeurait pas encore ici, répond Alexis.

— Messieurs et mesdemoiselles, s'écrie Frison, il me semble que c'est assez nous occuper de la voisine! Nous nous sommes réunis ce soir pour nous amuser, et depuis une heure nous ne nous amusons pas du tout... N'est-ce pas, Grandinet, que tu ne t'amuses pas?

— Eh! eh! eh!... c'est vrai, on devait faire des folies, et on ne fait pas de folies, eh! eh! eh!

— Mesdemoiselles, je demande que l'on ouvre le bal.

— Oui, oui, dansons! s'écrient les jeunes filles, et ne nous occupons plus de la petite voisine.

— Grandinet, vous l'avez entendu; on veut danser, c'est maintenant que vous avez le droit de prendre vos instruments... de jouer même des deux à la fois si cela vous convient.

— Eh! eh!... des deux à la fois... ça ne se peut pas... je vais jouer de l'accordéon, c'est plus harmonieux.

Frison court prendre la main de Julienne, Durozel celle de Désirée. Amandine, qui veut tâcher de se raccommoder avec Alexis, va elle-même le prier de danser, et la grande Hortense fait le cavalier avec une autre demoiselle.

Alors Grandinet monte sur une chaise pour mieux représenter un orchestre, et se met à jouer une valse.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie Frison.

— C'est une valse.

— Mais tu vois bien que nous sommes en place pour la danse! joue-nous autre chose.

Le petit homme se livre à son rire saccadé et se met à jouer une autre valse.

— Mais que diable! ça ne va pas du tout, dit Frison... on ne peut pas danser sur ce mouvement-là... c'est encore une valse ceci!... joue-nous donc une contredanse.

— Eh! eh!... c'est que je ne sais que des valses!...

— Grandinet, vous me faites de la peine... joue-les en quatre temps alors... que nous puissions danser...

Grandinet continue sa valse, on tâche de danser, mais cela va mal. Tout à coup une des jeunes filles qui ne dansait pas pousse un cri effrayant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Eugénie?... qu'est-ce que tu as?... demandent les demoiselles.

Eugénie montre du doigt la commode, en disant : — Il m'a semblé que je voyais marcher le pâté de M. Frison...

Frison se retourne pour cacher son envie de rire, et Amandine répond à Eugénie :

— Allons donc! tu es folle... tu as rêvé... c'est qu'en dansant nous aurons fait remuer la commode... Valsons, cela vaudra bien mieux, puisque monsieur ne sait que des valses... Monsieur Alexis, vous allez me faire valser.

— Mademoiselle, je n'ai pas l'habitude... je ne sais pas si je pourrai...

— Oh! si, si... d'ailleurs je vous apprendrai... moi, je valserais toute une soirée sans m'étourdir.

Et Amandine s'empare du jeune homme, enlace ses bras autour de lui et le fait valser tout en lui disant:

— Vous pensez encore à mademoiselle Marguerite...

— Mais, mademoiselle...

— Vous êtes un vilain... laissez-vous aller... ne marquez pas le pas... Vous êtes fâché contre moi?

— Non, mademoiselle...

— Oh, si! je le vois bien... Serrez-moi donc... est-ce que vous avez peur de me tenir?...

— Non, mademoiselle...

— On le croirait... Si vous valsiez avec ma voisine, vous seriez plus heureux...

— Mais je ne...

— Oh si! je suis bien sûre que vous la tiendriez plus près de vous... oh! vous êtes un monstre...

— Comment, mademoiselle...

— Oui! vous êtes un monstre... serrez-moi donc plus fort.

— Allons! voilà Grandinet qui joue la valse en deux temps maintenant! s'écrie Frison. Tu veux donc nous faire danser à présent, parce que nous valsons?

— Non... eh, eh, eh! c'est une sauteuse, il faut emboîter le pas.

— Grandinet, vous êtes un polisson... ces demoiselles ne veulent rien emboîter.

La valse dure longtemps; enfin ces demoiselles, qui semblent infatigables, consentent à laisser reposer leurs valseurs, et Grandinet, grâce à ses socques, se jette par terre en descendant de la chaise sur laquelle il était perché.

On s'empresse autour du petit monsieur, mais il se relève en s'efforçant de rire, et Frison dit : — Mesdemoiselles, il n'y a aucun danger, quand Grandinet tombe il ne peut jamais se faire de mal; passons à d'autres jeux! Je redemande le colin-maillard assis.

La proposition de Frison n'est pas acceptée. Amandine et ses amies préfèrent la danse et la valse à tous les petits jeux. Grandinet se rappelle que sur le flageolet il sait *Bonjour, mon ami Vincent*, et comme ce n'est pas un mouvement de valse, les grisettes en font une contre-danse en se résignant à faire toutes les figures sur l'air de *Mon ami Vincent*, ce que Frison trouve fort monotone.

Après avoir dansé et valsé, on s'occupe de souper; pour beaucoup de ces demoiselles c'était la partie la plus intéressante de la soirée.

Dans le cabinet qui était près de la grande pièce, se trouvait le lit de mademoiselle Amandine, et sur ce lit on avait déposé ce qui devait composer la collation.

Pendant que les demoiselles mettent la table, dressent le souper, Frison se pose en faction devant son pâté en s'écriant :

— Je ne veux pas que personne autre que moi y touche! je le placerai sur la table quand il en sera temps.

— Mettez-le maintenant, c'est le moment, dit Désirée, puisqu'on sert le souper.

— Non... au dessert.

— Comment, est-ce qu'on mange du pâté au dessert?...

— Celui-ci ne se mange pas avant.

— A table, messieurs; la main aux dames, dit Amandine... Ah! non, c'est nous qui conduirons ces messieurs, ce sera plus drôle...

En disant cela, Amandine va prendre la main d'Alexis qu'elle fait asseoir près d'elle. Désirée prend celle de Durozel, et Julienne va chercher Frison, qui s'écrie que ces demoiselles ont beaucoup de penchant pour faire l'homme.

Quand on est à table, on s'aperçoit qu'on n'y a pas conduit M. Grandinet, et Amandine s'écrie :

— Ah! monsieur, recevez mes excuses... Mademoiselle Hortense, placez donc monsieur près de vous.

Mademoiselle Hortense fait la grimace, cependant elle va présenter sa main au petit monsieur, qui se place à côté d'elle et dont on ne voit plus que la tête quand il est assis, ce qui fait que Frison s'écrie:

— Grandinet, est-ce que tu as ôté tes socques pour souper?

— Non, non... eh! eh! eh!

— C'est que tu es bien petit à table; tu aurais besoin de quelque chose sous ton... gros Thomas... Mesdemoiselles, est-ce qu'il n'y aurait pas un coussin... un gros livre pour mettre sous cet enfant?...

Grandinet ne veut pas souffrir que l'on mette rien sous lui, et, quoiqu'il soit positivement à table jusqu'au menton, cela ne l'empêche pas d'ouvrir une bouche énorme et de manger comme un ogre. Amandine fait les honneurs de son souper, qui ne se compose que de charcuterie et de pâtisserie. Mais Alexis est distrait, préoccupé; il ne mange pas, et sa voisine lui en fait la guerre. Durozel observe son jeune ami, et, sans paraître y faire attention, ne perd pas un mot des épigrammes que les grisettes lancent à Alexis au sujet de sa rencontre dans l'escalier.

Frison sert, parle, boit, rit, mange et chante presque à la fois, tout en faisant observer que si son ami Grandinet fait disparaître si lestement ce qu'on lui sert, c'est qu'il y a fort peu de distance entre son assiette et sa bouche.

Mademoiselle Désirée répète à chaque à instant :

— Mais ce pâté, quand donc goûtera-t-on ce pâté?... et ce vin de... de chose... que M. Frison nous a tant vanté!...

— En effet, dit Amandine, ce serait le moment de le goûter; cela donnerait peut-être de l'appétit à M. Alexis, qui ne prend rien... qui vit... de soupirs... et d'espérances!...

— Oh oui, dit à demi-voix Désirée à Durozel, c'est la petite chipie qui gagnera la prime que vous aviez promise... j'en mettrais mon nez dans le feu.

— Qu'est-ce que c'est que la petite chipie? répond Durozel.

— Eh bien! c'est la voisine d'au-dessus, mademoiselle Marguerite, que M. Alexis trouve charmante!...

Durozel est enchanté; car, en observant Alexis, il lui trouve en effet l'air rêveur, distrait, mais beaucoup moins triste que de coutume, et il commence à espérer un véritable changement.

Cependant Frison est allé chercher son pâté, qu'il pose avec beaucoup de soin au milieu de la table, en disant :

— Une minute, il faut d'abord goûter le vin de Constance. Que chacun tende son verre... Y êtes-vous?... Oh! n'ayez pas peur, mesdemoiselles, le bouchon ne sautera pas. C'est un vin qui ne mousse jamais.

Tout le monde tend son verre. Frison verse à pleins bords. Le vin est d'une couleur jaune foncé. Chacun boit, puis on se regarde en faisant la grimace.

— Drôle de vin! dit Julienne.

— J'avoue que je ne trouve pas cela bien bon, dit Amandine.

— Il a un goût que je reconnais, dit Désirée.

— Monsieur Frison, s'écrie Durozel, c'est tout bonnement du *coco* que vous nous faites boire là!

Pendant que Frison rit et se tortille sur sa chaise, Amandine a pris un couteau et elle enlève la croûte du pâté; aussitôt une dizaine de souris que l'on y avait enfermées sortent et courent de tous côtés. Alors on n'entend que des cris de terreur ou des éclats de rire; la plupart de ces demoiselles quittent la table, persuadées qu'elles ont déjà des souris dans leurs robes.

— Monsieur Frison, dit Amandine d'un air presque fâché, c'est une très-mauvaise plaisanterie que vous venez de faire là; car enfin, vous avez empli ma chambre de souris, et moi qui en ai horriblement peur, je ne sais pas comment je pourrai dormir cette nuit; si vous ne les rattrapez pas toutes, certainement je ne coucherai pas ici.

— Mademoiselle, ce sont des souris apprivoisées, reprend Frison; soyez sans inquiétude; on va remettre le pâté par terre, et elles retourneront toutes se placer dedans... excepté, par exemple, celles que Grandinet a avalées, et j'en ai déjà vu quatre disparaître dans sa bouche.

— Eh! eh! eh! c'est pas vrai! je n'ai pas mangé de souris, parole d'honneur! s'écrie le gros nain, en gesticulant sur sa chaise, en se bourrant de tout ce qui reste sur la table; mais, par exemple, j'ai bu du coco!... oh! ça, j'en ai avalé un grand verre... de confiance.

Pour rassurer Amandine, ces messieurs se mettent à faire la chasse aux souris, qu'ils jettent par la fenêtre lorsqu'ils en saisissent. Enfin, lorsque Frison a juré qu'on avait retrouvé toutes celles qu'il avait mises dans son pâté, Amandine permet à tout le monde de se retirer.

On prend congé de la couturière, ces messieurs en lui promettant qu'elle peut dormir en repos, et les demoiselles en croyant toujours avoir une souris dans leur chemise.

Quant à Frison, il a pris dans ses bras Grandinet, qui restait toujours à table, et le porte jusque sur l'escalier, en lui disant: — Ah! ah! libertin! vous ne vous en allez pas : je comprends votre projet, vous espériez que mademoiselle Amandine vous garderait pour lui chercher des souris, cette nuit... et alors, vous auriez ôté vos socques!... Lovelace! mais ce ne sera pas pour aujourd'hui.

— C'est égal! je me suis furieusement amusé! eh! eh! dit le petit homme en descendant l'escalier.

Alexis ne dit rien; mais au lieu de descendre il aimerait mieux monter, et tout en suivant la société, il jette de fréquents regards au-dessus de lui.

XIV. — UNE VISITE AU CINQUIÈME ÉTAGE.

Durozel s'est emparé du bras de son ami; il lui tarde d'être seul avec lui pour le questionner sur sa rencontre du soir; mais Alexis ne lui en laisse pas le temps; à peine sont-ils sans témoins, qu'il lui raconte ce qui lui est arrivé dans la soirée, sans oublier ce que mademoiselle Amandine lui a dit de sa voisine du cinquième, et toutes les mechancetés, toutes les conjectures plus ou moins ridicules que les grisettes débitent sur le compte de cette jeune fille qu'elles ont surnommée chipie, parce qu'elle ne va chez personne, ne sort que le soir et semble fuir toute société.

Durozel a écouté avec attention le récit d'Alexis, il lui répond d'un air indifférent :

— Après tout, mon ami, que vous importe ce que disent ces demoiselles d'une personne que vous n'avez vue que deux fois, et que vous ne reverrez peut-être jamais?

— Que m'importe?... mais pardonnez-moi, répond Alexis avec feu, je m'intéresse à cette jeune fille... je lui ai été utile une fois... elle m'en a témoigné tant de reconnaissance, que... cela m'a touché... Je trouve fort ridicule que mademoiselle Amandine et ses amies se permettent des propos... des calomnies sur une pauvre fille qu'elles ne connaissent pas... De quel droit veulent-elles noircir sa conduite... que leur a-t-elle fait?... Parce qu'elle ne se soucie pas de recevoir du monde et d'aller passer son temps à bavarder chez ses voisines... tout de suite on en fait une *chipie*, une personne dont la conduite est louche... Ah ! les femmes sont bien méchantes entre elles : au lieu de se soutenir, de se protéger, c'est à qui se déchirera le plus.

— Oui, cela arrive quelquefois, répond Durozel; mais ici rien ne vous prouve qui a tort ou raison... car enfin, vous ne savez pas non plus ce que c'est que cette... demoiselle du cinquième.

La froideur avec laquelle Durozel semble parler de la jeune fille ne fait qu'irriter encore Alexis, qui s'anime davantage en parlant de sa protégée...

— Ce que je sais, dit-il, c'est que cette jeune fille, mademoiselle Marguerite, est charmante... une figure douce, angélique... des yeux si beaux et si modestes... et une voix... ah! si vous entendiez sa voix, Durozel, je suis certain que vous lui porteriez aussi de l'intérêt. Et puis elle s'exprime fort bien; oh! je vous assure que ce n'est point le ton leste, hardi d'une grisette. Moi, je crois que cette jeune personne est bien née .. Peut-être a-t elle perdu tous ses parents... peut-être est-elle restée sans amis, sans fortune, sans ressource... Elle ne va pas dans le monde, parce qu'elle est malheureuse, et on lui fait un crime de cela... Je ne lui ai parlé qu'un moment, et cela m'a suffi, à moi, pour deviner qu'elle a dans le fond de l'âme quelque peine... quelque souffrance... Il me semble que ce n'est pas une raison pour l'appeler *chipie*... *Chipie !*... je vous demande un peu ce que cela signifie!...

— Puisque cette jeune fille vous intéresse tant... vous lui avez sans doute demandé la permission d'aller la voir?

— Mon Dieu, non, je n'y ai pas pensé... elle m'aurait sans doute refusé... si elle ne reçoit personne... cependant je vous avoue, mon ami, que je suis bien fâché de ne point lui avoir fait cette demande. Mais à présent, il est trop tard!... Et comme vous disiez tout à l'heure, je ne reverrai peut-être plus cette jeune fille.

— Oh! si vous en aviez bien le désir... puisque vous savez où elle loge... ce ne serait pas difficile... On va sonner à sa porte.. puis, quand elle ouvre, on feint de s'être trompé d'étage, on s'excuse... mais on finit ordinairement par entrer. Du reste, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous engager à le faire... c'est seulement parce que je me souviens en pareille circonstance de m'être plus d'une fois conduit ainsi. Bonsoir, mon cher Alexis, vous voilà chez vous. Vous verrai-je demain matin?

— Demain... je ne sais... Non, demain matin... j'ai une course à faire, mais j'irai vous prendre pour dîner.

— Très-bien, je vous attendrai.

Et Durozel, après avoir serré la main d'Alexis, s'éloigne persuadé que l'on fera usage, dès le lendemain, du moyen qu'il a indiqué pour revoir la jeune fille.

Chez Alexis les passions étaient vives, les sensations spontanées. Il ne lui fallait qu'un instant pour amasser dans son cœur cet attachement, cet intérêt, cet amour, qui chez d'autres n'arrivent que par degrés. Quand on s'enflamme si vite, le feu devrait s'éteindre de même; mais en amour il n'en est pas toujours ainsi.

La jolie figure, la douce voix de mademoiselle Marguerite, reviennent sans cesse à la mémoire d'Alexis; ce que les grisettes ont dit d'elle n'a fait qu'augmenter encore l'intérêt qu'elle lui inspire; et après avoir passé toute la nuit à y rêver, le jeune homme se lève, en se disant :

— Pourquoi n'emploierais-je pas le moyen que Durozel m'a appris?.. qui m'empêche d'aller frapper à la porte de mademoiselle Marguerite? Si elle a l'air fâché de me revoir... eh bien, je saurai que ma présence lui est désagréable. Je m'éloignerai et je ne penserai plus à elle. D'ailleurs, puisque je connais mademoiselle Amandine qui demeure au-dessous, je pourrai très-bien dire que je me trompais... que je voulais aller chez Amandine. C'est cela. Allons, et ne soyons pas si timide, puisque toutes ces demoiselles prétendent que cela ne fait du tort.

Alexis apporte beaucoup de soin dans sa toilette; puis, après avoir déjeuné et regardé vingt fois à sa montre dans l'espérance que le temps irait plus vite, il pense qu'à onze heures du matin on peut bien aller faire une visite, et il se rend dans la rue Corbeau.

En arrivant devant la demeure où il a été la veille, le jeune homme sent son cœur battre bien fort et sa résolution s'évanouir. Il craint [illegible] Amandine dans l'escalier, il ne voudrait pas que [illegible] chez la petite voisine, car cela pourrait encore faire [illegible] son compte.

Dans son indécision, il se promène quelque temps devant la maison; mais, enfin, le désir de revoir Marguerite l'emporte sur toute autre considération, et prenant son parti, il entre d'un pas ferme dans sa demeure.

Lorsqu'il passe devant la loge du concierge, Alexis ne sait ce qu'il va dire, mais déjà le portier a souri en l'apercevant, et murmure d'un air malin :

— Ah! je sais où monsieur va...

— Comment, vous savez...

— Pardine! je devine que de reste... Je reconnais monsieur, il est venu hier passer la soirée chez mamzelle Amandine...

— En effet.

— Et ce matin, monsieur va faire une petite visite de politesse chez la couturière .. on connaît les usages... Vous pouvez monter, monsieur, mamzelle Amandine est chez elle... je suppose même qu'elle est seule.

Alexis ne se fait pas répéter cette invitation, il court à l'escalier qu'il monte rapidement. En passant sur le carré du quatrième, devant le logement d'Amandine, il tâche de ne point faire de bruit, et marche bien légèrement, ne posant que la pointe de ses pieds, car, suivant son usage, la jeune couturière avait laissé entr'ouverte la porte de son appartement; mais en ce moment, comme elle n'était point dans sa cuisine, Alexis passe sans être entendu.

Le jeune homme est arrivé au cinquième étage, il s'arrête devant la porte qui se trouve justement au-dessus de chez Amandine: ce doit être celle de mademoiselle Marguerite. Alexis éprouve une vive émotion, sa main tremble en tirant le cordon de la sonnette, et cependant il n'hésite plus, il sonne.

On est quelque temps sans ouvrir. Alexis craint déjà d'avoir fait une démarche inutile, il pense que la jeune fille n'ouvre peut-être à personne; cependant des pas se font entendre, on approche, on ouvre, et il se trouve devant cette jolie fille que les grisettes appellent si méchamment la chipie.

Mademoiselle Marguerite est restée toute saisie en reconnaissant le jeune homme qu'elle a rencontré la veille dans son escalier; son visage se couvre d'une rougeur subite, puis elle baisse les yeux et semble attendre ce qu'il veut lui dire.

— Pardon, mademoiselle, mille fois pardon, dit Alexis, en cherchant à déguiser son embarras et son mensonge. Je m'aperçois que je me suis trompé... je croyais... il m'avait semblé être devant la porte... de mademoiselle Amandine.

— C'est ici dessous que cette demoiselle demeure, répond la petite Marguerite, sans lever les yeux.

— Ah! c'est ici dessous... oui, en effet, je vais redescendre alors.

Mais Alexis ne bouge pas, au contraire il avance encore un pas, en disant : — Mademoiselle, je me félicite de ma méprise, puisqu'elle m'a procuré l'occasion de vous revoir encore... Hier, je n'ai pas osé vous demander la permission de... de cultiver votre connaissance... et cependant ce serait un grand plaisir pour moi... si vous vouliez bien m'accorder cette faveur.

Marguerite lève sur le jeune homme des yeux où une expression douce et charmante se mêlait au plus aimable sourire, en lui répondant :

— Monsieur... je suis bien sensible à l'intérêt que vous me témoignez... De mon côté... je n'oublierai jamais ce que je vous dois. Mais je ne reçois personne... aucune visite... aucun ami... et je ne puis avoir le plaisir de... de vous recevoir...

— Mademoiselle, je sais bien que ma demande peut vous paraître indiscrète .. vous ne me connaissez pas... vous ne savez pas qui je suis... et vous craignez...

— Oh! monsieur, ce n'est pas cela... je vous connais assez pour savoir que vous êtes honnête... Vous me l'avez prouvé, monsieur... et il y a des personnes en qui l'on voit tout de suite que l'on peut avoir confiance.

— Vous êtes trop bonne d'avoir de moi cette opinion, mademoiselle; quant à moi, depuis hier, je n'ai pensé qu'à vous.. je veux dire à notre rencontre... à ce hasard qui m'a fait vous retrouver dans cette maison... où je venais pour la première fois...

— Ah! c'était la première fois que vous alliez chez mademoiselle Amandine?

— Oui... je ne connais cette demoiselle que pour l'avoir vue chez une de ses amies... une fleuriste, chez laquelle on m'a conduit... un de mes amis .. qui, depuis que je suis à Paris, me promène partout avec lui... car... je ne suis à Paris que depuis quelques mois; je me nomme Alexis Ranville, ma famille est honorable... mais j'ai perdu de bonne heure mon père et ma mère; il ne me restait que mon aïeul, que j'ai eu le chagrin de perdre aussi, il y a quelques mois, et alors je suis revenu à Paris où j'avais fait mes études et passé ma plus tendre jeunesse...

— Mon Dieu, monsieur, répond la petite Marguerite en faisant quelques pas en arrière, sans cependant dire au jeune homme d'entrer, je n'avais pas besoin de tous ces détails pour être persuadée que l'on ne peut qu'être flattée de vous connaître... mais je ne. .

— Oh! mademoiselle, répond Alexis en faisant deux pas en avant, c'est qu'à Paris, je sais qu'il y a tant d'intrigants... de mauvais sujets, que l'on doit être bien certain de la probité des personnes que l'on reçoit... Il y a des gens qui savent déguiser ce qu'ils sont, ce

qu'ils ont fait... et ensuite on serait exposé à rougir si l'on avait fait de telles connaissances...

La jeune fille est tout à coup devenue très-pâle, et elle s'est appuyée contre la muraille comme pour ne point tomber.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? vous sentiriez-vous indisposée? s'écrie Alexis en franchissant le seuil de la porte, pour s'approcher de Marguerite, qui semble chanceler.

— Non, monsieur, je n'ai rien, je vous remercie... c'est comme un étourdissement qui m'a prise, mais il est passé. Monsieur, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous engager à entrer, mais...

— Je vais m'éloigner, mademoiselle; je vais vous quitter, puisque vous ne voulez pas absolument me recevoir...

— Je vous ai dit que je ne recevais personne, monsieur... sans quoi... c'eût été avec plaisir... avec reconnaissance...

— Ah! de grâce! ne parlez plus de reconnaissance... c'est moi plutôt qui vous en devrais!... moi, qui aurais été si heureux... de vous voir quelquefois... Il y a des personnes pour lesquelles on éprouve sur-le-champ de la sympathie... vers lesquelles on se sent entraîné... sans pouvoir expliquer... c'est-à-dire que l'on est tout de suite si bien près d'elles... mais, du moment que mes visites vous déplairaient...

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur... j'espère que ce n'est pas là ce que vous avez compris...

— Qu'importe, mademoiselle? je n'ai pas le droit de me plaindre... Vous ne recevez personne, je sens bien que je ne mérite pas d'être excepté... veuillez seulement croire à tous mes regrets...

— Monsieur...

Marguerite lève un moment les yeux sur Alexis; mais elle les rebaisse bien vite, comme si elle eût craint qu'il ne vit dans ses regards toute la peine qu'elle éprouvait à le renvoyer. Le jeune homme fait un profond salut, mais il ne bouge pas de place, et reprend au bout d'un instant :

— Nous avons fait... c'est-à-dire on a fait beaucoup de bruit hier au soir chez votre voisine d'ici dessous... cela a dû vous ennuyer.

— Non, monsieur... je travaillais... J'ai entendu de la musique... On a dansé?

— Un peu... Ces demoiselles sont fort gaies.

— C'est ce que j'ai cru voir.

— Et cela ne vous a pas donné le désir de vous lier avec elles?

— Non... Je vous ai dit que je ne voyais aucune société. Je ne danse pas, moi... et, depuis longtemps, je ne chante plus.

Ces derniers mots ont été prononcés d'une manière si triste que le jeune homme se sent tout ému, et faisant encore quelques pas vers celle qui les a prononcés, il se trouve alors être dans l'intérieur d'une petite chambre mansardée qui est bien pauvrement meublée, mais où tout est propre et rangé avec soin.

— Mademoiselle, auriez-vous déjà eu des peines, des chagrins profonds? s'écrie Alexis; si jeune encore, auriez-vous déjà connu le malheur?

— Oui, monsieur, répond la jeune fille en balbutiant; mais les peines que j'éprouve... je ne puis les confier à personne... il me faut les garder toutes au fond de mon cœur.

— Quel dommage!... il m'eût été si doux de partager les vôtres!... Oh! c'est que vous m'inspirez tant d'intérêt!... Pardon, mademoiselle, je vous tâche peut-être, mais moi, je dis ce que je pense, je ne sais pas encore déguiser mes sentiments; aussi dans le monde où je vais quelquefois, on me trouve niais, ridicule même... parce que je n'ai pas le talent de dissimuler ce que j'éprouve, de tendre la main aux gens que je n'aime pas, de faire des compliments et des protestations d'amitié dont je ne pense pas un mot. Aussi, mademoiselle, vous pouvez me croire lorsque je vous dis que j'aurais été heureux... bien heureux de vous être utile...

— Je vous remercie, monsieur; mais... je... je n'ai besoin que de courage dans mes chagrins... le temps les adoucira, je l'espère.

— Peut-être avez vous aussi perdu vos parents? dit Alexis en jetant des regards autour de lui.

La jeune fille reste quelque temps sans répondre, et balbutie enfin, mais bien bas :

— Oh! non, monsieur... j'ai encore mon père!

— Votre père!... et il vous laisse vivre seule à Paris?

— Il le fallait... il est... en voyage... bien loin... il ne reviendra que dans quelques mois... mais alors... oh! je ne le quitterai plus.

La jeune fille a dit ces derniers mots avec tant d'âme que des larmes ont mouillé ses yeux. Alexis la considère quelques instants, puis lui dit :

— Vous avez votre père, vous êtes plus heureuse que moi. Et, en prononçant ces mots, il se laisse machinalement tomber sur une chaise qui est près de lui, et la jeune Marguerite, le voyant assis, n'ose plus lui dire de s'en aller, et prend le parti de s'asseoir aussi à quelques pas de lui.

Plusieurs minutes s'écoulent, au bout desquelles Alexis, sortant de ses réflexions, s'aperçoit seulement qu'il s'est assis, et s'écrie :

— Mon Dieu! je vous demande mille pardons, mademoiselle; je me suis permis de prendre une chaise... je ne sais vraiment pas à quoi je pensais... je n'avais pas, je vous le jure, l'intention de rester malgré vous!

— Oh! je le crois, monsieur!

— Je vais m'en aller... je vais... Vous devez avoir une bien jolie vue ici, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Moi, je demeure au centre de la ville... j'aimerais mieux ce quartier; il est calme, tranquille... cette rue du moins... j'ai bien envie de venir habiter un faubourg... je suis mon maître... je suis seul... je puis faire à Paris ce qui me plaît.

— Mais il m'avait semblé, monsieur, que vous aviez des parents ici; hier au soir, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez cousin de ce vilain homme qui m'a parlé dans la rue?

— Ah! en effet, mademoiselle, sa femme est ma cousine; en arrivant à Paris, je croyais les voir souvent; mais je m'étais trompé, leur société n'a aucun charme pour moi... le grand monde me plaît peu... ma cousine Hélène a été élevée dans un fameux pensionnat... elle y a pris le goût du luxe, de la coquetterie...

— Hélène! dites-vous, s'écrie la jeune fille d'un ton fort ému. Votre cousine se nomme Hélène!

— Oui, mademoiselle, Hélène de Brévanne, qui est aujourd'hui mariée à M. de Pomponney, ce monsieur dont vous parliez tout à l'heure.

— Hélène de Brévanne! reprend la jeune Marguerite, dont l'émotion redouble.

— Oui... Connaîtriez-vous ma cousine?

— Oh! non, monsieur, non... je ne la connais pas... c'est que je me trompais... je pensais à quelqu'un... mais je ne connais pas votre cousine.

La manière dont cette réponse était dite pouvait faire douter de sa sincérité. Cependant Alexis n'avait pas insisté, il se contentait de regarder la personne qui était assise devant lui, et se trouvait si heureux de ce qu'elle voulait bien le souffrir là, qu'il n'osait presque ni parler, ni remuer, de crainte qu'elle ne le prît de nouveau de partir.

Cette situation durait depuis quelques instants. Marguerite semblait absorbée par les souvenirs que le nom d'Hélène avait réveillés dans son cœur, et Alexis était comme ces enfants qui se sont glissés dans une chambre malgré la défense de leur mère, et ne font pas de bruit pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'ils sont là.

Tout à coup des pas lents et lourds se font entendre sur l'escalier. A chaque moment ils deviennent plus rapprochés. La petite Marguerite écoute, tressaille; l'inquiétude, puis l'effroi se peignent tour à tour sur son visage. Bientôt les pas sont si près, qu'on ne peut plus douter que la personne ne vienne au cinquième étage.

— Oh, mon Dieu! s'écrie Marguerite avec terreur, si c'était... Ah! partez, monsieur, partez, je vous en prie,.. Je ne devais pas vous laisser entrer chez moi.

— Je m'éloigne, mademoiselle, dit Alexis en se levant, mais vous semblez éprouver une secrète terreur .. et si vous aviez la moindre chose à redouter, certainement je ne vous quitterais pas. .

— Non, monsieur, non, je n'ai rien... mais de grâce... partez...

La jeune fille n'avait pas achevé ces derniers mots, lorsque les pas s'arrêtèrent devant la porte qui était restée entr'ouverte, puis on la poussa doucement, et un homme parut à l'entrée de la chambre.

C'était un homme grand, maigre, fort mal couvert, dont la barbe n'avait pas été faite depuis plusieurs jours, dont les yeux creux et sombres lançaient des regards à la fois farouches et inquiets, enfin c'était bien là le personnage dont Amandine avait déjà tracé le portrait; il était impossible de ne pas le reconnaître. Mais ce qu'Alexis remarque encore, c'est que malgré son costume misérable, et l'air de soin que cet homme apporte dans toute sa toilette, il ne paraît pas avoir plus de trente ans; ce ne peut donc pas être le père de mademoiselle Marguerite.

En apercevant Alexis, l'étranger a paru surpris et presque effrayé. Il s'est arrêté sur le seuil de la porte, et ses regards se reportent sur Marguerite, comme pour lui demander ce qu'il doit faire.

— Entrez, monsieur, entrez... dit Marguerite d'une voix émue; puis aussitôt ses yeux se tournent vers Alexis, avec une expression suppliante.

Celui-ci comprend leur langage, et se hâtant de gagner la porte, il passe devant l'homme qui baisse la tête et gagne l'autre bout de la chambre.

Marguerite a suivi Alexis jusque sur le carré; elle semble touchée de la promptitude qu'il vient de mettre à lui obéir. Là, Alexis, saisissant une main de la jeune fille, la presse fortement dans la sienne, en lui disant à voix basse : — Je pars, puisque vous l'ordonnez... mais cet homme... vous n'avez rien à craindre; n'est-ce pas?...

— Non, monsieur, non!...

— Adieu donc, mademoiselle; je n'ose pas vous demander la permission de vous revoir... et pourtant... maintenant que vous avez bien voulu me recevoir... quel mal y aurait-il à ce que je revinsse encore?

— Oh!... monsieur... je ne sais... je ne puis... adieu... partez... oh! ne me retenez pas!

Et la jeune fille est rentrée en refermant la porte sur elle.

Alexis se décide alors à descendre en se disant :

— Je la reverrai... elle ne me l'a pas défendu... Mais quel peut donc être cet homme qu'elle reçoit... et qui a si mauvaise mine?... On aurait dit que sa présence effrayait mademoiselle Marguerite, et pourtant elle m'a renvoyé bien vite... Je crois en effet qu'il y a du mystère dans la conduite de cette jeune fille. Mais ces demoiselles ont beau dire, cela n'empêche pas qu'elle ne soit charmante.

XV. — A MOINS D'ÊTRE UN CATON!...

Alexis avait descendu un étage, il allait passer lestement devant la porte de mademoiselle Amandine, qui, par extraordinaire, semblait fermée tout à fait, lorsque tout à coup cette porte s'ouvrit brusquement, et la petite couturière, s'élançant sur le carré, barra le passage au jeune homme en s'écriant :

— N'allez donc pas si vite, monsieur! vous avez aussi des connaissances au quatrième.

Alexis demeure tout interdit, il s'arrête et ne sait que faire; mais mademoiselle Amandine, dont le visage est en feu, dont les yeux sont animés par le dépit et la jalousie, ne lui laisse guère le temps de parler, et s'écrie :

— Ah! on croit que je reçois des visites de messieurs, et c'est chez la petite chipie de là-haut que l'on va... Moi, tout à l'heure je descends pour aller chez ma mercière; il me fallait du fil d'Ecosse. Ordinairement je fais ma provision rue Saint-Denis, mais étant pressée, je me dis : J'en prendrai une bobine ici près. C'est bien, me voilà descendue... J'allais sortir, mais le portier balayait sa cour, et je m'aperçois qu'il me regarde en riant : il faut tout de suite que je sache pourquoi; je m'approche de M. Leveau et je lui dis : Pourquoi donc me regardez-vous en souriant, monsieur Leveau? est-ce parce que j'ai donné une soirée hier? Mais il me semble que l'on s'est comporté honnêtement, et à minuit et demi tout le monde était parti. Cet imbécile de Leveau continue de balayer en secouant la tête d'un air goguenard, puis il marronne entre ses dents : — Mamzelle sait bien que ce n'est pas ça qui donne du joyeux à ma physionomie : je me disais seulement : Puisqu'elle sort et que le jeune homme est resté, c'est que le jeune homme garde sa chambre probablement. — Le jeune homme! m'écriai-je en saisissant le balai du portier. Qu'est-ce à dire, monsieur Leveau? De quel individu parlez-vous? Je vous ordonne de vous expliquer. — Je parle, me dit-il, du jeune monsieur qui est monté chez vous il y a un bon quart d'heure, et que j'ai reconnu pour un de ceux que vous avez reçus hier au soir. Comme personne n'était venu chez moi ce matin, j'ai dit à Leveau : — Ou vous avez la berlue, ou ce jeune homme s'est moqué de vous; mais je saurai la fin de l'histoire. Soudain une idée me frappa, je me rappelai toutes vos questions d'hier au sujet de ma voisine... que vous trouvez si jolie... quoiqu'elle ne le soit pas du tout... car elle n'est pas jolie... la voisine du cinquième!...

Alexis! tu viendras demain de bonne heure. (Page 42).

— Mademoiselle, ne parlez pas si haut, de grâce! dit Alexis en regardant en l'air.

— Je veux parler haut, moi, monsieur, dit Amandine en élevant encore la voix; je veux crier même, j'en suis bien la maîtresse; je paye mon terme, on n'a rien à me dire... le carré est à moi... la moitié, au moins... et je suis sur mon terrain... Pour en revenir à la petite chipie...

— Oh! mademoiselle, c'est fort mal ce que vous faites là! si vous voulez me parler, entrons chez vous, il me semble que cela vaudra mieux.

C'était justement là que mademoiselle Amandine voulait en venir; mais elle n'osait pas en faire la proposition, et pour décider Alexis à prendre ce parti, elle crie encore plus fort :

— Oui, monsieur, la petite chipie! je ne suis pas la seule qui lui donne ce nom-là...

Alexis n'en écoute pas plus, il entre précipitamment chez la jeune couturière, et ne s'arrête que dans la troisième pièce, d'où il espère qu'on n'entendra pas mademoiselle Amandine; celle-ci se hâte de le suivre; mais ce qui peut paraître plus singulier, c'est qu'elle referme sur elle la porte de son carré.

Revenue près d'Alexis, mademoiselle Amandine ne crie plus, elle change de ton; c'est d'un air ému, d'une voix dans laquelle il y a des larmes, qu'elle reprend son discours :

— Je me suis doutée que, sans venir chez moi, vous étiez monté chez... cette demoiselle de là-haut. Alors, au lieu d'aller chercher du fil d'Ecosse, j'ai bien vite remonté chez moi, je me suis tenue en embuscade derrière ma porte, dans laquelle, d'ailleurs, j'ai pratiqué deux trous pour voir sur le carré... c'est quelquefois commode, quand on ne veut pas ouvrir. J'attendais depuis longtemps, quand j'ai vu monter un homme... ce vilain homme si mal mis, qui est déjà venu l'autre fois, et qui m'avait fait peur. Je me suis dit : Si M. Alexis est chez... cette demoiselle, nous allons voir ce que cela va devenir. En effet, vous y étiez, et vous avez cédé la place au nouveau venu... c'est très-complaisant de votre part. Vous voyez, monsieur, que je ne vous avais pas trompé en vous disant que ma voisine recevait des hommes, et quels hommes!... Vous avez pu en juger; mais il est vrai que vous y allez aussi, et cela fait compensation.

— Eh bien! mademoiselle, dit Alexis qui a repris tout son sang-froid depuis qu'il ne craint plus qu'on entende Amandine. Quand je serais allé chez votre voisine... quel mal y a-t-il, et ne suis-je pas mon maître?

— Quel mal, monsieur? mais d'abord, c'est fort vilain d'avoir dit au portier que vous veniez chez moi, tandis que vous n'y veniez pas... ça fait croire des choses qui ne sont pas.

— Mademoiselle, je n'ai pas parlé de vous, pas prononcé votre nom chez le portier; c'est lui qui, en me voyant, s'est écrié : Ah! je sais où monsieur va!... Alors je n'ai rien répondu et je suis monté.

— Quel imbécile que ce Leveau! mais c'est égal, monsieur, c'est très-mal; car enfin, si je ne vous avais pas arrêté au passage sur le carré, vous ne seriez pas entré chez moi... est-ce vrai?

— Mais... oui, mademoiselle.

— Et vous osez en convenir! ah! c'est affreux!... vous conduire ainsi... me tromper de la sorte!... Savez-vous, monsieur, que votre procédé est bien vilain?

— Comment, mademoiselle?... je ne comprends pas d'où vient votre courroux, et en quoi j'ai mérité vos reproches...

— Vous ne comprenez pas!... voilà qui est joli! c'est-à-dire que vous feignez de ne pas comprendre... faire la cour à une femme, se faire aimer d'elle, lui faire croire qu'on l'adore, et puis ensuite passer devant sa porte sans entrer, et cela pour aller sans doute en conter à sa voisine... C'est indigne!... et voilà pourtant comme vous vous conduisez avec moi!

Alexis ouvre ses grands yeux et fixe sur Amandine des regards étonnés en murmurant :

— Quoi, mademoiselle, je vous ai fait la cour... moi!...

— Si vous m'avez fait la cour!... ah! j'aime beaucoup cette demande! Eh! hier, monsieur, hier au soir, vous n'avez pas fait autre chose... D'abord, depuis quelque temps, chez Juliette, c'était toujours à moi que vous parliez de préférence, et toutes ces demoiselles l'ont remarqué. Mais hier n'êtes-vous pas resté sans cesse à côté de moi... me parlant bas, me regardant toujours?.. cela sautait aux yeux de tout le monde...

— Mais, mademoiselle...

— Et pour danser, n'est-ce pas moi que vous avez choisie ?...

— Ah ! mademoiselle, c'est-à-dire que c'est vous...

— Et pour valser, vous ne m'avez pas quittée... et vous me serriez contre votre cœur... Je ne vous disais rien, parce que ça me faisait plaisir... mais je rougissais... j'étais cerise... toutes ces demoiselles me l'ont dit... Enfin, au souper, vous étiez encore contre moi, vos genoux touchaient les miens...

— Mademoiselle, je me reculais toujours, et c'est vous...

— Monsieur, ce n'est pas beau de tromper une femme à ce point-là... avec votre air candide, il faut que vous soyez déjà bien perfide !... Il est impossible de chercher à se faire aimer mieux que vous ne l'avez fait hier, et lorsque je me laisse séduire par une conduite aussi tendre, lorsque je me sens entraînée vers vous... quand... quand je vous aime enfin, vous voulez nier que vous m'avez fait la cour... Ah ! monsieur Alexis, je n'aurais jamais cru cela de vous !

A la fin de son discours, la jeune couturière laisse échapper deux ruisseaux de larmes qui avaient attendu le dernier mot pour se faire jour, et qui sont accompagnés de violents soupirs, de mouvements nerveux, de tremblements, de gémissements, enfin de tout ce qui est susceptible d'attendrir le cœur le plus endurci.

Alexis n'avait jamais assisté à un tel spectacle ; la vue d'une jeune fille qui pleure, qui se désole parce qu'il ne veut pas l'aimer, produit sur ses sens un effet inconnu. Il se sent ému, agité, d'autant plus que mademoiselle Amandine avait le talent de pleurer sans faire la grimace, qu'au contraire elle paraissait encore plus jolie, que sous ses larmes ses yeux jetaient un feu bien éloquent, et que, dans ses mouvements nerveux, elle avait jeté de côté son fichu et défait plusieurs agrafes de sa robe.

Cependant Alexis restait troublé, tremblant, près de la jeune fille; il ne savait comment la consoler, lorsque, tout à coup, Amandine pousse un cri de désespoir, en s'écriant :

— Ah ! c'est fini ! je veux mourir !

Et vous croyez peut-être qu'elle va ouvrir sa fenêtre ; mais non, c'est dans la petite pièce noire du fond, dans l'espèce de cabinet qui ne contient que son lit, que mademoiselle Amandine est allée se précipiter.

Alexis, effrayé par le ton avec lequel la jeune fille vient de parler et ne sachant pas ce que contient la chambre noire dans laquelle elle vient de disparaître, court après la couturière, qu'il croit en train de se percer le cœur avec quelque lame de couteau, et n'est pas peu surpris de ne rencontrer sous sa main qu'un lit sur lequel il trébuche parce qu'il ne voit pas clair.

Je ne vous dirai pas positivement ce qui se passa dans le cabinet et de quelle façon le jeune homme s'y prit pour calmer le désespoir de mademoiselle Amandine, mais la séance fut longue; quand on ne voit pas clair, on doit mettre plus de temps pour s'expliquer ; et lorsque enfin on sortit du cabinet, les rôles étaient changés. Amandine ne pleurait plus, elle était tendre, amoureuse, le bonheur brillait dans ses yeux ; Alexis, au contraire, semblait tout repentant, tout chagrin, et de gros soupirs s'échappaient à chaque instant de sa poitrine.

Entrez, monsieur, entrez... dit Marguerite d'une voix émue. (Page 39.)

— Eh bien ! monsieur, dit Amandine, voyons... est-ce que vous allez vous désoler à présent... puisque je vous dis que je vous pardonne... que je vous aime... toujours... que je vous aime bien plus encore... êtes-vous satisfait ?

— Oh non ! dit Alexis en se laissant aller sur une chaise et passant sa main sur son front. Je suis désolé... oui, je suis très-fâché de ce que j'ai fait !

— Par exemple ! voilà qui ne s'est jamais vu ! Comment, monsieur, il faut encore que ce soit moi qui vous console ! dit Amandine en passant son bras autour du cou d'Alexis... Mais, encore une fois, puisque je te pardonne...

— Et moi, je ne me pardonne pas... car vous croirez que je vous aime, et vous aurez tort !

— J'aurai tort ! j'aurai tort ! s'écrie Amandine en tortillant une main d'Alexis. Qui donc aimez-vous, monsieur ? nommez-moi ma rivale, que je la tue... Oh ! si j'ai bien deviné... c'est mademoiselle Marguerite, sans doute... alors je mets le feu chez elle, je la rôtis... je brûlerai peut-être ensuite, ça m'est égal.

Alexis s'aperçoit qu'il a été imprudent, maladroit ; que, dans sa situation, mentir est au moins une obligation ; tâchant de réparer sa faute, il s'efforce de sourire, et presse la main d'Amandine en lui disant :

— Pardonnez-moi ! je ne savais pas ce que je disais... c'est le bonheur... le plaisir qui me troublent la tête...

— Ah ! à la bonne heure... vous voilà plus gentil... Vous m'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Oui... oui... c'est convenu !

— Comment, convenu ?

— Je veux dire que c'est une chose que vous savez.

— Vous m'aimerez toujours...

— Oh ! tant que vous voudrez...

— Mais je veux que ce soit toujours, moi.

— Oui, mademoiselle...

— Comment, mademoiselle ! on dit : Oui, ma bonne amie.

— Eh bien... ma bonne amie.

— Et vous n'en aimerez pas d'autre ?

— C'est Durozel qui en est cause !...

— De quoi ?... que me parlez-vous de M. Durozel, quand je vous défends de faire la cour à d'autres femmes ?

— Ah oui... je me trompais... je ne lui ferai pas la cour...

— Je ne lui ferai pas... à qui pensez-vous en ce moment ?

— Mais je ne sais pas ! je répète ce que vous me dites.

— Je vous défends surtout d'aller ici dessus... chez mademoiselle Marguerite ; vous me le promettez... Eh bien ! vous ne répondez pas ?...

— Mais il est assez inutile que je vous promette cela ; puisque cette demoiselle ne veut recevoir personne... à quoi me servirait d'y aller ?

— Mais il me semble pourtant qu'elle vous a reçu aujourd'hui, et vous y êtes resté assez longtemps même, et sans l'homme déguenille, vous y seriez peut-être encore... Que faisiez-vous donc chez elle ? voyons, mauvais monstre, répondez.

— Mais... rien... je causais...

— Ah ! vous causiez... voyez-vous cette petite sucrée, qui dit qu'elle ne va pas dans le monde, parce qu'elle ne veut voir personne. Il paraît que ce ne sont que ses voisines qu'elle ne veut pas

voir... Eh bien, monsieur Alexis, où allez-vous donc? pourquoi prenez-vous votre chapeau?

— Parce que je vais m'en aller...

— Déjà?

— Mais il y a longtemps que je suis ici.

— Ah! le temps vous a paru long!

— Non... mais... j'ai des courses à faire.

— Vous seriez moins pressé, peut-être, si vous étiez au-dessus...

— Ah! mademoiselle!...

— Eh bien, j'ai tort... je ne veux plus vous parler de la voisine, je vous le promets. Mais vous reviendrez bientôt me voir, n'est-ce pas?

— Oui... bientôt; adieu, mademoiselle!

— Encore mademoiselle! vous ne voulez donc pas vous corriger?...

— Adieu... ma bonne amie.

— Ah! c'est bien heureux... Est-ce que vous allez partir comme cela?... Voyons, embrassez-moi donc... Mon Dieu! il faut que je lui dise tout!

Alexis embrasse Amandine, puis il gagne la porte de sortie; mais la jeune couturière le suit; elle est en même temps que lui sur le carré, et là elle lui dit, en élevant la voix :

— Adieu, mon bon ami, embrasse-moi donc encore!...

— Mais prenez garde, vous allez vous compromettre, répond Alexis à voix basse.

— Qu'est-ce que cela vous fait? si ça m'est égal de me compromettre! crie Amandine. Eh bien! vous ne voulez pas m'embrasser?

Le jeune homme, pressé de mettre fin à cette conversation, se décide à embrasser sa nouvelle conquête, comme quelqu'un qui se hâte de se débarrasser d'une corvée, puis, courant à l'escalier, il le descend quatre à quatre, et sans s'arrêter.

Mais Amandine s'est penchée sur la rampe, et elle lui crie, lorsqu'il est en bas.

— Alexis! tu viendras demain de bonne heure... entends-tu?...

Le jeune homme se met à courir sans lui répondre, et mademoiselle Amandine, après avoir jeté un regard de triomphe sur le cinquième étage, rentre chez elle en se disant : Si la voisine est chez elle, à moins d'être sourde, elle doit m'avoir entendue.

Puis la couturière tire sa porte sur elle, de manière à faire trembler toute la maison.

XVI. — SCÈNES DE FEMMES.

Alexis s'empresse d'aller retrouver Durozel; c'est toujours à son amitié, à son expérience qu'il a recours dans les moments difficiles. Les vrais amis, ceux qui ne nous flattent pas, ceux qui nous disent tout franchement quand nous avons fait une sottise, sont pour nous comme ces tisanes amères bonnes pour la santé : en les buvant nous jurons de n'en plus reprendre; mais nous y revenons bien vite quand nous sommes malades.

En voyant son jeune ami, Durozel se doute qu'il y a du nouveau; mais comme la physionomie d'Alexis annonçait plus d'impatience de parler que de tristesse, il ne s'alarme pas et lui dit en souriant :

— Vous avez quelque chose à me conter?

— Oh oui, mon ami! j'ai bien des choses à vous dire.

— Je m'en doute.

— Vous ne pouvez pas vous douter de tout ce que j'ai fait aujourd'hui!

— Peut-être : d'abord je gage que vous avez été voir cette jeune fille d'hier au soir.. mademoiselle Marguerite?

— Oui, mon ami, en effet... je vous avouerai même que, pour m'introduire chez elle, je me suis servi du stratagème que vous m'aviez indiqué...

— C'est bien ce que j'espérais en vous le disant. Avez-vous été reçu?

— Sur le carré d'abord; mais petit à petit, je ne sais comment cela s'est fait... je me suis trouvé chez elle, dans sa chambre, assis à ses côtés... Ah! que j'étais heureux!... que le temps passait vite!... Je crois que je serais encore près d'elle s'il ne lui était pas arrivé une visite, un homme... dont l'extérieur annonce la misère; il semblait avoir à lui parler en secret... et je suis parti... mais je lui ai demandé la permission de retourner la voir; elle ne me l'a ni accordée ni refusée...

— Alors, c'est comme si elle vous l'avait accordée.

— C'est bien ce qu'il me semble. Aussi je m'en revenais bien heureux, bien satisfait, et le cœur rempli d'espérance, lorsque, sur le carré de l'étage au-dessous...

— Vous avez rencontré Amandine, probablement?

— Hélas! oui... Croirez-vous qu'elle me guettait... qu'elle m'a fait une scène sur l'escalier... qu'elle prétend que je lui ai fait la cour... moi qui n'y songeais pas...

— C'était une manière détournée de vous engager à la lui faire.

— Pour que mademoiselle Marguerite ne nous entendît pas parler, je suis entré chez mademoiselle Amandine, et là... Ah! mon ami, je n'oserai jamais vous dire le reste!

— Ah! mon Dieu! c'est donc bien terrible?

— Oh! c'est... c'est bien pis!

— Dites toujours, je m'attends à beaucoup de choses...

— Mademoiselle Amandine a commencé par pleurer!...

— Très-bien! Quand les femmes pleurent, c'est pour être consolées.

— Elle m'a dit qu'elle m'aimait... que je l'avais séduite... Vous savez bien, Durozel, que je n'y ai jamais pensé!... que je n'ai rien fait pour cela.

— Eh! mon ami, c'est toujours quand on ne fait rien pour cela qu'on séduit les femmes. Donnez-vous beaucoup de mal pour leur plaire, et je vous réponds que vous ne les séduirez pas. Enfin?

— Enfin... Amandine pleurait beaucoup... elle me regardait en poussant de gros soupirs... Moi, je ne peux pas voir de sang-froid pleurer une femme...

— Surtout quand elle est gentille, je le conçois.

— J'étais tout ému... tout bouleversé... Bref, mon ami... je ne sais pas comment cela s'est fait... mais je suis devenu... l'amant de mademoiselle Amandine.

— Ah! ah! ah!... Et c'est là ce qui vous semble une chose si terrible?... beaucoup de gens envieraient le malheur qui vous est arrivé!

— Et moi, je vous répète que j'en suis fâché, très-fâché!... car je n'ai pas du tout d'amour pour Amandine.

— Qu'est-ce que cela fait? Tous les jours on a une maîtresse pour laquelle on n'a point d'amour.

— Moi, je ne comprends pas cela car, maintenant, je trompe Amandine en lui disant que je l'aime, et pourtant elle me force à le lui dire. Je ne sais pas comment elle fait, mais elle en vient toujours à bout.

— Vous ne la trompez pas, puisque c'est elle qui vous a presque forcé d'être son amant.

— Oh! c'est égal... je suis désolé de cela; car non-seulement je ne suis pas amoureux d'Amandine, mais c'est que j'en aime une autre de toutes les forces de mon âme!

— Vraiment?... Ah! oui... c'est juste... je l'avais oublié... vous adorez votre cousine Hélène.

— Hélène!... Oh! non, non, Durozel, ce n'est plus Hélène que j'aime... je ne pense plus du tout à ma cousine... Maintenant je ne comprends même pas comment j'ai pu en être si longtemps amoureux... Mon Dieu, quelle sottise!... aimer une femme qui se moquait de moi .. une femme qui tournait ma constance en ridicule. Oh! ce n'est pas Marguerite qui ferait cela!... Marguerite!... si jolie, si vertueuse!... car je suis sûr qu'elle est vertueuse, ou alors il ne faudrait plus se fier à aucune physionomie; et on a beau dire, mon ami, la physionomie ne trompe pas! notre âme se reflète dans nos yeux. Aussi, je sens que j'adore cette jeune fille, que c'est un amour vrai, un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie... Mais ma cousine... Ah! ce n'est qu'une coquette! et maintenant je la vois ce qu'elle est... toujours belle, toujours séduisante... mais je l'admirerai comme on admire une statue, une peinture, et tous ses charmes ne feront plus battre mon cœur.

Durozel saute au cou d'Alexis, l'embrasse avec effusion, et s'écrie :

— Ah! sapredié! nous voilà donc comme je le voulais... Vous rappelez-vous ce que je vous dis un soir au café, en sortant de chez votre cousine?

— Ma foi... tout au plus.

— Je vous promis de vous faire aimer de madame de Pomponney.

— Oui, en effet; je m'en souviens.

— Il ne fallait rien moins que cette promesse alors pour vous faire consentir à vivre... eh bien, je vous la renouvelle aujourd'hui.

— Et moi, je vous en relève... je ne tiens plus à être aimé de ma cousine. Je vous répète que ce n'est plus elle qui m'occupe.

— Oh! n'importe... et la scène du bal, et le singe avec lequel on vous a fait danser... la mystification dont vous avez été la victime... il vous faut une vengeance, mon ami... et vous l'aurez... Maintenant que vous n'êtes plus amoureux de votre belle cousine, le reste ira tout seul.

— Mais encore une fois, Durozel, ne me parlez plus d'Hélène!... Je lui pardonne tout ce qu'elle m'a fait...

— Et moi, je ne lui pardonne pas. Qu'une femme trompe un homme... c'est permis; mais qu'elle le bafoue, qu'elle s'en serve comme d'un jouet pour divertir sa société! voilà ce que nous ne devons pas souffrir, mon cher ami, parce qu'ensuite cela irait trop loin!... Avec les femmes on ne sait jamais où les choses s'arrêteront.

— Durozel... avez-vous fini? Voulez-vous m'écouter maintenant?

— Vous allez me parler de mademoiselle Marguerite; allez, je vous écoute.

— Eh! sans doute, je vais vous parler de cette jeune fille... Celle-là mérite tout mon amour... Oh! j'en suis certain.

— Je n'en suis pas aussi certain que vous; mais n'importe, il n'y a aucun mal à ce que vous l'aimiez... Les hommes sont si heureux! ils peuvent porter leur cœur où ils veulent et le reprendre ensuite, ça ne les compromet pas; tandis qu'une femme, il faut qu'elle sache à qui elle a affaire, sans quoi elle joue très-gros jeu...

— Durozel, vous êtes terrible aujourd'hui avec vos réflexions.

— C'est que je voudrais vous donner mon expérience. Mais je n'en ferai plus; parlez.

— D'abord, si vous connaissiez cette jeune fille, vous en auriez aussi bonne opinion que moi Elle s'exprime très-bien, elle a de bonnes manières, elle a été bien élevée; cela se voit tout de suite: elle doit appartenir à une honnête famille à laquelle il sera arrivé de grands malheurs.

— Voilà un roman tout fait. Mais cet homme de mauvaise mine qui va chez cette demoiselle... cet homme, le seul qu'elle reçoive, dit-on, comment expliquerez-vous cette singulière société?

— Je ne sais... Après tout, on peut avoir une redingote percée, et être un fort honnête homme! Au reste, je pense aussi qu'il y a quelque chose de mystérieux... qu'il y a un secret dans la vie de la jolie Marguerite; est-ce une raison pour penser du mal d'elle!... Je ne la connais que depuis bien peu de temps; mais, plus tard, lorsqu'elle verra que je suis digne de sa confiance, elle m'apprendra sans doute tous ses malheurs. Mon seul espoir était de la revoir, de chercher à obtenir... son amitié... Mais voyez quelle est ma position maintenant: pour aller chez mademoiselle Marguerite, il me faut passer devant la porte d'Amandine... celle-ci est jalouse... très-jalouse de sa voisine... elle est capable de m'attendre, de me guetter... de m'empêcher de monter au cinquième, ou bien de crier, de faire une scène dans l'escalier... Alors mademoiselle Marguerite saura que je suis l'amant de sa voisine... et j'en serais désolé; car quand je lui dirai que c'est elle... elle seule que j'aime, elle ne voudra plus me croire... Ah! mon ami, vous voyez bien que ma situation est cruelle, et que j'avais raison de me désoler de ce qui m'est arrivé.

— Calmez-vous. Je conviens que vous pourrez quelquefois vous trouver dans l'embarras, mais avec de l'esprit on se tire toujours d'affaire.

— Ah! Durozel, je n'ai pas d'esprit, je n'ai que de l'amour.

— Vous êtes trop modeste; je sais mieux ce que vous valez que vous-même. D'ailleurs, mon cher Alexis, l'amour doit rendre ingénieux. Il est vrai que vous avez affaire à forte partie; car Amandine est fine, rusée; elle est femme dans toute la force du terme; mais elle est amoureuse de vous, et elle sera encore fort heureuse de croire ce que vous voudrez bien lui dire.

— Vous qui êtes si adroit, Durozel, ou qui du moins savez si bien comment vous tirer d'affaire, quel moyen emploieriez-vous demain... car je veux revoir Marguerite demain!... quel moyen pour monter chez elle, sans être vu d'Amandine, qui laisse, toujours sa porte entrouverte?

— Quel moyen?... Parbleu! les plus simples sont toujours les meilleurs : j'attendrais, pour entrer dans la maison, qu'Amandine fût sortie, et, pour cela, je la guetterais dans la rue.

— Fort bien; mais si Amandine ne sort pas de la journée? elle en est capable... d'autant plus qu'elle espère que j'irai la voir.

— Alors j'attendrais au lendemain.

— Et si elle ne sort pas le lendemain?

— J'attendrais encore...

— Ah! vous me faites mourir avec vos continuelles attentes!...

— Alors, mon cher ami, trouvez un autre moyen... ou montez hardiment sans vous arrêter au quatrième, et bravez la colère de la jalouse couturière; mais prenez garde! les grisettes ont toujours mille ruses toutes prêtes pour se venger d'une rivale!

Alexis ne dit plus rien; il réfléchit, il cherche, il est inquiet, il a de l'humeur, et la gaieté de Durozel l'augmente encore; mais celui-ci est si content de le voir guéri de sa passion pour madame de Pomponney, qu'il n'est nullement disposé à prendre au sérieux sa situation avec Amandine. Alexis ne veut accompagner son ami ni en société ni au spectacle; il le quitte le soir, et rentre chez lui pour penser à Marguerite; un nouvel amour donne toujours beaucoup d'occupation, et Alexis ne savait pas aimer à demi.

Le lendemain, aussitôt après son déjeuner, le jeune amoureux se dirige vers le faubourg du Temple; il passe sans s'arrêter devant la demeure de Julienne, et gagne la rue Corbeau. Arrivé devant la maison où demeurent sa nouvelle maîtresse et sa nouvelle passion, Alexis s'arrête en se disant :

— Faut-il entrer?... faut-il me risquer?

Après plusieurs minutes d'hésitation, il entre dans la maison et se trouve nez à nez avec le portier, qui balayait sa cour. M. Leveau était fort propre, il balayait presque toute la journée; mais les locataires prétendaient qu'il ne faisait cela que pour trouver l'occasion de parler avec toutes les personnes qui entraient dans la maison ou en sortaient.

M. Leveau repousse en arrière de sa tête un bonnet de soie noire qui avait été fait avec les hauts de plusieurs bas et qui retombait sans cesse sur ses yeux. Il regarde Alexis d'un air malin en murmurant :

— Cette fois-ci, chez laquelle allez-vous?... car maintenant je ne serai pas si bête!... je sais que vous en connaissez à deux étages!.. Hé! hé!...

Alexis s'arrête, la question du portier le contrarie : il est sur le point de se fâcher, mais il sent que ce serait trop fort, et, portant la main à sa poche, il en tire deux pièces de cinq francs qu'il présente à M. Leveau, en lui disant :

— Est-ce que cela ne vous est pas indifférent que j'aille chez l'une ou chez l'autre?

Le portier, qui a paru un moment asphyxié par la vue des deux pièces de cinq francs, fait un salut jusqu'à terre, pendant lequel son bonnet, beaucoup trop large, lui retombe sur le visage, au point qu'il n'y voyant plus clair, M. Leveau saisit au hasard son nez, et semble vouloir faire un mouchoir de son bonnet de soie. Enfin, étant parvenu à dépêtrer sa figure de ce nouveau masque, il s'écrie :

— C'est-à-dire, monsieur, que vous pouvez circuler dans toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier... je vous en laisse la liberté. Je vous reconnais pour un homme comme il faut... au premier chef! Allez voir vos petites amies!... ça ne me regarde plus...

— Très-bien. En ce moment mademoiselle Amandine est-elle chez elle?

— Elle y est.

— Et mademoiselle Marguerite?

— Elle y est, *idem*, comme on dit chez le traiteur... un *idem* à la sauce... hé! hé!...

— Monsieur Leveau?

— Ah! monsieur sait mon nom... j'en suis honoré.

— Je l'ai su par mademoiselle Amandine..

— Elle sait tous les noms du quartier.

— Si... si, par hasard, mademoiselle Amandine vous demandait si vous m'avez vu venir dans la maison... ne dites jamais que vous m'avez vu.

— Compris... je ne le dirai jamais... Fiez-vous à moi! Leveau est incapable de vous faire du mal.

Alexis gagne l'escalier, fort satisfait d'avoir mis le portier dans ses intérêts. C'est chez Marguerite qu'il veut aller, et, tout en montant, il se dit :

— Pourvu qu'Amandine ne me voie pas?

Arrivé au troisième étage, il ne pose plus son pied qu'avec précaution sur les marches de l'escalier; il s'y prend si bien, qu'il est impossible d'entendre ses pas. Parvenu au quatrième, il lui semble que la porte de la jeune couturière est fermée; il est enchanté de cette circonstance, et se glissant comme un sylphe sur le carré, il a déjà dépassé la porte fatale, et va mettre le pied sur les marches de l'étage supérieur, lorsqu'il se sent retenu par sa redingote.

Alexis se retourne; il aperçoit Amandine qui est sortie de chez elle comme une fusée, et qui, tout en le retenant par sa redingote, lui dit d'un air moitié riant, moitié colère :

— Où donc allez-vous, mon bon ami?

— Mais... je... j'allais chez vous ..

— Ah! c'est qu'on aurait cru que vous passiez ma porte.

— Je suis très-distrait... tous ces carrés se ressemblent...

— C'est juste! mais je suis bien aise de m'être trouvée là pour vous empêcher de faire d'autre méprise .. Allons, venez, bel étourdi!

Et mademoiselle Amandine, qui n'a pas lâché le pan de la redingote, pousse Alexis devant elle, le fait entrer dans son appartement, et en referme la porte avec fracas.

Le pauvre Alexis est entré, et il veut tâcher de ne point paraître contrarié; il s'efforce d'être gai, aimable, mais la jolie grisette est trop fine pour s'y tromper, et, au bout de quelque temps, elle lui dit avec un sourire ironique :

— Savez-vous, mon bon ami, que vous êtes bien léger, bien aérien, en montant un escalier?

— Pourquoi cela?

— C'est que vous ne faites pas plus de bruit qu'un chat!

— Je n'aime pas à faire du bruit.

— Oh! vous avez raison; marcher sur ses pointes c'est plus fashionable... C'est bien chez moi que vous mentiez, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— A la bonne heure. C'est que si je croyais le contraire, j'irais arracher les yeux à la voisine d'ici dessus; j'inventerais de vilaines choses pour la vexer.

— Mademoiselle, c'est très-mal ce que vous dites là... Cette jeune personne ne vous a rien fait, et je ne comprends pas pourquoi vous lui en voulez tant!...

— Mademoiselle!... Voyez-vous comme monsieur prend tout de suite ses grands airs quand on parle de la petite chipie... Oh! vous l'aimez, j'en suis sûre!

Et la grisette se met à pleurer, c'est son grand moyen quand elle veut émouvoir Alexis; elle a constamment des larmes à son service, et elle sait les employer si à propos, que cela produit toujours l'effet qu'elle a espéré.

Lorsque Alexis a employé tous ses moyens de consolation, il prend congé d'Amandine, qui ne manque pas de le reconduire sur le carré, de le regarder descendre l'escalier, et de lui parler tant qu'elle peut l'apercevoir.

Le jeune homme s'en va très-contrarié; il peste, il murmure en passant devant M. Leveau, qui lui fait un signe d'intelligence en s'écriant :

— Soyez tranquille, je ne dirai pas que vous êtes venu!

— Me voilà bien avancé!... se dit Alexis lorsqu'il est dans la rue; je n'ai pu aller chez Marguerite! Amandine me guettait, bien certainement... Je me rappelle maintenant qu'elle a deux trous à sa porte pour voir ce qui se passe sur son carré... Mais demain serai-je plus heureux?... Que je suis donc fâché d'avoir fait la conquête de cette couturière!

Le lendemain, Alexis revient plus tard dans la journée; il se flatte qu'Amandine sera sortie, mais elle est chez elle. Il monte en employant les mêmes précautions que la veille, il est encore saisi au passage, et c'est au quatrième qu'il est obligé de rester tout le temps qu'il aurait voulu passer au-dessus.

Plusieurs jours s'écoulent, et Alexis ne peut parvenir à arriver jusqu'à cette jeune fille qu'il brûle de revoir, car, ainsi que c'est l'ordinaire, les obstacles qu'il rencontre ne font qu'irriter ses désirs.

— Mademoiselle Amandine est donc toujours chez elle maintenant!... s'écrie Alexis avec humeur, en recevant la réponse ordinaire du portier.

— Il est certain, répond M. Leveau, que cette demoiselle devient bien attachée à ses *foitliers*. Elle ne sort plus.

— Mais pour son déjeuner, son dîner, quand donc fait-elle ses emplettes?

— Elle n'y va plus elle même, elle m'envoie prendre le menu à la vacherie... je fais... toutes ses commissions domestiques.

— Si vous refusiez de les faire?

— Je n'en ai pas le droit; d'ailleurs, elle en enverrait un autre, v'là tout!

Alexis commence à trouver mademoiselle Amandine fort ennuyeuse. Il se lasse d'aller chez elle, il s'y déplait et ne la console plus quand elle pleure. Une autre femme se fâcherait, bouderait, renoncerait à guetter sans cesse un homme qui est contrarié d'inspirer tant d'amour; mais la jeune couturière paraît décidée à tout braver pour empêcher Alexis de revoir la petite Marguerite.

— Si Amandine ne veut plus sortir afin de rester en sentinelle sur son carré, dit un jour Alexis au portier, est-ce que mademoiselle Marguerite fait de même? est-ce qu'elle ne met pas le pied dehors?

— Pardonnez-moi, dit M. Leveau, la demoiselle du cinquième va elle-même à ses provisions de bouche; mais c'est le soir qu'elle prend l'air.

— Le soir, à quelle heure à peu près?

— Vers huit heures.

— Bon, je l'attendrai dans la rue, se dit Alexis, et si je ne puis lui parler chez elle, au moins je la verrai dehors.

Dès le même soir, Alexis attend l'heure qu'on lui a indiquée pour aller rôder dans la rue Corbeau. A huit heures et un quart, il aperçoit Marguerite qui sort de sa maison, un petit panier au bras, et descend vers le bas du faubourg. Alexis juge prudent, avant de la rejoindre, d'attendre qu'elle soit un peu éloignée de sa demeure; enfin il presse le pas et se dispose à la suivre, lorsqu'il sent un bras que l'on glisse sous le sien, en lui disant :

— Comment, vous voilà, mon bon ami! ah! que je suis contente de vous rencontrer!...

C'est Amandine, toujours Amandine, qui vient de prendre le bras d'Alexis; Amandine qui probablement descend quand elle voit descendre sa voisine, et la guette dans la rue pour voir si elle n'y fait pas de rencontres.

Alexis étouffe de dépit, mais il s'efforce de cacher sa colère en disant à Amandine :

— Vous sortiez, vous aviez affaire... je ne veux pas vous gêner.

— Me gêner!... vous, mon bon ami! vous savez bien que c'est impossible. J'allais acheter un petit neufchâtel, voilà tout.

— Eh bien! allez-y... je vous attendrai.

— Oh! non... vous allez venir avec moi... c'est chez la fruitière, à deux pas...

— Y pensez-vous!... que j'aille acheter un neufchâtel, moi!

— Cela vous contrarie... eh bien! je n'irai pas, voilà tout... Pour vous, mon bon ami, on peut bien se passer de fromage!

Alexis ne trouve rien à répondre, il est obligé de rester avec Amandine et de renoncer encore à l'espoir de rejoindre Marguerite. Mais il suffoque et se dit tout bas : — Qu'on est malheureux d'être aimé comme cela!

Alexis contait à Durozel ses ennuis, ses contrariétés et la conduite d'Amandine, qui surpassait en surveillance toutes les duègnes de comédie; mais Durozel avait la cruauté de rire des malheurs de notre amoureux, et celui-ci trouvait fort mal que l'on prît gaiement ce qui avait rapport à ses nouvelles amours.

Près d'un mois s'est écoulé depuis qu'Alexis a été chez la petite Marguerite, et depuis ce temps, il lui a été impossible de parler à cette jeune fille; tout ce qu'il a fait pour se rapprocher d'elle a échoué, grâce à l'active surveillance d'Amandine qui est toujours là, qui passe sa vie en faction derrière sa porte, et qui arrive toujours au moment où on l'attend le moins pour déjouer les tentatives de celui qui brûle de lui être infidèle.

Alexis ne sait plus quel moyen employer pour arriver jusqu'à Marguerite, et pourtant il ne se sent pas la patience d'attendre davantage. Souvent il a été tenté de braver la colère d'Amandine et de monter au cinquième, en avouant franchement qu'il veut revoir Marguerite; mais il est arrêté par la crainte de susciter quelque scène désagréable à cette jeune fille, ce que la couturière a juré de faire, si jamais elle voit Alexis aller chez sa voisine.

Il est onze heures du matin; Alexis se promène de long en large dans la rue Corbeau, devenue sa promenade habituelle; Leveau, placé sur le seuil de sa porte cochère, le menton appuyé sur son balai, regarde avec attendrissement le jeune homme qui le bourre de pièces de cent sous et murmure :

— Sapristi!... si je pouvais trouver une échelle assez haute pour atteindre au cinquième, notre amoureux entrerait par la fenêtre et n'aurait pas besoin de passer par l'escalier, que la couturière garde comme un vrai *blocus!*... Oh! ces couturières... quel fil ça vous a!... Il y est tout de même le calembour.

Tout à coup Alexis se jette dans deux personnes qui venaient devant lui et que sa préoccupation l'avait empêché d'apercevoir. C'est le petit Frison accompagné de son ami Grandinet qui a ses socques et porte son accordéon sous son bras.

— Eh! c'est M. Alexis! s'écrie Frison; il y a un siècle que nous ne nous sommes vus... Je vous présente Grandinet que je viens de tirer d'une position bien embarrassante : il était chez une dame à laquelle il se permet de faire la cour, sous prétexte de lui montrer l'accordéon; moi, j'arrive bien innocemment. En m'entendant sonner, la dame s'écrie : C'est mon mari! Et là-dessus, voilà mon Grandinet qui court se cacher sous le lit. Quand on me reconnaît, on lui crie de se montrer, de quitter sa cachette; mais impossible de le faire sortir de dessous le lit!... il s'y blottissait comme un vrai rat : j'ai été obligé de prendre une houssine pour lui faire abandonner sa position.

— Eh! eh! ce n'est pas vrai! Je suis sorti de bonne volonté! répond le petit homme en ricanant.

Alexis n'a prêté que fort peu d'attention au récit de Frison, et celui-ci, remarquant son air triste, lui dit :

— Qu'avez-vous donc?... vous avez l'air gai comme la place Royale.

— Ah! mon cher monsieur Frison, j'ai bien des peines!

— Si ce sont des peines d'amour, c'est facile à guérir.

— Cela vous est bien aisé à dire...

— Contez-moi ce qui vous tourmente; je parie un déjeuner que j'arrange l'affaire.

— Ah! si vous pouviez me tirer d'embarras, vous seriez un ange!... je vous sauterais au cou de bon cœur!...

— Je ne tiens pas à ce que vous me sautiez au cou; mais parlez donc, ce serait déjà terminé.

— Vous connaissez mademoiselle Amandine...

— Celle qui nous a donné une soirée où Grandinet a gardé ses socques, et un souper composé de trois plats de pommes cuites? nous la connaissons; ensuite.

— Il y a au-dessus de chez elle une jeune personne à qui je brûle de parler...

— La jeune personne que vous avez sauvée un soir qu'il ne faisait pas de lune... très-bien.

— Mais mademoiselle Amandine est toujours sur son carré, elle me guette... je ne sais pourquoi...

— Si fait, vous savez bien pourquoi, et moi aussi; parbleu ce n'est pas un mystère. Amandine dit à tout le monde que vous êtes son amant.

— Quoi! vraiment! elle dit cela?...

— Il y a des femmes qui cachent leurs faiblesses, il y en a d'autres qui les tambourinent... tout cela dépend de la grosseur du mollet.

— Eh! eh! eh!

— Grandinet, on ne vous demande pas votre avis. Revenons à votre affaire. Vous voulez aller chez la jeune voisine, et vous craignez d'être vu d'Amandine? Je lève l'obstacle, j'attire Amandine dehors, je la retiens au moins deux heures loin de chez elle, pendant ce temps vous allez en conter à la jolie fille du cinquième...

— Ah! mon cher Frison, s'il était possible!

— Tellement possible, que nous allons sur-le-champ exécuter la manœuvre. Grandinet, attention; vous allez vous rendre chez mademoiselle Amandine, celle chez qui je vous ai mené passer une soirée délirante

— Oui, oui, je sais... une femme bien faite... eh! eh!

— Allons, point d'idées voluptueuses... ce petit homme est chaud comme une truffe!... Vous allez monter chez la couturière, et vous lui direz : — Je viens de la part de M. Alexis Ranville et de M. Frison; ces messieurs déjeunent au *Banquet d'Anacréon*, en face du théâtre Saint-Martin, et ils m'envoient vous chercher... ils vous attendent avec des huîtres et du champagne. Si Amandine paraissait hésiter à venir, vous pouvez ajouter : Il y a avec ces messieurs deux jolies femmes que Frison a amenées; alors je réponds qu'elle viendra sur-le-champ. Vous avez entendu?...

— Très-bien, très-bien .. j'y vais... Ah çà, mais... si mademoiselle Amandine vient avec moi, qu'est-ce que j'en ferai? où la conduirai-je?

— Eh! parbleu, au *Banquet d'Anacréon*, où je vous attendrai dans un cabinet donnant sur le boulevard... et dans la compagnie d'un déjeuner un peu soigné... c'est M. Alexis qui paye ; c'est convenu.

— Oh! tout ce que vous voudrez! s'écrie Alexis qui est transporté de joie en écoutant le plan de Frison. Un déjeuner... un dîner, un souper... Tâchez seulement de garder Amandine le plus longtemps possible!...

— Nous la garderons, j'en réponds.

— Ah çà! je suis du déjeuner, moi?... eh! eh! eh! demande Grandinet en riant.

— Cela va sans dire, petit licheur. Courez vous acquitter de votre commission, ramenez Amandine avec vous, et on vous fera cadeau d'une paire d'échasses.

— Ah! que c'est méchant!

— Si l'on vous questionne, n'allez pas vous troubler! M. Alexis est avec moi et des dames au *Banquet d'Anacréon*, ne sortez pas de là.

— Soyez donc tranquille! je suis roué comme un marquis!

Grandinet arpente la rue de toute la longueur de ses petites jambes, et on le voit bientôt entrer dans la maison d'Amandine.

— Maintenant, dit Frison à Alexis, cachez-vous quelque part... cachez-vous bien, sans quoi tout serait manqué...

— Oh! soyez tranquille.

— Quand vous aurez vu sortir Amandine avec Grandinet, vous pourrez sans crainte monter chez votre autre belle...

— Mon cher Frison! que de reconnaissance!...

— Pas du tout; entre hommes, ce sont des services qu'on se rend réciproquement. Moi, je cours au *Banquet d'Anacréon*... Ah! diable!... c'est que...

— Quoi donc?... qui vous arrête?...

— Nous sommes au 18 du mois, et je n'ai plus d'argent.

— Eh! que ne parlez-vous?... voilà ma bourse... ne la ménagez pas.

— Au fait, c'est vous qui devez payer les frais de l'entreprise... mais il vous sera rendu un compte fidèle... je garderai la carte du traiteur...

— Allez, mon cher Frison, et gardez Amandine bien longtemps...

— Jusqu'à demain, si c'est possible; je suis capable de passer la nuit chez le traiteur pour vous être agréable.

En disant ces mots, Frison se met à courir, et disparaît bientôt par la rue Bichat. Alexis va alors se placer sous une porte un peu au-dessus de la demeure d'Amandine, et d'où il pourra voir, sans être vu, tous ceux qui sortiront de cette maison, qui renferme maintenant l'objet de ses amours.

Quelques minutes s'écoulent; de temps à autre Alexis avance la tête pour regarder dans la rue, puis il se renfonce lorsqu'il aperçoit quelqu'un; rien ne ressemble plus à un mouchard qu'un amoureux, excepté pour les jeunes femmes, qui devient tout de suite ce que fait dans la rue un homme qui pendant une demi-heure y reste à la même place.

Alexis compte les minutes; cependant il réfléchit que, pour suivre Grandinet chez un restaurateur, Amandine aura voulu faire un peu de toilette; il faut donc calculer le temps qu'elle peut mettre à se parer. Enfin un homme sort de la maison : c'est Grandinet, il est facile à reconnaître; mais il est seul. Alexis croit tout espoir perdu, lorsqu'une femme sort aussi et rejoint Grandinet dans la rue. C'est Amandine, c'est bien la jeune grisette qui a mis un petit chapeau, un châle, qui s'est parée, enfin, pour aller au *Banquet d'Anacréon*.

Alexis ne se sent pas de joie; ses yeux ne quittent pas Amandine, qui marche à côté de Grandinet, lequel lui a offert son bras, qu'elle a refusé; il les voit descendre la rue et tourner du côté du faubourg du Temple. Alors le jeune homme s'élance avec la rapidité de la flèche vers cette maison qu'il ne perdait pas de vue; il traverse la cour, et monte l'escalier sans répondre au portier, qui lui crie :

— Pas de sentinelle!... le blocus est levé... Quand les chats sont sortis, les souris dansent.

Alexis a bientôt gravi les cinq étages : il est devant la porte de Marguerite; alors seulement il s'arrête pour reprendre haleine : son cœur bat avec tant de force qu'il ne pourrait parler. Que va-t-il dire à cette jeune fille? que va-t-il lui demander? Il n'en sait rien; mais il faut qu'il la voie. Il se décide à sonner et frappe en même temps.

La porte s'ouvre. Marguerite paraît; en reconnaissant Alexis, une rougeur subite vient colorer son joli visage; une vive émotion se manifeste sur ses traits, et, sans avoir la force de dire un mot, elle reste devant le jeune homme, qui est lui-même tout tremblant.

— Mademoiselle, dit enfin Alexis, vous avez dû me trouver bien malhonnête de ne point être revenu... m'informer de votre santé.

— Moi, monsieur, répond la jeune fille, en tâchant de cacher son émotion. Mais pourquoi donc aurais-je pensé cela?... vous n'aviez aucune raison pour revenir chez moi.. et d'ailleurs je vous avais lit que je ne pouvais recevoir personne.

— Oui, vous m'aviez dit cela... et cependant, mademoiselle, depuis notre dernière entrevue, mon seul désir, mon vœu le plus cher était de vous revoir... de vous parler... de me rapprocher de vous. .

Marguerite lève un moment les yeux sur Alexis, et il y a dans son regard quelque chose qui est comme un reproche de vouloir la tromper ; mais aussitôt elle s'efforce de sourire et répond :

— Monsieur, je ne sais pas pourquoi vous me dites cela... Rien ne vous oblige à me faire croire... ce que vous ne pensez pas... Je ne dois vous inspirer aucun intérêt... Vous me connaissez à peine, et je n'ai pas le droit de trouver mauvais que ce soit .. pour d'autres que moi que vous veniez... si souvent dans la maison.

Quoique Alexis dût s'attendre à ce que la jolie fille du cinquième sût qu'il allait chez Amandine, il n'en demeure pas moins confus et embarrassé de ce qu'on vient de lui dire : il ne sait que répondre; et Marguerite, qui voit son trouble, semble fâchée d'avoir parlé de sa voisine ; prenant un air plus aimable, elle lui dit :

— Mais je vous laisse sur le carré... ce n'est pas honnête... Puisque vous êtes déjà entré chez moi... puisque vous connaissez mon modeste réduit... je puis bien vous y recevoir encore... D'ailleurs... j'ai aussi à vous parler, monsieur... et je profiterai de cette occasion...

— Vous avez à me parler, mademoiselle ?

— Oui, monsieur. Mais entrez... je vous en prie.

Alexis ne se fait pas répéter cette invitation, il suit mademoiselle Marguerite dans la chambre qui compose tout son appartement; et, acceptant une chaise qu'elle lui présente, s'assied tout près d'elle. Mais la jeune fille éloigne alors sa chaise, et Alexis n'ose point se rapprocher.

Marguerite semble à son tour être embarrassée et ne savoir comment entamer l'entretien : de son côté, Alexis se sent si heureux de se retrouver près de celle qu'il aime, de pouvoir la contempler tout à son aise, qu'il n'a plus d'autre pensée; son âme a passé tout entière dans ses yeux.

C'est Marguerite qui la première rompt le silence.

— Monsieur... je vous ai dit que je désirais vous parler... c'est pour... c'est afin de vous dire... Mon Dieu, je ne sais comment vous expliquer cela... Cela va vous fâcher peut-être, et telle n'est pas mon intention.

— Oh! mademoiselle, parlez sans crainte... Comment pourrais-je me fâcher de ce que vous me direz! moi, qui suis si heureux de vous voir, de me retrouver ici, près de vous. Ah! si vous saviez combien je désirais ce moment! combien...

— Monsieur, dit Marguerite d'un air de dignité et en interrompant Alexis, ce n'est pas là ce que je vous demande. Veuillez bien m'écouter...

Le ton un peu sévère de la jeune fille impose à Alexis; il baisse les yeux en balbutiant :

— Je vous écoute, mademoiselle.

— Je ne vois presque personne, monsieur ; la solitude me convient et j'ai dû ne pas répondre aux avances de... quelques voisines qui semblaient vouloir se lier avec moi. A Paris, il me semble que chacun peut être libre de sa conduite; la mienne d'ailleurs ne devait offenser personne : polie avec tout le monde, je croyais n'avoir jamais mérité qu'on ne le fût pas avec moi...

— Comment, mademoiselle... aurait-on osé...

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, je vous en prie, monsieur. Depuis le jour où vous êtes venu chez moi... j'ignore pourquoi je suis en butte à des vexations continuelles de la part de... de mademoiselle Amandine... ma voisine d'ici-dessous... Qu'ai-je donc fait pour cela, monsieur, je vous le demande?... Est-ce parce que je ne sors jamais, parce que je ne reçois personne?... Est-ce que cela importe à cette demoiselle?... Elle craignait que vous ne revinssiez me voir; plusieurs fois dans l'escalier, pendant que je montais, elle a eu soin de crier bien haut, de façon à ce que je l'entendisse, qu'elle se vengerait de moi... si... si... je vous recevais... Et puis... elle me fait mille méchancetés... elle attache des souris mortes au cordon de ma sonnette... elle fourre... je ne sais quoi dans ma serrure, pour que je ne puisse plus ouvrir ma porte... Et, dernièrement... c'était le soir... je suis tombée en montant mon escalier parce qu'on avait attaché une ficelle en travers des marches.

— Ah! quelle horreur!

— Ah! monsieur... je ne prétends pas vous brouiller avec mademoiselle Amandine! Je ne vous empêche pas d'y aller tous les jours, d'y être toute la journée... Certainement cette demoiselle est fort bien et mérite d'être aimée... D'ailleurs, cela ne me regarde pas... mais, seulement, priez-la de ne plus me faire de méchancetés... dites-lui qu'elle a bien tort d'être jalouse de moi... que vous ne pensez pas à moi... que vous n'y avez jamais pensé... et que c'est bien vilain de faire de la peine à quelqu'un qui ne lui a fait aucun mal.

Des pleurs tombaient des yeux de Marguerite, et elle cache sa figure dans son mouchoir en finissant de parler. Quant à Alexis, il est tellement ému, tellement exaspéré, qu'il s'est levé et marche à grands pas dans la chambre, en s'écriant :

— Mon Dieu! est-il possible que le monde soit aussi méchant!... faire de telles noirceurs à une jeune fille douce, modeste... à quelqu'un qui n'a point d'amis, de parents, de protecteurs pour la défendre... et c'est pour cela, sans doute, qu'on se permet de l'opprimer!... Et c'est moi qui suis cause de toutes vos peines... c'est moi qui vous attire tous ces désagréments... moi, qui aurais voulu, au contraire, connaître vos chagrins pour les adoucir... qui aurais été si heureux

de vous être utile... d'obtenir votre confiance, et de vous prouver que j'en étais digne !... Ah ! mademoiselle, combien vous devez me haïr !...

Alexis s'était rapproché de Marguerite ; il avait saisi une de ses mains, qu'il pressait dans les siennes, et la jeune fille lui répond en cherchant à dégager sa main :

— Non, monsieur, je ne saurais haïr quelqu'un qui a été mon protecteur ; dites seulement à mademoiselle Amandine de ne plus s'occuper de moi.

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, on ne se permettra plus rien qui vous soit désagréable, je vous l'assure... Mais moi, me pardonnerez-vous tous les ennuis que je vous ai causés ?... Depuis que je ne vous ai vue, si vous saviez combien j'ai été malheureux... combien il me tardait de vous parler... Ah ! ne retirez pas votre main... laissez-moi la presser encore dans les miennes, ou je croirai que vous ne m'avez pas pardonné !...

Marguerite hésitait ; elle voulait dégager sa main, cependant elle mettait bien peu de force pour la retirer ; et le jeune homme venait de porter cette main à ses lèvres, lorsque la porte d'entrée, qui n'avait été que poussée, s'ouvre tout à coup avec fracas, et mademoiselle Amandine entre, ou plutôt saute dans la chambre, car d'un seul bond elle se trouve entre Alexis et Marguerite.

— Ah ! je vous y prends ! monstre ! perfide ! s'écrie Amandine, dont le visage est pourpre, les yeux étincelants, et que la colère fait bégayer... J'en étais... sûre... que monsieur était ici... On m'envoie chercher par le petit nain... on me fait aller au Banquet d'Ane... d'Ane... enfin de l'Ane à quelqu'un... J'arrive, je trouve le petit Frison qui mange des huîtres, qui boit du champagne... Il croit me séduire avec cela ; mais c'est mon volage que je voulais : « Il va venir, me dit-on ; déjeunez toujours avec nous... — Oh ! pas de ça, que je dis ! je vois la ficelle... Vous êtes un petit rusé, monsieur Frison ; mais ce n'est pas moi qu'on attrape !... On m'a fait sortir, je devine pourquoi maintenant... M. Alexis est chez sa tourterelle du cinquième... »

— Mademoiselle, je vous prie...

— Taisez-vous, traître !... Je dis adieu à vos amis... ils veulent me retenir de force... Oh ! alors, c'était drôle... J'ai joliment bousculé M. Frison, et j'ai cassé six assiettes sur la tête de cette petite horreur de Grandinet. Enfin je suis partie ; j'ai toujours couru depuis le restaurateur jusqu'ici... Je suis sûre que je n'ai pas mis dix minutes... J'avais un pressentiment de ce qui se passait... J'ai fait pirouetter le portier, qui voulait, je crois, mettre son balai dans mes jambes... car monsieur a corrompu toute la maison !... Et c'était pour me tromper, pour venir faire la cour à mademoiselle que l'on m'avait attirée dehors... Après m'avoir juré qu'on ne pensait pas à mademoiselle, on grimpe ici dès que j'ai le dos tourné... Et cette vertu si farouche, qui ne veut recevoir personne !... se laisse très-bien apprivoiser... Elle se fait baiser la main... un genre de duchesse ! On ne devrait pas tant faire la pudique quand on cherche à subtiliser l'amant de sa voisine ; car mademoiselle sait très-bien que vous êtes mon amant !...

Marguerite ne répond rien. Pendant qu'Amandine exhale sa colère, elle est allée s'asseoir dans un coin de la chambre, et elle se contente de pleurer. Mais à la vue des larmes que répand la jeune fille, Alexis a retrouvé toute son énergie, et, se plaçant devant la couturière, il lui dit :

— Mademoiselle, votre conduite est aussi inconvenante que ridicule. Vous insultez une personne que vous devriez respecter.

— Respecter !... Ah ! par exemple ! le plus souvent !...

— Oui, respecter ; et au lieu de cela, vous vous êtes permis mille méchancetés...

— Ah ! il paraît que mademoiselle s'est plainte à monsieur... Je lui en ferai bien d'autres à cette petite chipie-là...

— Sortez ! sortez sur-le-champ ! s'écrie Alexis avec colère. Un mot de plus, et je serais capable d'oublier que vous êtes une femme !

— Oh ! j'en suis bien fâchée, mais je ne sortirai pas sans vous !

— Eh bien ! venez, venez ! Aussi bien notre présence en ce moment doit être un supplice pour mademoiselle...

En disant ces mots, Alexis saisit le bras d'Amandine, et, la faisant marcher devant lui, il l'a bientôt fait sortir de la chambre, et redescend avec elle l'escalier.

S'apercevant qu'Alexis est sérieusement fâché, Amandine commence à changer de ton, et arrivée devant sa porte, elle lui dit d'un air attendri :

— J'espère que vous allez entrer chez moi maintenant... La voisine vous a possédé assez longtemps ; ce doit être à mon tour...

— Non, mademoiselle, je ne veux pas entrer chez vous... je ne veux plus y retourner...

— Oh ! si vous faisiez une chose comme cela !... Alexis, mon petit Alexis... vous voulez me punir, parce que je vous aime trop... Alexis... entrez un petit peu.

— Non, mademoiselle... Adieu !

— Comment ! monsieur, vous me quittez ainsi ?... Ce n'était donc que pour mademoiselle Marguerite que vous étiez venu dans la maison ?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous osez me l'avouer ?

— Je ferai bien mieux, je retournerai chez mademoiselle Marguerite ; j'irai tous les jours si cela me convient, et je vous défends à l'avenir de vous mêler de mes affaires.

— Ah ! quelle horreur... quelle infamie !... Eh bien ! il s'en va !... Alexis, écoutez-moi donc... je vais me trouver mal... Alexis !... Il ne m'écoute pas. Ah ! si je pouvais me jeter par-dessus la rampe sans me blesser.

Amandine se penche sur la rampe, mais elle ne se jette pas par-dessus ; seulement, ne sachant comment exprimer sa colère, elle se saisit d'un pot de réséda que sa voisine, l'actrice de Franconi, laissait sur son carré, et elle le jette du haut en bas des escaliers. Le pot tombe en éclats sur le chat de M. Leveau, et le portier pousse des cris horribles en voyant son chat aplati.

Alexis est sorti de la maison la tête brûlante et le cœur palpitant d'amour et de colère. Il cherche dans sa tête comment il s'y prendra pour revoir Marguerite. Quoique bien décidé à rompre entièrement avec Amandine, il ne voudrait pas cependant que ses visites causassent encore des désagréments à celle dont il se sent plus épris que jamais.

Depuis longtemps Alexis se promenait sur les boulevards, ne sachant encore à quel parti s'arrêter. Tout à coup il aperçoit devant lui Frison et Grandinet. Le premier est un peu gris, cela se voit facilement à ses yeux et à sa démarche ; le second a la tête enveloppée de compresses, ce qui ne l'empêche pas de tenir son accordéon sous son bras.

— Mon cher ami ! s'écrie Frison en reconnaissant Alexis, nous avons gardé votre *Hermione* le plus que nous avons pu... Mais, ma foi, c'est une lionne que cette jeune Amandine... Voyez dans quel état elle a mis ce malheureux Grandinet... Il a eu six assiettes et un compotier de tués... pas sous lui, mais sur lui... C'est égal, nous avons joliment déjeuné... N'est-ce pas, Grandinet ?

— Oui... mais j'ai deux énormes bosses au front... eh ! eh !

— Vous direz que c'est une femme jalouse qui vous a rossé, Grandinet, et cela vous fera honneur. Nous allons chez la céleste Julienne, monsieur Alexis ; y venez-vous avec nous ?

— Oh ! non... je ne veux plus y aller... Je déteste toutes vos grisettes, je ne veux plus en voir aucune... Cette Amandine ! si vous saviez tout ce qu'elle a fait !... Non, je vous le répète, je ne veux plus revoir aucune de ces demoiselles... ce n'est plus auprès d'elles que je veux chercher des consolations.

En disant cela, Alexis quitte les deux amis et se rend en toute hâte chez Durozel, auquel il veut conter les événements de la matinée ; mais Durozel était absent. Il faut donc que le pauvre amoureux reste livré à lui-même. La soirée lui semble mortelle. Vingt fois il est tenté de retourner chez Marguerite ; mais il craint qu'une seconde visite le même jour ne soit indiscrète, surtout après la scène qui s'est passée le matin, et malgré toute l'impatience qu'il éprouve, il se décide à attendre au lendemain.

Il passe la nuit à penser à ce qu'il pourra dire à Marguerite pour la convaincre qu'il n'aime pas Amandine, qu'il ne l'a jamais aimée, et que c'est d'elle seule qu'il est amoureux. Le jour vient ; il n'a pas reposé un instant. Mais il y a un âge où l'amour tient lieu de sommeil, où l'on aime mieux penser que dormir et où le corps s'accommode de tout cela.

Dès que neuf heures ont sonné, Alexis quitte sa demeure et se rend rue Corbeau. M. Leveau est déjà sur la porte avec son balai. Alexis passe brusquement en disant :

— Je vais au cinquième, chez mademoiselle Marguerite. Oh ! je ne m'en cache pas à présent...

— Eh bien ! attendez donc alors, ne courez pas si vite ! crie le portier en mettant son balai devant les pieds d'Alexis. Vous ne savez donc pas les événements ?

— Comment... quels événements ?... Est-ce que cela regarde cette jeune Marguerite ?

— Parbi ! assurément !... sans quoi je vous aurais laissé monter.

— Parlez, portier, parlez donc.

— D'abord hier, quand vous êtes parti, vous n'avez pas été témoin du trait atroce de mamzelle Amandine... Elle a jeté un pot de réséda du quatrième sur mon pauvre chat !... Il a deux côtes cassées. Cette pauvre bête, qui était si gracieuse, maintenant son train de derrière est tout disloqué.

— Mais enfin, mademoiselle Marguerite.

— Eh bien, peu de temps après votre départ, elle est sortie ; elle avait les yeux bien rouges, elle devait avoir versé de grosses larmes. Elle est restée plus de deux heures dehors... Quand elle est revenue, elle avait avec elle un homme et une charrette, l'homme a déménagé les meubles, ce qui n'a pas été long ; mamzell' Marguerite a fait ses petits paquets, puis après avoir été payer le propriétaire, elle est partie ainsi que l'homme qui traînait la charrette.

— Partie !... elle serait partie !... et sa nouvelle demeure ?... où est-elle allée ?

— Oh ! je n'ai pas manqué de le lui demander. Elle m'a répondu avec un grand soupir : « Si l'on vous demande mon adresse, vous

direz que vous ne la savez pas. » Voilà tous les renseignements qu'elle a voulu me laisser.

— Partie!... et je ne sais plus où elle est... et pas un mot pour moi! s'écrie Alexis en se frappant le front avec désespoir. O mon Dieu! et moi qui l'aime tant! moi qui ne peux plus vivre sans elle! que vais-je devenir maintenant? Mais le conducteur de cette charrette, vous devez le connaître?..

— Pas du tout! Oh! la demoiselle a eu soin de ne pas prendre quelqu'un du quartier.

Le jeune homme est resté comme anéanti par cette nouvelle. Une jeune fille descend l'escalier, et pousse un cri en l'apercevant : c'est Amandine. Elle s'approche d'Alexis, et lui dit d'un ton doucereux :

— Eh bien, vilain méchant, veniez-vous chez moi, enfin?...

— Chez vous! s'écrie Alexis en s'éloignant d'Amandine, chez vous, qui êtes cause que cette jeune fille a dû fuir cette maison... où vous ne saviez quelle noirceur inventer pour la tourmenter... Moi, retourner chez vous! Oh non, jamais, mademoiselle!... Vous m'avez fait perdre Marguerite, vous ne me verrez plus!

En achevant ces mots, Alexis a quitté précipitamment la maison.

Amandine reste un moment comme suffoquée, mais bientôt elle se remet, et dit en rajustant son bonnet :

— Ah bien, ma foi! tant pis!... Après tout, des amoureux, on n'en manque pas!... je n'ai pas envie de me maigrir pour lui... mais c'est égal, il ne reverra plus sa petite chipie.

Le portier, qui a entendu l'exclamation de la couturière, se remet à balayer la cour, en se disant :

— Le jeune homme ne reviendra plus dans la maison, c'est moi qui suis le plus à plaindre!... Oh! ces femmes... c'est joli, c'est vrai, mais c'est venimeux comme le champignon! Après ça, vous me direz, il y en a des bonnes!... mais les plus connaisseurs s'y trompent... toujours *idem*, comme dans les champignons.

XVII. — UNE REVANCHE.

— Ainsi donc, dit Durozel, après avoir entendu son jeune ami lui faire le récit de ses chagrins et de ses amours, vous ne savez plus où loge cette petite Marguerite, vous n'avez pu obtenir aucun renseignement pour découvrir sa nouvelle demeure?

— Hélas! non, mon ami! répond Alexis en soupirant. Je me suis informé dans les environs de la rue Corbeau; mais quand je demandais si l'on avait vu une charrette et une jeune fille, on me répondait en riant : « On ne voit que cela dans Paris!... » Ces êtres indifférents auxquels on s'adresse ne comprennent pas que le bonheur de toute une existence peut dépendre d'un mot, d'un renseignement qui vous ferait retrouver la trace d'un objet adoré.

— Ne vous désespérez pas, mon cher Alexis, nous retrouverons cette jeune fille; Paris est grand, il nous faudra peut-être de la patience... mais avec de l'adresse, de la persévérance, on finit par retrouver ceux que l'on cherche; et puis, une jolie femme se remarque; elle a beau se cacher, il y a toujours des yeux qui la suivent, qui l'observent : les amateurs ne manquent point à Paris! En attendant, si vous voulez que je vous aide de mes conseils, de mon amitié, ne vous laissez point aller à une douleur inutile et ridicule : en amour, les hommes doivent toujours avoir de la force, du courage; les larmes et la faiblesse sont l'apanage des femmes, mais, croyez-moi, un amant qui pleure et se désole intéresse peu et ne réussit guère.

— Je suivrai vos conseils, dit Alexis en pressant la main de Durozel; mais vous chercherez Marguerite avec moi?

— Je vous le promets, et quand nous l'aurons retrouvée, je tâcherai de savoir quelle est cette jeune fille, chose dont vous ne vous êtes nullement occupé, trouvant qu'elle était assez jolie pour que l'on pût l'aimer de confiance... Moi, qui ne suis pas amoureux, je suis moins confiant, je tâcherai de percer le mystère qui semble envelopper l'existence de la jolie fille du faubourg. Maintenant, mon cher Alexis, c'est encore de vous que je veux m'occuper, je tiens à ce que vous reparaissiez dans le monde avec avantage. Déjà vous n'êtes plus le même, vous ne sauriez croire combien vous avez gagné, depuis que vous êtes guéri de votre folle passion pour madame de Pomponney. Votre intrigue avec Amandine vous a aussi fait du bien... Il n'y a pas de mal de connaître ces petites ruses féminines si familières aux grisettes. Mais à présent, il faut aller dans le monde, en prendre les allures, les manières, en étudier les usages; ayez une intrigue avec quelque grande dame, avec quelque beauté à la mode, et avant trois mois vous serez un cavalier accompli.

— Tout ce que vous voudrez, répond Alexis, excepté l'intrigue avec une dame du monde, car j'aime Marguerite, et je veux lui rester fidèle; j'ai eu trop à me repentir d'avoir cédé aux séductions de mademoiselle Amandine...

— C'est ce que vous ne savez pas, mon ami, car votre intrigue avec la couturière vous a peut-être plus servi près de mademoiselle [illegible] pu le faire vos œillades et vos soupirs. Ce [illegible]étonne, parce que [illegible] ne connaissez pas les femmes : vous ne savez pas que chez la plus [illegible]ge, la plus honnête, il y a toujours le désir de l'emporter sur une rivale. Il y a même des femmes qui se sont données à des hommes qu'elles n'aimaient pas, uniquement pour faire enrager celles qui les aimaient. Oh! vous avez encore beaucoup à apprendre sur ce chapitre. En attendant, vous ferez ce soir une grande toilette... je vous mène en soirée...

— Pas chez des grisettes... je les déteste toutes dans la personne d'Amandine.

— Il n'est plus question de grisettes, que cependant vous auriez bien tort de détester; je vous mène au faubourg Saint-Germain chez une grande dame, qui a un grand hôtel, de grands appartements, de grands laquais, et chez laquelle tout le monde se donne de grands airs, ce qui, du reste, ne doit nullement vous imposer; règle générale : les grands airs n'imposent qu'aux sots. Le vrai mérite est modeste et affable, mais le vrai mérite n'est pas commun.

Le soir qui suit cette conversation, Durozel et Alexis montent en voiture à neuf heures et demie et se font descendre devant une vieille maison de la rue de Grenelle.

— Chez qui me menez-vous? dit Alexis à son ami.

— Chez madame de Martelonne, veuve d'un comte qui était officier de bouche sous je ne sais plus quel règne... nous en avons eu tant, que l'on s'y perd! N'importe, cette dame ne manque pas d'esprit, elle a été jolie, elle a le grand mérite de savoir qu'elle ne l'est plus et qu'elle a cinquante ans sonnés... C'est une femme comme il y en a peu. Du reste, elle aime beaucoup les jeunes gens, et c'est en tout bien tout honneur; mais elle a été, je crois, fort sensible dans sa jeunesse, et il lui reste de l'indulgence pour les passions des autres. Comme dit *Fontenelle* : L'amour a passé par là.

Un valet annonce ces messieurs, qui sont introduits dans un immense salon, qui serait gai, s'il était bien éclairé; mais il n'y règne qu'un jour si doux, qu'on pourrait presque le prendre pour un crépuscule.

Il y a là beaucoup de dames très-parées qui causent à demi-voix, assises en cercle devant la cheminée. Puis des hommes, la plupart décorés, sont, les uns debout derrière les dames, les autres rassemblés pour parler politique dans un coin du salon.

Durozel présente son jeune ami à madame de Martelonne, qui lui fait les honneurs d'un siége auprès d'elle, et entame avec lui une conversation d'abord oiseuse, mais qui ne tarde pas à devenir intéressante, parce que cette dame a vu beaucoup de choses et conservé de curieux souvenirs. Alexis n'était guère causeur, mais il savait écouter; c'est une qualité qui devient chaque jour plus rare chez les jeunes gens, et que celui qui parle bien aime surtout à rencontrer.

— Votre jeune ami est charmant! dit madame de Martelonne à Durozel, quelque temps après avoir quitté Alexis : il est rempli d'esprit, il a un ton parfait.

— On vous trouve plein d'esprit, dit tout bas Durozel à son ami; madame de Martelonne est enchantée de vous.

— Cette dame est bien bonne... mais je n'ai guère répondu que des oui et des non à tout ce qu'elle me disait.

— Qu'importe, mon cher? c'est la manière qui fait tout. Cette dame a vu que sa conversation vous plaisait, et elle vous trouve plein d'esprit, parce que vous lui en avez trouvé. On fait des tables de whist, vous n'y jouez pas... je n'y joue guère, éclipsons-nous; je vais vous mener ailleurs.

— Mais il n'y a qu'une heure que nous sommes ici.

— Cela ne fait rien. Dans le beau monde on peut ne rester qu'une heure à une réunion; ce n'est que chez les bourgeois qu'on passe la soirée.

Les deux amis remontent en voiture et se font descendre rue de Londres, Chaussée d'Antin.

— Chez qui allons-nous cette fois? demande de nouveau Alexis à son guide.

— Chez madame Saint-Albert, dont le mari fait des affaires à la Bourse. Ici, mon cher ami, vous allez vous trouver avec une société qui vous rappellera celle de madame de Pomponney : des femmes gaies, vives, séduisantes; des jeunes gens fats, présomptueux, parlant beaucoup ou ne daignant pas ouvrir la bouche; des hommes mûrs jouant gros jeu, et des vieillards voulant faire des conquêtes. Là, il faut dépouiller votre air timide et modeste qui vous nuirait, il faut avoir une grande confiance en vous-même, et, avant de parler être toujours persuadé que vous allez dire quelque chose de charmant. Alors je vous prédis un grand succès.

Après ce protocole, Durozel entre avec son ami. Le salon de madame Saint-Albert est resplendissant de bougies que les glaces répètent de tous côtés. Là, les dames ne sont pas symétriquement rangées en cercle devant la cheminée; les groupes sont épars, les conversations plus particulières que générales. Dans un coin on joue à la bouillotte, dans un autre on chante au piano; ici une jeune et jolie femme feuillette un album, plus loin des jeunes gens causent à mi-vers; enfin chacun fait ce qui lui plaît, et la plus aimable liberté semble être la devise de cette aimable réunion.

Madame Saint-Albert est une femme de vingt-huit ans, plus gracieuse que jolie, plus gaie que spirituelle, ou dont l'esprit paraît

seux semble ne pas vouloir s'aventurer trop avant et désire se borner à ces conversations frivoles, à ces entretiens légers qui sont de mode dans les salons. Madame Saint-Albert n'en est pas moins une femme fort agréable, qui reçoit fort bien, et chez laquelle on s'amuse beaucoup. Quant à son époux, c'est un homme qui ne pense qu'à gagner de l'argent, et laisse à sa femme liberté entière: c'est un mari extrêmement commode.

Alexis tâche de se souvenir des avis que Durozel lui a donnés; en causant avec la maîtresse de la maison, il lui dit hardiment tout ce qui lui vient à la tête : madame Saint-Albert le trouve fort aimable, elle rit beaucoup de ses saillies, de ses bons mots, et Alexis, tout étonné de son succès, dit à Durozel :

— Mon ami, est-ce que vraiment je suis spirituel? est-ce que je dis des choses drôles, amusantes?... En vérité, cette dame me donnerait presque de l'amour-propre.

— C'est ce qui vous manquait, mon cher, et c'est ce qui est nécessaire dans le monde. Ici, ayez-en beaucoup; chez madame de Martelonne ayez-en moins; avec vos vrais amis n'en ayez pas du tout, et tout le monde vous trouvera charmant.

Pour achever son succès à la Chaussée-d'Antin, Alexis se met à une table de bouillotte; il comptait perdre quelques pièces d'or, mais la chance est pour lui, il gagne tous les coups; cependant il joue légèrement, il tient d'assez fortes sommes avec un très-faible jeu, mais la fortune le favorise, il continue de gagner, et, comme dans le monde le bonheur passe souvent pour du mérite, chacun s'écrie :

— Ce jeune homme joue comme un ange et avec un désintéressement admirable... c'est un bien beau joueur.

Après avoir passé près de trois heures chez madame Saint-Albert, Alexis prend congé et sort avec Durozel, emportant la considération des hommes, les doux regards des dames et une quarantaine de napoléons qu'il a gagnés à la bouillotte.

Il aperçoit devant lui Frison et Grandinet. Le premier est un peu gris. (Page 46.)

— Eh bien, dit Durozel à Alexis, vous voyez que pour réussir dans le monde vous n'aviez qu'à le vouloir; vous reconnaîtrez plus tard que je ne vous ai pas mal dirigé : les grisettes vous ont dégourdi, les grandes dames vous formeront, les femmes sensibles vous adoreront !

— Mais Marguerite, mon ami, Marguerite!... Ah! si vous saviez combien je l'aime! Au milieu de tout ce monde, près de ces femmes élégantes et belles, je me dis souvent : Marguerite vaut mieux que cela!

— Nous retrouverons votre jolie fille du faubourg!... à moins qu'elle ne se soit évanouie comme une ombre... mais ce n'est pas probable; les sylphides n'existent qu'à l'Opéra ou dans les contes de fées.

Plusieurs mois s'écoulent; Alexis emploie presque toutes ses journées à parcourir Paris, espérant retrouver Marguerite; Durozel l'accompagne souvent dans ses recherches, qui n'ont encore amené aucun résultat. Quelquefois une sombre mélancolie s'empare d'Alexis, mais Durozel le soutient, le console et le force à aller dans le monde trouver des distractions à ses secrets ennuis.

Mademoiselle Amandine a essayé de ramener Alexis près d'elle, et pour cela elle lui a écrit plusieurs lettres bien tendres, où elle lui promet de ne plus être jalouse, et de le laisser aller tant qu'il voudra à tous les étages de la maison.

— Il est bien temps! se dit Alexis en déchirant chaque billet. Maintenant, Marguerite n'est plus sa voisine... mais elle est cause que je l'ai perdue, et je ne puis lui pardonner cela.

Les beaux jours étaient revenus, on était au commencement de juillet, lorsqu'un matin le concierge d'Alexis lui monte une lettre; il ne se presse pas de l'ouvrir, croyant qu'elle était encore d'Amandine; cependant, après avoir jeté les yeux sur l'adresse, n'ayant pas reconnu les jambages de la couturière, il brise le cachet.

La lettre est une invitation de madame de Pomponney pour aller à une fête qu'elle donne le jeudi suivant à sa maison de campagne à Sussy.

Alexis avait presque totalement oublié sa cousine; il met machinalement la lettre dans sa poche, et va trouver Durozel, en se disant :

— Des fêtes!... toujours des fêtes!... et pendant ce temps cette jeune fille, si intéressante, et que je crois si sage, endure peut-être toutes les souffrances de la misère, cachée dans quelque obscure mansarde!... et moi, qui l'aime tant, moi que la fortune a bien traité, et qui serais si heureux de pouvoir adoucir ses peines, il me faut vivre loin d'elle, vivre au sein du monde, ne voir que des gens dont la seule occupation est de chercher par quels plaisirs ils embelliront leur journée!... Ah! que j'aimerais bien mieux être près de Marguerite, dans sa petite chambre, si pauvrement meublée, mais dont sa présence fait un délicieux séjour!

Durozel avait reçu une invitation semblable à celle d'Alexis, et il parut fort content en voyant que madame de Pomponney n'avait pas oublié entièrement son jeune cousin.

— Nous n'irons pas à cette fête, n'est-ce pas, Durozel? dit Alexis à son ami.

— Ne pas aller à cette fête! oh! si fait, parbleu! nous n'aurons garde d'y manquer... Voilà l'occasion que j'attendais depuis longtemps.

— Quelle occasion?...

— De vous venger de votre cousine.

— Je lui ai pardonné, mon ami; vous voyez bien qu'elle m'est totalement indifférente,

— Vous me feriez presque regretter de vous voir si bien guéri. Que vous ne soupiriez plus pour elle, c'est très-bien; mais oublier la mystification qu'elle vous a fait subir... oublier que ce Dartigue et ses amis se sont moqués de vous... oh! vous ne le devez pas.

— Vous avez raison, Durozel! s'écrie Alexis, auquel ces souvenirs viennent de faire monter le feu au visage. Oui, ce M. Dartigue a été impertinent avec moi... mais je voulais me battre, pourquoi m'en avez-vous empêché?

— Parce que ce n'est pas ainsi qu'il faut vous venger... un duel, c'est une chose fort commune, fort ordinaire; vaincu, on vous eût oublié; vainqueur, on eût plaint votre adversaire. Il vous faut mieux que cela.

— Que comptez-vous donc faire?

— Allons à Sussy d'abord, mais surtout faites-vous bien élégant, paraissez avec tous vos nouveaux avantages; soyez chez madame de

Pomponney ce que vous êtes chez madame Saint-Albert, et j'ai dans l'idée que ma vengeance ira vite.

Le billet de madame de Pomponney invitait à un dîner et à une fête de nuit qui devait le suivre. Le jeudi arrivé, Durozel et Alexis, ayant loué un joli cabriolet qu'ils comptent garder jusqu'au lendemain, partent pour Sussy, après avoir fait une toilette de fort bon goût pour la campagne.

— Connaissez-vous l'habitation de ma cousine? demande Alexis à son compagnon de route.

— Oui, j'y suis allé une fois l'année dernière, à une jolie fête dont celle-ci sera sans doute une copie. La maison de campagne de M. de Pomponney est fort belle, et pourrait presque passer pour un petit château. Il y un jardin de dix arpents au moins, divisé en bois, prairies, bocages, labyrinthes, bosquets touffus; il y a une pièce d'eau... un pont chinois, des grottes, des pavillons, et tous les jeux que l'on peut rassembler dans une campagne; c'est un fort joli séjour, dont votre cousine peut, à juste titre, être appelée la déesse.

— Et son mari?...

— M. de Pomponney se roule sur le gazon avec son singe, ou va dans les allées obscures poursuivre ses jardinières et ses filles de basse-cour.

— Ah! oui, je me souviens de ce maudit singe. Croyez-vous qu'il sera à la campagne?

— Assurément; M. de Pomponney et lui sont inséparables...

— Ainsi que ma cousine et M. Dartigue!

— Quand à cela, je l'ignore... les amours de grandes dames ne sont pas ordinairement de longue durée!... il pourrait bien y avoir du changement depuis cet hiver.

On approchait de Sussy, campagne délicieuse, située sur une colline d'où l'on découvre de charmants paysages. Durozel montre dans l'éloignement une maison bâtie à la moderne, et dominée par une terrasse sur laquelle est un jardin factice, à la manière orientale, en disant :

— Voici la propriété de M. de Pomponney. Vous allez revoir votre belle Hélène... Est-ce que le cœur ne vous bat pas un peu?

— Mon cœur ne sait pas encore battre pour deux femmes à la fois, et je vous ai dit que j'aimais Marguerite.

On est arrivé devant l'élégante habitation; la cour qui la précède est remplie d'équipages, de calèches, de cabriolets.

— Je vois avec plaisir qu'il y a nombreuse société, et que nous n'arrivons pas les premiers, dit Durozel.

Un domestique avertit ces messieurs que presque toute la compagnie est réunie dans le grand pavillon du jardin, où l'on fait de la musique. Les deux amis s'y rendent, et remarquent sur leur chemin de grands préparatifs : un feu d'artifice, des illuminations, et jusqu'à un ballon qui doit probablement terminer la fête.

Le pavillon où l'on faisait de la musique était au milieu d'une belle pelouse, à cinq cents pas de la maison. Il ne contenait qu'une pièce, mais qui était fort belle, taillée en rotonde, et dans laquelle deux cents personnes pouvaient se réunir.

— Laissez-moi entrer le premier et vous annoncer, dit Durozel à son ami, en montant les marches qui conduisaient à la porte du pavillon.

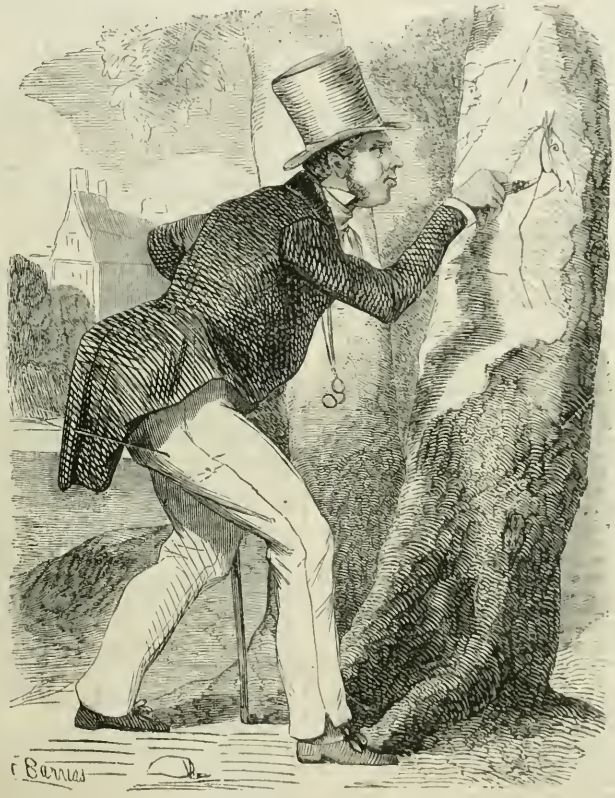
— Pourquoi n'entrerais-je pas sur-le-champ avec vous?

— Parce que je veux que votre entrée fasse de l'effet, et pour qu'une chose fasse de l'effet, il faut qu'elle soit préparée...

— Mais je ne tiens pas du tout à faire de l'effet...

— Ah! mon cher ami, laissez-moi donc agir à mon idée... restez là trois minutes seulement, et puis vous entrerez.

Alexis cède, il reste sur le perron, et Durozel entre dans l'intérieur du pavillon, où plus de soixante personnes étaient déjà réunies. La belle Hélène, dans une toilette délicieuse, s'apprêtait à exécuter un morceau sur la harpe. Beaucoup de dames, dont plusieurs étaient jolies, parce que, pour une fête extraordinaire, il avait bien fallu déroger un peu à ses habitudes, étaient assises près de madame de Pomponney, et une foule d'hommes élégants se tenaient debout derrière ces dames.



On laisse M. Robertin chercher son arbre. (Page 56.)

En apercevant Durozel, Hélène, qui allait prendre sa harpe, s'arrête et lui dit :

— Vous êtes bien aimable d'être venu à notre petite fête; mais n'amenez-vous pas mon cousin?

— Il me suit, dit Durozel, il est arrivé avec moi.

Un sourire de satisfaction vient errer sur les lèvres de madame de Pomponney, qui jette quelques regards d'intelligence sur plusieurs dames qui l'entourent, en disant tout bas :

— J'aurais été désolée qu'il ne vînt pas... car j'espère qu'il nous fera bien rire ce pauvre petit cousin!... je vous ai prévenues, mesdames, il faudra vous en amuser...

A peine Hélène achève-t-elle ces paroles, que la porte du pavillon s'ouvre de nouveau, et un jeune homme élégant se présente, avec autant d'aisance que de grâce, jusqu'au milieu du cercle où est madame de Pomponney.

C'était Alexis; mais Hélène le regarde quelques instants, et ne peut croire que ce soit son cousin; car la gaucherie, l'embarras, les manières de province ont fait place à l'élégance, au bon ton, à l'habitude du monde; si bien que la figure même a changé; car des yeux qui se reposent sur vous avec une noble assurance ne ressemblent plus à ceux que l'on tenait baissés, ou qui ne se levaient qu'avec timidité; et une bouche sur laquelle erre un sourire quelque peu sardonique donne à la physionomie une tout autre expression que deux lèvres entr'ouvertes ou qui se rapprochent et s'avancent en faisant la moue.

— Ma cousine, dit Alexis en saluant Hélène, je vous remercie de ne m'avoir pas oublié; quant à moi, j'avais conservé un souvenir trop agréable de votre bal pour ne point m'empresser de me rendre à votre invitation.

Le ton à moitié railleur dont ces paroles ont été prononcées interdit un moment madame de Pomponney; elle regarde Alexis en balbutiant :

— Mon cousin... je suis charmée de... En vérité, vous êtes tellement changé... j'avais peine à vous reconnaître...

— Mais vous alliez nous exécuter un morceau, je crois; que ma présence ne vous interrompe pas, je serai fort aise de vous entendre,

Toutes les dames se regardent, puis reportent les yeux sur madame de Pomponney, comme pour lui dire : C'est là ce jeune homme que vous nous aviez annoncé comme si gauche, si mais !... c'était donc une plaisanterie?

— Je ne le reconnais plus, murmure Hélène.

— Oui, il est changé pour la mise et la démarche, dit à demi-voix M. Dartigue en caressant ses favoris, mais il faudra voir le reste.

Alexis est allé rejoindre Durozel, et passe la société en revue. Cependant Hélène a pris sa harpe, elle veut exécuter un morceau ; mais, soit émotion, soit contrariété, elle joue mal et quitte l'instrument sans vouloir finir, en disant :

– Cette harpe ne tient pas l'accord !... c'est insupportable, il n'y a pas moyen de jouer dessus !

— Passons au piano alors, dit Dartigue; chantez-nous quelque chose, madame...

— Non, pas maintenant, dit Hélène ; mais Thénaïs va chanter... Monsieur Robertin, où est donc votre fille?

Un monsieur qui était debout contre les carreaux d'une fenêtre sur lesquels il faisait des chevaux avec un petit morceau de craie, se retourne vivement, en s'écriant :

— Comment! est-ce que Thénaïs s'est éclipsée?... Elle est capable de courir dans le jardin après des papillons.

— Non, mon père, me voilà! dit une demoiselle bien grasse, bien rouge, en quittant un coin du pavillon où elle causait avec une dame, que me veut-on?

— Que vous vous mettiez au piano, ma fille.

— Pourquoi faire, papa?

— Oh! quelle question!... Certainement ce n'est pas pour jouer du violon. Madame de Pomponney, votre amie, vous demande une romance.

— Moi, je n'en sais pas par cœur.

— Tu dois savoir ma romance de *la Mort de César*, l'œuvre de ton père.

Mademoiselle Thénaïs fait une singulière figure en répondant :

— Non certainement, je ne la sais pas; d'ailleurs, c'est une romance d'homme.

— C'est juste, répond Robertin; moi, je la chanterais si j'étais moins enroué. Cependant, si on le désire... je ferai un effort.

Au lieu de prier Robertin de faire un effort, Hélène s'adresse à une jeune dame, en lui disant :

— Et vous, Emmeline, ne chanterez-vous rien?

— Volontiers, répond la jeune dame : le duo des *Puritains*, si quelqu'un veut le dire avec moi.

Aucun homme ne répondait; Alexis s'avance alors et dit à la dame :

— Je crois savoir un peu ce duo; si vous daignez être indulgente, je l'essayerai avec vous.

La jeune dame accepte et se place au piano où Alexis la suit. Hélène fixe ses yeux sur son cousin, et semble attendre avec étonnement ce qui va se passer.

Le duo est chanté avec goût par la dame, avec pureté et sentiment par Alexis; des bravos retentissent dans tout le salon. Hélène seule est tellement surprise, qu'elle ne peut dire un mot. M. Dartigue s'assied dans un coin, se mord les lèvres, et semble très-occupé de ses gants.

— C'est singulier, dit Robertin en s'adressant à Durozel, le cousin de madame de Pomponney n'est pas reconnaissable! Il avait l'air si bête cet hiver au bal, en Amour.

—C'est vrai, dit Durozel, il a perdu son air bête; voilà la différence qu'il y a entre lui et certaines personnes que je vois ici.

Madame de Pomponney se lève, en disant :

— Voilà assez de musique... passons au jardin; allons à la pièce d'eau. Si ces dames veulent se promener en bateau avant le dîner, nous trouverons des embarcations toutes prêtes, et je ne doute pas que ces messieurs ne veuillent bien nous servir de pilotes, ou tout au moins de bateliers.

Tout le monde quitte le pavillon : en se levant, Hélène a fait quelques pas vers son cousin comme pour voir s'il lui offrirait la main ; mais Alexis causait avec la grosse et fraîche Thénaïs, qu'il se rappelle maintenant avoir vue autrefois chez Hélène avant qu'elle fût madame de Pomponney, et il laisse passer sa cousine sans s'offrir pour être son cavalier. Alors un sentiment de dépit semble se peindre sur les traits de la belle Hélène, qui accepte machinalement la main qu'un jeune homme lui présente. M. Dartigue est resté en arrière, toujours occupé de ses gants, qui ne collent pas parfaitement sur sa main.

On se dirige du côté de la pièce d'eau, et Robertin suit la société, en disant :

— Je n'irai pas sur l'eau... Ce sont de ces récréations que je goûte peu ; non que je craigne l'eau, je nage comme un poisson! mais l'eau est toujours humide, cela enrhume... et je désire pouvoir chanter ce soir. Thénaïs, tu n'iras pas sur l'eau.

— Pourquoi cela... papa... cher ami? répond la grosse demoiselle en folâtrant dans le jardin.

— Parce que... tu ne sais pas nager.

— Mais il n'y a que quatre pieds d'eau tout au plus... on ne peut pas se noyer...

— Mais, ma fille, reprend Robertin en se rapprochant de Thénaïs et baissant la voix, si vous tombiez... songez donc que... Avez-vous un caleçon?

— Ah! par exemple... je n'ai jamais porté de ça...

— Eh bien donc... on ne s'expose pas à nager quand on n'a point de caleçon.

Mademoiselle Thénaïs s'éloigne de son père en haussant un peu le épaules, et Robertin s'arrête devant un fort bel ébénier sur l'écorce duquel il se dispose à faire un cheval avec la pointe de son couteau.

M. de Pomponney était près de la pièce d'eau sur laquelle on apercevait de jolies barques ornées de bannières, de petits drapeaux de diverses couleurs; il va au-devant de sa femme, en criant :

— Allons donc, mesdames! voici les joutes qui vont commencer... j'ai voulu mettre Caporal en batelier, mais le coquin s'est sauvé... il n'aime pas l'eau... A propos, et le petit cousin est-il venu... que nous lui fassions des farces... qu'il nous divertisse un peu, que nous le...

Alexis se trouvait justement alors à deux pas du mari d'Hélène; celle-ci faisait des signes à M. de Pomponney pour qu'il se tût; mais voyant qu'il ne la comprend pas, elle se décide à l'interrompre, en disant :

— Mon cousin est arrivé... le voilà près de vous...

— Qui sera charmé de pouvoir vous divertir, monsieur, dit Alexis en saluant d'un air railleur M. de Pomponney. Au reste, ce ne sera pas la première fois que j'aurai ce plaisir... car avant cette mémorable soirée du bal où je vous fis tant rire, nous nous étions déjà rencontrés un soir... dans la rue... vous fîtes même une pirouette qui se termina sur une borne.

M. de Pomponney devient violet, et semble fort mal à son aise; mais il tâche de sourire, et serre la main d'Alexis en s'écriant :

— Ah! oui... oui... je sais... Votre santé est bonne, monsieur Ranville?... enchanté de vous posséder ici.

— Quelle est donc cette rencontre dans la rue? demande Hélène. Vous ne m'aviez jamais dit, monsieur, que vous connaissiez mon cousin.

— Oh! ce n'est rien... une histoire... une plaisanterie... Ah çà, mesdames, les bateliers vous attendent; et vous, messieurs, j'espère que vous allez montrer votre adresse... Il y a là de longues perches tamponnées pour la joute... seulement, comme cela ne vous amuserait sans doute pas de tomber à l'eau, il suffira de renverser son adversaire dans le batelet pour être proclamé vainqueur... Ah! si Caporal n'avait pas peur de l'eau... il aurait joute... mais il est dans le jardin, et je ne puis pas découvrir où il s'est caché.

Toute la compagnie va s'asseoir autour de la pièce d'eau, et les jeunes gens s'élancent sur des barques, où, munis de longues perches, ils essayent, comme les jouteurs, de se renverser mutuellement. Jusqu'alors les vaincus ne sont tombés que dans leur batelet sur un lit de feuillage, préparé à cet effet, et la joute semble devoir se terminer sans autre incident, lorsque Alexis, après avoir laissé le beau Dartigue être plusieurs fois vainqueur de ses adversaires, se jette à son tour dans une barque, et, prenant en main l'arme des jouteurs, semble attendre qu'on lui offre le combat.

— A nous deux, monsieur, dit Dartigue en apercevant Alexis sur une barque. Je suis curieux de voir si vous vous tenez là aussi bien qu'à cheval.

— En effet, dit Alexis, je crois un jour vous avoir envoyé un peu de poussière, et je dois m'efforcer de réparer cela...

Dartigue semble sûr de sa force, il veut renverser le jeune homme en appuyant sa perche sur sa poitrine; mais au moment où il croit le toucher, Alexis se penche en avant, l'arme de son adversaire glisse derrière lui, et au même instant atteignant de sa perche les jambes de Dartigue, il le pousse si brusquement de côté, que celui-ci perd l'équilibre et tombe dans l'eau, au bruit des éclats de rire de toute la société.

Alexis a sauté sur le rivage, Dartigue en fait autant après avoir barboté quelques instants dans la pièce d'eau. Mais il est trempé, sa toilette est perdue, et il est surtout furieux d'un événement qui fait rire tout le monde à ses dépens. Il s'approche d'Alexis et lui dit, en dissimulant avec peine sa colère :

— Monsieur, il me semble que ce n'est pas ainsi qu'on était convenu de jouter.

—Monsieur, repond Alexis en riant, je vous avais couvert de poussière avec mon cheval, j'ai voulu effacer cela aujourd'hui en vous faisant prendre un bain...

— Cette plaisanterie pourrait ne pas être de mon goût...

— Oh! monsieur, vous êtes parfaitement libre de la prendre comme il vous plaira...

Hélène, qui s'aperçoit que cette altercation peut devenir sérieuse, s'empresse de s'interposer entre ces messieurs, en s'écriant :

— Eh mon! qu'est-ce donc?... voudrait-on se fâcher? je trouverais cela fort maladroit... Nous sommes à la campagne, toutes les malices y sont permises... D'ailleurs, M. Dartigue doit se souvenir parfaitement qu'à mon bal travesti, mon cousin a fort bien pris les

plaisanteries qu'on toi a faites... il est juste que chacun ait son tour.

— Oui, oui, s'écrie M. de Pomponney qui désire se remettre bien avec Alexis. La culbute dans l'eau est fort drôle... j'ai ri comme un fou, moi... Ah! ce pauvre Dartigue... le voilà trempé. Courez à mon appartement, mon cher ami... demandez mon domestique, il vous donnera de quoi changer...

Dartigue n'a pas attendu les derniers mots de M. de Pomponney, il a pris sa course vers la maison. Pendant ce temps, Durozel serrait la main d'Alexis et lui disait tout bas :

— Bravo, vous allez comme un ange... mais tâchons de trouver le singe et gardons quelque chose pour le bouquet.

La société s'est dispersée; les uns suivent une allée, les autres s'asseyent sur un banc de verdure. Hélène se promène en causant avec des dames; plusieurs fois elle a tourné la tête pour voir si Alexis ne viendrait pas de son côté, mais Alexis s'est enfoncé dans une autre partie des jardins, où son seul désir est de parvenir à trouver Caporal.

Le son d'une cloche avertit que le dîner est servi, chacun retourne vers la maison, où tout le monde se retrouve : Hélène, pensive, distraite et faisant ses efforts pour paraître gaie; M. de Pomponney très-inquiet de son singe qu'il n'a pas retrouvé; M. Dartigue de fort mauvaise humeur, parce que les habits du mari d'Hélène ne lui vont pas et qu'il se trouve ridicule dedans; Robertin enchanté de lui, parce qu'il est persuadé que le cheval qu'il a fait sur l'écorce d'un ébénier grandira perpétuellement avec l'arbre; enfin, Alexis, lançant à Durozel des regards satisfaits qui signifient que sa vengeance sera complète.

Le dîner est triste, comme tous les grands repas, où chacun se contente de parler bas à sa voisine, et de faire un échange de politesse avec son voisin. Robertin, seul, parle très-haut, s'adresse à tout le monde, et tâche de se rappeler une anecdote sur chaque mets que l'on sert. Alexis était placé fort loin d'Hélène, entre une petite fille gourmande et une dame laide : c'était sans doute pour le punir de n'avoir pas une seule fois offert la main à sa cousine. Le jeune homme prend son parti en faisant honneur au dîner, et madame de Pomponney voit encore avec dépit que maintenant, au lieu de ne songer qu'à la contempler, son cousin mange avec infiniment d'appétit.

Beaucoup de personnes, qui n'étaient invitées que pour la fête du soir, viennent bientôt se joindre à la société déjà rassemblée chez madame de Pomponney. La réunion devient si nombreuse, que les salons ne peuvent la contenir; mais à peine le jour a-t-il disparu, qu'une illumination générale donne au jardin un aspect magique, et chacun s'empresse de se répandre dans ses brillantes allées, en attendant que l'orchestre annonce l'ouverture du bal.

Alexis et Durozel se promenaient en riant de la figure de Dartigue, qui, n'ayant pu se décider à garder un habit et un pantalon de M. de Pomponney, venait d'essayer de se mettre en jardinier. Robertin donnait le bras à sa fille, parlant très-haut, suivant son habitude, pour attirer l'attention sur lui, et Thénaïs tirait toujours son père du côté d'Alexis, pour lequel la vive et enjouée demoiselle se sentait un secret penchant.

Mais une exclamation de surprise échappe aux deux amis lorsque, dans une jeune dame bien parée qui vient d'arriver pour le bal, ils reconnaissent madame Saint-Albert.

Ces messieurs s'empressent d'aller présenter leurs hommages à la jeune dame, celle-ci paraît charmée de la rencontre et leur dit :

— Je connais fort peu madame de Pomponney, cependant elle a eu la bonté de m'envoyer une invitation pour sa fête; je n'y serais pas venue sans mon amie que voilà, et qui m'a entraînée. Mon mari n'a pu m'accompagner, il vient de partir pour le Havre; mon amie comptait sur son frère qu'une affaire subite retient je ne sais où. Bref, nous sommes venues sans cavaliers... voulez-vous être les nôtres? Oh! mais, soyez tranquilles, nous ne serons pas trop exigeantes, nous vous permettrons de danser avec d'autres, et de nous quitter quand cela vous fera plaisir.

Madame Saint-Albert était assez jolie et assez aimable pour que la proposition pût être regardée comme une faveur; Alexis s'empresse de lui offrir son bras; Durozel prend celui de son amie, et tous quatre se dirigent vers une tente élégante élevée dans le jardin, et sous laquelle tout est disposé pour le bal.

Un orchestre délicieux donne le signal : les quadrilles se forment, les danseurs s'élancent; par une belle nuit d'été, dans un jardin éblouissant de feux de mille couleurs, il semble que tout nous invite au plaisir, que la musique soit plus suave, les femmes plus belles, leurs parures plus séduisantes; enfin quelque chose agit sur tous nos sens, et il est bien difficile de ne pas être un peu étourdi, enivré par tout cela.

Alexis avait dansé déjà plusieurs fois avec madame Saint-Albert, et puis il s'était promené avec elle quand on ne dansait pas; il ne songeait point à lui faire la cour, mais il avait du plaisir à causer avec elle, parce qu'elle était aimable, rieuse, et s'appuyait sur son bras avec un laisser-aller charmant.

Plusieurs fois la belle Hélène s'était trouvée au même quadrille que son cousin; elle avait remarqué qu'il dansait toujours avec la même dame, et ses yeux s'étaient attachés fort longtemps sur madame Saint-Albert.

Le beau Dartigue avait quitté la fête, vexé de sa chute dans le bassin, mécontent de ne point produire d'effet dans son costume de jardinier; il venait de remonter en cabriolet et était reparti pour Paris. Une foule de jeunes gens entouraient Hélène; chacun d'eux briguait la faveur d'une contredanse ou d'un tour de promenade dans les jardins. Alexis seul n'allait point grossir le nombre des adorateurs de sa cousine, et celle-ci, tout en faisant la coquette avec les jeunes élégants qui l'entouraient, cherchait sans cesse des yeux son jeune cousin, et avait peine à dissimuler son impatience de le voir constamment près de madame Saint-Albert.

Durozel observait tout ce qui se passait, et il était d'une gaieté folle, qu'il parvenait souvent à faire partager à Alexis.

Enfin Hélène vient d'apercevoir Alexis seul; il va passer devant elle sans s'arrêter; elle l'appelle, et lui dit en tâchant de sourire :

— Mon cousin, la mode anglaise est donc maintenant en usage en France?

— Que voulez-vous dire, ma cousine? reprend Alexis en regardant Hélène d'un air surpris.

— Ne savez-vous pas qu'en Angleterre on adopte une danseuse pour toute la soirée?... c'est cependant ce que vous avez fait ce soir... vous ne dansez qu'avec cette madame Saint-Albert... Savez-vous que je pourrais me formaliser de ce que vous n'avez pas eu... la pensée... de m'inviter une seule fois?

— En vérité, ma cousine, je n'ai pas cru devoir le faire; comme au dernier bal que vous avez donné vous m'avez constamment refusé, j'ai pensé que cela ne vous était pas agréable de danser avec moi; et je ne croyais pas nécessaire d'essuyer un nouveau refus.

— Au dernier bal!... Comment, vous pensez encore à cela?... cela vous a donc fait bien de la peine alors de ne point danser avec moi?...

Alexis ne savait trop que répondre; heureusement pour lui l'orchestre fait entendre le prélude de la contredanse; il salue alors sa cousine, et s'éloigne, en lui disant :

— Mille pardons, ma cousine; mais madame Saint-Albert m'attend pour la contredanse.

— Ah! c'est trop fort, murmure Hélène en déchirant et jetant à ses pieds avec colère les fleurs d'un superbe bouquet qu'elle tenait à sa main.

En ce moment, M. de Pomponney passe devant sa femme, elle l'arrête et lui dit :

— Monsieur, après cette danse, vous ferez tirer le feu d'artifice.

— Comment, déjà, chère amie? mais il n'est que minuit et demi... on devait danser jusqu'au jour.

— Cela m'est égal... J'ai mal à la tête... aux nerfs... je suis horriblement fatiguée, je veux me retirer.

— Mais c'est que je n'ai pas encore retrouvé mon singe... je suis inquiet de ce pauvre Caporal... Si on me l'avait pris...

— Monsieur, il ne s'agit pas de votre singe. Je vous répète qu'après cette danse, je veux le feu d'artifice et le ballon lumineux : j'espère qu'après cela toute la société s'en ira.

M. de Pomponney avait pris l'habitude d'obéir à sa femme; à peine le quadrille est-il terminé, qu'une bombe part et annonce le feu.

— Déjà! déjà!... s'écrie-t-on de toutes parts; mais les fusées sont lancées, et chacun court se placer sur une pelouse devant laquelle on tire le feu. Alexis et Durozel n'ont point abandonné leurs dames. Ils sont près d'elles, mais ils se parlent bas; et lorsqu'après le feu on entend annoncer le ballon, Alexis quitte vivement sa place et se dirige vers un grand espace entouré de pieux et de cordes, dans lequel on avait attaché le ballon, afin que personne ne pût en approcher avant le moment où l'on devait le lancer dans les airs.

Plusieurs cercles de verre de couleur entouraient le ballon, afin qu'on pût, la nuit, le suivre dans les airs. Depuis le matin le gaz avait gonflé l'aérostat, qu'une seule corde empêchait de quitter la terre.

— Qui est-ce qui lâchera la corde? crie M. de Pomponney qui craint d'être accroché et enlevé de terre en allant trop près du ballon.

— Ce sera moi, si vous le permettez, répond Alexis qui a déjà franchi les barrières, et vient de prendre derrière un taillis quelque chose qui ressemble à une corbeille d'osier.

— Allez, allez, dit M. de Pomponney, nous sommes prêts, nous attendons.

Alexis reste quelque temps baissé près du ballon, au bas duquel il semble attacher quelque chose; enfin il se relève, et, après avoir coupé la corde, court reprendre sa place auprès de madame Saint-Albert.

Cependant le ballon s'élève majestueusement au milieu du jardin; tous les yeux se portent sur lui, et bientôt on s'écrie :

— Tiens!... mais il y a une nacelle dessous... on dirait même qu'il y a du monde dedans. Oui, certainement, il y a quelque chose... Est-ce que quelqu'un fait une ascension?

Un cri part de la foule... C'est M. de Pomponney qui hurle, beugle et se tortille comme un désespéré, parce qu'il vient de reconnaître son singe sous le ballon. C'était en effet lui que l'on avait mis-

ché dans une énorme corbeille, laquelle avait été ensuite fixée avec des cordes sous l'aérostat.

Le singe essayait de se dégager, et faisait d'horribles contorsions en se voyant monter dans les airs.

— Ne coupez pas la corde! s'écrie M. de Pomponney en faisant d'aussi laides grimaces que son singe.

Mais il n'était plus temps; déjà le ballon a dépassé les arbres, et bientôt il se perd derrière des bois voisins, aux cris d'admiration de la société, qui trouve que c'est une idée délicieuse de faire faire une ascension à un singe.

— C'est affreux! c'est abominable!... s'écrie M. de Pomponney. Ah! si je savais qui m'a joué ce tour-là!...

Hélène s'était rapprochée d'Alexis, et, se penchant vers lui, elle lui dit à l'oreille :

— Je vous fais compliment, mon cousin; vous avez pris une revanche éclatante.

Alexis ne répond que par un sourire, puis, s'apercevant que Durozel a quitté les deux amies, il se rapproche d'elles, au moment où madame Saint-Albert dit à Hélène :

— Madame, votre fête était délicieuse; je ne saurais vous dire combien je m'y suis amusée... Ensuite, j'ai eu le plaisir de retrouver chez vous monsieur votre cousin, qui a bien voulu être mon cavalier... et qui sera sans doute assez bon pour accepter une place dans notre calèche... car, pour revenir à Paris, deux femmes seules dans une voiture... je ne serais pas tranquille...

— Madame n'avait donc pas pensé à cela en venant ici? dit Hélène d'un air un peu moqueur.

— Je croyais qu'on passerait toute la nuit, qu'on ne s'en irait qu'au jour... et alors j'aurais été très-brave...

— Mesdames, dit Alexis, je vous remercie de vouloir bien me permettre de vous ramener à Paris...

— Mais n'êtes-vous pas venu avec votre ami Durozel? reprend Hélène en regardant Alexis d'une façon singulière.

— Oh! je ne suis pas inquiet de lui; il a notre cabriolet, et il reviendra bien seul... Adieu, ma cousine, votre fête était charmante. Je suis aux ordres de ces dames.

— Eh bien! partons alors.

Les deux amies s'éloignent avec Alexis, dont madame Saint-Albert vient de prendre le bras. Hélène les regarde s'éloigner, et le dépit, la jalousie semblent la suffoquer.

XVIII. — SOUVENT FEMME VARIE.

Le lendemain de la fête donnée à la campagne de M. de Pomponney, Durozel arrive chez Alexis, qui dormait encore, il lui saute au cou, en s'écriant :

— Mon ami, il faut que je vous embrasse... je suis si content de vous!... Vous avez été superbe hier chez votre cousine... aussi quel triomphe!... M. Dartigue prenant un bain dans le bassin... ce vieux Pomponney tremblant devant vous, dont il espérait se moquer; le singe enlevé avec le ballon... madame Saint-Albert et son amie qui vous emmènent dans leur calèche! votre cousine, dont vous ne vous occupez plus, et qui, par conséquent, va beaucoup s'occuper de vous...

— Vous le pensez?...

— Je le gagerais...

— Croiriez-vous qu'elle m'a reproché de ne point l'avoir invitée pour la danse?...

— Elle vous reprochera bien autre chose!...

— Mais que m'importe, mon ami, puisque je ne l'aime plus?...

— Et moi, je serais enchanté qu'elle vous aimât, d'abord parce que je vous l'ai promis, ensuite parce que je m'intéresse à vous, parce que vous êtes mon élève, et que je tiens à ce que mon élève me fasse honneur.

— Ah! mon cher Durozel, rendez votre élève heureux, et alors il vous devra une éternelle reconnaissance.

— Il me semble que je vous fais faire tout ce qui peut conduire à ce but.

— Mais vous ne me parlez jamais de Marguerite.

— Je ne puis pas vous parler d'une jeune fille que je ne connais pas, que vous-même connaissez à peine... Cependant je n'oublierai pas le service qu'elle m'a rendu en m'aidant à vous détacher de votre cousine... mais ensuite il n'est pas très-raisonnable à vous de vous prendre de passion pour une personne dont vous ne connaissez ni la famille ni le nom... que vous ne reverrez peut-être jamais.

— Fort bien, dit Alexis d'un ton de reproche : vous étiez enchanté de me voir devenir amoureux de Marguerite lorsque cela pouvait me détacher de ma cousine, et maintenant qu'Hélène m'est devenue indifférente, vous voudriez déjà que j'oubliasse cette pauvre petite...

— Moi!... je ne veux rien que vous voir moins romanesque!... Et madame Saint-Albert... qu'en avez-vous fait cette nuit?

— Cette nuit... mais je l'ai ramenée chez elle... et je l'ai quittée.

Durozel sourit d'un air de doute, et Alexis, qui s'en aperçoit, s'écrie

— En vérité, mon cher Durozel, vous voudriez me rendre aussi mauvais sujet que...

— Achevez... que moi, voulez-vous dire?

— Non, mais que M. Frison.

— Oh! ce ne serait plus le même genre. Après tout, est-ce votre faute si hier, à cette fête, madame Saint-Albert s'appuyait sur votre bras avec beaucoup d'abandon?...

— Vous croyez?...

— Tout le monde l'a remarqué... et surtout votre cousine.

— Mais, à propos, si, comme c'est présumable, M. de Pomponney apprend que c'est moi qui ai attaché son singe sous le ballon, il est probable qu'il défendra à sa femme de m'inviter à aller encore chez lui.

— M. de Pomponney défendre quelque chose à sa femme... il serait bien venu!... et je vous fais au contraire le pari qu'avant peu vous recevrez une nouvelle invitation de votre cousine.

La prédiction de Durozel ne tarde pas à s'accomplir. Trois jours après la fête où il a assisté, Alexis reçoit une lettre de sa cousine; mais cette fois ce n'est pas une circulaire, c'était un billet bien plié, bien ambré, et écrit tout entier de la main d'Hélène; il contenait ces mots :

« Mon cousin, voulez-vous venir passer la journée de demain avec moi à Sussy? j'ai à vous parler de quelque chose qui vous intéresse. Je compte sur votre exactitude; je vous attendrai. »

Alexis relit deux fois ce billet; il ne voit pas ce que sa cousine peut avoir à lui dire qui l'intéresse, et, suivant son habitude, il va montrer la lettre à Durozel, en lui disant :

— Que dois-je faire?

— Accepter l'invitation... aller chez votre cousine...

— A quoi bon?... je n'ai plus rien à lui dire... je m'ennuierai à cette campagne...

— D'abord, ce ne serait pas poli de refuser, puisqu'on vous attend; ensuite, quoique l'on ne soit plus amoureux d'une femme, lorsqu'elle est aussi jolie que madame de Pomponney, on ne s'ennuie pas en tête à tête avec elle...

— Vous êtes étonnant, Durozel; maintenant on croirait que vous voulez que je redevienne amoureux de ma cousine!

— Non... mais il ne faut pas non plus avoir l'air de la fuir... ce serait faire croire que vous l'adorez encore...

— Allons, j'irai à Sussy; mais du moins pendant ce temps promettez-moi de continuer vos recherches.

— Je vous le promets, à condition que vous arriverez chez votre cousine vers une heure de l'après-midi...

— C'est de bien bonne heure...

— On vous attend pour passer la journée.

— Soit... c'est une journée qui me semblera bien longue; mais je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver.

— Très-volontiers, que cela ne vous gêne pas.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, Alexis prend un cabriolet et se fait conduire à Sussy. L'aspect de la campagne, le silence des champs, l'ombrage mystérieux des bois, exercent toujours une douce influence sur notre cœur; quand on est amoureux, il semble qu'on le soit encore plus à la campagne qu'à la ville, du moins est-on plus libre de s'y livrer à ses pensées d'amour. Aussi tout le long de la route une image est présente au souvenir d'Alexis; mais ce n'est plus celle d'Hélène, et en arrivant au terme de son voyage, c'est avec une secrète tristesse qu'il entre dans la demeure de sa cousine, car il sait bien qu'il n'y trouvera pas celle qui maintenant occupe toutes ses pensées.

Alexis n'avait vu la propriété de M. de Pomponney que le jour où il y avait fête; ces jardins qu'il a trouvés pleins de monde sont à présent solitaires; plus d'apprêts de bal, d'illuminations, d'artifice; le gazouillement des oiseaux a succédé aux cris de la folie; le bruissement du feuillage, le murmure des ruisseaux, ont remplacé les sons d'un orchestre nombreux.

Alexis préfère cela; les jardins lui semblent plus agréables, il se promène avec plus de plaisir sous les sombres allées redevenues solitaires : les personnes qui aiment vraiment la campagne ne s'y rendent pas pour y retrouver la ville.

En approchant de la maison, Alexis aperçoit un domestique, il l'arrête :

— Madame de Pomponney est-elle visible?

— Oui, monsieur, madame est maintenant dans le petit salon au rez-de-chaussée.

— Et M. de Pomponney?

— Monsieur n'est pas ici... il est retourné à Paris.

Alexis n'est pas fâché de n'avoir point l'ennui de se trouver avec M. de Pomponney; cependant en réfléchissant, en songeant qu'il va demeurer seul avec sa cousine pendant toute une journée, il éprouve un secret embarras; il ne se sent pas à son aise. C'est dans ces dispositions qu'il arrive dans le salon où se trouve sa cousine.

Hélène était assise sur une causeuse, et s'occupait à faire de la tapisserie. Il était difficile d'avoir une toilette à la fois plus simple et plus jolie que celle de madame de Pomponney; c'était une charmante robe du matin, où le bon goût et l'élégance se cachaient sous l'apparence du négligé; sur sa tête, Hélène avait un petit bonnet déli-

cieux, qui se mariait parfaitement avec les belles bouc'es de ses cheveux : le *Journal des Modes* n'aurait pu offrir dans ses gravures une femme plus jolie et plus gracieusement habillée.

Alexis ne peut s'empêcher d'être un moment comme ébloui de la beauté de sa cousine, qui l'accueille avec le plus doux sourire et l'invite à venir s'asseoir près d'elle, en lui disant :

— Vous êtes bien aimable, mon cousin, d'être venu me tenir compagnie... je craignais d'abord que quelques affaires ne vous empêchassent de vous rendre à mon invitation.

— Ma cousine, c'était un devoir pour moi de...

— Un devoir... oh! ne parlons pas de devoir entre nous! on croirait que vous me regardez comme votre grand'tante...

— Ce n'est pas cela que je voulais dire... mais j'ai dû m'empresser de venir, puisque... Ne m'avez-vous pas écrit que vous aviez à me parler de quelque chose qui m'intéressait?

— Ah! c'est pour ce motif seulement que vous êtes venu?... si je n'avais pas mis cela dans ma lettre, vous n'auriez pu vous décider à venir passer une journée avec moi?...

— Non... ce n'est pas pour cela... assurément... mais...

— Eh bien, mon cher cousin, c'est un piége que je vous ai tendu; j'étais entièrement seule ici, M. de Pomponney est retourné à Paris... toute ma société m'a quittée, j'ai songé à vous pour venir charmer ma solitude... pour tenir compagnie à une pauvre femme abandonnée... Ai-je eu tort... ai-je trop présumé de votre complaisance?

— Non, ma cousine, non certainement.

Le ton dont Alexis vient de dire ces mots n'annonce pas qu'il soit bien enchanté qu'on l'ait choisi pour société; aussi Hélène le regarde-t-elle un moment, en faisant une petite mine un peu boudeuse, mais bientôt elle reprend son air aimable et lui dit :

— D'ailleurs, j'ai en effet à vous parler, mon cousin; oh! j'ai beaucoup de choses à vous dire!...

— Eh bien, ma cousine, parlez... je vous écoute...

— Oh! nous avons le temps... j'espère que vous ne songez pas à repartir... Comment êtes-vous venu ici?

— Dans un cabriolet que j'ai pris à Paris.

— Vous l'avez renvoyé, je pense.

— Mais non... il restera jusqu'à ce soir pour m'attendre...

— Quelle folie!... est-ce que je n'ai pas une calèche, moi... pour vous reconduire à Paris?...

— Je ne savais pas... cela pourrait vous gêner... vous avez besoin de votre voiture.

— Et si je retourne à Paris avec vous, est-ce que cela vous contrariera?

— Non, sans doute, mais je ne voudrais pas que pour moi...

— Ah! vous craignez de ne pas être aussi bien dans ma calèche que dans la voiture de madame Saint-Albert?...

— Pourquoi donc cela, ma cousine?... Vous plaisantez, je le vois.

— C'est qu'elle est bien drôle, cette dame. Je la connaissais à peine... je l'avais invitée... comme on invite quand on veut avoir beaucoup de monde... Mais j'étais loin de me douter... Au reste, je suis bien aise de vous avoir ainsi procuré un grand plaisir... car vous paraissez être... fort intimement lié avec... madame Saint-Albert...

— Moi?... mais non, je vous jure... Je vais quelquefois à ses soirées, voilà tout.

— De la discrétion, mon cousin, c'est bien... cela fait votre éloge. Mais entre nous, tenez, vous pouvez bien m'avouer... que vous êtes l'amant de cette dame.

— Son amant!... cela n'est pas, je vous assure... Je n'ai jamais pensé à lui parler d'amour!...

— Il y a des choses que l'on fait sans y penser!... et d'autres que l'on ne fait plus... quoique l'on y pense toujours...

— Ma cousine, je vous jure que je ne suis point l'amant de madame Saint-Albert.

Hélène regarde Alexis d'un air incrédule, puis elle se lève, en lui disant : — Je reviens dans un moment... Vous permettez?

— Ah! ma cousine! si je croyais vous gêner en rien, je partirais sur-le-champ.

— Vous auriez grand tort! je veux au contraire que vous restiez... et c'est pour cela... Attendez-moi ici.

Hélène a quitté le salon... Alexis, resté seul, réfléchit à ce qui lui arrive, et se dit :

— Il y a quelques mois, si l'on m'avait dit : Vous passerez une journée entière, seul, à la campagne, avec votre cousine; c'est elle qui vous priera de ne point la quitter... oh! alors, je serais devenu fou de joie... mon âme n'aurait pu suffire à mon bonheur... et aujourd'hui... c'est presque malgré moi que je reste.. c'est plutôt par politesse que par plaisir... Se peut-il que nos sentiments changent ainsi en si peu de temps!... Il est vrai qu'elle s'est moquée de moi... mais ce n'est pas cela qui m'a guéri... Cependant ma cousine est toujours bien jolie!... il faut en aimer beaucoup une autre pour ne plus être sensible à sa beauté.

Hélène revient et retourne s'asseoir près d'Alexis, en lui disant :

— Mon cousin, devinez-vous ce que je viens de faire?

— Non, ma cousine...

— Je viens de renvoyer votre cabriolet.

Alexis fait un mouvement de surprise, en s'écriant :

— Quoi!... vous avez...

— Oui, sans doute. J'ai brûlé vos vaisseaux pour vous forcer de rester avec moi... Eh bien! on dirait que cela vous fait peur?

— Non, ma cousine; mais... je dois retourner à Paris...

— Rien ne vous presse, je pense... Vous pouvez bien rester avec moi jusqu'à demain.

— Jusqu'à demain!...

— Pourquoi pas?... oh! j'ai de quoi vous loger... j'ai beaucoup de chambres d'amis.

— Mais c'est que... demain...

— Demain, si vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vous resterez encore... Si vous étiez bien aimable, vous passeriez huit jours avec moi... Cette propriété est fort jolie, et puis les environs sont charmants; nous irons en nous promenant à Grosbois... aux Camaldules... Nous prendrons des ânes, des chevaux, ce que vous voudrez; à la campagne, tout est permis pour s'amuser... et je tâcherai que vous ne vous ennuyiez pas trop.

Alexis est tout étourdi de ce qu'il entend, et, embarrassé pour répondre, il balbutie :

— Mais... M. de Pomponney?

— Mon mari! eh bien! est-ce que cela le regarde?... Peu lui importe, je vous assure, quelle est la société qui vient me voir... il suffit d'ailleurs que cela me plaise... et puis, croyez-vous donc qu'il me blâmerait de recevoir mon cousin?...

— Ah! c'est que je pensais... ce qui est arrivé à la fête...

— Ah! vous voulez parler de l'ascension du singe!... Vous ne savez donc pas que j'ai dit que c'était moi qui avais eu cette idée, qui vous avais prié de l'exécuter; et comme Caporal est redescendu sain et sauf à deux lieues d'ici, que les paysans l'ont rapporté en triomphe avec le ballon, M. de Pomponney a fini par être enchanté de cette aventure; il ne parle plus que de l'ascension de son singe! si bien qu'un de ces jours je m'attends à le voir s'enlever lui-même en ballon avec Caporal.

Alexis admire l'esprit des femmes, qui leur fait toujours arranger à leur avantage ce qui embarrasserait un homme. Hélène se lève et jette de côté sa tapisserie en s'écriant :

— Ainsi, voilà qui est arrangé... vous me tenez compagnie pour huit jours...

— Oh! non, cela n'est pas possible, répond Alexis; il faut que demain je sois à Paris.

Hélène ne peut retenir un mouvement de dépit, mais elle tâche cependant de paraître fort gaie et de rire en répondant :

— Ah! oui... je conçois... Ah! ah! que j'étais folle de penser que vous pourriez être plusieurs jours sans voir madame Saint-Albert... Oh! mais vous tomberiez malade assurément... Et de son côté cette dame mourrait de chagrin... Je ne veux pas causer tous ces malheurs, et demain je vous rendrai votre liberté.

— Ma cousine, je vous répète que vous êtes dans l'erreur. Madame Saint-Albert n'est pour rien dans tout ceci... Si je ne puis avoir le plaisir de passer plusieurs jours avec vous ici, c'est que j'ai à Paris des affaires... qui y nécessitent ma présence.

— C'est bien, c'est très-bien, mon cousin; mon Dieu, vous ne me devez aucun compte de votre conduite ... J'étais indiscrète, voilà tout.

Hélène s'approche d'un piano, regarde de la musique, prélude un moment sur les touches, et pendant ce temps sa physionomie perd son expression de dépit, pour en prendre une tendre et mélancolique. Alexis était resté assis; il écoutait la jolie femme et ne disait rien. Tout à coup Hélène quitte le piano, en disant :

— Mon cousin, voulez-vous venir faire un tour de promenade dans notre petit parc... vous n'êtes venu qu'une fois, vous ne le connaissez encore qu'imparfaitement.

— Je suis à vos ordres, ma cousine.

— Eh bien! allons. Ah! mais je ne pense pas à vous rien offrir... Avez-vous déjeuné?

— Oui, ma cousine.

— J'espère que vous ne feriez aucune façon. D'abord, à la campagne, les façons sont de mauvais ton; ensuite, vous devez vous considérer ici comme chez vous.

— Je vous remercie, ma cousine; mais je vous répète que je n'ai besoin de rien.

— En ce cas, allons nous promener.

On descend au jardin. Alexis marche un moment près d'Hélène, puis s'aperçoit qu'il est impoli de ne point lui offrir son bras, et s'empresse de le faire. La jeune femme prend le bras qu'on lui présente, en disant d'un air moqueur :

— C'est bien heureux! je croyais en vérité que vous aviez juré à madame Saint-Albert de ne point donner le bras à d'autres qu'à elle... Allons, ne vous fâchez pas... je plaisante... il faut bien rire un peu... et quelquefois on a besoin de se distraire...

Hélène a soupiré en disant ces mots, et elle appuie très-fortement son bras sur celui de son cavalier. C'est elle qui conduit Alexis et lui sert de guide. Les jardins sont spacieux, c'est presque un parc, ainsi

que l'a dit madame de Pomponney. Une partie est divisée en jardin anglais, une autre en bois, une autre coupée à la française. C'est vers les allées les plus sombres, les plus touffues, que la cousine d'Alexis le conduit de préférence; la chaleur du jour pouvait justifier le goût d'Hélène pour les ombrages épais, mais la médisance aurait pu aussi en tirer de malignes conséquences.

La conversation languissait entre les promeneurs. Alexis était distrait, et, tout en admirant les délicieux bosquets ménagés dans le jardin, il lui arrivait souvent d'avoir l'esprit occupé de toute autre chose et de répondre machinalement et quelquefois de travers à ce que lui disait sa cousine. Hélène remarquant la préoccupation de celui qu'elle aurait voulu voir n'être occupé que d'elle; elle en éprouvait une contrariété qui perçait dans ses discours; elle finit par cesser de parler, et Alexis ne parut point s'en apercevoir, si bien qu'ils se promenèrent alors fort longtemps sans se dire un seul mot.

Tout d'un coup Alexis sentit que l'on retirait vivement le bras qui était sous le sien, puis il vit sa cousine, dont le teint était animé par le dépit, qui était allée s'asseoir sous un bosquet de chèvrefeuille, en s'écriant :

— Je crois que la promenade vous ennuie par trop, mon cousin; il est inutile de la prolonger.

— Ah! pardonnez-moi, ma cousine, dit Alexis en allant se placer près d'Hélène; je suis bien distrait, n'est-ce pas?

— Distrait!... on pourrait peut-être trouver un autre mot!... Vous vous ennuyez avec moi... je regrette maintenant de vous avoir presque forcé à rester.

— Ma cousine... vous vous trompez, je vous assure. Mais au salon vous m'avez dit en effet que vous aviez à me parler de beaucoup de choses... eh bien!... je vous écoute...

Hélène semble embarrassée, elle cueille quelques branches de chèvrefeuille, dernières fleurs restées au bosquet, et les effeuille dans sa main, en murmurant :

— Oui... je voulais vous dire... bien des choses... mais maintenant je ne sais plus si je le dois...

— Pourquoi donc?

— C'est que... Tenez, Alexis... je puis vous nommer ainsi, n'est-ce pas? entre parents on peut bannir la cérémonie.

— Vous me ferez plaisir, ma cousine.

— Eh bien! je vais vous parler avec franchise... à condition que vous en aurez aussi avec moi... le voulez-vous?

— Très-volontiers, ma cousine.

Hélène se recueille un moment, puis, tendant la main à son cousin, comme en signe de réconciliation, lui dit avec un sourire enchanteur :

— Alexis... j'ai eu bien des torts envers vous... n'est-ce pas?

— Des torts?... mais... ma cousine...

— Ah! vous m'avez promis d'être franc aussi. Oui, j'ai eu des torts, j'en conviens... Lorsque vous êtes arrivé à Paris... je ne vous ai pas reçu... comme j'aurais dû le faire.. mais aussi... vous ne vous âcherez pas si je vous dis cela?

— Non, ma cousine,

— Eh bien! vous aviez l'air si gauche, si drôle!... je n'ai pas pu m'empêcher de rire... de votre peu d'habitude du monde... C'est très-mal, je le sens bien... mais, que voulez-vous? dans la société les occasions de rire sont si rares! on les saisit quand elles se présentent. Ensuite... à mon bal masqué... votre déguisement était si drôle... et puis, vous ne saviez pas le porter... Tous ces jeunes gens qui m'entouraient voulaient vous jouer quelque espièglerie... j'aurais dû le leur défendre... mais dans le carnaval on se permet mille folies!... je ne croyais pas que cela vous fâcherait...

— Je n'aurais pas dû me fâcher, ma cousine; je l'ai senti depuis.

— Tout cela fut la faute de M. Dartigue... Au reste, vous vous êtes bien vengé, mon cousin, D'abord, il vous a suivi de quelques mois, pendant lesquels j'ai été sans vous voir, pour devenir un jeune homme tout à fait à la mode, pour prendre le ton, les manières de la bonne société... ensuite, vous avez attaché sous un ballon ce pauvre singe... cause innocente de votre colère; ensuite vous avez jeté à l'eau M. Dartigue.

— Et vous me pardonnez cela, ma cousine? dit Alexis d'un air un peu ironique.

— Non-seulement je vous le pardonne, mais j'en ai été très-contente... Depuis ce jour je n'ai pas revu M. Dartigue...

— Je serais bien fâché de vous avoir brouillée avec ce monsieur.

— Oh! depuis quelque temps nous ne nous voyions plus que fort peu... Je suis, au contraire, enchantée que cela ait tout à fait rompu nos relations! Pour revenir à votre vengeance, à cette fête que je donnais, vous ne m'avez pas une seule fois invitée à danser...

— Ma cousine...

— Mais vous avez très-bien fait! je méritais cela pour avoir cet hiver refusé constamment vos invitations! Ensuite... vous... vous...

Hélène balbutie et devient embarrassée; elle reprend d'une voix émue :

— Enfin, mon cousin, puisque je conviens de mes torts... il me semble que vous ne devriez plus être fâché contre moi...

— Aussi je ne le suis plus, ma cousine... oh! je vous jure que mon cœur ne conserve aucune rancune et que j'ai pour vous cet attachement sincère que l'on se doit entre parents...

Alexis a dit cela avec un ton de franchise, de vérité, qui ne fait aucun plaisir à Hélène, car elle aurait voulu entendre une autre déclaration; mais dans les paroles, dans la voix de son cousin il n'y a plus rien qui annonce l'amour; aussi reçoit-elle presque avec humeur l'assurance de son amitié, et jette-t-elle à terre avec impatience les fleurs qu'elle tenait encore à la main, en disant d'une voix entrecoupée :

— C'est bien, monsieur... je vous remercie... oh! je vois qu'en effet vous êtes maintenant pour moi un parent... un parent très-respectueux!... je vois que vous n'avez gardé aucun souvenir du passé...

Un profond soupir accompagne ces paroles. Alexis devient sérieux à son tour, car en lui rappelant le passé, Hélène a blessé son cœur et, sans lui rendre son amour, lui a rendu le souvenir de toutes les tortures que son premier attachement lui a fait endurer; il ne dit plus rien, mais il soupire aussi, et un long silence succède à la conversation qui avait lieu sous le bosquet.

Il y avait déjà longtemps que ce silence durait, et nul ne cherchait à le rompre. Alexis était profondément enseveli dans ses réflexions, et Hélène voyait avec un secret plaisir cette tristesse qui avait reparu sur le front du jeune homme, elle épiait ses soupirs, cela lui faisait espérer le retour d'un sentiment que maintenant elle se sentait très-disposée à partager.

Tout à coup des voix se font entendre dans le jardin, ce sont deux personnes qui semblent s'approcher du bosquet sous lequel le cousin et la cousine sont assis. Hélène écoute d'abord avec surprise, puis bientôt avec dépit, en reconnaissant la voix de Thénaïs et celle de son père.

— Ah! quel ennui! s'écrie madame de Pomponney, ne pas pouvoir passer une journée comme on l'espérait!... oh! mais c'est insupportable!... Et je n'ai pas pensé à faire dire que j'étais absente! ah! voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi!

Hélène n'avait pas achevé son exclamation, que mademoiselle Thénaïs accourait près d'elle en sautillant, tandis que monsieur son père paraissait au détour d'une allée.

— Bonjour, Hélène, bonjour, ma bonne amie! s'écrie la grosse et fraîche demoiselle, en courant embrasser la petite-maîtresse et en laissant échapper un mouvement de satisfaction à l'aspect d'Alexis. C'est nous, ma chère Hélène, c'est nous... moi et mon père, qui venons te voir...

— Mais je le vois bien que c'est vous, répond madame de Pomponney, en cherchant à déguiser sa mauvaise humeur sous un sourire.

— Madame de Pomponney, j'ai l'honneur de déposer à vos pieds tout ce que j'ai d'hommages, dit Robertin en s'avançant; votre jardin est délicieux... bien entretenu... mais je n'ai pas encore retrouvé l'arbre sur lequel j'ai fait un cheval... je ne sais plus si c'est un chêne ou un bouleau... Eh! c'est monsieur votre cousin, je crois... M. Alexis Ranville, qui a si bien chanté un duo italien l'autre jour... Monsieur, je dépose mes civilités... enchanté d'avoir le plaisir de me retrouver avec un aussi bon musicien.

Pendant qu'Alexis salue le père et la fille, madame de Pomponney dit aux nouveaux venus :

— Par quel hasard ai-je le plaisir de vous voir à Sussy?...

— Ce n'est pas le hasard! nous venons bien exprès, belle dame! dit Robertin.

— Sans doute, reprend Thénaïs; le jour de la fête tu m'as dit : « Il faudra venir passer quelques jours avec moi à cette campagne, toi et ton père s'il a le temps. . » et nous profitons de ton invitation.

— Ah! oui... oui... je me souviens! répond Hélène. En vérité, ce jour-là je ne sais pas où j'avais la tête, ajoute-t-elle tout bas en se tournant vers Alexis.

— Il fait un si beau temps aujourd'hui! nous en avons profité, dit Thénaïs.

— Et vous venez passer la journée avec moi? reprend Hélène, en simulant un air satisfait.

— La journée!... oh! mieux que cela... nous resterons toute une semaine...

— Oui, belle dame, nous vous consacrons huit jours, et plus même, si vous le désirez! ajoute Robertin, en tâchant de ramener les coins de son col contre ceux de sa bouche; disposez de nous... D'abord je me sens en ce moment un goût très-prononcé pour la campagne... *O rus!* comme dit *Virgile*... ou *Jean-Jacques*... je ne sais plus lequel, *ô rus!*... Thénaïs, *rus* veut dire campagne, retiens cela.

— Oui, mon bon ami.

Cependant Hélène, qui a pâli en entendant parler du temps qu'on veut lui consacrer, quitte le bosquet en disant :

— En vérité, ma chère Thénaïs, toi et ton père vous avez bien mal choisi votre temps... et cela me contrarie beaucoup!

— Comment donc cela?

— C'est que... ce soir même, il faut que je retourne à Paris.

— Ce soir!... ah! comme c'est contrariant!

— Mais, dit Robertin, si madame de Pomponney ne va à Paris

que pour peu de temps, nous pourrions rester ici, ma fille et moi, et l'y attendre... je me sens disposé à me plaire à la campagne... *ô rus*....

— Je ne sais pas quand je reviendrai, monsieur, répond Hélène, qui ne se soucie pas d'avoir le père et la fille installés chez elle.

— C'est bien fâcheux! dit Thénaïs.

— Ma foi, dit Robertin, j'ai bien fait alors de ne pas amener avec nous madame Roustoubique et milady Crokmilove... ce sont deux dames fort distinguées, qui auraient été charmées de faire la connaissance de madame de Pomponney... mais ce sera pour une autre fois... et ce soir, puisque madame retourne à Paris, nous y retournerons avec elle... elle voudra bien nous ramener dans sa calèche...

— Oui, monsieur, oui, avec plaisir! répond Hélène qui voit bien qu'il n'y a pas moyen d'éviter cet arrangement. Puis s'emparant du bras d'Alexis, elle sort du bosquet en disant : Promenons-nous... profitons du reste du jour... d'ailleurs on dîne tard ici... Mais si tu es fatiguée, Thénaïs, toi et ton père, vous n'êtes pas obligés de vous promener.. liberté entière.

— Oh! je ne te quitte pas! dit mademoiselle Thénaïs, je ne suis jamais fatiguée, moi... d'ailleurs, nous sommes venus en petite voiture...

— Moi, mesdames, je vous laisse aller avec M. Ranville, dit Robertin, je ne suis pas grand marcheur... Et puis je veux chercher cet arbre sur lequel j'ai fait un cheval... ensuite j'irai me mettre au piano... j'ai un motif délicieux dans la tête... j'en ferai une romance ou une contredanse.

On laisse M. Robertin chercher son arbre, et l'on se dirige vers une petite porte qui donne sur la campagne. Hélène est disposée à faire une longue promenade; elle tient le bras d'Alexis, et de temps à autre tourne la tête de son côté, en s'appuyant assez fortement sur lui. Thénaïs marche ou plutôt court autour d'eux, semblable à ces petits chiens qui font toujours cinq ou six fois autant de chemin que leur maître : elle va en avant, revient, s'arrête pour cueillir une feuille ou une fleur, puis se retrouve à côté d'Hélène ou d'Alexis; celui-ci a été sur le point d'offrir son autre bras à la joyeuse demoiselle ; mais sa cousine, qui a deviné son intention, lui a positivement dit à l'oreille :

— Je ne veux pas que vous lui donniez le bras! c'est déjà bien assez de l'avoir avec nous!

On se promène dans les environs de Sussy qui sont charmants ; cependant les promeneurs ne semblent pas s'amuser beaucoup. Hélène est maussade, Alexis distrait, et la pauvre Thénaïs s'épuise en vain en saillies pour les égayer; forcée de faire presque à elle seule les frais de la conversation, mademoiselle Robertin rappelle à son amie le temps où elles étaient ensemble en pension.

— Ah! comme nous nous amusions alors! dit Thénaïs; moi, j'ai souvent regretté la pension; et toi, Hélène?...

— Moi... mais je ne sais... quelquefois peut-être...

— J'étais amie avec tout le monde... C'est drôle, comme on se perd de vue... voilà cinq ans et demi de cela... je ne rencontre plus aucune de mes camarades... nous nous étions cependant promis de ne jamais nous oublier, de nous écrire, de nous revoir.

— En pension on se fait mille promesses... mais on les a bien vite oubliées dès qu'on est dans le monde.

— C'est ce qu'il me paraît. Ah! il y a pourtant quelqu'un que j'aurais été bien contente de revoir... car je l'aimais beaucoup... c'est Marguerite... Te rappelles-tu la petite Marguerite Meynaud?

Au nom de Marguerite, Alexis a tressailli, tandis que sa cousine répond :

— Oui... je me rappelle fort bien... je ne pouvais pas la souffrir, moi, cette petite fille.

— Elle était pourtant bien jolie... et puis si douce... si bonne!... Et dire que je ne l'ai jamais rencontrée... que je n'ai jamais eu de ses nouvelles!...

— Comment! tu n'as donc pas su ce qu'a fait son père...

— Son père? mais non... je ne sais rien...

— Quoi! tu ne sais pas que ta chère Marguerite, l'objet de ta prédilection, est la fille d'un voleur?...

— D'un voleur!...

— Qu'avez-vous donc, Alexis?... est-ce que vous avez aperçu une couleuvre?... vous avez fait comme un mouvement d'effroi...

— Moi, ma cousine, mais non... je n'ai rien... j'écoutais ce que vous alliez dire... du père de cette jeune fille... que je ne connais pas.

— Oh! conte-moi donc cette histoire! s'écrie mademoiselle Thénaïs; je suis curieuse de savoir ce qui concerne Marguerite!

— Mon Dieu! c'est bien simple! Tu as su qu'il y a... quatre ans et demi à peu près, je perdis ma fortune par suite de la banqueroute du banquier chez lequel étaient mes fonds.

— Oui, oui, eh bien?

— Ce banquier ne fit banqueroute que parce qu'il avait été volé... on lui avait pris cinq cent mille francs!... Or, tu sauras que M. Meynaud, le père de Marguerite, était justement employé chez ce banquier; il n'était pas caissier, mais il travaillait sous les ordres du caissier. Le jour où l'on vola le portefeuille contenant les cinq cent mille francs, il fut prouvé que M. Meynaud était venu le soir travailler à la caisse... que lui seul avait les clefs du bureau... enfin que c'était lui qui avait pris le portefeuille...

— Ah! mon Dieu!... Comment! le père de Marguerite... il avait l'air d'un si brave homme!...

— Est-ce qu'il faut se fier à l'air!...

— Et que lui a-t-on fait... a-t-il avoué son vol?

— Il n'a rien avoué; mais il n'a pas pu nier être venu seul le soir au bureau... Cependant, comme la portière de la maison avait cru voir passer un autre homme dans l'escalier qui conduisait à la caisse, comme en définitive l'argent ne fut point retrouvé, M. Meynaud ne fut condamné qu'à cinq ans de prison... C'est un singulier jugement! quand cet homme aura fini son temps, il ira probablement avec sa fille s'établir en pays étranger avec les cinq cent mille francs qu'il a volés!

— Pauvre Marguerite! fille d'un homme qui a fait une si mauvaise action!

— Ne vas-tu pas encore la plaindre!... Je gage, moi, qu'elle fera un riche mariage avec l'argent que son père a volé à mon banquier.

Thénaïs ne dit plus rien, elle ne sautille plus, ne folâtre plus dans les champs; ce qu'elle vient d'apprendre lui fait de la peine; quant à Alexis, il éprouve un trouble, une émotion dont il n'est pas maître. Quoique rien ne lui prouve encore que la personne dont on vient de parler soit cette même Marguerite à laquelle il pense sans cesse, le récit qu'il vient d'entendre l'a vivement agité, et tout ce que ses souvenirs lui rappellent de la jeune fille de la rue Corbeau ne contribue pas à ramener le calme dans ses esprits.

On revient chez madame de Pomponney, on trouve Robertin au piano, poussant des cris terribles qu'il veut faire passer pour des roulades. Enchanté d'avoir appris par les domestiques que le singe est descendu à terre en fort bonne santé après un séjour de trois heures dans les airs, le père de Thénaïs veut absolument faire une romance sur l'ascension de Caporal; et comme il possède tous les talents, après en avoir fait les paroles et la musique, il se propose d'en dessiner aussi la lithographie.

Hélène fait servir le dîner; elle a remarqué la mélancolie qui semble s'être emparée de son cousin, et n'en a que plus de hâte de se débarrasser des importuns qui sont venus troubler son tête-à-tête. Après les avoir ramenés à Paris, elle espère ne pas être longtemps sans revenir à Sussy.

Le dîner est triste malgré tous les efforts de Robertin qui se met en frais de gaieté et ne peut faire sourire personne, pas même sa fille. Mademoiselle Thénaïs ne rit pas de tout comme à son ordinaire, mais elle regarde Alexis toutes les fois qu'elle croit qu'on ne s'en aperçoit pas.

Robertin se console de la taciturnité des convives en mangeant comme quatre et s'écrie à chaque instant :

— C'est singulier comme la campagne me donne de l'appétit : *ô rus!*... Thénaïs, tu sais ce que cela veut dire... *rus*?... champs... campagne... verdure!...

A peine a-t-on quitté la table, qu'un domestique vient annoncer à madame de Pomponney que les chevaux sont mis à sa calèche.

— Partons! dit Hélène...

— Quoi! déjà? s'écrie Thénaïs.

— Mais, ma fille, dit Robertin, il y a loin d'ici à Paris, et il est prudent de partir avant la nuit.

Le fait est que Robertin, enchanté d'aller en calèche découverte, tient beaucoup à être vu dedans pendant qu'il fait encore jour.

On monte en voiture, et on arrive à Paris sans autre accident que d'avoir été obligé de s'arrêter deux fois pour ramasser le chapeau de Robertin, qui l'a laissé tomber en se penchant par trop hors de la voiture.

Enfin Hélène a mis devant leur demeure Robertin et sa fille. Elle se retrouve un moment seule avec Alexis, et lui dit :

— Quand vous verrai-je maintenant?

— Bientôt, ma cousine, bientôt... j'ai à vous parler... j'ai à causer avec vous.

Le ton dont Alexis dit ces paroles fait vivement battre le cœur d'Hélène, et posant sa main sur celle du jeune homme, elle lui dit, en le regardant avec tendresse :

— Et moi aussi, Alexis, j'ai encore mille choses à vous dire... ces importuns nous ont empêchés de nous parler... de nous entendre... Revenez bientôt... j'y serai toujours pour vous.

Mais la voiture s'arrête, et Alexis quitte madame de Pomponney.

XIX. — ROUTE DE SAINT-GERMAIN A POISSY.

Quand on nous laisse entrevoir un événement qui briserait notre cœur, qui froisserait nos affections, anéantirait toutes nos espérances, nous nous faisons à chaque instant mille raisonnements spécieux pour essayer de nous prouver à nous-mêmes que nos craintes sont chimériques et mal fondées; mais, malgré notre désir de ne pas croire à ce qui détruirait notre bonheur, un secret pressentiment, plus fort que notre esprit, nous rend déjà malheureux lorsque nous n'avons pas encore la certitude de l'être.

Ainsi un jaloux se sent triste, oppressé en voyant un cavalier aimable, galant, placé près de celle qu'il aime, et quoique ce cavalier n'ait pas encore adressé un mot à la dame qui est près de lui, le jaloux pressent que cette circonstance peut lui être fatale, et il se tourmente déjà de ce qui n'est pas encore arrivé.

Ainsi, en quittant le fils qu'elle chérit, une mère calcule tous les dangers qui peuvent l'assaillir en voyage; il ne doit revenir que dans un temps éloigné, et son inquiétude, à elle, date du premier jour de leur séparation; rien ne lui annonce encore un malheur, mais son imagination en a créé mille; et si l'un n'arrive pas, évitera-t-il aussi bien les autres? Une imagination vive et fertile est souvent un don fatal. Si quelquefois elle nous procure des jouissances, elle sert bien souvent à nous créer des peines.

En quittant sa cousine, Alexis a constamment présent à la pensée ce qu'il a entendu dire de la jeune pensionnaire qu'on a nommée Marguerite Meynaud.

— Mais ce ne peut pas être cette Marguerite que je connais, se dit Alexis. Pourquoi serait-ce celle-là?.. Le nom de Marguerite est porté par tant de femmes... pourquoi serait-ce la même?

Et tout en voulant repousser cette idée, Alexis rappelle à son souvenir tout ce qu'il sait de la jeune fille de la rue Corbeau; le mystère qui semble envelopper ses actions, la solitude dans laquelle elle vit, son éloignement pour toute société, ce nom de Marguerite qui est le seul qu'elle se donne, enfin, cet homme qu'elle reçoit et dont l'extérieur n'était pas fait pour inspirer la confiance.

— Cet homme ne peut être son père! se dit ensuite Alexis; je l'ai vu, et malgré sa longue barbe, sa pâleur, je suis certain qu'il est trop jeune pour être le père de cette jeune fille... Non!... ce n'est point d'elle que parlait Hélène.

Mais au bout d'un moment, Alexis se souvient qu'un jour, dans l'entretien qu'il a eu avec la petite Marguerite, il a parlé de sa cousine, et que la jeune fille a tressailli au nom d'Hélène de Brévanne; puis, en songeant aux bonnes manières de la jolie Marguerite, à sa façon de s'exprimer qui annonce une bonne éducation, ses soupçons reviennent avec plus de force, et il se dit :

— Si c'était elle pourtant!... fille d'un voleur... pauvre jeune fille! ce ne serait pas sa faute... mais ce serait affreux!

Cette fois Alexis ne va pas trouver Durozel, il ne voudrait pas que celui-ci sût ce qui l'inquiète, il craindrait que l'expérience de son ami ne devînât trop vite la vérité; mais dès le lendemain Alexis se rend chez sa cousine, de laquelle il espère obtenir des renseignements plus précis sur la personne qu'elle a nommée Marguerite Meynaud.

Alexis a dit son nom, et une femme de chambre l'a sur-le-champ introduit près d'Hélène, qui paraît très-flattée de l'empressement que son cousin montre à la revoir.

— Ma cousine, dit Alexis, vous allez me trouver importun maintenant; je vous ai quittée hier au soir... et je reviens aujourd'hui.

— Importun! vous... non, vous ne le pensez plus, j'espère... je vous attendais, ou au moins je vous espérais.

— Vraiment?

— Ne m'avez-vous pas dit hier que vous aviez à causer avec moi?

— En effet...

— Eh bien, causons... il faut espérer qu'ici nous serons plus heureux qu'à la campagne, qu'on ne viendra pas nous déranger... d'ailleurs j'ai fait défendre ma porte... Voyons, Alexis, qu'avez-vous à me dire?

Ces mots sont accompagnés d'un regard bien tendre et d'un si doux sourire, que pour ne point comprendre ce que l'on veut qu'il dise, il faut avoir la tête et le cœur préoccupés comme Alexis.

Le jeune homme rapproche sa chaise de la causeuse d'Hélène, il passe sa main sur son front et lui dit, sans fixer ses yeux sur les siens :

— Ma cousine... hier je vous ai entendue parler avec mademoiselle Robertin d'une jeune personne qui a été en pension avec vous... et que vous nommiez Marguerite Meynaud... je voudrais que vous me fissiez bien exactement le portrait de cette demoiselle... Un... de mes amis... connaît une Marguerite... et je serais bien curieux de savoir si c'est celle qui fut votre camarade de pension.

Hélène a écouté Alexis d'abord avec attention, puis avec impatience, avec dépit, et lorsqu'il a fini de parler, elle tourne avec colère les pages d'un album, en répondant d'un ton moqueur et fâché tout à la fois.

— En vérité, mon cousin, voilà quelque chose de bien intéressant; et si c'est pour me dire cela qu'il vous tardait tant de me revoir... j'avoue que je suis beaucoup moins touchée de votre empressement!... Que je vous fasse le portrait d'une jeune fille... que je n'ai pas vue depuis plus de cinq ans!... eh! que m'importent, à moi, votre ami et mademoiselle Marguerite!... qu'ai-je besoin de m'occuper encore de cette fille?... Vraiment, Alexis, vous choisissez bien mal le sujet de votre conversation, et je suis tentée de croire que vous voulez en ce moment vous amuser à mes dépens et continuer la vengeance que vous avez juré de tirer de moi.

Alexis ne s'attendait pas à cette sortie, et il ne comprend pas en quoi il a pu fâcher Hélène; mais plus il s'excuse, plus il cherche à expliquer le motif de ses questions, et plus madame de Pomponney témoigne d'humeur et de contrariété : elle finit par retourner sa chaise avec impatience, comme ne voulant plus l'écouter. Alors Alexis se lève en disant :

— Pardon, ma cousine, je m'aperçois que je vous ennuie... je me retire...

— Eh bien! que faites-vous?.. vous partez maintenant! s'écrie Hélène, en fixant ses beaux yeux sur son cousin.

— Mais... puisque ma conversation vous donne de l'humeur...

— Ne pouvez-vous donc me parler que de choses qui me sont indifférentes?... Ne pouvez-vous trouver autre chose à dire?... En vérité, Alexis... c'est bien mal... on croirait que vous prenez à tâche de me faire de la peine...

Hélène détourne la tête et porte la main sur ses yeux. Alexis revient s'asseoir, n'osant plus rien dire et ne pouvant pas comprendre ce qui peut faire pleurer sa cousine.

Mais Hélène essuie ses yeux avec son mouchoir, puis se lève, et, s'efforçant d'être gaie, reprend :

— Je ne sais ce que j'ai... je suis folle... Alexis, ne soyez pas fâché... je suis bien maussade aujourd'hui... Pour me prouver que vous ne m'en voulez plus... il faut... oh! vous ne me refuserez pas... Dites que vous ne me refuserez pas...

— Si c'est quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de...

— Eh! mon Dieu, monsieur! on ne vous demande rien d'autre. Je viens d'apprendre qu'une de mes amies, qui habite l'été à Saint-Germain, est malade depuis quelques jours : elle me supplie d'aller la voir... Si j'allais seule à Saint-Germain, je mourrais d'ennui en route... Mais si vous venez avec moi, oh! ce sera différent...

— Quoi!... c'est pour aller à Saint-Germain... aujourd'hui...

— Oui, monsieur, à l'instant même... On va mettre les chevaux à ma calèche... il est de bonne heure... nous serons à Saint-Germain à trois heures... Je passe une demi-heure chez mon amie; nous ferons un tour dans la forêt, puis nous repartirons .. Allons, c'est convenu, je vous emmène.

Et sans attendre de réponse, Hélène sonne, demande ses chevaux, puis passe dans son appartement pour se mettre en toilette de campagne.

Alexis n'est pas encore décidé à aller à Saint-Germain, que déjà Hélène revient coiffée d'un délicieux chapeau de paille, et lui dit :

— Les chevaux sont mis; venez, Alexis, nous partons.

Alexis se laisse emmener, et il monte en voiture avec sa cousine, en se disant : — En route, je pourrai, j'espère, ramener la conversation sur Marguerite, et elle sera peut-être alors d'humeur à me répondre.

Pendant que les chevaux fringants les entraînent, Hélène est redevenue gaie, rieuse, coquette; il semble qu'elle veuille employer toutes les séductions pour faire la conquête d'Alexis; mais il n'y a pas moyen de ramener la conversation sur un sujet qui ne lui plaît pas. C'est d'elle, toujours d'elle, qu'elle veut que l'on s'occupe, et lorsque Alexis essaie d'aborder un autre entretien, sa cousine sait, par un mot, une saillie ou une question étrangère, couper bien vite la conversation.

On arrive à Saint-Germain, et la voiture s'arrête devant une jolie maison où demeure l'amie de madame de Pomponney.

— Montez-vous avec moi? demande Hélène en sautant hors de la voiture.

— Non, ma cousine, je préfère vous attendre... je fais faire un tour dans le bois...

— Soit... au fait, entendre parler toilette, modes, tout cela vous amuserait peu, je le conçois; je ne puis pas rester moins de trois quarts d'heure chez madame Dormeuil, mais vous viendrez m'y chercher.

— Oui, ma cousine.

— Ne m'y laissez pas plus longtemps... car trois quarts d'heure pour parler chiffons, c'est bien assez.

— Je serai exact.

— Songez que je vous attends... Si vous voulez garder la calèche pour vous promener...

— Non, je préfère marcher un peu.

Hélène entre dans la maison, et Alexis, qui connaît peu Saint-Germain, s'informe du chemin qu'il doit prendre pour trouver le bois.

— La seconde rue à votre gauche, monsieur, et tout droit devant vous, vous serez à l'entrée du bois sur la route de Poissy.

Alexis remercie la paysanne de qui il reçoit cette indication, et suit, en se promenant, une rue dans laquelle le soleil dardait en plein. Le temps était magnifique, mais la chaleur excessive; aussi rencontrait-on fort peu de monde dans les rues de Saint-Germain. Les promeneurs attendaient pour sortir qu'il y eût de l'ombre et de la fraîcheur.

Alexis se trouve bientôt à l'entrée du bois qu'on lui a indiquée; en regardant au loin devant lui, il n'aperçoit sur la route solitaire qu'une femme qui marche très-vite et porte un panier sous son bras.

Alexis était au moins à deux cents pas de cette femme, et cependant elle a sur-le-champ fixé son attention; ses regards ne la quittent plus, il double le pas pour l'atteindre, et plus il se rapproche d'elle, plus son émotion redouble : il croit reconnaître la taille, la

tournure de Marguerite, et jusqu'à ce petit bonnet qu'elle porte avec tant de grâce et qui la rend si jolie.

— Oui, c'est elle ! ce doit être Marguerite ! se dit Alexis en hâtant le pas; je la retrouve enfin... Si je ne me trompais... oh ! ce serait désespérant... mais mon cœur me dit que je ne me trompe pas ! Que vient-elle faire dans ce bois?... où va-t-elle si vite?... Mais rejoignons-la d'abord.

La jeune fille venait de prendre un des côtés de la route et, pour éviter l'ardeur du soleil, d'entrer dans un sentier couvert qui est à l'entrée du bois, parallèle au grand chemin, et fait de cette route une des plus délicieuses promenades des environs de Paris.

Enfin Alexis a rejoint la personne qui était devant lui; il pousse un cri de joie en voyant son visage. C'est bien Marguerite, et la jeune fille s'arrête, surprise et tout émue, en reconnaissant Alexis.

— C'est vous, mademoiselle! je vous retrouve donc enfin ! dit Alexis avec un accent qui peint tout ce qu'il éprouve. Ah ! je bénis le hasard qui m'a conduit aujourd'hui à Saint-Germain ! Si vous saviez combien j'ai été malheureux depuis ce jour où j'ai été cause que vous avez fui précipitamment la maison que vous habitiez... si vous saviez toutes les démarches... toutes les courses entreprises pour vous retrouver... mon bonheur lorsque je croyais être sur vos traces... mon désespoir quand je voyais mes espérances déçues ! Ah ! si vous aviez été témoin de mes souffrances... vous m'auriez plaint, au moins.

Marguerite est visiblement émue en écoutant Alexis, et ce n'est pas sans effort qu'elle cache le plaisir qu'elle goûte à l'entendre.

— Je ne croyais pas que vous pensiez encore à moi, dit-elle en baissant les yeux.

— Ne plus penser à vous !... ô mon Dieu !... vous m'avez donc bien mal jugé !... Et puis vous avez dû m'en vouloir... cette demoiselle Amandine vous a insultée... j'en suis la cause... Que de pardons j'ai à vous demander!

— Il y a longtemps que j'ai oublié tout cela !

— Depuis ce jour-là, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai cessé de voir cette demoiselle.

— Je ne vous demande pas cela, monsieur.

— Mais, moi, je tiens à ce que vous le sachiez... Revoir quelqu'un qui vous a fait de la peine !... ah ! je me suis assez repenti de cette liaison...

— Monsieur... je vous demande pardon si je continue ma route; mais... je suis un peu pressée, et il se fait déjà tard...

— Je ne voudrais nullement vous gêner... d'ailleurs, vous me permettrez bien de marcher auprès de vous... on peut causer en marchant.

— Oh ! sans doute ! répond Marguerite en se remettant en route. Mais peut-être n'allez-vous pas... aussi loin que moi?...

— J'irai où vous irez... peu m'importe !... je suis si content de vous avoir retrouvée !... Vous ne me défendrez pas de vous accompagner, n'est-ce pas? Si cela vous ennuie que je vous parle, eh bien, je marcherai en silence... Que je vous voie... que je puisse rester près de vous, et je serai encore si heureux !

Il est difficile de ne pas être touché d'un sentiment vrai exprimé avec cet accent qui part du cœur. Aussi la petite Marguerite sent-elle sa respiration devenir plus courte, plus précipitée, et laisse-t-elle tomber un doux regard sur le jeune homme, en lui répondant :

— Certainement... je ne puis pas... je ne veux pas vous empêcher de marcher près de moi... cela ne me fait pas de peine... je veux dire que cela ne me contrarie pas... mais... je vais jusqu'à Poissy !

— Eh bien, j'irai à Poissy !... j'irai partout où vous voudrez... Ah ! je suis si heureux !...

Cependant le front de Marguerite s'est rembruni; elle devient rêveuse, puis reprend d'un air embarrassé :

— Mais... je vais chez quelqu'un... où vous ne pouvez pas aller...

—Fort bien, mais pendant que vous ferez votre visite, je vous attendrai à la porte... et puis nous reviendrons ensemble à Saint-Germain... à Paris, si vous y retournez... Oh ! vous le voulez bien, n'est-ce pas?... dites que vous le voulez bien !

Marguerite est quelque temps sans répondre; enfin, regardant timidement le jeune homme, et d'un air presque craintif, elle lui dit :

— Monsieur Alexis... vous ne voudriez pas me faire du chagrin... j'en suis sûre.

— Vous avez raison d'en être persuadée; j'ai déjà été trop fâché de vous en avoir causé involontairement ! Mais achevez...

— Eh bien... il ne faudra pas me suivre quand nous arriverons à Poissy... cela me... ferait avoir... des désagréments... enfin vous me feriez une véritable peine si vous me suiviez... mais vous ne voudrez pas me faire repentir de la confiance que j'ai en vous, n'est-ce pas, monsieur?

Il y avait dans la voix de Marguerite quelque chose de suppliant et de digne cependant. Alexis se rappelle ses soupçons, ce qu'il entend devrait les accroître encore, et pourtant il sent que l'intérêt qu'il porte à la jeune fille augmente au lieu de diminuer.

— Votre confiance, répond Alexis en soupirant, ah ! je ne l'ai pas, car vous me cachez vos chagrins... Mais devez-vous donc séjourner longtemps à Poissy?...

— Une heure ou deux... environ.

— Eh bien, je vous laisserai aller seule dans Poissy, puisque vous semblez craindre d'y être vue avec moi, mais je vous attendrai dans le bois, et nous reviendrons ensemble... Ah ! vous ne pouvez me refuser cela...

Marguerite réfléchit quelques instants, puis répond enfin :

— Si cela vous fait plaisir... eh bien... attendez-moi... je reviendrai avec vous.

Cette faveur était la première qu'Alexis obtenait de Marguerite; mais la première faveur, quelque légère qu'elle soit, est toujours celle qu'on reçoit avec le plus de joie, par la raison que celle-là nous fait espérer toutes les autres. Dans son ivresse, Alexis saisit vivement la main de Marguerite; il va la porter à ses lèvres; mais on retire cette main en s'éloignant un peu, et il sent qu'il ne doit se permettre aucune liberté avec cette jeune fille qui veut bien se fier à lui.

Cependant il offre son bras pour continuer la route, mais Marguerite le refuse.

— Nous marcherons aussi bien ainsi, dit-elle.

— Mais il me serait si doux de vous donner le bras !...

— Non, non... Je ne dois pas... je ne puis accepter !... répond de nouveau la jeune fille en détournant tristement la tête.

— Mais pourquoi?...

— Je vous en prie, ne me faites plus de questions.

Alexis se tait; ce qu'il entend lui rappelle ses craintes; le mystère qui semble envelopper toutes les actions de la jeune fille n'est pas fait pour dissiper ses soupçons, et pendant quelques minutes il marche près d'elle sans prononcer un seul mot.

Marguerite marchait vite; elle semblait avoir hâte d'arriver; pourtant le temps était superbe et le chemin charmant.

— Ah ! je voudrais ne jamais voir la fin de ce sentier ! dit Alexis en regardant tendrement sa jeune compagne de voyage. Marguerite baisse les yeux sans parler; mais Alexis a cru voir qu'un soupir avait répondu au sien.

Cependant un jour plus vif éclairant le feuillage annonce que l'on va sortir de la forêt; quelques maisons se dessinent au loin. Bientôt la jeune fille s'arrête en disant à son compagnon : — Voilà Poissy... n'allez pas plus loin... vous savez ce que vous m'avez promis?...

— Mais nous ne sommes pas encore à Poissy...

— Pardonnez-moi...

— Eh bien... puisque vous le voulez... je vais vous attendre ici.

— Si cela vous plaît... attendez-moi.

— Vous reviendrez par cette route... Je vous reverrai... vous ne voudriez pas me laisser vous attendre en vain !

— Non, monsieur, je ne sais pas tromper... Et d'ailleurs ce serait bien mal à moi, lorsque vous me témoignez tant d'intérêt... mais m'attendre deux heures... songez que c'est bien long !...

— Vous me promettez de revenir, cela me suffit.

— Au revoir, monsieur.

Et la petite Marguerite, doublant le pas, courant plutôt qu'elle ne marche, continue sa route vers Poissy.

Alexis suit des yeux la jeune fille, en se disant : Dois-je respecter sa défense... dois-je tenir ma promesse?... Que va-t-elle faire dans cette ville?... en la suivant je l'apprendrai sans doute... je connaîtrai son secret... je saurai si elle est en effet la fille de ce misérable qui... Que faire?... ah ! je ne puis laisser échapper cette occasion d'éclaircir mes soupçons... cela est mal peut-être, mais mon amour doit m'excuser.

Une fois décidé à suivre Marguerite, Alexis s'élance, en se tenant sur le côté de la route, car il veut tâcher de ne point être vu de la jeune fille.

Mais Marguerite ne songe pas à se retourner; elle est entrée dans Poissy, elle prend sur la gauche, suit un chemin où sont quelques maisons entourées de jardins; Alexis ne la suit que de très-loin, mais il ne la perd pas de vue. Enfin il la voit se diriger vers un grand bâtiment devant lequel il aperçoit une sentinelle. Alors un souvenir subit vient frapper Alexis... A Poissy il y a une maison de détention.

La jeune fille a passé sous une grande porte; elle est entrée dans ce bâtiment près duquel veille un factionnaire. Alexis s'est arrêté, il n'ose aller plus loin, il est pâle et tremblant. Au bout de peu d'instants, un homme sort de la maison d'arrêt, et va passer du côté où est Alexis. Celui-ci juge au costume de cet homme qu'il doit être employé ou commissionnaire de la prison, et au moment où il passe près de lui, il l'arrête en lui disant :

— Deux mots, s'il vous plaît... Vous pouvez me rendre un grand service, et qui ne saurait vous compromettre.

Ces paroles sont accompagnées d'une pièce d'or que l'on présente d'une main suppliante. L'homme, dont la figure est dure et commune, commence par prendre la pièce d'or, puis murmure :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une jeune fille vient à l'instant d'entrer dans la maison de détention... la connaissez-vous?... Que va-t-elle faire là?... ah ! de grâce !...

L'homme ne laisse pas Alexis achever sa phrase; il répond d'un ton bref et d'une voix rauque :

— Voir son père, Joseph Meynaud, condamné à cinq ans pour vol, et qui n'a plus que six semaines à faire.

Ces mots étaient à peine parvenus à l'oreille d'Alexis, et déjà l'homme qui les lui avait dits était bien loin de lui.

Le jeune homme est resté muet, et demeure quelque temps comme fixé à la même place; le voile qui couvrait la conduite de cette jeune fille vient d'être entièrement déchiré, il n'a plus d'illusions à se faire; celle qu'il aime est bien cette Marguerite dont Hélène et son amie ont parlé, ses pressentiments ne l'avaient point trompé.

Tout à coup Alexis prend sa course et s'éloigne à grands pas de la maison de détention en se disant :

— Soyons homme; ayons du courage... Je ne puis plus aimer cette jeune fille... à quoi cela me servirait-il?... il vaut bien mieux ne plus la revoir; de cette façon, je l'oublierai... j'ai bien oublié Hélène!... et Durozel assure que l'on peut toujours vaincre ses passions!

Alexis regagne l'entrée du bois où il s'est séparé de Marguerite; mais arrivé là, il s'arrête et s'assied au pied d'un arbre; il lui semble qu'il doit être fatigué et qu'il est nécessaire qu'il se repose.

Bientôt d'autres réflexions se présentent à son esprit. Il se dit que les enfants ne sont pas coupables des fautes de leur père, que cette jeune fille semble bien malheureuse, que ce serait mal à lui de l'abandonner sans lui avoir dit adieu, et que tout en n'ayant plus d'amour pour elle, il peut encore lui porter de l'intérêt; enfin il se dit tout ce qu'un amoureux sait imaginer pour se donner raison en suivant le penchant de son cœur.

Deux heures s'écoulent, Marguerite ne paraît pas. Il était alors sept heures et demie, et Alexis n'avait rien pris depuis le matin; cependant il ne songe pas à manger; l'amour nourrit quelquefois, mais il n'engraisse jamais.

Alexis avait les yeux fixés sur le chemin par où devait revenir la jeune fille, le jour commençait à baisser, et il frémissait d'impatience; après avoir voulu fuir Marguerite, il serait maintenant désolé de ne point la revoir.

Enfin une femme paraît du côté de Poissy : c'est Marguerite; elle revient vers le bois, mais elle ne marche plus précipitamment, comme en se rendant près de son père. Maintenant elle s'avance lentement, la tête baissée vers la terre; elle est pâle, une sombre tristesse est répandue sur son visage; cependant elle essaie de sourire en voyant Alexis.

— Vous m'avez attendue, monsieur, lui dit-elle; et pourtant... il est tard, je suis restée plus longtemps que je ne le pensais...

— Vous m'aviez promis de venir, et je voulais vous revoir, répond Alexis qui, en revoyant Marguerite, sent s'évanouir toutes ses résolutions.

— Eh bien! monsieur... nous pouvons partir...

— Je suis à vos ordres, mademoiselle; mais vous semblez souffrante maintenant...

— Ce n'est rien .. cela se passera.

En disant cela, Marguerite s'est remise en route, et Alexis marche en silence près d'elle. Le temps devenait sombre, et de gros nuages, qui s'amoncelaient sur la forêt, faisaient venir la nuit plus promptement.

— Je crains que nous n'ayons de l'orage, dit Alexis.

— Eh bien!... je vais tâcher de doubler le pas... C'est que je me sens un peu fatiguée.

— Pourquoi donc ne pas accepter mon bras?... vous... vous appuieriez sur moi... et nous irions plus vite.

Marguerite jette un regard autour d'elle, et passe timidement son bras sous celui qu'on lui présente, en disant avec un accent de tristesse :

— Oui... voilà la nuit... je ne serai pas vue à votre bras maintenant!

Il y a un bonheur indicible à tenir pour la première fois, sous le sien, le bras d'une femme que l'on aime; l'amour est un feu qui se communique à toutes les parties de notre être par le plus léger attouchement. Alexis tremble de plaisir en sentant la petite main de Marguerite s'appuyer sur lui, et de temps à autre, comme s'il voulait lui faire éviter un faux pas, il se serre contre elle et presse le bras qu'on a passé sous le sien.

Ils marchent ainsi assez longtemps sans se parler, mais les secrètes pressions de leurs bras remplacent la conversation.

Bientôt on entend gronder le tonnerre, et de grosses gouttes de pluie tombent sur les feuilles des arbres.

— Voilà l'orage, dit Alexis, c'est ce que je craignais.

— Je serai cause que vous serez mouillé, dit Marguerite; sans moi, depuis longtemps vous seriez à Saint-Germain... Mais je ne puis aller plus vite.

— Croyez-vous donc que c'est de moi que je m'occupe? Que m'importe l'orage! la pluie! je braverais tous les éléments pour être avec vous! Mais vous, qui êtes souffrante ce soir... cette pluie pourrait vous rendre malade... Mon Dieu! voilà que cela redouble à présent, et les feuilles commencent à ne plus nous garantir... Tenez, venez sous ce gros arbre... nous y serons plus à l'abri.

Marguerite se laisse conduire sous un énorme chêne, Alexis se place contre elle, et cherche, autant qu'il le peut, à la garantir de la pluie. Cependant l'orage éclate avec violence, des torrents d'eau tombent du ciel, les coups de tonnerre se succèdent à de courts intervalles, et des éclairs magnifiques, en éclairant la forêt, ajoutent à la sombre majesté de ce spectacle.

Alexis entoure Marguerite de ses bras; elle cache sa tête contre la poitrine de son protecteur, elle est tremblante; mais Alexis n'a jamais été aussi heureux qu'en ce moment, et n'étant plus maître de résister à ce qu'il éprouve, il appuie ses lèvres sur le front de la jeune fille, en lui disant :

— Marguerite, chère Marguerite! si vous saviez combien je vous aime!...

— Ne me dites pas cela, monsieur, de grâce... ayez pitié de moi!

— Et pourquoi ne vous dirais-je pas ce que j'éprouve... puisque cet amour est plus fort que ma raison, puisque je sens qu'il durera toute ma vie!...

— O monsieur Alexis, il ne faut pas m'aimer... car... mon sort est affreux... Je ne dois pas vous écouter... je ne puis aimer personne... il faut m'oublier...

— Jamais... Marguerite, si vous m'aimiez aussi... je vous dirais : Venez avec moi... je vous emmène loin, bien loin... dans quelque retraite où nous vivrons seuls... J'ai assez de fortune pour nous deux... je suis libre... Ah! Marguerite, consentez à me suivre... confiez votre existence à mon amour...

— Oh! non... non... cela est impossible...

— Parce que vous ne m'aimez pas... parce que je vous suis indifférent.

Marguerite ne répond pas, mais des larmes s'échappent de ses yeux; elle pousse des sanglots, et Alexis la presse contre son cœur, en s'écriant :

— Oh!... si... vous m'aimez... je vous aime trop, moi, pour n'être pas payé de retour. . Eh bien! ne repoussez pas ma prière... partons ensemble... allons vivre sous un ciel étranger.

La jeune fille repousse doucement Alexis, en balbutiant :

— Et mon père... mon pauvre père...

Alexis demeure interdit, et ne peut que murmurer :

— Votre père... je croyais... je pensais que vous n'en aviez plus...

— Si, monsieur, il existe, et il est bien à plaindre... Des circonstances m'ont obligée à me séparer de lui... mais dans peu de temps il reviendra près de sa fille... pourvu que sa santé... car aujourd'hui je l'ai trouvé malade, souffrant... et c'est ce qui m'a fait tant de chagrin... mais, si le ciel le permet... quand il sera près de moi, mes soins, mes caresses lui rendront la santé... car je ne le quitterai plus un seul instant!

Alexis ne répond rien, mais il s'est éloigné de Marguerite en laissant tristement retomber sa tête sur sa poitrine. Cependant l'orage a cessé.

— Continuons notre route, dit Marguerite.

Alexis reprend le bras de la jeune fille sans dire un mot, et ils se remettent à marcher tous les deux tristes et silencieux.

Lorsqu'ils arrivent à Saint-Germain, il est nuit tout à fait.

— Il faut que nous trouvions une voiture, dit Alexis.

— Oh! j'irai bien à pied, répond la jeune fille.

— A pied, jusqu'à Paris!... y pensez-vous?... D'ailleurs l'orage gronde encore... gagnons vite la rue où sont les voitures.

Marguerite se laisse conduire, mais, arrivée près du bureau des voitures, elle quitte le bras de son conducteur, en lui disant :

— Je vais vous attendre ici, monsieur.

— Soit, dit Alexis; s'il n'y a pas de place pour le prochain départ, nous prendrons une petite voiture... j'en aperçois là-bas.

Le jeune homme court au bureau où l'on retient ses places. Il le trouve encombré de voyageurs. L'orage fait rentrer tous les promeneurs dans la capitale, et le commis dit à Alexis :

— Plus de place, monsieur, tout est retenu jusqu'au dernier départ.

Alexis sort du bureau et retourne à l'endroit où il a laissé la jeune fille, en se disant : Nous trouverons une petite voiture; en payant ce qu'ils voudront, j'aurai la préférence.

Mais Marguerite n'est plus à la place où elle devait l'attendre; Alexis regarde de tous côtés, court, demande à plusieurs personnes, on ne peut lui donner aucun renseignement. Elle est partie, se dit-il, elle ne m'a pas attendu, elle n'aura pas voulu revenir avec moi à Paris pour que je ne sache pas où elle demeure!... Ainsi donc, je l'ai encore perdue!...

Le pauvre Alexis se désespère : il court au hasard dans les rues de Saint-Germain, espérant encore rencontrer Marguerite; mais ses recherches sont vaines. Il se rappelle alors que la jeune fille a parlé de revenir à pied, et, dans l'espoir de la retrouver sur la route, il se décide à faire aussi à pied le chemin de Paris.

Cependant la pluie recommençait à tomber, l'orage avait rendu la route fort mauvaise, mais Alexis n'y fait pas attention : il marche en regardant autour de lui, cherchant dans l'obscurité à apercevoir Marguerite, et ne trouvant que des ornières et des mares d'eau dans lesquelles il met ses pieds.

Tout en marchant, Alexis se sentait des tiraillements d'estomac, et une faiblesse qu'il ne savait à quoi attribuer. Enfin, il se rappelle qu'il est à jeun depuis le matin. Le besoin, la marche forcée qu'il

entreprend, l'orage qu'il a reçu, la pluie qu'il reçoit encore, tout se réunit pour augmenter son malaise. Il rassemble son courage et avance toujours, mais à chaque instant des frissons parcourent son corps. Il avait encore deux lieues à faire, et la pluie tombait par torrents. Heureusement un coucou vient à passer près de lui, et le cocher propose au jeune homme une place de second lapin. Alexis accepte, car il n'a plus l'espoir de retrouver celle qu'il cherche, et il arrive enfin à Paris, mouillé, harassé, exténué, et sans s'être une seule fois rappelé sa cousine, qu'il devait aller rechercher chez son amie. Il ne pensait qu'à Marguerite.

XX. — LE DANGER D'AVOIR DES SINGES.

En arrivant chez lui, Alexis a dit à son concierge de lui faire sur-le-champ apporter à dîner. Le dîner vient, le jeune homme espère en mangeant retrouver ses forces et voir se dissiper le malaise qu'il éprouve; mais à peine peut-il toucher à ce qu'on lui sert; il se sent trembler, frissonner, et se décide à se mettre au lit.

Là, sa tête brûle, et pourtant la fatigue l'emporte, ses yeux appesantis se ferment, puis un sommeil agité, une fièvre violente s'emparent du pauvre Alexis.

Le lendemain le malade ne voyait rien, ne distinguait rien de ce qui se passait autour de lui; il avait un délire violent. Cet état dura plusieurs jours, lorsque enfin la maladie cède aux soins, à la science et à la nature; Alexis, en rouvrant les yeux, aperçoit Durozel près de son lit et Frison assis contre la cheminée et buvant de la tisane.

Alexis tend la main à Durozel, en lui disant :

— J'ai donc été sérieusement malade?

— Oui, vraiment... voilà neuf jours, mon pauvre Alexis, que vous êtes au lit... avec une fièvre terrible!... le délire!... enfin vous étiez en danger... aussi je ne vous ai pas quitté...

— Mon bon Durozel... C'est toujours dans la souffrance que l'on retrouve ses amis.

— Ah! victoire! vivat! bravo!... *il est sauvé, l'enfant du troubadour!* s'écrie Frison en avalant une grande tasse pleine; puis il court près du lit, secoue la main d'Alexis en disant :

— Du reste, vous ne pouviez pas mourir, parce que nous étions là, et nous ne l'aurions certainement pas souffert.

— Quoi! mon cher Frison, vous aussi, vous êtes venu me garder?

— Tiens! et pourquoi pas?

— Oui, dit Durozel, il faut rendre justice à Frison, il est venu ici tous les jours depuis que vous êtes malade; souvent il y est resté la journée entière sans sortir. Et, toutes les fois qu'on voulait vous faire boire de la tisane, il en buvait aussi, il en buvait même quand on ne vous en donnait pas... il en a bien bu deux pintes par jour... Certes, si c'est dans l'espoir que cela vous fera du bien, vous lui devez de la reconnaissance.

— C'est bon, c'est bon... assez... *satis*, cher ami, dit Frison en souriant. J'ai profité de l'occasion qui se présentait pour me rafraîchir un peu... Je vous prie de ne point en tirer de conséquences malignes... et de ne pas faire croire à notre ami que je ne suis venu le garder que pour boire sa tisane... Ah! et la jeune Amandine... Je dois vous dire, monsieur Alexis, qu'en apprenant votre maladie, elle a tout de suite été mettre une petite bougie à Sainte-Geneviève; qui est-ce qui croirait cela d'une grisette!... c'est pourtant la vérité. Et depuis, elle est venue tous les jours s'informer de votre santé chez votre portier, et elle vous a envoyé un quart de pâte de guimauve, et elle m'a chargé de vous dire qu'elle serait charmée de venir vous embrasser quand vous seriez convalescent... Hein! c'est un peu *amoroso* tout ça.

— Mon cher Frison, vous remercierez Amandine de ma part, mais je ne veux pas qu'elle revienne ici. Quand j'ai rompu une fois avec les gens, je ne renoue jamais. Du reste, pour lui prouver que je ne lui en veux plus, soyez assez bon pour lui faire porter chez elle six bouteilles de champagne que vous trouverez dans le bas de mon buffet. Amandine aime ce vin-là et cela ne lui déplaira pas.

— Six bouteilles de champagne! s'écrie Frison, diable!... ce n'est pas à dédaigner... Je vais les lui porter tout de suite... je vais prendre quelqu'un en bas... Ah! sapredié, quel dommage que ça vienne dans un moment... où... enfin c'est égal... je vais prendre les six bouteilles...

Frison a quitté la chambre, et Durozel vient s'asseoir près du lit de son ami, en lui disant :

— Quand vous serez plus fort, vous me conterez comment cette maladie vous est venue... Votre concierge m'a seulement dit que vous étiez rentré un soir à jeun et dans un état piteux, crotté et mouillé jusqu'aux os.

— Ah! je me rappelle tout maintenant, dit Alexis. Et ma cousine, qu'a-t-elle dû penser de moi?... ma cousine!... ah! ce jour-là je l'ai totalement oubliée.

— Calmez-vous... vous me conterez cela quand vous serez rétabli.

— Oh! laissez-moi parler maintenant, mon cher Durozel... j'ai une grande confidence à vous faire... cela me fera du bien : un secret que l'on garde près d'un ami est un poids qui nous oppresse... j'aime mieux m'en dépêtrer.

Le jeune malade fait à son ami le récit de ce qui lui est arrivé à Saint-Germain, et ne lui cache rien de ce qui concerne Marguerite.

Durozel l'a écouté avec beaucoup d'attention, et lorsque Alexis a cessé de parler, il lui dit :

— Vous voyez que j'avais raison en vous conseillant de ne point vous abandonner trop vite à votre passion pour cette jeune fille. Il y a généralement toutes les fois que vous voyez du mystère quelque part, c'est mauvais signe.

— Mais si le père de Marguerite est un misérable, est-ce une raison pour mépriser sa fille?

— Je ne dis pas... cependant il y a de ces convenances qu'on ne doit point braver. Épouseriez-vous la fille d'un voleur?... non. Alors faites-en votre maîtresse. Mais si cette jeune fille est honnête, comme vous le croyez, elle ne voudra pas devenir votre maîtresse... alors vous voyez bien qu'il vaut mieux ne plus la voir.

Alexis laisse retomber sa tête sur son oreiller en murmurant :

— Alors je serai toujours malheureux!

— Toujours!... prrr!... on ne devrait jamais dire ni jamais ni toujours. Et cet homme de mauvaise mine, que vous avez vu un matin chez la jeune fille, vous ne savez qui c'était?

— Non.

— Je serais curieux, moi, de savoir quel était cet homme. Au reste, je vous promets de prendre des informations auprès des avocats qui ont suivi l'affaire de ce vol; je saurai ce que l'on pense de ce Meynaud, car les juges sont des hommes aussi, et nous avons tous les jours la preuve qu'ils ne sont pas infaillibles.

Alexis remercie son ami, et ne tarde pas à goûter un sommeil qui hâte sa convalescence. Vers le soir, après s'être éveillé, Alexis aperçoit Frison dans sa chambre, se sucrant une tasse de tisane.

Dès qu'il voit le malade éveillé, Frison fait un signe à quelqu'un qui est dans une pièce à côté, et frappe deux coups dans sa main.

Aussitôt un instrument ressemblant à toutes sortes d'autres fait entendre l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?...*

Alexis écoute en souriant la sérénade qu'on lui donne; mais Frison interrompt la musique au bout de quelques mesures, en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que ça!... une vieille rengaine?... Est-ce qu'on joue une romance à un convalescent?... Monsieur le musicien, je veux quelque chose de plus gai que cela.

La *Valse de Robin des Bois* remplace la romance. Frison marque la mesure et valse dans la chambre en tenant dans ses mains un rouleau de sirop de guimauve. Lorsque la musique cesse, il s'arrête et s'écrie : « Paraissez, l'orchestre! »

Alors Grandinet sort de la pièce voisine, son accordéon sous le bras, et vient saluer Alexis.

— Monsieur Grandinet, voilà une surprise bien aimable, dit le malade.

— C'est de mon invention! s'écrie Frison; j'ai dit : Il faut célébrer la convalescence de M. Alexis, je voulais d'abord faire venir soixante musiciens... mais cela aurait fait trop de bruit... j'ai trouvé Grandinet sous ma main, et je dois dire à sa louange qu'il n'a pas mieux demandé que de venir avec son instrument faire un petit réveil musical à notre ami... Aussi il aura une tasse de tisane... Grandinet, venez boire de la tisane...

— Pourquoi faire? je ne suis pas malade... eh! eh! eh!

— N'importe, cela vous fera du bien... c'est pectoral...

— Non, non, je n'en veux pas.

— Ce petit homme est très-entêté quand il n'a pas ses socques.

— Messieurs, dit Alexis, lorsque je serai entièrement rétabli, j'espère vous donner à déjeuner, et vous offrir mieux que de la tisane.

— Ah! j'accepte! s'écrie Grandinet.

— Oui, nous prenons acte de la promesse, dit Frison, mais il faut être entièrement guéri; ainsi, vous avez le temps, encore six semaines au moins.

— Comment, vous pensez que je ne serai pas rétabli avant six semaines!

Frison fait une drôle de grimace, en reprenant :

— Oh!... c'est-à-dire... convalescent... mais il faut se ménager dans la convalescence.

Puis Frison se met tout à coup à éclater de rire en regardant Grandinet, et le petit homme lui dit :

— Qu'est-ce que c'est .. de quoi rit-il?...

— C'est que je viens de faire une remarque, Grandinet.

— Quelle remarque?

— C'est que tu es juste grand comme la table de nuit.

— Eh! eh! eh!

L'arrivée de Durozel met fin aux plaisanteries de Frison; il emmène Grandinet, qui propose à Alexis de venir tous les jours lui jouer de l'accordéon pour hâter le retour de ses forces; mais le malade remercie; il espère se rétablir sans musique.

Au bout de huit jours Alexis est tout à fait bien. Durozel ne l'a presque pas quitté, et Frison n'a pas manqué de venir passer toutes ses journées chez lui et d'y boire deux pintes de tisane.

Lorsque Durozel venait plus tard que de coutume chez son ami, les yeux de celui-ci semblaient l'interroger et attendre de lui quelque nouvelle, quelle communication. Durozel comprenant fort bien ce

langage; un matin il aborde Alexis, en lui disant : — J'ai trouvé enfin un avocat qui a su tous les détails du vol pour lequel ce Meynaud a été condamné.

— Eh bien !... ah ! parlez, mon ami.

— Cette affaire ne fut jamais bien claire. Meynaud fut condamné parce qu'il fut prouvé que les cinq cent mille francs étaient ce jour-là en caisse... qu'il vint seul le soir au bureau... Cependant le portier crut avoir vu entrer un certain Léonard qui avait été autrefois employé dans la maison comme garçon de bureau, et que l'on avait renvoyé parce que c'était un mauvais sujet; mais on ne trouva pas cet homme. Quant à Meynaud, il nia constamment le vol, tout en avouant qu'il était en effet venu le soir, et ce n'était pas sa coutume de revenir le soir travailler; mais il prétendit avoir ce jour-là oublié à son bureau une petite somme qu'il avait amassée, et avec laquelle il voulait faire un cadeau à sa fille. En effet, ce même soir, avant de rentrer chez lui, il acheta un châle de deux cents francs, ce qui était une grande dépense pour un homme qui avait des appointements modiques, et que l'on avait connu jusqu'alors fort économe. L'achat de ce châle fut une des causes qui influèrent le plus sur l'opinion des juges. On ne trouva point le portefeuille chez Meynaud, cependant il fut condamné; mais en faveur de ses bons antécédents, car jusqu'alors cet homme avait mené une conduite irréprochable, il n'eut que cinq ans sans exposition, et obtint de passer à Poissy le temps de sa captivité. Voilà, mon cher ami, tout ce que j'ai pu savoir touchant le père de votre petite Marguerite.

— Pauvre fille ! dit Alexis, ah ! je conçois sa tristesse !... je comprends pourquoi elle fuyait le monde... et vivait seule... sans société... Après avoir reçu de l'éducation, être frappée par la misère et le déshonneur.

— La misère ! elle cessera peut-être lorsque son père sera libre, car s'il a les cinq cent mille francs...

— S'il les avait, pourquoi laisserait-il sa fille réduite à travailler pour vivre... pourquoi ne lui donnerait-il pas de l'argent ?

— C'est peut-être par prudence, et toujours pour faire croire qu'il n'a pas les cinq cent mille francs... mais, une fois libre, il filera avec sa fille pour l'étranger.

Alexis ne dit plus rien, mais il retombe dans sa tristesse. Pour le distraire, Durozel l'engage à sortir, et lui fait consentir en lui disant :

— Si vous voulez courir de nouveau après votre jeune fille, il faut d'abord retrouver la santé. Règle générale : un amoureux malade n'avance jamais ses affaires.

Alexis se laisse promener par son ami. Au bout de quelques jours, se sentant entièrement rétabli, il songe à se rendre chez sa cousine, à laquelle il sent qu'il doit des excuses pour sa conduite à Saint-Germain.

— Madame de Pomponney est à sa campagne de Sussy, dit le concierge à Alexis, lorsque celui-ci se présente pour voir sa cousine.

— Eh bien ! j'irai à Sussy, se dit le jeune convalescent. J'y passerai même quelques jours, si ma cousine n'est point trop lâchée contre moi; je sens que l'air de la campagne achèvera de me rétablir : ensuite je reviendrai à Paris, et... je ne chercherai pas Marguerite, mais peut-être le hasard me la fera-t-il encore rencontrer.

Durozel approuve le projet de son ami, et, par une belle journée de juillet, Alexis arrive de nouveau dans la jolie campagne habitée par Hélène. Là, il apprend que, par extraordinaire, M. de Pomponney est aussi à Sussy avec sa femme.

En apprenant cette circonstance, Alexis hésite un moment à se présenter. D'abord il déteste cordialement M. de Pomponney, auquel il n'a pas pardonné ses tentatives auprès de Marguerite; puis, l'ascension du singe aurait dû rendre ce monsieur furieux contre lui. D'un autre côté, il aime autant que sa cousine ne soit pas seule; il ne sait pourquoi il éprouve toujours un secret embarras en tête à tête avec elle, et le résultat de ses réflexions est de se décider à entrer.

Hélène était assise sur une chaise longue et tenait un livre dans ses mains; son air abattu, la pâleur de son visage, annonçaient une indisposition ou une convalescence, mais la petite-maîtresse n'en était pas moins jolie, et beaucoup de gens même eussent préféré cette nuance de mélancolie répandue sur ses traits, à l'air de coquetterie que l'on y trouvait habituellement.

M. de Pomponney était à un autre bout du salon, assis devant une table, et s'occupait à montrer à son singe le jeu de domino, jeu pour lequel il prétendait que Caporal avait de grandes dispositions, parce qu'il connaissait le double six et le double blanc. Mais malgré les leçons de son maître, qui, en lui montrant les dominos étalés sur sa table, lui en disait les noms, Caporal paraissait souvent s'impatienter, et, prenant à la fois plusieurs dés dans sa main, il secouait la tête, faisait une grimace horrible, remuait longtemps sa mâchoire, puis jetait avec colère les dés sur le parquet.

En apercevant Alexis, Hélène n'est pas maîtresse de son émotion, et une légère rougeur vient colorer ses joues; tandis que M. de Pompouney, s'efforçant de prendre un air aimable, s'écrie :

— Eh ! c'est le cher cousin, M. Alexis Ranville ! parbleu ! il arrive très-bien ! nous étions par hasard seuls à cette campagne, moi et madame, et un mari et une femme seuls ensemble... vous savez... ça s'ennuie... avec ça que madame a été malade... elle a eu... ma foi, je ne sais trop ce qu'elle a eu, mais enfin il paraît qu'elle a eu quelque chose. Je fais cependant mon possible pour la distraire avec Caporal à qui j'apprends le domino. Oh ! c'est qu'il est étonnant, il va très-bien... Caporal, le double cinq, tout de suite.

Le singe, au lieu de prendre un dé, se contente de secouer la tête en portant la main gauche à son derrière, qu'il gratte avec une sorte de fureur, ce qui fait beaucoup rire M. de Pomponney.

Après avoir laissé parler le mari de sa cousine, Alexis s'approche d'Hélène en lui disant :

— Seriez-vous en effet indisposée, ma cousine ?

— Oui, répond Hélène en appuyant sur ses mots : depuis une certaine partie de campagne... à Saint-Germain, j'ai presque toujours été souffrante... Ce jour-là j'avais éprouvé une si forte contrariété... une inquiétude si vive... je n'en suis pas encore remise.

— Ah ! oui, dit M. de Pomponney, ma femme est très-impressionnable; il paraît qu'à Saint-Germain elle a eu peur d'un orage... Caporal, je vous demande du blanc ?

Alexis sent qu'il ne peut s'excuser devant le mari, mais il s'assied près d'Hélène, en lui disant : — Moi, ma cousine, depuis que je vous ai vue, j'ai été sérieusement malade... une fluxion de poitrine... Enfin Durozel m'a dit que j'avais été vraiment en danger.

— Oh ! mais, en effet ! s'écrie Hélène en regardant Alexis avec intérêt, oui, je n'avais pas remarqué d'abord... vous êtes changé... Pourquoi donc ne pas nous avoir fait savoir votre maladie ?...

— Je préférais attendre mon rétablissement pour venir vous dire cela moi-même.

— Caporal aussi a été malade, reprend M. de Pomponney, il a eu une diarrhée très-intense... ça m'inquiétait beaucoup..... A propos, monsieur Ranville, vous savez qu'il a effectué sa descente en ballon aux environs de Grosbois... les paysans ont été ravis, enchantés, ils ont pris mon malin singe pour un sorcier qui leur tombait de la lune.

— Oui, monsieur, j'ai appris cela...

— Diable de Caporal, qu'on prend pour un lunatique ! Allons, monsieur, du quatre, vite, je vous demande du quatre ?

Hélène regardait son cousin, puis jetait du côté de son mari des coups d'œil où se peignait l'impatience, tandis que sa bouche murmurait, de manière à ce que son jeune cousin seul l'entendit :

— Quel ennui ! est-ce qu'il ne va pas bientôt s'en aller ?

Alexis commençait à parler de choses indifférentes que l'on feignait d'écouter, lorsque tout à coup M. de Pomponney pousse un cri.

C'était Caporal qui, las d'une leçon trop prolongée, venait de saisir une poignée de dominos, et, au lieu de les jeter à terre, les avait lancés avec force dans le visage de son maître, puis lui avait tourné le dos, en se grattant comme précédemment.

— Ah ! le coquin ! ah ! le drôle ! s'écrie M. de Pomponney, il a manqué de m'éborgner; je sais bien que c'est pour jouer, mais il m'a fait mal.

— Votre singe est très-méchant, monsieur, dit Hélène; je ne veux plus qu'il vienne dans ce salon.

— Oh ! je vais le corriger. Monsieur Caporal, pour vous apprendre à me jeter les dominos au visage, je vais vous enfermer dans votre pavillon... Il ne peut pas souffrir être enfermé; aussi, quand il me voit tourner la clef de la porte de son pavillon, il pousse des cris horribles... vous allez voir... son pavillon est en face dans le jardin; regardez par cette fenêtre.

En disant cela, M. de Pomponney prend une petite chaîne qui pend à un anneau passé à une jambe du singe, et force Caporal à le suivre; il l'emmène au jardin, s'arrête devant un petit kiosque dont les fenêtres sont grillées, y fait entrer le singe, et l'y enferme à double tour. Pendant que son maître tourne la clef dans la serrure, on aperçoit Caporal regarder à travers le grillage, et pousser de grands cris en faisant une foule de contorsions. Après avoir enfermé son singe, M. de Pomponney s'est éloigné, au lieu de revenir vers la maison.

— Enfin ! nous en voilà débarrassés ! s'écrie Hélène, qui a suivi des yeux son époux; c'est un bien grand hasard quand M. de Pomponney reste avec moi, il faut, comme aujourd'hui, qu'il ait des douleurs de goutte... et cela arrive précisément quand vous venez me voir !... Au reste, monsieur, si je désire être seule avec vous, c'est qu'il me tarde d'avoir l'explication de votre conduite... Savez-vous que c'est affreux, ce que vous avez fait !... M'abandonner à Saint-Germain, seule... me laisser vous attendre jusqu'à la nuit, en proie à l'inquiétude la plus vive, aux alarmes les plus cruelles... car j'avais la bonté de croire qu'il vous était arrivé quelque événement; je ne pouvais supposer que vous auriez agi de la sorte sans y être forcé... mais le lendemain matin, à Paris, j'ai envoyé m'informer chez vous, et on m'a répondu que vous étiez revenu de la veille .. J'ai été tellement indignée, que j'en ai perdu le repos... jamais je n'avais éprouvé une pareille humiliation... Eh bien, monsieur, parlez !... parlez donc, et expliquez-moi votre conduite.

— Ma conduite... je sais bien que j'ai eu tort...

— Ah ! il est heureux que vous en conveniez; mais enfin, on n'agit pas ainsi sans motif... Pourquoi n'êtes-vous pas revenu me chercher ?

— C'est què j'ai fait une rencontre... dans le bois.

— Une rencontre... Oh! je m'en doutais... Une rencontre pour laquelle vous m'avez laissée là... C'est très-aimable! Et cette rencontre... c'était madame Saint-Albert, sans doute?

— Non, ma cousine... non... je vous le jure.

— Qui donc, alors?

— C'est... une personne... que vous ne connaissez pas; et d'ailleurs, cela doit peu vous intéresser... du moment que je vous demande excuse de ma conduite impolie...

Hélène ne répond rien; elle se lève, semble très-agitée, et pendant quelques instants marche, puis s'arrête dans le salon. Enfin, elle s'écrie :

— Non, non... cela ne doit pas m'intéresser, en effet... Je n'ai aucun droit sur vous... Et vous appelez cela être impoli... Oh! c'est bien plus encore... Ah!... Alexis! vous poussez loin votre vengeance!

— Ma cousine, dit Alexis en prenant son chapeau, je ne vous comprends pas, mais je vois que vous êtes toujours fâchée contre moi, et je me retire.

— Partir! vous éloigner ainsi! s'écrie Hélène en posant sa main sur le bras d'Alexis, oh! non... je ne le veux pas... Vous avez été malade, Alexis, j'ai tort de vous gronder... Voyons, oublions tout cela... Ah! si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis ce jour fatal!... Ah! c'est une souffrance cruelle... une souffrance que je ne connaissais pas...

En disant ces mots, Hélène détourne la tête et porte son mouchoir sur son visage, mais pas assez vite pour qu'Alexis n'ait eu le temps de voir de grosses larmes tomber de ses yeux.

— Mon Dieu! vous pleurez! .. s'écrie le jeune homme tout ému.

Au même instant, M. de Pomponney rentre dans le salon.

— Ce polisson de Caporal a fait un trou à son treillage, et il s'est sauvé dans les jardins, dit le mari d'Hélène, mais on le rattrapera... Oh! je ne suis pas inquiet... mes jardiniers le guettent. Ah çà, le cousin Ranville dîne avec nous, je pense...

— Oui, monsieur, dit Alexis, et même je resterai quelques jours, si cela ne vous ennuie pas trop.

— M'ennuyer!... au contraire j'aime le monde, moi!... Au reste, si je ne me ressens plus de ma goutte demain, je vous souhaite le bonjour. Je retourne à Paris, et je vous laisse avec madame, qui n'est pas gaie depuis quelque temps.

Hélène a jeté un doux regard à Alexis lorsqu'il a annoncé qu'il resterait quelques jours. En ce moment un domestique vient annoncer qu'on est servi.

— Mon cousin, dit Hélène, vous me pardonnerez si je ne vous tiens pas compagnie pour le dîner, mais cela me serait impossible; j'ai besoin d'un peu de repos... j'ai une migraine horrible; ce soir, si je ne descends pas, j'espère que vous monterez me dire quelques mots avant de vous retirer.

Alexis le promet, et Hélène rentre dans son appartement après avoir recommandé à son mari d'avoir bien soin de son cousin.

— Allons dîner! s'écrie M. de Pomponney dès que sa femme est éloignée. Parbleu, nous n'avons pas besoin d'elle pour manger, n'est-ce pas, cousin Ranville? Ah! c'est que je suis gaillard à table... Si vous voulez, nous nous donnerons une petite pointe?... J'aime les pointes, moi!

Alexis suit M. de Pomponney à la salle à manger, en se préparant à faire un dîner assez ennuyeux. Le maître de la maison demande du madère, du xérès et du champagne. Il verse force rasades au jeune homme, en lui disant :

— Voulez-vous que je fasse venir Caporal avec nous?

— Je n'en vois pas la nécessité, répond Alexis, je dînerai bien sans lui.

— Soit, mais ce soir je le ferai jouer aux dominos.

Tout en disant cela, M. de Pomponney regarde souvent Alexis comme s'il avait envie de lui demander quelque chose; il commence des phrases, puis s'arrête comme changeant d'idée. Alexis croit deviner ce dont le vieux libertin a l'envie de lui parler, mais sa figure, constamment froide, est loin de provoquer une confidence.

Au dessert, échauffé par les différentes sortes de vins qu'il a bus, M. de Pomponney devient plus bavard, et dit à son convive :

— Savez-vous, jeune homme, que notre connaissance a commencé d'une façon assez singulière?...

— C'est vrai, monsieur.

— Qui m'aurait dit... lorsque je vous vis dans la rue... et que vous me poussâtes un peu brusquement, que vous étiez le cousin de ma femme?

Alexis ne répond rien. M. de Pomponney continue :

— Ah! pardieu! après tout... ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours!... Moi, cela m'arrive très-souvent... J'ai fait cinquante connaissances dans la rue... Elle était jolie, la petite... je m'y connais, je suis un amateur... Les femmes et les singes... voilà les deux chefs-d'œuvre de la création...

Alexis ne souffle pas mot, mais il semble se contenir avec peine.

— Oui, petit cousin, reprend M. de Pomponney, la petite est très-jolie... Vous me l'avez soufflée ce soir-là... mais si je la retrouve jamais.. oh! je vous promets bien...

— Qu'entendez-vous par ces mots, monsieur? s'écrie Alexis en se levant et allant se placer d'un air menaçant devant le mari d'Hélène. Si vous retrouvez cette jeune fille, j'espère que vous la respecterez et et si je pensais le contraire...

— Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? s'écrie M. de Pomponney en reculant sa chaise avec effroi. Ce que j'en dis... Je plaisante... je ris... voilà tout...

— Ah! pardon, monsieur, dit Alexis, honteux de son emportement... pardon... je ne sais ce qui m'a pris... permettez-moi d'aller un peu prendre l'air au jardin.

— Promenez-vous tant que vous voudrez! dit M. de Pomponney en regardant Alexis s'éloigner. C'est un brutal, que ce petit cousin! .. mais je me moque de lui! et si je retrouve la petite... Allons faire ma sieste.

Et M. de Pomponney rentre au salon, où il s'endort sur un divan.

Alexis se promène longtemps dans le jardin, il a besoin du calme d'une belle soirée pour se remettre de la conversation de M. de Pomponney. Lorsque la nuit commence à venir, il se rappelle que sa cousine l'a prié d'aller la voir avant de se retirer; il rentre dans la maison, et, sans entrer dans le salon, où il ne se soucie pas de se retrouver avec M. de Pomponney, il monte au premier et frappe doucement à la porte de l'appartement de sa cousine.

— Entrez, dit Hélène, la clef est sur la porte. Alexis ouvre et se trouve chez sa cousine.

Madame de Pomponney s'était mise au lit pour y chercher du remède à sa migraine, mais là même elle était toujours élégante, coquette, et sa toilette de nuit avait quelque chose de séduisant qui n'invitait pas au sommeil.

— Ah! vous êtes bien aimable d'être venu me voir un peu, Alexis, dit Hélène en s'arrangeant pour être à demi couchée sur son oreiller... Venez vous asseoir près de moi... nous causerons... Vous avez dû faire un dîner bien ennuyeux, n'est-ce pas?

— Mais... non, ma cousine, répond Alexis en s'asseyant près du lit.

— Oh! c'est que vous êtes indulgent... quand vous voulez... Savez-vous que c'est bien aimable d'être venu passer quelques jours à la campagne avec moi... cela me fait entièrement oublier votre abandon à Saint-Germain.. Mais ce que je voudrais bien savoir... c'est... Oh! je vous en prie, Alexis, dites-moi donc quelle est cette personne que vous avez rencontrée dans la forêt, et qui vous a empêché de venir me chercher quand je vous attendais.

— Ma cousine, je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, mais cela m'est impossible!

— Mon Dieu, c'est donc une chose bien mystérieuse, et ce n'est vraiment pas madame Saint-Albert que vous avez rencontrée?

— Non... oh! pour cette dame, je ne vous aurais pas oubliée.

— Ah! je comprends... c'est une autre dame, n'est-ce pas?

— Non... c'est une pauvre jeune fille...

— Une jeune fille! mon Dieu! cela devient bien romanesque!... Et cette jeune fille... vous en êtes donc amoureux... vous l'aimez beaucoup... c'est votre maîtresse?

— Oh! non! ce n'est pas ma maîtresse, répond tristement Alexis.

— Alors, vous en êtes passionnément amoureux! hein?... Eh bien! répondez donc, monsieur... pourquoi gardez-vous le silence?

— C'est qu'il me semble, ma cousine, qu'il doit peu vous importer que je sois ou non amoureux, et...

Hélène porte brusquement son mouchoir sur ses yeux, en murmurant : — Ah! c'est affreux, ce que vous me dites là!

— Encore des larmes! s'écrie Alexis. Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc?

— Il me le demande!... Oh! mais, je ne puis plus garder ce que j'ai là au fond du cœur, cela m'étouffe, cela me tue!... Alexis, vous n'êtes pas satisfait de la vengeance que vous avez tirée de moi? Si j'ai été coquette... légère... si, lors de votre arrivée à Paris, je ne vous ai pas témoigné... d'amitié... voulez-vous donc sans cesse m'en punir?... Ah! maintenant... si vous saviez combien je me repens de vous avoir méconnu... Alexis, mon ami, est-ce que vous avez entièrement oublié mon voyage en Suisse, mon séjour chez votre grand-père... et le serment que vous me fîtes alors de m'aimer toujours?

Alexis ne sait que répondre, les souvenirs qu'on vient de réveiller dans son âme l'ont vivement ému; il jette un regard sur sa cousine, puis il détourne vite les yeux, car Hélène est bien séduisante!... mais il n'a plus d'amour pour elle, et il ne voudrait pas la tromper. Il se rappelle sa liaison avec Amandine et tous les chagrins qui en ont été la suite.

Quelques moments s'écoulent en silence. C'est encore Hélène qui le rompt.

— Eh bien! dit-elle d'une voix altérée, vous ne voulez donc pas me répondre... Alexis, est-ce que vous ne m'aimez plus?

— Ma cousine...

— Appelez-moi Hélène... je le veux...

— Eh bien!... Hé... Hélène... quand j'arrivai à Paris, je vous aimais toujours... Oh! vous étiez alors mon idole!... aussi, je fus bien malheureux de votre indifférence... Si vous saviez tous les tourments qui déchiraient mon âme quand je vous rencontrai avec...

— Alexis! je croyais que vous m'aviez pardonné...

— Oh! oui, ma cousine... oui, Hélène, je vous ai pardonné... car, cédant aux conseils de Durozel, je tâchai de me distraire, d'oublier mon amour. D'abord, il me semblait que c'était impossible .. mais... enfin ..

Un bruit sourd qui se fait entendre près de la porte attire l'attention d'Alexis, qui s'arrête en disant : ∾

— Je crois qu'il y a quelqu'un qui écoute là.

— Eh! qui voulez-vous qui écoute?...

— Votre mari?...

— Ah! par exemple; mon mari dort on joue avec son singe... Achevez donc, monsieur, vous me faites mourir.

Alexis est embarrassé : on veût bien ne plus aimer quelqu'un, mais on ne veut jamais le lui dire en face; et quand ce quelqu'un est une femme charmante, il faut un grand courage pour faire un tel aveu. Aussi, ce n'est que du bout des lèvres que le jeune homme murmure:

— Je... suis parvenu à me guérir d'un amour qui faisait mon malheur. J'ai cru vous satisfaire en étouffant un sentiment que vous ne partagiez pas.

— C'est bien, monsieur, il suffit, répond Hélène en cherchant à dissimuler sa peine, en retenant ses larmes prêtes à couler. Je ne vous en veux pas... e n'ai pas le droit de vous en vouloir... et cependant... je suis bien malheureuse .. car je vous aime maintenant... oui, monsieur, je vous aime... comme je n'avais jamais aimé. Il faut que ce sentiment soit plus fort que ma raison, puisqu'il l'emporte sur ma fierté... sur votre oubli... puisqu'il m'entraîne à vous faire un tel aveu... Mais je tâcherai de le renfermer dans mon âme... et jamais .. non, jamais vous n'entendrez un reproche... un soupir.

Hélène ne peut achever, ses sanglots l'étouffent. Alexis sent son courage qui l'abandonne ; s'il reste un moment de plus, il lui faudra sécher les pleurs de sa cousine : il se lève vivement en s'écriant :

— Bonsoir, Hélène... à demain...

Hélène n'a rien répondu, et Alexis est près de la porte, lorsqu'un bruit assez fort se fait entendre dans la serrure. C'est la porte que, du dehors, on vient de fermer à double tour. Alexis veut sortir, mais il n'y a plus moyen.

— On nous enferme, dit Alexis.

— Qu'est-ce que cela veut dire? répond Hélène. Qui peut se permettre cela? .. Ecoutez... écoutez, il me semble entendre encore le même bruit?

Alexis prête l'oreille et entend parfaitement que l'on ferme à double tour une autre porte du carré, puis une porte au-dessus, puis deux portes au-dessous.

— Je n'y conçois rien, dit Hélène. Alexis, regardez donc par la fenêtre si vous voyez quelqu'un.

Alexis entr'ouvre une fenêtre qui donne sur le jardin, il aperçoit Caporal sortant de la maison et tenant à la main plusieurs clefs qu'il jette en l'air en faisant de grands sauts et témoignant une vive joie. C'était, en effet, le singe qui, étant fort mécontent toutes les fois qu'on l'enfermait dans son pavillon, s'était bien promis de se venger. Il venait d'en trouver l'occasion. Après s'être longtemps caché dans le jardin, il s'était introduit dans la maison, et là, fermant à double tour toutes les portes, il avait enfermé M. de Pomponney dans le salon, la cuisinière dans la cuisine, deux domestiques dans la cave, et Alexis avec Hélène.

La jolie femme ne peut s'empêcher de sourire en apprenant ce tour du singe, elle dit à son cousin d'un air demi-fâché :

— Mon Dieu! si vous alliez être obligé de passer la nuit dans ma chambre!... Au moins vous voyez que ce n'est pas ma faute.

Est-il bien nécessaire de vous dire quel fut le résultat de cette espièglerie de M. Caporal? Enfermez donc toute une nuit un jeune homme dans la chambre à coucher d'une jolie femme qui vient de lui avouer qu'elle l'aimait. Je ne vous demanderai pas ce qui s'est passé.

XXI. — UNE FEMME JALOUSE.

Sans un jardinier qui, le lendemain matin, va porter des fruits et des légumes à la cuisinière, personne ne pouvait encore sortir; car tous les habitants de la maison étant enfermés, aucun d'eux ne pouvait délivrer l'autre. M. de Pomponney seul aurait pu s'échapper du salon en sautant par une fenêtre qui n'était qu'à trois pieds du jardin ; mais comme en ce moment il souffrait de la goutte, il ne crut pas devoir se risquer, et attendit en dormant sur un divan que l'on vint le délivrer.

Le jardinier, ne trouvant pas de clef à la porte de la cuisine, allait s'éloigner, lorsqu'il entendit les cris de la cuisinière qui l'appelait et le priait d'enfoncer la porte. D'un coup de bêche le villageois fit sauter la serrure. Ensuite on délivra les deux valets restés dans la cave, où ils avaient pris le parti de se griser pour passer le temps. Enfin, on entendit les cris de M. de Pomponney qui, ne dormant plus, jurait comme un diable pour avoir à déjeuner. Puis on délivra madame, qui n'était plus couchée et qui se plaignit de ce que l'espièglerie de Caporal l'avait forcée à rester levée toute la nuit pour tenir compagnie à son cousin.

Hélène paraissait en effet très-fatiguée, ses yeux étaient battus, son visage pâle; mais cependant il y avait dans ses traits une expression de bonheur, une douce langueur qui n'annonçaient pas que cette aventure l'eût beaucoup contrariée.

Quant à M. de Pomponney, en apprenant que c'est son singe qui a enfermé tout le monde, il est dans le ravissement, et il trouve le tour si comique qu'il fait donner double ration de friandises à Caporal. Vers l'après-midi, ne souffrant presque plus de sa goutte, le mari d'Hélène dit adieu à sa femme, fait ses compliments à Alexis, et prétextant une affaire importante, retourne à Paris avec son singe.

Quinze jours s'écoulent et Alexis n'a pas quitté Sussy. Plusieurs fois il a parlé de revenir à Paris; mais Hélène est si aimable, si aimante, si belle, elle semble si heureuse près de lui, elle le prie avec tant d'instance de rester encore, qu'il n'a pas eu le courage de le lui refuser. Et puis, quel que soit le sentiment qu'on éprouve pour une autre, en se retrouvant avec une femme que l'on a beaucoup aimée, on sent toujours une douce chaleur, reste du feu qui nous brûlait autrefois!

Enfin Hélène permet à Alexis de la quitter, en lui faisant promettre qu'il ne restera que peu de jours à Paris et reviendra passer avec elle, à Sussy, le reste de la belle saison.

En arrivant à Paris, la première personne que rencontre Alexis est son ami Durozel. Celui-ci regarde son jeune élève en souriant, et lui dit : — Il me paraît qu'on ne s'ennuie pas trop à Sussy ... voilà trois semaines que vous êtes parti.

— C'est vrai, répond Alexis avec embarras, je suis resté plus longtemps que je ne pensais... C'est que... des circonstances...

— Oui, je comprends très-bien les circonstances. Du reste, mon ami, ce n'est point un reproche, au contraire, c'est un compliment que je vous adresse .. Allons, soyez franc, convenez que toutes mes prédictions se sont réalisées: je vous ai dit que votre cousine vous aimerait... aujourd'hui vous êtes son amant.

— Mon Dieu! Durozel!... si vous saviez... si je vous disais par quelle bizarre aventure cela s'est fait... Je ne voulais pas d'abord...

— Vous aviez tort : quand une jolie femme le veut bien, il faut toujours le vouloir avec elle...

— Ah! c'est que je craignais... je redoute encore les suites de cette liaison... Ma cousine est bien jolie, bien séduisante, maintenant elle semble avoir pour moi un véritable amour. Moi... je suis étourdi par son langage, ébloui par ses charmes, fasciné par ses regards, et pourtant ce n'est pas de l'amour que j'éprouve maintenant pour Hélène, car mon cœur est toujours à une autre. J'aime à errer seul dans les jardins, dans la campagne, mais c'est pour penser à Marguerite, à cette pauvre petite, si malheureuse, si intéressante... Ah! mon ami, si je la retrouvais, je sens que pour passer un moment près d'elle, je quitterais bien vite Hélène!

— Vous auriez peut-être tort. Une femme charmante, élégante, de bonne compagnie vous prend pour son amant; ce n'est pas une conquête qu'il faille dédaigner!...

— Durozel, de la discrétion surtout!... Je vous ai avoué cela à vous... parce que je ne sais rien vous cacher, mais je ne voudrais pas compromettre ma cousine.

— Soyez tranquille; elle se compromettra bien toute seule, elle vous aime assez pour cela. Au reste, son mari la laisse libre, il n'est nullement jaloux.

— En effet, il est parti de Sussy le lendemain de mon arrivée et m'a laissé seul avec sa femme.

— C'est un vieux libertin, il n'est plus amoureux de sa femme, mais il a toujours quelque intrigue sous jeu... avec son argent, il trouve encore des personnes qui l'écoutent. C'est un fort mauvais sujet que ce vieux Pomponney; on prétend qu'il a une autre campagne, où sa femme ne va jamais, et qui lui sert pour ses bonnes fortunes. C'est, m'a-t-on dit, aux environs de Champigny. C'est là qu'il conduit ses conquêtes!...

— Laissons cet homme, mon ami, qui rend bien excusables les faiblesses de sa femme, et dites-moi, depuis mon absence, vous n'avez rien appris de nouveau... sur ce qui m'intéresse?...

— Pardonnez-moi, je sais quelque chose.

— Ah! voyons...

— J'ai eu la curiosité d'aller avant-hier m'informer à Poissy, à la maison de détention... et là, j'ai appris que depuis huit jours Joseph Meynaud est libre; il a fini son temps.

— Il n'est plus en prison! et sait-on?...

— Où il est allé... On croit que c'est à Paris: sa fille l'attendait lors de sa sortie de prison, elle a emmené son père qui était faible et mal portant; voilà tout ce que j'ai appris.

— Pauvre Marguerite!... Ah! je donnerais tout au monde pour savoir où elle est, ce qu'elle fait maintenant. S'il faut qu'elle travaille pour faire vivre son père, croirez-vous encore que celui-ci ait volé les cinq cent mille francs?

— Je conviens que cela me paraîtra plus douteux.

— Et on croit que ce malheureux est revenu à Paris?

— On le suppose, mais je n'ai aucune certitude.

— J'ai promis à Hélène de retourner passer le reste de la saison à Sussy; si vous découvrez Marguerite, mon cher Durozel, si vous

apprenez quelque chose qui vous mette sur ses traces, promettez-moi de me l'écrire sur-le-champ.

— Je vous le promets; mais je vous ferai seulement observer que je ne connais pas votre jolie Marguerite, que je ne l'ai jamais vue, et qu'il me sera assez difficile de la deviner si je la rencontre.

— Ah! vous avez raison!... Je vois bien qu'il me faut perdre toute espérance.

— Ne vous désolez pas; le hasard nous sert quelquefois mieux que tout notre savoir. Songez que vous avez un ami sincère, de la fortune, deux ou trois femmes qui vous aiment, et qu'avec cela il serait très-ridicule de se désespérer.

Alexis hésitait pour retourner à Sussy; il voulait rester à Paris et recommencer à y chercher Marguerite, mais Durozel lui fait sentir qu'il serait mal d'abandonner ainsi Hélène; qu'une passion sans avenir ne doit point lui faire rompre une liaison agréable, et que sa cousine a trop bien réparé ses torts pour qu'il ne lui doive pas au moins des égards et de l'amitié.

Il n'y avait que huit jours d'écoulés depuis qu'Alexis avait quitté Sussy, et déjà Hélène se mourait d'impatience, d'inquiétude, de jalousie. Cette jeune femme, jusqu'alors si coquette, si légère, si volage, éprouvait pour la première fois une passion véritable : l'indifférence de son cousin avait opéré ce changement. Après avoir cru longtemps qu'une intrigue d'amour devait se rompre dès qu'elle cessait d'être un plaisir, Hélène connaissait toutes les peines que ce sentiment traîne à sa suite; et cependant, loin de vouloir briser sa chaîne, elle cherchait sans cesse par quels moyens elle pourrait s'assurer à jamais le cœur d'Alexis.

Enfin le jeune cousin est revenu près d'Hélène, qui lui témoigne par ses transports, par ses caresses, tout le bonheur qu'elle éprouve à le revoir. Alexis fait ce qu'il peut pour paraître touché de la tendresse qu'on a pour lui, et cependant c'est presque avec froideur qu'il écoute les serments mille fois répétés de sa cousine, et celle-ci semble alors redoubler d'ardeur pour le convaincre. Il y a des choses singulières en amour : la froideur de l'un augmente souvent la chaleur de l'autre.

On reprend les promenades dans le parc, les excursions dans la campagne. Hélène a fait défendre sa porte pour tous ceux qui viendraient la visiter; elle veut être seule avec Alexis; cette femme, qui ne pouvait vivre qu'au sein du monde et des plaisirs de la ville, chérit maintenant la campagne et la solitude : son amour lui suffit.

Dans leurs promenades champêtres, s'appuyant avec nonchalance sur le bras d'Alexis, souvent Hélène lui dit, en le regardant avec amour : — Que je suis heureuse maintenant!... combien je préfère ces heures passées avec vous, à ces bruyants plaisirs dans lesquels s'écoulait ma vie!... Au milieu de ce monde qui m'entourait, j'éprouvais un vide... enfin je m'ennuyais souvent; mais ici... avec vous... ah! je ne désire plus rien. Alexis, pensez-vous comme moi?

Alexis tâchait d'avoir l'air heureux en répondant :

— Oui, ma chère Hélène; mais un soupir s'échappait souvent de son sein, et Hélène s'écriait :

— Oh! non, vous n'êtes pas heureux comme moi... vous avez quelque chose... un secret... un autre amour que vous me cachez... vous pensez sans doute à cette jeune personne que vous avez rencontrée dans la forêt de Saint-Germain.

Alexis essayait de détruire les soupçons de sa cousine, et celle-ci se laissait facilement persuader, car elle se serait punie elle-même en boudant trop longtemps.

Il y avait près d'un mois qu'Alexis était revenu à Sussy, lorsqu'il reçut un matin la lettre suivante de son ami Durozel :

« Je vous l'avais dit, mon cher Alexis, le hasard nous sert souvent mieux que nous-mêmes; j'ai découvert la demeure de votre jeune fille, et voici comment : je vois assez souvent Frison, il voit quelquefois Amandine, et celle-ci lui a dit dernièrement : La passion de M. Alexis est revenue demeurer dans notre quartier, car je l'ai rencontrée le matin, revenant de chercher son lait; mais elle n'a pas fait fortune, elle a l'air encore plus pauvre que quand elle logeait dans ma maison... Frison, qui sait l'intérêt que vous portez à cette jeune fille, m'a rapporté les paroles d'Amandine, et moi, en ami dévoué, j'ai été le lendemain matin de très-bonne heure me planter en face de la laitière du quartier de notre couturière. Là, lorsque la plupart des boutiques étaient encore fermées, j'ai vu venir une jeune fille d'une mise propre, mais bien simple. A la tristesse répandue sur son charmant visage, j'ai deviné que ce devait être votre jolie Marguerite. J'ai suivi de loin la jeune fille lorsqu'elle emportait son lait. Je l'ai vue entrer dans une rue voisine... c'est, je crois, la rue Saint-Maur; enfin, elle est entrée dans une maison de pauvre apparence. Alors je me suis informé, non pas au portier, il n'y en a point, mais chez une fruitière en face; les fruitières sont bien précieuses pour ces renseignements. J'ai su que cette jeune fille, emménagée depuis cinq semaines seulement, demeure avec son père dans un petit rez-de-chaussée, au fond d'une espèce de jardin qui est derrière la maison. Le père est souffrant et ne sort jamais; la fille travaille sans cesse, et ne se donne aucun plaisir; enfin, on la nomme Marguerite. Tout se réunit donc pour me faire croire que c'est bien la personne que vous cherchez.

A peine Alexis a-t-il achevé la lecture de cette lettre, et déjà il est monté à sa chambre, s'est habillé pour revenir à Paris, a pris son chapeau, et entre brusquement chez Hélène, qui était encore à sa toilette.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc, Alexis? dit la jolie femme en examinant son cousin; vous êtes habillé dès le matin... Est-ce que vous avez des projets de promenade?... où donc me conduirez-vous aujourd'hui?

— Ma chère Hélène, je me suis habillé... parce que... je retourne à Paris... je vais partir sur-le-champ.

— Vous partez pour Paris ce matin... qu'est-ce que cela signifie? Hier au soir encore il n'était pas question de départ.

— Cela est vrai, mais je viens de recevoir une lettre... et il faut que je retourne à Paris... c'est indispensable.

— De qui est cette lettre?

— De Durozel.

— Montrez-la-moi.

— Je ne vois pas que ce soit nécessaire.

— C'est une lettre de femme alors.

— Je vous jure que non.

— Alexis, vous me trompez... vous avez quelque intrigue, j'en suis sûre... Croyez-vous donc que je n'aie pas remarqué votre tristesse, votre air distrait, lorsque, moi, je ne suis occupée que de vous!... Ah! si vous en aimiez une autre, ce serait affreux... car, moi, je n'aime que vous... vous le savez bien... vous avez changé mon caractère... vous m'avez fixée pour jamais... Alexis, je vous en prie... n'allez pas à Paris!...

— Je ne puis m'en dispenser...

— Et combien de temps comptez-vous y rester?...

— Mais... je ne sais pas encore...

— Eh bien, moi, monsieur, je vous donne quatre jours!... c'est plus qu'il n'en faut pour terminer ces prétendues affaires qui vous appellent. Si dans quatre jours vous n'êtes pas revenu près de moi, alors je saurai que vous ne m'aimez plus... que vous ne pensez plus à moi... Alexis, serez-vous revenu?

— Mais... je tâcherai...

— Quoi! vous ne pouvez pas même me le promettre... Eh bien! allez, monsieur, allez, je ne vous retiens plus... vous êtes libre!...

Alexis profite de cet avis, et, pendant qu'Hélène se jette dans un fauteuil et cache dans ses mains son front brûlant et ses yeux baignés de pleurs, il sort vivement de la maison, traverse le jardin, gagne la campagne, et marche au pas redoublé jusqu'à ce qu'il rencontre une petite voiture qui le ramène à Paris.

Le premier soin du jeune homme est de se rendre chez Durozel, qui s'écrie en le voyant :

— Je m'y attendais! Parti aussitôt après avoir reçu ma lettre!... rien de prompt comme un amoureux.

— Mon cher Durozel, je voulais d'abord vous remercier de toutes les peines que vous avez prises pour moi... C'est Marguerite, mon ami! oh! ce doit être celle que j'adore que vous m'avez fait retrouver...

— Je ne sais pas si, pour un homme raisonnable, j'ai fait là une bien belle chose : car enfin, si cette jeune fille est en effet celle que vous aimez, que comptez-vous faire?...

— La secourir, mon ami, adoucir ses peines... Si elle travaille pour nourrir son père, jugez comme leur position doit être misérable.

— C'est juste. Mais cette jeune fille voudra-t-elle accepter vos secours?

— Je trouverai bien moyen de lui être utile sans blesser sa fierté, sans qu'elle le sache même.

— A la bonne heure. Je ne saurais blâmer ces sentiments généreux. Mais après...

— De grâce, mon ami, veuillez me conduire devant la demeure de cette jeune fille; c'est le dernier service que je vous demanderai.

— J'espère bien que non. Mais venez, nous allons aller rue Saint-Maur.

Les deux amis se mettent en route, et arrivent dans une rue où il passe peu de monde et qui donne dans le faubourg du Temple. Vers le milieu de cette rue, Durozel montre à Alexis une vieille maison dont les croisées ont encore de ces anciennes fenêtres à guillotine avec de très-petits carreaux, et qui a pour entrée une allée longue, obscure et sale.

— Voilà où loge la jeune fille que j'ai suivie, dit Durozel.

— Merci, mon ami, maintenant... vous pouvez me laisser...

— Et qu'allez-vous faire?... il est quatre heures de l'après-midi; cette jeune fille ne sort que de grand matin pour aller faire ses provisions.

— N'importe, je verrai... je sortirai... je regarderai... Durozel, je vous en prie, allez-vous-en!...

Durozel sourit; il serre la main de son ami en lui disant : — Bon courage! et s'éloigne sans se retourner.

Alexis se promène de long en large pendant plus de deux heures; il a vu quelques ouvriers, quelques femmes du peuple entrer et sortir de la maison; mais c'est tout, et il n'a pas osé les interroger. Vers le soir, il se décide à s'approcher de l'allée, à y entrer même;

quand on y a fait douze pas, on trouve une cour sombre; au fond de cette cour on voit l'entrée d'un petit jardin.

Alexis tâche d'apercevoir dans le jardin, derrière lequel est un petit corps de logis; mais personne ne paraît; et, ne sachant pas trop ce qu'il dirait si quelque habitant de la maison le voyait ainsi guettant dans la cour, il se décide à s'éloigner, en se promettant d'être le lendemain au petit jour devant la maison.

Tout était encore désert dans les rues, lorsque Alexis revint de grand matin se mettre en embuscade. Il y avait une demi-heure qu'il attendait, lorsque enfin une jeune fille sort de la pauvre maison; elle avait à peine mis le pied dans la rue, et déjà Alexis a reconnu Marguerite, et il frémit d'amour, de plaisir en la revoyant.

La jeune fille tient un panier et une de ces boîtes de fer-blanc dans lesquelles on porte du lait; elle prend un côté de la rue opposé à celui où Alexis se tient blotti; il ne sait s'il doit l'aborder sur-le-champ ou attendre qu'elle ait acheté ses provisions; il se décide pour ce dernier parti; mais il suit de loin la jeune fille, et ne la perd pas de vue.

Enfin, Marguerite revient vers sa demeure, et, au moment où elle tourne le coin de la rue, elle se trouve devant Alexis.

Une vive rougeur vient colorer les traits amaigris de la pauvre petite, et elle peut à peine balbutier : — Quoi! c'est vous, monsieur?...

— Oui, dit Alexis en fixant sur la jeune fille des yeux pleins de tendresse; c'est moi... que vous avez fui... moi, qui vous cherche toujours... qui vous retrouve, enfin! et qui espère bien ne plus être privé du bonheur de vous voir.

— Vous pensiez encore à moi! répond Marguerite en laissant errer sur ses lèvres un sourire mêlé de tristesse.

— J'ai fait serment de vous aimer toute ma vie... vous avez pu ne pas me croire, mais moi, je sais bien que cela ne peut être autrement...

— Ah! monsieur Alexis, je vous ai dit qu'il ne fallait pas m'aimer...

— Marguerite, si vous partagiez mon amour, je serais si heureux.

— Adieu, monsieur... je ne puis vous écouter... je ne vis plus seule... mon père est avec moi; il dormait tout à l'heure; mais en s'éveillant il aime à trouver sa fille près de lui... je suis toute sa consolation... Pauvre père! il a tant souffert... et pour moi... Adieu, monsieur Alexis... oubliez-moi... ne me parlez plus, car si vous connaissiez mes malheurs... ah! vous me fuiriez sans doute.

— Non, dit Alexis en retenant la jeune fille, non, je ne vous fuirais pas... vous le voyez bien, Marguerite, puisque je suis ici; et pourtant je sais tout, le nom de votre père... son emprisonnement... la cause... tout m'est connu... et je vous aime et je vous supplie encore de ne pas me fuir.

Marguerite a pâli, elle a paru un moment saisie d'effroi; mais bientôt son sein se gonfle, ses yeux se mouillent de larmes, et tendant sa main à Alexis, elle lui dit :

— Quoi!... vous connaissez mes malheurs... notre honte!... et vous me parlez... et vous m'offrez encore votre amour!... vous ne me méprisez donc pas?... vous avez donc deviné, vous, que mon père était innocent?... Oh!... que c'est bien cela!... Ah!... je vous aime aussi, moi... et maintenant je ne rougis plus de vous l'avouer; car il faut que vous m'aimiez bien pour me le dire, en sachant qui je suis.

Alexis a pris la main de Marguerite, il la presse avec transport dans les siennes, en lui disant : — Vous m'aimez... il serait vrai!... ah! si vous saviez combien je suis heureux!... chère Marguerite!... Moi, je fais serment de vous adorer toute ma vie!

La jeune fille rougit de plaisir, puis regarde timidement autour d'elle si personne ne peut entendre ces paroles, qui font si vivement battre son cœur. Mais la rue était encore presque déserte, et quelques ouvriers qui passaient en allant à leur ouvrage s'inquiétaient peu de la conversation des deux amants.

— Mais, reprend Marguerite en redevenant triste, à quoi servira cet amour... si ce n'est à nous rendre malheureux?...

— Ne croyez pas cela, Marguerite; l'amour ne rend jamais malheureux quand il est partagé.

— Cependant, monsieur Alexis... j'espère que vous me jugez assez bien pour penser que je ne serai pas votre maîtresse... et moi, je sais bien aussi que je ne puis jamais espérer devenir votre femme.

— Pourquoi nous chagriner d'avance, Marguerite? Vous m'avez avoué que vous m'aimiez... il me semble que maintenant mon bonheur est assuré... Pardonnez à ma joie... n'est-elle pas naturelle?

— Oh! tenez, je serais bien heureuse aussi, moi, si je pouvais oublier... Mais comment donc avez-vous su que... mon père... Qui donc a pu vous dire ce secret que j'espérais cacher à tout le monde?

— Marguerite, vous allez m'en vouloir peut-être. Rappelez-vous notre rencontre lorsque vous alliez à Poissy... vous m'aviez fait promettre de vous attendre dans le bois, de ne pas vous suivre; et cependant...

— Vous m'avez suivie! répond la jeune fille en baissant les yeux vers la terre.

— Oui, et alors... j'ai tout appris... Vous devez me pardonner, puisque cette découverte n'a pu changer mes sentiments?

— Ah! monsieur Alexis, on a dû vous dire que mon père était un misérable... un criminel. Mais ce qu'on ne vous aura pas dit, c'est qu'il a été condamné injustement, c'est qu'il était innocent... c'est que jamais la pensée d'un vol ne put être formée par un homme probe, estimable, qui pendant toute sa vie n'avait pas commis une action dont il aurait eu à rougir... Mon pauvre père!... j'étais tout son bien, toute sa joie. Voulant, à défaut de fortune, que je pusse recevoir une brillante éducation, mon père m'avait placée dans un riche pensionnat, le même où fut élevée votre cousine Hélène de Brévanne. Ce fut peut-être une faute, mais ce n'est pas moi qui dois trouver cela mal; car, pour payer exactement ma pension, mon père se privait de tout plaisir, vivait avec la plus stricte économie; tout son bonheur était de venir me voir au pensionnat, heureux lorsqu'il pouvait m'y apporter quelque petit présent. Enfin, trouvant qu'on ne récompensait pas ce qu'il voulait bien appeler mon amour pour le travail, mon père me retira du pensionnat et me reprit avec lui. Je m'y trouvais bien heureuse; car du moins je pouvais tous les jours embrasser mon bon père. Et lui!... il était si content lorsqu'en revenant de son bureau il me pressait dans ses bras!... et c'est sa tendresse pour moi qui fut cause de son malheur!... Il avait économisé sur ses appointements, depuis longtemps il mettait quelque argent de côté pour me faire un beau cadeau... il voulait que sa fille eût un châle à la mode... qu'elle ne fût pas toujours moins bien mise que les autres... et un soir, se rappelant que le lendemain était ma fête, il retourna à son bureau y chercher l'argent qu'il avait amassé pour moi; puis il m'acheta un châle... et me l'apporta, en me disant avec orgueil : Je veux que tu sois belle aussi! .. moi, j'étais si contente!... Et le lendemain... ô mon Dieu! mon père fut arrêté, mis en prison, puis jugé, condamné comme un voleur... Ah! monsieur!... si mon père eût commis un crime, est-ce qu'il serait venu le même soir, avec joie, avec orgueil, embrasser son enfant?

Marguerite n'a pu retenir ses larmes, et Alexis, vivement touché par le récit qu'il vient d'entendre, lui presse tendrement la main, en s'écriant : — Oui, votre père est innocent... je le crois. Marguerite, j'en suis persuadé, moi. Il fut injustement condamné.

— Ah! monsieur Alexis, si vous saviez quel bien vous me faites en disant cela!

— Mais ne pourrait-on avoir quelque moyen pour faire reviser ce jugement?...

— Hélas!.. où trouver des preuves de son innocence?... Un moment, cependant, j'eus un faible espoir...

— Ah! voyons...

— Vous rappelez-vous cet homme de mauvaise mine qui vint chez moi le soir où vous y étiez?...

— Oui; et je voulais toujours vous demander quel était cet homme...

— Je ne le connaissais pas. Mais une fois déjà il était venu chez moi. Il arrivait de Poissy, de la maison de détention, où il avait été, me dit-il, voir un de ses amis; là, il avait vu mon père dont il connaissait la malheureuse affaire, et il venait seulement pour me donner de ses nouvelles. Le lendemain j'allai à Poissy, je questionnai mon père sur cet homme. Mon père n'avait chargé personne de venir me voir, et ne comprit rien à cette visite. Il m'engagea à me méfier de cet inconnu et à ne plus le recevoir. Lorsqu'il vint la seconde fois... c'est alors que vous étiez chez moi, sa vue me troubla... car j'avais peur que devant vous il prononçât le nom de mon père. Lorsque vous fûtes parti, il me parla encore de mon père, de sa condamnation, et me dit... oh! je me rappelle ses paroles : « Si vous aviez de l'argent, vous trouveriez peut-être le vrai voleur... vous sauriez le mot de cette énigme; mais vous entendez bien que celui qui sait le fin mot ne le dirait pas pour rien!...» — Hélas! dis-je en pleurant, je ne possède rien au monde... et je mange du pain noir quand je veux économiser quelques secours que je porte à mon père.—Alors il n'y faut plus songer, » me répondit cet homme; puis il partit, et je ne l'ai pas revu.

— Eh bien! ceci doit vous rendre quelque espérance, dit Alexis; cet homme paraît savoir quelque chose. Je le retrouverai, moi; avec de l'or je le déciderai à parler : la vérité sera connue, on rendra l'honneur à votre père, et je vous nommerai mon épouse...

— O mon Dieu! s'il était possible!... Ah! vous me faites entrevoir un trop bel avenir... Il ne pourra se réaliser.

— Espérez, Marguerite : songez qu'il y a quelqu'un qui vous aime, et qui ne s'occupera plus que de vous rendre au bonheur.

— Mais le temps s'écoule bien vite en vous parlant... mon père doit être éveillé... Adieu, monsieur Alexis!...

— Je vous verrai demain... le voulez-vous?...

— Oh oui! maintenant je ne veux plus vous cacher que cela me fait bien plaisir aussi.

Les deux amants échangent de ces regards dans lesquels on met toute son âme; puis Marguerite regagne sa demeure, et Alexis, ivre de joie, léger comme une plume, court chez Durozel, et lui saute au cou, en lui disant — Elle m'aime, mon ami! Marguerite m'aime!... Comprenez-vous mon bonheur?

— Parbleu, il y a longtemps que je sais cela... si vous croyez m'apprendre une nouvelle.

— Mais elle me l'a dit... elle m'en a fait l'aveu...

— Et vous le saviez avant : c'est toujours comme cela.

— Mais son père n'est pas coupable... il fut injustement condamné

— Elle vous en a donné des preuves ?

— Non... mais il y a un homme qui paraît en avoir... qui prouvera l'innocence de Meynal d...

— Quel est cet homme?
— Cet inconnu que j'ai vu une fois chez Marguerite...
— Qui est-il? quel est son nom?... où le trouverez-vous?
— Eh mon Dieu! je n'en sais rien, et Marguerite ne le connaît pas plus que moi.
— Alors, vous voilà bien avancé!
— Ah! Durozel, ne m'ôtez pas l'espoir!... laissez-moi être heureux. Marguerite m'aime... je dois tout faire pour lui rendre l'honneur.
— Est-ce que je vous en empêche? Au contraire, je ne demande pas mieux que de vous seconder; seulement, jusqu'à présent, je ne vois pas que nous approchions de ce but. Et votre belle cousine?
— Ah! ne me parlez plus d'Hélène : j'ai retrouvé Marguerite, je la verrai tous les matins, tous les soirs, je ne veux vivre que pour elle.
— Ce n'est pas une raison pour délaisser entièrement votre cousine. Tous les jours on a son cœur d'un côté et sa personne de l'autre : mais vous ne voulez pas vous former...

Le lendemain, Alexis était de grand matin près de la demeure de Marguerite; il a pensé qu'elle sortirait plus tôt, afin d'avoir plus de temps à rester avec lui; il ne s'est pas trompé : la jeune fille, franche et pure comme son amour, ne cache plus à Alexis le plaisir que lui fait sa présence; et comme c'est bien peu de ne se voir qu'un moment le matin, Marguerite permet à celui qu'elle aime de venir aussi causer avec elle l'après-dînée, moment où son père cherche dans le repos l'oubli de ses chagrins.

Cependant il ne suffit pas à Alexis de répéter chaque jour à Marguerite qu'il aime et n'aimera jamais qu'elle; il a deviné la misère de cette jeune fille, qui travaille sans relâche pour nourrir son père, et il cherche par quel moyen il pourra la secourir sans blesser sa délicatesse. Il apprend que M. Meynaud, trop faible pour sortir et chercher du travail, est cependant en état d'écrire; mais qu'en vain jusqu'alors, sa fille a cherché à lui trouver de l'occupation. Aussitôt Alexis se procure de vieux livres, dont il faut, dit-il, faire des extraits, des manuscrits dont il lui faut plusieurs copies; il fait croire à la jeune fille qu'il sera heureux si son père veut bien se charger d'une telle besogne, et que, connaissant beaucoup d'hommes d'affaires, il lui en fournira toute l'année. Marguerite est dupe de ce mensonge. Son père bénit le ciel, qui lui envoie du travail; Alexis paye les copies trois fois leur valeur, et, grâce à cette ruse délicate, un peu de bien-être renaît chez ces infortunés.

Près de trois semaines se sont écoulées. Chaque jour Alexis voit Marguerite. Le matin, lorsqu'elle va faire ses emplettes, il l'attend dans la rue; mais, à la brune, pendant que M. Meynaud goûte une heure de sommeil, le jeune homme entre dans la maison, et, pénétrant jusqu'à l'entrée du petit jardin, il peut plus librement s'entretenir avec celle qu'il aime. Plus d'une fois il a demandé à Marguerite de le présenter à son père, mais la pauvre petite n'ose pas. Depuis le jugement qui l'a condamné, M. Meynaud est devenu misanthrope; il fuit les hommes, il les hait, il ne veut plus voir personne. D'ailleurs, il craint toujours qu'on ne sache ce qui lui est arrivé, et qu'on ne lui jette au visage un mot flétrissant qu'il ne pourrait supporter. Cependant sa fille lui parle souvent de la personne qui lui procure de la copie comme de quelqu'un qui leur porte beaucoup d'intérêt, et elle espère, avec le temps, décider son père à recevoir Alexis.

Depuis qu'il est revenu à Paris, depuis qu'il ne s'occupe plus que de Marguerite, Alexis n'a pas une seule fois entendu parler de sa cousine.

— Vous le voyez, dit-il à Durozel, Hélène a pris son parti... elle m'a oublié; et elle a bien fait, car je ne pouvais plus la tromper!

Et Durozel lui répond, en secouant la tête :

— Prenez garde! les femmes comme votre cousine s'attachent beaucoup, quand il leur arrive d'aimer. J'ai peine à croire que madame de Pomponney vous ait déjà oublié, et, quelque jour, vous pourriez bien avoir de ses nouvelles!

Alexis était, vers la fin d'une belle journée, dans le petit jardin où il causait avec Marguerite; celle-ci avait laissé son père endormi dans son vieux fauteuil. La santé de M. Meynaud ne s'améliorait pas, et la jeune fille s'en affligeait près d'Alexis, qui cherchait à la consoler, lui promettait de faire tous ses efforts pour retrouver cet homme qui devait rendre l'honneur à son père, et finissait par lui faire de nouveaux serments d'amour, que Marguerite écoutait en rougissant, mais qu'elle était bien heureuse d'entendre.

Les deux amants se parlaient à demi-voix; ils ne voulaient pas que M. Meynaud pût les entendre, dans le cas où il se réveillerait; et puis, pour se jurer que l'on s'aime, le mystère est plus doux que le bruit.

Tout à coup, auprès d'eux, un cri étouffé se fait entendre : ils se retournent avec effroi... Une femme est là, à leur côté, pâle, tremblante, respirant à peine, ayant les yeux attachés sur Marguerite, qu'elle semble vouloir fasciner de son regard. Cette femme, c'est Hélène! Alexis la reconnaît, et il demeure interdit, immobile; quant à Marguerite, ce n'est que de la surprise, de l'inquiétude qu'elle éprouve : elle n'a pas encore reconnu Hélène. Mais déjà, cependant, ses yeux semblent interroger Alexis et lui demander ce qui autorise cette dame à venir les épier. Elle ne reste pas longtemps dans l'incertitude; car, après les avoir encore contemplés tous deux, Hélène dit d'une voix altérée :

— La voilà donc, celle pour qui l'on m'abandonne... celle qui vous fait tout oublier... C'est dans un faubourg... dans une aussi misérable demeure que vous cherchez vos conquêtes! En vérité, mon cousin, je ne vous fais pas compliment sur votre goût... et je ne pensais pas que vous me donneriez une telle rivale...

— Son cousin? dit Marguerite. Mon Dieu! cette dame est donc... Ah!... oui... je la reconnais... c'est...

La jeune fille s'arrête; elle craint d'en avoir trop dit, car elle ne voudrait pas être reconnue par Hélène. Mais déjà le son de sa voix a vivement frappé madame de Pomponney; il réveille tous ses souvenirs, et, examinant de nouveau Marguerite, elle s'écrie :

— Ne me trompé-je pas!... Non! c'est elle... Marguerite Meynaud!... oh! oui, oui, je la reconnais bien maintenant!... Marguerite Meynaud!... votre maîtresse!...

— Ma cousine, de grâce, parlez plus bas, dit Alexis, il y a près d'ici quelqu'un... qui souffre... Si mademoiselle a été votre compagne de pension, c'est une raison de plus, je pense, pour qu'elle ait des droits à votre intérêt.

— A mon intérêt! s'écrie Hélène en jetant sur Marguerite des regards enflammés par la jalousie. En vérité, monsieur, il faut que votre passion vous aveugle bien! il faut qu'elle vous trouble la raison pour que vous osiez me tenir de tels discours!... Moi, m'intéresser à cette fille...

— O madame! je vous en prie! parlez plus bas, dit Marguerite, en joignant les mains pour implorer Hélène.

— Cette fille! murmure Alexis avec colère. Ma cousine, n'outragez pas Marguerite... elle ne l'a pas mérité... et je ne vous le pardonnerais jamais.

— Que je n'outrage pas mademoiselle! reprend Hélène, en affectant de parler plus haut, et avec un rire forcé : ah! ah! j'aime beaucoup cette recommandation... Mais elle me semble totalement inutile... on ne peut plus outrager mademoiselle... car mademoiselle Marguerite Meynaud est la fille d'un voleur.

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un gémissement sourd est parti du pavillon habité par Meynaud, et Marguerite éperdue y court en s'écriant : — Ah! madame!... vous avez tué mon père!

Hélène est restée stupéfaite; mais Alexis la prend par le bras, et l'entraîne en lui disant :

— Venez, madame; vous ne resterez pas plus longtemps dans un lieu où vous avez apporté les larmes et le désespoir.

La voiture d'Hélène attendait devant la maison; Alexis veut y faire monter sa cousine : — Vous allez m'accompagner, lui dit Hélène, sinon je retourne parler à Marguerite.

Alexis ne répond rien, mais il se jette dans la voiture, près d'Hélène, et les chevaux les emportent loin de la demeure de Marguerite.

XXII. — LA PETITE MAISON DE CHAMPIGNY.

Pendant le trajet jusqu'à la demeure de madame de Pomponney, les deux personnes qui sont dans la voiture ne se sont pas dit un mot. Alexis, exaspéré par la conduite de sa cousine, semble faire ses efforts pour maîtriser son indignation : quant à Hélène, semblable à toutes les femmes auxquelles la jalousie fait faire des sottises, lorsque le premier accès est passé, elle s'aperçoit qu'elle a été trop loin, et cherche comment elle pourra justifier ce qu'elle a fait.

On est arrivé. Hélène descend de voiture; elle n'ose prier Alexis de lui accorder quelques minutes d'entretien, mais, sans qu'elle l'en prie, il la suit jusqu'à son appartement et, lorsqu'ils sont seuls, lui dit, en s'efforçant de modérer son agitation :

— Je suis bien puni, madame, d'avoir feint quelque temps un sentiment... que je n'éprouvais plus... Oui, j'ai eu tort... je le vois; et cependant, si vous vouliez vous rappeler comment notre intimité s'est formée, vous avoueriez que je ne cherchais plus... ce... bonheur que vous m'avez offert. Tenez, Hélène, je veux que vous lisiez dans mon âme... En arrivant à Paris, je vous adorais; vous étiez mon idole... ma vie!... vous avez alors repoussé mon amour... Oh! ce n'est plus un reproche que je vous adresse... Longtemps je fus inconsolable; enfin je rencontrai Marguerite... je l'aimai... et je vous oubliai... L'amour, vous le savez bien, se guérit par un autre amour. Depuis, je vous ai revue... vos premiers sentiments pour moi se sont réveillés... vous me l'avez dit, du moins... moi je n'aimais que Marguerite... mais je l'avais perdue... j'ignorais si je la reverrais jamais... et j'étais près de vous... de vous, qui êtes belle... et je vous laissai croire que je vous aimais encore... Je vous trompais, Hélène; je n'avais point d'amour pour vous... et, dans vos bras mêmes, je ne pensais qu'à Marguerite... Voilà mon tort... Je ne vous suis donc point infidèle pour cette jeune fille, car je n'ai jamais cessé de l'aimer. Vous pouviez m'accabler de reproches... mais venir insulter, outrager une jeune fille sage, malheureuse... dont le père fut injustement condamné, ah! vous n'en aviez pas le droit!... et ce que vous avez fait aujourd'hui est une mauvaise action.

Hélène a pleuré en écoutant Alexis; lorsqu'il a cessé de parler, elle lui répond d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Vous ne craignez pas de déchirer mon cœur en me disant que vous ne m'aimez pas... que c'est... par pitié seulement que vous avez feint de répondre à des sentiments que vous ne partagiez plus.

Eh bien, moi aussi, je veux être franche... moi aussi, je veux que vous lisiez dans mon âme... Je vous aime, Alexis, je vous aime avec passion !... et, en ce moment même où vous venez de me faire un aveu si cruel, eh bien ! mon amour pour vous n'en est point altéré !... car vous seul m'avez fait éprouver ce sentiment... que jusqu'alors j'avais méconnu... Ah ! si vous saviez combien j'étais heureuse lors que je croyais mon amour partagé !... Mais tout à coup vous me quittez... je vous attends en vain... je ne reçois pas de vos nouvelles, alors je pars... La jalousie est un mal affreux... je l'éprouvais déjà. J'arrive à Paris; je vous fais suivre, épier; j'apprends que tous les matins vous allez attendre une jeune fille... que tous les soirs vous entrez dans la maison qu'elle habite... Alors je ne raisonne plus... je vais vous chercher près de cette femme... et lorsque dans celle que vous aimez, je reconnais Marguerite... vous voulez que je contraigne ma jalousie !... Marguerite Meynaud ! Ah ! je la détestais déjà au pensionnat; il semblait qu'un secret pressentiment m'avertît que cette jeune fille causerait tous mes malheurs ! Mais songez donc, Alexis, que si j'ai été forcée d'épouser M. de Pomponney... d'unir mon existence à celle d'un homme qui ne m'inspirait que du dégoût, c'est le père de cette fille qui en fut cause... S'il n'avait pas volé mon banquier, celui-ci n'aurait pas fait banqueroute; je conservais ma fortune, et toute ma destinée changeait. Vous me dites aujourd'hui que ce Meynaud ne fut pas coupable !... mais écoutez les criminels : pas un d'eux n'a mérité le jugement qui le condamne !... Alexis, mon ami... revenez à la raison... Si Marguerite n'est pas votre maîtresse, songez qu'elle ne peut être votre femme... Aujourd'hui la jalousie m'a entraînée trop loin... pardonnez-moi... Pouvez-vous me faire un crime de vous aimer ?

Alexis a écouté sa cousine sans l'interrompre; mais, retirant vivement sa main qu'elle a voulu presser dans les siennes, il lui répond d'un ton calme : — Tout ce qu'on pourrait me dire est inutile, madame; je n'aimerai jamais que Marguerite, et quelque jour peut-être serai-je assez heureux pour vous prouver l'innocence de son père.

En achevant ces mots, Alexis sort de l'appartement, laissant Hélène donner un libre cours à sa douleur.

La nuit était venue. Alexis ne juge pas convenable de retourner en ce moment chez Marguerite, qui doit être près de son père; il se résout à attendre le lendemain pour aller la consoler, pour lui jurer qu'il n'aime plus Hélène, enfin pour tâcher de réparer tout le mal que celle-ci vient de faire.

Après une nuit qui lui a semblé éternelle, et pendant laquelle Alexis n'a pas goûté un moment de repos, il voit enfin arriver le jour. Il se lève, s'habille à la hâte, et se rend dans la rue Saint-Maur, en se disant :

— Il est de bien bonne heure... et Marguerite ne va pas venir encore... mais pourtant elle doit être aussi impatiente que moi... nous avons tant de choses à nous dire... Je gagerais qu'elle n'a pas dormi non plus.

Une demi-heure s'écoule, puis une autre, et Marguerite ne paraît pas. Cependant les habitants du quartier sont levés, les laitières sont à leur place, la matinée est commencée. Alexis ne comprend rien à ce retard; ses yeux ne quittent point la maison de laquelle la jeune fille devrait sortir : chaque minute augmente son inquiétude. Quelquefois il pense que Marguerite est fâchée contre lui, qu'elle veut le punir d'avoir été aimé de sa cousine; ou bien il se figure que son père est plus malade, et qu'elle ne peut le quitter.

Tout en faisant ces conjectures, Alexis se rapproche de la maison, il se décide à entrer dans l'allée, puis dans la cour. Enfin il regarde dans le jardin : il n'entend ni n'aperçoit personne. Mais en jetant les yeux sur le petit corps de logis du fond, il remarque que la porte d'entrée est ouverte. Pressentant alors quelque événement fâcheux, il entre dans le jardin, s'approche du pavillon, pénètre dans la première pièce, puis dans la seconde. Il n'y a plus de locataire : les meubles sont en désordre, tout annonce qu'on a récemment abandonné ce logement.

— Partie ! encore partie ! s'écrie Alexis en jetant des regards désolés autour de lui. Et cette fois, je ne parviendrai peut-être plus à la retrouver !

Il sort précipitamment du pavillon, retourne à la maison sur le devant, appelle, frappe à plusieurs portes; enfin une vieille femme paraît, et lui demande ce qu'il désire.

— Je veux savoir ce que sont devenues les personnes qui logeaient au fond du jardin, un vieux monsieur et sa fille; il faut absolument que je les retrouve... Tenez, madame, voici de l'argent... de l'or... mais de grâce, dites-moi où ils sont allés.

La vieille femme fait des yeux effrayants en considérant les pièces de vingt francs et de cent sous qu'Alexis lui présente; puis poussant un gros soupir, elle répond :

— Mon Dieu !... Seigneur !... je voudrais bien vous satisfaire ! le ciel m'est témoin que ça me ferait bien plaisir; mais ces bonnes gens qui logeaient là, en garni, ont payé hier au soir la principale locataire, et sont partis avec leurs paquets, qui n'étaient pas bien gros... et la pauvre jeune fille pleurait ! queu bijou !... et elle disait à son père : « Vous êtes malade, vous n'aurez pas la force de marcher; » et celui-ci répondait : « C'est égal, je ne veux pas rester ici plus longtemps. » Et ils sont partis à la nuit. Mais vous dire où ils sont allés ! Jesus, mon Dieu ! je n'en sais pas plus.

Alexis donne une pièce d'or à la bonne femme, qui veut à toute force se mettre à genoux devant lui, et, après avoir fait d'inutiles questions aux personnes qui logent aux environs, il revient chez Durozel plus triste, plus désolé que jamais, lui faire le récit de tout ce qui s'est passé depuis la veille.

Durozel écoute le jeune homme avec attention, et, lorsque celui-ci a terminé son récit, lui répond avec son sang-froid habituel :

— Vous avez déjà perdu Marguerite deux fois, et vous l'avez toujours retrouvée; je ne vois pas pourquoi vous ne la retrouveriez pas une troisième : il n'y a donc aucune raison pour vous de désespérer. Nous recommencerons notre vie de recherches, de perquisitions; on pourrait employer son temps plus agréablement, mais nous aurons pour nous l'habitude : c'est quelque chose.

Alexis fait son possible pour supporter avec courage le nouveau chagrin qui vient de l'accabler; mais lorsqu'au bout d'un mois de perquisitions continuelles, il n'a rien pu découvrir qui l'ait mis sur les traces de celle qu'il aime, alors une sombre tristesse s'empare de lui, et Durozel lui-même commence à s'affliger de sa douleur.

— Pauvre petite ! dit Alexis dont tout le bonheur est de parler de Marguerite; quelle doit être sa position, sans argent, sans autre ressource que le peu qu'elle gagne avec son aiguille... et ayant avec elle son père malade... auquel elle voudrait donner tout ce qui peut le soulager ! Sans doute, pour qu'il ne manque pas du nécessaire, elle passe les nuits et ne mange que du pain. Ah ! mon ami, c'est cette pensée qui me désespère !... On peut oublier ceux qu'on aime quand on les sait heureux, mais quand ils souffrent, leur image doit toujours être présente à notre souvenir.

Hélène a plusieurs fois écrit à Alexis. Elle le supplie toujours de lui pardonner, mais Alexis s'est contenté de brûler les lettres de sa cousine sans y faire de réponse.

Près de deux mois se sont écoulés. On n'a rien appris qui puisse mettre sur les traces de Marguerite et de son père. La douleur d'Alexis est devenue morne et silencieuse. Durozel ne peut parvenir à le distraire, quoique Frison et son fidèle compagnon Grandinet le secondent de tous leurs efforts, l'un, en venant demander à déjeuner à Alexis, l'autre en mettant son accordéon à sa disposition.

Un soir, cependant, Alexis a consenti à accompagner ses amis au spectacle, parce que Durozel lui a dit : — Si vous tombez malade, vous ne pourrez plus chercher votre petite Marguerite.

Dans un entr'acte, le jeune Frison propose d'aller boire du punch; il a changé de régime et tient à le faire voir. En sortant du spectacle, Alexis est arrêté par un homme qui lui demande sa contre-marque; il va le repousser, lorsque ses yeux se portent sur son visage : aussitôt un souvenir le frappe, et, saisissant le bras de Durozel, il lui dit à l'oreille : — Voilà l'homme qui a été chez Marguerite... l'homme que nous cherchions. C'est lui ! j'en suis certain.

— En ce cas, laissez-moi faire, dit Durozel. Suivez-moi de loin avec ces messieurs, et ne vous mêlez de rien... votre précipitation gâterait tout.

Durozel a quitté Alexis, il suit des yeux l'homme qu'il lui a désigné, et, l'abordant lorsqu'il n'est plus entouré de monde, lui dit :

— Tu fais des commissions ?

— Je fais tout ce que l'on veut pour gagner de l'argent...

— Dix francs pour toi si tu veux me suivre.

— Tout de suite ! marchez.

Durozel prend à grands pas le chemin de sa demeure. L'homme marche à côté de lui, et, à vingt pas derrière eux, Alexis s'avance avec Frison et Grandinet qui, en voulant aller aussi vite que les autres, finit par perdre un de ses socques.

Durozel est entré chez lui avec l'inconnu; à peine y sont-ils, qu'Alexis y arrive avec ses compagnons. A la vue de ces quatre personnes qui l'entourent, l'homme qui a suivi Durozel semble inquiet. Alexis s'empresse de le rassurer, en lui disant :

— Ne craignez rien. On vous a promis dix francs pour vous faire venir ici; eh bien, moi, je vous en promets mille... trois mille, si vous répondez avec franchise à mes questions.

— Trois mille francs ! murmure l'inconnu en considérant Alexis. Ça me va !... ça me va joliment !

— C'est beaucoup trop ! dit tout bas Frison à Grandinet; cet homme-là aurait parlé pour cent écus !... et nous aurions mangé le surplus.

Grandinet ne répond rien; il regarde d'un air piteux le socque qui lui reste.

— Regardez-moi, reprend Alexis; vous ne me reconnaissez pas mais moi, je vous ai vu chez une jeune fille nommée Marguerite... qui demeurait alors rue Corbeau, au cinquième...

— Ah ! oui... je me rappelle, répond l'homme en souriant.

—Cette jeune personne est la fille d'un nommé Meynaud, qui a subi cinq ans de prison pour un vol qu'il n'a pas commis... Vous connaissez toute cette affaire; vous avez dit à cette jeune fille que, si elle avait de l'argent, on pourrait rendre l'honneur à son père... Eh bien, voilà la révélation que je vous demande... Parlez, dites tout ce que vous savez..., ces billets de banque sont à vous...

L'homme prend les trois billets de banque qu'Alexis lui présente, les examine, les met dans sa poche et répond :

— Je vais vous conter comment cela s'est passé... ce ne sera pas long. Je me nomme Léonard. J'avais fait des bêtises, on m'avait renvoyé. Un jour, je rencontre mon ancien patron, qui me dit : « Cinq mille francs pour toi, si tu veux ce soir venir à ma caisse... En voilà une double clef : tu prendras un portefeuille dans lequel il n'y a plus rien; mais j'ai besoin de faire croire que j'ai été volé. » J'acceptai la commission; je m'introduisis dans la caisse, je pris le portefeuille... qui était vide, et je me sauvai après avoir reçu la somme que le banquier m'avait promise. Malheureusement, un pauvre diable, un vieux commis... le père de cette jeune fille, alla ce même soir travailler à la caisse, et c'est lui qui fut accusé du vol. Quant au banquier, après avoir fait banqueroute, il partit pour l'étranger avec l'argent qu'il s'était lui-même volé.

Une profonde indignation se peint sur tous les visages. Léonard reprend :

— Moi, avec mes cinq mille francs, je filai aussi; j'allai m'amuser en Italie : je fus plus de quatre ans absent. Quand je revins, j'appris comment l'affaire avait tourné. Je sus que ce pauvre M. Meynaud était à Poissy, que sa fille allait le voir, le consoler. Je suivis un jour la petite... puis j'allai chez elle... J'avais envie de lui conter toute l'affaire... mais je me dis : Quand on saura la vérité, j'irai à mon tour passer quelque temps en prison... et en prison sans argent on s'ennuie... Une révélation comme ça valait bien mille écus... Voilà toute l'affaire.

— Maintenant, dit Durozel, vous allez nous accompagner chez le juge d'instruction, et là, vous répéterez tout ce que vous venez de nous dire.

Léonard hésite un moment, mais il se décide, en s'écriant :

— Ah! après tout, c'est juste... il faut bien gagner les mille écus.

Le même soir, un juge avait reçu la déposition de Léonard, qui, à l'appui de son récit, joignit le portefeuille et la clef de la caisse, qui étaient toujours restés en sa possession. Alexis renait à l'espérance, il se flatte de rendre l'honneur au père de Marguerite. Par ses soins, quelques lignes insérées dans les journaux instruisent le public du nouveau jour répandu sur cette affaire; il espère que cela parviendra jusqu'à l'infortuné injustement condamné, et qu'alors il quittera sa retraite pour venir réclamer justice.

Ces événements venaient d'avoir lieu, lorsque Alexis reçoit une nouvelle lettre d'Hélène, qui le presse encore de lui pardonner. Jusqu'alors, le jeune homme n'avait fait aucune réponse à sa cousine; cette fois, il lui envoie la copie de la déposition de Léonard, en y ajoutant seulement ces mots :

« Vous voyez que je ne m'étais pas trompé : le père de Marguerite était innocent, et c'est vous, madame, qui, en portant encore le désespoir, la honte dans l'âme de cet infortuné, l'avez décidé à fuir de nouveau. Je n'oublierai le mal que vous avez fait que lorsqu'il sera réparé. »

Hélène était seule au fond de son appartement, où depuis quelque temps elle vivait séquestrée du monde, dont elle fuyait maintenant le bruit et les plaisirs. Elle n'osait plus espérer une réponse d'Alexis, et pourtant elle lui écrivait toujours, en se disant : Il sera peut-être touché de ma peine et de la constance de mon amour.

Lorsque sa femme de chambre lui apporte la réponse qu'Alexis vient de lui faire, Hélène éprouve une émotion si vive, que c'est d'une main tremblante qu'elle reçoit la lettre qu'on lui présente : une réponse d'Alexis est pour elle une si grande faveur, qu'elle n'ose y croire encore. Elle se hâte de renvoyer sa domestique. Quand notre cœur espère un grand bonheur nous voulons être seuls pour le goûter sans mélange.

Mais à peine Hélène a-t-elle parcouru des yeux la déposition de Léonard, qu'un profond désespoir se peint sur son visage; et lorsqu'elle a lu les mots tracés par Alexis, elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, en balbutiant :

— Cet homme était innocent!... ah! tout est fini pour moi maintenant... il aimera toujours Marguerite, et jamais il ne me pardonnera.

Hélène est restée plusieurs heures comme absorbée dans ses pensées. Enfin elle se lève; une profonde tristesse est toujours empreinte sur ses traits, mais on lit dans ses yeux plus de calme, de fermeté; on voit qu'elle a su prendre une courageuse résolution. Elle ouvre son secrétaire, compte ce qu'elle a d'argent, puis sonne sa femme de chambre, et lui dit : — M. de Pomponney est-il ici? je voudrais le voir.

— Monsieur n'est pas à Paris, madame; il y a plus de trois semaines qu'il est absent.

— Où est-il? j'ai besoin de lui parler...

— Je n'en sais rien, madame... mais le concierge doit le savoir, car il envoie à monsieur ce qui vient ici pour lui.

— Faites monter le concierge.

Le concierge arrive et salue humblement Hélène qui lui dit :

— Où est en ce moment M. de Pomponney?

— Madame, monsieur est depuis trois semaines à sa maison de campagne de Champigny... mais il m'a ordonné de ne pas le dire à ses amis... Il ne se soucie pas d'y recevoir des visites... et si ce n'avait pas été madame...

— C'est bien, c'est assez. Dites que l'on mette sur-le-champ les chevaux à ma calèche.

Le concierge s'éloigne, craignant d'avoir fait une bêtise en disant où est son maître. Hélène, tout en se préparant à sortir, dit à sa femme de chambre :

— Juliette, vous allez sur-le-champ emballer une partie de mes robes... mettez tout ce qu'il me faut pour un long voyage... En revenant de Champigny, je partirai... je vous emmène... Nous irons en Italie, en Suisse... je ne sais où encore... mais il faut que je m'éloigne de Paris... pendant longtemps... bien longtemps!

Hélène monte en voiture. Elle n'avait jamais été à la maison de campagne que son mari possédait à Champigny, mais elle savait qu'elle était située à l'entrée du village; et, un jour, M. de Pomponney avait fait devant elle la description de ce qu'il appelait sa *villa*. D'ailleurs, avec de bons chevaux, un trajet de trois lieues se fait rapidement; il n'y avait pas cinq quarts d'heure qu'Hélène avait quitté Paris, lorsqu'elle se trouva à l'entrée du village de Champigny. On était aux premiers jours de novembre; la verdure était rare, les arbres à demi dépouillés de leur feuillage; le temps était sombre et déjà froid. Bien des femmes se seraient demandé ce que pouvait, à cette époque, venir faire à la campagne un homme qui n'allait jamais à la chasse. Mais Hélène s'inquiète fort peu de ce que fait son mari; si elle veut le voir, c'est qu'elle a besoin d'une somme assez forte pour le voyage qu'elle va entreprendre. Elle compte bien terminer promptement cette affaire et ne pas faire un long séjour à Champigny.

Une maison élégante et bâtie à l'italienne frappe les regards d'Hélène.

— Ce doit être là, dit-elle à son cocher.

Celui-ci arrête la calèche devant une porte grillée par le haut, et tire avec violence le bouton d'une sonnette. Une espèce de jardinier paraît; il semble tout interdit à la vue d'une dame et d'une voiture.

— Ouvrez-nous donc cette grille, dit Hélène.

— Mais, madame... répond le jardinier en balbutiant, M. de Pomponney n'est pas ici...

— Pas ici... et où est-il?...

— Madame... je... je ne sais.

— Vous avez l'air de ne point savoir ce que vous devez répondre. Apprenez que vous parlez à l'épouse de votre maître, et que je saurai faire châtier la moindre impertinence. Ouvrez cette grille.

Le jardinier ouvre en tremblant. La calèche entre dans une cour; Hélène en descend, et dit de nouveau au concierge : — Repondez, et point de mensonge. Où est M. de Pomponney en ce moment?

— Madame, monsieur est parti ce matin pour Paris, avec son domestique, et il ne doit revenir que tantôt. Je vous jure que c'est la vérité.

— Il suffit. J'attendrai son retour.

Hélène se dirige vers un péristyle qui conduit à un élégant corps de logis. Le jardinier court au-devant d'elle, en lui criant :

— Pas de ce côté, madame... Je vais vous conduire... dans une autre partie de la maison... où vous serez mieux pour attendre.

Hélène s'arrête : l'embarras, le trouble du jardinier lui donnent des soupçons, et, le regardant d'un air sévère, elle lui dit :

— Il y a du monde dans ce pavillon... du monde que vous craignez que je ne voie...

— Ma... madame...

— Le mensonge est inutile avec moi... Tenez... prenez cette bourse, et dites-moi tout.

La bourse contenait de l'or. Le ton d'Hélène annonçait une volonté trop ferme pour essayer de lui résister; le jardinier prend la bourse et répond :

— Ma foi, madame, je vais tout vous dire... Après tout, puisque vous êtes l'épouse de monsieur... je dois vous obéir... et puis, tenez, j'avoue que ça me fait trop de peine, ce que je vois depuis quelque temps!... C'est par trop mal, aussi... On peut s'amuser, à la bonne heure! mais avec des personnes qui le veulent bien... tandis que... Oh! ça n'est pas bien, ça!...

— Expliquez-vous, dit Hélène; que se passe-t-il?

— Madame n'est pas sans savoir que M. de Pomponney vient quelquefois ici... rire un peu... avec des petites femmes... un peu drôles... qui ont l'air de ne pas demander mieux que de rire...

— Après! après!...

— Eh bien, cette fois, ce n'est pas ça. Il y a quinze jours que le domestique de monsieur a amené ici une jeune fille bien gentille... oh! elle est bien gentille! et qui avait l'air fort triste. J'ai bien vu qu'on faisait accroire à cette pauvre enfant qu'elle allait trouver ici une dame qui lui donnerait de l'ouvrage; mais, une fois entrée dans la maison, c'est monsieur qu'elle y a trouvé. Alors elle a voulu s'enfuir, mais on l'a retenue de force... elle a eu beau pleurer, supplier, on l'a enfermée dans une jolie chambre, qui est là, dans le fond de ce pavillon...

— Quelle infamie!... Et cette pauvre fille est toujours là?...

— Oui, madame. Mais il paraît qu'elle est sage, et que malgré toutes les offres superbes qu'on lui fait, elle ne veut pas céder; et si monsieur est allé à Paris ce matin, j'ai entendu dire que c'était pour

y acheter des bijoux... des colifichets, avec lesquels il espère corrompre cette pauvre enfant... mais je gage bien qu'il n'en viendra pas à bout.

— Ah! c'est affreux! Conduisez-moi vite... que j'aille consoler... sauver cette jeune fille...

— Mais elle est enfermée, madame, et monsieur a emporté la clef...

— Eh bien! on brisera la porte... Prenez un marteau, une pioche... et marchez devant moi.

Le jardinier obéit. Il entre dans le pavillon, Hélène le suit; l'indignation a coloré ses joues, il lui tarde de délivrer cette victime de M. de Pomponney. On arrive devant la porte de l'appartement où est enfermée la jeune fille. D'un vigoureux coup de pioche, le jardinier fait tomber la serrure. Un cri se fait entendre dans l'intérieur de l'appartement. Hélène fait signe au domestique de s'éloigner, et elle entre seule; aussitôt une jeune fille éplorée vient tomber à ses pieds, en s'écriant :

— Madame, je vous en supplie! sauvez-moi, délivrez-moi... ne permettez pas que je sois déshonorée!...

Hélène est restée stupéfaite, immobile, elle n'a plus la force de parler; dans cette jeune fille qui embrasse ses genoux, elle a reconnu Marguerite, et celle-ci, en fixant à son tour ses yeux sur la personne qu'elle implore, semble saisie d'effroi en reconnaissant la cousine d'Alexis.

Enfin Hélène retrouve la force de parler, et, tendant la main à Marguerite, la fait asseoir près d'elle, en lui disant : — Remettez-vous, calmez-vous... Vous n'avez plus rien à craindre... Sans savoir que c'était vous qui étiez ici, je venais vous sauver... mais je bénis le ciel qui me fait vous retrouver... Je connais l'infâme conduite de M. de Pomponney... Mais... moi aussi j'ai eu bien des torts envers vous... votre père était innocent, je le sais... j'en ai la preuve...

— Vous avez la preuve de son innocence! s'écrie Marguerite en pleurant. O mon pauvre père! et il n'a pas assez vécu pour se voir rendre justice!

— Que dites-vous, Marguerite?... votre père...

— Il est mort, madame... mort de chagrin... de douleur... Ce jour où vous vîntes dans notre maison, il vous entendit le nommer un... le soir même il voulut partir, aller se cacher dans une campagne. Nous vînmes nous loger dans ce village... et, au bout d'un mois... je perdis mon père... il expira dans mes bras!... Et moi... seule avec ma douleur, je n'avais d'autre plaisir que d'aller chaque matin porter des fleurs sur la tombe de mon père... c'est en allant remplir ce pieux devoir que sans doute j'eus le malheur d'être rencontrée... reconnue par M. de Pomponney... Et un matin on m'envoya un valet. Il me dit qu'une dame qui habitait cette maison s'intéressait à mon sort, et voulait me donner de l'ouvrage; je vins ici sans défiance... et maintenant vous savez tout, madame.

Hélène n'a point cessé de verser des larmes pendant le récit de Marguerite, et lorsque celle-ci a cessé de parler, elle lui prend la main qu'elle porte sur son cœur, en lui disant :

— J'ai causé la mort de votre père, Marguerite, pourrez-vous jamais me le pardonner?...

— Oui, madame, car vous pleurez... et vous m'avez dit qu'il était innocent...

— Ah! Marguerite, c'est à moi maintenant de réparer tout le mal que j'ai fait en assurant votre bonheur... Oui, pour cela aucun sacrifice ne doit plus me coûter.

Hélène se place à un bureau, et écrit ces mots à Alexis :

« Venez, Alexis, venez sur-le-champ... que votre ami Durozel vous accompagne. Marguerite est près de moi; et si je fus cause de votre dernière séparation, cette fois, du moins, j'espère vous réunir pour toujours. »

Cette lettre est envoyée à Paris avec la calèche qui doit ramener à Champigny les personnes que l'on attend; le cocher a ordre de brûler le pavé : il exécute ponctuellement sa mission. Trois heures ne sont pas écoulées depuis son départ, lorsque la calèche rentre dans le village, amenant Alexis et Durozel.

Alexis saute en bas de la voiture, se précipite dans l'appartement, et ne peut croire à son bonheur, en apercevant celle qu'il aime près d'Hélène, et celle-ci qui, les yeux humides de pleurs, met la main de Marguerite dans celle de son amant, en lui disant :

— Soyez heureux... et pardonnez-moi!

Durozel demande des explications, et Hélène vient d'achever de l'instruire de tout ce qui s'est passé, lorsque le jardinier arrive, pâle et tremblant, annoncer que M. de Pomponney descend de cabriolet devant sa maison.

— C'est bien, dit Hélène, évitez-le, ne vous montrez pas, et probablement il va s'empresser de venir rendre visite à sa prisonnière.

Le jardinier ne demande pas mieux que de ne point affronter la présence de son maître; il s'enfuit, et, au bout d'un moment, les quatre personnes réunies dans l'appartement qu'habitait Marguerite entendent le pas lourd et lent de M. de Pomponney, qui murmure en marchant : — Qu'est-ce que cela signifie?... Ce coquin de jardinier n'y est pas... et la grille est ouverte... Voilà une maison bien gardée... Je chasserai ce drôle-là... Et la serrure de cette porte brisée; voilà bien autre chose!

En achevant ces mots, M. de Pomponney entre dans la chambre, il devient vert, pourpre et tremblant comme la feuille en apercevant; près de Marguerite, sa femme, Alexis et Durozel.

— Monsieur, dit Hélène en allant vers son époux, je n'ai pas besoin de vous dire que je connais toute la bassesse, toute l'infamie de votre conduite... Je veux bien ne pas porter plainte devant les tribunaux, et me contenter de vivre loin de vous; mais c'est à condition que vous réparerez autant que vous le pouvez le mal que vous avez fait à cette jeune fille. Son père fut accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, il faut l'aider à faire réhabiliter sa mémoire; et comme la justice ne s'obtient pas sans de fortes dépenses, vous allez signer sur-le-champ à mademoiselle Marguerite Meynaud une reconnaissance de cent mille francs.

M. de Pomponney fait un mouvement, mais un regard de sa femme le terrifie; il écrit ce qu'on lui demande. Cependant Alexis s'approche de sa cousine, en s'écriant : — J'aime mademoiselle, elle sera ma femme, quel que soit désormais le jugement des hommes! A quoi bon cette somme immense dont vous voulez l'enrichir?

— Alexis, répond Hélène en prenant la reconnaissance que son mari vient de signer, si vous refusez... si Marguerite repousse cette dot que je lui donne, je croirai que vous deux vous n'avez pas cessé de me haïr.

Des larmes coulaient des yeux d'Hélène; Marguerite se jette dans ses bras, et Alexis ne se sent plus la force de résister aux prières de sa cousine.

Quelques instants après, la calèche ramenait à Paris les deux amants, Hélène et Durozel. Quant à M. de Pomponney, on pense bien qu'il ne les avait pas accompagnés.

Hélène installe elle-même Marguerite dans un joli logement, décent et convenable; elle place près d'elle une femme de confiance, et là, la fille de l'infortuné Meynaud doit attendre que le temps de son deuil soit expiré, et qu'elle puisse devenir l'épouse d'Alexis.

Marguerite peut à peine croire à son bonheur; souvent il lui semble que sa nouvelle situation est un rêve, et, en regardant Alexis, elle lui dit : — Est-il bien vrai!... je serai votre épouse, vous ne craindrez pas de me donner votre nom!

— Je dois m'en faire une gloire, au contraire, répond Alexis en couvrant de baisers la main de son amie. On ne saurait trop vous honorer pour vous dédommager de ce que vous avez souffert.

— Il vous rendra heureuse, dit Durozel à la jolie fille, car il ne sait pas aimer à demi!

— Et nous irons à la noce, dit Frison, et j'aurai très-bon genre... je tâcherai, du moins.

Ce n'est qu'après avoir assuré la paix et l'avenir de Marguerite qu'Hélène se décide à quitter la France pour quelque temps. Elle dit adieu à la jeune fille, en lui demandant de nouveau l'oubli du mal qu'elle lui a fait, et presse doucement la main d'Alexis, en murmurant à son oreille : Ai-je mérité mon pardon?

Alexis ne peut répondre qu'en pressant tendrement la main de sa cousine; Hélène éprouve alors un dernier sentiment de bonheur, mais elle se hâte de s'éloigner. On peut avoir assez de force pour assurer la félicité de ceux que l'on aime en les unissant à l'objet qu'ils nous préfèrent, mais on a rarement assez de courage pour en être le témoin.

LA VRAIE MANIÈRE DE S'AMUSER,

ESQUISSE DE MOEURS, PAR PAUL DE KOCK.

– Connaissez-vous Alfred Beaumignard ?... Vous devez le connaître ; dans le cas contraire, vous auriez tort, car Beaumignard est connu de tout Paris, et j'aime à croire que vous en faites partie, à moins cependant que vous n'habitiez la province ; mais alors vous seriez encore dans votre tort ; car, n'en doutez pas, il n'y a que Paris au monde pour goûter vraiment ce qu'on appelle l'existence. Ailleurs, vous vous figurez peut-être que vous existez ?... Quelle erreur ! vous agissez, vous fonctionnez, vous pensez, c'est encore possible, mais vous ne vivez pas, vous ne connaissez pas les mille et une jouissances que cette nouvelle Babylone offre à ses habitants, et qui peuvent se renouveler, se varier, se multiplier chaque jour.

Le monsieur qui disait cela était un personnage entre deux âges (vous savez que du moment qu'on n'est plus jeune, on est entre deux âges, jusqu'à ce que l'on soit tout à fait un vieillard). Ce monsieur, dont la mise annonçait l'aisance, était porteur d'une figure plutôt carrée que ronde, de deux yeux plutôt ronds que longs, de deux joues plutôt bouffies que grasses, et d'un nez qui ressemblait assez à ces champignons de Bordeaux que l'on appelle des ceps ; ce qui, au total, formait une figure assez laide, mais qui avait pour elle une certaine expression d'originalité : c'est quelque chose ; vous voyez tant de visages qui ne disent rien, même quand ils parlent.

Celui auquel il s'adressait était un homme d'une cinquantaine d'années, long, mince, sec, jaunâtre, ayant un profil qui semblait fait pour être découpé en silhouette, parce que tous les traits, fortement accusés, se dessinaient avec vigueur, ne devaient point être difficiles à faire ressemblants.

C'était un front bombé, des yeux caves, un nez en bec à corbin, un menton de polichinelle, une bouche mince et rentrée, des pommettes osseuses, saillantes, et sur tout cela une forêt de cheveux d'un jaune roux ; cette tête était placée sur un corps beaucoup trop petit pour les jambes immenses qui le supportaient.

Avec tout cela, ce monsieur ne pouvait point passer pour un joli garçon, ou il aurait fallu y mettre trop de bonne volonté. Si encore il n'eût été que laid, nous ne nous permettrions pas de le critiquer ; c'est une chose si commune, et puis il y a de ces laideurs qui ne sont pas absolument désagréables. Mais il n'en était pas ainsi de ce personnage : il avait une figure hargneuse, quelque chose de rogue, de rechigné dans la bouche et dans les yeux ; enfin c'était de ces gens qui déplaisent au premier abord, qui vous contredisent presque toujours, qui vous ennuient sans cesse, qui ont continuellement de l'humeur, voient tout en noir, et trouvent fort mauvais que l'on rie et que l'on ait l'air d'être heureux, parce qu'ils n'ont jamais su ou voulu l'être.

Ce monsieur s'appelait Maltourné, nom que l'on aurait pu lui donner lors même que ce n'eût pas été le sien ; mais c'était bien le sien, et il est à remarquer que le hasard, ou la nature, ou le destin, ou... tout ce que vous voudrez, se plaît souvent à nous faire naître ressemblants au nom que nous devons porter.

M. Maltourné était un ancien maître de pension ; à en juger par son visage, il avait dû rendre ses élèves bien malheureux, et leur appliquer souvent le proverbe : *Qui bene amât bene castigat*. Après avoir amassé une fortune assez ronde, ce monsieur, voyant ses élèves le quitter, s'était décidé à faire comme eux ; et il s'était retiré en province pour y vivre plus économiquement ; car ce monsieur était d'une lésinerie qui approchait beaucoup de l'avarice.

D'ailleurs il n'aimait point Paris, il le disait du moins, et traitait fort mal cette ville toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ce qui ne l'empêchait point d'y venir souvent, sous prétexte d'affaires indispensables ; lesquelles affaires se bornaient à quelques achats de boîtes de veilleuses à reflets, ou de chocolat ferrugineux. Or, on doit penser quelle grimace ce monsieur devait faire pendant que M. Grassouillet (c'est le nom de son interlocuteur) lui faisait un si pompeux éloge de Paris.

Il faut vous dire encore que ces deux individus ne se connaissaient que pour s'être trouvés souvent ensemble dans un café où ils allaient lire les journaux. Mais M. Grassouillet était bavard, expansif ; il aimait à causer, il s'écoutait parler, il était persuadé de son éloquence. De son côté, M. Maltourné aimait assez à faire la conversation, afin de trouver l'occasion de contredire et d'être d'un avis opposé à celui que l'on émettait. Et voilà pourquoi l'entretien avait continué, entre ces deux personnages, de la manière suivante :

— Monsieur... D'abord, je ne sais pas ce que c'est que votre M. Beaumignard... Voilà la première fois que j'en entends parler...

Beaumignard est un charmant garçon avec lequel il est impossible de s'ennuyer ; il est au fait de toutes les anecdotes de la campagne, de la ville et des théâtres ; il sait pourquoi la pièce nouvelle de l'Opéra est reculé, et quel est l'individu qui a acheté la première botte d'asperges qui ait paru chez Chevet cette année ; il vous dit où l'on dîne le mieux et où l'on vend des paletots tout faits à meilleur marché. Il a des relations avec toutes les branches de la société ; enfin c'est un homme précieux lorsqu'on veut s'amuser, et comme c'est assez mon goût, je l'attends aujourd'hui à ce café, où je lui ai donné rendez-vous, et il m'a promis de me faire passer une journée délicieuse.

— Très-bien, monsieur, je vous en fais mon compliment ; mais je vous le répète, je ne connais pas votre M. Beaumignard, et ce que vous m'en dites ne me donne nullement le désir de faire sa connaissance. Je me méfie de ces gens si obligeants, si répandus dans le monde ; la plupart du temps ce sont des blagueurs..., passez-moi le mot, il est adopté maintenant..., des mystificateurs qui vous font poser, et s'amusent à vos dépens... Ils sont très-répandus dans le monde, c'est possible ! mais ils n'y jouissent d'aucune considération : on les y reçoit comme on reçoit un escamoteur, un faiseur de tours, je dirais presque un saltimbanque dont la mission est de divertir la société.

— Ah ! monsieur ! vous insultez Beaumignard ! — Je ne peux pas l'insulter, puisque je vous dis que je ne le connais pas ! je vous parle en général, je n'attaque pas le particulier... — Chacun a sa manière de voir, monsieur, et j'ai déjà remarqué que nous n'avons pas la même. — Si tout le monde voyait et pensait de la même manière, il me semble, monsieur, que la société deviendrait fort monotone, car alors il n'y aurait plus de discussion, et c'est de la discussion que jaillit la lumière. — C'est encore possible, monsieur, vous avez raison, la discussion a son charme. — Oui, mais la paix, l'union, l'accord, l'harmonie en ont bien davantage, et voilà ce qu'on ne rencontre presque jamais dans le monde, et c'est bien fâcheux ! — Vous habitez donc Paris, monsieur ? — Oui, monsieur, depuis un an, et je m'en fais gloire. — Il n'y a pas de quoi. — Moi, je m'y trouve infiniment mieux qu'ailleurs. — Alors pourquoi habitiez-vous ailleurs ? — Parce que j'avais en province, une petite place qui m'y clouait, et parce que ma femme, qui était née par là, tenait à ses champs, à ses lapins, à ses poules, à ses habitudes campagnardes enfin. Mais tout à coup il m'est arrivé un gros héritage, et je suis devenu veuf !,.. tous les bonheurs à la fois, j'ai lestement quitté ma place et je suis venu vivre à Paris, où je me porte beaucoup mieux. — Vous croyez cela... Mais vous verrez. L'air est mauvais à Paris. — La Faculté n'est pas de cet avis. — Des rues toujours crottées. — Aimeriez-vous mieux y voir croître l'herbe, comme à Versailles ? — Des trottoirs pour rire. — Cela vaut encore mieux que lorsqu'il n'y en avait pas du tout.

M. Maltourné se mouche regardant M. Grassouillet d'un air de dépit, puis il reprend :

— Les restaurateurs sont fort chers à Paris. — Il y en a à tout prix. — Tant de voitures dans les rues, qu'à chaque instant on risque d'être écrasé. — C'est une preuve de l'opulence, du commerce, du mouvement des affaires. — Écoutez les marchands ; ils se plaignent tous. — Cherchez des ouvriers ; vous n'en trouverez jamais qui aient le temps de travailler sur-le-champ pour vous. — Les femmes sont ici d'une coquetterie ! — Elles le sont partout, et les Parisiennes ont au moins une charmante tournure, qui fait trouver naturelle leur prétention à plaire. — Tous les hommes se disent vos amis, et vous n'en avez pas un ! — C'est déjà quelque chose qu'ils veuillent bien le paraître. — Le luxe y est effréné et la misère bien grande. — Nulle part les malheureux ne trouvent plus de mains prêtes à s'ouvrir pour les secourir. — Vos Parisiens ne songent qu'à s'amuser ! — Les gens gais ne sont jamais méchants. — Mais le besoin du plaisir engendre la débauche, de la débauche traîne à sa suite tous les vices. — Paris étant le centre et tout, si les vices y sont nombreux, les vertus n'y sont point rares. Le bien et le mal s'y trouvent en égale quantité. Si la jeunesse y court des dangers, en revanche elle s'y instruit plus vite ; les beaux-arts, les talents, le génie s'y donnent rendez-vous ; la sottise y est flagellée par les crayons de la caricature, et au milieu de ce tourbillon, qui bourdonne sans cesse à vos oreilles des paroles vaines ou frivoles, le sage ne retient que ce qui est utile, et n'écoute que ce qui est bon.

M. Maltourné se mouche de nouveau, et comme s'il voulait s'arracher le nez cette fois ; car sa colère a passé dans son mouchoir, d'autant plus qu'il ne trouve rien à répondre à ce monsieur qui défend si bien Paris.

En ce moment, un nouveau personnage entre dans le café ; c'est un homme jeune encore, et porteur d'une de ces figures de jubilation qui vous inspirent la gaieté. Ses yeux vifs, aimables, sa bouche riante, ses joues fraîches et son front dégagé invitent à la confiance : c'est M. Beaumignard.

Il court à M. Grassouillet, lui frappe presque en même temps dans la main, sur l'épaule et sur le ventre, tout en s'écriant :

— Ah! il est au rendez-vous avant moi!... je suis enfoncé!... c'est la faute de ma montre... ou de mon horloger, ou plutôt c'est ta mienne; car si ma montre va mal, c'est peut-être parce que j'ai contracté la mauvaise habitude de la placer dans la poche de mon gilet..., alors..., vous comprenez? — Je ne comprends pas du tout; car il me semble qu'une montre peut marcher tout aussi bien dans la poche d'un gilet que dans le gousset d'un pantalon. — Vous ne voulez pas comprendre; alors, je vais vous donner l'explication. Quand on rentre le soir, qu'on s'est amusé, fatigué, qu'on a bien dîné, qu'il est tard..., et je me couche toujours fort tard, moi; eh bien, on est pressé de se fourrer dans son dodo...; alors on se déshabille vivement, alors on ne pense plus qu'on a sa montre dans son gilet, et alors, en jetant au hasard son gilet sur un meuble, on jette sa montre avec. C'est ce que je fais régulièrement tous les soirs, et le lendemain matin je suis fort étonné de trouver ma montre sur un fauteuil ou derrière le coussin d'un divan..., parce qu'étant lancée, elle ne reste pas toujours dans le gilet... Y êtes-vous à présent? — J'y suis tout à fait... Je ne vous confierai pas ma montre. — Vous ferez bien; cependant remarquez que je les lance encore avec une certaine adresse, puisque je ne les brise pas.

Après avoir dit cela, M. Beaumignard jette les yeux sur le personnage qui est à côté de Grassouillet; il est peu séduit par la figure revêche, l'air maussade et la tenue raide de M. Maltourné; cependant il le salue en disant à son ami :

— Monsieur est avec vous?... Est-ce qu'il est des nôtres?... est-ce qu'il dîne avec nous?... Tant mieux! comme dit la chanson : *Plus on est de fous, plus on rit!*

M. Maltourné, qui n'avait nullement l'air d'un homme disposé à rire, salue à son tour le nouveau venu en répondant :

— Monsieur je n'ai point l'honneur d'être intimement lié avec M. Grassouillet...; j'ai eu le plaisir de le rencontrer quelquefois à ce café... Nous avons causé..., sans que cela ait été plus loin... — C'est vrai, reprend Grassouillet. Moi, d'abord, il faut que je cause, que je bavarde, que je m'épanche. Quand je vais seul au spectacle, je cause tout de suite avec un voisin... Ce seraient des enfants à la mamelle, que je causerais avec eux... Je trouve que la langue n'a été donnée à l'homme que pour parler..., et j'en use...

— Prenez garde! vous savez ce qu'en a dit *Esope!...* — C'est ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais. Je savais cela à l'école. J'ose croire que ma langue n'est pas mauvaise... J'ai un heureux caractère..., je vois toutes les choses du bon côté...

— Et quand elles n'en ont pas de bon? s'écrie Maltourné. — Elles en ont toujours..., c'est que vous ne savez pas le trouver. Enfin, mon cher Beaumignard, monsieur..., qui est, du reste, un homme fort estimable, je n'en doute nullement, monsieur est tout l'opposé de moi. Si je suis optimiste, il est pessimiste; je vois tout en rose, il voit tout en noir; tout me sourit, tout lui déplaît; je m'amuse facilement, il ne s'amuse jamais; je suis gai, il est triste; je suis confiant, il est méfiant; ce que j'approuve, il le blâme; ce que je loue, il le critique...; et, d'après cela, vous devez bien penser que M. Maltourné n'aurait aucun plaisir à passer une journée avec nous.

— Parbleu! dit Beaumignard, en se posant devant M. Maltourné et lui souriant de la manière la plus engageante, je gage, si monsieur veut se confier à moi, me donner une de ses journées et se laisser conduire, je gage, dis-je, qu'il s'amusera beaucoup, qu'à la fin de la journée il sera le plus heureux des hommes, et qu'il en conviendra lui-même avec nous.

— Je pense que vous perdriez, monsieur, dit Maltourné, en répondant par une grimace au sourire de Beaumignard. — Je suis sûr que je gagnerais. — Oh! je gage le contraire. — Eh bien, parions un dîner à la Maison Dorée, à vingt-cinq francs par tête, pour nous trois... Ça vous va-t-il? — Si vous tenez absolument à me payer à dîner... — C'est vous qui payerez, car c'est vous qui serez vaincu; je suis certain que vous en conviendrez et que, de vous-même, vous déclarerez que vous avez perdu..., et cela avant la fin de la journée peut-être. — En vérité, monsieur, votre confiance en vous-même me donne presque envie de rire... — Vous voyez bien; c'est que je commence à vous amuser. — Pour vous prouver que je n'ai pas foi dans vos pronostics, je tiens le pari, monsieur. — Très-bien; alors c'est convenu... Mais vous vous mettez à ma disposition jusqu'à minuit. — Jusqu'à minuit. — Et d'ici là vous me laisserez vous conduire, vous mener, vous faire faire ce que je voudrai; car si vous refusiez de faire ce que je pense devoir vous amuser, vous comprenez bien que vous auriez trop d'avantage sur moi. — Je me mets entièrement à votre discrétion jusqu'à minuit. — Et nous dînerons en commun aujourd'hui. — Volontiers. — Voilà qui est bien entendu, Monsieur Grassouillet, vous êtes témoin.

Le monsieur gai ne comprend pas que son ami Beaumignard fasse un tel pari avec un personnage aussi morose, aussi maussade que M. Maltourné; car il est persuadé que ce dernier n'est plus amusable; il ne s'en constitue pas moins juge du pari.

— Maintenant, dit Beaumignard, je vais dire trois mots à une dame charmante qui demeure à deux pas, et que j'ai l'espoir d'épouser si elle apprend que je suis devenu sage et que je me range. Dans un instant je suis de retour, et je vous consacre ma journée.

— Votre Beaumignard me fait l'effet d'un garçon bien étourdi, bien écervelé, dit M. Maltourné quand le jeune homme est éloigné. J'ai tenu son pari, parce qu'il y a mis une persévérance qui m'a piqué; mais vous conviendrez qu'il n'y a pas le sens commun à lui de vouloir me faire convenir ce soir que j'ai perdu... Car, lors même que je m'amuserais, je suis bien le maître de ne pas en convenir... — Oh! ce ne serait pas agir de franc jeu! mais j'avoue que cela me semble bien hardi de sa part...; je ne me mettrais pas de moitié dans son pari. — Et vous ferez bien. S'il ne se marie que quand il sera sage et rangé, je crois qu'il restera longtemps garçon.

Beaumignard revient bientôt trouver ceux qui l'attendaient.

— Me voici, messieurs..., suivez-moi. — Où nous menez-vous? — Où je voudrai. Pourvu que je vous procure de l'agrément, vous devez vous laisser conduire et me laisser vous piloter jusqu'à ce soir, comme je voudrai.

— C'est juste, dit Maltourné, en suivant Beaumignard sur les boulevards, il faut que nous vous laissions maître de faire de nous ce que bon vous semblera, sans quoi vous diriez que je triche et que je ne me suis pas laissé amuser... Oh! je m'abandonne à vous, monsieur; d'ailleurs c'est dans nos conventions. — C'est très-bien; alors montons dans cet omnibus, messieurs... Vivent les voitures à six sous!... Je ne connais rien de plus amusant que cette manière de circuler sans se fatiguer.

Les trois hommes montent dans l'omnibus, qui part des boulevards pour traverser Paris; Beaumignard se place entre ses deux compagnons, et dit à Maltourné : — Convenez que c'est une excellente invention que celle des voitures à six sous! et, par là, j'entends les *Omnibus*, *Citadines*, *Béarnaises*, *Parisiennes*, *Dames blanches!...* enfin, tous ces véhicules dans lesquels, pour trente centimes, on peut voyager d'un bout à l'autre de Paris, et même de la banlieue, en prenant les correspondances.

— Certainement ces voitures sont utiles, dit Maltourné; mais on en a abusé, c'est-à-dire on en a trop fait. Maintenant les rues de Paris sont infiniment plus dangereuses encore qu'autrefois pour ceux qui ont l'imprudence d'aller à pied. On ne marche pas deux minutes sans être obligé de se garer de ces grosses voitures qui s'arrêtent au beau milieu de votre chemin pour prendre ou déposer des voyageurs. Ensuite, écoutez les bottiers, les cordonniers, ils assurent que ces voitures leur font beaucoup de tort, parce qu'à Paris on ne marche plus. — Parbleu! écoutez les maîtres de poste, ils vous diront du mal des chemins de fer. On ne peut jamais satisfaire tout le monde. — Ces voitures-là nous font dépenser à chaque instant des six sous! — Vous me rappelez un joli vaudeville dans lequel un avare disait, en parlant des omnibus : « J'aime mieux les fiacres, parce qu'ils coûtent trente sous..., et qu'on » n'en prend pas. » Ces voitures ne sont que les *coches* de nos pères. Elles ont beaucoup de succès dans la classe ouvrière, dans la petite propriété; les gens du peuple sont bien aises de se trouver dans la même voiture que leur propriétaire, que leur patron; ils aiment à frôler la robe de la petite-maîtresse ou le pantalon du fashionable; car il y a parfois aussi des fashionables dans les omnibus; enfin, dans le peuple, l'amour de cette voiture est porté à tel point, que vous verrez souvent une société de six personnes, allant ou revenant de la guinguette, monter dans un omnibus, ce qui leur coûtera trente-six sous, tandis que, pour trente, elles auraient pu prendre un fiacre qui les aurait menées juste à leur destination.

La voiture dans laquelle étaient montés ces trois messieurs ne tarde pas à se remplir. D'abord, c'est un individu fort ridé et orné de besicles, qui a un pâté à la bourriche qu'il place près de lui.

Puis, c'est une grisette gentille, et dont la mise serait assez coquette, si tout cela ne se terminait pas par des souliers éculés et des bas sales.

Puis, ce sont deux hommes qui tiennent le milieu entre le paysan et le citadin; deux gaillards solides qui ont l'air d'avoir trop bien déjeuné. En entrant dans la voiture, l'un d'eux manque d'écraser le pâté du monsieur aux besicles, l'autre marche en plein sur le pied gauche de M. Maltourné, qui pousse un cri, en murmurant :

— Ah! sapredié! prenez donc garde? — Dame! faut ben que je pose mes pieds quelque part! répond l'individu sans s'émouvoir aucunement du cri jeté par ce monsieur. — Vous ne devez pas mettre vos pieds sur les miens... — C'est vous qui mettez les vôtres sous mes escarpins!

Maltourné fait la moue et se tait. — Ça commence bien, dit Grassouillet.

Beaumignard se retourne pour rire.

— Où allons-nous? murmure bientôt Maltourné en regardant Beaumignard. — Cela ne vous regarde pas, pourvu que je vous amuse. —

—Mais je ne m'amuse pas du tout dans les Omnibus. — Ça viendra; vous êtes bien pressé.

On arrête : c'est une superbe grosse femme avec sa bonne et deux enfants, le mâle et la femelle, qui pleurent en entrant dans la voiture, parce qu'on ne leur a pas acheté la galette qu'on leur avait promise.

Tout cela se précipite dans l'omnibus, en s'appuyant sur tout le monde, en s'accrochant aux vêtements comme aux personnes. La grosse dame, dans un moment où elle perd l'équilibre, a saisi de sa main droite la perruque du vieux monsieur à besicles, et dans la secousse qu'elle lui donne, la fait tourner sur la tête qu'elle couvrait, si bien

que le monsieur se trouve avoir une tempe entièrement dégarnie, tandis que, du côté opposé, sa perruque descend plus bas que son oreille, et le coiffe en bandeau.

Ce monsieur est furieux. La dame continue d'avancer en se balançant comme une danseuse de corde qui va sans balancier. Enfin elle tombe sur la banquette; et comme le conducteur menace de faire payer les enfants, elle prend son petit mâle sur ses genoux, et fait signe à sa bonne de prendre sa petite femelle. Les enfants, que l'on assoit en travers, décrottent nécessairement leurs pieds sur les personnes assises à côté, ce qui ne les empêche pas de continuer de pleurer, lequel chagrin provoque chez eux un besoin de se moucher, que malheureusement on ne songe pas à satisfaire; ce qui est encore inquiétant pour leurs voisins.

On arrête : c'est un jeune homme à longue barbe, cheveux *rêm;* prétention à la tournure d'artiste ; mais des mains qui détruisent tout ce que le costume aurait pu faire croire.

On arrête: c'est une vieille dame qui est parfumée comme un sachet, et qui a un air pincé, impertinent, et un nez pointu d'une longueur démesurée, qui semble avoir la prétention de vouloir se fourrer partout. Cette dame s'assied sur la bourriche que le monsieur aux besicles avait placée à côté de lui; elle pousse un cri aigu... Quelque chose l'a piquée. Le monsieur est obligé par le conducteur de prendre sa bourriche sur ses genoux. La vieille dame soutient qu'elle est blessée. Le monsieur répond que le homard renfermé dans sa bourriche est tellement ficelé, qu'il n'est pas en état de piquer. La dame assure qu'elle a senti un dard à travers sa robe, et trouve fort inconvenant que l'on porte des homards vivants dans un omnibus.

— Nous voilà quatorze, cela commence à bien faire, dit M. Grassouillet..., et avec les paquets et les enfants, nous pourrions compter pour complets.

Cependant on arrête encore.

— Il n'y a plus de place, crie M. Maltourné. — Si fait, monsieur! il y en a encore deux! crie le conducteur.

On voit poindre à la hauteur du marchepied une espèce de femme de ménage qui tient une pile d'assiettes dans ses bras, et se fait encore passer deux saladiers par le conducteur; car maintenant, à Paris, il y a des personnes qui font leur déménagement au moyen des omnibus.

— Ah! mon Dieu! dit Maltourné, où va-t-elle se mettre celle-là, avec sa vaisselle!

— Il faut lui faire place et nous serrer un peu, dit Beaumignard; ce que je ne conçois point, moi, c'est la grossièreté, l'impertinence de certaines personnes, qui, dans une voiture commune, ne veulent pas se déranger, se gêner pour faire place aux derniers venus. Leur sotte physionomie semble dire : « Qu'on se serre plus loin si l'on veut, moi, je ne bouge pas. » Quand on veut jouer du grand seigneur, il ne faut pas monter dans un omnibus, qui est la voiture de l'égalité.

Maltourné, comprenant la leçon que lui donne Beaumignard, n'ose point ne pas se serrer. Il fait une petite place, la femme à la vaisselle vient se camper presque sur ses genoux. Elle tient ses deux saladiers en l'air avec sa main droite, de façon à ce que de temps en temps ils servent de masque à son voisin.

— Si vous croyez que je m'amuse!... murmure Maltourné, en essayant de se soustraire à ces malheureux saladiers, dont sa voisine s'obstine à lui faire un éventail.

Beaumignard écoute d'un air fort indifférent cette réflexion. La voiture roule quelque temps; mais bientôt elle s'arrête encore.

— Ah çà! il se fiche de nous! dit le monsieur au homard, en se faisant une cuirasse de sa bourriche et de son pâté... Est-ce qu'il aurait l'intention de faire encore entrer du monde?

— Il est certain que nous sommes déjà comme des *z'harengs*, dit la femme aux assiettes. A quoi un des messieurs qui ne sont pas à jeun, répond :

— Je crois bien! d'abord, moi, je cuis dans mon jus!... Ma chemise est à tordre, et mes chaussettes pareillement!...

Une espèce de garçon épicier paraît à l'entrée de la voiture; une figure riante et bouffie brille sous la casquette qui couvre sa tête. A son bras gauche pendent plusieurs sacs ficelés, et, dans sa droite, il tient une corde à laquelle sont attachés trois pots de grès, qui, à en juger par quelques fuites qui ont lieu autour des couvercles, doivent contenir du ratsiné.

Un sentiment de terreur se manifeste dans l'omnibus à l'aspect du garçon épicier et de ses pots de grès. Celui-ci, sans cesser de sourire, dit au conducteur : — De quel côté une place? — A gauche... Serrez un peu à gauche, messieurs, mesdames..., il me faut encore une place.

Maltourné était tranquille, son côté était complet. Malheureusement pour lui, il se trouve avoir le garçon épicier en face, et les pots de grès se faufilent entre ses tibias; il lui faut souffrir en silence ce nouveau désagrément.

Bientôt le conducteur demande les places. Alors s'opère dans la voiture un mouvement d'argent, ou plutôt de cuivre. On se passe des six sous. La dame à la vaisselle, étant douée d'une extrême complaisance, ne cesse d'avancer et de reculer sa main pour faciliter le change des monnaies; dans ces mouvements de va-et-vient, elle frôle à chaque instant, avec ses saladiers, le visage de M. Maltourné : celui-ci fait une mine affreuse; enfin dans un moment où il croit pouvoir avancer sa tête, sa voisine faisant un mouvement trop brusque pour saisir une pièce de dix sous qu'on passe au conducteur, un des saladiers se brise sur le front de M. Maltourné.

— Aïe!... Vous êtes bien maladroite, madame! — Par exemple! c'est vous qui êtes joliment jolie-se!... Venir vous jeter dans mon saladier... Mais vous me le payerez! — Je vous trouve plaisante!... Et cette bosse que vous venez de me faire au front... C'est moi qui dois me plaindre! Laissez-nous donc tranquille... Mais mon saladier était tout neuf..., c'était du vieux Sèvres...; on n'en trouve plus comme ça..., c'est un objet rare...; il valait soixante francs... — Du vieux Sèvres!... ça?... C'était de ces méchantes porcelaines qu'on trouve chez tous les paysans... — Il valait quatre-vingts francs comme un liard. — Il aurait plutôt valu un liard. — Je n'en trouverai jamais un pareil pour cent francs. — Vous ne pouvez pas avoir d'objets de cette valeur là..., ce serait du luxe. — C'est au monsieur dont je fais le ménage... qui déménage..., que c'est un..., attendez donc..., un *antiquitaire*, ce monsieur-là... Un saladier pareil, ça va me coûter cent vingt francs...

— Je vous conseille de faire une cote mal taillée avec cette femme, dit tout bas Beaumignard à Maltourné, sinon son saladier est dans le cas de monter à un prix fou. — Mais ce n'est pas ma faute si elle a cassé son saladier sur mon front. — C'est possible; mais c'est toujours votre front qui a cassé son saladier. Vous aurez beau dire et beau crier, il vous faudra jouer de la poche...

L'omnibus était arrivé à sa destination, c'est-à-dire que l'on pouvait descendre et aller plus loin avec la correspondance. Les voyageurs descendent; mais la femme aux assiettes s'attache aux pas de Maltourné; elle crie, elle veut aller chez le commissaire... Pour en finir, ce monsieur est obligé de donner trois francs, prix auquel la plupart des voyageurs portent le prétendu vieux Sèvres, après quoi Beaumignard prend Maltourné sous le bras, l'entraîne et le fait monter dans la correspondance, où M. Grassouillet a déjà pris place.

—Encore en omnibus! dit Maltourné en s'asseyant entre Beaumignard et une femme de la campagne; vous nous menez donc à la promenade dans la banlieue?... — Je vous prie de vous laisser conduire. — C'est juste.

Maltourné ne dit plus rien; il est déjà de fort mauvaise humeur d'avoir été obligé de donner trois francs parce qu'on lui a fait une bosse au front, et il regarde avec terreur toutes les personnes qui entrent dans la voiture, dans la crainte qu'elles ne portent des objets fragiles.

La locomotive part à peu près pleine. Au bout de cinq minutes, elle se trouve au grand complet. Un monsieur très-gros, très-replet, étant monté le dernier, Beaumignard a eu l'extrême obligeance de se serrer sur-le-champ contre M. Grassouillet, pour faire une place entre lui et Maltourné; le gros voyageur s'est placé là, ayant la moitié de son centre de gravité sur son voisin, dont la figure déjà revêche devient furibonde en recevant ce fardeau sur ses genoux. Mais cette fois Maltourné n'ose rien dire, il se contente d'étouffer et de lancer de temps à autre sur Beaumignard des regards flamboyants.

— Il ne me fait pas du tout l'effet de s'amuser, dit Grassouillet à l'oreille du jeune homme qui les promène. — Vous croyez?... Vous m'étonnez.

La voiture fournit sa carrière sans qu'aucun voyageur soit descendu en route. On est à la barrière de Vaugirard. M. Maltourné essuie l'eau qui coule de son front, en se retrouvant sur le pavé; mais Beaumignard lui fait signe de le suivre, et le conduit devant une autre voiture à six sous qui va à Bercy.

— Nous allons encore monter là-dedans? dit Maltourné d'un air consterné. — Certainement. — Vous voulez donc nous faire passer la journée en omnibus? — Peut-être. — Mais je vous certifie que cela ne m'amuse pas du tout d'aller là-dedans.... bien au contraire .., ça m'ennuie. Ce n'est pas comme cela que vous gagnerez votre pari! — Donnez-vous donc la peine de monter...

Il n'y avait pas moyen de refuser; M. Maltourné s'était engagé à faire tout ce qu'on voudrait.

Le voilà de nouveau installé dans une voiture à six sous. Cette fois, comme l'obligeance de Beaumignard lui a déjà été funeste, il ne s'assoit pas à côté de lui. Il se met près d'un jeune homme coiffé d'une casquette, qui a l'air bien doux, bien inoffensif; qui tient ses yeux presque constamment baissés, et salue toutes les personnes qui entrent dans la voiture.

De l'autre côté de Maltourné vient s'asseoir un militaire dont la figure rébarbative, les longues moustaches, le regard dur et les manières brusques forment un contraste frappant avec le jeune homme à la casquette.

La voiture s'emplit sans que l'on soit trop gêné. Quand vient le moment de payer le conducteur, le jeune homme à la casquette s'empresse de prendre et de passer le prix des places. Le militaire, étant plus loin que M. Maltourné, remet à celui-ci une pièce de deux francs, que Maltourné repasse à son timide voisin qui fait circuler les monnaies.

Cependant, au bout de quelques instants, le militaire s'écrie, en s'adressant au conducteur :

— Eh bien!... ma monnaie, est-ce que ce n'est pas pour aujour-

d'hui ? — Votre monnaie? répond le conducteur d'un air étonné; la monnaie de quoi? — Mais de ma pièce de quarante sous. — Je ne me rappelle pas avoir reçu de pièce de quarante sous. Au reste, j'ai rendu la monnaie à tout le monde...— Qu'est-ce que vous me chantez là, conducteur? Si vous aviez rendu à tout le monde, je ne vous demanderais pas ma monnaie; je vous ai fait passer deux francs, et je veux mon reste. — Je n'ai pas reçu de pièce de deux francs, et j'allais, au contraire, vous demander votre place, monsieur, parce qu'il me manque une place..., et je crois bien que c'est vous qui n'avez pas payé... — Ah! sacrebleu! conducteur, prenons garde à ce que nous disons, ou ça va se gâter! Monsieur, ne vous ai-je pas remis une pièce de deux francs?

Cette question était adressée par le militaire à M. Maltourné, qui se hâte de répondre :

— Oui, oui..., je m'en souviens parfaitement...; vous m'avez donné une pièce de quarante sous..., ou deux francs, ce qui est plus correct maintenant, puisqu'on ne compte plus par sous... Il y a pourtant des personnes qui ne peuvent pas perdre l'habitude de dire un sou au lieu de cinq centimes, et deux sous au lieu d'un décime... Avec le temps, il faut espérer...— Ah! fichtre, monsieur, avez-vous fini avec vos sous et vos centimes? il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous fait de la pièce de quarante sous que je vous ai passée?—Comment! monsieur, ce que j'en ai fait? Je l'ai repassée à monsieur à ma droite, qui est plus près du conducteur... N'est-il pas vrai, jeune homme?

Le jeune homme à la casquette regarde M. Maltourné en faisant un petit air hébété, et répond d'une voix sucrée :

— Moi, monsieur..., je ne sais pas...; je ne me souviens pas de ça... Je crois que vous vous trompez... Au reste, tout ce qu'on m'a remis, je l'ai donné au conducteur.—Et je n'ai pas reçu, dit le conducteur, de pièce de deux francs à ce voyage.

Le militaire commence à se remuer sur la banquette comme s'il avait des fourmis dans son pantalon; il trépigne des pieds et jure comme un païen, tout en disant: — Je n'aime pas ce genre de plaisanterie... Je veux ma monnaie... Il me la faut, ou je bouleverse la voiture et tout ce qui est dedans... — Mais, monsieur, encore une fois, adressez-vous à celui à qui vous avez donné cette pièce, répond le conducteur; moi, je ne l'ai pas reçue.

Le militaire se tourne vers M. Maltourné, le regarde d'un air menaçant, et lui dit: — C'est vous qui avez reçu ma pièce; rendez-moi mon reste.

Maltourné s'adresse de nouveau à son jeune voisin en lui disant : — C'est à vous que j'ai passé la pièce de monsieur... Vous l'avez donc laissée tomber?

Le jeune homme timide s'obstine à se donner un air niais en répondant : — Mais je ne sais pas que vous voulez dire... Je ne me rappelle pas du tout que vous m'ayez remis une grosse pièce...

— Il faut que l'objet en litige soit tombé, dit M. Grassouillet; regardons par terre, c'est bien plus simple.

Tout le monde baisse le nez, et regarde à ses pieds ou sous les pieds de ses voisins. Tout à coup Beaumignard s'écrie : — Je vois quelque chose qui brille sous M. Maltourné..., à sa droite...

M. Maltourné se hâte de tâtonner à l'endroit que Beaumignard lui a désigné, et il met la main dans un crachat. Il se redresse furieux; mais le militaire l'est encore plus que lui. Il grince des dents, serre les poings et regarde son voisin sous le nez, en lui disant :

— Que la pièce soit où elle voudra, c'est à vous que je l'ai donnée... Finissons, monsieur..., ma monnaie bien vite, ou je vais un peu vous secouer quand nous serons descendus.

Maltourné, qui n'avait pas envie d'avoir, pour quarante sous, une affaire avec le militaire, tire en soupirant deux pièces de vingt sous de sa poche et les lui présente en lui disant : — Puisqu'il faut que ce soit moi qui supporte la perte..., tenez, monsieur..., voici vos deux francs. — Je ne veux que trente-quatre sous... Payez ma place, rendez-moi le reste, cela reviendra au même.

Maltourné s'exécute en jetant de temps à autre des regards fulminants du côté de Beaumignard, qui chantonne entre ses dents.

Cette affaire est à peine terminée, que la voiture arrive à la station. Avant de descendre, Maltourné fait de nouveau des perquisitions dans la voiture, et le jeune homme à la casquette y reste avec lui pour l'aider à chercher la pièce de quarante sous, qu'il sait très-bien qu'on ne trouvera pas.

— Eh bien! dit Beaumignard à leur compagnon, qui vient tristement les rejoindre.

— Eh bien! j'y suis encore pour quarante sous, et trois francs de saladier, ça fait cinq francs... Vous me faites avoir bien de l'agrément, monsieur Beaumignard; vous avez une singulière manière d'amuser votre monde, monsieur!...

— Allons!... puisque les voitures à six sous ne vous plaisent pas, nous irons maintenant à pied... Voyez comme je suis bon enfant; je fais tout ce qui peut vous être agréable.

Les trois messieurs se mettent en marche. Bientôt M. Maltourné s'arrête en poussant un cri. Ses compagnons se retournent, et le voient qui tâte ses poches.

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? — Il y a!... il y a... que je suis volé. Je n'ai plus mon mouchoir... Il était dans cette poche.... à ma droite. — Du côté du petit jeune homme qui avait un air si timide... C'est lui qui vous l'aura volé. — Comment, vous croyez...— Ainsi que la pièce de deux francs, qu'il a fait disparaître... Monsieur Maltourné, il faut se méfier de ces gens qui baissent continuellement les yeux.—Monsieur, il me semble que vous auriez pu me dire cela plus tôt.— Je vous croyais assez d'expérience pour n'avoir pas besoin de mes conseils. — Je m'en souviendrai de vos omnibus!... — C'est presque toujours une voiture fort amusante, dans laquelle un observateur trouve une foule de remarques à faire; il y a des gens qui en prennent par plaisir, ce n'est pas ma faute si vous êtes mal tombé. Suivez-moi, Messieurs.

Beaumignard conduit ses deux compagnons dans le centre de Paris et trouve moyen de les faire passer dans plusieurs carrefours.

Or, savez-vous ce que c'est qu'un carrefour dans un quartier populeux de Paris?... Quand vous avez à en traverser, vous n'avez pas trop, souvent même vous n'avez pas assez de vos yeux et de vos oreilles, il faut encore que vous ayez le pied sûr, la marche vive, alerte, légère, et qu'au besoin vous puissiez sauter un ruisseau.

Ainsi, lorsque vous vous trouvez au carrefour *Bussy*, ou de la *Croix-Rouge*, ou de la *Butte-des-Moulins*, ou de la rue *Vivienne*, ou des *Porcherons*, ou des *Petits-Pères*, ou des *Carmes*, ou *Béthizy*, prenez bien garde à vous! Avant de traverser, regardez devant, regardez derrière, regardez sur les côtés... Le difficile, c'est qu'il faudrait tâcher de voir tout cela en même temps; quand vous aurez pris toutes ces précautions, et que vous n'aurez aperçu des voitures que dans l'éloignement, vous vous avancerez avec confiance, en vous disant :

— Je ne risque rien; traversons!

Être trop confiant!... Vous ne connaissez donc pas votre Paris!...

Un marchand de salade s'arrête devant vous; des femmes vous barrent le passage en lui marchandant des laitues ou de la romaine. Vous allez prendre derrière une charrette qui est arrêtée... Mais voilà le charretier qui arrive et veut faire reculer son cheval; pour ne point vous trouver pris entre une borne et la roue de la voiture, vous faites quelques pas en arrière, une grosse voix vous crie :

— Prenez donc garde, vieux mufle!

Et que cette expression de *mufle* ne vous scandalise pas; c'est une des plus douces qui puissent arriver à vos oreilles lorsque vous traversez un carrefour populeux.

Celui qui vient de vous apostropher ainsi est un peintre en bâtiment; il porte des terrines, des seaux pleins de couleur et dans lesquels vous avez manqué de vous jeter. Vous voyez qu'au lieu de vous fâcher de ce qu'il vient de vous dire, vous lui devriez plutôt des remerciements.

Vous voulez vous mettre à l'abri sous une porte cochère, mais là on fait un déménagement; des commissionnaires sortent en portant des meubles sur un brancard; ils vous crient, gare! d'un air féroce, qui annonce qu'ils n'ont pas l'intention de se ranger pour vous.

Vous vous décidez à sauter un ruisseau un peu large, au risque de mettre votre pied au milieu; vous tombez devant la boutique d'une fruitière, au moment où celle-ci lance dans la rue l'eau d'un baquet dans lequel elle avait mis détremper de la raie. Vous recevez une grande partie du liquide dans les jambes, et la fruitière se borne à vous dire :

— Dame, mon enfant! vous arrivez là devant ma porte comme un accident! C'est pas ma faute. Au reste, c'est de l'eau propre; elle ne sent que le poisson.

En vous éloignant de la fruitière, vous vous trouvez dans un groupe de gens qui sortent d'un cabaret en se disputant. Tout à coup les bras s'allongent... Paf! vous recevez un vigoureux soufflet à travers la figure; il ne vous était pas destiné, mais vous ne le recevez pas moins, et au lieu de vous faire des excuses, on vous en donnera d'autres, si vous ne vous hâtez de fuir les combattants.

Vous êtes sorti de la bagarre, vous respirez enfin... Mais deux énormes chiens viennent, en se poursuivant, jouer aux barres dans vos jambes et vous font perdre l'équilibre. Quand vous vous relevez vous voyez venir sur vous un fiacre, un cabriolet, une carriole et deux omnibus : vous ne savez plus à quel saint vous vouer, et ce n'est pas sans courir le risque d'être plusieurs fois écrasé, ou du moins renversé, que vous parvenez à sortir du carrefour.

Maintenant que vous êtes au fait, vous comprendrez quelle jouissance doit éprouver M. Maltourné, en suivant dans le centre de Paris Beaumignard, qui marche très-vite, mais qui ne manque pas de s'arrêter brusquement lorsqu'il traverse un carreoufr.

L'objet le plus frivole semble alors attirer l'attention de Beaumignard; il s'arrête devant une boutique, ou devant une chanteuse, ou devant un étalage en plein vent, ou devant un aveugle, ou devant une jolie femme.

Alors M. Maltourné, forcé de s'arrêter aussi pour attendre ses compagnons, regarde avec terreur autour de lui. Les voitures l'effrayent, les passants le coudoient, le bruit l'étourdit, il saute continuellement les ruisseaux pour gagner les trottoirs, et va se cogner dans l'un ou dans l'autre. Il est bientôt harassé et crotté jusqu'à l'échine. Sans cesse obligé de courir après Beaumignard ou de l'attendre dans la rue, il se décide à lui prendre le bras, en lui disant d'un air désespéré :

— Monsieur, vous avez donc juré de m'éreinter aujourd'hui. — En vérité, mon cher monsieur Bientourné... non, Maltourné, on ne sait comment faire avec vous pour vous contenter. Nous allions en omnibus, cela vous a déplu; je vous fais aller à pied, maintenant voilà que cela vous ennuie de marcher... Vous êtes difficile à satisfaire... — Mais, monsieur, vous ne songez donc pas à m'amuser?... — Vous voyez bien que je fais tout mon possible pour cela; je vous promène de toutes les façons. — Ce genre d'exercice ne me divertit pas... — C'est-à-dire que vous ne voulez pas convenir que c'est fort amusant. N'importe, il est l'heure de dîner, entrons chez le traiteur.

— Oh! bravo le traiteur! dit Grassouillet; l'exercice m'a donné un appétit d'enfer. — Tant mieux! Et vous, monsieur Maltourné?— Moi, monsieur, je ne sais pas trop... Je dînerai volontiers pourtant.... vous me faites tant courir. — C'est-à-dire que vous avez faim aussi, et vous ne voulez pas en convenir; quel terrible homme vous faites!... il ne veut jamais avouer qu'il est content... — Il me semble que je n'en ai pas encore eu l'occasion, monsieur.

Les trois messieurs entrent chez un traiteur; il est convenu que chacun payera son écot, ce dîner n'ayant aucun rapport avec celui qui est parié pour le lendemain.

Beaumignard se fait donner une table placée près d'une fenêtre. C'est lui qui commande, qui ordonne; le garçon lui témoigne l'empressement que l'on a pour un habitué qui est généreux.

Beaumignard a commencé par demander des huîtres, du châblis première, puis du madère, puis du bordeaux-Léoville.

M. Maltourné fronce les sourcils, et murmure:

— Diable, monsieur, comme vous y allez!... — Oh! laissez-le faire, dit Grassouillet: c'est un gaillard qui vit bien, qui s'entend à commander un repas; il est gourmand et il est gourmet! je vous réponds qu'il nous fera bien dîner.

— Si nous étions à demain, reprend Maltourné en regardant avec effroi un filet santé aux truffes que le garçon vient d'apporter, certainement je ne dirais rien..., parce que ce n'est pas moi qui payerai... Monsieur commandera le dîner... Oh! je le laisserai faire. Mais aujourd'hui, comme nous payons chacun notre part...

— Ah! mon cher monsieur Maltourné, dit Beaumignard, est-ce qu'il faut s'occuper de ces misères-là quand on est réuni pour s'amuser.... et vous savez que nous ne voulons faire que cela aujourd'hui.

— Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez faire... Je ne me suis pas encore amusé un seul instant... Je ne jette pas mon argent par les fenêtres, moi!... On n'a pas besoin, pour dîner, de prendre des plats truffés! et du bordeaux première!... — Oh! après cela, si vous ne les aimez pas.... c'est différent, il ne faut pas vous forcer... Garçon! apportez un bœuf aux carottes à monsieur... du vin ordinaire et une carafe d'eau.

— Non pas! non pas!... Ce serait joli! Je mangerais du pot-au-feu, tandis que ces messieurs se gobergeraient avec du filet, et ensuite on me ferait payer mon tiers du dîner... n'est-ce pas? Alors, messieurs, je mangerai de ce que vous mangez. Je veux du filet... Je veux du madère, du champagne... J'en veux même beaucoup. — Ah! voyez-vous, il adore tout cela... Homme cruel! qui veut toujours nous cacher son bonheur.

M. Maltourné ne dit plus rien, mais il se jette avec colère sur tous les plats que l'on sert; il ne cesse pas d'emplir et de vider son verre; au bout de quelque temps, il devient très-coloré et ses yeux se ironcent et se rapetissent; tout cela ne lui donne pas l'air de meilleure humeur, tandis qu'au contraire Grassouillet ne cesse pas de rire, et Beaumignard de chanter.

On n'est pas encore au dessert lorsque deux petits enfants de la Savoie, qui portent chacun une vielle, s'arrêtent sous les fenêtres du restaurant et se mettent à chanter, à danser, en accompagnant leurs *youp piou piou* de leur instrument.

Beaumignard a dit quelques mots au garçon pendant que Maltourné s'obstinait à prendre du homard dont il avait déjà mangé beaucoup.

— Voilà une musique bien ennuyeuse! dit ce monsieur au bout de quelques instants... Ces Savoyards sont assourdissants avec leurs *youp piou piou!*

— Ah, par exemple! s'écrie Beaumignard; est-ce que vous n'aimeriez pas la musique, monsieur Maltourné? Vous m'étonneriez beaucoup... la musique exerce tant d'influence sur les personnes sensibles... Vous savez bien que... *emollit mores, nec sinit esse feros...*

— D'abord, monsieur, je ne sais pas le latin... J'ignore ce que la musique *émollit*; ensuite, je n'appelle pas musique l'ignoble son de ces vielles... On dirait plusieurs chats qui jurent... et les cris de ces enfants... c'est à fendre le tympan...

— Moi, cela me donne envie de danser... Et vous, Grassouillet... n'est-ce pas que c'est gentil, *youp piou piou?...*

— C'est très-sautillant! Si j'étais dans ma chambre, je polkerais avec mon fauteuil.

La musique des Savoyards continuait toujours. M. Maltourné n'y tient plus; il appelle le garçon et lui dit: — Donnez quelques sous à ces enfants, et dites-leur de s'en aller bien vite.

Le garçon sort. La musique ne cesse pas. Beaumignard accompagne les *youp piou piou* avec son couteau sur son verre. Grassouillet fait gigoter ses pieds sous la table, comme s'il dansait. M. Maltourné appelle de nouveau le garçon, comme si le feu était au restaurant. Le garçon paraît.

— Je vous avais ordonné de renvoyer ces chanteurs ou de leur dire de se taire. — C'est vrai, monsieur; mais quelqu'un qui dîne ici les a payés très-grassement pour qu'ils chantent pendant tout le temps de son dîner; les Savoyards sont trop honnêtes pour ne point vouloir gagner l'argent qu'ils ont reçu. — Et cette personne qui veut les entendre en dînant, va-t-elle bientôt s'en aller, au moins? — Monsieur, elle n'est encore qu'au potage.

M. Maltourné demeure anéanti. Il lui faut entendre les *youp piou piou* jusqu'au moment où il quitte la table. Il sort de chez le traiteur la tête étourdie par les vins et la vielle. Ses deux compagnons sont très-gais et marchent en se dandinant, comme s'ils allaient faire la queue du chat.

Beaumignard conduit son monde dans les Champs-Élysées. Le temps était beau. Il y avait foule de promeneurs, de flâneurs; tous les petits jeux rassemblés dans cette promenade étaient en activité, depuis les billes jusqu'au ballon, depuis les quilles jusqu'au cochonnet.

Beaumignard s'arrête devant un jeu de bagues, et dit à ses compagnons:

— Montez; prenez les cygnes ou les chevaux, je vous laisse le choix. — Je n'ai jamais été là-dessus, dit Maltourné: je ne sais pas y jouer. — Il y a commencement à tout. — Ça m'étourdira. — Au contraire... — Ça me fera du mal... — Raison de plus. — Comment, raison de plus?... — Je veux dire que cela vous amusera beaucoup... — Mais... — Ah! monsieur Maltourné, si vous ne voulez pas vous laisser amuser, alors vous avez perdu le pari.

Maltourné monte en rechignant dans un cygne. On fait plusieurs parties, pendant lesquelles il n'enfile pas un anneau. Il descend du jeu de bagues en trébuchant et avec une figure désespérée.

Un peu plus loin, c'est une balançoire à filets devant laquelle Beaumignard s'arrête, en disant à ses compagnons:

— Montez, messieurs, il n'y a rien de bon comme la balançoire pour faire la digestion. — Je connais les balançoires, je ne les aime pas; c'est très-dangereux, dit Maltourné. — Pas quand il y a un filet. Ah! s'il n'y avait pas de filet, je ne vous proposerais pas d'y monter; je serais désolé que quelque bosse vînt gâter l'harmonie de vos traits. Mais là-dedans vous pouvez tomber, le filet vous recevra. Montez..., je vous ferai aller très-haut... — Monsieur, je déteste la balançoire... Je ne monterai pas. — Oh! la bonne charge... Vous savez que cela va vous amuser beaucoup, que vous allez rire là-dedans comme un bossu, et voilà pourquoi vous refusez d'y aller. Alors, cher ami, payez le dîner.

Maltourné serre les poings, grince des dents et monte dans la balançoire. La machine est mise en mouvement par de vigoureux gaillards; elle décrit presque le cercle comme le chemin de fer centrifuge. Lorsqu'on arrête, et que Maltourné descend, il roule des yeux blancs et s'accroche à toutes les personnes qu'il rencontre. M. Grassouillet a très-mal au cœur; mais il n'en dit rien et veut toujours danser en marchant.. Beaumignard laisse quelques moments souffler ses compagnons; puis il les mène devant une balançoire russe, fait arrêter les fauteuils qui tournaient dans l'espace, et dit de nouveau à Maltourné: — Montez! Maltourné se jette en arrière en s'écriant: — Monsieur, c'est une mauvaise plaisanterie... Vous avez donc juré ma mort? — Pas du tout; j'ai juré de vous amuser, au contraire, et je fais tout ce que je peux pour cela. Mais vous ne voulez pas vous y prêter... Patience, il faudra bien que ça vienne; la journée n'est pas finie, et d'ici à minuit je vous garde bien des surprises. M. Maltourné ne dit plus rien. Il se laisse enfermer dans un des fauteuils, comme un condamné que l'on conduirait au supplice.

On met la balançoire russe en mouvement. En se sentant balancé dans l'espace, tantôt en avant, tantôt en arrière, Maltourné pousse des cris tellement plaintifs, qu'on croit devoir arrêter le jeu. On retire Maltourné de son fauteuil; il est vert et il se laisse tomber sur le garçon en disant à Beaumignard: — J'en ai assez, monsieur... Voilà les soixante-quinze francs du pari... Je ne veux pas continuer... — Vous vous êtes donc assez amusé? — Vous me ferez crever, monsieur... C'est un tour abominable que vous me jouez là... Mais vous ne me reprendrez pas à aller avec vous... Voilà l'argent du pari. Adieu, messieurs; vous pourrez le manger sans moi. M. Maltourné allait s'éloigner, Beaumignard l'arrête et lui dit d'un ton sérieux cette fois:

— Monsieur, nous vous attendrons demain, à cinq heures, au café où nous nous sommes rencontrés ce matin, et j'espère alors que vous ne regretterez point d'avoir perdu votre pari... Si vous ne veniez pas, monsieur, ce serait nous offenser, M. Grassouillet et moi, et nous serions obligés de vous en demander raison.

Le lendemain, à l'heure indiquée, M. Maltourné, qui avait fait ses réflexions, et qui trouvait qu'il ne lui en coûterait pas plus de manger sa part du pari, s'était décidé à aller au rendez-vous indiqué par Beaumignard, avec lequel, d'ailleurs, il ne se souciait pas d'avoir un duel. Le jeune homme était déjà au café avec son ami Grassouillet.

— Nous vous attendions, monsieur, dit Beaumignard. Je suis enchanté que votre humeur d'hier soit dissipée, et que vous vous soyez

décidé à venir nous rejoindre. Car je ne doute pas qu'aujourd'hui vous ne soyez content de moi.

— Est-ce que vous voudriez encore m'amuser, monsieur? s'écrie Maltourné en faisant un mouvement de terreur; alors, je vais vous souhaiter le bonjour.

— Ne craignez rien, monsieur: le plaisir que je vous réserve aujourd'hui n'a jamais fait de mal. Veuillez me suivre, messieurs.

Beaumignard conduit l'homme gai et l'homme triste dans le haut d'un faubourg; il les fait entrer dans une maison de fort chétive apparence; il grimpe un escalier étroit, noir et tortueux, en priant toujours ses deux compagnons de le suivre.

M. Maltourné ne monte l'escalier qu'avec défiance, il regarde Grassouillet en murmurant:

— Comment! il va nous faire dîner à vingt-cinq francs par tête, dans cette masure... Est-ce qu'il y a un traiteur dans les greniers de cette maison? — Je n'en connais pas..., et ça m'étonnerait que l'on fît bonne chère par ici.

Beaumignard s'arrête enfin aux mansardes; il ouvre une porte, et introduit ses compagnons dans une chambre bien misérable et à peine meublée, dans laquelle une femme, jeune encore, mais qui semblait faible et souffrante, tenait entre ses bras deux petites filles, âgées l'une de deux ans, l'autre de quatre. Et tout cela était vêtu à peine. Cependant les enfants mangeaient joyeusement une tartine de pain, et la mère souriait en les regardant satisfaire leur appétit.

A l'aspect de Beaumignard, la jeune femme se lève et veut, avec ses enfants, aller embrasser ses genoux; celui-ci l'arrête et lui montre M. Maltourné qui est resté immobile devant ce tableau.

— Madame, dit Beaumignard, ce n'est pas moi qu'il faut remercier pour les soixante-quinze francs que vous avez reçus... C'est monsieur que voilà, qui, sachant votre misère et vos malheurs, a voulu venir à votre aide et au secours de vos enfants.

Alors, la jeune femme court vers M. Maltourné; elle se jette à ses genoux, elle saisit une de ses mains qu'elle porte à ses lèvres en s'écriant:

— Ah! monsieur, permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance... J'ai perdu mon mari... Je viens d'être longtemps malade... Sans la somme que vous m'avez envoyée, on me chassait de ce logement, et je serais morte de désespoir de ne plus avoir un abri pour mes pauvres enfants: mais votre secours m'a rendu le courage, la santé..., l'espérance... Venez, mes pauvres petites..., venez aussi baiser la main de ce bon monsieur, qui vous a conservé votre mère...

Les petites filles viennent se presser contre leur mère, et tâchent d'atteindre à la main que celle-ci serre toujours dans les siennes. M. Maltourné se sent ému, attendri, des larmes coulent de ses yeux, et il se tourne enfin vers Beaumignard en lui disant d'une voix altérée:

— Vous avez raison, monsieur..., je suis heureux..., bien heureux en ce moment..., et j'éprouve une jouissance que je ne connaissais pas!...

— Eh! allons donc, s'écrie Beaumignard, je savais bien que je finirais par vous procurer du plaisir... Alors vous ne m'en voulez plus pour mes amusements d'hier?... — Oh! non... Je suis content de vous maintenant.

Pendant que ces messieurs parlaient, M. Grassouillet, qui avait commencé par pleurer comme une biche dans un coin de la chambre, avait ensuite porté sa main à son gousset. Il y prend soixante-quinze francs qu'il va remettre à la pauvre mère, en lui disant:

— Et moi aussi, je veux contribuer à faire cesser vos peines.

Beaumignard joint, à son tour, son offrande à celle de ses deux compagnons; puis, après avoir reçu les bénédictions de la jeune femme, les trois hommes sortent de la demeure de la veuve.

— Maintenant, dit M. Beaumignard, allons dîner. C'est moi qui paye. — Non, dit M. Maltourne, permettez que ce soit moi. Je vous dois beaucoup de reconnaissance, monsieur, car vous avez vaincu mon humeur morose, et vous m'avez prouvé qu'il suffit de faire du bien pour avoir du plaisir; vous m'avez appris *la vraie manière de s'amuser*.

MADAME N'Y EST PAS,

PAR PAUL DE KOCK.

Il ne suffit pas, à Paris, d'avoir de la fortune, de l'esprit, du talent et de la figure, il faut encore posséder ce que l'on appelle du savoir-vivre, sans quoi vous gâtez tous les avantages que vous avez reçus de la nature et ceux que vous devez à votre position.

A Paris, une jolie femme n'est pas visible avant deux heures de l'après-midi; se présenter plus tôt chez elle est une inconvenance qu'il faut bien vous garder de commettre, à moins que vous n'y ayez été spécialement invité.

Madame se lève tard, parce qu'à Paris les soirées, les réunions se prolongent toujours après minuit. Le matin madame sonne la femme de chambre. Si quelque privilégié a la permission de se présenter avant son lever, madame en prévient sa camériste pour qu'elle l'introduise; mais, hormis cela, elle ne sera visible pour personne, pas même pour sa couturière et sa marchande de modes.

Vers midi, l'heureux mortel se présente; il n'a pas besoin de demander si madame est visible, il sait bien qu'on l'attend. La femme de chambre lui ouvre en souriant et l'introduit près de madame, dont l'appartement ne reçoit alors qu'un très-petit jour qui pénètre avec peine à travers des persiennes et de triples rideaux hermétiquement fermés.

Celui que madame veut bien recevoir est ordinairement un beau jeune homme, d'une tournure élégante, à l'œil vif, au regard fascinant, dont les lèvres sont surmontées par de petites moustaches brunes, et le visage entouré de favoris bien soignés; enfin c'est un lion, un gant jaune, un de ces séducteurs accoutumés à ne point rencontrer de cruelles; un habitué du Jockey's Club et du Café de Paris, et qui va en bonne fortune sans y mettre plus d'importance que s'il allait prendre sa place dans une stalle de l'Opéra.

Quelquefois c'est un tout autre homme tout neuf encore qui débute dans la carrière des amours; celui-là n'a ni l'élégance, ni l'aplomb, ni la tournure du dandy, mais en demandant à voir madame, sa voix est émue, il rougit, il ose à peine parler; et lorsque la femme de chambre lui dit qu'il peut entrer, il se sent si heureux, il éprouve une joie si vive qu'il en devient tout tremblant, et qu'il faut qu'on lui prenne la main pour le faire avancer. Celui-là n'est point encore blasé sur les bonnes fortunes. Heureuse situation! mais qui dure si peu à Paris.

Parfois encore c'est un homme entre deux âges: il n'a ni la fatuité du premier, ni la timidité du second. Mais il a de l'habitude; il caresse le menton à la soubrette; si elle est gentille, il l'embrasse en lui glissant une pièce d'or dans la main pour la mettre dans ses intérêts. C'est un monsieur qui sait vivre, et la femme de chambre le trouve fort aimable.

Enfin, il n'est pas impossible que ce soit un homme vieux et laid, portant à son doigt un superbe jonc en brillant.

Les femmes sont si bizarres! si capricieuses! et puis elles peuvent avoir mille motifs que nous ne devons pas chercher à pénétrer! Fi donc la curiosité est un grand défaut! prenons ces dames comme elles sont, comme elles veulent être, c'est le meilleur moyen pour leur plaire.

Présentez-vous ensuite, bon provincial, ci-devant jeune homme, bel esprit de salon, artiste en herbe, talents méconnus, hommes incompris, et vous tous qui avez été ravis de la façon gracieuse dont madame vous a traités à sa dernière soirée, en vous engageant à venir la voir, et qui avez fait une grande toilette, dans l'espérance de faire sa conquête.

— Madame n'y est pas! vous dit froidement la femme de chambre au moment où vous préparez déjà votre compliment et votre sourire.

Alors votre figure se rembrunit, vos lèvres se pincent, vous faites deux pas en arrière en murmurant:

— Ah! madame ne... j'en suis désolé... Veuillez lui dire que j'étais venu pour lui présenter mes hommages.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Et vous vous éloignez en vous flattant d'être plus heureux une autre fois. Mais si en ne vous présentant qu'aux heures convenables vous avez reçu deux fois la même réponse, dispensez-vous de faire une troisième tentative, c'est que madame ne veut pas vous recevoir.

Quelquefois un homme de province, un étranger, un Huron, enfin de ces gens qui ne savent pas vivre, répond à la femme de chambre:

— Vous dites que madame n'y est pas, mais j'ai eu soin de demander au concierge avant de monter, il m'a bien assuré que madame y était.

La camériste prend un petit air impertinent, en répondant:

— Le concierge est un imbécile!

— Apparemment!

Et elle ajoute mentalement: «Et vous un autre, qui ne comprenez point qu'on ne veut pas vous recevoir. »

Le Hottentot insiste encore en disant: « Mais madame m'avait engagé à venir la voir..., si vous lui disiez que c'est moi, peut-être que... elle y serait. »

Ici la femme de chambre prend un air presque majestueux en répondant :

— Monsieur, je vous ai dit que madame n'y était pas et je suis étonnée que vous insistiez davantage.

L'homme des bois n'ose plus répliquer, il s'éloigne tout désappointé, tout penaud, en se disant : « Pourquoi donc les concierges disent-ils que madame y est... ou pourquoi dans le monde madame me dit-elle que je serais bien aimable de venir la voir, si elle ne veut pas me recevoir? »

Celui qui se dit tout cela doit être une espèce de sauvage qui ne comprend pas encore que dans le monde on se dit mille choses, on se fait des compliments, des politesses, et même des offres de service, des protestations de dévouement qui ne doivent pas dépasser l'enceinte du salon, et qu'il faut être un niais pour se les rappeler après en être sorti.

Pour refuser sa porte aux personnes qui viennent la voir, il n'est pas toujours nécessaire qu'une femme soit livrée à un doux tête-à-tête. Il suffit qu'elle ait la migraine ou mal aux nerfs, ou, ce qui est toujours la raison majeure, que sa toilette ne soit pas terminée.

Les femmes les plus jolies ne veulent pas qu'on les surprenne lorsqu'elles sont livrées aux mystères de cet art qui contribue à les embellir encore. L'ami du cœur, l'amant même n'a pas le droit de pénétrer dans le sanctuaire avant que madame ne soit convenablement sous les armes.

Et ce que font les jolies femmes, jugez si elles doivent le faire aussi, celles à qui la nature a refusé la beauté et qui, pour y suppléer, ont recours à toutes les inventions de la chimie moderne, et dont le cabinet de toilette est un magasin de cosmétiques, d'essences, de parfums, de pommades, de vinaigres de toutes les couleurs.

Une de nos petites-maîtresses de Paris qui ne se montre jamais devant le monde avant d'avoir peint, parfumé et refait entièrement son visage, se trouvait un jour sans domestiques à l'heure où elle allait commencer sa toilette. On sonne chez elle, personne n'ouvre, on sonne encore, elle croit que sa femme de chambre a oublié sa clef et va imprudemment ouvrir la porte.

C'était un monsieur qui, depuis quelque temps, lui faisait la cour et qui ne lui déplaisait pas.

— Madame ***? dit le monsieur en regardant avec surprise la personne qui vient de lui ouvrir, et celle-ci lui referme la porte sur le nez, en lui répondant avec un grand sang-froid :

— Madame n'y est pas.

Il y avait une si grande différence chez cette dame vue avant ou après qu'elle se fût achevé de peindre, que le monsieur s'éloigna persuadé qu'il avait été dupe d'une illusion et qu'en effet cette dame était sortie.

Et vous, malheureux fournisseurs de ces dames qui aiment à porter toutes les modes nouvelles sans s'inquiéter des moyens de payement, à telle heure de la journée que vous vous présentiez avec vos mémoires, vos factures, la domestique vous fait toujours la même réponse :

« Madame n'y est pas. »

Les créanciers redescendent l'escalier en se promettant d'y mettre de l'obstination et de forcer enfin cette dame à les recevoir. Mais au bout de quelque temps le concierge leur fait une autre réponse :

« Madame n'y est plus! »

Elle a déménagé et n'a point laissé sa nouvelle adresse. Maintenant cherchez la dame. Paris est si grand et ces dames changent de nom, de qualité, de tournure, de manières comme elles changent de logement.

Or voici ce qui arriva il y a peu de temps : un jeune homme naïf, franc, sensible, aimant... (Je vous assure qu'il y a encore des jeunes gens comme cela; ils ne sont peut-être pas très-communs à Paris, mais enfin il y en a.) Ce jeune homme naïf, qui exerçait la profession d'ébéniste... (on peut être ébéniste et naïf) était devenu éperdument amoureux d'une simple grisette... (Il y a des gens qui osent dire qu'il n'y a plus de grisettes à Paris. Je vous assure que ces gens-là se trompent. La grisette est un produit du sol, il y en aura toujours en France, comme des truffes... Je vous engage à préférer les brunes, elles sont meilleures... Je parle des truffes.)

Je reviens à mon jeune ébéniste qui avait fait de grands sacrifices pour se faire aimer de sa jolie fleuriste et qui se croyait sûr de son cœur, parce que tous les dimanches il la menait dîner chez un traiteur où il lui faisait manger du veau et de l'omelette soufflée, terminant la journée par le spectacle ou une polka au Château-Rouge. Mon jeune homme naïf croyait qu'une femme ne devait pas ambitionner d'autres plaisirs... O candide ébéniste, tu ne connaissais pas les vers que François Ier, ce roi de galante mémoire, s'amusait à graver sur ses vitres; ou si tu les connaissais, tu n'en faisais aucun cas, ce qui revient absolument au même. Et pourtant, un beau jour... ou un beau soir, n'importe, en se présentant chez sa fleuriste, notre amoureux ne trouva plus personne. La jolie grisette avait disparu... et nul ne savait ce qu'elle était devenue... Pas même la fruitière du coin... Quant aux portiers, elle n'en avait pas.

Le pauvre garçon pleura, se désola, parcourut tout Paris, s'informant à chacun de Lucienne. C'était le nom de sa fleuriste; puis enfin, comme ses recherches étaient infructueuses, il s'efforça de renfermer ses larmes, de cacher sa peine, mais non pas de se consoler, car il savait bien que cela lui serait impossible; et d'ailleurs il trouvait encore du plaisir à penser toujours à Lucienne, il préférait sa tristesse et ses souvenirs à de nouvelles amours... Bon jeune homme! il voulait peut-être se singulariser.

Un an s'était écoulé, lorsqu'un soir, notre fidèle amant reçut un billet de Lucienne, il ne contenait que ces mots : « Je meurs d'envie de te revoir. Viens demain chez moi à midi, tu demanderas Mme de Saint-Alphonse. »

Puis suivait l'adresse. C'était dans le beau quartier, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Le naïf jeune homme fait plusieurs bonds devant la loge de son portier. Il ne dort pas de la nuit, tant il est heureux d'avoir retrouvé sa Lucienne. Quant à ce nom de Saint-Alphonse qu'on lui dit de demander, il y fait peu attention, il croit que c'est celui d'une amie de Lucienne, ou d'une dame chez laquelle loge sa fleuriste.

Et le lendemain il n'est pas besoin de dire s'il est exact au rendez-vous. Il arrive dans une maison élégante. Il demande Lucienne?

— Connais pas! — répond le concierge.

— Ah! c'est juste... Madame de Saint-Alphonse... C'est là qu'elle demeure.

— C'est différent. Montez au second; un gland bleu à la sonnette.

Le jeune homme monte, trouve le gland bleu, sonne à casser le cordon; une femme de chambre arrive.

— Madame de Saint-Alphonse?

— Elle n'y est pas.

— Comment! Lucienne n'y est pas.

La femme de chambre se ravise; elle examine le jeune homme et s'écrie : — Ah! pardon; n'êtes-vous pas M. Adrien?

— Oui, mademoiselle.

— Oui..., oui, madame y est pour vous... J'avais oublié ma consigne.

Et la soubrette introduit Adrien dans un magnifique appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces meublées avec magnificence, il trouve enfin la personne qu'il cherche dans le fond de son boudoir; mais c'est à peine s'il peut la reconnaître, tant il y a de changement dans sa tenue, dans sa toilette. Lucienne est devenue une petite-maîtresse, une lionne, si vous aimez mieux; et Adrien reste devant elle tout interdit, tout déconcerté.

Lucienne rit d'abord de sa surprise, puis lui dit enfin :

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, Adrien? — Si fait... c'est-à-dire... c'est vous et ce n'est pas toi...

— Mais si, c'est bien moi, Lucienne, qui est devenue riche en tournant la tête à un gros capitaliste... mais qui t'aime encore et veut te voir de temps en temps. Viens donc t'asseoir près de moi.

Au lieu de s'asseoir, Adrien remet son chapeau sur sa tête, en disant :

— Adieu, mademoiselle Lucienne... ou plutôt adieu, madame de Saint-Alphonse... car Lucienne n'est pas ici... je ne l'ai pas retrouvée.

— Mais, tu ne me comprend. donc pas, Adrien... puisque je veux te voir encore.

— Je vous comprends trop bien, madame, mais je vous le répète, vous n'êtes plus celle que j'aimais... Je ne vous connais pas vous.

Et malgré les instances de la jolie femme, le jeune homme s'éloigne et sort de la maison en disant au concierge :

— Vous aviez raison, Lucienne n'y est pas.

LE PARTERRE D'UN THÉATRE,

ESQUISSE DE MŒURS DRAMATIQUES, PAR PAUL DE KOCK.

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant ne prenez pas un parterre dans lequel les femmes sont admises; ceux-là ne vous conviennent pas; François Ier a dit qu'une cour sans femmes était un printemps sans roses : mais en vérité ces roses-là sont fort mal placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je me plais à le croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui vont au spectacle au parterre.

Nous avons donc un parterre d'hommes; nous le prendrons au commencement du spectacle, avant qu'il ne soit entièrement plein. Du reste, nous avons des parterres qui ne le sont jamais, même lorsque le spectacle est avancé; il y en a d'autres qui ne sont bien garnis que les jours de premières représentations. Ces jours-là, comme s'ils voulaient se dédommager de leur solitude habituelle, ils sont bourrés comme des omnibus par un temps de pluie; on met dedans plus de monde qu'il n'en peut ou du moins qu'il n'en devrait tenir; bien entendu que ceux qui seront au milieu de cette foule n'auront besoin ni de se moucher, ni de prendre leur tabatière dans leur poche, c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hercule du Nord, un Alcide de... n'importe où, et de pouvoir avec des bras de fer, dompter et contenir les mouvements de ses voisins.

Quand vous êtes entré dans un parterre où la foule est compacte, où les portes sont encombrées, où toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à n'en plus sortir, malgré l'envie pressante que vous pourriez en avoir; si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer un moment dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, pour rentrer dans ce fortuné parterre, séjour des élus et des *romains*, il faut vous attendre à faire une petite partie de boxe avec les personnes entassées à la porte... Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera. Désaugiers vous aurait dit :

Une vestale vaut bien ça.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas. N'importe; vous avez combattu, vous avez à peu près vaincu, c'est-à-dire que vous vous êtes fait jour entre plusieurs personnes qui ne voulaient pas se déranger; ensuite, pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer; ce qui signifie que l'on vous pousse en avant; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous vous servez comme de point d'appui pour regagner votre banquette. Après avoir nagé ainsi pendant quelque temps sur ces flots vivants, qui ne sont pas enchantés de vous soutenir, vous parvenez à regagner votre place... que l'on a prise pendant votre absence. Mais vous reconnaissez un voisin et vous dites : — J'étais là! -

L'intrus qui est venu se mettre à la place que vous occupiez ne vous répond pas, et a l'air de lorgner quelqu'un à la galerie. Vous vous impatientez, vous poussez ce monsieur, en répétant : J'étais là. alors il se retourne et vous dit :

— Qu'est-ce qui me prouve que c'était votre place?... Aviez-vous laissé un gant... votre mouchoir?

— Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne retrouve pas toujours ce qu'on laisse dans un parterre; mais voilà monsieur qui vous dira que j'étais à côté de lui.

Celui dont on invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant parti pour quelqu'un. Il répond, en se grattant le nez : — Ah! vous étiez là... ma foi, c'est possible... Mais quand il y a tant de monde, on ne peut pas remarquer toutes les personnes qui vous entourent. Tout cela ne vous satisfait pas, vous tenez bon et vous repoussez votre usurpateur, en vous écriant : — Je veux ma place!

L'usurpateur ne cède pas; en général, les gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer; avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie, ils en ont mesuré, calculé toutes les conséquences, tous les dangers, et ils sont décidés à les affronter. Ils se rappellent que le *succès justifie tout*, maxime qui n'est pas neuve, mais qui est désolante pour ceux qui sont *usurpés*.

Ces messieurs s'échauffent, des mots piquants sont échangés; la querelle va devenir sérieuse!, déjà on entend murmurer ces phrases : «Je suis Français... vous êtes Français... ça ne peut pas s'arranger. » Mais les voisins, qui aiment mieux voir la pièce nouvelle que d'avoir à entendre une querelle, se serrent un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir, alors chacun ayant une place, le motif de la dispute n'existe plus; on se calme, on s'apaise, et ce petit incident est bien vite oublié, d'autant plus qu'il est très-commun dans le parterre d'un théâtre.

Il y a quelques parterres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle; ceux-là sont les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchants. Pourquoi? cela me semble assez facile à expliquer. Les théâtres où il y a toujours beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où le monde s'amuse le plus; or peut-on être méchant quand on est heureux (et l'on est très-heureux quand on s'amuse)? Encore une maxime qui n'est pas neuve... mais celle-ci est consolante.

C'est une singulière chose qu'un parterre de théâtre; pour celui qui pourrait observer, écouter, que d'études à faire, combien de types sont cachés là, assis modestement dans la foule; que de gens d'esprit, d'originaux, de sots, de nullités, et si l'on pouvait lire dans la pensée de tous ces hommes jeunes, vieux, riches, pauvres, tristes, gais, malheureux, contents, honnêtes, intrigants, que le hasard vient de rassembler là, combien ne serait-on pas surpris parfois de voir à côté l'une de l'autre deux personnes si peu faites pour se trouver réunies!

Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez échangé quelques mots, ne se renouvellera peut-être jamais. Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez causé pendant quelques heures et dont les remarques, les réflexions piquantes vous ont fait oublier la longueur des entr'actes. Vous regrettez de ne point savoir quel était ce monsieur; vous seriez charmé de le retrouver encore..... Vous espérez que le hasard vous replacera près de lui. Mais, non. Vous allez presque tous les soirs au spectacle, ce monsieur y va tout aussi souvent de son côté, et cependant vous ne vous rencontrerez plus.

Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans le parterre d'un théâtre sans qu'un individu ennuyeux, remuant, insupportable par son bavardage, et dont vous avez eu déjà le malheur d'être le voisin, vienne se placer encore près de vous. C'est le hasard qui le veut ainsi, et il ne nous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rassemblés dans le parterre; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable? Détrompez-vous! parmi ces personnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien d'autres se trouvent là par un tout autre motif!

Ainsi, ce monsieur que vous voyez là-bas dans le coin... avait un rendez-vous avec un ami pour causer d'un placement de fonds; c'est pour lui une affaire importante, mais son ami n'est pas venu au rendez-vous. Après avoir attendu longtemps, ce monsieur a dîné dans ce quartier, parce qu'il était trop tard pour rentrer chez lui; puis, se trouvant près de ce théâtre, il y est entré pour se distraire, et sans savoir même ce que l'on jouait. Mais au lieu d'écouter la pièce, il pense toujours à ses affaires, à son placement de fonds; et après le spectacle, je crois qu'il serait bien embarrassé pour vous dire ce qu'on a joué.

Cet autre a dîné chez un traiteur avec un ami; ces messieurs se sont mis en gaieté, ils se sont donné une petite pointe et ils se sont dit ensuite : « Allons au spectacle. » Pendant que l'on joue, ils parlent sans cesse, ils rient, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas une minute sans se remuer, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrient de temps à autre :

— Mon Dieu! que c'est mauvais!

Demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ce qu'on a joué, et ils seront aussi embarrassés que le monsieur au placement.

Voici un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce. C'est un homme d'une trentaine d'années fort bien mis, assez joli garçon, mais dont la figure est sérieuse et même sévère. Vous croyez que celui-là serait en état de faire le soir une critique raisonnée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment... Vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié; il a une femme qui est jolie et coquette. Il est bien rare que l'un aille sans l'autre, cependant nous voyons des femmes laides qui sont coquettes aussi. Ce monsieur est jaloux, c'est un malheur, c'est plus qu'un malheur, c'est une maladie; c'est plus qu'une maladie, c'est une infirmité. Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelquefois on est encore autre chose. Il

mari jaloux est rentré chez lui plus tôt qu'à son ordinaire. Ceci est une faute ; quand vous êtes en ménage, il ne faut rien changer à vos habitudes, les dames aiment beaucoup cela.

Ce monsieur est donc rentré trop tôt ; il a trouvé chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps, a pour lui une recrudescence d'amitié extraordinaire, mais qui pourtant trouve moyen de ne lui rendre visite que lorsqu'il est absent. A son arrivée l'ami a paru un peu embarrassé; la femme s'est troublée et il y avait une chaise bien près d'une causeuse. Ce monsieur n'a rien laissé paraître, mais il a des soupçons ; il n'a rien dit à sa femme, mais il lui a fait une moue très-prononcée ; enfin, il est sorti le soir, poursuivi par ces malheureuses idées, qui reviennent toujours à l'esprit d'un jaloux. Il est entré au spectacle dans l'espérance d'y oublier ses ennuis ; vous croiriez qu'il écoute attentivement la pièce, et il n'entend pas un mot de ce que disent les acteurs ; il pense continuellement à cette chaise qui était si près de la causeuse. Puis il se dit : Certainement je me tourmente mal à propos, ma femme a bien le droit de s'asseoir sur la causeuse... et mon ami sur une chaise... Cela vaut encore mieux que s'ils avaient été tous deux sur la causeuse ! Et puis ma femme est incapable... j'ai tort...

Pauvre mari ! et dans ces pièces que l'on joue il n'a entendu que : « femme, époux, amant ! » Ces mots-là lui tintent continuellement aux oreilles.

Ce jeune homme, qui a sans cesse le nez en l'air et regarde dans la salle au lieu de regarder sur la scène, cherche une dame qui lui a fait espérer qu'elle serait au spectacle ; il la cherche de tous côtés ; ses yeux ont parcouru chaque loge, chaque rang de galerie, et il ne la voit pas; le pauvre jeune homme est désolé, c'est pour voir cette dame qu'il est venu à ce théâtre; que lui importent à lui les pièces, l'esprit de l'auteur et le talent des acteurs; il est amoureux !... Pendant que l'on joue il se demande quel obstacle a pu empêcher cette dame de tenir sa promesse, et il pousse de gros soupirs dans les moments les plus gais de la pièce.

Plus loin, un autre jeune homme est amoureux aussi, mais c'est l'une actrice de ce théâtre, qui joue dans la pièce que l'on donne, qui est en scène en ce moment ; aussi voyez quel feu brille dans les regards de ce monsieur, comme il s'agite à sa place ; on croirait qu'il va s'élancer sur la scène ; il rit, il parle tout seul, puis il regarde quelquefois autour de lui comme pour chercher des visages qui partagent son enthousiasme ; il s'adresse à tout le monde , en s'écriant : « Comme c'est bien joué !... comme elle a dit cela ! Elle est charmante... elle est ravissante... c'est la meilleure actrice de Paris !...

Mais comme il rencontre fort peu de gens de son avis, alors il tâche de concentrer son admiration, et tant que l'actrice est en scène, il ne a perd plus de vue. Mais à peine est-elle rentrée dans la coulisse, qu'il s'adresse de nouveau à un voisin, en lui disant :

— On vient de renouveler son engagement pour trois ans.... sans quoi Bordeaux nous l'enlevait.

Le voisin hausse les épaules et se contente de murmurer entre ses dents : — Qu'est-ce que ça me fait à moi ?... Bordeaux peut bien nous l'enlever tant qu'il voudra, je n'y tiens pas ! Qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur ?

Un peu plus loin vous apercevez un personnage entre deux âges, mis avec une prétention ridicule ; un camée monstre au nœud de sa cravate, une perruque ébouriffante, une lorgnette qui pourrait servir de télescope, des gants serins et une figure qui s'harmonise parfaitement avec les gants. Celui-là a soin de se placer toujours contre l'orchestre ; dans chaque entr'acte il s'adosse sur la séparation, tournant le dos à la scène et lorgnant toutes les dames, leur faisant des mines, des œillades, quelquefois même se permettant de leur sourire d'un air d'intelligence, et pendant ce manége fort divertissant pour les spectateurs, s'amusant à faire ses réflexions tout haut.

— Voilà une brune là-bas qui serait bien, si elle avait des dents ; mais elle n'en a pas, c'est dommage. Ne riez pas, madame, je vous en prie, afin que l'on puisse croire que vous avez des dents. Ah ! cette petite blonde, à la galerie, fait bien voir ses épaules... Elle croit donc les avoir belles... On pourrait suivre là-dessus un cours d'ostéologie... J'aime mieux autre chose. Voyons dans cette baignoire... Un petit bonnet qui est assez-piquant... le bonnet seulement ; quant à la tête qui est dedans... hum !... je crois qu'elle a bien fait de se mettre à l'ombre.

Et ce monsieur, si difficile en apparence, a les poches remplies de petits billets doux, espèce de circulaire qu'il glissera à la sortie du spectacle, à toutes les femmes qu'il vient de critiquer, espérant que, dans le nombre, il y aura une de ces déclarations qui obtiendra une réponse. C'est dans ce but seul que ce monsieur va au spectacle ; il veut absolument être un homme à bonnes fortunes; il prétend que ses moyens le lui permettent.

Mais voici un nouveau personnage qui pénètre dans ce parterre : c'est un homme d'une quarantaine d'années qui paraît plus que son âge, grâce à une figure moutonne, flanquée de deux gros yeux bien ronds, qui ont une expression de bêtise très-prononcée, et à des cheveux presque crépus qui s'avancent fort près des sourcils ; joignez à cela un nez en limace, une cravate qui a l'air de l'étrangler, et un col qui lui monte jusqu'au milieu des oreilles, et vous aurez une idée de ce monsieur.

Le voilà qui enjambe une banquette... puis une autre... Il a l'air fort embarrassé pour trouver une place, et il y en a partout. Il s'assoit, enfin ; mais il y a devant lui un homme très-gros qui le gêne ; il se relève et va se mettre autre part. Il s'aperçoit alors que le manche de la contrebasse est vis-à-vis de lui, il change encore de place. Enfin le voilà qui se trouve bien. Il sourit, il regarde ses voisins, il ôte son chapeau, il prend son mouchoir, il remet son chapeau sur sa tête, il se mouche , il prend sa tabatière, il regarde encore autour de lui. Il a grande envie de faire la conversation avec quelqu'un. Il se décide pour son voisin de gauche, jeune homme de vingt ans tout au plus, et lui présente sa tabatière d'un air timide en lui disant : — En usez-vous ?

Le jeune homme le regarde d'un air moqueur, se met à rire et répond :

— Par exemple ! le plus souvent... Du tabac à fumer, à la bonne heure. On ne fume pas encore dans les théâtres, mais ça viendra... Il faut que ça vienne... Le siècle des lumières veut cela... Ah ! quel plaisir, quand on écoutera une pièce en fumant !... quand on respirera une bouffée odorante, en lorgnant une jolie actrice !... C'est alors qu'on s'amusera au spectacle... et qu'ils seront toujours pleins !

— Ils seront pleins de fumée,... c'est juste... Mais les dames... croyez-vous qu'elles s'accommoderont de cette odeur de tabac ?

— Oh ! que oui !... et d'ailleurs elles fumeront aussi.

— Oh ! alors, c'est différent... Monsieur, la pièce qu'on va jouer est-elle commencée ?

Le jeune homme regarde son interlocuteur d'un air goguenard, en lui répondant : — Si elle n'est pas jouée , j'ai dans l'idée qu'elle n'est pas commencée.

— C'est que nous en avons entendu beaucoup parler... mon épouse et moi, et comme mon épouse a beaucoup d'esprit, elle ne peut pas souffrir les pièces mauvaises ; alors elle m'envoie d'abord les voir pour que je me forme une opinion... Elle m'a dit : Va voir cette pièce... tu te formeras une opinion, et tu me la rapporteras. — La pièce ? — Non, mon opinion. La connaissez-vous ? — Votre opinion ? — Non, la pièce.

Le jeune homme se met à rire en murmurant : — Ah çà, dites donc, est-ce que ça ne va pas finir ? Puis il se lève et tourne le dos à ce monsieur, qui se dit : Apparemment qu'il n'a pas vu la pièce non plus... alors il ne peut pas encore me dire son opinion.

On frappe les trois coups ; l'orchestre joue l'ouverture, la toile se lève. La pièce commence. Ce monsieur qui a un col au-dessus des oreilles, écoute avec la plus grande attention, en roulant ses gros yeux comme pour tâcher de mieux comprendre.

Au milieu de l'acte, il s'adresse à un gros monsieur qui est à sa droite, en lui disant : « Trouvez-vous que ça marche ?... c'est que ma femme m'a envoyé pour que je me forme une opinion sur cette pièce... et quand les acteurs ont des costumes turcs, je trouve que c'est bien plus difficile à comprendre... et vous ?...

— Ah ! fichtre, monsieur, taisez-vous donc et laissez-moi écouter ! répond le gros monsieur en faisant un geste d'impatience. » Notre homme n'ose plus rien dire. Il écoute en silence, et se contente de farfouiller dans sa tabatière, où il cherche peut-être une opinion.

Après le premier acte, il veut de nouveau parler au jeune homme de gauche, mais celui-ci lui tourne le dos en riant dès qu'il lui adresse la parole. Il s'adresse alors à un petit monsieur maigre, sec, jaune et portant des besicles bleues, qui est devant lui. Il lui présente sa tabatière ; cette fois son offre est acceptée. L'homme aux besicles y plonge ses doigts, se bourre le nez, éternue, crache, tousse, fredonne dans ses dents quelque chose qui voudrait ressembler à *di tanti palpiti*, et pendant ce temps notre monsieur a eu le temps de lui dire : — Etes-vous content de l'acte qu'on vient de jouer ?... C'est que je voudrais bien me former une opinion... parce que ma femme va me la demander quand je rentrerai.

Le monsieur aux besicles prend un air important et répond :

— Ma foi, je viens bien rarement à ces théâtres-ci... C'est un grand hasard de m'y voir. Parlez-moi des Bouffes, monsieur ; ah ! parlez-en des Bouffes... à la bonne heure... Depuis vingt ans, je n'ai pas manqué une de leurs représentations !..... Voilà un théâtre... de la musique, des chanteurs... Avez-vous entendu *la Pasta* ?

— Monsieur, pardon... c'est que je vous demandais votre idée... sur ce qu'on vient de jouer... c'était afin de pouvoir.....

— Ah ! *la Pasta* ! monsieur, *la Pasta* !... quelle voix !... que timbre !

— Alors vous ne voulez pas me dire ce que vous pensez du premier acte de la pièce que...

— Et *la Malibran* ! monsieur, *la Malibran* ! C'est à force de l'admirer que je me suis perdu la vue... *O diva ! diva !*

Notre monsieur cherche des yeux s'il ne pourrait pas offrir du tabac à une autre personne. Mais on commence le second acte. Il reste quelque temps tranquille et écoute. Enfin, ayant remarqué la figure pleine de bonhomie d'un vieux monsieur assis derrière lui, il se retourne et lui dit tout doucement : — Est-ce que vous êtes content... C'est que ma femme veut que je me forme une opinion sur cette pièce... et quand il y a des Turcs, ça m'embrouille.

Le vieux monsieur sourit, et répond en bégayant :

— Il faut voi... voi... il faut voi... voi... voir la su... su... la suite... a... attend... attendons.

Notre pauvre mari pousse un gros soupir en se disant : Ce vieux monsieur-là ne pourra jamais achever de me faire connaître son opinion... J'ai du malheur !... c'est le seul qui avait l'air disposé à causer.

Enfin la pièce est terminée. Notre homme écoute alors de toutes ses oreilles, car chacun dit tout haut son opinion.

— C'est cha... cha... armant ! s'écrie le vieux monsieur bègue.

— C'est pitoyable ! dit le monsieur aux besicles.

— C'est plein d'esprit ! murmure le gros monsieur de droite.

— C'est terriblement bête ! s'écrie le jeune homme de gauche.

Alors notre pauvre monsieur qui a écouté ces différents jugements s'en retourne chez lui en se disant :

Qu'est-ce que je vais donc dire en rentrant à ma femme .. quand elle me demandera mon opinion ?... Ma foi, elle n'en voulait qu'une et je lui en rapporterai quatre ! elle choisira là dedans.

LES LOGES ET LES GALERIES,

PAR LE MÊME.

Nous avons esquissé le parterre d'une salle de spectacle, où nous n'avons fait qu'un court séjour ; nous aurions pu y trouver un plus grand nombre de personnages dignes de notre attention, en général les originaux ne manquent pas, il ne s'agit que de les chercher. Nous avons passé rapidement sur les discussions, les querelles, les orages dont le parterre est souvent le théâtre, mais nous vous avons annoncé des esquisses et non pas des tableaux, et puis vous savez qu'une pochade faite en quelques coups de pinceaux est souvent plus ressemblante qu'un portrait pour lequel on a pris plusieurs séances.

Montons à la première galerie : ici nous trouverons des femmes ; cela devient plus intéressant. Les femmes ont l'heureux privilége d'embellir tous les séjours qu'elles adoptent. Celles qui sont jolies n'ont qu'à se faire voir ; celles qui ne sont pas jolies rachètent ordinairement par une toilette élégante, de bon goût, quelquefois par une tournure gracieuse ce qui leur manque en beauté ; celles qui ne peuvent pas être élégantes, trouvent encore le moyen d'être gentilles par la manière piquante dont elles posent sur leur tête le bonnet le plus simple, ou le chapeau le plus modeste ; d'autres séduisent par un air spirituel ou par leur coup d'œil mutin ou par leur façon de rire qui attire sur-le-champ l'attention...; je n'en finirais pas si je vous disais tout ce que ces dames possèdent pour captiver les regards.

Quand un théâtre est adopté par les femmes, il est toujours très-suivi par les hommes. Ceci est trop naturel pour avoir besoin d'explications.

En effet, combien de connaissances, de liaisons, d'intrigues, se sont formées au spectacle. Et ne croyez pas que ces liaisons soient toujours éphémères ; que ces intrigues auxquelles un regard a donné naissance se dénouent toutes aussi vite qu'elles ont été formées ; non vraiment ! le hasard vous fait quelquefois rencontrer dans un spectacle une personne à laquelle vous vous attacherez pour la vie, ou du moins dont la connaissance doit exercer une grande influence sur toute votre existence. Mais est-ce bien le hasard qui fait cela ? tout l'avenir de deux personnes dépend-il souvent du caprice d'une ouvreuse de loges..: ou de la bonne volonté d'un contrôleur ? ne devons-nous pas penser plutôt que la destinée de ces deux personnes était tracée, et que ce n'est pas seulement parce qu'on donnait ce jour-là *la Sœur de Jocrisse* ou bien *l'Enlèvement des Sabines* que ce monsieur aura fait la connaissance d'une femme charmante pour laquelle il se sera complétement ruiné, ou que cette jeune fille aura rencontré un mari qui aura fait son bonheur ?

Dans une galerie il y a ordinairement plus de femmes que d'hommes, et cependant, ce n'est jamais de là que part le bruit quand il y en a dans un théâtre ; rendons en passant justice à ces dames ; on leur a fait une réputation de bavardage que souvent elles sont loin de mériter. Dans une salle de spectacle remarquez que ce sont toujours les hommes qui font du bruit, qui parlent sans cesse et très-haut, qui sortent dans chaque entr'acte, qui parleurs réflexions saugrenues, troublent parfois la représentation d'un ouvrage : il y en a même qui poussent cela si loin, qui crient si fort et ne veulent pas se taire malgré les *chut* répétés de leurs voisins qu'on est obligé de les mettre à la porte.

Mais voyez ces dames, comme elles sont sages... tranquilles, si elles causent, c'est bien bas, et de façon à ne pas être entendues ; si elles ont ri un peu fort et que cela ait attiré quelques regards sur elles, vous les voyez rougir, se retirer dans le fond de leur loge ou baisser la tête pour que leur embarras soit caché par la passe de leur capote. Avez-vous jamais vu mettre une femme à la porte d'un spectacle ? oh ! fi donc !... jamais !... décidément, messieurs, vous devriez bien prendre exemple sur ces dames ?...

Il y a cependant des hommes aux galeries. Les uns ont accompagné des dames ; quelques autres sont seuls, qui sont venus se placer là avec le désir de faire une petite... ou une grande connaissance. Ceux-là ne choisiront pas pour voisine une femme laide ou vieille, ils tâchent toujours de se placer près d'un joli minois, près d'une figure agaçante et coquette : en cela ils font preuve de goût, et nous ne saurions les blâmer.

Allons, messieurs, faites les beaux, les lions, les Don Juan, lancez des regards aussi séduisants que possible, fredonnez, si vous avez une jolie voix, faites sur la pièce quelques réflexions spirituelles, si vous avez de l'esprit ; soyez galants, si l'occasion s'en présente, essayez d'entamer la conversation si l'on veut bien vous répondre, et soyez aimables si vous le pouvez. Tout cela vous est permis, et tant que vous ne sortirez pas des bornes de la décence et de la politesse on ne pourra pas trouver mauvais que vous vous enflammiez pour toutes les jolies femmes que vous rencontrez au spectacle.

Mais de grâce, n'imitez pas ces messieurs qui vont se placer derrière ou à côté d'une dame, puis l'obsèdent de leurs coups de genoux et se permettant de glisser leur main dans l'ombre, cherchent à la pincer n'importe où... en s'appuyant sur n'importe quoi. Une telle façon de faire sa cour à une dame est aussi honteuse pour celui qui l'emploie qu'outrageante pour la personne à laquelle elle s'adresse. D'où donc sortez-vous, monsieur ? où vivez-vous habituellement ? si vous vous conduisez ainsi avec un sexe que vous êtes appelé à défendre et à protéger, vous ne comprenez donc pas tout ce que votre conduite a d'ignoble, vous ne voyez pas que vous vous mettez au niveau de la brute, et que dans ce moment, vous ressemblez parfaitement à ces chiens que nous voyons dans les rues courir après une pauvre petite levrette et entamant la conversation... comme vous savez.

Et ces pauvres femmes, venues au spectacle dans l'espérance de s'amuser, quelle agréable soirée elles vont passer ! les voyez-vous indignées, mais tremblantes, ne sachant comment faire pour repousser des attaques qui les font rougir ? Si elles n'ont pas d'homme avec elles, qui les protégera contre l'insolence de ce monsieur ? et si elles sont avec leur mari, avec leur père, trop souvent la crainte de faire naître une querelle leur ferme la bouche et les empêche de se plaindre.

Quelques dames pourtant montrent plus de courage ou de présence d'esprit. Une jolie femme placée, un soir, au balcon d'un théâtre avec une de ses amies, était obsédée par un monsieur assis derrière elle et qui croyait sans doute que ses deux genoux devaient former un fauteuil fort agréable. La jolie femme attendit que la pièce fût commencée et alors se levant brusquement et parlant assez haut pour être entendue d'une grande partie de la salle, elle prit les deux genoux de ce monsieur qu'elle rejeta très-vivement en arrière, en s'écriant :

— Je vous suis très-obligée, monsieur ; mais je ne veux pas que vous me serviez de fauteuil, je préfère la banquette à vos genoux.

Vous jugez qui fut penaud et interdit, car tout le monde applaudissant à la sortie de la jolie dame, le monsieur eut à essuyer les regards de toute la salle et les quolibets que les personnes placées près de lui ne manquèrent pas de débiter sur cette manière de faire des stalles. L'acte achevé, ce monsieur disparut *honteux et confus !* je ne sais pas s'il jura qu'on ne l'y prendrait plus, mais il ne revint pas à sa place.

Une autre fois, une dame recevait aussi une déclaration d'amour en action et elle était d'autant plus à plaindre, qu'ayant son mari à sa gauche elle n'osait pas laisser voir tout ce qu'elle souffrait ; car elle connaissait assez son époux pour être certaine qu'en sachant comment se conduisait le monsieur son voisin, il commencerait d'abord

par lui donner une paire de soufflets. Enfin l'indignation inspira cette dame. Tout à coup elle sortit, en disant à son mari :

« Reste là..., je reviens tout de suite, je n'ai pas besoin de toi. » Puis descendant au contrôle, cette dame demanda l'officier de paix et lui conta les impertinences auxquelles elle était en butte. On s'empressa de monter avec cette dame, l'officier de paix la pria avant de retourner à sa place de lui désigner l'individu dont elle avait à se plaindre, le fit et revint s'asseoir près de son mari sans laisser rien paraître. Au bout d'un moment on alla très-poliment prier le monsieur de sortir et on ne le laissa plus rentrer.

Voilà deux bons exemples, mesdames, mettez les à profit. Ne soyez point trop sévères, trop prudes, pour les hommes qui cherchent à vous plaire; mais soyez sans pitié pour ceux qui vous manquent de respect.

Et maintenant laissons là les réflexions et voyons ce qui se passe à cette première galerie.

Trois dames ensemble ; c'est une mère et ses deux filles. Jeunes personnes de seize à dix-huit ans. Toutes deux charmantes, toutes deux ayant de ces profils que vous ne trouvez que dans les vierges de Raphaël, mais que vous rêvez quelquefois.

La plus jeune n'a des yeux et des oreilles que pour ce qui se passe sur la scène, elle est si heureuse d'être au spectacle !... elle ne perd pas un mot de la pièce ; si la situation devient triste, vous le devinerez rien qu'à l'expression de son visage, parfois même ses yeux se remplissent de larmes, mais elle pleure sans s'en apercevoir, tant elle s'identifie avec les personnages.

L'aînée a les yeux parfaitement secs, mais extrêmement brillants, elle n'est pas deux minutes sans tourner la tête, sans regarder au parterre ou dans les loges. Elle sait qu'elle est bien, elle pense que toutes les lorgnettes doivent être braquées sur elle, aussi ne sait-elle quelle mine faire pour paraître encore plus jolie, tout cela l'occupe trop pour qu'elle soit bien au courant de la pièce.

Un jeune homme dit à un de ses amis, en examinant les deux sœurs : « Si j'avais le choix, je prendrais la plus jeune pour ma femme, et l'aînée pour ma maîtresse. » Passons :

Un monsieur et une dame ; le monsieur a quarante ans, une assez belle figure, mais une physionomie ennuyée. Il lit le *Moniteur des Théâtres* et lorgne de temps en temps dans les loges ; il comprime ensuite une envie de bâiller qui lui revient fréquemment.

La dame a trente-six ans, et de ces figures insignifiantes qui ne disent rien ; elle est fort bien mise, mais il n'y a aucun charme, ni dans sa toilette, ni dans son maintien, ni dans sa physionomie : on comprend que ce monsieur ait envie de bâiller.

Ce couple échange deux ou trois mots dans chaque entr'acte, et, pendant la pièce, garde le silence le plus complet. Voici leur conversation.

Après la première pièce : — Il fait chaud ici. — Vous trouvez, moi je ne trouve pas.

Après la seconde pièce : — On est mal à cette galerie, il faut se pencher pour voir. — Vous ne vous trouvez jamais bien nulle part!

Après la troisième pièce : — Cela finira tard! — Qu'est-ce que cela nous fait?

Après la dernière pièce, c'est différent. On met son châle, on prend son chapeau, on s'en va et on ne dit plus rien. Quel couple intéressant! comme ces gens-là doivent s'être amusés! Ce qui vous surprendra, c'est qu'ils vont tous les soirs au spectacle et s'y amusent toujours autant.

Voici quatre personnes de la même société qui ont acheté des billets moins cher qu'au bureau, et qui ont été obligées de prendre des suppléments pour ne pas être nichées au-dessus du lustre, ce qui fait que leurs places leur reviennent plus cher qu'au bureau. Ces gens-là sont trop vexés pour s'amuser, ils trouvent tout mauvais et s'écrient à chaque instant :

— Payez donc vos places doubles pour voir ça! Passons :

Deux dames fort gentilles, tournure de petites bourgeoises, causant tout bas avec beaucoup de feu. Il doit être question d'affaires de cœur. Ces dames en sont aux confidences intimes. Mais l'acteur qui fait les amoureux entre en scène, il jette un regard sur la partie de la galerie où sont ces dames, et l'une d'elles pousse l'autre en lui disant :

« Il nous a vues. — Vous croyez? — Oh! oui... il m'avait dit qu'il regarderait dans l'entr'acte par le trou de la toile pour nous chercher dans la salle... tenez, il regarde encore... il a souri un peu..

— Il est très-bien sous ce costume... — Moi, je l'aime mieux en Espagnol... mais je voudrais bien savoir d'où lui vient cette épingle qui attache son nœud de cravate... je ne la lui connaissais pas .. — Il a bien pu s'en faire cadeau. — Oh! je ne donne pas là dedans! il faudra que je sache d'où vient cette épingle-là... Eh bien... Qu'est-ce qu'il a donc à regarder toujours dans cette avant-scène? Est-ce que cela ne va pas finir?... qu'y a-t-il donc de si beau à voir par là? Serait-ce pour cette dame en cheveux lisses... qui se donne tant de mouvement pour se faire remarquer? quel mauvais genre... on voit tout de suite... ce que c'est... — Mais elle n'est pas mal, cette femme-là... de beaux yeux noirs... — Ah! ma chère, elle est horrible!... comment pouvez-vous appeler cela de beaux yeux! ils sont trop ronds, trop ouverts... et ce cou... cet immense cou décharné! comment peut-on se décolleter quand on montre de si vilaines choses!... Il y a des femmes qui sont folles en vérité. Si c'est là la dame à l'épingle, je ne ferai pas compliment à M..... sur sa conquête.

Ces mots sont dits avec un dépit très-marqué et pendant tout le restant de la soirée, la jeune femme ne cesse pas de regarder cette dame placée à l'avant-scène et qu'elle trouve *horrible!* ce qui n'empêche pas que beaucoup de messieurs ne la trouvent fort bien.

Voilà un ménage ; le père, la mère et l'enfant. Le monsieur dort à demi, mais de temps à autre, sa femme le pousse en lui disant :

— Comment trouves-tu cela?

Alors le mari se réveille et murmure : — Qu'est-ce qu'on a dit... qu'est-ce qu'on joue...? où en est-on?—Mais tu n'écoutes donc pas. je gage que tu dormais... Est-il possible de dormir au spectacle!... vous êtes bien aimable! — Je t'assure, ma chère amie, que je ne dormais pas... C'est que je pensais à autre chose...

Le petit garçon qui ne peut pas se tenir tranquille une minute, se penche vers sa maman, en disant :

— J'ai soif. — Tu as bu tout à l'heure. — J'ai encore soif, moi!— On ne peut pas sortir dans tous les entr'actes pour te faire boire. Tiens-toi tranquille ou l'on ne te mènera plus au spectacle. — Ça m'ennuie cette pièce-là!... on voit toujours des salons!... — Dodolphe, si vous n'êtes pas sage, vous aurez le fouet en rentrant.

Dodolphe se tait, mais au bout d'un moment, il jette sa petite casquette sous la banquette pour avoir l'occasion de se baisser pour la chercher. Et pendant toute la durée du spectacle cette dame n'est occupée qu'à empêcher son mari de s'endormir et son fils de remuer.

Un peu plus loin nous voyons deux dames, une qui est fort bien, l'autre qui est fort laide, mise assez décente quoique tournure un peu équivoque. Un jeune homme s'est placé derrière ces dames, c'est-à-dire derrière celle qui est bien. Le jeune homme cherche à faire connaissance. D'abord il a fait jouer les yeux. C'est toujours par là que l'on prélude. Ses yeux ont dit à cette dame : Je vous trouve fort jolie, vous me plaisez beaucoup, je désirerais bien aussi que vous me trouvassiez gentil.

Les yeux disent ces choses-là avec infiniment de facilité, ils ont un langage qui est à la portée de tout le monde, les dames surtout ne s'y trompent jamais.

Celle à laquelle les yeux du jeune homme ont parlé, n'a pas paru prendre leur langage en mauvaise part. Elle a souvent tourné la tête pour voir s'ils parlaient toujours... Elle les a trouvés encore plus éloquents ; le jeune homme s'est enhardi et bientôt il s'est hasardé à risquer quelques mots pour entamer enfin la connaissance.

Ces conversations-là commencent toujours de la même manière à peu près comme celles que l'on a dans un bal avec une dame que l'on fait danser pour la première fois :

— Je crains de vous gêner, madame, il y a si peu d'espace entre ces banquettes... — Vous ne me gênez pas, monsieur... — Et puis pour voir on est obligé de se pencher un peu. — C'est vrai..., on ne doit pas être fort bien derrière... — Oh! je vous assure, madame, que je me trouve très-bien, je ne changerais pas ma place pour tout au monde.

Ces mots sont accompagnés d'un regard d'une immense portée, la dame baisse à demi les yeux, en passant légèrement sa langue sur ses lèvres. Il y a tout à parier que la connaissance se fera.

Maintenant jetons un coup d'œil dans les loges : aux premières est l'aristocratie ; aux secondes la bourgeoisie, aux troisièmes les grisettes et les petits employés. Aux premières on va ordinairement pour se faire voir ; aux secondes, pour voir les autres ; aux troisièmes, pour entendre le spectacle.

Les toilettes les plus brillantes sont aux premières loges découvertes ; là est l'épouse d'un banquier, elle a sur elle pour quatre mille francs de diamants, on dit que son mari est en train de faire faillite quand il aura déposé son bilan, madame aura pour trente mille francs de diamants. C'est comme cela que ça se joue.

Voilà la femme d'un notaire ; c'est elle qui donne les modes, qui porte ce qu'il y a de plus nouveau, on vient au spectacle pour la voir il y a toujours cercle dans sa loge ; les dandys y abondent.

On est flatté de pouvoir dire que l'on vient de causer avec une notabilité.

Là-bas est une jeune actrice très-aimée du public, elle n'a pas pour de diamants, sa toilette n'offre rien de remarquable, mais elle brille par son talent, c'est beaucoup plus flatteur.

Puis là-bas, ce sont des lions en gants beurre frais, qui attendent pour entrer dans leur loge que la pièce soit commencée. Ils feront beaucoup de bruit, fermeront la porte avec fracas, parleront très-haut comme s'ils étaient dans leur chambre. Tout cela pour attirer sur eux quelques *chut!* quelquefois voix criant : silence ! paix donc dans la loge s'échappent du parterre ou de la galerie. Mais les lions sourient dédaigneusement et font un peu plus de train.

Voilà un monsieur qui entre aux galeries, au balcon, qui se fait ouvrir plusieurs loges, qui salue de tous côtés, qui connaît tout le monde, qui a toujours l'air très-affairé, qui ne reste qu'un moment à chaque endroit où il se montre, et qui ne saura que faire de lui en sortant du théâtre.

Cet autre, qui vient causer à l'entrée d'une loge, trouve moyen dans la conversation de glisser continuellement ces mots : mon journal. « Je dirai cela dans mon journal, j'en rendrai compte dans mon » journal... Ah ! je l'arrangerai dans mon journal. » Il est impossible de ne pas comprendre que ce monsieur est journaliste ; cependant il semble si heureux qu'on le sache journaliste, qu'un de ses amis lui a conseillé de l'écrire sur son chapeau afin qu'il ne puisse pas y avoir de doutes pour les personnes qui le rencontreraient au foyer ou dans les corridors.

Il y a encore autour du parterre des loges dont nous n'avons pas parlé, ce sont les baignoires grillées. Mais puisque les personnes qui sont dans ces loges laissent la grille fermée c'est que probablement elles ne veulent pas être vues ; nous pensons alors qu'il serait indiscret de chercher à les apercevoir, et toutes les fois qu'on ne baisse pas la grille, nous fredonnons ce refrain d'une ancienne chanson :

« Ne dérangeons pas le monde
» Laissons chacun comme il est. »

Aux premières on va ordinairement pour se faire voir. Page 79.

Paris. — Typ. Rouge frères, Dunon et Fresne, rue du Four-Saint-Germain, 43.

TAQUINET LE BOSSU

I.

LE HUSSARD ET LA VIVANDIÈRE.

On était alors sous le consulat, à cette époque où la France commençait à redevenir gaie, à respirer, à se retrouver, à se reconnaître; où, sortie enfin du régime de la terreur, on avait daigné la débarrasser de *ce bon monsieur* de Robespierre!... qui voulait pourtant la rendre si heureuse! et qui pour cela faisait guillotiner tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et même ceux qui étaient simplement *suspectés* d'être *suspects!* et puis encore ceux qui avaient le malheur d'avoir l'air noble, distingué, la démarche fière et la tournure élégante! et puis encore ceux qui relevaient leurs cheveux avec un peigne après les avoir nattés; et puis ceux qui portaient un collet vert à leur habit; et c'était déjà très-imprudent de porter un habit, dans ce bon temps d'égalité et de fraternité et de liberté où vous ne pouviez pas faire quatre pas et dire deux mots sans risquer d'être mis en prison!... Quel temps! quel régime! quelle époque!... où l'échafaud était en permanence, où les honnêtes gens tremblaient devant les assassins!

Mais hâtons-nous de détourner les yeux de ce tableau!...

Un jeune homme, vêtu de l'uniforme d'officier de hussards, venait d'entrer dans la rue de la Barillerie, et s'était arrêté devant une maison d'assez chétive apparence, comme presque toutes celles de cette rue, à cette époque où on ne connaissait encore ni le gaz, ni les omnibus, ni les chemins de fer.

Le jeune homme qui s'arrêtait là pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il était d'une taille élevée, mais svelte et bien prise, et l'uniforme de hussard en faisait valoir tous les avantages.

C'était un brun aux yeux bleus, bien fendus, bien doux, et même tendres lorsqu'ils se fixaient sur une femme, mais francs et décidés quand ils étaient en face de l'ennemi. Un nez droit et parfaitement correct, une bouche spirituelle, un front élevé et des cheveux bien plantés achevaient de faire de ce jeune officier un fort joli garçon, qui devait trouver pour le moins autant de conquêtes à faire en temps de paix que pendant la guerre.

Vous savez que la rue de la Barillerie donne d'un côté sur le quai de l'Horloge et de l'autre quai des Orfèvres, mais vous ignorez peut-être que jadis l'église paroissiale de Saint-Barthélemy y était située; que cette église a été démolie, et que c'est sur son emplacement que l'on avait bâti le théâtre de la Cité, fort en vogue sous le Consulat, et qui vit naître les fameuses pantomimes : *la Fille hussard*, *l'Homme vert*, *Dorothée!...* chefs-d'œuvre de *Cuvelier*, et qui faisaient alors courir tout Paris; ce qui prouve, comme je vous le disais tout-à-l'heure, que les habitants de Paris avaient grand besoin de courir, de s'amuser, de se divertir pour oublier le régime de la terreur.

Si nous devons en croire *Saint-Foix*, « ce fut à la porte de l'église Saint-Barthélemy que le roi Robert, fils de Hugues Capet, qui avait épousé Berthe, sa cousine issue de germaine, et que Grégoire V excommunia à cause de ce mariage, fut abordé par Abbon, abbé de Fleury, lequel était suivi de deux femmes qui portaient un fort grand plat de vermeil, lequel plat était recouvert d'un linge. »

Abbon annonça à Robert la délivrance de la reine, et, découvrant le plat, lui dit :

« — Voyez, Sire, les suites de votre désobéissance aux décrets de l'Église. »

Or, il faut vous dire que le plat contenait un monstre ayant le cou et la tête d'un canard. »

Par suite de cet événement, Berthe fut répudiée; Robert épousa

Constance de Provence, dont le caractère altier et vindicatif exerça sa patience et causa tant de troubles dans l'État, qu'il ne parut issue que la bénédiction du ciel se fût répandue sur ce second mariage.

En vertu, si nous devons remercier la Providence de ne plus être sous le régime de *ce bon monsieur* de Robespierre, nous devons aussi la bonne de ne plus nous faire venir au monde avec des cous et des bêtes de canard.

Revenons à notre jeune officier de hussards.

Après avoir hésité quelque temps, il s'était décidé à entrer dans la maison, il avait monté deux étages, s'était arrêté devant une porte sur laquelle était une clé, puis il avait pénétré dans un petit logement très-modeste, mais propre et bien tenu, dans lequel une femme, qui avait passé la cinquantaine, était assise et occupée à coudre.

Cette femme portait un costume fort simple; une jupe de drap bleu, une espèce de veste à taille de même étoffe, le tout garni d'un double rang de petits boutons de cuivre, ce qui, joint à un fichu de soie noire roulé et noué autour du col, lui donnait une apparence militaire.

En effet, la veuve Bloquet avait été vivandière, elle avait suivi à l'armée son mari, le père de Gustave, et Gustave c'est le jeune officier de hussards qui vient d'entrer chez elle.

La veuve Bloquet, qui avait dû *ne pas être trop déchirée* dans son temps, ainsi qu'elle se plaisait elle-même à le répéter, avait encore de beaux yeux, que le temps avait rendus moins vifs, un front haut, de belles dents, et un sourire qui était d'autant plus gracieux qu'elle ne le prodiguait pas : vous savez que les choses que l'on prodigue perdent bientôt de leur prix.

A l'aspect de son fils, l'ex-vivandière lève sur lui des yeux pleins de tendresse, mais ils se voilent bien vite lorsqu'elle remarque la tristesse et le découragement peints dans les traits de Gustave.

— Eh bien! voyons, qu'y a-t-il, mon garçon? demande la mère Bloquet au jeune hussard, te voilà encore avec la figure bouleversée...

— Ah! ma mère, je suis bien malheureux! répond Gustave en se laissant aller sur un siége.

— Malheureux, à ton âge, cela veut dire amoureux... Il n'y a que l'amour qui vous fasse souffrir, vous autres hommes!... la peine, l'espoir, le plaisir, tout est là!... Eh mon Dieu!... je m'en souviens! J'ai été jeune aussi..., et c'est par amour que j'ai suivi à l'armée ton pauvre père... C'est l'amour qui me rendait courageuse, qui me faisait oublier, braver le danger. Sur le champ de bataille, les balles sifflaient à mes oreilles et je ne les entendais pas... Je n'étais occupée que de ton père que je tâchais de suivre des yeux au milieu de la mêlée... Le bruit du canon, de la fusillade, rien ne m'épouvantait! il me semblait toujours que c'était de la musique!... Je n'ai tremblé qu'une fois..., lorsque je vis ton père marcher pour emporter cette redoute... C'était à Lodi... Un secret pressentiment me disait qu'il ne devait pas en revenir...; et... en effet... blessé, blessé mortellement!...

Ici la mère Bloquet s'arrête pour passer sa main sur ses yeux; mais elle reprend bientôt d'une voix plus ferme :

— Mon fils, je t'ai toujours donné l'exemple du courage, de la fermeté. Ton père est mort en brave; moi, je l'ai accompagné sur le champ d'honneur. Notre fils devait être un brave aussi, sans quoi je l'aurais renié, j'aurais dit : Cela ne peut pas être notre enfant.. Mais je n'ai que des éloges à donner à ta valeur. Quoique tu n'aies encore que vingt-quatre ans, te voilà déjà officier, et le général Desparville t'a fait son aide de camp. C'est bien, cela; je puis être fière de mon fils. Cependant, le courage qui consiste à bien se battre ne suffit pas encore! il en faut un autre... Il faut à un homme cette force de caractère qui lui fait supporter ses peines, ou triompher de ses passions quand elles sont coupables. Depuis quelque temps tu es sans cesse triste, silencieux; tu n'as plus la tenue, l'humeur d'un soldat..... Je ne reconnais plus mon fils enfin... dont je veux toujours être fière. Tu vas me conter ce qui cause tes tourments. Je le veux, je l'exige... Songe qu'une mère est un officier supérieur auquel ses enfants doivent respect et obéissance! Parle; j'attend

Gustave se lève et répond aussitôt :

— Vous avez raison, ma mère, je suis amoureux; une passion violente et qu'il m'a été impossible de vaincre s'est emparée de mon cœur, c'est en vain que j'ai voulu l'en chasser!

— Si tu as voulu la chasser, tu sais donc que tu as tort d'aimer!... Tu aimes donc une personne qui n'est pas digne de ton amour?...

— Ah! que dites-vous là, ma mère! j'aime un ange! une créature céleste! que l'on ne peut voir sans en être épris...

— Pourquoi alors veux-tu chasser cet ange de ton cœur?...

— Ma mère,... celle que j'aime est... la fille du général Desparville.

Le front de l'ancienne vivandière devient sombre et sévère; elle jette sur son fils un triste regard, en murmurant :

— Il serait possible!... c'est mademoiselle Adolphine..... c'est la fille de ton général, de ton bienfaiteur, que tu oses aimer... Ne sais-tu donc pas que le général est riche, et que tu n'as encore pour toi bien que ton épée et ton courage?... Le général a toujours veillé sur toi comme sur un fils; c'est grâce à ses rapports favorables que tu as été fait officier, car, à l'armée comme partout, le mérite ne suffit pas toujours pour avancer!... Combien n'ai-je pas vu, moi, de belles actions qui sont restées sans récompense,... perdues dans la foule avec les autres, quand personne n'était là pour en citer l'auteur! Enfin, le général Desparville vient encore de te nommer son aide de camp... et, pour prix de tout ce qu'il fait pour toi, tu aimes sa fille,... tu cherches à la séduire!...

— La séduire! Oh! ma mère... votre fils n'a jamais eu cette odieuse pensée. Et si,... malgré moi, mes yeux ont pu exprimer à mademoiselle Adolphine une partie du trouble que me causait sa présence, du moins ma bouche est restée muette et n'a pas trahi mon secret.

— Il me semble que quand les yeux parlent si bien, la bouche n'a pas grand mérite à se taire. Enfin, mon fils, que comptez-vous faire? Triompher de cet amour, j'espère...

— Cela m'est impossible, ma mère... Jusqu'à ce jour pourtant.... j'avais pensé cacher mes tourments à tous les yeux... mais je viens d'apprendre que le général a l'intention de marier sa fille... à un... colonel... de ses amis... Vous savez que, n'ayant attaché à sa personne, le général me logeait avec lui dans sa maison de campagne... Je sens que je n'aurai pas la force d'être témoin de l'union de mademoiselle Adolphine avec un autre... Aussi, je me suis décidé à quitter le général,... et voici ce que je lui écris...

Le jeune homme présente à sa mère une lettre qui n'est point cachetée; celle-ci la prend et lit haut.

« Mon général, jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi : « fils d'une cantinière, c'est à vous que je dois l'instruction que j'ai « reçue et le grade que je possède.

« Vous avez daigné m'attacher à votre personne en qualité d'aide « de camp. Tous ces bienfaits ont rempli mon cœur de reconnaissance, et pourtant je viens vous demander la permission de m'éloigner de vous. Vous mettriez le comble à vos bienfaits en me faisant « obtenir une compagnie dans un des régiments qui se disposent à « partir pour l'armée.

« Quelque jour, mon général, vous approuverez le parti que je « prends, et pardonnerez à votre tout dévoué Gustave. »

— C'est bien, dit la vivandière en repliant la lettre, cette lettre est convenable, et je la remettrai moi-même au général.

— Vous, ma mère?...

— Oui, moi; et pourquoi pas moi?

— C'est qu'il me semblait... que ce n'était pas à vous de...

— Tu ne sais ce que tu dis. Je remettrai cette lettre aujourd'hui même. Où est le général?

A sa maison de campagne de Saint-Mandé.

— Il suffit. Toi, retourne comme à l'ordinaire chez lui, et attends-moi, je te porterai la réponse du général.

— Mais, ma mère, je vais revoir mademoiselle Adolphine, et...

— Eh bien! quand tu la reverrais encore une fois, je pense que cela ne te fera pas mourir, et que tu n'oublieras pas que tu es le fils de la veuve Bloquet. Embrasse-moi, et va-t-en.

Le jeune hussard était aussi doux devant sa mère qu'intrépide devant l'ennemi; il embrassa respectueusement l'ex-vivandière, et quittant la rue de la Barillerie, s'en retourna à Saint-Mandé, où le général Desparville avait loué une jolie maison.

Cependant, tout le long du chemin Gustave était inquiet, tourmenté, il se demandait pourquoi sa mère avait voulu porter elle-même sa lettre au général; quel pouvait être son but en son projet.

Il y avait aussi des moments où il regrettait d'avoir écrit cette lettre, qui allait le forcer à s'éloigner de la personne qu'il adorait, car cela arrive bien souvent ainsi en amour : on sent ce que l'on doit faire; on comprend son devoir, on est bien décidé à le remplir.

Mais dans le fond de son cœur, on a pourtant un autre désir, qui se tait, qui se cache, qui n'ose pas se faire entendre,... car il serait tout honteux qu'on le connût.

Ce désir si timide, si modeste, est ordinairement tout opposé à nos bonnes intentions ; et il serait enchanté de voir arriver quelque événement imprévu qui en empêchât l'exécution.

Puis, comme ces nuages légers qui grossissent et deviennent des nuées formidables, il n'est pas rare de voir le tout petit désir chasser au loin et disperser les bonnes résolutions.

II.

UN GÉNÉRAL DE CE TEMPS-LA.

Le général Desparville était un homme de cinquante ans, grand, bien fait, d'un physique rude, mais franc; dont le ton presque toujours brusque vous intimidait d'abord, mais dont les manières rondes et le *parler* entremêlé d'expressions guerrières et de jurements énergiques ramenait bientôt la confiance dans votre cœur.

Le général avait passé sa vie dans les camps.

C'était un militaire dans toute la force du terme.

Ayant dû son avancement à sa valeur, il estimait avant tout le courage et n'entendait rien au métier de courtisan.

Mais on était alors à une époque mixte, où les manières galantes eussent paru ridicules; près du premier Consul, la rudesse du soldat réussissait mieux que le langage mielleux de l'homme de cour, et véritablement le général Desparville, qui n'était nullement fort sur la grammaire, aurait été assez embarrassé pour bien tourner et surtout pour écrire un ordre du jour; mais il remplaçait ce manque d'instruction par des mots si expressifs, par des phrases si laconiques et si burlesques parfois, que le premier Consul lui-même souriait souvent en l'écoutant.

Le général se promenait en fumant dans son salon, souffrant encore d'une blessure qu'il avait reçue au bras dans sa dernière campagne. Tout-à-coup un domestique annonce :

— Madame Bloquet.

Le général se retourne, court au-devant de l'ex-vivandière, lui secoue la main comme à un vieux camarade, et s'écrie :

— Comment! c'est toi, mère Bloquet! Quel bon vent t'amène? Sacré mille canonnades, on ne te voit plus! Tu négliges les amis, ça n'est pas bien... Et le général se met à chanter d'une voix horriblement fausse :

Quand on est si bien ensemble,
Devrait-on jamais se quitter.

— Merci, général, je suis sensible à ton bon accueil... Ah! pardon.... l'habitude d'autrefois... à votre bon accueil.

— Qu'est-ce que c'est? Est-ce que tu ne voudrais plus me tutoyer maintenant?..... Est-ce que nous sommes fâchés sans que je le sache?... Alors ça ne compte pas, on ne peut pas se fâcher tout seul!.....

— Mais, général, votre rang... le respect...

— Je te dis que tu m'embêtes! et que je veux que tu me dises toi, comme jadis!... triple canonnade!... Je n'ai pas oublié que c'est toi, Bloquet, qui m'as versé la goutte sur mon premier champ de bataille, et à crédit encore... je n'avais jamais le sou alors... A propos de goutte, tu vas en prendre une avec moi...

— C'est pas la peine, général.

— Je te dis que si... Est-ce que tu refuserais de trinquer avec un ami?...

— C'est pas ça... mais... je viens pour une affaire sérieuse, et.....

— Je ne parle jamais d'affaires sans me rincer la bouche avec du n'importe quoi... Holà! Baptiste!..... du rhum et deux verres..... et prends ça dans le bon coin.

Un domestique apporte ce que son maître a demandé, et l'ex-vivandière, pour ne point contrarier le général, avale avec lui deux petits verres de rhum; après quoi il consent à l'écouter.

— General, je viens pour te parler de mon fils...

— Tant mieux! ça me va! C'est un brave garçon que j'aime, que j'estime, ça se bat déjà comme père et mère, c'est classant, discipliné, ça fera son chemin!... Il y en avait d'autres qui prétendaient que je l'avançais trop vite; je *leur z'y ai dit* : « Fichez-moi la paix! ce gaillard-là vous dégoûterait tous! D'ailleurs, si vous n'êtes pas contents, allez le trouver, il vous donnera votre compte!..... » Alors ils ont fait les chiens couchants, et ils ont *tue* leur lièvre!...

La veuve Bloquet écoutait avec joie ce que le général disait de son fils; mais, lorsqu'il a cessé de parler, elle sanglote, et, tirant une lettre de son sein, la présente au père d'Adolphine, en lui disant :

— Tiens, général, c'est pour toi.

— Qu'est-ce que c'est que ce chiffon-là?

— C'est une lettre.

— De qui?

— De Gustave, de mon fils.

— Ton fils m'écrit! Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là? Est-ce qu'il ne me voit pas toute la journée, puisqu'il demeure avec moi; est-ce qu'il ne peut pas me parler?

— Général, il y a des choses qu'on n'a pas la force de dire, et que l'on écrit alors.

— Je ne comprends rien à ce que tu me chantes-là. Je n'aime pas qu'on m'écrive... Moi, je n'écris jamais. A quoi que ça sert d'encrer? A embrouiller les affaires! Voyez les avocats, les procureurs, les huissiers; si tous ces gens-là ne savaient pas écrire, est-ce qu'il en serait pas plus heureux!... Je signe quelquefois mon nom... et encore quand je ne peux pas faire autrement!

— Général, je t'en prie, prends connaissance de la lettre de mon fils.

Le général prend la lettre, la regarde, la retourne, l'examine dans tous les sens en murmurant :

— Ah! si tu y tiens tant !... Je voudrais bien savoir qu'est-ce qui a inventé l'écriture?...; on voilà une de boulette!... Car si personne n'avait su écrire, on s'en serait passé; c'est clair comme deux et deux font quatre, et ça aurait mis bien plus de rondeur dans les relations. Diable! il écrit bigrement menu, ton fils!..... ça me ferait mal aux yeux de déchiffrer cela... Fais-moi un plaisir, ma vieille, lis-moi toi-même la lettre de Gustave, je vais t'écouter comme notre premier Consul quand il nous *z'harangue!* et je dis qu'alors on ouvre ses oreilles comme des parapluies.

Et le général repasse la lettre à la veuve Bloquet, qui n'ose se refuser à sa demande, et lut lit la lettre du jeune officier en appuyant avec soin sur les moindres passages.

Le général, qui a caressé ses moustaches pendant tout le temps qu'a duré cette lecture, s'écrie, lorsqu'elle est terminée :

— Je disais bien qu'on n'aurait jamais dû apprendre à écrire! Et la preuve, c'est que j'ai eu beau ouvrir mes oreilles, je n'ai rien compris à ce qu'il y a là-dedans.

— C'est pourtant bien clair, général.

— Si c'est clair, dis-le-moi, et je comprendrai peut-être mieux.

— Mon fils te prie de lui faire avoir une compagnie dans un de régiments qui vont partir.

— Il veut donc me quitter?

— Justement.

— Ton fils n'a pas pu m'écrire cela, car alors ce serait un ingrat et un Jean-f...; je n'achève pas le mot, mais tu le connais.

— Général! s'écrie l'ex-vivandière en se levant d'un air fier, mon fils n'est ni un ingrat, ni... ce que tu as bien fait de ne point achever; et la preuve, c'est que s'il s'éloigne, c'est par délicatesse..., par honneur même...

— Tâche de t'expliquer mieux... Je n'aime pas les détours. Va droit, et attrape-le, sacrebleu.

— Eh bien, mon fils Gustave est amoureux de mademoiselle Adolphine, fille de son général, et il veut s'éloigner parce qu'il sait très-bien que son amour est une folie, une faute..., qu'il doit le cacher à tous les yeux..... ne jamais surtout en souffler un mot à ta fille..... Mais écoute donc, général, on a beau être honnête, on n'est pas de pierre. .; le cœur bat vite à vingt-quatre ans, et rester près de la personne que l'on aime, la voir tous les jours, c'est être exposé mal-

à soi à trahir son secret. Voilà pourquoi mon fils te supplie au jour ain de l'éloigner de toi, qu'il aime et respecte comme un se re.

Le général est devenu grave; il caresse encore sa moustache, ma le temps à autre il se gratte le front, puis se lève et marche à grau as dans le salon.

On voit qu'il est fort agité, et ses sourcils qu'il fronce, déno nt qu'il a cette fois des pensées sérieuses.

La mère de Gustave n'ose l'interroger, elle attend qu'il soit plus calme.

Enfin, le général s'arrête, se verse un verre de rhum, l'avale d'un trait, et murmure :

— Ah! M. Gustave aime ma fille!...

— Hélas! oui, général.

— Pourquoi fais-tu un hélas! comme si tu avais la cathédrale de Strasbourg sur l'estomac?

— Parce qu'il me semble que c'est un grand malheur pour mon fils,

— Ah! tu crois cela... Baptiste!... Baptiste!

Le valet accourt.

— Où est ma fille?

— Général, je crois que mademoiselle est dans sa chambre.

— Dis-lui de venir ici sur le champ, que je l'attends.

Le valet sort; la veuve Bloquet se dispose à en faire autant, en disant :

— Je pense, général, que tu n'as plus besoin de moi... Je pourrais te gêner dans ce que tu as à dire à ta fille, et...

— Si j'avais voulu te renvoyer, ce serait déjà fait; reste, au contraire.

— Mais cependant, général...

— Ah! mille cartouches, est-ce que tu voudrais faire des manières aussi, toi? Reste et tais-toi, car j'entends ma fille.

Adolphine Desparville a dix-huit ans. Elle est grande, élancée, bien faite; elle se tient bien droite, bien cambrée : c'est une habitude que son père lui a fait prendre de bonne heure, et qui fait ressortir tous les avantages de sa taille.

Sa figure est vive, mutine; ses yeux ne sont pas très-grands, mais leur expression est charmante; on y lit la gaîté, la franchise de son père, et quelquefois cette malice d'une jeune fille qui ne blesse jamais ceux auxquels elle s'attaque.

Avec l'habit d'amazone, qu'elle porte souvent, avec le chapeau rond, comme les hommes, et la cravache à la main, Adolphine fait une cavalière fort séduisante, et le général est idolâtré de sa fille, quoique parfois il veuille avoir l'air sévère avec elle.

La jeune personne arrive en chantant, en sautillant, suivant sa coutume; elle court à son père, l'embrasse avant qu'il ait eu le temps de prendre un air imposant, puis elle va à la mère de Gustave, et lui prend la main, en lui disant d'un air affectueux :

— Comment, vous étiez ici, madame Bloquet?... Ah! si je l'avais su, je serais descendue plus tôt; mais on ne me dit rien, à moi!..... C'est fort ridicule..... On me traite toujours comme une petite fille!...

— Paix! mademoiselle, paix! dit le général en faisant sa grosse voix, il ne s'agit pas de madame Bloquet... Je vous ai fait venir pour quelque chose d'important...

— Mais, papa, cela n'empêche pas de dire bonjour à ses amis....., à madame Bloquet est notre amie, vous l'aimez bien aussi, vous, je vous l'ai entendu dire cent fois!

— C'est bien, c'est bien..., Adolphine, vous babillez trop, écoutez-moi...

— Oh! papa, vous faites vos gros yeux..., vous essayez de loucher... pour faire le méchant, mais ça ne vous va pas!...

— J'essaye de loucher... Ah! sacrebleu! mademoiselle, ne plaisantons pas, ou cela va se gâter...

— Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc à me dire?... Est-ce que vous allez me gronder? Il me semble pourtant que je n'ai rien fait de mal...

— Silence dans les rangs !.... Adolphine..... tu sais bien que je vais te marier?...

— Moi?... Je ne le sais pas du tout.

— Comment? je ne t'ai pas déjà dit trois ou quatre fois que le colonel Frombac, mon ami, désirait t'épouser?

— Oui, c'est vrai, vous m'avez dit cela; mais comme cela ne peut être qu'une plaisanterie, je n'y ai fait aucune attention.

— Et pourquoi donc ne serait-ce qu'une plaisanterie, mademoiselle? reprend le général en refrognant le sourcil; est-ce que mon ami le colonel Frombac ne peut pas fort bien se marier? Est-ce que c'est un homme dont on doive faire fi!... Un brave! qui a fait quinze campagnes, qui a reçu douze blessures,... qui devrait avoir au moins une jambe et un bras de moins! Il ne l'aurait fichtre pas volé!

— C'est possible; mais c'est justement parce que votre colonel tant de campagnes et de blessures à m'offrir que je n'en veux pas. D'abord, il est fort laid... il a une balafre sur le nez, votre colonel.

— C'est une marque de bravoure, cela équivaut à un grain de beauté.

— Ah! papa, je ne veux pas de ces grains-là. Ensuite, il a plus de cinquante ans, il est trop vieux pour moi.

— Mais, ma fille, si pourtant je vous ordonnais d'épouser le colonel...

— Je suis bien tranquille, tu ne m'ordonneras pas cela.

— Et pourquoi donc?

— Parce que tu ne voudrais pas rendre ta fille malheureuse...

Le général se retourne vers la veuve Bloquet en caressant sa moustache d'un air qui voulait dire :

Elle a réponse à tout, je suis bloqué.

Puis, essayant de reprendre son air sévère, il revient vers sa fille, en disant :

— Ainsi, mademoiselle, c'est bien décidé, vous refusez le colonel Frombac, vous refusez une union qui m'aurait rendu très-satisfait?... Nom d'une pipe!...

Adolphine s'approche de son père, et l'enlace de ses bras, en lui disant :

— Mais, mon petit papa... tu te trompes... Comme j'aurais eu du chagrin d'épouser le colonel, cela ne t'aurait pas du tout rendu satisfait, car tu serais bien triste, au contraire, si ta fille était chagrine; ta fille, que tu aimes tant à voir gaie, contente; et c'est pour que tu sois très-satisfait que je refuse de contracter cette union.

— Oh! alors... si c'est comme ça,... décidément, je crois qu'elle a raison! dit le général, et c'est moi qui faisais une boulette.

— Oui, papa, c'était toi...

— Silence dans les rangs! Passons à autre chose. Adolphine, je vais t'apprendre une nouvelle.

— Si cela concerne encore le colonel Frombac, cela m'intéresse peu!

— Non, cela regarde une autre personne,... mon aide de camp Gustave...

Au nom de Gustave, Adolphine rougit jusqu'au blanc des yeux, tout en s'écriant :

— Ah! M. Gustave,... c'est différent... D'abord, c'est le fils de madame Bloquet que nous aimons tant; et puis il est bien aimable M. Gustave, bien complaisant surtout; si je veux jouer au volant, au ballon, il est toujours tout prêt à faire ma partie...

— Il faudra pourtant, ma chère amie, que tu cherches une autre personne pour faire ta partie de volant ou de ballon.

— Pourquoi donc cela, papa?

— Parce que Gustave va nous quitter.

— Nous quitter!...

Les traits de la jeune fille s'altèrent, elle essaye en vain de conserver son air enjoué, déjà l'inquiétude, la crainte, ont remplacé la gaieté qui animait ses regards, et c'est d'une voix entrecoupée qu'elle reprend :

— Quoi! mon père, vous envoyez donc M. Gustave en mission loin d'ici?

— Non vraiment! je ne le renvoie pas, moi; c'est lui qui veut absolument nous quitter, se séparer de moi, passer dans un des corps qui seront envoyés bientôt sans doute battre les Autrichiens...

— Oh! mon père, ce n'est pas possible...

— Pas possible... Tiens, voilà la lettre de Gustave,... il me donne démission.

— Mais quel motif? quelle raison... Car enfin on ne quitte pas les... personnes sans dire quelque chose...

— C'est sans doute parce qu'il ne veut rien dire qu'il écrit. C'est si bête l'écriture!... Expliquez vous donc vis-à-vis d'une lettre... Est-ce que ça peut vous répondre...

— Mais madame Bloquet connaît sans doute les causes... les raisons qui font agir son fils...

L'ex-vivandière baisse les yeux et garde le silence. Le général reprend :

— Elle ne me l'a pas dit positivement,... mais il paraît qu'il y a une nourrette sous jeu,... Gustave va, je crois, se marier...

La mère du jeune hussard ouvre la bouche pour démentir le général, celui-ci ne lui en donne pas le temps; il lui marche sur le pied de manière à le lui écraser, et se tourne vers elle en murmurant à voix basse :

— C'est une frime,... nous allons en voir l'effet.

Mais l'effet a été plus prompt, plus violent que le général lui-même ne s'y attendait; car en se tournant vers sa fille, il la voit pâle comme une morte et tombée sans connaissance sur un fauteuil; il court aussitôt à elle en s'écriant :

— Ah! mille cartouches! qu'est-ce que j'ai fait là! Ma fille! mon Adolphine! mon enfant chéri!... reviens à toi... Ah! bigre d'animal que je suis!... Mère Bloquet, du secours,... vite,... vite... Elle se meurt cette pauvre petite... et c'est moi qui en suis cause... avec ma fichue épreuve.

— Ce ne sera rien, dit la veuve Bloquet en essayant de ranimer la jeune fille, tandis que le général tappe dans la main d'Adolphine de manière à lui faire mal.

— Comment! ce ne sera rien, mille bombes! mais elle ne revient pas,... elle ne rouvre pas les yeux... Baptiste!... de l'eau,... de l'eau-de-vie,... du rhum... Oh là! du monde, sacrebleu!... Est-ce qu'ils sont sourds?...

Et le général avait versé du rhum dans un verre, et frottait le front et le nez de sa fille avec la liqueur.

Cependant Gustave qui n'était pas loin, parce que les amoureux ne sont jamais bien loin de la personne qu'ils aiment, a entendu la voix du général; il entre, pousse un cri d'effroi en apercevant Adolphine évanouie, et veut courir chercher un médecin; mais le général, qui a vu avec joie que son rhum a opéré tous aussi bien que du vinaigre, et que les joues de sa fille commencent à reprendre une teinte rosée, arrête le jeune hussard, et, le prenant par le bras, le ramène devant Adolphine, en lui disant :

— A genoux!

— Quoi!... général...

— A genoux! te dis-je...

— Aux pieds de mademoiselle votre fille?...

— Eh! oui, sacrebleu... à ses genoux et tout de suite!

— Je n'oserais jamais, général; le respect...

— Comment, tu n'oseras pas te mettre aux genoux de celle que tu vas épouser?...

— Épouser!... épouser!... il serait vrai!... Ah! tant de bonheur!... O ma mère!...

— A genoux! te dis-je!

Et Gustave chancelle, et est devenu, lui aussi, blanc comme un linge, et le général, qui est obligé de le soutenir, s'écrie :

— Allons, bon!... à l'autre à présent!... Mais ces enfants-là ne peuvent donc pas supporter le bonheur... la peine... Sacrebleu! Gustave, auras-tu bientôt fini de te trouver mal?...

Le jeune hussard est promptement revenu à lui, et il est bien vite aux pieds d'Adolphine qui rouvre les yeux, qui pousse un cri en apercevant Gustave à ses genoux, puis verse des larmes de joie, et se jette dans les bras de son père, en lui disant :

— Vous aviez donc deviné que je l'aimais?...

— Un peu, mon neveu!... Non! je veux dire : beaucoup, ma fille. Mais, je t'en prie, ne recommence pas à t'évanouir, car tu m'as fait une frayeur...

— Ah! mademoiselle, murmure Gustave, monsieur votre père m'a dit que je serais votre époux... Un tel bonheur.. si inespéré... Mon Dieu!... Je ne sais comment vous dire...

— Embrasse-la, nigaud, ça vaudra mieux que des phrases... Eh bien! mère Bloquet, que dis-tu de tout ceci?... Es-tu contente de moi?

La mère de Gustave était tellement émue qu'elle pouvait à peine parler; deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

Elle prend la main du général, la presse dans les siennes, et murmure enfin :

— Tu es aussi bon que brave... Tu fais le bonheur de mon fils... Si maintenant il donnait sa vie pour sauver la tienne, je trouverais qu'il ne fait que son devoir.

— Oh! oui, ma mère, oui, vous avez bien raison, dit Gustave, je ne pourrai jamais assez prouver ma reconnaissance à celui qui fait tant pour moi!

— Assez de reconnaissance, s'écrie le général. Du moment que l'on peut faire des heureux, il ne faut pas traîner les choses en longueur; d'ailleurs nous sommes à une époque où les militaires ne restent pas longtemps devant leur feu à se gratter les mollets; il faut donc bâcler lestement le mariage de ces enfants. Gustave, tu vas aller toi-même à Paris, chez M. Moulinard, mon notaire, tu sais son adresse... Il devait justement m'envoyer des fonds aujourd'hui... Tu lui diras qu'il vienne sur-le-champ, que je te marie à ma fille, qu'il nous faut un contrat *subito*, et que tout cela soit griffonné au pas de charge... Va.. galoppe et reviens! Et puis tantôt nous gobichonnerons entre nous un petit repas d'accordailles; nous ferons sauter les bouchons de Champagne. On ne marie pas sa fille tous les jours.

Gustave ne se fait pas répéter cet ordre; il baise la main d'Adolphine, presse celle du général, saute au cou de sa mère, et s'éloigne suivi par des regards qui lui exprimaient les plus doux sentiments : l'amour d'une fiancée, celui d'une mère, et l'amitié la plus vraie.

III.

UN NOTAIRE ET SON CLERC.

M. Moulinard, le notaire du général, est un homme de quarante-cinq ans; grand, maigre, ou plutôt sec, teint jaune et bilieux, figure longue, osseuse, bouche mince et rentrée, nez long et crochu comme le bec d'un émouchet, de petits yeux fauves, et des cheveux blond-carotte, peignés bien à plat sur la tête.

Tel est le notaire Moulinard, qui salue presque toujours ses clients en leur parlant, dont les manières sont d'une politesse fatigante, et la voix d'un mielleux qui doit nécessairement cacher une âme fausse et hypocrite.

Les voix mielleuses annoncent presque toujours cela.

Cependant M. Moulinard a la réputation d'un parfait honnête homme, et même d'un homme bienfaisant; il fait l'aumône quand on le regarde, il est prodigue de conseils et d'avis.

Le notaire Moulinard demeure dans un fort triste appartement de la rue des Bourdonnais.

Son étude est située au second, sur le fond d'une cour; c'est une pièce noire, enfumée, et chauffée en hiver par un poêle qui, en fumant continuellement, a fini par donner une couleur de bistre à tout l'appartement.

Là, devant un bureau surchargé de cartons, de dossiers, de papiers et de paperasses, se tient, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, un petit bossu qui n'a guère plus de trente-six ans, et dont la figure spirituelle et souvent gai contraste avec le reste de l'étude.

C'est un petit homme qui a tout au plus quatre pieds de haut, mais qui ne serait pas trop mal fait, si ce n'était l'énorme monticule qui se dresse entre ses deux épaules; il est maigre ou plutôt mignon, ses doigts sont longs et ses mains un peu décharnées; mais ses traits ne

sont pas trop désagréables; il a peu de cheveux par devant, mais par derrière il a conservé une queue assez longue qui, suivant la mode de cette époque, se portait avec ou sans poudre; le petit homme a préféré par économie cette dernière mode; mais sa queue, serrée avec soin dans un ruban noir, descend fort bas sur son dos ou plutôt sur sa bosse, sur laquelle elle se joue et se tortille avec une vivacité qui lui donne quelquefois l'apparence d'un serpent; de petits yeux gris-vert, très-vifs, très-spirituels, des pommettes fort accusées, un nez très-long, une bouche énorme et un menton de galoche, voilà le portrait de l'individu.

Ce bossu, qui se nomme Hercule Taquinet, est le premier, le second, et, si vous voulez, le dernier clerc de M. Moulinard, qui n'en a pas d'autre que lui; car on ne peut pas nommer clerc un petit garçon d'une douzaine d'années, qui est aussi là, mais presque uniquement pour faire les courses, et que Taquinet appelle avec justice le *saute-ruisseau*.

Le petit bossu aime à se moquer, à critiquer, suivant l'ordinaire chez ses pareils; sa voix est haute, criarde, mordante, tandis que son petit œil satirique a sans cesse l'air de vouloir pénétrer dans le fond de votre pensée.

Il est fort rare que M. Moulinard et son clerc soient une heure ensemble sans se dire des choses désagréables.

On se demandera peut-être alors pourquoi le notaire garde chez lui le petit bossu : c'est que celui-ci travaille vite, bien, et ne mange pas beaucoup.

En ce moment Taquinet, qui vient d'achever la copie d'un contrat de mariage, tout en grignotant un morceau de pain et des radis, murmure de temps à autre :

— Encore un.. c'est-à-dire encore deux qui vont se marier... Toujours copier des contrats, cela donne nécessairement des idées matrimoniales. Ah! moi aussi je voudrais bien me marier, je l'avoue, et surtout faire un mariage d'argent, afin de sortir de ma position... Car elle est bien monotone ma position!... Je m'ennuie énormément chez M. Moulinard, qui depuis seize ans me promet de me céder son étude, et qui ne me la cède pas, sous prétexte que je n'ai pas de quoi la lui payer. Quelle petitesse! Mon patron me fait aller, c'est clair comme le jour; c'est un hypocrite! Je le soupçonne même d'être fripon... J'ai beaucoup de raisons pour croire cela... Bon! mes radis sont creux, c'est amusant. Mais il vient de m'arriver d'Allemagne une dernière espérance... par la poste; ça m'a même coûté trente-deux sous de port. Un cousin que j'ai par là m'écrit qu'il connaît une veuve riche, qui a grande envie d'épouser un Français; il lui a parlé de moi, et il m'engage à me présenter. Ma foi, j'ai bien envie de tenter l'aventure, et puisque mes compatriotes ne rendent pas justice à mon mérite, eh bien! j'épouserai une Allemande. Oh! mon Dieu, ça m'est égal! Pour acheter l'étude du patron, j'épouserais une négresse, je ne tiens pas du tout à la couleur.

En ce moment la voix du notaire, dont le cabinet touche à l'étude, se fait entendre :

— Monsieur Taquinet... voulez-vous bien venir, s'il vous plaît?...

Le petit bossu ronge encore deux radis, et se lève en disant :

— Peste! nous avons ce matin la voix encore plus câline qu'à l'ordinaire! Il a quelques corvées à me donner... ou il va me dire que son vin n'est pas encore arrivé... le cancre! C'est une couleur pour me mettre à l'eau depuis huit jours... Tu me revaudras cela, Tartufe!

Cependant Taquinet est arrivé dans le cabinet du notaire, qui est devant son bureau, assis dans son vieux fauteuil de cuir jadis rouge.

— Monsieur m'a appelé?

— Oui, monsieur Taquinet, j'ai une commission importante à vous donner...

— Une commission! Mais, monsieur, il me semble que je ne suis pas chez vous pour faire les commissions... Vous avez Galopin, le saute-ruisseau, c'est son état, c'est son fait, c'est son lot; il a déjà des jambes de cerf, ce petit, il promet... Il va rentrer, vous l'enverrez... Moi, je suis ici pour écrire! Et! Dieu Merci! j'en mets sur le papier de cette encre... de cette petite vertu! comme ils ont la bêtise de la nommer... Je ne lui en connais guère de vertu, moi. Vous me direz si elle est petite, c'est pour ça...

— Monsieur Taquinet, je ne puis pas me servir de Galopin pour faire dans il s'agit... C'est une affaire toute de confiance, et...

— Vous n'en avez pas dans votre saute-ruisseau?... Vous avez tort. Galopin est vertueux, il est très-vertueux ce petit... Il vit avec quatre sous par jour, et il fait quatre repas! Si ce n'est pas là de la vertu, à quel taux voulez-vous la tarifer?

— A Dieu ne plaise, monsieur Taquinet, que je suspecte la probité de mon petit clerc!...

— Saute-ruisseau!

— Petit clerc, si vous voulez bien.

— Non, saute-ruisseau, j'aime mieux cela; d'ailleurs ça se voit à ses jambes, elles sont toujours crottées jusqu'au genou...

— Vous voyez donc bien qu'il ne saute pas les ruisseaux...

— Ah! c'est juste, il marche dedans alors... Tiens, vous avez de l'esprit ce matin, patron!

— Monsieur Taquinet!

— Je veux dire, vous êtes en train de rire, vous êtes presque gai comme je n'y suis pas habitué, ça m'étonne...

— Si vous vouliez m'écouter enfin...

— Il me semble que je ne fais que ça...

— Il s'agit de porter trois cent mille francs à mon client le général Desparville

— Ah! celui qui fait des cuirs...

— Monsieur, respectez un brave guerrier...

— Eh mon Dieu! on peut être très-brave et faire des cuirs, on n'enlève pas des drapeaux à l'ennemi avec de l'orthographe!... ça n'a pas le rapport... Du reste le général ne se cache pas pour dire qu'il ne sait rien, et cela fait son éloge.

— Vous allez lui porter trois cent mille francs en un bon que voilà sur la caisse d'escompte...

— Il a donc vendu ses propriétés, le général?

— Oui, il a voulu réaliser... Vous voyez, monsieur Taquinet, quelle confiance j'ai en vous!

— C'est heureux. Ça m'étonne, quoique ça... que vous n'alliez pas vous-même porter cette somme. Ah! c'est qu'on vous attend ce matin pour un testament chez une vieille femme.

— Oui, mais j'ai reçu contre-ordre, la personne ne veut plus en faire; elle a dans l'idée qu'elle ne mourra pas...

— Voilà bien une idée de vieille femme!...

— J'attends des clients. Tenez, voilà la somme, la superbe somme.

Le notaire tenait toujours dans ses mains le bon de trois cent mille francs et ne pouvait pas se décider à s'en dessaisir. Le petit bossu ricane en disant :

— Vous avez de la peine à lâcher le magot... Au fait, il était en famille chez vous!

— Qu'est-ce que c'est?

Je veux dire qu'il était avec d'autres espèces, vous en avez toujours plein votre caisse. Est-on heureux d'être notaire!...

— N'êtes-vous pas bien à plaindre, vous, mon premier clerc!

— Votre premier clerc! parbleu ce serait difficile autrement... je suis tout seul,... Galopin n'est que saute-ruisseau. Enfin, patron, voyons, quand me cédez-vous votre étude?

— Mon cher ami, je ne demande pas mieux, moi. Je vous l'ai dit cent fois; mariez-vous, vous me payerez avec la dot de votre femme.

— Mariez-vous!... Ah! oui, voilà le grand mot ... Vous savez bien qu'avec moi ça ne va pas tout droit! C'est égal, je vais alors vous demander quelque chose.

— Si c'est de l'argent, je n'ai point de fonds disponibles en ce moment.

— Eh non! soyez tranquille, ce n'est pas de l'argent; d'ailleurs il est trop cher le vôtre. Je veux seulement vous demander un congé afin d'aller faire un tour en Allemagne. J'ai par là un parent qui croit m'avoir trouvé une femme...

— Vraiment! partez en ce cas, j'y consens. Mais vos appointements ne courront pas en votre absence, je vous en préviens.

— Est-ce que vous croyez que j'ai eu cette idée-là? est-ce que je ne vous connais pas?... Puisque vous consentez, après-demain je me mettrai en route.

— C'est convenu, en attendant, allez vite à Saint-Mandé, chez le général Desparville, c'est à deux pas d'ici, une promenade...

— Une promenade,... vous êtes modeste... Un ruban de queue à révolter un cheval... Vous ne voulez pas que je prenne une voiture?

— Vous plaisantez, sans doute?...

— Enfin, la marche me fera peut-être grandir

— Vous vous ferez donner un reçu de cette somme.

— Ça va sans dire, mais il faut d'abord que vous me donniez le n...

— Est-ce que je ne vous l'ai pas remis ?

— Non, car vous l'avez remis dans votre gousset...

— Ah! c'est une distraction.

Le notaire se décide enfin à remettre le bon à son clerc, en lui recommandant bien de ne point s'arrêter en route, et d'éviter les rencontres.

Le petit bossu serre le bon dans sa poche, va prendre son chapeau, brosse sa redingote après avoir passé la brosse dans de l'eau, retoune ses cordons de ses souliers et quitte l'étude, en disant :

— Encore une corvée! mais après-demain je fais ma petite valise, et puis fouette, cocher, en route pour l'Allemagne, je vais boire du sursch et manger de la choucroute. O! la choucroute! je l'adore..... d'autant plus que je n'en ai jamais mangé.

IV

ÉVÉNEMENT IMPRÉVU.

Le petit bossu était parti de Paris pendant que Gustave partait de Saint-Mandé. Taquinet arrive à la campagne du général, qui s'écrie en le voyant :

— Tiens, c'est le petit bossu!

— Bossu! en effet, général, je me flatte de ne pas l'être à moitié. J'ai un amour de bosse, enfin ce qu'on peut appeler une bosse bien faite.

— Ce qui m'en plaît, crédié! c'est que tu prends bien la chose, tu ne t'en caches pas.

— Cacher ma protubérance, général, bien au contraire; et pourquoi donc ne tirerait-on pas parti de ses avantages?..... Vous croyez plaisanter, mais vous ne savez pas tout ce que ma bosse m'a valu d'œillades, de petits regards en dessous, de sourires! Quand une femme m'aperçoit, par derrière, elle double bien vite le pas pour voir ma figure!... Foi d'Hercule Taquinet, c'est flatteur.

— Comment as-tu dit? Hercule Taquinet?

— Ce sont mes noms.

— Comment, mon gaillard, tu te nommes aussi Hercule?

— C'est mon nom de baptême, celui que mon parrain m'a donné. Je sais bien qu'il aurait mieux fait de m'appeler Tortillard ou Dromadaire! mais enfin il m'a nommé Hercule, et je dois respecter sa volonté; je lui ai tant d'obligation à ce cher parrain! Je ne l'ai jamais vu qu'une fois; j'avais six ans à peu près, quand on m'a envoyé chez lui pour lui présenter mes devoirs. Je m'en souviens toujours, on venait de me faire entrer, en lui disant : c'est votre filleul, le petit Hercule Taquinet. Alors, mon parrain me regarda d'un regard moqueur, se mit à me crier : Avance, Hercule! Moi, vous concevez que j'étais très-embarrassé; ne sachant pas si je devais aller en avant ou en arrière... Ma foi, je me mis à lui tirer la langue. Il me chassa sur-le-champ, en m'administrant une douzaine de claques; c'est tout ce que j'ai reçu de lui! C'est égal, c'est bien agréable d'avoir un parrain.

Le général a ri franchement du récit de Taquinet. Il lui dit ensuite :

— Eh bien! où est donc M. Moulinard, est-ce que Gustave ne lui a pas dit que nous avions besoin de lui?

— M. Gustave..., votre aide-de-camp?

— Sans doute, n'est-il pas allé vous chercher?

— J'ignore s'il est allé voir le patron. Quand je suis parti il n'était pas encore arrivé.

— Que veniez vous donc faire?

— Vous apporter ce bon de trois cent mille francs sur la caisse d'escompte..., le prix de la vente de vos propriétés.

— Ah! très-bien... je sais...

— Vous n'avez pas même besoin d'acquitter le bon, nous avons toujours le soin d'épargner cette peine à nos clients... d'autant plus que depuis la Révolution qui a couché tant de monde, nous en avons beaucoup qui ne savent pas écrire.

— Est-ce pour moi que tu dis cela... mauvais bon?

— Ah! par exemple, général...., la preuve du contraire c'est que je vais vous prier de me donner un reçu de cette somme.

Le général caresse sa moustache, fait quelques tours dans sa chambre et dit au petit bossu qui se donne un air sérieux tout-à-fait comique.

— Tiens, voilà du papier, des plumes, tout ce qu'il faut pour écrire, fais toi-même le reçu, que je n'aie plus qu'à apposer ma patarafe...

— Votre patte... Ah! comme il vous sera agréable, général..... Je comprends, vous aimez autant ne pas écrire!

M. Taquinet vient à peine de faire le reçu que le général a signé, lorsque Gustave revient à Saint-Mandé, amenant le notaire.

Il est probable que le petit bossu n'avait pas fait la route en se pressant, puisque son patron le suivait de si près.

— Déjà le patron! s'écrie Taquinet, il paraît qu'il tenait à ne point me perdre de vue..... Ah! je comprends, m'ayant confié trois cent mille francs...

— En effet, dit Moulinard en souriant, il aurait pu vous arriver quelque accident.

— Ah! oui, comme de prendre mes jambes à mon cou, par exemple, et de ne plus revenir...

— Non, monsieur Taquinet, je ne vous crois pas capable d'un trait de cette espèce.

— Ah! quelquefois... on ne sait pas... une idée biscornue... il y a tant de fripons dans ce monde!... en attendant, soyez calme, voici le reçu du général. Moi je vais me rendre à l'office; il y a de bon vin ici! ce n'est pas comme chez vous... on ne vous force pas à en faire de l'abondance.

Taquinet est allé se régaler à l'office, Gustave et Adolphine parlent de leur amour, du bonheur que l'avenir leur promet.

L'ex-vivandière regarde et écoute les amoureux en souriant de leurs charmants projets. Le notaire est resté seul dans le salon avec le général qui lui dit :

— Il s'agit ici d'un contrat de mariage, papa Moulinard... C'est ma fille, mon unique enfant, dont je veux assurer l'avenir... Moi, j'ai été un luron... j'ai fait pas mal de bamboches dans mon temps... j'ai fait rouler les petits écus, aussi je ne possède guère que ces trois cent mille francs que vous venez de m'envoyer... et puis ma paye, mon grade, ma solde... Mais une fois ma fille mariée, il ne m'en faut pas tant à moi!... Nous allons arranger tout cela pour que cette petite ait de quoi s'acheter des dragées..... Les femmes aiment les bonbons.

— Général, si vous aviez voulu me laisser vos trois cent mille francs, je les aurais fait valoir fort avantageusement.

— Oh! maintenant cette somme n'est plus à moi, je vais la donner pour dot à ma fille...

— Comment... tout entière, général?

— Ma foi oui.

— Et s'il ne vous reste plus rien?

— J'ai ma paye...

— Mais si vous vous trouviez gêné?

— Quand je n'aurai pas de quoi faire un bon *fricot*, j'irai demander à dîner à mes enfants.

— Général, il vaudrait bien mieux qu'ils vinssent dîner chez vous.

— Papa Moulinard, vous êtes un parfait notaire, mais laissez-moi faire ma cuisine à ma guise. Quand j'ai mis une idée dans ma caboche, il n'y a qu'un boulet qui pourrait la faire déloger.

Le général se disposait à dicter ses volontés au notaire, lorsque son domestique entre et lui dit :

— Il y a là un monsieur qui demande à vous parler, général

— Je n'ai pas le temps!

— Je lui ai dit que vous étiez en affaires, il a insisté.

— Envoie-le promener! On ne marie pas sa fille tous les jours, c'est bien le moins qu'on me laisse tranquille aujourd'hui.

Le domestique s'éloigne, mais il rentre bientôt et dit quelques mots à l'oreille de son maître. Le général semble étonné, puis répond :

— Alors, c'est différent... nous allons l'entendre cet oiseau-là, mais je ne devine guère ce qu'il peut avoir à me chanter... je passe dans mon cabinet, fais-l'y venir; vous, Moulinard, attendez-moi ici, et continuez toujours vos préliminaires, vos petites phrases de chicane!... Oh! j'espère que vous ne m'attendrez pas longtemps.

Le général passe dans son cabinet, où bientôt Baptiste introduit un monsieur vêtu en bourgeois, lequel, sans beaucoup de formes et de politesse, dit au maître de la maison :

— Vous êtes le général Desparville?

— Il me semble que vous devez le savoir. Mais je vous avoue que je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de commun entre nous.

— Vous avez connu le major Dorbecourt?

— Oui, c'est une mauvaise tête, mais un bon diable... il a pris à tort de l'humeur contre le premier Consul.

— Il a fait plus, il a trempé dans une conspiration que l'on vient de découvrir.

— C'était un cerveau brûlé! Mais qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Voici une lettre que l'on a trouvée chez le major en faisant perquisition dans ses papiers. La reconnaissez-vous, général?...

— Eh! oui, sacrebleu! elle est de moi;... c'est bien facile à reconnaître, je crois que je n'en ai pas écrit trois dans ma vie; et puis mon écriture se voit de loin...

— Cette lettre, que vous adressiez au major Dorbecourt, vous compromet gravement, général.

— Qu'est-ce que j'ai donc mis là-dedans de malsain? — Lisez vous-même.

Le général prend la lettre et lit :

« Mon cher Dorbecourt, disposez de moi, je suis un ami solide... « Vous n'avez qu'un mot à dire, et je vous envoie des munitions; là-« dessus, je vous serre la main. »

Après avoir lu, le général regarde l'agent de police en s'écriant :

— Je ne vois pas qu'il y ait là-dedans de quoi tuer une mouche..... Le major était malheureux, il avait quitté le service, je lui proposais de l'argent, voilà ce que j'entendais par des munitions... Vous secouez la tête... est-ce que vous ne me croyez pas? mille fusillades!...

— Général, ce n'est point à moi de vous juger...

— Mais Dorbecourt doit avoir été le premier à me rendre justice, il sait bien que je n'ai jamais approuvé ses ressentiments.....

— Le major n'est plus, il a mis fin à ses jours dans sa prison.

— Il s'est tué..... pauvre Dorbecourt..... cela me fait de la peine.

— Et vous, général, j'ai ordre de vous arrêter... de vous conduire sur-le-champ au château de Vincennes....

— M'arrêter! quoi... il serait possible! Comment pour une lettre... pour un malheureux brimborion de papier... Eh bien! n'avais-je pas raison de dire que l'écriture est une invention du diable..... n'y a-t-il pas eu un malin de l'antiquité qui disait : « Avec deux mots de l'écriture de quelqu'un il y a toujours moyen de le faire pendre. » Je crois que c'est un vieux Romain qui disait cela...

— Général, veuillez faire vos dispositions.

— Accordez-moi un jour de répit... j'allais marier ma fille...

— Je ne puis vous accorder que dix minutes, ce sont mes ordres.

— Bigre!... ils sont rigoureux ici que je vois. N'importe, monsieur, je sais ce que c'est qu'une consigne..., et j'obéirai. Permettez-moi de passer dans mon salon pour parler à mon notaire. Oh! vous pourvez ne point me perdre de vue.

Moulinard était resté dans le salon où il préparait le contrat. Le général l'aborde d'un air agité, et lui dit à demi-voix :

— Il ne s'agit plus de mariage, mon cher Moulinard, un coup imprévu vient de me frapper... J'ai eu la bêtise d'écrire une lettre..., on vient m'arrêter... J'aime à croire que mon innocence sera reconnue; reprenez ce bon de trois cent mille francs. C'est la fortune de ma fille...; faites-la valoir, gardez-la-lui... Oh! je connais votre probité, et s'il m'arrivait un malheur, du moins cette pauvre petite ne sera pas sans ressources...

Moulinard s'empresse de prendre le bon que le général lui présente, en balbutiant :

— Comment! il serait possible..., je n'en reviens pas... Voulez-vous un reçu, général?

— Non, ce n'est pas la peine... Entre honnêtes gens, à quoi bon? Mais vous la protégerez si ma captivité se prolongeait...

— Ah!... général..., mon dévouement, mon zèle..., mon honneur...

L'arrivée des deux amants et de la veuve Bloquet le dispense d'achever.

Etonnée de la longue absence de son père, Adolphine venait savoir quelle était cette visite qui pouvait retenir le général.

En apercevant sa fille, le général se sent pâlir; bientôt, rappelant son courage, il va à elle, et la presse dans ses bras en lui disant :

— Ma chère Adolphine, nous ne pouvons signer le contrat en ce moment. Une affaire importante m'appelle à Paris...

L'agent de police ne perdait pas de vue le général.

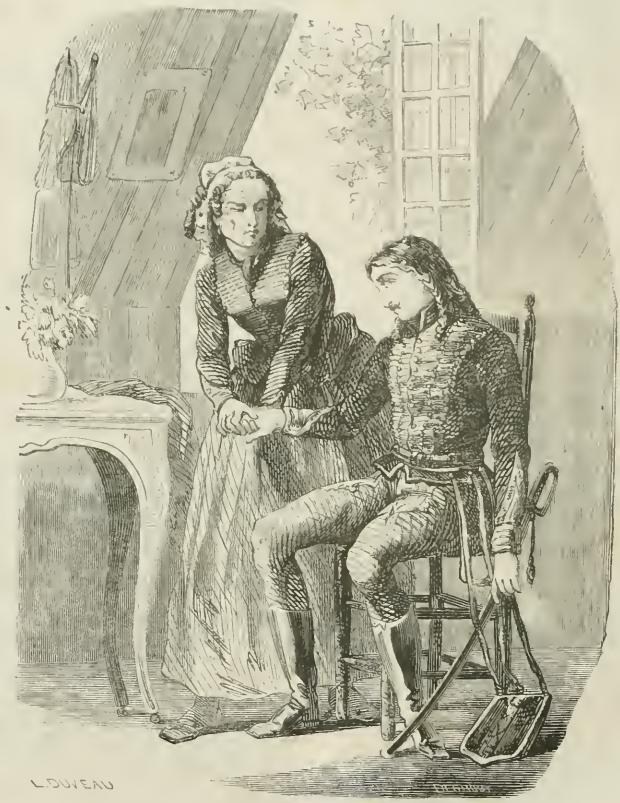
— Comment, mon père, vous allez nous quitter maintenant! s'écrie Adolphine.

Gustave, qui avait remarqué la pâleur et le trouble secret de celui qu'il allait nommer son père, lui dit aussitôt :

— Général, ne me permettrez-vous pas de vous accompagner?

Le général regarde l'agent, qui fait un léger signe de tête; alors le père d'Adolphine répond :

— En effet, Gustave..., ta présence peut m'être nécessaire... Viens avec moi, j'y consens.



Ah! ma mère, je suis bien malheureux, répond Gustave en se laissant aller sur un siége.

— Oui, dit la veuve Bloquet, ne quitte pas ton général...; comme cela nous serons plus tranquilles.

— Allons, embrasse-moi, ma fille.., et prends patience... Sacrebleu ! c'est un nuage qui passe!... mais ça ne sera rien! Comme dit la chanson : *Mais enfin après l'orage, on voit venir le beau temps.*

Le général a pressé sa fille dans ses bras, puis il se hâte de partir avec Gustave, qui regarde sa bien-aimée tant qu'il peut l'apercevoir.

Les deux femmes restent seules et tristes dans la maison de campagne.

Moulinard s'est hâté de prendre congé; il est parti avec Taquinet, qui a fort bien occupé son temps à l'office, et qui, soit que le vin ou son prochain voyage lui monte la tête, a l'air encore plus goguenard avec son patron, auquel il répète tout le long du chemin :

— C'est un fameux client que le général, n'est-ce pas, patron?... seulement une douzaine comme ça, et vous vous arrondiriez presque autant que je le suis en ce moment... J'ai deux bosses..., parole d'honneur, j'en ai deux, comme polichinelle !... Ah ! dame, j'ai mangé comme cela ne m'était jamais arrivé chez vous.

Le notaire laisse dire son clerc, il ne lui répond rien, car il semble extrêmement préoccupé.

V.

ROUTE DE SAINT-MANDÉ A PARIS.

Le notaire et son clerc s'en revenaient de Saint-Mandé à pied; à la vérité, vous voudrez bien remarquer qu'à l'époque où se passent les faits que nous vous raeontons, les omnibus, cette invention si bonne pour nos jambes et si malheureuse pour les cordonniers, les omnibus, disons-nous, n'étaient point encore connus à Paris et dans la banlieue, et on ne pouvait pas se donner le plaisir, moyennant des correspondances, de faire à peu près deux lieues pour six sous.

Mais en revanche, les coucous brillaient du plus vif éclat, les coucous qui n'avaient pas encore été détrônés par cette multitude de locomotives et de chemins de fer qui réduisent la distance à l'état d'illusion, les coucous étaient en pleine activité à Vincennes et à Saint-Mandé comme dans tous les environs de Paris, et s'il fallait donner un peu plus de six sous pour revenir en voiture dans la capitale, le prix n'était cependant pas tellement élevé qu'un notaire ne pût point faire à son clerc la galanterie d'une place en *lapin*.

Cependant M. Moulinard n'avait pas même jeté un regard sur les véhicules rassemblés sur la place, il avait été sourd aux cris des cochers, dont quelques-uns... cela n'était point rare alors, allaient jusqu'à appréhender au corps les modestes piétons, et, les enlevant à la force du poignet, les jetaient à tête ou pile sur les banquettes de leur cabriolet en leur répétant pendant trois quarts d'heure :

— Nous partons, mon bourgeois, nous partons tout de suite.

— Paris ! Paris ! Paris ! v'là que nous roulons !...

— Paris ! Paris ! Paris ! encore un lapin et nous sommes complets !...

— Ne bougez donc pas, bourgeois, puisqu'il ne nous faut plus que des lapins !

Taquinet, qui était déjà fatigué d'être venu à pied, avait espéré que son patron le ferait revenir en coucou. Aussi dans un moment d'humeur, en s'apercevant que le notaire passait raide devant chaque voiture, sans même répondre aux cochers qui leur proposaient des places, le petit bossu, se dirigeant à dessein du côté d'un groupe de conducteurs, s'était laissé saisir et presque enlever par eux. L'un le tenait par son bras, l'autre par le pan de son habit, un troisième le soulevait par sa bosse, et Taquinet se laissait tirailler, en criant à tue-tête :

— Monsieur Moulinard, n'allez donc pas si vite... Ils sont capables de me mettre dans leurs coucous... Ils ne veulent pas me lâcher... Ils nous ramèneraient tous les deux pour vingt-quatre sous !... ce n'est pas cher... Écoutez donc un peu leurs propositions... Je ne peux pas me dépêtrer de leurs

En attendant soyez calme, voici le reçu du général.

Mais le notaire n'écoutait rien et continuait sa marche d'un pas pressé, sans même tourner la tête vers son clerc ; force avait été à celui-ci, qui ne voulait pas non plus dépenser douze sous pour le service de l'étude, de se faire déposer à terre par les cochers de coucous et de se décider à suivre le notaire.

Mais Taquinet, furieux contre M. Moulinard, marronnait, murmurait, bougonnait tout le long du chemin, et les mots de *custre*, de *ladre*, de *fesse-Mathieu*, s'échappaient de sa bouche avec assez de force pour parvenir aux oreilles de Moulinard, si celui-ci n'avait pas été entièrement absorbé par l'idée qu'il avait sur les trois cent mille francs du général.

Le précieux bon sur la caisse d'escompte, enfermé dans un petit vieux portefeuille de cuir, dont on ne pouvait plus deviner la couleur, avait été placé par le notaire dans la poche gauche de sa culotte (on portait alors des culottes, ce qui n'était nullement désagréables pour les hommes qui avaient la jambe bien faite). Mais pour plus de sûreté, et de crainte sans doute que le bienheureux portefeuille ne vint à sortir de la poche, qui était cependant très-profonde, Moulinard avait sa main gauche dans cette même poche, où elle caressait et pressait constamment le dépôt qu'on lui avait confié.

Et il fallait malgré cela que des pensées bien profondes occupassent l'esprit du notaire, car souvent, au beau milieu de la route,

s'arrêtait en faisant un mouvement d'effroi ; probablement sa main gauche, habituée au contact du portefeuille, ne le sentait plus, alors Moulinard regardait de tous côtés en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! est-ce que je l'aurais perdu ?...

Puis il se tâtait de son autre main, et ce n'était qu'en faisant agir la gauche qu'il s'apercevait enfin que celle-ci tenait toujours le trésor.

Alors le calme, la satisfaction reparaissaient sur la physionomie hypocrite de ce monsieur, qui se remettait en marche en murmurant :

— Trois cent mille francs.... trois cent mille francs... Et nous n'étions que nous deux,... et il n'a pas voulu de reçu,... et on vient de l'arrêter,... et on ne sait pas ce qui peut lui arriver . Le premier Consul ne plaisante pas... Avec lui, on est jugé promptement... Hum ! trois cent mille francs !

Taquinet, qui s'était décidé à suivre son patron et avait inutilement essayé d'entamer la conversation, observait attentivement Moulinard, en se disant :

— Il est bigrement préoccupé... il ne fait pas plus attention à moi que si j'étais un chien. C'est-à-dire que si j'étais un chien, il s'en occuperait davantage... il aurait peur de me perdre.... Je lui parle et je suis sûr qu'il ne m'entend pas... Je parie que je lui dis des sottises et qu'il ne se retourne pas... On dirait parfois qu'il a des crispations... et sa main gauche qui est collée dans son gousset... à la troisième capucine ;... il ne l'ôterait pas de là pour un empire... Il faut que j'essaye de le distraire.

Et le petit bossu, après avoir toussé deux ou trois fois et fait plusieurs pas en sautillant pour être tout près du notaire, lui dit en continuant d'allonger ses enjambées, afin d'aller aussi vite que son patron :

— Dites donc, monsieur Moulinard, savez-vous que vous marchez d'une vitesse... nom d'un petit bonhomme ! si la rate ne vous gonfle pas, c'est que vous êtes dérate apparemment... Vous savez qu'il y a des gens qui sont dératés ; je ne me suis jamais expliqué comment on pouvait se débarrasser de cette partie de notre individu. Je ne sais pas si vous vous apercevez que pour vous suivre je suis obligé de danser la sauteuse... et depuis Saint-Mandé jusqu'à Paris, si vous m'obligez à sauter toujours, ça sera un exercice bien fatigant... Je sais bien que cela me fera digérer plus facilement.... et je viens de me livrer à un mouvement de mâchoires inouï, quand on a l'honneur de vivre dans votre étude... Ah ! je n'en puis plus, parole d'honneur... Si vous ne ralentissez pas votre marche, je ne pourrai jamais vous suivre ;... je suis susceptible de crever.

Le notaire continue de marcher aussi vite sans répondre une seule parole au petit bossu.

Taquinet s'arrête un moment pour souffler.

Quand il veut se remettre en route pour rattraper Moulinard, celui-ci est déjà fort loin de lui. Alors, au moment de se décider à courir, Taquinet réfléchit et se dit :

— Pardieu ! je suis bien bête... et, vraiment, cela m'étonne, parce que ce n'est pas mon habitude... Pourquoi diable irais-je me donner une fluxion de poitrine en essayant de suivre ce grand vilain cerf, qui s'en va là-bas comme s'il avait une meute à ses trousses, et qui ne daigne pas seulement répondre à ce que je lui dis ? Il paraît alors que cela lui est assez égal que je le suive... Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, laissons-le aller..., ne le suivons pas... Après tout, qu'ai-je besoin de me gêner, je pars après-demain pour l'Allemagne... Au diable l'étude, le travail, les écritures ;... je vais me donner de l'air,... de la liberté... Ah ! c'est si bon, la liberté !... surtout quand elle ne règne pas ! car lorsqu'elle régnait, ah ! fichtre, elle traitait ses sujets comme des nègres... Mais je parle, moi, de cette véritable liberté que peut goûter un honnête homme ; de cette liberté qui ne verse pas le sang, qui ne commande pas le meurtre, le vol, le sacrilège ;... qui ne dresse pas des échafauds, qui ne fait pas des listes de proscription, qui ne force pas les gens sages à gémir et l'innocence à trembler.

— Tiens ! voilà que je fais des phrases... et que je m'écarte de ma première idée... Moulinard s'en va toujours... c'est-à-dire que je ne le vois plus... bon voyage... Pardieu !... je vais profiter du temps qui me reste, et, avant de partir pour l'Allemagne... où je vais essayer de trouver une femme qui veuille de moi... j'ai bien envie d'aller dire adieu à celle... à celle...

Ici, le petit bossu devient sérieux, triste même ; un gros soupir s'échappe de sa poitrine ; il tire de sa poche son mouchoir à carreaux rouges et se mouche à plusieurs reprises, en disant :

— J'aurai beau faire ! je penserai toujours à cette femme-là !... Les plus belles Allemandes, les plus beaux plats de choucroute ne me la feront pas oublier... Il y a des gens qui se figurent que parce qu'on a une protubérance sur le dos, cela doit empêcher de ressentir les atteintes de l'amour... ça n'empêche rien du tout... au contraire... on aime d'autant plus fort... qu'on aime tout seul. O mademoiselle Claquette !... vous avez été bien dure à mon égard ;... vous n'avez jamais eu pitié de mes souffrances... J'ai même dans l'idée que vous vous êtes moquée de moi, et tout cela ne m'empêche pas de tressaillir toujours à votre souvenir... et de sentir mon cœur faire des soubresauts comme s'il voulait me quitter pour aller se glisser sous n'importe quoi de ce qui vous touche... Ma foi, c'est décidé, je vais aller lui faire mes adieux, lui annoncer que je pars pour l'Allemagne,... que je vais m'y marier... Si cela pouvait lui faire de l'effet, à cette divine Claquette... Que sait-on ? les femmes sont essentiellement capricieuses, et quand elles voient qu'on ne veut plus d'elles, c'est alors qu'elles ont envie de nous... Me voici dans le faubourg Saint-Antoine.. Cette femme adorée demeure rue Saint-Paul, cela ne me dérangera pas beaucoup... D'ailleurs, quand même ça me dérangerait, j'irais tout de même, le Moulinard dira ce qu'il voudra... Mais il ne pense pas à moi, il est trop occupé de ce qu'il a dans sa poche... Que diable peut-il donc avoir de si précieux dans sa poche ?...

Enchanté de son idée, et déjà tout ému en songeant qu'il va revoir l'objet de ses amours, Taquinet double le pas, ou plutôt il sautille tout le long de la route comme s'il enjambait continuellement des ruisseaux. Arrivé sur la place de la Bastille, comme son émotion ne faisait que croître et que la manière dont il avait descendu le faubourg Saint-Antoine n'était pas faite pour le calmer, le petit bossu se décide à prendre quelque chose pour se remettre, se rafraîchir et se donner du courage.

Après y avoir quelque temps réfléchi, Taquinet se décide pour un verre de coco qu'il avale tout d'un trait.

Ceci nous prouve que sous le consulat cette boisson bénigne et peu coûteuse était déjà connue. Que de choses ont passé !... et le coco est resté.

VI.

LES AMOURS DE TAQUINET.

Dans une assez vilaine maison de la rue Saint-Paul, où l'on pénétrait par une allée sombre, ornée de trappes, ouvrant sur un escalier qui descendait à la cave, construction fort commune autrefois et qui ne faisait point honneur aux architectes, car elle exposait à chaque instant les personnes qui se hasardaient dans l'allée à dégringoler dans les caves, lorsque la trappe n'était point fermée, ce qui devait arriver chaque fois qu'un des locataires allait chercher du vin.

Dans cette maison, logeait au quatrième au-dessus le deux entresols, qu'on s'obstinait à ne point regarder comme des étages, mademoiselle Claquette Tortillon, celle qui avait ensorcelé le clerc de M. Moulinard.

Et cependant mademoiselle Claquette n'était point un modèle de grâces et d'attraits ; bien loin de là, c'était une grosse fille, grande, mais lourde, tout en hanches et en gorge : de ce côté elle était amplement dotée par la nature ; sa peau n'était point blanche, sa bouche n'était pas petite, ses yeux n'étaient pas grands ; à la vérité, ils étaient très-noirs et brillaient comme ceux d'une souris ; son nez retroussé d'une façon audacieuse était toujours au vent, et semblait disposé à flairer les moindres paroles comme les plus légères odeurs ; des cheveux noirs, crépus, gras, et toujours fort mal peignés, surmontaient cette figure originale, que bien des gens se permettaient de trouver laide, mais que plus généralement on s'accordait à trouver drôle, parce qu'en effet il y avait dans la physionomie de mademoiselle Claquette quelque chose de hardi, de moqueur et de badin, qui pouvait se définir ainsi :

Mademoiselle Tortillon avait atteint son cinquième lustre, ce n'était donc plus une adolescente ; elle était encore fille, sans avoir cependant la réputation d'une rosière ; on s'était même permis de faire quelques cancans sur le compte de sa vertu ; la vertu d'une femme est chose si fragile ; il ne faut, dit-on, qu'un souffle pour la ternir, et il paraît qu'on avait considérablement souffle sur celle de mademoiselle Claquette.

Cette personne intéressante était culottière de son état; elle travaillait pour le bourgeois, mais plus ordinairement pour le militaire, car à cette époque le militaire, qui n'était pas un moment en repos, devait user ses pantalons plus vite que les bourgeois; c'est probablement pour cela que l'on rencontrait souvent chez la grosse Claquette des uniformes de tous les régiments, de tous les corps d'armée; le sous-officier ou le modeste tourlourou venait se faire repriser, rapiécer par mademoiselle Claquette, qui excellait, disait-on, à recoudre les boutons, même dans les endroits les plus difficultueux et sans piquer la doublure.

Vous me demanderez comment un clerc de notaire avait pu avoir besoin d'employer les talents de la culottière. Je m'empresse de vous répondre que le hasard avait formé cette liaison. Vous savez que le hasard fait souvent des choses bien bizarres.

Sous le Consulat, puis sous l'Empire, une grande quantité de jardins, dans lesquels on donnait des fêtes, étaient ouverts aux habitants de Paris, qui n'avaient pas encore perdu entièrement le goût de la verdure et ne préféraient pas, comme aujourd'hui, le macadam au gazon.

Alors *Tivoli*, le premier, le grand, l'élégant Tivoli, situé rue Saint-Lazare et rue de Clichy, donnait au moins deux fêtes par semaine. Alors le jardin *Marbeuf* était ouvert, et ses pantomimes pyrotechniques attiraient les *muscadins* et les *muscadines*, qui frémissaient à la *Chute du Phaéton* ou aux *Forges de Vulcain*. Puis, *Frascati* était dans tout son éclat; sa maison de jeu attirait les étrangers et les heureux du monde; ses glaces captivaient les gourmands et ses bosquets plaisaient aux dames et aux amoureux.

Il y avait aussi l'*Elysée-Bourbon*, ce charmant jardin qui devint depuis le séjour de rois, de princes, et qui semble maintenant voué aux ambassadeurs. L'*Elysée Bourbon* avait la vogue, car il possédait un chef d'orchestre dont les quadrilles étaient fort à la mode: c'était un mulâtre nommé *Julien*; il conduisait son orchestre avec beaucoup de goût et jouait lui-même du violon avec une grande facilité. Bref, Julien fut le *Musard* de l'époque du Consulat; on allait à l'Elysée-Bourbon pour entendre ses contredanses; on en revenait en les fredonnant; les Français ont toujours beaucoup aimé la musique dansante.

Je ne vous citerai pas une foule d'autres jardins... les *Château-Rouge* d'alors, tels que le jardin *Ruggieri*, le *Colisée*, *Idalie*, *Paphos*, etc., etc.!...

Comme nous avons changé d'aspect!...

Des maisons s'élèvent sur presque tous les emplacements témoins de quadrilles si aimés, de valses si entraînantes, et de mille autres jolies choses que je ne vous dirai pas, mais que vous devinerez très-bien... Ah! franchement, les jardins étaient plus agréables pour la vue.

Ce fut à *Paphos*, espèce de bastringue, qui était situé au coin de la rue du Temple et du boulevard, que Taquinet rencontra mademoiselle Claquette.

Paphos était un des plus petits et des plus modestes jardins de l'époque; il n'était pas fréquenté par les classes élégantes, mais il était très-suivi par les grisettes. On n'y tirait point de feux d'artifice, vu l'exiguïté de l'emplacement, mais on y dansait à très-bon marché; enfin, il y avait des bosquets privés de lanternes, ce qui en faisait le charme.

Ce soir-là, Taquinet, qui avait économisé quelques écus *à la vache* (il y avait alors des écus à la vache), Taquinet, cherchant à s'amuser et brûlant du désir de faire une connaissance plus ou moins honnête, était entré à *Paphos*.

Là, il regardait danser et il lorgnait les grisettes, tout aussi bien qu'un homme de cinq pieds six pouces, mieux peut-être, car il y a un proverbe qui dit :

« Dans les petites boîtes, les bons onguents. »

Bientôt Taquinet s'était senti séduit, fasciné; il venait d'apercevoir mademoiselle Claquette, qui dansait avec tout l'abandon d'une culottière.

Dans ce temps-là on ne connaissait pas encore le *cancan* ni la *chahut*, mais il est probable que l'on remplaçait cela par autre chose.

De tout temps les femmes ont su donner à leur danse cette allure qui indique les sentiments dont elles sont animées, et fait comprendre aux hommes dans quelle catégorie elles doivent être rangées.

Taquinet avait peine à se contenir; il suivait tous les mouvements de mademoiselle Tortillon, il ne tenait plus en place, ses pieds rebondissaient sur le sable, il lui semblait que toute sa personne se changeait en ballon.

Après la contredanse était venue la valse, la valse avec toutes ses séductions, ses emportements, ses abandons voluptueux, son rhythme entraînant.

On n'avait pas encore eu l'idée de valser à contre-mesure, ce qui veut dire en *deux temps* quand l'orchestre joue *en trois*. Cette idée-là n'a pu venir que dans une tête bien mal organisée pour la musique! Mais alors on s'attachait, au contraire, à bien marquer les temps et on n'en valsait que mieux.

La grosse Claquette se laissait aller dans les bras, sur l'épaule, sur toute la personne de son danseur avec un abandon qui devait donner une très-bonne opinion de la force de son valseur.

Celui-ci l'entraînait en fendant la foule; rien n'arrêtait le couple tournoyant, et malheur à ceux qui ne l'avaient pas vu venir et restaient sur son passage, ils étaient rudement jetés de côté et quelquefois à terre.

Pendant le commencement de la valse, mademoiselle Claquette avait perdu un petit fichu qui était jeté sur ses épaules, un peu plus tard son bonnet s'était envolé, puis son peigne s'était détaché et avait suivi le bonnet, si bien que les cheveux, agités par le mouvement de la valse, flottaient au gré de la mesure, couvrant parfois le visage de la grosse fille, ou bien aveuglant son valseur: enfin, après le peigne une jarretière s'était aussi détachée, et le bas était descendu sur le talon de la valseuse; rien de tout cela n'avait arrêté le couple intrépide et si l'orchestre n'eût cessé de jouer, on ne sait pas ce que mademoiselle Claquette aurait encore perdu et comment elle aurait achevé sa valse.

Taquinet avait été témoin de tout cela. Il avait continuellement couru sur les traces des valseurs, recevant des coups de poing de l'un, de coups de coude de l'autre, souvent même attrapant des coups de pied, mais rien ne l'avait arrêté, car il ne pouvait se lasser de voir valser Claquette, et, de plus, il ramassait avec soin tout ce qu'elle perdait en tournoyant.

Si bien que, la valse terminée, mademoiselle Claquette Tortillon, qui venait d'aller avec trois de ses amies s'asseoir devant une bouteille de bière et une corbeille d'échaudés, fut fort étonnée en voyant s'arrêter devant elle un petit bossu qui la saluait jusqu'à terre... il n'avait pas besoin de se courber beaucoup pour cela, en lui disant :

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous rapporter différents objets que vous avez perdus tout à l'heure en valsant, et que j'ai été assez heureux pour ramasser.

Au lieu de commencer par remercier celui qui lui rendait ce bon office, la jeune culottière, ayant envisagé Taquinet et promené son regard moqueur sur toute la personne du clerc de notaire, se mit à partir d'un éclat de rire fort mévil, et ses trois compagnes, joyeuses grisettes de son quartier, l'une chamareuse, l'autre brunisseuse et la dernière polisseuse, firent chorus avec elle, en toisant aussi Taquinet.

Mais le petit bossu avait l'esprit mieux fait que sa personne; d'ailleurs il était éperdument amoureux, et on pardonne tout, ou du moins presque tout, à la personne qui nous plaît. Les plus grosses sottises qu'elle débite nous semblent quelquefois être des mots spirituels, ce qui prouve que l'amour nous rend tout aussi sourds qu'aveugles; ce petit bien nous gratifie d'une foule d'infirmités.

Au lieu de se fâcher, Taquinet se mit donc à rire avec ces demoiselles, en murmurant :

— Vous me trouvez plaisant, hein? Je gage que c'est mon aspect qui vous fait rire..... Eh bien! parole d'honneur, je n'en fais jamais d'autre .. Je porte la gaieté avec moi, sur mon dos; c'est un bagage que ne me quitte pas, ça me suit partout, et c'est très-flatteur... sans que ça paraisse... c'est-à-dire quoique ça paraisse... chi! chi! en!... Faire rire les dames, les jeunes filles, c'est si gentil,. Aussi, vous me chérirez, si vous voulez, mais on m'offrirait cent mille francs de ma bosse que je ne la donnerais pas... non, mesdemoiselles, je sens qu'il me serait impossible de m'en séparer.

Ce langage mit fin aux rires des grisettes; on ne se moque plus de quelqu'un qui se tourne lui-même en ridicule.

Claquette prit tout ce que lui présentait Taquinet, en s'écriant :

— Comment, j'avais perdu tout cela!

— Oui, mademoiselle; est-ce que vous ne vous en étiez pas aperçue?

— Du bonnet seulement, mais pas du reste... j'avais envie d'aller chercher dans le bal, mais ces demoiselles me disaient: A quoi bon! on aura trempé sur ton bonnet, il ne doit plus être mettable.

— On n'a trempé sur rien, mademoiselle; j'ai été assez heureux pour ramasser chaque objet au moment même où il venait de tomber...

— Vous valsiez donc à côté de moi?

— Non, je ne valsais pas... mais je vous suivais des yeux et même des jambes... Vous avez tant de grâces... vous valsez si bien... si légèrement.

— Vous trouvez : ce n'est pas ce que mon valseur m'a dit, ce pétrasli... Il prétend que je suis lourde; et, quand nous avons eu fini, il s'est écrié : Bien, quel tirage! j'ai la saignée sans connaissance... Il me semble pourtant que j'avais joliment jeté mon lest en route... un bonnet, un fichu, un peigne...

—Et une jarretière, dit Taquinet en tirant de dessous son habit cet objet qu'il avait gardé pour le dernier et qu'il considérait d'un œil de convoitise.

— Tiens! une jarretière aussi... c'est pourtant vrai... je sens à présent que j'ai un bas sur les talons, et dans le feu de la valse je ne m'en étais pas aperçue... Oh! c'est qu'alors on est tellement échauffée... Voyez-vous, quand je valse, on me donnerait un lavement que je ne le sentirais pas...

— Il me semble, dit la chamareuse, que ce serait alors tout aussi difficile à donner qu'à recevoir...

— C'est un essai qu'il faudra faire un soir entre amies, en mangeant des marrons et du cidre.

— Eh bien! mon petit bel homme, donnez-moi donc cette jarretière que vous regardez comme si c'était un vrai rubis.

— Ah! mademoiselle, je la contemple avec amour, en effet... car elle est bien heureuse cette jarretière... Quand je songe à ce qu'elle presse... à ce qu'elle entoure...

— Oh! voyez donc comme ce monsieur se monte... Parbleu! elle entoure ma jambe, et voilà tout.

— Et n'est-ce donc pas assez que votre jambe !..... Fortunée jarretière!.. La placez-vous au-dessus ou au-dessous du genou?

— Au-dessus, si vous voulez bien le permettre... Par exemple, il n'y a que les Lapones qui jarretent au-dessous.

— Au-dessus!... Ah! elle triple de valeur alors... et si vous me permettiez de la rattacher moi-même...

— As-tu fini, Biribi!... Comment! vous avez de ces idées-là, monsieur!

— J'en ai une foule d'autres, mademoiselle. Et, d'abord, permettez-moi de vous dire que, lorsqu'on vient de valser et de s'échauffer comme vous venez de le faire, c'est fort imprudent de boire de la bière... c'est du punch qu'il vous faut.

— Mais cela me sourirait assez... nous l'aimons beaucoup, n'est-ce pas, mesdemoiselles?...

— Certainement... Et si monsieur veut nous en offrir, nous daignerons l'accepter.

— Vous comblez mes désirs, mesdemoiselles!... Du punch! garçon... ici, un bol de punch au rhum, et que ça flambe!...

Les jeunes filles se regardent d'un air étonné; mais on s'empresse de faire une place à Taquinet, qui s'asseoit à côté de Claquette, en s'écriant:

— Suis-je heureux de tomber comme cela sur un *quatorze* de dames... hein! Mesdemoiselles, j'espère que j'ai de la chance.

— Quatorze! dit la polisseuse en ouvrant de gros yeux bêtes..., mais vous vous trompez, monsieur, nous ne sommes que quatre.

— Je vois que mademoiselle ne joue point au piquet, dit Taquinet en souriant.

— Non, monsieur, je ne joue qu'au jeu d'oie.

— J'aurais dû le deviner.

— Moi, j'ai compris, dit la chamareuse, Dieu merci, je connais les cartes; chez ma mère, qui est portière, on joue au piquet toute la journée... quelquefois même toute la nuit. C'est une passion de mes parents... Leur loge est le rendez-vous de toutes les joueuses du quartier; on y vient même de très-loin pour jouer; c'est un petit tripot!... on fait jouer jusqu'au *faquetteur*, quand il apporte des lettres...

Le punch interrompt le bavardage de la chamareuse. Taquinet emplit les verres des grisettes, et celles-ci avalent la liqueur flamboyante comme si c'était de l'eau sucrée. Le petit bossu ne veut rien négliger pour se mettre dans les bonnes grâces de Claquette; il demande des biscuits, des macarons; il pousse à la consommation, et il a affaire à des personnes qui ne font point de façon pour accepter.

Mais tout en versant du punch à Claquette, Taquinet a entamé la conversation. Il connaît le nom, l'état et l'adresse de la jeune fille, et il lui a déjà demandé la permission de lui porter une culotte dont le client a un besoin urgent de réparation. Cette permission lui a été octroyée sans la moindre difficulté, et le petit bossu nage dans un océan de délices, pendant que ces demoiselles se bourrent de macarons et s'humectent de punch.

Bientôt l'orchestre fait entendre le prélude d'une valse.

—J'ai bien envie de la pincer, dit Claquette en quittant la table, je me sens en train de tourner à perpétuité... Ce punch ferait valser une borne.

— Ah! mademoiselle! s'écria Taquinet en courant après la grosse culottière, de grâce, permettez-moi de valser avec vous...

— Comment! est-ce que vous savez valser, répond Claquette en toisant le petit homme.

— Je n'ai pas encore essayé, mais je suis certain que j'irai; je me sens les plus heureuses dispositions.

— Prenez garde, c'est que j'aime à aller vite.

— J'irai comme le vent.

— Je ne me repose jamais.

— J'en ferai autant que vous.

— Et si cela vous étourdit?

— Je n'en tournerai que mieux.

— Vous le voulez...

— Je vous en supplie.

— Lançons-nous...

Et voilà Claquette et Taquinet qui se dirigent vers l'enceinte du bal.

L'orchestre jouait.

La culottière passe ses deux bras autour de son valseur; mais, comme il était beaucoup plus petit qu'elle, elle ne rencontre que la tête du clerc de notaire; c'est donc à cela qu'elle est obligée de s'accrocher; si bien que le nez et tout le visage de Taquinet disparaissaient entre les deux seins de sa valseuse; et, que de son côté, au lieu de tenir Claquette par les épaules, ses deux mains entouraient d'autres points d'appuis, très en relief, mais que l'on n'a pas l'habitude de palper en valsant.

Tout cela n'était nullement désagréable au petit bossu, mais paraissait passablement indécent aux personnes qui regardaient valser.

Taquinet ne faisait aucune attention aux murmures qui éclataient sur son passage; il était persuadé qu'ils étaient causés par l'admiration; car il valsait avec une intrépidité qui le surprenait lui-même.

Grâce au punch qu'elle avait bu, Claquette soutenait son valseur par la tête assez solidement pour qu'il ne pût lui échapper.

Mais tout à coup, un gendarme arrête le couple valsant en disant assez brutalement à Taquinet :

— Aurez-vous bientôt fini de tenir madame comme cela... Qu'est-ce que c'est que cette manière de valser...

— Quoi donc, gendarme... qu'est-ce qu'il y a... Est-ce que nous ne valsons pas comme tout le monde?

— Non, monsieur... vous fourrez votre nez dans la gorge de madame; vous avez l'air de teter en valsant... ça ne se fait pas.

— Mais, gendarme, où diable voulez-vous que je fourre mon nez... à moins que je ne valse avec mademoiselle en lui tournant le dos... ce n'est pas ma faute si ma figure n'arrive pas plus haut.

— Ça ne me regarde pas... et puis au lieu de mettre vos mains sur les épaules de votre valseuse, vous les appuyez beaucoup plus bas... c'est du joli...

— Mais je ne suis pas assez grand pour atteindre aux épaules de mademoiselle... il faut bien que je la tienne par autre chose...

— Quand on est bâti comme vous, on choisit une petite valseuse.

— Merci! j'aime les belles femmes, moi... Voyons, mon bon gendarme! laissez-moi profiter des avantages de ma taille.

— Non pas, mettez votre tête plus haut et tenez madame par les épaules, sinon je vous défends de valser...

— Mais nom d'un nom... je ne peux pas... à moins que mademoiselle ne se baisse... C'est vexatoire! c'est arbitraire cela.. Empêcher un homme de valser parce qu'il n'a pas cinq pieds... si c'est pour cela qu'on a détruit la Bastille, ce n'était pas la peine!...

Pendant que le petit bossu se dispute avec le gendarme, Claquette Tortillon a accepté l'invitation d'un autre valseur, et il y a déjà longtemps qu'elle valse, lorsque le gendarme dit en riant à Taquinet que sa danseuse ne l'a pas attendu et qu'elle a pris le bon parti.

Le petit clerc est furieux, il est réduit à courir de nouveau après l'objet qui le séduit, mais cette fois Claquette ne laisse rien tomber.

Après la valse, Taquinet paye encore des rafraîchissements aux quatre grisettes, puis enfin l'heure de la retraite étant venue et la pluie commençant à tomber, il offre un fiacre qui est accepté. Mais ces demoiselles étaient chacune douée d'un assez bel embonpoint, si bien que lorsqu'elles sont assises dans le fiacre et que Taquinet se dispose à y monter, Claquette lui dit :

— Mais où donc voulez-vous vous mettre ? il n'y a plus de place...

— Ah ! mademoiselle, en vous serrant un peu... je ne suis pas bien gros...

— Oh ! nous ne pouvons pas nous serrer... nous étouffons déjà...

— Alors, j'ai envie de m'étendre à vos pieds.

— Par exemple ! nous ne le souffrirons pas... nous pourrions marcher sur vous...

— Ça m'est égal.

— Non, non... vous verriez nos mollets.

— Ça me fera plaisir...

— Mais nous ne voulons pas vous les montrer... et puis au milieu de nous quatre vous auriez l'air du... vous savez... quand on joue aux quatre coins...

— Mais sapristi, mesdemoiselles, il faut pourtant que je me mette quelque part.

— Montez derrière... vous y serez très-bien.

— Derrière... Ah ! vous trouvez que j'y serai bien... mais c'est qu'il pleut très-fort.

— Qu'est-ce que cela fait quand on va en voiture ?

— Cela fait beaucoup quand on va derrière... Enfin... puisque vous n'avez pas de place...

Et le pauvre Taquinet avait consenti à monter derrière le fiacre. Nouvelle manière de reconduire sa conquête, et qui probablement n'aura pas eu beaucoup d'imitateurs.

A la suite de cette soirée mémorable, on conçoit que le petit bossu avait été reçu chez mademoiselle Claquette Tortillon.

Mais malgré tous ses efforts pour lui plaire, malgré les petits cadeaux qu'il lui faisait et toutes les privations qu'il s'imposait pour faire le galant près de la grosse culottière, Taquinet n'avait jamais été mieux traité que le soir où il avait reconduit Claquette en fiacre.

La grisette acceptait ses présents, ensuite elle lui riait au nez ; elle se moquait de lui, quand il poussait de gros soupirs ; elle lui faisait des grimaces quand il lui parlait de son amour et, pour unique remède à sa flamme, lui conseillait de se faire descendre dans un puits.

Un jour cependant, le petit bossu avait trouvé la jeune fille toute triste et les yeux gros de larmes ; il lui avait demandé la cause de son chagrin, et Claquette avait répondu en sanglotant :

— C'est que mon cousin est de la conscription et il va partir, vu qu'il n'a pas de quoi s'acheter un remplaçant.

— Et cela vous désole ?

— Oh oui !...

— Et si quelqu'un se dévouait et partait à la place de votre cousin, s'écriez-vous alors ce quelqu'un-là ?

— Je l'adorerais.

— Séchez vos larmes, votre cousin ne partira pas.

— Comment ?

— Je vous dis qu'il ne partira pas.

Aussitôt Taquinet avait quitté Claquette, et dans son délire amoureux, il avait couru à sa mairie et s'était offert pour remplacer le jeune cousin de la culottière. Mais on avait eu l'incivilité de rire au nez du petit bossu et de le mettre à la porte des bureaux. Si bien que le cousin de la jeune fille était parti, et qu'en revoyant Taquinet, Claquette, furieuse, lui avait aussi fermé sa porte, en lui disant :

— Vous êtes un menteur, vous m'aviez dit que mon cousin ne partirait pas ; vous m'avez attrapée, je ne veux plus vous voir.

Vainement Taquinet avait crié à la grisette :

— Ce n'est pas ma faute... Il n'a pas voulu m'accepter... moi parmi les tambours... On me défend de servir ma patrie... c'est une infamie... c'était bien la peine de détruire la Bastille !

Claquette n'avait rien voulu entendre et Taquinet s'en était retourné à son étude en pleurant comme une biche.

Mais plusieurs années s'étaient écoulées depuis ces événements lorsqu'en revenant de Saint-Mandé, il avait pris envie à Taquinet d'aller dire adieu à la culottière avant de partir pour le pays de la choucroute.

VII

COMMENT ON GUÉRIT DE L'AMOUR.

Avec le temps, Claquette Tortillon s'était consolée du départ de son cousin... les femmes se consolent toujours, les hommes aussi ; ils ont parfaitement raison les uns et les autres.

D'ailleurs la constance n'était pas la principale vertu de la culottière ; après le cousin qu'elle aimait tant, elle avait adoré un dragon, puis un cuirassier, puis un lancier, puis un hussard, puis un tirailleur, le tout sans préjudice de quelques petites passions bourgeoises, mais celles-là ne comptaient pas ; Claquette ne notait sur ses tablettes que les militaires.

La journée était avancée, et la grosse fille épluchait des pommes de terre pour son dîner, lorsque la porte de sa chambre s'entr'ouvrit, et qu'une voix stridente, aiguë, fit entendre ces mots :

— Peut-on entrer sans indiscrétion ?

Le son de cette voix frappe la grisette qui répond sans quitter ses pommes de terre.

— Mais, certainement que l'on peut entrer... Tiens... pas possible. Comment, c'est vous, monsieur Taquinet !

Le petit bossu s'avance tout ému et salue la culottière en répondant :

— Oui, mademoiselle, c'est moi... vous ne m'attendiez guère, hein ?

— Ma foi non !... depuis si longtemps que l'on n'a pas entendu parler de vous ! je vous croyais mort et enterré pour le moins.

— Pour le moins, bigre... qu'est-ce que vous voudriez donc qu'il m'arrivât de plus !

— Dame ! est-ce que je sais...

— Non, mademoiselle, je ne suis pas mort... je me porte même comme un petit ange... Quant à vous, je ne vous demande pas de vos nouvelles... vous êtes toujours jolie, ravissante, séduisante, appétissante... vous êtes engraissée.

— Mais non... mais j'espère bien que non... Ne me dites pas cela, vous me désoleriez... j'ai une peur horrible de devenir énorme !

— Non, je me trompais... vous avez maigri, au contraire... vous êtes plus mince.

— Hom ! rajoleur... qu'êtes-vous donc devenu depuis tant d'années ?

— Eh ! mon Dieu, belle Claquette, j'ai continué de *grossoyer !* noircir du papier !... de faire des rôles...

— Vous faites des pièces de comédie ?

— Non ; les rôles que j'écris sont beaucoup moins amusants ! ..

— Et pourquoi avez-vous été tout ce temps sans venir me voir ?

Ici Taquinet devient rouge comme une écrevisse... cuite... car les écrevisses n'ont pas l'habitude d'être rouges avant, et il répond, avec une émotion qui menace de tourner à l'inondation :

— Ah ! mademoiselle... comment pouvez-vous me dire cela... quand

c'est vous qui m'avez mis à la porte..... qui m'avez défendu de reparaître chez vous...

— Ah! bah!... vous croyez!... Ces choses-là on les dit quand on est en colère!... mais au bout de quelques semaines on n'y pense plus!...

— Quoi!... vraiment... vous ne m'en voulez donc plus?

— Moi! je ne me souviens pas même pourquoi je m'étais fâchée.....

— C'était à cause de votre cousin, que j'avais voulu remplacer...

— Ah! oui... Ma foi, vous auriez eu bien tort de le remplacer... il est maintenant officier... et l'uniforme lui va si bien... tandis que vous... il aurait fallu trop vous serrer dans votre habit...

Et mademoiselle Claquette se met à rire. Taquinet se redresse le plus qu'il peut, et s'empresse de dire :

— Je viens vous faire mes adieux, belle culottière, et vous demander si vous avez quelques commissions à me donner pour l'Allemagne.

— Tiens! vous partez pour l'Allemagne?

— Oui, mademoiselle.

— Qu'allez-vous donc faire par là?

— Mais... je vais me marier très-probablement.

La grosse fille laisse encore échapper un sourire moqueur, en murmurant :

— Est-ce que les Allemandes vous ont choisi, ou si c'est au hasard qu'elles vous prennent? C'est que, franchement, si elles ne sont pas prévenues, vous allez leur donner un drôle d'échantillon des Français!

Taquinet tâche de rire aussi en répondant :

— Mademoiselle, les Allemandes ont assez vu de Français bien bâtis et jolis garçons, ou m'envoie près d'elles, parce que ça les changera. On dit que les bossus sont rares par là. Que sait-on, je vais peut-être y faire une foule de conquêtes... mais, quant à moi, je ne crois pas que l'on puisse me subjuguer... vous m'avez rendu trop difficile, belle Tortillon.

— Vous m'aimez donc toujours?

— Hélas oui...

— Comment, ça ne vous est point passé?

— Au contraire, je vous aime comme chez *Nicolet*...

— Et pourtant vous allez vous marier en Allemagne, petit monstre.

L'épithète de *petit monstre* rend Taquinet radieux.

Il court, il saute dans la chambre, il finit par renverser le poêlon où sont les pommes de terre.

— Vous faites de belles choses, dit Claquette. Vous renversez mon dîner!

— C'est votre dîner, cela... des pommes de terre...

— Mais oui... Oh! je ne nage pas dans les truffes, moi.

— Fi donc! des pommes de terre... ce n'est pas digne de votre palais.

— Il est joli, mon palais... il ressemble bien à une mansarde.

— J'ai voulu dire de votre bouche. Voyons, charmante culottière, permettez-moi d'aller chercher un pâté... une langue fourrée... des biscuits, du vin d'Ai et accordez-moi la faveur de partager ce repas avec vous.

— Tiens! mais cela me va beaucoup.

— Vous acceptez?

J'accepte tout.

— Et nous dînerons ensemble?

— Comme de raison!

— Oh! je me sens haut de six pieds... je cours aux provisions.

— Et moi je vais mettre le couvert.

Taquinet est ivre de joie.

Il ne songe plus à son départ pour l'Allemagne; un regard de Claquette lui a fait oublier tous ses projets.

Il pense qu'il va dîner en tête-à-tête avec elle; peut-être pense-t-il encore bien autre chose; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fait emplette d'un fort beau pâté, d'une belle langue, de plusieurs plats de dessert, d'une bouteille de Champagne, et qu'il revient chez la culottière chargé comme un mulet, mais amoureux comme un âne au printemps.

Le couvert n'était pas encore mis, mais mademoiselle Claquette avait donné des soins à sa toilette; elle avait mis un fichu très-dégagé et un bonnet fort provoquant, et elle arrangeait ses cheveux en tire-bouchon, lorsque son convive revient.

Taquinet est flatté de voir que pour lui on a fait des frais de toilette, car il ne doute pas un moment que ce ne soit à son intention que l'on se soit fait de si beaux tirebouchons, et il s'écrie:

— Qu'avez-vous besoin de vous parer, ô délicieuse Claquette!... *L'art n'est point fait pour vous... tu n'en as pas besoin!...*

— Qu'est-ce que c'est? je crois que vous me tutoyez!

— C'est dans le vers.

— Tâchez de prendre un autre verre alors...

— Et ce couvert... ce couvert...

— Minute!... la foire n'est pas sur le pont!...

Et la culottière continuait de se bichonner, et Taquinet se disait :

— C'est pour moi qu'elle est si coquette! décidément elle veut me plaire... je crois que ce soir je serai un gueusard bien heureux... sapristi, l'Allemagne pourrait bien être enfoncée!

Enfin Claquette se décide à quitter son miroir.

Elle met le couvert, mais en flânant et sans se presser; il semble qu'elle veuille gagner du temps.

Cependant tout est prêt enfin, et Taquinet, qui meurt de faim, conduit sa belle à la table et se dispose à entamer le pâté, lorsque des coups violents retentissent à la porte.

— Ah! mon Dieu, si c'était lui! dit Claquette en se donnant un air effaré.

— Qui lui? demande le petit bossu avec inquiétude.

— Eh mais... pardine... lui... mon mari.

— Comment, vous avez un mari à présent!...

— Tiens! pourquoi pas?

— Et vous ne m'en aviez pas parlé, ingrate!

— Je l'avais oublié...

— Qu'est-ce qu'il fait?

— C'est un dragon.

— Un dragon!... fichtre, si j'avais su cela, je ne vous aurais pas offert de dîner chez vous...

— Il était en mission... il ne devait revenir que dans deux jours... mais il frappe plus fort... c'est que s'il vous trouvait... il est très-jaloux et fort méchant, il commencerait par vous sabrer.

— Je ne veux pas être sabré...

— Alors, cachez-vous...

— Comme c'est agréable, au moment de dîner... mais où me cacher?

Claquette montre au petit bossu un cabinet qui était attenant à son alcôve et qui lui servait tout à la fois de garde-robe et de cabinet de toilette.

La porte était vitrée, mais un rideau de toile verte empêchait qu'on ne vît dans l'intérieur.

— Tenez, entrez là, dit la grosse fille, et attendez-y que je puisse vous délivrer.

Taquinet s'arrête à l'entrée du réduit obscur d'où s'exhale une odeur qui ne flatte pas son odorat : il hésite, mais Claquette le pousse et referme la porte sur lui, en s'écriant :

— Ne pêchez-vous donc, surtout tenez-vous tranquille, ne faites pas de bruit, ne bougez point, car si on vous trouvait là, vous seriez sabré... mon mari est un tigre, la jalousie le rend féroce.

Taquinet se trouve donc enfermé dans un endroit dont il craint d'avoir deviné l'usage.

Il palpe en tâtonnant ses mains autour de lui.

Il rencontre un vase de première nécessité, puis un de ces meubles de femmes que l'on n'a pas l'habitude de mettre en évidence.

Mais pas une chaise, pas une place pour s'asseoir, et Taquinet n'ose

n' remuer ni respirer, de crainte de faire du bruit. Il se tient coi, en se disant :

— Comment, sapristi ! elle est mariée... et elle ne me prévient pas... et elle accepte mon dîner... c'est bien inconséquent... Voilà encore un mari qui me fait l'effet d'être dans ces vulcains... il est entré, écoutons.

Le bruit d'un gros baiser annonce que le soi-disant mari a commencé par jouir de ses droits ; bientôt le cliquetis des plats, des assiettes, et le choc des verres fait soupirer Taquinet, qui se dit :

— Ils dînent, ils mangent ce que j'avais apporté... ils vont bien !... ils fonctionnent joliment ! ô mon pâté ! ô ma langue fourrée ... tout va y passer !... Je les entends rire... il paraît qu'il est fort gai ce mari-là... Encore des baisers... il est donc bien amoureux de sa femme... Est-ce bien un mari qui est là... ô Claquette, si vous m'aviez trompé... Je crois qu'ils en sont au champagne... ils vont tout dévorer et moi je meurs de faim... si encore j'étais assis... les jambes me manquent... ma foi, j'ai envie de me mettre à cheval sur cette boîte à violon doublée en porcelaine... d'ailleurs, c'est fait pour cela.

Le petit bossu passe une jambe par-dessus le meuble de toilette et il s'assoit en se disant :

— Au moins je serai mieux... je me reposerai, et j'ai le droit de me croire dans la cavalerie.

Mais bientôt une vive fraîcheur qu'il ressent à son fond de culotte lui fait comprendre qu'il prend un bain auquel il ne s'était pas préparé. En effet, le bidet de mademoiselle Tortillon était plein d'eau, l'obscurité du cabinet n'avait pas permis à Taquinet de s'en apercevoir, et en s'asseyant il venait de baigner cette partie de son individu qu'il avait posée dans ce qu'il appelait une boîte à violon doublée de porcelaine.

— Ah ! nom d'un chien ! murmure Taquinet en portant sa main à sa culotte. C'est plein d'eau... Ah crédié ! en voilà de l'agrément... ça me rafraîchit beaucoup, c'est vrai... mais je vais attraper un rhume... pas de cerveau... par exemple... comment faire... je ne veux pourtant pas rester là-dedans...

Taquinet fait un mouvement pour changer de position, mais un de ses pieds heurte un vase qui se renverse, et aussitôt on entend le dragon s'écrier :

— Qu'est-ce que c'est donc, Claquette ? j'entends du bruit dans ce cabinet : est-ce que vous auriez caché par-là quelque godelureau avec lequel vous me feriez des traits ?

— Mais non, mon ami, répond la culottière en faisant son possible pour ne point éclater de rire. C'est mon chat que j'ai enfermé là-dedans, parce qu'il n'a pas été sage... Il a fait des incongruités sous mon lit, et pour le punir je l'ai mis là-dedans au pain et à l'eau.

— A la bonnheure ! mais si ton chat ne se tient pas tranquille, je vais le trouver moi, et je lui coupe la queue à *razibus posterioribus*.

Taquinet frissonne, il n'ose plus bouger, la menace du dragon lui fait oublier qu'il a le derrière dans l'eau ; il n'essaie même plus de changer de position.

Un bruit qui se fait entendre tout près du cabinet lui apprend que les deux époux sont en train de se coucher.

— Diable ! le dragon se met au lit de bonne heure ! se dit Taquinet, il est fatigué apparemment. Tant mieux, après tout ! il sera plus tôt endormi, et je pourrai enfin me sauver... voilà une bonne fortune dont je me souviendrai longtemps.

Cependant on était couché, mais on ne dormait pas, et Taquinet continuait de pester et de jurer entre ses dents en se disant :

— Quel dragon !... Elle est jolie ma bonne fortune !... nom d'un petit bonhomme... et ma culotte est à tordre... bien certainement je tousserai de ce côté-là !... je serai bien gentil en société !...

On commençait à se taire du côté du lit, et le petit bossu se flattait qu'on allait s'endormir, lorqu'on frappe plusieurs coups à la porte et en même temps une grosse voix se fait entendre dans un jargon moitié allemand et moitié charabia :

— C'être moi, monzelle Claque... ouvre tout de suite si vous plaît, j'affre un grand trou à ma pantalonne. Tartief !... ouvre donc, monzelle Claque... che zais bien que fous y être... sacremann ! che veux que fous il raccommode encore mon déchirement. che beux pas m'en aller avec un trou qui être fort indécent.

Pendant que celui qui était sur le carré faisait entendre ces paroles, un grand mouvement s'était opéré dans l'alcôve. Le dragon s'était jeté à bas du lit, en murmurant :

— C'est cet imbécile de Tirmann... Je lui avais juré de ne plus venir te voir, sous peine de lui payer des huitres tant qu'il pourrait en manger... et c'est un gaillard qui est capable d'en manger toujours.

— Si je ne lui ouvrais pas...

— Oh ! je le connais, il resterait toute la nuit en faction à ta porte... il se doute peut-être que je suis ici.

— Cache-toi alors...

— Oui, je vais me fourrer dans ce cabinet noir qui est au pied de ton lit... Tâche de te débarrasser bien vite de Tirmann ; fais un simple sujet à son pantalon... Qu'est-ce que tu as donc à rire...

— Rien... rien... va te cacher... mais va doucement, il y a beaucoup de choses dans mon petit cabinet !... ne casse rien ?

Taquinet, qui vient d'entendre cette conversation, sent ses cheveux se dresser d'horreur sur sa tête ; il voit qu'il a été dupe par la perfide Claquette, dont le dragon n'a jamais été le mari. Un moment il a envie de sortir brusquement de sa retraite en la traitant comme elle le mérite ; mais il pense que le dragon prendra le parti de sa belle ; il craint toujours d'être sabré : il se borne donc à quitter la position humide qu'il occupait et à se retirer tout au fond du cabinet où il se blottit derrière de vieilles hardes ; il y est à peine que le dragon entre dans le cabinet dont il referme la porte sur lui... en jurant de nouveau après son camarade Tirmann.

Cependant celui-ci est entré, tenant à sa main un rat de cave allumé. La conversation s'engage entre lui et la culottière, qui est obligée de prendre son aiguille, son fil et de procéder aux réparations du pantalon de M. Tirmann, qui ne cesse de lui répéter :

— Donnez-fous le temps... monzelle Claque... il faut coudre très-fort... j'ise tiaplement sur ma chival... donnez-fous le temps... Je être pas bressé... che suis si bien près de fous... vouloir fous que j'ôte ma pantalon pour mieux raccommoder ?

— Non, non, ce n'est pas la peine... je saurai bien recoudre cela sur vous.

— Ah ! mein gott ! fous il pique moi...

— Parce que vous remuez trop... Tenez-vous en repos et on ne vous piquera pas.

— Sacré mille tarteiff, que fous il y être cholie, monzelle Claque... Laissez un peu moi embrasser fous.

— Ne vous en avisez pas ou je vous piquo...

— J'esbère que ma camarade, la dragonne, il venait plis roder chez fous...

— C'est bon ! ne remuez donc pas !

— S'il venait encore, lui perdre sa pari... et payer à moi des huitres tant que j'en pouvoir avaler ?

— Est-ce que vous en mangez beaucoup de douzaines ?

— Oh ! monzelle, moi, pas comptir par douzaines, moi comptir par centaines !... Je être capable pour avaler plusieurs bourriches...

— Diable... quel mangeur... Allons, voilà mon fil qui casse à présent !

— Alors ce sera long ! murmure le dragon caché dans le cabinet... Ma foi... je vais aussi employer mon temps en ce cas... Justement j'avais mal au ventre... j'ai tant mangé de pâte ; mais ici je dois trouver mon affaire.

Et voilà le militaire qui tâtonne autour de lui, et rencontrant sous sa main le meuble sur lequel Taquinet s'était mis à cheval le prend pour un autre, d'un usage encore moins noble, et se permet de l'utiliser, tandis que le petit bossu, accroupi à quelques pas, se donne à tous les diables, en disant :

— Cré nom d'un nom !... si jamais je retourne en bonne fortune. C'est épouvantable !... j'en ai assez de l'amour !... je serai verdâtre en sortant d'ici !

Enfin, au bout d'une demi-heure, l'Allemand Tirmann était reparti avec son pantalon réparé ; puis le dragon avait quitté sa cachette, s'était recouché près de Claquette ; puis le couple s'était endormi ; puis le petit bossu avait pu, à son tour, sortir du cabinet, et de la chambre, et de la maison ; ce qu'il avait fait sans demander son reste, mais en se promettant bien cette fois de ne plus se laisser reprendre dans les filets de mademoiselle Claquette Tortillon.

VIII

NOUVELLES INFORTUNES DE TAQUINET.

Taquinet était revenu dans son modeste galetas, encore tout effarouché des événements qui lui étaient arrivés. Il était deux heures du matin lorsqu'il était parvenu à sortir de chez mademoiselle Claquette Tortillon. Jamais l'infortuné clerc notaire ne s'était trouvé aussi tard dans les rues.

Mais ce qui augmentait sa colère, c'est qu'il n'avait pas dîné. Après avoir dépensé beaucoup d'argent pour régaler la perfide culottière, le petit bossu avait vu, ou plutôt entendu, un autre se régaler, se gorger avec les provisions dont il comptait bien prendre aussi sa part. Il se mourait de faim, et cette tribulation était peut-être la plus cruelle de toutes, car il pouvait oublier les autres ; mais son estomac, qui criait plus fort à chaque instant, ne lui laissait ni paix ni trêve.

Taquinet couchait dans un petit grenier, au sixième étage de la maison habitée par le notaire Moulinard. Mais comme il descendait toujours de fort bonne heure à l'étude, il en trouvait la clef à un endroit convenu entre lui et son patron, qui ne se levait pas d'aussi bon matin que son clerc.

Avec cette clef, on pénétrait dans une antichambre, puis dans la pièce appelée l'étude. Quant au cabinet du notaire, celui-ci avait toujours soin d'en fermer la porte à double tour, et cette porte ne s'ouvrait que lorsque M. Moulinard lui-même descendait à son cabinet.

Arrivé dans son galetas, où l'on ne pénétrait que par le moyen d'une échelle, encore tout essoufflé de sa course nocturne (Taquinet avait couru tout le long du chemin, inquiet de se voir si tard dans les rues), après s'être jeté tout habillé sur son lit de sangle, le malheureux clerc se relève, en se disant :

— Mais, cré coquin ! je meurs de besoin avec tout ça... On a beau dire : qui dort dîne, ça n'est pas vrai ! je soutiens que ça ne peut pas être vrai ! et la preuve c'est qu'il me serait impossible de m'endormir avant d'avoir mis quelque chose sous ma dent... J'ai fait une belle journée... et cela m'a coûté onze livres douze sous !... Moi qui depuis seize ans vis de privations pour faire des économies ! si j'y vais de ce train-là je les aurai bien vite expédiées !.. Onze livres douze sous !.. j'ai dépensé cela aujourd'hui pour une femme... Oh ! les femmes !... Qu'il a bien raison celui qui dit que le diable n'a point autant de malice qu'elles !... Encore le mot *malice* est modeste... Je crois que c'est *Tertullien* qui a dit cela. *Caton* a dit aussi que la sagesse et la raison étaient incompatibles avec l'esprit de la femme. *Origène* la nomme la clef du péché, la mère du délit et la corruption de la première loi. *Saint Bernard* va plus loin, il appelle la femme : *organum diaboli*. *Juvénal* prétend qu'il n'y a personne pour qui la vengeance ait plus d'attrait !... Et bien d'autres grands hommes de l'antiquité ont encore dit pis que pendre sur cette moitié du genre humain qu'on s'obstine à nommer la plus belle... je ne sais pas trop pourquoi, car c'est terriblement mêlé ! Tout cela aurait dû me rendre sage.... Puisque je connais mes auteurs, je sais un bélître de m'être laissé attraper comme un nigaud... Mais La Fontaine a dit aussi :

« Amour ! amour, quand tu nous tiens,
« On peut bien dire : Adieu, prudence ! »

et il ferme... Crédie que j'ai faim ! je crois que je mangerais mon traversin si j'en avais un... Et rien ici... pas une coquille de noix... pas un malheureux croûton... Ah ! une idée !... pardieu oui !... la femme de ménage, celle qui nettoie l'étude, me met toujours mon déjeuner dans le buffet de l'antichambre, et très-souvent elle y apporte des la veille. Si j'allais voir au buffet, pourquoi pas... Je sais où est placée la clef de l'étude... tout le monde dort dans la maison... descendons. Sapristi ! que j'ai froid au derrière.... c'est ma malheureuse culotte qui est encore toute mouillée par le bain que j'ai pris. Je suis très-mal à mon aise... ça me colle aux jumelles... J'ai bien envie d'ôter ma culotte... c'est que je crois que je n'en ai pas d'autre... on ne doit m'apporter que demain le pantalon neuf que je me fais faire pour aller en Allemagne... parce qu'enfin pour se marier, c'est bien le moins qu'on ait un pantalon neuf... Je dis me marier... et je vais peut-être trouver en Allemagne des farceuses dans le genre de mademoiselle Claquette Tortillon... Si je le savais ! cré coquin... Ma foi tant pis, j'ôte ma culotte ; c'est trop malsain d'avoir continuellement une éponge mouillée au bas des reins... Je vais m'entortiller dans mon petit pet-en-l'air... qui me sert de robe de chambre... c'est qu'il ne me descend que jusqu'aux genoux, mon pet-en-l'air... Oh ! à l'heure qu'il est, je suis bien sûr de ne rencontrer personne dans l'escalier... par conséquent je n'outrage point les mœurs... Et après tout, les garçons boulangers d'en face les outragent bien autrement, les mœurs... En voilà des gaillards qui se promènent toute la journée en chemises et en vestes... de grosses chemises, c'est vrai ; mais, enfin, cela n'empêche pas l'air de pénétrer... Nom d'un nom ! est-ce que je ne pourrai pas retirer ma culotte... c'est comme si c'était en peau de daim.... ça me colle.... Ah ! la voilà ôtée enfin... A présent mettons vite mon pet-en-l'air... enveloppons-nous bien dedans.... ça ira.... on ne voit rien.... ça arrive presqu'aux jarretières.... c'est juste... mais on ne voit rien...

Quoi donc, gendarme... qu'est-ce qu'il y a.... est-ce que nous ne valsons pas comme tout le monde

Taquinet, ayant terminé sa toilette, prend la petite lanterne avec laquelle tous les soirs il monte à son grenier, et s'aventure sur l'escalier, tenant de sa main gauche le bas de son pet-en-l'air serré contre lui en murmurant :

— J'ai l'air d'aller à un rendez-vous galant !... parole d'honneur, ça y ressemble; mais, Dieu merci, je n'y vais pas... On me proposerait maintenant une bonne fortune avec la plus jolie femme des quatre parties du monde, que je refuserais... Et puis, quand on a été assis dans l'eau pendant deux heures, ça fait considérablement descendre le thermomètre de l'amour... Je n'entends rien... tant mieux... je ne me risquerais pas comme cela en plein jour pour une fortune... c'est peut-être une bêtise... mais je suis très-pudique, moi... je ne prendrai jamais l'état de nitron... fi donc !... Et la portière d'en face qui rie toujours un de ces messieurs de lui fendre son bois... Merci ! c'est gentil... elle devrait aussi lui faire ramasser des épingles par terre... ou lui donner des cerises à tenir dans sa cotte... Pourvu que je trouve quelque chose dans le buffet !...

Taquinet allait se trouver sur le palier du troisième étage, c'était où demeurait le notaire, lorsqu'il entend tout à coup le bruit d'une clef qui tourne dans une serrure. Aussitôt le petit bossu remonte rapidement plusieurs marches et souffle sa lanterne de crainte que sa lumière ne le trahisse, puis il se tient coi, en se disant :

— Qui diable peut sortir au milieu de la nuit... Est-ce que ce serait le patron ?

Ce n'était point le notaire qui ouvrait sa porte ; mais sur le même carré, en face de M. Moulinard, demeurait un agent d'affaires nommé M. Fourmi.

Que vois-je ! s'écrie M. Fourmi.. c'est M. Taquinet.

IX.

LE MÉNAGE FOURMI.

Ce M. Fourmi était un homme d'une cinquantaine d'années, dodu, frais, gaillard, bien portant, à l'œil vif, à la démarche alerte. Il avait une femme âgée de vingt-quatre ans, dont il était horriblement jaloux, et à laquelle cependant il faisait, dit-on, de nombreuses infidélités ; la chronique du quartier l'accusait même de faire la cour à sa bonne, grosse dondon picarde, dont les bras étaient aussi rouges que des betteraves, et les joues un peu plus foncées ; enfin, ce M. Fourmi, qui avait la réputation d'un franc libertin, n'était pas aimé dans le voisinage, et passait pour avoir été un effréné sans-culotte, un terrible jacobin à une époque qui n'était pas alors bien éloignée.

C'est donc M. Fourmi qui vient de sortir de chez lui, *dans le simple appareil* de quelqu'un qui quitte son lit. Il tient une lumière, et descend précipitamment quelques degrés, en s'écriant :

— J'avais dit que je ne voulais plus manger de haricots à l'étuvée... C'est insupportable ! ça me joue toujours ce tour-là !... Mais cette entêtée de Catherine les aime apparemment... et elle en fait sans me demander la permission... elle me le paiera... oh ! elle me le paiera ! la Picarde !... je saurai bien mettre un terme à sa résistance.

Et M. Fourmi, ouvrant la porte d'un petit cabinet, se précipite dedans avec sa lumière.

Taquinet a tout vu, en tendant le cou par-dessus la rampe. Il a reconnu le voisin et se dit :

— C'est ce mauvais sujet de Fourmi... un libertin... un paillard... qui a une jeune femme qu'il néglige pour en conter à toutes les bonnes de la maison, à commencer par la sienne... Quelles horreurs !... Si j'avais une femme, moi, certainement je ne la négligerais pas... c'est peut-être elle qui me négligerait !... Il paraît que l'homme d'affaires est dérangé... Tant mieux, j'en suis bien aise... je voudrais que ça lui durât quinze jours... je déteste les terroristes !... Dépêchons-nous de descendre avant qu'il sorte du petit cabinet !..

Et Taquinet recommence à descendre, mais il va moins vite parce qu'il n'a plus de lumière. Il vient de mettre le pied sur le carré du troisième, lorsqu'il entend encore une serrure que l'on ouvre. Ce n'est plus chez M. Fourmi ; cette fois, c'est bien la porte du notaire qui va s'ouvrir. Le pauvre petit bossu se sent pris d'une frayeur subite ; que dire à son patron s'il le voit là au milieu de la nuit ? Taquinet cherche un refuge, une cachette pour échapper aux regards de M. Moulinard.

En tâtonnant, il s'aperçoit que M. Fourmi a laissé sa porte entr'ouverte. Aussitôt il se glisse à l'entrée de l'antichambre de l'homme d'affaires ; de cette façon il ne sera pas aperçu du notaire qui, probablement, se rend aussi dans quelque lieu secret, et ne va faire que passer sur le carré, et il ressortira de chez le voisin dès que son patron ne sera plus là.

Mais les événements ne vont pas toujours comme nous les arrangeons dans notre pensée. Ce serait vraiment trop commode si rien ne dérangeait cette marche des choses... Nous pourrions alors prévoir l'avenir, nous saurions six mois d'avance tout ce que nous devons faire, et nous n'aurions jamais le plaisir de la surprise, de l'imprévu ; la Providence n'a pas voulu qu'il en fût ainsi et, franchement, je crois qu'elle a bien fait.

Au moment où M. Moulinard referme sa porte, un courant d'air s'établit ; quelque fenêtre n'était sans doute pas fermée chez le notaire, mais le vent repoussant alors la porte entre-baillée de chez M. Fourmi, le petit bossu se trouve enfermé chez le voisin.

Enfermé n'était pas le mot, car on devait pouvoir ouvrir en dedans la porte de M. Fourmi ; mais l'homme d'affaires, redoutant sans cesse d'être volé, probablement parce qu'il avait jadis volé les autres, avait fait mettre à sa porte une serrure toute particulière, si bien que, pour sortir comme pour entrer, il fallait connaître le secret, sinon on ne l'ouvrait pas.

— Nom d'un chien ! s'écrie Taquinet, lorsque la porte s'est refermée, me voilà retenu ici maintenant... Voyons.... voyons... cela doit s'ouvrir pourtant...

Et le petit bossu cherche le pêne, gratte de tous côtés après la serrure et ne parvient pas à ouvrir la porte.

— Crédié!... je suis pris comme dans une souricière, se dit Taquinet. On m'avait bien dit que ce M. Fourmi avait des serrures à secret... Je m'abîme les ongles... Et s'il revenait... s'il me trouvait chez lui... il est brutal, ce monsieur... il croirait que je suis l'amant de sa femme... Diable!... tâchons de nous fourrer quelque part ou il ne puisse me voir... Quand il sera rentré et reconché, je reviendrai et il faudra bien que j'ouvre cette porte... Après tout, elle s'ouvre... si j'y voyais clair, je suis sûr que j'aurais déjà ouvert... Quelle nuit! Cré coquin! quelle nuit!... en voilà des aventures... Mon patron avait donc aussi mangé des haricots à l'étuvée?... Ah! mon Dieu! je crois qu'on remonte l'escalier...

Taquinet s'éloigne de la porte; il marche au hasard, les bras en avant. Il entre dans une chambre qui est à droite; il tâtonne, il sent un lit, puis sa main rencontre quelque chose de rond... et de chaud, de palpitant; c'était le sein de mademoiselle Catherine, sur lequel sans le vouloir, il promenait ses doigts. Le petit bossu ne sait encore au juste ce qu'il touche, et pourtant un sentiment très-agréable parcourt son être, et il continue de caresser la demi-lune, en se disant :

— Qu'est-ce que c'est que ça... sapristi... je n'ai jamais senti de ces choses-là... je ne sais pas ce que c'est, mais, parole d'honneur, c'est gentil... Je crois que c'est un ballon que l'on donne aux enfants quand ils sont tout petits.

Il en était là, lorsque tout à coup il reçoit sur la figure un vigoureux soufflet, et une voix lui crie aux oreilles :

— Ah! je vous y prends!... c'est donc à dire que vous viendrez toujours me trouver la nuit!... vous savez pourtant bien que ça ne me plaît pas!... Fi! un homme marié... et qui a une jeune femme bien gentille... Ah! monsieur Fourmi, vous mériteriez bien que madame vous en fît porter... Mais, jarnigoi, ne revenez plus m'astiquer, parce que, foi de Catherine, vous n'en serez plus quitte pour une giffle, et je vous arracherai le nez.

Taquinet voit bien qu'on le prend pour le maître de la maison, et la chaleur qu'il ressent encore à sa joue souffletée lui prouve que la servante n'est point complice des égarements de M. Fourmi; un moment il a envie de crier, de dire qu'il n'a jamais eu de mauvaises intentions; mais ce serait se faire connaître; la domestique pourrait appeler ou le prendre pour un voleur. Le clerc de notaire préfère empocher le soufflet sans se plaindre; il s'éloigne doucement, tandis que mademoiselle Catherine lui dit :

— Allez-vous-en, et n'y revenez plus! que ça vous serve de leçon, sans quoi je dirai tout à madame.

— Voilà une servante bien vertueuse! pense Taquinet; cette gaillarde-là n'y va pas de main morte... Si elle eût été moins sage, voyez pourtant qu'elle différence pour moi... au lieu de recevoir un soufflet, j'aurais pu... mais je ne suis pas en veine cette nuit, et je voudrais bien être sorti d'ici.

Le petit bossu ne sait pas où il va, il ne marche qu'avec beaucoup de précaution; cependant il sent que ses pieds foulent un tapis, il n'est donc plus dans une cuisine ni dans une antichambre. Bientôt ses mains rencontrent encore un lit... il va s'éloigner, mais une respiration se fait entendre, le lit est occupé. Taquinet n'ose plus bouger; il essaye pourtant de faire quelques pas en arrière, mais son pied heurte un meuble, puis une chaise tombe, et aussitôt une voix bien douce, bien veloutée, sort de l'alcôve.

— C'est toi, mon ami... viens donc te recoucher... ta place est toute chaude.

— Nom d'un petit bonhomme! se dit Taquinet qui a reconnu la voix de madame Fourmi, c'est l'épouse de ce libertin... et la place est toute chaude... Cré coquin, si on osait!.. si on était sûr que ce monsieur en a encore pour longtemps, comme on se fourrerait sous la couverture... mais ce serait trop risquer... Polisson de Fourmi! il mériterait pourtant bien qu'on prît sa place!

— Qu'est-ce que tu fais donc, mon rat? est-ce que tu es encore indisposé? reprend la petite femme en se retournant dans son lit; veux-tu que je me lève, que je te fasse de l'eau sucrée... Préfères-tu un lavement? je t'en donnerai un, si tu veux... Mais viens donc, tu dois avoir froid.

— Quelle excellente femme de ménage! se dit Taquinet; il paraît qu'elle administre elle-même des lotions à son mari... Mais si je reste là, elle est capable de se lever et de m'obliger à me coucher avec elle... Oh! ceci deviendrait par trop saint Antoine! je pourrais succomber, sauvons-nous...

Taquinet est décidé à sortir de la chambre, à s'éloigner de madame Fourmi, dont la voix tendre et argentine lui cause des impressions trop enjouvantes; mais, avant qu'il ait fait deux pas, un bruit nouveau se fait entendre : c'est le maître du logis qui rentre, qui ferme sa porte et qui marche à grands pas vers la chambre conjugale.

Le petit bossu voit qu'il va être découvert; déjà la lumière que porte le mari commence à éclairer la pièce qui précède la chambre à coucher. Taquinet ne sait plus que faire, que devenir; il se demande s'il ira en avant ou en arrière; il perd la tête... Bientôt M. Fourmi va être devant lui. Dans son trouble, il revient vers l'alcôve et cherche à se fourrer sous le lit; il se jette à quatre pattes, il se précipite, il passe sa tête... mais il lui est impossible d'en passer davantage; le lit était trop bas pour qu'une personne pût se mettre dessous. Il a fallu à Taquinet des efforts inouïs pour y glisser sa tête, et maintenant il ne peut plus la retirer.

En entrant dans la chambre de sa femme, M. Fourmi aperçoit quelque chose qui remue devant le lit.... Il baisse sa lumière, et comme on doit bien le deviner, vu la position où était alors le malheureux Taquinet, ce n'est point une figure que l'homme d'affaires aperçoit.

— Un homme!... un homme dans la chambre de ma femme!... s'écrie M. Fourmi avec fureur. Ah! Célestine, vous me trahissiez... ah! vous avez un amant... J'avais donc raison d'être jaloux... Et un homme en état de nudité! quelle horreur! le délit est patent!

Célestine, à moitié endormie, bâille et s'étend dans le lit, en balbutiant :

— Qu'est-ce que tu as donc, mon rat? après qui cries-tu... pourquoi donc tout ce bruit?

— Après qui je crie! perfide... après cet homme qui était dans votre chambre et qui espérait se cacher sous votre lit... croyant que je ne le verrais pas... pour se sauver ensuite pendant mon sommeil. Allons, monsieur, sortez... relevez-vous... vous voyez bien que vous êtes découvert, vous êtes même diablement découvert! Il est inutile de vous obstiner à rester là-dessous.

— Eh! non d'un petit bonhomme... je ne peux pas retirer ma tête... Cré coquin! crie Taquinet en démenant comme un possédé la partie du corps qu'il a de libre et avec laquelle il veut tâcher de dégager l'autre.

— Aidez-moi donc un peu, s'il vous plaît... vous voyez bien que je suis capable de passer la nuit là, ce qui ne serait amusant ni pour vous ni pour moi.

— Que je t'aide! drôle, ah tu me demandes mon aide... Attends, je vais te prêter secours. En effet... tiens, jean-tesse... tiens, reçois toujours cet à-compte.

Et le mari furieux applique un grand coup de pied dans ce que le petit bossu a de découvert; la colère qu'il éprouve en se sentant frapper fait faire à Taquinet un mouvement dans lequel il parvient enfin à dégager sa tête; il se relève et présente en ce moment la figure la plus grotesque que l'on puisse imaginer, car le séjour qu'il avait fait sous le lit ayant fait refluer le sang à son visage, il est écarlate et roule des yeux fulminants autour de lui.

— Que vois-je! s'écrie M. Fourmi, c'est M. Taquinet... le clerc de M. Moulinard : est-ce bien possible!...

De son côté, la jeune femme avance sa tête hors de l'alcôve, et en voyant la mine à la fois piteuse et furieuse du petit homme qui est devant son lit, elle part d'un éclat de rire.

— Comment, c'est cela que l'on me donne pour amant!... ah! par exemple, c'est trop fort! mais il faudrait que j'eusse une passion pour les monstres... regarde donc, mon rat, as-tu jamais rien vu de plus vilain...

M. Fourmi regardait le petit bossu et ne semblait pas se calmer; il lui dit :

— Enfin, monsieur Taquinet, que faites-vous chez moi, dans la chambre de ma femme, au milieu de la nuit... expliquez-vous.

— Eh mon Dieu! monsieur, répond Taquinet en croisant de nouveau son nez-en-l'air autour de lui, si vous ne m'aviez pas tout de suite brutalisé, il y a longtemps que je me serais expliqué... mais vous commencez par des coups de pied...

— J'en avais le droit, monsieur. Parlerez-vous enfin? comment êtes-vous entré chez moi?

— Mon Dieu! tout simplement par la porte..... Je me trouvais sur l'escalier quand vous êtes sorti. Je descendais à l'étude pour dîner; c'est un peu tard, direz-vous, mais quand on n'a pas dîné, il vaut mieux tard que jamais... mon estomac ne me permettait pas de dormir. Je descendais donc quand je vous ai aperçu. Je vous ai même entendu vous plaindre d'avoir mangé des haricots à l'étuvée.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur; passons!

— Pardonnez-moi... ceci est une preuve que j'étais alors sur l'esca-

calier; vous avez même dit : Catherine les aime apparemment, elle en fait toujours sans me demander la permission...

— Passons, passons!...

— Elle me le paiera, la Picarde!... Je saurai bien mettre un terme à sa....

— C'est bien, monsieur... c'est bien! s'écrie M. Fourmi en interrompant Taquinet... Je vois qu'en effet vous étiez sur l'escalier, ce point est établi.... mais ensuite...

— Monsieur Taquinet, dit la jeune femme en allongeant sa tête hors du lit... je voudrais bien savoir ce que mon mari disait au sujet de la bonne, notre picarde.... achevez donc, je vous en prie.... cela pique ma curiosité....

— Eh! mon Dieu! répond vivement l'homme d'affaires, ce n'est pas bien intéressant!... Je disais : Je saurai bien mettre un terme..... aux bévues de cette fille... voilà tout.

— Est-ce bien cela, monsieur Taquinet? s'écrie la jolie femme en regardant alternativement son mari et le petit bossu. Celui-ci est un moment indécis, cependant il répond d'un air un peu railleur :

— Oui,, madame..... je crois que c'est à peu près cela..... sauf *erreur* ou *omission*... comme nous mettons sur nos actes, nous autres. Si bien donc, qu'après avoir vu M. Fourmi entrer quelque part, j'allais continuer de descendre, lorsqu'à son tour mon patron a ouvert sa porte... il paraît que cette nuit tout le monde est dérangé. Je connais M. Moulinard, il est horriblement soupçonneux et méfiant, il fait une montagne de la plus petite chose. Je me suis dit : S'il me voit allant à son étude au milieu de la nuit, il va se figurer que je veux lui voler ses dossiers, ou mettre le feu à toutes ses paperasses; le plus simple était donc d'éviter sa rencontre..... votre porte était entr'ouverte, je me suis vivement glissé chez vous, comptant repartir presque aussitôt, lorsqu'un maudit coup de vent est venu la fermer... impossible de sortir... j'ai compris tout de suite la fausseté de ma position, j'ai pensé à me cacher... je ne savais plus trop ce que je faisais?... j'ai marché en tâtonnant... sans savoir où j'allais... j'ai beaucoup tâtonné... et... et ma foi, quand je me suis aperçu que j'étais chez madame et que je vous ai entendu revenir, la peur m'a pris... vous savez le reste...

— Je commence à comprendre, dit M. Fourmi...; mais vous concevez..... qu'un premier moment... et puis vous avez un négligé si... sans façon!...

— Ecoutez donc, je ne m'attendais pas, en descendant au milieu de la nuit, à rencontrer toute la maison sur l'escalier... et après tout, si je me trouve pour un moment être sans culotte, on dit que vous l'avez été aussi, vous, sans-culotte, monsieur Fourmi; seulement vous l'avez été assez longtemps, à ce que je crois... on assure même que vous n'avez vu qu'avec regret finir le règne des sans-culotte... cela aurait dû vous rendre plus indulgent pour moi.

M. Fourmi n'aime pas qu'on lui rappelle son passé, cela le vexe, parce qu'il craint que cela ne lui fasse du tort; il s'empresse donc de pousser le petit bossu vers la porte, en lui disant :

— Tout est expliqué, monsieur, je ne vous en demande pas davantage... venez que je vous ouvre la porte...

— Bien le bonsoir, monsieur et madame..., désolé de vous avoir dérangés...

— Monsieur Taquinet, crie la jeune femme, si vous entendez encore mon mari faire des projets relativement à sa bonne, vous me ferez bien plaisir de m'en faire part...

Le petit bossu va répondre, mais M. Fourmi l'a déjà poussé hors de la chambre en criant à sa femme : Dors donc, Célestine, dors donc... tu vas t'enrhumer, te rendre malade... Bonsoir, monsieur Taquinet, et M. Fourmi poussait toujours le petit bossu; il était fort empressé de se débarrasser de lui, mais Taquinet n'avait point oublié le coup de pied qu'il avait reçu, le soufflet qui lui avait été donné, par mépris il est vrai, mais qu'il n'avait pas moins reçu aussi; il ruminait dans sa tête le moyen de se venger et de tirer parti de ce qu'il avait appris relativement aux intentions criminelles de M. Fourmi sur la bonne.

Au moment où l'homme d'affaires va pour ouvrir la porte qui donne sur le carré, Taquinet fait volte-face en lui disant :

— Pardon... mais voulez-vous me permettre d'allumer ma lanterne..... je ne puis pas aller à l'étude sans lumière..... ce serait m'exposer à tâtonner encore... c'est trop dangereux.

— Allumez, monsieur Taquinet..., mais hâtez-vous.

— Eh! eh! monsieur Fourmi..... savez-vous que vous êtes un heureux mortel... Fichtre! vous avez de l'agrément de tous les côtés

— Que voulez-vous dire, monsieur..... je ne vous comprends pas...

— Oh! c'est que je n'ai pas voulu, devant madame votre épouse, dire tout ce qui m'est arrivé chez vous dans l'obscurité...

— Comment, monsieur..... il vous est arrivé encore quelque chose...

— C'est que, voyez-vous... je suis discret, moi... je compatis aux faiblesses de mon sexe.... et je ne voudrais pas mettre la brouille dans un ménage...

— Enfin, monsieur..... expliquez-vous donc..... vous me faites bouillir.

— Je suis bien sûr que vous me devinez, monsieur Fourmi.

— Non, monsieur, je n'ai pas ce talent, je ne suis pas sorcier.

— Vous avez une superbe bonne, monsieur Fourmi!

— C'est possible, monsieur, je n'y ai point fait attention...

— Vraiment... non! farceur..., il n'y a pas fait attention.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire qu'en entrant chez vous, en cherchant à me cacher, je ne me suis pas trouvé tout de suite dans la chambre de madame votre épouse... mais je suis entré... sans le savoir, dans celle de la belle Catherine...

— Comment? vous avez été chez Catherine...

— J'aurais été chez Vénus dans ce moment-là... quand on n'y voit pas; seulement, en allongeant le bras, j'ai senti un lit..... aussitôt une main a saisi la mienne, et une voix m'a dit tendrement : Ah! c'est vous, monsieur..., que vous êtes gentil de venir... Justement je ne pouvais pas dormir... j'ai une puce...

— Quoi! elle vous a dit...

— Qu'elle avait une puce qui la tourmentait, parole d'honneur! Vous sentez bien que, reconnaissant la voix de Catherine, et sachant que ce n'était pas à moi qu'elle croyait parler, je me suis vivement dégagé! elle s'est écriée : Vous allez revenir, j'espère..... gros méchant; d'abord je vous attendrai pour me chercher ma puce...

— Elle vous a dit qu'elle m'attendrait...

— Ce sont ses propres paroles... Bein! quand je disais que vous étiez un heureux mortel...

— Oh! c'est que Catherine rêvait probablement...

— Oh! que non! elle était bien éveillée...

— Bonsoir, monsieur Taquinet... bonne nuit.

— Dites donc, si j'avais rapporté tout cela à votre femme croyez-vous qu'elle aurait pensé que Catherine dormait.

— Je vous remercie de votre discrétion...

— Vous n'auriez pas une bouteille de vin à me prêter... j'ai peur qu'il n'y en ait point à l'étude... Si vous aviez cela avec un croûton de pain... ça m'obligerait infiniment... On laisse si rarement traîner des croûtons de pain chez mon patron...

M. Fourmi court au buffet qui est dans la salle à manger, il y prend une bouteille, du pain, un restant de volaille; il donne le tout au petit bossu, et le pousse en disant :

— Tenez, voilà tout ce que j'ai trouvé; bonsoir, bonne nuit... et surtout pas un mot sur tout ce que vous savez.

Soyez donc tranquille... Je suis un véritable eunuque pour la discrétion... Bonne nuit..... monsieur Fourmi .... c'est à vous qu'on peut dire cela... Moi, je vais déjeuner..... et boire à vos amours..... Heureux mortel!

M. Fourmi n'entend plus les dernières paroles de Taquinet, il a déjà referme la porte, tant il est pressé de s'assurer si sa femme est rendormie.

LE PETIT TROU DE LA PORTE.

Taquinet est resté sur le palier, il rit comme... Je n'ai pas besoin de vous dire comment il rit, puisque vous savez qu'il est bossu. Le petit clerc est enchanté de s'être vengé du gros M. Fourmi, et afin de s'assurer que ses discours ont porté fruit, il s'assied devant la porte de l'homme d'affaires, en se disant :

— Je crève de faim, mais ça m'est égal, il faut que j'écoute, il faut que je les entende se battre, se disputer, se chamailler... et c'est ce qui va arriver d'ici à peu de temps... Ce gros paillard de Fourmi brûlait de me mettre dehors afin de courir près de sa bonne... Oh ! quand je lui ai dit qu'elle l'attendait, ses yeux sont devenus de la braise... parole d'honneur... on aurait fait cuire des œufs à la flamme de son regard !... Il va sans doute attendre que sa femme soit endormie... mais la petite femme a des soupçons... elle fera peut-être semblant de dormir... Oh ! ce serait délicieux... S'ils pouvaient se battre tous les trois.... comme ça me divertirait... Tiens ! après tout, il me semble que j'ai bien le droit d'en vouloir à des gens qui me maltraitent, qui me disent des sottises.... La femme m'a appelé vilain monstre ! Ne dirait-on pas que son mari est si beau !... Une grosse canaille et pas autre chose... Qu'est-ce qu'il m'a donné là... je crois que c'est un restant d'oie... nous mangerons cela tout à l'heure, cher ami, et nous boirons ton vin en nous fichant de toi. Chut, il me semble que j'entends du bruit là-dedans..

Taquinet colle son oreille contre la serrure. Bientôt un grand cri se fait entendre, puis un bruit de meuble qui tombe ; ensuite la grosse voix de la Picarde domine tout cela, et l'on entend fort distinctement :

— C'est bien fait... vous êtes tombé avec la table... tant mieux, ça vous apprendra. Ah ! vous revenez encore me trouver... vous n'étiez donc pas content du soufflet que je vous avais donné... Mais cette fois je me flatte qu'on verra mes griffes sur votre visage... Non, non... je ne veux pas me taire, moi, je veux parler haut !...

Bientôt un nouveau personnage vient se mêler à cette scène. C'est la jeune épouse de M. Fourmi, qui probablement, ai si que l'avait prévu Taquinet, avait feint de dormir pour épier son mari...

La voix de la jeune Célestine n'est plus ni tendre ni veloutée, elle est devenue aigre, perçante.

— Vous êtes un monstre, un débauché, monsieur... venir pendant mon sommeil trouver ma domestique... c'est épouvantable...

— Célestine... je t'assure... c'est par hasard, je cherchais le briquet...

— Taisez-vous, infâme.... oh ! ce n'est pas le briquet que vous cherchiez...

— Madame, quant à moi, ce n'est pas ma faute... vous voyez comme je reçois monsieur.... Déjà tantôt je lui ai flanqué une giffle à lui donner une fluxion... Cette fois je lui ai presque arraché le nez...

— Vous avez bien fait, Catherine, je vous en remercie ; je suis seulement fâchée que vous ne lui ayez pas arraché tout à fait le nez à ce libertin...

— Mais encore une fois, Célestine...

— Je n'écoute rien, monsieur, demain je me retire chez ma mère... et je demande le divorce... Grâce au ciel, on peut divorcer maintenant, et une femme vertueuse et sage n'est plus obligée de passer toute sa vie enchaînée à un homme qui la délaisse... Laissez-moi, monsieur, ne m'approchez pas, vous me faites horreur... Catherine, enfermez-vous à triple tour... moi, j'en vais faire autant... Je ne veux plus que monsieur cohabite avec moi... il couchera où il voudra... dans l'antichambre... ou sur le carré... je ne m'en inquiète guère !

Taquinet avait jusque-là écouté en se tordant de rire, et en se permettant ces gestes que font ordinairement les personnes qui excitent des chiens à se battre. Mais lorsqu'il entend parler de carré, saisissant vivement ses provisions et sa lanterne, il descend quatre à quatre les deux étages qui le séparent de l'étude, car il lui semble avoir M. Fourmi sur les talons, et il pense que l'homme d'affaires pourrait bien à son tour lui faire un mauvais parti, pour lui apprendre à l'envoyer chercher les puces de la Picarde.

Enfin Taquinet est entré dans l'étude, il a refermé la porte sur lui, et il est plus tranquille. Ne songeant alors qu'à se restaurer, il va au buffet dans lequel il ne trouve qu'une botte de radis et un petit morceau de fromage de gruyère, qui pourrait au besoin servir pour ressemeler des bottes.

— Comme c'est heureux que je me sois fait donner des provisions par le voisin, se dit Taquinet en se mettant à table. Il faut été gentil mon repas... toujours des radis.... il paraît qu'on voulait m'épurer le sang.... et du fromage.... quel fromage ! une pierre à fusil... mais l'oie est bonne... elle est délicieuse cette oie.. moi, qui me ferais fouetter pour de la graisse d'oie... Et son vin... voyons... peste ! c'est du vieux bourgogne... Oh ! ce gaillard de Fourmi se nourrit bien, ce n'est pas comme ici... quel festin !... il n'est pas si heureux que moi là-haut... Ah ! diable, mais j'y pense... il va me garder rancune... il voudra se venger... Bah !... je pars demain pour l'Allemagne... et je quitterai la maison de très-bon matin... Enfoncé le Fourmi... à ta santé, libertin... La graisse d'oie est une invention de la divinité... Je comprends maintenant que les oies aient sauvé le Capitole... Quand on a une si bonne graisse, on doit faire de bien belles choses !... et il y a des personnes qui osent dire du mal des oies !...

Le petit bossu achevait de dévorer son restant de volaille, et il se versait un quatrième verre de vin, lorsque tout à coup un bruit, partant du cabinet du notaire, lui fait jeter les yeux de ce côté, et il croit y apercevoir de la lumière. Il se rappelle alors qu'il a vu Moulinard sortir de chez lui... Mais quel motif aurait pu faire descendre le notaire dans son cabinet au milieu de la nuit ?

Taquinet quitte doucement la table. Il marche avec précaution, puis, arrivé contre la porte qui est fermée, le petit bossu se baisse, ôte une espèce de petit fausset que l'on a mis artistement dans le bas de la porte, et qui sert à masquer un trou qui a été fait avec une vrille. En appliquant son œil au trou, il peut plonger dans le cabinet de son patron, lequel est loin de se douter que son clerc s'est permis de pratiquer sur sa porte ce que l'on fait sur une pièce de vin. Mais les gens qui ont chez eux des clercs ne pensent pas à tout, et sont loin de se douter de tout ce dont ces messieurs sont capables.

Moulinard était dans son cabinet, vêtu de sa robe de chambre, coiffé de son bonnet de nuit ; il était assis devant son bureau à caisse, et sur ce bureau il y avait une liasse de billets de banque qu'il comptait et recomptait, tout en les contemplant avec amour, avec adoration, puis de temps à autre il semblait méditer, et les mots suivants s'échappaient de ses lèvres :

—Trois cent mille francs !... la belle somme... C'est une fortune... Les voilà... les voilà ces trois cent mille francs... je les trouve beaucoup mieux chez moi qu'à la caisse d'escompte... Comme cela tient peu de place pourtant !... oui... je ne puis plus me résoudre à les quitter... Je ne pouvais pas dormir... Si je les portais chez moi... là-haut... Oh ! c'est que je n'ai pas un bureau à caisse comme ici... et puis je fermerai toujours mon cabinet... personne n'y entrera.. Je ne veux plus même qu'on le balaye... Je le balayerai moi-même.

Et Moulinard recommence à compter les billets de banque.

Taquinet avait tout vu et tout entendu, il ôte son œil du trou, il remet le fausset, puis il se relève, marche sans faire de bruit et revient vers sa table, en se disant :

— Sapristi !.... c'est donc le diable qui s'en mêle.... Le patron est là... Je sais bien qu'il est enfoncé dans la contemplation de ses billets de banque... mais c'est égal, s'il sortait par ici... Ce n'est pas non plus son habitude, son cabinet a une autre porte qui donne sur le carré, et il faut bien qu'il soit venu par là, puisque j'ai trouvé la clef de l'étude à sa place ordinaire. N'importe, je crois que je ferai bien de m'en aller, de remonter chez moi me coucher... Il a compté trois cent mille francs... c'est singulier ! c'est la somme que j'ai portée au général... Tout ceci ne me paraît pas clair. Mais allons nous coucher, et demain de bon matin, je prierai le patron de me payer mes honoraires du mois, et je filerai en Allemagne sans dire adieu aux voisins Fourmi.

Taquinet veut alors faire disparaître les traces de son repas, mais le petit bossu ne brillait pas par l'adresse ; en voulant aller vite, il cogne une assiette, il pousse la bouteille, il casse son verre. Aussitôt la porte du cabinet s'ouvre, la tête du notaire se montre. Moulinard est encore plus laid qu'à l'ordinaire, parce qu'il y a dans sa physionomie habituellement fausse et mielleuse une expression de terreur et de colère. Il est presque effrayant au moment où il murmure en ouvrant la porte :

— Qui est là... qui va là ?... Au voleur !... au secours... à la garde...

— Eh mon Dieu ! mon cher patron, n'appelez donc pas la garde ! répond Taquinet en regardant tristement le verre cassé et le vin de Bourgogne qui a coulé sur la table. C'est moi qui suis là, ce n'est pas un voleur...

— Vous ! qui... vous ? s'écrie Moulinard en s'avançant vers son

clerc, son flambeau à la main et lui portant la lumière presque sous le nez

— Comment, qui moi? il me semble que vous devez me connaître pourtant, et que j'ai de ces structures auxquelles on ne se trompe guère. Prenez garde, ne mettez donc pas votre chandelle si près de mon visage... vous allez brûler mes cheveux...

— M. Taquinet ici!... Que faites-vous dans l'étude au milieu de la nuit... on ne vient pas travailler à cette heure... quels étaient vos desseins, vos motifs...vous étiez donc sur mes talons... vous m'espionnez donc maintenant...

— Moi, vous espionner! ce serait amusant!...

— Mais enfin, monsieur, que faites-vous ici, à trois heures du matin?

— Si vous ne m'aviez pas interrompu vous le sauriez déjà. Je viens dîner, monsieur... ou faire mon déjeuner de demain...

— Vous venez dîner à l'heure qu'il est...

—Puisque je n'avais pas mangé depuis Saint-Mandé, et vous m'avez fait revenir à pied, ce qui creuse diablement.

Le notaire jette les yeux sur la table et s'écrie :

— De l'oie!... qu'est-ce à dire, vous mangez de l'oie, monsieur!...

— Soyez donc tranquille, cela ne vient pas de chez vous, vous savez bien qu'il n'y entre jamais de volaille; il y vient des oies quelquefois, c'est vrai, mais pas de celles qu'on met à la broche. Ceci est un extra... que j'avais acheté en route pour me régaler.

— Et vous avez attendu qu'il soit trois heures du matin pour venir manger ici, monsieur Taquinet; tout ceci est louche.

— Ça sera louche si vous voulez... après tout, je ne vous ai pas chipé ce restant de volaille, j'ai le droit de le manger...

— Et, Dieu me pardonne, monsieur n'a pas même le vêtement indispensable; il vient à mon étude sans culotte.

— La mienne était mouillée... par suite d'accidents qui me sont arrivés ce soir...

— Des accidents... Monsieur Taquinet... vous me faites des contes à dormir debout.

Le petit bossu se redresse, il prend un air rageur et s'avançant sur son patron, se met à crier à tue-tête :

— Ha çà, monsieur, savez-vous que vous m'ennuyez à la fin... et que je vais me fâcher à mon tour!... De quel droit me faites-vous toutes ces questions?... Après tout, je ne vous appartiens plus... Je ne suis plus votre subordonné, puisque je pars demain pour l'Allemagne!... Je puis faire ce que je veux, je suis maître de mes actions... et de manger de l'oie si ça me fait plaisir, ça ne vous regarde pas... Payez-moi ce que vous me devez d'appointements, afin que je puisse partir demain de grand matin, et tout sera fini...

— Que je vous paye... que je vous paye... à l'heure qu'il est!

— Cette nuit ou demain matin, qu'est-ce que cela me fait! Je sais bien que vous n'aimez pas à payer; mais quand on doit... Nous sommes au dix-huit du mois, voyez combien cela fait... Vous n'allez pas me dire que vous n'avez pas d'argent! On peut bien payer les appointements d'un malheureux clerc, quand on a dans sa caisse trois cent mille francs...

Taquinet n'a pas plutôt lâché ces mots qu'il s'en repent, car c'est avouer qu'il voit ce qui se passe dans le cabinet de son patron. Mais l'effet de ces paroles est magique sur le notaire. M. Moulinard pâlit, se trouble, semble prêt à défaillir et s'appuie contre la table, en balbutiant :

— Comment... qui vous a dit.. comment savez-vous... que j'ai en caisse?...

— O mon Dieu! moi, je ne sais rien!... J'ai dit trois cent mille francs... comme j'aurais dit un million... Cette somme m'est venue sur les lèvres... parce que je me suis rappelé l'argent du général... mais c'est égal... si vous voulez me payer. J'ai mes raisons pour être pressé de partir demain de grand matin.

— Oui... oui... tout de suite... attendez... monsieur, attendez... nous allons terminer... en finir...

Moulinard est entré dans son cabinet; il en a fermé avec soin la porte sur lui. Taquinet achève de boire ce qui reste de vin dans sa bouteille; il a remarqué le trouble que ses paroles ont jeté dans l'âme du notaire, il ne sait s'il doit se réjouir ou se repentir de les avoir prononcées, mais il ne reste pas longtemps dans l'incertitude.

Moulinard toujours pâle, mais plus maître de lui cette fois, ressort de son cabinet et place devant le petit bossu une pile de pièce de cinq francs, en lui disant :

— Voilà, monsieur Taquinet, vos appointements du mois, quatre-vingt-trois francs trente-trois centimes...

Taquinet reste stupéfait; le notaire si avare, si sordide dans les moindres choses, vient de lui payer en entier son mois d'appointements, quoiqu'on ne soit qu'au dix-huit; cette générosité le confond, mais son étonnement redouble lorsque Moulinard ajoute en plaçant devant lui une seconde somme d'argent :

— Voici... voici... de plus... soixante francs... que je vous prie d'accepter comme gratification.

— Une gratification! s'écrie Taquinet en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il est bien éveillé et en jetant sur son patron des regards ébaubis : comment, vous me donnez une gratification! vous.... monsieur...

— Est-ce que vous la refusez? murmure Moulinard, qui avance aussitôt la main pour reprendre ses écus. Mais Taquinet, qui a deviné son intention, a déjà mis ses longues mains sur les espèces, qu'il fait couler dans les poches de son pet-en-l'air, en s'écriant :

— Non, monsieur, non certainement, je ne la refuse pas... d'autant plus que je crois l'avoir méritée par le zèle et l'exactitude que j'ai toujours apportés dans mon emploi. Mais cela ne m'empêche point d'être d'autant plus sensible à ce procédé.... que j'étais loin de m'y attendre... Je vous certifie que c'est une véritable surprise que vous me faites là!

— Cela vous aidera pour vos frais de voyage... Je pense qu'à présent rien ne vous arrêtera et que vous pourrez partir demain matin... de fort bonne heure... cela me fera plaisir... je... je disposerai de votre chambre... Vous partirez de bonne heure, n'est-ce pas?

— Oh! soyez tranquille, à six heures du matin j'aurai quitté la maison... je serai obligé de remettre ma culotte pour aller chez le tailleur chercher mon pantalon; mais... elle sera sèche peut-être... d'ailleurs, je la mettrai, dût-elle encore coller sur moi comme celle d'un écuyer. Adieu donc, mon cher patron... portez-vous bien... et faites toujours de bonnes affaires... d'honnêtes spéculations... je dis honnêtes... c'est bien inutile! vous êtes incapable d'en faire d'autres. En revenant d'Allemagne, je vous présenterai ma femme, si j'en ai une... et je rentrerai chez vous, si je n'en ai pas.

— Adieu, monsieur Taquinet; bon voyage.

Taquinet est sorti de l'étude, il est remonté à son grenier; là, il compte de nouveau l'argent que son patron vient de lui donner, et se dit :

—Certainement, c'est bien extraordinaire!... il me paye mon mois tout entier sans me retenir douze jours... treize jours même, car le mois en a trente-un... et il me donne une gratification, assez mesquine à la vérité, si l'on considère le temps que j'ai passé chez lui, mais énorme pour un homme qui aurait coupé un liard en quatre... pour un homme qui ne brûle jamais que la moitié d'une allumette à la fois!... pour un homme qui, dernièrement encore, est sorti trois jours de suite, parcourant chaque fois tout Paris, et cela parce qu'il avait besoin d'acheter un brûle-tout et qu'il n'en trouvait pas d'assez bon marché... Et cet homme-là, sans y être forcé... de son propre mouvement, me donne soixante francs!... Oh! j'ai bien raison de dire que cela n'est pas naturel!... il était pressé de me voir partir.... Il était devenu pâle... vert... bien, depuis que je lui avais dit qu'il avait trois cent mille francs en caisse... Est-ce qu'il craignait que je ne le vole... Il en est capable... oh! non, il m'a confié ce matin l'argent du général... Mais alors... pourquoi ce trouble, cette terreur... et surtout cette gratification?...

Après tout, que m'importe!... Profitons du petit bonheur qui m'arrive, c'est un léger dédommagement que la Providence me devait, après tous mes guignons de cette nuit. Dépêchons-nous de dormir, comme disait un imbécile de ma connaissance qui prétendait dormir *très-vite*, et demain de grand matin quittons cette maison avant que M. Fourmi soit levé. Avec mes économies de seize ans qui se montent à douze cents livres, je puis voyager comme un nabab!... Je me mettrai sur l'impériale de la diligence.

Et le petit bossu s'endort, puis rêve à sa gratification, à la traluson de mademoiselle Claquette, à son voyage en Allemagne, et se voit enfin l'époux d'une femme charmante qui lui donne de nombreux enfants, qui sont tous bâtis comme *Hercule*, *Apollon* ou *Spartacus*! Laissons-le rêver.

LA LAITERIE.

Trois mois se sont coulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Dans une modeste maisonnette située dans le bois de Vincennes, près de la porte de Nogent, et qu'on appelle *la Laiterie*, parce qu'en effet on y vend du lait et des fromages à la crème, deux femmes sont assises dans une salle basse qui donne d'un côté sur le bois, et de l'autre sur un petit jardin attenant à la maisonnette.

Dans ces deux femmes, dont l'une semble avoir la soixantaine et paraît accablée par le chagrin et la souffrance, on reconnaîtrait difficilement l'ex-vivandière et la fille du général Desparville. Mais trois mois ont amené de tristes changements.

La veuve Bloquet, qui alors était encore vive, alerte, dont la tournure avait conservé l'assurance et la hardiesse de son ancien métier, est maintenant pâle, faible; ses cheveux ont entièrement blanchi; elle tient sa tête penchée sur sa poitrine; enfin en trois mois elle a vieilli de dix ans, et semble plus âgée qu'elle ne l'est réellement. Quant à la jeune Adolphine, elle est toujours jolie, bien faite et gracieuse; mais sa démarche n'est plus vive et légère, ses yeux n'ont plus leur gaieté d'autrefois; quelquefois son sourire laisse encore voir cette aimable malice qui allait si bien avec sa figure mutine, mais ce sourire passe maintenant comme l'éclair et la tristesse le remplace aussitôt.

C'est que pour ces deux femmes le sort a été bien cruel; il les a privées en même temps d'un père, d'un amant et d'un fils. Depuis le jour où l'on est venu arrêter le général dans sa maison de campagne, on n'a plus entendu parler de lui; on n'a jamais reçu de ses nouvelles; mais ce qui semble plus extraordinaire encore, c'est que Gustave n'a point reparu non plus, et que le sort du jeune aide de camp est également un mystère pour sa mère et pour celle dont il allait être l'époux.

Sous le Consulat on ne badinait pas en matière de conspiration. Après l'arrestation du général, les scellés avaient été posés chez lui. La pauvre Adolphine, obligée de quitter la maison qu'elle habitait, s'était rendue près de la mère de Gustave, qui lui avait ouvert ses bras en la regardant comme sa fille; mais en ne recevant aucune nouvelle de son fils, l'ex-vivandière avait perdu toute son énergie, tout son courage; en voulant cacher sa douleur à Adolphine, qu'elle essayait de consoler, la pauvre femme était dévorée par la souffrance; et comme le corps n'a pas toujours la force de supporter les peines de l'âme, une maladie grave s'était déclarée et avait mis la veuve Bloquet à la porte du tombeau.

Grâce aux bons soins d'Adolphine, la mère de Gustave était revenue, sinon à la santé, du moins à la vie; mais cette maladie avait coûté beaucoup d'argent; Adolphine n'en avait pas, la mère Bloquet n'en avait plus, car c'était ordinairement son fils qui lui en donnait, et son fils n'était plus là. Pour se faire des ressources, il fallut vendre des parures, des bijoux d'Adolphine; mais la misère approchait, et les deux femmes frémissaient pour leur avenir; car la jeune fille, gâtée par son père, n'avait aucune idée du travail, et la pauvre mère, accablée par la disparition de son fils, ne se sentait plus cette force nécessaire pour faire face au malheur.

C'est alors que M. Moulinard reparut. Le notaire savait parfaitement tout ce qui était arrivé aux deux pauvres femmes. Il avait attendu pour se présenter que leur position fût presque désespérée, bien certain que sa présence ne ferait que plus d'effet! Les gens adroits tirent parti de tout, et surtout du malheur des autres.

En trouvant Adolphine dans un triste réduit où tout lui manquait, le notaire s'écria qu'il ne souffrirait pas que la fille du général Desparville, de son ancien client, vécût dans la misère. Adolphine dit qu'elle ne voulait point se séparer de madame Bloquet.

— Vous ne la quitterez pas, répondit Moulinard, et avant peu vous aurez de mes nouvelles; je ne suis pas riche, mais j'aime... à faire le bien... c'est ma plus douce récréation!

Et ce monsieur s'éloigna en faisant un de ses plus mielleux sourires. Le lendemain, il arriva avec une voiture dans laquelle il fit monter l'ex-vivandière et Adolphine, et les conduisit dans une petite maisonnette près de Nogent. Il les y installa, en leur disant:

— Je vous ai loué cette demeure; vous êtes ici chez vous. On y vendant du lait, vous en vendrez... c'est-à-dire la veuve Bloquet en vendra si cela l'amuse. Il y a trois vaches dans l'étable... On peut aussi faire du fromage... ça occupe... et cela rapporte. Il y a un petit jardin, mais en plein rapport, beaucoup de fruits. Charmante Adolphine, cette maison vous plaît-elle?

La jeune fille se trouvait très-heureuse de vivre à la campagne; la mère Bloquet bien contente de vendre des petits fromages et du lait. Toutes deux bénirent mille fois M. Moulinard, et vous savez si ce monsieur méritait d'être béni! mais on se trompe en bénédiction comme en toute autre chose: *errare humanum est!*

Les deux femmes vivaient là, tranquilles du moins sur leur existence, et pouvant toute la journée se parler des deux êtres qu'elles chérissaient et qu'elles attendaient toujours.

Ce qu'il y avait de plus beau dans la conduite du notaire c'est qu'il ne venait que fort rarement voir ses protégées de Nogent, qui cependant le recevaient toujours comme leur bienfaiteur.

Par une journée d'orage, la jeune fille et la pauvre mère étaient donc en train de causer dans la salle basse de leur maisonnette, et, suivant leur habitude, elles parlaient des objets de leurs affections.

— On nous a dit que mon père s'était trouvé compromis dans une conspiration, disait Adolphine; mais enfin, il était innocent, on a dû le juger... Il devrait être rendu à la liberté.

— Mais mon fils, disait la veuve Bloquet, il n'était impliqué dans rien; on ne venait pas l'arrêter, il a suivi le général volontairement... et cependant il n'a pas reparu depuis ce jour fatal... Qu'est-ce que cela veut dire?

Adolphine avait rapproché sa chaise de celle de la pauvre femme, et avait dit d'un air mystérieux:

— Ma bonne amie... si vous voulez ne pas vous moquer de moi, je vous dirai quelque chose...

— Ah! chère enfant! est-ce que je puis avoir envie de me moquer de personne? explique-toi.

— Eh bien! j'ai idée qu'avant peu nous reverrons Gustave, qui, sans doute, nous apportera des nouvelles de mon père...

— Qui te fait penser cela?...

— Un rêve... Oh! un singulier rêve. Avant-hier... il m'a semblé le voir, l'entendre me parler au milieu de la nuit... Il m'a semblé même qu'il déposait un baiser sur mon front... J'ai poussé un cri... l'ombre a disparu...

— C'est bien singulier! s'écrie la bonne femme. J'ai fait avant-hier aussi le même rêve que toi... Mon fils est venu m'embrasser pendant mon sommeil...

— Serait-il possible!... et vous ne me le disiez pas...

— Mais ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Quand je m'éveille, il me semble que je sens encore l'impression de son baiser, que j'entends le bruit de ses pas... qui s'éloignent...

— Et moi aussi... Oh! quel bonheur... il va revenir alors... c'est un avis du ciel.

Mais tout à coup les deux femmes deviennent tristes, pâles, effrayées, et la pauvre mère murmure:

— Mon Dieu! si c'était l'ombre de mon fils qui revînt nous voir... alors... c'est qu'il serait donc mort!...

— Oh! non! non, ma mère!... ce n'est pas possible!... cela n'est pas son ombre! s'écrie Adolphine en jetant ses bras autour du cou de sa compagne, et en lui cachant son visage pour lui cacher ses larmes.

XII.

VISITE NOCTURNE.

Quelques jours après la conversation que nous venons de rapporter, Adolphine et la mère Bloquet venaient de se dire bonsoir pour aller

se livrer au repos, et cela après avoir encore longtemps causé des objets de leur tendresse, de ceux qu'elles attendaient, qu'elles espéraient toujours voir revenir dans leurs bras, et dont elles n'avaient encore aucune nouvelle.

Mais chaque soir, en se quittant, les deux femmes se disaient :

— Demain peut-être serons-nous plus heureuses... demain peut-être le ciel les rendra à notre amour.

Sans cette espérance qui les soutenait, leur vie eût été bien triste, bien amère.

Il faut donc toujours espérer, même lorsqu'on n'entrevoit plus de changements heureux dans l'avenir; car le temps est un livre dans lequel personne n'a jamais su lire couramment.

Mais ce soir-là Adolphine était rentrée dans sa chambre le cœur plus gros, l'âme plus affligée que de coutume.

C'est que M. Moulinard, le notaire, était venu dans la journée voir ses deux protégées.

Cependant ce monsieur se présentait toujours avec le même sourire sur les lèvres; sa voix était aussi mielleuse que de coutume en parlant à Adolphine, ses manières aussi doucereuses, son regard aussi patelin.

Et c'était cet homme qui avait préservé de la misère la jeune fille et la pauvre mère : elles le croyaient du moins; et à ce titre elles devaient avoir pour lui, sinon de l'affection, tout au moins de la reconnaissance.

D'où vient donc que, malgré elle, la fille du général se sentait mal à son aise auprès du notaire; que, loin de lui être agréable, sa présence lui causait un embarras et une secrète répulsion dont elle ne pouvait se rendre compte...

C'est que, tout en conservant son air patelin, M. Moulinard attachait souvent sur Adolphine des regards dans lesquels il y avait autre chose que de la bienveillance; c'est que, lorsqu'il venait à la laiterie, il semblait toujours trouver des prétextes pour éloigner l'ex-vivandière et rester en tête-à-tête avec la jeune fille.

Dans ces tête-à-tête, il ne se passait rien qui pût positivement alarmer la pudeur d'Adolphine; cependant, pour causer avec elle, elle trouvait que M. Moulinard mettait sa chaise bien près de la sienne; puis, tout en causant, il arrivait parfois au notaire de poser sa main sur le bras ou sur le genou de la charmante jeune fille : c'était sans y penser sans doute; car il s'empressait de retirer sa main en voyant Adolphine reculer vivement sa chaise.

Mais ces distractions devenaient de plus en plus fréquentes, et ce jour-là elles s'étaient renouvelées si souvent, que la jeune fille en avait éprouvé comme un sentiment de terreur.

Et puis M. Moulinard n'était nullement consolant : semblable à ces médecins qui, pour se donner plus de mérite, vous effrayent au lieu de vous rassurer sur votre maladie, le notaire secouait la tête d'un air de mauvais augure lorsque la jeune fille lui parlait de son père, en répondant d'un air fort peu rassurant :

— Je ne veux pas vous affliger... je serais au désespoir de vous faire de la peine... mais, franchement, je doute que vous le revoyiez jamais... Bonaparte l'aura fait jeter dans un cul de basse-fosse .. s'il ne l'a pas fait fusiller... Après cela je puis me tromper... je désire me tromper.

Et sur le chapitre de Gustave, le notaire paraissait sûr de son fait; il disait à Adolphine .

— Mademoiselle .. je ne voudrais pas le dire devant la mère Bloquet pour ne pas affliger cette chère femme... mais je suis bien persuadé qu'elle ne reverra jamais son fils... Ce jeune homme aura été envoyé à l'armée... Vous savez qu'on se bat maintenant... Grâce à notre premier Consul, on se bat presque toujours... le jeune Gustave n'aura pas eu le temps de vous écrire, ou la lettre se sera égarée... et il aura été tué sur le champ de bataille... C'est bien malheureux, certainement; mais après tout, quand on se fait militaire, on doit s'attendre à finir comme cela. L'Écriture dit : Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée... et l'Écriture ne saurait se tromper.

— Alors, monsieur, vous périrez donc par la plume, vous! disait la jeune fille avec humeur.

— Mademoiselle, c'est probable; c'est-à-dire qu'à force d'écrire.. de travailler, je me donnerai une maladie qui m'emportera. Oh! je m'y attends... seulement, cela peut m'arriver fort tard. Voyez, la plupart des marins périssent en mer; les maçons se tuent sur leurs échafaudages, les couvreurs en glissant de dessus les toits; les pompiers périssent dans les incendies, les charretiers sous les roues de leurs voitures... Oh! cela ne manque jamais.

— Et nous, monsieur, qui vendons du lait et de la crème, c'est donc cela qui nous fera mourir?...

Le notaire était resté un peu sot à cette question de la jeune fille, puis il avait répondu :

— Il y a bien quelques exceptions... mais l'exception prouve la règle. Ainsi, croyez-moi, mademoiselle, tâchez d'oublier M. Gustave. Vous n'êtes point d'un âge à ne plus connaître l'amour... vous êtes si bien faite pour l'inspirer; d'autres vous le rendront, chère Adolphine; d'autres seront heureux de faire battre votre petit cœur.

— Mais moi, monsieur, je n'en aimerai pas d'autre que Gustave!... et lors même que je ne devrais plus le revoir, je sens que je ne l'oublierai jamais!

— Mademoiselle!... ces choses-là se sont vues de tout temps. Mais lisez l'histoire... consultez la vie des femmes célèbres... depuis la *Thaïs* jusqu'à la *matrone d'Ephèse*, cette veuve inconsolable qui voulait avaler les cendres de son mari en pilules!... et vous verrez qu'il est dans la nature de se laisser consoler.

C'était le jour qu'elle avait eu cette conversation avec M. Moulinard que la jeune fille s'était sentie plus triste, plus découragée que de coutume.

Cependant, après avoir dit bonsoir à celle qu'elle appelait sa mère, Adolphine avait retrouvé de l'espérance dans la prière et du calme dans le sommeil.

Il pouvait être une heure après minuit; le temps était sombre, lourd, et faisait présager un orage.

Déjà même quelques éclairs avaient, à de courts intervalles, permis de distinguer les belles avenues du bois de Vincennes; et, à la lueur de ces éclairs, on aurait pu alors apercevoir un jeune homme coiffé d'un bonnet de police et le corps enveloppé dans un vaste manteau bleu, qui, marchant aussi vivement que l'obscurité pouvait le permettre, suivait un des chemins qui, du château de Vincennes, conduisent à cette partie du bois qu'on nommait *bois de Beauté*, près duquel était située la laiterie.

Il n'était pas facile de se diriger par une nuit sombre dans un bois où tous les chemins sont presque semblables; et, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, on n'avait pas encore tout dans le bois de Vincennes ces coupes si nombreuses qui lui ont fait perdre une grande partie de sa beauté.

De temps à autre, lorsqu'un éclair sillonnait la nue et donnait une teinte blafarde aux nombreux sentiers du bois, le jeune homme s'arrêtait et regardait autour de lui pour chercher à s'orienter; mais la clarté passait si vite, qu'il avait à peine le temps de reconnaître quelques plants devant lui.

Cependant, il marchait ensuite avec une nouvelle ardeur jusqu'à ce que, se heurtant contre un arbre ou un buisson, il s'arrêtât en murmurant :

— Mon Dieu! est-ce que je me serais trompé de chemin?... Quel malheur si je m'étais égaré... J'ai si peu de temps pour les revoir, pour jouir du bonheur de les contempler... Fatale nuit qui me permet à peine de voir à quatre pas devant moi!... N'importe... avançons toujours...

Tout à coup, au détour d'un sentier, le jeune homme laisse échapper un cri de joie; il vient de se trouver devant la laiterie; il est à deux pas du petit mur qui sert de clôture au jardin.

Aussitôt, se dirigeant vers un endroit qu'il connaît, et où l'escalade est très-facile, le jeune homme se débarrasse de son manteau qu'il roule et jette dans le jardin; ensuite, montant lestement à la brèche, il a bientôt franchi le mur; il marche alors vers la maison, écoutant s'il n'entend point de bruit dans l'intérieur. Là, il s'arrête un moment, il baisse tristement la tête sur sa poitrine :

— Elles doivent dormir maintenant, se dit-il, et je ne puis les réveiller. Je ne puis leur dire : Ma mère, voilà votre fils... Adolphine, voilà votre amant, votre fiancé qui vient vous serrer contre son cœur... Mais on m'a fait jurer sur l'honneur que je ne me montrerais à personne; ce n'est qu'à cette condition que j'ai obtenu ce moment de liberté... et un militaire doit avant toute chose être fidèle à l'honneur! Profitons du moins de cette liberté qu'on m'accorde, et tâchons de voir encore, pendant qu'elles sommeillent, celles qu'il ne m'est pas permis de presser dans mes bras.

La porte de la maison était fermée; mais Gustave, car vous avez déjà reconnu dans ce jeune homme l'aide de camp du général Desparville, Gustave avait trouvé un moyen pour pénétrer dans l'intérieur de la laiterie. A l'aide d'un treillage, il montait jusqu'au balcon d'une chambre du premier étage; il avait trouvé là un carreau brisé, et en passant sa main au travers de la vitre, il ouvrait facilement la fenêtre. Une fois dans la chambre, il arrivait aisément jusqu'à sa mère, et de là chez Adolphine; car celles-ci dormaient sans crainte avec leur clef sur la porte. Les personnes pauvres ne redoutent guère les voleurs, et l'on est quelquefois mieux gardé par sa confiance que par des verrous.

En approchant de la chambre de sa mère, Gustave marchait avec beaucoup de précaution; ses pieds effleurent à peine le parquet. Enfin, il a ouvert la porte, et, à la faible lueur d'une veilleuse que depuis sa maladie la veuve Bloquet laissait toujours brûler pendant son sommeil, Gustave aperçoit les traits de celle qui lui donna le jour. Il s'arrête pour la contempler avec respect, avec tendresse; mais son cœur se serre, et un sentiment de tristesse se glisse dans son âme; car, en considérant sa mère endormie, il peut tout à son aise voir quels ravages les chagrins, plus encore que la maladie, ont déjà faits sur cette figure qui avait été belle autrefois, et qui l'était toujours aux yeux de son fils.

— Pauvre mère! se dit tristement Gustave, quel changement en si peu de temps!... Ces joues creuses et amaigries, ce front où se montrent de nouvelles rides, m'annoncent assez combien de chagrins ont passé par là... Et je ne puis vous rendre au bonheur en vous pressant dans mes bras... Il est vrai qu'ensuite il me faudrait également vous quitter... Maudit serment!.. mais dois-je me plaindre, puisqu'on me permet de revoir ma mère?

Et Gustave, s'approchant du lit en marchant sur la pointe de ses pieds, se penche doucement et touche de ses lèvres le front de sa mère. Ensuite, se reculant avec les mêmes précautions, il se dispose à se diriger vers la chambre d'Adolphine, lorsque, par réflexion, il s'arrête et va enlever la veilleuse qui est sur une table, en se disant: La dernière fois que je suis venu, j'ai bien entendu le doux bruit de sa respiration, mais dans l'obscurité, je n'ai pu jouir de la vue de ses traits charmants... Aujourd'hui essayons d'être plus heureux.

Et le jeune homme, tenant toujours le petit vase dans lequel brûle la veilleuse, arrive dans la chambre d'Adolphine. Craignant que la clarté ne réveille sa bien-aimée, il dépose aussitôt la lumière dans un coin de la chambre; de là, c'est à peine si la faible clarté arrive jusqu'au lit où repose la jeune fille; mais les yeux d'un amant sont clairvoyants, et Gustave sent déjà son cœur battre de bonheur et d'amour, car il a revu son Adolphine.

La jolie fille reposait, la tête appuyée sur un de ses bras, tandis que l'autre était nonchalamment étendu; un petit bonnet mal noué ne cachait qu'à demi ses beaux cheveux, dont plusieurs mèches flottaient en liberté sur son cou; et peut-être l'orage ayant agi sur ses sens, elle avait à moitié repoussé sa couverture qui arrivait à peine à la naissance de son sein.

C'était un délicieux tableau que celui de cette ravissante jeune fille, dormant ainsi en cherchant la fraîcheur. Il eût charmé tout homme qui n'eût pas connu Adolphine; que l'on juge alors de l'effet qu'il devait produire sur celui qui l'adorait!

Aussi Gustave est-il resté immobile et comme en extase. Il n'ose pas avancer davantage, de crainte de réveiller la charmante dormeuse; il la contemple avec ivresse, il se sent frémir, trembler, et il est un moment fâché d'avoir apporté la veilleuse, car il sent qu'il s'est mis là à une rude épreuve.

Cependant celle qui est là est sa fiancée... elle allait être sa femme lorsque les événements les ont séparés; il ne serait peut-être pas bien coupable de prodiguer les plus douces caresses à tous ces charmes qui l'enivrent... Mais il est probable qu'en succombant à ce désir, il réveillerait Adolphine, qui le reconnaîtrait, et alors il manquerait à son serment. Et avec ce serment, il y va de la vie, de l'honneur d'un autre. Le pauvre jeune homme a besoin de se dire tout cela pour résister à la tentation... Il y parvient cependant. Il y a bien des traits de courage dont on nous glorifie et qui n'ont pas autant de mérite que celui-là.

Gustave se consultait pour savoir si avant de repartir il déposerait un baiser sur la joue... ou peut-être sur l'épaule demi-nue d'Adolphine, il avait fini par s'accorder cela, et il allait s'approcher du lit... lorsque tout à coup la jeune fille, sans s'éveiller, se retourne sur sa couchette, et dans ce mouvement assez brusque, rejette presque entièrement loin d'elle sa malencontreuse couverture.

Pauvre Gustave! que devient-il en apercevant une jambe si bien faite, qu'un peintre la voudrait pour modèle, puis un genou blanc et mignon? Il soupire, il étouffe... mais s'il fait un pas de plus vers la dormeuse, il sent bien qu'il est perdu et que son serment sera oublié... Il faut donc qu'il s'éloigne sans lui donner un baiser, et qu'il s'éloigne bien vite, car il n'est que temps.

C'est ce que fait le jeune officier: en un instant il a fui, il a sauté en bas du balcon, escaladé le mur, et couru à travers le bois de Vincennes.

Estimable jeune homme! j'ignore s'il avait alors la croix, mais pour la conduite qu'il venait de tenir, il l'aurait bien méritée.

XIII.

TAQUINET EN VOYAGE.

Pendant que ces événements se passaient en France, revenons à petit bossu que nous avons laissé prêt à partir pour l'Allemagne.

Avec ses économies qui se montaient à cinquante louis, somme énorme à ses yeux, sa gratification et son pantalon neuf, Taquinet s'était mis en route heureux comme un roi, gai comme un pinson, enchanté surtout de n'avoir point revu M. Fourmi.

Jusqu'alors Taquinet n'avait jamais voyagé; ses plus longues excursions n'avaient point dépassé la banlieue de Paris.

Cette fois il va voir autre chose; il s'attend à des merveilles, et pour ne rien perdre, pour voyager avec fruit, il s'est placé sur la diligence. C'est en effet la meilleure manière de bien voir les pays que l'on traverse; et les chemins de fer remplaceront difficilement ce plaisir-là.

Taquinet n'avait sur l'impériale qu'un seul compagnon de voyage: c'était un homme entre deux âges, que son accent faisait sur-le-champ reconnaître pour un enfant des bords de la Garonne.

De taille moyenne, mais bien bâti, assez bien de figure, à l'œil noir et vif, au teint brun et chaud; faisant le beau en parlant, et parlant beaucoup, ou plutôt parlant toujours. Du reste, ayant de bonnes manières et vous assommant à force de politesse.

Le costume de ce monsieur n'annonçait pas précisément un nabab, mais pour voyager, on n'a guère l'habitude de faire de la toilette; il avait un habit bleu à boutons de soie noire, lequel, suivant la mode de cette époque, était coupé fort court par-devant, mais avait des basques fort longues et fort étroites. Le collet de cet habit, qui était en velours, avait dû souvent recevoir la pluie, car, à force d'être mouillé et essuyé, il ressemblait à de la panne. Sous cet habit qui était toujours boutonné, on voyait le bas d'un gilet à gros bouquets, imitant plutôt l'indienne que le cachemire; puis venait un pantalon de drap vert à côtes, qui pinçait et collait tellement sur les cuisses de son propriétaire, que cela eût été indécent, si l'étoffe n'eût pas été foncée.

Ce monsieur était chaussé de bottes à revers qui lui tombaient à mi-jambes. Enfin, son menton était enfoncé dans une énorme cravate à carreaux qui avait un nœud très-artistement fait. Par-dessus ce costume le voyageur portait ce que l'on nommait alors un balandras: c'était ce que sont nos paletots d'aujourd'hui, en y ajoutant un collet qui retombait jusqu'à moitié du dos. Ce dernier vêtement était d'une couleur fauve et paraissait avoir fait beaucoup d'usage.

Cependant, au bout des manches, et autour du collet, on apercevait encore quelques bribes de poil de lapin rougeâtres qui, vus de très-loin, avaient un faux air de fourrure. Pour coiffure, ce monsieur portait un chapeau à trois cornes; on en voyait alors presque autant que des ronds. Mais celui du voyageur était d'une grandeur gigantesque, et recouvert d'une toile cirée.

A peine Taquinet avait-il pris place sur l'impériale, que le voyageur s'était montré pour lui d'une excessive politesse; d'abord il lui avait offert de changer de place, s'il ne se trouvait pas bien à la sienne; puis il s'était reculé de crainte de le gêner, puis il lui avait offert du tabac.

— Parbleu! se disait le petit bossu, je tombe bien; j'ai un compagnon de voyage charmant... il a les manières d'un marquis... c'est peut-être un vicomte... quoiqu'il ait un costume assez modeste... Mais au temps où nous sommes, il y a tant de nobles qui ont éprouvé des malheurs... celui-ci a peut-être émigré... Ce que je n'aime pas, c'est son chapeau à cornes recouvert en toile cirée... Cependant je conçois que si son chapeau est neuf, c'est un moyen pour le conserver dans tout son lustre.

La conversation n'avait pas tardé à s'engager entre les deux compagnons d'impériale, qui n'étaient pas plus amateurs du silence l'un que l'autre.

— Sapristi! que c'est amusant de voyager... de se sentir rouler et de voir des sites que l'on ne connaît pas se dérouler devant vous! s'était écrié Taquinet en portant des regards enthousiasmés sur des champs de pommes de terre, des arbres rabougris et de vilaines petites masures de paysans qui semblaient devoir être tout au plus habitées par des animaux de la basse-cour.

— Est-ce qué monsieur n'avait pas encore vu beaucoup de paysss... dit le monsieur au balandras en lorgnant de l'œil,

et faisant en parlant sonner les s de manière que cela ajoute un sifflement continuel à sa conversation.

— Moi, monsieur, c'est la première fois que je voyage; je suis un enfant de Paris, et je n'avais pas été plus loin que Versailles, Vaugirard et Montmorency. C'est pourquoi vous me voyez dans l'ivresse... dans l'ébahissement... Cette campagne me semble déjà superbe... Oh! qu'est-ce que je vois là-bas... à droite... ces buttes dans la plaine... Est-ce que ce sont déjà des rochers...

— Non passs... ce sont des meules de foin tout bonnément!...

— Vous croyez... Alors elles sont bien plus belles que celles que j'ai vues dans les plaines de Vaugirard...

— Jé conçois votre enthousiasme, monsieur... Mais quand vous aurez parcouru comme moi les quatre parties du monde, rien ne vous étonnera, vous serez bien plus indifférent aux points de vuesss...

—Vous avez été dans les quatre parties du monde, monsieur...

— Eh! mon Dieu oui. Jé crois même en avoir découvert une cinquième, entre New-York et le saut du Niagara, mais j'étais alors si pressé... et la mer me fait tellement mal au cœur, qué jé n'ai pas eu lé tempsss dé la visiter. Ce sera pour une autré foisss!

Diable! se dit Taquinet, s'il n'avait pas l'accent gascon, j'aurais pensé que c'était un Anglais; car je sais que les Anglais passent une partie de leur vie à voyager.

Pendant la première journée, le Gascon a laissé jaser Taquinet; il semble vouloir le tâter, il se contente de lâcher de temps en temps des demi-mots où il est toujours question de sa fortune, de son château, de ses gens et de ses chevaux. Le petit bossu se dit:

— C'est un homme riche !... je ne l'aurais pas deviné à son balandras dont la fourrure est furieusement mesquine; mais s'il a par couru avec cette houppelande les quatre parties du monde, il n'est pas étonnant qu'il y ait laissé quelques-uns de ses poils... Alors ce doit être un original qui voyage pour son agrément.

Taquinet a remarqué que son compagnon de voyage ne descendait point lorsqu'on s'arrêtait pour dîner. Il ne se permet aucune réflexion; seulement en remontant à sa place, il trouve son voisin d'impériale en train de se nettoyer les dents avec un cure-dent, occupation à laquelle il se livre avec une certaine affectation.

— Vous n'êtes point venu dîner avec nous à la table d'hôte? dit Taquinet en s'entortillant dans une vaste redingote dont il avait fait emplette le matin de son départ.

— Moi dîner à table d'hôte!... fi donc! jé vous avoue que cela ne mé tenté passs... Est-ce que vous appelez dîner être avec un tas d'individus qui se pressent d'avaler, qui se disputent les morceaux, qui tombent sur ceux dont vous avez envie et ne vous laissent que des os... et puis les servantes qui vous emportent vos assiettes avant qu'elles soient vides... ou que vous appelez en vain pour vous passer un plat... et puis ceci qui est trop chaud, cela qui est trop froid... les volailles à moitié cuites pour que vous n'y trouviez pas de mauvais pour que vous en buviez moins, et par-dessus le marché le conducteur qui vient vous crier:

— Allons, messieurs, allons, en voiture... il faut partir, nous sommes en retard de dix minutes... vite, en voiture! Et cela au moment où vous commencez seulement à entamer le premier service. Voilà ce que c'est qu'un repas de table d'hôte pour les voyageurs.

— C'est vrai!... sapristi! c'est bien cela! dit Taquinet: le tableau n'est pas chargé; voilà bien ce que je viens de voir. Mais heureusement pour moi, je mange très-vite et j'ai enfoncé tous mes voisins.

Payez cé dîner, jé vous prie; jé ne veux pas changer.

— Moi qui aime dîner à mon aise, j'emporte toujours des provisions, un excellent pâté, une volaille plus ou moins truffée... un délicieux saucisson et quelques flacons de chambertin. Avec cela, je dîne dans la voiture tranquillement..... gentiment..... Oh! je ne suis pas gourmand... j'ai dîné souvent aux premières tables de l'Europe... et en Amérique où j'ai séjourné quelque temps, jé né dépensais jamais moins de dix écusss à mes repas!... Eh! jé vous juré qué tout à l'heure j'ai aussi bien dîné qu'alors... peut-être mieux, car j'étais en appétit.

— Où diable met-il donc ses provisions? se dit Taquinet en jetant un coup d'œil autour de lui. Il aperçoit enfin une espèce de sac de nuit que son compagnon avait entre les jambes et qu'il vient de repousser à ses pieds. Ce sac de nuit est d'un assez mince volume; mais peut-être ce monsieur a-t-il mangé à son dîner une grande partie de ses provisions.

Taquinet, qui a eu le talent de boire souvent à la table des voyageurs et qui n'a pas trouvé le vin trop mauvais, parce que la cave de M. Moullinard ne l'a pas rendu difficile, se sent plus en train de causer, de s'épancher. On a dit souvent qu'un bon repas produisait cet effet-là. Alors, méfiez-vous des gens qui boivent peu, qui se tiennent toujours sur leur réserve, qui veulent conserver leur sang-froid quand vous vous inquiétez peu de perdre le vôtre. Ces gens-là ne s'épancheront jamais avec vous.

Le petit bossu se tourne donc vers son compagnon, qui vient encore de lui offrir du tabac, et lui dit:

— Ma foi, vous me croiriez si vous voulez, mon cher monsieur, mais ce voyage me délecte beaucoup... il commence pour moi sous les plus heureux auspices... D'abord un compagnon de route fort aimable... c'est déjà beaucoup!

— Vous me flattez... mais dé mon côté jé vous jure qué jé suis enchanté de mé trouver avec un homme dé votre mérite et de votre esprit... car vous pétillez d'esprit... Je n'ai pas eu besoin dé causer longtempsss avec vousss... pour m'en apercevoir.

Taquinet devient bouffi de joie ; il n'avait pas été habitué à s'entendre adresser des compliments, et son amour-propre est mollement chatouillé. En ce moment son voisin lui semble un prince russe, et les poils de lapin qui garnissent le collet du balandras sont devenus de l'hermine aux yeux du petit bossu. Tant il est vrai que la flatterie fait toujours son effet, même sur les hommes qui devraient le plus la trouver ridicule à leur adresse.

— Est-ce que je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'allais en Allemagne ? reprend Taquinet.

— Vous ne m'en avez pas soufflé mot, et je suis trop discret pour vous questionner. La confiance est comme l'amour, il faut qu'elle vienne d'elle-même !

— Je vous dirai mon histoire en fort peu de mots. Je suis clerc de notaire... c'est-à-dire j'étais clerc chez M. Moulinard...

— Moulinard... Oh ! j'en ai beaucoup entendu parler... je dois même le connaître... la perle des notaires !...

— Perle, si vous voulez... après tout, il y a différentes espèces de perles... il y en a de vraies et de fausses. Revenons à moi. Je gagnais fort peu d'argent... mais, comme je ne dépense presque rien, depuis seize ans j'ai fait des économies... pas assez pour acheter la charge de mon patron. Il me disait sans cesse : Mariez-vous et achetez ma charge avec la dot de votre femme... Ces choses-là sont bien faciles à dire ; mais vous concevez... je ne suis pas bâti comme l'Antinoüs...

— Eh donc ? qué vous manque-t-il... rien qué je voye... vous avez bon pied, bon œil !

— Il ne me manque rien ; au contraire, j'ai quelque chose de trop...

— Où donc cela ?

— Pardieu... sur le dos... cette proéminence...

— Ah ! par exemple... cette légère courbure... Ma foi, si vous ne me l'aviez pas dit, parole d'honneur je ne m'en serais pas aperçu.

— Oh ! vous plaisantez !

— Non, je vous assure qu'on ne s'en douterait pas quand vous êtes assis !... Vous tenez un peu votre tête en avant, c'est vrai, mais ce n'est pas laid... J'ai cru que c'était par coquetterie, pour vous donner un air penché.

— Oh ! vous êtes trop bon !...

Taquinet est dans le ravissement ; il se rengorge, se redresse ; s'il l'osait, il embrasserait son compagnon de route ; mais il n'ose pas.

Le Gascon reprend :

— Si vous aviez été en Amérique, monsieur, vous y auriez fait tant de conquêtes qué vous en auriez eu par-dessus les yeux !... Les femmes y adorent les bossus, d'autant plus que l'on en voit fort peu ; ils y sont d'une extrême rareté, et les Américaines, qui se connaissent en hommes, ont remarqué qu'en sus de l'esprit dont ils regorgent, ce sont des gaillards qui ne boudent pas auprès du sexe... Eh ! éh... vous m'entendez...

— Parfaitement ! répond Taquinet en se tordant de plaisir sur sa banquette. C'est vrai que le sexe a pour moi bien des charmes... Je raffolle des femmes... Oh ! les femmes... sapristi quel nanan !

— Hein ! quand je disais que vous étiez des hommes à femmes... Jé gagerais qué vous avez eu bien des bonnes fortunes. Oh ! Dieu... vous ne pourriez pas les compter sans doute ?

Ce mot rappelle au petit bossu ses aventures chez Claquette Tortillon ; il croit encore sentir sur son derrière sa culotte mouillée, et, dissimulant une légère grimace, il répond :

— Laissons là les bonnes fortunes. Je vous disais donc que j'étais clerc de notaire et que j'avais l'intention de me marier. N'ayant pas jusqu'à présent réussi à réaliser cette intention, j'avais presque renoncé à ce projet lorsque dernièrement j'ai reçu une lettre d'un de mes cousins, qui habite Munich en Bavière...

— Très-bien... Oh ! jé connais beaucoup !

— Vous connaissez mon cousin ?

— Non, mais jé connais Munich, charmante ville où l'on fait d'excellente musique. Poursuivez.

— Je ne sais pas si mon cousin fait aussi de la musique, mais je sais qu'il est marchand de tabac.

— Le tabac s'allie parfaitement avec la musique.

— Mon cousin Robinet... Il s'appelle Robinet...

— C'est un nom fort coulant.

— Mon cousin connaissait mon désir de me mettre en ménage, et il m'a donc écrit dernièrement que si je voulais faire le voyage et aller le trouver, il pensait avoir découvert un trésor... tel qu'il me le fallait.

— Ah ! diable... Et vous donne-t-il quelques détails sur la personne ?

— Oui... Pourtant ce qu'il me dit est un peu entortillé... ma foi, j'ai sa lettre sur moi... je vais vous la lire, vous me direz ce que vous pensez... que peut-être la personne...

— Très-volontiers... je vous prête mes oreilles.

Taquinet tire une lettre de son portefeuille et lit :

« Eh bien, mon petit cousin, tu ne peux donc pas parvenir à te « marier... cela doit te vexer, toi qui as du penchant pour le sexe... « (Oh ! oui ! j'aime le sexe !...) Il paraît que les Parisiennes ne donnent « pas dans la bosse... (Ceci est une plaisanterie de mon cou- « sin...)

— Plaisanterie d'assez mauvais goût... mais un marchand de tabac n'est pas obligé d'avoir de l'esprit... Poursuivez.

« Veux-tu risquer le voyage de Munich ? je crois, moi, que je t'ai « trouvé ce qu'il te faut. C'est une jeune personne majeure, qui a en « écus quatre-vingt mille francs devant elle... Elle n'est pas précisé- « ment jolie, mais il y en a de plus laides... Quant à sa vertu, je ne t'en « parle pas... ce sont de ces choses qu'il ne faut jamais approfondir. « Comme cette demoiselle a un penchant très-prononcé pour les « Français, il me semble que tu pourras réussir près d'elle, car, en « ce temps de guerre, les Français sont rares ici. Viens, je te présen- « terai ; tu seras très-aimable, tu captiveras la demoiselle... tu ne « te retourneras pas... » (Ceci est encore une plaisanterie de mon cousin !...)

— Pitoyable jeu de mot !... Ah ! si vous alliez en Amérique, les femmes ne voudraient, au contraire, vous envisager qué par derrière ; mais achevez...

« Et je ne doute pas que tu ne deviennes l'époux de mademoi- « selle Dulcinée Elwidge Carottsmann. Ton affectionné cousin Robi- « net. » — Eh bien... que pensez-vous de la demoiselle qu'on me propose... elle a quatre-vingt mille francs ; ceci est le positif et me plaît beaucoup.

— Oui, mais le reste est vague..... si j'osais même, je dirais louche.

— Je suis assez de votre avis, mais les quatre-vingt mille francs me séduisent, je ne vous le cache pas !

— Qu'est-ce qué cela pour vous ! vous devez pouvoir trouver dix fois mieux !

— Au contraire, c'est que je ne trouve rien du tout. Toute ma fortune se borne à ce que j'ai amassé à être seize ans clerc, et c'est peu de chose... cinquante louis, que j'ai emportés avec moi, parce qu'enfin, si je me fixe en Allemagne, ce n'était pas la peine de laisser mes fonds à Paris.

— Vous avez très-bien fait... d'autant plus qué cette somme pourra vous servir.

— Enfin je verrai mademoiselle Carottsmann !...

— Savez-vous l'allemand ?

— Pas un mot...

— C'est fâcheux ; mais si jé puis vous être utile, vous servir de truchement, disposez de moi.

— Est-ce que vous allez aussi à Munich... je croyais vous avoir entendu dire d'abord que vous alliez à Strasbourg.

— Certainement, jé vaisse à Strasbourg, puisque c'est là qué cette diligence nous conduit, mais il est possible qué jé né m'y arrête pass ; cela dépendra de circonstances.

— Ça me ferait bien plaisir, si vous veniez avec moi jusqu'à Munich... j'en serais ravi, foi d'Hercule Taquinet...

— Eh bien, mon cher monsieur Taquin...

— Taquinet.

— Taquinet, c'est aussi un motif qui pourra mé faire pousser jusqu'en Bavière. Et puis qu'est-ce qué c'est que cent lieues de plus ou de moins, pour un homme qui a fait lé tour du monde !

— C'est vrai, pour vous c'est une enjambée...

— Vous avez eu la bonté de mé confier vos affaires, permettez qu'à mon tour jé vous fasse connaître votre compagnon de voyage... Je

déboutonner... Je n'en ferais pas autant pour tout le monde! mais jé vois à qui j'ai affaire... Vous êtes un homme d'honneur, vous ne me trahirez passe!..

— Monsieur... certainement, je suis très-honoré!...

— Pas un mot de plus. Je commence : vous voyez en moi le dernier rejeton de l'illustre famille des Fortensac; le marquis de Fortensac, mon père, était premier gentilhomme du cabinet intime de Louis XV, mon aïeul était grand chambellan de Louis XIV, mon bisaïeul était généralissime sous Louis XIII... Bref! si je voulais remonter toujours avec mes aïeux, je n'en finirais plus!... Cela va, cela sé perd dans l'origine de l'entrée des Francs dans les Gaules!... C'est seulement pour vous dire que jé suis d'une assez belle noblesse. Nous étions fort riches... près d'un million de revenu. Mon père les mangeait, mais il ne touchait pas à son fondsss. Lorsque arriva la revolution... dans cette affreuse bagarre, je voulais couvrir les princes de mon corps, mais mon père préféra émigrer... je dus le suivre. Nous avons emporté quelques centaines de mille louis. Mais qu'est-ce qué cela pour un millionnaire... mon père était joueur comme il convient à un homme de qualité. Il eut bientôt perdu nos finances; nous étions alors en Angleterre: Heureusement, nous avions un immense crédit; mais ayant perdu mon père au bout de deux ans de séjour en Angleterre, je résolus de voyager; on m'avait bien proposé d'épouser une riche, très-riche Irlandaise... mais, je la refusai... elle n'était point noble; vous comprenez qu'un Fortensac ne peut pas se mésallier. J'ai voyagé en philosophe; partout mon nom m'a ouvert les portes des plus grandes maisons; enfin, le calme étant revenu en France... je dis le calme, quoique votre premier consul se batte presque toujours, mais les émigrés n'étant plus traités commé des bêtes fauves, je suis revenu à Paris. Malheureusement, une grande partie de mes biens ont été vendus!... Cependant il y en a encore qui ne le sont point, et incessamment, jé suis à peu près sûr de rentrer dans trois ou quatre cent mille livres de rente..... c'est peu, quand on a été millionnaire! mais il faut savoir sé borner!... en attendant, j'ai beaucoup de crédit, chacun m'ouvre sa bourse!... vous concevez, sachant que je rentrerai bientôt dans une partie de mes biens, c'est à qui me prêtera!... Je n'abuse point de la confiance qu'on me témoigne, seulement jé prends mes notes... Oh! jé ne suis pas de ces nobles qui oublient les services qu'on leur rend!... Tous ceux qui me prêtent de l'argent seront remboursés avec trois cents pour cent de bénéfice... ni plus, ni moins... Ainsi, vous me prêteriez cent francs, jé vous rendrais cent écus... vous mé prêteriez un habit, je vous en rendrais trois, et toujours comme cela!... et en cé moment, tenez, savez-vous cé qué je vais faire à Strasbourg?... je vais voir un de mes amisss qui jadis m'a prêté mille francs. Je sais qu'il n'est plus très-heureux, je lui porte trois mille livres!

— Vous êtes donc rentré dans vos biens? dit Taquinet.

— Pas encore tout à fait; mais de temps à autre je rentre dans quelques petites fermes... cela fait vivoter en attendant mieux. Voilà mon histoire, monsieur Taquinet, et si quelque jour mon crédit et ma fortune peuvent vous être utiles, vous me ferez grand plaisir d'en disposer.

Le petit bossu s'incline avec respect, il saluerait jusqu'à terre s'il n'était pas assis. Cependant, malgré la confiance que lui inspire l'ancienne noblesse de son compagnon de voyage, il se demande comment : se fait qu'un marquis d'aussi antique race porte une toile cirée sur-dessous son chapeau. Mais il se dit ensuite que ce doit être par originalité; d'ailleurs le marquis voyage incognito, ne lui a-t-il pas déclaré qu'il voulait cacher son rang? et en effet, le costume qu'il a pris n'est pas capable de le trahir.

— Maintenant qué nous nous connaissons, reprend M. de Fortensac, j'espère qué nous agirons librement l'un avec l'autre... jé mé flatte d'avoir encore des amis puissants... d'ailleurs, jé sais de bonne source que le premier consul a le projet dé fondre l'ancienne noblesse avec celle qu'il compte donner à ses généraux. Je vous répète donc qué vous pourrez disposer dé mon crédit; de même que, si j'en ai besoin, jé né mé gênerai point pour disposer de votre bourse : entre amis, tout doit être en commun.

Le petit bossu trouve ce raisonnement assez captieux; cependant ses bonnes manières de son compagnon de voyage ne lui laissant aucun doute sur la véracité de son récit, il s'incline de nouveau et accepte encore une prise de tabac de la vilaine petite boîte que M. de Fortensac semble considérer avec amour toutes les fois qu'il la sort de sa poche.

La première nuit se passe en voiture. Taquinet dort sans s'éveiller jusqu'au jour; son noble compagnon en fait autant; on s'arrête pour déjeuner. Taquinet descend; le marquis descend aussi, mais il n'entre pas à l'auberge; il prétend avoir des connaissances dans le pays. En retournant sur l'impériale, le petit bossu trouve encore son compagnon qui joue du cure-dent.

— Vous avez déjeuné dans la ville? dit Taquinet.

—Oui, chez dé bonnes gens qué j'ai obligées jadis... d'anciens serviteurs dé ma famille; ils ont voulu a toute force me retenir... je n'ai pas osé les refuser, dé crainte de les blesser, et ils m'ont régalé... Ah! sandis! c'est effrayant, tout ce qu'ils m'ont forcé dé manger!...

Les voyageurs ne s'arrêtèrent plus que pour dîner. Cette fois, le soi-disant marquis descend et entre à l'auberge avec Taquinet, qui lui dit :

— Allez-vous dîner à la table des voyageurs, avec moi?

— Ma foi oui, quoique je n'aie guère faim; mais c'est pour ne pas me séparer de vous.

— Vous êtes trop aimable.

Le gascon se place en effet à côté de Taquinet; celui-ci remarque que pour un homme qui n'a point d'appétit, M. le marquis joue de la mâchoire avec une dextérité sans égale; et à la promptitude avec laquelle il dévore, au talent qu'il montre pour se faire servir et enlever les meilleurs morceaux des qu'ils paraissent sur la table, Taquinet s'étonne que ce monsieur ait dit la vérité autant de mal des tables d'hôtes, puisqu'il sait si bien y tenir sa place.

Cependant le cri *en voiture!* vient de se faire entendre. On se lève, et M. de Fortensac dit à Taquinet :

— Payez ce dîner pour moi, je vous prie; jé ne veux pas changer.

Taquinet paie deux dîners, en se disant :

— Mon compagnon de route est un peu sans façon; mais c'est un marquis... et ses manières d'agir sont celles des gens du grand monde. D'ailleurs, d'après ce qu'il m'a dit, s'il rend toujours trois fois ce qu'il a reçu, me voilà certain de dîner trois fois gratis... nom d'un petit bonhomme!... on pourrait faire de superbes spéculations avec ce monsieur... si on lui prêtait seulement vingt mille francs, il vous en rendrait soixante!..... quel dommage que je ne sois pas capitaliste.

XIV

PARTIE CARRÉE.

Le lendemain, les voyageurs étaient à Strasbourg.

Il était deux heures de l'après-midi, lorsque la diligence arriva au terme de sa course. Celle qui allait à Munich ne partait qu'à sept heures du soir.

— Nous avons cinq heures devant nous, dit Taquinet, je ne serais pas fâché de voir un peu cette ville, où l'on fait de si bons pâtés. C'est dommage que vous ayez affaire, vous m'auriez servi de guide... et puis c'est bien plus agréable de se promener à deux, on cause en observant, et j'adore causer.

— Mes affaires seront promptement terminées, répond M. de Fortensac. Jé suis obligé de faire un bout de toilette, parce que je vaisse chez des gens de la plus haute volée; mais dans trois quarts d'heure je vous rejoins, veuillez bien m'attendre sur la place devant la cathédrale. Vous savez que c'est un des plus beaux monuments du style gothique... je vous ferai voir ensuite l'Arsenal, le Musée, l'Hôtel des Monnaies...

— Ma foi, monsieur le marquis, si vous voulez me permettre de vous parler franchement, je vous dirai que je n'ai pas l'amour des monuments. Je ne voyage pas pour voir des pierres plus ou moins vieilles... et puis je suis un âne en architecture; ce que je verrai avec plaisir, ce sont les dames du pays... on dit qu'elles sont jolies... j'aime mieux voir une femme que dix cathédrales... Je ne devrais peut-être pas avouer cela... mais c'est plus fort que moi.

— Eh! capedeblous... que disais-je!... que les hommes voûtés sont des démons près du sexe... Je né vous blâme pas... mon cher ami... Eh! parbleu! je pourrai peut-être vous faire passer quelques heures agréables... j'ai connu ici des femmes ravissantes... il serait possible... attendez-moi sur la place... je ne vous en dis pas plusss!... mais je veux qué vous emportiez un doux souvenir de votre passage à Strasbourg

Taquinet accepte avec joie ce que M. le marquis lui propose. Il laisse celui-ci procéder à sa toilette et il va flâner dans la ville, regardant de fort près les femmes, qui la plupart du temps lui rient au nez, mais le ci-devant clerc de notaire prend cela du bon côté, il se frotte les mains en se disant :

— Les Strasbourgeoises me paraissent fort gaies... elles doivent aimer la gaudriole... Tant mieux !... hum ! polisson que je suis ! penser encore à ces choses-là, après ce qui m'est arrivé chez la perfide Claquette... mais tiens !... raison de plus au contraire, il faut que je me venge de ce sexe trompeur... toutes les femmes ne sont pas des Claquette... il faut que je fasse des victimes, des malheureuses... Oh ! si je pouvais laisser une *Ariane* abandonnée dans Strasbourg... je me sens disposé à surpasser *Thésée*... que sait-on ! j'imiterai peut-être *Hercule* mon patron... Décidément, avant de me marier, je veux faire un peu le mauvais sujet.

Il n'y avait pas dix minutes que Taquinet était au rendez-vous que lui avait indiqué son compagnon de voyage, lorsqu'il aperçoit celui-ci qui vient vers lui à grands pas. M. de Fortensac a ôté l'enveloppe qui couvrait son chapeau à trois cornes, de plus il a un habit dont les boutons en cuivre jaune bombés brillent d'un vif éclat ; du reste, la couleur de l'habit est absolument la même que celui qu'il portait en voyage, et le collet, qui est aussi en velours, ressemble également à de la panne.

— Me voici, mon cher monsieur Taquinet, dit le marquis en abordant gracieusement le petit bossu ; est-ce que je me suis beaucoup fait attendre ?

— Mais non.

— J'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre : je ne pourrai point vous accompagner à Munich.

— Ah ! diable ! et pourquoi donc ?

— Parce qu'un particulier qui a une centaine de mille francs à me remettre, vient de me prier de lui accorder quelques jours pour réaliser cette somme... il faut aussi que je vérifie ses comptes... que sais-je... Tout cela m'ennuie à la mort, mais cent mille francs, c'est quelque chose pour moi en ce moment. Je dois donc renoncer à mon voyage de Munich.

— J'en suis très-mortifié !

— Et moi donc ; mais il ne faut pas que cela nous empêche de passer gaiement la journée.

— Eh bien, ces dames dont vous m'aviez parlé ?

— Je les ai vues... et j'ai obtenu la faveur de vous présenter...

— Oh ! c'est bien aimable cela

— De plus... nous dînerons chez elle... c'est convenu... nous allons porter un pâté de foie gras... quelques pâtisseries... des fioles de champagne... et nous serons les bienvenusss !...

— Quoi vraiment ! nous dînerons chez elles... je ne me sens pas de joie...

— Après cela, mon cher, je vais vous dire quelles sont ces princesses, car enfin je ne veux pas vous abuser... vous concevez bien que je ne vous mène pas aussi lestement chez des duchesses... il s'agit tout bonnement de deux actrices de cette ville, deux cantatrices à roulades du premier théâtre... Nous autres, gens de l'ancienne cour, nous avons toujours aimé les actrices... Beaucoup de mes pareils se sont même ruinés pour ces dames... c'est bon genre... c'est Régence... mais vous n'aimez peut-être pas les femmes de théâtre ?

— Pardonnez-moi... je les adore au contraire... je les adore d'autant plus que je n'en ai jamais connu... mais connaître une actrice, c'était mon rêve... c'était ma chimère... Je ne suis allé que fort peu au spectacle, parce que chez M. Moulinard, il y avait presque toujours de la besogne pour le soir... mais lorsque, par hasard, je me suis permis l'Opéra... ah ! monsieur le marquis ! j'en revenais comme électrisé... pendant quinze jours, je ne dormais pas... je voyais toujours les danseuses faire leurs pirouettes... j'étais fasciné, je voulais me faire faire un maillot. Et nous allons dîner avec deux actrices...

— Oui, mon cher ami.

— Je ne vous demande pas si elles sont jolies, les femmes de théâtre le sont toujours !

— Hum ! aux lumières, c'est possible ! Mais il y en a qui perdent considérablement au grand jour... il n'en est pas ainsi des deux virtuoses chez qui je vous mène... elles ne perdent rien, au contraire... elles gagnent à être vues de près !...

— Ce sont des virtuoses... dansent-elles ?

— Non... elles chantent... je crois pourtant qu'elles dansent aussi un peu... Voilà un pâtissier très-renommé, il faut y prendre un pâté

M. de Fortensac entre avec Taquinet dans la boutique d'un pâtissier ; il fait l'achat d'un pâté et d'une ample provision de friandises

C'est Taquinet qui paye, ce qu'il fait avec le plus vif empressement Le marquis a laissé l'adresse et recommande au pâtissier d'envoyer sur-le-champ ce que l'on vient de choisir.

On en fait autant chez un marchand de vins fins.

Puis on se remet en route.

Au détour d'une rue, le compagnon de Taquinet est tout à coup accosté par un monsieur à perruque mal poudrée et assez mesquinement couvert, qui s'écrie :

— Eh ! par Jupiter ! je ne me trompe pas... c'est Floridor !... c'est notre beau Floridor que je revois... Ah ! te voilà donc revenu à Strasbourique, toi ? je dis Strasbourique parce que j'ai à me plaindre de cette ville.

Cette rencontre ne paraît faire qu'un médiocre plaisir au compagnon de Taquinet, qui cherche à se débarrasser bien vite de l'importun, en lui répondant :

— Bonjour, mon cher... bonjour... pardon si je ne m'arrête pas... nous sommes pressés...

Mais le monsieur mal poudré, sans avoir l'air de faire attention à ce que lui a répondu le marquis, se place devant lui en reprenant :

— Ah ! mon pauvre Floridor... si tu reviens jouer à Strasbourique, je te plains !... si tu savais comment on s'est conduit avec moi !... quels Midas ! mon cher, quels Midas...

Le marquis se penche vers Taquinet en lui disant à l'oreille : C'est un père de famille... d'une famille très-noble... nous avons joué ensemble à la bouillotte... dans un cercle, il a perdu beaucoup d'argent.. cela le rend furieux contre les membres du cercle...

Puis Fortensac reprend tout haut :

— Mon cher père noble, je suis fâché de ne pas pouvoir entendre tes doléances aujourd'hui... mais je t'ai dit que nous étions pressés monsieur et moi...

— Eh ! par Neptune !... on a toujours bien un moment à donner à un ancien camarade ! .. car enfin tu es mon camarade, marquis !... je te dis marquis par habitude... de même que tu m'appelles père noble, toi...

— Oui ! oui, très-bien, sandious ! nous avons le droit de porter ces titres... on ne peut pas nous les disputer... Au revoir...

— Écoute donc, Floridor !... Tu sauras que j'aurais pu rejouer demain pour remplacer Leconte, si j'avais eu une perruque... mais ces gredins-là prétendent que je ne peux pas porter l'habit brodé et l'épée avec ce vieux gazon que j'ai sur la tête... malheureusement je n'en ai pas d'autre... aurais-tu par hasard une perruque à me prêter, toi... par Vulcain ! tu me rendrais un fameux service... tu sais que je t'ai prêté une culotte de satin, à toi... un soir... à Bordeaux... et même tu me l'as fait craquer... tu me l'as rendue en loques...

— Oui... oui... père noble... je te prêterai une perruque... six si tu veux... je t'en enverrai dé toutes les formes .. mais pour Dieu ! ne nous retiens pas davantage... au revoir...

— Mais tu ne sais pas mon adresse...

— Si fait ! si fait ! est-ce que tu n'es pas connu ?

— Mais c'est que je n'ai pas de logis pour le moment... je couche tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre... et c'est grand, Strasbourique !

Ces dernières paroles ne sont plus entendues par Taquinet et Fortensac ; car celui-ci a pris le bras de son compagnon, et pour le faire marcher plus vite, l'enlève et l'emporte quelquefois pendant plusieurs pas.

Lorsqu'ils ont enfin laissé loin derrière eux le monsieur mal poudré, le marquis repose Taquinet à terre et ralentit sa marche en s'écriant :

— Ce vieux père noble est vraiment insupportable... parce qu'il s'est ruiné au jeu, et qu'il n'a pas de quoi s'acheter des perruques, est-ce ma faute à moi... j'aime à obliger, c'est vrai . mais je déteste les joueurs... parce qu'il m'a prêté une culotte de satin à Bordeaux, un soir, pour aller au bal... voilà une belle vétille !...

— Il a dit que vous la lui aviez rendue en loques...

— Je m'en fiche pas mal !... pardieu, c'était un bal superbe... j'ai gavotté toute la nuit... je m'inquiète peu de sa culotte... si je comptais tout ce que je lui ai prêté, moi ! mais ces choses-là, je les oublie...

— Quel est donc ce comte qu'il voudrait remplacer ?

— C'est un comte... qui vient de rentrer dans ses biens : vous con-

cevez que, se retrouvant possesseur d'une fortune immense, le comte n'a plus envie de jouer!... On avait apparemment besoin d'un quatrième pour former une partie... et ce vieux père noble voulait y aller.

— On tient donc beaucoup à la toilette dans cette réunion-là, a-t-il parlé d'habit brodé et d'épée?

— Oh! essentiellement... c'est tout ce qu'il y a de mieux dans la ville.

— Pourquoi donc vous appelle-t-il Floridor, ce monsieur?

— C'est mon petit nom... nous autres ci-devant nous avions un petit nom... Vous concevez que lorsqu'on veut rire, faire des folies, on doit cacher ses titres... cela impose trop... cela gêne les femmes dans leurs expressions... Et tenez, les deux virtuoses chez qui je vous conduis ne m'appellent aussi que Floridor... Auprès d'elles, j'ai toujours gardé l'incognito...

— Votre vieux noble a une drôle d'habitude de jurer toujours par les dieux de la mythologie.

— Eh! sandis, cela prouve qu'il connaît ses auteurs grecs... si vous aviez joué, je veux dire si vous aviez lu les pièces d'*Aristophane*, vous verriez que les personnages emploient souvent ce langage. Mais nous voici chez nos déesses... oublions mon vieux camarade du cercle, et soyons galants jusqu'au bout des doigts.

Fortensac fait entrer le petit bossu dans une maison d'assez médiocre apparence, on monte deux étages, on entend rire, chanter, faire des roulades.

— Nos dames s'exercent, à ce que je vois, dit Fortensac, tandis que Taquinet jette un coup d'œil sur sa personne, brosse sa culotte avec son coude, rarrange sa cravate, s'assure que sa queue est à sa place, qu'elle pend bien sur son dos, et tâche de se redresser, ce qui n'aboutit qu'à lui faire relever la tête, qui semble alors avoir sa bosse pour collet.

Le marquis a sonné, puis tourné la clef qui est sur la porte; il entre en tirant Taquinet après lui. Ces messieurs traversent une petite pièce où l'on aperçoit pour tout meuble deux ou trois savates et quelques vieux chaussons de bal qui courent tes uns après les autres.

Mais, dans la pièce suivante, qui est ornée d'un vieux meuble en velours d'Utrecht jaune, et qui sert à la fois de salon et de chambre à coucher, une jeune femme blonde, qui a dû être assez gentille, mais dont la figure fatiguée annonce un grand excès de beaucoup de choses, est assise devant une vieille épinette, d'où elle tire des accords rarement parfaits; tandis que devant la glace de la cheminée, une grosse commère d'une trentaine d'années, vêtue d'un simple peignoir, achève de se coiffer et de se mettre du rouge et des mouches tout en s'arrêtant par moment pour faire des mines et étudier dans la glace des poses et des sourires.

— Ah! voilà Floridor!... s'écrie la blonde, tandis que sa compagne répond sans se déranger:

— Oh! que je l'aime ce gros marquis... voilà un garçon qui est aimable... il vient déjeuner avec ses anciennes cama...

M. de Fortensac, qui se trouvait alors tout près de la grosse mère, lui flanque un coup de coude dans les épaules, ce qui lui coupe la parole, et s'écrie:

— Mesdames, permettez-moi de vous présenter mon compagnon de voyage, monsieur de Taquinet... et veuillez bien reporter sur lui un peu des bontés dont vous daignez m'honorer.

Puis, se tournant vers Taquinet, il lui désigne tour à tour la blonde et la grosse, en lui disant:

— La *signora Carlina*, la *signora Tartina*.

La jeune blonde se lève et fait un profond salut au petit bossu, tandis que mademoiselle Tartina se retourne, en disant:

— Comment donc... mais nous aurons une foule de bontés pour monsieur... D'ailleurs, comme dit c't'autre: les amis de nos amis sont nos amis...

— Tu es bête comme un pot! murmure Fortensac à l'oreille de la grosse chanteuse. Je t'ai soufflé ton rôle, et tu nataugues déjà... tais-toi! ou fais attention, sandis.

Taquinet n'a rien entendu de cet *aparté*, il est encore abasourdi par le plaisir de se trouver chez des actrices, et quoique ce qui l'entoure soit peu propre à entretenir des illusions, il voit tout en beau, tout en rose; la blonde avec ses yeux cernés, ses traits tirés, ses lèvres décolorées, lui paraît une sylphide, ou tout au moins une nymphe. La grosse, qui se tatoue de rouge et de mouches, lui semble une soubrette des plus agaçantes; il balbutie quelques compliments et ne sait trop comment en sortir; ce qui fort heureusement ne lui permet pas de voir que l'une de ces demoiselles lui fait des grimaces et lui tire la langue, tandis que l'autre se mord les lèvres pour ne point lui rire au nez. Tout à coup Fortensac s'écrie:

— Voyons, capédiouos! il ne s'agit point ici de compliments et de cérémonies; mon ami n'a que peu de temps à passer près de vous. Nous venons vous demander à déjeuner, mesdames... et tenez j'entends nos provisions qui arrivent!

— Des provisions! Oh! comme j'en suis! Oh! comme je vais y faire honneur! s'écrie la grosse Tartina... Ce diable de Floridor connaît mon faible... il sait que je suis gourmande... Te rappelles-tu dans cette pièce où il y avait un fromage à la crème... Je ne me suis jamais fait doubler!... et je chipais toujours ta part pendant que tu chantais ta ronde de table!...

Fortensac n'a pas eu l'air d'entendre, mais a donné un grand coup de pied dans les jambes de Tartina. La blonde, qui a jugé convenable de faire sur le-champ de l'œil avec le petit bossu, lui présente sa main, en lui disant:

— Voulez-vous nous aider à mettre le couvert... nous avons renvoyé notre femme de chambre hier... elle nous volait comme dans un bois...

— Comment donc! belle dame!... s'écrie Taquinet, mais je suis trop heureux de pouvoir me rendre utile... Disposez de moi... Adorable Carlina... Je vais mettre le couvert... je mettrai tout ce qui vous fera plaisir...

— Ah! monsieur de Taquinet... C'est bien aimable à monsieur le marquis de nous avoir fait faire votre connaissance...

— C'est moi, charmante Carlina, qui lui dois une éternelle reconnaissance...

Et le petit bossu baise une main qu'on lui a fourrée sous le nez, pour lui faire comprendre l'usage qu'il en doit faire.

— Pas mal! pas mal! dit Fortensac en donnant un petit coup sur la bosse de son ami. Il me semble que nous allons assez gaillardement...

— Tiens! ils en sont déjà à se caresser! s'écrie la grosse Tartina. Eh bien, ça promet! qu'est-ce qu'ils feront donc après le champagne?... Hom!... ces polissons d'hommes, ça n'est pas plus haut que ma jambe et ça fait sa tête!... As-tu fini! biribi!

Fortensac pousse madame Tartina un peu brusquement du côté de l'antichambre. En quelques minutes, le couvert est dressé dans le salon. Taquinet est un peu surpris de voir que des virtuoses mangent avec de l'étain, mais on s'empresse de lui dire que la femme de chambre a emporté toute l'argenterie.

On se met à table; Taquinet, déjà tout troublé par les œillades assassines que la tendre Carlina lui jette, ne sait plus où il en est, lorsque, après deux ou trois rasades, cette demoiselle passe furtivement une de ses jambes autour de la sienne qu'elle enlace amoureusement.

— Nom d'un petit bonhomme!... se dit Taquinet, cette femme-là en tient pour moi... et comme elle sait que nous avons peu de temps à passer ici, elle se déclare tout de suite... Vivent les femmes de théâtre! avec elles on sait sur-le-champ à quoi s'en tenir... Elle fait le serpent avec sa jambe... c'est bigrement énergique.

Pendant les premiers moments du déjeuner, Fortensac et la grosse Tartina sont trop occupés à manger pour trouver le temps de parler; mais lorsque leur appétit commence à se calmer, lorsque le vin échauffe les têtes, la conversation devient très-animée.

— C'est bien dommage que vous partiez ce soir pour Munich, dit le marquis, le temps passe si gaiement près de ces dames.

— Tu n'es donc pas engagé ici, beau Floridor? dit Tartina en tapant sur son verre de champagne pour le faire mousser.

— Je suis toujours engagé dans vos fers, répond Fortensac en faisant une paire d'yeux à la grosse fille.

— Ah! oui! répond Tartina en ricanant, c'est dans mes fers... c'est ce que je voulais dire... Est-ce que monsieur ton ami se destine à théâtre... je louerai une loge le jour de son début!...

— As-tu fini, grosse buse? murmure Fortensac.

— Non, madame, je ne me destine pas au théâtre, répond Taquinet, mon emploi y serait trop borné; en jouant avec vous, je ne saurais faire que les amoureux!...

— Ah! charmant, ravissant! dit Carlina en se cramponnant de plus belle à la jambe de son voisin.

— Il pourrait faire aussi les chameaux! murmure Tartina en se cachant la tête derrière sa serviette pour rire à son aise.

— Te tairas-tu, maudite rieuse? dit Fortensac en se penchant l'oreille de la grosse chanteuse.

— Ah ! tant pis... il faut que je rie... sans quoi je ne sais pas ce qui m'arriverait... ma gaîté s'évaporerait autrement ; faut-il que Carlina ait de l'habitude pour garder son sérieux devant ce petit polichinelle qui ne lui va qu'au coude...

— Mais Tartenpion ne vient pas... est-ce qu'il aurait oublié...

— Non, moi, sois tranquille, il va venir... il se frise les moustaches dans quelque coin... il prépare son entrée, il veut faire de l'effet.

Pendant que cette conversation avait lieu, le petit bossu, devenu brûlant par le contact de cette jambe qui enlaçait la sienne, avait passé un de ses bras derrière la taille de Carlina et se permettait de la presser, en disant à l'oreille de la blonde :

— Sapristi, jolie virtuose, je devais partir pour Munich ce soir..... mais dites un mot... et je passe cette nuit à Strasbourg... parole d'honneur, j'en suis capable... je me sens disposé à faire mille folies avec vous... ça vous va-t-il... dites que vous y consentez...

— Ah ! monsieur de Taquinet !... que vous êtes insinuant ! vous abusez de l'empire que vous exercez avec vos yeux !...

— Eh bien, oui, je veux en abuser, cré nom d'un petit bonhomme !... Ah ! qu'est-ce qui me tire par derrière...

C'était Tartina qui venait de prendre la longue queue du petit homme, et la lui tirait en riant comme une folle et en disant :

— Qu'est-ce que vous faites donc de ça, cher ami,... est-ce pour faire des conquêtes que vous l'avez si longue... Si j'étais votre maîtresse, je ne vous tiendrais jamais que par là quand je sortirais avec vous, et je vous ferais marcher devant moi comme un carlin.

Taquinet ne sait trop que répondre lorsqu'un nouveau personnage se présente brusquement devant la joyeuse réunion.

XV.

MILORD TAPSIFORT.

Celui qui vient d'entrer est un homme de quarante ans, long et mince comme une asperge, bien qu'il ait une espèce de pantalon à la turque qui fait des plis tout autour de son corps, et trois gilets les uns sur les autres, plus un habit et une houppelande : sa figure est d'un sérieux qui frise le comique ; il a de grosses moustaches et trois chaînes de montre, ornées d'une innombrable quantité de breloques, flottant sur son pantalon, qui ressemble à un étalage de bimbeloteries.

Ce personnage s'avance vers la table en faisant de gros yeux à Carlina, qui fait semblant de se troubler et s'écrie :

— Ah ! mon Dieu, c'est milord Tapsifort...

— Et qu'est-ce que c'est que milord Tapsifort ? demande tout bas Taquinet.

— Mais c'est... c'est... vous devez bien deviner... mon protecteur... celui auquel je dois le luxe qui m'entoure.

Le petit bossu aurait pu demander en quoi consistait ce luxe dont Carlina se vantait, mais en ce moment les gros yeux du monsieur qui viennent se fixer sur lui lui causent un malaise qui ne lui donne pas le loisir de répondre.

— Diable, nom d'un chien ! il paraît qu'on s'amuse... qu'on s'empiffre ici, tandis que je fais le pied de grue à la porte du théâtre, moi ! s'écrie le monsieur avec une voix de basse-taille, en faisant ronfler les *r* de manière à imiter le roulement du tambour. C'est gentil... c'est aimable... Carlina, est-ce que vous vous... fichez de votre milord ! rrrr !..

— Ah ! mon Dieu... pardon... j'avais tout à fait oublié que vous m'attendiez ! répond Carlina d'un air ému... c'est la faute de Tartina, qui avait invité ces messieurs à déjeuner... excusez-moi, milord...

— Mais oui ! mais oui . dit Tartina en se détournant pour ne pas rire au nez du nouveau venu. C'est moi qui avais invité notre cher Floridor... et monsieur de Taquinet, son illustre ami. Asseyez-vous donc, lord Tapsifort, vous boirez bien un coup avec nous.

Le monsieur à moustaches se hâte de se placer à table, et commence par boire, non pas un coup, mais trois de suite. Pendant ce temps, Taquinet a cherché à dégager sa jambe de celle de la blonde, mais au premier mouvement qu'il fait pour s'éloigner, madame Carlina se cramponne plus fortement à lui.

— Bigre ! cette femme-là est trop amoureuse ! se dit le ci-devant clerc, elle va me compromettre... son milord a l'air bien méchant... il me fait de vilains yeux.

— Nous sommes enchantés de nous trouver avec milord Tapsifort dit Fortensac ; nous repartons ce soir, mon ami et moi, pour Munich J'étais bien aise de renouveler connaissance avec nos charmantes virtuoses... Mon ami est fort amateur de chant, il avait entendu vanter le talent de ces dames et brûlait de les connaître.

— Oui, en effet ! dit l'homme à moustaches, en attachant de nouveau ses regards sur le petit bossu. Je crois que monsieur est amateurrr !.. mais ce n'est pas seulement de roulades... Oh !.. je le parierais... Ah ! mais sacredié, c'est qu'on ne m'en fait pas accroire à moi ! je ne suis pas un jobard, je devine ce qu'on voudrait me cacherrrr !...

Taquinet fait de nouveaux efforts pour détacher sa jambe et s'éloigner de la blonde Carlina qui pose sa main sur son cœur, comme si elle craignait qu'il ne voulût s'échapper de son corset, et répond d'une voix entrecoupée :

— Milord, je ne sais pas ce que vous voulez dire... je suis innocente !.. mais vous me rendez bien malheureuse avec votre jalousie !.. Ah ! Dieu ! ah ! Dieu !.. ah ! Dieu !

— Voyons, Carlina !.. ne te laisse pas aller comme cela à tes nerfs ! dit mademoiselle Tartina en se fourrant trois macarons à la fois dans la bouche. Moi je demande à rire, à chanter, à roucouler... nous étions si gais tout à l'heure... n'est-ce pas marquis de chose... marquis de la craque... non... de Fortensac.

— Je suissss de votre avis, belle Tartina, nous étions fort aimables, il n'y a qu'un moment, et je ne pense pas que la présence de milord doive gêner notre hilarité... n'est-il pas vrai, mon bon ami Taquinette ?

— Moi, balbutie le bossu en regardant son assiette pour éviter les gros yeux du long monsieur... moi... je fais ce qu'on veut... ça m'est égal... je mange de tout... je prends aussi du café... on je n'en prends pas.

— Oui, je crois que vous prenez une foule de choses, répond le sôi-disant milord en se baissant tout à coup pour regarder sous la serviette qui sert de nappe. Taquinet parvient alors, par un effort désespéré, à ravoir sa jambe qu'on enlaçait si amoureusement, mais dans ce mouvement, il envoie brusquement son pied dans le nez que ce monsieur vient de fourrer sous la table.

— Aye... nom d'une pipe, vous m'avez crevé l'œil ! s'écrie lord Tapsifort en se relevant et en montrant son nez meurtri. Mais fichtre, monsieur, savez-vous que vous m'avez envoyé votre botte dans la figure.

— Je suis désespéré de cet accident, je vous jure que c'est sans intention, balbutie Taquinet.

— Eh ! cadédiss, mon cher ami, vous n'avez pas besoin de vous disculper ! dit Fortensac en fronçant les sourcils et en regardant le monsieur à moustaches, d'un air rogue. Si monsieur n'avait pas été mettre son visage sous la table, cet accident ne lui serait pas arrivé... qu'avait-il besoin d'aller fourrer son nez par là ?... D'abord, c'est très-indiscret ; on ne doit jamais, dans une société honnête, chercher à savoir ce qui se passe sous la table ! cé sont dé ces mystères qui ne doivent point dépasser les genoux !...

— J'ai fait ce que j'ai voulu, sacrrrebleu ! j'avais mes raisons pour regarder par là... du reste, je ne vous parle pas à vous... tonnerrrre ! c'est à ce petit monsieur que j'ai affaire... c'est avec lui que je veux avoir une explication... Je l'ai trouvé beaucoup trop près de Carlina en entrant ici... il avait l'air d'être dans sa poche... et je vois bien les yeux que mademoiselle lui fait... Ah mais, bigrrrre ! je n'entends pas qu'on marche sur mes brisées.

— Mon Dieu, milord... vous allez donc encore me faire une scène... je ne peux donc plus regarder un joli homme sans que cela vous offense... Monsieur ne m'a pas dit un mot plus bas que l'autre, je vous le jure... n'est-ce pas, monsieur ?

— Moi, madame, je n'ai rien dit du tout... je ne me rappelle pas vous avoir dit la moindre des choses !...

Et Taquinet s'éloignait de la blonde de manière à se fourrer presque dans les jupons de mademoiselle Tartina, qui le repousse en disant :

— Tenez-vous donc tranquille, faux bel homme !... restez à votre place... Est-ce que milord vous fait peur !... il ne vous mangera pas,

vous avez trop d'os!... Voyons, messieurs, chantons un peu... Voulez-vous l'air de *Zémire et Azor* : *Du moment qu'on aime on devient si doux!*... Te souviens-tu, Floridor, comme on t'a sifflé quand tu as chanté cet air-là... à ton début... dans...

Fortensac donne un grand coup de coude dans les hanches de sa voisine en s'écriant :

— Ah! oui, dans ce concert d'amateurs... je débutais au piano... A votre santé, *prima donna!*... trinquons... Et bien, mon cher Taquinet, est-ce que vous ne buvez plus?

— Si fait, pardonnez-moi... c'est mon verre que je ne trouve plus.

Dans son trouble, Taquinet prend le premier verre qu'il voit devant lui et le vide d'un trait pour se donner de l'aplomb; mais à peine a-t-il ingurgité son champagne que le monsieur à moustaches donne sur la table un coup de poing qui fait trembler toutes les assiettes, en s'écriant :

— Ah! je vous y prends... Ah! crénom d'un pétard, ceci est trop fort : vous buvez dans son verre... vous venez d'y boire devant moi.

— Dans le verre de qui?

— Et corrrbleu, de ma perfide... de mon infidèle. Ah! on en est là... à siroter dans les verres des uns et des autres!

— Monsieur le lord, je ne sais pas si... j'ai pu me tromper... le verre était devant mon assiette.

— Fichez-moi la paix. Carlina me trahit pour vous, mais nous allons en découdre, mon petit monsieur...

— En découdre... qu'est-ce que vous entendez par là.

— J'entends que j'ai toujours sur moi une paire de pistolets, et que nous allons descendre dans le jardin nous brûler la cervelle : oh! ce ne sera pas long.

Taquinet qui ne voudrait pas se battre même avec une badine, devient blême, et ne se sent plus la force d'articuler. Mademoiselle Carlina fait semblant de se trouver mal après avoir eu la précaution de choisir une pose gracieuse : Tartina lui fourre sous le nez un biscuit qu'elle vient de tremper dans du champagne. Mais, Fortensac, se levant tout à coup, va se placer devant le petit bossu, en s'écriant :

— Non, sandis, vous ne vous battrez pas, mon cher, je ne veux pas que vous vous battiez... c'est moi qui vous ai conduit ici, ce n'est pas pour qu'il vous y arrive malheur.

Taquinet, qui n'avait pas la moindre envie de se battre, serre avec transport la main du marquis; mais lord Tapsifort vient à son tour de quitter la table et s'avance vers ces messieurs en grommelant.

— De quoi vous mêlez-vous, monsieur le marquis... corbleu, laissez-moi vider ma querelle avec votre ami.

— Jé vous dis qué cé n'est pas à lui, mais que c'est à moi qué vous aurez affaire, monsieur le matamore!

— Ah! savez-vous que vous commencez à m'échauffer les oreilles?

— Jé ne fiche de vos oreilles... je vous les couperai si vous dites un mot de plus à mon ami intime.

— Vous voulez donc vous battre pour lui?

— Quand on l'outrage, c'est à moi qué l'on a affaire.

— Ça m'est égal, nom d'un chien! je vais commencer par vous... mais ensuite, ce sera le tour de ce petit séducteurrrr!

— Oh! quand vous sortirez dé mes mains, vous né grognerez usss!

La dispute s'échauffant entre ces deux messieurs, on entendait un roulement continuel d's et de r qui donnait à leur querelle comme un accompagnement de basse et de sifflet, mais Taquinet était trop ému pour bien entendre.

Tout d'un coup, il voit le monsieur à moustaches tirer de sa poche deux énormes pistolets; alors, s'imaginant que c'est lui qu'on veut tuer, il court se blottir sous la table; à son grand étonnement, l'Anglais et le marquis quittent aussitôt l'appartement.

— Eh bien, mon brave!... mon petit César! qu'est-ce que vous faites donc là-dessous! dit mademoiselle Tartina en poussant Taquinet avec son pied pour le faire sortir de sa cachette, ce que celui-ci ne faisait qu'à regret, et en disant :

— Votre vilain Anglais est-il bien parti... Ah! bigre, cet homme-là jure comme un corsaire!... C'est que je ne veux pas me battre, moi.

— Mais vous n'avez plus rien à craindre, puisque Floridor est allé se battre pour vous.

— Bah! qu'est-ce que vous dites... quoi... M. de Fortensac...

— Eh! certainement, il est sorti avec milord Tapetropfort... ils sont allés se battre au pistolet dans le jardin de la maison...

— Il serait possible...

— Ah! monsieur! vous avez là un ami bien dévoué, bien généreux, dit Carlina en poussant un gros soupir.

— Venez... de cette fenêtre qui donne sur le jardin, nous pourrons être témoins de ce duel.

Les deux femmes se sont approchées d'une fenêtre d'où l'on aperçoit en effet un assez vaste enclos, mal entretenu, dans lequel sont quelques arbres rabougris et un jeu de boule désert en ce moment.

Taquinet ose à peine se placer derrière les deux amies, il n'avance la tête qu'avec précaution.

Cependant bientôt on aperçoit le beau Fortensac et son adversaire qui viennent se placer juste en face des fenêtres.

Ils tiennent chacun un pistolet à la main.

— Ah! mon Dieu! ils vont donc vraiment se battre? dit Taquinet désolé; mais il faut appeler la garde, la maréchaussée!...

— Bon!... il serait trop tard! dit Tartina, d'ailleurs, puisque c'est leur idée... il faut les laisser faire...

— Et former des vœux pour votre ami, murmure Carlina.

Taquinet se soutient à peine. Cette scène le bouleverse, et il ne comprend pas qu'en ce moment la grosse Tartina continue de manger des macarons et de boire du champagne.

Cependant les deux adversaires se sont éloignés l'un de l'autre.

Ils se placent à une distance de quinze pas.

Puis, l'homme à moustaches allonge son bras droit armé de son pistolet et vise Fortensac, qui conserve le plus beau sang-froid et regarde tranquillement les mouches voler.

Taquinet ne respire pas... le coup part. Son compagnon de voyage n'a point bougé, il n'a pas été atteint.

Le petit bossu saute de joie.

Tartina lui met sa main sur la tête, en lui disant :

— Tenez-vous donc tranquille, gamin... c'est milord Tapetropfort qui va la gober!... mais ce pauvre Floridor, il l'a échappé belle..... avez-vous vu? la balle a traversé son chapeau à trois cornes...

— En vérité, moi... je n'ai rien vu... Ah! mon Dieu, le voilà qui vise ce vilain monsieur à présent... et l'autre prend du tabac pendant qu'on le vise... D'honneur! ces hommes-là jouent avec la mort, ils ont un sang-froid qui me passe... Aye!... le coup est parti...

— Et milord est tombé! s'écrie la grosse Tartina, en faisant une pirouette dans la chambre.

Le monsieur à moustaches, après que son adversaire a eu tiré, s'est livré à une fort belle pantomime : il a fait un saut sur lui-même, étendu les bras, porté ses mains à sa tête, à son cœur, à son ventre, comme s'il cherchait l'endroit où il était blessé, puis il s'est assez doucement étalé sur le gazon.

Quant à Taquinet, en voyant tomber lord Tapsifort, il s'est laissé aller sur son derrière, et là il se met à pleurer comme un veau, en murmurant :

— Ah! crénom d'un nom! est-ce que ce monsieur serait tué!...

— Il l'est! il doit l'être! répond Carlina en se laissant aller dans un fauteuil et en faisant des signes à Tartina pour qu'elle cesse de valser.

— C'est affreux de voir tuer un homme... j'ai bien mal au cœur

— Tiens, le voilà qui pleure ce petit ami! dit Tartina en revenant vers Taquinet. Comment! bel homme, ça vous fait pleurer de voir votre ami vainqueur? aimeriez-vous mieux que ce fût lui qui eût reçu la dragée?

— Non... mais... je... ça me trouble. ça me casse bras et jambes... ça me...

Taquinet n'a pas le temps d'achever, son compagnon vient d'entrer dans le salon comme un homme qui serait poursuivi par des assassins.

Il a mis sa cravate en Colin, son grand claque la pointe en avant; il s'avance d'un air égaré, en se tenant courbé comme s'il avait un lumbago, et dit à voix basse :

— Il est mort... j'ai tué mon adversaire... mais lord Tapsifort était d'une famille puissante... et très-lié avec le sous-préfet... je vais être poursuivi... je dois fuir... fuir sur-le-champ avant qu'on m'arrête.

— Oh oui! fuyez! murmure Carlina sans quitter son fauteuil; mais

hâtez-vous, car les plus grands dangers vous menacent!... votre tête est peut-être déjà mise à prix!

— Si elle ne l'est pas encore, elle le sera bientôt, et à un très-haut prix, je gage.

— Allez, mes petits héros!... dit Tartina. Floridor, ton duel a été superbe... ce sera ce soir la nouvelle du foyer...

— Eh sandis, jé sais fort bien que dans dix minutes ce sera la nouvelle de toute la ville; heureusement, voici l'heure du départ de la voiture pour Munich... je vais partir avec vous...

— Avec moi! s'écrie le petit bossu, vous venez avec moi... Ah! quel bonheur...

— Eh pardieu! vous voyez bien qu'il faut que je me dérobe aux périls qui m'environnent... Allons, mon cher ami, faites vos adieux à ces dames et partons...

— O mesdames... je suis bien désolé d'être obligé de vous quitter si précipitamment, dit Taquinet en allant de la grosse à la maigre, et d'être cause de l'événement qui a eu lieu... mais si je repasse par Strasbourg, j'espère...

— Oui, oui, dit Tartina en poussant le petit bossu vers la porte, et nous aussi, nous espérons bien vous revoir... mais sauvez-vous donc vous exposez les jours de Floridor...

— Adieu, ravissante Carlina!

— Adieu! monsieur Taquinet.

Et le petit bossu, tiré par Fortensac et poussé par Tartina, quitte la demeure des virtuoses, en se disant:

— Sapristi! c'est égal, il m'arrive toujours des aventures bien romanesques chez les femmes.

XVI.

MADEMOISELLE EDWIGE CAROTTSMANN. — UN SERVICE D'AMI.

La voiture qui allait à Munich roulait depuis quelque temps, emmenant Taquinet et Fortensac; celui-ci ne paraissait pas encore complétement rassuré. Il poussait des *oh!* et des *ah!* en regardant à tout instant en arrière, et à chaque voyageur qui passait à cheval ou à âne, quelquefois même lorsque ce n'était qu'une paysanne, il s'écriait:

— Ah! sandis, jé suis perdu! c'est moi que l'on poursuit!... jé suis mis à prix!...

Ce n'est qu'après avoir roulé plusieurs lieues que le compagnon du petit bossu semble enfin rassuré. Il dit à ce dernier:

— Voyez, mon cher ami, comme le destin, les événements se jouent de nos projets pour l'avenir. Me voilà avec vous me rendant à Munich, lorsque je croyais rester à Strasbourg... Cela ne me contrarie un peu que par rapport aux cent mille francs dans lesquels je devais rentrer. Mais bath!... je les toucherai plus tard. Jé vous ai sauvé la vie, c'était le plus important, car entre nous je crois qué ce vilain anglais vous aurait tué... jé suis bien heureux qu'il m'ait manqué la première fois. Moi, qui percerais une mouche par le milieu! je lui ai donnné son compte. Sans quoi il aurait voulu recommencer... Oh! c'était un diable d'homme!

Taquinet prend une main de son compagnon, il la passe dans les siennes, il est un moment tenté de la porter à ses lèvres, en balbutiant:

— Monsieur le marquis, je n'oublierai pas que je vous dois la vie, ce sont de ces choses qu'on ne saurait jamais assez reconnaître...

— Eh mon dieu, mon cher, franchement, j'aime mieux qué cela se soit passé ainsi; car si vous m'aviez sauvé la vie, vous, ayant pour habitude de rendre trois fois plus qu'on né m'a donné, jé serais obligé de vous sauver trois fois l'existence, et comme ces occasions-là ne se présentent pas tous les jours, cela m'aurait embarrassé.

A la première halte de la diligence, Fortensac est descendu avec Taquinet pour dîner.

Mais en entrant dans l'auberge, le gascon se tâte, fouille dans chacun de ses goussets, dans toutes ses poches, et s'écrie:

— Ah! triple buse qué je suis! jé l'ai laissée à Strasbourg!

— Quoi donc?

— Une bourse qui était remplie d'or et mon portefeuille, dans lequel j'avais encore cinq billets de mille...

— Diable! voilà qui est contrariant!

— Eh! que voulez-vousss!... c'est un petit malheur; vous paierez pour moi, voilà tout, et une fois à Munich, j'écrirai pour qu'on m'y envoie des fonds... je pense que cet arrangement né vous déplait pas...

— Non, sans doute... je suis trop heureux... certainement cela me fait bien plaisir... de vous obliger à mon tour.

Taquinet ne disait pas là ce qu'il pensait.

Il aurait préféré ne pas être obligé de payer pour deux. Mais il n'y avait pas moyen de refuser un service à un homme qui lui avait sauvé la vie.

Il sentait que le marquis avait le droit de puiser dans sa bourse; d'ailleurs, celui-ci remboursait si largement ses créanciers que ce pouvait être une très-bonne affaire de lui prêter.

Cependant le petit bossu fait ses remarques: depuis que son compagnon n'a plus à s'occuper de sa dépense, il est beaucoup moins sobre et ne se refuse rien.

A chaque halte, M. de Fortensac prétend avoir besoin de prendre quelque chose, et dans une auberge où l'on couche, il commande un souper splendide, quoiqu'ayant déjà fait deux gros repas dans sa journée.

— Est-ce que vous soupez? demande Taquinet à son compagnon.

— Rarement! mais aujourd'hui jé me sens l'estomac creux... nous avons si mal dîné...

— Il m'avait semblé pourtant que vous aviez mangé de tout?

— Oui, mais tout était mauvais. Est-ce que vous ne soupez point?

— Ce n'est pas mon habitude.

— Il ne faut rien changer à vos habitudes. Jé souperai pour nous deux.

Le ci-devant clerc trouve qu'il est fort désagréable de payer un repas auquel on n'a pas touché. Et il se met à table avec Fortensac. Celui-ci mange et boit comme s'il était à jeun depuis la veille. Taquinet fait son possible pour imiter son joyeux compagnon, et il se donne une indigestion.

Toute la nuit le petit bossu est malade, il est obligé de se faire du thé. Il se tient le ventre et fait des contorsions qui ne l'embellissent pas. Tandis que M. le marquis lui dit avec gravité:

— Vous avez eu tort de souper, mon cher, ce n'est point votre habitude! c'était donc de la gourmandise!... vous voyez où cela vous mène...

— Mais, nom d'un petit bonhomme! vous soupiez bien, vous... qui aviez plus dîné que moi.

— Moi, j'ai fait deux fois le tour du monde, et il n'y a rien qui fortifie l'estomac comme les voyages. Quand vous aurez été quelques années mon compagnon de route, je parie que vous digérerez du rhinocéros.

— Merci, je ne tiens pas à manger de cet animal.

Taquinet commençait à trouver un peu lourd le poids de la reconnaissance, lorsqu'enfin il arrive à Munich avec M. de Fortensac.

Les deux voyageurs vont se loger dans un hôtel de belle apparence. Fortensac prétend qu'il y a toujours économie à aller dans les meilleurs endroits. Taquinet n'est pas précisément de cet avis. Mais il n'ose pas contrarier M. le marquis auquel il doit la vie.

Le premier soin du petit bossu est de s'informer de la demeure de son cousin Robinet, le marchand de tabac. Fortensac l'aide dans ses recherches; le Gascon ne le quitte pas plus que son ombre, il ne peut faire un pas dans la ville sans avoir Fortensac à ses côtés. C'est donc avec son ami qu'il se présente chez son cousin.

M. Robinet était un gros bonhomme, qui, de Français, était presque devenu Allemand à force de boire et de fumer. Il rit d'une façon assez inconvenante en apercevant Taquinet, qui s'écrie:

— Me voici, cousin, j'ai suivi tes conseils, je viens me marier... pourquoi ris-tu ainsi?

— Je te croyais plus grand... parole d'honneur! tu me sembles va-

petissé... quand on n'a plus l'habitude de te voir, le premier coup d'œil est terrible !...

— Que tu m'ennuies avec ton premier coup d'œil ! le mérite ne se mesure point à la taille...

— C'est juste... mais je ne te croyais pas si petit ! Quel est ce monsieur qui t'accompagne... à la bonne heure, voilà un bel homme...

— C'est M. le marquis de Fortensac... un ci-devant !... qui m'a sauvé la vie...

— Tiens !... drôle d'idée que tu as eue d'amener un bel homme avec toi !...

Fortensac s'incline devant M. Robinet en disant :

— Jé suisss heureux d'avoir rendu cé léger service à votré cousin, car depuis cé temps, nous sommes intimes, comme les deux doigts de la main ; nous né nous quittons plus ! c'est *Castor*, jé suis *Pollux* !

M. Robinet salue Fortensac, en murmurant de nouveau :

— Fichtre !... voilà ce qui s'appelle un bel homme... mais, mon pauvre Taquinet, tu as l'air encore plus petit auprès de monsieur..... cela peut te nuire.

— Finis-en donc avec tes longueurs.... Est-ce qu'on prend un homme à l'aune..... comme un ruban ?

— Quelquefois...

— Et la demoiselle Carottsmann, quand pourrai-je la voir ?

— Quand tu voudras ; elle attend ton arrivée avec impatience... elle est folle des Français !

— Bon, tant mieux... et l'as-tu prévenue que j'étais un peu... voûté ?

— Oui, je lui ai dit que tu n'étais pas le dieu Mars pour la beauté, elle m'a répondu : Il y a des laideurs très-agréables... cela doit te donner de l'espoir. Voilà son adresse... tâche de te faire beau, et présente-toi chez elle ; ensuite, ma foi ! le reste te regarde.

— C'est entendu. Très-bien : je vais mettre une cravate blanche, me faire coiffer, pommader, crêper sur les côtés, et je me présente chez mademoiselle Edwige Carottsmann. Au revoir, mon cousin Robinet.

— Bonne chance, mon petit Taquinet. Ce serait pour toi une bonne affaire. Il y a quatre-vingt mille francs au moins, peut-être plus, sacremann ! C'est dommage que tu n'aies pas pu mettre des échasses ! enfin ! on ne sait pas !... les femmes sont si bizarres parfois ! et celle-ci, n'ayant plus ses parents, est absolument maîtresse d'épouser qui elle voudra.

— Mon cousin est très-emballant ! dit Taquinet en s'en revenant à son hôtel avec son inséparable. Mais puisque cette demoiselle est prévenue, j'aime à croire que ma vue ne produira pas sur elle un effet fâcheux.

— Eh ! ne craignez donc rien ! répond Fortensac, jé suis persuadé, moi, qué vous allez au contraire donner dans l'œil à sa demoiselle, et qu'elle va sé pâmer en vous voyant.

Le petit bossu n'est pas précisément persuadé qu'il fera pâmer mademoiselle Carottsmann, mais pour dissimuler autant que possible ses imperfections, en rentrant à son hôtel, il demande tout de suite un coiffeur et un valet pour l'habiller, puis il court dans sa chambre commencer sa toilette, en disant au revoir à Fortensac, qui, de son côté, va aussi s'enfermer dans la pièce qu'il occupe en face de son cher ami.

Taquinet a fait cirer ses bottes à talons, qui ne grandissent un peu ; il a mis du linge blanc, s'est brossé avec soin, et fait à sa cravate blanche une rosette d'une fort belle dimension.

Tous ces détails terminés, il n'attend plus que le coiffeur, mais celui-ci n'arrive pas.

Taquinet sonne, un valet se présente.

— J'ai demandé le coiffeur, pourquoi ne vient-il pas ?

— Il est arrivé, monsieur, mais c'est qu'apparemment il n'a pas fini de coiffer monsieur votre ami, qui l'attendait aussi, et l'a saisi au passage.

— Ah ! M. de Fortensac se fait également coiffer... tiens, il va donc aussi faire quelque visite... il ne m'en avait pas parlé ! attendons alors... c'est désagréable, moi qui suis pressé, et puis Fortensac est à la Titus et ne porte point de poudre... Je ne vois pas trop comment il peut avoir besoin d'un coiffeur.

Le coiffeur attendu arrive enfin.

Taquinet lui abandonne sa tête, en lui disant :

— Vous voyez mon genre de figure... bichonnez-moi comme vous voudrez...

— Est-ce que monsieur ne veut pas de poudre ?

— Je n'en mettais plus depuis longtemps.

— Avec une queue, cela va beaucoup mieux, c'est bien plus habillé, bien plus élégant.

— Alors mettez-moi de la poudre. Tâchez de me faire séduisant... ce sera difficile... mais essayez...

A la troisième révérence, Fortensac ajoutant tout à coup un saut en arrière, Taquinet a sa belle frisure écrasée sur le bas du dos de M. le marquis.

— Reposez-vous-en sur moi, monsieur, vous serez magnifique

Le coiffeur était un homme qui aimait son état, et par conséquent adorait la poudre ; car ceux qui en mettaient dans leurs cheveux étaient obligés de se faire coiffer tous les jours. La poudre demandait les plus grands soins, la plus extrême propreté ; c'était une mode dispendieuse ; aussi sous le Consulat on y avait déjà presque entièrement renoncé. Cependant quelques partisans de l'ancien régime en portaient encore et conservaient la queue, tout en supprimant les ailes de pigeon ; enfin, parmi les hommes qui s'étaient fait couper les cheveux à la Titus, il y en avait aussi qui, malgré cela, mettaient de la poudre.

Heureux de posséder sous sa main une tête pourvue d'une longue queue, le coiffeur se livre à des excès de crêpé qui aboutissent à une coiffure en pain de sucre se terminant par la queue en salsifis ; le tout pommadé et poudré à blanc, de manière à faire honte à un tas de neige.

Lorsqu'il est coiffé, Taquinet va se regarder dans une glace, et il reste tout saisi : il ne se reconnaît pas.

Dans le premier moment il ne sait pas s'il doit être content de sa nouvelle physionomie, mais l'artiste lui fait remarquer que ses cheveux crêpés en pointe le grandissent au moins de quatre pouces.

Cette dernière considération emporte la balance. Taquinet est enchanté de sa coiffure.

Mais comment se décider à mettre un ignoble chapeau rond sur ce dôme poudré qui menace le ciel?

— Je tiendrai mon chapeau à la main, se dit Taquinet, je ne le mettrai qu'en sortant de chez mademoiselle Carottsmann, parce qu'alors tout l'effet de ma coiffure sera produit.

Le petit bossu a pris son chapeau et des gants qu'il a envoyé chercher.

Il va descendre l'escalier, lorsqu'il se trouve face à face avec Fortensac. Celui-ci était coiffé sans poudre, mais il s'était fait boucler et friser avec profusion. Ses bottes à revers, attachées au moyen d'un ruban noir qui lui serrait le dessous du genou, ne tombaient plus sur ses talons. Enfin, il avait un habit orné d'une garniture de boutons d'acier, taillés à facettes, ce qui était très-brillant de loin.

Quant à l'habit, que Fortensac portait toujours boutonné, il était encore pareil aux précédents : même couleur, même collet en velours, même état de services.

— Me voilà, cher ami, dit Fortensac en se posant avec une certaine prétention devant Taquinet. J'avais peur de vous faire attendre... mais je vois que tout est pour le mieux et nous pouvons partir.

— Comment partir?... Et où donc allez-vous? demande le petit bossu.

— Où je vaisss!... Pardieu! avec vous chez mademoiselle Carottsmann... Est-ce que j'ai l'habitude de vous quitter, mon bon; vous savez bien que je vous dois en tous lieux aide et protection!...

Taquinet n'est pas enchanté de voir que son cher ami veut aussi l'accompagner chez mademoiselle Carottsmann; il aurait préféré se présenter seul, quelque chose lui dit que la société du Gascon ne lui sera pas avantageuse. Il n'ose refuser de le mener avec lui, mais il balbutie :

— Il ne faudrait cependant pas vous gêner, monsieur le marquis, et si vous aviez quelque chose d'autre à faire... j'irai très-bien sans vous chez... la personne en question.

— Vous né mé connaissez pas, mon bon; j'aurais les affaires les plus importantes qué je vous les sacrifierais!... j'ai juré dé vous aider dé mon bras et dé mes conseils... *consilio manu que...* Je ne vous quitterais pas d'une seconde.

— Sapristi! ça devient gênant! se dit Taquinet. Mais il m'a sauvé la vie... et il paraît qu'il m'aime beaucoup depuis ce temps-là : emmenons-le.

On part. A peine est-on dans la rue que la coiffure pointue du petit bossu attire tous les regards et fait rire les badauds de Munich, car il y a des badauds en Bavière comme en France : il y a des badauds partout.

— Vous êtes superbe! dit Fortensac à son compagnon : vous avez quelque chose d'un grenadier prussien.

— Ce n'est pas la taille assurément.

— Non, mais c'est la coiffure. Si le grand Frédéric vous eût rencontré ainsi, il vous eût enrôlé rien qué pour votre coiffure.

— C'est égal, on me regarde trop, cela m'intimide; prenons une voiture.

— Jé le veux bien, mon bon, nous arriverons plus vite.

Taquinet monte en fiacre avec son compagnon; pendant toute la route, il n'ose ni s'adosser, ni se pencher contre les portières, de crainte d'abîmer sa coiffure. Enfin, on arrive à l'adresse indiquée, et ces messieurs se font annoncer chez mademoiselle Carottsmann.

Un domestique mâle introduit les deux amis dans un bel appartement, il les laisse dans un salon meublé assez confortablement, en les priant d'attendre sa maîtresse.

Fortensac examine tout ce qui l'entoure, en disant à demi-voix :

— Cé n'est pas trop vilain ici... c'est bourgeois, mais c'est assez cossu.

— Cela me semble parfaitement décoré, murmure Taquinet d'une voix étranglée : savez-vous que nous foulons à nos pieds un superbe tapis?

— J'en avais dé bien plus moelleux dans le château de mes ancêtres....

— Sapristi! marquis, vous me croirez si vous voulez, mais cela me fait de l'effet de penser que je vais voir celle qui peut-être sera ma conjointe... j'ai peur d'être très-bête en l'abordant...

— Je vous éviterai l'embarras des premiers compliments en portant tout de suite la parole... laissez-moi faire!

— Ah! vous croyez que cela vaudra mieux.

— Cent fois mieux... Vous avez alors tout le temps de regarder la demoiselle, de rechercher le piquant de ses attraits, et vous pouvez ensuite lui faire un joli compliment sur tout cela... Tandis que, pris au dépourvu, vous pourrez lui dire des choses gauches et mal appliquées à la masse de ses charmes.

— Vous avez raison... prenez d'abord la parole : pendant ce temps-là, je me remettrai et je tâcherai de deviner quel est le genre d'humeur de ma future... je dis ma future, c'est un peu présomptueux...

— Taisez-vous, on vient.

Une porte s'ouvre, et mademoiselle Edwige Carottsmann entre dans le salon. C'est une femme de moyenne taille, un peu boulotte, mais encore assez bien prise. Ses cheveux sont d'un rouge ardent, sa peau fort blanche, ses yeux petits, sa bouche grande et son nez un peu trop étalé sur ses joues. Tout cela n'empêche pas cette demoiselle d'être assez agréable à la vue. On ne peut pas dire qu'elle est jolie, mais elle ne paraît pas précisément laide. Ce n'est plus une jeune personne, ce n'est pas non plus une vieille fille. Il y a de ces physionomies qui n'ont point d'âge, et mademoiselle Carottsmann semble jouir de cet heureux privilége.

L'Allemande fait en entrant une révérence un peu prétentieuse et un sourire fort gracieux.

Fortensac s'empresse de répondre à cela par un salut à la française, dans le quel il met tout ce qu'il a retenu de ses leçons de menuet et de gavotte.

Taquinet, qui se trouve derrière son compagnon lorsque celui-ci salue, tâche de passer de côté pour être aperçu et en faire autant; mais Fortensac, en se jetant tantôt à droite, tantôt à gauche avec une excessive légèreté, se trouve toujours masquer le petit bossu qui, à chacun de ses saluts, a le nez sur les fesses de son ami. A la troisième révérence, Fortensac, ajoutant tout à coup un saut en arrière, Taquinet a sa belle frisure écrasée sur le bas du dos de M. le marquis.

— Ah! nom d'un petit bonhomme, que c'est bête de sauter comme cela! s'écrie Taquinet. Vous ne voyez donc pas que je suis derrière vous!... On prend garde... Mais vous dansez en saluant.

Aux accents de la voix aigre et criarde du petit bossu, la demoiselle allemande fait un mouvement de surprise, en disant :

— Comment, il y a encore quelqu'un là... Qu'est-ce qui est donc derrière vous, monsieur?... Est-ce que vous avez amené un chien?... Je vous avoue que je ne les aime pas...

Mais Taquinet, parvenant enfin à se faire jour et à repousser son intime ami qui n'avait pas l'air de l'entendre, paraît devant mademoiselle Carottsmann, très-décoiffé et un peu en colère, en s'écriant :

— Oui, mademoiselle, il y a quelqu'un... c'est moi... Hercule Taquinet... le cousin de Robinet... moi que vous attendiez, à ce que m'a dit mon cousin... et qui avais le plus vif désir de faire votre connaissance... Je viens de Paris exprès pour cela... et certainement... je ne me repens pas d'être venu.

Après avoir débité cela presque tout d'une haleine, Taquinet regarde Fortensac d'un air qui signifiait : Vous voyez bien que je n'ai pas besoin de vous pour parler.

Mais la jeune Allemande a semblé pétrifiée en apercevant le petit homme. Cependant elle se remet bien vite et présente des sièges à ses hôtes, en disant :

— Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes le cousin de M. Robinet...

— Oui, mademoiselle...

— Mais alors, qui donc est monsieur?

Taquinet va pour répondre, son ami intime ne lui en laisse pas le temps :

— Jé suisss un Français... d'une origine assez noble, j'ose le dire que les événements de la Révolution ont forcé à voyager. Jé me rendais à Strasbourg; dans la diligence, j'ai fait la connaissance de cet estimable M. Hercule Taquinet... A Strasbourg, où je comptais m'arrêter, j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie dans un duel...

— Monsieur avait un duel? dit mademoiselle Carottsmann en regardant le petit bossu avec curiosité...

— Mademoiselle, répond Taquinet, c'est-à-dire que j'avais...

— Il était menacé par un bravache anglais ! s'écrie Fortensac en l'interrompant. Mais, moi, je n'ai pas voulu qu'il se batte. Je lui ai dit : Mon bon, tenez-vous tranquille, vous ne savez tirer ni l'épée ni le pistolet, tandis que cela me connaît... Les armes ! les combats ! voilà mon élément. Bref, je mé suis battu pour ce cher petit. J'ai tué son antagoniste ; et, par suite de cela, ma tête étant mise à prix par la famille du défunt, j'ai dû fuir, quitter de nouveau la France, ce qui me procure en cé moment lé bonheur de vous rendre mes hommages... belle dame ! Cadédis ! jé voudrais me battre tous les jours à ce prix-là.

Fortensac termine son récit en baisant respectueusement la main de la grosse Allemande ; celle-ci semble sensible à cette galanterie tout à fait chevaleresque. Elle fait un doux sourire au bel homme.

Pendant ce temps, le petit bossu se mouche et tâche de fixer sa queue au milieu de son dos.

L'Allemande adresse à ces messieurs une foule de questions sur la France, sur Paris, qu'elle a, dit-elle, grande envie de connaître. C'est toujours Fortensac qui répond. Lorsque Taquinet va pour parler, il trouve moyen de lui couper la parole ; si le petit bossu glisse quelques mots, quelques réflexions, on ne les entend pas, parce que son cher ami bavarde avec une chaleur, un entrain qui ne laissent guère de place aux autres. Mais mademoiselle Carottsmann paraît prendre beaucoup de plaisir à écouter ce monsieur.

Enfin, après une visite d'une heure pendant laquelle Taquinet n'a pu placer quatre mots de suite, le Gascon se lève en disant :

— Je crois qu'en restant davantage pour une première visite, nous nous montrerions indiscrets, mon ami et moi; nous allons donc partir... n'est-ce pas, mon bon!

Mais mon bon, qui n'était pas du tout content de n'avoir pu causer avec mademoiselle Carottsmann, restait sur sa chaise et ne semblait pas disposé à partir avec le marquis. La grosse Allemande, qui devine peut-être que le petit bossu a l'intention de rester, se lève alors et congédie ces messieurs, en les engageant à venir le lendemain prendre le thé avec elle.

Cette invitation est acceptée avec reconnaissance, et les deux Français s'éloignent après de nouveaux saluts pendant lesquels Taquinet a soin de ne pas se trouver derrière son ami.

On revient à l'hôtel. Le ci-devant clerc gardait le silence, il faisait la moue.

— Eh ! donc, mon cher !... s'écrie Fortensac, jé né vous trouve pas l'air enchanté : il me semble cependant que, pour une première entrevue, cela s'est passé fort galamment.

— Galamment !... c'est-à-dire que je n'ai pu échanger deux mots avec ma future... vous lui parliez toujours.

— Sandis ! c'était pour vous rendre service... pour vous mettre à votre aise... Tandis que je parlais vous jouiez de la prunelle, vous ! et il me semble que cela allait chaudement.

— Cette Allemande ne me regardait pas...

— Oh ! farceur ! elle vous lorgnait en dessous, je l'ai bien vu, moi.

— Vous croyez ?

— Oh ! je m'y connais... Entre nous, mon bon, c'est fini, vous avez fait sa conquête !

— Cela me surprendrait !..... Elle m'aura pris pour un imbécile, je n'ai rien dit, ou du moins je n'ai rien pu dire.

— Pour un homme qui connaît les femmes, vous m'étonnez !... Né savez-vous pas qu'elles adorent les amants timides... les Allemandes surtout !...

— Oh ! alors, c'est différent.

— Et puis votre silence était si éloquent !

— Cependant j'aurais voulu lui parler un peu d'amour... la sonder sur ce sujet...

— Vous voulez la sonder sur l'amour... il suffit ; demain j'amènerai la conversation sur ce sujet, nous la sonderons.

Le lendemain, les inséparables sont prêts à l'heure que mademoiselle Carottsmann leur a indiquée. Taquinet n'a pas jugé convenable de se faire coiffer ; il s'applique seulement un œil de poudre. Le marquis a mis son habit à boutons jaunes.

Mademoiselle Carottsmann se montre très-aimable avec ces messieurs ; mais ses sourires, ses regards et une foule de petites attentions dans lesquelles les femmes trahissent leurs préférences sont toujours pour le compagnon du petit bossu. Lorsque celui-ci essaye d'adresser un compliment à la demoiselle aux cheveux rouges, elle ne lui répond pas et semble même ne pas l'avoir entendu. En revanche, elle est tout oreilles pour Fortensac, qui badine avec son aplomb habituel, mêlant dans ses discours une foule d'aventures toutes fort extraordinaires dont il a, soi-disant, été le héros pendant ses voyages dans les quatre parties du monde.

Taquinet, ne pouvant tenir le dé dans la conversation, se venge sur les tartines au beurre et les gâteaux que l'on a servis avec le thé. De temps en temps, il lance des regards enflammés sur mademoiselle Carottsmann, en accompagnant son œillade d'un soupir, et il se dit

— Je ne sais pas si l'Allemande me lorgne, mais alors il faut que ce soit très-en-dessous, puisque je ne m'en aperçois pas.

Cette fois la visite se prolonge. Ces messieurs passent une partie de la soirée chez mademoiselle Carottsmann. Fortensac baise plusieurs fois la main de leur hôtesse ; Taquinet se brûle en buvant du thé trop chaud, et casse une tasse en voulant la passer à son hôtesse.

En revenant à leur hôtel, Fortensac répète encore au petit bossu que mademoiselle Carottsmann est éprise de lui. Taquinet ne semble pas persuadé de cela ; il regarde même son ami d'un air assez méchant.

Plusieurs semaines s'écoulent, pendant lesquelles ces messieurs vont très-assidûment chez mademoiselle Carottsmann, qui continue de les recevoir fort bien, mais ne cause guère qu'avec Fortensac.

Pendant ce temps, Taquinet paie toujours pour deux les dépenses qu'il fait à Munich. S'apercevant que ses économies vont grand train, il a déjà plus d'une fois demandé à son cher ami s'il avait écrit en France pour avoir de l'argent, et celui-ci lui répond toujours :

— J'ai écrit, mais on né mé répond pas !... Un peu de patience, que diable ! mon bon. Mes amis craignent peut-être de faire découvrir ma retraite en m'écrivant dans cé moment. Rien ne presse ; on m'enverra une grosse somme à la fois, voilà tout.

— Je commence à être très-vexé que ce monsieur m'ait sauvé la vie, se dit Taquinet en regardant le restant de ses écus. Je ne peux pas refuser de payer pour lui... mais cela devient très-onéreux ; il mange et boit comme quatre ; il ne se refuse rien ! Ne voulait-il pas aussi se faire faire un habit... lui qui en a déjà trois... Il est vrai que ces trois-là se ressemblent terriblement, et, sauf les boutons, c'est absolument la même chose.

Puis Taquinet était vexé de ne pouvoir jamais aller chez mademoiselle Carottsman sans que Fortensac l'accompagnât. Il sentait bien que ses affaires n'avançaient pas avec l'Allemande, et quoique le Gascon ne cessât point de lui répéter qu'il avait fait la conquête de sa belle, le ci-devant clerc trouvait, au contraire, que cette demoiselle le regardait d'un air goguenard qui ne ressemblait pas du tout à de l'amour.

Un beau matin Taquinet forme son plan. Décidé à se rendre chez mademoiselle Carottsmann sans Fortensac, il annonce à celui-ci que son cousin lui a fait dire de passer chez lui, seul, pour l'entretenir d'affaires de famille ; et il part après avoir serré la main du marquis, tout étonné que son cher ami ne se soit point attaché à ses pas.

Taquinet se promène quelque temps dans la ville. Lorsqu'il juge l'heure convenable pour se présenter, il se rend chez mademoiselle Carottsmann.

— Mademoiselle n'y est pas, lui dit le domestique.

— C'est singulier, le concierge m'a dit qu'elle y était.

Le valet se contente alors de fermer la porte au nez du petit bossu, qui s'en revient à sa demeure, en se disant :

— Comme c'est contrariant ! pour une fois que j'y vais seul je ne la trouve pas ! et elle y est toujours quand j'y vais avec Fortensac.

En arrivant à son hôtel, il n'y trouve pas non plus le marquis. Mais à son retour celui-ci lui tape sur la bosse, en lui disant d'un air d'abandon :

— Tenez, mon bon, il m'a semblé deviner qué vous ne seriez pas fâché d'aller seul chez votre future, afin de l'entretenir tout à votre aise de votre flamme...

— Ma foi, monsieur le marquis, s'il faut vous l'avouer... en effet, je...

— Eh sandis ! pourquoi donc ne pas mé l'avoir dit plus tôt !... Est-ce qu'il faut se gêner entre amis, fi donc !... Désormais je vous laisserai aller seul chez mademoiselle Edwige Carottsmann. Moi, je ferai comme aujourd'hui, j'irai me promener dans les environs de Munich, et je tâcherai de me distraire avec une bavaroise.

Taquinet est enchanté ; dans sa joie il saute au cou du marquis, il veut l'étreindre dans ses bras. Pour cela il est obligé de se monter sur ses pointes et de se pendre à l'habit de son cher ami ; [illegible]

vement il entend quelque chose qui tombe à terre en donnant un son métallique, et presque aussitôt toute la garniture de boutons se détache du côté gauche de l'habit du Gascon.

Le petit bossu reste tout interdit. Fortensac se pince les lèvres avec dépit; regardant alors à terre, Taquinet y aperçoit une petite tringle de fer, qui, placée en dedans de l'habit, retenait chaque bouton en passant dans leur queue.

L'habit, qui vient de s'ouvrir par suite de la chute des boutons, laisse voir du côté droit une tringle pareille qui retient ce côté de la garniture.

— Tiens! vous attachez vos boutons avec une tringle! s'écrie Taquinet en examinant le côté droit.

— C'est une nouvelle mode! dit Fortensac en se hâtant de ramasser ses boutons. En voyage, on n'a pas toujours une aiguille et du fil pour se recoudre un bouton, tandis qu'avec ce petit bâton de fer jamais cela ne bouge.

— Oui, oui, je conçois, et puis de cette façon on change quand on veut sa garniture de boutons, et on a l'air d'avoir plusieurs habits lorsqu'on porte toujours le même. C'est très-ingénieux.

Fortensac se mord les lèvres, et rentre dans sa chambre rajuster la tringle à son habit. Taquinet retourne chez lui et se gratte l'oreille en se disant :

— Hum!... un marquis qui fait tenir ses boutons avec une tringle... pour avoir l'air de posséder plusieurs habits... cela me fait trembler pour l'argent qu'il me doit! Crédié! que je suis fâché de devoir la vie à ce monsieur-là. Enfin, dépêchons-nous de nous marier pour nous débarrasser de ce cher ami. J'ai bien envie de conter l'histoire de la tringle à mademoiselle Carottsmann, cela pourrait la faire rire aux dépens du bel homme.

Mais lorsque Taquinet se présente le lendemain chez mademoiselle Edwige Carottsmann, on lui dit qu'elle est sortie.

Le jour suivant, elle est à la campagne; ensuite elle n'est pas visible ou elle est indisposée, et cela dure ainsi plusieurs semaines.

— Ah! sapristi!... cela devient une mauvaise plaisanterie! se dit un jour Taquinet en se voyant refuser la porte de la belle aux cheveux rouges. Si on ne veut pas me recevoir, qu'on me le dise tout de suite et qu'on ne me fasse pas trimer ainsi tous les jours... Si je consultais mon ami intime... que je n'aperçois plus depuis quelque temps...

Taquinet retourne à son hôtel, demande M. de Fortensac, et apprend qu'après avoir fait une belle toilette et mis un habit neuf, son cher ami a quitté l'hôtel dès le matin et n'est pas revenu.

— Un habit neuf! se dit Taquinet, il paraît qu'il a renoncé aux tringles; pourvu que ce ne soit pas moi qui sois obligé de payer le tailleur... Ce gaillard-là aura fait quelque conquête dans la ville... c'est pour cela que je ne le vois plus. Il est bien heureux; mais n'importe, je veux savoir à quoi m'en tenir sur mon Allemande. Allons trouver mon cousin Robinet, que j'ai trop négligé depuis que je suis amoureux; il a peut-être vu mademoiselle Carottsmann, il me dira ce que je dois faire.

Et Taquinet se rend en toute hâte chez le débitant de tabac.

En apercevant le petit bossu, M. Robinet fait une mine dans laquelle il y avait de la moquerie, de la pitié de la bonhomie, de la satisfaction et de la méchanceté, mélange qui se trouve beaucoup plus souvent qu'on ne pense sur la bouche de nos amis.

— Eh bien, mon pauvre Taquinet! qu'est-ce que je t'avais dit..... cousin... me suis-je trompé? dit M. Robinet en s'efforçant d'avoir l'air pénétré. Dame! c'est ta faute... et si cela est arrivé, tu ne peux t'en prendre qu'à toi.

— Comment? de quoi?... qu'est-ce qui est arrivé? Je ne vous comprends pas, cousin.

— Est-ce que tu ne sais pas ce qui se passe, mon pauvre ami?

— Je sais seulement que depuis plusieurs semaines je ne puis pas parvenir à voir mademoiselle Carottsmann... cela m'ennuie, car je désirerais savoir à quoi m'en tenir avec elle.

— A quoi t'en tenir, petit cousin? Si ce n'est que cela que tu veux, je vais te le dire, moi. La demoiselle rousse ne veut pas de toi, mais en revanche elle veut beaucoup de ton noble ami, M. de Fortensac, et elle l'épouse aujourd'hui.

— Ah! nom d'un'.. qu'est-ce que vous me dites là? s'écrie Taquinet en tapant du pied avec fureur. Mais ce n'est pas possible, vous vous moquez de moi, cousin.

— Pas du tout, c'est ton intime ami qui s'est moqué de toi, qui t'a soufflé la demoiselle!

— Il serait vrai... C'est infâme... c'est une horreur... cré coquin de marquis qui fait tenir ses boutons avec des tringles... Oh! j'ai bien idée maintenant que c'est un marquis de contrebande! tant mieux, ce serait bien fait, la Carottsmann serait enfoncée!... Tu dis qu'il l'épouse aujourd'hui...

— Oui, cette demoiselle m'a fait part hier de son mariage...

— Le gueux! c'est depuis qu'il me laissait y aller tout seul et qu'on ne me recevait pas, qu'il lui fait la cour sans doute... et cette carotte rouge qui sait que j'ai fait le voyage pour elle, et qui se conduit ainsi à mon égard!...

— Cousin, je te répète que c'est ta faute. Quand on est bâti comme toi, on n'amène pas avec soi un bel homme pour paraître encore plus... noué. Il fallait, au contraire, chercher quelque nain, quelque cul-de-jatte, quelque monstre enfin qui t'aurait avantagé, toi.

— En voilà assez, Robinet, tu m'ennuies... avec tes culs-de-jatte... Tout cela ne m'empêchera pas de dire que les femmes sont des... je ravale le mot... mais il n'est pas gracieux! aussi c'est fini, on ne m'y reprendra plus à être amoureux... J'en ai assez de ces dames... je sors d'en prendre... non... au contraire... mais enfin n'importe, je n'en prendrai pas. Adieu, cousin, je vais partir, quitter Munich; je n'ai pas envie d'être exposé à rencontrer ce monsieur et cette dame qui, probablement, se donneraient encore le plaisir de me rire au nez.

— Oh! tu ne les rencontreras pas; après la célébration du mariage ils ont dû partir sur-le-champ pour voyager un peu.

— Très-bien, et l'autre part sans me payer... Scélérat de marquis de la Tringle... c'est gentil, c'est le bouquet! et dire que cet homme-là m'a sauvé la vie. Après cela est-ce bien sûr... je commence à douter de tout maintenant. N'importe, je m'en vais aussi; je retournerai en France à petites journées, en me promenant, le plus économiquement possible... heureusement je ne suis pas pressé.

— Si tu retournes en France, il faudra que je te charge d'une commission.

— Si c'est pour une femme, je ne veux pas la faire.

— Non, c'est pour un homme... un militaire... Ma foi, je ne sais plus son nom... mais il doit être sur l'objet qui est à lui...

— C'est différent, pour un militaire je m'en chargerai. Toi, de ton côté, si tu peux me faire rembourser ce qui m'est dû par le mari de la riche Carottsmann, ça me fera plaisir. Je te donnerai ma note... ça se monte déjà à trois cent quarante francs que j'ai payés pour lui..... sans compter son habit dont le tailleur va sans doute me demander le montant. Je vais à mon hôtel faire ma valise et je reviens te dire adieu... Polisson de Fortensac... il m'a soufflé l'Allemande... J'aurais dû le deviner dès le premier jour où il me bouchait la respiration avec ses... révérences!... mais je suis un niais... un jocrisse en amour... Penser qu'on pourrait m'aimer... moi bossu... moi contrefait... parce que dans le fond je suis un bon garçon incapable de faire du mal à un chat!.. parce que je suis un honnête homme... Oh! non, non, ce n'est pas avec ces choses-là qu'on plaît!... Porte ton fardeau, mon pauvre ami!... porte-le jusqu'au bout!... accomplis ta destinée... Elle n'est pas bien aimable cette Providence qui vous met au monde contrefait, disgracieux, souffreteux, et qui vous dit ensuite : Pour te dédommager de ta laideur, personne ne t'aimera, aucune femme ne voudra de toi... tu ne connaîtras pas les joies de la famille, l'amour d'une compagne, les caresses d'un enfant... mais en revanche on te raillera encore de ta difformité, tu trouveras sur ta route des gens pour te gouailler, pour se moquer de toi... comme si tu n'étais pas déjà assez malheureux.

Et le pauvre bossu a tiré son mouchoir qu'il porte sur ses yeux; et son cousin Robinet n'a plus envie de rire, car en ce moment il comprend, en effet, tout ce qu'il y a de lâche, d'injuste, de méprisable à se moquer de ceux que la nature n'a pas traités comme ses autres enfants.

Mais bientôt Taquinet a essuyé une larme qui tombait du coin de son œil, il remet son mouchoir dans sa poche et reprend sa bonne humeur en s'écriant :

— Eh bien, qu'est-ce que je fais donc, moi!... je me chagrine! je me laisse empoigner par la tristesse... Allons donc! jamais... *retro! retro, satanas*!... je ne me marierai pas, et ça me fait pleurer! imbécile que je suis! c'est peut-être le beau côté de ma position... c'est peut-être le dédommagement de ma bosse! et je murmurais contre la Providence... Allons faire mon paquet.

Le soir même qui suivit cette journée, le petit bossu quittait Munich, à pied, sa valise placée sur sa bosse, et il sifflait gaiement un petit air, puis se disait :

— Les voyages se suivent et ne se ressemblent pas.

XIX

UNE RENCONTRE. — DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ÉCRIRE NAVET.

C'est fatigant de voyager à pied, mais, excepté ce désagrément, les voyages pédestres ont bien des charmes. Vous voyez tout, vous examinez tout à votre aise; pas un joli site, pas un beau point de vue ne vous échappe; vous vous reposez où cela vous plaît; vous cueillez à fleur des champs qui vous fait envie, vous herborisez un peu, vous observez beaucoup et vous vous souvenez toujours; car les endroits où l'on a cueilli une plante, respiré une fleur, coupé une branche de feuillage, pris un peu de repos ou fait un léger repas, ces endroits-là restent gravés dans notre mémoire.

Mais lorsque vous avez fait cent lieues en chemin de fer, si je vous demandais des détails sur les pays que vous avez traversés, vous seriez bien embarrassé pour me répondre. Est-ce qu'on a le temps de voir quelque chose quand on voyage à vol d'oiseau? Ceci n'est point pour dire du mal des chemins de fer, mais c'est seulement pour vous faire remarquer que chaque chose a son bon côté.

Taquinet faisait toutes ces réflexions en avançant d'un pas très-modéré sur une route fort pittoresque. Depuis qu'il avait quitté Munich, le petit bossu avait mis huit jours pour faire vingt lieues; c'est vous dire qu'il n'en prenait qu'à son aise et s'arrêtait souvent. Ensuite il ne suivait pas la grand'route; peu lui importait de se détourner de son chemin et de prendre le plus long; lorsque du haut d'une montagne il apercevait un village ou un bourg dont la position lui semblait riante, dont l'aspect lui plaisait enfin, Taquinet se disait:

— Tiens!... je vais aller là... ça m'a l'air assez gentil par là... il faut que je fasse connaissance avec cet endroit... que je voie les maisons de plus près... D'ailleurs, je voyage pour mon agrément à présent; ce n'est plus pour me marier, c'est pour mon agrément... alors donnons-nous-en.

Puis l'ex-clerc se rendait dans le bourg qu'il avait admiré de loin, et qui, suivant l'usage, était toujours moins joli de près.

Au lieu d'entrer dans une auberge, Taquinet tâchait de se faire donner à manger chez un paysan, cela lui revenait moins cher, quelquefois même cela ne lui coûtait rien; mais alors il fallait qu'il bût beaucoup, car les Bavarois font grand cas des gens qui savent boire; ils estiment les hommes comme les futailles, d'après ce qu'ils peuvent contenir.

Taquinet vient de s'arrêter au bas d'une colline. A sa droite, il aperçoit une ville, à sa gauche un modeste village. Il se demande auquel des deux endroits il donnera la préférence; mais depuis quelques jours il a vécu chez des paysans et fait d'assez mauvais repas. Cette fois, il veut bien dîner, et comme l'art culinaire est généralement mal cultivé par les hommes de la nature, il donne la préférence aux hommes civilisés.

Un étudiant qu'il rencontre lui apprend qu'il est en Souabe, et que c'est la jolie ville de Biberach qui est devant lui.

Taquinet s'inquiète peu d'être à Biberach ou ailleurs; ce qu'il veut, c'est faire un bon repas. Pour cela, il se fait indiquer une bonne auberge, s'y rend, demande une chambre et à dîner; car, pour manger à son aise, il ne dîne plus dans les salles communes; sa présence y produit toujours trop d'effet; et, quoiqu'il y soit habitué, cela lui est rarement agréable.

On s'est empressé de servir le voyageur. Taquinet est assis devant un couvert bien dressé. Il se bourre de choucroute, mets auquel il a pris goût depuis son séjour en Allemagne; il savoure le vin du Rhin, et de temps à autre se dit:

— Au moins je ne paie maintenant que ce que je mange... Je ne suis pas obligé de régaler un autre... Ah! monsieur le marquis!... pour un homme de vieille race, votre conduite envers moi est bien canaille.

Le petit bossu achevait son repas, lorsqu'il entend du bruit dans la chambre voisine de la sienne. Une simple cloison séparait les deux pièces; il était donc facile d'entendre ce qui se disait chez le voisin. Et comme en ce moment on parle très-haut, Taquinet peut, tout en dînant, saisir la conversation qui a lieu à côté de lui. On peut écouter sans être curieux. D'ailleurs, le petit bossu était curieux, il ne s'en cachait pas.

Une voix forte, rude, et qui semblait avoir l'habitude du commandement, ne tarde pas à percer la cloison.

— Voyons, sacré mille bombes! y êtes-vous enfin, garçon? Vous me dites que vous savez écrire le français, et que le cuisinier le parle comme un muscadin de la rue Saint-Denis, et voilà deux heures que vous n'en finissez pas pour écrire le potage que je demande... Ah! bigre, mon homme, si vous mettez ainsi du temps à ce que vous faites, votre maîtresse doit avoir de l'agrément avec vous...

— Monsieur l'officier, pardon... c'est que j'avais une plume qui crachait...

— D'abord, minute, mon gros: pourquoi m'appelez-vous officier? il me semble que je ne suis pas en uniforme. Qui vous fait supposer que je suis militaire?

— Oh! dame, monsieur... je l'ai cru, moi... parce que, voyez-vous, l'habitude de servir les voyageurs, je devine tout de suite à qui j'ai affaire... à moins que je ne me trompe pourtant.

— Vous êtes une huître. Je suis ce que je suis, ça ne vous regarde pas! reprenons le maniement de la carte, et tâchez d'écrire un peu plus vite avec votre plume qui crache, sinon je vous mets aux arrêts pour huit jours...

— Ah! voyez-vous que vous êtes officier...

— Silence dans les rangs. Ça ne m'amuse pas du tout de faire écrire la carte de mon dîner; mais je ne sais pas si c'est parce que je m'explique mal, on ne me sert jamais ce que j'ai demandé dans les auberges de votre Allemagne... Je fume déjà assez d'être ici!... tonnerre de!... enfin, je voudrais au moins manger à ma fantaisie, et qu'on ne me serve pas du veau quand je demande du bœuf, du merlan quand j'ai choisi du saumon, et une poire quand je veux du fromage!

— Aussi, monsieur mon bourgeois, voilà pourquoi j'ai eu l'honneur de vous dire: Ecrivez votre carte, et comme ça on ne se trompera pas. Et comme vous m'avez dit que ça vous ennuyait d'écrire, je vous ai offert de faire votre carte sous votre dictée, vu que j'ai reçu de l'éducation... D'ailleurs, je ne suis pas Allemand, moi, je suis né à Metz en Lorraine, je suis Français, si vous voulez bien le permettre.

Je le permets et t'en félicite même... Mais tu bavardes comme plusieurs pies, et je voudrais en finir. Voyons, monsieur le garçon qui avez reçu de l'éducation, achevons ma carte... Qu'est-ce que je mangerai après le potage?

— Dame! monsieur, choisissez... voilà la carte de l'établissement.

Il se fait ici un moment de silence, pendant lequel Taquinet, qui a toujours écouté, se dit:

— Voilà qui est singulier... Je jurerais que j'entends là une voix de connaissance! ce voyageur, qui parsème ses discours de mots si énergiques, me rappelle le général Desparville... Je serais bien trompé si ce n'était pas le client de M. Moulinard qui est dans la chambre voisine.

La conversation qui recommence à côté fait de nouveau prêter l'oreille à Taquinet.

— Je ne sais pas ce qu'il y a sur ta bête de carte, c'est moitié allemand, moitié français, on n'y connaît goutte... on aurait dû dessiner tous les fricots, au moins comme ça on aurait jugé tout de suite à la vue si c'était tentant.

— Il aurait fallu trop de tableaux, bourgeois... On aurait eu alors un salon de peinture pour cuisine!...

— Silence, kronpr! Tiens, nomme-moi un peu des meilleurs plats... je choisirai, j'aime mieux ça.

— Comme il vous fera plaisir, monsieur. Voulez-vous un fricandeau à la crème?

— A la crème... de la crème avec du veau, quel ragoût me fiches-tu là... Autre chose.

— Voulez-vous du filet de chevreuil à la gelée de groseille?

— Des confitures avec du chevreuil... voilà encore un mélange qui ne me va pas... Passons

— Voulez-vous des saucisses avec de la compote de pommes ou du bœuf aux raisins de Corinthe?...

— Quelle sacrée cuisine!... Ah! on a bien raison de dire qu'il n'y a que les Français qui sachent fricoter!.. Voyons, est-ce que tu n'as pas autre chose à m'offrir que toutes ces ratatouilles allemandes dont un chat de Paris ne voudrait pas?

— Attendez, attendez... nous avons du petit salé aux choux.

— Approuvé... A la bonne heure, je m'y reconnais. Mets cela

— Ensuite de la choucroute.

— Ça se ressemble un peu. C'est égal, marque ça.

— Ensuite du canard aux navets délicieux.

— Eh ! allons donc !... voilà qui me va beaucoup ! du canard aux navets... Bigre !... quand j'étais lieutenant, moi et mes soldats nous aurions enfoncé tout un carré d'ennemis pour manger du canard aux navets ; c'est un ragoût essentiellement français... et on le façonne si gentiment à Paris... Vois-tu, étant sous-officier, j'ai eu deux maîtresses auxquelles j'ai été fidèle bien plus longtemps qu'à d'autres... L'une était blanchisseuse de fin, l'autre enfilait des perles et autre chose quand ça se trouvait... Oh ! nous autres sabreurs, nous ne dominons pas dans les marquises alors !.. nous faisions l'amour comme l'exercice en quatre temps et six mouvements. Bref, mes dulcinées n'étaient pas absolument des Vénus pour la beauté... tant s'en faut ; mais le militaire n'est pas difficile... D'ailleurs, ces dames avaient chacune de jolis talents de société, et entre autres celui de travailler le canard aux navets, que c'était à s'en lécher la moustache. Cependant, je me rappelle que chacune avait sa manière : l'une y ajoutait des pommes de terre ; l'autre y mettait des clous de girofle. Mais c'est égal, c'était fièrement bon de chaque côté... et j'ai toujours gardé un doux souvenir de ces deux donzelles-là... parce que, vois-tu, note bien ceci pour ton instruction... toi qui as reçu de l'éducation, tu ne sais peut-être pas encore ça... L'amour, c'est une jolie chose... c'est un divertissement qui a son mérite ; mais quand une femme ne sait faire que ça... bernique !... ça ne dure pas longtemps avec elle, et on lui tourne bientôt les talons.

— Suffit ! je vous crois, et je suis de votre avis, mon officier... car vous voyez bien que j'avais deviné, et que vous êtes un militaire gradé et peut-être supérieur.

— Chut ! *motus* dans les rangs... Tu ne vois donc pas, pékin, que je veux garder le chose... *l'incognito !* Revenons au canard. Sais-tu si ton cuisinier y ajoute des pommes de terre ou des clous de girofle ?

— Il y met des deux, mon *majeur;* il y met aussi des carottes, des champignons... des panais...

— Alors, c'est donc un canard à la julienne... N'importe, voilà mon dîner commandé... Ah ! ajoute un bondon de Jéromé... c'est encore un fromage éminemment français, et une bouteille de votre Joannisberg... Je l'aime assez ce vin-là... quoiqu'il ne soit pas de mon pays... mais c'est un brave... un rude causeur, il faut se tenir ferme avec lui : il a mon estime... As-tu fini ?

— Oui, mon supérieur.

— Voyons... passe-moi un peu ma carte, que je voie si tu n'as rien oublié...

— Voilà, mon chef.

— Hum !... hum !... quelle f... écriture ; il paraît que ta plume crachait beaucoup... Si je voulais, moi, j'écrirais bien mieux que ça... bien plus gros surtout !... hum... Tiens... c'est drôle... tu écris canard aux *navais* v,a,i,s.

— Oui, mon commandant.

— C'est que... il me semblait que cela devait s'écrire v.o.i.s... Es-tu sûr que tu n'as pas fait une faute ?

— Très-sûr, mon capitaine ; seulement, voilà la chose, on écrivait bien autrefois : *navois*, c'est vrai ; mais aujourd'hui on écrit : *navais*, parce que c'est l'orthographe de *Voltaire*.

— Oh ! du moment que c'est l'orthographe de Voltaire ! *Tu* diras que je l'aime bien chaud, entends-tu ?

Le garçon est parti, et Taquinet, qui vient de terminer son dîner, se dit :

— Maintenant, je ne doute plus, c'est le général Desparville qui est là ; cette discussion, sur la manière dont on écrit navet, ne me laisse plus le moindre doute. Que diable vient faire le général en Allemagne ?... Ceci ne me regarde pas... mais je vais toujours profiter de l'occasion... Comme cela se trouve... Garçon ! holà... garçon !... Ah ! il arrive enfin.

— Que désire monsieur ?

— D'abord payer mon dîner ; ensuite vous prier de vous rendre chez ce voyageur qui est dans la chambre voisine, pour lui dire qu'un Français, qui se trouve en ce moment à Biberach, désirerait avoir un moment d'audience de M. le général Desparville.

— Ah ! bah ! c'est donc un général ce voyageur ?

— Oui, garçon, un pur général, et un gaillard qui a bien gagné son grade...

— Eh ben, je me doutais que c'était un officier très-majeur !

— Allez, garçon, allez !

— Vous avez dit... le général ?

— Desparville.

— Desparville, bon ! va-t-il être surpris que je sache son nom.

Le garçon est sorti. Taquinet attend.

Il lui semble bientôt entendre beaucoup de bruit, de mouvement, d'allées et venues dans la chambre voisine ; puis le calme se rétablit, et un silence complet remplace tout ce vacarme. Mais le garçon ne revient pas.

Taquinet attend près d'une demi-heure, en se disant :

— Le général ne veut peut-être pas être dérangé au moment de son dîner.

Cependant, étonné de ne point recevoir de réponse, il appelle de nouveau le garçon. Celui-ci paraît, mais, cette fois, avec une figure piteuse et un air de fort mauvaise humeur.

— Eh bien, garçon, dit Taquinet, pourquoi donc ne venez-vous pas me rendre réponse de la commission que je vous ai donnée ?

— Ah ! pardi, monsieur !... elle était gentille, votre commission merci ! je ne voudrais pas en faire souvent comme ça...

— Que voulez-vous dire ? voyons, expliquez-vous.

— C'est que, à peine que *j'eusse z'été*... non, je voulais dire que j'eusse été... l'*h* est aspirée...

— Passons... je sais que vous avez reçu de l'éducation.

— Eh bien, je n'eus pas plutôt dit à ce monsieur que vous demandiez à parler au général Desparville, que, me sautant à la gorge, il me la serra en me secouant comme un prunier, et me dit : Méchant galopin, tu as donc oublié ce que je t'ai répété tout à l'heure ? Ce voyageur est un âne, tu en es un autre ; fais seller mon cheval que je parte tout de suite, ou je te casse les reins !... Je voulus répliquer, il m'appliqua sur-le-champ le bout de sa botte dans un endroit que j'ai très-sensible... Je courus lui préparer son cheval, et il est parti au grand galop sans penser au bon dîner qu'il avait commandé... ce qui fait qu'au lieu d'un pour-boire, j'ai reçu... ce que je viens de vous dire.

— Voilà qui est singulier ! se dit Taquinet. Partir si brusquement parce qu'on demande à lui parler... car certainement c'était bien le général Desparville... j'en mettrais ma bosse au feu ! Ma foi, tant pis, après tout !... je le retrouverai à Paris...

Et quelques moments après, le petit bossu quitte aussi la ville de Biberach.

XX.

OU L'ON REVOIT LE MONSIEUR MAL POUDRÉ.

Taquinet est rentré en France, et il ne manque point de passer à Strasbourg, où il compte s'arrêter quelques jours, car il n'a point oublié les deux virtuoses Carlina et Tartina : la première surtout avait laissé dans son cœur un profond souvenir, et il s'est dit plus d'une fois, tout en voyageant pédestrement :

— Lorsque j'arriverai à Strasbourg, qui m'empêchera d'aller rendre une petite visite à ces ravissantes cantatrices ? il me semble que je n'ai dû leur laisser que des souvenirs agréables... J'avais payé un excellent déjeuner... et puis cette tendre Carlina... cette aimable blonde me lançait des œillades... Cristi ! cela allait joliment ! et sans l'arrivée de ce milord, je crois que j'aurais été couronné de myrte et de roses... Puisque ce jaloux Tapsifort a été tué, je ne crains plus de le rencontrer chez la virtuose.... je puis donc me présenter chez elle en passant à Strasbourg.

Mais ce que l'on s'est promis de faire n'est pas toujours ce que l'on fait. Quand il se retrouve à Strasbourg, le petit bossu est redevenu timide ; il hésite, il n'ose plus se présenter chez les deux dames de théâtre. Pourquoi ? C'est que le petit homme regardait sa toilette usée par les voyages ; c'est qu'il examinait son feutre qui, de noir, tirait sur le roux ; puis, dans son gousset, il sentait une bourse presque vide, et tout cela lui ôtait de son ancien aplomb, puisqu'il est bien prouvé que rien ne donne de l'aplomb comme l'argent.

Cependant, le lendemain de son arrivée à Strasbourg, Taquinet se monte la tête en se disant :

— Après tout, je puis toujours bien aller saluer ces dames... elles ne vont pas tout de suite me prier de leur payer à dejeuner... Et qui sait! c'est peut-être elles qui m'inviteront.

Alors le petit bossu se brosse des pieds à la tête avec une espèce de fureur; puis il se rend chez ces dames, dont il a retenu l'adresse.

Arrivé dans la maison qu'il reconnaît parfaitement, à peine a-t-il demandé à voir les deux virtuoses, qu'une portière, qui ressemble à une furie, sort de sa loge armée d'un plumeau sans plumes, et vient sur Taquinet, en criant d'une voix glapissante.

— Est ce que vous savez où elles sont ces deux péronnelles, ces deux rien-du-tout, ces deux pas-grand'chose, qui sont parties sans payer leur terme, et que même encore j'y suis pour des avances de charbon, de beurre et de charcuterie... que la propriétaire m'a dit que c'était bien fait, que ça m'apprendrait à ne pas me faire payer le demi terme d'avance, comme c'est l'usage dans les maisons garnies... Mais tant pis, si vous êtes leur oncle, leur frère ou leur parent, faudra que vous payiez pour elles, parce qu'enfin faut bien que je retombe sur quelqu'un, moi! Est-ce que j'ai besoin de payer le rouge, le blanc et bien et les faux appas de ces dames!... car elles en mettaient de faux : je suis bien aise de vous le dire.

Le pauvre Taquinet, tout étourdi par ce déluge de plaintes accompagnées de gestes dans lesquels le plumeau voltige autour de sa tête avec une dextérité qui ferait croire que la portière a été batonniste, le pauvre Taquinet a toutes les peines du monde à faire comprendre au cerbère irrité qu'il n'est nullement parent des deux chanteuses, qu'il les connaît même fort peu, n'ayant été reçu qu'une seule fois chez elles, et enfin qu'il venait tout simplement leur faire une visite de politesse en repassant par Strasbourg.

Après avoir répété plusieurs fois tout cela en marchant à reculons, et toujours harcelé par la portière, qui semble avoir une extrême envie de lui faire des choses désagréables, le bossu, se retrouvant dans la rue, prend sa course, et s'éloigne de toute la vivacité de ses jambes sans faire attention aux épithètes grossières que la femme au plumeau lui adresse encore de loin.

— Il paraîtrait que nos deux virtuoses ont essuyé des revers! se dit Taquinet lorsqu'il a enfin cessé d'entendre les injures de la portière. Ces choses-là peuvent arriver aux plus grands talents... elles auront été forcées de déménager brusquement... Dans ces moments-là, on oublie son propriétaire !... Eh! mon Dieu! que de gens à Paris ne déménagent pas autrement!... Pauvres petites femmes!... cela me fait de la peine. Je ne crois pas à ce que cette méchante portière a dit... au sujet de leurs faux... appas... A la vérité, ne les ayant point palpés... je n'ai pu les juger que *de visu*; mais cela me paraissait bien nature !.... Pauvres minettes !... Certainement, si je les avais retrouvées, je leur aurais offert... pas d'argent!... c'est à peine si j'ai de quoi aller jusqu'à Paris... il faudra même que je vende quelques effets en route, mais je leur aurais exprimé la part que je prends à leur infortune... Je suis sûr qu'elles auraient été sensibles à mon procédé... cette tendre Carlina surtout... Je suis fou des blondes, moi!... Ah! Dieu !si on était riche pourtant!... je crois que j'aurais fait des folies pour les femmes!... c'est si doux de protéger le talent méconnu, d'être le *Mécène* des artistes... Ce que je viens d'apprendre m'a tout ému! Entrons dans un café... payons-nous un petit verre avec un gros petit pain... ça soutient jusqu'au dîner.

Taquinet entre dans un café, se fait servir un petit verre et deux pains à café, parce qu'un seul ne lui suffit pas; et tout en faisant ce déjeuner modeste, il lit les journaux de l'établissement, qui n'en possédait que deux : le *Journal de Paris* et les *Petites-Affiches*.

Mais, à cette époque, deux journaux c'était du luxe; les cafés n'en possédaient pas de toutes les dimensions, de tous les formats, de toutes les couleurs !... Alors le public *n'éprouvait pas le besoin* d'un journal rose, jaune, bleu, vert, d'une revue hebdomadaire et quotidienne, avec ou sans illustrations; alors la presse ne s'était pas répandue par torrents, par colonnes, par feuilletons dans tous les établissements publics, dans les théâtres, les cafés, les restaurants, les ateliers; alors on ne fondait point des journaux par actions, et on lisait les romans en volumes au lieu de les lire par morceaux dans des feuilletons; si ce n'était pas le bon temps des journaux, à coup sûr c'était une meilleure époque pour les libraires!... Autres temps, autre presse!

Taquinet parcourait les *Petites-Affiches*; il regardait aux *demandes*, car il n'était pas bien certain, en arrivant à Paris, de retrouver sa place chez M. Moulinard, et, tout en feuilletant le journal, il se disait:

— Si je savais panser les chevaux et frotter, j'aurais déjà trouvé plusieurs places à choisir! mais je ne sais qu'écrire purement ma langue et un peu de latin... avec cela on meurt de faim !..... O mes chers parents, qui avez cru me rendre heureux un jour en me faisant donner de l'éducation..... pas comme le garçon de l'auberge de Biberach qui écrit navet avec l'orthographe de Voltaire... mais une éducation modeste...eh bien, si vous n'aviez fait de moi qu'un guiaff..... qu'un misérable commissionnaire ou frotteur, je serais peut-être moins embarrassé maintenant pour gagner ma vie. On me dira à cela : Vous êtes toujours le maître de vous conduire comme si vous ne saviez rien du tout. C'est juste. Mais quand on sait qu'on n'est pas absolument un âne, quand on se sent en état de faire quelque chose, c'est terrible dur de jouer le rôle de ceux qui ne savent rien.

Pendant que Taquinet réfléchissait le nez sur les *Petites-Affiches*, un monsieur était venu se placer à une table voisine de la sienne. Il avait demandé une bavaroise au chocolat, dans laquelle il trempait sa sixième flûte, lorsqu'un autre personnage entre dans le café; l'homme à la bavaroise l'appelle en criant:

— Eh, dis donc, Mouchetrop!... Ohé! par Jupiter! est-ce que tu deviens sourd!... approche donc un peu, mon gros.

Celui auquel s'adressait cette invitation était un petit homme pâle, tout mince, tout fluet, serré dans sa redingote comme s'il avait dû courir à cheval, et qui portait à une main un gant noisette, à l'autre un gant noir. Cependant en s'entendant appeler « mon gros » il est accouru vers le monsieur qui savourait sa sixième flûte; il s'assied devant lui et se met à parler d'une voix tremblotante, entrecoupée d'un graillonnement de gosier.

— Tiens, c'est vous, monsieur Beaulard... Ah! vous déjeunez... vous prenez du chocolat... c'est bon le chocolat, c'est fortifiant pour la voix... j'aime beaucoup le chocolat, moi, mais je n'en prends jamais... pour raisons.

— Voyons, Mouchetrop, laisse un peu le chocolat, et réponds-moi, par Apollon!... Pourquoi donc hier ne m'as-tu pas soufflé dans mon morceau de *Félix : Je sens dans le fond de mon âme*!... Que diable, mon cher, tu es dans ton trou pour souffler la musique et les paroles, tu dois souffler tout...

— C'est vrai... Oh! je souffle tout aussi... Il a l'air bon votre chocolat!

— J'ai fait hier ma rentrée au théâtre dans le rôle du *père Morin*, de *Félix ou l'Enfant trouvé*, et Dieu merci, je me flatte d'y avoir produit de l'effet... hein, en ai-je produit de cet effet!... on a été tellement saisi qu'on n'avait pas la force d'applaudir...

— C'est vrai, ils n'ont pas applaudi du tout...

— Pardieu! je le crois bien! ils avaient peur de perdre un seul de mes sons!...

— Je l'aime mieux au lait qu'à l'eau, par exemple...

— Qu'est-ce que tu aimes au lait... le grand air de mon rôle...

— Non... c'est le chocolat...

— Par Proserpine, Mouchetrop, tu deviens insupportable... il ne s'agit plus de chocolat ici! Je commence mon grand air : *Je sens dans le fond de mon âme*... et puis je te regarde... la suite ne me venait pas! Je ne savais plus ce que je sentais dans le fond de mon âme : je regarde mon Mouchetrop... qui, au lieu de me souffler, s'occupait à peler une pomme et à la couper par quartiers... Par Junon!... sais-tu bien qu'on n'est pas dans le trou du souffleur pour s'amuser à peler des pommes... si c'était pendant un entr'acte, je ne dirais rien, mais pendant que l'on joue la pièce... Lorsque je suis en scène... lorsque je fais ma rentrée au grand théâtre de Strasbourg... que le public est tout yeux, tout oreilles pour m'entendre.... quand il garde un silence d'enthousiasme, de peur de perdre une seule de mes notes!... tu me laisses en plan! tu oublies ton devoir pour manger une pomme!.. sais-tu bien que tu mériterais d'être mis à l'amende du montant de la recette...

— Ah! diable, monsieur Beaulard, comme vous y allez!... alors mes appointements de l'année y passeraient tout de suite!...

— J'ai bien voulu, pour cette fois, ne pas me plaindre au directeur, parce que je ne suis pas méchant, moi! je n'aime pas faire des plaintes sur un camarade... mais que cela ne t'arrive plus !...

— Soyez tranquille; je vais vous dire, je croyais que vous saviez votre grand air par cœur... je me disais : Il n'a pas besoin de moi, il a chanté cela si souvent...

— Eh! par Mercure! on a chanté quelque chose cent fois, et un beau jour, prouttt... la mémoire disparaît vous restez en figure d'âne. Tout à coup il s'est trouvé dans l'orchestre un monsieur qui s'est mis à beugler: *Une voix qui me dit : C'est bien* : c'était mon vers!..

— Certainement, c'était votre vers, c'est pour cela que je ne vous l'ai pas soufflé alors, je me suis dit: On le lui souffle de l'orchestre, ça doit suffire.

— Mouchetrop, vous êtes un bélître!... J'entendais de l'orchestre ce monsieur qui me criait toujours: *C'est bien*! *c'est bien*! Moi je me disais: Voilà un amateur qui est content de moi, il m'encourage, et je me suis mis à le saluer, et chaque fois qu'il répétait : *C'est bien*, je le saluais derechef, si bien qu'à force de saluer, j'avais l'air de dan-

ser mon grand air en menuet. Heureusement, j'ai fait un point d'orgue qui a tout réparé... quel point d'orgue!... hein, Mouchetrop?... en as-tu entendu souvent comme celui-là?

— On m'en a offert à vingt-huit sous la livre... mais sans vanille...

— Quel cantaloup tu fais!... il pense encore à son chocolat quand je lui parle de mon point d'orgue d'hier au soir, une des plus belles tenues que j'aie faites dans ma vie lyrique... Quel point d'orgue!... Je n'en ai fait que trois comme cela depuis que je suis au théâtre; un à Vienne, en Autriche, un autre à Carpentras, et le dernier, hier ici. Mais celui-ci enfonce les deux autres... C'est singulier, Mouchetrop, vois-tu, plus je vais, [illegible] je prends des années et plus j'ai des moyens!... Si cela continue, à soixante-dix ans j'enfoncerai toutes les basses de l'Europe!

— Vous êtes bien heureux! moi plus je souffle et moins j'ai de vent.

Taquinet avait [illegible]rement entendu toute la conversation que nous venons de rapporter; d'ailleurs, le monsieur que le souffleur appelait Beaulard parlait de manière à se faire entendre d'un bout à l'autre du café. Ses expressions répétées : *par Jupiter, par Mercure*, etc., avaient attiré l'attention du petit bossu; il avait cherché dans sa mémoire où il avait déjà entendu quelqu'un invoquer les dieux de la mythologie, puis, examinant le narrateur, il avait alors reconnu ce monsieur mal poudré qu'il avait rencontré lorsqu'il se rendait avec Fortensac chez les virtuoses, et que son cher ami le marquis lui avait dit être un père de famille noble.

C'était bien en effet le même personnage, il était encore aussi mal poudré que quelques mois auparavant, mais Taquinet, qui ne perdait pas un mot de la conversation, se disait :

— Qu'est-ce que cela signifie... comment ce monsieur serait acteur... il n'y a pas à en douter... il gronde l'autre de ne l'avoir pas soufflé... Il a fait hier sa rentrée au théâtre; alors Fortensac m'a donc dit des mensonges... quel infâme craqueur que ce marquis!

Et Taquinet regardait toujours M. Beaulard, et celui-ci, qui s'en apercevait, se disait : —Voilà quelqu'un qui me reconnaît et qui m'admire!... Et ce monsieur ne disait plus *Strasbourique*, mais bien Strasbourg depuis qu'il était réengagé dans cette ville.

Puis il faisait quelques petites roulades en criant bien haut :

— C'est heureux que je ne me fatigue pas, car ils m'accablent de rôles, que c'en est dégoûtant... Je joue ce soir *le Déserteur*.

— C'est-à-dire vous jouez *Courchemin* [illegible] *Déserteur*, dit Mouchetrop en se mouchant.

— Oui, *Courchemin*... mais c'est le plus beau rôle de la pièce, je ne le changerais pas contre celui d'*Alexis*, ni de *Montauciel*, parce qu'il y a dedans un polisson d'air : *Le roi passait*, prou...ou... ou... tt! Vois-tu, Mouchetrop, quand on chante cela comme je le chante, on se f... de l'adversité... on lui dit : Adversité, je te nargue! tu ne peux pas m'atteindre!... est-ce que tu ne me rends pas la justice d'être de mon avis?

— Il y a des gens qui boivent un verre d'eau par-dessus; moi pas.

M. Beaulard venait de donner un coup de poing sur la table en haussant les épaules avec colère, lorsqu'un nouveau personnage entre dans le café et vient sur-le-champ se mettre à la table où sont déjà le père noble et le souffleur.

A l'aspect de cet homme, Taquinet est pris d'une terreur subite, car il lui a semblé reconnaître en lui milord Tapsifort, cet Anglais si jaloux de madame Carlina, et que Fortensac a tué d'un coup de pistolet.

C'est bien la même taille, ce sont les mêmes traits; seulement les moustaches ont disparu; ensuite, au lieu de cette expression de férocité qui animait les yeux de l'Anglais, on ne voit dans la physionomie du nouveau venu qu'un air riant, jovial et un peu goguenard.

Le petit bossu n'ose ni bouger ni se retourner, mais celui qui vient d'entrer ne fait pas attention à lui, il serre la main au père noble qui s'écrie :

—Bonjour, Tartenpon : cela va bien, cher ami...

— Très-bien, Beaulard; et toi, es-tu remis de ton émotion d'hier!

— Moi! est-ce que j'ai jamais été ému?... Par exemple, quand on est sûr de soi, on n'est pas ému, mon cher!

—Ma foi, écoute donc, cela arrive pourtant aux plus grands talents... moi, quand je joue un rôle nouveau, j'avoue que j'ai beaucoup d'émotion?

— Toi, c'est possible, pas moi; tu es entré dans la salle hier... voyons, rapporte-moi un peu ce que l'on a dit sur moi... ma rentrée a fait bien[illegible]rement d'effet, n'est-ce pas!... on ne doit parler que de cela

Et ces misérables journaux n'en disent pas un mot!... leur politique les rend insensibles aux beaux-arts... Eh bien! qu'as-tu entendu... dis-moi tout le bon et le mauvais, s'il y en a. Je n'ai pas d'amour-propre, moi! je sais ce que je vaux, voilà tout! cela me suffit... N'est-ce pas, Mouchetrop... tu es là, mon gros, pour dire que je n'ai point d'amour-propre. Par Minerve! tu m'as souffle dans plus d'une occasion où il n'y avait qu'une voix dans la salle pour me louer... eh bien, je n'en étais pas plus fier...

Le souffleur ne répond rien; il se tire le nez avec son mouchoir en regardant alternativement son gant noir et son gant noisette.

Le grand Tartenpon sourit d'une façon tant soit peu railleuse, en murmurant :

— Les jeunes gens de l'orchestre ont trouvé que tu aurais dû mettre une perruque pour faire le père Morin.

— Une perruque!... ce sont eux qui le sont perruques... Si je n'en ai pas, est-ce ma faute... le théâtre n'a rien de propre dans son magasin, tu le sais aussi bien que moi, Tartenpon, toi à qui ils ont donné dernièrement une perruque à ailes de pigeon pour faire *Domingo* dans *Paul et Virginie*... Tu l'as mise... chacun a son idée, moi je ne l'aurais pas mise, parce que je n'ai jamais vu de nègres avec des ailes de pigeon.

— Oh! mais je n'ai pas mis de poudre...

— Il ne t'aurait plus manqué que cela, un nègre poudré, frisé.... pourquoi pas aussi un cadogan!... Du reste, vois-tu, le talent ne gît point dans la perruque!... Passons à d'autres réflexions.

— Les dames des loges ont prétendu que tu parlais trop vite..... c'est-à-dire que tu bredouillais un peu... et qu'on ne t'entendait pas bien.

— Par Cérès! voilà qui est joli... je bredouille en parlant, moi!.... je bredouille!... As-tu jamais entendu cela, Mouchetrop?

— De loin... est-ce que ça se voit? demande le petit souffleur en regardant toujours ses deux gants. Tartenpon se met à rire en lui répondant :

— Le noir ne deviendra jamais noisette; mais, avant peu, je crois que le noisette pourra bien être noir; alors ils auront l'air pareil. Où as-tu volé ces deux gants-là, Mouchetrop?

— J'avais le noir depuis longtemps; le noisette vient de mademoiselle Carlina, qui m'en a fait cadeau, vu qu'elle avait perdu son jumeau.

— C'est généreux de sa part.

Taquinet a tressailli au nom de Carlina. M. Beaulard frappe encore de son poing sur la table, en s'écriant :

— Je bredouille!... je bredouille!... voilà des réflexions bien dignes de ces femelles qui vont au spectacle pour faire des conquêtes et montrer leurs bras nus jusqu'aux épaules, leur poitrine nue jusqu'au creux de l'estomac!... Si elles osaient, je sais bien ce qu'elles y montreraient encore...

— Eh! eh! eh! ça ferait de l'argent! dit Tartenpon en riant.

— Tiens, Tartenpon, je me fiche de l'opinion de ces dames... mais le parterre... ah! voilà le souverain juge à mes yeux! je ne reconnais que lui; il est rare que ses arrêts ne soient point justes... parce que la masse est là, et on a beau dire, les masses se trompent rarement! Qu'a-t-on dit dans le parterre?

— On a trouvé que tu avais fait ton point d'orgue beaucoup trop long. Il y a deux habitués qui ont prétendu qu'ils auraient eu le temps de faire un cent de piquet pendant ton point d'orgue!...

— Eh bien! ils se plaignent de cela!... Par Jupiter, ils se plaignent de ce que la mariée est trop belle... Ces habitués-là ne sont pas habitués à entendre des voix, à ce qu'il paraît...Après cela, au parterre, ils sont là un tas d'ignorants, de crétins, qui causent de leurs affaires, de leurs maîtresses pendant qu'on joue, et ensuite ils voudraient juger un acteur! cela fait pitié... Au reste, je ne sais pas quels cabaleurs tu as entendus, mais ce que je sais, ce qui est positif, c'est que dans la salle on m'a crié : *C'est bien! c'est bien*!... donc ils étaient contents.

— C'était le vers de votre grand air qu'on vous soufflait, dit Mouchetrop.

— Taisez-vous, Mouchetrop! vous n'en savez rien, vous mangiez des pommes, vous!... vous êtes digne de manger des glands...

— Ah! père noble!...

— Voyons, Beaulard, ne t'emporte pas... on a dit aussi beaucoup de bien de toi!... Il y a un gros banquier, qui est toujours au foyer, il a dit que tu étais impayable...

—Ah ! la bonne heure donc... voilà un homme qui s'y connaît. C'est vrai qu'on ne me paie jamais ce que vaut mon talent, mais enfin, il faut se soumettre aux circonstances; et, d'ailleurs, la gloire passe avant l'argent... Touche là, Tartenpon; tiens, ce que tu viens de me dire-là me fait oublier les cabales de mes ennemis.

En ce moment, Tartenpon, portant les yeux sur la table voisine, aperçoit Taquinet qui commençait à comprendre qu'il n'avait aucun sujet d'avoir peur et regardait de son côté le ci-devant lord Tapsifort.

Le petit bossu était trop reconnaissable pour que le sieur Tartenpon pût hésiter un moment; aussi part-il d'un grand éclat de rire aussitôt qu'il a envisagé le petit homme; et, de son côté, Taquinet pense ce qu'il a de mieux à faire est de rire aussi.

— Eh bien !... vous n'êtes donc pas mort... milord Tapsifort ? murmure Taquinet en saluant M. Tartenpon.

— Mais non, comme vous voyez, monsieur, je me porte bien au contraire...

— Il paraît que le coup de pistolet n'était pas si méchant que M. le marquis me l'a dit après le duel...

— Bah ! est-ce que tu as eu un duel, toi ? demanda M. Beaulard d'un air surpris.

— Eh non !... c'était une farce... une plaisanterie, répond le grand Tartenpon en s'accoudant sur la table. Voici la chose... je puis bien dire maintenant la vérité devant monsieur, qui, d'ailleurs, doit l'avoir à peu près devinée.

—Oui... oui... j'ai deviné... mais dites toujours... ça m'amusera...

— Il y a quelques mois, ce pauvre Floridor, qui avait été si bien sifflé à ses débuts ici l'an dernier... tu sais, celui qui a un accent gascon si prononcé... et que nous appelions *le marquis*, parce qu'il voulait toujours faire cet emploi...

— Oui, oui, Floridor... qui faisait un embarras, une poussière aveuglante avec son soi-disant talent... il a jeté un joli coton ici... un malheureux qui ne peut pas seulement donner le *mi* de poitrine !... Je donne le *si bémol*, moi....

— Je donne l'*ut*, moi, répond Tartenpon en se rengorgeant.

— Moi, dit le souffleur, je donne une tablette de deux sous à ma petite fille pour son déjeuner les jours de fête; elle la mange crue avec son pain, c'est excellent pour l'estomac.

— Pardon, messieurs, pardon, s'écria le petit bossu en interrompant les trois artistes, mais ce que vous venez de dire de ce monsieur gascon que vous appelez Floridor me cause une telle surprise... Ce n'était donc pas vraiment un marquis ? Il s'était donné à moi pour le fils d'un émigré... du marquis de Fortensac; il comptait rentrer bientôt dans ses biens; en attendant, il venait toucher à Strasbourg cent mille francs à compte sur ce qui lui revenait.

Les trois personnages attachés au théâtre rient aux larmes en écoutant Taquinet.

Enfin, M. Tartenpon répond :

— Mon cher monsieur, Floridor n'est pas plus marquis que je ne suis lord Tapsifort; c'est une mauvaise haute-contre qui veut faire les jeunes premiers et n'est pas en état de jouer les seconds *Colin*. Il a été sifflé dans toutes les villes de France. Je ne sais pas s'il est allé s'essayer à l'étranger, mais je doute qu'il y soit plus heureux.

— Il serait possible ! murmure Taquinet. Et je me suis laissé duper, berner, attraper par un méchant histrion !

— Ah ! par exemple, pour jouer des tours, pour faire poser son monde, Floridor est de la première force. Or, donc, il y a quelques mois, je le vois arriver au théâtre où je répétais la *Dame blanche*... le rôle de *Dikson* dans lequel je suis très-bien. Je dis à Floridor, en riant : Est-ce que tu veux encore redébuter ici... Tu n'y as pas eu d'agrément cependant. — Il ne s'agit pas de cela, me répond-il, mais de jouer une farce à un petit bossu qui est mon compagnon de voyage. Je veux qu'il croie que je lui ai rendu un grand service... Il donnera dans le panneau; il se laisse attraper comme un serin qui change de queue... Pardon, monsieur, c'est Floridor qui parle...

— Allez toujours, je mérite ces épithètes... Oh ! oui, avec tout mon esprit, j'étais un serin. Mais quand les gens d'esprit se mêlent d'être bêtes, ils le sont énormément : ils ne font pas les choses à moitié. Continuez, monsieur l'artiste.

— Je répondis à Floridor : S'il n'est question que d'une farce, j'en suis; de quoi s'agit-il ? — De faire le rôle d'un Anglais tapageur et jaloux, me dit-il. Je mène mon petit pigeon chez Carlina et Tartina, où il paie à déjeuner. Carlina lui fera de l'œil et lui marchera sur les pieds, c'est convenu... Quand cela chauffera, tu arriveras comme une bombe, tu feras une scène à Carlina, tu provoqueras mon petit Esope; moi, je me mêlerai de la querelle; bref, je me battrai à sa place. Nous aurons des pistolets du théâtre... charges à poudre comme à l'ordinaire. Tu tireras le premier, tu me manqueras. Je tirerai le second, tu tomberas, je t'aurai tué... — La chose s'est exécutée telle que nous l'avions arrangée... et vous avez donné dedans comme frère Laurent.

Taquinet devient pourpre; jamais il ne s'est senti aussi vexé d'avoir été pris pour dupe. Le grand Tartenpon, s'apercevant que son récit a pétrifié le petit bossu, s'empresse de lui offrir un petit verre d'anisette et une poignée de main, en lui disant :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas... ce n'est qu'une plaisanterie dans laquelle, après tout, il n'y avait pas grand mal...

— Pas grand mal ! s'écrie Taquinet. Ah ! c'est que vous n'en avez pas prévu les suites, les conséquences !.... Croyant devoir la vie à ce... Floridor, je ne pouvais plus refuser, moi, de lui rendre tous les services qu'il me demandait... et Dieu sait s'il a abusé de sa position... N'importe, ceci est une leçon, cela m'apprendra à vouloir avec ma bosse aller faire le gentil chez les demoiselles... et à croire que c'est par amour qu'on accroche sa jambe après la mienne. Je ne vous en veux nullement, monsieur Tartenpon, et, pour preuve, c'est que j'accepte votre verre d'anisette... Si j'étais en fonds, je vous offrirais de mon côté quelque chose... mais ce polisson de Floridor y a mis bon ordre !...

— Si vous restez aujourd'hui à Strasbourg, monsieur, dit Beaulard, je vous ferai entrer ce soir au spectacle, vous me verrez dans *Courchemin* du *Déserteur*, vous n'en serez pas fâché...

— Je vous remercie... père noble... c'est votre emploi, n'est-ce pas... c'est pour cela qu'il vous appelait père noble, l'autre ?

— Sans doute, comme moi je l'appelais *marquis*.

— Est-ce que les virtuoses Carlina et Tartina sont encore à Strasbourg ?

— Certainement, et vous les verriez ce soir au théâtre.

— Merci, je m'en priverai alors... je ne me soucie pas de rencontrer ces dames. Je vais quitter Strasbourg sur-le-champ. Adieu, messieurs, je garderai de cette ville un souvenir amer et doux !... amer, par suite du tour qu'on m'y a joué... doux, parce que l'anisette y est excellente.

Puis, Taquinet, prenant congé des deux artistes et du souffleur, qui lui présente en même temps sa main noire et sa main noisette sort du café et se remet en route pour Paris, en se disant :

— Après tout, si j'ai été attrapé, ce qui me console c'est que mademoiselle Edwige Carottsmann l'est aussi... et que pour elle l'attrape sera de longue durée... Ah ! belle aux cheveux rouges, vous avez méprisé le pauvre bossu, vous avez agi fort malhonnêtement avec moi... Me défendre votre porte pendant six semaines, au lieu de me recevoir et de me dire franchement que vous en aimiez un autre... voilà ce que je vous reproche. Mais vous avez voulu épouser un marquis, un noble, un homme de vieille race... et vous êtes la femme d'un malheureux cabotin qui se fait siffler partout !... Oh ! en voilà déjà une de vengeance... Je ne suis pas méchant, et pourtant je sens que cela me fait plaisir. Cette fois je dis adieu aux amours, aux bonnes fortunes, aux actrices, aux grisettes, aux femmes enfin, en général comme en particulier. Mais si jamais je retrouve M. Floridor de la Gasconnaderie... ah ! nom d'un petit bonhomme !... je tâcherai de me venger ! à moins que la Providence ne se charge encore de ce soin, ce qu'elle fait assez souvent sans que nous nous en mêlions et beaucoup mieux que nous ne le ferions nous-mêmes ! J'ai aussi remarqué cela.

XXI.

RETOUR A LA LAITERIE.

Nous avons longtemps oublié Adolphine et la mère Bloquet, dans leur champêtre habitation du bois de Vincennes. Mais les aventures de notre héros nous entraînaient, et nous ne pouvions, en bonne conscience, l'abandonner dans ses voyages sans savoir quel en serait le résultat.

Maintenant revenons près de la fille du général Desparville, cette aimable Adolphine qui attend toujours le retour de son père et de son fiancé, dont elle a été séparée d'une façon si brusque, si inattendue, et qui s'efforce de cacher une partie de ses peines et de montrer du courage pour consoler une pauvre mère qui souffre plus qu'elle encore, parce qu'au déclin de la vie on n'a presque plus de force pour se rattacher à l'espérance.

Rien de nouveau n'était arrivé à la laiterie, quoique plusieurs mois se sont écoulés. Aucune nouvelle n'était parvenue ni sur le général ni sur son aide de camp.

Les visions nocturnes étaient devenues plus rares. Peut-être le jeune officier de hussards n'avait-il plus la permission de venir pendant la nuit contempler celles qui avaient toute son affection.

Peut-être avait-il trouvé ces visites trop dangereuses, et craignait-il de n'avoir pas toujours le courage qu'il avait montré par une nuit d'orage.

Enfin, M. Moulinard continuait de venir à la laiterie, il cherchait toujours à se procurer des tête-à-tête avec Adolphine; alors il voulait faire l'aimable, le galant; mais il ne parvenait qu'à être ridicule et ennuyeux. Il s'éloignait en se promettant de se déclarer à la première visite qu'il ferait; mais il y avait dans les jolis yeux de la jeune fille quelque chose qui retenait sans cesse sur ses lèvres l'aveu qu'il voulait lui faire.

Deux coups secs sont frappés à la porte d'entrée de la laiterie du bois de Vincennes; on ouvre presque aussitôt, et une voix criarde, aiguë, fait entendre ces mots :

— Je voudrais bien avoir pour deux sous de lait et un sou de pain, si c'était possible.

— Entrez, monsieur, répond la veuve Bloquet.

Celui qui avait parlé est bientôt dans la salle basse. Il pousse un cri de surprise en considérant les deux femmes, qui ne sont pas moins étonnées en reconnaissant le petit bossu.

— N'est-ce point un rêve !... la fille du général Desparville... et la mère Bloquet dans cette laiterie!

— C'est M. Taquinet...

— Le clerc de M. Moulinard...

— Oui, mesdames, en personne, pour vous servir, Hercule Taquinet... Oh! je ne suis pas changé; il y en a qui diraient malheureusement, mais moi, j'y suis fait, et je me trouve très-bien. Mais vous, mademoiselle Adolphine... avec des vaches et la mère Bloquet... Je n'y conçois rien... et cet air triste, cette pâleur...

— N'avez-vous donc pas appris le malheur qui m'a frappée ?

— Mon Dieu, mademoiselle, il n'y a que fort peu de temps que je sais cela. Figurez-vous que j'arrive d'Allemagne... J'arrive à l'instant *pedibus cum jambis*... ce qui veut dire que je n'allais pas en chaise de poste; cependant, me sentant fatigué, j'avais repris la diligence; je l'ai quittée à huit lieues d'ici. Ma foi, je ne pouvais plus y tenir; j'étais trop gêné. Il y avait une nourrice qui berçait son enfant sur mon dos, ça devenait très-fatigant pour moi, j'ai préféré faire le reste de la route à pied, d'autant plus que mon bagage n'est pas lourd : deux chemises, six faux-cols et trois chaussettes. Voilà tout ce qui me reste... C'était plus lourd quand je suis parti.

— Et qu'alliez-vous donc faire en Allemagne, monsieur Taquinet? dit madame Bloquet. Recueillir une succession?

— Hélas! non; j'aurais mieux aimé cela... J'étais allé... vous allez rire... j'étais allé pour me marier...

— Et la personne ne vous a pas plu...

— Si fait! au contraire, elle me plut assez... Mais quand je me suis retourné... bien le bonsoir... Mademoiselle Carottsmann n'a pas donné dans ce que vous savez... Et puis, j'avais avec moi un particulier qui a trouvé bon de me souffler ma future. C'est une histoire dont je vous régalerai un jour... si cela vous tente... Et voilà comment mon mariage a fondu! Ce qui ne m'a pas empêché de rester longtemps en Allemagne, parce que j'adore la valse et la choucroute. Mais c'est trop vous occuper de moi. Serait-il vrai, mademoiselle, que le général Desparville ait été impliqué dans une conspiration ?...

— Oui, monsieur, arrêté il y a six mois... Sans doute il est toujours prisonnier, et on ne lui permet pas de me donner de ses nouvelles...

— Depuis six mois, dites-vous, le général est en prison?

— Sans doute.

Taquinet fronce son nez d'une singulière façon, en disant :

— Voilà qui est fort, par exemple! il me semble bien pourtant l'avoir rencontré en Allemagne... il y a deux mois...

— Oh! vous vous êtes trompé, monsieur; malheureusement il est prisonnier.

— Je n'ai pas cru me tromper, j'ai même voulu causer avec lui... j'avais à lui parler; mais il est parti : il allait trop vite pour moi qui étais à pied... pas moyen de le rejoindre.

— Hélas! ce n'était pas lui.

— Et son aide-de-camp?

L'étonnement de Taquinet redouble en apprenant que Gustave a disparu en même temps que le général. Enfin, on lui conte tout ce qui s'est passé, et les deux femmes lui font un éloge pompeux de la conduite de M. Moulinard à leur égard.

Le petit bossu se tape sur le genou droit, en s'écriant :

— Mon patron, un homme généreux! décidément, je n'y suis plus du tout! Est-ce que depuis que j'ai quitté la France il s'y serait fait des miracles? Mais, enfin, mademoiselle, vous êtes riche, vous n'avez nullement besoin des bienfaits de M. Moulinard. Le jour même où le général a été arrêté, je lui ai remis un bon de trois cent mille francs provenant de la vente de ses terres...

— J'ignorais cette circonstance, monsieur; mais alors mon père a cette somme, à moins qu'on ne la lui ait enlevée et mise sous le séquestre. Ah! ce n'est pas sa fortune que je regrette; mais que du moins on me réunisse à mon père..... car ils ne l'ont pas tué, n'est-ce pas, monsieur?

— Tout ceci n'est pas clair! murmure Taquinet; n'importe, ne vous désolez pas, mademoiselle. D'abord, votre père n'est pas mort, je vous en réponds... comme de ma bosse!... Quant à partager sa captivité... ce serait peut-être difficile. J'ai toujours dans l'idée que je l'ai rencontré en Allemagne. Je parierais ma bosse contre douze sous que c'était lui qui était à Biberach.

— C'est impossible, monsieur!

— Mademoiselle, il y a des choses impossibles qui sont arrivées. Mais fiez-vous à moi... Je remuerai ciel et terre pour savoir ce que sont devenus le général et son aide-de-camp.

— Ah! monsieur, dit Adolphine, vos paroles me rendent de l'espoir... Mais, arrivant de voyage, vous devez avoir besoin de prendre autre chose que du lait.

— Ma foi, j'avoue que je mangerais volontiers un morceau... de la moindre des choses, avec un verre de n'importe quoi... si vous en avez pourtant.

La veuve Bloquet court préparer le repas du voyageur, et Adolphine sort avec elle pour l'aider. Taquinet s'étend dans un grand fauteuil, se repose avec délices et se gratte le nez, en se disant :

— Il y a une foule de mystères dans tout cela... Ces deux hommes disparus... ce notaire bienfaisant... ces trois cent mille francs dont il n'est plus question... c'est embrouillé... mais je trouverai le fil... je ne suis pas bossu pour des prunes! Qui dit bossu, dit spirituel... Et il y a des gens qui ont l'air de nous plaindre!... Pauvres crétins! ils devraient bien plutôt nous envier!... Ah! bon... voilà de l'orage! de la pluie!... j'aime ça quand je suis à l'abri. On se dit : Les autres sont mouillés, moi, je ne le suis pas... hi! hi! hi!... c'est amusant! on ne mettrait pas un chien dehors.

Mais la porte d'entrée vient de nouveau de s'ouvrir, et M. Moulinard paraît avec un riflard qui fait la tulipe; car du temps du Consulat le parapluie à canne n'était point encore connu.

Le notaire entre en jurant après le temps, parce qu'il se croit seul. Taquinet se retourne, le reconnaît, et s'écrie :

— Tiens! moi qui disais qu'on ne mettrait pas un chiens dehors.... et voilà le patron!

— Taquinet! dit Moulinard; mon ancien clerc!... Comment, vous voilà de retour?

— Oui, patron; il n'y a pas une heure que je suis à me reposer ici avant de faire mon entrée solennelle dans Paris... Je ne sais pas encore sous quelle porte je veux passer... il m'en faut une grande. Je suis resté un peu longtemps en Allemagne, mais je courais après une femme que je n'ai jamais pu attraper; et puis, vous m'aviez donné carte blanche.

— Vous auriez pu rester davantage, cela m'était absolument égal

— Vous êtes bien bon, mais je connais trop mes devoirs. En arrivant à Paris, je vais sur-le-champ retourner à l'étude et me réinstaller dans ma besogne.

— Mon cher monsieur Taquinet, j'en suis bien fâché, mais votre

place est occupée : j'ai pris un autre clerc, et je le garde... Il mange moins que vous, et il n'est pas bossu, c'est tout bénéfice.

Taquinet se monte sur ses pointes en s'écriant :

— Quoi! vous avez disposé de ma place! mais c'est affreux, c'est indigne ce que vous faites là!... Après m'avoir promené seize ans en me promettant de me céder votre étude.

—Je vous la céderai toujours, si vous avez des fonds... Est-ce que vous êtes marié?

Le notaire avait dit ces derniers mots d'un ton tant soit peu railleur; cela exaspère encore le petit bossu, qui, pour produire plus d'effet, se décide à monter debout sur une chaise, d'où il se met à crier en gesticulant :

— Non, monsieur, je ne suis pas marié!... vous le savez bien! vous étiez sûr que je ne trouverais pas de femme... Et me berner... mais tant mieux, après tout... Ah! je ne suis plus votre premier clerc! parbleu! n'est-ce pas une belle place pour qu'on la regrette?... logé dans un grenier, qu'il faut atteindre avec une échelle... et se coucher sans feu, sans chandelle, quand on a déjà le ventre vide...

— Monsieur Taquinet...

— Ah! vous ne m'imposerez pas silence! je ne suis plus sous votre dépendance! j'ai le droit de vous dire une foule de choses, et j'en userai.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— J'entends, d'abord, que mademoiselle Adolphine ne doit pas avoir besoin que vous lui fassiez du bien, parce qu'elle doit être riche, mademoiselle Adolphine... parce qu'elle doit avoir trois cent mille francs, mademoiselle Adolphine!...

Le notaire devient verdâtre; mais il s'efforce de cacher son trouble en répondant :

— Monsieur, vous savez bien que j'ai rendu cette somme au général; c'est vous-même qui la lui avez remise... et je possède son reçu.

— Oui, oui, je sais tout cela. C'est pour ça que je dis que mademoiselle Adolphine doit être riche... vu que son père n'a pas dû emporter son argent en prison...

— Est-ce que je sais, moi, ce que le général a fait de son argent!... On l'a arrêté... sa fille était dans la misère... je me suis saigné pour l'en tirer.

— Vous vous êtes saigné... voilà ce qui m'étonne! vous n'aimez pas à être saigné. Mais, dites donc, vous n'étiez pas à sec, vous, quand je suis parti; vous aviez trois cent mille francs en caisse... juste la somme qui revient à mademoiselle Adolphine. C'est singulier, ça!

— Monsieur, cet argent n'était pas à moi; je n'en étais que dépositaire.

— Je crois que vous venez de dire une grande vérité.

—Il appartenait à un juif qui me l'avait confié.

— Un juif!... Ah! bah, je ne vous avais jamais connu de juif pour client!... Enfin, c'est égal... Le Temps est un *grand maigre!* comme dit cet autre... Me voilà libre... je vais me créer une position... démasquer les fripons... hein... qu'en dites-vous?... me voilà de la besogne assurée pour le restant de mes jours... Tiens, c'est drôle, vous ne riez pas!... Mes parents se sont obstinés à me faire faire mon droit, ça leur a bien réussi! j'ai envie de louer des ânes... Ce n'est pas pour vous oublier que je fais ça!... En attendant, comme on a eu la bonté de me proposer à souper ici, je vais manger, je vais me régaler... et ma foi, en France, il y a seize ans que ça ne m'est arrivé, juste le temps que j'ai passé chez vous. Sans adieu, patron, car j'espère vous revoir...

— Je n'y tiens pas, monsieur.

— C'est apparemment pour cela que j'y tiens, moi.

Taquinet laisse là le notaire qui est fort mécontent d'avoir retrouvé son ancien clerc dont il redoute la mémoire; mais il n'en est pas moins décidé à poursuivre l'accomplissement de son projet.

XXII.

UNE DÉCLARATION — LE FANTOME.

Adolphine ne tarde pas à venir présenter ses devoirs à M. Moulinard, dont elle vient d'apprendre l'arrivée à la laiterie par le petit bossu qui lui a dit :

— Méfiez-vous du notaire!

— Comment!... mon bienfaiteur?

— Justement, parce qu'il joue au bienfaiteur et que ce n'est pas son emploi.

En voyant paraître celle qu'il nomme sa chère pupille, M. Moulinard fait un sourire qui atteint jusqu'à ses oreilles, puis il prend une chaise, la présente à la jeune fille, et s'assied près d'elle; tout cela se fait avec l'accompagnement du sourire, qui paraît vouloir se prolonger pendant toute la conversation qui va suivre, ce qui promet d'avance des discours bien gracieux.

— Vous êtes venu nous voir par un bien mauvais temps, monsieur? dit Adolphine.

— C'est vrai, ma belle demoiselle; mais qu'importe le temps quand on va chez les personnes auxquelles on a consacré le sien...

Moulinard ne semble pas mécontent de sa phrase. Adolphine, qui, ainsi que tous les gens d'esprit, n'aime point ce qui est prétentieux, se hâte de parler de ce qui l'intéresse.

— Et mon père, monsieur Moulinard, avez-vous eu de ses nouvelles? êtes-vous parvenu enfin à savoir quelque chose sur lui et ce pauvre Gustave?... Vous nous aviez promis d'aller au ministère de la guerre... de la police;... de voir des personnes qui approchent du premier Consul.

— J'ai été partout, ma belle demoiselle, dans tous les ministères; je me suis rendu chez une foule de grands personnages... j'ai même dépensé beaucoup d'argent : les voitures;... vous concevez qu'on ne va pas chez un grand personnage en petite tenue... et qu'alors, pour ne pas crotter ses bas de soie... j'étais en bas de soie... on prend des voitures. Mais qu'importent les frais, les dépenses, quand il s'agit de rendre service?... Ah! j'ai toujours pensé ainsi, moi! Qu'est-ce que je veux? le bien de mes amis et pas autre chose... Telle fut constamment ma manière de penser... je n'en changerai pas...

— Mais mon père, monsieur, reprend la jeune fille avec un peu d'impatience, car elle s'aperçoit que ce monsieur parle sans cesse de lui-même et se plaît beaucoup à faire son éloge.

— Votre père!... eh mon Dieu! belle Adolphine, les nouvelles ne sont pas bonnes...

— Grand Dieu!...

— C'est-à-dire, on n'en a pas positivement de nouvelles... mais on assure que, convaincu d'avoir trempé dans une conspiration contre Bonaparte...

— Convaincu...; mais c'est impossible, monsieur... il ne peut pas avoir été convaincu! Je suis bien certaine, moi, que mon père n'a jamais conspiré... lui qui adore *la petite redingote grise*;... car c'était toujours ainsi qu'il appelait le premier Consul... et quand on adore les gens, on ne cherche pas à leur faire du mal; il me semble que c'est bien clair cela.

— Allons! allons! ne nous emportons pas... Oh! quelle vivacité quelle pétulance!...

— Mais, achevez donc, monsieur; mon père?...

— On assure, dis-je, qu'il a été condamné à une prison perpétuelle.

— O mon Dieu!... mon pauvre père! mais où?... dans quelle prison est-il?... Qu'on me permette au moins d'aller le trouver... de partager sa captivité... On ne peut pas me refuser cela, il me semble?...

— Pardonnez-moi... on n'admet aucune femme dans les prisons militaires... cela serait trop dangereux... elles y sèmeraient un esprit de rebellion...

— Et ce pauvre Gustave...

— Ah! quant à M. Gustave Bloquet, l'aide de camp du général... c'est différent... On pense que celui-là n'est pas prisonnier, vu qu'il n'était pas dans la conspiration...

— Eh bien!...

— Eh bien, alors, puisque depuis six mois on n'a aucune nouvelle de lui, c'est que probablement il est mort...

— Mort!... ô monsieur, que dites-vous là?...

— Je suis désolé de vous faire de la peine... mais nous sommes tous mortels.

— Oh non, monsieur, je suis sûre, moi, que Gustave n'est pas mort?

— En ce cas, puisqu'il ne revient pas près de vous et de sa mère, et que probablement il se trouve mieux ailleurs : ceci est assez loque, qu'en pensez-vous?

Adolphine ne trouvait rien à répondre et tenait ses regards baissés vers la terre; car lorsqu'on a de grandes peines, c'est toujours vers la terre que l'on tourne ses yeux, comme si c'était une consolation de regarder le seul endroit où la douleur ne pourra plus nous atteindre.

En ce moment Taquinet revient dans la salle, une serviette à la main et la bouche pleine, en s'écriant :

— Madame Bloquet demande si le bienfaisant M. Moulinard couche ici, car alors elle lui préparerait un lit un peu moelleux...

— Non, non, je retournerai à Paris, répond le notaire avec humeur.

— Ah! c'est différent... pardon de vous avoir interrompu, vous causiez avec mademoiselle... Vous avez quelque chose à lui dire...

— Apparemment.

— Vous avez peut-être aussi quelque chose à lui remettre... Dame! on ne sait pas, quelquefois...

Le notaire crispe ses doigts, en murmurant :

— Monsieur Taquinet, voulez-vous bien nous laisser...

Le petit bossu se met à rire, en répondant :

— Ah! ah! ma présence vous gêne?... Je conçois... c'est juste... Je vais retourner manger, j'ai encore faim... C'est étonnant comme mon appétit se développe; depuis que je ne suis plus chez M. Moulinard, je me fais des bosses... Ma foi, tant pis!... une de plus ou de moins, quand on y est... on ne fera pas attention. Et puis je couche ici, moi : on m'a offert un abri pour cette nuit... j'ai accepté... un petit coin, le premier venu... Par conséquent, je puis laisser ma valise... ma petite valise dans cette salle, d'autant plus que chez la veuve Bloquet on peut être tranquille! rien ne s'y perd, ne s'y égare; ce n'est pas comme chez beaucoup de gens que je connais. Sans adieu, patron! Ah! que je suis bête! patron, c'est par habitude que je dis ça; mais depuis le temps que je suis à table, je devrais pourtant bien voir que je ne suis plus chez vous.

Puis, sans attendre de réponse, Taquinet salue et s'éloigne; mais en passant contre Adolphine il trouve encore moyen de lui dire tout bas :

— Méfiez-vous de cet honnête homme-là! il n'en faudrait pas une douzaine pour faire un voleur.

— Enfin, murmure le notaire, lorsque le petit bossu est parti, et s'adressant à Adolphine : Mademoiselle, permettez que nous parlions maintenant d'affaires majeures, d'affaires sérieuses!... Votre position dans cette maisonnette n'est pas encore convenable pour la fille de ce brave général Desparville; il faut que vous habitiez Paris, que vous ayez une maison montée... des domestiques à vos ordres...

— Oh! monsieur Moulinard, vous êtes trop bon! s'écrie Adolphine, mais je vous assure que je me trouve fort bien ici, avec cette bonne maman... que je console... tant que je peux, et qui tâche de me consoler aussi. Vous avez bien assez fait pour moi, et j'en serai sans cesse reconnaissante...

— Pardonnez-moi, charmante fille, cette position n'est point encore digne de vous. Vous aurez tout ce que je viens de vous dire... vous brillerez dans le monde...

— Moi, pauvre fille!... sans parents... qui n'ai que vous pour protecteur...

— Oh! j'ai trouvé un moyen parfait pour assurer votre sort... Vous concevez bien que le titre de protecteur est trop vague... vous ne pouvez pas venir demeurer chez un protecteur jeune... car je suis encore assez jeune... mais vous pouvez parfaitement venir habiter chez votre mari; aussi est-ce ma main que je vous offre...

— Votre main!... votre main!... Comment, monsieur Moulinard, vous voulez m'épouser?... Et Adolphine se met à rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps; mais elle ne pouvait se figurer que le notaire, qui lui faisait l'effet d'un corbeau, pût avoir l'idée de devenir son mari.

Moulinard ne sait pas trop comment il doit prendre l'éclat de gaieté que sa proposition vient de provoquer. Il se décide à en être flatté, et tâche de rire aussi en répondant :

— Eh! oui... eh! eh! eh!... oui, charmante fille, je veux être votre mari, ni! ni! ni!... nous ferons un ménage ravissant!... D'abord je suis doux comme un mouton qui n'a jamais été tondu... je ferai toutes vos volontés...

— Ha çà, monsieur Moulinard, c'est pour plaisanter que vous me dites cela, n'est-ce pas?

— Non, belle demoiselle, je parle fort sérieusement. Je vous épouse, et qui plus est, en vous épousant je vous reconnais un douaire considérable; de plus, j'achète cette laiterie et je la donne en toute propriété à cette vieille Bloquet pour qu'elle soit à l'abri de la misère...

— Ah! monsieur, vous êtes bien bon de penser toujours à notre sort à venir... mais vous savez bien que tout cela ne peut pas se faire. D'abord j'aime Gustave, et c'est lui que je dois épouser.

— Mademoiselle, votre M. Gustave est mort, ou vous a oubliée pour une autre. Dans l'un ou l'autre cas, il ne vous épousera pas...

— Je ne puis croire cela; mais si Gustave m'était infidèle, ce ne serait pas une raison pour que je l'imitasse; il ne faut pas suivre les mauvais exemples. Ainsi, monsieur, ne pensez plus à tout ce que vous venez de me dire...

Le notaire se mouche, sort sa tabatière de bergamote de la poche de sa veste, hume une prise et répond :

— Mademoiselle, il faut que vous deveniez ma femme... cela est indispensable pour votre bonheur; vous ne pouvez me refuser... J'ai préparé notre contrat, et demain je viendrai vous l'apporter à signer.

Adolphine, qui n'a plus envie de rire, s'écrie :

— Ne faites pas cela, monsieur, ce serait inutile; je vous répète que je ne veux pas être votre femme.

Le notaire se pince les lèvres et répond d'un ton un peu moins sucré cette fois :

— Mademoiselle, je m'étonne que dans votre position vous refusiez l'offre de ma main; mais comme cette union assurera à jamais ma félicité, je dois vous dire que si vous me refusiez, je serais forcé de vous regarder comme fort ingrate envers moi, et comme il n'est pas nécessaire d'obliger continuellement des ingrats, je ne pourrais plus rien faire pour vous et la mère Bloquet, et vous prierais de quitter incontinent cette maison... Vous êtes jolie, mademoiselle, vous trouverez facilement d'autres protecteurs; mais quant à la ci-devant vivandière, mère de M. Gustave, comme elle est vieille et presque impotente maintenant, elle pourra bien mendier son pain dans les rues ou se chercher une place à l'hôpital.

— O mon Dieu!... quel affreux tableau me faites-vous là!... Mais c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas, monsieur Moulinard, vous ne nous chasserez pas d'ici?...

— Si vous refusez de devenir ma femme, je serai obligé de faire comme je viens de vous le dire, belle demoiselle; c'est une chose arrêtée, et je ne reviens jamais sur ce que j'ai projeté.

— Mais, monsieur, si je vous épouse, je vous rendrai très-malheureux, je ne vous aimerai pas du tout... Je vous ferai enrager toute la journée, d'abord!

— Oh! que ceci ne vous arrête pas, vous avez un petit caractère gai et mutin que j'adore...

— Si je vous épouse, monsieur, je ne serai plus gaie; au contraire, je pleurerai continuellement.

— Les larmes doivent vous embellir aussi, mademoiselle; je pleurerai avec vous, si cela peut vous être agréable.

— Ah! monsieur... je m'étais bien trompée! je vous croyais bon généreux, mais je vois que vous êtes un méchant homme.

— Mademoiselle, je reviendrai demain avec le contrat, pour avoir votre réponse définitive...

— Oh! je ne consentirai jamais à devenir votre femme.

— La nuit porte conseil. A demain, mademoiselle.

Le notaire, reprenant son chapeau et son parapluie-riflard, salue profondément la jeune fille, et s'éloigne en disant :

— Il faudra bien qu'elle finisse par consentir; elle ne voudra pas voir la mère Bloquet manquer de tout, et ma foi! si le général reparaît un jour, ce que je ne crois guère, qu'est-ce qu'il aura à me reprocher? Il voulait donner les trois cents mille francs en dot à sa fille... Eh bien! puisque j'épouse sa fille, j'ai donc le droit de garder les trois cent mille francs : il n'y a pas la plus petite objection à faire à cela.

Adolphine ne pleurait pas, car elle avait un courage au-dessus de son âge, mais elle était bien triste, bien abattue, lorsque la veuve Bloquet vint la rejoindre après le départ du notaire. Elle demande à celle qui est devenue sa fille la cause de sa douleur, et Adolphine lui conte son entretien avec M. Moutinard. La mère de Gustave ne peut revenir de sa surprise, elle avait cru le notaire un bon homme.

— S'il nous chasse d'ici, que deviendrons-nous? dit Adolphine.

— Nous travaillerons ; mon enfant, la Providence ne nous abandonnera pas... Et d'ailleurs mon fils ne sera pas toujours absent... Le général nous sera rendu !

— Hélas! il y a six mois que nous attendons en vain!...

— Mon Dieu ! comme vous avez l'air tristes, mesdames, dit le petit bossu qui vient de venir dans la salle basse. Ça ne peut pas être le départ de mon ci-devant patron qui vous afflige, ou ça m'étonnerait extrêmement.

Adolphine apprend à Taquinet le sujet de leur tristesse. Le bossu se donne une claque sur le genou, en s'écriant :

— Là, qu'est-ce que je vous avais dit? des méchancetés, des noirceurs! j'en étais sûr... Ce pleutre! ce fesse-mathieu, qui veut s'allier à la fille d'un brave... Fi donc... est-ce que les hiboux épousent les colibris! est-ce que les éperviers vont se mettre dans le nid des fauvettes! Mais sèchez vos larmes! ce mariage ne se fera pas, et on ne vous chassera pas d'ici... je vous défendrai, je vous protégerai... je ne sais pas comment, c'est égal ; ayez confiance. Ma personne ne vous en inspire peut-être pas beaucoup, mais les amis, ça ne se mesure pas à la taille, les plus petits sont quelquefois les meilleurs. Il y a un proverbe qui dit : Dans les petites boites les bons... Enfin suffit... Mais je suis très-las et je voudrais bien me coucher... dans le premier coin venu..... je ne suis pas difficile!

On conduit le petit bossu dans une petite chambre où il y a un lit, et Taquinet, enchanté, s'écrie qu'il va, jusqu'au lendemain, ronfler comme son semblable.

La nuit était venue, la journée avait été fatigante pour les deux femmes. La mère de Gustave habitait une pièce située au bout d'un petit corridor, la chambre d'Adolphine venait ensuite.

Les deux amies s'embrassèrent tendrement, et, en se quittant pour aller se livrer toutes deux au sommeil, se dirent :

— Si le revenant pouvait venir cette nuit, il nous donnerait peut-être un bon conseil.

La vieille mère est rentrée dans sa chambre, Adolphine est seule dans la sienne. Mais trop d'émotions l'ont agitée pour qu'elle puisse espérer goûter du repos. C'est lorsqu'on en aurait le plus besoin qu'il semble nous fuir. L'eau va toujours à la rivière, et le sommeil va trouver ceux dont l'âme est en paix.

La jeune fille ouvre sa fenêtre qui donne sur le bois. Le calme de la nuit repose, et, à défaut de sommeil, on peut du moins se procurer ce repos-là. Adolphine pense à son père, qu'elle voudrait tant embrasser, à Gustave, qu'elle eût été si heureuse de nommer son époux. Les heures s'écoulent. Minuit sonne : c'est le moment des revenants ; Adolphine se met à genoux dans sa chambre, devant sa fenêtre, et levant les yeux au ciel, lui adresse avec ferveur ces mots :

— Mon Dieu !... si vous permettez que ceux que nous aimons viennent nous consoler pendant nos rêves, accordez-moi encore un de ces rêves-là, et que cette nuit, en songe, je puisse me croire près de ceux que j'aime tant !

Après avoir fait cette prière, la jeune fille se dispose à se mettre au lit, lorsqu'un léger bruit provenant du jardin attire son attention. Elle écoute, il lui semble que quelqu'un marche très-vite ; bientôt le bruit approche, on se dirige vers la maison. Adolphine est très-émue, et pourtant ce n'est point de la frayeur qu'elle éprouve. Les pas retentissent dans le corridor, on va droit à la chambre de la mère de Gustave.

— Oh! c'est le fantôme! se dit Adolphine, c'est lui! bien sûr... Il va voir ma bonne mère, et ensuite il viendra ici... Mais pourtant... un fantôme... un rêve... cela ne marche pas... Ceci est donc une réalité... c'est donc vraiment une personne qui vient d'entrer chez nous... Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire... et que dois-je faire?

La jeune fille est partagée entre la crainte et un sentiment qu'elle ne peut s'expliquer. Mais Adolphine tenait de son père, elle était brave, et elle veut absolument connaître la cause du bruit qu'elle a entendu. Ouvrant sa porte presque toute grande, elle se cache derrière et attend, persuadée que l'on viendra aussi dans sa chambre.

En effet, au bout de quelques minutes, on marche de nouveau, on sort de chez la pauvre mère et l'on approche à petits pas de la chambre de la jeune fille ; celle-ci a éteint la chandelle, mais la lune éclairait une partie de la pièce, assez pour que l'on pût reconnaître les personnes.

Le fantôme est entré doucement, il s'est approché du lit de la jeune fille, il s'est penché comme pour la voir dormir ; mais un cri part au même moment derrière lui : c'est Adolphine qui est tombée à genoux et murmure :

— Gustave... mon ami... si c'est ton ombre qui revient pour nous voir, tu ne me feras pas de mal... oh!... non .. je suis bien sûre que ceux qui nous aimaient de leur vivant nous aiment encore même quand ils ne sont plus!

— Adolphine! s'écrie le fantôme, et au même instant la jeune fille, à demi évanouie, se sent soutenue par le bras de Gustave. Elle le regarde, elle presse ses mains dans les siennes, elle ne sait si elle doit en croire ses yeux ; elle balbutie :

— Mon Dieu!... est-ce un rêve?... Gustave, est-ce vous?... ah! parlez-moi, dites-moi que vous n'êtes pas un revenant!

— Non, chère Adolphine, répond Gustave, ce n'est point un rêve j'existe, je suis près de vous...

— Vous existez!... et vous ne nous donniez pas de vos nouvelles... et vous laissiez votre mère dans les larmes... dans la douleur?...

— Ah! si j'ai fait cela, mademoiselle, c'est qu'un serment sacré m'y obligeait... c'est que mon honneur... la vie de deux autres personnes étaient attachés à mon silence... Le hasard vous a fait me surprendre, car je croyais vous trouver endormie, comme cela m'est arrivé plusieurs fois... Maintenant... il faut bien que je vous dise toute la vérité... mais jurez-moi aussi que vous ne trahirez point ce secret.

— Je vous le jure, Gustave.

S'asseyant près de la jeune fille, Gustave lui fait alors à voix basse le récit suivant :

— Vous vous rappelez le jour fatal où l'on vint arrêter votre père ; on le conduisit au donjon de Vincennes où je l'accompagnai ; là, le général me dit :

— Je suis compromis gravement pour une maudite lettre que j'ai écrite à Dorbecourt, mais si j'avais la réponse qu'il a faite à ma lettre mon innocence serait aussitôt reconnue, car, dans sa réponse, le major refusait positivement mes services, en me disant qu'il ne pouvait point accepter d'argent d'un homme qui ne pensait pas comme lui, et d'un admirateur de Bonaparte.

— Eh bien! m'écriai-je, où est cette lettre, l'auriez-vous brûlée?

— Non, je suis sûr de ne point l'avoir brûlée

— Qu'en avez-vous fait alors?... il faut absolument la trouver! Votre père se gratta le front, jura, et s'écria :

— Je ne peux pas me souvenir de ce que j'en ai fait.

Le lendemain, le général parut devant un conseil, il cita pour sa défense du major. On lui dit :

— Montrez-nous cette lettre, car on a visité tous vos papiers à Paris et à Saint-Mandé, et l'on n'y a point trouvé cet écrit si important pour vous.

Mais votre père ne pouvant montrer cette lettre du major, le conseil suspendit son jugement, et renvoya le général dans sa prison. J'allais le quitter pour retourner près de vous, mademoiselle, lorsque le général me dit tout d'un coup, en se frappant le front :

— Je sais où est cette maudite lettre... dans un portefeuille que j'ai laissé en Allemagne...

— Enseignez-moi l'endroit... nommez-moi les personnes, m'écriai-je, et je cours chercher ce précieux papier. Le général secoua la tête en me répondant :

— Impossible à un autre qu'à moi de trouver l'endroit... la maison où cette aventure m'est arrivée... C'était aux environs de Munich... un soir... j'étais un peu en ribotte... nous entrâmes chez un bourgeois... je jouai... je perdis... Bref, je jouai jusqu'à mon portefeuille... et je perdis... Il y avait dedans mille francs, et de plus la lettre du major... Oh! où, j'en suis certain maintenant... mais désigner le lieu,.. l'endroit... impossible... seul je reconnaîtrais cette maison!....

— Eh bien! lui dis-je, il faut que vous partiez, que vous alliez vous-même en Allemagne chercher votre portefeuille.

— Tu oublies que je suis prisonnier.

— Je tiendrai votre place. Vous êtes homme d'honneur, le commandant du donjon est votre ami, il vous connaît, il sait que vous reviendrez.

En effet, mademoiselle, nous fîmes appeler le commandant, nous lui contâmes tout. L'affaire du général était remise indéfiniment, il

était probable qu'on ne s'occuperait pas de lui de longtemps. Le commandant consentit à ce que je restasse à la place de son prisonnier, mais après m'avoir fait jurer sur l'honneur que je ne donnerais de mes nouvelles à personne, pas même à ma mère ni à vous; de son côté, le général lui fit le même serment, et il partit espérant être tout au plus quinze jours absent.

— Bon Gustave! il serait possible... vous étiez en prison pour mon père... et je vous accusais... Mais comment, depuis six mois, n'est-il pas revenu?...

— Je l'ignore; mais je suis bien certain qu'il n'y a point de sa faute; sans doute des obstacles insurmontables l'auront retenu. Moi, je savais par le commandant que vous habitiez ici... tout près de ma prison; c'est ce qui m'enhardit à lui demander une grâce, celle de sortir pendant la nuit, d'avoir une heure, rien qu'une heure de liberté pour embrasser ma mère pendant son sommeil. Il me l'accorda à condition que je ne me montrerais pas... que je ne vous parlerais pas... Vous savez tout maintenant, vous connaissez la cause du mystère dont je m'enveloppais...

— Ah! Gustave... que je suis heureuse de vous savoir vivant et si près de moi!...

— L'heure va s'écouler... il faut que je vous quitte.

— Déjà?

— Je ne dois pas compromettre le commandant; il est fort inquiet pour demain...

— Que doit-il donc arriver demain?

— Bonaparte, qui vient encore de battre l'ennemi, est revenu à Paris, et demain il passe une grande revue à Vincennes devant le château. Si le premier Consul allait se rappeler votre père et demander à le voir...

— O ciel! est-ce que vous seriez puni, vous?...

— Je l'ignore; mais le commandant serait perdu, car Bonaparte est inflexible sur tout ce qui regarde la discipline.

— Ah! Gustave, vous me faites trembler. J'avais encore bien des choses à vous apprendre... au sujet de M. Moulinard, qui veut m'épouser!

— Vous épouser!

— Oh! soyez tranquille! je n'y aurais jamais consenti lors même que je doutais de votre existence: jugez si je le voudrais à présent!

— Chère Adolphine! et il faut vous quitter; mais le temps s'écoule... Adieu donc... je vais courir jusqu'à ma prison... et vous... consolez ma mère...

La jeune fille n'ose pas retenir son fiancé qui s'éloigne vivement, regagne le jardin, et saute lestement par-dessus le petit mur qui touche au bois.

XXIII

LE PREMIER CONSUL.

Le lendemain, de grand matin, les habitants de la laiterie sont éveillés par le bruit des tambours, du clairon, de la trompette; les troupes arrivaient de tous côtés pour la grande revue qui allait avoir lieu; on savait que le premier Consul en personne devait la passer, et le plus vif enthousiasme régnait dans les rangs des soldats, enchantés de voir celui qui venait de conduire les Français à la victoire. Parmi les bourgeois et les paysans l'ivresse n'était pas moins vive; les villageois avaient quitté leurs champs, leurs travaux; les habitants étaient tous en l'air comme pour un jour de grande fête, et, en effet, c'en était un de voir Bonaparte.

Adolphine n'avait guère dormi, comme on le pense bien; dès le point du jour elle avait été trouver la bonne mère Bloquet, et lui avait conté tout ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Ce n'était pas tenir très-religieusement le serment qu'elle avait fait à Gustave, mais elle s'était dit qu'une mère ne devait jamais être comprise dans le nombre des personnes pour lesquelles on doit garder un secret. Ce raisonnement n'était pas bien juste peut-être, mais il est tout à fait dans la nature.

La mère de Gustave s'était sentie rajeunie de dix ans en apprenant que son fils existait. Puis les deux femmes s'étaient bien promis d'aller à la revue, non pas précisément pour voir Bonaparte, mais pour tâcher d'avoir des nouvelles, de savoir si le premier Consul devait visiter les prisonniers de Vincennes.

Enfin, en entendant le bruit des tambours, des trompettes, en apprenant qu'il allait y avoir une revue, le petit bossu avait fait un bond de joie, et s'était écrié :

— Quel bonheur!... le premier Consul y sera! moi qui ai toujours désiré le voir de près, et qui n'ai jamais pu apercevoir que le bout de son chapeau... une simple corne. Oh! cette fois, je le verrai, dussé-je pour cela monter sur les épaules de tout le monde... On s'appuie assez souvent sur ma bosse, ce ne sera qu'un rendu pour un prêté.

Tandis que ceci se passait au bois et au village, le commandant de la forteresse était inquiet, soucieux, et Gustave partageait ses tourments, car le général Desparville, celui qui n'avait jamais manqué à sa parole, n'était point revenu prendre dans la prison la place qu'un autre occupait pour lui. Un secret pressentiment disait au commandant que le premier Consul voudrait voir son prisonnier, et alors il était perdu, déshonoré.

Tout à coup, sur les huit heures du matin, un homme à cheval, couvert de sueur et de poussière, arrive au grand galop jusque dans les cours du château, où on le laisse pénétrer, croyant qu'il est porteur d'ordres pour la revue. Cet homme saute à bas de son cheval, il demande à voir le commandant. Celui-ci arrive et pousse un cri de surprise, de joie. C'est Desparville qui est devant lui. Il se hâte de le faire passer dans une pièce où ils sont seuls, alors le général se jette dans ses bras en lui disant :

— Me voici... c'est moi... sacré mille bombes! vous m'avez cru *frit*, n'est-ce pas, vous autres? et au fait! plus de six mois pour faire un voyage de douze jours, c'est un peu abuser de la permission. Encore ne serais-je arrivé que ce soir, si je n'avais pas appris, à dix lieues d'ici, que la petite redingote grise passait une revue ce matin à Vincennes; alors, je me suis dit : Bigre! une revue, il faut que j'y sois, sans quoi, mon pauvre vieux commandant pourrait avoir du tintoin rapport z'a moi. Et là-dessus, remontant à cheval, quoique déjà éreinté, j'ai donné de l'éperon... si bien que ma pauvre bête en crèvera, ou ça m'étonnerait bien... Enfin, j'arrive encore à temps, n'est-ce pas?... c'est l'essentiel... Mais Gustave, ce pauvre Gustave! il doit avoir moisi en prison... et c'est pour moi... Je voudrais bien l'embrasser!...

Le commandant se hâte de conduire le général près de Gustave, qui se précipite sur son cœur, et commence par lui donner des nouvelles de sa fille; puis s'écrie : — Eh bien, général... vous rapportez enfin cette lettre qui prouve votre innocence?...

— Je ne rapporte rien du tout!... — Grand Dieu! — Vous me direz que ce n'était pas la peine alors d'être si longtemps absent... mais, si je n'avais pas toujours espéré retrouver ce chien de portefeuille... Mille cartouches... ai-je couru après... c'est-à-dire après celui qui devait l'avoir!... Il faut vous dire que l'animal avec qui j'ai joué avait quitté sa demeure... que j'avais eu diablement de peine à retrouver: c'était un Allemand... un nommé Bettmann... Roulmann... Trottmann... est-ce que je sais; ils ont des noms à disloquer la mâchoire. Enfin, on me dit : Votre homme vient de partir pour tel endroit. J'y cours... Bon, il n'y était plus... et il me faut le chercher autre part... et toujours obligé d'user de précaution quand je rencontrais des Français; car on n'aurait pas manqué de dire : Tiens, Desparville, qui est prisonnier, et qui se promène en Allemagne; c'est commode. Pour me rachever, en galopant la nuit après mon Roulmann... Doguemann!... je fis une chute de cheval et me cassai une jambe; alors je fus obligé de rester près de deux mois sur le dos. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'enrageais. Quand je fus guéri, on ne savait plus ce qu'était devenu mon Droguemann. Alors je me dis : Assez d'amour; ça pourrait me tenir comme ça dix ans! il faut revenir au quartier; et là-dessus j'ai rebroussé chemin et me voici... A présent je sais que ma fille se porte bien, je suis heureux; et toi, Gustave, tu vas retourner près d'elle et l'épouser de suite...

— Quoi! général... vous voulez que je vous quitte!

— Il y a fichtre bien assez longtemps que tu es en prison, mon ami tu dois connaître toutes les araignées du donjon... Mais quel bruit... quels cris?...

— C'est le premier Consul qui arrive...

— Allez à vos affaires, commandant, et toi, Gustave, près de ma fille... Quant à moi, mes enfants, on sait désormais où me trouver... et, ma foi, arrive qui plante, faut pas se désoler d'avance.

Gustave a obéi à son général, il quitte le château et se hâte de se

rendre à la laiterie; mais en route il rencontre sa mère et Adolphine qui venaient voir la revue. Il n'est pas besoin de dire quelle est la joie de la pauvre mère en retrouvant son fils, et celle d'Adolphine en apprenant que son père est de retour. Cette joie est tempérée cependant par le chagrin que l'on a d'apprendre que son voyage a été inutile.

Mais de tous côtés on court, on se pousse, on se presse. Le premier Consul est sur la route de Vincennes, entouré de son état-major, beaucoup plus brillant que lui, qui cache toujours une partie de son uniforme sous sa modeste redingote grise. Bonaparte n'en est pas moins admiré de tous; c'est à qui pourra mieux le voir, le contempler; et de ceux qui s'agitent pour cela, on doit penser que le petit bossu n'est point un des moins actifs.

Taquinet court dans le bois de Vincennes comme s'il jouait aux barres; il va de l'un à l'autre en demandant :

— Passe-t-il par ici... est-ce de ce côté qu'il prend... tournera-t-il à droite ou à gauche?... Sapristi, si je ne le voyais pas aujourd'hui, je ne me le pardonnerais jamais!... Je suis capable de monter sur un arbre... je grimperais sur un mât de cocagne pour voir ce grand capitaine!... je dis grand... ce n'est pas de taille, mais ça me fait plaisir qu'il ne soit pas très-grand... c'est fièrement flatteur pour les petits hommes quand il se trouve des gaillards de cette étoffe-là dans leurs rangs.

Cependant le monde arrivait en foule de tous côtés. En passant à travers un massif d'arbres pour se trouver plus vite près du château, le petit bossu se jette dans un monsieur et une dame qui prenaient le même chemin.

— Eh! sandis! mon cher, prenez donc garde, s'écrie le monsieur en ramassant son chapeau que Taquinet vient de jeter à terre. Est-ce qué vous avez un bandeau sur les yeux comme Cupidon.

Au son de cette voix, à cet accent bien connu de lui, Taquinet examine le personnage qui vient de lui parler et reconnaît son ancien compagnon de voyage, le beau Floridor, qui porte encore son balandras garni de poil de lapin, et donne le bras à une dame qui n'est autre que la grosse Allemande aux cheveux rouges.

La toilette du monsieur et de la dame est loin d'annoncer une position brillante, et à la manière dont les deux époux se tiennent le bras l'un et l'autre, il est facile de deviner que la lune de miel est déjà passée pour eux.

— C'est mon faux marquis! s'écrie Taquinet en allant se placer devant Floridor.

— Eh! tiens! c'est ce cher ami Taquinette!... Bonjour, mon bon, répond Floridor en prenant sur-le-champ un air aimable.

— Oh! votre bon... je l'ai trop été, monsieur le fauceur... car je connais maintenant toutes vos rouerries... Votre soi-disant duel... avec le milord pour rire... je sais tout; du reste, j'avoue que je n'ai pas été fâché d'apprendre que vous n'étiez qu'un marquis de théâtre. Cela a dû un peu mortifier madame, lorsqu'elle a su que son époux n'était qu'un seigneur de contrebande.

Pour toute réponse, Edwige jette sur le bossu un regard colère, et tire Floridor par le bras en murmurant :

— Eh bien, monsieur, est-ce que nous n'avançons pas?... est-ce que nous allons rester là?

— Si madame! si, nous avançons, répond le bel homme d'un air un peu gracieux; puis il se tourne vers Taquinet, en lui disant:

— Tenez, mon bon, il ne faut pas m'en vouloir... J'avoue que je vous ai coupé l'herbe sous le pied... mais, cadédis! je croyais que cette herbe-là était du sainfoin, de la bonne luzerne! et ce n'était que du chiendent... pas autre chose, et du chiendent bien amer!

— Qu'entendez-vous par là, faux marquis?

— Eh, pardieu, j'entends qu'au lieu des quatre-vingt mille livres en espèces que l'on se vantait de posséder, je n'ai trouvé chez mademoiselle Carottsmann que des dettes, un caractère insupportable et une vertu horriblement endommagée!

— Ah, bah!... il serait possible...

— Oui, mon petit, j'ai été carotté, voilà le mot... J'aurais dû me méfier d'après le nom que ma sensible amie portait; bien que, loin de faire le seigneur en Allemagne, j'ai été obligé de m'en revenir bien vite en France avec ma tendre moitié pour ne pas être appréhendé au corps par ses créanciers.

— Alors mon cousin Robinet voulait donc me mettre dedans, moi?

— Il vous en veut peut être parce que vous avez introduit les bossus dans sa famille. Après cela, il a pu être trompé par madame, qui est une fine matoise...

— Oh! ma foi, s'il en est ainsi, je ne vous en veux plus, marquis; au contraire, c'est un service que vous m'avez rendu... et pour vous en remercier je vous donne quittance de ce que vous me devez, d'autant plus que je suis persuadé que vous ne me paieriez pas.

— Je n'entends pas cela, mon bon!... je vous paierai... je vous paierai triple même... Nous allons entrer à l'Opéra-Comique de Paris; ma douce moitié a une voix de contralto assez nourrie, je vais la faire engager, elle jouera les duègnes en chef et sans partage.

— Le plus souvent que je jouerai les duègnes et que je m'engagerai à un théâtre! dit Edwige en haussant les épaules. Je ne veux pas être actrice, moi.

— Il faudra pourtant l'être, ma mignonne, reprend Floridor en reprenant le bras de sa femme et en le tenant très-ferme sous le sien. Vous ferez les duègnes... je vous apprendrai à chanter l'opéra-comique, et quand vous n'irez pas bien, sandis, je vous accompagnerai avec une petite basse roulante qui vous forcera bien à roucouler!.... Ah! maisss!...

Edwige Carosttsman fait un mouvement furibond, comme pour se dégager, mais le beau Floridor ne la lâche pas; les deux époux se regardent comme un chien et un chat qui n'ont jamais vécu ensemble. En ce moment, des cris qui se rapprochent annoncent l'arrivée du premier Consul.

— Adieu, couple intéressant, dit Taquinet, je ne veux pas manquer Bonaparte; je vous laisse à vos tendres amours, enchanté de ce que le destin ait réuni deux cœurs si bien faits pour s'adorer.

Et le petit bossu se remet à courir en se disant :

— Voilà un homme que j'accusais! que je maudissais... et je lui dois le bonheur et la liberté!... O Providence! pardonne-moi d'avoir blasphémé contre toi... mais les humains sont aveugles, et ce que tu fais pour notre bien est souvent ce dont nous te savons le moins de gré... Ah! nom d'un petit bonhomme... le voilà... il passe là-bas...

Poussant, repoussant chacun, donnant des coups de poing et des coups de coude pour se faire faire place, Taquinet est parvenu à se faufiler dans le beau milieu de la foule, à l'endroit où elle est le plus compacte, tout près des soldats; mais alors on entend sa voix aiguë qui crie :

— Ah! sapristi, j'étouffe!... qu'est-ce que ça veut dire de presser comme ça un individu... si on ne me fait pas de place, je vais mordre des mollets! je vais mordre n'importe quoi...

— Qui est-ce qui jappe là-dessous? dit un grand homme placé devant le petit bossu.

— C'est quelqu'un qui n'a pas peur de toi, grand geant!... Parce qu'ils sont hauts comme des asperges, ils font leur embarras. Ah! mon Dieu! c'est pas bien difficile d'être grand? je n'ai qu'à acheter une paire d'échasses... Qui est-ce qui me soulève un peu? je veux voir le premier Consul, sapristi! Ah! on va aplatir ma bosse si ça continue... Ah! vous poussez, vous autres... moi, je pince, j'égratigne, tant pis... Ils seraient capables de marcher sur moi, tous ces bœufs-là!

Le petit bossu se démène tant que le grand homme placé devant lui, fatigué de se sentir pincer, se baisse, prend Taquinet dans ses bras, l'enlève et le jette au hasard devant lui. Taquinet a été rouler dans les rangs d'une compagnie de grenadiers qui n'ont pas le temps de le chasser, parce que Bonaparte va passer devant eux; d'ailleurs, le petit bossu leur dit :

— Camarades, ne vous occupez pas de moi... Je vous assure qu'on ne verra pas que vous avez quelqu'un dans vos rangs... vos gibernes me cacheront parfaitement.

Cependant, le premier Consul vient de s'arrêter. Après avoir complimenté les troupes sur leur belle tenue, il vient de donner des ordres, et bientôt le général Desparville est amené devant lui.

— Eh bien! dit Bonaparte au général, avez-vous enfin cette preuve de votre innocence dont vous parliez toujours? il me semble que je vous ai laissé le temps de vous la procurer.

— Non... mon Consul, je ne l'ai pas... répond Desparville. J'ai perdu en Allemagne le portefeuille qui la renfermait... et on n'a pas pu le retrouver...

En ce moment la voix aigre du petit bossu fait entendre ces mots.

— Je l'ai, moi, le portefeuille... mon cousin Robinet me l'avait donné pour le rapporter en France au général... Pardon. ... Sire..... premier Consul... Votre Excellence... vive Bonaparte! voilà le portefeuille.

Au même instant, une main, qui paraissait à la hauteur des genoux des grenadiers, tendait un portefeuille qu'un officier s'empresse de prendre pour le remettre au général. Celui-ci pousse un cri de joie et présente enfin à Bonaparte la lettre qui prouve son innocence.

Après avoir lu cette lettre, le premier Consul tend sa main à Desparville en lui disant :

— On vous avait calomnié, mais je réparerai mon erreur... Vous êtes général de division.

Et Desparville presse avec effusion la main de Bonaparte en s'écriant :

— Envoyez-moi au feu! vous verrez que je suis toujours bon là... et que je ne boude pas!

— Vive le premier Consul!... vive Bonaparte!... Ah! crédié, camarades, je vais être assommé par vos gibernes... laissez-moi sortir de vos rangs, sapristi!... ou donnez-moi un bonnet de grenadier comme à vous; seulement je monterai dessus.

En disant cela, Taquinet parvient à se retirer d'entre les jambes des soldats. Il arrive près de ceux qui étaient alors si heureux : le général était dans les bras de sa fille, Gustave dans ceux de sa mère. Mais à quelques pas de là, un homme faisait ombre à ce tableau : c'était Moulinard, qui, consterné du retour du général, a pris enfin son parti et se hâte de lui dire :

— Général... vos trois cent mille francs sont à votre disposition... Je n'avais parlé de ce précieux dépôt à personne... J'attendais vos ordres...

— Je crois qu'il espérait les attendre toujours... murmure Taquinet; mais le notaire se tournant vers celui-ci, lui dit :

— Vous voyez que je suis un honnête homme.

— Touchez là, répond le petit bossu... je ne vous confierai jamais d'argent.

Quelque temps après, Gustave épousait son Adolphine et Taquinet était de la noce, et il y dansait comme un cabri.

Après le service qu'il avait rendu au général Desparville, celui-ci avait voulu l'attacher à sa personne, mais le petit bossu avait refusé, en disant :

— Général, on ne voit autour de vous que des militaires, des gaillards bien tournés, je jurerais trop auprès de ce monde-là. Laissez-moi seulement gérer vos affaires et celles de vos enfants, et je vous réponds que vos fonds ne joueront pas à cache-cache comme chez M. Moulinard.

Plus tard, grâce à la générosité du général, Taquinet devint avoué et parvint alors à trouver une femme, mais il épousa une naine. Comme son protecteur lui en demandait la raison :

— Général, lui dit-il, j'ai bien vu qu'une femme était un mal nécessaire, mais je me suis donné ce mal-là le plus petit que j'ai pu.

Paris. — Typographie de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

LE

PROFESSEUR FICHECLAQUE

PAR CH. PAUL DE KOCK

I

DEUX SŒURS

— Décidément, j'ai assez travaillé ce soir; il est huit heures passées. On peut bien se reposer quand on a fait des fleurs toute la journée... Est-ce que tu ne vas pas quitter ton ouvrage, toi, Angelle ?

— Pas encore. Je voudrais finir cette broderie pour ma jolie dame de la rue d'Antin...

— Ah ! la comtesse de Valgrave. Mais tu as tout le temps, rien ne te presse, tu m'as dit toi-même que cette dame ne t'avait pas demandé ces beaux mouchoirs pour une époque fixe.

— Je le sais bien, mais j'ai du plaisir à faire cet ouvrage.

— Ils seront superbes, ces mouchoirs; on doit te payer cela très-cher !

— Oh ! ce n'est pas pour cela que j'y mets tant de soin; mais je suis bien aise de contenter cette jeune dame, elle est si aimable, si gentille, pas fière du tout... Elle me fait asseoir près d'elle, et cause souvent avec moi comme si j'étais une de ses amies...

— Ce n'est pas alors comme cette grosse commerçante pour qui j'ai fait une garniture de bal et une coiffure tout en boutons de roses... Elle n'est jamais contente de ce que je lui apporte... Voilà six fois qu'elle me fait retoucher à sa coiffure : cela ne lui va jamais bien, cela ne la rajeunit pas assez, à ce qu'elle dit, et elle s'en prend à mes fleurs; moi, je lui ai répondu bien franchement l'autre jour : « Madame, je me suis chargée de vous faire des fleurs, mais je ne me suis pas engagée à vous rajeunir ! Je ne suis pas sorcière !... » Oh ! si tu avais vu comme elle était en colère !

— Tu perdras sa pratique !

— Je m'en moque. Grâce au ciel, nous n'attendons pas après notre travail pour vivre; notre père nous a fait apprendre à chacune un état parce que c'est une ressource en cas de malheur, et il a bien fait. D'abord, si je ne faisais rien, moi, je m'ennuierais beaucoup, et je serais capable de faire des sottises...

— Ah ! Léonie, tu te calomnies !

— Non, non... Oh ! je me connais, vois-tu... Il faut toujours que je fasse quelque chose. Ainsi, je quitte mon ouvrage maintenant, mais je vais prendre des cartes et me faire une réussite, pour savoir si je me marierai bientôt.

— Tu n'as pas besoin de cartes pour savoir cela, puisque cela dépend de ta volonté ; mon père ne l'a-t-il pas dit : « Léonie, quand tu voudras te marier, ta dot est toute prête, je te donne quinze mille francs, comme à ta sœur. Choisis un mari à ton

goût, pourvu qu'il ait un état, ou au moins une bonne place, et je donne mon consentement... » Tu vois donc bien qu'il ne te reste plus qu'à choisir.

— Oui, c'est très-facile à dire, cela! Mais d'abord, qui ze mille francs de dot, ce n'est pas grand'chose !... On ne peut pas se flatter de trouver la fleur des pois pour quinze mille francs !... Les maris sont fort chers. D'un autre côté, si j'avais une grosse dot, je dirais : « On ne m'épouse que pour mon argent... On ne m'aime peut-être pas du tout... » et je ne serais pas tranquille...

— Tu aurais raison. Moi, je trouve que mon père, qui a passé toute sa vie à travailler pour nous élever, qui travaille même encore, puisqu'il tient les livres dans une maison de commerce, fait déjà beaucoup en nous donnant à chacune quinze mille francs !

— Mais je ne te dis pas le contraire !... Mon père est rangé, économe, il ne va jamais au café, ne dépense pas un sou pour ses plaisirs. Son seul bonheur est de faire le soir sa partie de trente-et-un avec quelques amis; on met trois sous au jeu, on ne se ruine pas.

— Tu voudrais trouver un mari rangé comme notre père?

— Non; je voudrais un peu plus de variété dans mon existence. D'abord, j'aime beaucoup le spectacle, je voudrais y aller souvent; c'est pour cela que je travaille : j'amasse pour grossir ma dot, afin que mon mari puisse me mener au spectacle. Ah ! tiens, Angelle, je serais déjà mariée si tu l'avais voulu !...

— Si je l'avais voulu ! Et comment donc ai-je pu mettre obstacle à ton mariage?

— Parce que tu es mon aînée... Tu as vingt et un ans; moi, je n'en ai que dix-huit, et je trouve très-ridicule de me marier avant toi. Marie-toi, ma sœur, cela me ferait tant de plaisir !

— Ma chère amie, je ne vois pas en quoi ma résolution peut en rien influencer la tienne; le mariage est une chose sérieuse... bien sérieuse; on doit réfléchir bien longtemps avant de se lier avec quelqu'un auquel on donne son existence, son avenir, sa liberté. Combien de jeunes filles se repentent d'avoir trop légèrement contracté une union, dans laquelle elles n'ont vu d'abord que la toilette de mariée, le bal et le plaisir d'être appelées *madame* !... titre que l'on paye bien cher quelquefois !... Ainsi, crois-moi, Léonie, n'attends pas pour te marier que je le sois, cela pourrait te mener trop loin !

Mademoiselle Léonie, qui est une brune à la mine éveillée, au regard vif et malin, et dont la bouche petite et bien garnie laisse souvent échapper un sourire légèrement moqueur, fait un petit mouvement d'épaules, et va chercher sur des tablettes un jeu de cartes qu'elle pose sur une table, devant laquelle elle s'asseoit, tout en disant :

— Très-bien, ma sœur, cela suffit, on ne t'attendra pas... Ah! tu ne craindrais pas autant le mariage si quelqu'un... si une certaine personne se décidait à se déclarer... Mais probablement cette personne là a sur le mariage les mêmes idées que toi !...

Angelle rougit, son front s'assombrit, et l'expression de ses yeux devient tout à coup d'une tristesse profonde. Angelle était une belle blonde, au teint à peine rosé, aux yeux bleus doux et langoureux; bien qu'elle eût trois ans de plus que sa sœur, elle paraissait à peine aussi âgée. Sa taille fine était au-dessus de la moyenne, tous ses mouvements étaient gracieux, et le son de sa voix s'harmonisait parfaitement avec tous ses avantages extérieurs. Léonie pouvait plaire davantage à ceux qui aiment les physionomies espiègles et piquantes; mais Angelle devait faire connaître un sentiment plus profond, plus tendre; l'une devait faire connaître le désir, l'autre inspirer l'amour.

Au total, M. Picardin était donc le père de deux demoiselles fort jolies, et qui, à leurs avantages extérieurs, joignaient des talents et des qualités : avec tout cela, et quinze mille francs de dot, on peut fort bien trouver des maris. Combien de jeunes filles deviennent dames qui n'en possédaient pas autant !

M. Picardin était fier de ses filles, il en avait le droit. A propos de ce monsieur, nous ne l'avons pas encore fait connaître; mais sa biographie sera courte : que voulez-vous que l'on vous dise d'un homme qui a passé sa vie à aligner des chiffres, à faire des additions? Sa fille, mademoiselle Léonie, vous a déjà appris que c'était un homme rangé, économe, n'allant point passer son temps au café. M. Picardin était un parfait honnête homme, n'ayant jamais fait de dettes et ayant horreur de tout ce qui annonçait du désordre ou de l'imprévoyance. Veuf depuis quinze ans, il avait convenablement élevé ses deux filles; mais si l'une d'elles avait voulu épouser un de ces jeunes gens qui ne possèdent qu'une jolie figure et des espérances, il aurait tout aussitôt mis le jeune homme à la porte. Après cela, fort bonhomme, ayant juste assez d'esprit pour s'amuser à une féerie, et mettant toute la finesse qu'il possédait à bien jouer au trente-et-un.

Nous avons vu la blonde Angelle prendre tout à coup un air triste et rêveur en écoutant les dernières paroles de sa sœur. Après un moment de silence, pendant lequel elle a paru se recueillir, elle répond à Léonie :

— J'espérais, ma sœur, que vous ne reviendriez pas sans cesse sur un sujet... qui m'est pénible... mais en vérité il semble que ce soit pour vous un plaisir de me faire de la peine... ou de supposer des choses qui peuvent m'être désagréables. C'est bien mal, car je n'ai rien fait, moi, qui pût vous affliger ou simplement vous contrarier... Je croyais être aimée de vous, mais je vois bien que je me suis trompée !

En achevant ces mots, Angelle avait des larmes dans les yeux. Aussitôt repoussant la table, jetant les cartes de côté, Léonie court à sa sœur, lui prend la tête et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

— Qu'est-ce que tu dis ! je ne t'aime pas, moi !... je ne t'aime pas !... Ah ! tu ne crois pas cela, n'est-ce pas, ma sœur !... Oh ! je t'en prie, dis-moi que tu ne crois pas cela !... Je suis bien folle, bien étourdie... Mais vouloir te faire de la peine... est-ce que ce serait jamais dans ma pensée !... Au contraire, c'est parce que je te voudrais voir heureuse que je pense... que je dis... Mon Dieu ! pourquoi tant de mystère !... Entre sœurs, est-ce que l'on doit avoir des secrets l'une pour l'autre? Je croyais que tu aimais le professeur... je croyais cela, parce que... il y a six ans... j'étais bien jeune, mais j'ai de la mémoire, et je faisais déjà attention à tout ce qu'on disait, à tout ce qui se passait autour de moi... Oh ! je suis curieuse ! je ne m'en cache pas !... c'est plus fort que moi ! Je voudrais entendre tout ce qui se dit, et lorsque je suis dans ma chambre, et qu'un peu loin de moi deux personnes se parlent tout bas... je suis sur les épines... je grille, je brûle de savoir ce qu'elles se disent... C'est très-vilain, n'est-ce pas? Mais j'ai beau faire, je ne puis pas me corriger... Alors je me rappelle qu'autrefois, quand M. Ficheclaque... ah ! l'horrible nom, Ficheclaque ! Par exemple, voilà un nom que je ne voudrais pas porter...

— Mais ce monsieur s'appelle aussi Ludger, et ce nom-là n'a rien de désagréable

— Oui, j'en conviens, Ludger, c'est doux, c'est gentil. . mais Ficheclaque... C'est qu'il est d'origine allemande, le professeur, n'est-ce pas !

— Oui, ses parents étaient Allemands, mais lui est né en France.

— Je disais donc que... il y a six ou sept ans... tu étais déjà grande, toi, et M. Ludger... oui, il vaut mieux dire Ludger que Ficheclaque... eh bien, le professeur venait très-souvent chez nous .. il t'appelait sa petite femme... tu l'appelais ton petit mari...

— C'était pour plaisanter...

— Plaisanter !... tu avais quinze ans... lui, oh! il est beaucoup plus âgé que toi... il avait près de trente ans... on ne doit pas plaisanter à cet âge là... il te faisait la cour très-sérieusement...

— Tu as cru cela... il avait, comme il a toujours, beaucoup d'amitié pour moi... pour nous... mais ce n'était pas de l'amour...

— Ça y ressemblait cependant !... et il paraît que mon père pensait comme moi, car il dit à ce pauvre Ludger... qui était très-pauvre alors... il ne trouvait pas d'élèves et portait une malheureuse redingote verte qui ressemblait à ces vieux tapis de billard qui ont été raccommodés souvent...

— Où donc as-tu vu des tapis de billard, toi, Léonie? est-ce que tu entres dans les cafés?

— Non, mais en passant devant les cafés, je regarde dans l'intérieur, et puis c'est Jolichose qui me rapporte tout cela... Bref, mon père dit au professeur : « Mon cher ami, vous n'avez pas le sou, pas d'emploi, pas de rente... Ne vous flattez pas d'être jamais le mari de ma petite Angelle; pour prendre une femme, il faut être certain de pouvoir la nourrir... et c'est à peine si vous gagnez de quoi vous vêtir... Que serait-ce donc s'il vous arrivait des enfants ! » Voilà ce que mon père dit alors à ce pauvre M. Ludger... Ficheclaque..

— Oh ! je m'en souviens bien... Et Ludger s'en alla bien triste... bien affligé, en disant à mon père qu'il ne viendrait plus que rarement, qu'il sentait bien qu'il avait raison, et qu'il serait désolé de nuire par sa présence à l'établissement de sa fille aînée... et il fut près de trois mois sans revenir à la maison !

— Oui, mais quand il y revint, ce n'était plus le même homme... Il était mis avec élégance, et cela lui donnait un tout autre air ; rien qu'à le regarder, on voyait qu'il avait de l'argent plein ses poches, car il y a une différence bien grande dans les manières d'un homme à son aise et celles d'un pauvre diable qui ne sait pas où trouver à dîner !... Enfin, M. Ludger semblait avoir fait fortune, et en effet il dit à mon père qu'il avait fait un héritage sur lequel il était loin de compter ; et depuis, la fortune lui avait constamment souri .. Il avait des élèves plus qu'il n'en voulait !... Le monde est si injuste !... on le repoussait quand il se présentait avec son paletot vert rapé, mais depuis qu'il était bien mis, c'était à qui prendrait de ses leçons, et plus il se faisait payer cher, plus on voulait de lui pour professeur...

— Oh ! mais, il est bien savant aussi !

— C'est possible !... je ne dis pas le contraire... quoique monsieur Bourlet prétende qu'il lui fera des questions auxquelles il ne pourra pas répondre ..

— Monsieur Bourlet est un sot, un envieux, un méchant... le mérite des autres le fait souffrir !... Il a toujours détesté monsieur Ludger ..

— Oh ! il y a aussi une autre raison, c'est que monsieur Bourlet est amoureux de toi, et qu'il voit bien que le professeur occupe seul ta pensée...

— Ma sœur...

— Voyons, ne te fâche pas... Tu ne nieras pas à moi que tu l'aimes... Il est cependant bien plus âgé que toi !...

— Il a trente six ans . j'en ai vingt et un passés... il me semble que je ne suis pas trop jeune pour lui !

— Non, mais c'est lui qui serait trop vieux pour toi... enfin, il te convient ainsi... très-bien... et puis, d'ailleurs, à quoi sert qu'il te convienne ou non ? depuis que ce monsieur a hérité, depuis qu'il a une foule d'élèves, qu'il est riche enfin, ce monsieur ne parle pas de t'épouser... il ne t'appelle plus sa petite femme... et au lieu de demander ta main à mon père, qui certainement ne la lui refuserait plus maintenant, il ne lui souffle pas un mot de son amour pour toi. Dans les commencements, mon père disait : Il trouve Angelle encore trop jeune pour devenir sa femme. Mais le temps se passe... les années se sont écoulées... Tu as vingt et un ans passés et ce monsieur ne demande pas ta main... mais c'est affreux, cela, car il est cause que tu as refusé plusieurs bons partis... entre autres, M. Bourlet, le courtier marron... qui n'est pas mal, qui a de la fortune...

— Je ne puis pas souffrir ce monsieur... Puisque tu le trouves bien, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? car à présent il te fait la cour, à toi !

— Ah ! oui, par ricochet, parce que tu n'as pas voulu de lui ! Merci, je ne veux pas qu'on me prenne par ricochet. J'aimerais encore mieux Jolichose, c'est dommage qu'il soit si bête !... il est gentil garçon, il polke très-bien, et moi je suis folle de la danse... Si je l'épousais, je voudrais qu'il me fît polker toute la journée.., mais il ne sait pas valser. . et j'adore la valse... voilà qui lui fait du tort... Du reste, Jolichose ne peut pas encore se marier... son père doit lui laisser son magasin de confection... mais ce ne sera pas encore demain, et Jolichose n'a que vingt-deux ans. Mais ce n'est pas de Jolichose qu'il s'agit, c'est du professeur. Voyons, Angelle, sois franche avec moi. Et avec qui le seras-tu, si ce n'est avec ta sœur ? Avoue que la conduite de M. Ludger te rend malheureuse... qu'elle te fait souffrir. Oh ! tu as de la patience, toi... mais, à ta place, je lui aurais déjà dit : Eh bien monsieur, vous ne m'aimez donc plus ? vous ne voulez donc plus m'épouser ? Quand j'avais quinze ans, et que vous étiez pauvre, vous me répétiez sans cesse que vous seriez bien heureux de me prendre un jour pour votre femme... aujourd'hui j'ai vingt et un ans, vous êtes riche, vous avez une position assurée, et vous ne me demandez pas à mon père... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Non, Léonie, non, je ne dirai pas tout cela à M. Ludger, car il me semble que je n'ai pas besoin de l'interroger pour connaître sa réponse ; s'il ne demande pas à m'épouser, c'est qu'il ne m'aime plus ! c'est bien évident... et je ne veux pas le forcer à me dire cela... ce serait le mettre dans une position désagréable pour lui et pour moi.

— Il ne t'aime plus, dis-tu ?... Il ne t'aime plus !.. mais alors pourquoi vient-il presque tous les soirs passer avec nous les moments qu'il a de libres ? pourquoi cherche-t-il à se placer toujours près de toi ?... pourquoi te regarde-t-il sans cesse ? pourquoi, lorsque tu parles, t'écoute-t-il comme s'il entendait chanter des anges ?... Mais comment donc se conduit-on près d'une femme que l'on aime... si tout cela n'annonce pas de l'amour !...

Les yeux d'Angelle se raniment, une expression de bonheur y brille pendant les dernières paroles de sa sœur, et, lorsque celle-ci a cessé de parler, elle s'écrie :

— Vraiment, Léonie, tu as remarqué tout cela ? Tu trouves qu'il a l'air de m'aimer encore...

— Assurément, et je ne suis pas seule à penser cela ! M. Bourlet disait l'autre soir à demi-voix : Ce M. Ficheclaque regarde mademoiselle Angelle comme s'il voulait n'en faire qu'une bouchée !... c'en est inconvenant !

— Eh bien, oui, moi aussi quelquefois j'ai cru que Ludger m'aimait encore... Quand il attache ses grands yeux bleus sur les miens... Ah ! si tu savais comme ils sont expressifs !.

— Eh bien, alors, on saisit ce moment là... on lui dit : Pourquoi me regardez vous ainsi ?... pourquoi cherchez-vous à me faire croire que vous m'aimez ? ou si vous m'aimez en effet, pourquoi ne parlez-vous pas à mon père ? .. Vous savez très-bien que maintenant il ne vous refusera pas ma main... Voilà ce qu'il faut dire... ça le forcerait à s'expliquer... Oh ! si j'étais à ta place ! comme je parlerais...

— Non, Léonie, je ne veux pas lui dire cela !

— Alors, il n'y a pas de raison pour que cela finisse !... et dans vingt ans vous serez aussi avancés qu'aujourd'hui !... ça promet !

II

M. JOLICHOSE ET M. BOURLET.

La conversation des deux sœurs est interrompue par l'arrivée d'un jeune homme, un peu joufflu, mais assez joli garçon, qui entre en sautillant, en se dandinant, et pose son pied sur la queue d'un gros chat qui était fort tranquillement assis près de la porte. Le chat pousse un miaulement plaintif, ce qui fait reculer le nouveau venu, qui se jette alors contre une chaise sur laquelle on avait posé des cartons renfermant des fleurs artificielles, et le choc subit imprimé à la chaise fait dégringoler les cartons sur le parquet.

— Il est donc décidé, monsieur Jolichose, que vous n'entrerez jamais ici sans faire quelque bêtise ! s'écrie Léonie en courant ramasser ses cartons, tandis que le jeune homme, tout confus de ce qu'il a fait est resté dans un coin de la chambre d'où il n'ose plus bouger. Vous écrasez la queue de mon chat qui était là bien tranquille et ne vous gênait en rien pour entrer...

— Mademoiselle, je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès !...

— Vraiment ! il ne manquerait plus que cela .. si vous le faisiez exprès de marcher sur Bobo, je vous défendrais de revenir...

— Seulement vous remarquerez que Bobo a la queue trop longue pour un chat tout seul...

— Taisez-vous !... et, non content de marcher sur mon chat, vous jetez tous mes cartons à terre...

— Je vais les ramasser, mademoiselle...

— N'y touchez pas ! vous feriez quelque nouvelle gaucherie...

— Pardon, mademoiselle, mais je n'ai pas encore eu l'avantage de vous souhaiter le bonsoir et de m'informer de l'état de votre santé...

— Merci, monsieur Jolichose, répond Angelle en souriant, nous nous portons bien...

— Et comment va l'état de la santé de monsieur votre père ?

— Mon père se porte bien... dit Léonie. Allons, avancez, monsieur .. vous n'allez pas rester toute la soirée dans ce coin, je présume ?

— Le jeune homme se décide à s'avancer dans la chambre ; il va s'asseoir sur une chaise, garde un moment le silence, puis murmure :

— Et... vous vous êtes toujours bien portée, mademoiselle?

— Ah! sapristi, monsieur Jolichose, vous ne sortirez donc pas de là ce soir! s'écrie Léonie qui ne peut s'empêcher de rire de la figure piteuse que fait le pauvre garçon, tout honteux des maladresses qu'il a faites en entrant. Voilà trois fois que vous nous demandez comment nous nous portons!...

— C'est de peur de l'oublier, mademoiselle.

— Moi, je crois plutôt que c'est parce que vous ne trouvez pas autre chose à nous dire... Tenez, vous êtes bien mal nommé, aussi, vous!... car lorsqu'on s'appelle Jolichose, on ne devrait en dire que de spirituelles.

— J'en dis aussi quelquefois, mademoiselle.

— Vous? ah! par exemple, je ne me suis jamais trouvée là quand cela vous est arrivé... et c'est bien mal à vous d'avoir de l'esprit à notre insu!...

— Ah! vous vous moquez toujours de moi... et ça m'intimide...

— Est-ce qu'un homme doit être timide!... Savez-vous une chose? C'est que si la timidité est convenable chez une femme, chez un homme elle frise la bêtise.

— Ah! elle frise... je m'en souviendrai, mademoiselle... A propos : mon papa m'a dit de vous présenter ses hommages et de m'informer de l'état de votre santé...

— Est-ce que vous allez recommencer?... Et fait-il de bonnes affaires, votre père?

— Mais pas mal... la confection donne assez... surtout pour les enfants! Il y a beaucoup d'enfants cette année!

— Mais je présume que vous ne les habillez pas dès qu'ils viennent au monde?

— Oh! non... nous avons des habillements complets pour l'âge de trois ans et au-delà... Ah! j'oubliais! je viens de rencontrer M. Bourlet qui m'a dit qu'il allait venir faire la partie de trente-et-un de M. Picardin. Il fume son cigare et puis il me suit...

— Ah! si son cigare pouvait durer toute la soirée! dit Angelle.

— Mon Dieu! tu lui en veux bien à M. Bourlet! dit Léonie. Il est cependant assez gai... et puis il n'est pas bête... comme une autre personne qui vient ici.

Et l'espiègle jeune fille jette un regard de côté sur Jolichose, qui se dandine sur sa chaise.

— Je sais fort bien que M. Bourlet n'est pas bête, mais il a l'esprit méchant, moqueur; dans les choses les meilleures il cherche toujours le mauvais côté. Je n'aime pas cela, moi; avec lui, ce qui est bien est toujours douteux... on cache un motif que nous ne devinons pas.. Pourquoi donc ne pas croire que l'on aime à faire le bien, et vouloir que ce soit toujours notre vanité qui nous guide?...

— Dame! M. Bourlet prétend qu'il a étudié les hommes...

— Si ses études ne lui ont appris qu'à douter de tout, je n'envie pas sa science... et vous monsieur Jolichose?

— Moi, mademoiselle, vous êtes bien bonne, je me porte très-bien; j'avais un peu mal à l'estomac tantôt, mais ça s'est passé en dînant; c'est que j'avais besoin de manger probablement.

— Vraiment! vous avez deviné cela! comme c'est heureux! Et oser s'appeler Jolichose... mais vous devez avoir un nom de baptême?

— Oui, mademoiselle.

— Et c'est?

— Cloud, mademoiselle.

— Cloud... vous vous nommez Cloud... ah! quelle horreur!...

— Ce n'est pas gracieux, n'est-ce pas?... aussi je ne le dis à personne, et quand mon père m'appelle : Cloud! je ne réponds jamais, ça me blesse.

— Au fait, j'aime encore mieux Jolichose!...

L'arrivée d'un nouveau personnage met fin à la conversation : c'est M. Bourlet, un monsieur qui approche de la quarantaine, mais qui a les oreilles rouges, la figure pleine et le teint fleuri. Ce monsieur, d'une taille moyenne, est déjà un peu obèse, et ses cheveux fauves descendent tellement sur son front que c'est à peine si on lui en voit; mais il a l'œil vif, la bouche vermeille, le nez un peu gros et déjà passablement rouge. Il gesticule sans cesse, ne reste pas en repos, même lorsqu'il est assis, car alors il passe à chaque instant sa jambe droite sur la jambe gauche, et *vice versa*; debout, il va et vient dans la chambre, tourne, retourne, change les chaises de place; enfin, s'il cause avec quelqu'un, lorsqu'il est forcé d'écouter, il s'en prend aux boutons de son interlocuteur, les prend, les secoue, les tire, et, si l'on n'y prend garde, finit par vous en arracher un, mais alors il s'en tire avec sa phrase favorite : « Il n'y a pas de mal... histoire de rire! »

M. Bourlet se présente d'un air joyeux, il tient dans sa main deux petits bouquets de violettes de dix centimes chacun; il en présente un d'abord à Angelle, en lançant un regard qui doit vouloir dire beaucoup de choses, et en s'écriant :

— Permettez, belle demoiselle... à tout seigneur tout honneur... à vous, maintenant, piquante Léonie. Veuillez, mesdemoiselles, accepter ces fleurs modestes comme votre maintien, suaves... et odorantes comme...

— Comme votre cuisine! dit Jolichose, qui a l'air enchanté d'avoir trouvé cette phrase, et regarde Léonie en s'écriant :

— Dites donc encore que je ne suis pas quelquefois spirituel..

La jeune fille hausse les épaules en lui répondant :

— Vous croyez que c'est un mot heureux que vous avez dit là!... Est-ce qu'une cuisine sent jamais la violette?... ce serait malheureux d'ailleurs... si on vous servait un potage à la violette, est-ce que vous trouveriez cela bon?...

— Oh! mais oui!

— Taisez-vous!... vous n'avez pas le sens commun... Et vous, monsieur Bourlet, est-ce que vous êtes de l'avis de M. Jolichose?

— Non, mademoiselle : une odeur n'a de prix que lorsqu'elle arrive à propos... en son lieu et place... Certainement j'adore le parfum d'une rose, mais au moment où l'on servirait sur une table une dinde truffée, si l'on me fourrait une rose sous le nez, j'enverrais la rose à tous les diables!...

— Ah! voilà qui est bien parlé! mais l'esprit de M. Jolichose nous a empêchées de vous remercier de vos bouquets... excusez-nous, monsieur Bourlet.

— Ah! mademoiselle, cela n'en vaut vraiment pas la peine. D'ailleurs, les fleurs sont vos sœurs... et ici elles se trouvent tout simplement en famille.

— Ah! c'est parce que vous en faites d'artificielles que monsieur dit cela! murmure Jolichose en se balançant toujours sur sa chaise.

— Monsieur Jolichose, vous n'êtes pas heureux dans vos réflexions! dit monsieur Bourlet en allant s'asseoir près de Léonie, après avoir jeté un regard inquisiteur sur Angelle. Vous ne traduisez pas bien ma pensée, mais je suis persuadé que ces demoiselles l'auront mieux comprise. Et le papa, le brave Picardin, est-ce qu'il est sorti?

— Non, monsieur, il va venir, mais il est encore à travailler dans sa chambre. Tous les jours, après son dîner, mon père va examiner ses livres, ses comptes, sa caisse. Puis à huit heures et demie il revient nous trouver.

— Oh! oui, c'est un homme d'ordre! un homme rangé qui règle l'emploi de son temps, et ne varie jamais dans ses habitudes... et il a des filles qui tiennent de lui... qui sont des modèles de sagesse, d'ordre, d'ardeur pour le travail, d'amabilité.

— Ah! monsieur Bourlet! de grâce! nous n'aimons pas les compliments.

— Je ne disais que des vérités, mademoiselle.

— Pourtant, dit Jolichose, je vous ai entendu dire que mamzelle Angelle n'était pas aimable tous les jours!

M. Bourlet devient écarlate, son nez se gonfle, il jette sur le jeune homme des regards furibonds, auxquels celui-ci ne fait aucune attention. Angelle sourit, en regardant sa sœur, qui murmure :

— Eh bien, où est le mal d'avoir dit cela? on n'est pas parfait! quelles sont donc les personnes qui sont aimables tous les jours?... est-ce que c'est possible!... N'a-t-on pas ses jours de contrariété, de malaise!...

— Moi, dit Jolichose, je ne suis pas aimable quand j'ai mal aux dents.

— Vous, monsieur Jolichose, dit Bourlet, on sait bien ce que vous êtes tous les jours... seulement il y a parfois des redoublements.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne m'étonne pas, c'est votre habitude.

— Quelle habitude?... de fourrer mes doigts dans mon nez?... Ah! je ne l'ai plus... Je l'avais, c'est vrai, mais je m'en suis corrigé; mademoiselle Léonie m'a tant répété que c'était vilain, que je me ferais un nez énorme... comme le vôtre, que je me suis dit :

Oh! non, je ne veux pas avoir un nez comme M. Bourlet... et je ne mets plus mes doigts dedans.

Cette fois, ce sont les deux sœurs qui partent d'un fou rire. M. Bourlet se lève, se promène dans la chambre en se frottant les mains et fait semblant de rire aussi, tout en murmurant :

— Oh! très-joli! charmant!... En vérité, ce soir monsieur a des saillies ravissantes! Comme je suis content de savoir qu'il ne met plus ses doigts dans son nez!... Mademoiselle Léonie a fait là une cure merveilleuse !... et je suis bien satisfait de savoir que mon nez est pour quelque chose dans tout cela

Jolichose va répondre, mais M Picardin vient de rejoindre la société. Le père d'Angelle et de Léonie est un homme de soixante ans, assez mal bâti et fort laid de figure. On se demande comment un aussi vilain merle a pu faire deux demoiselles aussi jolies. Mais il y a comme cela dans le monde une foule de choses que l'on se demande et auxquelles on ne trouve pas de réponse. Après cela, madame Picardin était peut-être fort bien, et cela éclaircit beaucoup la question.

Du reste M Picardin avait un air de franchise et de bonhomie qui faisait facilement oublier sa laideur; c'était un homme simple, détestant les cérémonies et les ambages, et ne prenant jamais quatre chemins pour dire ce qu'il pensait de lui. En cela le père de ces demoiselles était presque un original.

— Bonsoir, messieurs... dit M. Picardin en donnant une poignée de main à ses visiteurs. Ah! vous venez faire la partie de trente-et-un !... C'est bien, cela, c'est aimable à vous... ma foi, quand on a bien travaillé depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, il est bien permis de se donner un peu de plaisir... Et les affaires vont bien, Pourlet?

— Mais oui, mon cher monsieur Picardin, je n'ai pas à me plaindre .. je crois que je vais acheter une nouvelle propriété dans la rue Bichat... ce n'est pas grand... ce n'est pas élégant, mais ça se loue bien.

— Diable! mais vous avez déjà pignon sur rue! Vous allez donc devenir comme le marquis de Carabas ?...

— Il faut bien songer à s'arrondir.

— Vous êtes déjà pas mal rond comme ça, papa Bourlet! dit Jolichose en riant.

— Monsieur Jolichose, je vous ai déjà prié plusieurs fois de ne point m'appeler *papa* Bourlet! cette locution triviale n'est employée que par les gens du commun... et, de plus, je ne suis pas assez intime avec vous pour que vous vous la permettiez en me parlant... mais ce soir j'ai remarqué que vous n'ouvriez la bouche que pour dire des sottises...

— Mon Dieu !... ne vous fâchez pas... je vous disais papa !... parce que vous pourriez bien être mon père!. .

— Non, monsieur! je ne pourrais pas être votre père !... vous avez la berluc !... finissons, je vous prie !... car vous me feriez sortir de mon caractère!

— Allons, Bourlet, ne vous fâchez pas... vous savez bien que Jolichose ne sent pas toujours la portée de ses paroles.

— Oh ! mais si, monsieur Picardin, je ne suis pas si bête que mamzelle Léonie le croit!

— Assez, mon garçon, laissons cela; et votre père, le commerce, la confection, cela va-t-il fort?

— Oh oui, monsieur, ça va! mon père a dit que si cela continuait, il ferait faillite d'ici à deux mois!...

— Comment! faillite, vous faites erreur, je pense...

— Mais non, j'ai bien entendu papa qui chuchotait dans l'arrière-boutique avec un vieux juif, et ils disaient : » On fait faillite, on affiche une vente au rabais, les jobards accourent et on « vend tous ses rossignols. »

— Voilà de jolis principes!

— Mon père, n'écoutez donc pas Jolichose, son père se sera moqué de lui... et d'ailleurs il entend toujours de travers.

— Pardon, mamzelle, j'ai très-souvent entendu dire que l'on s'enrichissait en faisant banqueroute. Cependant notre voisin le savetier a aussi voulu faire faillite et donner cinquante pour cent, c'est la moitié de ce qu'on doit, n'est-ce pas monsieur Picardin.

— Sans doute, eh bien?

— Eh bien, le savetier, qui avait beaucoup de bottes et de souliers à ressemeler, a dit à ses pratiques : « Le cinquante pour « cent de deux souliers, c'est un soulier, tenez, voilà un soulier; « à vous, voilà une botte. » Mais les pratiques n'ont pas bien pris la chose, et elles lui ont donné une roulée. Alors le vieux juif qui vient chez nous a dit : « C'est un imbécile ! si au lieu de donner « cinquante pour cent, il n'avait rien donné du tout, on ne l'au« rait pas rossé. » Et c'est ce qui prouve...

— Assez, Jolichose!... si vous continuez à venir chez moi, je vous engage à ne plus faire l'éloge des gens qui font banqueroute... et je trouve que l'on a fort bien fait de bâtonner votre savetier... Allons, mademoiselle, la table de jeu est-elle prête?

— Oui, mon père.

— Eh bien, plaçons-nous.

— Moi, je vais me mettre près de mademoiselle Léonie, dit Jolichose, parce qu'elle regarde dans mon jeu : ça lui est commode pour faire le sien.

— Eh bien, vous ne vous mettrez pas près d'elle, car je ne veux pas qu'on triche, moi!

— Mon Dieu, mon père, est-ce que vous écoutez Jolichose? il ne comprend pas encore le jeu, et c'est lui qui, à chaque instant, me demande quelle carte il doit prendre; il ne peut pas se mettre dans la tête que, pour faire misty, il faut, avec le valet de trèfle, avoir deux cartes pareilles et de même couleur.

— Tant pis pour lui! il se mettra près de moi : il sera bien obligé de faire attention à son jeu... Mais il nous manque un joueur ce soir, le professeur n'est pas venu.

— Il n'est pas encore tard, dit Léonie; M. Ludger est toujours si occupé... il a tant d'élèves maintenant... il ne vient guère avant neuf heures.

— Oui, maître Ficheclaque a maintenant beaucoup d'occupation; cela ne m'étonne pas : c'est un savant, il a une érudition profonde.

— Moi, j'aime bien à l'écouter parler, dit Jolichose, parce qu'il m'apprend toujours des choses que j'ignorais, des faits curieux, amusants ou étonnants.

— Et retenez-vous quelque chose de ce que vous entendez, au moins?

— Oh! non, mademoiselle, je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre; mais c'est égal, ça m'instruit.

— Eh mon Dieu, dit M. Bourlet, on fait ce M. Ficheclaque très-savant; mais souvent ces personnages qui passent pour savoir tant de choses n'ont que le talent d'amener la conversation sur des sujets qu'ils connaissent mieux que d'autres. La plupart du temps, c'est là le secret de ces gens qui passent pour très-spirituels, très-amusants en société. Il y a eu un diplomate, fameux pour ses historiettes et ses bons mots, qui trouvait toujours moyen d'amener la conversation sur ce qu'il désirait raconter.

— Cela exige encore un certain talent, dit M. Picardin, et il ne faudrait pas faire comme ce monsieur qui, ayant une anecdote à conter sur un âne, s'écria tout à coup en voyant passer un cavalier très-bien monté : « Voilà un cheval qui ne ressemble pas à un « âne ! » A propos d'âne, voici ce qu'a fait l'un d'eux.

— En tout cas, dit Léonie, on n'accusera pas M. Ludger d'être bavard et de faire parade de son savoir! il parle fort peu; il faut souvent qu'on le questionne pour le faire causer. Je trouve même que quelquefois il est par trop silencieux!

— C'est vrai, dit Jolichose; quand le professeur se met à regarder le plafond, je ne sais pas ce qu'il y voit, mais il reste des heures à le contempler.

Angelle ne disait rien depuis que l'on parlait du professeur, mais souvent ses regards se tournaient vers la porte et son front s'assombrissait.

— Oui, dit M. Bourlet, j'ai remarqué que M Ficheclaque est souvent rêveur, taciturne... comme quelqu'un qui aurait... un poids sur la conscience... et cela m'a paru d'autant plus surprenant que c'est depuis qu'il est riche, depuis que la fortune lui a souri, que ses traits ont une expression de tristesse fort prononcée parfois.

— C'est l'excès du travail qui altère peut-être sa santé.

— Le travail fatigue, mais il n'attriste pas; il faut qu'il y ait un autre motif... car ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons ce monsieur. J'avais déjà l'avantage de venir vous voir il y six ans, mon cher monsieur Picardin, et vous devez vous rappeler comme moi qu'à cette époque, maître Ficheclaque, qui cependant n'avait alors que fort peu d'élèves, ce qui l'obligeait à porter un paletot tellement râpé que je n'en aurais pas voulu pour en faire un fourreau de parapluie! eh bien, le professeur était alors d'une humeur fort gaie; il riait, il chantait, il dansait même pour un rien!

— Je ne me souviens pas de l'avoir vu danser, dit Léonie.

— Ni moi, dit Angelle, mais M. Bourlet exagère toujours!

— Enfin, mademoiselle, si maître Ficheclaque ne dansait pas, vous conviendrez qu'il était alors fort gai, tandis qu'il est aujourd'hui fort triste !

— Eh bien, après, monsieur ?

— Après ? mais il me semble bien singulier que l'on ait l'air moins content quand on est riche que lorsqu'on n'avait pas le sou !

— Cela prouve que la richesse ne fait pas toujours le bonheur.

— Oh ! permettez ! je trouve cette pensée tout à fait fausse, vu que, avec l'argent, on a tout ce qu'on veut. Avec de la fortune, on obtient la main de celle qu'on aime ; on n'a plus d'obstacles à redouter, la clef d'or ouvre toutes les portes !

— Excepté celle du cœur, monsieur.

— C'est possible, mademoiselle, mais alors on brise la serrure. Voyons, M. Picardin, n'êtes-vous pas de mon avis ? avec de l'argent n'arrive-t-on pas à obtenir tout ce qu'on désire ?

— Mais oui, c'est-à-dire à peu près.

— Ce que je n'ai jamais bien compris, c'est comment maître Ficheclaque est devenu riche en si peu de temps. Il ne venait plus chez vous depuis trois semaines, je crois... Ne l'aviez-vous pas mis à la porte parce qu'il faisait la cour à mademoiselle Angelle et que cela vous déplaisait ?

— A la porte ! s'écrie Angelle ; non, monsieur, jamais mon père n'a pu mettre à la porte de chez lui quelqu'un à qui l'on n'avait pas la plus petite chose à reprocher !

— Pardon, mademoiselle, je me suis mal exprimé, j'ai voulu dire que M. Picardin avait fait entendre au professeur qu'il ne pouvait pas espérer vous épouser... n'ayant pas seulement de quoi se vêtir.

— Permettez, je lui ai annoncé cela d'une autre façon. Il m'avait déjà dit : « Voulez-vous que mademoiselle Angelle soit ma « fiancée, que je puisse la regarder comme ma future épouse ? » et je lui avais répondu : « Mon cher monsieur, je ne donnerai « jamais ma fille qu'à quelqu'un qui sera en position de nourrir « sa femme et ses enfants. »

— C'est ce que je voulais dire. Et alors le professeur avait cessé de venir chez vous. Mais lorsqu'il y a reparu quel changement ! ce monsieur était mis avec élégance, il avait de l'or plein ses poches.

— Il m'a payé une glace à la vanille, dit Jolichose.

— Et vous ne lui avez pas demandé d'où lui venait cette fortune ?

— Pardonnez-moi, il m'a répondu qu'il avait fait un héritage, sur lequel il était loin de compter... un parent éloigné lui avait légué trente mille francs.

— Un héritage... un parent qui lui lègue trente mille francs !... et c'est ce qui le rend triste, ce qui a changé son humeur... vous trouvez cela naturel, vous ?

— Eh, mon Dieu ! je ne me mêle pas de ce qui ne me regarde point. Je ne suis pas si curieux que vous, monsieur Bourlet.

— Curieux... mais sans être curieux il est assez naturel de désirer savoir les antécédents, la position, les actions des personnes dont on fait sa société. Il y a des changements de fortune qui ont quelquefois des causes blâmables... Il y en a même de criminelles...

— Tout à l'heure, monsieur, dit Angelle d'un ton fort sec, vous allez sans doute me dire que M. Ludger doit avoir commis quelque crime pour que sa position se soit ainsi améliorée... car vous faites le professeur riche lorsqu'il possède seulement aujourd'hui une heureuse aisance !... J'admire, monsieur, le talent que vous avez à voir partout du mal... à chercher... à inventer des motifs pour le soupçonner... mais moi, monsieur, je défends mes amis. Je n'aime pas les gens qui attaquent les absents, et je vous trouve peu gracieux de parler ainsi d'une personne pour qui nous avons de l'amitié.

M. Bourlet sautille sur sa chaise, se mord les lèvres et murmure :

— Pardon, mademoiselle... je n'ai pas voulu accuser M. Ficheclaque... je me serai mal exprimé... je serais désolé que vous puissiez croire...

— Eh ! saprelotte ! en voilà assez sur ce sujet ! s'écrie M. Picardin. Soyons à notre jeu et ne nous occupons plus du professeur, qui est assez fort pour se défendre lui-même si on l'attaque... car c'est un gaillard qui en sait long... qui est en état de répondre sur tout... un vrai savant enfin !

— Savant... savant... c'est [illegible] répond Bourlet, mais répondre sur tout... c'est ce que mon [illegible] ... Je veux ce soir lui poser quelques questions... nous verrons s'il y répondra...

— Vous voulez lui demander le temps qu'il fera demain ? dit Jolichose.

— Non... c'est mieux que cela...

— Prenez donc votre carte, Jolichose.

— C'est inutile, j'ai misty ..

— Voyons cela. .

— Le valet de trèfle entre deux cœurs... j'espère que c'est pareil et de la même couleur !...

— Vos deux cœurs sont un huit et un dix... ils ne sont pas pareils... décidément vous ne comprenez pas le jeu ! quelle tête ! Ah ! on a bien fait de vous appeler Cloud !...

Jolichose va répliquer, lorsque la personne dont on parlait à l'instant auparavant entre dans le salon.

III

LE PROFESSEUR FICHECLAQUE

Maître Ludger Ficheclaque est un homme grand, maigre, blond ; sa figure est sérieuse, mais douce, ses yeux bleu clair ont une expression de rêverie, de mélancolie, que l'on retrouve souvent chez les enfants de l'Allemagne, mais la bouche est franche, et, lorsqu'il sourit, on retrouve en lui un Français.

Le professeur salue toute la société, puis son regard va s'arrêter sur Angelle, et il est facile de voir qu'il attend, qu'il espère que les yeux de la jeune fille s'arrêteront aussi sur les siens. On ne le laisse pas longtemps dans l'attente de ce bonheur : un doux et tendre regard répond au sien. Et celui qui ne devinerait pas ce qu'il exprime serait bien novice en amour.

— Arrivez donc, mon cher professeur, dit M. Picardin, en serrant la main au nouveau venu. Vous voyez .. nous nous sommes mis à jouer sans vous... On commençait à craindre que vous ne vinssiez pas.

— J'ai eu du travail à préparer pour un de mes élèves ; il fallait que cela fût fait ce soir...

— Vous êtes accablé de besogne maintenant... vous avez plus d'élèves que vous n'en voulez... Quelle différence autrefois ! Vous souvenez-vous, il y a près de six ans... vous ne pouviez pas en attraper un...

— Oui ! oh ! je m'en souviens. Et j'étais si pauvrement vêtu que, lorsqu'on m'engageait à me présenter dans une grande maison, je n'osais pas y aller...

— Vous avez hérité bien à propos, monsieur Ficheclaque ! dit Bourlet d'un ton ironique.

— En effet, monsieur.

— Moi, je crois que l'on hérite toujours à propos ! dit Jolichose.

Et Léonie le regarde d'un air surpris en s'écriant :

— Tiens ! mais ce n'est pas trop bête ce que vous venez de dire là, Jolichose !... Mon Dieu !.. que va-t-il donc se passer ?

— Le monde se laisse toujours prendre par les yeux ! dit Angelle, car certainement M. Ludger était aussi bon professeur avec son paletot râpé qu'avec une redingote neuve.

— Oui, ma fille, mais on ne refera pas le monde, il faut en prendre son parti. Quant à moi, je l'avoue, lorsque notre cher professeur était si pauvrement vêtu, je me rappelle toujours ce mot d'un beau monsieur qui, voyant un pauvre diable [illegible] vêtu chez une grande dame, lui dit : « Que fait donc cet homme « chez vous, marquise ? — C'est le professeur de mon fils, re« pondit elle, il lui montre le grec. — Prenez garde, madame, « s'il continue, il lui montrera bientôt son derrière »

Jolichose se roule sur sa chaise en disant :

— Oh ! fameux, l'anecdote... je la conterai ce soir à papa !... Son derrière... et il mettait ça dans ses leçons ?

— Assez, Jolichose, l'histoire ne demande pas de commentaires... Asseyez-vous, maître Ludger... nous causons beaucoup et nous ne sommes pas à notre jeu.

Le professeur trouve facilement une place près d'Angelle. Pour ces deux personnes, le jeu n'était qu'un prétexte pour être ensemble, pour se trouver l'un près de l'autre... et, tout en ayant l'air de regarder leurs cartes, ils pouvaient échanger de ces regards qui font délicieusement battre le cœur des amoureux.

Pour le papa Picardin, la partie de trente-et-un était un véritable plaisir. M. Bourlet, tout en jouant, observait les moindres mouvements d'Angelle et de son voisin. Il cherchait à lire dans leurs yeux, dans leur pensée. Léonie jouait machinalement, et Jolichose, qui ne pouvait se mettre le jeu dans la tête, se permettait parfois de bâiller. Bientôt il s'écrie :

— Me voilà encore mort... il faut que je regarde jouer les autres : ça n'est pas du tout amusant votre trente-et-un... j'aime mieux pigeon vole, ou le corbillon... pourquoi donc ne jouons-nous jamais aux jeux innocents ?

— Parce que probablement cela n'amuserait ni mon père, ni ces messieurs, dit Léonie.

— Moi, je fais tout ce qu'on veut, dit M. Bourlet.

— Merci ! s'écrie M. Picardin; comment, Jolichose, vous voudriez me faire jouer à pigeon-vole ?

— Je ne dis pas positivement celui-là ! mais M. le professeur, qui sait tant de choses, doit savoir une grande quantité de jeux d'autrefois... dans les anciens il peut y en avoir de très-amusants !...

— Mon cher monsieur Jolichose, dit Ludger, je doute que les jeux auxquels se livraient nos ancêtres puissent avoir aucun attrait pour vous. Ils jouaient à la *prime*, au *flux*, à la *volte*, au *cent*, à *passe-dix*, à la *condemnade*, à la *charte virade*, ce qui signifie à la carte tournée, au *malheureux*, à *pille, nade, jocque, fore*.

— Ah ! qu'est-ce que c'est que ça !...

— C'est le jeu du *toton*. *Pille*, de l'italien *pigliar*, c'est *accipe*; *nada* en espagnol signifie *nihil*. *Jocque* vient de l'italien *giuoco*, mettez au jeu, et *fore*, de *fuora*, signifie *totam*, c'est-à-dire que tout est gagné.

— Ah ! je ne retiendrai jamais tout cela !...

— On jouait encore à *qui ha, si parle*, au *lansquenet*, à la *séquence*, , au *casse-pot*.

— Ah ! je le saurais tout de suite, celui-là.

— Au *larau*, à la *ronfle*, à *trois dez*, au *trictrac*, au *pied du couteau*...

— Ah ! comment cela se jouait-il, cela ?

— On piquait un couteau près du bord d'une table, les joueurs jetaient leur palet on leur écu sur la table; celui qui était le plus près du couteau gagnait, mais il ne fallait pas que le palet tombât à terre.

— Tiens, c'était gentil, cela... Je suis sûr que je serais très-fort à ce jeu-là !

— Il y avait encore la *tirelitantaine*, à *pince sans rire*, à *picoler*, à la *barbe d'oribus*...

— Expliquez-nous celui-là ?

— On fait semblant de faire la barbe à quelqu'un qui a les yeux bandés, et on lui barbouille le visage... quelquefois avec de fort vilaines choses...

— Merci, je n'y jouerai pas à celui-là !

— Enfin, on jouait à la *bousquine*, à *compère, prêtez-moi votre sac*, à la *ramasse*, à *vendre l'avoine*, à *croc madame*, à...

— Assez ! assez ! monsieur Ludger... décidément nos pères étaient terriblement joueurs pour savoir tant de jeux !

— Je ne vous en ai pas nommé la moitié, car il y en a dont les noms vous auraient effarouchés !

— De tous ces anciens jeux, dit M. Picardin, je vois qu'il n'est guère resté que le lansquenet et le trictrac. C'est égal, mon cher professeur, il faut que vous ayez une bien bonne mémoire pour vous rappeler tout cela.

— Les livres sont là pour nous aider, monsieur.

On se remet à faire la partie de trente-et-un sans écouter Jolichose qui demande à jouer au *casse-pot*.

— Êtes-vous satisfait de vos élèves, monsieur Ludger ? dit Léonie au bout d'un moment.

— Oui, mademoiselle, assez... ils étudient, mais il y en a qui oublient bien plus vite qu'ils n'ont appris.

— Vous ne devez avoir pour élèves que des jeunes gens déjà un peu grands.

— Oui, malheureusement.

— Pourquoi malheureusement ?

— C'est que j'aurais bien plus de plaisir à former, à instruire un enfant. Dans ces petites têtes qui ne savent rien encore, les leçons du professeur sont écoutées avec soin, le maître inspire un respect salutaire, l'enfant accepte tout ce qu'il lui dit, et ne songe pas à raisonner avec lui. Il n'en est pas de même chez les adolescents de treize à quatorze ans; ils se croient déjà des hommes et quelquefois veulent en remontrer à celui qui les instruit; bien heureux encore quand ils daignent l'écouter et ne se mettent pas à fumer pendant la leçon, car maintenant la fumée envahit tout !

— Vous ne devez pas trouver cela mauvais, vous, monsieur, qui êtes Allemand; c'est le pays des fameux fumeurs, dit M. Bourlet.

— Je suis d'origine allemande, oui, monsieur, mais je suis né en France, je regarde donc la France comme ma patrie.

— Moi, dit Jolichose, je suis de la rue du Pas-de-la-Mule... et mon père m'a dit l'année dernière : « Tu fumes comme un âne; « si tu ne sais pas culotter une pipe avant six mois, je ne te laisse « pas mon fonds... » Mais à présent je les culotte très-bien... aussi j'aurai le fonds de papa.

— Son fonds de culottes ?

— Non, mamzelle, de pipes... je veux dire de confection.

— Vous aimez les enfants ? monsieur Ludger, dit Angelle.

— Oui, mademoiselle, beaucoup; et s'il est vrai, comme je le crois, que chacun naît avec les défauts, les vices qui doivent plus tard se développer chez lui, je suis persuadé qu'en les combattant de bonne heure qu'en faisant comprendre à un enfant tous les périls auxquels l'exposent ses mauvais penchants, on parvient à les corriger, à les vaincre et à faire un homme honorable de celui qui, abandonné à lui-même, serait devenu un fort mauvais sujet.

— Moi, dit Jolichose, quand j'étais petit je grimpais sur une table pour prendre les pots de confitures que l'on mettait dans le haut d'une grande armoire. Mais on m'a tant donné le fouet, que ça m'a dégoûté des confitures, et puis il n'y en a plus chez nous.

— Ce n'est pas en frappant les enfants que l'on peut les corriger.

— Ah ! je vais quelquefois chez une dame qui a un bien joli petit garçon, dit Angelle; il est impossible de rencontrer une figure plus gentille, plus spirituelle.. ses yeux sont remplis de malice... il est toujours gai, il ne pleure que lorsque sa maman ne veut pas l'embrasser... C'est là sa seule manière de le punir.

— Quel âge a-t-il ?

— Mais... cinq ans et demi, je crois...

— Sa mère doit bien l'aimer.

— Oh ! elle en est folle... aussi dit-elle qu'elle ne veut jamais s'en séparer, qu'il n'ira jamais en pension... qu'elle lui donnera des maîtres qui viendront l'instruire chez elle.

— Quelle est donc, ma fille, cette dame qui a un si charmant enfant ?

— Mon père, c'est madame la comtesse de Valgrave... cette personne pour qui je termine en ce moment de superbes broderies.

— Et qui est aussi aimable que jolie, à ce que ma sœur m'a dit !...

— Et fort riche probablement ? dit M. Bourlet.

— Je le crois; elle habite un fort bel hôtel dans la chaussée d'Antin.

— Cette dame veut garder constamment son fils avec elle, mais il n'est pas dit que le père sera du même avis, car je présume que cette comtesse a un mari...

— Non, mon père elle n'en a plus, elle est veuve. Il paraît qu'elle a été veuve très-jeune, car je crois bien que cette dame n'a pas à présent plus de vingt-trois à vingt-quatre ans.

— Oh ! alors elle se remariera .. elle aura d'autres enfants, et le joli petit garçon sera peut-être un peu moins adoré... dit Ludger.

— Madame de Valgrave ne veut pas se remarier, je le lui ai entendu dire plusieurs fois; elle veut se consacrer tout entière à son fils...

— Les dames disent cela pendant quelque temps ! s'écrie Bourlet, d'autant plus que la position d'une jolie veuve est fort agréable... on fait des conquêtes, on se moque de ses amoureux... On leur donne à tous des espérances... quelquefois on est cause qu'ils se battent entre eux... c'est très-amusant...

— Que vous êtes méchant, monsieur Bourlet ! vous voyez du mal dans tout... même chez une mère qui veut consacrer sa vie à veiller sur son enfant ! ..

— Non mademoiselle, je ne vois pas de mal ! je dis seulement que la position d'une femme veuve, jeune et riche, est très-confortable, et... j'ai trente et un...

Le chat pousse un miaulement plaintif... (P. 3.)

— Ah! vous êtes bien heureux au jeu, Bourlet! je crois que vous ferez bien de rester garçon !...

— J'avais cependant vu dans mes cartes que je gagnerais au jeu ce soir, dit Léonie.

— Est-ce que vous croyez aux cartes, mademoiselle? dit Bourlet d'un air moqueur.

— Pourquoi pas, monsieur? Des gens de beaucoup de mérite y ont cru.

— Moi, dit Jolichose, je voudrais bien être un peu sorcier... Monsieur le professeur, peut-on apprendre à devenir sorcier?

— Non, mon cher ami, car être sorcier, c'est savoir l'avenir, et cette faculté n'est donnée à personne... fort heureusement.

— Cependant, dit Léonie, il y a bien des manières de savoir sa bonne aventure?

— Oui, mademoiselle : l'*astrologie* nous apprend à lire dans le ciel ; la *géomancie* à deviner par les fentes de la terre; la *chiromancie* par les mains; la *metopomancie* par le front; la *pyromancie* par le feu; l'*hydromancie* par l'eau ; l'*aéromancie* par l'air; la *catoptromancie* dans un miroir; la *botanomancie* par les plantes ; la *nécromancie* par la mort ; la *gyromancie* en tournant toujours ; la *téphromancie* en consultant les cendres; la *sycomancie* par les feuilles de figuier ; la...

— Oh! c'est fini, monsieur Ludger, je ne demande plus rien... tous ces mots là me font mal à la tête... je me contenterai de faire des réussites ; mais, d'ailleurs, puisque vous dites vous-même qu'il n'y a pas moyen de lire dans l'avenir, à quoi servent toutes ces sciences?

— Mademoiselle, les sciences abstraites sont pour la plupart comme la chimie : en cherchant une chose, que souvent on ne trouve pas, on en découvre une fort utile, à laquelle on ne pensait pas.

— A propos de sciences, s'écrie Jolichose, monsieur Bourlet, vous nous avez dit tout à l'heure que vous feriez à M. Ludger des questions auxquelles il ne pourrait pas répondre. Il me semble que voilà le moment.

M. Bourlet se gratte le nez et paraît hésiter.

— Parlez, monsieur, dit Ludger; certainement je ne me crois pas un second *Pic de la Mirandole*, et vous pourrez facilement m'embarrasser... Parlez.

— Mon Dieu ! monsieur Ficheclaque, je ne prétends pas vous embarrasser... je désirais seulement m'éclairer sur certains points... par exemple, pourriez-vous me dire pourquoi les écrevisses qui sont vertes étant vivantes deviennent rouges lorsqu'elles sont cuites?

Toute la société part d'un éclat de rire.

— Voilà une question qui intéresserait probablement une cuisinière, s'écrie Léonie.

— Mademoiselle, dit le professeur en souriant, il paraît qu'elle en intéresse d'autres, car elle a déjà été faite à *Voltaire*, qui a tout bonnement répondu qu'il fallait attribuer à la cuisson ce changement de couleur. Je m'en réfère à l'avis de ce grand homme et ne me flatte pas d'en savoir plus que lui.

— Soit ! dit M. Bourlet, c'est la cuisson... au fait c'est probable. Passons à une autre question; pourquoi un Chinois, lorsqu'il rencontre une personne dans la rue, se déchausse-t-il et met-il son pied dans la boue afin de saluer plus poliment?

— Mais, monsieur, parce que c'est sans doute un usage du pays... Comme je n'ai jamais été en Chine, je ne puis être mieux renseigné sur cette coutume

— Oh ! moi, dit Jolichose, je mets très-souvent mes pieds dans la boue quand je rencontre un ami, mais c'est pour aller plus vite lui serrer la main.

— Autre question, reprend M. Bourlet, mais celle-ci est plus ardue : pourquoi, lorsqu'une femme se noie, reparaît-elle sur l'eau couchée sur le ventre, tandis que, si c'est un homme, il reparaît sur le dos, d'une façon immodeste?...

— Monsieur Bourlet, dit M. Picardin, vous posez là de singulières questions devant des demoiselles...

— Permettez, monsieur Picardin ; ceci est une affaire de pesanteur, de ballon si vous voulez.., ou de physique, je n'y vois rien d'inconvenant...

— Ah ! je sais, moi, s'écrie Jolichose, je sais pourquoi l'homme revient sur le dos : c'est parce que...

Sapristi !... pas si fort donc, vous me faites mal... (P. 18.)

— Taisez-vous, Jolichose, dit Léonie, vous allez dire quelque bêtise. Vous voyez bien que M. Ludger juge plus convenable de ne point répondre...

— C'est vrai, mademoiselle, la question de monsieur mérite, sans doute, d'être profondément étudiée... Je lui demande du temps pour essayer de la résoudre.

— Je savais bien que je l'embarrasserais! murmura Bourlet en regardant Léonie, qui lui rit au nez, en disant :

— Elles sont jolies vos questions!... Je ne sais pas où vous avez été les chercher!... mais je vous engage à les mieux choisir une autre fois.

— Moi, dit Jolichose, je ne sais pas faire des questions, mais j'ai été ce matin témoin d'une chose vraiment extraordinaire... Si je ne l'avais pas vue, je ne le croirais pas... c'est un pari qui a eu lieu...

— Voyons, Jolichose, contez-nous cela.

— Voici ce que c'est... cela s'est passé chez le petit marchand de vin traiteur qui est à côté de chez nous.

— Ah! quelque pari, à qui boirait le plus probablement... cela finit toujours mal et le débitant ne devrait pas les tolérer.

— Permettez, monsieur Picardin, d'abord il ne s'agissait pas de boire, mais de manger.

— C'est encore pis! celui qui gagne le pari finit bientôt par étouffer.

— Mais non, personne n'a étouffé ; voici le fait : des individus étaient attablés chez le marchand de vin ; un de leurs amis arrive, qui parie que lui, second, il mangera un boisseau de pommes de terre en une demi-heure; là-dessus, les autres s'écrient qu'il ne le fera pas... on l'en défie, on parie une tourriche d'huîtres... Le particulier va chercher son second, et il gagne le pari... mais il faut vous dire que son second était un cochon.

La société, qui ne s'attendait pas à ce dénoûment, part d'un éclat de rire ; et Jolichose, enchanté de l'effet qu'il vient de produire, s'approche de Léonie en lui disant :

— Nierez-vous encore que j'ai quelquefois de l'esprit ?

— Non, ce soir vous m'avez étonnée... et je préfère votre histoire aux questions saugrenues que M. Bourlet a faites à maître Ludger.

L'anecdote contée par Jolichose termine la soirée. On prend congé de la famille Picardin : le professeur en regardant tendrement Angelle, Jolichose en marchant sur les pieds de tout le monde, et M. Bourlet en se disant :

— C'est égal... j'ai embarrassé le savant ; il n'a pu résoudre aucune de mes questions.

IV

LE TÊTE-A-TÊTE.

Le lendemain de cette soirée, sur les deux heures de l'après-midi, Ludger se présentait chez M. Picardin. A cette heure là, le père de famille n'était jamais chez lui, et Léonie était sortie pour porter ses fleurs. Angelle était seule au logis ; elle accueille le professeur avec un charmant sourire, en balbutiant :

— Quoi ! c'est vous, monsieur Ludger! quel heureux hasard!... car maintenant il est bien rare que vous veniez nous voir dans la journée !...

Le professeur, qui est très-ému, salue profondément la jeune fille, et, lui présentant un papier plié :

— Il y a quelques jours, mademoiselle, je vous récitais des vers que j'ai traduits d'un poëte allemand, fort peu connu encore ; ces vers vous ont plu beaucoup ; vous m'avez témoigné le désir de les avoir... je les ai écrits, je vous les apporte.

— Ah ! merci... merci mille fois de m'avoir copié ces vers... c'est bien aimable à vous... et vous vous êtes donné la peine de me les apporter... cela vous a dérangé...

Angelle dit tout cela d'une façon singulière, en donnant à ses paroles une expression qui semble en forcer le sens... De son côté, en parlant à Angelle, Ludger semble embarrassé et chercher ou retenir ses phrases ; ces deux personnes, qui s'entendent peut-être par le cœur, paraissent toutes deux ne point oser se dire le fond

de leur pensée ; cependant on devine qu'elles en meurent d'envie.

— Cela ne m'a nullement dérangé de venir, murmure Ludger, vous ne le pensez point... n'est-ce pas, mademoiselle?...

Sans répondre à cela, Angelle va se rasseoir et reprend sa broderie, puis indique une chaise qui est près d'elle.

— Asseyez-vous un moment... si toutefois vous avez le temps... et si cela ne vous ennuie pas trop de rester seul avec moi...

— Encore!... s'écrie Ludger, en poussant un profond soupir. Ah! vous me dites des choses... Autrefois vous ne m'auriez jamais dit cela!...

— C'est vrai, mais autrefois ne ressemble pas a aujourd'hui... autrefois, vous-même, en me parlant, vous me disiez simplement : Angelle... et ne m'appeliez pas mademoiselle... Vous en souvenez-vous?...

— Oh! oui... j'étais si heureux de ce que cela ne vous fâchait pas.

— Et pourquoi donc avez-vous cessé de me dire tout bonnement mon nom?... pourquoi avez-vous remplacé cela par le mot si froid... si cérémonieux... mademoiselle?...

Le professeur ne répond rien, il laisse sa tête tomber sur sa poitrine et paraît accablé. La jolie blonde attend qu'il lui réponde, mais voyant qu'il garde le silence, elle fait un mouvement de dépit, jette de côté son ouvrage, puis, dépliant le papier qu'on vient de lui apporter, lit tout haut :

> L'amour embellit tout, la plus simple retraite,
> Quand il peut s'y glisser, prend un aspect de fête;
> Il chasse les ennuis, et bannit le chagrin,
> Il donne le bonheur : il est... l'amour enfin !

La jeune lectrice s'arrête en murmurant :

— Mon Dieu ! pourquoi donc ces poëtes parlent-ils sans cesse de l'amour?... ils ne trouvent donc pas d'autres sujets à traiter?... A les lire, il semblerait qu'ils savent si bien le sentir, l'éprouver... et je suis sûre que la plupart du temps ils ne pensent pas un mot de ce qu'ils écrivent si bien !...

Mais alors les regards du professeur étaient attachés sur ceux d'Angelle, et ils étaient si expressifs, si passionnés, que la douce fille, en les rencontrant, ne peut s'empêcher de baisser les siens, et balbutie :

— Pourquoi donc me regardez-vous ainsi ?

— Pourquoi je vous regarde ! ah ! c'est que je suis si heureux de pouvoir vous contempler tout à mon aise... d'être là, seul, près de vous... Ah ! regardez-moi donc un peu aussi, que je m'enivre de ce bonheur dont je suis privé depuis longtemps... car je n'ose plus vous approcher, je n'ose plus chercher à être seul avec vous... je n'ose plus vous laisser lire tout ce qui se passe dans mon cœur... Ah ! je suis bien malheureux !

— Qu'est-ce que cela signifie ! A vous entendre on croirait que vous m'aimez encore. .

— Si je vous aime !... mais plus que ma vie... mais je n'ai pas un instant cessé de vous aimer... Vous êtes tout pour moi !... votre image est sans cesse présente à ma pensée ! Si je vous aime !... Angelle ! chère Angelle ! avez-vous jamais pu en douter ?

Le front de la jeune fille s'éclaircit, une expression de bonheur brille dans ses yeux ; elle regarde tendrement celui qui est à côté d'elle et lui tend la main, en lui disant :

— Ah ! vous m'appelez Angelle, comme autrefois... c'est bien heureux... Voyons... parlons, expliquons-nous enfin... car il y a bien longtemps que je désirais vous parler sans témoin... Vous m'aimez encore... est-ce bien vrai ?

— Je vous le répète, chère Angelle, vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée, la seule qui fera jamais battre mon cœur.

— Ah ! que cela me fait de bien d'entendre cela !... car moi aussi je vous aime, méchant, ingrat... Oh ! je suis certaine que vous n'en avez pas douté un seul instant !...

— Vous m'aimez, Angelle, vous m'aimez... ah ! c'est trop... de grâce, ne me le dites pas !...

— Vous ne voulez pas que je vous aime... que je vous le dise!... Qu'est-ce que cela signifie, mon ami? on dirait que cela vous fait de la peine de savoir que je vous aime?...

— Oui... oui... cela me rend encore plus malheureux... et cependant je serais au désespoir si vous ne m'aimiez pas!

— De grâce, Ludger, expliquez-vous ! Votre conduite avec moi est incompréhensible. Quand je n'avais que quinze ans, vous m'appeliez votre petite femme, vous vouliez être déjà mon fiancé ; je sais bien qu'alors j'étais une enfant... mais vous... vous étiez déjà un homme...

— Sans doute, un homme!... mais un malheureux qui avait à peine de quoi se vêtir, se nourrir, et que votre père avait presque mis à la porte, en lui disant : « Mon garçon, il est inutile que « vous pensiez à ma fille, elle ne sera jamais votre femme, car « vous n'avez point de position, point d'élèves, et, avec tout votre « savoir, vous mourrez de faim ; il faut donc ne plus venir aussi « souvent chez moi, car Angelle va devenir bonne à marier, et « vos assiduités près d'elle pourraient nuire à son établissement. »

— Ah ! ce fut bien mal à mon père de vous dire cela !... mais moi, vous savez bien que je ne pensais pas comme lui... aussi je pleurai beaucoup lorsque nous fûmes près de trois mois sans vous voir...

— Chère Angelle... ah! je sentais bien que votre père avait raison.. je ne voulais pas que ma présence vous empêchât de contracter une union avantageuse... et je ne serais jamais revenu si...

— Si vous n'aviez pas hérité?

— Oui, si j'avais dû reparaître devant vous dans le même dénûment !

— Mon Dieu ! que m'importait votre costume, à moi ? est-ce que vous croyez que j'y faisais attention... est-ce qu'on doit aimer quelqu'un pour son habit !... seulement, quand vous êtes venu chez nous dans une autre toilette, quand vous nous avez dit que vous aviez hérité, j'en ai été bien contente, parce que je me disais : « Maintenant mon père ne trouvera plus mauvais qu'il me fasse « la cour... il ne lui refusera plus ma main... » Ah ! comme je me trompais !... Depuis que le sort ne vous est plus contraire, vous revenez chez nous... souvent, c'est vrai ! mais vous n'êtes plus le même avec moi ; vous ne me faites plus la cour... Au lieu de paraître heureux quand vous êtes là... près de moi, comme à présent, vous êtes triste, rêveur, vous poussez de gros soupirs et vous restez parfois bien longtemps sans prononcer un mot !... Dans les premiers temps, je me disais : « Je suis encore trop jeune pour « qu'il pense à me nommer sa femme ; » mais enfin j'ai atteint dix-sept ans... dix-huit ans... et vous ne m'avez plus fait la cour... aujourd'hui je touche à mes vingt et un ans, et vous ne demandez pas ma main à mon père... Vous voyez bien, monsieur, que je dois penser que vous ne m'aimez plus!...

— Non, chère Angelle, ne pensez jamais cela... c'est peut-être bien mal à moi de vous dire maintenant que je vous aime, mais il m'a été impossible de me contenir plus longtemps... Ah ! je ne pouvais plus résister au désir de vous laisser lire dans mon cœur.

— Comment ? c'est mal à vous de me dire que vous m'aimez... et où donc est le mal, s'il vous plaît, puisque cela me rend heureuse ? Mais enfin, voyons, vous m'aimez toujours .. car je vous crois, je veux vous croire; eh bien, mon ami, pourquoi... mon Dieu !... il faut que ce soit moi qui dise cela! tant pis... je veux que vous vous expliquiez... dites moi pourquoi vous ne demandez pas ma main à mon père. . car... il faut bien que je vous l'avoue.. votre conduite lui semble fort singulière... il me répète souvent : « Tu es d'âge à te marier... tu devrais l'être... tu vois bien que « le professeur ne songe plus à toi ; peut être ne se soucie-t-il plus « de prendre une femme... il faut faire un choix... car si tu attends « après maître Ficheclaque pour te marier, je crois que tu resteras « longtemps fille... » Voilà ce que mon père me dit... Mais puisque vous m'aimez toujours... vous allez lui demander ma main, n'est-ce pas?

Ludger se lève, marche à grands pas dans la chambre, porte ses regards vers le ciel et semble en proie à la plus vive agitation; Angelle le regarde, attend avec anxiété ce qu'il va lui répondre et s'écrie enfin :

— Eh bien, Ludger, vous gardez le silence?...

Le professeur semble faire un effort sur lui-même et répond enfin :

— Non... je ne demanderai pas votre main à votre père... non... c'est impossible... je ne puis pas... être votre mari.

Une pâleur effrayante couvre le visage de la jeune fille, ses regards se fixent avec anxiété sur Ludger, tandis qu'elle balbutie :

— Vous ne voulez plus être mon mari?... vous ne me trouvez plus digne d'être votre femme?... Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour que vous me mépriseiez ainsi ?...

— Moi ! vous mépriser, chère Angelle ! s'écrie Ludger en courant se précipiter aux pieds de la pauvre fille, qui a les yeux pleins de larmes, je vous honore autant que je vous aime.. Quelle femme plus que vous mérite les hommages d'un homme d'honneur ? Ah!

qu'il sera heureux... qu'il sera fier celui qui pourra vous nommer sa femme!...

— Et vous ne le voulez pas, vous, qui dites m'aimer?

— Je ne le puis pas... un obstacle invincible... insurmontable... et voilà ce qui fait mon tourment, ce qui me rend si malheureux.. ce qui fait que près de vous une sombre tristesse m'anime... car plus je vous vois... plus je sens tout ce que j'ai perdu...

— Un obstacle vous empêche d'être mon mari?. . Quel est-il, cet obstacle... quel est-il? De grâce .. parlez, je veux le connaître.

— Ne m'interrogez pas... je ne puis vous répondre ..

— Comment! vous ne voulez pas me dire ce qui s'oppose à notre union?... Ludger.. je vous en prie, soyez franc avec moi.. si vous avez commis quelque action blâmable... ah! vous savez bien que je vous pardonnerai. . êtes-vous donc coupable de quelque grande faute?... mais non... c'est impossible .. je vous connais, vous étiez bon, sensible, incapable de faire du mal à personne... vous ne pouvez pas être criminel!... Enfin le fussiez-vous!.. pour moi, Ludger, vous serez toujours innocent... je vous pardonne.. je vous plains .. je ne vous aimerai pas moins... Mais parlez . je le veux, je vous en supplie... dites-moi ce qui vous empêche de demander ma main... que l'on vous accordera maintenant, vous le savez bien?

Ludger garde quelques moments le silence, puis d'un air accablé il prononce d'une voix entrecoupée :

— Je ne puis vous le dire... j'ai promis de me taire... je vous le répète, il existe un obstacle insurmontable...

— Et vous refusez de me dire ce que c'est?...

— Je ne le puis...

— Et vous n'entrevoyez pas l'espoir de briser un jour cet obstacle qui vous empêche de m'épouser?

— Non, il faut même que je renonce à toute espérance!

— Relevez-vous donc alors, monsieur, on ne reste pas aux genoux d'une pauvre fille que l'on sait ne pas vouloir nommer sa femme... En effet, monsieur, vous aviez raison tout à l'heure, en me disant que vous ne deviez pas me dire que vous m'aimiez... oui, c'est mal... très mal ce que vous avez fait là... mais rassurez-vous, je ne vous crois plus...

Ludger s'est relevé, il fait quelques pas en arrière et se tient devant Angelle comme un coupable que l'on vient de condamner; mais il reste immobile, garde le silence et baisse ses regards vers la terre.

Angelle s'efforce de surmonter son émotion, et continue, en tâchant de ne point regarder celui qui est devant elle et semble si malheureux.

— Maintenant, monsieur, je comprends que vous aviez bien raison de ne plus me faire la cour... je m'étonne même que vous soyez encore venu nous voir si souvent...

— Si vous l'exigez, mademoiselle, je ne viendrai plus...

— Mais, je n'ai pas dit cela... au contraire... c'est-à-dire venez comme à l'ordinaire... seulement je saurai que ce n'est plus pour moi... et je ne me bercerai plus de sottes illusions... je tâcherai d'oublier l'avenir que j'avais rêvé... je tâcherai d'avoir le courage de... de me marier... pour être agréable à mon père . et de ne plus vous regarder que comme un ami... si toutefois cependant il n'y a pas aussi un obstacle à ce que vous soyez mon ami...

Ludger fait un mouvement pour se rapprocher de celle qui lui parle et dont la voix, à chaque instant plus tremblante, annonce tout ce qu'elle souffre, toute la violence qu'elle se fait pour paraître calme, il tend vers elle sa main, en murmurant :

— Par pitié... Angelle.

Mais la jeune fille repousse cette main qu'il lui présente, en disant :

— Oh! il ne faut plus m'appeler Angelle, monsieur Ludger. Vous aviez raison de me dire : mademoiselle .. c'est ainsi désormais qu'il faut me parler... Adieu, monsieur, je ne veux pas abuser plus longtemps de vos moments... et d'ailleurs je pense que nous n'avons plus rien à nous dire...

Le professeur s'incline lentement, tristement, c'est à peine s'il ose lever les yeux et jeter un timide regard sur cette femme à laquelle il vient de dire qu'il l'adorait; mais il craint de laisser voir deux grosses larmes qui coulent de ses yeux depuis qu'elle a refusé de lui donner sa main. Il va partir .. Angelle le rappelle :

— Pardon, monsieur, si je vous retiens encore .. mais j'oubliais de vous demander... parce que les personnes n'ont plus les mêmes affections, les mêmes sentiments pour nous, ce n'est pas une raison pour que nous ne désirions plus leur être utile ou du moins faire quelque chose qui leur soit agréable... Hier au soir .. en causant, je me rappelle que vous avez dit aimer beaucoup les enfants et que vous auriez préféré en avoir pour élèves, à des adolescents...

— C'est vrai, mademoiselle, c'est bien ma pensée, c'eût été pour moi un plaisir, j'aurais mis mon ambition à avoir plus tard un élève qui me fît honneur.

— Vous souvenez-vous aussi que je vous ai parlé d'un charmant petit garçon appartenant à une grande dame qui en est folle et qui ne veut jamais s'en séparer?

— Oui, mademoiselle, un petit garçon qui a cinq ans et demi à peu près, n'est-ce pas?

— C'est cela même. Eh bien, monsieur, consentiriez-vous... vous serait-il agréable de faire... ou de commencer l'éducation de ce petit garçon?.. je ne vous parle pas d'aller demeurer avec lui pour ne jamais le quitter; d'abord il est encore trop jeune pour étudier beaucoup, et sa maman veut surtout qu'on ne le fatigue pas... Dans la première année, ce serait donc seulement une ou deux heures de votre temps qu'il faudrait lui consacrer tous les jours... D'ailleurs vous arrangeriez cela avec madame la comtesse de Valgrave...

— Oui, mademoiselle, je me chargerai avec plaisir d'éclairer, de former la mémoire de cet enfant... surtout s'il annonce autant d'intelligence que vous me l'avez dit... Cette dame cherche donc un professeur pour son fils?...

— Elle cherche sans chercher, car elle craint encore que le moindre travail ne fatigue le petit Armand... c'est le nom de son fils; mais aujourd'hui je vais aller chez elle lui porter ces belles broderies. Depuis longtemps j'avais envie de lui parler de vous, mais auparavant je voulais y être autorisée et savoir si vous consentiriez à donner quelques heures de votre temps à son enfant : maintenant que je sais que vous le voulez bien, je vais vous désigner à madame de Valgrave. Elle a dit plusieurs fois : « Il faudra que je « trouve un homme instruit, bien doux, bien intelligent, pour don- « ner des leçons à Armand... à condition qu'il ne le grondera « jamais!... » J'ai toujours cru que vous étiez doux et indulgent... voilà pourquoi vous êtes bien la personne qui convient à la comtesse... Je vais donc lui parler de vous... et lorsque vous aurez le temps de revenir .. je vous ferai part de ce qu'elle m'aura répondu.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, d'avoir pensé à moi...

— Cela vous surprend, monsieur?

— Non! de votre part, rien de bon, rien d'obligeant ne saurait me surprendre...

— Assez, monsieur... vos éloges me sont plus pénibles qu'agréables à entendre; et maintenant que je vous ai parlé du fils de madame de Valgrave... je n'ai plus aucun motif pour vous retenir... Adieu, monsieur.

Ludger fait encore un mouvement avec sa main, dans l'espoir de saisir celle d'Angelle; mais la jeune fille, dont l'air est devenu froid et presque sévère, retire vivement sa main, et, ouvrant la porte d'entrée, salue le professeur, qui s'éloigne désolé et sans prononcer un mot.

V

LA COMTESSE DE VALGRAVE ET SON FILS.

Dans un fort bel hôtel de la rue de Provence habite la comtesse de Valgrave et son frère le marquis de Ravageol. Le marquis occupe tout le premier étage; la comtesse se contente du second.

Dans l'un et l'autre de ces appartements, l'élégance, le bon goût, le luxe donnent une haute idée de la fortune de ceux qui les habitent; il est vrai qu'à Paris il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'étalage, au grand train affiché par certaines personnes; cependant quand ce grand train dure depuis des années, quand le luxe ne s'est pas démenti une seule fois, enfin quand les valets sont toujours polis et respectueux, c'est qu'il y a vraiment de la richesse là-dedans.

La comtesse Valentine de Valgrave, qui a maintenant vingt-trois ans, en paraît à peine vingt. C'est une petite femme, fort mince, toute frêle; une tête blonde et rose, charmante, qui rappelle les délicieux portraits de Watteau; tout en elle est mignon; sa main, son pied, sa bouche; ses yeux sont grands et doux comme ceux d'une madone; mais ces beaux yeux l'... dont le bleu est pur, ce qui est très-rare chez les yeux bleus, qui se nuancent presque

toujours de vert ou gris, ces beaux yeux-là ont toujours une expression de mélancolie qui ne nuit peut-être pas à la beauté de la comtesse, mais qui fait penser que la fortune ne donne pas toujours le bonheur.

Madame de Valgrave est mise avec une grande simplicité, qui annonce encore la femme riche, mais qui n'est point celle de la coquette qui aime à briller et qui veut avant tout être remarquée pour ses toilettes et la magnificence de ses parures; chez elle, ses cheveux, qui sont admirables, sont sa seule coiffure ; il est bien rare qu'elle y ajoute une fleur.

En ce moment Valentine, vêtue d'une robe montante en soie gris de perle, n'a de remarquable dans sa mise que la collerette qui retombe sur sa robe, et dont les riches broderies font honneur au talent de la brodeuse. La comtesse vient d'entrer dans son salon elle se dirige d'abord du côté de son piano, s'arrête, regarde quelques brochures éparses sur une table, prend un livre près d'elle s'abandonne à ses pensées, à ses rêveries, à ses souvenirs; car c'est toujours le souvenir qui tient le plus de place dans nos méditations; on aime quelquefois à espérer dans l'avenir, mais on revient bien plus souvent sur ce qui est arrivé ! car là est le réel; il est passé, c'est vrai, mais il a existé, et de même qu'il vous est impossible de diminuer votre âge d'une année ou d'un seul jour, il n'y a pas moyen d'effacer de votre vie ce que vous avez fait, ce qui vous est arrivé.

Un petit garçon, qui entre en courant dans le salon, met fin aux rêveries de la comtesse et fait luire une expression de bonheur sur ses traits. C'est un enfant charmant; sa figure espiègle, vive, mutine, annonce déjà ces natures heureusement douées pour lesquelles tout est possible et auxquelles le travail est facile et l'étude un jeu. Ses grands yeux noirs sont à la fois hardis et doux ; il n'a que fort peu de traits de sa mère, si ce n'est son sourire aimable et bon ; il est déjà grand pour son âge et porte on ne peut mieux une jolie veste bleue toute garnie de boutons d'acier et un petit pantalon large qui ne lui va qu'à mi-jambes et laisse voir des bottines rouges qui le chaussent parfaitement. Car il faut convenir que si, pour le moment, les dames se gonflent affreusement dans leurs crinolines, si les hommes sont horriblement coiffés, avec les petites cuvettes qu'ils portent en guise de chapeaux, en revanche, les enfants sont parfaitement habillés.

Le petit Armand court à sa mère ; il est très-agité, presque en colère, et s'écrie :

— Maman !... maman !... n'est-ce pas que je ne suis pas un âne,.. et qu'on ne doit pas m'appeler ainsi ?...

Valentine attire son enfant contre elle, l'embrasse, passe sa main dans les beaux cheveux châtains qui bouclent naturellement sur la tête de son fils, et lui dit :

— Toi, un âne, mon ami !... Et qui donc s'est permis de te nommer ainsi ?

— C'est Arthur, le fils de M. de Monvert... M. de Monvert allait chez mon oncle avec Arthur, qui m'a rencontré sous le péristyle... Il avait un beau livre sous le bras... avec des images dedans... Il me l'a montré en me disant : « Qu'est-ce que c'est que cette « image ! » Moi, j'ai dit : « C'est un petit chat qui a des bottes. — Mais comment y a-t-il là-dessous... lis !... » Moi, j'ai répondu : « Je ne sais pas lire. » C'est alors qu'il s'est moqué de moi, en s'écriant : « Tu ne sais pas encore lire, tu es un âne !... » Moi, cela m'a mis en colère, j'ai voulu battre Arthur, mais le domestique de mon oncle est venu et nous a séparés .. C'est égal, maman, je ne veux pas qu'on m'appelle un âne !... Pourquoi donc que je ne sais pas lire ?... Je veux en savoir autant qu'Arthur, pour qu'il ne se moque plus de moi... N'est-ce pas, maman, tu vas me faire lire tout de suite ?... ou sans cela je veux battre le petit Monvert !

Valentine embrasse encore son fils, en lui disant :

— Calme-toi, mon ami, le petit Arthur est un impertinent, mais ce n'est pas une raison pour le battre... Il sait lire... mais il a un an de plus que toi... et dans un an, tu seras, j'en suis sûre, tout aussi savant que lui !...

— Un an ! c'est si long que ça pour apprendre à lire ?...

— Mon ami, rien ne te presse... tu apprendras tout doucement pour ne point te fatiguer...

— Maman, j'aimerais mieux apprendre vite...

— Mon fils, il faut le temps pour tout ! Mais puisque tu es si pressé d'apprendre, je vais m'occuper de te chercher un professeur...

— Oh ! oui, maman, et puis tu me donneras un livre avec de belles images... Il y aura aussi un chat qui aura des bottes...

— Oui, mon ami, tu auras tous les contes de Perrault : *le Chat botté, le Petit-Poucet*...

— Oh ! le Petit-Poucet... que tu m'as conté souvent... qui est perdu avec ses frères !... Pourquoi donc sa maman l'avait-elle perdu ?

— Les pauvres parents n'avaient plus de quoi nourrir leurs enfants...

— Ah ! mon Dieu !... il y a donc des gens qui n'ont pas de quoi manger, maman ?

— Hélas ! oui, mon ami...

— Mais alors, ceux qui ont beaucoup pour leur dîner doivent leur en donner...

— Sans doute, mon ami, mais il y en a qui refusent quelquefois de donner...

— Ah ! c'est bien vilain, cela ; moi, quand je serai grand, je ne refuserai jamais !...

La jeune mère presse son fils contre son cœur, en lui disant :

— Oui, tu es bon, sensible ; tu seras humain pour les malheureux... mais tu es un peu vif... un peu emporté .. pour un rien, tu veux te battre .. il faudra te corriger de cela, mon ami.

— Oh ! non, maman, car mon oncle m'a dit dit plusieurs fois : « Armand, tu seras un gaillard ! .. tu ne te laisseras pas marcher sur le pied... tu seras toujours prêt à te battre pour la moindre offense... C'est bien, c'est comme cela qu'il faudra être, sans quoi je te renierais pour mon neveu !... »

— Ah ! que je reconnais bien là mon frère !... Mais il a eu très-tort de te dire cela, Armand; ce sont de mauvais conseils qu'il t'a donnés là ! Sans doute un homme doit être brave et ne point tolérer une offense ; mais il y a loin de là à vouloir tirer l'épée pour le moindre mot... pour un regard, un geste mal interprété. Mon fils, c'est moi qu'il faut écouter et non pas votre oncle... Qu'il me laisse donc le soin de vous élever... Ah ! j'ai payé assez cher le droit de vous avoir près de moi ! ..

Des larmes tombent des yeux de Valentine, qui serre convulsivement le petit garçon contre son sein, comme si elle redoutait que l'on ne voulût lui enlever son enfant. Armand s'écrie :

— Tu pleures, maman ; qu'est-ce qui te fait pleurer ?...

— Ce sont les paroles de votre oncle, qui voudrait faire de vous un spadassin, un duelliste... comme... comme il en connaît tant.

— Maman, je n'écouterai plus mon oncle... mais, c'est égal, je battrai Arthur, parce que l'autre jour il s'était déjà moqué de moi, quand je lui montrais mon beau cheval de bois... il a dit : « Ce n'est pas là dessus que je monte, moi, c'est sur un vrai cheval... vivant... On m'apprend à me tenir dessus.. Je vais déjà au pas !... » Maman, je veux aussi un cheval pour de bon... un cheval de viande... et on me fera monter dessus.

— Mais, en vérité, mon ami, ce petit de Monvert est donc né pour me désespérer !... Vous donner envie d'aller à cheval à cinq ans et demi !... il ne manquerait plus que cela... Cela n'a pas le sens commun.

— Puisqu'il y va, lui.

— Je vous répète qu'il a au moins un an de plus que vous. Et probablement M. de Monvert s'inquiète peu que son fils tombe ou ne tombe pas de cheval... Mais enfin, mon fils, que signifie ce désir de savoir déjà tant de choses ?...

— O maman !... c'est bien joli de galoper sur un cheval !... Tu sais bien, quand nous allons en calèche au bois de Boulogne... on passe des cavaliers près de nous... Il y en a qui vont vite... vite.. notre voiture ne les rattraperait jamais... Comme cela doit être amusant d'aller comme cela... de dépasser tout le monde !... Quand je serai grand, je galoperai ainsi... j'irai loin... bien loin.

— Et tu laisseras là ta mère... tu la quitteras pour courir le monde !...

— O maman, quand j'aurai été au bout du monde, je reviendrai tout de suite.

— Ne me dis pas cela, Armand, laisse-moi jouir le plus longtemps possible de tes caresses, de ta présence... Tu ne sais pas, mon ami, que je n'ai plus que toi qui m'attache à la vie, que tu es mon seul bien... mon seul bonheur... mon seul espoir dans l'avenir... Un jour peut-être tu pleureras sur les malheurs de ta mère... Oh ! mais non, non, il vaut mieux qu'il ne les connaisse jamais.

Et Valentine cache sa figure avec son mouchoir, pour ne point laisser voir ses larmes à son fils :

Une femme de chambre entre et dit :

— La brodeuse de madame demande si madame a le temps de la recevoir.

La comtesse se hâte d'essuyer ses yeux, de surmonter son émotion, en répondant :

— Oui, faites entrer mademoiselle Angelle, je la recevrai avec plaisir.

La femme de chambre se retire, et bientôt la fille ainée de M. Picardin entre dans le fastueux salon, où elle trouve Valentine et son fils. Le petit garçon qui a déjà vu plusieurs fois Angelle, qui se plaît toujours à le caresser, court à elle en s'écriant :

— Ah ! c'est ma bonne amie Angelle... Je t'aime bien, toi !...

La jeune fille embrasse Armand et salue respectueusement la comtesse, en lui disant :

— Je vous apporte vos mouchoirs brodés, madame... mais peut-être ai-je mal pris mon temps... et si je vous dérange, je reviendrai...

— Non, mademoiselle, vous ne me dérangez nullement, vous ne pouviez au contraire arriver plus à propos, car j'étais triste .. J'ai besoin de me distraire un peu... et j'ai toujours du plaisir à causer avec vous...

— Madame est bien bonne... Je serais bien heureuse si je pouvais vous faire oublier vos ennuis... En effet, madame la comtesse a l'air plus soucieux qu'à l'ordinaire...

— Oui... mais vous-même, Angelle... Regardez-moi donc... Ah ! si je sais lire dans vos yeux, vous avez du chagrin aussi !...

— C'est vrai, madame. Vous avez deviné sur mes traits ce que j'ai éprouvé... Oui, j'ai ressenti une peine bien vive... Je la ressens encore.... Oh! mais pardon, madame, ce n'est pas de moi que je dois vous parler.

— Eh ! pourquoi donc? Si je pouvais vous offrir quelques consolations, croyez-vous donc que je ne serais pas heureuse de le faire?

— Madame est vraiment trop bonne, mais il y a de ces peines qui n'admettent point de consolation .. qui doivent rester là au fond de notre cœur, qu'elles brûlent, qu'elles dévorent, et qu'on ne saurait guérir...

— Je vous comprends, pauvre fille ! c'est une peine d'amour... A notre âge, nous autres femmes, nous ne connaissons... nous ne comprenons vivement que celles-là!... La richesse, la parure, les fêtes ! tout cela ne vaut pas un sourire de celui qu'on aime... N'ai-je pas raison?

— Oh ! oui, madame et quand celui qu'on aime ne veut plus... ne doit plus nous sourire... c'est alors que tout s'assombrit autour de nous... et que nous ne pouvons plus sourire non plus !

— Mais il est impossible que vous ne soyez pas aimée, vous si jolie, si douce, si sage!... car c'est votre réputation... c'est tout le bien que l'on me disait de vous, qui m'a fait vous choisir pour brodeuse...

— Ah! madame... de grâce... Tenez, ne parlons plus de moi !

— Soit! je renouvelle vos chagrins sans y porter remède... Voyons ce que vous m'apportez... En vérité, c'est admirable, et vous travaillez comme une fée...

— Je suis bien contente que madame soit satisfaite.

— Et voilà ce que je vous dois...

— Oh! madame paye trop cher...

— On ne paye jamais assez le talent...

— Maintenant, j'ai quelque chose à dire à madame...

— Parlez.

— Il m'a semblé entendre plusieurs fois madame la comtesse témoigner le désir de donner à son fils une personne qui commencerait à lui donner des leçons de lecture... d'écriture...

— Oui, oui, je veux savoir lire ! je ne veux plus que le petit Monvert m'appelle un âne! s'écrie Armand en courant dans la chambre. Oh! j'apprendrai bien vite, vous verrez!...

— Vous l'entendez ! dit Valentine en souriant ; Monsieur mon fils a maintenant le plus grand désir d'étudier.. et nous nous occupions de cela quand vous êtes arrivée... Est-ce que vous connaîtriez quelqu'un qui voudrait bien se charger d'apprendre à un enfant de cet âge?

— Oui, madame, oh! c'est quelqu'un qui est bien savant!...

— Mais un maître bien savant ne voudra pas se charger d'apprendre à lire à un petit garçon de cinq ans et demi !

— Pardonnez-moi, madame, ce monsieur s'en chargera avec plaisir, parce qu'il aime beaucoup les enfants...

— Il aime les enfants!... tant mieux... il ne grondera pas Armand alors... il sera bien doux avec lui?... Vous savez que c'est là ma première condition?

— Soyez tranquille, madame, je ne vous aurais pas proposé ce professeur si je ne savais pas qu'il est tel que vous le désirez pour monsieur votre fils...

— Très-bien, et comment s'appelle ce professeur?

— Il se nomme M. Ludger... Ficheclaque...

— Ficheclaque! ô le vilain nom!...

— Ficheclaque ! s'écrie le petit garçon, ah! je ne veux pas de ce maître-là... J'en veux un autre... Je ne veux pas qu'on me fiche une claque!... ou bien je lui en rendrai.

— Rassurez-vous, madame, je vous certifie que ce monsieur est bien mal nommé. . il ne donnerait pas une croquignole à un chat! Monsieur Armand, quand vous aurez vu ce professeur, je gage bien qu'il vous plaira... il a la voix aussi douce que votre maman. .

— Pourquoi s'appelle-t-il Ficheclaque, alors?

— Il est d'origine allemande, et c'était le nom de son père. . mais il est Français, lui, il se nomme aussi Ludger, et à la maison nous ne l'appelons jamais autrement.

— Ludger ! à la bonne heure! je préfère ce nom-là. Eh bien mademoiselle, envoyez-moi ce professeur... Le verrez-vous bientôt?

— Mais... je n'en suis pas bien sûre... Cependant je pense qu'il ne sera pas longtemps sans revenir chez mon père.

— Au reste, rien ne presse... et l'ardeur de monsieur mon fils pour l'étude peut bien se modérer un peu !... Quand vous verrez cette personne, vous lui direz de venir nous voir... Mais, je vous le répète, rien ne presse!...

— Il suffit, madame, quand je reverrai M. Ludger, je lui donnerai votre adresse...

— Oui, crie le petit garçon, à Ludger, mais pas à Ficheclaque!...

On entend des pas qui approchent du salon et une voix haute et sèche qui gronde un domestique.

— Voilà mon frère, dit Valentine, on l'entend avant de le voir ! Il crie presque toujours après mes gens...

— Je me sauve alors... Adieu, madame la comtesse... Monsieur Armand, voulez-vous m'embrasser?

— Oui, ma petite Angelle... Tu m'enverras Ludger et tu lui diras qu'il ne faut plus qu'il s'appelle Ficheclaque.

— Soyez tranquille... il ne vous fera pas peur.

Angelle embrasse le petit garçon, salue Valentine et sort du salon, au moment où le marquis Gontran de Ravageole y entrait.

VI

LE MARQUIS DE RAVAGEOLE.

Le marquis Gontran de Ravageole a trente neuf ans et il en paraît plus de quarante, car les excès en tous genres l'ont usé avant l'âge. C'est un grand homme mince, de belle tournure ; sa figure est distinguée, ses traits fortement accusés ; ses yeux noirs ont encore de l'éclat, mais l'expression en est toujours hautaine et souvent railleuse ; son nez long et aquilin ajoute à la sévérité de sa physionomie, et sa bouche pincée, son menton proéminent, achèvent de lui donner quelque chose de méchant. Cependant, quand il veut être aimable, le marquis sait trouver un sourire fort agréable, et c'est encore un fort beau cavalier, toujours mis avec élégance, et portant avec tant d'aisance les modes les plus originales, que c'est souvent grâce à lui qu'elles sont adoptées. Mais ses cheveux qui étaient d'un beau noir deviennent rares sur son front et commencent à grisonner ; ce n'est pas là une des moindres causes de l'humeur acerbe du marquis.

En entrant dans le salon, M. de Ravageole a remarqué Angelle qui en sortait ; il dit à sa sœur :

— Quelle est cette femme?

— Cette femme est une demoiselle, mon frère, c'est elle qui me fait toutes mes broderies ; elle a beaucoup de talent.

— En effet, j'ai souvent admiré les broderies que vous portiez .. alors cette... demoiselle, comme vous voulez bien l'appeler, est une brodeuse, une ouvrière?...

— Ce n'est point une ouvrière comme vous pourriez le croire, Gontran ; son père est connu dans une maison de commerce ses parents sont aisés, et mademoiselle Angelle travaille seulement dans ses moments perdus.

— Très-bien... enfin elle travaille, et je présume que c'est pour gagner de l'argent... elle est jolie.. bien faite .. vous la nommez Angelle?... où demeure-t-elle?

— Pourquoi me faites-vous cette question ?... je pense que vous

n'avez pas envie de chercher à séduire cette jeune personne, et d'ailleurs vous perdriez votre temps; elle est aussi honnête que sage. .

— Ah! ah! sage!.. honnête!... vous me faites rire, Valentine; vous reponiez bien légèrement de la sagesse des autres femmes!

— Et vous, vous ne croyez à la vertu d'aucune!

— C'est que je suis payé pour cela, probablement... Une jeune fille qui brode pour le monde et qui est une *Minerve*!

— Parce qu'on travaille avec goût, avec talent, il n'est pas permis de se bien conduire?

— Lai sons cela... nous n'avons jamais eu la même manière de penser. . et cependant... ma petite sœur!...

Ces derniers mots sont accompagnés d'un regard sardonique qui fait baisser les yeux à Valentine. Le marquis fait quelques tours dans le salon, puis va pincer doucement l'oreille du petit Armand en lui disant :

— Eh bien, tu veux donc battre le petit Monvert, toi, mon guillard?... c'est Lalleur qui m'a dit cela, il paraît que tu n'y allais pas de main morte... je suis fâché qu'on vous ait séparés...

— Ah! mon frère! pouvez-vous dire de telles choses?... Quoi! il fallait laisser deux enfants se frapper?

— Ma sœur, rien ne fait du bien comme l'exercice du pugilat... c'est de la gymnastique... Le grand mal, quand Armand aurait reçu quelques coups!... on n'en meurt pas... A son âge, on ne se défend qu'avec les armes qu'on a reçues de la nature; plus tard, quand il saura tenir une épée, il se battra comme un gentilhomme...

— Oui, oui, et avec mon épée je donnerai des coups à Arthur... Mon oncle, tu m'as dit que tu m'apprendrais à tirer l'épée.

— Certainement. . je serai ton professeur... et pour l'escrime, je te réponds que tu en trouveras peu qui puissent lutter avec moi.

— Quand commencerons-nous?...

— Quand tu auras sept ans accomplis... je t'achèterai de petits fleurets... légers à la main... Je veux faire de toi une fine lame... et qu'à quatorze ans tu puisses lutter avec un prévôt

— C'est cela! et puis que, pour un mot, un regard, il aille se battre, qu'il ait des duels toutes les semaines, comme vous avez fait, vous, mon frère!... Oh! mais je ne souffrirai pas cela . je ne vous laisserai point élever mon fils de cette façon.. je lui donnerai des maîtres pour qu'il s'instruise; qu'il connaisse l'histoire, la géographie, les mathématiques, la littérature, mais je ne veux pas qu'il apprenne à tuer son semblable ..

— Est-ce que vous voulez en faire un curé?

— Il sera... ce qu'il désirera être, mais ce n'est point une raison pour qu'à sept ans vous lui mettiez un fleuret dans la main.

— Ma sœur, vous raisonnez comme une femme, et en général les femmes raisonnent fort mal, parce que c'est toujours un sentiment qui les fait parler et jamais la raison. Si jadis j'avais un duel toutes les semaines, vous voyez bien que je n'en suis pas mort!... j'ai été blessé quelquefois, c'est vrai, mais rarement, parce que je suis de première force à l'épée. Vous voyez donc bien que c'est nécessaire d'être fort à l'escrime, puisqu'on a plus de chances pour être vainqueur que vaincu... Eh! de par tous les diables, j'espère bien que vous ne voulez pas que mon neveu soit un lâche qui se laisse provoquer sans aller sur le terrain... Mais, quant à cela je suis tranquille... j'ai tâté le petit. . il ne reculera pas, j'en suis certain; et puisque vous dites vous-même qu'il suivra la carrière qui lui plaira, je suis bien sûr d'avance qu'il portera un jour une épaulette.

Valentine porte son mouchoir sur ses yeux en disant :

— Quand mon fils sera grand... il fera ce qu'il voudra... je ne mettrai point d'obstacles à ses goûts... mais de grâce, pendant qu'il est encore enfant, laissez-moi être sa mère... laissez moi jouir de ses caresses, et ne troublez pas le peu de bonheur que vous m'avez permis de goûter.

— Eh! mon Dieu, ma sœur, est-ce qu'on songe à vous prendre votre enfant! .. laissons cet sujet... Après demain je pars, je vais passer quelques semaines, peut-être quelques mois en Italie... les médecins prétendent que j'ai besoin de séjourner un peu dans un climat chaud pour refaire ma santé un tantinet délabrée... je crois fort peu aux médecins... je sais bien ce qui referait ma santé .. quand j'aurai le courage de ne plus jouer, de ne plus passer les nuits dans les festins... trop arrosés de champagne, de ne plus enlever à mes amis leurs maîtresses, oh! alors je me porterai à merveille! je deviendrai peut-être trop gros... mais rien ne presse!... la vie est si courte! le plaisir avant tout! Telle a toujours été ma manière de penser, et je n'en changerai que lorsqu'il ne sera impossible de faire autrement. Mais, avant de partir, j'ai voulu donner une soirée, recevoir du monde . Vous, Valentine, vous ne recevez jamais, vous vivez chez vous comme un rat dans son trou!... la comparaison n'est pas élégante, mais c'est que je trouve fort riche de que ma sœur... qu'une femme au lieu de donner des bals, des fêtes, de recevoir enfin, se tient sans cesse renfermée dans son appartement et refuse d'aller à le monde!...

— Je mène l'existence que vous m'avez faite, Gontran, et qui me surprend, c'est que vous m'en blâmiez!...

— Vous ne savez ce que vous dites, Valentine, je vous ai au contraire une position qui vous permettait d'être très-heureuse et de satisfaire tous vos penchants, de goûter tous les plaisirs... si vous aviez eu ce goût-là... Veuve!... mais c'est une critique cela.. Combien de femmes voudrai nt être à votre place!..

La comtesse regarde attentivement son frère, en lui disant à voix basse, afin de ne point être entendu par son fils :

— Mais vous savez bien que je ne suis pas veuve, Gontran, puisque dernièrement encore vous m'avez dit que le comte de Valgrave existait toujours...

— Oui! oui, certainement!... il existe... il se porte même fort bien; mais le principal, c'est qu'il ne reviendra jamais à Paris... il a pour cela des raisons majeures... et comme il ne tient pas plus à vous voir que vous-même ne désirez sa présence, c'est absolument pour vous comme si vous étiez veuve .. Brisons là! . C'est de ma soirée que je veux vous entretenir; ma sœur, je compte sur vous pour en faire les honneurs...

— Quoi! Gontran, vous voulez?...

— Je veux que vous vous donniez la peine de recevoir ma société, qui sera aussi nombreuse que choisie. . D'ailleurs j'ai annoncé que vous présideriez à ma réunion, et tout le monde se fait d'avance un plaisir de vous voir.. vous êtes si rare!... C'est donc une chose entendue!... et si vous pouvez pour ce soir prendre un air un peu moins maussade, cela vous changera et tout le monde en sera surpris... Je vous quitte, car j'ai encore bien des ordres à donner pour ma soirée... On sautillera un peu au piano... on jouera... car j'aurai de grands joueurs de whist... puis il y a ra une espèce de souper... vous serez bien aimable d'y donner l'œil et de voir si rien ne manque!. . Armand, tu descendras chez moi ce soir . tu auras des friandises, des gâteaux, des glaces... tant que tu en voudras...

— Oh! des glaces... je les aime bien!... nous irons chez mon oncle, n'est ce pas maman?

— Puisqu'il l'exige... il le faut bien...

— A ce soir, Valentine... Viens m'embrasser, mauvais sujet...

Le marquis embrasse Armand et quitte le salon. Valentine est très-contrariée d'être obligée de faire les honneurs d'une nombreuse réunion ; mais depuis son enfance elle a contracté l'habitude d'obéir à son frère, qui, ayant seize ans de plus qu'elle, l'a toujours traitée comme un enfant qui ne devait point avoir d'autre volonté que la sienne... Cette autorité était devenue presque légitime, lorsque ayant perdu leur mère et leur père, Gontran, qui avait alors vingt huit ans, avait, par le testament de son père, été nommé tuteur de sa sœur, qui n'en avait que douze. Il était au moins imprudent de donner un tuteur de vingt-huit ans, et dont la conduite était loin d'être régulière, à une jeune fille qui, par le legs d'une marraine, se trouvait être millionnaire et par conséquent beaucoup plus riche que son frère; mais le père du marquis adorait son fils, il excusait ses défauts, ne voyait en lui que l'héritier de sa race et trouvait tout naturel que, lui mourant, ce fût Gontran qui eût toute autorité, tout pouvoir sur sa sœur et surveillât l'emploi de sa grande fortune.

Il est minuit, et les riches salons du marquis sont étincelants de lumières et embaumés par le parfum des fleurs placées en d'énormes potiches, qui ont en beaucoup d'endroits, usurpé la place de meubles gênants pour la soirée. Une société élégante, choisie, s'est rendue à l'invitation de M. de Ravageole. et la comtesse de Valgrave fait avec beaucoup de grâce les honneurs de cette réunion.

Jeune, jolie, riche et veuve, Valentine devait nécessairement avoir une cour nombreuse d'admirateurs qui se seraient volontiers mis sur les rangs pour faire cesser son veuvage, s'ils avaient eu plus souvent l'occasion de soupirer près d'elle. Mais la comtesse se montrait si peu dans le monde, et le marquis avait eu soin de

répéter si souvent que sa sœur ne voulait pas se remarier, qu'on avait à peu près renoncé à l'espoir de la rendre complète.

Un seul de ces messieurs, qui adulait tout la comtesse, semblait ne pas perdre l'espoir de captiver la jolie veuve, et bien qu'il n'eût obtenu de celle-ci aucun encouragement, aucune marque de préférence, il se montrait toujours fort empressé près d'elle et faisait tous ses efforts pour en obtenir un tendre regard. Ce personnage se nommait M. de Grézicourt ; c'était un homme de trente-six ans, petit, maigre, assez laid de visage, mais qui ne manquait pas d'esprit et montrait beaucoup de curiosité pour connaître les histoires secrètes de toutes les personnes dont la conduite laissait prise à la médisance. Quand ce monsieur avait découvert quelque intrigue piquante, il ne manquait pas d'en faire le récit d'une façon spirituelle, en taisant les noms des héros de l'aventure, mais en faisant leur portrait de manière à ce qu'il fût difficile de ne point les reconnaître ; et ce monsieur accompagnait ses récits avec un petit rire sec et un ton de fausset qui en augmentaient encore l'ironie.

On avait déjà dansé un peu. On faisait le whist et on taillait un lansquenet dans un autre salon ; quelques dames avaient chanté des romances, et M. de Grézicourt pressait Valentine de se faire entendre. En vain la comtesse lui répétait qu'elle ne chantait pas, ce monsieur insistait toujours en disant :

— Vous devez chanter avec une voix si douce, il n'est pas possible que vous ne chantiez pas. D'ailleurs vous êtes musicienne, puisque vous touchez du piano.

— Ce n'est pas une raison pour que j'aie de la voix...

— Et vous, monsieur, pourquoi donc ne chantez-vous pas ? dit le petit Armand, qui se trouvait alors près de sa maman.

— Moi, mon cher ami, je ne chante pas... parce que je n'ai pas de voix... et puis, pour la romance, les voix d'hommes sont très-rares et peu sympathiques !...

— Peu sympathiques ! s'écrie une dame sur le retour, mais qui a été fort belle et dont la parure à la dernière mode annonce qu'elle n'a pas encore renoncé à l'espoir de plaire. Ah ! monsieur de Grézicourt, vous vous connaissez bien peu en voix ! mais au contraire ce sont les hommes qui, lorsqu'ils savent bien chanter la romance, ont de la sympathie dans la voix... Vous n'avez donc jamais entendu chanter M. de Charmeuse... Ah ! comme il chantait bien !... quelle voix ravissante ! il tournait toutes les têtes dès qu'il chantait une romance...

— Les têtes des dames, je présume ?

— Ah ! que vous êtes insupportable !

— Il était bien heureux, ce monsieur. . Si j'avais une voix à tourner les têtes... je me permettrais d'en user...

— Et d'en abuser probablement.

Lorsqu'on a prononcé le nom de M. de Charmeuse, Valentine a éprouvé comme une vive commotion ; elle s'empresse de prendre son fils dans ses bras et de l'embrasser.

— Et qu'est-il devenu, ce monsieur si sympathique et qui chantait si bien ? reprend Grézicourt.

— Edouard de Charmeuse ?... ah ! c'était un charmant cavalier... Mais quel mauvais sujet !... Il faisait la cour à toutes les femmes !

— Je ne l'en blâme pas, madame.

— Oui, mais comme il était fort joli garçon, il séduisait, il ensorcelait... Ah ! le monstre !... en a-t-il eu des aventures !...

— J'ai dans l'idée que cette dame a été un peu ensorcelée par ce monsieur ! dit tout bas Grézicourt en se penchant vers l'oreille de la comtesse ; mais celle-ci ne semble pas l'entendre et ne lui répond pas.

— Par malheur, M. de Charmeuse menait sa fortune comme ses amours... très-grand train.. il s'est ruiné en peu de temps, et un beau matin, se trouvant fort au dépourvu...

— Comme la cigale !...

— Il est parti... il s'est expatrié... Ce pauvre Charmeuse... ah ! il doit bien regretter Paris !...

— Qui parle de Charmeuse ? dit un monsieur qui sort du salon de jeu.

— C'est moi, baron... qui le regrette beaucoup, parce qu'il était fort aimable...

— Eh bien, consolez-vous, madame, vous allez le revoir incessamment !

— En vérité ?... il reviendrait à Paris ?

— Oui, madame ; j'ai eu de ses nouvelles par quelqu'un qui l'a connu en Amérique... car c'est en Amérique qu'il était allé se réfugier lorsqu'il est parti il y a six ans... Il avait par là un parent .. un oncle, je crois, qui était fort riche, mais n'avait jamais rien voulu faire pour son neveu, qu'il traitait de mauvais sujet... Il paraît que là-bas Edouard de Charmeuse est devenu plus sage... Ce qu'il y a de certain, c'est que son oncle, qui vient de mourir, lui a laissé toute sa fortune... Vous comprenez que Charmeuse n'a pas eu envie alors de rester en Amérique ; il s'est embarqué, il revient en France, et au premier jour... Ah ! mon Dieu ! mais madame la comtesse perd connaissance...

Depuis quelques moments Valentine, devenue d'une pâleur extrême, laissait ses efforts pour contenir son émotion, mais ses forces venaient de l'abandonner, et elle s'était évanouie. Chacun s'empresse auprès d'elle. On lui fait respirer des sels, on la porte contre une fenêtre qu'on vient d'ouvrir. Le petit Armand ne veut pas lâcher la main de sa maman, à laquelle il ne cesse de répéter :

— Maman... il ne faut pas t'endormir encore... Maman, réveille-toi !...

— Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? demande M. de Ravageole en entrant dans le salon où est sa sœur.

— C'est madame de Valgrave qui vient de perdre connaissance...

— Oh ! ce n'est rien .. elle revient à elle...

— Et cela lui a pris sans motif ?...

— C'est la chaleur sans doute !...

— Il ne fait cependant pas trop chaud ici ! dit M. de Grézicourt ; on parlait du prochain retour de M. Edouard de Charmeuse... madame la comtesse semblait très-émue... puis ensuite...

Gontran regarde Grézicourt avec impatience et s'empresse de lui couper la parole en s'écriant :

— Ah ! Charmeuse revient... tant mieux... c'est un beau joueur... Eh bien, Valentine, cela va mieux, à ce que je vois ?... C'est donc un étourdissement qui vous a pris ?

— Oui... oui... mais c'est fini .. Mille pardons, mesdames, de vous avoir un moment inquiétées, répond Valentine en embrassant son fils.

— Maman, on est donc malade en dormant ?

— Non, mon ami... c'est passé.

— Voilà ce que c'est, ma sœur, que d'aller si rarement dans le monde... On s'étourdit quand on se retrouve en nombreuse compagnie... Mais vos couleurs sont revenues... et les dames peuvent de nouveau se livrer à la danse...

— Madame de Valgrave ne semblait pas du tout étourdie ! dit M. de Grézicourt en suivant le marquis dans le salon où l'on joue ; mais elle a changé de couleur tout à coup... on parlait de ce M. de Charmeuse... que je ne connais pas... Vous le connaissez, vous, marquis ?

Gontran, sans répondre un seul mot à ce monsieur, se jette dans un fauteuil et se met à marquer avec son pied sur le parquet la mesure d'une valse qu'on est en train de jouer. M. de Grézicourt attend toujours qu'il lui réponde, quand un monsieur qui passait vient à lui :

— Bonsoir, Grézicourt... me voilà revenu, moi ; j'arrive de Vienne... j'y ai passé six mois.

— Allons, il paraît que tout le monde nous revient... Ah ! vous avez été en Autriche ?

— Oui... beau pays... Le connaissez-vous ?

— Assurément... j'y suis allé il y a trois ans... C'était, je crois, la patrie du comte de Valgrave, votre beau-frère... n'est-ce pas, monsieur de Ravageole ?

Gontran lance sur Grézicourt un regard de mauvaise humeur, en murmurant :

— C'est possible !...

— Comment !... c'est possible !... mais c'est vous-même qui me l'avez dit, lorsqu'un jour vous demandant quel était l'heureux mortel qui avait épousé madame votre sœur, vous m'avez répondu : « Un Autrichien... le comte de Valgrave, de Vienne. . »

— Eh bien ! après ?

— Après, quand je suis allé à Vienne... en causant avec de très-nobles personnages... je leur dis que j'avais l'honneur de connaître la veuve d'un de leurs compatriotes... car madame la comtesse a perdu son mari quelques mois après son mariage, à ce que vous nous avez dit encore ?...

Gontran ne répond rien, mais ses pieds battent la mesure de la valse beaucoup plus vite que le piano. M. de Grézicourt continue :

— C'est bien malheureux de mourir quand on vient d'épouser une femme charmante !... Je parlai donc à plusieurs gentilshommes du triste accident arrivé à leur compatriote. . mais, à ma grande surprise, personne d'eux n'avait connu ni jamais en-

Laissez-moi mourir à vos pieds!... (P. 19.)

tendu parler du comte de Valgrave!... « Comment ! leur dis-je, ce seigneur vous est inconnu ?... mais il possède un château dans les environs... » car vous m'aviez aussi parlé d'un superbe château que votre beau-frère possédait près de Vienne... et tous ces messieurs me répondirent : « Nous connaissons toutes les propriétés qui sont dans les environs et appartiennent à la noblesse ; il n'y en a aucune qui ait pour maître votre comte de Valgrave... — Pardieu ! me dis-je, voilà qui est particulier... » car enfin, vous, marquis, vous avez dû prendre des renseignements sur ce comte qui a épousé madame votre sœur... et je ne m'explique pas...

Gontran se lève brusquement en disant :

— Ce que je ne m'explique pas, moi, c'est qu'il y ait dans le monde des gens assez curieux, assez impertinents pour vouloir tout connaître, tout savoir, pour s'occuper sans cesse de choses et de personnes qui ne les regardent pas!... Ces êtres-là sont bien insupportables en société!...

M. de Grézicourt fait deux pas en arrière, se pince les lèvres, lance son petit rire en notes aiguës, puis murmure :

— Est-ce pour moi que vous dites cela, monsieur le marquis?

— Eh! sans doute, monsieur, c'est pour vous! voilà une heure que vous me répétez un tas de balivernes... que vous vous permettez de m'interroger sur des personnes qui me touchent de près... Il n'y a qu'un sot ou un impertinent qui puisse se conduire ainsi!...

M. de Grézicourt a bondi de colère en s'entendant appeler *sot ;* le mot impertinent aurait peut-être été excusé, mais s'entendre appeler sot blessait par trop l'amour-propre de ce monsieur, et il s'écrit :

— Monsieur de Ravageole... vous m'insultez!... Vous allez à l'instant même rétracter les paroles que vous venez de m'adresser... je l'exige !

— Moi ! rétracter ce que je viens de vous dire !. . oh ! c'est trop fort... Je maintiens tout ce que j'ai dit, je suis même tout disposé à le répéter...

— Alors, monsieur, vous me rendrez raison de cette offense...

— Oh ! pour cela, très-volontiers, et nous sommes d'accord... Envoyez-moi demain matin vos témoins, et l'affaire ne traînera pas en longueur!...

— Ils seront chez vous demain de bonne heure.

— C'est parfait !

Cette querelle a été si prompte, elle s'est terminée si vite, que c'est à peine si elle a été entendue par quelques personnes qui ne jouaient pas. Cependant un jeune homme, qui a deviné à peu près quelle en serait la suite, s'approche de Gontran, en lui disant :

— Qu'est-ce donc, monsieur le marquis?... Il m'a semblé que vous veniez d'avoir quelques mots avec M. de Grézicourt... et qu'une rencontre devait en être la suite... Ai-je mal entendu?

— Non pas, vous avez très bien entendu, mon cher ami, et pour peu que cela vous soit agréable de voir le dénoûment de cette affaire, venez me trouver demain matin, vous serez un de mes témoins, avec le colonel qui taille un lansquenet.

— C'est me faire beaucoup d'honneur, monsieur le marquis, et j'accepte avec reconnaissance... Dites-moi, l'affaire est-elle susceptible de s'arranger à l'amiable ?

— S'arranger ! Apprenez, jeune homme, que jamais je n'ai été sur le terrain sans me battre ; je ne me dérange pas pour recevoir des excuses!...

— Oh! très-bien, monsieur le marquis, c'est entendu.

M. de Grézicourt était parti aussitôt après l'altercation qui avait eu lieu entre lui et le marquis. La réunion se termine vers les deux heures du matin, et c'est avec joie que Valentine peut enfin regagner son appartement, ignorant entièrement la scène qui s'était passée entre son frère et M. de Grézicourt.

Le lendemain, sur le midi, le duel avait lieu dans un endroit écarté de la forêt de Saint-Germain. On se battait à l'épée, et M. de Grézicourt, qui était bien loin d'être de la force de son adversaire, ne tardait pas à recevoir un grand coup d'épée dans le côté.

Alors Gontran regagne sa voiture, en se disant:

—Cela apprendra à ce monsieur à vouloir savoir ce que c'est... ou ce que c'était que le comte de Valgrave.

Il te faut une femme à la tête de ta maison. (P. 22.)

VII

LUDGER CHEZ LA COMTESSE.

Depuis l'entretien qu'elle avait eu avec le professeur, Angelle était plus triste, plus silencieuse que jamais ; lorsque, dans la journée, elle était seule avec sa sœur, celle-ci faisait tout son possible pour l'égayer, pour l'obliger à causer un peu ; mais la plupart du temps elle n'obtenait d'Angelle que des mots sans suite ou des réponses qui prouvaient qu'elle n'avait pas écouté ce qu'on lui disait.

Dix jours s'étaient écoulés, et Ludger n'était pas revenu chez M. Picardin. M. Bourlet était radieux de ne plus rencontrer celui qu'il regardait comme un rival ; il ne manquait pas, lui, de venir le soir faire sa partie de trente-et-un, et lorsque la soirée s'avançait et que Ludger n'avait point paru, il se frottait les mains et s'empressait de dire :

— Décidément, maître Ficheclaque vous fait faux bond, mesdemoiselles ; il ne vient plus faire la partie de Picardin... il vous délaisse... Il aura fait d'autres connaissances auxquelles il consacre tous ses moments.

—M. Ludger peut avoir de nouveaux élèves le soir qui lui prennent tout son temps, dit Léonie.

— Oh ! les élèves le soir... on ne donne guère de leçons passé dix heures... et comme nous restons toujours ici jusqu'à onze, si ce monsieur voulait venir vous voir, il en aurait encore bien le temps...

— M. Ludger est peut-être malade... murmure Angelle d'une voix faible.

— Malade ! oh ! non ; je puis vous certifier qu'il n'est pas malade ; je l'ai encore rencontré avant-hier... il a fort bonne mine, il m'a même paru engraissé.

— Que cet homme est mauvais ! dit tout bas Léonie à sa sœur ; mais il va me payer ça !...

— Je suis fort aise de savoir que le professeur se porte bien, dit M. Picardin, car c'est un garçon que j'aime beaucoup ; et comme il n'a pas l'habitude d'être si longtemps sans venir, cela commençait à m'inquiéter... mais puisque vous l'avez rencontré...

— Et qu'il est engraissé, s'écrie Léonie, il n'a pas perdu de temps... Depuis une dizaine de jours que nous ne l'avons vu, il a trouvé le moyen d'engraisser...

— Moi, dit Jolichose, j'ai maigri d'un kilo et demi depuis deux mois... j'en suis sûr, je me suis fait peser.

— Ah ! vous vous faites peser... je croyais qu'on ne pesait que les bêtes et les denrées...

— Oh ! mademoiselle, on pèse tout !...

—Et dans quel but vous faites-vous peser, vous, monsieur Jolichose ?

—Mademoiselle, c'est que mon père m'a dit souvent : « Tu n'as pas assez de poids pour tenir une boutique et pour que je te cède mon commerce. » Alors je me fais peser pour savoir si j'ai plus de poids.

— Et combien faut-il que vous pesiez pour que votre père vous cède son fonds ?

— Ah ! je ne sais pas, mademoiselle.

— Vous ne savez pas et vous vous faites peser !... Pauvre petit Cloud, est-il amusant !

— Mademoiselle, je vous en prie, ne m'appelez pas Cloud ! Je vous ai dit que cela me blessait...

— A quel endroit ! demande M. Bourlet en riant.

— Monsieur, je ne vous ai pas dit que j'en avais ! répond le jeune homme d'un air furibond.

— Allons, Jolichose, ne vous fâchez pas ! reprend Léonie ; M. Bourlet a voulu rire, voilà tout... et il a l'air si joyeux, ce soir, que je crains qu'il n'en perde sa perruque...

— Ma perruque ! comment avez-vous dit, mademoiselle ?... ma perruque !

—Sans doute ; elle est ce soir tellement avancée sur votre front, que je crains qu'elle ne vous tombe sur le nez...

— Mademoiselle, vous plaisantez sans doute ! Vous savez bien que je n'ai pas de perruque...

— Oh ! par exemple !... c'est vous qui croyez nous attraper...

vous pensez apparemment que cela ne se voit pas... mais je vous assure qu'on voit très-bien que vous portez une perruque...

— Moi, porter une perruque! s'écrie Bourlet, qui devient écarlate de colère; encore une fois, mademoiselle, vous êtes dans l'erreur: ce sont mes cheveux que vous voyez...

— Laissez-nous donc tranquilles .. est-ce qu'on a des cheveux jusque sur les yeux? C'est votre perruque qui descend trop bas...

— Monsieur Picardin... monsieur Jolichose! je vous prie, et, au besoin, je vous somme de me tirer les cheveux pour que vous puissiez affirmer à mademoiselle que je n'ai point de perruque... rien de postiche sur la tête... De grâce, tâtez, messieurs!

Pour satisfaire M. Bourlet, M. Picardin et Jolichose vont lui tâter les cheveux, et ce dernier s'en acquitte si bien, que Bourlet pousse un cri, en disant;

— Sapristi!... pas si fort, donc! vous me faites mal, monsieur Jolichose...

— Oui, ce sont bien vos cheveux...

— Il n'y a pas le petit toupet, dit M. Picardin.

— Vous l'entendez, mademoiselle?

— Eh bien, cela m'étonne, répond Léonie; vos cheveux ont tout à fait l'air d'une perruque... Savez-vous ce que vous devriez faire, en ce cas? vous devriez vous faire raser la tête et mettre une perruque bien faite; comme cela, vous auriez l'air d'avoir vos cheveux.

M. Bourlet ne répond pas; il est très-vexé. Pour achever de le dépiter, la porte s'ouvre et le professeur se présente dans le salon.

Ludger s'avance d'un air timide et comme s'il craignait d'être mal accueilli. Il est très-pâle, sa figure est plus amaigrie depuis qu'on ne l'a vu chez M. Picardin. Celui-ci court au-devant du professeur et lui presse la main en s'écriant:

— Ah! je suis bien aise de vous voir, mon ami... Tenez, nous parlions de vous il n'y a qu'un instant.

— Oui, dit Léonie, et M. Bourlet, qui, dit-il, vous a rencontré avant-hier, nous affirmait que vous étiez engraissé... Franchement, il n'y paraît pas!... n'est-ce pas, Angelle, et l'on croirait plutôt que M. Ludger a été malade!...

Angelle ne répond rien, mais elle jette sur le professeur un regard qui parlait pour elle et laissait voir tout l'intérêt que lui inspirait sa mine triste et souffrante. Ludger s'incline devant les deux sœurs, tout en balbutiant:

— On a bien de la bonté d'avoir daigné penser à moi .. J'ai eu beaucoup d'occupations nouvelles... ce qui m'a privé du plaisir de vous voir depuis quelques jours.

— Si vous êtes si occupé, dit Angelle, je pense que vous ne pourrez pas accepter ce que j'avais proposé à madame la comtesse de Valgrave... Elle voulait bien que vous allassiez chez elle donner des leçons à son fils... Vous m'aviez dit que cela ne vous était pas désagréable de commencer un enfant si jeune... mais je présume que maintenant vous ne le voudrez plus...

— Pardonnez-moi, mademoiselle, puisque vous avez bien voulu parler de moi à cette dame et qu'elle m'agrée, je tâcherai de me rendre digne de votre recommandation. Quand puis-je me présenter chez madame de Valgrave?

— Mon Dieu! dès demain si vous voulez, car il y a dix jours au moins que j'ai parlé de vous à cette dame, et elle doit être étonnée de ne point vous avoir encore vu.

— J'irai demain, mademoiselle.

— Tenez, voilà son adresse...

Angelle présente une carte au professeur: celui-ci la prend d'une main tremblante, en tenant toujours ses regards baissés. Cependant, en saisissant cette carte, ses doigts effleurent ceux de la jeune fille; il voudrait bien les presser, les tenir un moment... mais, soit que l'on ait deviné son intention, la main se retire bien vite, et Ludger n'a pu saisir que la carte.

— C'est égal! s'écrie Jolichose, M. Bourlet n'avait pas ses lunettes quand il a dit que maître Ficheclaque était engraissé...

— Monsieur, je ne porte pas plus de lunettes que de perruque! répond Bourlet avec humeur.

—C'est que franchement M. le professeur est si pâle... si pâle... on croirait qu'il n'a pas mangé depuis huit jours!...

—Ah! que c'est digne d'un Cloud, ce que vous dites là! dit Léonie.

— Mademoiselle, je dis cela .. ça ne peut pas fâcher monsieur... Puisqu'il gagne beaucoup d'argent, il peut beaucoup manger.

— Etre pâle donne un air intéressant! murmure Bourlet.

— Oh! alors, vous n'êtes jamais intéressant, car vous êtes toujours rougeaud, vous, papa Bourlet!

— Monsieur Jolichose, je vous ai déjà prié de ne point m'appeler papa.. cette locution familière ne vous est point permise avec moi... Si vous recommencez, je vous appellerai Cloud et jamais autrement.

—Quand vous m'aurez appelé Cloud cinq fois, qu'est-ce que ça fera?

Léonie part d'un éclat de rire, et M. Picardin en fait autant, en disant:

— Je crois que Jolichose se permet le calembour!

Angelle et Ludger tâchent de se regarder à la dérobée, baissant bien vite les yeux lorsque l'un ou l'autre lève les siens. M. Bourlet continue de se mordiller les lèvres avec dépit.

La soirée était déjà avancée, car le professeur était venu tard; la société prend congé de la famille Picardin.

— Ne soyez pas si longtemps sans venir nous voir, dit le maître de la maison en serrant la main de Ludger.

Celui-ci regarde Angelle, en répondant:

Croyez bien, monsieur, que lorsque je ne viens pas... c'est pour moi une grande privation.

— Il ne faut pas tant travailler... que diable!... vous vous fatiguez trop, vous vous rendrez malade... Vous êtes véritablement changé, mais pas comme Bourlet nous l'a dit!

— C'est probablement ma perruque qui me faisait voir de travers! dit Bourlet en ricanant.

Léonie rit encore, car elle voit que le gros monsieur ne lui pardonnera jamais l'histoire de la perruque. Angelle, au moment du départ, accorde enfin un long regard à Ludger, qui, cette fois, ne baisse plus la tête et aspire ce regard comme s'il lui rendait la vie. Jolichose dit tout bas à Léonie:

— Encore deux ou trois kilos, et je crois que je pèserai assez pour avoir le fonds de papa.

— Eh bien! après?

— Après!... je ne vous en dis pas plus!

— Ah! tant mieux, j'aime autant cela.

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, le professeur se présente à l'hôtel de Ravageole. Il s'adresse au concierge:

— C'est ici la demeure de M. le marquis de Ravageole?

— Oui, mais si vous avez affaire à M. le marquis vous arrivez trop tard; il est parti il y a trois jours pour l'Italie, et sera peut-être deux mois absent.

— Ce n'est point M. de Ravageole que je désire voir, mais sa sœur, madame la comtesse de Valgrave.

— Je ne sais pas si elle visible... Montez au second, vous trouverez ses domestiques.

Ludger monte un fort bel escalier orné de statues et d'arbustes en fleurs. Au second étage il trouve une camériste et la prie d'annoncer à la comtesse qu'il est la personne envoyée par mademoiselle Angelle.

On ne tarde pas à venir lui dire que madame de Valgrave est prête à le recevoir. On lui fait traverser plusieurs pièces, ses pieds foulent les tapis épais et moelleux, et il arrive enfin dans le salon, où la comtesse est seule avec son fils.

Depuis cette soirée donnée par son frère et dans laquelle on avait parlé du prochain retour de M. Edouard de Charmeuse, Valentine n'était plus la même. A cette apathie, à cette indolence qui se montraient dans toutes ses actions et que son fils avait seul le pouvoir de rompre, avait succédé une agitation, une espèce de fièvre qui ne lui permettait plus de goûter un moment de repos; le moindre bruit, l'annonce d'une visite lui causaient une forte émotion, et cent fois dans la journée elle paraissait écouter et espérer l'arrivée de quelqu'un. Mais ce changement opéré en elle, bien loin de nuire à son amour pour son fils, semblait l'augmenter encore; elle voulait l'avoir presque toujours avec elle, elle ne pouvait se lasser de le contempler, et l'on aurait dit que dans ses traits enfantins elle cherchait à en retrouver d'autres.

L'annonce d'une personne qui désirait la voir avait donc d'abord vivement ému Valentine, puis en apprenant qui c'était, ses traits avaient perdu de leur animation, comme quelqu'un qui voit encore une douce espérance s'évanouir.

Ludger salue profondément, la jeune femme, qui lui fait signe d'avancer, tandis que le petit Armand se serre contre sa mère, en regardant avec défiance ce grand monsieur qu'il ne connaît pas.

— Approchez, monsieur... C'est vous qui m'êtes adressé par mademoiselle Angelle Picardin?

— Oui, madame, je suis le professeur dont elle vous a parlé...

— Asseyez-vous, monsieur... Est-il vrai que vous consentiez à

donner des leçons à cet enfant? Vous le voyez... il est encore bien jeune... il ne sait encore rien...

— J'aime mieux cela, madame; ma méthode pour apprendre aux enfants est si simple, si facile, que je réussis mieux lorsque mes élèves n'ont pas reçu de mauvais principes, qui souvent surchargent inutilement leur mémoire...

— Du reste, mon fils a grande envie d'apprendre...

— Et il apprendra vite, madame, je vois cela dans ses yeux... ceux des enfants ne trompent pas...

— Vraiment, monsieur? comment le trouvez-vous?

— Charmant, madame, non-seulement parce que ses traits sont jolis, mais parce qu'ils ont une aimable expression et que ses yeux pétillent d'intelligence.

— Trouvez-vous qu'il me ressemble?

— Mais, madame... si vous me permettez d'être franc...

— Oh! je vous en prie.

— Je ne vois guère de rapport entre les traits de monsieur votre fils et les vôtres... mais peut-être qu'en grandissant...

— Oh! ne me croyez pas faire de peine en me disant cela... bien au contraire... mon fils est tel que je le désirais...

— Il ressemble probablement à son père... et vous rappelle des traits qui vous étaient chers?

— Oui... oui... il ressemble beaucoup à son père. Armand, c'est monsieur qui veut bien prendre la peine de t'instruire... Tu n'auras pas peur de lui, n'est-ce pas? car monsieur a l'air bien doux.

Le petit garçon regarde quelques instants Ludger, puis répond :

— Non, il n'a pas l'air méchant... mais pourquoi qu'il s'appelle Fiche... Fichecla que?

— Mon petit ami, répond Ludger en souriant, il ne faut pas toujours juger les personnes sur leur nom... une étiquette est souvent trompeuse. Le nom le plus bizarre, quand il est porté par un homme de génie, devient beau et s'ennoblit! Ce n'est pas le nom que nous avons reçu de nos parents qui doit nous faire aimer et respecter; c'est nous qui, par nos vertus et notre mérite, devons faire honorer notre nom. Celui de Fichecla que me vient de mon père, mais jamais il n'a été honni par mes élèves, car jamais je n'ai donné une chiquenaude à aucun d'eux. Voulez-vous me donner la main? je ne serai pas votre maître, je serai votre ami.

L'enfant sourit; il regarde sa mère, puis tend sa main à Ludger, en lui disant :

— Voilà ma main, mon ami... Maman, entends-tu? il ne sera pas mon maître, il sera mon ami! Ah! c'est plus gentil, cela... Tu verras que j'apprendrai bien, mon ami!...

— Mon fils, je vois que monsieur sera très-bon pour toi .. et que je ne pouvais rencontrer quelqu'un qui me comprît mieux... car M. Ludger... Vous vous nommez aussi Ludger, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien! M. Ludger a vu tout de suite que tu étais le bijou, le trésor de ta mère, et il sait bien que s'il se montrait sévère avec toi, ce serait aussi me faire du chagrin... Mais la bonté que te témoigne monsieur ne saurait te faire oublier qu'il est ton professeur, que tu dois le respecter... et non pas te permettre de le tutoyer...

— Puisque nous sommes amis!...

— De grâce, madame, laissez monsieur votre fils me traiter comme le lui dictera son cœur... L'amitié est plus douce que le respect...

— Oui... oui... nous sommes amis... mais j'apprendrai vite à lire, parce que je ne veux plus que le petit Monvert dise que je suis un âne... n'est-ce pas, mon ami Ludger? Ah! vois-tu, j'ai bien retenu ton autre nom!

— Soyez tranquille, cher enfant, vous apprendrez vite et facilement.

— Quant aux émoluments, monsieur Ludger, vous les fixerez vous même, et j'approuve d'avance... Vous êtes très-savant, m'a-t-on dit; c'est donc une grande condescendance de votre part de vouloir bien instruire un enfant. Je veux que vous en soyez largement rétribué.

— Madame est trop bonne.

— Vous aurez la pièce qui tient à ce salon pour donner vos leçons... Cela ne vous contrariera pas que j'y assiste quelquefois?

— Jamais, madame! Votre présence ne pourra que donner de l'émulation à monsieur votre fils...

— Vous viendrez vers le midi... et quatre fois dans la semaine; ce sera assez dans les commencements pour ne pas le fatiguer, n'est-ce pas?

— Oui, madame, c'est une chose convenue. Quand désirez-vous que je commence?

— Mais... dès demain, si vous le pouvez...

— Oui, madame... vous pouvez compter sur mon exactitude.

— Oui, oui, viens demain, mon ami! Je le veux aussi, moi, s'écrie Armand.

Ludger salue profondément la comtesse et s'éloigne, après avoir encore serré la main que lui tend le petit garçon.

VIII

EDOUARD DE CHARMEUSE.

Il y a trois semaines que Ludger donne des leçons au petit Armand qui apprend très-bien et s'est pris d'une telle amitié pour son professeur, qu'il s'impatiente et s'inquiète lorsque celui-ci est en retard pour l'heure de la leçon.

Valentine a assisté aux premières leçons données à son fils; puis, lorsqu'elle voit le parfait accord qui règne entre l'élève et son maître, le vif plaisir que le petit Armand éprouve en voyant arriver son professeur, l'amitié sincère qu'il lui témoigne, elle se dispense de rester près d'eux et va dans le salon voisin se livrer à ses pensées, qui semblent redevenir plus tristes et perdre chaque jour de cette agitation qui pendant quelque temps se montrait dans toutes ses actions.

Mais, un matin, Valentine est seule; le petit Armand s'est endormi après avoir beaucoup joué, car ce n'est pas le jour de leçon. La femme de chambre entre tout à coup annoncer à sa maîtresse qu'un monsieur demande à lui parler, et en même temps elle présente une carte sur laquelle est le nom de ce monsieur.

La comtesse vient de jeter les yeux sur la carte; elle devient tremblante, elle pâlit, car elle a lu le nom d'Edouard de Charmeuse. C'est à peine si elle a la force de balbutier :

— Oui .. oui... faites entrer ce monsieur...

Celui qu'on vient d'annoncer ne se fait pas attendre : il paraît presque aussitôt à l'entrée du salon, laisse la femme de chambre se retirer, puis alors, refermant la porte avec soin, il court se précipiter aux genoux de la comtesse, en s'écriant :

— Valentine... chère Valentine... je puis vous revoir enfin... Ah! je fus bien coupable, je le sais .. mais, de grâce, ne détournez pas vos yeux... que je puisse m'enivrer de bonheur en vous regardant .. et si vous ne voulez pas me pardonner, eh bien, laissez-moi mourir à vos pieds.

Pendant qu'on lui disait cela, en s'emparant de ses mains, qu'elle avait essayé de retirer, puis enfin laissé prendre, Valentine n'avait pu que balbutier d'une voix étouffée par ses sanglots :

— Vous!... c'est vous!... Ah! je ne croyais plus vous revoir!... Mon Dieu! il me semble que je vais mourir!... Ah! vous m'aviez abandonnée!...

Mais celui qui était aux pieds de la comtesse était un charmant cavalier, brun, svelte, bien tourné; sa figure était distinguée, son regard hardi et doux comme celui du petit Armand, avec lequel il avait beaucoup de ressemblance. Il était toujours aux genoux de Valentine, qu'il contemplait avec amour; il couvrait ses mains de baisers en implorant encore son pardon, et dans les yeux de la jeune femme il était facile de voir qu'il était déjà pardonné.

— Relevez-vous, de grâce, dit Valentine, je suis si émue... si troublée... Ah! dites-moi encore que c'est vous qui êtes là, Edouard, car je n'ose pas le croire... après six ans... Oh! que c'est long, ce temps-là!... et combien j'ai été malheureuse!...

— Valentine, vous avez dû me maudire, et cependant je ne fus peut-être pas si coupable que vous le pensez. Quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer dans le monde, vous aviez seize ans, vous étiez belle comme un ange, vous en aviez la pureté!... Votre frère, qui est votre tuteur, s'occupait fort peu de veiller sur vous, ne songeant qu'à ses plaisirs, à ses conquêtes, à ses parties de jeu; il prenait fort peu de soin de sa sœur... Ah! du reste, je n'avais aucun reproche à lui adresser; moi-même, à cette époque, je ne valais guère mieux que lui, et ma conduite n'était point exempte de reproche... J'avais déjà dissipé les trois quarts de ma fortune, et ce qui me restait ne pouvait être comparé à la vôtre, car on vous disait millionnaire. Mais en vous voyant, Valentine, je sentis que pour la première fois je connaissais vraiment l'amour. Je parvins à m'introduire près de vous... une domestique était pour mes intérêts, je pouvais vous voir à l'insu de votre frère;

j'eus le bonheur de vous faire partager cet amour que vous m'aviez inspiré... et comment alors résister à la passion qui nous dévore ?... Je fus coupable, j'abusai de votre innocence, et vous, chère Valentine, vous me pardonniez encore en me disant : « Vous serez mon mari. » C'est alors que je demandai votre main à votre frère... mais vous ne sauriez croire avec quelle ironie il me reçut !... « Ah ! vous voulez épouser ma sœur, me dit-il, je le conçois ! Elle est extrêmement riche, et vous avez à peu près dissipé toute votre fortune... La dot de Valentine rétablirait vos finances !... Mais n'espérez pas que je consente à cette union. D'abord, ma sœur est encore trop jeune pour songer à se marier ; ensuite, quand je lui donnerai un époux, je le choisirai assez riche pour qu'il n'ait pas besoin de vivre aux dépens de sa femme. » Ah ! Valentine, cette insulte m'alla au cœur .. et si cet homme n'avait pas été votre frère, tout son sang n'aurait pas suffi pour la venger. Mais si j'avais tué Gontran, vous n'auriez pas voulu épouser le meurtrier de votre frère... Il me fallut donc dévorer cette offense, et dans le fond de mon âme je sentais aussi que le marquis n'avait pas entièrement tort ! je n'étais pas assez riche pour prétendre à votre main. Dans mon désespoir, je rentrai chez moi ; là je rassemblai tout ce qui me restait encore d'argent, et je vis avec effroi que je possédais à peine cinquante mille francs !... Jusqu'alors, j'avais mis si peu d'ordre dans mes dépenses, que je ne savais pas bien l'état de ma fortune, et j'avais des dettes que la vente de mon mobilier pouvait à peine satisfaire. Je ne vis qu'un moyen pour sortir de cette situation, pour avoir l'espoir de vous posséder... c'était le jeu, qui m'avait en grande partie ruiné : c'était le jeu seul qui pouvait me rendre ce qu'il m'avait pris. Muni de la somme qui me restait, je me rendis dans une de ces réunions fréquentées par les plus riches seigneurs et où l'on jouait un jeu d'enfer. Là, je pouvais, si la chance m'était favorable, rétablir mes finances, et je me disais : « Je retournerai trouver Gontran, je lui dirai : « Donnez-moi votre sœur et gardez sa fortune ! la « mienne suffira pour nous rendre heureux. » Mais, hélas ! le sort me fut constamment contraire, je perdis tout ce qui me restait. C'est alors que je me décidai à quitter Paris et la France, puisqu'il me fallait perdre à jamais l'espoir d'être votre mari !... Je me disais : « Elle sera à un autre !... et je ne voulais pas être témoin de cette union !...

— Pauvre Edouard ! dit Valentine en tendant sa main à celui qui est à ses genoux ; c'est pour cela que vous êtes parti si vite... sans me dire adieu... sans m'écrire...

— Ah ! j'étais désespéré... votre vue m'aurait ôté tout mon courage... j'avais hâte de fuir Paris, où la misère eût été mon partage... Valentine, me trouvez-vous encore si coupable ?

— Non, non, car vous ne saviez pas... vous ne pouviez pas deviner... Mais, de grâce, achevez votre récit.

— Je me rendis en Amérique, près d'un oncle qui me reçut assez mal et me fit travailler presque comme l'un de ses esclaves. Mais je supportais tout sans me plaindre, car je sentais que je méritais cette punition que le sort m'infligeait. Au bout de quelque temps, j'appris que vous aviez épousé un certain comte de Valgrave, qui m'était inconnu. Bien que je m'attendisse à apprendre votre mariage, cette nouvelle augmenta mon désespoir. Mais, quelques mois après, une personne qui arrivait de France m'assura que vous aviez épousé un comte étranger, mais que vous étiez déjà veuve. Veuve !... libre !... cette pensée me rendait quelque espérance... Ah ! de ce moment, vous ne sauriez croire avec quelle ardeur je me livrai au travail ; mon oncle en était tout surpris... Le changement qui s'était fait en moi me fit conquérir son amitié. Que vous dirai-je ? Il vient de mourir en me laissant toute sa fortune qui est considérable !... Oh ! alors, je n'eus plus qu'une pensée : revenir en France, vous revoir... « Si elle m'aime encore, me disais-je, elle me pardonnera mes fautes passées... Elle n'a plus besoin maintenant, pour faire sa volonté, de la permission de son tuteur ! Elle sera à moi, elle sera ma femme enfin... » Et me voilà, Valentine, et je viens vous demander à la fois mon pardon et votre main.

De grosses larmes s'échappent des yeux de la comtesse.

— Votre pardon !... dit-elle, oh ! vous l'avez déjà, mon ami, comme vous avez toujours eu mon cœur, ma pensée, mon amour...

— Chère Valentine... je vous crois : oui, ce mariage a dû vous être imposé par votre frère... Il vous aura contrainte à marcher à l'autel... il aura abusé de son autorité pour vous faire épouser quelqu'un de ses favoris... Mais le ciel a eu pitié de vous !... la mort de ce Valgrave vous a enfin rendue libre... elle nous permet d'être heureux...

Valentine pousse un long soupir et seconde tristement la tête, en balbutiant :

— Hélas ! non, mon ami, ce bonheur, qui ferait aussi le mien, nous échappe encore... je ne puis pas être votre femme...

— Vous ne pouvez pas être ma femme ?... et qui s'y opposerait ?... votre frère ?... mais il n'a plus de droits sur vous... Qu'est-ce donc alors ?... parlez .. parlez...

La jeune femme détourne la tête et murmure enfin d'une voix tremblante :

— Je ne suis pas veuve... Le comte de Valgrave mon mari, n'est pas mort !...

— Il n'est pas mort... et vous passez pour veuve !... Votre mari existe... et il n'est pas avec vous !... Ah ! où est-il, cet homme que je hais... que je déteste !... où est-il ? dites-le-moi, je vous en supplie, car il faut que je le trouve .. que je le tue... Oui, il me faut tout son sang... ce ne sera pas trop pour prix du bonheur qu'il m'a volé !...

Et, quittant brusquement la place qu'il occupait aux pieds de la comtesse, Edouard de Charmeuse marche à grands pas dans la chambre. Ses yeux lancent des éclairs ; il est en proie à une émotion si violente, qu'il ne voit même plus les larmes qui coulent des yeux de Valentine, qui lui dit :

— Édouard... Edouard... de grâce, calmez-vous... Écoutez-moi...

— Non, je ne veux rien entendre que vous ne m'ayez dit où se cache cet homme... ce Valgrave...

— Mais, pour vous le dire, mon ami, il me faudrait d'abord le savoir... Ce mari que mon frère m'a forcée de prendre, je ne le connais pas... je ne l'ai jamais vu... il ne m'a jamais parlé...

— Tout ce que vous me dites, Valentine, est tellement inconcevable, que je crois être le jouet d'une erreur... Vous ne connaissez pas l'homme auquel on vous a mariée ?

— Si vous aviez voulu m'entendre, Edouard, vous sauriez déjà comment ce mariage s'est fait et pourquoi j'ai été forcée d'y consentir...

— Ah ! pardon... mais la nouvelle de l'existence de votre mari m'a tellement bouleversé... Parlez... je vous écoute... Ah ! ne me cachez rien !

— Quand vous avez quitté la France... sans même me dire adieu... vous ne saviez pas... moi-même j'ignorais encore que je portais dans mon sein un gage de votre amour...

— Il se pourrait !... Quoi ! chère Valentine... vous auriez...

— Par pitié, mon ami, laissez-moi continuer... Lorsque je ne pus plus douter de ma position, ne sachant ni feindre, ni mentir, j'allai trouver mon frère ; je me jetai à ses genoux, et je lui avouai ma faute... Je ne lui cachai pas que c'était vous que j'aimais, et je le suppliai de prendre pitié de moi. Gontran m'écouta d'un air sombre, sévère. Il parut méditer longtemps, puis il me dit : « Votre état peut encore se cacher pendant plus d'un mois, et avant ce temps-là, je vous aurai mariée avec quelqu'un qui consentira à reconnaître votre enfant pour le sien. — Mon Dieu ! m'écriai-je, mais ce quelqu'un ne peut être qu'Edouard de Charmeuse... mon enfant est le sien, je ne puis épouser que lui, je ne veux être qu'à lui !... — M. de Charmeuse ne sera jamais votre mari, s'écria mon frère en me lançant un regard terrible... Sa conduite est indigne ; il a cru me forcer à lui accorder votre main, mais il sera trompé dans son espoir. Ce n'est pas lui qui sera votre mari. Retournez dans votre appartement, avant huit jours vous saurez ce que j'ai décidé. » Je rentrai chez moi mourante, désolée, mais bien résolue cependant à ne point vous être infidèle et à vous conserver tout mon amour...

Ici Edouard prend la main de Valentine qu'il couvre de baisers puis presse tendrement sur son cœur. La jeune femme le regarde un moment, heureuse de revoir ces traits qui sont aussi ceux de son fils. Puis elle reprend son récit :

— Huit jours ne s'étaient pas écoulés, lorsque Gontran vint me trouver, s'assura que nous étions bien seuls, que personne ne pouvait nous entendre, et me tint ce discours : « J'ai trouvé l'homme qu'il me fallait pour vous sortir d'embarras : c'est un gentilhomme... un comte ruiné... oh ! entièrement ruiné !... Moyennant une forte somme que je lui compterai, il consent à tout ce que je veux, et voici ce que j'ai résolu : Il y a une chapelle dans cette propriété ; la nuit prochaine, à minuit, un prêtre sera prévenu et s'y trouvera. Le comte de Valgrave... c'est le nom de

votre futur époux... s'y trouvera aussi. Je vous y conduirai. Vous serez voilée... il est inutile que votre mari voie vos traits. Aussitôt la cérémonie terminée, vous rentrez chez vous, et le comte partira pour ne plus revenir... Ainsi, vous l'entendez, il ne cherchera ni à vous parler, ni à vous revoir... C'est son nom qu'il me vend, c'est convenu, et je vous le répète, jamais vous n'entendrez plus parler de lui. Le lendemain de votre mariage, je vous emmène, nous voyageons à l'étranger; nous sommes près d'une année sans reparaître, et lorsque nous reviendrons à Paris, où j'ai eu soin d'avance de faire savoir votre union avec un comte autrichien, vous êtes mère et déjà veuve : votre mari a péri par suite d'une chute de cheval six semaines après vous avoir épousée. Vous avez compris, Valentine, je compte sur votre obéissance ! — Non, m'écriai-je en levant vers mon frère des mains suppliantes, non, je ne consens pas à cette union .. je ne veux être qu'à celui qui a tout mon amour ! — Vous n'avez donc pas compris, reprit Gontran, que par le fait vous ne serez point à un autre. Vous n'aurez de votre mari que le nom... lui-même ne saura pas le vôtre... J'aurai soin que le prêtre le prononce assez bas pour qu'il ne puisse l'entendre. Je vous fais veuve presque aussitôt que mariée; je sauve ainsi l'honneur de notre nom, et vous pourrez, tout à votre aise, jouir des caresses de votre enfant. Maintenant, si vous refusiez de m'obéir, j'en fais le serment, et vous savez que je tiens ceux que je fais ? à peine votre enfant verra-t-il le jour, que je m'en empare, et c'est en vain que vous demanderez à le voir : jamais il ne vous sera rendu ! » Ah ! mon ami, cette menace suffisait pour que je n'opposasse plus de résistance. Je ne vous avais plus, mais je vivais d'avance dans mon enfant... c'était tout ce qui pouvait encore m'attacher à la vie... Me l'enlever !... Je serais morte en l'apprenant. Je fis tout ce que voulut mon frère. Un voile épais couvrait mon visage lorsqu'on me conduisit à l'autel; on ne put voir mes traits, et de mon côté je vous jure que je ne cherchai nullement à voir cet homme qui me vendait son nom. Vous voyez que j'avais raison de vous dire : « Je ne le connais pas, je ne lui ai jamais parlé, j'ignore où il est, » et sans cette alliance qu'il a passée à mon doigt et qu'il me faut porter sans cesse, je pourrais oublier que je suis mariée.

Edouard baise plusieurs fois avec transport la main de Valentine, puis il regarde l'alliance fort simple qui est à son doigt et lui dit :

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— La date du jour où s'est fait le mariage, puis le nom de Valgrave et le mien. Regardez...

La jeune femme ôte l'alliance qui est à son doigt, et la donne à M. de Charmeuse, qui l'ouvre, lit en dedans ce qui est gravé et referme l'anneau qu'il examine attentivement, en murmurant :

— Ainsi, c'est là tout ce que vous avez de cet homme ?

— Oui, mon ami, c'est tout... et ce simple anneau suffit pour élever une barrière entre nous !

— C'est singulier : en l'examinant de près, on croirait qu'on a voulu le briser... Voyez donc ces deux raies... presque deux entailles, qu'on lui a faites en travers.

— Je les ai déjà remarquées, mais c'est ainsi que je l'ai reçu.

— Et maintenant, chère Valentine, j'ose à peine vous interroger... Cet enfant... ce gage de notre amour ?...

— Il existe .. c'est un garçon... il a tous vos traits.

— Ah ! de grâce... ne pourrai-je le voir... le presser sur mon cœur ?...

Valentine se lève en disant à Edouard :

— Venez !...

Une espèce de boudoir, tout tendu en soie et en velours, et qui touchait à la chambre à coucher de la comtesse, était la pièce occupée par le petit Armand. L'enfant reposait tout habillé sur son lit. La fraîcheur de son teint, le doux sourire qui, même pendant son sommeil, donnait de la vie à son charmant visage, en faisait un ange que l'on ne pouvait se lasser de contempler.

Edouard pousse un cri de joie en apercevant l'enfant, tandis que Valentine lui dit :

— N'est-ce pas qu'il est bien, mon fils ?...

— Cher enfant !... Par grâce, laissez-moi l'embrasser.

Et, sans attendre qu'on le lui permette, Edouard se penche vers le petit garçon, qu'il couvre de baisers, ce qui naturellement éveille Armand, qui ouvre ses grands yeux, regarde avec étonnement autour de lui et s'écrie :

— Tiens ! qui donc m'embrasse si fort ? Ce n'est pas maman... et ce n'est pas non plus mon ami Ludger !

— Quel est ce Ludger qu'il appelle son ami ? demanda Charmeuse, dont les traits s'assombrissent déjà.

— C'est son professeur, celui qui se charge de commencer à l'instruire, un homme bon, patient avec les enfants ses élèves, qu'il aime et dont il sait se faire aimer par sa douceur, par sa manière d'agir avec eux. Il y a un mois à peine que cet homme vient ici, et mon fils se plaît beaucoup avec lui.

— Et j'apprends bien, et je connais déjà mes lettres ! s'écrie le petit garçon. Et mon ami Ludger m'a dit que je lui ferai honneur, et Arthur Monvert ne dira plus que je suis un âne... et c'est moi qui me moquerai de lui !...

Le sourire est revenu sur les lèvres d'Edouard, qui embrasse de nouveau l'enfant en lui disant :

— Et moi est-ce que vous ne voudrez pas que je sois aussi votre ami... est-ce que vous ne me donnerez pas un peu de cette amitié que vous accordez à votre professeur ?

— Vous .. je ne vous connais pas . Maman, qui est donc ce monsieur-là ? je ne l'ai pas encore vu ici .. et il m'embrasse presque aussi fort que toi !

Valentine rougit en balbutiant :

— Monsieur est une ancienne connaissance... il a voyagé longtemps; c'est pourquoi il ne pouvait pas venir nous voir .. Maintenant, je l'espère, il ne nous négligera plus autant; et il faut l'aimer, Armand, car il t'aimera bien, lui .. oui, je vois dans ses yeux qu'il t'aimera... comme on aime son fils !...

— Ah ! alors, j'aurai deux amis. . lui et mon professeur...

— Et maintenant, tu veux bien l'embrasser; n'est-ce pas Armand ?

— Oui, maman... Monsieur mon ami .. je veux bien t'embrasser.

L'enfant ouvre ses petits bras à Edouard, qui le prend et le presse longtemps sur son cœur, en disant à Valentine :

— Ah ! je vous remercie... vous me rendez bien heureux, madame.

— Tu aimes donc aussi les enfants, toi ? demande Armand.

— Oui, je les aime... quand ils vous ressemblent... Je goûte en ce moment un bonheur qui m'était inconnu.

Mais, après avoir laissé Armand libre de courir et de jouer, M. de Charmeuse pousse un profond soupir en murmurant à l'oreille de Valentine :

— Pourquoi faut il qu'un homme mette encore un obstacle à notre entière félicité ! et cet homme, on ne le connaît pas ! c'est un étranger qui se cache, qui disparaît... Mais il est mort peut-être ?

— Non, mon frère sait qu'il existe toujours.

— Eh bien, je le verrai, votre frère... je lui parlerai... Ah ! je voudrais déjà qu'il fût de retour, car il faudra bien qu'il me dise où se cache ce Valgrave... il faudra que je le trouve, cet homme qui est votre époux et qui est assez vil, assez lâche pour ne point se montrer ..

— Mon Dieu ! Edouard, vous me faites trembler. Voudriez-vous donc que cet homme vînt ici...

— Non, mais je veux... Tenez, Valentine, il y a là-dedans un mystère dont Gontran doit avoir la clef, et que je le forcerai bien à me découvrir.

IX

MARIAGE DE LÉONIE

Depuis que Ludger donnait des leçons au fils de la comtesse de Valgrave, il avait été remercier Angelle de lui avoir procuré ce nouvel élève, qui lui donnait bien peu d'occupation et lui était payé fort cher, bien que lui n'eût demandé qu'une rétribution modeste; mais Valentine, heureuse de trouver pour son fils un homme doux, complaisant et qui avait su s'en faire aimer, avait exigé qu'il reçût les émoluments qu'elle-même avait fixés.

Angelle avait reçu avec froideur les remercîments du professeur; leur dernier tête-à-tête semblait avoir mis fin à cette douce intimité qui auparavant existait entre eux. Toujours triste et silencieuse, la charmante fille ne cherchait plus à causer avec Ludger; elle semblait au contraire en éviter avec soin les occasions, et si, quelquefois obligée de lui répondre, elle se laissait aller à

lui parler avec la même familiarité, la même amabilité qu'autrefois, bientôt elle s'arrêtait, reprenait son air froid, composé, et l'expression de son visage redevenait sévère.

Ludger remarquait tout cela, il en devinait la cause, et présumant que sa présence était maintenant désagréable à Angelle, il ne venait plus que rarement chez M. Picardin. Mais ce qu'il avait remarqué aussi, ce qui frappait tous les yeux, c'était le changement qui s'opérait chez cette jeune et belle fille, si fraîche, si rose, si pleine de vivacité, de santé quelque temps auparavant, et qui maintenant, pâle, triste, amaigrie, ne semblait plus être que l'ombre d'elle-même.

Léonie éprouvait un vif chagrin de voir l'état de tristesse, de dépérissement de sa sœur. Un matin elle lui dit :

— Tu veux donc passer ta vie à te faire de la peine... à souffrir !

— Je ne souffre pas, ma sœur.

— Oh ! ne me dis pas cela... tu me prends donc pour une imbécile... Tu changes, tu maigris, tu pâlis... c'est bien visible... et il n'y a pas d'effet sans cause.

— Ce n'est pas ma faute si ma santé n'est plus aussi bonne.

— Oh ! ta santé ne dépérit que par suite de ton chagrin ! Quand le cœur est malade, il faut bien que tout le reste s'en ressente, puisque c'est lui qui marque notre existence. Voyons, Angelle, il ne s'agit pas de feindre, de dissimuler entre nous... Il t'a donc dit qu'il ne t'aimait plus ?

— Il m'a dit qu'il ne serait jamais mon mari...

— C'est la même chose, car s'il t'aimait toujours, à présent qu'on veut bien qu'il t'épouse, il s'empresserait de te prendre pour femme... O ces monstres d'hommes !... Mais qui aurait cru cela de Ludger?... avec un air si bon, si doux, si timide même!... Se faire adorer d'une jeune fille, et puis n'en plus vouloir quand on sait qu'elle vous aime. Mais enfin, s'il ne t'aime plus, pourquoi souprer quand il est près de toi, pourquoi te faire des yeux blancs... et regarder le plafond ? C'est donc une comédie qu'il joue?... Je lui en demanderai la raison, moi.

— Oh! non, Léonie, non, il ne faut rien lui demander.

— Mais toi, il ne faut plus l'aimer, ce monsieur qui te dédaigne. Voyons, ma sœur, tu ne peux donc pas cesser de penser à lui ?

— Non... je ne peux pas !

— Que c'est drôle qu'il y ait comme ça des hommes que l'on aime malgré soi et à qui l'on pense toujours en voulant les oublier ! Alors tu ne te marieras donc jamais ?

— Non, Léonie, jamais !... Mais cela ne doit pas t'empêcher de te marier, toi, et cela me fera bien plaisir de te voir heureuse !

— Il est certain que si j'attends toujours après toi, et que tu ne te maries jamais, ça me mènera un peu loin. M. Bourlet me faisait la cour de dépit d'être rebuté par toi; mais depuis que lui ai dit qu'il avait une perruque, oh ! c'est fini, il ne me regarde plus. Je n'aurais jamais voulu de cet homme-là pour mari, il est méchant, sournois... Moi, je veux un mari bon enfant, et qui fasse toutes mes volontés !

— Et Jolichose ?

— Ah! ce petit Cloud de Jolichose... il est bien bête... il est vrai que chez un mari on assure que c'est une qualité... Mais, il est bien jeune et n'a pas encore une position.

— Il t'aime, j'en suis sûre.

— O ma sœur, est-ce qu'on peut être sûre de quelque chose avec ces messieurs !... Tu vois, bien par toi-même que ceux qui ont l'air le plus sage, le plus sincère sont aussi trompeurs que les autres.

Le lendemain de cette conversation, dans le milieu de la journée, Jolichose accourait chez les deux sœurs, tout essoufflé, tout transporté, en s'écriant :

— Mademoiselle !... je l'ai... il est à moi... c'est fini !... Papa me l'a cédé... ouf!... Je suis si content que j'en ai perdu la respiration !... Mademoiselle Léonie... entendez-vous? je l'ai.

— Si c'est l'air aussi bête qu'à l'ordinaire, oui, je vous assure que vous l'avez toujours...

— Oh! il s'agit bien de bêtise .. c'est du sérieux cette fois... vous ne comprenez pas que j'en suis possesseur ?

— Mais de quoi, enfin, de quoi ? Voilà une heure que vous nous dites que vous l'avez, sans nous expliquer ce que c'est.

— Comment ! je ne vous l'ai pas dit ?... C'est la joie... Ça me bouleverse... j'aurais bien gagé que je vous l'avais dit !... Vous êtes sûre que je ne vous l'ai pas dit ?

— Est-il impatientant, cet être-là ! Monsieur Jolichose, vous me portez sur les nerfs !

— Mademoiselle, j'aimerais mieux vous porter dans mes bras.

— Parlerez-vous enfin ?...

— Mademoiselle... m'y voilà... j'ai le fonds de papa... voilà le grand mot lâché !...

— Vous avez le fonds de monsieur votre père ?

— Oui, et un fameux fonds de confection, je puis le dire... qui va très-fort, confection d'enfants... Je vais confectionner des enfants pour mon compte... C'est gentil à vingt-deux ans !...

— Et par quel hasard votre père vous cede-t il déjà son fonds... lui, qui vous trouvait trop jeune... trop étourdi ?... Qui a pu le déterminer à agir ainsi ?

— Mademoiselle, c'est une salade de homard qui en est cause.

— Une salade de homard ?

— Oui, mademoiselle, une mayonnaise de homard.

— Comprends-tu quelque chose à ce qu'il dit, Angelle ?

— Mademoiselle, vous allez comprendre : il y a huit jours mon père a mangé de cette mayonnaise... il l'aime passionnément, il en a mangé beaucoup, il paraîtrait même qu'il en a mangé trop. Le homard est très-lourd. Bref, il a eu une indigestion ; depuis ce temps, il est toujours indisposé .. il ne peut plus manger... ça ne passe pas... ou ça passe mal, si bien que le médecin lui a dit : « Vous avez une gastrite. Si vous ne vous soignez pas, vous êtes flambé ; il faut cesser tout travail, cela fatigue. Prenez du repos et du lait, c'est le seul moyen de vous guérir. » Vous sentez bien que cela a fait réfléchir mon père. Il aime l'argent, mais, avant tout, il tient à la vie... et surtout à une vie dans laquelle on puisse manger. Voilà pourquoi il se retire des affaires et me cède son magasin de confection. Est-ce heureux, ça?.. Certainement je suis fâché que mon père soit malade, mais c'est égal, je suis bien content qu'il ait trop mangé de homard.

— Allons, monsieur Jolichose, c'est très-bien, je comprends maintenant votre joie. Et c'est là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Oh, non, mademoiselle, ça n'est pas tout, car en me cédant son fonds, papa m'a dit : « Il faut que tu te maries tout de suite, parce qu'il te faut une femme à la tête de ta maison... c'est indispensable. Tâche d'en trouver une qui aime le commerce et qui ait une jolie dot comptant... Tu mettras l'argent dans ton commerce, ta femme dans ton comptoir, et ça pourra marcher. » Il a même ajouté : « Tu es en position de trouver des demoiselles en quantité... tu dois trouver des dots de trente mille francs et même au-dessus ; dépêche-toi de faire ton choix, ta demande, et marie-toi bien vite. » Alors, mademoiselle, voilà pourquoi je suis venu toujours courant.

Ici, Jolichose s'arrête, rougit, soupire et baisse les yeux. Léonie sourit, le regarde avec malice et s'écrie :

— Eh bien, après ?

— Comment! après? Est ce que vous ne comprenez pas, mademoiselle ? Je viens vous demander en mariage.

— Mais, moi, Jolichose, vous savez bien que je n'ai pas en dot trente mille francs et au-dessus !... J'en ai quinze mille, pas davantage.

— Oui, mademoiselle, je le sais, vous avez quinze mille francs argent, mais ensuite, vous en valez bien quinze mille par vous-même, ça fait trente mille.

Leonie regarde sa sœur en murmurant :

— C'est gentil ce qu'il dit là, n'est-ce pas, Angelle? il a des moments où l'amour lui donne presque de l'esprit.

— Oh! oui, mademoiselle, oui, quand je pense à vous, je suis rempli d'idées spirituelles, et quand je serai votre mari, vous verrez que j'en serai farci.

— Prenez garde, Jolichose, vous allez tout de suite vous faire du tort ; mais si je voulais bien devenir votre femme, qui vous dit que votre père consentirait que vous prissiez pour sa bru une personne qui n'a que quinze mille francs de dot ?

— Il faudra bien qu'il consente. D'abord, je lui dirai que je n'en ai pas trouvé d'autres !

— Et s'il vous en trouvait une autre, lui ?

— C'est différent. Je lui dirai alors que je n'en veux pas d'autre que vous.

— Écoutez, monsieur Jolichose, dit Angelle, il y aura un moyen bien simple de contenter monsieur votre père et de lever toutes les difficultés : mon père veut me donner à moi quinze mille francs comme à ma sœur, il nous a dit déjà plusieurs fois que nos

dots étaient toutes prêtes. Eh bien, comme moi, je ne veux jamais me marier, je le prierai de donner sur-le-champ à Léonie, outre sa dot, celle qu'il me destinait; comme cela vous aurez vos trente mille francs.

— Par exemple! s'écrie Léonie, te prendre ta dot! je voudrais bien voir cela! Monsieur Jolichose, si vous acceptiez ce que ma sœur propose, je vous déclare que je ne serais jamais votre femme, que je ne vous reverrais de ma vie!

— Mais, mademoiselle, je ne l'accepte pas... Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée-là... Dépouiller votre sœur... fi donc!... Elle dit aujourd'hui qu'elle ne se mariera jamais... mais est-ce que l'on peut savoir ce que l'on fera plus tard?... D'ailleurs, mademoiselle Léonie, je vous répète que je vous veux telle que vous êtes, que je me fiche de votre dot, de vos quinze mille francs, et vous n'auriez que quinze sous que je vous épouserais tout de même... Oui, mademoiselle, vous et quinze sous, ça suffit à mon bonheur.

Léonie tend sa main au jeune homme :

— A la bonne heure, c'est bien ce que vous dites-là... Tenez, Jolichose, voilà ma main... je veux bien être votre femme, et je suis sûre d'avance que mon père approuvera mon choix.

Jolichose prend la main qu'on lui tend, mais au lieu de la baiser, il essuie ses yeux avec, parce que l'excès de sa joie le fait pleurer. Puis, il saute dans la chambre, renverse plusieurs chaises, et manque encore de marcher sur le chat, tout en criant :

— Me voilà marié! et j'ai le fonds de papa, une femme et une confection d'enfants... Suis-je heureux!...

Léonie est obligée de le faire se tenir tranquille, en lui disant :

— Taisez-vous donc, Jolichose! parce que nous allons nous marier, ce n'est pas une raison pour briser tous les meubles ici et écraser mon chat.

— Mademoiselle, c'est la joie, c'est le ravissement. Faudra-t-il que je vous demande à votre papa?

— Mais assurément, et il serait même beaucoup plus convenable que monsieur votre père vînt avec vous faire la demande de ma main.

— Mademoiselle, il viendra dès ce soir, s'il peut s'absenter de son cabinet d'aisance, parce que, depuis qu'il a sa gastrite, il y passe presque tout son temps... mais s'il ne vient pas ce soir, ce sera demain... Oh! quel plaisir... mamzelle Léonie! nous ferons une noce, n'est-ce pas, et nous danserons?

— Je l'espère bien; ne pas danser le jour de ses noces, cela porterait malheur!

— En ce cas, mamzelle, nous ne ferons que ça... Ah! vous pouvez d'avance faire la liste des personnes que vous voulez inviter pour ce beau jour-là... Vous n'inviterez pas M. Bourlet, n'est-ce pas?... il ne me plaît pas du tout, celui-là; et puis il demanderait peut-être à mon père pourquoi les homards deviennent rouges quand ils sont cuits, et vous concevez, papa qui a maintenant les homards en aversion, pourrait prendre ça pour une personnalité.

— Soyez tranquille, je n'aurais jamais eu envie d'inviter M. Bourlet.

— Mais par exemple, le professeur, maître Ficheclaque, ah! celui-là, je l'aime bien; il ne se moque jamais de moi; vous l'inviterez, n'est-ce pas?

— Oh! nous verrons... non... il me semble que ce n'est pas la peine... n'est-ce pas Angelle, tu aimes mieux que M. Ludger ne vienne pas?

— Moi, je n'ai pas dit cela... Mais au contraire, il faut l'inviter.

— Ah! que tu es singulière!... Alors, c'est toi qui t'en chargeras... Au reste, nous avons encore le temps!

— Oh! non, mamzelle Léonie, je suis pressé, moi, je voudrais me marier tout de suite... Je tâcherai d'amener papa ce soir, pendant un intermède, et on fixera le jour. Au revoir, ma future, ma fiancée!... Je retourne au magasin... Voulez-vous me permettre de vous embrasser. *n'importe z'où?*

— Par exemple!... mais mille part... Quand vous serez mon mari, à la bonne heure, et encore il faudra que je sois contente de vous... Vous entendez, je vous préviens que je veux être la maîtresse, d'abord!

— Vous serez la maîtresse, vous serez le maître, vous serez tout dans la maison; moi, je ferai le ménage, je ferai ce que vous voudrez.

— Nous aurons une bonne, monsieur; moi, je tiendrai la caisse, le comptoir, et vous, vous aurez affaire au public... En attendant, retournez parler à votre père et amenez-le ce soir.

— Oui, mamzelle, s'il ne peut pas venir, je le porterai!

Et Jolichose s'en va en courant, en sautant et en bouleversant les chaises sur son chemin.

Léonie va embrasser sa sœur en lui disant :

— Trouves-tu que j'aie bien fait de l'accepter pour mari?

— Oui, car c'est un bon garçon, et il a l'air de t'aimer de tout son âme.

— Et cela ne te fâche pas que je me marie avant toi?

— Me fâcher?... ah! j'en suis bien contente, au contraire, car je me regardais toujours comme un obstacle à ton bonheur. D'ailleurs je te l'ai dit, je te le répète, je ne me marierai jamais...

— Ma bonne amie, Jolichose a eu raison de dire que l'on ne pouvait savoir ce que l'on ferait plus tard. Et tu veux qu'il vienne à ma noce, cet homme qui cause ta peine... pour qui tu te condamnes au célibat!... Je ne te conçois pas... Est-ce comme cela que tu l'oublieras?...

— Ah! Léonie, je ne l'oublierai d'aucune façon... et j'aime encore mieux souffrir et le voir.

— N'en parlons plus. Je vais reporter mes fleurs et m'occuper déjà des emplettes pour ma noce... car j'ai besoin de mille choses... Ma noce! ah! que c'est drôle!... je ne puis pas encore me faire à l'idée que c'est moi qui serai la mariée.

Léonie est sortie. Lorsqu'elle est seule, Angelle laisse couler ses larmes, qu'elle a comprimées longtemps, mais que maintenant elle ne cherche plus à retenir. Elle n'est pas jalouse de l'union de sa sœur, elle en est satisfaite au contraire; mais elle ne peut s'empêcher de se dire que jamais elle ne goûtera le même bonheur.

Tout à coup la porte s'ouvre, car en sortant Léonie avait laissé la clef en dehors, et Ludger paraît devant Angelle, qui n'a pas eu le temps de cacher ses larmes. Le professeur demeure immobile devant le tableau de la douleur de cette jeune fille. Il n'ose avancer, et balbutie :

— Pardon... excusez-moi, mademoiselle... je n'aurais pas dû entrer ainsi... c'est M. Jolichose que je viens de rencontrer, et qui m'a dit : « Allez donc chez M. Picardin, mademoiselle Angelle a quelque chose à vous dire... » Mais si j'avais su!... mon Dieu... vous pleurez?...

— Oh! que cela ne vous empêche pas d'entrer, monsieur. Oui... je pleure... et devant vous je n'ai aucune raison pour cacher mes larmes...

— Angelle!.... Angelle!... pourquoi pleurez-vous? s'écrie Ludger qui ne peut plus résister à ce qu'il éprouve, et court se précipiter aux genoux de la jeune fille.

— Pourquoi je pleure! il me le demande... lui, l'auteur de tous mes chagrins... lui, par qui je suis si malheureuse!... mais vous ne voyez donc pas que la souffrance me mine... qu'elle me tue!... Oui, je suis assez lâche, assez folle pour vous aimer encore... pour vous le dire quand je devrais vous fuir, vous détester!... Mais, grâce au ciel, cette souffrance m'entraînera bientôt dans la tombe... alors vous ne me verrez plus pleurer...

— Angelle... par grâce... par pitié .. vous me désespérez... Ah! si vous cessiez de vivre, que ferais-je encore dans le monde, moi, qui ne pense qu'à vous... moi, qui vous adore!...

— Il ose encore me dire qu'il m'aime, quand il ne veut pas de moi pour sa femme!

— Oui, je vous aime... oui, je n'ai jamais aimé que vous!...

— Écoutez, Ludger, si vous voulez que je vous croie, il faut me dire pourquoi vous ne voulez pas être mon mari, il faut m'apprendre quel est cet obstacle qui s'élève entre nous... Alors... eh bien alors, je verrai si je peux vous croire... Alors il me semble que je serai moins malheureuse.

— Vous le voulez, Angelle, vous voulez connaître ce secret terrible?... Ah! vous allez me mépriser... me trouver bien coupable.

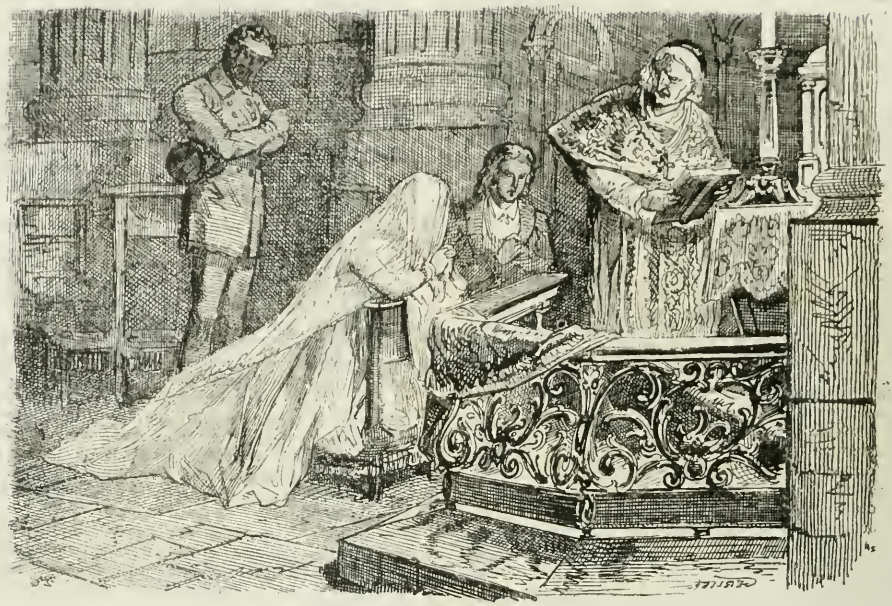
— Non, non, mais parlez... Ah! dites-moi tout... je le veux...

— J'avais juré de garder le silence, mais il m'est impossible de résister à vos prières... Vous allez tout savoir!

X

L'AVENTURE DU PROFESSEUR.

Vous n'avez pas oublié cette époque où je vous appelais ma petite femme, où je venais passer presque tout mon temps près de vous. Ce temps, hélas! j'aurais voulu l'employer aussi à don-



La cérémonie commença sur le champ. (P. 26.)

ner des leçons, à gagner de l'argent! car, après la mort de mes parents, je m'étais trouvé dans une profonde détresse, et c'est à peine si j'avais un pauvre élève avec lequel je gagnais de quoi ne pas mourir de faim. J'étais si pauvrement vêtu que, lorsque je me présentais dans une maison où l'on m'avait dit que l'on cherchait un professeur, on me regardait d'un air de pitié et l'on me renvoyait en refusant de m'employer... Pour achever de me désespérer, monsieur votre père me dit un jour : « Ficheclaque, vous êtes amoureux de ma petite Angelle, elle s'habitue à vous appeler son futur mari; je ne veux plus de cela. Vous n'épouserez point ma fille, car vous ne gagnez pas seulement de quoi vous acheter un autre paletot, et le vôtre est plus que râpé. Vous êtes savant, c'est possible, mais vous ne savez pas tirer parti de votre science. Il ne faut plus venir nous voir si souvent, mon garçon. Je suis fâché de vous dire cela, mais vous avez trop l'air d'un mendiant. » Vous rappelez-vous tout cela, mademoiselle?

— Oui... oh! oui... car vous pleuriez en me disant adieu .. Et moi, je vous disais. « Revenez toujours... » je vous trouve assez bien mis!...

Je m'éloignai désespéré, et j'allai, comme c'était assez mon habitude, promener mes rêveries du côté de Bougival. Je montais jusque dans le bois de Louvecienne; là, je rencontrais peu de monde, et je pouvais m'abandonner à mes réflexions qui étaient fort tristes; car si l'on peut à dix huit ou vingt ans rire de sa misère et braver l'adversité, il en est pas de même lorsque, arrivé à l'âge de trente ans, on n'a pas encore pu se faire une position. Et j'en étais venu là, je maudissais le grec et le latin, je maudissais la science qui ne me donnait pas de quoi vivre et je regrettais de ne point avoir appris à ressemeler des souliers... Ah! j'étais bien malheureux! Pardonnez-moi de m'étendre sur ces détails... mais ils serviront peut-être à me faire pardonner ce que je fis ensuite...

Un jour... c'était six semaines après que votre père m'avait à peu près mis à la porte. Je n'avais plus que deux sous dans ma poche et rien à espérer pour le lendemain. J'étais assis dans un endroit solitaire de la campagne... et je versais des larmes... car je pensais qu'on ne me voyait pas!... Tout à coup, un homme, mis fort proprement, mais dont la tournure était assez commune, s'arrête devant moi et me dit :

« Monsieur, vous n'êtes pas heureux... vous êtes professeur de langues, je le sais, mais vous n'avez pas d'élèves, votre mise pauvre vous empêche d'en trouver... Voilà plusieurs fois que je vous vois ici... Je me suis informé, vous êtes d'origine allemande .. vous vous nommez Ficheclaque et vous êtes un très-honnête garçon... ce qui ne vous empêche pas de mourir de faim. »

Je regardai cet homme avec étonnement, en répondant :

« Tout ce que vous venez de dire est exactement vrai, monsieur, mais où voulez vous en venir? »

L'inconnu s'assura que nous étions bien seuls et reprit :

« Je viens vous offrir de sortir de votre triste position : vous recevrez trente mille francs comptant, cette nuit même, si vous consentez à ce qu'on exigera de vous. »

Trente mille francs!... concevez-vous, Angelle, quel effet peut produire cette offre faite à un homme dénué de tout et prêt à mourir de faim? Cependant ma première pensée fut qu'il s'agissait de commettre une action criminelle, et je répondis :

« Monsieur, vous savez que je suis un honnête homme et, s'il s'agit de commettre une action coupable, je refuse de gagner ainsi la somme que vous me proposez.

« On ne vous propose aucune action coupable! reprit l'inconnu; bien loin de là : il s'agit de conserver l'honneur à une famille noble... estimable... d'empêcher une jeune fille de se livrer à un vil séducteur... enfin, il s'agit de l'épouser... »

— O mon Dieu! s'écrie Angelle! vous marier?... il serait possible!...

— De grâce, permettez-moi d'achever mon récit.

« Comment, dis-je à cet homme, vous voulez que je me marie à une personne que je ne connais pas... que je n'ai jamais vue?...

« Et que vous ne verrez et ne connaîtrez jamais... de son côté, votre femme ne vous connaîtra pas davantage. Écoutez, voilà comment les choses se passeront : ce soir, à onze heures et demie, je viens vous prendre ici avec une voiture. Vous aurez la complaisance de vous laisser mettre un bandeau sur les yeux, car il ne

Ludger examine cette main, qui porte à l'annulaire gauche... (P. 28.)

faut pas que vous sachiez où vous allez. Nous arrivons chez mon maître, je vous conduis à la chapelle qui sera préparée, et le prêtre sera là pour célébrer votre union. Votre future arrivera couverte d'un grand voile qui ne vous permettra pas de voir ses traits. Vous ne lui parlerez pas... vous ne chercherez pas à la connaître. De son côté, je vous réponds qu'elle en fera autant, et le prêtre parlera assez bas pour que vous n'entendiez pas les noms qu'il prononcera. La cérémonie achevée, on emmène la mariée. Mon maître, qui sera masqué, vous remet les trente mille francs qui vous sont dus, en vous faisant jurer de ne jamais parler de cette aventure. Puis, je vous remets le bandeau sur les yeux, vous remontez en voiture et on vous ramène où l'on vous a pris. Voilà tout ce que l'on exige de vous. Vous serez marié, c'est vrai, mais jamais vous n'entendrez plus parler de votre femme; et, grâce à la somme importante que vous aurez reçue, votre sort changera, car vous pourrez vous donner de beaux habits, faire sonner de l'or dans vos poches, et avec cela dans le monde on est toujours certain de parvenir. »

— Maintenant, mademoiselle, veuillez vous rappeler quelle était ma position: sans argent, sans ressource... vêtu presque comme un mendiant... n'osant me présenter nulle part... on m'offrait une somme qui me donnait les moyens de reparaître dans le monde... je ne songeai pas que j'engageais ma liberté... Me trouvez-vous si coupable d'avoir accepté?...

— Non, dit Angelle en tendant sa main à Ludger, non... et je vous pardonne, car cette femme vous ne la connaissez pas... cette femme vous ne l'aimez pas... Ah! tenez... je suis déjà moins malheureuse depuis que je sais que vous n'en aimez pas d'autre, et que je puis croire que vous m'aimez toujours! mais continuez, mon ami... achevez votre récit... Ah! vous comprenez combien il m'intéresse.

Après avoir couvert de baisers et pressé sur son cœur la main qu'Angelle lui abandonne, Ludger reprend:

— Aussitôt que j'eus annoncé que j'acceptais ce que l'on me proposait, mon homme me remit cinq cents francs en or en me disant:

« Prenez cela d'avance et achetez-vous d'autres vêtements: il ne faut pas que vous paraissiez à la chapelle vêtu comme vous l'êtes en ce moment. Ce soir, soyez à onze heures et demie ici; je viendrai vous prendre avec la voiture.

Puis cet homme disparu. Il me sembla un moment être le jouet d'un songe, mais la bourse pleine d'or qui était dans ma main me prouvait que je ne rêvais pas. Je revins à Paris, où je changeai complétement de toilette; puis le soir j'étais exact au rendez-vous. L'individu que j'avais vu le matin ne se fit pas attendre; il parut très-satisfait en me voyant sous mon nouveau costume, et s'écria: « On a beau dire que l'habit ne fait pas l'homme... vous n'êtes plus reconnaissable. » Il me fit monter en voiture et me mit un bandeau sur les yeux. Le carrosse roula quelque temps. Je crus remarquer que nous revenions quelquefois sur nos pas, mais qu'en réalité nous ne faisions pas beaucoup de chemin. Au bout de vingt minutes la voiture entra dans une cour... ce que je présumai du moins par le bruit des roues sur le pavé, puis elle s'arrêta. On me fit descendre, monter six marches, traverser un vestibule... du moins je le jugeai ainsi, puis redescendre un perron... et marcher dans un jardin. Là on m'ôta mon bandeau, nous étions devant l'entrée d'une chapelle, située sans doute dans le fond d'un jardin; à la porte de cette chapelle, je remarquai une statue représentant une femme en prière, mais à laquelle il manquait une main. Vous me demanderez peut-être comment je pus voir tout cela puisqu'il était nuit, mais un valet marchait devant nous en portant une torche, et ce valet s'était justement arrêté contre la statue.

Avant d'entrer dans la chapelle, mon conducteur me remit un anneau, en me disant :

« Voici ce que vous passerez au doigt de votre femme. Ne cherchez point à ouvrir cette alliance... Vous ne devez pas voir ce qui est écrit dedans. »

Je pris l'anneau que je mis à mon doigt en promettant de ne point l'ouvrir. Mais, malgré moi, je ne pus me défendre alors d'un sentiment de curiosité, et je me dis : sans doute il y a dans cette alliance le nom de celle que l'on me fait épouser... Parbleu,

je ne dois jamais connaître ma femme, tâchons au moins de reconnaître cet anneau. Et, sans que cela pût se remarquer, lorsque je me trouvai place devant la balustrade en fer qui séparait les fidèles de l'autel, je frottai avec tant de force mon anneau contre cette balustrade que je lui fis des marques qui n'ont pas pu s'effacer.

Celle que j'allais épouser parut bientôt donnant le bras à un grand homme de belle tournure, mais qui était masqué. Quant à la mariée, elle était tellement cachée sous des voiles qui enveloppaient toute sa personne, qu'il était même impossible de deviner si elle était vieille ou jeune, et le voile jeté sur sa tête me sembla si épais que, de son côté, elle ne devait pas distinguer les traits des personnes qui l'entouraient.

La cérémonie commença sur le champ. Le prêtre qui nous unit parlait quelquefois si bas, qu'il était difficile de l'entendre; et d'ailleurs, en ce moment, je dois vous l'avouer, chère Angelle, votre souvenir était présent à ma mémoire : je comprenais qu'en m'unissant à une autre, c'était vous perdre pour jamais!... Et, s'il en avait été temps encore, j'aurais changé de résolution. Mais déjà on m'avait présenté la main de la mariée, main petite, mignonne, et qui était tremblante : le grand monsieur qui était près d'elle soutenait son bras, sans quoi je crois qu'elle n'aurait jamais eu la force de recevoir l'alliance que je passai à son doigt, en tremblant aussi... mais déjà la cérémonie était terminée. Ma femme avait disparu; j'étais seul avec le personnage masqué. Il vint à moi et me remit un portefeuille, en disant :

« Voici la somme qui vous a été promise. Maintenant, oubliez ce qui vient de se passer, et surtout jurez-moi de n'en jamais dire un mot; quant à votre femme vous n'en entendrez plus parler. Vous êtes un honnête homme, on est persuadé que vous ne faillirez pas à votre parole. »

Je jurai, puis je fus reconduit avec les mêmes cérémonies que lorsqu'on m'avait amené. Cette promesse... ce serment que j'avais fait, je viens d'y manquer. . mais vous l'avez exigé... mais vous mourriez de votre chagrin si je vous avais résisté... Ah! je ne me repens pas de vous avoir cédé... heureux d'être coupable, si j'ai pu ainsi obtenir de vous mon pardon!

— Oui, Ludger, oui, je vous pardonne, car vous n'en aimez pas une autre, car je puis croire que vous pensez toujours à moi... Si vous saviez comme cette idée me fait du bien... comme je respire avec plus de plaisir!... Vous ne pouvez pas être mon mari... puisque vous êtes marié... mais vous ne serez pas à une autre non plus... car cette femme qu'on vous a fait épouser, vous ne l'aimez point, n'est-ce pas, mon ami? vous ne chercherez jamais à la retrouver? Elle a votre nom, mais c'est moi, moi seule qui aurai votre cœur?...

— Jamais il n'a battu que pour vous...

— Cependant... si cette femme venait à mourir... cela vous rendrait libre... Mais comment le sauriez-vous?

— Je l'ignore... et voilà ce qui me désespère!... Ah! pourquoi ai-je consenti à cette fatale union!... mais la misère... le dénûment... voilà ce qui m'a perdu.

— Je vous ai pardonné, Ludger, cessez de vous adresser des reproches inutiles. Maintenant, je ne pleurerai plus... vous viendrez nous voir souvent... tous les jours... Vous ne serez pas mon mari... mais nous nous aimerons toujours, et l'amitié nous consolera des obstacles que le destin a mis à notre union. Et maintenant vous viendrez à la noce de ma sœur. Ah! je suis heureuse qu'elle se marie... je suis aimée, moi, et cela me suffit.

XI

RETOUR DE GONTRAN

Léonie est devenue madame Jolichose, et elle est allée s'établir dans le magasin de confection qui appartient maintenant à son mari. Angelle reste seule avec son père. Mais maintenant Ludger vient tous les jours près d'elle passer tous les instants qu'il a de libres. Quant à M. Bourlet, furieux de n'avoir pas été invité à la noce de Léonie, il ne met plus les pieds chez M. Picardin, où il sait que le professeur retourne assidûment. Mais il tâche de se venger en disant partout :

— La petite Léonie a épousé Jolichose qu'elle traitait d'imbécile... mais elle a réfléchi qu'un imbécile était bien le mari qu'il lui fallait. Sa sœur Angelle continue de soupirer avec maître Fichéclaque, qui se laisse faire les yeux doux mais n'épouse pas... Probablement, il trouve que ce n'est pas nécessaire; il fait le piquet avec le papa, qui est satisfait, du moment qu'il a quelqu'un pour faire sa partie. Singulière maison! Je n'y mets plus les pieds... je n'aime pas les situations louches!

Depuis qu'il est de retour à Paris, Edouard de Charmeuse n'a pas été un seul jour sans aller rendre visite à la comtesse de Valgrave; il n'a pas eu de peine à se faire bien venir du petit Armand, auquel il apporte sans cesse quelque jouet nouveau. Le petit garçon court au-devant de lui dès qu'il le voit arriver; il l'embrasse en l'appelant son bon ami, et dit à sa mère :

— J'ai deux amis que j'aime bien... mais comme Charmeuse m'apporte toujours quelque chose, comme il me donne tout plein de joujoux... celui-là c'est mon bon ami, et il a le droit de m'embrasser; tandis que Ludger, c'est mon professeur; il ne m'apporte jamais rien; celui-là ce n'est que mon ami, et il ne m'embrasse pas.

Les enfants sont déjà de petits hommes, et ce mobile de tout, l'intérêt personnel, les fait agir, avant même qu'ils sachent raisonner.

Edouard s'était trouvé plusieurs fois chez Valentine pendant que le petit Armand recevait des leçons de Ludger; il avait même pris plaisir à assister à quelques leçons; la vue du professeur avait sur-le-champ chassé de son esprit toute crainte; la douceur, la bonté se peignaient dans les traits de Ludger, dont le ton était aussi respectueux que convenable; aussi Charmeuse s'était il senti sur-le-champ porté à aimer cet homme qui mettait tous ses soins à instruire le petit élève qu'on lui avait confié.

Le retour du marquis de Ravageole était attendu avec impatience par Edouard. Déjà plus de deux mois s'étaient écoulés depuis que Gontran était parti pour l'Italie; et comme Valentine ne recevait jamais de nouvelles de son frère, qui trouvait superflu de faire part à sa sœur de ses actions et de ses projets, celle-ci ignorait totalement si l'absence du marquis devait se prolonger encore longtemps.

Mais un matin, une voiture entre dans la cour de l'hôtel, et Gontran en descend gai, joyeux, bien portant. Il entre chez sa sœur en s'écriant :

— Me voici, moi. Bonjour, Valentine! tu te portes bien, je le vois à tes yeux. Quant à moi, ma santé est totalement rétablie; le séjour de l'Italie m'a fait le plus grand bien, et j'y serais resté encore si je m'y étais amusé... Mais ce diable de Paris... il n'y a rien qui lui soit comparable!... Je n'y tenais plus, et j'y suis revenu avec bonheur... Mon coquin de neveu se porte bien, j'espère?

— Oui, mon frère; il dort en ce moment, mais si vous voulez l'embrasser...

— Non : j'ai le temps... il ne faut pas le réveiller... j'ai hâte de changer de toilette...

— Mon frère, je voulais vous dire...

— Plus tard, Valentine, plus tard!... et vous me parlerez tant que vous voudrez... pourvu que cela en vaille la peine, cependant, sans quoi je ne vous écoute pas; car, je vous en préviens, je suis revenu à Paris pour m'amuser, et j'ai hâte de réparer le temps perdu.

Le retour de son frère a vivement ému Valentine, car elle sait que celui qu'elle aime, que le père de son enfant est impatient de le voir; et elle tremble et redoute l'entrevue qui aura lieu entre Edouard et Gontran. Mais il n'y a pas moyen de cacher l'arrivée du marquis; et en se rendant à l'hôtel, au mouvement qu'il remarque dans les appartements et parmi les valets, M. de Charmeuse a sur-le-champ deviné que le frère de Valentine était de retour. Alors, au lieu de se rendre suivant son habitude chez la comtesse, c'est chez M. de Ravageole qu'il se fait annoncer.

Gontran venait à peine de quitter ses habits de voyage lorsque M. de Charmeuse se présente devant lui.

— Tiens!... c'est Edouard, notre ancien compagnon de folies!.. s'écrie Gontran en souriant à son visiteur. Par ma foi, mon cher, vous me prenez presque au débotté... j'arrive d'Italie ce matin même... Quant à vous, avant de partir, j'avais déjà appris votre retour en France avec une nouvelle fortune, que vous venez probablement y manger. C'est très-bien... je vous approuve, et je vous y aiderai même; car tel vous m'avez quitté, tel je suis encore, aussi bon viveur, aussi bon compagnon qu'autrefois.

Cet accueil cordial déconcerte un peu Edouard, qui s'attendait à une toute autre réception; cependant il se remet, et sans pren-

dre la main que le marquis lui présente, le salue profondément, et lui répond d'un ton sérieux :

— Monsieur de Ravageole, ce n'est pas pour vous entretenir de nos anciennes folies, ce n'est pas dans l'intention de vous en proposer de nouvelles que j'avais hâte de vous revoir... Le sujet qui m'amène est grave, important; je croyais que vous l'auriez deviné en me voyant.

—Je ne tiens nullement à deviner ce qui est important et grave; c'est dans l'intention de m'amuser, de me livrer aux plaisirs, que je suis revenu à Paris. Si vous avez à me parler de choses sérieuses, dépêchez-vous d'en finir, sans quoi je vous avertis que vous n'en trouverez plus l'occasion.

En disant cela, Contran se jette sur un divan, allume un cigare et commence à fumer. M. de Charmeuse s'assied en face de lui, se met parfaitement à son aise et reprend la parole.

—Monsieur de Ravageole, la dernière fois que je vous vis, vous rappelez-vous ce que je venais vous demander?

— Parfaitement, mon cher, parfaitement! Vous veniez me demander la main de ma sœur, que je vous refusai, parce que vous étiez ruiné. Ce que j'ai fait alors, je le ferais encore aujourd'hui si les positions étaient les mêmes... je n'ai pas deux manières de voir.

— Ce que vous avez fait alors, vous l'avez fait en y joignant pour moi des motifs injurieux, en me prêtant de vils sentiments d'intérêt, qui n'étaient pas les miens, car ce n'était pas pour sa fortune, c'était parce que je l'adorais que je vous demandais la main de votre sœur...

— C'est possible... d'autant plus qu'on adore toujours les femmes qui ont une grande fortune... Mais, au fait, où voulez-vous en venir?...

—Si vous n'aviez pas été le frère de Valentine, croyez-vous donc que j'aurais enduré patiemment les paroles qui accompagnèrent votre refus?...

— Non, non; j'ai fort bien compris ce qui vous arrêtait, car je sais que vous êtes brave, vous en avez donné la preuve en plus d'une occasion; c'est pour quoi j'aurais eu grand plaisir à me battre avec vous!... mais j'espère que cela pourra se retrouver... Est-ce pour me provoquer que vous êtes venu ce matin me trouver?... Oh! alors, bravo! je suis votre homme... prenons sur-le-champ rendez-vous...

— Non, monsieur, cela ne se peut pas plus aujourd'hui qu'autrefois, car vous êtes toujours le frère de Valentine...

— Alors que diable venez-vous me conter avec vos souvenirs de notre dernière entrevue!... et à quoi bon revenir là-dessus?

— Monsieur, quand cette entrevue eut lieu, j'ignorais que ma faute avait eu des suites... que votre sœur était mère ..

— Pardieu! il me semble, monsieur de Charmeuse, que c'est moi qui aurais le droit de vous demander raison de votre conduite... de l'outrage fait à ma sœur... et lorsque je veux bien ne pas vous dire un mot de cela, c'est vous qui venez me le rappeler!... décidément, vous avez envie que nous nous battions!

— Monsieur, en vous demandant la main de Valentine, je cherchais à réparer ma faute.

— Heureusement je l'ai beaucoup mieux réparée et cachée que vous ne l'eussiez fait. En mariant ma sœur, j'ai dérobé sa honte à tous les yeux... Aujourd'hui, vous espériez peut-être encore l'épouser... la croyant veuve!...

— En effet, je l'espérais, c'était mon plus ardent désir. Ayant maintenant une fortune qui ne permet plus de penser que l'intérêt me fait agir, je me flattais que vous-même verriez cette union sans déplaisir... Mais qu'ai-je appris de la bouche même de votre sœur! .. elle n'est pas veuve... celui que vous l'avez forcée à épouser, le comte de Valgrave, existe toujours!... et il a disparu .. abandonné sa femme... et il consent à ce qu'on dise qu'il est mort!... Mais quel est donc cet homme? à quel misérable avez-vous lié l'existence d'une femme charmante, d'une femme faite pour être tendrement aimée? Où donc est-il ce Valgrave que personne ne connaît, que personne n'a vu? Voilà, monsieur, ce que je viens vous demander, ce que je veux savoir... Il faut que je le trouve, cet homme qui me prive à la fois du bonheur d'être époux et père... il faut que je le trouve et que je le tue... car il m'a pris ma femme, il m'a pris mon enfant!...

Contran se lève en faisant un mouvement d'impatience; il jette avec colère le bout de son cigare et se promène avec agitation dans l'appartement, en murmurant :

— Ah! vous voulez connaître le mari de ma sœur!... ah! vous voulez aller le trouver... lui chercher querelle... le tuer!... Vous auriez de la peine!... il ne se bat pas, celui-là... mais je suis désolé de vous contrarier, mon cher monsieur; rien de tout cela n'arrivera!... Il ne me plaît pas, à moi, que vous connaissiez le comte de Valgrave... par conséquent je ne vous dirai pas où il est.

— Vous ne me le direz pas?

— Non, monsieur, oh! toutes vos instances à ce sujet seraient vaines!... ma résolution est irrévocable!

— Ah! monsieur de Ravageole, vous abusez cruellement de votre position, de votre titre de frère de Valentine!...

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que, dès que vous le voudrez, je serai à vos ordres, soit à l'épée, soit au pistolet.

—Mais enfin, pour agir ainsi que vous le faites, il faut que vous ayez un motif... Pourquoi protégez-vous ce Valgrave?... pourquoi me refusez-vous le bonheur de me battre avec lui?... Croyez-vous donc que votre sœur soit heureuse de la position que vous lui avez faite?... ce veuvage qui est faux... cet enfant que je ne puis appeler mon fils... Par pitié... Contran! au nom de cette amitié qui nous liait autrefois, ne persistez pas à faire notre malheur à tous... dites-moi où est ce Valgrave qui vous a vendu son nom... ce mariage peut se briser peut-être...

—Non, non, et cent fois non!... Tenez, Charmeuse, croyez-moi, ne revenez pas sur ce sujet; la position de ma sœur est celle que vous lui avez faite... c'est grâce à moi que l'honneur de notre maison a été sauvé... j'ai trouvé un homme qui a bien voulu lui donner son nom; et présumant que les deux époux ne se plairaient pas ensemble, j'ai exigé de cet homme qu'il partît, qu'il ne revînt jamais près de sa femme... Il me semble que c'est gentil cela... un mari qu'on ne verra jamais... qui consent à passer pour mort!... Mais au lieu de vous plaindre de moi, vous devriez me remercier... en vérité, je ne vous conçois pas!...

— Monsieur de Ravageole, vous oubliez que votre sœur est incapable de trahir ses devoirs... même lorsque c'est à un misérable qu'elle est liée.

— Monsieur de Charmeuse, il me semble que ma sœur ne s'est pas toujours montrée si sévère que vous la faites maintenant. Mais brisons là! vous avez tout dit, je pense, et j'espère que vous ne reviendrez plus sur ce sujet?

— Non plus avec vous, monsieur, puisque vous êtes impitoyable; mais ce que je veux vous dire encore, c'est que désormais mon seul but, ma seule pensée sera de découvrir où est ce comte de Valgrave que vous refusez de me faire connaître. Oh! je le trouverai... j'y parviendrai... et alors, je vous le jure, tout son sang me payera le mal qu'il m'a fait!

Contran part d'un éclat de rire, en s'écriant d'un ton moqueur :

— Très-bien, très-bien! tuez Valgrave... si vous le trouvez, je vous le permets... oh! je vous le permets!

Edouard se contient avec peine; il sort furieux de chez le marquis et en lui lançant un regard menaçant, auquel celui-ci répond, en saluant avec ironie, par ces mots :

— A vos ordres quand vous voudrez!

XII

UN ECLAIR LUIT.

Depuis le retour du marquis, Ludger continuait de donner des leçons à son jeune élève, c'était habituellement sur les midi qu'il se rendait à l'hôtel de Ravageole. Pour aller chez la comtesse de Valgrave, au lieu de monter le grand escalier qui conduisait aux entrées principales des appartements, il en montait un plus petit, qui arrivait jusqu'à la porte d'une pièce donnant sur la chambre d'Armand. On lui avait indiqué ce chemin plus commode pour lui, en ce qu'il lui évitait la peine de traverser tout l'appartement de la comtesse. Ludger ne rencontrait jamais le marquis en suivant cette route; il n'aurait pu le voir qu'en traversant la cour de l'hôtel; mais comme il s'y rendait toujours vers midi, il ne pouvait guère se rencontrer avec Contran qui, faisant de la nuit le jour et ne se couchant jamais avant quatre ou cinq heures du matin, était encore au lit pendant que son neveu recevait son professeur.

Après l'entrevue orageuse qu'il avait eue avec le marquis, Edouard était revenu voir Valentine et ne lui avait pas caché quelle avait été la réponse de son frère. Mais la jeune femme n'en avait pas été surprise, elle connaissait le caractère indomptable

de Gontran et savait bien qu'il serait impossible de rien changer à ce qu'il avait résolu.

— Il faut nous soumettre à notre sort, dit-elle en soupirant. Je ne suis plus si malheureuse ; je vous revois, vous m'aimez toujours et j'ai mon fils avec moi.

Mais M. de Charmeuse ne pouvait ainsi prendre son parti, et il n'avait qu'une pensée, qu'un désir : c'était de trouver cet homme qui avait épousé Valentine et consenti ensuite à passer pour mort.

Le printemps était revenu, l'été s'approchait, et un jour, pendant que son fils prenait une leçon de son professeur, Valentine, qui était venue embrasser Armand, dit à Ludger :

— Dans quelque temps il nous faudra suspendre les leçons, le travail, car nous irons suivant notre habitude, passer quelques mois à la campagne.

— Vous avez bien raison, ma dame, dit Ludger, le séjour de la campagne est bien agréable en été, l'air des champs est plus sain que celui de Paris, et je suis persuadé que mon jeune élève doit s'y plaire beaucoup.

— Oh! oui, dit Armand, je m'amuse bien là-bas, je cours dans le jardin, dans le parc... c'est bien grand le parc !... Et puis, il y a une grotte, un labyrinthe, une pièce d'eau et un petit bateau !... Mais, maman, pourquoi mon ami Ludger ne viendrait-il pas aussi à notre campagne?... Je lui ferais voir tout cela... il courrait avec moi dans le jardin... nous nous amuserions bien... et puis je prendrai toujours des leçons et je commence à épeler... je saurai lire bientôt... et Mouvert ne m'appellera plus un âne !...

— Mon cher Armand, je ne demanderais pas mieux que de recevoir M. Ludger dans notre propriété de Montchauvet, mais c'est un peu loin de Paris.

— A combien de lieues madame ?

— Seize lieues environ, c'est par la route de Mantes, à quelques lieues plus loin.

— En effet, c'est loin pour quelqu'un qui a chaque jour des occupations à Paris.

— Ah! si nous possédions encore la charmante propriété que nous avions auprès de Louvecienne, vous auriez bien pu venir là !... C'était si près de Paris! en moins d'une heure on y était.

— Ah! madame a eu une propriété... près de Louvecienne ? répond Ludger qui n'a pu s'empêcher de tressaillir en entendant nommer ce village.

— Oui, c'était presque un petit château !... Rien n'y manquait, beau jardin, parc, pièce d'eau ; il y avait même une petite chapelle dans le fond du jardin.

Ludger éprouve un nouveau frémissement, il jette à la dérobée un regard sur la comtesse, tout en disant :

— Et il y a fort longtemps que madame n'habite plus... qu'elle n'a plus cette propriété ?

— Mais, non, pas très-longtemps... il y a six ans j'y étais encore... j'aimais ce château... il nous venait de nos parents... je ne sais pas pourquoi mon frère a voulu le vendre... j'y avais passé mon enfance... je le regrette... et pourtant il se mêle à mes regrets un bien triste souvenir...

Valentine se tait et devient rêveuse. Ludger garde quelque temps le silence, puis enfin il murmure en hésitant :

— C'est sans doute dans cette propriété de Louvecienne que madame s'est mariée ?...

Valentine éprouve comme une commotion, mais elle ne lève pas les yeux et se contente de balbutier :

— Oui... c'est là... qu'on m'a mariée.

D'étranges soupçons traversent l'esprit du professeur, qui cherche dans sa tête comment il pourrait parvenir à en savoir davantage, et éprouve une émotion qu'il a de la peine à maîtriser.

— Maman, est-ce que tu pleures ? s'écrie tout à coup le petit Armand, qui vient de voir des larmes s'échapper des yeux de sa mère.

— Non, mon ami, non, je ne pleure pas ! répond Valentine, qui s'empresse d'essuyer avec son mouchoir les traces de ses pleurs.

— C'est que tu as eu l'air triste tout de suite... est-ce parce que tu regrettes ton vieux château ?

— Mon ami, on doit tenir aux lieux dans lesquels on a passé son enfance, où l'on a reçu les caresses de sa mère.

— Et bien, il faut dire à mon oncle Gontran de racheter ce château que tu aimes tant. Puisque nous sommes riches, nous pouvons bien acheter ce que nous voulons, n'est-ce pas, maman ?

— Mon ami, ce château ne doit pas être à vendre... ceux qui s'en sont rendus acquéreurs veulent sans doute le garder. D'ailleurs il déplairait probablement à ton oncle, puisqu'il a voulu le vendre. Mais notre nouvelle propriété me plaît à présent... tu es avec moi, je ne regrette plus rien.

— Alors il ne faut pas avoir l'air triste... C'est égal, je suis fâché que mon ami Ludger ne puisse pas venir à Montchauvet.

— Si ton professeur a quelques jours de libres pendant la belle saison, il nous fera grand plaisir de venir les passer avec nous à notre campagne.

Ludger s'incline en murmurant :

— Madame est trop bonne... elle me fait beaucoup d'honneur.

— Et mon nouvel ami Edouard, il viendra aussi à Montchauvet, n'est-ce pas, maman?... D'abord il m'a déjà dit qu'il me suivrait partout où j'irai... qu'il ne voulait plus me perdre de vue !...

Valentine rougit tout en répondant :

— Oui, mon ami, M. de Charmeuse viendra nous voir. Oh! tu ne t'ennuieras pas, nous aurons de la compagnie.

— Ludger, donne-moi une autre plume... je ne peux pas écrire avec celle-ci .. elle est mauvaise... Pourquoi ne me fais-tu pas écrire avec des plumes de fer ?

Le professeur réfléchissait toujours, il cherchait un moyen pour éclaircir ses soupçons. Tout à coup un souvenir le frappe et, prenant une plume qu'il se met à tailler, il dit à son élève :

— Je ne vous fais pas servir de plumes de fer, parce que cela rend presque toutes les écritures semblables, et, suivant moi, c'est un mauvais système ; plus tard, quand votre main sera formée, vous vous en servirez si cela vous plaît mieux. Tenez, en voilà une qui sera très-bonne.

— Non... non .. elle ne vaut rien non plus.

— Vous appuyez trop dessus, ce qui les abîme vite. Tenez, en voici une autre, priez madame votre maman de l'essayer... je suis persuadé qu'elle la trouvera bonne.

— Ah! oui... si maman la trouve bonne, je la garderai... Maman, viens essayer cette plume-là... moi, je ne fais que des barres et des ronds, mais toi, tu peux écrire des mots !

Valentine s'approche en souriant et prend la plume que lui présente son fils, puis elle se penche sur la table sur laquelle travaille Armand, et pose dessus ses deux mains. C'était bien là ce que le professeur espérait, car pendant que la comtesse écrit le nom de son fils sur une belle feuille de papier blanc qu'il a placée devant elle, il peut tout à son aise examiner cette main qui porte à l'annulaire gauche une simple alliance, et, sur cette alliance il aperçoit ces espèces d'entailles qui la déparent et ne sont pas, à coup sûr, l'ouvrage du bijoutier.

Ludger est devenu pâle, tremblant, il respire à peine, et n'ose plus lever les yeux sur la comtesse, parce qu'il est à peu près certain maintenant que c'est sa femme qui est là, devant lui.

Valentine a fini d'écrire le nom de son fils, elle donne la plume à l'enfant, en lui disant :

— Mon ami, cette plume est excellente, il faut t'en servir.

Le petit garçon a pris la plume, en s'écriant :

— Ah! comme maman écrit bien!... Vois-tu Ludger, c'est mon nom qu'elle a mis là... Je parie que tu ne l'écris pas si bien que cela, toi... Voyons... écris-le... au-dessous... Eh bien... est-ce que tu ne m'entends pas ?...

Mais le professeur n'était plus en état d'écrire, et lorsqu'il essaye de former des lettres, sa main est tellement tremblante, qu'il ne peut continuer.

Armand s'écrie :

— Eh bien, voilà mon ami qui ne fait plus ses *m* si bien que moi... Oh! comme il tremble!... qu'est-ce que tu as donc, mon ami !... tu es tout pâle...

— En effet... vous avez quelque chose, monsieur Ludger, dit la comtesse ; vous trouveriez-vous indisposé ?

Le professeur se lève et, toujours sans oser lever les yeux sur Valentine, balbutie :

— Madame... en effet... il vient de me prendre un malaise... je ne me sens pas bien... je vous demanderai la permission de ne pas continuer la leçon ..

— Mais il faut prendre quelque chose... je vais faire apporter de l'eau d'orangée .. de l'éther...

— Non .. je vous remercie, madame... l'air du dehors me fera du bien... excusez-moi...

— Mon ami Ludger, pourquoi ne veux-tu pas prendre ce que dit maman ?... cela te guérirait...

— Merci... mon cher élève... Madame... pardonnez-moi... mais j'ai besoin d'air...

... en disant cela, Ludger prend son chapeau, salue profondément Valentine, puis s'empressant de sortir, gagne le petit escalier et quitte l'hôtel presque en courant, tant il a de hâte de se rendre près d'Angelle pour lui faire part de la découverte qu'il vient de faire.

La blonde Angelle était presque toujours seule chez elle dans la journée depuis que sa sœur était mariée, mais elle demeure toute saisie en voyant entrer Ludger, l'air bouleversé, le visage inondé de sueur et qui se met à marcher dans la chambre comme un insensé, tout en s'écriant :

— Je l'ai trouvée .. c'est elle... je n'en saurais douter... Ah! mon Dieu! qui l'aurait pensé?... qui aurait jamais deviné cela?... et moi-même... il y a des moments où je me dis : Non, cela n'est pas possible... Cela n'est pas!...

— Mon ami, au nom du ciel, que vous est-il arrivé? demande Angelle en regardant Ludger avec inquiétude. Vous êtes bien ému, bien agité...

— Il y a de quoi... Ah! ma douce Angelle, il y a bien de quoi!... j'ai vu cette preuve, vu de mes yeux... *pluris est oculatus unus quam auriti decem!...*

— Ah! mon ami, si vous me parlez latin, je ne peux plus vous comprendre!...

— Vous voyez un homme qui ne sait plus où il en est!... c'est elle!... *Alea jacta est!* ..

— Encore... c'est elle... qui, elle!...

— Je vous dis que je viens de la découvrir, et pourtant le ciel m'est témoin que je ne la cherchais pas!... mais le hasard, la destinée... *sic fata volunt* ou *voluerunt*!...

— Mais qui donc avez-vous trouvé .. découvert?...

— Ma femme... la personne que l'on m'a fait épouser...

Angelle devient à son tour pâle et tremblante en balbutiant :

— Votre femme!... vous avez vu votre femme?... vous la connaissez?...

— Oui... et je la voyais, je la connaissais depuis longtemps, sans me douter que j'étais son mari!...

— Votre femme!... mais je ne veux pas que vous connaissiez votre femme, moi!... je ne veux pas que vous habitiez avec elle... Ah! mon Dieu! il ne nous manquait plus que cela!... Vous allez peut-être l'aimer, cette femme!...

Et la pauvre Angelle se met à éclater en sanglots; alors Ludger court à elle, l'entoure de ses bras, en lui disant de la voix la plus tendre :

— Moi l'aimer!... est-ce que c'est possible?... n'est-ce pas vous que j'aime, chère Angelle? n'est-ce pas vous que j'ai toujours aimée?.. Et puis, quand même, est-ce que je pourrais l'aimer cette dame?... est-ce qu'elle voudrait de moi?... n'en aime-t-elle pas un autre?.. et qui l'aime aussi... Oh! j'ai bien vu cela...

— Votre femme aime quelqu'un?... ah! tant mieux!... elle ne vous aimera pas alors...

— Une si grande dame!... mais elle serait furieuse si elle savait que je suis son mari!...

— Vous ne lui avez pas dit?

— Oh! je m'en serais bien gardé...

— Vous avez bien fait... il ne faut jamais le lui dire, entendez-vous!... jamais!... Mais enfin, cette... femme... qui est votre femme... où donc l'avez-vous vue?... comment l'avez-vous reconnue, puisque vous ne la connaissiez pas?...

— Ah! chère Angelle, vous allez être bien étonnée... cette jeune fille avec qui l'on m'a marié il y a six ans et quelques mois maintenant... c'est la mère de mon petit élève .. c'est madame la comtesse de Valgrave...

— La comtesse de Valgrave!... oh! par exemple!... est-ce possible! mais alors vous êtes donc le comte de Valgrave, vous?

— Moi! vous savez bien que je suis Ludger Ficheclaque, et pas autre chose... Je n'ai jamais été comte de ma vie.

— Mais cette dame se dit veuve, elle croit donc que vous êtes mort!

— Je ne sais pas ce qu'elle croit... on le lui a peut-être dit...

— Mais pourquoi ne se nomme-t-elle pas veuve Ficheclaque au lieu de comtesse de Valgrave?

— Pourquoi?... Tenez, ma chère Angelle, je ne suis pas bien fort en fait d'intrigues, cependant ce que je puis comprendre, ce qui me semble très-probable dans tout ceci, c'est que l'on aura fait croire à cette jeune femme qu'elle épousait un noble, un comte; il a été facile alors de nous tromper tous deux, car le prêtre qui nous a mariés parlait si bas lorsqu'il prononçait des noms, qu'il était impossible de bien entendre. Cette jeune dame ignore donc qu'elle a épousé le modeste Ludger Ficheclaque, simple professeur, et elle le saurait qu'elle n'en porterait certes pas le nom... La sœur du marquis de Ravageole ne peut pas s'appeler madame Ficheclaque!... Fi donc!... ce serait trop déroger! Et puis, une autre preuve : si cette dame avait su... qu'elle était ma femme, croyez-vous donc qu'elle m'aurait accepté pour professeur de son fils?

— Vous avez raison... mais comment avez-vous découvert cela?

— Elle a parlé d'une propriété qu'elle possédait près de Louveciennes et dans laquelle il y a une petite chapelle au fond d'un jardin... cela m'a donné l'éveil; j'ai pu regarder sa main, ses doigts : j'ai vu, j'ai reconnu cette alliance rayée, abîmée par moi contre une balustrade... Oh! c'est bien elle que j'ai épousée.. tout me le dit; mais je vous le répète, cette dame aura cru donner sa main au comte de Valgrave.

— Alors, pourquoi vous a-t-on marié avec elle?

— Pour cacher une faute... une faiblesse... et puis, vous savez bien que l'on m'a fait jurer le secret...

— Ce secret, vous ne le trahirez plus, n'est-ce pas Ludger? vous ne direz pas à cette dame que vous êtes son mari?... Oh! jurez-moi que vous ne le direz pas... que vous la regarderez toujours comme la veuve d'un autre.

— Oui, chère Angelle, je vous jure que je ne dirai pas à cette comtesse qu'elle est devenue roturière... et pourtant... j'aurais bien voulu ..

— Quoi?.. qu'est-ce que vous auriez voulu, monsieur? user de vos droits de mari peut-être?...

— Ah! par exemple!... quelle idée me supposez-vous là!...

— Ah! c'est que... elle est bien jolie cette jeune dame!

— Il n'y a de jolie que la personne que l'on aime...

— A la bonne heure!... et c'est moi que vous aimez... oui, je vous crois, Ludger... mais c'est égal, vous ne direz pas à la comtesse que vous êtes son mari... promettez-le-moi encore!...

— Je vous le promets...

— Et, quand vous retournerez donner des leçons à son fils, vous ne la regarderez pas trop, cette dame?...

— Oh! soyez tranquille... aujourd'hui déjà, en découvrant ce terrible mystère, je n'osais plus lever les yeux sur la comtesse... Au reste, les leçons que je donne à son fils seront bientôt suspendues... ils partiront passer l'été à la campagne...

— Ah! tant mieux... je voudrais qu'elle y fût déjà, cette dame! Et dire que c'est moi qui vous ai envoyé chez elle!... En vérité, dans la vie, nous sommes presque toujours les premiers auteurs de nos peines... enfin... vous m'avez juré que vous ne lui diriez pas que vous êtes son mari. Adieu, mon ami, allez chez vos élèves... mais ne pensez plus à votre femme... puisqu'elle est veuve!

XIII

LE JOUR SE FAIT.

— Que je ne pense plus à ma femme! se dit Ludger en quittant Angelle. C'est bien facile à dire; mais malgré moi je ne pense plus qu'à cela; non pas que je sois amoureux de cette comtesse, Dieu m'en garde! mais parce que je voudrais au contraire rompre les nœuds qui m'attachent à elle; je voudrais ravoir ma liberté, car si j'étais libre j'épouserais celle que j'aime, et je ne serais plus un mari sans femme.. autrement dit un corps sans âme!

Puis, après avoir réfléchi longtemps, le professeur se dit encore :

— J'ai juré à Angelle de ne point dire à la comtesse que je suis son mari; mais sans lui dire cela... ne pourrais-je pas lui raconter ce qui m'est arrivé, en ne disant point que c'est à moi que cela est arrivé? Ce serait un moyen pour m'assurer si je ne me trompe pas... car enfin je n'ai encore pour preuve que les rayures que j'ai vues sur un anneau... et le hasard pourrait avoir amené cette ressemblance... Si cette grande dame est bien celle que l'on m'a fait épouser, je m'en apercevrai au trouble que lui causera mon récit... Je verrai alors comment elle prend la chose .. cela me guidera pour la conduite que je dois tenir... Oui, cette idée ne me paraît pas mauvaise... Tout me dit que madame... soi-disant de Valgrave, aime et est aimée de ce M. Edouard de Charmeuse qui embrasse le petit Armand, absolument comme si c'était son fils!...

par conséquent, elle doit donc, de son côté, désirer autant que moi rompre les liens qui l'unissent à un autre.

Ludger mûrit longtemps cette idée dans sa tête, et le lendemain il se rend, comme c'est son jour de leçon, chez son petit élève, à l'hôtel de Ravageole.

Armand était sur les genoux de sa mère; il les quitte bien vite pour aller au-devant de son professeur.

— Ah! c'est mon ami Ludger... Bonjour, mon ami... Je suis bien content de te voir... nous parlions de toi avec maman, et nous avions peur que tu fusses malade...

—En effet, monsieur Ludger, hier vous paraissiez bien souffrant quand vous nous avez quittés, et je craignais que votre indisposition n'eût eu des suites.

— Madame la comtesse est trop bonne... je la remercie beaucoup de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé, ainsi que mon cher élève... mon ami Armand, mais ce n'était qu'un étourdissement... je ne m'en ressens plus... et me voilà tout prêt à donner ma leçon, si toutefois mon jeune écolier est disposé à la prendre.

— Oui, oui, je veux écrire... je fais très-bien les o à présent... je veux devenir savant bien vite.

On se rend dans la pièce où Armand prend ses leçons, et Valentine s'y installe avec sa tapisserie, comme c'est assez son habitude, lorsque M. de Charmeuse n'est pas encore venu lui rendre visite.

On travaillait depuis quelque temps. Ludger cherchait dans sa tête un moyen pour amener naturellement le récit qu'il voulait faire. Tout à coup le petit Armand s'écrie :

— Quand nous serons à la campagne je n'étudierai pas tant, parce qu'alors je cours toute la journée dans le jardin... Aimes-tu la campagne, mon ami Ludger?

— Oui, mon cher élève, oui... si j'avais le temps j'irais souvent m'y promener; mais en me parlant hier d'une propriété qu'elle possédait près de Louvecienne, madame votre maman m'a rappelé une aventure... bien singulière... bien extraordinaire... qui est arrivée à quelqu'un qui aimait passionnément la campagne et allait tous les jours se promener... de ce côté-là...

—Une aventure extraordinaire vous est arrivée par là? dit Valentine.

— Non, madame, non, pas à moi, mais à l'ami... d'un de mes amis... Figurez-vous... cela a l'air d'un roman!... que le monsieur... qui se promenait tous les jours dans la campagne... a été un beau jour... non, une belle nuit... marié à une personne qu'il ne connaissait pas...

Valentine laisse sa tapisserie tomber de ses mains; elle éprouve comme un mouvement nerveux, et se tourne vers le professeur, en lui disant d'une voix émue :

— Ah! contez-moi donc cette histoire-là... cela me semble si singulier!... je serai curieuse de l'entendre...

— Voilà comme cela s'est passé, madame, du moins à ce que m'a dit l'ami du monsieur... à qui cela est arrivé. C'était, à ce qu'il paraît, un pauvre diable... fort malheureux... sans ouvrage... sans ressources... Un jour... il y a de cela six ans et quelques mois, un monsieur vint à lui, et lui dit : « Voulez-vous gagner trente mille francs?... on ne vous propose pas une action coupable, il s'agit seulement d'épouser une demoiselle de grande maison, que l'on a de grands motifs pour vouloir marier sur-le-champ... vous ne verrez pas votre future, elle sera voilée, vous ne devez jamais la connaître... vous recevrez la somme et partirez aussitôt le mariage fait, et vous jurez de garder le secret sur cette aventure... »

—Et cet homme... ce monsieur accepta ces conditions! balbutie Valentine, dont l'émotion est à son comble.

— Oui, madame... il était presque sans pain... il accepta. A minuit on vint le prendre dans la campagne, on lui mit un bandeau sur les yeux... on le fit monter en voiture... il ne sut pas où on le conduisait...

— Ah! il ne le sut pas?...

— Non, mais arrivé dans un jardin, on lui ôta son bandeau, et il se vit devant l'entrée d'une petite chapelle... alors ce qu'il remarqua... car dans une position semblable il paraît que l'on fait attention à tout... c'était une statue d'une femme en prière, qui se trouvait tout contre la porte de la chapelle, et à cette statue il manquait une main...

— O mon Dieu!...

—Ce récit ennuie peut-être madame la comtesse... je vais le cesser...

— Non, monsieur, non, achevez; je vous en prie...

— Tout se passa comme cela avait été convenu... ce monsieur reçut dans la chapelle une alliance qu'on lui défendit d'ouvrir, et qu'il passa au doigt de la demoiselle avec qui on le mariait... et dont il n'aperçut ni le visage, ni même la taille, tant elle était surchargée de voiles qui cachaient toute sa personne... puis la cérémonie achevée, la mariée disparut... et lui, auquel on banda les yeux de nouveau, fut ramené comme il avait été pris... dans la campagne... et... c'est tout...

—Et cet homme... ce monsieur qui a été marié ainsi, comment se nomme-t-il?

— Comment il se nomme?... Mon Dieu! madame... je ne sais pas si mon ami m'a dit son nom... je ne crois pas... au reste, je ne m'en souviens plus...

— Ah! monsieur Ludger, je vous en prie... je vous en supplie, tâchez de vous rappeler son nom... Mais enfin que fait-il cet homme? quelle était sa profession... son état?... où demeurait-il?...

—Madame, je ne sais rien de tout cela... c'est-à-dire... je crois me souvenir que mon ami m'a dit que c'était un poëte... oui... un poëte pauvre... et un pauvre poëte probablement...

— Qu'est-il devenu... avec cette somme qu'il a reçue?... il a pu faire quelque chose...

— Voilà ce que j'ignore, madame... car je n'ai jamais eu l'idée de m'en informer...

— Mais votre ami... celui qui le connaissait... celui qui était son confident, puisqu'il lui a conté tout cela... malgré la promesse qu'il avait faite de garder le secret... où est-il?... où peut-on le trouver?...

— Mon ami!... il est mort, madame... il n'existe plus depuis... depuis plus d'un an...

— Ainsi, il n'y a donc nul moyen de savoir quel était cet homme, dont vous venez de me conter la mystérieuse aventure!... Monsieur Ludger, je vous en supplie de nouveau, tâchez de vous rappeler le nom de cet homme... d'obtenir quelques renseignements qui puissent me mettre sur la voie... me le faire découvrir...

— Madame la comtesse est donc vivement intéressée par cette aventure?...

— Oui... beaucoup plus que vous ne sauriez le penser... car je crois connaître la personne... la dame qui a été mariée ainsi contre son gré, et victime d'une volonté plus forte que la sienne et à laquelle il lui était impossible de résister...

— Ah! madame croit... la connaître?...

—C'est pourquoi, je vous le répète, monsieur Ludger, faites tout votre possible pour vous rappeler, pour savoir le nom de celui qui s'est laissé marier ainsi... Vous ne sauriez croire à quel point cela m'intéresse.. faites toutes les démarches nécessaires... votre ami... celui qui est mort, avait peut-être une femme, des enfants qui pourront vous renseigner sur celui que je veux trouver... Par grâce, ne négligez rien... donnez-moi votre adresse... j'enverrai savoir si vous avez appris quelque chose... Armand ne travaillera plus aujourd'hui, la leçon est finie. Allez, monsieur Ludger, et, je vous en prie, occupez-vous sur-le-champ de ce que je vous demande...

— Il suffit, madame, je ferai mon possible... pour obtenir des renseignements... mais je n'espère pas y parvenir.

— Son nom, monsieur! que je sache au moins son nom.

Le professeur s'incline et s'éloigne en se disant :

— Maintenant, il ne me reste plus le moindre doute; c'est bien elle qui est ma femme.

XIV

JOLICHOSE FAIT DES SIENNES.

Valentine attend avec impatience l'arrivée de M. de Charmeuse; il lui tarde de lui faire part de ce qu'elle vient d'apprendre. Enfin, Edouard arrive; à peine a-t-il vu Valentine, qu'il s'écrie :

— Que vous est-il survenu?... quel nouveau malheur nous frappe?... Je lis dans vos yeux de nouvelles peines... parlez...

La jeune femme ne fait pas languir son amant; elle lui raconte tout ce que le professeur de son fils lui a dit, toute cette histoire de cet homme marié à une jeune femme qu'il n'a pas même vue... dans cette chapelle, à la porte de laquelle était une statue de femme dont la main était brisée : cette circonstance ne laissait aucun doute sur l'endroit dans lequel avait eu lieu ce mariage. C'était bien dans leur propriété de Louvecienne que l'homme in-

...n avait été amené, c'était bien à cet homme-là que la sœur de Gontran avait été mariée.

Edouard apprend tout cela avec cette agitation, cette impatience que donne l'espoir de découvrir enfin un mystère important, un mystère dont la connaissance peut changer toute notre existence. A peine la jeune femme a-t-elle achevé de parler, qu'il s'écrie :

— Il faut que je voie le professeur, que je l'interroge... Cet homme doit en savoir plus qu'il ne vous en a dit... oh ! il faut que je lui parle...

— Mais, mon ami, qui vous fait penser qu'il en sait plus qu'il ne m'a dit ? Ce M. Ludger est honnête ; il témoigne la plus tendre amitié à mon fils... pourquoi m'aurait-il fait mystère de quelque chose, puisque je le suppliais de me dire tout ce qu'il savait ?

— Pourquoi ? je l'ignore... mais je suis persuadé qu'il sait le nom de cet homme... que votre frère vous a forcée à épouser.

— Pour quelle raison aurait-il refusé de me le dire ?

— Il a peut-être promis le secret... Mais cet ami qui connaissait l'autre, cet ami qui est mort aussi... tout cela n'a pas le sens commun, et pour moi il est évident que maître Ludger ne vous a pas dit toute la vérité. Je veux le voir, et je saurai bien le forcer à parler... à me dire le nom de... ah ! je ne dirai jamais le titre qu'on lui a donné... Vous savez l'adresse du professeur, donnez-la moi...

— La voici ; mais, je vous en supplie, Edouard, de la prudence... ne me compromettez pas... ne prononcez pas mon nom imprudemment... et traitez avec douceur ce bon professeur qui semble m'être entièrement dévoué...

— Soyez tranquille, chère Valentine... reposez-vous sur moi pour ce qu'il faut faire. Ce M. Ludger me paraît être un fort brave homme... il aime Armand ; je me sentais porté à avoir aussi de l'amitié pour lui. Il ne résistera pas à ma prière, et je saurai quel est cet homme qui consent à passer pour mort... je veux connaître celui qui est votre... non ! je ne dirai jamais cela !...

M. de Charmeuse quitte précipitamment la comtesse et se rend à l'adresse qu'on vient de lui donner.

Mais Ludger n'était pas chez lui. En sortant de l'hôtel de Ravageole, il était allé donner des leçons dans un quartier fort éloigné de sa demeure ; et, suivant son habitude, avait laissé sa clef chez sa concierge, qui avait soin de son ménage. La concierge ne devait alors laisser monter personne ; mais cette consigne ne concernait pas les filles de M. Picardin, ni Jolichose, qui, depuis son mariage venait assez souvent chez le professeur pour tâcher de devenir un peu plus fort sur la grammaire et de ne pas faire de cuirs en montrant ses marchandises.

Lorsque M. de Charmeuse se présente et demande maître Ludger Ficheclaque :

— Il n'y est pas, répond la concierge.

— Et tardera-t-il beaucoup à rentrer ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; cependant je ne pense pas qu'il soit longtemps, car il y a un monsieur... un de ses élèves, enfin quelqu'un qui est très-lié avec lui, et auquel j'ai ordre de remettre la clef quand M. Ficheclaque n'y est pas, et ce monsieur est là-haut qui attend le professeur.

— Puisqu'il y a du monde qui attend là-haut, je ne vois pas pourquoi je n'y attendrais pas aussi. A quel étage, madame ?

— Au troisième, monsieur ; il y a une plaque et le nom sur la porte.

C'était Jolichose qui était venu et qui attendait Ludger ; mais cette fois ce n'était pas seulement pour prendre une leçon de français que le nouveau marié s'était rendu chez le professeur. Un motif bien plus intéressant l'y conduisait : sa femme lui avait annoncé, le matin même, qu'elle devenait mère. A cette nouvelle, Jolichose, ivre de joie, s'était livré à mille folies ; puis il avait voulu tout de suite faire choix d'un parrain et d'une marraine. On était vite tombé d'accord : la marraine, ce serait Angelle ; le parrain, ce serait Ludger. Et aussitôt qu'il avait eu un moment de libre, Jolichose avait couru chez le professeur pour lui apprendre cette grande nouvelle.

Edouard n'a dans la tête que l'idée de l'homme inconnu que le professeur n'a pas nommé, et il se dit que c'est peut-être lui qu'il va trouver chez Ludger. Mais aussitôt qu'il a aperçu Jolichose, il comprend que l'aventure mystérieuse ne saurait le regarder.

Le nouveau marié se promenait dans l'appartement, en cherchant déjà quel nom il donnerait à sa progéniture. En voyant la porte s'ouvrir, il s'écrie :

— Ça y est ! cher ami, ça y est !...

Mais s'apercevant que ce n'est pas le professeur qui revient, il s'arrête et murmure :

— Tiens ! ce n'est pas lui... c'est un monsieur que je ne connais pas.

— Et qui désire beaucoup voir M. Ludger, dit Edouard. J'ai à l'entretenir pour une affaire importante ... On m'a dit que quelqu'un l'attendait déjà chez lui... voilà pourquoi je me suis permis de monter... Je présume, monsieur, que cela ne vous contrarie pas ?

— Moi... oh ! pas du tout, monsieur, au contraire, je m'ennuierai moins... quand je suis tout seul je m'ennuie très-vite... Assayez-vous donc, monsieur... je puis faire les honneurs, je suis ici comme chez moi...

— Ah !... je comprends, vous êtes fort lié avec M. Ludger ?

— C'est-à-dire que nous sommes les deux doigts de la main... de la même main, si ce n'est qu'il est savant et moi pas... nous chacun son état ; moi, je confectionne des enfants, et je puis dire que dans ce moment je le fais un peu bien, mon état... eh ! eh !.. Ah ! vous ne comprenez pas ! voilà la chose : je tiens un magasin de confection .. pour enfants principalement. Or, je viens de me marier et ma femme est enceinte ; alors vous voyez que la confection va... ah ! ah ! ah !... suis-je heureux ! et je viens demander à Ludger d'être parrain de notre mioche mâle ou femelle... Ah ! voilà ce qui m'ennuie ! c'est de ne pas déjà être sûr du sexe... Je déclare que ceci est une faute dans la perpétration des individus... il devrait paraître un signe... sur le visage de la mère, par lequel on verrait tout de suite ce qui en est : ce serait bien plus commode pour s'occuper d'un nom et d'une layette.

Edouard prêtait assez peu d'attention à ce que lui disait Jolichose. Cependant, au bout d'un moment, il lui dit :

— Il y a longtemps que vous connaissez M. Ludger ?

— Ah ! je crois bien... je le connaissais avant ma naissance !... c'est une façon de parler ; mais nous avons toujours été amis, parce que... vous allez saisir la chose... ma femme, Léonie Picardin, que j'ai épousée, il y a trois mois dans huit jours, ma femme a une sœur qui est fort jolie aussi... pas brune, par exemple ; mais c'est égal, elle est jolie. Or, moi, je faisais la cour à Léonie et le professeur la faisait à sa sœur Angelle ; comme ça nous étions toujours bons amis... seulement il y a déjà bien longtemps qu'il fait sa cour, lui .. tandis que moi ça n'est pas ancien.

— Est-ce que M. Ludger n'est pas aimé de la sœur de votre femme ?

— Pas aimé !... oh ! pardonnez-moi... c'est-à-dire que mamzelle Angelle l'adore ! elle en dessèche, c'est facile à voir...

— Alors pourquoi donc le professeur ne l'épouse-t-il pas ?...

— Pourquoi ? ah ! voilà ce que je me suis demandé plusieurs fois... je l'ai demandé aussi à ma femme, mais elle n'en sait pas plus que moi ; elle n'y conçoit rien... Il y a quelque chose qui n'est pas clair... c'est même très-obscur... mais, pardon !... ce que je vous conte là vous embête peut-être ?... Ah ! bigre ! si ma femme était là et qu'elle m'entende dire : vous embête !... elle me gronderait très-fort... Elle veut que je devienne distingué dans mon langage !... mais tant pis ! quand je ne suis pas devant elle, je me lâche, je me permets un peu d'argot...

M. de Charmeuse, qui commençait à prendre beaucoup d'intérêt à ce que lui contait Jolichose, rapproche sa chaise de la sienne, en lui disant :

— Je vous assure, monsieur... pardon, j'ignore votre nom ?

— Jolichose, confection d'enfants, *Au Bébé qui fait ses dents !...* C'est une idée de moi cette enseigne-là : on voit un petit bébé assis sur un vase nocturne, et il est censé qu'il fait ses dents .. eh ! eh !... Ma femme veut changer cette enseigne là, mais moi j'y tiens.

— Pardon, monsieur Jolichose... mais vous me parliez de M. Ludger... qui n'épouse pas la sœur de votre femme, dont il est aimé et qu'il aime aussi...

— Justement, c'est là le nœud, c'est là où l'on se perd en conjectures ; moi, je m'y suis déjà perdu plusieurs fois ! Figurez-vous que, il y a six ans et demi environ, ce pauvre professeur était gueux comme un rat, pas d'élèves, par d'argent, et par conséquent pas de quoi renouveler ses vêtements qui tombaient en ruines... J'étais bien jeune encore, j'avais seize ans ; c'est égal, je me rappelle qu'en regardant ce pauvre Ludger, je ne pouvais pas m'empêcher de chanter la chanson de *Colet Roussel*, vous savez :

Colet-Roussel n'a qu'un habit,
Il est double de papier gris !

Quand on abaisse sa maison, en prenant un misérable pour beau-frère... (P. 33.)

J'ai oublié les autres couplets... les savez-vous?

— Non ; mais continuez, je vous en prie ; tout ceci m'intéresse beaucoup.

— Eh bien alors, le papa Picardin, qui ne connait que le quibus, avait presque mis le professeur à la porte... et pendant trois mois on ne le revit plus. Au bout de ce temps, il reparut chez M. Picardin ; mais ce n'était plus un pauvre diable à peine vêtu : c'était un homme bien couvert, élégant même... Enfin, il dit qu'il avait hérité; et, à dater de ce moment, il trouva des élèves tant qu'il en voulut. Alors on crut naturellement qu'il épouserait Angelle dès qu'elle serait en âge d'être mariée; mais pas du tout! Les mois, les années s'écoulèrent; le professeur semblait toujours en admiration devant la jeune fille, mais il ne demanda pas sa main. M. Picardin a voulu marier mamzelle Angelle à un autre, mais pas moyen; elle refuse tous les autres partis, elle n'aime que son cher Ludger. Celui-ci est toujours en contemplation devant elle, puis il pousse des soupirs, lève les yeux au ciel... Ils ont l'air très-malheureux de s'aimer comme ça, et ils ne s'épousent pas... Eh bien, si vous y comprenez quelque chose, vous serez plus malin que nous.

Edouard commençait, lui, à très-bien comprendre ; le bavardage de Jolichose venait de lui faire pressentir une partie de la vérité et l'avait mis sur la voie de ce mystère qu'il voulait pénétrer. Mais feignant un air indifférent, il se borne à répondre :

— Ce que vous venez de me raconter est, en effet, très-singulier... mais il est probable que le professeur a de fortes raisons pour agir comme il le fait.

— Mais quelles sont-elles, ces raisons ? qu'il les dise alors, qu'il s'explique... on ne laisse pas une jolie demoiselle perdre le plus beau de sa jeunesse à regarder les mouches voler!... Au reste, Léonie a pris son parti : d'abord elle ne voulait se marier qu'après sa sœur, qui est l'aînée; mais quand elle a vu que celle-ci refusait tous les partis pour rester fidèle au professeur, alors elle s'est dit : « Tant pis ! moi, je vais me marier. » Et elle m'a épousé avec joie, avec ivresse... et je me flatte qu'elle ne s'en repent pas, d'autant plus que, vous voyez... il n'y a pas encore trois mois, et ça y est !... confection d'enlant ; je viens apprendre cette nouvelle-là à mon ami Ludger, que nous avons choisi pour parrain... Va-t-il être content !... mamzelle Angelle sera sa commère... et que sait-on ? cela le décidera peut-être à en finir... Ah! on monte l'escalier... c'est lui... voilà mon parrain, je reconnais son pas.

Ludger vient, en effet, de rentrer ; il demeure fort surpris de trouver chez lui M. de Charmeuse et fait peu attention à Jolichose, bien que celui-ci saute et danse dans la chambre, en criant comme un sourd :

— Ludger ! ça y est... ma femme a son affaire... vous serez le parrain... c'est convenu... il faut chercher un nom bien mélodieux, deux noms même, vu que cela peut être un garçon ou une fille...

— Quoi ! monsieur de Charmeuse m'a fait l'honneur de venir chez moi ? dit Ludger en saluant respectueusement Édouard.

— Oui, monsieur le professeur, j'ai à vous parler d'une affaire fort intéressante .. pour laquelle je vous demanderai un entretien particulier...

— A vos ordres, monsieur.

— Ludger, vous n'avez donc pas entendu ? ma femme est enceinte, vous serez la marraine et mamzelle Angelle le parrain... non, je me trompe... mais ça ne fait rien... vous acceptez, j'espère?

— Oui, mon cher Jolichose... tout ce que vous voudrez... mais en ce moment vous voyez que je ne puis vous écouter ; veuillez nous laisser, je vous verrai bientôt...

— A la bonne heure!... c'est toujours convenu... en attendant, pensez à un nom... masculin ou féminin.

— Oui... oui... j'y songerai... au revoir...

— Moi, j'aime beaucoup Oculi... c'est gentil pour un homme... c'est égal, cherchez toujours...

Ludger est parvenu à mettre Jolichose à la porte ; il revient alors trouver M. de Charmeuse, lui présente un siége, puis s'assied à son tour, en lui disant :

— Je vous écoute, monsieur.

Édouard regarde fixement le professeur.

Je vais donner une leçon au fils de madame de Valgrave... (P. 39.)

— Est-ce que vous ne devinez pas un peu, monsieur Ludger, le sujet qui m'amène?...

Ludger ne peut cacher un certain embarras, en répondant :

— Non, monsieur, non, je ne devine pas.

— Eh bien, je vais en quelques mots vous mettre sur la voie. Aujourd'hui même, en donnant leçon au fils de madame de Valgrave, vous lui avez conté une histoire fort singulière, mais fort intéressante d'un homme qui, moyennant une assez forte somme d'argent, a consenti à se marier à une personne qu'il ne connaissait pas... qu'il n'avait jamais vue, qu'il ne devait jamais connaître?...

— En effet, monsieur, j'ai raconté cela à madame la comtesse... comme je l'avais entendu raconter...

— Et madame Valgrave vous a dit qu'elle croyait connaître la jeune fille qui a été mariée ainsi?...

— Oui, monsieur.

— Eh bien, moi aussi je la connais, cette jeune fille... je lui porte le plus tendre intérêt... c'est pourquoi je viens, monsieur Ludger, vous prier de me dire le nom de cet homme auquel on l'a contrainte à donner sa main. Ah! ne croyez pas que ce soit sur lui que doit tomber ma colère... non... un moment, je l'avoue, j'eus l'idée de le tuer...

— Le tuer!... vous vouliez le tuer?...

— C'était un moyen pour rendre la liberté à celle qu'il a épousée.

— En effet... oui, c'était un moyen expéditif.

— Mais depuis que je sais comment tout cela est arrivé, j'ai compris que cet inconnu avait été plus malheureux que coupable... il était sans ressource, sans pain, sans avenir... Eh mon Dieu! à sa place, qui n'aurait pas accepté le marché qu'on lui proposait, et qui peut-être fait son malheur aujourd'hui!

— Oui, monsieur... oh! vous avez raison... il doit bien regretter de n'être plus libre!...

— C'est pourquoi, monsieur Ludger, vous pouvez sans crainte me dire son nom.

— Son nom!... mais j'ai déjà eu l'honneur de dire à madame la comtesse que je l'ignorais... que je croyais même ne l'avoir jamais su.

— Oui, vous avez dit cela, et l'ami de cet homme, celui qui vous a conté toute cette histoire, est mort aussi n'est-ce pas?

— Sans doute, monsieur.

— Monsieur Ludger, je vois avec plaisir que vous n'avez pas l'habitude du mensonge, car rien qu'en vous regardant maintenant, on devinerait que vous ne dites pas la vérité...

— Monsieur... je vous assure...

— Vous savez le nom de cet homme; il y a plus, vous le connaissez... vous avez promis de ne point le révéler... mais quand il s'agit du bonheur d'une femme, de l'avenir d'un enfant, on peut bien manquer à un serment fait à un misérable!... Vous ne voulez pas m'apprendre le nom de cet homme?... eh bien, moi, monsieur, je vais vous le dire : cet homme... c'est vous.

Ludger demeure stupéfait, mais il ne se sent plus la force de nier, et balbutie en baissant les yeux :

Eh bien... oui, monsieur... c'est moi!

—Enfin, vous en convenez!... Ah! je savais bien que vous m'avoueriez la vérité.

— Mon Dieu, monsieur, mais qui a pu vous faire deviner?...

— Ce jeune homme qui était là tout à l'heure m'a conté toute votre histoire; l'amour que vous éprouvez depuis longtemps pour la sœur de sa femme, amour qui est payé de retour... votre fortune, votre position misérable qui vous avait fait congédier par le père de votre jeune ami, puis enfin le changement survenu dans votre fortune, il y a six ans, et malgré cela vous ne demandez plus la main de celle que vous aimez toujours... Auriez-vous agi ainsi si vous aviez été encore libre?... Non... vous ne l'étiez plus... Ah! pouvais-je douter encore que vous fussiez cet homme qui avait contracté ce mariage mystérieux!...

— Monsieur de Charmeuse, de grâce, pardonnez-moi... j'étais sans ressource... sans occupation... M. Picardin m'avait ôté tout espoir de jamais devenir le mari de sa fille...

— Ne vous excusez pas, mon pauvre Ludger... encore une fois, ce n'est pas à vous que j'en veux maintenant; seulement plus de

feinte, plus de mensonges entre nous: vous savez à présent qui est la personne que l'on vous a fait épouser?...

— Monsieur... je... en vérité... je n'ose pas le croire, et pourtant j'ai reconnu cette alliance qu'on m'a remise un peu avant la cérémonie en me défendant de l'ouvrir... mais je l'avais exprès rayée sur une balustrade.

— Oui, c'est la sœur du marquis de Ravageole, c'est Valentine... que j'aimais... que j'adorais... et qu'il m'a refusée à moi... ce perfide Gontran, et pour l'obliger à donner sa main à un inconnu, à quelqu'un qu'elle ne devait jamais revoir... Oh! tenez, Ludger, il y a là-dessous quelque machination diabolique... quelque infamie! dont je crois deviner une partie... Valentine est excessivement plus riche que son frère... une parente éloignée... une marraine, je crois, lui avait légué toute sa fortune, s'élevant à plus de deux millions. Malheureusement, à la mort de son père, Valentine eut pour tuteur son frère... et celui-ci, je n'en saurais douter, a joué, mangé, dissipé une grande partie de ces richesses qui appartenaient à sa sœur...

— Il serait possible, monsieur!...

— Rien n'est plus certain... Alors comprenez-vous? en me la donnant pour femme, ou en la mariant à quelqu'un de notre monde, il aurait fallu rendre ses comptes de tutelle, remettre Valentine en possession de son bien, tandis qu'en lui faisant épouser un homme qui disparaissait ensuite, un homme qui ne connaissait ni le rang ni le nom de la personne avec qui on le mariait, il n'y avait plus de compte à rendre, plus de dot... plus de millions à restituer... et puis encore, il y avait pour l'avenir la certitude que sa sœur ne se marierait jamais avec un autre.

— En effet, monsieur... tout peut s'expliquer ainsi; mais la conduite de ce marquis serait bien coupable!...

— Mais il vous connaît, lui, et depuis son retour d'Italie, il ne vous a donc pas rencontré chez sa sœur?

— Jamais, monsieur, il ne vient pas à l'heure où je donnes mes leçons... je ne l'ai jamais aperçu en traversant la cour de l'hôtel... je ne monte pas par le grand escalier.

— Ecoutez Ludger, il faut nous liguer ensemble, il faut faire tout ce qui dépendra de nous pour rompre votre mariage.

— Ah! monsieur, je ne demande pas mieux!... Etre libre! pouvoir épouser ma chère Angelle... ce serait un si grand bonheur!... Que faut-il faire pour cela, monsieur?

— Hélas! je n'en sais rien encore... mais de la prudence! continuez d'aller chez madame de Valgrave, surtout ne lui laissez pas deviner que vous savez qu'elle est... votre femme... de mon côté, je ne lui dirai pas que c'est vous qui êtes le héros de l'aventure que vous lui avez contée.

— Il suffit, monsieur. Ah! j'aime bien mieux cela... je serais trop honteux, trop embarrassé devant madame la comtesse si elle savait toute la vérité!...

— En attendant, je verrai Gontran, moi, et quand il saura que je connais toute cette intrigue... peut-être consentira-t-il à nous seconder pour faire rompre cet affreux mariage.

— Ah! que le ciel vous entende, monsieur, et que je puisse enfin épouser celle que j'aime depuis si longtemps!

— Au revoir, monsieur Ludger, quand j'aurai besoin de vous faire agir, vous recevrez de mes nouvelles...

— Et je m'empresserai, monsieur, de faire ce que vous m'ordonnerez.

XV

ESPOIR DÉÇU.

Le même soir, Edouard de Charmeuse s'est rendu chez Valentine qui s'est empressée de lui demander s'il a trouvé le professeur et quel a été le résultat de leur entrevue.

— Je n'ai rien appris de nouveau, dit Edouard; maître Ludger persiste à nier en savoir davantage... mais je verrai votre frère et peut-être serai-je plus heureux de ce côté.

— Cela n'est pas probable, répond Valentine en soupirant. Et puis, après tout... à quoi cela m'avancera-t-il de savoir le véritable nom de l'homme auquel je suis liée?... en serai-je moins sa femme?

— Mais ce mariage n'a pas reçu toutes les sanctions voulues par les lois... vous n'êtes pas mariée à la mairie...

— Mon ami, croyez-vous donc que les serments faits devant Dieu soient moins sacrés que ceux faits devant les hommes?... Ah! vous ne me répondez pas, parce que vous sentez bien que j'ai raison! Je me regarde comme très-bien mariée.

Le lendemain, dans la matinée, M. de Charmeuse se rend à l'hôtel de Ravageole, mais cette fois, c'est chez Gontran qu'il se présente. Le marquis venait à peine de se lever, il avait passé une partie de la nuit, avait perdu au jeu une forte somme, et par conséquent était d'assez mauvaise humeur; il la faisait passer sur ses cigares, à chaque instant prenait un nouveau *londrès* dans une jolie boîte de bois des îles, et le rejetait dans la chambre, en s'écriant:

— Mauvais!... tous mauvais!... mais sapristi, où donc faudra-t-il s'adresser pour avoir de bons cigares? ..

En voyant entrer Edouard, Gontran grimace un sourire, puis lui présente ses londrès, en lui disant:

— Ah! vous voilà, Charmeuse!... eh bien tâchez donc d'en trouver un bon là-dedans, et vous aurez de la chance... moi, je n'en ai pas eu hier, de la chance, chez madame de Vergis... on a fait un lansquenet assez chaud... Ce diable de Germilly a passé dix fois... douze fois peut-être... je me suis entêté... j'ai perdu cinquante mille francs!... Après tout, je les gagnerai une autre fois... la fortune est femme: *Bien fol est qui s'y fie*!... François I[er] connaissait bien les dames... je crois même qu'il les a connues trop.

Edouard, qui a allumé un cigare, s'assied devant le marquis en disant:

— Ce n'est pas la première fois que vous perdez de grosses sommes au jeu! vous êtes coutumier du fait.

— C'est vrai! mais de votre côté, dites-moi donc, il me semble que vous alliez pas mal aussi, vous?

— Oui, jadis j'ai perdu mon patrimoine... ma fortune... mais néanmoins je n'ai jamais perdu que la mienne.

Gontran fronce le sourcil, en répondant:

— Qu'entendez-vous dire par-là?... est-ce que j'ai emprunté à mes amis? est-ce que je vous dois quelque chose à vous?

— Non, pas à moi!... mais quand on a en main la fortune d'une pupille, que cette pupille est notre sœur, on ne se gêne guère pour se servir des millions que l'on a en caisse... pour les faire servir à ses folies, à ses passions.

Gontran se lève avec colère, en s'écriant:

— Par l'enfer! monsieur de Charmeuse, voilà des paroles qui demandent des coups d'épée, et vous savez bien que j'ai le plus vif désir de vous en distribuer quelques-uns.

— Oui, je le conçois, marquis de Ravageole, vous seriez enchanté de vous battre avec moi et de vous débarrasser ainsi d'un homme qui tient à mettre à jour votre conduite comme tuteur de votre sœur!... Mais je suis bien fâché de vous contrarier, je ne me battrai pas... non, pas à présent du moins, pas avant d'avoir fait savoir dans le monde quel homme vous avez choisi pour beau-frère... de quelle illustre famille est sorti l'époux que vous avez donné à votre pupille, à votre sœur, après me l'avoir refusée, à moi, sous prétexte que j'étais ruiné.

— Ah! vous allez recommencer vos jérémiades au sujet du comte de Valgrave! Je croyais que tout était dit entre nous à ce sujet!... Vous voulez y revenir!... A votre aise... Je ne puis, moi, que vous répéter ce que je vous ai dit dans notre dernier entretien: tâchez de trouver Valgrave et tuez-le... oh! tuez-le, je vous le permets.

— Non, marquis, je ne tuerai point le comte de Valgrave, et par une excellente raison, c'est qu'il n'existe pas, c'est que ce comte est un personnage fictif et entièrement créé par vous.

— Ah! Valgrave n'existe point! ah! je l'ai inventé, en sorte que ma sœur n'est pas mariée, à votre compte?

— Oh! je ne dis pas cela... malheureusement! mais vous l'avez mariée à un pauvre diable, qui allait mourir de faim et qui, moyennant trente mille francs, que vous lui avez donnés, a consenti à faire tout ce que vous vouliez... à se marier sans connaître, sans même voir la personne qu'on lui faisait épouser, et à disparaître ensuite, en promettant de ne jamais revenir... ce qui, du reste, lui eût été difficile, puisqu'on lui avait bandé les yeux en vous l'amenant, et pris les mêmes précautions pour le reconduire.

Gontran change de couleur, et se promène dans l'appartement, en proie à la plus vive agitation.

— Vous voyez que je suis bien instruit? reprend Edouard.

— Ensuite, monsieur? continuez, je vous en prie, c'est fort intéressant.

— Voulez-vous maintenant, marquis, que je vous dise le nom du mari de votre sœur? de monsieur votre beau-frère?

— Mais oui... je vous assure que je ne serais pas fâché de le savoir.

— Oh ! vous le savez très-bien, quoique vous fassiez semblant de l'ignorer... Eh bien, marquis, cet homme se nomme Ludger Ficheclaque ; il est d'origine allemande et professeur de langues... c'est un fort honnête homme, du reste, mais qui ne s'attendait guère à devenir un jour le beau-frère de l'illustre marquis de Ravageole.

Gontran a pâli, ses mains se sont crispées : il hésite quelques instants à répondre ; puis, avec ce ton altier, fier, qui lui est habituel, s'écrie :

— Monsieur de Charmeuse, je trouve que vous vous immiscez beaucoup trop dans mes affaires de famille. J'ai marié ma sœur à qui j'ai voulu, avec qui j'ai voulu !... Une fois pour toutes, cela ne vous regarde pas, et vous n'avez point le droit de vous en occuper !... que son mari s'appelle Valgrave ou Ficheclaque... qu'il soit comte ou maître de langues, que vous importe, elle est mariée, voilà toute la question !... Que cela vous donne de l'humeur, je le conçois, mais il me semble que vous auriez dû depuis longtemps en prendre votre parti ; et je ne vois pas trop à quoi cela vous sert de savoir le véritable nom du mari de Valentine !

— Pardonnez-moi, monsieur, car cela me donne le droit de vous dire : Vous m'avez refusé votre sœur, sous prétexte que j'étais ruiné, et vous la donnez à un pauvre diable auquel vous êtes obligé de compter trente mille francs pour acheter sa liberté et son silence. Votre sœur pouvait porter hautement le nom de Charmeuse, qui est celui d'une famille noble et justement honorée, et vous la condamnez à porter un faux nom ou à se nommer madame Ficheclaque ! Quand on fait cela, monsieur, c'est qu'on a un motif secret... mais bien puissant pour agir ainsi... quand on abaisse sa maison en prenant un misérable pour beau-frère, c'est qu'on sait que celui là ne nous demandera pas des comptes de tutelle... ne nous forcera pas à avouer que nous avons joué, dissipé, dilapidé une immense fortune qui ne nous appartenait pas...

Gontran fait un bond de colère... il cherche autour de lui, court décrocher des épées pendues au mur, et en jette une aux pieds d'Edouard en lui disant :

— Par l'enfer ! monsieur, vous me rendrez raison de cette insulte... et je vais vous tuer...

— Vous me tuerez, c'est possible, mais pas à présent, à moins que vous ne m'assassiniez !... car je ne me battrai pas maintenant... ce serait trop niais de ma part ! Si vous me forcez à me battre, je vous préviens que je ne le ferai qu'après avoir instruit le monde de votre conduite, qu'après avoir proclamé partout que madame votre sœur n'est point, n'a jamais été comtesse de Valgrave, mais qu'elle est la femme du professeur Ludger Ficheclaque... et, pour qu'on ne doute pas de mes paroles, je conduirai partout avec moi le héros de cette aventure... Ce pauvre professeur ! oh ! il ne me sera pas difficile de le trouver ! J'ai passé hier la soirée avec lui, et il m'a dit qu'il se tenait à ma disposition, prêt à affirmer par sa présence tout ce que je dirai, tout ce que j'avancerai.

Gontran jette de côté l'arme qu'il avait prise et se rassoit, en disant d'un ton plus calme :

— C'est très-bien, monsieur de Charmeuse, agissez comme vous venez de me l'annoncer... faites savoir au monde tout ce qui s'est passé... déshonorez ma sœur... vous ne ferez que continuer ce que vous avez commencé, car vous ne manquerez pas, je l'espère, vous, qui voulez que l'on sache toute la vérité, de proclamer aussi que ma sœur était enceinte de vos œuvres, lorsque je jugeai convenable de la marier pour cacher sa position... Ce monde, près duquel vous voulez me poser en tyran, trouvera peut être que je n'ai pas eu absolument tort de ne point vouloir pour beau-frère d'un suborneur qui n'avait cherché à séduire une enfant qu'afin de devenir le possesseur de sa fortune. On jugera entre nous... vous avez raison, il ne faut nous battre que lorsque la société sera bien au courant de toute cette histoire... et je pense que Valentine sera très-reconnaissante de ce que vous voulez faire pour elle. Quant à son fils, comme on saura que maintenant il ne doit pas prendre le nom de Valgrave, qui était supposé et ne lui appartient pas, je vais dès aujourd'hui ne plus l'appeler que le petit Ficheclaque et ordonner à mes gens de ne jamais le nommer autrement !

Edouard est anéanti ; il sent qu'il a affaire à un homme qu'il ne pourra vaincre, tandis que cet homme possède au contraire plusieurs moyens pour le forcer au silence. Déshonorer Valentine, rendre son fils ridicule, bâtard aux yeux du monde, cette idée seule le fait frémir ; en voulant servir celle qu'il aime, c'est son malheur qu'il ferait : il lui a suffi de quelques instants pour comprendre tout cela, et sa colère est tombée, et il se lève, en disant à Gontran avec un accent plein de tristesse :

— Je me tairai, monsieur, je ne prononcerai plus le nom de... de cet homme. Je sens, en effet, qu'en voulant servir les intérêts de madame votre sœur, je pourrais lui causer des ennuis, des chagrins... et c'est cela surtout qui me fait prendre la résolution de garder désormais le silence sur tout ceci.

— A la bonne heure !... vous voilà devenu raisonnable, j'aime mieux cela... car, en vérité, en dehors de cette histoire, je vous aime assez, Charmeuse... et c'est à contre-cœur que je vous aurais tué !

Edouard ne dit plus rien ; il salue silencieusement le marquis, et s'éloigne le front chargé d'ennuis.

Le lendemain, suivant son habitude, il se rend chez Valentine ; mais, quand celle-ci lui demande quel a été résultat de son entrevue avec son frère, il lui répond tristement :

— Rien de bon... vous aviez raison, chère Valentine, il n'y a rien à espérer de Gontran... et il n'y a pas moyen de réparer le mal qu'il a fait.

— J'en étais certaine, mon ami ; que voulez-vous ? il faut nous soumettre. Tant que j'aurai mon fils avec moi, tant que vous m'aimerez, je me trouverai heureuse. Croyez-moi, Edouard, cessez de questionner ce pauvre professeur... Que nous importe après tout de savoir le nom de l'homme !...

— Il est certain qu'en le sachant nous n'en serons pas plus avancés !

XVI

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Quand Edouard a quitté le marquis, celui-ci se jette sur sa causeuse et passe sa main sur son front en se disant :

— Mais comment diable Charmeuse a-t-il découvert tout cela... comment sait-il le nom de l'homme... Ludger Ficheclaque ! Pardieu ! c'est bien cela ! c'est inconcevable !... ce n'est pas Valentine qui peut le lui avoir appris... elle l'ignore... elle ne peut rien savoir... Ce Ficheclaque a donc bavardé... manqué au serment qu'il m'avait fait... il est donc resté à Paris, au lieu de s'en aller en Allemagne comme il l'avait dit ?... Après tout, je m'en moque... rien ne prouve qu'il sache que c'est chez le marquis de Ravageole qu'il a été conduit. Je ne crois pas Charmeuse capable de le lui avoir dit... non... il a tremblé, là, quand je lui ai fait comprendre qu'il allait perdre ma sœur de réputation... il aura été prudent avec le Ficheclaque, si toutefois il est vrai qu'il le connaisse... Ah ! ce diable de Charmeuse a deviné la vérité... il a mis le doigt sur la plaie, en me disant que j'avais joué, dissipé les millions qui appartenaient à Valentine !... c'est à peine s'il m'en reste le quart... pourquoi diantre va-t-on nommer tuteur d'une millionnaire un jeune homme qui aime à s'amuser et qui a du malheur au jeu !... J'ai perdu ! j'aurais pu gagner !... Fichtre ! s'il me fallait rendre mes comptes de tutelle, je serais terriblement embarrassé.

Le valet de chambre de Gontran entr'ouvre la porte et dit :

— Monsieur le marquis, il y a là un homme... un particulier, qui demande à vous parler...

— Un particulier ? qu'est-ce que tu entends par là, Germain ?

— Dame, monsieur, j'entends un individu qui n'est pas très-bien couvert... qui a une assez mauvaise mine... Je gagerais que c'est quelqu'un qui vient implorer la générosité de monsieur le marquis...

— Ma générosité n'est point visible aujourd'hui ; quand on a perdu la veille cinquante mille francs au bacarat, on a le cœur totalement sourd. Renvoie cet homme, je n'ai pas envie de l'écouter.

Le valet de chambre s'éloigne, mais il revient au bout de deux minutes :

— Qu'est-ce encore ? dit Gontran.

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, c'est toujours la même chose ; ce maudit homme est toujours là... il insiste pour parler à monsieur...

— Et vous n'avez pas pu le mettre à la porte, toi et les autres ?

— Il prétend que monsieur ne sera pas du tout fâché de le voir... enfin, il a tiré une carte de sa poche... ce n'est pas une

carte de visite, c'est le neuf de carreau; il a demandé une plume et il a griffonné quelque chose dessus en me priant de donner cela à monsieur...

— Voyons ce neuf de carreau... ah! le gaillard a des cartes sur lui... sapristi! elle a trop servi celle-ci!...

Le marquis retourne la carte sur le dos de laquelle on a écrit assez mal le nom de Robertot. Quand il est parvenu à la lire, Gontran fait un mouvement de surprise, puis dit à son valet de chambre :

— Fais entrer cet homme... je veux bien le recevoir... et, pendant qu'il sera avec moi, tu auras soin que personne ne vienne nous interrompre.

Le particulier mal mis est introduit : c'est un homme d'une cinquantaine d'années, mais qui paraît en avoir davantage ; toutes les passions qui fatiguent, qui usent à la fois le corps et l'âme doivent avoir fait de profonds ravages chez ce monsieur : sa figure est assez commune, et ses yeux très-ouverts ne prévieunent pas en sa faveur. Il porte un vieux paletot, un vieux chapeau, des bottes à jour, enfin tout chez lui annonce la plus profonde débine.

Il entre en saluant bien humblement: puis, lorsqu'il est seul avec le marquis, se redresse, et tâche de sourire, en disant :

— C'est moi, monsieur le marquis... si je ne vous avais pas envoyé mon nom, je gage que vous ne m'auriez pas reconnu?

— Ma foi non! Comme te voilà fait! mon pauvre Robertot! il y a tout au plus six ans et demi que tu m'as quitté.., et te voilà vieilli comme s'il y en avait quinze... Quand tu étais à mon service, tu étais gros et gras... tu avais le teint et même le nez fleuri! aujourd'hui tu es blême et maigre comme un coucou! Je défie bien qu'on reconnaisse en toi mon élégant valet de chambre d'autrefois!...

— Que voulez-vous, monsieur le marquis? les malheurs, l'adversité... vieillissent encore plus vite que les années...

— Ah! tu as eu des malheurs!... mais, pour te mettre à l'abri de l'adversité, lorsque tu m'as quitté, pour aller soi-disant fonder un restaurant français en Angleterre, je t'avais donné quinze mille francs pour récompenser tes bons services... avec cela et la pelote que tu devais déjà avoir faite chez moi, tu étais, ce me semble, en position de faire marcher ton établissement.

— Ah! monsieur... d'abord la pelote que j'avais faite chez vous était bien légère!...

— Passons! passons! Eh mon Dieu! je ne te la reproche pas!... pour un valet de chambre adroit, les petits profits sont énormes!

— Eh bien, monsieur le marquis, je me rendis en effet en Angleterre; là, je fondai un restaurant français à l'instar de nos *Bréban*t, de nos *Péter* : pendant trois ans cela allait très-bien .. je gagnais beaucoup d'argent, mais par malheur j'en dépensais le double avec de charmantes petites femmes qui trouvaient ma cuisine délicieuse, mes vins parfaits, et qui, après dîner, me gagnaient mes guinées à l'as de cœur, un petit jeu très-simple, mais auquel elles étaient très-fortes.

— Ah! tu as joué aussi! tout le monde s'en mêle...

— Quand je vis que je devais à mes fournisseurs environ deux cents livres sterling et que je n'en possédais plus que la moitié, je me dis : Puisque je ne puis pas payer le tout, il vaut autant ne rien payer du tout!...

— Joli raisonnement!... et qui sent son *Figaro* de Beaumarchais!

— Je me rendis en Écosse : je pensais que le peuple écossais, qui est beaucoup plus primitif que les Anglais, goûterait encore de ma cuisine française, et que mes soles normandes, mes bouchées à la Richelieu, obtiendraient là le plus brillant succès!... je me trompais... les farouches *highlanders*, ces messieurs qui méprisent les culottes, n'estiment que la bière et le rosbif. Dans mon dépit de voir que l'on ne prisait pas mes excellentes sauces, je me dis : Parbleu! il faut traiter ces carnivores suivant leur goût, il faut leur faire manger quelque chose qui leur rappelle leurs montagnes. Je voulus me procurer un chameau ou tout au moins un ours que j'aurais fait rôtir, il me fut impossible d'en trouver. Je fus forcé de me contenter d'un âne, un fort bel âne que l'on me céda à bon marché. Je tuai, puis je dépeçai mon animal. Avec mon âne, je fis des bifteks, des aloyaux, des côtelettes; bref, je l'accommodai de différentes façons, et tout cela fut trouvé excellent!... mais ne voilà-t-il pas que le même soir toutes mes pratiques étaient malades... on avait des coliques, des nausées, des tortillements! Il paraît que l'âne que l'on m'avait vendu était atteint d'une jaunisse, c'est pour cela que je l'avais eu à très-bon marché. J'espérais cacher mon invention culinaire, mais une servante bavarde : on sut que j'avais fait manger de l'âne, on me mit à l'amende; et, comme je n'avais pas de quoi la payer, on me fourra en prison!... c'était le bouquet!... j'y restai deux ans, monsieur, deux ans qui me firent l'effet de dix années... Je vous écrivis, mon cher maître, pour vous supplier de venir à mon aide, de m'envoyer de l'argent...

— Je n'ai reçu aucune de tes lettres.

— On plutôt, monsieur le marquis, vous les aurez jetées au feu sans les lire, comme c'était votre habitude toutes les fois que je vous remettais une lettre qui ne venait pas d'une dame.

— Ah! c'est encore très-possible.

— Enfin, on me mit à la porte de la prison. . mais je n'avais plus le sou! Je fus obligé pour vivre de faire tous les métiers... et encore ens-je de la peine à être employé, car en Angleterre, où les ramoneurs et décrotteurs sont en habit noir et en gants blancs, vous comprenez si l'on devait me trouver mal mis, moi!... Bref, tout en travaillant, je parvins à gagner Douvres... là, un brave capitaine qui avait souvent dîné chez moi, au temps de ma prospérité, voulut bien me passer gratis en France!... et... et me voilà, monsieur le marquis... je viens vous trouver, parce que je suis bien persuadé que vous ferez quelque chose pour moi.

Gontran fait une légère grimace, puis murmure :

— Tu ne tombes pas heureusement, mon pauvre Robertot! j'ai perdu hier cinquante mille francs au bacarat!...

— Qu'est-ce que cela pour monsieur le marquis!...

— Comment! qu'est-ce que c'est? mais, pardieu, c'est toujours cinquante mille francs!...

— Je veux dire que la fortune de monsieur de Ravageole est assez considérable pour que cette perte ne puisse le gêner!...

— Tu crois cela, toi?... sans doute j'ai encore de la fortune... mais elle est diablement écornée!...

— Le jeu a ses chances, monsieur le marquis gagnera peut-être demain le double de ce qu'il a perdu hier!

— Je l'espère bien, mais enfin, que je gagne ou non, il faut toujours que je vienne à ton aide...

Gontran se lève, ouvre un secrétaire, y prend un portefeuille et en tire trois billets de banque qu'il donne à Robertot, en lui disant :

— Tiens, voilà trois mille francs... tu es satisfait, j'espère?

M. Robertot ne paraît pas très-satisfait du cadeau. Cependant il met les billets de banque dans sa poche, en répondant :

— Oh! sans doute... je suis satisfait... pour le moment!... car monsieur le marquis doit bien penser que ce n'est pas avec trois mille francs que je pourrai former le moindre établissement... ou essayer de quelque commerce!

Gontran comprime avec peine un mouvement d'impatience, il murmure d'un ton sec :

— Il y a des gens qui font leur fortune avec moins que cela!...

— Ils commencent de bonne heure, ceux-là... et moi, j'ai cinquante ans passés. N'importe, j'essayerai, et d'ailleurs, je suis bien persuadé que, si je ne réussis pas, monsieur le marquis aura toujours la même bonté pour moi et qu'il ne me laissera plus retomber dans la peine et me retrouver aussi misérable que je l'étais aujourd'hui en me présentant chez lui.

Ces derniers mots ont été prononcés avec une intention toute particulière et qui n'a point échappé à Gontran, aussi s'empresse-t-il de répondre :

— Oui, oui... soyez tranquille, Robertot, je serai toujours généreux avec vous...

—Je n'en ai jamais douté un seul moment!... Je vais donc avoir l'honneur de prendre congé de monsieur le marquis...

— Un moment, Robertot!

Celui-ci s'arrête et attend, mais comme quelqu'un qui, s'attendant à être retenu, est tout préparé à être interrogé.

Gontran est devenu sérieux, il semble réfléchir et ses sourcils froncés annoncent que ses réflexions sont graves. Il dit à voix basse:

— Robertot, j'espère que vous n'avez jamais parlé à qui que ce soit de ce qui s'est passé à ma propriété de Louvecienne, dans la nuit du 10 juillet?

— Ah! monsieur le marquis, pouvez-vous penser que je manquerais au serment que je vous ai fait en sortant de chez vous!... Jamais un mot de tout cela n'est sorti de ma bouche. Et, d'ailleurs, lors même que j'aurais eu la tentation d'être indiscret, ne serais-je pas retenu par mon intérêt, mon propre intérêt? est ce que j'oserais me présenter devant monsieur le marquis et avoir recours à sa générosité si j'avais fait la sottise de parler?...

— C'est juste, ton intérêt est d'être indiscret... par conséquent,

Alors, monsieur, ce sont des coups d'épée, que vous désirez recevoir encore ? (P. 40.)

je puis compter sur ton silence, car l'intérêt est presque toujours le mobile de nos actions. Mais, dis-moi, Robertot, as-tu quelquefois revu, rencontré ce professeur, ce Ficheclaque que tu m'as amené cette nuit-là?

— Jamais, monsieur le marquis, jamais je ne l'ai aperçu depuis. Après cela, vous savez que j'ai passé presque tout mon temps en Angleterre. Est-ce que vous avez revu cet homme, monsieur?

— Non, je ne l'ai pas revu!... mais je ne comprends pas comment il se fait que Charmeuse... tu te rappelles Edouard de Charmeuse, un beau cavalier qui voulait épouser ma sœur?

— Oh! parfaitement, monsieur le marquis.

— Eh bien, Charmeuse... qui est maintenant de retour en France, sait que c'est un pauvre diable nommé Ludger Ficheclaque, que j'ai amené à ma sœur pour être son mari.

— En vérité! voilà qui est bien surprenant en effet... pour que M. de Charmeuse sache cela, il faut que ce Ficheclaque ait parlé... il avait cependant l'air d'un homme sur lequel on pouvait compter... Et madame votre sœur sait-elle aussi?...

— Non, je ne pense pas que Charmeuse lui ait dit cela... c'eût été humilier son amour-propre que de lui faire savoir qu'elle n'est pas, qu'elle n'a jamais été comtesse de Valgrave, que ce personnage est purement de mon invention.

— Alors, je ne vois pas en quoi tout ceci peut inquiéter monsieur le marquis?...

—Cela ne m'inquiète pas positivement; seulement j'aurais voulu savoir comment et par qui Charmeuse a été si bien instruit.

— Encore une fois, monsieur le marquis, ce ne peut être que par le professeur lui-même. Il avait cependant reçu trente mille francs pour se taire; c'était un assez joli denier! Mais tous les hommes ne sont pas fidèles à leur serment et ce n'est pas toujours ceux qu'on paye le plus qui gardent mieux un secret... ce n'est pas juste... d'autant plus que c'est celui qui possède le secret le plus important qui devrait être le mieux payé!...

Gontran ne répond rien, il se contente de froncer un peu le sourcil. Robertot le salue très-humblement et gagne la porte, lentement, à pas comptés, et comme quelqu'un qui espère être rappelé; mais le marquis ne le rappelle pas, il se contente de lui dire:

— Bonjour, Robertot; tâche de faire fortune, mon garçon: un homme qui a tes moyens sait toujours se tirer d'affaires.

—Faire fortune! avec ces trois méchants billets de mille francs! se dit le ci-devant domestique du marquis en descendant le grand escalier. Il n'a pas été bien généreux, mon ancien maître... mais il faut me contenter de cela pour le moment. Après tout, quand j'aurais dépensé ceci, j'irai lui en demander d'autres, et il faudra bien qu'il m'en donne... il ne peut pas me refuser, car je le tiens, moi, oh! je le tiens bien!... Je puis donc être tranquille désormais sur mon avenir; j'ai dans M. le marquis une vache à lait qui ne me fera jamais défaut.

Tout en réfléchissant ainsi, Robertot était arrivé dans la cour de l'hôtel. Tout à coup il s'arrête... un homme vient d'y entrer, et la vue de cet homme l'a tellement saisi qu'il est demeuré stupéfait. C'était Ludger qui venait, suivant son habitude, donner leçon au petit Armand; il n'a nullement fait attention à Robertot, et, traversant la cour, disparaît par le petit escalier de service.

Mais Robertot l'a suivi des yeux, et, après l'avoir vu disparaître, il cherche s'il apercevra des gens de l'hôtel pour tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Des valets étaient là, ils avaient regardé Robertot avec insolence lorsqu'il s'était présenté, mais depuis qu'on savait qu'il avait été reçu en audience particulière par M. le marquis, chez lequel il était resté assez longtemps, on se montrait fort poli, fort empressé à lui répondre.

— Quel est donc cet homme qui vient d'entrer dans la cour et a disparu par ce petit escalier? demande Robertot; il me semble l'avoir déjà vu quelque part, mais je cherche en vain son nom!

— Cet homme? repond un valet de pied, mais c'est le professeur du fils de madame la comtesse... il vient trois fois par semaine donner leçon au petit Armand... il se nomme... attendez... oh! un drôle de nom... Ficheclaque! c'est cela... c'est le professeur Ficheclaque; le connaissez vous?

Robertot réfléchit un instant, puis répond:

— Non... non... je m'étais trompé, je ne le connais pas.... et il passe donc de préférence par le petit escalier?

— Oui, parce qu'il arrive tout de suite chez son élève, sans avoir à traverser tous les appartements de madame la comtesse.

— Ah! c'est juste... c'est plus commode... Merci, messieurs, merci.

Robertot s'éloigne en se disant:

— Voilà un hasard bien singulier! à coup sûr, si la sœur du marquis savait quelque chose, elle n'aurait pas donné ce Ficheclaque pour professeur à son fils... et, assurément, M. de Ravageole ignore cette circonstance... il n'aura jamais rencontré le professeur. Irai-je lui faire part de cette découverte?... à quoi bon?... en ce moment je n'obtiendrais pas de lui mille francs de plus!... Gardons cela pour plus tard, cela pourra toujours me servir.

XVII

UN TEMPS D'ARRET.

Après l'entretien qu'il avait eu avec M. de Charmeuse, Ludger, tout joyeux, s'était empressé de se rendre près de sa chère Angelle, et lui avait dit:

— Espérons, ma fidèle amie, espérons... je viens de recevoir la visite de quelqu'un qui va s'occuper de me rendre ma liberté... et par conséquent de la rendre aussi à madame de Valgrave... qui n'a jamais été madame de Valgrave... puisqu'elle est madame Fich..... mais c'est justement cela qu'il ne veut pas qu'elle soit, et vous comprenez bien que, de mon côté, je ne demande pas mieux que de ne plus être le mari de cette dame... car en redevenant libre, je pourrai enfin vous épouser, chère Angelle, je pourrai, en vous nommant ma femme, reconnaître cette constance, cette tendresse que vous avez bien voulu me conserver, malgré toutes les apparences qui m'accusaient, qui m'auraient perdu près d'un cœur moins aimant que le vôtre!...

— Quoi! vraiment, Ludger, s'écrie Angelle, qui ne demande pas mieux que de saisir cette espérance qu'on lui donne, vous pensez que l'on pourra rompre cette union que l'on vous a fait contracter d'une façon si mystérieuse?

— Je l'espère du moins, car celui que je quitte, M. de Charmeuse, a tout autant d'intérêt que moi à ce que madame la comtesse soit libre: il l'aime tendrement, il en est aimé, et vous comprenez bien que je me trouve là... comme un mur qui les sépare... qui les empêche d'être heureux.

— Et que va faire ce M. de Charmeuse pour briser les obstacles qui nous séparent?

— Mon Dieu! je n'en sais rien encore... c'est-à-dire, il va voir le frère de la comtesse... ce terrible marquis de Ravageole dont tout le monde a peur.. Mais il paraît qu'il n'en a pas peur lui!... il va lui parler... le supplier... le... enfin, il sait peut-être des choses qui rendront ce marquis plus traitable. Si tout le monde était d'accord, avec de belles protections, on parviendrait peut-être à faire casser ce malheureux mariage!...

— Ah! mon ami!... puisse le ciel vous entendre!

Et comme en amour il suffit souvent d'une lueur d'espoir pour nous faire voir tout en rose, Angelle retrouve pendant quelque temps sa gaieté, ses belles couleurs, son humeur enjouée d'autrefois, et Jolichose dit à sa femme:

— Vois-tu, il fallait que tu devinsses ma conjointe pour que ce flâneur de Ludger se décidât à tâter aussi du mariage... Il voit que nous sommes heureux, que ça va bien... que je vais être père... il se dit: Décidément, il faut que je le devienne aussi.

— Mais, mon pauvre Cloud, le professeur n'a pas encore dit qu'il allait épouser Angelle.

— D'abord, ma chère amie, je vous avais priée de ne jamais m'appeler Cloud... à moins de boulettes graves de ma part... et j'ose croire que je n'en ai point commis... Est-ce parce que je vous ai fait un enfant que vous me mettez ce Cloud en avant?... il me semble que j'en avais le droit... je dirai même plus: c'était mon devoir! Est-ce parce que...

— Assez! assez! monsieur Jolichose; vous devenez beaucoup trop raisonneur!...

— Pourquoi m'as-tu appelé Cloud?

— Parce que cela m'a fait plaisir apparemment... va donc à tes confections...

— C'est égal, mon fils s'appellera Oculi et ma fille Balbine...

— Jamais, monsieur, jamais! ma fille se nommera Angelle comme ma sœur, qui sera sa marraine; et si j'ai un fils, il s'appellera Edmond, parce que c'est gentil ce nom-là... et que je l'ai toujours aimé.

— Alors, ce n'est plus la peine d'avoir des parrains si tu donnes les noms toi-même. Quand le professeur épousera la sœur, si, comme je l'espère, on me choisit pour être le parrain de leur enfant, il faudra bien qu'il porte le nom que je lui donnerai.

— Et comment l'appelleras-tu?

— Je l'appellerai: *C'est-bien-heureux*! Hein! comprends-tu la plaisanterie?...

— Il me semble que: *C'est-bien-heureux*! ce sera long pour un nom de baptême!

— Pas plus long que Hyacinthe ou Pantaléon!...

— Et si c'est une fille?

— Eh bien, ça sera: *C'est-bien-heureuse*!...

— Ah! mais cela ne va plus du tout!...

— Bah! tous les noms vont; on s'y habitue.

—Au reste, si c'est quand ma sœur sera mariée au professeur, je crois que tu as le temps d'en chercher un autre!

— Et moi, je te répète que cela ne peut pas tarder; parce que notre ami Ludger, qui était toujours si sérieux, si grave, a maintenant un air tout guilleret... Et dernièrement, en entrant chez M. Picardin, lui, qui ne chantait jamais, je l'ai entendu fredonner entre ses dents..

— Quelque chose de gai?

— Je crois bien!... *Malbrouck s'en va-t-en guerre*!

Mais, au bout de quelque temps, l'air joyeux du professeur a disparu; il ne fredonne plus entre ses dents; il est redevenu sérieux, triste comme ci-devant. Il en est de même de la douce Angelle; cette gaieté qui avait un moment brillé dans ses yeux et ranimé son charmant visage, a cédé de nouveau sa place à un air mélancolique et languissant. Ce revirement est la suite d'un autre entretien que Ludger a eu avec M. de Charmeuse, et dans lequel celui-ci, au lieu de lui conserver les espérances qu'il lui avait fait entrevoir, a dû lui avouer, au contraire, que d'après les paroles qu'il avait échangées avec le marquis de Ravageole, il fallait renoncer à l'espoir de rien changer dans la situation qui leur était faite, tout en recommandant de nouveau au professeur de ne jamais laisser deviner à la comtesse qu'il était le héros de l'histoire mystérieuse qu'il lui avait racontée.

Ludger s'était incliné profondément en répondant à Edouard:

Comptez sur ma discrétion, monsieur; je ne sais rien, je ne veux plus me souvenir de rien concernant cette malheureuse affaire. Je ne suis et ne serai jamais pour madame la comtesse que le professeur de son fils et son humble serviteur.

Puis le pauvre Ludger était revenu près d'Angelle, l'air consterné, la voix tremblante, lui conter la perte de leurs dernières espérances. La belle fille s'était résignée; elle savait être aimée et n'avoir point de rivale. Les femmes se résignent toujours quand elles sont certaines d'occuper seules notre cœur; pour elles c'est là le point le plus important.

Mais Léonie n'avait pas tardé de dire à son mari:

— Eh bien... ce mariage de ma sœur?... n'avais-je pas raison de dire qu'il n'était pas encore fait?... rien n'annonce qu'on y songe maintenant.

— Ma foi! ma bonne amie, avec ces amoureux-là, c'est à n'y rien comprendre, reprend Jolichose; c'est à se casser le nez contre un bondon de Neufchâtel. Encore, ta sœur... ce n'est pas à elle que j'en veux.. je la plains, la malheureuse!... Mais le professeur... je commence à avoir de tristes idées sur son individu... Ce pauvre garçon... il est probable qu'il ne poserait pas pour le *Spartacus*!...

— Assez! Jolichose!... ou je vais vous appeler Cloud!...

— Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me casserai plus la tête à chercher un nom pour leur progéniture... et je crois qu'ils se contenteront du nom de Zéro.

Trois mois se sont écoulés sans apporter aucun changement dans la position respective des personnes qui figurent dans cette histoire.

Valentine est allée s'établir à la campagne avec son fils; mais malgré l'invitation qu'on lui a faite d'aller y passer quelque temps, le professeur ne s'y est point rendu. Il a pensé, avec raison, que là il ne pourrait manquer de se trouver avec le marquis de Ravageole, et quoiqu'il ne connaisse pas ce monsieur, il est probable que celui-ci le reconnaîtrait, et que la vue de maître Ficheclaque ne lui serait nullement agréable. M. de Charmeuse a été le premier à conseiller au professeur de ne point aller à Montchauvet; et Ludger qui serait désolé de causer la moindre peine, la plus

légère contrariété à la comtesse, est presque décidé à ne plus retourner chez elle à Paris, et à cesser de donner des leçons au petit Armand, afin de rompre entièrement ses relations et toutes visites à l'hôtel de Ravageole.

Mais Valentine est revenue de sa campagne plus tôt que de coutume, parce que son fils s'y déplaisait. Le petit garçon, qui aimait beaucoup Ludger, s'est ennuyé de ne plus le voir : puis, il avait pris goût aux leçons qu'il recevait; il commençait à lire, ce qui flattait beaucoup son amour-propre, et chaque jour il s'écriait :

— Si mon professeur ne vient plus me voir, j'oublierai ce que je sais; et, au lieu de faire des progrès je redeviendrai un âne comme avant! Mais je veux être savant... et je veux qu'on fasse revenir Ludger.

De retour à Paris, la comtesse avait essayé de faire venir un autre professeur; mais alors Armand avait poussé de grands cris, pleuré, trépigné des pieds et jeté dans la chambre ses plumes et son écritoire, en disant :

— Je veux apprendre avec Ludger, je ne veux pas étudier avec d'autres .. je veux qu'on me rende mon ami... mon bon ami qui m'apprend si bien... et que j'aime tant... je serai malade s'il ne vient plus me voir.

Alors Valentine avait dit à Edouard :

— De grâce, allez trouver M. Ludger ; priez-le de revenir, car Armand ne veut étudier qu'avec lui... Il tombera malade si son professeur ne vient plus, et je ne veux pas que mon fils soit malade.

Et M. de Charmeuse s'était aussitôt rendu chez Ludger, et lui avait dit :

— Veuillez revenir à l'hôtel Ravageole, reprendre vos leçons au petit Armand... Cet enfant vous aime ; il vous demande à grands cris. . ne le laissez pas se chagriner.

Il est toujours doux d'être aimé... même d'un enfant ! Ludger avait essuyé une larme tombée de ses yeux, en répondant :

— Il suffit, monsieur, j'irai... j'irai dès demain, et comme par le passé je donnerai des leçons à ce cher petit.

En effet, dès le lendemain, le professeur retournait à l'hôtel Ravageole, où il était embrassé, fêté, caressé par le petit Armand, enchanté de le revoir. Les enfants aiment si bien!... il n'y a pas encore de mélange dans leur affection.

Et depuis un mois, Ludger se rendait comme auparavant, trois fois par semaine, à l'hôtel de Ravageole, montait le petit escalier de service qui le menait tout de suite chez son élève ; lorsqu'un matin, bien qu'il ne fût que onze heures à peine, Gontran qui, ce jour-là, s'était levé et habillé plus tôt qu'à son ordinaire, parce qu'il voulait monter à cheval, se trouve passer dans la cour au moment où le professeur y entrait.

Ludger avait de ces tailles hautes, de ces figures longues que l'on remarque. Celui-ci, qui ne l'a pas même aperçu, va traverser la cour, lorsqu'il se sent touché à l'épaule.

— Monsieur... où donc allez-vous par là?

Ludger s'arrête, regarde ce beau monsieur qui le toise d'une façon singulière, devine sur-le-champ qu'il est devant le marquis de Ravageole, et salue profondément en répondant :

— Monsieur, je vais, comme à mon ordinaire, donner une leçon au fils de madame la comtesse de Valgrave...

— Ah ! vous êtes le professeur d'Armand !... pardieu ! voilà qui est original !... Me connaissez-vous, monsieur ?

— Je n'ai pas cet honneur... mais je présume que j'ai l'avantage de saluer monsieur le marquis de Ravageole...

— Très-bien... et votre nom, à vous ?...

— Ludger Ficheclaque, bachelier ès lettres, professeur de langues... et d'écriture au besoin.

— Qui donc vous a introduit chez ma sœur ?

— Monsieur le marquis, c'est par l'entremise de mademoiselle Angelle Picardin, qui brodait pour madame la comtesse... On m'a proposé de commencer un enfant... j'ai accepté.

— Et y a-t-il longtemps que vous êtes professeur d'Armand ?...

— Près de six mois monsieur le marquis; mais nous avions interrompu pendant son séjour à la campagne...

— Et vous revenez ?...

— Depuis un mois à peu près...

Gontran réfléchit quelques instants, puis il reprend :

— C'est bien, monsieur, c'est bien... allez donner votre leçon !...

Ludger salue et poursuit son chemin. Le marquis se décide alors à monter à cheval, tout en se disant :

— C'est singulier... cet homme venait ici depuis six mois... il faudra que je le fasse mettre à la porte.

XVIII

UNE REVANCHE.

Pendant sa promenade à cheval, Gontran a beaucoup pensé à la singulière rencontre qu'il a faite le matin, et il est toujours très-décidé à faire remercier le professeur de son neveu ; il ne veut pas que ce soit maître Ludger Ficheclaque qui continue à se charger d'instruire le petit Armand.

Mais au Bois, le marquis rencontre un de ses amis, grand joueur, bon vivant et aimant le plaisir autant que lui. Celui-ci vient chevaucher à son côté et lui dit :

—Je pense que nous nous rencontrerons aussi ce soir, marquis ?

— Où donc cela, mon cher de Sienne ?

— Mais, chez madame de Vergis, où nous taillerons un petit bacarat.

— Chez madame de Vergis ?... je n'y suis pas heureux... Il y a comme cela des maisons qui nous sont fatales à nous autres joueurs...

— Je présume que vous ne croyez pas à la fatalité, vous, Gontran ?

— Pourquoi donc ? quand on est joueur, mon cher, on croit à tout, on devient extrêmement superstitieux... Ah ! cela vous fait rire !... Cependant, si vous allez ce soir chez madame de Vergis, j'ai bien envie de braver encore la fatalité...

— Oui, j'y vais, d'autant plus que je serai bien aise de revoir Grézicourt, et je sais qu'il y sera...

— Grézicourt... à qui j'ai donné un assez joli coup d'épée l'hiver dernier ?

— Lui-même ; il a été assez longtemps à se guérir... il a été prendre des eaux... je ne sais où...

— Ah ! ce pauvre Grézicourt ! pardieu, moi aussi je serai enchanté de le revoir... il se bat bien mal, oh ! il se bat d'une façon pitoyable... mais il est très-brave.. et très-curieux, autant que je me rappelle... Allons, c'est décidé; ce soir j'irai chez madame de Vergis.

Les salons de madame de Vergis étaient le rendez-vous d'une société nombreuse et brillante : il y avait de jolies femmes et des dames bel esprit, de l'ancienne noblesse du faubourg Saint-Germain, des gens de la haute finance, des hommes qui donnaient la mode, et les moutons de Panurge qui faisaient ce qu'ils voyaient faire et attendaient pour émettre un avis, pour avoir une opinion, qu'un personnage en renom eût parlé; enfin il y avait quelques artistes en vogue, quelques hommes de lettres, mais ces derniers en très-petite quantité : les gens d'esprit se sentent perdus dans ces grandes réunions, et en général ils aiment à se retrouver.

La soirée était dans tout son éclat lorsque le marquis de Ravageole entre dans les salons. Après avoir serré la main à quelques intimes, il entend un petit rire sec, saccadé, donné dans un ton de fausset, et qui lui fait sur-le-champ reconnaître celui qui se livre à cette démonstration : c'était en effet M. de Grézicourt qui, assis près de quelques dames, venait d'apercevoir Gontran et s'était livré à sa gaieté railleuse, en s'écriant :

— Tiens !... c'est monsieur de Ravageole !.. Ah ! je suis enchanté de le revoir... je vais lui demander des nouvelles de sa sœur.

Gontran a fait quelques pas vers Grézicourt et le salue gracieusement, en lui disant :

— Enchanté de vous revoir, monsieur de Grèzicourt !...

— Moi de même, monsieur le marquis

— Et vous allez tout à fait bien, vous êtes entièrement remis de... votre blessure ?

— Entièrement, marquis, et tout prêt à recommencer !...

Gontran sourit en répondant :

— Oh ! je présume que cela n'est pas nécessaire !

— Eh, eh ! on ne sait pas, marquis, on ne sait pas !.. Et madame votre sœur, cette charmante comtesse de... de Valgrave, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de la voir ? ..

— Je ne crois pas. Vous savez que ma sœur va très-peu dans le monde...

— Ah ! c'est vrai... depuis son veuvage... mais pourquoi donc ne se remarie-t-elle pas ?... rester veuve... si jeune et si belle... franchement cela ne se comprend pas... à moins que M. de Valgrave ne soit pas tout à fait mort ?...

Les dame qui sont près de M. de Grézicourt partent d'un fou rire. L'une d'elles s'écrie :

— Il n'y a que M. de Grézicourt pour avoir de ces idées-là !... le voilà qui veut faire revivre les morts... rendre aux veuves leurs maris... prenez garde!... savez-vous bien qu'il y a des veuves qui auront peur de vous !... Quand on s'est bien désolé, qu'on a bien pleuré son mari, c'est une chose faite, on prend ensuite son parti, on tâche même de se distraire... de se consoler... et ma foi, alors, si le mari reparaissait .. je ne sais pas s'il causerait une surprise bien agréable... il y a même des occasions où il pourrait gêner beaucoup, où l'on pourrait bien lui dire : Mon cher ami.. vous avez fait le mort... et maintenant vous ne l'êtes plus, c'est une très-mauvaise plaisanterie... Tant pis, votre place est prise, il ne fallait pas la quitter...

— Bravo, mesdames, bravo !... enchanté de connaître votre manière de regretter les défunts... mais je suis bien tranquille avec madame de Valgrave, je suis persuadé qu'elle ne craint pas que je lui rende son mari !...

Gontran n'a pas jugé convenable de se mêler à cette dissertation, il s'est contenté d'écouter, puis il s'éloigne, en se disant :

— Je crois vraiment que ce petit Grézicourt a envie de recommencer... Ah! qu'il y prenne garde, il m'ennuie ce monsieur... et si nous nous battons encore... cette fois je ne le ménagerai pas.

Les parties se sont engagées, puis on fait de la musique, on danse dans un autre salon. Gontran n'a pas plus de chance qu'à l'ordinaire. Ennuyé d'être battu au baccarat, il vient se mettre à une table d'écarté, et là, à sa grande surprise, vient de passer plusieurs fois. Son adversaire se lève en disant :

— Décidément, marquis, vous avez une veine... je ne veux pas continuer... vous ne gagnez pas souvent, mais quand vous avez la chance pour vous, ah ! vous la tenez bien... J'ai perdu trois mille francs, je m'en tiens là... qu'un autre essaye de lutter avec vous.

— Eh bien, monsieur, dit Gontran, j'attends un adversaire... Quoi !... personne ne se présente, et, pour la première fois que la fortune m'est favorable... on n'ose plus se mesurer avec moi?...

Mais le petit rire sec de M. de Grézicourt se fait entendre, et ce monsieur s'approche de la table de jeu, en disant :

— Que dit donc M. de Ravageole?... que personne n'ose se mesurer avec lui?... Oh ! quelle plaisanterie !... Mais me voilà, moi, et très-disposé à être son adversaire...

— Venez, monsieur de Grézicourt, venez vous mettre là, s'écrie Gontran ; vous êtes un brave, vous, et ma veine ne vous fait pas peur.

— Oh ! pas du tout... d'ailleurs j'ai une revanche à prendre avec vous...

— Celle-ci ne sera pas dangereuse, je l'espère...

— Eh, eh ! on ne sait pas... Quel est votre jeu, marquis?

— Ce que vous voudrez... cinq cents francs, cela vous va-t-il?

— Va pour cinq cents francs... d'ailleurs, nous pourrons varier...

Le jeu s'engage : M. de Grézicourt perd deux parties.

— Décidément, vous êtes en veine, dit il.

— Voulez-vous que nous doublions l'enjeu?... Je tiendrai tout ce que vous voudrez...

— Vraiment ! Eh bien, voulez-vous me jouer le château de monsieur votre beau-frère, le comte de Valgrave?... ça me ferait bien plaisir de le gagner.

Gontran fronce le sourcil, mais tâche de sourire, en répondant :

— Vous me proposez là une singulière partie... Vous voulez que je vous joue quelque chose qui ne m'appartient pas...

— Je présume que ce qui appartenait au comte est revenu à sa veuve... Or donc, comme vous êtes, je crois, le gérant des biens de la comtesse, vous pouvez parfaitement me jouer un des domaines de feu son époux... Aimez-vous mieux le vendre que de le jouer?... Eh bien, dites-moi votre prix, nous pourrons nous arranger; j'ai le plus vif désir de posséder quelque chose qui ait appartenu à ce mystérieux comte de Valgrave, sur lequel, dans un voyage en Allemagne, je n'ai pu obtenir le plus léger renseignement.

Gontran froisse dans sa main les cartes qu'il tenait, et répond à demi-voix, mais en accentuant ses paroles :

— Monsieur de Grézicourt, est-ce pour me dire tout cela que vous vous êtes placé à cette table d'écarté?

— Peut-être, monsieur le marquis, peut-être !... Vous savez que j'ai toujours eu le plus vif désir de me renseigner sur le comte de Valgrave que personne n'a vu... et qui m'a empêché d'épouser madame votre sœur... dont j'étais fortement épris...

— Monsieur, lors même que ma sœur n'aurait point épousé le comte de Valgrave, vous pouvez être persuadé qu'elle n'aurait pas voulu de vous.

— On ne sait pas, marquis !... Madame votre sœur écoutait favorablement M. de Charmeuse, je le sais, mais M. de Charmeuse était ruiné, et venait de s'expatrier; j'avais donc quelque chance d'arriver, lorsque tout à coup vous emmenez votre sœur... on ne sait où... et la mariez à un soi-disant comte de Valgrave... que personne ne connaît... que personne n'a vu... et qui, à ce que je crois, n'a jamais existé !...

— Avez-vous fini, monsieur?...

— Ma foi, non, quand je suis sur ce chapitre-là, je m'amuse beaucoup... et j'aime à m'y étendre...

— Mais, cela ne m'amuse pas, moi, d'écouter toujours les balivernes qu'il vous plaît de me débiter sur ce sujet. Je croyais, monsieur, vous avoir donné sur ce chapitre une leçon qui aurait dû vous empêcher de renouveler vos mauvaises plaisanteries...

— Une leçon ! qu'est-ce à dire?... Est-ce que je reçois des leçons, moi ! .. des coups d'épée, à la bonne heure, cela s'accepte... mais des leçons... jamais !...

— Alors, monsieur, ce sont des coups d'épée que vous désirez recevoir encore?...

— Recevoir ou donner, marquis, on ne peut pas être sûr de ce qui arrivera... la chance tourne... par exemple, vous qui perdez toujours, vous gagnez ce soir... Vous voyez bien que la fortune varie... vous avez été vainqueur dans notre dernier duel... c'est à mon tour de l'être maintenant...

— C'est donc bien sérieux, monsieur de Grézicourt? vous voulez encore une rencontre avec moi?

— A moins que vous ne consentiez à me vendre un domaine ayant appartenu au feu comte de Valgrave...

Gontran réprime avec peine un mouvement d'impatience, mais il se penche vers son vis-à-vis, et lui dit à voix basse :

— A quelle heure, monsieur, aurai-je le plaisir de vous rencontrer à la porte de Saint-Mandé?

— Mais à dix heures, si vous le voulez bien, marquis; ce n'est ni trop tôt ni trop tard, et l'on a le temps de se lever.

— C'est convenu, monsieur, demain j'y serai à dix heures, avec mes témoins.

Cette conversation n'avait été entendue de personne, car on s'était aperçu que, depuis quelque temps, ces messieurs avaient cessé de jouer et causaient à voix basse. On s'était éloigné de la table d'écarté.

M. de Grézicourt s'est levé et va papillonner autour des dames. Le marquis va se placer au lansquenet, où il perd tout ce qu'il avait gagné à l'écarté, puis il s'approche d'un de ses intimes amis, et lui dit à l'oreille :

— Je me bats demain matin; je compte sur toi et ton frère... Je vous attends à neuf heures chez moi.

— Très bien, c'est entendu, cher ami, tu peux compter sur nous. Et avec qui donc te bats-tu?

— Avec M. de Grézicourt

— Comment ! encore?... il n'est donc pas content du coup d'épée que tu lui as déjà donné?

— Il paraît que cela ne lui suffit pas; aussi cette fois je tâcherai de lui faire bonne mesure.

— Est-ce qu'il s'agit d'une dame?

— Non, non !... Oh ! c'est pour un motif sérieux, et que je tiens à ne point expliquer. A demain, je compte sur toi et ton frère.

— C'est convenu, pour une affaire d'honneur on est toujours exact.

Gontran est rentré chez lui, il se couche en se disant :

— Ce petit Grézicourt a le diable au corps, son entêtement, son obstination à me parler toujours du comte de Valgrave mérite une correction ; tant pis pour lui si cette fois il la reçoit un peu rude. Il faut en finir... Après ce duel, je m'occuperai de ce Fichecloque, qui est le professeur de mon neveu, et je le consignerai à la porte de l'hôtel... Cet homme ne doit plus y mettre les pieds.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le marquis voit arriver ses deux témoins : ces messieurs viennent assister à un duel comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir, et se permettent de nombreuses plaisanteries sur l'adversaire de Gontran, qui ne sait

pas faire des armes et veut lutter contre un des meilleurs tireurs de Paris.

— Oui, j'en conviens, dit Gontran, et cela me contrarie beaucoup; il n'y a pas de mérite à vaincre un adversaire aussi faible. Ah! si je me battais contre Charmeuse ou contre l'un de vous, messieurs, à la bonne heure, ce serait un véritable assaut!... Mais ce petit Grézicourt va se laisser toucher à la première botte... Cela me gênera, je vous certifie que cela me gênera beaucoup, et cependant je veux qu'il reçoive cette fois une bonne leçon.

On monte dans l'équipage du marquis, et l'on est bientôt au lieu du rendez-vous. M. de Grézicourt s'y trouvait déjà avec ses témoins, ce qui pique Gontran, qui s'écrie :

— Messieurs, il est à peine dix heures, je ne pense pas que nous soyons en retard?

— Non, marquis, non, vous n'êtes point en retard! dit Grézicourt, seulement, moi, j'étais bien aise d'être en avance. C'est un si grand honneur pour moi de me battre avec vous, que vous ne devez pas être surpris que j'y mette cet empressement. Eh! eh! eh!

— Eh bien, messieurs, cherchons un endroit convenable pour la conversation que nous voulons avoir.

On entre dans le bois, et on s'arrête dans un endroit isolé où se trouve une espèce de clairière.

— N'allons pas plus loin, dit Gontran. Monsieur de Grézicourt, je pense que vous avez dit à vos témoins qu'ils n'étaient ici que pour la règle... mais que tout était d'avance convenu entre nous?

— Oui, marquis, ces messieurs savent qu'ils ne sont que simples spectateurs; l'un deux est chirurgien... je pense à tout... Nous nous battons à l'épée... cela va tout seul. Quant aux armes, je prendrai une de vos épées, vous choisirez une des miennes...

— C'est parfait.

Les épées sont choisies; les deux adversaires mettent habit bas.

— J'y suis, marquis, dit M. de Grézicourt en se mettant en garde.

Et Gontran sourit en regardant son adversaire.

— Diable!... mais je crois que vous avez pris des leçons...

— Peut-être, marquis... peut-être!...

— J'en serais enchanté... car, au moins, vous sauriez vous défendre!...

— Ne vous occupez pas de moi, marquis... et défendez-vous vous-même.

En disant cela, M. de Grézicourt attaque avec impétuosité son adversaire. Gontran, un peu surpris, se contente d'abord de parer, tout en disant :

— Oh! mais, vous avez appris, monsieur; c'est mieux... c'est infiniment mieux que la dernière fois!

— Trouvez-vous, monsieur?... et ceci?...

Toujours persuadé que dès qu'il le voudrait il toucherait son adversaire, le marquis mettait de la mollesse dans son jeu et ne se méfiait pas des attaques de M. de Grézicourt; mais celui-ci, qui par une feinte a écarté l'épée de Gontran, se fend tout à coup et lui enfonce la sienne dans la poitrine.

— Ah! superbe!... magnifique! dit Gontran en tombant; qui diable se serait attendu à ce coup-là!... où l'avez-vous appris?... Ah! je...

Mais le blessé ne peut en dire davantage; le sang l'étouffe. On le porte dans sa voiture; le chirurgien s'y place près de lui. Les deux témoins du marquis l'interrogent du regard, mais il secoue la tête d'une façon qui n'est nullement rassurante.

Arrivés à l'hôtel, on transporte le marquis sur son lit. Le médecin examine alors sa blessure, puis lui fait prendre un cordial qui le ranime. Gontran ouvre les yeux et murmure :

— Je me sens bien faible!... bien mal!... Que pensez-vous de mon état, docteur?

— Si vous avez quelques dispositions à prendre... hâtez-vous, monsieur, car d'un moment à l'autre vous pouvez ne plus en avoir la force...

— Il suffit... Que l'on avertisse ma sœur... qu'elle vienne sur-le-champ près de moi... Allez! qu'elle se dépêche...

Valentine arrive tout éplorée; elle ignorait le duel de son frère... elle venait seulement d'apprendre qu'on l'avait rapporté blessé, mais elle ne croyait pas que sa vie fût en danger.

— Monsieur, dit Gontran au chirurgien, veuillez me laisser quelques minutes avec ma sœur... il faut que je lui parle sans témoins... puissé-je en avoir la force!...

Le chirurgien sort de la chambre. Valentine s'approche du lit en versant des larmes. Gontran lui tend la main, en lui disant :

— Ne pleure pas ma mort... je suis un misérable... je t'ai à peu près ruinée... j'ai joué... perdu ta fortune ..

— Oh! je te pardonne, mon frère... que ceci ne te cause aucun remords...

— Mais tu ne sais pas tout... j'ai un grand secret à te révéler... Ne voulant pas que... Ah! mon Dieu!... je n'ai plus la force... Valentine... tu...

Gontran fait un violent effort pour parler, mais cet effort achève de l'épuiser; ses yeux se ferment, sa tête retombe en arrière; Valentine, effrayée, appelle du monde. Le docteur revient, il court vers le blessé... il essaie de le ranimer, mais en vain... Le marquis de Ravageole venait d'expirer.

XIX

ENCORE ROBERTOT.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la mort de Gontran. Valentine a chargé M. de Charmeuse de mettre de l'ordre dans l'état de ses finances, qui ont été bien mal menées par son frère. Cependant, avec ce qui appartenait encore au marquis, il restera à la jeune femme une fortune très-suffisante pour elle et son fils. De ce côté, elle n'éprouve donc aucun regret, et se trouverait satisfaite de sa position si les dernières paroles de son frère ne troublaient sa tranquillité et ne lui revenaient souvent à la pensée : « J'ai un grand secret à te révéler, » lui avait dit Gontran, et malheureusement il n'avait pas eu la force d'en dire davantage. Quel pouvait être ce secret? Voilà ce qu'elle répétait souvent à M. de Charmeuse, qui était aussi désolé qu'elle de ce que Gontran n'en avait dit plus.

— Ce secret doit avoir rapport à votre mariage, disait Édouard; le marquis se sentait mourir, et, pressé par le remords, allait peut-être vous donner un moyen de faire rompre cette ridicule union!...

— Je le crois, car il semblait être bien repentant du mal qu'il m'avait fait ..

— Faut-il qu'il n'ait pas eu la force d'en dire plus... et qu'il emporte avec lui dans la tombe un secret dont la révélation aurait peut-être fait notre bonheur à tous!... Ah! le destin est toujours contre nous!...

Ludger avait appris la mort du marquis et n'avait pas donné le moindre regret à ce monsieur qui était l'auteur de la fausse position dans laquelle il se voyait obligé de passer toute sa vie. Sans doute, il pouvait se dire qu'il n'aurait pas dû accepter la proposition qu'on lui avait faite, qu'il était le maître de conserver sa liberté Mais lorsque, dans une situation malheureuse, on nous offre un moyen de nous en tirer, si ce moyen n'est pas toujours approuvé par la morale, celui qui le propose n'est-il pas aussi coupable que le pauvre diable qui l'accepte?

Enfin, en se rendant près de son jeune élève, le professeur ne craignait plus de rencontrer le marquis qu'il ne connaissait pas, puisqu'il ne l'avait vu que masqué, mais dont il ne doutait pas qu'il serait reconnu; il pensait bien que sa vue ne serait nullement agréable à ce monsieur, et cette idée lui causait une certaine frayeur chaque fois qu'il entrait dans l'hôtel de Ravageole. Cette frayeur était fondée; et si la mort n'avait pas surpris si brusquement le frère de Valentine, nous savons que son intention était en effet de ne plus laisser Ludger venir chez sa sœur.

Telle était la situation dans laquelle la mort du brillant Gontran de Ravageole avait laissé des personnes auxquelles il avait fait une si singulière existence, lorsqu'un matin un homme se présenta à l'hôtel de Ravageole, et demanda à parler à M. le marquis.

Cet homme était le même qui, quelques mois auparavant, s'était déjà présenté et avait obtenu un entretien particulier du marquis. Bien que cette fois sa tenue fût beaucoup plus convenable et n'annonçât plus la misère, les gens de l'hôtel l'avaient reconnu sur-le-champ. C'était bien, en effet, Robertot qui revenait faire une visite à Gontran, et qui demeure tout surpris lorsqu'un valet lui dit :

— Vous voulez voir M. le marquis de Ravageole?... mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis que vous êtes venu ici?...

— Quoi?... qu'est-il arrivé?... Je ne sais rien, en effet... j'ai fait une petite tournée à Bade... à Hombourg... J'étais bien aise de connaître ces villes où l'on joue à la roulette et où l'on peut

faire fortune en quelques heures. Je voulais chercher, étudier une manière pour gagner toujours...

— Eh bien, pendant que vous étiez en train d'étudier la roulette, M. le marquis s'est amusé, lui, à se battre en duel, ce qui, du reste, lui arrivait assez souvent; mais ordinairement il était vainqueur, car c'était un tireur excellent. Cette fois, cependant, il a trouvé son maître; il a reçu un grand coup d'épée en pleine poitrine, et n'a survécu que quelques heures...

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous!... M. de Ravageole serait mort?

— Depuis deux mois à peu près.

Robertot est consterné : la mort de son ancien maître vient de détruire toutes ses espérances, toutes ses ressources pour l'avenir. Il reste quelques instants indécis sur ce qu'il doit faire; un seul espoir lui reste, et il s'adresse de nouveau au valet qui lui a appris la mort de Gontran.

— M. de Ravageole est mort... mais madame sa sœur...

— La comtesse de Valgrave, voulez-vous dire?... Elle demeure toujours ici avec son fils...

— Ah! elle demeure toujours ici... et on la nomme toujours la comtesse de Valgrave?...

— Plaisante question! Comment voulez-vous qu'on la nomme?...

— Je veux dire... qu'elle aurait pu songer à se... remarier...

— Oh! il n'en est pas du tout question... bien que M. de Charmeuse vienne toujours aussi assidûment faire sa cour à madame...

— Bon... très-bien!... Ne pourrai-je pas avoir l'honneur de présenter mes devoirs à madame... la comtesse?... Je suis Robertot... ancien valet de chambre de M. le marquis.

— Je vais aller m'informer si madame veut vous recevoir.

Le domestique s'éloigne, et Robertot se dit :

— M. de Ravageole sera mort sans avoir le temps de tout divulguer à sa sœur, ou il aura voulu emporter son secret dans la tombe. Mais moi, je n'ai plus aucune raison pour le garder, ce secret-là, et sa connaissance va terriblement changer les choses... Si le marquis avait parlé, je n'aurais plus rien à faire ici, plus rien à espérer; mais si, comme tout me l'annonce, on ne sait rien... je crois que ma révélation me vaudra encore une assez jolie récompense... il faut tirer parti de tout!

Valentine était chez elle; Armand était en train de prendre la leçon que lui donnait Ludger, et la jeune femme aimait à entendre les naïves questions que son fils adressait à son professeur. M. de Charmeuse, qui venait d'arriver, assistait aussi avec plaisir aux progrès d'un enfant qu'il avait le droit d'aimer comme un père.

Le valet vient demander à madame si elle veut bien recevoir un homme qui se nomme Robertot, et se dit ancien valet de chambre du marquis de Ravageole.

— Robertot! murmure Valentine, oui... je me rappelle ce nom-là... c'était, autant qu'il m'en souvient, un assez mauvais sujet, que mon frère avait eu vingt fois l'intention de renvoyer, et qu'il gardait toujours je ne sais pourquoi... Que peut me vouloir cet homme?...

— Peut-être, dit Charmeuse, le marquis lui avait-il fait quelque promesse... et ce Robertot vient savoir s'il vous a chargée de la tenir... En tout cas, il me semble que vous pouvez toujours entendre cet homme... si, comme cela est probable, il cherche à exploiter votre bienfaisance... fiez-vous à moi pour deviner ses intentions.

La comtesse dit au valet d'introduire Robertot; et Ludger, toujours discret, demande s'il doit se retirer.

— Non, non, restez, monsieur Ludger, dit Valentine; cet homme ne peut rien avoir à me dire que tout le monde ne puisse entendre.

Robertot est introduit dans la pièce, où se trouvent en ce moment maître Fichecl aque et M. de Charmeuse. Bien qu'il se présente d'un air humble et respectueux, dès son entrée chez Valentine, Robertot a reconnu le professeur qui est assis devant une table, près de son élève, et M. Edouard de Charmeuse, qui se tient debout contre une cheminée. La réunion de ces divers personnages lui semble si singulière, qu'il ne peut s'empêcher de se sentir tout troublé en se trouvant devant eux.

— Vous avez désiré me parler, monsieur, dit Valentine en examinant Robertot. Qu'avez-vous à me dire... à me demander?...

— Madame... en effet... j'ai à vous entretenir de choses... fort importantes... mais en entrant ici, je ne m'attendais pas à y trouver d'autres personnes...

— Ces personnes-là ne sauraient, je pense, vous empêcher de me dire ce qui vous amène, monsieur... car je ne présume pas que vous ayez quelque chose de mystérieux à me communiquer...

— Pardonnez moi, madame, ce que j'ai à vous apprendre n'est de la plus haute importance; mais, en y réfléchissant, je trouve au contraire que la présence de maître Ludger Fichecl aque est une circonstance heureuse, car ce que j'ai à vous dire, madame, intéresse également M. le professeur.

Ces paroles causent une vive émotion à tous les personnages, et Ludger, qui depuis quelques instants examinait attentivement Robertot, s'écrie bientôt :

— Mais je vous reconnais maintenant, monsieur; c'est vous qui êtes venu me trouver dans les environs de Louvecienne, c'est vous qui...

— Oui, monsieur, oui, c'est moi. Mais si madame veut bien me permettre de parler, elle va connaître enfin toute la vérité... que M. le marquis est mort sans lui avoir révélée...

— Quoi! monsieur... ce grand secret que mon frère voulait m'apprendre, lorsque la mort l'a empêché de parler... vous le connaissez?...

— Parfaitement, madame...

— Oh! parlez, de grâce...

— Je vais en parlant m'avouer un grand coupable... un grand misérable!... mais madame me pardonnera, j'ose l'espérer, en faveur de la joie que je vais lui causer...

— Expliquez-vous donc, monsieur...

— M. le marquis votre frère était votre tuteur... il gérait votre fortune, madame, et comme il en avait déjà dissipé une grande partie, il ne voulait pas que vous prissiez un époux auquel il aurait fallu rendre des comptes... bref, il fallait vous empêcher de jamais vous marier, et pour cela le meilleur moyen était de vous faire croire que vous l'étiez...

— O mon Dieu!...

— M. le marquis, qui daignait me témoigner de la confiance, m'avait dit plusieurs fois : « Cherche donc un moyen pour que « ma sœur reste fille toute sa vie, » lorsqu'une confidence que vous fîtes à monsieur votre frère vous mit entièrement sous sa dépendance. C'est alors que je lui fis comprendre qu'il serait facile d'abuser de votre inexpérience et de vous faire croire que l'on vous mariait à un personnage de notre invention... il ne nous fallait pour cela que trouver un homme naïf, primitif, dont la position fût tellement précaire que, pour quelques billets de mille francs, il consentirait à perdre sa liberté... car il fallait que cet homme crût aussi qu'il était réellement marié, sans quoi il n'aurait pas tardé à faire connaître la vérité. Le hasard me fit rencontrer maître Fichecl aque; je sus qu'il était sans ressources, sans espérance .. presque sans pain... il accepta la proposition que je lui fis...

— O mon Dieu!... l'ai-je bien entendu! murmure Valentine; ainsi ce mariage...

— N'était que simulé, madame; c'est moi qui osai revêtir les habits du ministre du Seigneur... les témoins étaient payés par le marquis... rien n'était si facile que de vous tromper... vous étiez entortillée, couverte de voiles, madame, et M. le professeur tellement troublé, qu'il n'était pas en état d'entendre ni de voir autour de lui... et d'ailleurs j'avais soin de parler si bas que vous ne pouviez pas saisir mes paroles...

— Il serait possible! s'écrie Ludger, en sautant d'un bond pardessus la table. Ainsi je ne suis pas marié... je suis libre... je suis garçon?...

—Vous n'avez jamais cessé de l'être... Madame, me pardonnez-vous maintenant le rôle que j'ai joué dans tout ceci... en faveur de la déclaration que je vous fais aujourd'hui?

Mais Valentine pouvait à peine répondre; elle était tellement émue, elle se sentait tellement heureuse de n'avoir pas été mariée, qu'elle souriait et pleurait en même temps, pressant son fils contre son cœur, et tendant sa main à Charmeuse, qui la pressait dans les siennes en s'écriant :

— Enfin... vous serez donc à moi!

Puis, se tournant vers Robertot qui attend, Charmeuse lui dit :

— Venez demain chez moi, monsieur, je vous donnerai une somme qui vous mettra à l'abri du besoin... puissiez-vous désormais devenir honnête homme et ne plus tromper personne!

Robertot s'incline et s'éloigne; quant à Ludger, il est déjà parti, il a sauté les marches de l'escalier, bousculé tout ce qui se

trouvait sur son passage, s'est mis à courir dans la rue, est arrivé comme un fou chez Angelle, en lui criant :

— Libre !... libre ! c'était un faux mariage... je puis vous épouser, chère Angelle... demain... tout de suite si c'était possible... je ne m'en vais pas sans avoir vu votre père... enfin vous serez ma femme !...

Angelle a peine à croire ce qu'elle entend ; il faut que Ludger lui explique, lui répète plusieurs fois ce que Robertot vient de déclarer à la sœur du marquis pour qu'elle se livre enfin à la joie que lui cause cette révélation inattendue. Alors elle est aussi heureuse que Ludger, et, pendant que celui-ci va trouver son père, elle se hâte de se rendre chez sa sœur pour lui apprendre qu'elle va enfin épouser le professeur.

— Est-ce bien sûr? dit Léonie.

— Oh! oui, car rien maintenant ne s'oppose à cette union ; plus tard, ma sœur, je te raconterai ce qui empêchait ce pauvre Ludger de me nommer sa femme, et tu verras que ce n'était pas parce qu'il m'aimait moins.

— C'est égal, dit Jolichose, l'affaire a été longtemps sur le tapis; mais, puisqu'enfin vous vous mariez, je me flatte que la confection d'enfants va marcher mieux que jamais.

Trois semaines après cette journée qui avait changé la situation de deux familles, Valentine de Ravageole épousait Edouard de Charmeuse, et Angelle Picardin devenait la femme de Ludger Ficheclaque.

Et, lorsque plus tard Jolichose fut choisi pour être le parrain du premier enfant du professeur, il n'en voulut pas démordre et le nomma : *C'est-bien-heureux*.

FIN.

Paris.— Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

PAUL DE KOCK

L'HOMME DE LA NATURE ET L'HOMME POLICÉ

CHAPITRE PREMIER. — Les deux Frères. — Les deux Naissances.

Dans une belle allée, ombragée par de grands peupliers, et qui se trouvait à l'extrémité d'une immense pelouse, deux hommes se promenaient depuis longtemps : l'un semblait goûter paisiblement les plaisirs de la promenade, l'autre paraissait fort agité ; il marchait à grands pas, puis s'arrêtait brusquement pour regarder à l'autre extrémité de la pelouse, où l'on apercevait deux jolies maisons bâties à la moderne, et qui, séparées seulement par quelques toises de terrain, dominaient une colline d'où l'on découvrait à peu de distance la jolie ville de Gisors, le petit hameau de Boisgelon, les ruines de l'ancien château de Vaux et plusieurs villages des environs, tels que Basincourt Saint-Eloi et Bernouville.

Ces deux propriétés étant très-voisines et à peu près de la même dimension, elles paraissaient de loin ne former que deux corps de logis de la même habitation ; mais en approchant on remarquait entre elles beaucoup de différence.

La première, simple, mais

M. Tourbillon et un accidenté du beau sexe.

de bon goût, n'offrait rien de remarquable à l'œil du voyageur. La cour, qui se trouvait en avant des bâtiments, était fermée par une grille de fer, à chaque coin de laquelle était planté un acacia. Dans la cour, il n'y avait ni arbustes ni statues, et la porte du vestibule par lequel on entrait dans l'intérieur de la maison était presque constamment fermée.

La seconde habitation était bâtie sur un plan semblable. Une cour précédait aussi les bâtiments, mais au milieu de cette cour on avait fait faire un bassin d'une vingtaine de pieds de diamètre, et dans le milieu du bassin un tuyau de plomb indiquait l'intention d'avoir un jet d'eau. Des caisses d'orangers, de lauriers, de grenadiers et des bancs étaient placés tout autour, probablement pour prendre le frais ou regarder nager les cygnes que l'on aurait mis dans le bassin si l'eau avait voulu y séjourner ; mais, malgré tous les efforts d'un architecte de Gisors et d'un inspecteur de ponts et chaussées, le tuyau n'avait jamais envoyé une goutte d'eau, et le bassin, à sec dans plusieurs endroits, offrait dans d'autres quelques petites

mares verdâtres, où, au lieu de cygnes, on n'apercevait que des têtards.

La grille d'entrée était dorée ; à chaque coin on voyait, en dedans, une statue représentant un gladiateur menaçant son adversaire, et le personnage était peint en couleur de chair, pour que l'illusion fût plus complète. Le vestibule n'avait point de porte, afin que l'œil pût plonger à travers une salle basse et apercevoir les jardins. Enfin un berger et sa bergère, en porcelaine coloriée, étaient placés à l'entrée de ce vestibule, et par leur sourire gracieux, formaient un contraste piquant avec les poses farouches des Romains tout nus qui semblaient défendre l'entrée de la grille.

Les deux hommes qui se promenaient dans l'allée de peupliers étaient de la même taille, à peu près du même âge, et il y avait, de plus, quelques rapports dans leurs traits; mais, vus de près, on remarquait entre eux beaucoup de différence.

L'un, avec une figure peu régulière, avait dans les yeux quelque chose de spirituel, dans le sourire une expression aimable ; sa physionomie était franche, prévenante, ses manières distinguées et sa tournure élégante.

L'autre avait des traits plus beaux peut-être, mais ils offraient un singulier assemblage de présomption, de fatuité et de sottise; quelquefois on semblait vouloir donner à tout cela une expression de bonhomie, d'indifférence pour toutes les passions humaines; mais cette bonhomie n'était jamais naturelle ; elle laissait percer ce secret contentement de soi-même, indice de l'homme qui se croit infiniment supérieur aux autres. Ce second personnage avait un abord tantôt fier, tantôt ironique ; quoique ses manières et son langage fussent toujours polis, un compliment de sa bouche vous satisfaisait moins qu'un simple mot dit par le premier ; sa tournure n'était point commune ; mais il y avait trop de roideur dans sa démarche, on il se dandinait avec une complaisance trop affectée pour que tout cela fût fait sans intention.

Le premier de ces messieurs, celui dont l'agitation semblait à chaque instant devenir plus vive, s'est encore arrêté, et, les yeux tournés vers les habitations qui sont à sa droite, il frappe du pied, et pousse un profond soupir. L'autre promeneur s'est arrêté aussi ; mais il ne paraît être nullement inquiet. Il vient de ramasser un caillou, et s'amuse à le lancer dans un petit étang qui est de l'autre côté de l'allée tout en disant à son compagnon :

— Quand vous vous ferez du mal, mon frère, quand vous vous impatienterez !... les choses n'en iront pas plus vite... La nature a marqué le terme... Tout l'art des hommes n'y peut rien... Cela viendra quand ça devra venir !...

— Ah! mon frère, que vous êtes heureux de conserver tant de sang-froid... de tranquillité dans un tel moment !...

— Oui, c'est vrai, j'ai du calme... de la tête... Oh! je puis me flatter d'avoir une tête bien heureusement organisée... Il y a de tout dans cette tête-là... Mathématiques, physique, chimie, mécanique, sciences, arts, invention... oh! invention surtout !... J'ai le génie essentiellement inventif ; quand je songe à tous les procédés nouveaux dont on aurait pu faire usage si l'on avait voulu me croire... Et pourtant je n'ai encore que trente-huit ans ; juste trois années de plus que vous : je suis de 68, et nous sommes en 1806... Mais non, on n'a pas voulu employer mon génie, on a été jaloux de mes talents, on a dénigré mes inventions... Alors j'ai vu que les hommes étaient des ingrats, je me suis renfermé en moi-même, j'ai renoncé à me rendre utile, et j'ai dit : Bornons-nous à faire des enfants à ma femme.

— Pour cela, mon frère, ce n'est pas une chose que vous ayez inventée; il me semble même que vous avez mis beaucoup de temps à l'exécuter.

— Je pourrais vous en dire autant.

— Mon frère... n'entendez-vous pas des cris ?...

— Non... Je n'entends que les canards qui barbotent dans ce ruisseau et les merles qui sifflent au-dessus de ma tête... Suyez donc tranquille, mon cher Rémonville... on viendra vous avertir... Notre ami Tourterelle n'est-il pas là ?...

— Je ne pense pas qu'il soit auprès de ma femme pendant qu'elle est en mal d'enfant.

— Et moi, je ne verrais aucun mal à ce qu'il fût auprès de la mienne... parce que, voyez-vous, mon frère, dans un moment semblable... il n'y a plus de sexe...

— Il me semble au contraire que c'est dans ce moment-là que l'on doit le plus de reconnaissance à la femme... Comment confondre celle qui souffre tant pour nous donner la vie, et celui qui pour cela n'a eu que du plaisir ?...

— Ah! mon frère ! vous allez trop loin... Je ne suis pas d'avis que ce soit tout plaisir pour nous !... Il y a même de circonstances où...

— Chut !... écoutez... Ne nous appelle-t-on pas?

— Eh! non, encore une fois. D'ailleurs, n'ai-je pas dit à Rongin, mon concierge, de venir vous prévenir dès que tout sera terminé?... Quant à moi, dès que ma femme sera accouchée, j'en serai averti... et, qui plus est, je saurai aussitôt le sexe de l'enfant. J'ai donné mes instructions pour cela à Rongin : un pétard si c'est une fille, et trois pétards pour un garçon !...

— Ah! peu m'importe le sexe... que mon Amélie cesse de souffrir; que j'aie un enfant, ne serai-je pas trop heureux? Un enfant! Ah! mon frère, quel bonheur ce mot renferme! Ne le savez-vous pas comme moi, puisque votre femme se trouve, ainsi que la mienne, au moment de vous rendre père?... Quel singulier bonheur! quel plaisir pour nous deux, mon cher Adrien! nous serons père le même jour... et si les projets, si les vœux de ces dames se réalisent, nous aurons l'un une fille, l'autre un garçon, qui nous empêchera de marier ensemble nos enfants? Il est si doux de resserrer les liens de la nature, et de n'avoir pas à sortir du petit cercle où l'on vit pour voir tous ceux que l'on aime!

M. Adrien Rémonville était en ce moment occupé à ôter quelques petites plantes qui s'étaient attachées à un de ses pieds ; il répondit d'un air presque indifférent, et en avançant ses lèvres pour singer la bonhomie :

— Oui, sans doute... c'est fort agréable... et nous pouvons faire des projets. D'ailleurs, cela n'engage à rien; on peut toujours faire des projets... Moi, autrefois j'avais des vues élevées .. J'avais l'ambition d'utiliser mon génie inventif; on n'a pas su m'apprécier; tant pis !... Désormais je ne me casserai plus la tête pour un monde ingrat.

— Mais, mon frère, vous vous plaignez sans cesse des hommes. Vous prétendez que vos talents ont été méconnus. Il me semble que plusieurs fois, cependant, on les a mis à l'épreuve. Il y a huit ans environ, on vous nomma à un poste important : vous étiez chargé de faire partir les dépêches du gouvernement. Bientôt les courriers cessent d'apporter des nouvelles ; on s'inquiète, on s'informe, on se rend à votre bureau, et on y trouve plus de deux cents dépêches qui depuis quinze jours devaient être parties!

— Parbleu ! cela se conçoit ; depuis quinze jours, moi, je cherchais un nouveau procédé pour faire parvenir les dépêches plus vite, et je l'avais trouvé au moment où l'on me força à donner ma démission de mon emploi.

— Une autre fois, un gros fournisseur se charge de l'entreprise de nouvelles chaises de poste. C'était une belle affaire, on l'on devait gagner beaucoup d'argent. Il vous met à la tête de son administration. Bientôt toutes ses voitures cessent de rouler.

— Comme c'est malin ! parce qu'avant de les faire rouler, je voulais, moi, les perfectionner. J'avais trouvé et je trouve encore un grand vice dans la manière dont sont tirées les voitures ; c'est qu'elles offrent à ceux qui sont dedans le derrière d'un cheval en perspective. Vous conviendrez, mon frère, que cela est indécent, et désagréable...

— Ah! vous vouliez faire marcher les chevaux comme les écrevisses? — Non, mon frère, non ; je ne prétends pas réformer les bêtes ; mais j'avais trouvé un fort joli expédient ; c'était de retourner la caisse du cabriolet... par ce moyen, le voyageur allait en arrière, et il n'avait pas la queue du cheval sous le nez. Mais, je vous le répète, mon frère, mon tort c'est que j'avais trop de talents, de génie ; je savais trop de choses, et c'est ce qui allumait la jalousie contre moi...

M. Rémonville n'écoute plus son frère. Il s'écrie avec impatience, et marche à grands pas sur la pelouse en s'écriant : Point de nouvelle! je n'y tiens plus... Je vais aller demander... Mais entendre ses cris!... je n'en ai pas la force... Amélie, qui sent tout le mal que cela me ferait, m'a ordonné elle-même de m'éloigner.

M. Adrien suit lentement son frère en disant : Moi, qui ai les nerfs moins sensibles que vous, je serais bien resté près de ma femme ; mais c'est elle qui ne l'a pas voulu. Vous savez que je prends souvent du tabac ; Céleste a prétendu que toutes les fois que j'ouvrais ma tabatière, cela faisait un bruit, un son qui lui faisait mal !... Pur enfantillage !... Ma tabatière crie un peu, c'est vrai ; mais cela n'a rien de désagréable : cela imite la cornemuse, voilà tout. Certes j'aurais été enchanté de recevoir, le premier, notre enfant dans mes bras ; mais, comme il m'est impossible d'être plus de trois minutes sans prendre du tabac, je suis sorti de chez ma femme, et j'ai aussi bien fait ! car il y a plus d'une heure de cela, et il n'y a pas de raison pour que cela finisse aujourd'hui.

En disant ces mots, M. Adrien Rémonville tire de sa poche une fort belle tabatière, qui en s'ouvrant laisse effectivement échapper un son prolongé. Il y puise une ample pincée de tabac, qu'il prend avec une certaine grâce, et s'écrie en riant:

— Au fait, c'est très-drôle que nos deux femmes... le même jour... à la même heure... Cela ferait présumer qu'il y a neuf mois c'était aussi au même moment que...

Un petit monsieur, qui venait d'une des deux propriétés, parut en ce moment sur la pelouse. C'était un homme de trente-six ans, un peu gras, un peu court pour son embonpoint, mais dont la figure, qui souriait continuellement, était fraîche et animée. Ses traits petits le paraissaient encore plus, cachés par deux joues qui menaçaient de faire totalement disparaître son nez ; mais ses yeux étaient très-vifs, ses dents fort blanches, et ses lèvres d'un vermeil peut-être trop éclatant. La mise de ce monsieur était soignée, ses favoris étaient peignés avec symétrie, et ses souliers toujours bien luisants.

— Voilà Tourterelle ! dit M. Adrien Rémonville en apercevant le petit monsieur. Il vient à nous... c'est qu'il y a du nouveau: ce-

pendant je n'ai pas entendu les pétards... Est-ce que ma poudre aurait fait long feu ?...

— Comme il vient lentement! dit M. Rémonville. — Bah! vous ne voyez pas qu'il court au contraire ?

M. Tourterelle courait en effet sur la pelouse, mais son embonpoint l'empêchait de courir vite, et de temps à autre il s'arrêtait pour reprendre sa respiration, et ôter la rosée qui se mettait sur ses souliers.

Je n'ose plus aller au-devant de lui, dit M. Rémonville en pâlissant ; s'il venait m'apprendre une fâcheuse nouvelle... Ma pauvre Amélie! c'est à elle seule que je pense en ce moment...

— Je gage que la nouvelle est bonne... Voyez... Tourterelle sourit.

— Eh! n'est-ce pas toujours ainsi qu'il aborde chacun ?—Vous aurez une fille, moi un garçon... J'ai parié avec le receveur de Gisors une poularde du Mans que j'aurais un garçon.

— Ah! que j'aie un garçon ou une fille, un enfant n'est-il pas toujours un trésor de plus?... Mais Tourterelle approche enfin. Eh bien! mon ami, quelle nouvelle ?... Parlez... parlez donc... Est-elle accouchée? De quoi ?

Le petit homme, qui continuait de courir sous lui, s'arrête tout à coup, et porte la main à sa jambe gauche en s'écriant : — Aïe ! une ortie!...

— De quoi dit-il que votre femme est accouchée ? dit Adrien en prenant sa tabatière; je n'ai pas bien entendu.

M. Rémonville court à Tourterelle, qui continuait à se frotter la jambe au lieu d'avancer, et il lui répète avec une espèce d'emportement : — De grâce, monsieur! que venez-vous nous dire ?

Le petit homme relève alors la tête, et tâchant de cacher la grimace qu'il laisait en se grattant sous son sourire habituel, il prend la main de M. Rémonville en s'écriant :

— Recevez mes compliments, monsieur Rémonville. J'ai voulu être le premier... J'étais là-bas... entre vos deux maisons... et je courais sans cesse de l'une à l'autre en criant : Est-ce fait ?... — Eh bien! mon Amélie est accouchée? — Oui, mon cher monsieur, heureusement accouchée, et d'un beau garçon...

— Elle est accouchée!... J'ai un garçon!... je suis père!... Ah! monsieur Tourterelle !... Ah! mon frère !...

Et M. Remonville se jette dans les bras du nouveau venu, de son frère ; il les embrasse, les étouffe, puis les quitte en s'écriant : — Je vais le voir... je vais embrasser ma femme et mon fils !

M. Rémonville est déjà dans sa maison que ces deux messieurs sont encore à la place où il les a laissés, l'un arrangeant la rosette de sa cravate qui a été froissée dans les embrassements de son ami, l'autre tâchant de composer sa figure, qui s'est extrêmement allongée en apprenant que son frère avait un garçon.

M. Adrien se décide à tirer de nouveau sa tabatière de sa poche, et pendant qu'il lui fait jouer de la trompette, il dit à demi-voix : — Mon frère a un garçon... c'est drôle. . j'aurais cru qu'il aurait une fille... Cependant j'ai parié une poularde du Mans que j'aurais un fils... et ma femme qui n'accouche pas en même temps que sa belle-sœur... c'est désagréable. Dites-moi donc, mon cher Tourterelle, pourquoi ma femme n'est-elle pas accouchée ?

M. Tourterelle, qui venait seulement de finir d'arranger sa rosette, se pose comme un maître d'armes devant son interlocuteur en disant : — Est-elle bien faite ?

— Qui ? ma femme?... Elle est moulée. — Non, je vous demandais si elle n'était pas un peu chiffonnée?— Chiffonnée!... a vingt-huit ans!... avec une santé... une fraîcheur!... la plus belle femme du Vexin normand !...

— Mon cher ami, vous ne m'entendez pas, je vous parlais de ma cravate, que votre frère a totalement dérangée en me pressant dans ses bras... Quant à madame votre épouse, personne plus que moi ne lui rend justice : une taille! une grâce! une tournure! — Oui, je crois, sans trop de présomption, que nous faisons un assez joli couple!.. C'est pour cela que j'aurais été bien aise d'avoir un fils... J'avais même déjà des idées... des projets... Oh! je ne l'aurais pas élevé comme tout le monde! je n'aime pas les routes battues.

— Moi, je n'aime pas ces pelouses avec des herbes hautes : cela vous cache les ronces, les orties; on se pique, il vous vient des ampoules, et c'est fort désagréable!

— Après tout, qu'importe que ce soit une fille ou un garçon!... Ne suis-je pas maintenant retiré du monde et revenu de toutes ses vanités?... Je suis un bon campagnard... J'ai huit mille livres de rente, et je plante tranquillement mes choux!...

— Ah! vous êtes un véritable philosophe, mon cher monsieur Adrien. — Eh, mon Dieu! mon ami, je l'ai toujours été... J'aurais donné mon temps, mes talents à mes concitoyens, ce n'était certainement pas par ambition... — Qui le sait mieux que moi?... Vous l'homme le plus champêtre du département!... — On ne m'a pas employé, tant mieux pour moi... je vivrai plus heureux... Après tout, et en y réfléchissant bien... je crois qu'il me sera beaucoup plus agréable d'avoir une fille...

— Je suis de votre avis : il n'y a rien de gentil comme une fille!...

— Une fille pour la maman... On n'a pas d'inquiétude à avoir... on lui donne une dot et on la marie, ça va tout seul!...

— Oui, une fille, cela peut aller tout seul.

— Ensuite, une fille, alors même qu'elle n'aurait pas un grand génie... qu'elle serait bête même, pourvu qu'elle se tienne bien en société, qu'elle fasse agréablement la révérence, qu'elle soit sage et modeste, n'est-ce pas suffisant?

— Certainement que c'est suffisant ; et il n'y a aucun inconvénient à ce qu'une fille soit bête.

— Tandis qu'un garçon!... quelle différence!... Il faut absolument qu'un garçon ait de l'esprit, du génie même, surtout quand il descend d'une famille distinguée.

— Oui, un garçon est obligé... tenu à avoir de l'esprit... C'est ce que mon père m'a répété cent fois!

— Et puis un garçon!... combien de tourments cela peut nous causer!... que d'inquiétudes... de peines pour en faire quelque chose de bon!... Et qui sait encore si on réussira ?

— Ma foi... vous avez raison; on n'en sait rien du tout.

— Je désirais un garçon, mais qui m'eût dit que mon fils ne serait pas devenu un très-mauvais sujet ?...

— Les garçons tournent souvent en mauvais sujets.

— Qui me dit que ce garçon n'eût pas été un dissipateur?

— Les garçons dépensent beaucoup en général.

— Qui me dit que ce garçon ne serait pas devenu libertin?...

— C'est juste!... pourquoi ne serait-ce pas un libertin?

— Qui me dit même que ce garçon ne deviendrait pas un voleur?...

— Au fait... qui empêcherait que ce ne fût un voleur?

— Ah! mon cher Tourterelle! on désire des enfants; on ne sait pas ce qu'on demande! on ne réfléchit pas, on ne songe pas à tout ce qui peut résulter de la naissance d'un enfant!... Mais, comme je vous le disais, au moins avec une fille...

En ce moment une explosion se fait entendre. Le bruit partait de la maison au bassin

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande M. Tourterelle. — Je sais ce que c'est, répond Adrien, dont la figure s'allonge encore plus en voyant que le bruit ne continue pas. C'est un pétard... Cela m'annonce que ma femme vient d'accoucher d'une fille...

M. Tourterelle allait faire son compliment au papa lorsque deux autres pétards partirent presque au même instant.

— A ce bruit, la figure d'Adrien Remonville a entièrement changé. Il fait un saut en l'air, il bat des mains, il frappe sur le ventre de son ami, il est rayonnant, et peut à peine s'écrier :

— C'est un fils!... c'est un garçon!... J'ai aussi un garçon. Ah! mon ami!... mon cher Tourterelle!... que je suis heureux!...

Et après avoir aussi froissé dans ses bras le complaisant ami, M. Adrien court vers sa demeure en sautant, en dansant, en faisant mille folies.

M. Tourterelle, qui allait le complimenter sur la naissance d'une fille, le regarde courir et sauter dans la plaine d'un air étonné. Puis, examinant le désordre apporté de nouveau dans sa toilette, il s'écrie : — Voilà deux garçons dont la naissance m'a valu de bien rudes embrassades... Ouf!... C'est heureux que ces dames n'aient point eu de jumeaux... car les papas m'auraient étouffé!... Et tout cela pour deux petits garçons qui seront peut-être méchants comme des ânes. J'aime bien mieux les petites filles, moi!

Après s'être rajusté et avoir passé en revue toutes les parties de son costume, le petit monsieur reprend le chemin de la pelouse en regardant avec attention s'il ne pose pas ses pieds sur des orties.

Chapitre II. — Le concierge Rongin.

La maison toute simple qui était sur la gauche de la colline appartenait au plus jeune des Rémonville, qui cependant aurait pu, à juste titre, afficher plus de luxe que son frère, car il possédait douze mille francs de rente, tandis que M. Adrien n'en avait plus que huit; cette différence dans leurs fortunes, qui avaient été égales à la mort de leur père, provenait de celle qui existait dans leur esprit, dans leur caractère. Le cadet avait les goûts simples et bornés; Adrien, au contraire, avait toujours eu la prétention d'être quelque chose et de faire parler de lui.

Les inventions ruinent quand elles ne réussissent pas; Adrien avait dépensé de l'argent dans des essais, dans des mécaniques nouvelles; il y avait réussi comme dans son emploi pour les dépêches et les voitures. Voyant qu'on ne l'écoutait plus ou qu'on se moquait de lui, M. Adrien avait affecté le plus profond mépris pour le monde, et s'était fait misanthrope pour être au moins quelque chose.

Pendant quelque temps, il avait fui la société; retiré dans la maison de campagne qu'il venait d'acheter tout à côté de celle de son frère, il ne voulait y recevoir personne, tenait constamment ses volets fermés, et ne sortait que le soir, tuyant la rencontre d'un paysan, et ne se promenant que dans les endroits isolés. C'est à cette époque qu'il avait fait placer contre sa grille les deux gladiateurs qui semblaient menacer les passants.

Adrien espérait que cette conduite attirerait l'attention générale, que dans tout le canton on le citerait comme un être singulier, que

les hommes le regarderaient avec curiosité, et que les petites filles auraient peur de lui.

Mais le pauvre Adrien avait du malheur : on ne fit aucune attention à sa manière de vivre; son frère, qui d'abord l'avait vivement sollicité de venir souvent le voir, le laissa en repos dans sa maison; et les petites filles passèrent à côté de lui sans frémir, parce qu'il n'y avait rien dans sa personne qui ressemblât à *Robert le Diable* ou à la *Mère Grand*.

Envoyé de faire le misanthrope seulement pour son portier et son jardinier, Adrien changea encore de manière de vivre : il retourna dans la société, revit le monde; alors il se fit bonhomme, mais bonhomme caustique, bonhomme railleur quelquefois; ce n'était qu'un faux bonhomme enfin, car il faut beaucoup d'esprit pour soutenir avec talent un caractère qui n'est pas le nôtre, et M. Adrien grimaçait quand il voulait être naturel.

Son frère venait d'épouser une demoiselle jolie, aimable, bien élevée et qui avait une honnête aisance. Adrien se maria avec une jeune personne qui n'avait rien et sur le compte de laquelle couraient quelques histoires peu rassurantes pour un mari; mais en faisant ce mariage, Adrien voulut encore prouver qu'il était au-dessus des propos des mauvaises langues. C'est à cette époque qu'il fit placer un berger et une bergère à la porte de son vestibule. Malgré cette différence de caractère, les deux frères vivaient en assez bonne intelligence. Le cadet, qui avait de l'esprit, cédait assez ordinairement à l'aîné; et celui-ci, qui dans le fond n'était pas méchant, devenait assez sociable avec les personnes qui semblaient vaincues par ses raisonnements. Les belles-sœurs se voyaient aussi, mais elles s'aimaient peu; il n'y avait aucune analogie dans leur manière d'être, et les liens du sang n'étaient pas là pour faire passer sur la différence des caractères : on se voyait parce qu'on demeurait tout près l'un de l'autre, qu'à la campagne on est bien aise de trouver à côté de soi de la société, et que, depuis qu'il avait renoncé à être misanthrope, M. Adrien s'ennuyait en tête-à-tête avec sa femme.

Quant à M. Tourterelle, que nous venons de laisser au milieu de la pelouse, c'était un ami des deux frères, un commensal des deux maisons. Propriétaire à Gisors d'une filature assez médiocre, il s'était retiré des affaires pour se livrer entièrement à son penchant pour la galanterie. M. Tourterelle était un adorateur du beau sexe; il ne pouvait pas voir une femme sans soupirer; un joli pied lui donnait des palpitations, et un sein bien blanc lui causait des vertiges : il était devenu la terreur des maris de Gisors. Malgré cela, les frères Rémonville le recevaient avec plaisir, et ne paraissaient nullement le craindre; le cadet se fiait à l'amour, à la vertu de sa femme; et l'aîné se regardait dans une glace avec complaisance, bien persuadé que jamais nul mortel n'oserait jouter avec lui. Tourterelle se rendait souvent aux deux habitations, qui n'étaient pas à un quart de lieue de la ville; on remarquait cependant qu'il donnait la préférence à la demeure d'Adrien, et qu'il était plus assidu près de la sensible Céleste que chez madame Amélie Rémonville.

Tout était en l'air dans les deux maisons. Deux marmots de plus venaient d'y apporter la joie, le bonheur et cette agitation qui accompagne toujours un pareil événement. M. Rémonville embrassait sa femme, son fils, ses gens; il était dans l'ivresse, et la sienne était si vraie, si franche qu'il était difficile de ne point la partager. D'ailleurs M. Rémonville était aimé de ses domestiques, parce qu'il n'était jamais injuste et colère avec eux. Le désordre fut bientôt réparé, le calme rétabli; Rémonville sentit que, dans la situation de sa femme, une joie paisible convient mieux que de bruyants témoignages de contentement. Amélie avait décidé qu'elle nourrirait son enfant : il n'y avait donc point de nourrice à chercher. Rémonville alla s'asseoir près du berceau de son fils, et se livra en paix aux sentiments que faisait naître dans son âme la vue du nouveau-né.

Chez Adrien, la scène était différente. Madame avait été fort effrayée par l'explosion des trois pétards; ayant appris que son mari était l'auteur de cette surprise, elle lui fit la moue lorsqu'il vint pour la féliciter. Les cris de son fils lui faisaient déjà mal à la tête; il fallut l'emporter bien vite de sa chambre. Pendant que le jardinier était allé à Basincourt chercher la nourrice, le papa avait pris son héritier dans ses bras, et il le promenait en triomphe dans toutes les pièces de sa maison.

M. Tourterelle venait d'arriver devant la demeure d'Adrien, et, suivant son habitude, le concierge ne se pressait pas d'ouvrir. Enfin, quand Tourterelle eut sonné de nouveau, un homme sec et jaune, ayant passé la quarantaine, dont la figure rabougrie exprimait continuellement la mauvaise humeur, et qu'une cicatrice au-dessus de l'œil droit enlaidissait encore, parut à l'extrémité de la cour et se dirigea lentement vers la grille en murmurant : — On y va!... Eh mon Dieu!... tout le monde semble s'être donné le mot ici pour faire du vacarme : et tout cela pour la naissance d'un enfant... Comme si c'était une chose extraordinaire que la naissance d'un enfant! Jadis, on ne faisait pas tant de tapage quand un garçon venait au monde.

— Monsieur Rongin, je suis à la grille, dit Tourterelle en avançant sa tête d'un air aimable.

— Je le vois bien, monsieur... et il me semble que je vais vous ouv répond Rongin en faisant la moue, quoique cela n'ait pas toujours été mon métier d'ouvrir les portes... Je me flatte que je n'étais pas né pour servir...

M. Rongin a ouvert cependant, et Tourterelle entre en disant : — Eh bien! on a donc eu un garçon dans cette maison?... — Parbleu!... n'avez-vous pas entendu le tapage?... C'est pour cela qu'on m'a fait tirer des pétards... J'ai manqué d'être éborgné au troisième!... Est-ce que je suis habitué à tirer des artifices, moi? Ce n'est pas que j'aie peur de la poudre... Je porte sur le visage des marques de ma bravoure. Mais ici on vous met à toute sauce, sans avoir aucune considération pour ce que les gens ont été... Ah!... si on m'avait dit il y a vingt-cinq ans que je tirerais des pétards pour un maître. — Monsieur Rongin, où est mon ami Adrien?... Madame se porte-t-elle bien?... Puis-je me présenter chez le papa?... — Ah! mon Dieu! vous allez le trouver... Il est quelque part... par là-bas, qui promène son marmot... Oh! vous entendrez l'enfant crier... Ça va être amusant si on le garde ici, comme monsieur le veut... Est-ce que la nourrice ne serait pas mieux chez elle?... Est-ce que les enfants ne s'élèvent pas aussi bien chez le père nourricier?... Moi, j'ai été en nourrice dans les environs de Rouen : et pourtant ma mère avait bien le moyen d'avoir aussi une nourrice chez elle si elle l'avait voulu... C'est que je suis né de parents riches et établis, sans que ça paraisse; et si je sers, ce sont les événements et la révolution qui en sont cause!...

Tourterelle se dispense d'écouter le concierge. Il le laisse repousser la grille en murmurant, et continuer ses doléances dans la cour, qui est toujours sale, parce que, au lieu de la bien balayer et de faire soigneusement son ouvrage, M. Rongin préfère se plaindre du sort et grommeler contre ses maîtres.

Tourterelle a trouvé son ami Adrien se promenant dans un salon du rez-de-chaussée, avec son fils à demi-nu dans les bras : car, à force de tourner et de retourner l'enfant, le papa avait défait une partie des langes qui le couvraient, et le marmot, qui ne demandait qu'à gigoter en liberté, donnait, à chaque minute, de son genou ou de son pied dans le nez de monsieur son père.

— Le voilà, mon cher Tourterelle, le voilà cet enfant pour lequel j'avais parié une poularde... Hein?... Voyez qu'il est beau!... qu'il est fort!... Ah!... mon frère a un garçon... Pardieu! j'en ai un aussi, moi... J'étais certain d'en avoir un... Faites-moi donc compliment, mon ami, de ce que j'ai un fils.

— Mais, dit Tourterelle après avoir embrassé l'enfant qu'on lui met sous le nez, mais... il me semble que tout à l'heure vous disiez que vous aimeriez mieux une fille.

— Je n'ai pas pu dire une bêtise comme cela, monsieur Tourterelle, s'écrie Adrien en s'asseyant sur un sofa; qui est-ce qui ne désire pas avant tout un garçon... un héritier de son nom, de son génie?... Qu'il me vienne des filles après, je les prendrai... Ça me sera égal. Mais le premier doit toujours être un garçon!... C'est si gentil, si noble, si agréable d'avoir un héritier!...

Ici M. Adrien est obligé de se lever et de promener l'héritier, qui fait des cris perçants, parce que le sein d'une nourrice lui serait plus agréable que les caresses de son père.

— Cette nourrice est bien longue à venir, dit le papa en marchant dans le salon pour tâcher de calmer le marmot; j'ai pourtant recommandé à François de toujours courir jusqu'au village... Ah!... Tourterelle, vous verrez cette nourrice-là!... Une femme superbe!... un teint frais!... des formes athlétiques!... et du lait!... elle enfoncerait une vache!... C'est moi qui l'ai choisie... ma femme ne s'est mêlée de rien... Vous savez d'ailleurs que j'aime assez que tout se fasse par mon ordre chez moi. Je n'aurais pas été confier mon fils à quelque paysanne laide et misérable!... — D'où est votre nourrice? — De Basincourt, à une demi-lieue d'ici... C'est la femme de mon fermier Jean-Claude, rien que cela... — Diable!... la femme d'un fermier!... — Elle consent à nourrir mon fils, parce que c'est mon fils... Vous comprenez que je comblerai ces gens-là de bienfaits, et ces paysans aiment tant l'argent! — Et puis, quand vous voudrez voir votre enfant... Basincourt est si près... — Oh! la nourrice ne nous quittera pas!... Elle logera ici dans un pavillon du jardin... Je ne veux pas perdre mon fils de vue... Diable!... j'ai des projets sur ce garçon-là... — Et le fermier consent à cela?... — Parbleu!... est-ce que ces gens-là ont des volontés?... D'ailleurs, ce Jean-Claude ne s'avise-t-il pas d'être jaloux de sa femme? Et comme je lui ai dit qu'une fois chez moi on ne la perdrait de vue ni le jour ni la nuit, cela m'a paru lui faire grand plaisir. Vous entendez bien qu'il n'est pas toujours à sa ferme, et pendant qu'il est aux champs, madame Jean-Claude peut fort bien... Ah! ah!... ces pauvres paysans!... Mais ici je réponds d'elle à son mari!...

— Ah çà, voilà les projets de ces dames détruits : vous savez que l'on comptait marier le cousin à sa cousine.

— C'est un plan que je regrette peu. Entre nous, je suis certain que mon frère élèvera ses enfants dans la vieille routine... Il en fera des enfants... comme tous les enfants... Tandis que moi, ce n'est plus ça. J'ai d'autres desseins!... Dieu merci, je connais le monde... j'en ai par-dessus la tête, du monde!... On travaille, on étudie, on se ruine la santé, et tout cela pourquoi, Tourterelle?... répondez-moi, pourquoi?

— Mais... dit Tourterelle en se grattant la jambe gauche, c'est pour... c'est pour... — C'est pour des ingrats, des envieux, des jaloux, qui, loin de récompenser ou d'utiliser vos talents, ne cherchent qu'à vous abreuver de dégoûts, à s'opposer à vos succès enfin!... — C'est juste... c'est pour cela... — Et vous croyez que je vais lancer mon fils dans la même voie... que je vais lui casser la tête avec des sciences qui ne lui serviront à rien, le fatiguer sur des rudiments, lui donner des talents pour un monde égoïste?... vous croyez cela, Tourterelle? — Non... je n'ai pas dit que je le croyais.

— Vous voyez bien ce beau garçon-là?... Tais-toi donc, mon fils... Cette nourrice est d'une lenteur!... Ce garçon-là, Tourterelle, savez-vous ce que j'en ferai? — J'attends que vous me le disiez... — Voulez-vous vous taire, petit drôle?... Eh bien! mon cher ami, j'en ferai un homme!... — Ah! vous ferez un homme... de votre fils?... — Oui, mon ami, mais non pas un homme comme les autres, non pas un homme qui souffrira les caprices et les boutades des autres... non pas un pauvre garçon bien pâle, bien savant ou bien efféminé!... J'en ferai un gaillard que ne gâteront ni les pédants ni les collèges, et qui apportera dans le monde cette franchise, cette candeur, cette rondeur qu'il tiendra de son père... un garçon qui n'aura point ce vernis, ce poli que vous appelez de l'éducation, et que moi je nomme de la fausseté... J'en ferai un homme de la nature enfin!

— Un homme de la nature!... dit Tourterelle en s'éloignant un peu du marmot, qui, tout en criant et en gigotant, avait répandu dans l'air un parfum qui n'était pas celui de la rose. Mais oui, en effet... je crois qu'il y aura de la nature dans cet enfant-là...

— Tenez, Tourterelle, examinez ce front, ces yeux... ces jambes taillées en force... Taisez-vous, polisson... Examinez ce gros ventre... voulez-vous examiner aussi?...

— Non, non, c'est inutile, je crois que l'enfant se porte très-bien... Mais... qu'entendez-vous particulièrement par homme de la nature?

— J'entends que je lâcherai la bride à mon fils, et que je lui laisserai la liberté de ne faire que ce qui lui fera plaisir. Vous comprenez qu'il en conservera plus de franchise, plus de rondeur dans ses manières. Tenez, mon cher Tourterelle, je vais vous faire une comparaison qui vous frappera : N'aimons-nous pas cent fois plus le fruit qui a encore toute sa fleur, la pêche avec son duvet velouté, que lorsque la main du marchand, tout en l'ornant de fleurs et de feuilles, a effacé cette première fraicheur de la nature? — C'est juste, et je vous comprends : un homme de la nature, c'est un homme qui a conservé son velouté. — Oui, mon ami, c'est cela même; et je veux que mon fils garde cette fraicheur, ce duvet... ce... Il faut que cette nourrice se soit perdue en chemin... François est d'une lenteur... La domestique ne peut pas quitter madame... J'ai envie d'envoyer Rongin au village.

M. Adrien s'approche d'une croisée qui donne sur la cour; il appelle Rougin trois fois avant que celui-ci se décide à répondre. Enfin, à la quatrième, le concierge quitte un vieux volume dépareillé des *Mystères d'Udolphe*, et répond : Eh bien! qu'est-ce encore? On y va... une minute! On ne peut pas être à tout!...

M. Adrien est allé se rasseoir près de Tourterelle, qui voudrait bien aussi que la nourrice arrivât. Le papa recommence à bercer son fils en disant : Mon frère a un garçon; j'en suis bien aise... Il va l'élever... comme on élève les enfants : il voudra en faire un Voltaire, un Tacite, un Pic de la Mirandole! Il n'en fera peut-être qu'un pédant ou un imbécile. Moi, je vais suivre une autre route; nous verrons lequel de nous deux aura montré le plus de discernement... Ce qui m'occupe maintenant, c'est de savoir comment je nommerai mon fils...

— N'est-ce pas le parrain qui donne le nom? — Oui, mais le parrain est un vieil oncle de ma femme qui s'appelle Hector, et qui veut donner ce nom-là à son filleul : certainement je n'appellerai jamais mon fils Hector.... cela n'est pas assez naturel... Je voudrais un nom... qui ne fût ni rustique ni prétentieux... ni... Diable! c'est très-difficile à trouver, un nom... Aidez-moi donc, Tourterelle!

— Il me semble que Jean... — Ah! fi donc!... Tous les paysans s'appellent Jean... Jean-Claude, Jean-Louis, Jean-Marie! — Les paysans sont des hommes de la nature. — Oh! mon ami, vous n'y êtes plus!... Ceux-là sont d'une nature rustique, épaisse, lourde; tandis que mon fils... Taisez-vous, petit... Mon fils doit nécessairement naître avec des sentiments d'une tout autre espèce, et c'est ce qui fera le charme de son naturel.

— Eh bien! Edouard... Alfred. C'est assez joli, cela. — Oui, mais ce sont des noms de roman : un homme de la nature ne doit pas s'appeler Alfred. — Adonis? — C'est de la mythologie, et vous conviendrez que rien n'est plus loin de la nature. — Télémaque? — C'est de la fable. — Clovis? — C'est de l'histoire. — Tircis? — C'est trop pastoral. — Galaor? — C'est trop chevaleresque. — Isaac? — C'est trop juif. — Ma foi, mon cher ami, vous me mettez au bout de mon rouleau.

Les deux amis étaient depuis quelques minutes enfoncés dans leurs réflexions; mais Tourterelle, loin de se casser la tête pour trouver un nom qui pût plaire à M. Adrien Démonville, ne cherchait plus en silence que ce qu'il pourrait mettre sur sa jambe pour calmer la démangeaison que lui causait la piqûre des orties.

Tout à coup le papa se lève en poussant une exclamation de joie, et ce mouvement subit fait jeter de nouveaux cris à l'enfant.

— Je l'ai trouvé, mon cher Tourterelle, je le tiens... J'ai ce que je cherchais... — Moi, j'ai beau chercher, je ne trouve pas ce que je veux. — Ne cherchez plus, vous dis-je; j'ai mon affaire... Un nom absolument tel que je le voulais... un nom qui coïncide parfaitement avec mes projets sur mon fils... Je veux en faire un homme de la nature; je le nomme Adam!... — Adam! — Eh! oui, Adam... Quoi de plus simple, de plus naturel?... le nom du premier homme!... Ma foi, si celui-là n'était pas l'homme de la nature, je ne sais pas où il faudra le chercher! — En effet... oui... Adam... Il y a eu aussi un fameux menuisier de ce nom-là qui faisait des vers... — Il n'est pas question de menuisier! Je donne à mon fils le nom de la créature dans toute son innocence... Je veux qu'il soit le premier de son siècle dans son genre... Je veux qu'il méprise des concitoyens ingrats... qu'il n'emploie son génie que pour lui, et qu'il ne se ruine pas à donner des dîners à des gens qui ne lui en auront aucune obligation, parce que le premier homme ne s'est jamais avisé de cela... Viens, mon petit Adam... embrasse ton père... enfant de la nature... et moque-toi du reste!

— Le petit Adam criait, pleurait encore plus fort. Tourterelle, n'y tenant plus et n'ayant pas de coton à mettre dans ses oreilles, allait y fourrer des boulettes de papier.

— Maudite nourrice!... elle laissera mon fils mourir de faim, dit le papa en se promenant de nouveau dans le salon. — Je crois, mon cher ami, que vous devriez appeler votre bonne... — Non, non; madame peut avoir besoin d'elle : je ne veux pas qu'elle s'éloigne de sa maîtresse. Mais il me semble que j'avais appelé Rongin... — Oui... il y a même assez longtemps; mais votre concierge n'a pas l'habitude de venir quand on a besoin de lui. — Que voulez-vous, mon ami? Rongin est un homme pour qui j'ai de égards... C'est un pauvre diable qui a eu des malheurs... Il n'était pas né pour servir... Oh!... j'ai vu ça tout de suite en le prenant chez moi!... Rongin a été parfaitement élevé... d'une très-bonne famille... Il m'a assuré que son père portait l'épée... et lui-même... Malgré cela, je voudrais pourtant bien savoir ce qui l'empêche de venir dès que je l'appelle. Rongin! Rongin!

Enfin la porte du salon est lentement entr'ouverte, et le concierge paraît sur le seuil, où il ne fait qu'une demi-grimace parce qu'il aperçoit son maître devant lui.

— Qu'est-ce qu'on me veut?... Qu'est-ce qu'il y a?... — Ah! vous voilà, Rongin... Il y a fort longtemps que je vous appelle... Où étiez-vous donc? — J'étais chez moi, monsieur, comme c'est ma coutume... monsieur sait bien que je n'ai pas l'habitude d'aller bavarder dans la cuisine avec les bonnes... Ça n'est pas mon genre. Quand on me verra caqueter avec les cuisinières, on pourra faire une croix sur la cheminée, d'autant que d'ailleurs... — C'est bien, c'est bien, Rongin; je connais vos bonnes manières... Dites-moi : François n'est donc pas encore revenu de Basincourt avec la femme de Jean-Claude? comment se fait-il qu'il tarde si longtemps?... — Je ne sais pas ce que fait François. Je n'ai pas l'habitude de le fréquenter... Mais quant à ce que je disais tout à l'heure à monsieur, je tiens à ce qu'il sache que je ne hante pas les cuisines, et que j'aime mieux rester dans ma *petite locale*, au vis-à-vis de moi-même.

— Pour un homme qui a porté l'épée, dit tout bas Tourterelle à Adrien, il me semble qu'il a parfois de singulières locutions. — Mon ami, quand un homme a eu de grands malheurs, il lui est bien permis de prendre quelquefois un masculin pour un féminin...

Pendant que les deux amis parlent bas, Rongin prend gravement sa prise de tabac, puis il continue de pérorer : — Je sais bien qu'il y a des concierges que l'on voit sans cesse avec les autres domestiques... qui causent, qui rient, qui boivent avec eux... Mais il y a homme et homme... et quand on n'est pas né pour la domesticité, on a toujours en soi-même une certaine fierté qui empêche... — C'est bon, Rongin; en voilà assez... Il s'agit maintenant de me chercher cette nourrice. Le petit Adam ne peut pas vivre comme cela!

— Qu'est-ce que c'est que ça, le petit Adam?...

M. Adrien prend un air sévère et s'écrie : — Monsieur Rongin, faites attention à ce que vous dites. Le petit Adam est mon fils... votre jeune maître.... Plus de ces tons-là en parlant de lui, je vous en prie; cela ne me conviendrait pas du tout.

Le concierge baisse le nez en murmurant : — Monsieur... je ne savais pas... on ne m'avait pas dit le nom de monsieur votre fils... je ne pouvais pas deviner... — C'est assez, je vous excuse pour cette fois. Mais il me faut sur-le-champ la femme de Jean-Claude. Rongin, prenez ma petite jument bellotte, montez à cheval... galopez jusqu'à Basincourt, et ramenez la nourrice en croupe avec vous.

Rongin fait une mine d'une aune, et ne bouge pas.

— Eh bien! Rongin, m'avez-vous entendu? — Oui, monsieur... Mais... que je monte à cheval... — Vous devez savoir monter... je vous ai entendu dire, je crois, que votre père avait des chevaux... — Oh!... certainement... ce n'est pas ça qui m'embarrasse... cependant il y a si longtemps... et je crois que votre jument a des ca-

prices... qu'elle est peureuse... — Il n'y a pas de bête plus facile à conduire. — Mais... si je m'en vas, qui est-ce qui gardera la porte? — Soyez tranquille; c'est mon affaire, cela. — Votre affaire... c'est une façon de parler... il me semble que c'est la mienne à moi. — Allons, morbleu! monsieur Rongin, dépêchez-vous; vous devriez être déjà revenu

Le concierge s'éloigne en murmurant, lorsqu'on ne peut plus l'entendre : — Hum!... ce tas : Ça n'a aucune considération pour les êtres qui ont eu des malheurs... Ça croit avoir affaire à des nègres... Le plus souvent que je resterai sur son cheval quand il faudra descendre la colline!...

Rongin ne se décide qu'avec peine à entrer dans l'écurie; il chasse de loin le cheval devant lui; mais quand il s'agit de le seller, le concierge, qui ne sait pas comment s'y prendre, tourne et retourne dans ses mains la bride, le mors, la gourmette, passant alternativement de la gauche à la droite du cheval, et n'avançant à rien.

M. Adrien, qui par une croisée regarde son concierge, frappe du pied avec impatience, et s'écrie : — Eh bien! Rongin, est-ce pour aujourd'hui?... — Dame! monsieur, un moment... Moi, je n'étais pas né pour brider les chevaux.

Tourterelle, qui fait parfois des réflexions assez justes, dit alors à demi-voix : — Il me semble que j'aimerais mieux avoir à mon service quelqu'un qui fût né pour être domestique.

En ce moment on entend une ânesse braire à peu de distance. Rongin, enchanté de quitter le cheval, court regarder à travers la grille, puis s'écrie : — Voilà François qui amène la nourrice de M. Adam.

Chapitre III. — La Famille du fermier.

Une petite caravane venait d'arriver près de la maison; elle se composait d'abord du jardinier François, jeune garçon de dix-huit ans au plus, mais auquel les travaux de la campagne avaient donné une taille et des formes qui auraient fait honneur à un homme de vingt-cinq. Après le jardinier, venait un gros paysan, au teint hâlé, aux mains calleuses, dont les cheveux gras et plats couvraient une tête d'une énorme dimension, et accompagnaient une face large et commune, sur laquelle on remarquait sans cesse une expression de défiance et de niaiserie...

Ce paysan portait un garçon de deux ans sur son bras gauche, et une fille de trois ans sur son bras droit. Derrière lui venaient deux marmots qui pouvaient avoir de cinq à six ans. Enfin la marche était fermée par une ânesse, qui portait sur une selle à la fermière une grosse commère, bien rouge, bien fraîche, bien vermeille, laquelle tenait dans ses bras un poupon de sept mois.

Le concierge a ouvert la grille; François est accouru le premier. A la vue de tous ces bambins, dont les chants, les ris et les cris forment déjà un accompagnement aux pleurs du petit Adam, M. Adrien dit au jardinier :

— Pourquoi donc m'amenez-vous tout ce monde-là, François? — Dame! monsieur, c'est la famille de Jean-Claude... — Je vous ai demandé la nourrice; je n'ai pas besoin de toute la famille pour donner à teter à mon fils. — Monsieur, ils ont voulu venir tous.

— S'ils restent tous ici, je n'y resterai pas! se dit Tourterelle, qui aurait déjà pris congé de son ami si on ne lui avait pas parlé de la nourrice comme d'une fort jolie femme, et M. Tourterelle est trop amateur pour s'éloigner avant de l'avoir examinée.

M. Adrien se rend dans la cour pour recevoir la famille de son fermier. Jean-Claude vient d'arriver avec ses quatre enfants; il ne reste plus à venir que la fermière avec son poupon; et celle-ci pique sa monture afin d'entrer au trot chez son nouveau nourrisson. Mais l'ânesse, qui d'abord a paru bien disposée, s'arrête tout à coup et regimbe devant la grille; la vue des deux gladiateurs effraye le pauvre animal. La nourrice, ne concevant rien à ce caprice de sa monture, qui est ordinairement plus docile, pique de nouveau la bête : et celle-ci, tournant bride subitement, se met à redescendre au grand trot la colline, au lieu d'entrer dans la maison.

M. Adrien vient de frapper amicalement sur l'épaule de son fermier, qui lui présente Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne; il se retourne pour chercher la nourrice, mais il n'y a plus personne près de la grille, et M. Adrien, qui commence à s'ennuyer de bercer le petit Adam dans ses bras, demande brusquement à Jean-Claude où est sa femme.

Le fermier la cherche des yeux et s'écrie : — Tiens! comment? est-ce que Catherine n'est pas entrée?... Elle venait derrière nous. Dites donc, petits, où donc qu'est vot' mère?

Les quatre marmots sont déjà occupés à jouer, à courir dans la cour, à barboter dans le bassin; et Rongin, qui est allé se rasseoir dans sa loge, les regarde du coin de l'œil en murmurant : — Ça va être propre ici... avec cette trôlée de paysans!... On se trompe bien si on croit que je nettoierai les saletés de toute cette marmaille!...

Jean-Claude et M. Adrien ne comprennent rien à la disparition de la fermière. Mais François, qui n'avait pas perdu de vue la belle nourrice, s'est aperçu de la retraite précipitée de l'ânesse. Il sort de la cour, et montre à son maître la paysanne, que, malgré ses cris, sa monture emmenait au grand trot, et qui n'osait se laisser glisser à terre tenant un poupon dans ses bras.

— Tiens! faut que notre ânesse ait mangé de l'avoine, pour prendre le mors aux dents comme ça! dit Jean Claude d'un air niais, et en regardant tranquillement sa femme s'éloigner.

— Je ne sais pas ce que votre âne a mangé, mais je vois qu'il emporte votre femme : et vous restez là sans bouger.

— O monsieur, gn'y a pas de danger!.... Catherine sait se tenir. Tenez, voyez plutôt. — Eh, morbleu!... est-ce vous ou votre femme qui venez pour nourrir mon fils?... Attends, mon petit Adam... on va courir après ta nourrice... Holà, François, Rongin! remuez-vous donc, puisque ce Jean-Claude reste là comme un terme... Allez retenir ce maudit âne.

— Laissez donc, monsieur, laissez donc!... puisque je vous dis que gn'y a rien à craindre... Faut qu'il lui ait pris un caprice à c'te bête, qui est, sans comparaison, douce comme vous et moi... Mais tenez, v'là Catherine qui lui fait tourner bride et qui vous la ramène tranquillement par ici... Oh! Catherine sait conduire.

En effet, parvenue au bas de la colline, l'ânesse s'était calmée, et la fermière, l'ayant encore fait retourner sur ses pas, revenait d'un trot plus doux vers la maison.

Mais arrivée devant la grille, et au moment où M. Adrien se flattait de remettre enfin son fils dans les bras de sa nourrice, l'ânesse, apercevant les deux gladiateurs, dresse les oreilles, se retourne brusquement, et redescend de nouveau la colline au galop, tandis que la fermière crie de toutes ses forces : — J' voyons bien c' qui lui fait peur... Faites donc retirer vos deux domestiques qui sont à c'te porte comme s'ils voulaient nous battre... Eh! mon Dieu! qu'c'est donc bête d'avoir des gens déguisés comme ça en tout nu, pour effrayer les passants!

On n'entendait pas les cris de la fermière. Jean-Claude se contentait de rire niaisement en regardant l'âne rebrousser chemin; les quatre enfants continuaient de se rouler dans la cour, de barboter dans le bassin. Tourterelle s'éloignait d'eux pour ne pas recevoir de l'eau, et Rongin, assis dans sa loge, avait repris le vieux volume des *Mystères d'Udolphe*, comme s'il ne devait plus s'occuper de ce qui se passait dans la maison.

En voyant la nourrice lui échapper encore, M. Adrien devient furieux : il appelle Rongin, pousse Jean-Claude pour qu'il coure après sa femme, et trouvant que tout ces gens-là ne secondent pas assez vite son impatience, il met le petit Adam dans les bras de Tourterelle, et s'élance lui-même à la poursuite de l'ânesse.

Cependant François avait prévenu son maître; il avait atteint l'âne, aidé Catherine à descendre de sa monture; et celle-ci revenait à pied vers la maison avec son poupon de sept mois dans ses bras.

— Faut ben que j'arrivions à pied, puisque c' maudit animal ne veut pas entrer chez vous, dit Catherine en faisant la révérence à M. Adrien. Celui-ci s'empresse de saisir le bras de la nourrice, craignant qu'elle ne lui échappe encore; il ne la lâche pas qu'elle ne soit entrée dans sa maison.

Arrivée dans la cour, Catherine se met à rire aux éclats en regardant les deux gladiateurs. C'est en vain que son mari et son maître lui parlent; lorsque la grosse commère a un accès de gaieté, ce qui lui prend très-souvent, elle ne peut ni écouter ni répondre avant d'avoir ri tout à son aise.

— Comment! c'étaient des hommes pour de rire! dit enfin la fermière en se calmant un peu. Ah! dame!... qu'est-ce qui peut se douter?... Oh! oh! oh!... C'est qu'ils sont bien faits!... il n'leur manque rien... Oh! oh! oh!... C'te farce!... Dis donc, not' homme... ils ont plus d' mollet que toi, ces cadets-là... Ah! ah! ah!... Eo v'là un qui ressemble un brin à not' cousin Bertrand!...

— Tiens!... tu avais pris ces *statues* pour des personnes véritables, dit Jean-Claude. Ah! passe pour not' ânesse!... mais toi, not' femme, qu'es si futée... — Oh! j' parie ben que tu y as été trompé tout de même, la première fois que t'es entré ici... et moi qui n'y étais jamais venue....

M. Adrien interrompt la conversation du mari et de la femme en disant à Catherine : — Pourquoi donc avez-vous amené votre poupon? vous ne comptez pas sans doute le nourrir conjointement avec mon fils... Je veux qu'il ait votre sein à lui seul... Ça ne sera pas trop pour mon Adam, qui est déjà un gaillard.

Tourterelle, qui tenait gauchement le petit gaillard dans ses bras et suivait M. Adrien en faisant une figure qui n'annonçait pas qu'il fût bien satisfait de porter le jeune Adam, s'avance alors et présente l'enfant à son père en disant : — Mon ami, voici votre fils...

Mais M. Adrien l'éloigne de la main et continue de parler à la nourrice : — Madame Claude, il me semble qu'il a été dit que votre enfant serait sevré quand vous prendriez le mien... Si vous espérez nourrir les deux ensemble, ça ne peut pas me convenir.

— Oh! mon Dieu! monsieur, j'aurions bien assez de lait pour deux et même pour trois, allez!... N'est-ce pas, not' femme?... — Oh! que oui, qu'allez en a... C'est la plus forte femme de not' endroit

— Effectivement, elle me fait l'effet d'avoir beaucoup de lait, dit Tourterelle en présentant de nouveau l'enfant dont il voudrait bien être débarrassé; mais son ami l'éloigne encore en s'écriant :

— Je n'entends pas tout cela !... quand vous auriez du lait pour six enfants, je ne veux pas que mon fils partage sa nourriture avec d'autres... C'est un enfant dont je veux faire un homme vigoureux, un homme sain de corps et d'esprit ; et, pour cela, il faut qu'il tette beaucoup et souvent...

— Il aurait même grand besoin de teter dans ce moment-ci ! dit Tourterelle en poussant un profond soupir.

— Enfin, dame Catherine, si mes conditions ne vous arrangent pas... si vous comptez, du moment que vous aurez entrepris mon Adam, donner encore le sein à votre enfant, cela ne me convient pas, et je vais chercher une autre nourrice.

Tourterelle frappe du pied d'un air désespéré en murmurant : — S'il va chercher une autre nourrice, je suis perdu !...

— Oh ! ne vous fâchez pas, not' maître, dit Catherine en donnant à son mari le poupon qu'elle tenait. Pisque décidément vous le voulez... n'en parlons plus... ma petite Nannette est assez forte pour être sevrée... elle a sept mois sonnés... j'avais déjà commencé, dès hier, à la faire boire... Tu la continueras, Jean-Claude... Oh ! je n' sommes pas inquiete de not' fille, elle viendra bien tout de même !... Vous voyez que j' savons élever nos enfants... en v'là quatre qui s' portent bien....

— D'après cela, dit Tourterelle, je puis vous remettre votre nouveau nourrisson.

Il place l'enfant dans les bras de Catherine en laissant échapper une exclamation de joie. Suivant l'usage, la nourrice s'extasie sur la beauté de l'enfant qu'on lui confie. Jean-Claude joint ses compliments à ceux de sa femme, et M. Adrien redevient de bonne humeur, parce que les louanges trouvent encore moyen de nous flatter alors même qu'elles nous sont adressées par une bouche grossière, et qu'un pere croit toujours avoir sa part dans les compliments qu'on adresse à son enfant, quoique fort souvent il n'y soit pour rien.

— Jean Claude, vous allez entrer vous rafraîchir avant de quitter votre femme, dit M. Adrien en se dirigeant vers le vestibule. Le fermier s'incline et suit son maître, Catherine en fait autant ; mais à la vue du berger et de la bergère en porcelaine qui sont à l'entrée du rez-de-chaussée, la fermière s'arrête et s'écriant : — Ah ! à la bonne heure !... en v'là deux qui sont bien gentils... C'est sans doute le portrait de monsieur et de madame... N'est-ce pas not' homme ? — Oh ! oui... ou ben queuqu'un de leux parents.— Ah ! j'aime mieux ça que ces vilains nus qui sont à la grille... Dis donc, Jean-Claude, sais-tu que c'est ben sans gêne d'avoir des hommes moulés comme ça, sans chemise, cheux soi ?... c'est qu'on voit joliment leu' sesque.... Ces gens riches !... il paraît que ça n' leur fait plus rien d'avoir ça devant les yeux.

Le fermier pousse sa femme dans l'intérieur de la maison. La bonne, qui a enfin quitté sa maîtresse, parce que celle-ci dort profondément, apporte du vin et des verres. Pendant que son mari boit, Catherine donne à teter à son nouveau nourrisson, mettant en évidence un globe bien blanc qu'elle paraît fière de montrer à la société. M. Adrien est immobile devant la nourrice, admirant la manière dont son fils a tout de suite appris à vivre ; et M. Tourterelle est aussi en extase devant la paysanne, mais il admire autre chose que l'enfant.

Catherine est une femme de vingt-quatre ans, qui paraît bien son âge, parce qu'au village on est souvent brûlé par le soleil, et qu'on vieillit vite lorsqu'on fait régulièrement un enfant tous les ans ; c'est ce que la fermière avait fait depuis cinq ans qu'elle était l'épouse de Jean-Claude. Mais Catherine avait de beaux yeux, dont l'expression était fort encourageante ; une bouche fraîche, de belles dents, de belles couleurs, et des cheveux d'un noir d'ébène. Catherine était donc une belle paysanne, bien faite pour être remarquée, et beaucoup trop rieuse pour ne point donner des craintes à un mari jaloux et des espérances à un amant de bonne mine. C'est ce que se dit Tourterelle en considérant la différence de couleur qui existe entre le cou et le sein de la nourrice ; tandis que M. Adrien s'écrie :

— Comme cet enfant a tout de suite vu ce qui lui était propre !... Comme sans leçon il a su s'en servir !... Comme il a mordu à l'hameçon !...

— Tiens, not' maître qui appelle ça un hameçon !... dit le jardinier, qui est resté à l'entrée de la salle, d'où il regarde la nourrice. Ah ! jarni !... si j'en avais une paire comme ça pour pêcher ! — Ecoutez-moi, mes enfants, dit M. Adrien en s'asseyant et en faisant signe au fermier, qui a placé sa petite Nannette sur un sofa, de prendre une chaise près de lui. Celui-ci obéit après plusieurs révérences ; mais il ne pose qu'une extrémité de son individu sur le siége qu'il semble craindre de gâter.

— Jean-Claude, voilà votre femme chez moi... La voilà nourrice de mon jeune Adam... C'est très-bien. Mais jusqu'à ce que le nourrissons puisse changer de nourriture, vous entendez bien qu'entre vous... et votre femme il ne doit plus y avoir de relations particulières... parce que... cela pourrait amener des choses qui... enfin, parce que cela ne doit pas être.

— Oh ! oui, monsieur, dit le fermier en se dandinant sur le bord de sa chaise ; j'avions déjà prévenu not' femme de ça... Dam'! c'est un temps à passer, v'là tout !...

— Pardi ! ça t'arrange, toi ! dit Catherine ; t'aimes ben autant ça... Oh !... faignant !... — Veux-tu te taire, not' femme ? est-ce qu'on dit d' ces bêtises là devant le monde ? — Tiens !... pisque c'est d ça que monsieur nous parle... C'est égal, va, t'es un fameux faignant !

Catherine riait, Jean-Claude faisait la grimace ; Tourterelle faisait des yeux en coulisse à la fermière, et M. Adrien allait poursuivre, lorsqu'on entend un grand bruit dans la cour ; mais les cris des quatre enfants qui sont restés à jouer ne permettent pas de distinguer la cause de ce vacarme.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit M. Adrien ; que vient-il d'arriver dans la cour ?... Rongio !... Rongin !...

— Oh ! c'est rien ! dit le fermier. C'est nos marmots qui jouent !... Ils font queuquefois ben pus d' bruit que ça.

Rongin, qui n'a pas l'habitude de venir vite quand on l'appelle, entre dans la salle d'un air exaspéré en disant : — Monsieur, je crois de mon devoir de vous prévenir que les enfants de votre nourricier viennent de renverser la jolie bergère de porcelaine, laquelle en tombant s'est cassé le nez et un bras.

— Diable !... c'est désagréable... Vous auriez dû prévoir cela, Rongin ; vous auriez dû empêcher ces enfants d'approcher des statues.

— Comment, monsieur ! est-ce que ça me regarde cela ?... est-ce que je suis fait pour garder ces petits paysans ?... — Monsieur Rongin, vous devez veiller à ce qui se passe dans ma cour... Allez relever la bergère, monsieur.

Le concierge s'en va en murmurant, et Catherine s'écrie : — Ah ! les marmailles !... Il paraît qu'ils s'en donnent joliment... Quand ils jouent, d'abord, c'est des *cheval* échappés !

— Revenons à ce qui nous occupe, dit M. Adrien ; il est bien convenu, Jean-Claude, et vous, Catherine, que vous ne chercherez point à jouir de vos droits matrimoniaux tant que mon fils aura besoin de sa nourrice.

— Oui, monsieur, dit Jean-Claude en levant la main ; chose promise, chose due !... Pas de *matrimonaux* tant que ma femme sera chez vous.

— C'est bien, mon ami. Et vous, Catherine, vous jurez aussi...

— Dame ! monsieur, pisque mon hoome le promet, i' m' semble que ça suffit ; à moins que vous ne croyiez que je matrimone sans lui !.....

— C'est bien ; cela suffit, mes enfants. Au reste, ne pensez pas que je veuille vous empêcher de vous voir tout le temps que Catherine va passer chez moi ! Non, certainement... Jean-Claude, vous viendrez voir votre femme quand cela vous fera plaisir... Vous vous dispenserez d'amener vos enfants avec vous... tous ensemble du moins. Mais, quand vous irez causer avec Catherine, Rongin, mon concierge, vous accompagnera et se tiendra constamment avec vous... car la chair est faible, mes enfants... et deux précautions valent mieux qu'une !

— Eh ben ! dit tout bas Catherine, pisqu'il mettra toujours un mouchard avec nous, c'était pas la peine de nous faire jurer.

— Monsieur, sans vous commander, où donc que logera not' femme ? dit Jean-Claude en se levant et en regardant autour de lui.

— Suivez-moi, dit M. Adrien au fermier, je vais vous montrer le pavillon que je lui destine.

Tandis que Catherine reste assise avec son nourrisson, et que Tourterelle continue de lorgner la nourrice, Jean-Claude et M. Adrien traversent une partie du jardin, et arrivent devant un pavillon ombragé par des ébéniers, et qui n'a qu'un rez-de-chaussée avec une fenêtre garnie de persiennes.

M. Adrien monte trois marches de pierre et ouvre la porte qui introduit dans une grande chambre, la seule dont se compose le petit corps de logis.

— Voilà l'appartement de votre femme, Jean-Claude ; vous voyez qu'elle sera fort bien ici... Il n'y a qu'une chambre dans ce pavillon, c'est pour cela que je l'ai choisi... Quand on viendra y voir Catherine, il n'y aura pas moyen de se cacher ou de rester dans une autre pièce. Oh ! je pense à tout, moi !

— Ma fine, monsieur, vous n'êtes pas bête, tout de même. Mais j' sommes ben aise que nous soyons un brin seuls pour vous dégoiser c' que j'ons su' l' cœur...

— Qu'est-ce que c'est, mon ami ? — Voyez-vous monsieur, j'avons promis que, tant que not' femme sera cheux vous, il n'y aura point entre nous de matri... de matro... enfin... vous savez comme vous dites ça, monsieur... — Oui, je vous comprends. — Mais, voyez-vous ?... not' femme est un brin rieuse... et ben rieuse... Oh ! elle rit si facilement !... Et, voyez-vous, monsieur ? quand une femme rit... c'est que, sans vous commander, elle se défend mal... et, pour peu qu'on la chatouille, vous entendez ben que... bernique !...

— Ah çà ! Jean-Claude, où voulez-vous en venir avec votre bernique ?... Je ne vois point de mal à ce que votre femme rie... Au contraire, la gaieté prouve la santé ; et je veux que la nourrice de mon fils se porte bien.

— Oh ! soyez tranquille, pour de la santé, elle en a que de reste !... Mais, voyez-vous ? c'est pas ça, monsieur ; c'est que not' femme ne rit point toute seule ; il y a le cousin Bertrand, qui a fait ses cinq ans dans le militaire ; c'est un farceur que dans le village on trouve beau garçon parce qu'il a de gros favoris et qu'il se met de la farine dans la queue... Et Bertrand venait souvent à la ferme jaser avec not'

femme... C'était une chose ou une autre qu'il venait chercher... et toujours de rire avec Catherine, qu'i n' faut pas pincer pour ça... Puis, il y a encore Lucas, le maréchal, qui fait son embarras parce qu'il sait jouer du bâton, et qui venait en jouer devant not' femme quand je n'étais pas là...

— J'entends, Jean-Claude, vous êtes jaloux !... — Ma fine, monsieur, je n' sais pas si j' sommes jaloux ; mais je tenons à not' honneur, voyez-vous? et puisqu'il faut vous le dire, je ne me soucions pas d'être cornard... et je ne faisons point un enfant tous les ans à not' femme pour qu'un autre vienne se mettre à la traverse... C'est pour ça que j'avons consenti à vous donner Catherine pour nourrir vot' fieu, parce que je m' sommes dit : D'ici à c' qu'alle revienne cheux nous, le cousin Bertrand sera parti du village, où il ne doit pas rester, et Lucas le maréchal aura épousé sa prétendue.

— Eh bien ! en ce cas, vous devez être fort tranquille maintenant. — Oh ! oui; mais je gageons ben que Bertrand, Lucas ou d'autres viendront ici pour jaser tout d' même avec not' femme ; ils trouveront queuque raison pour ça, et v'là ce qui m' chiffonne...

Entrée du père Jean-Claude chez M. Adrien.

— Rassurez-vous, mon ami. La mesure que j'ai prise touchant Catherine ne concernera pas que vous. Elle ne pourra recevoir aucun homme du dehors sans qu'un tiers soit présent tant que durera la visite... Oh ! c'est une chose arrêtée ; et dès ce soir Rongin recevra mes instructions à ce sujet.

— Ah ! ben, comme ça, me v'là tranquille. J' vous remercions ben, monsieur, et j' vous demande ben excuse de la peine.

— Ce pauvre Jean-Claude qui a peur d'être... Ah ! ah ! ah !... Rassurez-vous, mon ami. Je vous réponds de votre femme... tant qu'elle sera chez moi du moins, car après... — Oh ! après, ça me regardera.

La conversation se termine là. M. Adrien et le fermier retournent près de Catherine. Ils trouvent Rongin, qui est venu se plaindre à la nourrice de ce que ses enfants ont renversé les caisses d'arbustes qui entouraient le bassin, et Catherine, qui laisse le concierge pérorer et n'a pas même l'air de l'écouter.

Jean-Claude appelle Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne pour qu'ils disent adieu à leur mère. La fermière embrasse ses enfants; mais lorsque arrive le tour de sa petite Nannette, de cette petite fille de sept mois dont elle ne s'était pas encore séparée un instant, Catherine n'y tient plus; elle pleure et dit à son mari : — Aies-en ben soin toujours... et s'il lui arrivait queuque chose, envoie-moi ben vite chercher; entends-tu, not' homme?

Jean-Claude le promet. Il s'éloigne enfin avec sa famille, laissant sa femme pousser de gros sanglots, et Tourterelle se dire en la regardant : — C'est singulier, comme ces paysannes font de vilaines grimaces quand elles pleurent; il n'y a que les dames du monde qui sachent encore de la grâce en versant des larmes.

Chapitre IV. — Discussion.

Catherine a été installée dans son pavillon avec le petit Adam. Tourterelle a pris congé de son ami après avoir vu la nourrice s'éloigner. En se retirant, M. Tourterelle trouve moyen de tâtonner doucement la taille de la cuisinière qui l'éclaire jusqu'à la grille. La cuisinière n'est pourtant pas jolie ; mais, comme nous l'avons déjà dit, le petit homme ne pouvait pas voir un jupon sans éprouver le désir de toucher ce qui était dessous. C'est une maladie comme une autre.

Avant d'aller se coucher, M. Adrien a donné au concierge les instructions concernant la nourrice : nul homme du dehors ne pourra causer avec elle sans que Rongin soit présent. Le concierge réclame, il prétend qu'il n'est pas né pour moucharder, qu'on lui donne là un emploi fort désagréable ; mais cette fois M. Adrien est inflexible, il a même été jusqu'à dire : — Vous obéirez, ou vous sortirez de chez moi. Et M. Rongin s'est tu, parce qu'on ne trouve pas facilement une maison où l'on puisse faire mal sa besogne, être bien nourri, bien logé, et se plaindre toute la journée.

Une nuit calme a succédé à cette journée, qui a vu naître deux hommes de plus dans le Vexin normand. Les deux mères ont bien reposé; l'une, plus inquiète d'elle-même que du fils que Catherine allaite; l'autre, plus occupée de son enfant que de sa propre santé. Les belles-sœurs ne se ressemblaient pas. On nous dit que la nature n'est jamais muette dans le cœur d'une mère : c'est possible ; mais elle ne parle pas à toutes le même langage.

Le lendemain, les deux frères se rencontrent allant l'un chez l'autre. Tous deux se félicitent d'avoir un garçon.

— Cependant, dit M. Rémonville, cela détruit le mariage projeté entre nos enfants; mais peut-être plus tard...

— J'aime autant m'en tenir là, répond Adrien. Mon fils m'occupera assez. Je concentre sur lui toutes mes affections... — Comment, mon frère, et votre femme ? — Sans doute, j'aime ma femme... mais ma femme est tout élevée, je ne peux pas m'en occuper comme de mon Adam... — Ah ! vous nommez votre fils Adam ? — Oui, mon frère; est-ce que vous ne trouvez pas ce nom joli?... — Je croyais que son parrain devait l'appeler Hector. — C'est possible; mais moi je ne donnerai pas à mon fils le nom du valet de carreau. Cela ne conviendrait pas à l'élève de la nature... Vous paraissez surpris, mon frère; vous ne connaissez pas mes projets, mes plans pour l'éducation d'Adam. En voilà le résumé : mon fils n'apprendra que ce qu'il voudra, ne fera que ce qu'il voudra, parce que je veux constamment laisser agir la nature.

M. Rémonville regarde son frère avec surprise et hausse les épaules en disant : — Quoi ! vous ne voulez pas que votre fils reçoive une bonne éducation ?

— Pardonnez-moi ; et je prétends que l'éducation naturelle est la meilleure.

— Vous ne désirez pas que votre fils soit instruit? — Il s'instruira s'il en a le goût. Je vous ai dit que je ne le gênerai en rien.

— Vous ne chercherez pas à lui donner des talents ? — S'il a de la vocation pour quelque talent, rien ne l'empêchera de s'y livrer. — Mais si votre fils est paresseux, comme c'est assez le défaut naturel à l'enfance, s'il ne veut rien apprendre? — Il n'apprendra rien. Cela ne l'empêchera pas de grandir, de devenir beau garçon ; et les conversations qu'il aura avec moi lui en apprendront toujours assez. — Mais, mon frère !... laisser votre fils dans l'ignorance de tout ce qu'un homme doit savoir pour aller dans le monde ! — Un instant, mon frère. Je ne vous ai pas dit que je voulais en faire un homme du monde, mais bien un homme de la nature. — Vous voulez donc qu'il vive comme un sauvage, loin de toute société ? — Je ne veux pas le contrarier, vous dis-je; il ira en société si cela l'amuse, mais alors ce sera pour se moquer du monde, dont il n'aura ni les vices ni les ridicules. — J'ai bien peur, mon frère, que le monde ne se moque aussi de lui. — Et moi, je ne vous conçois pas avec votre respect pour le monde, qui ne nous fait que des sottises ; ne sont-ils pas bien francs, bien loyaux, tous vos hommes de société ? ..

— Mon frère, je ne dis pas qu'il faille estimer tout le monde! mais vouloir le réformer serait encore plus absurde!... Les usages, les coutumes, le langage, les modes changent, mais le monde reste toujours le même; car j'entends par monde non-seulement les cercles brillants d'une capitale, mais encore les habitants du plus petit hameau, les sauvages de la Floride ou le naturel de Java. Vous dites que dans la société on n'est ni franc ni loyal. Mais est-il bien franc, ce paysan qui, avec son langage simple, son air naïf, cherche à vous faire acheter un mauvais terrain, à vous duper dans tous les marchés qu'il passe avec vous, à vous égarer même quand vous lui demandez votre chemin? Est-il bien loyal, ce Javanais qui, caché dans les environs de Batavia, attend dans l'ombre le passage du voyageur pour lancer sur lui une flèche qu'il a soin de tremper dans un poison qui rend sa blessure mortelle? Ces gens-là sont cependant les enfants de la nature, la société ne les a point corrompus, mais vous voyez que la nature ne les a pas fait naître exempts de vices. Croyez-moi, mon [illegible] l'homme partout, et nous ne naissons pas meilleur

ur les bords du Gange que sur ceux de la Seine : ce qui nous rend neilleurs, c'est l'instruction, car elle nous éclaire. Grâce à elle, 'homme apprend à sentir ce qu'il vaut, à connaître ses droits, et il ie se laisse plus abrutir par le fanatisme, l'intolérance et la superstition.

— Je ne vous dis pas, mon frère, que mon Adam soit né avec outes les vertus, mais je prétends que je ne ferais que gâter son iaturel en lui fourrant dans la tête des choses qui l'ennuieraient. C'est en forçant les enfants à faire ce qui leur déplaît qu'on les rend ournois et menteurs. Après tout, le grand mal quand mon fils ne connaîtrait ni l'histoire, ni la fable, ni la géographie, ni la géométrie !... N'est-ce pas une chose bien morale à faire étudier à un enfant que l'histoire de vos rois de France, qui ne font que se détrôner,

Suivant l'usage, la nourrice s'extasie sur la beauté de l'enfant qui lui est confié.

s'assassiner, se mutiler les uns après les autres !... Quel bel exemple que celui de ce *Childéric*, qui se réfugie chez un *Basin*, roi de Thuringe, où il devient amoureux d'une *Basine*, épouse de ce *Basin*, et qui, après avoir fait cocu l'homme qui lui a donné un asile dans ses États, lui enlève sa femme, qu'il épouse quoiqu'elle soit déjà mariée ! Et ce *Clotaire Ier*, qui, pour punir son fils de s'être révolté, le fait rôtir avec toute sa famille dans une cabane où ces malheureux s'étaient réfugiés ! Et ce *Chérebert*, qui répudie sa femme *Ingobergе* pour prendre *Méroflède*, puis répudie Méroflède pour prendre *Marcovèse*, quoiqu'il entretînt en même temps *Théodegilde* ! Et ce *Chilpéric*, qui fait étrangler *Galzonte*, sa femme, afin d'épouser *Frédégonde*, sa maîtresse, laquelle le fait assassiner ensuite par son amant *Landry* ! Et ce *Childéric II*, qui, par ses cruautés, s'attira la haine de tous ses sujets, qui fit attacher à un poteau et fouetter à coups de verges un seigneur français, dont tout le crime était de lui déplaire ! Je vous fais grâce de tous ceux qui ont fait tondre leurs frères et crever les yeux à leurs neveux. Aimez-vous mieux les empereurs ?... Ne sont-ce pas des personnages bien aimables ?... Quelle histoire gracieuse pour la jeunesse que celle d'un *Tibère* plongé dans le meurtre et la débauche ; d'un *Caligula* qui forçait les pères et les mères d'assister au supplice de leurs enfants ; d'un *Claude* qui ne se complaisait que dans le spectacle des contorsions des malheureux qu'il faisait supplicier ; d'un *Néron* parricide !... Vos Romains... si vantés par les historiens qui ont eu le bonheur de ne point exister de leur temps, n'étaient que des hommes licencieux et cruels. Ne faudra-t-il pas que mon fils admire Tarquin violant Lucrèce ; Tullie faisant périr Tullius son père ; Coriolan trahissant sa patrie ; Sylla dictant ses proscriptions, ou Antiochus s'habillant en Bacchus pour charmer Cléopâtre ! Quant aux Grecs, vous conviendrez qu'ils ne brillaient pas par la pureté de leurs mœurs ; et je crois qu'il vaut mieux que mon fils n'ait point de maître que de lui voir un *Socrate* pour précepteur. Pour ce qui est de la fable, de la mythologie, vous ne disconviendrez pas, mon frère, que ce ne soit une longue suite de peintures obscènes qui doivent donner de singulières pensées à la jeunesse. Qu'est-ce que c'est qu'un Jupiter [illegible] cygne, en taureau, en pluie de feu, pour jouir de toutes les femmes qui lui plaisent ? qu'un Mercure qui fait un métier que je n'ose pas nommer ; qu'un Ixion qui veut épouser jusqu'aux nuages ; qu'une Vénus qui se donne à tous les jolis garçons qu'elle rencontre, et qui a encore la maladresse de se laisser prendre en flagrant délit par son époux ; qu'une Diane, qui fait la chaste le jour, et la nuit quitte le ciel pour aller avec Endymion ? Qu'est-ce encore qu'un Hermaphrodite, qui se fond avec une nymphe Salmacis, si bien que les deux ne font plus qu'un ; un Narcisse, qui a la sottise d'être amoureux de lui-même ; un Ganymède, qui se... Ah ! véritablement, mon frère, j'entends dire parfois à Gisors que *Pigault-Lebrun* est un romancier un peu leste ; mais je vous jure que je verrais moins de danger pour mon fils à lire *Mon oncle Thomas* ou *les Barons de Felsheim*, que l'histoire scandaleuse de toutes vos déesses de la mythologie. Vous parlerez peut-être de la géographie ?... Mais, entre nous, on en apprend cent fois plus en voyageant qu'en regardant une carte ; et quant au pays où l'on ne veut pas aller, je ne vois pas trop la nécessité de savoir ce qui s'y passe. Reste donc la géométrie, l'algèbre... Mais cela tient au génie ; et comme mon fils n'en manquera pas, je suis persuadé qu'il en saura toujours assez pour mesurer de l'œil les distances, et calculer ce qui lui reviendra quand il changera une pièce de monnaie. Enfin vous me direz sans doute qu'il devrait apprendre à parler d'autres langues que la sienne. Mais à quoi bon ? les langues mortes ne se parlent plus, et quant aux langues vivantes, s'il ne sait pas celles des autres, cela obligera les autres à lui répondre dans la sienne.

— Mon frère, des sophismes ne me convaincront jamais. J'avoue qu'on fait apprendre par cœur aux enfants des choses qu'ils ne devraient lire que plus tard. Je suis assez de votre avis sur la mythologie... — C'est bien heureux ! — Vous auriez pu citer encore d'autres ouvrages que l'on met avant tout dans la main des enfants, et qui renferment des tableaux de mœurs fort peu édifiants ; mais c'est peut-être parce que ce sont des enfants qui les lisent que cela est moins dangereux, car à huit ans on ne comprend pas tout ce qu'on lit. — S'ils ne doivent pas comprendre ce qu'ils lisent, autant vaut qu'ils ne lisent pas. — Plus tard, mon frère, la raison fait la part de

Le concierge Rougin.

tout ce qu'il est nécessaire de retenir. Quant aux crimes, aux atrocités que renferme l'histoire ancienne, celle des empereurs et des rois, il faut pourtant bien connaître tout cela pour n'avoir pas l'air d'un âne quand on en parle devant nous.

On n'est pas un âne pour avoir du dégoût pour les horreurs, au contraire, cela fait honneur à la candeur de notre âme. — Mais quand on parlera devant votre fils des exploits d'Annibal ou du courage de Camille ? — Il tournera le dos et il ira se promener. — Quand une dame lui demandera l'explication d'un tableau représentant quelque fait de l'histoire ancienne ? — Il baisera la main de la dame en lui disant qu'elle est charmante, elle aimera mieux cela que l'histoire ancienne. — Si la dame est vieille et laide ? — Alors il lui tournera le dos et ira se promener. — Quand une jeune personne en se pro-

menant avec lui le priers de lui traduire une inscription, une épitaphe?.. — Il l'engagera à danser, à courir, à sauter; c'est plus amusant que d'examiner des tombeaux ou de vieilles ruines. — Si la jeune personne préfère l'instruction à la danse? — Il lui tournera le dos et il ira se promener sans elle. — Ah! mon frère, je crains que votre fils ne soit souvent obligé d'aller se promener seul. — Et moi je vous dis que, quand on est à son aise, on trouve toujours des gens disposés à nous tenir compagnie, et qui ont soin de ne point nous adresser de questions saugrenues auxquelles nous ne pourrions pas répondre.

Quand on est à son aise, dites-vous... voilà encore où je vous arrête, mon frère: d'abord nous n'avons pas ce qui s'appelle de la fortune. Admettons qu'avec de la richesse on puisse se passer de toute instruction; mais si votre fils perdait, dépensait, mangeait tout son bien; s'il se trouvait n'avoir plus rien? que ferait-il? quelles eraient ses ressources, n'ayant aucun talent, aucune instruction? — il lui resterait toujours des bras... — Vous voudriez donc que votre fils fût réduit à recourir aux plus rudes travaux pour gagner son pain?... Alors ne serait-il pas en droit d'accuser son père, qui, au lieu de lui avoir donné des connaissances utiles, des talents agréables, ressources contre l'adversité, lui aurait laissé passer sa jeunesse à courir, à sauter et à ne faire que ses volontés? — Mon frère, les gens distingués du bon vieux temps, les châtelains, les preux, les chevaliers ne savaient rien... pas même signer leur nom... alors un noble aurait eu honte d'apprendre la moindre chose. Comment donc faisaient ces gens là quand ils étaient ruinés?... et il me semble qu'on pouvait aussi éprouver des revers de fortune dans ce temps-là. — Mon frère, dans le bon vieux temps, vos preux, vos nobles, vos châtelains détroussaient les voyageurs sur les routes quand ils n'avaient plus de quoi manger... Avez-vous envie que votre fils en fasse autant?

M. Adrien s'éloigne de son frère avec humeur; il tire sa tabatière de sa poche, prend du tabac, et pendant quelque temps garde le silence; enfin il revient vers lui en disant:

— Mon frère, chacun a sa manière de voir... Vos discours ne changeront rien à mon plan, parce qu'il est le résultat de longues réflexions et de profondes observations sur le monde. — Dites plutôt qu'il est le résultat de votre humeur contre les hommes qui n'ont pas écouté vos utopies. Si vous étiez chef de bureau, secrétaire d'un ministre ou préfet de quelque département, vous mettriez volontiers votre fils au lycée, et vous seriez enchanté de lui voir obtenir des prix; mais vous n'avez aucune place, vous en voulez aux hommes, et votre humeur retombe sur votre fils, et vous le condamnez à être nul dans le monde, parce que le monde n'a rien fait pour vous!... — Mon frère, je crois que vous m'insultez!... — Non, je vous dis la vérité; mais les hommes n'aiment pas à l'entendre. — Si vous n'étiez pas mon frère, je... mais non... Je ne me mettrai pas en colère... J'aime mieux que l'avenir vous prouve que j'avais raison... Elevez votre fils à votre manière, j'élèverai le mien à ma guise... Dans une vingtaine d'années nous verrons lequel de nous deux aura le plus de compliments à faire à l'autre... — Nous verrons!... Cela vous est bien facile à dire, mon frère; mais il n'est pas du tout certain que nous soyons témoins des hauts faits de nos enfants. — Pourquoi pas? nous sommes assez jeunes encore pour l'espérer... — Oh! quant à cela, vous avez raison, mon cher Adrien, espérons, c'est le plus doux passe-temps de la vie... L'espérance est le jouet des hommes; et si la vieillesse est triste, c'est qu'elle ne peut plus jouer avec ce hochet-là! Espérons donc que nous verrons nos enfants grandir, et que nous ferons même sauter nos petits-enfants sur nos genoux. — Mon frère, je vous ajourne en mil huit cent trente et un; nos enfants auront vingt-cinq ans, nous connaîtrons alors les résultats de leur éducation. — Mon frère, je souhaite de tout mon cœur me trouver au rendez-vous.

Chapitre V. — Tribulations de Rongin.

Habituée à la liberté de la campagne, Catherine se trouve un peu à l'étroit dans le pavillon qu'on lui a donné pour elle et son nourrisson. La chambre qu'elle habite est mieux meublée, mieux décorée que toutes celles de sa ferme; mais à la ferme elle pouvait aller et venir quand bon lui semblait, rire, causer avec Bertrand ou Lucas sans avoir sans cesse M. Rongin sur les talons... N'est-ce donc rien que la liberté?... et n'a-t-on pas dit cent fois qu'il n'y a pas de belles prisons?...

Catherine n'est pas précisément prisonnière, elle peut aller et venir dans la maison, mais à chaque instant de la journée, M. Adrien s'écrie: — Où est Catherine? que fait Catherine?... Et quand la nourrice n'est pas là pour répondre, il faut que le concierge parcoure la maison ou les jardins pour savoir ce que fait la jolie paysanne. M. Rongin n'ose plus résister, mais cette nouvelle occupation lui donne une humeur continuelle Pour un homme qui passait ses journées à ne rien faire, ce changement devait paraître cruel; aussi le concierge a-t-il pris en haine celle qui est cause qu'il ne peut plus flaner à son aise dans sa loge. De son côté, Catherine fait la grimace chaque fois qu'elle aperçoit Rongin, **parce que les femmes n'aiment jamais les gens qui les surveillent.**

Cinq jours se sont écoulés depuis que la fermière est nourrice chez son maître, lorsque Jean-Claude se présente à la porte avec son poupon dans les bras. Quand le concierge reconnaît le mari de Catherine, il lui dit brusquement:

— Qu'est-ce que vous voulez? — Parbi! j'voulons voir not' femme, sans vous commander. — Sans me commander... Vraiment! je l'espère bien... Personne ne me commande ici. Si je suis concierge, ce sont les circonstances qui m'ont obligé de prendre cet emploi, pour lequel je n'étais pas né. Mais tout le monde, dans la maison, a pour moi les égards dus au malheur, et on serait très-mal vu de monsieur si l'on y manquait, parce que monsieur me considère beaucoup... Entendez-vous, monsieur Jean-Claude?

Jean-Claude a bien entendu; mais comme ce qu'a dit le concierge ne l'intéresse pas, il se borne à lui répondre: — Comme ça vous disais, c'est ma petite que je voulons faire embrasser à ma femme. — Il me semblait qu'on vous avait défendu de voir votre femme tant qu'elle nourrirait le jeune Adam. — Ah! ben, par exemple! on n'm'a pas défendu de causer avec elle quand ça me ferait plaisir... Vous viendrez nous écouter... c'est trop juste! — Comme ça m'amusera de vous écouter! — Eh ben, vous ne nous écouterez pas... à vot' aise... Mais j' comptons ben oser souvent de la permission... — Et pendant que vous venez ici, qui est-ce qui surveille votre ferme? — Est-ce que j'avons pas des garçons, une servante?... — Ah! oui, fiez-vous donc à une servante!... Vous feriez bien mieux de rester tranquillement chez vous.

Jean-Claude pousse la grille sans écouter Rongin, et comme il sait où habite sa femme, il va traverser le vestibule pour aller dans le jardin, sans s'inquiéter si le concierge le suit; mais M. Adrien était alors au rez-de-chaussée; il aperçoit Jean-Claude, et lui dit: — Vous venez voir votre femme, c'est bien; je suis fort content d'elle. Mon fils se développe déjà... Allez, mon ami... Rongin! Rongin!... suivez Jean-Claude... Vous connaissez vos instructions.

Rongin enfonce avec humeur sa casquette sur ses yeux, et suit le fermier en murmurant: — Elles sont jolies, mes instructions! Est-ce que jadis on faisait de pareilles choses?

Jean-Claude est arrivé au pavillon. Il entre; Rongin entre après lui, et va s'asseoir sur une chaise en faisant une moue horrible, tandis que le fermier court à sa femme, et lui fait embrasser sa fille. Catherine demande des nouvelles de ses enfants, de ses parents, de ses amis; elle est bien aise de pouvoir parler de son village. Depuis longtemps elle n'avait pas eu autant de plaisir à voir son mari. Pendant plus d'une heure la conversation ne tarit point. En vain Rongin tousse, crache, se mouche, et murmure de temps à autre: — Monsieur Jean Claude, est-ce que vous ne pensez pas à retourner chez vous? les villageois ne font pas attention à lui. Catherine s'informe de tout ce qui se passe à la ferme: elle demande des nouvelles de ses vaches, de ses poules, de ses lapins. Rongin frappe du pied avec impatience, mais Catherine prend plaisir à prolonger l'entretien.

Au bout de deux heures, Jean-Claude se lève, et Rongin en fait autant en s'écriant: — C'est bien heureux!

— Tu t'en vas déjà, not' homme? dit Catherine.

— Déjà! dit le concierge; il y a quatre heures que votre mari est là!

— Eh ben, quoi que ça vous fait?... Si ça nous plaît d'être ensemble!... — Croyez-vous que je puisse passer des journées entières à vous écouter, moi?... Et ma besogne ne se fait pas, pendant ce temps-là .. — Allez la faire. — Je ne peux pas, puisqu'il faut que je vous surveille. — Eh ben, alors, laissez-moi jaser avec mon homme, et ne bougonnez pas toujours... vous avez l'air d'un vieux loup!... Dis donc, Jean-Claude, tu m'amèneras nos autres enfants?... Je m'ennuyons déjà de ne pas les voir, ces pauvres innocents!... — Oui, oui, j' te les amènerons chacun leur tour. — Et ma sœur, est-ce qu'elle ne viendra pas? — Oh! que si fait! — Et not' oncle, dis-lui donc aussi de venir me voir... Je n' veux pas qu'on me laisse ici sans société.

— Elle fera venir toute sa famille, dit Rongin en se promenant dans la chambre. Elle le fait par méchanceté... Ces paysans ne valent pas le diable!

— Allons, adieu, not' femme. — Adieu, not' homme... Ne sois pas longtemps sans revenir, entends-tu? — Oh! que non. — Eh ben! Jean-Claude, tu t'en vas comme ça?... — Quoi donc? — Tu n' m'embrasses pas? — Ah! c'est vrai... C'est que... c'est parce que... de voir queuqu'un là.... — Tiens! faut pas que ça te gêne pour m'embrasser tout de même.

Jean-Claude va donner deux gros baisers à sa femme. Alors M. Rongin s'approche d'un air furieux en s'écriant:

— Quest-ce que vous faites-là? — Vous l' voyez ben, j'embrasse ma femme. — Vous ne devez pas embrasser votre femme, monsieur! — Ah! ben, par exemple! c'te bêtise! s'écrie Catherine. Et pourquoi donc que mon mari ne m'embrasserait pas? — Parce que vous nourrissez le jeune Adam, et que M. Rémonville a défendu tout ce qui est indécent. — Et depuis quand donc que c'est indécent d'embrasser son mari?... Tiens! ce vieux renard qui veut nous priver de tout!... Not' maître ne nous a défendu qu'une chose..... c'est la pus agriable **tout de même, mais, excepté ça, j' pouvons ben rire un peu.** Fermez

les yeux, si ça vous *offusse*. — Je ferai mon rapport à M. Rémonville. — Je m'en fiche pas mal, du rapport... Embrasse-moi encore, not' homme, et appuie ferme !

Jean-Claude embrasse de nouveau sa femme, qui n'a jamais eu tant de plaisir à recevoir des baisers de son mari.

— Nous allons voir ! dit Rongin entre ses dents tandis que Catherine lui rit au nez. Enfin, le fermier est sorti du pavillon ; mais sa femme le suit, parce qu'elle veut entendre ce que le concierge va dire, et savoir surtout ce que répondra le père de son nourrisson.

M. Adrien était dans la salle basse avec son ami Tourterelle, qui, arrivé depuis plus de deux heures aussi, venait seulement de quitter le chevet du lit de madame, à laquelle il tenait très-souvent compagnie, sans que M. Adrien songeât à mettre Rongin sur ses talons, car M. Adrien était plus occupé de son fils que de sa femme ; et, d'ailleurs, il avait une confiance entière dans la vertu de son épouse. C'est si commode d'avoir de la confiance !... cela dispense de mille petits soins que les autres prennent pour vous.

Rongin, qui craint que la nourrice ne le prévienne, double le pas, et arrive le premier près de son maître.

— Monsieur, dit le concierge d'une voix altérée, je viens vous faire une déposition. — Sur quel sujet, Rongin ? — Au sujet du rôle que vous me faites jouer, et que certainement je n'étais pas né pour faire ! Si on m'avait dit autrefois que je moucharderais des paysans !... — Au fait, monsieur Rongin.

— Eh bien ! le v'là, le fait, dit Catherine, qui vient d'arriver avec son mari ; c'est que mon homme m'a embrassée.... et que vot' portier a prétendu l'en empêcher en disant que vous l'aviez défendu, et je n' l'avons pas écouté, parce que j' dis que vous n'avez pas pu nous défendre ça !

M. Adrien fait sonner sa tabatière, puis il dit à son concierge :

— Est-ce là tout, Rongin ? Celui-ci est quelques minutes sans répondre, parce qu'il est atterré de s'être entendu appeler *portier* ; enfin, il répond d'une voix éteinte : — Oui, monsieur... ils se sont embrassés.. cinq ou six fois.

— Eh bien, il n'y a pas de mal à cela, monsieur Rongin ; certainement je ne suis pas assez ridicule pour empêcher un mari d'embrasser sa femme... Je ne défends que... ce que je ne permets pas... vous comprenez bien... hormis cela, ces bonnes gens peuvent se faire d'innocentes caresses... N'est il pas vrai, Tourterelle ?

Tourterelle s'incline en continuant de lorgner la nourrice, qui s'écrie : — Ah ! j'étais ben sûre que monsieur permettait ça... Dame ! on n' peut pas s' priver de tout !... Tu me feras d'innocentes caresses, entends-tu, not' homme ?

Rongin regagne sa loge en se disant : — Je finirai par voir de belles choses !... Jean-Claude s'éloigne, et Catherine retourne près de son nourrisson.

Arrivée près du pavillon, Catherine entend marcher derrière elle, et presque au même moment on lui donne une petite tape sur le bras. C'est M. Tourterelle : il dîne ce jour-là chez son ami Adrien, et ayant trouvé le moment de le quitter, il s'est hâté de courir sur les pas de la paysanne.

— Tiens !... quoi que vous m' voulez donc, monsieur ? demande Catherine en regardant le petit homme avec surprise.

— Belle nourrice, je veux... je viens... je désire voir votre petit élève... le fils de mon ami... — Ah ! monsieur veut voir mon nourrisson ?... Oh ! c'est ben facile, ça... justement, je crois qu'il dort.

Catherine entre dans le pavillon ; Tourterelle l'y suit, et repousse doucement la porte sur lui.

— Tenez, v'là le marmot, dit la nourrice en s'approchant du berceau ; mais n' faites pas de bruit, car il n'est bon que quand il dort.

Tourterelle s'approche ; il jette un coup d'œil sur l'enfant, puis reporte sur la paysanne des regards enflammés.

— Superbe enfant !... Mais nourri par vous, belle fermière, comment ne serait-il pas magnifique ?... — Oh ! c'est pas une raison... J'en avons deux qui sont ben laids !... — C'est une erreur de la nature... Vous êtes d'une fraîcheur et d'une fermeté... — Dites donc, monsieur, n touchez donc pas comm' ça !... — Et on voulait empêcher son mari de l'embrasser... comme s'il y avait du mal à s'embrasser !...

En disant cela, M. Tourterelle veut prendre un baiser à la nourrice ; mais celle-ci, qui trouve le petit homme plus comique que séduisant, le repousse si fortement, que Tourterelle va pirouetter contre la porte, et se trouve face à face avec son ami Adrien, qui vient d'entrer dans le pavillon.

— Votre fils est admirable ! s'écrie Tourterelle en tâchant de reprendre son équilibre.

— Ah ! vous êtes venu le voir ; je m'en doutais, dit M. Adrien en allant au berceau. N'est-ce pas qu'il vient bien ?... — C'est un chef-d'œuvre de la nature... — Oui, je crois qu'il aura tout.

— Pas si haut, donc ! dit Catherine, vous allez me l'éveiller, et dame ! alors... il n'est pas aimable, le chef-d'œuvre !

— Nous ne le réveillerons pas, dit M. Adrien en sortant sa tabatière de sa poche ; nous voulons le considérer, voilà tout.

Tout en voulant ne point éveiller l'enfant, M. Adrien fait jouer sa tabatière : les traits du marmot se contractent, il pleure ; le bruit de la boîte vient de mettre fin à son repos. Comme ses cris n'ont rien d'harmonieux, M. Adrien abrége sa visite et sort du pavillon avec Tourterelle, qui lance un regard en dessous à Catherine ; et celle-ci le regarde aller en se disant : — M'est avis qu'au lieu de faire surveiller mon homme, qui ne pense guère à la malice, on devrait plutôt mettre le portier sur les talons de ce petit roquet-là.

Le lendemain de la visite du mari, un grand gaillard, bien bâti, vêtu d'une blouse bleue toute neuve, et ayant sur la tête un bonnet de coton mis avec une certaine prétention et sous lequel passe une grosse queue bien poudrée, entre dans la cour de la maison de M. Adrien. Après avoir admiré un moment les deux gladiateurs, il s'avance en se dandinant vers la loge du concierge, qui l'a bien vu venir, mais ne s'est point dérangé.

— C'est-i' ici qu'i' y a une nourrice ? dit le nouveau venu en portant la main à son bonnet, mais sans l'ôter. En entendant parler de la nourrice, la figure de Rongin s'est allongée. Il se mord les lèvres, et répond avec impatience : — Qu'est-ce que vous demandez ?

— Je demande ma cousine, quoi !... — Est-ce que je connais votre cousine, moi ?... — Ma cousine, c'est Catherine, la femme de Jean-Claude, de Basincourt... Moi, je suis Bertrand, fariolet à Basincourt, et comme je sais que la cousine est nourrice chez un bourgeois de par ici, je viens lui dire bonjour en passant... Voilà.

Rongin réfléchit quelques instants : M. Adrien est allé à Givors ; madame ne sort pas encore de sa chambre, ou l'ami Tourterelle lui tient compagnie ; Catherine doit être dans son pavillon ; la cuisinière et François, le jardinier, sont à leur ouvrage ; le concierge pense qu'il peut, en toute sûreté, mentir à M. Bertrand, et que ce sera toujours un visiteur de moins pour la nourrice. Il répond au farinier : — Je pense, mon ami, que vous vous trompez... Je ne sais pas ce que vous vous voulez dire. — Pardon, monsieur, excusez... C'est qu'apparemment c'est pas ici... Je n' savais pas ben au juste... on m'avait pourtant dit de ce côté... — On vous aura mal indiqué. — Ah ! c'est probablement dans c'te maison en face .. — Non, pas davantage... Il n'y a avec ne nourrice dans ces environs.. On vous aura trompé, vous dis-je, votre cousine est peut-être à cent lieues de vous !... — C'est ben singulier, ça ! Au fait, son mari, qu'est jaloux, a peut-être voulu nous conter une frime !... — Il n'y a pas de doute, et je vous conseille d'avertir toutes les connaissances de votre cousine, pour qu'elles ne se donnent pas la peine de la chercher par ici. — C'est juste... merci, monsieur. — Il n'y a pas de quoi.

M. Rongin referme la porte de sa loge en riant dans sa barbe, et le farinier sort de la maison après avoir encore admiré les deux gladiateurs et murmuré : — Dieu ! que c'est beau !... J' voudrais ben être peint comme ça, j' ferais joliment des passions !

Mais Bertrand, qui aime beaucoup sa cousine, n'est pas homme à renoncer si vite à l'espoir de la trouver. En passant devant la demeure de M. Rémonville le cadet, il s'arrête et se dit : — C' brave portier peut se tromper en croyant que Catherine n'est pas non plus ici ; car faut ben qu'elle soit quelque part... Demandons encore là.

Le farinier entre dans la maison. Là il trouve un concierge honnête et qui répond dès qu'on l'appelle, parce que probablement il est né pour son état. Bertrand explique le but de sa visite, et le concierge lui dit : — Celle que vous demandez nourrit le fils du frère de mon maître... Je l'ai vue arriver sur un âne avec toute sa famille. C'est une fort belle femme, une brune piquante... — C'est ça même, mon brave homme. Oh ! Catherine a des yeux qui vous retournent joliment un cœur !... Et où qu'il loge, ce frère de vot' maître ? — Dans cette maison, en face... — Dans c'te maison... où qu'i' gn'y a ces deux beaux sauvages à la porte ? — Sans doute, là... vis-à-vis. — Comment ! et j'en viens, de là.... et le particulier qui est de garde comme vous pour inspecter les passagers, m'a dit qu'il ne connaissait pas ma cousine. — Apparemment qu'il vous a mal compris... Mais je vous répète que le fils de M. Adrien est nourri par une fermière de Basincourt. — Suffit, mon vieux ; assez causé... Le suisse d'en face a voulu me faire aller ; mais je vais lui parler d'un peu près, et lui apprendre que Bertrand le farinier ne se laisse pas marcher sur les pouces.

Rongin était assis nonchalamment dans sa loge ; il tenait un volume des *Mystères d'Udolphe*, son roman favori, mais il ne lisait pas. Il songeait au tour qu'il venait de jouer, et se proposait d'en faire autant à tous ceux qui viendraient demander Catherine, lorsqu'on ouvre brusquement la porte de sa loge. Le concierge lève les yeux, et pâlit en reconnaissant le farinier, dont les regards sont fulminants.

— Dites donc, méchant suisse de heux à l'anglaise, pourquoi donc que vous avez fait aller Bertrand ?... Est ce que vous avez pris Bertrand pour un jobard ?... Savez vous que Bertrand tire la savate avec les plus malins à dix lieues à l'entour, et qu'il a fait ses cinq ans au service ? — Monsieur, j'ai servi aussi... je me suis même battu... Vous devez le voir à la noble cicatrice qui est sur mon œil droit. — Hum ! je ne sais pas où tu as reçu ça... mais si tu veux, j'ai encore mon briquet pour te découper les côtelettes. — Monsieur Bertrand, je vous jure que j'ignorais... — Ma cousine est ici ! s'écrie le farinier d'une voix de stentor et en levant le poing sur Rongin, qui laisse tomber son volume. — Votre cousine... Vous croyez... Monsieur, il est possible que j'aie mal entendu... — Je n'entends pas qu'on entende mal quand je m'explique lisiblement. — Monsieur, je

vais m'informer... — Point d'information!... Vous m'avez dit jaune quand c'était blanc... vous êtes un jean-fesse... — Monsieur!... — Vous mériteriez une leçon soignée. — Aïe!... — Et si je ne me retenais. — Aïe!...

Tout en se retenant, le farinier a pris une oreille au concierge et la lui secoue fortement. Rongin pousse les hauts cris. Catherine, qui était alors dans le jardin près de la maison, accourt aux cris du concierge et vient se placer entre lui et le farinier.

— Tiens! c'est toi, Bertrand... Pourquoi donc que tu rosses monsieur? — Là v'là, ma cousine, la v'là, méchante sentinelle de garenne... Bonjour, cousine... C'est vot' portier qui m' disait qu'il n'y avait pas d' nourrice dans la maison, ni même dans les environs. — Monsieur Bertrand... je vous assure que j'avais entendu autre chose... J'ai tant d'occupations ici!... — Rends grâce à l'arrivée de Catherine, sans elle je t'égrugeais!...

Bertrand s'est calmé; il suit Catherine, qui l'entraîne en riant dans le jardin; mais en détournant une allée, lorsqu'il aperçoit le concierge qui marche derrière eux d'un air morne et la casquette rabattue sur les yeux, le farinier lâche le bras de la fermière, s'avance vers Rongin d'un air menaçant, et lui dit : Je crois, portier, que tu t'avises de nous suivre à présent; fais-moi le plaisir de me tourner les talons, ou nous allons reprendre la conversation de tout à l'heure...

— Monsieur, je suis dans l'exercice de mes fonctions, répond Rongin en faisant quatre pas en arrière; mon maître ne veut pas qu'aucun homme parle à la nourrice sans témoin. — Est-ce vrai, ça, cousine? — Oui, cousin... — Comment! vous avez consenti à une vexation pareille? — Dame! pisque Jean-Claude l'a voulu. — Qu'on inspecte vot' mari, à la bonne heure... mais un cousin! c'est malhonnête!... — C'est l'ordre du bourgeois pour tous ceux qui viendront me voir. — Diable! alors il n'y aura plus d'agrément!... C'est égal... On peut suivre les gens sans être sur leur dos... pourvu qu'on vous voie... on n'a pas besoin de vous entendre. — Certainement je n'ai pas envie de vous entendre, dit Rongin. — Eh bien! alors, tenez-vous à une distance respectable!

Catherine conduit son cousin sous un bosquet de lilas, où est un banc de gazon, sur lequel elle s'assied près du beau farinier; Rongin va se mettre à l'autre bout de l'allée, s'adosse à un arbre, et tire son livre de sa poche. Quoiqu'il soit à soixante pas du bosquet, il peut voir ce qui s'y passe; mais il n'ose pas lever le nez, de crainte que cela n'offense M. Bertrand, qui ne paraît pas endurant, et il feuillette son livre avec colère en se disant : — Ma condition devient insupportable... elle devient même dangereuse... il faut que je cherche une autre place... On pourrait me faire faire ce métier-là fort longtemps... Que sait-on? Monsieur est capable de faire teter son fils jusqu'à quatre ans... Et cette scélérate de nourrice qui reçoit des cousins... elle me fait l'effet d'être furieusement coquette... Qu'est-ce qu'ils font donc sous le bosquet?... Il me semble que je n'en vois plus qu'un... Après tout, j'ai envie de les laisser libres... Mais s'il arrivait un malheur... Monsieur qui m'a dit que j'en répondais!... C'est affreux de donner de pareilles fonctions à un homme bien né!

M. Rongin risque un œil, il voit que le farinier est seulement assis tout près de sa cousine, dont il presse la taille, et qu'il lui parle fort bas et d'un air très-animé.

Cependant Bertrand, qui n'aime pas les tête-à-tête à trois, fait sa visite beaucoup moins longue que Jean-Claude; il s'éloigne après avoir tendrement embrassé sa cousine; ce que, cette fois, Rongin se garde bien de trouver mauvais.

Il n'y a pas une heure que le beau farinier a dit adieu à Catherine. Rongin, qui ne balaye plus sa cour, et ne veut plus aider à rien dans la maison, sous prétexte que la nourrice l'occupe assez, est allé se jeter dans son grand fauteuil, où il s'amuse à battre son chien pour passer sa colère sur quelque chose. La grille de la maison, qui n'est que poussée, roule encore sur ses gonds. Un homme fort, mais trapu, en veste et en pantalon d'un vieux velours olive, dont le visage et les mains sont de la couleur de ses souliers, entre dans la cour en faisant tourner dans sa main droite un gros bâton de coudrier.

— Hohé! la maison!... Madame Jean-Claude... la belle fermière... Hohé! les amis!... s'écrie le nouveau venu en arpentant la cour dans tous les sens.

En entendant appeler madame Jean-Claude, Rongin se frappe le front avec désespoir; mais comme le monsieur qui vient d'entrer paraît jouer du bâton avec beaucoup de facilité, le concierge sort de sa loge, et va au-devant du nouveau venu, qu'il n'a pas envie d'éconduire.

— Ah! v'là du monde... Salut et considération... C'est à l'endroit de madame Jean-Claude, de Basincourt, où je suis maréchal, à vot' service... Vous avez peut-être entendu parler de Lucas, surnommé le bâtonniste, parce que j'en joue assez joliment?...

— Je ne connais pas de bâtonniste, monsieur, répond sèchement Rongin, que demandez-vous? — Tiens! est-ce que je ne vous l'ai pas dit? — Apparemment. — J'ai cru que je vous l'avais dit... Eh bien! c'est madame Catherine Jean-Claude, de Basincourt, dont j'ai celui d'être le compère, parce que j'ai tenu un de ses enfants... l'avant-dernier. — Fanfan... celui qui a le nez un peu épaté, comme moi... un bel enfant quoique ça... — Monsieur, je n'ai pas le temps de faire la conversation... D'ailleurs je ne cause qu'avec les gens que je... Enfin, vous voulez voir la nourrice, n'est-ce pas?... — Justement, la nourrice du petit de vot' bourgeois, ma commère Catherine, à qui je viens faire mon compliment de condoléance à l'occasion de c'te place qu'elle a ici.

Rongin ne répond rien. Il va à sa loge, y prend son volume, donne un coup de pied à son chien pour qu'il reste sous une table, puis revient vers Lucas, auquel il dit d'un ton sec : Suivez-moi, monsieur. Et le maréchal le suit en se disant : Est-ce que ce domestique-là serait le bourgeois, par hasard?...

Catherine était dans son pavillon, et allaitait son petit Adam, lorsque Rongin ouvre la porte et introduit le maréchal, qui n'entre qu'après avoir fait de profondes salutations au concierge.

— Tiens!... c'est le compère, s'écrie Catherine.

— Moi-même, ma commère. Voulez-vous bien permettre?...

M. Lucas va embrasser la nourrice, qui se laisse faire de très-bonne grâce, et Rongin s'assied dans un coin de la chambre en se disant : Voilà une femme qui se fait terriblement embrasser!...

M. Lucas, surpris de voir Rongin s'asseoir et tirer un livre de sa poche, n'ose pas prendre un siége, et dit à l'oreille de sa commère :

— Est-ce que c'est le bourgeois de la maison? — Eh non! ce n'est que le portier! — Pourquoi donc qu'il s'assied là sans gêne et sans qu'on l'invite? — Ah! dame... parce qu'il est chargé de répondre de ma vertu... C'est pour ça qu'il n' me perd pas de vue quand il me vient une visite de votre sexe. — Ah! c'te bêtise!... C'est pour rire que vous dites ça, commère? — Non, vraiment!... ça n'est que trop vrai... Je dis ça... c'est pas pour l'histoire de la chose... mais c'est que je trouve que c'est offensant pour une femme de se voir suspecter ainsi! — Il est certain qu'alors... il n'y a plus de drôlerie dans la société. — C'est égal; comme ici not' sentinelle entendrait tout ce que nous dirions, nous allons lui faire une niche... — Ah! va pour une niche! Vous savez que c'est mon fort, commère. J'en ai fait d' fameuses à votre mari!... Oh! oh! oh!...

Catherine se lève, prend son nourrisson dans ses bras, et dit au maréchal : Venez promener dans le jardin, compère, ça vous amusera plus que de rester dans c'te chambre.

Lucas sort du pavillon avec Catherine, et Rongin les suit en se disant : Cette idée, d'aller dans le jardin!... je ne pourrai pas même lire tranquillement!...

Rongin espère que madame Jean-Claude s'assiéra quelque part avec son compère, et qu'alors il pourra en faire autant. Mais la nourrice se promène avec M. Lucas dans toutes les parties du jardin; en sorte que, malgré son envie de s'asseoir et de lire, Rongin est obligé de marcher toujours.

Depuis trois quarts d'heure, la nourrice et son compère continuent le même manége. Rongin n'en peut plus, ses jambes rentrent sous lui; il est furieux, et, pour augmenter son dépit, il entend presque continuellement le compère et la commère rire aux éclats. Il y a des moments où Rongin a envie de leur crier de s'arrêter, mais M. Lucas a toujours son gros bâton à la main, et le concierge a présente à la mémoire sa scène avec le farinier.

Rongin vient de s'adosser à un arbre; il est prêt à laisser aller la nourrice avec son compère, au risque de ce qui pourra en arriver, lorsque le bruit d'une embrassade arrive à ses oreilles. C'est le maréchal qui vient de prendre congé de Catherine, et qui passe d'un air goguenard devant le concierge, tandis que la nourrice lui crie : Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas, compère? — Oui, commère; à c't' heure que je sais le chemin, j'en userai, avec vot' permission.

Rongin se contente de se mordre les lèvres, il se promet de faire un rapport à son maître sur ce qui s'est passé dans la journée; il espère qu'on ne souffrira pas que la nourrice reçoive plusieurs visites par jour. Mais le concierge est encore trompé dans son attente. Après avoir entendu le récit de Rongin, M. Adrien lui dit : Est-ce que Catherine et ceux qui viennent la voir se sont soustraits à vos regards? — Non, monsieur, mais on a chuchoté... on s'est parlé bas... et on riait... on riait d'une manière très-inconvenante... — Je suis bien aise que la nourrice de mon fils soit gaie, monsieur Rongin; la gaieté entretient la santé... Catherine avait l'habitude de voir ses connaissances; si elle de les voyait plus, elle s'ennuierait... l'ennui amènerait la maladie... son lait pourrait péricliter; tandis que, si ses connaissances la font rire, cela ne peut que lui faire du bien. — Alors, monsieur, elle doit avoir une superbe santé!... — Vous-même, monsieur Rongin, vous devriez, le soir, tâcher de la faire rire aussi... — Moi, monsieur!... — Oui, sans doute... Quand les soirées deviendront plus longues, vous pourrez lui faire quelque lecture amusante... — Monsieur, je ne suis pas entré ici pour... — Il me semble que vous aimez beaucoup la lecture, monsieur Rongin; car je vous vois souvent un livre à la main. — Oui, monsieur, quand on a reçu de l'éducation, et qu'on est bien né, on aime à se repaître d'instruction. — Que lisez-vous, monsieur Rongin? — Monsieur, je lis des romans traduits de l'anglais... les *Visions du château des Pyrénées*, les *Mystères d'Udolphe*... C'est superbe!... Cela fait frémir!... Cela fait dresser les cheveux sur la tête... — Fi donc, monsieur Rongin! mauvaise lecture que cela... D'ailleurs je ne veux pas que vous fassiez frémir la

ourrice... Je vous procurerai les *Contes de la Mère l'Oie*, ça l'amusera, ce sera plus à sa portée... — Comment, monsieur! vous voulez que moi, nourri dans les bonnes études, et qui, sans la révolution, occuperais quelque emploi *conséquent*, que je lise *la Mere l'Oie*... à mon âge ?... — Pourquoi pas, monsieur Rongin?... Vous ne vous souvenez donc pas que la Fontaine a dit :

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême...

Je vous achèterai *la Mère l'Oie*.

M. Adrien a tourné le dos à son concierge. Quand son maître est éloigné, Rongin donne un grand coup de pied dans un myrte favori de madame en disant : Je suis dans une famille d'imbéciles!..... Qu'est-ce qu'il me chante, avec sa Peau-d'Ane et son la Fontaine?... Est-ce que je connais ces gens-là?... Je gage que ce sont des révolutionnaires... Me faire lire *la Mère l'Oie!*... pour amuser une nourrice... La faire rire pour que son lait soit bon... Ah! si je pouvais le faire tourner, son lait!... Que l'homme comme il faut est à plaindre d'avoir besoin de manger! Patience! J'ai idée que cette nourrice-là fera des siennes... Oui; mais si elle en fait, on me fera payer les pots cassés... On dira peut-être que c'est moi qui... Vraiment, cela devient par trop fort.

La journée du lendemain s'est écoulée plus tranquillement pour Rougin. Il n'est venu aucune visite pour la nourrice, et le concierge se flatte que la soirée se passera de même; mais, sur les cinq heures, au moment où M. Rongin se dispose à dîner, Jean-Claude entre dans la cour en donnant la main à Nicolas, l'aîné de ses enfants.

Le fermier salue le concierge, et se dirige vers le vestibule avec son fils en se contentant de dire : — Bonjour, monsieur; j'allons voir not' femme.

— Jolie heure! pour venir voir votre femme! s'écrie Rongin en quittant sa table et en prenant un morceau sous son pouce. Vous voyez bien que j'allais dîner... et vous savez qu'il faut que je vous accompagne... Est-ce que vous ne pourriez pas venir le matin?... — Ah! dam'! monsieur, le matin j'avons tant de besogne! au lieu qu'à c't' heure on est pus libre... — C'est ça; et moi je ne serai plus libre de dîner.

Rongin a pourtant suivi Jean-Claude, qui trouve sa femme dans son pavillon. Nicolas embrasse sa mère, puis va jouer dans le jardin, où il s'amuse mieux que dans une chambre. Le concierge s'est assis contre la fenêtre, où il mange tout en bougonnant. Catherine propose à son mari d'aller se promener; mais Jean-Claude aime mieux se reposer. Il s'assied près de sa femme, et la conversation s'engage.

Quand, au lieu d'être ensemble toute la journée, on ne se voit plus que rarement, on trouve mille choses à se dire; c'est ce qui arrive aux deux époux, qui sont tout surpris de ne plus bâiller l'un devant l'autre, comme cela leur arrivait auparavant. Et quoique Rongin répète toutes les cinq minutes : — Monsieur Jean-Claude, je n'ai pas encore dîné! les paysans continuent de bavarder.

Pour tuer le temps, Rongin s'est levé; il regarde par la fenêtre, et aperçoit Nicolas, qui est monté sur un abricotier, dont il a déjà cassé deux branches. — Bon! se dit le concierge, qu'il casse les arbres, qu'il mange les fruits... Tant mieux!... Plus ces gens-là feront de sottises, plus j'aurai l'espoir d'en être débarrassé... Je voudrais voir ce petit drôle-là casser tous les carreaux de la maison... Si j'osais, je les casserais moi-même, et je dirais que c'est lui.

Tout en regardant Nicolas, Rongin a fort bien entendu que les époux s'embrassaient; mais il ne s'est pas retourné, il s'est dit : — Puisque monsieur veut qu'on embrasse sa nourrice et qu'on la fasse rire... il est servi à souhait!

Cependant, las de regarder dans le jardin, le concierge va reprendre sa chaise. Il aperçoit alors que madame Jean-Claude est assise sur les genoux de son mari.

Rongin devient violet. — Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie-t-il en s'approchant des villageois.

— Quoi? dit Catherine sans se déranger et en regardant Rongin en riant.

— Oui, quoi? dit à son tour Jean-Claude en continuant de faire sauter sa femme sur ses genoux.

— Comment! quoi?... Quelle est cette position que vous prenez pendant que je regarde à la fenêtre? Pourquoi n'êtes-vous pas restés chacun à votre place?

— Ah ben!... v'là une autre bêtise à présent, dit Catherine; n'allez-vous pas me faire un crime de ce que je m'asseyons sur les genoux de mon homme?... Comme s'il y avait du mal à c' qui m' fasse sauter... Ça m'amuse, moi... Fais-moi sauter, Jean-Claude. Tiens, not' maître a dit qu'il nous permettait des caresses innocentes. Si on écoutait monsieur le portier, faudrait rester comme les *statues* de la cour... Ah ben! l' pus souvent!

Rongin ne dit plus rien; il se contente de marcher de long en large dans la chambre sans ôter les yeux de dessus les époux. Mais lorsque enfin Jean-Claude est parti avec le petit Nicolas, Rongin se rend près de M. Adrien, et l'aborde d'un air pénétré.

— Monsieur, dit le concierge, quoique vous montriez peu de confiance dans mes rapports, je crois de mon devoir de vous en faire encore un. — Parlez, Rongin. — Jean-Claude est venu voir sa femme tout à l'heure... car, Dieu merci! la nourrice reçoit plus de visites que monsieur. — Après, Rongin. — J'ai suivi Jean-Claude comme monsieur l'exige... Eh bien! monsieur, croiriez-vous que devant moi, en ma présence... — Achevez, Rongin... — Catherine a osé s'asseoir sur les genoux de son mari, qui l'a fait sauter fort longtemps.

M. Adrien a visité sa tabatière; après avoir prisé, il dit : — Vous n'avez pas vu autre chose?... — Autre chose!... Qu'est-ce que monsieur veut donc que je voie... O temps! ô mœurs!... — Apprenez, Rongin, que tous les jours un mari peut prendre sa femme sur ses genoux sans que cela tire à conséquence... Il n'y a même pas besoin d'être marié pour cela... Vous ne connaissez donc pas les jeux innocents? le *colin-maillard assis*?... Vraiment, mon pauvre Rongin, vous vous tourmentez à tort, vous êtes trop vétilleux!... Si Jean-Claude fait sauter sa femme sur ses genoux, c'est pour rire, pour plaisanter; et, comme je vous l'ai déjà dit, je suis bien aise que la nourrice soit gaie.

— C'est différent, monsieur, répond Rongin. Et il regagne sa loge en se disant : — Que la peste m'étouffe si je te fais encore un rapport!... Nous verrons quelles seront les suites de ces petites sauteries-là.

Chapitre VI. — Utilité des tabatières.

Le temps s'est écoulé, et tout en murmurant, tout en se plaignant de sa condition, Rongin a continué de surveiller la nourrice; car il s'aperçoit chaque jour que sa surveillance devient plus importune à Catherine, et c'est une raison pour qu'il soit plus vigilant que jamais.

Jean-Claude vient au moins deux fois par semaine rendre visite à sa femme. Le fermier est habitué à la compagnie du concierge; quelquefois même il lui apporte une galette ou un flan fait à la ferme. Ces manières ont adouci l'humeur de Rongin, qui, tout en mangeant le flan ou la galette, daigne faire la conversation avec Jean-Claude, auquel il parle politique; et le paysan l'écoute d'un air respectueux et sans oser l'interrompre, quoiqu'il ne comprenne pas un mot à ce que le concierge lui dit.

Mais ces conversations n'amusent pas Catherine; il en résulte que les visites de son mari ne lui procurent plus que de faibles distractions. Celles de Bertrand et de Lucas, qui ne causent jamais avec Rongin, lui sont bien plus agréables. Mais le farinier et le maréchal ne s'habituent pas à avoir sans cesse un surveillant derrière eux; leurs visites deviennent plus éloignées, plus courtes; la pauvre Catherine ne rit plus aussi souvent qu'autrefois, et Rongin en est enchanté, parce qu'il se flatte que la paysanne abandonnera son emploi.

L'intérêt, si puissant sur les paysans, quoique ce soient des gens de la nature, l'intérêt retient Catherine près de son nourrisson. M. Tourterelle voudrait bien distraire la jolie fermière; mais depuis que madame Adrien n'est plus retenue dans sa chambre, il devient fort difficile à l'ami de la maison d'aller faire l'aimable près de la nourrice. La langoureuse Céleste aime qu'on lui fasse la cour; M. Tourterelle n'est pas un petit-maître bien léger, bien svelte; mais il est aux petits soins, il est assidu et galant près de madame. Il lui parle modes, toilette... C'est un sujet de conversation si intéressant pour une femme coquette! et M. Adrien ne sait plus parler à sa femme que plan d'éducation, jeux gymnastiques ou instinct animal. Madame aime mieux se promener en s'appuyant sur le bras de M. Tourterelle, qui lui lit le *Journal des Modes*, qu'en écoutant son mari, qui lui explique comment il veut faire de son fils un Milon de Crotone; et quand madame se promène dans son jardin, ce n'est jamais du côté du pavillon de la nourrice qu'elle dirige ses pas, parce qu'elle pourrait entendre son fils crier, et que cela lui ferait mal aux nerfs.

L'hiver est venu, et Rongin a lu à Catherine les *Contes de la Mère l'Oie*, quoiqu'il se fût promis de n'en rien faire et de quitter plutôt sa place. Mais que de choses on se promet et que l'on ne tient pas! Combien d'hommes reculent devant leurs résolutions! A quoi bon toutes ces fausses bravades, tous ces serments de conduite à venir?... Pouvons-nous répondre des événements? pouvons-nous même répondre de nous?

Les deux cousins viennent bien. Le petit Edmond est moins gros, moins fort que le nourrisson de Catherine; mais si le lait de sa mère ne lui donne pas d'aussi vives couleurs que celui de la fermière, les soins qu'il reçoit le préservent de mille accidents funestes à l'enfance, et cela vaut bien quelques pelotes de graisse.

M. Adrien est fier quand il tient son gros poupard dans ses bras. Lorsqu'il regarde le fils de son frère, il sourit d'un air moqueur, et dit : — Le mien n'est pas mince et délicat comme cela!... M. Rémonville lui répond : — Mon fils se porte bien, c'est tout ce qu'il faut. — Je ne conseille pas à votre petit Edmond de lutter avec Adam. — J'espère que mon fils ne se battra pas à coups de poing.

Huit mois se sont écoulés depuis la naissance des deux garçons. Les beaux jours sont revenus; mais le farinier et le compère ne font que de rares visites à la nourrice. Ce n'est Catherine, qui ne rit plus, Catherine, qui semblait chaque jour plus chagrine d'avoir quitté

sa ferme et qui parlait même quelquefois d'y retourner, ce qui était tout l'espoir de Rongin, Catherine a de nouveau repris sa bonne humeur; elle est redevenue gaie, joyeuse comme autrefois, et elle recommence à rire au nez du concierge.

Celui-ci ne sait à quoi attribuer ce changement, qui renverse ses espérances. Il redouble de vigilance : la nourrice ne reçoit aucune visite sans qu'il soit présent; il ne regarde même plus à la fenêtre, de crainte qu'il ne se passe quelque chose d'inconvenant derrière son dos. Mais Catherine ne cherche plus à prolonger les visites qu'on lui fait, et au lieu d'engager Jean-Claude à venir souvent, elle lui recommande maintenant de ne point s'absenter trop fréquemment de la ferme.

— Il y a quelque chose là-dessous, se dit Rongin. Catherine est une commère qui aime trop la société et les fleurettes pour avoir pris son mal en patience... Il y a quelque intrigue sous jeu... Pourtant je suis toujours là dès qu'on vient la voir, et j'écoute même ce qu'on lui dit.

Mais si Rongin était près de Catherine dès qu'il lui arrivait une visite, il ne surveillait pas la paysanne lorsqu'il n'y avait point d'étranger dans la maison; M. Adrien n'avait pas pensé à cela, parce que, comme dit le bon la Fontaine : « On ne s'avise jamais de tout. »

On doit se rappeler un certain François, jardinier et palefrenier de la maison, celui qui est parvenu à rattraper l'âne et à faire entrer la nourrice chez son maître. C'est un garçon qui n'a que dix-huit ans, mais qui est aussi bel homme que Bertrand le farinier. Jusqu'à l'arrivée de Catherine, François n'avait été occupé que du soin de ses fleurs, de ses arbres et de ses légumes. Mais la vue de la belle fermière a donné à ses idées une autre direction.

François est devenu rêveur, l'image de Catherine le poursuit sans cesse : il la voit dans ses laitues pommées, il la voit encore en regardant ses abricots. Mais François n'ose pas aller souvent rôder autour de la nourrice; d'abord parce qu'il est timide, ensuite parce qu'il a vu plusieurs fois Bertrand et Lucas rire avec elle, et que cela lui a donné beaucoup d'humeur.

Catherine a bien remarqué que le jardinier était beau garçon et bien bâti; mais comme François passait près d'elle en baissant les yeux et sans s'arrêter, elle s'était contentée de dire : — Il a l'air d'un grand serin.

Depuis que Bertrand et Lucas viennent moins souvent, François a repris courage, et lorsque les beaux jours renaissent, il se rapproche de Catherine, il la regarde, et ne baisse plus les yeux quand elle l'examine; il se hasarde même à lui sourire, et Catherine commence à ne plus lui trouver l'air aussi serin.

C'est toujours lorsque la nourrice est seule dans le jardin que François se rapproche d'elle. Cependant il n'a pas encore osé lui dire tout ce qu'il pense; mais un jour qu'il est venu en déjeunant rôder près de la paysanne, et que, tout en se fourrant dans sa bouche un énorme morceau de pain et de fromage, il a poussé un gros soupir, Catherine entame elle-même la conversation en lui disant :

— Est-ce que vous étouffez ?... — Ah ! oui... Mais c'est pas c' que je mange qui fai ça... — Vous avez donc quelque chose ?... — Ah, oui !... j'ons quelque chose... et c'est même ce qui m'ôte l'appétit !...

En disant cela le jardinier se fourre dans la bouche le restant d'une livre de pain.

— Tiens !... Eh ben ! mais si vous êtes malade, il faut vous faire purger. — Ah, non !... je ne suis pas malade si vous voulez... mais j'ons quelque chose. — Vous ne savez donc pas ce que c'est que vot' quelque chose ? — Ah ! non !... c'est-à-dire si fait !... C'est positivement depuis votre arrivée dans la maison que ça m'a pris... et que je deviens bête, mais bête !... Oh ! oh ! j' crois que ça m'augmente tous les jours !...

Catherine se met à rire, car elle commence à comprendre François. Les femmes entendent à demi-mot, et quelquefois même lorsqu'on ne parle pas. François s'enhardit en voyant rire Catherine, il s'approche d'elle, rit à son tour, puis se permet de lui pousser le coude. A cela, Catherine répond par une bonne tape sur l'épaule; alors le jardinier est enchanté, et il s'écrie : — Eh ben !... foi d'homme ! v'là déjà mon quelque chose qui va mieux ! — Pardi ! répond la nourrice, c'est si agréable de rire et de *jousser* !... Moi, j' commence à maigrir dans c'te maison, parce que je sommes presque toujours seule, et que je m'ennuie. — Ah ben ! si vous l' permettez, tous les soirs quand j'aurons fini mon ouvrage, j' viendrons vous trouver, et nous *jousserons* ensemble. — Ben volontiers... Pardi ! nous aurions dû commencer plus tôt.

François est exact à tenir sa parole. Chaque soir il vient trouver Catherine; c'est ordinairement l'heure où le père Adam repose; la nourrice en profite pour aller dans le jardin avec François, et c'est depuis que madame Jean-Claude *jousse* avec le jardinier que sa gaieté est revenue.

Mais Rongin, qui a pris l'habitude de surveiller Catherine quand elle reçoit des visites, pense qu'il ne lui peut-être pas mal de l'épier aussi quand on la croit seule; le concierge donnerait un de ses romans d'Anne Radcliff pour trouver la nourrice en faute; il présume qu'alors on en prendrait une autre, et comme toutes les nourrices ne sont pas jolies, il se flatte qu'une laide ne recevrait personne, et qu'il pourrait reprendre sa douce existence d'autrefois.

Voilà donc le concierge qui, après avoir été espion par force, le devient volontairement. On se forme à tout.

Et M. Rongin va rôder dans le jardin, autour du pavillon de la nourrice, se cachant derrière un arbre ou un buisson dès qu'il entend parler ou marcher, tout en murmurant : — Faut-il qu'avec mon éducation je sois obligé de moucharder !... C'est cette maudite nourrice qui en est cause !... Je ne serai heureux que si je parviens à la faire chasser.

Rongin ne tarde pas à s'apercevoir que François vient fort souvent près du pavillon; quand Catherine est à sa fenêtre, le jardinier lui sourit, et la nourrice lui rend ce sourire d'une façon très-familière. Un soir enfin, le concierge aperçoit Catherine et François se promenant dans une allée bien sombre, il entend rire madame Jean-Claude, il croit voir que François lui presse la taille, et le concierge se frotte les mains en se disant : — Bon... bon... voilà ce dont je me doutais... une intrigue... Pauvre Jean-Claude !... qui a mis sa femme ici pour être plus tranquille !... C'est bien la peine de me la faire épier le jour pour que le soir... Ah ! monsieur François, vous en contez à la nourrice... Je me suis toujours méfié de ce garçon-là... il n'avait aucun respect pour moi.

François et Catherine ont continué de marcher, ils entrent dans un quinconce très-épais et s'y asseyent. Le concierge les a suivis de loin, il écarte le feuillage, en faisant le moins de bruit possible, pour tâcher de voir ce que font les deux causeurs; il ne voit pas bien distinctement, parce que l'endroit est couvert; mais il saisit de temps à autre quelques mots d'une conversation qui paraît être très-animée, et qui dure assez longtemps. Rongin a la patience d'attendre qu'elle finisse; il voit alors Catherine s'éloigner d'un côté, et François de l'autre en murmurant tout bas : — A demain.

Rongin quitte alors sa cachette, il se dirige vers la maison en se disant : — Allons faire mon rapport; je me flatte que cette fois on y aura égard.

Cependant, au moment d'entrer chez son maître, le concierge s'arrête et dit : — Monsieur serait capable de prétendre encore que je me suis trompé... Pour le convaincre il vaut mieux qu'il voie par ses yeux... On s'est donné rendez-vous pour demain... attendons à demain.

La journée du lendemain s'écoule lentement au gré du concierge, quoiqu'il savoure d'avance le plaisir qu'il éprouvera le soir en se vengeant de Catherine; si la vengeance est le plaisir des dieux, il paraît qu'elle est aussi celui des portiers; je crois même le prouver bientôt : il y a plus de fiel dans la basse classe que parmi les gens bien élevés, et c'est nous donner une triste idée des habitants de l'Olympe que de nous les montrer comme très-rancuniers.

Enfin l'heure est arrivée. M. Rongin quitte doucement sa cour; il rabat sur ses yeux la visière de sa casquette, croyant peut-être que cela le rend invisible, et se glisse dans le jardin, il passe près du pavillon de la nourrice, la fenêtre est entr'ouverte; il regarde... personne dans la chambre que l'enfant, qui dort dans son berceau.

— Elle est déjà au rendez-vous, se dit Rongin. Et aussitôt il arpente le jardin, et se rend au quinconce. En approchant des arbres touffus, il marche à pas de loup et retient sa respiration; bientôt il voit remuer le feuillage et entend chuchoter.

— Ils y sont ! se dit Rongin. Et la-dessus le voilà, retrouvant la légèreté de son adolescence, qui court vers la maison, et pénètre dans le petit salon du rez-de-chaussée, où il trouve M. Adrien commentant l'*Emile* de Rousseau.

— Qu'est-ce que c'est ? dit M. Adrien en quittant avec humeur son livre. Ah ! c'est vous, Rongin... Que voulez-vous ?... Vous êtes en sueur... C'est donc quelque chose de bien pressé ?...

Après avoir repris sa respiration, Rongin répond enfin : — Oui, monsieur... Ouf !... Il est vrai que je n'avais jamais couru ainsi, depuis la révolution... Monsieur, j'ai à vous apprendre des choses... — Encore un rapport, Rongin, et contre Catherine, je gage !... Vraiment, je ne sais quelle animosité vous excite contre cette villageoise... Mais moa Adam est très bien portant, et je vous déclare... — Monsieur, cette fois-ci je vous ferai voir... vous n'en croirez que vos yeux... Ecoutez donc, monsieur : Vous m'avez donné une terrible responsabilité, veiller sur une femme !... Et après cela, s'il arrive un malheur, vous me mettrez sur le dos... Ça ne serait cependant pas ma faute, monsieur... car, enfin, je ne suis avec Catherine que lorsqu'il lui vient des visites du dehors. Mais quand elle jase avec François, quand elle se promène avec lui à la brune, quand ils s'asseyent dans le plus épais du quinconce... quand ils se pincent... quand ils... — Que dites-vous, Rongin ? François, mon jardinier... dans ma propre maison... Un de mes serviteurs oserait... — Il ose; oui, monsieur. C'est ce dont je suis certain, et si vous voulez vous en assurer par vous-même, ayez *celui* de me suivre... Ils sont au même endroit, et dans le quinconce... C'est le lieu de leur rendez-vous ordinaire... nous pourrons les surprendre. — Pardieu ! je suis curieux de voir cela !

M. Adrien prend sa tabatière et suit le concierge, qui s'avance avec cet air de confiance que donne la certitude du succès; cepen-

dant, en approchant du quinconce, Rongin ralentit le pas, et marche sur la pointe du pied pour ne faire aucun bruit. M. Adrien imite son domestique, et ces messieurs arrivent ainsi tout contre les arbres épais qui entourent le banc de verdure ; ils s'arrêtent alors, et Rongin dit bien bas à son maître :

— Ils sont là... Je viens encore d'entendre soupirer... Ah!... ils ont soupiré, Rongin? — Oui, monsieur... Maintenant, si vous m'en croyez, il faut nous présenter brusquement. — Un moment, Rongin. Diable!... réfléchissons d'abord. Il y a deux partis à prendre; à la rigueur, il y en aurait même trois : Nous pourrions les attendre... nous pourrions tâcher de les voir... ou nous pouvons fondre sur eux comme la foudre... Il s'agit de savoir lequel de ces trois moyens il est plus convenable d'employer.

M. Adrien tire alors sa tabatière, probablement pour tâcher d'y puiser une heureuse inspiration ; en s'ouvrant, la maudite boîte fait son bruit accoutumé, au grand désespoir du concierge, qui murmure : — C'est bien la peine de prendre des précautions ! Mais M. Adrien ne fait pas attention à cela. Après avoir bien joué de la trompette avec sa tabatière, il s'écrie : — Décidément, il faut les surprendre brusquement !

Aussitôt M. Adrien fait le tour des arbres, trouve l'entrée du berceau, y pénètre, suivi de Rongin, et voit devant lui... la langoureuse Céleste et son ami Tourterelle, qui, quoiqu'un peu troublés, sont assis à une distance fort respectueuse l'un de l'autre.

M. Adrien part d'un éclat de rire en s'écriant : — Ma femme!... Et Rongin frappe du pied en se disant : — Allons !... c'est encore moi qui aurai tort !

— Qu'est-ce donc, monsieur?... Qu'avez-vous à rire? demande madame d'une voix émue, tandis que Tourterelle murmure en reregardant le gazon : — Ah ! c'est vous, mon cher ami... Nous prenions le frais, comme vous voyez...

— Ah ! ah ! ah !... c'est trop drôle !... reprend M. Adrien. — Mais quoi donc, monsieur? — Figurez-vous, madame, que je venais ici en tapinois, et guidé par Rongin, qui m'assurait que je verrais... Ah ! ah ! ah !... Comment! monsieur ! que disait ce domestique? — Il disait... parbleu ! il m'avait même assuré que nous surprendrions *in flagrante delicto*... — Qui donc, s'il vous plaît ? — Catherine... la nourrice de notre fils, madame, avec François le jardinier.

Madame paraît respirer plus à son aise, et l'ami Tourterelle commence à regarder autre chose que le gazon.

— Et sur quoi le concierge fondait-il ses accusations? dit madame Adrien.

— Madame, dit Rongin d'un air confus, madame doit savoir que je ne suis pas homme à dire une chose... pour une autre... et que je n'étais pas élevé pour...—Je ne vous demande pas où vous avez été élevé. Pourquoi accusez-vous la nourrice? — C'est que je l'ai guettée, je l'ai suivie depuis quelques mois, et j'ai vu que... — Taisez-vous, monsieur. Je suis certaine que vous rêvez !... Suspecter une femme mariée !... Fi! monsieur, fi!... C'est indigne, cela!...

— Il est certain, dit Tourterelle en se levant, que, quand il s'agit d'une femme mariée... on ne doit jamais rien dire!...

— D'ailleurs, reprend M. Adrien, voilà au moins le sixième rapport qu'il me fait contre cette brave femme... et sur des choses fort insignifiantes, dont il faisait des monstres... Je gage que c'est de même aujourd'hui!...

— Et pendant que vous épiez et que vous guettez cette bonne nourrice, dit madame, qui est-ce qui garde notre maison, monsieur?...

— Ma femme a raison, monsieur Rongin. Hormis les visites des amis de Catherine que je vous ai dit d'accompagner, vous ne devriez jamais quitter votre porte.

— Quand je suis venu, dit Tourterelle, la grille était ouverte, et il n'y avait personne dans la cour... C'est très-imprudent... quelque voleur pourrait s'introduire.

— Monsieur Rongin, que cela ne vous arrive plus, je vous en prie, sinon je serai obligé de prendre un autre concierge.

En disant cela, M. Adrien suit sa femme, qui sort du quinconce avec Tourterelle.

Rongin reste quelques moments atterré ; enfin il regagne sa loge en murmurant : Ah!... sans la tabatière!..

Chapitre VII. — Adam change de nourrice.

Depuis la scène du quinconce, Rongin ne se permet plus de quitter son poste que lorsqu'il arrive quelque visite à Catherine. Mais Lucas a cessé de venir, parce qu'il s'est marié, et que sa femme trouverait mauvais qu'il allât voir la belle nourrice. Bertrand a aussi discontinué de se rendre à la maison de M. Adrien ; le farinier ne pouvait s'habituer à l'espionnage du concierge. Jean-Claude et quelques parents sont les seules personnes qui le concierge Rongin à quitter sa cour, et pourtant la fermière elle-même leur recommande de ne pas se déranger trop souvent.

Il semblerait donc que Catherine ne s'amuse plus chez M. Adrien. Cependant, quatre mois après la soirée du quinconce, la fermière, qui est redevenue, depuis quelques semaines, inquiète et rêveuse, annonce un beau matin au père de son nourrisson qu'elle ne peut plus rester chez lui ni continuer d'allaiter son fils.

M. Adrien fait un mouvement de surprise, prend du tabac, et dit à Catherine : — Nous sommes convenus que vous nourririez mon fils tant que je le jugerais convenable. Quoique Adam soit très-robuste pour son âge, il a encore besoin de teter. Vous resterez donc chez moi, et vous continuerez vos fonctions.

Catherine rougit, et balbutie : — Monsieur... j' continuerai, si vous l' voulez absolument... Mais, dame!... ça ne sera pas not' faute si... D'abord, j' sentons ben que j' couvons une maladie...

— Si vous couvez quelque chose, c'est différent, ma chère. En effet, je vous trouve les traits tirés... les yeux cernés... Diable!... vous avez fort bien fait de me prévenir... Mon fils pourrait gagner cela... Je vous défends à présent de lui donner encore de votre lait... Faites votre paquet!... Moi, je vais sur-le-champ chercher une autre nourrice...

M. Adrien ordonne à François de seller sa jument, ce que le jardinier fait en soupirant, parce qu'il a entendu son maître dire qu'il allait chercher une autre nourrice. Rongin se frotte les mains en se disant : Catherine s'en va!... Je crois que j'ai aussi bien fait de ne point la surveiller.

M. Adrien est toute la journée absent, et Catherine commence à craindre d'être obligée de continuer ses fonctions, lorsque, sur les sept heures du soir, le maître de la maison revient au grand trot de sa jument, sur laquelle il tient en croupe une paysanne au teint cuivré, au nez épaté, et dont l'aspect est aussi revêche que celui de Catherine était agréable.

En voyant la nouvelle nourrice descendre de cheval, Rongin laisse échapper un sourire de satisfaction. Il espère qu'on ne le fera pas surveiller celle-là.

L'ami Tourterelle, qui est presque toujours là, quitte un moment la causeuse de madame pour venir examiner la nouvelle venue; il ne peut s'empêcher de dire : — Elle est bien laide !...

— C'est vrai, dit M. Adrien ; elle n'est pas jolie... mais elle est forte... solide... Mon fils a un an; il se porte bien ; mais il lui faut encore quelqu'un en état de le continuer dans ses belles dispositions. Et puis j'avais besoin sur-le-champ d'une nourrice et je n'ai trouvé que celle-ci, qui est de Saint-Eloi. — Pourquoi renvoyez vous cette belle Catherine? — Parce qu'elle couve une maladie... Elle-même m'en a prévenu... et je ne veux pas d'une nourrice malade.

Catherine a pris son paquet; elle a reçu son argent, elle fait ses adieux à ses maîtres, et retourne trouver Jean-Claude, qui ne comprend rien à la conduite de sa femme, surtout lorsqu'elle lui dit, en se jetant dans ses bras, qu'elle n'a pu se priver plus longtemps de ses caresses. La fermière n'avait pas habitué son mari à tant d'amour.

— C'est dommage! a dit Tourterelle en voyant s'éloigner Catherine. — C'est bien heureux! a pensé Rongin. François s'est contenté de soupirer, et de retourner à ses fumées. Quant à madame Adrien, peu lui importe ce qui se passe hors de son boudoir. Pourvu qu'elle y soit tranquille, et n'entende pas les cris de M. Adam, c'est tout ce qu'elle demande.

Marguerite, c'est le nom de la nouvelle venue, est installée dans le pavillon.

— Faudra-t-il que j'acompagne ceux qui viendront la voir ? demande, d'un air goguenard, le concierge à son maître.

— Eh! pourquoi pas? répond M. Adrien. Vous devez faire pour celle-ci comme pour l'autre. Marguerite est prévenue de cela. Je lui ai également intimé mes conditions; elle a juré de s'y soumettre.

— Pour celle-ci, se dit Rongin, je ne crois pas qu'on me dérange souvent. Il faudrait avoir le diable au corps!

Le concierge ne s'est pas trompé, il ne vient pour toute visite à Marguerite que celle de son mari; mais c'est un homme déjà âgé, et il ne va que fort rarement dire un bonjour à sa femme. Lorsque cela arrive, Marguerite ne fait pas entrer son mari dans le jardin, elle le reçoit dans la cour et affecte de ne point s'éloigner de plus de quatre pas du concierge. Marguerite paraît fort sévère sur l'article de la sagesse; elle ne plaisante jamais, pas même avec son mari. — A la bonne heure, dit Rongin; voilà une femme qui a des principes! qui ne me rit pas au nez... qui me salue respectueusement toutes les fois qu'elle passe devant moi. Quel dommage que nous ne l'ayons pas eue en premier pour le fils de monsieur!

Le petit Adam ne semble pas trouver sa nouvelle nourrice à son goût; avec elle il pleure et crie beaucoup plus souvent. L'enfant regrette Catherine, à laquelle il était habitué. Peut être regrette-t-il aussi ces beaux yeux noirs, cette jolie bouche qui lui souriait sans cesse. A tout âge on est sensible aux charmes de la beauté; elle inspire plus d'amitié, plus de confiance que la laideur; c'est quelquefois une injustice; mais quand nous sommes grands, nous sommes souvent injustes: on est donc bien excusable de l'être étant petit.

Quatre mois s'écoulent, Marguerite paraît remplir tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, François ne montre aucune envie de rôder près de son pavillon, et Tourterelle se garde bien d'aller voir le petit nourrisson. M. Rongin lit donc à son aise ses vieux bouquins, il n'y a que l'enfant qui continue à crier et à pleurer; mais quand un enfant est éloigné de sa mère, ses cris sont rarement écoutés.

Après une certaine nuit, pendant laquelle il n'a pu fermer l'œil, parce qu'il a lu *Lavater*, et qu'il se croit certain de pouvoir prédire les qualités de son fils, M. Adrien se lève au point du jour, empressé d'aller considérer son héritier pour s'assurer si les traits de son visage répondent bien à l'horoscope qu'il en a tiré. Il sort de sa chambre en pantoufles et en robe de chambre. Tout le monde dort encore dans la maison, et la nourrice elle-même est sans doute livrée au sommeil; mais M. Adrien ne pense pas devoir se gêner pour l'éveiller et se faire donner son fils, qui commence à marcher, et avec lequel il se propose de faire le tour de son jardin.

M. Adrien se dirige donc vers le pavillon qui est maintenant habité par Marguerite. Le jour éclaire à peine autour de soi, tout est encore fermé. M. Adrien s'approche de la porte et se dispose à frapper; mais il s'arrête en entendant une voix rauque et forte prononcer ces mots : Adieu, Marguerite; v'là le jour... faut que j'aille à mon

Le cousin Bertrand, jardinier à Basincourt.

ouvrage... J'avons à gâcher aujourd'hui. Je reviendrai après-demain en sautant par-dessus le mur, comme à l'ordinaire... — Prends garde de tomber encore sur les salades, dit Marguerite. L' jardinier pourrait guetter par là. — Bah! il croira que c'est les taupes qui ont remué la terre.

Ces mots sont suivis de deux rudes baisers. M. Adrien est resté immobile, partagé entre la surprise et la colère. Mais on ne le laisse pas longtemps dans cette situation : on a ouvert la porte du pavillon, et un ouvrier maçon, en voulant sortir vivement, se jette le nez contre celui de la personne qu'il rencontre. M. Adrien veut arrêter le maçon; celui-ci, effrayé, se sauve à travers le jardin, marchant sur les plates-bandes, sautant par-dessus les rosiers, foulant aux pieds les belles tulipes cultivées par François; il parvient à trouver le mur de clôture, et disparaît par-dessus. M. Adrien revient au pavillon, où la revêche Marguerite, effrayée aussi du bruit qu'elle a entendu, est aux écoutes, en chemise, sur le seuil de la porte.

A l'aspect de son maître, la nourrice est pétrifiée. A la vue de Marguerite en chemise, M. Adrien s'écrie : A qui se fier désormais, puisque celle-ci même fait de ces choses-là?...

Marguerite veut forger une histoire, mais le fait était patent. Le Le papa est furieux d'avoir donné une telle nourrice à son fils; il laisse à peine à Marguerite le temps de s'habiller, de faire son paquet, et il la met à la porte de chez lui.

Les menaces de M. Adrien, les gémissements de la nourrice ont éveillé toute la maison.

— Qu'y a-t-il donc? demande madame en ouvrant à demi les yeux; est-ce que monsieur ne veut plus respecter mon repos?

Monsieur arrive bientôt chez madame, tenant son fils dans ses bras, et il s'écrie : Ma chère Céleste, il n'y a plus de vertu, il n'y a plus de mœurs!... Il y a longtemps que j'ai dit que le monde était perverti... Je ne serais pas étonné qu'il y eût incessamment un nouveau déluge... ou quelque pluie de feu!

— Comment, monsieur? Est-ce qu'il fait de l'orage? demande madame en ouvrant tout à fait les yeux. — Non, madame. C'est la nouvelle nourrice de mon fils... c'est Marguerite qui a fait des siennes. — Encore une histoire de nourrice!... Mon Dieu, monsieur, vous avez bien du temps à perdre!... — A perdre!... C'est fort heureux, madame, que je me sois levé ce matin avant le jour... J'ai surpris un misérable ouvrier... il venait voir Marguerite en sautant par-dessus le mur... une femme mariée! quelle horreur!... — Eh! monsieur... que savez-vous s'il avait de mauvaises intentions... si ces visites n'étaient pas innocentes? Il ne faut jamais croire le mal, monsieur. — Oh! ma foi! madame, vous avez trop de bonté... Je sais ce que j'ai entendu... Au reste, j'ai mis la nourrice à la porte, et voilà encore le pauvre Adam sur mes bras. — Eh bien! monsieur, cherchez-en une autre; mais, pour Dieu, emportez cet enfant et laissez-moi dormir! — Oui, ma chère amie... Vous ne voulez pas écouter comme il dit bien : *Donne-moi du nanan?*

Pour toute réponse madame se retourne du côté de la ruelle, et monsieur s'en va en disant : Ce sera pour une autre fois.

M. Adrien est rentré dans son cabinet, il pose son fils sur le tapis, achève de s'habiller, et appelle Rongin.

Le concierge est de fort mauvaise humeur de ce qu'on ait renvoyé Marguerite; il arrive en bougonnant. Son maître lui ordonne de veiller sur son fils et de ne point le quitter jusqu'à son retour.

— Je ne saurai pas tenir M. Adam, dit Rongin; je n'ai pas eu l'habitude de fréquenter les bonnes d'enfant. — Asseyez-vous sur le tapis à côté de lui, et tâchez de l'amuser... Je ne serai pas longtemps... Il m'est venu une idée excellente... Catherine n'est sans doute plus malade... elle pourra revenir nourrir mon fils... Si elle a encore du lait, nous sommes sauvés!

— Ah! il veut reprendre Catherine, se dit le concierge, il ne manquerait que cela! Et me faire garder des enfants à présent!... c'est n'avoir aucun égard!... Oui, crie! crie! toi!... Attends, je vais t'amuser!...

Rongin prend le petit Adam, et lui administre le fouet en murmurant : Si j'étais ta nourrice, tu l'aurais tous les jours.

Lucas le bâtonniste, la coqueluche de toutes les filles de Basincourt.

M. Adrien est arrivé chez son fermier, il trouve Jean-Claude dans la cour de la maison. Le villageois quitte une oie à laquelle il tordait le cou pour venir au-devant de son maître.

— Bonjour, Jean-Claude, dit M. Adrien, tout le monde se porte-t-il bien chez vous? — Oui, monsieur, Dieu merci! ma femme et moi j' nous portons ben, et mes enfants viennent comme des champignons. — Fort bien. D'après cela je vois que Catherine est tout à fait rétablie de cette maladie qui l'a forcée de s'éloigner de chez moi. — Une maladie... Ah! jarni, monsieur, ça n'est pas pour une maladie qu'elle vous a quitté, c'est par amour pour moi... Voyez-vous? not' femme m'aime tant qu'elle n'a pu être plus d'un an sans me le prouver... — Comment! c'est pour vous qu'elle a abandonné mon fils! C'est fort ridicule. Et cette maladie qu'elle couvait? — Je n' savons pas si elle couvait chez vous; mais je savons ben qu'ici elle se dispose à nous donner un sixième enfant, et je m' flattons qu'il n'était

pas commencé quand elle est revenue... — Que dites-vous? Votre femme serait enceinte? — De quatre grands mois, sans vous commander, et elle est déjà joliment ronde. — Et moi qui venais la rechercher pour nourrir Adam. — Ça ne se peut pas pour le quart d'heure, mais d'ici à huit ou neuf mois, si vous en aviez quelque petit nouveau... sans vous commander...

M. Adrien s'éloigne fort mécontent, en disant : Ces paysans ne savent faire que des enfants!... Moi, je n'en veux qu'un; mais j'espère en faire un homme d'un genre particulier... un homme d'un naturel rare... C'est bien cruel qu'il faille d'abord le faire teter! les hommes devraient naître avec des dents, et être en état de manger une côtelette le jour de leur baptême.

Tout en se disant cela, M. Adrien reprend le chemin de sa demeure. Il trouve Rongin assis sur le tapis, et le petit Adam se tenant fort tranquille à côté de lui, parce que, pour faire cesser ses cris, le concierge lui a plusieurs fois donné le fouet; moyen nouveau pour l'enfant, mais qui avait produit beaucoup d'effet

— Comme ce petit garçon est déjà sage! dit M. Adrien. Bravo, Rongin! je vois que vous avez su l'amuser. — Oui, monsieur, je l'ai tant amusé, qu'il s'en souviendra, j'espère. — C'est fort bien; plus tard il vous en saura gré; les enfants n'oublient jamais ce qu'on fait pour eux; ils ont plus de mémoire que les hommes.

Le concierge se contente de s'incliner en disant : Monsieur ne ramène pas Catherine? — Non, elle s'avise d'être encore grosse... — Hum! je *m'en avais* douté, murmure Rongin entre ses dents.

— Rongin, mon ami Tourterelle est-il venu ce matin? — Oui, monsieur; je crois qu'il prend le chocolat avec madame. — Ils sont bien heureux d'avoir le temps de déjeuner!... Allez dire à Tourterelle qu'il vienne dans mon cabinet le plus tôt possible; j'ai à lui parler.

Le complaisant ami arrive au bout de cinq minutes, encore tout barbouillé de chocolat; M. Adrien lui montre son fils en s'écriant : Vous savez ce qui m'arrive.

— Non... je ne sais rien, répond le petit homme en s'essuyant la bouche. — Quoi! ma femme ne vous a pas dit... — Elle m'a dit que, n'en ayant plus à la vanille, nous en prendrions de santé ce matin... — Véritablement, Céleste s'occupe plus de son chocolat que de son fils!... C'est bien heureux que je sois là! Mon ami, Adam est de nouveau sans nourrice. — Bah! — Cette Marguerite recevait en secret la nuit un maçon! Vous conviendrez qu'il fallait que ce drôle-là aimât les peaux jaunes et les nez épatés. — Mon ami, ne jugeons pas sur l'apparence; elle avait peut-être quelque chose de bien. — Mais, mon cher Tourterelle, voilà un innocent qui pâtit pour les coupables... J'ai fait chercher, demander dans les environs une remplaçante à Marguerite; on ne me trouve rien. — Est-ce que votre fils n'est pas assez grand pour s'en passer? Il a déjà l'air d'un homme. — C'est un homme de seize mois, et il en vaut bien deux comme son cousin Edmond, qui a le même âge... Pauvre Edmond!... c'est mince, c'est grêle, c'est pâle... Mon fils a l'air d'un bœuf à côté de lui. Malgré cela, je veux qu'il tette jusqu'à deux ans; ça entre dans mon plan d'éducation. Voyons, Tourterelle, où trouverons-nous de quoi sustenter Adam?

Tourterelle se gratte l'oreille, et regarde au plafond pour avoir l'air de réfléchir, mais il se contente de voir les mouches voler.

Au bout de quelque temps M. Adrien se frappe le front et s'écrie : J'ai trouvé... Comment diable n'y ai-je pas pensé plus tôt?... Rien ne m'empêche de donner à mon fils une bête pour nourrice!... — Une bête! dit Tourterelle en fixant son ami d'un air surpris. — Eh! oui... une bête. Est-ce que Romulus et Rémus n'ont pas été nourris par une louve?

Tourterelle recule brusquement sa chaise en s'écriant : Vous allez faire venir une louve dans votre maison! — Non!... je n'en connais point d'apprivoisée. Mais Jupiter, par qui fut-il allaité? par une chèvre, par *Amalthée;* eh bien! mon fils finira comme Jupiter a commencé, il tettera une chèvre, mon ami.

Touterelle rapproche sa chaise en disant : A la bonne heure une chèvre!... oui, c'est un animal espiègle, mais qui n'est pas dangereux.

Comme il était plus facile de se procurer une chèvre qu'une villageoise, dès le même soir la nouvelle nourrice du petit Adam était installée dans la maison. On ne lui donne pas pour demeure le pavillon du jardin, mais un joli petit réduit qu'on lui arrange exprès dans la cour en face du concierge; et Rongin, qui se flattait de ne plus avoir personne à surveiller, a ordre de ne point perdre de vue la nouvelle Amalthée, et de suivre les pas du petit Jupiter toutes les fois qu'il jouera avec sa nourrice.

Ayant mis la nourrice à la porte, M. Adrien rapporte Adam à sa mère.

Chapitre VIII. — Les Enfants grandissent.

Les aventures arrivées aux nourrices du petit Adam nous ont fait négliger son cousin; mais dans la demeure de M. Rémonville, peu d'événements venaient troubler la vie que l'on menait. La jeune mère allaitait son fils, et le voyait croître sous ses yeux. Le plaisir qu'elle goûtait à entendre ses premiers mots, à recevoir ses caresses, la dédommageait amplement des fatigues qu'il lui fallait éprouver. M. Rémonville unissait ses soins à ceux de sa femme; il guidait les premiers pas du petit Edmond; il ne pensait pas qu'un père pût être jamais ridicule en portant son enfant dans ses bras.

La première enfance d'Edmond s'écoulait donc sans trouble, sans orage, comme l'existence de ses parents. Heureux les gens dont on n'a rien à dire!... Pour eux la vie est calme et douce : c'est un clair ruisseau qui ne sort jamais de son lit.

Dans la maison voisine on menait une vie plus agitée : madame Adrien aimait la société; celle de l'ami Tourterelle lui semblait quelquefois monotone. Madame voulait qu'on lui fît la cour; mais une coquette ne se contente pas d'entendre une seule personne lui dire qu'elle est ravissante, il lui faut des distractions; et pour complaire à sa femme, M. Adrien invitait les notabilités de Gisors à venir dîner chez lui.

Si madame aimait le monde, monsieur, tout en affectant d'en faire peu de cas, était bien aise de montrer son fils aux habitants des environs. Le petit Adam était frais, robuste et gai; sa dernière nourrice avait parfaitement achevé ce que les autres avaient commencé. L'enfant aimait beaucoup sa chèvre, et quoique depuis longtemps il pût s'en passer, il ne voulait pas se promener un instant sans elle. Rongin, qui avait l'inspection de la chèvre et de l'enfant, regrettait Marguerite et même Catherine, car il ne trouvait plus l'instant de lire ni de se reposer. Il avait essayé de faire des rapports contre la chèvre : il prétendait qu'elle donnait des coups de tête à l'enfant, ou qu'elle essayait de le mordre; mais ces calomnies n'avaient pu faire renvoyer Amalthée, parce qu'Adam pleurait quand on voulait l'en séparer.

Le temps marchait pour Adam comme pour Edmond. Déjà des jeux bruyants avaient remplacé les contes avec lesquels on nous berce; déjà de petites espièglerie, des réponses mutines faisaient pressentir les caractères. C'était chaque jour une nouvelle jouissance pour la tendre Amélie; une bonne mère compte avec fierté les années de ses enfants, sans s'inquiéter des rides que ces années amèneront sur son visage. Il n'en est pas de même d'une mère coquette : elle soupire

en voyant sa fille devenir femme, elle accuse la vitesse du temps. L'une est toute aux regrets du passé, l'autre aux jouissances de l'avenir.

Les deux cousins ne se ressemblaient pas, mais tous deux promettaient d'être bien. Edmond avait les traits plus délicats, les yeux plus doux, les cheveux moins noirs, et la peau plus blanche que son cousin; mais Adam avait une figure ronde, des yeux très-vifs, une bouche riante et de belles couleurs.

Tous deux étaient gais, francs, et montraient un bon cœur. Edmond était moins tapageur qu'Adam, et celui-ci moins obéissant que son cousin. Peut-être était-ce déjà l'effet de la différence avec laquelle on les élevait. Adam, libre de faire ce qu'il voulait depuis le matin jusqu'au soir, ne pouvait contracter l'habitude de la soumission; tandis qu'Edmond était forcé d'obéir à ses parents.

En grandissant, les deux enfants trouvaient plus de plaisir à être ensemble. Nous ne sommes pas nés pour la solitude : à peine est-on en état de faire le plus petit projet, d'arranger une partie de jeu, qu'un camarade est une bien douce chose; c'est à lui qu'on est empressé de montrer les cadeaux qu'on a reçus; c'est avec lui seulement que l'on s'amuse. A cinq ans il nous faut un ami; il est vrai qu'on se bat souvent avec cet ami-là; mais si les querelles sont promptes, les raccommodements sont faciles. En grandissant, nous devenons plus rancuniers.

Pour plaire à leurs enfants, les parents se voyaient souvent, jusqu'à l'âge de cinq ans la différence ne pouvait pas être bien sensible dans leur éducation. Tous deux étaient vifs, joueurs et gourmands. Mais M. Rémonville réprimait déjà ce dernier défaut dans Edmond, tandis que M. Adrien laissait manger Adam à sa fantaisie, en disant : — La nature le guidera, c'est le meilleur précepteur; elle l'avertira de ne plus manger quand il n'aura plus faim. Probablement la nature guidait mal le petit Adam, car il avait souvent des indigestions.

Quand les enfants luttaient ensemble, Adam était toujours vainqueur; à la course, à la corde, pour grimper sur les arbres, c'était encore Adam qui l'emportait sur son cousin. M. Adrien souriait en regardant son frère, et murmurait : — Je ne le lui ai pas enseigné; c'est la nature qui a tout fait.

Mais Edmond, habitué à recevoir les caresses de sa mère, à écouter déjà les leçons de son père, avait des manières plus douces, un ton plus aimable que son cousin; il saluait les personnes qui venaient chez ses parents, au lieu de leur rire au nez comme le faisait Adam; il quittait le jeu quand sa mère le lui ordonnait; il ne battait pas les domestiques qui tardaient à le servir, et il daignait répondre aux personnes qui lui parlaient.

M. Adrien disait : — Ils en feront un petit hypocrite, un cafard... Adam est bien plus franc! Il ne vient pas toujours quand on l'appelle, mais il vient quand ça lui fait plaisir. Il ne quitte pas le jeu pour venir causer avec des étrangers, parce qu'à son âge le jeu doit avoir plus de charmes que la conversation. Enfin, il pince parfois sa bonne... C'est qu'il a deviné que les domestiques sont fait pour servir. C'est un naturel charmant!

Quand un mendiant s'arrêtait devant la maison de M. Rémonville en faisant entendre une voix plaintive, Edmond quittait le jeu, courait à l'office, et allait porter à déjeuner au malheureux qu'il regardait d'un air attendri.

Voyait-il d'une fenêtre un pauvre lui tendre la main, Adam courait demander à son père quelques pièces de monnaie; puis il s'emparait d'un vase plein d'eau, il jetait les sous au pauvre; mais pendant que celui-ci se baissait pour les ramasser, Adam versait le contenu du vase sur la tête de celui qu'il venait de secourir, et riait aux larmes de la figure que faisait alors le mendiant.

Témoin plusieurs fois de ses espièglerie, M. Rémonville disait à son frère : — Votre fils gâte sa bonne action; vous devriez lui apprendre à respecter le malheur. La manière d'obliger double le prix du bienfait, et il me semble que la sienne ne lui gagnera pas les cœurs.

— Chacun son genre, répondait M. Adrien; mon fils aime à rire même en faisant du bien, je ne vois pas grand mal à cela. Il trouvera encore beaucoup de gens disposés à endurer ses malices pour recevoir son argent. — Mais on n'aura pour ses dons aucune reconnaissance. — Et où avez-vous vu, mon frère, que des obligés fussent reconnaissants?... J'ai donné bien des dîners, bien des fêtes, bien des présents, et, au lieu de m'être utiles, tous ceux que j'ai obligés se sont moqués de moi. Mon fils se moque de ceux qu'il oblige; c'est bien plus drôle; il me semble même que c'est plus légal.

Quand Edmond a atteint sa cinquième année, son père juge convenable de commencer à l'instruire. L'enfant apprend à lire, à retenir des fables, et il a déjà moins de temps pour jouer avec son cousin. Lorsqu'au milieu d'une partie de *cache-cache* on vient chercher Edmond parce que c'est l'heure de travailler, Adam s'écrie : — Comment! tu apprends quelque chose, toi?... pourquoi faire? — Papa le veut. — Il faut dire que tu ne le veux pas. Moi, on m'a dit que je n'apprendrais que ce que je voudrais, et j'aime mieux faire la roue que d'apprendre des fables.

Mais Edmond n'écoute pas les conseils de son cousin, parce qu'il sait qu'à la première désobéissance on cesserait de lui permettre de jouer avec lui. D'ailleurs, les caresses de sa mère, les encouragements de son père lui font déjà prendre goût à l'étude, et il s'aperçoit que quelques heures de travail font trouver le jeu plus agréable.

Adam, qui peut faire ce que bon lui semble, trouve les journées fort longues; on se lasse de courir, de grimper aux arbres, de casser les branches, de rouler sur le gazon. Pour s'amuser, l'enfant de la nature arrache les légumes, dévaste les plus beaux plants du jardin, brise les treillages, donne la clef des champs aux lapins, poursuit les poules avec des pierres, et les chiens avec des bâtons.

Rongin voit tout cela du coin de l'œil; il se garde bien de faire un rapport contre M. Adam, ou de l'arrêter quand il chasse les lapins dans la cour. S'étant permis une fois de s'opposer à ce que l'enfant montât dans le pigeonnier, Adam s'est emparé de la casquette du concierge et a été la jeter dans le puits. Depuis ce jour, et quoiqu'il soit parvenu à repêcher sa casquette, Rongin laisse l'enfant faire le diable, et se contente de dire : — Ça fera un joli sujet! J'ai reçu de l'éducation, moi, mais c'était un autre genre!

Grâce à Adam, chaque jour on voit du changement dans la maison : les deux gladiateurs n'ont plus de bras; le berger et la bergère n'existent plus; le bassin est devenu une garenne, la cour un polialler, le vestibule un champ de bataille, et tout le jardin un véritable chenil.

Quoique madame s'occupe fort peu des actions de son fils, quelquefois cependant, en se promenant dans une allée du parterre avec le complaisant Tourterelle, elle se plaint du désordre qu'elle remarque autour d'elle. Le rosier qu'elle admirait la veille n'a plus une fleur le lendemain; le banc sur lequel elle s'asseyait est cassé; il n'y a plus de gazon sur la pelouse ni de mousse dans la grotte. Madame appelle alors le jardinier, et François répond : — C'est M. Adam qui a fait cela. — Il faut lui dire que c'est très-mal, que cela me déplaît! — Ah! madame, on peut bien dire ce qu'on veut à monsieur vot' fils, il n'écoute pas, ou ben il nous rit au nez!

Madame se tourne alors vers Tourterelle, et lui dit : — Il me semble que mon mari élève son fils bien singulièrement! — Ça me fait aussi cet effet-là. — Depuis que cet enfant grandit, on ne se reconnaît plus dans cette maison... Jusqu'au fond de mon boudoir j'entends le bruit des meubles que l'on casse, des porcelaines que l'on brise... — Vous pourriez faire à votre époux quelques représentations... — Voulez-vous que je me querelle, que j'aie des discussions, des contestations?.... Rien que d'y penser, cela me fatigue la tête!... Mais vous, mon cher Tourterelle, dites-lui quelques mots là-dessus.

Tourterelle s'incline et le promet, mais le petit homme n'en fait rien, parce que, lorsqu'on va souvent dans une maison, qu'on fait la cour à la maîtresse du logis, et qu'on dîne avec le mari, on ne s'avise pas d'être d'un autre avis que le sien, et on se garde bien de lui faire voir qu'il n'a pas le sens commun.

M. Rémonville voit avec joie son Edmond profiter de ses leçons; il voudrait que son neveu ne perdît pas un temps précieux, et que le jeu ou l'oisiveté ne gâtassent point un heureux naturel. Il a remarqué que le jeune Adam ne manquait pas de moyens, et il gémit de l'entêtement de son frère à le laisser se livrer à la paresse. Quelquefois, entraîné par l'exemple de son cousin, Adam a voulu apprendre, a essayé de travailler; mais ces beaux projets ne durent guère, et n'y étant pas encouragé par son père, l'enfant quitte bientôt la grammaire pour retourner dévaster le jardin, et tout bouleverser dans la maison.

— Mon frère, dit M. Rémonville au père d'Adrien, prenez bien garde à ce que vous faites... vous êtes responsable de l'avenir de votre fils. — Mon frère, je laisse agir la nature, par conséquent je ne suis responsable de rien. — Eh! morbleu! mon frère, si nous cédions toujours à ce que la nature nous commande, nous ferions cent sottises par jour, et nous ne serions pas supportables dans la société. — Je ne suis pas de cet avis-là. D'ailleurs, il me semble que je n'ai pas à me repentir de mon système: mon fils n'a que sept ans, il en paraît dix pour la force, la taille, la tournure... c'est déjà un gaillard! — Oui, un gaillard qui ne sait que tout briser dans chaque endroit où il va. — C'est le premier feu de la jeunesse; ça se calmera. — Mon fils, qui est ne le même jour que son cousin, sait déjà lire presque couramment; il commence à écrire, il connaît ses notes de musique, retient des fables, des vers... — Oh! votre Edmond est un prodige, on sait cela!... mais il n'en est pas plus gras. Moi, je n'aime pas les prodiges, ça n'est pas dans la nature. — Eh! mon frère, qui vous parle de prodiges?... Il ne tient qu'à vous que votre fils en sache bientôt autant que le mien. Adam a de la mémoire, de la facilité, et si vous voulez qu'il apprît... — Je ne lui défends pas d'apprendre. — Non, mais vous ne l'y engagez pas. — Il faut que ce a vienne tout seul. — Mon frère, il y a bien peu de choses qui nous viennent seules, et, en général ce ne sont pas les meilleures.

M. Rémonville renonce à faire changer d'idées à son frère. Il voit que ses représentations ne servent à rien, et il ne s'occupe plus que de son fils.

Chapitre IX. — Origine de Rongin.

Cependant, tout en criant contre les hommes et en jurant qu'il ne ferait plus rien pour eux, M. Adrien n'a pu résister au désir de s'occuper encore en secret de son invention nouvelle.

Cette fois, c'est un autre genre d'éclairage qu'il veut faire adopter, M. Adrien a combiné du salpêtre avec de la graisse, il met à cela des mèches en filasse, et il part pour Paris, où il veut montrer son nouveau procédé à l'Académie des sciences.

Pendant l'absence de son frère, M. Rémonville tâche de donner à son neveu quelques éléments d'écriture et de lecture. Il lui fait sentir qu'on se moquera de lui plus tard s'il ne sait pas signer son nom. Les enfants ont presque autant d'amour-propre que les hommes, le petit Adam commence à apprendre à écrire pour qu'on ne se moque pas de lui.

Malheureusement pour l'enfant, il n'en est encore qu'aux premiers éléments lorsque son père revient de Paris.

M. Adrien a la mine plus longue qu'à l'ordinaire; en faisant l'essai de son nouvel éclairage, il a brûlé le nez à deux académiciens, fait roussir tous les cheveux d'un troisième, et manqué de faire écrouler le plafond de la salle où il a fait son expérience. Loin d'adopter son procédé, on lui a formellement défendu de rien entreprendre à l'avenir, sous peine de payer ses inventions par quelques jours de prison.

M. Adrien revient chez lui de fort mauvaise humeur; en entrant dans sa demeure il s'écrie : — Me voici de retour enfin... Dieu merci!... J'avais hâte de revoir ma maison... mes champs!... et de quitter un monde pervers où tout est fausseté et corruption!...

Je veux embrasser mon fils, mon Adam, ma consolation!... Ah! je n'en ferai pas un homme comme les autres!... Où est-il? Dans le jardin, sans doute? — Non, monsieur, dit Rongin, il est chez son oncle, où il étudie. — Il étudie... mon fils étudie?... — Oui, monsieur oh! vous en serez étonné; il vous fera un *ca ce ci co cu!* Moi, qui m'y connais, je trouve qu'il lit déjà fort proprement. — Et pourquoi fatiguer cet enfant?... On va me gâter son joli naturel. Allez me chercher mon fils.

Rongin va chercher l'enfant chez son oncle, et le petit Adam, croyant flatter son père, lui présente un échantillon de son écriture. M. Adrien fait voler l'exemple en l'air en disant : — Ne te casse pas la tête pour des contemporains ingrats!... Tu vaudras toujours mieux qu'eux, et pour cela, le meilleur moyen c'est de ne pas leur ressembler. — Mais, mon oncle m'a dit qu'on se moquerait de moi si je ne savais rien. — N'écoute pas ton oncle, et laisse agir la nature; si elle te pousse vers l'étude, à la bonne heure; dans le cas contraire, tu perdrais ton temps à étudier. Ton oncle lui-même doit se rappeler ces deux vers :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Et comme je veux que tu fasses tout avec grâce, je ne te forcerai en rien.

Adam pense qu'il doit écouter son père plutôt que son oncle. L'étude est de nouveau abandonnée pour le jeu, et la maison, qui avait repris un aspect d'ordre, devient de nouveau une arène où M. Adam trouve chaque jour l'occasion de faire des prouesses.

M. Rémonville a cessé de faire des représentations inutiles; depuis son dernier voyage à Paris, son frère semble être encore plus entêté. Mais le père d'Edmond ne permet plus à son fils d'aller tous les jours jouer avec Adam, car les enfants commencent à être d'un âge où les mauvais exemples sont dangereux : — Que mon frère garde son fils, dit M. Adrien; tant mieux, je n'aime pas les pédants; il me gâterait le naturel d'Adam.

Les premières années de l'adolescence succèdent à celles si insouciantes de l'enfance. Les deux cousins atteignent quatorze ans. Ce ne sont pas encore des hommes, mais ce ne sont plus des enfants. Edmond, qui est instruit, qui a des talents agréables, est une société pour ses parents. Il aime à causer avec son père, à écouter les tendres avis de sa mère. Edmond n'est point parfait; il est étourdi et un peu moqueur; mais son esprit est juste, et le récit d'une belle action fait vivement battre son cœur. Lorsque sa mère le presse dans ses bras, il lui dit : — Je ne te quitterai jamais. Mais la bonne Amélie soupire : elle sait bien qu'il vient un temps où les caresses d'une mère ne sont plus suffisantes pour retenir un fils.

Adam est grand et fort, son visage frais et vermeil annonce la santé et l'insouciance. Adam ne s'est pas fatigué la tête à étudier : il sait à peine épeler, et il n'écrit que son nom; mais il monte bien à cheval, il grimpe aux arbres comme un singe, et il atteindrait une biche à la course. Depuis quelque temps la maison de son père est devenue trop étroite pour lui; le jardin ne suffit plus à ses jeux. C'est dans les bois, c'est en pleine campagne qu'Adam veut faire ses caravanes; on le trouve encore trop enfant pour le laisser sortir seul, mais M. Adrien ressent parfois des attaques de goutte qui l'ont rendu peu ingambe, et en vieillissant, l'ami Tourterelle est devenu comme une petite pelote; son ventre lui cache la pointe de ses pieds; c'est tout ce qu'il peut faire que de promener Céleste, qui assure qu'elle ne se promène bien qu'avec lui; il est vrai que Céleste voit depuis quelques années s'éloigner tous ses admirateurs; Tourterelle est le seul qui ait tenu bon, et une femme doit de la reconnaissance à un homme qui remplit le même emploi depuis quinze années, et ne parle pas de donner sa démission.

Ces messieurs ne peuvent donc accompagner le jeune Adam dans ses excursions lointaines; mais comme en vieillissant Rongin est toujours resté aussi maigre, c'est lui que M. Adrien charge d'accompagner son fils. Rongin objecte qu'il ne peut pas garder sa porte et suivre M. Adam. Mais M. Adrien insiste et dit : — Le petit neveu de la cuisinière peut garder la porte, mais il ne peut pas veiller sur mon fils. Songez, Rongin, que c'est une preuve de confiance et d'estime que je vous donne. Rendez-vous-en digne.

— Elle est jolie, la preuve d'estime! se dit Rongin; on me met à toute sauce ici!... Suivre un petit garçon qui est comme un cheval indompté!... Ah! si les circonstances ne m'y avaient pas forcé!

Fâché qu'on lui ait donné quelqu'un pour l'accompagner, Adam se plaît à faire des malices au vieux concierge. Ses éternels murmures provoquent la gaieté de l'élève de la nature. Sans avoir pitié des jambes de son compagnon, Adam lui fait faire trois ou quatre lieues dans la journée, jusqu'à ce qu'enfin Rongin tombe sur l'herbe en s'écriant : — Je n'en puis plus! perdez-vous si vous voulez, monsieur, je ne peux plus vous suivre!

Alors Adam va en riant s'asseoir près de Rongin; il tire de sa poche une petite bouteille d'osier qu'il a toujours soin d'emporter; il la présente à son compagnon en lui disant : — Bois, vieux raisonneur, ça te rendra tes jambes.

La vue de la petite bouteille, qui renferme d'excellent madère, calme ordinairement la mauvaise humeur de Rongin; il boit en disant : — Vraiment, monsieur, depuis votre naissance on me fait faire tous les métiers.. Il a fallu veiller sur vos nourrices, sur votre chèvre; à présent, il faut que je veille sur vous!... C'est à n'y pas tenir... Et cependant je n'étais pas fait pour cela; je suis né dans l'opulence et les grandeurs. — Alors pourquoi t'es-tu fait concierge? — Parce que les circonstances... — Tu rabâches toujours la même chose, Rongin. J'ai entendu dire à mon oncle qu'il n'y avait point de sot état, et que dans toutes les classes de la société on pouvait être estimable quand on faisait bien son devoir. Or, comme ton devoir est de me suivre, de m'accompagner partout, en avant, marche! et ne bougonnons pas.

C'est vers le village de Basincourt qu'Adam porte souvent ses pas; il a déjà été plusieurs fois à la ferme de Jean-Claude; Catherine a beaucoup de plaisir à voir l'enfant qu'elle a nourri. Adam lui fait honneur : il est plus grand et plus fort qu'on ne l'est ordinairement à son âge; aussi la fermière se plaît-elle à le considérer. Peut-être la vue d'Adam, en lui rappelant son séjour chez M. Adrien, lui donne-t-elle d'agréables souvenirs. Catherine approche de la quarantaine; mais elle est encore fraîche, et son humeur est aussi gaie qu'autrefois.

Reçu respectueusement par Jean-Claude, qui voit en lui le fils de son maître, caressé, choyé par Catherine, fêté par ses sœurs et frères de lait, Adam devait se plaire à la ferme; aussi dirigeait-il souvent ses promenades vers Basincourt, pour aller boire du lait avec Suzanne et Nannette, manger des grillades de lard avec Pierre, Nicolas et Fanfan, boire du petit vin avec Jean-Claude, et goûter du flan fait par Catherine, au grand scandale de Rongin, qui prétendait que le jeune homme ne savait pas garder son rang.

C'est encore vers la ferme que, par une belle journée, Adam porte ses pas.

— Monsieur, dit Rongin en s'arrêtant à l'entrée du village, je vais vous laisser aller seul, au risque d'être congédié par monsieur votre père. — Et pourquoi cela, Rongin? — Je ne veux pas aller chez vos paysans. Ils semblent prendre plaisir à me molester; ils se permettent de ricaner en me regardant. — C'est toi qui leur fais toujours la grimace. — Votre nourrice s'est constamment moquée de moi, je me le rappelle bien. — Alors tu dois y être habitué. — Non, monsieur, quand on est bien né, on ne s'habitue point à cela. Vous devriez avoir quelques égards pour le compagnon que votre père vous a donné.

Rongin a pris un air piteux et tire son mouchoir rouge; Adam, dont le cœur est aussi bon que la tête est mauvaise, court prendre la main du concierge et la lui serre en lui disant : — Calme-toi! est-ce que je veux te faire du chagrin?... Chez Jean-Claude on rit, et voilà tout... Mais puisque cela te fâche, on te traitera avec considération.

Ces derniers mots ont décidé le vieux domestique à suivre les pas de son jeune maître. Ils arrivent à la ferme, et selon l'usage, Catherine vient embrasser Adam, tandis que Jean-Claude ôte respectueusement son bonnet de laine. Rongin passe d'un air fier entre les paysans, et va s'asseoir sur un vieux fauteuil de bois qui est dans la salle basse, sans daigner saluer les villageois, et sans même faire attention à un vieil invalide qui était assis dans le fond de la salle et s'est levé à son arrivée.

— Ma fine, not' jeune maître vient ben à propos, dit Jean-Claude; ma femme a justement fait sauter un lapin qui n'a été nourri que de serpolet, pour régaler un ancien ami qui vient d'arriver... J'allions nous mettre à table, sans vous commander, et si M. Adam veut tâter de notre lapin... — Certainement que j'en mangerai, répond Adam tout en se roulant avec Nicolas sur des bottes de paille; quand je viens ici j'ai toujours faim.

La table était dressée; on met deux couverts de plus. Mais Rongin déclare d'un air sec qu'il ne mangera pas. Le vieil invalide n'ose point se rasseoir, tant la présence du concierge lui impose; ce n'est qu'a-

près avoir appris de Catherine quelle est la condition de ce monsieur qui lui tourne le dos que l'ami du fermier se décide à prendre place à table.

Au moment où Adam va en faire autant, Rongin l'arrête et lui dit à l'oreille : — Comment, jeune homme ! vous allez vous mettre à table avec votre fermier et votre nourrice ! — Pourquoi pas, Rongin? Ce n'est pas la première fois que je mange ici. — Des galettes, du lait, passe encore... Mais dîner avec ces gens-là, c'est vous compromettre, monsieur. — Rongin, tu ne sais ce que tu dis ; quand on a faim, la nature veut que l'on mange. — C'est selon avec qui, monsieur. — Garde ta dignité, puisque cela t'amuse ; moi, j'aime mieux goûter du lapin.

Adam va se placer entre Suzanne et Nannette ; il mange comme quatre, tout en riant avec ses sœurs de lait. L'invalide, qui ne se sent pas gêné par la présence d'un enfant et ne fait plus attention à Rongin, a retrouvé la parole et fait à Jean-Claude le récit des batailles où il s'est trouvé depuis qu'il a embrassé l'état militaire ; les villageois prennent beaucoup de plaisir à écouter le vieux soldat ; Adam lui-même fait moins le diable qu'à l'ordinaire : il n'y a que Rongin qui tousse et crache dans les moments les plus intéressants ; et lorsque l'invalide s'anime en parlant de la gloire dont se sont couverts les Français à *Austerlitz*, à *Wagram*, à *Friedland*, Rongin murmure entre ses dents : — Hum !... c'est encore un soldat de la révolution !...

Présumant que son compagnon se repent de n'avoir pas pris place à la table, Adam saisit un moment où l'invalide reprend haleine, et dit au concierge : — Allons, Rongin, ne boude plus, et viens te mettre à côté de nous...

Au nom de Rongin, le vieux soldat s'arrête, pose son verre et dit : — Rongin !... Eh ! mais... ça me rappelle un particulier que j'ai connu il y a bien longtemps ; c'était un garçon perruquier... le fils d'un pâtissier de Rouen... un mauvais sujet qui était venu manger à Paris tout le bien de son père.

— Monsieur Adam, il se fait tard, murmure Rongin d'une voix enrouée et en se dirigeant vers la porte de la salle, il faut partir, monsieur votre père sera inquiet de vous. — Tu rêves, Rongin ; est-ce que mon père s'inquiète jamais?... Écoute donc l'histoire de monsieur ; ça m'amuse, moi !

Rongin ne répond rien ; mais il se tient contre la porte en continuant de tourner le dos à la société.

— Pour en revenir à ce Rongin, reprend l'invalide, comme je vous le disais tout à l'heure, c'était un drôle, un polisson, qui voulait faire l'important, le petit seigneur, parce qu'il avait des dettes et qu'il trichait au jeu. On l'avait déjà renvoyé de chez plusieurs maîtres, où il s'était fort mal conduit. Mais il faisait le dévot, il allait à confesse, cela trompait de bonnes gens, qui le croyaient un petit saint. Moi, je n'étais pas encore dans le militaire, j'avais un emploi de garçon de caisse dans une maison de commerce, et une jolie maîtresse avec laquelle j'allais à la guinguette tous les dimanches. Je ne sais pourquoi mon emploi et ma maîtresse donnèrent dans l'œil à Rongin. Il ne put séduire l'une ; mais par d'odieux propos, de secrètes dénonciations, il parvint à me faire perdre l'autre. J'appris d'où partait le coup. Vous jugez bien que je ne pris pas cela tranquillement. J'allai trouver mon Rongin ; ce qui ne me fut pas facile, car il cherchait à m'éviter. Je ne portais pas encore de sabre alors, mais j'avais un bâton, et dans la main d'un homme qui a du cœur, tout devient une arme. Je ne pris pas par deux chemins ; je dis à Rongin : Tu es un hypocrite et un Jean-fesse... Tu m'as fait perdre ma place, et tu t'y es fait mettre par des moyens qu'un honnête homme n'emploie jamais... Nous allons nous casser un bras ou une jambe à l'un ou à l'autre. C'est encore bien de l'honneur que je te fais. Là-dessus, voilà mon Rongin qui pâlit et qui me dit qu'il ne se battra pas. Je lui réponds qu'il se battra, et en même temps je fais faire le moulinet à mon gourdin. Il refuse toujours en reculant ; moi, j'insiste en avançant ; si bien que pendant cette manœuvre-là, mon bâton va frotter le front de Rongin, et lui enlève une partie du sourcil droit. Il tomba en jetant les hauts cris, et je le laissai là : je comptais bien le retrouver et lui demander raison du coup de bâton que je lui ai donné; mais la révolution arriva, je partis pour défendre ma patrie ; et depuis ce temps, je ne revis plus Rongin ; car vous pensez bien qu'il n'était ni parmi les soldats de la nation ni avec les vainqueurs d'Austerlitz et de Wagram.

L'invalide a cessé de parler. Les paysans ont écouté son récit avec beaucoup d'intérêt, et la bouche béante, les yeux fixés sur lui, ils semblent l'écouter encore. Adam, qui réfléchit à ce qu'il vient d'entendre, cherche des yeux Rongin, et s'aperçoit que le concierge a doucement quitté la salle pendant la fin du récit du soldat. Cette fuite confirme Adam dans ses soupçons; il se lève de table, dit adieu aux villageois, et prie l'invalide de l'accompagner quelques pas. Comme dans la ferme on a l'habitude de déférer à tous les désirs d'Adam, Catherine engage le vieux soldat à se rendre à l'invitation du jeune homme, et l'invalide suit l'écolier en se disant : — Est-ce que ce petit homme a intention de me payer la goutte?

Après avoir fait une centaine de pas hors de la ferme, Adam aperçoit le concierge qui est allé s'asseoir sous un chêne au bord de la route; Rongin n'a pas alors les yeux tournés vers eux : l'élève de la nature prend un détour, et conduit l'invalide derrière un buisson, justement en face de Rongin; là il dit au vieux soldat : — Regardez bien cet homme : ne serait-ce pas votre garçon perruquier d'autrefois?

— Oui, pardieu! c'est lui! s'écrie l'invalide, qui peut alors voir Rongin tout à son aise. Oh! je reconnais sa vilaine figure... Il n'est pas trop changé... Et tenez! voilà sur son œil droit la cicatrice du coup que je lui ai donné... Comme je ne l'avais pas revu depuis ce temps-là, je n'ai pas encore pu lui en rendre raison... Mais il y a temps pour tout; en avant!

En disant ces mots, le vieux soldat, qui marche d'un pas ferme, quoiqu'il porte une jambe de bois, se dirige vers Rongin, qui se lève et s'adosse contre l'arbre en voyant venir à lui l'invalide et Adam.

— Bonjour, monsieur Rongin, dit le vieux soldat en s'arrêtant devant le concierge, il y a bien du temps que nous ne nous sommes vus... environ vingt-sept années... Mais je vous reconnais parfaitement... Et vous... est-ce que vous ne me remettez pas?

— Je n'ai pas cet honneur-là, monsieur, répond Rongin en ôtant humblement sa casquette et en saluant l'invalide jusqu'à terre. — Comment! vous ne reconnaissez pas Dumont, dit Labombe? Je sais bien qu'autrefois je n'avais pas une jambe de moins, mais ce n'est pas ça qui défigure un homme! — Monsieur Dumont, je vous assure que vous êtes dans l'erreur; nous ne nous sommes point connus. — Et moi je vous dis que je vous reconnais parfaitement, et que nous nous sommes vus de près... Témoin c'te fois où, en faisant tourner mon bâton, je vous ai enlevé la moitié du sourcil droit... et la preuve, c'est qu'il n'est pas repoussé... Ecoutez, monsieur Rongin, depuis ce temps-là je n'ai pas eu l'occasion de vous rendre raison de ce coup de bâton-là... Mais puisque nous nous retrouvons... je suis votre homme... Dumont n'est pas capable de battre quelqu'un sans lui en faire raison après... Une jambe de bois n'empêche pas de tirer le pistolet, et quand vous le voudrez...

— Monsieur, dit Rongin en tremblant de tous ses membres, vous ne pouvez pas m'avoir offensé, puisque je ne vous ai jamais vu. Je vous répète que vous êtes dans l'erreur, et que je ne suis pas le Rongin que vous croyez.

L'invalide regarde quelque temps le concierge en gardant le silence; au bout d'un moment, il lui dit : — Après tout, puisque vous ne voulez plus être ce Rongin-là, c'est qu'apparemment vous êtes fâché de l'avoir été!... Alors c'est différent! à tous péchés miséricorde... Adieu, monsieur, je vous promets que je ne vous reconnaîtrai plus.

L'invalide a salué de la main et a regagné la ferme. Rongin est resté immobile, les yeux fixés vers la terre. Adam, qui a écouté cette conversation sans l'interrompre, s'approche du concierge quand le vieux soldat est éloigné et lui dit : — Je me garderai bien tout seul; désormais, je vous défends de m'accompagner. — Monsieur, je vous assure que ce vieil invalide me prend pour un autre, et que ce n'est pas moi... — Je vous dis que je ne veux plus me promener avec vous.

Alors le jeune homme regagne lestement la maison de son père, et Rongin le suit de loin sans oser murmurer comme autrefois.

Chapitre X. — Edmond s'instruit. — Adam chasse.

C'est avec son père que le jeune Edmond parcourt les environs de Gisors. M. Rémonville n'a voulu confier à personne le soin d'accompagner son fils; il trouve trop de plaisir à écouter ses remarques, à répondre à ses questions, à étudier les premières sensations de ce cœur de quinze ans, pour vouloir qu'un autre le remplace près d'Edmond.

M. Rémonville vient d'atteindre la cinquantaine; mais l'âge n'a point encore altéré ses traits ni rien ôté à la noblesse de sa démarche. Dans les excursions qu'il fait avec son fils, ce dernier craint de fatiguer son père; mais M. Rémonville raille son fils sur ses craintes et l'entraîne souvent à plusieurs lieues de leur logis.

Le voisinage d'une forêt concourt à embellir les environs de Gisors, déjà fort pittoresques; mais ce n'est pas seulement dans la campagne que M. Rémonville conduit son fils, il cherche à ce que leur promenade ne soit pas sans fruit pour Edmond; un monument, une ruine, l'objet le plus simple en apparence peut devenir un sujet d'instruction lorsque nous avons pour compagnon de promenade un homme érudit et aimable, car l'amabilité donne du charme à la science, et un fait se grave plus facilement dans notre mémoire lorsque celui qui nous le conte nous fait trouver du plaisir à l'écouter.

M. Rémonville fait visiter à son fils les ruines du château de Gisors, dont les Anglais et les Français se disputèrent si souvent la possession. Puis, parcourant la ville avec Edmond, il le fait entrer dans l'église, et lui apprend que ces superbes sculptures qui frappent ses regards sont du fameux *Jean Goujon*, un des restaurateurs des beaux-arts en France au commencement du seizième siècle.

Au-dessous d'une belle figure en pierre, couchée sur un tombeau, que l'on va admirer dans la chapelle de Saint-Clair, M. Rémonville fait lire et expliquer à son fils ces deux vers :

Quisquis ades, tu morte cave, sen, respice, plora.
Sum quod eris, modicum cinueris; pro me, precor, ora.

En se dirigeant du côté de Chaumont, M. Rémonville visite avec Edmond le vieux château de *Bertichere*, dont la construction bizarre pique la curiosité des voyageurs. Auprès du *petit Andely*, il lui montre, sur le sommet d'un roc escarpé, les ruines de *Château-Gaillard*, qui joua un rôle si important pendant les rivalités de la France et de l'Angleterre, et lui apprend que ce fut dans ce château que la reine Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis le Hutin, fut enfermée et étranglée pour avoir trahi la foi conjugale, ce qui prouve que dans le bon vieux temps on ne plaisantait pas sur cet article-là. Après des *Andelys* est le hameau de Villers. — Voilà où naquit le *Poussin*, dit M. Rémonville à Edmond, ce peintre célèbre qui, comme l'a dit Voltaire, *ne fut élève que de son génie*. Outre son grand talent, il était remarquable par sa franchise et son désintéressement : aussi mourut-il pauvre...

Enfin, en parcourant le bourg d'*Ecouy*, M. Rémonville fait voir à son fils le tombeau d'Enguerrand de Marigny, et lui raconte l'histoire de ce ministre, dont la vie fut si orageuse, et qui fut pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait élever.

Edmond écoute avec intérêt les récits de son père, ces longues promenades lui paraissent toujours trop courtes. De retour près de sa mère, le jeune homme lui dit ce qu'il a vu, ce qu'il a appris dans la journée, et le soir, c'est en faisant de la musique ou en cultivant le dessin qu'il attend l'heure du repos. C'est ainsi qu'Edmond passe sa jeunesse près de ses parents, et l'ennui ne pénètre jamais dans la maison du frère de M. Adrien.

Il n'en est pas de même chez celui-ci : Céleste, qui commence à se faner, a vu diminuer le nombre de ses adulateurs; Tourterelle, dont l'âge et l'embonpoint semblent avoir engourdi la galanterie, se permet quelquefois de s'endormir en écoutant le détail d'une parure que madame a fait venir de Paris. Enfin M. Adrien, qui a souvent la goutte, s'ennuie de ne pas avoir son fils près de lui; mais Adam n'est jamais disposé à rester près de son père. Pour se consoler, M. Adrien se dit : — Il faut laisser agir la nature.

Adam a déclaré qu'il n'entendait plus être accompagné par Rongin dans ses promenades, qu'il voulait aller seul, qu'il était assez grand pour ne point se perdre.

Rongin a repris son poste à la porte; il n'ose plus parler de sa naissance depuis sa rencontre avec le vieux soldat. Cependant Adam n'a pas dit un mot de cette aventure chez son père, et cette discrétion, que ne connaissent pas toujours les hommes policés, prouve que le sentiment de ce qui est bien est en effet un don de la nature.

Chaque jour Adam cherche quelque nouvel amusement pour tuer le temps, qui passe bien moins vite pour lui que pour son cousin. Pour le satisfaire, son père lui a acheté un cheval; le jeune homme parcourt au grand galop les campagnes environnantes : les fossés, les haies, les barrières sont lestement franchis par le jeune cavalier. Souvent, pour abréger une route qui lui semble trop longue, il coupe à travers champs et galope sur les haricots, les fèves ou les pommes de terre du laboureur. Les paysans crient après le cavalier, Adam leur rit au nez et continue sa course; mais, comme il est connu dans le pays, les villageois savent à qui ils doivent s'adresser pour obtenir réparation du dégât que le jeune homme fait dans leurs propriétés. C'est chez M. Adrien que les laboureurs vont se plaindre; il se passe rarement un jour sans qu'il s'en présente quelques-uns, tenant à la main les légumes foulés ou les plantes mutilées par le cheval d'Adam.

M. Adrien paye sans murmurer l'estimation du dommage causé par monsieur son fils. — Est-ce qu'il ne pourrait pas se contenter de trotter sur les routes? disent les paysans. — Ça viendra, répond le papa en souriant; il paraît qu'il trouve plus naturel de galoper partout. Mais il faut convenir que ce gaillard-là monte joliment à cheval.

Adam a voulu pêcher, mais cette occupation demande trop de tranquillité, de patience; et après s'être fait acheter des filets, des lignes, des hameçons et tout l'attirail d'un pêcheur, Adam a donné cela à l'un des fils de Catherine à la suite d'une séance d'une heure devant la rivière, pendant laquelle il n'avait pas attrapé un goujon.

Un jour Adam rencontre des chasseurs; aussitôt son cœur bondit de joie, l'espérance d'un nouveau plaisir brille dans ses yeux, et il retourne au grand galop chez son père, devant lequel il se présente en s'écriant :

— Je veux absolument un fusil, je veux chasser... Oh! ce doit être bien amusant!

— La chasse est dans la nature, répond M. Adrien, car les sauvages sont bien plus fins chasseurs que les hommes civilisés : la chasse est d'ailleurs un amusement noble et fortifiant. C'est le plaisir des rois, ce fut de tout temps le délassement des guerriers.

— Alors, mon père, donnez-moi donc un fusil, répond l'impatient jeune homme. — Tu en auras un demain... mais il faut apprendre à t'en servir... — Oh! je saurai ça tout de suite... un petit mouvement du doigt!... n'est-ce pas une belle malice? — Il te faudra un chien pour dépister le gibier, pour courir après. — Je ne veux pas de chien, je saurai bien voir le gibier moi-même, et le ramasser quand je l'aurai tué. — Je t'aurai aussi une permission de chasse. — Je n'ai pas besoin de permission; que j'aie un fusil, et cela me suffira.

— Il est étonnant! se dit M. Adrien en regardant son fils s'éloigner. Il sait tout sans rien apprendre!... N'ai-je pas eu raison de laisser agir la nature?

Le lendemain, Adam a un fusil, de la poudre, du petit plomb, et il se met en course, plus joyeux qu'il ne l'a encore été.

Il court la campagne en cherchant du gibier, mais le gibier ne se montre pas. Une nuée d'oiseaux passe au-dessus de sa tête, il tire son coup de fusil, et les oiseaux se sauvent.

— Qu'est-ce que cela signifie? se dit Adam; j'ai tiré sur une douzaine d'oiseaux, et il n'en est pas tombé un seul! C'est que probablement je ne mets pas assez de plomb dans mon fusil.

Le jeune homme bourre de nouveau le canon de son arme; il met dedans six charges de plomb, et regarde en l'air; une nuée d'oiseaux passe encore, Adam tire; son fusil crève, et un éclat lui emporte un morceau de la joue droite.

Adam jure, d'abord de colère, ensuite de souffrance; il porte sa main à sa joue et la retire couverte de sang. — Il me paraît que cette fois j'ai attrapé quelque chose, se dit-il, et, ramassant les débris de son fusil, il retourne à la demeure paternelle en tenant son mouchoir sur sa figure.

En voyant le jeune chasseur revenir tout ensanglanté, M. Adrien fait un saut sur son fauteuil, madame pousse un cri et demande du vinaigre, Tourterelle tire son mouchoir, qu'il porte à ses yeux, et Rongin s'écrie :

— Il est blessé mortellement.

— Eh non! ce n'est rien, dit Adam; une petite entaille à la joue : mais ça se fermera, et je ne mettrai pas à l'avenir tant de plomb dans mon fusil, afin qu'il ne crève plus.

— Une petite entaille! dit Tourterelle en regardant la blessure d'Adam. Ah! mon cher ami, je crains bien que vous n'en ayez la marque toute votre vie... Et à la joue, cela se verra! — C'est égal, dès que ça sera guéri, je retournerai chasser.

— C'est un Achille pour le courage, dit M. Adrien. — Oui, mais ce n'est pas un Méléagre pour la chasse, répond Tourterelle.

Au bout de huit jours, la blessure est cicatrisée; on a fait venir de Paris un autre fusil, et Adam se remet en course. Il bat la forêt, le bois, depuis le matin jusqu'au soir, sans pouvoir parvenir à tuer un lièvre; le gibier semble se moquer du jeune chasseur, et celui-ci est furieux de ne rien prendre, et de rentrer toujours au logis avec une carnassière vide.

Il s'arrête un matin devant la maison d'un paysan; la cour est ouverte : des canards, des oies, des poules s'y promènent paisiblement. — Parbleu! je tuerai quelque chose, s'écrie Adam; et aussitôt il braque son fusil sur la basse-cour. Le coup part : une oie, un canard et deux poules sont tombés. Adam est enchanté, il court ramasser ses victimes et les mettre dans sa carnassière.

Mais au bruit du coup de fusil, les habitants de la maisonnette sont accourus. Ils trouvent le jeune chasseur faisant tous ses efforts pour faire entrer l'oie auprès des poules et du canard.

Les paysans sont stupéfaits; le sang qui est répandu dans la cour prouve le délit que l'on vient de commettre. Adam, qui ne ment jamais, ne cherche pas à le nier; il regarde paisiblement les villageois en continuant de pousser l'oie dans sa carnassière.

— C'est vous qui avez tué nos bêtes? s'écrie un vieux paysan en s'avançant le poing levé sur Adam.

— Oui, c'est moi... Quatre d'un coup... ce n'est pas trop maladroit pour un débutant : hein? — Quatre!... Il en a tué quatre, Marianne!... — Oh! les voilà! je n'ai pas envie d'en compter moins qu'il n'y en a. — Morguienne!... il nous dit ça tranquillement encore. Et de quel droit tirez-vous sur not' propriété? — Je chasse depuis ce matin sans rien tuer... Ma foi! en passant devant votre maison, je n'ai pu résister au désir d'abattre quelques pièces! — Est-ce qu'on chasse dans les maisons à présent?... Et si j'vous donnions une bonne raclée, moi! — Alors je vous rosserais avec la crosse de mon fusil.

Le paysan s'arrête; l'air décidé du jeune homme lui impose. Pour le calmer tout à fait, Adam se hâte d'ajouter :

— Est-ce que vous croyez que je veux vous faire tort de vos bêtes?... Oh! soyez tranquille, on vous les payera, et tout ce que vous en demanderez... mon père est chez nous pour ça!... moi je n'emporte jamais d'argent. Mais venez vite, et dépêchons-nous d'arriver; il me tarde de montrer le résultat de ma chasse.

La promesse d'être bien payé a clos la bouche au paysan, il suit Adam chez son père. Le jeune homme court dans le salon, où tout le monde est rassemblé, il montre fièrement ce qui est dans sa carnassière, en disant :

— Voyez! on ne dira plus que je ne sais pas chasser!

Le papa est émerveillé; Tourterelle ouvre le plus possible ses petits yeux, et quelques personnes de Gisors qui sont alors chez M. Adrien se mettent à rire.

— C'est singulier, dit Tourterelle, voilà du gibier qui ressemble bien à des poules. — Ce sont des poules aussi, avec une oie et un canard. — Est-ce que ces animaux-là vont dans les forêts à présent? — Eh non! j'ai tué tout cela dans une cour... les quatre d'un coup! — Le canard est mort de peur, dit Rongin.

Le paysan qui se présente pour recevoir le montant du gibier

achève d'expliquer l'affaire. M. Adrien paye très-grassement cet exploit de son fils, et on fait porter le gibier à la cuisine.

Le lendemain, Adam se remet en chasse; mais comme il n'a pas voulu de chien, c'est toujours en vain qu'il bat les bois et les bruyères, il s'en venge sur les animaux domestiques qui se trouvent sur son chemin. Pendant un mois, le jeune chasseur revient au logis avec des lapins, des oies, des canards tués dans des fermes; les paysans, qui savent qu'ils seront bien payés, laissent faire le jeune homme et vont présenter leur mémoire à son père.

La cuisine est encombrée de cette nouvelle espèce de gibier, et les habitants de la maison ne peuvent suffire à manger le produit de la chasse, qui coûte un peu cher à M. Adrien.

Cependant Adam se lasse de ne tuer que de pauvres bêtes qui se laissent abattre si facilement; il cherche quelque chose de mieux pour figurer sur la table de ses parents. En passant devant une petite ferme, il aperçoit un pourceau qui est sorti de son étable et se promène en grognant dans une [illegible] n'a personne; le jeune chasseur vise l'animal en disant :

— Cette fois nous allons manger du lard... Cela pourra même passer pour du sanglier, car on dit que ce n'y ressemble beaucoup.

Il a tiré; l'animal n'est blessé que légèrement; il fait des grognements horribles, et rentre en courant dans son étable.

— Tu as beau faire, dit Adam en rechargeant son fusil, tu ne m'échapperas pas... je ne t'aurai pas blessé pour rien.

Le jeune homme pénètre dans la cour, et s'approche de l'entrée de l'étable, où il fait très-noir. Quelque chose remue dans le fond.

— C'est mon sanglier! se dit Adam, et aussitôt il tire à l'aveuglette.

Bientôt des cris affreux frappent son oreille; mais c'est autre chose que les grognements du pourceau. Adam distingue des plaintes, des gémissements, et il frémit en entendant ces mots : — Ah! j'suis une fille perdue... on m'a tuée!... Ah! on m'a tuée, c'est sûr!

Personne n'était encore venu de la maison, parce que, habitués à la manière de chasser du fils de M. Adrien, les paysans ne s'en effrayent plus; et sachant que le jeune homme était incapable de leur faire du tort, ils attendaient souvent qu'il vînt lui-même leur montrer ce qu'il avait tué.

Cette fois, c'est Adam qui appelle à grands cris les habitants de la ferme, et qui demande du secours. Les garçons de ferme, le maître de la maison et cinq enfants arrivent aux cris d'Adam, qui leur montre l'entrée de l'étable, et dit en pleurant :

— Allez voir là-dedans... je n'ose pas y entrer... ça me fait trop de peine... J'ai voulu chasser un cochon... et je crois que j'ai tué quelqu'un d'autre!...

On entre dans l'étable, et on en ramène une jeune fille de basse-cour dont la figure est ensanglantée, et qui crie à tue-tête qu'elle est morte.

— C'est Jacqueleine! disent les paysans. Ah! morgué! elle est blessée... Vous l'aurez prise pour un porc!... C'te pauvre fille! elle allait se marier dans huit jours!

On a fait asseoir Jacqueleine, on lui lave le visage, on examine sa blessure... Un grain de plomb lui a frappé l'œil gauche et la pauvre fille est devenue borgne. Adam est désolé; il s'arrache les cheveux, Jacqueleine pleure de l'œil qui lui reste, et les paysans disent :

— Elle n'a plus qu'un œil... Bastien ne voudra plus l'épouser.

— Est-ce que ça ne peut pas se guérir? demande Adam. — Oh! non! Un œil crevé, ça ne repousse plus.

Un des garçons de ferme a été chercher le prétendu de Jacqueleine, qui est à labourer dans le voisinage. Bastien arrive; en voyant sa prétendue, il fait la grimace, recule, et s'écrie : — Oh! ma fine! je n'épouserai plus!... T'es trop laide comme ça. Et Jacqueleine recommence à pousser les hauts cris en disant : — Je veux qu'on me rende mon œil!

Adam, qui a déjà remarqué que toutes les douleurs s'apaisaient avec de l'argent, dit à la pauvre fille : — Venez avec moi chez mon père; il est riche, il ne vous rendra pas votre œil, mais il vous le payera tout ce que vous voudrez.

On n'avait rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition. Jacqueleine tient son mouchoir sur sa blessure; Bastien lui donne le bras en disant : — Si on te paye ton œil, c'est différent, j'veux ben encore t'épouser... Mais il faut le faire payer ben cher, parce qu'un œil... c'est sans prix.

Les habitants de la ferme se joignent au couple pour savoir quel sera le résultat de cet événement, et Adam arrive chez son père suivi de cette troupe de paysans, qui s'est grossie en route de tous ceux que l'on a rencontrés.

A l'aspect de cette foule de villageois qui accompagnent le jeune chasseur, Rongin promène des regards curieux sur tous les visages en se disant : — Que diable a-t-il donc tué aujourd'hui?... Est-ce qu'il a pris tous ces gens-là pour des oies?

Adam se rend au salon où est rassemblée la famille, mais ce n'est plus en conquérant qu'il se présente; c'est...

L'œil morne maintenant, et la tête baissée.

Et la vue des paysans qui accompagnent le jeune homme achève de répandre l'alarme parmi la société.

— Qu'y a-t-il donc? demande M. Adrien, qu'un accès de goutte retient alors sur son fauteuil. Est-ce que tu as tué une louve? Est-ce que ces paysans l'ont apportée ici?...

— Non, mon père, ce n'est pas sur une louve que j'ai tiré, répond Adam tristement; et il pousse Jacqueleine devant lui en ajoutant : Voilà ce que j'ai attrapé aujourd'hui, mais ce n'était pas ce que je visais!...

Jacqueleine s'avance; elle ôte son mouchoir de dessus sa blessure en disant : — Vot' jeune homme m'a perdu un œil.

Un mouvement général s'opère dans la société, et madame Adrien tourne vivement la tête : — Cachez cela! cachez cela, jeune fille!... Cela me fait mal à voir.

— Ça m'a fait ben pus de mal à sentir, répond Jacqueleine, et c't œil de moins sera peut-être cause que je ne me marierons plus.

— Ah! dame! dit Bastien, il est sûr qu'un œil de moins, c'est queuque chose dans un ménage!.

— Jacqueleine n'était déjà pas trop belle, dit un des paysans, qui veut se mêler d'arranger l'affaire, à présent, dame! c'est qu'alle est presque à faire sauver.

Ces paroles ajoutent à la douleur de la fille de basse-cour; elle recommence à pleurer. Alors Adam s'approche avec impatience de son père, et lui dit :

— Donnez-lui donc de l'argent pour la consoler.

— Oui, je crois bien qu'il faut donner de l'argent, dit à demi-voix M. Adrien, mais ceci me coûtera plus cher que les canards et les poules!... Voyons, jeune fille!... entendons-nous!... Mon fils vous a rendue borgne!... ce n'était certainement pas son intention... N'est-ce pas, Adam?

— Parbleu! je croyais tirer sur un cochon... mais il faisait si noir dans l'étable!...

— Il est certain, dit Tourterelle, que si l'on avait soin d'avoir de la lumière dans les étables, ces quiproquos n'arriveraient pas.

— De la lumière dans l'étable!.. dit le fermier. Ah ben! en v'là d'une bonne!... Ça serait pour mettre le feu à la maison apparemment... Il n'est pas malin, le gros petit bourgeois!

— Terminons, reprend gravement M. Adrien. A combien estimez-vous votre œil, jeune fille?

Jacqueleine s'approche de Bastien, et lui dit à l'oreille : — Combien que mon œil valait approchant?

— Attends, attends! répond tout bas Bastien; faut voir c' que l' bourgeois en offrira d'abord, et puis nous le pousserons.

— Un œil de moins! c'est que ça se voit! dit le paysan qui a déjà parlé. Et Jacqueleine est si laide à c't' heure...

— Taisez-vous! dit M. Adrien; ce n'est pas vous qui êtes blessé. Voyons, jeune fille!... Vous ne dites rien... Tenez, je veux généreusement réparer le malheur qui vous est arrivé; je vous offre cent écus!...

Jacqueleine regarde Bastien, qui hausse les épaules en murmurant : — Allez donc chercher un œil pour cent écus! vous aurez queuque chose de beau!

— C'est pas assez! dit la blessée.

— Eh bien!... cinq cents francs?

Jacqueleine regarde encore Bastien, et répond : — C'est pas assez

— Comment! ce n'est pas assez de cinq cents francs!... Il me semble que c'est pourtant raisonnable!...

— Ah! monsieur, dit Bastien, c'est que l'œil qu'on lui a perdu était si beau!... — Je vois bien par l'autre, ce qu'était celui-là. — Oh! non, monsieur! Ce n'est pus la même chose... Son œil défunt était ben pus grand!... ben pus noir!... — Alors elle louchait donc? — Ah! que non!... ça n'en faisait que mieux au contraire... et c'était toujours avec c't' œil qu'alle faisait des conquêtes, et qu'alle souriait au monde; tandis que le petit qui lui reste, alle ne l'ouvrait presque jamais!

— J'aurais bien voulu la voir avec ses deux yeux, dit tout bas Tourterelle.

— Eh bien! je donnerai six cents francs, reprend M. Adrien.

— Veux-tu m'épouser pour six cents francs? dit Jacqueleine à Bastien. — Non, c'est pas assez. — Sept cents... — C'est pas assez. — Huit. — C'est encore trop peu. — Eh! morbleu! que voulez-vous donc? — Ma fine!... pour que j'épouse Jacqueleine à présent qu'elle est borgne, il faut qu'elle ait au moins quinze cents francs!

— Oui, oui, dit le paysan qui veut toujours parler: et encore il y a ben des garçons qui n'en voudraient pas à ce prix-là... Alle est si défigurée!

— Quinze cents francs! murmure M. Adrien en poussant un profond soupir.

— Cette grosse fille n'a jamais valu le quart de cette somme, dit Céleste en regardant Tourterelle.

— Oui, i' m' faut quinze cents francs, reprend Jacqueleine, ou ben j'allons tout de suite porter plainte chez monsieur le maire.

— Donnez-lui donc son argent, et qu'elle ne pleure plus, dit Adam, est-ce qu'on doit marchander quand on a fait du mal à quelqu'un?...

— Excellent naturel! dit M. Adrien en regardant son fils. Tu ne tiens pas à l'argent!... mais un jour tu sauras que... — Allons, mon

père, ce n'est pas un jour, c'est tout de suite qu'il faut payer cette pauvre fille.

M. Adrien se fait apporter son portefeuille. Il en tire la somme demandée en murmurant : — Voilà une chasse qui me coûte un peu cher. Jacqueline reçoit les quinze cents francs, elle salue la compagnie, tous les paysans en font autant, puis ils s'éloignent. Jean tient le bras de sa future, à laquelle il dit en chemin : — Jamons nous marier bien vite!... J' t'assure que j' t'aime tout autant avec un œil... J' t'aurions épousée tout d' même sans c't argent; mais puisque tu l'as, ça n' peut pas nuire.

Et les autres paysans se disent entre eux : — Est-elle heureuse, c'te Jacqueleine!... la v'là riche à c't' heure... Ge'y a ben de nos filles qui voudraient qu'i' leur en arrivât autant.

Adam a suivi les villageois jusqu'à la guillotine ; lorsqu'ils sont éloignés, il jette avec force son fusil au milieu de la cour en disant : — C'est fini, je ne chasserai plus.

Et Rongin se frotte alors les mains en murmurant : — Tant mieux!... nous ne serons pas alors obligés de ne manger que des poules et des oies!...

Chapitre XI. — Premières Amours d'Adam.

Le temps arrivait où le travail, l'étude des arts et les simples jeux de l'adolescence ne suffiraient pas pour charmer Edmond ; où les courses dans les bois, les promenades à cheval et les folies chez sa nourrice ne contenteraient plus Adam. Les deux cousins avaient dix-sept ans ; un autre sentiment plus impérieux, plus vif que tous les autres, devait bientôt s'emparer de leur cœur ; il commençaient à ne plus regarder les femmes avec indifférence.

Libre de porter ses pas partout où bon lui semblait, n'ayant ni surveillant ni compagnon, c'était vers les demeures où il avait aperçu quelque jolie paysanne qu'Adam se dirigeait le plus volontiers, sans trop se rendre encore raison du motif qui le poussait de ce côté de préférence à un autre. L'élève de la nature retournait au bord du ruisseau devant lequel, la veille, il avait aperçu une jeune fille laver son linge ; il s'arrêtait devant la ferme où un petit minois agaçant battait du beurre ou triait des graines, ce il passait par le chemin où il avait vu une jolie villageoise travailler aux champs.

Près d'une jeune fille, Adam trouvait que le temps passait plus vite qu'à galoper et à chasser les poules. Il ne se lassait pas de considérer un minois de vingt ans, et cependant il gardait le silence avec les jeunes paysannes, devant lesquelles il semblait en contemplation.

Les beautés qui captivaient l'attention d'Adam étaient souvent hâlées et brûlées par le soleil, leurs traits n'étaient pas fins, leurs pieds étaient gros, leurs mains rouges et calleuses ; mais c'étaient des femmes, et elles produisaient sur le jeune homme le même effet que sur le petit page du comte *Almaviva*.

Adam ne semblait pas déplaire aux rustiques beautés qui faisaient battre son cœur. Il était grand, fort, bien bâti ; ses yeux étaient vifs et francs ; son sourire respirait la gaieté; ses dents étaient blanches et belles ; une forêt de cheveux blonds ombrageait son front ; l'art n'avait point participé à sa coiffure, mais ces boucles qui voltigeaient au gré du vent, cette touffe épaisse que sa main rejetait incessamment en arrière ajoutaient encore à l'expression piquante de sa physionomie, qui n'était ni noble ni commune, mais qui était fort originale, et à laquelle la cicatrice empreinte sur sa joue droite donnait encore plus de singularité.

Les jeunes paysannes n'étaient donc pas fâchées lorsque le fils de M. Adrien se promenait de leur côté; elles ne se formalisaient pas de le voir s'arrêter devant elles, car le jeune homme était mis comme les gens de la ville et cependant il n'y avait dans son regard, dans ses manières, rien qui annonçât la fierté. Il parlait aux villageois comme à ses égaux, et ces manières lui gagnaient l'amitié des paysans; car l'homme de la nature est celui qui supporte le moins le mépris.

Catherine, qui avait de l'expérience, s'était aperçue la première de l'effet que la présence d'une jeune fille produisait sur celui qu'elle avait nourri. Catherine avait deux filles : Suzanne, qui avait trois ans de plus qu'Adam, et Nannette, qui était sa sœur de lait. Suzanne n'était pas jolie, mais elle était grasse, fraîche et réjouie comme l'avait été sa mère ; Nannette était plus timide, mais elle avait de fort jolis yeux.

Ce n'était plus avec Nicolas, l'enfant et Pierre que M. Adam aimait à jouer; c'était avec Suzanne et Nannette. Il courait avec la première, la poussait, la faisait tomber sur le gazon, se roulait auprès d'elle, l'empêchait de se relever. Et alors les éclats de rire prouvaient tout le plaisir que l'on goûtait dans de pareils jeux. Avec Nannette, Adam était plus tranquille ; mais il aimait à la suivre dans l'étable, dans l'écurie, dans la grange, dans tous les endroits où il faisait noir Adam accompagnait Nannette, afin, disait-il, qu'elle n'eût pas peur.

Jean-Claude trouvait tout naturel que le fils de son maître, qui lui faisait l'honneur de venir manger ses galettes et boire son vin, aimât à jouer avec ses deux filles. Mais Catherine, qui se souvenait de sa jeunesse, commençait à craindre que cet honneur-là ne devînt dangereux ; cependant elle n'osait pas dire à Adam de ne plus venir à la ferme, ni lui défendre de jouer avec ses filles. Mais ayant un jour trouvé le jeune homme et Nannette presque cachés sous une meule de foin, et s'apercevant que Suzanne revenait rouge comme une cerise lorsqu'elle quittait son frère de lait, Catherine se promit de ne plus quitter ses filles lorsque Adam viendrait à la ferme.

Le jeune homme, qui était plus entreprenant avec les filles de Jean-Claude qu'avec les villageoises qu'il rencontrait sur son chemin, ne tarda pas à retourner chez ses amis de Basincourt. Il fit la grimace en voyant Catherine assise auprès de ses filles. Mais au bout d'un moment, il dit à Suzanne :

— Viens donc avec moi cueillir des fleurs dans le grand pré. — Suzanne n'a pas le temps, dit Catherine ; il faut qu'elle couse. Si vous voulez aller au grand pré, vous y trouverez mon homme.

Adam ne se souciait pas de la société de Jean-Claude, il fait la moue et reste. Un moment après, il propose à Nannette d'aller ranger de la paille dans la grange.

— Il faut que Nannette file, répond Catherine ; mais si ça vous amuse de ranger la paille, allez, mon garçon, ne vous gênez pas.

— Ça ne m'amuse pas tout seul, dit Adam en frappant du pied avec impatience. Et le jeune homme s'éloigne avec humeur de la ferme, se flattant qu'une autre fois il sera plus heureux. Mais il n'en est rien : chaque fois qu'il retourne chez Jean-Claude, Catherine est là près de ses deux filles.

La nourrice le comble toujours d'amitié; le petit vin, le flan, les galettes, le laitage, lui sont offerts en abondance, mais on ne laisse plus Suzanne et Nannette jouer seules avec lui.

Cette conduite produit l'effet que Catherine espérait. Adam se lasse de venir voir coudre et filer les jeunes filles. Il dirige ses pas d'un autre côté. — Toutes les jeunes paysannes n'ont pas leur mère auprès d'elles, se dit-il ; j'en trouverai d'autres avec qui je pourrai jouer et me rouler sur les meules de foin.

L'élève de la nature n'est pas d'humeur à regarder longtemps les villageoises sans oser leur parler. Les petits jeux avec Suzanne et Nannette l'ont mis en goût, et lui ont appris qu'auprès d'une jolie femme on peut faire mieux que de rester en contemplation.

Adam n'a aucun projet de séduction, il ne sait pas encore ce que c'est que de faire la cour, tromper, trahir; mais il cherche le bonheur, et son cœur lui dit que maintenant ce n'est qu'auprès d'une femme qu'il pourra le rencontrer.

Pour plaire à une fille de campagne, les dons de la nature sont suffisants. Quoique n'ayant presque rien appris, Adam, élevé dans la société des gens du monde, devait avoir d'autres manières que les villageois. Les filles des champs ont des yeux et de la vanité tout comme celles de la ville ; les beautés champêtres étaient flattées de causer avec le *jeune monsieur*, c'est ainsi qu'elles appelaient Adam ; et la comparaison qu'elles faisaient de lui à leurs lourdauds amoureux n'étaient pas à l'avantage de ces derniers. Avec une paysanne on fait vite connaissance, surtout lorsque c'est au milieu des champs que l'on entame l'entretien. Le jeune homme ne tarde pas à oublier Suzanne et Nannette : d'autres beautés rient avec lui, et celles-là n'ont pas toujours quelqu'un pour les garder. Adam se présente avec tant de franchise, de gaieté, qu'il n'inspire d'abord aucune défiance. C'est encore un enfant qui ne veut que jouer et lutiner les jeunes filles ; lui-même n'a pas d'autres projets ; mais entre garçon et fille de dix-sept ans, il n'est pas prudent de rire sans témoin ; et les arbres qui les entourent, le feuillage qui les couvre semblent, en les protégeant contre les regards indiscrets, vouloir leur inspirer de plus tendres pensées.

La conduite d'Adam ne tarde pas à répandre l'alarme dans les environs. Comme c'est avec les plus jolies paysannes que le jeune homme cherche à jouer de préférence, les villageois qui leur faisaient la cour sont furieux contre le fils de M. Adrien. Les paysans ne se soucient point que l'on fasse l'aimable avec celles qu'ils comptent épouser ; les amants se querellent, se brouillent, plusieurs mariages sont rompus, et c'est Adam qui en est cause. Les amoureux se plaignent aux parents, ceux-ci grondent leurs filles, et leur défendent de parler au jeune enjôleur ; c'est ainsi que l'on commence à désigner Adam. Mais les paysans ne restent pas près de leurs filles pour faire respecter leur défense, et le jeune homme est souvent là pour la faire oublier.

Le désordre devient si grand que les villageois prennent le parti d'aller se plaindre à M. Adrien de la conduite de son fils.

— M. Adam dérange toutes nos filles, dit un vieux laboureur en se présentant devant M. Adrien. A c't' heure, qu'y a pus moyen de les tenir à la maison... Dès qu'il est jour, elles courent aux champs; mais le soir elles reviennent sans avoir rien fait, parce qu'elles passent leur temps à batifoler avec vot' garçon.

— Cela ne me regarde pas! répond gravement M. Adrien en ouvrant sa tabatière. C'est à vous de veiller sur vos filles. Ne voudriez-vous pas que j'empêchasse mon fils d'aller se promener?

— On a vu M. Adam embrasser Manon dans le petit bois, dit un jeune laboureur en se présentant la larme à l'œil chez M. Adrien. — Eh bien! après? Que veux-tu que j'y fasse? répond le papa. Mon fils est assez joli garçon pour qu'une jeune fille trouve du plaisir à se

laisser embrasser par lui. Et si mademoiselle Manon a été embrassée, c'est que cela lui a convenu apparemment. — Mais moi, qui voulais l'épouser... croyez-vous que ça me convienne de voir vot' fils poursuivre comme ça c'te fille ? — Tous les jours, une fille se fait embrasser, et ça ne l'empêche pas de se marier après. Au reste, n'épousez pas Manon ou épousez-la... cela m'est fort indifférent.

— Monsieur, dit une vieille paysanne en allant à son tour trouver M. Adrien, vot' garçon a passé par-dessus la haie de notre clos pour aller chiffonner ma petite Marguerite, à qui j'avions défendu de sortir. — Si mon fils a brisé votre haie, je dois payer le dégât ; c'est trop juste, répond le papa en fouillant dans sa poche.

— Eh morgué! monsieur, ce n'est pas pour ce qu'il a fait à la haie que je venons me plaindre, reprend la vieille ; mais c'est pour ce qu'il fait à ma fille. — Alors c'est différent; ça ne me regarde plus. — Vot fieu est pis qu'un démon, il saute après nos filles comme un loup après les moutons... Drès qu'il en voit une bien un brin gentille, crac !... le v'là lâché... il court après, et gn'y t pus moyen de l'arrêter. — Enfermez vos filles, mon Adam ne courra pas après. —

— Cette fois, dit Adam, nous allons manger du lard...

Est-ce que je pouvons tenir nos filles sous clef, quand il y a à travailler au champ ? J'avons pas de domestiques, nous autres ; c'est nous et nos enfants qui faisons la besogne... Encore si vot' fieu ne faisait que rire avec Marguerite ; mais c'est qu'il la pince, c'est qu'il l'embrasse !... c'est qu'il... qu' ça fait trembler ! — Que voulez-vous ? Adam aime le sexe... Ce n'est pas moi qui lui ai enseigné comment on plaisait aux femmes, c'est la nature. — Ah! jarni ! queu nature il vous a !... Qu'il ne saute plus par-dessus not' haie, parce que not' garçon de labour le recevra avec une gaule, pour lui calmer un peu son naturel.

Loin de gronder Adam, M. Adrien semble fier de son fils. — Ce gaillard-là trouve moyen de plaire à toutes les femmes, dit-il à Tourterelle. Et le petit homme, qui ne peut plus plaire à aucune, répond en soupirant : — C'est un garçon bien heureux !

— Il paraît que l'enfant de la nature devient un bien mauvais sujet, dit Rongin. Il fait maintenant la chasse aux jeunes filles, comme il la faisait aux poules et aux canards !... Ça deviendra du joli !...

Mais le concierge fait ses réflexions tout bas, car un regard d'Adam lui fait baisser les yeux ; et il n'ose plus mettre le pied hors de la maison, tant il a peur de rencontrer encore l'invalide Dumont.

M. Rémonville, qui entend aussi parler des prouesses de son neveu, essaie de faire quelques représentations à son frère, et lui dit que la conduite du jeune homme finira par être cause de quelque événement fâcheux. Mais les avis de M. Rémonville sont encore mal reçus.

— Mêlez-vous de votre fils, dit M. Adrien, et laissez-moi m'occuper du mien. — Il me semble, mon frère, que vous ne vous en occupez pas du tout. — C'est mon affaire... Vous êtes fâché de ce que mon Adam fait partout des conquêtes... de ce qu'il ne peut pas se montrer à une jeune fille sans lui tourner la tête !... — Non, mon frère !... mais je tremble pour ce jeune homme, pour vous, des suites que peuvent avoir ses folies... — Prenez plutôt garde à votre Edmond... C'est un sage, un Caton, à ce qu'on dit !... Mais ce sont ceux-là qui font les plus grandes sottises quand ils se mettent en train. Mon Edmond n'est pas un pédant !... Il est raisonnable, voilà tout. Entre un Caton et un fou, est-ce qu'il n'y a pas de milieu ? — Le milieu, c'est la nature qui nous l'indique ; et mon Adam est sur la voie. — Mais s'il devient amoureux d'une paysanne ? — Il l'est de toutes celles qui sont jolies ; ce n'est pas dangereux. — S'il leur fait des enfants ? — C'est à elles à s'en défendre. — Si, pour se venger, les parents, les amoureux de ces jeunes filles donnaient quelques mauvais coups à votre fils ? — Adam est fort comme un Turc, il les rosserait tous.

Ce que M. Rémonville a prévu ne tarde pas à se réaliser. En jouant sur l'herbe, en se roulant sur les meules de foin avec les fillettes des environs, Adam cède probablement aux invitations de la nature. Bientôt quelques corsets deviennent trop étroits, quelques ceintures trop courtes. De là, grand scandale dans les villages ; et nouvelles plaintes à M. Adrien, qui, pour apaiser les clameurs, est obligé d'ouvrir sa cassette. Comme les réclamations deviennent fréquentes, il commence à trouver que son fils laisse un peu trop agir la nature. Mais, comment contenir un jeune homme de dix-huit ans, que l'on a toujours laissé maître de faire toutes ses volontés ? M. Adrien n'ose pas se plaindre tout haut ; il tremblerait que cela n'arrivât aux oreilles de son frère. Tous les matins il dit à Rongin de lui envoyer son fils ; et tous les matins il attend en vain Adam, qui a dans les environs des rendez-vous trop intéressants pour se rendre à ceux de son père.

Un jour, M. Adrien, oubliant les douleurs que lui cause sa goutte, se lève avant l'aurore et parvient à la chambre de son fils avant que celui-ci soit sorti.

Adam a fait un mouvement de surprise en voyant son père ; puis il court l'embrasser, et, en le serrant dans ses bras, il marche sur son pied goutteux. Le papa pousse un cri, jure comme un damné, et se jette dans un fauteuil. Adam veut aller chercher du secours, mais son père le retient :

— Ce n'est rien, dit M. Adrien en dissimulant sa souffrance. Reste, mon cher Adam... j'ai à causer avec toi. — Ah! papa, que ça ne soit pas trop long, s'il vous plaît, car on m'attend quelque part... — On t'attend !... Mais on t'attend donc tous les matins, car tu n'as jamais le temps de venir me parler... — Oui, papa... Oh! j'ai toujours cinq ou six rendez-vous dans la journée... je m'amuse joliment à présent! — Tu t'amuses... c'est très-bien ; je suis fort aise que tu t'amuses, mais pourquoi ne te voit-on pas ici?... Quand nous avons du monde, tu n'es jamais là! tu es un beau garçon que je ne serais pas fâché de montrer à nos connaissances de Gisors. — Ah ! papa, je ne m'amuserais pas avec vos connaissances !... — Tu crois... essaye un peu de venir au salon rire et causer avec nous. — Non, papa, je ne veux pas essayer.

M. Adrien visite sa tabatière, et dit au bout d'un moment : — Ah çà, mais... cependant... si je t'ordonnais de venir au salon, de rester avec nous ?... — Je ne vous écouterais pas, papa ; vous m'avez dit de ne jamais faire que mes volontés, et ma volonté est de sortir.

— C'est juste, se dit M. Adrien en prenant sa prise, je lui ai dit cela... il ne s'écarte pas des principes que je lui ai inculqués, il n'est pas dans son tort. Mais enfin, mon fils, si tu t'amuses tant à courir les champs, ne pourrais-tu pas faire en sorte que tous ces manants des environs ne vinssent pas se plaindre de toi ?... hein ?... que répondrais-tu à cela?

M. Adrien attendait en vain une réponse. Il lève la tête, regarde dans la chambre, et s'aperçoit que son fils est parti. Alors le papa, quittant avec peine le fauteuil où il était assis, reprend sa canne, et regagne son appartement en se disant : — Il paraît que sa volonté n'était pas de m'écouter davantage !... Quelle vivacité! quelle pétulance !... C'est l'homme dans sa nature primitive.

Chapitre XII. — Premières Amours d'Edmond.

Pendant qu'Adam fait l'amour avec les paysannes des alentours, Edmond accompagne ses parents à Gisors, ou dans les habitations voisines, dont les propriétaires font société avec M. Rémonville. Le jeune homme commence à chercher dans le monde autre chose que l'instruction, de l'usage et de bonnes manières. Il ne sait pas bien encore ce qu'il désire ; mais il sent que les conversations graves des hommes, les parties de cartes des douairières, et même les petits jeux innocents des jeunes filles, ne suffisent plus pour le rendre heureux.

A Paris Edmond eût déjà trouvé ce qu'il cherchait ; mais en province une intrigue ne se noue pas si facilement, surtout lorsque c'est un novice qui cherche à la former. Dans les sociétés où Edmond se rendait avec ses parents, il y avait de jolies demoiselles, mais on veillait attentivement sur elles ; impossible de leur parler sans témoins, et alors comment dire de ces choses qu'en tête-à-tête on oserait à peine exprimer? comment entamer une tendre conversation, lorsque des frères, des tantes ont les yeux sur vous?... Un roué seul saura braver les regards, et trouvera au milieu du monde le temps de

ire une déclaration; mais Edmond n'est pas un roué! Il y a bien aussi ans la société qu'il voit de jolies dames qui ne sont pas surveillées omme les demoiselles; malheureusement Edmond est timide! il ne uit que regarder, que soupirer, et les dames, en province comme à aris, s'ennuient bientôt près d'un jeune homme qui soupire toujours.

Edmond sortait quelquefois seul, soit pour se promener dans la ampagne, soit pour aller à la ville. M. Rémonville sentait que son ls devenait d'un âge à pouvoir marcher sans mentor; mais il avait u soin de blâmer souvent devant Edmond la conduite déréglée de on cousin; aussi Edmond fuyait il Adam comme une dangereuse onnaissance, et n'osait-il point adresser la parole aux jeunes paysanes qu'il rencontrait, quoique souvent il en eût envie.

— Je vous assure que vous vous tromperez, dit Rongin en tremblant

En se rendant un jour à Gisors pour une commission dont son père l'avait chargé, Edmond repassait dans sa mémoire les attraits des demoiselles qu'il connaissait, et cherchait celle à laquelle il donnerait la préférence, lorsqu'une jolie figure qu'il aperçoit à la fenêtre d'un rez-de-chaussée lui fait sur-le-champ oublier toutes les autres.

Cette figure appartenait à une jeune personne qui paraissait avoir de dix-huit à vingt ans, et qui travaillait contre une fenêtre, dans une maison de modeste apparence. Edmond a déjà plusieurs fois passé par cette rue, et il n'avait pas encore vu cette jeune personne; elle ne se mettait donc pas à la fenêtre, car il y aurait fait attention. Comment ne point remarquer des cheveux bruns relevés avec grâce, des yeux qui paraissent très-beaux, quoiqu'on les tienne baissés sur son ouvrage, de jolies couleurs,... un petit menton rond, un bras potelé, un sein bien dessiné? en voilà plus qu'il n'en faut pour enflammer un jeune homme de dix-huit ans.

Edmond a passé la fenêtre, il s'est arrêté; il est revenu sur ses pas, il s'est arrêté encore. Il continue ce manége pendant dix minutes. Ce n'était pas mal pour un commençant; il eût été difficile qu'on ne le remarquât pas, il ne passait que lui dans la rue; la jeune personne a levé les yeux, elle a vu Edmond; celui-ci l'a saluée, ce qui n'a rien d'extraordinaire en province, où tout le monde se salue. On lui a rendu sa politesse d'un air amical. Edmond a pu admirer des yeux noirs fort expressifs; il ne sait plus où il en est; il n'a jamais vu de femme si jolie.

Cependant il se rappelle qu'il n'est pas venu à Gisors pour se promener dans une rue. Il va s'acquitter de la commission de son père; mais il ne songe qu'à la charmante brune du rez-de-chaussée; il l'adore déjà... A dix-huit ans on adore tout de suite!... A vingt-cinq on aime, à trente-six on désire, à quarante on réfléchit.

Avec une très-bonne éducation on ne peut pas connaître le monde; c'est une nouvelle étude à faire quand on sort du collége. Edmond n'a pas été au collége, mais il n'a point quitté ses parents: il a vécu jusqu'alors dans un tout petit cercle, ses idées sur l'amour doivent être celles de toute âme brûlante qui n'a pas encore été trompée dix fois; c'est-à-dire que pour lui l'amour est le premier bien de la vie, qu'on doit tout sacrifier pour l'objet que l'on aime, que les promesses, les serments qu'on lui fait sont sacrés. Cette manière d'envisager l'amour est pardonnable chez un novice; avec beaucoup d'expérience, il y a des gens qui pensent encore ainsi, et qui n'en sont pas plus bêtes pour cela.

— Cette jeune personne est charmante, se dit Edmond; elle doit avoir toutes les vertus, toutes les qualités!... Je suis sûr qu'elle a reçu une bonne éducation, qu'elle est bien née; cela se voit... rien qu'à la manière dont elle m'a rendu mon salut. Au reste, je saurai bientôt qui elle est.

Et comme dans une petite ville, où tout le monde se connaît, on obtient promptement les renseignements qu'on désire, Edmond ne tarde pas à savoir que la jeune personne du rez-de-chaussée se nomme Agathe, qu'elle a vingt ans, qu'elle est fille d'un épicier de Pontoise, qu'elle apprenait l'état de couturière, mais que, ses parents étant morts, elle est venue habiter avec madame Benoit, sa tante, ancienne mercière, qui s'est retirée avec quinze cents livres de rente qu'elle laissera un jour à sa nièce.

En écoutant ces détails, Edmond a plusieurs fois fait la grimace. La fille d'un épicier! la nièce d'une mercière qui se destinait à la couture, tout cela s'accorde peu avec ce qu'on avait pensé. Mais, après tout, Agathe en est-elle moins jolie? et un amoureux de dix-huit ans peut-il regarder au rang, aux distances, lorsqu'en vieillissant tant de gens les oublient?

Edmond se sent moins timide en s'en retournant dans la rue où demeure Agathe; il pense qu'il ne lui sera pas difficile de faire connaissance; il se propose même d'entamer sur-le-champ l'entretien, si la demoiselle est encore à la fenêtre.

Agathe y est encore. Edmond s'avance: mais quand il est près du rez-de-chaussée, ses genoux tremblent, son cœur bat plus vite, sa hardiesse s'évanouit; c'est tout au plus s'il ose lever les yeux et regarder à la dérobée la jolie brune.

Il faut cependant retourner près de ses parents. Edmond quitte Gisors à regret, en se promettant d'y revenir bientôt.

Bastien, fiancé de Jacqueleine.

Le lendemain il dit qu'il va se promener dans la campagne; mais la ville n'est qu'à un quart de lieue, et il a bientôt franchi cette distance. Il brûle de revoir celle dont il a rêvé toute la nuit, ou plutôt à qui il a pensé toute la nuit, car on ne dort guère quand on est nouvellement amoureux.

La demoiselle est contre sa fenêtre, comme la veille. Etait-ce seulement pour prendre l'air, pour jouir de la vue, ou voulait-on savoir si le jeune homme de la veille passerait encore dans la rue? Edmond pouvait bien aussi avoir fait rêver mademoiselle Agathe. Il était joli garçon, avait l'air doux, distingué, et saluait d'une manière très-aimable.

Ce jour-là Edmond ne salue que deux fois, le jour suivant il salue quatre. Ensuite il se permet de dire bonjour, de parler de la pluie, du beau temps; mais ses yeux disent tout autre chose, et mademoiselle Agathe semble répondre à leur langage. Au bout de huit jours, on a tout à fait lié connaissance; tout favorise les jeunes gens: la rue

est déserte, il n'y passe que fort peu de monde; en face sont des jardins, ce qui vaut beaucoup mieux que des voisins, et à l'heure où Edmond vient la tante est toujours dans son appartement.

Encouragé par les doux regards d'Agathe, Edmond ose un jour prendre sa main et la presser tendrement; on lui abandonne cette main qu'il trouve si jolie; enfin le jeune homme a murmuré entre ses dents et bien bas : — Je vous aime; et on a répondu : — Est-ce bien vrai?

Est-ce bien vrai? N'est-ce pas comme si l'on vous répondait : — Et moi aussi je vous aime, et je tremblais que vous ne m'aimassiez point. Est-ce bien vrai veut dire tant de choses!... Edmond est transporté de joie et d'amour. Il retourne chez ses parents en riant, en sautant, en gesticulant et en parlant tout seul, ce qui est assez l'usage des gens qu'une seule pensée domine.

Etre aimé de la première femme que l'on aime, c'est le comble du bonheur, de l'ivresse; c'est au-dessus de toutes les jouissances que soi-même on s'était créées. Edmond ne vit pas loin d'Agathe; quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il faut qu'il aille à Gisors : — Je vais me promener, dit-il tous les matins en quittant la demeure de ses parents. Ceux-ci commencent à trouver que leur fils se promène bien souvent. — Il ne peut plus rester un jour entier avec nous, dit sa mère; et une larme humecte ses yeux.

M. Rémonville hoche la tête en répondant : — C'est un garçon... et il a dix-huit ans!... Mais du moins les villageois des environs ne viennent pas se plaindre de lui comme de son cousin.

Chaque jour Edmond reste plus longtemps près d'Agathe, qui répète sans cesse : — Est-ce bien vrai que vous n'aimez que moi?... que vous n'aimerez jamais d'autre femme que moi? Et le jeune homme répond : — Je vous le jure! avec tout l'enthousiasme de l'amour. — Vous m'épouserez, n'est-ce pas? reprend Agathe; et comme à dix-huit ans on dit : Je vous épouserai, aussi facilement que : Comment vous portez-vous? Edmond promet à la jolie brune d'être son mari.

Les entretiens ont toujours lieu à la fenêtre; mais Edmond commence à penser qu'il ne faudrait pas s'en tenir à faire l'amour dans la rue; il faut pénétrer dans la maison. Agathe dit à son jeune ami de chercher un prétexte, et Edmond n'en trouve pas, parce qu'il est fort neuf en intrigue. Mais un jour qu'il est resté plus longtemps que de coutume à causer contre la fenêtre, la tante d'Agathe vient troubler leur entretien.

Madame Benoît est une femme de cinquante ans, bavarde, commune, hère de ses quinze cents livres de rente, et qui se croit de belles manières parce qu'elle a vendu des gants à des femmes de qualité.

— Quel est ce monsieur? que désire monsieur? dit madame Benoît en apercevant Edmond, et, sans attendre qu'on lui réponde, elle continue : — On n'a jamais reçu une personne à la croisée... C'est fort mauvais ton, ma nièce; si monsieur veut nous parler, qu'il entre... Entrez donc, monsieur.

Edmond ne sait pas ce qu'il va dire, mais il entre, il salue timidement madame Benoît; celle-ci lui offre un siége, et lui adresse dix questions avant qu'il ait répondu à une seule.

Agathe, qui a eu le temps de se remettre de son trouble, s'approche de sa tante et lui dit : — Monsieur est le fils de M. Rémonville le jeune; il a souvent affaire à Gisors; et... en passant, il m'a quelquefois demandé des... renseignements... des adresses...

— Le fils de M. Rémonville jeune, dit madame Benoît en se levant et en saluant. Ah! monsieur, je connais très bien monsieur votre père... C'est un homme de beaucoup d'esprit... Je lui ai jadis vendu des gants, ainsi qu'à votre mère. Je connais aussi votre oncle, M. Adrien Rémonville, original s'il en fut!... qui avait des Hercules dans sa cour. Sa femme était d'une coquetterie!... Ils ont un fils qui est, dit-on, un bien mauvais sujet!... Quant à moi, qui ai une nièce, vous sentez que je tiens à connaître les personnes que je reçois; du reste, je suis enchantée de faire votre connaissance.

Edmond se passerait bien de la connaissance de la tante; mais comme cela lui donne accès près de la nièce, il écoute patiemment le bavardage de madame Benoît, place trois mots dans un entretien d'une heure, et sort avec la permission de venir offrir ses hommages à ces dames.

Le jeune homme use largement de la permission : chaque jour il est plus épris d'Agathe, qui lui témoigne aussi le plus tendre amour. Comme la présence de madame Benoît n'est pas ce que cherche Edmond, c'est de préférence lorsqu'elle est sortie qu'il va voir sa nièce. Se dire que l'on s'adore, c'est bien doux sans doute; mais un amant désire bientôt davantage. Edmond sent que son bonheur ne lui suffit plus. Mais Agathe est sage, ou du moins elle sait se défendre, ce qui n'est pas toujours une preuve d'innocence.

Un matin que l'entretien a été plus chaud que de coutume, madame Benoît entre au moment où Edmond ravit un baiser à sa nièce.

Les jeunes gens restent confus. Madame Benoît garde un moment le silence, ce qui chez elle indiquait quelque chose d'extraordinaire; enfin elle présente une chaise à Edmond en lui disant :

— Asseyez-vous, monsieur... Je connais les usages... Vous embrassiez ma nièce, monsieur? — Oui... madame... j'avais osé... — Vous l'avez embrassée... je l'ai vu, monsieur; mais est-ce pour le bon motif? — Le bon... quoi... madame? — Le bon motif. Il me semble, monsieur, que je m'explique purement. Vous aimez ma nièce, je le conçois; elle est jolie, elle est fort adroite dans la couture; elle coud comme une fée, et elle aura un jour quinze cents livres de rente; enfin, monsieur, puisque vous lui faites la cour, je pense que c'est pour l'épouser, car ce n'est que de cette manière qu'un galant homme fait la cour à une demoiselle de famille.

Edmond répond en balbutiant : — Oui, madame, certainement. J'aime... ou plutôt j'adore Agathe... Je l'épouserai tout de suite si vous voulez.

— C'est très-bien, monsieur Edmond, je donne mon consentement à ce mariage; mais il faut aussi celui de votre père, puisque vous n'êtes pas majeur.

Edmond baisse les yeux; il n'avait pas encore songé à tout cela. A dix-huit ans, on a assez affaire de songer à celle qu'on aime, tout le reste n'est qu'accessoire; alors seulement le jeune homme se dit : — Mes parents approuveront-ils mon amour pour mademoiselle Agathe fille d'un épicier de Pontoise et nièce de madame Benoît? Edmond conçoit quelques doutes, mais il regarde Agathe... elle est si jolie!... Une autre femme pourra-t-elle jamais la lui faire oublier? Non, c'est impossible!... et Edmond répond :

— Je parlerai à mon père.

— En ce cas, mon cher monsieur, je vous permets de faire la cour à ma nièce; et vous, Agathe, je vous autorise à vous laisser aimer par monsieur, sans toutefois vous laisser embrasser en mon absence, ce qui est contre les usages d'une demoiselle de famille.

Edmond s'est éloigné après avoir reçu un tendre regard d'Agathe et une belle révérence de la tante. Le jeune homme retourne chez lui un peu inquiet de la manière dont il s'y prendra pour demander à son père son consentement; il hésite, il tremble; mais pour se donner du courage il se dit : — Il faudra pourtant bien que mon père approuve mon amour; car je ne puis pas aimer une autre femme qu'Agathe, et il est tout naturel d'épouser la seule personne qui puisse faire notre bonheur.

Le jeune homme est arrivé chez lui, il tourne et retourne autour de son père; il embrasse sa mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours, car un nouvel amour nuit toujours à un ancien; enfin il est plus aimable que de coutume, et les parents s'en réjouissent.

Edmond, qui pense qu'il fera aussi bien de parler devant sa mère, dit enfin en soupirant : — J'ai quelque chose de bien intéressant à vous apprendre aujourd'hui!...

Le père et la mère se rapprochent de leur fils; ils attendent avec curiosité ce qu'il va leur conter. Après avoir soupiré encore, Edmond dit à demi-voix et en baissant les yeux : — C'est que... je suis amoureux...

La maman sourit, et M. Rémonville en fait autant en disant : — Ah! tu es amoureux?... — Oui, mon père, oh! très-amoureux. — Eh bien, mon ami... à ton âge c'est excusable... Il n'y a pas grand mal à être amoureux... cela occupe, cela distrait, tu le seras encore plus d'une fois avant de te marier; mais que veux-tu que nous fassions à cela? Tu nous fais là une singulière confidence; les fils n'ont pas coutume de conter leurs folies à leurs parents, et je crois qu'ils font tout aussi bien.

— Allons, monsieur, ne le grondez pas de sa franchise, dit madame Rémonville; elle prouve la candeur de son âme... Mais, toi, mon cher Edmond, songe que le plaisir ne doit pas faire entièrement oublier ses parents, et que ceux-là aussi doivent avoir une part dans tes affections.

Edmond a écouté son père et sa mère avec impatience; il est vrai que M. et madame Rémonville lui ont parlé de l'amour comme on le traite à cinquante ans; aussi leur répond-il avec vivacité : — Vous ne m'avez donc pas compris? Je suis amoureux; ce n'est pas une folie, c'est une passion, un amour qui durera toute ma vie; et je viens vous demander votre consentement pour épouser celle que j'adore..

La maman fait un mouvement de surprise, le front du papa se rembrunit.

— Comment! mon fils, vous pensez à vous marier, et vous n'avez dix-huit ans que depuis quelques mois? — Mais, mon père, est-ce que je ne suis pas assez âgé pour être heureux? — Heureux! croyez-vous que nous n'aurions pas songé à vous trouver une épouse? — J'ai cru que je pouvais la choisir moi-même... peut-on commander à son cœur? J'ai rencontré celle qui doit faire mon bonheur! nous nous sommes aimés sur-le-champ; c'est que nous étions nés l'un pour l'autre. — Edmond, tu parles bien comme un enfant qui ne connaît le monde que par idée, et l'amour que par les romans!... mais enfin quelle est la personne que tu aimes... quels sont ses parents? — Mon père... celle que j'aime est charmante... c'est une... une brune, qui a des yeux noirs, grands... comme ceux de ma mère... une tournure très-distinguée... des manières séduisantes et de l'esprit, beaucoup d'esprit... on ne s'ennuie jamais avec elle. — Ce n'est pas son portrait que je te demande, je me doute bien que tu la trouves incomparable maintenant; c'est son nom... celui de sa famille. — Elle se nomme... Agathe Benoît

— Benoît! je ne connais aucun propriétaire de ce nom dans les environs.

— Elle est de Pontoise... son père était épicier.

— Epicier! s'écrie M. Rémonville en fronçant le sourcil. — Il est mort; Agathe n'a plus que sa tante, madame Benoît, avec qui elle demeure à Gisors, et qui lui laissera quinze cents francs de rente.

— Madame Benoît! dit madame Rémonville. Je me fournissais autrefois chez une mercière de ce nom... Je me rappelle qu'il y a un an elle nous a envoyé des adresses pour nous dire qu'elle venait de prendre chez elle sa nièce, qui est couturière, et nous demander notre pratique. — Oui, maman... c'est elle... c'est Agathe... elle coud comme une fée!...

— Pour le coup, c'est trop fort! dit M. Rémonville en frappant du pied avec colère. Il faut avouer, mon fils, que vous placez bien mal vos affections!... une couturière! la fille d'un épicier!... — Est-ce que cela empêche que l'on soit d'honnêtes gens?... — Non, mon fils, et certainement je ne méprise personne, mais il n'en est pas moins vrai que votre amour n'a pas le sens commun... D'ailleurs il n'en saurait être autrement!... Votre sci-disant passion est une de ces idées de dix-huit ans qui sont bientôt remplacées par d'autres... — Non, mon père, j'aimerai Agathe toute la vie... je le lui ai juré. — A votre âge, mon fils, les serments n'engagent à rien!... — Ah! maman, est-ce que c'est vrai, cela?... Maman... parlez donc pour moi... — Mais, mon ami... en vérité... une couturière... — Elle ne le sera plus quand elle sera ma femme... — Tu es trop jeune pour te marier, tu t'en repentirais bien vite. — Je dois épouser Agathe, je le lui ai promis... je l'ai promis à sa tante...

— Comment! monsieur, s'écrie M. Rémonville, la tante a osé espérer... Ecoutez, Edmond, je vous défends de retourner chez madame.... Benoît et de me reparler de sa nièce. — Mon père... — Pas un mot de plus, mon fils, et je compte sur votre obéissance.

M. Rémonville s'éloigne; la maman en fait autant en donnant une petite tape sur la joue de son fils et en lui disant: — Tu te consoleras.

— Non, je ne me consolerai pas, dit Edmond en se cognant la tête contre le mur, ressource des amants désespérés. Non... je ne veux pas me consoler!... Je veux Agathe!... Je n'aimerai qu'Agathe!... Je mourrai si je n'ai pas Agathe!... Je me...

Edmond s'arrête; il vient de se faire une bosse au front; il cesse alors de se cogner la tête, s'apercevant que la muraille ne peut rien changer à ses affaires; il sort de la maison, arpente en quelques minutes le chemin qui le sépare de Gisors, et arrive en sueur chez Agathe, qui est alors avec sa tante.

— Qu'avez-vous?... demande la jeune fille. — Que vous est-il arrivé? dit madame Benoît, vous avez une bosse au front. Seriez-vous tombé? — Non, non, ce n'est rien... Mais je viens de parler à mon père.. de ma tendresse pour mademoiselle... de mon désir de l'épouser... — Eh bien?... — Eh bien... il m'a dit que je n'avais pas le sens commun... et m'a défendu de revenir chez vous.

Agathe porte son mouchoir à ses yeux. Madame Benoît se pince les lèvres et se lève en disant : — Monsieur votre père fait bien son renchéri!... Au reste, je ne suis pas embarrassée de ma nièce!... Mais je connais trop les usages pour aller contre les volontés des parents. Adieu, monsieur, il serait inutile de revenir ici, puisque ce ne serait plus pour le bon motif. Ma nièce, saluez monsieur. Prenez garde, monsieur, il y a deux marches à la porte.

Madame Benoît pousse poliment Edmond vers la porte, tandis qu'Agathe lui dit à l'oreille : — Il ne fallait donc pas dire tout cela à ma tante!... — C'est vrai, répond Edmond, j'ai fait une sottise!... Et quand il se retrouve dans la rue, il est de nouveau tenté de se cogner la tête au mur; mais il juge plus sage de s'en tenir à une seule bosse, et il revient chez lui en s'écriant : — Comment se fait-il que Virgile, Homère, Racine et Voltaire ne parlent pas de ce qu'on doit faire dans ma position?

Edmond a fait la route sans avoir trouvé de remède à ses chagrins. Arrivé devant la maison de son oncle, il s'arrête et se dit : — On prétend qu'Adam est heureux avec toutes les jeunes filles des environs, il est donc plus adroit que moi, qui ne puis pas l'être avec la seule que j'aime!... Comment se fait-il qu'un garçon qui n'a rien appris en sache plus que moi près des femmes?... J'ai envie d'aller le consulter; d'ailleurs ça me fera du bien de lui parler d'Agathe, ça me soulagera un peu.

Edmond entre dans la maison de son oncle. Il voit chacun aller et venir avec agitation. Les domestiques ont des figures attristées; Rongin, seul, est comme à son ordinaire. Edmond s'approche du concierge et lui demande ce qui est arrivé de nouveau.

— Ce que j'avais prédit depuis longtemps, répond Rongin en se redressant avec gravité. Monsieur votre cousin vient d'être assommé! — Assommé!... — Oui, assommé à coups de bâton; on l'a trouvé dans un pitoyable état, dans le petit bois voisin, et on l'a rapporté ici ce matin. — Ah! mon Dieu! Et quels sont les misérables?... A-t-on arrêté les coupables?... — Oh! les coupables!... parbleu!... c'est bientôt dit, ça!... Est-ce que vous ne savez pas que votre cousin Adam fait les cent coups avec les petites filles des environs? — On m'a bien dit qu'il n'était pas très-sage... — Très-sage!... peste!... c'est-à-dire que sa conduite doit révolter tout homme qui a des mœurs et des principes; et certainement, s'il n'y avait que lui dans la maison, je n'y resterais pas, parce que, quand on est délicat... et bien né... Avant la révolution, jamais on... — Enfin, Rongin, pourquoi l'a-t-on battu? — C'est, à ce qu'on croit, le frère et l'amant d'une petite laitière dont il a renversé le pot au lait... Les deux paysans l'avaient prévenu que, s'il ne cessait pas de poursuivre la fillette, ils le rosseraient; mais, bah! il n'en a tenu compte. Un garçon qui a été élevé en sauvage!... est-ce qu'il écoute quelqu'un?... Le voilà propre aujourd'hui!... S'il en revient, il sera boiteux des deux jambes.

Edmond quitte Rongin et entre au rez-de-chaussée. Il trouve M. Adrien, qui semble fort soucieux et fronce le sourcil en apercevant son neveu. Le père d'Adam pense que l'aventure qui vient d'arriver à son fils va donner de nouveau matière à blâmer la manière dont il l'a élevé : peut-être sent-il en lui-même qu'on aura raison, et c'est probablement ce qui le rend de mauvaise humeur.

— Que voulez-vous? demande-t-il brusquement à Edmond, qu'il suppose envoyé vers lui par son père. Le jeune amant d'Agathe, qui ne sait à quel saint se vouer pour obtenir celle qu'il aime, a pensé à prier son oncle de parler pour lui à son père; mais il va commencer par s'informer de la santé de son cousin, lorsque Tourterelle entre dans le salon tout essoufflé, tout joyeux, en criant :

— Bonne nouvelle!... Ce ne sera rien!... Le médecin vient de le voir... point de fractures... trois dents de cassées par-devant... C'est dommage; mais à la rigueur on s'en fait mettre de postiches : du reste, dans quinze jours il sera sur pied.

A cette nouvelle, la figure de M. Adrien s'éclaircit, et il prend sa tabatière : — Je me doutais bien, dit-il, que mon Adam s'en tirerait!... On fait toujours les événements plus graves qu'ils ne sont!... Après tout, un petit combat, ça n'est pas de mal à un jeune homme, ça lui met du plomb dans la [illegible] Et trois dents de moins, comme je vous disais. — Mon neveu, attendez, ce n'est qu'une bagatelle; vous pouvez le dire [illegible], qui vous a sans doute envoyé pour savoir si Adam en [illegible] .. — Non, mon oncle, mon père ne m'avait pas envoyé.. [illegible] eu pour vous faire une prière... une demande... — Qu'e [illegible]c, mon neveu?

Le jeune homme, qui [illegible] laisse point de parler de ses amours, fait à son oncle le portra [illegible] Agathe, lui apprend qui elle est, ce qui s'est passé entre lui et se [illegible] parents, et finit en suppliant son oncle de parler en sa faveur.

En écoutant parler son neveu, la figure de M. Adrien est devenue rayonnante. Quand Edmond a fini, le père d'Adam se frotte les mains et s'approche de Tourterelle en lui disant à l'oreille : — Le jeune homme parfaitement élevé veut épouser une couturière. — J'en ai connu de fort jolies! répond Tourterelle.

— Je vais parler pour toi, mon cher neveu, reprend M. Adrien. Ma goutte me fait un peu souffrir... N'importe... Je ne veux pas différer quand il s'agit de te rendre service... J'ai hâte de voir mon frère. — Ah! mon oncle, que vous êtes bon!

M. Rémonville se promenait dans son jardin et songeait aux amours de son fils, lorsque son frère parut devant lui.

— Comment va votre fils? dit M. Rémonville à son frère, j'ai déjà envoyé deux fois savoir de ses nouvelles; et je serais allé moi même, si... — Je vous remercie : mon fils n'a presque rien!... Dans quelques jours il pourra recommencer... je veux dire se promener de nouveau. Ce n'est pas de lui que je venais vous parler, c'est d'Edmond... — D'Edmond? — Oui. Mon neveu m'a conté ses amours et je venais intercéder près de vous en sa faveur.

M. Rémonville a peine à dissimuler son dépit, qu'augmente encore l'air goguenard de son frère. Cependant il répond : — Les amours d'un enfant de dix-huit ans ne sont que des folies. Il n'était vraiment pas nécessaire de vous déranger pour si peu de chose!

— Eh! mais... pas si folie que vous croyez, mon frère! Votre fils est passionné, il est amoureux comme un fou!... Je conviens qu'il aurait pu faire un choix... un peu plus distingué!... Un jeune homme qui a reçu une si bonne éducation, qui va dans le grand monde avec ses parents, pourrait trouver mieux qu'une couturière... Mais que voulez-vous?... on a vu des mariages plus disproportionnés... — Mon frère, je vous remercie beaucoup de votre obligeance pour mon fils; il me semble que vous feriez mieux d'aller soigner le vôtre. — Le mien est un peu étourdi, un peu diable, c'est possible, mais il ne s'amourache pas aussi sottement que votre Edmond. — Vous appelez étourderie séduire, suborner d'innocentes filles? — Du moins il ne les épouse pas. — Vous aimez mieux qu'il les déshonore!... — Mon frère!

M. Adrien est rouge de colère; M. Rémonville suffoque de dépit. Les deux frères se séparent en se disant : — Votre jeune homme policé est un imbécile. — Votre élève de la nature est un vaurien.

Chapitre XIII. — La Fille du meunier.

Quinze jours ont suffi pour guérir entièrement l'élève de la nature; ils ne sont même pas écoulés que déjà Adam pense au plaisir qu'il aura en courant de nouveau dans les environs. Quinze jours d'un repos forcé lui font désirer plus ardemment encore de recommencer

ses caravanes. La leçon qu'il vient de recevoir ne lui a pas profité; mais une aventure malheureuse doit-elle nous faire renoncer aux amours ? Si cela était, combien de jeunes gens n'auraient eu qu'une seule passion ! Près des dames, un débutant est souvent malheureux, ce sont ordinairement les plus novices qui sont le plus trompés. Mais ce besoin d'aimer, ce feu si doux, ne s'éteint pas si vite : quand il s'affaiblit chez nous, l'âge y est toujours pour quelque chose. Pour flatter notre amour-propre, nous aimons à croire que c'est par raison que nous devenons sages; nous voulons nous donner une vertu que nous n'avons pas. Mais, en général, quand nous devenons sages, c'est que nous ne pouvons plus faire autrement.

Adam, qui n'a que dix-huit ans et quelques mois, qui est bien portant et fortement constitué, ne se promet pas d'être sage, ce qui ne serait pas dans la nature; mais il se promet d'éviter les gourdins des paysans et de tâcher d'être plus adroit à l'avenir, parce que, si à chaque nouvelle amourette il lui fallait perdre trois dents, il sent qu'il serait bientôt réduit à ne manger que de la bouillie, régime qui ne lui plairait nullement.

Adam va de nouveau quitter la maison de son père pour courir les champs. En mettant sa cravate, il fait une légère grimace; les trois dents de moins ont beaucoup changé l'expression de son sourire, mais Adam se console en se disant : — Je ne suis pas forcé de rire toujours; quand j'ai la bouche fermée, on ne voit pas que j'ai des dents de moins... Après tout, celles qui ne me trouveront pas bien comme cela ne m'écouteront pas... tant pis !

Puis Adam a passé sa main dans ses cheveux, et il s'est mis en route. En le voyant sortir aussi leste, aussi dégagé qu'avant sa mésaventure, Rongin fronce les sourcils et se renferme dans sa loge en murmurant : — Si c'était un bon sujet, il n'en serait pas revenu !...

Le jeune homme va visiter les champs, où il a vu souvent travailler de jolies paysannes; mais à leur place il ne trouve maintenant que des hommes ou des femmes âgées. Si par hasard ses yeux aperçoivent au loin une jeune fille, en approchant d'elle il ne tarde pas à voir à quelques pas un lourdaud paysan dont les regards sont sans cesse tournés vers lui, et qui semble servir de sentinelle à la fillette, ou être placé là comme un épouvantail pour effrayer les oiseaux qui voudraient becqueter ce joli fruit.

— Diable ! se dit Adam, est-ce qu'on se tiendrait sur ses gardes maintenant ?... Est-ce qu'on a mis des gardiens auprès de tous les cotillons ?... Mais je me moque du gardien : un contre un, ça ne me fait pas peur; on peut se défendre au moins !

Si la sentinelle n'effraye pas Adam, il paraît qu'elle fait peur à la jeune fille; car, lorsque le jeune homme veut entamer la conversation, la villageoise lui tourne le dos, ne lui répond pas, et Adam en est pour ses compliments.

Il va chercher fortune ailleurs; mais partout les jeunes filles sont gardées, les fenêtres et les portes sont fermées; il n'y a pas moyen de causer, de rire; partout on a pris des précautions contre les entreprises d'Adam, qui est redouté dans le pays comme le loup par le petit Chaperon rouge.

Adam est rentré de fort mauvaise humeur. Quinze jours se passent, et les promenades sont toujours sans résultat. Adam se lasse déjà de la vie qu'il mène; sans amourettes, la campagne lui paraît triste. Il va trouver son père, et lui dit : — Papa, je ne m'amuse plus dans ce pays. Est-ce que je ne pourrais pas aller ailleurs chercher ce que je ne rencontre plus ici ?

M. Adrien se penche dans son fauteuil, fait jouer sa tabatière et regarde son ami Tourterelle. — Voilà mon fils guéri de toutes ses amourettes de village. Vous voyez que j'ai bien fait de ne point m'en inquiéter, et j'étais certain que cela ne durerait pas !

— Non !... rien ne dure, répond le petit homme en faisant une mine piteuse. C'est même dommage que cela passe si vite !... — Mais il faudrait maintenant occuper autrement cette jeune tête... — Oui... il faudrait l'occuper; mais il me semble qu'il n'a jamais voulu s'occuper. — J'entends par là qu'il faudrait qu'il eût quelques distractions. — Ah ! oui... il faut le distraire. — Si je l'envoyais pendant quelque temps à Paris ?... Je gage qu'avec son esprit et sa tournure il ferait la nique à tous ces jeunes freluquets qui ont été élevés dans les premiers colléges !... — Oui, avec son esprit, sa tournure et de l'argent... — Parbleu ! je ne l'en laisserai pas manquer : cela achèvera de le former... Oh ! comme je rirai quand, après trois mois de séjour dans la capitale, je le reverrai cent fois plus dégagé que son pédant de cousin !...

— Pour dégagé, il me semble qu'il l'est déjà gentiment.

Pendant cette conversation des deux amis, Adam s'était assis sur un canapé, et reposait nonchalamment ses bottes sur les coussins; il allait finir par s'endormir, lorsque son père lui crie :

— Mon fils, serais tu bien aise d'aller voir Paris ? — Paris, papa !... dame !... ça m'est assez égal. S'amuse-t-on à Paris ?

— Si l'on s'amuse ! s'écrie Tourterelle. Ah ! mon cher ami, je me rappelle qu'à votre âge je m'y suis tant amusé pendant six mois que j'ai fait une maladie qui a duré deux ans !... — Tu tâcheras de t'y amuser plus raisonnablement, dit M. Adrien. Cela te tente-t-il ? — Oui, je ne serais pas fâché de connaître Paris. — Mais tu ne peux pas y aller seul, mon ami... — Pourquoi cela, papa ? — Parce que... tu es si jeune. — Est-ce que je n'ai pas une langue pour demander ce que je voudrai ? — Cela ne suffit pas, mon fils. — Ah ! une seule langue ne suffit pas à Paris ? — Je te dis qu'il te faut un compagnon... un guide... Tu ne connais pas cette grande ville... tu te perdrais... — Bah !... je saurai bien me retrouver... — Si je n'avais pas la goutte, je serais enchanté d'aller à Paris avec toi, pour voir le triomphe d'un élève de la nature sur les manières apprêtées, sur la fausse politesse des citadins. — Papa, soyez tranquille, je triompherai bien tout seul, je ne veux avec moi personne qui me gêne. — Il n'est pas question de te gêner... mais de t'être utile. Rongin t'accompagnera. — Je ne veux pas de Rongin. — Mais, mon fils... — Je vous dis que je ne veux pas que Rongin vienne avec moi. S'il se permet de me suivre, je le renvoie à coups de pied au derrière.

— Eh bien, dit Tourterelle, je ferai un dernier effort : je ne me soucierais plus de voyager; mais pour être agréable à mon ami Adrien, il n'est rien que je n'entreprenne. D'ailleurs, ce n'est pas loin... j'accompagnerai Adam à Paris.

— Mon fils, j'espère que tu dois être satisfait; c'est l'ami Tourterelle qui t'accompagnera.

— Comme il voudra, dit Adam; puis il ajoute entre ses dents. — S'il m'accompagne, je le ferai trotter de manière qu'il n'ait plus de ventre en revenant ici.

— Ainsi, mon fils, c'est entendu. On va s'occuper de ton bagage, et dans quelques jours vous partirez tous deux.

Le lendemain de cette conversation, Adam marche au hasard dans la campagne; il n'a plus de but de promenade déterminé. Cependant il veut, avant de partir, dire adieu à sa nourrice. Le jeune homme songe à son prochain voyage; et quoique Paris ne soit qu'à quinze lieues de distance, c'est une grande affaire pour lui d'aller visiter la capitale.

Tout en réfléchissant, ce qui lui arrivait fort rarement, Adam a dépassé le village de sa nourrice. Il s'arrête parce qu'il est las. Il regarde autour de lui, et ne reconnaît pas ses promenades habituelles. A peu de distance, il aperçoit un moulin et une petite maisonnette assez gentille, qui doit être habitée par le meunier. Adam se dirige vers la maisonnette, où il désire se reposer et se rafraîchir.

On se rappelle sans doute un certain Bertrand farinier et cousin de Catherine, qui, lorsque celle-ci nourrissait le petit Adam, était allé faire quelques visites à la maison de M. Adrien. Alors Bertrand était un grand gaillard bien bâti, bien poudré, d'une tournure dégagée, et qui n'avait qu'à jeter le mouchoir pour faire des conquêtes dans le pays. Dix-huit années se sont écoulées : Bertrand n'a plus la tournure aussi leste, mais c'est encore un des hommes les plus robustes de la commune; il s'est marié, il a une fille, il est devenu veuf, et enfin il est propriétaire du moulin dont le tic-tac retentit maintenant aux oreilles d'Adam.

Le jeune homme s'est approché de la maisonnette; la porte en est ouverte. Adam n'a pas l'habitude d'agir avec cérémonie : il pénètre dans une petite pièce d'où il aperçoit, dans une chambre voisine, une jeune fille, qui, tout en triant des graines, chante à tue-tête :

Un jour j'allais
Au bois pour m'amuser.
J'ai entendu
Mon amant soupirer
Il m'aborda
De pas à pas,
Il m'aveugla,
Je tombe entre ses bras;
Ciel ! quel tourment !
Se peut-il qu'un amant
Nous rende victimes
De son amusement !

Une jeune fille seule, c'était une bonne fortune à laquelle Adam n'était plus accoutumé. Il examine la chanteuse : ce n'est pas une beauté parfaite, ce n'est point un profil grec ni une tournure romantique; c'est une grande et grosse fille de dix-sept ans, qui en paraît vingt-quatre pour la force. Ses cheveux sont d'un blond un peu roux, son nez est un peu gros, sa bouche un peu grande; mais elle est fraîche, blanche et rose, et il règne sur sa figure, dans ses regards, un air de gaieté, un je ne sais quoi qui réjouit. Aussi Adam, que la vue de tant d'appas réjouit beaucoup, reste-t-il en extase au milieu de la chambre, en s'écriant : — En voilà donc une !

La jeune fille lève les yeux, elle aperçoit le jeune homme; mais elle ne semble nullement effrayée, et se contente de dire : — Tiens ! je n'avais pas entendu entrer... Quoi que vous voulez donc, monsieur ?

— Ce que je veux ! répond Adam en prenant une chaise; ma foi ! je veux me reposer d'abord, parce que je suis las. — Est-ce que vous avez affaire à mon père ? — Votre père !..... Qu'est-ce que c'est que votre père ? — C'est le meunier Bertrand. — Ah ! vous êtes la fille du meunier ? — Oui, monsieur; je suis Trouquette, pour vous servir. — Tronquette !... Je ne comprends pas comment il se fait que je ne vous connaisse pas, moi qui connais tout le monde dans les environs. — Est-ce que vous êtes du pays ? — Mais oui... à peu près... Où suis-je ici ? — Au moulin Joli, à une demi-lieue de Basincourt,

— De Basincourt!... C'est où demeure ma nourrice Catherine Jean-Claude. — Tiens! vous êtes le nourrisson de Catherine!... M. Adam Rémonville, dont on parle tant dans nos endroits!... Cet enjôleur, ce séducteur!.... Ah! ah! ah!... c'est vous qui avez reçu une si bonne raclée du frère de Jeanne la laitière?

— Justement, c'est moi, dit Adam en faisant une légère grimace. — Ah ben! pardi, je sommes pas fâchée de vous voir : ils nous font une si belle peur de vous, aux veillées!... Ma fine! je pensions que vous aviez des cornes au front et des griffes aux mains, ni pus ni moins qu'un diable...

Adam approche sa chaise contre celle de Tronquette : il tient à prouver qu'il n'a ni cornes ni griffes. La fille du meunier paraît aimer à causer et à rire presque autant que la première nourrice d'Adam. Quand on n'a pas encore vingt ans, on a vite fait connaissance. Adam a des manières toutes rondes, toutes franches, qui plaisent beaucoup à la grosse Tronquette, et celle-ci a de robustes et frais appas qui enflamment sur-le-champ le jeune homme, qui depuis trois semaines cherche l'occasion de s'enflammer.

On cause depuis près d'une heure sans que le temps ait paru long. Adam a même oublié qu'il désirait se rafraîchir, et cependant il est beaucoup plus échauffé qu'en arrivant. Tout à coup le meunier revient du moulin.

Bertrand toise le jeune homme qui est près de sa fille; Adam continue de parler sans faire attention au meunier : mais Tronquette, qui a vu entrer son père, va au-devant de lui en disant : — Mon père, ce monsieur est le frère de lait de Suzanne, de Nannette... Catherine est sa nourrice. C'est M. Adam Rémonville.

Bertrand porte la main à son bonnet de coton en disant : — Alors, je pouvons dire que je vous avons vu tout petit..... quand vous étiez encore pendu au sein de not' cousine... Ma fine! je ne vous aurions pas reconnu... Vous êtes joliment poussé depuis ce temps-là!

Adam se lève, va prendre la main du meunier, et lui dit : — Je savais bien que nous nous connaissions... Il me semble même que je me souviens de votre figure à présent.... et c'est pour avoir le plaisir de renouer connaissance avec vous que je suis venu par ici.

Pour un élève de la nature, M. Adam mentait en ce moment tout comme un homme policé. Ce qui doit nous faire présumer que le mensonge n'est pas plus étranger aux uns qu'aux autres; seulement, les gens qui ont de l'usage, de l'habitude, savent mentir plus adroitement.

Bertrand, qui n'est point un sot comme Jean-Claude, ne pense pas que ce soit pour lui que le jeune homme vienne. Cependant, il dit à Tronquette d'apporter une bouteille de vin et deux verres, puis il trinque avec Adam, qui est enchanté des manières aimables du meunier.

Mais après le second verre, Bertrand dit au jeune homme : — Je sommes bien aise d'avoir revu le petit nourrisson de not' cousine... — Et moi aussi, je suis bien content de vous revoir, monsieur Bertrand... et j'espère que maintenant... — Oh! oui, maintenant, j' vas vous dire une chose : quand vous voudrez me revoir, faudra pas revenir ici, où ma fille est toute seule; faudra aller au moulin, où je suis, moi, parce que vous entendez ben que je n'avons qu'une fille... c'est sage... mais il faut y veiller. Vous avez la réputation d'un enjôleur... c'est comme moi, il y a vingt ans... Vous aimez le sexe... je comprends, c'est votre métier. Moi, le mien, c'est de garder ma fille : vous comprenez?... Alors, si au lieu d'aller au moulin vous veniez revoir Tronquette, il faudrait que le gourdin jouât son jeu... vous entendez?... A vot' santé!... Buvez donc!

Adam n'est plus si satisfait des manières du meunier; il boit le troisième verre avec moins de plaisir que les deux premiers, et en regardant Tronquette en dessous. Bertrand veut encore emplir son verre, il refuse; il ne se sent plus à son aise. Enfin il se lève, prend congé, en marmottant qu'il ira au moulin. Bertrand lui tend la main, la lui serre amicalement, mais ur peu fort cependant; tandis que la grosse Tronquette lui sourit, en ouvrant une bouche énorme où brillent de fort belles dents.

— Que ces pères sont ridicules! se dit Adam en retournant chez lui; ils ont une fille jolie, ils veulent qu'elle ne voie personne!... Comme c'est être égoïste! Mais je suis sûr que Tronquette ne pense pas comme son père, et qu'elle me reverra avec plaisir. Elle est gentille, cette grosse Tronquette!... Je retournerai la voir demain, et je ferai en sorte de n'être pas aperçu du moulin.

Le lendemain, Adam sort de grand matin; il a songé toute la nuit à la fille du meunier, et brûle de la revoir. Il dépasse le village de Basincourt, et ne tarde pas à apercevoir le moulin; il prend un chemin bordé par une haie pour n'être pas vu; il arrive à la maisonnette, où Tronquette est encore seule et où elle rit en le voyant, ce qui semble d'un bon augure à Adam.

— Mon père m'avait dit que vous ne reviendriez pas ici, parce qu'il vous l'avait défendu, dit la grosse fille.

— Comme ce n'est pas pour votre père que je viens, je m'embarrasse fort peu de sa défense, répond Adam; si ma présence ne vous ennuie pas, c'est tout ce que je demande.

— M'ennuyer!... Oh! que nenni!... Vous m'amusez ben, au contraire... vous êtes farce comme tout!

Adam est enchanté de l'accueil de Tronquette; celle-ci trouve que la compagnie du jeune monsieur est beaucoup plus agréable que celle de son chat et de son chardonneret, seuls êtres vivants avec lesquels elle pouvait causer dans la journée. Elle écoute les doux propos qu'Adam lui débite, et promet de ne point dire à son père qu'elle a reçu sa visite.

Quelques jours s'écoulent ainsi. Les jeunes gens se sont dit qu'ils s'aimaient; Adam voudrait ne pas s'en tenir là; il n'est pas habitué à filer le sentiment; mais tout en lui avouant qu'il lui plaît, Tronquette ne permet pas à son amoureux de prendre des libertés. La fille du meunier sait se défendre; elle distribue des coups de pied ou des coups de poing avec infiniment de gentillesse, et Adam reçoit cela en riant, parce que d'une femme qu'on aime tout paraît bon, hors son indifférence; mais quand une femme nous donne un soufflet, c'est que nous ne lui sommes pas indifférent.

En arrivant, comme à son ordinaire, en tapinois devant la maison du meunier, Adam trouve un matin la porte fermée; il appelle à demi-voix Tronquette : celle-ci paraît à une lucarne du grenier. Elle a les yeux rouges et bouffis; elle pleure au lieu de sourire, ce qui la rend infiniment moins jolie; car, ainsi que l'a fort bien observé Tourterelle, les paysannes ne savent pas pleurer avec grâce comme les femmes de la ville.

— Qu'y a-t-il donc? s'écrie Adam; pourquoi ne descendez-vous pas m'ouvrir? pourquoi avez-vous les yeux rouges?

— Pardi! parce que j'ai été battue!... répond Tronquette en sanglotant; mon père vous a aperçu hier sortant de cheux nous.... il m'a dit que j'étais une ci... une ça!... qu'il saurait ben m'empêcher de vous revoir, et puis il m'a rossée... Hi! hi! hi! Et aujourd'hui je suis enfermée dans le *guernier*... Et je dois être encore battue ce soir si vous revenez... Ah! mon Dieu, comme c'est amusant!

— Quoi! votre père s'est permis de vous frapper?... — J' crois ben! il ne s'est pas gêné! — Mais c'est affreux!... c'est indigne... Est-ce que c'est pour les battre qu'on fait des enfants?... Ma pauvre Tronquette! que je suis donc fâché d'être cause...! C'est égal, il faut nous aimer toujours..... il faut nous voir malgré votre père... malgré tout le monde... malgré... Aïe!... holà là!...

Quelque chose a subitement arrêté Adam au milieu de son discours; c'est un manche à balai avec lequel Bertrand caresse un peu rudement ses épaules. Le meunier venait de sortir de derrière une haie, et il était sur-le-champ entré en conversation.

— Ah! il faut vous voir et vous aimer malgré tout le monde! dit Bertrand en faisant tourner le manche à balai. Eh ben! nous verrons. Je vous donnerons du revenez-y, moi... — Ah! monsieur Bertrand! Ahi!... C'est affreux!... Holà! — Ça passera comme ça pour aujourd'hui; mais si je vous revois près de ma fille, je doublerons la dose... Dam'! je vous avais prévenu... faut pas vous fâcher... c'est dans une bonne intention.

Tronquettte se retire de la lucarne pour ne pas voir battre son amant, et Adam se sauve en pestant, en jurant, en se tâtant les côtes, et en donnant au diable le meunier.

Mais, ainsi que l'a voulu la nature, les obstacles qui s'opposent à sa liaison avec Trompette augmentent l'amour d'Adam : ce qui n'était qu'un simple caprice devient une passion violente. Nous sommes ainsi faits : il suffit de nous défendre quelque chose pour que nous en ayons envie. Si l'on n'eût point défendu à Ève de manger de la pomme, elle n'y aurait pas touché.

M. Adrien, qui a terminé tous les apprêts pour le départ de son fils, lui dit un soir : — Quand tu voudras aller à Paris, mon cher Adam, ta valise est faite; rien ne te manquera, et notre ami Tourterelle est prêt à t'accompagner.

Adam, qui ne songe plus qu'à la fille du meunier, répond d'un air distrait : — C'est bien..... Nous verrons plus tard..... Je ne suis pas pressé.

— Ce jeune homme est fantasque, dit Tourterelle à son ami : il y a quelques jours, il était content d'aller à Paris; aujourd'hui, cela ne semble plus lui faire plaisir... Que signifie ce caprice?

— Cela signifie, répond M. Adrien, cela signifie... qu'il est dans la nature d'être capricieux.

Chapitre XIV. — Edmond et Adam.

La visite que M. Adrien avait faite à son frère n'avait nullement arrangé les affaires d'Edmond. Au contraire, piqué de ce que l'on connaissait l'amour de son fils pour la nièce de madame Benoît, M. Rémonville avait renouvelé à Edmond sa défense de revoir mademoiselle Agathe, en traitant d'enfantillage et de folie sa passion pour la jeune couturière.

Cependant Edmond n'est point enfermé dans sa chambre comme un écolier, et on le laisse libre de sortir quand bon lui semble. M. Rémonville a trop d'esprit pour employer ces moyens de répression qui ne font qu'exaspérer une jeune tête et aggraver le mal, au lieu d'y remédier.

Edmond fait comme tous les amoureux, il n'a point égard à la défense de son père, et court à Gisors pour revoir Agathe. Mais madame Benoît, qui ne veut plus que l'on courtise sa nièce du moment que ce n'est pas pour le bon motif, madame Benoît, qui est très-pu

quée du dédain que M. Rémon
plus Agathe travailler dans la chambre du rez-de-chaussé
permet pas même de se mettre à la fenêtre du premier.

C'est en vain que le tendre Edmond passe et repasse devant la demeure de celle qu'il aime. Les fenêtres sont fermées, et plus d'Agathe près des carreaux : le jeune amant est au désespoir. Il ne songe à rien moins qu'à mourir s'il ne voit pas la jolie brune. A dix-huit ans on est si vite désespéré, on tient si peu à la vie! on est toujours disposé à la donner pour une maîtresse!... et c'est dans l'âge où l'existence offre le plus de charmes que deux amans en feront volontiers le sacrifice; c'est à dix huit ans enfin que l'on se tue par amour, mais ce n'est jamais à quarante.

Pendant plusieurs jours, Edmond a fait inutilement le chemin de Gisors. Ses parents ne lui parlent plus de ce qu'ils regardent comme une amourette d'écolier; mais comme on voudrait le distraire et dissiper sa tristesse, M. Rémonville songe à faire faire à son fils le voyage de Paris; il pense que les plaisirs de la capitale auront bientôt fait oublier à Edmond la nièce de madame Benoît, il se propose de conduire lui-même son fils à Paris; et tout en gémissant de se séparer pour quelque temps de son Edmond, madame Rémonville approuve le projet de son époux.

Aux premiers mots de départ, Edmond remercie son père en protestant qu'il n'a encore aucune envie de voir Paris, qu'il ne veut pas quitter sa mère, et qu'il ne s'amuserait pas loin d'elle. On veut bien admettre cette excuse, et le voyage est différé.

Edmond ne peut supporter l'idée de s'éloigner des lieux où respire son Agathe; Adam ne veut plus perdre de vue le moulin de Bertrand. Edmond est amoureux de bonne foi; Adam ne l'est peut-être que par entêtement. Pour l'un, c'est un premier amour, et il s'agit de posséder la première femme qui ait fait palpiter son cœur. Pour l'autre, ce sont des désirs à satisfaire; c'est un enfant mal élevé qui veut faire sa volonté, par la seule raison qu'il l'a toujours faite. On voit que les deux cousins sont également disposés à faire des sottises; car l'élève de la nature et le jeune homme policé sont dominés par une passion violente; et ce sont les passions qui mettent les hommes de niveau, rapprochent les rangs, comblent les distances, font faire des folies aux gens d'esprit, et donnent par moments de l'esprit aux sots.

Cependant si les jeunes gens sont enflammés, les jeunes filles ne le sont guère moins. Une fille ressent l'amour tout aussi vivement qu'un garçon, souvent même elle est plus passionnée: car elle a bien moins de sujets de distraction; son amour est son unique pensée; on rêve à son amant en cousant, en brodant, en s'occupant des soins du ménage, de tels travaux ne sauraient éloigner l'image de l'objet chéri; tandis qu'en courant le monde un jeune homme fait des rencontres qui ont toujours le pouvoir de le distraire, ne fût-ce que pour un moment.

Agathe et Tronquette pensent sans cesse à leurs amoureux, chacune de ces demoiselles est fière de sa conquête, et l'amour-propre est toujours pour beaucoup dans l'amour, surtout chez les femmes, qui mettent de l'orgueil à plaire à un homme de talent, à un homme d'esprit, à un homme qui a quelque réputation; et, au fait, il est plus flatteur de plaire à quelqu'un qui a du mérite qu'à un sot, ou à un bon bourgeois qui fait l'amour comme un portier.

La vanité guide moins les hommes dans leurs choix, souvent même ils en font trop abstraction; un joli minois les séduit, peu leur importe quel est et ce que fait ce joli minois. C'est la personne qu'ils veulent, tandis que les femmes aiment d'abord le mérite. L'amour de ces messieurs finit avec la possession : l'amour de ces dames s'éteint avec la réputation.

Edmond et Adam ne sont pas des hommes de talent, de génie, mais pour ces deux demoiselles ce sont des conquêtes très flatteuses. La jolie couturière est charmée d'avoir plu à un jeune homme de bonne famille, qui a une figure fort distinguée. Tronquette est fière d'avoir captivé celui qui a déjà fait tant de conquêtes dans le pays. Ni l'une ni l'autre ne voudrait être oubliée de son amant; et comme, sans avoir beaucoup d'expérience, il est facile de deviner que les gens peuvent finir par nous oublier quand ils ne nous voient plus, ces demoiselles se mettent quelquefois à la fenêtre afin d'être encore aperçues par leur amoureux.

Mais on ne peut se dire que quelques mots, car on tremble d'être surpris. Agathe a peur de sa tante, Tronquette craint son père, et Adam lui-même ne se soucie pas de se trouver avec le meunier. Cependant on brûle de s'en dire davantage, et cet amour fait par escarmouche augmente encore l'envie qu'on a d'en venir aux prises.

Il y a six semaines d'écoulées depuis que les amoureux ne se voient que de loin, lorsqu'en allant à Gisors, Edmond rencontre Adam, qui venait de rôder autour du moulin.

Les deux cousins ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. Tous deux se sourient, s'arrêtent; en ce moment chacun d'eux est bien aise de rencontrer l'autre.

— C'est toi, Edmond! dit Adam en prenant la main du compagnon des jeux de son enfance.

— Oui, c'est moi!... Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus. — C'est vrai!... — Tu es grandi... tu es maigri... — Tiens! aussi de moins, toi. — Ah! oui... C'est cette histoire... il y a deux mois. Tu en as sans doute entendu parler... — Oui, certainement; tu as été battu par des paysans... Ce pauvre Adam!... — Oh! il y a longtemps que je n'y pense plus, va!... Et toi, es-tu toujours dans les livres, dans les études... dans les sciences?... car tu es un savant, toi!... — Depuis quelque temps j'ai bien autre chose dans la tête!... Tu ne sais pas, Adam? eh bien! je suis amoureux... — Et moi aussi. — Oui, mais moi, c'est la première fois que j'ai ne... — Et moi, c'est au moins la douzième. — Je sens là que ce sera aussi la dernière!... — Ah! je ne sais pas si ce sera la dernière, mais je sais que je n'ai jamais été amoureux aussi fort qu'à présent. Dieu!... suis-je amoureux!... le suis-je!... — Et moi donc!... je ne pense, je ne rêve qu'à mon Agathe! — Et moi, à ma Tronquette. — Agathe est si jolie!... Ah! Adam, si tu savais... si tu voyais les beaux yeux noirs!... — Ceux de Tronquette sont roux; mais ils brillent comme des vers luisants! — Des cheveux bruns bien bouclés... — Des cheveux blonds... blonds foncés. — Une taille svelte... — Oh! Tronquette est très-bien bien faite aussi, et elle a de plus une gorge magnifique! — Moi, je ne sais si Agathe... D'abord elle a toujours un fichu, et puis je ne me serais pas permis de regarder cela... — Ah! que tu es bête!... Ah ben! je regarde tout, moi!... — La voix d'Agathe est d'une douceur!... quand elle me parle... mon cœur bat d'une force... — Tronquette a une voix qu'on entendrait d'un bout du village à l'autre... Mais elle est si drôle... si gentille quand elle rit... et elle rit toujours! — Agathe ne rit pas... mais elle sourit... elle soupire... et alors je ne sais plus où j'en suis. Ah! Adam, que c'est joli d'aimer! — Oui, c'est bien amusant. Ce qui ne l'est pas autant, c'est quand il y a un père qui vient se mettre à la traverse, qui enferme sa fille, et qui vous guette avec une gaule. Je ne conçois pas des pères comme ça!... empêcher les enfants de faire leurs volontés... Est-ce qu'on m'a élevé ainsi, moi?

— Tu n'es pas le seul à plaindre; j'ai avoué à mes parents que j'aimais Agathe; je leur ai demandé la permission de l'épouser: eh bien! croirais-tu qu'ils ont la cruauté de me la refuser, de dire que mon amour se passera... que c'est une passion de jeune homme? — Oui, ils disent des bêtises enfin. — Moi, je sais bien que j'aimerai Agathe toute ma vie... et si on ne me la donne pas... si on me sépare d'elle... eh bien! je me tuerai!... Et toi, Adam, te tueras-tu si on ne te donne pas ta bonne amie? Veux-tu nous tuer ensemble? — Ah! ma foi, non! je n'ai pas envie de mourir... mais je veux Tronquette, je la veux, et je l'aurai malgré tous les pères du monde. — Et moi aussi, je veux ma chère Agathe!... Ah! Dieu! je serais si content si je la tenais dans mes bras... si je pouvais la serrer à mon aise dans mes bras... Qu'on doit être heureux!... et dire que je n'ai jamais pu!... Ah!...

Edmond prend son chapeau, le jette avec colère sur le gazon, puis finit par se jeter à côté du chapeau, et s'arrache quelques poignées de cheveux, en appelant Agathe.

Adam ne s'arrache rien; mais il s'assied à côté de son cousin, et se ronge les ongles avec colère, en murmurant : Hum!... si son père n'était pas son père, il y a longtemps que je me serais battu avec lui!...

Et ta maîtresse, où est-elle? dit, au bout de quelques instants, Adam à son cousin.

— Elle est à Gisors, chez sa tante. — Ah! elle a une tante! — Oui, une tante qui ne veut plus me recevoir parce qu'elle dit que je ne viens plus pour le bon motif... Et toi, Adam, est-ce pour cela que le père de ta maîtresse veut que tu voies sa fille? — Pourquoi? — Pour le bon motif... le mariage enfin. — Qu'est-ce que tu me chantes avec tes motifs?... est-ce que je songe à tout cela, moi?... — Est-ce que ta maîtresse ne te demande pas si tu l'épouseras? — Ma foi, non; Tronquette ne m'a jamais parlé de ça! — Agathe m'en parle toujours, à moi. — Qu'est-ce qu'elle fait, ton Agathe? — Mais... elle ne fait rien, elle est chez sa tante, qui a des rentes... Agathe a reçu une très-bonne éducation, et certainement elle ne serait pas déplacée dans un salon... Et ta bonne amie, que fait-elle? — Tronquette, elle file, elle vanne du grain. C'est la fille du meunier Bertrand. — La fille d'un meunier! Ah! an! ah!

Edmond laisse échapper un rire moqueur. Adam fronce le sourcil et regarde son cousin fixement en s'écriant : Eh bien, oui! c'est la fille d'un meunier... Après, qu'est-ce qu'il y a de risible là-dedans?...

— Ah! c'est que .. la fille d'un meunier... Je ne m'étonne pas si elle ne t'a pas demandé si tu l'épouserais... — Et pourquoi cela? — Parce que... une paysanne... ça ne fait pas tant de façons... — Ah! tu crois ça!... Apprends que les paysannes valent bien les demoiselles de la ville... Je ne connais pas ta petite pincée d'Agathe, mais je gage bien qu'elle ne vaut pas Tronquette. — Je vous prie de vous taire... Vous êtes un malhonnête... Agathe est une petite pincée!... — Pourquoi riez-vous de Tronquette? — Si vous vous permettez encore de dire un mot sur Agathe, je vous arrangerai, moi.

— Je me fiche pas mal de vous et de votre Agathe!... Mais si vous riez de Tronquette, vous aurez affaire à moi. — Je rirai quand ça me fera plaisir... — Oui!... attends que je te fasse rire, moi.

Les deux cousins se sont vivement relevés; ils se précipitent l'un sur l'autre, se poussent, se tapent, et roulent par terre, où ils sont depuis longtemps sans vouloir se lâcher, lorsque deux gros chiens,

ti accompagnaient un berger, quittent leur maître et leurs moutons pour venir en aboyant se mêler de la partie. Alors les jeunes gens se parent, et ne songent qu'à se défendre contre les attaques des nouveaux venus; mais le berger vient lui-même à leur secours; sa voix et son fouet font reprendre aux deux chiens la route que suit le troupeau, et les jeunes gens restent seuls assis en face l'un de l'autre.

Adam et Edmond se regardent... Adam se met à rire, Edmond en fait autant.

— Dis donc, Edmond, nous sommes bien bêtes de nous battre au lieu de nous servir mutuellement. — C'est vrai... ça n'a pas le sens commun; nous nous conduisons comme des enfants... — Es-tu encore fâché? — Non; et toi? — Pas du tout.

Les deux cousins se tendent la main, se la serrent amicalement, se rapprochent l'un de l'autre, et la bataille est tout à fait oubliée.

— Ecoute, Edmond, il faut trouver quelque moyen pour avoir nos maîtresses. Toi, qui es savant, qui sais tout, tu dois savoir ce qu'il faut que nous fassions... hein? — Est-ce que tu crois que les livres que j'ai lus parlent de cela?... Je sais le latin, le grec, l'anglais, les mathématiques, la musique, le dessin; mais je ne sais pas comment on peut obtenir celle qu'on aime malgré ses parents. — Alors, je vois que c'est moi qui te donnerai des leçons. — Oui... car ça m'ennuie bien de ne parler à Agathe que de loin... je voudrais tant la serrer dans mes bras!... O Agathe!... que je serais heureux de te presser bien fort contre mon cœur!... je donnerais dix ans de ma vie pour la tenir comme ça... — Oui; mais pour la tenir il faut... Ah! tiens, une idée... — Quoi donc? - Mon père veut que j'aille faire un voyage à Paris, il dit que je m'y amuserai. — Mes parents veulent aussi que j'aille à Paris. — Si nous emmenions ces demoiselles avec nous?... — Mais c'est que mon père doit venir avec moi... — Tourterelle doit aussi m'y accompagner... Mais pourquoi sommes-nous si bêtes? pourquoi les attendre?... il faut partir sans eux et enlever nos maîtresses... — Enlever... je ne sais pas si Agathe voudra... — Oh! je suis bien sûr, moi, que Tronquette ne demandera pas mieux!... C'est fini, c'est décidé!... j'enlève Tronquette la nuit, en croupe sur mon cheval!... et nous allons à Paris, et nous nous amusons joliment!... et le papa Bertrand ne sera pas là pour nous gêner!...

Adam se lève, et se met à danser en chantant à tue-tête : *J'enlève ma Tronquette, mironton ton ton mirontaine!...* L'exemple de son cousin entraîne Edmond; il se lève à son tour, et saute sur le gazon en disant : Ma foi, moi aussi, j'enlève Agathe. . Tant pis! je la mène à Paris; et là je pourrai la presser dans mes bras... Dieu! quel plaisir!... Ah! je n'ai pas de cheval; mais j'en achèterai un... j'ai de l'argent... Maman m'a encore fait cadeau, il y a huit jours, de cinquante louis, en me disant que cela servirait à m'amuser à Paris... j'en avais déjà une trentaine à moi!... Oh! j'ai de quoi nous amuser... — Moi, j'aurai de l'argent aussi; mon père m'a dit qu'il m'en donnerait tant que je voudrais; j'aurai soin de lui en demander avant de partir. Nous partirons ensemble, n'est-ce pas? — Je veux bien. . Ah çà! mais, à propos, comment ferons-nous pour enlever ces demoiselles, qui sont enfermées? — Ah! c'est vrai... Mais elles ne sont peut-être pas enfermées la nuit... il faut aller tout de suite le leur demander. Moi, je suis pressé, d'abord... je voudrais pouvoir enlever Tronquette ce soir. — Ecoute, je vais retourner à Gisors pendant que tu vas aller voir ta maîtresse; nous saurons si cela peut s'arranger pour cette nuit, alors j'achèterai tout de suite un cheval... et je le mettrai quelque part en attendant... — C'est ça, va... nous nous retrouverons ici dans deux heures... — Oui; d'ailleurs le premier attendra l'autre. — C'est dit.

Et les deux cousins se mettent à courir, l'un du côté de Gisors, l'autre vers le moulin Joli.

Chapitre XV. — Double enlèvement.

Edmond arrive tout essoufflé devant la maison de madame Benoît. Il était convenu avec sa jeune amie d'un petit signal pour lui faire savoir lorsqu'il serait sous ses fenêtres.

Agathe a entendu siffler, elle entrouvre la fenêtre du premier en disant : Prenez garde, ma tante est en bas... elle peut vous voir. — Ma chère Agathe, je viens vous dire que, si vous voulez, je vous enlève ce soir pour vous conduire à Paris... — Oh! mon Dieu!... qu'est-ce que vous dites là?... m'enlever!... — Aimez-vous mieux que nous soyons toujours séparés, que je parte sans vous?... — Non... mais... m'épouserez-vous quand nous serons à Paris? — Oui, certainement; vous savez bien que je ferai tout ce que vous voudrez... Agathe... si vous me refusez, je me tuerai... — Ah! ne dites pas cela... Mon Dieu!... que je suis malheureuse!... — Eh bien! ce soir, à dix heures... votre tante sera couchée : pourrez-vous quitter votre chambre alors? — Oh! oui. . ce n'est pas pour sortir que je suis embarrassée... Mais m'épouserez-vous, bien sûr?... — Puisque je vous le jure... — Ah! mon Dieu, je crois que ma tante monte l'escalier. — A ce soir... à dix heures, soyez prête.

Edmond est enchanté, il court acheter un cheval chez un maquignon, qui lui vend une rosse fort cher, parce qu'il s'aperçoit qu'il a affaire à un enfant. Edmond donne des arrhes, et on doit lui tenir son cheval tout sellé et tout bridé pour le soir. Il revient toujours courant au lieu du rendez-vous. Dans l'adolescence, quand on est joyeux, il semble qu'il soit nécessaire d'aller vite; alors notre sang bout dans nos veines, nous ne pourrions pas être heureux et tranquilles en même temps. Plus tard, nous gardons quelque chose de cette habitude. Le plaisir nous rend remuants : le malheur nous abat.

Adam arrive aussi au rendez-vous. — Eh bien! lui crie Edmond, dès qu'il l'aperçoit.

— Victoire!... victoire!... Tronquette ne demande pas mieux que de partir; elle est enchantée d'aller voir Paris; elle m'a même demandé pourquoi je ne lui avais pas offert plus tôt de l'enlever... Cette nuit, elle sortira par la fenêtre à l'aide de la poulie et de la corde qui sert à monter le foin au grenier; car le papa Bertrand l'enferme même la nuit. Et toi? — Agathe a fait quelques façons, mais enfin elle a consenti; elle sortira à dix heures. — Bien, alors nous nous retrouverons ici avec ces demoiselles... — Oui... — Tu as un cheval? — Oh! un cheval qui est délicieux, à ce qu'on m'a dit; il doit être bon, il m'a coûté quinze louis, et c'est une occasion... Ah! dis donc, sais-tu le chemin pour aller à Paris, toi? — A peu près; d'ailleurs, nous demanderons?... Retournons chez nous, et faisons nos petits préparatifs.

Les deux cousins retournent chez eux, tout préoccupés de leur enlèvement. Adam est enchanté; il rit, il saute dans sa chambre, tout en fourrant deux gilets dans une de ses poches et un pantalon dans l'autre. Edmond n'est pas aussi gai; il désire être bientôt avec son Agathe : cependant il soupire, il regarde souvent sa mère, son père; il a parfois envie de les embrasser, de se jeter dans leurs bras, de leur demander pardon de ce qu'il va faire; mais il se contient en se disant : — Que je suis enfant!... Je reviendrai!... je reverrai mes parents; ils me pardonneront... Oh! oui, je suis bien sûr qu'ils me pardonneront... Allons, allons... ne tremblons pas et pensons à Agathe.

Adam va trouver son père, et lui dit : — Je suis décidé à aller à Paris dans deux ou trois jours; vous m'avez dit que vous me donneriez beaucoup d'argent, voulez-vous me le donner tout de suite? — Pourquoi cela, mon ami? — Parce que je suis bien aise de m'habituer à avoir de l'argent entre les mains.

M. Adrien ne voit rien que de très-naturel dans ce désir de son fils; il est fort content qu'il se soit décidé à se rendre à Paris. Il ouvre sa cassette et en tire deux billets de banque, qu'il donne à Adam en lui disant : — Voilà deux mille francs, serre cela avec soin dans ce portefeuille. — Deux mille francs!... Ah! c'est beaucoup d'argent, cela!... — Ce n'est pas tant que tu crois!... l'argent va vite à Paris; tiens, voilà de plus trois cents francs en or, pour que tu n'aies pas besoin de changer tout de suite un billet... — Bravo! je vais m'en donner! -- Il ne faudra pas aller trop vite... L'ami Tourterelle sera là pour te diriger. — Oui, oui, il sera là! répond Adam, et il se retourne en poussant sa langue contre sa joue, comme les écoliers.

Les deux cousins attendent la nuit avec cette impatience, ce battement de cœur que l'on éprouve à l'approche d'un événement qui doit faire époque dans notre vie. Adam a eu soin de tenir son cheval tout bridé. Quand l'heure est venue, et que chacun est couché, il descend doucement dans la cour; il pense alors que la grille doit être fermée, et il cherche comment il pourra en avoir la clef sans réveiller Rongin, qui place toujours les clefs sous le chevet de son lit. Après avoir inutilement ébranlé la grille, Adam se décide à éveiller le concierge.

Il frappe à la loge de Rongin, d'abord légèrement, puis plus fort : le chien n'aboie pas, parce qu'il a reconnu Adam; mais Rongin se met à crier : — Qui est là? au voleur! au secours!...

— Veux-tu te taire, vieux poltron! dit Adam à demi-voix : est-ce que tu ne vois pas que c'est moi? — Vous, monsieur... Vous, à cette heure!... Ah! mon Dieu!... J'ai cru que c'était une révolution... — Donne-moi vite la clef de la grille... ou plutôt viens me l'ouvrir, je vais tout de suite monter à cheval... — Comment! monsieur, vous sortez à présent?... — Ça ne te regarde pas... Je sors quand je veux. Mais si tu as le malheur de dire que tu m'as vu sortir!... Rongin, souviens-toi de l'invalide... Je ne te dis que ça!...

Rongin ne répond plus; il ouvre sa loge, sort en chemise et vient ouvrir la grille à Adam, qui s'éloigne au grand trot. Alors le concierge referme la grille et va se recoucher en disant : Va au diable, mauvais garnement!... Ce n'est pas moi qui sonnerai le tocsin pour qu'on coure après toi.

Adam a bientôt fait le trajet qui le sépare du moulin; car Adam est bon écuyer, et d'ailleurs il connaît son cheval. La nuit est obscure, le jeune homme ralentit le pas de son coursier en approchant de chez Bertrand, et il descend de cheval à quelque distance du moulin.

Adam attache son cheval à un arbre, et s'approche de la maisonnette. Tout est calme, aucune lumière ne brille aux fenêtres. Il est dix heures et demie sonnées; les habitants du moulin doivent être depuis longtemps livrés au sommeil, excepté la fillette qui attend son amant : à coup sûr celle-là ne sera pas endormie.

Adam se dirige sous la fenêtre du grenier, il tousse légèrement, et appelle à demi-voix Tronquette. Pour toute réponse, il reçoit sur le nez le bout de la corde qui descend le foin. En même temps, Tronquette lui crie : — Pardine! certainement que j'y sommes là, et je m'embêtais joliment de ce que vous n'arriviez pas; est-ce que l'on fait attendre comme ça les filles qu'on enlève? — J'ai voulu laisser à votre père le temps de s'endormir. — Ah! il y a plus d'une heure

qu'il ronfle comme un sabot!... T'nez ben la corde, j' vas prendre l'autre bout... — Prenez bien garde, Tronquette. — Oh! qu'y a pas de risques, la corde est solide... Ah! tenez... Et mon paquet donc... où qui qu'y a mon beau déshabillé des dimanches...

Tronquette a jeté un paquet de hardes en bas; Adam tient la corde; la fille du meunier se saisit de l'autre bout, elle crie à son amant de lâcher doucement. Adam est obligé de se balancer à la corde pour que Tronquette ne descende pas trop vite, car la grosse fille pèse presque autant que son amoureux; enfin elle approche de terre, et Adam, qui a le nez en l'air, est tout à coup aveuglé par les jupons de son amante, dont le postérieur se trouve alors au-dessus de sa tête : mais il fait noir, et d'ailleurs le moment n'est pas opportun

La petite couturière de Gisors, nièce de madame Benoît.

pour s'occuper de telles bagatelles. Adam saisit sa maîtresse dans ses bras, et involontairement il saisit beaucoup de choses; il porte Tronquette jusqu'à son cheval, l'y fait monter, lui donne son paquet, se place ensuite devant elle, lui recommande de le serrer fortement dans ses bras, et pique des deux, enchanté de s'éloigner du moulin.

Arrivés à l'endroit où devaient être Edmond et sa maîtresse, nos fugitifs ne trouvent personne.

— C'est singulier dit Adam; il avait pourtant bien moins de chemin à faire que nous. — Qui ça? dit Tronquette. — Mon cousin, que je devais trouver ici. — Tiens! est-ce que vous enlevez aussi vot' cousin? — Eh non! c'est lui qui enlève aussi sa maîtresse; nous devions aller ensemble à Paris. Attendons-le un peu. — Attendons.

Une demi-heure s'écoule, Adam s'impatiente; au moindre bruit Tronquette a peur que son père ne se soit éveillé et qu'il n'ait couru après elle. Si, en attendant Edmond, on pouvait au moins s'embrasser, faire l'amour à son aise, le temps semblerait moins long; mais faites donc l'amour, sur un cheval ombrageux, avec une femme qui est en croupe derrière vous!

Tout à coup Tronquette croit voir quelqu'un arriver à pied par le chemin du moulin. — V'là mon père! s'écrie-t-elle. Aussitôt Adam pique son cheval et le fait partir au galop en disant : — Ma foi! Edmond... nous rejoindra s'il le peut; je n'attends pas davantage.

Voyons ce qui pouvait empêcher Edmond de se trouver au rendez-vous. Dans la demeure de M. Rémonville, on avait coutume de se séparer à dix heures au plus tard; et ce soir-là, Edmond n'avait pas manqué d'aller embrasser ses parents. Il était pâle et tremblant en disant bonsoir à sa mère, et il avait besoin de répéter plusieurs fois tout bas le nom d'Agathe pour ne point renoncer à son projet.

Enfin il est seul dans sa chambre; il prend une plume, du papier; il veut laisser une lettre à ses parents pour leur ôter toute inquiétude sur son absence. Il écrit donc, et quelques larmes tombent de ses yeux et viennent mouiller sa lettre; Edmond est dans l'âge où l'amour filial ne cède qu'avec peine à un autre amour.

La lettre terminée, Edmond pense qu'il vaut mieux qu'il l'emporte et la mette à la poste dans le premier bourg où il passera; en la laissant dans sa chambre, il craint qu'on ne connaisse trop tôt sa fuite, et qu'on ne fasse courir après lui.

Après s'être muni de l'argent qu'il possède, il sort doucement de sa chambre, et se dirige vers le jardin; car si le concierge le voyait sortir si tard, il irait sur-le-champ en instruire son père. Mais les murs du jardin ne sont pas hauts, et le jeune homme pourra facilement les escalader à l'aide du treillage qui les couvre.

Edmond a grimpé sur le mur, puis il a sauté sans se donner le temps de la réflexion. Une fois dans la campagne, il court sans s'arrêter jusqu'à Gisors, va chez son maquignon, paye son cheval, monte dessus, et se dirige vers la demeure de madame Benoît. Mais le cheval n'a pas fait dix pas qu'il veut revenir à son écurie. Trois fois Edmond l'en éloigne, et trois fois le sensible coursier y retourne. — Diable! se dit notre amoureux, voilà un animal qui n'est pas bon pour enlever les filles... S'il fait comme ça toute la nuit, nous ne serons certainement pas à Paris demain.

Edmond va se plaindre au maquignon; celui-ci le rassure en lui protestant que, dès que son cheval ne sentira plus l'écurie, il ira comme le veut. Puis, à force de coups de fouet, il le fait détaler, et notre jeune homme arrive près de la demeure de sa bien-aimée.

Edmond, qui craint d'être entendu par la tante, s'arrête à une quarantaine de pas de la maison, dans un endroit où l'ombre ne permet pas de l'apercevoir. De là, il regarde les fenêtres d'Agathe; mais tout est noir, tout est fermé, et Edmond n'ose ni s'approcher ni donner un signal, parce que, dans le silence de la nuit, cela pourrait être entendu de madame Benoît.

Trois quarts d'heure se passent. Edmond, qui a toujours les yeux attachés sur les fenêtres d'Agathe, ne voit rien paraître; mais en regardant par hasard vers la petite porte du jardin, il croit apercevoir une ombre se mouvoir contre le mur. Il pense qu'Agathe pourrait être descendue pour l'attendre, il faut s'en assurer; et comme à cheval cela ferait trop de bruit, il met pied à terre. Mais où attacher sa monture? Il n'y a près de lui ni arbre ni anneau. Edmond espère

Mademoiselle Tronquette, la fille du meunier.

que son coursier restera paisible, il le laisse pour se diriger vers l'endroit où il a cru voir quelqu'un. A peine a-t-il fait quatre pas que le cheval se met à trotter vers la demeure du maquignon. Edmond est obligé de courir après sa monture, qu'il ne rejoint qu'à la porte de la maison du marchand, qui heureusement est fermée, sans quoi l'animal mènerait son nouveau maître jusqu'à l'écurie.

— Maudit cheval! dit Edmond en ramenant le cheval en laisse. Si je pouvais te changer!... Mais à l'heure qu'il est où en trouver un autre?... Il faudra bien que tu marches, pourtant!

Et Edmond est revenu près de la maison de madame Benoît; il va se remettre à l'ombre, lorsqu'il voit Agathe accourir vers lui, avec un carton et un paquet à la main.

— Ah! vous voilà! s'écrie-t-elle, j'allais rentrer, car il y a une heure que je vous attends. — Mais il y a aussi une heure que je

suis arrivé, et que je suis là-bas... dans ce coin... — Et pourquoi restez-vous là-bas, et ne vous approchez-vous pas de la porte? .. Nous aurions pu passer comme cela toute la nuit à nous attendre... Et si ma tante se réveillait... si elle m'appelait!... — Venez, ma chère Agathe, bâtons-nous de réparer le temps perdu... Placez-vous sur la croupe de mon cheval... — Monter à cheval! Ah! mon Dieu! moi qui n'ose pas aller sur un âne... — Ne craignez rien... je serai près de vous.. — Je ne pourrai jamais me tenir là-dessus... — Vous vous tiendrez à moi... — Pourquoi ne pas avoir eu une voiture?... — Je n'y ai pas pensé... A présent il est trop tard... Ma chère Agathe, un peu de courage.

Comme la jeune fille qui a consenti à se laisser enlever ne serait pas contente d'être obligée de retourner coucher chez sa tante, elle se décide à se laisser hisser sur le cheval.

Enfin Edmond est en selle devant sa maîtresse. Le paquet et le carton sont attachés après le cheval, qui fait cinq tours sur lui-même avant de se décider à quitter Gisors; et lorsqu'il prend le trot, Agathe, qui a peur de tomber, serre tellement Edmond dans ses bras que le pauvre jeune homme en étouffe; mais il faut bien souffrir un peu pour posséder la femme qu'on aime. C'est ce que se dit Edmond en tâchant de reprendre sa respiration.

Le jour a fait place à cette nuit féconde en événements. Déjà on est levé chez les deux frères. Chez M. Adrien on ne fait pas attention à l'absence d'Adam, parce qu'on le voit rarement au déjeuner. Il n'en est pas de même chez M. Rémonville; Edmond n'a pas l'habitude de sortir avant d'avoir été embrasser ses parents, et jamais encore il n'a manqué au repas du matin.

Surpris de ne pas le voir, M. Rémonville monte à la chambre de son fils, et il remarque que celui-ci ne s'est pas couché, car Edmond n'a pas songé à se jeter au moins sur son lit.

Le papa descend, s'informe au concierge. Celui-ci n'a pas vu sortir Edmond. On le cherche dans la maison, dans le jardin. Déjà la tendre mère s'inquiète, déjà elle prévoit les plus grands accidents, et elle dit à son époux :

— Ah! mon ami! nous avons peut-être eu tort de nous opposer à son hymen avec cette jeune fille.. Qui sait ce que son amour lui fera faire?... — Ma chère Amélie, cette jeune fille ne convenait nullement pour femme à notre fils. Ce n'est pas principalement parce qu'elle est couturière; mais j'ai été prendre des informations à Pontoise, et, d'après ce que l'on m'a dit, tout me fait présumer que mademoiselle Agathe n'en est pas, comme Edmond, à son premier amour. Je me défie, d'ailleurs, de ces demoiselles qui font continuellement jurer à leur amant qu'il les épousera. L'innocence ne demande pas tout cela pour aimer; elle cède au présent, et ne calcule pas sur l'avenir. Calme-toi, ma chère amie; j'aime à penser que notre fils n'est pas loin... Peut-être est-il chez mon frère. Quoique nous soyons un peu en froid avec Adrien, je vais aller moi-même m'en informer.

M. Rémonville traverse le petit espace qui le sépare de la demeure de son frère; il commence par demander à Rongin s'il a vu son fils. Rongin regarde M. Rémonville avec humeur, et murmure : — Est-ce que je suis aussi chargé de veiller sur M. Edmond?... — Je vous demande s'il est chez son oncle! — Chez son oncle!... chez son oncle! Est-ce que le matin la grille n'est pas ouverte... ? est-ce que je peux être cloué à la porte pour voir qui est-ce qui entre?... Je ne suis pas né pour espionner... et sans la révo....

M. Rémonville laisse Rongin parler tout seul, et entre dans la maison... On lui apprend que son frère est au jardin avec son ami Tourterelle. Quant à Céleste, elle n'a pas encore terminé sa toilette du matin; chaque jour elle reste plus longtemps devant son miroir, par la raison que chaque jour elle a plus de peine pour se rendre jolie; il serait même temps qu'elle y renonçât entièrement.

M. Adrien vient d'apprendre à Tourterelle que son fils est décidé à aller à Paris, et qu'il lui a donné la veille deux mille trois cents francs pour l'habituer au maniement de l'argent, lorsque M. Rémonville l'aborde en disant : — Mon frère, auriez-vous vu mon fils ce matin?... Il s'est absenté sans me rien dire; cela m'étonne... Est-ce qu'il serait avec son cousin?

M. Adrien regarde Tourterelle d'un air goguenard en répondant : — Je n'ai pas vu votre fils... je ne pense pas qu'il soit avec son cousin... Vous savez qu'ils n'ont pas les mêmes goûts, et qu'ils ne sympathisent guère entre eux!...

— C'est vrai... mais cette absence de mon fils m'étonne... — Oh! vous ne devez pas être inquiet... un garçon si bien élevé ne peut pas se perdre!... — Mon frère, sans se perdre on peut faire des sottises, et malheureusement la meilleure éducation ne garantit pas des passions! si cela était, les gens bien élevés auraient trop d'avantage sur les autres.

M. Adrien prend sa prise en disant : — Moi, qui n'ai pas élevé mon garçon comme une fille, je le lais se sortir quand bon lui semble.... Par exemple, je n'ai pas vu Adam depuis hier au soir; eh bien! je vous assure que je n'en suis nullement inquiet.

— Je vous félicite, mon frère, d'être si tranquille sur le compte de votre fils.

M. Rémonville va s'éloigner, lorsque arrive un paysan, poudré depuis la tête jusqu'aux pieds, qui tient un gourdin à la main et semble en menacer tout le monde. Rongin le suit de loin; car le concierge prévoit qu'il va y avoir du scandale, et il se frotte les mains de joie.

— C'est le meunier Bertrand qui vient à nous, dit M. Adrien, que peut-il nous vouloir?

— Il a l'air furieux, dit Tourterelle; et le petit homme juge prudent de se mettre derrière les deux frères.

— Je voulons not' fille; quoi que vot' garnement a fait de Tronquette? Ah! morgué! ça ne se passera pas comme ça! dit Bertrand en s'approchant d'un air furibond.

Enlèvement de la fille du meunier.

— A qui diable en avez-vous, monsieur Bertrand? répond M. Adrien avec hauteur; et pourquoi vous permettez-vous de vous présenter ainsi chez moi?

— Pourquoi je me permets!... vot' fils s'est ben permis autre chose, lui!... mais il ne le portera pas loin... Mille z'yeux!... il y a longtemps que je le guette; il a déjà senti de ma gaule... Et Tronquette! la coquine! une fille si ben élevée!

— Mais expliquez-vous donc... qu'est-il arrivé à votre fille? — Vot' fils l'a enlevée cette nuit de la maison!... Elle a fui par la poulie du grenier, ni pus ni moins qu'une botte de foin!

M. Adrien pâlit; cette nouvelle le suffoque, et la présence de son frère ajoute à son chagrin; cependant il tâche de se remettre, et dit au meunier : — Tout cela n'est pas possible... si on vous a enlevé votre fille, pourquoi voulez-vous que mon fils soit l'auteur de cet enlèvement?

— Parce que depuis longtemps votre fils rôde autour de Tronquette, qui est un fameux brin de fille, morguenne! parce que je l'ai surpris avec elle, et que j'ai été obligé d'enfermer ma fille dans le grenier.— Si vous l'aviez bien enfermée, on ne l'aurait pas enlevée. — Elle s'est sauvée par la fenêtre, que je vous dis.— Mais, encore une fois, qui vous assure qu'elle soit partie avec mon fils? — Et tenez..... lisez ce chiffon qu'elle a laissé dans sa chambre.

Bertrand montre à M. Adrien un morceau de papier sur lequel es

écrit en lettres de deux pouces : *Mon paire ne soilié pas enquelé, je va ta Paris aveq mosieur a dent. Ces seulement pour nous divartire.*

M. Adrien est consterné, et Tourterelle lui dit à l'oreille : — C'est sans doute pour cela qu'il vous a demandé hier de l'argent

— Eh bien ! mon frère, dit M. Rémonville, vous étiez si tranquille sur le compte de votre fils... il me semble qu'il use grandement de la liberté que vous lui laissez...

M. Adrien se mord les lèvres et ne sait que répondre, lorsque madame Benoît arrive à son tour au pas redoublé, tout en sueur, et le bonnet de dentelle presque renversé par la rapidité de sa marche.

La ci-devant mercière, qui tient aux usages, fait un salut sévère à la société, et s'approche de M. Rémonville, auquel elle dit avec volubilité :

— Monsieur, je viens de votre demeure, on m'a appris que vous étiez ici, et j'ai pris la liberté de vous y relancer, monsieur, parce que le sujet qui m'amène est trop grave pour que je puisse attendre une minute, un seul instant, sans avoir obtenu justice...

— Puis-je savoir, madame, à qui j'ai l'honneur de parler?... — Monsieur, je suis madame Benoît, de Gisors, mercière retirée avec un honnête avoir. Je suis la tante d'Agathe, monsieur, et vous devez avoir entendu parler de moi....

Au nom d'Agathe, M. Rémonville frémit et prévoit quelque malheur. M. Adrien relève le nez et écoute ; Bertrand cesse pour un moment de jurer ; Rongin se frotte les mains avec un redoublement de satisfaction ; Tourterelle seul conserve son air bête d'habitude.

— Monsieur, reprend madame Benoît, vous n'ignorez pas que monsieur votre fils aimait ma nièce Agathe, qu'il en raffolait : moi, je ne recevais M. Edmond que dans l'intention du bon motif. Du moment que j'ai su que vous ne donniez pas les mains au mariage, je lui ai défendu ma porte. Eh bien ! monsieur, savez-vous quelles sont les suites de votre cruauté ? votre fils a enlevé ma nièce cette nuit !... — Que dites-vous, madame ?... — La vérité, monsieur... je n'ai plus de nièce... et votre Edmond est un suborneur.

M. Rémonville pâlit à son tour, tandis que son frère laisse errer sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

— Cela ne se peut pas, madame, reprend enfin M. Rémonville, mon fils est incapable de...—Votre fils a enlevé ma nièce, monsieur, il l'a enlevée à cheval, qui pis est... Le maquignon qui a vendu le cheval sait fort bien que c'est à M. Edmond... Toute la ville sait que ma nièce est enlevée, c'est un scandale épouvantable... Je veux réparation, monsieur !...

M. Rémonville se frappe le front ; il est accablé de cette nouvelle, qui semble avoir entièrement consolé M. Adrien. Madame Benoît fait un tapage épouvantable en demandant sa nièce, et le meunier recommence à jurer et à tempêter en criant qu'on lui rende Tronquette.

Les deux frères, impatientés de ce bruit, se fâchent à leur tour.

— Il fallait mieux garder votre fille, dit Adrien.

— Il fallait mieux garder votre nièce, dit M. Rémonville.

— J'allons faire le voyage de Paris, dit Bertrand ; si je rencontre votre fils, je l'assomme...

— Je vais me plaindre partout, dit madame Benoît ; si le jeune homme n'a pas enlevé ma nièce pour le bon motif, je vous attaque en réparation.

Enfin le meunier et madame Benoît sont partis ; les deux frères restent alors quelques moments sans parler ; M. Adrien dit le premier d'un air moqueur : Il me semble que le jeune homme si bien élevé fait des siennes.

— C'est sa première sottise, répond M. Rémonville, et il y a longtemps que l'élève de la nature nous a habitués aux siennes... — Soyez tranquille, mon frère, votre Edmond ne s'en tiendra pas là. — Votre Adam a déjà fait ses preuves... le séjour de Paris va l'achever. — Nous verrons lequel des deux s'y conduira le mieux.

— Cette fois il y a eu sympathie entre les deux cousins, dit Tourterelle pendant que les deux frères se séparent.

Et Rongin est tellement satisfait, qu'il regagne sa loge en caressant son chien.

Chapitre XVI. — Voyage d'Adam et de Tronquette.

Pendant que les deux pères se lancent mutuellement des épigrammes en endévant au fond de l'âme de l'incartade de leurs fils, Adam allait au grand galop, tenant Tronquette en croupe.

Adam est bon cavalier ; Tronquette, habituée à monter sur le cheval du moulin, n'a pas peur et n'étouffe pas son amant dans ses bras ; les jeunes gens font beaucoup de chemin en peu de temps. Au point du jour leur cheval, fatigué du double fardeau, commence cependant à ralentir ses pas.

— Nous nous reposerons au premier village, dit Adam, car mon cheval a besoin de prendre quelque nourriture. — Et moi aussi, j'avons besoin de nourriture, dit Tronquette, le dada donne fièrement de l'appétit. — Soyez tranquille, ma petite Tronquette, nous déjeunerons bien... Ah ! comme nous allons nous amuser à Paris tous les deux !... j'ai de l'argent, de l'or... nous ne nous priverons de rien !... — Ah ben ! il faudra que vous me régaliez de pâte ferme ; on m'a dit qu'on la faisait si bonne à Paris... vous m'en achèterez pour six sous en arrivant. — Oui, Tronquette... pour six sous, pour six francs. Je ne vous refuserai rien...

Et Adam se retourne pour tâcher d'embrasser la grosse fille, qui lui donne une croquignole sur le nez en disant : — Voulez-vous bien vous tenir tranquille !

Au point du jour, les voyageurs aperçoivent devant eux une ville qui leur semble considérable.

— C'est peut-être Paris, dit Tronquette.

— Est-ce que nous aurions fait quinze lieues en si peu de temps ? dit Adam.

Il demande au premier laboureur qu'il aperçoit le nom de la ville qui est devant eux, et on lui apprend que c'est Pontoise.

— Bon, dit Adam, nous avons pris la bonne route : je sais qu'on passe par Pontoise pour aller à Paris. Nous allons chercher une auberge et nous y faire servir à déjeuner.

A Pontoise, la vue d'Adam voyageant avec Tronquette sur le même cheval, ne cause aucune surprise aux habitants, accoutumés à voir des gens des environs venir dans cet équipage à leur marché. On indique une auberge aux jeunes gens, qui font leur entrée au trot dans la cour en criant : — Peut-on déjeuner ici avec un cheval ?

— Comment ! si l'on peut déjeuner ? répond l'aubergiste en aidant Tronquette à descendre, ce qui demande du temps, parce qu'elle a pris racine sur la croupe du bidet ; on trouve ici tout ce qu'on veut, toutes les primeurs... comme à Paris.

— Eh bien, alors, donnez-nous des côtelettes, et de l'avoine à mon cheval, dit Adam.

— Et des gâteaux, dit Tronquette ; oh ! moi, j'aime la pâtisserie. — Enfin un bon déjeuner ; ne ménagez rien, ça m'est égal de payer cher !

Avec une telle recommandation on est sûr de s'attirer la considération d'un aubergiste. Celui-ci dit à une servante de conduire les voyageurs au numéro quatre. La servante fait monter les jeunes gens au premier, et leur ouvre une chambre bien cirée, bien frottée, et dans laquelle il y a un lit.

Adam sourit, mais Tronquette reste sur le seuil de la porte en disant : — Tiens ! pourquoi t'est-ce que vous nous menez dans une chambre à lit ? est-ce que vous croyez que je venons le matin pour nous coucher ?

— Madame, nous avons des lits dans toutes nos chambres pour les voyageurs qui séjournent. — Je n' veux pas déjeuner sur un lit, moi. — Mais, madame, le lit n'est que pour ceux qui veulent s'en servir ; vous n'êtes obligée de vous mettre dessus.

Adam pousse Tronquette, qui entre en faisant la moue, et la servante ferme la porte sur eux en souriant.

— Eh ben ! pourquoi qu'elle ferme la porte, à c't heure ? dit Tronquette ; est-ce qu'elle croit... que... Ah ben ! par exemple !

Adam, auquel l'absence de la servante donne d'autres idées que celle du déjeuner, s'approche de Tronquette, et cherche à la prendre dans ses bras. La fille du meunier se débat.

— Voulez-vous ben finir vos bêtises? vous savez que je ne veux pas d' ça. — Tronquette, vous m'avez dit que vous m'aimiez cependant. — Oui, je vous aime ben, mais je veux que vous soyez sage et que vous me laissiez tranquille. — Mais quand on aime son amoureux, son amant, est-ce qu'on doit refuser de le rendre heureux ? — Est-ce que vous n'êtes pas heureux d'être avec moi ? — Si, mais... je le serais bien plus si vous vouliez... Tronquette, est-ce que nous ne sommes pas nos maîtres maintenant ? — Eh ben, après ? — Est-ce que nous n'allons pas à Paris pour être toujours ensemble ? — Oui, pour nous divertir et manger de la pâte ferme. — Et puis faire l'amour. — Ah ! j'ai pas dit ça. — Ma petite Tronquette, laisse-moi t'embrasser. — Non ! — Une seule fois. — Non, parce que quand vous commencez, ça ne finit pas.

Adam n'écoute pas Tronquette, il l'embrasse et veut la presser, l'emporter dans ses bras ; mais la grosse fille repousse si vivement son amant, qu'elle l'envoie contre une vieille commode, dont il défonce deux tiroirs. Adam, auquel ces manières sont familières, puisqu'il n'a encore fait la cour qu'à des paysannes, se relève en riant et veut courir sur Tronquette ; elle s'est emparée d'une chaise, et la jette dans les jambes de son amoureux ; celui-ci se frotte les jambes et veut revenir à la charge. Tronquette lance une nouvelle chaise, que son amant évite, et qui va briser deux carreaux de la fenêtre. La fille du meunier, qui se voit au moment d'être prise, se met derrière une table ronde qui est au milieu de la chambre, et sur laquelle est un vieux cabaret de porcelaine doré. Les jeunes gens tournent autour de la table qui les sépare ; pendant quelques minutes, ce rempart garantit Tronquette ; mais en voulant la saisir par son jupon, Adam renverse la table, les tasses roulent et se brisent. L'aubergiste, attiré par le bruit, monte vivement au numéro quatre, où il trouve tous les meubles sens dessus dessous, les carreaux cassés, et Tronquette se débattant et donnant des coups de poing et des coups d'ongle à son amant sur les débris des chaises et du cabaret.

— Qu'est-ce que c'est ? Que signifie ce désordre ? dit l'aubergiste d'un air inquiet.

— Ça signifie que nous jouons, répond Adam sans se déranger, pendant que Tronquette rajuste son bonnet et son fichu.

— Vous jouez !... Ah ! vous avez une drôle de manière de jouer... Vous brisez les meubles, vous cassez les carreaux. — Qu'est-ce que cela vous fait, si cela nous amuse ? — Savez-vous que ces jeux-là vous coûteront fort cher ?... — C'est bon, on payera ce qu'on a cassé... Et ce déjeuner ? — On va vous le monter.

L'aubergiste n'est plus aussi satisfait de l'arrivée des jeunes voyageurs ; il craint que leur bourse ne soit pas suffisante pour payer le dégât ; après avoir vivement fait la revue de ce qui est cassé, il descend quatre à quatre à la cuisine, et dit à la servante :

— Laisse là le fricandeau, ne dépouille pas le lapin, ne mets pas les filets sur le gril : je crains d'en être pour mes frais avec ces nouveaux venus, qui m'ont brisé là-haut pour près de deux cents francs ! leur cheval ne les vaut pas. Monte-leur du fromage, des cornichons, du saucisson, et ne donne rien de plus.

La servante exécute les ordres de son maître. Adam et Tronquette se mettent à table. En voyant ce qu'on leur a servi, Adam regarde la servante et s'écrie : — Eh bien !... montez-nous donc le reste. — Il n'y a pas autre chose, monsieur. — Comment ! voilà tout ce que vous avez à nous donner ?... et les côtelettes ? — On n'en a pas trouvé. — Et les gâteaux ? dit Tronquette. — Ils ne sont pas cuits. — Et du veau ? — Il n'y en a point. — Pas de veau à Pontoise ! — Nous avons du malheur.

— Ah bien ! c'est égal, dit Tronquette en se bourrant de fromage et de saucisson, v'là bien assez de quoi manger.

— Beau régal ! dit Adam ; je déjeune mieux que ça chez papa.... Elle est joliment fournie votre auberge !... Et c'est ça que votre maître appelle des primeurs ?... du vieux fromage tout moisi... Tronquette, allons-nous-en bien vite à Paris ; nous trouverons mieux que tout cela sur notre chemin.

Tronquette, qui n'est pas comme Adam habituée à la bonne chère, quitte avec regret le fromage et le saucisson ; mais son compagnon lui prend le bras et lui fait descendre rapidement l'escalier.

Arrivés en bas, les voyageurs trouvent l'aubergiste qui les attend avec son mémoire ; il a fait fermer soigneusement la porte d'entrée, et son garçon est devant avec le tourne-broche à la main.

— On déjeune mal chez vous, monsieur l'aubergiste, dit Adam ; il paraît que vous promettez plus que vous ne pouvez tenir.

— C'est possible, monsieur, répond le traiteur d'un air sec ; il y a des jours où les provisions manquent... Voilà le mémoire de monsieur.

— Rien de chaud... rien de frais... pas seulement une côtelette ?...

— Voilà le mémoire de monsieur...

— Et mon cheval, a-t-il mieux déjeuné que nous au moins ? — Votre cheval a eu ce qu'il lui fallait... — Voici le relevé des frais... — Est-il sellé ? bridé ? Nous partons de suite ; j'en ai assez de votre auberge...

— Monsieur, on ne s'en va pas comme ça ! dit l'aubergiste en élevant la voix et en se redressant comme s'il voulait tirer l'épée ; il faut payer les dégâts que vous avez faits chez moi.

— Est-ce que vous croyez que j'ai envie de m'en aller sans payer ? dit Adam, dont les yeux viennent de s'animer, et qui arrache la carte au traiteur. Est-ce que vous me prenez pour un voleur ?...

— Monsieur, je ne dis pas cela, certainement... — Voyons ce mémoire... Ah ! mon Dieu ! quel gribouillage !... C'est comme quand j'écris, moi... Table... dessus de marbre... chaises... carreaux... tiroirs.. cabaret de la Chine... fromage... cornichons... avoine... Voyons, voyons, combien tout cela fait-il ? et dépêchons ..

— Monsieur, voyez le total... — Oui, je vois... mais c'est égal, je vous demande combien ça fait. — Cent soixante-trois francs vingt-cinq centimes... — Cent soixante-trois francs !... — Vingt-cinq centimes. — Ah ! diable ! comment vais-je faire ?... Papa ne m'a pas donné de centimes... et moi qui ne savais pas qu'il fallait des centimes pour voyager...

L'aubergiste comprend qu'Adam n'a pas le sou, et il fait un saut en arrière en s'écriant : — J'en étais sûr !... Il n'a pas d'argent !... Il ne peut pas payer...

— Je ne peux pas payer ! dit Adam, et il tire sa bourse pleine de pièces d'or, et la jette sur une table en disant : Tenez, prenez ce qu'il vous faut, et rendez-moi mon reste.

A la vue de l'or, la taille du traiteur diminue subitement de trois pouces ; on lui paye un mémoire énorme sans marchander, et d'une manière si confiante, si nouvelle, qu'il ose à peine toucher les pièces d'or du bout du doigt ; tout en prenant ce qui lui revient, il fait des signes à sa servante, à son garçon, et ceux-ci, qui le comprennent, courent à la cuisine.

— Mon cheval, à présent, dit Adam. — Monsieur, dans un instant .. Je ne crois pas qu'il soit encore bridé... mais je suis désolé que vous ayez si mal déjeuné... Il y a vraiment des jours où on est malheureux... où tout manque... Asseyez-vous donc un moment. — Non, non ; nous voulons partir...

La servante accourt en disant : — Not' maître, on a trouvé des filets de bœuf chez le boucher.

Le marmiton vient sur les pas de la servante en criant : — Not' maître, il y avait encore du fricandeau dans la garde-manger...

— Ah ! mon Dieu ! il y avait du fricandeau !... Voilà les filets qui arrivent... Tout va venir à la fois maintenant ; c'est comme un sort !... Si monsieur et madame voulaient remonter là-haut, on leur préparerait un excellent repas... Ce serait si tôt fait !... d'ailleurs, vous pourriez jouer à votre aise en l'attendant ; ma maison est à votre disposition.

Mais Tronquette, qui s'est bourrée de fromage, veut partir ; et quoiqu'il sache à peine compter, Adam sent bien que leur petit jeu a coûté trop cher pour le recommencer. Il faut donc laisser aller les jeunes voyageurs. On leur amène leur cheval ; et ils sortent de l'auberge poursuivis par les révérences de la servante et les saluts du maître.

— Cent soixante francs ! dit Adam tout en trottant avec Tronquette. C'est bien de l'argent pour n'avoir mangé que du saucisson et bu de mauvais vin. — Dame ! c'est les meubles cassés qui coûtent le plus cher. — Tronquette, nous tâcherons de ne plus renverser les tables. — Ah ! oui ; mais faudra pas me chiffonner comme à ce matin !

Plus les jeunes voyageurs approchent de Paris, plus leur tournure et leur équipage attirent l'attention. A Montmorency, où ils sont rencontrés par une cavalcade de fashionables et de marchandes de modes, on rit aux éclats en les regardant.

— Ils sont très-plaisants, disent les jeunes gens en lorgnant Tronquette.

— Le jeune homme n'a pas l'air ni la mine d'un paysan, disent les dames. — C'est peut-être une nourrice qu'il vient d'aller chercher. — Elle est d'un blond un peu hasardé, la villageoise.

Ennuyé d'être lorgné et d'entendre ricaner, Adam veut descendre pour aller rosser les jeunes gens ; Tronquette le prie de n'en rien faire, et pour qu'il n'en ait pas le temps, elle pique le cheval avec une épingle, et l'animal s'éloigne de Montmorency au grand galop.

Les voyageurs arrivent à Saint-Denis. Là on se permet encore de rire en les regardant. — Vot' cheval est blessé, disent les paysans. — Où donc ? s'écrie Adam en examinant sa monture de tous côtés. Eh, pardi ! vous ne voyez pas qu'il a deux emplâtres sur le dos !...

Et les éclats de rire recommencent. Adam veut encore descendre pour battre les manants ; mais Tronquette, qui a fait sa provision de talmouses, pique de nouveau leur monture, qui les entraîne vers Paris.

Chapitre XVII. — L'Homme de la Nature à Paris.

L'approche de la grande ville fait sourire de plaisir les jeunes gens ; ils se montrent les édifices qui se dessinent déjà devant eux.

— On dit que c'est superbe Paris, dit Tronquette. Je suis bien curieuse de voir les *spectacles* et les *Turleries*. — Nous verrons tout... nous irons partout... Nous avons de l'argent... Mais nous ne casserons plus les tables.

A la barrière, un monsieur arrête le cheval d'Adam par la bride, et dit à Tronquette : — Qu'avez-vous dans ce gros paquet ?

— Par exemple ! vous êtes bien curieux ! s'écrie Adam. Qu'est-ce que cela vous fait ce que nous avons ?... — Il faut que je sache s'il n'y a rien qui paye de droit... — Qui paye... Est-ce qu'on paye pour entrer dans Paris ? ..

Le commis tâte le paquet, puis lâche la bride du cheval ; il était temps, Adam allait encore se fâcher ; et quoique Tronquette fît son possible pour faire galoper leur monture, l'animal commençait à ne plus être sensible à l'épingle.

Mais on est dans Paris, et les voyageurs ouvrent de grands yeux en regardant à droite et à gauche, persuadés qu'ils vont voir des merveilles ; ils ne voient encore que des maisons fort ordinaires, ils avancent, ils trouvent beaucoup de monde, beaucoup de crotte, et à chaque instant des embarras de voitures.

— Tiens ! ça n'est déjà pas si beau ! dit Tronquette.

— Ça sent terriblement mauvais ! dit Adam.

Pendant qu'ils regardent les maisons et les boutiques, les passants les examinent, les polissons les suivent, les flâneurs les montrent au doigt. — Est-ce que ces gens-là ne vont pas bientôt finir ? dit Adam. Est-ce qu'on est poli comme ça à Paris ? Ils arrivent ainsi à la porte Saint-Denis. Tronquette est honteuse d'être lorgnée ; elle baisse les yeux et enfonce des épingles dans la croupe du cheval. Celui-ci fait un bond, puis s'arrête. Adam le bat, le presse du talon ; l'animal, qui probablement n'a pas mieux déjeuné que ses maîtres, baisse les oreilles et n'avance plus.

Les éclats de rire redoublent autour des voyageurs ; on crie : — Il avancera ! il n'avancera pas !

Un grand dadais s'arrête devant le cheval en disant : — Ça veut mener une femme en croupe et ça ne sait pas seulement tenir son cheval... Beau fichu cavalier de deux sous !

— Ah ! je suis un f... cavalier ! s'écrie Adam. Attends ! je vais te dire un mot à toi !

Cette fois Adam est à terre avant que Tronquette ait eu le temps de s'y opposer. Courir sur le grand dadais, le prendre par le milieu du corps, le jeter sur le pavé et lui appliquer une douzaine de taloches, tout cela est pour Adam l'affaire d'un instant.

On a entouré les combattants ; mais les éclats de rire ont cessé : on ne se moque pas d'un homme qui se bat si bien. C'est maintenant

mant son adversaire que l'on montre au doigt en disant : — C'est bien fait, il n'a que ce qu'il mérite; qu'avait-il besoin d'insulter ces jeunes gens?

Tronquette a vu le combat : elle saute à son tour à terre dans l'intention, non pas de se trouver mal comme les belles dames qui voient deux hommes se battre, mais pour aller prêter main forte à son amant, et faire le coup de poing pour lui si cela est nécessaire.

Quelque chose embarrasse Tronquette, c'est de savoir ce qu'elle fera de son cheval; mais Paris est rempli de gens obligeants, et elle est à peine descendue, qu'un monsieur s'approche d'elle et lui dit : — Voulez-vous que je garde votre cheval? — Ah! oui, monsieur, ça m'obligera bien! répond la grosse fille. — Allez, madame... Je le garderai.

Tronquette se jette dans la foule qui en aure son compagnon, elle trouve Adam, qui a encore le poing levé sur son adversaire terrassé, et qui lui dit : — En avez-vous assez?

— Oui, oui, il en a bien assez, s'écrie Tronquette en prenant le bras d'Adam; et elle l'entraîne loin de la foule, qui s'écarte avec respect et se garde de ricaner, parce que le jeune voyageur promène autour de lui des regards qui ne sont pas doux.

Tronquette tire toujours Adam en murmurant : — Si c'est comme ça qu'on s'amuse à Paris, j'en ai déjà assez, moi. — Ne pense plus à cela, Tronquette; j'ai rossé ce malhonnête, c'est fini... Mais où donc me mènes-tu? — Dame... j'vas du côté où j'ai laissé not' cheval, avec un monsieur bien honnête, qui m'a dit qu'il le garderait... C'est singulier... c'était pourtant par ici... Où donc qu'il est allé nous attendre?...

Les jeunes gens regardent de tous côtés, ils n'aperçoivent plus leur cheval. Ils demandent à quelques personnes : — Avez-vous vu notre cheval?... Il était là avec un monsieur qui le gardait...

On ne leur donne aucun renseignement; enfin, une vieille femme, qui a devant elle, en guise d'éventaire, une poêle avec un réchaud et des saucisses, leur dit : — Mes enfants, vous êtes volés!... v'là le coup!...

— Volés! s'écrie Tronquette; ah! mon Dieu!... et mon paquet... mon beau déshabillé qui était dessus...

Tronquette pleure, Adam est furieux, la foule se presse de nouveau autour d'eux pour voir pleurer Tronquette et entendre jurer son compagnon. Mais Adam entraîne à son tour la grosse fille en lui disant : — Ne pleure pas... Que veux-tu? ce n'est pas un grand malheur : le cheval était devenu poussif... — Ah!... mon beau déshabillé... Hi! hi! hi!... — Je t'en achèterai un autre, trois autres, tant que tu voudras... — Ah! la vilaine ville, où on se moque de vous... où on vous vole!... Je veux m'en retourner chez nous... Hi! hi! hi!... — Tronquette, veux-tu te taire? tu vas encore faire amasser du monde autour de nous, car il paraît qu'à Paris on n'a pas autre chose à faire que de regarder les gens; tu seras cause que je me battrai encore!...

Tronquette tâche de renfoncer ses larmes, et les jeunes gens remontent les boulevards du côté de la porte Saint-Martin; la vue des boutiques, des voitures, les marchands ambulants, les toilettes différentes des promeneurs, tout les occupe, les distrait, et leur fait oublier la perte qu'ils viennent de faire. Cependant Tronquette pousse encore de gros soupirs, et Adam lui dit : — Si tu reconnais l'homme à qui tu as laissé notre cheval, montre-le-moi, et son affaire ne sera pas longue.

Adam, qui n'a pas bien déjeuné, voudrait trouver une auberge; il presse les pas de sa compagne, qui le force à s'arrêter devant chaque pâtissier : à l'un elle mange de la pâte ferme, à un autre de la frangipane, plus loin du flan.

— Tu ne pourras plus dîner, lui dit Adam. Mais Tronquette mange toujours en disant : — Oh! que si!... D'ailleurs, j'aime mieux ça que le dîner.

Les curiosités, les figures de cire, les spectacles mécaniques du boulevard du Temple font oublier à Adam qu'il n'a pas dîné.

— Entrez, entrez, messieurs, mesdames, crient les banquistes en agitant leur baguette et en frappant des toiles peintes sur lesquelles sont représentés des lions, des tigres, des enfants à deux têtes et des femmes sauvages dont les appas sont effrayants.

— On nous engage à entrer, dit Adam en tirant Tronquette par le bras, et ils entrent en saluant l'homme de la porte; quand ils sont dans le spectacle, où Adam est surpris de n'apercevoir que deux ou trois individus qui n'ont point de bas, on vient leur demander leur billet.

— Qu'est-ce c'est qu'un billet? dit Adam.

— C'est le prix de votre entrée et de celle de madame. — On paye donc pour entrer ici? — Toujours, monsieur. — Alors, il ne fallait pas à la porte me crier : *Entrez, entrez,* mais : *Payez, payez...* J'ai cru que c'était une politesse que vous nous faisiez. — Monsieur, à Paris toutes les politesses se payent.

Adam tire une pièce d'or pour donner huit sous. Les propriétaires du monstre, qui n'ont jamais la monnaie de cent sous, même avec la recette d'une semaine, prennent la pièce en disant : — Monsieur, on va vous rendre; et on est un quart d'heure avant de trouver la monnaie... Enfin, on apporte à Adam treize francs en gros sous pour que cela fasse plus embarras; et quand on voit qu'il empoche sans compter, on lui en escamote encore la moitié, en ayant l'air de l'aider à prendre son argent.

Les voyageurs ont passé leur journée sur le boulevard du Temple; ils ont vu quinze spectacles différents, et Tronquette a avalé pour seize sous de galette : ce qui est plus fort que la plupart des tours qu'on a faits devant eux. Adam cherche toujours l'enseigne d'une auberge. Arrivé au coin de la rue d'Angoulême, il voit à la porte d'une maison du gibier, du poisson, de beaux fruits; il regarde en l'air et parvient à lire : *Au Méridien, restaurateur.* Comme il ne s'est pas bourré de pâte de ferme, il dit à Tronquette : — On dine là... entrons-y; nous demanderons après une auberge pour coucher.

Une petite femme fort gentille reçoit les voyageurs; elle sourit en regardant Tronquette, elle sourit encore quand Adam lui dit : — Est-ce que vous donnez à dîner ici, madame? Mais elle lui répond fort poliment :

— Oui, monsieur, tout ce que vous voudrez; donnez-vous la peine de me suivre.

La petite femme monte un escalier un peu étroit, dans lequel Tronquette n'avance qu'en tâtonnant; mais arrivée au premier, elle ouvre un cabinet et y fait entrer les jeunes gens en leur disant : — On va vous apporter la carte, et vous serez servis sur-le-champ.

Puis la petite dame les quitte, et Adam lui fait un grand salut et Tronquette une belle révérence, parce qu'ils se sentent tout joyeux d'avoir rencontré enfin quelqu'un de poli.

Il n'y a pas de lit dans le petit cabinet où sont les jeunes gens; il y a deux banquettes fort bien rembourrées. Tronquette va se jeter sur l'une, et Adam s'assied à côté d'elle; mais il ne cherche pas à l'embrasser, il se rappelle la scène du matin; en ce moment, d'ailleurs, il ne songe qu'à dîner.

Un garçon arrive, et présente à Adam une grande feuille de papier imprimé en lui disant :

— Monsieur, si vous voulez commander votre dîner, voilà la carte, et voici une plume et de l'encre pour faire la vôtre.

Le garçon sort. Adam développe le papier imprimé, et le parcourt en s'écriant : — Ah! Dieu! que de bonnes choses!... mais on s'embrouille dans tout cela... Tiens, Tronquette, regarde ce que tu veux.

Tronquette, qui lit à peu près comme elle écrit, est dix minutes rien que pour épeler les potages, et le garçon remonte avant qu'elle soit arrivée aux hors-d'œuvre.

— Monsieur a-t-il fait sa carte? demande le garçon. — Je ne suis pas venu ici pour écrire, répond Adam, mais pour dîner. — Alors, que veut monsieur? — Ce que vous avez de meilleur. — Monsieur, on ne dîne pas ici à tant par tête. — Il n'est pas question de têtes... Donnez-nous un bon dîner : le prix m'est égal.

Ce dernier argument est toujours compris. Le garçon s'éloigne, et bientôt on sert aux jeunes voyageurs un excellent dîner. Volaille, poissons, légumes, vins fins, coup du milieu, rien ne manque. Adam est enchanté; il s'écrie à chaque instant : — A la bonne heure!... parlez-moi de ça!... c'est autre chose qu'à Pontoise... Je dînais bien chez papa, mais c'était encore loin de tout ça!... Hein! Tronquette, qu'en dis-tu?

— C'est fièrement bon! dit Tronquette en poussant un gros soupir parce qu'elle n'a plus faim, et que cependant elle veut goûter de tout ce qu'on leur sert.

Tout en buvant le champagne qu'on vient de leur apporter, Adam se souvient qu'ils n'ont pas encore d'endroit pour se loger; il est temps d'y penser, car il est nuit depuis longtemps. Il appelle le garçon : — Où y a-t-il une auberge, par ici? — Une auberge? — Oui, une auberge où l'on couche, où on loge, enfin... — Ah! monsieur veut dire un hôtel garni?... — Ça ne s'appelle donc pas auberge, à Paris? — Non, monsieur. — Eh bien! où y a-t-il un hôtel garni? — Il n'en manque pas à Paris, monsieur... — Le plus près?... car nous sommes las, et nous n'avons pas envie de nous promener encore après dîner. — Oh! oui, que je suis lasse! dit Tronquette; dame! quinze lieues à cheval... presque d'un trait!... Aïe, les reins!... j'en peux plus.

Le garçon, qui a examiné Tronquette, pense que les jeunes voyageurs ne tiennent pas à loger dans un hôtel de la première élégance; il leur en enseigne un dans la rue où ils sont, et leur propose quelqu'un pour les conduire. Adam accepte. On lui présente la carte, qui monte à quarante francs; il trouve que ce n'est pas cher, parce qu'il a parfaitement dîné et bu d'excellent vin, tandis qu'à Pontoise il a donné cent soixante-trois francs pour du saucisson, du fromage et du vin du cru; il est vrai qu'il avait joué avec Tronquette.

Quand Adam et sa compagne sont sortis de chez le traiteur, ils se sentent étourdis : les différents vins qu'ils ont bus commencent à produire leur effet, et le grand air vient d'augmenter l'action du vin. Tronquette est rouge comme une cerise, elle a la respiration courte et gênée; sa langue pâteuse lui permet à peine de prononcer de temps à autre : Oui et non. Adam, au contraire, parle avec volubilité; il tient la tête haute, et se seut en train de chanter et de danser : heureusement il est nuit et on ne les voit pas, sans quoi il est probable que l'on ferait encore foule autour d'eux. Ils suivent le commissionnaire, Tronquette en se pendant au bras de son amoureux et en poussant de gros soupirs, Adam en sautillant et en agaçant sa compagne,

qui lui répond en bredouillant : — Laissez-moi tranquille, ou j' vas pleurer.

Chapitre XVIII. — Madame Phanor.

Les voyageurs sont arrivés à l'hôtel garni ; une dame entre deux âges les reçoit, et leur demande s'ils veulent un appartement complet. — Nous voulons tout complet, dit Adam en faisant des cabrioles sur l'escalier, tandis que Tronquette s'appuie sur la rampe, sur laquelle elle semble déjà vouloir s'endormir. La maîtresse de l'hôtel, qui est habituée à recevoir toute sorte de monde, offre obligeamment son bras à la grosse fille pour l'aider à monter ; elle ouvre une porte au premier étage en disant : — Voici un appartement délicieux ; rien ne vous manquera... La vue est fort agréable... on a trois chantiers en face de soi... tout bois de choix. Ce logement est de cent francs par mois... On paye toujours la quinzaine d'avance... C'est l'usage.

Adam tire de l'or de sa poche en disant : — Ce qui m'ennuie à Paris, c'est qu'il faut toujours avoir la main à la bourse ; j'aimerais mieux donner tout de suite tout mon argent, et qu'on me laissât tranquille après.

Après avoir reçu son argent, l'hôtesse demande à Adam son nom. — Pourquoi me demandez-vous mon nom ? — C'est l'usage, monsieur ; il faut bien savoir qui on loge... — Qu'on est drôle à Paris avec les usages !... Quand je me promenais dans les environs de Gisors et que j'entrais me reposer dans une ferme, on ne me demandait pas mon nom pour me donner un verre de vin ou une tasse de lait... Ici, on me fait payer d'avance, et il faut encore un tas de formalités !... — Monsieur doit savoir que dans une grande ville ce n'est plus la même chose... — Non, madame ; je ne sais rien que faire mes volontés depuis le matin jusqu'au soir ; je les faisais chez mon papa, je veux les faire ici. — Vous les ferez, monsieur... Eh ! mon Dieu, il n'y a point de ville où l'on soit plus libre qu'à Paris, pourvu qu'on ait de l'argent dans sa poche, une tenue décente, qu'on se conforme aux usages, aux lois, aux..... — Madame, voulez-vous nous faire le plaisir de nous laisser nous coucher ?.... Vous voyez que nous en avons besoin, car Tronquette ronfle déjà sur cette chaise... — Oui, monsieur, très-volontiers.... Mais votre nom ? — Adam Rémonville. — Rémonville, fort bien... Et vous êtes avec madame votre épouse ? — Qui ça ? — Cette dame qui s'est endormie là-bas... — Ce n'est pas mon épouse du tout !... c'est Tronquette, la fille du meunier Bertrand, qui est venue avec moi à Paris, parce que là-bas son père nous empêchait de nous voir, et que ça nous ennuyait. — Ah ! diable ! mais c'est donc une jeune personne que vous avez enlevée ? — Comme vous dites. — Vous êtes bien heureux que je ne sois pas trop scrupuleuse ! Mais je suis indulgente pour la jeunesse. Je dirai que c'est votre épouse, cela vaut mieux, c'est plus convenable... Ce sera vingt francs de plus par mois pour le linge et la lumière..... On les donne d'avance, c'est l'usage... — Il fallait donc me les demander tout de suite !... Tenez !... Faut-il encore payer autre chose ?... — Si l'on cire vos bottes, les souliers de madame, si on bat vos habits, si on fait vos commissions, ce sera dix francs de plus pour les servantes. Mais tout le monde sera à vos ordres ; dès que vous aurez besoin de quelque chose, il vous suffira de frapper un petit coup... un tout petit coup. — C'est bon... Tenez, prenez vos dix francs... C'est fini, j'espère ? — Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

L'hôtesse a refermé la porte sur elle. Adam examine la chambre où il est, en murmurant : — Elle appelle cela un appartement délicieux ! C'était plus beau chez papa !... Mais pourvu que nous ne manquions de rien... n'est-ce pas, Tronquette ?... Dis donc, Tronquette, réveille-toi donc un peu !... Eh ! Tronquette !...

Adam prend et secoue vivement le bras de sa compagne, qui ronflait déjà profondément. Tronquette ouvre un œil, et se frotte l'autre en s'écriant : — Du sou ! du sou !... *Où c' qu'est* le sou ?

— Il n'est pas question de sou, Tronquette ; tu n'es plus au moulin, nous sommes à Paris... — Ah ! mon Dieu, j' me croyais encore chez nous... — Viens donc, Tronquette... Examinons notre appartement.

Tronquette se lève en bâillant, et s'accroche au bras d'Adam, qui l'entraîne dans une seconde pièce où est une alcôve et un lit. Tout cela est meublé pauvrement, avec des objets de hasard ; mais des jeunes gens sont rarement difficiles, surtout quand ils sont amoureux. Donnez-leur une chambre à coucher, ils s'y trouveront toujours bien.

Adam sourit en regardant la couchette ; Tronquette ne dit rien, parce qu'elle dort tout debout, et que, même les yeux ouverts, elle semble dormir encore. Adam l'embrasse tendrement, et cette fois elle se laisse faire.

— Couchons-nous, dit le jeune homme. — Ah ! oui, couchons-nous, répond la grosse fille en balbutiant.

Et comme Adam aime à mettre promptement ses projets à exécution, et que d'ailleurs Tronquette lui semble en dispositions fort sentimentales, puisqu'elle ne fait que soupirer quand elle ne ronfle pas, le jeune homme se met sur-le-champ en devoir de se déshabiller

Mais Adam a des bottes qu'il n'a pas quittées depuis la veille ; le voyage a fait gonfler ses pieds ; il cherche de tous côtés un tire-botte, et n'en trouve point. Il se décide à sonner un petit coup, comme on le lui a recommandé. Personne ne vient, il recommence ; enfin, au quatrième coup de sonnette, une servante arrive, et au bout de dix minutes il parvient à obtenir un tire-botte.

Adam est retourné près de Tronquette, qui s'est rendormie sur une chaise. Son amoureux, qui n'a plus que le vêtement nécessaire, lui secoue de nouveau le bras en lui criant aux oreilles : — Tronquette... déshabille-toi donc !... Est-ce que tu n'es venue à Paris que pour dormir ?... Tronquette, tu ne veux donc pas te coucher ?

La paysanne ronfle comme un vieil ivrogne ; Adam a beau la tirer, la secouer, c'est une masse qui ne semble plus devoir se bouger.

— Ça devient considérablement embêtant ! dit Adam en tournant autour de la grosse fille. Encore, si elle était déshabillée, je la porterais dans le lit... Tronquette, tu ne veux pas te réveiller ?... Eh bien, je vais te déshabiller, moi.

Aussitôt Adam se met à arracher le fichu, à ôter les épingles, à tirer les manches de la robe. Ce mouvement fait enfin ouvrir les yeux à Tronquette, qui s'écrie : — Hola ! là !... j'étouffe. — Tu étouffes ?... raison de plus pour te déshabiller... C'est que je ne sais pas défaire tout cela, moi... — Ah ! j'étouffe... — Eh bien, aide-moi donc à te déshabiller. — Je ne peux pas... j'ai mal au cœur... j'en peux plus... — Allons, voilà le reste... Maudit cordon !... — Coupe ! coupe !... — Oui, coupe, coupe !... je ne peux pas trouver de ciseaux... Si c'est comme ça qu'on ne manque de rien ici !...

Adam court à la sonnette, puis va à Tronquette. La servante revient en bonnet de nuit, et dit qu'il ne faut pas sonner si fort. Elle va chercher des ciseaux en grognant, et referme la porte en disant qu'elle espère qu'on la laissera enfin dormir.

Adam a coupé, cassé, arraché tout ce qui gênait la respiration de la jeune fille, et au moment où il lui enlève son corset, celle-ci pousse un *ouf !* capable de faire chavirer un bateau.

— A présent, couchons-nous, dit le jeune homme en tâchant de faire lever Tronquette. — Ah !... un moment... j'ai ben soif... oh ! j'ai une soif ! — Pourvu que je trouve de l'eau ici, car s'il faut attendre après la servante....

Adam va ouvrir les armoires, visiter les cheminées ; enfin, il trouve une carafe dans la première chambre. Il revient tout joyeux vers Tronquette, qu'il trouve pleurant comme une biche.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ?... pourquoi pleures-tu ainsi ?... Est-ce que tu étouffes encore ? — Ah ! oui... je suis bien malade... Hi ! hi ! hi !... j'ai du chagrin... j' veux m'en retourner chez nous !...

— Voilà une autre bêtise à présent ! Tu veux retourner chez ton père... qui te battait... qui me battait... Y songes-tu ?... — Ah ! c'est égal... je n'étais pas mal à mun aise comme ça chez nous... C'est le bon Dieu qui me punit d'avoir suivi un garçon... Hi ! hi ! hi !... J'en ai du repentir à c't heure... — C'est-à-dire que tu as une indigestion. C'est ta maudite pâte ferme qui t'étouffe. — Ah ! oui... il y a ben de ça aussi... Ah ! que je suis malade !... J' veux m'en aller...

Adam commence à trembler pour sa compagne, dont les couleurs ont fait place à une pâleur effrayante ; il court dans la chambre, prend de l'eau, en offre à Tronquette, qui ne répond plus, lui en jette au visage, crie, appelle, cogne au mur, ouvre les fenêtres, et tape du pied en disant : — Ah ! mon Dieu !... pauvre Tronquette !..... Maudite galette !... On va dire que je l'ai enlevée pour l'étouffer... Et personne ne vient !... Holà !... la maison !... les voisins !...

Adam sort de son appartement ; il va sur le carré, et cogne à la première porte qui se présente devant lui.

Une voix de tête répond au bout d'un moment :

— Est-ce que c'est toi, Sigismond ?... Comment ! cher amour, deux nuits de suite ! Dieu ! que c'est joli ! Je n'y comptais pas... Attends, j'y vais.

Adam n'a pas répondu ; bientôt la porte s'ouvre, et une dame en chemise, et tenant un bougeoir à la main, paraît devant lui et fait un mouvement comme pour se jeter dans ses bras ; mais en s'apercevant qu'elle se trompe, elle s'arrête, et s'écrie :

— Ah ! mon Dieu, ce n'est pas Sigismond !... Ah ! ciel... et on m'a vue dans ce négligé !

La dame qui se croit en négligé quand elle n'a que sa chemise est une femme d'environ vingt-neuf ans, grande, maigre, privée de hanches et de tout ce qui s'aperçoit en négligé. Ses yeux sont grands et assez beaux, mais ils ont une expression de vivacité qui frise beaucoup l'effronterie ; enfin ses traits, qui ont été bien, sont déjà dépourvus de toute fraîcheur, et c'est par le jeu de sa physionomie que cette dame cherche maintenant à suppléer aux charmes qu'elle n'a plus.

Adam n'a fait attention ni au costume ni aux traits de la personne qui est devant lui ; il ne songe qu'à Tronquette, qu'il a laissée étouffant : il prend vivement le bras de la dame, et l'entraîne vers sa chambre en disant : — Venez, venez bien vite, je vous en prie... J'ai absolument besoin de quelqu'un... être seul... la nuit... quand cela vous prend comme ça !... Ah ! venez, dépêchons-nous.

La grande dame, qui semble avoir pris l'habitude de se laisser entraîner, suit Adam en le reluquant d'un œil et en minaudant de l'autre ; de la main que le jeune homme ne tient pas elle rapproche le haut de sa chemise contre son sein, et fait semblant d'avoir quelque chose à cacher ; puis elle dit à demi voix, en tâchant d'avoir l'air ému :

— Mon Dieu ! comme vous êtes vif !... comme vous m'entraînez !... Mais, monsieur, je ne suis pas habituée à... ordinairement on ne fait

la cour avant de... Vous m'aviez donc entrevue?... C'est donc de la sympathie?...

— Non, madame ; c'est une indigestion...

— Une indigestion ! s'écrie la grande femme en faisant un mouvement pour retirer son bras ; mais Adam ne la lâche pas, et elle retend aussitôt : Ah ! Dieu ! comme il me serre !... Il est fort comme un Turc !

On est arrivé devant Tronquette, la dame fait un mouvement de surprise, et Adam s'écrie : — Vous voyez l'état où elle est... C'est pour avoir mangé de la pâte ferme toute la journée... J'ai beau sonner, personne ne vient. Si vous ne nous secourez pas, madame, Tronquette va étouffer.

La grande dame part d'un éclat de rire, en disant : — Etais-je bête !... moi, qui croyais que j'avais fait une nouvelle conquête !... Je peux dire que je la gobe, par exemple !...

Adam trouve fort singulier que l'on rie pendant que Tronquette est si mal, et il va demander à cette dame le motif de sa gaieté. Mais avant qu'il ait eu le temps de se mettre en colère, sa voisine s'est approchée de la grosse fille ; elle achève de la déshabiller, puis court chez elle, rapporte une petite fiole, met quelques gouttes de son contenu dans un verre d'eau, et en fait avaler quelques gorgées à la malade.

L'effet de ce breuvage est prompt ; une crise s'opère, Tronquette est débarrassée d'une partie de ce qui l'étouffait, et sa pâleur devient moins effrayante. Adam commence à respirer, et la voisine l'aide à coucher son amoureuse, en disant :

— C'en était une indigestion, et une fameuse !... J'en ai eu plusieurs dans le cours de ma vie... J'en ai même eu beaucoup, mais jamais de cette force-là. Aussi, mes enfants, pourquoi vous mettez-vous au régime de la galette ?... Une fois en passant, à la bonne heure ; mais toute la journée !...c'est trop !...—Que voulez-vous, madame ?... Nous sommes à Paris de ce matin seulement... — Et il paraît que vous n'êtes pas sortis de chez les pâtissiers...

— Tronquette, qui est de la campagne, aime les gâteaux... — Oh ! je vois bien qu'elle est de la campagne ; il n'y a pas besoin d'ouvrir ses deux yeux pour ça !... Mais vous n'êtes pas du village, vous ? — Je demeurais chez mes parents, près de Gisors. — Et que faisiez-vous chez vos parents ? — Rien que m'amuser, courir depuis le matin jusqu'au soir.—C'est à peu près l'état que je fais à Paris. Vos parents sont donc riches ? — Oui, madame. — Ce cher ami !... est-il heureux d'avoir des parents riches !... Moi, j'ai un oncle brasseur ; mais il me donne du pied au derrière toutes les fois qu'il me rencontre... Pour plaisanter, s'entend... Il est très-farceur, mon oncle. Et qu'êtes-vous venu faire à Paris avec cette grosse dondon ? — Son père nous empêchait de nous voir... J'ai enlevé Tronquette. — Il l'a enlevée !... Ah ! que c'est gentil !... Ah ! que j'aime les enlèvements, moi !... Ça me rappelle Edouard, Alfred et Dupont !... Ce cher amour !... Embrassez-moi ; j'aime les hommes qui enlèvent les femmes.

Adam se laisse embrasser. Les manières de la voisine, qui paraîtraient singulières à un autre, sont fort de son goût, et lui semblent toutes naturelles.

Après avoir embrassé Adam, la voisine reprend : — Il est tout jeune !... Quel âge avez-vous ?— Dix-neuf ans, madame.—Dix-neuf ans !... et trois dents de moins ; c'est dommage ! Mais ça n'empêche pas les sentiments. Mon ami, il s'agit maintenant de faire du thé pour votre Ariane, qui est abandonnée dans son lit. Heureusement j'en ai chez moi, car ici c'est une véritable baraque ! On n'a rien, et on paye fort cher. Je vais en chercher, et venir allumer le feu... Pendant que le thé se fera, vous me conterez vos amours et votre enlèvement.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne ! que je vous remercie !... — De rien, mon jeune ami. Est-ce qu'il ne faut pas s'obliger dans ce monde ?... Je n'ai jamais été inhumaine. Madame Phanor est connue pour n'avoir rien à elle... Attendez-moi, mon petit ! je vais chercher du thé.

La voisine ne tarde pas à revenir. Elle a jeté sur ses épaules un vieux châle en bourre de soie, qui a l'air d'avoir été trois fois reteint. Elle tient un réchaud, elle allume du feu, et pendant que le thé se fait, Adam conte ses aventures, ses amours et tout ce qu'il a fait depuis qu'il est au monde.

Madame Phanor semble prendre beaucoup de plaisir à l'entendre, et tout en l'écoutant, elle s'écrie : — Qu'il est drôle !.. quel caractère prononcé !...J'aime ça, moi !... Il ne veut faire que ses volontés ; je me reconnais là !... Mon petit, vous avez une balafre à la joue. — C'est quand je chassais, mon fusil a crevé dans ma main. — Pauvre amour !... C'est égal ! malgré cela et les dents cassées, nous ferons encore des passions ; je vous le prédis. Mes enfants, je serai votre guide à Paris, je vous consacrerai tous mes instants de liberté.

Pendant cette conversation, Tronquette a sommeillé ; et quand elle se réveille, c'est pour dire : — Ah ! que je voudrais être chez nous !

Ce n'est pas sans peine que madame Phanor parvient à faire prendre du thé à la grosse fille, qui trouve cela mauvais. Lorsqu'elle en a bu deux tasses, elle se rendort profondément. La voisine qui ne paraît pas pressée de rentrer se coucher, dit à Adam :

— Il nous reste beaucoup de thé... Dondon n'en veut plus ; si nous faisions un brin de punch... Je sens que ça me remettrait... J'avoir été réveillée comme ça, en sursaut, ça m'a glacé l'estomac... Aimez-vous le punch, mon voisin ? — J'en ai, je crois, bu une fois ou deux chez papa... mais il y a si longtemps !... — Oh ! chez *papa* !... Est-il drôle quand il dit *chez papa* ?... Mon ami, je vais vous confectionner un petit punch anodin : ça nous remettra... c'est réparateur... J'ai justement de l'eau-de-vie chez moi ; j'en ai toujours par précaution. Je vais aller réveiller l'hôtesse pour avoir du sucre, car nous n'en avons plus assez ; elle criera si elle veut !... je m'en lave les talons !... Attendez-moi une minute, et entretenez le feu.

Adam aurait autant aimé se coucher que de boire du punch ; mais il n'a pas osé refuser celle qui vient de lui rendre service.

Madame Phanor revient avec une bouteille et un gros morceau de sucre.

— Je croyais que vous attendiez quelqu'un chez vous ? lui dit Adam en bâillant.

— Moi !... mais non... Ah ! c'est à cause de Sigismond... C'est un enfant de cinq ans, qui vient quelquefois me dire bonsoir avant de se coucher.

Tout en faisant le punch, la voisine conte à son tour ses aventures à Adam. Elle lui dit qu'elle est veuve, que son mari était officier supérieur, que son mariage l'a brouillée avec ses parents, qui ont été ruinés en banqueroutes ; que son mari a eu onze duels, parce qu'elle faisait trop de conquêtes ; qu'au dernier il a succombé ; qu'enfin elle a encore mille écus de rente et l'espoir de gagner un procès pour un bien d'un demi-million.

Adam écoute toute cela avec la meilleure foi du monde. Le punch est fait ; madame Phanor s'en verse d'abord deux verres pour le goûter. Elle le trouve trop doux, et y remet de l'eau-de-vie ; elle le trouve trop fort, et y remet du sucre.

A force de goûter, madame Phanor a vidé la théière presqu'à elle seule. Alors seulement, s'apercevant qu'Adam est à moitié endormi, elle se lève, et lui dit : — Mon voisin, je vais vous laisser ; il se fait tard. Mais, si vous m'en croyez, vous serez sage ce soir... Dondon a été fort malade... elle a besoin de repos ; vous-même, vous n'en pouvez plus... et on ne doit jamais s'exposer à faire chou blanc !... Bonne nuit ! mes enfants. A demain !... N'oubliez pas que je suis toute à vous.

Madame Phanor s'est retirée, et Adam ne s'en est même pas aperçu. Il s'est endormi dans un fauteuil, et y reste jusqu'au lendemain matin.

Une bonne nuit a entièrement rétabli Tronquette ; en se réveillant le lendemain, elle ne sait plus où elle est. Elle appelle tour à tour son père, son âne et son amant ; enfin elle aperçoit Adam dormant encore dans son fauteuil, et elle se souvient des événements de la veille.

Tronquette se lève, s'habille ; puis elle va réveiller Adam, qui, en ouvrant les yeux, est tout étonné de ne s'être point couché. Mais dix-neuf ans, après avoir fait seize lieues à cheval, on dormirait sur une branche d'arbre.

Adam sonne, et demande à déjeuner. Cette fois, Tronquette n'ose plus toucher à rien ; elle craint de se rendre malade, et prétend que c'est l'air de Paris qui ne lui vaut rien. La grosse fille est encore triste ; son indigestion a rembruni ses idées. Adam a beaucoup de peine à la calmer. Il lui parle de madame Phanor, et des services qu'elle leur a rendus pendant la nuit.

— Est-ce qu'il ne serait pas poli d'aller la remercier ? dit Tronquette.

— Mais il me semble que si, répond Adam. Elle demeure en face... Viens, allons lui dire bonjour.

Tronquette prend le bras de son amant, comme s'il s'agissait d'aller se promener, et tous deux sortent de leur logement. La clef est à la porte de la chambre de la voisine ; Adam, qui ne s'amuse jamais aux cérémonies, ne frappe pas, mais tourne vivement la clef, puis entre brusquement avec Tronquette.

Le lit de la voisine se trouve être justement en face de la porte, et, comme les rideaux ne sont pas fermés, les deux jeunes gens se trouvent vis-à-vis d'un monsieur d'une soixantaine d'années qui a déjà passé une jambe sous la couverture.

Le monsieur reste tout saisi, ne sachant s'il doit ôter sa jambe gauche du lit ou y mettre la droite.

— Qu'est-ce que c'est !... qu'y a-t-il donc ? crie madame Phanor, dont on aperçoit à peine le bout du nez sortir de dessous la couverture.

— Madame, dit Adam, c'est nous qui venions vous remercier. — Oui, dit Tronquette en faisant une révérence au monsieur, je venons vous remercier de ce qu'a c'te nuit... Vous savez... — Mes chers enfants, je suis en affaire ; mille pardons !... Vous reviendrez plus tard... ou j'irai chez vous... Je consulte mon avocat... Nous nous reverrons... Faites-moi le plaisir de retirer la clef de la porte.

Adam emmène Tronquette en riant ; celle-ci continue de faire des révérences devant le bois de lit, le monsieur reste sur une jambe, et madame Phanor remet son nez sous la couverture.

— Quoi que ce vieux faisait donc là ? dit Tronquette lorsqu'ils sont

chez eux. Qu'est-ce que c'est que ça, un *avoicat?* est-ce que c'est un donneux de remèdes?

Adam rit encore, puis il dit à la paysanne : — Tronquette, que les autres fassent ce qu'ils voudront, cela ne nous regarde pas. Nous sommes à Paris, ne songeons qu'à nous amuser. Viens, allons nous promener... Mais aujourd'hui, tu ne t'arrêteras pas chez tous les pâtissiers... — Oh! que nenni!... j'en ai assez de gâteaux, j'en veux pus jamais manger... — En nous promenant, nous tâcherons de rencontrer mon cousin Edmond; il doit être arrivé. Et si nous étions ensemble, nous ririons davantage.

Adam prend Tronquette sous le bras, et ils s'aventurent de nouveau dans Paris. Ils parcourent les boulevards, entrent dans les cafés, où Tronquette n'ose plus même manger une flûte. Mais la paysanne reste en admiration devant les magasins de nouveautés. Adam, qui croit que son trésor est inépuisable, achète à la grosse fille des robes, des fichus, un chapeau, des gants, et pour lui un habit, des gilets et de jolies bottines. Il a fallu changer un billet de mille francs, et dans cette première sortie on dépense près de quatre cents francs; mais Tronquette n'est plus triste, et Adam est enchanté de sa journée.

Les jeunes gens ont pris un fiacre, ils se font rouler avec leurs achats; ils trouvent charmant de se promener en voiture. Adam ne veut pas la quitter; il la fait rester à la porte du traiteur où ils vont dîner; il la fait attendre devant les cafés; enfin, quand ils reviennent le soir à leur hôtel, Adam a dix heures de voiture à payer.

Ils sont rentrés dans leur logement surchargés d'emplettes. Ils les étalent sur des chaises; Tronquette essaye le chapeau à follettes, avec lequel elle a l'air d'un cheval de parade; mais elle se trouve superbe, et Adam lui dit :

— Tu n'es pas reconnaissable!

L'heure du repos est venue; cette fois Tronquette n'est pas malade, et Adam ne se soucie nullement de dormir dans un fauteuil. Il presse sa compagne de se coucher, elle y consent, parce qu'elle croit que le jeune homme agira comme la veille. Elle va se déshabiller derrière les rideaux, et bientôt elle est au lit. Mais au bout d'un moment, Adam arrive dans le *négligé* de madame Phanor, et veut partager la couche de Tronquette; celle-ci crie, et donne des coups de poing à son amoureux. Adam se laisse frapper, et se glisse dans le lit; alors Tronquette en sort, et va s'asseoir dans le fauteuil en jurant qu'elle passera la nuit là. Adam se relève à son tour, et vient chercher Tronquette. La grosse fille va se réfugier derrière une table, Adam court après elle; enfin, les jeunes gens recommencent la scène de Pontoise, si ce n'est qu'ils la jouent cette fois en *négligé*.

Le bruit des meubles que l'on renverse, les cris de Tronquette, les éclats de rire d'Adam, troublent le calme de la nuit. Comme ils ont laissé leur clef à la porte, madame Phanor paraît bientôt au milieu d'eux, dans son costume de la veille, et son bougeoir à la main.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc encore cette nuit, mes enfants? dit la voisine en entrant dans la chambre à coucher. Est-ce que nous avons une seconde indigestion?... est-ce que Dondon a encore daubé sur la galette?... Ah! mon Dieu! quel désordre!... Sont-ils drôles, comme ça! A quoi donc jouez-vous là, mes amis? Est-ce que vous répétez *les Fureurs de l'Amour?*

— Madame, c'est Tronquette qui fait la bête, et qui ne veut pas se coucher, on prétend que je reste sur un fauteuil. — Oui... pardi!... parce que, s'il couche avec moi... j'sais ben ce qu'il veut... et c'est pas pour ça que j'sommes venue à Paris avec lui!...

— Comment! mes enfants! est-ce que par hasard vous n'auriez pas encore... Ah! Dieu! que c'est drôle!... Ah! que c'est innocent!... Ah! que j'aime l'innocence!... Ah! comme ça me rappelle... Non, ça ne me rappelle rien, mais ça me fait plaisir... Allons, mes petits chérubins! calmez-vous, est-ce qu'on doit faire tant de bruit pour ça?... Est-ce qu'il est nécessaire de casser des chaises? .. C'est bon au village, ma grosse; mais à la ville, ces choses-là doivent se faire décemment, et sans réveiller les voisins! Éloignez-vous, bel Adonis. Il a une jambe superbe, ce polisson-là! Je vais parler à Dondon, je vais lui faire de la morale... Dundon, venez avec moi derrière le rideau, chère amie.

Tronquette se laisse prendre la main et conduire au fond de l'alcôve. Tandis qu'Adam s'amuse à faire des pirouettes dans la chambre, madame Phanor dit à la paysanne d'un ton doctoral : — Ma chère enfant, vous êtes dans votre tort...

— Comment, madame! parce que je ne voulons pas que M. Adam... — Je vous dis, *l'allas*, que vous êtes dans votre tort; vous avez suivi ce jeune homme; vous saviez qu'il vous aimait; il ne vous l'avait pas caché; or, quand un garçon enlève une fille, ce n'est pas seulement pour la bourrer de pâte ferme... — Mais moi, je n'avons pas cru que... — Silence, Dondon! je vous dis que vous n'avez pas raison... Voyez votre amant en tunique blanche; il est admirable, il a l'air d'un Romain... Allons, ma petite! j'aime à croire que vous ne réveillerez pus les voisins; ce qui nuirait beaucoup à votre réputation.

En disant cela, madame Phanor quitte l'alcôve et revient au milieu de la chambre, où elle dit à Adam :

— J'ai parlé à Dondon; elle ne cassera plus les meubles. Mes enfants, j'ai été bien contrariée ce matin de ne pas être libre pour vous accompagner dans votre promenade; mais quand vous êtes venus, j'avais tant d'affaires... j'étais avec un homme de loi, M. Sigismond...

— M. Sigismond? Vous m'aviez dit que c'était un enfant de cinq ans, dit Adam.

— Tu te trompes, mon cœur! Je n'ai pas pu te dire cela... tu l'as rêvé. Mes amis, demain je suis libre, et je vous consacre ma journée! Nous dînerons ensemble; je connais les bons traiteurs. Ensuite nous irons au spectacle, nous [illegible] une loge... nous ferons des folies! nous prendrons [illegible] glaces... Oh! j'aime les glaces!... Je me ferais fesser pour une glace! Et Dondon, en a-t-elle pris déjà?...

Comme madame Phanor finissait sa question, un individu de cinq pieds sept pouces, ayant un caleçon en sus de sa chemise et un foulard jaune sur la tête, entre dans l'appartement en fronçant ses sourcils noirs et touffus; ce qui, joint à ses favoris dont les pointes vont se perdre dans les coins de sa bouche, lui donne quelque ressemblance avec un ours.

Le monsieur arrive en se dandinant; il regarde tous les personnages qui sont dans la chambre, puis il dit à la voisine en traînant sur ses syllabes :

— Qu'est-ce-que ce-la si-gnie ni-fie, de ne point re-ve-nir au bercail? Est-ce que nous moi-sis-se-sons chez les voisins?

Madame Phanor court prendre le bras du monsieur en disant : — Me voilà, Sigismond! me voilà, cher ami! Ces enfants avaient une contestation, une querelle conjugale; il faut bien être sensible aux chagrins domestiques de l'humanité.

— Tu ne l'es que de trop sen-si-be-le!... Al-lons... ren-trons, léger-te-eré-a-ture, et plus d'é-cha-pe-ments, ou j'aban-donne Cu-pidon pour un ci-garre.

La voisine ne réplique pas; elle prend son bougeoir, et s'éloigne avec le grand monsieur, qui ne se donne pas la peine de saluer la société.

— C'est singulier, dit Adam; cette dame appelle toutes ses connaissances Sigismond... Cependant ce monsieur-là ne ressemble pas du tout à celui que nous avons vu ce matin.

Mais Adam a bientôt oublié madame Phanor et son monsieur. Tronquette s'est reconchée sans rien dire; son amant va la trouver, et cette fois, la paysanne ne le bat plus, et n'amente plus les voisins. Est-ce la morale de madame Phanor qui a fait son effet? est-ce la fatigue, est-ce l'amour, qui rendent Tronquette moins cruelle?

C'est qu'à tout il y a une fin, et que, dans un cas semblable, telle personne, après avoir fait grand bruit, sera ensuite douce comme un agneau. Quand on veut bien finir par céder, pourquoi ne pas le faire tout de suite?... La vie est si courte! les moments heureux sont si rares! et le bonheur qu'on se promet nous manque si souvent de parole!

Chapitre XIX. — Edmond et Agathe.

Nous avons laissé Edmond à cheval avec mademoiselle Agathe, qui, ayant très-peur de tomber, étouffait son amant à force de l'étreindre dans ses bras. Le cheval ayant enfin consenti à quitter Gisors. C'était une grande victoire que le cavalier venait de remporter; aussi Edmond, tout joyeux d'être en route et de tenir sa maîtresse en croupe, s'écriait dans les moments où son amie le serrait un peu moins fort : — Ma chère Agathe!... Quel bonheur!... Nous voilà nos maîtres!... Vous êtes à moi... que je suis content!... Tenez-moi un peu plus bas, s'il vous plaît... — Ah! c'est que j'ai si peur de tomber... Je n'avais jamais été sur un cheval... Prenez bien garde!... Il me semble qu'il s'emporte... — Oh! il n'y a pas de danger. — Vous connaissez le chemin pour aller à Paris? — Oui; c'est-à-dire... mon cousin le connaît. Mais nous allons le rejoindre... Je lui ai donné rendez-vous près d'ici. — Comment! nous irons à Paris avec votre cousin?... Mais il me semble que nous aurions bien pu y aller seuls... — Je vais vous dire : c'est que mon cousin enlève aussi sa maîtresse ce soir ..—Vous allez donc me faire voyager avec une autre femme? Et comment est-elle sa maîtresse? est-ce une élégante? est-elle jolie?... — C'est tout bonnement une paysanne... la fille d'un meunier. Mon cousin a de singuliers goûts! — Une paysanne!... à la bonne heure! j'aime mieux cela; je ne peux pas souffrir me trouver en compagnie avec une petite-maîtresse... Oh!... comme ça secoue un cheval!... Et puis je suis jalouse, monsieur Edmond, je vous en préviens... — Ah! ma chère Agathe! est-ce que je pourrais jamais aimer d'autres femmes que vous?... est-ce que... Tenez-moi par mon habit... vous n'aurez pas besoin de tant me serrer. — Ah! qu'on est mal là-dessus!

Les voyageurs sont arrivés au lieu du rendez-vous, et ils n'y trouvent plus Adam et Tronquette, parce que ceux-ci s'étaient enfuis au grand galop en croyant entendre venir Bertrand.

— Ils n'y sont pas! dit Edmond. — Nous nous passerons bien de votre cousin et de sa paysanne! reprend Agathe. — C'est que je ne sais pas trop par où il faut prendre. — Allez toujours, nous demanderons.

Edmond remet son cheval au trot. On suit un chemin, puis un autre; et comme au milieu de la nuit on ne rencontre pas souvent des gens à qui on puisse demander sa route, on voyage au hasard,

sans savoir où l'on est. Mais au point du jour le coursier semble enflammé d'une ardeur nouvelle, il prend de lui-même le galop; ce qui enchante Edmond et fait frémir Agathe.

— Il va comme le vent, dit le jeune homme; le maquignon m'avait bien assuré que j'en serais content. — Il va trop fort, dit Agathe ; je crois toujours que nous allons grimper dans la lune! — Tant mieux!... nous approchons! nous approchons!

En effet, les jeunes gens approchaient, mais c'était de Gisors : le cheval revenait à son écurie... Et les premiers rayons du jour firent voir aux deux amants les toits de la petite ville qu'ils venaient de quitter.

— Ah! mon Dieu!... nous sommes revenus devant Gisors! s'écrie Agathe. — Se pourrait-il ?... En effet... J'aperçois la maison du maquignon! Ah! maudit cheval! — Arrêtez-le donc.... — Mais il ne veut plus s'arrêter... il va malgré moi. — Mon Dieu! est-il possible!... Vous voulez donc me ramener chez ma tante?... — Mais non, je ne le veux pas...

La maîtresse de l'hôtel garni où sont descendus M. Adam et mademoiselle Tronquette.

Cependant le cheval va toujours, il ne s'arrête que devant la porte de son écurie, qui est encore fermée. Nos voyageurs profitent de ce moment de repos pour sauter à terre.

— Laissons là ce méchant cheval, dit Edmond; gagnons à pied la première ville, nous y trouverons quelque voiture qui nous mènera à Paris... Ah! je le veux bien... Allons à Trie-la-Ville ; je connais le chemin : il y a de petites voitures qui vont à Paris. — C'est cela... Partons vite.

Edmond a pris le carton, le paquet et le bras d'Agathe, qui ne marche pas facilement, parce que le cheval l'a blessée quelque part; mais l'amour donne du courage, et près de ce qu'on aime on ne sent pas ses souffrances ; c'est-à-dire on les sent toujours, mais on s'en occupe moins.

Il n'y a pas un quart d'heure que les jeunes gens marchent dans la campagne, et déjà Agathe ralentit le pas, et elle pousse souvent des gémissements.

— Qu'avez-vous? lui demande tendrement Edmond. — J'ai... j'ai que je suis blessée... Votre maudit cheval me secouait tant!... Ah! vous auriez bien dû ne pas m'enlever à cheval!... — Où donc êtes-vous blessée? — C'est... dans... c'est dans un endroit... Vous devriez bien deviner où.

Agathe baisse les yeux: Edmond devient rouge jusqu'aux oreilles, et il se garde bien de demander à voir la blessure, ce qu'aurait probablement fait Adam.

On marche encore; cependant Agathe est si lasse qu'on se décide à chercher un endroit pour se reposer. On est près de la lisière d'un petit bois, et on juge prudent d'y entrer, afin de pas être aperçu, si par hasard on courait après eux de ce côté.

Le bois est touffu, le gazon épais. Agathe s'est laissée aller sur l'herbe en faisant encore la grimace. Edmond s'est assis près de celle qu'il aime, et il est toujours rouge jusqu'aux oreilles, parce que la solitude du bois, le silence, l'ombrage, les beaux yeux noirs d'Agathe, tout cela lui donne de terribles palpitations. Il a grande envie de jouir enfin de ce bonheur auquel il aspire depuis si longtemps, celui de serrer sa maîtresse dans ses bras. Pour cela, il commence par en passer un derrière Agathe, puis il avance l'autre, il la tient contre son cœur... Il ne voulait que cela d'abord; mais quand on tient une jolie femme dans ses bras, il est assez naturel de désirer encore autre chose. Agathe se défendait mal, ou plutôt ne se défendait pas. Elle se contentait de balbutier : — Vous m'épouserez... n'est-ce pas?... — Toute la journée, répondait Edmond.

Il y a plus d'une heure qu'on est entré dans le bois, et elle n'a semblé être que cinq minutes aux jeunes gens. Cette heure-là était peut-être la plus belle de leur vie ; mais, après l'amour, ce sentiment qui nous transporte au troisième ciel, était arrivée la faim, qui nous rappelle que nous habitons sur la terre. Après avoir été l'égal des dieux, il est cruel d'être soumis aux mêmes besoins qu'un goujat... mais c'est comme cela, et il faut prendre son parti.

Les deux jeunes gens s'avouent mutuellement qu'ils meurent de faim. Il faut se remettre en route. Edmond se lève, tout joyeux, tout fier, tout transporté de son bonheur. Agathe le regarde langoureusement, de cette manière charmante dont les femmes savent nous regarder quand elles le veulent; elle tend ses mains à son amant pour qu'il l'aide à se relever. Edmond l'enlève... Agathe fait une grimace et pousse un cri perçant.

C'était la maudite écorchure que l'on avait oubliée dans le feu de la conversation précédente : ce qui se conçoit fort bien ; car tant qu'une blessure est échauffée, elle ne fait pas de mal. Cette fois Edmond se permet de la regarder sans demander de permission. Une heure dans le bois avait déjà chassé la timidité du jeune homme.

— Pauvre Agathe! dit Edmond, que tu dois souffrir!... Mais ce ne sera rien... On met là-dessus de la farine, et cela se guérit très-vite.

Les amants se remettent en route; ils n'ont pas la patience d'attendre qu'ils aient atteint Trie-la-Ville pour déjeuner. Ils entrent chez un paysan, se font servir des œufs, du lait, du beurre, des fruits, et dévorent tout cela. Puis ils gagnent enfin la ville, et montent dans une voiture qui part pour Paris.

La voiture s'arrête plusieurs fois sur la route. A chaque station, Edmond descend avec Agathe; il demande de la farine, et passe avec sa douce amie dans un petit cabinet. Les jeunes gens y restent toujours fort longtemps, et le cocher est obligé de les appeler pour les prévenir qu'on va partir, et ils reviennent rouges et chiffonnés; et, en arrivant à Paris, la blessure n'est point du tout cicatrisée, malgré toute la farine qu'on a employée en chemin, et vous devinez bien pourquoi.

Les deux amants sont à Paris. Edmond donne à un commissionnaire le paquet et le carton, et se fait conduire dans un bel hôtel, où il demande un beau logement et tout ce qu'il y a de meilleur. Edmond a environ seize cents francs; et quoiqu'il sache mieux compter que son cousin, ce trésor lui semble aussi devoir être inépuisable, parce que, comme son cousin, il n'a que dix-neuf ans.

On traite les deux jeunes gens comme des princes; car Edmond a une figure et des manières trop distinguées pour qu'on le prenne pour un vagabond. Quant à Agathe, elle a presque la tournure d'une dame de Paris.

Les jeunes gens ont bien soupé, puis ils se sont couchés dans un lit bien moelleux, entouré de beaux rideaux de soie. Ils ne cassent point de meubles, et n'attirent pas les voisins par leurs cris, car Agathe sait se conduire plus décemment que Tronquette, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait plus de vertu; mais dans le monde, respectez les convenances ; du reste faites tout ce que vous voudrez!

Le lendemain, Edmond et Agathe vont se promener dans Paris. On ne les regarde pas en riant, on ne les suit point, parce qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans leur mise ni dans leur tournure. Agathe ne se donne point une indigestion de pâte ferme; mais elle prend six glaces et trois sorbets avec son amant, ce qui est infiniment meilleur ton.

Agathe s'arrête aussi devant les boutiques, et Edmond est trop galant pour la laisser admirer à la porte. Comment ne pas satisfaire tous les désirs d'une femme qu'on adore, et qui elle-même ne nous refuse rien? Edmond achète à sa maîtresse chapeaux, châles, robes, fichus, boucles d'oreilles, et il la mène en cabriolet, la fait dîner chez les meilleurs traiteurs. Le soir, il la conduit au spectacle ; il la bourre encore d'oranges, de glaces et de bonbons; aussi Agathe est charmante avec son amant; ses yeux expriment toujours le plus ardent amour, et la blessure causée par le cheval n'est pas encore guérie.

Il y a trois semaines que l'on mène cette joyeuse vie. Tous les matins et tous les soirs, Agathe répète à son ami : — Tu m'épouseras, n'est-ce pas? et celui-ci le lui promet encore. Mais en fouillant un matin à sa caisse, Edmond s'aperçoit qu'il ne lui reste plus que cinquante écus. Il demeure stupéfait; il avait jusqu'alors pris sans compter, il croyait pouvoir y puiser toujours. Pour la première fois Edmond pense à l'avenir... il sent qu'il n'y a pas moyen de continuer le même genre de vie.

Agathe vient dans ce moment chercher son amant pour aller promener au bois de Boulogne en cabriolet. Mais Edmond lui montre l'état de sa caisse en lui disant : — Nous n'avons presque plus d'argent... il faut nous promener à pied...

Agathe pâlit; la gaieté qui animait sa figure fait place à une expression soucieuse. On sort, mais on ne rit plus comme la veille; par suite, on n'est plus aussi tendre que la veille, et toujours par suite, au bout de deux jours, la blessure d'Agathe est entièrement guérie.

La jeune fille, qui ne renoncerait qu'avec peine à la vie agréable qu'elle menait, dit un matin à son amant : — Si tu n'as plus d'argent, il me semble qu'il faut écrire à ton père pour lui en demander. Puisqu'il est riche, il ne laissera pas son fils dans l'embarras.

Sigismond, le monsieur de madame Phanor.

Edmond se frappe le front en s'écriant : — Ah! mon Dieu! tu me fais penser à cette lettre que je devais mettre à la première poste sur la route. ... La voilà... elle est restée dans ma poche... je l'avais oubliée... car tu me fais tout oublier.

— Mon ami, je ne t'ai jamais conseillé d'oublier tes parents; mets vite ta lettre à la poste... Y demandes-tu de l'argent?

— Non... je demande seulement mon pardon... pour la faute que j'ai commise... pour ma désobéissance à leur volonté...

— Mon ami, c'est de l'argent qu'il faut demander; c'est bien plus pressé. Rouvre ta lettre, et peins à tes parents l'embarras où tu te trouves. Quand on a de la fortune, il faudrait être bien barbare pour laisser son fils sans un sou.

Edmond se décide à rouvrir sa lettre, et y ajoute un petit post-scriptum dans lequel il avoue qu'il n'a presque plus d'argent. Puis il va mettre sa missive à la poste. Mais son cœur est oppressé : il ne compte pas sur une réponse favorable; il commence à concevoir que ses parents pourront fort bien ne point lui pardonner d'avoir enlevé la nièce de madame Benoît, et cette idée l'empêche de se livrer à l'espérance.

En attendant la réponse tant désirée, Edmond et Agathe sont allés se promener sur les boulevards. Le jeune homme est rêveur; la jeune fille, qui ne tient plus ses yeux baissés comme chez sa tante, dit tout à coup à Edmond :

— Mon ami, regarde donc cette femme qui arrive en face de nous... qui donne le bras à un jeune homme... Ah! quelle tournure !... il y a de quoi mourir de rire !

Edmond lève les yeux, et s'arrête en reconnaissant son cousin, qui est devant lui.

Adam s'avançait fièrement avec deux dames sous les bras. A sa droite, il tenait madame Phanor, qui avait une robe sale, un chapeau neuf et des bas troués, et se penchait avec abandon sur son cavalier en regardant jusque dans le blanc des yeux chaque homme qui passait. A sa gauche, Adam avait Tronquette. C'était elle qu'Agathe avait désignée à Edmond, parce que la fille du meunier, ayant voulu prendre les modes de la ville, les portait d'une façon si comique qu'il n'y avait pas moyen de passer près d'elle sans la remarquer. Ce qui attirait particulièrement les regards était une toque de crêpe bleu, posée presque sur ses yeux, et dont les plumes placées sur une oreille caressaient l'épaule gauche de la grosse fille, qui, à chaque minute, regardait si ses plumes ne s'étaient pas envolées, ce qui commençait à beaucoup impatienter Adam.

— C'est mon cousin, dit Edmond en s'arrêtant. — Ton cousin.... ce grand jeune homme-là !... Il n'est pas trop élégant... Et ces deux femmes qui sont avec lui... où a-t-il pris ça ?...

Adam a reconnu Edmond, il quitte aussitôt ses deux femmes, et vient embrasser son cousin en s'écriant :

— Te voilà !... Ah! que je suis content de te rencontrer!... J'avais beau te chercher dans cette ville... C'est si grand !... Est-ce ta bonne amie, ça?... elle n'est pas trop mal.

Agathe devient rouge de colère; Edmond ne répond pas, mais Adam continue : — Voila Tronquette... Tu sais, ma passion, la fille de Bertrand !... J'espère que je l'ai joliment habillée... Mais je ne lui donnerai plus de plumes; elle m'ennuie avec ses plumes, elle a toujours peur qu'elles ne s'envolent. L'autre dame, c'est une voisine, madame Phanor. Ah! une dame bien aimable... bien gaie !... elle ne nous quitte plus. Elle a la complaisance de venir avec nous dans les spectacles, chez les traiteurs... Ah! mon Dieu, nous dinerions quatre fois par jour, qu'elle dinerait quatre fois pour nous faire plaisir; c'est une femme bien complaisante. Ah! à propos... as-tu de l'argent à me prêter?... Figure-toi que je n'ai plus le sou... Moi qui croyais avoir de l'argent pour un siècle! C'est étonnant comme tout a filé. Mais j'ai écrit à papa ce matin... C'est-à-dire, je lui ai fait écrire par madame Phanor... parce que, moi, je n'aime pas écrire; j'ai signé seulement; je demande de l'argent au papa, et je suis bien sûr qu'il va m'en envoyer.

Edmond va répondre, quoique Agathe le tire par le bras pour l'emmener, lorsque madame Phanor s'avance en disant : Eh bien! monsieur Adam, vous nous lâchez là comme deux paquets, moi et madame votre épouse... Ça ne se fait pas, cher ami. Songez que les dames sont toujours exposées dans Paris, surtout quand elles n'ont pas l'air de voleuses.

Adam s'avançait fièrement [illegible] le bras à Tronquette et à madame Phanor.

— Je cause avec mon cousin, ma voisine. Le voilà... vous savez bien, Edmond, dont je vous ai parlé?... — Ah! c'est monsieur votre cousin... Enchantée de faire sa connaissance, ainsi que celle de madame son épouse. Ecoutez, mes enfants : puisque vous avez à parler d'affaires, entrons quelque part; car, à Paris, quand cinq personnes s'arrêtent pour causer, on croit qu'elles vont faire des tours de force... Entrons dans un café... nous prendrons quelque chose... Ce n'est pas que j'aie besoin de rien; mais Doudon .. je veux dire madame Adam, m'a dit qu'elle se sentait une défaillance d'estomac : c'est son dîner qui passe mal. Je crois qu'un petit verre de kirsch la soulagera.

Edmond n'est pas fâché de causer avec Adam, et quoique Agathe

le tire toujours pour l'entraîner et fasse une moue horrible, il suit son cousin dans un café qui fait le coin du boulevard.

Madame Phanor et Tronquette sont déjà attablées. Edmond dit tout bas à Agathe : — Va t'asseoir un moment près de ces dames... pendant que je vais causer avec Adam... — Ces dames !... elles sont jolies, ces dames... L'une a l'air d'une caricature, et l'autre... je n'ose pas dire de quoi !... — Je ne serai pas longtemps... Va, je t'en prie... — Ah, Dieu ! je voudrais être je ne sais où !...

Cependant mademoiselle Agathe est obligée de céder et de se placer à la table, où madame Phanor se dispute déjà avec le garçon, tandis que Tronquette cherche ses plumes avec sa main gauche. Edmond arrête Adam, qui allait s'asseoir, et l'entraîne sur le boulevard.

— Tu as raison, dit Adam. Promenons-nous un peu. Je ne suis pas fâché d'être un moment débarrassé de mes deux femelles. C'est fatigant d'avoir toujours deux femmes sous les bras... Depuis que je suis à Paris je n'ai pas encore été seul un instant... C'est étourdissant. Dis donc, Edmond, sais-tu qu'il y a de bien jolies femmes à Paris ?... C'est qu'il y en a de toutes les façons !... J'avoue que si je n'avais pas toujours Tronquette pendue à mon bras, j'aurais voulu faire connaissance avec ces jolies Parisiennes... Et toi ?

— Ce n'est pas à cela que je pense ! — Oh ! toi, tu es passionné !... Tu ne songes qu'à ton Agathe. Moi, je ne sais pas pourquoi il me semble que Tronquette n'est plus aussi jolie ici qu'au village. Cette toque... ces plumes... ça la gêne... Elle était bien mieux en bonnet plissé... mais elle a voulu de tout cela... Je ne sais rien refuser... Et ton Agathe, l'as-tu épousée ?... car tu m'as dit qu'elle voulait absolument se marier, celle-là. — Je n'ai pas encore pu songer à cela... autre chose m'occupe maintenant... Tu n'as plus d'argent, m'as-tu dit ? — Encore deux ou trois pièces d'or ; mais ce n'est pas pour ma dent creuse... Ça roule si vite !... Peux-tu m'en prêter ? — Je suis comme toi, je n'ai presque plus d'argent, et je t'avoue que c'est cela qui m'inquiète. — Moi, ça ne m'inquiète pas du tout... Je suis bien sûr que le papa va m'en envoyer... je suis même étonné que l'ami Tourterelle ne soit pas déjà venu savoir si je ne manquais de rien. — Je ne suis pas aussi tranquille. Mes parents n'approuvaient pas mon amour pour Agathe... Ma conduite les aura irrités... Il n'est pas certain qu'ils m'envoient de l'argent. — Alors je t'en donnerai, moi. — Oh ! tu es bien bon... mais... — Mais quoi ? n'est-il pas naturel de s'obliger ?... Si tu avais plus d'argent que moi, ne m'en donnerais-tu pas ? — Si... mais... — Oh ! que tu m'ennuies avec tes mais !... — Je ne voudrais pas toujours vivre à tes dépens. — Qu'est-ce que ça veut dire, mes dépens ? Je ne connais pas ces phrases-là. Je pense que, entre amis, ce qui est à l'un est à l'autre. — Sans doute. Cependant, si mon père ne me pardonnait pas... Je ferais en sorte de me procurer par moi-même des moyens d'existence... J'ai quelques talents... je les utiliserais... je travaillerais... — Tu travaillerais... Bien sensible !... Moi, je ne travaillerai pas. D'ailleurs ça me serait difficile : je ne sais rien faire. Je veux m'amuser, je suis venu à Paris pour cela. — Mais si par hasard on ne t'envoyait pas d'argent ?... — Je te dis qu'on m'en enverra. — Supposons qu'on ne t'en veuille plus envoyer... que ferais-tu ? — Ce que je ferais... ma foi... je... je ne ferais rien... Que diable veux-tu que je fasse ?... — On ne gagne pas sa vie à ne rien faire... Ah ! mon pauvre Adam !... puisses-tu ne jamais regretter d'avoir si mal employé ta jeunesse ! — Ah ça ! dis donc : est-ce que tu vas me faire de la morale, toi ? Ça serait drôle !... Monsieur, qui a mangé son argent aussi vite que moi, et qui voudrait me donner des leçons... Puisque mon père ne m'a rien fait apprendre, c'est que probablement il veut que je ne fasse rien : je remplirai ses intentions. Au reste, comme il doit savoir qu'un garçon de dix-neuf ans ne se nourrit pas comme une linotte, il m'enverra de l'argent tant qu'il en aura et que je n'en aurai pas... C'est dans la nature. Et toi, mon cher cousin, tu me feras grâce de tes leçons, parce que je ne les ai jamais aimées. — Ce ne sont point des leçons, ce sont des réflexions... — Je ne veux pas de réflexions... Je veux m'amuser ; je suis venu à Paris pour ça. Allons rejoindre ces dames.

Edmond suit son cousin, et tous deux retournent au café. En attendant ces messieurs, madame Phanor s'était placée entre Tronquette et Agathe ; elle avait fait apporter du punch, elle s'en versait à chaque instant, tout en lançant des œillades dans le café, pour voir si on la remarquait ; puis elle arrangeait la toque de Tronquette et lui caressait le menton en parlant très-haut : — Je veux, chère amie, que vous ayez avant peu la meilleure tournure de Paris... Je vous dresserai sur moi... Levez la tête, chère amour... C'est ça... Mes enfants, je vous demande pardon si je n'ai pas mis mes diamants aujourd'hui pour vous accompagner, mais je ne m'attendais pas à sortir ce soir : quand Dondon est venue me chercher, j'ai jeté à la hâte un ternaux sur mes épaules... le premier venu... J'ai dit : Il ne faut pas faire attendre mes enfants. Dondon, ta plume tombe trop par derrière... Ta marchande de modes t'a fichu ça comme on plante un soleil. Tu as l'air de *Mimi Pichette*, la reine des chiens !... Je te donnerai ma modiste... Vous ne buvez pas, mes petites chattes... On s'ennuie de ce que les époux ne reviennent point. Ah !... je conçois ça. C'est si naturel... Et vos époux sont tous deux bien intéressants !... C'est comme mon Phanor, que je regrette tous les jours... Ah ! Dieu !... garçon, votre punch est trop léger : mon ami, remettez-nous donc un peu d'eau-de-vie là-dedans... Que ça flambe !... J'aime quand ça flambe, moi... — Mais, madame, il y en a la moitié de bu ? — C'est bien, garçon, pas d'impertinence ; on vous en payera trois bols, si c'est nécessaire... Faites ce que je vous dis. Mes enfants, à Paris, il faut savoir se faire servir, sans quoi on est la dupe de toutes ces canailles-là !... Tu ne dis rien, Dondon ; est-ce que tu étouffes encore, mon cœur ?... Pauvre mère ! depuis qu'elle est à Paris, elle ne fait que ça !... C'est grâce à une indigestion que je l'ai connue... Dieu ! quelle nuit nous avons passée !... Nous a-t-elle donné du mal, cette grosse fille-là ! Son époux perdrait la tête... C'est tout simple !... Ils arrivaient à Paris... ils ne connaissaient personne. Mais madame ne dit rien ?... Rassurez-vous, madame : *le bien-aimé reviendra*. Et quand même !... Vous êtes avec une femme qui saura vous faire respecter, et à qui les hommes ne font pas peur.

C'était à Agathe que madame Phanor s'adressait alors. Mais Agathe ne répond pas, elle se contente de regarder encore vers la porte d'entrée. Enfin Edmond et Adam reviennent ; madame Phanor s'écrie : — Arrivez donc, messieurs ! vos épouses n'ont pas cessé de soupirer après vous... Ah ! monstres que vous êtes !... vous savez bien que vous êtes aimés !

Edmond s'est placé près d'Agathe, qui lui dit tout bas : — Allons-nous-en, je t'en prie... Cette grande femme nous fait regarder par tout le monde.

— Un moment, répond Edmond, ce serait malhonnête si je partais si vite... D'ailleurs tu as pris quelque chose, et je veux payer.

En voyant Adam, Tronquette s'écrie : — C'est ben heureux !... J'ons cru que vous m'aviez plantée là pour toute la saison...

— Tronquette, dit Adam en se plaçant à la table, est-ce que tu crois que je ne dois pas faire un pas sans toi à Paris ? — Oui, que je le crois : vous m'avez enlevée de cheux nous ; c'est pour que je sois avec vous peut-être ? — Est-ce que tu n'y es pas assez ?... — J'veux pas qu'on me laisse là comme ça... J'veux pas qu'on me quitte du tout... — Tu ne veux pas ? tu ne veux pas ?... Apprends que je n'ai jamais su faire que mes volontés... — Ah, oui ! mais à c't'heure, c'est les miennes qu'il faut faire !...

— Mes enfants, mes bons amis, dit madame Phanor en criant plus fort que tout le monde, point de querelles dans le ménage... Je déteste les querelles !... Dondon n'a pas raison... son cher époux n'a pas tout à fait tort... Nous allons expliquer cela en prenant quelque chose...

— Je ne prends plus rien, dit Edmond. — Ni moi, dit Agathe. Mais Adam est de l'avis de madame Phanor ; Edmond, qui veut payer, n'ose pas s'en aller, quoique Agathe le tire toujours en dessous. Un nouveau bol de punch est apporté : Tronquette, qui n'a pas de rancune, va recommencer à trinquer avec son amant, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçoit un homme en redingote, en guêtres, et poudré à blanc, qui vient d'entrer dans le café avec un autre individu qu'il pousse devant lui ; aussitôt son verre lui échappe des mains ; elle se jette plus morte que vive derrière madame Phanor en s'écriant : — Ah !... v'là papa !...

Chapitre XX. — Quelques pas en arrière.

En apprenant que son fils avait enlevé la nièce de madame Benoît, M. Rémonville avait d'abord éprouvé beaucoup de chagrin ; il avait fait part à sa femme de cet événement, et la bonne mère lui avait répondu : — Mon ami, vous voyez bien que ces jeunes gens s'adorent... ne nous opposons plus à leur amour, partons vite pour Paris, allons les rejoindre et marions-les.

Mais, devenu plus calme, le père d'Edmond dit à sa femme : — Ma chère amie, je vois fort bien que ces jeunes gens s'aiment maintenant ; mais rien ne me prouve que cela durera longtemps. Voilà Edmond possesseur de son Agathe, je me garderai bien de courir après eux sur-le-champ et de vouloir les séparer. Non, dans quelque temps cela sera beaucoup plus facile, et qui sait si d'eux-mêmes ?... — Ah ! mon ami, vous ne croyez donc pas au véritable amour ? — Pardonnez-moi, mais un enlèvement,... un coup de tête ne me persuadent pas qu'on aime véritablement... On peut aimer beaucoup, et ne pas faire de sottises. Au reste, si ces jeunes gens résistent à l'épreuve de la possession, si cette Agathe se conduit bien... si elle aime encore notre fils lorsqu'il n'aura plus d'argent, ce qui ne tardera pas, alors... nous verrons... il ne faut jamais se presser pour sanctionner des folies. En attendant, rassurez-vous, j'ai des amis à Paris, je saurai quelle est la conduite et la position de notre fils. Mais il ne nous a pas encore écrit. C'est très-mal. — Mon ami, il n'a que dix-neuf ans !... — C'est pour cela, madame ; il ne devrait pas déjà savoir oublier sa mère !

Chez M. Adrien on pense tout différemment.

Il est à Paris, dit le père d'Adam ; après tout... il ne fait que suivre mes intentions... Je voulais qu'il allât à Paris.

— Mais la fille de ce meunier qu'il a enlevée ? dit l'ami Tourterelle.

— Eh ! mon Dieu !... voilà bien du bruit pour une paysanne, qui a peut-être suivi Adam malgré lui... — Mais ce père qui veut l'assommer... — Bon ! bon ! nous lui donnerons quelques écus... Nous

arrangerons tout cela!...Ces villageois crient bien fort, mais ils aiment l'argent... D'ailleurs Adam a trop d'esprit pour garder longtemps cette fille avec lui. Je la doterai, je la marierai. Si ma maudite goutte ne me faisait pas autant souffrir, je partirais sur-le-champ pour Paris, afin de faire entendre à mon fils que, s'il est permis de cajoler une fille des champs lorsqu'on habite la campagne, à Paris un jeune homme comme lui doit porter ses regards beaucoup plus haut. — Cette villageoise doit être toute simple, toute naturelle... et puisque votre fils est l'enfant de la nature, je ne vois rien d'étonnant à ce qu'il aime une fille des champs... — C'est égal, nous la lui ferons quitter, parce que le fils de M. Adrien Rémonville doit trouver mieux que cela. Dès demain, malgré ma goutte, je vais à Paris; vous m'accompagnerez, n'est-ce pas, mon cher Tourterelle? — Et madame votre épouse, qui est-ce qui lui donnera le bras pendant mon... pendant notre absence? — Elle se promènera seule, ou elle restera chez elle; il me semble, mon ami, que dans ce moment mon fils doit seul nous occuper.

Tourterelle a fait un signe d'acquiescement; le voyage est arrêté pour le lendemain. Mais le lendemain M. Adrien a une attaque de goutte plus violente qui le cloue sur son lit, et l'ami Tourterelle se donne une entorse en voulant sauter un petit fossé pour arriver plus vite près de Céleste, à laquelle il venait faire ses adieux.

M. Adrien est désolé. Il veut cependant avoir des nouvelles de son fils; il veut surtout lui conseiller de renvoyer Tronquette à son père. Après avoir réfléchi et consulté sa tabatière, dans laquelle il puise toujours des inspirations, M. Adrien tire avec violence sa sonnette, et fait demander Rongin sur-le-champ.

Suivant sa louable habitude, le concierge est dix minutes avant de se rendre près de son maître; enfin il se présente, et M. Adrien s'écrie:

— Allons donc, Rongin !... est-ce qu'on ne vous a pas dit que j'avais hâte de vous parler?...

— Pardonnez-moi, monsieur; aussi je ne me suis pas seulement donné le temps de finir de déjeuner. On a tant d'ouvrage ici que...

— Écoutez-moi, Rongin, je vais vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous, et de la confiance que vous m'inspirez.

— Monsieur, il me semble que je me suis toujours conduit de manière à ne point mériter de reproches... quoique la servitude ne fût pas mon fait, et...

— Et moi, il me semble que je ne vous fais pas de reproches, puisqu'au contraire je vous dis que je veux vous donner une nouvelle preuve d'estime...

— J'entends bien; mais c'est que quelquefois on dit des choses pour...

— Rongin, vous prenez tout de travers, même les compliments; taisez-vous et écoutez-moi; mon fils est à Paris.

— Oui... avec la fille de Bertrand, qu'il a enlevée...

— Je sais cela... C'est une folie de jeune homme... un tour d'écolier... Cela n'aura aucune suite...

— Ah! vous êtes sûr que ça n'aura pas de suite? Jadis, quand on enlevait une fille, il fallait une réparation aux parents... il fallait ..

— Vous ne savez ce que vous dites, Rongin; ne m'interrompez donc pas. Je veux savoir ce que mon fils fait à Paris... je veux surtout l'engager à se séparer de cette Tronquette pour laquelle on fait tant de bruit. Je comptais partir ce matin, ma goutte m'en empêche; Tourterelle aurait pu me remplacer, il vient de se donner une entorse qui le tiendra peut-être six semaines sur sa chaise; dans cette occurrence, c'est sur vous, Rongin, que j'ai jeté les yeux pour aller à Paris savoir des nouvelles d'Adam; vous parlerez à mon fils, vous lui parlerez en mon nom...

— Monsieur Adam n'a pas l'habitude de m'écouter, et je crains que... — Pardonnez-moi, il vous écoutera. Adam ne vous regarde point comme un domestique, il sait que vous avez eu des malheurs...

Rongin baisse le nez en murmurant: — Oui... oui... oh! il sait... pardieu! je sais bien ce qu'il sait.

— Dans tous les cas vous m'écrirez où en sont les choses. N'oubliez pas de m'écrire au moins!... Car vous savez tourner une lettre, Rongin?... — Si je sais écrire!... Oui, monsieur... je m'en flatte... Et si j'avais eu le temps... Certainement, j'avais des idées pour le moins aussi fortes que M. Rousseau... — Alors faites vos apprêts. Voici de l'argent, ne le ménagez pas... Prenez la voiture à Gisors, et ce soir vous serez à Paris.

Rongin prend l'argent, s'incline, et s'éloigne en se disant: — Je vais faire un petit voyage d'agrément; quant à son fils, je ne me fatiguerai pas à le chercher.

Rongin était parti deux jours après les jeunes gens. Arrivé à Paris, il s'était logé dans un joli hôtel garni; là, il se faisait bien nourrir, se levait tard, allait se promener, fréquentait les cafés, lisait les journaux, faisait de la politique, et ne s'occupait pas plus du fils de son maître que s'il n'eût pas existé; mais pour qu'on ne soupçonnât pas la vérité, il écrivait tous les deux jours à monsieur Adrien:

« Je n'ai encore rien *découvairt;* mais je *fesse* nuit et jour mes *perquisissions.* »

M. Adrien montrait les lettres de Rongin à sa femme, en disant qu'il a un peu oublié l'orthographe... mais je suis sûr qu'il se donne un mal de galérien pour trouver notre fils!...

Il y avait plusieurs semaines que Rongin était à Paris, ou il menait cette agréable existence qu'il comptait prolonger longtemps. Il avait deux fois aperçu Adam et Tronquette sur les boulevards; alors, au lieu d'aller à eux, il s'était enfui par un autre côté. Mais un soir qu'il venait encore de rétrograder en apercevant Adam avec deux dames, il se trouva nez à nez avec Bertrand.

Le meunier, qui connaît fort bien Rongin, court à lui et l'arrête au moment ou le concierge allait s'esquiver.

— Que faites-vous à Paris? dit Bertrand sans lâcher le bras de Rongin.

— Je suis à la recherche de M. Adam Rémonville, répond Rongin en prenant un air d'importance.

— Et moi aussi, je suis t'à sa recherche et à la celle de ma fille, et, par la mille-z'yeux! si je les trouve... Vous voyez ce gourdin que j'ai apporté avec moi... Je ne vous en dis pas plus!... — Vous ferez ce que vous voudrez: ce ne sont pas mes affaires. — Pardonnez-moi! ce sont vos affaires, puisque c'est le fils de votre maître qui a enlevé ma fille. — Mon maître!... mon maître! — Oh! il ne s'agit pas de faire votre embarras ici, mon vieux; je vois bien que vous êtes un sournois, mais ça ne prendra pas avec Bertrand. Je me souviens encore du temps où j'allais chez votre maître pour voir ma cousine Catherine, et où vous me disiez que vous ne la connaissiez pas... Rappelez-vous qu'alors j'ai manqué de vous éreinter... — Monsieur Bertrand, il n'est plus question de tout cela... Pardon si je vous quitte; mais mon devoir... — Non pas, mon ancien; j'en suis bien fâché, si ça vous ennuie, mais je ne vous quitte plus... J'ai dans l'idée que vous savez fort bien où est Tronquette et son séducteur, peut-être même qu'à mon insu vous protégez les égarements de la jeunesse! — Je vous assure que... — Chut!... vous dis-je, et donnez-moi le bras... Vous cherchez le jeune homme, moi je cherche la fille; en cherchant à deux, nous les trouverons plus vite; désormais nous ne nous promènerons plus l'un sans l'autre. Je vas t'élire domicile avec vous, tant pis si ça vous dérange... Mais si vous essayez de me quitter, je vous préviens que je vous jette mon gourdin dans les jambes, et que ça pourra vous gêner pour courir.

Bertrand a passé le bras de Rongin sous le sien; celui-ci fait une vilaine grimace en marchant à côté du meunier, dont le redoutable gourdin lui donne des faiblesses dans les genoux; il prévoit que le séjour de Paris ne lui offrira plus aucun agrément s'il faut qu'il soit toujours avec M. Bertrand, et il pense que le meilleur moyen de se débarrasser de sa compagnie est de l'aider à retrouver sa fille. Il dirige alors leur promenade du côté ou il a vu aller les jeunes gens; bientôt il aperçoit Adam se promenant avec Edmond devant un café.

Rongin serre fortement la main du meunier, et l'arrête en lui disant: — Voilà déjà le séducteur.

En apercevant Adam, les yeux de Bertrand se sont enflammés; il lève son gourdin et veut entraîner le concierge, en s'écriant: — Je vais lui faire danser la pérégourdine.

Mais Rongin se pend au bras du meunier et parvient à le retenir.

— Vous allez faire un esclandre, lui dit-il; à Paris il n'est pas permis de battre comme ça un homme, ce n'est pas comme à la campagne. D'ailleurs, celui-ci s'enfuira, et vous ne saurez pas encore où est votre fille. Il vaut bien mieux le guetter de loin, et voir ou il ira... Probablement votre Tronquette n'est pas loin.

Bertrand sent que le concierge a raison, il maîtrise sa colère; mais il ne lâche pas Rongin, dont il redoute quelque trahison. Il se tient à l'écart avec lui jusqu'à ce qu'Adam et Edmond entrent dans le café; alors il s'en approche, regarde à travers les carreaux, et pousse un cri de joie, en disant:

— Elle est là!... — Qui?... votre fille? — Eh! oui! Tenez, là-bas à cette table... avec deux autres péronnelles... Ah! comme elle est déguisée! on lui a mis sur la tête des panaches et des plumes pour lui faire oublier son père... Mais je la reconnaîtrons toujours, moi!... Allons, en avant! — Monsieur Bertrand, je vous ai aidé à retrouver votre fille... elle est là... emmenez-la, faites ce que vous voudrez; vous n'avez plus besoin de moi... — Si fait! c'est le fils de votre maître qui m'a dérobé Tronquette; vous devez être témoin dans cette affaire-là... — Je ne veux pas être témoin... — Vous le serez tout de même... — Mais, monsieur Bertrand... — Mais, monsieur Rongin, pas tant de raisons, et passez devant.

Et le meunier, qui a ouvert la porte du café, pousse Rongin par les épaules et le force à y entrer avec lui.

Chapitre XXI. — Une Scène au Café.

Tronquette s'était caché la figure derrière le chapeau de madame Phanor, dans l'espoir que son père ne la verrait pas. Adam, qui tourne le dos à la porte, et qui n'a pas entendu l'exclamation de sa maîtresse, ne comprend rien à sa terreur, et madame Phanor s'écrie: — Eh bien! Dondon, qu'est-ce que cela signifie?... On ne joue pas à cache-cache dans les cafés, ma grosse; c'est mauvais genre!...

Mais en ce moment Bertrand s'écrie d'une voix de stentor: — Tu veux te cacher, coquine; je t'ons vue et reconnue... Ah! tu viens

comme ça à Paris, seulement pour te divertir... et c'est avec un jeune homme que tu viens prendre tes divertissoirs!... Allons, qu'on se lève, et qu'on me suive plus vite que ça!...

Ces paroles, et la manière dont on les a prononcées, attirent l'attention de toutes les personnes qui sont dans le café, tandis qu'elles pétrifient Adam et Tronquette, qui viennent de reconnaître Bertrand, dont le bras est levé, et qui brandit au-dessus du bol de punch son redoutable gourdin.

Madame Phanor, seule, n'est point effrayée par les gestes menaçants du meunier, et sans quitter son verre, qu'elle portait à sa bouche, elle s'écrie :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... qu'est-ce que c'est que cette scène-là?... Est-ce que monsieur est ventriloque?...

— Je suis un homme offensé... et je viens pour une offense, dit le meunier en gardant son attitude menaçante. Ma fille a été séduite... v'là un témoin de la chose... N'est-il pas vrai, témoin?

Bertrand cherche des yeux Rongin; mais celui-ci s'est sauvé du café sans attendre qu'on l'interpellât.

— Il est parti, le vieux sournois!... c'est égal, je me passerai de lui... Je suis le père de ma fille que v'là, et je le ferai voir... — Ah! vous êtes le père de votre fille, mon brave homme; vous êtes plus heureux que beaucoup d'honnêtes gens. Comment! c'est monsieur ton père, Dondon! mais que ne le disais-tu donc?

Et madame Phanor se penche vers l'oreille de Tronquette, et lui dit tout bas : — Ne pleure pas... laisse-moi faire, je vais l'attendrir... Monsieur, asseyez-vous donc!... vous allez prendre quelque chose.

Le meunier ne se laisse point toucher par les politesses de madame Phanor, qui ne cesse de demander encore du punch; il la repousse assez brusquement, et veut saisir sa fille par sa toque, mais la coiffure lui reste dans la main, et Tronquette tombe échevelée aux genoux de son père.

Jusqu'alors Adam n'a rien dit; il est même assez embarrassé. On l'est toujours lorsqu'on se sent coupable; et que dire à un père dont on a enlevé la fille, lorsqu'on n'a pas intention de réparer sa faute en épousant celle que l'on a séduite? et Adam n'avait nullement cette intention-là.

Cependant, en voyant le meunier saisir sa fille par ses plumes, et celle-ci se jeter aux pieds de son père, Adam se lève et veut retenir Bertrand en s'écriant : — Morbleu! je ne souffrirai pas que vous la maltraitiez!...

— Toi! dit le meunier, dont les yeux étincellent de colère. Toi! tu oses parler... Vicieux scélérat!... Attends! je vas te donner ton compte, à toi!...

Bertrand a levé le bras, il fait tourner en l'air son redoutable gourdin; mais en voulant atteindre Adam, qui a pris un tabouret pour se défendre, le meunier fait voler en éclats trois carreaux de la devanture du café et la bouteille de bière que buvait un habitué.

Le maître et les garçons du café accourent et parviennent, non sans peine, à contenir Bertrand. Edmond a arrêté Adam, qui est au moment de lancer son tabouret à la tête du père de sa maîtresse, parce qu'il trouve probablement que c'est le moyen le plus court pour réparer sa faute. Agathe se sauve dans la salle de billard, Tronquette pleure à chaudes larmes; et madame Phanor crie en gesticulant, mais sans quitter la table :

— Mes enfants!... mes amis, la paix!... Mon Dieu! que c'est bête, entre gens comme il faut, de faire du bruit... des scènes pour des enfantillages!... Rasseyons-nous, prenons quelque chose, et tout va s'arranger.

— Monsieur, dit le maître du café à Bertrand, on ne se conduit pas ainsi dans un endroit public... Vous troublez l'ordre... Vous cassez tout... Savez-vous que j'aurais le droit de vous faire arrêter?

— Monsieur, dit le meunier d'une voix ferme, savez-vous que ce mauvais sujet m'a enlevé ma fille, mon unique enfant? et pensez-vous qu'un père n'ait pas le droit de se plaindre lorsqu'on débauche celle que jusqu'alors il avait embrassée sans rougir?

On ne répond rien à Bertrand; le maître du café et les garçons cessent même de le retenir; les personnes qui sont là ne rient plus; car il y a des discours qui n'ont pas besoin d'être dits avec éloquence pour faire de l'effet, et des choses sur lesquelles on ne peut plus plaisanter.

— Je veux bien ne pas rosser le jeune homme, reprend Bertrand, du moins pas ici... Je le retrouverai plus tard; mais je veux que ma fille me suive, qu'elle vienne avec moi sur-le-champ, qu'elle retourne chez nous, et qu'elle épouse Jérôme Camus, qui croit qu'elle est allée chez sa tante. Allons, Tronquette! lève-toi... Prends mon bras, et partons...

Tronquette se relève sans oser répondre et en sanglotant, tandis que madame Phanor lui dit tout bas : — Epouse Jérôme Camus, ma grosse; épouse-le, crois-moi : tu reviendras ensuite à Paris pour t'amuser, et on n'aura plus le droit de t'en empêcher; parce qu'un mari, figure-toi que c'est l'équivalent d'un zéro!

Tout en disant cela, madame Phanor a ramassé la toque, et a voulu la replacer sur la tête de la villageoise; mais le meunier l'en empêche, il rejette l'élégante parure sur la table en s'écriant :

— Au diable les fanfreluches!... Vous avez déjà assez gâté ma fille; elle n'aura pas besoin de ça au village pour qu'on la montre au doigt.

Le meunier a pris le bras de sa fille, il l'entraîne; Tronquette s'éloigne les yeux baissés, et sans oser regarder Adam, qui ne cherche plus à la retenir.

— Tiens!... il s'en est allé sans payer les carreaux, dit madame Phanor quelques minutes après que Bertrand est parti.

— Oh!... je payerai... je payerai tout, répond Adam, qui est resté pensif devant la table où Tronquette était assise quelques instants auparavant.

— Et votre cousin... et son épouse... ils sont partis aussi!... Ça fait de drôles de gens!... Laisser un parent quand il a du chagrin!... Ne pas seulement lui dire adieu! L'épouse de votre cousin me fait l'effet d'une pimbêche. Elle croit qu'on ignore qu'elle a été enlevée aussi. J'avais bien envie de lui lancer un mot à ce sujet quand elle a tourné la tête au lieu de trinquer avec moi : mais je me suis tue, parce que je ne suis pas *mortifiante* de mon naturel... Eh bien! mon cher voisin, comme vous voilà rêveur! vous avez l'air d'un songe-creux... Parce que le père de votre amie a emmené sa fille, il ne faut pas vous désoler : il est un peu brutal, le père de la grosse; mais il était dans son droit, vous avez bien fait de ne pas lui résister. Soyez tranquille, cher ami; votre belle vous reviendra, et après tout, si elle ne vous revient pas, il ne manque pas de Dondons dans Paris.

— Au fait, je crois que vous avez raison, dit Adam en se levant; et pendant qu'il passe au comptoir, où il paye les frais de la soirée, madame Phanor demande une grande feuille de papier; elle s'en sert pour envelopper la toque de crêpe bleu et les plumes qui caressaient l'épaule de Tronquette; elle attache soigneusement tout cela avec des épingles et l'emporte avec son ridicule.

Adam a tout payé, il est sorti du café. Madame Phanor a passé son bras sous le sien; elle le lui serre beaucoup plus tendrement que de coutume, et n'est pas deux minutes sans le regarder.

— Pauvre Tronquette! dit Adam. — Oui, pauvre Tronquette, excellente Tronquette! répond madame Phanor; elle était un peu bête, mais très-bonne fille, du reste!... — Comme elle va s'ennuyer au village à présent!... — Sans doute... elle s'ennuiera d'abord... Il est vrai qu'elle épousera Jérôme Camus, ce qui la distraira un peu... — Ce n'est pas que j'en fusse encore bien amoureux!... Oh! ma foi! j'avoue que c'était déjà passé. — Vraiment... c'était déjà passé?... Oh! ces monstres d'hommes!... c'est volage avant que de naître!... — Et puis je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'elle était plus jolie dans son village qu'ici : là-bas elle était toujours gaie, elle riait pour un rien; ici elle ne riait presque plus. — C'est que l'air de Paris ne lui convenait pas probablement. — Je lui donnais pourtant tout ce qu'elle désirait... — Ecoutez donc, mon cher voisin, Tronquette ne savait pas porter ce que vous lui achetiez; elle n'était pas née pour cela. Vous aurez beau mettre une housse de velours à un âne, il n'aura jamais l'air d'un cheval!... — A Paris, il y a de si jolies femmes!... — Ah! sans doute... à Paris... il y a des femmes... qui sauront au moins vous apprécier...

Ces derniers mot sont accompagnés d'un coup de coude, d'une œillade et d'un soupir. D'abord Adam ne fait pas attention au nouveau manége de madame Phanor; cependant il faut bien qu'il s'aperçoive qu'il ne peut lever les yeux sans rencontrer ceux de sa voisine, qui le regarde d'une façon toute particulière; Adam n'est pas novice, d'ailleurs il y a des femmes avec lesquelles on n'a pas la peine de deviner.

Bientôt la conversation change; on ne parle plus de Tronquette; madame Phanor a un babil intarissable; elle est beaucoup plus aimable que la fille du meunier, qui à Paris ne savait que soupirer. Toutes les remarques que fait le jeune homme sont à l'avantage de madame Phanor; à la vérité, celle-ci a dix ans de plus que Tronquette, elle est maigre et fanée, Adam n'en est pas amoureux, mais il a dix-neuf ans, et il lui faut absolument une maîtresse.

Après une promenade qui est devenue très-sentimentale, et que l'on a coupée par une station dans un jardin où il y a des bosquets, Adam est rentré à son hôtel garni avec madame Phanor, qui a l'air d'être dans sa poche; le soir, sa voisine n'a pas été chez elle consulter son avocat, et le lendemain elle se promène avec Adam, coiffée de la toque bleue qui la veille encore parait la tête de Tronquette.

Et la vue de cette toque n'empêche pas Adam de rire, de faire l'amour avec madame Phanor! elle ne lui rappelle pas Tronquette; ou si elle la lui rappelle, cela ne trouble pas ses plaisirs. M. Rémonville a donc raison, l'homme de la nature ne vaut pas mieux que les autres.

Chapitre XXII. — Les jeunes gens vont vite.

Cependant les lettres des deux cousins sont parvenues à leurs parents.

— Il a dépensé tout ce qu'il avait, dit M. Rémonville en finissant la lettre d'Edmond, et c'est pour cela qu'il nous écrit. Je ne lui enverrai rien. Qu'il quitte son Agathe; qu'il revienne vers nous; alors je lui pardonnerai son escapade.

Et M. Rémonville répond sur-le-champ à son fils : « Je ne vous

envoie pas d'argent, parce que je ne veux point autoriser vos folies. Si vous avez fait quelques dettes à votre hôtel, mon ancien ami, M. Grandpré, les payera, ainsi que les frais de votre retour; vous savez son adresse. Reconduisez votre Agathe chez sa tante, et revenez vite près de nous si vous voulez que je vous pardonne. »

La maman trouve cette lettre bien sévère; mais son mari n'y veut rien changer. Avant qu'elle soit fermée, elle demande à y ajouter une seule ligne pour son fils; elle n'écrit que ces mots : « *Pense encore à ta mère !* » mais en fermant la lettre, elle glisse dedans un billet de mille francs.

M. Adrien, las de ne rien apprendre par le concierge, venait de lui écrire pour lui ordonner de quitter Paris et de revenir à son poste, lorsqu'on lui apporte la lettre de son fils, ou plutôt celle de madame Phanor; car Adam n'avait fait que la signer, sans même se la faire lire.

En lisant la signature, M. Adrien tressaille de joie. — Mon fils m'écrit, lui! qui ne peut pas souffrir prendre une plume! quel effort!... Peste!... il faut qu'il ait des choses bien importantes à me conter... Et cet imbécile de Rongin qui ne sait pas le trouver!

M. Adrien fait appeler Céleste, qui était en train de se peindre les sourcils et de se faire des lèvres vermeilles, pour qu'elle vienne entendre la lecture d'une lettre d'Adam. Céleste descend avec un seul sourcil de fait, ce qui donne quelque chose de boiteux à sa physionomie; mais comme l'ami Tourterelle n'est pas là, elle veut bien suspendre sa peinture. Après avoir fait jouer une fanfare à sa tabatière, M. Adrien lit la lettre suivante :

« O mon père! si je vous écris, vous devez bien penser que c'est parce que j'ai besoin de vous. Le séjour de Paris est horriblement cher; je n'ai plus d'argent. Vous ne voudriez pas laisser votre enfant chéri dans la *débine;* envoyez-moi sur-le-champ des écus, que je puisse tenir mon rang et vous faire honneur; songez que votre fils ne doit pas se restreindre à manger à la *gargote*. Je vous baise les mains ainsi qu'à ma vertueuse mère et à tous nos estimables parents et connaissances. »

Et par *post-scriptum* : « Envoyez-moi tout de suite une grosse somme, afin que je vous écrive moins souvent; ce qui vous ruinerait en ports de lettres. »

— Voilà un singulier style, dit Céleste en se pinçant la bouche. — Pour un élève de la nature, ce n'est pas trop mal ! répond M. Adrien. — Il me semble qu'il dépense un peu vite son argent. — Ah! je gage bien qu'il sait s'en faire honneur!... Mais c'est cette Tronquette qui m'inquiète... Il ne nous en dit pas un mot... Et Rongin qui ne les a pas rencontrés!... Il est bien fâcheux que Tourterelle ne soit pas guéri de son pied et que cela l'empêche d'aller à Paris. — Il est bien plus fâcheux que votre goutte vous empêche d'y aller vous-même!... — Je voudrais savoir si mon frère a reçu des nouvelles de son fils... Oh! je rirais bien s'il épousait sa petite Agathe!... — Et si votre fils épousait sa paysanne, ririez-vous autant?

M. Adrien ne répond rien; il va consulter sa caisse, il se propose d'envoyer des fonds à Rongin pour qu'il les porte à son fils. Mais le lendemain le vieux concierge est de retour chez son maître, devant lequel il se présente d'un air conquérant.

— Victoire! dit Rongin en se jetant sans façon sur une chaise, j'ai découvert le jeune homme; il était avec sa Tronquette, il ne voulait pas s'en séparer!... Qu'ai-je fait?... Je suis parvenu à trouver Bertrand, qui cherchait aussi sa fille à Paris; je l'ai mis sur les traces de nos jeunes gens, et Bertrand a repris sa fille : par conséquent, M. Adam n'est plus livré aux erreurs de la séduction. Je me flatte que j'ai proprement rempli vos intentions. Je n'ai point ménagé mes pas et mon repos; mais quand on a été bien élevé, on tient à prouver qu'on sait faire autre chose que garder une porte.

M. Adrien est enchanté; il prend la main du concierge : — C'est bien, Rongin, c'est très-bien; je n'attendais pas moins de vous. Ainsi, mon fils n'est plus avec la fille du meunier? — Non, monsieur, puisque Bertrand a ramené sa fille. Par exemple, je vous prierai de ne pas dire à M. Adam que c'est moi qui ai conduit toute cette affaire; il m'en voudrait, et comme il est très-vif... — Soyez tranquille, mon ami... Ah! je suis d'une joie... Que mon frère vienne maintenant... nous verrons. Il paraît que son Edmond est toujours avec la petite couturière, car ma belle-sœur est fort triste. Vous n'avez pas eu de nouvelles d'Edmond à Paris? — J'avais bien assez à faire de courir après M. Adam. — C'est juste, Rongin; vous recevrez cinquante francs de gratification. — Monsieur, je les accepte, parce que je n'en crois digne. — Quant à mon fils, j'allais lui envoyer deux mille francs; il en recevra quatre mille... Je veux qu'il s'amuse. — Si monsieur désire que je retourne porter cette somme à son fils? — C'est inutile maintenant; du moment qu'Adam n'est plus avec sa paysanne, je suis tranquille : vous l'avez laissé dans le bon chemin, n'est-ce pas, Rongin? — Ma foi, monsieur, je l'ai laissé sur les boulevards... — D'ailleurs, incessamment Tourterelle ira à Paris. Et M. Adrien, très-satisfait de son fils, lui envoie sur-le-champ une lettre de change de quatre mille francs, avec cette courte missive :

« Tu dépenses ton argent un peu vite, mais tu as quitté la fille du meunier; je suis content de toi. Ménage ma caisse, mais lance-toi dans la belle société... Je suis certain que ton charmant naturel t'y fera obtenir de grands succès.

» Ton père, ADRIEN. »

Cette lettre est envoyée à la poste de Gisors, et elle part pour Paris avec celle que M. Rémonville le jeune a écrite à son fils.

Edmond avait brusquement quitté le café après la sortie de Bertrand : mademoiselle Agathe, déjà très-mécontente de se trouver dans la compagnie de Tronquette et de madame Phanor, n'avait pas voulu retourner près d'Adam. Mademoiselle Agathe avait aussi ses volontés, et elle exigeait que son amant s'y soumît; Edmond cédait à sa maîtresse, mais il commençait à trouver qu'elle n'avait pas toujours raison.

Le lendemain de la scène du café, on reçoit de Gisors la réponse si impatiemment attendue. Edmond tremble en reconnaissant l'écriture de son père; il tremble plus fort en brisant le cachet. Enfin la lettre est ouverte, le billet de banque s'en échappe. Agathe le ramasse en sautant de joie, et s'écrie : — Tu vois bien que tes parents te pardonnent!

Edmond ne l'espérait pas; la vue du billet de mille francs dilate son cœur, et il lit avec confiance la lettre de son père. En lisant, sa physionomie se rembrunit; il passe la lettre à Agathe en disant : — Tiens... je n'y conçois rien...

Agathe lit à son tour : Edmond n'avait pas aperçu les quatre mots ajoutés par sa mère; la jeune fille les lui montre. Et Edmond comprend d'où vient l'argent; mais son père est toujours irrité. — Qu'est-ce que cela fait? dit Agathe; si ta mère te pardonne, et si elle t'envoie ce que ton père te refuse, cela revient au même.

Edmond n'est pas de cet avis; mais Agathe le caresse, l'embrasse; elle lui persuade que son père ne tardera pas aussi à pardonner, et Edmond recouvre sa gaieté; car Agathe est redevenue aimable, tendre, agaçante, et c'est un billet de mille francs qui a produit tout cela! Le vil métal est donc maintenant nécessaire au bonheur des deux amants : l'amour ne leur suffit plus : quand on veut n'exister que pour l'amour, c'est au fond d'une campagne, et non pas à Paris, qu'il faut aller demeurer; et dans cette campagne, quoique l'on ait un champ, des poules et une vache, il faudra pourtant encore quelques écus!... Quel ennui de ne point trouver un pays où l'on puisse vivre sans argent! cela conviendrait à tant de monde!

Edmond regarde le billet de mille francs : — Avec cela, dit-il, je sais maintenant qu'on ne va pas loin... Nous devrions prendre un logement plus modeste, réformer notre dépense... économiser...

Agathe rit et embrasse de nouveau son amant : — Pourquoi t'inquiéter d'avance?... Cet argent dépensé, tu écriras à tes parents... Ton père ne sera plus en colère... Est-ce que tu veux que nous vivions comme des ermites?...

Mademoiselle Agathe sait si bien s'y prendre qu'Edmond fait tout ce qu'elle veut; les projets d'économie sont oubliés, et on dépense lestement l'argent que la bonne maman a glissé dans la lettre.

Cependant, Edmond juge convenable d'aller faire une visite à M. Grandpré, cet ami de son père, dont il a l'adresse; il pense qu'il voudra bien intercéder pour lui près de M. Rémonville.

M. Grandpré, homme âgé et sévère, reçoit froidement Edmond. Il lui fait une longue morale, l'engage à retourner bien vite chez ses parents; et le jeune homme sort de chez M. Grandpré en se promettant de n'y plus retourner.

Dans le petit hôtel garni de la rue d'Angoulême, on a reçu aussi la réponse de M. Adrien. Ne pouvant pas déchiffrer l'écriture de son père, Adam porte la lettre à madame Phanor en lui disant : — Tenez, tendre amie, voici une réponse de mon cher père... Faites-moi le plaisir de me la lire, car il a une écriture si mignonne, si serrée, que je ne pourrais pas la déchiffrer.

Madame Phanor brise le cachet; elle commence par lire la lettre de change, puis elle court se jeter dans les bras d'Adam : — Que ton père est aimable!... Il t'envoie quatre mille francs payables à vue... Ah! il est vrai que je lui avais écrit une bien jolie épître pour toi!

— Quatre mille francs!... ce n'est pas trop!... — Ah! mon ami, c'est bien gentil... Ne fais donc pas le cruel comme ça avec ton père, je veux qu'on respecte ses parents!... Je le veux. — Parbleu, mon père est riche, j'étais bien tranquille!... Quand j'aurai dépensé cela, je lui en demanderai d'autre, et toujours comme ça... je n'aurai qu'à demander. — Tu n'auras qu'à demander... Ah! cher ami... quelle existence voluptueuse nous allons mener! Embrasse-moi encore, embrasse-moi toujours!... — Oui, mais voyons donc un peu ce que papa m'écrit... — Ah! c'est juste... mais je veux que tu ôtes ton chapeau, et que tu écoutes la lettre de ton père la tête découverte... — Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là? — Ce ne sont point des bêtises... quand on a un père qui nous envoie des quatre mille francs à vue, dès qu'on les lui demande, on doit le révérer... Je suis comme ça, moi, folâtre mais sensible... Ote ton chapeau, cher ami. Je commence : *Tu dépenses ton argent trop...* Hum!... hum!... hum!...

— Qu'est que ça veut dire : *Hum! hum?...* — Tu as raison, ton père a une bien vilaine écriture... Remets ton chapeau, cher ami; j'ai peur que tu ne t'enrhumes. *Tu dépenses! hum!... hum!...*

— Ah çà! est-ce qu'il n'y a que des *hum!... hum!...* dans la lettre

de papa? — Attends donc .. Ah! il est très-content que tu aies quitté la fille du menuier. . il te donnera sa malédiction si jamais tu la reprends. — Bah! il y a cela? .. — Oui, sans doute ; du reste, il t'engage à ne point ménager sa caisse... et à continuer de fréquenter la société... que tu vois en ce moment... et avec laquelle il se dit ton père.

— Tu vois, mon cher ami, reprend madame Phanor après avoir fait des boulettes de la lettre qu'elle vient de lire, que ton père lui-même cimente notre liaison, et t'engage à ne pas la rompre. — Je vois qu'il m'envoie de l'argent, et me dit de ne point le ménager ; par conséquent, rions, mangeons, buvons et amusons-nous !... — C'est ça même, mun petit ; tu me prêteras cinq cents francs, n'est-ce pas? — Tout ce que tu voudras !... — C'est pour payer une dette d'honneur... chez une marchande à la toilette. Je te rendrai cela dès que j'aurai touché des fonds de Normandie... — Eh! mon Dieu, que m'importe?... J'en ai, tu n'en a pas ; je t'en prête, je t'en donne !... tu m'en donneras une autre fois !... — Ah! mon ami, ton père a bien raison, tu as un charmant naturel!

Adam va toucher la lettre de change de quatre mille francs ; madame Phanor l'accompagne, parce qu'elle craint qu'on ne lui donne pas bien son compte, et elle n'oublie pas de prendre les cinq cents francs qu'elle se fait prêter. Ensuite, on ne songe plus qu'à se livrer au plaisir : avec Adam, il faut sans cesse en chercher de nouveaux, car l'homme qui ne sait que s'amuser finit par devenir très-difficile à amuser. Mais madame Phanor fait en sorte qu'il n'ait pas un moment à lui. Elle tâche surtout qu'il ne la quitte pas, et ne se trouve point avec d'autres femmes, car elle s'est aperçue que la constance n'est pas la vertu de l'homme de la nature. Elle étourdit Adam par son babil, par ses caresses, par ses élans de sentiment ; elle lui jure, nuit et jour, qu'elle l'adore ; qu'elle se tuera s'il la quitte, et Adam n'ose pas la quitter ; il dépense lestement son argent avec elle, si bien qu'au bout de six semaines madame Phanor est obligée d'écrire une nouvelle épître à M. Adrien, parce qu'il ne reste plus rien des quatre mille francs qu'il a envoyés.

Chapitre XXIII. — Tous les deux sur la même route.

Le billet de mille francs n'a pas mené loin Edmond et sa maîtresse, Agathe est devenue très-coquette depuis qu'elle est à Paris ; il lui faut toujours un chapeau frais, une robe à la mode : ce n'est plus cette jeune fille mise modestement, travaillant contre sa fenêtre, et n'ôtant que rarement les yeux de dessus son ouvrage ; ou plutôt c'est toujours elle, mais dans une autre situation. Pour savoir si une femme n'est pas coquette, il faut l'avoir vue résister aux séductions. Nous admirons quelquefois la conduite d'une personne, sans réfléchir que cette personne n'a pas eu occasion de se conduire autrement. Alors, où est donc le mérite, où est la vertu? Chez celles qui étant en position de satisfaire leurs passions, n'y ont jamais cédé ; mais trouvez-moi beaucoup de ces personnes-là!

Edmond a écrit une nouvelle lettre à ses parents ; il a peint son embarras, mais il ne parle pas de retourner auprès d'eux, et on ne lui fait pas de réponse. Edmond redevient triste, inquiet ; Agathe est toujours coquette, mais elle moins caressante, moins aimante, et elle ne dit plus à Edmond : Tu m'épouseras, n'est-ce pas? Pauvre amour que celui qui s'envole avec l'argent!... C'est dans le malheur que deux cœurs bien épris se rapprochent ; ceux qui s'éloignent alors ne se sont jamais bien entendus!

Edmond pense à utiliser ses talents, à gagner de l'argent par lui-même ; mais penser à une chose n'est pas encore la faire. Il espère que son père lui pardonnera, et il attend chaque jour de ses nouvelles.

En se promenant un matin seul dans Paris, Edmond se sent frapper sur l'épaule. C'est Adam qui est près de lui, Adam, vêtu avec la plus grande élégance, mais portant tout cela avec sa bonhomie ordinaire ; il donne le bras à un petit-maître, de bonne tournure, joli garçon, dont la physionomie a une expression d'amabilité forcée, et dont les yeux ne se fixent jamais sur ceux de la personne à laquelle il parle.

— Eh! où diable vas-tu comme cela en ne regardant qu'à tes pieds? dit Adam en arrêtant son cousin.

— Ah! c'est toi, Adam...—Ce cher Edmond! Nous ne nous sommes pas vus depuis ce jour où Bertrand est venu chercher sa fille dans le café... Te rappelles-tu... cette pauvre Tronquette? comme elle pleurait... — Oui... l'as-tu bien regrettée?... — Moi... Ah! mon Dieu, pas du tout... Je me suis consolé tout de suite... le même soir, avec ma voisine... Tu sais bien, cette grande que je tenais du bras droit... et qui m'adore à présent... qui veut se tuer si je la quitte... Elle commence à m'aimer trop aussi, celle-là ; ça m'ennuie... Tu sais que je suis pour le naturel, et Montgry dit que le changement est dans la nature. Ah! à propos, tu ne connais pas Montgry... c'est monsieur, mon ami intime ; il y a quatre jours que je le connais, nous avons fait connaissance dans un café, et déjà nous ne pouvons plus nous quitter. Ça fait joliment bisquer Phanor. Phanor, c'est ma grande. Je suis heureux, moi, tout le monde m'aime : les femmes veulent être mes maîtresses, les hommes mes amis... Es-tu comme moi, Edmond?...

— Non, je ne suis pas aussi heureux que toi! répond Edmond en soupirant. — En effet, tu as l'air triste... Conte-moi tes chagrins ; tu sais que je suis ton ami, quoique nous nous soyons battus quelquefois... Mais ça ne fait rien ; au contraire, on s'en aime mieux après. Parbleu! avec Phanor, nous avons déjà eu quelques petites disputes, qui ont fini par des chiquenaudes un peu sèches ; mais aussi elle veut toujours être avec moi, pour m'amuser comme faisait Tronquette. Je ne peux pas souffrir m'amuser de force. Vive la liberté!... n'est-ce pas, Montgry?

— C'est dans la nature! répond le petit-maître en souriant d'un air fort gracieux.

— Ton père t'envoie donc toujours de l'argent? dit Edmond. — Mon père!... Ah! je crois bien! je n'ai qu'à lui écrire... c'est-à-dire lui faire écrire par Phanor, et je reçois tout de suite ce que je veux. Quand je dis tout de suite, je me trompe ; sa dernière réponse a un peu tardé, je ne sais pourquoi. — Et il ne te gronde pas de rester ici? — Au contraire... ses lettres sont pleines de choses aimables ; il m'engage à continuer le même genre de vie, à ne pas me gêner pour faire danser ses écus. C'est Phanor qui me lit tout ça, car je ne peux pas lire l'écriture de papa. Et ton père en fait-il autant?

— Non, il ne veut pas me pardonner d'avoir enlevé Agathe ; il ne me répond plus... — Pauvre garçon! tu n'as peut-être plus d'argent... et tu ne le dis pas... Attends, attends, je vais t'en donner, moi... il n'y a que dix jours que j'ai touché le dernier envoi du papa, ce qui fait que je suis encore riche ; j'ai ça sur moi, dans mon portefeuille ; c'est Montgry qui m'a donné l'idée d'avoir toujours ma fortune dans ma poche ; il dit que dans les hôtels à Paris on peut-être volé... et puis c'est plus commode... J'ai encore trois mille cinq cents francs... veux-tu mille francs, en veux-tu deux mille? — Mon cher Adam, je te remercie... mais je craindrais de te gêner... — Ça ne peut pas me gêner, puisque dès que je n'en aurai plus, Phanor écrira, en demandera, on m'en renverra... et voilà! ça va tout seul... Et puis, pour les moments où les réponses du papa seront en retard, Montgry vient de me dire qu'il connaît un brave homme qui se fait un plaisir d'obliger les jeunes gens, de leur prêter de l'argent... c'est très-aimable ça... je te ferai faire sa connaissance, ça te sera commode. En attendant, combien veux-tu? — Eh bien!.. si tu peux me prêter mille francs, je te promets de te les rendre dès que mes parents... — Eh! c'est bon... puisque je te dis que je n'en ai pas besoin. Tiens, voilà... En veux-tu davantage?... — Non... Oh! c'est bien assez.

— N'oublions pas que nos amis nous attendent au Palais-Royal, dit M. Montgry en tirant Adam par le bras.

— Ah! c'est vrai... nos amis avec qui tu vas me faire faire connaissance en dînant... Car je ne les connais pas encore, moi. Ce qui me plaît à Paris, c'est que les hommes sont bons enfants... on se lie tout de suite. Veux-tu venir dîner avec nous, Edmond? — Je ne le puis... Agathe m'attend... — Phanor m'attend aussi, mais je ne me gêne plus. Montgry dit que c'est une duperie de se gêner pour une maîtresse. Adieu, Edmond. — Ah! et ton adresse... que je puisse aller te rendre... quand mon père... — Je ne suis plus rue d'Angoulême, ce n'était pas assez beau : je loge rue Saint-Honoré; tiens, voilà mon adresse ; c'est un autre genre, là ; on n'a pas besoin de sonner deux fois pour être servi... C'est Montgry qui m'a fait changer de logement. Adieu... Viens me voir.

Adam s'éloigne, entraîné par le beau monsieur, qui semble avoir hâte de séparer les deux cousins, et qui a paru éprouver une contraction nerveuse en voyant le billet de banque passer du portefeuille d'Adam dans les mains d'Edmond. Ce dernier retourne plus gaîment près de son Agathe. Il lui montre ce que son cousin lui a prêté, et Agathe revient un peu de la mauvaise opinion qu'elle avait conçue d'Adam depuis la scène du café.

Edmond paye quelques dettes qu'il a contractées dans son hôtel ; mais, malgré les instances d'Agathe, il ne veut plus y rester. Il loue un petit appartement bien modeste dans le Marais, achète en meubles fort simples ce qui leur est strictement nécessaire, et conduit sa maîtresse dans ce nouveau logement.

Agathe fait la moue en entrant dans le petit logement, où elle cherche en vain les belles glaces, les riches draperies de l'hôtel qu'elle vient de quitter. Elle se jette sur une chaise et se met à pleurer.

Edmond est ému de la douleur d'Agathe ; mais il sent qu'il a eu raison de quitter l'hôtel où il fallait vivre en seigneur. Il s'approche de sa maîtresse et lui dit tendrement : — Pourquoi pleures-tu? — Parce que c'est bien cruel, après avoir habité un beau logement, de venir dans une chambre comme celle-ci. — Nous n'avons pas qu'une chambre, nous en avons deux... et un cabinet... — Ah! oui... c'est superbe... Et c'est au moment où votre cousin vient de vous prêter de l'argent... Je ne conçois pas cela... — Moi, je ne veux pas être encore obligé de lui en emprunter... — Pourquoi donc? puisqu'il ne demande qu'à vous obliger. — Je ne me sens pas fait pour vivre aux dépens d'un autre. Si mon père ne m'envoie rien, j'espère bien travailler pour m'acquitter... — Ah! Dieu, que c'est vilain ici!... — Mais, Agathe... qu'importe le logement... quand on s'aime bien?... Notre seul désir était d'être ensemble : n'y serons-nous pas ici? — Ah! [illegible]; moi, je trouve qu'on s'aime mieux dans un riche appartement.

Edmond ne répond rien ; il s'éloigne tristement d'Agathe, qui

écrie au bout d'un moment : — Comment se fait il que votre cousin ait si heureux, qu'il ait de l'argent tant qu'il en veut, et que nous ayons toujours gênés, nous ? — C'est que le père d'Adam trouve bon que son fils soit venu à Paris ? — A la bonne heure, c'est un bon père cela !... Mais le vôtre... — Ah ! Agathe !... — Eh bien ! après ! quand vous me regarderez, vous ne m'empêcherez pas de dire que votre père est très-méchant, et qu'il n'a pas le sens commun.

Edmond se tait, mais il soupire. Il commence peut-être à trouver le contraire que son père avait plus raison que lui.

— Qui est-ce qui nous fera à dîner ici ? reprend Agathe. — Mais... personne... est-ce que tu ne pourras pas... toi-même... puisque tu n'as rien à faire ?... — Moi, faire la cuisine !... Ah bien ! il est joli celui-là... Vous verrez que je me serai fait enlever pour faire la cuisine ! comme ce serait amusant !... et chez ma tante je ne la faisais pas : n'y comptez pas, j'aimerais mieux me laisser mourir de faim !...

Edmond va s'asseoir dans un coin de l'appartement ; et pendant le reste de la journée les amants ne se parlent plus.

Mais un amant qui n'a pas vingt ans ne boude pas longtemps sa maîtresse. Edmond, qui ne veut pas laisser Agathe mourir de faim, va lui prendre le bras, et l'emmène dîner chez un restaurateur. Là, les amants font la paix, car Agathe est très-gourmande, et Edmond lui rend son amabilité en lui faisant manger des friandises et boire du champagne.

— Tu conviendras, mon bon ami, dit Agathe, qu'il vaut bien mieux dîner ici que chez soi ; d'abord on n'a pas d'embarras, ensuite c'est meilleur... — Oui... mais... le prix... — Nous économisons sur le logement... n'est-ce pas suffisant ?... D'ailleurs, puisque tu veux travailler, toi, qui as mille talents, qui sais dessiner... toucher du piano, jouer du violon ; certainement, quand tu le voudras, tu gagneras beaucoup d'argent. A Paris, on dit que les gens à talents font tout de suite fortune... — Tu crois ? Au fait, j'ai peut-être tort de m'inquiéter. Dès demain je m'occuperai sérieusement de trouver des élèves ou une place dans quelque administration... — Mais tu auras soin de dire que tu veux une belle place et de très-forts appointements. Quand on demande, vois-tu, il faut tout de suite demander ce qu'il y a de mieux ; et quand ton père verra que tu n'as plus besoin de lui, je suis sûr qu'il te pardonnera.

Tranquillisé par cet espoir, Edmond demande encore du champagne, et en attendant qu'on ait une belle place et qu'on gagne beaucoup d'argent, on fait sauter les écus du cousin, et avant de tenir ce qu'on espère, on dépense ce qu'on tient. Mais, dans la vie, le présent et l'avenir se font toujours mutuellement du tort.

Quelques jours après, Edmond va trouver son propriétaire, homme qui lui a paru répandu dans le beau monde ; il lui fait part de son désir de trouver un emploi ou d'utiliser ses talents.

— Vous êtes bien jeune ! lui dit-on ; et on sourit quand il ajoute qu'il veut avoir de très-forts appointements. Cependant on lui promet de penser à lui. En attendant l'effet de cette promesse, la somme que le cousin a prêtée diminue chaque jour ; mademoiselle Agathe ne veut rien réformer dans ses plaisirs, et lorsque Edmond veut faire quelque représentation, elle lui ferme la bouche en lui disant : — Ne sois pas inquiet, ou pense à toi.

Enfin, le propriétaire d'Edmond le fait demander. Celui-ci se hâte de se rendre près de lui, persuadé qu'on lui a trouvé un emploi très-lucratif.

— Monsieur, lui dit son propriétaire, j'ai plusieurs fois parlé de vous ; mais les places sont difficiles à obtenir. Jusqu'à présent je n'avais rien trouvé ; aujourd'hui, cependant, j'ai quelque chose à vous offrir. Mon épicier vient de régler un compte avec moi. C'est un fort gros épicier, quoiqu'il vende en détail ; il fait de très-bonnes affaires. Il vient de me dire qu'il avait besoin de quelqu'un pour mettre ses livres en ordre... pour les tenir... — Quoi ! monsieur, vous m'offrez une place chez un épicier ? dit Edmond en rougissant de dépit. — Vous ne seriez point dans la boutique, monsieur Edmond, vous seriez dans une chambre à part ; c'est pour tenir les livres ; tenez, voici son adresse. Il donnera, m'a-t-il dit, six cents francs d'appointements. — Six cents francs par mois ?... — Non, monsieur, non, six cents francs par an. — Je vous remercie, monsieur, mais cela ne me convient pas.

Edmond revient de très-mauvaise humeur près d'Agathe ; il lui fait part de ce qu'on vient de lui proposer. — Six cents francs par an ! dit Agathe ; combien cela fait il par mois ? — Cinquante francs. — Ah ! quelle horreur !... Nous dépensons quelquefois cela dans une journée. J'espère que tu as refusé. — Sans doute ; mais avec tout cela nous n'avons plus d'argent... — Plus du tout ?... — A peu près ! — Va trouver ton cousin, tu sais son adresse... — Pour lui emprunter de l'argent, et ne pas le lui rendre ?... Oh ! non... — Je ne te dis pas que tu lui emprunteras ; mais il voit plus de monde que nous, il pourra te faire faire quelque bonne connaissance... Ne t'a-t-il pas dit qu'il connaissait un monsieur qui aimait à obliger les jeunes gens ?... — Non, je ne veux pas aller voir Adam sans lui rendre ce que je lui dois. — Que vous êtes entêté !... — Pas assez quelquefois. — Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ?

Edmond ne répond rien. Agathe pleure ; on se boude pendant le reste de la soirée. Le lendemain on se boude encore, et il n'y a plus moyen d'aller faire la paix en buvant du champagne. On commence à éprouver mille privations. Agathe pleure plus fort, Edmond se rapproche d'elle ; il veut lui prendre la main, elle la retire vivement.

— N'est-ce donc pas assez d'être pauvre, faut-il encore ne plus s'aimer ! dit tristement Edmond. — Si vous m'aimiez, vous feriez ce que je vous dis... vous iriez chez votre cousin. — Mais, Agathe, doit-on emprunter quand on ne sait pas comment on rendra ? — Mais... mais... c'est bien vilain de vouloir rester dans l'embarras quand on pourrait en sortir... C'est surtout affreux de ne pas faire mes volontés dans ce moment-ci, où... — Ou... Quoi donc, Agathe ?... — Ou vous devriez voler au-devant de mes moindres désirs... parce que la moindre contrariété peut me faire beaucoup de mal. — Du mal... Comment ? — Sans doute... dans l'état où je suis... — L'état où tu es ?... — Eh oui ! monsieur... Mon Dieu !... vous ne comprenez rien... Eh bien, je suis enceinte, monsieur !... — Tu es enceinte ?... il se pourrait !...

Et Edmond se met à sauter, à danser ; il prend Agathe dans ses bras, la presse, l'embrasse ; l'idée d'être père lui tourne la tête. Bientôt cependant cette grande joie se calme ; la réflexion est venue... le présent n'est pas couleur de rose, et l'avenir... mais Agathe le regarde tendrement, et lui dit : — Iras-tu chez ton cousin ? — Oh ! tout de suite ! répond Edmond, qui craint de fâcher encore sa maîtresse. Il embrasse Agathe, et sort précipitamment.

Edmond a l'adresse d'Adam ; il n'est pas dix heures du matin, il espère le trouver. Arrivé à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il demande M. Adam Rémonville. — Il ne loge plus ici, dit le concierge ; voici l'adresse où il a prié qu'on lui envoyât ses lettres.

Mon cousin change bien souvent de demeure, se dit Edmond en se rendant rue de Rivoli. Arrivé à un hôtel magnifique, il entre dans une cour spacieuse, où des laquais brossent des habits, sellent des chevaux ou préparent d'élégants tilburys. — Mon cousin est plus heureux que moi, se dit Edmond ; il augmente ses dépenses lorsque je suis forcé de diminuer les miennes !

Edmond demande M. Adam Rémonville ; on lui indique un appartement au premier. Il monte un escalier frotté, ciré, et dont le milieu est recouvert d'un tapis. La clef est sur la porte, Edmond pénètre dans une belle antichambre ; il n'y trouve qu'un petit jockey, qui dort sur une chaise.

— Adam a pris un jockey, se dit Edmond, et moi je cherche une place !... Oui, mais moi je serai père... Agathe me donnera un gage de notre amour... Mais cet enfant, comment l'élever... le nourrir ?...

Ces réflexions ont arrêté le jeune homme dans l'antichambre ; il est tiré de ses pensées par des éclats de voix et un bruit violent qui ressemble à quelques meubles qui se brisent.

— Il paraît que mon cousin est éveillé, se dit-il ; entrons. Il traverse un joli salon, et arrive dans une chambre à coucher où il trouve madame Phanor, les cheveux en désordre, le teint animé, se promenant d'un air furibond, au milieu de la chambre, sur les débris d'un *lavabo* et d'un *somno*, tandis qu'Adam, encore couché, siffle tranquillement l'air : *O ma tendre musette !*

— Ah ! c'est Edmond ! ce cher Edmond ! dit Adam en se mettant sur son séant. Ma foi, cousin, tu arrives à propos : Phanor me faisait une scène... Tiens, regarde, elle a déjà cassé tout cela ; tu seras peut-être plus heureux que moi, tu la feras se taire.

— Personne ne me fera taire quand j'ai à parler et que j'ai des motifs légitimes de courroux, s'écrie madame Phanor en continuant de marcher avec agitation dans la chambre. Au reste, je ne suis pas fâchée que votre cousin soit là, il sera juge entre nous... J'estime votre cousin, je le révère ; ce n'est pas comme ce polisson de Montgry, un escroc, un impertinent qui vous a détaché de moi, parce qu'il craint que je ne m'oppose à ses manœuvres !...

— Ce n'est ni Montgry ni d'autres qui m'on détaché de toi, ma chère Phanor !

— Alors, pourquoi m'as-tu quittée, monstre !... monstre que j'adorais... que j'adore encore... que j'adorerai toujours... car c'est plus fort que moi !... Hi ! hi ! hi !... Ah ! Dieu, que c'est bête !... aimer encore un homme qui vous abandonne, qui vous bat, qui vous est infidèle !... J'étais venue ici dans l'intention de le tuer et de me tuer après ! Oui, monsieur... Tenez, voyez plutôt ce canif que j'avais caché dans ma manche... Va !... horrible canif, je te foule aux pieds... Non, quand je vois cet homme là, je ne puis plus conserver d'idées barbares ... je deviens tout sentiment !... Tu as beau faire, perfide, je t'aimerai toujours, va !... Hi ! hi ! hi !... Cochon d'amour !... Que je m'en veux !... C'est égal, il faut que je t'embrasse, il le faut !

Et madame Phanor court au lit d'Adam : elle prend l'homme de la nature par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises avec des mouvements frénétiques, puis s'écrie : — Pourquoi es-tu quitté l'hôtel où nous étions ensemble ?... Pourquoi es-tu venu te loger ici sans moi et à mon insu ?

— Parce que tu m'ennuyais toute la journée, et qu'il est inutile que nous restions ensemble, puisque je ne t'aime plus.

— Ah ! tu ne m'aimes plus ! Ah ! je t'ennuyais !... Tiens ! vilain grossier, attrape ça !... c'est pour t'apprendre à dire de ces choses-là au nez d'une femme !

Madame Phanor a donné une vigoureuse paire de soufflets à Adam

Celui-ci, furieux à son tour, saute en bas du lit et poursuit la grande femme dans la chambre ; mais Edmond l'arrête et se jette entre eux.

— Sans mon cousin, je vous donnerais votre danse, dit Adam ; mais fichez-moi le camp, et que je ne vous revoie plus.

— Eh bien, oui, je m'en vas ! répond madame Phanor en mettant à la hâte son chapeau. Oui, je te quitte, scélérat ! Mais avant je suis bien aise de te dire que ton père t'écrivait tout le contraire de ce que je te disais ; qu'il est fort mécontent de toi, et qu'il ne veut plus t'envoyer d'argent. A présent, sois aimable, si tu peux ; va à cheval, donne à dîner à ton Montgry... Ça ne durera pas longtemps... Je ne suis plus là pour écrire des lettres à ton père. Un jour, peut-être, tu me regretteras ; tu te diras : Où est-elle, la femme aimante et sensible que j'ai bousculée ?... Mais tu la chercheras en vain ; je te défends de m'approcher !... Tiens, voilà mes adieux.

Le propriétaire d'Edmond était un homme qui lui parut avoir des relations dans un certain monde.

En disant ces mots, madame Phanor se retourne, lève sa robe, lâche un vent, et se sauve en tirant les portes après elle.

La sortie de la grande femme a entièrement dissipé la colère d'Adam ; il se jette sur son lit en riant aux éclats.

— C'est une bonne enfant ; j'avais vraiment de l'amitié pour elle ; mais elle était devenue trop ennuyeuse... Elle ne me laissait pas mon maître un moment, et tu sais que je n'aime pas la gêne, moi !... Et puis, elle me disait du mal de Montgry, et je n'aime pas qu'on médise de mes amis. Ce cher Montgry, un si bon enfant, si gai, et qui m'a fait faire connaissance avec des femmes si jolies, si bien tournées !... Ah ! c'est tout autre chose que Phanor !

— Adam, as-tu entendu ce qu'elle t'a dit au sujet de ton père ? Il paraîtrait qu'elle ne te lisait pas exactement ses lettres... Bah ! bah !... elle a dit cela pour m'inquiéter, mais ça ne m'inquiète pas du tout ! Pourquoi mon père serait-il fâché ?... Il m'a toujours dit : Suis tes penchants. Il me semble que je ne fais pas autre chose... Cependant, depuis trois semaines il est en retard ; c'est assez singulier.

— Tu as peut-être besoin d'argent, et tu pensais que je t'apportais les mille francs que je te dois ?... Mais je ne puis encore... — Ah ! tu es fou ! Est-ce que je me rappelle si je t'ai prêté de l'argent ? J'en ai prêté à beaucoup d'autres personnes, qui ne m'en font jamais souvenir. — Ce qui augmente mon inquiétude, c'est que bientôt, ah ! mon cher Adam, bientôt je serai père... — Bah ! tu fais des enfants, toi ? — Mon Agathe est enceinte... Oh ! j'en suis bien content ; et pourtant je ne sais comment sortir d'embarras ! — Ecoute : je n'ai plus d'argent, c'est vrai, mais je vais en avoir. Montgry est allé me chercher son petit homme qui oblige les jeunes gens. Par exemple, il se fait payer un peu cher pour cela ; moi, je croyais qu'il obligeait pour rien, mais il m'a dit que ce n'était pas l'usage. — Et il te prête de l'argent sur ta parole ? — Oui, sur ma parole ; et puis je signe quelque chose, un papier... je ne sais quoi. Il m'a déjà prêté une fois mille écus, que je lui ai rendus avec l'envoi du papa. Cette fois, je vais lui en demander le double, parce que dans cet hôtel-ci Montgry m'a dit qu'il fallait dépenser davantage. J'ai déjà pris un jockey... Si tu veux, il te prêtera aussi. — Tu crois ? — Pourquoi pas ?... Tiens ! je l'entends : je le reconnais à son catarrhe ; c'est Montgry qui l'amène, tu pourras tout de suite t'entendre avec lui.

L'élégant Montgry arrivait en effet avec un petit homme âgé, assez mesquinement vêtu, et qu'à son extérieur on aurait cru en position de demander de l'argent plutôt que d'en prêter. En voyant Edmond, le petit-maître fait un mouvement d'humeur qui se change sur-le-champ en un salut gracieux, et le vieux bonhomme râpé salue à droite, à gauche, et jusqu'à la cheminée, avec une profonde humilité

— Bonjour, papa Moïse, dit Adam en s'étendant sur son lit ; vous ne m'avez pas fait attendre, c'est bien ; j'aime les gens qui obligent vite, moi, quand même je devrais les payer plus cher. J'ai encore besoin de vous... Vous savez que la dernière fois je vous ai exactement remboursé...

— *Ya, mein herr*, aussi che suis tout au service de monsié, répond le petit homme avec un accent qui s'accorde parfaitement avec l'air national empreint sur sa figure.

— Le brave Moïse est trop heureux d'obliger un homme aussi distingué que mon ami Adam Rémonville, dit M. Montgry en faisant des pirouettes au milieu de la chambre. Nous sommes mineu.., c'est vrai, mais nous payons nos dettes, et si nous ne les pouvions plus payer, alors cela regarderait le très-honoré père.

— Oui, ce serait alors à mon père qu'on s'adresserait. Oh ! Montgry m'a mis au fait... Dis donc, Montgry, Phanor sort d'ici ; elle m'a fait une scène... elle m'a même souffleté. Sans Edmond, qui était là, je lui aurais rendu ses claques ; mais j'aime autant ne pas l'avoir fait.

— Décidément, mon cher Adam, vous voilà un homme à la mode, répond le petit-maître ; les femmes raffolent de vous, elles se disputent votre conquête... Oh ! vous irez loin !

— Ah ! tu crois que j'irai loin ?... Eh bien, alors, mon vieux Moïse, vous allez me prêter six mille francs. Montgry a dû vous dire que c'était cette somme que je voulais.

— *Ya, mein herr*, che avais le somme sur moi, avec le petite reconnaissance que monsié aura le bonté de signer

L'élégant jeune homme veut présenter à Adam un israélite de ses amis.

En disant cela, M. Moïse tirait de son portefeuille des billets de banque et un papier timbré. Adam prend les billets, et signe sans lire ce qu'on lui présente.

— Voilà comme j'aime à mener les affaires, dit Adam en regardant les billets de banque. C'est drôle qu'il faille des chiffons de papier comme cela pour avoir des habits, une bonne table, tout ce qu'on veut, jusqu'à des conquêtes ! Car tu m'as dit qu'avec cela on faisait des conquêtes à Paris, n'est-ce pas, Montgry ?

— A Paris et partout ! C'est un talisman dont le pouvoir est universel... C'est la véritable pharmacopée, cela guérit tous les maux.

— Mon ami Moïse, vous allez avoir la complaisance de donner aussi quelques talismans à mon cousin que voilà, qui a des maux à guérir, et qui s'amuse à faire des enfants.

Le petit vieillard regarde Edmond, qui était resté tristement dans

un coin de la chambre, et Montgry s'écrie : — Ah ! ah ! le cousin emprunte aussi de l'argent !... A la bonne heure, j'aime cela ; cela annonce un caractère qui se forme, et des dispositions à faire son chemin.

— Je tâcherai de faire le mien avec honneur, dit Edmond, et si monsieur veut bien me prêter, j'espère par mon travail être bientôt à même de...

— Laisse-nous donc tranquille avec ton travail ! dit Adam en faisant une culbute sur son lit ; est-ce qu'on vient à Paris pour travailler ?

— Che pouvoir pas prêter sur le trafail, dit M. Moïse ; mais si monsié est le cousin de monsié Atam, et que son père il soit riche aussi... combien voudrait monsié ?

— Comme moi, dit Adam ; n'est-ce pas, cousin ?

— La moitié de cette somme me suffirait. — Si monsié veut laisser son adresse, j'ai un correspondant à Gisors, che écrirai, et che saurai si che puis... — Ah ! qu'on se garde bien de dire cela à mon père ! s'écrie Edmond.

— Non, non, monsié, soyez tranquille... on dira pas au père... Donnez le adresse... che irai vous rendre réponse.

Edmond donne alors son adresse à M. Moïse, qui fait de nouveaux saluts à la compagnie, et sort presque à reculons.

Adam veut que son cousin déjeune avec lui, mais Edmond ne sait pas encore être longtemps éloigné d'Agathe ; malgré les prières d'Adam et les plaisanteries de Montgry, il quitte ces messieurs, et revient à son modeste logement.

Agathe s'informe du résultat de sa démarche. En apprenant qu'il faut attendre la réponse de M. Moïse, elle s'étonne qu'Edmond n'ait pas emprunté à son cousin ; mais Edmond est inflexible sur ce chapitre, et Agathe fait encore la moue.

Quatre jours s'écoulent sans qu'on ait de nouvelles du petit vieillard ; la gêne des jeunes gens augmente, et avec elle l'humeur d'Agathe et l'inquiétude d'Edmond.

Le cinquième jour, de grand matin, on sonne à leur porte : c'est M. Moïse, qui, sans aucun préliminaire, se met à compter mille écus à Edmond.

— Quoi, monsieur ! s'écrie le jeune homme, vous voulez donc bien... vous avez assez de confiance pour...

— *Ya, ya*, che avais confiance puisque che prêtais... Combien voulez-vous de temps pour rendre ? — Mais si ce n'était pas trop long, six mois... — Va pour six mois...

Le petit homme écrit un billet et le présente à Edmond ; celui-ci lit avant de signer, et s'étonne que le montant de la somme qu'il reconnaît devoir, avec les intérêts, ne se monte qu'à trois mille soixante et quinze francs ; Adam lui avait dit que M. Moïse se faisait payer fort cher.

— Ce n'est que cela pour l'intérêt ? dit Edmond en regardant le juif avec surprise. — Ya... — Mais vous prenez plus cher à mon cousin. — Ya, mais je avais plus de sûretés en vous.

M. Moïse est parti, laissant les jeunes gens fort étonnés de son procédé ; mais l'étonnement fait place à la joie. La bonne humeur est revenue, et avec elle cet amour qui ne séjourne qu'au sein des plaisirs et de la bonne chère ; amour beaucoup plus commun que celui qui brave les privations et l'adversité.

Chapitre XXIV. — Séjour de Tourterelle à Paris.

M. Adrien commençait à trouver que son fils dépensait son argent beaucoup trop vite ; en neuf mois de temps, il lui avait envoyé dix mille francs, et une nouvelle lettre venait d'arriver avec des demandes d'argent. C'était à cette dernière épître qu'il n'avait pas répondu, et c'est ce qui avait nécessité le second emprunt d'Adam au respectable M. Moïse, qui obligeait l'homme de la nature moyennant soixante pour cent d'intérêt, tandis qu'il ne prenait que cinq à Edmond. Mais nous connaîtrons sans doute le motif de cette différence dans sa conduite avec les deux cousins.

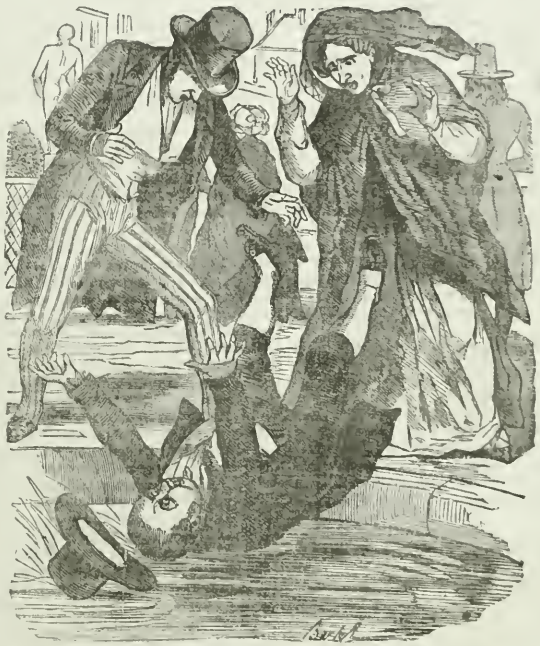
M. Adrien ne veut pas laisser paraître l'humeur qu'il a contre son fils ; il ne montre plus à sa femme les lettres qui viennent de Paris, et quand il voit son frère, il feint d'être très-content de la conduite qu'Adam mène dans la capitale : — C'est un gaillard qui voit le beau monde, dit-il ; cela coûte un peu !... mais il faut que jeunesse se passe... Je laisse agir la nature. Quant à la fille du meunier !... oh ! il y a longtemps qu'on n'y pense plus.

M. Rémonville, qui a toujours l'air soucieux depuis l'absence de son fils, et qui a fait deux fois le voyage de Paris, d'où il n'est pas revenu plus satisfait, ne répond rien aux discours de son frère, ou se contente de lui dire :

— Je vous fais mon compliment. Moi, je ne suis pas content de mon fils.

Avec l'ami Tourterelle, M. Adrien est plus franc. Le petit homme recommence à marcher, mais il boite encore un peu, et n'a pas voulu aller à Paris, de crainte de fatiguer son pied. M. Adrien, qui ne marche qu'avec le secours d'un bras et d'une canne, n'est pas en état de courir après son fils ; aussi presse-t-il chaque jour Tourterelle de se mettre en route. Il se flatte que la présence et les conseils de son ami rendront Adam plus sage ; il voudrait surtout savoir quelle figure fait son fils dans la capitale, s'il y éclipse son cousin ; c'est un article sur lequel Rongin n'a jamais pu lui répondre.

Tourterelle, après avoir soigné, tâté et frotté son pied pendant fort longtemps, se croit en état de marcher sans boiter. Il consent à se rendre à Paris. M. Adrien lui remet de nouveaux fonds pour l'élève de la nature. Le petit homme, après avoir fait de tendres adieux à Céleste, mis une casquette doublée en fourrure, et pressé la main de son ami, part pour la capitale, où il se propose de s'amuser quelque temps, et de voir tout ce qu'il y a de nouveau depuis vingt-cinq ans qu'il ne l'a visitée.



Tourterelle tombe en arrière, mais derrière lui était le bassin...

Tourterelle est arrivé à Paris sur les trois heures de l'après-midi. Il prend un fiacre, et se fait conduire à l'hôtel où loge Adam. Le petit homme ne se reconnaît plus dans Paris ; en descendant sous une arcade de la rue de Rivoli, il se persuade qu'il est au Palais-Royal.

Adam vient de sortir en tilbury avec Montgry, mais il doit rentrer bientôt pour changer de toilette. Le voyageur laisse son bagage en disant qu'il va se promener autour du bassin.

En sortant de l'hôtel, Tourterelle s'aperçoit qu'il n'est pas dans un jardin ; on lui fait reconnaître les Tuileries, il se décide à aller regarder les cygnes jusqu'au retour d'Adam.

Tourterelle se rend près du bassin. Après avoir regardé les cygnes une demi-heure, il retourne à l'hôtel savoir si le jeune homme est de retour. Pendant trois heures, le petit homme fait le même manége ; mais Tourterelle est un homme qui contracte facilement des habitudes.

Il va se rendre pour la cinquième fois à l'hôtel, lorsqu'en sortant des Tuileries, un tilbury arrive sur lui avec la rapidité de l'éclair. Tourterelle veut passer... Un cabriolet vient à sa droite, un landau arrive par la rue Castiglione. Le petit homme, qui n'est pas habitué aux voitures, ne sait où se fourrer. Les cris : *Gare ! gare !* l'étourdissent ; la rapidité des équipages l'effraye. Tourterelle n'est plus

leste, il ne l'a même jamais été : il est atteint au côté par le tilbury, qui le jette avec violence sur le pavé.

Le tilbury s'est arrêté : c'était celui qui ramenait Adam et son ami à l'hôtel. Désolé de l'accident qu'il vient de commettre en voulant conduire un tilbury dans Paris, Adam est descendu; il s'approche du blessé, que déjà la foule entoure, et jette un cri de surprise en reconnaissant l'ami intime de son père. De son côté, Tourterelle reconnaît le jeune homme, et lui tend la main : — Comment! c'est toi qui m'as renversé, Adam?... Eh bien! il y a trois heures que je t'attendais, mon garçon. — Ah! monsieur Tourterelle, que je suis fâché!... J'ai voulu conduire... je fais toujours des sottises... — C'est une bonne leçon que ça te donne, mon ami. Aïe!... J'ai une côte brisée!...

Montgry a envoyé chercher du monde à l'hôtel; on prend Tourterelle, on l'emporte. Adam le fait conduire dans sa chambre et mettre dans son lit; il envoie chercher un des premiers médecins de la ville; l'homme de l'art annonce que M. Tourterelle a une côte fracturée, que la guérison sera longue et nécessitera de grands soins. Adam s'écrie : — On le mettra dans du coton si cela est nécessaire; mais venez le voir souvent, et traitez-le comme un pacha.

Voilà donc Tourterelle installé dans le lit et dans la chambre d'Adam; celui-ci se fait dresser un lit dans la chambre voisine, et met tout l'hôtel sens dessus dessous pour que le malade soit servi à la minute.

Quand ses premières douleurs sont calmées, Tourterelle fait venir Adam près de lui. Le jeune homme arrive avec son inséparable Montgry, qui témoigne au malade un profond respect.

— Mon cher Adam, dit Tourterelle, j'étais envoyé à Paris par ton père... — Ah! à propos de mon père, je suis bien mécontent de lui!... — Mais il n'est pas non plus très-content de toi. — C'est lui qui est dans son tort... Comment, monsieur Tourterelle, voilà trois mois qu'il ne m'a point envoyé d'argent... Qu'est-ce qu'il veut donc que je fasse à Paris sans argent?... Vous m'en apportez, j'espère... — Oui, mon ami, mais... — C'est fini, monsieur Tourterelle; je ne suis plus fâché... je lui pardonne... — Mais je te dis que... — Moi, je vous dit que c'est fini... je n'ai pas de rancune... Allons, mon cher monsieur Tourterelle! guérissez-vous bien vite, et vous vous amuserez avec nous... N'est-ce pas, Montgry, que nous amuserons l'ami de papa?

— Je me terai un devoir d'introduire monsieur dans les meilleures réunions, dit Montgry en s'inclinant.

— Oh! c'est que Montgry est étonnant, reprend Adam; il connaît tout le monde... il me mène avec lui, on me reçoit très-bien, on m'engage sans cesse à dîner; enfin je plais partout où je vais. Mon père a eu raison de ne rien me faire apprendre, je vous assure qu'on me trouve très-bien comme je suis; loin de me nuire, Moogry dit même que mes manières naturelles et sans art sont ce que l'on aime surtout en moi... Oh! vous verrez qu'on est très aimable à Paris. Si j'avais jamais besoin d'argent ou de place, je suis sûr que c'est à qui m'obligerait. On a bien tort de médire du monde; moi, je le trouve charmant, le monde!... Et les femmes!... elles sont d'une sensibilité... d'une franchise... d'une constance... Je n'en ai pas encore trouvé une qui m'ait trompé.

— Vraiment, dit Tourterelle; diable! il me paraît que depuis vingt-cinq ans tout est changé dans Paris! Allons, dès que je serai guéri, vous me mènerez avec vous... J'ai emporté quelques économies, et...

— Soyez tranquille, vous n'en serez pas embarrassé ici.

Avec les fonds que son père lui envoie, Adam continue ses folies; mais il recommande Tourterelle aux gens de la maison. Le petit homme est parfaitement soigné; un médecin vient le voir deux fois par jour; sa blessure est parfaitement guérie : il ne lui reste que des douleurs dans les reins qui l'empêchent de se lever. Tourterelle se dédommage de sa retraite en faisant une chère succulente; il fait cinq repas par jour dans son lit.

Il y a un mois que Tourterelle est à Paris; cloué dans son lit, il ne voit Adam que le matin, au déjeuner : il lui est donc assez difficile de veiller sur sa conduite, et de savoir si en effet il ne fréquente que la bonne ou du moins la belle société. Enfin Tourterelle se sent mieux; il marche dans sa chambre, et ne souffre presque plus. Un matin il annonce à Adam qu'il veut sortir; mais comme un convalescent ne peut pas aller loin, il se propose de se rendre seulement aux Tuileries.

— Mon jockey vous donnera le bras, dit Adam; moi, j'irai vous retrouver, où serez-vous?... — Mais j'irai voir les cygnes autour du bassin. — C'est convenu. Nous irons vous prendre là, Montgry et moi, pour aller dîner à l'entrée des Champs-Élysées.

Adam est parti, Tourterelle sort sur les deux heures, on lui a dit que c'était le moment où la belle compagnie se promenait aux Tuileries. Comme le petit homme craint de manquer son rendez-vous avec les jeunes gens, il se rend sur-le-champ au bassin, s'assied sur un banc de pierre qui est vis-à-vis, et il congédie le jockey.

Cinq heures ont sonné. Tourterelle commence à se lasser de regarder nager les cygnes; il trouve que l'on dîne trop tard à Paris. Pour tuer le temps, il se décide à faire le tour du bassin; et comme, par précaution, il a emporté une flûte dans sa poche, il se propose de la distribuer aux habitants du bassin.

Depuis quelque temps le petit homme est livré à cette innocente occupation, lorsque Adam arrive, et lui prend le bras en s'écriant : — Pourquoi mon jockey vous a-t-il quitté?... De loin je vous regardais marcher : vous n'êtes pas encore solide. Allons dîner! Montgry nous attend chez le traiteur... Appuyez-vous sur moi, serrez moi le bras.

Ces messieurs vont s'éloigner du bassin, lorsque madame Phanor se présente devant eux et les arrête. La grande femme a sur la tête un voile noir plein de trous; elle le rejette fièrement en arrière, et se place devant Adam.

— Monsieur, il y a un temps infini que je cherche l'occasion de vous parler.

— Madame, j'en suis bien fâché, mais nous allons dîner... Monsieur m'attend depuis longtemps aussi, et je ne puis...

— Il faut cependant que vous puissiez, reprend madame Phanor d'un ton irrité en marchant sur la pointe des pieds d'Adam pour l'empêcher d'avancer, tandis que Tourterelle, effrayé du ton de la grande femme, tire tant qu'il peut son compagnon par le bras.

— Ah çà! Phanor, est-ce que tu veux encore me faire une scène?... Tu sais que je ne les aime pas... Prends garde! mon cousin n'est pas là pour me retenir.

— Il n'est pas question de scènes, monsieur : je ne suis point une femme à scènes... j'ai trop bon genre, et je me respecte trop pour cela... Oh! vous ne vous en irez pas, et vous m'écouterez. Monsieur, vous avez beau le tirer par le bras; je vous dis qu'il m'écoutera... On doit des égards à une femme qui a eu des faiblesses pour nous... Adam, viens faire un tour avec moi sous les marronniers : cinq minutes, et tu es libre...

— Non, du tout, je ne vais pas sous les marronniers : je veux aller dîner, nous avons faim...

— Oui, j'ai très-faim, murmure Tourterelle en tirant Adam à lui. Mais madame Phanor les bloque contre le bassin, de manière qu'ils ne peuvent plus reculer; et elle retient Adam par le devant de son habit : — Cinq minutes, je te dis... et tu ne me revois pas avant la fin du monde... On ne refuse pas cinq minutes à une femme qu'on a adorée! et tu m'as adorée, méchant!...

— C'est possible, mais je ne m'en souviens pas... D'ailleurs, je n'ai rien à te dire... — Moi, j'ai des confidences à te faire. Viens un moment sous les marronniers... un seul instant. — Non, je ne veux pas...

— Puisqu'il vous dit qu'il ne peut pas, madame... reprend Tourterelle en essayant encore d'emmener Adam.

— Ah çà! est-ce que cette vieille guenche ne nous laissera pas tranquilles! s'écrie madame Phanor en séparant brusquement Adam et Tourterelle; le petit homme a été forcé de lâcher le bras d'Adam; mais il s'avance pour le reprendre; la grande femme, qui veut l'en empêcher, se jette au-devant de lui et le repousse de toute sa force. Le pauvre Tourterelle n'était pas encore solide; il tombe en arrière, mais derrière lui était le bassin, et c'est dans l'eau qu'il disparaît.

Tout cela s'est fait si promptement qu'Adam n'a pas eu le temps de prévenir la chute de l'ami de son père. En le voyant tomber dans l'eau, c'est d'abord sur Phanor qu'il veut satisfaire sa colère; celle-ci se sauve à travers le jardin. Adam court après elle, et pendant ce temps Tourterelle fait la planche au milieu des cygnes étonnés de se voir un nouveau compagnon.

Le monde s'amasse : on retire le petit homme. Adam revient; il fait, pour la seconde fois, porter Tourterelle à son hôtel. On le remet au lit, parce que le bain impromptu lui a fait une telle frayeur qu'il en a les sens presque tournés; on envoie chercher le docteur, qui déclare qu'il y a fièvre, avec symptômes alarmants, et qu'on va faire une maladie.

En effet, Tourterelle est obligé de passer encore un mois au lit par suite de sa chute dans le bassin; cette fois il ne peut pas se dédommager de sa retraite en faisant bonne chère, mais on a grand soin de lui : le docteur le visite tous les jours, et tous les matins Adam vient s'informer de son état.

Le petit homme, qui a déjà perdu à Paris tout son embonpoint, voit enfin sa fièvre cesser et sa santé renaître; il commence à se lever, à marcher dans la chambre, et se flatte d'être bientôt en état de sortir.

— Ton père doit être mécontent que je ne lui aie pas encore écrit, dit-il un matin à Adam; je gage qu'il croit que je passe tout mon temps à m'amuser.

— A propos, répond Adam, j'ai là trois lettres pour vous. J'ai toujours oublié de vous les donner. D'ailleurs, vous étiez malade; j'ai pensé que ça ne vous amuserait pas de lire; j'ai dans l'idée qu'elles sont de mon père... — Voyons, mon ami.

Les lettres sont en effet de M. Adrien, qui gronde Tourterelle sur ce que le séjour et les plaisirs de Paris lui font oublier de lui donner de nouvelles de son fils.

— Les plaisirs de Paris!... dit Tourterelle en hochant la tête, je n'en ai pas encore beaucoup goûté... Depuis deux mois et demi que je suis ici, j'ai vu les cygnes nager et plonger.... voilà tout. — Oh! mais... vous voilà guéri, je veux que vous vous amusiez. Vous

sentez-vous en état de sortir demain? — Ma foi! oui.... je me risquerai demain; d'ailleurs, M. le docteur me l'a permis! — Eh bien! soyez tranquille, nous nous divertirons! J'aurai un landau : c'est une voiture commode, solide; vous serez là-dedans comme dans votre lit... et je vous ferai parcourir tous les boulevards. — Mais tu ne conduiras pas? — Non, nous aurons un cocher. Je vais aller retenir tout cela...

Adam va sortir; son jockey arrive et lui remet une lettre cachetée avec de l'empois. Adam parvient à déchirer le cachet en disant : — Je gage, mon cher monsieur Tourterelle, que c'est un billet doux.... un billet d'amour enfin. C'est singulier! les femmes veulent à toute force que je sois leur amoureux... Ah! c'est bien pis ici qu'aux champs...

— Prends garde, mon garçon, prends garde... tu te livres trop aux voluptés... Je te trouve bien maigri, tu n'as plus ta fraîcheur... ton velouté d'autrefois.

— Vous voyez que cela ne m'empêche pas de plaire; mais j'avoue que ça m'ennuie de lire des lettres; avec ça que les dames ont des écritures si menues... Ah! celle-ci est de Phanor. Vous savez?... cette grande dame des Tuileries. — Oui, oui... je ne sais que trop. — Monsieur Tourterelle, vous pourrez dire à mon père que je fais bien des passions à Paris, et sans me donner aucune peine pour cela...

— C'est comme moi, il y a trente ans, mon ami; mais lis donc ta lettre. — Ce n'est pas la peine, je n'y réponds jamais. — On doit toujours lire, mon ami : c'est plus honnête, même quand on ne veut pas répondre.

Adam se décide à lire la lettre de madame Phanor : « Voilà la troisième fois que je t'écris depuis notre rencontre aux Tuileries... »

— Je m'en souviens, de la rencontre! dit Tourterelle en soupirant.

« Cette lettre sera la dernière... » (Ah! tant mieux!) Je t'attends ce soir à huit heures, contre le spectacle de Franconi. Mais si tu ne viens pas à ce dernier rendez-vous d'une femme qui ne se connaît plus, tu ne périras que de ma main. »

— Ah! mon Dieu, dit Tourterelle, c'est effrayant! — Elle n'a qu'à m'attendre à son rendez-vous de ce soir!... — Mon ami, tu devrais aller montrer cette lettre-là à un commissaire de police. — Bah! c'est pour rire! Oh! je suis au fait de tout cela maintenant... Montgry m'a ouvert les yeux... C'est assez nous occuper de ma ci-devant voisine; j'ai un rendez-vous avec une jolie blonde, qui est bien plus séduisante... — Tu en connais donc de toutes les couleurs, mon garçon? — Quand je vous dis que c'est une fureur... Allons! reposez-vous, et demain nous commencerons nos caravanes.

Le jour est arrivé où Tourterelle espère enfin s'amuser à Paris. Il n'est encore que sept heures du matin. Le petit homme dort paisiblement dans son lit, et rêve peut-être aux plaisirs qu'il compte goûter dans la journée. Il n'y a de levé dans l'hôtel que les valets, qui vont, viennent, causent et flanent en attendant le réveil des maîtres.

Madame Phanor, qui connaît parfaitement les coutumes des hôtels garnis, entre dans celui d'Adam en disant d'un air délibéré : — Je vais parler au jockey de M. Rémonville. Et la grande femme monte lestement l'escalier; elle arrive devant l'appartement d'Adam. Suivant l'usage des hôtels, la clef est à la porte : elle entre sans faire de bruit, s'assure que le jockey n'est pas là, et pénètre à pas de loup jusqu'à la chambre à coucher, où elle croit que son perfide couche toujours, parce qu'elle ignore qu'il a cédé son lit à Tourterelle.

Malheureusement pour celui-ci, il dormait le visage tourné vers la ruelle, un ample foulard lui cachait les yeux, et pour entretenir une douce chaleur, il avait sa couverture jusqu'à la hauteur de son nez.

Madame Phanor voit que le lit est occupé; alors elle tire de dessous son châle une canne dont elle s'est munie avec intention, et frappe à tour de bras sur le dos du dormeur en s'écriant :

— Ah! tu ne viens pas aux rendez-vous que je te donne!... Ah! tu te fiches de moi tout à fait!... Tiens, voilà pour te rappeler notre amour!...

Le petit homme, éveillé par les coups de bâton, veut appeler du secours; mais, au premier cri qu'il pousse, madame Phanor lui jette la couverture par-dessus la tête en disant :

— Tu ne sortiras pas de là-dessous que je ne t'aie bien rossé, et plus tu crieras, plus je frapperai fort.

Et la grande femme continue de faire tomber la canne sur la grosse masse qui se remue et se débat en vain sous la couverture. Ce n'est que lorsqu'elle est lasse de taper, que tout à coup elle rejette toute la couverture en arrière en s'écriant : — Voyons la mine que tu fais maintenant, beau Narcisse!...

Mais au lieu d'Adam elle découvre Tourterelle, qui s'est mis en peloton, et qui est violet depuis la tête jusqu'aux pieds. A cette vue, madame Phanor laisse tomber le bâton en s'écriant : — Encore le petit vieux!... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait?

Et la grande femme sort précipitamment de l'appartement, et s'éloigne de l'hôtel en retroussant sa robe jusqu'aux jarretières pour courir plus vite.

Tourterelle a repris ses sens; il sonne, appelle, crie; Adam accourt avec les gens de la maison. Le petit homme est couvert de meurtrissures; il ne cesse de dire : — On m'a assommé! je suis assommé!... Je n'en reviendrai pas.

— Qui vous a mis dans cet état? lui dit-on. Mais le pauvre homme n'a rien vu, rien distingué; il ne peut que répéter : On m'a assommé pendant que je dormais.

Les projets de plaisirs font place aux médicaments; le landau est renvoyé, le docteur rappelé, et Tourterelle est derechef cloué dans son lit.

Cette nouvelle aventure force Tourterelle à garder la chambre six semaines encore. Au bout de ce temps Adam lui dit : — Vous voilà guéri, vous allez pouvoir sortir; j'espère qu'enfin je vais vous amuser.

— Non, mon ami, répond le petit homme. J'ai bien assez de Paris comme cela, j'y ai passé quatre mois, et cela me suffit. Demain, je ferai retenir ma place à la voiture, et je partirai.

— Vous trouvez donc que vous vous êtes assez amusé. — Oui, mon ami, bien assez. J'ai vu les cygnes, ça me suffit... Je ne veux pas voir autre chose. Je ne suis pas heureux à Paris, et je ne serai tranquille que quand je serai chez moi. J'avais apporté deux mille francs pour m'amuser; je les remporterai, voilà tout!.. — Comme vous voudrez... Il faut faire ses volontés; je ne connais que ça!... — Mais je dois quelque chose ici pour mon logement?... — Le logement! non, puisque vous avez logé dans mon appartement. — A la bonne heure; mais ma nourriture, et puis ce médecin... et les drogues que j'ai prises...— Ah! oui, vous devez pour cela quelques misères. Ici on est très-honnête, on ne demande jamais tant que les gens ne s'en vont pas. — Comme je veux m'en aller, fais-moi le plaisir de me faire donner ma note. — Mon jockey va aller la demander.

Le jockey va, et revient bientôt avec la note. Tourterelle fait un bond sur son fauteuil en la regardant.

— Qu'est-ce que vous avez donc?... dit Adam.

— Mais c'est horriblement cher!... Pour nourriture pendant quatre mois, *neuf cent quarante-cinq francs!*...

— Ah! je dépense bien plus que cela, moi... Il est vrai que je ne suis pas malade.

— Pour médicaments fournis par le pharmacien, *quatre cent vingt-huit francs!*...

— Il faut convenir aussi que vous en avez terriblement pris... Vous aviez toujours quelque tisane sur votre table de nuit.

— Enfin, pour visite de M. le docteur, *six cents francs!*

Dame!... il vous a si souvent visité, le docteur... Moi, je trouve que ce n'est pas cher!

— Pas cher?... Total, *dix-neuf cent soixante et treize francs*... A peine s'il me restera de quoi payer ma voiture... — Mais aussi songez que vous avez passé quatre mois à Paris... — Mais je n'y ai vu que les cygnes!...

Tourterelle est désolé; il demande une réduction. Le maître de l'hôtel lui fait dire qu'il n'y a rien à rabattre, et que c'est en considération de ses trois maladies successives que le docteur veut bien ne demander qu'une si modique somme. Le petit homme paye, en pleurant de désespoir d'être venu à Paris.

Le lendemain, il n'a garde de manquer la voiture; il est pressé de s'en aller. Adam lui dit, en lui faisant ses adieux : — Monsieur Tourterelle, je n'ai plus d'argent; vous aurez la complaisance de dire à mon père de m'en envoyer. Puisqu'en quatre mois vous avez dépensé à Paris deux mille francs sans sortir de votre chambre, il ne doit pas trouver étonnant que j'en dépense quatre fois autant, moi qui vais dans le monde, chez les traiteurs, à cheval, aux spectacles, et en bonnes fortunes.

— C'est juste, dit Tourterelle; tu as parfaitement raison... Je dirai à ton père de t'envoyer de l'argent, mais je ne te l'apporterai pas moi-même.

Et le petit homme a repris la route de Gisors.

Chapitre XXV. — Qui n'est pas romanesque.

Les mille écus du juif Moïse avaient pendant quelque temps ramené les plaisirs et l'union dans la demeure d'Edmond et d'Agathe. Depuis qu'il sait que son amie porte dans son sein un gage de leur amour, le jeune homme n'ose plus rien lui refuser; il se fait un devoir de satisfaire tous ses désirs.

Mais, loin de songer à devenir plus économe, Agathe semble au contraire être chaque jour plus coquette; elle est, de plus, capricieuse, contrariante, boudeuse; la plus petite chose lui donne de l'humeur, lui agace les nerfs; le pauvre Edmond souffre et n'ose pas se plaindre.

Comme Agathe veut chaque jour aller au spectacle, à la campagne ou chez le restaurateur, et qu'Edmond craint de lui faire du mal en la contrariant, les mille écus vont vite. Bientôt on n'aura plus rien et l'échéance du billet approche, et M. Rémonville continue de garder le silence avec son fils.

Edmond se désespère. Mais c'est lorsqu'il est seul, c'est loin des yeux d'Agathe qu'il se livre à l'inquiétude, aux chagrins qui le dévorent; il sait qu'elle ne le consolerait pas. Voulant absolument faire quelque chose, Edmond s'est décidé à se présenter chez l'épicier qui avait besoin d'un commis pour tenir ses livres; mais il est trop tard, la place est donnée depuis longtemps.

L'amour n'habite plus avec les jeunes gens. Bientôt Edmond est

forcé de refuser à Agathe le chapeau, la robe qu'elle désire; elle se fâche et menace de se trouver mal; son amant lui montre le vide de leur caisse.

Cette vue ne rend pas à Agathe sa bonne humeur; elle se plaint, s'emporte, et dit : — Quand on ne sait pas gagner de l'argent, quand on n'est bon à rien, on n'enlève pas une demoiselle de chez ses parents.

Le pauvre Edmond cache sa figure dans ses deux mains; il pourrait répondre bien des choses; mais Agathe est enceinte, et il se tait.

Un matin, Agathe dit à son amant :

— Que comptez-vous faire, monsieur? nous ne pouvons nous passer d'argent. Il faut aller retrouver ce petit juif, lui emprunter encore...

— Lui emprunter!... et dans quinze jours le billet que je lui ai fait échoir, et je ne sais comment le payer... — Eh bien! vous ne le payerez pas!... Que craignez-vous? vous n'avez pas vingt et un ans; on ne vous mettra pas en prison!... — Et vous pensez qu'à cause de cela je veux que cet homme soit dupe de sa confiance!... Ah! vous ne me connaissez pas encore, Agathe. Jusqu'à ce moment, il est vrai, je n'ai fait que des sottises... mais du moins je n'ai pas manqué d'honneur... Ce que vous venez de dire me rend à moi-même; oui, à quelque prix que ce soit, je sortirai de cette situation.

En disant ces mots, Edmond est parti brusquement de chez lui. Il marche au hasard, il n'a point de but déterminé; mille pensées, mille projets, qui ne peuvent s'exécuter, naissent et meurent dans son esprit; le souvenir de ses parents revient souvent à sa mémoire, et il se dit : — Si j'ai fait une faute, mon père m'en punit bien cruellement!... il oublie... il abandonne tout à fait son fils... Parce que je lui ai désobéi, il ne veut pas me tendre la main dans le malheur où je me trouve... Ah!... je serai père bientôt... Mais il me semble que jamais... non, jamais je n'aurai la force de rester fâché contre mon fils!

Tout en songeant à son père, il se ressouvient de M. Grandpré, cet ami de M. Rémonville, qui habite à Paris. Edmond n'a été qu'une seule fois le voir, c'est dans le commencement de son séjour à Paris: depuis ce temps il n'y est pas retourné. Il est vrai que M. Grandpré lui avait fait un accueil bien froid, et qu'il avait fortement blâmé le jeune homme sur son escapade; mais en ce moment Edmond se sent le courage de supporter les sermons les plus sévères. Il pense que l'ami de son père pourra lui donner de bons conseils, l'aider à sortir de la position où il se trouve, et il se décide à se rendre chez lui.

M. Grandpré était seul. Edmond est introduit dans son cabinet. Il entre en tremblant chez le vieillard, dont le front austère et les cheveux blancs inspirent le respect et imposent au jeune homme, qui sent bien que sa conduite est blâmable.

— Vous voilà, monsieur! dit M. Grandpré à Edmond; il y a plus d'un an que je ne vous ai vu. Il paraît qu'à Paris vous n'avez pas même le temps de voir les amis de votre père.

Edmont rougit, mais il avoue ses torts; il raconte au vieillard tout ce qu'il a fait depuis qu'il est à Paris; il ne lui cache ni ses folies, ni ses dettes, ni son embarras.

M. Grandpré a écouté le jeune homme sans l'interrompre. Lorsque Edmond a cessé de parler, il lui dit froidement :

— Je savais tout cela. Mais je vois avec plaisir qu'au moins vous n'avez menti en rien.

— Quoi! monsieur, vous saviez...

— Tout ce que vous faisiez; oui, monsieur. Croyez-vous donc que votre père ne m'avait pas recommandé de vous surveiller?... Lui-même est venu trois fois à Paris pour s'assurer de votre situation.

— Il est venu à Paris, et il n'a pas voulu me voir!... — Quand un fils abandonne ses parents, ce n'est point à eux de retourner vers lui; ils peuvent l'attendre, mais ils ne vont pas le chercher. Pensez-vous que votre père doive être content de votre choix? Depuis que vous êtes à Paris, la conduite de votre Agathe n'a-t-elle pas justifié la sévérité de vos parents? Au lieu de chercher par son travail à vous procurer quelques ressources, c'est elle qui vous a mis dans la position où vous êtes; au lieu de vivre modestement en se trouvant heureuse de pouvoir vous prouver son amour, sa coquetterie, son goût pour les plaisirs, augmentent chaque jour. Croyez-vous, monsieur, que votre père serait satisfait de vous avoir donné une telle compagne?

Edmond ne répond rien. M. Grandpré reprend : — Quant à votre billet au juif Moïse, tranquillisez-vous... vous ne lui devez rien. Ce n'est pas lui, c'est votre père qui vous a donné cet argent...

— Se pourrait-il, monsieur? — Le juif a fait prendre des inscriptions à Gisors; votre père l'a su, et a payé l'usurier Moïse pour qu'il eût l'air de vous obliger à bon compte. Pour preuve, voici votre billet que je vous rends. Vous auriez su cela plus tôt si vous étiez venu plus tôt chez moi.

Edmond reprend son billet; des larmes mouillent ses yeux.

— Vous êtes content de ne plus devoir? lui dit M. Grandpré. — Ah! monsieur... je suis content surtout de voir que mon père ne m'avait pas abandonné, comme je le croyais!...

Le vieillard serre la main du jeune homme, puis lui dit : — Votre cousin vous a prêté mille francs, je vais les lui renvoyer de votre part. Il va vite, votre cousin... Mais cela regarde son père. Maintenant vous n'avez plus de dettes; que comptez-vous faire? Voulez-vous retourner chez vos parents?... Je ferai reconduire mademoiselle Agathe chez sa tante...

— Non, monsieur, je ne quitterai pas Agathe dans la situation où elle se trouve... Si elle a eu des torts, j'en suis peut-être cause... Je dois au moins les oublier... Si je l'abandonnais maintenant, c'est alors que je ne mériterais pas l'indulgence de mon père.

— Que voulez-vous donc faire? dit M. Grandpré au bout d'un moment. — Je voudrais trouver une place; mon père m'a fait donner de l'éducation, je voudrais lui prouver que ses soins n'ont pas été perdus... — Eh bien... prenez cette lettre; elle vous recommande à un des premiers banquiers de cette ville... S'il le peut, je suis persuadé qu'il vous donnera de l'emploi.

— Ah! monsieur... combien je vous remercie!... — Allez, et ne soyez plus si longtemps sans venir me voir.

Edmond est sorti de chez M. Grandpré, heureux, léger, et déjà plein d'espérance; il court chez le banquier pour lequel il a une recommandation. Celui-ci lui dit : — Je ne puis vous placer en ce moment qu'aux copies de lettres, avec huit cents francs d'appointements; voyez si vous voulez prendre cela. — Oui, monsieur; tout ce que vous voudrez!... — Demain vous pouvez entrer en fonction.

Le jeune homme est enchanté d'être placé dans une maison recommandable, et d'avoir huit cents francs d'assurés; c'est peu pour des gens qui ont mangé sept mille francs en un an; mais par son travail, par son assiduité, Edmond espère parvenir. Il rentre chez lui aussi gai qu'il en était parti soucieux.

En voyant la figure rayonnante d'Edmond, Agathe lui dit : — Vous avez trouvé de l'argent? — Non; mais je ne dois plus rien à personne, mon père a payé pour moi, et j'ai une place... non pas chez un épicier cette fois, mais chez un banquier; j'entre demain en fonction, et j'ai huit cents francs d'appointements.

— Huit cents francs... par an?... — Sans doute. — Et c'est pour cela que vous êtes si joyeux!... — N'ai-je pas sujet de l'être? je ne dois plus rien, j'ai une place dans une maison recommandable; je puis espérer par mon travail avancer et parvenir!... — Ah! oui, tout cela est fort beau... c'est-à-dire que dans deux ans vous aurez peut-être douze cents francs. Joli avenir!... nous mènerons une belle existence avec nos huit cents francs!... Ah! Dieu! si j'avais su!...

Mademoiselle Agathe ne dit plus rien, elle se contente d'aller faire la moue dans un coin de la chambre, et Edmond, qui est peiné de ne pas lui voir partager sa joie, boude aussi de son côté.

Le lendemain, Edmond se rend à son bureau. On l'installe dans son emploi; le jeune homme s'acquitte de sa besogne avec zèle et intelligence; on voit que cela est avec plaisir qu'il se livre au travail.

Lorsqu'il retourne chez lui, Edmond trouve Agathe nonchalamment assise sur un fauteuil; elle a passé sa journée là à soupirer, à gémir, à regretter les plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, et la journée lui a semblé d'une longueur extraordinaire : elle l'eût trouvée plus courte, et elle aurait versé moins de larmes, si, comme Edmond, elle avait cherché à utiliser son temps.

Edmond se garde bien de faire aucun reproche à sa maîtresse; au contraire, il la console, l'encourage, lui fait espérer un sort plus heureux. Mais comme pour le moment ils sont sans argent, le jeune homme va se défaire de quelques bijoux qu'il s'était achetés; il vend sa montre, sa chaîne d'or; il sacrifie sans regret tout ce qu'il possède pour que son Agathe ne manque de rien; heureux encore si, pour prix de ses soins, de son travail, il voyait quelquefois un sourire sur les lèvres de sa maîtresse; mais c'est en vain que maintenant il cherche dans ses yeux l'expression d'un doux sentiment.

Non content de travailler assidûment à son bureau, Edmond emporte de la besogne chez lui; il veille, il passe les nuits à écrire, pendant que son Agathe se livre au repos, et ces instants sont ceux où il jouit de quelque tranquillité; car plus elle approche du terme de sa grossesse, plus Agathe devient acariâtre, maussade, emportée. Tout excite son humeur, elle ne parle à Edmond que pour le quereller. Et pourtant, afin de procurer à sa compagne quelques douceurs, afin de satisfaire encore quelquefois ses fantaisies, c'est avec du pain et de l'eau qu'Edmond se nourrit, c'est en s'imposant mille privations qu'il espère n'avoir pas besoin de recourir à M. Grandpré; car, en lui avouant leur misère, il craindrait que ses parents ne fussent encore plus en droit d'accuser sa maîtresse.

Le moment marqué par la nature est arrivé. Edmond a vendu presque tous ses effets, pour qu'à cet instant Agathe ne manquât de rien; mais, soit qu'Agathe n'ait point assez ménagé sa santé, soit que ses fréquents accès de colère aient nui à sa position, elle ne met au monde qu'un enfant mort.

Cet événement, qui désole Edmond, ne semble pas affecter Agathe. Tout aux soins de sa santé, elle ne pense qu'à elle, ne s'occupe que d'elle; sa seule crainte est que sa couche n'ait altéré ses traits, et c'est avec un miroir sur son lit qu'elle attend son entier rétablissement.

Cependant la conduite d'Edmond a été remarquée; d'abord on félicite le jeune homme sur son zèle, ensuite on s'aperçoit qu'on n'a pas un commis qui ne sait qu'écrire : en apprenant qu'il sait l'anglais, l'allemand, l'italien, on lui accorde plus de considération, on

lui confie des travaux plus importants. Chaque jour fournit à Edmond l'occasion de montrer ses talents, son intelligence, et il n'y a que cinq mois qu'il a sa place, lorsque son chef lui annonce que, pour prix de son zèle, de ses talents, il le met à la correspondance et lui donne deux mille francs d'appointements.

Edmond reçoit comme une faveur ce qui n'est qu'une justice; mais le vrai mérite est modeste. Edmond retourne près d'Agathe transporté de joie et fier de l'avancement qu'il vient d'obtenir; il est si doux de pouvoir se dire : C'est à mon travail que je dois mon bonheur! c'est beaucoup plus flatteur qu'une fortune que nous donne le hasard ou la naissance, et, en général, les biens les plus durables sont ceux que l'on acquiert par son seul mérite.

Mademoiselle Agathe reçoit avec assez d'indifférence la nouvelle de ce changement dans leur position. Depuis quelque temps elle est entièrement rétablie et passe toutes ses journées contre sa fenêtre; mais ce n'est point pour travailler, c'est pour regarder, ou au moins pour se faire regarder par un beau monsieur qui habite dans la maison qui est en face de ses croisées. Edmond ignore cette circonstance; il ne revient chez lui que pour dîner : le soir il retourne à son bureau; et quand il rentre se coucher, il est nuit, on n'est plus aux fenêtres.

Edmond est d'autant plus content de l'avancement qu'il vient d'obtenir, qu'il ne doute pas que son père ne l'apprenne bientôt par M. Grandpré, auquel lui-même est allé en faire part. Edmond écrit une nouvelle lettre à ses parents, il implore son pardon et sollicite encore leur consentement pour épouser Agathe; car il croit que c'est parce qu'il n'a pas tenu jusqu'alors la promesse qu'il avait faite à sa maîtresse que celle-ci lui montre tant de froideur.

Edmond reçoit enfin une réponse de son père. M. Rémonville le félicite d'avoir fait son chemin dans la maison de banque où il est entré, mais il n'approuve pas encore son mariage. Il l'engage à réfléchir longtemps avant de prendre mademoiselle Agathe pour épouse; cependant le ton de cette lettre annonce que M. Rémonville, touché de la bonne conduite de son fils, ne résistera pas longtemps à ses prières, et qu'avant peu il le laissera maître de son choix.

C'est à son bureau qu'Edmond a reçu cette lettre; elle le rend si heureux, que, pour la première fois depuis qu'il est en place, il quitte un peu plus tôt son travail. Il lui tarde de montrer à Agathe la lettre de son père, il est persuadé que cela va dissiper son humeur et lui rendre sa maîtresse aussi aimante, aussi aimable qu'autrefois.

Edmond se rend en toute hâte à sa demeure, il a toujours une clef de chez lui; précaution nécessaire pour ne point déranger Agathe quand elle repose. Edmond entre, appelle Agathe, visite les deux pièces qui composent tout leur logement. Agathe n'y est point.

— Elle sera allée se promener, se dit-il en se jetant sur un siége; c'est pourtant l'heure de notre dîner... Elle ne m'avait pas dit qu'elle eût à sortir.

Edmond attend avec ennui d'abord, puis avec inquiétude. Plus d'une heure se passe, et Agathe ne revient pas. Il se lève, se promène dans la chambre, se met à sa croisée : n'y tenant plus, il descend enfin pour s'informer à la portière, à laquelle il n'a pas l'habitude de parler.

Avant qu'il ait eu le temps de l'interroger, la portière lui présente une lettre en lui disant : — Voilà ce que madame m'a dit de remettre à monsieur; mais monsieur passe toujours si vite!... il ne s'arrête jamais, on n'a pas le temps de le voir... ni même de l'appeler.

Edmond prend la lettre : un tremblement soudain parcourt son corps, un triste pressentiment l'agite; il n'écoute plus la portière, il est déjà remonté chez lui. Il brise le cachet, et lit avidement ce billet d'Agathe :

« Monsieur, nous ne nous convenons plus, vous ne m'offrez pas la position qui me plaît; il est plus sage de se quitter que de se rendre malheureux. Je sais que vous faites votre possible pour que je ne manque de rien, mais j'aime mieux trouver une fortune toute faite que de passer ma jeunesse à attendre la vôtre. Du reste, je ne vous en veux pas, et suis toujours votre amie. »

Cette lettre est tombée des mains d'Edmond; il reste comme pétrifié, il étouffe... Tout à coup il se lève, il veut courir sur les traces de la perfide... Mais ce projet est bien vite abandonné, Edmond retombe sur sa chaise en disant :

— Non, je n'aurai pas la lâcheté de courir après elle... Je ne puis pas la forcer à m'aimer... Mais après tout ce que j'ai fait pour elle!... me quitter ainsi!... C'est donc là le prix de mes sacrifices!... de mes soins!... de mon amour!...

Et de grosses larmes coulent le long des joues d'Edmond; car on a des larmes pour une première trahison !

Chapitre XXVI. — Inconvénients du postiche.

Pendant qu'Edmond travaillait et s'efforçait par une meilleure conduite de faire oublier sa première faute, Adam se livrait avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour les plaisirs, ou plutôt il cherchait chaque jour quelque nouvelle distraction, quelque amourette, pour chasser l'ennui que traîne toujours après soi une vie oisive et dissipée.

Depuis qu'il habite Paris, Adam n'est plus ce jeune homme frais et vermeil dont le seul aspect annonçait la force et la santé; il est pâle, maigre; ses yeux, gonflés par les veilles, ont perdu de leur éclat; ses traits, fatigués par les excès en tout genre, ont vieilli sa figure avant le temps.

Depuis le départ de Tourterelle, Adam a reçu deux fois de l'argent de son père; les envois étaient accompagnés de lettres sévères, dans lesquelles M. Adrien disait à son fils que sa conduite avait dérangé sa fortune, qui n'était que suffisante pour exister honorablement. Et en effet, pour satisfaire aux demandes de son fils, M. Adrien a diminué sa maison; il a renvoyé son jardinier, et Rongin est maintenant obligé de cumuler cet emploi avec celui de concierge; ce qui ajoute beaucoup à sa mauvaise humeur.

M. Adrien a vendu en secret une ferme qui lui rapportait mille écus de rente. Le produit de cette vente a été absorbé par les envois faits à Paris. M. Adrien cache à sa femme, et surtout à son frère, le dérangement de sa fortune. Il affecte encore de dire que son fils obtient à Paris les plus grands succès par son aimable naturel; mais comme ce naturel commence à lui coûter fort cher, dans chacune de ses lettres M. Adrien supplie son fils de quitter Paris.

Mais Adam ne lit point les lettres de son père; il se contente de regarder si elles contiennent des lettres de change. Depuis qu'il n'a plus madame Phanor pour secrétaire, c'est son ami Montgry qui se charge de sa correspondance.

M. Montgry, qui serait très-fâché qu'Adam quittât Paris, se garde bien de lui dire ce que son père lui écrit : ainsi que madame Phanor, il arrange à sa convenance les lettres de M. Adrien, et Adam continue de dépenser son argent comme un fou et comme un sot, persuadé que son père doit être content de lui.

Une lettre de M. Adrien contient la nouvelle de la mort de son épouse. Céleste n'est plus; elle a terminé son existence comme elle a passé toute sa vie, en rêvant à une nouvelle manière d'arranger ses cheveux.

Cependant cette perte a été sensible pour M. Adrien : sans avoir de l'amour pour les gens, on s'habitue à eux, et l'on a plus de peine à perdre une habitude qu'à remplacer un attachement. M. Adrien a donc instamment prié son fils de venir, au moins pendant quelque temps, lui aider à supporter cette perte. Mais c'est Montgry qui a, comme de coutume, lu la lettre; craignant que la nouvelle qu'elle contenait ne décidât Adam à partir, il a trouvé tout simple de ne point lui en dire un mot.

Blessé de l'indifférence de son fils, M. Adrien pense que le meilleur moyen de le forcer à revenir près de lui est de ne plus lui envoyer d'argent. Mais, grâce à l'usurier Moïse, Adam peut encore se passer de son père. L'élève de la nature approche de sa vingt et unième année. On lui fait signer des lettres de change en blanc, parce qu'on sait que plus tard on en obtiendra le remboursement. M. Moïse a pris des informations avant d'avancer ses fonds; Adam, ne sachant point calculer, lisant à peine, ne se méfiant de personne, et croyant à la bonne foi de ceux qui l'entourent, signe sa ruine future, en remerciant les misérables qui abusent de sa confiance et de sa crédulité.

Chaque jour Adam augmente ses dépenses, et fait de nouvelles dettes; non-seulement son ami Montgry puise dans sa bourse et vit à ses dépense, mais les connaissances qu'il lui fait faire hâtent encore sa perte. Adam se trouve, il est vrai, avec des femmes jolies, séduisantes et de meilleur ton que madame Phanor; mais, pour plaire à ces dames, il faut leur procurer mille plaisirs, et pour obtenir leurs faveurs, il faut être magnifique.

Quelquefois Adam dit à Montgry : — Mon ami, c'est singulier; tu dis que je plais à toutes les femmes, et cependant en voilà beaucoup qui, pour m'écouter, me demandent, l'une un collier, l'autre des boucles d'oreilles; celle-ci un cachemire, celle-là une bague... Ah çà! si je ne leur donnais pas ce qu'elles veulent, je ne leur plairais donc plus ?

—Si, mon ami, répond Montgry, si; vous leur plairiez... Mais elles ne vous céderaient pas... Que voulez-vous? c'est caprice, c'est bizarrerie!... On veut mettre votre attachement à l'épreuve... — Oh! du reste, tu sais que je ne recule pas pour faire un cadeau!... L'argent ne me coûte rien, à moi!... — C'est une justice à vous rendre : vous êtes fort généreux. Mais aussi, mon cher Adam, vous êtes un peu volage; dès que vous voyez une jolie femme, vous voulez la posséder. — Que veux-tu ? c'est dans ma nature!... Tiens! maintenant, je suis amoureux de cette jolie dame en plumes rouges, qui était hier chez ta maîtresse... — Madame Dorsay ?... — C'est ça même.—Vous n'avez pas mauvais goût... Une des plus jolies femmes de Paris!—C'est pour ça qu'elle me plaît... Crois-tu que je puisse aussi lui plaire... en lui offrant des cadeaux comme aux autres?...—Mais ce sera difficile. Madame Dorsay est très-bien entretenue par un gros financier... Lui offrir mieux serait difficile... même impossible!... Avec cela, votre père est fort en retard avec vous... — C'est vrai; mais il faudra bien qu'il réponde. En attendant, nous avons le papa Moïse, qui est si obligeant. — Oui, mais... — Mon ami, je n'aime pas les mais. Cette dame m'a enflammé, charmé; j'en suis amoureux. Je la veux; il me la faut... — Il vous la faut!... Savez-vous que vous parlez comme un sultan ? — C'est qu'apparemment il y a du sultan dans

la nature. Voyons, Montgry ! aide-moi à faire la conquête de cette dame... A quoi diable rêves-tu ? — Je pense qu'il vaudrait bien mieux tâcher de lui plaire sans vous ruiner. D'ailleurs, madame Dorsay est une femme singulière ; elle est capable de refuser vos présents, tandis que, si vous lui plaisiez, cela irait tout seul !... — Eh bien ! tâchons que ça aille tout seul ; je le veux bien, moi. C'est entendu, je ne lui ferai pas de cadeaux, et je lui plairai la même chose... Oh ! un moment... vous allez vite. Vous a-t-elle remarqué hier ?... — Je ne sais pas trop... Il y avait tant de monde !... Ah ! si.. Comme je dansais en face d'elle, je crois qu'elle a dit : Voilà un monsieur qui ne va jamais en mesure. — Ah ! c'est toujours quelque chose. Voyons, permettez que je vous examine... — Est-ce que tu veux faire mon portrait ? — Non, ce n'est pas cela... Oui, vous êtes bien... vous êtes très-bien !... — Oh ! mon père m'a dit cent fois que j'étais superbe... — Mais vous avez une cicatrice à la joue... — Ça ne se voit pas de l'autre côté. — Il vous manque quelque chose cependant... — Non, je t'assure qu'il ne me manque rien... — Si... si... Ah ! c'est cela.. Ce sont des dents par-devant... — Qu'est-ce que ça fait ? J'en ai assez pour manger. — Oh ! cela fait beaucoup, mon cher ami ; cela fait immensément, surtout avec madame Dorsay. Je sais qu'elle aime les belles dents... — Je tiendrai ma bouche fermée quand elle me regardera. — Oui, mais pour lui faire votre cour, pour lui déclarer votre amour, vous ne pourrez pas tenir votre bouche fermée ! — C'est vrai ; ce serait assez difficile... A moins de faire le muet. — Eh non ! mon cher ! il y a un moyen bien plus facile, et auquel vous auriez dû songer plus tôt : c'est de vous faire mettre des dents... — Comment ! on met des dents ! Je croyais qu'on ne pouvait que nous en ôter ! — Détrompez-vous ; à Paris, il y a des personnes qui ont du postiche depuis la tête jusqu'aux pieds ! — Ah ! que c'est drôle !... Et ça ressemble au naturel ? — On s'y trompe. Mais, en fait de dents, c'est la chose la plus ordinaire. — Et tu crois que je serais mieux avec du postiche dans la bouche ? — Cela vous épargnera beaucoup de cadeaux ; cela vous complétera, enfin. — En ce cas, mon ami, allons vite chez le dentiste ; je veux qu'il me complète sur-le-champ.

Les deux amis se rendent chez un des premiers dentistes de la capitale. Adam ouvre sa bouche, et se tient ainsi devant l'homme de l'art, persuadé qu'il doit avoir la bouche ouverte tant qu'il sera chez lui. Ce n'est pas sans peine que le dentiste l'engage à ne pas se fatiguer d'avance. On le fait asseoir, on examine sa mâchoire, et le dentiste lui dit : — Ma foi, monsieur ! vous êtes bien heureux. — Pourquoi ? parce que j'ai eu trois dents de cassées ? — Parce qu'en se cassant, les racines vous sont restées, et c'est l'essentiel. Le reste n'est rien. — Ah ! vous trouvez que le reste n'est rien ; moi, comme je trouve que je ne fais pas assez de conquêtes avec mes racines, je veux que vous me mettiez des dents. Rien de plus aisé, monsieur ; du moment que vous avez les racines, cela ira tout seul ! — Et si je n'en avais plus ? — Cela irait également ; mais le procédé offrirait moins de solidité. Je vais vous mettre des dents à pivots ; c'est ce qu'il y a de mieux. — Mettez-moi cela à pivots, à ciseaux, à tout ce que vous voudrez ; mais mettez-moi des dents qui tiennent ! — Oh ! monsieur, cela tiendra parfaitement ; vous pourrez casser des noisettes avec... — Que je fasse des conquêtes, c'est tout ce que je demande... — Monsieur, veut-il cela aujourd'hui ? — Certainement ; tout de suite... J'ai une passion dans le cœur, et, pour lui plaire, il faut que je sois complet. — Alors, monsieur, asseyez-vous là. — Ça me fera-t-il mal ? — Pas du tout ! — Ça sera-t-il long ? — Deux petites heures... — Deux heures !... Et vous ne pouvez pas me les mettre sans que je reste là ? — C'est impossible... — Allons ! il faut avoir de la patience, quand on veut plaire. Je penserai à ma belle, et je tâcherai que ça m'amuse.

— Moi, mon cher ami, dit Montgry, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que je reste à vous regarder. Je vais tâcher d'arranger une partie de plaisir dont madame Dorsay sera. Alors vous pousserez votre pointe auprès d'elle. — C'est ça ; tâche que je pousse ma pointe... Ce cher Montgry est-il complaisant !... — Je vous attendrai, comme à l'ordinaire, à cinq heures, à la Rotonde, pour dîner ensemble. — C'est convenu.

Montgry s'est éloigné, et Adam livre sa mâchoire au dentiste. Quoiqu'on lui ait assuré que cela ne lui ferait aucun mal, le pauvre garçon pousse de temps à autre des gémissements qui ne semblent pas causés par le plaisir. Deux heures s'écoulent ; Adam, qui a la figure violette, et tous les nerfs de la tête agacés, demande si c'est bientôt fini. — Encore un petit moment, lui dit-on.

Le petit moment a duré une heure, et l'homme de l'art continue de limer, de mesurer, d'essayer les dents. Le patient murmure : — Est-ce bientôt fini ? et on lui répond : — Encore un petit moment.

Il y a cinq heures qu'Adam est sur le fauteuil, lorsque, n'y tenant plus, il fait un saut en l'air, renverse la cuvette qui est à côté de lui, et marche dans la chambre en s'écriant : — Sacré mille colloquintes !... j'aimerais mieux recevoir tous les jours cent coups de pied au derrière que de faire ce métier-là !

Ce n'est pas sans peine que le dentiste le décide à reprendre sa place. Enfin... cette séance qui a duré près de six heures, l'opération est terminée ; on présente un miroir à Adam, qui se voit trois dents de plus dans la bouche.

— J'espère que vous êtes content, monsieur ? lui dit le dentiste ; il est impossible d'avoir des dents qui jouent mieux le naturel. — Oui, mais elles ne sont pas de la même couleur que les autres.

— C'est l'affaire d'un jour ou deux. — Ça me gêne un peu. — Cela se fera... — Il me semble que j'ai trois maisons dans la bouche. — Demain vous n'y penserez plus. — Ainsi soit-il. Et combien vous dois-je ? — C'est cent vingt francs... pour les trois. — Diable ! c'est heureux que ce ne soit pas la pièce. On aurait une mâchoire d'or à ce prix-là... — Jadis, monsieur, c'était beaucoup plus cher. — Il paraît qu'il faut être à son aise pour avoir du postiche !... C'est égal, pour être beau on ne doit pas marchander. Mais vous me répondez de la solidité de mes dents ? — Oh ! monsieur, vous pouvez déchirer des côtelettes avec.

Adam a payé. Il sort de chez le dentiste en faisant une drôle de grimace, il n'ose plus ni rire ni ouvrir la bouche. Il va trouver Montgry, qui l'attendait depuis plus d'une heure.

— Eh ! arrivez donc, mon cher ! dit Montgry ; vous êtes en retard. — Parbleu ! le damné dentiste n'en finissait pas... il ne voulait pas quitter ma bouche. — Voyons, mon ami ; regardez-moi... souriez un peu... C'est bien, c'est très-bien !... Vous n'êtes plus le même, cela vous fait une tout autre figure. — Je crois bien que je ne suis plus le même... Je n'ose plus ouvrir la bouche ni la fermer, de peur de perdre mes dents. — Bon ! vous vous y ferez... Allons dîner. Est-ce que vous n'avez pas faim ? — Si, vraiment, j'ai une faim de tous les diables !

On se rend chez le traiteur, on se met à table. Montgry mange comme quatre, tandis qu'Adam soupire, fait des grimaces, et ne glisse que quelques mies de pain dans sa bouche.

— Eh bien ! mon cher ! il me semble que cela ne va pas ? dit Montgry. — Non, ça ne va pas du tout... — Vous n'avez pas d'appétit ? — Au contraire, j'ai une faim dévorante ! — Pourquoi donc ne mangez-vous pas ? — Parce que cela ne m'est pas du tout commode. Mon postiche me gêne horriblement ; à chaque bouchée que je risque, il me semble que je vais avaler mes dents. Ah ! mon ami ! je crois que j'ai fait une bêtise de me faire embellir ; moi, qui suis pour le naturel, je n'aurais pas dû donner dans le postiche !

— Allons, mon cher ! songez donc à la femme charmante que vous aimez et dont vous ferez maintenant la conquête ! — Mon ami, j'ai beau y songer, ça ne me remplit pas le ventre ; je veux bien être amoureux, mais je ne veux pas me mettre au régime des caniches, et ne vivre que de *boulettes*. — Vous vous habituerez à vos dents. Allons ! allons ! mangez hardiment... n'ayez pas peur... J'ai arrangé pour demain une partie délicieuse avec ces dames... une cavalcade. Madame Dorsay monte très-bien à cheval, vous aussi ; vous serez son chevalier. J'ai retenu pour vous un cheval superbe... un anglais qui trotte supérieurement. — A la bonne heure !... Oh ! à cheval je suis solide. Bien ! comme je vais faire le gentil, et sourire... et trotter !... En attendant, je vais tremper mon pain dans la sauce.

Adam achève de dîner tant bien que mal. Toute la soirée il ne cesse de faire jouer sa mâchoire, et de se regarder dans une glace ; mais, quoique Montgry ne fasse que lui répéter qu'il est charmant, il se trouve beaucoup moins bien que lorsqu'il n'avait rien de faux. Il lui semble que ses nouvelles dents lui donnent l'air d'un sanglier.

Le lendemain, Adam, un peu plus accoutumé à ses suppléments, se rend avec Montgry chez la maîtresse de ce dernier. Là se trouve madame Dorsay, ainsi que plusieurs autres petites-maîtresses et des jeunes gens mis à la dernière mode, et qui à cause de cela se croient beaucoup de mérite, et ne disent pas une parole sans paraître enchantés des jolies choses qui leur sont échappées.

Adam est un peu rustique au milieu de ces messieurs ; mais, comme il a toujours l'argent à la main, et que sa bourse est constamment ouverte à chacun, on daigne le trouver d'une originalité et d'un naturel très-agréables.

Adam fait le gentil près de madame Dorsay. Cette dame rit beaucoup de la déclaration d'amour qu'il lui adresse. Un autre pourrait penser qu'on se moque de lui, mais Adam prend les choses du bon côté ; il se persuade qu'il a plu.

L'heure de monter à cheval est venue ; tout le monde est au rendez-vous. Les dames, amazones élégantes, montent de jolis chevaux, qu'elles dirigent avec grâce. On amène à Adam un grand cheval anglais qui semble plein de feu.

— Vous en serez content, dit l'écuyer ; il a le trot un peu dur, mais il allonge supérieurement. D'ailleurs, montez-le à l'anglaise. — Qu'il ait le trot dur tant qu'il voudra, dit Adam en s'élançant sur le cheval ; je ne fais rien à l'anglaise, mais je monte à un cerf sans tomber !

La cavalcade se met en route ; c'est vers le bois de Vincennes que on se dirige. Adam s'élance et caracole près de madame Dorsay. On admire la manière aisée dont il conduit son cheval, la facilité avec laquelle il le dompte, et l'homme de la nature, en santé des compliments qu'on lui adresse, trotte et caracole de plus belle.

Mais tout à coup Adam a pâli ; il s'est arrêté, il rapproche son cheval de celui de Montgry.

— Bravo! mon cher, bravo! s'écrie Montgry, vous allez comme un ange! comme un diable même!... Vous faites des merveilles! — Ah! oui, je fais de belles choses!... Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver en trottant si bien!... — Vous m'effrayez... Auriez-vous perdu votre portefeuille?...—Eh non! c'est bien pis, ma foi!... Une de mes dents... de mon postiche, qui est tombée!... Probablement le trot l'aura détachée. — Ah, diable!... En effet, vous n'avez qu'elle de moins... — De quoi vais-je avoir l'air?... Moi, qui étais complet tout à l'heure! — Il faut la remettre. — Puisque je vous dis que je l'ai perdue. Quarante francs de fichus!... — Ah! pour une... C'est un peu de côté... cela ne se remarquera pas... — Vous croyez?... — Oui... Vous direz un peu moins... Mais nous sommes en arrière... Madame Dorsay vous fait signe. . Allons, mon ami, vite, au temps de galop...

Adam pousse un soupir, et lance son cheval; il arrive près de madame Dorsay, qui lui dit : — Comment, monsieur, vous êtes en arrière, vous!... si excellent écuyer! Venez près de moi, et dévaussons ces dames.

En disant cela, l'amazone pousse son coursier, Adam en fait autant. Au milieu de la carrière, une autre de ses dents se détache; il la voit tomber aux pieds de son cheval. Il est pétrifié, il ne sait s'il doit arrêter sa monture et descendre ou continuer de trotter; mais son cheval l'emporte. Madame Dorsay l'appelle; déjà il est loin, et son regard dit un dernier adieu à sa dent. Il jure comme un damné. Cependant madame Dorsay lui parle; il faut qu'il lui réponde, et il ne faut pas qu'elle voie ce qui lui manque. Adam est au supplice.

— Ne trouvez-vous pas que nous faisons une promenade charmante, monsieur? dit la dame en retenant son coursier pour attendre Adam.

— Oui, madame; oui, charmante!... Gredin de dentiste!) — Un temps délicieux! — Oui, madame, un beau temps! (Ça devait tenir si bien!) — Une compagnie aimable!... — Ah! madame, certainement que la compagnie... (Encore quarante francs de tombés!) — Et des chevaux excellents... — Oui, les chevaux sont assez bons... (Jolie partie de plaisir! perdre sa mâchoire en route!...) — Mais, monsieur, vous n'allez plus!... Poussez donc votre cheval!... Est-ce que vous avez déjà jeté tout votre feu? — Ah! madame... j'ai jeté bien autre chose... je veux dire que j'ai perdu... Non, je n'ai pas perdu... c'est mon cheval qui... — Allons, monsieur! un peu de courage; rattrapons ces messieurs. — Oui, madame, rattrapons ces... Ah! sacré mille bombes!... — Qu'avez-vous donc, monsieur? — Voilà la dernière qui f... le camp!... — Est-ce que votre cheval a fait un écart? — Que la peste étouffe le postiche!... J'ai tout perdu!... Voilà ma beauté par terre!...

Heureusement pour Adam, madame Dorsay est en avant, et le bruit des chevaux l'empêche d'entendre ce qu'il dit. On est arrivé au lieu où l'on doit faire halte et déjeuner. Le pauvre Adam fait une mine horrible; il se tient à l'écart, et ne veut plus ouvrir la bouche.

Il faut pourtant descendre de cheval pour entrer chez le restaurateur où la compagnie se rassemble. Montgry s'approche d'Adam, qui est resté sur son coursier, et lui dit :—Pourquoi donc ne descendez-vous pas?... — Ah, mon ami!... Je suis au désespoir!... — Qu'y a-t-il encore? — J'ai tout perdu... — Comment?... — Oui, j'ai perdu toutes mes dents... Tiens, vois... — Quoi! les autres sont tombées aussi?... Ah, diable! c'est fâcheux! — De quoi vais-je avoir l'air près de madame Dorsay, qui m'a vu au complet ce matin? — Tenez votre mouchoir sur votre figure... plaignez-vous des dents. — Je crois, f... bien! que je m'en plaindrai... J'ai assez sujet de m'en plaindre!... — Ne parlez guère, et ne mangez pas... — C'est ça! Comme c'est amusant!...—Demain, vous vous en ferez mettre d'autres. — Non, de par tous les diables! je n'en ferai pas mettre d'autres; j'en ai bien assez comme cela.

Adam se décide à aller rejoindre la société en tenant son mouchoir sur sa bouche, et pendant que les autres déjeunent, il se tient à l'écart en pestant et en jurant après sa sotte coquetterie. Pour revenir à Paris, il se venge sur son cheval de sa mésaventure; ne craignant plus de rien perdre, il va comme le vent; aussi laisse-t-il bien loin derrière lui toute la société, et revient-il seul à Paris, où, à peine arrivé, il va se jeter sur son lit pour tâcher d'oublier, dans le sommeil, les accidents arrivés à sa mâchoire.

Quelques jours après cette partie, Adam se décide à se présenter devant madame Dorsay, et, malgré ce qui lui manque, à tenter de faire sa conquête; mais, soit que la petite-maîtresse s'aperçoive du changement qui s'est opéré dans la figure d'Adam, soit qu'elle tienne peu à le séduire, elle lui rit au nez encore plus positivement qu'avant la partie de cheval.

Adam est entêté; il pense que pour séduire cette belle rieuse, il doit employer les mêmes moyens qu'avec les autres : il prodigue les cadeaux. On reçoit ses présents, mais on continue de rire de son amour.

— Je ne lui ai encore rien envoyé d'assez beau, se dit Adam; j'ai fait les choses mesquinement, et ce n'est pas ainsi qu'on plaît aux belles. Je veux maintenant l'éblouir, l'étonner; mais pour l'éblouir il me faut de l'argent, et je n'en ai plus... Mon père, qui se donne le ton de ne plus rien m'envoyer!... Je vois bien qu'il faudra que je me fâche... Mais j'en ai prêté cent fois à Montgry... Parbleu!... je suis bien sot de n'avoir pas songé plus tôt à lui en demander.

Adam court chez son ami Montgry; celui-ci n'était jamais chez lui. C'est chez le traiteur qu'il le rencontre.

— Mon cher Montgry, j'ai été chez toi ce matin, dit Adam. — Mon ami, je n'y suis jamais le matin, on me trouve rarement dans la journée, et je sors tous les soirs.. Mais vous savez que je vais chez vous tous les jours... Que voulez-vous? — Mon ami, je n'ai plus d'argent. En attendant que mon père m'envoie des fonds, j'ai pensé que tu pourrais m'en prêter... à ton tour. — Mon cher ami, vous m'avez bien jugé... Tout ce que j'ai est à vous! — Ce cher Montgry!.. J'en étais bien sûr!.. — Malheureusement je ne possède pas moi-même une obole! — Tu n'as pas d'argent? — Pas du tout. — Diable! c'est malheureux! Alors il faut avoir recours au vieux Moïse, quoique je lui doive déjà beaucoup, à ce que je crois!... Tu lui écriras de passer chez moi. — Je l'ai rencontré aujourd'hui, et je sais que son intention est positivement d'aller vous voir demain. — Alors ça se trouve bien.

M. Moïse se rend chez l'élève de la nature; mais ce n'est plus pour prêter, c'est pour demander qu'il se présente. Le moment que l'on attendait est arrivé. Adam a depuis quelques semaines dépassé ses vingt-un ans. Il faut qu'il paye ses lettres de change ou qu'il aille en prison; et on l'y fera mettre, parce qu'on sait fort bien que son père ne l'y laissera pas.

Quand Adam ouvre la bouche pour emprunter encore, le vieil usurier l'interrompt en lui disant :— Che suis désolé, mais vos lettres de change sont connues depuis six semaines. Che vous ai sommé de payer... vous n'avez pas répondu... Che me suis mis en règle. — Que diable me chantez-vous là? — Il faut me payer soixante-six mille francs que vous me devez. — Que je vous doive soixante-six mille francs ou soixante francs, dit Adam, c'est la même chose; car je ne peux rien vous donner. — Alors monsieur ira en prison jusqu'à ce que son père paye pour lui.

Adam ne conçoit pas qu'il faille aller en prison, parce qu'on a mis sa signature sur un petit morceau de papier; mais M. Moïse a amené avec lui des gens qui sont chargés de le lui faire comprendre.

Adam cherche des yeux son ami Montgry. Le petit-maître n'est pas là; c'est un homme qui disparaît avec les plaisirs. Bien heureux encore quand ces amis-là, après avoir mangé vos dîners et bu votre vin, ne vous font pas des semonces et de la morale au moment où vous n'avez plus rien. On trouve tant de gens comme cela, toujours disposés à manger votre bien et à censurer vos actions!

Adam crie, jure, s'emporte; il veut battre M. Moïse et les gardes du commerce. Le vieil usurier parvient à l'apaiser en lui disant : — Che n'ai pas envie de vous garder en prison; votre père payera pour vous tout de suite... C'est seulement pour qu'il se presse que nous faisons cela; c'est dans votre intérêt: aussitôt qu'il aura payé, che reprêterai à vous très-volontiers —Mais que fait-on en prison?—Tout ce qu'on veut, depuis le matin chisqu'au soir. Il n'y a pas d'endroit où l'on s'amuse autant.

— Puisqu'on fait tout ce qu'on veut, ça me va, dit Adam. Quand je ne m'y amuserai plus, je m'en irai; n'est-ce pas? — Ya; ce n'est qu'une petite formalité!

On a eu l'honnêteté de faire venir une voiture; Adam y monte avec M. Moïse et deux particuliers fort polis, et il se rend en prison aussi gaiement que s'il allait au spectacle.

Chapitre XXVII. — Résultat inévitable.

M. Rémonville et la bonne Amélie ont revu leur fils; ils l'ont de nouveau pressé contre leur cœur. C'est dans les bras de ses parents qu'Edmond a été chercher du soulagement à la douleur que lui a causée l'abandon d'Agathe. Bienheureux lorsque, dans nos peines, nous avons encore le sein d'une mère pour écouter nos plaintes, pour répondre à nos soupirs.

On avait reçu Edmond comme un enfant chéri, impatiemment attendu. Du reste, nul reproche, pas un mot sur le passé n'avait été prononcé. Les gens d'esprit ne reviennent pas sur ce qui est fait; les cœurs généreux pardonnent entièrement.

Pour aller voir ses parents, Edmond avait demandé à son chef la permission de s'absenter une quinzaine de jours. Cette permission lui avait été sur-le-champ accordée. On ne refuse pas une légère faveur à celui dont la conduite et le travail méritent constamment des éloges.

En pressant son fils dans ses bras, M. Rémonville lui dit : — Ma fortune est suffisante pour que tu puisses te passer de place. Si la vie des bureaux te fatigue ou t'ennuie, reste avec nous, et envoie ta démission à ton chef.

— Non, mon cher père, dit Edmond. Si vous me le permettez, je resterai dans la carrière où je suis entré. Il me semble que l'oisiveté est une honte tant qu'on est en état de travailler; et je ne suis pas encore d'âge à me reposer. Je vous remercie de votre bienveillance et des sacrifices que vous feriez pour moi; mais laissez-moi tirer parti de l'éducation que vous m'avez donnée. La fortune que l'on a acquise

par son travail est bien plus douce que celle que nos parents nous donnent.

La bonne mère fait un peu la moue en songeant que son fils ne restera pas encore près d'elle. Mais M. Rémonville presse la main d'Edmond en lui disant : — Je t'approuve, mon ami. Continue, par ta conduite, de mériter l'approbation de tes chefs. Viens passer près de nous tous les moments dont tu pourras disposer, et je ne doute pas qu'un heureux avenir ne soit le prix de tes travaux.

On est tout au bonheur, tout à la joie pendant les quinze jours qu'Edmond passe chez ses parents. Il n'en est pas de même dans la maison voisine. M. Adrien, qui a déjà mangé près de la moitié de sa fortune pour payer les dépenses de son fils à Paris, est assis sur son grand fauteuil, dans son salon du rez-de-chaussée. Il est seul, car Céleste n'est plus; et depuis son voyage à Paris, l'ami Tourterelle, dont la santé ne s'est jamais bien rétablie, ne quitte plus que rarement Gisors.

M. Finot, le portier d'Edmond, est un homme des plus complaisants.

M. Adrien pense à son fils, dont il ne reçoit des nouvelles que par des étrangers qui ne savent que lui demander de l'argent. M. Adrien est affecté de l'indifférence qu'Adam a montrée pour la mort de sa mère : et ses réflexions ne sont pas gaies. En ce moment des éclats de rire, des chants joyeux parviennent à son oreille. Il sonne Rongin pour en connaître la cause.

Au bout de dix minutes Rongin arrive. Sa mine est encore plus renfrognée depuis qu'il est jardinier et concierge. Il ressemble à un vieux dogue qu'on ne peut plus approcher sans qu'il grogne.

— Qu'est-ce donc, Rongin? Que se passe-t-il par ici, et d'où partent ces chants joyeux? dit le vieillard goutteux en se soulevant un peu sur son fauteuil.

— Ce que c'est... parbleu!... ce que c'est!... Vous ne le savez donc pas? — Si je le savais, Rongin, il me semble que je n'aurais pas besoin de vous le demander. — Ah! vous m'avez souvent dérangé pour rien dans mes occupations! Et à présent qu'il faut que je travaille double... moi qui n'aurais pas dû servir... — Rongin, je vous ai demandé d'où partaient les chants que j'ai entendus tout à l'heure. — Ils partent!... ils partent de chez votre frère!... On est tout en fête chez lui depuis que leur fils est revenu. — Mon neveu est revenu chez son père? — Eh oui!... il y a déjà quatre jours... Oh! le père et la mère ont l'air d'en être enchantés; il paraît que le jeune homme se conduit maintenant très-proprement à Paris. On dit qu'il travaille comme un nègre, et qu'il a déjà une place de vingt mille francs dans un bureau de tabac. — Allons, vous êtes fou, Rongin! — Non, monsieur; je dis la vérité. Ce sont les domestiques de monsieur votre frère qui me l'ont dit : ils me l'ont répété tous les quatre; car on a encore quatre domestiques à côté, tandis qu'ici nous ne sommes plus que deux... C'est gentil!... — Mais cette Agathe qu'Edmond avait enlevée? — Oh! il paraît qu'il est parfaitement guéri de son amour. Il a chassé la demoiselle de chez lui à coups de manche à balai, et lui a défendu, sous peine de mort, de jamais lui reparler. C'est un jeune homme qui paraît maintenant bien sage, bien rangé, et qui gagne de l'argent!... On dit qu'il a apporté à sa mère un diamant gros comme un œuf!... A la bonne heure, il ne renie pas ses parents, celui-là. — C'est bon, en voilà assez. Laissez-moi.

M. Adrien renvoie Rongin. Ce qu'il apprend de son neveu ajoute au chagrin qu'il ressent de la conduite de son fils. Il ne voudrait pas laisser voir son humeur, et il n'est pas maître de la cacher; il désire être seul, il craint même la présence de Tourterelle. Rongin, qui sait cela, revient bientôt d'un air joyeux annoncer à son maître que M. Rémonville et son fils désirent le voir.

M. Rémonville a pensé qu'après une si longue absence son fils devait aller présenter ses devoirs à son oncle. Peut-être aussi est-il bien aise de se venger un peu des épigrammes de son frère en montrant Edmond, dont il n'a plus que des éloges à faire. Il se présente donc avec son fils chez M. Adrien, qui n'ose pas refuser leur visite.

M. Adrien fait ses efforts pour sourire, pour paraître content en présence de son frère et de son neveu. Ceux-ci ont assez de discrétion pour ne point prononcer le nom d'Adam. Mais M. Adrien croit mieux cacher la vérité en étant le premier à en parler.

— Vous revenez de Paris, dit-il à Edmond. Vous vous y êtes amusé... C'est bien. Adam y est encore, lui. Il paraît qu'il s'y amuse toujours beaucoup; il va dans le grand monde... il obtient des succès partout... Mais, quand il en aura assez, il reviendra. Je le laisse libre... il faut que jeunesse se passe!...

— Oui!... et tout ce qui est ici y passe aussi! murmure Rongin, qui a l'air de ranger quelque chose dans un coin du salon.

— Mon fils va retourner à Paris, dit M. Rémonville. Il a une place honorable et lucrative dans une maison de banque. Il me récompense maintenant des soins que j'ai pris pour son éducation en se distinguant par son travail et ses talents.

— C'est fort bien. Chacun fait comme il veut. Il ne faut contrarier les penchants de personne. Adam va revenir gros et gras comme un moine. Il plantera des choux avec moi en me contant ses aventures de Paris.

M. Rémonville voit bien que sa présence et celle de son fils ne sont pas agréables à son frère; il abrége sa visite et retourne chez lui. Là le bonheur est véritable : on ne grimace point en voulant paraître joyeux; de même que, dans les jours de la souffrance, on n'a pas cherché à dissimuler ses larmes.

Les quinze jours écoulés, Edmond a embrassé ses parents; il est reparti pour Paris, où il se livre avec ardeur au travail. C'est pendant ce temps que son cousin achève sa ruine et qu'il est conduit en prison.

M. Adrien était depuis quelque temps sans nouvelles de son fils, et se flattait que, las de ne plus recevoir d'argent pour continuer ses folies, Adam allait revenir au toit paternel, lorsqu'un matin Rongin lui apporte une lettre qui vient de Paris. M. Adrien croit reconnaître l'écriture, et il lit le billet suivant :

« Votre fils m'a fait des traits ignobles. C'est égal; je l'ai adoré : je l'adore peut-être encore (une femme n'est jamais sûre de ça); et à présent que tous les chenapans qui l'ont grugé le laissent là, moi, je prends la plume pour vous apprendre que votre bijou est en prison pour la somme de soixante et quelques mille francs qu'il doit à l'usurier Moïse. C'est désagréable; mais enfin l'enfant est votre fils, et il prétend qu'il n'a fait que suivre vos conseils. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il ne m'eût pas quittée, nous n'aurions encore mangé que le quart de cette somme. Tirez-le de là bien vite. Votre servante.

» Phanor. »

Cette lettre a foudroyé le vieillard; il reste quelques instants sans pouvoir proférer une parole, les yeux fixés sur le fatal papier. Rongin, qui est resté dans la chambre par curiosité, se rapproche de son maître en disant : — Est-ce que la goutte de monsieur lui remonte?... Est-ce que ce sont encore de mauvaises nouvelles de l'enfant de la nature?... Ah! dame! on lui a lâché la bride, et alors...

— Taisez-vous, s'écrie M. Adrien d'une voix forte et avec une expression qui impose au concierge. Laissez-moi; sortez, et n'entrez ici que quand je vous sonnerai.

Rongin n'ose pas même murmurer; car il n'a jamais vu son maître lui parler sur ce ton. Il s'éloigne la tête basse, mais il se dit : — Ce polisson d'Adam aura encore tout mangé.

M. Adrien reste plusieurs heures livré à ses réflexions. Pour tirer son fils de prison, pour payer une somme qui dépasse soixante mille francs, il faut qu'il donne à peu près tout ce qui lui reste; et, après avoir toujours vécu dans l'aisance, il est dur d'être, sur le déclin de ses jours, réduit au plus strict nécessaire. Cependant M. Adrien ne peut se dissimuler que la conduite de son fils ne soit le résultat de la manière dont il l'a élevé. *Il n'a fait que suivre vos conseils*, a écrit madame Phanor. Cette phrase est sa condamnation.

— Oui, je lui ai appris à ne faire que ses volontés... a suivres ses penchants! se dit M. Adrien en relisant la lettre. C'est donc ma faute s'il est en prison à présent... Et je ne puis l'y laisser. Je donnerai ce qui me reste... Je vendrai cette maison... Avec le produit de cette vente, j'aurai encore de quoi vivre avec économie... Je n'irai pas demeurer à Gisors; Non; on m'y a connu riche... J'achèterai

quelque petite maisonnette... quelque chaumière isolée... là-bas... près du tombeau de ma pauvre femme!. . Ah! elle a aussi bien fait de mourir... elle n'a pas vu le résultat des folies de notre fils.

M. Adrien aurait pu conserver encore sa demeure. Pour cela il n'aurait fallu que s'adresser à son frère, lui confier son embarras et avoir recours à sa bourse. M. Adrien sait très-bien que M. Rémonville s'empresserait de lui être utile. Mais loin de vouloir avouer à son frère la position où il se trouve par suite de l'inconduite de son fils, M. Adrien espère encore pouvoir la lui cacher. Ce maudit amour-propre, qui nous empêche de convenir que nous avons fait des sottises, est encore la seule compagnie que nous laisse l'adversité.

Le général d'Esparmont et sa fille.

Avant tout, M. Adrien écrit à un homme de loi de Paris pour savoir si madame Phanor lui a dit la vérité. La réponse qu'il reçoit lui apprend qu'on ne l'a pas trompé. Alors il ne s'occupe plus que de réaliser l'argent nécessaire pour rendre son fils à la liberté. M. Adrien a vu un homme d'affaires de Gisors; il l'a chargé de vendre sa maison le plus promptement et le plus secrètement possible. Pour que son frère ignore cette vente jusqu'au dernier moment, M. Adrien préfère s'imposer encore quelques sacrifices.

Malgré les peines qu'il se donne pour terminer promptement toutes ces affaires, ce n'est qu'au bout de deux mois que M. Adrien est parvenu à compléter la somme nécessaire pour son fils. Il l'envoie à l'homme de loi de Paris, le charge de remettre douze cents francs à Adam lorsqu'il sortira de prison, et de lui dire que c'est le dernier argent qu'il doit attendre de son père.

Quelques jours après avoir terminé cette affaire, M. Adrien reçoit une lettre de Gisors qui lui apprend que sa maison est vendue; qu'il n'a plus qu'à venir signer les actes nécessaires pour en toucher le montant. Malgré sa goutte, M. Adrien monte à cheval et va à la ville. Après avoir vendu sa maison, il achète une maisonnette située à un demi-quart de lieue de son ancienne demeure, dans un endroit écarté et éloigné de la route. Puis il place chez un honnête négociant la somme qui lui reste : elle lui produira neuf cents francs de revenu. C'est avec cela qu'il faut qu'il vive maintenant. Il se trouverait encore assez riche s'il pouvait cacher à son frère que c'est Adam qui l'a réduit à cet état.

M. Adrien revient chez lui, où l'on a été fort étonné de son absence, qui a duré deux jours. Il congédie sa cuisinière et fait venir Rongin devant lui.

— Mon pauvre Rongin, dit M. Adrien, je vais t'apprendre une triste nouvelle : je viens de vendre ma maison! — Vous avez vendu votre maison! Par exemple!... Qu'est-ce que cela signifie?... Une maison à laquelle j'étais accoutumé... où je me plaisais... Pourquoi donc l'avez-vous vendue? — Pourquoi!... parce qu'il le fallait, apparemment!... Parce que je n'avais plus le moyen de la garder... — Eh bien! c'est du propre! Et probablement c'est votre satané fils qui est cause de... — Silence, Rongin, point de réflexions; elles sont inutiles maintenant. J'ai acheté une petite maisonnette dans les environs... Je n'ai plus qu'un revenu très-médiocre. Cependant je puis encore vous garder... Nous vivrons tous les deux frugalement. Vous cultiverez le petit jardin qui dépend de ma nouvelle demeure, et nous pourrons finir nos jours en paix. Voyez, Rongin, si cela vous convient, et si vous voulez m'accompagner dans la maisonnette que je vais habiter. — Ça ne laisse pas que d'être gentil... Servez donc des maîtres pendant vingt-cinq ans pour être récompensé comme ça...: Au lieu de monter en grade, il faudra que je fasse tout à présent. — Rongin, rien ne vous oblige à me suivre : faites ce qui vous convient! — Pardi !... où diable voulez-vous que j'aille à présent? A soixante-cinq ans je ne vais pas aller me faire jockey. Et quand ferons-nous cette belle retraite? — Quand le nouveau propriétaire viendra prendre possession de cette maison.

Quinze jours plus tard (c'était par une belle matinée d'automne), M. Adrien reçoit l'avis que le nouveau propriétaire va arriver. Cette nouvelle lui est transmise par un homme à jambe de bois, qui doit remplacer Rongin dans ses fonctions de concierge: celui-ci est stupéfait en reconnaissant Dumont dans son remplaçant.

L'invalide frappe doucement sur l'épaule de Rongin en lui disant : — Il me paraît que je vais prendre votre place, mon vieux... — Oui...: c'est ce que je vois... Est-ce que c'est vous qui achetez la maison! — Non vraiment, mais M. Solange, qui en est l'acquéreur, et mon ancien capitaine; il s'est souvenu de moi, et m'a nommé son concierge... Ma foi! cette demeure est fort bien située. On doit être agréablement ici ; je sens que je m'y plairai... Me voilà avec une douce retraite pour mes vieux jours... Mais je ne m'attendais pas à vous remplacer... Et vous... vous ne vous doutiez pas, il y a trente et quelques années, qu'un jour je prendrais aussi votre place. . Mais celle-ci, je puis l'accepter sans rougir, je m'en flatte... Le vieux soldat d'Austerlitz n'a point fait de bassesses pour l'obtenir. Tenez, mon ancien, j'ai toujours pensé, moi, qu'il y avait une Providence qui se chargeait de nous venger de certaines choses que nous autres hommes oublions quelquefois, tandis que Dieu ne l'oublie [illegible] et tôt ou tard on fait le compte de chacun.

Un ami d'Adam dans sa bonne fortune.

Rongin ne souffle pas un mot. Il salue humblement le nouveau concierge, et va rejoindre son maître, auquel il dit : — Partons, monsieur, croyez-moi, n'attendons pas l'arrivée de ces nouveaux venus... Vos paquets sont faits ; on nous les portera là-bas ; partons sur-le-champ.

Rongin a hâte de s'éloigner de l'invalide, qui est sa bête noire. Mais M. Adrien ne peut pas aller vite ; il souffre beaucoup de sa goutte, et d'ailleurs on ne quitte pas si lestement, et pour n'y jamais revenir, une demeure dont on a été le maître, et où l'on a passé la moitié de sa vie.

Cependant, M. Adrien se résigne; il jette encore quelques regards sur son cabinet, son grand fauteuil, son jardin, puis il prend sa canne, et en s'appuyant sur le bras de Rongin, quitte cette maison, dont les folies de son fils l'ont chassé.

Le pauvre goutteux n'avait pas fait encore vingt pas sur la pelouse,

ent il n'allait pas vite, lorsqu'il se sent arrêté, pressé par le bras de quelqu'un. C'est M. Rémonville, qui a couru près de son frère, et qui veut le retenir. — Que viens-je d'apprendre? lui dit il. Vous avez vendu votre maison... Vous la quittez; et je n'ai rien su de tout cela... Est ce un revers de fortune, le besoin d'argent, qui vous aurait forcé d'agir ainsi?... Et vous ne m'avez rien dit!... Vous ne vous êtes point adressé à moi... Adrien, ne suis-je donc plus votre frère?... Où allez-vous? De grâce, venez chez moi... Vous y serez chez vous.. Vous serez entouré de soins... d'amis.

— Je vous remercie, mon frère, répond M. Adrien en pressant la main de M. Rémonville et en détournant les yeux pour cacher son émotion. Je vous remercie de vos offres amicales... mais je n'ai nul besoin de secours. J'ai vendu cette maison parce que... depuis la mort de ma femme, je ne m'y plais plus... Elle est trop grande pour moi. J'en ai acheté une... qui me convient mieux, et je vais m'y retirer. Mais, je vous le répète, je n'ai aucun besoin d'argent.

— Ainsi donc, mon frère, vous refusez de venir habiter avec nous. Pourriez-vous vous rappeler encore quelque différence dans notre manière de voir?... Pensez-vous donc que jamais je vous dirais un mot à ce sujet?...

— Non, mon cher Rémonville; mais je vous assure que je serai très-bien dans ma nouvelle propriété... Soyez heureux... Nous nous verrons quelquefois... J'irai vous voir... mais ne me retenez plus... Adieu!

M. Rémonville voit que ses instances seraient inutiles. Il serre encore une fois la main de M. Adrien, et le regarde tristement s'éloigner, tandis que le vieillard goutteux, s'appuyant sur sa canne et le bras de Rongin, fait de pénibles efforts pour hâter sa marche, afin de dérober son émotion à son frère, et surtout pour lui cacher deux grosses larmes qui sont tombées sur ses joues lorsqu'il a jeté un dernier regard sur la maison où son fils est né.

Chapitre XXVIII. — L'Homme de la Nature en prison.

Adam était depuis longtemps en prison. Pendant les premiers jours, il avait trouvé drôle d'habiter une maison où il y a si nombreuse société; il avait ri, bu, chanté avec ses compagnons; il possédait encore quelques pièces d'or et les avait facilement dépensées : alors, Sainte-Pélagie lui semblait un endroit agréable où l'on s'amusait autant, plus même que dans beaucoup de réunions où l'avait mene Montgry; il croyait que le vieux Moïse ne l'avait pas trompé, et que dans une prison on était libre de faire toutes ses volontés. Il est vrai que jusqu'alors il n'avait pas eu la volonté de sortir, parce qu'il ne s'était pas ennuyé; mais lorsqu'il n'eut plus d'argent pour se divertir avec les autres détenus, il trouva le temps long et la prison moins gaie. Un matin, il voulut sortir en disant : — Décidément j'ai assez de prison comme cela; le vieux Moïse m'a dit que ce n'était qu'une formalité : voilà huit jours que je suis ici, c'est bien assez. Je veux m'en aller parce que je ne m'y amuse plus.

Cette demande singulière n'eut point de succès. On fit entendre difficilement à Adam qu'il ne sortirait que quand son créancier serait soldé ou consentirait à le laisser libre. Alors seulement le pauvre Adam comprit ce que c'est qu'une prison; il sentit qu'il n'avait plus sa liberté, ce bien si précieux, ce bien contre lequel on échangerait volontiers tous les autres. Il s'emporta, cria, voulut s'en aller malgré tout le monde; disant qu'il n'est pas dans la nature d'empêcher un homme de sortir quand il en a envie, et que nous ne sommes pas nés avec des jambes pour qu'un de nos semblables ait le droit de nous priver d'en faire usage. On se contenta d'abord de rire au nez d'Adam. Il donna quelques coups de poing aux gardiens, et voulut s'échapper; alors on le resserra, on l'enferma plus étroitement, il fut l'objet d'une surveillance particulière, et il fallut bien, cette fois, que l'homme de la nature cessât de faire ses volontés; mais aussi dès cet instant sa prison lui devint odieuse, et la captivité fut cent fois plus cruelle pour lui que pour les autres prisonniers.

L'usurier Moïse n'avait pas fait savoir au père d'Adam que son fils était en prison, parce que, ne se doutant pas que son débiteur était incapable d'écrire lui-même, il était persuadé que le jeune homme avait sur-le-champ appris cette nouvelle à ses parents. De son côté, Adam pensait que son ami Montgry continuait d'écrire pour lui à son père; il est donc probable que le fils de M. Adrien serait resté longtemps en prison, si un jour madame Phanor n'eût accompagné à Sainte-Pélagie une de ses amies qui allait y voir son amant, lequel passait régulièrement neuf mois de l'année sous les verrous.

Là, madame Phanor avait aperçu Adam, pâle, amaigri, triste et malade. Le pauvre garçon était assis dans la cour sur un banc de pierre. Pendant qu'à quelques pas de lui les prisonniers riaient et s'amusaient entre eux, il avait la tête baissée sur sa poitrine, et ne la relevait que pour regarder le ciel; alors il poussait un gros soupir en murmurant : — Ne pas être libre... quel supplice!... Et mon père me laisse ici!...

En reconnaissant Adam, madame Phanor crie, pleure, a des attaques de nerfs; elle attire les prisonniers autour d'elle; enfin, on l'a calmée, et elle supplie elle-même la société de la laisser causer à part avec Adam. Celui-ci éprouve un sentiment de plaisir en voyant cette femme avec laquelle il a fait mille folies; il lui tend la main, mais elle lui saute au cou, elle l'étouffe de caresses en lui disant :

— Pour combien es-tu ici? Imbécile, qui ne m'écrit pas! qui ne me fait pas au moins prévenir!... Parle... Je vas vendre mon châle... il est tout neuf... mon voile... mes chemises, s'il le faut... Parle donc!

— Je dois soixante et quelques mille francs... à ce que je crois!... répond tristement Adam.

— Soixante mille francs!... Dieu! quelle boule de loto!... J'aurai beau vendre mes nippes et moi avec, ça ne ferait jamais la somme!... Mais ton père, comment se fait-il qu'il te laisse ici?

— Je n'y comprends rien! Cependant, Montgry a dû lui écrire que j'étais en prison...

—Montgry!... Tu comptes encore sur Montgry... Pauvre poulet!... quand donc cesseras-tu de te laisser plumer?.. Est-il venu te voir, ton cher ami, depuis que tu es ici? — Non.. Il est sans doute malade... Cependant, depuis si longtemps que je suis prisonnier, il aurait dû venir en effet.. — Mon bon ami, tu as un joli naturel, c'est vrai; mais ton naturel te bouche l'œil : tu crois tout ce qu'on te dit, tu te fies à tout ce que tu vois!... Ce n'est pas ça du tout, mon petit : on te fait la queue depuis le matin jusqu'au soir!... Ton Montgry, auquel tu fourrais sans cesse de l'argent, ne songe plus à toi, maintenant que tu n'as plus rien; tes dames si pimpantes, qui daignaient recevoir tes cadeaux, feront semblant de ne pas te reconnaître quand tu auras un habit râpé. Tâche donc de ne plus être si bête!... Moi, je t'aimais pour toi. Tu m'as donné une fois cinq cents francs, c'est vrai; mais alors je te croyais riche comme un lingot... et si j'avais à présent un million, je le partagerais avec toi. En attendant, prends toujours ces sept livres dix sous.. c'est tout ce que j'ai sur moi... — Non... je n'ai pas besoin de... — Prends vite! ou je te fiche des soufflets. Sois calme... ne fais plus des yeux jaunes comme ça. Je vais écrire à ton père, et de la bonne encre; et s'il ne t'envoie pas de quoi sortir d'ici, j'irai le chercher moi-même avec un parapluie à canne.

Madame Phanor a encore embrassé Adam, et elle est partie. Elle avait tenu sa parole. Bientôt l'homme de loi, auquel M. Adrien avait remis le soin de terminer les affaires de son fils, avait été voir Adam à Sainte-Pélagie, en lui annonçant que son père s'occupait de payer ses dettes. Enfin, après cinq mois, qui lui ont paru cinq siècles, on vient annoncer à l'élève de la nature qu'il est libre.

Adam était assis sur un banc de pierre dans la cour de la prison, lorsque le concierge vient lui apprendre cette heureuse nouvelle.

En apprenant qu'il est en liberté, un feu nouveau brille dans les yeux d'Adam; ses esprits abattus, absorbés par la captivité, semblent renaître à la vie : car la liberté, si précieuse pour tous, était l'existence pour cet homme, qui depuis sa naissance n'avait connu aucun obstacle à ses vœux.

Il se lève, saute au cou du concierge en balbutiant : — Je suis libre, dites-vous?... je ne suis plus forcé de rester ici?... je puis sortir enfin? — Oui, monsieur, quand vous voudrez.—Quand je voudrai!... Ah! tout de suite, sur-le-champ!... Ouvrez-moi la porte. — Mais monsieur, vous n'avez pas votre chapeau... votre cravate, vos...— Je n'ai pas besoin de chapeau pour m'en aller... je vous abandonne ce que j'ai ici... ouvrez-moi... — Mais, monsieur... — Ouvrez-moi, sacrebleu! ouvrez-moi...

Adam est comme un fou, il n'écoute plus rien, et le concierge se hâte de le mettre dehors. L'homme de loi qui est venu délivrer Adam, et qui sort avec lui, espère qu'il s'arrêtera lorsqu'ils seront dans la rue; mais à peine se voit-il hors de la prison que l'homme de la nature se met à courir de toutes ses forces, craignant de ne jamais pouvoir s'éloigner assez vite de Sainte-Pélagie.

Comme s'il le perdait de vue il ne saurait plus où le retrouver, l'homme d'affaires est obligé de courir après son client, auquel il a des fonds à remettre; mais Adam se souvient des exercices de sa jeunesse, il court vite et longtemps sans se fatiguer.

Il n'en est pas de même de l'homme de loi; c'est un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui depuis longtemps passe les trois quarts de sa vie dans son cabinet; ses jambes sont bientôt fatiguées de l'exercice forcé que son client lui fait faire; à chaque instant il voit s'augmenter la distance qui le sépare d'Adam, et c'est en vain qu'il lui crie : — Monsieur... monsieur... arrêtez-vous donc... écoutez-moi donc... j'ai à vous parler.

Adam n'écoute pas, n'entend rien, va court toujours.

En voyant un jeune homme pâle, mal habillé, sans chapeau et sans cravate, qui court de toutes ses forces, puis un monsieur d'un extérieur honnête qui essaye de l'atteindre en criant : — Arrêtez donc! les passants ne doutent point que le premier ne soit un voleur.

Ce bruit se répand de bouche en bouche : — C'est un voleur!... se disent les curieux; et bientôt quelques-uns courent aussi après Adam; les petits polissons des rues se joignent à ceux qui ont couru les premiers. Adam entend beaucoup de monde courir derrière lui, il distingue enfin les cris : — Arrêtez! arrêtez! et il n'en court que plus fort.

Mais quelques hommes, qui viennent du côté opposé, se dévouent pour saisir le voleur; quatre d'entre eux barrent le passage à Adam; d'autres lui mettent la main sur le collet en s'écriant d'un air de

triomphe : — Nous le tenons !... Adam se débat, et veut taper ceux qui s'opposent à ce qu'il passe, en disant : — Je suis libre... je vous dis encore une fois que l'on m'a rendu ma liberté, laissez-moi donc en user !

— Il paraît que vous en usez trop bien, mon gaillard ! dit un de ceux qui tiennent Adam. Allons ! allons ! au corps de garde, puis en prison ! — Comment ! vous voulez que j'aille encore en prison ?... J'en sors... — Oh ! nous nous en doutions bien. — C'est donc pour se moquer de moi qu'on m'a dit que j'étais libre... mais j'aime mieux me faire éreinter que de rentrer en prison.

Et Adam se met à jouer des pieds et des poings. Enfin l'homme de loi parvient à percer la foule. — Voilà votre voleur, monsieur ! disent les officiers qui ont arrêté Adam. — Mon voleur ! dit l'homme d'affaires en s'essuyant le front. Qui diable vous a dit que ce jeune homme fût un voleur ? C'est un prisonnier pour dettes que je viens de faire sortir de Sainte-Pélagie.

Ce n'est pas sans peine que l'on fait comprendre aux badauds qu'ils se sont trompés. Les gens qui jugent sur l'apparence ne veulent jamais avoir tort.

L'homme de loi parvient à retirer Adam des mains de ceux qui voulaient le faire rentrer en prison. Il s'éloigne avec lui de la foule; mais il passe son bras sous le sien, et le force à marcher sans courir, en lui disant : — Monsieur, si c'est ainsi que vous usez de votre liberté, vous la perdrez bien vite. — Comment, monsieur, je ne suis pas le maître de courir dans les rues si ça me fait plaisir ? — Pardonnez-moi... mais alors il faudrait être habillé décemment; sinon, on vous prendra pour un fou ou un voleur, et on vous arrêtera. — Belle f..... liberté que celle qui m'empêche de jouer des jambes quand ça me fait plaisir ! Ah ! mon père avait bien raison de se plaindre des hommes... Me prendre pour un voleur parce que je cours sans chapeau... Si ça me plaît d'être sans chapeau ?... si j'aime mieux cela ? si je veux que mes cheveux voltigent en liberté ?

Pendant qu'Adam parlait, le temps s'était mis à l'orage. Bientôt une pluie violente tombe sur l'homme de la nature, qui a toujours la tête nue. Cela mit fin à sa déclamation contre les chapeaux, et il accepte la proposition de l'homme d'affaires, qui lui offre de monter dans un fiacre pour se rendre chez lui.

Chapitre XXIX. — Le Monde de tous les temps.

L'homme de loi a remis à Adam douze cents francs de la part de son père, en lui annonçant que c'est le dernier secours qu'il recevra de lui; il lui a ensuite fait une belle morale pour l'engager à changer de conduite et à retourner dans ses foyers.

Adam a pris l'argent, et n'a pas écouté la morale; il songe à se dédommager, au sein des plaisirs, de ses cinq mois de détention; mais il se promet de ne plus mettre sa signature sur aucun papier, et comme le malheur donne toujours un peu d'expérience, il ne retourne pas au magnifique hôtel de la rue de Rivoli, mais à celui beaucoup plus modeste de la rue d'Angoulême.

Adam voudrait aller remercier madame Phanor; elle lui a donné son adresse, mais il l'a perdue. En attendant qu'il rencontre son ancienne amie, il se rend à la demeure de Montgry; le petit-maître a changé de logement, et l'on ignore où il est allé demeurer.

Adam ne croit pas à tout ce que madame Phanor lui a dit sur le compte de Montgry, et il voudrait le retrouver. — Il ne doit pas être toujours sans argent, se dit il; il faudra qu'il m'en donne à son tour. Avec mes douze cents francs je n'irai pas loin, quoique je ne fasse plus de cadeaux au beau sexe. Ce sont ces diables de repas qui ruinent !... Mais, j'y songe... tous ces bons amis, que je régalais avant d'aller en prison, me répétaient sans cesse : Venez donc dîner, venez donc déjeuner avec nous; votre couvert est toujours mis; vous nous ferez plaisir. Parbleu ! il me semble que voilà le moment de leur faire plaisir; et en allant tous les jours déjeuner chez l'un, dîner chez l'autre, je n'aurai rien à dépenser. Dès demain je vais vivre comme cela.

Adam ne songe pas que sa mise n'est plus élégante, que son habit est râpé, sale et usé; que son pantalon n'a pas la coupe à la mode. Il n'a plus la garde-robe brillante de la rue de Rivoli; elle a été vendue pour payer une partie de ce qu'il devait à son hôtel. Depuis qu'il est libre, Adam ne s'est point occupé de sa mise; il croit qu'il vaut mieux garder son argent pour manger et se divertir, et que la toilette n'est pas une chose essentielle. Madame Phanor a raison : son naturel l'empêche d'y bien voir.

Adam se présente donc avec confiance chez une de ses brillantes connaissances; un valet fait une légère grimace en le toisant. Sans remarquer cela, Adam pénètre dans l'appartement, et se jette dans un fauteuil avec autant de familiarité que lorsqu'il était l'amphitryon.

Le monsieur chez lequel il agit ainsi l'examine avec surprise, mais lui dit d'un air assez gracieux : — C'est vous, monsieur Adam ! On m'avait assuré que vous étiez en prison... Je suis enchanté que cela ne soit point !

— J'y ai été cinq mois, c'est bien assez. Savez-vous ce que je viens faire chez vous ? — Non, en vérité. — Je viens vous demander à déjeuner. — Ah ! vous venez... — Oui; je me suis rappelé vos invitations. Oh ! maintenant, j'en profiterai. Je viendrai souvent... deux ou trois fois par semaine, peut-être plus, c'est ...

Le monsieur a froncé le sourcil, et le bout de son nez est devenu blanc. Cependant il s'efforce encore de sourire en répondant : — Vous me ferez grand plaisir; c'est fort aimable de votre part. Mais nous ne commencerons pas à déjeuner ensemble aujourd'hui, car je dîne en ville; on m'attend, et je vais sortir. — Ah !... Alors ce sera pour demain. — Oui... Oh ! demain, très-volontiers. — En ce cas, adieu. Je vais déjeuner chez un autre ami.

Adam sort, et le monsieur, après l'avoir reconduit, dit à son domestique : — Prévenez le portier pour qu'il ne laisse plus monter ce maloirn qui vient sans façon s'installer chez moi; qu'il me dise toujours à la campagne.

Adam va chez une autre personne, et y déclare aussi franchement le but de sa visite et ses intentions pour l'avenir. Là on fait semblant d'avoir déjeuné, et d'être désolé de ne pouvoir plus rien lui offrir. En le reconduisant, on donne les mêmes ordres au domestique.

Adam ne se décourage pas : il va chez un troisième ami; celui-là se dit malade et au régime de la tisane. Chez un quatrième, on est obligé de sortir pour affaire majeure. Le cinquième lui répond : — Je ne déjeune jamais; je ne fais qu'un repas par jour, c'est le dîner. — En ce cas, dit Adam, je viendrai dîner. Mais, sacrebleu ! c'est ennuyant, cela; il faut pourtant que je déjeune... Allons, pour aujourd'hui je me payerai encore ce repas-là.

Adam se décide à se donner lui-même à déjeuner. A l'heure du dîner il espère être plus heureux, et il se met en course de bonne heure, pour ne pas trouver encore les gens au moment de leur digestion.

Il se rend d'abord chez l'ami qui lui a dit qu'il ne faisait qu'un repas par jour. Mais l'ami est parti pour la campagne; on ne sait pas quand il reviendra.

— Tiens ! il va à la campagne en hiver... et il ne m'en a rien dit ce matin, murmure Adam. Il me semble que ce n'est pas très-honnête. Ah çà, est-ce que l'Phanor m'aurait dit vrai ?... est-ce que dans le monde on se ferait continuellement des compliments dont on ne pense pas un mot, et des offres de services qu'on ne veut pas tenir ?...

Adam se présente dans une autre maison en annonçant, avec sa bonhomie ordinaire, qu'il vient dîner, et qu'il viendra souvent. On se regarde, on chuchote, on se fait des mines, et on lui dit enfin d'un ton glacial : — Nous avons dîné, et toute la semaine nous dînons dehors.

— Vous avez déjà dîné ! s'écrie Adam. Vous avez donc changé vos heures d'habitude ? — Nous n'avons pas d'heure. — Cependant, quand vous dîniez avec moi, ce n'était jamais avant cinq heures ! — Autres temps, autres soins... — Autres soins... Est-ce que vous avez d'autres estomacs aussi ?... Mais, écoutez, je suis sans façon, moi; puisque vous avez dîné, je dînerai seul. Faites-moi servir ce qui est resté, je m'en accommoderai.

On se regarde de nouveau; on trouve la proposition non-seulement inconvenante, mais encore très impertinente. La maîtresse de la maison court dire à sa cuisinière : — Fermez bien la porte de votre cuisine jusqu'à ce que ce manant qui vient d'arriver soit parti; il serait homme à nous prendre de force notre dîner.

Pendant que madame fait barricader cuisine et office, monsieur répond à Adam en se pinçant le nez et les lèvres : — Nous n'avons pas pour habitude, monsieur, de faire manger nos restes aux personnes que *nous invitons* à dîner avec nous; et quant à celles que nous n'*invitons pas*, il est beaucoup plus convenable qu'elles dînent ailleurs.

— Ça veut dire que vous n'avez rien à me donner, n'est-ce pas ? dit Adam en prenant son chapeau. — Mais, monsieur, il me semble qu'avec de l'usage on doit... — Mais, mais... Pas tant de phrases ! Je ne vous demande pas de l'usage, je vous demande à dîner. Vous n'avez rien à me donner ?... Bonjour.

Adam se remet en course. Mais il hoche la tête, et se dit : — Ça va mal... ça se gâte !... Je crois que tous ces drôles-là se sont moqués de moi quand ils m'ont offert leur table; et pourtant, moi, c'est de bon cœur que je leur ai bien souvent donné d'excellents dîners !...

Adam veut essayer encore de l'amitié des gens du monde. Il se rend chez un beau parleur qui était souvent de ses parties avec Montgry, et qui était un de ceux qui admiraient le plus le charmant naturel d'Adam.

— M. Belleprose va se mettre à table, dit le domestique en cherchant à empêcher que l'homme de la nature ne pénètre chez son maître. — Il va se mettre à table ? s'écrie Adam; ah ! parbleu, c'est bien heureux !... Au moins en voilà un que je ne manquerai pas !... Et repoussant le valet, Adam entre brusquement dans la salle à manger, où il trouve en effet son ami Belleprose qui est assis devant un couvert élégant, et qui s'apprête à se servir du potage.

Adam commence par prendre une chaise et se placer à table en face de M. Belleprose, puis il lui dit :

— Mon cher ami, je viens dîner avec vous. J'arrive au bon moment, puisque vous allies commencer...

— Oui, ma foi ! Allons, mon cher, placez-vous là... Germain ! un couvert vite, un couvert pour M. Adam Rémonville.

M. Belleprose a donné cet ordre d'une manière fort aimable. Adam se dit : — A la bonne heure ! au moins en voilà un qui ne m'a pas trompé, et qui est de bon cœur.

Mais, tout en mangeant le potage, M. Belleprose examine Adam, et lui dit : — Mon cher, d'où vient que vous, jadis si élégant, négligez autant votre toilette? D'honneur, si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour un échappé de prison.

— Vous ne vous tromperiez pas... je viens de prison, en effet. Vous ne saviez pas cela ? — Non, ma foi !... J'arrive de la terre de la belle Henriette, où j'ai passé quatre mois. — Et moi j'arrive de Sainte-Pélagie, où j'en ai passé cinq. — Vous aviez donc des dettes ? — Comme vous dites. — Vous les avez payées, puisque vous êtes libre ? — C'est mon père qui les a payées. Je suis libre, mais mon cher père m'a fait prévenir qu'il ne payerait plus rien pour moi ; c'est pour cela que, voulant économiser, je me mets sur le pied de dîner en ville, de déjeuner en ville... Je souperais même en ville, si c'était possible. Figurez-vous que depuis ce matin je cours pour cela. Eh bien ! croiriez-vous que vous êtes le seul chez qui j'aie pu attraper à dîner ?... Les autres m'ont dit des choses... des raisons... qui n'avaient ni queue ni tête.... Mais qu'ils aillent au diable ! c'est chez vous que je dînerai. Vous êtes un bon enfant, un bon garçon, vous ; aussi je viendrai tous les jours vous tenir compagnie aux heures des repas.

Pendant qu'Adam parlait, il s'opérait un grand changement dans la physionomie de M. Belleprose : ses sourcils se fronçaient, son front se rembrunissait, son regard perdait son expression aimable pour en prendre une inquiète et embarrassée. Le moindre observateur aurait remarqué ce changement ; mais Adam n'est nullement observateur. Dans ce moment, d'ailleurs, il ne s'occupe que de son potage, et comme il voit que son ami ne lui en offre pas de nouveau, il en prend lui-même une seconde assiettée.

Tout à coup, M. Belleprose se lève, et quitte la table comme frappé d'une idée subite.

— Où donc allez-vous ? lui crie Adam. Mais on ne lui répond pas. Après avoir fini son potage, celui-ci appelle encore, en disant : — Eh bien ! vous me laissez seul ?... Envoyez-moi du vin, au moins... ça me fera prendre patience.

M. Belleprose revient au bout de dix minutes, et va se remettre à table en s'essuyant la bouche. — Mille pardons ! dit-il, j'avais quelques ordres à donner... une lettre pressée à écrire... Maintenant, je suis tout à vous... — Ah ! tant mieux... Mais faites-nous donc apporter à boire. — Comment ! est-ce que la carafe n'est pas là ?... — La carafe !... Est-ce que vous buvez du vin dans une carafe ?... — Mon ami, je ne bois pas de vin, moi ; jamais de vin... de l'eau, toujours de l'eau ; c'est plus sain et plus tonique. — Que diable me contez-vous là !... J'ai assez souvent dîné avec vous, je vous ai vu boire du vin, et très-joliment... je me rappelle même que vous étiez grand amateur. — Oh ! je ne vous dis pas que je ne sois pas amateur ; je l'aime toujours, mais je n'en bois plus. Vous n'en trouverez jamais chez moi ; depuis mon inflammation de poitrine, il m'est défendu. — Ah ! vous avez été enflammé ?... C'est fâcheux.

Adam ne dit plus rien, mais il fronce le sourcil. Au bout d'un moment, le domestique vient enlever le potage, et apporte un morceau de bœuf gros comme un œuf et sec comme du parchemin, qu'il place avec un grand sérieux sur la table.

M. Belleprose coupe une tranche de son bœuf, et la présente à Adam ; celui-ci repousse l'assiette en disant :

— Je n'aime pas le bouilli ; chez mon père je n'en mangeais jamais. Celui-ci me fait l'effet d'une semelle de soulier. Qu'est-ce que vous avez pour dîner après cela ?

— Ma foi ! mon cher ami, je n'ai pas autres chose... c'est là mon ordinaire. Depuis mon inflammation, je suis réglé comme un papier de musique.

— Vous dînez avec de la soupe et ce petit rogaton de bouilli ? — On ne dit pas bouilli, on dit bœuf... — Bœuf ! bœuf !... Et il n'y aurait pas de quoi nourrir un chat..... — Je me contente de cette table frugale, je m'en trouve même très-bien. — Et quand vous veniez dîner avec moi, vous étiez le plus gourmand de la compagnie... Il vous fallait les mets les plus friands, les plus recherchés. — C'est justement l'abus que j'en faisais qui m'a rendu malade ; je préfère une nourriture moins épicée et plus saine... Le potage, le bœuf, et une pomme cuite, je ne sors pas de là. — Ah ! vous ne sortiez pas de là... Et c'est tout ce que vous comptez offrir à un ami qui vous a cent fois bourré de truffes et enivré de champagne ? — On ne s'enivre jamais chez moi ! — Monsieur Belleprose ! — Monsieur Adam Rémonville ? — Vous êtes un ladre, un fesse-mathieu, et vous vous conduisez comme un cuistre !... — Monsieur, voilà des propos bien inconvenants, et si je n'étais pas chez moi...! — Oh ! je vous les dirais dehors la même chose !... Vous croyez que je ne devine pas votre vilenie ?... C'est de peur que je ne revienne dîner chez vous que vous me traitez ainsi... Mais, tranquillisez-vous, j'ai assez de vous et de votre table. Je suis franc et de bon cœur, moi ; je n'aime pas les gens à deux faces. Tenez, voilà votre bœuf !... Mettez-le dans vos bottes ; ça vous garantira de l'humidité.

Et Adam lance le petit morceau honteux au visage de M. Belleprose. Celui-ci devient pourpre, il ferme les poings, il a l'air de vouloir sauter aux yeux d'Adam ; mais cependant il ne bouge pas de sa place, et laisse l'homme de la nature sortir tranquillement de chez lui.

— Phanor avait raison ! se dit Adam en allant dîner chez un traiteur. Les hommes ne disent pas du tout ce qu'ils pensent... Ils mentent comme des charlatans... Et souvent pour le plaisir de mentir... ou par habitude peut-être. Quelle nécessité de m'accabler d'invitations quand je n'avais pas le temps de les accepter, pour me tourner le dos quand je veux bien y répondre ? Je commence à concevoir que c'est une sottise de dépenser son argent pour amuser les autres. A la vérité, je me suis amusé aussi, et on ne peut guère s'amuser seul. Il y a des gens que la musique, que la peinture amusent, moi je n'y connais rien... D'autres font des vers... des chansons... je ne comprends rien à tout cela. Mon père m'a élevé pour que je ne fasse que mes volontés, et il se fâche de ce que je les fais... Mon père n'a pas le sens commun ; si je retourne jamais chez nous, je lui ferai bien voir qu'il est dans son tort.

Adam ne va plus chez ses anciennes connaissances ; il continue de manger à ses frais ; il trouve que c'est le meilleur moyen de manger à sa volonté, à son appétit ; il a raison ; le morceau de pain que nous achetons a meilleur goût qu'un mets délicat qu'on nous servirait d'un air dédaigneux. Les parasites ne sont pas de cet avis ; mais ces gens-là n'ont ni cœur, ni âme, ni fierté ; ils n'ont que de l'estomac.

Adam voit chaque jour ses fonds diminuer. Il sait qu'il ne doit plus compter sur M. Moïse ; d'ailleurs, il est bien décidé à ne plus mettre son nom sur des lettres de change ? L'homme de la nature aime sa liberté. Mais comment vivre à Paris ! Et pourtant il ne peut se décider à retourner chez son père ; la maison paternelle lui semble devoir être maintenant un séjour fort ennuyeux. Depuis qu'il habite Paris les plaisirs champêtres n'ont plus d'attraits pour lui.

— Si je pouvais rencontrer Montgry, se dit Adam, je suis persuadé qu'il m'aiderait ; je l'ai aidé assez souvent, moi !... Il puisait dans ma bourse comme dans la sienne, en me disant : Mon ami, entre nous tout doit être commun. D'après cela, il me semble que je devrais maintenant prendre dans sa caisse sans compter.

Un soir, Adam voit enfin ses désirs satisfaits, en se promenant au Palais-Royal il aperçoit Montgry, toujours élégant, brillant, parfumé et mis à la dernière mode. Adam court après lui, et lui prend le bras en s'écriant : — Je te retrouve enfin ; ce n'est pas malheureux.

Le petit-maître fait un mouvement rétrogade et pâlit ; mais il se remet presque aussitôt, et répond en reprenant son air aimable :

— Comment ! c'est vous, mon cher Adam ?... Ah ! pardon, je ne vous avais pas reconnu d'abord... Je suis tellement distrait... — Moi, je t'ai reconnu tout de suite... Il y a longtemps que je te cherche... — Passons dans le jardin, nous y causerons plus à notre aise.

Adam entre avec Montgry dans le jardin, où il fait nuit ; il continue de tenir le bras du petit-maître. — Mon ami, depuis que je ne t'ai vu, j'ai été cinq mois en prison... — Se pourrait-il ? Ah ! mon Dieu ! je n'ai pas su cela ; j'aurais été vous y voir tous les jours !... — C'est ce que j'ai pensé... Sans cette pauvre Phanor, je crois que j'y serais encore... C'est ce vieux scélérat de Moïse qui m'a joué ce tour-là, en me disant que ce n'était qu'une formalité,... que je m'amuserais beaucoup en prison !... — Ce vieil usurier m'a aussi ruiné, volé indignement !... — Il t'a ruiné ? — Eh ! mon Dieu, oui ! C'est un infâme !... un fripon, qui m'a mis dedans ! — Il me semble plutôt que c'est moi qu'il a mis dedans... — Enfin votre père a payé ? — Oui. — Alors vous pouvez recommencer à vous divertir ? — Non, parce que mon père a dit qu'il ne payerait plus... — Eh ! mon cher, les pères disent cela, et ils payent toujours. — Mais, comme je n'entends pas retourner en prison, je ne veux plus signer de billets, et on ne veut pas me prêter sur ma parole ; conçois-tu cela, toi ? — Oh ! je le conçois parfaitement. — Ecoute, tu m'amuses, toi ; tu vas avoir la complaisance de m'amuser ; je t'ai procuré des plaisirs tant que j'ai pu ; c'est à ton tour : tout était commun entre nous ; ça doit toujours être la même chose. A dater d'aujourd'hui je puise dans ta bourse, et j'espère que ça te fera plaisir.

Montgry part d'un éclat de rire, et cet accès de gaieté dure fort longtemps. Adam, impatienté, lui quitte le bras en s'écriant : — Pourquoi ris-tu ?... Je n'aime pas qu'on me rie au nez sans que je sache pourquoi.

— Pardon, mon cher, mais... Ah ! ah ! ah !... vous êtes vraiment si drôle... Ah ! ah ! ah !... — Je suis drôle ? — Je veux dire si naïf... D'honneur, vous êtes bien l'homme de la nature !... — Eh bien ! après ?... quand je serais l'homme de la nature... Est-ce que nous n'en sommes pas tous, de la nature ? Est-ce que tu as été pétri dans un mortier avec du miel et du sucre, toi ? — Non, mon cher ! mais je veux dire par là que vous êtes en arrière ; que vous n'entendez pas du tout la vie de Paris. Vous croyez à tout ce qu'on dit, à tout ce qu'on promet !... C'est un échange de compliments qui n'engage à rien... — Moi, c'est un échange d'argent que je demande à présent. — Mon ami, est-ce qu'on revient sur le passé ?... Vous avez eu de l'or ; vous vous êtes amusé, on s'est amusé avec vous.... c'est tout simple. Vous n'en avez plus, on s'amuse sans vous, eh, mon Dieu !... c'est l'histoire de tout le monde.

— Je ne veux pas que ce soit mon histoire. — Vous ne referez pas les hommes, mon cher ! — Non, mais je donnerai des coups de poing

à ceux qui me feront des sottises, comme j'ai fait à ce polisson de Belleprose, qui voulait me faire dîner avec de l'eau et de la savate. — Mon cher, des coups de poing ne sont pas des raisons, et c'est d'ailleurs de très-mauvais genre. Mais écoutez. Je vous aime.... je vous aime beaucoup... Je ne ferai pas maintenant comme ceux qui vous ont tourné le dos parce que vous n'avez plus rien. Fi donc! Je veux vous former.... vous dresser... Je sais qu'il y a de l'étoffe chez vous; et, loin de vous abandonner, je veux vous mettre en état de faire bientôt une figure encore plus brillante qu'autrefois!

— Ah! à la bonne heure! c'est parler, cela! Je t'avais bien jugé... Que je t'embrasse!...

Montgry se dégage, non sans peine, des bras d'Adam, et lui dit: — J'ai affaire à la Chaussée-d'Antin, rue de Clichy. Venez avec moi jusque-là. En route je vous instruirai de mes intentions.

On se met en marche. Adam est tout oreille, et Montgry reprend son discours.

— Mon cher Adam, vous ne connaissez rien à la société; vous avez quitté le giron maternel sans rien savoir; vous avez dépensé votre argent avec les autres; c'est dans l'ordre. Maintenant il s'agit de prendre rang parmi ceux qui s'amusent aux dépens des autres; après avoir été dupe il faut devenir adroit... — J'ai donc été dupe, moi! — On appelle dupes ceux qui traitent, et adroits ceux qui se font traiter... Comprenez-vous? — Je comprends que je n'ai pu me faire traiter, puisque personne n'a voulu me donner à déjeuner ni à dîner. — Mais, mon cher, il ne faut pas prendre les choses à la lettre; on se fait traiter en gagnant adroitement l'argent des novices... — Comment veut-tu que je gagne de l'argent? je ne sais rien faire. — Vous en saurez bientôt assez. Vous n'êtes pas très-fort au jeu, c'est vrai; mais votre air franc, rond, vous servira à merveille, en éloignant tout soupçon de malice... — Ah çà! je ne comprends pas du tout. Vous voulez me donner de la malice? — Je veux vous rendre heureux au jeu. — Comment voulez-vous que j'y sois heureux si le sort m'est contraire? — Le sort!... Le sort est un mot que ne connaissent pas les gens adroits... Je vous apprendrai à corriger le sort, à le maîtriser, enfin, par différents moyens, à gagner toujours vos adversaires. Comprenez-vous à présent?

Adam s'est arrêté; ils sont rue Saint-Lazare; mais il y a près d'eux une boutique ouverte; il se remet à marcher en disant: — Oui, je comprends, je vous le prouverai tout à l'heure... Vous voulez m'apprendre à tricher au jeu... à voler l'argent des personnes avec qui je jouerai. — Fi donc, mon cher! ce n'est pas voler; c'est corriger la fortune... c'est faire ressource de ses talents et de son industrie. — Ah! c'est une industrie? — Tout comme une autre. Tant pis pour ceux qui ne savent pas s'en garantir... Il faut que les sots payent leur dette aux gens d'esprit. — Comme ça, lorsque j'ai joué avec vous et vos amis, on a fait de l'industrie avec moi. — Eh! mais, mon cher, c'était dans l'ordre.

On est arrivé dans un endroit fort sombre de la rue de Clichy.

Adam s'arrête de nouveau devant Montgry; il commence par lui appliquer deux soufflets vigoureux, puis lui prend fortement l'oreille, en lui disant: — Ah! gredin, après m'avoir volé, tu veux me faire voleur... — Mon cher Adam... vous n'entendez pas... je... — Tu es un drôle, un misérable... Si tu en valais la peine, je t'assommerais; mais je veux bien te lâcher, à condition que tu me donneras ta bourse en restitution de ce que tu m'as emprunté et volé; ce sera toujours autant de rattrapé. — Monsieur, je vais crier à la garde, à l'assassin... — Et moi, je vais t'appliquer du mauvais genre... — Aïe!... aïe!... — Allons, vite un à-compte... — C'est une horreur... une... Aïe! aïe!... Tenez, voilà vingt louis... — Ce n'est pas le demi-quart de ce que tu me dois, mais c'est égal. A présent, ton habit. Tu auras le mien en échange... — Ah! par exemple... — Et ton chapeau... — C'est une infamie... c'est un cas pendable... Aïe!... aïe!... — Dépêchons, ou je cogne.

Montgry se décide à donner son bel habit et son chapeau; Adam lui jette au nez sa vieille défroque; il passe le frac neuf, met sur sa tête le chapeau à la mode, puis s'éloigne du petit-maître en lui criant: — Tu es bien heureux que je te fasse grâce du reste.

Chapitre XXX. — Secondes Amours.

Edmond est à Paris; il a repris le cours de ses occupations. La visite qu'il a faite à ses parents a beaucoup diminué le chagrin qu'il éprouvait de la trahison d'Agathe, et lorsqu'il revient à Paris, le souvenir de sa première maîtresse ne lui cause plus qu'un vague sentiment de regret, où l'amour-propre est peut-être pour beaucoup plus que l'amour.

Edmond est joli garçon; sa tournure est distinguée sans avoir rien qui dénote de la fatuité; il s'exprime avec grâce, il est aimable et modeste; il doit trouver facilement des occasions qui lui feront perdre entièrement le souvenir de sa perfide, et quoique Edmond se livre avec ardeur au travail, quoique sa conduite ne mérite que des éloges, cela ne veut pas dire qu'il évite les occasions de se distraire de son premier amour.

Faut d'la sagess', pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le banquier chez lequel Edmond travaille est de plus en plus satisfait de son jeune commis. Connaissant la famille d'Edmond, il ne donne pas un bal, pas une soirée sans que le jeune homme y soit invité. Dans ces réunions brillantes, mais choisies, Edmond se forme aux manières du grand monde, à cette politesse de bon ton, à cette aisance de la bonne société. Là il cause avec des dames aimables, spirituelles: il y a toujours quelque chose à gagner dans la conversation d'une femme de bonne compagnie; Edmond le sent maintenant, car, loin de gagner avec Agathe, il avait beaucoup perdu.

Plusieurs fois, quoique sans l'avoir cherché, Edmond a eu l'occasion de faire connaître ses talents. On a fait de la musique; il a tenu le piano, ou accompagné une dame sur le violon; quelquefois sa voix douce et juste s'est mêlée à celle plus mâle de quelque amateur. — Ce jeune homme a tous les talents, disent les dames. — Et c'est un excellent sujet, ajoute le maître de la maison; il est fort instruit, parle plusieurs langues, et comprend très-bien les affaires.

Alors tous les yeux se portent sur Edmond, qui tient les siens baissés et fait semblant de ne pas entendre; mais en secret son cœur bat de plaisir, et il se dit: — O mon père!... combien je vous remercie des soins que vous avez donnés à mon éducation!... C'est à vous que je suis redevable du bonheur que je goûte en ce moment!

A une grande soirée que donne le banquier, on annonce le général Desparmont et sa fille, et l'on voit entrer dans le salon un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure agréable quoiqu'un peu sévère, et une jeune personne fort jolie qui peut avoir seize ans.

Le général et sa fille arrivaient d'une campagne éloignée: c'était la première fois de l'hiver qu'ils venaient aux soirées du banquier. Edmond ne les avait donc pas encore vus. Ses yeux se sont arrêtés sur mademoiselle Desparmont; il l'examine, la détaille avec cette curiosité qu'un jeune homme ressent à l'aspect d'une jolie personne. Edmond voit beaucoup de jolies femmes dans la société: il n'en a pas encore rencontré une qui lui ait paru réunir autant de grâces que la fille du général. Ce qui n'était que simple curiosité est déjà devenu un attrait irrésistible; il ne peut plus porter ses regards d'un autre côté, il ne voit plus dans le salon qu'une seule femme.

Edmond s'est placé dans un coin du salon; là, sans être obligé de causer, d'être galant, il peut tout à son aise contempler la jolie demoiselle; mais il prête l'oreille lorsqu'on dit près de lui: — Voilà le général avec sa fille, mademoiselle Céline. Elle est fort bien cette jeune personne; on la dit aussi douce, aussi bonne que jolie.

Edmond regarde la dame qui vient de dire cela; il la remercierait presque, quoiqu'il ne sache pas pourquoi. Mais une autre dame répond: — Le général est fou de sa fille!... C'est naturel; il n'a qu'elle d'enfant, et sa femme est morte il y a cinq ou six ans. Cette jeune personne fera un fort bon parti: elle aura au moins trente mille francs de rente en se mariant.

Edmond n'éprouve plus autant de plaisir; son cœur se serre, et il détourne pendant un moment ses regards de dessus la fille du général. Mais bientôt il ne peut résister au désir de regarder ces yeux bleus, si grands et si doux; cette bouche aimable, dont le sourire est si vrai, le parler si timide, et ce front noble que couvrent, sans le cacher, de beaux cheveux blond cendré. Edmond admire jusqu'au moindre mouvement de mademoiselle Céline. Dès qu'une femme nous plaît, tout en elle nous paraît charmant, et la fille du général avait sur-le-champ captivé le cœur du jeune homme.

Edmond était resté dans son petit coin: il ne s'occupait pas du reste de la société, et il espérait qu'on ne le remarquerait point; mais on va faire de la musique, et on a besoin de lui au piano. Edmond voudrait en ce moment avoir un talent supérieur; mais, au lieu de se distinguer, il ne peut pas faire aller ses doigts; il ne voit plus ses notes, il passe des mesures. On rit, les dames le plaisantent sur ses distractions. Son trouble, son embarras augmentent lorsqu'on amène la jolie Céline près du piano. Elle va chanter, et c'est Edmond qui doit l'accompagner; il ne sait plus où il en est: heureusement on fait beaucoup plus attention à la chanteuse qu'à l'accompagnateur. La fille du général chante bien: on l'applaudit, et on ne remarque point les accords barbares que fait le jeune homme.

La danse succède bientôt à la musique; Edmond attend pour danser que la fille du général ne soit pas engagée. Enfin il est son cavalier, il peut toucher sa main et lui adresser quelques mots. Edmond n'est pas assez audacieux pour faire sur-le-champ une déclaration d'amour; d'ailleurs il sait que ce n'est pas avec une jeune personne bien élevée que l'on mène l'amour aussi vite. Mais il a causé avec Céline; ses yeux ont rencontré les siens: c'est déjà quelque chose pour un amoureux.

Cette soirée a fini bien vite pour Edmond; il en attend avec impatience une autre où il espère revoir Céline. Mais l'amour ne lui fait pas négliger son travail: il redouble de zèle pour continuer de mériter les marques de distinction flatteuses qu'il reçoit de son chef.

L'occasion de se retrouver avec la fille du général Desparmont ne tarde pas à se présenter. Elle est bientôt suivie de plusieurs autres, car Edmond reçoit des invitations de tous côtés. Le talent est toujours recherché, mais bien plus encore lorsqu'il est modeste. Ed-

monde a pris sa revanche, il a fait plus d'une fois de la musique avec Céline; il n'est plus un étranger pour elle. Le général lui-même remarque Edmond, que ses talents agréables font rechercher partout; et l'éloge qu'en fait le banquier chez lequel il travaille décide le général à engager le jeune Rémonville à venir aussi à ses réunions.

Edmond est dans le ravissement d'être engagé par le général. Ce pendant à ces transports de joie succèdent parfois des moments de tristesse. Il pense que Céline est trop riche pour qu'il puisse jamais espérer l'obtenir.

Malgré cela, Edmond continue de faire ce qu'il peut pour lui plaire, et surtout pour la mériter. En songeant à Céline, ce qu'il fait toute la journée, il pense que cette fois ses parents ne blâmeraient pas son choix, et son plus ardent désir serait qu'ils pussent voir la fille du général.

Edmond revenait un jour de son bureau, tout préoccupé de ses amours, lorsqu'un homme l'arrête en lui disant : — Est-ce que tu ne me reconnais pas non plus, toi ?

— Edmond lève les yeux : il voit devant lui Adam, non plus brillant et tel qu'il était rue de Rivoli, mais sale, défait, sans tenue et vieilli avant le temps. Edmond avait totalement oublié son cousin, que d'ailleurs il avait peu fréquenté à Paris. Son aspect subit, les changements qu'il remarque dans sa personne lui font éprouver une sensation pénible. Il lui tend la main.

— C'est toi, Adam ?... Mon pauvre Adam !... Comme tu es changé !... Est-ce que tu as été malade ?...

— Non... Ce n'est pas moi, c'est ma bourse qui est malade. Mais je vois avec plaisir que tu me reconnais, au moins... En effet, je suis un peu changé... Toi aussi, tu es changé, mais en beau, depuis que nous nous sommes vus... te rappelles-tu ?... à mon hôtel...

— Oui, je me souviens aussi que tu m'as plusieurs fois obligé et de bien bon cœur. Viens avec moi, Adam, viens, il me sera doux de t'être utile à mon tour.

— Ah ! bravo ! c'est parler, cela... Eh bien ! regarde comme on se trompe : je te croyais un sournois, parce que tu es un savant; et j'avais confiance entière dans Montgry. Ah ! Phanor a raison, je suis d'un naturel bien bête ! Ce coquin de Montgry qui voulait m'apprendre à escroquer le monde au jeu !... Tiens, c'est son habit et son chapeau que j'ai là... ils ne sont déjà plus propres... J'ai rattrapé un peu de son argent aussi; mais je l'ai dépensé... Je vais te conter tout cela.

Adam suit Edmond à sa demeure en lui racontant toutes ses aventures. Quand il en est à sa dernière scène avec Montgry, Edmond lui dit : — Tu as eu tort d'agir ainsi, Adam; on ne doit pas se faire justice soi-même. — Et qui voulais-tu donc qui me la fît ? — On s'adresse aux gens de loi. — C'est ça... j'aurais dit à Montgry : Tu ne veux pas me rendre mon argent : eh bien ! attends-moi là, je vais chercher la justice pour te faire payer; il m'aurait attendu aussi ! Va, il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais maintenant me voilà de nouveau sans le sou !... Et mon père, qui devient entêté comme une mule !... qui ne m'envoie plus rien !... n'est-ce pas indigne de sa part ?...

— Adam ! on ne doit pas parler ainsi de ses parents !... — Ah ! est-ce que tu vas aussi me faire des phrases, de la morale, toi ? alors, bonjour... Je n'aime pas les remontrances...

Adam s'éloignait déjà; Edmond court à lui, le retient et le ramène en lui disant : — Tu as toujours une mauvaise tête !... Mais ne te fâche pas; je n'ai jamais eu l'intention de te faire des remontrances, et en t'obligeant aujourd'hui je ne me croirai pas encore quitte avec toi. — A la bonne heure ! C'est que, vois-tu, dans le commencement de mon séjour à Paris, tout le monde me trouvait aimable, drôle, original !... A présent, chacun se permet de trouver que je ne connais pas les usages, et cela m'ennuie.

On arrive chez Edmond; il prend dans son secrétaire un billet de cinq cents francs, et le présente à son cousin en lui disant : — Tiens, mon cher Adam, accepte cela. Mon seul regret est de ne pouvoir t'offrir plus; mais je n'ai pas de bien forts appointements, et dans le monde où je vais il faut de la toilette ;... on est forcé à quelques dépenses : je n'ai encore pu mettre que cela de côté.

— Donne, mon ami. Oh ! je ne t'en veux pas !... J'accepte de bon cœur ce qu'on m'offre de même... D'ailleurs, j'espère pouvoir te rendre... Le cher papa ne sera pas toujours cruel. A la vérité, je ne lui écris pas... parce que je ne sais pas tourner une lettre; mais il doit savoir, lui, que je ne suis pas un gaillard à vivre douze ans avec douze cents francs !... Il y a longtemps que je serais sec comme un coucou si je n'avais pas fait regorger Montgry... et quelques autres bons amis du temps de ma fortune. Tous ces gaillards-là, auxquels j'avais prêté de l'argent comme à des frères, ne voulaient plus même me reconnaître, ou refusaient de me donner la main. Quand j'ai vu ça, je me suis dit : Attendez, mes chers amis, je vous forcerai bien à me voir et à vous souvenir de moi. Et toutes les fois que je rencontrais un de mes débiteurs de ce genre-là, je l'abordais à coups de pied et à coups de poing... Oh ! cela m'a attiré quelques scènes au corps de garde, c'est vrai, mais le plus souvent cela m'a fait recevoir des à-compte. Et je t'assure que si l'on traitait ainsi tous ces insolents débiteurs qui ont l'air de rire au nez de ceux qu'ils ont ruinés, on les rendrait au moins plus polis avec leurs créanciers. Mais je te laisse, mon cousin... Adieu; tu as à travailler, je ne veux par te gêner... et puis ça ne m'amuserait pas de te regarder écrire. Embrasse-moi : tu es un bon garçon.

Adam embrasse son cousin et le quitte. Il a cinq cents francs dans sa poche, il ne pense plus qu'à se divertir. Adam est ce que bien des gens appellent philosophe : ne songeant qu'au présent, oubliant le passé, ne s'inquiétant pas de l'avenir. C'est plutôt de l'insouciance que de la philosophie.

Tant qu'il a de l'argent, l'élève de la nature fait bonne chère et se divertit. Son séjour en prison ne lui a pas fait perdre son penchant pour le beau sexe; mais, comme il n'a plus le moyen de faire de brillants cadeaux, ce n'est pas vers les Laïs à la mode qu'il tourne ses regards; il faut qu'il se contente de la simple grisette; encore celles-ci ne cèdent-elles pas toujours aux désirs d'Adam, car les grisettes veulent qu'on leur plaise, et Adam n'est plus séduisant.

Un nouveau défaut est venu augmenter le nombre de ceux qu'Adam avait déjà, et ne contribue pas peu à lui faire perdre les faveurs des belles : dans les petits cabarets que la nécessité l'a forcé de fréquenter, Adam a pris l'habitude de boire outre mesure, souvent même de se griser complétement; des ivrognes lui ont persuadé qu'on trouvait au fond de la bouteille la richesse, l'amour et le bonheur. Adam s'est adonné au vin; il n'en est pas devenu plus riche et n'en a pas fait plus de conquêtes, bien au contraire, mais son nez est devenu plus rouge et son esprit plus lourd.

Possesseur des cinq cents francs que lui a donnés son cousin, Adam s'informe encore de madame Phanor; il voudrait manger avec elle cet argent. Il n'a pas oublié l'amitié qu'elle lui a témoignée lorsqu'il était en prison. Mais ses recherches sont infructueuses, et cela ne l'empêche pas de mener lestement l'argent du cousin : trois mois ne sont pas encore écoulés lorsqu'il voit la fin de ses fonds. Alors Adam trouve tout naturel de retourner chez Edmond. Il se dit : — C'est un bon garçon, qui m'a juré que ça lui faisait plaisir de m'obliger... Je lui procurerai souvent ce plaisir-là.

Edmond n'est pas encore venu de son bureau lorsque Adam se présente chez lui.

— M. Rémonville ne tardera guère, dit le portier. — Eh bien ! je vais l'attendre chez vous, répond Adam, qui est entre deux vins et alors aime beaucoup à parler. Je suis M. Rémonville aussi, car je suis le cousin germain d'Edmond.

Le portier fait asseoir Adam en lui faisant de grands saluts, et celui-ci s'installe dans la loge, et se met à conter ses aventures à M. Finot : c'est le nom du portier. M. Finot écoute tout cela avec respect et considération, quoiqu'il y ait des aventures qui lui semblent fort drôles. Après avoir parlé une demi-heure, Adam demande à se rafraîchir, parce qu'il a la bouche sèche; M. Finot s'empresse d'aller chercher une bouteille à quinze, en priant le cousin de M. Rémonville de vouloir bien garder sa loge : ce qu'Adam fait avec grand plaisir.

M. Finot est revenu avec du vin; Adam boit, et recommence à conter. La bouteille tire à sa fin, lorsque Edmond rentre chez lui. Il est fort surpris de trouver son cousin trinquant avec son portier.

— Je t'attendais, mon cher Edmond, dit Adam en se levant, je t'attendais gaiement... Je n'ai plus le sou, je viens te demander de l'argent... Je sais que ça t'obligera... Je causais avec M. Finot... Adieu, monsieur Finot... Vous êtes un portier comme je les aime... — Monsieur, j'ai bien l'honneur... — Oh ! nous nous reverrons...

Edmond n'a rien dit; il a poussé un profond soupir, et s'est contenté d'engager son cousin à monter : ce que celui-ci fait après avoir serré la main de M. Finot.

— Tu n'as déjà plus rien ? dit Edmond à Adam quand ils sont chez lui.

— Non, mon cousin, plus rien du tout, car c'est M. Finot qui a payé la bouteille. — Je la lui rembourserai, il n'est pas convenable que tu te fasses régaler par mon portier. — Moi, je ne suis pas fier; j'ai trouvé cela tout naturel... — Sais-tu, mon cher Adam, que tu mènes l'argent un peu vite ?... Ce que j'en dis... ce n'est pas pour t'en faire reproche... mais... — Oh ! je sais que tu es bon un enfant... Je ne me fâcherai pas... Mais je t'assure que j'aurais pu manger tes cinq cents francs bien plus vite si j'avais voulu !... j'y ai mis de la modération... Maintenant je ne donne plus de cachemires aux belles !... pas si bête !... je paye à dîner, et encore pas toujours... — Mais, Adam, il me semble que la vie que tu mènes doit bien t'ennuyer... — M'ennuyer ? pas du tout !... Je m'amuse tant que je peux !... — Tu perdras ta santé... — Bah !... est-ce qu'à notre âge on peut perdre sa santé ?... Je dis notre âge, car je suis né en même temps que toi... Nous sommes jumeaux de naissance, et nous sommes venus en même temps à Paris... Nous avions dix-neuf ans alors... Il s'est déjà écoulé près de quatre années depuis... Te rappelles-tu, Edmond, que j'enlevais Tronquette... et toi Agathe ?... — Oui, oui... je m'en souviens parfaitement... — A propos d'Agathe... qu'est-ce que tu en as fait ? qu'est-elle donc devenue ?... — Oh ! je t'en prie, ne me parle plus d'Agathe... Il y a longtemps que j'ai cessé de la voir... — Ah ! c'est différent... C'est que j'ai comme une idée de l'avoir rencontrée l'autre soir avec un particulier sous le bras.... et ce n'était pas toi... Je me suis dit : La demoiselle au bon motif m'a tout l'air de faire des traits à mon cou-

n... Comme j'étais un peu *pompette*, j'avais envie de lui faire une scène à ton intention... — Ah! ne va pas faire jamais une chose semblable!... je ne te le pardonnerais pas!... Mais c'est assez parler d'une femme qui depuis longtemps m'est devenue totalement étrangère. Dis-moi, Adam, pourquoi donc ne vas-tu pas passer quelque temps près de ton père?... Il y a bien longtemps que tu ne l'as vu... Est-ce que tu n'as pas envie de l'embrasser? — Ma foi! non... Je n'y pense pas du tout..... Tu sais bien que chez nous j'étais quelquefois quinze jours sans voir mes parents.... — Oui, malheureusement pour toi.... — Ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Tu vas me donner de l'argent, n'est-ce pas?

Edmond fouille dans son secrétaire; il en tire cent écus en or, et les donne à son cousin en lui disant : — Voilà tout ce dont je puis disposer...

— Eh bien! c'est bon, mon petit, ne te gêne pas, une autre fois tu me donneras davantage, voilà tout. — Mais, Adam, je t'en prie, ne va plus boire chez mon portier... Cela n'est pas dans les convenances... — Va te promener, avec tes convenances! ce sont elles qui m'ont ruiné dans la rue de Rivoli. La nature! je ne connais que ça! — Mais... — Ne t'inquiète donc pas de moi!... Donne-moi de l'argent quand j'en aurai besoin, c'est tout ce que je te demande... Pour le reste, ça me regarde; je suis assez formé pour me gouverner... Depuis que j'ai quitté ma nourrice, je fais mes volontés; il me semble qu'il serait un peu tard maintenant pour me repétrir le caractère... — Hélas!... — Ne soupire pas comme ça, mon cousin : tu ne fais de la peine mal à propos... Je me trouve très-bien, très-gentil, très-aimable... il me semble que c'est suffisant. Adieu, portes-toi bien. A une autre fois.

Adam a mis l'or dans son gousset, il donne une poignée de main à son cousin, et le quitte. Edmond le regarde tristement s'éloigner, en se disant : — Pauvre Adam!... Quel avenir se prépare-t-il?... Il fait un bien mauvais usage de l'argent que je lui donne!... Mais puis-je le lui refuser?... Il m'a obligé autrefois. Maintenant je n'ai plus rien... me voilà gêné moi-même... Mais qu'importe?... Je n'ai pas besoin d'argent pour être heureux, pour penser à Céline. Si j'en roulais, je sais très-bien que mes parents m'en enverraient sur-le-champ... Mais comme je ne veux pas leur dire ce que j'ai fait pour Adam, je ne leur en demanderai point.

Les cinq cents francs avaient duré trois mois à Adam; les cent écus ne le menèrent que six semaines. Au bout de ce temps, il va de nouveau s'installer dans la loge de M. Finot pour y attendre que son cousin rentre se coucher; et il arrive complétement gris, parce qu'avant d'aller chercher de l'argent chez son cousin, il a voulu boire le peu qui lui restait.

M. Finot est un portier très-poli, qui ne se grise jamais dans la semaine; c'est donc avec peine qu'il entend le cousin de son locataire lui demander du vin lorsqu'il peut à peine se tenir. Mais M. Finot est trop respectueux pour désobéir aux ordres du monsieur; et quoique le monsieur soit dans les vignes, il va lui chercher du vin, et a la complaisance de prêter l'oreille aux histoires qu'il lui débite.

Edmond ne rentre qu'après minuit. Il a passé la soirée chez le général. Il a été près de Céline, ses yeux et ceux de la jolie demoiselle se sont souvent rencontrés : il est dans l'ivresse; ses espérances le transportent au troisième ciel, à ce ciel où les amants et les poëtes se voient si vite... et d'où ils descendent de même.

Au moment où il va monter son escalier, il entend une voix enjouée crier : — Eh!... pas si vite, cousin!... Nous sommes là qui te guettons, mon vieux! Eh! eh!... Tu rentres un peu... un peu dans le tard, cher ami... Ah! ah! tu viens de faire tes farces... libertin... C'est comme moi hier!... J'ai joliment été aimable!

Edmond a reconnu la voix d'Adam; il s'approche, et rougit de honte en voyant son cousin qui peut à peine articuler, et porte encore son verre à ses lèvres, tandis que M. Finot se tient respectueusement debout en faisant une figure à la fois triste et comique.

— Comment, c'est vous, Adam! vous... aussi tard? dit Edmond en tâchant de cacher le dégoût que lui inspire l'état de son cousin.

— Aussi tard!... Qu'est-ce que tu dis?... C'est toi qui es en retard... Demande à ce brave portier... au respectable M. Finot... Il y a plus de trois heures que je suis ici!... Mais, c'est égal, je ne t'en veux pas... Je ne veux pas que tu te gênes... D'ailleurs, je suis chez Finot comme chez moi!...

— Pourquoi lui avez-vous donné du vin? dit tout bas Edmond à son portier. Celui-ci répond d'un air contrit : — Monsieur votre cousin l'a voulu : je n'ai pas osé désobéir à monsieur votre cousin... Il avait pourtant déjà sa suffisance quand il est arrivé.

— Il me semble que vous n'avez pas été raisonnable ce soir, dit Edmond en se rapprochant d'Adam.

— Raisonnable! Qu'est-ce que tu me chantes, mon cousin? — Je dis, Adam, que tu as eu tort de boire plus qu'il ne convient... — Plus .. de boire plus qu'il ne convient!... Ah! ah!... ce pauvre Edmond! qui croit que j'ai... que j'ai trop bu!... Tiens, je te parie que je bois encore mes trois bouteilles sans que... sans qu'il y paraisse... Finot va aller chercher du vin... ou bien, nous... nous allons monter tous les trois chez toi... avec Finot... Viens, Finot!... Et si je renonce d'un verre, je veux être un sans-cœur!...

Edmond voit qu'il est inutile de parler raison en ce moment. Il aide Adam à se lever, et, aidé du portier, le fait monter chez lui. Arrivé là, Adam commence par se jeter dans un fauteuil en disant : — Allons, buvons... rions... chantons... Où est donc Finot?... J'aime beaucoup Finot, moi.

— Il n'est pas l'heure de boire ni de faire du bruit, dit Edmond. Couchez-vous, ou mettez-vous sur mon lit; car vous n'êtes pas en état de retourner chez vous à présent. Demain nous causerons.

— Tiens, c'est... c'est vrai, cousin : je peux bien coucher chez toi... Oh! parbleu!... c'est juste... j'aurais dû y penser plus tôt!... C'est ça!... à présent, c'est fini.... je coucherai chez toi tous les jours.

Cette résolution ne convient nullement à Edmond; mais il ne juge pas même nécessaire d'y répondre. Il aide Adam à gagner son lit. A peine celui ci est-il dessus, que le sommeil s'empare de lui. Alors Edmond va se placer dans un fauteuil, où il tâche de prendre un peu de repos, tout en faisant de fort tristes réflexions sur la vie que mène son cousin, et ne pouvant s'empêcher de penser aussi qu'il serait bien désagréable que ses épargnes et le fruit de son travail ne servissent qu'à entretenir les vices de M. Adam.

La nuit s'est écoulée. Edmond a peu dormi : Adam n'a fait qu'un somme. Sur les sept heures il s'éveille, et voit Edmond qui travaille à son bureau.

— Tiens!... où diable ai-je donc couché? dit Adam en se frottant les yeux.

— Chez moi, répond Edmond. — Chez toi... Par quel hasard?... Ah! oui... je crois me rappeler... mais c'est comme un rêve... — Adam, écoute-moi; mais, je t'en prie, ne prends pas en mal les conseils que je vais te donner. Rappelle-toi que c'est ton ami qui te parle, que c'est pour ton bien que je veux te rendre sage... — Qu'est-ce que tu vas donc me dire? — Hier, à minuit passé, je t'ai trouvé chez mon portier... mais dans quel état!... Tu étais ivre... complétement ivre!... — Bah!... Vraiment?... Ma foi! c'est possible!... Que veux-tu?... il faut bien se distraire... — Appelles-tu se distraire se mettre au rang de la brute, se priver de l'usage de toutes ses facultés? Je conçois qu'au milieu d'une réunion joyeuse on se livre à quelques excès de folie; mais je ne conçois pas cette ivresse froide, cette débauche dégoûtante qui se renouvelle chaque jour, et avilit, dégrade l'être qui s'y abandonne. Au sein même de ses plaisirs, on doit se rappeler qu'on est homme, et ne point se mettre dans le cas d'être la risée d'un enfant.

Adam a froncé le sourcil pendant le commencement du discours de son cousin. A la fin cependant il semble entendre la raison; il va prendre la main d'Edmond, et lui dit : — Eh bien! oui... j'ai eu tort... j'avais trop bu... Je conviens que cela m'arrive quelquefois. Que veux-tu?... l'ennui!... le désœuvrement!... Et puis les femmes nous font souvent des perfidies... Alors je bois, parce que le vin fait oublier bien vite une infidèle... Mais, dis donc, tout cela n'empêche pas que je n'aie plus d'argent... Tu vas m'en donner, n'est-ce pas?...

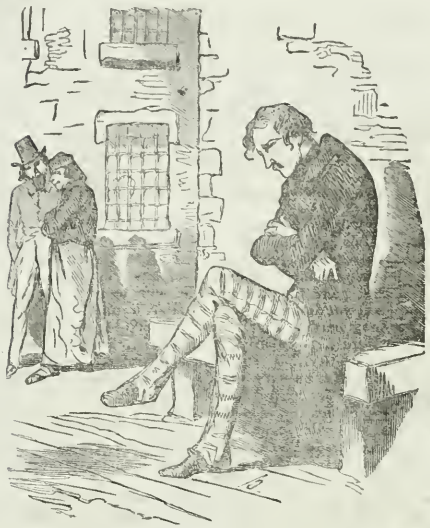
— Quoi! tu as déjà dépensé les trois cents francs que je t'ai remis il y a si peu de temps? — Oui, mon petit! — Mais, Adam... — Mais, que veux-tu?... J'ai beau vouloir ménager, je ne sais pas comment cela se fait, l'argent fond dans mes mains. Ensuite j'ai du malheur : je tombe sur des princesses qui m'escroquent ou me font des farces. Tiens, par exemple, il y a deux jours j'étais chez une jolie femme... Oh! une superbe femme... d'un très-bon genre... je n'avais plus qu'un napoléon dans ma poche, et certainement mon intention était de le faire durer plusieurs jours. Mais voilà la belle femme qui me dit, après que nous eûmes causé sentiment : C'est drôle, je prendrais bien quelque chose... Là-dessus, moi, je lui réponds naturellement : Et que prendriez-vous bien?... Mais, me dit-elle, j'ai comme une envie de prendre un petit verre de rhum... voulez-vous m'en régaler? Tu penses bien que je ne refusai pas, d'autant plus que deux petits verres de rhum, ça ne devait pas me ruiner. Ma belle femme appelle sa bonne. Moi, qui n'avais pas de monnaie, je donne mon napoléon à la domestique en lui disant : Allez nous chercher deux verres de rhum. C'est très-bien; la domestique est partie. Nous causons encore sentiment. Je trouvais seulement que la bonne était un peu longtemps à nous apporter le rhum et le restant de ma pièce de vingt francs. Enfin elle arrive; mais chargée comme un bandet!... rapportant un gigot, un pot-au-feu, une volaille, une salade, jusqu'à un pain de quatre livres!... Bref, mon napoléon y avait passé; et quand je demandai ma monnaie, on me répondit très-sèchement : Il ne reste rien... J'ai cru que je devais faire mon marché pendant que j'étais dehors. Que veux-tu qu'on dise à cela?... Et voilà comment j'ai vu disparaître ma dernière pièce d'or.

— Mon pauvre Adam! tu vois maintenant bien mauvaise société!... Crois-moi : quitte Paris. Dans une grande ville il faut s'occuper, sinon on y fait des sottises. A la campagne il est mille manières de passer le temps; l'oisiveté y est moins dangereuse, les distractions moins chères...

— Ah! laisse-moi tranquille avec ta campagne!... Voyons : me donnes-tu de l'argent?... — Je n'ai que cent francs... C'est tout ce qui me reste jusqu'à ce que je touche mon mois... Les voici. — Ce

n'est pas grand'chose!... Mais enfin, puisque tu n'as que ça!... — Mais, Adam, promets-moi, jure-moi que tu ne te griseras plus! — Oh! sois tranquille!... je vais me conduire comme une vierge!... Adieu... A une autre fois.

Adam sort de chez Edmond. Il a en ce moment l'intention de s'amender et d'être plus économe; mais les mauvaises habitudes se prennent facilement, et on ne s'en corrige pas de même. La société qu'il voit maintenant lui fait perdre le peu de bonnes manières qu'il avait contractées chez ses parents; il se livre de nouveau à son penchant pour le vice, et les cent francs de son cousin sont bientôt dépensés.



Adam à Clichy.

Adam retourne chez Edmond. Il ne sent pas qu'il abuse de sa bonté et qu'il lui fait payer bien cher l'avantage de l'avoir obligé le premier. Mais il y a des gens qui, pour nous avoir rendu un service, se croient en droit d'en exiger sans cesse; il y en a d'autres qui trouvent tout naturel de vivre sans rien faire, aux dépens de parents qui, par leur travail, jouissent d'une honnête fortune. C'est une grande calamité d'avoir de tels parents!... C'est un plus grand malheur encore d'avoir été obligé par quelqu'un de peu délicat!

Edmond n'est pas chez lui lorsque Adam se présente pour le voir. Cette fois l'homme de la nature n'est point gris, car il n'a plus d'argent depuis la veille. Il entre dans la loge de M. Finot; mais le portier se tient sur la réserve, il a promis à Edmond de ne plus aller chercher du vin quand son cousin reviendrait le voir.

— Bonjour, papa Finot, dit Adam. — Monsieur, je suis bien votre serviteur, répond le portier en ôtant respectueusement son bonnet grec. — Edmond n'est pas chez lui? — Non, monsieur. — Rentrera-t-il bientôt? — Mais je ne le pense pas... Il n'est que midi : M. Rémonville ne rentre pas ordinairement avant son dîner... à moins que ce ne soit pour changer de toilette... Mais alors il est toujours au moins cinq heures et demie. — Ah! diable!... c'est contrariant, cela!...

Adam se jette sur une chaise, et M. Finot reste debout à regarder la pointe de ses souliers en s'appuyant sur son balai de bouleau pour cacher son embarras; car le portier dit en lui-même : — Il va me prier d'aller chercher du vin, comment ferai-je pour lui refuser?

Après avoir gardé quelque temps le silence, Adam s'écrie : — Je suis très-fâché de ne pas trouver Edmond, car je n'ai plus d'argent... et Edmond est mon caissier, comme vous savez, monsieur Finot... — Oui, monsieur... je sais... c'est-à-dire, vous m'avez dit que... — Oui, mon cousin me donne de l'argent quand j'en veux. Dame! il en gagne, je n'en gagne pas : n'est-il pas tout naturel qu'il m'en donne? — Certainement, monsieur, je suis loin de blâmer monsieur votre cousin. — Aujourd'hui j'aurais voulu... J'avais un rendez-vous avec une... avec un ami... et à un rendez-vous il faut toujours prendre quelque chose; n'est-ce pas, monsieur Finot? — Monsieur, il y a si longtemps que je n'ai eu de rendez-vous!... — Que vous ne savez plus ce qu'on y fait... je comprends... Sacredié! je suis vexé!... je suis... Eh! mais... nous pourrions arranger cela... Papa Finot, est-ce que vous ne pourriez pas me prêter une vingtaine de francs? mon cousin vous les rendrait.

M. Finot n'est pas très-satisfait de la proposition; il répond en hésitant un peu : — Monsieur... sans doute... D'ailleurs, je suis bien sûr que monsieur n'est pas capable de me faire du tort... et je sais que son cousin est un garçon qui certainement... — Oui, comme vous dites. Eh bien! alors vous me prêtez vingt francs, n'est-ce pas? — Monsieur, cela me serait difficile... je n'en ai que dix chez moi... — Dix! on ne boit pas trois bouteilles de champagne avec cela... Enfin c'est égal... donnez-moi vos dix francs, et faites-vous les rendre par mon cousin.

M. Finot fouille dans une vieille commode; il parvient, en réunissant quelques pièces blanches à des gros sous, à faire dix francs, qu'il présente d'un air pénétré au cousin de son locataire. Adam prend la somme, et s'en va en disant : — Vous préviendrez mon cousin pour qu'il me mette des sonnettes de côté, il m'en faudra.

Le lendemain matin, en montant à Edmond ses bottes bien cirées et son habit battu et brossé, M. Finot tournait et retournait autour du jeune homme; il ne savait comment entamer l'entretien. Après avoir toussé plusieurs fois, le portier dit : — Je crois que j'ai oublié de faire savoir à monsieur que son cousin est venu hier...

— Mon cousin! dit Edmond, qui frémit maintenant dès qu'on lui parle d'Adam. Ah! il est venu?... — Oui, monsieur... dans la journée... — Et... était-il gris encore?... — Non, monsieur... Oh! il est de la justice de dire qu'il était à jeun... — S'il pouvait se corriger de ce vilain défaut!... Ah! monsieur Finot! ce garçon-là m'inquiète beaucoup... — Oui... je crains... il venait demander de l'argent à monsieur son cousin. — De l'argent!... mais je n'en ai plus!... Il n'y a pas moyen d'y suffire!... Je me prive de tout... Je sais bien que je pourrais en demander à mon père, qui ne m'en refuserait pas... mais que penserait-il de moi?... il faudrait donc lui dire l'emploi que j'en fais, et c'est ce que je voudrais éviter. — Oui... c'est bien embarrassant... d'autant que... hum!... hier... il paraît que c'était pressé; et

Un homme de loi.

monsieur va peut-être me blâmer de ce que... — Quoi donc, monsieur Finot?... — C'est que j'ai eu l'honneur de prêter dix francs au cousin de monsieur... qui en aurait voulu plus... mais je n'avais que cela.

Edmond rougit jusqu'au blanc des yeux, mais il fouille bien vite à sa poche, et y prend dix francs, qu'il remet à son portier : — Tenez monsieur Finot... Que ne le disiez vous plus tôt!... Ah! je ne puis vous blâmer... au contraire... Mais mon cousin!... le malheureux! — S'il m'en demande encore... faudra-t-il?... — Je ne sais que vous dire... En tout cas, soyez certain que je vous tiendrai exactement compte de ce que vous lui prêterez.

Le portier s'est retiré en plaignant le pauvre Edmond d'avoir pour cousin un ivrogne et un paresseux. Edmond va à son bureau chercher, en travaillant et en pensant à ses amours, l'oubli des contra-

riétés que lui cause Adam, et celui-ci mange dans un cabaret les dix francs que lui a prêtés M. Finot.

Adam trouve commode d'aller emprunter au portier, car il sent qu'il se conduit mal, et il est bien aise d'éviter les remontrances de son cousin. Il va trois fois par semaine tirer de M. Finot le plus d'argent possible. Le portier est remboursé le lendemain par Edmond, et celui-ci s'impose mille privations pour payer les sottises d'Adam.

Mais un soir, en revenant d'une réunion brillante qu'a donnée son banquier, Edmond trouve la porte cochère de sa maison ouverte; il entend des cris, il entre, et voit Adam ivre mort dans sa cour, et tenant au collet l'honnête Finot, qui est pâle et tremblant.

— Ah! monsieur! s'écrie le portier, venez me délivrer de votre cousin; il veut me rosser parce que je ne peux pas lui prêter d'argent... Et je vous jure que ce soir je n'ai pas un sou...

— Tu mens, Finot!... Sacré Finot! tu as des sous dans ta vieille commode! répond Adam en secouant le portier; je veux des fonds... drôle! coquin... ou je te pulvérise!...

— C'est vous qui êtes un drôle! s'écrie Edmond en courant délivrer le portier, et en repoussant Adam avec une telle violence qu'il va rouler contre le mur de la cour. Non content d'abuser de ma bonté, de celle de ce brave homme, dont vous n'êtes pas honteux d'emprunter les épargnes, vous osez lever la main sur lui... Vous venez la nuit faire du scandale dans une maison honnête!... Sortez d'ici, monsieur, sortez sur-le-champ, et n'y rentrez jamais...

Il semble que la présence d'Edmond, que son action, sa voix qui est menaçante, aient dégrisé le malheureux Adam : il se relève, ramasse son chapeau, tient ses yeux baissés; puis enfin gagne la porte en murmurant : — Je ne reviendrai plus!

Adam se présente avec confiance chez une de ses brillantes connaissances.

Chapitre XXXI. — Retour d'Adam chez son père.

M. Adrien est installé depuis longtemps dans sa nouvelle demeure. C'est une maisonnette bien modeste, composée de deux pièces au rez-de-chaussée, et autant au seul étage qui soit au-dessus. Mais il y a une petite cour avec deux espèces d'armoires fermées par des treillages, et dans lesquelles sont parqués des lapins; il y a aussi un pigeonnier, un colombier, un jardin qui n'est pas élégant, et qui n'est ni sarclé ni sablé, mais où tout est en rapport, et qui produit beaucoup de fruits et de légumes. Enfin ce n'est qu'une bicoque, en comparaison de la jolie maison qu'on occupait auparavant; mais en oubliant la demeure qu'on a quittée, on peut encore se trouver bien dans la maisonnette, on peut y être plus heureux même!... Le bonheur est comme la vertu; on ne devinerait pas toujours où il va se nicher.

Rongin a fait une grimace horrible en voyant la nouvelle habitation; il a murmuré en parcourant le jardin, bougonné en visitant les chambres, et grogné en regardant la cour. C'est bien pis lorsqu'il faut qu'il s'occupe de la cuisine, qu'il prépare le dîner de son maître et le sien; alors il a des accès de désespoir. Mais M. Adrien est habitué à l'humeur de son vieux domestique; il n'y fait plus attention, ou se contente de lui répéter froidement : — Rongin, vous êtes libre de ne point rester avec moi. Mais le désespoir de Rongin s'apaise; car tout s'apaise dans ce monde : les ouragans et les grandes colères, les tempêtes et les sanglots. Rongin s'habitue à sa nouvelle demeure, aux lapins et aux poules qui lui fournissent des gibelottes et des omelettes, au petit jardin qui donne des légumes et des fruits; et comme la nécessité est le meilleur maître, il se forme même dans l'art de la cuisine; quoiqu'en épluchant ses oignons, il répète encore : — Je n'étais pas né pour cela.

Lorsque sa goutte le lui permet, M. Adrien va quelquefois voir son frère; mais il ne l'engage point à venir le visiter : son amour-propre souffrirait de le recevoir dans sa maisonnette. Il ne séjourne jamais longtemps chez M. Rémonville, car les heureux parents ne peuvent s'empêcher de parler souvent de leur fils, de leur cher Edmond, qui vient les voir quelquefois, et dont on n'a plus que des éloges à faire; et ces éloges font mal à celui qui a été ruiné par son fils.

L'ami Tourterelle est mort, et il y a tout lieu de croire que c'est des suites de son voyage d'agrément à Paris. M. Adrien a cru que son fils reviendrait près de lui en sortant de prison, mais le temps se passe, on ne voit pas Adam, on n'en entend plus parler. Le vieillard pense sans cesse à son fils, dont il est très-inquiet, mais il n'a plus que Rongin avec qui il puisse en parler; et le ci-devant concierge est loin d'être sur ce sujet du même avis que son maître.

— Que fait mon fils maintenant? dit M. Adrien en se promenant dans son jardin appuyé sur le bras de Rongin. — Des sottises probablement, et suivant son habitude... — Je sais bien qu'en lui faisant rendre sa liberté .. je lui ai fait remettre douze cents francs... — Avec ça un garçon sage se serait établi!... — Mais il y a déjà plus de neuf mois!... Adam ne doit plus avoir d'argent. — Est-ce que vous êtes fâché qu'il ne vous en demande plus? est-ce que vous n'êtes pas content de vous être ruiné pour lui?... Voulez-vous encore vendre cette bicoque, qui est tout ce qui vous reste, vous mettre sur la paille... et moi aussi, par contre-coup, pour que votre fils fasse le marquis et enlève des meunières? — Non, Rongin, mais je veux revoir mon Adam. Qui vous dit qu'il n'est point corrigé? Et puis il doit avoir si bon air, si belle tournure... car enfin, s'il a mangé de l'argent, c'est dans la haute société... — C'est ce que nous ne savons pas. — Pardonnez-moi, puisque Tourterelle, qui a logé avec lui à Paris, m'a dit qu'Adam menait un train de prince. — Oui; c'est ce train-là qui l'a fait aller en prison. — Rongin, vous n'avez jamais aimé Adam; vous le jugez trop sévèrement. — Monsieur, je dis seulement que ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est de n'en plus entendre parler. — Et moi je vous dis qu'Adam reviendra sage, corrigé, las de faire des folies; qu'il tiendra compagnie à son père et fera encore l'admiration du pays, comme à dix-sept ans!

Ces conversations se renouvelaient souvent entre M. Adrien et son domestique. Mais Adam ne donnait pas de ses nouvelles : cela désolait l'un; cela enchantait l'autre.

La belle saison était revenue, et M. Adrien allait souvent s'asseoir sur un banc de bois placé au pied d'un chêne qui ombrageait sa demeure. De là sa vue pouvait plonger dans les environs; il apercevait sur sa droite, et à peu de distance, un petit mur au-dessus duquel se dessinaient quelques urnes, quelques colonnes funéraires : c'était le cimetière; c'était là que reposaient les restes de sa femme. Cette vue n'était pas gaie, mais le vieillard la préférait à celle de son ancienne demeure et de la maison de son frère.

Un jour que le goutteux était assis à cette place, tandis que Rongin, à quelques pas plus loin, donnait à manger aux lapins, un homme s'avance péniblement du côté de la maisonnette; il vient par le sentier qui conduit à l'ancienne demeure de M. Adrien. Cet homme est déguenillé : un habit sale et percé en plusieurs endroits, un mauvais pantalon de toile, un lambeau de cravate noire et un chapeau dont les bords sont cassés annoncent sa misère et inspirent la pitié; il paraît, de plus, souffrant et faible; il s'appuie sur une branche de noyer qui lui sert de canne, et s'arrête souvent, comme pour reprendre haleine et regarder avec attention le pays et le site qui l'environnent,

— Voilà un pauvre diable qui paraît bien malheureux, dit M. Adrien en apercevant le voyageur. Rongin, apporte du pain et quelque chose; nous lui donnerons de quoi se restaurer...

— Un mendiant! murmure Rongin; qu'il aille demander aux riches; nous ne le sommes plus; nous n'avons pas de trop pour nous. — Allons, Rongin! apporte quelque nourriture, je le veux... Je ne sais pourquoi la vue de ce pauvre homme me fait mal.

Le voyageur s'est arrêté à une trentaine de pas de la maisonnette; il la considère quelque temps, ainsi que le vieillard qui est assis devant; tout à coup il se remet en marche et s'avance droit vers M. Adrien.

Lorsque le voyageur n'est plus qu'à quelques pas du vieillard, il s'arrête en le regardant fixement, mais sans prononcer un mot.

— Attendez, mon ami! dit M. Adrien, attendez! on va vous donner quelques secours.

L'homme déguenillé s'approche encore, et répond d'une voix sourde et d'un ton de reproche : — Comment! mon père, vous ne reconnaissez pas votre fils?

M. Adrien lève les yeux : il a peine à croire ce qu'il vient d'entendre; il a reconnu la voix d'Adam, mais il ne peut reconnaître son fils dans le malheureux qui est devant ses yeux; et pourtant c'est bien lui, c'est Adam qui est devant son père.

A force de le regarder, le vieillard parvient à retrouver ses traits; alors un cri de douleur lui échappe, et tout en lui tendant les bras, il peut à peine murmurer : — C'est toi! mon fils... toi... dans cet état!

Son fils!... s'écrie Rongin, qui s'avançait avec un morceau de pain et quelques fruits, son fils!... et c'est comme cela qu'il revient!... Eh bien! c'est du joli!... ça promet!

Mais quoique son père lui tende les bras, Adam est resté immobile et ne l'a pas embrassé; cette froideur acrable le vieillard. — Pourquoi ne viens-tu pas dans mes bras? lui dit-il; pourquoi t'embrasses-tu pas ton père, après une si longue absence? N'es-tu éprouves-tu pas le besoin?... Est-ce parce que tu es mal vêtu que tu n'oses m'approcher? Ah! ne crains rien... j'oublie tes folies!... Tu reviens souffrant, malheureux; je ne te ferai aucun reproche... Je n'aperçois plus les lambeaux qui te couvrent... Je ne vois plus que mon fils!...

— Vous ne me ferez aucun reproche! répond Adam d'un ton dur. C'est bien heureux!... Mais moi, il me semble que je puis vous en faire... Si je reviens dans cet état, à qui la faute si ce n'est à vous? Vous n'avez donné aucun soin à mon éducation, vous ne m'avez pas fait apprendre les choses les plus nécessaires. Pour tes volontés, suis tes penchants! voilà ce que vous m'avez dit : et vous vous étonnez que je me ruine à Paris! qu'il m'y faille sans cesse de l'argent!... et vous vous lassez de m'en envoyer... Je manquais de tout... je suis tombé malade... Si j'étais mort de misère et de besoin... dites, n'était-ce pas votre faute?...

La vieillard a laissé tomber sa tête dans ses mains; des larmes coulent de ses yeux, et il s'écrie : — Mon fils! ne m'accable pas... Je suis assez puni en te voyant malheureux!

Les larmes de son père ont touché le cœur d'Adam; il prend la main du vieillard : — Allons... ne vous affligez plus... Tenez... je ne savais pas ce que je disais... Mais que voulez-vous?... la fatigue... et puis la faim, ça donne de l'humeur... il faut m'excuser... C'est moi qui ai tort... Allons, embrassez-moi et pardonnez-moi.

Et il prend son père dans ses bras, et pendant quelques moments le tient pressé contre son cœur. Enfin leur émotion s'est calmée. M. Adrien s'empresse de faire entrer son fils dans sa demeure, il le fait asseoir devant une table, et Rongin la couvre de tout ce qu'on peut trouver dans la maison.

Adam mange et boit avec avidité. Lorsque sa faim est apaisée, il dit en regardant autour de lui : — A propos, pourquoi donc êtes-vous déménagé?... Pourquoi avez-vous quitté la grande maison là-bas?... J'y suis allé d'abord... Mais un vieil invalide qui garde maintenant la porte... Tu sais Rongin... le même qui t'a reconnu chez ma nourrice pour un garçon perruquier... celui qui t'a donné le coup de bâton dont tu portes la cicatrice...

Rongin tourne le dos et feint de ne pas entendre. Adam continue : — Ce vieux soldat m'a appris que mon père demeurait maintenant de ce côté... Quelle idée avez-vous eue de vendre votre maison?... Et ma mère... où est-elle? je ne l'ai pas vue... Et l'ami Tourterelle, est-il remis des accidents qui lui sont arrivés à Paris?

— Ta mère!... Tu me demandes des nouvelles de ta mère!... Comment, mon fils! n'as-tu pas reçu la lettre où je t'apprenais sa mort?... Tu m'as répondu pourtant... — Répondu... je ne vous ai jamais répondu... Est-ce que je sais écrire une lettre?... à peine si je sais lire. C'était Phanor ou Montgry qui me lisaient les vôtres, et apparemment qu'ils ont craint de me faire du chagrin : ils ne m'ont pas appris la mort de ma mère... Pauvre chère femme!... elle n'a pas dû vous rien dire pour moi! car de son vivant elle ne s'occupait guère de son fils!... et je ne crois pas qu'elle m'ait embrassé trois fois!...

— Nous avons eu bien des torts, ta mère et moi; je le sens maintenant!... Elle, en négligeant son enfant, en ne lui faisant jamais une de ces caresses qui nous gagnent le cœur, la confiance d'un fils; et moi, en croyant que la pauvre seule suffirait pour former un homme, au moral comme au physique. Tu as fait des folies, des dettes, c'est pour les payer, pour te tirer de prison que j'ai été forcé de vendre ma maison. Car déjà, pour te soutenir à Paris, j'avais aliéné ma fortune! Mais te voilà, tu es revenu près de ton père; tu ne le quitteras plus, j'espère. Cette demeure et le peu qui me reste nous suffiront... Tu dois être désenchanté des plaisirs coûteux de la ville, et dans cette petite maisonnette tu verras, mon ami, que nous pourrons vivre heureux. Mais dis-moi donc comment il se fait que tu te sois laissé venir dans cet état avant de revenir trouver ton père?

— Ma foi! que voulez-vous?... J'aimais Paris... je ne pouvais plus m'en tirer!... — Mais tu avais des amis... tu étais recherché, gâté à Paris : tes lettres me l'ont dit. — Mes lettres... elles n'étaient pas de moi; mes secrétaires vous mentaient et me mentaient... Tenez, mon père, on s'est moqué de moi et de mon naturel... On m'a gruge... ruiné... A la vérité je m'y prêtais de bonne grâce; on me disait que j'étais aimable, franc, charmant... et c'est gentil de s'entendre dire cela. Je conçois que, avec de la fortune, on entretienne autour de soi des gens pour nous dire de ces petites gentillesses; une fois ruiné, on m'a tourné le dos... on ne m'a plus rien offert; on m'a laissé en prison. Un seul de mes bons amis, après m'avoir avoué qu'il m'avait escroqué mon argent, m'a proposé de m'apprendre à escroquer celui des autres. Rassurez-vous... je lui ai donné le prix de sa leçon. Enfin, après avoir mangé et bu les douze cents francs qu'on m'a remis de votre part en sortant de prison, j'ai rencontré mon cousin Edmond... Il m'a secouru, et de fort bon cœur même; pendant quelque temps j'ai vécu à ses dépens...

— Ton cousin Edmond! dit M. Adrien en poussant un profond soupir; ainsi il t'a vu malheureux!... et il sait... — Oh! il sait que je ne suis qu'un vaurien. Je ne me suis pas même montré reconnaissant de ses services... J'ai eu des torts envers lui... Mais quand on a bu un coup de trop... C'est comme tout à l'heure : quand on a faim, ça fait dire des sottises!

— Allons! se dit tout bas Rongin, il paraît qu'il se soûle à présent : c'est du propre!...

— Enfin, reprend Adam, m'étant disputé, fâché avec Edmond, je ne savais plus à qui m'adresser, lorsque j'ai retrouvé Phanor... Vous savez?... celle qui vous a appris que j'étais en prison. C'est une bonne enfant que Phanor : pendant quelque temps j'ai vécu avec elle; mais elle n'était pas non plus dans une position brillante, quoiqu'elle attende toujours des fonds de Normandie. Bref! après avoir fait une maladie qui m'a bien changé, Phanor m'a conseillé de venir vous trouver, en me disant : — Il faut pourtant que tu saches si tu as un père ou non. Elle m'a donné cent sous pour faire la route : mais je ne sais comment il se fait que j'ai tout dépensé à la première barrière; alors il m'a fallu faire le chemin sans rien prendre... C'est pour cela que j'étais si faible en arrivant.

M. Adrien embrasse encore son fils; il lui fait quitter les vêtements misérables qui le couvrent et lui en donne des siens, en attendant qu'un tailleur de Gisors l'ait rhabillé; il l'installe dans la plus jolie chambre du premier, et l'engage à se reposer de ses fatigues, de ses folies, et à tâcher de se trouver heureux près de son père.

Adam a promis à Phanor et s'est promis à lui-même de ne plus se griser, et dans les premiers jours de son arrivée chez son père, il tient assez bien son serment. Lorsque le tailleur de Gisors l'a habillé convenablement, M. Adrien, qui trouve encore son fils fort bien, le mène chez son frère, et le présente à celui-ci en disant : — Voilà l'enfant prodigue revenu... Il a fait un peu le diable! mais maintenant il va vivre tranquillement avec moi : il plantera nos choux, bêchera mon jardin et fera ma partie d'écarté... car il joue très-bien l'écarté depuis qu'il a été à Paris.

M. Rémonville reçoit fort bien son neveu : mais il lui fait une légère morale pour l'engager ne plus quitter son père. Adam, qui n'aime pas la morale, se promet de ne plus retourner chez son oncle.

Quoi qu'en dise son père, l'élève de la nature ne se soucie pas de bêcher le jardin de la maisonnette ni de planter des choux; il aime mieux boire et manger. Mais comme on ne peut pas toujours être à table ni avoir le verre à la main, surtout quand on veut devenir sobre, Adam se promène dans les environs ou se repose en fumant sa pipe. Il bâille souvent, car le séjour des champs n'a plus d'attraits pour lui. Rongin hausse les épaules en murmurant : — Il ne sera pas longtemps sans faire des sottises!... Il boit comme un trou!... il mange comme un ogre!... C'est un joli pensionnaire qui nous est arrivé là! Mes poules et mes lapins y passeront bien vite!...

Les prédictions de Rongin ne tardent pas à se réaliser : déjà plus d'une fois Adam a laissé sa raison au fond d'une bouteille. Lorsqu'il est en cet état, il crie, jure, s'emporte et fait le diable. Alors son père évite sa présence, et Rongin se sauve en disant : — Il est gentil, l'enfant prodigue, qui devait revenir faire la nourriture du pays!

Quand il est gris, ce n'est pas seulement chez son père que l'élève de la nature commet du désordre, il court à la campagne, entre dans les chaumières, va demander à boire chez les paysans, puis leur cherche querelle, et cela finit toujours par des pots cassés que M. Adrien est obligé de payer.

— Il est encore comme à seize ans, dit le vieillard en payant les

hauts faits de son fils. — Oui, répond Rongin, il est aussi aimable... Il ne sera pas content que vous ne soyez sur la paille... Dé à vous vous privez de mille petites douceurs depuis qu'il est revenu, afin que monsieur boive tout son soûl! — Rongin! je te défends de dire cela à mon fils!... — C'est ça! il faut se laisser plumer et se taire!... Encore si on était né dans la servitude... — Rongin... tu me fais souvenir que mon fils a parlé d'un invalide qui t'a connu garçon perruquier étant jeune... Il me semble que cela ne s'accorde guère avec les histoires que tu m'as faites sur ta fortune passée. — M. Adam était gris quand il a dit cela .. c'est un rêve qu'il a fait... — Il faudra que je lui en reparle... — Eh bien! monsieur, après? quand j'aurais été coiffeur... qu'est ce que cela prouve?... Dans ce temps-là on portait de la poudre, et il fallait beaucoup de talent pour être perruquier. — Mais alors, Rongin, vous auriez dû vous trouver heureux lorsque vous étiez mon concierge, au lieu de vous plaindre sans cesse de votre sort. — Mais je crois que je peux bien me plaindre à présent que je fais tout. — Quittez-moi, Rongin, si cela ne vous convient pas!... — C'est ça!... à la porte. Jolie retraite... Au reste, du train dont il y va, votre fils ne me laissera pas grand'chose à faire!

Lorsque Adam n'est pas gris, il cherche à faire des conquêtes dans les environs; son penchant pour les femmes n'est point passé, mais il n'a plus ces jones roses qui s'accommodent les villageoises, il ne charme plus personne, on ne cède plus à ses doux propos. Alors il rentre de mauvaise humeur, et se grise pour se consoler. Quand il est gris, il brise tout chez son père; puis, quand il a tout brisé, il sort, il va se battre avec les paysans.

En se promenant un matin à jeun dans la campagne, Adam se trouve près du moulin qui appartenait à Bertrand. Cette vue lui rappelle ses anciennes amours; il s'approche de la maison où il a fait connaissance de Tronquette. Il s'étonne de n'avoir pas plus tôt songé à la grosse fille, et se dit : — Elle doit être ici, puisque son père l'a emmenée... Je ne serais pas fâché de rire avec elle comme autrefois, surtout à présent que je n'ai rien de mieux à faire.

Adam entre dans la maison; il pénètre dans la chambre où il a pour la première fois aperçu la fille du meunier, et il pousse un cri de plaisir en y retrouvant Tronquette, qui est assise, et travaille à la même place qu'autrefois.

Tronquette a jeté aussi un cri de surprise en reconnaissant Adam. Celui-ci court à elle, lui prend la tête, et quoiqu'elle se défende, il l'embrasse à plusieurs reprises en disant : — Te voilà, ma petite Tronquette; que je suis content de te revoir!... Ah! je crois vraiment que je t'aime autant que la première fois!... Tu es un peu grossie; c'est égal, tu es toujours bien... Mais laisse-moi donc t'embrasser...

Tronquette se débat tant qu'elle peut, en disant : — Mais finissez donc!... Voulez-vous bien finir?... Regardez donc .. Est-ce que vous êtes fou?... Et cette tâche de faire apercevoir à Adam deux enfants en bas âge qui se roulent dans un coin de la chambre, et un gros homme tout couvert de farine qui est assis près d'une table et ouvre de grands yeux en voyant qu'on serre Tronquette de si près. Mais Adam ne voit rien, n'entend rien, il veut toujours embrasser Tronquette, lorsque le gros homme vient se mettre entre eux en disant :

— Ah ça! quoi donc que vous avez, l'ami?.... Qui est-ce qui vous a permis de tâtonner ainsi ma femme?

— Votre femme! répond Adam; je ne sais pas si elle est votre femme à présent, mais je sais qu'elle a été la mienne longtemps; par conséquent, j'ai le droit d'ancienneté... Otez-vous de là, mon gros père!

Et Adam veut écarter le meunier : celui-ci résiste. Tronquette, qui voit le moment où son ancien amant va rosser son mari, se jette entre eux en s'écriant : — Voulez-vous nous laisser tranquilles, monsieur Adam! Si je vous avons connu... un petit brin... étant fille, est-ce que ça vous donne le droit de venir m'embrasser à c't'heure que je suis la femme de Jérôme Camus que v'là, qui a succédé à mon père dans son moulin, et dont j'avons déjà ces deux gros enfants que vous voyez?... Fi! monsieur, c'est bien vilain de venir comme ça troubler le monde qui ne vous dit rien!

Tronquette finit ce discours en pleurant. C'est le grand argument des femmes : cela ne prouve pas qu'elles aient raison, mais cela fait souvent le même effet.

— Je ne comprends pas, dit Adam, pourquoi je ne peux pas faire aujourd'hui ce que j'ai fait si souvent autrefois. Vous ne voulez pas que je vous embrasse parce que votre mari est là?... eh bien, je reviendrai quand il n'y sera pas.

— Moi, je vous défends de revenir, dit Jérôme Camus d'un air furibond. — Et moi, je te dis que je reviendrai tout de même, répond Adam en s'éloignant tranquillement.

Et en effet le lendemain, Adam, qui est entêté, et qui tient à embrasser Tronquette parce qu'il y a fort longtemps qu'il n'a embrassé personne se dirige vers le moulin après avoir bu sa bouteille pour se donner de la résolution.

La porte de la maison est fermée. Adam fait le tour de l'habitation : il aperçoit les deux enfants jouant dans une chambre, mais il ne voit pas Tronquette.

— Est-ce que cet impertinent Camus n'aurait emmené avec lui? se dit Adam. Je ne connais pas un homme ridicule à ce point-là! Je vous demande quel mal ça lui fera que j'embrasse sa femme!

Adam va s'éloigner, lorsqu'en passant devant un petit hangar il aperçoit Tronquette qui charge des bottes de paille sur sa tête. Il court à elle, et pour commencer la conversation plus commodément, fait choir Tronquette sur la paille. Mais me Camus veut se relever; Adam ne lui en donne pas le temps, elle veut crier, la paille l'en empêche, et Adam se dispose à lui prouver qu'il l'aime toujours, en disant : — Tu me faisais pis. tant de façons autrefois! Comme les femmes sont capricieuses!

Tronquette s'est résignée à se laisser embrasser. Il y a un proverbe qui dit : « Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. » Et le sien fait l'application. Ce proverbe a été souvent mis en action. Mais des coups de fouet, distribués à tort et à travers, viennent couper la conversation. C'est Jérôme Camus qui a aperçu Adam et sa femme sur les bottes de paille.

Adam trouve fort mauvais que M. Camus vienne le battre et le déranger. Il s'empare d'une fourche qui est sous sa main, et au moment où le pauvre mari revient à la charge, Adam lui enfonce dans les côtes une des dents de la fourche.

Le meunier tombe en criant qu'il est mort, la meunière crie en voyant tomber son mari, et Adam se sauve en jetant la fourche derrière lui.

Adam arrive chez son père. M. Adrien jouit d'un moment de sommeil après une violente attaque de goutte; mais Rongin est là, et l'élève de la nature lui conte ce qu'il vient de faire.

— Il ne nous manquait plus que cela, s'écrie Rongin; votre père se prive de tout pour vous... pour payer vos fredaines... et vous leur un homme, à présent!... C'est le bouquet!... Comment, Rongin, est-ce que tu crois qu'on me fera quelque chose? — Si l'on vous fera quelque chose!... Oui, monsieur. D'abord, il n'est pas permis de chiffonner une femme en présence de son mari... attendez ses mœurs. N'est-ce pas assez de faire un homme cocu, est-ce qu'il faut encore l'enfourcher?... Si on permettait cela, où en serions-nous?... — Mais, Rongin, j'ai cru qu'il était naturel... ayant connu Tronquette... — Vous faites de belles choses, avec votre naturel!... On va vous arrêter, vous conduire en prison. — En prison!... Oh! je ne veux plus y aller. . — Il faudra donner de l'argent à la veuve, aux enfants... cela va achever de ruiner votre père!...

Adam se frappe le front et s'écrie : — Tu as raison, Rongin; je ne fais que des sottises... Mais c'en est fait, je veux me corriger... Mon pauvre père!... Il fallait donc me dire plus tôt que ma présence lui était à charge. Adieu, je m'en vais... La vie que je mène ici m'ennuie... Je veux travailler... gagner de l'argent... Oui, je le veux... Dis à mon père que je tâcherai de ne plus le faire rougir.

Adam reprend son chapeau, son bâton, et quitte de nouveau la demeure de son père. Rongin le regarde aller en se disant : — Pourvu que cette fois il ne revienne pas!

Chapitre XXXII. — Adam veut bien faire.

Débarrassé des visites de son cousin, Edmond peut se livrer entièrement à son amour pour la fille du général. Celle-ci est l'objet de toutes ses pensées, le but de tous ses vœux; en redoublant de zèle à son bureau, il a obtenu un nouvel avancement; il n'a point encore une fortune, mais il est fier de devoir à son travail la place honorable qu'il occupe déjà dans le monde. Cependant Edmond pense souvent à Adam; il se repent de lui avoir parlé, de l'avoir renvoyé si durement, mais ce mouvement d'indignation était alors bien naturel. La colère passée, Edmond ne se rappelle plus que son cousin pauvre, manquant de tout, sans ressource, sans amis dans Paris : alors son cœur se serre, et il dit à son portier : — S'il revenait, ne le renvoyez pas, je vous en prie..... Oubliez ce qu'il a fait!... Dites-lui que je ne lui en veux plus, que je ne suis plus fâché contre lui.

Et l'honnête Finot, qui n'a point de rancune, répond au jeune homme : — Soyez tranquille, monsieur... Je sais ce que c'est qu'un homme qui a bon... Je pardonne de bon cœur à monsieur votre cousin; je ne le crois pas un chien! Il me serrait un peu ferme, c'est vrai, mais c'est le vin seul qui agissait.

Edmond avait été plusieurs fois voir ses parents, mais c'était avant qu'Adam revînt chez son père. Depuis cette époque, ses occupations, et peut-être son amour, ne lui ont pas laissé le temps de s'absenter de Paris. M. Rémonville a écrit à son fils pour lui apprendre que son cousin est retombé au tout paternel. Edmond sent son cœur soulagé, il est tranquille sur le sort d'Adam, et il fait part de cette nouvelle à l'honnête Finot, qui de son côté, quoiqu'il n'en veuille pas à Adam, aime tout autant que le cousin de son locataire ne revienne pas, parce que le monsieur n'a pas le vin aimable.

Dans ses courtes visites chez ses parents, Edmond ne leur a point fait l'aveu de son nouvel amour, mais il n'a parlé que des bals du général Despremont, de ses soirées, de l'agrément de ses réunions, puis de mademoiselle Céline, qui en fait l'ornement, et avec laquelle il danse, chante, fait de la musique. Et quand ne s'est-il pas mis à n'ouvrir la bouche que pour citer mademoiselle Céline, pour parler de mademoiselle Céline, et qu'il disait toujours la même chose. Ses

parents se regardent en souriant ; ils ont bien vite deviné le secret de leur fils. La bonne mère dit à son mari : — Cette fois il n'a pas mal placé ses affections. — Il me semble que si, répond M. Rémonville, car le général est beaucoup plus riche que nous ; il voudra sans doute pour gendre un homme qui ait une grande fortune, ou un grade dans l'armée, ou un emploi important, et Edmond en sera pour son amour.

Mais la maman réplique : — Si cette jeune personne aime notre fils, et si le général aime sa fille, je ne vois pas pourquoi notre Edmond, qui est joli garçon et qui maintenant se conduit si bien, ne serait pas son époux.

Tandis que les parents d'Edmond faisaient leurs conjectures, le père de la jeune Céline faisait ses observations ; car, dès qu'une demoiselle atteint l'âge des amours, c'est l'état d'un père d'observer, de surveiller tous ceux qui entourent sa fille, et le général s'entendait fort bien à cette tactique. Il avait remarqué que M. Edmond Rémonville aimait beaucoup à danser avec sa fille, à faire de la musique avec sa fille, et que mademoiselle Céline, qui était gaie et paraissait s'amuser lorsque Edmond était là, devenait au contraire triste et rêveuse quand le jeune homme ne faisait pas partie de la réunion.

Ces remarques donnaient à penser au général. Céline était la candeur même ; elle n'avait point de secrets pour son père, et il était bien certain qu'en la questionnant elle lui avouerait ses sentiments. Mais peut-être n'était-ce pas encore de l'amour, et n'était-ce qu'une simple préférence ; peut-être Céline ignorait-elle elle-même l'état de son cœur. Le général craignait de trop se presser ; sur ce chapitre un père est beaucoup plus embarrassé qu'une mère, qui a de bonne heure l'habitude de recevoir toutes les confidences de sa fille, ou qui du moins devrait en avoir l'habitude.

Le général avait pris des informations sur la famille d'Edmond, et ces informations avaient été satisfaisantes. Ce que le banquier lui disait de son jeune commis ne pouvait aussi qu'être favorable au jeune homme ; en apprenant le dernier avancement qu'il avait obtenu, M. Desparmont avait serré la main à Edmond en lui disant : — C'est bien, mon ami ; continuez ainsi, et vous ferez votre chemin. — Ces paroles avaient transporté Edmond ; il croyait y voir l'annonce de son futur bonheur ; il les répétait sans cesse en se disant : — Le général est content de moi ; il m'a serré la main !... et Céline !... Ah ! c'est moi qui lui ai serré la main !... Encore un avancement, et je me déclarerai, et j'oserai avouer à M. Desparmont que j'adore sa fille ; quelque chose me dit qu'il ne s'en fâchera pas !

C'est en faisant ces projets, en se livrant à ces espérances, qu'un jour, dans la rue Montmartre, Edmond aperçoit Adam vêtu d'une veste et d'un pantalon de toile, et assis sur une borne, près de plusieurs commissionnaires.

Edmond s'arrête, il croit s'être trompé ; celui qu'il examine baisse la tête, et semble vouloir éviter ses regards ; mais Edmond s'approche, il s'assure que c'est bien son cousin qui est devant lui. Il va doucement lui frapper sur le bras, et lui dit : — C'est toi, Adam ? Pourquoi donc détournes-tu les yeux ?... Est-ce que tu ne me reconnais plus ?...

— Si fait, répond Adam en levant la tête ; mais j'espérais que tu ne me reconnaîtrais pas, toi. — Tu es à Paris !... Je te croyais vivant tranquillement près de ton père. — Non. Je ne peux vivre tranquille nulle part. Mon pauvre père s'est ruiné pour moi... si j'étais resté, je l'aurais mis sur la paille... J'ai beau vouloir corriger mon maudit naturel... c'est plus fort que moi... il m'entraîne, il me force de céder à mes penchants... Dame !... on ne m'a pas appris à les maîtriser !... C'est égal, je suis parti. J'ai voulu travailler ; tâcher de gagner ma vie. Je suis revenu à Paris... je me suis fait commissionnaire... C'est un état comme un autre, et ça ne demande pas de grandes connaissances, si ce n'est celle des rues. Ça irait encore, car on se fait à tout. Malheureusement, quand j'ai fait une bonne journée, le lendemain je me grise et je ne fais rien ; alors les camarades disent que je suis un mauvais sujet, et je me bats avec eux pour leur prouver qu'ils ont tort.

— Mon pauvre Adam !... toi, faire des commissions !... — Que veux-tu ! puisque je ne suis bon qu'à ça ! — Et pourquoi n'es-tu pas venu me voir en revenant à Paris ? — Te voir !.. Non... Tu m'avais chassé... et au fait, tu avais bien fait... je m'étais si mal conduit !... — Ne parle plus de cela, Adam, j'ai eu tort aussi... Ne m'en veux pas... Oublie le passé... Donne-moi la main, pour me prouver que tu n'es plus fâché... — Fâché !... quand c'est moi qui ai fait toutes les sottises !... Tiens, tu es trop bon pour moi. — Allons !... donne-moi la main, te dis-je, donne donc...

Adam donne la main à Edmond en baissant encore la tête ; car pour la première fois il sent des pleurs mouiller ses yeux, et il en est honteux, sans se douter que ces larmes qu'il répand alors effacent une partie des fautes de sa vie.

— Tu vas venir chez moi, dit Edmond. — Chez toi !... — Je le veux. Je demeure toujours dans la même maison... Vas-y sur-le-champ, je vais faire une course, et je reviens te trouver. — Mais... — Point d'observation, va ; tu diras au portier de te donner mes clefs ; tu m'attendras chez moi... Tu entends ? — Oui, mon cousin.

Edmond s'éloigne ; et Adam se dirige vers la demeure où jadis il allait si souvent. Il trouve M. Finot balayant sa cour ; le portier ne peut réprimer un mouvement d'effroi en reconnaissant le cousin de son locataire. Il se hâte de dire : — M. Rémonville n'est pas chez lui.

— Je le sais, monsieur Finot, répond Adam ; je viens de rencontrer Edmond, il m'a dit de venir l'attendre chez lui. — Ah ! c'est différent, monsieur !... — Monsieur Finot, je vous ai un peu bousculé, ce certain soir où... Mais je n'avais pas ma raison... Malheureusement il m'arrive souvent de la perdre !... — Ne parlons pas de cela, monsieur, je vous en prie... — En effet, ça vaudra mieux... Voulez-vous me conduire chez mon cousin ? — Oui, monsieur... C'est maintenant un étage au-dessous... Dame ! M. Rémonville a pris un plus beau logement, il fait bien ses affaires ; mais aussi c'est un jeune homme bien *méritoire* ! — Oui ! dit Adam en soupirant. Il va bien, et moi, je vais mal !... Nous avions pourtant commencé de même !

Le portier ouvre la porte du logement d'Edmond et y laisse Adam, dont il craint encore la société, quoique celui-ci paraisse fort doux pour le moment.

Adam examine l'appartement d'Edmond ; la vue de ces pièces élégamment meublées et fraîchement décorées lui rappelle l'hôtel de la rue de Rivoli. J'ai eu un beau logement comme cela, se dit-il, et aujourd'hui je suis dans un galetas !... Mais enfin... je ne pouvais plus rester chez mon père... Ce mari de Tronquette que j'ai enfourché !... Je n'ai pas non plus voulu aller chez Phanor... Elle n'en a pas trop pour elle... Je ne veux plus qu'elle vende ses robes pour me nourrir. Ah ! si je pouvais redevenir riche !... Malheureusement, je ne crois pas qu'on fasse fortune en faisant des commissions... et je ne sais pas faire autre chose !

Edmond ne tarde pas à rentrer : il commence par prendre dans sa garde-robe des vêtements qu'il présente à Adam en lui disant : — Mets cela... je ne veux pas que tu restes vêtu ainsi. — Mon cousin, ces vêtements sont trop élégants pour moi maintenant ; c'était bon autrefois !... Ceux que j'ai conviennent à un commissionnaire. — Tu ne l'es plus, Adam ; crois-tu que je veuille te laisser dans cette situation ?... Non... tu demeureras avec moi, mon logement est assez grand ; je payerai ta pension chez un traiteur, où tu déjeuneras et dîneras tous les jours, et j'aurai soin que tu ne sois pas sans argent... Pour tout cela, je ne te demande qu'une promesse, qu'un serment : c'est de ne plus te griser.

Adam se jette dans les bras de son cousin, il l'embrasse de toutes ses forces en lui disant : — Tu veux donc aussi te ruiner pour moi !... Après toutes les sottises que j'ai faites !... Je ne mérite pas tes bienfaits... Je resterai avec toi ! mais comme ton domestique... Je te servirai... je battrai tes habits. Enfin, je tâcherai de me rendre utile... Je ne veux pas vivre encore à tes dépens... Je ne trouve plus que ce soit dans la nature, car la nature ne m'a pas donné des bras pour que je les tienne croisés, tandis que les autres travaillent. Mais je te promets de ne plus boire que de l'eau tant que je serai avec toi !

— Tu vas trop loin, Adam ; on peut boire du vin et ne pas se griser. Tu me seras utile quand cela se pourra, mais tu ne seras pas mon domestique, parce que tu es le fils de mon oncle... et de plus mon ami. Conduis-toi sagement, ce sera la meilleure manière de me prouver ta reconnaissance.

Adam se laisse persuader : on cède aisément à ce qui nous rend heureux. Edmond l'installe chez lui, lui donne une pièce de son logement, et lui met de l'argent dans sa poche.

Adam est profondément touché de la noble conduite de son cousin à son égard. Il va trouver madame Phanor, et lui apprend sa nouvelle position ; madame Phanor lui dit : — Tu devrais baiser les pas ou du moins les pieds de ton cousin... Il se conduit bien galamment avec toi !... j'espère que si l'occasion se présente de lui rendre quelques services, tu ne la rateras pas ?— Oh ! non... à coup sûr !...— Assure-le aussi que je suis sa très-humble servante... Si j'avais une robe propre, j'irais lui présenter mes devoirs.

Adam demeure avec Edmond, mais il tient son serment ; il ne se grise plus, il n'emprunte plus d'argent à M. Finot, et cherche sans cesse l'occasion de se rendre utile à son cousin.

— Je suis content de toi, lui dit un jour Edmond ; tu es sage maintenant. — Et moi, je ne suis pas encore content, répond Adam ; car tu travailles comme quatre ; moi, je ne fais rien que me promener. Je voudrais tant te rendre service aussi !... je voudrais te voir heureux !... Es-tu bien heureux ? — Oui, sans doute, répond Edmond en souriant. — Excuse-moi si je te demande cela, c'est que j'ai remarqué que tu soupirais souvent, et ça me contrarie...

Edmond se rapproche de son cousin. Un amant est toujours satisfait quand il peut parler de celle qu'il aime.

— Si je soupire, mon ami, dit-il à Adam, c'est que je suis amoureux... — Ah ! tu es amoureux... Oh ! je sais ce que c'est !... je l'ai trop été, moi... — Cette fois, mon cher Adam, c'est pour la vie... j'aime une demoiselle charmante... un ange enfin ! — Eh bien ! est-ce que cet ange ne veut pas de toi ? — Oh ! j'ai tout lieu de croire que je suis aimé !... — Alors, pourquoi donc soupires-tu ? quand on s'aime tous les deux, il me semble que ça doit aller vite ! — Tu crois toujours, Adam, qu'il s'agit d'une amourette !... Cette fois c'est une épouse que je voudrais avoir... Céline joint à sa beauté des vertus,

des talents... Elle ferait mon bonheur... — En ce cas, épouse-la. — Epouse-la !... C'est bien facile à dire !... mais t'éline a un père... qui est riche... qui a été général... — Est-ce qu'il est méchant, ce père général ? — Non... il me témoigne même de l'amitié... me reçoit très-bien... Cependant, je crains encore .. je n'ose me déclarer... si le général Desparmont n'accueillait pas bien ma demande... ah ! mon cher Adam, s'il me refusait sa fille, j'en mourrais !... — Tu en mourrais ? — Peut-être ai-je tort de craindre... Cependant le temps s'écoule, et chaque jour augmente mon amour.

Edmond a quitté Adam. Celui-ci reste quelques instants à réfléchir; tout à coup il se frappe le font et s'écrie : — Oui, sacredié !... voilà l'occasion de rendre service à mon cousin, et si je la laissais échapper je serais un fichu animal !... Il s'agit de le rendre heureux... Il n'ose pas parler au père de sa Céline parce qu'il est amoureux ; moi, qui ne le suis pas, je parlerais pour lui au Grand Turc, au Grand Mogol, si c'était nécessaire Comme ça l'affaire se décidera tout de suite, et il est impossible qu'on refuse mon cousin.

Adam s'habille de son mieux. Tout en faisant sa toilette, il se dit : — Il s'appelle le général Desparmont... je ne sais pas son adresse, mais Finot doit la savoir. Et il va demander au portier l'adresse du général. M. Finot la savait, parce que plusieurs fois Edmond avait dit où il allait. Adam se met aussitôt en marche pour se rendre chez le général.

Adam est arrivé chez le père de Céline ; il demande à un domestique si le général Desparmont est chez lui, et sur la réponse affirmative il dit : — Conduisez-moi. — Quel est votre nom, monsieur ? je vais vous annoncer. — Mon nom .. Adam Rémonville, cousin d'Edmond Rémonville, que vous devez voir souvent ici.

Le domestique se hâte d'aller annoncer à son maître que le cousin de M. Edmond demande à lui parler. Le général n'a jamais entendu parler à Edmond de son cousin, mais il dit au valet d'introduire sur-le-champ ce monsieur.

Adam est vêtu assez convenablement; mais il n'a jamais eu bon ton, et dans les dernières positions où il s'est trouvé il a totalement perdu le peu de bonnes manières qu'il avait encore, pour en contracter d'autres qui ne sont plus celles de la bonne société. Dès son entrée dans le salon, le général est frappé de son ton et de sa tenue.

— C'est monsieur qui est le général, père de la jeune Céline ? dit Adam en entrant d'un air délibéré et en gardant son chapeau sur sa tête.

— Oui, monsieur, répond le général; et vous êtes, m'a-t-on dit, le cousin de M. Edmond Rémonville? — Oui, monsieur, son propre cousin, le fils de son oncle Adrien... Est-ce qu'il ne vous a jamais parlé de moi ? — Non, monsieur. — C'est étonnant, je lui ai pourtant fait bien des farces !... mais enfin, moi, je viens pour vous parler de lui. — Donnez vous la peine de vous asseoir, monsieur. — Oh ! je parlerai bien debout... je n'aime pas beaucoup rester en place... asseyez-vous si vous voulez. Tenez, général, je n'en fais ni une ni deux, voilà la chose : Mon cousin Edmond aime mademoiselle votre fille, qu'il dit jolie comme un amour ; il se flatte d'être aimé d'elle... ça se conçoit; il est bien mon cousin... J'étais gentil aussi, moi, jadis !... mais je me suis bien gâté !... — Comment, monsieur, votre cousin vous a dit qu'il aimait ma fille et qu'il en était aimé ? — Il faut bien qu'il me l'ait dit, puisque je le sais... sans cela je ne l'aurais pas deviné... Je ne suis pas sorcier, moi !... je suis l'enfant de la nature... et la nature fait de très-mauvais sujets. Mais revenons à nos alouettes : Edmond aime donc votre fille, il n'ose pas vous le dire, parce qu'il est timide ; moi, qui ne le suis pas, je viens vous le dire pour lui ; j'espère que cela vous conviendra, et que nous marierons bientôt ces deux amants... Alors, je vous réponds que je danserai à la noce !... mais je ne me griserai pas, parce que j'ai promis à mon cousin de ne plus me griser, car j'ai le vin méchant, et je russe alors jusqu'à son portier, M. Finot, qui est pourtant une excellente pâte d'homme.

Le général a fait une singulière figure pendant ce discours ; ses sourcils se froncent, ses traits se rembrunissent. Lorsque Adam a fini de parler, il le regarde quelque temps en silence, ce qui, par parenthèse, impatiente déjà celui ci ; enfin le général lui dit :

— Vous êtes le cousin d'Edmond, monsieur ? — Mais il me semble que je vous l'ai déjà dit. — C'est qu'a vous voir, je ne me serais jamais douté qu'il existât la moindre parenté entre vous. — Nous sommes pourtant nés le même jour. — Pourrais-je savoir ce que vous faites à Paris, vous, monsieur? — Ce que je fais? — Oui, quelle est votre profession ? — Je ne fais rien, j'ai mangé le bien de mon père... j'ai vécu longtemps aux dépens de mon cousin, et puis avec Phanor, une de mes anciennes maîtresses. J'ai voulu retourner chez nous ; mais mon père n'a plus qu'une bicoque ; et puis j'ai enfourché le mari de ma première maîtresse. Je suis revenu à Paris. Je ne sais rien faire... C'est la toute l'éducation qu'on m'a donnée. . ça n'est pas commode quand on n'a plus d'argent... Edmond m'a retrouvé au coin de la rue... il m'a repris chez lui !... C'est un trait superbe, et dont je tiens à lui prouver ma reconnaissance... Voyons, papa général, vous m'avez l'air d'un bon enfant.

En disant cela Adam frappe sur le ventre du général ; celui-ci se recule en disant : — Monsieur... cette familiarité... — Ah ! vous êtes à cérémonies, vous !... Moi, je suis pour le naturel !... Va comme je te pousse... J'ai pourtant fait une figure brillante pendant quelque temps... Eh bien ! pendant ce temps-là même j'étais encore plein de naturel ! C'est mon élément !

— Monsieur, s'il faut vous l'avouer, vous ne me faites pas l'effet d'être un très-bon sujet. — Vous avez mis le nez dessus, général ; je suis un vaurien !... un mange-tout !... et pourtant j'ai commencé à Paris, comme Edmond... Ça n'a pas tourné de même ! — Vous avez commencé comme Edmond ? — Certainement ; nous avons lâché nos parents, et nous sommes venus chacun avec une donzelle en croupe... Moi, j'enlevais Tronquette, la fille du meunier, et lui, Agathe, la couturière !... Et allez donc !...

— Edmond a enlevé une jeune fille ! s'écrie M. Desparmont en se rapprochant d'Adam. Etes-vous bien sûr de ce que vous venez de dire, monsieur? — Tiens ! cette question !... Si j'en suis sûr ! Puisque je vous dis que nous avons arrangé cette partie-là ensemble ; nous devions même venir ensemble à Paris ; mais je suis arrivé le premier, parce que j'avais un meilleur cheval.—Et cette jeune fille qu'il a enlevée, qu'en a-t-il fait?— Parbleu ! il en a fait tout ce qu'il a voulu... Il voulait aussi l'épouser celle-là !... Oh ! il en était terriblement amoureux, de son Agathe... il est resté longtemps avec elle. Ce n'est pas comme moi, qui n'ai gardé Tronquette que six semaines... Mais lui, comme il avait fait un enfant... — Un enfant ? — Peut-être deux ; dame ! je ne sais pas au juste... Ils sont restés longtemps ensemble ; mais il a fini par la quitter, et il a bien fait. C'était une mijaurée. Aujourd'hui, il aime votre fille... Oh ! il l'aime, pour le moins, autant qu'il aimait Agathe; aussi, général, j'espère que vous ne serez pas un barbare, et que vous la lui donnerez pour femme?

Le général ne répond pas. Les confidences d'Adam l'ont tellement saisi qu'il n'est pas encore revenu de sa surprise. Adam lui frappe sur l'épaule : — Dites donc, mon général... Ah, pardon ! vous n'aipas qu'on vous touche... C'est égal ! faites-moi le plaisir de me répondre : donnerez-vous votre fille à mon cousin ?

— Monsieur, de telles affaires demandent de la réflexion. Cependant, bientôt votre cousin aura de mes nouvelles. — Et je me flatte qu'elles seront bonnes, et que je n'aurai pas fait une course inutile ? — Non... je vous assure que votre visite aura été très-utile, au contraire. — Eh bien ! à la bonne heure ! En ce cas, adieu ! je vous tire ma révérence... Des nouvelles le plus tôt possible ; vous entendez, général ? — Oui, monsieur on en aura.

Adam sort, et laisse le général absorbé dans ses réflexions. Persuadé que sa démarche aura un heureux résultat, Adam revient chez Edmond à l'heure où celui-ci quitte son bureau ; il lui crie de loin :

— Eh bien ! les amours ? — Eh bien... quoi? — Est-ce qu'il n'y a pas du nouveau ?... Est-ce que tu n'as pas reçu des nouvelles du père de ta belle ? — Non... Pourquoi cela ? — Ah ! dame !... c'est une idée... un espoir que j'avais

Adam ne sort pas, pour voir plus vite arriver la lettre. Elle vient le soir, Edmond est absent; mais dès qu'il rentre, Adam la lui donne. Il fait un mouvement de joie en disant : — C'est du général... Je reconnais son écriture... — J'en étais sûr ! dit Adam.—C'est sans doute quelque nouvelle invitation pour un bal... un dîner... — C'est peut-être mieux que cela. Lis donc vite.

Edmond brise le cachet, et lit ce billet :

« Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de vouloir bien cesser les visites que vous me rendiez ; je n'ai jusqu'à ce moment aucun reproche à vous faire, mais je suis père, monsieur, et vous devez apprécier le motif de ma conduite »

Edmond peut à peine achever cette lettre ; il se laisse tomber sur une chaise avec désespoir en s'écriant : — Malheureux que je suis !... Je ne la verrai plus !

Alors Adam se cogne le front contre le mur en disant : — Voilà un père qui ne vaut pas deux sous.

Chapitre XXXIII. — Adam veut encore obliger Edmond.

Edmond ne sait d'abord à quoi attribuer le changement de conduite du général à son égard ; il pense cependant que M. Desparmont s'est aperçu de son amour pour sa fille, que cet amour lui a déplu, et que c'est pour cela qu'il lui a donné son congé. Le pauvre amant se désole ; il prévoit que, ne voulant pas lui accorder Céline, on la mariera à un autre, et il ne cesse de dire :—Le jour où elle sera à un autre, je me tuerai.

Adam n'a pas avoué à son cousin ce qu'il a fait ; quelque chose lui dit que sa visite au général n'a pas produit un bon effet. Mais en cherchant un jour à consoler Edmond, il s'écrie :—Je ne conçois pas que le père de ta demoiselle se conduise ainsi avec toi !... surtout après tout ce que je lui avais dit en ta faveur.

Edmond est frappé de ces mots ; il regarde son cousin avec anxiété. — Que viens-tu de dire, Adam ?... Tu avais parlé en ma faveur au général Desparmont ?... Eh ! mon Dieu ! oui... Je ne te l'ai pas encore dit... je ne sais pas pourquoi. Mais, vois-tu, j'ai voulu te servir... j'ai voulu presser ton bonheur, ton mariage... Tu n'osais pas te déclarer, je me suis dit : Je ferai la déclaration pour lui, et je la ferai chaudement... et je l'ai faite. — Tu as été chez le général ? — Un

peu ! — Tu l'as vu ? — Eh ! certainement... Il m'a d'abord reçu assez poliment... Nous avons jasé longtemps comme une paire d'amis... Quoique ça, il a paru un peu offusqué de ce que je lui avais tapé sur le ventre, mais ça s'est passé... — Ah ! mon Dieu ! que m'apprends-tu là ?... Mais de quoi as-tu causé avec le général ? — De moi, de toi... de ce que nous avons fait tous les deux... Tout en pour lui prouver que tu es un bien meilleur sujet que moi... Oh ! je ne me suis pas flatté, va !. . — Aurais-tu parlé d'Agathe... de ma première folie ?... — Oui, je crois que j'ai dit un mot d'Agathe... Mais j'ai eu soin de lui faire remarquer que tu l'avais plantée là après lui avoir fait un enfant... Oh ! j'ai bien arrangé tout cela !... — Malheureux ! c'est toi qui m'as perdu !... Je comprends maintenant la colère du général ! — Qu'est-ce que tu dis donc ?. . Je t'ai perdu... moi ?... C'est pas possible !... Il faudrait que ton général fût bien enfoncé pour avoir pris de travers ce que je lui ai dit ! Edmond... mon cousin... réponds-moi donc... Si j'ai fait une sottise... si je t'ai nui... dis-le-moi donc que je me pende ?... Je me pends tout de suite.

Edmond s'est jeté sur un siége, la tête baissée sur sa poitrine ; enfin il lève les yeux sur Adam, et lui dit avec douceur en lui tendant la main :

— Je ne t'en veux pas ; tu as voulu me servir... Mais tu ne sais pas que ce que tu as fait dans l'intention de m'être utile est ce qui m'a perdu aux yeux du général... — Comment ! il se serait fâché pour quelques espiègleries de jeunesse ?... — Un père ne regarde pas ces choses la aussi légèrement. M. Desparmont me croit maintenant un libertin, un mauvais sujet, et il craindrait de me donner sa fille !... — S'il a pris la chose de travers, alors... — N'importe ! je lui écrirai. Je lui avouerai franchement tout ce que j'ai fait, je ne lui cacherai rien... Peut-être trouvera-t-il alors que je suis moins coupable qu'il ne le croit.

Edmond écrit une longue lettre au général. Il espère pendant quelques jours recevoir une réponse favorable ; mais le temps s'écoule, et le général ne répond pas. Alors Edmond perd toute espérance de reconquérir l'amitié de M. Desparmont, et il se livre de nouveau à sa douleur ; mais il ne fait aucun reproche à son cousin, quoique celui-ci soit l'auteur de ses peines.

Adam est furieux contre le général ; il espérait que la lettre d'Edmond réparerait sa sottise. Quand il voit qu'elle reste sans réponse, et que le pauvre Edmond supporte son malheur sans cesser d'être aussi bon pour lui, il jure de ne point prendre de repos qu'il ne lui ait fait posséder celle qu'il aime. Mais ne sachant pas encore comment s'y prendre pour en venir à son but, il se rend chez madame Phanor, dont il connaît l'imagination fertile en expédients de tous les genres.

Madame Phanor occupe maintenant une petite mansarde de la rue de la Lune. Depuis quelques années la grande femme a perdu le peu de charmes qu'elle possédait encore ; cependant ses yeux sont aussi brillants qu'autrefois. C'est tout ce qu'il lui reste, mais cela n'a pas suffi pour retenir ou ramener des adorateurs généreux, et comme madame Phanor a, dans son beau temps, mangé ce qu'elle avait avec des Sigismond de tous les quartiers, elle s'est trouvée au dépourvu lorsque les jours d'épreuve sont arrivés. Cela n'empêche pas madame Phanor d'être toujours disposée à rendre service, et d'offrir le peu qui lui reste à son ami. Bien différente de la tourmente qui n'est pas *prêteuse*, madame Phanor s'est perdue par son trop de penchant à prêter tout ce qu'elle possédait.

Adam arrive chez son ancienne connaissance, la seule dont l'amitié ait survécu à sa ruine. Il trouve Phanor en jupon court et en corset sale, savonnant ses bas dans une terrine placée au milieu de sa chambre. Elle lui jette un tendre regard, et continue son savonnage, parce que depuis longtemps elle n'a rien fait plus avec Adam sur la cérémonie. Adam s'assied près d'elle, et sans lui adresser la parole, se met à prononcer deux ou trois jurons très-énergiques.

— Qu'est-ce que tu as donc, l'Amour ? qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Comment finiras-tu ton discours si tu le prends si haut en commençant ? dit madame Phanor en frottant ses bas.

— Ce qu'il y a ? répond Adam en se donnant une claque sur le front, ce qui annonce chez lui une profonde émotion. Ce qu'il y a ? sacré f...! C'est que je suis un âne, un imbécile, un dindon !... — Mon ami, ce n'était pas la peine de te mettre en colère pour m'apprendre cela. Je ne l'ai jamais pris pour un aigle, et ton père ne s'est pas mis en frais pour développer tes organes intellectuels. Mais c'est égal ! tu as des qualités et ton physique. Enfin, d'où vient cette fureur ?... Est-ce que tu as encore fait des sottises à ton cousin, à ce jeune homme que je porte dans mon cœur, parce qu'il t'héberge, t'empêche gratis, et te donne encore de temps à autre la fine pièce de cent sous, avec laquelle nous allons dîner dans des cabinets particuliers où il n'y a pas de papier sur les murs, mais où il y a des canapés ?

Après avoir encore juré deux ou trois fois pour se soulager, Adam conte à madame Phanor ce qu'il a fait dans l'intention de servir les amours de son cousin, sa visite chez le général, et ce qui en est résulté pour Edmond.

— Je ne puis pas te blâmer, dit madame Phanor quand Adam a cessé de parler, tu as agi dans un bon but ; ça n'a pas réussi, mais ce n'est pas ta faute. Si ce général s'est fâché en apprenant que ton cousin a fait quelques fredaines, il faut qu'il soit bien ridicule. Est-ce qu'il veut que le mari de sa fille ait son innocence ?... Ah bien, par exemple !... il n'a qu'à lui faire épouser un général alors !. . Dans tout cela je ne vois pas pourquoi tu jures depuis un quart d'heure comme un charretier, ce qui est très-mauvais genre.

— Je jure, parce que mon cousin est au désespoir. Il pleure, il gémit, il se désespère ; s'il n'obtient pas sa petite, il est capable de faire quelque coup de tête... Et moi, je veux qu'il ait la petite, qu'il l'épouse, et qu'il soit heureux.

— Ah ! c'est différent. Il fallait me dire ça tout de suite, je l'aurais compris... — Voyons, Phanor, trouve-moi un moyen pour marier nos amants.. pour faire consentir le père... Fais-moi le plaisir de laisser tes bas un moment, pour chercher cela. — Mon ami, je cherche tout aussi bien en savonnant, et je suis bien aise d'avoir des bas blancs demain. — Dis donc, Phanor, si j'allais rosser le père de la demoiselle jusqu'à ce qu'il ait donné son consentement ?... — Non... il ne faut rosser personne. Fi donc !... de quoi aurait-on l'air ?... — Si alors... je... si... diable !... c'est encore difficile ! Attends ... si nous enlevions la demoiselle ?... — Ma foi ! ce ne serait peut-être pas si bête... — Nous la conduirions chez Edmond... — Non... jamais ! Et la décence donc !... On amènerait la petite ici... puis tu y ferais venir le cousin... comme par hasard ; puis nous laisserions les deux amants causer ensemble... pendant toute une nuit... Nous les laisserions seuls... tu entends... et deux amants ensemble. . tu comprends qu'ils ne s'amuseront pas à compter les étoiles... Après, ma foi, ce qu'un père peut faire de mieux, c'est de pardonner et de marier bien vite pour que ça ne s'ébruite pas. — Bravo !... Tu arranges cela supérieurement !... Il faut que je t'embrasse, Phanor... — Allons, polisson !... Prenez garde à ma terrine... — Ce pauvre Edmond !... grâce à moi enfin, il sera heureux !... On ne dira plus que je ne fais que des sottises... Voyons, Phanor, il faut tout de suite enlever la fille du général. — Tu en parles à ton aise... Tu crois qu'on enlève comme cela les demoiselles de famille ?... — Oh ! je sais enlever les filles, moi. Est-ce que je n'ai pas enlevé Tronquette ? .. est-ce qu'elle n'avait pas une famille, celle-là ? — Oui ; mais elle voulait bien te suivre... elle était d'accord avec toi. Et celle ci, il faut au contraire l'enlever sans qu'elle s'en doute, sans quoi elle pourrait bien ne pas se laisser faire. — Tu crois ?... — Tiens ! si je le crois !... Oh ! que ces hommes naturels sont vicieux ! ils pensent que nous ne demandons qu'à sauter le pas ! A douze ans, si un homme m'avait embrassée malgré moi, je lui aurais mangé le nez ! — Voyons, Phanor, il n'est pas question de ce que tu aurais mangé, il s'agit d'enlever mademoiselle Céline de chez son père, sans que ça paraisse. — C'est ce qu'il faut chercher... — Eh bien ! cherchons.

Après avoir réfléchi cinq minutes, s'être gratté le front et l'oreille, Adam recommence à jurer en disant : Je n'entends rien aux malices, moi. J'ai envie d'aller tout bonnement chez le général, je sais où c'est ; je demanderai la chambre de sa fille. Arrivé là, je prends la petite dans mes bras, je me sauve avec elle en descendant quatre à quatre, et si on me dit quelque chose en chemin, je rosse à tort et à travers !

— Ce serait du gentil ! répond madame Phanor. Tu ne peux pas aller chez le général, on t'y connaît ; et d'ailleurs tu gâterais tout. Attends !... les moyens les plus usés sont souvent les meilleurs ! — Voyons ton moyen usé ? — Le général doit sortir quelquefois sans sa fille pour aller en société. — Sans doute ; après ? — Après, c'est bien simple... Je fais une toilette décente... sans trop de recherche... d'ailleurs je n'ai que ma robe de jaconas à carreaux ; mais elle me va très-bien. — Après, après ?... — Je m'habille donc décemment, je me présente chez mademoiselle. . Comment l'appelles-tu ? — Céline. — Céline, c'est bien. Je lui dis que son père la demande... qu'il est indisposé... — C'est ça !... qu'il est mort même ! — Non !... ça la satisfait trop. Enfin, je lui dis qu'il m'envoie la chercher ; elle me suivra ; j'ai l'air si respectable quand je veux !... Nous aurons une citadine à la porte... la plus belle possible, et je conduis la petite ici... — Bravo !... tu as de l'esprit gros comme un éléphant !... Je n'aurais jamais trouvé cela, moi. Allons, habille-toi, et va chez le général voir s'il est sorti. — C'est ça !.. J'irai demander s'il est sorti pour ensuite me présenter de sa part... Le serait bien adroit !... Il faut d'abord rôder autour de la maison du général pour voir s'il sort seul, et tâcher de s'informer où il va... Ça te regarde, cela, mon ami. Je ne suis pas faite pour rôder dans les rues !... — Sois tranquille ! Je vais me mettre en embuscade, et dès que j'aurais appris que le moment est venu, je viendrai t'avertir.

Adam quitte madame Phanor, et va se placer contre une borne, à peu de distance de la maison de M. Desparmont. Il reste là immobile, les yeux fixés sur la porte cochère. Il passe ainsi la journée sans voir le général. Ne voulant pas s'éloigner à l'approche de la nuit, il entre dans un cabaret voisin, et comme on ne peut pas s'asseoir dans un cabaret sans rien prendre, il se fait donner un morceau de pain, du fromage et une bouteille de vin ; puis se place contre une croisée d'où il voit parfaitement en face. Mais sa bouteille se vide, et la soirée n'est point passée ; il en demande une seconde, pour faire quelque chose ; plus tard il en prend une troisième. Enfin, à onze

heures le cabaret ferme, et Adam en sort à moitié gris, jurant qu'il ne le père de la jeune Céline, qui n'est pas sorti de la soirée.

Pendant qu'Adam veillait et recommençait à se griser, le tout dans l'intention de faire le bonheur de son cousin; que celui-ci se désolait jour et nuit en soupirant le nom de Céline, voyons ce qui se passait chez le général.

M. Desparmont n'avait rien dit à sa fille de la visite qu'il avait reçue, ni de la lettre qu'il avait écrite à Edmond; mais Céline avait bien vite remarqué que le jeune Rémonville ne venait plus chez son père, et que celui-ci évitait de la conduire dans les réunions où elle aurait pu rencontrer Edmond. Céline trouvait fort singulier que ce jeune homme si aimable cessât de venir chez eux, et que son père ne s'en plaignît pas. Cependant elle n'osait en parler la première; mais vingt fois par jour le nom d'Edmond était sur le bord de ses lèvres, et sans trop se dire pourquoi, elle craignait de le prononcer. Céline devenait triste, rêveuse; son piano ne lui plaisait plus, son dessin ne pouvait la distraire. Elle voulait bien aller dans le monde; mais lorsqu'elle y était, elle refusait de chanter, de danser, et témoignait bientôt le désir de retourner chez elle; enfin, Céline avait du chagrin. Le général s'en apercevait, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Pour tâcher de la distraire, il ne quittait pas sa fille; il n'allait pas en société sans elle, et c'est pour cela qu'Adam se grisait inutilement tous les soirs devant sa porte.

M. Desparmont dit un jour à sa fille : — Nous aurons ce soir du monde, soigne ta toilette... On fera de la musique, étudie un peu ton piano; depuis quelque temps il me semble que tu le négliges.

Céline baisse les yeux; elle tourne et retourne autour de son père; enfin elle n'y tient plus, et elle dit d'une voix tremblante : — Est-ce que M. Edmond viendra m'accompagner?

— Non... Je ne l'ai pas invité, répond froidement le général. Cette réponse ne satisfait pas Céline; elle reste debout devant son père, elle semble attendre qu'il en dise davantage, et comme il se tait, elle reprend timidement :

— Est-ce qu'il est malade, M. Edmond?... Ordinairement vous lui disiez de venir.

Le général voit bien qu'il faut parler; il dit à sa fille d'un air indifférent : — Ce jeune homme ne viendra plus chez moi... J'aurais dû peut-être ne jamais l'y recevoir... mais dans le monde on se laisse toujours tromper par les apparences... Je n'ai pas positivement à m'en plaindre; pourtant j'ai appris sur lui des choses... Enfin, je ne veux plus le recevoir.

Céline a pâli; elle a posé sa main contre un meuble, car elle sent ses genoux trembler et fléchir. Elle tâche de cacher son émotion, elle veut s'éloigner, pour que son père ne remarque pas son trouble; mais elle revient malgré elle, et murmure en retenant avec peine ses larmes : — Quelles choses avez-vous donc apprises de lui, mon père?

Le général regarde sévèrement sa fille : — Je ne dois pas avoir besoin de vous les communiquer. Mais, je vous le répète, M. Edmond ne viendra plus ici.

Céline n'ose répliquer, elle se hâte de quitter le salon; mais elle ne peut le faire assez vite pour que son père ne voie pas des larmes s'échapper de ses yeux. Alors le général se fait violence pour ne point courir après sa fille, l'embrasser, la consoler, et il se jette tout ému dans un fauteuil en disant : — Pauvre Céline!... Edmond était vraiment aimable... son banquier en est très-content!... Mais cette jeune fille enlevée... cet imbécile de cousin!... Cependant la lettre que m'a écrite Edmond diminue beaucoup ses torts... et s'il était entièrement corrigé... cela pourrait peut-être encore s'arranger... car je ne veux pas faire le malheur de ma fille... Mais je le ferais si je lui donnais pour époux un mauvais sujet.

Quelques jours après cette conversation, le général, qui n'a pu décider sa fille à venir en soirée avec lui, se détermine pourtant à s'y rendre sans elle.

Adam était à son poste. Depuis trois semaines il avait repris l'habitude de passer son temps dans le cabaret qui était près de la demeure de M. Desparmont, et il rentrait presque toujours gris. Edmond, tout entier à sa douleur, au souvenir de sa Céline, faisait peu d'attention à la conduite de son cousin; une fois seulement il lui avait dit : — Je crois, Adam, que tu as oublié ton serment! Mais Adam lui avait répondu : — Ce n'est pas ma faute... c'est malgré moi. Au reste, ne me gronde pas... Tout ce que j'en fais c'est pour ton bonheur.

Edmond n'avait pas fait attention à ces mots, et n'avait plus rien dit. Le soir où le général sort seul de sa maison, Adam commençait seulement sa seconde bouteille. En apercevant M. Desparmont il vide son verre d'un trait, jette une pièce de trente sous sur le comptoir, et sort du cabaret. Il suit des yeux le général et le voit monter en cabriolet. Aussitôt il se met à courir chez madame Phanor, et lui crie dès le bas de l'escalier : — Prépare-toi! habille-toi!... La petite est seule... le papa est sorti... Allons, vivement! voici l'instant de montrer tes talents!

Madame Phanor procède aussitôt à sa toilette en disant : — Tu es bien sûr que le général est sorti? — Parbleu!... puisque je te dis que je l'ai vu... Il était en tenue, en noir; il a pris un cabriolet. — Et où est-il allé? — Où il est allé? .. Ma foi, je n'en sais rien. — Comment, tu n'en sais rien!.. Et de quelle part venais-tu que je me présente pour chercher sa fille?... chez qui vais-je dire qu'on l'attend? — Ah! sacrebleu! c'est vrai... Je n'ai pas pensé à cela! — Et ça dit que ça sait enlever les femmes!.. Ah! bien!... oui, des dondons comme Tronquette; mais pas autre chose... C'est égal... je me dévoue... Il m'arrivera ce qu'il pourra... Qu'on à me faire fouetter par les gens du général, je vais y aller... Mon adresse suppléera à ton oubli... Va vite chercher une citadine, et une belle... — J'y cours... Ah! dis donc... as-tu de l'argent?... Je n'ai plus que quinze sous sur moi. — Non, je n'ai pas d'argent... C'est égal : tu prendras le fiacre à l'heure... Nous verrons après... Puisque tu iras exprès chercher ton cousin, il faudra bien qu'il le paye, lui. — C'est juste. — Cours chercher la voiture.

Adam va prendre une citadine. Il ose au cocher de regarder à sa montre et se fait conduire rue de la Lune. Il entre dans l'allée noire de la maison; il appelle Phanor. Celle-ci descend de son quatrième en faisant attention à ne point se chiffonner. Elle monte dans la citadine : Adam en fait autant; et ils se font conduire à la demeure du général. Arrivés là, Phanor descend et dit à Adam : — Tu ne resteras pas dans le fiacre : il ne faut pas que la petite t'y trouve; ça l'effaroucherait. — Je monterai derrière.

Madame Phanor frappe et entre bravement dans la maison, et Adam, qui ne se sent plus autant de résolution et qui commence à penser que ce n'est pas une simple plaisanterie d'enlever une fille à son père, entre chez un épicier et boit ses quinze sous en petits verres pour ranimer son courage.

Cependant madame Phanor s'est présentée hardiment; elle demande à parler à mademoiselle Céline de la part de son père. On l'introduit près de la jeune personne, qui se lève et vient au-devant d'elle en disant : — Mon Dieu, madame! qu'y a-t-il donc? Mon père serait-il indisposé? — Non, mademoiselle, répond madame Phanor en serrant en même temps son nez, sa bouche et ses tresses pour se donner une tenue décente. Monsieur votre père se porte fort bien; mais madame l'a beaucoup grondé de ne pas vous avoir amenée; toute la société comptait sur vous. M. Edmond Rémonville espérait avoir le plaisir de vous voir... — M. Edmond est chez madame Bréval? dit vivement Céline en rougissant de plaisir; et Phanor se dit : — Bon, le père est chez madame Bréval! puis elle reprend : — Oui, mademoiselle, M. Edmond est chez madame... et madame Bréval a tant prié monsieur votre père qu'il m'a envoyée vous chercher; il espère que vous ne lui désobéirez pas. — Oh! non, madame, non certainement... Je vais vous suivre; mais ma toilette... — Oh! vous êtes très-bien; c'est une soirée sans façon que donne madame Bréval... On prendra quelque chose, voilà tout... La voiture vous attend en bas.

Céline se hâte de prendre un châle, d'arranger ses cheveux; elle ne comprend pas très-bien comment il se fait que son père, qui ne veut plus recevoir Edmond, l'envoie chercher pour qu'elle se trouve en société avec lui; mais elle pense que son père n'est plus fâché contre Edmond; enfin elle songe qu'elle va le voir, et après avoir été si longtemps privée de ce plaisir, elle sent battre bien vivement son cœur à l'approche de ce moment. Elle a bientôt terminé sa toilette.

— Je suis prête à vous suivre, madame, dit-elle à madame Phanor. Celle-ci fait une révérence de comédie et se hâte de gagner la porte. La jeune Céline la suit en disant aux domestiques : — Papa m'envoie chercher, je vais le retrouver.

On est dans la rue. Madame Phanor cherche des yeux Adam; mais il est encore chez l'épicier. Le cocher est sur son siége. Madame Phanor ouvre elle même la portière; elle fait monter Céline, se place à côté d'elle et crie au cocher : — Ramenez-nous où vous m'avez prise.

En ce moment Adam, qui vient d'avaler son dernier petit verre, accourt et se présente brusquement à la portière, qui n'est pas encore fermée. Il avance la tête, et comme les petits verres lui ont un peu troublé la vue, il ne voit que Phanor et lui crie : — L'as-tu?

Phanor applique un vigoureux soufflet à Adam et ferme brusquement la portière en disant : — Ces commissionnaires demandent toujours quelque chose. Je lui ai déjà donné en descendu.

Céline n'a pas fait attention à tout cela; elle n'a pas entendu la question d'Adam ni le soufflet par lequel on y a répondu. Elle est toute au bonheur de revoir bientôt celui qu'elle aime. La voiture part. Céline ne dit pas un mot en route, et madame Phanor aime autant cela.

La citadine s'arrête. On est devant l'allée noire de madame Phanor. Adam qui, en recevant le soufflet, a compris sur-le-champ qu'il avait dit une bêtise, ne s'est nullement formalisé de cette petite vivacité de son amie, il s'est contenté de monter derrière le fiacre et arrive ainsi en même temps que ces dames. Il est même le premier à leur ouvrir la portière et à leur donner la main pour descendre.

Céline regarde avec surprise devant elle; madame Phanor s'empresse de lui dire : — Mademoiselle ne reconnaît sans doute pas la maison? C'est que nous avons pris par derrière... Madame a deux entrées. On a toujours plusieurs entrées dans les grandes maisons; ce

chemin-ci abrége beaucoup... Donnez-moi la main, mademoiselle, je vais vous conduire.

Céline est sans défiance. Elle donne sa main à madame Phanor, et entre avec elle dans l'allée, tandis qu'Adam se jette à son tour dans la voiture, crie au cocher l'adresse d'Edmond et se fait mener chez son cousin.

Madame Phanor tient par la main la fille du général; elle lui fait monter un escalier noir comme un four. Céline commence à éprouver quelques craintes en se trouvant dans l'obscurité et dans une maison qu'elle ne reconnaît pas. Elle dit timidement à sa conductrice : — Mais, madame... pourquoi donc n'est-ce pas éclairé ici? — Mon Dieu, mademoiselle, ne m'en parlez pas!... Ce sont ces gueusards de valets... ils n'en font jamais d'autres! Ils boivent l'huile et ils nous la

— Mon cher ami, je viens dîner avec vous, j'arrive au bon moment.

font payer. — Mais, madame, nous montons bien haut... il me semble que madame Bléval demeure au second. — Oui, mademoiselle, au second par-devant, mais son derrière est beaucoup plus haut... Ça se voit tous les jours.

On s'arrête enfin; madame Phanor ouvre une porte et fait entrer Céline devant elle. Les craintes de celle-ci augmentent en se trouvant encore dans l'obscurité, quoique sa conductrice lui dise : — Dans une minute, mademoiselle, nous allons avoir de la lumière... Allons, je ne trouve pas ce f... briquet à présent, c'est comme un sort!... Madame Roquet... avez-vous de quoi m'allumer? je vous serai bien reconnaissante.

La voisine ouvre sa porte en présentant sa chandelle. Madame Phanor allume la sienne et rentre près de Céline. Celle-ci jette les yeux autour d'elle; un cri d'effroi lui échappe; elle joint les mains et dit à sa conductrice d'un ton suppliant :

— Ah! madame!... où m'avez-vous conduite?... Ne me faites pas de mal, je vous en prie!...

— Moi! vous faire du mal, mon cœur! N'ayez aucune crainte, mon enfant... Vous n'êtes pas chez madame Bléval, c'est vrai... mais vous allez voir quelqu'un qui vous adore et qui vous dira de bien jolies choses... — Oh! mon Dieu!... Où suis-je donc?... Je vous en prie, ramenez-moi chez mon père. — Plus tard, si M. Edmond le veut, il vous y reconduira. — M. Edmond? — Quand je vous dis qu'il va venir, que vous allez le voir; c'est pour vous réunir à lui que nous vous avons enlevée, moi et son cousin. — Vous m'avez enlevée?... Et mon père, que va-t-il dire quand il ne me trouvera plus?... Madame, je vous en supplie, laissez-moi retourner chez mon père! — Oh! ma chère amie, j'en suis bien fâchée, mais ça ne se peut pas maintenant... Je n'ai pas fait des frais de toilette, pris un fiacre à l'heure pour que ça tourne en eau de boudin!... Pleurez si voulez, mais il faut attendre M. Edmond.

Céline se laisse aller sur une chaise et continue de pleurer. Phanor s'assied plus loin en se disant : — Quand elle verra le tendre ami, elle ne pleurera plus.

Vingt minutes s'écoulent; Céline sanglote; Phanor s'impatiente; enfin on entend monter rapidement l'escalier.

— Voilà M. Edmond, dit madame Phanor en courant ouvrir; et Céline lève alors les yeux. Mais au lieu d'Edmond, c'est Adam qui entre dans la mansarde en criant comme un sourd :

— Ce sacré cocher qui commence à marronner de ce qu'on ne le paye pas... qui dit qu'il ne veut pas mener trente-six personnes... J'avais envie de le rosser... Je ne peux pas le payer, je n'ai pas le sou!...

— Où est donc M. Edmond? dit madame Phanor. Pourquoi ne l'amènes-tu pas? — Ah! pourquoi!... pourquoi!... par une raison toute simple : c'est qu'il n'était pas chez lui!... J'ai dit à Finot : — Dès qu'il rentrera, envoyez-le chez madame Phanor, où l'amour et le plaisir l'attendent. Au quatrième... sur le devant... Et puis je suis revenu, et me voilà... Tiens! pourquoi donc que mademoiselle pleure?... Ne pleurez pas, joli petit ange... Mon cousin va venir... Il ne peut pas tarder!

Céline ne répond pas... la présence d'Adam, qu'elle ne connaît pas, augmente encore son effroi. Madame Phanor se rapproche d'Adam, et lui dit bas : — La petite se désole, je ne sais qu'en faire... — Bon! tu sais bien que les femmes pleurent quelquefois pour rire... Mais, tiens... entends-tu le scélérat de cocher qui crie dans l'allée?... — Ah! mon Dieu! comment allons-nous faire?... Je ne voudrais pas qu'il amassât du monde, ça ferait un mauvais effet... — Veux-tu que j'aille le battre? — Eh non! encore moins... Je ne vois pas d'autre moyen que de remonter dans la voiture, et de se faire promener jusqu'à ce que ton cousin arrive. — Fais-toi promener si tu veux; moi, j'en ai assez. Je reste ici pour attendre les remercîments d'Edmond. — Eh bien, reste! j'aime autant cela; car ça m'ennuie d'entendre pleurnicher cette petite... Tu vas la garder à ton tour; moi, je vais me faire rouler. Je vais profiter du fiacre et de ma toilette, pour faire des visites de cérémonie à mes connaissances.

Madame Phanor est sortie. D'abord, Céline n'a point fait attention à son départ; mais en regardant autour d'elle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est seule avec Adam, sa frayeur augmente, et elle dit en tremblant :

— Où donc est cette dame?

— Tiens, mon cher Adam, accepte cela, mon seul regret est de ne pouvoir t'offrir plus.

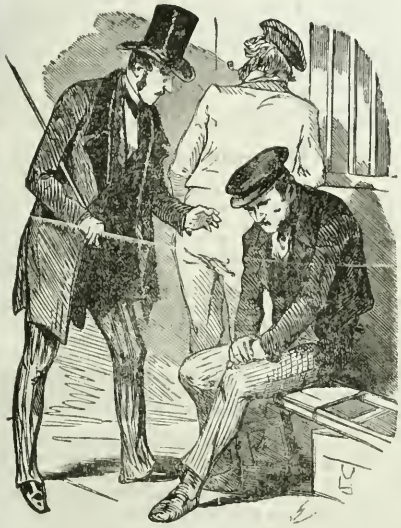
— Qui ça? Phanor?... répond Adam en se jetant dans un vieux fauteuil. Elle profite du fiacre pour se faire rouler... Moi, j'en avais assez... Je ne sais pas pourquoi... ça m'étourdissait. Je vais vous tenir compagnie en attendant que mon cousin Edmond arrive.

— M. Edmond est votre cousin, monsieur? — Oui, mademoiselle. — Et c'est lui qui vous a dit de m'enlever de chez mon père? — Non... c'est une idée qui vient de moi... J'ai voulu lui faire plaisir. — Je crois qu'il ne vous en saura pas gré; M. Edmond doit bien penser que je n'approuverai pas une telle action! — Bah! laissez donc! tout ça ce sont des mots! la nature avant tout. Edmond vous adore... Je vous mets dans ses bras; s'il n'en profite pas, faut qu'il soit bien jobard — Monsieur! je vous en prie en grâce, laissez-moi retourner

ez mon père. — Par exemple! je ne ferais pas une bêtise comme ça! y a trop longtemps que je vous guette!

Céline ne dit plus rien ; elle recommence à pleurer. Adam se lève disant : — Je prendrais bien quelque chose... toutes ces allées et nues... ça altère... Il faut que je visite les armoires de Phanor... lle est *lícheuse*, Phanor; elle doit avoir de bonnes bouteilles dans uelque coin.

Adam ouvre un vieux buffet, où il n'y a que des assiettes cassées du sel gris ; mais dans le bas d'une armoire il trouve une bouille encore à moitié pleine. Il la débouche, la flaire, fait un mouement approbateur, et se verse dans une tasse en disant : — C'est n' rhum. Et il sent très-bon... J'étais sûr que Phanor avait des iandises!....



Edmond s'approche, il s'assure que c est bien son cousin qui est devant lui.

Il va pour porter la tasse à ses lèvres, il s'arrête en s'écriant : — Etourdi que je suis!

Il s'approche de Céline, et lui présente la tasse ; mais elle détourne la tête en disant : — Je n'ai besoin de rien, monsieur.

— Comme vous voudrez, répond Adam. Et il avale le rhum, puis va se replacer dans le fauteuil.

Une demi-heure s'écoule; Adam s'impatiente, murmure, jure après son cousin. — Obligez donc les gens, dit-il, pour qu'ils montrent si peu d'empressement à être heureux... Oh! quand une femme me donnait un rendez-vous à moi, je ne la laissais pas se refroidir ainsi!

Et pour se donner de la patience, Adam se verse du rhum et en boit une seconde fois.

Une autre demi-heure s'écoule, puis une autre encore; personne ne vient. Adam a pris plusieurs fois du rhum; sa tête n'y est plus, ses yeux brillent comme des escarboucles; et malheureusement alors il lui vient dans l'idée d'examiner la jeune personne avec laquelle il est en tête-à-tête.

Céline est assise à quelques pas de lui : sa tête est penchée sur sa poitrine; elle ne pleure plus, mais elle pousse de gros soupirs. Céline est charmante; sa tristesse, sa pose mélancolique semblent la rendre encore plus séduisante. Adam voit tout cela ; il lui passe une foule d'idées par la tête, il pose sa main sur son front, puis regarde dans la chambre, puis se lève, marche et s'écrie enfin :

— Sacrebleu!... c'est bête de laisser comme ça un jeune homme et une jolie fille ensemble... car enfin... si mon cousin ne vient pas... si ça ne lui convient plus .. je ne vois pas pourquoi je... Ça me conviendrait beaucoup à moi... On nous laisse... C'est nous donner carte blanche! Et il serait si naturel d'en profiter... Il faut que je boive un peu de rhum... pour mettre du vert dans mes idées.

Céline n'a pas écouté les exclamations d'Adam, elle est absorbée par la douleur; mais elle frémit lorsqu'elle le voit s'approcher d'elle et lui dire en lui jetant des regards enflammés : — Vous me permettrez bien de vous embrasser?... Elle se lève, jette un cri, veut fuir : Adam l'arrête et la prend dans ses bras.

— Oh! on ne m'échappe pas comme cela!... Je vous embrasserai... car vous êtes jolie comme trente-six amours!

— Monsieur... par pitié, laissez-moi! dit Céline en cherchant à repousser Adam. Mais celui-ci ne l'écoute plus; le rhum a achevé de lui tourner la tête, et en sentant dans ses bras une femme jeune et aussi séduisante, le malheureux ne pouvait pas revenir à la raison. Il prend un baiser à Céline. Elle crie, appelle au secours : il ne l'écoute pas, il ne l'entend plus; le baiser qu'il a pris augmente son délire, il va se porter aux plus coupables excès... lorsque d'un violent coup de pied on fait voler en éclats la porte d'entrée, Edmond pénètre dans la chambre, suivi de madame Phanor; en une seconde, il a arraché Céline des bras d'Adam et renversé celui-ci à ses pieds.

— Misérable! s'écrie Edmond, c'est donc ainsi que tu voulais me servir! Non content d'enlever Céline à son père, tu allais la déshonorer!...

En disant ces mots, Edmond a pris dans sa poche un pistolet : dans sa fureur, il va le diriger contre Adam, qui semble anéanti, tandis que madame Phanor se tient blottie dans un coin. Mais Céline se jette au devant d'Edmond ; d'un regard suppliant elle arrête son bras; il laisse tomber son arme en disant : — Vous le voulez!... Laissons-lui la vie... mais que jamais il ne se présente devant moi .. ou je ne répondrais pas de mon indignation... Venez, mademoiselle, venez... il me tarde de vous rendre à votre père et de vous faire sortir d'ici.

Céline a suivi Edmond. Il lui explique en route pourquoi il n'est pas arrivé plus tôt. Adam avait bien dit à son portier qu'on l'attendait chez madame Phanor; mais il avait oublié de donner l'adresse de cette dernière. Edmond serait donc resté chez lui, si, ennuyée de se faire rouler en citadine, madame Phanor n'avait eu aussi l'idée d'aller chez Edmond voir s'il était revenu. Aux premiers mots qu'elle lui avait dits, Edmond, transporté d'indignation contre Adam, avait pris ses armes et s'était hâté de suivre madame Phanor, sans croire cependant que sa Céline courait un si pressant danger.

Il trouve Phanor en jupon court et en corset satin, savonnant ses bas dans une terrine.

Chez le général, tout le monde était sur pied. M. Desparmont était rentré : on lui avait appris qu'on était venu chercher sa fille de sa part. A cette nouvelle, il s'était livré au plus violent désespoir. Il avait envoyé ses gens de tous côtés; déjà ses soupçons se portaient sur Edmond. Il venait de prendre ses armes, et il allait se rendre chez le jeune Rémonville, lorsque celui-ci paraît devant lui et remet sa fille dans ses bras.

— Monsieur, dit Edmond au général, dont les yeux semblent lui demander une explication, je ne suis point l'auteur de l'événement qui a dû vous donner de si vives inquiétudes... A peine en ai-je été instruit que je me suis hâté d'agir pour ramener mademoiselle près de vous... Vous saurez d'elle toute la vérité. Quoique ma jeunesse n'ait point été exempte d'erreurs... quoique vous me jugiez bien sévèrement, monsieur, je n'ai jamais eu l'idée de braver votre volonté, ni conçu la pensée d'assurer mon bonheur en faisant couler les larmes de votre fille.

En disant ces mots, Edmond salue le général et sort de chez lui

avec cette satisfaction que l'on ressent toujours quand on a fait son devoir.

Chapitre XXXIV. — Récompense de l'un. — Dernière Folie de l'autre.

Plusieurs semaines se sont écoulées. Edmond est allé passer quelque temps chez ses parents : le chagrin qui le mine altère sa santé, il a besoin de repos ; il a besoin surtout des soins, des caresses de sa mère, de la vue de son père. Il ne leur fait plus un mystère de son amour pour la fille du général Duparmont, il leur a conté tout ce qui s'est passé, jusqu'à l'enlèvement de Céline, et ses parents lui disent :

— Tu peux espérer encore ; tu as rendu une fille à son père, ta conduite doit le faire revenir de ses préventions... Mais Edmond n'espère plus ; car depuis le jour où il a ramené Céline dans les bras du général, il n'en a pas reçu de nouvelles.

Edmond ne pense plus à retourner chez son banquier, il a perdu cette ambition qui lui faisait désirer de se faire remarquer. Il se promène tristement dans les lieux de sa naissance ; mais son cœur et ses pensées sont toujours vers Paris. Dans ses courses solitaires, Edmond approche quelquefois de la maisonnette de son oncle ; mais lorsqu'il voit celui-ci assis devant sa porte, il s'éloigne précipitamment : il craint que M. Adrien ne lui parle de son fils, et Edmond ne peut plus entendre prononcer le nom de celui qu'il regarde comme la cause de toutes ses peines.

Cependant une correspondance très-active s'est établie depuis peu de temps entre M. Rémonville et ses amis de Paris, car il reçoit fréquemment des lettres de la capitale. A chaque missive qui lui arrive, M. Rémonville paraît plus satisfait ; sa femme partage sa joie, et elle cherche à la faire aussi partager à son fils. — Pourquoi te chagriner ainsi ? lui dit elle ; j'ai dans l'idée que tes amours ne seront pas toujours malheureuses.

Bientôt M. Rémonville fait un voyage à Paris ; il y reste quinze jours. En revenant il est radieux, il embrasse tendrement Edmond ; puis il fait faire de grands préparatifs dans sa maison : on dispose avec soin deux des plus jolis appartements.

— Pour qui donc ces apprêts ? demande Edmond.

— C'est pour recevoir des amis que j'attends de Paris, répond M. Rémonville en souriant et en regardant sa femme.

Le jour est venu où ces amis doivent arriver. Edmond ne conçoit rien à la joie, à l'empressement de ses parents. Lui-même est troublé sans en deviner la cause. Enfin, sur le midi, une jolie calèche entre dans la cour de la maison. Un monsieur en descend et donne la main à une jeune personne.

Edmond a jeté un cri, car il a déjà reconnu Céline et son père ; il descend l'escalier, s'élance au devant des nouveaux venus. Il ne sait s'il rêve : il ne peut parler. Céline lui sourit tendrement, et le général lui tend les bras en lui disant : — Je t'amène ta femme, mon cher Edmond, puisque tu ne viens pas la chercher.

— Ma femme !... s'écrie Edmond. — Eh ! oui, car j'espère qu'elle le sera bientôt. — Et voilà ce que je suis allé arranger à Paris, dit M. Rémonville en serrant la main du général. — Et c'est pourquoi je te conseillais d'espérer ! dit à son tour la bonne maman en pressant sa bru dans ses bras.

L'ivresse d'Edmond est plus facile à concevoir qu'à décrire ; Céline la partage : elle ne craint plus de laisser voir à celui qu'elle aime tout ce qui se passe dans son cœur. La joie la plus franche règne dans la demeure de M. Rémonville. Les parents sont heureux du bonheur de leurs enfants, et ceux qui les entourent partagent leur satisfaction, car Edmond et sa famille sont aimés de tous ceux qui les connaissent.

Après huit jours consacrés aux apprêts, aux détails, aux toilettes qu'exige la grande cérémonie, Edmond reçoit à Gisors le titre d'époux de Céline ; il revient dans la demeure où il est né avec celle qu'il adore et qui est maintenant à lui. Quelques voisins, des amis des environs, ont été invités à la fête ; elle est gaie, sans être bruyante ; on y rit avec décence, on y chante sans prétentions, on y boit sans se griser, on y danse sans se coudoyer ; tous les convives la trouvent trop courte... Il n'y a que le marié qui la trouve trop longue.

M. Rémonville n'a pas manqué d'inviter son frère aux noces de son fils, mais M. Adrien ne se rend pas à cette invitation ; il donne pour prétexte sa santé : le fait est que la vue du bonheur d'Edmond, de sa fortune, de sa position brillante, font faire au père d'Adam de trop tristes comparaisons.

Pendant qu'on danse et qu'on célèbre les noces d'Edmond et de Céline dans la jolie habitation de M. Rémonville, un homme et une femme se donnant le bras, se soutenant mutuellement, courbés jusqu'à l'échine, et portant chacun un petit paquet de hardes à la main, gravissent le sentier qui mène à la maisonnette de M. Adrien, où ils arrivent sur les dix heures du soir.

— C'est là, dit l'homme en s'arrêtant. — Si c'est là, frappons, dit la femme. Et tous les deux se mettent à faire carillon à la porte de la maisonnette. M. Adrien allait se coucher : Rongin l'était déjà. Son maître l'appelle... Le vieux domestique va en grommelant ouvrir qui ose déranger si tard.

— Ouvre, vieux lapin, répond une voix perçante, c'est ton jeune maître et la jeune maîtresse qui viennent coucher chez leur vertueux père... Tâche de te dégourdir.

Rongin ne comprend rien à cela. Il va rapporter à M. Adrien ce qu'on lui a dit. Celui-ci passe une robe de chambre, et met la tête à la fenêtre. Alors une voix qu'il ne peut méconnaître lui crie :

— C'est moi, mon père ; j'arrive avec ma femme, nous venons vivre avec vous et vous prodiguer nos soins... Nous arrivons un peu tard, parce que nous sommes tombés trois fois en route.

— C'est Adam !... c'est mon fils !... dit M. Adrien ; il vient avec sa femme... Il s'est donc marié aussi ? Et je n'en savais rien !

— C'est votre fils, et il a une femme avec lui ! s'écrie Rongin en se lamentant. Ah ! c'est fini, monsieur !... nous pourrons bien peindre nos dents au clou !...

M. Adrien ordonne à Rongin d'aller ouvrir, et bientôt Adam et Phanor paraissent devant le vieillard. La grande femme entre en baissant les yeux et en donnant la main à Adam, dont le nez est devenu beaucoup plus rouge depuis qu'il ne demeure plus chez son cousin. Phanor fait à M. Adrien une révérence de cinq minutes, pendant laquelle Adam dit à son père :

— Je vous présente ma femme... — Ta femme !... Comment, mon fils ! tu t'es marié sans que je le sache ? — Ma foi ! oui, mon père... J'ai voulu faire une fin...

— Elle est jolie, la fin ! murmure Rongin ; elle est digne du commencement !

— Phanor était mon ancienne amie, reprend Adam. Nous avons ensemble connu les misères du monde. Il y a un mois elle a fait un héritage... Elle a reçu des fonds de Normandie, qu'elle attendait depuis longtemps... sept cents francs en bons écus. Alors nous avons dit : Ma foi ! marions-nous, et réjouissons-nous ! Nous nous sommes mariés ; nous nous sommes réjouis. Nous avons fait une fameuse noce... N'est-ce pas, Phanor, que c'était gentil ?...

— C'était charmant, mon époux, et si vous n'aviez pas eu le bouquet depuis quatre heures du soir jusqu'au lendemain six heures du matin, vous auriez certainement dit de bien jolies choses !...

— Enfin, mon père, nous avons fait la noce tant que nous avons eu de l'argent... Après que nous avons eu tout mangé, nous avons réfléchi que la vie champêtre nous convenait mieux que la ville, dont nous sommes dégoûtés... D'ailleurs ma femme brûlait du désir de vous connaître...

— Oui, mon digne père... Et je viens vous demander votre bénédiction, dit Phanor en s'avançant vers M. Adrien. Celui-ci s'est jeté sur sa chaise ; il ne dit rien ; il sent bien que maintenant toutes les remontrances seraient inutiles ; mais il empêche Phanor de se mettre à ses genoux, et lui dit : — Rendez mon fils heureux, rendez-le sage surtout, madame, et je vous en saurai gré.

Alors Phanor baise la main de M. Adrien d'un air d'humilité ; puis elle lui dit à demi-voix : — Je fais tout ce que je veux de votre fils... Quand il crie, ça ne m'effraye pas plus que s'il secouait des miettes de pain dans un bonnet de coton. Vous serez satisfait de notre conduite, mon père... Nous connaissons nos devoirs ! nous ne vous quitterons plus... Maintenant, mon époux, salue ton père, et allons nous coucher.

Adam ne demande pas mieux, et le vieillard lui-même est bien aise de se reposer. Les deux époux descendent avec Rongin, et Phanor lui dit : — Fais-nous sur-le-champ un bon lit. — Il n'y a plus d'autre lit, ici, que le mien avec celui de mon maître. — Alors donne-nous ton lit. — Et moi, où coucherai-je ? — Avec les lapins, si tu veux ! ça ne nous regarde pas ; mais les maîtres doivent être couchés avant les domestiques.

Adam et sa femme se sont emparés du lit de Rongin, et celui-ci est obligé de passer la nuit sur une chaise.

Le lendemain, le vieux concierge veut faire des représentations à son maître ; mais M. Adrien est faible, souffrant ; il aime toujours son fils, et déjà la femme d'Adam commande seule dans la maison. On n'écoute plus Rongin : on tue les pigeons, les lapins ; et au bout de huit jours Rongin meurt d'une colère rentrée, en voyant disparaître la dernière volaille de la basse-cour.

L'amour, le bonheur et la paix habitent dans la demeure de M. Rémonville. Le tapage, le désordre sont venus avec Adam et sa femme dans la maisonnette de M. Adrien. Les deux époux ont déjà mangé tout ce qu'ils y ont trouvé ; et ils réduiraient bientôt le vieillard à la misère, si, un matin, il ne venait dans l'esprit de Phanor d'aller voir le cousin de son mari.

Edmond a été instruit de la demeure de son cousin ; mais il espère que celui-ci et sa femme n'oseront jamais se présenter devant lui. C'est donc avec une surprise qui n'a rien de flatteur pour celui qui en est l'objet qu'Edmond reçoit la femme d'Adam. Celle-ci ne se déconcerte pas. — Mon cher cousin, lui dit-elle, nous sommes maintenant vos voisins. Mon mari n'a pas encore osé venir vous voir. Moi, qui aime à vivre en paix avec mes parents, je fais les premiers pas, et je me flatte que...

Edmond interrompt Phanor en lui disant d'un ton sévère : — J'estime père, madame, que mon cousin ne se présentera jamais devant moi ! Il ne peut plus exister de liaison entre nous. Il est des offenses que l'on pardonne... mais que l'on n'oublie pas. Cependant comme je ne

vous crois pas heureux... comme mon oncle n'avait plus lui-même que juste de quoi vivre, acceptez une pension de quinze cents francs pour vous et votre mari. On vous la payera régulièrement tous les mois, à condition que vous ne toucherez jamais au revenu de mon oncle.

— Ah! mon cher cousin... vous êtes sublime!... Vous me faites pleurer... Je suis bien glorieuse d'être votre parente!... Hi! hi! hi!... Ah! dites donc, mon cousin; voulez-vous savoir des nouvelles d'Agathe? .. La pauvre petite est bien tombée dans le travers!... Je l'ai rencontrée le soir... Elle fait son commerce sur le boulevard des Italiens... avec un mouchoir à la main... Ça prouve bien que...

Edmond ne désire plus entendre parler d'Agathe... Il congédie Phanor, en le priant de se dispenser de revenir chez lui.

Phanor retourne à la maisonnette en chantant et en dansant. Elle conte à son mari, à son beau-père ce que leur cousin fait pour eux. Adam s'en étonne peu, il est habitué aux bienfaits d'Edmond. D'ailleurs le vin l'a presque entièrement abruti. Il n'est plus susceptible de sensibilité ni de reconnaissance. Mais M. Adrien, qui est certain que son fils aura une existence assurée, sent ses yeux se mouiller de pleurs. Cette fois l'amour-propre n'est plus écouté. en s'appuyant sur sa canne, il veut aller trouver son ancien mercier de ce qu'il fait encore pour Adam.

Mais, à la moitié du chemin, M. Adrien rencontre M. Rémonville, qui allait aussi chez lui pour lui offrir des secours et des consolations. Les deux vieillards se serrent la main. M. Adrien verse des larmes, puis il se précipite dans les bras de son frère. — J'ai eu bien de la peine! lui dit-il; mais j'en suis puni!... Nous voici arrivés à cette époque où je t'avais ajourné pour juger lequel de nous deux aurait à se féliciter de la manière dont il élevait son fils. Le tien fait ta gloire et ton bonheur!... Moi, j'ai perdu le mien en ne lui donnant aucune éducation, en ne cherchant point à corriger ses défauts, en croyant enfin que la nature seule devait tout faire!... — Le mal est fait, mon frère!... dit M. Rémonville. Grâce au ciel, je me flatte qu'on ne suivra pas ton exemple. Le temps a marché vite. La raison ne doit plus rester en arrière. Éclairer les hommes, les instruire, c'est vouloir les rendre meilleurs, c'est les rendre dignes du nom d'homme. Heureux sera le temps où les lumières de la science et de la philosophie auront fait le tour du monde!

UNE

SOIRÉE BOURGEOISE,

PAR

PAUL DE KOCK.

Dernièrement on remarquait beaucoup de lumières aux quatre croisées d'un appartement situé au second, dans une maison de la rue Grenetat. Cela n'avait pas le faste, le brillant du Cercle des Étrangers, mais cependant cela annonçait quelque chose; ces quatre fenêtres, bien également éclairées, avaient un air de fête, et les laborieux habitants de la rue Grenetat, qui n'ont pas l'habitude de faire de grandes dépenses d'éclairage, même dans leurs boutiques, se disaient en regardant les quatre croisées qui faisaient honte au réverbère : — Certainement, il y a ce soir quelque chose d'extraordinaire chez M. Lupot.

M. Lupot est un honnête négociant retiré du commerce depuis peu de temps. Après avoir vendu pendant trente ans de la papeterie, sans avoir une seule fois eu recours à un voisin ou à un ami pour les payements de la fin du mois, M. Lupot, ayant amassé huit mille francs de rente, avait vendu son fonds et quitté le commerce pour se livrer aux douceurs de la vie domestique, pour être aux petits soins près de son épouse, madame Félicité Lupot, femme essentiellement nonchalante, qui était fort bien placée dans un comptoir tant qu'il ne s'agissait que de rendre la monnaie de cent sous, mais qui perdait la tête lorsque cela allait plus loin. Cela ne l'avait pas empêchée de faire le bonheur de son mari (ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour cela), et de lui donner une fille et un garçon.

La demoiselle était l'aînée, elle venait d'atteindre sa dix-septième année, et M. Lupot, qui n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, se flattait de lui trouver un mari ailleurs que dans les pains à cacheter; d'autant plus que mademoiselle Célanire ne montrait aucun goût pour le commerce, et se croyait une vocation décidée pour les beaux arts, depuis qu'elle avait fait, à douze ans, le portrait de son père en berger, avec du crayon rouge, et parce qu'un an plus tard elle avait joué de mémoire : *Je suis Lindor*, sur le piano.

M. Lupot était fier de sa fille, qui était peintre et musicienne, qui était d'un pouce plus grande que monsieur son père, qui se tenait droite comme un soldat prussien, qui faisait la révérence comme *Taglioni*, qui avait un nez aquilin trois fois long comme les nez ordinaires, une bouche dans le même genre, et des yeux si malins, si espiègles, qu'on ne les trouvait pas tacitement.

Le petit Lupot n'avait encore que sept ans, on lui passait tout, vu son extrême jeunesse, et M. Acagne prolongeait de la permission pour faire le diable du matin au soir; car son père l'aimait trop pour le gronder, et sa mère était trop nonchalante pour se mettre en colère.

Or, un matin M. Lupot s'était dit : — J'ai une jolie fortune, j'ai une charmante famille, j'ai une épouse qui ne s'est jamais mise en colère; mais cela ne suffit pas dans ce monde pour être invité, recherché, pour qu'on parle de moi enfin. Depuis que j'ai quitté le papier vélin et la cire à cacheter, ma société ne s'est composée que de quelques amis, anciens marchands comme moi, qui viennent faire la partie de vingt et un ou de loto; mais je veux voir mieux que cela; ma fille ne doit pas vivre dans un cercle si resserré; ma fille a une vocation prononcée pour les arts, je dois recevoir des artistes; je donnerai des soirées, des thés, des punchs même, si cela est nécessaire : on jouera la bouillotte et l'écarté, car ma fille a le loto en horreur; enfin je veux qu'on parle de mes réunions et que Célanire y trouve un mari digne d'elle.

M. Lupot avait été près de sa femme, qui était assise sur son grand fauteuil élastique, caressant un chat couché sur ses genoux, et il lui avait dit :

— Ma chère Félicité, je veux donner des soirées, recevoir beaucoup de monde... Nous vivons dans une sphère trop étroite pour notre fille, qui est née pour les arts, et pour notre fils Ascagne, qui, je crois, fera parler de lui.

Madame Lupot, sans cesser de caresser son chat, avait répondu : — Eh bien! qu'est-ce que cela me fait, tout cela?... Est-ce que je vous empêche de recevoir du monde?... Pourvu que cela ne me cause aucun embarras... D'abord, ne comptez pas sur moi pour faire quelque chose.

— Tu ne feras rien du tout, Félicité, que les honneurs de ton salon... — Il faudra se lever à toute minute... — Un y met beaucoup de grâce... Moi, j'ordonnerai tout, et Célanire me secondera.

Mademoiselle Célanire, enchantée du projet de son père, avait sauté à son cou en s'écriant : — Oh! oui, papa, invitez beaucoup de monde, je vais apprendre des contredanses afin de savoir faire danser, et finir ma tête de Bélisaire, que vous ferez encadrer pour ce soir-là.

Et le petit Ascagne sautait déjà au milieu du salon en disant : — Je prendrai du thé, du punch et des gâteaux, je prendrai de tout.

Puis M. Lupot s'était mis en course, il était allé voir les amis de ses amis, des gens qu'il connaissait à peine, et il les avait engagés en les priant d'amener leurs connaissances. M. Lupot avait jadis vendu du papier rose à un pianiste et des crayons à un dessinateur, il s'était rendu chez ces anciennes pratiques, les priant d'honorer sa soirée de leur présence, et d'y amener des artistes de leurs amis. Enfin M. Lupot avait pris tant de peine pour se faire une nombreuse réunion, que pendant quatre jours il avait couru Paris, gagné un gros rhume et dépensé sept livres dix sous de cabriolets : ce n'est pas tout plaisir de donner une soirée.

Le grand jour ou plutôt le grand soir était arrivé. On avait allumé toutes les lampes, on en avait même emprunté chez quelques voisins... car Célanire avait trouvé que le trois lampes que l'on possédait ne suffisaient point pour éclairer le salon et la chambre à coucher. C'était la première fois que M. Lupot empruntait quelque chose à ses voisins; mais aussi c'était la première fois qu'il donnait un thé.

Depuis le matin M. Lupot était occupé des préparatifs de sa soirée; il avait commandé les gâteaux, les rafraîchissements, acheté des cartes, brossé ses tables, relevé ses draperies. Madame Lupot restée assise dans son fauteuil, et répétait : — Je crains que soit très-fatigant, de recevoir du monde...

Célanire avait terminé son Bélisaire, qui ressemblait à Barbe-Bleue, et auquel on avait fait l'honneur d'un cadre gothique, que l'on avait placé bien en vue dans le salon. Mademoiselle Lupot avait une fort belle toilette : une robe nouvelle, les cheveux nattés à la Clotilde; tout cela devait nécessairement faire impression sur l'assemblée.

Ascagne avait un petit matelot neuf, ce qui ne l'empêchait pas de faire la culbute dans la chambre, de monter sur les meubles, de toucher aux cartes, de les prendre pour faire des cocottes, d'ouvrir les armoires, et de mettre la main sur les gâteaux.

Quelquefois la patience échappait à M. Lupot, et il s'écriait : — Madame, faites donc finir votre fils!.. Mais alors madame Lupot répondait sans tourner la tête : — Faites-le finir vous-même, monsieur; vous savez bien que c'est vous qui le corrigez.

Huit heures venaient de sonner, et personne n'était arrivé. Mademoiselle Lupot regardait son père qui regardait sa femme, laquelle regardait son chat. Le père de famille murmurait de temps à autre : — Est-ce que notre grande soirée se passera entre nous?

Et il jetait des regards désolés sur ses quinquets, ses tables, ses apprêts de cérémonie. Mademoiselle Célanire soupirait, regardait sa toilette et se regardait dans la glace. Madame Lupot se contentait de dire avec son indolence habituelle : — C'était bien la peine de tout mettre sens dessus dessous ici!

Quant au petit Ascagne, il sautait dans la chambre en répétant : — S'il ne vient personne, nous aurons bien plus de gâteaux à manger.

Enfin la sonnette se fait entendre : c'est une famille de la rue Saint-Denis, d'anciens parfumeurs qui ont conservé de leur état l'habitude de se couvrir d'odeurs; à leur entrée dans le salon, c'est comme si l'on venait d'ouvrir des cassolettes; une vapeur de jasmin, de vanille, frappe l'odorat; on en est étourdi, on en a mal à la tête.

D'autres personnes ne tardent pas à arriver. M. Lupot ne connaît pas la moitié des gens qu'il reçoit et qui lui sont amenés par d'autres personnes qu'il connaît à peine; mais il est dans l'enchantement, dans le ravissement. On lui dit en lui présentant un jeune fashionable : — Voici un de nos premiers pianistes qui a bien voulu sacrifier un grand concert pour venir à votre petite soirée.

Ensuite c'est un chanteur de salon, homme délicieux que l'on s'arrache dans toutes les réunions, et qui, quoique fort enrhumé, consentira à faire jouir la société d'une de ses dernières compositions.

Celui-ci est un premier prix du Conservatoire, Boieldieu en herbe, qui fera des opéras, quand il aura des poëmes qui seront reçus, et que sa musique le sera aussi.

Cet autre est peintre, il a mis au Salon, il a eu un succès fou : on ne lui a pas acheté ses tableaux, à la vérité; mais c'est parce qu'il n'a pas voulu les vendre à des gens indignes de les apprécier. Enfin, de tous côtés, M. Lupot n'aperçoit dans son salon que des gens du premier mérite, il en est étourdi, ravi, transporté; il ne trouve pas assez d'expressions pour leur témoigner le plaisir qu'il éprouve à les recevoir; et pour ceux-là il néglige ses anciens amis, dédaigne ses vieilles connaissances, il leur parle à peine; il semble que les nouveaux venus, des étrangers qu'il voit pour la première fois, méritent seuls tous ses soins, toute son attention.

Madame Lupot est lasse de se lever, de saluer et de présenter une chaise. Mais sa fille est radieuse, son père va et vient du salon dans la chambre à coucher en se frottant les mains, comme s'il venait d'acheter Paris; et le petit Ascagne ne rentre jamais dans le salon que la bouche pleine.

Il ne suffit pas de recevoir beaucoup de monde, il faut encore savoir l'amuser. C'est une chose que peu de personnes savent faire, même les plus habituées à donner des réunions. Chez les uns on s'ennuie, on bâille en grande cérémonie; il faut se borner à une conversation qui n'est ni amicale, ni franche, ni gaie. Chez d'autres il faut entendre à satiété le maître de la maison, qui, s'il est chanteur ou exécutant, ne quittera pas son piano, de crainte que quelque autre ne se permette aussi de faire plaisir. Il en est ensuite qui aiment le jeu et ne reçoivent que pour faire leur partie. Pour celles-là, leur seule affaire est de jouer, et peu leur importe alors que les personnes qui viennent les voir s'amusent ou s'ennuient, elles ne s'en inquiètent pas; elles jouent, c'est tout ce qu'il faut, et elles ne s'occupent plus de leur société, qui s'amusera si elle le peut. Ah! qu'il y a peu de maisons où l'on sache recevoir ou amuser son monde! Il faut pour cela un tact, un esprit, une abnégation de soi-même, qui sont bien rares, sans doute, puisque si peu de femmes en font preuve quand elles donnent des soirées.

M. Lupot allait et venait de son salon dans sa chambre à coucher; il souriait, saluait et se frottait les mains. Mais les nouveaux venus, qui ne s'étaient point rendus à l'invitation du bon bourgeois pour le voir sourire et se frotter les mains, commencèrent à dire, même assez haut :

— Ah çà .... est-ce qu'on passera la soirée à se regarder ici?... Ce serait bien amusant!

M. Lupot a voulu entamer la conversation avec un gros monsieur qui porte des besicles, qui a une cravate supérieurement nouée, et qui fait presque continuellement la grimace en regardant la société. On a dit à l'estimable Lupot que ce monsieur si bien cravaté était un homme de lettres, et qu'il daignerait peut-être lire ou réciter des vers de sa composition.

L'ancien papetier tousse trois fois avant d'oser aborder le gros monsieur; il se risque enfin à lui dire :

— Enchanté de posséder à ma soirée un homme de lettres... de la force de monsieur...

— Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes le maître de la maison?...

— J'ose m'en flatter... avec ma femme... qui est assise là-bas... Voilà ma fille... cette grande personne qui se tient si droite... elle dessine et touche du piano... J'ai aussi un fils, un petit démon... il vient de passer toute à l'heure entre mes jambes... Oh! c'est un espiègle!...

— Monsieur, ce que je ne conçois pas... ce qui me passe... c'est que des personnes qui veulent recevoir du monde puissent demeurer dans la rue Grenetat! C'est une horreur que cette rue! c'est épouvantable!... de la boue toute l'année!.., des embarras de voitures... un quartier sale, bruyant, infect...

— Monsieur, cependant, depuis trente ans que j'y suis...

— Ah, monsieur! j'y serais mort trente fois! Quand on loge rue Grenetat, il faut dire adieu aux artistes... il faut renoncer à la société... car vous conviendrez que c'est un guet-apens que de faire venir un certain monde dans cette rue...

M. Lupot cesse de sourire et de se frotter les mains; il s'éloigne du monsieur à besicles, dont la conversation ne l'a pas amusé, et il s'approche d'un groupe de jeunes gens qui semblent occupés à regarder le *Bélisaire* de mademoiselle Célanire.

— On admire l'ouvrage de ma fille, se dit M. Lupot; tâchons, sans faire semblant de rien, d'entendre les remarques de ces artistes.

Les jeunes gens faisaient en effet leurs remarques, qu'ils mêlaient de ricanements très-prononcés.

— Devines tu ce que c'est que cette tête?...—Oh! ma foi, non!... J'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle! — C'est Bélisaire, mon cher!...—Allons donc!... pas possible!... ça, Bélisaire!... c'est le portrait de quelque épicier, d'un parent de la maison probablement, — Regarde donc ce nez... cette bouche!... — C'est épouvantable, oser encadrer une telle infamie!... Il faut être bien obtus, bien ignare... Ça ne vaut pas le portrait du *Juif errant* que l'on vend pour deux sous, en tête de la chanson.

M. Lupot en a bien assez entendu. Il s'éloigne du groupe sans souffler mot; il baisse la tête, et va se glisser près du piano.

Le jeune pianiste qui avait sacrifié un grand concert pour venir à la soirée bourgeoise, venait de s'asseoir devant le piano; il fait courir ses mains sur l'instrument, et s'écrie :

— Ah! quelle épinette!... quel chaudron! Comment voulez-vous qu'on se fasse entendre sur un aussi mauvais instrument?... C'est impossible!... Ah! ce ré!...ah! ce fa!... Cela imite la vielle... et il n'est même pas d'accord!

Et, malgré cela, le pianiste restait au piano; il jouait toujours, mais il tapait de toutes ses forces; à chaque instant il cassait une corde; alors il éclatait de rire en disant:

— Bon! encore une de cassée!... Tout à l'heure il n'en restera plus!...

M. Lupot était rouge jusqu'aux oreilles; il avait bien envie de dire au célèbre artiste : — Monsieur, je ne vous ai point engagé à venir passer la soirée chez moi pour que vous y cassiez toutes les cordes de mon piano; quittez l'instrument, si vous le trouvez mauvais, mais n'empêchez pas que d'autres s'amusent dessus.

Cependant le bon M. Lupot n'osait point dire cela, ce qui eût été fort rationnel, et il restait à entendre casser les cordes, quoique cela lui fît beaucoup de peine.

Mademoiselle Célanire s'approche de son père; elle est désolée de la manière dont on a traité son piano; elle ne pourra pas jouer son air; mais elle compte se dédommager en chantant une romance, qu'un vieux voisin veut bien lui accompagner avec la guitare.

Ce n'est pas sans peine que M. Lupot parvient à obtenir un peu de silence et d'attention pour sa fille. A l'aspect du vieux voisin et de sa guitare, un rire étouffé s'est emparé de la société; il est vrai que le vieil amateur ressemble à un troubadour de carrefour, et que sa guitare est faite comme les anciens sistres. On est fort curieux d'entendre ce monsieur pincer de son instrument. Il commence en battant la mesure avec son pied et sa tête, ce qui lui donne l'air de ces Chinois qu'on place sur les cheminées. Cependant mademoiselle Lupot risque sa romance; mais elle ne peut jamais attraper la mesure de son accompagnateur, qui, au lieu de suivre la chanteuse, paraît décidé à ne rien changer dans les mouvements de sa tête et de son pied. La romance produit un mauvais effet; Célanire n'y est plus; elle a perdu son sol, elle perd aussi la tête; et, au lieu d'entendre applaudir sa fille, M. Lupot entend des jeunes gens dire en riant : — On n'en voudrait pas même au café des Aveugles!

— Je vais faire servir le thé, se dit l'ex-papetier, cela remettra peut-être l'assemblée de bonne humeur.

Et M. Lupot court donner des ordres à sa bonne; et la vieille domestique, qui n'a jamais vu tant de monde chez ses maîtres, ne sait plus ce qu'elle fait, et casse les tasses en voulant aller plus vite.

— Nannette, avez-vous [illegible] qui se sert avec le thé? demande M. Lupot à sa domestique.

— Les gâteaux, la brioche?. . oui, monsieur, tout est prêt, tout est coupé... — Il y a encore autre chose que je vous ai expliqué, des sandwichs... — Des cent-suisses, monsieur? — Des sandwichs, c'est une petite friandise anglaise .. des tartines de pain coupées mince avec du beurre dessus et du jambon dans le milieu... — Ah! mon Dieu! monsieur, j'ai oublié ce ragoût-là. — Eh! vite, Nannette, faites-en sur-le-champ pendant que ma fille va servir le thé et la brioche; vous en apporterez ensuite sur un plateau.

La vieille servante court dans sa cuisine en maudissant la friandise anglaise, et se hâte de couper des tartines de pain, de les couvrir de beurre; mais n'ayant pas pensé à acheter du jambon, et craignant d'être trop longtemps pour en aller chercher, Nannette cherche dans sa tête comment elle pourrait remplacer la tranche de jambon, et, tout en cherchant, elle aperçoit un gros morceau de bœuf froid qui est resté du dîner, et elle se dit : — Pardieu, je vas leur couper des tranches de bouilli et leur mettre ça dans la tartine, ça sera encore bien assez bon!... avec beaucoup de sel dessus, ils prendront ça pour du jambon!... Avec leur friandise anglaise, ils me font tourner la tête!

La servante se hâte de mettre son idée à exécution, puis elle entre dans le salon avec un plateau couvert des sandwichs de son invention, et elle en présente à la société en disant :

— Qui est-ce qui veut des cent... choses?...

Tout le monde prend de ce que l'on a mis à la mode avec le thé. Mais bientôt un murmure général éclate dans l'assemblée : les dames jettent leur tartine au feu, les hommes les posent sur les meubles, et chacun s'écrie :

— Que diable nous fait-on manger là? c'est détestable! ça ne peut pas s'avaler... — Je crois, Dieu me pardonne, que c'est son pot-au-feu dont ce brave homme veut nous régaler. — C'est une attrape que cette soirée?... — Et le thé qui sent la fumée!... — Et tous les petits gâteaux qui ont l'air d'avoir été déjà entamés!... Décidément on veut nous empoisonner!...

M. Lupot est au désespoir; il cherche sa servante, qui s'est cachée dans sa cuisine, et il n'est occupé qu'à ramasser et enlever les restants de tartines.

Madame Lupot ne dit rien, mais elle est de fort mauvaise humeur; car elle a mis un chapeau neuf qu'elle croyait que l'on trouverait charmant, et une jeune dame est venue lui dire : — Ah! madame!... que vous êtes mal coiffée!... mais votre chapeau est de l'ancien régime!... on ne porte plus de ces formes-là... — Cependant, madame, je l'ai acheté rue Saint-Martin, il n'y a pas deux jours...— Eh! madame, est-ce donc dans ce quartier qu'on trouve les dernières modes?... allez chez mademoiselle Alexina Larose, carrefour Gaillon; c'est là que vous trouverez des chapeaux délicieux!... des modes nouvelles et de bon goût!.. mais, de grâce, madame, ne remettez plus ce chapeau-là... on vous donne cent ans!

— C'est bien la peine de se fatiguer à recevoir du monde pour entendre de pareils compliments! se dit madame Lupot tandis que son mari fait la chasse aux tartines.

Le gros monsieur à besicles qui ne conçoit pas que l'on puisse demeurer rue Grenetat, ne veut cependant point y être venu pour rien; il s'est assis dans un fauteuil qu'il a placé au milieu du salon, et il avertit la société qu'il va réciter des vers de sa composition.

La société ne semble pas enchantée de l'avertissement; mais elle se range en cercle pour écouter le poëte. Celui-ci tousse, crache, se mouche, prend du tabac, éternue, fait lever les quinquets, fermer les portes, demande de l'eau sucrée, et passe sa main dans ses cheveux.

Après avoir fait ce manége pendant quelques minute, l'homme de lettres commence enfin. Il récite ses vers d'une voix à faire casser les vitres; il n'y a que peu de temps qu'il parle, et déjà un fort joli petit tableau de crimes, de morts, d'échafauds a été chatouiller les oreilles de la société, lorsqu'un bruit inattendu part de la salle à manger.

C'est le petit Ascagne, qui, en voulant atteindre à un baba placé sur une pile d'assiettes, a fait tomber sur lui les assiettes et le gâteau.

M. Lupot court pour connaître la cause des cris de son fils. La société suit le père de famille, n'étant pas fâchée de trouver une occasion pour ne plus entendre le poëte; et celui-ci, resté sans auditeurs, se lève d'un air furibond, prend son chapeau, et sort du salon en s'écriant : — Aussi!... comment ai-je pu avoir la faiblesse de consentir à dire des vers dans la rue Grenetat!

On ramène le petit Ascagne, qui pleure parce que deux assiettes se sont brisées sur son nez; et comme on ne fait plus ni poésie ni musique, on se met à jouer parce qu'il faut bien faire quelque chose.

On établit une table de bouillotte et une autre d'écarté. A l'écarté on appelle M. Lupot; il faut qu'il perde lorsqu'il manque de l'argent d'un côté; mais M. Lupot, qui n'a jamais joué plus de dix sous à la fois, demeure tout stupéfait quand on lui dit : — Il manque quinze francs de votre côté...

— Quinze francs!... qu'est-ce que cela veut dire? murmure l'honnête Lupot en regardant les joueurs.

— Cela veut dire qu'il faut que vous fassiez quinze francs de ce côté-là... c'est toujours au maître de la maison à tenir le jeu quand il n'est pas fait.

M. Lupot n'ose pas refuser, il met ses quinze francs et les perd; le coup suivant il en manque vingt, enfin en une demi-heure le cidevant papetier perd quatre-vingt-dix francs. Les yeux lui sortent de la tête, il ne sait plus où il en est; et, pour augmenter son désespoir, les parieurs du côté gagnant, en prenant leur argent, renversent et brisent une des carcels que M. Lupot a empruntées pour mieux éclairer sa compagnie.

Enfin l'heure de se retirer est venue. Le bon bourgeois la désirait avec impatience. Tout ce beau monde s'en va sans même dire adieu aux maîtres de la maison, qui se sont donné tant de mal pour le recevoir. La famille Lupot reste seule. Madame accablée de fatigue, et piquée de ce qu'on l'a trouvée mal coiffée; Célarire les larmes dans les yeux, parce qu'on s'est moqué de son chant et de ses dessins; Ascagne pâle et malade, parce qu'il a beaucoup trop mangé de gâteaux; M. Lupot l'air consterné, et se disant : — J'ai perdu quatre-vingt-dix francs! et la vieille servante ramassant encore des débris de tartines en murmurant : — Faites-leur donc des friandises anglaises pour qu'ils les jettent dans tous les coins!

— C'est fini!... je ne donnerai plus de grandes soirées, dit enfin M. Lupot; je commence à croire que c'est une sottise de vouloir sortir de sa sphère. Quand on médit les uns des autres entre gens de la même classe, cela fait rire, on s'en amuse; mais quand on se frotte à des gens au-dessus de soi, leur moquerie blesse, et cela n'amuse plus. Ma fille, décidément je te chercherai un mari dans les pairs à cacheter.

PETITS TABLEAUX DE MŒURS.

PAR LE MÊME.

LA COURTILLE.

Habitants de l'élégante Chaussée-d'Antin, du noble faubourg Saint-Germain, du brillant Palais-Royal, vous ne connaissez sans doute la Courtille que de nom? Quittez pour un moment vos boulevards, vos salons dorés, vos cafés anglais, turcs ou italiens, et montez le faubourg du Temple; là vous verrez des scènes nouvelles pour vous. Les tableaux sont grotesques, et leurs couleurs un peu vives blesseront peut-être vos yeux délicats; mais après avoir admiré un Raphaël, un Gérard, un Girodet, on regarde avec plaisir un Teniers, un Callot, un Boilly, un Charlet. Pourquoi donc, après s'être ennuyé aux Tuileries, ne monterait-on pas un moment jusqu'à la Courtille?

C'est le dimanche ou le lundi soir qu'il faut de préférence visiter ces lieux; dès que vous avez passé la barrière, une musique bruyante se fait entendre; vous entendez danser à droite et à gauche; jusqu'à Belleville, c'est un bal continuel. La rue est encombrée de joyeux amateurs qui arrivent à la guinguette, ou qui en sortent un moment pour prendre l'air.

Le fameux Desnoyers se présente d'abord à vos regards, et vous offre son salon de deux cents couverts. Desnoyers est le Very de la Courtille. En face vous trouvez le *Sauvage*; plus loin, l'*Arc-en-Ciel*, les *Deux Amis*; partout on danse, partout la cuisine est remplie de consommateurs qui marchandent une salade ou un morceau de rôti; car à la Courtille on ne dîne pas à la carte. Si vous parvenez à vous faire jour jusqu'à la bouche, et que vous désiriez manger un poulet, il faut sur-le-champ le payer et l'emporter vous-même, sans quoi un autre s'en emparera.

Le chef de cuisine ne sait auquel entendre; le bonnet de coton sur l'oreille, le visage couvert de sueur, il court d'une casserole à l'autre: il se double, se multiplie, pour répondre à la foule qui l'assiége

ce qui ne l'empêche pas de faire, en courant, ses sauces et ses coulis, et de commander à quatre marmitons en même temps. César dictait quatre lettres à la fois ; le chef de cuisine fait préparer quatre mets différents ; il est vrai que ses aides de camp se trompent quelquefois, et mettent du poivre où il faut de la farine, du vinaigre où il faut du bouillon ; mais à la Courtille on a bon appétit, et l'on passe par-dessus ces bagatelles.

Voulez-vous jouir du coup d'œil de la danse, vous entrez dans une salle où la chaleur est toujours à six degrés au-dessus du thermomètre de Chevalier. Comme on a établi des tables autour de l'enceinte consacrée à la danse, l'odeur du veau du bœuf, des gibelottes et du saucisse, se mêle aux accords de trois violons, d'une clarinette et d'un gros tambour.

Ce dernier marque la mesure d'une force à se faire entendre de l'*Ile-d'Amour*. Malheureusement le tambour du bal qui se tient vis-à-vis ne veut pas être en reste avec son voisin, et ces messieurs tapent à qui mieux mieux ; tant pis pour les danseurs si les mesures se croisent au lieu d'aller ensemble ; mais cela n'empêche pas de sauter l'orangère et l'ébéniste, la fruitière et le cordonnier ; ces gens-là ont des oreilles pour toutes les mesures et des jambes pour tous les mouvements.

Au-dessus du bal de première classe, vous entendez le son de la cornemuse et le bruit des souliers ferrés qui ébranlent le plancher : c'est le bal des Auvergnats. C'est là que les porteurs d'eau, les chaudronniers, les fumistes, se livrent à leur grosse gaieté, et dansent les bourrées de leur pays, qu'ils accompagnent de cris et de battements de mains.

L'heure s'avance, vous voulez redescendre à Paris : il faut suivre la file, car c'est comme à la sortie d'un spectacle. Autour de vous tout le monde chante, quelques-uns trébuchent, d'autres ne se soutiennent qu'avec le secours de leurs voisins. Si l'ivresse est générale, celle-là du moins n'apporte aucun regret à sa suite ; les bonnes gens vont travailler toute la semaine, pour revenir faire le dimanche et le lundi à la Courtille.

La femme de l'ouvrier tient dans une serviette les restes d'un pain et d'un saucisson ; son mari porte l'enfant sur ses bras. Cet autre ne s'aperçoit pas qu'il a laissé son chapeau sur une table. Celui-ci fouille dans sa poche ; et s'il y trouve encore quelques sous, il jure de les boire avant de rentrer chez lui.

Ce tableau n'est point chargé, c'est à la Courtille que l'on voit la gaieté du peuple : c'est la bonne, à ce que dit Figaro.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE.

C'est bien avantageux de loger au rez-de-chaussée : d'abord vous n'êtes point essoufflé en rentrant chez vous ; mais ce n'est point tout encore : depuis que je demeure au niveau du sol, je sais tout ce qui se fait dans le quartier ; les aventures les plus secrètes me sont connues, et cependant je ne bouge pas de chez moi, je ne vais pas chez mes voisins, et je ne parle jamais avec ma portière. Comment faites-vous? me direz-t-on. Ah! c'est bien innocemment que j'ai connu l'avantage de ma position.

Mes fenêtres donnent sur une rue qui est assez passante. Elles sont garnies de persiennes. L'autre soir, après avoir fermé ces bienheureuses persiennes, j'étais resté contre ma fenêtre pour prendre le frais, je n'avais pas encore de lumière ; tout à coup une voix retentit à mon oreille, et, sans écouter, je ne puis faire autrement que d'entendre.

C'était un jeune garçon d'une boutique voisine qui causait avec une petite bonne de la rue, et les imprudents s'étaient arrêtés tout contre mes persiennes.

— Ah! vous voilà, mamzelle Louise; il y a deux heures que je vous guette, je craignais que vous ne pussiez pas sortir ce soir. — Oh! dame! mes maîtres n'en boissent pas! monsieur est si tent! madame si exigeante!... On n'a jamais un moment à soi. J' vas chercher du sirop chez l'épicier, je n'ai qu'un moment... — Mais quand donc pourrons-nous être ensemble... un peu plus longtemps?... — Je ne sais pas... Ah! dimanche, je crois qu'ils vont à la campagne : je m'habillerai, et nous irons promener... — Nous prendrons une voiture... — Oh! non, ça dépense de l'argent ; je ne veux pas vous *induire* en frais ; je veux bien faire un bon ami, mais je sais ce que c'est que l'économie!...

— Ah! mamzelle Louise! je vous aime bien! — Et moi aussi, monsieur Jules. — Mais, dites-moi bien franchement, la... suis-je le premier qui... le premier que... que vous aimez enfin? — Oh! mon Dieu oui, monsieur Jules. J'ai bien eu un peu mon cousin le dragon, mon pays le cuirassier, un de nos voisins qui vient de s'établir fruitier, et puis un petit domestique de mes anciens maîtres; mais je ne les aimais pas... Ainsi c'est bien comme si vous étiez le premier. — Ah! tant mieux! je suis bien content!... Allons, à dimanche, mamzelle Louise. — A dimanche, monsieur Jules. Je vous attendrai dans la petite rue, pour qu'on ne jase pas dans le quartier... Ils sont si méchants!...

Le couple s'est séparé ; je faisais mes réflexions sur le bonheur de M. Jules, quand un homme vint se jeter brusquement contre mes persiennes et y resta collé tout en se parlant à lui-même.

— Ce maudit vin de cabaret ne vaut pas le diable!... ça vous donne soif pour quinze jours... C'est singulier, à peine si j'ai bu, et je ne peux pas trouver ma porte .. Faisons que je me serais trompé de rue?.. Non, v'là bien la maison du pâtissier dont la femme est si jalouse qu'elle ne veut pas qu'il porte en ville... V'là bien la boutique de l'épicier qui fait du chocolat avec des lentilles... V'là la demeure de ces demoiselles de modes qui sortent le soir les yeux bois-és et ne reviennent pas coucher... Allons, en avant!... ma porte est là-bas, il faut que je la trouve...

Mon ivrogne s'est éloigné. J'étais encore tout surpris de m'être trouvé, sans l'avoir cherché, le confident de tout le monde, lorsque j'entends sonner chez moi ; j'ouvre, c'est un de mes amis qui demeure au bout de la rue. — Que diable fais-tu sans lumière? me dit-il. Je le prends par la main ; je le fais asseoir contre ma croisée. — Reste là, lui dis-je, tu vas connaître les avantages du rez-de-chaussée; probablement il nous arrivera bientôt des causeurs.

En effet, comme j'achevais ces mots, j'entends tousser contre mes persiennes. — On attend quelqu'un, dis-je à mon ami, ne souffle pas!

Le monsieur qui se tenait là y reste encore quelques minutes seul, mais enfin une dame arrive.

— Vous avez bien tardé, lui dit-il ; je commençais à m'impatienter. — Ce n'est pas ma faute, répond la dame, mon mari vient seulement de sortir, j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais!... Mais hâtons-nous de quitter cette rue... Je ne veux pas rester ici...

— Eh bien!... dis-je en me tournant vers mon ami Mais il courait alors vers la porte en s'écriant : — Ah! la scélérate!... la perfide!... elle me disait qu'elle avait la migraine!... qu'elle voulait se coucher!...

Il est parti... Maladroit! qu'ai-je fait! C'est sa femme qu'il vient d'entendre au travers de mes persiennes! mais pouvais-je deviner cela? .. Mesdames, croyez-en mon conseil : ne vous arrêtez plus pour causer devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée.

QUELQUES PENSÉES

D'UN HOMME DE TRENTE ANS.

A quinze ans, je trouvais qu'un homme de vingt-cinq était déjà trop raisonnable ; à vingt-cinq, je regardais un homme de dix-huit ans comme un enfant ; aujourd'hui, il me semble qu'on doit être encore fort jeune à quarante ans.

Je me suis aperçu que le meilleur ami d'un homme est une femme.

Pour vous assurer de l'amitié d'un homme, mettez-le à l'épreuve ; pour compter sur l'amour d'une femme, ne l'y mettez jamais.

Je n'ai encore pu décider quel est en amour le plus heureux, de celui qui trompe ou de celui qui est trompé... Je crois qu'il faut prendre son parti, et être tous les deux.

Plus on vieillit, plus on aime les femmes jeunes. A dix-huit ans, elles nous plaisent toutes ; à vingt-quatre ans, on est souvent amoureux d'une femme de trente-six ; mais à trente, on les préfère de vingt-quatre ; probablement qu'en grisonnant on n'aime plus que les jeunes filles.

Autrefois je pleurais pour un bal, un spectacle, un plaisir manqué : l'âge est venu, je suis raisonnable ; je ne pleure plus, mais je m'ennuie moins.

En amitié, j'aime l'accord ; en amour, j'aime les contrastes.

Quand on devient amoureux, on ne croit jamais pouvoir cesser d'aimer ; quand on n'est plus amoureux, on s'étonne de l'avoir été.

En avançant dans la vie on acquiert de l'expérience, mais on perd des illusions ; l'expérience rend défiant, les illusions rendent heureux : on perd donc plus qu'on ne gagne.

Quand je me rappelle les folies que j'ai faites à dix-huit ans, pour des objets qui le méritaient si peu, j'en ai quelquefois des regrets. Quand je me souviens du plaisir que j'avais à les faire, je voudrais ne pas être plus sage, afin de recommencer.

A quinze ans, j'allais courir et me promener également dans le jardin du Père Lachaise. A vingt ans je m'y promenais, mais je n'y courais plus; maintenant je vais quelquefois y rêver. Dans quelques années, j'irai sans doute plus rarement. Lorsqu'on est vieux, je conçois qu'on dirige sa promenade d'un autre côté.

Je comprends qu'on se lasse du bal, du spectacle, du jeu ; je ne conçois pas qu'on se lasse de l'amour, de la lecture et de la musique.

A vingt ans, je trouvais que les cheveux blancs vieillissaient considérablement ; maintenant il me semble que cela ne change rien à la physionomie : depuis quelques mois je m'en suis vu plusieurs.

En acquérant de l'expérience, on apprécie à leur juste valeur les vaines promesses, les discours et les serments des hommes ; mais on se laisse toujours prendre aux promesses, aux serments et aux douces paroles d'une femme.

LE MYOPE.

C'est une chose bien cruelle que d'avoir la vue basse ; cela vous expose à commettre mille gaucheries, mille quiproquos ; cela vous fait faire de grandes maladresses, et vous entraîne souvent dans de méchantes aventures où vous donnez tête baissée, croyant être un heureux mortel... et bien sot enfin en reconnaissant votre erreur.

Avez-vous la vue basse ; quand vous entrez dans un salon vous regardez d'un air effaré, cherchant le maître ou la maîtresse de la maison, qui sont quelquefois près de vous. Vous ne reconnaissez pas vos connaissances qui vous saluent, et vous souriez d'un air aimable à des gens qui ne vous connaissent pas. Dans la rue, vous ne distinguez les traits de personne, et vous passez pour impoli, parce que vous regardez sans les reconnaître des gens avec qui vous avez causé la veille.

Tout cela n'est rien encore auprès des méprises auxquelles une vue basse peut donner lieu, et dont l'auteur de *la Petite Ville* nous a offert un exemple si comique. Je vais raconter franchement ce qui m'est arrivé dernièrement par suite de ma mauvaise vue.

J'étais au spectacle seul ; par conséquent je pouvais me permettre de lorgner en amateur les beautés qui garnissaient la salle.

Je remarquai une jeune femme, mise avec goût, mais sans recherche, et dont la figure me parut charmante. J'admirais surtout la fraîcheur de son teint, son air de décence, de candeur, d'innocence. Auprès d'elle était une femme âgée, qui me sembla fort respectable ; elle parlait peu, mais paraissait si tendrement attachée à la jeune personne, qui la nourrait sa tante, que j'en fus attendri.

M'approchant de ces dames, je trouvai moyen d'entrer en conversation. La vieille ne me répondait que laconiquement, et son air était un peu sévère ; mais la jeune m'adressait des questions d'une naïveté qui me charmait. Je jugeai que ces dames étaient de province et n'avaient pas l'habitude du spectacle. Peu à peu nous causâmes davantage ; la tante se montra plus haute ; quoique ne me répondant que des oui et des non, elle y mettait un ton de gaieté qui me charmait. Enfin, la pièce étant finie, j'offris mon bras ; on fit beaucoup de façons, on l'accepta enfin. Chemin faisant, je demandai la faveur d'offrir quelquefois des billets ; on finit par accepter aussi. Ces dames témoignant le désir d'aller au Musée, je leur promis de les y mener le surlendemain samedi, jour où l'on n'entrait qu'avec des billets. L'heure fut prise, et je quittai ces dames à la porte de leur maison, qui, malgré l'obscurité, ne me parut pas fort belle ; mais les gens de province se logent où ils peuvent.

En rentrant chez moi j'appris que l'on m'a rapporté ma carte du Salon, pour le lendemain, et que la personne à qui je l'avais prêtée, ne pouvant y aller le vendredi, me prie de la lui conserver pour le jour suivant. — En ce cas, me dis-je, j'irai demain chercher mes provinciales, au lieu de n'y aller que samedi ; cela leur sera sans doute indifférent.

Le lendemain, à onze heures, qui était l'heure convenue, je me rends à la maison où j'ai quitté mes dames, et je demande à une fruitière qui sert de portier : — Madame de Saint-Julien ? — Montez au quatrième, me dit-on ; la porte en face d'un endroit que vous reconnaîtrez facilement.

Diable !... voilà qui me fait déjà faire des réflexions sur ma belle conquête. Je monte cependant un escalier sale et noir. Me voici tout en haut... Je sens que je suis arrivé.

Frappons à la porte en face... J'entends chanter... C'est sans doute la femme de chambre... Pour la domestique d'une demoiselle modeste, elle chante des couplets bien gaillards. Mais la porte n'est pas fermée !... je la pousse... j'entre... Ah ! quel singulier tableau !

Dans le fond de la chambre, un lit sans rideaux ; sur une vieille commode antique, une jolie toilette moderne dont la glace est brisée. Un guéridon sur lequel sont les débris du souper et les apprêts du déjeuner ; des chaises dépareillées, une dormeuse neuve couverte de taches. Sur la cheminée, un peigne, un voile, un volume de roman et un jeu de cartes. Ici un beau châle jeté sur des pantoufles ; là-bas un chapeau à plumes placé sur un pot à l'eau. Au milieu de ce chaos, j'aperçois ma jeune blaise de la veille, qui était bien celle que j'avais entendue chanter, et qui maintenant a le teint plombé, les yeux ternes et creux, l'air effronté, le maintien hardi, et part d'un éclat de rire en me voyant rester ébahi devant elle.

Mais ce n'est pas tout : une vieille femme dégueniliée, échevelée, monte l'escalier en criant d'un ton poissard : — C'te chienne de fruitière qui veut me faire payer l'anglaterre six sous le quarteron ! J'lui ai dit : Ma petite, j'en ai vendu avant toi.

C'était madame de Saint-Julien... O maudite vue basse !... où me suis-je fourré ? Je descends l'escalier quatre à quatre, au risque de me rompre le cou.

L'HABITUDE.

L'habitude est, dit-on, une seconde nature, et chaque jour, en effet, nous avons la preuve qu'une habitude devient pour nous un besoin ; nous ne la suivons pas toujours par goût et par plaisir, mais la seconde nature nous entraîne et nous ne résistons pas.

Cette puissance de l'habitude est si grande, qu'il y a des gens qui font tout mus par elle, lorsque leurs penchants les y porteraient à se conduire autrement. J'ai connu un monsieur qui, depuis trente ans, déjeune tous les matins avec de la pomade. — Vous l'aimez donc beaucoup ? lui dis-je un jour. — Ma foi, non, je ne l'aime pas ; mais j'habitude... — Elle vous est peut-être ordonnée par votre médecin ? — Pas du tout ! mon médecin m'a dit que je pouvais manger tout ce qui me ferait plaisir. Mais que voulez-vous ? je suis habitué à la pomade.

Que de gens dans le monde ressemblent à cet homme, et passent leur vie à faire des choses qui les ennuient, à fréquenter des sociétés dans lesquelles ils ne s'amusent point, à voir des gens qu'ils n'aiment guère, à garder des maîtresses qu'ils n'ont jamais aimées, et à se rendre tous les soirs à un théâtre où ils dorment, comme mon monsieur mangeait tous les matins sa pomade, par habitude !

C'est par habitude que Flurimond se plaint de sa santé ; on ne le voit jamais malade ; il fait ses trois repas par jour, dort la grasse matinée, n'a ni migraine, ni toux, ni maux de nerfs ; mais quand vous lui demandez des nouvelles de sa santé, il hoche la tête et répond d'un air affecté : — Comme cela !... bien doucement !...

Ce gros marchand a gagné en quinze ans vingt mille livres de rente, avec lesquelles il pourrait vivre heureux. Vous croyez peut-être que depuis quinze ans il s'est félicité de sa constante prospérité, qu'il a remercié la Providence de la réussite de toutes ses entreprises : détrompez-vous ; il n'a pas cessé de se plaindre de la dureté des temps, de la stagnation du commerce et des affaires. — On ne fait rien, voilà son éternel refrain. Le pauvre homme !... mais se plaindre est chez lui une habitude.

Julie a du babil, du jargon ; elle tranche et décide de tout, quoiqu'elle ne sache rien à fond ; mais depuis sa jeunesse on lui a donné la réputation de femme d'esprit ; et quoiqu'elle n'ait rien fait pour la mériter, on la lui donne encore par habitude.

Armand et Laure se disputent sans cesse ; si le mari veut sortir, la femme veut rester à la maison ; si elle témoigne le désir de se promener, monsieur trouve qu'il fait un temps détestable ; l'un soutient qu'il pleut quand l'autre dit qu'il fait beau. Si le mari caresse son fils, la femme le gronde ; si la maman embrasse sa fille, le père la met en pénitence. Sur les objets les plus futiles on voit ces deux époux se quereller, et cependant quand Laure ne voit point son mari elle s'ennuie ; si le mari ne trouve pas sa femme chez lui, il ne sait qu'y faire... Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre... Ce n'est pas l'amour qui produit cela, c'est l'habitude.

C'est par habitude que nous adoptons une place au spectacle, et que nous nous trouverions mal ailleurs, lors même que nous y serions mieux. C'est par habitude que nous nous tenons voûtés ou penchés. C'est par habitude que nous gardons un domestique qui nous sert mal, un tailleur qui nous prend trop cher. C'est par habitude que l'on fait des plaisanteries sur les maris, ce qui n'empêche pas ceux qui en font de se marier. C'est par habitude qu'un époux laisse sa femme se promener avec son ami intime. C'est souvent par habitude que l'on fait des serments et des déclarations d'amour, c'est quelquefois par habitude que l'on est infidèle. Enfin c'est par habitude qu'un vieillard octogénaire, aveugle et paralytique, est désolé de quitter la vie. — A quatre-vingts ans, lui dira-t-on, il est bien temps de renoncer à l'existence. — Au contraire, répondra-t-il, c'est bien plus difficile, on en a tellement l'habitude !

LE VILAIN.

Je n'entends pas par vilain un de ces pauvres serfs du bon vieux temps qui n'était pas l'âge d'or pour tout le monde. Grâce au ciel ! nous n'avons plus de semblables vilains ; les habitants des campagnes peuvent maintenant se marier avec leur mie sans redouter le droit du seigneur, un collecteur insolent ne vend pas leurs meubles pour leur faire payer la taille ; et, quoi qu'en disent certains partisans des anciennes coutumes, depuis l'abolition de celles-ci, le blé et la vigne n'en poussent pas moins bien.

Mon vilain est tout bonnement un homme qui pousse l'économie jusqu'à la sordeur, et qui cache sa ladrerie sous le nom d'économie. On reconnaît aisément un vilain ; ces gens-là ne peuvent jamais faire

quelque chose de bien ; il faut qu'ils gâtent tout par leur penchant à la lésinerie, par leur désir d'épargner, de rogner, de réformer, d'économiser et d'amasser. Hélas! si le progrès des lumières a tant diminué les vilains dont nous parlions précédemment, je crains bien qu'il ne soit impuissant contre ceux-ci.

M. Rognard est vilain depuis qu'il est au monde. En nourrice on le voyait mettre du sel dans la bouillie pour économiser le sucre, et se servir de l'écuelle de ses camarades pour ne point user la sienne. En grandissant, M. Rognard est toujours resté vilain. A l'école, il mangeait son pain sec ou demandait du fromage à ses camarades pour conserver le sien. Le dimanche, il aimait mieux ne point sortir que de mettre son habit et son chapeau neufs. L'âge n'a fait qu'augmenter sa vilenie : M. Rognard ne peut jamais se décider à acheter un habit. Quand il faut absolument en venir là, il se rend chez le marchand de drap et n'en prend pas assez. Mais en vain le tailleur crie. — Je veux que vous me fassiez un habit avec cela, dit Rognard ; et je le veux bien large et bien long. Quand son habit est vieux, il le fait retourner ; quand il a été retourné, il le fait teindre.

M. Rognard passe son temps à chercher les restaurants à bon marché. Il court aux vingt-deux sous, aux seize sous, où l'on a trois plats et le potage. — Ces gens-là sont-ils fous, dit M. Rognard, de croire que je mangerai quatre plats? Ne m'en servez que deux, dit-il au traiteur, et donnez-moi à dîner pour onze sous.

Comme le traiteur ne consent pas à ce marché-là, notre vilain emporte toujours deux plats de son dîner dans une boîte de fer-blanc.

Une seule fois M. Rognard a été amoureux, mais un vilain ne saurait l'être longtemps, forcé de faire un cadeau à sa dame, il courait toutes les boutiques, demandant un châle qui eût quelques défauts, afin de le payer moins cher. Un jour, étant allé au spectacle avec un billet qu'on avait donné à sa belle, celle-ci eut le malheur de lui demander à se rafraîchir, et, pendant que M. Rognard était allé sur le boulevard lui acheter une pomme, elle se fit apporter une limonade. Rognard manqua étouffer de colère ; pour payer la limonade il se disputa pendant une heure avec le garçon, auquel il voulait faire le compte du sucre et des citrons. Depuis ce jour, le vilain ne revit pas sa maîtresse et jura de n'en plus avoir.

Une de ses connaissances voulait le marier, et lui avait trouvé un assez bon parti. Après avoir longtemps réfléchi, M. Rognard refusa. — Eh quoi! lui dit-on, vous ne voulez pas d'une femme qui vous apporte une bonne dot? — Ma foi, non, répondit le vilain, je ne veux pas pour une dot être obligé de lui donner tous les jours la moitié de mon dîner.

Paris. Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31.

LE PETIT ISIDORE

OU

LE MILLIONNAIRE

I. — UNE STATION DE CHEMIN DE FER.

Il est neuf heures du soir à la station de Lisieux, qui n'est qu'à quelques lieues de Caen, on attend le convoi du chemin de fer qui, partant de Caen à neuf heures du soir pour se rendre à Paris, ne doit pas tarder à prendre les voyageurs qui sont à Lisieux.

La salle d'attente de cette station est assez éclairée pour que les personnes qui attendent le convoi puissent, suivant leur fantaisie, ne pas être vues, ou causer à l'écart si tel est leur bon plaisir. Il n'y a guère qu'une douzaine de personnes qui se disposent à prendre le chemin de fer.

D'abord un jeune couple qui s'est assis dans un coin obscur de la salle. Ce doit être des amoureux; si ce sont des jeunes mariés, à coup sûr ils sont encore dans leur lune de miel, car ils se parlent de bien près, en se regardant dans les yeux, en se tenant les mains; il semble qu'ils aient peur de perdre une parole l'un de l'autre. Aussi ne s'occupent-ils nullement des autres voyageurs et de ce qui se passe autour d'eux.

La femme peut avoir dix-huit à vingt ans. Elle est petite, mignonne, sa taille est toute mince, ses pieds et ses mains sont remarquables par leur exiguité. C'est une blonde, blanche et rose de teint; elle a des yeux bleus, remplis d'amour en ce moment, ce qui les rend extrêmement jolis, car lorsque les yeux d'une femme, déjà gentille, sont animés par cette passion, ils gagnent cent pour cent; ce qui ne veut pas dire qu'ils y voient double mais seulement qu'ils sont deux fois plus séduisants.

Cette jeune femme a la bouche un peu grande, mais les dents assez bien, son nez est d'accord avec le reste de ses traits, et ceci n'est point un mince avantage, car nous avons beaucoup de personnes qui ont un nez qui n'est pas du tout fait pour leur figure; quand vous regardez ces personnes là, vous trouvez quelque chose de singulier, de bizarre dans leur physionomie, vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce qui vous choque. Il vous semble d'abord qu'elles louchent, et pourtant elles ne louchent pas. Tout cela vient de leur nez qui ne va pas avec leurs autres traits. Probablement leur mère aura été frappée à la vue de quelque masque difforme, pendant qu'elle était dans la position intéressante.

Nous disions donc que cette jeune femme, sans être très-jolie, était gentille et gracieuse. Le jeune homme avec qui elle est doit avoir vingt quatre ans tout au plus. Il est grand, un peu taillé en échalas, mais il a devant lui beaucoup de temps pour prendre du ventre, ce qui du reste n'est pas une chose indispensable pour descendre le fleuve de la vie; il y a même des personnes que cela fait chavirer. Toutes ces choses qui nous arrivent après coup ont rarement l'avantage de nous rajeunir.

Ce jeune homme est brun, il n'est pas beau de figure; mais en ce moment il a aussi ce qui embellit sa compagne : de l'amour dans les yeux, du bonheur dans la physionomie, et cette expression-là en vaut bien une autre; malheureusement elle n'est qu'accidentelle, tandis que si vous avez l'air bête ou grognon cela reste toujours.

Dans la partie éclairée de la salle, deux dames très majeures, tournures de province, prétentieuses et roides, se plaignent beau-

Up de ce qu'il n'y a point une glace dans les salles d'attente, parce que le vent ayant dérangé l'harmonie de leur coiffure, il doit y avoir quelques réparations à opérer dans les boucles de leurs cheveux. Ces dames ne font que changer de place, partout où elles s'asseyent, les craignent un courant d'air; enfin elles appellent un des employés du chemin de fer :

— Monsieur, nous avons pris des billets de première classe, nous serons bien, n'est-ce pas?

— Parfaitement bien, mesdames...

— Nous ne serons pas entre deux vents.

— En fermant les portières vous n'en aurez pas du tout.

— Nous serons bien assises?

— Vous vous assoirez comme cela vous fera plaisir.

— Vous ne nous couperez pas; nous désirons savoir si les banquettes sont douillettes... bien rembourrées?

— Tout ce qu'il y a de plus rembourré, mesdames...

— Et vous ne mettrez avec nous dans le wagon que des personnes comme il faut, n'est-ce pas?

— Oh! soyez tranquilles... en première classe il n'y a jamais que du beau monde, ce n'est pas là où vont les nourrices...

— C'est que vous comprenez bien, monsieur, nous ne sommes pas habituées à voyager en chemin de fer, ma cousine et moi...

— Cependant, mesdames, on ne voyage pas autrement...

— On a tort, monsieur, on a tort... Dans une voiture, les dames étaient beaucoup moins exposées... surtout la nuit...

— C'est-à-dire, mesdames, que dans une voiture, vous aviez à peine de la place pour vous asseoir, à chaque instant un voisin en dormant... ou sans dormir, reposant sa tête sur vos épaules, ou ailleurs... vous étiez serrées, cahotées... et quelquefois versées...

— Jamais on ne nous a versées, monsieur... il est vrai que nous voyageons bien rarement, et si nous nous rendons à Paris en ce moment, il faut que ce soit pour un motif bien grave... pour un cas de première nécessité .. N'est-ce pas, Armande?

— Oh! oui, Argentine!...

— Et si nous voyageons la nuit, c'est parce qu'il fait plus frais et que le voyage fatigue moins le teint... tandis que dans le jour, la chaleur, la poussière abîment la peau... Mais pourquoi n'y a-t-il pas une glace dans cette salle, monsieur?

— Parce qu'on n'en a pas mis, madame...

— Mais il fallait en mettre... est-ce que des femmes n'ont pas toujours besoin de se voir... Allons, ne nous écoute plus cet homme. . Ah! Armande! je crains qu'il ne nous arrive de fâcheuses aventures sur ce chemin de fer! .. je ne suis pas tranquille!...

La cousine Armande, qui est une énorme femme de trente-neuf à quarante ans, a de gros yeux à fleur de tête, un nez de négresse, deux mentons et des fossettes dans les joues, de plus le teint continuellement animé, comme une personne qui aurait trop dîné, ou qui serait trop serrée dans son corset, répond avec une voix flûtée, qu'on est étonné d'entendre sortir d'un si gros corps :

— Mais, Argentine, si vous avez des pressentiments, ne partons pas; retournons à notre domaine de la Grenouillère... nous écrirons à Paris au lieu d'y aller.

— Écrire... écrire... est-ce donc la même chose que d'aller soi-même... vous savez bien que non... nous avons déjà écrit plusieurs fois pour nous plaindre .. pour détailler nos griefs... on n'a jamais bien suivi nos instructions. Non, pour ces choses-là, il faut y être... il faut essayer... il faut faire ses observations sur place...

— Alors, ma cousine, résignons-nous...

— Oh! Armande, que vous êtes heureuse, avec votre caractère tranquille, impassible!... rien ne vous inquiète, rien ne vous émeut.

— Mais, Argentine, vous vous trompez... je suis émue très-souvent!... seulement je me raisonne...

— Eh bien, moi, je n'ai jamais pu me raisonner... allons nous asseoir ailleurs... il me semble qu'on sent du vent ici...

— Allons dans ce coin...

— Par exemple!... ne voyez-vous pas, Armande, qu'il y a dans ce coin un homme et une femme qui se parlent dans le nez. . qui se tiennent les mains... qui sont assis... comme si on les avait liés ensemble... Fi! cela est inconvenant!... j'espère bien que nous ne voyagerons pas avec ces gens-là...

— C'est sans doute le mari et la femme...

— Ah! ma cousine... que vous avez peu de connaissance du monde!... si c'était le mari et la femme, ils ne se tiendraient pas les mains en se parlant, comme s'ils avaient peur de se perdre... Ah! que c'est désolant qu'il n'y ait pas ici seulement un miroir!

En ce moment un jeune homme qui se promenait dans la salle, entend les dernières paroles prononcées par la cousine Argentine, et saluant ces dames d'une façon assez originale, et, comme s'il allait exécuter un pas de danse devant elles, ôte son chapeau et leur en présente l'intérieur en disant :

— Mesdames, voilà tout ce que je puis vous offrir, c'est peu de chose, mais enfin cela vaut mieux que rien...

Les deux cousines, qui avaient d'abord paru effarouchées en voyant un jeune homme les aborder, deviennent tout à coup beaucoup plus gracieuses en apercevant une petite glace fixée au fond du chapeau qu'on leur présentait, et elles daignent sourire au jeune homme, en lui disant :

Ah! monsieur... vous êtes trop obligeant... comment! vous avez une glace au fond de votre chapeau... mais c'est très-ingénieux cela!...

— L'idée n'est pas de moi, mesdames, elle n'est pas nouvelle, mais j'ai pensé que cela pouvait quelque fois être utile en voyage. Cela doit vous paraître singulier de me voir possesseur d'un tel chapeau, moi qui suis passablement laid et qui ne devrais pas avoir un grand plaisir à contempler mon image... Et dans le fait, il semble d'abord que ce petit meuble ait dû être inventé pour un Adonis, un Narcisse! toujours empressé de se mirer, de se voir. Mais moi, je ne pense pas comme tout le monde... je ne me trouve pas si vilain que je ne puisse me regarder quelquefois... il y a mieux, à force de me mirer, j'ai fini par m'habituer à ma figure... par la trouver passable, avec le temps je ne désespère pas de me découvrir quelque grain de beauté dans les traits. Voilà mon excuse, mesdames, mais en ce moment mon chapeau va être bien agréablement surpris, puisqu'au lieu de refléter ma figure, il va s'embellir de deux charmantes images!

Le jeune homme qui vient de s'exprimer ainsi est en effet porteur d'une tête qui, au premier aspect, inspire l'envie de rire, parce qu'elle rappelle ces grotesques que l'on voit dans les mascarades, ou sur les tabatières. C'est une figure chétive, maigre, pâle, grimaçante, pourvue d'un nez mince et trop long, de deux yeux ronds, renfoncés, d'une bouche très-grande, tout cela surmonté d'une crinière formidable, épaisse, descendant presque sur les sourcils, et laineuse comme celle des nègres. Ajoutez à cela une taille petite, mal prise, des fuseaux pour jambes, un dos très-voûté, qui fait douter si l'individu est ou n'est pas bossu, et l'on concevra qu'au premier aspect, ce monsieur ne devait pas séduire; de plus ce jeune homme était affligé d'une infirmité légère, mais quelquefois très-gênante en société : il était presque constamment enrhumé du cerveau; à chaque instant vous voyiez son nez se crisper, ses lèvres se pincer, et un éternûment partait, dont quelquefois vous attrapiez des éclats, lorsque vous causiez de trop près avec le jeune homme; il était affligé de son inconvénient, mais tout ce qu'il avait pu faire pour guérir ce rhume de cerveau presque permanent n'avait servi qu'à l'augmenter encore. Deux fois, le jeune Torse, c'est le nom de ce monsieur, qui est dessinateur, avait été mis à la porte d'un concert, parce qu'il ne cessait pas d'éternuer pendant un solo de violon ou le point d'orgue d'une chanteuse. On avait pris cela pour une cabale montée d'avance avec le nez de ce monsieur; enfin il avait aussi été prié de ne plus se rendre à des réunions littéraires où des poètes avaient l'habitude de lire de leurs vers, parce que ses éternûments intempestifs avaient souvent provoqué le rire dans des moments où les lecteurs espéraient faire couler des larmes. Mais... mais... car il y a des mais pour tout, si ce jeune homme faisait souvent des grimaces très-comiques, si par ses gestes anguleux, ses longs bras et ses cheveux crépus, il avait une forte ressemblance avec un polichinelle, en revanche dans ses yeux qu'il roulait avec beaucoup de vivacité, il y avait une expression fine et souvent railleuse, qui annonçait de l'esprit, et quand on l'écoutait on trouvait que ses yeux ne mentaient pas. Or, pour les gens qui eux mêmes ne sont pas absolument bêtes, l'esprit fait bien vite trouver grâce pour la laideur; l'oreille fait alors pour nous ce que le miroir fusait pour lui, à force d'entendre causer ce jeune homme on oubliait qu'il était vilain, on finissait même par le trouver gentil.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?...

Mademoiselle Argentine a donc pris le chapeau doublé d'une glace et s'empresse de se mirer et de remettre en place quelques boucles de sa chevelure que le vent avait fait voltiger outre mesure; car il faut dire qu'il ventait beaucoup ce soir-là, et que l'air était humide et frais, bien que l'on fût en plein mois de juillet; mais depuis quelque temps les saisons ont jugé convenable de faire comme les hommes; on ne peut plus compter sur elles.

Après avoir assez longtemps fait usage du petit miroir, mademoiselle Argentine, qui offrait un contraste frappant avec sa cousine, étant aussi maigre que celle-ci était grasse, consentit à laisser Armande se regarder dans le fond du chapeau, et pendant que l'énorme demoiselle retouchait aussi à ses cheveux, elle dit au jeune homme qui venait de leur faire cette galanterie :

— Monsieur se rend-il à Paris?

— Oui, mesdames.

— Monsieur vient de Lisieux ou de Caen, peut-être?

— J'ai visité une partie de la Normandie, je voulais voir cette belle vallée d'Auche... ces vertes prairies, ces magnifiques pâturages dont j'avais souvent entendu parler... j'ai trouvé que les récits que l'on m'avait faits n'étaient point exagérés... j'ai été enchanté...

— Monsieur voyage donc seulement pour son agrément?

— Pas tout à fait, madame, car je suis dessinateur... même un peu peintre dans l'occasion.

— Ah! monsieur fait des portraits?

— Quelquefois, madame.

— A l'huile ou au crayon ?

— Comme on veut... je manie les deux... je ne dirai pas également bien, mais enfin je connais mon affaire...

Et le jeune artiste accompagne ces derniers mots d'un sourire dans lequel il fait jouer tous les muscles de sa physionomie, tandis que la grosse Armande lui présente son chapeau en lui faisant une révérence de menuet.

— Infiniment obligée, monsieur ; vous avez là un chapeau bien agréable !

— C'est un couvre-chef à deux fins.

— Ma cousine, pourquoi les dames ne feraient-elles pas placer une petite glace au fond de leur chapeau... comme monsieur ?

— Mais, ma cousine, parce que les dames n'ôtent pas leur chapeau à chaque instant comme les hommes... et que c'est surtout lorsqu'elles ont mis le leur sur leur tête qu'elles ont besoin de se regarder.

— C'est bien fâcheux...

— Mesdames, il me semble que l'on pourrait trouver pour vous une invention qui remplacerait celle-ci. . n'avez-vous pas déjà des éventails garnis de plumes avec un miroir au milieu....

— Oui, mais ces éventails ne se portent qu'en cérémonie... on ne peut pas sortir avec lorsqu'on va à pied...

— C'est juste... je vois, mesdames, qu'il faudra que j'invente quelque chose de nouveau... de facile... de portatif. .

— Les dames vous en seront bien reconnaissantes, monsieur !...

— Attendez... je crois que je tiens ce qu'il vous faut... un flacon plat, avec une petite glace sur une des faces... Voulez-vous jeter un coup d'œil sur votre visage, vous feignez de vous trouver indisposée... ou bien vous vous plaignez d'une odeur fâcheuse, et tout en portant le flacon sous votre nez, il vous est très-facile de vous regarder sans même que l'on s'en doute... Que pensez-vous de cela ?

— Oh ! c'est charmant, monsieur, c'est ravissant... ces flacons auront le plus grand succès !

— Je me charge d'ailleurs d'en faire venir la mode, je fais des dessins sur bois pour *l'Illustration* et pour plusieurs autres journaux... j'y mettrai des dames se servant de flacon-miroir...

— Monsieur fait-il aussi de la photographie ?

— Non, mesdames, je m'en tiens à mon crayon... mais si vous me permettez de vous croquer toutes les deux, j'ose croire que je vous ferai ressemblantes...

— Ah ! ma cousine... monsieur veut nous croquer... est-ce que vous nous mettriez aussi dans le journal ?...

— Certainement, si vous le voulez bien... vous feriez beaucoup d'effet... je vous mettrais dans le *Journal pour rire*...

— Oh ! ce serait bien amusant... Argentine, est-ce que vous ne voulez pas être croquée ?

— Que vous êtes inconséquente, Armande... mettre nos portraits dans un journal pour que tout le monde puisse posséder notre figure... y pensez-vous ?... Vous ne voyez pas que monsieur vous offre cela pour plaisanter.

On ne savait jamais si le jeune dessinateur plaisantait ou s'il parlait sérieusement, car il avait le talent de conserver toujours le plus grand sérieux, même lorsqu'il se moquait du monde, ce qui lui arrivait plus souvent qu'on ne le pensait.

Il prend alors la physionomie d'un tyran de drame en répondant à la maigre demoiselle :

— Moi ! me moquer de ce sexe charmant, dont je ne fais pas partie !... lorsque je voudrais passer ma vie sur ses genoux... non, je veux dire à ses genoux... mais je serais donc un Roquelaure ! un Richelieu !.. j'ai bien quelque chose de Roquelaure... on m'a dit quelquefois... des personnes qui ont son portrait, que j'étais presque aussi laid que lui... mais je crois qu'on m'a flatté.

— Ma cousine, je soupçonne ce jeune homme d'être un peu toqué, dit mademoiselle Argentine en parlant dans l'oreille de sa compagne.

L'artiste profite de cette circonstance pour éternuer à plusieurs reprises et quitter ces deux dames ; car, ainsi que tous les gens bien élevés et de bon goût, il s'éloignait des personnes qui causaient bas près de lui. Nous en connaissons qui se rapprochent et tâchent d'entendre : c'est pousser trop loin le désir de s'instruire.

Un nouveau voyageur vient d'arriver à l'embarcadère ; c'est un homme de trente ans, dont les cheveux sont séparés par une raie aussi bien faite que celle d'un garçon de café ; et la vous donne sur-le-champ une idée du personnage ; en effet celui-ci est une espèce de bon bourgeois, figure assez commune, le nez au vent, des yeux verts-gris qui sont légèrement bordés de rouge, mais qu'on cherche à rendre fascinateurs en les roulant avec vivacité sur le moindre cotillon, des cheveux blonds, fort soignés comme nous vous le disions tout à l'heure, une bouche en cœur, des favoris formant collier, et un monocle appliqué presque constamment sur l'œil droit, voilà pour la tête ; la taille est ordinaire et la tournure n'offrirait rien de remarquable si ce monsieur ne se tenait pas toujours penché en arrière, et une main sur la hanche, comme s'il s'apprêtait à renvoyer un ballon.

La mise de ce personnage annonce les mêmes prétentions que sa figure : il porte un pantalon gris à carreaux énormes, un gilet d'un dessin extravagant, une cravate de fantaisie si étroite qu'il semble n'avoir qu'un ruban autour de son cou, le col de sa chemise est rabattu à la colin, un petit paletot ou plutôt une jaquette vert-pomme, qui ne lui descend pas à mi-cuisse, flatte sur son torse sans être, boutonnée, enfin sur sa tête est posé un chapeau qui a la prétention d'être un véritable Panama, bien qu'il n'en soit qu'une troisième ou quatrième imitation.

Le nouveau venu commence par se promener d'un bout à l'autre de la salle, faisant beaucoup de bruit en marchant, toussant, crachant, fredonnant une chanson, puis disant assez haut pour être entendu :

— Ah ! c'est ici qu'on prend le convoi... j'espère que nous n'attendrons pas longtemps, il n'y a pas foule... nous aurons de la place... Voyons la société .. hum !... c'est mêlé !... un peu de tout... ça me rappelle les stations d'omnibus à Paris...

Et ce monsieur braque son monocle sur toutes les dames, mais il se détourne de quelques paysannes, s'éloigne très-vite après avoir examiné les deux cousines, et semble vexé, après s'être arrêté quelques instants devant le jeune couple qui se parle de si près, de voir que la jeune femme n'a pas même porté les yeux de son côté. Après avoir terminé sa revue qui ne l'a nullement satisfait, ce voyageur prend à part un des employés du chemin de fer et lui dit :

— Savez-vous bien, mon cher, qu'il n'y a pas une seule jolie femme à votre station.

— Dame, monsieur, il y a des jours comme cela !... d'autres où l'on n'aurait que l'embarras du choix.

— Je n'ai pas de chance alors... c'est que je suis un grand amateur, moi.. les femmes, c'est mon élément, j'ai toujours été si heureux près d'elles que je leur dois bien un peu de reconnaissance... Pensez-vous qu'il y en aura beaucoup dans le convoi que vous attendez ?

— Oh ! oui, monsieur... Lisieux, Caen, nous envoient... toujours du beau sexe en quantité...

— Eh bien, écoutez... soyez gentil... c'est vous qui ouvrez les wagons ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez l'habitude, vous voyez tout de suite ceux qui renferment beaucoup de femmes... mettez-moi de préférence dans un de ceux-là... première, seconde ou troisième classe, ça m'est égal... pourvu que je sois avec du beau sexe...

— Cela suffit, monsieur, alors prenez un billet de première classe, et vous irez où vous voudrez.

— C'est justement ce que je vais faire.

Pendant que cet amateur du beau sexe prend son billet, de nouveaux personnages entrent dans la salle d'attente.

II. — DE NOUVEAUX VOYAGEURS.

C'était un monsieur orné de sa femme, de son enfant et de sa bonne. Le monsieur a cinquante ans. C'est le vrai type du rentier campagnard ; un homme robuste, bâti solidement ; bonne figure, ouverte, joviale, qui a été bien dans son temps et qui se flatte de ne pas être encore trop déjeté. Sa femme a quarante ans ; elle a dû faire des passions ; c'est une brune aux yeux très-piquants, qui possède maintenant un embonpoint agréable, et est assez bien conservée. L'enfant est un petit garçon de sept ans, qui saute sans cesse en tapant sur tout ce qu'il rencontre, et semble gêné dans son pantalon ; il est vilain, mais en revanche il est volontaire, rapporteur et désobéissant. M. Phonphonse peut être classé parmi les enfants terribles, son bonheur étant de redire les choses qui peuvent être désagréables aux gens Mais ce n'était qu'après douze ans de ménage que les époux Langlumot avaient obtenu ce gage de leur amour, et alors ils commençaient à désespérer d'avoir un rejeton ; celui-ci fut donc accueilli avec des transports d'allégresse ; et ses parents, dans leur ivresse, ne savaient point corriger les défauts de leur unique enfant.

La bonne a vingt-cinq ans, mais elle est tortue, cagneuse et horriblement couturée par la petite vérole. Madame Langlumot, c'est le nom de sa maîtresse, n'a jamais voulu avoir à son service que de monstres de laideur, est-ce coquetterie ou jalousie, peut-être est-ce pour ces deux motifs.

A peine tout ce monde-là est-il arrivé dans la salle d'attente, que M. Langlumot prend la petite valise et le sac de nuit que portait sa bonne, en disant :

— Maintenant, mes enfants, que me voici à l'embarcadère... vous voyez qu'il ne m'est arrivé aucun accident. Je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici, mais ne restez pas plus longtemps.. ne vous attardez pas .. vous avez un bon bout de chemin à faire pour retourner chez nous .. Je sais bien que les chemins sont sûrs, que Jacquinette a sa lanterne ; mais c'est égal, si vous tardiez je serais obligé de vous reconduire, et il n'y aurait plus de raison pour que cela finit.

— Mon ami, vous êtes bien pressé de nous voir vous quitter !...

Songez donc que nous allons être longtemps séparés de vous... Il paraît que cela ne vous fait rien!...

—Ah! Hortense...je ne mérite pas ce reproche, chère amie; vous savez bien que je n'aime pas à voyager; je ne songeais pas à aller à Paris, moi!... Mon neveu Auguste y fait des sottises, je me disais : Ma foi! tant pis! Après tout, Auguste a vingt-cinq ans, et à cet âge on envoie promener un oncle qui veut vous donner des conseils... D'autant plus que les sottises qu'il fait ne compromettent que son bonheur personnel... Mais voilà qu'un petit héritage m'arrive, auquel certes je ne m'attendais pas... pour le toucher, il faut que j'aille à Paris moi-même, chez le notaire... car donner des procurations, cela n'en finit plus, et puis c'était des frais inutiles... D'ailleurs avec le chemin de fer on voyage si vite à présent!... et j'ai pris des premières places afin d'être très à mon aise.

— Papa! est-ce vrai que dans les chemins de fer on peut être brûlé, brisé et tué?...

— Taisez-vous, Alphonse! Mon Dieu, quelle idée de dire cela maintenant à votre père!...

— Ma chère amie, cet enfant dit ce qu'il a entendu .. il n'y met pas de méchanceté! Oui, mon fils, il est arrivé des accidents bien terribles sur les chemins de fer! mais cela est rare et l'on a dû depuis redoubler de prudence pour éviter le retour de ces malheurs.

— Tu crois donc que tu ne sauteras pas, toi, papa?

— Du moins j'aime à le croire, mon ami...

— Taisez-vous donc, Alphonse!

— Dame! maman, c'est notre voisin M. Raullard qui te disait encore hier : « Si votre mari saute, ma belle voisine, je me mets sur les rangs pour le remplacer. »

Madame Langlumot devient très-rouge et pince son fils, en murmurant :

— Que ce petit garçon est bête. Il entend tout de travers!...

— Non, j'ai pas entendu de travers... Aïe... Holalà... pourquoi que tu me pinces, à présent?

— Ah! le voisin Raullard se met sur les rangs pour me remplacer, dit M. Langlumot avec un sourire un peu forcé. C'est bien aimable de sa part... Je lui en ferai des remercîments à mon retour...

— Tu sais bien, mon ami, que M. Raullard plaisante toujours... J'espère bien que tu ne prends pas au sérieux ce que vient de dire cet enfant

— Par exemple!... tu sais que je ne suis pas jaloux, moi!... D'ailleurs j'ai entendu dire que cela n'empêchait pas une épouse de tromper son mari lorsqu'elle avait cette tentation...

— Vous n'êtes pas jaloux parce que vous n'avez jamais eu sujet de l'être, je m'en flatte...

— Qui te dit le contraire?... Mais il ne s'agit pas de tout cela. Je verrai Auguste, je lui donnerai de bons conseils .. je tâcherai de lui donner aussi l'idée d'épouser mademoiselle Goberville, qui est venue, au printemps, nous voir avec son père.

— Ah! la grande demoiselle qui a un cou de cigogne! s'écrie le petit garçon, en frappant avec une baguette sur une des banquettes placées dans la salle.

— Phonphonse, pourquoi dites-vous cela? Mademoiselle Athénaïs a toujours été fort aimable pour vous... elle vous a donné des dragées.

— Ah! ouiche! elles étaient mauvaises ses dragées; maman a dit que c'était du plâtre, tout ce qu'il y a de plus commun en dragées...

— Je t'ai dit cela, Alphonse, pour que tu n'en manges pas trop, ce qui t'aurait fait du mal...

— Ah! c'est pas vrai... elles étaient mauvaises... Je t'ai vue toi-même les jeter après les avoir sucées...

— Alphonse, vous avez mal vu...

— Si, si, si! oui, oui, oui! si, si, si!

Et le petit garçon s'éloigne en sautant et en continuant de frapper sur les banquettes avec sa baguette.

— Quel espiègle! s'écrie madame Langlumot, lorsque son fils est éloigné. Il n'y a pas moyen de rien lui cacher... C'est vrai que les bonbons de mademoiselle Goberville ne valaient rien du tout!... et qu'elle a un cou d'une longueur démesurée.

— Oui, mais elle a cent mille francs de dot... c'est gentil, c'est rond, c'est net; avec cela on peut s'acheter de très-bonnes dragées; et comme Auguste ne serait pas toujours pendu au cou de sa femme, il ne remarquerait pas la longueur de celui d'Athénaïs. Enfin, je ferai mon possible pour nouer cette affaire... et comme Auguste est très-joli garçon, je...

De grands cris poussés par M. Phonphonse arrivent aux oreilles de ses parents, qui s'interrompent aussitôt en regardant de tous côtés et en criant aussi :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc... c'est Alphonse qui pleure!

— Qu'est-il arrivé à notre fils?...

Le petit garçon revient en pleurnichant.

— Qu'est-ce donc, mon ami? que t'a-t-on fait... pourquoi pleures-tu?

— C'est ce monsieur là-bas, qui m'a battu.

Et l'enfant désigne un individu d'un âge mûr et à la figure sévère, qui est assis sur une banquette, où il fume un cigare.

— Comment, on s'est permis de battre mon fils! s'écrie madame Langlumot, et de quel droit... mais c'est affreux cela... Mon ami, j'espère que vous allez punir cet homme qui a eu l'audace de toucher à notre fils...

— Sois tranquille, Hortense... Ah! je crois bien que je vais lui parler .. et sapristi... je vais le traiter... je vais le... ah! mais... c'est que!...

A mesure que M. Langlumot s'approchait du particulier désigné par son fils, sa voix baissait de ton. C'est qu'il remarquait que ce monsieur avait une paire de moustaches grises, des sourcils épais, et dans le regard quelque chose que l'on nomme : un gaillard solide. De plus, à la tournure de ce personnage, à son col noir, à sa redingote boutonnée jusqu'au menton, enfin dans toute sa tenue, on devinait un ancien militaire.

M. Langlumot s'approche cependant du fumeur, il s'arrête devant lui, tâche de prendre une tenue imposante et fait une grosse voix :

— Monsieur, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous êtes permis de porter la main sur mon fils? que voilà... et qui répand des pleurs par votre fait.

Le monsieur, qui n'avait pas eu l'air de faire attention au campagnard, relève à demi la tête en répondant avec beaucoup de calme :

— C'est votre fils, ce petit garçon?

— Oui, monsieur.

— Je ne vous en fais pas mon compliment.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce qu'il est fort mal élevé.

— Mal élevé! notre fils! s'écrie madame Langlumot en s'avançant d'un air courroucé. C'est vous, monsieur, qui l'êtes, puisque vous portez la main sur un faible enfant.

— D'abord, madame, je n'ai pas porté la main sur votre fils, car c'est mon pied que je lui ai appliqué au derrière...

— Un coup de pied... mais c'est bien pis encore... Entends-tu, Langlumot, cet homme a molesté ce pauvre Phonphonse dans un endroit qui n'a jamais reçu le fouet de sa vie.

M. Langlumot juge convenable de se moucher avant de répondre, mais le voyageur sourit en reprenant :

— Madame, avant de vous mettre si fort en colère pour quelque chose qui n'en vaut pas la peine, ayez la complaisance de m'écouter : J'étais bien tranquille à fumer mon cigare à cette place, lorsqu'un petit garçon... c'est monsieur votre fils, qui faisait une horrible poussière avec une baguette dont il frappait la banquette, est venu faire son petit jeu contre moi. « Finis donc, petit, lui ai-je dit d'abord; tu nous couvres de poussière. » Au lieu de finir, il tapa plus fort. «Je te dis de finir,» repris-je en haussant la voix. Au lieu de cesser, votre petit garçon vint plus près de moi, et fit sur ma cuisse ce qu'il faisait sur les banquettes, et je vous assure que le gaillard n'y allait pas de main morte. C'est alors, madame, que pour faire cesser un divertissement qui ne me plaisait pas, je renvoyai votre fils en lui administrant une légère correction qui n'a pas dû lui faire grand mal, mais l'a fait crier beaucoup. J'ai donc eu raison de dire que votre petit garçon était mal élevé, car si on lui avait appris à écouter et à obéir, il ne m'aurait pas forcé à le corriger.

— Comment, Alphonse, vous aviez frappé monsieur? dit la maman, tandis que le papa juge nécessaire de se moucher une seconde fois.

— Non, c'est pas vrai!... c'est lui qui m'a battu le premier, s'écrie le petit garçon.

— Monsieur, vous entendez... mon fils assure que c'est vous qui avez commencé...

Le monsieur se contente de détourner la tête en haussant les épaules, et continue de fumer en murmurant :

— Mon Dieu! qu'il y a des gens bêtes, avec leurs enfants.

Mais M. Langlumot, qui ne se soucie pas que cette affaire aille plus loin, retourne vivement vers sa bonne, en disant :

— Je crois que le convoi va partir...Voyons, Jacquinette, donnez-moi mes bagages. J'espère que vous n'avez rien oublié... mes chaussettes.., mes foulards .. et cette superbe brioche... dans le cas où j'aurais faim en route?

— Tout y est, monsieur, tout y est, répond la maritorne en donnant les bagages à son maître.

— Ah! la brioche n'y est pas.. elle l'a mangée!... crie M. Phonphonse, en tenant toujours une main sur la partie de sa personne qui a reçu le coup de pied.

— Comment, Jacquinette, il serait vrai... vous auriez mangé cette superbe brioche que j'avais fait faire exprès pour le voyage de mon mari?...

— Non, madame, non... je n'ai rien mangé...

— Ah! la menteuse!... je l'ai vue qui la cachait dans son tablier, en courant dans la cuisine, et puis elle en fourrait de gros morceaux dans sa bouche... en disant : Ça leur apprendra à ne jamais me donner du dessert.

Mademoiselle Jacquinette trépigne des pieds et s'en va en disant :

— Tant pis! j'aime mieux avoir mon compte que de rester dans une maison avec cette peste de petit garçon-là...

— Eh bien!... elle s'en va, je crois... elle s'en retourne sans nous attendre, dit madame Langlumot.

— Et elle emporte la lanterne, dit M. Phonphonse, nous ne verrons plus clair en chemin... nous allons tomber dans des trous en revenant.

— Courez après elle, rejoignez-la, dit M. Langlumot. Va, ma chère Hortense, adieu, au revoir...

— Bon voyage, mon ami, reviens bien vite...

— Je ferai tout pour me hâter... Embrasse-moi, mon fils...

— Papa, tu verras que la brioche n'y est pas dans tes paquets.

— C'est bien, mon fils... mais partez donc, mes enfants... Si vous ne rattrapez pas Jacquinette, je crains qu'il ne vous arrive quelque chose en route...

— N'aie pas peur, papa, si nous ne retrouvons pas Jacquinette, nous trouverons le voisin Ranflard... Il nous attend toujours sous des arbres quand je me promène avec maman!...

Madame Langlumot entraîne vivement son fils pour que son mari n'entende pas la fin de ces paroles, et M. Langlumot, qui est très-embarrassé avec ses paquets et cherche un employé pour savoir ce qu'il doit en faire, n'a pas écouté ce que vient de lui dire le petit garçon qui, en quittant la salle, trouve encore moyen de frapper, avec sa baguette, sur les jambes de plusieurs voyageurs.

Au moment où madame Langlumot entraînait son fils hors de la salle, en appelant à grands cris sa bonne, qui l'entendait bien et ne lui répondait pas, un nouveau voyageur entrait encore dans la gare. C'était un monsieur entre deux âges, mis avec beaucoup de recherche, pourvu d'un peu d'embonpoint, et portant d'une de ces figures fleuries et souriantes, qui semblent dire :

— Regardez-moi, vous verrez un homme heureux, un homme à qui tout réussit, qui a de la fortune, de la santé, encore un peu de jeunesse, qui se croit de l'esprit et surtout du mérite, parce qu'il n'a jamais éprouvé de revers, et qui regarde avec un certain air de pitié, ou plutôt de dédain, les pauvres diables qui n'ont pas su faire leur chemin comme lui.

Voyez, dans la démarche de ce monsieur il y a l'aplomb que donne l'argent aux gens qui n'ont pas d'autre mérite que d'avoir su en gagner; il y a la suffisance que donne la sottise quand elle roule carrosse; il a enfin cet air de protection que prend celui qui croit toujours qu'on vient lui demander son appui. Tel est M. Duhautcours, qui, après avoir été commis en librairie, puis courtier marron, puis entrepreneur de fêtes publiques, puis négociant, puis tripoteur d'affaires, a si bien fait les siennes, et a spéculé si heureusement à la bourse, qu'en moins de seize ans il a réalisé son million, et avec ses cinquante mille francs de rente a fait un riche mariage, est devenu veuf, s'est remarié pour redevenir veuf encore, ce qui a fait dire à ses connaissances que décidément Duhautcours réussissait en tout.

Ce monsieur entre dans la salle en faisant craquer ses bottes vernies, en regardant tout le monde, sans fixer personne, en s'essuyant nonchalamment le visage avec un véritable foulard de l'Inde qui répand une douce odeur de violette et de jasmin. Les deux cousines qui viennent de l'apercevoir se donnent aussitôt des coups de coude en se disant à demi-voix :

— Voilà M. Duhautcours, Armande!...

— Oui, Argentine, je le vois...

— Qu'il a bonne façon... quelle belle tournure!...

— Oh! oui, on voit bien que c'est un homme comme il faut!...

Pour beaucoup de gens, un homme comme il faut signifie : un homme très-riche. Les deux cousines étaient dans cette catégorie. Elles se redressent, jettent un coup d'œil sur leur toilette, font bouffer leurs jupes le plus possible, en laissant les mines qu'elles pensent devoir être les plus gracieuses, dans l'espérance que le nouveau venu va les apercevoir. En effet, en passant devant leur banquette, M. Duhautcours aperçoit les deux demoiselles majeures et les salue très-convenablement. Les deux cousines rendent ce salut avec les intérêts, en se disant :

— Il nous a saluées...

— Oui, et fort poliment...

— C'est fâcheux qu'il ne nous ait pas parlé.

— Il a peut-être craint d'être indiscret...

— Un homme comme lui ne saurait l'être!...

— Il est immensément riche, dit-on?

— Millionnaire, je crois.

— Et veuf pour la seconde fois?

— Oui, ma cousine, il pourrait bien se marier une troisième fois, s'il le voulait!

— Oh! certes, car il est encore fort bien...

— Très-bel homme.

— Et jeune!

— Il ne doit pas avoir plus de quarante-cinq ans!...

— En eût-il quarante-huit! un homme est encore jeune à cet âge!...

— Même à cinquante ans...

— Même à cinquante-cinq...

— Les hommes comme il faut sont toujours jeunes...

— Si nous pouvions être dans le même wagon que M. Duhautcours.

— Cela se peut, puisque nous avons pris des places de première classe...

— Ne pourrions-nous pas nous placer près de lui, et lorsqu'on donnera le signal, sortir en même temps...

— Cela peut très-bien se faire sans avoir l'air d'être préméditée... seulement il ne faut pas le perdre de vue...

— Promenons-nous dans la salle, ma cousine...

Ces dames se lèvent pour aller du côté du riche voyageur, lorsque le jeune artiste qui ressemble à Polichinelle se trouve tout à coup devant elles et leur présente de nouveau le fond de son chapeau en leur disant :

— Mesdames, voulez-vous nous voir... je crois que cela ne vous sera pas désagréable!...

Mais cette fois on passe sans s'arrêter devant le dessinateur en lui disant, d'un air assez roide :

— Merci, monsieur, merci... nous nous sommes assez vues!...

— Et moi aussi, je vous ai assez vues!... fausses jeunesses!... murmure le jeune homme en se retournant. Mais vous avez beau faire, vous ne m'échapperez pas, et vos deux boules seront dans un de mes dessins... et ce ne sera pas le moins drôle... Il y a de bonnes têtes ici... le monsieur aux paquets que sa famille accompagne vaut aussi la peine d'être pris... Ah! quel est celui-là, avec un petit carré de verre sur l'œil?... un habitué du boulevard des Italiens qui s'est égaré jusqu'ici... Non... ce n'est pas là un abonné du Jockey-Club!... c'est tout au plus un habitué du boulevard du Temple... mais... tiens, je le reconnais, ce beau-là... je l'ai vu souvent au café de la Porte-Saint-Martin... et à l'atelier de Bricolin... où il nous parlait toujours de ses bonnes fortunes, de ses conquêtes... c'est Bernet, le courtier en vins!...

Le monsieur au monocle vient aussi d'envisager le jeune dessinateur, il va à lui en lui tendant la main :

— Eh! c'est ce cher petit Torse!...

— Lui-même, monsieur Bernet...

— Par quel hasard à Lisieux.

— Ce n'est point un hasard, je suis venu exprès me promener par ici, je ne connaissais pas la Normandie... ce n'est pas le pays où j'ai reçu le jour, ce qui n'empêche pas que ce soit fort beau...

— N'est-ce pas... quels pâturages, hein?

— C'est vrai, j'ai regretté plusieurs fois de ne pas être un baudet!...

— Avez-vous bu du cidre?

— Oui, ah! par exemple, je n'y mords pas. C'est trop fort... cela me rendait désagréable en société.

— Vous avez tort, mon cher, il n'y a que cela de bon...

— Je partage votre opinion, toutes les autres boissons sont de la gnognote!... vous en avez vendu par ici?

— Oui, j'ai fait quelques affaires à Caen et à Lisieux... mais j'étais trop distrait!... des femmes charmantes, mon cher, et qui me faisaient des yeux fort significatifs!... Oh!... j'ai fait mes frais...

— Vous avez fait vos frais de voyages... en courtage, en commission?

— Vous m'entendez bien, petit farceur!... et tout à l'heure... tâchez de monter dans le même wagon que moi... j'ai dit un mot à celui qui les ouvre... je serai avec du beau sexe... charmant voisinage quand on voyage la nuit!...

— Cette idée anacréontique me sourit assez... je vais vous emboîter le pas.

Pendant que cette conversation avait lieu dans un coin de la salle, le monsieur nommé Duhautcours, tout en se promenant de long en large, venait de se trouver vis-à-vis de l'individu à moustaches grasses qui avait eu un démêlé avec le petit Phonphonse. Ses yeux se portent par hasard sur le fumeur; de son côté, celui-ci semblait guetter le regard du premier qu'il examinait depuis quelque temps.

En se trouvant face à face, ces deux personnages échangent un léger salut. Mais la rencontre ne semble pas entièrement agréable au riche particulier, dont le sourire se change un moment en une expression d'humeur et de contrariété, cependant il se remet bientôt et reprend son air placide habituel, en disant à l'ancien militaire :

— Ah! c'est vous, Franville!... Comment, vous avez quitté Paris?

— Pourquoi pas!... j'ai bien le temps de me promener à présent que je suis rentier...

— Vous êtes parfaitement libre de faire ce qui vous plaît!... Vous avez pris le goût des voyages...

— Non... j'ai assez voyagé lorsque j'étais au service... j'ai ma retraite, mes économies, total seize cent cinquante francs par an... ça me suffit .. je me trouve très-satisfait avec cela.

— Il y a des gens qui se contentent de peu!...

— Ça ne vous irait pas à vous, Charles. . Ah! qu'est-ce que je dis donc... je vous appelle par votre nom de baptême... comme autrefois... j'oublie toujours que je parle au millionnaire... à l'homme à qui tout réussit!... au fastueux M. Duhautcours; il me semble que vous êtes encore le petit commis en librairie avec lequel il y a vingt-deux ou vingt-trois ans j'allais faire la poule au petit café borgne de la rue de Rondy... et pour lequel je mettais quelquefois la

mise... parce qu'il n'avait pas toujours douze sous dans son gousset.

M. Duhautcours relève la tête d'un air assez impertinent, en répondant :

— Est-ce que je vous dois quelque chose, Franville? est-ce que je ne vous ai pas toujours remboursé ce que vous me prêtiez à cette époque?...

— Si fait! si fait!... Aussi, je ne vous demande rien, vous ne me devez rien!... mais je disais cela... parce que je pensais à ce temps-là!...

— Vous disiez cela, parce que, jaloux de la position brillante à laquelle j'ai su m'élever par mes capacités, par mon mérite, vous vouliez sans cesse me rappeler que j'ai eu aussi de mauvais jours... Eh bien! qu'est ce que cela prouve, sinon que j'avais en moi des ressources que d'autres n'ont pas!...

— Vous vous trompez dans tout ce que vous dites, monsieur Duhautcours... jamais le lieutenant Franville n'a été jaloux de personne .. jamais jaloux de l'avancement de ses camarades, lorsque, lui, restait à sa place... et pourtant quelquefois, il avait peut-être aussi bien qu'un autre mérité d'être distingué; mais il se disait : Si ce n'est pas pour cette fois, ce sera pour une autre... faisons toujours notre devoir et laissons aller les choses... Et vous pensez que je serais envieux de votre position, de votre fortune, parce que nous avons été camarades, presque amis, à cet âge où l'on se noue si facilement, parce qu'on croit à l'amitié comme à l'amour, parce qu'on a ces douces illusions qui vous font voir tout en rose au début de la vie...Vous me connaissez bien mal... ou plutôt je crois que vous ne m'avez jamais apprécié ce que je valais. Mais peu vous importait ce que je valais, vous ne deviez pas faire d'affaires avec moi... Loin d'être envieux de personne, sachez que j'ai toujours été heureux du bonheur de mes amis et même de mes connaissances; seulement il m'avait semblé, à moi, que si la fortune m'était devenue favorable... si, après avoir été pauvre, car vous étiez tout à fait pauvre à l'époque où vous me tendiez la main, en m'appelant votre ami Franville... si je m'étais trouvé un jour riche... très-riche... comme vous l'êtes enfin, j'aurais mis ma joie, mon bonheur à faire du bien autour de moi; à en faire surtout à ceux qui jadis m'auraient aidé dans mes jours de peine; et si ceux-là, n'étaient plus de ce monde, si je ne pouvais plus embellir leur existence... j'aurais trouvé moyen de les faire sourire .. de les faire me bénir de la place où bien les amis... encore une fois ce n'est pas pour moi que je dis cela, et vous le savez bien. J'ai embrassé l'état militaire par goût; une blessure m'a obligé, il y a quatre ans, à prendre ma retraite, mais je suis garçon, je n'ai point d'enfant, et j'ai bien assez de quoi vivre... je n'ai pas besoin pour bien dormir d'être sous des rideaux de velours ou de soie...

— Mon cher Franville, je me souviens que, dans notre première jeunesse, vous aviez déjà un penchant très-prononcé pour faire de la morale, pour donner des conseils à tout le monde, surtout à ceux qui ne vous en demandaient pas.

— Et qui auraient peut-être eu raison de les écouter, cependant...

— Vous me permettrez de ne pas être de votre avis; si je vous avais écouté, je crois que je ne me trouverais pas en ce moment possesseur d'une brillante fortune...

— Vous seriez peut-être possesseur... d'autre chose!...

— Quant à l'usage que j'en fais de cette fortune, il me semble qu'on ne peut que m'en féliciter : je fais travailler... je fais bâtir... je donne fréquemment des fêtes splendides à Paris ou dans ma villa; eh bien, plus l'on dépense, plus cela profite aux marchands et aux ouvriers... Seriez-vous du nombre de ceux qui trouvent mauvais qu'un homme riche mène un grand train de maison et fasse de la dépense?. .

— Je ne suis pas encore assez bête pour cela.

— Alors vous ne pouvez blâmer l'emploi que je fais de mes richesses. Si je cherche à m'enrichir encore par mes spéculations, c'est que j'ai des enfants, une fille et un fils. Ma fille, issue de mon premier mariage, aura cent mille francs du bien de sa mère... mais qu'est-ce que cela!... je veux lui en donner en dot trois fois autant. Mon fils n'a encore que onze ans, mais il grandira... il faudra le lancer dans le monde... lui acheter probablement une charge d'agent de change... si je mets pour lui cinq cent mille francs de côté, ce n'est pas trop... voilà comme j'emploie mon argent!... y trouvez-vous à redire?

Pendant que le capitaliste parlait, l'ancien militaire avait jeté le bout de son cigare, et il caressait doucement sa moustache en frongnant le sourcil d'une façon qui n'annonçait pas qu'il fût entièrement satisfait.

Il répond enfin d'une voix brève :

— Tout cela est bel et bon... vous employez votre argent comme vous l'entendez, vous en avez le droit... seulement, il y a quelque chose que vous oubliez, quelque chose qui ne vous coûterait pas des cent mille francs!... et ce quelque chose... pourquoi ne le faites-vous pas? pourquoi ne voulez-vous pas le faire?

C'est alors M. Duhautcours qui fronce le sourcil et laisse échapper un mouvement d'impatience en disant :

— Monsieur, je vous ai prié une fois pour toutes de ne plus revenir sur ce sujet... à mon âge, on sait ce que l'on a à faire... il y a une foule de raisons... que vous ne pouvez pas comprendre, et dont je n'ai pas à vous rendre compte... encore une fois ne me parlez plus de cela. . ce serait parfaitement inutile.

Après avoir dit ces mots, M. Duhautcours tourne le dos à Franville et s'éloigne de lui. Celui-ci le regarde s'éloigner et tourne la tête en murmurant :

— C'est bien, monsieur... on ne vous parlera plus de cela, puisque cela vous fâche. . puisque cela vous irrite... mais un jour viendra peut-être où vous chanterez de ton et de langage. Le ciel m'est témoin que je ne vous souhaite pas de malheur!... mais il arrive tant de choses dans la vie.. les événements ne marchent pas toujours comme nous les avons arrangés dans nos calculs... C'est égal, je suis fâché de trouver si peu de mémoire du cœur chez ce Charles... je suis fâché de l'avoir autrefois appelé mon ami!... moi, qui me figurais que le bonheur devait rendre bon... Ah! pauvre Adèle!... tu as bien fait de mourir!...

En ce moment, la cloche qui retentit annonce l'arrivée du convoi que l'on attendait; aussitôt un mouvement général s'opère parmi tout le monde réuni dans la salle. Ceux qui sont assis se lèvent; ceux qui sont debout se mettent à tourner, à virer; ils cherchent leur chapeau qui est sur leur tête, ou leur sac de nuit qu'ils tiennent sous leur bras. Au lieu de se diriger tranquillement du côté du convoi, on y court, on s'y précipite; il semble que chacun ait peur de ne point avoir de place; et cependant on devrait savoir qu'il y en a toujours, alors même que tous les wagons seraient pleins : c'est sitôt fait d'ajouter de nouveaux wagons à la queue du convoi. Mais les hommes agissent un peu comme ces fameux moutons que nous cite Panurge : s'ils voient courir, ils courent; s'ils entendent crier, ils crient; s'ils voient la foule rire, ils se mettent aussi à rire de confiance, sauf à demander ensuite pourquoi l'on rit. Voyez-vous dans la rue faire arrêter des passants?...Arrêtez-vous en regardant en l'air et en poussant que ques exclamations de surprise, vous serez bien vite entouré par des curieux, des badauds, qui regarderont du côté que vous fixez, et qui chercheront à y découvrir quelque chose. *O servum pecus!* Il en est de même dans les affaires, dans les modes, dans les plaisirs... Cela est si facile d'imiter, de copier, de contrefaire! C'est si difficile d'inventer, de créer, de trouver! et cependant ceux qui inventent sont rarement récompensés suivant leur mérite... Ce n'est pas eux qui recueillent la gloire et la fortune... Je pourrais ici vous faire encore une citation de *Virgile*, mais cela nous mènerait trop loin, et le convoi va partir.

M. Langlumot, qui est toujours chargé de paquets dont il n'a pas su trouver le placement, regarde tout le monde d'un air effaré, laisse tomber une petite boîte de cigares, et, pour la ramasser, jette par terre sa canne et sa tabatière. Le courtier en vin, le beau Berlinet, cherche des yeux l'employé auquel il a parlé, et fait signe au jeune Torse de le suivre; mais le petit dessinateur est en train d'éternuer et ne remarque pas les signes du dandy. Les cousines Armande et Argentine ne voudraient sortir de la salle que derrière M. Duhautcours, afin de se précipiter dans le wagon où il entrera. Mais cela est difficile, parce que ce monsieur, comme les gens riches, ne se presse pas et laisse passer les autres, en ayant l'air de dire :

— Je suis bien tranquille!... j'aurai toujours une des meilleures places.

Si bien que les deux cousines sont obligées d'avancer, poussées par des personnes qui se trouvent derrière elle, et leur marchent sur les talons. L'ancien militaire suit le monde, et le jeune couple qui causait dans un coin, y causerait encore, si un des employés ne venait lui dire :

— Allons, monsieur et madame, le convoi pour Paris va partir... Dépêchez-vous...

Les jeunes amoureux se décident alors à quitter leur petit coin et à faire comme les autres voyageurs. Mais peu leur importe à eux où on les placera; ils seront toujours bien, parce qu'ils savent qu'ils ne se quitteront pas.

III. — INTÉRIEUR DE WAGON, SECONDE CLASSE.

Il fait nuit complète, il n'y a pas la moindre lune ce soir-là, et malgré quelques lanternes éparpillées çà et là, c'est presque toujours à l'aveuglette que l'on prend sa place dans le wagon que l'on vous ouvre, et où souvent l'on vous pousse lorsque l'on vous voit hésiter, car les hésitations retardent, prennent du temps, et en chemin de fer le temps est ce qu'il y a de plus précieux.

Les wagons sont ordinairement éclairés assez mal par une petite lampe fumeuse, dont vous n'avez que la mèche, car elle est souvent placée de façon à desservir deux wagons à la fois; cette faible clarté ne répand qu'une lumière rougeâtre qui menace à chaque instant de s'éteindre et qui parfois ne s'en tient pas à la menace, lorsque l'huile vient à lui manquer, ou lorsqu'un coup de vent infiniment prolongé est venu s'abattre sur le convoi.

Le courtier en vins, qui trouve qu'il a perdu sa journée lorsqu'il n'a pas su captiver un cœur, et qui probablement, malgré son mo-

nocle, n'avait encore rien captivé ce jour-là, a bientôt rejoint l'employé de la station, auquel il avait parlé d'avance. Sur un signe que lui fait celui-ci, il s'élance dans un wagon de seconde classe, dont on vient de lui ouvrir la portière.

Le vent avait probablement soufflé, ou l'huile avait manqué, car la plus grande obscurité régnait dans l'intérieur de ce wagon. Mais l'employé a dit à l'oreille du sémillant Berlinet :

— Si vous aimez le beau sexe, monsieur, il y a huit dames là-dedans, et vous serez le seul cavalier.

A ces mots, notre séducteur s'est élancé avec la légèreté d'une biche. Une fois dans le wagon où l'on n'y voit goutte, il est fort embarrassé pour se placer, comment savoir où il pourra s'asseoir? il fait quelques pas en avant en disant :

— Mesdames, daignez me pardonner si je vous dérange... Il paraît qu'il y a encore deux places dans votre wagon où l'on tient dix... mais votre petite lampe s'est éteinte, et il m'est assez difficile de m'orienter... je crains de marcher sur vos pieds... Si vous étiez assez bonnes... si la personne près de laquelle il y a une place voulait bien me le dire... cela me guiderait...

Pour toute réponse, le jeune homme au monocle entend des ronflements très prononcés qui se suivent, se croisent, s'accompagnent tantôt en sourdine, tantôt en grosse basse, ce qui produit une fort singulière musique qui a quelque chose du bourdonnement d'une grosse mouche, mêlé à celui du hanneton.

— Ah! il paraît qu'on dort ici... on y ronfle même!... — se dit Berlinet toujours debout dans le wagon dont on a depuis longtemps refermé la portière sur lui. — C'est l'obscurité qui aura endormi ces dames; et puis, quand on voyage la nuit!... Je ne peux cependant pas rester debout, moi... Ma foi, tant pis, puisqu'on ne me répond pas, je vais tâcher de me placer à tâtons... si je commets quelque bévue... si je prends une chose pour une autre, ce ne sera pas ma faute... pourquoi laisse-t-on les lampes s'éteindre?

Et ce monsieur fait quelques pas, trouvant sur son chemin des genoux plus ou moins ronds, mais qui tous paraissent solides. En appuyant sa main dessus, Berlinet continue de demander excuse, mais on continue de ronfler. Il s'étonne cependant de ne point avoir encore senti sous sa main des étoffes de soie, ou tout au moins quelques mousselines légères; mais il se dit encore :

— En voyage, la nuit, les dames craignent la fraîcheur; elles auront mis des pardessus ou des pelisses en étoffes chaudes.

M. Berlinet est arrivé à son septième genou : probablement celui-là lui semble plus mignon, et il appuie davantage dessus, lorsqu'une grosse voix éraillée crie à ses oreilles :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? de quoi que c'est, qui donc me pince? est-ce que c'est vous, Mathurine Droguin?

— Non, ce n'est pas Mathurine Droguin... Excusez, madame, c'est un voyageur qui cherche à se placer, et qui, n'y voyant pas, ne sait où s'asseoir.

— Qu'est-ce qu'il chante, celui-là... boutez vous où que vous voudrez, mais laissez-moi dormir, et surtout ne réveillez pas le petiot!...

— Que je me boute où je voudrai! .. répond Berlinet, qui comprend que c'est à une nourrice qu'il s'est adressé, cela vous est facile à dire.. Ah! bon, la voilà qui ronfle de plus belle... L'obscurité, même avec des dames, n'est pas toujours aussi agréable que je l'aurais cru... Ah! voilà le convoi qui se met en marche... ah! bigre!...

Une secousse vient de faire perdre l'équilibre au beau monsieur, il trébuche, tombe en arrière sur une dormeuse qui le repousse fort brutalement en lâchant un gros juron, et l'envoie tomber sur sa voisine, qui, d'un coup de poing bien appliqué, le rejette sur une autre. On joue ainsi quelque temps au ballon avec ce monsieur, jusqu'à ce qu'enfin le hasard le fasse tomber sur une place vide.

— Ah! sapristi!... avec qui suis-je donc! s'écrie Berlinet en se frottant les côtes, on n'a jamais traité un homme de la sorte... Ces dames ont des poignes d'une vigueur! c'est donc avec des paysannes que l'on m'a mis! Peste! ce sont des gaillardes!... Enfin, il y a de fort jolies villageoises en Normandie, j'aime à croire qu'il s'en trouve dans ce wagon... C'est égal, me voilà assis, ce n'est pas malheureux... On ronfle à droite et à gauche... je crois que je ferai bien d'en faire autant jusqu'au point du jour... Diable! il règne une singulière odeur dans ce véhicule... cela ne sent pas la rose... Enfin! on comprend qu'en dormant... il y a des choses dont on ne peut pas répondre... J'aime à croire que cela se dissipera... Ah! s'il était permis de fumer ici... cela changerait l'air... mais c'est défendu... Ah! sapristi! on se croirait à Pantin; essayons de dormir...

Berlinet se penche en arrière et commence à fermer les yeux; mais bientôt les pleurs, les gémissements d'un enfant partent d'un des coins du wagon; aussitôt on y répond d'un coin opposé, puis de tous les côtés à la fois; c'est un concert de pleurs, de cris, de piaillements d'enfants, auquel se mêlent des voix fort peu mélodieuses qui font entendre ces mots :

— Allons, allons... v'là ses coliques qui lui prennent!

— C'est comme le mien; il a des tranchées, ce pauvre chéri!

— Le mien fait ses dents...

— O toi! je te connais, tu veux ta goutte, gourmand. Quel ivrogne que ce petit-là, il faut toujours qu'il boive!...

— La mienne aussi, elle veut sa bouteille. Allons, ne crions pas, en v'là du lolo, et il est pur, celui-là.

— Le mien aurait grand besoin d'être changé... mais tant pis... ce sera pour plus tard.

— Je suis donc tombé au milieu d'un troupeau de nourrices! se dit Berlinet. Joli cadeau qu'il m'a fait là, l'employé aux wagons!.. Il me semble pourtant qu'à ma gauche, chez ma voisine, je n'ai pas entendu pleurer un nourrisson... Il y a peut-être là une jeune mère qui accompagne la nourrice... quelque jolie Parisienne qui a fait le voyage de Normandie pour venir chercher son marmot. On a le sommeil plus paisible par là. Si je pouvais... tout en ayant l'air de dormir, savoir si mes conjectures sont fondées.. Justement les enfants se sont rendormis... les ronflements recommencent.. j'ai le droit de dormir aussi.. seulement, au lieu d'appuyer ma tête en arrière, laissons-la se pencher sur la gauche... je finirai par rencontrer quelque chose.

En effet, à force de laisser ballotter sa tête à gauche, M. Berlinet rencontre une surface douce, ferme et chaude. Il ne doute pas que ce ne soit la joue droite de sa voisine, et d'abord il recule sa tête craignant d'avoir été indiscret. Mais on n'a rien dit, il remet de nouveau sa figure de ce côté, où il a senti une douce chaleur, il retrouve bientôt cette surface rebondie dont le contact lui cause un frémissement de plaisir; il frotte sa joue contre... on ne dit rien, on le laisse faire, il s'enhardit et risque un baiser, on ne souffle pas mot, mais on souffle autre chose .. Berlinet recule vivement en se disant :

— Fichtre... cette dame a l'haleine forte... c'est dommage... Ah! je donnerais cent sous pour une prise de tabac... et je n'ai que des cigares... Ah! ma foi tant pis... je n'y tiens plus; d'ailleurs je veux savoir à qui j'ai affaire.

Et ce monsieur prenant dans sa poche une petite boîte à un sou dont les fumeurs sont presque toujours pourvus, y cherche une allumette, l'allume, puis, regardant à sa gauche, il aperçoit une nourrice mulâtre qui, en dormant tenait son nourrisson presque à la hauteur de son cou, l'enfant lui servait de cravate; avec ses bras passés sous lui, elle avait relevé la robe et les langes du moutard que tout cela n'empêchait pas de dormir, et c'était sur le derrière du nourrisson que notre séducteur avait tendrement appliqué sa bouche et pris un baiser...

M. Berlinet est stupéfait; de tous côtés il n'est entouré que de nourrices ornées de leur nourrisson, et celles qui sont dans les coins n'ont pas manqué de fermer les portières, parce que les paysannes semblent se plaire dans le mauvais air.

— C'est horrible!... c'est affreux!... je dois être vert .. se dit le courtier en vins. Mesdames, baissez les glaces, je vous en prie... il y a de quoi prendre la fièvre jaune... baissez donc les glaces, l'air a besoin d'être renouvelé... Ah! elles ne m'écoutent pas... nous allons voir...

Berlinet quitte sa place. Son allumette est éteinte, mais il sait maintenant avec qui il se trouve et craint peu de frotter les genoux de ses compagnes de voyage. Il se précipite près d'une portière, baisse la glace, et retourne à sa place. Au bout de quelques minutes, l'air frais éveille les nourrices de coin du wagon.

— Tiens!... comme il vente... j'ai pas chaud... d'où donc que ça vient cet air-là ..

— C'te malice... tu as baissé le carreau, toi, et tu demandes d'où ça vient.

— C'est pas moi qui ai baissé le carreau, par exemple! pour que mon petit prenne un coup d'air et moi une fluxion... merci... je vas fermer ben vite au contraire.

— Mesdames, c'est moi qui ai baissé la glace, et je vous supplie de vouloir bien ne point la fermer. Vous êtes dans ce wagon en grande quantité avec des enfants qui ne savent pas encore ce que c'est que de s'observer en société. D'après cela vous devez bien comprendre qu'il n'y a pas moyen de se tenir calfeutré dans un si petit espace...

— Tiens! d'où sort-il, celui-là... nous avons donc des mâles avec nous, à présent... j'étions toutes femmes quand nous sommes parties de Caen.

— C'est donc une taupe que ce particulier-là, qui est venu la nuit se faufiler avec nous, c'est sans doute lui qui a éteint notre lanterne. Dis donc, Guillemette, c'est peut être un farceur qui veut nous faire des malices.

— Eh ben qu'il y vienne, et je lui flanque une fameuse torgnole, moi...

— Mesdames, je ne suis ni une taupe, ni un farceur, je n'ai nullement l'intention de vous faire des malices, Dieu m'en garde. Je suis un voyageur qui vient de monter avec vous à la dernière station, vous ne vous en êtes pas aperçues parce que vous dormiez toutes comme de véritables marmottes, vous ronfliez même à faire envie à une contre-basse. Quant à votre lampe, elle était déjà éteinte quand je suis entré dans ce wagon.

— Mesdames, voilà tout ce que je puis vous offrir. (Page 2.

— Qu'est-ce que ça nous fait tout ça... En fait-il des discours, celui-là... ça doit être un huissier...

— Ou un avocassier...

— Eh bien, mesdames, que faites-vous donc?... vous refermez la glace...

— Le plus souvent, que nous allons garder ce vent-là sur notre nez...

— Pour que demain nos nourrissons aient mal aux yeux; ce serait agréable pour les ramener à leurs parents.

— Mais vous pouvez leur couvrir le visage, les garantir de l'air, sans pour cela nous forcer à rester dans une atmosphère malfaisante.

— Qu'est-ce qu'il nous chante avec son *osphère*... c'est lui qui est malfaisant.

— Ne l'écoute donc pas!... il nous embête...

La glace est remontée. Berlinet ne répond plus, parce qu'il voit bien qu'avec ces dames, il n'aurait pas le dernier. Battu de ce côté, il se précipite vers l'autre portière, baisse le carreau après avoir marché sur plusieurs pieds; mais les nourrices ne sont pas délicates, leurs chaussures les garantissent d'ailleurs de ces petits incidents, et notre voyageur regagne sa place en se disant :

— Espérons que de ce côté on continuera à dormir.

Mais cette nuit-là n'était point douce, chaude, tiède comme devrait l'être toute nuit d'été; de ces belles nuits, pendant lesquelles on se lève à deux ou trois heures du matin pour se mettre à la fenêtre dans l'espoir d'y sentir un peu d'air, et où l'on va se recoucher sans que le plus léger zéphir soit venu caresser vos cheveux ou votre foulard. Le vent soufflait avec violence et il était froid, désagréable, orageux. C'était un de ces vents qui vous agacent les nerfs, vous étourdissent, qui vous donnent de l'humeur... qui vous rendent tout bête, quand vous ne l'êtes pas ordinairement... Ah! la vilaine chose que le vent.

On se réveille près de la glace baissée, comme on s'était réveillé près de l'autre.

— Ah çà, mais quéque y a donc!... quéque y a... Est-ce que nous sommes déjà arrivés?...

— Main Dieu! main Dieu!... c'est-i que le coche a versé et que je sommes en pleins champs...

— Geneviève!... y vois-tu clair, toi?

— Eh non, main Dieu!... je ne sais pas où que je suis... si je ne sentais pas mon petit sur mon giron, je me croirais dans le fond d'un fossé...

— Bah! nous roulons toujours tout de même... c'est c'te fenêtre qui s'est ouverte et l'air qui aura éteint le lustre!... peux-tu la refermer, toi?

— Oh! faudra ben que j'en vienne à bout, j'ai pas envie d'attraper un torticolis, et que mon enfant prenne la coqueluche... Avec ça qu'il l'a déjà... Mais comment que ça se ferme ces machines-là...

Ici, Berlinet juge convenable de prendre la parole, et cette fois il tâche d'être irrésistible.

— Charmantes nourrices, c'est moi qui viens de baisser la glace de cette portière, mais il était temps, grandement temps!... sans cela, je vous assure, nous étions sur le point d'être asphyxiés!...

— Qu'est-ce que c'est que celui-là qui nous parle...

— Il y a donc des monsieurs avec nous, à c'te heure...

— Qui donc que vous êtes, vous qui nous parlez?

— Je suis voyageur... je fais commerce de vins, ce qui ne m'a pas empêché de faire des affaires en Normandie, car on n'y boit pas que du cidre. Je viens de monter dans ce wagon à la station de Lisieux, et à peine étais-je depuis quelques minutes avec vous, que j'ai senti que l'air était horriblement vicié... j'ai ouvert bien vite... un peu plus tard nous étions tous suffoqués!...

— Suffoqués!... comprends-tu ça, toi, Geneviève?

— Non; est-ce que vous êtes médecin, monsieur?

— Je viens de vous dire, belle nourrice, que je faisais le commerce de vins.

— Pourquoi que vous nous appelez belles nourrices? vous nous connaissez donc... car on ne voit pas clair?

— Je crois vous avoir rencontrées dans mes excursions aux environs de Caen... je reconnais votre voix...

— Ah! il veut se gausser de nous, celui-là!... dis donc, il a vu nos voix!... en v'là une blague, comme ils disent à présent les Parisiens... Ferme toujours le carreau, voilà ma petite qui tousse...

— Ne fermez pas le carreau, honnêtes nourrices, si vous tenez à conserver la santé de votre moutard, je vous répète que l'air vicié est capable de les rendre malades.

— Laissez-nous donc tranquille avec vos airs!... si vous l'aimez tant, vous, fallait monter sur la machine au lieu de vous mettre en dedans.

— Quand nos mioches seront enrhumés, c'est à lui qui paiera le médecin.

— Mais puisque je vous explique au contraire...

— Assez causé, allez, marchez, je ferme la boutique.

Berlinet en est encore pour ses frais d'éloquence. Le carreau est

Puis, regardant à la gauche, il aperçoit une nourrice mulâtre. (Page 7.)

refermé, et au bout de quelques minutes, des bruits désagréables annoncent que l'air est vicié de nouveau.

— Dans quel guêpier suis-je tombé! se dit le malheureux courtier en tâchant de se fourrer un cigare dans le nez. S'il me faut passer ainsi la nuit, certainement demain je serai moisi!... Mais non, cela ne sera pas... je lutterai jusqu'au bout... ces dames se sont rendormies, très-bien; recommençons mon petit jeu. Oh! j'y mettrai de l'entêtement...

Le voyageur retourne à la portière de gauche, il l'ouvre et revient se blottir à sa place; mais cinq minutes ne sont pas écoulées que les mêmes nourrices se réveillent, se remettent à maudire le vent, la fraîcheur, et referment la glace en jurant, en maugréant après celui qui l'a rouverte.

Berlinet attend que l'on soit rendormi, il se glisse alors jusqu'à la portière de droite, il baisse le carreau; mais là les nourrices se réveillent presque au même instant, et apostrophent le voyageur d'une façon très-énergique :

— Avez-vous bientôt fini de nous mettre aux quatre vents, vous, monsieur l'échauffé...

— Mais il a donc le diable au corps, ce gas-là, c'est pas possible, ce doit être un apothicaire, il veut que nous soyons toutes malades demain, nous et nos marmots, afin de nous vendre de ses drogues.

— Qu'il y revienne encore à c'te fenêtre, et je le régale d'un coup de poing dont il se souviendra! S'il le reçoit dans l'œil, tant pis pour lui... ce sera bien fait.

— Et moi, je te promets que je vais lui flanquer une paire de gifles qui lui fera voir comme en plein midi... il saura bien mieux si nous sommes de belles nourrices....

Le courtier en vins ne souffle pas mot. On a refermé la portière. Il ne bouge point pendant quelque temps. Il n'ose plus affronter les nourrices du côté droit; il attend que les ronflements reprennent. Un quart d'heure s'écoule; les nourrices semblent jouir toutes du repos le plus parfait. Berlinet cherche dans sa tête par quelle ruse il parviendra à se donner de l'air. Baisser la portière de gauche ne servirait qu'à la faire refermer au bout de quelques instants. Quant à celle de droite, il ne veut plus s'y frotter.

— Allons, il n'y a qu'un moyen pour l'emporter sur ces paysannes, dit-il, après de mûres réflexions, l'expédient est hardi! violent... mais il est immanquable!... son résultat me fait triompher de la sottise de ces femmes... elles seront furieuses... je m'en moque... Allons, c'est décidé...

Et M. Berlinet, enveloppant sa main droite dans son mouchoir, se précipite de nouveau sur la portière gauche, et cette fois, donnant un grand coup de poing dans le carreau, le brise et fait voler ses morceaux sur la voie ferrée. Il veut après cela regagner bien vite sa place; mais, soit que les nourrices eussent seulement fait semblant de dormir, soit que le bruit de la glace brisée les ait toutes éveillées en sursaut, lorsqu'il se retourne, il ne rencontre devant son visage que des poings levés, il sent des mains lourdes, pesantes, rudes, tomber sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, tandis que des voix rauques, aigres, et que la colère rend encore plus discordantes, lui crient dans les oreilles :

— Ah! le gredin!... le chenapan!... le gueuzard!...

— Voyez-vous, il vient de briser la fenêtre exprès, le scélérat!...

— Quand je vous dis que c'est quelque apothicaire, quelque médecin à drogues, qui espère se donner des pratiques pour demain...

— Oui! oui! comptes-y sur notre pratique...

— Si mon petit est malade demain, c'est toi qui le paiera, le médecin!...

— En attendant, tiens, attrape ça!...

Berlinet tâche de parer les coups de ces dames, en leur répondant avec un sang-froid superbe :

— Je brave votre colère, j'aime encore mieux être battu, qu'empoisonné.

IV. — INTÉRIEUR DE WAGON TROISIÈME CLASSE.

Nous savons que le jeune dessinateur avait été pris d'un besoin d'éternuer qui l'avait empêché de remarquer les signes que lui faisait M. Berlinet pour l'engager à venir avec lui au moment de monter en voiture. Certes, M. Torse devait rendre grâce à la Providence et à son rhume de cerveau qui l'avaient empêché de faire le dixième dans le wagon occupé par huit nourrices et leurs élèves. Mais l'artiste ne connaissait pas son bonheur. Il nous arrive ainsi bien souvent dans la vie d'échapper par l'effet du hasard, ou par la cause la plus légère, à un péril imminent, à une situation fâcheuse, et d'ignorer toujours que nous étions si près du danger.

Dans son obstination à éternuer, le petit jeune homme n'avançait pas et le convoi allait partir lorsqu'un des préposés au service des wagons, apercevant ce retardataire, court à lui, le saisit, l'enlève comme une plume et le porte, ou plutôt le jette par une portière encore ouverte dans un wagon de troisième classe. L'artiste avait cependant pris un billet pour les secondes; mais de telles mépris

arrivent assez fréquemment; cette fois d'ailleurs la faute venait du voyageur qui n'avait pas songé à se placer.

Le wagon dans lequel on vient d'insérer le jeune Torse était fort grand et contenait quatre banquettes, sur chacune desquelles il y avait dix personnes. On pouvait donc tenir quarante dans ce véhicule; c'était l'arche de Noé; mais pour les personnes qui aiment la société, le bruit des causeries générales et particulières et une grande variété de types, c'est dans un tel wagon qu'il faut voyager. Les banquettes n'y sont pas douillettes, mais il est reconnu qu'en voiture, comme dans un lit, c'est infiniment plus sain d'être assis sur quelque chose de dur que sur ce qui enfonce sous votre centre de gravité.

Cependant comme les hommes sont rarement assez sages pour préférer ce qui leur est salutaire à ce qui leur est agréable, le petit jeune homme, en reconnaissant qu'on l'a mis en troisième classe lorsqu'il avait droit aux secondes, veut réclamer et se faire placer ailleurs; mais déjà les wagons s'agitent, le signal est donné, on est parti. L'artiste prend bien vite son parti, il se laisse aller sur une banquette et se dit en regardant autour de lui :

— Après tout, puisqu'il y a plus de monde ici j'ai plus de chances pour y rencontrer de drôles de têtes... J'en vois déjà qui ne manquent pas d'originalité... Décidément je crois que je suis mieux pour faire des études que dans un wagon de seconde classe... je n'aurai pas des aventures aussi agréables que ce séducteur de Berlinet, mais la nature ne m'a pas créé pour être séducteur... Si je dois faire des conquêtes, il faut qu'elles me viennent d'elles-mêmes... Je ne veux pas courir après... *La Fontaine* a toujours raison :

> Ne forçons pas notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Le wagon où se trouvait l'artiste était presque complet; il contenait trente-sept personnes. Là-dedans il y avait en grande majorité des marchands de bestiaux qui allaient vendre leurs marchandises à Paris; il y avait encore deux nourrices, mais elles étaient presque perdues dans la foule, et surtout cachées par de grosses et fraîches campagnardes qui les entouraient pour caresser leurs nourrissons.

Il y avait ce couple de jeunes amoureux que nous avons vu causant à part dans un coin de la salle d'attente. Ceux-là n'avaient pu prendre que des places de troisième classe, et cependant ils ne recherchaient pas la société. Mais dans la jeunesse on a souvent plus d'amour que d'argent. En se voyant au milieu de tout ce monde, le jeune homme et sa compagne se serrent l'un contre l'autre; ils cherchent où ils pourront se mettre pour être un peu à part. Mais il n'y a pas moyen, il leur faut se placer sur une banquette du milieu, entre deux gros fermiers qui regardent la jeune femme en riant, et, adossés à des gamins qui mangent continuellement des pommes, de la galette, des cerises, et bientôt se disent à l'oreille :

— Pierre, je te parie que j'envoie mon noyau de cerise dans le nez de cette paysanne là-bas.

— Et moi le mien sur les lunettes de ce vilain jeune homme tout pâle qui vient d'entrer et qui a des cheveux comme la toison d'un mouton.

— Ça y est-il... deux sous de fromage pour celui qui manquera...

— Ça y est.

Les noyaux de cerises sont lancés. La paysanne a heureusement baissé la tête au moment où le projectile lui arrivait, et c'est son bonnet qui a été atteint. Mais le jeune Torse, car on a dû reconnaître que c'est lui qu'un de ces messieurs visait, a senti tout à coup quelque chose qui frappait le verre de ses besicles. C'était M. Pierre qui venait de gagner son pari. Des rires étouffés partent aussitôt de la banquette où étaient placés nos deux polissons, qui attendent un moment favorable pour recommencer leur divertissement.

L'ancien militaire que nous avons vu causer avec le capitaliste, l'ex-lieutenant Franville fait aussi partie de ce wagon de troisième classe. Il s'est assis au hasard à la première place qu'il a aperçue. Et le hasard l'a mis entre un avocat de Rouen, bavard, chicanier, processif; habillé toute l'année de noir et cravaté de blanc, toujours comme s'il allait se rendre à l'audience, et un gros compère, à la mine joviale, à l'air narquois, à la parole haute, qui a de fréquentes discussions avec l'avocat.

Le petit dessinateur, qui se trouve placé justement en face de ces messieurs, ne tarde pas à sortir de sa poche un petit agenda pourvu de feuilles blanches sur lequel, sans en avoir l'air, il crayonne bientôt le profil sec, anguleux, l'œil de chouette de l'avocat et la face rubiconde, réjouie et moqueuse de son voisin.

A côté de l'artiste est un couple de rentiers, entre deux âges; le mari a l'air d'une brute, la femme l'abord grognon; elle ne cesse de pousser son époux qui veut toujours dormir, en lui disant :

— Ce n'est pas la peine de me mener au Havre pour dormir continuellement en route... Vous n'avez fait que cela en allant, c'est la même chose en revenant... merci!... joli train de plaisir!...

— Madame Dupont, nous ne sommes pas en train de plaisir... Tu voulais voir la mer... tu l'as vue... et tu n'es pas contente à présent;

— Je l'ai vue... je ne sais pas trop ce que j'ai vu... vous m'avez montré des rochers, en me disant : Tiens, voilà la mer!... je n'ai vu que du brouillard...

— La mer était au bas des rochers, des falaises...

— Quand j'ai voulu m'approcher, vous vous êtes mis à vous sauver en me criant : Prends garde, voilà la marée qui monte, tu peux être submergée. Alors moi je me suis sauvée aussi... il me semblait déjà que je sentais les flots sous mes jupons... si bien que je n'ai vu que le derrière de votre paletot!... voilà toute la mer que vous m'avez montrée... C'était pas la peine de nous déranger de notre boulevard des Filles-du-Calvaire. J'ai vu la mer à la Porte-Saint-Martin et à l'Opéra... c'est plus beau qu'au Havre... Et vous ne m'avez pas seulement fait manger d'huitres.

— Elles sont meilleures à Paris.

— Et du homard... moi qui commençais sur du homard... qui avais promis d'en rapporter à ma tante; que lui dirai-je quand elle va m'en demander?

— Tu lui diras qu'ils n'étaient pas frais.

— Jolie défaite!... puisque je devais lui en rapporter un vivant.

— Il y a des homards vivants qui ne sont pas frais... c'est comme parmi les bipèdes.

— Taisez-vous... vous devenez d'une avarice qui me promet un bien triste avenir... Ah! Dupont, vous n'êtes plus mon ami!... Allons, bon, le voilà qui est reparti... Voyagez donc avec quelqu'un qui dort sans cesse!... Ah bien, si jamais je deviens veuve, je n'en retâterai pas du mariage...

— Et vous avez été faire un tour au Havre, monsieur Dugalon? dit l'avocat en s'adressant à l'individu à la mine réjouie, et dont il n'était séparé que par l'ancien militaire.

— Oui, monsieur Chipotier, je me suis donné ce loisir.

— Quoi de nouveau au Havre?

— Ma foi, rien... le port est toujours à la même place...

— Vous croyez plaisanter, monsieur, en me disant cela, mais il est prouvé cependant qu'un port change de place avec le temps; la mer en se retirant s'éloigne infiniment plus des bâtiments.

— Alors ce n'est pas le port, c'est la mer qui change de place. Mais quand je disais que je n'avais rien vu de nouveau par là, je me trompais; j'ai vu, pardieu, ce que je n'avais jamais vu encore... ce que je n'aurais pas cru si on me l'avait raconté!... quelque chose de bien surprenant!...

— Qu'avez-vous donc vu, monsieur Dugalon? vous piquez ma curiosité et celle de nos compagnons de voyage... Voyez, tous les yeux sont tournés sur vous... tout le monde a le cou tendu... chacun s'apprête à saisir vos moindres paroles au passage.

— Ce n'est pas comme quand vous plaidiez alors, maître Chipotier!...

— Ah! toujours des sarcasmes... des mots piquants... prenez garde de tomber sous ma main et que j'aie à parler contre vous... si vous m'aviez entendu plaider pour madame Rigaut, vous ne parleriez pas comme tout à l'heure... voilà un procès qui a fait du bruit, et qui m'a fait honneur!...

— Il me semble que vous l'avez perdu?

— Oui, mais tous les considérants étaient en ma faveur; perdre comme cela, c'est gagner... Ma cliente avait vu son mari monter au grenier avec sa bonne, grosse fille de vingt ans, très-délurée...

— Ah!... Eh! dites donc, monsieu l'avocat, laissez donc ce messieu nous conter ce qu'il a vu de si curieux au Havre... j'aimons mieux ça que votre histoire.

— Oui, oui, dites-nous ce que vous avez vu d'étonnant?

Ces réclamations étaient faites par plusieurs personnes et notamment par les paysannes qui se trouvaient dans le wagon. L'avocat pince ses lèvres en répondant :

— Soit!... A vous la parole, monsieur Dugalon, je me réserve de la reprendre après vous.

— Mais en parlant, monsieur, dit l'ancien militaire qui jusque-là n'avait pas encore soufflé mot, vous me ferez le plaisir d'être un peu plus sobre de gestes.

— Comment, monsieur... que me dites-vous?

— Je dis, monsieur, que vous gesticulez d'une manière infiniment désagréable pour les personnes qui se trouvent à côté de vous, comme j'y suis en ce moment. A chaque instant vous approchez votre coude de ma figure; tout à l'heure, en faisant aller vos bras vous m'avez presque donné un soufflet...

— Monsieur, il est assez difficile de parler sans bouger; la pantomime ajoute au charme de la parole, souvent elle y donne plus de force, plus de poids... Les avocats ne restent jamais immobiles en plaidant; un avocat qui ne ferait pas de gestes perdrait bientôt toute sa clientèle; voyez-les, monsieur, lorsqu'ils veulent attendrir, toucher, émouvoir les juges, frapper de toute leur force sur la barre et quelquefois se faire beaucoup de mal à la main...

— Monsieur, vous n'êtes pas ici devant un tribunal, vous n'avez pas besoin de nous émouvoir...

— Pardonnez-moi, monsieur, c'est ma profession à moi, je tiens toujours à produire de l'effet.

— Enfin, monsieur, je vous préviens que si vous m'attrapez la figure, je vous attraperai aussi, moi, et d'une façon qui vous obligera

bien à vous tenir tranquille. Vous voilà averti, faites comme vous voudrez maintenant.

L'avocat murmure entre ses dents : *Satis verborum!...* et M. Dugalon reprend la parole.

— Je me promenais avec quelques amis sur les bords de la mer, je m'amusais à chercher des coquillages; j'ai toujours eu beaucoup de goût pour les coquillages... Il en est cependant un que je n'ai jamais pu me procurer... Entraîné par l'ardeur de mes recherches, j'étais un peu en avant... à quatre ou cinq pas de mes amis... Tout à coup quelque chose frappe ma vue et me fait éprouver un sentiment d'effroi que je ne saurais exprimer...

— C'était un crocodile, s'écrie l'avocat.

— Eh non!... ce n'était point un crocodile, mais bien une tête d'homme qui sortait de la vase, de cette espèce de boue mouvante que la mer laisse sur la plage en se retirant... Je me crois d'abord le jouet d'une illusion, je me dis : ce que je prends pour une tête d'homme est probablement quelque coquillage très-gros qui a cette ressemblance... Il y a des coquillages si bizarres de formes! Je m'approche pour m'assurer de la vérité... mais plus j'avance, plus j'acquiers la certitude que je ne me suis pas trompé... C'est bien une véritable tête d'homme qui sort de terre; elle est coiffée d'une casquette; je distingue ensuite tout le col et même la naissance des épaules fortes et charnues, car l'individu avait été mis tout nu dans le sable.

— Ah! mon Dieu! pauvre cher homme!

— On l'avait tué et enterré tout nu.

— Et avec sa casquette!...

— Ceci doit cacher un crime horrible dont je me réserve de rechercher les auteurs, dit maître Chipotier.

— Attendez donc... laissez-moi continuer : j'avance toujours, voulant examiner de tout près cette tête... Mais jugez de mon étonnement... je dirai plus, de ma terreur!... lorsqu'au bruit de mes pas, clapotant dans des flaques d'eau, je vois la tête se retourner et fixer sur moi des regards qui n'avaient rien de doux!...

— Ah! Jésus-Maria! c'était le diable!...

— C'était quelque sorcier!...

— Je crois plutôt que maître Dugalon ajoute ici quelques détails fabuleux pour ajouter à l'effet de son récit.

— Je n'ajoute rien, je ne dis que ce qui est; mais sac à papier! laissez-moi achever... Épouvanté en voyant cette tête, je cesse d'avancer... je recule même et cours rejoindre ma compagnie, à laquelle je fais part de ma découverte. Je m'attendais à voir tout le monde frémir comme moi. Au lieu de cela, voilà deux jeunes gens, habitants du Havre, qui se mettent à rire en s'écriant :

— Ah! nous devinons ce qui vous a fait peur...

— C'est M. de Mortaille!

— Oui, oui, c'est lui que vous aurez vu...

— Je ne sais pas, messieurs, si l'individu que je viens de voir enterré dans le sable sur le rivage, est, ou non M. de Mortaille... cela m'importe peu; mais pourquoi remue-t-il la tête après sa mort, pourquoi cette singulière façon d'enterrer les gens avec leur casquette?

« — M. de Mortaille n'est point mort, vous l'avez vu prenant son bain de sable, sur le rivage... bains qui lui sont ordonnés par les médecins qui prétendent que cela doit le guérir de la goutte dont il est affligé depuis longtemps... Ses gens se promènent là-bas... tenez, on les aperçoit d'ici et lorsque la marée sera sur le point de remonter, ils viendront retirer leur maître de son bain. Telle est l'ordonnance des médecins.

« — Il serait possible, m'écriai-je, comment, cette tête qui m'a fait si peur, est celle d'un monsieur qui se fait volontairement infuser dans le sable... Ah! parbleu, je vais m'en approcher alors... quoiqu'elle n'ait pas du tout l'air aimable cette tête.

« — M. de Mortaille ne l'est pas. On comprend fort bien que l'on soit grognon et bourru quand on souffre de la goutte... c'est alors très-excusable, mais ce monsieur est comme cela, même quand il se porte bien.

« — En ce cas, je vais aller lui présenter mes devoirs.

« — Prenez garde, ne plaisantez pas avec lui, ce monsieur est riche et puissant!...

« — Laissez-moi donc, ce monsieur m'a fait peur, il faut qu'il me dédommage en me faisant rire un peu.

« Aussitôt, je retourne près du monsieur prenant un bain de sable; ma société me suivait à peu de distance pour voir ce qui allait se passer. Je vais me placer en face de la tête à la casquette que je commence par saluer fort respectueusement. On répond à mon salut par une moue très prononcée et un froncement de sourcils. Je recommence mes salutations; je vois un sentiment d'impatience se montrer dans les yeux du baigneur. Je lui dis alors :

« — Veuillez me pardonner si je vous dérange, monsieur, mais seriez-vous assez bon pour me dire l'heure qu'il est en ce moment?

« La tête me répond brusquement et en détournant les yeux :

« — Je n'en sais rien, monsieur.

« — Ah diable! voilà qui me contrarie... j'ai oublié ma montre; si monsieur avait seulement la complaisance de regarder à la sienne.

« Cette fois on me répond d'une façon fort énergique :

« — Monsieur, laissez-moi tranquille, et fichez-moi la paix!

« Je prends un air contrit en répondant :

« — Mon Dieu, monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher; excusez-moi, je n'avais pas remarqué d'abord que votre situation ne vous permettait pas de fouiller à votre gousset de montre; j'ai cru que vous nagiez. Est-ce par goût que vous vous faites ainsi mettre au frais?

« — Cela ne vous regarde pas.

« — Pardon, monsieur, je vois que ma conversation ne vous est pas agréable; je vous laisse!... mais auparavant, comme je suis généreux, je veux vous rendre un léger service. Vous avez sur votre casquette une crevette qui pourrait bien finir par vous piquer le visage. Je vais vous en débarrasser.

« En disant cela, je prends la casquette de ce monsieur, je fais semblant d'ôter quelque chose dessus; puis, saluant toujours monsieur! Ah! je l'entends rire... poisson, drôle!... il s'a fait exprès... mais je vous retrouverai... vous me paierez ce tour-là!...

« Voilà, mon cher avocat, ce qui m'est arrivé au Havre; je ne vous ai pas trompé en vous disant que j'y ai vu ce que je n'avais jamais vu encore; car je ne me doutais pas que l'on prenait des bains de sable pour se guérir de la goutte. »

Les voyageurs ont beaucoup ri de l'histoire que vient de leur raconter le facétieux Dugalon; maître Chipotier seul prend un air sérieux en disant :

— Vous trouvez que vous avez fait là une bonne plaisanterie; eh bien, monsieur Dugalon, je crois, moi, que vous avez eu tort!... et que cette gaminerie pourra vous coûter très-cher...

— Et que voulez-vous qu'elle me coûte?

— M. de Mortaille n'est pas homme à laisser cela là... il vous fera un procès.

— Un procès, parce que je lui ai mis sa casquette sens devant derrière?

— Un procès, parce que vous vous êtes moqué de lui; parce que vous avez été l'insulter dans l'exercice de ses ordonnances de médecin...

— Ce n'est pas insulter quelqu'un que de lui demander l'heure...

— Cela dépend de la position où se trouve alors la personne... si vous... Ah! qu'est-ce qui m'arrive sur la joue...

— Il vous arrive quelque chose sur la joue?

— Oui... je ne sais pas quoi; mais j'ai reçu quelque chose.. après tout, c'est peut-être tombé d'en haut... Je disais donc que si vous alliez adresser à une personne une question sur laquelle elle est dans l'impossibilité de vous répondre, évidemment il y a de votre part intention malveillante et moqueric; si vous dites à un aveugle : Donnez-moi votre avis sur un tableau; si vous demandez à un sourd ce qu'il pense du talent d'une chanteuse; si vous proposez à un boiteux de danser un menuet, votre intention est de vous moquer de ces gens-là... donc votre demande est une insulte, donc il a le droit de porter plainte contre vous, donc... Ah! encore attrapé au visage... sur le nez; cette fois, c'est un noyau de cerise... voilà le corps du délit, je le tiens. Il y a donc dans ce wagon des individus qui s'amusent à lancer des noyaux de cerises sur leurs compagnons de route. Je déclare que je trouve ça aussi inconvenant que dangereux pour la personne qui est en butte à leurs projectiles. Qui est-ce qui mange des cerises ici?

Les deux gamins auteurs de cette espièglerie avaient déjà caché leurs cerises sous leur blouse et faisaient semblant de dormir. Maître Chipotier passe en revue toutes les personnes assises devant lui. Il s'arrête devant une paysanne qui lui rit au nez, en lui disant : — Eh bien! quoi que vous avez donc à me regarder, monsieur Bon bec?

— J'en ai le droit, villageoise; on a pris mon visage pour une cible, je cherche l'auteur de cette insulte.

— Vous voulez lui faire un procès aussi?

— Pourquoi pas? j'en ai le droit. Mangez-vous des cerises?

— Certainement que j'en mange, quand j'en ai.

— Et que faites-vous habituellement des noyaux?

— C'te bêtise! je les avale.

— Vous les avalez?

— Je crois ben, faut rien perdre.

— Je vois que je ne trouverai pas le or la coupable, dit l'avocat en retournant s'asseoir à sa place; mais qu'il prenne garde, j'ai l'œil ouvert, et, s'il recommence, le châtiment le plus sévère sera le prix de son audace. Oui, je le jure par *Thémis*, je le jure par Janus au double visage, je...

— Sacredié! est-ce que vous allez recommencer vos gestes, monsieur? je vous ai prévenu que cela m'ennuyait cependant...

— Non, mon brave, non, je me modérerai. C'est le sentiment de la justice qui m'animait... Si on vous bombardait le visage avec des noyaux de cerises, est-ce que cela vous amuserait?

— J'ai été bombardé bien autrement, et cela ne me donnait pas l'humeur au contraire.

— Chacun son état... mais brisons sur ce chapitre; j'ai promis à M. Dugalon de lui conter le procès que j'ai soutenu pour madame Aigaud contre son mari, avec lequel elle demandait séparation de corps et de biens... de biens... et de corps... et de...

— Vous patauger, maître Chipotier; est-ce qu'on vous a encore lancé un noyau au visage?

— Non, pas encore... mais je tiens le coupable, car je le vois qui me vise depuis longtemps, en cachant avec ses mains quelque chose qu'il tient devant lui.

Et l'avocat quitte de nouveau sa place et va droit au jeune dessinateur lui dire :

— C'est vous, monsieur, qui me lancez des noyaux de cerises à la figure... je n'en saurais douter, c'est vous... je vous ai bien vu tout à l'heure qui n'ôtiez pas vos yeux de dessus moi, puis qui regardiez dans vos mains, probablement pour y chercher un noyau... si je me trompe, faites-moi voir ce que vous cachez en ce moment.

Le jeune Torse commence par éternuer au nez du monsieur habillé de noir en murmurant :

— Merci... Dieu vous bénisse!... je me dis toujours cela quand j'éternue, parce que personne ne me le dit; j'ai voulu combler cette lacune.

— Il n'est pas question d'éternuement, veuillez répondre à mon interpellation, jeune homme.

— Vous m'interpellez... très-bien, sur quoi?

— Vous êtes distrait, à ce qu'il paraît, ou vous feignez de l'être. Je vous accuse de m'avoir lancé les noyaux de cerises que j'ai reçus au visage, répondez *ad rem*.

— Monsieur l'avocat... car je crois avoir entendu dire que vous étiez avocat...

— J'ai cet honneur... je le suis, avocat plaidant et consultant.

— Plaisant et consultant, je m'en souviendrai.

— Je ne vous ai pas dit plaisant, mais plaidant, ce qui est bien différent.

— Est-ce que vous pensez que vous ne pourriez pas être l'un et l'autre?

— Monsieur, nous sortons de la question, je veux y rentrer : je vous soupçonne de m'avoir lancé des noyaux de cerises.

— Alors permettez-moi de vous rappeler un dicton assez connu : Pour manger une gibelotte, que faut-il avoir d'abord?

— Un lapin, monsieur; tout le monde sait cela.

— Eh bien, pour vous jeter des noyaux de cerises, que faut-il que je possède d'abord?

— Des cerises, pardieu! et c'est justement ce que vous cachez avec vos mains.

— Vous croyez... je vais vous confondre.

L'artiste ouvre ses mains et laisse voir son calepin. Maître Chipotier regarde le petit album en disant :

— Comment! vous ne teniez que cela?

— Et mon crayon avec.

— Mais pourquoi donc alors avoir presque sans cesse vos yeux braqués sur moi?

— Pour tâcher de saisir vos traits que je trouve infiniment spirituels, et dont je traçais le croquis sur une de ces pages blanches.

En disant cela, Torse ouvre son calepin et montre à l'avocat sa tête qui ressemblait par attement, quoique faite en quelques coups de crayon. En se reconnaissant, maître Chipotier s'épanouit; il ne peut se lasser de regarder son image en s'écriant :

— Mais oui, c'est moi, c'est bien moi... je suis parfait de ressemblance; voyez donc, monsieur Dugalon.

— Oui, ça ressemble à faire peur.

— Jeune homme, vous avez du talent, beaucoup de talent... continuez de taire les hommes illustres, c'est le moyen d'avoir une galerie intéressante. Si vous désirez que je pose plus tard, ne me ménagez pas, je suis tout à vous...

Les paysannes se passent l'agenda et font sur le portrait de l'avocat des réflexions qui flatteraient peu ce monsieur s'il les entendait; mais il ne les entend pas. Après avoir serré la main de l'artiste, il retourne à sa place et reprend aussitôt la parole :

—Nous disons donc que madame Rigaut voulait se séparer d'avec son mari. Avait-elle pour cela des raisons suffisantes? c'est ce dont vous pourrez juger vous-mêmes, mes chers auditeurs, en écoutant le récit de l'événement qui avait amené le procès : Ma cliente avait vu son mari monter au grenier avec sa bonne, grosse fille de vingt ans environ, à la mine espiègle, nous pouvons même dire délurée, et la suite de la cause prouvera en effet qu'elle devait l'être... Le but de cette visite au grenier était soi-disant un jambon que l'on voulait y prendre... un jambon!...Tel était le prétexte... car les criminels trouvent des prétextes aux actions les plus coupables; un jambon, grand Dieu!...

— Ah! crédié! je vous le rendrai celui-là...

Et l'ancien militaire qui venait de recevoir en plein visage le coude de l'avocat, lui applique sur les côtes un coup de poing qui le fait tomber de sa banquette sur le parquet du wagon, où il reste étendu sur le dos, répétant encore : — Un jambon!... sapristi!... j'étais en train, pourquoi m'avoir interrompu?

V. — INTÉRIEUR DE WAGON, PREMIÈRE CLASSE.

Les deux cousines en arrivant sur la voie pour prendre leur place, n'ont pas manqué de dire aux employés de service :

— Première classe, messieurs, ne vous trompez pas; nous avons des billets de première classe...

— Très-bien, mesdames... on va vous mettre dedans.

Mais lorsqu'on ouvre le wagon de première classe pour ces dames, il se trouve, comme cela arrive assez fréquemment sur la voie ferrée, que la portière qui est déjà assez élevée, se trouve un peu éloignée du chemin où se tenaient les voyageurs avant d'être emballés; il faut donc alors faire une petite ascension pour arriver au wagon ou bien s'y élancer avec légèreté.

Mademoiselle Argentine, qui est fort maigre, s'est élevée assez facilement jusqu'à la portière et prend sa place dans l'intérieur; mais lorsqu'il s'agit de l'énorme demoiselle Armande, il se présente de grandes difficultés pour l'insérer dans le wagon. D'abord il lui est impossible d'atteindre la portière, et elle est obligée de demander des aides. Un employé s'avance et essaye d'enlever la grosse demoiselle; ses efforts sont vains; il va appeler un camarade, lorsque M. Langlumot, qui a aussi une place de première classe, arrive pour monter en wagon, en homme galant, il dit à mademoiselle Armande :

— Après vous, madame, je vous en prie...

Et la grosse cousine le regarde d'un air piteux en répondant :

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur; mais je fais de vains efforts.. je ne puis pas atteindre... la portière... même avec l'aide de cet employé... qui s'y prend fort mal pour m'aider à monter.

— Ce n'est pas ma faute si vous pesez deux cents!....

— Ah! quelle horreur! moi, peser deux cents!..

— Guère moins, je le parie!

— Je n'ai jamais trouvé de dames trop lourdes, dit M. Langlumot. Je vais vous aider à monter, je m'y prendrai autrement... soutenez seulement madame de ce côté.

En effet, soit que M. Langlumot eût une force d'Hercule, soit qu'il s'y prît mieux, la grosse Armande, poussée par lui, éprouve tout à coup une commotion comme si on venait de l'électriser; elle a atteint la portière et entre dans le wagon comme un boulet entre dans une maison sans crier gare; elle brûle le visage d'un jeune homme qui se trouvait assis contre l'entrée et dont elle fait pirouetter le chapeau de paille posé légèrement sur sa tête. Ce jeune homme tâte son nez pour s'assurer s'il n'a pas fait un demi tour comme son chapeau; pendant ce temps, mademoiselle Armande atteint enfin une stalle à côté de sa cousine; elle se laisse aller dedans de manière à écraser tout ce qui se trouve sous elle; heureusement elle n'aplatit que le coussin.

— Enfin, m'y voilà! ce n'est pas sans peine, s'écrie mademoiselle Armande en tâchant de s'étaler dans sa place... j'ai cru que je n'atteindrais jamais ce wagon.

— Qu'est-ce donc qui vous retenait? dit mademoiselle Argentine.

— On ne me retenait pas, au contraire, car on me poussait... mais ces portières sont trop élevées pour les personnes pourvues d'un peu d'embonpoint; je ne comprends pas que l'on n'ait point de marchepieds pour aider les voyageuses à monter. Enfin, sans monsieur, qui a eu la complaisance de me prêter son appui, je serais encore en bas.

Ces mots s'adressent à M. Langlumot, qui vient de prendre place dans le wagon et se trouve à côté de mademoiselle Armande; celle-ci, qui a sans doute conservé un souvenir agréable de la manière dont ce monsieur s'y est pris pour l'enlever, accompagne son remerciement d'un regard presque américain, et le bourgeois campagnard répond à tout cela, en faisant de gros yeux bêtes, et en murmurant :

— Mesdames... assurément... cela n'en vaut pas la peine... on est trop heureux lorsqu'on peut dans l'occasion .. auprès des dames... et... assurément.. cela n'en vaut pas la peine ..

Armande va peut-être ajouter quelque chose à ses remerciements lorsqu'elle se sent poussée par sa cousine, qui lui dit à l'oreille :

— Quel bonheur! le voilà... nous sommes dans son wagon... il est dans le nôtre...

On devine que c'était M. Duhautcours qui venait de paraître à la portière. Après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur où il y avait encore plusieurs places vacantes, le capitaliste daigne entrer dans le wagon, et va se jeter dans une stalle, justement en face des deux cousines. Le convoi part presque immédiatement.

Les wagons de première classe sont rarement entièrement pleins, celui-ci ne contenait que sept personnes : les deux cousines de la Grenouillère, M. Duhautcours, M. Langlumot, le jeune homme dont mademoiselle Armande a fait tourner le chapeau; un monsieur fort élégant et qui exhale les parfums les plus suaves, puis enfin une vieille dame qui a sur elle des diamants et des dentelles d'un grand prix, mais qui s'écrie à chaque instant :

— Ah! mon Dieu! nous allons être brisés!

Se trouvant vis à vis des personnes qu'il connaît, M. Duhautcours doit naturellement les saluer de nouveau, les deux cousines ne manquent pas cette occasion d'entamer la conversation :

— Bien charmées, monsieur, que le hasard nous fasse voyager de compagnie...

— Je vous en dirai autant, mesdames; moi, je vais et je viens assez souvent sur ce chemin, mais vous, je crois que vous ne voyagez pas beaucoup.

— En effet, monsieur, nous allons bien rarement à Paris, nous nous plaisons dans notre domaine de la Grenouillère.

— C'est une fort jolie habitation.

— Ah! monsieur Duhautcours! c'est une modeste maisonnette auprès de votre superbe propriété de Hautefutaie... ah! la belle propriété... le beau parc... et comme vous avez embelli tout cela...

— Oui, j'y ai fait des changements assez heureux...

— C'est-à-dire que vous avez transformé tout comme le ferait une baguette de fée.

— Eh mon Dieu! la baguette d'une fée, c'est de l'argent... là est toute la féerie...

— Vous avez dû en dépenser beaucoup à votre terre de Hautefutaie?

— Mais non... pas trop... une soixantaine de mille francs au plus...

— Et vous trouvez que c'est peu... on voit bien, monsieur, que vous êtes millionnaire. .

— J'ai fait, par exemple, des folies dans une campagne que je viens d'acheter, tout près de Paris, à Bougival; mais ma fille préfère ce séjour à celui de la Hautefutaie, elle n'aime pas à s'éloigner de Paris.

— Ah! quelle charmante personne que mademoiselle votre fille!

Mademoiselle Armande s'empresse de renchérir sur sa cousine, en s'écriant :

— Oh! c'est une personne bien remarquable...

— Charmante tournure!

— Tournure extrêmement distinguée!

— Jolie taille, ni trop grande, ni trop petite...

— Une taille ravissante!...

— Elle ressemble à M. son père...

— C'est-à-dire qu'elle a tous les traits de monsieur...

— Les yeux surtout!

— Oh! oui, les yeux et la bouche...

— Et même le nez...

— Absolument tout...

M. Duhautcours, qui a écouté en se carrant les éloges que l'on fait de sa fille, murmure :

— Vous trouvez qu'elle me ressemble?... bien des personnes ne sont pas de cet avis...

— Ce sont des personnes qui ont la vue mauvaise, et probablement mademoiselle joint à sa beauté de nombreux talents?

— Elle dessine... elle touche du piano... elle parle trois ou quatre langues... elle sait ce qu'une demoiselle bien élevée doit savoir, voilà tout!

— C'est-à-dire que c'est un modèle de science et de talents... et M. votre fils, nous ne pensons pas à vous demander des nouvelles de sa santé.

— Vous êtes trop bonne, il se porte parfaitement bien.

— Vous ne l'avez pas amené avec vous?

— Non, mon fils n'a que onze ans, c'est l'âge où il faut étudier, il va au collége, il fait ses classes!

— Vous en ferez un savant probablement?

— J'en ferai ce qu'il voudra, avec une belle fortune on a le loisir... d'étudier sa vocation; mais le petit drôle a beaucoup de facilités pour apprendre, bien qu'il soit un peu étourdi.

— Nous l'avons tous été, murmure M. Langlumot, qui depuis longtemps désirait se mêler à la conversation, et écoutait le capitaliste avec cette déférence que les imbéciles ont toujours pour les gens qui font de l'embarras.

Cette petite phrase est accueillie avec assez d'indifférence par mademoiselle Argentine; sa cousine, au contraire, fait un sourire approbateur, tandis que M. Duhautcours jette un regard assez impertinent sur le campagnard comme pour lui demander de quel droit il se mêlait à leur conversation.

— Et vous, mesdames, reprend Duhautcours, comptez-vous faire un long séjour à Paris

— Oh non; nous y resterons fort peu... nous y allons pour affaires de modes

— Mon Dieu, Armande, que vous êtes babillarde, vous contez à monsieur des choses qui ne peuvent l'intéresser.

— Pourquoi donc cela?... les modes sont pour les dames des affaires très-importantes... ma fille ne s'occupe que de cela!...

— Notre corsetière a complétement manqué nos derniers corsets... et pour une femme, être mal corsée, c'est la position la plus insoutenable qui se puisse imaginer...

— J'ai une tante qui porte le même corset depuis quatre ans, dit Langlumot, il est à la mécanique.

Cette phrase n'obtient aucun succès dans la compagnie.

— Ah! mon Dieu! un cahot... un train qui nous croise... nous allons être brisés!...

C'est la vieille dame aux diamants qui vient de prononcer ces mots avec un accent d'effroi.

— Rassurez-vous, madame, le convoi est passé, et vous voyez qu'il ne nous est rien arrivé? dit le jeune homme qui sent si bon.

— Oui, monsieur, oui, c'est vrai, nous l'avons encore échappé cette fois... ce sera pour l'autre!... Ah! c'est une invention diabolique que celle des chemins de fer.

— Mais, madame, s'ils vous font si peur, pourquoi y allez-vous?

— Eh! monsieur, puisqu'on ne trouve plus à voyager autrement... à moins d'avoir sa voiture, ses chevaux, et d'aller au pas; mais ce serait trop long.

— Il est certain, murmure Langlumot, que maintenant les postes sont si rares, qu'on ne peut plus en trouver... je ne parle pas des postes aux lettres.

— Pardon, monsieur, dit le jeune homme aux parfums en s'adressant au capitaliste, mais je viens de vous entendre nommer, je présume que c'est à M. Duhautcours, le riche spéculateur de la rue du Helder, que j'ai l'avantage de parler?

— Oui, monsieur, c'est moi; pourquoi cette question?

— N'avez-vous pas pris, dernièrement, chez un libraire une douzaine de billets de la loterie de *Hombourg?*

— C'est possible, monsieur; mais ma foi, je vous avoue que je fais peu attention à ces misères là.

— Je vais vous faire comprendre pourquoi je vous en parle : je me trouvais justement alors chez ce libraire, lorsque vous fûtes parti, il me dit : « Voulez-vous prendre les douze numéros qui me restent, ce sont ceux qui suivent la douzaine que vient de prendre M. Duhautcours, c'est la même série; si l'un de vous gagne, l'autre aura été bien près de gagner. » Quoique j'aie peu de chance à ces loteries, ma foi, je me suis laissé aller et j'ai pris les douze numéros qui suivent les vôtres... le tirage s'est fait hier, et aujourd'hui grâce au télégraphe, la liste des numéros gagnants est dans le journal... vous avez dû la voir.

— Non, monsieur, je ne l'ai pas remarquée... j'ai tant d'autres choses en tête! et si vous ne me l'aviez pas rappelé, je n'aurais plus songé à cette loterie, eh bien, monsieur, je devine que vous avez gagné?

— Pas du tout, monsieur, c'est vous.

— Ah! vous croyez?

— J'en suis certain; le deuxième numéro qui vient en remontant après les miens, même série, est celui qui a gagné.

— Une bagatelle, sans doute.

— Non, vraiment, le gros lot, cent mille francs.

— Cent mille francs! s'écrient les deux cousines.

— Cent mille francs! répète Langlumot d'un air ébloui.

M. Duhautcours n'est pas maître d'un premier mouvement de joie; mais il reprend bientôt son calme, et répond presque avec indifférence :

— Ah! c'est le lot de cent mille francs... vous croyez que je l'ai gagné?

— J'en suis sûr, monsieur; au reste, si vous savez vos numéros, voici la liste des gagnants, vous pouvez vérifier.

— Oh! ce n'est pas la peine... je verrai cela plus tard; d'ailleurs, je m'en rapporte parfaitement à vous, monsieur.

— Comme il prend cela avec calme! murmure mademoiselle Argentine à l'oreille de sa cousine.

— On croirait qu'il s'agit de vingt-quatre sous! cent mille francs lui arrivent par le hasard, et il reste impassible.

— Faut-il avoir de l'esprit!...

— Oh! c'est un homme d'un bien grand mérite.

— Moi, dit M. Langlumot, je ne prends jamais de billets de loterie, mais je viens de faire un héritage sur lequel je ne comptais pas du tout... C'est presque comme si j'avais gagné un lot; et c'est pour le toucher que je vais à Paris.

— Ah! vous avez fait un bel héritage! dit la grosse Armande.

— Oh! beau n'est pas le mot... je présume, tous frais payés, qu'il pourra me revenir de quatorze à quinze mille francs... mais c'est encore bon à prendre.

M. Duhautcours détourne la tête d'un air dédaigneux. Les cousines croient devoir en faire autant, car devant un homme qui reçoit cent mille francs avec indifférence, comment voulez-vous que l'on comprenne la joie d'un héritier de quinze mille francs!

Le monsieur musque se permet de ricaner; mais tout cela n'empêche pas notre bourgeois campagnard de répéter encore :

— Eh! eh! quinze mille francs... c'est gentil!... ça ne se trouve point sous le pas d'un cheval.

On était alors dans un tunnel où de rares lumières fuligineuses et rougeâtres donnent à ces routes souterraines quelque chose de fantastique et même de diabolique.

— On appelle cela voyager... voir du pays, dit la vieille dame;

est joli le pays que l'on voit... c'est absolument comme si on se faisait voiturer dans les catacombes.

— Mais, madame, on n'est pas toujours dans des voies souterraines.

— On y est beaucoup trop, monsieur. Quant à moi, au risque de tomber, de rouler dans un précipice, je préfère passer sur des ponts, sur des viaducs. Ah! mon Dieu! mais il me semble que nous ne marchons plus... certainement nous sommes arrêtés. Voyons donc, messieurs, nous restons en place...

La vieille dame ne se trompait pas : le convoi venait de s'arrêter. Aussitôt l'inquiétude se communique sur toute la ligne et pénètre dans les wagons de toutes les classes.

On met d'abord les têtes aux portières avec précaution, puis on regarde plus longtemps, puis on se risque à ouvrir les portières, puis les questions se croisent, puis les conversations s'engagent.

— Nous ne marchons plus...

— Pourquoi ne marchons-nous plus?

— Il est donc arrivé quelque chose?

— Il n'y a pas de doute que nous ne soumes pas arrêtés sans motif...

— Est ce un convoi qu'on a signalé?

— Et pas un cantonnier à interroger...

— Il faudrait en appeler un...

— Ah! oui, faites-vous donc entendre dans ces maudits souterrains!...

— C'est fort dangereux d'être arrêté dans un tunnel; si un convoi venait sur nous en ce moment... comment l'éviterions-nous?

— Nous n'avançons pas... est-ce que nous allons rester longtemps comme cela?

— Il y a peut-être un éboulement...

— C'est bien inquiétant.

M. Berlinet a profité de cet incident pour sortir de son wagon. La frayeur avait produit sur les nourrices un effet si désagréable, que le courtier en vins avait préféré courir quelques dangers sur la voie, au supplice continuel qu'il subissait dans la compagnie de ces dames.

Le jeune Torse, qui a aussi quitté sa place, rencontre M. Berlinet.

— Tiens, vous voilà, jeune artiste... on dit que nous sommes dans une position inquiétante...

— Si l'on y voyait un peu plus, il y aurait un bien bon croquis à faire de ce temps d'arrêt.

— Toutes les dames ont une peur épouvantable.

— A propos, vous avez donc quitté les vôtres? Vous amusez-vous beaucoup dans votre wagon?

— Oh! d'une façon extraordinaire; mais je suis bon prince, je vous offre ma place.

— Non; j'ai devant moi un original qui vaut son pesant d'or... Il voulait me faire un procès, parce qu'il prétendait que je lui jetais des noyaux de cerise au visage. Tenez, le voilà qui sort du wagon en faisant de grands gestes... il vient pérorer sur la voie; c'est un avocat, il faut toujours qu'il parle.

M. Chipotier est venu sur la voie, court d'un wagon à l'autre, en s'écriant :

— Mesdames, nous allons tous périr!...

— Il est rassurant, ce monsieur, dit le jeune homme musqué... comprend-on un animal comme celui-là, qui, au lieu de rassurer les voyageuses, déjà assez promptes à s'alarmer, vient leur dire que nous sommes perdus!...

— Eh! mon Dieu, monsieur, si c'est la vérité, s'écrie mademoiselle Argentine, à quoi bon nous la cacher?

— Mais non, madame, ce n'est pas la vérité... Est-ce que ce monsieur en sait quelque chose, d'ailleurs? Tous les jours un convoi est arrêté dans sa marche par un accident léger, par une cause fort simple. Tenez, voilà cette vieille dame qui s'est évanouie de frayeur, depuis que cet imbécile est venu faire son annonce.

— Armande, vous avez votre flacon, mettez-le sous le nez de cette dame.

M. Duhautcours, qui est devenu un peu moins arrogant devant un danger contre lequel tout son or ne le sauverait pas, adresse la parole à M. Langlumot :

— Mais enfin, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de savoir la cause de ce temps d'arrêt, qui se prolonge beaucoup, il me semble?

— Oui, au fait, si on en connaissait la cause... on serait peut être plus tranquille.

Et M. Langlumot se décide à descendre aussi du wagon. Pendant ce temps, la grosse Armande a fourré son flacon sous le nez de la vieille dame, qui tout à coup revient à elle et repousse brusquement ce qu'on lui fait sentir en s'écriant :

— Ah! pouah!... qu'est-ce que c'est que ça... du vinaigre de Bully. Ah! je déteste le vinaigre... ôtez-moi cela bien vite!... c'est bon pour les cornichons, cela.

— Tu pourras bien te trouver mal tant que tu voudras, toi, murmure mademoiselle Armande en retirant son flacon; est-elle malhonnête, cette vieille qui dit que mon vinaigre parfumé est bon pour des cornichons...

Pendant ce temps, la vieille dame se penche vers la portière et dit à maître Chipotier qui se trouve justement là :

— Eh bien, monsieur, notre situation va-t-elle changer... nous reste-t il de l'espoir?

— C'est-à-dire que nous allons être broyés incessamment.

— Ah! mon Dieu!

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? nous ne marchons plus... donc nous encombrons la voie qui devrait être libre ici... Le convoi qui vient après nous va arriver, croyant le chemin libre, et... patatras! .. il nous écrase... c'est logique...

— Ah! je me meurs!...

— Je me trouve mal!...

— Ma cousine, passez-moi le bocal .. je veux dire le flacon...

— Que le diable vous emporte, monsieur, avec vos sots pronostics... vous êtes cause que toutes les dames de notre wagon s'évanouissent.

— Comment, mes sots pronostics... c'est à moi que vous dites cela?

— Et à qui donc?

— Vous ne savez pas à qui vous parlez...

— Je parle à un âne et pas autre chose.

Maître Chipotier n'est pas encore revenu de l'étonnement qu'il a éprouvé en s'entendant appeler âne, lorsque Franville, l'ancien militaire, passe près du wagon, en disant :

— Allons, messieurs, remontez vite en voiture, nous allons repartir, le charbon est arrivé.

— Comment, le charbon... qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que le charbon manquait; voilà pourquoi nous ne roulions plus, c'est tout simple... On en a fait demander, il est arrivé, nous allons reprendre notre route.

— C'était le charbon qui manquait, mesdames, revenez à vous, il n'y a pas de danger...

— Il se pourrait!...

— Est-ce vrai, monsieur, nous n'allons pas périr?

— Non, mesdames, revenez à vous et rassurez-vous.

Les frayeurs se dissipent. Mais après le désordre qui vient d'avoir lieu, lorsqu'il s'agit de remonter à la hâte en wagon, chacun se place au hasard, les classes sont confondues, et le gamin de la troisième catégorie ne manque pas d'aller s'étaler sur un fauteuil moelleux de première classe.

Quant à l'avocat, très-surpris que l'événement ait trompé son attente, il se trouve un des derniers attardés sur la voie, et n'a que le temps de se précipiter dans une portière encore ouverte au moment où le convoi s'ébranle. Cette portière était celle du wagon occupé par les nourrices et leurs poupons... Ce monsieur méritait bien cela.

VI. — MADEMOISELLE DUHAUTCOURS.

Dans un magnifique salon faisant partie d'un superbe appartement de la rue du Helder, une demoiselle mise avec une extrême élégance, bien qu'elle ne soit qu'en toilette du matin, vient de s'approcher d'un piano et de jeter dessus un paquet de musique en s'écriant :

— Mon Dieu! que tout cela est mauvais... il n'y a rien qui me plaise... rien de joli là-dedans!

Cette demoiselle, qui a près de seize ans, mais qui en paraît au moins dix-huit, parce qu'elle est grande, forte, et que ses traits ont déjà une expression qui n'a plus rien de la timidité de la jeunesse, est la fille de M. Duhautcours.

Mademoiselle Célesta Duhautcours est une blonde qui porte ses cheveux qui sont d'une jolie nuance, presque toujours frisés en neige. Elle a la peau extrêmement blanche; son cou et ses épaules sont irréprochables, mais son visage a peut-être un peu trop de teint; cet excès de fraîcheur, en donnant aux joues de cette jeune personne la couleur d'une pêche bien mûre, lui donne aussi quelque chose de si bien portant, que cela est presque rustique. Les paysannes seules ont le droit d'avoir d'aussi fortes couleurs.

Mademoiselle Célesta avait des yeux bleus assez beaux, mais dont l'expression était souvent impertinente; sa bouche et ses dents étaient sans reproche; mais son nez, quoique bien fait, était un peu trop gros et déparait sa figure. Sa taille était forte, mais bien prise; elle était grande et promettait d'être ce qu'on appelle une belle femme.

Telle qu'elle était, mademoiselle Célesta n'avait, aux yeux de son père, personne qui pût l'emporter sur elle pour la beauté, la taille et la tournure. La jeune fille partageait entièrement cette opinion, et cela ne pouvait guère être autrement : habituée dès l'âge le plus tendre à être caressée, adulée, flattée, la petite Célesta, en écoutant les éloges que l'on donnait à sa beauté et à son esprit, s'était bien vite persuadée qu'elle était en effet un petit phénomène. Les enfants sont ce qu'on les fait, a-t-on dit souvent : ceci n'est pas absolument vrai, car il est probable alors qu'on les ferait toujours bien gentils. Mais nous naissons tous avec nos penchants, nos goûts, nos défauts particuliers; malheureusement le mauvais l'emporte souvent sur le

bon, et il est bien certain que si les défauts que nous avons en venant au monde ne sont pas corrigés, combattus par ceux qui nous élèvent, ils ne feront, quand nous grandissons, que croître et embellir.

La jeune Célesta s'était trouvée de bonne heure sans mentor; elle avait perdu sa mère à trois ans, puis elle avait ensuite perdu sa belle-mère; si bien qu'avant l'âge de quinze ans, elle s'était trouvée presque maîtresse de maison. Son père la laissant entièrement libre de commander, d'ordonner, de faire ce qu'elle voulait, et ne lui refusant jamais rien, ni pour sa toilette, ni pour ses moindres fantaisies, mademoiselle Célesta devait donc se trouver extrêmement heureuse; peu de jeunes filles, même parmi les plus riches, ont à quinze ans un pouvoir aussi absolu. Il faut dire que cette grande autorité, donnée de si bonne heure à une demoiselle, avait rendu celle-ci beaucoup plus raisonnable qu'on ne l'est généralement aussi jeune. Célesta avait pris l'habitude d'ordonner, de commander, elle s'en acquittait comme une femme de vingt ans. Elle savait déjà conduire une maison, et se faire parfaitement servir; sur un seul article elle ne mettait point de bornes à ses dépenses, et c'était naturellement celui de la toilette. Chaque jour, Célesta aurait voulu que l'on inventât pour elle une mode nouvelle, des étoffes plus belles, des garnitures plus élégantes ou plus originales. Mais en cela elle était constamment approuvée par son père qui lui répétait souvent :

— Achète ce qu'il y a de plus beau pour robe, ma fille, ce qu'il y a de plus riche, de plus éblouissant... Dis à tes couturières de ne point épargner l'étoffe... quand elles demandent douze mètres, donne-leur en quinze... mais qu'on te fasse des robes qui traînent... des volants depuis le haut jusqu'en bas... des manches... qui retombent... avec de la dentelle, des rubans, des fleurs... Enfin, je veux que tu sois la demoiselle la plus élégante de Paris... que tout le monde s'arrête pour te regarder... Et puis, quand on se demandera : Quelle est cette jeune et belle personne si délicieusement parée? on répondra : C'est mademoiselle Duhautcours... la fille de M. Duhautcours le millionnaire... Et personne ne s'étonnera alors que tu sois mise comme une princesse.

Avec de tels conseils, il eût été difficile que Célesta ne devînt pas coquette, alors même qu'elle n'y aurait pas été portée naturellement. Elle suivait avec ardeur les intentions de M. son père; presque chaque jour il y avait chez elle conseil de couturières et de modistes; on y débattait avec beaucoup de logique le choix d'un ruban, la couleur d'une étoffe, la forme d'un corsage et la hauteur d'un volant; ces graves occupations prenaient une grande partie du temps de mademoiselle Duhautcours; ajoutez-y celui que l'on employait à s'habiller et à se déshabiller, car cette demoiselle faisait d'abord une simple toilette du matin, puis une seconde plus élégante; puis une toilette pour aller à la promenade; puis des changements pour paraître au dîner; puis une toilette de réunion ou de spectacle, ou de bal; quelquefois il fallait en changer dans la soirée. Le moins était donc quatre toilettes par jour; vous voyez que mademoiselle Célesta devait être excessivement occupée et qu'il lui restait fort peu de temps à donner à l'étude des langues, du dessin ou de la musique.

Chacun dira : Voilà une jeune fille qui est bien heureuse, faisant toutes ses volontés, avec un père très-riche, qui ne lui refuse rien... Eh bien!... non, mademoiselle Célesta n'était pas entièrement heureuse. Il est si rare de rencontrer quelqu'un qui soit complétement satisfait de son sort... et croyez-moi, si vous vouliez ouvrer cette personne-là, ce n'est pas parmi les gens à même de contenter tous leurs désirs qu'il vous faut la chercher.

Ce qui troublait la félicité de mademoiselle Célesta Duhautcours, ce qui, malgré ses belles parures, arrêtait quelquefois l'élan de sa joie et le sourire sur ses lèvres, c'était ces grosses couleurs dont nous avons dit que ses joues étaient ornées; car plus d'une fois, dans ces grandes réunions, où les femmes se plaisent toujours à se déchirer entre elles, où leur plus douce, leur plus chère occupation est de trouver à médire sur les traits, la tournure et la mise des autres femmes, Célesta avait entendu ces mots :

— Mon Dieu! voyez donc la figure de mademoiselle Duhautcours, est-elle rouge!

— C'est-à-dire qu'elle n'est pas rouge, elle est ponceau, violette!...

— Est-ce que vous trouvez cela joli?

— Joli!... ah par exemple... mais c'est affreux... c'est tout ce qu'il y a de plus commun.

— Il y a des hommes qui appellent cela de la fraîcheur...

— La fraîcheur ne consiste pas à avoir toujours l'air de crever dans sa peau.

— C'est un teint de fille de ferme ou de moissonneuse, si vous aimez mieux...

— Çà! de la fraîcheur... mais j'aimerais mieux être pâle comme une morte, que fraîche comme cela.

— Un teint pâle est bien plus comme il faut, bien plus distingué. Quand on dit d'une femme : « Elle a l'air intéressant, c'est qu'elle est pâle ou bien que son teint est à peine rosé... »

— Trouvez-vous donc mal avec des joues comme celles-là, il n'y a pas moyen!... personne ne vous porterait secours!... ou bien on dirait : « Cette demoiselle ne peut avoir qu'une indigestion. »

— Une grosse bouffie comme cela doit manger beaucoup de pain!...

On doit juger du dépit, de la colère concentrée qu'éprouvait mademoiselle Célesta, lorsqu'elle entendait de tels discours, d'autant plus qu'il lui fallait cacher son humeur et sourire aux personnes qui venaient de la traiter ainsi; mais dans le monde, on sait que c'est l'usage de se faire toujours un visage riant, même avec les gens que l'on déteste le plus. De leur côté, les personnes qui venaient de se prononcer ainsi sur les couleurs de mademoiselle Duhautcours, ne manquaient pas, en l'abordant, de s'écrier :

— Oh! qu'elle est belle! quelle superbe fraîcheur!

— Mon Dieu, ma chère, comment donc faites-vous pour avoir d'aussi belles couleurs!...

— Il n'y a pas moyen de l'approcher, toutes les femmes pâlissent auprès d'elle!...

— Donnez-nous votre secret, ma belle amie, il n'y a pas de cosmétique qui puisse soutenir la comparaison.

Et, lorsqu'après une grande soirée, mademoiselle Célesta avait saisi quelques-unes de ces réflexions faites à demi-voix par ses bonnes amies, elle rentrait chez elle de fort mauvaise humeur, elle se campait devant une glace, trépignait des pieds, arrachait sa coiffure et se jetait sur une causeuse en s'écriant :

— C'est désolant, cela!... mon Dieu! que je suis malheureuse!

Alors M. Duhautcours s'approchait de sa fille avec inquiétude, en lui disant :

— Tu es malheureuse... toi, Célesta?... eh! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé à cette soirée qui ait pu te chagriner... est-ce que ta robe te gênait?

— Non! non!...

— Est-ce que tu as vu des demoiselles mieux mises que toi?

— Non! non!...

— Est-ce que tu n'as pas dansé toutes les danses?

— Si! si!...

— Est-ce qu'on a marché sur les volants, accroché ta garniture?

— Non, non, ça me serait bien égal, cela!... on en achète d'autres et c'est fini.

— C'est justement ce que j'allais te dire... et voilà pourquoi je me demande ce qui peut te donner ces accès de colère...

Mademoiselle Célesta venait se planter devant son père et lui tendait ses joues en disant :

— C'est ça.

— Maintenant ça... tu me montres ta figure qui est charmante... il me semble que tu ne peux pas avoir à te plaindre de ta figure... tu serais par trop difficile!...

— Ce n'est pas de ma figure que je me plains... je sais bien que je suis jolie... que mes traits sont irréprochables...

— Fichtre, je le crois bien!... Tiens, ce n'est pas pour te faire un compliment, mais à cette soirée dont nous venons, j'ai passé en revue toutes les jeunes femmes et les demoiselles, eh bien, pas une ne pouvait soutenir la comparaison avec toi.

— Je vous crois, mon cher père. Mais voyez-vous ce qui me désole... ce sont mes couleurs...

— Tes couleurs? ah çà, mais tu plaisantes, je pense... tes couleurs! mais c'est ta fraîcheur, ta belle santé... c'est le fard de la nature, je t'assure que l'on voit bien que c'est naturel.

— Oh! je le sais bien qu'on le voit!... mais on le voit trop, j'ai trop de fard... j'ai trop de couleurs enfin.

— Comment? tu te plains d'être fraîche comme une rose... je ne te comprends pas!

— Mais puisque cela me donne l'air d'une fille de ferme, d'une moissonneuse... d'une grosse paysanne!... puisque c'est commun... puisque cela empêche d'avoir l'air intéressant... puisque si je me trouvais mal on croirait que j'ai une indigestion...

— Qui a osé dire de telles sottises?

— Oh! beaucoup de dames et de demoiselles de la société... qui me font des compliments, et en arrière me dénigrent... j'ai l'oreille très-fine, je devine quand on parle de moi, alors je n'ai l'air de rien, mais je me tiens à portée d'entendre, et j'ai entendu qu'on disait de moi tout ce que je viens de vous rapporter.

— Ma chère amie, les femmes qui ont dit cela sont des envieuses... si tu n'étais pas toujours si bien mise, si tu ne les éclipsais pas toutes par ton élégance, ta tournure, ta beauté, elles ne se seraient point occupées de tes couleurs. Elles ont cherché ce qu'elles pourraient trouver à critiquer dans ta personne, et ne trouvant rien, faute de mieux, elles s'en sont prises à ce bel incarnat qui colore tes joues... Ah!... je gage que dans le fond elles voudraient bien posséder ce qu'elles blâment en toi... je gage qu'elles sont pour la plupart jaunes, pâles, ternes, flétries... alors ces dames se moquent de ce qu'elles n'ont plus... c'est le renard qui insulte les raisins... dire que ma fille a l'air commun... l'air d'une moissonneuse... cela fait pitié... Garde-toi donc, Célesta, de t'affliger de posséder une si belle fraîcheur; mais, au reste, avec le temps avec les années, cette beauté,

— Je n'ai jamais trouvé de dames trop lourdes. (Page 12.

là passe bien vite, tes couleurs tomberont d'elles-mêmes, et alors tu regretteras sans doute ce dont tu te plains aujourd'hui.

— Vous croyez, mon père, qu'avec le temps mes couleurs tomberont?

— Il n'y a pas le moindre doute, ma fille. Tout passe... et la beauté aussi bien que le reste.

— Comment, mon père, ma beauté tombera aussi!

— Tu as bien des années devant toi, ma chère amie, avant d'avoir à craindre cela. Et d'ailleurs, quand on est riche, quand on peut toujours éclipser les autres par ses toilettes, ses voitures, ses gens, par le grand train que l'on mène, on est toujours bien, toujours recherché, toujours complimenté... si on vieillit, on ne s'en aperçoit pas, ou du moins personne n'est assez mal appris pour nous en faire apercevoir... Tu vois bien, ma fille, que tu ne vieilliras presque pas.

Cependant, malgré le pronostic de son père, mademoiselle Célesta conservait ses éclatantes couleurs; bien loin de tomber, elles semblaient au contraire augmenter encore et s'élever davantage sur sa figure. La jeune fille était au supplice, car elle saisissait souvent des mots railleurs provoqués par sa présence; et, dans la persuasion où elle était qu'on se moquait toujours d'elle, dès qu'elle voyait une personne rire, elle ne doutait point que ce ne fût de ses couleurs.

Un grand bal allait se donner chez un des princes de la finance : naturellement M. Duhautcours et sa fille y étaient invités. La toilette était préparée et devait être éblouissante; le coiffeur avait promis d'inventer une nouvelle manière de placer les fleurs dans les cheveux; M. Duhautcours avait fait cadeau à sa fille d'un collier et de bracelets d'un travail précieux. Pourtant Célesta n'était pas satisfaite; à chaque instant elle allait se regarder dans des glaces et poussait ensuite de profonds gémissements.

La femme de chambre de Célesta, jeune camériste aussi flatteuse qu'empressée, ne cessait de dire à sa maîtresse :

— Mon Dieu! comme mademoiselle sera belle à ce bal!... comme sa toilette sera ravissante... comme ses bijoux sont de bon goût... mademoiselle éclipsera toutes les autres femmes... mademoiselle remportera un triomphe complet!... Ah! que mademoiselle doit être heureuse!

— Mais non, mais non, je ne suis pas heureuse! s'écrie Célesta qui vient encore de se mirer; je ne puis pas l'être, je ne le serai jamais tant que j'aurai ces affreuses couleurs qui prêtent à rire à mes dépens... et me donnent l'air d'une paysanne.

— Ah! mademoiselle, par exemple, vous qui avez au contraire l'air si distingué!

— Je vous dis, Zélie, que mes couleurs me font beaucoup de tort... qu'elles font rire... qu'on me tourne en ridicule... Ah! je donnerais je ne sais quoi pour être pâle... Zélie, est-ce qu'il n'y aurait pas quelque moyen pour faire passer mes couleurs?

— Oh! mademoiselle, certainement il doit y en avoir... Moi, j'ai été au service d'une dame qui avait la peau très-brune, et elle employait une foule de choses pour se rendre le teint plus blanc .. Elle mettait de la poudre de riz sur son visage... Il paraît que c'est très-bon, cela.

— J'en mettrai alors, j'en mettrai beaucoup; vas en acheter...

— Mais je dois vous prévenir que la poudre de riz a un inconvénient : cela se voit, on a l'air de s'être roulé dans de la farine.

— C'est affreux alors... Il doit y avoir autre chose?

— Certainement, mademoiselle, il y a autre chose : des eaux, des essences avec lesquelles on se lave; cela ne laisse aucune trace, et cela blanchit la peau.

— Voilà ce qu'il me faut. Zélie, va chez le meilleur parfumeur de Paris, demande un cosmétique pour donner à la figure un teint pâle, un teint intéressant. Prends ce qu'il y a de plus cher, avec la manière de s'en servir. Oh! comme toutes ces demoiselles seront attrapées si ce soir au bal je n'ai plus mes grosses couleurs.

Mademoiselle Zélie s'empresse d'exécuter les ordres de sa maîtresse. Elle entre dans un de ces magasins où l'on vend tout ce qu'il faut pour conserver la beauté, la jeunesse, la fraîcheur; pour se faire blond, brun ou châtain, suivant qu'on en éprouve l'envie; où tous les secrets de la chimie ont été appliqués enfin à combattre la nature qui veut que l'on vieillisse, bien que cela ne fasse jamais plaisir.

La femme de chambre rapporte à sa jeune maîtresse un superbe flacon, tout doré, enveloppé dans un imprimé qui indique la manière de s'en servir. C'est une eau qui rend le teint pâle et donne l'air mélancolique. Il suffit de se laver légèrement avec, l'effet n'est visible que deux heures après que l'on a employé le cosmétique.

Célesta est enchantée. Aussitôt après son dîner, elle emploie l'eau qui pâlit. Puis elle livre sa tête au coiffeur. Mais un quart d'heure ne s'est pas écoulé qu'elle demande un miroir; elle veut voir si l'eau lui fait déjà son effet. Rien n'est encore changé dans l'aspect de sa figure. La coiffure terminée, la jeune fille fait sa toilette, et à chaque instant elle va consulter la glace, la psyché; une heure s'est écoulée, et pas le plus petit changement sur sa figure.

Conçoit-on une pareille audace? Jouer sur mon piano! (P. 19.)

— Nous n'en avons pas assez mis, dit Célesta à sa femme de chambre.

— Vous croyez, mademoiselle... Mais le papier dit que l'effet n'est visible qu'au bout de deux heures...

— C'est égal, nous n'en avons pas assez employé... Redonne-moi le flacon...

Le flacon est de nouveau employé; mademoiselle Célesta se débarbouille, ou plutôt se barbouille avec soin. Puis une demi-heure, une heure s'écoule, et le visage reste le même. Ces demoiselles ignoraient qu'en mouillant de nouveau la figure on retardait l'effet du cosmétique au lieu de l'accélérer.

— Pour le coup! cela ne veut donc pas prendre sur moi, s'écrie Célesta désolée. Voilà deux heures... plus de deux heures même que j'ai commencé à mettre de cette eau sur ma figure, et je suis toujours aussi rouge... Zélie, redonne-moi le flacon...

— Mais, mademoiselle, cela vous fera peut-être mal d'en mettre trop...

— Quel mal veux-tu que cela me fasse... Tu vois bien que, jusqu'à présent, cela ne me fait rien du tout... Le flacon, vite, je vais mettre le reste.

Mademoiselle Duhautcours vide le reste du flacon dans une tasse, et, avec une fine serviette, se frotte de nouveau toute la figure en disant :

— A présent, si cela ne me fait pas d'effet, c'est que cette eau est un infâme mensonge... J'en serai pour mes quinze francs!... mais tu iras dire à ton parfumeur que son eau n'a pas la moindre vertu et que ce sont des voleurs.

Une grosse demi-heure s'écoule; la figure de Célesta étant redevenue complétement sèche, une légère pâleur commence à se manifester à l'extrémité des joues. La femme de chambre se met à battre des mains en s'écriant : — Mademoiselle, vous pâlissez!...

— Tu crois... voyons, voyons!

Et la jeune fille court à une glace et pousse un cri de joie, puis se met à danser dans la chambre en disant :

— Je pâlis... je pâlis... ah! quel bonheur... comme ces belles demoiselles vont être consternées en ne me voyant plus rouge... Ah! quel succès, quel triomphe je vais avoir... je pâlis!...

Bientôt M. Duhautcours vient chercher sa fille pour la conduire au bal. Il s'extasie devant sa toilette :

— Magnifique!... superbe... Tu es mise... comme on ne l'est pas... coiffée à ravir... c'est parfait... mais, serais-tu indisposée, ma chère amie?

— Pourquoi donc cela, mon père?

— C'est que je te trouve la mine pâle... Tu n'as pas ta fraîcheur ordinaire.

— Oh! tant mieux, mon père, tant mieux, ce sont mes couleurs qui tombent... cela me fait bien plaisir, je vous jure.

— Tes couleurs tombent... Quoi, déjà... mais tu les avais encore pour dîner.

— Eh bien, elles s'en vont à présent... et je ne les regrette pas.

— Mais ordinairement des couleurs ne disparaissent pas si vite...

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon père, je vous assure que je me porte très-bien... partons, Partons pour le bal...

M. Duhautcours n'en demande pas plus. Il monte en voiture avec sa fille. Il était nuit depuis longtemps. La course était longue pour se rendre chez la personne qui donnait le bal. Plus de vingt minutes s'écoulent. Pendant ce temps le cosmétique agissait avec d'autant plus de force sur le visage de la jeune fille, que deux fois on en avait arrêté l'effet, et qu'on en avait employé une quantité considérable.

On est arrivé au bal; M. Duhautcours donne la main à sa fille pour traverser plusieurs pièces où se tiennent des domestiques. Il ne remarque pas l'air de surprise que laissent paraître toutes les personnes qui regardent sa fille, il n'est occupé qu'à s'assurer si rien n'est dérangé dans sa toilette. Quant à mademoiselle Célesta, jamais elle n'a porté la tête si haut, jamais elle n'a eu un air plus fier en se présentant quelque part.

Le père et la fille sont arrivés dans les salons où une nombreuse et brillante compagnie est déjà réunie. Mais il faut les traverser pour arriver jusqu'au maître de la maison, qui est alors à l'autre extrémité des appartements. M. Duhautcours prodigue des saluts à droite et à gauche, sans faire attention aux exclamations qui partent de tous côtés sur son passage.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela?...

— Voyez donc la figure de cette demoiselle...

— C'est donc une gageure?... elle a un masque, il n'est pas possible...

— C'est Pierrot... elle s'est déguisée en Pierrot!...

— Mais elle n'en a pas le costume ni la coiffure... qu'est-ce que cela veut dire...

— Oh! c'est bien drôle... venez donc voir, madame... mademoiselle Duhautcours qui s'est fait une tête de Pierrot!...

Toutes les dames riaient aux éclats, les hommes se retournaient pour ne point en faire autant au nez de mademoiselle Célesta, qui, voyant tous les yeux braqués sur elle, se dis[illegible]

— ils n'en reviennent pas... ils cherchent mes grosses couleurs... ah! comme ils sont attrapés!

Cependant on est arrivé au maître de la maison, qui s'avance pour dire quelques mots gracieux au père et à la fille; mais en regardant mademoiselle Célesta il demeure interdit, stupéfait et dit enfin à Duhautcours :

— Mademoiselle votre fille a donc cru que le bal était masqué ?...

— Masqué... comment... pourquoi cela... mais non... vous voyez bien que nous ne sommes pas déguisés...

— Je vois... je vois... vous, c'est fort bien, mais enfin, mademoiselle a caché sa figure... il n'est pas possible qu'elle veuille danser comme cela ..

En ce moment, M. Duhautcours porte ses regards sur sa fille : en voyant ce visage entièrement blanc comme celui d'un Pierrot, il demeure pétrifié, puis pousse un cri :

— Ah! mon Dieu!... ma fille qui a l'air d'être en plâtre!... Ah! quelle horreur!... c'est affreux... sauvons-nous!...

Et le père désolé entraîne vivement sa fille et veut l'emmener hors du bal; mais Célesta, qui ne comprend rien à la colère de son père, résiste, ne veut pas s'en aller et ne cesse de lui dire :

— Pourquoi voulez-vous partir?... Je ne suis pas venue pour m'en aller tout de suite... Est-ce parce que je suis pâle... mais j'en suis enchantée... c'est exprès... j'ai l'air bien plus intéressant...

— Ah! vous appelez cela pâle, ma fille, ah! vous croyez que vous avez l'air intéressant et vous ne voyez pas que tout le monde vous rit au nez... mais tenez, regardez-vous donc!

M. Duhautcours a placé sa fille devant une glace. Célesta se voit telle que l'abus du cosmétique l'a transformée, elle ne veut pas se reconnaître, dans ce masque blanc qu'elle aperçoit, elle se fait des grimaces, se tire la langue; enfin, convaincue de la vérité, elle tombe sans connaissance dans les bras de son père; c'était ce qu'elle pouvait faire de mieux dans sa position, et M. Duhautcours se hâte d'emporter sa fille et de la ramener chez lui.

Depuis cette aventure, mademoiselle Célesta renonce à l'emploi des cosmétiques et prend le parti de garder ses couleurs, quoiqu'elle les maudisse toujours. Mais comme dans le monde on aime généralement à se moquer, et que l'histoire du bal a fait grand bruit, on a donné un sobriquet à la fille du capitaliste; les demoiselles entre elles ne la nomment plus autrement que « mademoiselle Pierrot. »

VII. — GEORGINA LA FLEURISTE.

Et mademoiselle Célesta, quelques jours après que son père était revenu de sa terre de Hautefutaie, située dans les environs de Lizieux, venait donc de jeter sur son piano une grande quantité de romances et d'airs nouveaux en disant :

— Tout cela est très-mauvais... rien qui soit dans ma voix... les compositeurs de romances font des choses qu'on ne peut pas chanter!

Il faut dire que mademoiselle Célesta n'avait pas d'oreille, qu'elle chantait fort, parce qu'elle avait de la voix, mais qu'elle chantait presque continuellement faux; elle obtenait donc peu de succès en société, et s'en vengeait en trouvant toutes les romances mauvaises.

M. Duhautcours, qui est alors étendu sur un divan où il consulte un carnet et des chiffres, répond à sa fille :

— Il faut acheter d'autres morceaux... tu as une voix superbe; je ne sais pas pourquoi tu ne chantes pas plus souvent quand on fait de la musique... Tiens! il y a cet air que mademoiselle de Bernion a chanté chez elle avant hier... il est fort beau... il doit être dans tes moyens... l'as-tu?... si tu ne l'as pas, fais-le demander chez ton marchand de musique...

— Ah! je sais ce que vous voulez dire... c'est un air de *Verdi*... Oh! certainement si je le chantais, je le chanterais autrement que mademoiselle de Bermont... elle ne donne pas assez de voix... c'est sou... on l'entend à peine... je la crois poitrinaire...

— Elle a fait plaisir, cependant...

— Ah! cette malice... elle chantait en famille à peu près... ce n'est pas elle qui a fait plaisir, c'est l'air.

— Alors, pourquoi ne choisis-tu pas de ces airs-là? tu aurais un double succès, toi.

— Je n'aime pas à chanter ce que tout le monde chante.

En ce moment, un domestique paraît et dit :

— On vient de chez la fleuriste de mademoiselle lui apporter les modèles de garnitures qu'elle a demandés...

— Ah! la fleuriste... bien... je vais voir... mon père, permettez-vous que je la fasse venir dans ce salon?

— Pourquoi pas, si cela t'arrange, où est l'inconvénient, puisque nous sommes seuls?

— Et puis, vous me direz votre goût sur ces garnitures... c'est pour une robe de bal, pour la noce de la fille de votre notaire...

— Très-bien, tu ne te mettras pas de blanc sur la figure pour ce bal-là, j'espère?

— Ah! mon père!... pouvez-vous me parler encore de cela?... j'ai assez pleuré de colère...

— Au reste, j'ai eu soin de dire partout que c'était la faute de ta femme de chambre, qui avait par mégarde laissé tomber de la farine dans ton eau de Cologne...

— On n'en aura pas cru un mot... c'est égal... Lapierre, faites entrer la fleuriste.

Une jeune personne portant un grand carton plat entre dans le salon. C'est une jolie brune qui a dix-huit ans, de beaux yeux bleus foncés, sympathiques et doux, qui ne s'ouvrent jamais trop et qu'ombragent de longs cils; un front haut, des cheveux d'un noir de jais, une bouche gracieuse et bien garnie forment un ensemble charmant, que complètent encore une taille svelte, bien prise, un pied cambré et mignon, et un bras bien arrondi.

La mise de cette jeune fille est modeste, mais de bon goût. Sa coiffure n'a rien d'évaporé, et cependant son petit bonnet est placé de façon à donner encore plus de piquant à sa physionomie. Elle entre dans le salon sans avoir l'air embarrassé, et quoique sa démarche n'ait rien de hardi, elle ne manque pas d'une certaine assurance.

Mademoiselle Georgina, c'est le nom de la fleuriste, fait un salut gracieux au père et à la fille, qui se gardent bien d'y répondre autrement que par un regard protecteur et dédaigneux.

— Mademoiselle, voici les modèles de garnitures que vous avez désiré voir pour choisir; madame vous en envoie plusieurs, et l'on fera ensuite exactement comme celui que vous choisirez.

— Ah! c'est bien... Pourquoi votre maîtresse n'est-elle pas venue elle-même?

— Madame a toujours affaire au magasin, et, pour faire choisir des modèles, il est rare qu'elle se dérange.

— Il me semble qu'elle aurait bien pu se déranger pour moi... je suis une assez bonne pratique...

— Oui, murmure M. Duhautcours, qui consulte toujours son carnet, mais qui, de temps en temps, jette un regard furtif sur la fleuriste, oui... pour ma fille... on peut bien se déranger... cette marchande aurait pu venir avec vous.

— Si mademoiselle tient absolument à voir madame, je vais aller le lui dire.

— Non... montrez-moi tout de suite ce que vous m'apportez.

La fleuriste ouvre son carton et montre de charmants bouquets, de délicieux feuillages, où l'art rivalise avec la nature. Mademoiselle Célesta examine tout, prend tout, retourne tout et dit à son père :

— Tiens, regarde donc... qu'est-ce qui fera le mieux de tout cela sur une robe de bal?...

— Oh! ma chère amie, si tu me consultes, je te dirai que je n'en sais rien... Tout ceci est fort joli... Tu n'as qu'à suivre ton goût, il te guidera mieux... Tu es toujours parfaitement habillée... Prends le plus cher, ce doit être le plus beau.

Et M. Duhautcours sort du salon en feuilletant toujours son carnet.

— Mon père est étonnant... le plus cher n'est pas toujours ce qui va le mieux... Voilà qui me plaît assez... mais ceci doit être très-élégant jeté le long d'une jupe...

— Oh! oui, mademoiselle, cela fera très-bien au bal...

— Qu'en savez-vous ? Est-ce que vous allez au bal, vous?

— Non, mademoiselle, jamais... mais j'ai assisté plusieurs fois à des toilettes de bal... Souvent nous ne posons les bouquets sur les robes qu'au moment où l'on va partir, afin que ce soit plus frais.

— Tiens, c'est une idée, cela... Je ne sais vraiment pour laquelle me décider... Ah! j'y pense; en mettant le bouquet sur l'étoffe je verrai bien ce qui fera le mieux .. Oui, je vais essayer comme cela avec ces deux modèles... les autres ne me plaisent pas.

Et mademoiselle Célesta prenant deux bouquets artificiels se dirige vers une porte d'appartement.

— Faut-il que j'aille avec mademoiselle? demande la jeune fleuriste.

— Non, c'est inutile, je n'ai pas besoin de vous pour me guider... Restez là, attendez.

Georgina reste seule dans le salon; on ne lui a pas dit de s'asseoir, mais elle ne voit pas pourquoi elle resterait debout, et va se mettre sur une chaise; elle passe alors en revue les tableaux, les tentures, les draperies, l'ameublement du salon. Les fauteuils, les causeuses, sont couverts en soie et en velours, et des crépines, des glands d'or, rehaussent encore la richesse des étoffes. Cependant la jeune fille semble considérer tout cela plutôt avec admiration qu'avec envie, et elle se dit, après avoir tout examiné :

— C'est bien beau, ici... c'est magnifique!... mais je ne voudrais pas y rester... Il me semble que je m'ennuierais... que c'est plus gai dans ma petite chambre, surtout quand j'y suis avec mes sœurs et mes frères!...

Puis, les regards de la jeune fille s'arrêtent sur le piano, et elle murmure :

— Ah! voilà ce qui me plairait le plus dans tout ce salon... un piano!... Ah! qu'on est heureux quand on possède un piano... Cela me rappelle le temps où je l'apprenais... mon père eût été si content de me donner ce talent-là... Pauvre père! ce n'est pas sa faute si je n'ai pas continué... Je n'allais pas trop mal déjà, on trouvait que j'avais de grandes dispositions; mais depuis trois ans que je n'en ai touché... je suis bien sûre que je ne saurais plus rien... je ne pourrais plus faire aller mes doigts...

Et, tout en se disant cela, la jolie fleuriste s'est levée, elle s'approche insensiblement du piano qui est ouvert, elle le regarde avec amour et se dit :

— Si j'osais essayer un peu... je suis seule... on a l'air de m'avoir oubliée... Mais cela fâcherait peut-être cette demoiselle... qui n'a déjà pas l'air aimable... Mon Dieu! cela ne fait cependant aucun mal à un piano de jouer un peu dessus... Personne ne revient... oh! tant pis! je n'y résiste plus.

Et Georgina, s'asseyant devant le piano, essaie d'abord légèrement quelques notes d'une main, puis elle s'enhardit et joue des deux, en murmurant :

— Ah! le bon piano, quels beaux sons! Ah! quel plaisir de jouer là-dessus... Ah! ma walse... ma walse favorite... si je me la rappelais... Oh! oui, je crois que je m'en souviens... oui, c'est cela!

Et la jeune fleuriste laisse courir ses doigts sur le piano, heureuse de voir qu'elle sait en jouer encore. Elle exécute assez bien une walse facile mais très-mélodieuse qu'elle se rappelle parfaitement.

Tout à coup une porte s'ouvre; mademoiselle Célesta paraît, regarde et s'écrie d'un ton courroucé :

— Par exemple, voilà qui passe toutes les bornes! Conçoit-on une pareille audace... Jouer sur mon piano...

Georgina se lève vivement en balbutiant :

— Mon Dieu! mademoiselle, je vous demande bien pardon... j'étais seule... je ne savais pas que cela vous déplairait... j'avais essayé un peu... pour m'amuser...

— Pour vous amuser!... Est-ce qu'on vous fait faire les commissions pour que vous vous amusiez?... voilà qui est par trop plaisant... De quel droit mettez-vous vos mains sales sur mon piano?... Est-ce que je puis jouer dessus après cela?

La jolie fleuriste relève la tête avec dignité, en répondant :

— Mademoiselle, mes mains sont aussi propres que les vôtres, je vous prie de le croire... Sans doute elles ne sont pas aussi blanches, aussi douces, parce qu'au lieu de passer mon temps, comme vous, à me frotter avec des pâtes d'amandes, je suis obligée, moi, de faire un état, de travailler à des fleurs... de toucher à de la colle, à des choses qui les durcissent; mais, ma besogne finie, je me lave les mains, mademoiselle, je les lave avec soin, car, Dieu merci, il n'y a pas besoin d'être riche pour être propre.

— Taisez-vous; vous êtes une impertinente!

Georgina allait peut-être répondre; mais, en ce moment, M. Duhautcours entre dans le salon en s'écriant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... J'ai entendu ta voix, ma fille, et il m'a semblé que tu étais irritée... Que s'est-il passé?

— Ah! mon père; si vous saviez... Est-ce que vous n'avez pas entendu le piano, tout à l'heure?

— Si fait... j'ai même écouté avec plaisir; tu jouais une walse charmante, et tu la jouais fort bien.

— Ah! quelle horreur! peut-on dire que cette walse était jolie... quelque chose d'affreux... de commun... de ces airs qu'on joue, dans la rue, sur les orgues... Mais ce n'est pas moi qui jouais cela, Dieu merci!... c'était mademoiselle.

— Mademoiselle? comment, mademoiselle touche du piano?

— Oui, mon père, mademoiselle... l'ouvrière fleuriste touche... ou plutôt gratte du piano, car cela ne s'appelle pas en toucher. Mais ne trouvez-vous pas bien hardi que cette ouvrière se permette de se placer devant ce magnifique instrument, de poser ses mains dessus... Est-ce que c'est pour que des gens comme cela s'en servent que vous m'avez acheté un piano de cinq mille francs.. Ne trouvez-vous pas que c'est odieux, abominable et surtout d'une extrême effronterie?

M. Duhautcours n'avait pas paru d'abord prendre la chose aussi mal que sa fille; mais la jeune fleuriste était si jolie, les divers sentiments qui l'animaient alors donnaient tant d'expression à sa physionomie, qu'il fallait être femme pour lui dire des choses désagréables. Cependant, comme ce monsieur ne veut jamais donner tort à sa fille, il répond en cherchant ce qu'il veut dire :

— Sans doute... mademoiselle n'est pas venue ici pour y toucher du piano... puisqu'elle est venue pour t'apporter des fleurs... pour que tu choisisses ta garniture de robe... As-tu choisi ce que tu voulais?...

— Il ne s'agit pas de cela, mon père; il est question de l'impertinence de cette fille, que vous n'approuvez pas, j'espère!...

Georgina qui, jusqu'alors avait gardé le silence, relève la tête avec fierté en s'écriant :

— Cette fille!... Qui vous a donné le droit de me traiter ainsi, mademoiselle?... c'est vous qui m'insultez, en ce moment. Cette fille est honnête... cette fille peut lever la tête sans rougir... cette fille travaille pour aider son père à élever sa nombreuse famille... Elle s'en fait gloire, mademoiselle... elle préfère un état qui lui donne du pain à la paresse qui n'est utile à personne... Ah! si mon père savait que l'on a eu l'air de mépriser sa fille... mais je ne le lui dirai pas, car je ne veux pas lui faire de peine.. ni vous exposer à sa colère...

— Oh! cela devient inouï; mademoiselle nous menace maintenant... Elle nous menace de M. son père!... As-tu entendu?... Son père... quelque savetier, sans doute?

— Non, mademoiselle, mon père n'est point savetier... Il le serait que, s'il était bon et honnête, je ne l'en chérirais pas moins. Mon père était graveur et il avait beaucoup de talent; c'était un artiste plutôt qu'un artisan, et voilà pourquoi mon père, qui gagnait alors de quoi nous faire vivre dans l'aisance, voulut faire de moi une musicienne et une pianiste. Mais nous perdîmes notre mère, et bientôt la vue de mon père s'affaiblit au point qu'il dut renoncer à sa profession sous peine de devenir aveugle. Il trouva de l'ouvrage dans une imprimerie, et comme il travaille avec zèle, avec ardeur, il est très-aimé de son patron et certain de ne jamais être renvoyé. Mais malheureusement ce travail-là est bien loin de rapporter autant que la gravure; alors je me suis dit que je devais, comme l'aînée des enfants, aider mon père à élever sa famille. Avec le piano il eût fallu attendre trop longtemps avant de gagner de l'argent; mais une dame s'est intéressée à moi, elle m'a montré à faire des fleurs, et en peu de temps j'ai été à même d'apporter dans notre maison un peu plus d'aisance. Voilà ce que je suis, mademoiselle, voilà comment le hasard fait qu'une ouvrière fleuriste sache un petit peu toucher du piano... Je ne pensais pas que ce fût un crime; mais je n'oublierai jamais tous les mépris que cela m'a attirés ici.

— Eh! qu'est-ce que cela nous fait, toute votre histoire?... votre père qui ne voit plus clair, qui est imprimeur, qui est dans la misère...

— Non, mademoiselle, je n'ai jamais dit que nous étions dans la misère; les gens laborieux ne la connaissent pas... Non, mademoiselle, nous ne sommes pas malheureux... bien loin de là!... Et quand mon père revient, le soir, de son imprimerie et se trouve au milieu de ses enfants... ah! il nous le répète souvent, il n'y a pas dans Paris d'homme plus heureux que lui...

— Ce doit être touchant... Vous habitez un grenier, sans doute?

— Non, mademoiselle, nous logeons au cinquième, c'est vrai, mais notre logement est convenable et bien clair; nous sommes dans une fort belle maison de la rue des Petites-Écuries, près du faubourg Saint-Denis.

— Rue des Petites-Écuries? dit M. Duhautcours en regardant Georgina. Et comment se nomme votre père, mademoiselle?

— Il se nomme Gerbier, monsieur.

— Gerbier, c'est bien cela... vous êtes ma locataire; mademoiselle, la maison où vous demeurez, rue des Petites-Écuries, m'appartient.

— C'est possible, monsieur, je savais seulement que le propriétaire n'habitait pas dans la maison... mais voilà tout, j'ignorais son nom...

— Eh bien, c'est moi, mademoiselle. Vous habitez le logement du cinquième, au fond de la cour, l'escalier à gauche en entrant?

— Oui, monsieur, c'est bien cela...

— Et je sais aussi par mon concierge que votre père n'a pas encore payé le terme échu... qu'il prenne garde, le second va être exigible dans quelques jours, et quand on n'a pas pu payer un terme, on peut encore moins en payer deux... il n'y a plus de raisons pour se remettre au courant.

Georgina rougit en répondant :

— Monsieur, soyez tranquille, mon père vous paiera : il a été forcé, le mois dernier, de faire des dépenses pour mes frères... qui entraient tous deux en pension... il a fallu leur acheter des livres d'études... mais mon père n'oublie pas ce qu'il doit... je sais qu'il pense à son terme échu.

— S'il y pense et qu'il ne paye pas, c'est absolument pour moi comme s'il n'y pensait pas.

— Il y pense pour vous payer, monsieur.

— Vous êtes beaucoup d'enfants, mademoiselle?

— Nous sommes cinq, monsieur, j'ai deux sœurs et deux frères.

— Cinq enfants!... c'est beaucoup... C'est incroyable, mais j'ai remarqué que les pauvres gens sont toujours ceux qui ont le plus d'enfants... cela dénote une grande insouciance de l'avenir.

— Mon père ne trouve pas qu'il en ait trop, monsieur, je lui ai entendu dire souvent que nous étions sa richesse... et qu'il ne donnerait pas un seul de nous pour tous les trésors du monde

— Sa richesse!... c'est très-joli!... et c'est sa richesse qui est cause qu'il n'a pas encore payé son terme.

Georgina réprime un mouvement d'impatience, et, reprenant son carton dans lequel elle remet les fleurs, dit d'une voix brève :

— Quelle fleur mademoiselle a-t-elle choisie pour sa garniture?

Célesta répond d'un ton arrogant :

— Cela ne vous regarde pas.. je ne veux pas avoir affaire à vous... j'irai moi-même au magasin et je ferai compliment à votre maîtresse sur la politesse des ouvrières qu'elle envoie à des pratiques qu'elle doit considérer.

— Vous ferez comme il vous plaira, mademoiselle; grâce au ciel, ma patronne me connaît, et je m'empresserai aussi de lui raconter ce qui s'est passé ici, et le grand crime que j'ai commis en mettant mes mains sur votre piano.

— Vois-tu, mon père, cette ouvrière a encore l'air de se moquer de moi... de me narguer... je ne comprends pas que tu souffres cela... j'espère bien au moins que tu donneras congé à toute cette vilaine famille, et que tu n'attendras pas pour cela qu'on te doive plusieurs termes dont tu n'auras jamais un sou !...

— Monsieur votre père nous donnera congé si cela lui plaît, mademoiselle, mais je suis certain qu'il n'aura jamais pour locataires des personnes plus tranquilles, plus honnêtes que nous... Il y a déjà un an que nous demeurons dans la maison, et voilà la première fois que nous sommes en arrière d'un terme... je ne croyais pas que ce fût un motif pour renvoyer les gens... mais, je le répète, monsieur agira comme il le jugera convenable... j'aime à croire que nous trouverons encore à nous loger.

En dépit de la fermeté qu'elle veut affecter, on entend à la voix de la jeune fille combien son émotion est vive, et deux grosses larmes qui, malgré elle, s'échappent de ses yeux, prouvent assez les souffrances que son cœur vient d'endurer; mais elle se hâte de passer son mouchoir sur ses yeux, et, faisant une courte révérence, sort vivement du salon.

M. Duhautcours, qui n'avait pas cessé de regarder Georgina, a vu son émotion et ses larmes; il ne dit rien, mais il semble réfléchir. Quant à mademoiselle Célesta, à peine la fleuriste est-elle partie qu'elle s'écrie :

— Enfin, nous en voilà débarrassés!... je n'ai jamais vu d'ouvrière aussi impertinente. Tu leur donneras congé, n'est-ce pas, mon père? tu ne garderas pas ces gens-là dans ta maison.

Pour la première fois, au lieu d'être de l'avis de sa fille, M. Duhautcours lui répond assez sèchement :

— Célesta, occupe-toi de tes robes, de tes parures, de tes toilettes, mais fais-moi le plaisir de ne point te mêler de mes locataires.

Mademoiselle Célesta demeure petrifiée et ses joues deviennent de la couleur d'une aubergine.

VIII. — LA FAMILLE GERBIER.

Dans un modeste appartement situé au cinquième étage, où les meubles sont en noyer, les rideaux en calicot blanc; où une extrême propreté tient lieu de l'élégance que l'on ne peut avoir, nous trouverons une après-midi tous les enfants de Jean Gerbier.

Deux petits garçons, l'un de cinq ans, l'autre de sept; une petite fille de neuf ans, une autre de douze; puis enfin Georgina, l'aînée de la famille, qui vient de revenir de son magasin de fleurs, et qui se voit aussitôt entourée par ses frères et sœurs, auxquels elle tient lieu de mère, et qui ont pris déjà l'habitude de lui obéir et de l'écouter comme si elle avait l'âge d'une mère de famille.

— A-t-on bien travaillé... a-t-on été sage?... dit Georgina en embrassant tout le monde.

— Oui, ma sœur... bien sage!

— A quelle heure ces messieurs sont-ils revenus de l'école?

— A cinq heures et demie.

— Vous n'avez pas joué en route... vous ne vous êtes pas arrêtés devant les boutiques?

— Non, pas du tout.

— J'espère que vous ne mentez pas... Toi, Paul, qui as deux ans de plus que ton frère, je t'ai recommandé de veiller sur lui dans les rues... Vous allez tout près d'ici, je le sais, mais il y a tant de voitures dans Paris... Si l'on ne fait pas attention à soi, un malheur est si vite arrivé!... Mais quand on est raisonnable, qu'on regarde devant soi, au lieu d'avoir toujours les yeux ailleurs, on évite les dangers et on ne cause pas de chagrin à son père...

— Oui... oui .. Emile veut toujours s'arrêter devant les pâtissiers, mais moi je l'en empêche...

— Tu fais bien. Et pourquoi voulez-vous vous arrêter devant les pâtissiers, monsieur Emile?

Le petit garçon de cinq ans auquel s'adresse cette question, et qui est porteur d'une physionomie gaie et décidée, relève sa tête blonde en disant :

— Oh! c'est si gentil les gâteaux... je veux être pâtissier, moi!

— Taisez-vous, monsieur Emile; apprenez d'abord à lire, à bien écrire, on verra ensuite ce que vous serez en état de faire. Mais ne vous arrêtez pas devant les gâteaux, parce que cela vous donne l'air d'un gourmand, et qu'on se moque des garçons qui ont cet air-là. Et vous, mesdemoiselles, avez-vous apprêté ce qu'il faut pour notre repas du soir? Quand mon père revient, il a toujours bon appétit, il ne faut pas le faire attendre.

— Oui, ma sœur, tout est prêt, la soupe mitonne sur le feu : c'est de la soupe aux choux!... et nous avons avec cela des pommes de terre à l'huile.

— Ah! quel bonheur! de la soupe aux choux, des pommes de terre!... s'écrient les deux petits garçons en sautant dans la chambre. Ah! comme nous allons nous régaler!...

— Oh! que ces deux petits garçons-là sont gourmands!... et M. Paul qui n'est pas plus raisonnable que son frère!... Ah! j'entends mon père.

Jean Gerbier, qui a maintenant cinquante ans, est un homme de moyenne taille, maigre et nerveux. Sa figure est franche, ouverte, gaie; il aime à rire, à chanter, il n'a jamais engendré la mélancolie; mais, quoique fort obligeant, fort serviable, Gerbier a le sang chaud, la tête vive, et il ne faut pas le regarder de travers, car alors il a la main leste et commence par taper avant de s'expliquer.

Cependant, depuis qu'il a perdu sa femme, depuis qu'il se sait le seul protecteur de ses cinq enfants, Gerbier a tâché de calmer un peu la fougue de son caractère; il est devenu plus raisonnable. Le voici le personnage qui vient de rentrer dans son domicile, avec sa casquette sur l'oreille, son paletot un peu sale et ses mains un peu noires, parce que l'on est rarement muni à quatre épingles quand on sort de travailler dans une imprimerie.

— Ah! voilà papa!

— Voilà papa!

— Bonsoir, mes enfants, bonsoir, tout le monde... Arrive ici, Emile, mon cadet!... sur mes genoux, vite... Et toi, Paul... Ah! tu as une bosse au front, toi!

— C'est rien, papa, c'est en jouant!...

— Si c'est en te battant, dis-le tout de même... Quand on reçoit bravement les coups par devant, il ne faut pas craindre de l'avouer, mon garçon... Viens m'embrasser, Marie... Tu as oublié de te débarbouiller aujourd'hui... tu y penseras demain, n'est-ce pas?

— Si, papa, je me suis débarbouillée; mais c'est que j'ai aidé ma sœur Lisa à allumer du feu... et comme le soufflet ne va plus, j'ai soufflé le charbon avec ma bouche...

— Pauvre enfant!... et moi qui la grondais!... Comment, ce gredin de soufflet ne veut plus aller... est-ce vrai, cela, Lisa?

— Oui, papa, il n'a plus d'âme. Mais si on pouvait le raccommoder...

— Ah! ma chère amie... là où il n'y a plus d'âme, il n'y a guère de ressources!... Nous en achèterons un autre avec la première économie que nous réaliserons... Malheureusement nous n'en pouvons pas faire souvent... et pourtant nous ne nous permettons pas de superflu, nous n'avons que juste le nécessaire... Mais, bah! nous sommes heureux comme cela... n'est-ce pas, mes enfants?... Nous nous aimons bien, voilà notre richesse, à nous... Et vous, mademoiselle Georgina... vous ne me dites rien? Mais, je ne sais, je te trouve ce soir un petit air satisfait, conquérant, qui m'annonce que tu es contente de toi... Eh bien! moi, mademoiselle, je ne suis pas content de vous... non, pas du tout, et j'ai de graves reproches à vous faire!

— A moi, mon père, répond la jolie brune en souriant, car le ton de Gerbier n'annonçait pas une véritable colère. Et qu'ai-je donc fait de mal, moi?

— Ce que vous avez fait, mademoiselle! ah! vous pensiez peut-être que je l'ignorais... mais je vois tout sans en avoir l'air, car un père de famille doit tout savoir. Je sais donc, mademoiselle, que depuis huit jours vous apportez ici de l'ouvrage de votre magasin, et que lorsque tout le monde est couché, lorsque vous pensez qu'on est endormi, vous vous relevez, vous allumez votre lampe et vous vous mettez à travailler, à veiller, quelquefois jusqu'à trois heures du matin, pour vous abîmer la vue et la santé... et vous croyez que je tolérerai cela, mademoiselle...

— Allons, mon petit papa, ne me gronde pas, c'était une commande pressée... un ouvrage qui ne pouvait pas attendre. Mais aussi, tiens, voilà ce que j'ai gagné de plus en le faisant.

Georgina présente à son père un papier qui enveloppe cinq pièces de cinq francs.

— Vingt-cinq francs, s'écrie Gerbier, vingt-cinq francs... chère enfant!... Ah! c'est donc cela que tu avais l'air si fier!

— On achètera un soufflet, dit la petite Marie.

— Non, dit Georgina, mais vous pourrez payer votre terme, n'est-ce pas, mon père?

— Oui, ma fille, oui... et je le paierai dès demain!...

Georgina fait un mouvement de joie. Elle n'avait point raconté à son père ce qui lui était arrivé chez M. Duhautcours, elle aurait craint de lui causer trop de peine ou de l'irriter contre leur propriétaire; mais depuis ce temps elle s'était promis de travailler assez pour compléter la somme dont ils avaient besoin, et c'était pour cela que depuis huit jours elle veillait pour faire des fleurs; mais elle tremblait qu'on ne leur signifiât le congé avant qu'elle n'eût fini.

Mademoiselle Célesta n'avait pas manqué, ainsi qu'elle l'avait dit, de se rendre chez sa fleuriste pour s'y plaindre de l'ouvrière qu'on lui avait envoyée. Mais, comme Georgina travaillait très-bien, qu'elle se conduisait de même, et qu'elle était très-aimée de sa maîtresse, celle-ci s'était bornée à répondre à mademoiselle Duhautcours qu'on n'enverrait plus chez elle la même personne.

— Allons! à table! et vive la soupe aux choux et les pommes de terre! s'écrie Gerbier en enlevant dans ses bras le plus jeune de ses enfants qu'il fait asseoir à table à côté de lui. Ah! sac à papier, je suis content... cette Georgina nous a fait là une surprise qui est gentille...

— Cela devait vous tourmenter, ce terme, mon père.

— Ah!... me tourmenter... pas trop... il ne me manquait que vingt-cinq francs... avec les quarante-cinq que j'ai là, ça fait les soixante-dix.

— Soixante-dix francs tous les trois mois... Combien donc que ça fait en tout, papa?...

— Ah! mademoiselle Marie, vous n'êtes pas encore forte sur les calculs à ce que je vois; demandez à votre sœur Lisa.

— Quatre fois sept c'est vingt-huit... deux cent quatre-vingt francs, n'est-ce pas, papa ?

— C'est cela même...

— C'est bien cher un loyer de deux cent quatre-vingts francs!...

— Mais non, ma petite, ce logement est grand, commode, et véritablement j'aurais de la peine à trouver ailleurs aussi bien que cela pour le même prix; aussi je n'ai pas envie de déménager.

— Papa... encore de la soupe.

— Ah! monsieur Emile, vous allez bien... vous aurez un beau coup de fourchette !

— Connaissez-vous le propriétaire de cette maison, mon père, dit Georgina.

— Non, ma fille, je sais qu'il se nomme Duhautcours et qu'il est riche, voilà tout; mais n'ayant eu affaire qu'au concierge qui m'a loué et qui me donne mes quittances, je n'ai pas eu besoin de voir le propriétaire; du reste je n'y tiens pas, moi.

— Eh bien ! moi... je le connais...

— Bah! et comment cela?

— On m'a envoyée une fois porter des fleurs chez sa fille, et ce monsieur était là.

— Ah ! tu as été chez lui... où demeure-t-il ce monsieur ?

— Rue du Helder.

— Ce doit-être bien beau, bien doré chez lui ?

— Oui, mon père, c'est très-élégant.

— Et il a une fille... est-elle jolie?

— Comme cela... elle n'a pas l'air aimable.

— Voyez pourtant comme c'est heureux que la plupart de ces demoiselles très-riches n'aient pas l'air aimable, elles laissent cet air-là aux jeunes filles pauvres pour qu'au moins celles-ci aient quelque chose qui les dédommage.

— Vous croyez qu'elles le font exprès, mon père ?

— Du moment qu'elles le font, exprès ou non, cela suffit.

— Papa, encore des pommes de terre.

— Mon fils, vous annoncez de grandes capacités!... Allons, tant mieux, mange, mon garçon... pourvu que tu ne sois pas malade, c'est tout ce que je demande.

— Papa, pourquoi donc ne buvons-nous que de l'eau dans la semaine ?

— Mon ami, parce que l'eau est la boisson la meilleure et la plus saine. La meilleure, parce qu'elle coûte moins cher; la plus saine, parce qu'elle ne grise jamais, et ne nous expose pas à perdre notre raison

— Alors, papa, pourquoi buvons-nous du vin le dimanche... Tu veux donc bien perdre la raison ce jour-là?

— Ah! mais voilà un petit garçon qui a des dispositions pour être avocat... il met les gens au pied du mur... Emile, je vous mettrai dans le barreau, mon ami.

— Fait-on des pâtés dans le barreau, papa ?

— On fait des boulettes partout... des pâtés, c'est différent... mais je ne veux pas que tu en fasses, tu en mangerais trop.

En ce moment deux petits coups sont frappés à la porte qui donne sur le carré.

— Entrez! crie Gerbier. La clé est sur la porte... Nous ne craignons pas les voleurs, nous autres.

IX. — LE PROPRIÉTAIRE.

La porte du carré s'ouvre doucement, et bientôt M. Duhautcours se trouve devant toute la famille Gerbier.

Georgina a sur-le-champ reconnu le père de cette demoiselle qui l'a traitée avec tant de mépris. Elle se sent troublée, son cœur se serre, car elle croit que ce monsieur vient pour réaliser la menace de sa fille et leur signifier le congé.

M. Duhautcours paraît surpris en se trouvant devant tant de monde, cependant il porte la main à son chapeau, mais il ne l'ôte pas et se borne à une légère inclination de tête, tout en disant :

— Je suis chez M. Gerbier?

— Oui, monsieur, oui, vous êtes chez moi, reprend l'imprimeur qui ajoute à demi-voix : Eh bien! qu'est-ce qu'il nous veut ce cadet-là... il n'est pas déjà si poli de garder son chapeau sur sa tête devant mes filles.

Mais Georgina se hâte de dire tout bas à son père :

— C'est M. Duhautcours, notre propriétaire.

Aussitôt Gerbier se lève et salue plusieurs fois le personnage qui lui arrive.

— Ah! monsieur est notre propriétaire... Pardon, monsieur, excusez... mais ne vous connaissant pas... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur.

— Merci, merci... mais ne vous dérangez pas... vous étiez en train de dîner... continuez...

— Oh! le plus fort est fait, monsieur... mais peut-on savoir ce qui me procure l'honneur de cette visite... Ah! monsieur vient pour toucher son terme peut-être... c'est vrai que j'étais pas mal en retard cette fois, contre mon ordinaire, mais je comptais justement aller payer demain matin chez le concierge; j'ai là l'argent tout prêt, et puisque voilà monsieur, je vais le lui remettre tout de suite...

Gerbier fait quelques pas pour aller prendre son argent, mais le capitaliste l'arrête en lui disant :

— Non... vous vous trompez, je ne suis pas venu pour toucher le terme... vous savez bien que je ne les touche pas moi-même... vous paierez au concierge comme de coutume.

— Ah! c'est différent; mais monsieur est venu pour autre chose alors ?

Duhautcours hésite un moment avant de répondre; il est contrarié de ce que Gerbier soit prêt à lui payer son terme. Il pensait que celui-ci allait au contraire lui demander du temps, le supplier d'attendre, et cela l'aurait mis en position de faire le protecteur et de se donner un ton de maître; mais ses locataires le payant, il n'a plus le droit de prendre avec eux des airs arrogants, de faire le petit Jupiter prêt à lancer sa foudre, et cela dérange tous ses projets.

— Je suis venu, répond enfin Duhautcours, parce que je visite ma maison... l'architecte m'a dit qu'il y avait des réparations à faire dans beaucoup d'endroits, et avant de laisser commencer l'architecte, vous concevez que je veux examiner moi-même... ces messieurs-là voient souvent beaucoup à faire où il n'y a que quelques poignées de plâtre à mettre.

— Ah! c'est différent... alors, monsieur, voyez, examinez, regardez partout; au fait, vous êtes aussi chez vous ici.

— Oui, mais je vous le répète, j'ai le temps... rien ne me presse, finissez de dîner.

— Ma foi, si monsieur le permet, nous allons rejouer de la fourchette, car j'ai là des petits gaillards qui sont très-forts à ce jeu-là.

Georgina respirait plus librement depuis que Duhautcours avait expliqué le motif de sa visite; elle lui présente une chaise en murmurant :

— Si monsieur veut s'asseoir...

— Volontiers, mademoiselle, je vous remercie, répond celui-ci en se donnant presque un air aimable et en lançant à la jolie fleuriste un regard infiniment trop prolongé pour un homme qui ne veut être que poli.

Gerbier s'est remis à manger ainsi que ses enfants. Cette occupation étant toute naturelle, ils ne voient pas pourquoi la présence du propriétaire pourrait en rien gêner leur appétit.

Duhautcours, qui s'est assis à quelques pas d'eux, regarde de temps à autre ce qui se passe à table et dit au bout d'un moment :

— En effet, vous avez bon appétit...

— Ah! dame, monsieur, quand on a bien travaillé toute la journée, on ne se fait pas tirer l'oreille devant le repas du soir.

— Vous travaillez dans une imprimerie ?

— Oui, monsieur.

— Gagnez-vous beaucoup ?

Gerbier qui trouve la question indiscrète, même pour un propriétaire, répond d'un air grognard :

— Dame, je gagne tantôt plus, tantôt moins... suivant la besogne... mais ça me suffit... Ah! mon Dieu, pourvu que j'aie de quoi nourrir ma famille... je suis content... je n'en demande pas davantage!...

— Elle est nombreuse votre famille!

— Vous trouvez, monsieur? moi je trouve que je n'ai que bien juste ce qu'il me faut... et il y en aurait davantage... je dirais que ça n'en est que mieux...

— Vous ne raisonnez pas en homme prévoyant; car, enfin, les enfants il faut leur donner un état, les établir, et quand on n'a pas de fortune...

— Eh! mon Dieu, monsieur, on a toujours assez pour nourrir ses enfants. Quand c'est petit, que leur faut-il? du lait leur mère en a pour eux... de la bouillie... c'est pas cher ça... Pour les vêtir ne trouve-t-on pas toujours dans ses vieux vêtements de quoi les entortiller... Quand ils grandissent, ils aident déjà... et, après tout, quand il y a pour deux il y a pour trois, et ainsi de suite.... Ah! mes enfants ... je rends grâce au ciel qui me les a conservés tous les cinq.... et si j'en perdais un seul... je ne pourrais m'en consoler... Ah! je ne veux pas seulement m'arrêter à cette idée-là... Vous voyez bien monsieur, que ma famille n'est pas trop nombreuse... On dit qu'il y a des gens assez malheureux... assez privés de cœur... pour abandonner leur enfant, pour le mettre, dès qu'il vient au monde, dans ces établissements fondés par *Vincent de Paule*... voilà ce que je ne puis pas concevoir... voilà de ces actions que les sauvages ne feraient pas... et que n'ont pas honte de faire les hommes civilisés !

M. Duhautcours n'est pas maître d'un mouvement nerveux qui ressemble à une crispation; il fait un brusque mouvement sur sa chaise et s'écrie :

— Est-ce que cela ne fume pas ici?

Gerbier le regarde d'un air étonné, en répondant :

— Non, monsieur, non; à la vérité nous ne faisons pas de feu maintenant, mais l'hiver dernier cela ne fumait pas.

— Me permettez-vous d'examiner un peu le plafond des autres pièces.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur... Lisa, allume ce flambeau et éclaire monsieur.

La petite Lisa exécute les ordres de son père. M. Duhautcours espérait que ce serait la jolie Georgina que l'on chargerait de l'accompagner; il est médiocrement satisfait d'avoir pour compagne une enfant de douze ans; aussi la visite des chambres se fait-elle vivement, mais le capitaliste a encore assez de temps pour examiner le mobilier et s'assurer que Gerbier et ses enfants ne possèdent que le strict nécessaire.

Pendant que son propriétaire est éloigné, Gerbier dit à Georgina :

— Je n'aime pas cet homme-là.

— Mais, mon père, il est bien poli cependant.

— C'est une politesse qui ressemble à de l'impertinence... et puis un air de protection... il me demande ce que je gagne... qu'est-ce que ça lui fait, pourvu que je lui paie mon terme... je voyais qu'il regardait en dessous ce que nous mangions... il avait un air de pitié en nous voyant boire de l'eau... c'est pas que je m'en fiche... on n'est pas déshonoré pour boire de l'eau... mais je ne voudrais pas qu'on vint chez moi pour me vexer... ah! bigre! ça ne m'irait pas... et si je savais cela, tout propriétaire qu'il est, je lui ferais descendre l'escalier sur son derrière.

— Ah! mon père, pourquoi donc avoir tout de suite de ces idées-là... M. Duhautcours ne vous a rien dit de désagréable.

— Pourquoi trouve-t-il que j'ai trop d'enfants... que je ne suis pas prévoyant... est-ce que ça le regarde, est-ce que je l'ai chargé de les élever, mes enfants?... Voyons... est-ce que vous vous trouvez malheureux avec moi, vous autres?

— Ah! mon père!...

— Alors, vous voyez bien que ce monsieur est un imbécile ou un sans cœur, mais je crois plutôt que c'est le dernier... Ah! que je suis content d'avoir eu son terme à lui offrir. Comme c'eût été dur d'être obligé de demander du temps à cet homme-là...

— Taisez-vous, mon père, le voilà qui revient.

M. Duhautcours reparaît en disant :

— J'ai aperçu quelques légères crevasses... mais c'est si peu de choses... En vérité, je ne crois pas que ce soit la peine de vous envoyer les maçons pour cela... Est-ce que vous sentez le vent, ici?... Est-ce qu'il y a des fenêtres qui ne ferment pas bien ?

— Non, monsieur, nous ne nous plaignons de rien.

— Alors, je crois décidément que mon architecte est un âne.

— C'est possible, monsieur... il se glisse des ânes partout.

Gerbier se flatte que son propriétaire va s'en aller; mais, à son grand étonnement, celui-ci se rassoit et se balance négligemment sur sa chaise. Ses locataires ne lui disant rien, c'est lui qui renoue la conversation.

— Vous avez une grande fille... mademoiselle n'est plus un enfant... elle est en état de tenir sa place dans le monde...

— Elle la tient déjà bien, car c'est elle qui soigne la maison, ses frères, ses sœurs...

— Mademoiselle est fleuriste ?

— Vous le savez bien, monsieur, puisqu'elle a porté des fleurs à mademoiselle votre fille...

— Ah! elle vous a dit cela... C'est un triste état que celui de fleuriste... on y gagne bien peu!

— Est-ce qu'il va recommencer? murmure Gerbier en caressant la tête du petit Emile.

— Mais, pardonnez-moi, monsieur, répond Georgina, faire des fleurs, cela n'a rien de désagréable... et quand on a du goût, du talent, on y gagne très-bien sa vie...

— Oh! mademoiselle, vous avez beau dire, les femmes ne peuvent pas exister avec leur travail, c'est matériellement impossible... on ne les rétribue pas assez; celles qui travaillent à l'aiguille gagnent à peine de quoi se nourrir... Cependant, il faut ensuite se vêtir... payer son loyer... Il n'y a pas moyen... et c'est pour cela que la plupart des jeunes filles... finissent par...

— Par quoi? reprend Gerbier en regardant son propriétaire de manière à lui faire baisser les yeux.

— Mais... par être obligées... de changer de carrière...

— Savez-vous, monsieur, que ça n'est pas encourageant ce que vous dites là... Persuader à des jeunes filles qu'il leur sera impossible de vivre avec l'état qu'elles ont embrassé... c'est donc vouloir les en dégoûter... leur ôter l'amour du travail, l'espoir d'un heureux avenir. Dans quel but dites-vous cela?... Où voulez-vous en venir?... Vous me ferez plaisir de me l'expliquer, parce que, moi, j'aime à savoir à quoi m'en tenir.

— Mais, mon cher monsieur Gerbier, je crois que vous me comprenez mal... Je n'ai jamais eu l'intention de dégoûter mademoiselle de la profession qu'elle a choisie... Seulement, je dis, en thèse générale, que les femmes ne gagnent pas assez... Ceci posé, quel mal y a-t-il à tâcher de sortir de l'ornière battue, en cherchant de ces emplois qui offrent de l'avenir... Ainsi, par exemple, si mademoiselle trouvait une place de caissière dans quelque grande maison de commerce... c'est déjà une position plus avantageuse; on est bien regardé, on est considéré, et plus tard il n'est pas rare que l'on ait, pour récompense de son zèle, un intérêt dans la maison... Vous voyez que l'on a au moins des chances de fortune; je crois que cela est bien préférable à la triste position d'une ouvrière.

— Ah! monsieur, c'est possible, une place de caissière... dans un beau magasin .. ce n'est pas à dédaigner, à coup sûr, et Georgina serait bien en état de la remplir, car elle a une belle écriture et calcule à merveille... Mais ces places-là... ne les a pas qui veut!... Elles sont bien courues, bien demandées... et ce n'est pas à ceux qui n'ont aucune recommandation qu'on les donnera!

— Mais voilà justement en quoi je pourrais vous être fort utile, et ce qui vous expliquera les questions que je vous ai faites et qui, je m'en suis aperçu, vous ont paru un peu indiscrètes; ce n'est pas la curiosité seule qui me guidait. Mademoiselle votre fille a tout ce qu'il faut pour intéresser; et puis, vous avez une nombreuse famille... vous êtes mon locataire, je voudrais faire quelque chose pour vous. Je suis très-lié avec une grande quantité de négociants... tout ce qu'il y a de mieux dans la haute nouveauté; ils seront enchantés de m'être agréables. Je leur ai prêté de l'argent, j'escompte souvent leur papier; enfin, ils sont à mes ordres, et, si mademoiselle veut accepter une place... comme celle dont je vous parlais, qu'elle dise un mot, et, avant huit jours, je me fais fort de l'installer caissière dans un des plus riches magasins de Paris.

Le père de famille, qui a écouté attentivement M. Duhautcours, semble réfléchir un moment; puis il dit à l'aînée de ses filles :

— Ma chère amie, ceci te regarde, je te laisse entièrement maîtresse; c'est donc à toi de répondre à monsieur.

— Oh! je n'hésiterai pas une minute! s'écrie Georgina; je refuse.

Duhautcours se pince les lèvres, tandis que la physionomie de Gerbier s'épanouit.

— Oui, monsieur, reprend la jolie brune, je refuse, tout en vous remerciant beaucoup de l'intérêt que vous me témoignez et de ce que vous voulez faire pour moi. Mais je me trouve heureuse comme je suis et je ne veux pas changer de position. Si j'acceptais l'emploi que vous daignez m'offrir, il me faudrait quitter mon père, mes sœurs... mes petits frères qui sont encore si jeunes et qui ont encore souvent besoin de moi... car mon père s'en repose sur moi, et je suis la mère de famille ici. S'ils ne me voyaient plus, cela les attristerait, j'en suis sûre!... Et moi, ne plus être avec eux, avec mon père... Ah! j'en mourrais de chagrin ..

Gerbier ne laisse pas sa fille achever, il court la presser dans ses bras, tandis que, de son côté, Georgina embrasse tendrement ses sœurs et ses frères.

Ce tableau touchant ne semble pas émouvoir M. Duhautcours, qui se lève et tâche de dissimuler son dépit, en disant :

— Allons, mademoiselle, puisqu'il en est ainsi... n'en parlons plus... mais, plus tard, vous réfléchirez... vous penserez plus à loisir à ma proposition; alors, peut-être en comprendrez-vous tous les avantages et reviendrez-vous sur votre détermination...

— Oh! non, monsieur, jamais!...

Duhautcours salue assez froidement la famille et se dirige vers la porte; mais, en ce moment, elle s'ouvre toute grande, et Franville, l'ancien militaire que nous avons déjà rencontré en chemin de fer, paraît sur le seuil et salue militairement en disant :

— Bonsoir, tout le monde!

— Eh! c'est l'ami Franville, s'écrie Gerbier.

— C'est notre ami Franville! répètent les enfants, et les deux petits garçons s'élancent en tendant leurs bras au nouveau venu.

Mais celui-ci, au moment de se baisser pour embrasser les enfants, vient d'apercevoir, à quelques pas de lui, M. Duhautcours qui, à l'aspect de l'ancien militaire, a changé de couleur et semble fort contrarié.

— Tiens... quelle rencontre... M. Charles Duhautcours ici!... Si je m'attendais à trouver quelqu'un, à coup sûr ce n'était pas vous...

— Je suis ici dans ma maison, répond Duhautcours en reprenant un air rogue, il n'y a donc rien d'étonnant à m'y rencontrer.

— Ah! pardon, mon ancienne connaissance... j'ignorais la chose... C'est que monsieur, reprend Franville en se tournant vers Gerbier, est une de mes anciennes connaissances. Oui, il y a comme cela... vingt-deux... à vingt-quatre ans que nous étions amis... mais amis à nous tutoyer... Ah! dame! depuis ce temps-là!... les positions ont changé... et les hommes ont fait comme les positions. A cette heure, je me garderais bien de tutoyer monsieur, qui ne me connaît presque plus... et qui, je crois, ne serait pas fâché de ne plus me connaître du tout.

— Vous êtes toujours le même, Franville! répond le capitaliste, toujours prêt à lancer des sarcasmes... des épigrammes... bonnes ou mauvaises... Oh! vous ne changez pas!

— Voilà la différence qu'il y a entre nous deux.

M. Duhautcours ne répond plus; il fait une légère inclination de tête et sort, après avoir lancé un regard sur Georgina.

— Ah! je suis bien aise qu'il soit parti, s'écrie Gerbier, il ne me va pas du tout, mon propriétaire!...

— Ah! il est ton propriétaire... au fait c'est juste, si cette maison lui appartient... est-ce qu'il vient souvent vous voir?

— C'est la première fois... je ne le connaissais pas. Il est venu soi-disant pour visiter, regarder s'il n'y avait point de réparations à faire dans le logement... mais j'ai idée, moi, que c'était un prétexte... il

voulait absolument s'occuper de l'avenir de ma Georgina... lui faire quitter ses fleurs... lui donner une belle place...

— Oui, mais il voulait me faire quitter mon père, ce monsieur, et vous pensez bien que j'ai refusé ce bel emploi qu'il m'offrait...

— Vous avez bien fait, mon enfant, dit Franville en prenant les mains de la jeune fille dans les siennes, vous avez sagement agi... croyez-moi, n'acceptez jamais les offres de service de ce monsieur... vous ne tarderiez pas à vous en repentir.

— Oh! je n'en ai pas la moindre envie!...

— Ah ça! mais tu le connais donc beaucoup, toi, Franville, ce M. Duhauteours.

— C'est-à-dire que je le connaissais beaucoup il y a vingt-quatre ans... c'était alors un petit commis en librairie, qui n'avait pas souvent en poche de quoi se régaler d'une bouteille de bière!... il a fait fortune... oh! ce n'est pas cela que je lui reproche!... Il avait de l'intelligence... de l'audace... du bonheur avec ça, et on arrive vite!... Il est devenu fier, il fait de l'embarras, ça c'est une bêtise! Mais s'il n'y avait encore que cela à lui reprocher...

— Ah! il y a autre chose?...

— Oui, autre chose de très sérieux...

— Conte-nous cela, Franville, je ne serai pas fâché de connaître les antécédents de ce monsieur.

— Non... non... je ne vous conterai pas cela maintenant... D'abord c'est une histoire qui n'amuserait pas ces moutards-là... ni même ta femme...

En disant cela, l'ancien militaire clignait des yeux, pour faire comprendre à son ami qu'il ne pouvait pas dire devant Georgina ce qu'il savait sur Duhauteours.

— En ce cas, dit Gerbier, ne nous occupons plus de ce monsieur qui est venu troubler notre dîner.

— Eh bien! pour vous dédommager, dit Franville, j'ai là dans ma poche quelque chose à vous offrir et qui, je crois, ne sera pas désagréable à mes petits amis.

En disant cela, il sort de sa poche une longue portion de galette enveloppée dans du papier qu'il développe et pose sur la table. Les enfants font des cris de joie, les deux petits garçons dansent autour de la table en chantant : De la galette! de la gaga... de la lelette!...

— Tu les gâtes! dit Gerbier, heureux du bonheur de ses enfants.

— Oui, c'est un plaisir que je me procure... allons, allons, fais les parts et donne la plus grosse à monsieur Émile, puisqu'il veut être pâtissier.

X — UN ONCLE QUI CHERCHE SON NEVEU.

— M. Auguste Langlumot, médecin, s'il vous plaît?

— Connais pas.

— Vous ne le connaissez pas... cependant, permettez, je suis bien ici dans la rue des Enfants-Rouges.

— Oui.

— Au numéro que je vous ai demandé.

— Oui.

— Eh bien! alors, mon neveu doit demeurer ici... ou du moins il y a demeuré, puisque c'est l'adresse qu'il m'avait donnée il y a cinq mois.

— Catherine! connais-tu un M. Laglu... Laglu...

— Langlumot.

— Langlumot, médecin?

La portière sort sa tête d'une soupente, montre ses cheveux blonds-roux, qui retombent épars de tous côtés, et lui donnent l'aspect d'un saule pleureur et crie d'une voix stridente :

— Le peigne!... le peigne... qu'est-ce qu'a pris le peigne... C'est encore ton gueux de fils qui s'en sera servi pour décrotter son pantalon, cet enfant-là n'a pas deux liards d'ordre... il ne remet rien à sa place, je ne lui refuse pas le peigne quand il en *a de besoin*, mais qu'il le rende au moins.

Un petit garçon de sept à huit ans sort de derrière un poêle, en disant :

— Je l'ai prêté à la fille de la fruitière, qui voulait démêler sa petite sœur qui ne l'a pas été depuis l'hiver dernier.

— En voilà une idée!... est-ce que la fruitière ne peut pas acheter un peigne pour ses filles... est-ce que je suis obligée de lui prêter mes meubles... Elle m'a refusé l'autre jour un quarteron de beurre à crédit, sous prétexte qu'elle n'en veut plus faire... Narcisse, va tout de suite chez la fruitière redemander mon peigne... je le veux sur-le-champ, j'en ai *de besoin*.

— Mais si elle s'en sert...

— *Quante j'te dis* d'y aller tout de suite! il me semble que je parle français!...

Pendant cette scène d'intérieur qui se passe dans la loge du portier, M. Langlumot est resté penché contre le carreau ouvert. Il attend qu'on veuille bien lui répondre, mais on n'a plus l'air de penser à lui. Alors il se hasarde à dire.

— Madame, pendant que M. votre fils est allé redemander votre peigne chez la fruitière, seriez-vous assez bonne pour me dire si mon neveu, Auguste Langlumot, a demeuré ici?

La portière écarte quelques mèches pour apercevoir ce monsieur; elle le trouve bel homme, elle s'avance davantage, se met presque à califourchon sur l'échelle de sa soupente, au risque de montrer ses mollets qui sont énormes, et répond en souriant :

— Attendez donc, monsieur... Oui, je crois que nous avons eu cela... Que fait-il votre neveu?...

— Mais, en ce moment, je crois qu'il fait des dettes, des sottises... c'est un garçon qui s'est dérangé depuis quelque temps. Cependant, il avait étudié la médecine... il a passé ses examens, je crois qu'il a le droit de médicamenter ses semblables... mais il ne le pratique pas... je vous le répète, il est très-dérangé depuis quelque temps.

— Alors ce doit être ça... un grand blond bouclé... pas mal bâti... dans votre genre, monsieur...

— Oui, il a quelque chose de moi... mais il est plus jeune.

— Un tapageur, un farceur... ah! il n'est pas resté longtemps ici... huit jours, monsieur, huit jours .. Ça lui a suffi pour bouleverser la maison. Il rentrait à des heures *indues*, il jouait du chalumeau toute la nuit, il se promenait en chemise en disant qu'il était somnambule... il avait une seringue avec laquelle il envoyait de l'eau chez tous les locataires... vous comprenez, monsieur, qu'on s'est plaint, moi je ne disais rien parce qu'il était aimable avec moi...

— Eh bien! où donc que j'étais, moi, alors? dit le portier en relevant la tête et fronçant les sourcils.

— Toi, mon Loulou, c'est justement à l'époque que t'avais ton *infection* de poitrine et que t'étais allé chez ton cousin, à Pantin, prendre les eaux.

— Comment? est-ce qu'on prend des eaux à Pantin? demande M. Langlumot.

— Mon épouse veut dire prendre le bon air, celui de Pantin est délicieux pour les infections de poitrine... c'est comme les étables pour les *poumoniques*... la bouze de vache!... gnia rien au-dessus de ça, vous dormez là-dedans, et vous vous réveillez frais comme une rose.

— Bref! reprend la portière, on s'est plaint au propriétaire, qui a prié M. Auguste... on ne l'appelait pas autrement ici, de vouloir bien vider les lieux. Il a refusé, le farceur! si bien qu'on a été obligé de le payer pour le faire partir.,. Ah! voilà Narcisse... eh bien, mon peigne?

— Le v'là, maman...

— Dans un bel état, on lui a cassé deux dents!...

— Elles sont restées dans les cheveux de la petite fille de la fruitière, impossible de les en retirer...

— C'est ta faute, polisson!

— Enfin, madame, mon neveu...

— Votre neveu est parti, monsieur... Avec deux dents de moins!... quelle horreur!...

— De grâce, madame... son adresse...

— Elle me paiera cela, la fruitière...

— L'adresse d'Auguste?

— Il n'a pas voulu la laisser, monsieur...

— Ah! voilà qui est très-contrariant...

— Mais il m'a dit tout bas à l'oreille, à moi : « Ma chère madame Dubatoir, s'il venait quelques petites femmes me demander, vous les enverriez chez mon ami intime Isidore, surnommé Carambolage... »

— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que celui-là?

— Un tout jeune homme... vingt ans approchant... mais encore un mauvais sujet!... Ça fait frémir... il appelait les femmes... Ah! je n'oserai jamais vous dire... comme cet animal du désert... qui a deux bosses...

— Ah! j'y suis, le bufle.

— Eh non, monsieur, vous n'y êtes pas!... Ça ne fait rien. Je dis que ce M. Isidore est un vaurien auquel je ne confierais pas Loulou... c'est mon mari... et pourtant vous voyez un homme qui n'a jamais embrassé une autre femme que la sienne, depuis que nous sommes unis... Quant à cela, j'en mettrais mon peigne au feu... Deux dents de moins... gueuse de fruitière...

— Madame, mon neveu recevait donc quelquefois des femmes chez lui...

— S'il en recevait!... tiens!... il se gênait!... c'est-à-dire qu'elles étaient quelquefois à la queue ici, autour du poêle, se disputant à qui montrerait la première...

— Quel scandale!... et elles étaient jolies?...

— Il y en avait... d'autres pas... c'était mêlé comme toutes les marchandises d'occasion!... Après cela, votre neveu était garçon, il aimait le beau sexe... ce n'est pas de cela que je le blâme... la femme a été créée pour faire les délices de l'homme... J'ai lu ça dans les *vers* de M. *Béranger*... un poëte que je porte dans mon cœur!... Comment donc que je vais me coiffer à présent?...

— Enfin, madame, savez-vous l'adresse de ce jeune homme... que vous nommez Isidore... Carambolage...

— Oui, marquis du Carambolage... il paraît que c'est un petit surnom que ses amis lui ont donné, parce qu'il est de première force au billard... Oui, monsieur, je sais son adresse, parce que votre neveu

La portière écarte quelques mèches pour apercevoir ce monsieur. (P. 23.)

me l'a apprise; il loge place Saint-André-des-Arts, dans un hôtel garni qui fait le coin... de je ne sais plus quelle rue... mais la place n'est pas bien grande et vous trouverez facilement.

— Infiniment obligé, madame.

— Dubatoir, va m'acheter un peigne, mon Loulou, fais encore ce sacrifice pour ton épouse qui s'en montrera reconnaissante à ton endroit.

M. Langlumot est enfin sorti de chez le portier de la rue des Enfants-Rouges. Arrivé à Paris depuis dix jours, il s'était d'abord occupé de toucher, de réaliser sa succession. Cette affaire terminée, il avait songé à son neveu. Mais, tout en le cherchant, notre bourgeois campagnard, qui venait rarement à Paris, saisissait aussi toutes les occasions de s'amuser et allait même au devant de celles qu'il ne rencontrait pas. M. Langlumot avait cinquante ans, mais il était frais, bien portant, vigoureux, il avait toujours été un fervent adorateur des belles; la succession qu'il venait de toucher lui avait rendu l'humeur extrêmement joyeuse; enfin notre campagnard était dans une de ces dispositions où l'on ne veut pas précisément faire des folies, mais où l'on serait enchanté de se trouver entraîné par des gens qui en font.

— Allons place Saint-André-des-Arts, se dit ce monsieur en quittant la rue des Enfants-Rouges. Si je prenais un cabriolet... non, j'aime mieux prendre les boulevards... il passe tant de jolies femmes sur les boulevards... avec de charmantes toilettes et des tournures... Ah! Dieu... comme la Normandie est arriérée pour les tournures! les femmes y sont fraîches, le sang y est beau, c'est vrai... mais cela ne suffit pas... c'est la grâce, c'est la tenue, c'est la manière de porter ses robes et ses chapeaux qui donne à la femme ce... je ne sais quoi! qui nous séduit... Ah! diable! si madame Langlumot savait que j'admire les Parisiennes! mais elle est à Lisieux, et moi je suis à Paris... La succession s'est montée à quatorze cents francs de plus que je n'espérais... Hortense ignore ce chiffre, si je m'amusais un peu ici... elle n'en saura rien... Quel ennui d'être obligé de chercher mon polisson de neveu qui est chez M. du Carambolage; je n'ai pas de confiance dans ce nom-là... Ah! bigre! voilà une belle femme... magnifiques épaules! si je marchais derrière elle tant que ce sera mon chemin... Elle embaume, cette dame!... elle laisse après elle une vapeur de violette... de jasmin... de tubéreuse... on la suivrait les yeux fermés!... Elle s'est retournée... je crois qu'elle m'a regardé... Je suis ému... Ai-je des gants?... Oui, j'ai des gants; ils ne sont pas de la première fraîcheur, mais dans la journée... on n'est pas en soirée... Elle s'est encore retournée... fichtre! qu'est-ce que cela veut dire?... Quelle délicieuse conquête ce serait... Si j'osais... si je l'abordais, si je lui offrais mon bras... Elle se retourne encore! Pour le coup, je vais me risquer...

Mais, au moment où M. Langlumot va pour adresser la parole à la belle dame qu'il suivait, celle-ci court après une jolie petite levrette qui vient de bondir près d'elle; elle se baisse, pour la caresser, en lui disant :

— Ah! vous voilà donc, vilaine coureuse!... Où étiez-vous?... j'étais déjà inquiète, moi. Ah! mademoiselle Betzy, je vous attacherai pour que vous ne me quittiez plus!

Et la belle dame s'éloigne avec la levrette à ses côtés, et M. Langlumot reste tout penaud à sa place, en se disant :

— C'était sa chienne qu'elle cherchait... je m'étais... on peut se tromper... Voyons, cherchons la place Saint-André-des-Arts... et regardons moins les femmes... cela me donne trop de distractions... Je suis oncle; je cherche mon neveu qui fait des sottises à Paris, à ce qu'on m'a dit. Que diable! si je me mets à suivre les femmes, je n'aurai pas le droit de faire de la morale à mon neveu...

M. Langlumot suit la rue Vivienne, traverse le Palais-Royal. Dans le jardin, il est bien souvent distrait par de jolis yeux, de jolies jambes qui passent devant lui; mais il contient son admiration et parvient enfin à la place Saint-André-des-Arts sans avoir dévié de son chemin. Là, il cherche un hôtel garni qui fasse le coin d'une rue; il en trouve un d'assez médiocre apparence et qui semble destiné à loger des étudiants; il demande au concierge :

— N'avez-vous pas ici un monsieur Isidore... de la... du... je ne peux jamais me rappeler.

— Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire... le petit marquis du Carambolage, comme ils l'appelaient tous dans l'hôtel...

— C'est cela, je ne savais pas qu'il était marquis... mais c'est bien le nom qu'on m'a dit.

— Ah! oui, marquis comme mon caniche. Des marquis comme celui-là, on en voit trop qui vont se faufiler dans les hôtels garnis, dans les tables d'hôtes, où ils font des poufs, et puis, bonsoir, on ne les revoit plus.

— Qu'est-ce que vous entendez par des poufs, monsieur?

— Vous ne connaissez pas cela?... On voit bien que vous ne tenez pas un hôtel garni... C'est prendre à crédit, faire une grosse dette, et puis filer sans payer.

— Est-ce que ce jeune homme que je demande a fait de ces choses-là ici?

— Non, parce que nous ne lui en avons pas laissé le temps; mais,

De grâce, messieurs, un peu moins d'effusion. (P. 28.)

comme les créanciers faisaient le siége de sa chambre, tandis que monsieur se cachait chez les uns ou les autres, madame a dit : « En voilà assez, il faut prier M. Isidore d'aller se loger ailleurs... » Et c'est ce que j'ai fait.

— Alors ce monsieur ne demeure donc plus chez vous?

— Il y a une heure que je me tue à vous le dire.

— Et mon neveu... où trouverai-je mon neveu?

— Vous avez perdu un neveu?

— Je ne l'ai pas perdu, puisque je ne l'ai pas trouvé... On m'avait assuré que je le rencontrerais chez son ami Carambolage.

— Ah! il en avait tant d'amis! Quelle vie cela menait... Sans cesse au café... ou on faisait venir le café ici, toujours buvant de la bière, du punch, des liqueurs... et fumant... Ah! monsieur! quelle consommation de pipes, de cigares... de cigarettes... de blagues... Oh!... les blagues ne manquaient pas.

— Mais mon neveu Auguste... c'est un assez beau garçon... il a de mon air...

— J'ai dû le voir ici... un petit qui boite.

— Pas du tout, je vous dis un bel homme dans mon genre.

— C'est possible... le petit marquis avait des amis de toutes les tailles... mais pas tant encore que de créanciers.

— Enfin, monsieur, vous ne pouvez me donner aucun renseignement qui me mette sur les traces de ce jeune homme.

Le concierge remue la tête en murmurant :

— Dame! peut-être... je ne sais pas trop... c'est difficile.

M. Langlumot comprend que le moment est venu de faire des sacrifices; il fouille à sa poche et en tire une pièce de deux francs qu'il met dans la main du concierge en lui disant :

— Vous obligerez un oncle qui veut empêcher son neveu de faire des sottises... ou du moins y mettre un terme... ceci est dans un but moral.

Le concierge se montre beaucoup plus sensible à la pièce de deux francs qu'au but moral.

Il répond à demi-voix :

— Connaissez-vous mam'selle Philiberte?

— Pas le moins du monde.

— C'est une blanchisseuse de fin.

— Je n'en ai pas encore eu besoin à Paris.

— Monsieur, les blanchisseuses de fin voient bien des choses...

— Ce que vous dites là est très-profond, monsieur! Elles voient même quelquefois des choses que nous ne voudrions pas qu'elles vissent; mais enfin, c'est leur état...

— Monsieur, mam'selle Philiberte était la blanchisseuse de ce bambocheur d'Isidore Je ne sais pas comment il la payait, celle-là; mais je sais que jamais elle ne lui demandait de l'argent... C'est une bonne fille, très-obligeante, et qui s'interesse aux jeunes gens. Quelquefois elle se chargeait de commissions pour le faux marquis. Un jour même que celui-ci n'avait pu obtenir à dîner à crédit chez aucun traiteur du quartier, elle a couru chez le charcutier, chez le boulanger, et elle est revenue avec un joli jambon... et un pain... fumé... et des côtelettes... et une bouteille de vin... aux cornichons... Je suis certain que c'est elle qui a payé tout ça...

— Diable!... mais c'est donc une dame de charité que cette blanchisseuse-là?..,

— Je ne la crois pas capable de laisser ce noceur de la Carambole dans l'embarras... Dame... il est assez joli garçon, ce farceur-là... et les femmes tiennent à ces petitesses...

— Est-ce qu'il aurait promis à sa blanchisseuse de l'épouser?

— Ah! ouiche! l'épou-er... le plus souvent!

— Cela n'aurait rien d'extraordinaire. J'ai lu, dans l'*Histoire de France* qu'un poëte... je ne sais plus lequel... avait épousé sa blanchisseuse, parce qu'il ne pouvait pas lui solder son mémoire.

— Oh! ce n'est pas M. Isidore qui aurait fait cela... d'ailleurs il avait trop de mémoires à solder ..Non, mais il paraît qu'il connaît cette blanchisseuse depuis longtemps... très-longtemps... Souvent j'ai entendu dire à mademoiselle Philiberte, en parlant de M. Isidore « Ah! je l'ai vu gamin, ce joli garçon-là! »

— Enfin, monsieur... je voudrais arriver à mon neveu.

—Pour arriver à votre neveu, il faut trouver le petit marquis. Eh bien! il n'y a que mam'selle Philiberte qui puisse vous dire où est celui-ci... car je mettrais mon doigt dans mon œil qu'elle sait où il perche.

— Fort bien, il faut donc alors que j'aille chez la blanchisseuse!... que de démarches!... j'avoue que j'aimerais mieux me promener aux Champs-Elysées! Enfin... si cette fois je ne trouve pas Auguste, j'y renonce. L'adresse de cette demoiselle Philiberte, s'il vous plaît?

— Elle reste sur le canal... vous savez où est le canal?

— Le canal de l'Ourcq.

— Le canal qui part du bassin de La Villette pour rejoindre la Seine à la place de la Bastille?

— Ah! mon Dieu! où trouverai-je tout cela?

— Ne vous effrayez pas. Gagnez le boulevard du Temple, montez le faubourg, vous trouverez tout de suite le canal.

— Très-bien... je prendrai un bateau...

— Mais non! vous traverserez le pont; puis, à droite, vous entrerez rue Folie-Méricourt. C'est dans cette rue que demeure mam'selle Philiberte.

— Quel numéro?

— Ah! je l'ignore, mais sa maison est de celles qui ont deux entrées, une sur la rue, l'autre sur le canal, vous chercherez de ce côté-là; une blanchisseuse de fin, c'est connu, on vous indiquera tout de suite.

— Puissiez-vous dire vrai!... C'est fort loin d'ici?

— Dame! oui, de l'autre côté de l'eau.

— Cette fois je vais prendre un cabriolet, et une fois chez cette demoiselle Philiberte, je lui demanderai l'adresse de M. Carambolage?

— Gardez-vous-en bien!... si vous y allez comme ça, vous ne saurez rien, on vous prendra pour un créancier, on vous dira qu'on ne connaît pas ce monsieur...

— Comment donc faire alors...

— Ah! ça vous regarde... trouvez des détours... agissez de finesse... enfin, tâchez d'inspirer de la confiance.

— Si mon neveu n'était pas le fils de mon frère, je vous jure que je l'abandonnerais à ses désordres... Merci, monsieur le concierge... infiniment obligé...

— A votre service, monsieur.

Et M. Langlumot s'éloigne en se disant encore :

— Mon frère avait bien besoin de me donner un neveu! Comment diable vais-je m'y prendre avec cette blanchisseuse!...

XI. — UNE BLANCHISSEUSE DE FIN.

M. Langlumot a pris un milord, en disant au cocher :

— Conduisez-moi rue Folie-Méricourt, du côté du canal.

Et le cocher lui a répondu :

— Il n'y en a qu'une.

— Alors nous ne nous tromperons pas.

Arrivé dans la rue qu'on lui a indiquée, notre campagnard, présumant qu'il pourra entrer dans beaucoup de maisons avant de trouver la personne qu'il cherche, commence par renvoyer sa voiture. Mais, plus heureux qu'il ne l'espérait, il n'a encore demandé que dans quatre maisons, lorsqu'on lui répond :

— C'est ici, monsieur, au quatrième, au fond du corridor, la porte à gauche...

Langlumot, tout surpris d'avoir déjà trouvé, murmure :

— Comment, c'est ici... mademoiselle Philiberte, blanchisseuse de fin?

— Eh bien oui... est-ce que vous êtes fâché que ce soit ici?

— Je ne dis pas... au contraire... mais je croyais... au quatrième, m'avez-vous dit...?

— Oui, l'escalier en face...

— La porte au fond du corridor?

— Oui... vous entendrez chanter d'ailleurs; ces demoiselles chantent toujours.

Langlumot gagne l'escalier et monte très-doucement, parce qu'en montant il se dit :

— Je vais trouver mademoiselle Philiberte, c'est fort bien, mais que lui dirai-je, quel prétexte donnerai-je à ma visite, puisque ce concierge m'a dit : « Il faut agir de ruse ou vous ne saurez rien..... » Fichtre... il faut de l'esprit ici... j'en ai, mais quelquefois je ne le trouve pas tout de suite...

Au second étage, notre homme se frappe le front en disant :

— J'ai mon affaire... pardieu l'idée est excellente... cela va même tout seul, et de cette façon je n'inspire aucun soupçon!...

Et cette fois M. Langlumot monte plus lestement. A peine a-t-il mis le pied sur les marches du quatrième étage, qu'en effet il entend plusieurs voix qui se croisent et chantent chacune leur air. Arrivé au quatrième, un long corridor tapissé de plusieurs portes se présente devant lui. Mais les voix le guident; ils marche droit au fond, trouve une porte qui s'ouvre en tirant une ficelle terminée par une brosse à dents, qui remplace une patte de biche. Il pourrrait ouvrir en tirant la ficelle, mais il juge plus honnête de commencer par frapper.

Plusieurs voix se font entendre :

— Eh ben! quoi?... est-ce que vous ne voyez pas la ficelle...

— Où donc qu'elle a ses yeux celle-là...

— Tirez la chevillette, la bobinette cherra...

— Est-ce que tu crois que c'est le *Petit Chaperon-Rouge* qui vient nous voir.

— Je ne sais pas quel chaperon c'est, mais il est bien longtemps à frotter ses pieds à la porte...

— Ah ça, avez-vous fini là-bas?... Je gage que c'est le garçon épicier qui est là... Je lui ai dit en passant de m'apporter ma provision de raisiné, et il s'amuse à nous intriguer...

— Biable, vous faites des provisions de raisiné vous... bigre! quel genre!

Pendant ce temps, Langlumot a remonté le bout de son col, arrangé ses cheveux, rajusté son habit par devant et il se décide à tirer la brosse à dents. La porte s'ouvre, il entre dans une grande chambre qui n'est meublée que de baquets dans lesquels on savonne et de tables longues sur lesquelles on repasse. Il y a la quatre femmes : mademoiselle Philiberte, grande et forte fille de vingt sept ans, brune de cheveux, brune par les yeux et surtout très-brune de peau. Elle n'est pas jolie, mais elle a l'air agréable, la bouche malicieuse et le sourire spirituel. Vient ensuite une grande blonde de dix-huit ans, qui a l'air très-nonchalant et semble se traîner au lieu de se mouvoir, celle-là repasse; puis une femme d'une cinquantaine d'années, qui est occupée à savonner et s'en acquitte avec vigueur et dextérité, puis enfin, une petite fille de treize à quatorze ans, qui apprête du linge. Toutes ces femmes sont dans le costume habituel des blanchisseuses qui travaillent, c'est-à-dire qu'elles ont en tout une chemise et un jupon. Mademoiselle Philiberte a cependant, outre cela un fichu croisé sur sa poitrine.

M. Langlumot n'avait jamais vu un intérieur de blanchisseuse de fin; il demeure un moment interdit, il ne sait s'il doit franchir le seuil de la porte et se sent envie de chanter les *Laveuses du courent* de Grizar. De leur côté, les blanchisseuses ouvrent de grands yeux à l'aspect de ce monsieur bien couvert et d'un âge mûr, qui leur fait de profondes salutations.

— C'est pas l'épicier! dit la jeune apprentie.

— Ni le Petit Chaperon-Rouge! dit la grande blonde.

— C'est un monsieur qui se trompe, dit la femme qui savonne.

Mademoiselle Philiberte ne fait aucune réflexion, mais après avoir un moment examiné le personnage qui lui arrive, elle lui dit :

— Que demande monsieur?

— N'est-ce pas ici chez mademoiselle Philiberte, blanchisseuse de fin?

— Oui, monsieur, et c'est moi qui suis Philiberte.

— Mademoiselle, ayant besoin d'une blanchisseuse, je viens vous offrir ma pratique...

— Ah! monsieur, vous êtes bien honnête... Est-ce que monsieur habite le quartier depuis peu...

— Mademoiselle... je suis en effet depuis peu de jours à Paris... vous ne me blanchirez pas très-longtemps, car je ne pense pas y faire un long séjour...

— Ça ne fait rien, monsieur, et vous demeurez?

— Rue d'Amsterdam, tout près du chemin de fer...

— Rue d'Amsterdam! murmure la grande blonde, merci en v'là une course! c'est pas moi qui lui porterai son linge!...

Philiberte trouve fort singulier qu'un monsieur qui demeure dans la Chaussée-d'Antin, vienne chercher une blanchisseuse rue Folie-Méricourt. Elle examine Langlumot qui cherche de tous côtés une chaise, parce qu'il désire prolonger son séjour chez la blanchisseuse, mais n'en trouve pas une qui ne soit chargée de linge.

— Monsieur, c'est donc quelqu'un à qui vous demandiez une personne pour vous blanchir qui vous a donné mon adresse?...

— Oui, mademoiselle... oui... car si on ne m'avait pas donné votre adresse... je ne serais jamais venu ici.

— Il est de la force de *M. La Palisse!* murmure la blonde, il n'a pas inventé les pétards!

— Et peut-on savoir quelle est la personne qui a donné mon adresse à monsieur?...

— La personne... la personne... pardon, mademoiselle, mais je cherche.

— Vous aviez un chien avec vous...

— Non, pas le moindre animal... mais je voudrais... s'il y avait moyen de s'asseoir, je vous avoue que je suis très-fatigué... n'ayant pas l'habitude de marcher dans Paris...

— Ah! vous voulez vous asseoir... est-ce qu'il n'y a pas une chaise là... Fanfinette cherche donc une chaise pour monsieur...

— Elles ont toutes des robes dessus... dérangez donc ces robes-là... qui tiennent la place de trois personnes .. Quand nous portons cela dans la rue à une pratique, nous sommes obligées de crier : Gare, comme si nous avions un cheval!

— Tenez, monsieur, si vous vouliez vous asseoir sur ce gros paquet de linge qui est dans ce coin .. vous y serez très-bien...

— Volontiers, mademoiselle... je vous demande pardon... que je ne vous gêne pas dans vos occupations..

— Oh il n'y a pas de risques!

Pendant que le campagnard s'arrange de son mieux sur un gros paquet de linge, la blonde dit tout bas à Philiberte :

— C'est sur du linge mouillé que vous le faites asseoir.

— Tant mieux, ça le rafraîchira...

— Je crois que c'est un homme qui est amoureux de vous, ça, car il n'est pas possible!... il ne serait pas venu de la rue d'Amsterdam ici pour se faire savonner!

— Je ne sais pas de quoi il est amoureux, mais je te réponds que je le saurai bientôt... je vais lui tirer les vers du nez...

Et mademoiselle Philiberte s'adresse de nouveau à Langlumot :

— Monsieur ne m'a pas dit qui est-ce qui avait eu l'obligeance de lui enseigner ma demeure?

— Mademoiselle, c'est dans un hôtel garni de la place Saint-André-des-Arts, où j'allais m'informer de quelqu'un... J'avais été éca-

boussé par une voiture, mon gilet était couvert de boue, et naturellement j'ai dit : « Je voudrais bien connaître une blanchisseuse de fin... » Alors il y a le concierge qui m'a sur-le-champ donné votre adresse.

Mademoiselle Philiberte ne semble pas très-satisfaite de cette explication ; elle a même pincé sa bouche lorsqu'on a parlé de l'hôtel garni de la place Saint-André-des-Arts ; mais au moment où elle va répondre à cela, la porte du carré s'ouvre et une vieille bonne, fort sale, entre en criant comme si elle parlait à des sourds :

— Pourquoi que vous n'avez pas envoyé le caleçon à M. Giroflard, vous aviez promis qu'il l'aurait à deux heures en v'là cinq, et *nisco*, c'est pas gentil ça!

— Eh! mon Dieu! M. Giroflard nous ennuie avec son caleçon... on ne peut pas servir tout le monde en même temps... il n'a pas que ce caleçon-là, sans doute, il peut bien en mettre un autre...

— Monsieur en a un second, mais il l'a donné à son tailleur pour qu'il lui remette des fonds...

— Ah! des fonds à un caleçon... est-ce qu'il n'aurait pas plus tôt fait d'en acheter des neufs...

— Certainement que monsieur en a les moyens... mais il prétend qu'on ne doit jamais faire de provisions...

— En voilà un cancre!

— Enfin, mademoiselle, le caleçon est-il prêt... donnez-le-moi...

— Non, vraiment, il n'est pas fait... M. Giroflard peut bien attendre à demain...

— Non! monsieur va ce soir au théâtre de l'Ambigu-Comique, et il ne peut pas y aller sans son caleçon...

— En voilà une sévère!... A quoi donc cela lui sert-il pour être au spectacle? est-ce qu'il croit qu'on n'entre pas sans ça?...

— Monsieur dit que ce théâtre-là est plein de vents coulis, et qu'il y attraperait un gros rhume s'il y allait sans caleçon...

— Ah! quel vieux môme! qui a peur de s'enrhumer par là... il soussera voilà tout!

— Voyons, voulez-vous lui faire son caleçon tout de suite...

— Ah! nous avons bien autre chose à faire! voyez donc ces jupes empesées, c'est pour des demoiselles qui vont au bal ce soir, c'est bien plus pressé que la fausse culotte de votre maître.

— Mademoiselle, je vous préviens que j'ai l'ordre de M. Giroflard de ne point revenir sans son caleçon; rendez-le-moi comme il est.

— Je ne demande pas mieux... Tenez!

Mademoiselle Philiberte est allée vers un baquet dans lequel trempe du linge, elle y prend le vêtement demandé, le tord légèrement, puis le jette à la vieille bonne, qui le reçoit en plein visage et entre en fureur.

— C'est affreux!... c'est indigne!... Ah! voilà comme vous renvoyez vos pratiques... vous n'êtes pas des blanchisseuses... vous êtes... des débardeuses!

— Ah! ah! ah! elle est amusante, la vieille; elle devrait jouer des parades avec M. Giroflard, orné de son caleçon!

— Je vais aller me plaindre au commissaire... à la portière...

— Et à la fruitière!... n'est-ce pas?...

— Je vous ferai perdre toutes vos pratiques...

— Ah! je crois qu'elle a aussi besoin d'être savonnée, cette dame... Fanfinette, prends donc le seau plein d'eau de savon.

La bonne de M. Giroflard se précipite vers la porte et descend les escaliers en criant :

— A la garde!

Les blanchisseuses rient pendant quelques instants à se tenir les côtes, enfin on se calme, et M. Langlumot qui, pendant tout ce temps est resté sur le paquet de linge, quoiqu'il ne paraisse pas s'y trouver à son aise, se hasarde à dire :

— Elle a eu peur!

— Elle a bien fait de s'en aller, car elle aurait tout reçu. Dame! monsieur, on n'est pas un ange! on n'a pas de la patience à revendre... Il ne faut pas que vous pensiez pour cela que nous sommes malhonnêtes avec nos pratiques ; mais il y a des gens si ridicules! il faudrait tout quitter pour eux... et franchement, ces jupes de bal sont plus pressées que le caleçon de son maître.

— Je suis parfaitement de votre avis ; il y a des personnes très-exigeantes. Je ne suis pas dans cette catégorie, et avec moi vous n'aurez jamais le plus petit mot...

— On voit bien que monsieur est un homme comme il faut... et qui n'a pas qu'une chemise. Monsieur connaît du monde à l'hôtel de la place Saint-André-des-Arts?

— Oui... j'y connais .. c'est-à-dire j'y cherchais quelqu'un... une personne à laquelle je porte le plus tendre intérêt...

— Une dame?

— Non, un jeune homme.

— Je te vois venir toi! murmure la blanchisseuse en se tournant vers sa repasseuse ; tu cherches mon petit marquis... C'est un crèn-cier... mais il ne saura rien.

La porte du carré s'ouvre de nouveau. Une jeune femme, assez mesquinement vêtue, entre en disant :

— C'est-il fait?

— Pas encore, mam'selle Rose, mais on est après. Tenez, voyez Lisiska la repasse... Attendez un peu, ce ne sera pas long, et vous l'emporterez.

— Je veux bien, je vais attendre, car ce pauvre Adolphe est sur les épines... Vous concevez qu'il faut absolument qu'il ait du linge blanc ce soir; c'est la première représentation, et dans la pièce, il figure à une grande soirée, costume de ville, malheureusement!... et dame avec vingt sous qu'il gagne par soirée, il ne peut pas nager dans les chemises...

— En v'là un état!... vingt sous par soirée... pour figurer dans un théâtre... et se fournir ses costumes!

— Oui, quand ce sont des costumes de ville ; aussi, tous les figurants détestent ces pièces-là... Tandis que lorsqu'ils sont habillés en Polonais, en Turc ou en Prussien, c'est le théâtre qui donne les costumes.

— Pardi! il ne manquerait plus que de leur faire fournir ceux-là... Mais quelle idée Adolphe a-t-il de quitter son état de tourneur pour aller faire des bêtises le soir sur les planches?

— Ah! dame! que voulez-vous? la vocation! on ne peut pas résister à ça... c'est plus fort que soi... Il voulait être acteur...

— Est-ce qu'il se croit acteur, par hasard?... c'est joli!... un acteur qui ne parle pas!...

— Oh! mais il y a des pièces où un figurant a quelque chose à dire... on choisit celui qui a le plus d'aisance en scène, et comme Adolphe se tient bien, c'est à lui qu'on a donné un petit rôle dans la pièce de ce soir.

— Ah! il a un rôle dans la pièce!

— Oui, il doit dire au jeune premier : *D'honneur! mon cher comte, votre bal est superbe!*... Aussi, si vous saviez, depuis ce matin; il n'est pas deux minutes sans répéter cette phrase-là... et puis il cherche des intonations... des manières de dire qui s'entendent bien!... Je lui demande ce qu'il veut pour son déjeuner, pour son dîner : je n'ai pas pu tirer autre chose de lui que : « Mon cher comte, votre bal est superbe!... » Je crois qu'il en deviendra imbecile... voilà pourtant ce que c'est que l'amour de l'art... Ça avance-t-il, mam'selle Lisiska?

La grande blonde, dont l'habitude n'est pas de se presser, répond:

— Ah! écoutez donc... je ne peux pas aller plus vite... avec ça qu'il faut tant de précautions... c'est de l'amadou, votre chemise... on n'ose pas y toucher... Je vous préviens que les bouts de manche ont dansé le cancan!... pas moyen de les retenir, c'était trop mûr!

— Ah! tant pis! je lui ferai des bouts de manches mousquetaires avec du papier blanc... ça se tient même mieux.

— Faudra lui faire aussi un col, car celui-ci est en loques... et s'il avait besoin de jabot en dentelles, vous savez, on prend un de ces papiers découpés qui couvrent les boîtes de dragées, ça joue la valenciennes à s'y tromper.

— Oh! il ne mettra pas de jabot... c'est bien assez d'avoir des gants... en voilà encore une dépense!...

— On les fait nettoyer... garantis sans odeur!

— Les siens l'ont été déjà trois fois, et ils empoisonnent. Dépêchez-vous un peu, mam'selle Lisiska... il est cinq heures et demie bientôt... je suis sûr que Dodolphe est au désespoir...

— Ah! je ne peux pas me brûler pourtant... voilà un fer qui est trop chaud... Mon Dieu! le spectacle ne commence pas par la pièce nouvelle...

— Mais il figure dans la première... un paysan breton... Vous ne connaissez pas Adolphe : quand il n'a pas ses affaires toutes prêtes avant d'entrer en scène, cela l'inquiète et il manque tous ses rôles...

— Il marche sur la tête, alors...

— Ah! vous riez toujours... mais ce soir il parle...

— Eh bien, il dira : « Ah! d'honneur, mon cher bal, votre comte est superbe! »

— Ah! le malheureux! il en est capable! vous me faites frémir!.. Il s'est déjà trompé une fois comme cela dans un drame; il devait dire : « Voilà la grande dame et son page, » et il a dit : « Voilà la grande page et son dame! » Heureusement le public n'a pas compris.

— Tenez, voilà votre chemise... emportez... mais recommandez les précautions en la mettant...

— Oh! nous en aurons... Merci, mesdemoiselles... au revoir... On vous prêtera la prochaine fois.

— Oui, oui, ça ne presse pas.

La femme est partie avec sa chemise.

— Voilà une scène que vous n'aviez pas encore vue sans doute, monsieur, dit Philiberte au provincial; mais chez nous elle se renouvelle très-fréquemment; on ne se figure pas combien il y a de gens qui veulent avoir l'air élégant, paraître dans le monde, et qui n'ont que deux chemises!... Ils vont au spectacle aux premières loges... ils ont un lorgnon à l'œil... Il me semble qu'ils feraient mieux de s'acheter du linge... Tiens, monsieur se lève; est-ce que monsieur s'en va?

— Non, mademoiselle... mais je ne suis plus fatigué... je préfère être debout...

— Monsieur va me donner son nom et son adresse, et dire quand il veut qu'on aille chez lui chercher son linge...

— Oui, mademoiselle... oui... je vais écrire cela sur une carte...

Langlumot fouille dans son portefeuille ; mais, tout en fouillant, i se dit :

— Je ne suis pas plus avancé, je ne sais pas où se cache M. de la Carambole... Je n'ose le demander ouvertement... et pourtant je ne voudrais pas m'en aller sans avoir appris quelque chose.

— Tiens, Fanfinette, dit la repasseuse, voilà la robe et le jupon de crinoline... emporte tout cela.

— Ah! mon Dieu!... comment donc ferai-je pour descendre l'escalier avec toût cela?

— Il n'y a pas moyen, dit Philiberte; c'est déjà assez difficile de descendre avec un seul objet. Ayez la complaisance de vous garer un peu, monsieur...

Langlumot ouvre de grands yeux à l'aspect d'une robe qui, avec ses volants et son empois, a au moins douze pieds de tour, et le jupon présente autant de circonférence.

— Est-ce qu'une dame sortira avec cela? dit-il.

— Oui, monsieur, et elle mettra les deux objets... Par exemple, il lui faudra une voiture pour elle seule; il serait impossible à deux dames de tenir dans le même coupé. Mais nous autres, quand nous reportons maintenant des robes à nos pratiques, nous tenons tout un côté de la rue... Incessamment il nous faudra une escorte pour rendre l'ouvrage à nos dames... Est-ce que dans votre pays, monsieur, les dames ne portent pas des robes aussi bouffantes?

— Cela commence, mais cela n'approche pas encore de cela... On se moquait des paniers des grandes coquettes d'autrefois, il me semble que ceci les vaut bien.

— Lisiska, descendez donc avec Fanfinette; vous porterez la robe jusqu'au bas de l'escalier.

— Ah! que c'est embêtant!

Lorsque la grande blonde est descendue avec l'apprentie, mademoiselle Philiberte dit avec malice au provincial, qui cherchait toujours dans son portefeuille :

— Il paraît que monsieur ne trouve pas de quoi écrire son adresse; mais je puis lui donner du papier et une plume...

— J'ai bien des cartes avec mon nom, mais mon adresse à Paris n'est pas dessus...

— Monsieur me la dira... j'ai de la mémoire... C'est rue d'Amsterdam, je crois...

En ce moment, Langlumot passe sa carte à la blanchisseuse. A peine celle-ci a-t-elle vu le nom qu'elle part d'un éclat de rire.

— Est-ce que mon nom vous semble comique, mademoiselle? demande notre campagnard.

— Votre nom!... Ah! c'te farce... Mais je le connais, votre nom... Vous êtes l'oncle de M. Auguste... et c'est votre neveu que vous cherchez à Paris...

— Ma foi, mademoiselle, c'est l'exacte vérité; mais comment savez-vous...

— Tiens, c'te malice... votre neveu parle de vous assez souvent! il ne cesse de s'écrier : « Ah! si j'osais demander de l'argent à mon oncle Langlumot qui est à Lisieux! »

— C'est bien moi... j'en arrive!...

— Voyez comme on est bête... Si, au lieu de prendre des détours, vous m'aviez tout franchement demandé votre neveu, je vous aurais dit : « Monsieur, c'est ici dessus... il n'y est pas pour le moment, mais il va rentrer... » Et tenez, je l'entends qui monte avec son ami intime...

— Ah! enfin! *Denique tandem!...*

— Ah! monsieur, si vous me parlez latin, je ne vous blanchirai pas.

XII — LE PETIT ISIDORE.

On causait, on riait, on chantait dans l'escalier. Bientôt la porte du carré est poussée vivement, et un petit jeune homme entre chez mademoiselle Philiberte en riant aux larmes, et il se laisse tout de suite tomber sur le paquet de linge en disant :

— C'est magnifique! c'est féerique! Fanfinette, tenant de chaque main une jupe bouffante, vient de mettre en fuite deux vieilles femmes qui ont cru que c'était une maison qui s'avançait sur elles. Ah! bigre!... sur quoi me suis-je assis?... c'est tout mouillé... On prévient les gens, au moins. Tiens! un étranger!...

Quel est cet étranger...
Mais quel est donc cet étranger?...

Avant que Langlumot ait le temps de répondre, un autre jeune homme entre chez la blanchisseuse. Celui-ci est un grand gaillard, fort et de bonne mine; sa figure n'est pas belle, ses yeux sont roux, et son nez retroussé n'a pas une forme élégante; mais l'ensemble n'a rien de désagréable et semble annoncer un garçon de bonne humeur, qui doit très-bien manger et boxer.

Le jeune Isidore, au contraire, est très-petit de taille, mince, fluet, délicat; mais sa figure, sans être distinguée, a de la finesse et annonce de l'esprit. Il est fort pâle de visage, ses yeux sont déjà cernés, et tous ses traits annoncent une fatigue précoce. Mais sa tournure est dégagée, alerte, et ne manque pas d'une certaine élégance, ce dont son ami M. Auguste est entièrement privé.

A peine ce dernier est-il dans la chambre, qu'il aperçoit Langlumot et s'écrie :

— Mon oncle!... mon oncle de Lisieux!...

Puis il reste indécis sur ce qu'il doit faire, ne sachant pas encore si son oncle arrive avec de bonnes ou de mauvaises intentions. Mais son ami Isidore ne le laisse pas longtemps hésiter, il le pousse vivement sur Langlumot en lui disant :

— Eh bien! voilà cet oncle chéri!... cet oncle tant désiré... et tu ne te précipites pas dans ses bras?... Voyez cependant comme la joie produit de singuliers effets!... Allons, Auguste!... c'est notre oncle!.. étouffons-le de caresses!...

Et le jeune Isidore, se lançant avec Auguste sur Langlumot, l'enlace d'un côté, tandis que son neveu l'enlace de l'autre. Le premier embrasse le campagnard comme du pain, il baise jusqu'à ses favoris et le collet de son habit; le neveu, qui ne veut pas rester en arrière, va embrasser son oncle sur le nez, lorsque celui-ci se soustrait enfin à ces étreintes en s'écriant :

— De grâce! messieurs .. un peu moins d'effusion... Je suis touché de cet accueil... il ne m'étonne pas de mon neveu, mais je n'ai pas l'avantage de connaître monsieur...

— Moi, dit Isidore en essayant encore de se jeter au cou de Langlumot, mais je suis l'ami intime d'Auguste... un autre lui-même... Tout ce qui le touche me touche également... par conséquent vous êtes aussi mon oncle... vous pensiez n'avoir qu'un neveu, vous en avez deux à présent!... J'en ai déjà pour vous tous les sentiments... laissez-moi vous embrasser ..

— Monsieur... je suis sensible à ces marques d'amitié...

— Vous en verrez bien d'autres, nous sommes prêts à vous donner les plus grandes preuves de dévouement... n'est-ce pas, Auguste... Parle donc, sapristi!... il est si content qu'il ne trouve pas un mot à dire... c'est ce cher oncle... que nous attendions avec tant d'impatience... le voilà arrivé. .

— Comment, tu m'attendais, Auguste?...

— Mais oui, mon oncle... c'est-à-dire... comme vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre... par laquelle je vous demandais de l'argent... je présumais...

— Que je viendrais t'en apporter... Ah! mon gaillard!... vous êtes dans l'erreur... je vous cherche pour vous gronder, au contraire!

— Vous avez raison, monsieur, grondez Auguste, grondez-le beaucoup, car il travaille trop, et ce garçon là se rendra poitrinaire à force d'étudier.

— Il travaille trop... mon neveu? ce n'est pas ce que l'on m'a dit, monsieur!... on m'a assuré, au contraire, qu'il ne songeait qu'à s'amuser... qu'à faire des folies!... des bamboches, tranchons le mot!...

— Ah! notre oncle! quels sont les calomniateurs qui ont dit cela? Auguste ne prend pas assez de distraction, c'est là son moindre défaut...

— Et tout ce qu'il faisait rue des Enfants-Rouge?... du bruit... des scènes de nuit .. une seringue pour arroser ses voisins....

— Ah! je gage que c'est le portier qui a dit cela!... parce qu'un jour on est rentré après minuit sans lui graisser la patte...

— Enfin, mon neveu, je croyais vous trouver établi médecin... avec une petite clientèle... pour commencer..

— Médecin, mon oncle, mais je le suis...

— Mais il l'est, monsieur, il est médecin jusque dans la racine des cheveux!... Demandez à ces dames s'il ne les a pas guéries? l'une d'un mal de dents, l'autre d'un mal d'aventure... est-ce sa faute s'il n'a pas de clientèle... dans ce moment-ci il n'y a pas un malade à Paris...

— En vérité?

— Non, monsieur... nous courons depuis le matin jusqu'au soir pour chercher des malades... pas moyen... enfin tout à l'heure, dans la rue, nous voyons un homme étendu par terre... Auguste s'écrie : « Ah! quel bonheur... voilà quelqu'un qui est malade probablement... il aura affaire à moi.. » et il s'empresse de se baisser pour secourir cet individu... celui-ci le repousse brutalement avec son poing, en lui disant : « Laissez-moi dormir!... » Cet homme n'était pas malade, il n'était que saoûl, ce n'est pas notre faute... si Auguste avait pu le rendre malade, certainement il l'aurait fait... Permettez-moi de vous embrasser...

— Quant à de l'argent... balbutie Auguste; mais son ami s'empresse de l'interrompre en s'écriant :

— Quant à de l'argent, nous n'en demandons pas... nous n'en avons pas besoin... Grâce au ciel, j'ai du crédit, de belles connaissances et un superbe avenir en perspective.. Tout ce qui est à moi est à mon ami... et pour prouver à ton oncle que nous ne sommes pas des pleutres, nous allons le mener dîner chez un des meilleurs traiteurs de Paris...

Auguste semble ébahi, mais son ami lui administre quelques petits coups de pieds en dessous pour l'engager à se taire; quant à M. Lan-

glumot, cette invitation à dîner dissipe entièrement ses préventions contre Isidore, sa figure s'épanouit et il s'écrie :

— Ma foi, j'accepte!... Allons, je vois qu'on vous avait calomniés, messieurs... et je suis enchanté de n'avoir pas à gronder mon neveu... car franchement cela ne me va guère de gronder... Je ne suis pas de ces oncles moralistes qui frondent sans cesse... Je suis très-gai, moi, j'aime aussi le plaisir, moi... je suis encore très-jeune de caractère...

— Ah! quel bonheur!... quel oncle aimable! du reste, vous annoncez cela sur votre physionomie; en vous apercevant je me suis dit : « Voilà un monsieur qui a une bonne tête!... »

— Puisque je suis à Paris, vous comprenez bien que je ne serais pas fâché de m'y amuser un peu aussi...

— Oh! que cela est bien raisonner; mettre le temps à profit, voilà le précepte du sage... et celui du médecin... n'est-ce pas, Auguste, que le plaisir entretenant la gaîté... est très-bon pour la santé?

— Oui, très-bon... c'est tonique...

— Vous entendez, notre oncle, le plaisir est tonique... mais plus je vous regarde... savez-vous bien que vous êtes aussi jeune que votre neveu...

— Oh! pas tout à fait!... répond Langlumot en se redressant parce qu'il est très-flatté du compliment.

— Ma foi! il y a peu de différence... Auguste, te rappelles-tu cet étudiant en médecine qui n'est jamais reçu... il a l'air plus âgé que ton oncle...

— Je crois bien, il a cinquante-cinq ans...

— Notre oncle en a tout au plus quarante!...

— Oh!... j'ai quelque chose avec!...

— Mademoiselle Philiberte, je vous en fais juge, quel âge donneriez-vous à monsieur?

La blanchisseuse, qui depuis quelque temps se mordait les lèvres pour ne point rire, répond en prenant son sérieux :

— Monsieur doit aller sur trente-huit ans.

— Eh bien! qu'est-ce que je disais?

M. Langlumot ne se sent pas de joie, il sautille dans la chambre en disant :

— Mes enfants... entre nous... je ne voulais pas vous le faire savoir tout de suite... mais je ne veux plus vous le cacher... je suis venu ici toucher un héritage inattendu... et qui s'est trouvé plus fort que je ne croyais... Or, ma femme... Hortense, ta tante, ne saura que le chiffre que je lui dirai... eh ma foi... nous pourrons nous divertir largement...

— Ah! scélérat d'oncle!... vois-tu Auguste... c'est un roué, c'est un Lovelace... Il va en faire de ces conquêtes à Paris... prends garde à tes maîtresses, il te les soufflera...

— Oh! messieurs... je vous prie de croire que je n'ai point d'intentions galantes...

— C'est bien... assez! nous ne vous en demandons pas plus; avec un physique comme le vôtre, nous savons l'effet que l'on doit produire à Paris... En attendant, si vous n'avez pas touché votre héritage, voulez-vous de l'argent, notre oncle, ma bourse est à votre disposition.

Cette fois, mademoiselle Philiberte se retourne pour rire, et Auguste pour faire semblant de se moucher, tandis que le campagnard répond :

— Merci, mon jeune ami, merci mille fois! mais j'ai touché... oh! je suis en fonds!

— Voilà justement ce que je tenais à savoir, dit Isidore à l'oreille de son ami.

Puis il reprend :

— Maintenant, cher oncle, allons dîner.

— Messieurs, vous m'offrez à dîner, c'est très-aimable et j'accepte; mais je paierai le café... je paierai le punch...

— C'est bien... nous verrons si nous voulons vous laisser payer quelque chose... en route...

— Ah! un moment... permettez, je voudrais pourtant bien savoir où demeure Auguste...

— Ici dessus, mon oncle... avec Isidore...

— Oui, provisoirement... jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose de convenable... c'est un pied-à-terre que nous avons en attendant...

— Il y a donc encore du logement ici dessus?

— Comment s'il y en a, mais de fort beaux; à Paris plus on monte, plus les logements sont coquets... Pardieu, notre oncle, venez un peu avec nous .. vous allez voir notre petit local.

— Volontiers.

Auguste regarde son ami avec inquiétude, mais celui-ci, toujours plein d'assurance, ouvre la porte et sort en disant :

— Suivez moi, notre oncle.

— S'il lui fait voir notre grenier, ce sera joli! dit le gros Auguste à Philiberte, mais celle-ci hausse les épaules en répondant :

— Laissez donc!... vous ne voyez pas qu'il prépare une farce!... il est fièrement fin ce petit-là!

Cependant M. Langlumot a suivi le petit jeune homme, ils montent un cinquième étage qui est beaucoup plus étroit que les autres, et que pour cette raison sans doute on juge inutile de balayer. Arrivé au sommet on trouve un petit palier et deux portes; l'une, qui ne ferme qu'au loquet, est enjolivée de dessins au charbon qui font sur-le-champ deviner ce qu'elle cache; l'autre est ornée d'une carte clouée au-dessus de la serrure, et Isidore s'empresse de montrer cette carte à celui qui le suit, en lui disant :

— Hein... direz-vous encore que votre neveu n'est pas médecin... voyez cette carte... lisez : Auguste Langlumot... D. M. P.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Ah! notre oncle... qui fait semblant de ne point savoir que D. M. P. signifient docteur médecin praticien.

— C'est vrai... c'est juste... je l'avais oublié. . en effet, cela y est bien, parole d'honneur, cela me fait plaisir de voir cela!

Cependant Isidore a commencé à fouiller dans une poche, puis dans une autre, puis dans ses goussets... puis il retourne à ses poches, et tout cela avec des mouvements d'impatience et en murmurant : — Ah ça... qu'est-ce que cela veut dire... je l'avais... c'est moi qui ai fermé la porte quand nous sommes sortis ce matin, pour aller au cours de... clinique... et je puis plus la trouver... ah! mon Dieu... je l'ai donc perdue!...

— Qu'est-ce que vous avez perdu?

— Parbleu, notre clé... la clé de notre appartement... en voilà un guignon...

— Auguste ne l'a point, par hasard?

— Oh! non... c'est toujours moi qui ferme... n'est-ce pas, Auguste.... tu n'a pas la clé de notre logement...

— Moi, jamais!...

— Vous l'entendez..... il ne l'a jamais!..... ah! que je suis contrarié!

— Que voulez-vous? c'est un petit malheur... vous ferez ouvrir par un serrurier...

— Oui, je chargerai mademoiselle Philiberte de ce soin; ce sera très-long et très-difficile, parce que c'est une serrure de sûreté.

— Alors, allons dîner, car j'ai très-faim.

— Ah! que je suis vexé... moi qui voulais mettre un habit... changer de gilet...

— Vous êtes très-bien.

— Moi aussi, dit Auguste qui comprend enfin son ami, je voulais changer de paletot...

— Il est certain que le tien est un peu râpé, mon neveu; mais, bah! entre hommes... Allons dîner, messieurs...

— Allons dîner.

Et en passant devant la blanchisseuse, dont la porte est restée ouverte, Isidore ne manque pas de lui dire :

— Mademoiselle Philiberte, je vous charge de faire ouvrir notre porte, s'il y a moyen, mais avec toutes les précautions imaginables .. C'est une serrure Fichet... je ne veux pas qu'on l'abîme.

— C'est bien, compris, compris.

— Puisque nous sommes dans ce quartier, dit Isidore, nous allons dîner chez Bonvalet : c'est le Vefour de cet arrondissement... Donnez-moi votre bras, notre oncle..... Toi, Auguste, prends-lui l'autre..... Nous sommes si heureux de vous tenir la entre nous... *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Nous chanterons cela au dessert.

— Mes amis, je suis vraiment sensible...

— Dites : « Mes neveux, » cela me fera plaisir...

— Permettez, mon cher monsieur, vous allez me trouver curieux mais j'aime à savoir à qui j'ai affaire... Pourquoi vous appelle-t-on le marquis du Carambolage?

— Eh! mon Dieu, cher oncle, c'est un sobriquet que des amis comme Auguste m'ont donné parce que je suis très-fort au billard... c'est-à-dire à ce nouveau jeu sans blouses qu'on appelle encore le billard, mais qui n'est plus que le carambolage...

— Il y a donc à Paris des billards sans blouses?...

— Il n'y a presque plus que ceux-là... Comment, notre oncle, vous êtes si arriéré à Lisieux?...

— Mais je possède chez moi un billard, j'y suis même d'une très-jolie force, je carambole quelquefois; mais je fais aussi le bloque, le doublé... Oh! je bloque surtout admirablement!

— Ça ne se joue plus... on ne connaît plus ça... faire une bille au même!... Mais tout le monde dirait : « D'où vient donc ce monsieur?... »

— Je répondrais : « Je viens de Lisieux.... »

— Ah! ah! il est charmant!... Après cela, il n'y a pas encore de loi qui défende de jouer au billard comme autrefois; je ferai votre partie, cher oncle... et je vous ferai des effets de queue magiques!

— Et moi, des bloques fumants.

— Et moi je marquerai les points, dit le gros Auguste, qui est très-content d'avoir trouvé cette phrase.

— Maintenant, reprend Langlumot, me voilà renseigné sur votre nom de Carambolage; me permettez-vous d'autres questions?... Je suis curieux, mais c'est l'habitude des provinciaux. Et puis, comme je vous le disais tout à l'heure, je tiens à connaître les personnes auxquelles je donne le bras.

— Et vous avez bien raison... il y a dans Paris tant de gens auxquels on ne voudrait pas le donner!..

— Alors, vous exprimez mes questions?...
— Je fais plus, je les approuve.
— On vous nomme Isidore; mais ceci n'est probablement qu'un nom de baptême... Quel est celui de votre famille?...

Isidore lâche vivement le bras de Langlumot; il tire son mouchoir de sa poche, poussé un gémissement, se mouche comme s'il voulait s'arracher le nez et balbutie d'une voix entrecoupée :

— Ah! monsieur, quelle corde venez-vous de toucher!...
— Pardon... je suis désolé... je vois que je vous rappelle des pertes douloureuses...
— Non, monsieur, aucune perte!... mais lorsque je suis forcé de me souvenir de ma position... et pourtant je n'en fais point mystère... car on ne doit rougir que de ses propres fautes... Êtes-vous de cet avis?
— Entièrement... vos parents auraient commis... des fautes...
— Ils ont commis celle de m'abandonner, monsieur : je suis un malheureux enfant trouvé... élevé par la charité publique...
— Ah! mon Dieu... pauvre garçon... que me dites-vous là? ..
— Je dis ce qui est. . On m'avait donné l'état de menuisier, mais j'avais des dispositions, un peu d'esprit, j'ai étudié, je me suis fait ce que je suis...
— Mais ces espérances que vous aviez pour l'avenir...
— Je les ai toujours, et ces espérances ne sont pas chimériques : le soin que l'on prit d'ajouter un chiffre et une date à mon nom... les recommandations trouvées sur moi, l'assurance qu'un jour on viendrait me reprendre; tout devait me convaincre que je n'étais pas né de parents vulgaires... Depuis que je suis en état de raisonner, j'ai fait des recherches, des démarches... elles n'ont pas été sans résultat!...
— En vérité... vous avez découvert vos parents?
— Je ne puis pas dire encore positivement leur nom... mais je sais que ce sont de grands personnages... très-haut placés et très-riches... immensément riches !...
— Ah! diable... ce sont peut-être des gens qui avaient émigré à l'époque de... enfin, à une époque quelconque?
— Mon cher monsieur Langlumot, maintenant vous m'offririez des monceaux d'or pour parler, que je ne vous en dirais pas plus... l'honneur de ma maison y est attaché! ..
— Jeune homme, je respecte votre silence... Pas un mot de plus sur ce sujet.
— Voilà mon traiteur.

Ces messieurs entrent chez Bonvalet et vont s'asseoir au premier, sous la tente qui a un faux air des jardins de *Sémiramis*.

— Mes enfants, dit Langlumot, c'est à vous de commander, mais je vous préviens que j'aime tout.
— Soyez tranquille, notre oncle, ayez confiance, nous savons commander un dîner... Demandez à Auguste si je m'y entends; je vais faire notre carte.

Le petit marquis du Carambolage fait un menu digne de *Brillat-Savarin*. Les meilleurs mets, les meilleurs vins sont servis à ces messieurs. Langlumot est enchanté, il trouve tout délicieux; puis, à chaque plat qu'on apporte, s'écrie :

— Mes neveux, il me semble que c'est gentil comme cela... nous pourrions nous arrêter là...
— Nous arrêter, notre oncle, mais nous ne sommes pas au milieu du repas... Ah! lorsque nous traitons, il faut que rien n'y manque... nous faisons bien les choses.
— Je m'en aperçois... Comment, encore d'autre vin... ce Pomard était cependant excellent...
— Oui, mais ce Chambertin sera supérieur... et d'ailleurs il faut varier...
— C'est juste, *in varietate!*...
— Garçon, qu'est-ce que vous nous donnerez pour le coup du milieu...
— Ces messieurs veulent-ils des sorbets?...
— Non, donnez-nous à chacun un verre de chartreuse... de la verte... cela précipite bien mieux...
— Ah ça, mes neveux, qu'est-ce que vous me faites encore boire là... savez-vous bien que je commence à être très-gai...
— Ceci, notre oncle, dissipera comme par enchantement tout le spiritueux des vins que vous avez bu, et vous pourrez recommencer sur nouveaux frais...
— En vérité... voilà qui est précieux alors... buvons... C'est fort... cela ressemble à de l'absinthe... mais c'est bon.

Au second service, on prend du Porto, du vin du Rhin et du champagne. M. Langlumot voit des illuminations partout; Auguste, malgré son habitude de boire, est aussi très en train, le petit Isidore seul a conservé tout son sang-froid, en feignant souvent de vider son verre lorsqu'il ne faisait qu'y mouiller ses lèvres.

— Nous prendrons le café ailleurs, n'est-ce pas, notre oncle?
— Oui, ailleurs... nous prendrons un peu l'air avant... cela me fera du bien...
— Nous irons faire une partie de billard... Vous êtes de première force, à ce que m'a dit Auguste, je veux lutter avec vous...
— Oui, mais avec des blouses... je ne joue pas sans blouse, moi!...
— C'est convenu : le bloqué, le doublé, nous jouerons tout... Garçon, la carte!... Avez-vous bien dîné, notre oncle?
— Oh! parfaitement!
— C'est que si vous désiriez encore quelque chose, il ne faudrait pas vous gêner...
— Mes chers amis, vous m'avez traité comme un prince... et je n'oublierai jamais cette réception.
— Du moment que vous êtes content, nous sommes satisfaits.
— Monsieur, voici la carte...
— Donnez... c'est moi que cela regarde!

Isidore a pris la carte, il examine l'addition, en disant :

— Cinquante-deux francs soixante-quinze... Au premier abord, cela semble cher; mais, quand on a été bien, c'est l'essentiel... Nous disons .. cinquante-deux francs...

Et le petit jeune homme fouille dans sa poche, comme quelqu'un qui est sûr d'y trouver un porte-monnaie bien garni; puis, tout à coup, il part d'un éclat de rire et regarde Auguste, en s'écriant :

— Ah! ah! ah!... dis donc Auguste, elle est bonne la plaisanterie... moi qui cherche mon porte-monnaie... comme probablement tu chercherais le tien... et ils sont dans nos autres habits que nous allions mettre en rentrant chez nous... Je ne pensais plus à la perte de la clef...
— Ah! c'est pardieu vrai!... Je l'avais oublié aussi... Ah! ah! c'est fort drôle...
— Eh bien! si ce cher oncle n'était pas avec nous, nous ferions une jolie figure, à présent!... mais, grâce au ciel, il est avec nous!
— Qu'est-ce que c'est donc? demande M. Langlumot en ôtant un cure-dent de sa bouche.
— Eh! pardieu, notre oncle, c'est que notre bourse, notre porte-monnaie est dans le vêtement que nous allions mettre en rentrant chez nous... mais vous savez bien que j'ai perdu ma clef...
— Oui... oui... vous n'avez pas pu rentrer, je me le rappelle.
— Eh bien! il s'en suit que nous nous trouvons sans le sou... au moment de payer la carte...
— Ah! ce pauvre garçon!...
— Mais, heureusement, vous êtes là... Prêtez-nous bien vite de l'argent, que nous fassions honneur à nos affaires... Je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez remboursé des que notre porte sera ouverte...
— Oh! c'est très-bien... Quelle somme voulez-vous?
— Donnez-moi cent francs, notre oncle... ou plutôt, donnez-moi tout de suite une quinzaine de napoléons, je vous en rendrai aussi facilement quinze que cinq; et, au moins, si nous voulons encore vous offrir quelque chose ce soir... nous n'aurons plus besoin d'avoir recours à vous... ce sera plus convenable.

Langlumot sort de sa poche une grande bourse en soie qui est bourrée de pièces d'or. Il en donne quinze au petit jeune homme en bredouillant :

— C'est juste, mes neveux, c'est bien plus simple comme cela, et vous me rendrez cela... quand on ouvrira votre porte... Oh! je ne suis pas pressé... Allons prendre l'air.

Isidore paie la carte et met le restant de la somme dans sa poche, en repoussant la main que lui tend Auguste par derrière son oncle. On sort de chez le traiteur. Après quelques tours de boulevard, on entre au café et on monte au billard. Le café dégrise un peu le provincial, qui veut alors faire des prouesses au billard et provoque l'ami de son neveu en lui disant :

— Je vais vous battre à plate couture.
— Je gage que non... intéressons la partie...
— Je le veux bien. Jouons le café et le punch...
— Permettez. Nous ne pouvons pas jouer cela, puisque vous nous avez offert de les payer... Nous avons payé le dîner, vous avez dit : « Je paierai le café et le punch... »
— C'est vrai, je l'ai dit... je ne m'en dédis pas...
— Alors, jouons cent sous la partie...
— Fichtre! c'est bien cher!...
— Puisque vous êtes certain de me gagner... Ah! vous avez peur...
— Moi! jamais... Cent sous la partie... en vingt-quatre... et nous jouons tout
— Éclairons, cela vaut mieux.
— Qu'est-ce que vous entendez par éclairer? il me semble qu'il fait bien assez clair ici.
— Nouveau style de joueur, notre oncle, cela veut dire : « Mettons au jeu. »
— Ah! éclairons veut dire : « Mettons au jeu... » Sommes-nous rococo à Lisieux... Soit, j'éclaire.
— Et moi de même.
— Et moi je marquerai les points, dit Auguste, et je demanderai au garçon s'il n'y a personne de malade dans son café... parce qu'enfin il ne faut pas négliger les affaires...
— Voyez-vous quel neveu modèle vous avez : il pense à chercher des malades même en buvant du punch... Ah! notre oncle, que vous êtes heureux!

Langlumot choisit une queue de billard, il y met du blanc, et on

commence à jouer. Le campagnard joue bien l'ancien jeu; mais le petit Isidore fait faire à sa bille des effets si étonnants, qu'à chaque coup il carambole. Son adversaire, ébloui, étonné, ne sait plus où il en est, et naturellement n'en joue que plus mal. Isidore a gagné six parties avant que Langlumot ait jamais dépassé six points. Il s'arrête en disant :

— Sapristi, mon cher ami, je ne m'étonne plus si on vous a surnommé le marquis du Carambolage! Je n'ai jamais vu jouer comme ça. Moi, qui suis très-fort, je n'y su's plus du tout

— Ecoutez, notre oncle, comme je veux vous donner votre revanche, si vous voulez, maintenant, les carambolages ne compteront pas.

— Ah! bravo! j'accepte; comme cela je serai de force.

Le provincial se trompait encore; car, avec les effets qu'il sait faire faire à sa bille, Isidore, lorsqu'il a fait une rouge au même, se trouve constamment replacé pour la faire de nouveau. Langlumot perd encore six parties. Il commence à prendre de l'humeur, lorsque son adversaire, qui ne veut pas le dégoûter du billard, lui en laisse gagner deux. Et comme tout cela a été arrosé de beaucoup de punch, on fait aisement croire à Langlumot qu'il a regagné autant de parties qu'il en avait perdu.

— C'est assez, dit Isidore, nous sommes d'égale force. Nous n'avons rien fait.

— Vous croyez? il me semblait avoir perdu quelques pièces de dix francs?...

— C'est une erreur, notre oncle, j'ai toujours le même compte dans ma poche; je ne puis pas me tromper.

— Vous allez me reconduire, mes enfants, car je me sens un peu étourdi, et la nuit... je ne connais pas Paris comme vous... je pourrais m'égarer.

— Oui, cher oncle, dit Auguste, qui est bien aussi étourdi que M. Langlumot, parce que, ne jouant pas au billard, il a jugé convenable de boire le double des autres, oui, nous allons vous reconduire; et, chemin faisant, je chercherai des malades..

Isidore allonge un coup de coude à son ami, en murmurant :

— Tais-toi. Tu deviens idiot. Est-ce que tu comptes chercher des malades au coin des bornes... comme les chiffonniers cherchent des chiffons...

— Je mets l'oncle dedans!...

— Mais tais-toi donc!...

— Que dit Auguste? murmure Langlumot, en s'agrippant au bras que vient de lui tendre Isidore, qui s'est mis entre lui et son neveu.

— Il dit qu'il a mal aux dents... mais il en est bien aise, parce que cela lui fournira l'occasion de se guérir... Ah! notre oncle, si vous pouviez tomber malade... c'est alors que vous pourriez juger des talents, des connaissances de votre neveu.

— Oui, mais je vous avoue que j'aime autant me bien porter.

— Je comprends cela; mais voyez comme vous êtes dans une belle position : si vous tombez malade, vous avez votre médecin sous la main.

— A-t-il déjà fait quelque belle cure?

— Je vous l'ai dit : mademoiselle Philiberte, qui avait au petit doigt un mal d'aventure qui menaçait de gagner l'épaule. C'est un garçon qui ne demande qu'à percer.

Tout en causant, en se soutenant le mieux possible, on arrive rue d'Amsterdam, devant l'hôtel habité par Langlumot. Celui-ci s'arrête en disant :

— Me voici à mon domicile...

— Diable!... c'est un joli hôtel... cela doit être très-bien tenu...

— On y est parfaitement; les chambres sont élégantes, rien n'y manque; les domestiques sont pleins de zèle... Oh! c'est un hôtel comme il faut... Bonsoir, mes neveux...

— Ah! mais, attendez donc, notre oncle... j'y songe, moi... Et toi, Auguste, tu ne songes donc à rien?...

— A quoi veux-tu que je songe?...

— Eh! parbleu! à savoir où nous irons coucher. Puisque nous n'avons plus la clef de notre appartement, nous ne pouvons pas rentrer chez nous... il est donc fort inutile que nous y retournions...

— Ah! c'est, ma foi, vrai!

— Comment, dit Langlumot, vous croyez que le serrurier n'aura pas ouvert votre porte?. .

— C'est plus que probable; d'abord il était déjà tard, et, à Paris, on ne trouve jamais de serrurier le soir.

— Mademoiselle Philiberte vous prêtera une chambre...

— Oh! notre oncle! que dites-vous là?... mademoiselle Philiberte, une personne si sévère sur les mœurs... nous prêter une chambre pour coucher .. jamais! N'est-ce pas, Auguste?...

— Mademoiselle Philiberte!... elle nous ficherait dehors...

— Eh mais, nous voilà bien embarrassés quand nous avons devant nous notre affaire : cet hôtel, pardieu! notre oncle va y demander une chambre à deux lits pour ses neveux...et cela ira tout seul.. N'est-ce pas, notre oncle? car vous ne voudriez pas nous exposer à coucher dans la rue... à être ramassés par la patrouille... et comme nous nous reclamerions de vous, demain matin, on viendrait vous prier de passer au corps de garde... Ce serait joli!...

— Non, sans doute, je ne veux pas de cela... je vais demander une chambre pour vous deux, mes amis, et vous passerez cette nuit dans mon hôtel.

— Voilà un oncle charmant!... mais il ne pouvait pas faire moins pour ses neveux.

Langlumot entre dans l'hôtel avec les deux jeunes gens qu'il présente comme ses neveux, et Isidore ne manque pas de l'appeler : mon oncle! à chaque mot qu'il lui dit. Sur la recommandation du provincial, qui est déjà depuis douze jours dans l'hôtel où il est connu, on s'empresse d'installer MM. Auguste et Isidore dans une jolie chambre à deux lits, doux et moelleux, dans lesquels ils se hâtent de se fourrer, après avoir dit à Langlumot :

— A demain.

— Eh bien, s'écrie alors le petit jeune homme, en se tournant vers son ami, comment trouves-tu que j'ai conduit cela?... il me semble que tu dois être satisfait...

— Et toi aussi, tu as les poches bien garnies, toi!...

— Grâce à moi, ton oncle nous a déjà payé un délicieux dîner et tout ce qui s'ensuit. Maintenant il nous loge... il nous héberge...

— Oui, pour une nuit!

— Imbécile! Tu crois donc que notre porte s'ouvrira comme cela tout de suite... On est très-bien dans cet hôtel... et je te promets que nous y sommes pour quelque temps.

XIII. — TENTATIVES DE SÉDUCTION.

M. Duhautcours, comme on a dû le deviner, n'avait pu voir Georgina Gerbier sans éprouver pour cette jeune fille un de ces sentiments qui, d'abord, ne sont qu'un désir, mais qui, à cinquante ans, deviennent facilement une passion, parce qu'à cet âge-là on ne fait plus guère de conquêtes et que par conséquent on n'a plus rien pour se distraire de l'amour qui se glisse dans notre cœur. Tandis qu'à vingt-cinq ans, chaque jour nous offre une occasion nouvelle et l'amour d'aujourd'hui chasse celui d'hier, comme il sera chassé par celui de demain.

Si M. Duhautcours avait pu sur-le-champ contenter ses désirs, peut-être le penchant qu'il éprouvait pour la jolie fleuriste n'eût-il été que passager; mais tout le monde sait que les obstacles ne font qu'irriter et augmenter l'amour : ceci est vieux comme le siége de Troie; et ce qui m'étonne, c'est que les dames ne s'en souviennent pas plus souvent.

Georgina était bien faite pour charmer : taille bien prise, formes arrondies, tournure gracieuse; et puis des cheveux d'un si beau noir, des yeux d'un bleu si pur et d'une expression si douce, une bouche si aimable; rien de commun ni dans la voix, ni dans les manières; tout cela eût si bien porté un cachemire, des dentelles et des diamants, qu'il n'était nullement surprenant qu'elle donnât le désir de lui en offrir.

Cette jeune personne aurait pu faire déjà bien des conquêtes, mais la maîtresse du magasin où elle travaillait l'envoyait rarement en commission; ensuite, lorsque Georgina sortait seule, elle marchait si vite, regardait si peu à droite et à gauche, que ceux qui, en passant, voulaient lui adresser quelques mots, s'apercevaient bientôt qu'ils en seraient pour leurs frais d'éloquence. En général, on ne suit guère que les femmes qui veulent bien l'être; les hommes ont assez de tact pour voir vite si cela prendra ou si cela ne prendra pas.

Mais lorsque l'on est devenu millionnaire, lorsqu'on peut satisfaire tous ses goûts, contenter toutes ses fantaisies, lorsqu'avec cela, et c'est très-commun, on est devenu assez sot pour se figurer qu'étant très-riche on doit l'emporter sur tout le monde, être plus beau, plus spirituel, plus aimable, plus aimé que tout le monde, on doit devenir colère comme un dindon quand un obstacle se permet de se placer sur notre chemin.

M. Duhautcours s'est rendu chez son locataire pour bien s'assurer de la position de Gerbier; on lui devait un terme, il espérait qu'on lui demanderait du temps pour le payer; il a été fort contrarié lorsqu'on lui a dit que son argent était prêt. Mais en visitant le logement de l'imprimeur, en examinant partout, ce monsieur s'est dit :

— Ces gens-là sont très-pauvres... à peine s'ils ont le nécessaire, ils vivent au jour le jour... ils mangent des pommes de terre et boivent de l'eau... il y a une ribambelle d'enfants à élever... il est impossible que je ne leur fasse pas faire tout ce que je voudrai, en semant de l'or sur tout cela.

Cependant, quand ce monsieur a vu que l'on refusait les propositions qu'il faisait pour Georgina, il a compris qu'il ne réussirait pas aussi facilement qu'il l'avait pensé d'abord. Mais il n'a pas pour cela perdu l'espoir de réussir. Duhautcours en était venu au point de croire que rien ne pouvait lui résister.

L'arrivée de Franville chez Gerbier a été encore une contrariété pour Duhautcours, qui, comme la plupart des parvenus, voudrait faire croire qu'il est venu au monde avec des perles fines aux oreilles, mais ce monsieur l'oublie bien vite en se disant :

Ah! c'est comme cela... Georgina, ouvre cette fenêtre! (P. 34.)

— Après tout! qu'est-ce que cela me fait, et lors même que ce Franville raconterait une erreur de jeunesse... Quoi donc! quelque peccadille. Est-ce que tous les hommes n'en ont pas fait... plus ou moins! et tout cela empêche-t-il que maintenant je roule sur l'or? Ne nous occupons donc que de séduire cette ravissante Georgina, que de l'éblouir par l'offre des toilettes, des bijoux, des parures que je veux mettre à ses pieds; par le tableau de cette existence de luxe, de plaisirs, de fêtes, qui sera son partage si elle veut m'écouter.

En descendant de chez Gerbier, Duhautcours est entré chez son concierge, petit homme qui se courbe jusqu'à terre en apercevant le propriétaire, et marcherait à quatre pattes devant lui si celui-ci le lui commandait.

— Bluteau! dit Duhautcours en faisant signe au concierge de quitter sa loge pour venir lui parler dans la cour, écoutez-moi.

— Je suis aux ordres de monsieur, ponctuellement.

— Vous connaissez la famille Gerbier qui loge là, au cinquième?

— Je la connais, comme on connaît des gens du cinquième; ils n'ont pas encore payé le dernier terme, mais je puis avertir l'huissier.

— Taisez-vous... ils vous paieront demain, d'ailleurs il ne s'agit pas de cela... Je vous enjoins d'être poli avec eux... de ne jamais leur demander d'argent...

— Du moment que c'est l'ordre de monsieur... j'obéirai ponctuellement, et...

— Écoutez-moi bien, et ne mentez pas... si j'apprends que vous m'avez menti, je vous chasse...

— Monsieur... je n'ai pas l'habitude... avec monsieur.

— Taisez-vous! Quelles sont les personnes qui viennent chez Gerbier?

— Les personnes... Voyons, que je me remémore... il n'y en a pas beaucoup... Ah! il y a eu monsieur ce soir...

— Est-ce que vous croyez m'apprendre cela?

— Il y a un particulier à moustaches que je soupçonne d'être un ancien militaire... qui est monté tout à l'heure, celui-là vient assez souvent.

— Ensuite?

— Ensuite... ma foi, ils ne voient pas beaucoup de monde... ah! il y a un vieux qui travaille aussi à l'imprimerie, qui vient quelquefois le soir... mais rarement.

— Et pas de jeunes gens, pas de galants pour la jeune Georgina?

— Oh! du tout! rien qui y ressemble...

— Et on ne vous apporte pas de lettres pour mi remettre en secret... on ne l'attend pas dans la rue? Ne mentez pas, Bluteau!

— J'aimerais mieux me couper la langue que de mentir à monsieur!... Je n'ai pas aperçu l'ombre d'un amoureux, et je me flatte de m'y connaître... feu mon épouse en avait quatre!... scélérate d'Anastasie!...

— Alors, cette jeune personne est sage; c'est votre opinion?

— J'en répondrais corps pour corps!

— C'est bien; faites toujours attention, et si cela changeait, avertissez-moi.

— Monsieur sera ponctuellement averti.

— Cette jeune fille n'a point encore d'amoureux, se dit Duhautcours, tant mieux... c'est le moment d'agir... et une fois ma maîtresse, je saurai bien empêcher qu'on ne me l'enlève.

Georgina revenait ordinairement de son magasin sur les sept heures et demie, et elle suivait presque toujours le même chemin. De la rue Richelieu à celle des Petites-Écuries, la course était assez longue; M. Duhautcours, qui s'est informé de tout, se trouve un soir sur la route que prend la jolie fleuriste; il ne faisait plus jour, mais pas encore assez nuit pour qu'on ne pût reconnaître les personnes; aussi Georgina a-t-elle sur-le-champ reconnu ce monsieur qui l'accoste, en lui disant :

— Je ne me trompe pas... c'est mademoiselle Georgina que j'ai le plaisir de rencontrer...

— Oui, monsieur. Ah! je reconnais bien aussi monsieur pour notre propriétaire...

— Où allez-vous donc ainsi, ma belle demoiselle?

— Mon Dieu, monsieur, je rentre à la maison comme tous les soirs en sortant de mon magasin...

— Ah! vous allez chez vous... ma foi j'ai justement affaire à ma maison de la rue des Petites-Écuries; si vous le permettez, j'aurai le plaisir de faire la route avec vous.

Georgina n'ose pas dire qu'elle ne le veut pas, et cependant cette rencontre lui déplaît; la compagnie de son propriétaire ne lui est nullement agréable, elle se borne à répondre :

— Comme monsieur voudra... seulement j'ai l'habitude d'aller très-vite...

— Et pourquoi allez-vous si vite? qui vous presse?...

— C'est que je sais qu'on m'attend avec impatience chez nous... mes frères et mes sœurs ont besoin de moi, et puis je veux y être avant le retour de mon père... je veux que le souper soit prêt lorsqu'il arrive. Oh! j'ai bien des choses à faire...

— En vérité, mademoiselle, vous menez une existence bien triste!... A peine quittez-vous l'ouvrage de votre magasin, que vous avez à

Tenez, voyez... il lui jette de l'eau au visage. (P. 39.)

vous occuper des soins d'un ménage... il ne vous reste donc pas un moment pour votre plaisir...

— Mais je ne trouve pas cela triste du tout, monsieur!... Mes plaisirs, ce sont mes frères, mes sœurs... mon père... Quand il est content de moi, je suis si heureuse...

— Tout cela est très-bien .. certes, il n'y a que des éloges à donner à votre conduite; c'est pour cela que je trouve que vous seriez digne d'un sort vraiment heureux. Car, enfin, raisonnons un peu : Vous soignez vos petits frères, vos sœurs... mais où tout cela vous mènera-t-il?... Toujours du travail, de la peine en perspective, et votre jeunesse, vos beaux jours s'écouleront ainsi sans que vous en ayez profité...

— Je ne vous comprends pas, monsieur...

— Eh bien, tenez, je vais m'expliquer franchement; car, après tout, ce n'est que votre bonheur que je veux... Vous avez refusé l'autre jour une place de caissière dans une maison de commerce; vous avez eu raison! Ce n'est pas là ce qu'il vous faut... Non, avec une figure comme la vôtre, on ne doit pas rester l'esclave des autres, on doit commander, au contraire, et voir tout soumis à ses lois; on doit être libre, maîtresse, avoir des valets à ses ordres, un hôtel, une voiture, des toilettes à désoler toutes les autres femmes; on doit passer sa vie au sein des plaisirs, courir les bals, les spectacles, les concerts!... voilà l'existence qui est digne de vos charmes... Dites un mot, et tout cela vous l'aurez demain.

Georgina a écouté ce discours avec une émotion dans laquelle se mêlait un peu de colère; cependant elle tâche de dissimuler et répond avec malice :

— Et quel est donc ce mot qu'il faudrait dire pour avoir tout cela?

— Vous ne le devinez pas?

— Non, monsieur, je ne devine jamais rien, moi...

— Eh bien, il faudrait me dire que vous me permettez de vous aimer... de vous adorer... de vous voir tous les jours dans l'hôtel que vous habiterez... de vous accompagner au spectacle, aux fêtes, enfin de partager vos plaisirs et de mettre tous mes soins à satisfaire vos moindres caprices...

La jeune fille part d'un éclat de rire qui surprend beaucoup Duhautcours, il est obligé d'attendre que cet accès de gaieté se passe et il attend fort longtemps, parce que Georgina semble ne pas pouvoir se calmer. Lorsqu'enfin il la voit cesser de rire, il lui dit :

— Que dois-je penser de ceci... vous ne me répondez qu'en riant?

— Mais, monsieur, il me semble que c'est la seule réponse que l'on doive faire à une plaisanterie...

— Une plaisanterie... je vous jure, mademoiselle...

— Oh! monsieur, en voilà bien assez; vous avez voulu savoir si j'étais une fille honnête, sage, parce que, sans doute, vous ne voulez avoir dans votre maison que des personnes qui se conduisent bien; vous vous êtes amusé à me mettre à l'épreuve.. je ne vous en veux pas, monsieur, je comprends que vous ne voudriez pas que votre maison fût mal habitée. . mais, rassurez-vous, monsieur, si nous sommes pauvres, nous sommes honnêtes... et ce ne sont pas les filles de mon père qui accepteront jamais les propositions que vous venez de me faire... pour plaisanter... Cependant, comme mon père pourrait trouver mauvais que vous nous missiez à l'épreuve, je ne lui dirai rien de tout ceci... car, il est très-emporté... il pourrait ne pas prendre cela en riant, lui! Mais nous voilà bientôt arrivés... pardon, monsieur, il faut que j'entre chez le charcutier acheter quelque chose pour le souper...

En disant cela, Georgina salue Duhautcours et entre vivement dans une boutique un peu plus loin.

Le capitaliste est resté un moment immobile, il était loin de s'attendre à cette réponse; mais il a trop d'amour-propre pour y voir encore un refus formel à ses propositions.

— Elle croit que je plaisante, se dit-il; elle croit que je ne tiendrais pas ces offres brillantes que je lui ai faites .. Ah! pardieu! je lui prouverai que rien ne me coûte pour obtenir ce que je veux... Oui... avec les femmes il faut frapper les yeux... les paroles s'envolent... les bijoux, les parures se touchent, s'examinent, s'essayent... et la coquetterie fait le reste.

XIV. — UN PÈRE ET UN CONCIERGE.

Deux jours après, en revenant encore chez elle, Georgina s'entend appeler par le concierge, qui lui dit avec cet air mystérieux que croient toujours devoir prendre les imbéciles lorsqu'on les charge d'une commission :

— Mademoiselle .. faites excuse, mais j'ai quelque chose à vous remettre.

— A moi, monsieur Bluteau?...

— A vous, ponctuellement.

— Une lettre pour mon père, peut-être... il n'en attend pas, cependant...

— Mademoiselle, ce n'est point une lettre... et ce n'est pas pour monsieur votre père que l'on a apporté l'objet, c'est bien pour vous...

On m'a même recommandé de ne remettre ça qu'à vous toute seule... Voilà ce que c'est.

Le concierge prend sur un meuble un grand carton doré, bien fermé et même cacheté sur le ruban qui l'entoure, et le présente à la jolie fille, qui regarde ce carton avec étonnement, en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— J'ignore positivement, mademoiselle.

— Et qui a apporté ce carton?

— Une personne inconnue... que je ne connais pas. Je suppose que c'était un petit commis chargé des courses.

— Et qu'a-t-on dit en vous remettant cela?

— On m'a dit : « Voilà pour mademoiselle Georgina Gerbier... pour elle-même; elle saura bien d'où cela vient. »

— Et pas autre chose?

— Non... Ah! c'est-à-dire si, on a ajouté : « Engagez cette demoiselle à n'ouvrir ceci que lorsqu'elle sera entièrement seule. »

— Voilà qui est singulier... mais ce sont probablement des fleurs que l'on m'envoie à arranger... ou que je dois rendre au magasin; donnez, monsieur Bluteau.

— Voilà, mademoiselle; ma commission est faite ponctuellement.

Georgina prend le carton et se rend chez elle; mais, tout en montant l'escalier, elle se dit :

— Non! ce ne sont pas des fleurs qu'il y a là-dedans... c'est beaucoup trop lourd .. Qu'est-ce que cela peut donc être?... Est-ce que, par hasard... ce monsieur qui m'a parlé avant-hier aurait osé... Non, ce n'est pas possible... On m'a recommandé de n'ouvrir ce carton que quand je serais seule... mais c'est à mon père que je vais le remettre, c'est lui qui l'ouvrira .. car je ne veux pas avoir de mystère pour lui. J'ai bien voulu ne point lui rapporter la conversation que j'ai eue avec notre propriétaire. . mais si ce monsieur ne me laisse pas tranquille, tant pis pour lui! c'est mon père qui lui répondra.

Georgina, en rentrant, est comme de coutume entourée par ses frères et sœurs qui tous regardent avec curiosité le beau carton qu'elle porte et s'écrient :

— Qu'est-ce qu'il y a donc là-dedans, ma sœur?

— Oh! ce sont des gâteaux! dit le petit Emile.

— Ce sont des joujoux! dit Paul.

— Je ne sais pas du tout ce qu'il y a là-dedans, et nous ne le saurons que quand notre père sera venu, car c'est lui seul qui doit ouvrir ce carton.

Une demi-heure plus tard le père de famille revenait près de ses enfants, toujours gai, chantant, heureux, lorsqu'il se trouvait entouré de ses filles et de ses fils; le plaisir animait sa physionomie et on voyait dans ses yeux qu'il n'aurait pas changé sa physionomie contre celle d'un prince de la finance.

Gerbier venait d'embrasser ses enfants, lorsque Georgina vient déposer devant lui le beau carton que lui a remis le concierge.

— Qu'est-ce que tu m'apportes là? dit Gerbier. Que renferme ce magnifique carton... Sous une telle enveloppe il ne doit y avoir que de belles choses...

— J'ignore ce qu'il y a là-dedans, mon père; c'est le concierge, M. Bluteau, qui m'a remis cela...

— Pour moi?...

— Non, pour moi...

— Pour toi? et de quelle part?... reprend Gerbier dont le front se rembrunit.

— Il prétend que c'est un commissionnaire qu'il ne connaît pas qui a apporté ce carton, en recommandant de me le remettre à moi-même; il a même ajouté qu'on me priait de ne l'ouvrir que lorsque je serais seule; mais moi, mon père, qui ne connais personne, qui n'attends rien de personne, j'ai pensé que c'était à vous que je devais d'abord remettre cela.

Gerbier embrasse le front de sa fille en répondant :

— Tu as bien fait, mon enfant, tu as agi comme tu le devais... car ce beau carton doit renfermer des choses... enfin nous allons voir...

En un instant Gerbier a brisé les cachets, dénoué les rubans, ouvert les cartons, et on aperçoit un superbe châle de cachemire. Les deux plus jeunes filles s'écrient :

— Ah! que c'est beau!...

— C'est pas des gâteaux! dit Emile.

Georgina regarde sans admirer; son père, qui est devenu très-pâle, murmure :

— Et c'est à toi... à ma fille qu'on envoie cela...

— Oh! mon père, on s'est trompé sans doute...

— Attends, nous ne voyons pas tout, peut-être...

Et Gerbier, enlevant le cachemire qui est bleu, en découvre un autre dont le fond est ponceau et qui semble encore plus magnifique.

— Mon Dieu! les beaux châles! répètent les deux jeunes filles.

— Ça ne se mange pas! murmure le petit Emile.

— Taisez-vous, enfants! vous trouvez beau... Cela est bien laid... bien affreux, au contraire... car je devine, moi, quel est le prix que l'on veut de ces parures ..

— Mon père, il n'est pas possible que tout cela soit pour moi...

— Attends... j'aperçois dans ce coin une toute petite boîte en maroquin. . Il y a un petit papier avec de l'écriture piquée après... voyons : « Pour la charmante Georgina. » Oh! c'est bien pour toi... il n'y a pas le moindre doute à avoir. Sachons maintenant ce qu'il y a dans cette boîte.

Une superbe parure de boucles d'oreilles était renfermée dans la boîte. Tous les enfants et même Georgina jettent un cri de surprise. Les petites sœurs vont encore dire : « Ah! que c'est beau! » mais un regard de leur père arrête ces paroles sur leurs lèvres. Celui-ci crispe ses poings et fixe encore ses yeux sur sa fille aînée en murmurant :

— Tu me jures que tu ne sais pas d'où tout cela te vient?...

— Mon père... je ne sais rien... mais je ne dois plus vous taire maintenant une rencontre que j'ai faite, il y a deux jours... en revenant ici .. Je ne vous en avais pas parlé .. parce que je pensais que cela n'aurait aucune suite, et que je voulais éviter de vous causer le moindre ennui... et de vous mettre en colère contre quelqu'un.

— Gageons que c'est notre propriétaire que tu as rencontré...

— Oui, mon père!...

— Ah! j'avais bien deviné l'autre jour que ce n'était pas pour voir le logement qu'il était monté ici! .. Eh bien! que t'a-t-il dit, ce monsieur? Je le devine d'avance; c'est égal, dis toujours.

Georgina rapporte à son père tout ce que lui a dit M. Duhauteours. Gerbier laisse de temps à autre éclater des marques de colère; il frappe de son poing sur la table, en murmurant :

— Ton honneur... ta vertu!... c'est toute ta richesse, mon enfant, et il voulait faire de toi une de ces femmes .. comme il y en a trop... Tu l'as envoyé promener, et il a pensé que la vue de ces cadeaux te séduirait, t'éblouirait et ferait plus d'effet sur toi que ses paroles... Ah! le gredin!...

— Vous croyez donc, mon père, que c'est ce monsieur qui a envoyé ce carton!...

— Oui, sacrebleu, je le crois; mais, au reste, nous allons nous en assurer. Marie... écoute, petite, tu vas descendre chez le portier, tu lui diras que ta sœur Georgina désire lui parler et le prie de monter un moment... ta sœur Georgina, tu entends bien?

— Oui, papa.

La petite fille descend. Gerbier remet les diamants et les cachemires dans le carton, en disant :

— Le concierge doit avoir deviné les intentions de son maître... il montera... il ne se serait pas dérangé pour toi il y a huit jours! .. Je me disais aussi, il est diablement poli et câlin depuis quelque temps, le père Bluteau... il y a quelque anguille sous roche!... On monte... le voilà; il ne faut pas qu'il me voie d'abord...

Gerbier se retire dans une autre pièce. Le concierge arrive sur les pas de la jeune Marie; il regarde dans la chambre avant d'entrer, en disant à demi-voix :

— C'est mam'selle Georgina qui a quelque chose à me communiquer... je présume qu'il ne faut pas que son père entende...

— Au contraire... il faut que j'entende! s'écrie l'imprimeur en se montrant tout à coup; car c'est moi qui vous ai envoyé chercher.

Le concierge semble inquiet, il se retourne vers la porte; mais Gerbier court à lui, le prend par le bras et le fait brusquement rentrer dans la chambre, en lui disant :

— Pourquoi donc voulez-vous vous en aller?... Vous êtes donc fâché de causer avec moi?...

— Moi, monsieur Gerbier, pas du tout... mais il m'avait semblé qu'on m'appelait en bas...

— On ne vous appelle pas. Nous avons à jaser un peu nous deux... Vous connaissez ce carton?...

— Ce carton... oui... je... c'est-à-dire, je crois l'avoir vu...

— Ne cherchez donc pas de faux-fuyants... c'est vous qui, tout à l'heure, l'avez remis à ma fille Georgina.

— Ah! tiens, au fait, c'est vrai .. je le reconnais à présent...

— De qui le teniez-vous?...

— De qui... mais... comme j'ai dit à mademoiselle... d'un commis... ou commissionnaire que je ne connais pas... voilà la chose ponctuellement...

— Vous mentez...

— Comment! je mens!... monsieur, je trouve étonnant que...

— Monsieur Bluteau, ne prenons pas un air insolent... ça ne va pas avec moi. Je vous ai dit que vous mentiez... je le répète... et je vous ordonne de me dire de qui vous tenez ce carton?...

— Monsieur, je vous ai dit ce que je devais vous dire... Vous n'avez pas d'ordre à m'octroyer.

— Ah! c'est comme cela... Georgina! ouvre cette fenêtre...

— Oui, mon père.

— C'est bien. Et maintenant, monsieur Bluteau, si vous ne voulez pas me dire qui vous a remis ce carton... et ce qu'on vous a dit en vous le remettant, ce n'est pas par l'escalier que vous descendrez, c'est par cette fenêtre!

Le concierge devient verdâtre, il voudrait se sauver, mais Gerbier le tient toujours par le bras, et l'ouvrier a une poigne qui le serre comme un étau. Le malheureux Bluteau ne veut pas descendre par la fenêtre, mais il ne voudrait pas non plus trahir son propriétaire, qui lui a recommandé le secret sous peine d'être chassé; il prend alors un ton suppliant et balbutie :

— Mon bon monsieur Gerbier .. certainement si je ne sais pas... je ne peux pas vous dire... je vous jure...

— Tu mens...

— Je vous suis tout dévoué... demandez-moi autre chose...

— Qui t'a remis ce carton?...

— Tous les jours il vient des commissionnaires dans la maison et on ne les connaît pas pour cela...

— Veux-tu dire la vérité?...

— Si je n'en sais pas plus...

— Alors tu veux descendre par la fenêtre?...

— Vous ne ferez pas un si gros forfait...

— Tu vas le voir...

Et Gerbier saisit le concierge par le milieu du corps, l'enlève et le porte contre la fenêtre... les enfants interdits regardent leur père avec effroi; M. Bluteau pousse des cris horribles. Tout à coup la porte s'ouvre.

Franville paraît, regarde ce qui se passe et dit :

— Tiens! tiens, on jette les portiers par les fenêtres ici... c'est assez drôle... mais on ne fait ces choses-là que d'un entresol... ici c'est trop haut... Voyons, Gerbier... que t'a-t-il fait cet invalide-là?

— Il ne veut pas m'avouer que c'est son propriétaire qui a envoyé ce carton à ma fille.

— Eh! mon Dieu!... puisque vous le savez, monsieur... ce n'est pas la peine de me le demander.

— Ah! tu en conviens donc à présent! dit Gerbier en déposant le concierge à terre. C'est bien heureux, c'est tout ce que je voulais... A présent, reprends ce carton, tu le rendras à M. Duhauteours et... mais non... j'ai une autre idée... je lui reporterai moi-même ses cachemires et ses diamants... Allons, va... file... on n'a plus besoin de toi!

Le concierge ne demande pas son reste; il est déjà dehors et en bas avant qu'on ait refermé la porte.

— Des cachemires! . des diamants!... dit l'ancien militaire quand le concierge est parti; et c'est Duhauteours qui a envoyé tout cela ici... qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que ma Georgina a eu le malheur de plaire à ce monsieur... et qu'il a cru que grâce à ses présents elle écouterait ses infâmes propositions.

— Cela ne m'étonne pas, c'est un gaillard qui ne doute de rien, qui se croit tout permis, qui pense que tout doit lui céder parce qu'il roule sur l'or.

— Je lui ferai voir, moi, qu'il y a encore des personnes que l'or ne fait pas plier.

— Mais s'adresser à cette chère enfant... si pure, si bonne... qui aime tant son père, sa famille... Il a le diable au corps.

— Je ne sais pas ce qu'il a au corps... mais il saura ce que j'ai au cœur, moi... et il faudra qu'il me fasse raison de l'affront qu'il me réservait.

— Tu veux te battre avec lui?

— Certainement!...

— Ah! mon père!...

Georgina court entourer son père de ses bras, les autres enfants imitent leur sœur et viennent tous se serrer contre leur protecteur, leur soutien, comme pour lui dire :

— Tu ne peux pas exposer ta vie... puisque tu es notre seul appui... que deviendrions-nous sans toi?

Gerbier devine ce qu'expriment les regards de ses enfants, et malgré lui une larme vient aux bords de ses paupières, mais Franville s'empresse de rassurer les enfants en leur disant :

— Rassurez-vous, mes amis, votre père ne se battra pas... je vous en réponds sur ma tête.

— Pourquoi dis-tu cela, Franville?

— Pourquoi, parce que je connais l'autre, et que je sais que ce n'est point un cadet à se battre.

— Tu crois qu'il refusera?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Mais cependant il faut que je me venge de cet homme... Il faut que je lui dise combien je trouve sa conduite indigne.

— Viens avec moi dans ta chambre... je vais te conter une histoire de la jeunesse de ce monsieur et tu pourras peut-être lui en dire plus long que tu ne crois.

— Mes enfants, soupez toujours, dit Gerbier en allant dans sa chambre avec son ami, mais tous les enfants répondent :

— Non, papa, nous aimons mieux t'attendre.

XV. — HISTOIRE TROP COMMUNE.

« Il y a de cela vingt-deux ans, dit l'ancien militaire en s'asseyant en face de son ami, Duhauteours, qui s'appelait Charles de son prénom et que nous ne nommions jamais autrement alors, était employé dans une maison de librairie; il gagnait fort peu de chose, mais il souhaitait ardemment de faire fortune; cette pensée chez lui l'emportait sur toutes les autres, aussi l'amour n'était pour lui qu'une distraction plutôt qu'un sentiment.

« Cependant il avait fait la connaissance d'une nommée Adèle Dubois. C'était une jeune orpheline assez jolie, mais faible de santé; elle faisait de la broderie, mais étant souvent malade, elle travaillait peu, il s'en suivait que la pauvre fille avait à peine de quoi vivre, et ce n'était pas Charles, son amant, qui l'aurait aidée, lors même qu'il l'aurait pu. Cela n'empêchait pas Adèle d'aimer Charles tendrement; pour rester sa maîtresse, elle avait refusé d'écouter des hommes qui l'auraient tirée de sa pauvreté... ainsi que cela se voit trop souvent, elle adorait un homme qui l'aimait fort peu.. peut-être pas du tout, qui ne lui procurait aucun plaisir et souvent la traitait fort durement; ne lui faisait aucun cadeau, ne s'occupait pas même de savoir si elle avait le nécessaire .. Et quelquefois pour sortir au bras de son amant, pour lui faire honneur, la pauvre fille ne mangeait pendant la semaine que du pain dur afin de pouvoir s'acheter un bonnet le dimanche .. Enfin elle l'aimait! Tout est dans ce mot-là.

« Une circonstance toute naturelle vint encore augmenter l'amour d'Adèle, tandis qu'au contraire cela parut diminuer celui de Charles : la jeune fille devint mère; elle s'en réjouissait sans savoir avec peu de ressources, son amant ne semblait pas, lui, se réjouir d'un événement où il ne voyait qu'un surcroît de gêne et d'embarras. Lorsque Adèle faisait déjà pour l'avenir ces doux projets que fait toujours une mère en pensant à son enfant, la figure de Charles s'allongeait, il ne paraissait nullement touché au tableau des joies paternelles. Je voyais cela, moi, parce qu'alors j'étais encore à Paris, et souvent j'accompagnais les deux amants dans une promenade champêtre. Adèle me parlait sans cesse de son enfant... de ce qu'elle espérait en faire.. soit que ce fût une fille ou un garçon. Pendant qu'elle me disait cela, j'examinais Charles, qui ne soufflait pas mot; et quelque chose me disait que les projets de la pauvre fille ne s'accompliraient pas.

« Mais bientôt je me rengageai. J'avais pris goût pour l'état militaire, et je dus partir pour l'Afrique, où était mon régiment. Je ne fus donc pas témoin des événements que je vais te raconter. Je t'expliquerai plus tard comment je fus instruit de tout.

« Voyant approcher le moment où elle allait devenir mère, et sachant bien que sa santé ne lui permettrait pas de nourrir elle-même son enfant, Adèle avait déjà dit à son amant de s'occuper de trouver une nourrice, et Charles lui disait toujours d'être tranquille, de ne point s'inquiéter de cela; et la pauvre fille se privait encore de tout pour préparer une petite layette à son enfant.

« Le moment critique arriva, Adèle mit au monde un garçon, et le soir même Charles emportait l'enfant qu'on avait placé dans une petite berceaunnette, en disant qu'il allait le porter à la nourrice. Adèle avait eu une couche compliquée d'accidents graves, elle était fort malade et incapable de voir ce qui se passait autour d'elle.

« Au bout de six jours elle revint à la vie et fut en état de parler; alors son premier soin fut de s'informer de son fils. Il est en nourrice, lui répondit Charles, il est en Bretagne, près de Rennes, c'est loin, mais il est très-bien, et d'ailleurs comme nos moyens ne nous permettraient pas d'aller le voir, peu importe qu'il soit loin ou près. La jeune mère dut se contenter de cette réponse. Petit à petit sa santé se rétablit; elle se remit au travail, mais son plus grand bonheur était de penser à son fils et d'en demander des nouvelles à son amant qui lui répondait toujours :

« — Il se porte fort bien, vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter.

« Cependant les mois s'écoulaient. La pauvre Adèle ne pouvait pas obtenir d'autre réponse lorsqu'elle s'informait de son enfant. Elle commençait à trouver singulier que jamais Charles ne voulût lui montrer une lettre de la nourrice Quand elle insistait pour savoir le nom et l'adresse de cette femme à laquelle elle voulait écrire, son amant se mettait en colère, lui répondait que lui seul avait le droit de s'occuper de son fils, et la menaçait de cesser de la voir si elle revenait encore sur ce sujet. La pauvre fille dévorait ses larmes, mais un secret pressentiment lui disait que cet homme auquel elle avait tout sacrifié avait lâchement abandonné leur enfant.

« Bientôt Charles mit plus d'intervalle dans les visites qu'il rendait à Adèle; puis des semaines s'écoulaient quelquefois sans qu'il vînt la voir. C'est que ce monsieur avait trouvé une occupation plus lucrative, c'est qu'il commençait à devenir plus heureux, à entrevoir la fortune; mais au lieu de faire partager sa nouvelle aisance à celle qui avait partagé sa misère, il s'éloignait d'elle, il la fuyait, il semblait honteux de l'avoir connue; enfin il ne cherchait plus qu'à rompre entièrement une liaison qui lui pesait.

« Adèle, s'apercevant du changement de son amant, lui dit un jour :

« — Abandonnez-moi, monsieur, puisqu'en devenant heureux vous cessez de m'aimer, abandonnez-moi, cessez de me voir, vous en avez le droit, mais rendez-moi mon fils, il est plutôt à moi qu'à vous, car vous n'avez pas voulu le reconnaître.

« — Pas si bête, répondit Charles. J'aurais fait là une belle affaire! Non, non, il y a déjà trop de jeunes gens qui compromettent, qui perdent leur avenir en se mettant sur le dos des enfants dont ils ne sont pas toujours les pères.

«— Est-ce pour moi que vous dites cela, monsieur, s'écria Adèle, oseriez-vous douter aussi de ma conduite ?

« — Je ne vous dis pas cela ; mais je vous engage à me laisser tranquille. J'ai été votre amant ; je ne peux pas l'être toujours, il n'y a rien d'éternel ici-bas. Je romps avec vous... un peu plus tôt, un peu plus tard, nous aurions toujours fini par là, et maintenant notre liaison me serait préjudiciable... elle compromettrait mes intérêts.

« — Encore une fois, monsieur, vous êtes libre, mais rendez-moi mon fils...

« Charles haussa les épaules en répondant :

« — Qu'en feriez-vous ? vous gagnez à peine de quoi vous nourrir vous-même, et vous voulez encore vous charger d'un enfant.....

« — Que vous importe, monsieur, je veillerai, je passerai les nuits s'il le faut, mais du moins j'aurai mon fils avec moi

« — Vous tomberiez malade au bout de peu de temps et l'enfant manquerait de tout. Je vous assure qu'il est beaucoup mieux ou il est.

« — Mais où est-il donc enfin... Mon Dieu !... je crains de l'avoir deviné .. Au lieu de le mettre en nourrice, vous l'avez abandonné...

— Voulez-vous que je me fisse voleur pour payer les mois de nourrice?

« — Ah! c'est affreux, c'est indigne!... mais maintenant, vous êtes plus heureux, votre position est changée... Eh bien! ces pauvres enfants qu'on confie à la charité... à ces maisons fondées pour en avoir soin... ces enfants, on m'a dit qu'en payant une certaine somme, on pouvait toujours les réclamer et qu'ils vous étaient rendus. Charles, vous n'êtes plus pauvre maintenant, vous irez reprendre votre fils...

« — Je m'en garderai bien, pour que plus tard cet enfant vienne m'appeler son père... me poursuivre à la promenade... me faire des scènes sentimentales quand je me trouverais en société... et peut-être près d'une demoiselle riche à qui je ferais la cour pour l'épouser... c'est toujours ces moments-là que l'un choisit pour envoyer un petit bambin mal débarbouillé qui se pose devant vous, en s'écriant : « Bonjour, mon petit papa ! » On fait une drôle de mine alors. Chacun vous regarde d'un air courroucé. Vous avez beau dire : « Mais je ne connais pas cet enfant-là ! Je ne l'ai jamais vu... il ne m'est de rien... » Le coup est porté! Le beau-père prend des informations... on exagère vos folies de jeunesse, et votre mariage est manqué. Non, je ne m'exposerai point à cela.

« Adèle eut beau jurer à Charles que s'il lui rendait son fils, jamais elle ne dirait à cet enfant le nom de son père, ce monsieur fut inflexible, il la quitta brutalement et à dater de ce jour ne remit plus les pieds chez elle. La pauvre fille lui écrivit plusieurs lettres pour lui redemander son enfant, mais ces lettres restèrent sans réponse. Elle vit bien qu'il fallait renoncer à l'espoir de changer sa résolution.

« Sept années s'écoulèrent, j'avais obtenu un congé ; j'étais à Paris, mon premier soin fut de me rendre chez mes anciennes connaissances. J'allai d'abord à la demeure de Charles, il avait quitté son logement et son premier commerce, il n'y avait plus moyen de le revoir ; enfin un de nos amis communs que je rencontrai m'apprit que Charles qui ne s'appelait plus que M. Duhautcours, était devenu homme d'affaires, qu'il en faisait de très-bonnes, qu'il s'était marié et qu'il avait déjà un état de maison. « Tant mieux, m'écriai-je, cette pauvre Adèle est donc enfin aussi heureuse qu'elle le mérite. — Adèle! me dit-on, mais il y a longtemps qu'il l'a quittée, et par conséquent ce n'est pas elle qu'il a épousée; il a pris pour femme une jeune fille riche et qui avait une belle dot. »

» A peine eus-je entendu ces paroles que je courus chez celle que j'avais toujours vue si dévouée, si attachée à Charles au temps de sa misère. Je trouvai la pauvre Adèle toujours dans sa petite chambre mansardée, courbée sur son ouvrage, mais pâle, amaigrie, ruinée par une maladie de poitrine que le chagrin avait augmentée encore. En me reconnaissant, elle me tendit la main, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

« — Je sais tout, lui dis-je, il est riche, maintenant, il vit dans l'opulence, et il vous a abandonnée!... mais votre enfant.. car vous étiez enceinte quand je suis parti, a-t-il soin de votre enfant, au moins?

« C'est alors que la pauvre fille me raconta en pleurant tout ce que je t'ai dit tout à l'heure, mais voici ce qu'elle ajouta : « J'avais comme un secret pressentiment que mon fils pourrait m'être enlevé... j'avais aussi entendu dire que quelquefois les nourrices se trompaient d'enfants, que lorsqu'ils étaient si jeunes, elles pouvaient, en ayant plusieurs chez elles mettre l'un dans le berceau de l'autre sans y faire attention, puis enfin, sans le vouloir, sans s'en douter elles-mêmes, vous rendre un autre enfant à la place de celui que vous leur aviez confié. Poursuivie par ces idées, et sans le dire à Charles, j'avais écrit sur un papier, placé au fond du berceau de mon fils : « Cet enfant se nomme Isidore, et sa mère Adèle Dubois, il est né le 24 juillet 1834. » J'ai attaché à son cou un ruban bleu auquel est suspendue une petite croix en or, sur laquelle est gravée, avec mon chiffre, la date ci-dessus : « Je désire que mon fils porte toujours cette petite croix. » Voilà ce que renfermait le berceau dans lequel était ce pauvre enfant, lorsque son père l'a emporté en me disant qu'il allait le confier à une nourrice. D'après cela, vous voyez combien il serait facile de ravoir, de retrouver mon enfant, si son père voulait bien donner aussi tous les renseignements indispensables pour faire les démarches nécessaires. Mais depuis qu'il est riche, Charles ne veut plus me voir, il ne m'est plus possible de l'aborder. Si vous êtes plus heureux que moi, monsieur Franville, si vous arrivez jusqu'à lui, de grâce parlez-lui de mon fils et suppliez le encore de le rendre à sa mère qui ne voudrait pas mourir sans l'avoir revu. »

« Tu penses bien, mon cher Gerbier, que je promis à la pauvre Adèle de remplir ses intentions. « Oui, lui dis-je, je verrai Charles, dussé-je pour cela forcer les consignes et rosser ses valets, puisqu'il en a maintenant!... Il faut non-seulement qu'il vous rende votre fils, mais puisqu'il est à son aise, il faut qu'il paie la pension de cet enfant jusqu'à ce qu'il soit d'âge à se suffire à lui-même.

« Dès le lendemain je me mis en course. Je sus bientôt où demeurait notre homme, mais le difficile était de parvenir jusqu'à lui. M. Duhautcours avait déjà toute la morgue d'un sot parvenu, il faisait dire qu'il n'y était pas, ou qu'il ne pouvait pas recevoir. J'y mis de l'obstination et je parvins enfin jusqu'à lui. En me reconnaissant, il fit la grimace ; cependant j'étais devenu sous-lieutenant, et cela le rendit presque poli. Je le tutoyais comme autrefois, mais lui, ne me tutoyait pas. Enfin, après l'avoir félicité sur sa nouvelle position, j'arrivai au but principal de ma visite ; je lui parlai d'Adèle, de son fils ; ce monsieur prit alors un air renfrogné, fronça le sourcil, me dit qu'il était marié et ne devait plus se souvenir des erreurs de sa jeunesse. « Vous devez vous en souvenir pour les réparer, lui dis-je, et puisque la fortune vous a souri, puisque vous êtes devenu riche, votre devoir est de rendre cet enfant à sa mère... Vous savez bien que la malheureuse Adèle ne lui dira jamais le nom de son père et ne se permettra aucune démarche qui puisse vous compromettre. » Mais je prêchais dans le désert. M. Duhautcours me répondit très-sèchement qu'il ne reconnaissait à personne le droit de se mêler de ses affaires, et il me tourna le dos en m'annonçant qu'il ne voulait plus rien entendre sur ce sujet.

« La conduite de cet homme me révolta, il me fallut retourner près d'Adèle sans avoir rien obtenu. La pauvre fille s'y attendait.

« — Cet homme n'a point de cœur, me dit-elle, je suis punie d'avoir si mal placé mon amour.

« Six semaines plus tard, la pauvre fille quittait la vie, en me disant encore de sa voix si douce et si touchante : « Franville, quand je serai morte, n'oubliez pas mon fils... son père ne sera peut-être pas toujours si dur pour lui .. il peut survenir des événements qui changent ses sentiments... Je vous en prie, mon ami... ne le perdez pas de vue .. et parlez-lui toujours de mon fils. » Je lui jurai de remplir ses derniers vœux... et j'ai tenu parole, Forcé de rejoindre mon régiment, je retournai en Algérie. Cinq années plus tard, à la suite d'une affaire, je fus blessé et obligé de quitter le service, parce que la jambe gauche est toujours en retard. Je suis revenu à Paris... j'appris que la fortune de Duhautcours n'avait fait que croître et embellir, qu'il s'était marié deux fois, qu'il était veuf et millionnaire. « Bon, me dis-je, puisqu'il a tant d'argent, il n'est pas possible qu'il refuse encore de faire quelque chose pour le fils d'Adèle... qui est bien son fils aussi, et il ne saurait en douter. Je me remis donc à faire antichambre chez le fastueux Duhautcours, enfin, je parvins jusqu'à lui. Il fit de nouveau la grimace en me reconnaissant. Je lui fis encore compliment du rapide chemin qu'il avait fait Il m'écoutait d'un air assez impertinent, et pourtant je ne le tutoyais plus. Ennuyé du ton protecteur qu'il osait prendre avec moi, je me mis à lui parler comme autrefois. Je l'appelai Charles tout court et lui demandai dans quelle pension il avait placé le petit Isidore. Alors ce monsieur devint furieux, il m'aurait fait mettre à la porte s'il l'avait osé!... Je ne lui en laissai pas le temps ! Mais avant de le quitter, je me donnai le plaisir de lui dire ce que je pensais de sa conduite et de le traiter comme il le méritait. Depuis ce jour, je ne me suis pas présenté de nouveau chez lui, où bien certainement je n'aurais pas été reçu. Mais chaque fois que le hasard m'a fait rencontrer Duhautcours, chaque fois que je me suis retrouvé seul avec lui, je n'ai pas manqué de lui rappeler le fils d'Adèle, qui, maintenant, s'il existe encore, doit avoir vingt ans et quelques mois. Mais j'ai toujours trouvé à cet homme le cœur aussi sec, aussi dur... Aussi suis-je resté tout surpris quand tu m'as dit qu'il était amoureux de ta fille. A présent, tu connais comme moi M. Duhautcours, tu vois que je ne t'ai pas trompé en t'annonçant que tu pourrais lui en dire bien plus long que tu ne le croyais. »

— Merci, mon cher Franville, merci, dit Gerbier en prenant la main de son ami. Oui, je suis bien aise de connaître le passé de cet homme qui voudrait séduire ma fille; car, en lui reportant ses présents, je ne me gênerai point pour lui en toucher quelques mots.... Tu me le permets, n'est-ce pas?

— Tout ce que tu voudras!... J'ai remarqué, d'ailleurs, qu'avec les méchants la douceur ne réussit jamais. Je t'abandonne le Duhautcours ; traite-le selon ses mérites.

— Et cet homme a une fille, dit on, à laquelle il ne refuse rien.

— Oui, il a aussi un fils... Et on prétend qu'il aime ses enfants... cela me passe... je n'y conçois rien! D'où vient donc cet amour pa-

ternel qui est tout à coup arrivé à ce monsieur?... Ah! les hommes sont incompréhensibles...

— Dès demain j'irai lui faire ma visite... Veux-tu m'accompagner?

— Je le veux bien bien... Je sais que ma présence lui est désagréable, j'irai avec toi.

— C'est convenu. Maintenant, allons rejoindre les enfants... Allons souper, et plus un mot de tout cela.

— Ah! voilà papa! s'écrient les enfants en voyant revenir leur père et en courant l'embrasser.

Gerbier s'asseoit, prend ses deux petits garçons sur ses genoux, reçoit les caresses de ses filles, et dit en souriant à Franville :

— Et ce monsieur qui trouve que j'en ai trop!... Ah! il ne sait pas que je suis plus riche que lui.

Le lendemain à midi, Gerbier quittait son imprimerie et rentrait chez lui pour y prendre le carton que la veille on avait remis à sa fille. En descendant son escalier il rencontre Franville qui venait le rejoindre, et tous deux se dirigent vers la rue du Helder, à la demeure de Duhautcours.

C'était seulement à cette heure que le capitaliste était visible, et encore souvent on attendait en vain ; il y avait toujours tant de monde qui avait affaire à lui, tant de gens qui venaient solliciter sa protection pour obtenir un emploi dans une nouvelle entreprise, ou la faveur de mettre des fonds dans une nouvelle spéculation, que les derniers venus étaient renvoyés sans pouvoir obtenir d'audience.

Lorsque les deux amis se présentent, le salon d'attente était garni de personnages de tout âge, de tous rangs, qui sollicitaient un moment d'entretien du millionnaire, de l'homme heureux auquel toutes les spéculations réussissaient. Le bonheur est un aimant qui attire à lui; on veut en approcher, s'y frotter pour tâcher d'en attraper quelques parcelles.

— Est-ce que nous allons faire la queue après tout ce monde-là? dit Gerbier à son ami, tout en tenant le beau carton sous son bras.

— Non... il y a un moyen d'être introduit tout de suite... Tu vas voir... Je gage qu'il réussira?

Et Franville, s'approchant du domestique à belle livrée, lui dit tout bas :

— Veuillez dire en secret à votre maître qu'une personne désire lui parler de la part de mademoiselle Georgina... et qu'on ne peut pas attendre.

Le domestique va faire sa commission. Il revient bientôt et fait signe aux deux amis de le suivre. Après les avoir fait passer par plusieurs couloirs dérobés, il leur ouvre un petit cabinet de toilette et leur dit :

— Restez ici, monsieur va s'y rendre dans un instant.

En effet, à peine les deux amis ont-ils eu le temps d'examiner l'élégance, la richesse des objets qui frappent leurs regards, qu'une autre porte s'ouvre et Duhautcours paraît. En se trouvant devant le père de Georgina, en apercevant Franville avec lui, il change de couleur; mais, s'efforçant de se remettre, il prend un air aimable et murmure :

— Quoi... c'est mon locataire, monsieur Gerbier... et notre ancienne connaissance, monsieur Franville... Quel motif vous amène chez moi, messieurs? Pourrais-je vous être bon à quelque chose?... J'en serais enchanté.

— Le motif qui m'amène, tenez, le voilà, monsieur, dit Gerbier en présentant le carton à Duhautcours.

Celui-ci regarde, en se pinçant les lèvres, l'objet qu'on lui montre, puis répond d'un air indifférent :

— Je ne comprends pas encore... Veuillez vous expliquer...

— Oh! que si, monsieur, vous me comprenez fort bien; car vous devez reconnaître ce carton... il renferme deux cachemires et une petite boîte avec des diamants... Tenez, monsieur, tout y est... voyez... Je suis bien aise de vous faire voir que rien ne manque.

— Eh bien, monsieur Gerbier, qu'est-ce que cela me fait, à moi, que rien ne manque... Que m'importe ce qu'il y a ou ce qu'il n'y a pas dans ce carton... que vous mettez sous mes yeux, je ne sais pourquoi?...

— Vous ne savez pourquoi?... Allons, monsieur, ne dissimulez plus, c'est inutile... C'est vous qui avez envoyé hier ce carton à ma fille Georgina.

— Moi!... Qui diable a pu vous mettre cela dans l'idée?...

— Votre concierge, qui l'a avoué.

Duhautcours se mord les lèvres davantage, puis s'écrie :

— Mon concierge est un sot, un imbécile.... il a menti... je le chasserai dès ce soir...

— Vous le chasserez si vous voulez, ça m'est bien égal, ce n'en est pas moins vous qui avez envoyé ces riches parures à ma fille...

— Je vous répète que vous vous trompez... Si celui qui a donné ce carton au concierge vous a dit qu'il venait de ma part... c'est un mensonge qu'il a fait. Et à propos de quoi, monsieur Gerbier, irais-je envoyer ces présents à votre fille?

— Et à propos de quoi, monsieur, lui avez vous parlé l'autre jour dans la rue... A propos de quoi lui avez-vous proposé d'habiter un hôtel, d'avoir une voiture à ses ordres, des toilettes ravissantes, des domestiques pour la servir, d'être une fille entretenue enfin... et de déshonorer son père... Dites, monsieur, répondez... mais répondez donc?...

Gerbier s'était animé en parlant, ses yeux lançaient des éclairs, et il s'était avancé sur Duhautcours qui, confondu, atterré, reculait devant lui, car il ne croyait pas que Georgina ferait part à son père de ce qu'il lui avait dit, et en voyant que celui-ci sait tout, il ne trouve plus un mot à répondre.

— Eh bien! monsieur, vous ne dites plus rien, reprend Gerbier, vous voyez qu'il n'y a plus moyen de me tromper. Vous aviez cru, sans doute, que ma fille ne me raconterait pas tout cela... Vous espériez l'éblouir avec vos superbes propositions... Mais vous vous étiez mal adressé... Ma fille est honnête... Elle veut rester honnête... Elle préfère cela au luxe, à vos cadeaux... C'est rare, n'est-ce pas... mais enfin, vous voyez que cela se rencontre encore... Elle n'a pas de secrets pour son père, et moi, monsieur, je viens vous demander de quel droit vous osez insulter ma fille en la croyant capable de vous écouter... Je viens vous demander raison de votre conduite, car vous voulez porter la honte, le déshonneur dans ma famille... et je ne suis pas d'humeur à endurer cela... Vous devez m'entendre, monsieur, je viens pour avoir réparation d'une insulte... J'ai amené Franville avec moi...C'est un brave, il sera mon témoin. Allons, monsieur, choisissez le vôtre, et rendons-nous sur le terrain.

Duhautcours voudrait pouvoir reculer encore, mais il est tout contre un meuble, il faut qu'il reste là.

Après avoir réfléchi quelque temps, il se rappelle qu'il est riche, que le duel est défendu, et reprenant un ton arrogant, il s'écrie :

— Monsieur, je vous répète que je ne sais pas ce que vous voulez me dire... J'ai causé avec mademoiselle votre fille .. c'est vrai... mais elle a sans doute fort mal interprété ce que je lui disais... Elle s'est effarouchée de quelques propos galants .. comme on en débite à toutes les jolies femmes .. J'ai pu lui dire qu'elle méritait d'habiter un hôtel, d'avoir une voiture!... Mais lui proposer tout cela.. quelle plaisanterie... Je ne vous dois donc aucune réparation, puisque je ne vous ai pas offensé.

— Et ce carton, monsieur, ces cachemires, ces diamants... Avec ces mots : Pour la charmante Georgina!

— Encore une fois, ce n'est pas moi qui vous ai envoyé cela!

— Vous le niez toujours?... Voulez-vous que je vous apprenne de qui cela vient alors... Je vais vous le dire... Celui qui a envoyé ces présents est un homme riche... immensément riche... qui, dans sa jeunesse, a mis aux Enfants-Trouvés un fils qu'il avait eu d'une pauvre fille toute dévouée pour lui; alors il était sans le sou... c'est vrai... Admettons que sa position rende cette faute excusable... mais il est devenu millionnaire... et il refuse de rechercher l'enfant qu'il a abandonné... il fait à une jeune fille qu'il veut séduire un présent qui vaut peut-être dix mille francs... et avec une centaine de francs il aurait rendu son fils à une pauvre mère qui le redemandait sans cesse... et il ne l'a pas voulu... voilà, monsieur, quel est l'homme qui a envoyé ce carton à Georgina... il est gentil, n'est-ce pas?

Duhautcours ne répond rien, mais il jette sur Franville un regard furieux. Celui-ci se borne à faire un petit mouvement d'épaules qui signifie : Est-ce que tout cela n'est pas vrai?

— Et maintenant, monsieur, reprend Gerbier, je n'ai plus qu'une chose à vous dire, c'est que je vous donne congé, non pas pour le terme prochain, mais pour celui qui court... l'époque où on le donne est peut-être passée, mais je m'en moque, et vous voudrez bien le recevoir comme cela.

— En vérité, monsieur Gerbier, je ne comprends pas pourquoi vous voulez quitter ma maison...

— Vous ne comprenez pas?... c'est cependant bien simple, c'est que je ne me soucie plus de vous rencontrer, et que ma fille Georgina ne s'en soucie pas plus que moi.

— Tout ceci est la suite d'un mal entendu qu'il faut oublier... d'ailleurs, si ma vue vous est désagréable, vous savez bien que je ne vais presque jamais dans ma maison de la rue des Petites-Écuries ..

— Oh! laissez donc... vous viendrez voir si les cheminées fument. Non, monsieur, c'est une chose décidée, nous ne voulons plus vous avoir pour propriétaire... ainsi, vous acceptez notre congé, c'est convenu... votre suisse aura l'argent le jour même... et s'il se permettait ensuite de faire la moindre difficulté, pour me laisser emporter mes meubles... mais je suis tranquille, il ne s'en permettra pas. Maintenant, viens, Franville, nous n'avons plus rien à faire ici.

Les deux amis sortent sans saluer Duhautcours, qui est demeuré immobile et garde le silence, ne comprenant pas qu'avec ses millions il puisse rencontrer des obstacles à ses volontés.

XVI. — UNE PORTE DIFFICILE A OUVRIR.

Auguste et son ami Isidore se sont trouvés très-bien couchés dans l'hôtel de la rue d'Amsterdam, et en s'éveillant le matin dans cette chambre élégante, confortable en tout, et qui ressemble si peu à l'espèce de grenier qu'ils habitaient au-dessus de mademoiselle Philiberte, ce petit dialogue s'établit entre les deux jeunes gens :

— Dis donc! eh! là-bas, toi, Auguste, est-ce que tu dors encore?...

— Ma foi, je m'éveille à l'instant... on est si bien ici... si mollement couché... parole d'honneur on passerait sa vie dans son lit...

— Tu vas un peu trop loin. . mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est au mieux dans cet hôtel... et comme pour le moment nous étions loin d'avoir chez nous toutes ces petites douceurs qui embellissent l'existence, il me semble qu'il faut nous arranger pour rester ici longtemps... aussi longtemps que ton oncle restera à Paris... parce que naturellement nous sommes dans cet hôtel sous sa recommandation, et c'est lui paiera notre dépense...

— Je ne demande pas mieux, mais notre porte ne peut pas résister toujours aux efforts des serruriers.

— Ne t'inquiète pas de cela, ça me regarde... je ne manquerai pas le raisons à donner... Entre nous, cher ami, ton oncle que je vénère, me je porte dans mon cœur, ne me fait pas l'effet d'avoir inventé les lyso-pompes... autrement dit, je le crois facile à faire tourner. Il a ..e l'amour-propre, il veut encore avoir l'air d'un jeune homme, voilà des faiblesses que nous mettrons à profit pour le retenir à Paris, pour qu'il y prolonge son séjour indéfiniment... car tant qu'il y sera, nous vivrons bien, nous nous amuserons, nous ferons joyeuse vie, et c'est lui qui paiera, cela va tout seul, les neveux n'ont pas l'habitude de payer pour leur oncle. Il a fait un héritage!... un héritage plus considérable qu'il ne le pensait, et sur lequel il ne comptait pas...

— Et dont il n'a pas besoin, dit Auguste, car il est fort à son aise. Mon oncle Langlumot a bien douze mille francs de rentes, sans compter sa maison à Lisieux, qui est très-belle, et son clos qui est très-grand...

— Comment! il a douze mille francs de rentes, une maison et un clos... et il remportait là-bas son héritage... nous ne devons pas souffrir cela... il doit le manger avec nous.

— Si tu le fais souvent jouer au billard comme hier, cela ira vite...

— Silence, gros Auguste... mon cher ami, quand j'ai eu l'avantage de faire ta connaissance, que t'ai-je dit?

— Tu m'as dit : « Votre caractère me plaît, le mien vous va... soyons amis; renouvelons *Achille* et *Patrocle*, *Oreste* et *Pylade*, *Pythias* et *Damon*, mettons tout ce que nous avons en commun... » j'ai dit : « Je le veux bien. » Seulement alors j'avais encore sept ou huit cents francs devant moi; toi, tu n'avais pas un centime... voilà ce que nous avons mis en commun...

— Vous ne dites pas tout, gros Auguste, j'avais, ce qui vaut mille fois mieux que l'argent... j'avais le génie, l'imagination... l'esprit!... avec lesquels on se crée des ressources lorsque l'argent fait défaut; de ce côté-là, cher ami, vous ne pouvez pas vous flatter d'être aussi riche que moi... j'espère?... mais, de votre côté, vous avez la force physique... vous boxez comme un Anglais; quand vous enlevez votre homme, vous le jetez en l'air comme une plume... voilà votre apport dans l'association. Je me suis dit : « Dans notre existence de plaisirs, de folies, on rencontre quelquefois des gens de mauvaise humeur qui ne prennent pas bien les plaisanteries... moi, je suis mince, délicat, je ne suis pas fort, enfin, eh bien, Auguste sera là pour rosser ceux qui se fâcheront... il me semble que c'était assez bien imaginé... comme cela à nous deux nous réunissons tout... aussi, depuis que nous sommes inséparables, nous avons filé des jours tissés d'or et de soie...

— Mon argent a filé aussi, nous n'avions plus de crédit, et sans mademoiselle Philiberte, chez qui nous trouvions encore la table et le logement, puisque la petite pièce mansardée où nous couchions dépend de son appartement... nous étions sur le pavé...

— Eh bien!... cette hospitalité que nous a offerte cette blanchisseuse digne d'être Écossaise, croyez-vous que ce soit à vos grosses joues que nous la devons?... ne savez-vous pas que depuis longtemps cette industrielle en tient pour votre ami... parce que je lui ai dit que je l'épouserai peut-être quand je retrouverai mes parents... promesse que je n'ai nullement l'intention de tenir...

— Est-ce que vraiment tu as l'espoir de les retrouver tes parents?

— Pourquoi pas? on a vu des choses plus extraordinaires... j'ai pour les renseignements à fournir pour me faire reconnaître... les noms, les dates ..

— Et qui te fait penser que tes parents sont riches?...

— Quant à cela, cher ami, je n'ai aucune certitude, mais voilà ce que je me suis dit : « Lorsqu'on se sépare de son enfant on a bien soin de mettre dans son berceau un écrit avec les nom, prénoms, dates, tout ce qui est nécessaire pour le reconnaître plus tard, c'est qu'on a l'intention de lui rendre un jour la position dont on a été momentanément forcé de le priver... ce ne sont pas ordinairement les pauvres diables qui font tout cela... tant de soins, tant de précautions annoncent quelque chose pour l'avenir... Voilà pourquoi je puis espérer de trouver un jour mes parents... d'avoir une brillante position... les enfants si bien recommandés arrivent toujours... et c'est pour cela que j'ai trouvé bon de... »

— De quoi?...

— Il est inutile que je t'en dise davantage. Levons-nous vivement et allons présenter nos devoirs à notre oncle... ne le laissons pas déjeuner sans nous... ce serait une faute impardonnable!

Les deux jeunes gens s'habillent et se rendent près de Langlumot qui est en train d'achever sa toilette.

— Bonjour, cher oncle...

— Ah! messieurs, je vous salue... je me disais : « Est-ce qu'ils sont partis sans me dire adieu! »

— Ah! cher oncle, pour qui nous prenez-vous?... et d'ailleurs, avant de partir, il faut être certain de pouvoir arriver... Je vais écrire un mot à mademoiselle Philiberte, afin de savoir si notre porte est ouverte... J'enverrai un commissionnaire... il ira pendant que nous déjeunerons... car vous déjeunez, n'est-ce pas, notre oncle?...

— Certainement, mais habituellement je prends ce repas ici... on n'y sert tout ce que je veux, et c'est fort bon.

— Alors, mon oncle, nous déjeunerons ici avec vous...

— Volontiers, messieurs... je vais donner des ordres en conséquence...

— Je vous préviens, notre oncle, que j'ai grand appétit!

— Soyez tranquille... Oh! la maison est bonne...

— Est-il frais et verniel, ce matin, notre oncle!...

— Et comme il sent bon... le jasmin... l'orange...

— Est-il coquet!... vous vous parfumez!...

— Ma foi, je mets ce que je trouve là, sur cette toilette... c'est très-confortable dans cet hôtel... Allons, écrivez votre lettre... je vais commander le déjeuner...

Isidore sait ce qu'il doit écrire à mademoiselle Philiberte; sa missive est bientôt écrite et envoyée, puis on se met à table devant un joli déjeuner que l'on sert dans une pièce qui précède la chambre de Langlumot.

Tout en déjeunant, Isidore dit au provincial :

— Que comptez-vous faire aujourd'hui, notre oncle, avez-vous des projets? ..

— Je comptais aller faire une petite promenade au bois de Boulogne, qui, à ce que j'ai appris par les journaux, est en train de devenir un séjour enchanté, un jardin anglais, enfin, qui n'est pas reconnaissable...

— Voilà une excellente idée... Oui, le bois de Boulogne est totalement transformé, vous y verrez des rivières, des rochers, des cascades.

— Y a-t-il encore des arbres?

— Oui, mais moins qu'autrefois. De plus, vous y verrez des femmes charmantes, des toilettes éblouissantes... C'est là maintenant que la belle société se donne rendez-vous de trois à six heures.

— Oh! alors je me mettrai en habit!

— Je vous le conseille. Pardieu, nous irons avec vous, cher oncle... Il y a souvent des actrices... des danseuses de l'Opéra... nous vous les ferons connaître.

— Cela me fera plaisir .. Mais dites-moi, je pense que vous ferez aussi un peu de toilette, toi surtout, Auguste, tu as un paletot bien usé...

— Oui, c'est vrai, il est un peu négligé... mais c'est que...

— Soyez tranquille, notre oncle, reprend vivement Isidore, en marchant sur le pied de son ami pour qu'il se taise. Nous irons chez nous changer de tout... oh! nous vous ferons honneur .. on nous cite à Paris pour notre mise... c'est nous qui donnons les modes! nous sommes ce que l'on appelle les beaux!

— Vraiment? Eh bien cela ne me déplaît pas . j'aime que les hommes aient de l'élégance... cela séduit toujours les femmes...

— Ah! scélérat d'oncle!... comme vous les connaissez bien!... mais j'aperçois mon commissionnaire... ah! il tient une lettre... — Qui vous a remis cela?...

— La blanchisseuse de fin...

— Très-bien... voilà pour vous... allez... et maintenant voyons ce que nous écrit mademoiselle Philiberte...

— Lis tout haut, dit Auguste.

— C'est bien ce que je vais faire... cette blanchisseuse de fin écrit toujours en gros... mais ceci est un détail... lisons :

« Monsieur Isidore et monsieur Auguste... (elle nous écrit collectivement) je dois vous prévenir que votre porte n'est point ouverte... (Ah sapristi... et pourquoi donc cela...) point ouverte... Ce matin seulement on a pu trouver un habile serrurier, il a passé plus de deux heures après votre serrure, puis il a renoncé en disant : « C'est « une serrure de sûreté inventée par *Fichet*, le plus malin y per« drait son latin... »

— Ah! voilà qui est bien contrariant! s'écrie Langlumot, mais pourtant il faudrait...

— Attendez, notre oncle, je n'ai pas fini, laissez-moi achever la lettre... « y perdrait son latin. Le serrurier étant parti, d'après vos ordres, monsieur Isidore, je voulais faire briser la porte...

— Comment! dit Auguste, tu voulais qu'on brisât la porte... »

— Ma foi, oui! .. les grands expédients Je ne connais que ça! et puis il est très désagréable d'être sans le sou et dans ce négligé à la porte de chez soi... mais laisse-moi donc finir... « Je voulais faire briser la porte... mais lorsque j'eus fait part de mon intention au concierge, il s'est mis en fureur en criant : « Mademoiselle, je n'en« tends pas qu'on brise rien dans la maison... le propriétaire est « absent; mais, en son absence, je réponds de tout... Il est donc « inutile que vous alliez chercher quelqu'un pour faire enfoncer la « porte de ces messieurs, car je ne laisserai pas donner le plus léger

« coup de marteau dessus. Quand le propriétaire sera revenu, alors, « ça le regardera; mais, jusqu'à son retour, je réponds de la maison « et on ne détruira rien... » C'est en vain que j'ai voulu faire entendre raison à ce portier; il est entêté comme un mulet... Il faut donc prendre votre parti, messieurs, et rester ou vous êtes jusqu'à ce que ce propriétaire revienne de la campagne... J'oubliais de vous dire qu'on ne l'attend que dans quinze jours!

« Votre servante, PHILIBERTE. »

— Nous voilà gentils! s'écrie le gros Auguste, lorsque son ami a terminé la lecture de la lettre. Et on n'attend ce propriétaire que dans quinze jours...

— C'est bien fâcheux que vous ayez mis à votre porte une serrure *Fichet!* dit Langlumot. Quelle diable d'idée avez-vous eue là...

— Ecoutez donc, notre oncle, c'est une garantie contre les voleurs... Moi, j'ai mon très-belle garde-robe .. Auguste a des livres de science très-précieux... et qui coûtent cher à acheter... Enfin, que voulez-vous?... c'est un malheur... mais quand nous nous ferons du mauvais sang, cela ne remédiera à rien. C'est quinze jours que nous passerons avec vous dans cet hôtel... où, du reste, on est très-bien...

— Mais je comptais repartir dans huit jours, moi! ..

— Bah! mon oncle, pendant que vous êtes à Paris, il faut vous y amuser... voir tout ce qu'il y a de nouveau... aller à tous les spectacles... vous n'avez pas trop de quinze jours ..

— Mais Hortense, ma femme!...

— Vous lui écrirez que la succession n'est pas encore liquidée...

— C'est vrai... je peux lui écrire cela...

— Par exemple, comme nous ne pouvons pas aller avec vous dans ce négligé, vous allez, cher oncle, prêter à votre neveu Auguste un billet de cinq cents francs avec lequel il ira au *Prophète* ou à *François Premier* acheter de quoi se vêtir gentiment... Je l'y accompagnerai, je ferai aussi quelques petites emplettes et bientôt vous nous reverrez brillants comme des soleils...

— Diable... mais cinq cents francs...

— Qu'est-ce que cette misère pour un homme qui vient d'hériter?...

— Et qui a touché plus qu'il n'espérait!...

— D'ailleurs, notre oncle, je vous réponds de mon ami... il vous remboursera avec son premier malade...

— Allons.. puisqu'il le faut... mais pourquoi diable avoir mis une serrure *Fichet* à votre porte?...

L'oncle se décide à fouiller dans le portefeuille et il donne un billet de banque à Auguste. Les deux jeunes gens étreignent Langlumot dans leurs bras, puis sortent vivement pour aller visiter le magasin de confection.

Au bout de deux heures ils reviennent à l'hôtel. Ils ne sont plus reconnaissables; ils sont tout neufs des pieds à la tête. A Paris, avec moins de cinq cents francs, deux hommes peuvent parfaitement s'habiller, surtout quand on tient moins à la qualité des étoffes qu'à l'effet que l'on veut produire.

Langlumot est tout émerveillé du changement qui s'est opéré dans les deux jeunes gens, qui joignent à leur toilette cette tournure, cette désinvolture qui en double l'effet.

— Comment nous trouvez-vous, notre oncle? dit Isidore en se posant sur la hanche.

— Ma foi, messieurs, vous êtes charmants... vous êtes d'une élégance... vous n'êtes pas reconnaissables!... Comment avez-vous fait pour trouver, en si peu de temps, des effets qui vous vont si bien... car on jurerait que tout cela a été fait pour vous!

— A Paris, pourvu qu'on ait de l'argent, rien de si facile que de se transformer des pieds à la tête... maintenant surtout qu'il y a des magasins de confection où vous pouvez choisir dans des milliers d'habits, de paletots, de jaquettes, de pantalons, de gilets.. Il y en a pour toutes les tailles, pour toutes les grosseurs, pour tous les âges... vous n'avez que l'embarras du choix. Ah! par exemple, vos cinq cents francs y ont passé, mais nous tenons à vous faire honneur. Et maintenant au bois de Boulogne... Avez-vous retenu une calèche?

— Non, est-ce qu'il faut avoir une calèche pour s'y promener?

— C'est indispensable!... sous peine d'avoir l'air de *croquants*, comme disaient nos aïeux... qui avaient des mots très-jolis et que je veux remettre à la mode... Mais venez, notre oncle, je connais par ici un loueur de voiture... je pense que nous y trouverons ce qu'il nous faut.

— Eh bien! partons, messieurs. Ah! Auguste, y y pense... puisque tu vas passer quelques jours dans cet hôtel, as-tu dit que tu étais médecin?

— Je ne crois pas, mon oncle...

— Je vais le dire en sortant, car il est possible que quelqu'un y devienne malade et alors tu pourrais y montrer tes talents et peut-être y commencer à te faire connaître.

— C'est juste, mon oncle, vous pensez à tout, vous!...

— Il faut s'amuser, messieurs, c'est très-bien; mais il ne faut pas pour cela négliger ses affaires...

— Auguste... écoute bien ceci...

— Qu'est-ce que c'est?

— Si tu n'adorais pas cet oncle-là, tu serais un polisson! et pas autre chose.

On trouve une fort jolie calèche à deux chevaux, avec un cocher très-bien mis. Ces trois messieurs montent dedans. Langlumot se carre dans le fond, où Isidore se place près de lui en criant au cocher :

— Au bois... menez-nous bien, vous serez content de nous... nous vous garderons jusqu'à la nuit.

— Comment... nous garderons cet équipage jusqu'à la nuit! s'écrie le provincial.

— Ne voudriez-vous pas revenir du bois de Boulogne à pied... Ah! notre oncle! de quoi aurions-nous l'air?. .

— Mais cela va nous coûter bien de l'argent...

— Il est fait pour rouler... Vous avez hérité!... laissez-nous donc ordonner les divertissements... vous verrez que nous nous y entendons .. Est-ce que vous n'êtes pas satisfait de rouler dans cette superbe calèche ?...

— Si fait... elle est parfaitement suspendue... on peut croire qu'elle est à nous...

— Et voyez comme tout le monde vous regarde... on vous prend pour un grand personnage, et vous en avez bien la mine...

— Ma foi, c'est gentil d'aller en calèche... je m'amuse beaucoup. . J'ai une petite tapissière à Lisieux, mais cela n'approche pas de ceci.

Lorsqu'on arrive au bois où les équipages se croisent, où les cavaliers passent comme l'éclair de tous côtés, où les promeneurs abondent, Langlumot n'a pas assez de ses yeux pour regarder, pour admirer; quand il aperçoit une jolie femme dans une voiture découverte, il ne manque pas de demander à Isidore s'il sait qui elle est. Le petit jeune homme n'est jamais à court de réponse et s'écrie :

— Pardieu! certainement que je la connais... c'est une chanteuse de l'Opéra...

— Et celle ci?

— C'est une cantatrice des Bouffes...

— Et cette amazone... là .. à votre gauche...

— C'est une danseuse qui arrive de Londres; elle vous a remarqué... elle a souri en vous regardant...

— Vous croyez?

— Demandez plutôt à Auguste.

Auguste, qui n'est occupé que de son cigare, répond en lâchant une bouffée de fumée :

— Excellent panatellas!...

— On te demande si cette jolie amazone... tu sais bien, mademoiselle .. chose... qui danse à l'Opéra... a souri à notre oncle?

— Elle sourit à tout le monde!

Isidore hausse les épaules en murmurant :

— Il ne sait pas ce que nous lui disons... je suis sûr qu'il rêve à quelque nouvelle médecine pour laquelle il veut avoir un brevet ..

— Est-ce vrai, Auguste, tu inventeras une médecine?

— Oui, mon oncle... on a purge avec de la limonade, moi je veux purger avec de la salade...

— Diable! ce serait une fort bonne invention.

— Surtout pour ceux qui aiment la salade, dit Isidore... Mais nous voici arrivés au lac... Il faut mettre pied à terre et nous promener un peu au bord de l'eau... vous voyez que c'est bon genre. . les voitures se rangent et attendent ici. . les dames se promènent sur le gazon ou sur l'eau...

— C'est charmant... c'est ravissant... mettons pied à terre... je m'amuse beaucoup...

Langlumot descend de calèche ainsi que les deux jeunes gens. Ces messieurs se promènent depuis quelques instants sur les bords de la rivière, lorsque tout à coup des cris se font entendre et chacun se porte du côté d'où ils partent. Nos trois promeneurs font comme les autres.

— C'est une dame qui est tombée dans l'eau en voulant entrer dans un bateau, dit un monsieur.

— Il n'y a pas de danger, la rivière n'est pas profonde...

— On l'a déjà retirée de l'eau, mais elle est sans connaissance...

— Un médecin!... on demande un médecin!...

— Entends-tu, Auguste, dit M. Langlumot à son neveu, on demande un médecin, voilà le moment de se montrer! vite, cours à cette dame...

Le gros Auguste préférait se livrer entièrement aux douceurs de son cigare; mais pressé par son oncle et son ami, il est bien obligé de se diriger vers la personne qui a besoin de secours.

On aperçoit une dame étendue sur le gazon, et près d'elle une autre dame qui pousse des gémissements en s'écriant :

— Mon Dieu!... Argentine ne revient pas à elle... ma cousine... ouvrez un peu les yeux, je vous en prie...

— Eh! mais, dit Langlumot, je reconnais ces dames, j'ai voyagé avec elles en wagons de première classe... ce sont des personnes très-comme il faut... sans moi celle-ci ne pouvait pas atteindre le marchepied du wagon.

C'était en effet les deux cousines de la Grenouillère qui étaient allées se promener au bois de Boulogne et avaient malheureusement

voulu aller en bateau, ce qui avait amené l'incident fâcheux arrivé à mademoiselle Argentine. La grosse Armande a aussi reconnu Langlumot, elle court à lui en disant :

— Ah! monsieur, que je suis contente de vous retrouver... vous êtes si galant... ma cousine est évanouie .. et pas de médecin...

— Rassurez-vous, mademoiselle, voilà mon neveu qui est docteur, médecin, praticien... il va donner ses soins à votre cousine... tenez, voyez... il lui jette de l'eau au visage... il est très-savant... votre cousine rouvre les yeux ..

— Comment te sens-tu, Argentine?

— Ah! bien faible... il me sera impossible de marcher...

— Avez-vous votre voiture, mesdames?...

— Non... nous avons renvoyé notre fiacre à l'entrée du bois.

— Cher oncle, n'avez-vous pas votre calèche... si nous y conduisions ces dames?...

— C'est juste... ma calèche est là... on peut y tenir cinq...

— Ah! monsieur, cela va vous gêner...

— Trop heureux de vous être agréable...

— Que de reconnaissance!...

— Auguste, prends le bras de madame qui est souffrante... Isidore, donnez-lui aussi le vôtre... madame, acceptez le mien jusqu'à ma calèche...

— Volontiers, monsieur, reprend la grosse Armande, en s'enlaçant à Langlumot

— Pardieu! se dit Isidore tout en prenant un bras de mademoiselle Argentine, voilà une aventure dont il faudra que nous ayons pied ou aile.

XVII. — NOUVEAU LOGEMENT, NOUVEAU VOISIN.

En sortant de chez M. Duhautcours avec son ami Franville, Gerbier lui dit :

— Maintenant il faut que je trouve un logement, j'ai donné congé à mon propriétaire et certes je ne m'en repens pas, nous ne devions plus habiter dans la maison de ce monsieur. Mais c'est dans douze jours le huit, et je n'ai pas trop de temps pour trouver à me caser moi et ma famille; ce qui me chiffonne c'est que les petits logements sont trop chers pour les petites bourses... je ne voudrais cependant pas augmenter mon loyer... mes mioches ne sont pas encore en état de gagner de l'argent... il se passera même du temps avant qu'il n'en gagnent, car je n'ai pas envie de les envoyer dans ces fabriques où l'on voit travailler de pauvres petits enfants qui devraient encore recevoir les soins de leurs parents... non... j'aime mieux boire de l'eau... veiller plus tard et donner un bon état à mes garçons... et un peu d'éducation si c'est possible... ça ne fait jamais de mal... et ça fait souvent du bien.

— Alors, dit Franville, au lieu d'augmenter ton loyer, diminue-le... voilà une occasion toute trouvée... tu seras plus riche au bout de l'année.

— C'est juste, mais je ne veux pas non plus nicher mes enfants dans un trou mal sain, mal aéré... Le bon air... c'est ce qui conserve la santé... et puis je voudrais que ma Georgina eût sa chambre.

— Ce n'est pas absolument nécessaire pour quelqu'un qui sort le matin et ne rentre qu'à la brune.

— Tu parles comme un militaire habitué à bivouaquer!... Chère fille!... sais-tu qu'il y en a plus d'une qui aurait reçu le carton sans me le montrer et gardé les présents qu'il renfermait?

— Oui... et tu dois être fier de ta fille... écoute, je n'ai rien à faire, moi, qu'à me promener, flâner du matin jusqu'au soir... tandis que toi tu travailles à ton imprimerie, eh bien je vais m'occuper de te chercher un logement...

— Ce bon Franville! toujours prêt à obliger... mais avec ta jambe qui a été blessée... et qui est restée un peu boiteuse, cela te fatigue de marcher beaucoup, tu me l'as dit toi-même!...

—J'y mettrai le temps!... il faut bien que je fasse quelque chose... Combien veux-tu mettre à ton logement... Ton *ultimatum?*

— Dame... chez ce monsieur Duhautcours j'en avais pour deux cent quatre-vingts... c'était beaucoup pour moi...

— C'était trop! je te diminuerai.

— Mais cependant je ne veux pas être dans un grenier...

— Laisse-moi donc tranquille, je sais ce qu'il vous faut à tous; il me semble que tu peux t'en rapporter à moi. Allons, vas à ta besogne et moi je vais commencer la mienne... j'irai le soir vous rendre compte de ce que j'aurai vu dans la journée.

Les deux amis se séparent. Lorsque Gerbier rentre le soir chez lui, son premier soin est d'apprendre à sa famille qu'ils déménageront le huit.

Les enfants, pour qui tout changement est un plaisir, laissent éclater leur joie. Georgina aussi est heureuse de quitter la maison de M. Duhautcours. Mais ensuite vient la question toute naturelle :

— Où allons-nous demeurer, papa ?

— Quant à cela, mes enfants, je n'en sais rien, c'est Franville qui se charge de nous chercher un autre logis... mais nous pouvons nous en rapporter à lui, il sait ce qu'il nous faut, du reste, il ne terminera rien, je pense, avant que nous ayons vu par nos yeux; il viendra le soir nous apprendre le résultat de ses courses... mais tenez, je l'entends.

C'est en effet l'ancien militaire qui entre chez ses amis, et va d'un air d'humeur se jeter sur une chaise en murmurant :

— Mille millions de gargousses!.. je n'aurais jamais cru que c'était à ce point-là!... »

— Qu'est-ce que tu as, Franville? tu es en colère ..

— Oui... contre les architectes d'abord qui se permettent de bâtir des logements qui sont à moitié dans les caves et n'ont pour fenêtres que des soupiraux .. ils appellent cela des sous-sol!... Allez donc vous loger là-dedans pour être perclus de tous vos membres avant la fin de l'année .

— Non, non, je ne veux pas mettre ma famille dans un sous-sol!...

— Sois tranquille... j'en ai visité un par curiosité, puis, j'ai demandé : combien cette cave?

« — Quatre cents francs, monsieur!... J'avais envie de m'informer si on était mourri. Ensuite j'en ai vu au cinquième... au sixième... au-dessus de l'entresol. »

— Dis tout de suite des septièmes!

— Ma foi ça y ressemble... trop petits ou trop chers... quelques-uns vous auraient pu convenir, mais les portiers!... il y en a un que j'ai manqué de faire descendre de son sixième sur le dos... on ne se doute pas de l'interrogatoire que ces cerbères vous font subir, en se posant sur la hanche ou sur leur babil!...

« — Avez-vous des chiens, des chats ou autres animaux domestiques?... c'est que je vous préviens que nous n'en voulons pas dans la maison.

« — On n'en a pas.

« — Très-bien, quel genre d'état exerce votre ami?

« — Il travaille dans une imprimerie.

« — Passé minuit je n'ouvre plus la porte.

« — Et si l'on se trouve attardé, il y a d'ailleurs des théâtres qui ne finissent qu'après minuit.

« — J'en suis fâché, mais alors on paye le supplément.

« — Ah! diable, et de combien est-il votre supplément?

« — Cinquante centimes par heure après minuit.

« — J'avais écouté tout cela avec assez de patience, mais tout à coup voilà cet homme qui se ravise et me dit :

« — J'oubliais le plus essentiel : a-t-on des enfants?

« — Des enfants! est-ce qu'il n'est plus permis d'avoir des enfants maintenant?... est-ce que la paternité est défendue?

« — Je ne m'inquiète pas de cela, mais je vous préviens que le propriétaire ne veut pas d'enfants au-dessous de sept ans dans la maison, parce que cela fait trop de bruit et que cela dégrade souvent les murs et les escaliers. »

— Ah! corbleu! là-dessus je lui ai pris le bras que je lui ai secoué avec une certaine force, en lui disant : « Votre propriétaire traite donc les enfants comme les chiens et les chats; il veut donc qu'on les jette à l'eau quand ils sont petits... il n'a donc jamais été enfant, cet homme qui leur ferme sa maison... ah! nom d'une pipe... ceci dépasse les pouvoirs que tout propriétaire a dans son immeuble... et si un logement me plaisait ici, eussé-je douze marmots je le louerais, puis si on me donnait congé pour ce motif, j'irais chez le commissaire de police... chez le juge de paix... j'irais devant les tribunaux... et là j'y ferais couvrir de honte cet homme qui ose vous défendre de garder vos enfants avec vous!.. »

Le portier ne répondit rien... il tremblait, je l'ai lâché et me voilà.

— Allons, calme-toi, mon brave, Paris est grand et s'il y a des propriétaires plus que ridicules, il y en a aussi de bons, d'humains, et qui ne sont pas durs pour les pauvres gens.

— Ainsi soit-il! nous verrons ailleurs demain.

Cinq jours s'écoulent pendant lesquels Franville vient régulièrement chaque soir, chez Gerbier, rendre compte de ses courses, dire ce qu'il a vu, ce qui est à louer. Mais il n'a encore rien trouvé de convenable, ou bien ce qui conviendrait est beaucoup trop cher pour le père de famille. Cependant le jour approche où il faudra déménager. Franville devient triste, il murmure sans cesse après les portiers; Gerbier lui-même, malgré la gaieté de son caractère, commence à s'inquiéter de ce qu'il deviendra avec sa nombreuse famille.

Mais le sixième soir la scène change : Franville arrive tout en nage, bousculant les enfants pour entrer plus vite. Cette fois la joie brille dans ses yeux et avant même de s'asseoir il s'écrie :

— Victoire!.. nous avons notre affaire... un bijou, mes enfants, un logement à croquer... c'est pas grand, mais il y a tout ce qu'il vous faut... une petite entrée,... grande comme ma poche... juste la place de votre table et vous autour... une pièce pour le papa, qui couchera ses fils dans sa chambre... une autre pièce fort gentille pour notre grande Georgina... derrière un cabinet ou pourront coucher ces deux demoiselles, enfin une petite cuisine avec fourneaux, cheminée, pierre à laver, et tout cela propre, net, fraîchement décoré et au quatrième, moins haut que ici, belle maison, escalier clair, propre... et une portière qui a l'air d'une bonne femme,

Si fait, monsieur, c'est ma fille aînée. (P. 42.)

qui permet les chiens, les chats, toutes les bêtes possibles... en voilà de la chance.

— Oh! quel bonheur! dit Georgina.

— Mais le prix... le prix? demande Gerbier.

— Le prix... moins cher qu'ici... deux cent cinquante francs au lieu de deux cent quatre-vingts. . c'est trente francs que tu auras de plus à la fin de l'année...

— Franville, embrasse-moi, il n'y avait que toi pour trouver cela...

— Pardieu, il fallait bien trouver... Tu ne pouvais pas camper dans la rue avec ta famille... en Algérie passe encore, ça se voit... parce qu'en Afrique les mœurs ont encore quelque chose qui se rapproche de nos premiers pères ..

— Et dans quel quartier ce joli logement? demande Georgina.

— Faubourg Saint-Martin, pas très-haut... près de Saint-Laurent.

— Bravo! j'aime ce quartier-là, dit Gerbier, on est près des boulevards, près des spectacles... Nous n'y allons guère, mais on ne sait pas... s'il nous tombait des billets...

— Et moi, dit Georgina, pour aller à mon magasin, je n'aurai qu'à descendre le faubourg et suivre les boulevards jusqu'à la rue de Richelieu.

— Enfin, vous êtes contents?...

— Si content, que je vais aller tout de suite donner le denier à Dieu...

— Nigaud! qui croit que je l'ai attendu pour cela... Mais une trouvaille pareille, il fallait la saisir au collet... le logement aurait pu se louer dans la journée, je l'ai vu ce matin à midi, je l'ai loué en ton nom, j'ai donné ton adresse... et si demain à midi on n'a pas rapporté le denier à Dieu, le joli petit local est à vous... est-ce que j'ai mal fait?

— Tu as parfaitement agi au contraire. Demain viens me prendre à mon imprimerie et tu me conduiras à cette maison.

— Oh! que je suis contente! s'écrie Georgina, je ne sais pas pourquoi quelque chose me dit que nous serons bien heureux dans ce logement-là...

— Tant mieux, ma fille, tant mieux... croyons aux pressentiments quand ils sont couleur de rose, n'y croyons pas quand ils sont fâcheux, voilà comme il faut prendre les choses... c'est toujours comme cela que je les ai prises, moi, et je m'en suis bien trouvé. Mais ce bon Franville, que de peines, de fatigues pour nous rendre service...

— Laisse-moi donc tranquille! cela m'a fait du bien, ma jambe va mieux.

Le lendemain Gerbier s'est rendu avec son ami au logement que ce dernier a loué pour lui. Il le trouve au-dessus de ce qu'il espérait et la portière lui dit :

— Si monsieur désire entrer avant le huit, l'appartement est vacant, il est à la disposition de monsieur.

— Merci madame, j'entrerai le plus tôt que je pourrai, car je voudrais déjà habiter chez vous.

— Eh bien, dit Franville, qui l'empêche de déménager demain?

— Oh! il faut faire ses préparatifs d'avance.. Georgina n'est pas prévenue... tu crois que tout le monde change de guérite à la minute... comme toi, qui es tout seul... mais quand on a cinq enfants à emballer, cela ne va pas si vite.

Gerbier ne disait pas tout : il lui fallait la somme pour son terme, il ne pouvait déménager qu'après l'avoir payé, et il n'avait pu encore la compléter; mais il se serait bien gardé de dire cela à Franville, parce qu'il savait que celui-ci se serait gêné pour lui prêter l'argent qui lui manquait; il ne voulait pas non plus le dire à sa fille, parce qu'elle aurait encore passé les nuits à travailler pour gagner un peu plus. Tout cela tracassait, ou plutôt préoccupait Gerbier, car son heureux caractère triomphait toujours des ennuis, des contrariétés, des embarras causés par le manque d'argent.

— Quand je me désolerais, se disait il cela ne mettra pas un sou de plus dans ma poche... et tant que mes enfants se porteront bien, je ne dois pas avoir de chagrin.

Il fallait cependant trouver l'argent pour solder le terme au concierge, sans quoi M. Bluteau pouvait s'opposer à ce qu'on enlevât les meubles. Gerbier a bientôt pris son parti : il possède une montre en or, dernier reste de ses travaux de graveur, il l'engagera pour avoir la somme qui lui manque, et il tâchera que ses enfants ne s'aperçoivent pas qu'il ne l'a plus.

Bientôt rien ne s'oppose à ce que la famille Gerbier change de logement. Les enfants ne connaissent point encore celui qu'ils vont habiter, mais sur ce que leur père leur en a dit, ils se font une fête d'aller s'y installer. Le 7 du mois, tous les préparatifs sont terminés, les paquets sont faits, Franville est là pour donner un coup de main, la voiture de déménagement est dans la cour; on y entasse le modeste mobilier de l'imprimeur, et on a soin d'y ménager une place pour les deux petits garçons; puis, Gouette cocher, on quitte sans regret la maison de M. Dubautcours pour celle du faubourg Saint-Martin.

Georgina et tous les enfants poussent des cris de joie en se voyant dans leur nouveau logement. On y admire les papiers qui sont frais, le parquet qui est ciré, la distribution des pièces; enfin tout le

monde est content et tout le monde se met à l'ouvrage pour ranger, pour mettre les meubles en ordre. Mais la nuit arrive avant que l'on ait tout terminé; Franville, qui souffre un peu de sa jambe et qui a aidé toute la journée au déménagement, quitte la famille de bonne heure, en disant à Gerbier :

— Ne vous creintez pas... qui diable vous presse?... vous finirez de ranger demain!... on ne fait pas tout en un jour.

— J'aimerais mieux finir ce soir que demain, dit Gerbier, lorsque l'ancien militaire est parti.

— Et moi aussi, dit Georgina; on est si heureux quand tout est en ordre... mais le cabinet pour mes sœurs est prêt, ainsi que les petits lits de mes frères...

— Ah! sapristi, et le tien, et le mien qui ne sont pas montés...

— Eh bien, mon père, nous les monterons...

— Le tien ira, j'espère, mais le mien est diablement difficile... les vis sont dures... et puis il me faudrait quelque chose pour tourner, pour serrer les vis dans les écrous... Diable... je n'ai rien de ce qu'il faut...

— Eh bien, mon père, la portière aura sans doute l'outil qui vous est nécessaire... Voulez-vous que j'aille le lui demander?...

— Non, non, tu es déjà assez fatiguée, mon enfant; depuis ce matin, tu n'as pas arrêtée... reste là .. Je vais descendre chez cette portière... voir si elle a ce qu'il me faut... Ah! si quelqu'un pouvait aussi me donner un coup de main... pour changer ce vieux buffet de place... il n'est pas bien là... il gêne la porte... il faudrait le placer là-bas...

— Oh! oui, il sera beaucoup mieux; eh bien, je vais vous aider, mon père...

— Toi?... par exemple!... lorsque nos deux commissionnaires pouvaient à peine porter ce meuble qui est horriblement lourd... Non, mon enfant, tu te ferais du mal inutilement... Enfin nous verrons plus tard... il faut d'abord s'occuper de monter nos lits... Je vais voir chez la portière, elle aura peut-être bien un tourne-vis... ou un gros clou!

Le nouveau locataire descend expliquer à la portière ce dont il aurait besoin pour monter les lits; celle-ci écoute avec attention et répond enfin :

— Un tourne-vis?... n'est-ce pas avec cela qu'on dedouche les bouteilles?...

— Non, vous confondez avec les tire-bouchons.

— Et ça ne ferait pas votre affaire tout de même?...

— Oh! pas du tout!...

— C'est dommage... j'ai un excellent tire-bouchon... mais je ne me connais guère de tourne-vis...

En ce moment la porte de la loge s'ouvre : un jeune homme paraît et demande à la portière sa clef.

Gerbier s'est retourné : il est frappé de la figure intéressante et douce de ce jeune homme qui paraît avoir tout au plus vingt ans. C'est un brun, un peu pâle de visage, dont le maintien est gracieux, dont le regard est franc et sympathique. Sans être un fort joli garçon, il y a dans la figure de ce jeune homme quelque chose qui charme, qui attire. Sa mise est modeste comme toute sa personne. Il porte un paletot de gros drap, un pantalon de laine, et sur sa tête un de ces feutres gris à grands bords, adoptés depuis quelque temps pour la campagne, et que l'on rencontre aussi à la ville.

— Ah! monsieur Alexis! s'écrie la portière, tout en remettant une clef au nouveau venu, est-ce que vous n'auriez pas chez vous par hasard un tourne-vis?...

— Je crois que si, madame Bernard. Pourquoi cela?

— C'est que voilà monsieur que ça obligerait bien... Il m'en demandait un, et je n'en possède pas... Monsieur est un nouveau locataire... emménagé d'aujourd'hui; monsieur est votre voisin; il loge au-dessous de vous, au quatrième.

— Oui, monsieur, dit Gerbier, et je vous avoue qu'ai que je me trouve embarrassé, j'ai encore deux lits à monter... mais je n'ai pas les outils nécessaires pour cela...

— J'ai chez moi ce qu'il vous faut, monsieur, et je m'estime heureux de pouvoir être utile à un nouveau voisin... Si je puis vous aider à quelque autre chose, disposez de moi...

— Ma foi, monsieur, ce n'est pas de refus; et puisque vous me montrez tant d'obligeance... je vous avouerai que j'ai un gros meuble à changer de place, et que, tout seul, il me serait bien difficile d'en venir à bout... Je dis tout seul, bien que j'aie cinq enfants avec moi, mais ils ne sont pas encore en état de m'aider...

— Très-bien, monsieur, je vais alors vous donner un coup de main.

Gerbier monte avec son nouveau voisin, qui ne s'arrête pas au quatrième, et va tout de suite chez lui chercher ce qu'il faut pour mettre le bois de lit en place. Pendant ce temps, Gerbier rentre chez lui et dit à Georgina :

— Je viens de trouver ce qu'il me fallait.

— Quelque chose pour tourner les vis, mon père?

— Mieux que cela... un voisin très-gentil, très-obligeant, qui va me prêter ce qu'il me faut, et de plus me donner un coup de main.

— Comment, vous avez déjà fait connaissance avec un voisin!...

— J'ai rencontré celui-là chez la portière... et, ma foi, je me suis senti tout de suite prévenu en sa faveur... Mais, tiens, le voici.

Alexis entre chez Gerbier, tenant à sa main ce qu'il faut pour monter les lits, mais il s'arrête tout étonné, tout interdit, en apercevant Georgina qui le regarde, puis baisse les yeux bien vite.

— Vous m'aviez dit que vous n'aviez que de petits enfants?... balbutie le jeune homme; mademoiselle n'est donc pas votre fille?

— Si fait monsieur, c'est ma fille aînée, celle qui tient mon ménage, qui a soin de ses sœurs et de ses frères... Mais, quoiqu'elle ait dix-huit ans, ne trouvez-vous pas que ce serait dommage de lui faire porter ce gros buffet?... Les jeunes filles ne sont pas faites pour ces rudes besognes.

— Oh! certainement, monsieur, ce n'est pas mademoiselle qui doit.. qui pourrait... Les dames ne sont faites que pour les ouvrages qui n'exigent aucune force... et mademoiselle .. plus que tout autre ..

Le jeune homme s'embrouille... il se trouble et ne peut pas achever sa phrase; de son côté, Georgina rougit et ne sait quelle contenance tenir. Mais Gerbier met fin à cette situation en disant :

— Eh bien, voisin, si vous voulez, nous allons terminer tout cela...

— Je suis à vos ordres, monsieur.

En quelques minutes, le gros buffet est changé de place. Puis les deux lits sont parfaitement montés Le jeune homme est adroit et montre le plus grand empressement à se rendre utile. Quant à Georgina, elle tourne sans cesse autour du jeune voisin de son père, au point que celui-ci est plus d'une fois obligé de lui dire :

— Mais ôte-toi donc de là... tu vas te faire blesser... tu gênes monsieur...

Alors le jeune homme répond bien vite :

— Mademoiselle ne me gêne pas du tout!... j'ai bien assez de place.

Enfin tout est terminé, trop tôt au gré du jeune Alexis, qui éprouve le plus vif plaisir à regarder la jolie fille de son voisin, et peut-être aussi au gré de celle-ci qui, sans savoir pourquoi, revient toujours se placer devant le jeune Alexis.

— Voilà qui est fini, dit Gerbier; et maintenant, monsieur, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre obligeance...

— Oh! monsieur, cela n'en vaut pas la peine... Et vous êtes sûr que je ne puis plus vous aider à rien?...

— Je vous remercie... mais à présent je n'ai plus qu'à ranger mes effets...

— Enfin, monsieur, si par hasard vous aviez plus tard besoin de quelque chose... veuillez disposer de moi... Je loge ici dessous... la porte à droite... Je serai trop heureux de vous être utile..

— Merci, monsieur, je m'en souviendrai, car c'est bien agréable de pouvoir quelquefois compter sur ses voisins. Merci de nouveau et bonne nuit.

Le jeune homme salue Gerbier et sa fille, se retire en jetant encore un doux regard sur Georgina, qui, par hasard sans doute, le regardait aussi au même moment.

— Ma foi, voilà un voisin bien aimable! dit Gerbier, quand le jeune homme est parti.

— Oh! oui, mon père .. il a l'air bien honnête .. bien obligeant... Qu'est-ce qu'il fait ce jeune homme-là?

— Je n'ai pas pensé à le lui demander.

— Oh! la portière vous le dira...

— Maintenant, allons nous coucher... Je suis très-fatigué, et tu dois l'être aussi...

— Mon Dieu! je n'y pensais plus, mon père... Ah! le joli logement!... comme il me plaît!... et à vous aussi, n'est-ce pas, mon père?

— Certainement... J'espère que nous y serons bien ..

— Nous y serons à merveille... La maison est très-jolie, très-bien tenue...

— Vous causerons de cela demain... Bonsoir, mon enfant!

Gerbier embrasse sa fille et rentre dans sa chambre. Georgina en fait autant, tout en se disant :

— Je crois que mes pressentiments ne me trompaient pas, quand ils me disaient que nous serions heureux dans ce nouveau logement... C'est étonnant comme je m'y plais déjà!. .

Peut-être la connaissance du jeune voisin avait-elle redoublé la croyance de la jolie fille dans ses pressentiments.

XVIII.— CE QUE FEMME VEUT...

Après la scène que Gerbier est venu faire chez Duhautcours, en lui rapportant le carton aux présents, celui-ci est demeuré longtemps en proie à une colère d'autant plus vive, que pendant longtemps il avait été forcé de se contraindre Il marche à grands pas dans son cabinet, frappe sur ses meubles, se fait mal à la main, mais cela ne le calme pas; au contraire, et il continue de frapper sur tout ce qui se trouve à sa portée, en murmurant :

— C'est inconcevable!... un homme riche comme moi... un homme

dont les spéculations réussissent, se verra contrarié dans ses projets par un misérable artisan... par un homme qui boit de l'eau... Cet homme viendra chez moi me braver... me faire de la morale... C'est odieux tout cela!... Et ce Franville qui a été lui raconter cette aventure de ma jeunesse..... Ce n'est pas que je fasse cas de l'opinion de ce Gerbier... Ah! si ce n'était pas le père de cette ravissante Georgina... Petite sotte qui refuse mes présents! qui va rapporter à son père ce que je lui ai dit... On voit bien que cela n'a aucune éducation... Il veut déménager. . Eh bien! qu'il déménage! qu'il aille au diable avec sa famille .. Elle est bien jolie, cependant, cette Georgina... et elle est honnête... Elle n'a point d'amoureux!... C'est un phénix que cette jeune fille...et il faudrait renoncer à tout cela... Ah! cette pensée m'irrite à un point !...

Duhautcours se trouve alors près d'un meuble sur lequel sont de fort beaux vases de la Chine, il frappe le meuble si fortement qu'un des vases s'ébranle, puis, tombe sur le tapis, où il se brise en éclats.

La vue de ce beau vase brisé calme un peu la fureur de ce monsieur, qui voit que sa colère vient de lui coûter cinq cents francs.

Au même instant, mademoiselle Célesta entre dans le cabinet de son père, elle pousse un cri en apercevant les débris du vase :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela, mon père?

— Mais tu le vois bien : c'est une potiche qui est tombée et qui s'est cassée en tombant.

— Quel dommage!. . c'était la plus belle!

— C'est un léger malheur... J'ai le moyen d'en acheter de plus belles encore...

— Oh! je le sais bien! Qu'est-ce qui l'a fait tomber?

— Que t'importe? elle est brisée ; n'en parlons plus ..

— Tiens, ce carton! Que fais-tu donc de ce carton de femme dans ton cabinet, car il doit y avoir des objets de toilette là-dedans?

— Tu crois?

— Je le gagerais... Oh! je t'en prie, mon père, dis-moi ce qu'il y a dans ce carton.

Duhautcours a déjà pris son parti et changé la destination des objets que renferme le carton; il sourit à sa fille en lui disant :

— Comment, tu ne devines pas ce qu'il peut y avoir là-dedans?

— Mais je te l'ai dit, des étoffes pour dame... Ai-je raison?

— Pas tout à fait... c'est-à-dire ce sont bien des objets pour dame... ou pour demoiselle...

— Ah! c'est un cadeau que tu vas me faire, j'en suis sûre. Oh! que tu es aimable... Voyons... voyons bien vite...

Et mademoiselle Célesta courant au carton, l'ouvre et aperçoit un des cachemires; elle pousse un cri de joie :

— Oh! le beau châle! le superbe cachemire... car c'est un cachemire, je l'ai vu tout de suite.

— Parbleu! est-ce que j'irai t'offrir un châle de Lyon... fi donc!

— Quelle belle couleur! que je suis contente!

— Mais il n'est pas tout seul... il y en a un autre dessous.

— Il se pourrait? Ah! voyons l'autre...

Mademoiselle Duhautcours, en enlevant lestement le cachemire qui est dessus, fait tomber à terre la petite boîte aux bijoux qui était dans un coin du carton, et qu'elle n'avait pas aperçue.

— Eh! qu'est-ce encore que cela?

Et elle se baisse pour ramasser le boîte; mais déjà Duhautcours s'est aperçu qu'on a laissé, attaché après, le papier sur lequel est écrit :

« Pour la charmante Georgina. »

Et aussitôt il s'est précipité sur la boîte, la prend et s'empresse d'enlever le papier, qu'il fourre dans sa poche.

— Ah! qu'est-ce que tu prends donc là, que tu as peur que je voie?

— C'est la note du bijoutier.... il me semble que tu n'as pas besoin de savoir ce que je dépense pour toi?

— Quoi... il y a donc des bijoux dans cette boîte?

— Apparemment. Tu le verras tout à l'heure... Mais que dis-tu de ce second cachemire des Indes?

— Magnifique! encore plus beau que l'autre... et tout cela est pour moi?

— Et pour qui donc voudrais-tu que ce soit?

— En vérité, tu es trop bon... mais la boîte... ah! je t'en prie!... ouvre la boîte.

— Tiens, que dis-tu de cela?

— Des diamants! des boucles d'oreilles en diamants ! Oh! c'est admirable... Quelle magnificence! Laisse-moi t'embrasser: mais je pense à quelque chose, mon père.

— Quoi donc?

— Il me semble avoir entendu dire que les demoiselles ne portaient pas de diamants avant d'être mariées?

— Quelle bêtise! les demoiselles qui ne sont pas millionnaires, c'est possible; mais toi, je te couvrirai de diamants des pieds à la tête, et je te réponds que cela ne fera qu'augmenter le nombre de tes admirateurs.

— Oui, oui, vous avez raison, il faut me couvrir de diamants, cela fera enrager toutes les autres demoiselles. Ah! merci, merci, mon père, je mettrai ces boucles d'oreilles ce soir, pour aller chez madame Dumesnil... il y a toujours beaucoup de monde. Vais-je faire de l'effet!...

— Tu es satisfaite, c'est très-bien; mais dis-moi, Célesta, tu ne te sens pas malade, n'est-ce pas?

— Non vraiment, pas du tout.

— Tu n'éprouves pas de douleur quelque part?

— Nulle part; mais pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que, depuis quelques jours, il me semble que tu changes... tu n'as plus tes belles couleurs d'autrefois...

Mademoiselle Célesta fait un bond de joie en s'écriant:

— Ah! c'est donc vrai! j'en suis venue à bout enfin... Que bonheur!

— Tu en es venue à bout .. Qu'est-ce que tu veux dire par là?

— Oh! rien, mon père, je veux dire seulement que je suis bien contente de perdre ces affreuses couleurs qui m'ont causé tant d'ennuis, qui me rendaient si malheureuse...

— Je ne comprends pas; tu étais fraîche comme une rose, tu l'es beaucoup moins, et cela te fait sauter de joie.

— J'avais de grosses couleurs comme les femmes de la campagne, on se moquait de moi. J'ai entendu souvent rire aux dépens de mes joues. Vous comprenez que j'aime bien mieux avoir l'air intéressant.

— Je ne suis pas de cet avis-là.

— Vous ne vous y connaissez pas, mon père, ce n'est pas du tout bien porté, les grosses couleurs, ce n'est pas bon genre.

— Bon genre! la santé avant tout. Je vous ai déjà dit, ma fille, que l'on avait toujours bon genre quand on avait une grande fortune; mais je remarque aussi que tu tousses beaucoup depuis quelque temps

— Je tousse... Je ne m'en suis pas aperçue... C'est que je me serai enrhumée... cela arrive à tout le monde.

— Ce n'est pas un rhume que tu as... ta toux est sèche... fréquente... c'est de l'irritation. Tiens, voilà encore que cela te prend.

— Mon Dieu! mon père, c'est vous qui êtes cause que je tousse; je n'y pensais pas du tout, vous m'en avez donné l'envie.

— Ma fille, votre réponse est une mauvaise plaisanterie, vous ne devez pas trouver mauvais que je m'intéresse à votre santé. Je me rappelle ce que vous avez fait, un soir que nous allions au bal, pour dissimuler vos couleurs. Votre essai a été très-malheureux, mais, du moins, vous n'avez employé que des eaux ou des pommades d'usage externe; j'aime à croire que vous ne prendriez aucun spécifique d'usage interne pour faire passer l'éclat de votre teint, cela pourrait être fort dangereux pour votre santé. On ne doit point chercher à corriger la nature.

— Soyez donc tranquille, mon cher père, je vous répète que je me porte fort bien et que je n'ai pas envie de me rendre malade; mais je suis bien contente de perdre mes affreuses couleurs. Merci mille fois encore. J'emporte mes beaux présents dans ma chambre, je vais y essayer mes cachemires.

Mademoiselle Célesta n'avait pas dit la vérité à son père.

Après l'essai si mal réussi du cosmétique qui devait la pâlir et lui avait fait un masque de pierrot, la fille du capitaliste avait, pendant quelque temps, pris son parti et tâché d'oublier la couleur de ses joues; mais on le sait : « *Désir de fille est un feu qui dévore.* »

Le désir d'avoir l'air distingué, intéressant, couvait toujours au fond du cœur de mademoiselle Célesta, elle ne le cachait pas à sa femme de chambre, et celle-ci toute dévouée à sa jeune maîtresse, ne cessait de répéter :

— Nous n'avons pas réussi avec le cosmétique... peut-être parce qu'il a été mal employé .. mais certainement il doit y avoir autre chose... si mademoiselle veut, j'irai consulter une somnambule ou une tireuse de carte.

Célesta disait non, mais d'une façon qui pouvait se prendre pour un oui, et un jour, mademoiselle Zélie était allée d'un air triomphant dire à sa maîtresse;

— J'ai consulté une somnambule, qui m'a dit en dormant des choses étonnantes, dont je ne me souviens plus du tout, puis, lorsqu'elle a été éveillée, elle a ajouté:

— Vous désirez trouver un moyen de faire passer les couleurs de votre jeune maîtresse?

— Je lui avais dit cela en arrivant chez elle.

— Eh bien! continua-t-elle, j'ai un frère qui fait des cures merveilleuses en médecine: il guérit les écrouelles, les engelures, les maux de dents; il a des élixirs pour tout ce que l'on veut; mais il vend ses remèdes en cachette, parce que les médecins, qui trouvent qu'il guérit trop de choses, s'opposent à ce qu'il exerce son art. Vous irez chez lui de ma part, avec un mot de moi, et il vous donnera, j'en suis certaine, une composition qui opérera le changement que l'on désire.

— Eh bien! Zélie, est-ce que tu as été chez ce savant?

— Oui, mademoiselle, je lui ai expliqué ce qui vous contrariait, il s'est écrié :

— C'est la moindre des choses Pourquoi votre jeune maîtresse a-t-elle les joues si rouges? parce que le sang se porte à son visage; il ne s'agit donc que de le détourner et de lui faire prendre un autre chemin. J'ai là ce qui remplira son but.

— Et il m'a montré une grande fiole en me disant :

— On en prend tous les jours trois fois une grande cuillerée, le matin à jeun, puis deux heures avant de dîner, puis, en se couchant .. Au bout de dix à douze jours, l'effet se produit, et il est probable qu'avec deux bouteilles on aura réussi entièrement.

— Et cela n'est pas malsain? ai-je dit? et cela ne fera pas de tort à la santé de mademoiselle?

— Au contraire, m'a-t-il répondu. Cet élixir n'est composé qu'avec des toniques, il est aussi fortifiant qu'agréable au goût.

— Et ces bouteilles, où sont-elles?

— Dame, mademoiselle, je voulais vous consulter avant, et puis elles coûtent vingt francs pièce!...

— Eh! qu'importe le prix! Tiens, voilà de l'argent, prends-en tout de suite deux.

Mademoiselle Zélie s'était empressée d'aller chercher le précieux élixir, et, le même jour, Célesta avait commencé à en prendre. L'effet n'avait pas tardé à se produire, il avait été plus rapide qu'on ne l'espérait; les belles couleurs perdaient de leur éclat, et cela était assez sensible pour que Duhautcours s'en fût aperçu et alarmé, parce qu'il avait remarqué en même temps que sa fille était atteinte d'une petite toux sèche, mais persistante.

Voilà ce qui avait amené la conversation précédente entre le père et la fille; mais Célesta ne s'inquiète nullement de sa toux, elle est enchantée de pâlir; déjà elle s'est aperçue que dans le monde les demoiselles, en la regardant, ne riaient plus et se contentaient de chuchoter tout bas.

— Elles enragent de voir que mes couleurs diminuent, se dit-elle, avant peu, je l'espère, j'aurai une figure tout à fait intéressante, alors, rien ne manquera à ma félicité!

Et en courant montrer à sa femme de chambre les beaux présents qu'elle vient de recevoir de son père, Célesta s'écrie :

— Décidément, mes couleurs diminuent, mon père s'en est aperçu, il me l'a dit, il m'a même demandé si j'étais malade; je commence donc à avoir l'air intéressant?

— Assurément, mademoiselle. Oh! c'est bien visible! cela saute aux yeux de tout le monde. Bientôt vous serez pâle tout à fait, au lieu de rouge; je crois que vous n'aurez pas besoin de boire la seconde bouteille.

— Oh! si fait... mes couleurs n'auraient ensuite qu'à revenir; il ne faut pas faire les choses à demi! je boirai la seconde bouteille... j'en prendrai plutôt trois que pas assez. D'ailleurs, cela n'a rien de désagréable au goût; cela sent la menthe, la vanille... Ah! vais-je être heureuse! des cachemires.. des diamants. . car mon père m'a dit qu'il me couvrirait de diamants... et pâle avec tout cela... Comme je ferai de l'effet dans le monde... les jeunes femmes, les demoiselles mourront de dépit en me regardant; n'est-ce pas Zélie?

— Oh! il n'y a pas de doute, mademoiselle.

— Les hommes n'admireront que moi, ne feront la cour qu'à moi!

— Mademoiselle le mérite bien, et pour se marier, mademoiselle n'aura que l'embarras du choix.

— Oui, mais je serai très-difficile... j'en ai le droit... Je veux... Mon Dieu! que c'est impatientant de tousser comme cela... Je veux... Cela ne finira donc pas!...

— C'est vrai; mademoiselle veut-elle que je lui fasse une tisane?...

— Ce n'est pas la peine... cela s'en ira comme c'est venu. Ce n'est pas du rhume; c'est un picotement à la gorge, à la poitrine... une irritation... mais voilà l'heure où je puis prendre mon élixir. Donne-moi ma bouteille.

— Vous n'avez pas dit à monsieur votre père que vous buviez de quelque chose qui fait pâlir?

— Je m'en serais bien gardée!... il se serait mis en colère; il m'aurait dit qu'on ne doit rien prendre sans consulter un médecin. Mais celui qui a composé cela est un grand médecin, puisqu'il fait des cures si merveilleuses, n'est-ce pas?

— Assurément, mademoiselle, d'ailleurs il faut bien qu'il ait du talent pour faire payer si cher ce qu'il compose.

La coquetterie fait commettre aux femmes bien des fautes; elles lui sacrifient trop souvent leur santé; combien n'en avons-nous pas connu qui, pour avoir voulu se faire une taille de guêpe, se sont comprimé l'estomac et donné de ces affreuses maladies dont les progrès sont si rapides et la guérison si rare.

Mademoiselle Célesta en voulant à toute force perdre ses couleurs, en se fiant à la science empirique, ne s'aperçoit pas qu'elle fait refluer vers sa poitrine ce qui lui montait au visage; elle tousse chaque jour davantage, mais elle continue de boire son élixir, car elle est arrivée à son but; ses couleurs ont entièrement disparu, excepté une légère teinte qui se montre encore aux pommettes des joues; elle est pâlotte et elle a en effet l'air intéressant parce qu'elle a l'air malade.

M. Duhautcours veut absolument que sa fille voie un médecin, qu'elle le consulte, qu'elle soigne sa santé; mais mademoiselle Célesta, qui n'a jamais été très-soumise aux ordres de son père et qui d'ailleurs est persuadée que le changement que l'on remarque en elle est simplement l'effet de son élixir et n'annonce pas une maladie, mademoiselle Célesta refuse positivement cette visite de médecin, et ne cesse de répéter :

— Je me porte très-bien; je me porte comme je veux me porter; il me semble que je dois mieux que tout autre savoir si je suis malade; qu'on me laisse tranquille, je n'ai nul besoin de médecin.

Duhautcours n'insiste pas, il sait d'ailleurs que ce serait inutile : sa fille a pris l'habitude de commander et a perdu celle d'obéir.

XIX. — LANGLUMOT TOURNE AU LOVELACE.

Les demoiselles de la Grenouillère logeaient dans une maison bourgeoise de la rue Charlot, au Marais, chez une dame qui trouvait économique de louer en garni une partie de son appartement.

Du bois de Boulogne à la rue Charlot, il y a un fort joli *ruban de queue*, comme disent les coiffeurs. Il y a quelques hommes de lettres qui diraient : il y a une *trotte conséquente*. Tout cela dépend de la manière de parler le français. Mais qu'importent les distances à des hommes galants.

Ces messieurs avaient fait placer les deux cousines au fond de la calèche; la maigreur de l'une faisait compensation avec l'embonpoint de l'autre; elles y eussent été à leur aise, mais il avait été impossible aux trois cavaliers de tenir sur la banquette de devant, car l'oncle et le neveu Langlumot étaient tous deux très-gros.

— Je vais me mettre à côté du cocher, dit Isidore; mais les deux cousines s'écrient alors :

— Non, monsieur, nous ne le souffrirons pas... c'est déjà bien assez de nous avoir donné cette place dans votre voiture.

— Mettez-vous entre nous deux, dit mademoiselle Armande, vous êtes très-mince, je vous certifie que cela ne nous gênera pas.

— Non, mesdames, cela vous gênera.

— De grâce, monsieur, dit à son tour Argentine, mettez-vous y ou je descends avec ma cousine.

Il n'y avait pas moyen de refuser encore et cependant Isidore aurait cent fois préféré être sur le siége à côté du cocher, à se trouver presque enveloppé par les crinolines des deux dames, mais il se dévoue et s'assied entre les deux cousines, tout en disant à Langlumot, qui se gratte le nez et lorgne mademoiselle Armande :

— Ah! cher oncle... vous enviez ma place, vous voudriez bien y être, je le vois!... et je vous l'aurais déjà cédée si vous n'étiez pas si bel homme... tandis que moi je ne suis qu'un avorton qui peut se glisser partout.

Langlumot est touché du compliment et veut tâcher d'y répondre d'une manière spirituelle, il commence par saluer les deux cousines, puis sourit en disant :

— Il est certain que placé entre ces dames... plus on est pressé... et plus on doit avoir d'agrément.

— Ah! charmant!... délicieusement répondu! s'écrie Isidore qui ne manque pas une occasion pour chercher à se faire bien venir de Langlumot, dont il ne lui a pas été difficile de saisir les côtés faibles. Mais il m'a semblé, cher oncle, qu'en vous apercevant tout à l'heure au bois, madame vous a parlé comme à quelqu'un que l'on connaîtrait déjà... ai-je fait erreur?

— Non, monsieur, répond mademoiselle Armande, vous ne vous êtes pas trompé, nous avions déjà eu le plaisir de nous trouver avec monsieur votre oncle, dans le chemin de fer; nous occupions le même wagon de première classe... nous avions pris cette locomotion à la station de Lisieux, car nous habitons fort près du là, ma cousine et moi, une propriété assez jolie qu'on appelle la Grenouillère... je ne sais pas trop pourquoi, car il n'y a pas plus de grenouilles là qu'ailleurs. Comme nous y habitons depuis longtemps, les paysans du voisinage nous désignent toujours sous le nom des demoiselles de la Grenouillère... car nous sommes demoiselles, ma cousine et moi. Notre propriété est située un peu au-dessus de Lisieux... près du Mesnil-Mauger, où il y a aussi une station du chemin de fer, que nous aurions pu prendre, mais nous avons préféré nous rendre à celle de Lisieux, la route étant plus pittoresque par là, et je crois que monsieur était aussi à cette station.

— Oui, mademoiselle, j'y étais en effet, dit Langlumot, car j'habite le même pays que vous... c'est-à-dire que deux lieues seulement nous séparent... Vous êtes entre Lisieux et Mesnil-Mauger, moi, je demeure à Lisieux même, où je possède aussi une propriété assez belle, vous avez peut-être entendu parler de moi... Langlumot... je m'occupe beaucoup de pâturages...

— Langlumot... murmurent les dames... Non... nous ignorions votre nom!. .

— Moi, j'ai très-souvent entendu parler du charmant domaine de la Grenouillère, et je me trouve heureux d'en connaître les propriétaires.

Les deux cousines s'inclinent et saluent autant qu'on peut le faire lorsqu'on est assis et gêné dans le fond d'une voiture.

— Allons! dit Isidore, vous êtes voisins, vous vous connaissiez déjà avant de vous être vus... maintenant vous voilà comme d'anciennes connaissances... le destin devait vous rapprocher... comme disent les Arabes : *c'était écrit!* l'événement du bois est un coup de la Providence...

— Je crains qu'il n'ait pour moi des suites fâcheuses! murmure

mademoiselle Argentine, je me sens comme des frissons... je crois que j'ai la fièvre... cette chute d'eau me sera funeste... je ferai une maladie, c'est certain.

— Rassurez-vous, notre docteur est là... il n'y a pas de maladie qui jusqu'à présent lui ait résisté... Voyons, docteur, ne nous promettez-vous pas de guérir mademoiselle...

Le gros Auguste était depuis quelques instants tout préoccupé de ce qu'il demanderait chez le traiteur pour son dîner. L'envie de manger du canard lui souriait, et il répond à Isidore :

— Avec des navets; je crois que c'est ce qu'il y a de mieux.

— Comment, monsieur? vous comptez me guérir avec des navets! s'écrie mademoiselle Argentine.

— Vous guérir, mademoiselle? répond le neveu de Langlumot qui s'aperçoit qu'il n'était pas à la conversation... Oh! assurément, je regrette seulement que vous ne soyez pas plus malade... mais enfin nous verrons comment cela tournera... Vous avez eu une grande frayeur dans l'eau?

— Oui, monsieur.

— Très-bien; et vous avez eu froid?

— Oui, monsieur... c'est-à-dire j'ai plutôt eu froid après.

— Très-bien! et en ce moment vous avez de petits frissons?

— Oui, monsieur.

— Très-bien!... vous n'êtes pas à votre aise?

— Oh! non, monsieur!

— Ni moi non plus! se dit Isidore qui est presque caché par les jupes de ces dames.

— Très-bien! très-bien!... continue de murmurer Auguste, et son oncle fait un signe approbateur en disant :

— Je vois avec plaisir qu'il comprend la maladie!

On arrive rue Charlot. Les deux jeunes gens prennent de nouveau mademoiselle Argentine sous les bras et l'aident à monter deux étages pour arriver à son logement. Langlumot suit avec la grosse Armande à laquelle il donne la main tout en lui faisant des yeux où il tâche de mettre beaucoup d'expression.

— Vous allez m'écrire une ordonnance, n'est-ce pas, docteur? dit la malade en se jetant dans un fauteuil, ensuite je crois que je ferai bien de me mettre au lit!

— Oui, oui... mettez-vous au lit... il faudra même le garder très-longtemps!

— Vous pensez donc que je n'irai pas mieux demain, docteur?

— Demain! peste comme vous y allez... Ah! vous croyez que vous serez guérie demain! J'espère bien que... je veux dire, je crains bien que non. Mais soyez tranquille, quand je soigne quelqu'un je ne le soigne pas à moitié... et de plus, si mon sujet a quelque autre maladie en retard... je les fais toutes arriver en même temps, de cette façon-là vous comprenez qu'il ne peut plus être malade de fort longtemps quand il sort de mes mains.

— Voulez-vous voir ma langue, docteur?

— Cela ne peut jamais faire de mal.

— Allons, cher docteur, dit Isidore qui a bien de la peine à garder son sérieux, écrivez votre ordonnance, ensuite nous laisserons ces dames... il ne faut pas être importun.

Auguste se place devant un secrétaire, prend une feuille de papier blanc, une plume qu'il examine longtemps, puis appuie sa tête sur sa main gauche et regarde le plafond, probablement pour y chercher ce qu'il doit ordonner à la malade; quelques minutes s'écoulent, le gros jeune homme regarde toujours au plafond, mais il n'a encore rien écrit.

Pendant ce temps Langlumot cause avec mademoiselle Armande, et la malade ferme à demi les yeux et semble très-disposée à s'endormir. Mais Isidore qui commence à s'ennuyer chez les deux cousines s'approche de son ami et lui dit à l'oreille :

— Voyons! finis-en donc... est-ce que tu ne peux pas accoucher d'une ordonnance... Que diable! mets la première chose venue... Ordonne de la graine de lin et de la fleur d'oranger... On guérit toutes les maladies avec ça.

— Chut! ne me trouble... laisse-moi faire mon état, il faut appliquer le remède au cas...

— Il me semble que tu n'appliques rien... tu regardes ta plume... voilà tout!...

— Ah! par Esculape... je vois bien maintenant pourquoi je n'écris rien... ceci est une plume d'oie, et je ne me sers que de plumes de fer... mademoiselle, est-ce que vous n'auriez pas ici des plumes de fer?

— Pardonnez-moi, monsieur... là, dans le tiroir à gauche...

— Infiniment obligé.

— Voulez-vous revoir ma langue, docteur?

— Merci... je la verrai demain.

— En voilà un docteur précieux, se dit Isidore en se promenant dans la chambre, il faut une plume de fer, sans quoi il ne sait pas traiter ses malades... et dire qu'un jour cela aura peut-être beaucoup de clients... et de la réputation... ça ne m'étonnerait pas, on a vu des choses surprenantes.

Enfin, le jeune médecin est parvenu à écrire une ordonnance, ainsi que la manière de s'en servir. Alors il se lève, recommande à mademoiselle Argentine de se mettre au lit, de ne point le quitter jusqu'à nouvel ordre, et annonce qu'il viendra le lendemain matin savoir l'effet qu'aura produit la potion qu'il vient d'ordonner.

Puis, ces trois messieurs prennent congé des deux cousines, qui ne manquent pas de leur dire :

— Nous espérons avoir aussi l'avantage de voir M. Langlumot et son autre neveu... Ce sera une connaissance bien agréable pendant le court séjour que nous ferons à Paris.

Ces messieurs s'inclinent; Langlumot commence une phrase dont il ne peut pas sortir, mais Isidore l'en tire en s'écriant :

— Ne fatiguons pas plus longtemps la malade qui a besoin de repos.

— Renvoyons la calèche et allons dîner chez Bonvalet, dit Isidore. Nous sommes à deux pas et j'ai très-faim...

— Permettez, jeunes gens, répond Langlumot, puisque j'ai tant fait que de prendre un équipage, je ne serai pas fâché d'arriver chez le traiteur en voiture... on doit être bien mieux servi quand on arrive en calèche.

— Décidément notre oncle a plus d'esprit que nous, s'écrie Isidore en remontant dans la calèche. Vois-tu, Auguste, nous ne sommes que des niais près de lui.

Langlumot savoure tous ces compliments qu'il prend au pied de la lettre, et il frappe sur les genoux du petit jeune homme en lui disant :

— C'est juste, mais j'avais toujours cru qu'il n'y avait pas de règle sans exception.

Pendant le dîner, ces messieurs causent des deux cousines.

Ce sont des personnes fort à leur aise, dit Langlumot, j'ai souvent entendu parler du domaine de la Grenouillère comme d'une propriété valant au moins quatre-vingt mille francs.

— De rente?

— Non; de fonds. Mais quand on possède une belle propriété, ordinairement on a quelque chose avec.

— Vous devez être au courant, mon oncle, dit Auguste; car il me semble que vous avez bien longtemps causé avec celles de ces demoiselles que l'on appelle Armande...

— Oui, oui, nous avons causé... répond le campagnard en affectant un air malin.

— Que cet Auguste est indiscret, s'écrie Isidore; il y a des choses que l'on devine tout de suite, mais dont on ne parle pas... Ton oncle a fait la conquête de cette demoiselle... la belle femme, celle qui a de l'embonpoint... Pardieu! nous le savons bien; et à moins d'être aveugle, ce sont de ces sentiments qui sont trop spontanés pour se dissimuler ..

— Ah! messieurs... messieurs! dit Langlumot en rougissant de plaisir, vous vous figurez des choses qui ne sont pas... vous êtes dans l'erreur... Cette personne est fort aimable, mais je n'ai aucune raison de croire que cela va plus loin.

— Vous ne voulez pas en convenir... Très-bien, notre oncle, nous ne vous en parlerons plus... mais vous permettrez d'en croire nos yeux... N'est-ce pas Auguste, que c'est visible comme le jour et la nuit?

— De quoi?

— Sapristi, mon cher docteur, l'amour de la science vous abrutit; vous n'êtes jamais à la conversation!... Est-ce que vous n'avez pas remarqué les regards de feu lancés sur notre oncle par mademoiselle Armande?

— Oh! si fait... J'en ai été ébloui! Jamais on ne m'a regardé comme ça.

— Vous l'entendez... Jamais on ne l'a regardé comme ça!... Ah! nous ne sommes pas de votre force... Vous moissonnez auprès des belles... nous autres, nous nous contentons de glaner.

— Mes enfants .. si nous buvions du champagne?... J'y prends goût au champagne... Décidément, cela vaut mieux que le cidre. Que dites-vous de ma proposition?

— Acceptée à l'unanimité! Le champagne est un ami créé... pour les desserts!... Vous n'avez que de bonnes idées, cher oncle... vous êtes digne de vivre à Paris!...

— A propos de cela, dès demain j'écrirai à Hortense, mon épouse... Je lui dirai que cette succession n'est pas aussi claire qu'on me l'avait annoncé... que je ne puis pas encore prévoir l'époque de mon retour...

— Bravo! Ah! quel roué que notre oncle!... ah! quel scélérat!

Ces messieurs ont bu du champagne. Jamais Langlumot ne s'est senti si gai, si heureux. Il mène les deux jeunes gens au spectacle; ensuite il les mène prendre du punch, puis il veut rejouer au billard. Une fois en train, il n'y a plus moyen de l'arrêter; et l'on rentre à l'hôtel en faisant déjà des projets de plaisir pour le lendemain.

— Eh bien, il me semble que ça marche, dit Isidore, quand il se retrouve seul avec Auguste. La rencontre que nous avons faite au bois est venue à point, comme si on l'avait préparée.

— Que trouves-tu donc de si avantageux pour nous dans la connaissance de ces deux provinciales ridicules?... Nous étions bien mieux dans la calèche quand nous ne les avions pas avec nous.

— Je te conseille de parler! il me semble que c'est moi qui pour-

tais me plaindre... moi! qu'elles inondaient de leur crinoline!... Mais je sais supporter ces petites misères, parce que je prévois les vantages qui les suivront...

— J'ai une cliente, c'est vrai... mais elle veut toujours me montrer sa langue... c'est monotone!

— D'abord, une cliente pour toi, c'est déjà quelque chose; et si tu es adroit, j'aime à croire que tu la conserveras longtemps...

— Si je la guérissais tout de suite, cela me ferait bien plus d'honneur!

— Voilà une belle idée! Tu ne comprends donc pas quelles seront les suites de nos relations avec ces deux demoiselles majeures?... Ton oncle est persuadé qu'il a fait la conquête de la grosse Armande... Nous le lui dirons tant, qu'il faudra bien qu'il en devienne amoureux!... Je ne sais pas quel sera le résultat de cette intrigue, mais ce que je sais, c'est que cela prendra du temps, beaucoup de temps... que, pendant qu'il fera la cour à sa belle, M. Langlumot ne songera pas à retourner à Lisieux, et que tant qu'il sera à Paris, notre porte ne pourra pas s'ouvrir... Le propriétaire ne reviendra pas de sa campagne; par conséquent, ce cher oncle s'habituera à nous loger, à nous mener en calèche, et chez les meilleurs restaurateurs, et au spectacle, et au café... enfin que nous continuerons cette vie de délices et de champagne que nous menons depuis deux jours... Eh bien, y es-tu maintenant?

— C'est ma foi vrai .. je n'avais pas songé à tout cela...

— Tu n'es pas fort, mon pauvre Auguste; et si tu guérissais sur-le-champ ta cliente, ces dames pourraient aussi quitter Paris... Mais je suis bien tranquille, tu ne la guériras pas... d'autant plus qu'elle n'est pas malade, la grande maigre, elle ne peut donc que le devenir entre tes mains. Voyons, qu'est-ce que tu lui as ordonné? qu'as-tu mis dans sa potion?

— La potion que j'ai ordonnée ne peut faire que du bien; c'est... de l'eau de menthe... de l'éther... du camphre... du sirop de gomme, du quinquina et de l'orge perlé...

— Ah! mon Dieu! que de choses!...

— Aussi j'ai mis sur l'ordonnance : secouer longtemps avant de la prendre. Cela doit faire suer la malade, ou je ne m'y connais pas... Or, une personne qui est tombée dans l'eau a besoin de suer.

— Va demain de bonne heure chez ces dames, tu connaîtras l'effet de ta potion... et ne manque pas de dire à la grosse Armande que ton oncle lui présente ses hommages, et qu'il a parlé d'elle toute la soirée...

— Sois tranquille... Ah! combien prendrai-je par visite?

— Tu songeras à cela plus tard... Tu ne vas pas aller te faire payer tes visites chaque fois que tu iras voir ces dames... ce serait joli!...

— Non, mais enfin on est bien aise de savoir sur quoi compter... Je prendrai quarante sous...

— Ce n'est pas assez! Tu veux donc qu'on te prenne pour un malheureux sans talent, sans client!... Plus tu prendras cher, et plus on aura confiance en toi... Le monde est ainsi fait. Je suis plus jeune que toi, je ne devrais pas avoir besoin de t'apprendre cela.

— Alors je prendrai trois francs.

Isidore haussa les épaules et va se coucher en se disant :

— Je crois qu'il l'est encore plus que son oncle.

XX. — UNE ORDONNANCE BIEN SUIVIE.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, le gros Auguste, après s'être fait friser, bichonner et rayer, se fait chercher un cabriolet et se rend chez les demoiselles de la Grenouillère.

C'est mademoiselle Armande qui lui ouvre la porte; elle est encore en déshabillé du matin, bien que déjà pourvue de son corset. Mais sa figure est décomposée, ses traits bouleversés; enfin la plus vive inquiétude se peint sur sa physionomie. Elle s'écrie en voyant Auguste :

— Ah! docteur... arrivez... je vous attendais avec bien de l'impatience... nous avons grand besoin de vous...

— Comment... qu'y a-t-il donc? demanda Auguste, un peu effrayé de ce qu'il entend. Est-ce que votre cousine ne va pas mieux?...

— Mieux!... Ah! bien au contraire... elle est beaucoup plus mal... Elle bat la campagne en ce moment... elle parle de rivière... de calèche... de poissons... c'est effrayant.

— Vous m'étonnez! Est-ce qu'elle n'a pas pris de sa potion?

— Si vraiment... et c'est depuis qu'on lui en a donné qu'elle est dans cet état...

— Comment? une potion calmante lui aurait donné le délire... c'est impossible!...

— Je n'y conçois rien non plus, docteur.

— Combien en a-t-elle pris de fois?

— Une fois hier dans la soirée; ensuite, ce matin, comme elle était un peu plus tranquille, j'ai voulu qu'on lui en redonnât... et sa crise a recommencé...

— Est-ce qu'on n'a pas bien suivi ce que j'ai écrit sur l'ordonnance?...

— Oh! pardonnez-moi, docteur, on a suivi vos prescriptions à la lettre... Je venais même de faire monter le concierge de la maison, pour tâcher de faire prendre encore de la potion à ma cousine.

— Ah! vous lui faites donner cela par le concierge de la maison... Est-ce qu'il est garde-malade?

— Non, docteur, mais c'est un homme très-fort; et vous comprenez que ce n'est pas une faible femme qui pourrait exécuter vos prescriptions.

— Ma foi, non, je vous avoue que je ne comprends pas du tout... Pourquoi ne donneriez vous pas vous-même de cette potion à votre cousine?...

— Pour lui en faire boire, sans doute, je le pourrais... mais avant, pour faire ce que vous avez ordonné... je ne serais jamais assez forte...

— J'ai ordonné quelque chose avant la potion?...

— Vous le savez bien, docteur, vous avez écrit au bas de votre potion : bien secouer avant de la prendre.

— Ah! c'est juste; oui, en effet, j'ai écrit cela; mais je ne comprends pas qu'il faille un homme bien fort pour exécuter cela...

— Pardonnez moi, docteur; elle n'en a pas l'air, mais je vous assure qu'elle est très-lourde... et pour la secouer, il faut quelqu'un de solide.

— Que diable me dites-vous là? on en a donc fait plein une dame-jeanne?... Cependant cela ne doit pas être; les quantités étaient marquées... cela doit faire une très-petite fiole ..

— Une fiole, docteur! mais c'est de ma cousine que je vous parle... Vous avez écrit qu'il fallait la secouer longtemps avant de lui faire prendre de la potion, et c'est pour secouer Argentine que je fais monter notre concierge.

Auguste se laisse tomber sur une chaise en riant aux éclats. Cette gaîeté semble intempestive à la grosse Armande, qui lui dit d'un ton peiné :

— Comment, docteur, vous riez lorsque je vous dis que ma cousine ne peut pas supporter ce que vous avez ordonné!...

— Pardon, mademoiselle, mille fois pardon... mais en vérité, il est difficile de s'en empêcher lorsqu'on voit comment vous avez interprété mon ordonnance... J'ai écrit : « Secouer longtemps avant de la prendre,» mais c'est de la potion qu'il s'agissait et non pas de la malade! C'est la potion seule qu'il fallait secouer!...

— Ah! mon Dieu! .. il serait possible... Pauvre cousine!... Mais aussi, monsieur, il fallait écrire : « Bien secouer la potion avant de la faire prendre!... » je n'aurais pas fait de quiproquo!

— Eh! madame! qui est-ce qui va s'imaginer que l'on croira qu'il faut secouer longtemps une personne malade?... Enfin, j'espère que tout ceci n'aura pas de suite fâcheuse; veuillez me conduire près de votre cousine.

Lorsque le jeune docteur entre chez mademoiselle Argentine, celle-ci était en train de donner des coups de poing et des coups de pied au concierge, qui voulait absolument l'enlever de son lit pour la secouer; et elle criait de toutes ses forces :

— Non! c'est assez!... je ne veux pas être soignée comme cela... c'est une horreur... Si c'est cela qu'on appelle l'homœopathie ou l'électricité, je préfère l'ancienne médecine... Je vais appeler au secours... Ah! voilà le docteur!... De grâce, docteur, délivrez-moi de cet homme!

On s'empresse de renvoyer le concierge, ce qui calme mademoiselle Argentine. Auguste lui promet qu'elle ne sera plus secouée; et, sans vouloir divulguer la sottise de la grosse Armande, il rejette tout cela sur la faute du pharmacien, qui a cru devoir dire qu'il fallait faire subir à la malade ce mode de traitement avant de prendre la potion.

— Ce pharmacien est donc un âne? dit la malade; il voulait donc ma mort?

— C'est un jeune élève qui a fait la potion, dit Auguste; il pensait probablement à autre chose... Remettez-vous, mademoiselle, tout ceci ne sera rien.

— Ah! si vous saviez, docteur, cet affreux concierge me secouait d'une force!... Je suis toute disloquée!

— Cet homme croyait bien faire, il ne faut pas lui en vouloir.

— Je suis courbaturée... je suis très-faible... voulez-vous voir ma langue?

— Volontiers, oh! fichtre... mauvaise langue!...

— Ah! je suis bien plus malade qu'hier!

— Ce n'est pas ma faute! je n'ai pas l'habitude de faire secouer mes malades... ceci retardera un peu votre guérison, il faudra garder le lit plus longtemps...

— Ah! docteur il me serait bien impossible de me lever maintenant... quel dommage... pendant que nous étions à Paris nous en profitons pour jouir de tous les agréments qu'il offre.

— Oh! ma cousine, il paraît qu'il faudra que nous y restions bien plus longtemps que nous ne le pensions. Ce monsieur... cet avocat qui nous a offert ses services pour arranger notre différend avec madame Baleine, est venu ce matin; il m'a dit que cette indigne

corsetière ne voulait pas entendre raison... et que par conséquent, comme nous étions dans notre droit, il fallait aller devant les tribunaux et soutenir un procès...

— Ah! monsieur Chipotier vous a dit cela...

— Ce sont ses propres paroles; mais il a ajouté : Quant au procès vous le gagnerez, cela ne fait aucun doute. .

— Nous le gagnerons... ces avocats disent toujours cela... je ne sais pas si nous devons avoir entière confiance en celui-ci... Docteur, connaissez-vous maître Chipotier? un avocat? il nous a dit qu'il était très-célèbre.

— Maître Chipotier... ma foi non, je ne connais pas ce monsieur... mais il y a tant d'avocats célèbres à Paris, on ne peut pas les connaître tous... c'est comme les médecins... il y en a de fort célèbres.... qui sont totalement inconnus... c'est-à-dire... enfin... vous me comprenez...

— Armande, racontez donc au docteur le sujet de notre différend avec cette corsetière... il nous donnera son avis...

— Volontiers, ma cousine.

Auguste, qui ne tient pas du tout à savoir pourquoi l'on veut plaider avec la marchande de corsets, se lève en disant :

— Non, non. , pas maintenant... Diable! la malade a besoin de repos... il faut la laisser dormir... vous nous raconterez cela quand je reviendrai avec mon oncle... c'est un homme très-fort en jurisprudence, il a soutenu plusieurs procès pour des pommes qu'on ramassait dans ses champs, et qui n'étaient pas véreuses comme on le prétendait. Il pourra vous donner de fort bon avis... Cela me fait souvenir qu'il m'a chargé, mesdames, de vous présenter ses hommages.

— Ah! c'est un homme bien aimable! dit mademoiselle Armande en soupirant.

—Et votre cousin aussi, dit Argentine.

— Mon cousin?... ah! vous voulez parler d'Isidore... c'est mon ami, mais nous ne sommes point parents.

— Il appelle cependant M. Langlumot son oncle?

— Oui, c'est un petit mot d'amitié qu'il lui donne...

—Il a l'air bien distingué ce jeune homme! il doit être d'une noble souche...

— Oh! sa souche est infiniment noble... Pardon, mesdames, mais mes malades me réclament...

— Et vous devez avoir une nombreuse clientèle, docteur ?

— Tellement nombreuse que je ne la compte plus !

— Vous ne m'ordonnez rien autre docteur ?..

— Non... continuez la potion... dormez beaucoup...

— Je suis bien faible... puis-je manger quelque chose ?...

— Je n'y vois pas d'inconvénient... peu de chose... une tranche de gigot... ou une meringue... à votre choix.

— Ah! vous pensez que je puis manger cela?...

— Je fais toujours manger mes malades... c'est ma manière de les soigner...

— Verrons-nous votre oncle aujourd'hui ?

— Assurement ! il viendra s'informer de votre santé... au revoir, mesdemoiselles.

Auguste s'éloigne en se disant :

— C'est embêtant les malades, toujours voir des langues... je suis fâché d'avoir pris cet état-là... je préférerais être rentier... voilà une profession agréable !... n'avoir rien à faire que flâner, fumer, s'amuser... ah ! je ne sais pas ce que je ferais pour acquérir cette position !... mais je ne vois rien en perspective... qu'un bon mariage... une femme riche... une grosse dot !... Tiens... si ces demoiselles de la Grenouillère sont riches... elles ne sont plus de la première jeunesse ; l'une est bien maigre, l'autre bien grasse... mais qu'importe... je prendrai l'une ou l'autre... ce n'est pas la femme, c'est la dot que j'épouserais. Il faut que je fasse part de cette idée à Isidore; il est rempli d'imagination, il est capable de faire réussir ce projet.

Le jeune médecin revient à l'hôtel, où il trouve son ami déjeunant avec son oncle, auquel il continue de persuader qu'il a fait la conquête de mademoiselle Armande.

— Eh bien, comment va ta malade ? demande M. Langlumot à son neveu.

— Pas bien, mon oncle... oh ! elle est beaucoup plus mal qu'hier.

— Je m'y attendais ! s'écrie Isidore, qui ajoute tout bas :

— Ta potion a fait du bien, à ce qu'il paraît.

— Ce n'est nullement ma faute, dit Auguste, j'ai écrit sur mon ordonnance : « Bien secouer avant de la prendre, » et mademoiselle Armande s'est imaginée que c'était sa cousine qu'il fallait secouer...

— Ah ! ah ! ah ! le quiproquo est trop fort ! s'écrie Isidore en riant. C'est pourtant encore notre oncle qui est cause de cela...

— Moi ! dit Langlumot, je suis cause que l'on a secoué la malade ?...

— Eh, sans doute, si vous n'aviez pas tourné la tête à mademoiselle Armande, est-ce que jamais elle aurait fait une pareille bévue !... mais quand les femmes sont amoureuses, c'est fini, la raison disparaît, elles ne savent plus ce qu'elles font...

Langlumot prend un air modeste en disant :

— Ce diable d'Isidore voudrait absolument me persuader que j'ai fait une conquête !...

— Moi ! je ne veux rien !... seulement j'ai des yeux et j'y vois clair.

— Je suis fâché que cette belle personne soit demoiselle...avec une veuve on est plus hardi !...

— Mon cher oncle, une demoiselle de cet âge-là peut bien passer pour veuve... croyez-moi, le cas de séduction n'est point à redouter...

— Taisez-vous, mauvais sujet !... Jeunes gens, je vous laisse, je vais écrire à Lisieux à mon épouse... je vais lui annoncer que l'héritage demandera du temps !... qu'il se présente des difficultés pour réaliser...

— Bravo ! oh ! nous nous en rapportons à vous, vous n'en êtes pas à votre coup d'essai !

— Plus tard je pourrai dire que je me suis donné une entorse... ce n'est nullement dangereux, mais c'est très-long.

—Eh bien, Auguste... quand je te disais que ton oncle nous jouerait tous sous la jambe... nous sommes des écoliers, nous !...

Langlumot rit aux larmes, il s'éloigne enchanté de lui.

— Tu veux absolument persuader à mon oncle qu'il a fait la conquête de la grosse Armande, dit Auguste lorsqu'il est seul avec Isidore; mais tu ne sais pas que j'avais une idée.

— Je pouvais d'autant moins le deviner que cela n'est pas ton habitude... Fais-moi part de cette idée ?

— Mon cher, je crois que je ne serai jamais un grand médecin !

— Si c'est là ton idée il y a longtemps que je l'avais aussi; tu pourras faire un gros médecin, mais grand, non.

— Je ne me sens de goût que pour la bombance et le *far niente*, comme disent les Italiens.

— Alors va à Naples, et fais-toi lazzarone.

— J'aime mieux la France que l'Italie; je me disais tout à l'heure, en sortant de chez les deux cousines, qu'un bon mariage pourrait seul me procurer cet avenir doré...

— Mêlé de faisans également dorés... je te vois venir, mais va toujours...

— Ces demoiselles de la Grenouillère sont riches à ce que mon oncle nous a assuré...

— Assez ! je t'ai compris... il y a plus, comme enfin ton oncle ne nous hébergera pas toujours, comme il faudra qu'il retourne dans ses lares, nous nous retrouverions dans cette affreuse débine dont il nous a momentanément tirés .. il faudrait retourner dans le grenier que nous cède Philiberte... être de nouveau au régime de la soupe à l'oignon et des haricots que cette industrielle veut bien nous offrir... non, sacrebleu ! j'en ai assez de ce régime-là... et je me suis déjà dit : Voilà deux demoiselles majeures et riches, épousons-les Auguste et moi. Elles ne sont ni belles, ni jeunes, mais qu'importe ! quand on est amoureux de sa femme cela ne dure jamais bien longtemps, on ne tarde pas à changer... nous, qui n'en serons pas amoureux, nous ne changerons pas.

— Comment tu avais formé ce projet ?... et crois-tu qu'il réussira ?

— Cela ne saurait être douteux. Deux jeunes gens comme nous .. bien faits... jolis garçons, échoueraient près de deux demoiselles qui ont bien la quarantaine... est-ce que c'est possible !...

— Isidore, si cela t'est égal, je préférerais la grasse à la maigre...

— Cela m'est entièrement indifférent ! ceci étant une affaire d'argent et non d'amour.

— Mais puisque tu avais aussi cette idée, pourquoi cherches-tu à persuader à mon oncle qu'il a fait la conquête de mademoiselle Armande ?

— Pauvre niais ! ceci servira justement à la réussite de nos projets... d'abord cela retient ton oncle à Paris... et s'il s'en allait quelle figure y ferions-nous... il me semble que ce point est assez important; ensuite tu ne dois pas craindre que ton oncle épouse la demoiselle puisqu'il est déjà marié...

— C'est juste, mais as-tu remarqué qu'il n'en a pas soufflé mot aux deux cousines...

— Sois donc tranquille, je le dirais moi, si les choses allaient trop loin... mais il n'y a pas de danger...

— Allons, je m'en rapporte à toi... nous épouserons les deux cousines... nous palperons leurs écus !...

— Oui... à moins cependant qu'un événement inattendu ne vienne changer tout cela...

— Quel événement ?

— Si je retrouvais mes parents, s'ils étaient millionnaires !... tu conçois que j'enverrais promener mademoiselle Argentine !... mais les deux cousines te resteraient et tu aurais le choix.

— Laisse-moi donc tranquille avec tes parents... tu ne les retrouveras jamais !... puisqu'ils t'ont abandonné, c'est qu'ils ne veulent pas de toi !

— Ceci n'est pas une raison... j'ai toujours de l'espoir.

Ces messieurs ne manquent pas de se rendre le soir chez les demoiselles de la Grenouillère. En les apercevant, mademoiselle Armande montre un visage encore plus bouleversé que le matin, et Auguste demande comment va sa malade.

— Ah ! docteur... elle va plus mal que ce matin, et ce n'est pas ma faute cette fois, je vous certifie qu'on ne l'a pas secouée du tout !...

— Mais alors, qu'est-il survenu?

— Elle étouffe, elle se plaint... elle a des nausées? .. elle se sentait

Non! c'est assez!... je ne veux pas être soignée comme cela; c'est une horreur. (P. 46.)

mieux sur les quatre heures, alors elle a voulu manger la tranche de gigot que vous aviez permise... c'est depuis ce moment qu'elle se plaint!

— Comment misérable! dit tout bas Isidore à Auguste, tu permets une tranche de gigot à quelqu'un qui a la fièvre... tu veux donc tuer ma future!...

— Calmez-vous! tout ceci ne sera rien, s'écrie Auguste, je vais voir la malade... je vais lui ordonner autre chose...

— Tu ne vas pas lui faire prendre du pâté de foie gras, j'espère...

— Je sais mon état... j'ai été reçu docteur, il me semble que cela suffit... j'ai le droit de traiter mes malades comme je l'entends.

Pendant que le jeune médecin est près de mademoiselle Argentine, la cousine Armande reste avec Isidore et Langlumot. La conversation est à peine commencée lorsque arrive un grand monsieur sec tout habillé de noir et cravaté de blanc. C'est maître Chipotier, l'avocat avec lequel nous avons déjà fait connaissance dans un wagon de troisième classe; ce monsieur salue la compagnie aussi gravement que les apothicaires saluent M. de Pourceaugnac; mais au lieu d'une seringue, maître Chipotier tient sous son bras un rouleau de papiers.

— Enchanté d'avoir le bonheur de vous rencontrer derechef aujourd'hui, dit l'avocat à la grosse Armande. D'abord je voulais savoir des nouvelles de votre cousine, qui ce matin avait, m'avez-vous dit, un dérangement complet dans son état normal...

— Ma cousine ne va pas bien ce soir... mais en ce moment le docteur est près d'elle...

— Si le docteur est près d'elle, vous devez être, mademoiselle, entièrement dépourvue d'inquiétude... jamais un malade n'est mort auprès de son médecin, ceux-ci les quittent toujours avant.

— Mais j'espère monsieur, que ma cousine n'est point en danger de mourir.

— Vous avez le droit d'espérer, mais il ne faut pas trop se flatter; il survient souvent des accidents imprévus qui aggravent les maladies... Ma femme est morte d'une piqûre d'épingle, certainement cela ne paraissait pas dangereux d'abord! mais il est survenu tant de péripéties...

— Ah! voilà le docteur, il va nous donner des nouvelles.

— Cela va mieux, dit Auguste, la tranche de gigot ne gêne plus la malade... à force de me montrer sa langue... elle s'en est débarrassée... pas de sa langue! du gigot. J'ai ordonné une légère tisane composée de thé... avec pas mal d'eau-de-vie, beaucoup de jus de citron.

— C'est du punch que tu as ordonné alors...

— Cela y ressemble un peu... mais je veux savoir s'il sera bien fait, j'ai dit à la servante de m'en apporter d'abord à moi... pour le goûter... c'est dans ma manière de soigner... je sais alors si l'on a bien suivi mes prescriptions.

Je donnerai aussi volontiers mon avis dit l'avocat.

— Nous en goûterons tous, dit Langlumot, car j'approuve fort la méthode de mon neveu.

— Mademoiselle, reprend maître Chipotier, je désirerais aussi connaître votre résolution relativement à votre différend avec madame Baleine, vous avez sans doute consulté votre cousine, et vous êtes décidée à plaider.

— Ma pauvre Argentine n'était point en état de s'occuper de cela... Ce matin nous avons voulu consulter le docteur, il nous a dit d'attendre que son oncle fût présent... si vous aviez la bonté, monsieur Chipotier, d'expliquer à ces messieurs ce dont il s'agit.

— Avec le plus grand plaisir... et je vais commencer, si ces messieurs veulent bien me prêter leurs oreilles ..

— Nous vous les prêtons dit Langlumot, en saluant l'avocat qui pour mieux pérorer, commence par faire les mêmes gestes qui, dans le wagon, avaient été si peu du goût de Franville.

— Messieurs, vous allez connaître le cas dans lequel se trouvent les demoiselles de la Grenouillère : ces dames habitent la Normandie, beau pays qui est aussi le mien... Je n'ai pas besoin de vous vanter ses excellents pâturages... ses vertes vallées et ses pommes! ses pommes qui donnent ce cidre délicieux avec lequel on se passe de vin, quand on n'a pas le moyen d'en acheter!... Je n'ai pas besoin de vous dire que ce pays a inspiré à l'un de ses enfants cette tendre romance.

Ici M. Chipotier se met à chanter :

Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

— Je n'ai pas besoin de vous dire...

— Pardon, monsieur, dit Isidore que le bavardage de l'avocat commence à ennuyer, mais vous n'avez pas besoin de nous dire autre chose que le sujet de la contestation de ces demoiselles avec madame Baleine.

— C'est juste, monsieur, j'y arrivais... mais l'amour du pays m'entraînait :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

C'est de l'amour... un amour qui ne finira qu'avec ma vie (P. 53.)

— Ces demoiselles habitent donc le domaine de la Grenouillère, situé entre Lisieux et le Mesnil-Mauger, mais comme elles se mettent fort bien, comme elles veulent suivre les modes de Paris, c'est de Paris qu'elles font venir leurs chapeaux, leurs robes et leurs corsets... Le corset, ce vêtement si nécessaire à la femme, à ce qu'on prétend, et ce que je nie, moi!... car la nature n'a point donné à la femme des attraits... arrondis, pour qu'elle les emprisonne dans ce que j'appellerai : le caleçon de la poitrine! Ève, notre mère à tous, Ève portait-elle un corset? Non!... il paraît qu'elle n'en était pas moins bien tournée... du moins, les portraits que nous avons d'elle la représentent comme une superbe créature; les femmes sauvages n'ont point de corsets; les Hottentotes, qui allaitent leurs enfants par derrière leur dos, trouveraient le corset gênant. J'ai connu des hommes qui en portaient! mais alors. ..

— Avocat, à la question, de grâce!... vous vous en écartez toujours!...

— J'y arrivais, monsieur... La question, ce sont bien des corsets; ces demoiselles, ayant appris que madame Baleine avait la renommée pour cette partie du costume féminin, lui ont envoyé leurs mesures bien exactes, bien prises, avec tous les renseignements nécessaires à une confectionneuse. Très-bien; madame Baleine envoie les corsets avec son mémoire... mémoire d'apothicaire! car il montait à cent quarante francs... cent quarante francs pour deux corsets... vous me direz que ceux-ci étaient pourvus d'une foule de petites cachettes où l'on pouvait mettre une grande quantité de suppléments plus ou moins mignons.

— Monsieur... de grâce! s'écrie mademoiselle Armande, vous entrez dans des détails trop minutieux. Si les corsets avaient été bien faits pour Argentine et moi, nous aurions payé sans murmurer la lettre de change que madame Baleine avait tirée sur nous; mais le corset d'Argentine était infiniment trop large pour elle, le mien était trop étroit pour moi, et cependant, celui de ma cousine ne m'allait pas, et elle ne pouvait pas mettre le mien. Alors nous sommes venues à Paris, rapportant les corsets soigneusement empaquetés et la marchande refuse de les reprendre, et veut nous les faire payer... voilà le sujet de la contestation.

— Bravo!... supérieurement parlé! dit Langlumot. Mademoiselle, nous sommes parfaitement au fait de la question.

— Et vous ne vous êtes pas perdue dans votre sujet! dit Isidore.

Pendant que mademoiselle Armande parlait, maître Chipotier très-vexé de ce qu'on lui ait coupé la parole, continue cependant de faire des gestes, pour accompagner sa cliente; il termine par un bras lancé en l'air avec tant de force qu'il attrape un guéridon placé près de lui et fait sauter quelques tasses qui sont dessus.

Mademoiselle Armande tressaille en s'écriant :

— Ah! qu'est-ce que cela?

— Rien, c'est ma manière d'applaudir, dit l'avocat. Mademoiselle, vous avez très-bien raconté votre affaire, mais il s'agit maintenant d'expliquer le fait et le droit; car c'est là-dessus que nous établirons les bases de notre procès... Il y a fait... ceci est évident... maintenant où est le droit... est-il de notre côté?... Je prétends que oui, parce que...

— Assez, avocat, assez, s'écrie Isidore, voici la tisane que le docteur a ordonnée pour sa malade, et que nous devons tous goûter... ceci est notre droit.

Une servante venait d'entrer dans le salon apportant une grande soupière, remplie de punch, dont le parfum flattait agréablement l'odorat.

— Ah! mon Dieu, docteur, tant de tisane pour ma cousine, dit mademoiselle Armande, est-ce qu'il faudra qu'elle prenne tout cela?

— Rassurez-vous, quand nous en aurons goûté, il n'y en aura plus trop... la bonne, donnez-nous des verres, et vous, belle demoiselle, soyez notre *Hébé* et buvez avec nous de cette tisane.

— Vous voulez que j'en boive aussi.

— Cela vous empêchera de tomber malade.

La tisane est trouvée excellente par tous ces messieurs, et même par mademoiselle Armande. Le docteur y retourne pour être certain qu'elle est bien faite; Isidore, parce qu'il adore le punch; Langlumot, parce que cela le rend très-gai, et enfin l'avocat, parce qu'il se trouve rarement à pareille fête, et veut en profiter.

C'est à qui de ces messieurs reviendra le plus souvent à la soupière, si bien qu'au bout de trois quarts d'heure il ne reste plus rien dedans; mais tout le monde est très-aimable.

— Maintenant, portez cette soupière à la malade, dit Auguste à la bonne, il est impossible que le contenu lui fasse du mal.

La bonne ouvre de grands yeux en regardant dans la soupière, mais comme la grosse Armande est alors très-occupée à causer avec Langlumot, elle n'ose pas l'interrompre et s'éloigne avec la soupière vide.

— Ces messieurs ne m'ont pas dit leur opinion au sujet de l'affaire des corsets, murmure Chipotier qui n'a plus la langue aussi déliée qu'en arrivant.

— Notre opinion! dit Isidore. Eh! parbleu, elle ne saurait être dou-

tense! ces demoiselles sont parfaitement dans leur droit, il faut qu'elles soutiennent le procès... n'est-ce pas, notre oncle?

— Oui, oh! c'est mon avis... je dirai même plus... c'est mon sentiment.

L'avocat, enchanté de ce que l'on conseille de plaider, fait un bond sur sa chaise, ouvre ses bras comme s'il voulait embrasser tout le monde et s'écrie :

— J'étais certain que ces messieurs seraient de mon avis! nous sommes faits pour nous entendre! Ma foi, pendant que j'ai le plaisir d'être avec eux, il faut que je les régale du récit d'une cause fort piquante... que je plaidai il y a quelque temps et dont voici le sujet : Madame Rigaut, ma cliente, voulait se séparer d'avec son mari, parce qu'elle l'avait vu monter au grenier avec sa bonne, grosse fille de vingt ans environ, à la mine espiègle... nous pouvons même dire délurée...

Mais il n'y avait plus de punch, et Isidore venait de s'éclipser; Auguste l'avait suivi, et M. Langlumot avait jugé convenable d'imiter les jeunes gens. Alors mademoiselle Armande était allée voir comment se portait sa cousine. Maître Chipotier, s'apercevant qu'il parle dans le désert, se décide aussi à s'en aller en se disant :

— Ils auront été pris d'un urgent besoin de sortir... je leur conterai cette cause à la première occasion.

XXI. — ALEXIS.

Georgina s'est levée de bonne heure, car elle a peu dormi, ce qu'elle attribue à son changement de demeure; mais quand une jeune fille ne dort pas, il faut bien qu'elle pense à quelque chose; celle-ci avait beaucoup pensé à son nouveau voisin et elle s'était dit :

— Demain, en sortant, je demanderai à la portière ce que c'est que ce jeune homme... quel est son nom... ce qu'il fait... s'il loge là haut tout seul... car enfin mon père l'a laissé venir chez nous tout de suite... sans le connaître... c'est imprudent cela, il semble qu'il faut toujours savoir qui l'on reçoit. Il a l'air bien gentil, bien honnête, certainement, mais ce n'est pas une raison pour ne pas désirer en savoir davantage.

Et Georgina, après avoir embrassé son père, levé ses frères, aidé ses sœurs, met son modeste déjeuner dans le panier qu'elle emporte chaque matin et descend vivement pour se rendre à son magasin. Mais en passant devant la portière, elle s'arrête et lui dit :

— Madame... hier au soir, il y a un jeune homme qui a aidé mon père à ranger quelques meubles, je crois que c'est chez vous qu'ils se sont rencontrés.

— Ah! oui, mademoiselle, oui, M. Alexis passait comme monsieur votre père me demandait si j'avais un... mon Dieu, je ne sais plus le nom, et je n'en avais pas...

— Ce monsieur se nomme Alexis?

— Oui... il ne nous a pas dit d'autre nom quand il a loué... il paraît que c'est à la fois son nom de baptême et son nom de famille... dame, ça s'est vu ces choses-là... mais du reste, c'est un bien honnête garçon, bien obligeant, poli avec tout le monde, et rangé comme une demoiselle!... c'est-à-dire qu'il y a même des demoiselles qui ne sont pas si rangées que lui. Jamais ça ne découche, c'est toujours rentré avant minuit... je vous dis tout cela, parce que c'est votre voisin, il est juste au-dessus de vous, et je comprends qu'en entrant dans une maison on aime à savoir *qui que l'on a* sur la tête.

— Sans doute, madame, d'autant plus que ce jeune homme étant venu chez nous pour aider mon père...

— Vous avez fait tout de suite connaissance... ça va de source!

— Et que fait-il ce jeune homme?

— Tiens, je ne vous l'ai pas encore dit? il est ébéniste, il travaille dans les jolis bois... Il paraît que le patron chez lequel il travaille est fort content de lui, et qu'il vient de finir une *étrangère*... vous savez de ces petits meubles à escalier sur lesquels on met tous ses biblots. C'était à se mirer dedans.

— Y a-t-il longtemps qu'il loge dans votre maison?

— Déjà un an et demi... ça vous a de l'ordre, ça paie son terme *ecta*, ça ne reçoit pas de visites, ni mâle ni femelle, mais par exemple, M. Alexis a une passion qui ne vous charmera peut-être pas beaucoup!

— Une passion?... balbutie Georgina tout émue; que voulez-vous dire?

— Je veux dire que M. Alexis est fou du piston. C'est un instrument très à la mode maintenant, à ce qu'on dit; moi, je n'en suis pas idolâtre... ça tient le milieu entre le flageolet et la flûte à l'oignon.... alors M. Alexis, aussitôt qu'il est revenu de son travail, et souvent le dimanche dans la journée, se met à jouer de son piston quelquefois pendant des heures entières. Dans les commencements cela ne plaisait pas infiniment aux locataires, mais comme à force de travailler il a fait des progrès et que maintenant il en joue très-bien, on aime beaucoup à l'entendre. Cependant, mam'selle, si cette musique-là vous déplaît, faudra pas vous gêner et le dire au voisin; il en jouera moins.

— Mais au contraire, madame, j'aime beaucoup la musique; et le piston surtout! oh! c'est si gentil!... Mon Dieu! voilà neuf heures et demie qui sonnent! je devrais être à mon magasin .. Merci, madame, merci!

Georgina s'éloigne toute joyeuse, et la portière dit :

— Ça se trouve bien qu'elle aime le piston!

Le soir, la famille Gerbier est rassemblée, chacun s'occupe encore à ranger, à nettoyer, car un emménagement ne se termine pas en un seul jour. Mais on est toujours satisfait du nouveau logement qui, s'il n'est pas si grand que celui que l'on quitte, offre en revanche plus de commodités.

Georgina espère toujours que son père lui parlera de son jeune voisin, elle meurt d'envie de lui dire tout ce qu'elle sait sur lui, tandis qu'elle ne voudrait pas être la première à entamer cette conversation. Cependant l'ouvrageur n'en souffle pas mot; tout occupé de mettre en ordre ses affaires, il ne songe plus au jeune homme de la veille, car son souvenir n'a nullement troublé son sommeil.

Franville ne tarde pas à venir voir les nouveaux locataires.

— Eh bien! s'écrie l'ancien militaire en entrant chez Gerbier. Est-on toujours satisfait du campement... Y a-t-on bien dormi.. s'y trouve-t-on à l'aise?

Nous sommes très-contents, mon ami; plus nous connaissons ce local, et plus nous nous y trouvons bien... il y a des placards que je n'avais pas aperçus d'abord, de quoi mettre du linge, des vêtements.

— J'ai une planche à moi seul pour ranger mes livres, dit Paul.

— Bravo! tu auras une bibliothèque.

— Il y a un pâtissier en face... dit Emile en sautant sur les genoux de Franville.

— Ah! tu as déjà vu cela, toi, petit patriote!.. Et ces jeunes filles sont contentes de leur toute petite chambre?

— Oui, monsieur Franville, nous sommes très-bien... il y a un papier si joli dans notre cabinet.

— Allons, je vois que tout est pour le mieux... et ma gentille Georgina qui ne dit rien, est-ce que sa chambre n'est pas à son gré?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur Franville, elle me plaît beaucoup... vraiment vous avez été bien aimable de nous trouver ce logement!..

— J'ai eu de la chance, voilà tout.. Ah ça, mais tout est déjà mis en place ici, comme si vous y demeuriez depuis six mois... je vois, c'est affaire à vous! moi qui espérais qu'on aurait encore besoin de moi...

— Oh! nous sommes alertes, nous autres!... tout était déjà mis en place hier, quand nous nous sommes couchés!...

— Oui, s'écrie Georgina, grâce à un jeune homme de la maison que mon père a rencontré en bas... et qui est venu tout de suite l'aider...

— C'est vrai, dit Gerbier, c'est un voisin d'ici dessus, il est fort obligeant, il m'a offert un coup de main, j'ai accepté, et nous avons eu bientôt mis tout en place.

— Ah! je disais aussi : ce ne sont pas tes mioches qui t'ont aidé à porter ce buffet-là... tant mieux si tu as de bons voisins, c'est une chose rare à Paris... bien souvent on reste des années entières dans une maison sans avoir échangé une parole avec les personnes qui logent sur le même carré que vous.

— Tiens, Franville, conseille-moi, si je mettais une planche là, dans cette encoignure, pour y déposer tous mes outils de graveur, les cuivres qui ne sont qu'ébauchés... il me semble que cela ne ferait pas mal...

— Voyons ça...

Les deux amis examinent l'endroit et prennent des mesures; pendant ce temps, Georgina, qui va et vient dans la chambre, se dépite de ce que l'on ait sitôt cessé de parler de leur jeune voisin; elle trouve que ce sujet de conversation était assez intéressant pour les occuper plus longtemps, elle ne comprend pas que son père ait eu si peu de chose à dire de quelqu'un qui lui a montré tant d'obligeance.

Mais tout à coup un instrument se fait entendre, c'est un piston, il joue l'air : *Adieu, mon beau navire*, et il le joue fort bien Georgina s'est arrêtée, elle ne bouge plus, elle écoute, elle craint de perdre un son, ses traits expriment le plaisir, le ravissement.

— Tiens! qu'est-ce donc que ça? dit Gerbier en prêtant l'oreille.

— C'est un piston... tu as quelque voisin qui joue du piston...

— C'est M. Alexis.. s'écrie Georgina.

— M. Alexis.. tiens, tu sais déjà le nom de nos voisins, ma fille, et qu'est ce que c'est que M. Alexis?

La jolie fille, qui est devenue rouge comme une cerise, baisse les yeux en répondant :

— Mais, mon père, c'est ce jeune homme qui est venu hier au soir ici... vous aider à ranger ces meubles.. je sais son nom parce que... ce matin, en descendant, j'ai vu la portière... c'est-à-dire c'est elle qui m'a vue, et qui m'a dit... Le jeune homme qui a aidé hier monsieur votre père, s'appelle Alexis, il est ébéniste. C'est un très bon sujet, très-honnête, très-rangé... qui demeure dans la maison depuis un an et demi, qui paye exactement son terme, dont on n'a jamais eu à se plaindre et qui ne reçoit personne chez lui.

Gerbier ne peut pas s'empêcher de sourire en répondant :

— Ah! la portière t'a dit tout cela sans que tu le lui demandes!... Voilà une femme précieuse pour les renseignements!

— C'est qu'elle a pensé, mon père, que vous seriez bien aise de savoir qui vous aviez reçu chez vous...

— C'est juste... c'est très-bien de sa part, et me voilà maintenant instruit de ce qui concerne le voisin, comme si je le connaissais depuis longtemps...

Franville, qui depuis quelque temps ne disait rien, et se contentait de regarder Georgina, sourit à son tour, en disant :

— Les portières ont toujours aimé à jaser sur leurs locataires... mais savez-vous que celui-ci joue très-bien du piston...

— Oh! oui, très-bien... n'est-ce pas monsieur Franville?

— Nous n'en avions pas un si bon que cela dans notre régiment. J'aime beaucoup cet instrument-là, moi.

— Moi aussi, j'adore le piston!...

— Ah bah! dit Gerbier en regardant sa fille, et où donc en as-tu déjà entendu?

— Mais mon père, tu sais bien que quand nous allons promener le soir aux Champs Elysées, nous nous arrêtons souvent pour écouter la musique des cafés. Plus d'une fois, pendant un joli morceau, tu m'as dit toi-même : « Tiens, c'est le piston qui fait ce chant-là... »

— C'est vrai, mon enfant, je n'y pensais plus... Ah! l'air du voisin est fini...

— Ah! quel plaisir, voilà une polka, maintenant...

— Ah! ma sœur, nous pouvons danser...

Les deux plus jeunes filles se prennent par la taille et se mettent à polker; les deux petits garçons, voyant danser leurs sœurs, veulent en faire autant et se mettent à sauter dans la chambre. Georgina a pris une chaise qui lui sert de cavalier pour polker aussi. Franville bat la mesure avec son pied, et Gerbier est radieux en voyant le plaisir que goûtent ses enfants.

Mais tout finit .. même les plaisirs les plus innocents, qui devraient durer plus longtemps que les autres. Probablement que si le jeune voisin eût été témoin du bal qui aurait lieu chez Gerbier, grâce à son piston, il en eût joué plus longtemps, mais il ignore ce qui se passe au dessous de lui. La musique cesse, et nos danseurs s'arrêtent en s'écriant :

— Ah! c'est dommage!

— Il me semble que cela n'a pas mal été, dit Franville. Sais-tu, Gerbier, que voilà encore un agrément à ajouter à ceux que tu trouves dans ce logement... Tu pourras y donner bal!...

— Tout ce qui amuse mes enfants me rend heureux aussi... oui, tu as parfaitement réussi dans tes recherches et...

Deux coups frappés à la porte interrompent Gerbier qui crie :

— Entrez!

La porte s'ouvre, et le jeune Alexis paraît. Il reste timidement sur le seuil en balbutiant :

— Pardon, mon voisin, je suis indiscret... je vous dérange, peut-être... vous avez du monde...

— Non, non, entrez donc, monsieur Alexis... vous voyez que je sais déjà votre nom... je suis en famille... monsieur est considéré comme en faisant partie, car c'est un vieil ami... entrez donc et asseyez-vous...

Le jeune homme hésitait encore, mais déjà Georgina lui a présenté une chaise qu'il accepte en saluant sans oser regarder celle qui la lui donne, car lorsque l'amour commence, la personne que nous avons le plus envie de contempler, est souvent celle que nous regardons le moins.

— Je me suis permis de venir, dit Alexis, parce que... pour me distraire, lorsque j'en ai le temps, je me suis amusé à apprendre le piston... j'ai toujours beaucoup aimé la musique... alors, quelquefois le soir, quand je reviens de travailler .. je prends mon instrument... tout à l'heure j'en ai joué, vous avez dû l'entendre... mais ensuite je me suis dit que peut-être... vous... ou... quelqu'un de vos enfants n'aimait pas cet instrument, et qu'alors cela pourrait vous ennuyer beaucoup de m'entendre... s'il en était ainsi ne craignez pas de me le dire, je n'en jouerai plus... dans la maison du moins. Quand je voudrai m'exercer j'irai avec mon piston me promener dans la campagne.

— Mon voisin, vous auriez grand tort de vous gêner pour nous, d'abord, c'est que cela nous priverait beaucoup, car nous aimons la musique, et tout à l'heure nous avons eu le plus grand plaisir à vous entendre... Vous jouez bien... fort bien, même... Tenez, voilà Franville qui disait que dans la musique de son régiment il n'y avait pas d'aussi bon piston que vous.

— Ah! monsieur est bien indulgent... je commence à jouer un peu moins mal qu'autrefois..

— Quant à mes enfants!... mais vous ne vous doutez pas du plaisir que vous leur causez... vous ne savez pas que tout à l'heure, grâce à vous, nous avions bal ici .. Vous avez joué une polka, tout de suite ces demoiselles se sont mises à polker, les petits garçons ont voulu faire comme leurs sœurs... et tout le monde s'est mis en train... j'ai vu le moment où nous allions danser aussi, n'est-ce pas Franville?

L'ancien militaire n'avait encore rien dit depuis l'arrivée du jeune voisin, mais il ne cessait point de regarder le jeune homme; il semblait prendre plaisir à le considérer. Interpellé de nouveau par son ami, il répond enfin :

— Oui, oui, sans ma jambe boiteuse, j'aurais tenu ma place dans le bal, j'aurais servi de cavalier à cette grande fille-là... car à son âge et avec sa figure, on ne doit pas être réduit à danser avec une chaise!...

Le voisin se décide enfin à lever les yeux sur Georgina qui, sans savoir pourquoi se sentait embarrassée et ne savait que répondre au compliment que Franville venait de lui adresser, elle, qui ordinairement avait toujours quelque chose à lui dire. Mais son embarras ne l'empêchait pas d'être charmante, et le jeune homme qui voulait ajouter quelques mots polis à ce que le monsieur à moustaches venait de dire, éprouve un si grand plaisir à la regarder, qu'il ne trouve plus une parole après avoir balbutié :

— Oh! certainement, mademoiselle...

Franville, qui s'aperçoit de l'embarras des deux jeunes gens, s'empresse d'y mettre fin en adressant la parole à Alexis.

— Vous êtes musicien, monsieur?

— Non, monsieur, je suis ébéniste, vous voyez que cela n'a aucun rapport; mais j'aime la musique, et en écoutant jouer du piston, je me disais : « Qu'on est heureux d'avoir ce talent! » On ne doit jamais s'ennuyer quand on sait jouer ainsi. Enfin, avec mes économies je me suis acheté un instrument, et un jeune homme qui est pistonien dans les bals, a eu la bonté de me donner quelques leçons... et puis j'ai étudié tout seul, et enfin, à force d'étudier, je suis parvenu à jouer passablement...

— C'est bien, jeune homme, c'est bien, vous avez prouvé encore une fois qu'avec de la persévérance, du courage, un homme vient toujours à bout de faire ce qu'il veut. Si vous avez tant de goût pour la musique, pourquoi vous êtes vous fait ébéniste? Il me semble qu'avec un joli talent sur le piston, on doit gagner autant d'argent qu'à façonner des meubles et c'est moins fatigant.

— En effet, monsieur, j'ai quelquefois eu la pensée de changer de profession... mais j'y ai renoncé, parce que je me suis dit que ce n'était plus la peine...

— Plus la peine?... s'écrie Gerbier. Comment pouvez-vous parler ainsi à votre âge...

— C'est justement mon âge qui me fait dire cela, monsieur : J'arrive au moment où l'on se doit à son pays, où il nous appelle pour le défendre, enfin bientôt je serai de la conscription... alors c'est un fusil qu'il me faudra porter, et l'on ne me demandera pas si c'est mon goût... Puisque je dois avant peu être soldat, vous voyez bien que ce n'est pas la peine que je quitte à présent la profession que j'exerce.

— C'est juste... c'est juste! dit Franville, tandis que Georgina, sans que l'on sache pour quel motif, quitte vivement la chambre en ayant soin de dérober son visage à tous les regards.

— Mais, dit Gerbier au bout d'un moment, n'avez-vous aucun moyen d'être exempté du service?... si vous aviez des frères à l'armée... si votre mère est veuve et que vous soyez fils unique... si votre poitrine est faible...

— Non, monsieur, répond Alexis, grâce au ciel je me porte bien, et quoique je n'aie pas l'air bien vigoureux, je suis assez fort pour porter un fusil et tout le bagage d'un soldat. Quant aux autres motifs qui exemptent de partir... ils n'existent pas pour moi... je suis seul... je suis orphelin...

— Ah! pauvre garçon, vous avez déjà perdu vos parents.

— Oui, monsieur... je les ai perdus.

— Bien jeune, peut-être?

— Oh! oui, monsieur, bien jeune!...

— Je vous plains... c'est bien triste de vivre seul...je me trouverais bien à plaindre, moi, si je n'avais pas mes enfants.

Les traits du jeune ébéniste se sont rembrunis, ses regards se sont baissés vers la terre en achevant de parler, et il passe sa main sur son front, comme pour en chasser de tristes pensées.

Georgina, qui est revenue dans la chambre presque aussi vivement qu'elle en était sortie, court embrasser son père en lui disant :

— Mais avec nous, tu ne te trouves pas à plaindre, n'est-ce pas?...

Et tous les autres enfants s'empressent d'imiter leur sœur, en entourant leur père, en lui faisant des caresses. Gerbier les embrasse tous, en leur disant :

— Moi, à plaindre!... quand je vous ai auprès de moi... quand je puis vous serrer dans mes bras, sur mon cœur... Oh! non, je me trouve bien heureux, au contraire... le bon Dieu a permis que je puisse vous élever tous... quelle plus grande faveur pouvait-il me faire?... Vous êtes mon bien présent, mon espérance pour l'avenir... Ah! je n'enviserai rien aux riches, aux puissants de la terre, tant que le ciel me conservera mes enfants.

— Ha ça, mille noms d'une pipe! est-ce que tu veux nous attendrir, toi? s'écrie Franville, tandis que le jeune Alexis passe une de ses mains sur ses yeux.

— Écoute donc, quand on est entre cinq personnes qui nous aiment, tu crois que ça ne remue pas, ça... Mais, pardon, monsieur Alexis, nous vous faisons assister à une scène de famille qui vous intéresse peu, car vous nous connaissez à peine...

— Jugez-moi assez bien, monsieur, pour croire que je comprends votre bonheur et que j'y prends part.

— Dites-moi, quand vous serez appelé pour partir, puisque vous jouez fort bien du piston, pourquoi ne demanderiez-vous pas à faire partie de la musique. Il me semble que l'on y a moins de fatigue que les soldats, et que l'on n'est pas aussi souvent exposé à se faire tuer...

— Non, monsieur, une fois militaire, mon seul but, mon seul désir sera d'obtenir de l'avancement, de me faire tuer ou de parvenir enfin... c'est pourquoi je préfère être soldat.

Franville frappe sur l'épaule d'Alexis, en lui disant :

— C'est bien parler, cela, jeune homme, avec de telles résolutions on parvient toujours... à moins qu'on ne reçoive son compte... J'en ai dit autant que vous, moi, quand je suis parti, et, ma foi, j'étais déjà lieutenant, lorsqu'une maudite blessure à la jambe... un éclat de bombe... bref, je suis resté boiteux, et il a fallu rengainer son compliment!... sans cela... je serais peut être colonel aujourd'hui!... mais, enfin, comme disait un troupier de mon régiment : si tout le monde devenait colonel, qui est-ce qui ferait les factions?...

Alexis se lève et salue tout le monde en disant :

— Eh bien!... puisque ma musique ne vous ennuie pas, puisqu'elle ne déplait pas à ces demoiselles, je continuerai donc, monsieur, de m'exercer sur mon piston quelquefois en revenant de mon travail...

— Je vous répète, mon voisin, que cela nous fera grand plaisir à tous... et puis le soir, quand vous n'aurez rien de mieux à faire.. si vous voulez venir causer un moment avec nous, vous serez le bien venu...

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, je profiterai de votre offre... puisque vous voulez bien me le permettre, je viendrai contempler quelquefois cet heureux tableau de famille que vous m'avez montré ce soir... et qui m'a si vivement ému... ce bonheur... que je n'ai jamais connu, je viendrai le voir chez vous... je tâcherai de me faire illusion et de croire que j'en fais partie... messieurs... mesdemoiselles, je vous souhaite le bonsoir.

Alexis s'est retiré, Georgina est radieuse, elle va de nouveau embrasser son père qui ne peut s'empêcher de lui dire :

— Ha ça, mais nous sommes bien caressantes, ce soir!...

— C'est l'effet du logement! dit Franville en souriant. Mais tu as bien fait d'engager ce jeune homme à venir te voir. Il me plaît ce garçon-là... il a quelque chose qui prévient en sa faveur. . et puis ce qu'il vient de dire... son aptitude au travail... ce talent qu'il s'est donné presque seul... enfin, j'ai bonne opinion de lui.

— Ma foi, moi aussi, dit Gerbier, il faut espérer que nous ne nous trompons pas tous les deux.

— Et puis, balbutie Geôrgina, ce pauvre garçon... qui est orphelin, qui a perdu ses parents tout jeune...

— Tiens, tu sais cela, toi... il m'avait semblé que tu avais quitté la chambre quand il nous a dit cela ..

— Je ne sais pas, mon père...

— Voilà l'agrément des petits logements, dit Franville, on s'entend de partout. Mais bonsoir la compagnie, je vais me coucher aussi, moi.

Chez Gerbier tout le monde ne tarde pas à en faire autant. Mais Georgina a bien de la peine à s'endormir, car tout ce qu'a dit son jeune voisin est sans cesse présent à sa pensée.

XXII. — AMOUR PUR.

Plusieurs jours se sont écoulés. Alexis joue du piston tous les soirs. Il semble avoir encore fait des progrès, il exécute des airs charmants, il y met plus de goût, plus de précision que jamais. Aussi a-t-on le plus grand plaisir à l'écouter. Mais il y a une personne qui plus que toute autre est heureuse de l'entendre; pour celle-là, les premiers sons de l'instrument font délicieusement battre son cœur; si le voisin tarde trop à faire de la musique, Georgina devient distraite, rêveuse, inquiète, quelque chose lui manque; c'est en vain qu'elle veut affecter sa gaieté ordinaire, son sourire est forcé, car en secret elle se dit :

— Pourquoi donc, M. Alexis ne se fait-il pas entendre... il sait bien cependant que j'adore la musique... mon père lui a dit que je touchais un peu du piano, que j'étais bonne musicienne... Ah! si j'avais un piano, moi aussi je lui jouerais quelque chose... mais je ne me ferais pas désirer comme cela .. Il n'est donc pas encore rentré... il est allé voir d'autres personnes, peut-être .. cependant, il nous a dit qu'il ne voyait que nous...

Mais si le piston se fait entendre, Georgina retrouve sa gaieté, son sourire; alors la tristesse de son visage disparaît pour faire place à l'expression du plus doux contentement. Elle écoute, elle ne veut pas perdre une note; si ses frères font du bruit, elle les supplie de se taire; quelque chose lui dit que c'est à elle que s'adressent ces passages si bien modulés d'une romance. La musique est une langue qui exprime parfaitement l'amour! Ils n'ont jamais aimé ceux qui ne comprennent pas tous les charmes de la mélodie.

Après avoir joué quelque temps du piston, Alexis descendait chez Gerbier, en demandant toujours s'il n'était pas indiscret. Il fallait toute la gaieté, toute la rondeur de l'imprimeur, pour que le jeune voisin se mît un peu à son aise, car Alexis était naturellement timide, et le sentiment qu'il éprouvait déjà pour Georgina ajoutait encore à sa timidité.

De son côté, lorsque Alexis était là, la jolie fleuriste était troublée, émue, tremblante. Souvent, lorsque son père lui parlait, elle rougissait et pâlissait sans savoir pourquoi, elle tenait presque toujours ses yeux baissés, mais quand elle les relevait, elle rencontrait aussitôt ceux de son voisin qui s'empressait alors de détourner les siens. Chacun d'eux brûlait du désir de lire dans les regards de l'autre; mais tous deux avaient cette crainte, cette candeur d'un premier amour qui n'ose croire encore qu'il est partagé. Douces sensations qu'on n'éprouve que dans la jeunesse lorsqu'elle est encore innocente et pure!... qui fuyez si vite!... qui ne renaissez jamais, parce que, en avançant dans la vie, toutes les illusions s'envolent... parce que notre expérience les chasse, alors même que notre cœur voudrait les retenir.

Georgina et Alexis ne se voyaient jamais qu'en présence de témoins. Le jeune homme se rendait à son travail bien avant que la jeune fille ne sortît. Celle-ci revenait aussi chez son père avant qu'Alexis ne rentrât chez lui. Ils ne pouvaient donc pas se rencontrer; ils ne s'étaient jamais dit un seul mot à part, c'est à peine même s'ils osaient se parler devant du monde.

Et, cependant, tous deux savaient qu'ils s'aimaient... Comment le savaient-ils sans se l'être avoué?... Je ne pense pas que cela puisse vous étonner... il y a une vieille chanson qui dit :

Et cela se devine
Quand on ne le dit pas!

Mais lorsqu'on croit avoir deviné, on éprouve le plus vif désir d'être certain qu'on n'est pas le jouet d'une fausse espérance. Pour un mot, un seul mot prononcé par la bouche de l'objet qu'on aime, on donnerait plusieurs années de son existence... (Je parle toujours des jeunes amoureux), et comme les hommes sont en général les plus pressés, ou du moins les plus entreprenants, Alexis ne pouvait plus résister au désir de se trouver un moment seul avec Georgina, afin de pouvoir lui déclarer tout cet amour dont ses yeux lui avaient bien dit une partie, mais qu'il avait besoin de lui jurer à ses genoux.

Il lui était assez facile de rencontrer Georgina, il ne fallait qu'attendre le moment où elle sortirait pour se rendre à son magasin; à la vérité il fallait pour cela ne pas être chez son patron à l'heure habituelle, mais qu'importe la perte d'une demi-journée... la mauvaise humeur du patron, quand il s'agit du bonheur de toute la vie!... et à vingt ans, le bonheur de toute la vie consiste à savoir si celle que l'on aime répond à notre amour. Nous avons tous eu ce bonheur-là, ce qui ne nous a pas empêchés d'être ensuite malheureux quelquefois, mais ceci est un détail.

Georgina ne se disait pas qu'elle voudrait bien rencontrer son jeune voisin, mais lorsqu'elle sortait le matin, il lui arrivait souvent, dans son escalier, de lever la tête pour regarder en l'air; c'était sans intention sans doute, car elle savait bien que Alexis allait de très-bonne heure à sa besogne; et pourtant, il lui échappait alors un gros soupir, comme si elle eût été étonnée que son voisin ne cherchât jamais à la rencontrer; alors un nuage de tristesse passait sur ses traits; il n'avait donc rien à lui dire, puisqu'il ne se trouvait pas une seule fois sur son passage. Cette idée lui faisait de la peine. La fille la plus sage, la plus innocente, devine très-bien que quand on l'aime, on ne peut pas le lui déclarer devant témoins.

Mais un matin, à peine Georgina a-t-elle fait quelques pas dans l'escalier, qu'elle se trouve en face d'Alexis; il est là... il l'attendait sans doute, son cœur bat avec violence, ce qu'elle désirait tant est arrivé, et maintenant elle a peur, elle ne sait pas si elle doit s'arrêter.

— Vous allez à votre magasin, mademoiselle, dit le jeune homme d'une voix qui annonce qu'il est tout aussi tremblant que sa jolie voisine.

— Oui, monsieur. Et vous aussi sans doute...

— Moi... oui... c'est-à-dire aujourd'hui... je ne sais pas si j'irai...

— Est-ce qu'il n'y a pas d'ouvrage en ce moment?

— Oh! ce n'est pas cela... mais il me serait impossible de travailler. .

— Seriez-vous malade?...

— Non, mademoiselle, mais depuis quelque temps... je ne sais pas ce que j'ai... il me semble que je ne fais plus rien de bien... ma pensée est toujours ailleurs qu'à ce que je fais... la journée me semble d'une longueur éternelle... j'ai un si grand désir d'arriver au soir... car le soir... je vous vois... et alors seulement il me semble que je vis... que j'existe... Ah! tenez, mademoiselle... je ne sais si vous me comprenez... j'ose à peine vous dire ce que j'éprouve... et pourtant je serai bien malheureux si vous ne me comprenez pas.

Georgina est toute tremblante, une sensation nouvelle vient agiter son cœur : elle ressent à la fois du plaisir et de la peine Son

sein se soulève plus fréquemment, c'est à peine si elle peut balbutier :

— Mon Dieu... monsieur Alexis... je ne voudrais pas que vous fussiez malheureux... mais je ne sais pas ce que je puis vous dire pour que vous n'ayez pas de chagrin...

— Ah! dites-moi seulement que cela ne vous fâche pas que je vous aie attendue sur l'escalier...

— Ah! vous m'attendiez donc?...

— Oui, car je voulais absolument vous voir, vous parler un moment, être avec vous... rien que nous deux, afin de vous dire... mon Dieu... je n'ose plus maintenant... si vous m'ôtez tout espoir je serai si désolé!...

— Mais dites toujours... je ne vous ôterai peut-être pas votre espoir...

— Oui, je parlerai... car je ne puis plus cacher cet amour qui me consume... qui fait maintenant partie de mon existence... oui, mademoiselle... depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir, j'ai senti un sentiment nouveau naître en moi; ce sentiment, oh! c'est de l'amour... un amour qui ne finira qu'avec ma vie. J'ai compris que pour un mot, un sourire de la femme que l'on aime, on donnerait ses jours... enfin j'ai senti que désormais vous étiez tout pour moi!... voilà ce que je n'osais pas vous dire... et ce que je ne pouvais plus vous cacher... De grâce! dites-moi d'abord que vous ne me défendez pas de vous aimer?

— Vous le défendre... oh! non... au contraire!... je veux dire... mon Dieu! je suis si émue... je ne sais plus ce que je veux dire... tenez... voyez-vous... j'ai envie de pleurer à présent...

— Grand Dieu! vous ai-je donc fait de la peine?...

— Non... non... ce ne sont pas des larmes amères celles-là!... non... ce que vous m'avez dit me rend heureuse... je ne devrais peut-être pas vous dire cela... mais je ne sais pas feindre, moi, et je n'ai pas appris à mentir...

— Georgina... chère Georgina!...

— Alexis!...

La jeune fille a laissé tomber sa main dans celle d'Alexis, qui la presse avec ivresse dans la sienne; pendant longtemps ils se tiennent ainsi; leurs mains, en se touchant, en se pressant mutuellement, se communiquent un plaisir si tendre, si doux qu'ils n'en désirent pas d'autre et voudraient passer leur vie dans cette extase. C'est un amour bien vrai, bien pur que celui qui se contente de peu.

Mais enfin le front de Georgina s'assombrit et elle soupire en regardant Alexis, qui s'écrie :

— Quelle pensée vous attriste?

— Je songe que bientôt vous serez soldat... et alors il faudra que vous nous quittiez...

— Hélas! ce n'est pas ma faute!... mais parce que je dois être soldat, faut-il que l'on ne m'aime pas... Ah! de loin comme de près, je sais bien moi que je ne cesserai pas un moment de penser à vous...

— Vous croyez donc que je vous oublierai, moi?...

— Chère Georgina...

— Non, je ne vous oublierai pas... quand on aime une fois, ce doit être pour toujours!... mais si vous partez, je serai bien triste... bien inquiète... ah! j'aurai bien du chagrin...

— Que vous êtes bonne... si vous saviez combien vos paroles me rendent heureux et fier... être aimé de vous!... ah! combien de gens envieront mon bonheur... et cependant je ne suis qu'un pauvre orphelin... sans autre fortune que l'argent qu'il doit à son travail... car il faut que vous sachiez tout cela, mademoiselle!

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait, c'est vous que j'aime... de la fortune! est-ce que j'en ai, moi?... et mon père n'est-il pas maintenant un simple ouvrier comme vous... Mais alors même qu'il était graveur, que nous étions plus riches, et que j'apprenais à toucher du piano... croyez-vous que j'aurais été plus fière et que cela m'aurait empêché de vous aimer...

— Si vous saviez quel bien me font vos paroles... Mais votre père voudra-t-il pour son gendre d'un pauvre diable comme moi!...

— Oh! vous ne connaissez pas mon père!... ce qu'il voudra avant tout c'est de voir sa fille heureuse!... et quand je lui dirai : Mon père, je ne veux pour mari que monsieur Alexis, je ne serai jamais la femme d'un autre, si tu ne veux pas qu'il m'épouse, je pleurerai tous les jours. Alors mon père m'embrassera bien vite en me disant : Épouse-le, ma fille, j'y consens, parce que ton Alexis est un garçon honnête, rangé, laborieux... qui t'aime bien et qui te rendra très-heureuse... Voilà ce que mon père me répondra, monsieur, est-ce que c'est bien effrayant cela?

— Ah! s'il en est ainsi, je suis le plus heureux des hommes...

— Mais non... puisque vous allez être soldat... vous voyez bien que vous ne pouvez pas être mon mari!... cette pensée-là me revient sans cesse... elle détruit tous ces rêves de bonheur que nous pourrions former... monsieur Alexis, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous empêcher d'être soldat...

— Non, mademoiselle... j'ai déjà dit à monsieur votre père que je n'avais aucun motif d'exemption... je vous avouerai d'ailleurs qu'avant de vous avoir vue, l'état militaire n'avait pour moi rien de désagréable, je me disais : C'est un moyen de parvenir, de se faire un rang, un nom dans le monde. Grâce au ciel, nous ne sommes plus au temps où, pour obtenir un beau grade, il fallait être issu d'une noble maison; aujourd'hui c'est au courage, c'est à la bravoure que l'on donne les récompenses, et à celui qui, sur le champ de bataille, est devenu colonel ou général, on ne demande pas ce que faisaient ses aïeux!...

— Ah! mon Dieu, voilà que vous voulez être militaire à présent!...

— Non... plus à présent... Je me disais tout cela avant de vous connaître... maintenant une seule passion remplit mon cœur, c'est l'amour... vivre avec vous, toujours près de vous, pouvoir vous nommer ma femme... ah! voilà le seul bonheur où j'aspire... car je ne suis point ambitieux, moi!... Je pensais à la gloire, à la renommée quand je ne savais pas ce que c'était que l'amour. Mais l'intérieur d'un ménage, avec une femme que l'on adore... j'y vois la plus douce félicité...

— Oh! oui, monsieur... certainement un homme est bien plus heureux près de sa femme qu'à la guerre... il n'est pas exposé à mille dangers... Lorsqu'il a bien travaillé, il trouve toujours un visage pour lui sourire... une main pour presser la sienne... des yeux qui... enfin c'est bien gentil... Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous faire soldat... mais il me semble qu'il n'est pas défendu de se faire remplacer...

— Sans doute, en achetant un homme.

— Est-ce que c'est bien cher un homme?

— Oui... surtout en ce moment... parce que nous sommes en guerre avec la Russie...

— Et vous n'avez pas assez d'argent pour vous acheter un remplaçant?

— Non, mademoiselle... j'ai peut-être cent vingt francs... voilà tout ce que j'ai pu amasser jusqu'à ce jour... et aujourd'hui, c'est, dit-on plusieurs billets de mille francs qu'il faut donner pour trouver un remplaçant.

— Des billets de mille francs!... oh! mon Dieu! que d'argent... ah! pour la première fois je regrette de n'avoir pas de fortune... il y a des gens pour qui une telle somme serait si peu de chose...

— Mais enfin, je ne suis point encore appelé sous les drapeaux, peut-être s'écoulera-t-il encore plusieurs mois avant que je ne sois appelé pour tirer au sort...

— Et puis vous pouvez avoir un bon numéro, un numéro qui ne parte pas... Oh! oui, vous en aurez un... je prierai tant le bon Dieu pour cela...

— Chère Georgina, vous voyez bien qu'il ne faut pas s'affliger d'avance; en ce moment, d'ailleurs, mon cœur est trop heureux pour que je redoute des malheurs dans l'avenir... vous voulez bien que je vous aime...

— Certainement que je le veux...

— Vous m'aimez un peu aussi?...

— Un peu, pourquoi dites-vous un peu?... je ne sais pas aimer à demi, moi!

— Ah! tenez... je suis si heureux... je ne changerais pas mon sort contre celui du plus riche, du plus puissant de la terre.

En ce moment une porte s'ouvre dans l'escalier, et la jeune fille s'écrie :

— Du monde... mon Dieu si l'on nous voyait ensemble... si on le disait à mon père... il pourrait se fâcher... je devrais être à mon magasin... Adieu, monsieur Alexis...

— Adieu, chère Georgina... à ce soir...

— Oh oui, ne venez pas tard... et dès que vous rentrerez, jouez sur votre piston... ça fait que je sais que vous êtes revenu, et je suis plus contente...

— Alors je jouerai aussitôt que je reviendrai.

— Il y a surtout un air que j'aime bien... je le jouais aussi sur le piano quand j'en touchais...

— Lequel, mademoiselle?

— C'est : *Je pars demain, il faut quitter Marie...* ah! il est si doux... si touchant cet air-là...

— Soyez tranquille... je le jouerai bien souvent...

— Adieu, adieu...

— A ce soir...

— De bonne heure.

XXIII. — OU L'ON REVOIT M. BERLINET.

Rien n'est si gauche, si embarrassé, si craintif qu'un amour bien vrai, bien innocent; ceux qui l'éprouvent le décèlent à chaque instant, tout en voulant le cacher; un mot les trouble, un regard les fait rougir; pour un rien ils s'attristent et prennent un air boudeur; pour un motif tout aussi léger, ils redeviennent radieux, leur physionomie s'illumine, ils sont au comble du bonheur; tels sont les amoureux naïfs, timides et sincères. Ils sont faciles à reconnaître lorsqu'on en rencontre dans le monde; mais on en rencontre peu, chaque jour ils deviennent plus rares, c'est à croire que le type disparaîtra comme ont disparu les carlins.

Les amoureux expérimentés, ceux qui connaissent à fond toutes

les ruses, tous les expédients, toutes les télégraphies de l'amour, ceux-là se cachent mieux; la grande habitude qu'ils ont de ces sortes d'intrigues leur donne un aplomb qui ne se dément pas devant le monde.

Quant aux amours coupables, ils se dissimulent souvent bien, quelquefois mal. Mal, quand ils commencent, bien, quand ils finissent, car alors ils n'ont presque plus rien à dissimuler.

L'amour que Georgina et Alexis éprouvaient l'un pour l'autre, était de la première des catégories que nous venons de citer : il était vrai, pur, innocent, et, tout en croyant bien le cacher, à chaque instant nos amoureux le laissaient voir. Le père le moins clairvoyant devait s'en apercevoir, et Gerbier n'était point un Cassandre.

Lorsque le soir, le son d'un piston tardait à se faire entendre, Georgina devenait triste, inquiète, elle écoutait à peine ce qu'on lui disait, et répondait souvent de travers, ce qui parfois faisait rire ses deux jeunes sœurs; lorsque Gerbier lui disait :

— A quoi penses-tu donc, Georgina?...

La jeune fille rougissait jusqu'au bout de ses petites oreilles et se hâtait de répondre :

— Moi, mon père, mais je ne pense à rien... à rien du tout... ah ... je trouvais que notre voisin, M. Alexis ne nous faisait pas de musique ce soir...

Mais dès que le piston se mettait à résonner, lorsqu'il faisait entendre l'air favori : « *Je vais quitter Marie,* » aussitôt les yeux de Georgina brillaient de la joie la plus vive, les nuages qui obscurcissaient son front disparaissaient comme par enchantement; puis elle écoutait, elle ne voulait pas perdre une note et alors, si on lui parlait, elle ne répondait plus du tout.

Lorsque le jeune voisin venait chez Gerbier, il était toujours bien longtemps sans oser fixer ses regards sur l'objet de son amour; de son côté, la jeune fille en faisait autant. Alexis s'asseyait à une grande distance de Georgina, qui affectait aussi de se tenir éloignée de lui; puis, tout à coup, sans que cela parût prémédité, ils se trouvaient à côté l'un de l'autre, et se regardaient à la dérobée, quand ils croyaient qu'on ne les voyait pas.

Rien de tout cela n'échappait aux yeux de Gerbier, qui, se trouvant un matin seul avec Franville, lui dit :

— Il faut que je te fasse part d'une découverte que j'ai faite...

— Ah! tu as fait une découverte... tiens, c'est drôle, et moi aussi j'en ai fait une. Conte-moi la tienne, ensuite je te dirai la mienne... à moins que nous n'ayons fait tous deux la même, ce qui ne m'étonnerait pas du tout.

L'ancien militaire souriait en disant cela.

— Mon cher Franville, depuis que ce jeune homme qui loge au-dessus de nous... vient ici, j'ai remarqué un grand changement dans l'humeur de Georgina... elle n'est plus aussi gaie qu'autrefois, parfois, elle reste près de nous sans prononcer un mot; elle est rêveuse, distraite, et quand une jeune fille devient comme cela... hum... nous savons bien ce que cela signifie...

— Pardieu!... cela signifie que l'amour commence à parler... que le cœur n'est plus tranquille, que quelqu'un a su le toucher, et ce quelqu'un-là, c'est le jeune voisin d'au-dessus... tout cela n'était pas bien difficile à deviner... voilà pourquoi je m'en suis aperçu comme toi; et tu m'as dit absolument ce que j'allais te conter... eh bien, il n'y a rien de surprenant dans tout cela... quand une fille a atteint ses dix-huit ans, elle comprend ce que c'est que l'amour... et lorsque ses yeux en rencontrent qui lui plaisent, elle entend le langage de ces yeux là. Tu n'as pas pensé que ta fille serait plus insensible qu'une autre?...

— Non sans doute; aussi de quoi est-il question maintenant, de savoir si Georgina a bien placé ses affections.

— Oui, voilà l'essentiel, et sais-tu bien que si le jeune homme ne me convenait pas, il serait un peu tard, pour le prier de ne plus revenir chez toi... ta fille n'est pas une petite coquette qui est seulement heureuse de voir qu'on l'adore... non, si elle aime... elle aime bien... si elle a donné son cœur, c'est qu'il est bien pris... mais enfin le jeune Alexis me semble un brave garçon... du premier moment où je l'ai vu, il m'a plu... je me sens de la sympathie pour lui...

— Moi de même, ses manières sont polies, douces... il n'a pas le ton de ces mauvais farceurs qui en content à toutes les femmes... il est travailleur, et dans ses moments de loisir, ce talent qu'il s'est donné, cela fait encore son éloge... s'il avait été courir les bastringues, les guinguettes, il ne saurait pas si bien jouer du piston..... tout cela, ce sont des faits en faveur du jeune homme... mais avant lui dire : Je vous permets d'aimer ma Georgina, de la regarder même votre femme, il me semble que je voudrais être encore plus certain qu'il la rendra heureuse... qu'il saura la protéger, la défendre au besoin...

— C'est juste .. ta Georgina est un trésor, on ne doit placer cela qu'à bon enseigne. Mais, sois tranquille nous étudierons le jeune voisin... ce serait bien le diable si, à nous deux, nous ne parvenions pas à connaître son caractère...

— S'il est taquin, jaloux, colère je ne lui donne pas ma fille.

— Et tu auras raison, mais toutes les apparences sont en sa faveur, et j'aime à croire qu'elles ne seront pas trompeuses cette fois.

Quelques jours après que les deux amis avaient eu cette conversation, par un beau dimanche d'automne, la famille Gerbier se mit en route sur les deux heures de l'après-midi pour aller visiter le bois de Boulogne; cette partie était promise depuis longtemps, et toute la famille de Gerbier s'en faisait une fête; les deux petits garçons avaient promis de marcher comme de grandes personnes; les jeunes filles s'étaient faites bien belles, et Georgina sentait son cœur battre de plaisir, car son père avait promis au jeune voisin d'être de la partie et de venir se promener avec eux.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle joie Alexis avait reçu cette permission qu'il n'avait sollicitée qu'en tremblant. Mais pour mitiger un peu sa joie, Gerbier avait dit à Georgina de prendre le bras de Franville, qui, lui aussi, était le compagnon fidèle de la famille.

On s'est mis en route, gaiement; le temps est superbe, et une grande partie des habitants de Paris s'est donné le plaisir de la promenade; il y a foule sur les boulevards, aux Champs-Elysées et jusque dans le bois de Boulogne qui est devenu un charmant jardin anglais. Gerbier tient par la main chacun de ses fils, auxquels de temps en temps il paye des gâteaux, afin de leur donner des forces; ses deux plus jeunes filles Marie et Lisa marchent devant lui, en se donnant le bras, puis à sa gauche, Georgina tient celui de Franville, en jetant fort souvent un regard sur Alexis qui est à côté de l'ancien militaire.

La figure de Gerbier exprime le plus doux contentement lorsque après avoir regardé ses fils, ses yeux se portent sur ses autres enfants, et Franville qui remarque souvent ce coup-d'œil du père de famille lui dit :

— Tu nous passes en revue?...

— Oui, je me permets cela.

— Es tu content de la tenue?

— Très-content.

— Je gage que tu ne troquerais pas ton régiment pour le plus beau corps de l'armée dont on te ferait colonel?

— Ma foi, non, regarde donc comme ces deux petits-là marchent bien!... et mes deux plus jeunes filles... elles seront gentilles aussi!...

— Et celle que j'ai sous le bras... qu'tous les hommes lorgnent en passant... sais-tu que je fais bien des jaloux, moi... donner le bras à un si joli minois...

— On croit que tu es son mari.

— Son mari!... regarde donc, tu la fais rire. . elle serait bien lotie avec un mari comme moi!... non, non... à fille jeune et belle, il faut un mari jeune et gentil; je suis de l'avis de la chanson : « *Il faut des époux assortis.* »

Georgina et Alexis ne disent rien, mais tous deux rougissent en souriant, et il est facile de voir qu'ils sont entièrement de l'avis de Franville.

Pendant que la famille Gerbier et ses amis faisaient leur entrée dans le bois de Boulogne, deux messieurs, que nous avons déjà vus en chemin de fer, se rencontraient dans la même promenade. C'étaient M. Berlinet, le courtier en vins, si grand amateur du beau sexe et qui avait voyagé avec huit nourrices munies de leurs poupons, puis le jeune Torse, le petit dessinateur qui possédait une glace dans le fond de son chapeau, à l'usage des dames que le vent avait décoiffées.

— Tiens!.., c'est mon jeune artiste!... s'écrie Berlinet en s'arrêtant devant Torse, et se posant sur la hanche suivant son habitude, après avoir braqué son monocle sur son œil droit.

— Eh! mais c'est monsieur Berlinet!... nous ne nous sommes pas revus depuis notre rencontre en chemin de fer, où l'on a eu une si grande frayeur... pendant le temps d'arrêt.

— Oh! moi je n'ai pas eu peur un moment!... mais cela a donné lieu à des aventures fort piquantes!...

— Vous étiez dans un wagon rempli de jolies femmes à ce que je crois. .

— Oui... il y en avait même trop... on ne savait à laquelle s'adresser, c'est pourquoi, profitant du tohu-bohu causé par la frayeur générale, j'ai changé de place, je me suis glissé près d'une superbe femme du Nord... une Hongroise qui voyageait incognito... elle n'avait avec elle qu'une duegne qui ne parlait pas français... J'ai fait connaissance très-vite...

— Et vous avez fait la conquête de votre Hongroise?

— Oui, mon petit.

— C'est une actrice?

— Du tout! c'est une duchesse... très-riche... il ne serait pas impossible que je l'épousasse!...

— Vous êtes bien heureux! vous n'avez qu'à vous montrer pour séduire!...

— C'est vrai... les femmes me tombent toutes rôties...

— Vous ne faites que tordre et avaler!

— Oui, petit Torse... à propos ne faites-vous pas des portraits?

— Sans doute, pourquoi?

— Parce que ma Hongroise veut avoir le mien... et comme vous avez du talent .. comme vous donnez du chic à vos têtes, je serais bien aise que vous fissiez la mienne...

— Volontiers, quand vous voudrez...

— Où diable demeurez-vous pour que j'aille poser... je ne me rappelle jamais les adresses, moi.

— Tenez, voici ma carte, cela vous tiendra lieu de mémoire.

Berlinet met dans sa poche la carte que lui donne le jeune dessinateur, puis tout à coup il s'écrie :

— Ah! fichtre!... la jolie personne... quelle tête délicieuse... et cette taille... comme tout cela est bien pris... elle n'a pas besoin de crinoline celle-là .. regardez donc, Torse .. tenez... cette jeune fille qui donne le bras à un vieux qui traîne la jambe...

M. Berlinet désignait Georgina au jeune artiste, qui la regarde et répond :

— C'est vrai... voilà une charmante tête... il est rare de rencontrer une figure si jolie et si gracieuse...

— Aussi n'ai-je pas l'intention de la perdre de vue; je vais jeter mon grapin sur cet objet-là...

— Et votre Hongroise?...

— Elle a sa migraine aujourd'hui; d'ailleurs, mon cher, abondance de bien ne nuit pas! voilà mon principe... Venez donc par ici; je veux suivre cette ravissante brune.

— Ah! je ne peux pas, il faut que je dessine ce point de vue... cette partie du bois... par conséquent je reste ici...

— En ce cas, je vous quitte pour m'attacher au pas de cette divinité...

— Mais elle n'est pas seule...

— Oh! cela m'est bien égal... est-ce que je connais les obstacles... je fais des conquêtes à la barbe des maris, des pères, des frères, le danger me sourit... il me plaît, il m'aiguillonne... au revoir, Torse!

— Quel homme audacieux!

M. Berlinet a quitté le jeune artiste pour suivre Georgina qui s'éloignait toujours au bras de Franville. La famille Gerbier avait rompu l'ordre de sa marche depuis qu'elle était dans le bois de Boulogne : d'abord les deux petits garçons avaient lâché les mains de leur père pour courir à droite et à gauche; mesdemoiselles Lisa et Marie folâtrent aussi dans les allées. Alors Franville quitte le bras de Georgina en lui disant :

— Oui, je crois qu'il est bon d'avoir un peu de liberté, et qu'il n'est pas absolument nécessaire, ma chère enfant, que vous soyez toujours attachée au vieux grognard. Vous êtes d'âge à courir, à jouer comme vos sœurs, et moi, je vous gênerais beaucoup pour cet exercice.

Georgina accepte en riant la liberté qu'on lui donne, et tout en courant parfois avec ses sœurs, elle se trouve fort souvent près d'Alexis.

Cependant M. Berlinet avait rejoint la jeune fille, il passait et repassait devant elle en lui lançant des regards avec lesquels il espérait la fasciner, et que Georgina ne remarquait même pas.

Mais Alexis avait fort bien remarqué l'obstination de ce monsieur à se trouver sans cesse sur les pas de celle qu'il adore, et plus d'une fois déjà il avait été sur le point de lui en demander la raison.

Tout à coup la voix de Franville se fait entendre; il appelle Alexis, parce qu'un des deux petits enfants vient de disparaître. Son père veut le retrouver, il est déjà inquiet. Il s'agit de chercher l'enfant avec lui. Alexis est donc obligé de s'éloigner de Georgina et de ses sœurs, qui ne savent pas pourquoi on a appelé le jeune homme et continuent de courir et de jouer dans le bois.

M. Berlinet s'aperçoit que la jolie demoiselle qu'il lorgne n'a plus aucun homme près d'elle, il ne manque pas de saisir cette occasion pour se rapprocher, et lorsqu'elle se trouve séparée de ses jeunes sœurs, il l'aborde en lui disant :

— Vous êtes ravissante! vous êtes adorable! je meurs d'amour pour vous! De grâce, accordez-moi un rendez-vous pour demain... ce soir... quand vous voudrez .. Mais je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez accordé un rendez-vous ..

Georgina regarde avec surprise ce monsieur qu'elle ne connait pas et qui lui parle; elle continue son chemin, en disant :

— Vous vous trompez, monsieur je ne vous connais pas.

Mais notre courtier en vins ne se rebute pas facilement; il court après la jeune fille, la rejoint et recommence à lui parler :

— Mademoiselle, vous ne me connaissez pas, en effet; mais c'est pour faire connaissance que je vous demande la faveur d'un entretien... J'ose croire, lorsque vous me connaîtrez mieux, que vous ne vous repentirez pas de m'avoir écouté; je ne suis point un premier venu...

En disant cela, le monsieur au monocle se tenait toujours devant Georgina, afin de l'empêcher d'aller rejoindre ses sœurs. Celle-ci fait tous ses efforts pour passer en disant :

— Encore une fois, monsieur, je vous répète que vous vous trompez.. vous me prenez sans doute pour une autre...

— Vous êtes faites pour tourner la tête à tout le Jockey-Club!... Oh! quels yeux!...

— Monsieur, je vous prie de me laisser passer... je veux rejoindre mes sœurs...

— Non, vraiment... je ne vous laisserai point passer sans avoir obtenu une réponse favorable...

— Prenez garde, monsieur... J'ai du monde avec moi... Je vais appeler...

— Je me moque pas mal de tout votre monde... vous ne [illegible] pas...

— C'est ce que nous allons voir, monsieur! s'écrie Alexis, qui venait de rejoindre Georgina, parce que le petit [illegible] avait été retrouvé par son père devant une [illegible], au moment où Franville et le jeune [illegible] accouraient pour l'aider dans ses recherches.

M. Berlinet est resté un peu déconcerté en voyant Alexis qui est venu se planter devant lui. Quant à Georgina, elle s'empresse de dire :

— Ah! que vous venez à propos, monsieur Alexis, voilà ce monsieur que je ne connais pas, et qui prétendait m'empêcher de passer, et qui me demandait un rendez-vous...

La colère éclate dans les yeux du jeune ébéniste, qui marche presque sur les pieds de Berlinet en lui disant :

— Vous demandiez un rendez-vous à mademoiselle; pour qui donc la preniez-vous?... Répondez...

Berlinet est fort troublé, mais il tâche de reprendre de l'assurance en répondant :

— Qu'est-ce que cela vous fait?... de quoi vous mêlez-vous?.. Je ne vous connais pas... Laissez-moi tranquille!..

— Ce que cela me fait que l'on insulte mademoiselle?... Tenez, voilà pour vous l'apprendre.

En disant cela, Alexis applique sur la joue de M. Berlinet un si vigoureux soufflet que le beau séducteur manque d'être renversé, et que son monocle se brise sur son visage.

Georgina pousse un cri. Mais Gerbier et Franville, qui n'étaient qu'à quelques pas, sont bientôt près d'elle : ils l'emmènent loin de la foule qui commence à entourer le monsieur qui a reçu le soufflet. Celui ci fait des grands gestes, de grands bras en criant à tue-tête :

— Ah! nous allons voir!... Sacrebleu! .. cela ne se passera pas ainsi, monsieur!... J'aurai votre vie... je vous tuerai, vous êtes un homme mort!...

— C'est bien, monsieur, répond Alexis avec sang-froid. En attendant, vous êtes un homme souffleté.... Et vous l'avez bien mérité; mais je ne refuse pas de vous rendre raison je [illegible].

M. Berlinet continue de se démener, et surtout de crier très-fort comme s'il cherchait à attirer de son côté l'intervention des sergents de ville. Mais Franville, qui vient de s'approcher la prend [illegible] en lui disant à demi-voix :

— Monsieur, quand on a vraiment envie de se battre, on [illegible] pas tant de bruit...

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous?... De quoi se mêle-t-il, celui-là?

— Je me mêle de ce qui me regarde, car je serai le témoin de ce jeune homme... Allons, monsieur, votre carte, vite, et je serai chez vous demain matin, à huit heures, pour régler l'affaire du combat.

— Comment, vous serez chez moi?.. mais [illegible] chez vous...

Alexis, qui, depuis un moment, écrivait au crayon son adresse sur ses tablettes, déchire la feuille et la donne à M. Berlinet en lui disant :

— Voici mon adresse, monsieur, je vous attendrai jusqu'à huit heures : si vous ne venez pas, on ira chez vous..

— Très bien; demain je vous tuerai. .

— En attendant, donnez-nous donc aussi votre adresse, monsieur, dit Franville en retenant le beau [illegible].

— Mais ce n'est pas la peine, puisque j'irai chez vous...

— Vous pourriez l'oublier... On perd [illegible] ne me fie pas à la vôtre. . D'ailleurs, monsieur, c'est [illegible] échanger ses cartes... Vous n'avez donc jamais eu d'affaires d'honneur?

— C'est-à-dire que j'en ai eu... plus que je n'ai d'années .. Tenez .. tenez, voici ma carte.. A demain...

Et M. Berlinet, après avoir donné à Alexis une carte qu'il a prise dans sa poche, et regardée un instant, s'empresse de se perdre dans la foule et de disparaître.

— Mon Dieu! et mademoiselle Georgina? s'écrie Alexis, où donc est-elle? je ne la vois plus...

— Rassurez-vous, elle est avec son père et toute sa famille... Tenez, je les vois là-bas qui nous attendent .. Venez, mon ami...

— Ah! monsieur, est ce que vous croyez que M. Gerbier va me gronder?...

— Vous gronder! par exemple! parce que vous avez défendu sa fille contre les entreprises d'un insolent... Il vous remerciera, au contraire... Du reste, nous avons été témoins du soufflet... Ah! le beau soufflet!... Bravo! mon jeune ami, touchez là!.. Ce soufflet-là m'a prouvé que je vous avais bien jugé.... Je n'aurais pas mieux fait, parole d'honneur.

Georgina pleurait, et son père cherchait en vain à la consoler, car elle pensait que le soufflet serait suivi d'un combat : en apercevant Alexis qui revient avec Franville, elle pousse un cri de joie..

— Venez donc la consoler... elle vous croyait déjà mort! dit Ger-

En disant cela, Alexis applique sur le visage de Berlinet un vigoureux soufflet. (P. 55.)

bier en tendant sa main au jeune homme, il y a des gens qui vous diraient que vous avez été un peu vif; moi, mon cher Alexis, je dis que vous avez bien fait de châtier cet impertinent, car je sais par Georgina comment il s'est conduit avec elle...

— Oh! c'est égal, balbutie la jeune fille, je suis bien fâchée d'avoir été la cause de cette querelle!...

— Mais, mademoiselle, vous en êtes la cause innocente. Est-ce donc votre faute, si un homme qui passe près de vous pousse l'impertinence jusqu'à l'insulte...

— Mais vous vous battrez avec cet homme, peut-être... et si vous étiez blessé... Ah! mon Dieu... je ne m'en consolerais jamais!...

— Ma chère enfant, dit Franville, ayez confiance en moi et fiez-vous à mon expérience... Je gagerais vingt contre un que ce duel n'aura pas lieu...

— Pourquoi cela? dit Alexis.

— Oh! parce que votre adversaire n'a pas du tout envie de se battre... C'est un fanfaron... un monsieur qui fait du bruit!... On connaît ces gaillards-là. A propos, il vous a donné son adresse... Voyons donc comment il se nomme, ce particulier...

Alexis sort la carte de sa poche et lit: Torse, rue Rochechouart, 40.

— Ah! il se nomme Torse... C'est bien, s'il n'est pas chez vous demain à huit heures, dit Franville, j'irai rue Rochechouart.

— J'irai avec toi, dit Gerbier, car je serai le second témoin d'Alexis.

— C'est pas la peine que tu te déranges, vas!... nous ne le trouverons pas, ce monsieur...

— Sa carte est très-coquette, reprend Alexis; voyez donc, il y a des dessins... des petits amours aux quatre coins...

— C'est peut-être son portrait qu'il a voulu offrir avec son nom, ce monsieur!... mais ça ne lui ressemble pas du tout.

La famille Gerbier reprend le chemin de Paris. Mais cette fois Gerbier dit à Alexis:

— Donnez votre bras à ma fille, vous en avez acquis le droit, mon ami, car vous avez prouvé que vous sauriez la secourir et la défendre... enfin, vous êtes un brave garçon, et ça me va!

Alexis ne se sent pas de joie, et il presse doucement contre lui ce bras qu'on lui permet de prendre; mais, quoiqu'elle soit bien heureuse d'avoir celui qu'elle aime pour cavalier, Georgina est triste tout le long de la route, car elle pense au duel qui peut être la suite de cette aventure.

Le lendemain, à sept heures du matin, tout le monde était déjà réuni chez Gerbier. Personne ne voulait se rendre à sa besogne habituelle avant de savoir si le monsieur de la veille viendrait trouver Alexis. La porte donnant sur le carré était laissée ouverte; au plus petit bruit dans l'escalier, Alexis courait s'assurer si c'était son adversaire; car alors il aurait monté bien vite à sa chambre pour l'y recevoir.

Mais huit heures sonnent, puis la demie, puis enfin neuf heures, et personne ne vient. Georgina est radieuse, Gerbier rit, et Franville dit à Alexis:

— Mon cher ami, vous pouvez aller à votre ouvrage comme à l'ordinaire; tout le monde peut en faire autant. Vous voyez bien que nous avons affaire à un farceur qui nous fait poser. J'en étais sûr. Au reste, je vais aller rue Rochechouart, 40, voir si l'on y connaît ce monsieur qui a des amours sur sa carte, et ce soir je vous apprendrai le résultat de ma démarche...

— Franville a raison, dit Gerbier. A ce soir, mes enfants, et allons travailler.

On se sépare. Georgina a laissé tomber un tendre regard sur Alexis, et Gerbier a serré affectueusement la main de celui qu'il est heureux maintenant de regarder comme son futur gendre.

Franville s'appuie sur sa canne et marche plus vite qu'à l'ordinaire, parce qu'il a hâte d'arriver rue Rochechouart. Enfin il a atteint le numéro indiqué, entre dans une belle maison et dit au concierge:

— M. Torse, connaissez-vous cela?

— Oui, sans doute, monsieur; c'est au cinquième au-dessus de l'entresol.

— Est-ce qu'il est chez lui, par hasard?

— Oh oui, monsieur, toujours à cette heure-ci il travaille dans son atelier.

— Dans son atelier... c'est donc un artiste...

— Comment! monsieur ne sait pas que celui qu'il demande est peintre, dessinateur...

— Ma foi non, je l'ignorais... c'est sans doute pour cela qu'il a fait des amours sur sa carte... n'importe, au sixième dites-vous...

— Tout en haut.

— Très-bien. Je vais le trouver.

Tout en montant, l'ancien militaire se disait: C'est singulier! je n'aurais jamais cru que ce particulier d'hier était un artiste... enfin nous allons savoir ce qu'il a dans le ventre ce matin.

Franville est arrivé à la porte de l'atelier, il trouve la clef, entre dans une grande pièce recevant du jour par le haut et trouve Torse en train d'esquisser un fort grand dessin.

Sortez d'ici bien vite! (P. 60.)

En voyant le tout petit artiste dont la tête et le corps n'ont pas la moindre ressemblance avec le personnage si criard du bois de Boulogne, Franville ôte son chapeau et dit:

— Pardon, monsieur, de vous déranger, mais on m'avait assuré que je trouverais monsieur Torse ici.

Le jeune dessinateur relève la tête, regarde d'un air goguenard celui qui vient d'entrer et répond seulement :

— Eh bien?...

— Eh bien, je ne le vois pas.

— Ah! vous ne le voyez pas... alors qu'est-ce que vous voyez en ce moment?

— Il me semble que je ne vois que vous ici.

— Eh bien?...

— Ah! sacrebleu... je n'ai pas monté six étages pour qu'on se moque de moi... entendez vous, monsieur!...

— Et moi je voudrais bien savoir ce que vous venez faire dans mon atelier, où vous ne parlez depuis que vous y êtes en me disant que vous ne me voyez pas...

— Votre atelier... pardon, monsieur... tout cela va peut-être s'expliquer...

— Espérons-le! grand Dieu! espérons-le!...

— Auriez-vous la complaisance de me dire votre nom...

— Ah! ceci est joli... vous venez de me le dire tout à l'heure, à présent vous me le demandez...

Franville sort la carte de sa poche et la présente au petit jeune homme en lui disant:

— Connaissez-vous cela?

— Sans doute, c'est une de mes cartes avec mon adresse.

— Alors vous êtes donc monsieur Torse?

— Je vous le corne aux oreilles depuis que vous êtes entré.

— Mais ce n'est pas vous qui avez hier insulté une jeune fille au bois de Boulogne et reçu pour cela un soufflet...

— Non!... oh, quant à cela je puis vous assurer que ce n'est pas moi... je n'ai jamais reçu de soufflet, et j'ose dire aussi que je n'ai jamais insulté de jeunes filles, ce n'est ni dans mes goûts ni dans mes habitudes.

— Je vois fort bien que ce n'est pas vous qui avez eu hier cette affaire avec un brave garçon de mes amis. .

— Et pourtant j'ai été hier au bois de Boulogne, je dois en convenir.

— Fort bien, mais comment se fait-il que celui que nous cherchons pour nous battre avec lui nous ait remis votre carte en nous disant que c'était la sienne...

— Il s'est probablement trompé de carte.

— Non, il ne s'est pas trompé; je l'examinais attentivement, moi, et avant de nous donner cette adresse, il l'a regardée avec attention.

— Alors il a voulu faire une farce...

— Faire une farce, quand on a reçu un soufflet... est-ce que vous en feriez autant...

— Non... oh non!... je suis petit... mais rageur...

— Enfin, celui qui a fait cela doit être de votre connaissance puisqu'il avait votre carte dans sa poche...

— Attendez donc... oui, je me rappelle à présent! hier, au bois de Boulogne, j'ai fait la rencontre d'un dandy qui m'a demandé mon adresse pour faire faire son portrait; je la lui ai donnée, puis il m'a quitté pour courir sur les pas d'une charmante jeune fille qui passait au bras d'un... eh parbleu... à votre bras, je vous remets à présent.

— C'est cela même. Alors vous savez qui je cherche et vous allez me le faire connaître...

— Parbleu c'est...

Le jeune artiste s'arrête, puis reprend :

— Mais non, au fait, je ne dois pas vous le faire connaître... si c'était lui qui eût donné le soufflet, oh! je vous le nommerais sur-le-champ; mais c'est lui qui l'a reçu et il se cache... c'est qu'apparemment il est content comme cela et ne veut pas que cela ait des suites. Il est donc plus sage que vous ne le trouviez pas.

— Ma foi, ce sera comme vous voudrez. Après tout je crois que vous avez raison; il est assez inutile que je retrouve ce mauvais farceur, car il est bien certain qu'il n'a pas envie de se battre. Monsieur Torse, je vous souhaite le bonjour... désolé de vous avoir dérangé...

— Et moi, monsieur, je suis charmé d'avoir fait votre connaissance et su l'emploi que l'on fait de mes adresses.

Le soir venu, Franville s'empresse d'aller chez Gerbier raconter ce qui lui est arrivé le matin. Georgina saute de joie en apprenant qu'on ne trouve pas le monsieur au soufflet, et Gerbier dit tout bas à son ami :

— Allons! puisque ce monsieur a été corrigé, il vaut autant que cela se passe comme cela; car ma fille serait tombée malade d'inquiétude... Oh! elle aime bien ce jeune homme!... mais grâce au ciel je suis certain maintenant que c'est un brave garçon... et s'il ne tombe pas au sort, il épousera ma Georgina.

XIV. — COUP DU SORT.

Le froid était venu; les feuilles étaient tombées; on ne se promenait plus guère, et c'était au coin du feu que l'on se retrouvait le soir pour se délasser des travaux de la journée; autre temps, autres soins.

Franville passait sur le boulevard de la Madeleine; il marchait aussi rapidement que le lui permettait sa jambe invalide; les promeneurs étaient rares, car le temps était froid sans être beau, et un léger brouillard empêchait de voir loin devant soi. Cependant l'ancien militaire y voit assez pour apercevoir un monsieur qui vient devant lui en marchant les yeux baissés vers la terre, si bien qu'il doit infailliblement le heurter s'il ne se range pas. Tout en se disposant à livrer passage à ce promeneur qui semble si préoccupé, Franville l'examine et se dit :

— C'est la tournure de Duhautcours... Mais ce ne doit pas être lui... il marche ordinairement la tête haute !... et d'un pas assuré...

C'était cependant bien le capitaliste qui venait devant lui; en arrivant tout près de Franville ce monsieur relève tout à coup la tête. Les deux hommes se reconnaissent; mais Franville n'est pas maître d'un mouvement de surprise en remarquant le changement qui s'est opéré dans les traits de son ancienne connaissance.

En quelques semaines Duhautcours a vieilli de plusieurs années : il est pâle, ses yeux n'ont plus leur éclat, leur expression habituelle, son front est sombre, ses joues se creusent et ses lèvres serrées ne laissent plus voir ce sourire de satisfaction qui semblait défier le malheur.

— Ah! c'est vous! murmura Franville, ma foi, je ne m'étonne pas si je ne vous reconnaissais pas de loin, car c'est à peine si je vous reconnais de près... bonjour...

Le vieux militaire se dispose à continuer son chemin, mais la voix de Duhautcours l'arrête :

— Franville!... vous êtes donc bien pressé...

— Moi... ma foi non... vous savez bien que je n'ai plus rien à faire... mais comme ordinairement vous n'êtes pas charmé de me rencontrer, comme vous n'avez pas envie de causer avec moi, et que souvent même vous m'évitez... je vous mettais tout de suite à votre aise en ne m'arrêtant pas... d'autant plus qu'après tout ce que je vous ai dit, je n'ai plus rien à vous dire, à moins de recommencer, et comme je pense que ce serait inutile... je m'en abstiendrai .. Ah! cependant je peux vous dire que je vous trouve bigrement changé... vous avez été malade probablement?...

— Non... je n'ai pas été malade... c'est le chagrin qui cause ce changement qui vous frappe...

— Le chagrin... vous avez du chagrin... vous?... vous avez donc perdu de l'argent?

— Je n'ai point perdu d'argent... mais... vous ignorez donc le malheur affreux qui m'a frappé?

— Le malheur .. j'ignore tout... mais je remarque à présent... vous êtes tout en noir... il y a un crêpe à votre chapeau. . qui donc avez-vous perdu?

— Ma fille... ma Célesta...

— Ah! mon Dieu... que me dites-vous là..., votre fille !...

— Elle est morte... il y a huit jours...

En prononçant ces mots, Duhautcours baisse la tête, et des larmes tombent de ses yeux. Franville se sent vivement ému, il prend la main de son ancienne connaissance et la presse dans les siennes en balbutiant :

— Ah! malheureux!... je vous plains... ah ! je vous plains sincèrement!... Quoi ! cette jeune personne si grande... si forte... et dans un âge où la nature a tant de ressources... mais c'est donc un accident inattendu... quelque catastrophe impossible à prévoir...

— Non... si Célesta est morte... hélas! elle a seule amené ce fatal événement... qu'elle était bien loin de prévoir. Ecoutez-moi : ma fille, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, était grande, forte, bien constituée; et cette santé, dont j'étais fier, moi, se montrait sur son visage par une éclatante fraîcheur, par des couleurs un peu vives, peut-être, mais que j'aimais à contempler. Malheureusement il n'en était pas ainsi de ma fille : ces couleurs qui couvraient ses joues étaient pour elle un chagrin de tous les instants; elle avait entendu ses bonnes amies de la société dire que rien n'était plus commun que d'avoir le teint coloré, qu'il fallait laisser cela aux paysannes, aux moissonneuses... Ah! les femmes sont si méchantes entre elles!... elles éprouvent tant de plaisir à se lancer des traits empoisonnés!... et ce n'est pas qu'il n'avaient que trop bien porté. Ma fille n'avait plus qu'un désir : perdre ses couleurs, devenir pâle, voilà quelle était sa pensée de tous les instants, le but de tous ses vœux. Hélas! à Paris, quand on a de l'argent, on trouve toujours des gens qui vous offrent de vous rendre tel que vous voulez être... Il y a quelques semaines je m'aperçus que Célesta changeait, qu'elle perdait ses couleurs. Je lui demandai si elle se sentait malade : bien loin de là, elle laissa éclater la joie la plus vive, en s'écriant : Moi, malade!... je ne me suis jamais si bien portée... Ah! vous me trouvez moins de couleurs qu'autrefois, tant mieux, c'est qu'elles s'en vont ces maudites couleurs.. j'en suis enchantée !

« La perte de ses couleurs ne m'eût pas autrement inquiété, si je ne m'étais aperçu que depuis qu'elles disparaissaient une toux sèche mais constante, mais incessante s'était emparée de ma fille. Je lui fis observer qu'elle devait soigner ce rhume; elle me prit de ne point m'occuper de sa santé, en me jurant qu'elle n'éprouvait aucune souffrance. Ses couleurs disparurent bientôt entièrement, mais cette maudite toux ne faisait qu'augmenter, les forces de Célesta s'affaiblissaient; je lui envoyai notre médecin, elle ne voulut pas le recevoir, elle entra en fureur lorsque je lui dis qu'il attribuait sa maladie à la perte de ses couleurs; et, en effet, le docteur m'avait dit : Le changement survenu chez mademoiselle votre fille a été trop prompt pour être naturel; ses couleurs lui étaient artificielles, je crains qu'elle n'ait pris quelque drogue pour les faire paraître... ce serait une grande faute, car le sang qui était là est devenu se fixer sur la poitrine, où le mal fait des progrès avec une effrayante rapidité.

« Hélas! le médecin n'avait que trop bien deviné ! Ma fille, ainsi que je l'ai su depuis par la femme de chambre, que j'ai forcée à m'avouer la vérité... ma fille avait voulu être pâle ... et tous ces charlatans qui ont des secrets, des élixirs pour tout ce qu'on souhaite, lui avait fourni le moyen de perdre ses couleurs. Bientôt Célesta n'eut plus la force de quitter sa chaise longue .. en six semaines de temps, cette jeune fille si forte, si fraîche, était devenue effrayante de pâleur et de maigreur... Eh bien ! le croiriez-vous ? alors même que je la suppliais de suivre les ordonnances du médecin, de rejeter mes prières, elle me répondait encore :

« — Non, c'est inutile .. je ne suis pas malade... Je suis très-pâle... c'est ce que je voulais, j'ai l'air intéressant, on ne se moquera plus de moi... ma toux n'est rien, elle se passera, et mes forces reviendront.... mais j'espère bien que mes couleurs ne reviendront plus avec.

« Enfin, il y a huit jours... après s'être fait apporter un miroir pour se regarder, elle est morte quelques instants après avoir répété qu'elle était bien contente d'être pâle.

Duhautcours a cessé de parler ; il porte son mouchoir sur ses yeux. Franville est touché de sa douleur. Après un moment de silence, il lui dit :

— Votre fille a causé elle-même sa perte... il fallait apparemment que cela fût ainsi... Tous vos efforts pour prévenir ce malheur ont été vains... elle n'a pas voulu vous écouter, mais du moins vous n'avez aucun reproche à vous faire. C'est une perte cruelle pour vous, je le conçois... mais cela vous prouve que dans la vie, il ne faut pas se flatter d'être constamment heureux. Ceux qui croient pouvoir défier le sort ont bien tort de faire claquer leur fouet !

— Oui.., oui .. en effet! qui aurait jamais pu prévoir que ma fille... ayant tout ce qui pouvait lui assurer l'existence la plus heureuse et la plus brillante !... Oh! fatale coquetterie!

— Eh mon Dieu! ce n'aurait pas été cela que ce eût été autre chose... et puis, voyez-vous, moi, je crois à la destinée... Ainsi, vous n'avez plus que votre fils?

— Sans doute.

— Un enfant, c'est peu... car vous voyez bien qu'il arrive des malheurs si imprévus...

— Ah! que voulez-vous dire?

— Mon Dieu! je ne veux pas dire que vous perdrez votre fils. A Dieu ne plaise, pauvre garçon!... heureusement les hommes n'ont pas de ces maudites idées de coquetterie comme les femmes; mais c'est égal, un seul enfant pour tant de fortune... enfin.. que voulez-vous... il faut savoir supporter les coups du sort; je sais bien que c'est dur, surtout quand on n'y est pas accoutumé. Allons .. du courage !

Franville se dispose à quitter Duhautcours; celui-ci l'arrête encore, il semble vouloir parler et ne pas y être décidé; après avoir hésité quelque temps, il murmura enfin :

— Mais... cet enfant... ce fils d'Adèle, est-ce que vous croyez qu'on pourrait le retrouver?

Au nom d'Adèle, Franville a vivement levé la tête, et il répond :

— On le pouvait assurément il y a cinq ou six ans, car les enfants que l'on met dans ces maisons-là n'en sortent pas, je crois, avant d'avoir atteint l'âge de quatorze ou quinze ans; alors on les met en apprentissage, car on leur donne à tous un état, afin qu'ils ne deviennent pas des vagabonds.

— Et maintenant, si on allait s'informer, pensez-vous que l'on saurait encore ce qu'il est devenu ?

— Pourquoi pas? vous l'avez dit vous-même, avec de l'argent on vient à bout de tout. Voulez-vous que j'aille m'informer à la grande maison? Je crois qu'il faut donner une somme... mais qu'est-ce que cela pour vous?

— Oh! ce n'est pas l'argent qui m'arrête.

— Qu'est-ce donc alors?... Voyons, Charles, vous avez eu un bon mouvement, il faut y céder... vous avez compris qu'outre les enfants que vos mariages vous ont donnés, il y en avait un autre... qui est malheureux, indigent, peut-être, tandis que son père nage dans l'opulence... car ce fils d'Adèle, c'est votre fils aussi... Oh! vous le sa-

vez bien... vous n'en doutez pas. Voyons, pourquoi hésitez-vous encore?

— Je désire bien savoir s'il existe... et, s'il existe... savoir ce qu'il est; mais je voudrais le voir avant qu'il sache... que je m'intéresse à lui...

— Très-bien! je comprends... vous désirez d'abord le connaître, savoir si c'est un brave et honnête garçon... s'il mérite qu'on lui fasse du bien...

— S'il est beau garçon... bien bâti...

— Oui... oui... Oh! vous tenez à cela, vous; mais, soyez tranquille, le fils d'Adèle ne peut pas être vilain. Alors, c'est décidé. Je puis commencer les démarches pour retrouver ce pauvre petit. Je dis petit, et il doit être grand, à présent ..

Pour toute réponse, Duhautcours sort un rouleau d'or de sa poche et le donne à Franville :

— Tenez. il y a mille francs là-dedans; si cela ne suffit pas, venez m'en redemander.

— Oh! je suis bien persuadé qu'il y a là plus d'argent qu'il n'en faut... c'est égal.. c'est bien, ce que vous faites aujourd'hui .. Donnez-moi votre main, Charles... de là-haut, cette pauvre Adèle doit être bien contente! vous exaucez enfin ses derniers vœux.

— Mais je vous en supplie, Franville, si vous retrouvez... le fils d'Adèle, soyez prudent et discret... pas un mot qui puisse lui faire deviner.. les liens qui m'attachent à lui.

— Soyez tranquille, je ne ferai rien sans votre permission, et dès que je saurai quelque chose, j'irai vous en faire part.

— Prenez aussi ce papier, vous verrez dessus la date exacte du jour où l'enfant a été porté... là-bas.

— Très-bien, avec cela et tout ce que sa mère m'a dit, il est impossible de se tromper... Isidore Dubois.. fils d'Adèle Dubois.. et la date de sa naissance, et la petite croix attachée à son cou par un ruban, et sur cette croix un *A* et un *D*, gravés, ainsi que la date de sa naissance. Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de commettre d'erreur.

— Mais de la prudence, je vous en prie, que mon nom ne soit jamais prononcé par vous.

— Je vous en donne ma parole, et vous savez que l'on peut se fier à moi.

— Oui, oui, je le sais... adieu... Ah! je voulais vous demander des nouvelles de la famille Gerbier ; la voyez-vous toujours?

— Toujours. Je passe presque toutes mes soirées chez eux. La famille se porte à merveille.

— Tous ses enfants!... ah! que le sort est injuste... il laisse les enfants à celui qui, avec son travail, peut à peine les élever... il les enlève à ceux qui pourraient leur faire une existence heureuse brillante, enviée!

— Vous trouvez cela injuste, vous... c'est peut-être le contraire qu'il faudrait dire... La Providence laisse beaucoup d'enfants à celui qui n'a pas d'autre richesse, n'est-ce pas lui dire : Ce que je te laisse ne vaut-il pas cent fois mieux que tout ce que les autres possèdent .. Mais ce n'est pas le moment de discuter là-dessus... la perte que vous avez faite est trop récente, et je comprends qu'en cet instant vous accusiez le sort.

— Et la fille aînée de Gerbier n'est toujours pas mariée?

— Non... elle ne l'est pas; mais...

Franville est sur le point de dire : Mais cela ne tardera peut être pas. Il s'arrête, parce qu'il comprend que cette confidence ne fera pas plaisir à Duhautcours, et en ce moment il trouverait peu généreux d'ajouter à ses ennuis.

Duhautcours reprend, en retenant avec peine un soupir :

— Elle est bien jolie, cette jeune Georgina... elle a une tête ravissante... elle est bien faite... avec une toilette élégante, c'eût été la plus jolie femme de Paris!

— Et vous vouliez lui donner cette toilette-là, vous?

— C'est vrai... Vous savez bien, Franville, qu'il y a une grande quantité de jeunes filles, dans la même position, qui auraient accepté, heureuses de changer leur vie de travail contre une existence de plaisirs et de luxe.

— Oui, oh! je sais qu'il y en a beaucoup comme cela; mais Georgina n'est pas de ce nombre, elle est sage, honnête; ce ne sont point des diamants et des cachemires qu'elle veut... c'est un mari, c'est un nom, c'est le droit de relever la tête sans rougir... Est-ce que vous ne trouvez pas que sa vertu ajoute encore du charme à sa beauté?

— Pardonnez-moi, je lui rends justice... cette jeune fille n'est point une coquette; c'est un mari seul qui possédera ses charmes.

— Et il me semble que celui qui la prendra ne fera pas une mauvaise affaire... sagesse et beauté, ça ne se rencontre pas tous les jours!

— En effet... oui... celui qui l'épousera... Ils demeurent maintenant dans le faubourg Saint-Martin, je crois?

— Oui... est-ce que vous avez envie d'aller les voir?

— Non, car probablement je ne serais pas bien reçu... Sont-ils logés aussi commodément que dans ma maison?

— Mais, à peu près; c'est gentil, c'est propre, et c'est moins cher.

— Je les aurais diminués autant qu'ils auraient voulu...

— Oui, mais à des conditions qui ne leur convenaient pas.

— Sans aucune condition! cette jeune fille n'a point accueilli mes présents... c'était une chose finie; je ne me serais pas permis de renouveler mes propositions.

— Je crois qu'il vaut mieux que cela soit terminé comme cela. Le hasard arrange toujours les choses de manière à réunir ceux qui doivent l'être... si bien que... il n'y a point de hasard...

— Que voulez-vous dire par là?

— Je veux dire qu'il n'arrive que ce qui doit arriver ; mais je vous quitte, et dès demain je commencerai à m'occuper de ce que vous savez... ensuite, je vous rendrai compte de mes démarches.

— C'est bien... et de la prudence, n'est ce pas?

— Puisque c'est convenu. Allons, du courage! vous avez perdu un enfant que vous aimiez beaucoup... peut-être la Providence vous réserve-t-elle une consolation.

— Ah! je ne l'espère pas; mais enfin, nous verrons.

Franville s'éloigne. Duhautcours regagne lentement sa demeure. Chaque fois qu'il y rentre, la pensée de la perte qu'il vient de faire revient avec plus de force oppresser son cœur. Autour de lui tout rappelle sa fille... Il attache ses regards sur la place où elle se mettait habituellement, il va s'y asseoir, et il reste absorbé dans sa douleur.

Bientôt un de ses commis se présente et le salue humblement.

— Que me voulez-vous ? s'écrie Duhautcours avec impatience.

— Apprendre à monsieur que son correspondant de New-York est venu tout à l'heure pour lui annoncer que ses marchandises avaient été très-bien vendues là-bas, et qu'il avait un bénéfice de quatre cent vingt mille francs à lui remettre.

— C'est bien... laissez moi.

Le commis s'éloigne, fort étonné qu'on reçoive avec tant d'indifférence l'annonce d'un bénéfice de quatre cent vingt mille francs.

Et Duhautcours s'étend de nouveau dans le fauteuil où se mettait sa fille, en se disant :

— Je lui aurais acheté tant de choses avec cela!...

XVII. — IN VINO VERITAS.

Pendant quelque temps Auguste continue d'aller chaque jour voir sa malade et de goûter à ce qu'il lui ordonne. Mais il a soin que ses prescriptions ne soient jamais désagréables à prendre. Quand il fait sa visite le matin, c'est du chocolat qu'il ordonne, et il faut qu'il soit à la vanille ; il ne manque pas alors de s'en faire donner une bonne tasse pour s'assurer qu'il est bien fait. Dans la journée c'est un consommé qu'il avale avec un verre de madère et de malaga, avant qu'on en porte à mademoiselle Argentine ; le soir c'est presque toujours du thé ou du punch.

Cette nouvelle manière de pratiquer la médecine, qui pourrit envoyer beaucoup de malades dans l'autre monde, réussit assez bien avec la maigre cousine qui reprend bientôt des forces avec la santé, elle s'aperçoit même qu'elle engraisse; alors sa confiance dans son médecin devient du fanatisme; le jeune docteur lui ordonne-t-il de ne vivre que de boudin blanc, qu'elle lui obéirait... mais heureusement pour elle, Auguste n'est pas fou de boudin blanc.

Cependant il y a plus d'un mois que M. Langlumot a dans son hôtel son neveu et son ami; et comme ces messieurs ne se refusent rien, les dépenses prennent des proportions effrayantes; le campagnard s'aperçoit qu'il a déjà dépassé l'excédant qu'il avait trouvé dans la succession, et, depuis quelques jours, il dit assez souvent à Isidore :

— Mon cher ami, est-ce que vous ne pourriez pas faire ouvrir votre porte?...

— Pas encore, cher oncle, le propriétaire est toujours à la campagne, je m'en suis informé ces jours-ci...

— Mais il me semble que s'il plaisait à votre propriétaire de passer l'hiver à la campagne, ce n'est pas une raison pour que vous ne puissiez pas rentrer chez vous Allez trouver le commissaire... expliquez votre cas, et il fera ouvrir votre porte...

— Je sais parfaitement, bel oncle, qu'à la rigueur j'aurais le droit d'agir ainsi .. mais faire du scandale, se servir de l'autorité!... cela n'est ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes... ce propriétaire reviendra; pourquoi ne point patienter encore... est-ce que notre présence vous ennuie? est-ce que notre société vous déplaît? ..

— Nullement, mais c'est effrayant comme on dépense de l'argent à Paris .. si je continue comme cela... je n'aurai rien à rapporter de ma succession...

— Eh mon Dieu!... ne faut-il pas s'amuser, jouir de la vie... vous êtes au plus bel âge de l'homme... à celui où il sait le mieux plaire et séduire... à quoi sert d'avoir de l'argent si on ne s'en sert pas pour connaître le plaisir.

— Ma femme trouvera mon absence bien prolongée!...

— Ne vous a-t-elle pas écrit pour vous dire de vous donner le temps de terminer vos affaires sans vous presser . en ajoutant que le voisin Raillard avait la complaisance de lui tenir fidèle compagnie..

— C'est vrai, elle m'a écrit cela... oh! je sais que le voisin Ran-

flard est incapable de la laisser s'ennuyer... il se mettrait en quatre pour lui procurer du divertissement...

— Du moment que le voisin Ranflard se met en quatre pour amuser votre femme, qui diable vous presse de retourner chez vous ? ..

— Ne m'en parlez pas... je suis très-embarrassé... l'autre jour cette demoiselle m'a dit : « Vous êtes veuf, n'est-ce pas?... » Alors, ne sachant que répondre, j'ai feint un violent mal de dents et je me suis sauvé en me tenant la mâchoire.

— C'est très-adroit!

— Mais je ne pourrai pas sans cesse avoir mal aux dents, et alors... je prévois des scènes bien cruelles!

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, le petit Isidore, qui ne s'amuse pas toujours complétement dans la société de Langlumot et des demoiselles de la Grenouillère, se trouvant le gousset garni, parce que la veille il a rossé l'oncle au billard, prétexte des affaires, et va dîner avec d'anciens compagnons de plaisirs et de folies.

Le dîner se prolonge tellement, que le petit marquis du Carambolage ne rentre à l'hôtel que fort tard et dans un état d'ivresse qui lui permet à peine de se tenir sur ses jambes; aussi s'est-il fait ramener en voiture.

Un garçon de l'hôtel, s'apercevant de l'état du jeune homme, lui offre son bras pour le ramener jusqu'à sa chambre. Isidore qui, malgré son ivresse, ne veut pas paraître gris, refuse le bras du garçon, prend un flambeau allumé, et tout en se cognant à droite et à gauche, arrive cependant jusqu'à la porte d'une chambre, qu'il croit reconnaître pour être celle qu'il occupe avec Auguste. Il entre, mais en heurtant un meuble, alors son flambeau lui échappe, tombe et s'éteint :

— Tant pis, je m'en moque! s'écrie Isidore en refermant la porte. Je m'en passerai!... je n'ai pas besoin de lumière pour me coucher... je sais où est mon lit...

— Qu'est-ce qui est là? dit une voix qui part de la chambre même.

— Eh bien, c'est moi qui suis là... ton ami Zidore!... tu es donc déjà couché, gros Auguste! merci... tu vis comme les poules à présent... tu auras encore passé la soirée avec ton imbécile d'oncle... et ces deux horribles femelles de la Grenouille... ah! ah! ah!... sais-tu que je commence à m'embêter bigrement dans cette société-là... j'en ai plein le dos... les deux cousines me font l'effet de deux bornes-affiches... je ne pourrai jamais me décider à épouser ça... merci! j'aime mieux ma blanchisseuse de fin... Philiberte... elle est canaille!... mais ce n'est pas une buse... comme ces deux Normandes. Quant à ton oncle, pauvre cher homme! qui se croit séduisant!... qui veut faire le Joconde!... je lui fais voir des étoiles en plein midi, à celui-là... il me demandait encore l'autre jour si on pourrait bientôt ouvrir la porte de notre appartement .. ah!... elle est bonne celle-là... a-t-il donné dedans le jobard... hein... y a-t-il donné!...

On ne répond pas, mais un espèce de murmure sourd se fait entendre et Isidore reprend :

— Tu es de mon avis... ça va tout seul... Voyons... est-ce que je ne trouverai pas une chaise pour me déshabiller à mon aise... ah! voilà un fauteuil... c'est mon affaire... aujourd'hui je m'en suis donné, dis donc, Auguste, j'ai dîné avec les amis... Calinette en était... elle va débuter aux *Folies-Nouvelles*... je les ai joliment fait rire en leur contant les farces que nous jouons à l'oncle Langlumot... qui croit que nous avons un appartement superbe... au-dessus de la blanchisseuse de fin! pauvre bonhomme!... s'il savait que nous étions en pension chez Philiberte... et nichés dans un grenier, sans le sou, au régime des pommes de terre. Ah! quel bon chambertin nous avons bu! quel champagne... nous en sommes-nous tapés... tiens, j'ai perdu une bretelle... ils étaient tous gris... il n'y a que moi qui me suis un peu ménagé... pas beaucoup... j'ai une pointe, mais c'est rien... c'est moi qui ai régalé... tiens!... c'était avec l'argent de l'oncle... je l'ai encore rossé au billard!... brave gauche! il croit qu'il sait jouer... je veux qu'il mange ici toute la succession... et il la mangera...

— Non, monsieur! je ne la mangerai pas... ou ce ne sera pas avec vous du moins... s'écrie alors Langlumot en s'asseyant sur son séant sur son lit, car, dans son ivresse, Isidore s'était trompé de porte, et c'était dans la chambre de l'oncle d'Auguste qu'il était entré et avait laissé tomber sa lumière, ce qui avait réveillé Langlumot qui commençait à s'assoupir.

En entendant cette voix forte qui résonne près de lui et qui n'a aucune ressemblance avec celle de son ami, le petit Isidore demeure tout saisi, il tâche de rassembler ses idées et balbutie :

— De quoi... qu'est-ce qu'il y a... est-ce que ce n'est pas toi, Auguste?

— Non, monsieur, ce n'est pas Auguste... c'est son imbécile d'oncle... c'est le jobard de Langlumot, comme vous l'appelez... et dont vous vous moquez d'une façon si ignoble... ah! vous ne vous attendiez pas à cela?

— Comment... c'est notre oncle qui est là... je suis entré chez l'oncle en croyant entrer chez nous... ah! elle est bonne la méprise... ah! ah! ah! j'en rirai longtemps... j'en rirai toujours!...

— Quoi monsieur, vous osez encore rire... vous n'êtes pas honteux... après tout ce que vous m'avez dit...

— Qu'est ce que je vous ai donc dit, cher ami?

— Vous m'avez dévoilé toutes vos turpitudes : je sais que vous logez dans un grenier... qui appartient à votre blanchisseuse, que vous n'aviez pas le sou; que vous étiez au régime des pommes de terre... Ah! diantre... je ne m'étonne plus, si vous ne voulez pas rouvrir votre porte... vous vous en donnez avec moi!.. vous ne vous refusez rien... mais en voilà assez... dès demain vous quitterez cet hôtel. Ah! je suis une gauche! faites-moi le plaisir de sortir bien vite de ma chambre... infâme ivrogne...

— Comment, cher oncle... vous vous fâchez pour des plaisanteries de jeunes gens... c'est vous qui avez tort...

— Ah! ma société vous embête... ci! quelles expressions... quel mauvais genre! la vôtre me ruine, moi, et je n'en veux plus.

— Eh bien, oui, vous m'ennuyez après tout... ah! ah! ah!... si vous n'êtes pas content, je m'en moque...

— Sortez d'ici bien vite...

— Ah! minute... laissez-moi reprendre mes effets... vous me bousculez... vous m'ahurissez!... qu'est-ce qui m'a fichu un oncle comme ça!...

Langlumot s'est levé, il rallume la bougie, ramasse à la hâte les vêtements que le jeune homme avait déjà ôtés, les lui met sur les bras et le pousse hors de sa chambre en lui disant :

— Allez-vous-en... partez... et que demain je ne vous retrouve plus dans cet hôtel...

— J'y serai si je veux... un hôtel est à tout le monde... vous n'avez pas le droit de me renvoyer, mon bon ami!...

— Mais comme je préviendrai le maître de la maison que je ne paye plus ni pour vous, ni pour mon neveu, nous verrons s'il vous gardera encore...

— Langlumot... ce que tu fais là... ce n'est pas bien... cher oncle...

— Je vous défends de me redonner ce titre... entendez-vous, ivrogne... polisson...

— Ah! nous nous fâchons... nous ne sommes plus gentil... Langlumot... on vous dit zut!...

La porte se referme avec violence sur Isidore qui, à moitié déshabillé, et un peu dégrisé par la scène qui vient d'avoir lieu, parvient, en tâtonnant, à trouver la porte de sa chambre, y entre et se jette sur son lit, en se disant :

— Ma foi tant pis... dormons, demain il fera jour!

Isidore dormait encore profondement à dix heures passées, lorsqu'il est réveillé par son ami Auguste qui le secoue fortement en lui disant :

— Allons, réveille-toi... habille-toi et partons!...

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demande le petit jeune homme en se frottant les yeux. Comment, tu es déjà habillé, Auguste... est-ce que tu es déjà sorti?

— Je suis allé chez mon oncle qui m'a fait dire de passer dans sa chambre. Tu as fait de belles choses cette nuit, toi, maudit ivrogne... Tu as été dire à mon oncle que nous nous moquions de lui...

— Bah!... tiens... ce n'est donc pas un rêve... je me figurais que j'avais rêvé tout cela...

— Non! malheureusement ce n'est point un rêve... mon oncle est furieux contre toi, surtout, il veut que nous quittions cet hôtel, tout de suite... il ne consent à me voir encore, qu'à condition que je cesserai entièrement de te fréquenter.

— Et pour cela, il nous renvoie tous les deux vivre ensemble dans notre grenier; il est spirituel, ton oncle!...

— Mais tu étais donc bien gris, hier?... toi qui ordinairement supportes si bien le vin!...

— Ah! vois-tu, c'est qu'hier je me suis retrouvé avec les amis .. les farceurs... et Calinette... et Tambourinette... c'est que je me suis amusé... que j'ai ri, comme autrefois... Ah! la bonne existence que celle des bambocheurs... Tiens, pour moi... c'est là le bonheur...

— Tu ne vivais donc pas bien ici... avec mon oncle...

— Si .. mais il fallait être raisonnable... et cela me coûtait...

— Eh bien, et nos projets de mariage avec les deux cousines?

— Ah! cher ami, ne m'en parle plus... moi, épouser une de ces Grenouillères... m'accoupler à un de ces monuments... non! le sacrifice est au-dessus de mes forces... je te cède les cousines, épouse-les toutes les deux... mène-les en Turquie, où l'on a le droit d'être bigame... moi, j'y renonce.

— En attendant, habille-toi et quittons cet hôtel...

— Nous aurions bien le droit de rester encore, parce qu'enfin ton oncle ne gouverne pas ici, et en promettant de payer... mais comme nous ne payerons pas, il vaut autant y mettre de la complaisance et nous en aller tout de suite. Et puis, veux-tu que je te le dise, il me semble que je ne reverrai pas sans plaisir cette bonne Philiberte... et ses pommes de terre frites!...

— Moi, je ne suis pas de cet avis; mais heureusement j'ai quelques fonds... ma cliente, mademoiselle Argentine, m'a forcé hier au soir d'accepter six napoléons, entre une tasse de thé et une tartine de pain beurré...

— Comment, gros Auguste, tu as un air désespéré, lorsque tu possèdes cent vingt francs dans ta poche?... Sapristi, mais nous

ne retournerons chez Philiberte que quand tu n'auras plus le sou...

— Oh! non pas... je ne veux plus mener cette conduite... je veux économiser...

— Taisez-vous, rat! Je te conseille de parler d'économies! toi qui pratiques la médecine de façon à être d'abord nourri par tes malades... c'est une fort jolie invention que la tienne... elle aura du succès ..

— Elle a aussi ses inconvénients... Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé hier chez mademoiselle Argentine?...

— Non... tu as avalé de travers?

— Ce n'est pas cela : figure-toi que j'y vais sur les onze heures, suivant mon habitude... j'avais ordonné du chocolat à la vanille, et je savais que j'en aurais ma tasse; mais apparemment que ma cliente, échauffée par le régime que je lui fais suivre, avait besoin de se rafraîchir, car elle avait ordonné à sa bonne de lui préparer un lavement. Ce matin, en arrivant chez les deux cousines, je trouve la domestique qui me fait entrer dans un petit cabinet de toilette en me disant :

« — C'est ici que vous pourrez le prendre, monsieur, restez là, je vais vous l'apporter, et si cela vous est plus commode, je vous le donnerai.

« Moi, je pense qu'il s'agit du chocolat qu'on a préparé pour moi, je m'étonne seulement qu'on ne me le serve pas comme à l'ordinaire dans la salle à manger. Mais juge de ma surprise en voyant la bonne revenir armée d'une seringue qu'elle me présente en me disant :

« — Voici le vôtre, monsieur, celui de mademoiselle est pareil, vous allez juger s'il est bon.

« Quand je vis qu'il s'agissait d'un lavement, j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à cette fille que je n'essayais pas ces choses-là!... Juge donc maintenant si ma cliente s'avisait de prendre un purgatif sans me consulter... on me le ferait aussi avaler à moi.

— Docteur, toute médaille a son revers, vous auriez dû prévoir ce qui vient de vous arriver. Moi, à votre place, j'aurais accepté la seringue. Mais me voilà prêt... partons... allons-nous dire adieu à ton oncle?

— C'est inutile... il ne veut plus te voir.

— Bon!... un jour, peut-être, il me rouvrira ses bras... est-ce qu'on peut répondre des événements... Allons déjeuner.

XVIII. — LES DEUX APPRENTIS.

Dans la soirée qui a suivi le jour de sa rencontre avec Duhautcours, Franville ne manque pas de se rendre chez ses bons amis du faubourg Saint-Martin.

Alexis, qui semble faire partie de la famille depuis l'aventure du bois de Boulogne, se hâte, lorqu'il revient de son travail, de descendre chez Gerbier. A la façon amicale dont celui-ci le traite, il est facile de voir qu'il le regarde déjà comme l'un de ses enfants. Les deux amoureux ne cherchent plus à cacher ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, et déjà le jeune ébéniste a dit en rougissant à Gerbier :

— Ah! monsieur... il sera bien heureux celui auquel vous accorderez la main de mademoiselle Georgina!

Alors l'imprimeur a frappé doucement sur l'épaule d'Alexis en lui disant:

— Je gage que vous voudriez bien être cet heureux mortel-là... Patience, jeune homme... il faut d'abord satisfaire à la conscription; si vous ne tombez pas au sort, nous arrangerons cette affaire-là...

On doit penser alors avec quelle impatience et en même temps quelle inquiétude les deux amoureux attendaient l'annonce de ce tirage qui devait décider de leur bonheur à venir. Et pourtant Georgina disait souvent à Alexis:

— Eh bien, si vous tombez au sort... si vous êtes obligé de partir, notre bonheur sera seulement différé, mais vous pouvez être bien certain, mon ami, que je vous resterai fidèle et que je n'en épouserai pas un autre que vous.

Alexis soupirait en prenant tendrement les mains de Georgina dans les siennes, et murmurait:

— Hélas!... peut-on répondre de l'avenir... mais si je ne suis pas tué, je veux revenir officier, afin d'être plus digne de vous...

— J'aime mieux que vous reveniez soldat et que vous vous exposiez moins.

Ces conversations étaient fréquentes entre les deux amants. Quand on s'aime, on se dit presque toujours la même chose, et on a toujours du plaisir à l'entendre... la belle chose que l'amour.

Franville vient donc d'arriver chez ses amis. Après lui avoir serré la main, Gerbier lui dit:

— Tu as quelque chose ce soir, toi, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire...

— C'est vrai... tu ne te trompes pas... j'ai appris une nouvelle qui m'a tellement frappé!...

— Une triste nouvelle?

— Oui, la mort de quelqu'un... et d'une personne si jeune encore...

— Est-ce que nous la connaissons, cette personne-là?...

— Toi pas, mais ta fille a dû la voir chez son père...

— De qui donc voulez-vous parler? s'écrie Georgina.

— De la fille de Duhautcours, de mademoiselle Célesta.

— O mon Dieu!... il serait possible... cette demoiselle est morte...

— Oui... et elle n'avait pas encore dix-neuf ans ..

— Ah! c'est affreux, cela... et son père... son malheureux père!... murmure Gerbier... c'est lui qui doit être à plaindre... perdre un de ses enfants... ah! on n'ose pas penser à cela!...

Aussitôt, et par un mouvement spontané, tous les enfants de Gerbier courent près de lui, le pressent, l'entourent, l'embrassent, comme pour le rassurer; il semble que chacun d'eux veuille lui dire:

— Ne t'afflige pas, mon père, nous sommes tous près de toi... tu ne nous perdras pas, nous.

Gerbier regarde ses enfants, il les embrasse avec un redoublement de tendresse, comme pour les remercier d'avoir compris sa pensée.

— Oui, dit Franville, j'ai trouvé Duhautcours changé... abattu... car il aimait sa fille... et cette mort lui a porté un coup d'autant plus rude que depuis longtemps il s'était habitué à n'avoir que du bonheur, et il ne croyait pas qu'il pût jamais lui arriver autre chose.

— Mais par quel événement!... quelle catastrophe, cette jeune fille a-t-elle succombé si vite...

— Eh! mon Dieu!... la coquetterie... toujours la coquetterie... Ah! combien j'en ai connu de jeunes filles que ce défaut a fait périr... Ordinairement, elles se serrent trop, et pour avoir la taille si fine, que parfois cela en est ridicule, elles étranglent leur estomac et leurs poumons. Mademoiselle Célesta, c'est autre chose : elle avait de très-fortes couleurs et craignait de ressembler à une paysanne!... Quelle sottise!... est-ce qu'une paysanne bien fraîche, bien rose, n'est pas cent fois plus attrayante qu'une demoiselle pâle, chétive, et qui a l'air de trembler sur ses jambes... Ah! mille carabines!... mais enfin, c'est fait!... cette jeune fille a pris des drogues pour faire passer ses couleurs, et elle s'est abîmé la poitrine!... elle avait tout ce que l'on peut désirer pour être heureuse... son père contentait tous ses vœux, tous ses caprices... et elle a trouvé le moyen de ne pas être satisfaite de son sort.. il y a de grandes leçons là-dedans!... mais les femmes ne se corrigeront pas.

— Pauvre monsieur Duhautcours, dit Gerbier. Ah! maintenant je ne me souviens plus de ses torts .. je ne lui en veux plus!...

— Oh! ni moi non plus! s'écrie Georgina.

— Ce monsieur avait donc mal agi avec monsieur votre père? dit Alexis qui entend pour la première fois parler de Duhautcours. Georgina est embarrassée et ne répond rien; Gerbier s'empresse de prendre la parole:

— Oui, ce monsieur a été... notre propriétaire... et comme tel, j'ai eu quelquefois à me plaindre de lui... mais je le répète, j'oublie entièrement nos contestations .. Pauvre homme!... il doit être si malheureux... enfin, il a encore un fils... mais c'est bien peu! .. est-ce qu'il ne comprend pas cela, maintenant, Franville?

Ces mots sont accompagnés d'un regard qui signifie que Gerbier se souvient des confidences que son ami lui a faites au sujet de Duhautcours, et l'ancien militaire répond à ce regard par un mouvement de tête, en murmurant :

— Si. . si... il commence à le comprendre... et peut-être avant peu les vœux que je formais seront-ils exaucés... à moins que mes recherches ne soient vaines!

Georgina et Alexis ne cherchent point à entendre ce que les deux amis se disent à demi-voix; les deux amoureux sont près l'un de l'autre, et ils se regardent : ils ont bien assez d'occupation!

Huit jours se sont écoulés depuis sa rencontre avec Franville, et Duhautcours tâche de trouver dans le monde, dans le mouvement des affaires, des distractions à sa douleur. La fortune continue de lui être favorable, toutes ses spéculations réussissent avec une constance qui le fait surnommer partout l'heureux capitaliste. Mais dans une maison l'argent ne remplace pas une femme. Célesta savait si bien commander, que les domestiques avaient pris l'habitude de lui obéir, c'était à elle qu'ils allaient demander des ordres pour le service de la maison. Duhautcours ne se mêlait plus de tous ces détails de la vie intime; et maintenant, lorsque ses gens viennent d'un air humble prendre ses ordres pour le dîner, pour la soirée, pour les réceptions, il frappe du pied avec impatience et se contente de répondre :

— Laissez-moi en repos!... faites ce que vous voudrez!.. et ne me cassez pas la tête avec ces détails de ménage dont je ne veux pas m'occuper!

Mais, livré à ses réflexions Duhautcours se disait :

— Une maison comme la mienne... sans une femme pour la conduire... c'est impossible!... Ma pauvre fille savait si bien commander, faire marcher tout son monde... elle s'y entendait parfaitement... Mais elle n'est plus là... Je ne puis, moi... avec mes chiffres, mes opérations de bourse dans la tête, ordonner le menu d'un dîner, m'informer de la mode des attelages, de la santé de mes chevaux, savoir choisir un meuble nouveau pour mon salon. C'est une femme qu'il faut pour tout cela... Alors même que je retrouverais cet enfant d'Adèle... c'est un garçon... je ne le mettrai pas à la tête de ma maison... Je n'ai que quarante-huit ans... je pourrais me remarier encore... pour la troisième fois... C'est beaucoup, trois fois!.. j'ai fait

deux mariages d'argent... maintenant que je suis riche... que je suis millionnaire, ne pourrais-je donc pas choisir une femme à mon goût?... une femme que j'aimerais?... Ah! si cette petite Georgina était fille de gens distingués... que m'importerait qu'elle n'eût pas le sou... Mais ce père..., qui travaille dans une imprimerie... qui sort avec un bonnet de papier sur la tête... Oh! non! il n'y faut pas penser.. C'est dommage... elle est si jolie! Ah! qu'elle serait ravissante avec une toilette... comme j'en vois à tant de femmes laides!...

Au bout de huit jours, Franville se présente chez Duhautcours; il est introduit dans le cabinet du capitaliste, qui donne les ordres pour que l'on ne vienne pas les interrompre, et dit au vieux militaire :

— Eh bien, que savez-vous? avez-vous retrouvé les traces de cet enfant?

— Les traces... oui; mais l'enfant, non. D'abord je suis allé à... la grande maison... Là, moyennant une somme assez minime, je me suis fait donner tous les renseignements possibles sur le fils d'Adèle. J'ai su d'abord qu'il n'était point mort. . c'était le principal. A l'âge de quinze ans, il a été mis, avec d'autres de ses camarades du même âge que lui, en apprentissage chez un menuisier du faubourg Saint-Antoine. Très-bien; on me donne le nom, l'adresse de ce menuisier, et je me rends chez lui. Mais depuis trois ans, le menuisier est mort, un autre a succédé. Cependant il y a dans la boutique un ancien garçon; je lui demande ce qu'est devenu un nommé Isidore Dubois, entré à quinze ans chez son prédécesseur. Je lui dis l'époque, et cet homme me répond :

« — En effet, je me rappelle... un gentil petit garçon, il était entré ici en apprentissage avec un autre enfant trouvé comme lui... Oh! c'était un farceur, celui-là, et qui ne travaillait guère : il se nommait Eustache Craquet...

« — Je ne vous parle pas de celui-ci, dis-je, mais du nommé Isidore Dubois...

« — Ah! monsieur, c'est que l'un me rappelle l'autre, parce qu'ils sont arrivés ensemble et partis ensemble...

« — Comment, partis?

« — Oui, monsieur; et cela nous a bien surpris de la part d'Isidore, qui était un bon petit garçon... doux, assidu au travail!... Que ce mauvais sujet de Craquet soit parti, cela se comprenait, il ne voulait rien faire... il passait son temps à flâner, à jouer... mais Isidore, qui montrait de grandes dispositions, qui réussissait à tout ce qu'il entreprenait... ah! ça nous a bien surpris!

« — Enfin, comment sont-ils partis?

« — Dame, monsieur, un matin ils ne sont pas descendus à l'établi; on a été voir dans le petit grenier où ils couchaient, ils n'y étaient plus. On les a attendus toute la journée, tout le lendemain, on ne les a jamais revus. Alors, mon bourgeois a dit : Tant pis, après tout, je ne répondais pas d'eux.

« — Et combien de temps étaient-ils restés ici?

« — Six mois à peu près. »

— Cet homme ne pouvant m'en dire davantage, je suis parti et j'ai commencé ma tournée chez tous les menuisiers de Paris. D'abord, à toutes mes questions on me répondait : Connais pas! Enfin chez un menuisier du faubourg Saint-Honoré, on m'a dit :

« — Isidore Dubois... oui, oui, nous avons eu ça il y a trois ou quatre ans... mais nous ne l'avons pas eu longtemps... c'était un fort triste sujet, qui ne travaillait pas une heure par jour... Nous l'avons bien vite mis à la porte...

« — Mais, dis-je, ne vous trompez-vous pas?... le mauvais sujet, n'était-ce pas un nommé Eustache Craquet, son camarade, qui, sans doute, était entré ici avec lui?

« — Nous ne connaissons personne qui se nomme Eustache Craquet. Le petit Isidore Dubois est entré ici seul et il en est parti seul. »

— Ne pouvant obtenir d'autres renseignements, j'allai visiter d'autres menuisiers. Un autre qui demeure près de la barrière Montmartre, s'est souvenu aussi d'avoir eu chez lui le jeune Isidore Dubois... et... je vous dois l'avouer, il m'en a dit absolument la même chose que son confrère du faubourg Saint-Honoré... L'apprenti ne voulait rien faire; il passait son temps à inventer des niches qu'il jouait à ses camarades, qu'il empêchait de travailler. Bref, on l'avait aussi renvoyé. Je suis allé ailleurs, mais après cela, plus rien!... on ne l'a jamais vu... on ne le connaît pas... Je perds entièrement ses traces... Il faut qu'il ait changé de profession, ce qui n'aurait rien de surprenant, puisque l'état de menuisier avait si peu d'attraits pour lui.

Duhautcours, qui a écouté attentivement Franville, répond, après un moment de réflexion :

— D'après ce que l'on vous en a dit, il paraît que ce jeune homme est un assez mauvais sujet... et j'aurais peut-être à me repentir si je parvenais à le retrouver!...

— Permettez!..., il y a dans tout cela quelque chose qui m'embrouille, qui ne semble pas clair. Rappelez-vous que chez le premier menuisier où il est en apprentissage, où il reste six mois entiers, on le cite comme un bon petit sujet, bien doux, bien appliqué à son travail; on ajoute même qu'il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait. Mais il y a près de lui un mauvais sujet, nommé Craquet, qui, sans doute, l'aura entraîné à partir, à faire ce coup de tête. Il faut ensuite que la société de ce Craquet ait un peu gâté Isidore, puisqu'on cesse d'en dire du bien... mais, après tout, doit-on s'en rapporter à des maîtres souvent brusques, injustes, qui se montrent trop durs pour de jeunes apprentis? Ce qu'il y a de certain, c'est que le naturel, le fond étaient bons, puisque les premiers renseignements sont en faveur d'Isidore .. et puis, enfin, il était si jeune... il faut pardonner les défauts si fréquents à cet âge; cela ne prouve rien pour l'avenir. Combien de ces jeunesses orageuses, étourdies, indomptées, ont fait ensuite des hommes rangés, travailleurs, des hommes d'invention, de génie même... Croyez-moi, quand le fond est bon, il y a toujours de la ressource.

— Je le veux bien! dit Duhautcours, mais enfin, vous ne l'avez pas retrouvé?

— Non... je n'en sais pas plus. Maintenant, le jeune homme a ses vingt ans bien accomplis... mais que fait-il?... est-il toujours à Paris?... voilà ce que nous ne savons pas... ce qu'un hasard peut nous faire découvrir demain... ou ce que peut-être nous ne saurons jamais!... Pauvre Adèle!... j'ai fait ce que j'ai pu... Ah! dame! si on n'avait pas attendu si longtemps. . mais enfin, ce qui est fait est fait... Maintenant, il faut que la Providence vienne à notre aide et nous fasse rencontrer l'enfant perdu!

— Oui... mais je crois que la Providence se mêle peu de tous ces détails!...

— Je ne suis pas de votre avis, j'ai foi en elle. Je chercherai toujours; elle me guidera peut-être. Si je parvenais à savoir quelque chose, je viendrais sur-le-champ vous en faire part ..

— Ne vous gênez pas... Si vous avez besoin d'argent...

— Oh! il m'en reste plus qu'il ne m'en faut... merci... adieu...

— Franville!..

— De quoi?...

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez été chez... Gerbier?

— Pas plus tard qu'hier au soir. Je vous ai dit que j'y passais presque toutes mes soirées.

— Ah! oui... en effet... Et toute sa famille continue à bien se porter?

— Parfaitement...

— Et mademoiselle Georgina est toujours aussi jolie?

— Bigre!.. si on devenait laid à dix-huit ans, ce serait trop tôt!... Mais il n'y a pas de danger... Oh! c'est un friand morceau... et quand je lui donne le bras à la promenade, il faut entendre tous les compliments qu'on lui adresse en passant. Quel feu roulant!... Mais elle baisse les yeux et n'en est pas plus fière.

— Vous lui donnez donc quelquefois le bras quand elle va se promener?

— Quand nous allons tous promener... vous comprenez que le papa n'a pas peur de me la confier... il sait bien que je ne lui dirai pas de bêtises, moi!...

— Oui... oui... je comprends cela...

— Allons, adieu. Je désire avoir bientôt quelque chose à vous dire.

— Au revoir.

Franville s'éloigne en se disant :

— Décidément, Duhautcours en tient toujours pour notre Georgina .. Tant pis pour lui!... car il en sera pour ses soupirs! Il aime maintenant quelqu'un qui ne l'aime pas... Autrefois il n'aimait pas quelqu'un qui l'adorait... Chacun son tour.

XIX. — LES FUMEURS.

En sortant de l'hôtel garni de la rue d'Amsterdam, Isidore, qui a passé son bras sous celui du gros Auguste, lui dit :

— Nous avons cent vingt francs à manger; c'est trop pour deux hommes seuls. Je sais bien qu'avec de la bonne volonté et de l'estomac, nous en viendrions à bout! Mais je ne connais pas de plaisirs parfaits sans les femmes!... Je ne m'amuse jamais complétement quand je n'ai pas un cotillon qui fait frou frou à côté de moi... Je l'ai connu amateur aussi, j'aime à croire que la société des demoiselles de la Grenouillère ne t'a pas encore entièrement dégoûté du beau sexe... et que tu partages mes sentiments?

— Où veux-tu en venir?... Que signifient toutes ces phrases? D'abord, je ne vois pas pourquoi nous mangerions tout de suite la somme que je possède... Il faut se ménager une poire pour la soif...

— Oh!... fi!... li!... Tais-toi, tu me fais de la peine... Voilà des proverbes bons pour les gniafs!... Et c'est le docteur Auguste qui dit de pareilles vilenies à son ami Zidor!...

— Mon ami Zidor a fait hier une grosse sottise après s'être grisé. Nous vivions comme des coqs en pâte... tu as brisé notre position!

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, toutes les positions changent!... Il ne s'agit pas de cela. J'ai dîné hier avec Tambourinette et Calinette... Tu en tenais pour cette dernière quand elle était avec Gédéon. Elle m'a dit hier : « J'ai quitté Gédéon! » Ce qui signifiait : « Votre ami Auguste peut se présenter... »

— Vraiment, elle a quitté Gédéon?

— Ah! voilà que tu mets le nez au vent!... Tu vois bien que je

m'occupe de ton bonheur... Tambourinette m'a donné son adresse... Calinette demeure chez elle pour l'instant dans un but d'économie... et parce que les loyers sont trop chers. Par conséquent, en nous rendant chez Tambourinette, nous y trouverons son amie... Chacun sa passion... chacun son objet... De l'amour en partie double! il me semble que cela vaut bien les seringues de mademoiselle Argentine .. Qu'en dis-tu?

— Je dis que cela me va beaucoup... seulement si nous pouvions ne pas dépenser mes cent vingt francs...

— Ah! que tu devieus cancre!... pas un mot de plus ou je raccommode Calinette avec Gédéon.

Mademoiselle Tambourinette, jeune ouvrière en chemises, et qui se destine au théâtre, parce qu'en général le travail des chemises pousse beaucoup vers l'art dramatique, est une petite brune de vingt-trois ans qui louche parfaitement de l'œil gauche, et dont le nez a quelques points de ressemblance avec un pied de marmite; mais qui malgré cela n'est pas désagréable, parce que ses cheveux sont bien noirs, sa bouche fraîche et bien garnie, ses yeux très-vifs, et que le total forme un ensemble fort éveillé, j'allais dire libertin... mais je ne le dirai pas. Ajoutez à cela une tournure légère, un pied de danseuse, un mollet bien placé, une taille svelte et une démarche qui appelle sur-le-champ les danses espagnoles... qui ont tant de succès au théâtre et dans le monde, tandis que l'on y proscrit le cancan... arrangez cela si vous pouvez.

Mademoiselle Tambourinette demeure pour le moment... car en général les grisettes déménagent à chaque terme, et souvent même au demi-terme, elle demeure rue de l'Ancienne-Comédie, sur le chemin de l'Odéon, quand on fait ce voyage par la rive droite. Mademoiselle Tambourinette fait sonner bien haut qu'elle loge dans une maison honnête!.. ce qui pourrait faire penser qu'elle n'en a pas l'habitude; elle est dans ses meubles, ce qui lui semble si extraordinaire à elle-même qu'elle reste quelquefois pendant cinq minutes en admiration devant son lit, sa commode et ses trois chaises... le mobilier se borne à cela pour l'instant; mais, ainsi que le dit la petite chemisière :

— Il y a commencement à tout! Paris ne s'est pas fait en un jour. Les proverbes ont toujours raison.

— Ce doit être ici? dit Isidore en s'arrêtant devant une porte cochère ouverte. C'est bien le numéro qu'elle m'a dit... cependant Tambourinette demeurer dans une maison à porte cochère... cela me semble une anomalie... un phénomène! Aussi vais-je m'informer au concierge... « Monsieur, mademoiselle Tambourinette, s'il vous plaît? c'est une jeune lingère qui n'est pas encore en boutique. »

Un petit homme qui a l'air grognon et revêche repond d'un ton sec :

— L'escalier à droite au fond de la cour, au cinquième... porte en face.

— Infiniment obligé!

Et Isidore fait signe à son ami de le suivre, en lui disant :

— C'est bien ici... elle ne m'a point induit... il n'est pas possible... il faut qu'elle ait des accointances avec le propriétaire!

Ces messieurs montent un escalier qui est très-beau jusqu'au troisième étage, mais qui alors devient infiniment plus étroit et plus raide. Enfin, ils sont devant la porte indiquée qui est de la largeur des autres portes; mais lorsqu'ils ont sonné, ils voient cette première porte s'ouvrir et en laisser voir une autre, qui est tout au plus assez large pour qu'une personne de moyenne grosseur puisse y passer.

Cette porte s'est ouverte et mademoiselle Tambourinette en jupon court et en paletot gris vient se montrer et s'écrie :

— Tiens! c'est Carambolage .. et son ami le gros Auguste... Calinette ne te cache pas.. n'aie point peur.., ce n'est pas Gédéon... Entrez, messieurs, entrez!

— Entrez!.. c'est facile à dire! répond Isidore, mais vous me faites l'effet de demeurer dans une armoire... Je connais des personnes qui ne pourraient jamais s'introduire chez vous.

— Bah!... ne faites donc pas votre embarras... Ne logez-vous pas dans un palais, vous!

— Mais un peu.

— Ce n'est que l'entrée qui est étroite, après cela on est très à son aise... Ah! dame! vous concevez qu'un logement dans une maison à porte cochère... Je ne peux pas prendre le premier, moi!

Les deux jeunes gens sont entrés dans une chambre qui ressemble parfaitement à un couloir. La fenêtre est à un bout, le lit à un autre, plusieurs renfoncements et massifs qui empiètent sur la largeur se trouvent dans l'intervalle : du reste, point de cheminée, point de poêle, mais un joli robinet qui sort d'une encoignure et avec lequel on a toujours de l'eau.

— Eh bien! j'espère que c'est gentil ma chambre? s'écrie Tambourinette, vous ne m'en faites pas compliment, messieurs.

— Franchement, ma chère amie, je crois que ce réduit devait être autrefois des lieux à l'anglaise dont on a eu l'idée de faire une chambre. Ce robinet qui vous donne de l'eau en abondance me confirme dans mon opinion.

— Ah! quelle horreur! dire que je loge dans des lieux à l'anglaise.

En ce moment une grande et assez jolie fille de vingt ans sort de dessous une robe qu'on avait pendue à un champignon servant de patère, et se met à sauter dans le couloir qui représente une chambre, en chantant sur l'air du tra la la :

Ça n'est pas Gédéon,
Ça n'est pas Gédéon,
Non, non... ça n'est pas ce vilain polisson.

— Et pourquoi donc avez-vous si peur de Gédéon? demande Auguste en allant prendre la main de mademoiselle Calinette

— Parce qu'il a dit qu'il me donnerait une roulée quand il me rencontrerait.

— Ah! voilà qui est indigne d'un homme de bonne compagnie... battre une femme! Fi! le cuistre... Et que lui avez-vous donc fait pour qu'il vous en veuille tant!

— Rien... une bêtise... j'ai été vendre son habit noir pendant qu'il dormait.

— Ah! diable... est-ce qu'il n'en avait pas d'autre?

— D'autre habit, non, mais il avait un paletot... Est-ce qu'un homme a besoin d'avoir autre chose qu'un paletot?... D'ailleurs, moi, j'avais envie d'un perdreau truffé... et je m'en suis régalée... Tant pis, Gédéon ne voulait jamais satisfaire mes envies.. je l'avais prévenu qu'il s'en repentirait... et voilà... quand un homme ne peut pas contenter les désirs de sa maîtresse, il ne doit pas avoir de maîtresse.

— Ceci est parfaitement juste, M. Gédéon est dans son tort. Il devait de lui-même manger son habit avec vous... Nous, mes petites chattes, nous avons cent vingt francs à dépenser et nous venons vous proposer de les croquer avec nous... ici près, chez Dagnaux où l'on est fort bien.

Les deux jeunes filles se mettent à sauter, à danser dans la chambre, en criant :

— Ah! quel bonheur! sont-ils gentils!

— Allons-nous fricoter!

— Carambolage, tu me feras manger du beefteack à la Béarnaise, on dit que c'est excellent.

— Nous mangerons de tous les beefteacks possibles... mais, par grâce, mesdemoiselles, ne sautez donc pas tant, vous sauteriez infailliblement sur nos pieds... il n'y a pas moyen de danser en rond dans votre chambre... habillez-vous... préparez-vous... nous mourons de faim.

— Et nous donc... nous étions avec Tambourinette à nous demander ce que nous achèterions pour notre déjeuner et nous n'avions que quinze centimes à nous deux.

— Dis donc, La Carambolle, tu étais joliment gris hier... tu en avais une culotte!...

— Je me flatte de l'être pour le moins autant ce soir. Mesdemoiselles, pendant que vous donnerez le dernier fion à votre toilette, je demande à aller prendre l'air sur le carré... on étouffe dans votre couloir... soi-disant chambre... nous allons fumer notre cigare en attendant.

— Ne vous avisez pas de fumer sur le carré... c'est expressément défendu, vous me feriez donner congé tout de suite.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne peut toujours pas vous manquer.

— Ah! Carambolage, pas de bêtises!

— Apprêtez-vous... nous vous attendons... nous irons fumer dans la cour

— Alors nous entrerons fumer chez le portier.

— C'est également défendu dans la cour.

— Ah! ce serait encore pis!

— Tambourinette, allez revêtir vos plus brillants atours, et ne vous inquiétez pas du reste.

— Monsieur Auguste, je vous en prie, si vous aperceviez Gédéon ne le laissez pas entrer.

— Soyez tranquille, belle Calinette, vous êtes sous notre protection; si M. Gédéon se permettait maintenant de vous approcher, je l'aplatirais comme un chapeau Gibus.

Les deux jeunes gens sortent de chez Tambourinette. Sur le carré ils prennent des cigares dans leur poche, puis commencent à les allumer. Au troisième étage les cigares sont en plein exercice; les deux amis descendent tout doucement: au premier étage ils rencontrent le portier qui monte d'un air furibond, comme si le feu était à la maison et armé d'un plumeau, en disant :

— On fume... on fume... qui est-ce? qui se permet... qui ose?... il faut être bien hardi... dans une maison comme celle-ci... Ah! ce sont ces messieurs.

Les jeunes gens saluent gracieusement le portier en continuant de fumer.

— Messieurs, on ne vous a donc pas dit que c'était défendu de fumer dans nos escaliers... ces demoiselles devaient vous le dire... c'est bien... on ne la gardera pas longtemps mademoiselle Tambourinette... Messieurs, je vous répète qu'on ne fume pas ici.

— Vous voyez bien que nous descendons.

(Page [illegible]) Le portier reçoit dans son centre de gravi[illegible]

Le portier continue de grogner en descendant sur les pas des jeunes gens, mais ceux-ci, au lieu de sortir de la maison, se mettent à se promener tranquillement dans la cour en continuant de fumer leur cigare; alors le portier redevient furieux :

— Messieurs, je vous ai dit qu'on ne fumait pas dans la maison.

— Nous sommes dans la cour, ce n'est plus la maison.

— Si, messieurs, la cour est dans la maison... une cour est toujours dans une maison, elle n'est jamais dehors.

— Si vous en êtes certain ..

— Vous ne pouvez pas fumer ici.

— Vous voyez bien que si.

— Moi, je vous le défends, et je vous enjoins de sortir sur-le-champ.

— Portier, vous nous embêtez, fichez-nous la paix.

— Ah! c'est comme ça... Mon épouse, vas chercher la garde.

— Pour nous empêcher de fumer... Ah! nous serions curieux de voir ça!

— Vas-y, Aldégonde... amène aussi le juge de paix et le commissaire de police.

— Allez, respectable Aldégonde, et rapportez-nous des allumettes, ce sera bien aimable.

Une vieille femme, qui a l'air aussi mauvais que son mari, est sortie de la loge en faisant des menaces aux deux jeunes gens qui lui rient au nez et se promènent toujours en fumant.

Cependant le portier, ne pouvant parvenir à faire sortir les deux fumeurs de la cour, cherche un moyen pour les dégoûter de cette promenade; il va prendre dans sa loge un énorme balai de bouleau et commence à s'en servir, en ayant soin de pousser toujours les ordures et la poussière du côté des fumeurs.

Cette manœuvre assez adroite commence à produire son effet. A chaque instant les jeunes gens reçoivent dans le nez la poussière ou quelques ordures que le portier envoie sur eux à grands coups de balai.

— Est-ce que vous ne pourriez pas balayer plus loin? crie Isidore au Cerbère.

— Non, je veux balayer ici... Ah! vous voulez fumer, eh bien! moi je veux balayer.

— Mais vous nous envoyez exprès toutes les ordures de votre cour... vous nous poursuivez avec votre balai... vous nous couvrez de poussière... vous n'en avez pas le droit.

— Vraiment!... allez-vous-en fumer ailleurs... vous ne recevrez pas de poussière.

A cela Isidore riposte par une bouffée de fumée qu'il souffle dans le nez du portier; celui-ci s'empresse d'y répondre en lui envoyant un nuage de poussière.

— Voilà un gredin qui commence à m'ennuyer bigrement, murmure Isidore. Pour peu que ces demoiselles tardent encore à descendre, nous serons tellement couverts de poussière qu'on nous prendra pour des paillassons.

— Moi, j'ai les yeux abîmés, dit le gros Auguste, je ne sais pas ce qu'il vient de m'envoyer dans la figure avec son balai... mais certainement il y a du sable dans sa cour.

— Tu as bien de la patience alors... s'il m'en faisait autant, et que j'eusse ta force... car tu es fort comme *Samson*, toi... je sais bien ce que je ferais.

— Qu'est-ce que tu ferais?

— J'enlèverais le ballon à ce drôle-là.

— Me le conseilles-tu?

— Je fais plus : je t'y exhorte.

— Alors. . attends... tu vas voir cela... au premier coup de balai de ce monsieur, il aura son affaire.

Le coup de balai ne se fait pas attendre : le portier vient avec une joie féroce de lancer devant les jeunes gens un nuage d'ordures et de poussière, lorsqu'il reçoit dans son centre de gravité un coup de pied si bien applique, qu'après avoir rebondi comme un ballon, il retombe tout de son long sur le ventre, où il reste en criant qu'il est mort.

En ce moment revenait justement la portière, qui ne ramenait ni la garde, ni le commissaire, parce qu'on lui avait répondu qu'il n'y avait pas grand mal à fumer dans une cour, et qu'on n'arrêtait pas les gens pour cela. La portière voit son époux recevoir le coup de pied, s'élever dans les airs, puis retomber à plat et ne plus bouger. Aussitôt elle saute sur Auguste, l'empoigne par son paletot et se met à crier :

— Au secours!... à l'assassin!... il vient de tuer mon mari... il lui a brisé l'anus!... à la garde...

Il n'en faut pas tant à Paris pour amasser cinq cents personnes en une minute, surtout dans un quartier très-populeux. La porte cochère étant toujours ouverte, les passants s'arrêtent, s'amassent, on entre dans la cour où le portier est toujours étendu sur le nez, tandis que sa femme, véritable furie, ne veut pas lâcher Auguste et continue de crier :

— Mon mari vient d'être assassiné... a coups de pieds... je tiens l'assassin... à la garde... ah! le gueuzard!... prêtez-moi main-forte.

Tambourinette et Calinette, bien parées, bien coiffées, arrivent

Le petit jeune homme s'est mis à danser, à sauter dans la chambre. (P. 70.)

alors dans la cour; en y voyant tout ce monde, en entendant ce tapage, elles sont persuadées que c'est Gédéon qui est venu pour les voir et qui se bat avec Auguste; elles se dépêchent de gagner la rue et de sortir; de son côté, Isidore, qui voit un sergent de ville entrer dans la cour et mettre la main sur Auguste, se hâte de s'esquiver et de rejoindre les deux grisettes, qu'il prend sous les bras, en leur disant :

— Filons... filons bien vite... il n'est que temps...

— Mais Auguste... il a donc tué Gédéon...

— Nullement, il n'est pas question de Gédéon, c'est à votre portier qu'il a appliqué un coup de pied qui a trop bien porté, à ce qu'il paraît... on l'arrête pour qu'il explique la chose... je ne pense pas que ce puisse être sérieux... à moins que votre portier n'en crève, ce qui m'étonnerait beaucoup, je n'ai jamais entendu dire qu'on soit mort d'un coup de pied au derrière... En attendant, ce que nous avons de mieux à faire est d'aller déjeuner...

— Oh! oui, allons déjeuner...

— Allons ici près, chez Dagneaux... Auguste nous y rejoindra, il sait que c'est là que nous devions déjeuner.

On va au pas gymnastique, on arrive chez le traiteur, on se fait donner un petit salon. Isidore dit : — Mettez-nous quatre couverts, car nous serons quatre, un ami va venir; mais comme il pourrait tarder et que nous avons très-faim, vous nous servirez toujours les huitres et le chablis, n'est-ce pas mesdemoiselles?

— Oui, oui, nous mangerons les huitres en attendant Auguste... et s'il est long à venir, tant pis, nous en mangerons beaucoup.

Le couvert est mis, les huitres sont apportées, et elles disparaissent avec une vivacité qui fait honneur à l'appétit de ce monsieur et de ces demoiselles. A chaque instant Isidore crie :

— Garçon! d'autres huitres... nous n'en avons plus!...

— Combien de douzaines, monsieur?

— Qu'on en ouvre toujours... on comptera plus tard...

Enfin Tambourinette s'écrie :

— Si nous passions à autre chose... pour attendre Auguste, il n'est pas dit que nous ne mangerons que des huitres.

— Je suis de votre avis... nous l'attendrons aussi bien en mangeant des rognons sautés... Garçon! .. servez-nous les rognons.

— Ah! Isidore, vous savez que vous m'avez promis des beefsteacks à la béarnaise...

— Je tiendrai toutes mes promesses.

— Moi, je veux du perdreau...

— Le perdreau ne manquera pas à l'appel...

— Et du champagne frappé?

— On frappera tout ce qui vous fera plaisir.

Les rognons sont mangés et Auguste ne paraît pas. Les beefsteacks disparaissent également et Calinette dit :

— Nous avons joliment bien fait de ne pas attendre ce gros Auguste. . il nous aurait fait jeûner longtemps!

— Après tout, dit Tambourinette, s'il ne vient pas, nous en serons quittes pour manger sa part .. Pourquoi donne-t-il les coups de pied si profondément!..

Isidore, qui écoutait les jeunes filles en souriant, avale un grand verre de champagne, puis répond, en posant ses deux coudes sur la table : — Certainement, mes petites colombes, ce n'est pas l'absence d'Auguste qui nous empêchera de déjeuner... et il me semble que nous le prouvons assez bien depuis que nous sommes à table... mais il y a quelque chose que nous ferons moins facilement sans lui...

— Quoi donc?

— C'est de payer la carte du déjeuner!...

— Comment!... vous avez dit que vous aviez cent vingt francs à dépenser pour votre déjeuner.

— Et c'était la vérité; mais ces cent vingt francs, par malheur, c'est Auguste qui les a, puisqu'il les avait reçus hier au soir d'une de ses clientes...

— Ah! saperlotte... c'est lui qui a tout?

— Absolument tout!

— Et tu n'as pas d'argent, toi, petit Carambolage...

— Pas un decime. . pas même un sou étranger...

— Ah! que c'est bête, ça... nous voilà bien alors...

— Comment donc ferons-nous... Ah! mon Dieu, ce qu'il vient de nous dire me donne déjà mal au ventre.

— Allons! allons!.. calmez-vous.. mes Andalonses .. est-ce que vous avez jamais vu Isidore embarrassé? Je trouverai bien de l'argent quelque part... mais d'abord continuons de déjeuner... et ne nous refusons rien, parce qu'enfin quand il s'agira de payer, que l'addition soit plus ou moins grosse, cela ne fera rien à l'affaire.

— Tiens! il a raison! dit Tambourinette, ne nous refusons rien... oh! je ne suis pas poltronne comme Calinette, moi...

On continue de fêter le déjeuner qui peut à juste titre passer pour un dîner. La grande Calinette seule va moins bien, et à chaque instant, elle dit à Isidore :

— Eh bien! petit, avez-vous trouvé un moyen pour avoir de l'argent?...

— Minute!... j'y pense... mais nous avons le temps.

— Nous ne pouvons pas manger jusqu'à demain...

— Peut-être... nous attendons un ami, cela motivera la prolongation de notre séjour.

— Il faudra toujours arriver au terrible quart d'heure...

— Attends, je crois que j'ai mon moyen!...

— Ah! voyons...

— Ecoutez-moi...

— Attends que j'allume une cigarette... Garçon, du feu!...

Ces demoiselles s'étaient mises à fumer comme le font maintenant toutes ces dames ou demoiselles qui mènent joyeuse vie et tiennent à ressembler le plus possible à des Andalouses. Isidore reprend la parole :— Nous avons fait la connaissance de deux cousines riches et d'un âge mûr... Toutes deux sont demoiselles, Auguste est leur médecin; il a déjà guéri l'une d'elles... ça m'a beaucoup étonné, mais enfin il l'a guérie en lui faisant manger de tout ce qu'il aimait... ceci est une nouvelle manière de pratiquer la médecine... qui a bien son mérite.

— Et tu vas envoyer chez ces vieilles filles de la part d'Auguste pour leur demander de l'argent?...

— Tambourmette, tâche de me laisser parler sans m'interrompre .. je n'enverrai point chez ces personnes de la part d'Auguste, attendu que ce sont elles qui lui ont remis hier cent vingt francs pour prix de ses visites. Mais nous avons l'oncle d'Auguste, un certain M. Langlumot, provincial fort épais et qui fait la cour à l'une des cousines... il est très bien vu de ces dames... aux nielles il a rendu quelques services... c'est de sa part que je vais envoyer... j'inventerai une histoire... il est dans un magasin... il veut faire des emplettes... il n'a pas assez d'argent sur lui... les demoiselles de la Grenouillère donneront en plein dans le panneau...

— Comment les appelles-tu?... des Grenouilles?

— Pourvu cependant que notre oncle ne soit pas chez les cousines quand j'y enverrai... quelle heure est-il... Calinette, il y a une pendule derrière vous ..

— Quatre heures et demie...

— L'oncle ne va chez ces dames que de une heure à deux ou le soir... Bah! il n'y sera pas... et après tout, qui ne risque rien, n'a rien... Holà! garçon, une plume, de l'encre, du papier; j'ai une lettre à écrire.

On apporte à Isidore ce qu'il demande, et il écrit aussitôt ce billet aux deux cousines :

« Gracieuses et tout aimables demoiselles, un accident imprévu m'arrive... j'ai fait des emplettes chez un bijoutier... il me manque deux cents francs... je suis plus près de chez vous que de chez moi... c'est pourquoi j'envoie chez vous de préférence... veuillez remettre cette somme à mon cocher, et ce soir, j'aurai le plaisir de vous la rapporter en allant vous baiser les cinq doigts et le pouce. »

— Comment, les cinq doigts et le pouce... elles ont donc six doigts aux mains, tes demoiselles...

— Taisez-vous .. ignorante... cette locution s'emploie, elle est peut-être vicieuse, mais du moment que cela se dit, cela suffit... « Votre admirateur .. Langlumot. »

— Je ne mets point de paraphe pour qu'il ne m'accuse pas d'avoir voulu contrefaire sa signature... mais les cousines ne doivent point la connaître. . voilà qui est fait...

— Et tu vas envoyer cela par un commissionnaire?...

— Pas si bête .. les affaires comme cela, on les fait soi-même...

— Comment, tu porteras cette lettre toi-même... tu vas donc te déguiser en Auvergnat?

— Tambourmette, le champagne frappé t'ôte de tes moyens... Laissez-moi conduire ma barque... Garçon... y a-t-il près d'ici un cabriolet .. un milord ou un coupé?...

— Il y en a en face, monsieur.

— Très-bien, alors je pars... il faut que j'aille savoir ce qu'est devenu notre ami dont l'absence commence à nous causer de l'inquiétude... Je vous confie ces dames, garçon, veillez à ce qu'elles ne manquent de rien!

Le garçon ne semble pas très-satisfait de voir s'éloigner le jeune homme, après une consommation aussi considérable, mais les deux dames restant, il ne peut rien dire. Calinette et Tambourmette se mirent aussi fort contrariées en voyant partir Isidore; celui-ci leur fait des signes qui les obligent au silence, et il rend tout haut :

— Ne vous impatientez pas, mes petites chattes... je serai bientôt de retour... commandez le dessert et ne vous privez de rien... Tambourmette, tu aimes le marasquin... fais en venir... je lui dirai deux mots à mon retour.

Et le petit homme sort vivement de chez le traiteur.

XX. — UNE PARTIE D'EAU.

Il est une heure de l'après-midi, le cabinet du capitaliste Duhautcours est encombré d'agents de change, de courtiers, d'hommes d'affaires, de négociants, de spéculateurs qui tous viennent ou sollicitent l'entremise du millionnaire, ou prendre ses ordres pour la Bourse, ou lui faire des offres de service, ou lui proposer d'entrer dans quelque nouvelle spéculation.

La confiance que l'on a en Duhautcours est si grande que c'est à qui lui offrira ses fonds, ou obtiendra sa participation dans une affaire. On entend de tous côtés des voix qui lui crient :

— Monsieur Duhautcours, voulez-vous entrer dans l'opération dont je vous ai parlé... Si vous voulez y mettre seulement cinquante mille francs, moi j'en mets deux cent mille, tant j'ai confiance en votre bonheur..

— Mon cher Duhautcours, prenez-vous des actions du nouveau chemin de fer? Si vous en prenez, j'en prends; je me fie à votre chance.

— Duhautcours, aurons-nous de la baisse ou de la hausse à la Bourse, aujourd'hui?. . Je m'en rapporterai à ce que vous me direz, et j'achèterai ou je vendrai en conséquence... car vous ne vous trompez jamais, vous.

— Oh! quel homme heureux...

— Dites donc, messieurs, quel homme profond .. il devine d'un coup d'œil toutes les positions ... Oh! il y a plus que du bonheur dans son fait.. Vous direz ce que vous voudrez, mais pour devenir millionnaire, il faut une forte tête, des capacités, du talent, de l'esprit...

— Et d'ailleurs! dit à demi-voix un quart d'agent de change à un de ses voisins... on n'aurait pas tout cela que les millions vous les donneraient.

— Voyons, Duhautcours, combien avez vous gagné hier sur le crédit mobilier... au moins trois cent mille francs n'est ce pas?.. heu... il sourit... il ne veut pas répondre...

— Il trouve que cela n'en vaut pas la peine... trois cent mille francs! qu'est-ce que cela pour lui!...

— Prenez-moi des *Béziers*... prenez-moi du *Grand-Central*, je suis sûr qu'alors ils remonteront. .

A tout cela Duhautcours répond avec cet air de protection de l'homme qui ne voit autour de lui que des adulateurs et dont toutes les paroles sont écoutées comme des arrêts de la fortune.

Mais la foule commence à s'éclaircir parce que c'est l'heure de la Bourse. Duhautcours lui-même se dispose à s'y rendre, lorsqu'on lui donne tout bas entre et lui dit bas : — Monsieur Franville est là qui désirerait parler un moment à monsieur ..

— Faites le passer dans ma bibliothèque... qu'il attende... je vais y aller.

L'homme riche cause encore quelques instants avec les personnes restées dans son cabinet, puis il leur donne rendez-vous à la Bourse et les congédie. Bientôt il est près de son ancienne connaissance.

— Pardon, dit Franville, je vous ai dérangé, mais j'ai quelque chose à vous apprendre. . je crois avoir retrouvé la trace de notre jeune homme... j'ai pensé que vous seriez bien aise de savoir cela ..

— Ah! vous croyez .. mais vous n'êtes pas encore certain! répond Duhautcours d'un air assez froid. Eh bien, voyons, qu'avez-vous appris?

— Hier au soir, par hasard et contre mon habitude j'étais entré dans un café près de la porte Saint Martin; on jouait au billard dans une salle du fond et je m'amusais à regarder jouer. C'étaient des jeunes gens qui tenaient le billard et l'un d'eux, sur un coup difficile, dit à l'autre : Tu ne feras jamais ce carambolage-là...

— Je te parie que si ..

— Moi je te parie que non... il est par trop difficile et je ne connais qu'un homme capable de le faire...

— Qui donc?

— Eh parbleu, celui qui jouait si bien que nous l'avions surnommé marquis du Carambolage. .

— Ah! oui... je me rappelle... Isidore Dubois!...

Lorsque j'entendis prononcer ces deux noms: Isidore Dubois, vous devez penser si je prêtai l'oreille, mais les jeunes gens continuèrent leur partie sans en dire davantage sur ce sujet; j'attendis qu'ils eussent fini, car le billard absorbait toute leur attention, ils ne m'auraient pas bien répondu. Enfin, ils quittent le jeu et sortent du café; alors je les aborde en leur disant : « Excusez-moi, messieurs, mais vous avez parlé tout à l'heure d'une personne qui se nomme Isidore Dubois, et depuis très-longtemps je cherche un jeune homme qui porte ce nom-là; vous me rendriez un véritable service si vous pouviez me dire où je pourrais trouver celui dont vous parliez.. »

Les deux jeunes gens, qui, du reste, avaient l'air d'assez bons enfants, me regardaient d'un air indécis Je me hâtai d'ajouter:

— Messieurs, si cet Isidore Dubois est de vos amis, et s'il est celui que je désire trouver, je puis vous certifier que je le cherche pour lui annoncer des choses qui lui seront très-agréables, et qui changeront son sort de la manière la plus heureuse... enfin regardez-moi bien, messieurs, je suis un ancien militaire.. je vous donne ma parole d'honneur que je ne suis point un créancier...

Les jeunes gens me regardent fixement puis l'un d'eux me dit:

— Nous vous croyons, mais malheureusement nous ne pouvons pas vous donner de grands renseignements sur la personne dont nous parlions tout à l'heure; depuis longtemps nous l'avons perdue de vue...

— Pardon, messieurs, mais son âge d'abord?

— Vingt et un an, peut être vingt deux ou vingt-trois... nous ne savons pas au juste.

— Celui que je cherche est dans sa vingt et unième année..

— Il est possible qu'il n'ait que cela... il est petit, mais assez gentil garçon... spirituel et très-bambocheur... nous vous en prévenons..

— Cela se rapporte bien à ce qu'on m'en a déjà dit.

— Il avait pour intime ami un certain Auguste...

— Crapet sans doute... un certain Crapet?

— Nous n'avons jamais entendu prononcer ce nom-là... Isidore est de première force au billard, aussi l'a-t-on surnommé marquis du Carambolage.

— Fort bien et son adresse?

— Nous ne l'avons jamais sue. Ne pensant qu'à s'amuser, mais sans cesse poursuivi par des créanciers, il ne restait pas longtemps dans la même demeure... tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en l'ayant rencontré il y a... deux mois environ, je lui demandai le nom de son hôtel et il me répondit en riant : « Mon ami, mon hôtel c'est ma blanchisseuse de fin... j'ai reçu l'hospitalité de cette industrielle, alors que je ne savais où reposer ma tête... mise à prix par mes créanciers. »

— Et l'adresse de cette blanchisseuse...

— Ma foi, je ne jugeai pas à propos de la lui demander. Voilà tout ce que nous savons...

En ce moment l'autre jeune homme prit la parole et ajouta :

— Moi, je puis vous dire de plus que j'ai aperçu Isidore il n'y a pas plus de huit à dix jours, il était en calèche découverte avec deux messieurs; sa toilette était fort soignée, fort élégante, tout semblait annoncer que la fortune lui était devenue favorable; et franchement, quand on va se promener en calèche, il n'est pas probable qu'on loge toujours chez sa blanchisseuse de fin... voilà ce que je [illegible] dit, et ce que je vous soumets. Maintenant vous en savez autant que nous. Monsieur, nous avons l'honneur de vous saluer.

Là-dessus les deux jeunes gens me quittèrent, non sans que je les eusse encore remerciés de leurs renseignements. Voilà ce que j'ai appris sur cet Isidore Dubois. Je sais bien qu'on peut porter ces deux noms et ne pas être celui que nous cherchons. Cependant tant de rapports s'y trouvent que j'ai bonne espérance... quelque chose me dit que c'est bien le fils d'Adèle... le vôtre, dont ces jeunes gens parlaient.

— Si c'est lui en effet, dit Duhautcours en secouant la tête, je vois que ce monsieur est un très-mauvais sujet, qu'il mène une affreuse conduite... toujours traqué par des créanciers... obligé de se réfugier chez une blanchisseuse, cela promet...

— Eh mon Dieu!... songez donc qu'il n'a pas vingt et un ans... il est bambocheur, il aime le plaisir... ce sont des défauts excusables chez un jeune homme qui ne se connaît pas de famille, qui ne tient à rien... qui n'a jamais eu l'amitié d'une mère pour lui redonner du cœur et de bons conseils, enfin... est-ce que parce qu'il a fait des folies, vous voulez maintenant renoncer à lui tendre la main?

— Non... non... je ne dis pas cela... mais comment espérez vous le découvrir sur de si faibles indices?...

— Oh j'en sais assez! j'irai chez toutes les blanchisseuses de fin de Paris... j'ai bien été chez tous les menuisiers! ce ne sera pas plus long!...

— Après tout!... dit Duhautcours en se balançant sur son fauteuil, si de ce jeune homme... je ne puis faire quelque chose... de bien bon... j'ai du moins un dédommagement avec mon fils... mon Armand... Ah! j'ai le droit d'en être fier de celui-là... à douze ans, il remporte déjà des prix de grec, de composition latine... de vers français... c'est une de ces organisations rares qui n'apparaissent que de loin en loin... aussi ses maîtres en sont fous... je suis allé il y a trois jours le voir à son collége, à Choisy-le-Roi. Tous ses professeurs m'ont dit : « Monsieur, il y a dans votre fils ce qui annonce un génie, un homme qui doit faire parler de lui... il apprend tout ce qu'il veut et son amour pour l'étude est presque une passion. »

— Tant mieux, dit Franville, tout cela est très bien; que vous soyez orgueilleux de votre jeune Armand, je le conçois... et je ne doute pas qu'il ne réalise un jour toutes vos espérances, mais ce n'est pas une raison pour que le fils d'Adèle, qui est bien votre enfant aussi, n'obtienne pas une petite place dans votre cœur...

— Nous verrons ce que nous pourrons en faire... mais vous conviendrez que les renseignements que vous avez obtenus sur lui ne sont rien moins que satisfaisants!...

— Est-ce qu'il faut se fier à des on-dit! quand nous tiendrons notre jeune homme, nous le ramènerons dans le bon chemin.

— Oui, reprend Duhautcours, qui semble ne plus écouter le vieux militaire. Oui... mon Armand pourra arriver à tout... une immense fortune... un physique fort agréable... car il est très-bien de figure... de l'esprit comme un démon... une instruction profonde!... Avec tous ces avantages, on peut arriver où l'on veut, qui sait... il sera peut-être ministre un jour!

— Est-ce que vous croyez que l'on est bien heureux quand on est ministre?...

— Je crois... que c'est toujours une belle chose d'obtenir une des premières places dans le gouvernement... d'être considéré... de commander aux autres!... Ah! vous ne comprenez pas cela vous...

— Il est vrai que je n'ai jamais été ambitieux. Si j'avais eu des enfants, j'aurais désiré qu'ils fussent heureux selon leurs goûts, voilà tout; ensuite s'ils avaient voulu apprendre trop de choses à la fois, j'aurais craint que cela ne nuisît à leur santé...

— J'ai eu soin de recommander aux maîtres de mon fils de ne point trop le fatiguer... je les ai [illegible] priés de le mener souvent en promenade, en cavalcade, afin de le distraire un peu de ses études...

— Vous avez très bien fait.

— Mais Armand a une santé de fer, le travail est pour lui un plaisir et rien ne le fatigue... Il est ma seule joie, la seule consolation de ma vie... et sans ce malheureux désir d'être [illegible]... il serait encore près de moi!

En ce moment un valet entre dans la bibliothèque, place plusieurs lettres devant Duhautcours en disant : « le courrier de monsieur. » Puis se retire. Le banquier regarde d'abord les lettres avec indifférence, en murmurant : — Je lirai cela plus tard... à mon retour de la Bourse... je n'ai pas le temps maintenant.

Cependant il y a une grande lettre cachetée de noir qui attire ses regards sans qu'il puisse bien se rendre compte de l'impression qu'elle lui fait éprouver; il se décide à la prendre en la séparant des autres et jette les yeux sur l'adresse.

— Voilà qui annonce la mort de quelqu'un! dit Franville en apercevant le grand cachet noir...

— Oui... peut-être... ce n'est pas une lettre de faire part cependant... ce n'est point un imprimé...

Examinant plus attentivement sa lettre, Duhautcours s'écrie tout à coup : — « *Choisy-le-Roi*... cette lettre vient de Choisy-le-Roi!... »

Et une pâleur effrayante couvre son visage.

— Eh bien, qu'avez-vous donc? dit Franville, qui vous fait pâlir ainsi?

— Choisy-le-Roi... c'est là qu'est mon fils...

— Eh bien, quelque chef du collége sera mort et voilà pourquoi on cachette la lettre de noir... que voulez-vous donc qui soit arrivé à votre fils que vous avez vu il y a trois jours, et qui a une santé de fer... vous le disiez vous-même tout à l'heure.

— Ah! c'est vrai... vous me rassurez, Franville, vous avez raison... je ne sais pourquoi le timbre de cette ville m'avait frappé au cœur... comme vous dites... c'est quelqu'un du collége qui sera mort et on croit devoir m'en faire part...

En disant cela, Duhautcours brise le cachet, jette l'enveloppe, et ouvre la lettre, tout cela d'une main tremblante, quoiqu'il s'efforce de se remettre de son émotion.

Mais à peine a-t-il lu quelques mots que ses traits se décomposent, ses yeux suivent avec terreur chaque ligne... il [illegible] des mots que l'on ne peut entendre, puis enfin le papier lui tombe des mains et lui-même se renverse sans connaissance sur son fauteuil, en murmurant : — Mort... ô mon Dieu!... mort!... mon fils est mort!...

— Allons! cela n'est pas possible! s'écrie Franville, vous avez mal lu, la crainte vous a fait voir ce qui ne peut [illegible]!...

Et ramassant la lettre, le militaire lit [illegible] :

« Monsieur, c'est avec la plus vive douleur, avec [illegible] dans le cœur que nous prenons la plume pour vous apprendre un événement bien fatal... Rassemblez tout votre courage, monsieur, vous en avez besoin pour supporter un tel coup... votre fils, votre cher Armand... nous n'osons achever... mais nous allons vous tracer le récit des faits et vous verrez que nous ne sommes coupables ni d'imprudence, ni de négligence!... Hier après le dîner, et dans le but de procurer un peu de délassement, de distraction aux élèves et surtout à votre fils, nous proposâmes une promenade dans la campagne. Mais votre fils qui aime beaucoup à aller sur l'eau s'écria : « Ce serait bien plus amusant de louer des bateaux et de se promener « sur la rivière... moi je sais conduire un bateau, vous verrez comme « je manie bien les avirons. »

« Nous vîmes que cela ferait tant de plaisir à votre fils de faire cette partie d'eau, que nous ne crûmes pas devoir nous y opposer. Quinze élèves sortaient et avec eux deux professeurs dont la prudence et le zèle nous sont connus. On loua deux bateaux qui pouvaient contenir sans danger douze personnes chacun, et comme ils n'étaient en tout que dix-sept, vous voyez que les bateaux n'étaient pas trop chargés. A peine sur l'eau, le jeune Armand se saisit des rames et se met à conduire l'embarcation dans laquelle étaient avec lui six camarades et un des professeurs. Pendant quelque temps la promenade fut charmante, mais, en tournant une petite île, monsieur votre fils laissa tomber à l'eau un des avirons... il se pencha vivement pour le rattraper et, dans ce mouvement trop prompt, perdit l'équilibre et tomba dans la rivière. Les élèves poussent des cris de détresse, le professeur se jette à l'eau pour essayer de sauver votre fils... Par une circonstance fatale un bateau à vapeur arrivait en ce moment, et se dirigeait justement sur la légère embarcation de laquelle ce malheureux enfant était tombé... c'est à cette rencontre inattendue qu'il faut attribuer la perte du jeune Armand... Avait-il passé sous le bateau à vapeur... s'y était-il accroché... En vain les deux professeurs et deux élèves nagèrent longtemps... ils revinrent épuisés au rivage... et ce n'est que trois heures plus tard que l'on put retrouver le corps inanimé de votre fils. Nous vous le répétons, monsieur, nous ne sommes pas coupables... la fatalité... et ce malheureux bateau à vapeur... voilà les causes de la perte de ce cher enfant que nous regrettons comme s'il eût été notre fils! »

Franville [illegible] par la lecture de cette lettre, puis [illegible] Duhautcours est toujours sans connaissance, il sonne, il appelle, [illegible] du secours.

Les domestiques accourent et s'empressent autour de leur maître.

— Il a perdu son fils, leur dit Franville, c'est la douleur, le désespoir qui l'ont mis dans cet état... secourez-le... faites venir un médecin... quant à moi, je vais lui en chercher un autre... le seul qui puisse maintenant adoucir un peu ses regrets.

Et le vieux militaire s'éloigne vivement en se disant : — C'est à présent qu'il faut à tout prix que je retrouve son autre fils!

XXI. — LES DEUX COMMISSIONS.

En sortant de chez le traiteur, où il laissait Tambourinette et son amie, le petit Isidore n'était pas complétement gris, mais il avoit la tête montée; le vin lui donnait de l'audace, et quoiqu'il n'en manquât pas à jeun, il se sentait alors capable d'affronter tous les obstacles pour arriver à son but. Or, en quittant le petit salon où il a fait un déjeuner si prolongé, le but d Isidore est d'avoir de l'argent pour payer sa dépense.

Il aperçoit une place de voiture, il monte dans un fiacre, crie au cocher : « Rue Charlot, au Marais, » puis s'étend sur le siége du fond en se disant : — Il s'agit de trouver un homme adroit pour porter ma lettre, et bien lui faire sa leçon sur ce qu'il aura à répondre si on l'interroge... il doit y avoir des commissionnaires au coin du boulevard devant *Bonvalet* .. Je me ferai arrêter à quelques pas de là.

— Quel numéro dans la rue Charlot? demande le cocher au bout de quelque temps.

— Vous m'arrêterez à l'entrée... j'ai quelqu'un à faire chercher... je descendrai au coin du boulevard.

Le cocher se conforme aux instructions qu'il a reçues. Il arrête ses chevaux à l'entrée de la rue Charlot. Isidore descend en disant :

— Attendez-moi là... n'en bougez pas.

Sur le boulevard Isidore trouve bientôt un commissionnaire, il lui remet sa lettre en lui disant :

— Si on vous demande qui vous envoie, vous répondrez : c'est un monsieur de bonne mine qui est chez un bijoutier sur le boulevard Saint-Denis et qui m'a dit de me dépêcher. Allez, on vous remettra de l'argent et vous me le rapporterez dans ce fiacre... qui stationne là-bas... Je serai dedans, je vous y attendrai.

Le commissionnaire part; Isidore regagne sa voiture, remonte dedans et dit au cocher qui s'apprête a fermer la portiere :

— Ne fermez pas... j ai envoyé un exprès quelque part et il faut que j'attende sa réponse avant de repartir.

Maintenant, laissons Isidore attendre dans le fiacre, et le commissionnaire se diriger vers la demeure des demoiselles de la Grenouillère; retournons près de l'oncle Langlumot que nous avons laissé au moment où il mettait le petit Carambolage à la porte de sa chambre.

On est toujours vexé d avoir été pris pour dupe; lorsqu'on a de l'esprit on s'en console vite en se disant ces paroles si vraies : « Cela arrive à tout le monde. » Mais lorsqu'on n'a pas d'esprit on est bien plus mystifié d'avoir été trompé, car cela froisse horriblement l'amour-propre; et les sots sont bien plus susceptibles que les hommes de mérite. Langlumot, qui n'avait jamais été un aigle, n'a pas pu dormir de la nuit tant les aveux échappés à l'ami de son neveu ont froissé son amour-propre. A tous ses regrets, se joignent les calculs de l'argent qu'il a dépensé depuis qu'il héberge les deux jeunes gens dans son hôtel, et il se dit :

« — Il est temps de mettre ordre à tout cela... dans la compagnie de ces deux mauvais sujets je finirais par le devenir moi-même.. J'en prends déjà le chemin . moi, qui étais venu à Paris dans l'intention de moraliser mon neveu... j'oublie ici mon épouse Hortense et mon fils Alphonse... je tourne au *Germany* de *Trente ans, ou la vie d'un joueur*... j'ai perdu pas mal de napoléons au billard avec ce petit polisson d'Isidore... arrêtons-nous, il n'est que temps. Dès aujourd'hui j'irai faire mes adieux aux deux cousines, et demain en route pour Lizieux... Je sais bien qu'il m'en coûtera pour quitter cette superbe Armande, qui me fait des yeux blancs... bien expressifs... mais le devoir avant tout; d'ailleurs, ces dames sont nos voisines en Normandie, leur propriété n'est pas bien loin de la nôtre, et je ne vois pas pourquoi là-bas je ne cultiverais pas leur connaissance .. j'irai les voir en me promenant... je ferai semblant, près de ma femme, d'aimer la chasse... je tirerai des pierrots. »

Langlumot se lève tard, il se fait servir à déjeuner dans sa chambre, il pense que son neveu va venir lui faire des excuses au nom de son ami et tâcher d'apaiser son ressentiment; mais personne ne paraît. Ennuyé d'attendre en vain, l'oncle dit à un domestique de lui envoyer son neveu. Auguste arrive, Langlumot lui conte les événements de la nuit, et lui enjoint de quitter à l'instant l'hôtel avec Isidore. Le gros docteur s'éloigne tout penaud. Bientôt l'oncle se ravise, et veut garder seulement son neveu; il l'envoie chercher par un domestique qui revient au bout d'un moment annoncer que le docteur Auguste est sorti avec son ami Isidore.

— Ils n'ont pas osé affronter ma présence! se dit Langlumot, ils ont bien fait. Maintenant allons faire mes adieux aux deux cousines; soignons ma toilette, parce qu'il faut toujours laisser de soi un souvenir avantageux... portons-leur des marrons glacés.. je sais qu'elles les aiment... soyons galant afin que l'on m'invite à aller au domaine de la Grenouillère continuer nos relations.

Le provincial se met de la pommade, des odeurs, des parfums et se rend chez les deux cousines, il y arrive sur les trois heures de l'après midi.

Argentine et surtout Armande montrent les plus vifs regrets en apprenant que Langlumot retarde le lendemain à Lisieux. Elles voudraient bien aussi retourner chez elles, mais grâce à maître Chipotier, leur affaire avec la corsetiere n'est pas prête à s'arranger. Cependant on se promet de se revoir, on invite Langlumot à venir à la Grenouillere, et comme ce monsieur n'a jamais dit qu'il était marié, naturellement on n'invite que lui. En attendant, on mange ses marrons glacés, puis enfin, pour jouir plus longtemps de sa société, on l'engage à rester à dîner, et Langlumot accepte cette aimable invitation. Bientôt la domestique vient dire au campagnard qu'un commissionnaire, porteur d'une lettre, demande à lui parler.

— Pour me relancer jusqu'ici... c'est donc quelque chose de bien important, dit Langlumot. Mon neveu seul sait que je viens chez vous, mesdames...

— Voyez ce qu'on vous veut, ne vous genez point, dit Armande. Monsieur votre neveu est peut-être indisposé, ce cher docteur... sachez vite ce qu'il vous écrit.

Langlumot va trouver le commissionnaire. Celui-ci lui remet une lettre en lui disant : — Je viens de votre hôtel, monsieur, mais le jeune homme qui est au corps-de-garde m'avait dit : « Si mon oncle n'est pas chez lui, vous irez rue Charlot à tel numéro, il y sera... » il paraît que c'est vot' neveu.

— Comment, celui qui vous envoie est au corps-de-garde!

— Oui, monsieur... au poste qui est tout près de l'Odéon... Ah! il y a une fameuse trotte d'ici là et rue d'Amsterdam... mais je ne me suis pas amusé.

Langlumot se hâte d'ouvrir la lettre que lui écrit Auguste et lit :

« Mon cher oncle, je viens d'être arrêté et conduit au corps-de-garde parce que je fumais dans une cour... vous conviendrez que la chose est cependant bien innocente; il est vrai que j'ai donné un coup de pied dans le derrière d un portier... et que cela lui a cassé le nez... ceci doit vous sembler bien extraordinaire, mais je vous expliquerai comment cela s'est fait Venez me reclamer, je vous en prie... et ne me laissez point passer la journée au corps-de-garde, ça m'empêcherait d'aller voir mes malades, et j'en ai beaucoup en ce moment...

« Votre bien-aimé neveu,

« AUGUSTE. »

« *P. S.* Je vous certifie qu'Isidore n'est pour rien dans tout ceci, j'ai entièrement rompu avec lui. »

— Ah! monsieur mon neveu est au corps-de-garde! se dit Langlumot, il aura fait quelque nouvelle sottise avec son cher ami... il a rompu avec lui, dit-il, oh, je ne donne pas là-dedans... qu'il reste au corps-de-garde, tant mieux, ce sera une petite leçon pour lui... C'est bien, commissionnaire, vous pouvez vous en retourner.

— M'en retourner... tout seul? le jeune homme qui m'a envoyé m'a dit de vous ramener avec moi...

— Je n'ai nullement l'envie d'aller avec vous...

— Qu'est-ce que je vais donc lui dire, à ce monsieur?

— Dites-lui qu'il est bien où il est, qu'il n'a que ce qu'il mérite... qu'au surplus, demain.., si j'ai le temps, je passerai par là...

— Eh ben, merci! il va être content le bourgeois... vous ne voulez donc pas le réclamer, vot' neveu?

— Commissionnaire, ceci ne vous regarde pas... il me semble que je n'ai pas de compte à vous rendre... allez!...

Le commissionnaire s'éloigna en murmurant :

— En v'la un oncle qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien!

Langlumot retourne près des deux cousines, il compose sa figure, se fait un air bénin et leur dit : — Ce n'est rien d'important... rien qui mérite votre attention... Auguste avait oublié sa bourse, et me faisait demander quelques napoléons..

— Verrons-nous ce soir ce cher neveu?

— Je ne crois pas... il a ce soir une consultation... je ne pense pas qu'il sera libre.

L'arrivée de maître Chipotier interrompt ta conversation; l'avocat avait l'habitude de se rendre toujours chez ses clients quelques instants avant leur dîner; et comme il est assez difficile de ne point inviter quelqu'un qui est chez vous lorsque vous allez vous mettre à table, ce monsieur attrapait comme cela des invitations à dîner qu'il ne manquait pas d'accepter, tout en s'écriant :

— Ah! mon Dieu, que je suis fâché d'être venu en ce moment .. je ne pensais pas que vous dînassiez si tôt! . c'est bien indiscret à moi d'accepter. . mais cela me donnera le temps de causer avec vous.

Cette fois encore, les demoiselles de la Grenouillere engagent maître Chipotier à faire comme Langlumot qui a bien voulu accepter leur invitation, et l'avocat s'écrie :

— En vérité, c'est indiscret à moi de rester... je ne pense jamais que vous dînez vers cinq heures . mais je n'ai pas le courage de vous refuser, et puisque j'ai le plaisir de me retrouver avec monsieur Langlumot, je vais vous raconter cette cause... fort piquante, que

j'avais commencé à vous narrer l'autre jour, et que des circonstances fortuites m'empêchèrent de continuer.

— Quelle cause? disent les deux cousines.

— Quelle histoire? demande Langlumot.

— Oh! c'est une cause remplie de détails dignes de *Rabelais*, mais devant les dames je sais mettre des gazes... je crois que j'aurai le temps de vous la raconter avant qu'on ne serve le potage... « J'avais pour cliente madame Rigaut... cette dame voulait se séparer d'avec son mari parce qu'elle l'avait vu monter au grenier avec sa bonne, grosse fille de vingt ans environ... à la mine espiegle et même je pourrais dire... »

Maître Chipotier est encore interrompu dans son récit par l'entrée de la domestique qui vient d'un air ahuri, en s'écriant : — V'là un autre commissionnaire, avec une autre lettre, celui-là demande à parler à ces dames de la part d'un monsieur qui est chez un bijoutier...

— Qu'est-ce que cela signifie? Armande... attendez-vous quelqu'un?

— Personne, ma cousine, mais c'est peut être le docteur Auguste, qui a encore besoin de son oncle.... et nous fait demander s'il est ici.

— Oh! ce n'est pas probable! s'écrie Langlumot, ce serait par trop sans façon.. vous écrire pour que vous alliez le. , ce serait trop fort...

— Faites entrer ce commissionnaire, nous saurons ce que c'est.

Le commissionnaire paraît, il se frotte les pieds pendant plusieurs minutes à la porte du salon avant de se décider à y entrer; la vue de tant de monde l'intimide.

— Que demandez-vous? dit Argentine.

— Les cousines .. de la Grenouille...

— De la Grenouillère, achevez donc!

— C'est ça... Grenouillère... et v'là une lettre pour elles...

— De quelle part?

— Dame... c'est un individu de bonne mine... qui attend chez un bijoutier... boulevard Saint-Denis.

Mademoiselle Argentine prend la lettre, l'ouvre, regarde tout d'abord la signature et s'écrie : — Langlumot!... comment, monsieur Langlumot! c'est vous qui nous écrivez?...

— Moi, mesdames, répond le provincial en ouvrant de grands yeux. Oh! non!... non!... je ne vous ai point écrit... vous comprenez bien que je n'avais pas besoin de vous écrire puisque je suis venu...

— C'est bien signé Langlumot...

— Par exemple, voilà qui est trop fort... voyons... ce n'est ni mon écriture, ni ma signature...

— C'est peut-être d'une autre personne qui s'appelle Langlumot aussi, dit maître Chipotier. Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin... cela s'est vu, mon avis est qu'on lise la lettre.

— C'est juste, lisons la lettre... tenez, Armande, lisez... vous avez plus d'organe que moi.

La grosse Armande s'empresse de lire tout haut :

« Gracieuses et tout aimables demoiselles... un accident imprévu m'arrive, j'ai fait des emplettes chez un bijoutier, il me manque deux cents francs...

— Oh! c'est infâme!... c'est abominable! s'écrie Langlumot en sautant sur sa chaise; se servir de mon nom pour emprunter de l'argent!

— Laissez donc achever la lecture de la lettre! dit l'avocat en contenant le campagnard sur son siége. Ceci est grave, et nous fournira une affaire à la cour d'assises!

Mademoiselle Armande poursuit sa lecture :

« Il me manque deux cents francs, je suis plus près de chez vous que de chez moi, c'est pourquoi j'envoie chez vous de préférence; veuillez remettre cette somme à mon cocher. »

Ici, tous les regards se tournent vers le commissionnaire qui retourne sa casquette dans ses mains, et n'a pas l'air d'un cocher. Mais Isidore avait écrit sous l'influence du champagne.

« A mon cocher... et ce soir j'aurai le plaisir de vous la rapporter en allant vous baiser les cinq doigts et le pouce. Votre admirateur, Longlumot. »

Cette fois Langlumot ne se contient plus, il se lève comme un ressort d'acier et s'écrie : — Il n'y a que ce petit gredin d'Isidore qui soit capable d'avoir écrit cela...

— Comment, disent les deux cousines. Monsieur Isidore Dubois... l'ami de votre neveu... qui vous appelait son petit oncle...

— C'est un filou, mesdames... c'est avec regret que je me vois forcé de vous le dire... du reste, je ne le sais que depuis ce matin... c'est un drôle qui m'a trompé... qui nous a trompés tous... je n'ai pas besoin de vous répéter que je n'ai point écrit cette lettre.

— Il faut savoir d'où elle vient, dit maître Chipotier, laissez-moi interroger cet homme... vous allez voir comme je m'y prends... avancez un peu, vous! ..

— Moi, monsieur?

— Oui vous .. Qui vous a remis cette lettre?. .

— Un monsieur de bonne mine qui est chez un bijoutier boulevard Saint-Denis...

— Vous répétez la leçon qu'on vous a faite... est-ce que vous êtes cocher?...

— Moi, monsieur... pas du tout, je suis commissionnaire...

— Celui qui vous envoie dit positivement : vous remettrez cette somme à mon cocher...

— Moi, je suis commissionnaire... ma place est sur le boulevard devant *Bonvalet* le traiteur...

— Ah! votre place est devant *Bonvalet* et le monsieur qui vous a envoyé est sur le boulevard Saint-Denis .. prenez garde, homme de peine... point de fausses dépositions, ceci peut devenir grave... où attend-on votre retour? point de mensonges, du reste, ils seraient inutiles, nous allons vous accompagner

— Ah! dame! tant pis, répond le commissionnaire, tout ça ne me regarde pas... je dis ce qu'on m'a dit de dire. Mais le jeune homme attend dans un fiacre .. là bas... contre le boulevard..

— Ah! c'est bien heureux...

— Marchons alors, s'écrie Langlumot. Mesdames... je vous en prie... prêtez-moi une canne que je rosse ce polisson...

— Non! point de canne! point de voies de fait, dit maître Chipotier, cela gâterait votre cause; venez, je vais vous accompagner pour vous prêter main-forte au besoin... mesdames, ceci retardera un peu votre dîner, mais le cas est grave.

— Messieurs, nous vous attendrons... mais de la prudence... point de colère! ..

— Écrire sous mon nom pour se faire donner de l'argent .. Oh! ceci est trop fort!...

— Gardez la lettre, mesdemoiselles, elle servira de pièce au procès... maintenant, commissionnaire, marchez devant nous... à quinze pas de distance pas plus, et vous nous désignerez la voiture des que vous l'apercevrez.

Langlumot exaspéré sort avec l'avocat, le commissionnaire marche devant eux d'un air bête, et l'on suit ainsi la rue Charlot, en se dirigeant du côté du boulevard.

Mais Isidore, qui était resté dans la voiture, trouvait le temps long, et à chaque instant regardait par la portière dans l'espoir de voir revenir son commissionnaire; il n'était point tranquille et commençait à craindre que tout n'eût point marché suivant ses désirs.

Enfin, comme sa vue est bonne, il voit au loin arriver l'homme qu'il a chargé de sa lettre, mais presque aussitôt il reconnaît Langlumot et maître Chipotier, qui se tiennent sous le bras et marchent sur les pas du commissionnaire.

— Tout est perdu!... se dit Isidore, l'oncle était chez les cousines quand on a porté la lettre... ils viennent pour me pincer... mais je ne vous attendrai pas, mes petits amis... vous vous arrangerez avec mon cocher, et vous paierez la course.

Ouvrant la portière qui donne contre les maisons, le petit jeune homme sort de la voiture sans être vu par le cocher, et, se faufilant lestement contre les murailles, a bientôt gagné le boulevard où il se dit : — Maintenant je n'ai plus d'abri que chez toi... ô Philiberte... retournons chez ma blanchisseuse... il y a longtemps qu'elle me connaît celle-là... c'est elle qui, la première, m'a donné l'hospitalité lorsqu'à seize ans je sortais de chez mon menuisier! c'est une bonne fille... qui ne m'a jamais abandonné dans les circonstances difficiles, allons-y gaiement! la fortune a des hauts et des bas... je remonterai peut-être!

XXII. — UNE RECONNAISSANCE.

Isidore était retourné depuis dix jours habiter son grenier au-dessus de mademoiselle Philiberte, lorsqu'un matin la blanchisseuse et ses ouvrières voient arriver au milieu d'elles un homme à moustaches grises et à l'abord sévère, qui, comme ce par jurer en entrant, et s'écrie : — Cré nom d'une bouteille!... je suis à ma soixante-neuvième blanchisseuse!... il y en a largement dans Paris... enfin, il faudra bien que je trouve mon affaire!... dites pourquoi diable tant de blanchisseuses.

— Que voulez-vous, monsieur? que demandez-vous? dit mademoiselle Philiberthe en prenant son air impertinent, parce que la manière dont ce monsieur se présente lui semble peu polie.

Franville, car on a dû reconnaître l'ancien militaire, commence par s'asseoir sur la première chaise qu'il aperçoit, en répondant :

— Pardon... mais je suis fatigué... c'est haut ici... et en général les blanchisseuses ne demeurent pas souvent à des premiers... j'ai eu l'occasion de m'en assurer depuis une douzaine de jours que je vais chez toutes les personnes de votre état.

— Et pourquoi allez-vous chez toutes les blanchisseuses de fin?...

— Pour rien?... je vais vous le dire, je ne suis venu que pour ça. Parce que je suis à la recherche d'un jeune homme qui a élu domicile chez une personne de votre profession. Ce jeune homme se nomme Isidore Dubois, il faut absolument que je le trouve... et je le trouverai, mille carabines!... quand je devrais pour cela fouiller tout Paris!...

— Nous n'avons pas de jeune homme ici! reprend Philiberte en fronçant ses épais sourcils, je n'emploie que des femmes, moi.

— Est-ce que vous pensez que je crois que mon jeune homme s'est fait blanchisseuse?... ce n'est pas cela... il s'agit d'un étourdi... d'un farceur... qui a fait des dettes et qui se cache chez quelqu'une de votre

état... Ah! sapredié! s'il savait pourquoi je le cherche moi... je vous répondis qu'il ne se cacherait plus, C'est une famille que je veux lui rendre... c'est une fortune qui l'attend... c'est un père très riche qui lui ouvre ses bras!...

Une fortune, un père!.. me voici .. Isidore Dubois!... présent!

Au même temps un petit jeune homme, ayant avec son pantalon une simple camisole de femme, sort d'un cabinet où il était en train d'éplucher des pommes de terre cuites dans l'eau, et vient se placer devant Franville; celui-ci reste un moment tout saisi par cette brusque apparition, mais bientôt il se remet et s'écrie :

— Vous vous nommez?...

— Isidore Dubois...

— Votre âge?...

— J'ai eu vingt ans le vingt-quatre juillet dernier...

— Le vingt-quatre juillet.. oui, c'est bien la date de votre naissance, vous êtes né en mil huit cent trente-quatre... et vous avez été élevé..

— Aux frais du gouvernement.

— Qu'y avait-il dans votre berceau?

— Un billet écrit par ma mère, dans lequel elle disait le jour de ma naissance, me nommait Isidore et déclarait se nommer Adèle Dubois...

— C'est cela!... ô c'est bien cela!... ensuite, que disait encore votre mère dans ce billet?

— Elle disait : J'ai attaché au cou de mon enfant un ruban bleu avec une petite croix en or sur laquelle est gravé mon chiffre et la date ci-dessus. Je désire que mon fils porte toujours cette croix...

— Oui... oui... vo là bien ce que m'a dit votre pauvre mère avant de mourir; car elle est morte, elle... vous ne la connaîtrez pas!... c'est singulier... j'ai beau vous regarder... aucun rapport dans les traits... ni avec elle, ni avec votre père... et pourtant vous êtes bien le fils d'Adèle... il n'y a pas à en douter... vous avez conservé, je pense, la petite croix qui venait de votre mère...

— Mon Dieu, monsieur, il y a six mois je la possédais encore... mais alors... à la suite d'une dispute .. d'une rixe dans les Champs-Elysées... j'ai perdu cette petite croix à laquelle je tenais beaucoup parce qu'elle venait de ma mère, a fait que le petit billet qu'elle avait mis dans mon berceau, et comme j'avais toujours enveloppé la croix dans le billet, naturellement en perdant l'une j'ai perdu l'autre!...

— Ah! diable... c'est fâcheux... mais après tout, nous avons assez d'autres preuves En sortant des Enfants-Trouvés, où avez-vous été?...

— On m'avait mis en apprentissage chez un menuisier du faubourg Saint-Antoine; j'y suis resté six mois à peu près...

— C'est cela, et n'est-ce pas aux conseils de votre camarade... un mauvais sujet, nommé Eustache Craquet, que vous avez cédé, en disparaissant de chez votre premier maître? ..

Isidore, qui s'est légèrement troublé au nom d'Eustache Craquet et a échangé un coup d'œil avec Pinkerte, reprend bien vite son aplomb et répond :

— Ah!... oui .. Eustache Craquet... un camarade...

— Qui était sorti des Enfants-Trouvés en même temps que vous... qui ne voulait rien faire, qui empêchait les autres de travailler...

— Ah! je m'en souviens parfaitement... oui, il m'a un peu entraîné.

— J'en étais sûr... qu'est-il devenu celui-là?...

— Je l'ignore entièrement. Nous nous sommes séparés peu de temps après. Je suis entré chez d'autres menuisiers... faubourg Saint Honoré... barrière Montmartre...

— C'est cela... c'est bien cela...

— Mais je n'avais aucun goût pour cet état. Je me sentais capable de devenir mieux qu'un simple artisan... j'aimais la lecture... j'ai beaucoup lu, j'ai tâché de m'instruire... je suis entré dans un bureau de copie, puis dans un magasin de nouveautés... mais je ne me sentais aucun goût pour le commerce...

— En revanche, il paraît que vous aviez du goût pour le billard, car on dit que vous y êtes de première force.

— Le billard, c'est vrai, je ne m'en défends pas... mais enfin, monsieur, puis-je savoir qui vous envoie vers moi...

— Qui? et pardieu votre père... qui vous a oublié un peu longtemps, c'est vrai, mais le sort l'en a bien puni... vous êtes, vous, le résultat d'une passion de jeune homme; d'une de ces liaisons... qui ont souvent des suites plus graves qu'on ne pense. Enfin, quand vous êtes venu au monde, votre mère a gagné à peine de quoi se nourrir... et votre père ne faisait rien pour elle... Cependant, elle vous aurait gardé, elle.. Oh! oui... elle aurait travaillé les nuits pour garder son enfant... et c'est à son insu que l'on vous a... car elle n'y aurait jamais consenti!... pauvre Adèle!...

Isidore se retourne et se mouche fort longuement; Franville croit qu'il pleure, il lui frappe sur l'épaule en lui disant :

— Vous êtes attendri... c'est bien, cela... ne cachez pas vos larmes, elles vous font honneur...

Isidore, qui n'a pas une seule larme à montrer, porte son mouchoir sur ses yeux et les essuie avec tant de force qu'il parvient à les rendre rouges. Alors le vieux militaire lui ouvre ses bras en lui disant :

— Fils d'Adèle... j'étais l'ami, le confident des peines de votre mère... je suis bien heureux de vous avoir retrouvé! laissez-moi vous presser dans mes bras.

— Comment donc!... avec grand plaisir, monsieur.

Isidore se laisse embrasser, mais il lui tarde de revenir à ce qui l'intéresse le plus, et il reprend :

— Enfin, monsieur, pardon... je ne sais pas votre nom...

— Franville.

— Eh bien, monsieur Franville, mon père existe, lui?

— Oui; il s'est marié deux fois, il a perdu ses deux femmes..... Oh!... elles ne valaient pas la pauvre fille qu'il avait délaissée!... mais elles étaient riches, et les hommes songent souvent, avant tout, à leurs intérêts. De ces unions, il avait une fille et un fils; il les a perdus tous deux... par des circonstances fatales, imprévues! enfin il n'a plus que vous pour l'aimer, pour le consoler!... vous entendez, jeune homme, jusqu'à présent votre jeunesse a été, dit-on, un peu folle,.. votre conduite bien légère .. bien étourdie; mais maintenant qu'un autre avenir s'offre à vous il faut devenir plus sage, il faut enfin faire en sorte que votre père n'ait point à se repentir de vous avoir rappelé près de lui...

— Oh! rassurez-vous, monsieur, désormais je veux que l'on n'ait pas le plus petit reproche à m'adresser... je serai sage, large, raisonnable, studieux... mais... la position de mon père... on ne m'avez pas dit ce qu'il était...

— Ce qu'il est... quoi! je ne vous ai pas dit qu'il était banquier.. millionnaire, qu'il avait hôtel, voiture, laquais... plusieurs maisons à la ville ... deux ou trois campagnes; enfin, que c'est un des plus riches capitalistes de Paris!

— Ah! qu'est-ce que j'entends!... il serait possible!... ce n'est pas un songe... tout ce que j'avais rêvé se réalise... Pinkerte! entends-tu? des voitures, des chevaux, des laquais...

— Oui! oui! répond la blanchisseuse avec un sourire qui semblait dire bien des choses, vous n'avez pas été trompé dans vos rêves... dans vos espérances... nous verrons maintenant si vous tiendrez vos promesses...

Le petit jeune homme s'est mis à danser, à sauter dans la chambre, je ait en l'air tout ce qui se trouve sous sa main, robe, jupon, linge... Puis, saisissant la grande Lisiska qui est en train de repasser, il la fait polker avec lui en la faisant pour faire tourner Fanfinette, puis laisse Fanfinette pour aller prendre Pinkerte par la taille et faire avec elle un galop autour de la table sur laquelle le linge est étalé.

Franville regarde tout cela d'un air ébahi, puis s'écrie enfin : — Nom d'une pipe! si c'est comme ça que vous devenez raisonnable, vous!

— Ah! écoutez donc, mon ancien, est-ce que vous croyez que l'on peut apprendre qu'on va mener un train de prince sans que cela vous tourne un peu la tête... mais ça se calmera. Pinkerte, tu auras le cachemire que tu désires tant... et une foule d'autres choses avec.

— Mais je l'espère, mon petit!

— Lisiska aura un manchon... Fanfinette un mantelet... jusqu'à la mère chose .. à qui je ferai don d'une chaufferette!...

— Nous verrons si vous tenez parole...

— Et je veux vous bourrer d'huîtres... je vous en paierai jusqu'à ce que vous tombiez dessus!...

— Est-il gentil!

— Tout cela est fort bien, jeune homme, mais votre père est seul; il est profondément affligé, car il n'y a que onze jours qu'il a perdu son jeune fils. . il est temps d'aller lui porter un peu de consolation...

— Je ne demande pas mieux... quand vous voudrez, je suis prêt...

— Je pense que vous n'allez pas sortir avec cette camisole.

— Ah! mon Dieu... je n'y pensais plus... le bonheur me faisait oublier que je n'étais pas habillé.. attendez moi ici, mon cher monsieur Franville, je ne serai pas long à ma toilette.

Isidore monte à son grenier; Franville reste au milieu des blanchisseuses, qui ne peuvent encore croire à la nouvelle fortune de leur pensionnaire, excepté cependant Pinkerte qui s'écrie :

— Il en avait toujours l'espoir, lui... c'était son idée fixe.

— En vérité, dit Franville, il espérait un jour de retrouver ses parents?

— Oui, monsieur, car il m'a dit plusieurs fois : un enfant qu'on recommande si bien, à qui on met une petite croix pendue au cou... c'est nécessairement un enfant de l'amour... et ceux-là, il arrive un moment où l'on peut les reconnaître... et où ils se trouvent quelquefois quitter un grenier pour aller dans un château.

— Ma foi, il avait deviné... c'est bien ce qui lui arrive aujourd'hui. Croyez vous qu'il sera digne de sa nouvelle fortune, mamzelle?

— Ah!... tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il saura bien la manger!...

Isidore revient, il a mis ce qu'il a de mieux; et comme avec l'oncle d'Auguste il avait pu remarquer sa grande tenue, c'est dans la tenue d'un élégant qu'il se présente à Franville; celui-ci est content de voir au jeune homme une si bonne contenance.

— A la bonne heure, dit-il, vous pouvez comme cela vous présenter à votre père; je crois même qu'il ne s'attend pas à voir quelqu'un qui ait aussi bonne façon... tant mieux cela le flattera... car il tient à tout cela, lui. Allons, Isidore, dites adieu à celles qui vous donnaient l'hospitalité et partons...

Isidore embrasse toutes les blanchisseuses, il leur promet de ne point les oublier. Pinkerte lui dit quelques mots à l'oreille, aux-

quels il répond de même, puis il quitte pour la seconde fois la demeure dans laquelle il se flatte bien de ne plus rentrer.

Un cabriolet conduit Franville et le jeune homme jusqu'à l'hôtel du capitaliste. Isidore n'est pas maître d'une certaine émotion en entrant dans cette superbe maison habitée par Duhautcours, mais il suit son guide qui s'arrête dans une vaste antichambre et lui dit :

— Je vais d'abord prévenir votre père, il ne faut pas entrer tout de suite avec moi... ce pauvre homme est encore bien chagrin de la mort de son cher Armand... mais il me semble que votre présence doit le consoler... Ah ! voilà un valet... — M. Duhautcours est-il chez lui ?

— Oui, monsieur, il est seul dans son cabinet...

— Seul... très-bien... conduisez-nous; monsieur attendra dans le petit salon qui précède le cabinet...

Depuis qu'il avait appris la mort du jeune Armand, Duhautcours ne quittait presque plus son cabinet; il ne s'occupait plus d'affaires de bourse; gagner de l'argent lui était même devenu indifférent; toute sa personne offrait aussi un grand changement; il était pâle, son front était sombre, ses cheveux avaient grisonné avec une rapidité extraordinaire; il avait beaucoup moins d'embonpoint; ce n'était plus cet homme heureux que nous avons vu au chemin de fer de Lizieux, se promenant le sourire sur les lèvres et jetant sur tout le monde un regard de protection. Les deux coups qui venaient de le frapper d'une façon si terrible avaient bouleversé toutes ses idées; après s'être cru en position de braver le sort, de défier l'adversité, cet homme se sentait humilié d'être à plaindre, il avait presque honte de son malheur... il fuyait le monde où il s'était montré si orgueilleux, si vain de son bonheur, et ne trouvait en lui-même ni consolation, ni résignation.

La présence de Franville peut à peine tirer Duhautcours de son accablement, il lui fait un simple signe de tête et laisse retomber ses regards vers le parquet; mais Franville qui tient à captiver son attention s'écrie aussitôt : — Il y a du nouveau, j'ai découvert celui que je cherchais... je l'ai vu... je lui ai parlé...

Duhautcours relève vivement la tête et écoute avec intérêt maintenant.

— Oui... oui... je l'ai trouvé... à force de courir chez toutes les blanchisseuses. Je savais bien que j'arriverais à mon but !...

— Et... vous êtes certain que c'est bien le fils... d'Adèle ?

— Parbleu !.. vous pensez bien que je lui ai fait toutes les questions nécessaires pour m'assurer que c'était bien lui... Il n'y a pas à douter... l'âge, la date de la naissance... le billet dans le berceau... tout ce qui était écrit dessus, il savait tout; puis la petite croix, cet qui était grave dessus... il n'ignore rien. Seulement, il a perdu, il y a peu de temps, le billet qui enveloppait cette croix .. qu'il portait toujours sur lui... Ceci pouvait même lui arriver plus tôt; les jeunes gens ne sont pas très-soigneux... il m'a nommé tous les messieurs chez lesquels il y travaille, ce sont bien ceux que j'ai vus et qui m'ont parlé de lui. Je vous le répète, c'est bien votre fils.

— Et comment est-il ?... quelle tournure ?... Sans doute, celle d'un ouvrier ?

— Pas du tout !... Jolie prestance !... un petit maître... fort gentil... ma foi ! »

Le front de Duhautcours s'éclaircit; ce qui le soignait surtout c'était de trouver quelqu'un aux manières communes, dans l'enfant qu'il avait jadis abandonné. Il se lève vivement en disant :

— Comment... en vérité ? il a un air convenable... et sait-il... lui avez-vous dit quels liens l'unissaient à moi ?

— Ma foi oui !... j'avoue que cela m'est échappé, je lui ai dit : Je vais vous rendre votre père !... Mais à présent que vous n'avez plus d'autres enfants, j'ai pensé que cela ne vous contrarierait pas...

— En effet, je n'ai plus d'autre enfant. Tous les projets que j'avais formés sont évanouis... mais si... ce jeune Isidore est présentable... si je puis le mener avec moi sans rougir, je n'ai plus de raison pour ne pas le nommer mon fils...

— D'autant plus que vous réaliserez alors le vœu de sa mère, de cette bonne Adèle, et que vous devez bien cela à sa mémoire.

— Et ce... jeune homme, quand pourrai-je le voir ?

— Quand vous voudrez...

— Où donc est-il maintenant ?

— Là, à côté, qui attend.

— Il serait là, si près de moi, et vous ne me le disiez pas...

— Il fallait bien vous préparer un peu... Faut-il l'appeler, à présent ?

— Oui, oui.... Faites-le venir.

Franville ouvre la porte du petit salon, où Isidore attendait en se lissant les cheveux devant une glace et en regardant si sa raie était bien faite. Sur un signe du vieux militaire, il se hâte d'entrer dans le cabinet où l'attend Duhautcours; il se présente à lui non pas avec cette émotion d'un fils qui va pour la première fois se trouver devant son père mais comme un acteur qui va débuter sur un théâtre et qui se dit : Il faut avoir de l'aplomb.

Comme en général l'aplomb réussit mieux que la timidité, Duhautcours regarde avec satisfaction ce jeune homme, qui est mis avec goût et qui le salue avec grâce, en murmurant : — Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous présenter mes devoirs ?

Après l'avoir considéré quelques instants, le riche capitaliste se décide enfin à lui dire :

— Venez m'embrasser, monsieur, je vous le permets.

— Et allons donc ! s'écrie Franville, en poussant le jeune homme pour qu'il se précipite dans les bras de Duhautcours; mais Isidore prend son temps, il ne court pas, il va en souriant recevoir l'accolade qu'on lui offre et donner un baiser respectueux sur la joue qu'on lui tend.

Cet embrassement ressemble beaucoup à ceux que se font les acteurs sur le théâtre.

Duhautcours se ravise, il fait signe à Isidore de prendre un siége, puis, après l'avoir considéré quelque temps, lui dit :

— Des circonstances qu'il est inutile de vous rappeler m'ont forcé jadis à... vous éloigner de moi... Je désire que vous ne reveniez jamais sur ce sujet, cela vous fâcherait même de l'oublier.

— Je ne demande pas mieux, je vous le jure.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver si bonne façon... vous me semblez avoir l'habitude du monde... Où l'avez-vous prise ?

—Monsieur, je ne me sentais pas né pour faire un ouvrier... quelque chose semblait me dire que je n'étais pas à ma place chez des menuisiers; aussi n'y ai-je pas fait un long séjour... Je me suis donné à moi-même de l'éducation... Je sais un peu de tout, très-superficiellement... comme vous devez le penser, mais assez pour n'être pas embarrassé, et souvent pour éblouir les sots .. Or, comme ils sont généralement en majorité dans la société, vous voyez que je puis me présenter partout.

— Très-bien... très-bien... vous avez de l'assurance et de l'esprit; avec cela, en effet, on doit faire son chemin. Franville, trouvez-vous qu'il ressemble à sa mère ?

— Ma foi, non... pas le moins du monde.

— Et... à moi ?

— Pas davantage.

— Il me semblait... quelque chose dans le regard...

— En cherchant bien, on finirait peut-être par trouver.

— Isidore, vous avez fait déjà pas mal de folies, m'a-t-on dit ?

— C'est vrai, monsieur... mais je n'avais rien de mieux à faire... et puis, c'est comme cela qu'on se forme.

— Vous devez avoir des dettes ?

— Oui, pas mal.

— Combien devez-vous ?... à peu près...

— Mais... deux à trois mille francs.

— Oh ! c'est une misère !

— Je n'ai pas pu en faire davantage.

— Vous les paierez; vous aurez de quoi vivre largement... Vous achèterez des chevaux, si vous les aimez .. vous aurez votre cabriolet et votre domestique... votre logement dans l'hôtel... vous mangerez avec moi quand vous le voudrez... enfin vous tâcherez de me faire honneur... sans faire de folies, cependant...

Isidore prend la main de Duhautcours qu'il presse avec effusion dans les siennes, en répétant : — Ah ! monsieur... combien je suis touché de ce que vous faites pour moi... croyez que je ferai en sorte de m'en rendre digne... Merci .. monsieur... merci !

— Eh ! sambleu !.. dites donc merci mon père ! s'écrie Franville, ennuyé du ton maniéré d'Isidore.

Mais celui-ci reprend : — Je n'aurais pas osé me permettre de prendre ce titre sans y être autorisé; et puis, dans le monde, j'ai toujours entendu les jeunes gens de mon âge dire : Monsieur, en parlant à l'auteur de leurs jours.

— Il a raison .. dit Duhautcours. Monsieur est de meilleur ton... D'ailleurs, le monde ignore encore... les liens qui nous unissent, et nous avons tout le temps de le mettre dans notre confidence.

Puis, s'approchant de son bureau, le banquier ouvre un tiroir à caisse, y prend une masse de billets de banque et la met dans la main du jeune homme, en lui disant : — Tenez, Isidore, prenez ces vingt-cinq mille francs... vous paierez vos dettes et vous achèterez tout ce dont vous pourrez avoir besoin.

Isidore frémit et rougit de plaisir en recevant les billets; il balbutie de nouveaux remercîments.

Mais Duhautcours l'interrompt en lui disant :

— Je n'ai plus que vous... j'avais une fille charmante... un fils... qui, à douze ans, était déjà la gloire de sa pension... Je les ai perdus... bien cruellement... Je désire, en vous connaissant davantage, pouvoir éprouver pour vous ce que je ressentais pour eux. Je vais tâcher de me distraire... de me livrer de nouveau aux affaires... je vais retourner à la Bourse, où je n'ai pas mis le pied depuis que j'ai appris la mort de mon pauvre Armand... Vous, Isidore, montez votre maison... Je dîne à six heures... vous dînerez avec moi quand cela vous plaira... Je ne prétends vous gêner en rien... Franville, je vous remercie pour toutes les démarches que vous avez faites... Je ne vous offre pas d'argent... je sais que vous me refuseriez.

— Oh ! je n'ai pas besoin d'argent, moi; et ce que j'ai fait, vous savez bien que c'était avec plaisir... avec bonheur même. J'ai réalisé les derniers désirs de cette pauvre Adèle, c'est tout ce que je voulais. A présent, vous n'avez plus besoin de moi, bonjour.

— Au revoir.

Duhautcours quitte son cabinet.

Isidore, tenant toujours sa main sur la poche où il a fourré ses billets de banque, sort avec Franville en se

— Vingt-cinq mille francs ! j'ai vingt-cinq mille francs à moi... dont je puis faire ce que je veux !... Comprenez-vous cela ?

— Je comprends, jeune homme, que vous devez d'abord payer toutes vos dettes... puis monter votre maison... puis ne pas faire trop de folies, afin que votre père n'ait pas lieu de se repentir de sa générosité...

Mais Isidore n'écoute pas Franville, il se jette dans un coupé que passe, en criant au cocher : — Aux Champs-Élysées... chez un marchand de chevaux... Allez comme le vent... Je vous paierai triple !

— Sapredié ! se dit l'ancien militaire en regardant Isidore s'éloigner avec le coupé ; voilà un gaillard qui ne m'a pas l'air disposé à devenir sage... Ma foi, maintenant que je lui ai rendu son père, cela ne me regarde plus... Après tout, Duhautcours est millionnaire, et il ne lui reste pas d'autre enfant !... Mais, c'est singulier... la reconnaissance du père et du fils ne m'a pas ému du tout... ce n'est pas étonnant, ceux que cela intéressait le plus l'étaient encore moins que moi !

XXIII. — LE TIRAGE AU SORT.

Les démarches que Franville avait faites pour trouver Isidore l'avaient pendant quelque temps empêché de voir aussi souvent la famille Gerbier, où régnait toujours ce bonheur intime et modeste qui est bien plus durable que celui qui fait du bruit.

Cependant Gerbier a été quelques jours malade.

Tout une semaine sans travailler, il a fallu se gêner, se restreindre sur la dépense déjà si bornée chez l'ouvrier imprimeur.

Georgina a veillé plus tard, afin de gagner de quoi payer la tisane et le sirop qu'il faut pour son père ; les enfants n'ont mangé que des pommes de terre et quelquefois du pain sec ; mais personne ne s'est plaint. Entre gens qui s'aiment, les privations se supportent avec courage. Et puis, la santé est revenue chez le chef de la famille, et, avec elle, la gaieté dans la maison.

Alexis, qui connaît la position de ses voisins, et a vu Georgina veiller pour gagner davantage, a plusieurs fois offert ses épargnes à la jeune fille, en lui disant :

— Ce qui est à moi n'est-il pas aussi à vous ?...

Mais Georgina a toujours refusé, en répondant à celui qu'elle aime : — Nous n'avons pas besoin de votre argent. Travailler un peu plus est un plaisir pour moi... car je suis fière de pouvoir être utile à mon père... Nous ne mangeons pour le moment que des pommes de terre, qu'importe ! nous ne nous en portons pas plus mal !... Gardez votre trésor, Alexis, augmentez-le si vous pouvez, afin d'avoir de quoi vous acheter un homme, si vous tombez au sort...

Alexis sourirait, mais il détournait la tête en soupirant, car il savait bien qu'il ne pourrait jamais amasser la somme nécessaire pour s'acheter un remplaçant.

Chez Gerbier, on avait appris par Franville l'affreux événement qui avait privé Duhautcours de son jeune fils, et tout le monde avait pris part à son nouveau malheur.

Cet homme, que pendant longtemps on avait détesté, était devenu intéressant pour tous ceux qui le croyaient maintenant le plus infortuné des pères.

C'est donc avec joie que l'on entend Franville s'écrier en entrant chez ses amis : — Vous avez été quelque temps sans me voir... mais ce n'est pas ma faute... je courais pour ce pauvre Duhautcours, je dis pauvre... quoiqu'il soit toujours millionnaire ..

— Et tu as bien raison ! dit Gerbier, en regardant ses enfants. Ah !... je me trouve bien plus riche que lui... moi !...

— Grâce au ciel ! mes démarches n'ont pas été sans succès... j'ai retrouvé un enfant... qu'il avait perdu autrefois... Tu sais, Gerbier ?...

— Oui, oui, je comprends...

— Comment, ce monsieur avait perdu un autre de ses enfants ? s'écrie Georgina.

— Oui... on l'avait égaré... en nourrice... mais il est retrouvé... C'est un jeune homme maintenant...

— Cela doit adoucir un peu les regrets de M. Duhautcours, dit Gerbier, il n'est plus seul ; il a un fils encore...

— Oui... je crois que ça le distraira un peu... On ne sait pas... cet homme l'a est tellement en dedans...

— Et le jeune homme ?

— Oh ! celui-là est comme un fou de se trouver tout à coup au sein de l'opulence... Je crains qu'il ne fasse sauter un peu vite les billets de banque dont Duhautcours l'a déjà gratifié... Mais, après tout, comme celui-ci est millionnaire, ce sera une occasion de placer ses fonds.

— Ce jeune homme n'est-il pas surtout heureux d'avoir retrouvé son père ?...

— Hum !... je crois que c'est surtout sa fortune qui le touche... Si tu avais été témoin de leur reconnaissance... ils n'étaient pas plus attendris l'un que l'autre. Décidément, le jeune homme tient plus de son père que de sa mère.

L'arrivée d'Alexis met fin à cette conversation. Pour célébrer le retour à la santé de Gerbier, on projette pour le lendemain dimanche une petite promenade. Ce sont de ces plaisirs qui ne coûtent rien, et se permettre, même quand on a une nombreuse famille.

Le lendemain, tout le monde a été exact ; et, sur les trois heures de l'après-midi, Gerbier et ses enfants suivent les boulevards de la Madeleine. Alexis a maintenant la permission de donner le bras à Georgina, et c'est un bonheur qu'il ne laisse pas échapper. Quant à Franville, il marche à quelques pas de Gerbier, qui tient ses fils par la main. Un monsieur vient de croiser tout ce monde-là. Ce monsieur a surtout regardé Georgina et Alexis. Puis, lorsqu'il les a dépassés, il s'arrête pour les regarder encore.

— Eh mais ! il me semble que c'est Duhautcours qui vient de passer là ! s'écrie Franville qui se retourne et aperçoit le capitaliste arrêté à quelques pas. Oui, c'est bien lui... Oh ! il faut que j'aille lui demander s'il est content de son fils... Allez, mes enfants, je vous rejoindrai.

Duhautcours est toujours à la même place, considérant Georgina et Alexis ; ses traits sont altérés, sa physionomie a une expression qui n'annonce pas le contentement.

— Bonjour, dit Franville en l'abordant, je vous ai reconnu... Je voulais vous demander si vous étiez satisfait de notre jeune homme... Il n'y a que quelques jours qu'il est chez vous, mais enfin vous le connaissez mieux...

Duhautcours écoute à peine Franville ; il suit des yeux Georgina et son cavalier ; il répond d'un air distrait :

— Vous parlez d'Isidore... Ah ! oui... Je ne sais... Quel est donc ce jeune homme qui lui donne le bras ?...

— Le bras à qui ?... Je vous parle de votre fils...

— Moi, je vous demande quel est ce jeune homme qui donne le bras à la fille de Gerbier ?...

— Ah !... celui qui sert de cavalier à Georgina... Eh parbleu ! c'est Alexis !...

— Qu'est-ce que c'est que... Alexis ?...

— Un brave garçon... bien rangé, bien travailleur... Il demeure dans leur maison... c'est leur voisin...

— Ah ! c'est leur voisin... Et que fait-il ce brave garçon ?

— Il est ébéniste, il a beaucoup de talent ; il est aussi fort bon musicien : il joue du piston comme un ange.

— Et, probablement, ce... garçon... fait la cour à mademoiselle Georgina ?

— Dame !... c'est bien possible... Quand il la lui ferait, il n'y aurait là rien d'étonnant... Mais, en tous cas, ce ne serait qu'avec des vues honnêtes... Oh ! il n'y a pas de danger que ce soit autrement.

Duhautcours ferme convulsivement ses poings et s'éloigne brusquement sans même dire adieu à Franville qui lui crie :

— Eh bien... et Isidore... vous ne m'avez pas répondu à son sujet... Ah ! bon... il ne m'écoute pas... il est déjà loin... il pense toujours à Georgina... Il paraît qu'il en était sérieusement amoureux.. et en la voyant, pour la première fois, au bras d'un autre... je comprends... ça l'a un peu suffoqué !... et pas un mot sur son fils... Il faudra pourtant que je sache comment il se conduit ce gaillard-là.

— Eh bien, dit Gerbier, lorsque Franville l'a rejoint, M. Duhautcours est-il un peu moins malheureux ?

— Oui... il commence à se distraire...

— Ah ! dit Alexis, ce monsieur qui s'est arrêté pour nous examiner, c'est M. Duhautcours ! Je l'ai bien remarqué, moi...

Et le jeune homme ajoute à demi voix : — Comme il vous a regardée, Georgina !... Et ses yeux avaient une expression... Tenez, je gagerais que ce monsieur est amoureux de vous...

— Eh bien, quand cela serait, répond la jolie brune en souriant, que m'importe à moi .. puisque c'est vous que j'aime... les autres, cela ne m'intéresse pas... cela m'est bien indifférent !

Alexis est trop ému pour répondre, mais il presse tendrement le bras qui est sous le sien, et il ne voudrait pas, pour tous les biens de la terre, changer sa position pour celle de ce riche monsieur qui a regardé si longtemps Georgina.

Rien ne troublerait le bonheur de ces jeunes amoureux, si, aux doux rêves de l'avenir, ne venait pas toujours se mêler le souvenir de la conscription. Chaque jour, lorsqu'elle revoit Alexis, la première question de Georgina est pour lui demander si on l'appelle déjà pour le tirage au sort, et le jeune homme lui répond : — Il n'en est pas encore question... ne vous inquiétez pas de cela, ma chère Georgina, vous le saurez assez tôt.

Mais un soir la jeune fille dit à Alexis :

— Je veux savoir d'avance l'époque où vous devrez tirer au sort, car je veux être là, près de vous, à ce moment-là... Est-ce que ce n'est pas permis ?... est-ce que je ne pourrai pas y être ?...

— Je crois bien que si... mais ce serait vous causer des émotions trop vives... Il me semble qu'il vaut mieux que vous n'en soyez pas prévenue d'avance...

— C'est cela !... et vous me le cacherez quand ce sera. Mon Dieu !... c'est demain, peut-être !...

— Mais, non... rassurez-vous, je vous jure qu'il n'en est pas encore question.

— D'ailleurs, Alexis, vous me le cacheriez en vain... M. Franville lit les journaux, et il est au fait de ce qui se passe ; il m'a bien promis de me prévenir quand on annoncera le tirage de la conscription... Il est vrai que depuis quelques jours nous le voyons moins souvent...

Oui, je reviendrai... quand on est si bien aimé, cela porte bonheur. (P. 74.)

Je crois qu'il s'occupe du fils de M. Duhautcours... qui, à ce que j'ai pu entendre, n'est pas un très-bon sujet... car j'espère que notre vieil ami n'est pas malade.

Quinze jours après cette conversation, Alexis, moins gai et plus pensif que de coutume, avait passé la soirée chez Gerbier, en faisant son possible pour cacher à Georgina sa préoccupation. Depuis une semaine, Franville, qui souffrait de sa jambe blessée, n'était pas venu chez ses amis, et Gerbier se promettait d'aller le voir le lendemain. Mais le père de famille avait bien peu de temps de reste. Il partait de bon matin pour son imprimerie, où l'ouvrage pressait; et lorsqu'il rentrait le soir, il ne se reposait bien qu'en caressant ses enfants.

En quittant Georgina pour remonter à sa chambre, Alexis ne peut retenir un gros soupir.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écrie la jolie fille, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau?...

— Non... rien .. Tranquillisez-vous...

— Il m'a semblé que ce soir vous n'étiez pas aussi gai qu'à votre ordinaire...

— Vous vous êtes trompée.

— Rappelez-vous que vous devez me prévenir quand le tirage aura lieu... Vous n'y manquerez pas?...

— Non... vous le saurez.

Mais le jeune conscrit mentait alors, car le jour fatal était arrivé : le tirage avait lieu le lendemain, et il n'en disait rien à Georgina, parce qu'il voulait lui épargner une nuit de chagrins, d'inquiétudes, l'incertitude étant le pire de tous les tourments. Il voulait, en la revoyant, pouvoir lui dire sur-le-champ : « Je suis libre, » ou : « Je suis soldat. »

Cependant un vague pressentiment agitait la jeune fleuriste, et, dans cette journée où, sans qu'elle le sût, le sort de son amant se décidait, elle n'a point l'esprit à son ouvrage; elle se sent triste, oppressée. Tout à coup une des ouvrières de son atelier vient à dire :

— C'est aujourd'hui que mon pauvre cousin tire pour la conscription... Ah! je voudrais bien être à ce soir...

— Mon Dieu!... on tire aujourd'hui pour la conscription! s'écrie Georgina.

— Certainement; c'était affiché... Il y a un jour pour chaque arrondissement...

— Et votre cousin... qui tire aujourd'hui... il est donc...

— Du cinquième...

— Ah! Alexis aussi... Et il me l'a caché!... Oh! mais non, j'aurais dû le deviner hier au soir, à la manière dont il m'a dit adieu!

— Quel est cet Alexis?..

— Mon fiancé... celui que j'aime... qui doit m'épouser... Mon père y a consenti...

— Pauvre Georgina! priez le ciel, alors, pour qu'il ait un bon numéro.

— Mais, où se fait donc ce tirage?...

— A l'Hôtel-de-ville.

— Ah! si j'y allais.

— C'est bien inutile à présent, il est près de deux heures... Ces opérations-là se font toujours de bonne heure, vous ne trouveriez plus personne...

— Mon Dieu!... vous croyez que c'est terminé...

— J'en suis sûre...

— C'est donc fini! il connaît son sort... et moi je ne le sais pas... Ah! je ne puis plus travailler... je n'y vois plus... je tremble... Non, non, je ne puis plus rester dans cette inquiétude... Mesdemoiselles, je m'en vais... vous direz... vous direz...

Georgina n'achève pas sa phrase; elle a déjà pris son petit châle, et elle est dans la rue. En moins de dix minutes elle a franchi le chemin que chaque jour elle met plus d'un quart d'heure à faire. En entrant dans sa maison, elle court s'a lresser à la portière :

— Madame Bernard, M. Alexis est-il rentré?...

— M. Alexis?... Mais vous savez bien, ma chère demoiselle, qu'il ne revient pas si tôt que ça... à peine s'il est deux heures...

— Oui; mais je sais que... aujourd'hui il aurait pu revenir dans la journée... car il ne doit pas être à son ouvrage, puisque ce matin il a dû tirer à la conscription...

— Ah! quoi que vous me dites là?... ce pauvre cher ami... Comment, il tirait au sort ce matin!... C'est donc ça! je lui trouvais un air tout chose quand il a passé devant ma loge... et puis il était habillé avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et il est descendu plus tard!

— Et il ne vous a rien dit pour moi?

— Rien de rien, mon enfant.

— Alors, je monte chez nous... Madame Bernard, je vous en supplie, dès que M. Alexis rentrera, dites-lui que je suis là-haut... que je l'attends... qu'il vienne tout de suite...

— Oui, mon enfant, oui; oh! je comprends... Pardi! c'est bien naturel... vous êtes impatiente de savoir s'il a eu un bon numéro...

— Oh! oui, madame!

— Eh bien, moi aussi, à présent que je sais qu'il est sorti pour ça... un si gentil garçon... ça serait dommage s'il était tombé... Ce n'est pas que... on en revient, mon enfant, on en revient... Mais je comprends, il faut attendre, et c'est long!...

— Ah! dites lui bien d'entrer tout de suite chez nous...

— Oui... oui... oh! soyez tranquille!

Georgina est mise chez elle. Ses sœurs et ses frères, tout étonnés de la voir revenir au milieu de la journée, lui demandent si elle est malade. La jeune fille est si pâle, elle a l'air si triste, si souffrant, que la petite famille s'empresse autour d'elle et ressent déjà les plus vives alarmes. Georgina s'efforce de rassurer tout le monde, en murmurant :

— Non, je ne suis pas malade... Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... mais notre voisin, M. Alexis... Vous ne savez pas... il nous l'avait caché... c'est aujourd'hui qu'il tire au sort... pour la conscription!

Les deux sœurs de Georgina sont déjà assez raisonnables pour comprendre sa douleur, mais les deux petits garçons se regardent en se disant : — Il va tirer au sort... qu'est-ce que c'est que ce jeu-là?

— Ah! il va gagner des macarons alors, dit Emile, je suis sûr qu'il nous en rapportera.

— Tais-toi, petit gourmand, dit la jeune Marie, vous voyez bien que Georgina a du chagrin... et vous pensez toujours à manger... Tirer au sort... c'est pour savoir si on ira à l'armée, si on deviendra soldat.

— Eh bien! alors c'est un fusil qu'on gagnel... il me rapportera un petit fusil!

Les temps semble horriblement long à celle qui compte les minutes, les secondes, qui meurt d'impatience de connaître son sort, car l'avenir de Georgina était déjà lié à celui d'Alexis. Enfin la porte s'ouvre, le jeune conscrit paraît; il s'approche de Georgina en s'efforçant de montrer du courage, de la fermeté; mais, à peine la jeune fille a-t-elle regardé, qu'elle retombe sur sa chaise en murmurant :

— Ah! je sais tout... vous êtes soldat!

Les yeux de son amant lui avaient appris la vérité, car les yeux ne peuvent pas feindre lorsque notre âme éprouve une vive douleur.

Alexis court à Georgina, qui verse un torrent de larmes; il lui prend une main, qu'il presse dans les siennes, en lui disant :

— Oui, le destin l'a voulu ainsi... j'ai amené le numéro vingt-cinq... je suis soldat... Eh bien! maintenant que mon sort est décidé, ayons du courage, chère Georgina, à quoi bon s'abandonner à une douleur inutile... Il faut accepter sa destinée; et, si vous m'aimez toujours, si vous me conservez votre cœur, ne serai-je pas encore heureux.

— Si je l'aimerai toujours... il me le demande! Mon Dieu! mon Dieu!... que je suis malheureuse!

— Ah! ne pleurez pas ainsi... pensez à votre père... à ces chers enfants qui vous entourent... et qui versent aussi des larmes parce qu'ils vous voient si désolée.

Marie et Lisa étaient assises dans un coin de la chambre et pleuraient, car elles comprenaient la peine de leur sœur; l'âme des petits garçons voyait seulement que l'on avait du chagrin et il pensait qu'il devait en avoir aussi; quant au petit Emile, il faisait une moue toute drôle, mais il ne parvenait pas à pleurer.

— Hélas! c'est plus fort que moi! dit enfin Georgina, pardonnez-moi, mon ami, je sais bien que je vous fais du chagrin et vous en avez déjà assez... mais on ne peut pas comme ça tout de suite... Oh! je ne me consolerai jamais!

— Si... quand je reviendrai près de vous... et si je revenais avec un beau grade, de belles épaulettes... est-ce que vous ne seriez pas heureuse?

— Ah! que vous reveniez seulement, je n'en demande pas plus... Mais est-ce que vous allez partir tout de suite... est-ce que vous allez être envoyé en Crimée pour vous battre?

— Je dois aller demain à la mairie, je saurai ensuite dans quelle ville je dois me rendre... Je ne pense pas qu'on envoie sur-le-champ à l'armée ceux qui ne savent pas faire l'exercice; il faut auparavant que j'apprenne mon état... mais mon plus grand désir est d'être envoyé bien vite où l'on se bat, car c'est là aussi qu'on peut se distinguer et obtenir de l'avancement.

— Ah! ne dites pas cela, Alexis, ne dites pas cela... Mon Dieu! c'est donc fini tout à fait, il n'y a donc plus moyen de vous empêcher de partir... Ah! c'est à présent que je regrette de ne pas être riche!... avec de l'argent je vous aurais : « Achetez vous bien vite un homme... laissez-vous remplacer et ne me quittez jamais. »

— Ne parlons plus de cela, puisque cela ne nous est pas possible... chère Georgina, il faut prendre notre parti.

— Non! je ne le pourrai jamais!

Georgina pleurait encore et Alexis était toujours près d'elle lorsque Gerbier revient de son imprimerie; la portière lui a déjà appris ce qui s'est passé dans la journée, et les larmes de sa fille lui disent bien le chagrin que cela lui a causé. Il va prendre la main d'Alexis qu'il serre dans la sienne, en lui disant : — Mon pauvre garçon!... c'est donc lui, et vous n'avez pas eu la main heureuse.

— Ah! monsieur Gerbier, si je n'adorais pas votre fille, si je n'avais pas eu le bonheur de lui plaire, je vous jure que la nouvelle carrière que je vais embrasser aurait des charmes pour moi... défendre son pays... battre les ennemis... marcher au son de cette belle musique guerrière qui anime, qui électrise!... Ah! c'est bien se consoler... et l'amour seul pouvait me faire oublier tout cela... mais Georgina, je l'aime tant... Ah!... je l'aimerai toujours, moi!

— Croyez-vous donc, mon ami, que ma fille changera de chère ne vous sera pas fidèle. N'ayez pas cette crainte, je connais ma Georgina, elle vous la laissera aujourd'hui, et riche vous la trouverez à votre retour.

— Merci, monsieur, merci, mais...

Alexis, profitant de ce moment où Georgina absorbée dans sa douleur n'écoute pas ce qui se dit autour d'elle, entraîne Gerbier un peu plus loin et la continue tout bas :

— Ce que vous venez de me dire, monsieur, m'est bien doux à entendre. Je ne doute point du cœur de Georgina... Oh! non... mais je ne suis point un égoïste! ce que je désire avant tout, c'est qu'elle soit heureuse... Je vais partir, et sept ans... c'est bien long, monsieur!... il peut se passer bien des événements dans cet espace de temps. Si quelqu'un de bien riche... quelqu'un pouvant lui offrir un sort brillant se présentait pour demander la main de Georgina... elle est si jolie... cette supposition n'a rien d'invraisemblable... Alors, monsieur Gerbier, dites à votre fille que je lui rends ses serments, que je la délie de sa promesse... que je ne veux pas qu'elle refuse la fortune et peut-être le bonheur pour un pauvre diable qui peut ne revenir qu'invalide et sans avancement... Qu'elle soit heureuse, et je ne me plaindrai jamais.

Gerbier sent une larme mouiller sa paupière, et secouant la main d'Alexis, lui répond d'une voix émue :

— Mon garçon, si j'avais pu lier à vous garder ma fille, ce que vous venez de me dire m'y aurait sur-le-champ décidé... elle vous attendra... elle sera votre femme, à moins que... mais vous nous reviendrez, j'en ai bon espoir, mon... Que diable! il y en a toujours qui en reviennent et je suis certain que vous serez de ceux-là.

Alexis est si vivement touché de l'amitié que lui témoigne Gerbier, qu'en le remerciant il semble avoir encore quelque chose à lui confier, mais la voix de Georgina le rappelle, et il ne quitte plus un seul instant la jeune fille pendant tout le restant de la soirée.

Le surlendemain, le jeune conscrit va prendre sa feuille de route; il doit partir deux jours après avec plusieurs de ses nouveaux camarades et se rendre à Nîmes où est le dépôt du régiment de ligne dans lequel il est incorporé. Il revient apprendre à tous ces détails à Georgina, près de laquelle il passe maintenant tout le temps qu'il a encore à rester à Paris, car afin d'être plus souvent avec Alexis, la jeune fleuriste a obtenu dans son magasin la permission de travailler chez elle pendant quelques jours.

Franville qui ne souffre plus autant de sa jambe est revenu chez ses bons amis, et sait que le sort a fait d'Alexis un soldat. L'ancien militaire emploie toute son éloquence à prouver à Georgina que cet état est le plus beau qu'un homme puisse embrasser; que la carrière des armes peut mener à tout, et qu'un jeune homme qui a déjà de l'instruction et du courage ne saurait manquer d'y parvenir.

La charmante fille écoute tout cela en poussant de gros soupirs, elle s'efforce d'avoir l'air résigné, mais à chaque instant elle détourne la tête, porte son mouchoir à ses yeux et murmure tout bas : — Mon Dieu! mon Dieu! si j'avais quatre mille francs pourtant.

Puis elle dit à Franville : — Est-ce qu'une fois entré dans son régiment, il ne serait plus possible de faire remplacer Alexis?

— Pardonnez-moi, ma chère amie, il est toujours possible de se faire remplacer, lorsque celui qui l'on met à sa place convient au conseil de recrutement.

— Ah! cela est toujours possible!

Et un rayon d'espoir semble ranimer un moment les traits assombris de Georgina; mais bientôt ce rayon se dissipe, car la réflexion est venue et avec elle la triste certitude de n'avoir jamais la somme nécessaire à la libération de son amant.

Le jour du départ est arrivé. C'est à neuf heures du matin que le jeune conscrit doit se trouver à l'endroit qui lui est désigné ainsi qu'à ses nouveaux camarades, et de là se mettre en route pour Nîmes sous la conduite d'un sous-officier.

La veille, Alexis a fait ses adieux à Gerbier et à Franville; il n'a pas voulu que ceux-ci lui fissent ce que l'on appelle la conduite, et ce qui ne sert qu'à renouveler de pénibles adieux; mais il a bien promis à Georgina de passer près d'elle la dernière heure qui précéderait son départ. La jeune fille l'attend; elle est pâle, et ses yeux rougis et fatigués annoncent assez qu'elle a passé la nuit sans goûter de repos, et cependant elle s'est promis d'avoir du courage pour ne point augmenter le chagrin d'Alexis.

A huit heures, le jeune homme descend avec ce sac de soldat qu'il doit apprendre à porter, il sourit à celle qu'il aime en lui disant : — Nous nous sommes promis de ne plus nous abandonner à une douleur inutile... il faut tenir parole. Maintenant, ma chère Georgina, j'ai quelque chose à vous confier... j'ai un objet à remettre entre vos mains.

En disant cela, Alexis sort de sa poche une petite boîte en carton soigneusement ficelée et cachetée qu'il présente à Georgina. Celle-ci prend la boîte en disant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc là-dedans, mon ami?

— Quelque chose... que je vous prie de ne point chercher à connaître à présent... Si je ne revenais pas... si je devais mourir là-bas! alors seulement, chère Georgina, vous ouvrirez cette boîte et vous prendrez connaissance de ce qu'elle contient.

— Oh! jamais! jamais! alors...

— Allons, soyons raisonnables... oui, je reviendrai... quand on est si bien aimé cela porte bonheur et on ne doit pas craindre les balles de l'ennemi.

— Vous m'écrirez dès que vous serez à votre régiment... vous m'écrirez ensuite très-souvent... vous me l'avez promis et mon père l'a permis... au reste les lettres seront à son adresse... car nous n'avons pas de mystère pour lui, il sait combien nous nous aimons!...

— Oui! oui, votre père est bien bon pour moi... et il permet que vous me répondiez, n'est-ce pas Georgina?...

— Certainement, n'êtes-vous pas mon fiancé, n'ai-je pas le droit d'écrire à mon mari... Alexis, dans ces nouvelles villes que vous allez habiter, vous ne m'oublierez pas au moins!...

— Ah! chère Georgina, n'ayez jamais cette crainte... Et d'ailleurs, regardez-vous dans votre miroir... où pourrais-je trouver une femme aussi jolie... c'est bien plutôt moi qui devrais trembler, car tous les hommes doivent être amoureux de vous...

— Je vous ai dit que cela m'était bien égal, et vous me croyez, n'est-ce pas?

— Oui, je vous crois.

L'heure s'écoule rapidement dans ces douces assurances d'amour et de constance; tout d'un coup, rappelant son courage, Alexis embrasse les petits garçons, les deux sœurs de Georgina, et, après avoir pressé celle-ci contre son cœur, il s'éloigne bien vite pour ne pas entendre les sanglots de son amie.

XXIV. — PLUIE D'OR.

Nous avons laissé le petit Isidore se jetant dans un coupé et se faisant conduire chez un marchand de chevaux des Champs-Elysées.

Le cocher a reçu l'ordre d'aller comme le vent; en fort peu de temps Isidore est arrivé chez un marchand de chevaux; il se présente avec cet aplomb que donne un portefeuille richement garni. Il achète un charmant cheval pour lui et un autre pour le cabriolet dont il va aussi se faire présent. Il offre de laisser des arrhes sur son marché; mais lorsqu'il a donné son adresse, lorsqu'il a dit qu'il était le fils de M. Duhautcours, le marchand s'incline et ne veut rien recevoir; il met toutes ses écuries à la disposition du jeune homme; le nom de Duhautcours est tellement connu dans le grand monde, dans la haute finance, que les fournisseurs sont enchantés d'avoir pour client le fils de ce millionnaire.

Chez le carrossier cela se passe absolument comme chez le marchand de chevaux; il en est de même chez le tailleur, le bijoutier, le chemisier, le gantier; Isidore dit ces mots magiques :

— Je suis le fils de M. Duhautcours, vous porterez tout cela à l'hôtel de mon père, où je loge.

Aussitôt chacun de s'incliner et de mettre son magasin à sa disposition. Isidore aurait voulu entrer tout de suite en possession de sa voiture; mais il y a plusieurs choses à terminer à celle qu'il a choisie, il ne peut l'avoir que le lendemain.

Ses emplètes achevées, il revient à l'hôtel et demande à un valet où est le logement qu'il doit habiter, et le domestique qui doit le servir. Le valet salue jusqu'à terre, conduit Isidore dans un charmant appartement situé à l'entresol sur la rue et qui se compose de cinq pièces, en disant : — Voilà le logement de monsieur... s'il ne le trouvait pas assez grand, il pourrait prendre celui du second.

— Celui-ci est bien, il me convient, je n'aime pas à monter.

— Si monsieur veut ensuite accepter mes services, c'est moi que M. Duhautcours a désigné pour être son valet de chambre.

— Vous... soit!... votre nom?

— Jolicœur.

— Très-bien! le nom sied à l'emploi. Jolicœur, j'attends beaucoup de choses que j'ai achetées : deux chevaux, un cabriolet-américain, des habits, du linge... des bijoux! vous recevrez tout cela... je sors.

— Monsieur dînera-t-il ici?

— Ma foi, je n'en sais rien!... j'ai encore tant de choses à faire aujourd'hui... tant de monde à voir!... à quelle heure dîne mon père, M. Duhautcours?

— A six heures et demie, monsieur.

— A-t-il du monde à dîner.

— Monsieur a presque toujours du monde, il est fort rare qu'il dîne seul.

— Tant mieux il a raison, j'aime la société, moi; et puis en tête à tête nous pourrions bien nous embêter.

Isidore s'aperçoit que le valet fait un mouvement de surprise, il reprend bien vite : — Je veux dire... nous pourrions tous deux... nous laisser aller à des souvenirs... mélancoliques... et alors...

Le petit jeune homme s'arrête en se disant :

— Je suis bien bon enfant de donner des raisons à ce laquais!... zut!... poussons-nous de l'air!... allons voir Tambourinette et son amie, ces pauvres filles que j'ai laissées en plan chez le traiteur il y a quinze jours... si elles y étaient encore... ce n'est pas probable... J'irai d'abord à leur logement... où il est défendu de fumer... Je vais commencer par acheter des panatellas, c'est-à-dire par faire acheter. N'oublions pas ma haute position. Jolicœur, allez me chercher des panatellas, des regalias, enfin ce que vous trouverez de plus beau, de plus gros en cigare... je veux asphyxier le portier de mes donzelles!... ensuite je me mettrai à la recherche d'Auguste; et ce pauvre Langlumot! s'il était encore à Paris, c'est à lui que je ménagerais des surprises! Tiens, ça me fait penser que je l'ai laissé aux prises avec mon cocher au coin de la rue Charlot... Ah! mais à propos de cocher, il me faut un groom pour monter derrière mon cabriolet... M. Jolicœur, mon valet de chambre, est trop grand pour tenir cet emploi... d'ailleurs ce n'est pas trop d'avoir un valet de chambre et un groom... Je m'occuperai de cela dans mes courses.

— Monsieur, voilà ce qu'il y a de mieux en cigares...

— C'est bien.

Isidore serre dans un secrétaire une partie de ses billets de banque. Il en fait changer deux, emplit ses poches d'or, met à sa bouche un cigare gros comme une carotte et sort de l'hôtel en se déhanchant comme s'il allait danser la jota aragonaise. Mais l'or qu'il avait sur lui, au lieu d'alourdir sa marche, le rendait plus leste, plus léger; il se sentait si joyeux qu'il avait beaucoup de peine à se retenir, et à ne point danser dans la rue. Il a bientôt rencontré une calèche de louage dans laquelle il se jette en donnant au cocher l'adresse de mademoiselle Tambourinette.

Isidore se carre et s'étale dans la calèche comme s'il voulait se coucher sur les deux banquettes, il fume sa carotte de tabac et crache au hasard sur la foule qui passe près de sa voiture; il se dit que le fils d'un millionnaire peut cracher partout; il regarde avec dédain les piétons et voudrait dans son ivresse que son cocher brisât quelque devanture de boutique et renversât quelque passant; mais le cocher qui n'éprouve pas le même enthousiasme que le monsieur qu'il conduit, ne se livre pas à ces petits divertissements.

La calèche s'est arrêtée devant la cour de la maison où l'on ne fume pas. Isidore saute en bas, entre dans la cour, toujours avec sa carotte dans la bouche, et passe sans rien dire devant la loge du portier qui lui crie en vain : — Où va monsieur?... que demande monsieur?... monsieur, éteignez donc votre cigare avant de monter l'escalier.

Isidore n'écoute pas le portier, il connaît le chemin, il est déjà au cinquième que le cerbère, encore boiteux par suite du coup de pied que lui a donné Auguste, est à peine au milieu de la cour d'où il s'égosille à crier : — On ne fume pas ici!

— Voilà la fausse porte de l'armoire dans laquelle logent ces demoiselles, dit Isidore en tirant avec tant de force un cordon de sonnette nouvellement posé que, pied de biche et cordon, tout lui tombe dans la main.

Presque aussitôt la porte s'ouvre et un monsieur vêtu d'un méchant paletot d'été qui lui sert à la fois de veste, de pet-en-l'air et de robe de chambre, paraît en criant d'un ton furibond : — Qui est-ce qui se permet de sonner chez moi au point de tout casser... de briser mon cordon... de faire... de... Tiens! c'est Isidore!...

— Eh! c'est Berlinet!

Le beau courtier en vin était de la connaissance du jeune Carambolage, c'était un de ces amis de plaisirs, de folies, qu'on rencontre toujours lorsqu'on a de l'argent à dépenser, qu'on ne revoit jamais quand on est sans le sou.

— Comment, Berlinet, vous êtes chez Tambourinette?...

— Je suis chez moi, je vous prie de le croire...

— Ah! vous logez maintenant dans cette armoire!

— Armoire... mais c'est une très-jolie petite pièce, un peu étroite, mais bien décorée...

— Oh! je la connais...

— Sapristi, quel beau cigare vous fumez...

— N'est-ce pas... je ne fume plus que ce qu'il y a de plus cher maintenant.

— Diable... il paraît que les affaires vont bien pour l'instant...

— J'ai retrouvé ma famille, mon cher... et j'ai un père millionnaire, rien que ça!...

— Il serait possible... entrez donc, cher ami, ne restez pas sur le carré.

— Ce n'est pas la peine... c'est chez Tambourinette que je venais, elle ne loge donc plus ici?

— Je ne saurais vous dire qu'une chose, c'est que j'habite cette chambre depuis huit jours, et je n'y ai trouvé personne.

— On les a fait déguerpir, ça ne m'étonne pas, mais je veux les retrouver...

— On ne fume pas dans la maison... Eh monsieur, là haut!...

— Entendez-vous notre concierge qui crie de la cour?...

— Oui... oh! je le connais votre concierge... j'ai déjà eu affaire à lui... Berlinet, êtes-vous libre, je vous emmène avec moi à la recherche de ma chemisière... J'ai une calèche en bas, en attendant que j'aie le cabriolet et les chevaux que j'ai achetés aujourd'hui; et un groom... avec une livrée un peu chouette...

— Si je suis libre... toujours... cher Isidore... une calèche en bas... c'est délicieux... et un cabriolet... permettez seulement que je passe un vêtement plus convenable... entrez donc...

— On ne fume pas ici!... eh! là-haut!...

— Va te faire... tout ce que tu voudras, portier!

Isidore entre chez Berlinet dont la chambre n'est guère plus meublée que du temps où elle était habitée par les deux grisettes, si ce n'est un grand nombre de ces petites bouteilles dans lesquelles on met des échantillons de vin et qui sont rangées tout autour du papier grand comme pour tenir lieu de bordure.

Le beau courtier se hâte de faire sa toilette, tout en disant à Isidore qui examine les petites bouteilles : — J'ai pris ce logement... en attendant que je me fixe à Paris, ceci n'est qu'un pied à terre.

— Pour un pied à terre c'est un peu haut... il me semble qu'une ve vous aurait suffi pour mettre toutes ces petites bouteilles... sont-les pleines?

— Il y en a ..

— Peut-on en boire une au hasard?

— Je ne vous le conseille pas, ce n'est point assez bon pour un homme qui a calèche, chevaux, groom... de selle... ce cher Isidore... ça me fait bien plaisir que vous soyez heureux... Depuis longtemps je me disais, mais que devient-il, ce cher ami, je vous cherchais aux cafés, aux spectacles, aux bals...

— Je m'étais retiré comme Achille... à Scyros.

— Vous étiez à Scyros?

— Non... mais j'étais dans un atelier de dames...

— Ah! scélérat!...

— Dépêchons-nous un peu, mon petit.

— Me voilà... encore ce petit nœud de cravate à perfectionner...

— Vous êtes superbe... êtes-vous toujours aussi grand amateur du beau sexe...

— Plus que jamais... je fais des conquêtes que c'en est dégoûtant!

— En vérité!... qu'est-ce que je vais donc faire, moi, avec mes millions? je serai obligé d'avoir une sentinelle à ma porte... on n'arrivera pas jusqu'à moi sans un numéro... comme pour les oumbus.

— Quoi? vous avez des millions?...

— Puisque mon père en a et que je suis son fils unique, vous voyez bien que c'est comme si je les avais.

— Ce cher Isidore!... ah! vous en êtes bien digne!... je ne connais personne qui en soit plus digne que vous... me voici à vos ordres.

Au bas de l'escalier, ces messieurs trouvent le portier toujours armé de son balai et qui, cette fois, pousse un cri d'effroi parce qu'il reconnaît dans Isidore le compagnon du jeune homme qui lui a donné un si vigoureux coup de pied Mais Isidore met un terme à ses terreurs en sortant de sa poche deux napoléons avec lesquels il lui bouche les yeux en lui disant :

— Ne crions plus, ne soyons plus méchant, prenons ces jaunets et répondons à papa .. Que sont devenues les deux chemisières qui demeuraient dans l'armoire où je vieus de trouver monsieur?

Le portier salue jusqu'à terre, prend les pièces d'or et répond :

— Monsieur, aussi vrai que vous êtes un honnête homme, ces demoiselles, auxquelles on avait donné congé pour le terme et qui pouvaient encore rester six semaines, ont disparu un matin sans dire gare, autrement dit sans payer. Elles ont enlevé le mobilier... A la vérité il n'y avait pour tout meuble qu'un lit et des chaises... Mon épouse et moi nous sommes encore à deviner comment elles ont pu emporter cela à notre barbe, sans que nous ayons rien vu... mais c'est la pure vérité .. comme vous avez une calèche....

— Alors, vous ne savez pas où elles demeurent maintenant?

— Monsieur doit bien penser qu'elles ne nous l'ont pas dit.

— Très bien, en voiture, en ce cas.

M. Berlinet s'élance dans la calèche et cherche de quelle manière il s'y asseoira pour être le plus en vue. Isidore se place près de lui et crie au cocher :

— Rue d'Amsterdam .. je vous arrêterai devant l'hôtel où je vais.

— Vous pensez que vos grisettes sont allées rue d'Amsterdam? dit Berlinet

— Non pas! mais, là, j'espère trouver encore Auguste... vous savez le gros Auguste..

— Ah! votre ami intime, le docteur...

— Drôle de docteur, allez! qui ne fait prendre à ses malades que ce dont il veut lui-même manger...

— Est-ce qu'il lui est tombé des millions à cet excellent Auguste?

— Non, mais il lui est tombé un oncle qui avait fait un héritage que nous l'aidions à manger. . j'ai eu des différents avec cet oncle .. bonne ganache du reste.. il doit être maintenant retourné dans sa Normandie .. je ne suis pas certain qu'Auguste loge encore à l'hôtel où était l'oncle, mais enfin, nous y aurons, j'espère, des renseignements... et par Auguste, je compte arriver à Tambourinette.

— Il me paraît que vous tenez beaucoup à cette chemisière...

— Je tiens surtout à ce qu'elle me voie avec ma voiture, mes chevaux et mon groom.

— Je comprends cela; il n'y a donc pas longtemps que vous êtes millionnaire?

— Depuis ce matin.

— Ah! bigre!... vous n'avez pas encore beaucoup joui de votre fortune.

— Aussi je compte réparer le temps perdu...—Cocher, cette porte cochère là-bas... très-bien, nous y sommes...

Au moment où la calèche s'arrête devant la porte de l'hôtel, un jeune homme en sortait; il lève les yeux, reconnaît Isidore et s'écrie :

— Isidore!...

— Tiens, c'est Auguste!... en voilà de la chance... c'est toi que je venais demander ici... mais je ne comptais pas trop t'y trouver...

— Et l'ami Berlinet avec toi!

— Bonjour, cher docteur, enchanté de vous revoir...

— Alors la calèche est à Berlinet?

— Pas du tout! elle est à moi... ah! mon pauvre Auguste!... tu ne sais pas encore que mes espérances se sont réalisées!... j'ai retrouvé une famille!... c'est-à-dire il n'y a qu'un père, mais c'est assez... il est millionnaire... je suis fils unique...

— Il serait possible!... ce n'est pas encore une blague?

— Une blague... tiens, vois si je te mens...

En disant cela, Isidore fourre ses deux mains dans ses poches, et les retire pleines de pièces d'or; à cette vue, Auguste ne doute plus et il saute dans la calèche en s'écriant : — Je vais avec toi... je ne te quitte plus... j'ai assez de mon oncle qui veut absolument me marier à une de ces demoiselles de la Grenouillère.

— Comment... est-ce que ton oncle est encore à Paris?...

— Eh oui... au moment qu'il allait partir, sa femme est arrivée avec le petit garçon et le voisin Ranflard...

— Ah mon Dieu! quelle débâcle!...

— Tout ce monde loge ici dans l'hôtel...

— Tu nous conteras tout cela, mais d'abord sais-tu où demeure maintenant Tambourinette.

— Certainement... dans une maison neuve rue de Rivoli... un joli appartement de douze cents francs au cinquième, qu'elle ne paiera pas.. mais on appelle cela : essuyer les murs, et le propriétaire qui ne trouve pas à louer ses logements, parce qu'ils sont fort chers, n'est pas fâché d'y loger gratis quelques jolies femmes, dans l'espérance que cela fera louer ses autres appartements. .

— Ceci peut être une bonne combinaison.—Cocher, rue de Rivoli, quel numéro?...

— Près de la caserne... j'indiquerai la maison.

— Et maintenant, prends ton récit à dater du moment où l'on t'arrêtait pour le coup de pied que tu avais donné au portier de ces demoiselles.

— Et ou tu m'as planté là... dans l'embarras, c'était aimable!

— Mon cher ami, on nous aurait arrêté tous les deux, c'était bien assez d'un; d'ailleurs nos douzelles etaient là, il leur fallait un cavalier, je les ai menées chez le traiteur que je t'avais désigné, nous avons déjeuné en t'attendant, car je croyais toujours que tu allais arriver.

— On ne voulait pas me lâcher au corps-de-garde sans que quelqu'un vînt répondre de moi, je me suis décidé à envoyer un commissionnaire à mon oncle, qui l'a fort mal reçu. Ce n'est qu'à dix heures du soir qu'il est venu me réclamer... mais il était très-courroucé contre toi. . il paraît que tu avais écrit en son nom aux demoiselles de la Grenouillère pour leur emprunter deux cents francs...

— C'était pour retirer nos deux chemisières, que j'avais laissées en gage chez le traiteur...

— Mon oncle furieux avait forcé ton commissionnaire à lui dire la vérité et à le conduire où tu l'attendais.

— Je m'en suis bien douté, j'étais en fiacre, je l'ai vu venir de loin... je me suis sauvé.

— Mon oncle est entré dans le fiacre avec maître Chipotier qui l'accompagnait; ne t'y trouvant pas, ils en redescendaient, quand le cocher est accouru; il s'en est pris à eux de ta disparition, il a prétendu qu'ils s'entendaient avec toi pour te faire partir sans payer ce que tu lui devais, maître Chipotier voulait intenter un procès au cocher qui lui a donné un coup de poing, ton oncle a trouvé plus court de payer. Enfin il ne m'a reclamé qu'à condition que je ne te reverrais jamais... du reste, il comptait partir le lendemain et m'emmener avec lui. mais le lendemain ma tante arrive avec Alphonse et son voisin Ma tante, qui sait que son époux s'est amusé à Paris, prétend s'y amuser aussi, et mon oncle qui craint que je ne conte ses fredaines à sa femme, est redevenu avec moi doux comme un agneau. Voilà la position. Tous les jours mon oncle demande à retourner à Lisieux, mais ma tante s'écrie : j'ai bien des choses à voir à Paris, Phonphonse s'y amuse beaucoup, je veux y rester encore D'après cela, comme on fait toujours les volontés de monsieur Phonphonse, tant qu'il s'amusera à Paris, on y restera.

— Dans tout cela, je vois toujours Tambourinette et son amie en gages chez le traiteur?

— Je suis allé les délivrer à onze heures du soir... vous aviez mangé et bu pour cinquante huit francs! ..

— C'est une misère!... tiens, voilà un billet de cinq cents... nous devons être quittes?

— J'accepte... et avec joie, car les deux cousines ont l'indécence de ne plus vouloir être malades... mais je n'en reviens pas... tu nages donc dans les billets de banque?...

— Je te répète que mon père est millionnaire... c'est M. Duhautcours, un capitaliste si bien famé dans Paris que dès que j'entre dans un magasin et que je me fais connaître, on met toutes les marchandises à ma disposition!...

— Il t'a donc reconnu, ton père?

— Qu'il est bête! puisqu'il me faisait chercher partout...ce n'est pas pour me renier... et puis il a perdu les enfants légitimes qu'il avait...

— Oh! alors ton sort est assuré.

— Il a commencé par me mettre vingt-cinq mille francs dans la main en me disant : « Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. »

— Vingt-cinq mille francs! ce cher ami... embrassons-nous!

— Veux tu me laisser tranquille... dans une calèche! nous aurions l'air de jouer la parade...

— Voici la demeure de ces demoiselles.

— Restez dans la voiture, je vais les chercher.

— Elles ont changé de nom... Demande madame de Platinoff.

— Très-bien

Isidore a bientôt trouvé l'appartement de madame de Platinoff; il sonne comme chez Berlinet, cependant la sonnette résiste cette fois et mademoiselle Calinette vient ouvrir, vêtue d'un jupon très-court et d'une basquine très-serrée. Elle pousse un cri en reconnaissant Isidore.

— Ah! mon Dieu!... c'est lui! ce vilain polisson qui nous avait laissées en plan... Tambourinette c'est le petit Carambolage!...

Isidore pénètre dans l'appartement qui est fraîchement décoré; il n'y manque que des meubles pour qu'il ait l'air habité. Cependant dans la quatrième pièce on trouve enfin un lit, des chaises et un sommo. C'est là que Tambourinette est occupée à des ablutions que l'arrivée du jeune homme n'interrompt point; elle se contente de faire chorus avec son amie

— Comment! cet affreux Isidore!... ce mauvais sujet qui nous abandonne dans un restaurant!... aussi! vous ne nous y reprendrez pas à aller dîner avec vous.

— C'est-à-dire, que je vous y reprendrai aujourd'hui même, car c'est pour cela que je viens vous chercher, charmantes bayadères!

— Le plus souvent que nous irons!... sans Auguste nous serions encore en nantissement là-bas.

— Auguste est en bas dans ma calèche, avec notre autre ami, Berlinet, un gaillard qui fait de l'œil comme un américain.. *Allons, mes belles suivez-nous.* . Tenez, petites, voici en attendant pour vous amuser à jouer au bouchon.

En disant cela, Isidore sort de sa poche une poignée de napoléons qu'il jette au milieu de la chambre. Les pièces d'or roulent de tous côtés, les deux grisettes se jettent à quatre pattes en poussant des cris de joie. Isidore, qui s'amuse à les voir courir après les napoléons comme des chats après un bouchon, recommence à leur jeter de l'or, jusqu'à ce qu'enfin ces demoiselles s'asseyent par terre épuisées de fatigue et dans un désordre très-indiscret.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire! une pluie d'or à présent!

— Oui, mesdames, je suis Jupi er et vous êtes mes Danae...

— Qu'est-ce que c'est qu'une Danaé? une nouvelle maîtresse que vous avez...

— Laissons là la mythologie... il s'agit maintenant de vous habiller, de vous faire superbes...

— Tiens, Calinette il y en a encore un sous le lit .. là-bas...

— Laissez donc cela .. ce n'est pas avec un napoléon de plus ou de moins que vous aurez des cachemires et je veux que vous en ayez chacune un aujourd'hui...

— Chacune un cachemire... mais vous avez donc volé le trésor?...

— Je n'ai rien volé, j'ai un père millionnaire, cela me suffit ..

— Un père millionnaire... c'est donc comme un oncle d'Amerique dans les vaudevilles?

— C'est bien plus beau... dépêchons .. dépêchons... ah! quels vilains mantelets... quels chapeaux fanés!

— Dame, on met ce qu'on a.

— Nous changerons tout cela en chemin... êtes-vous prêtes?...

— Oui...

— Partons.

— Tambourinette, ferme bien la porte... à présent que nous avons de l'or chez nous.

— Oh! sois tranquille... je ferme à double tour...

— Où as-tu caché nos napoléons?

— Ma foi, faute d'autre endroit je les ai mis dans le pot de chambre.., mais ça vaut mieux qu'un secrétaire, ce n'est jamais là-dedans que les voleurs vont fouiller.

Les deux grisettes montent dans la calèche, où ces messieurs se serrent pour leur faire de la place. M. Berlinet propose de prendre une de ces dames sur ses genoux, mais elles preferent la banquette du fond. Isidore dit à son cocher de les conduire chez M. Bietry. Les jeunes gens ouvrent de grands yeux en se demandant ce qu'on va faire là; les demoiselles sautent de joie, on est obligé de les retenir par leur robe pour qu'elles ne sautent pas hors de la calèche. On arrive chez le marchand de cachemires, Tambourinette et son amie trouvent tout si beau qu'il leur est impossible de choisir; alors c'est Isidore qui prend deux cachemires de quinze cents francs chaque et les pose sur les épaules de ces demoiselles... puis il jette trois billets de mille francs sur un comptoir et on remonte en voiture; les jeunes filles sont presque momifiées par la joie, elles ne peuvent plus faire aller leurs jambes.

Au moment où la calèche va partir, un commis du magasin accourt apportant les petits mantelets que ces dames avaient oublié de reprendre.

— Ah! fi! non, nous ne voulons plus de ça à présent! s'écri Tambourinette en repoussant le petit paquet roulé qu'on lui présente. Est-ce que nous reporterons jamais ces horreurs-là!...

Mais M. Berlinet saisit le paquet et le fourre dans sa poche en disant.

— J'en ferai cadeau aux nièces de ma portière.

Isidore fait bientôt redescendre les deux amies devant un beau magasin de modes et leur achete à chacune ce qu'il y a de plus élégant en chapeau. Vêtues ainsi, les deux grisettes deviennent des lorettes premier numéro et lorsqu'elles remontent en calèche, les jeunes gens poussent des cris d'admiration Une apprentie modiste arrive comme le jeune commis, au moment où l'on va repartir, seulement elle n'apporte pas les chapeaux, mais elle demande à quelle adresse on doit les renvoyer.

— Nous ne voulons plus les revoir jamais! s'écrie Tambourinette. Alors Berlinet donne sa carte à la modiste en lui disant :

— En ce cas, faites-les porter à cette adresse car tout ce qui vient de ces dames est précieux pour moi.

— Je crois plutôt, s'écrie Isidore en riant, que notre ami a l'intention d'ouvrir une boutique au Temple.

XXV. — LE FRÈRE DE TAMBOURINETTE.

Après avoir fait arrêter la calèche pour acheter aux deux chemisières des gants parfumés, Isidore dit à Tambourinette : — Maintenant, je crois, mon Andalouse, vous avoir entendue parler d'un frère... que vous attendiez de votre pays... la Savoie... il me semble?

— Certainement... je suis Savoyarde.

— Vous en êtes bien capable... Ce frère, quel âge a-t-il?

— Bientôt douze ans; mais il est très petit pour son âge.

— Tant mieux !... plus il sera petit, plus il me conviendra... est-il arrivé à Paris?

— Oui, depuis six semaines.

— Où est-il?

— Dame... il est...

— Voyons! achève donc... Parbleu! je devine bien qu'il n'est pas à l'école Polytechnique...

— Oh! non... il est en apprentissage.

— Chez un épicier?

— Non, chez un décrotteur en boutique.

— Très-bien! comme je pense qu'il n'a pas une vocation insurmontable pour l'état de décrotteur, nous allons l'enlever de chez son professeur.

— Que voulez-vous donc faire de mon frère?

— Mon groom... un groom à livrée superbe, galon d'or sur toutes les coutures... avec un lampion sur la tête, autrement dit un petit tricorne plat... cela vous va-t-il, mon amour?

— Je crois bien... Jacquot en sera enchanté!

— Il s'appelle Jacquot... Je lui donnerai un autre nom, et pour qu'il reste petit, je lui ferai boire de l'eau-de-vie matin et soir; on prétend que cela empêche de grandir...

— Sera t-il heureux ce polisson-là!

— Dans quel quartier étudie M. Jacquot?

— Passage des Panoramas.

— Cocher, conduisez-nous passage des Panoramas .. Tu iras jusqu'à la boutique, et tu feras signe à ton frère de te suivre

— Sans qu'il se débarbouille?

— Il aura le droit de se débarbouiller...

La calèche arrête devant une des entrées du passage des Panoramas.

Tambourinette descend en se donnant des airs dignes de sa nouvelle toilette.

— Ce petit garçon va arriver, sale comme un décrotteur, dit Auguste; est-ce que tu comptes le placer ainsi derrière la calèche? Ça fera un singulier effet!

— Soyez donc tranquille, gros docteur, vous oubliez toujours que je suis farci d'or, et qu'à Paris, avec de l'or, on opere des changements à vue... n'est-ce pas, Berlinet?

Mais Berlinet faisait de l'œil à Calinette, ce qui ne l'empêche pas de s'incliner à chaque chose que dit Isidore, en murmurant :

— Je suis entièrement de votre avis!

Tambourinette revient avec un petit garçon qui a les mains et la figure noires comme un charbonnier; sa veste et son pantalon n'ont plus de couleur, et sa casquette n'a plus de forme.

Il n'est guère plus grand qu'un enfant de huit ans.

Il court d'un air effaré devant sa sœur, qui, lorsqu'il s'arrête, le fait avancer avec la pointe de sa bottine.

—Voilà... l'objet! dit Tambourinette en remontant en voiture. Où voulez-vous le mettre?

— Monte, petit, et couche-toi par terre, sous nos pieds; il nous servira de coussin, et on ne le verra pas.

— Allons, monte, Jacquot?

Le petit garçon ouvre de grands yeux, en répondant avec un accent très-prononcé : — De quoi que tu dis, ma sœur?

— Monte donc, imbecile!

— Où que je vas me placa?

— Assieds-toi là, à nos pieds... en travers.

— Dans tes jambs, ma sœur?

— Monsieur Jacquot, dit Isidore, il faut vous dispenser de dire à chaque instant : Ma sœur, en parlant à mademoiselle; vous lui direz simplement : Madame.

— Entends tu, Jacquot?
— Oui, madame ma sœur.
— Madame tout court, imbécile!
— Oui, madame Tout Court.
— Sapristi! nous aurons du tirage avec ce petit-là! . Enfin, pourvu qu'il porte bien ma livrée et qu'il ne grandisse pas, voilà tout ce qu'on lui demande!... — Cocher, menez-nous devant un beau magasin de confection pour hommes, que je fasse habiller ce moutard des pieds à la tête.

La calèche se remet en marche.

Le frère de Tambourinette s'était couché en travers dans les pieds de la compagnie. Au bout d'un certain temps, les messieurs et les dames font la grimace, tirent leur mouchoir et se bouchent le nez.

Enfin, Isidore s'écrie :

— Ah! mais... cela sent bien mauvais.. qu'en dites-vous?

— Oui, nous avons passé près d'une fuite de gaz.

— Alors il y a donc des fuites tout le long de notre chemin car l'odeur ne cesse pas.

— C'est vrai... je crois plutôt qu'elle augmente.

— Voyons, Berlinet, vous ne dites rien... est-ce que vous ne trouvez pas que cela empoisonne?

— Je suis entièrement de votre avis.

— Dis donc, Tambourinette, j'ai dans l'idée que c'est ton frère qui pue comme cela...

— Ma foi! j'en ai peur.

— Est-ce que c'est dans ses habitudes? Si je savais cela, je t'avoue que je renoncerais à en faire mon groom!

— Mais non, ce ne peut être qu'accidentel ..

— Dis donc, petit, est-ce que tu es indisposé?... est-ce que tu es mal là-dessous?

— Oh! non, moussia... au contraire! Quand je vais en voiture, je suis si content, que ça me fait tressanter... comme si je dansa!

— Très-bien... tâche de moins danser. Heureusement, voilà où l'on va te transformer.

La calèche arrête devant un immense magasin de confection.

La compagnie voit avec plaisir M. Jacquot sortir de la voiture.

— Il faut m'habiller ce petit bonhomme là des pieds à la tête, en faire un groom de grande maison. Je ne regarde pas au prix... dit Isidore en entrant dans le magasin — Je vois un chapelier en face... un cordonnier à côté... ayez la complaisance d'y faire prendre tout ce qu'il faut pour compléter la toilette de ce gamin...

Quand un acheteur déclare qu'il ne regarde pas au prix, il est toujours certain d'obtenir tout ce qu'il demande.

On met au petit garçon une culotte et une veste rouge à galons d'or, puis une redingote noisette à boutons de nacre, qui descend jusqu'à terre. On lui trouve des bas, des souliers, un chapeau rond très-haut de forme, que l'on entoure aussi d'un large galon; enfin on lui met une cravate blanche et jusqu'à des gants.

C'est dans cette tenue que l'on ramène M. Jacquot à la calèche et qu'on le fait monter sur le siége à côté du cocher. On est obligé de l'y porter, parce que avec sa culotte galonnée il a beaucoup de peine à faire aller ses jambes.

Un commis de magasin vient aussi avec un petit paquet, qu'il semble ne porter qu'avec répugnance et qu'il présente à Isidore en disant : — Voici les vêtements que portait le petit garçon.

— Berlinet! ceci vous regarde... Prenez vous cette défroque?

— Non! oh! non.. éloignez... éloignez cela, monsieur!.. s'écrie le courrier en repoussant le paquet.

— Alors... dit le commis, je vais le déposer au coin de la borne, car nous ne voulons pas que cela rentre chez nous.

— Et, maintenant, où dois-je vous conduire? demande le cocher.

— A la Maison-d'Or, où nous allons dîner, souper et passer une partie de la nuit.

— Est-ce que monsieur me gardera pour la nuit?

— Je le crois bien . est-ce que je puis être un moment sans voiture?. Tenez, cocher, voici de l'or, vous êtes à moi jusqu'à demain, et alors j'aurai une autre voiture, mais je n'aurai pas besoin de payer.

La société arrive à la Maison-d'Or. Un repas magnifique est commandé. Pendant qu'on dresse le couvert et que les dames se chauffent les pieds, Isidore, qui éprouve le besoin de se montrer et de dire à tout le monde qu'il est millionnaire, descend sur le boulevard et se promène devant les passages de l'Opéra en fumant un cigare. Ainsi qu'il l'espérait, il ne tarde pas à rencontrer de ses connaissances de café, joyeux compagnons, toujours prêts à s'amuser, surtout lorsque cela ne leur coûte rien. Isidore en invite cinq à dîner en leur promettant un festin complet; ces messieurs acceptent sur-le champ la proposition, et le nouvel enrichi revient au restaurant avec cinq convives de plus, qu'il présente à la compagnie, en disant :

— Plus on est de fous! plus on rit. . voilà cinq amis que je vous amène.. j'aurais voulu en rencontrer douze je les aurais amenés également.. ce sera pour une autre fois.

Ces demoiselles ne semblent pas intimidées en voyant tant de cavaliers. Berlinet fait la grimace parce que, parmi les nouveaux venus, il y en a deux assez jolis garçons et que cela peut lui faire concurrence près des dames. Auguste comme la plupart de ces messieurs; après avoir pris quelques verres de madère, tout le monde se connaît.

Le repas est magnifique : les mets les plus recherchés, les plus délicats, les vins les plus fins et les plus chers sont servis avec profusion, et comme personne ne se ménage, les convives deviennent très gais, très-bavards, très broyeurs.

Cependant Tambourinette et Calinette conservent assez de raison pour s'écrier à chaque instant :

— Ah! mon cache-mire!... où est mon cache-mire?...

Puis ces demoiselles quittent la table pour s'assurer que les cache-mires sont bien à la place où elles les ont mis; alors elles reviennent en folâtrant vers la table, vont donner de petites tapes sur les joues d'Isidore, en l'appelant *amour d'homme!* et demandent du champagne frappé.

Après le dîner qui s'est prolongé tard, Isidore fait apporter une table de jeu et propose un lansquenet ou un baccarat. La proposition est acceptée avec joie. L'amphytrion semble tellement disposé à jeter son or par les fenêtres, que tous ses amis désirent faire sa partie. Les deux grisettes préféreraient la danse au jeu, mais les hommes ne sont pas de cet avis; il n'y a que Berlinet qui se dévoue et fait alternativement poker chacune de ces demoiselles.

Isidore n'est point en veine, mais peu lui importe; il veut toujours doubler, tripler l'enjeu Sur les minuit, Calinette, qui a bu beaucoup de punch et se sent envie de dormir, dit à son amie :

— Ecoute donc. . je ne pensais plus que nous avions de l'or dans notre vase nocturne ; si on allait nous voler.

— Tu as raison. Allons-nous-en... Ces messieurs sont acharnés à leur jeu... ils ne s'occupent plus de nous, ce n'est pas bien amusant... Isidore doit venir demain; il m'a promis de m'acheter des meubles, ma chère, d'en mettre dans les cinq pièces de notre appartement... C'est ça qui sera chic!...

— Oui, pourvu que ses bons amis ne lui gagnent pas cette nuit tout ce qu'il possède!

— Que tu es bête!... puisqu'il est millionnaire... Garçon, la calèche est-elle en bas?...

— Oui, madame... .

— Nous allons nous faire ramener.

Et Tambourinette court embrasser Isidore en lui disant :

— Cher amour, nous nous en allons, Calinette et moi, parce que nous avons mal au cœur.

— Très bien, allez...

— Tu viendras me voir demain, tu me l'as promis?...

— Oui, oui...

— Nous prenons la calèche pour nous ramener et nous la renverrons ici.

— Je l'espère bien... allez... adieu, bonsoir.

— M. Berlinet demande à s'en aller avec nous... cela te contrarie-t-il?

— Ça m'est bien égal... mais, pour Dieu, laissez-moi jouer!

Isidore est tout à son jeu, parce qu'il commence à perdre près de mille francs. Ses bons amis de café mettent à profit son laisser aller. Pendant qu'il joue comme un fou, les autres jouent serré, et s'arrangent de manière à ne pas reperdre ce qu'ils gagnent. Le premier, qui a empoché six cents francs, s'éclipse en disant qu'il a très-mal la tête. Un second en fait autant après avoir gagné mille francs Enfin, lorsque Isidore a perdu trois mille francs, il se trouve n'avoir plus devant lui que son ami Auguste, qui, à moitié gris et endormi, peut à peine tenir les cartes et balbutie : — Est-ce que tu veux encore jouer?... Moi, j'aimerais mieux aller me coucher!...

— Comment!... je perds trois mille francs au moins... et on s'en va... ils sont partis sans me donner le temps de me rattraper .. Ils sont gentils, ces messieurs!...

— Ecoute, tu es en mauvaise veine... tu aurais perdu ta culotte cette nuit, ils ont bien fait de s'en aller... Moi je te gagne deux cents francs.. veux-tu que je te les joue?...

— Non... c'est inutile!... Après tout, je m'en moque.... j'ai d'autres billets de banque, et puis je suis à la source... Allons nous coucher.. Il est temps que je rentre à l'hôtel de mon cher père.. Ah! bigre! j'y pense maintenant... il m'a peut être attendu pour dîner... Le fait est que, pour le premier jour que je retrouve un père, j'aurais bien dû lui tenir compagnie.. Le bonheur m'a étourdi. Bah! après tout, je trouverai une excuse... et puis, M. Duhautcours m'a dit : Je dîne à six heures, venez quand vous voudrez. . mais il ne m'a pas dit . Je vous attendrai.... Garçon! la carte à payer...

— Voilà, monsieur...

— Voyons un peu. . quatre cent vingt francs... pour dix personnes... Eh bien, ce n'est pas trop cher!

— Je trouve que c'est salé.

— Est-ce que tu n'a pas bien dîné?

— Si fait! trop bien, même.... il y a du trop plein.

— Tenez, garçon... voilà un billet de cinq... qu'on se paie... Tiens... tiens... je me fouille.. il ne m'en reste plus... ça n'a pas été trop mal aujourd'hui!

— Combien avais-tu sur toi?

— Six mille francs en billets de banque, et deux mille en or... J'ai dépensé mes billets... mais j'ai encore une jaquette d'or dans ma poche.

—Ainsi, tu as dépensé aujourd'hui près de huit mille francs... huit

mille francs par jour.. Je ne crois pas que le père le plus millionnaire permette à son fils ce régime-là...

— Mon pauvre Auguste... tu deviens ladre... c'est la société de ton oncle Langlumol qui te gâte... Garçon, où est mon groom?... car, au fait, j'ai un groom, et je l'avais totalement oublié!...

— Monsieur, votre groom a dîné avec votre cocher. . on les a servis avec d'autres domestiques. Après avoir dîné, il s'est couché dans votre calèche... Je pense qu'il y est encore.

On trouve en effet M. Jacquot endormi sur le tapis de la calèche, dans laquelle les deux jeunes gens montent sans se donner la peine de l'éveiller. Mais au bout d'un moment, ces messieurs s'écrient :

— Sapristi! la même odeur que ce matin!...

— Décidement, ce petit garçon n'est pas agréable en voiture.

— Sois tranquille; à l'avenir, il ne montera que derrière.

De la *Maison-d'Or*, il n'y avait qu'un chemin très-court pour être à l'hôtel de Duhautcours.

— Nous y voici, dit Isidore en sautant à terre... C'est dans cette belle maison que je loge, mon cher, et cette maison est à mon père...

— C'est magnifique. . réveille ton groom...

— Allons, Jacquot, debout...

— Quoiqu'gna, moussia! dit le petit garçon en se frottant les yeux.

— Il a un accent bien peu anglais ton groom.

— Je dirai qu'il est Italien. Auguste, veux-tu que la calèche te reconduise chez toi .. le cocher est payé.

— Je le veux bien Quand te verrai-je?

— Demain chez Tambourinette, à deux heures.

— C'est convenu!...

Auguste est parti avec la voiture. Isidore entre dans la cour de l'hôtel en disant au petit groom :

— Toi, tu ne t'appelles plus Jacquot, mais Mascarille... souviens-toi de répondre à ce nom-là. . entends-tu? Mascarille.

— Oh oui, moussia... Bellabille!...

— Je ne te dis pas Bellabille, serin! mais Mascarille. Au reste ne parle à personne, c'est ce que tu pourras faire de mieux.

Isidore monte à son appartement où il trouve son valet de chambre qui l'attendait.

— Jolicœur, a-t-il demandé au moment de dîner?

— Oui, monsieur, j'ai répondu que monsieur était rentré et ressorti.

— Très-bien. Il ne m'a pas redemandé depuis?

— Non, monsieur.

— A quelle heure M. Duhautcours est-il visible le matin?

— Monsieur est toujours descendu dans son cabinet à neuf heures et demie.

— Sitôt que cela... j'aurais cru qu'il ne se levait qu'à midi. A-t-on amené mes chevaux, mon cabriolet?

— Oui, monsieur, les chevaux sont à l'écurie et la voiture sous la remise.

— Demain nous essaierons tout cela Tenez, Jolicœur, voilà un petit garçon qui me servira de groom. Couchez-le où vous voudrez... il arrive d'Italie et parle assez mal le français, mais il se formera... Allons, Mascarille, suis Jolicœur, tu viendras demain matin prendre mes ordres

Le petit Jacquot ne bouge pas, parce qu'il a déjà oublié qu'il se nomme Mascarille, il faut que son maître lui donne un coup de pied pour le faire marcher; il se décide enfin à suivre Jolicœur qui le pousse aussi devant lui en se disant :

— Où diable mon nouveau maître a-t-il ramassé ce jockey-là!...

XXVI. — LE VIN, LE JEU ET LES FEMMES.

Isidore a dormi comme une marmotte; lorsqu'il s'éveille il est onze heures sonnées. Il se frotte les yeux, repasse dans sa mémoire les événements de la veille, puis, bien certain qu'il n'a pas rêvé tout cela, en voyant sous ses yeux une montre charmante qu'il a achetée la veille, il se hâte de s'habiller en se disant :

— Il est bien temps que j'aille présenter mes respects à M. Duhautcours, et que je tâche d'excuser mon absence au dîner d'hier... Un père qui vous bourre de billets de banque mérite des égards. . et celui-là plus que tout autre, car il n'est pas possible qu'il ressente une grande tendresse pour moi... et s'il savait .. bêbête!... à quoi vais-je penser! il y a de ces choses, dont il ne faut même pas se parler à soi-même! Il faut être comme ces menteurs qui finissent quelquefois par croire les mensonges qu'ils débitent aux autres.

Duhautcours était seul dans son cabinet, feuilletant des états de compte devant son bureau, lorsque Isidore se présente devant lui; le petit jeune homme a composé sa figure et soigné sa tenue; il tâche enfin d'avoir l'air raisonnable en saluant respectueusement le banquier qui l'examine assez sévèrement.

— Monsieur, dit Isidore, je viens vous offrir mes respects, m'informer de votre santé, et m'excuser de ne point m'être trouvé ici hier pour avoir l'honneur de dîner avec vous.

Ce ton respectueux adoucit un peu le regard de Duhautcours qui répond en continuant d'examiner des comptes : — Vous n'êtes point obligé de dîner ici... je vous ai laissé liberté entière...

— Monsieur, soyez persuadé que je n'en abuserai pas... mais hier... mon changement de position m'avait tellement étourdi .. et puis j'ai couru pour faire des achats... le temps a passé si vite...

— Oui, je conçois.. dis-moi, connaissez-vous la famille Gerbier?

— La famille Gerbier... non, monsieur, voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom... est-ce que ce sont des personnes que je dois aller voir, monsieur?

— Nullement... je voulais seulement savoir... Vous avez acheté un cabriolet?

— Oui, monsieur.

— Et des chevaux?

— Oui, monsieur, un cheval de selle et un autre pour le cabriolet.

— Savez-vous monter à cheval?

— Comme *Boucher*.

— Faire des armes?

— Comme *Grisier*.

— Et de la gymnastique?

— Comme *Roux*.

— Mais votre éducation est complète alors! comment diable avez-vous appris tout cela?

— Quand on a des dispositions naturelles, monsieur, on s'apprend tout soi-même.

— Est-ce que vous savez aussi parler l'anglais, l'allemand, l'italien?...

Isidore fait cette fois un signe de tête négatif.

— Eh bien, il faudra apprendre ces trois langues... cela pourra vous servir lorsque vous voyagerez... et quand on est riche on voyage souvent.

— Je les apprendrai, monsieur.

— C'est bien... au revoir... j'ai à travailler...

— Je vous présente mes respects.

Isidore, enchanté d'être congédié, s'éloigne en se disant :

— Le plus souvent que j'apprendrai ces langues étrangères... est-ce qu'on ne parle pas le français partout... est-ce qu'on ne comprend pas toujours quelqu'un qui a les mains pleines d'or.

— Le tailleur que monsieur a demandé vient d'arriver, dit Jolicœur; il a été chez monsieur avec des marchandises

— Bravo... voyons le tailleur.

L'industriel avait étalé sur des meubles une grande quantité d'habillements d'homme; il avait choisi ce qu'il avait de plus élégant et le plus à la mode. Isidore enchanté dit au tailleur : — Laissez tout cela... je prends tout... gilets... pantalons. . habits...

— Les six paletots aussi?...

— Je vous dis que je prends tout!

— Très-bien, monsieur, très-bien, trop heureux d'avoir la pratique de monsieur.

Et le tailleur s'en va à reculons en saluant toujours. Isidore fait une toilette entièrement nouvelle, puis s'écrie :

— Vite en voiture... et allons chez Tambourinette .. je lui ai promis des meubles... elle les aura... elle était charmante hier avec ce petit chapeau. . Holà, Jolicœur! a-t-on attelé?...

— Oui, monsieur...

— Ah! voilà mon américaine...charmant équipage! léger, coquet. où est mon groom?...

— Il se promenait tout à l'heure dans la cour, monsieur.

— Mascarille... holà! Mascarille!...

Le petit Jacquot ne pouvait pas s'habituer à répondre au nom de Mascarille; il faut que le valet de chambre le cherche et l'amène devant son maître; enfin le groom arrive, marchant toujours avec difficulté parce que sa belle culotte rouge le gêne entre les jambes. Il fait une mine effrayée lorsque son maître lui dit de monter derrière sa voiture, parce qu'il croit qu'il doit se tenir debout sur le siége, mais il se rassure en sachant qu'il peut s'y asseoir.

Isidore fouette son cheval qui est fringant, vif et s'emporte facilement; le jeune homme, qui n'a jamais conduit que des chevaux de louage, croit devoir se servir du fouet, son cheval hennit, se cabre, se dresse sur les pieds de derrière. M. Jacquot a peur et jette de grands cris. Isidore se tient ferme à sa place, mais le petit groom roule hors de son siége et va en tombant briser les glaces de la devanture d'un beau magasin de nouveautés.

On parvient à calmer le cheval; Isidore paie les glaces cassées par son groom; M. Jacquot remonte en rechignant à sa place, avec deux bosses à la tête, et on se remet en route; mais cette fois Isidore mène son cheval avec plus de prudence; cependant, comme il n'a pas encore l'habitude de conduire, avant d'arriver chez Tambourinette il a accroché une petite voiture à bras, renversé une boutique à treize sous, fait tomber une échelle avec un peintre d'enseignes qui était dessus et manqué d'écraser trois personnes. Ces divers incidents ne se terminent qu'avec de l'argent; il en a déjà pour trois cents francs lorsqu'il arrive chez madame de Platmoll.

Avec les pièces d'or qu'elles ont retrouvées chez elles, les deux grisettes ont complété leur toilette et achevé de se transformer en élégantes du quartier Bréda. Il y a des personnes qui prétendent que la toilette n'ajoute rien à la beauté; si cela était vrai, pourquoi donc les femmes seraient-elles si coquettes, même celles qui sont jolies? Il ne faut pas nier tout ce que l'art, le bon goût, l'élégance ajoutent

Un homme en blouse est en train de tirer la savate avec un beau monsieur. (P. 81.)

aux charmes d'une femme; il en est plus d'une que vous n'auriez pas remarquée si elle était passée devant vous mise bien simplement, et que vous aurez envie de suivre, si sa robe fait valoir ses formes, si son chapeau avantage sa figure, si une bottine fine et gracieuse emprisonne un pied dont la petitesse disparaîtrait dans de gros souliers.

Les deux chemisières portent fort bien leur nouvelle toilette, mais c'est surtout Tambourinette dont le minois piquant et la taille séduisante deviennent irrésistibles. Aussi le petit Isidore se sent-il très-disposé à ne lui rien refuser. Il l'emmène dans son équipage. On court chez les tapissiers, chez les fabricants les plus en vogue. Mais cette fois, comme c'est chez madame de Platinoff qu'il faut envoyer la fourniture, les marchands veulent être payés. Heureusement Isidore a mis dans sa poche le restant de ses billets de banque, et moyennant onze mille francs qu'il débourse, mademoiselle Tambourinette a un mobilier ravissant.

Toutes les fois que Tambourinette descend de l'américaine, M. Jacquot lui dit : — Faut il que je te suiva, ma sœur ?

Alors celle-ci lui fait des yeux furibonds en lui répondant :

— Tais-toi petite bête.

Et Isidore ajoute : — Monsieur Mascarille, je vous ai défendu de parler... d'autant plus que vous avez un affreux charabia ; je vous garde à condition que vous serez muet.

— Oui, moussia...

— Quand on vous questionnera...

— Je répondrai : Je suis mouetta.

En voyant arriver les meubles que son ami vient d'acheter pour sa maîtresse, le gros Auguste pousse de telles exclamations que ces dames le menacent de le mettre à la porte.

Sur les six heures du soir, Isidore est obligé de quitter madame de Platinoff, mais on se promet de souper ensemble toutes les fois qu'on n'y dînera pas.

Isidore se compose un maintien en entrant dans le salon de Duhautcours, il trouve là plusieurs hommes de bourse, tout occupés de causer de la cote du jour, et qui ne s'inquiètent nullement de ce que peut être ce jeune homme qu'ils n'ont pas encore vu ; du moment qu'il dîne chez le millionnaire, on ne doute pas que ce ne soit un personnage très distingué. Cependant Isidore s'attendait à être présenté à la compagnie comme le fils de la maison, mais M. Duhautcours n'en souffle pas un mot.

Le dîner est peu animé. Le banquier n'est pas gai, il semble rêveur, préoccupé et mange fort peu. Un des convives en fait la remarque en lui disant : — Il me semble qu'autrefois vous étiez un viveur.

— Oui... autrefois, répond Duhautcours en secouant la tête. Mais depuis quelque temps... je ne sais ce que j'ai, mon estomac me fait souffrir... je ne digère plus si bien !

— Il faut aller prendre les eaux.

— Ah ! oui... prendre les eaux... c'est le grand remède, pour ceux à qui l'on ne sait plus qu'ordonner...

— A propos... n'aviez-vous pas acheté des terrains du côté où l'on construit le boulevard de Sébastopol ?...

— Oui... j'en avais... la ville me les a achetés.

— Vous avez dû gagner beaucoup dessus !...

— Trois cent mille francs à peu près...

— Ce diable de Duhautcours ! il ne fait que de bonnes opérations !...

— Oui... oui... murmure Duhautcours ; puis il ajoute à demi-voix : mais cela ne me fait pas digérer !

Après le dîner ces messieurs vont au spectacle, et Isidore s'échappe en disant : — Ce n'est pas amusant un dîner d'hommes qui ne parlent que : actions industrielles... cours de la rente, report, prime !... décidément c'est bien plus agréable de dépenser l'argent que de le gagner.

Puis, il court rejoindre Tambourinette, la mène au théâtre et au bal ; un souper qui se prolonge fort avant dans la nuit termine cette seconde journée de richesse.

Plusieurs jours s'écoulent de même. Isidore dîne chez Duhautcours qui est avec lui toujours aussi froid, aussi indifférent. Puis il va retrouver Tambourinette, chez laquelle il donne souvent rendez-vous à beaucoup de ses amis ; alors c'est chez madame de Platinoff que l'on soupe et que l'on joue; plus d'une fois le petit jeune homme ne rentre qu'au matin dans le bel hôtel de la rue du Helder, et gris au point que le valet de chambre est obligé de soutenir son maître pour qu'il puisse gagner son appartement.

Quant à monsieur Mascarille, il ne se grise pas, mais il a presque toujours des indigestions.

Au bout de quinze jours de cette vie de plaisirs et de désordre, au moment de sortir, Isidore, qui ne trouve plus d'or dans ses poches, veut faire changer un billet de banque, mais les billets de banque ont pris le même chemin que l'or, et il n'a plus rien des vingt-cinq mille francs que le banquier lui a remis.

— Puisque je n'en ai plus ! se dit Isidore, il me semble que je n'ai pas autre chose à faire que d'aller en demander !... je suis ici à la source... et après tout, ce cher monsieur Duhautcours ne m'a pas dit de les ménager.

En voyant entrer Isidore dans son cabinet à une heure de la journée où il n'a pas l'habitude de le voir, Duhautcours semble plus con-

Mais Philiberte le retient d'une main ferme par son raglan. (P. 85.)

trarié que satisfait, cependant il fait signe au jeune homme de s'asseoir en lui disant : — Vous avez à me parler?... — Oui, monsieur... j'ai mal pris mon temps peut-être... vous êtes occupé... — Je m'occupe toujours, moi!... je ne suis pas de ceux qui ne font rien que se promener et s'amuser!...

Ces mots dits d'un ton assez ironique semblent de mauvais présage à Isidore qui hésite à continuer ; le capitaliste s'en aperçoit et reprend : — Voyons, monsieur, si vous avez quelque chose à me dire, parlez, car en effet... j'étais occupé...

— Monsieur... voilà ce que c'est... je... je n'ai plus d'argent!...

Duhautcours relève la tête, le regarde quelque temps et lui dit :

— Ah! vous n'avez plus rien des vingt-cinq mille francs que je vous ai donnés il y a quinze jours? — Non, monsieur... Je ne sais pas comment cela s'est fait... mais j'ai acheté tant de choses... — Oui... en effet... vous avez acheté deux chevaux et une américaine... avez-vous payé vos dettes aussi? — Oh! intégralement!

Duhautcours ouvre sa caisse, y prend des billets de banque et les donne à Isidore.

— Tenez, monsieur, voici quinze mille francs... je pense que cette fois vous en aurez pour quelque temps... il faut vivre grandement, sans doute, mais il ne faut pas jeter l'argent par les fenêtres.

— Monsieur, vous pouvez être persuadé que je m'efforcerai de...

— C'est bien... c'est bien... allez, et quand il vous conviendra de ne point dîner ici, ne vous gênez pas.

Isidore salue respectueusement et se sauve en se disant :

— Drôle de père qui m'est arrivé là... il est tendre avec moi.... comme un pain de huit jours!... mais il m'a donné quinze mille francs! bénissons-le!... ce n'est pas que, quinze mille francs... au train dont j'y vais, je n'en aurai pas pour longtemps... mais je me modérerai... je ne mettrai pas tous les jours une maîtresse dans ses meubles!... je ne perdrai pas continuellement au bacarat... non, mais puisqu'on me le permet, dès aujourd'hui je ne dîne plus ici, on s'y amuse trop. Allons! allons! vive la gaieté! et faisons danser les écus du millionnaire.

Quinze autres jours se sont écoulés. Isidore continue ses folies et ne dîne presque plus à la table de Duhautcours, lorsqu'un jour, une heure environ après que le petit jeune homme est sorti d'une somptueuse américaine, le marchand de chevaux, le carrossier, le bijoutier, le tailleur, enfin tous les fournisseurs qui n'avaient pas revu le fils de M. Duhautcours et désiraient savoir si ce jeune homme payait aussi facilement qu'il achetait, se présentent à l'hôtel du millionnaire et demandent M. Duhautcours fils.

— Mon maître est sorti, répond Jolicœur, qui se trouve justement dans la cour à l'arrivée des créanciers. Que lui voulez-vous?

— Nous venons... pour nos fournitures... nous serions bien aises d'être payés, voici nos mémoires. — Cela ne me regarde pas! — Mais cela regarde votre maître... quand le trouve-t-on... — Il me serait difficile de vous le dire... quelquefois il ne rentre qu'au jour, ou bien pas du tout... quand il dort il m'a défendu de l'éveiller. — Mais ne pouvons-nous nous présenter au caissier de monsieur son père... n'acquittera-t-il pas les fournitures faites à M. Duhautcours le fils?...

Jolicœur ne sait trop que répondre lorsque le capitaliste, qui sortait de chez lui, aperçoit les fournisseurs qui montraient déjà de l'humeur; il s'approche en disant : — Que demandent ces messieurs? — Ils demandent monsieur Isidore... — Que lui veulent-ils?

Le carrossier salue humblement Duhautcours et lui présente son mémoire : — Monsieur, je désirerais être payé... monsieur votre fils a acheté chez moi une américaine...

— Chez moi, deux chevaux...

— Chez moi, une montre à répétition, une chaîne d'or, un lorgnon, une épingle en diamant...

— Moi, je lui ai fourni tous les effets d'habillement dont voici la note détaillée...

Duhautcours fronce les sourcils, examine les notes en disant :

— Comment! il n'a pas payé tout cela comptant?

— Nous n'avons pas reçu un sou!

— Mais nous n'étions pas inquiets! le fils de M. Duhautcours.... nous lui aurions donné toute notre marchandise à crédit.

Duhautcours se mord les lèvres, mais il fait un signe aux fournisseurs de le suivre. Il les conduit à sa caisse et fait payer tous les mémoires, ce qui formait un total de neuf mille huit cents francs.

Les marchands venaient de partir, et Duhautcours tenait encore les diverses notes acquittées dans sa main, lorsque Franville entre dans son cabinet.

— Pardon!... dit le vieux militaire, je viens savoir des nouvelles de notre jeune homme... j'espère qu'il se conduit bien, que vous en êtes content?... maintenant vous devez commencer à le connaître, à l'apprécier... — En effet, répond froidement Duhautcours, maintenant je le connais... je l'apprécie ce qu'il vaut...

— Vous me dites cela d'un ton singulier: est-ce que ce jeune Isidore...

— Ce jeune Isidore est un parfait vaurien .. un fort mauvais sujet... tenez, voilà des mémoires que je viens de payer pour lui, il y en a pour neuf mille huit cents francs... et il y a quinze jours il n'avait déjà plus un sou de vingt-cinq mille francs que je lui avais donnés.

— Il serait possible!... — Et il m'avait dit avoir payé tous ses achats .. je lui ai redonné quinze mille francs, que probablement il aura bientôt dissipés aussi .. il va bien ce charmant garçon!... décidément c'est une triste trouvaille que vous avez faite là... et j'aurais mieux fait de ne jamais m'en occuper!... — C'est-à-dire que si vous vous en étiez occupé plus tôt il ne serait pas devenu un mauvais sujet!

— Ah! je vous en prie, ne recommençons pas ces discussions... je l'ai repris... c'est bien... je lui fournirai de l'argent puisqu'il lui en faut; heureusement cela ne me gêne pas!... quant à ressentir de l'affection pour lui... je vous avoue que cela n'est tout à fait impossible.

Franville ne répond rien; ce qu'il vient d'apprendre l'a vivement affligé. Au bout de quelques instants il murmure :

— Je le verrai, moi, ce jeune homme, je lui parlerai, sacrebleu! il faudra bien qu'il entende la voix de la raison...

— Je puis vous assurer que vous perdrez vos paroles... si M. Isidore vous écoute... ce sera probablement pour se moquer de ce que vous lui aurez dit... je l'ai remarqué plusieurs fois à ma table... il ne se doutait pas que je l'observais... il voulait en vain avoir une tenue convenable... à chaque instant il s'oubliait, il tournait en ridicule mes convives... leur faisait des grimaces... se balançait sur sa chaise comme s'il eût été chez un traiteur... je vous le répète, il a très-mauvais ton... il ne changera pas maintenant, c'est un pli pris chez lui... ne revenons plus là-dessus!... — Mais on peut toujours, ce me semble, lui dire de ne point dépenser vingt-cinq mille francs en quinze jours!.. — Oh! ceci est une bagatelle. . — Une bagatelle!... diable!... je connais des gens que cette bagatelle-là rendrait heureux pour toute leur vie. . — A propos... comment se porte la famille Gerbier? — Très-bien... Dieu merci! Gerbier a recouvré sa bonne santé... ah! c'est qu'il ne faut pas qu'il soit malade celui-là... quand on a quatre enfants à nourrir... — Comment .. que quatre? — Je ne compte plus Georgina, puisqu'elle gagne de l'argent, et que loin d'être à charge à son père elle aide aussi à l'entretien de ses frères et de ses sœurs... ah! c'est une brave fille... qui mériterait d'être heureuse... malheureusement... — Malheureusement?... quoi... achevez donc, Franville... — Oh! rien... rien... — Mais si, vous vouliez dire quelque chose. — Parbleu! je voulais dire que la petite a du chagrin parce que le jeune Alexis a tiré à la conscription, qu'il a eu un mauvais numéro et qu'il est parti pour rejoindre son corps.

Un éclair de joie illumine la figure de Duhautcours, il la dissimule en reprenant d'un air qu'il s'efforce de rendre indifférent :

— Ah! ce jeune homme... qui donnait le bras à la charmante Georgina quand je vous ai rencontrée... car c'est celui-là qui s'appelle Alexis, n'est-ce pas?— Oui, c'est bien celui-là.— Il est parti pour l'armée?... — Oui... il est soldat!... oh! c'est un brave garçon qui ne rechignait pas à servir... et sans l'amour qu'il éprouvait pour Georgina, il serait parti tout joyeux... mais c'est égal, je suis bien sûr qu'il avancera... à moins qu'une balle... ou un boulet ne l'arrête en chemin. — La jeune personne se consolera... les femmes n'ont pas pour habitude de se chagriner sept ans pour un amoureux!...

— Ce que vous dites là est assez vrai... Cependant on prétend qu'il y a des exceptions... Adieu... je vous quitte... mais malgré ce que vous m'avez dit... je verrai ce jeune Isidore; je lui parlerai, car je ne veux pas, moi, nous, que le fils de cette bonne Adele soit un méchant sujet.

Franville a quitté l'hôtel de Duhautcours, il s'est occupé que d'Isidore, auquel il veut absolument parler, parce qu'il espère que ses conseils feront comprendre au jeune homme le danger qu'il y a pour lui à s'aliéner le cœur de Duhautcours, qui ne l'a pas encore reconnu comme son fils et qui peut d'un moment à l'autre lui fermer la porte de son hôtel. Mais pour parler à Isidore, il faut le voir, le rencontrer. Son valet de chambre lui a dit qu'il n'avait pas d'heure pour rentrer, qu'il n'était chez lui que pour dormir et qu'alors il attendait expressément qu'on le revînt.

— Il faut pourtant que je le rencontre, mille noms d'une pipe! se dit Franville; il rentre fort tard... il doit naturellement revenir par les boulevards, eh bien, je ferai faction sur les boulevards, de minuit à quatre heures du matin. A cette heure-là, les voitures sont plus rares; s'il est dans son cabriolet, je le verrai bien et je le suivrai jusque chez lui. Ça exercera ma jambe qui ne veut pas toujours aller bien.

L'ancien militaire met ce plan à exécution; et, depuis trois jours, il s'est inutilement promené sur les boulevards, sans dépasser la rue d'Antin ni la rue de Richelieu, allant se coucher à quatre heures du matin, en se disant : — Il me paraît que cette nuit ce monsieur ne rentrera pas du tout.

Le quatrième jour, l'ancien militaire faisait encore sa faction. Il était trois heures du matin, lorsqu'il entend des cris poussés sur le boulevard Montmartre; cette fois il dépasse les limites de sa promenade, en disant :

— Si c'est quelqu'un que l'on attaque, je dois aller à son secours.

Il s'avance et aperçoit bientôt une américaine arrêtée; à quelques pas de la voiture, un homme en blouse est en train de tirer la savate avec un beau monsieur très-bien mis, et d'autres hommes en blouse sont spectateurs du combat. Au moment où Franville approche, le beau monsieur venait d'être terrassé et de recevoir un vigoureux coup de talon dans la tête. La vue de la vieille moustache met en fuite les particuliers en blouse, et Franville, se penchant vers le jeune homme qui est à terre, reconnaît Isidore qui est complétement gris, et, malgré le coup qu'il a reçu, balbutie encore : — Ah! les gredins! les lâches!... ils se sauvent... Si mon ami Auguste avait été avec moi... il les aurait tous roulés... Sapristi!... j'ai mal à la tête...

— Comment, Isidore, c'est vous... que je trouve au milieu de la nuit... vous battant à coups de poing, sur le boulevard, avec des hommes en blouse?... — Tiens, il me connaît, celui-là!... Qui donc êtes-vous donc?... Toi... je ne te reconnais pas...

— Je suis celui qui vous a fait retrouver votre père... mais si j'avais su que vous deviez vous conduire ainsi!... ah! mille et rabines! je vous aurais bien laissé chez toutes les blanchisseuses de Paris ..

— Ah! c'est l'ancien à moustaches... l'ami Franville... Ou donc est ma voiture?.. et mon groom... Mascarille! appelez Mascarille...

— Attendez... votre voiture n'est pas loin .. je vais lui dire d'avancer.

— Prenez garde... Mascarille ne sait pas conduire... Ah! la tête me fait mal...

Franville court à la voiture, dans laquelle M. Jacquot Mascarille s'était endormi pendant que son maître tirait la savate. En se sentant pousser brusquement, il ouvre les yeux et s'écrie :

— Chai pas ma faute... vous avez vu lui que je conduisa...

— Comment, drôle, tu dors pendant que ton maître se bat!

— Chai lui qui a voulu se battra... il a voulu que je conduisa, parce qu'il voula dormira... j'ai accroché un passant... ma tête est tombé sans se faire mal... Alors tous ces hommes m'ont appelé imbecila... bruta... bestia .. — Ils ont eu raison.

— Mon maître, qui s'est éveillé, les a appelés canailles... Ils lui ont dit : Descends un peu voir si tu sais tirer la savata.. il est descendu.

— Oui, je sais le reste .. Allons, viens m'aider à relever ton maître.

Le petit groom descend de la voiture; on retourne près d'Isidore, qui essaie en vain de se relever seul, et jure comme un charretier. Franville le prend sous les bras et parvient à le remettre sur ses pieds; quant à Mascarille, il se borne à ramasser le chapeau et les gants de son maître. Mais lorsqu'il s'agit de faire remonter Isidore dans la voiture, il n'y a pas moyen d'en venir à bout; il est tellement gris qu'il retombe sans cesse sur celui qui le pousse, et M. Mascarille n'est pas en état de donner un coup de main.

— Décidément vous ne pourrez jamais remonter là-dedans, dit Franville; le plus court est de regagner à pied votre demeure, il n'y a pas loin, et je vous soutiendrai...

— Ma foi, oui... Au fait, j'aime autant cela... la voiture me fait mal au cœur...

— Toi, petit, conduis la voiture au pas..., J'espère que tu ne renverseras plus personne...

— Oh! non, monsieu!... D'ailleurs il ne passe plus de monde!...

On se remet en marche. Franville soutient fortement le jeune homme qui, à chaque instant, trébuche et tomberait, si un bras nerveux ne le retenait.

— Pauvre Adele! murmura l'ancien militaire, faut-il que ton fils soit si peu digne de toi!... — Qu'est-ce que vous marmonnez... mon vieux?... de quelle Adèle parlez-vous?... Je gage qu'elle n'est pas aussi chiquée que Tambourinette!... — Taisez-vous, monsieur, c'est de votre mère que je parle... respectez au moins sa mémoire!... — Ma mère... connais pas!...

— Oh! vous ne lui faites pas honneur... Mais, sacrebleu! est-il permis à un jeune homme qui sait maintenant qu'il a une belle position... de se mettre dans un état pareil... gris à ne pas se tenir...

— Cher ami... sais-tu que tu m'embêtes... as-tu fini tes ragots?... veux-tu que je te donne aussi une leçon de savate, à toi?... Ah! mais c'est que... ça ne serait pas long... ah! bigre, il fait glissant!...

Franville ne répond plus rien; il se dit qu'Isidore n'est pas en état de l'entendre. On arrive enfin devant l'hôtel de Duhautcours. Le valet de chambre Jolicœur accourt dès qu'il entend frapper, car il se doute que c'est son maître qui revient.

— Soutenez-le, lui dit Franville, vous voyez dans quel état il est.

— Oh! j'y suis habitué! répond Jolicœur, il rentre presque toutes les nuits comme cela.

— Il rentre toutes les nuits comme cela!... se dit Franville en s'éloignant; ah! le malheureux... voilà l'usage qu'il fait de cette fortune qui vient de lui arriver!... Non d'une pipe!... j'aurais aussi bien fait de le laisser chez sa blanchisseuse.

XXVII. — NOUVELLES D'ALEXIS.

— Mon père!... mon père!... une lettre d'Alexis!... s'écrie Georgina en revenant un soir de son magasin; la portière vient de me la remettre... Il y a Nimes sur l'adresse; c'est bien là qu'il nous a dit qu'il allait rejoindre son corps... Tenez, mon père, lisez... oh! lisez vite, je vous en prie!

— Et pourquoi ne lirais-tu pas toi-même, chère enfant, dit Gerbier en repoussant la lettre que sa fille lui présente. Je suis sûr que cela te fera encore plus de plaisir... Les yeux se reposent avec bonheur sur l'écriture de la personne que l'on aime... Lis-nous cela .. car,

bien que la lettre soit à mon adresse, ce qui est plus convenable, je gage bien qu'il y en a là-dedans plus pour toi que pour moi!

Georgina brise le cachet d'une main tremblante; elle est tellement émue, que d'abord elle ne peut pas distinguer les caractères; elle murmure en tombant sur une chaise :

— Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc? je ne peux pas lire!...

— Ce que tu as... eh! mon Dieu, des larmes plein les yeux... Allons, remets-toi... calme-toi...

— Oui, mon père, oui... voilà que ça se passe... Ah! j'y vois mieux... « Mon cher monsieur Gerbier, ma chère et bien-aimée Georgina... » bien-aimée... Voyez vous, mon père, il y a bien aimée...

— Je le crois, c'est ce qu'il pense... — Ah! oui... car il... car il m'aime bien... — Allons, voilà qu'elle pleure encore... Mais sois donc raisonnable... Comment, tu sanglotes à présent?... — C'est plus fort que moi... Tenez... prenez... je ne pourrai jamais lire!... — Allons, donne, je vais lire pour toi...

Gerbier prend la lettre que Georgina lui passe en pleurant, et en continue la lecture :

« Aimée Georgina, je suis arrivé ici sans accident, sans fatigue. Me voici avec mes nouveaux camarades, et apprenant le métier de soldat; il paraît que j'apprends bien l'exercice, car mes chefs sont contents de moi; et un sous-officier m'a dit, en me frappant sur l'épaule, que je ferai vite mon chemin... »

— Quel chemin donc, mon père? que veut-il dire par là?...

— C'est tout simple : son chemin à l'armée... qu'il obtiendrait vite de l'avancement..

— Mon Dieu, à quoi bon?... Pour obtenir de l'avancement, il faut se battre... je ne veux pas qu'il se batte, moi.

— Ma chère amie, tu n'es pas raisonnable. Puisque maintenant Alexis est soldat, n'est-il pas naturel qu'il fasse ses efforts pour obtenir des grades... Ne vaut-il pas mieux que l'on fasse son éloge, que l'on dise de lui : C'est un brave! que si l'on disait : C'est un mauvais soldat!

Georgina ne répond rien, mais elle pousse un gros soupir. Gerbier reprend sa lecture :

« La vie que je mène n'a rien de désagréable. La ville que nous habitons est jolie, le climat très-doux. Je m'y plairais, si je pouvais être un moment sans penser à vous... à ces douces soirées que je passais au sein de votre famille, qui était devenue la mienne! au bonheur que je ressentais, chère Georgina, lorsque assis à vos côtés, vous me permettiez de tenir votre main dans la mienne... de la presser tendrement!... et quand une légère pression de cette main m'annonçait qu'elle entendait mon langage... oh! alors, il n'y avait pas au monde un être plus fortuné que moi... »

— Il y a cela!... il y a cela... Ah! laissez-moi voir, mon père...

Et Georgina court reprendre la lettre que son père tenait; ses yeux la parcourent avec avidité :

« Il n'y avait pas au monde un être plus fortuné que moi... » Cher Alexis!... « Mais ces heureux jours reviendront, espérons-le... Oui, je me retrouverai encore près de vous, bon monsieur Gerbier; je vous reverrai, gentilles petites sœurs, dignes émules de votre aînée; et vous, Emile, Paul... mes petits amis déjà si espiègles, mais si bons, si sensibles... Et vous, ma chère Georgina, je pourrai encore reposer mes regards sur vos traits si doux; je vous retrouverai constante et dévouée... ah! je n'en doute pas!... car je vous connais. Je juge votre cœur par le mien, et le mien, tant qu'il lui restera un souffle de vie, ne battra que pour vous chérir, que pour vous adorer. »

— Cher Alexis!... que c'est bien dit, cela! .. Ah! mon père... pardon... vous me le permettez, n'est-ce pas?

Et, sans attendre la réponse de son père, Georgina a porté la lettre à ses lèvres, et elle baise à plusieurs reprises les caractères tracés par son amant.

— Oui, oui, je te le permets! dit Gerbier en souriant. Eh bien, voilà une lettre qui doit te faire plaisir... te rendre moins triste? Tu vois qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Alexis, qu'il se porte bien et qu'il ne pense qu'à toi... — Oui, certainement... mais s'il me disait tout cela lui-même, je serais bien plus heureuse!... — Ma fille, un sage a dit : Il faut savoir supporter ce qu'on ne peut empêcher... — Les sages ne sont pas amoureux, mon père!...

Franville arrive quelques instants après la lecture de cette lettre, et Georgina s'empresse de lui en faire la lecture.

— Oh! Alexis est un brave garçon! dit la vieille moustache en poussant un gros soupir; à coup sûr il fera son chemin... Crédie! pourquoi celui que j'aperçois ne me ressemble-t-il pas?

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Franville, tu as l'air tout soucieux?

— Oui... En effet, je suis peiné... je suis vexé... Ce fils de Duhautcours, auquel je suis parvenu à rendre une famille... ce garçon que son père avait si longtemps abandonné... mais qu'il a enfin consenti à reconnaître..

— Eh bien?

— Eh bien, c'est un mauvais garnement, pas autre chose.. Croiriez vous que ce monsieur a fait pour neuf mille francs de dettes et en a mangé vingt cinq mille en quinze jours?..

— C'est pas mal pour un début... il va bien, ton M. Isidore... C'est, je crois, Isidore qu'il se nomme?

— Oui Isidore Carambolage .. C'est ce dernier nom seul qu'il devrait porter... Car il tient celui que sa mère lui a donné. Pauvre Adèle!... qui était si bonne, si honnête, si économe. Je ne lui connaissais pas de défaut, à cette femme-là... excepté son amour pour Duhautcours .. mais cela prouvait encore la constance de ses affections, et dire que son fils n'a pas une seule de ses qualités!... Si vous saviez dans quel état je l'ai trouvé cette nuit!... Gris comme un chaffonnier, fuisant le coup de poing sur le boulevard, avec des je ne sais qui... Je l'ai ramené à l'hôtel de son père, car il n'était pas en état de remonter dans son cabriolet. J'ai essayé en chemin de lui parler raison... il m'a proposé de tirer la savate!... Duhautcours lui a encore redonné quinze mille francs; j'ai tout lieu de penser qu'il les a aussi dépensés, car tout le long du chemin il ne cessait de répéter : « Plus le sou!... à sec! Je crois qu'on m'a filouté... » et puis il ajoutait encore : « Tant pis! si le millionnaire ne m'en donne pas, j'ai du crédit, j'en profiterai. »

— Comment! c'est donc quarante mille francs qu'il a déjà mangés, ce monsieur?

— Sans compter les dettes... qu'on a payées.... et probablement celles qu'il a faites depuis.

— Mon Dieu! que d'argent mal employé, s'écrie Georgina, et avec quatre mille francs j'aurais été si heureuse, moi... Alexis ne serait pas parti!

La jeune fille laisse retomber sa tête sur sa poitrine et semble absorbée dans ses pensées.

— Et M. Duhautcours? reprend Gerbier, que dit-il de la conduite de ce jeune homme?

— Il assure que c'est un garçon qui ne se corrigera jamais .. Du reste, cela semble peu l'affecter. Il paie sans murmurer, en disant que cela ne le gêne pas. Il y a autre chose qui préoccupe beaucoup Duhautcours, car il m'en parle toujours. Tu ne devines pas ce que c'est?

— Ma foi, non.

Franville fait un signe de tête en désignant Georgina qui, tout entière au souvenir d'Alexis, n'écoute plus la conversation des deux amis.

— Bah! il serait possible... tu crois qu'il y pense encore, murmure Gerbier.

— Oh! j'en suis très-certain.

— Il sait cependant bien que cela ne l'avancera à rien.

— Un homme qui a ses coffres pleins d'or ne désespère jamais.

— Est-ce que tu ne lui as pas dit qu'elle aimait quelqu'un .. qu'elle devait épouser cette personne-là.

— Si fait, mais il sait maintenant qu'Alexis est parti pour l'armée et... Georgina relève vivement la tête en s'écriant :

— Alexis... vous parlez d'Alexis... que lui est-il arrivé?

— Eh! mon Dieu, mon enfant, que veux-tu qu'il lui soit arrivé, puisque nous reçu vous à l'instant cette lettre de lui.

— Mais vous en parliez pourtant.

— Oui, Franville me disait que M. Duhautcours sait que tu devais épouser ce jeune homme, mais qu'il est parti pour être soldat.

— Ah! M. Duhautcours sait cela.

— Sans doute... ce n'est pas un mystère d'ailleurs.

— Et il a dit que c'était bien malheureux qu'Alexis soit tombé au sort, n'est-ce pas?

— Mais non, il n'a pas dit cela du tout.

— Monsieur Franville, se bat-on toujours en Crimée?

— Certainement! oh! cela chauffe ferme!... Sans ma maudite jambe... nom d'une bombe! j'aurais été bien content d'aller faire un tour par là.

— Croyez-vous qu'on fera bientôt la paix?

— Ah! ma chère enfant, vous m'en demandez plus que je n'en sais... Ah ça, vous vous occupez donc de politique à présent?

— Oh! non, monsieur, mais je m'occupe d'Alexis, et quoiqu'il soit enregimenté maintenant, il pourrait toujours se faire remplacer, n'est-ce pas?

— Oui .. toujours.

— Même s'il était où l'on se bat?

— Ma chère amie, un brave garçon comme lui ne s'en va pas au moment où ses camarades vont à l'ennemi; et je suis persuadé que ce n'est pas ce moment-là qu'Alexis choisirait pour se faire remplacer.

Georgina ne répond rien, mais elle sort de la chambre pour aller pleurer tout des yeux de son père, emportant la lettre d'Alexis qu'elle a serrée contre son cœur, mais qu'elle relira encore bien des fois sans témoins.

Le soir, avant de se coucher, la jeune fille dit à Gerbier : — Mon père, il faut répondre à Alexis, cela lui fera bien plaisir d'avoir de nos nouvelles. — Mais sans doute il faut lui répondre et le plus tôt sera le mieux. — Mon père... est-ce que vous voulez bien permettre que ce soit moi qui écrive? — Certainement! la lettre écrite par toi sera bien plus précieuse pour lui; c'est tout naturel. — Oh! merci! merci, mon bon père. — Tu lui répondras demain. — Pourquoi demain? je vais lui écrire tout de suite. — C'est qu'il est l'heure de goûter du repos! pourquoi prendre sur ton sommeil? il serait assez temps demain; tu ne peux pas mettre la lettre à la poste cette nuit. — Je ne prendrai pas sur mon sommeil, car je ne pourrais pas dormir tant que je n'aurais pas écrit que je ne suis pas un in-

stant sans penser à notre amour. — Fais comme tu voudras alors, mais ne passe point la nuit à écrire au moins. — Oh! soyez tranquille... j'aurai bien vite fait .. je ne chercherai pas mes mots, allez!

Mais si l'on ne cherche pas ses mots pour écrire à la personne que l'on aime, en revanche, on a toujours quelque chose à ajouter à ce qu'on vient de lui dire; on n'en a jamais mis assez, on veut qu'elle ne puisse douter de ce qu'elle lira, on ne trouve pas d'expression assez forte pour bien peindre ce que l'on ressent, et l'on répète souvent les mêmes assurances d'amour en disant la même chose d'une façon différente.

Une grande partie de la nuit s'est écoulée dans cette douce occupation, car chaque fois qu'elle veut terminer sa lettre, Georgina reprend sa plume en se disant : — Oh! je puis bien encore lui mettre quelques mots; je ne lui ai pas assez dit combien je l'aime, et combien son absence me fait souffrir.

Le lendemain, avant que Gerbier ne parte pour son imprimerie, la jolie fille vient tout en rougissant lui présenter ce qu'elle a écrit; il y a trois pages bien remplies.

Gerbier sourit en disant : — Diable... que cela... j'étais bien sûr que tu passerais une partie de la nuit à écrire. — Mais non, je vous assure que j'ai eu bientôt fait... Une lettre bien longue de ceux que nous aimons, cela fait bien plus de plaisir qu'un petit billet. — C'est juste, alors Alexis sera content. — Veuillez lire, mon père.

— C'est inutile, chère enfant, je devine ce qu'il peut y avoir dans cette lettre... et je sais que tu es incapable d'écrire rien que ton père ne puisse approuver; d'ailleurs Alexis est ton fiancé, et on ne peut marquer que de jolies choses à celui que l'on doit épouser. Ferme ta lettre, mets-y l'adresse, et sur ton chemin tu la jetteras à la poste.

— Oh! oui! se dit Georgina quand son père est parti. Mais avant, ajoutons encore quelques mots.

Et la jeune fille ajouta au bas de la page : Je vous aime, je vous aime, je vous aime!

S'il restait de la place sur le papier elle le répéterait encore.

Et pourquoi une femme, en écrivant à son amant, ne remplirait-elle pas sa lettre de ces mots : Je vous aime? Voltaire, dans sa réponse à *maître André* qui lui avait envoyé sa tragédie, s'est bien borné à mettre : Faites des perruques... faites des perruques... faites des perruques!

XXVIII. — UNE RENCONTRE DÉSAGRÉABLE.

— Enfin, Hortense, quand retournerons-nous à Lisieux, dit un matin M. Langlumot à sa femme, tout en mettant sa cravate. L'argent va ici d'une manière effrayante... cela roule comme sur un chemin de fer... vous ne savez peut être pas qu'il ne me reste plus que moitié sur mon héritage? — Monsieur, je ne sais pas ce qui vous reste... mais je sais que lorsque vous étiez ici sans moi, vous ne regardiez guère à dépenser de l'argent... vous meniez une existence de grand seigneur turc.. vous ne vous refusiez rien... vous conduisiez au spectacle et ailleurs ces deux demoiselles de la Grenouillère, avec lesquelles vous m'avez forcée de faire connaissance sous prétexte qu'elles sont nos voisines de Normandie. — Ce n'est point un prétexte, c'est la vérité; elles possèdent une très-belle propriété dans nos environs... Ce sera une société très-agréable... surtout à l'époque de la chasse. — Et depuis quand chassez vous, monsieur... vous ne pouviez pas même tirer sur les pierrots qui mangeaient nos cerises.

— Madame, je tire beaucoup mieux maintenant. — Votre assiduité près de ces deux cousines me semble bien louche. Ces dames ont fait des yeux tout effarés la première fois que vous m'avez présentée à elles... elles semblaient ignorer que vous fussiez marié. — Par exemple!... quelle idée! elles le savaient sur le bout de leur doigt. — Enfin cette liaison est bien singulière. — Hortense, vous savez bien... je vous ai expliqué comment j'avais fait leur connaissance... Auguste est leur médecin. — Cela ne vous obligeait pas à y aller tous les jours. — Auguste fait la cour à l'une de ces demoiselles... ce serait pour lui un excellent parti... cela le fixerait dans nos environs... il pourrait devenir médecin d'une grande partie de la Normandie... — Et à laquelle de ces dames votre neveu fait-il la cour? — A laquelle... ma foi... je ne sais pas au juste.. mais pourvu qu'il en épouse une des deux, peu importe laquelle. — Je ne lui en fais pas mon compliment, elles sont affreuses toutes les deux. — Madame, on n'épouse pas une femme positivement pour son visage; on doit avoir autre chose en perspective. Enfin les demoiselles de la Grenouillère, qui sont obligées de payer leur corsetière, malgré la plaidoirie de leur avocat, M. Chipotier, doivent repartir très-incessamment... nous aurions pu partir avec elles. — Phonphonse ne veut pas encore quitter Paris... il adore le spectacle de Seraphin... il veut y aller ce soir. — Nous y avons été hier et avant-hier. — Cela ne fait rien; il veut encore y aller ce soir, nous irons. — Toujours les Ombres-Chinoises... toujours le *Pont-Cassé*... cela devient monotone. — Ah! monsieur, comme Paris vous a changé... vous n'aimez plus votre fils! — Mais si, mais si; ce sont les ombres chinoises que je n'aime plus.

En ce moment le jeune Alphonse accourt près de ses parents, suivi du voisin Ranflard, qui a pris aussi une chambre dans l'hôtel. M. Ranflard est un grand et gros homme de cinquante ans, qui tient le milieu entre le paysan et l'épicier, mais qui se donne un air goguenard, veut toujours faire de l'esprit, et n'aborde jamais quelqu'un sans lui offrir une prise.

— Papa! papa! crie le petit garçon en sautant dans la chambre et tapant sur chaque meuble avec un bâton... Tu es un vilain gourmand! .. je le sais .. Ranflard me l'a dit.. Ah! le vilain gourmand que papa. — Permettez, jeune Alphonse, dit M. Ranflard, en présentant sa tabatière ouverte à Langlumot, je ne me sois pas servi de ces expressions... vous changez totalement mon intention. — Tu m'as dit : Ton papa a acheté hier au soir une livre de marrons glacés... eh! bien... puisqu'il ne m'en a pas donné, c'est qu'il a mangé tout, et c'est un vilain gourmand.

Langlumot se pince les lèvres, repousse sans y rien prendre la tabatière qu'on lui présente, et répond : — Mon fils, vous êtes dans l'erreur... j'ai en effet acheté hier au soir des marrons glacés... et c'était dans l'intention de les offrir à votre maman. Cela m'est ensuite sorti de la tête, mais je ne les ai pas mangés, et la preuve, c'est que... voici le sac intact; daignez l'accepter, chère amie. — Ah! c'est à moi que vous le destiniez, dit madame Langlumot, tout en prenant le sac. C'est bien drôle alors que vous l'ayez oublié; d'autant plus que ce gros sac devait vous gêner dans votre poche où est déjà votre mouchoir. Tiens, Phonphonse, prends des marrons... Sous le voisin Ranflard, je crois qu'ils auraient bien pu nous passer devant le nez. — Oh! avec l'ami Ranflard, il n'y a pas moyen que je fasse la moindre chose sans que vous le sachiez, murmure Langlumot d'un ton moitié plaisant, moitié vexé. Je crois que son but en venant à Paris a été de se faire mon ombre. — Ça y est, ça y est! s'écrie M. Ranflard en riant bêtement. Oui, je me suis dit : « Langlumot est un gaillard qui plaît aux dames, faut que je me fasse son singe pour avoir de l'agrément comme lui. » Eh! eh! ça y est, ça y est! — Ah! vous êtes mon singe? — Il me semble, monsieur, que c'est très-flatteur pour vous! dit madame Langlumot en lançant un regard profond au voisin Ranflard, tandis que le petit garçon recommence à courir dans la chambre, en criant à tue-tête :

— Papa est un singe, Ranflard est un singe, ça fait deux singes... ah! nous irons promener nos singes sur le boulevard.

Cette petite scène de famille est interrompue par l'arrivée d'Auguste, qui tient sous son bras un superbe polichinel et une belle boîte de bonbons. Il présente la boîte à sa tante, et donne le polichinel à Alphonse en leur disant : — Veuillez accepter ces légers cadeaux... — Comment, Auguste, c'est pour moi cette belle boîte?... Voyons l'intérieur... Ah! des dragées, des pralines... c'est charmant!... — Elles sont à la vanille, ont le voisin Ranflard, en croquant une praline. — Et ce beau polichinel.. Ah! est-il joufflu... il te ressemble, mon oncle! — Auguste, tu deviens d'une galanterie... C'est très-bien cela. — Mon Dieu, ma tante, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je ne suis ici que le commissionnaire de mon ami Isidore; c'est lui qui vous prie de vouloir bien accepter ces bagatelles. — Mais quel est donc cet Isidore dont je t'entends parler sans cesse? — Madame, dit Langlumot, c'est un fort mauvais sujet.. qui ne cherchait qu'à me faire jouer au billard, où il me gagnait toujours, et qui une fois s'est permis d'emprunter deux cents francs en mon nom aux demoiselles de la Grenouillère... qui heureusement tenaient ces fonds prêtes. — Mon cher oncle, Isidore a fait beaucoup de folies, c'est vrai... mais il est si jeune... il aimait tant le plaisir, et il n'avait pas le sou. Aujourd'hui, c'est bien différent, il a retrouvé son père... Il est le fils naturel de M. Duhautcours, qui est millionnaire et n'a plus d'autre enfant que lui. Maintenant Isidore ne sait que faire de sa fortune, et son plus grand désir serait, comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, de faire sa paix avec vous. — Si ce jeune homme est millionnaire, dit Ranflard, il me semble que cela excuse tout! — Ah! mon ami, ses bonbons sont délicieux... et ce superbe polichinel qu'il envoie à notre fils... cela doit faire pardonner bien des étourderies!... — Mais d'abord est-il bien sûr qu'il soit millionnaire?... Cet Isidore étant si blagueur!... — Quant à cela, mon oncle, je puis vous parler en connaissance de cause. Isidore demeure dans l'hôtel de son père, il a valet de chambre, groom, chevaux, voiture... il nous donne tous les jours, à moi et à ses amis, des dîners et des soupers dignes de Lucullus... tout ce qu'il y a de mieux en mets et en vins!... — Diable! s'écria Ranflard, c'est une connaissance fort agréable que celle de ce jeune homme!... — Je veux dîner avec lui! dit M. Phonphonse; je ne mangerai que de l'omelette soufflée!... — Mon ami, il me semble que vous auriez tort de témoigner rigueur à ce jeune homme qui a de si bonnes façons... — Mais enfin... que désire-t-il, ton M. Isidore? — Vous offrir à dîner, ainsi qu'à ma tante, à Phonphonse... au voisin Ranflard... à d'autres de vos amis si vous en avez d'autres. Je n'ai pas besoin de vous dire que le repas sera magnifique... Isidore veut que vous n'ayez jamais été à pareille fête... — Pour mon compte, j'accepte, s'écrie Ranflard. — Un moment, reprit Langlumot, j'espère que M. Isidore ne compte pas faire dîner mon épouse avec des femmes qui... de ces femmes que... avec de ses maîtresses, enfin? — Oh! soyez sans inquiétude à cet égard, Isidore, qui désire aussi se raccommoder avec les demoiselles de la Grenouillère, leur a envoyé plusieurs boîtes de confitures se-

ches avec son invitation... Ces dames, préparées par moi et connaissant la nouvelle position d'Isidore, m'ont déclaré qu'elles iraient à ce dîner si vous y alliez avec ma tante... il n'y aura pas d'autres dames. — S'il en est ainsi, j'accepte.... N'est-ce pas, Hortense? — Oui, mon ami. — Ça y est, ça y est! nous acceptons! s'écrie Raillard. — Très-bien... Isidore sera au comble de ses vœux. — Et pour quel jour ce fameux dîner? — Demain, si cela vous va. — Soit... va pour demain... Où aura-t-il lieu? — A la *Maison d'Or*. Veuillez vous y trouver à six heures précises. Vous demanderez le salon retenu par M. Isidore Duhauteœurs. — C'est entendu, nous serons exacts! — Et moi, je vais prévenir les demoiselles de la Grenouillère, pour qu'elles se trouvent à six heures au rendez-vous, accompagnées de maître Chipotier, qui est invité également.

Le gros Auguste se rend chez les deux cousines, dont il continue de soigner la santé, tâchant toujours qu'il y en ait une de malade, afin de conserver sa clientèle. Les fruits confits qu'il leur a portés de la part d'Isidore, et, bien plus encore, la trouvaille d'un père qui a des millions, ont facilement fait oublier à ces dames l'étourderie un peu risquée de sa lettre sous le nom de Langlumot. On se dit que l'or efface tout, et que le fils du capitaliste ne doit pas être responsable des fautes de l'enfant abandonné.

L'invitation pour le dîner du lendemain est donc acceptée par les deux cousines, qui se chargent de faire prévenir maître Chipotier qui doit leur servir de cavalier pour les conduire à la *Maison-d'Or*; et Auguste ayant terminé les commissions dont il s'était chargé, se rend sur le boulevard des Italiens; c'est là qu'Isidore lui a donné rendez-vous.

Le lendemain de cette nuit où il s'était battu sur le boulevard et avait été ramené à sa demeure par Franville, le petit jeune homme n'avait plus un sou des quinze mille francs que le banquier lui avait encore donnés; alors, n'étant plus gris, il s'était dit qu'en continuant à mener le même train de vie, il courait risque de se mettre fort mal dans les papiers de M. Duhauteœurs, et s'était promis de s'amender: mais il fallait d'abord se faire de nouveau de l'argent.

Isidore, qui n'est point à court d'histoires, se rend dans le cabinet du banquier, et là, tâchant de prendre un ton pathétique, fait l'aveu d'une dette dont jusqu'alors il n'avait pas, dit-il, osé parler, parce qu'elle est assez forte. Enfin il déclare qu'il devait dix mille francs à un usurier, lequel le menaçait de la prison; il a payé cet usurier, et c'est pourquoi il se trouve encore sans argent.

Duhauteœurs ne semble nullement persuadé de la sincérité de ce récit, mais il ne fait aucune réflexion, ouvre sa caisse et donne dix billets de banque à Isidore, en lui disant seulement:

— Tenez, monsieur, tâchez de ne plus avoir affaire à des usuriers.

Lorsqu'il sent son portefeuille garni de billets de banque, Isidore ne songe plus à ses projets de sagesse; mais depuis longtemps il lui est venu à l'esprit de traiter la famille Langlumot et les demoiselles de la Grenouillère: il veut les éblouir par sa magnificence, et il se promet surtout un grand plaisir à griser tout ce monde-là.

C'était dans ce but qu'il avait envoyé Auguste comme son ambassadeur; et il se promenait sur le boulevard des Italiens, attendant, en fumant son cigare, le résultat de ses invitations et de ses cadeaux.

M. Berlinet, devenu le commensal le plus assidu d'Isidore, depuis que celui-ci régalait tous ses amis, se rendait aussi sur le boulevard où il savait rencontrer le nouvel enrichi, lorsqu'en passant dans la rue du Helder, il s'entend appeler, et en se retournant, se trouve devant le jeune Torse.

— Tiens, c'est ce cher artiste!... Eh! bonjour donc!.. il y a un siècle que je ne vous ai aperçu!

— C'est vrai, depuis notre rencontre au bois de Boulogne, où je vous ai laissé suivant une jeune personne très-jolie, ma foi!

— Ah! oui... oui... je crois me rappeler... confusément. J'ai eu tant d'autres bonnes fortunes depuis..

— Et celle-là, l'avez-vous menée à bonne fin?...

— Avec cette jeune fille?... Parbleu! est-ce que cela se demande!...

— Ah! je vais vous dire pourquoi je vous le demande: c'est que le lendemain j'ai reçu une visite... Un ancien militaire se présente chez moi, demande M. Torse. «C'est moi, lui dis-je.» Alors, il ouvre de grands yeux en s'écriant: « Mais ce n'est pourtant pas vous qui avez hier insulté au bois de Boulogne une jeune personne à laquelle je donnais le bras, et qui pour cela avez reçu un soufflet? — Oh! non, dis-je, ce n'est pas moi... je n'ai reçu aucun soufflet... — Et pourtant, cette carte... est-ce la vôtre? » En disant cela, il me présente une carte qui était bien la mienne; alors je me suis souvenu que je vous avais donné ma carte au bois de Boulogne, parce que vous vouliez faire faire votre portrait, et..

M. Berlinet, qui, pendant le récit du petit dessinateur, est devenu tour à tour rouge, écarlate, ponceau et violet, s'écrie:

— Comment! qu'est-ce à dire?... qu'entendez-vous par là?... Est-ce que vous auriez supposé que c'est moi qui ai reçu le soufflet?...

— Dame, écoutez donc, tous les jours on a une dispute pour une femme, et ensuite...

— Ensuite on se bat; sapristi!... on se bat à outrance... Si j'avais reçu un soufflet, ah! comme je lui aurais crevé la paillasse, à celui-là... Mais, je vous le répète, mon cher Torse, je ne suis pour rien dans cette aventure; ce n'est pas moi qui ai donné votre carte...

— Vous auriez pu tromper et croire donner la vôtre...

— Non, mon bon, dans les affaires de ce genre je ne me trompe jamais!... Ce n'est pas de moi que venait votre carte...

— Du moment que vous l'affirmez..

— Ah! fichtre!... vous pouvez me croire!...

— C'est que l'homme qui est venu chez moi ressemblait beaucoup à celui qui donnait le bras à cette jeune fille si jolie que vous vouliez suivre...

— Il ressemblait!.... Au bras d'une femme, tous les hommes se ressemblent: c'est comme les chats la nuit.

Ces messieurs en étaient là de leur conversation, lorsque Isidore les aborde: — Bonjour, Berlinet...

— Bonjour, mon cher ami... Je me disais: Je vais le rencontrer par ici...

— Voulez-vous un cigare?

— Volontiers, d'autant plus que vous en avez toujours de délicieux...

— Monsieur veut-il en accepter un?

Cette offre s'adressait à Torse, qui s'incline en répondant:

— Vous êtes trop bon, monsieur...

— Par exemple.. le cigare est le lien des hommes... et le feu rapproche tous les rangs... Je flâne par ici en attendant Auguste que j'ai envoyé en ambassade... Ah! justement le voici... Eh bien, grand docteur, quelles réponses as-tu à mes propositions de paix?

— Les plus favorables... Les bonbons et le polichinel avaient très-bien disposé ma tante... Phonphonse a dit: « Je veux dîner avec ce monsieur! » Par conséquent, la paix est conclue et le dîner accepté pour demain...

— Bravo! Et les demoiselles de la Grenouillère?

— Celles-là ont suivi le torrent... Tout le monde accepte, et on sera demain, à six heures précises, au salon que tu retiendras à la *Maison-d'Or*.

— C'est très-bien... Berlinet, vous êtes de ce dîner?

— Avec le plus extrême bonheur.

— Si monsieur voulait aussi nous faire le plaisir d'être des nôtres?...

Le petit Torse s'incline de nouveau en répondant.

— En vérité, monsieur... vous me comblez... Je ne sais si je dois... Vous ne me connaissez pas...

— Mon cher Isidore de Duhauteœurs, s'écrie Berlinet, monsieur est un jeune artiste peintre dessinateur, rempli de talent... Il se nomme Torse...

— Oh! je connais monsieur, alors; j'ai souvent admiré de ses dessins dans des ouvrages illustrés... il est lui-même dans ce genre une de nos illustrations... Pardieu! ce sera une bonne fortune pour nous de posséder monsieur... Je puis lui promettre d'ailleurs de très-jolis modèles dont il fera son profit.. quand ce ne seraient que les deux cousines et maître Chipotier. Vous viendrez, c'est convenu?...

— Ma foi, monsieur, il n'y a pas moyen de vous refuser.

— En ce cas, messieurs, à demain, je vous quitte, car Tambour-Nenette veut faire aujourd'hui une promenade dans la campagne, pour voir s'il y a de la neige sur les arbres... Il fait un peu froid pour se promener en cabriolet, et je vais aller prendre un coupé...

Isidore quitte ses amis. En passant devant la *Maison-d'Or*, il entre retenir un salon pour le lendemain, et commande un dîner magnifique pour onze personnes; il enjoint au restaurateur de se surpasser dans le service et le choix des vins. Cette affaire terminée, il se dirige vers la rue de Provence, où il compte prendre ce qu'il y a de plus élégant en coupés. Mais, au détour d'une rue, il est tout à coup arrêté par une femme qui lui barre le passage en lui disant d'un ton qui n'a rien d'aimable:

— N'allez donc pas si vite, mon petit monsieur, j'ai à vous parler, moi, il y a assez longtemps que je vous cherche..

Isidore est demeuré tout saisi en reconnaissant Philiberte, dont la mise est celle d'une blanchisseuse de fin, et qui tient à sa main le grand panier dans lequel ces dames portent le linge à leurs pratiques.

— Comment c'est vous.. c'est toi, Philiberte!... ah!... pardieu, ça me fait plaisir de te rencontrer... mais je suis très-pressé en ce moment... nous causerons une autre fois... j'irai te voir...

En disant cela, Isidore regarde à droite et à gauche, il serait très-vexé qu'on le vît causer avec Philiberte, car un jeune homme mis avec la dernière élégance ne doit pas faire la conversation dans la rue avec une blanchisseuse. Il passait peu de monde, parce qu'il faisait froid, mais il en passait encore assez pour être vu; aussi notre dandy essaye-t-il de s'éloigner. Mais Philiberte le retient d'une main ferme par son ragian, en lui disant d'un ton impératif: — Non, non, vous ne vous en irez pas comme ça... j'ai à vous parler, je veux que vous m'écoutiez...

— Venez chez moi... rue du Helder... à l'hôtel de mon père, vous m'y parlerez...

— J'y suis allée plusieurs fois chez vous, vous n'y êtes jamais, ou bien vous dormez; enfin on ne peut pas arriver jusqu'à vous; je vous ai rencontré souvent sur les boulevards, mais vous étiez dans votre équipage... et vous alliez d'un train... je ne voulais pas me faire écraser pour vous arrêter...

— C'est bon... c'est bien... mais je ne cause pas dans la rue.. j'ai affaire.. je vous prie de me lâcher...

— Ah! vous le prenez sur ce ton-là, mon petit ami... eh bien, je ne vous lâcherai pas, monsieur Eustache Craquet... qui vous faites

appeler d'un nom qui n'est pas le vôtre .. j'irai dire à monsieur Duhautcours le millionnaire que vous n'avez jamais été le fils qu'il cherche !... et qu'il donne ses billets de banque à un méchant enfant de je ne sais qu'est-ce !... qui ne lui est de rien du tout

Au nom d'Eustache Craquet, le petit jeune homme a pâli, tremblé ; il change de ton, il devient humble, doux, suppliant, tout en balbutiant : — Chut !... chut !.. ma petite Philiberte, ne parle donc pas si haut... tu cries... tout le monde se retourne...

— Qu'est-ce que ça me fait à moi, je n'ai pas peur qu'on entende...

— Oui... mais moi... je ne le veux pas... voyons, Philiberte, ne sois pas méchante, pourquoi voudrais-tu me faire du tort... qu'est-ce que je t'ai fait?

— Ce que vous m'avez fait !... mais vous êtes un ingrat !... un sans-cœur !... lorsqu'à l'âge de seize ans, vous sortiez de chez vos menuisiers et que vous ne saviez où coucher, que vous étiez sans le sou, n'est-ce pas moi qui vous ai recueilli, nourri, logé, habillé?... vous aviez lâché votre ami, le véritable Isidore, qui travaillait celui-là !... qui n'était pas un mauvais sujet comme vous... vous commenciez par quitter votre nom de Craquet pour prendre le sien...

— Je ne lui faisais pas de tort puisque Isidore était décidé à changer de nom... bien différent des autres enfants dans sa position, il ne voulait pas que ses parents pussent jamais le retrouver, il disait : « Puisqu'ils ont eu la lâcheté de m'abandonner, je ne veux point les connaître. »

— Oui, et vous qui connaissiez parfaitement tout ce qui le concernait, vous vous êtes emparé de son nom... car toutes les précautions qu'on avait prises pour le reconnaître un jour, vous avaient fait devenir qu'il retrouverait une famille... tandis que vous, Eustache Craquet tout simplement... rien avec... à peine vêtu..." pas le plus petit signe sur le corps... on ne recherche jamais ces enfants-là.

— Eh ! bien, les événements viennent de prouver que j'avais raison.

— Tout ça est bel et bon, mais vous m'aviez répété cent fois : Philiberte ! s'il m'arrive une famille riche, sois bien sûre que je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi... que je te prouverai ma reconnaissance... que tu auras ta part de mon bonheur... et au fait, je le méritais bien, car combien de fois vous ai-je recueilli encore, lorsque vous étiez traqué, poursuivi par des créanciers...

— Oui... oui... j'en conviens, et sois sûre...

— Eh bien, il tombe à monsieur, non pas seulement une famille riche, mais un père qui a des millions... ce brave homme bourre mousienr de billets de banque... il lui donne voiture, chevaux, laquais, tout ce qu'il veut... il y a près de trois mois de cela... et vous croyez peut-être que mon jeune enrichi a tenu ses promesses, qu'il s'est souvenu de moi, qu'il m'a comblée de présents !... rien !... rien !... depuis qu'il a quitté ma mansarde pour habiter un hôtel... on ne l'a pas revu une seule fois... il n'a pas envoyé le plus petit souvenir à celle qui, pendant près de cinq ans, a été sa providence ; chez laquelle il était sûr de trouver toujours un asile et du tricot...

— J'ai eu tort... c'est vrai... c'est un oubli... mais, ma chère Philiberte, je te promets... que dès demain...

— Écoutez, mon petit monsieur, je ne suis plus du tout votre chère Philiberte, mais je suis une femme qui a été trop bonne pour vous, et qui ne veut pas qu'on se fiche d'elle maintenant. C'est donc comme une créancière que je vous parle : je veux que vous me donniez le cachemire que vous m'avez promis... je veux que vous donniez à Lisi-ka, à Fanfinette, enfin à toutes les personnes qui sont chez moi ce que vous leur avez promis... il me semble que ce n'est pas trop de vous prier seulement de tenir vos promesses...

— Vous aurez tout cela... vous aurez bien plus encore...

— Oui ne vous en demande pas plus... mais on veut avoir cela...

— Dès demain je vous porte tout...

— Je veux bien vous accorder encore trois jours, afin que vous ayez le temps de choisir et que ce soit du beau et pas de la camelotte... c'est que je m'y connais, voyez-vous, et faut pas espérer me mettre dedans !

— Encore une fois, Philiberte, puisque je vous jure que vous serez satisfaite.—Du reste, c'est votre intérêt, car songez-y bien ! si dans trois jours vous n'êtes pas venu chez moi avec tout le batacian, le quatrième, moi, je vais trouver M. Duhautcours, le père aux millions, et je lui fais connaître à quel particulier il fournit des billets de banque... et cela, foi de Philiberte, je le ferai, comme c'est le jour qui nous éclaire, adieu.

Après ces mots, la blanchisseuse s'est éloignée, et Isidore se hâte de prendre d'un autre côté, en se disant : — Quelle fichue rencontre !... mais il faudra que je m'exécute, sans quoi je la connais... elle peut me perdre et elle le ferait comme elle le dit !...

Et lorsque notre jeune élégant continue son chemin, il ne s'aperçoit pas qu'il est suivi de loin par un individu qui, arrêté dans l'angle d'une porte cochère, a entendu toute sa conversation avec mademoiselle Philiberte, et a paru y prendre beaucoup d'intérêt.

XXIX. — UN MASQUE TOMBÉ.

Le lendemain de cette rencontre, sur les six heures du soir, les invités d'Isidore arrivaient en grande tenue à la *Maison d'Or*, et un garçon les introduisait dans un joli salon, qui était à côté de celui dans lequel on avait dressé le couvert.

C'était d'abord la famille Langlumot, escortée par le voisin Ranflard. M. Langlumot avait une toilette tout à fait à la mode, il se faisait habiller par les premiers tailleurs de Paris ; celle de madame sentait un peu la province, excepte le chapeau qui avait été acheté rue Vivienne, mais sur lequel cette dame avait fait mettre une trop grande quantité de fleurs de différentes espèces, ce qui donnait à sa tête l'aspect d'une jardinière.

Monsieur Phonphonse avait une jaquette et un pantalon neufs Le pantalon beaucoup trop large du derrière, faisait dire aux passants : « Il paraît qu'on met aussi de la crinoline aux petits garçons. »

Mais celui-ci, très-fier d'avoir un gros derrière, voulait à chaque instant monter sur une chaise pour le voir dans une glace.

L'ami Ranflard, étant venu à Paris avec une seule redingote, n'avait pu mettre un habit, mais à défaut de ce vêtement et pour se donner un air de cérémonie, il avait un col de chemise bien empesé qui lui cachait tout le bas des joues, et son menton disparaissait dans une épaisse cravate de mousseline blanche dont les deux bouts, après avoir formé une rosette énorme, retombaient avec abandon jusque sur son estomac.

Afin de se donner tout de suite de l'aisance et un air aimable, ce monsieur est entré dans le salon avec sa tabatière ouverte à la main, et n'y trouvant encore personne, il a offert une prise au garçon.

— Nous arrivons trop tôt, dit M. Langlumot, ce n'est pas bon genre. — On a dit six heures et il est six heures cinq, dit M. Ranflard en consultant sa montre.—D'ailleurs Phonphonse a voulu partir, il a faim... — Oui, oui, j'ai faim, moi !...est-ce qu'on ne va pas dîner ?

— Mon fils, il faut bien attendre que notre amphytrion et toute la société soient arrivés. — Ah ! bien !... tant pis, s'ils ne viennent pas on se passera d'eux !... — Chut... taisez-vous, Alphonse... voilà du monde.

Ce sont les demoiselles de la Grenouillère qui font leur entrée dans le salon, accompagnées de maître Chipotier ; les deux cousines font fine taille, ce qui semble annoncer qu'elles se sont raccommodées avec leur corsetière, elles ont des robes à volants dont les jupes sont tellement bouffantes que pour entrer dans le petit salon, il leur a fallu quitter le bras de leur cavalier et passer l'une après l'autre ; la grosse Armande a même été obligée de faire son entrée en profil. Les toilettes de ces demoiselles sont du reste d'une extrême élégance, on voit qu'elles sont venues à Paris pour y prendre les modes.

Madame Langlumot dont la robe sent encore la Normandie, fait une moue très-prononcée en voyant combien elle est éclipsée par les deux cousines, ce qui ne l'empêche pas de tâcher de sourire et de paraître enchantée de se trouver avec ses nouvelles connaissances ; il y a sur-le-champ entre ces dames échange de compliments et de politesses exagérées.

L'avocat est tout en noir des pieds à la tête, il a mis jusqu'à des gants noirs pour avoir une tenue plus sévère, ce qui lui donne l'air d'un employé aux pompes funèbres. Mais la joie qu'il éprouve d'être d'un dîner superbe à la *Maison-d'Or*, a tellement dilaté ses prunelles qu'il a tout à fait le regard d'un chat.

Maître Chipotier va sur-le-champ serrer la main de Langlumot en regardant de tous côtés et en s'écriant : — Joli salon .. c'est élegant et confortable... je dirai même plus... c'est confortable et .. élégant.

M. Ranflard s'empresse de présenter sa tabatière à l'avocat qui y prend une prise, tandis que Langlumot lui dit : — Je vous présente M. Ranflard, propriétaire comme moi à Lisieux, et qui a bien voulu servir de mentor à ma femme quand elle est venue me retrouver à Paris.

— Monsieur, enchanté de la circonstance qui me procure le plaisir de faire votre connaissance... — Monsieur, c'est moi qui... certainement... vous êtes bien bon.—Le jeune Duhautcours n'est pas encore arrivé ? — Non, pas encore... — Est-ce que nous serions beaucoup de monde ? — Je suis allé compter les couverts, dit Ranflard, nous sommes onze. — C'est très-bien... joli nombre ! ni trop, ni trop peu. —Si l'on avait été treize, dit mademoiselle Argentine, je ne me serais pas mise à table !... — Ni moi, dit madame Langlumot. — Il est certain, dit Ranflard, et je l'ai remarqué plus d'une fois ! quand on est treize à table, il y a toujours une des personnes de la société qui meurt la première !... — Maman, j'ai faim !... est-ce qu'on ne dîne pas ici... — Taisez-vous, Phonphonse, tout le monde n'est pas encore arrivé. — Ah ben !... c'est amusant d'attendre les autres ; sont-ils bêtes de ne pas venir !... — Chut !... mon fils... on ne dit pas de ces choses-là !... — Il est plein d'esprit ce gaillard-là !... s'écrie le voisin Ranflard en présentant sa tabatière. — Il est certain qu'il annonce du caractère ! répond maître Chipotier en humant une nouvelle prise de tabac.

Deux nouveaux convives se présentent : c'est M. Berlinet et le jeune artiste Torse. Ce dernier se trouve en pays de connaissance en apercevant les demoiselles de la Grenouillère, qui de leur côté s'écrient :

— Eh ! mais, nous avons eu déjà le plaisir de voir monsieur... vous rappelez-vous, Argentine... en chemin de fer...

— Ah ! oui, c'est monsieur qui avait une glace au fond de son chapeau, et qui eut l'extrême complaisance de nous le prêter pour revoir notre coiffure défaite par l'intempérie du vent.

— Oui, mesdames, c'est moi qui étais très-heureux de pouvoir vous être agréable, et qui le suis encore en me retrouvant avec vous.

— Ah! voilà de ces hasards tout à fait romanesques!

— Mais non, à Paris, pour peu qu'on aille dans le monde et aux spectacles, on se rencontre beaucoup.

M. Berlinet a mis son binocle sur son œil, mais après avoir examiné les trois dames réunies dans le salon, il juge convenable de l'ôter et de le mettre dans sa poche.

— Il y a quatre verres devant chaque couvert, dit le voisin Ranflard, qui vient d'aller encore rôder dans la salle à manger.

— D'accord! il paraît qu'on veut nous en faire voir de grises!... dit Langlumot.

— Je suis préparé à tout, murmure l'avocat.

— Où est donc ce cher Isidore Duhautcours? s'écrie le beau courtisan en pirouettant dans le salon.

— Sans doute retenu par quelque affaire, dit Torse.

— Oh! oui, des affaires de cotillon, répond Berlinet à demi-voix.

— Il ne manque plus que lui et mon neveu, dit Langlumot; mais ils arriveront probablement ensemble!

— Il n'est pas encore tard...

— Il est vingt-cinq minutes! dit Ranflard en sortant de nouveau sa montre.

— J'ai faim... je veux me mettre à table, moi!

— Mais si cet enfant a si faim, dit l'avocat, ne pourrait-on lui donner quelque chose à grignoter en attendant que l'on dîne?

— Si ces dames et ces messieurs désirent prendre du madère? dit un garçon.

— Ah! oui... du madère... volontiers!

— Oui! cela ne peut pas mal faire.

Toute la société se livre au madère; le jeune Phonphonse veut aussi avoir son verre, mais comme cela ne lui suffit pas, il va prendre sur la table une poignée d'olives, une sardine et un petit pain, et se met à manger tout cela, en dansant dans le salon où se tient la société. — Phonphonse, ne mange donc pas tant!... tu ne pourras plus dîner ensuite, et tu en seras fâché. — Tant mieux!... Je veux manger... J'ai faim... Je veux encore du madère!... — Non, mon fils, cela vous ferait du mal! — Si, si, si! J'en veux moi! Si on me contrarie, je vais pleurer! — Il est très-intelligent, ce petit garçon, dit maître Chipotier; il promet! — Il fait plus que de promettre, dit Berlinet, il tient... S'il continue, il sera gris avant qu'on ne soit au potage. — C'est ce qui peut nous arriver de plus heureux, dit Torse, parce qu'alors on le couchera. — Ah! voilà mon neveu, le docteur Auguste, s'écrie Langlumot; bien probablement le jeune Duhautcours n'est pas loin... car ce sont deux intimes... c'est saint Antoine et... — Et son chien, s'empresse de dire Torse, qui s'aperçoit que le compagnard s'est enfermé dans une citation dont il n'ose plus sortir.

Le gros Auguste arrive seul, et lui-même s'étonne de ne point trouver Isidore chez le traiteur, où il devait faire les honneurs et recevoir son monde.

— Mais il est tellement étourdi! dit le jeune docteur... c'est capable d'être en train de faire une partie de billard... sans songer à l'heure qu'il est... ensuite, je ne crois pas qu'il soit encore sept heures... non, il s'en faut de trois minutes.

— Mais vous nous avez invités pour six heures, dit Langlumot.

— Oui... mais vous savez... à Paris, quand on dit six heures, cela veut dire sept... quelquefois même j'ai vu ne se mettre à table qu'à sept heures et demie...

— Voilà une coutume bien ridicule, dit la tante d'Auguste; si j'avais su cela, j'aurais pris quelque chose... j'ai très-mal à l'estomac.

— Et moi aussi, dit mademoiselle Argentine. J'ai envie de faire comme cet enfant, de manger quelque chose... un peu de thon mariné...

— Excellente idée! s'écrie Ranflard en allant prendre la coquille où est le thon, qu'il apporte aux dames avec des assiettes.

Pendant ce temps, M. Phonphonse, qui a avalé coup sur coup quatre sardines, ne cesse de courir autour de la société en criant :

— J'ai soif, j'ai soif, j'ai soif... Je veux du madère. — Ah! par exemple! mon fils, je défends que l'on vous en donne encore. — Mais j'ai soif... j'étrangle... je veux à boire. — Je vais vous donner de l'eau rougie... — J'aime mieux le madère.

Pendant que madame Langlumot prépare un verre d'eau rougie pour son fils, maître Chipotier se place au milieu du salon, et après avoir mouché, prend la parole :

— Puisqu'il nous faut attendre notre amphitryon pour nous mettre à table, je vais tâcher de faire prendre patience à la société, en lui racontant une cause fort piquante que j'ai plaidée il y a quelque temps... le procès fourmille de détails piquants; c'est un procès en séparation de corps; madame Rigaut, ma cliente, avait vu son mari monter au grenier avec sa bonne, grosse fille de vingt ans à peu près... à la mine rougeaude, délurée, nous pourrions peut-être dire un mot plus fort... nous verrons plus tard; le but apparent de cette visite au grenier était...

— Ah! il nous embête celui-là avec son histoire!... s'écrie tout à coup le jeune Phonphonse en sautant en bas de sa chaise.

Maître Chipotier est resté tout saisi par cette interruption. Les jeunes gens se regardent entre eux en souriant, et sont tentés d'applaudir à la sortie que vient de faire le petit garçon. Mais au moment où l'avocat se dispose à reprendre la parole, un garçon arrive dire : — On a servi... si ces dames veulent se mettre à table... si le dîner attendait maintenant, il aurait de plus en plus souffert.

— Ma foi, mon avis est que l'on se mette à table! dit Ranflard.

— Cela ne fâchera pas ton ami le jeune Duhautcours? dit Langlumot.

— Nullement, mon oncle, au contraire, il trouvera que l'on a bien fait. D'ailleurs, ces dames ont mal à l'estomac, cela répond à tout.

— J'y a ai mal aussi! dit M. Chipotier.

— Et puis, murmure l'artiste à Berlinet, cela nous dispensera peut-être d'entendre l'histoire de ce monsieur.

— A table! à table!... quand on mange le potage, cela fait toujours venir celui qui est en retard.

— D'ailleurs, dit Berlinet en se rendant dans la salle à manger, vous savez le mot du prince de Talleyrand : « Manger n'empêche pas d'attendre, mais attendre empêche de manger. »

— Nous savons le mot... mais il est joli, et, bien placé, il produit toujours son effet.

— Moi, je ne le savais pas, dit Ranflard, et je le dirai à Lisieux toutes les fois que je dînerai en ville.

— Mais si l'on n'attendait personne?

— Ce ne fait rien, je le dirai toujours.

Madame Langlumot fait asseoir son fils près d'elle; le voisin Ranflard occupe l'autre côté. M. Langlumot se place entre les deux demoiselles de la Grenonillère, l'avocat vient ensuite, puis les trois jeunes gens. M. Berlinet, se trouvant le dernier, a le petit garçon à sa gauche. Au milieu de la table, entre M. Ranflard et mademoiselle Armande, une place destinée à l'amphitryon reste inoccupée.

Le potage et le relevé de potage ont disparu sans qu'on ait songé à Isidore, on ne pense encore qu'à calmer les besoins de son estomac. Mais après avoir mangé de presque tout le premier service, Auguste s'écrie : — C'est pourtant bien singulier que cet Isidore n'arrive pas... — Serait-il indisposé?... — Exactement, deux... — Quand l'avez-vous vu, Auguste? — Hier au soir; je l'ai conduit à son hôtel vers minuit et demi... il se portait fort bien... Oh! je gagerais qu'il est à jouer... — Délicieux chambertin... — Ah! j'ai mal au cœur, moi, je ne peux plus manger... Hi! hi! hi!... — Là, voyez-vous, Phonphonse... voilà ce que c'est que de boire du madère. . — Madame, il faudrait lui faire quitter la table, dit Berlinet en éloignant sa chaise. Bien certainement ce petit garçon est indisposé... — Vous croyez, monsieur? — Il me semble, madame, que cela devient trop évident.

Madame Langlumot quitte la table et emmène son fils qui s'éloigne en se tortillant. Auguste, qui a eu grande part à son appétit, se lève alors en disant : — Il faut pourtant que je sache s'il est arrivé quelque chose à Isidore... car ce retard n'est pas naturel... sa demeure est tout près d'ici... dans le bas de la rue du Helder... j'y vole... je serai bientôt de retour.

— Il est certain, dit maître Chipotier en se faisant servir pour la seconde fois d'un salmis aux truffes, que d'ordinaire la personne qui donne un dîner n'y manque point; cela n'est pas comme un invité, celui-ci a le droit de ne pas venir, et encore... lorsqu'il a promis, il devrait tenir sa promesse, sous peine de dommages et intérêts! — Je n'ai jamais manqué à ces promesses-là, dit Ranflard. Ce champagne frappé est pas fait! quel magnifique dîner .. — Je ne sais pas comment dînait *Lucullus*, mais je doute que ses festins puissent rivaliser avec celui-ci. — Je suis impatient du jeune Duhautcours! s'écrie mademoiselle Armande, il faut qu'il soit malade!... — C'est d'autant plus probable que le docteur Auguste ne revient pas non plus.

— Diable!... tout cela n'est pas naturel, se dit Berlinet, est-ce que ce beau farceur d'Isidore aurait voulu nous jouer un pendant... il en est capable... le dîner est splendide, mais si... fichtre!... prenons garde!... Ah! bon, voilà le petit garçon revenu... et on le remet à côté de moi!... merci!... j'ai assez de son voisinage.

M. Berlinet se lève en s'écriant :

— Décidément, il y a quelque chose, quelque événement arrive à notre amphitryon. Mais je sais où il demeure, je vais courir savoir des nouvelles, et je reviens vous dire ce que j'aurai appris.

Le beau courtisan est parti; cela n'empêche pas ces messieurs de boire et de manger. A force de changer de vins et de les goûter tous, ils commencent à avoir une pointe qui menace de devenir infiniment prolongée. M. Langlumot s'est remis à faire des yeux tendres à la cousine Armande, sans songer que sa femme peut surprendre ses œillades au passage; mais madame Langlumot ne voit pas cela, elle a trop d'occupation avec son fils, qu'elle a voulu se remettre à manger, et qui à chaque instant est obligé de quitter la table. Maître Chipotier devient en buvant encore plus bruyant que d'habitude, et il parle toujours sans remarquer que personne ne l'écoute; l'ami Ranflard, au contraire, ne fait pas que balbutier, il commence des paraphrases qu'il ne finit pas, mais il tient à emplir son verre et le vide toujours.

Le jeune artiste est le seul qui se soit modéré, il a conservé toute sa raison, parce qu'il s'amuse beaucoup en observant ce qui se passe autour de lui. Cependant l'absence de l'amphitryon, le départ successif d'Auguste et de Berlinet, lui donnent à réfléchir; il soupçonne quelque événement imprévu ou quelque charge que l'on a l'intention de faire à la société; dans l'un ou l'autre cas, ne se souciant pas d'en être la victime, il profite d'un moment où l'on ne s'occupe pas de

lui pour se lever de table, et disparaître en disant : — Je ne mangerai pas de dessert, c'est vrai, mais j'ai dans l'idée que le dénoûment de ce dîner sera moins agréable que le début.

Pourquoi donc Isidore ne s'était-il pas trouvé au rendez-vous qu'il avait donné à ses convives?

Le matin de ce même jour, sur les dix heures, et alors que le petit jeune homme commençait seulement à faire sa toilette, un agent de police, des sergents de ville et quelques soldats, étaient entrés dans l'hôtel du capitaliste. L'agent avait placé ses soldats à la porte, avec ordre de ne laisser sortir personne. Puis, ayant demandé à un valet à être conduit devant M. Duhautcours sans aucun retard, avait été introduit près du banquier. Celui-ci, tout surpris de cette visite, le fut bien davantage en entendant l'agent de police lui dire :

— Monsieur, je viens vous apprendre que vous êtes depuis quelque temps la dupe d'un faussaire qui vous a dit se nommer Isidore Dubois et être par conséquent l'enfant que vous cherchiez.

— Comment, monsieur... que voulez-vous dire?...

— Celui qui s'est présenté à vous comme étant Isidore Dubois, n'est, en réalité, qu'un nommé Eustache Craquet, qui a été aussi, il est vrai, élevé aux Enfants-Trouvés. Mais ce Craquet est conscrit réfractaire, il ne s'est pas présenté à l'époque où il était appelé pour tirer au sort. Nous le cherchons depuis ce moment, et peut-être aurions-nous eu beaucoup de peine à le reconnaître ici, dans cet hôtel, sous le titre honorable qu'il avait pris, si un hasard n'avait permis à l'un des nôtres d'entendre une conversation tenue par ce Craquet et une femme qui le connaît bien. Veuillez donc nous permettre, monsieur, d'accomplir notre mandat et de nous emparer de la personne de cet Eustache Craquet.

— Si je vous le permets, monsieur! s'écrie le capitaliste dont la physionomie exprime la plus vive satisfaction, mais avec le plus grand plaisir; ce que vous venez de m'apprendre m'enchante!... car ce fripon qui s'était introduit chez moi... comme le résultat d'une faute de ma jeunesse, m'a déjà coûté plus de cinquante mille francs depuis trois mois que je l'ai recueilli...

— Il allait bien, il voulait profiter de sa position.

— Venez, monsieur l'agent, je vais vous conduire moi-même, car je veux être témoin de la mine que va faire ce drôle en se voyant démasqué.

Isidore achevait de s'habiller, lorsque Duhautcours entre dans son appartement. C'était la première fois que le millionnaire venait chez lui, et le jeune homme tout surpris de cette visite, s'écrie :

— Comment, monsieur, vous avez pris la peine de venir chez moi... quel motif peut donc me procurer cet honneur?

— Monsieur, répond Duhautcours en jetant sur Isidore un regard de dédain, je vous amène quelqu'un qui vous connaît beaucoup mieux que moi et qui vous cherchait depuis longtemps...

En ce moment entre l'agent de police accompagné de deux sergents de ville; il dit à Isidore : — Eustache Craquet... conscrit réfractaire, au nom de la loi, je vous somme de me suivre.

En s'entendant appeler par son véritable nom, le petit jeune homme pâlit et se trouble; cependant il veut essayer de faire bonne contenance et s'écrie : — Pourquoi m'appelez-vous Eustache Craquet... Je me nomme Isidore Dubois; je suis le fils naturel de monsieur... demandez-lui plutôt si je ne lui ai pas donné tous les renseignements les plus positifs.

— Vous en imposez, vous êtes Eustache Craquet; sorti des Enfants-Trouvés avec le véritable Isidore; vous saviez par lui tout ce qui le concernait, c'est pourquoi vous avez pu répondre juste aux questions de monsieur...

— Oui, dit Duhautcours, mais il n'a pas pu me présenter une lettre écrite par sa mère, et une petite croix qu'elle avait attachée au cou de son enfant... l'absence de ces deux objets aurait dû me faire deviner sa fourberie ..

— Je vous ait dit, monsieur, que je les avais perdus.

— Vous n'avez pas mé être Eustache Craquet dans votre conversation d'hier avec la blanchisseuse Philiberte!...

— Ah! scélérate de Philiberte? s'écrie le petit Carambolage en se jetant dans un fauteuil. C'est elle qui est la cause de ce qui m'arrive!... ah! bien, tant pis!.. après tout, je m'en moque... c'est dommage pourtant de finir sitôt... je faisais joliment danser vos écus, papa Duhautcours!...

— Eustache Craquet, suivez-nous...

— Pardon, monsieur, dit le banquier, permettez-moi d'adresser encore quelques questions à cet... intrigant!...

— Ah! pas de gros mots, mon cher millionnaire... je vous préviens que je ne les aime pas... et je n'ai plus besoin de faire semblant de vous respecter! voyons, parlez... allez-y gaiement...

— Cet Isidore, dont vous aviez pris le nom... savez-vous ce qu'il est devenu?

— Nullement!... mais je puis vous répondre d'une chose, c'est que jamais vous ne le retrouverez, lui; car si j'avais pris son nom, c'est parce qu'il allait le quitter; au lieu de désirer retrouver ses parents, il ne voulait pas être retrouvé par eux... car il ne leur pardonnait pas de l'avoir abandonné. D'après cela vous voyez que je ne lui fais pas beaucoup de tort en prenant sa place, et, en dépensant pour lui les écus de monsieur.. On a découvert le pot aux roses!.. c'est fini!... la farce est jouée... salut, millionnaire, vous ne retrouverez jamais une si belle occasion de placer votre argent.

En achevant ces mots, le petit marquis du Carambolage salue Duhautcours et sort en riant les gens qui viennent l'arrêter. Cet événement a fait grand bruit dans l'hôtel; on y sait bientôt qu'un fripon avait pris le nom du fils naturel du banquier et qu'il venait d'être démasqué et arrêté.

Alors, lorsque le gros Auguste, arrive sur les huit heures du soir demander si le jeune Isidore Duhautcours est à l'hôtel, le valet de chambre, Jolicœur, répond d'un air goguenard : — Il n'y a plus ici de jeune Duhautcours, il n'y en a jamais eu. Celui qui avait pris ce nom est un misérable qui se nommait Eustache Craquet, et qu'on a arrêté ce matin comme conscrit réfractaire.

— Fichtre!... se dit Auguste en s'éloignant, comment! mon ami... n'était pas le fils du million aire... le fut est que cela m'avait toujours étonné... mais alors, si ce magnifique dîner commandé par lui n'a pas été payé d'avance... et c'est assez présumable, il ne payait jamais d'avance... je prévois du désagrément au moment où l'on apportera la carte; mon oncle sera furieux; naturellement on voudra faire payer le dîner à ceux qui l'ont mangé; ma foi, pour ne pas me trouver compromis, ce que j'ai de mieux à faire est de ne point retourner chez le traiteur.

Une demi-heure après, le beau Berlinet avait appris à l'hôtel de Duhautcours, que le soi-disant fils naturel n'était qu'un filou que l'on avait arrêté le matin. Alors le courtier en vins avait fait le même raisonnement que le neveu de M. Langlumot, et s'était abstenu de retourner à la Maison-d'Or.

Nous avons vu qu'un peu plus tard, le jeune artiste Torse s'était éclipsé, n'augurant rien de bon pour le dénoûment d'un dîner où l'amphitrion n'était pas venu.

Maintenant retournons à la Maison-d'Or : on a servi un dessert digne en tout des services qui ont précédé. Ces dames se bourrent de fruits, de confitures, de gelées, de glaces, de crèmes! Ces messieurs mangent du fromage afin de faire encore honneur aux vins qu'on leur sert.

Madame Langlumot n'est occupée qu'à emmener et ramener son fils qui a tour à tour mal au cœur ou mal au ventre.

Les demoiselles de la Grenouillère, tout en ne faisant que goûter à peine leurs verres, ont les yeux tellement rapetissés qu'on ne leur en voit plus. Maître Chipotier parle continuellement et recommence à racon er l'affaire de madame Rigaut. M. Langlumot se permet de chercher sous la table le genou de mademoiselle Armande qui fait semblant de ne point s'en apercevoir; enfin le voisin Ranflard est à moitié endormi sur son assiette et ne revient à lui que pour demander à boire.

Cependant on a servi le café et les liqueurs; pendant que M. Ranflard abuse du marasquin, les deux cousines, qui s'aperçoivent de l'absence indéfinie des trois jeunes gens, ne cessent de s'écrier :

— Ces messieurs se sont donc trouvés indisposés!...

— Et ce jeune Duhautcours qui nous donne ce dîner et qui n'y est pas venu... est-ce que c'est la mode à Paris de traiter du monde sans y être?...

— Cela me semble au moins peu galant!

— Monsieur Chipotier, que pensez-vous de cela?

Mais l'avocat roulait des yeux effrayés en s'écriant :

— Pour un jambon! mesdames!.. la servante était montée au grenier sous prétexte d'un jambon!...

Enfin les dames, qui éprouvent le besoin de prendre l'air, se lèvent et prennent leurs châles,. les hommes tâchent de se lever aussi et tout en vacillant, cherchent leurs chapeaux, la société va partir en répétant en chœur : — Ce dîner était magnifique!... mais qu'est-il donc arrivé à celui qui nous a invités?

En ce moment un garçon paraît et s'adresse aux trois hommes qui sont restés en leur disant : — Messieurs, quel est celui de vous qui paie la carte?

Ces mots font sur ces messieurs l'effet d'un pétard; ils s'arrêtent, se regardent et balbutient : — Comment la carte... qu'est-ce que cela nous fait la carte?

— On nous a invités... nous sommes venus dîner...

— Ce n'est pas nous qui avons commandé le dîner...

— C'est vrai, messieurs, mais vous l'avez mangé, un autre monsieur avait commandé un dîner à cinquante francs par tête... mais il n'avait rien payé d'avance... ce monsieur-là n'est pas venu... vous le savez bien... nous ne pouvons réclamer la carte qu'à ceux qui sont venus et qui ont dîné.

Les trois hommes sont médusés. Langlumot entre en fureur et s'écrie : — C'est une infamie... une indignité! comment on nous invite à dîner... et on veut nous le faire payer... C'est le jeune Isidore Duhautcours, fils d'un millionnaire, qui nous a engagés... c'est lui qui doit payer.

— Messieurs, vous vous entendrez plus tard avec ce monsieur, mais vous savez bien que c'est vous qui avez mangé le dîner...

— Puisqu'on nous avait... invitation... invités... balbutie Ranflard, c'était pour... pour... pour que nous mangions...

Eustache Craquet, conscrit réfractaire, au nom de la loi, je vous somme de me suivre (P. 88.)

— Et mon neveu qui n'est pas là... — Tous les jeunes gens sont partis ! — C'est donc un traquenard qu'on nous a tendu... nous ne paierons pas... — Messieurs, vous comprenez qu'il serait fort désagréable d'être obligé d'employer l'autorité... — Ah ! monsieur Langlumot ! de grâce, payez, ne faites point d'esclandre ! s'écrie mademoiselle Argentine... nous ne voulons pas de scènes... Ah ! Dieu !... le bruit me fait déjà mal aux nerfs... — Oui, mon ami, dit Hortense, paye... tu te feras plus tard rembourser par ce jeune millionnaire.

Langlumot fait une moue épouvantable en murmurant : — Il est gentil, le petit millionnaire... gredin ! j'aurais dû m'en méfier... et à combien se monte cette carte ?... — Cinq cents francs monsieur... à cinquante francs par tête... vous n'étiez que dix... — Qu'elle horreur !... cinq cents francs !... — Encore on avait commandé pour onze... mais comme vous n'avez été que dix... — Et vous faites payer place entière à mon fils, un enfant de sept ans !... — Monsieur il y a eu dix couverts... — Mais il y a trois messieurs de partis et qui ont dîné aussi... — Vous vous ferez rembourser par ces messieurs... nous ne pouvons pas courir après eux. — C'est un piège infâme qu'on nous a tendu... — Allons, mon ami, payez avec ces messieurs, Phonphonse a envie de dormir, il est temps de partir, cet enfant serait malade... finissons-en. — Messieurs, vous l'entendez... c'est nous qui payons... polisson d'Isidore... — Soyez tranquille, nous lui ferons un procès, dit maître Chipotier, il faudra qu'il rembourse avec les intérêts... — En attendant, cinq cents à trois... c'est chacun... ça fait... — Pardon, reprend l'avocat, mais je crois devoir vous prévenir que je n'ai sur moi qu'une pièce de dix sous, autrement dit cinquante centimes... je ne pouvais prévoir ce cas ! — Voilà qui est joli ! et vous, Rufflard ? — Moi... oh moi... j'ai... je suis en fonds... attendez... j'ai vent douze sous...

Langlumot se décide à tirer son portefeuille, il y prend un billet de banque de cinq cents francs qu'il donne au garçon, en murmurant :

— Tenez... vous êtes payé, Messieurs, nous compterons plus tard!

Puis, prenant son fils par le main, il sort le premier de chez le traiteur en disant : — En voilà bien assez de Paris, demain nous retournerons à Lisieux. — Non !... non ! nous irons chez Séraphin !...

XXX. — DEMANDE EN MARIAGE.

Alexis continuait à écrire à Gerbier de longues lettres qui étaient presque toutes remplies par les assurances de son amour pour Georgina, celle-ci dévorait ces lettres et y répondait aussitôt. Puis elle apportait ce qu'elle avait écrit à son père, mais celui-ci se contentait d'ajouter quelques mots de sa main au bas de l'épître de sa fille, pour lui donner de nouvelles assurances de son amitié.

Alexis ne parlait pas toujours de lui en écrivant à son amie, il préférait lui parler d'elle. Cependant, dans sa dernière missive, il a annoncé qu'on vient de le faire caporal, et Gerbier s'est écrié : « Bravo ! preuve qu'on est toujours content de lui. »

Mais Georgina n'a point paru si satisfaite, car elle se dit : Plus on sera content de lui, et plus il est à craindre qu'on ne l'envoie à l'armée.

La famille Gerbier était rassemblée autour du poêle qui chauffait la petite salle à manger ; l'imprimeur apprenait à lire à ses fils, les deux plus jeunes filles raccommodaient le linge de la maison, et Georgina faisait des fleurs ; mais cette occupation ne pouvait la distraire de ses amours, et le souvenir d'Alexis lui faisait de temps à autre pousser de gros soupirs. L'arrivée du vieil ami de la maison a interrompu les travaux, et cette fois Franville semble tellement agité, on lit sur sa physionomie une expression si singulière que chacun attend avec impatience ce qu'il va dire.

En effet, l'ancien militaire se jette sur un siége, en s'écriant :

— Ah ! mille noms d'une pipe, mes enfants, je vais vous apprendre de drôles de choses !... il y en a du nouveau !

— Pour Alexis ? demande Georgina.

— Eh non ! ma petite, cela ne regarde pas Alexis... notre jeune militaire est là-bas bien tranquille au dépôt de son corps, il est déjà caporal ! il me semble qu'il ne peut pas être encore général !... on ne va pas si vite !... Mais il s'agit de Dehauteroute, de mon ancien ami millionnaire ; je vous ai conté, il y a quelque temps, que grâce à moi il avait retrouvé un fils .. que jadis il avait abandonné. . qu'il avait pris ce fils chez lui... Je t'ai même dit à toi, Gerbier, le chagrin que je ressentais de la conduite de ce jeune homme. C'était un franc mauvais sujet, et je me disais souvent : Comment cette bonne Adèle a-t-elle pu donner le jour à un pareil grenement !

— Eh bien, il a donc fait de nouvelles sottises ?

— Bien mieux que cela !.. le drôle se parait d'un nom qui n'était pas le sien... il se faisait passer pour Isidore Dubois... et il n'était en réalité que Eustache Craquet, un mauvais gredin, qui avait été le condisciple d'Isidore...

— Il serait possible !...

— C'est l'exacte vérité ; ce matin je me rendais chez le banquier pour savoir si le jeune homme avait mis un peu d'eau dans son vin ; là, j'ai appris que il y a trois jours on était venu arrêter notre faux Isidore, reconnu pour Eustache Craquet conscrit réfractaire.

— Et que dit de cela ton millionnaire?

— Il est enchanté d'être délivré d'un si mauvais sujet et de savoir qu'il n'est pas son père; dans le fait, il n'y avait pas de quoi en être fier.

— Et le véritable fils de Duhautcours?

— Oh! tu penses bien que j'ai voulu tâcher d'en avoir des nouvelles, pour cela je me suis rendu ce matin chez mademoiselle Philiberte, la blanchisseuse de fin, qui recélait notre méchant drôle, car cette femme connaissait toute son histoire... mais impossible de savoir ce que peut être devenu le véritable enfant d'Adele, et tu vas comprendre pourquoi : Celui-ci, guidé par un sentiment de fierté ou de colère que je ne saurais définir, ne voulait pas que ceux qui l'avaient abandonné pussent jamais le retrouver. Pour cela, en sortant de l'hospice, il avait déjà formé le projet de changer de nom. Ayant fait part de son dessein à son camarade Craquet, celui-ci, qui ne manquait pas de perspicacité, devina qu'en prenant le nom d'Isidore il avait plus de chances de trouver un jour une famille; il ne s'était pas trompé!... Tu sais le reste. Quant à moi, si je regrette maintenant de ne point avoir retrouvé le fils d'Adèle, ah! j'avoue que j'éprouve une vive satisfaction à savoir que cet ivrogne, ce joueur, ce débauché n'était pas son enfant.

— Ainsi, voilà le banquier encore une fois seul...

— Oui, et ne sachant que faire de sa fortune. il paraît qu'elle l'accable plus que jamais de ses faveurs!... mais elle ne lui donne pas la santé, car il est bien changé depuis quelque temps.

— Qu'a-t-il donc?

— Une gastrite... gastralgie... je ne sais quel diable de noms les médecins donnent à cela aujourd'hui... je crois qu'autrefois on disait seulement que le pylore était attaqué et ne fonctionnait plus!

— Diable! alors on ne peut plus manger. .

— On du moins, il faut suivre un régime sévère jusqu'à ce que l'estomac soit guéri.

— Ah! papa! s'écrie le petit Emile, je ne veux pas avoir de maladie qui empêche de manger!...

— C'est pourtant ce qui vous arriverait, monsieur, si vous étiez trop gourmand. Au reste, ton M. Duhautcours a le moyen de se faire soigner... Probablement, il consulte les premiers médecins de Paris.

— Mon cher Gerbier. . est-ce que tu n'as pas remarqué comme moi que les riches meurent tout aussi vite que les pauvres, quand ils se mettent en train d'être malades?

— Sans doute... eh bien?

— Eh bien, il me semble que cela prouve que les meilleurs médecins de Paris ne vous guérissent pas quand le mal est plus fort que leur science; et en vérité, je trouve que c'est bien heureux pour les pauvres, qui, sans cela, auraient trop de raisons de se plaindre de leur sort. Mais, bien loin de là, leur santé à eux tient souvent à la vie sobre, frugale qu'ils mènent; tandis que les maladies des riches viennent de l'excellente chère qu'ils font journellement, des vins généreux qu'ils boivent. Trop bien vivre est fort dangereux, je l'ai souvent entendu dire à des docteurs; et les pauvres ne courent pas ce danger-là; tu vois que tout est compensé, je crois même que les avantages sont pour celui qui est obligé d'être sobre.

Quinze jours après cette conversation, Gerbier était en train de prendre son repas du soir. Mais Georgina n'était point là; retenue à son magasin par une commande qu'il fallait livrer le lendemain, elle avait prévenu son père afin qu'il ne fût pas inquiet, et Franville, toujours enchanté quand il pouvait se rendre utile, devait aller chercher la jeune fille à onze heures et demie du soir, afin qu'elle ne revînt pas seule aussi tard chez son père.

Gerbier et ses enfants mangeaient avec appétit les haricots à l'huile, le petit salé et les noix sèches qui composaient leur repas, et ils arrosaient tout cela avec de l'eau pure. L'imprimeur, pour plaire à M. Emile, lui chantait le *Pays de Cocagne*, de Béranger, et le petit garçon écoutait d'un air enchanté cette chanson où il est question de confitures et de sucre candi.

Mais on frappe à la porte du carré.

— Serait-ce déjà Georgina, dit Gerbier, il n'est que neuf heures, et elle devait veiller fort tard.

Cependant la jeune Marie a été ouvrir. Ce n'est point Georgina, c'est le banquier Duhautcours qui entre chez Gerbier; celui-ci, tout surpris de cette visite, se lève en murmurant : — Monsieur Duhautcours! comment, c'est monsieur Duhautcours qui vient chez moi... par quel hasard?... — Ce n'est point un hasard, mon cher monsieur Gerbier, répond le capitaliste en saluant de l'air le plus aimable. C'est une affaire... très-importante qui m'amène près de vous... mais, d'abord, je désire que ma présence ne vous cause aucun dérangement; je vous prie donc de vouloir bien continuer votre repas. Je vais prendre une chaise et m'asseoir près de vous .. — Monsieur... en vérité... nous avons le temps de... — Non, non... mangez... ce que j'ai à vous dire sera long... et rien ne me presse, remettez-vous donc à table. — Alors, monsieur, puisque vous le permettez... nous allons continuer... d'autant plus que ce n'est pas l'appétit qui nous manque à nous... — Je vous en fais mon compliment... j'ai aussi de l'appétit, moi, mais je ne puis le satisfaire! — Je ne vous offre pas d'être des nôtres, monsieur... ce que nous mangeons... n'est pas digne de vous!... — Ah! monsieur Gerbier! répond Duhautcours, en regardant d'un œil d'envie les haricots et le petit salé qui sont sur la table, je serais bien content si je pouvais manger de tout cela... plus c'est indigeste et plus je sens que l'on est heureux de pouvoir s'en nourrir... cela prouve que vous avez un excellent estomac, vous!... — Ma foi, oui, monsieur, je crois que je digérerais une culotte de daim!... — Et moi du lait... rien que du lait! voilà où j'en suis!... — Triste ordinaire... j'aime mieux les haricots! mais vous guérirez; c'est un moment à passer. — Je l'espère; mais, je ne vois pas mademoiselle Georgina... serait-elle indisposée? — Non, vraiment; elle est retenue aujourd'hui à son magasin par une commande pressée; elle ne rentrera peut-être pas avant minuit. — Et elle reviendra seule... elle s'exposerait ainsi dans les rues de Paris... — A faire de mauvaises rencontres, n'est-ce pas?

En disant cela, le sourire de Gerbier était passablement moqueur; mais le banquier n'y fait pas attention.

— Oh non! reprend l'imprimeur, ma fille ne reviendra pas seule, je serais allé la chercher; mais l'ami Franville a voulu m'éviter cette course... il est toujours là quand il peut obliger... ce bon Franville! mais, vous avez quelque chose à me dire, monsieur, je suis tout prêt à vous entendre.

Duhautcours réfléchit un moment, puis répond :

— Ce que j'ai à vous dire... je désirerais ne vous le communiquer que... quand vous serez seul... je suis même bien aise que mademoiselle Georgina soit absente... sa présence m'aurait troublé...

— Vous, monsieur... vous si riche... si haut placé dans le monde!... vous seriez embarrassé chez de pauvres gens comme nous!... Ah! vous me permettrez de ne pas vous croire.

— Cela est pourtant, et quand vous connaîtrez le motif qui m'amène...

— Mes enfants, vous avez soupé, il est neuf heures et demie, il est temps d'aller vous coucher... entendez-vous, messieurs mes fils?

— Déjà, papa!...

— Oui, messieurs... répétez vos leçons dans votre lit... il n'y a rien qui endorme mieux que ça... vous, mesdemoiselles, conduisez vos frères?... vous reviendrez quand je vous appellerai, allez!

Les enfants sont éloignés, Gerbier est enfin seul avec Duhautcours, celui-ci peut s'expliquer; il se recueille un moment, puis prononce d'une voix fortement accentuée : — Monsieur Gerbier, je viens vous demander la main de mademoiselle Georgina!

Gerbier demeure un moment comme abasourdi par ce qu'il vient d'entendre; enfin, il répond : — Monsieur.. pardon... j'ai mal entendu, sans doute... ce n'est pas la main de ma fille aînée que vous me demandez?... — Si, vraiment, mon cher monsieur Gerbier, c'est bien votre belle Georgina dont je veux faire ma femme...

— Quoi! monsieur... vous!... si riche!... vous qui habitez presque un palais, vous voulez épouser la fille d'un ancien graveur... aujourd'hui employé dans une imprimerie... qui n'a pour toute fortune que ses cinq enfants?...

— Monsieur Gerbier, c'est justement parce que ma fortune est considérable, parce que je suis millionnaire, que je puis me permettre aujourd'hui de suivre mon penchant et d'épouser une femme qui n'a rien... j'aime mademoiselle Georgina... je l'aime passionnément; cet amour m'a, vous le savez, fait faire autrefois des sottises... qui sont pardonnées maintenant... mais qui ont servi à me prouver tout ce que vaut votre fille; car il en est beaucoup, vous le savez aussi bien que moi, qui auraient succombé devant des cachemires et des diamants. Depuis ce temps, j'ai cherché, je l'avoue, à oublier mademoiselle Georgina, cela m'a été impossible. Bien des événements se sont passés, bien des catastrophes m'ont frappé!... J'ai perdu une fille que j'adorais, un fils sur qui je fondais les plus grandes espérances...

— Je le sais, monsieur, et je vous prie de croire que nous avons pris part à vos douleurs. .

— Eh bien, monsieur Gerbier, au milieu de mes peines, l'image de la charmante Georgina avait seule le pouvoir de me distraire. J'ai quarante-neuf ans, cela est vrai... mais à cet âge on n'est pas vieux encore... Et les unions les plus heureuses sont toujours celles où l'âge du mari dépasse de beaucoup celui de la femme. Je suis libre... je suis seul.. je suis mon maître! je n'ai aucun parent à qui je m'intéresse, je ne m'en connais pas d'ailleurs... Pourquoi donc ne prendrai-je pas pour compagne celle qui a su toucher mon cœur? celle dont la conduite fut toujours sans reproche?... En l'épousant, je lui reconnaîtrai cinq cent mille francs de dot. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous participerez à la fortune de votre fille... Devenu mon beau-père, je ne veux plus que vous ayez besoin de travailler... je vous trouverai quelque sinécure agréable. . ou, si cela vous plaît, vous gérerez une de mes terres; vos enfants auront un avenir assuré. Je m'engage à établir richement vos autres filles, à placer vos fils, à les mettre en position de faire rapidement leur chemin. . Voilà, monsieur Gerbier, ce que j'avais à vous dire... C'est la richesse, c'est l'opulence que je vous apporte, c'est le bonheur de votre fille que je veux faire; car elle n'aura pas plutôt formé un désir qu'il sera satisfait... Eh bien, que pensez-vous de ma proposition? — En vérité, monsieur, elle m'étourdit tellement que je suis encore à me demander si ce n'est point un rêve. — Votre Georgina est assez jolie pour qu'on mette une fortune ses pieds. — Monsieur, je commence par vous remercier beaucoup de l'honneur que vous daignez me faire... vos offres sont magnifiques. — Vous les acceptez? j'espère.

— Oh! permettez, monsieur Duhautcours, je dois avant tout vous apprendre quelque chose qui changera peut-être vos projets : le cœur de ma fille n'est pas libre; elle aime un jeune homme qui serait aujourd'hui son mari, s'il n'était pas tombé au sort et parti comme soldat.

— Vous ne m'apprenez rien; je savais que mademoiselle Georgina avait... quelque penchant pour un nommé Alexis. . mais enfin, ce jeune homme est parti .. il s'écoulera sept années avant qu'il soit libre... sept années .. est-ce qu'une jeune fille doit ainsi perdre sa jeunesse, pour attendre quelqu'un qui peut l'oublier, ou ne point revenir!.. Est-ce qu'il y a des constances de sept ans... Allons, ce serait une folie; et votre fille refuserait un sort magnifique, une fortune princière, le bonheur de toute sa famille, pour un petit amoureux qu'elle a aimé... parce que toutes les jeunes filles veulent avoir un sentiment; mais qu'elle oubliera bientôt, lorsqu'elle sera haut placée dans la société.—Monsieur, vous raisonnez fort juste pour les femmes en général, mais Georgina est une exception. Pour elle l'amour est le premier des biens... et je crains qu'elle ne mette ce bien beaucoup au-dessus de la fortune.—Non, il n'est pas possible que mademoiselle votre fille refuse le sort brillant que je lui offre, et tout le bien qui rejaillira sur sa famille. D'ailleurs si elle était assez déraisonnable pour repousser le bonheur qui vient à elle, vous êtes son père... vous avez votre autorité, et je pense...—Ah! monsieur, je n'ai jamais eu besoin de faire de l'autorité avec mes enfants... je les aime... ils me le rendent bien; nous nous entendons comme ça, cela nous suffit; mais les forcer, les contraindre... Oh! non, ça n'est ni dans mon caractère, ni dans mes habitudes... Si je faisais le méchant avec eux, ils ne me reconnaîtraient plus, et ils cesseraient de m'aimer.—Enfin, monsieur Gerbier, j'espère au moins que vous ne serez pas hostile à mes propositions.—Oh! non, monsieur, au contraire, car je sens bien que c'est la fortune... l'opulence. . une position superbe que vous offrez à mon enfant.—Très-bien, cela me suffit. Dès ce soir, je pense, vous communiquerez ma demande à mademoiselle votre fille, et demain, sur les midi, je viendrai savoir sa réponse, car vous comprenez qu'il me tarde de la connaître. —Oui, monsieur, je conçois cela. Venez demain à midi, Georgina vous attendra, je veux qu'elle vous dise elle-même sa réponse.—Voilà qui est entendu, à demain, monsieur Gerbier.—A demain, monsieur.

Le millionnaire est parti Gerbier reste seul tout pensif et réfléchit : « Ma fille serait riche... immensément riche... elle aurait hôtel, voitures, campagnes, valets... oui... elle peut avoir tout cela, mais elle n'en voudra pas! »

A onze heures et demie Georgina revient accompagnée de Franville qui a voulu dire bonsoir à son ami.

— Parbleu! tu as bien fait de monter avec ma fille, lui dit Gerbier, car j'ai ce soir des choses curieuses à vous apprendre! J'ai reçu une visite, moi!... — Une visite! s'écrie Georgina qui croit déjà qu'il s'agit d'Alexis et regarde de tous côtés. — Calme-toi, ma fille, ce n'est pas lui qui est venu!... on ne quitte pas comme cela son régiment. Non, c'est M. Duhautcours qui est venu me voir... et tu ne devinerais jamais ce qu'il m'a demandé. — Quoi! M. Duhautcours est venu vous demander quelque chose, mon père? — Oui, mon enfant! — Je gage que je le devine, moi, murmure Franville, tout en tortillant sa moustache. — Eh bien! ma fille, M. Duhautcours, le banquier, le millionnaire, est venu me demander ta main. — Ma main... à moi... oh! ce n'est pas possible, mon père, c'est pour rire que vous nous dites cela! — Moi, ça ne me surprend pas du tout, dit Franville, vu que depuis longtemps j'ai remarqué que notre homme d'argent en tenait diablement pour vous, petite, et que cet amour, loin de diminuer, semblait aller en augmentant. — Non, Georgina, ce n'est point une plaisanterie, je te répète que M. Duhautcours désire faire de toi sa femme. En t'épousant, il te reconnaît cinq cent mille francs de dot, et ensuite... mais non, c'est tout. — Eh bien! mon père, lors même M. Duhautcours m'en offrirait dix fois autant, lorsqu'il aurait un trône à me donner, vous savez bien que je ne l'accepterais pas. . puisque j'aime Alexis, puisque je suis sa fiancée, sa promise .. puisque je lui ai juré qu'il me retrouverait fidèle... est-ce que l'on doit manquer à ce que l'on a promis! ce serait affreux cela .. et d'ailleurs, jamais je ne pourrais être heureuse avec un autre qu'Alexis... Que m'importe que cet autre ait de l'or... des maisons... vous m'avez dit cent fois, mon père, que ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur... est-ce que vous ne pensez plus de même à présent? — Si fait... si fait, mon enfant! répond Gerbier en déposant un baiser sur le front de sa fille. Je pense toujours de même; seulement... comme tu es jeune... comme tu es femme... il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la brillante position que l'on t'offre puisse te séduire. Quant à Alexis, il m'a dit lui-même avant de partir : « Monsieur Gerbier, si un parti avantageux se présentait pour Georgina, qu'elle ne le refuse pas à cause de moi.. Je lui pardonnerai de m'oublier, pourvu qu'elle soit heureuse. » — Pauvre Alexis! il vous a dit cela.. mais c'est une raison de plus pour que je ne veuille être qu'à lui... Ainsi, mon père, vous avez refusé ce monsieur, n'est-ce pas?. . vous lui avez dit que je ne pourrais jamais l'aimer, puisque mon cœur est à un autre, et qu'à mon âge on ne se marie pas pour de l'argent. — Ma chère amie, je ne pouvais pas répondre pour toi dans une occasion si importante; où il s'agissait de ta fortune, de tout ton avenir... j'ai dit à M. Duhautcours de revenir demain... je lui ai dit qu'il te trouverait et que tu répondrais toi-même à sa demande. — Ah! mon père, il me semble que vous auriez bien pu épargner à ce monsieur la peine de revenir; est-ce que vous avez pu croire un moment que j'oublierais Alexis pour les millions de ce monsieur!...

— Ma chère Georgina, dit Franville, qui jusqu'alors s'est contenté d'écouter le père et la fille, il y a sans doute autre chose encore que Gerbier ne veut pas vous dire... mais que je devine, moi, et dame! cela vaut bien la peine que l'on y réfléchisse un peu! En lui demandant à être son gendre, Duhautcours a dû dire à votre père : « J'élèverai vos enfants, je me charge de leur sort, de l'établissement de vos autres filles... » Tout cela est quelque chose .. pensez-y, ma petite; l'amour ne dure pas toujours .. mais le bien-être, la fortune pour toute sa vie... cela mérite bien aussi quelque considération!...

Georgina pâlit, elle baisse ses regards vers la terre et balbutie :

— Ah!... oui... en effet... je n'avais pas pensé... mes frères .. mes sœurs... et puis mon père qui n'aurait plus besoin de travailler... oui... je suis une égoïste, je ne songe qu'à moi... mais il ne faut pas à cause de moi que tous ceux qui m'entourent restent pauvres lorsque je puis les rendre riches... eh bien! mon père, je ferai ce que vous voudrez... j'épouserai ce monsieur, si vous me l'ordonnez...

En disant cela, la jeune fille détourne sa tête pour cacher ses larmes, mais elle ne peut retenir ses sanglots, et bientôt son visage est inondé de pleurs.

Gerbier prend alors sa fille dans ses bras en s'écriant : — Non pas!... non pas vraiment!. . je ne veux pas de tout cela... Tenez, la voilà déjà tout en larmes! rassure-toi, mon enfant, je ne veux pas que tu te sacrifies!... au diable ce M. Duhautcours avec sa fortune!... Il a déjà fait entrer le chagrin chez nous!.. qu'il ne soit plus question de sa proposition... demain tu le refuseras, bien poliment, mais bien nettement, afin qu'il ne revienne plus. Est-ce que nous avons besoin de lui pour gagner notre vie?... Jusqu'à présent j'ai pu élever mes enfants... Tes sœurs seront bientôt comme toi de bonnes ouvrières, et elles nous aideront à leur tour jusqu'à ce que mes deux polissons travaillent comme leur père... Donc nous n'avons pas besoin d'être poussés par ce monsieur, qui nous pousserait peut-être de travers. . on ne sait pas... pour faire fortune on ne va pas toujours tout droit!...

Georgina essuie ses yeux et saute au cou de son père, puis elle dit à Franville : — Est-ce que vous auriez voulu que j'oubliasse Alexis... pour votre vilain millionnaire?

— Non, ma petite, non, bien au contraire; mais j'ai dit ce que je devais dire, parce que dans ces affaires-là, il faut envisager les choses carrément! Duhautcours rengainera son compliment ça le vexera diablement!... Quelqu'un qui croit qu'avec de l'or on a tout ce qu'on veut... vous lui prouverez qu'il se trompe.. et que les millions ne sont pas toujours vainqueurs. Ah!... s'il avait plutôt pensé à son fils... à l'enfant de cette pauvre Adèle... je gagerais bien que c'était un bon sujet celui-là!... et Duhautcours ne serait pas seul aujourd'hui à s'embêter sur ses coffres forts; mais maintenant il n'y faut plus penser... Bonsoir, je vais me coucher.

Le lendemain, d'après l'ordre de son père, Georgina reste à leur demeure pour recevoir le banquier; quant à Gerbier, il ne juge pas sa présence nécessaire à cet entretien; en laissant sa fille répondre seule à la proposition de M. Duhautcours, il veut encore prouver à ce monsieur que Georgina est entièrement libre dans cette circonstance et qu'il ne veut en rien influencer ses résolutions.

A midi sonnant, Duhautcours entre chez Gerbier. En trouvant Georgina seule, il éprouve une vive émotion, que la physionomie froide et presque sévère de la jeune fille ne contribue pas à calmer. Cependant il prend la chaise que Georgina lui présente, et, se plaçant en face d'elle, lui dit d'une voix qu'il s'efforce de rendre douce :

— Mademoiselle, je pense que M. votre père vous a fait part de la demande que je suis venu lui faire hier au soir; c'est votre main... c'est au titre de votre époux que j'aspire. Il m'a dit que vous étiez maîtresse absolue d'agir... suivant que cela vous plairait; c'est donc votre réponse que je viens chercher... et je ne vous cacherai pas que mon bonheur est entre vos mains... il va dépendre de vous..

— Monsieur, répond Georgina, je ne puis que vous remercier beaucoup de l'honneur que vous voulez bien me faire en oubliant la distance que la fortune a mise entre nous; toute autre, sans doute, serait fière et heureuse de devenir votre femme! mais moi, monsieur, je ne saurais l'être, car j'ai donné mon cœur; un autre possède tout mon amour... Vous voyez donc bien que ce serait mal à moi d'accepter un titre... dont je ne serais pas digne... car une femme doit avant tout aimer celui auquel elle se marie.

Duhautcours pâlit, il pince ses lèvres, cependant il se hâte de répondre : — Je n'ai jamais pensé, mademoiselle, que vous deviez avoir de l'amour pour moi... mais l'estime, l'amitié en tiennent lieu... en ménage, cela vaut souvent mieux que des passions... qui ne sont jamais durables... Il ne faut donc pas que le sentiment que vous avez éprouvé pour un autre soit un motif qui vous fasse rejeter ma demande d'ailleurs ce sentiment n'a plus d'espérance. . celui que vous aimez est parti...— Pour l'amour... hélas! oui, monsieur, mais il reviendra... — Dans sept ans... si toutefois il revient!... — Ah! monsieur, ne me faites pas entrevoir le contraire... vous me rendriez trop malheureuse!... — C'est qu'en vérité, mademoiselle,

votre constance est ici bien peu raisonnable ; songez donc à tous les hasards de la guerre ; les hommes, croyez-moi, ne se piquent pas de constance comme les femmes... votre amoureux peut trouver en pays étranger bien des occasions d'être infidèle !... — Non, monsieur, Alexis ne m'oubliera pas... et lors même qu'il se conduirait ainsi, moi je ne voudrais pas l'imiter ; cessez donc d'insister... je vous l'ai dit, monsieur, je ne puis être votre femme... ma résolution est bien arrêtée.

Duhautcours se lève, ses sourcils se froncent, ses poings se ferment, sa respiration devient oppressée ; il fait quelques pas dans la chambre, puis revient vers Georgina :

— Mademoiselle, je voulais faire votre bonheur... je voulais satisfaire tous vos désirs, tous vos vœux... mes trésors, je les mettais à votre disposition... Aucune femme en France... en Europe, n'aurait pu rivaliser avec vous pour les toilettes, pour les diamants !... Vous auriez eu des équipages... des femmes de chambre à vos ordres... maison de campagne, château... loges à tous les théâtres... votre existence se serait écoulée en fêtes... bals, concerts, cavalcades... tous les jours de nouveaux plaisirs...

— Cette existence là ne me séduit pas, monsieur... je préfère le travail auprès de celui que mon cœur a choisi.

— Je ne vous parle pas non plus de tout ce que j'aurais fait pour votre famille... Votre père riche, heureux... exempt à jamais de soucis, d'inquiétudes... vos sœurs étant en position de faire de riches mariages... vos frères recevant une éducation brillante et plus tard occupant les premiers emplois... Je m'étonne qu'une jeune personne qui aime tant ses parents ne veuille rien faire pour les rendre heureux.

Georgina rougit, mais elle se hâte de répondre : — Mon père ne serait pas heureux s'il me voyait... un profond chagrin, monsieur, et il sait bien quelle serait ma peine si l'on me forçait à renoncer à Alexis.

Duhautcours frappe avec colère sur son chapeau, fait quelques pas pour sortir, s'arrête, revient encore vers Georgina, en s'écriant :

— Mais c'est votre bonheur que je voulais faire... et vous le refusez... réfléchissez et dites-moi que je puis espérer que plus tard...

La jolie fille se contente de faire avec sa tête un signe négatif. Alors Duhautcours, exaspéré, sort brusquement de chez Gerbier.

XXXI. — LE MILLIONNAIRE.

Un mois est passé, et chez Gerbier on n'a plus entendu parler de Duhautcours, ce qui enchante Georgina. De son côté, Franville n'a pas remis les pieds chez le capitaliste, car il ne veut pas s'exposer à sa mauvaise humeur, et il ne doute pas que le refus qu'une jeune fleuriste a fait de sa main et de sa fortune n'ait cruellement blessé son amour-propre et son orgueil.

Mais si Georgina est tranquille de ce côté, elle est bien loin de l'être dans ses amours : depuis que celui qu'elle aime est soldat, la jolie fleuriste s'occupe beaucoup de politique ; elle écoute la lecture des journaux que fait quelquefois une demoiselle de son magasin pendant le moment du déjeuner ; puis elle s'informe à celles qui ont des parents ou des amis à l'armée ; elle veut savoir si l'on se bat toujours, si la guerre finira bientôt ; ce qu'elle entend dire ne la rassure pas, elle tremble toujours que l'on n'envoie Alexis en Crimée, et plus elle apprend que l'on est content de lui, plus elle redoute qu'il ne fasse partie de l'armée active.

Quelquefois, en rangeant dans les tiroirs de sa commode, les yeux de Georgina se portent sur la petite boîte que son ami lui a remise avant de la quitter, en la priant de ne l'ouvrir que s'il ne devait plus revenir ; alors les regards de la jeune fille se détournent de cet objet avec une sorte d'effroi, et elle murmure : — Oh !... je ne l'ouvrirai jamais cette vilaine boîte... je la rendrai à Alexis dès qu'il reviendra... alors s'il veut me dire ce qu'il y a là-dedans, il me le dira... peu m'importe, je ne suis pas curieuse... je suis bien sûre que ce ne sont pas des lettres d'une autre femme qu'il m'aurait priée de lui garder.

Une nouvelle missive du jeune soldat arrive un soir chez Gerbier, c'est Franville qui monte la lettre que la portière lui a remise.

— C'est de notre ami ! dit Gerbier en regardant l'adresse, je reconnais son écriture... Tiens, Georgina, lis nous cela, mon enfant, eh bien ! qu'as-tu donc, tu trembles ?... — Oui, mon père, je ne sais pas pourquoi... mais aujourd'hui... j'ai comme un pressentiment... il me semble que je vais apprendre quelque nouvelle fâcheuse. — Tu vois bien qu'Alexis n'est pas malade, puisqu'il nous écrit... allons, c'est un enfantillage, lis donc.

La jeune fille a brisé le cachet, mais à peine ses yeux, qui devorent l'écriture d'Alexis, ont-ils parcouru quelques lignes, qu'elle pousse un cri et laisse tomber le papier en murmurant :

— Ah ! j'en étais bien sûre... il va partir pour se battre !

— Voyons !... voyons ! dit Gerbier en ramassant la lettre d'Alexis ; et, après les assurances d'amour ordinaires, il lit : « J'ai été incorporé dans le 20e de ligne... on assure que nous allons être envoyés en Crimée... quant à moi, je le désire vivement ; car le théâtre de la guerre est le plus beau séjour pour un militaire... »

— Bravo ! bravo ! s'écrie Franville en se tapant sur la cuisse, voilà un brave garçon !... un digne enfant de Paris !... oh ! il parviendra celui-là !... il fera son chemin, j'en reponds !

— Oui ! répond Georgina en pleurant... il voudra parvenir... et c'est pour cela qu'il s'exposera, qu'il ira au plus fort du danger et qu'il se fera tuer en voulant acquérir un grade...

— Allons, petite, n'ayez donc pas de ces idées-là ! vous croyez comme ça qu'il y a des balles pour tout le monde à la guerre... oh ! que non. n'en a pas qui veut ! quelquefois vous les entendez siffler de tous côtés autour de vous, et vous n'attrapez pas seulement une petite égratignure !

— Mais, monsieur Franville, il paraît que c'est une guerre terrible là-bas, et que l'on se bat tous les jours... quand ce n'est point en bataille rangée, ce sont des surprises... des escarmouches, des attaques imprévues... puis des retranchements dans lesquels on est toujours exposé...

— Tiens !... tiens !... Gerbier, entends-tu ta fille qui parle comme un véritable troupier maintenant... c'est gentil ça !

— J'entends ce qu'on dit, ce qu'on lit... et depuis qu'Alexis est soldat tout cela m'intéresse...

— Après tout, ma fille, dit Gerbier, il sera temps de t'inquiéter lorsque ton fiancé sera au combat. Alexis écrit : « On assure que nous allons être envoyés en Crimée... » on assure ne veut pas dire que cela est décidé ; on peut très-bien ne pas les y envoyer.

— Tant pis pour Alexis, dit Franville, car je sais bien qu'il désire y aller, lui !... et qu'il s'y plairait mieux qu'en garnison...

— Taisez-vous, monsieur Franville, vous serez cause que je vous détesterai !...

— Je ne crois pas... on ne déteste pas les gens parce qu'ils s'intéressent à l'avenir de ceux que nous aimons... vous aimez Alexis... comme une jeune fille aime son amoureux... moi comme un vieux militaire aimerait son fils... vous voulez le retenir près de vous... moi je veux le pousser en avant ! il me semble que l'un vaut bien l'autre.

Malgré tout ce que lui a dit Franville sur l'avenir glorieux qui attend Alexis, Georgina a passé la nuit entière sans dormir, car elle voit toujours celui qu'elle aime sur le théâtre de la guerre, elle le voit blessé, souffrant, expirant loin d'elle. Ces idées la poursuivaient et la désolaient. Cependant Alexis n'est pas encore parti ; si on pouvait le faire remplacer maintenant, il en serait temps encore, il ne partirait pas. Cette pensée en fait naître une autre dans l'esprit de la jeune fille, cette autre lui rend l'espérance, le courage, et elle attend avec impatience le jour pour exécuter la résolution à laquelle elle vient de s'arrêter.

Ce jour est venu ; sur les onze heures du matin, Duhautcours vient de passer dans son cabinet ; depuis un mois le millionnaire est devenu d'une maigreur effrayante ; ses joues sont creuses, ses yeux caves, sa démarche lente et incertaine dénote la souffrance ; il se traîne jusqu'à un fauteuil, dans le quel il se jette en murmurant :

— Ah ! mon Dieu !

Un domestique apporte sur un magnifique plateau d'argent une charmante tasse et un pot au lait en porcelaine de la manufacture de Sèvres et sur laquelle des fleurs ont été si habilement peintes que l'on ne peut se lasser de les admirer, et que l'on reconnaît la touche, le fini, le talent distingué de *Fontaine*, cet artiste auquel la porcelaine doit tant d'inimitables bouquets.

Sur le plateau il y a encore un joli couteau en vermeil, puis un petit pain de gruau ; le domestique a placé cela sur le bureau du banquier, en disant : — Monsieur a ordonné qu'on lui servît son déjeuner dans son cabinet... le voilà. — Oui... c'est bien... murmure Duhautcours d'une voix sourde ; pour un pareil déjeuner, il n'est pas nécessaire d'aller s'installer dans une salle à manger !... — Si monsieur désirait autre chose... une volaille... du pâté ?... — Taisez-vous ! taisez-vous, imbécile ! que je risque une bouchée de viande, pour éprouver ensuite des douleurs atroces, n'est-ce pas ?... sortez, si j'ai besoin je sonnerai.

Demeuré seul, Duhautcours appuie son bras sur son bureau et regarde d'un œil sombre son déjeuner, en disant :

— A quoi donc sert-il d'avoir tant de fortune !... en vérité, je commence à trouver que c'est une raillerie du sort !... je suis millionnaire, mais je n'ai plus d'enfant ; j'ai perdu les deux que j'avais lorsque je croyais pouvoir être certain de les conserver ; et ce Gerbier, qui n'a pas le sou... a toujours ses cinq enfants près de lui... Ah ! il avait raison, cet homme... il est plus riche que moi !... je suis millionnaire, et la seule femme que j'aie jamais véritablement aimée refuse de m'épouser... elle ne possède rien... et elle ne veut pas de moi... elle me préfère un jeune soldat !... Je suis millionnaire... et je meurs de faim... il me faut ne plus vivre que de laitage... mon estomac refuse toute autre nourriture ; je puis avoir sur ma table les mets les plus recherchés, les vins les plus rares, les plus généreux... il ne faut pas que j'y touche... mais Gerbier peut, sans que cela lui fasse mal, manger des haricots... du petit salé, des noix... qu'il arrose avec de l'eau... il peut satisfaire son appétit... moi, c'est à peine si je digérerai quelques bouchées de ce pain émiettées dans du lait... et je suis millionnaire !... quelle dérision ! .. les millions, c'est l'amour de celle que j'aime, ce sont les enfants qui nous chérissent... c'est la santé... c'est un bon estomac... oh ! oui ! je le sens bien maintenant, voilà la seule, la vraie richesse.

Et Duhautcours reste longtemps plongé dans ses réflexions qui sont

toin d'être gaies; enfin il se décide à casser un petit morceau de pain de gruau, à se verser du lait dans sa tasse et à commencer ce que *Sainte-Foy* aurait appelé un f... déjeuner, lorsque le domestique ouvre la porte du cabinet.

— Je ne vous ai point sonné! s'écrie le banquier, qui a toujours de l'humeur quand il a des témoins de son maigre repas. Que voulez-vous... pourquoi entrez-vous? — Pardon, monsieur, c'est une personne qui désirerait beaucoup parler à monsieur... — Je ne veux recevoir personne .. je ne suis pas visible... renvoyez. . renvoyez!... — Cela suffit, monsieur, je vais dire à cette jeune demoiselle que vous ne recevez pas... — Comment... c'est une jeune demoiselle qui est là... a-t-elle dit son nom? — Oui, monsieur, elle se nomme Georgina Gerbier... — Georgina! s'écrie Duhautcours en faisant un bond sur son fauteuil, c'est mademoiselle Georgina... et vous ne me le disiez pas... allez vite .. faites entrer cette demoiselle... ah! d'abord ôtez ce déjeuner... ôtez tout cela... dépêchez-vous donc... maintenant hâtez-vous... ne faites pas attendre.

Et le banquier, dont les traits se sont animés au seul nom de la jeune fille, se regarde dans la glace et tâche de remettre un peu plus de soin dans sa toilette, tout en se disant : Elle ici .. chez moi... mon Dieu, quel espoir!... aurait-elle réfléchi. . changé de résolution... oh! oui... oui .. ce ne peut être que cela...

Mais déjà Georgina entre, pâle et craintive, dans le cabinet de Duhautcours; celui-ci court au-devant d'elle et la conduit sur une causeuse en lui disant : — A quelle circonstance dois-je, mademoiselle, le bonheur qui m'arrive... je suis si heureux de votre visite, qu'en vérité je doute encore si c'est bien vous qui venez chez moi. — En effet, monsieur, répond Georgina d'une voix tremblante, je comprends que la démarche que je fais aujourd'hui puisse vous étonner .. il fallait un motif bien puissant pour que je me présentasse chez vous. . c'est bien hardi de ma part... — Bien hardi! eh! pourquoi donc cela? .. cette maison vous fut toujours ouverte... il ne tient qu'à vous qu'elle soit la vôtre; ne vous ai-je pas offert d'y commander, d'y régner en souveraine... —Oh! monsieur. . pardon,. . mais.. j'ai à vous demander ..—Comme vous voilà tremblante!.. émue... de grâce, remettez-vous, mademoiselle, et veuillez me parler avec confiance. — Oui, monsieur, oui, je vais tâcher : la dernière fois que vous êtes venu chez mon père, monsieur, vous m'avez répété à plusieurs reprises que vous désiriez faire mon bonheur... — Cela est vrai, mademoiselle, je vous le répète encore.. faire votre bonheur voilà le plus ardent de mes vœux!...

— Eh bien, monsieur, ce sont ces paroles qui m'ont inspiré la pensée de venir vous trouver. . car mon bonheur... vous pouvez le faire, monsieur, oh oui, il ne tient qu'à vous que je sois heureuse... et si vous ne repoussez pas ma demande, ma reconnaissance sera éternelle; votre souvenir restera grave dans ma mémoire... et je vous bénirai! . — Veuillez vous expliquer, mademoiselle, répond Duhautcours, qui trouve que la conversation ne prend pas la tournure qu'il espérait et devient plus sérieux — Vous avez donc quelque chose à me demander?... — Oui, monsieur. . je vais vous confier ce qui m'amène près de vous... sans que mon père le sache... car il ne l'aurait peut-être pas voulu, lui... et moi, je ne suis dit que cela vous serait si facile... que cela vous coûterait si peu... — Je ne comprends pas du tout .. — Monsieur... vous savez que j'aime un jeune homme qui est tombé au sort .. qui est soldat... ce jeune homme. . Alexis, c'est mon fiancé... nous allions nous marier.. S'il avait eu de quoi acheter un remplaçant, il ne serait pas parti .. maintenant il serait encore temps... mais il faut se dépêcher, car on parle d'envoyer son régiment en Crimée.. où l'on se bat tous les jours... où Alexis sera tué peut-être .. Ah! monsieur . rendez-moi celui que j'aime. . avec quatre mille francs je ferai remplacer Alexis. Prêtez-moi cette somme, monsieur, ce n'est rien pour vous. . c'est tout pour moi .. je vous la rendrai; à force de travail, d'économies, je parviendrai un jour à vous rembourser; mais en attendant vous aurez fait mon bonheur, monsieur, car vous m'aurez rendu à celui qui a tout mon amour... et je ne connais pas de plus grand bonheur que celui-là ..

Pendant que la jeune fille s'explique, la physionomie du banquier a totalement changé; elle est redevenue sombre, rogue, désagréable; ses pieds, qu'il frappe avec impatience sur le parquet en regardant à droite et à gauche, semblent annoncer qu'il ne veut plus écouter ce qu'on lui dit.

Enfin Georgina a cessé de parler, mais ne recevant aucune réponse à sa demande, elle se décide à balbutier : —Est-ce que vous ne m'avez pas entendue, monsieur? — Pardonnez moi, mademoiselle, oh! je vous ai beaucoup trop entendue même, car si j'avais su... mais j'étais si loin de me douter... Comment, mademoiselle, c'est pour me conter de pareilles choses que vous êtes venue me trouver... je n'en reviens pas! ma parole d'honneur, je n'en reviens pas!... — Que voulez-vous dire par là, monsieur, ma demande vous semble-t-elle donc si inconvenante ..— Votre demande!... mais elle n'a pas le sens commun, mademoiselle, permettez-moi de vous le dire... Comment!... vous savez que je vous aime, que je vous adore... il me semble que je vous l'ai prouvé en vous offrant le titre de ma femme, que je vous offre toujours. . et vous venez me demander de quoi libérer un petit monsieur dont vous êtes affolée, afin que ce blanc-bec vous revienne et que vous puissiez l'épouser... et vous croyez que je vais être assez bon... c'est-à-dire assez bête, pour vous aider à épouser mon rival!... Oh non! oh non!. . je n'en garderai rien.

Georgina se lève et répond d'une voix qui ne tremble plus maintenant : — Pardon, monsieur, mais je m'imaginais que l'on n'était pas laid parce qu'on était généreux; j'avais eu la sottise de croire à vos protestations quand vous parliez de faire mon bonheur, et je venais vous en fournir l'occasion...

— Elle est jolie l'occasion!... votre bonheur... je veux le faire... avec le mien .. c'est avec le mien... c'est avec moi que je veux vous rendre heureuse .. je ne tiens pas du tout à ce que vous le soyez avec un autre... au contraire!...

— Assez, monsieur, assez!... je vois que je m'étais bien trompée en croyant qu'une bonne action pouvait vous être agréable; je vous avais mal jugé; mais du moins cette conversation aura encore servi à quelque chose, car elle m'aura prouvé que j'ai eu bien raison de refuser de m'unir à vous.

Après avoir dit ces mots, Georgina fait au banquier une légère inclination de tête, puis elle sort de chez lui d'un pas précipité

Quant à Duhautcours, il a fait malgré lui un mouvement pour retenir la jeune fille, mais son regard fier l'a terrifié; il retombe dans son fauteuil, où il demeure comme anéanti, en se disant : — Comme elle aime cet Alexis!... et cependant il n'a pas le sou!

Le soir même, Georgina qui ne veut pas avoir de secrets pour son père, lui raconte ainsi qu'à Franville la démarche qu'elle a faite le matin près du banquier, et quel en a été le résultat.

— Ma chère enfant dit Gerbier, si tu m'avais consulté, tu te serais épargné une peine inutile; je t'aurais dit : « Ne va pas chez ce millionnaire, car il refusera de te rendre service. » Cet homme est un égoïste... ce n'est pas ton bonheur qu'il voulait faire en te poursuivant, c'était le sien. . et il l'a prouvé en te refusant ce que tu lui demandais. — C'est égal, dit Franville, quand on roule sur l'or, sur les billets de banque... refuser quatre mechants mille francs à une jolie fille qui vous les demande les larmes dans les yeux .. ah! faut être bien roturier... Et il osait dire qu'il vous aimait!... Tenez, ma petite, vous avez eu bien raison de refuser d'épouser ce monsieur-là... et maintenant je vous en fais mon compliment!... mais c'est égal .. s'il arrivait malheur à Alexis.. Sacrebleu! c'est à Duhautcours que je m'en prendrais.

Au bout de trois jours on reçoit une nouvelle lettre d'Alexis qui ne contenait que ces mots.

« Chère Georgina, j'ai à peine le temps de tracer quelques lignes : « Nous partons pour la Crimée... j'espere n'y distinguer. Du courage!.. Vous me reverrez .. votre amour me portera bonheur.. il sera mon talisman... Je vous écrirai dès que je serai là-bas . ou avant si l'on relâche dans un endroit d'où je puisse écrire .. embrassez tous ceux que j'aime .. ne pleurez pas. mais priez pour moi »

En achevant cette lettre, Georgina s'est évanouie, tandis que Franville s'écrie : — Eh nom d'une pipe! est-ce qu'elle a cru qu'on devenait soldat pour peser du poivre et du café!

XXXII. — LA PETITE BOITE.

Quatre mois se sont écoulés, on a reçu une autre lettre d'Alexis, elle était datée de Balaclava; il était arrivé en Crimée sans autre accident que le mal de mer, et Franville ne cessait de répéter : — Vous voyez bien que cela va tout seul. . il est en bonne santé et il va se battre. Que diable voulez-vous de mieux?

Mais depuis que celui qu'elle aime est sur le théâtre de la guerre, jamais un sourire n'est venu rajeunir la douce physionomie de Georgina, toujours pâle et languissante, toujours triste et rêveuse : elle cherche devant son père à affecter un courage qu'elle n'a pas, elle se cache pour pleurer; mais Gerbier devine bien tout ce qui se passe dans son cœur, et il partage le chagrin de sa fille.

Pour captiver l'attention de Georgina, il suffit de parler de la guerre, elle écoute ardemment tout ce que l'on dit à ce sujet; chaque jour il faut maintenant que son père lui lise le journal, c'est-à-dire les passages du journal où l'on parle de la Crimée, elle apprend que l'on s'est battu, que les Français et les Anglais sont vainqueurs, mais elle voit aussi que l'ennemi se défend bien et qu'il faut souvent payer cher la victoire.

Pour consturre Georgina, Franville est à l'affût de nouvelles, et chaque soir il vient conter ce qu'il a appris dans la journée, en ayant bien soin pourtant d'écarter de son récit ce qui pourrait ajouter aux inquiétudes de la jeune fille.

— Pardieu! s'écrie un soir la vieille moustache en arrivant chez Gerbier, ce mauvais sujet d'Isidore. . c'est-à-dire d'Eustache Craquet, est plus heureux qu'il ne le mérite!. . le voilà aussi embarqué pour la Crimée, il est capable d'attraper là-bas quelque blessure honorable qui effacera les sottises qu'il a faites ici.

— Comment sais-tu cela, dit Gerbier?

— Par mademoiselle Philiberte .. il m'est venu à l'idée d'aller chez la blanchisseuse pour savoir ce que l'on avait fait du jeune Craquet... croirais-tu qu'elle pleurait comme une Madeleine, en me disant qu'il était soldat . et qu'elle se repentait bien d'avoir été cause de sa degringolade!... ô les femmes!... les hommes qui les délaissent sont toujours ceux qu'elles regrettent!

— Et monsieur Duhautcours... l'as-tu revu?

— Lui! .. oh! non vraiment! .. et je ne remettrai jamais les pieds chez lui.. depuis que je sais qu'il a refusé à cette chère petite une chose qu'il lui était si facile d'avancer.. je ne veux plus le voir... Au reste, il paraît que cela ne lui a pas porté bonheur... il ne peut pas guérir de sa maladie... et quelqu'un m'a dit qu'il ne pouvait pas aller loin comme ça... — Ah! je ne souhaite pas sa mort! murmure Georgina, elle ne libérerait pas Alexis!...

— Sans doute ma petite, il ne faut jamais désirer la mort de personne, mais quand quelqu'un qui s'est mal conduit passe l'arme à gauche, je me contente de dire: « Serrez les rangs. »

Quelques semaines se passent encore, et l'on n'a plus reçu de lettres d'Alexis, les craintes de Georgina deviennent chaque jour plus vives.

— S'il ne nous écrit pas, dit-elle, c'est qu'il lui est arrivé quelque malheur... c'est qu'il est blessé grièvement... ou mort peut-être.

En vain Franville ne cesse de répéter à la jeune fille qu'un soldat n'a pas souvent le temps d'écrire, que lorsqu'il en a le temps, ce sont les moyens qui lui manquent; puis enfin que lorsqu'il a écrit il lui est souvent très-difficile de faire partir sa lettre, et que celle-ci après être partie peut encore s'égarer en route.

— Non, dit Georgina, les communications sont libres... plusieurs personnes de mon magasin ont des parents, des amis là-bas... et elles ont encore depuis peu reçu des lettres d'eux; si Alexis avait pu écrire, j'en aurais reçu aussi.

Gerbier fait son possible pour calmer les alarmes de sa fille, mais dans le fond de son âme il partage ses craintes, et n'est pas tranquille sur le sort d'Alexis. Un soir, Franville arrive plus tard qu'à l'ordinaire; les petits garçons et les deux sœurs de Georgina sont couchés, mais celle-ci a voulu veiller avec son père, espérant toujours voir arriver leur vieil ami, et apprendre par lui quelques nouvelles.

Franville a dans sa physionomie quelque chose de contraint, ses traits sont altérés; et bien qu'il fasse ses efforts pour causer comme à son ordinaire, pour des gens qui veulent lire dans sa pensée, il cache au fond de son âme une triste nouvelle.

— Que venez-vous nous apprendre ce soir? lui dit Georgina.

— Moi... rien! répond le vieux militaire en affectant un air indifférent — Comment vous ne savez rien de nouveau de l'armée... de la situation des troupes en Crimée?

— Mais non. .les troupes occupent toujours les mêmes positions...je ne crois pas qu'il y ait eu de nouveaux combats depuis quelque temps...

— Vous ne croyez pas... mais vous n'en êtes certain...

— Mon enfant, je n'en sais pas plus que les journaux...

— Quelquefois on rencontre des personnes qui reviennent de là-bas .. vous qui connaissez beaucoup de militaires...

— Oui... mais ceux que je connais... ne sont pas revenus... ils sont toujours en Crimée...

Il y a dans la voix, dans la manière de répondre de Franville quelque chose qui frappe la jeune fille; elle croit aussi remarquer quelques regards sombres qu'il lance furtivement sur Gerbier, lorsqu'il pense qu'elle ne le verra pas. Feignant bientôt d'être fatiguée et d'avoir besoin de sommeil, Georgina se lève en disant: — Puisque vous n'avez rien à nous apprendre ce soir... je vais aller me reposer... car je me sens accablée...

— Va, ma fille... va et tâche de ne plus te tourmenter autant... car tu te rendras malade... dit Gerbier en embrassant sa fille.

— Bonsoir, mon père .. bonsoir, monsieur Franville.

Le vieil ami ne lui répond qu'en lui donnant un baiser sur le front; mais ce baiser est glacé, et celui-ci qui le donne est tremblant Georgina a quitté la chambre, elle a refermé la porte sur elle; lorsque les deux amis sont seuls, Franville laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et s'abandonne à la douleur que jusque-là il a essayé de surmonter.

— Eh bien qu'as-tu donc? lui dit Gerbier. Quelle tristesse sur ton front... mon Dieu! qu'y a-t-il.. tu sais donc quelque chose de fâcheux?... — Oui.. oui... je sais... et je ne pouvais pas dire cela devant ta fille... pauvre petite!... elle aura tant de chagrin... et moi-même, vois-tu .. Tiens, je suis tout bouleversé!...

En disant cela, le vieux militaire passe sa main sur ses yeux pour essuyer des larmes qui s'en échappent.

Gerbier qui respire à peine, s'approche de son ami et lui prend la main, en murmurant: — Allons, parle... parle... dis-moi tout... Je suis un homme, moi!...

— En sortant de dîner, je suis entré au café où j'vais quelquefois. Là, j'aperçois un soldat du 20e de ligne, qui a le bras droit en écharpe; je m'approche de lui, nous causons... Il revient de Crimée... il n'est à Paris que depuis deux jours... Il a débarqué à Marseille: — Vous faites partie du 20e? lui dis-je. Avez-vous connu dans votre régiment un jeune homme nommé Alexis?.. — Alexis.. me dit-il, parbleu! nous étions dans la même compagnie; il était mon sergent, car il venait d'être nommé sergent... un bien gentil garçon... et qui jouait bien joliment du piston!... — C'est cela, c'est bien celui que je connais, dis-je; eh bien, où est il maintenant? — Hélas! monsieur, il était avec moi à cette affaire où j'ai reçu deux balles dans le bras... mais lui, Alexis, a été blessé avant moi... Je l'ai vu tomber à mes côtés... j'aurais voulu le secourir, mais l'ennemi était là, il fallait aller en avant... et un peu plus tard je reçus mon affaire... On me ramassa ensuite et je fus transporté à Constantinople.

— Mais Alexis... Alexis! repris-je. — Oh! quant à lui, il était mort, car on ne l'a pas vu à l'ambulance.

A peine Franville a-t-il achevé ces mots qu'un cri douloureux se fait entendre, puis le bruit d'une personne qui tombe sur le parquet.

— Elle était là!... elle écoutait!..., s'écrie Gerbier, en courant ouvrir la porte du fond. Et il trouve en effet Georgina étendue sans connaissance Il la prend dans ses bras, la transporte sur son lit, et, aidé de Franville, lui prodigue tous les secours. Bientôt les deux jeunes filles, que le cri de leur sœur a réveillées, viennent se joindre à leur père et mêler leurs larmes aux siennes; car quelques mots leur ont bien vite appris quel malheur vient de désoler leur famille.

Georgina ouvre les yeux... Elle voit son père et ses sœurs agenouillés devant son lit, et plus loin Franville cachant sa tête dans ses mains. Le tableau de cette douleur si vraie la touche profondément; elle peut pleurer aussi, elle peut exprimer ce qu'elle sent. Gerbier se lève, il prend la main de Georgina et la presse avec force dans les siennes, mais il ne peut parler. Georgina le regarde et murmure : — Il est mort... mon Alexis... Ah! je savais bien, moi, que je ne le reverrais plus!... Mais ne vous désolez pas, mon père... j'aurai du courage... Ne pleurez pas, mes sœurs... je vivrai pour vous tous... je n'ai plus qu'à vous aimer.

Il est des chagrins que le temps seul peut, non pas effacer, mais adoucir. Pour Georgina, la vue de son père, de ses sœurs pouvait mieux que toutes les exhortations ranimer son courage; elle les voyait si désolés de son malheur, qu'elle était souvent obligée d'être la première à leur parler raison, à tâcher de les consoler. Mais bien loin de chercher à lui faire oublier Alexis, ceux qui l'entouraient lui en parlaient sans cesse; ils comprenaient bien que, pour une âme aimante, parler de celui qui avait notre amour, c'est épancher son chagrin. Il y a des gens qui ne comprennent pas cela, qui veulent qu'on oublie bien vite ceux qu'on a perdus.

Il y avait huit jours que Franville avait apporté la fatale nouvelle. La famille était rassemblée; le vieil ami était là, et comme à l'ordinaire on parlait d'Alexis, lorsque Gerbier dit tout à coup à Georgina : — Mais ce brave garçon ne t'avait-il pas, avant de partir, remis une petite boîte cachetée?...

— Oui, mon père... oui... en effet, avec prière de ne l'ouvrir que s'il ne revenait plus... et j'espérais tant ne l'ouvrir jamais!...

— Eh bien... cette boîte... as-tu regardé ce qu'elle contient?

— Oh! non... je n'y ai pas touché... je ne voulais pas y toucher...

— Cependant, ma bonne petite ,dit Franville, si notre cher Alexis a tracé là-dedans ses dernières volontés, ne trouvez-vous pas que c'est un devoir de les remplir?... et puisqu'il vous a chargée de cela... comment suivrez-vous ses intentions si vous n'ouvrez jamais cette boîte?..

— Notre ami a raison, dit Gerbier, c'est un devoir à remplir; qu'il soit pénible ou non, il faut faire ce qu'Alexis a dit...— Eh bien... je vais chercher cette boîte, mon père. . Vous l'ouvrirez, vous!...

Georgina revient bientôt avec la petite boîte cachetée, qu'elle remet à son père en versant des larmes. Celui-ci se hâte d'ouvrir la boîte. Il trouve d'abord en dessus un petit papier plié en quatre, sur lequel on reconnaît l'écriture d'Alexis. Gerbier se hâte de lire :

— « Ma chère Georgina, j'ai dit à votre père que j'avais perdu mes parents, parce que je n'osais pas lui avouer que je n'étais qu'un malheureux enfant trouvé. Telle est pourtant la vérité. Mes parents m'ont mis à cet hospice... fondé par *Vincent de Paule*... Ils avaient cependant pris quelques précautions pour me retrouver un jour; mais moi, ne voulant pas connaître jamais ceux qui ont pu m'abandonner, j'ai changé de nom, et pris celui d'Alexis, tandis que mes noms étaient Isidore Dubois...

— Grand Dieu!... ai-je bien entendu!... s'écrie Franville, tu as dit Isidore Dubois?...—Oui... oui, reprend Gerbier,qui est tout aussi ému que son ami, mais attends .. laisse-moi finir...

— « Isidore Dubois... Vous trouverez dans cette boîte un billet de ma mère, qui était dans mon berceau, et une petite croix qu'on avait attachée à mon cou et que j'ai portée jusqu'à l'âge de seize ans... Adieu, chère Georgina, vous savez maintenant le seul secret que j'avais eu pour vous... »

— Pauvre Alexis! dit Georgina, qui croit que nous lui aurions fait un crime de l'abandon de ses parents .. Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Franville ?...—Ce que j'ai... ce que j'ai... Gerbier, ouvre donc ce papier qui est au fond de la boîte?...

— Une petite croix?... une lettre... Tiens, regarde...

— La lettre d'Adèle... de sa mère... Je reconnais son écriture... Et cette petite croix... marquée de son chiffre... Oh! il n'y a plus à s'y tromper, cette fois... Pauvre Alexis!... c'était bien ce jeune homme que je cherchais partout... Isidore... le fils de Duhautcours!... — Alexis!. . le fils de M. Duhauteours!... murmure Georgina, en cachant sa tête dans ses mains, puis elle murmure : « Oh! mon Dieu!... et il a refusé de le sauver? »

— Oui, mon enfant, dit Franville, et s'il a encore un peu de cœur .. ce sera sa plus grande punition. Permettez-moi de prendre cette croix et ce billet.. Oh! je vous rapporterai tout cela fidèlement, ma petite; cela vient d'Alexis, et je conçois que vous y teniez...

mais je veux seulement montrer ces preuves à Duhautcours afin qu'il ne puisse douter que c'était bien pour son fils que vous étiez venue le supplier... — Hélas! cela ne nous rendra pas Alexis.

— Non, mais cela prouvera à ce millionnaire que c'est toujours une faute qui porte sa peine. de se refuser à faire une bonne action...

Franville a serré précieusement dans son porte-cigares la croix et la lettre qui appartenaient à Alexis; puis, laissant la famille Gerbier encore sous l'impression de ce que l'on vient de découvrir, il les quitte pour se rendre sur-le-champ chez le banquier; car, bien qu'il soit près de dix heures du soir, il ne veut pas remettre au lendemain ce qu'il a à lui apprendre.

— M. Duhautcours est-il chez lui? demande le vieux militaire au concierge de l'hôtel. — Certainement que monsieur est chez lui, car, depuis huit jours déjà, il ne sort plus, il est trop faible; mais je doute qu'il soit visible... Demandez à un valet de chambre...

Le valet de chambre répond: — Monsieur vient de se coucher, il ne reçoit plus. . — Allez lui dire que c'est M. Franville qui désire lui parler... Je vous parie qu'il me recevra, moi.

En effet, le valet revient bientôt chercher Franville, qu'il introduit dans la chambre à coucher du banquier. Celui-ci est tellement changé, la maladie et les souffrances ont causé chez lui de si grands ravages, que, pour le reconnaître, il faut être prévenu d'avance.

Cependant le nom de son ancienne connaissance a ranimé le malade; il se soulève à demi et tourne la tête vers Franville en lui disant d'une voix creuse: — C'est vous... il y a bien longtemps que je ne vous ai vu... vous devez me trouver bien changé?

— Mais, oui, pas mal comme ça.

—J'ai les premiers médecins de Paris... ils ne savent pas me guérir...

— Il y a un autre médecin auquel vous ne vous êtes jamais adressé... C'est celui qui envoie de bonnes pensées, qui conseille de bonnes actions .. qui vous dit qu'en faisant des heureux, on le devient soi-même... Vous n'avez jamais écouté ce médecin là, vous avez eu tort, il vous aurait peut-être guéri!...

Duhautcours se rejette sur son oreiller en murmurant: — Est-ce que vous n'êtes venu que pour me dire cela?...

— Pardonnez moi... j'ai encore autre chose à vous dire... J'ai retrouvé votre fils... l'enfant d'Adèle, le véritable Isidore...

— Oh! encore quelque histoire.. un autre mauvais sujet qui a pris le nom. . pour tâcher de me gruger... de me mettre à contribution comme le premier..

— Non, non, soyez tranquille .. celui-là ne vous coûtera rien... il ne dépensera pas votre argent... Une fois seulement vous aurez pu faire quelque chose pour lui... mais vous ne l'avez pas voulu...

— Je ne vous comprends pas.. expliquez-vous mieux.

— Ne vous souvenez-vous plus que la fille de Gerbier... Georgina... est venue une fois vous trouver pour vous prier de lui prêter quatre mille francs avec lesquels elle aurait fait remplacer celui qu'elle devait épouser? — Si, je m'en souviens très-bien.

— Et vous avez refusé de lui donner cet argent... Quatre mille francs!... c'est deux sous pour vous!...

— Parfaitement!... mais puisque je voulais épouser cette jeune fille, je ne devais pas lui fournir les moyens d'en épouser un autre...

— Mais puisque cette jeune fille ne voulait pas de vous, puisqu'elle vous avait dit positivement qu'elle ne serait jamais votre femme... En lui rendant le service qu'elle implorait de vous, cela ne changeait rien à vos espérances; vous n'en aviez pas... Seulement vous faisiez son bonheur... celui de ce pauvre garçon...

— Je ne voulais pas du tout faire le bonheur de ce pauvre garçon...

— Ah! que l'on ne vienne donc plus me parler de la voix du sang .. de ces secrètes sympathies qui nous révèlent ceux que nous devons aimer... Elles vous auraient parlé en faveur de ce jeune homme... de votre fils... oui, votre fils! Oh! ce n'est pas un mensonge cette fois... voilà les preuves... la lettre de sa mère... Tenez, vous connaissez l'écriture d'Adèle... et cette petite croix qu'elle a longtemps portée avant de la donner à son enfant... Ah! celui-là ne voulait pas usurper votre nom... bien loin de là! il ne voulait pas que jamais vous puissiez le reconnaître; et pour cela il avait quitté le nom d'Isidore et pris celui d'Alexis .. Pauvre garçon!... il semblait qu'il devinait que son père n'aurait pour lui que de la haine... et qu'il repousserait jeune homme comme il l'avait repoussé enfant!...

Duhautcours considère la croix et la lettre que Franville a déposées sur son lit; l'écriture d'Adèle lui était trop familière pour qu'il pût douter de la vérité. Il balbutie enfin: — Eh bien! puisque cet Alexis est mon fils... oui... oui... cela m'est bien prouvé cette fois... alors Franville, il faut le faire revenir... le racheter... Tenez... voici la clef de mon bureau... ouvrez la caisse à droite... prenez autant de billets de banque que vous voudrez... ne les ménagez pas... Eh bien... prenez donc cette clef.. à quoi pensez-vous?...

Le vieux militaire repousse la clef que le malade lui présente, en répondant d'une voix altérée: — C'est inutile... gardez cette clef... gardez votre or... il est trop tard maintenant... — Comment... pourquoi trop tard?... — Le pauvre garçon ne peut plus être racheté... Il était là-bas, en Crimée... il se battait bien, il venait d'être nommé sergent .. oh! il voulait arriver... et il serait parvenu à quelque beau grade... mais le sort ne l'a pas voulu... Une balle ennemie y a mis empêchement, et votre fils est tombé sur le champ de bataille pour ne plus se relever...

Duhautcours pousse un sourd gémissement en murmurant:

— Il est mort!... — Oui, il est mort, et c'est seulement après avoir appris cette triste nouvelle que l'on a découvert ces preuves de sa naissance, dans une petite boîte cachetée qu'il avait laissée à Georgina, en la priant de ne l'ouvrir que s'il ne devait pas revenir... Malheureusement elle a tenu parole; car si elle avait ouvert la boîte plutôt... on aurait su... et alors... Mais, que sait-on... vous auriez peut-être également refusé de le racheter! — Ah! Franville!... vous êtes cruel!... — C'est possible, mais c'est que vous l'avez été aussi, vous... et j'en reviens toujours à mes premières paroles... Si, dès que vous avez été un peu riche, vous avez repris l'enfant, tout cela ne serait pas arrivé... car tout se tient, tout s'enchaîne dans le monde... et ce qui arrive aujourd'hui n'est que le résultat de ce qui s'est fait autrefois... Enfin... il n'y a plus de remède. Je reprends cette croix, cette lettre, c'est tout ce que ce brave garçon a laissé... Cela appartient à Georgina, elle ne s'en séparera plus. Adieu, monsieur, je ne pense pas maintenant que nous nous reverrons jamais... — Franville... de grâce! — Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

XXXIII — LES HASARDS DE LA GUERRE.

La santé déjà si chancelante du millionnaire devient encore plus faible après la visite que Franville lui a faite. Depuis longtemps les médecins avaient condamné le riche malade, mais celui-ci espérait encore; maintenant il ne se fait plus illusion, il voit son état, et il fait mander près de lui son notaire, afin de lui dicter ses dernières volontés. Après avoir fait son testament et donné toutes les instructions nécessaires à son notaire, Duhautcours se sent un peu soulagé; pour la première fois des pensées douces s'offrent à son esprit; souvent il se dit:—Je l'ai vu cet Alexis, mon fils... il était très-bien... je l'aurais aimé... oui, je sens que je l'aurais aimé... et ne pouvoir lui laisser ma fortune... enfin, de là-haut il sera content de l'emploi que j'en ai fait.

Puis, faisant un retour sur sa vie, Duhautcours soupire en se disant: — J'ai perdu tous mes enfants.. je meurs seul... entouré d'étrangers .. de valets... et personne pour me serrer la main... pour me fermer les yeux... voilà donc à quoi auront servi tous mes millions! Oh! si je pouvais recommencer...

Mais on ne recommence pas, et quelques jours après avoir fait son testament, Duhautcours termine à cinquante ans à peine une carrière que tous ses trésors n'ont pu prolonger. Deux jours après cet événement, Gerbier est mandé chez un notaire pour affaire très-pressée. L'ouvrier imprimeur se rend à cette invitation en se disant: — Que diable un notaire peut-il avoir à me dire... Je n'attends aucun héritage... je n'ai pas la plus petite propriété et je ne veux pas emprunter d'argent, d'autant plus que personne ne voudrait m'en prêter.

Mais arrivé dans le cabinet du notaire, celui-ci, après s'être assuré de son identité, lui dit: — Je vous ai fait prier de passer chez moi, monsieur, pour vous annoncer que M. Duhautcours est mort et qu'il a nommé mademoiselle votre fille aînée, Georgina, sa légataire universelle. La succession de M. Duhautcours s'élèvera à plusieurs millions.

Gerbier demeure interdit, stupéfait, il croit rêver et balbutie : — Quoi, monsieur, il serait possible... le riche banquier... il est mort .. et ma fille Georgina est son héritière — Oui, monsieur, oh! le testament de M. Duhautcours est bien en règle, vous n'aurez de contestation avec personne!... Il n'avait aucun parent; il veut... ce sont ses dernières paroles, que mademoiselle votre fille, qui a refusé ses richesses de son vivant, en jouisse entièrement après sa mort. Je vous ai d'abord mandé seul, monsieur, parce que j'ai pensé que vous sauriez mieux que tout autre préparer mademoiselle votre fille à sa nouvelle fortune. — Sa nouvelle fortune! ah! je vous jure qu'elle ne l'éblouira pas... il y a un autre bonheur qu'elle avait rêvé... mais je ne vous en remercie pas moins, monsieur le notaire, car ceci est un grand événement pour nous tous.

Gerbier, comme on le pense bien, ne retourne pas à son imprimerie, il court chez lui, il envoie chercher ses deux fils à l'école, il embrasse ses deux filles, il voudrait que Georgina fût là... il ne sait s'il doit l'envoyer chercher; et les enfants qui voient l'agitation de leur père, lui disent tous : — Qu'est-ce donc, papa? — Qu'est-il donc arrivé? — Est-ce que vous n'avez plus d'ouvrage à l'imprimerie? — Mais vous avez l'air content cependant... — Oui, mes enfants... oui, je suis bien content...à cause de vous surtout, je ne sais plus où j'en suis... Allons, Gerbier, calme-toi, mon ami, est-ce que le bonheur serait plus difficile à supporter que la peine?... Non... non, soyons raisonnable... mais Georgina, est-ce qu'elle ne reviendra que ce soir. — Si, papa, elle reviendra à quatre heures, parce qu'on est moins pressé à son magasin. — Très-bien!... Attendons-la alors... mes chers enfants... embrassez-moi .. vous serez donc heureux... riches. — Nous serons riches, papa? — C'est votre sœur qui hérite d'un banquier millionnaire, de M. Duhautcours... mais votre sœur riche, n'est-ce pas comme si vous l'étions tous. — Ah!

bon, je mangerai des [illegible] tous les jours [illegible] tout le gosier! dit le petit Émile en sautant [illegible] la chambre. — Non, mon ami, non, car vois-tu, la santé vaut encore [illegible] que la fortune, et ce serait mal employer celle qui nous arrive que [illegible] donner des indigestions.

Quatre heures sonnent et Georgina rentre [illegible]. Elle tient une lettre à sa main, elle tremble, elle est si [illegible] que c'est à peine si elle peut dire à son père : — La poste vient de me donner cette lettre... mon Dieu, mon père, c'est de lui... j'en suis sûre... j'ai reconnu son écriture... qu'est-ce que cela veut dire? — Comment le notaire t'a aussi écrit, ma fille? il m'avait dit qu'il me laissait le plaisir de t'apprendre ta nouvelle fortune. — Que parlez-vous de fortune... de notaire... Cette lettre est d'Alexis, mon père... je reconnais bien son écriture. — D'Alexis?.. il serait possible! — Oui... ouvrez-la... ouvrez-la vite... A-t-il écrit cela avant de mourir... voyez la date, mon père! — Constantinople... du 29 mai — 29 mai, il y a deux mois que cette lettre est en route... mon Dieu! est-ce avant cette funeste affaire... Ah! lisez... lisez!...

« Ma chère Georgina, mon cher monsieur Gerbier, je vous écris de l'hôpital de Constantinople où j'ai été transporté blessé...

— Transporté blessé... et il vit encore... Ah! mon père!...

Georgina se jette dans les bras de Gerbier, les pleurs la suffoquent, mais cette fois, c'est la joie qui les fait couler. Enfin elle se remet un peu, et on continue de lire :

« C'est au pied [illegible] j'ai été blessé par un [illegible]. J'étais aussi atteint au côté, mais cette blessure-là est peu de chose; celle du pied sera plus longue, le chirurgien ne sait pas encore si je ne boiterai pas toute ma vie...

— Oh! tant mieux, mon père, tant mieux... il reviendra alors et il ne me quittera plus.

« Un bâtiment met à la voile, il emportera cette lettre; si mon pied ne se guérit pas vite, il est possible que l'on me renvoie en France... — Oh! quel bonheur... de le revoir.

« Je venais d'être nommé [illegible] quand j'ai reçu cette blessure... c'est dommage! vous m'auriez revu officier!

— C'est déjà bien joli d'être sergent.

« Au revoir, mes bons amis, et [illegible] me ramènera peut-être plus tôt près de ma chère Georgina. »

La lettre d'Alexis a rendu Georgina au bonheur, presque à la vie; et tout le monde partage son ivresse; c'est à peine au milieu de l'émotion causée par cette nouvelle inattendue, si l'on se rappelle que l'on est riche. Ce n'est que plusieurs fois Gerbier a dit à Georgina : — Ma fille, tu ne sais pas quel nouveau bonheur t'arrive... Tu es riche, tu es millionnaire... M. Dahautcours en mourant t'a fait sa légataire universelle. — Ah! mon père... cela m'est bien égal... il vit! il existe encore... le voilà mon vrai bonheur! — Oui, sans doute... mais avec tes richesses tu pourras revoir Alexis... et faire remplacer. — Ah! vous avez raison... d'ailleurs cette fortune que M. Dahautcours me lègue, elle revenait à Alexis, puisqu'il est son fils; et sans doute s'il ne l'avait pas cru mort, M. Dahautcours la lui aurait laissée... est-ce que j'ai besoin d'argent, moi!... mais mon Dieu! pourquoi donc cette lettre a-t-elle été si longtemps à nous parvenir? — Le bâtiment aura éprouvé des tempêtes, des avaries, il aura été obligé de relâcher dans quelque port... de s'y faire réparer... que sais-je moi! — Et ce soldat qui disait qu'Alexis était mort? — Le voyant tomber auprès de lui, il a pu le croire... il a pu ignorer que son sergent avait été transporté blessé à Constantinople... enfin, que notre cher Alexis nous soit rendu, voilà le principal... et avec cela de la fortune... — Oh! Alexis d'abord, mon père, Alexis avant tout.

On attend avec impatience que Franville arrive; et lorsque le soir le vieux militaire entre chez ses amis, Georgina court l'embrasser; Gerbier lui secoue la main, les enfants dansent dans la chambre; il y a tant de joie, tant de bonheur sur tous les visages que Franville s'écrie : — Il n'est pas possible!... il faut que ce soldat se soit trompé. — Oui... oui... car voilà une lettre d'Alexis... il a été blessé, mais il n'est pas en danger... Lisez... lisez!

La vieille moustache lit, en s'arrêtant quelquefois pour s'essuyer les yeux, car son émotion n'est pas moindre que celle de ceux qui l'entourent. — Le ciel soit loué! s'écrie-t-il, en terminant la lettre. Ah! dame, mes enfants, ceci n'a rien d'étonnant, à la bataille il y en a plus d'un que l'on a cru mort et qui revient plus tard très-bien portant. Mais cette lettre a plus de deux mois de date, si Alexis est parti pour la France peu de temps après l'avoir écrite, il pourrait arriver au premier jour. — Ah! monsieur Franville, vous vous informerez, n'est-ce pas, vous saurez s'il est revenu depuis peu en France des militaires du 20e de ligne. — Oui, ma petite, oh! mille noms d'une bombe... j'irai jusqu'à Marseille, s'il le faut, pour avoir des renseignements.

Lorsque Franville est un peu calmé, on lui apprend la seconde nouvelle : la mort de Dahautcours et le testament qu'il a fait. — Ah! sacrebleu! voilà la première belle action de sa vie, s'écrie Franville. Mais il est mort, n'en disons plus de mal, d'autant plus qu'en s'en allant il a réparé une partie de ses fautes. Vous voilà donc millionnaire, ma petite Georgina! Tant mieux, pourvu que cette grande fortune ne trouble pas votre repos! — Soyez tranquille, elle ne me changera pas. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui suis riche, c'est mon père, c'est ma famille, c'est vous... Moi, je ne veux qu'Alexis.

Le lendemain de cette bonne journée, Franville venait d'apprendre à ses amis que l'avant-veille un bâtiment venant de Constantinople était arrivé à Marseille, ramenant beaucoup de militaires français en convalescence; Georgina se faisait répéter les moindres détails de cette nouvelle, lorsque la porte s'ouvre, et un jeune sergent de la ligne, s'appuyant sur deux béquilles paraît en disant seulement :

« — Me voilà! »

On court, on entoure Alexis; [illegible] que Georgina se trouve la première dans ses bras. On le presse, on l'embrasse, on l'emporte, car c'est à qui lui servira d'appui. Pendant quelques minutes on ne peut pas se parler, on n'échange que des paroles sans suite, mais on se regarde, on se sourit, on se serre la main. — Cher Alexis! nous vous avons cru mort, dit Georgina, jugez de mon désespoir! — Mais cette lettre que je vous ai écrite après ma blessure? — Nous ne l'avons reçue qu'hier. — Enfin, le voilà, ce brave garçon, s'écrie Gerbier, ne pensons plus aux chagrins passés; mais d'abord ce pied? — Il va bien, il guérira, mais il m'est encore impossible de m'appuyer dessus, c'est pourquoi je me sers de béquilles. — Alexis, nous avons cru cette affreuse nouvelle, quand un soldat a assuré que vous étiez resté sur le champ de bataille, [illegible] que vous m'avez dit... ouvrir cette lettre que vous m'avez écrite... et...

Alexis [illegible]: — [illegible] savez que je ne suis qu'un pauvre enfant abandonné. — Nous savons bien autre chose, dit Franville, c'est que vous êtes le fils de Dahautcours le millionnaire; la fortune devait venir, la petite croix... c'étaient là des preuves irrécusables. — Que dites-vous?.. ce monsieur que nous avons rencontré une fois. — C'était votre père, lui-même en a cela prouvé... — Mon père! ... il est mort? — Oui, mais croyant que vous étiez mort en Crimée, et n'ayant plus ni enfants, ni parents, c'est à Georgina, c'est à votre femme qu'il a laissé toute sa fortune! — Mon Dieu, que m'apprenez-vous? Georgina... si vous êtes si riche... est-ce que vous voudrez encore de moi? — Entendez-vous ce qu'il dit, mon père, il demande si je veux de lui... mais ces richesses, votre père ne me les a laissées que parce qu'il vous croyait mort... vous voyez bien qu'elles sont plus à vous qu'à moi!... d'ailleurs, si vous m'en croyez, mon ami, nous laisserons mon père disposer de cet argent à sa guise; nous ne nous occuperons pas de cette fortune... nous nous contenterons de nous aimer.

Maintenant que la famille Gerbier est heureuse, que le brave Alexis se guérit de sa blessure près de celle qu'il épousera lorsque la mort de Dahautcours sera moins récente, voyons ce que sont devenus les personnages de notre connaissance : — Eustache Craquet a été emporté par un boulet de canon à l'attaque de la tour Malakoff... [illegible] Philiberte l'a beaucoup pleuré; les blanchisseuses [illegible] généralement sensibles. Le lendemain du fameux dîner de cinq cents francs qu'il a payé à lui seul, M. Langlumot a ramené sa femme et sa fille à Lisieux, malgré les cris de M. Plomphon, qui voulait encore retourner chez *Séraphin*. Inutile de dire que le voisin R[illegible] est parti avec eux.

Les demoiselles de la Grenouillère n'ont pas tardé à revenir dans leurs pénates; puis le gros Auguste ne trouvant plus à Paris personne qui voulût suivre le traitement qu'il imposait à ses malades, a quitté aussi cette ville pour aller s'installer chez son oncle, De là, il s'est rendu fréquemment chez les deux cousines, et suivant le conseil que lui avait donné le petit marquis du Carambolage, il a fait la cour à mademoiselle Armande qui a trouvé beaucoup plus convenable d'écouter le neveu que l'oncle. Auguste a épousé la grosse Armande; de ce couple très-gras sont nés des enfants énormes, qui ont des faces que l'on ne sait trop à quoi comparer.

Maître Chipotier qui est aussi revenu dans la Normandie, était aux noces d'Auguste Langlumot; il a trouvé moyen pendant le souper, de raccommoder entièrement le procès en séparation de madame Rigaut. M. Berlinet est toujours un coureur de jolies femmes, mais il tâche de ne plus voyager avec des nourrices. Le jeune Torse continue à faire de charmants dessins, de ravissantes illustrations. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel journal, vous l'avez deviné. Tambourinette et son amie se sont consolées difficilement de la perte d'Isidore... il était si généreux! mais ces demoiselles-là finissent toujours par se consoler.

Enfin la famille Gerbier a trouvé le moyen d'être heureuse malgré ses millions : d'abord en éparpillant entre tous ses membres, une fortune qui était trop forte pour un seul; puis en ouvrant sa main pleine d'or à ceux qui n'en ont pas assez.

FIN.

Paris. — Typographie Walder, rue Bonaparte, 44.

LES

ENFANTS DU BOULEVARD

PAR

PAUL DE KOCK

— Voyez-vous ce beau merle, qui va se donner une indigestion de chaussons! (Page 3.)

I. — LE BOULEVARD DU TEMPLE EN 1800.

Vous voyez, d'après le titre de ce chapitre, en quelle année nous sommes. Le boulevard du Temple, à l'angle du faubourg de ce nom, a déjà son café qui fait le coin et offre des tables aux consommateurs jusques à l'hôtel Foulon. Ce grand bâtiment, qui longe le boulevard et la rue Basse, et dont les fenêtres sont constamment fermées, contraste par son aspect triste et morne avec la gaieté qui règne sur toute l'autre partie du boulevard. Mais l'ancien contrôleur général des finances, *Foulon*, se permit, en 1789, au temps de la disette, un mot qui, plus tard, lui coûta la vie; et il semble que la terrible fin du maître de cet hôtel se lise encore sur ses murs noircis par le temps.

Après l'hôtel Foulon, vous voyez un petit théâtre qui a bien de la peine à se soutenir; aussi est-il presque aussi souvent fermé qu'ouvert. Pour le moment, il est ouvert cependant, et porte le nom de : *Théâtre des Délassements Comiques*. On y joue un peu de tout, on y essaye tous les genres; malheureusement, on y essaye aussi des auteurs qui souvent ne savent pas encore écrire. Il ne faut pas confondre ce théâtre des Délassements avec celui qui, une soixantaine d'années plus tard, devait voir les triomphes de la fameuse danseuse *Rigolboche*. Le théâtre des Délassements qui existait alors immédiatement après l'hôtel Foulon avait été dévoré par le feu en l'année mil sept cent quatre-vingt-sept; mais on avait bientôt reconstruit la salle, qui était longue, étroite et fort peu commode. Plus tard, on établit un poêle dans le milieu du parterre; ce qui acheva de lui donner l'aspect d'une loge de portier.

Après ce théâtre, on fait la parade, on montre des curiosités, on exécute des tours de force dans une baraque de toile.

Puis un café; puis le théâtre de l'Ambigu-Comique.

Puis encore un café; chaque théâtre a nécessairement le sien. Celui-ci est le café de la Gaîté, et le théâtre qui porte ce nom vient après.

C'était autrefois le théâtre de *Nicolet*.

Mais Nicolet est mort ; et Ribié a pris la direction de ce théâtre, auquel il avait donné le titre de Théâtre d'Emulation. Ribié, qui devait un jour y faire sa fortune, abandonna son théâtre à *Cofin-Rosny*, et celui-ci lui a rendu son titre de Théâtre de la Gaîté, qu'il ne doit plus quitter désormais.

Après la Gaîté vient encore un café ou plutôt un petit cabaret où vont se rafraîchir les voyous de l'époque.

Au reste, les cafés étaient alors si loin de ressembler à ce qu'ils sont maintenant, que ceux qui les verraient aujourd'hui les prendraient tout au plus pour des gargotes.

Maintenant voilà le spectacle de cire de M. *Curtius*. C'est là que les mêmes personnages ont l'habitude de changer d'emploi et les jouent tous avec le même succès. M. Curtius emploie pour cela un moyen bien simple : il met d'autres habits à ses bonshommes de cire.

Il est probablement persuadé que tout le mérite d'un homme est dans la beauté de son costume, et nullement dans l'expression de son visage. Nous avons encore beaucoup de personnes qui pensent comme lui.

Après les figures de cire vient un pâtissier. Celui-là reçoit bien autant de visites que son voisin, et ce qu'on trouve chez lui est plus frais que chez M. Curtius.

Nous voici arrivés au Théâtre *sans prétention*, qui se nommait auparavant Théâtre *des Associés*.

On y jouait des pièces de tous les théâtres de Paris, comme cela se pratique maintenant à la banlieue.

Un nommé Prévot en est le directeur; il se donne beaucoup de mal pour réussir : il est tout à la fois auteur, acteur, régisseur, souffleur, répétiteur, décorateur et contrôleur. Je crois même que de temps à autre il se tenait à la porte de son théâtre et y faisait ce qu'on appelle le boniment.

Après le Théâtre *sans prétention*, vous trouvez quelques boutiques, quelques cafés borgnes, le restaurateur *Bancelin*, qui était le Bonvalet de l'époque, et chez lequel on dînait fort bien, et à des prix un peu plus modérés que chez son vis-à-vis, le *Cadran-Bleu*.

Vous pouvez maintenant vous faire une idée de ce qu'était, en 1800, le boulevard du Temple.

Si vous me demandez ce qu'il y avait sur l'autre côté du boulevard, je vous dirai que celui-là se composait tout simplement de maisons, mais n'avait ni théâtres, ni baraques, ni curiosités. Cependant, à l'entrée qui fait le coin de la rue du Temple, il y avait le Jardin de Paphos, où l'on dansait, où l'on donnait des fêtes ; et, plus loin, ce jardin qui n'était pas encore ouvert au public, et devait se transformer en café sous le nom de *Jardin Turc*.

II. — LES TROIS MARCHANDES.

En 1801, parmi les marchandes d'oranges ou de pommes établies sur le boulevard, devant les petits théâtres, on remarquait une charmante jeune fille de seize à dix-sept ans, dont les grands yeux bleus, tour à tour doux ou sévères, avaient, même dans leur sévérité, quelque chose qui captivait, qui séduisait tous ceux qui venaient acheter à ses éventaires.

Puis, à ces yeux-là se joignaient de l'éclat, de la fraîcheur, une bouche fraîche et bien garnie, un front élevé, des cheveux châtains qui retombaient en grosses boucles ou tire-bouchons le long de ses joues. Ajoutez à cela une taille bien prise, un pied mignon, une jambe bien faite, et vous comprendrez que mademoiselle Florentine, c'est le nom de la jeune marchande, ne devait pas chômer d'adorateurs.

Les amateurs de spectacle ne manquaient pas, lorsqu'ils sortaient pendant les entr'actes, de venir rôder et tourner près de la jolie marchande ; il y avait toujours une grande affluence devant son étalage, et, tout en achetant une orange, le chaland adressait quelques mots galants à la marchande. Quelques-uns allaient plus loin : ils lui proposaient un souper chez Bancelin, ou un dîner au Cadran-Bleu, dans un cabinet particulier.

Mais Florentine recevait mal toutes ces propositions ; elle riait au nez des galants et les envoyait promener ; et, si quelques-uns, plus hardis, plus entreprenants, essayaient de lui prendre un baiser ou de lui presser la taille, la jolie marchande avait la main leste, le geste vif, et les joues de l'audacieux recevaient aussitôt des claques qui mettaient fin à ses entreprises.

Aussi, petit à petit, la réputation de Florentine s'était établie ; depuis le faubourg du Temple jusqu'à la rue d'Angoulême, on la citait comme un modèle de sagesse. Et les séducteurs du boulevard, sachant qu'il n'y avait rien à espérer près d'elle, avaient cessé de l'attaquer.

Une petite blonde, à la figure chiffonnée, au nez retroussé, à l'œil vif et mutin, et qui étalait tout à côté de Florentine, était loin d'avoir la même réputation que sa voisine. Mademoiselle Turlure, tout en vendant des chaussons de pommes et des bâtons de sucre d'orge, aimait beaucoup à rire et ne s'offensait nullement des propos galants et souvent grivois que lui débitaient ses pratiques.

Mais c'étaient surtout les acteurs dont mademoiselle Turlure était idolâtre ; pour elle, tout ce qui tenait au théâtre avait du charme, elle adorait le spectacle ; lorsqu'il y avait une pièce en vogue à l'Ambigu-Comique, ou au Théâtre d'Emulation (nom que portait alors la Gaîté), la petite marchande de sucre d'orge disait à l'un de ses galants :

— Prêtez-moi un peu vot'contre-marque, que j'aille voir un petit bout d'acte, rien qu'un petit bout ! et je vous promets de vous rendre votre place.

— Et votre marchandise, et vos chaussons de pomme?

— Ma voisine aura l'œil dessus... D'ailleurs on ne vend pas beaucoup pendant les actes, et je serai revenue pour l'entr'acte.

En disant cela, mademoiselle Turlure faisait une petite mine si gentille, elle souriait si drôlement, que rarement on lui résistait, et elle pouvait aller voir un acte ou la moitié d'un ; mais elle n'aurait vu qu'une scène, elle était heureuse et en avait pour longtemps à raconter ce qui l'avait enthousiasmée.

C'était presque toujours à Florentine que Turlure faisait part de ses impressions. Car, de l'autre côté de sa boutique en plein air, elle avait pour voisine une marchande de pain d'épice, laide, maigre, sèche, méchante et surtout très-vexée de voir que ce n'était jamais à elle que les flâneurs et les galants venaient conter des sornettes. Madame Roufflard, c'était ainsi qu'on la nommait, quand elle en trouvait l'occasion, ne manquait jamais de dire quelque impertinence à Turlure et même de se moquer de ce qu'elle appelait les grands airs de Florentine. Mais les deux jeunes filles n'étaient pas en reste pour lui répondre, aucune de ces marchandes en plein vent n'ayant ordinairement sa langue dans sa poche.

Or, en ce moment, la pièce en vogue au Théâtre d'Emulation, c'est *le Mariage de Nanon*, suite de *Madame Ango*. Le rôle de la célèbre poissarde est joué par *Corsse*, qui n'est pas encore directeur de l'Ambigu.

La petite Turlure n'a point de repos qu'elle n'ait vu la pièce nouvelle. Mais un jeune apprenti limonadier, qui lui fait les yeux doux, vient lui proposer sa contre-marque de parterre, où les dames sont admises aussi bien que les hommes. Turlure saisit la contre-marque, r'arrange son bonnet, rajuste son fichu et quitte ses éventaires, en disant à celui qui vient de lui faire ce cadeau :

— Oh ! que vous êtes gentil, mon petit Boursiquet, je vous aimerai bien quand j'aurai le temps... Je cours au spectacle, voulez-vous être un amour, veillez sur mes chaussons de pomme et mes sucres d'orge.... Vendez si vous pouvez et ne soyez pas dur sur l'article de la pâtisserie... Mes chaussons sont d'avant-hier... Soyez coulant avec la pratique, je reviens sitôt la pièce finie...

Mademoiselle Turlure est entrée au Théâtre d'Emulation, et le jeune homme qu'elle a appelé Boursiquet reste, devant la boutique, indécis s'il prendra ou non la place de la marchande; mais enfin le désir de plaire à la petite blonde l'emporte sur le peu d'envie qu'il éprouve à vendre des chaussons de pomme, et il s'assied bravement sur

la chaise occupée habituellement par mademoiselle Turlure.

Alors madame Roufflard, la marchande de pain d'épice et de verres de limonade, ne manque pas de s'écrier :

— Ah ben, en v'là une bonne!... ma voisine qui est devenue d'un autre sexe!... merci! v'là les chaussons de pommes à la baisse... le plus souvent qu'on viendra lui en acheter à ce grand dadais... bon, le v'là qui suce un bâton de sucre d'orge, et puis je gage qu'il va le remettre à l'étalage... Va donc faire tes bavaroises, apprenti limonadier de deux liards!... tu fais de l'œil à la petite... mais tu n'arrives pas assez vite!... il y a foulo au bureau, nigaud! et tu en seras pour ta contre-marque.

Le nommé Boursiquet est un gros garçon de vingt-deux ans, qui a un long nez, de gros yeux bêtes, des cheveux rouges et des mains larges comme des battoirs de blanchisseuse, il n'est pas joli garçon, en revanche il est petit et trapu; mais ses épaules carrées, ses membres musculeux, et ses énormes mollets annoncent un vigoureux gaillard.

Loin de se fâcher de ce que dit la marchande de pain d'épice, il se contente de rire et de manger un chausson de pommes, en répondant :

— Eh ben! pourquoi donc que je ne vendrais pas aussi bien qu'un autre... n'est-ce pas bien difficile de tenir une boutique comme celle-ci... après tout, la marchandise s'écoulera toujours... je la mangerai si je ne la vends pas!...

— Voyez-vous ce beau merle, qui par amour et pour être agréable à c'te mijaurée de Turlure, va se donner une indigestion de chaussons!... gros benêt!...

— Qu'est-ce que cela vous fait?... si j'aime la pâtisserie, moi!...

— Il appelle cela de la pâtisserie! de vieux chaussons aux pruneaux, qui traînent sur l'éventaire depuis huit jours!

— Est-elle méchante, cette madame Roufflard, dit le gros rouge en se tournant vers Florentine.

— Ne l'écoutez pas, et ne lui répondez pas! dit la marchande d'oranges... elle est toujours de mauvaise humeur, c'est son caractère!... elle ne le changera pas.

— Il est gentil, son caractère... Quelle différence avec vous, mam'zelle Florentine, qui êtes si bonne, et mam'zelle Turlure, qui est si gaie!... O Dieu! mam'zelle Turlure!... voilà une femme pour qui je me mettrais à la broche si elle l'ordonnait... mam'zelle Florentine... entre nous... croyez-vous qu'elle m'aime un peu?

— Oh! quant à cela... je ne saurais vous dire, monsieur Boursiquet!... Ce sont de ces choses dont on ne peut pas répondre pour les autres, car souvent on ne le saurait pas pour soi-même.

— Oh! mam'zelle Florentine, vous pourriez toujours bien répondre pour vous!... On connaît votre sagesse et votre vertu... Il n'y a pas prise sur votre cœur, tout le monde le sait bien... et tous ces beaux messieurs qui viennent, soi-disant pour écouter les parades, je les entends qui, tout en venant prendre une bouteille de bière, se disent entre eux : « Pas moyen de réussir près de cette charmante Florentine, elle n'écoute personne!... moi, je lui ai proposé de la mener dîner chez un restaurateur en vogue!... moi, je lui ai offert de la conduire à Tivoli, un jour qu'il y aurait grande fête, grande illumination et pantomime pyrotechnique de *Ruggieri*... Eh bien! elle a refusé... décidément c'est une vertu qui ne veut point s'humaniser. » Voilà ce qu'on dit de vous, mam'zelle Florentine; on a raison, car c'est la vérité!... C'est égal, on a le droit d'être fière quand on a une réputation comme la vôtre.

Celle à qui s'adresse ce compliment ne répond rien, elle se contente de baisser assez tristement ses yeux vers la terre et sa tête retombe sur sa poitrine.

Boursiquet reprend :

— Quant à mam'zelle Turlure, ah! dame, ce n'est pas une réputation comme la vôtre... c'est même... tout différent... elle aime à rire... elle est coquette... ça l'amuse qu'on lui fasse la cour... qu'on lui compte des gaudrioles... elle ne s'en cache pas!... mais tout cela n'empêche pas d'avoir un cœur... et puis enfin, j'aime m'n'zelle Turlure comme elle est... il me semble que j'en suis bien le maître... seulement ce qui me chiffonne, c'est sa [illegible] pour les acteurs... Oh! les acteurs! quand elle en voit un s'approcher de sa marchandise... elle rougit, elle pâlit... elle devient de toutes les couleurs... si je savais que pour lui plaire il faille absolument être au théâtre, eh bien, je m'y mettrais... oui, j'en serais capable... seulement je me demande quel genre d'emploi je pourrais le mieux jouer.

La marchande de pain d'épice se met à rire aux éclats, en disant :

— Ah! que je voudrais voir ça... ah! comme je donnerais bien une pièce de douze sous pour le voir jouer, celui-là!... Voyez-vous monsieur Boursiquet faisant l'amoureux... tenant l'emploi de monsieur *Cazot* qui est si gentil, si mignon... c'est pour le coup que les pommes coûteraient cher sur le boulevard... on n'en aurait jamais assez pour vous en jeter, mon gros!...

— Madame Roufflard, je me ferai acteur si ça m'fait plaisir! D'ailleurs, ce n'est pas à vous que je demanderai conseil, c'est à mam'zelle Florentine, parce qu'elle ne m'en donnera que de bons.

Mais celle dont parlait l'apprenti limonadier paraissait prendre fort peu de part à la discussion qui avait lieu. Elle semblait rêveuse, triste même, et, si ses regards suivaient ses oranges, c'était pour se porter à droite et à gauche sur le boulevard, où ils semblaient chercher quelqu'un qu'elle s'affligeait de n'y pas trouver.

III. — UN INCONNU.

Le retour de Turlure a mis fin à la conversation de Boursiquet et de madame Roufflard.

La petite blonde court à sa boutique, reprend sa place que son remplaçant a déjà quittée, et lui donne un petit carton en lui disant :

—Tenez... voilà votre contre-marque... monsieur Boursiquet, grand merci de votre complaisance... la vente a-t-elle été un peu?...

— Oui, elle a été dans son ventre! murmura la Roufflard.

— Mam'zelle, voilà le prix de deux chaussons et un bâton de sucre d'orge, que je me suis offerts en votre absence.

— Oh! mon Dieu, ce n'est pas la peine de les payer... entre nous, c'est à votre service.

— Mam'zelle, je ne me fais jamais régaler par les femmes, ça n'est pas dans ma nature à moi.

— A votre aise, vous en avez le droit.

— Vous êtes-vous amusée au spectacle?

— Est-ce que je ne m'y amuse pas tous les jours? Mais allez donc à votre café, monsieur Boursiquet, allez, on peut avoir besoin de vous.

— Oh! mam'zelle, je ne suis pas encore en pied...

— Raison de plus pour montrer du zèle; vous n'y serez jamais, en pied, si vous vous absentez souvent.

— Je ne vous ai encore parlé qu'un petit peu...

— Vous me parlerez une autre fois... Si vous faites bien, vous ferez cadeau de votre contre-marque à un camarade...

— Allons... je vais vous obéir, mam'zelle Turlure ..

Le galant aux cheveux rouges s'est éloigné, et la petite blonde s'écrie :

— Enfin! il est parti... A-t-on de la peine à s'en débarrasser de celui-là! Il tient comme de la glu!...

— Puisqu'il ne te plaît pas, pourquoi l'écoutes-tu? dit Florentine.

— Je ne l'écoute pas... c'est-à-dire... je ne peux pas l'empêcher de m'adorer, ce garçon ... il m'apporte des entrées pour le théâtre, j'en profite, où est le mal? Mais l'aimer... *nix!* Ma chère, M. *Blondin* est bien amusant dans le rôle de Nicolas... Il fait rire toute la salle... Je crois qu'il m'a reconnue au parterre, il m'a souri!

— Est-ce que tu es aussi amoureuse de celui-là?...

— Oh non! celui qui me captive... qui me tient au

cœur, c'est M. *Revalard*... Ah! le bel homme... le beau brun, a-t-il les yeux noirs! Comme il est bien dans les chefs de brigands... il m'a dit qu'il allait avoir un beau rôle dans un mélodrame qu'on va donner à l'Ambigu-Comique.

— Tu causes donc avec lui?

— Pourquoi pas... c'est une de mes pratiques... Ah! j'aime bien aussi M. *Tautin!* En v'là encore un bel homme... et qui fait des conquêtes... Toutes les femmes sont folles de lui!... Est-ce que tu ne le trouves pas superbe, toi?

— Moi, je ne le connais pas!

— Par exemple! il t'a encore acheté des oranges il y a deux soirs.

— C'est possible... mais je ne l'ai pas remarqué...

— Ne pas remarquer un acteur... O Dieu! je les remarque tous, moi! Bigre! il fait froid ce soir... Le printemps de 1801 est en retard!!..

En ce moment la jolie marchande d'oranges remarquait fort bien un jeune homme qui arrivait lentement sur le boulevard, et venait de s'arrêter devant la parade.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand, mince, d'une tournure assez distinguée. Sa figure était fine et spirituelle; ses yeux bruns avaient beaucoup de feu, bien qu'ombragés par d'épais sourcils; son nez était légèrement aquilin, sa bouche serrée, ses lèvres minces et son teint un peu pâle. C'était un joli homme, et il y avait surtout beaucoup d'expression dans sa physionomie; il savait, suivant les circonstances, prendre un air agréable ou sévère, sombre ou comique, et alors il se changeait tellement qu'on avait de la peine à le reconnaître.

Ce personnage portait un balandras ou redingote bleue, ornée d'un petit collet qui retombait jusqu'à moitié de son dos et lui serrait la taille de manière à en marquer l'élégance. Il avait un pantalon gris, collant, et par-dessus des bottes à revers, une cravate blanche, sous laquelle se montrait un bout de jabot. Ses cheveux noirs n'étaient point poudrés, et pourtant il portait une queue et avait sur le côté ses cheveux tressés en cadenettes. Enfin un chapeau à trois cornes était placé sur sa tête, et mis un peu en tapageur.

A cette époque, les chapeaux à cornes se portaient encore; du reste chacun se coiffait comme il le voulait. Les uns conservaient la poudre dans leurs cheveux, les autres n'en mettaient plus. On portait une queue, ou les cheveux retroussés avec un peigne; des nattes, ou point de nattes, des chapeaux ronds, à formes extrêmement hautes ou extrêmement basses. Mais la coiffure à la Titus n'était point encore généralement adoptée par les hommes.

Florentine ne perdait pas de vue ce jeune homme; sa figure s'était animée, une vive émotion se montrait dans toute sa personne, et ses yeux suivaient les moindres mouvements de celui qui semblait prendre plaisir à flâner sur le boulevard. Cependant le flâneur, sans avoir l'air d'avoir un but, s'est rapproché de la jolie marchande d'oranges. Arrivé devant son étalage, il s'arrête, regarde les beaux fruits, prend une orange, puis une autre, et semble choisir et chercher les plus belles. Mais tout en marchandant très-haut ce qu'il semble vouloir acheter, il entremêle son dialogue, avec la jolie marchande, de paroles dites assez bas pour n'être entendues que par elle, et Florentine en fait autant de son côté.

— Voyons votre marchandise... il me faut des oranges... Eh bien, Florentine, avez-vous réfléchi, m'accorderez-vous enfin ce rendez-vous que je vous demande depuis si longtemps?...

— Voyez, monsieur, voyez, choisissez... Ah! vous trouvez qu'il y a longtemps... et voilà un mois à peine que je vous connais... que vous me parlez...

— En voici une qui me paraît bien mûre... Faut-il donc si longtemps pour s'aimer... moi, je vous ai adorée dès que mes yeux se sont portés sur vous...

— Ah! vous le dites... mais vous me trompez peut-être... Ah! tenez, monsieur, celle-ci est rouge, j'en réponds...

— Pourquoi voulez-vous que je vous trompe, et, si je ne vous aimais pas, qui m'obligerait à vous le dire?...

— Oui, vous m'aimez maintenant, c'est possible; mais ce n'est qu'un caprice, et, si j'étais assez faible pour vous croire, pour vous écouter, vous m'auriez bientôt oubliée...

— Vous oublier, jamais... vous êtes trop jolie pour que l'on vous oublie...

— Tous les hommes disent cela lorsqu'ils sont amoureux... mais cela ne les empêche pas d'être infidèles...

— Jamais à vous... de grâce, Florentine, venez à ce rendez-vous que je vous supplie de m'accorder depuis si longtemps... D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre?... sur le boulevard... après la rue Ménilmontant... vous serez dans votre quartier, puisque vous demeurez rue des Filles-du-Calvaire.

— Oh! je sais bien que je ne serai pas loin de chez moi... mais ces boulevards sont bien déserts à onze heures du soir...

— N'aurez-vous pas peur avec moi?...

— Mais enfin, je ne sais pas seulement qui vous êtes... Vous ne m'avez dit que des choses vagues... Vous êtes toujours si pressé quand vous venez me parler...

— C'est que je ne veux pas vous compromettre.

Cependant on voit que depuis quelques instants le jeune homme et la jolie marchande oubliaient de s'occuper tout haut de la vente des oranges, pour continuer la conversation qui les intéressait bien plus.

Mais l'entr'acte est arrivé au théâtre de l'Ambigu-Comique; le monde sort du spectacle; des jeunes gens viennent acheter des oranges à Florentine, qui aimerait beaucoup mieux ne point vendre sa marchandise, et ne pas être interrompue dans son entretien avec son amoureux; mais il faut bien qu'elle réponde aux chalands qui lui arrivent, et le beau jeune homme, au chapeau à trois cornes, s'éloigne des oranges pour laisser Florentine faire son commerce.

Enfin les importuns sont partis, et la manière sèche dont la jolie marchande a répondu à quelques-uns qui voulaient rire avec elle ne leur a pas donné l'envie de continuer.

Le jeune homme en balandras est revenu dès qu'il n'y a plus eu personne près de Florentine, et cette fois, sans s'occuper des oranges, il reprend l'entretien à voix basse :

— Vous voyez, charmante fille, combien il est difficile de vous parler ici, de vous exprimer tout ce que l'on ressent d'amour pour vous. C'est pourquoi il ne faut pas me refuser ce rendez-vous, où nous pourrons au moins causer en liberté, sans être à chaque instant interrompus...

— Un rendez-vous si tard...

— Puisque vous n'êtes pas libre plus tôt.

— Quand une fille accorde un rendez-vous... les hommes croient tout de suite qu'elle veut bien... tout leur accorder... je ne suis qu'une pauvre marchande d'oranges... je suis orpheline, je n'ai plus ma mère pour me protéger... je l'ai perdue il y a deux ans... mais je veux rester sage... ma mère me l'a bien recommandé; elle m'a dit : C'est ta seule richesse, mon enfant; mais c'est la bonne... tant que tu auras celle-là, tu seras estimée, considérée même, et ton petit commerce prospérera. Je veux suivre les conseils de ma mère... je ne veux pas d'un amoureux, je veux d'un mari. Mais vous me faites l'effet d'être trop faraud, trop muscadin pour vouloir épouser une marchande d'oranges... Voyons... monsieur, quel est votre état... et votre nom d'abord, vous ne me l'avez pas dit...

— Pardonnez-moi, je vous ai dit que je m'appelais... Francisque.

— Ah! oui, c'est vrai... Francisque... mais c'est un nom de baptême, ça...

— Je ne puis vous dire que celui-là, maintenant... Je suis né, en effet, de parents riches... et qui occupaient un rang assez élevé... mais vous savez bien que la Révolution a tout détruit, tout nivelé... et ce dont on s'inquiète le moins à présent, c'est de la naissance... c'est de l'origine des personnes...

— Sans doute... ainsi vous épouseriez une pauvre mar-

chande en plein air comme moi?... vous ne rougiriez pas de me nommer votre femme?

— Moi, rougir de vous!... ne craignez jamais cela. D'ailleurs, vous, Florentine, vous n'êtes pas une marchande à éventaires comme les autres. Vous parlez bien, vous savez lire, écrire, enfin vous avez reçu quelque éducation.

— Dame! ma pauvre mère m'aimait tant, elle voulait que je ne fusse pas si bête que les autres... elle se saignait pour moi... Je n'en suis pas moins une marchande d'oranges.

— Dites donc une fille charmante que l'on aimera toute la vie.

— Et votre père?...

— Il est mort...

— Votre mère?

— Elle m'aime trop pour jamais s'opposer à mon bonheur.

— Ah! si je pouvais le croire, c'est singulier ce que j'éprouve près de vous... moi qui me moquais toujours des propos d'amour que l'on me débitait.., le premier jour que vous m'avez parlé je me suis tout de suite sentie troublée, émue... j'ai eu peur... il me semblait que je devais vous fuir... et malgré moi j'éprouvais du plaisir à vous entendre, à vous écouter.

— C'est que vous deviez m'aimer, Florentine, c'est qu'une secrète sympathie nous attirait l'un vers l'autre...

— Dame!... c'est bien possible .. car, lorsque je vous voyais, je me disais: Je ne l'écouterai plus, ce monsieur... il est trop mirliflore pour moi, et malgré cela, sitôt que je vous apercevais, oh! il me tardait de vous entendre... savez-vous bien que c'est comme si vous m'aviez ensorcelée?...

— Ah! que je serais heureux si cela était... Vous voyez bien, Florentine, que vous ne pouvez pas me refuser ce rendez-vous que je vous demande depuis si longtemps... et qu'il faut...

En ce moment, une espèce de mendiant, en blouse, en casquette, et dont on ne voit que le bas de la figure, passe tout contre le jeune homme qui a dit se nommer Francisque; l'homme en blouse se penche vers lui, approche sa tête de son oreille, lui dit rapidement et bien bas quelques mots, puis s'éloigne aussitôt.

Mais notre amoureux a pâli, sa physionomie a subitement changé d'expression, il s'empresse de dire à Florentine :

— Adieu... adieu... il faut que je vous quitte .. je vous reverrai bientôt...

— Comment! vous partez comme cela? répond la jolie marchande, toute surprise par ses paroles. Quoi donc vous presse?... et ce soir... à quelle heure?...

Mais le jeune homme ne l'écoute pas. Déjà il s'est éloigné, il a disparu parmi les promeneurs. Florentine demeure tout interdite, elle ne comprend rien au brusque départ de celui qui semblait si heureux de lui parler.

— Cet homme... si mal vêtu... et qui a passé contre lui... s'est arrêté et lui a dit quelques mots bien bas! se dit la jeune marchande. Ces mots ont vivement ému Francisque... et il est parti... il m'a quittée aussitôt... De qui donc avait-il peur d'être vu... d'une femme peut-être... oui... ce doit être d'une femme... d'une maîtresse sans doute...Ah! il faudra bien qu'il m'explique pourquoi il s'est éloigné si vite de moi!... et au moment où j'allais lui accorder ce rendez-vous qu'il me demandait avec tant d'instance... Oh! mais il va revenir... il est impossible qu'il ne revienne pas bientôt.

— Eh bon, dit Turlure, ton chaland est parti et sans rien t'acheter, il me semble..... il s'est sauvé comme une fusée... est-ce que c'est une colique qui lui a pris?

— Est-ce que je sais, moi!... Ah! je crois qu'il a vu une personne de ses connaissances à qui il était pressé de parler...

— Faut que ce soit *queuqu'un* qui lui doive de l'argent alors, car il a filé sans demander son reste...

— Oh! il reviendra! dit à son tour la Roufflard, d'un air moqueur. C'est pas la première fois qu'on le voit, ce cornu-là!.. je l'ai bien reconnu, moi!... il est toujours deux heures pour marchander des oranges...mais je crois que c'est pas ça qu'il veut acheter...

— Et que croyez-vous donc qu'il veuille acheter? s'écrie Florentine en relevant fièrement la tête. Est-ce que vous croyez que j'ai autre chose à vendre?

— A vendre ou à donner... on ne sait pas... il se fait tant de commerces sur ce boulevard! Est-ce qu'on ne voit pas que ce muscadin vient ici pour autre chose que pour marchander des oranges?

— Quand cela serait... quand ce jeune homme me dirait des douceurs, est-ce que je n'ai pas le droit de l'écouter, si ça me fait plaisir?

— Oui, mais alors faut plus se donner des manières de femme sauvage!...

— Taisez-vous... on peut écouter quelqu'un qui est poli, sans pour cela cesser d'être sage.

— Tu es bien bonne de lui répondre, Florentine; est-ce qu'on fait attention à ce que dit la Roufflard? Avec ça que je lui conseille de se poser en vertu! et son soi-disant mari, son Roufflard, où donc qu'il est? on n'a jamais aperçu le bout de son nez!

— Mon mari est à l'armée, il se bat pour sa patrie, ça vaut mieux que de flâner sur le boulevard comme un tas de paresseux.

— Ah! il est toujours à l'armée, ton mari!... depuis le temps qu'il se bat, il reviendra général pour le mois! C'est égal, le monsieur qui causait avec Florentine est fièrement joli garçon, tout de même!... et joliment mis... c'est du huppé!...

— Oh! qu'est-ce qui sait?... murmure la marchande de pain d'épice. Il y a maintenant tant de parvenus!... c'est peut-être le jockey de *queuque* émigré qui aura volé les hardes de son maître.

Florentine ne dit plus rien; elle n'a pas entendu la dernière réflexion de la Roufflard, car elle est absorbée dans ses pensées. De temps à autre, cependant, elle regarde à droite et à gauche sur le boulevard; elle cherche celui qui l'a quittée si brusquement, et qu'elle espère toujours voir revenir.

Mais la soirée s'écoule, les théâtres ferment, les marchandes détalent et Florentine est obligée d'en faire autant, sans que le jeune homme soit revenu.

IV. — UN CHEVALIER DE SAINT-LOUIS.

Six semaines se sont écoulées, sans que Florentine ait revu celui qui paraissait si amoureux d'elle et la suppliait de lui accorder un rendez-vous. Depuis qu'elle l'avait aperçu pour la première fois, jamais il n'avait été plus de deux jours sans venir lui parler de son amour; une absence si prolongée doit donc étonner la jolie marchande.

Mais, par une belle matinée du printemps, un monsieur s'approche et s'arrête devant l'éventaire de Florentine, en disant :

— Me voilà revenu, moi, et mon premier soin est de venir dire bonjour à ma petite Florentine!

La jeune marchande relève la tête; pour la première fois depuis longtemps, la joie brille dans ses yeux, tandis qu'elle s'écrie :

— Monsieur de Germancey!... ah! que je suis contente de vous revoir, monsieur!

Le personnage auquel ces mots s'adressent est un homme de quarante ans, mais qui semble plus âgé, parce que le malheur et les chagrins l'ont vieilli avant l'âge. Sa taille est élevée, sa tournure noble et distinguée; car sous les vêtements les plus simples, on reconnaît facilement le gentilhomme, de même que, malgré les paillettes et les habits les plus riches, l'homme commun perce toujours; la figure de ce monsieur est bienveillante, ses traits réguliers, mais un léger clignement d'yeux semble annoncer de la faiblesse dans la vue; ses mains sont fines et blanches autant que bien soignées; ses joues un peu creuses n'empêchent point que son visage n'ait encore du

charme, et les rides qui se montrent déjà sur son front ne lui ôtent rien de sa noblesse.

Ce monsieur porte encore de la poudre, ses cheveux sont noués par derrière avec un ruban noir, et un chapeau rond, très-bas de forme, est placé sous son bras gauche; il est vêtu d'un habit brun, qui n'est pas neuf, mais qui est parfaitement brossé et sur lequel brillent de larges boutons d'acier. Il a une culotte de drap noir et des bottes à revers qui retombent à moitié de son mollet; son linge est très-blanc, il a un jabot et des manchettes; mais aucune chaîne de montre ne sort de son gousset, bien qu'alors il arrivât souvent à des *incroyables* d'en avoir deux, avec de nombreuses breloques.

Mais le comte de Germancey n'était point un incroyable.

Ce monsieur tend ses mains à la jolie marchande, qui lui donne vivement la sienne, il presse longtemps cette main avec les marques de la plus tendre affection, tandis que Florentine lui dit :

— Ah! vous avez été bien longtemps sans venir me voir, monsieur; ce n'est pas bien, cela!

—Mais, ma chère amie, c'est que je n'étais pas à Paris; sans cela, à moins d'être malade, est-ce que je suis un seul jour sans venir voir mon enfant?...

— Ah! vous étiez à la campagne, monsieur.

— Oui, chez un de mes anciens fermiers qui est aujourd'hui plus riche que moi, et il n'a pas de peine, puisque je n'ai plus rien! mais, au moins, celui-là est resté honnête..., il se rappelle que j'ai été, non pas son seigneur, je n'ai jamais voulu qu'il me donnât ce nom, mais enfin son propriétaire... Il m'avait plusieurs fois prié... supplié d'aller passer quelque temps dans une charmante campagne qu'il possède maintenant en Brie; en refusant toujours, j'aurais eu l'air de mépriser ces bonnes gens. Je suis resté avec eux près de trois mois.

— Cela vous a fait du bien la campagne, monsieur; je vous trouve bien meilleure mine qu'avant votre départ...

— C'est possible... et puis, avec le temps, on s'habitue à tout... même à être ruiné!... Mais c'est assez parler de moi: et vous, mon enfant, voyons, êtes-vous toujours contente, heureuse? le commerce va-t-il comme vous voulez?

— Oui, monsieur, oh! je n'ai pas à me plaindre; je vends beaucoup, je suis contente...

— Eh bien, c'est singulier, moi, je ne vous trouve pas l'air aussi gai, l'œil aussi vif qu'avant mon départ... C'est l'intérêt, l'amitié que je vous porte, qui me font vous parler ainsi: vous n'avez pas été malade?

— Non, monsieur, pas du tout!...

— Alors vous avez donc eu quelque peine... quelque contrariété?...

Florentine hésite et balbutie en répondant :

— Mais non, monsieur, je n'ai pas eu de chagrin.

M. de Germancey hoche la tête et reprend :

— Oh! je m'y connais, mon enfant, et je gagerais bien que vous me cachez quelque chose. Si mes questions sont indiscrètes, excusez-les... et songez que, si je me permets de vous les adresser, c'est que je vous aime presque autant que si j'étais votre père... c'est que j'ai juré à votre pauvre mère mourante de veiller sur vous, de vous protéger... autant que cela me serait possible dans la position qui nous est faite, à nous autres *ci-devant*, comme on veut bien nous appeler maintenant!

— Oh! monsieur, vous n'avez aucune excuse à me faire, et vous avez bien le droit de me questionner! C'est déjà si bon à vous... un noble, un comte... car, ainsi que le disait ma mère, toutes les révolutions possibles ne peuvent pas empêcher qu'on ne soit le fils de son père!... oui, c'est bien de la bonté de votre part de vous occuper d'une jeune fille qui étale sa marchandise sur le boulevard.

— Cela n'est que de la justice, de la reconnaissance quand la mère de cette jeune fille nous a sauvé la vie! Pauvre madame Bernard! puis-je jamais oublier que sans elle j'étais reconnu, arrêté et bientôt après guillotiné, car, à cette époque-là, les choses ne traînaient pas en longueur!... J'étais comte, ma famille avait émigré... seul, j'avais voulu rester en France... Mais j'avais été dénoncé, l'ordre de m'arrêter était donné partout, et un matin... c'était en quatre-vingt-treize, je fuyais de la petite chambre que j'habitais, car un avis anonyme m'avait prévenu que l'on allait venir m'arrêter... j'errais au hasard dans les rues de Paris... je passe devant la boutique de madame Bernard... elle était fruitière, et vendait du charbon; devant moi, j'aperçois des soldats, derrière moi j'entends crier : « Il faut l'arrêter... c'est un ci-devant! je l'ai reconnu! » J'étais perdu, j'entre chez votre mère... elle était seule heureusement. « On veut m'arrêter, lui dis-je... je suis le comte de Germancey, sauvez-moi, ou je vais mourir! » Aussitôt, et sans même me répondre, votre mère prend un sac à charbon, m'en barbouille le visage, jette une veste sur mes épaules, un grand chapeau de charbonnier sur ma tête, place un sac plein de charbon sur mes genoux et me fait asseoir dans sa boutique. On entre, on regarde, on demande à votre mère si elle a vu le comte de Germancey, elle répond qu'elle n'a vu que son fournisseur de charbon, et tous ces gens qui voulaient m'arrêter s'éloignent sans se douter que j'étais devant eux. Mais ce n'était pas tout de m'avoir préservé un moment du sort qui m'attendait; je ne pouvais sortir, me montrer dans Paris, et d'ailleurs, je ne savais où aller. Tous mes anciens amis étaient partis ou proscrits comme moi; votre mère me dit : « J'ai, dans la pièce qui est derrière ma boutique, une soupente dans laquelle je mets mon charbon... on ne va jamais regarder là, et d'ailleurs on ne me soupçonne pas; voulez-vous demeurer pendant quelque temps caché dans cette soupente?... je vous y porterai à manger... Ce sera un réduit bien triste; mais le soir, quand ma boutique sera fermée, vous pourrez en descendre, et ma fille et moi nous vous tiendrons compagnie. J'acceptai, je n'avais que ce moyen pour échapper aux recherches... et pendant six semaines, je restai caché chez la bonne madame Bernard; c'est pendant ce temps, mon enfant, que je vous connus, que je pus apprécier la bonté de votre cœur; vous n'aviez que neuf ans alors, mais déjà vous aviez la raison d'une femme! Vous connaissiez les dangers que je courais, ceux auxquels votre mère s'exposait en me donnant un asile; mais aucune indiscrétion n'était à craindre de votre part, et plus d'une fois, par votre présence d'esprit, vous avez empêché quelques pratiques de venir choisir leur charbon dans la soupente où j'étais caché. Enfin, je pus sortir de Paris et me tenir caché au fond d'un village; puis le 9 thermidor arriva... et nous commençâmes à respirer un peu plus librement; dès que je pus sans danger revenir à Paris, mon premier soin fut de me rendre chez celle qui m'avait sauvé la vie... Avec quel plaisir je l'embrassai! et votre mère aussi fut heureuse de me revoir... Mais j'étais sans ressource, je ne savais où dîner... j'attendais bien quelques secours de mon frère passé en Angleterre, mais ce secours n'arrivait pas... eh bien, madame Bernard me força encore d'accepter de l'argent et m'offrit sa table, tant que je ne trouverais pas mieux... Croyez-vous, Florentine, que l'on puisse oublier de tels services?... grâce au ciel, mon sort s'améliora, je reçus de l'argent de mon frère... je pus m'acquitter avec votre mère, m'acquitter en argent, oui... cette dette-là se paye; mais celle que j'ai contractée au fond de mon cœur, celle-là, je ne l'acquitterai jamais... et maintenant vous me dites que je suis bon, parce que je viens causer avec vous... ah! ma chère enfant, si le destin m'a fait naître dans une classe au-dessus de la vôtre, sachez que la première noblesse est celle qui porte un cœur reconnaissant.

— Grâce au ciel, monsieur, maintenant vous pouvez sans crainte vous montrer partout... les anciens nobles ne sont plus proscrits.

— Non, grâce au premier consul : on lui doit le rappel des émigrés... l'activité rendue au commerce et aux arts... On lui doit aussi de belles victoires... J'aime trop mon pays pour y être insensible...

— Et votre frère qui était en Angleterre?

— Il y est mort, il y a un an. Avec le peu qu'il a laissé, je me suis fait une petite rente qui me suffit pour

exister... ah! ce n'est pas ma fortune que je regrette!... à quoi me servirait-elle, à présent que j'ai vu périr tous ceux que j'aimais!

— Vous n'étiez pas marié, monsieur; mais je crois vous avoir entendu dire à ma mère que vous alliez épouser une personne que vous aimiez, lorsque les événements de la Révolution vous en séparèrent...

— Oui, oui, cela est vrai... j'avais eu le bonheur de plaire à la fille du marquis de Sauvigné... Honorine de Sauvigné avait vingt-quatre ans; aussi belle que bonne, elle avait jusqu'alors refusé tous les partis pour ne point quitter son vieux père. Mais j'avais eu le bonheur de lui plaire, et ma promesse de ne point la séparer de son père avait aplani tous les obstacles, lorsque la Révolution arriva; le marquis de Sauvigné fut arrêté, lui qui ne faisait que du bien, il en avait donné des preuves en gardant à son service le fils d'un brigand célèbre... Vous devez avoir entendu parler de Cartouche, mon enfant?

— Oh! oui, monsieur, c'était un voleur qui faisait, dit-on, trembler tout Paris... Mais il me semble qu'il y a longtemps qu'il est mort.

— En effet, il a reçu le châtiment que méritaient ses crimes au mois de novembre de l'année 1721. Mais il avait laissé un fils encore au berceau. Vers l'année 1750, un homme se présenta pour entrer au service du marquis de Sauvigné, qui était alors un jeune homme de vingt ans. Cet homme, qui pouvait avoir une trentaine d'années, était dans la plus profonde misère... Personne ne voulait le prendre à son service ni lui donner de l'ouvrage... et pourquoi? c'est qu'on savait qu'il était le fils du célèbre voleur Cartouche!... Cette circonstance n'arrêta pas le marquis; il se dit avec raison que c'est une grande injustice de vouloir faire retomber sur les enfants le mépris, l'animadversion qu'inspirait leur père. Il prit donc à son service le fils de Cartouche, et, il faut l'avouer il n'eut pas trop à s'en louer. Ce garçon était paresseux, ivrogne et voleur; le marquis le savait bien, mais il lui pardonnait et le gardait toujours, en disant : « Si je le renvoyais, personne ne voudrait de lui, il serait obligé de faire comme son père; c'est donc un service que je rends à la société, en laissant ce drôle ne voler que moi! » On dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, mais les proverbes mentent quelquefois... Le fils de Cartouche, ce mauvais domestique, s'était marié au château de son maître, et il mourut en l'année 1771, laissant un fils en bas âge. Sa mère était morte en le mettant au monde; eh bien, M. de Sauvigné eut encore la bonté de faire élever cet enfant, et, lorsqu'il eut sept ou huit ans, il le prit pour aider le jardinier du château, et plus tard en fit un petit jockey, puis un valet de chambre...

— Alors, c'était le petit-fils de Cartouche celui-là?

— Oui, ma chère Florentine; il paraît que le marquis était destiné à avoir toute cette lignée! Eh bien, ce garçon, qui aurait dû éprouver pour le marquis et sa famille la plus vive reconnaissance, ce garçon auquel M. de Sauvigné avait même fait donner quelque éducation... ah! ce fut un misérable, un monstre!... peut-être encore plus scélérat que son grand-père!...

— Oh! mon Dieu!... qu'a-t-il donc fait celui-là?... Il me semble que vous ne nous avez jamais conté cela, à ma mère et à moi...

— Dans le mois de novembre 92, on arrêta le marquis... Vous jugez du désespoir de mademoiselle de Sauvigné!... elle restait seule avec quelques domestiques, qui du moins pleuraient avec elle; un seul... ce jeune Cartouche... car je ne l'appellerai jamais autrement, bien qu'au château on l'appelât Séverin; celui-là osa s'introduire une nuit dans la chambre d'Honorine, et là, eut l'infamie de lui dire : « Je vous aime! je ne vous l'aurais jamais dit si la Révolution n'avait pas tout bouleversé; mais aujourd'hui il n'y a plus de rangs, il n'y a plus de nom, il n'y a plus de distance; c'est pourquoi il faut que vous soyez ma maîtresse ou ma femme : choisissez! »

Honorine, épouvantée par ce discours, essaya de ramener à d'autres sentiments celui qu'elle regardait encore comme un enfant, car il n'avait que dix-huit ans, et elle en avait vingt-quatre: mais à tous ses discours il répondit : « Je vous aime! je veux que vous soyez à moi!... » Elle lui ordonna de sortir de sa présence. Il voulut se porter sur elle aux derniers outrages; mais elle était forte, courageuse, elle jeta le misérable à la porte de sa chambre. Le lendemain il avait quitté l'hôtel: mais, deux jours après et sur la dénonciation de ce monstre, Honorine de Sauvigné était arrêtée et conduite à la Force.

— Oh! mon Dieu! quel scélérat que ce petit-fils de Cartouche!

— C'est de sa prison que mademoiselle de Sauvigné trouva le moyen de m'écrire, de me faire savoir tout ce que je viens de vous raconter. Vous devez juger si je jurai d'exterminer l'infâme qui, après avoir essayé de l'outrager, l'avait lâchement dénoncée!... Mais c'est alors que je fus dénoncé moi-même, sans doute par le même homme, et que sans votre mère j'étais perdu aussi!...

— Et cette pauvre demoiselle de Sauvigné, que devint-elle?

— Elle mourut sur l'échafaud... comme son père, comme tant d'autres pauvres victimes, qui alors n'avaient pas commis d'autre crime que d'être d'un sang noble et de posséder quelque fortune.

— Ah! c'est affreux, cela!... Mais ce monstre, au milieu de tous vos malheurs, vous le connaissiez sans doute... Vous l'aviez vu souvent chez le marquis?

— Je l'avais vu quelquefois; mais alors, vous concevez que je faisais peu attention à un jeune domestique... Mais cela... si je le rencontrais jamais... Oh! je suis bien sûr que je le reconnaîtrais, et d'ailleurs il me semble que je sentirais au fond de mon cœur quelque chose qui me le montrait : C'est lui... c'est l'infâme... c'est le dénonciateur d'Honorine... Oh! oui, oui, je le reconnaîtrais!

M. de Germancey passe sa main sur son front, comme pour en écarter de si pénibles souvenirs, et au bout d'un moment reprend la main de Florentine en lui disant :

— Voilà de bien tristes souvenirs, mon enfant; je vous ai toujours parlé de moi, lorsque je ne voulais m'occuper que de vous. Cela arrive souvent; nos conversations sont comme nos projets, qui ne marchent jamais tels que nous les arrangions d'avance. Je vous ai dit que je vous trouvais le front un peu sérieux... les yeux moins gais qu'avant mon départ pour la Brie... Vous auriez pu avoir aussi quelque confidence à me faire... mais, puisqu'il n'en est rien, n'en parlons plus!

La jolie marchande pousse un profond soupir et répond, en rougissant :

— Oui, monsieur, oui... Vous avez trop bien vu dans mes yeux pour que j'essaye de vous le cacher encore. Et d'ailleurs pourquoi dissimulerais-je avec vous, qui ne pouvez me donner que de bons conseils?... Oui, j'ai quelque chose qui me tient là...

— Au cœur... n'est-ce pas, mon enfant?...

— Oh! oui, c'est mon cœur qui est malade!

— Je m'en doutais; c'est toujours par le cœur que les jeunes filles ont leur premier chagrin...

— Je vous conterai tout cela, monsieur, mais pas à présent; un de ces soirs, si vous le voulez bien... je serai plus hardie pour parler de cela que pendant le jour...

— Quand vous voudrez, ma chère Florentine; je serai toujours prêt à recevoir vos confidences. Mais j'aperçois justement un ancien ami, que je croyais encore à l'étranger... Je vais le rejoindre. A bientôt, mon enfant, à bientôt.

Le comte de Germancey s'éloigne, et Florentine recommence à soupirer, en disant :

— Il a bien deviné que j'avais quelque chose... Ce maudit amour, quand ça vous tient, il paraît que ça se voit...

V. — LES ENFANTS DE L'AMOUR.

— Je te dis, Beaulard, qu'on donne ce soir *la Forêt périlleuse* au théâtre de l'Ambigu-Comique, dont M. Corsse est à présent le directeur, et qu'il faut que j'aille voir ça, quand il n'y aurait pas de pain à la maison, comme on

Elle était forte, courageuse; elle jeta le misérable à la porte de sa chambre. (Page 7.)

dit, vu que c'est un mélodrame superbe à faire frémir tout Paris!

— Comment sais-tu que la pièce est superbe, puisque c'est seulement ce soir la première représentation?

— C'est la première au théâtre de l'Ambigu, oui; mais la pièce s'est déjà jouée au théâtre de la Cité. Elle y a eu un succès magnifique... elle s'y est jouée plus de deux cents fois. Aujourd'hui on la joue à l'Ambigu, mais c'est joliment monté!... D'abord, c'est M. *Corsse* qui fait le rôle de *Fresco*, M. *Tautin* le capitaine des voleurs, M. *Vicherat* Colisan, et mam'zelle *Lévêque* fait la belle Camille.

—Tiens! je croyais qu'elle était au Théâtre d'Emulation, mam'zelle Lévêque.

— Oui, mais elle l'a quitté pour entrer à l'Ambigu-Comique. Voyons, Beaulard, tu dois avoir autant que moi l'envie d'aller voir une pièce dont on parle depuis si longtemps... où il y a une caverne et une bande de voleurs que ça fait frissonner... Tu viendras avec moi, ce soir, n'est-ce pas?

— Je le voudrais bien... mais je ne peux pas!... Tu sais bien, Moucheron, que je suis employé chez M. Curtius, que c'est moi qui, depuis midi jusqu'à onze heures du soir, fait l'explication des figures de cire.

— Je croyais que c'était M. Curtius lui-même qui faisait l'explication de ses figures?

— Oui, quelquefois, mais c'est rare. Comme j'ai une bonne voix, il me laisse à présent cette besogne...

— Et qu'est-ce que vous faites voir de beau en ce moment?

— Ah! pour l'instant, ce qui attire le plus de monde, c'est la mort du brave général Kléber, qui vient d'être assassiné en Egypte, où il venait de remporter la grande victoire à la bataille d'Héliopolis!

— Et est-il ressemblant le général Kléber?

— Que t'es bête! c'est celui qui représentait La Fayette, auquel nous avons mis un autre habit.

— Et combien que tu gagnes pour expliquer tout cela?

— Vingt sous par jour.

— Et nourri?

— Oh! non, et pas nourri... mais, par exemple, j'ai la permission de manger ce que je veux!... ça leur est égal.

— C'est encore heureux! mais je crois bien que tu ne manges pas de poulets tous les jours.

— Oh! non... D'ailleurs, sur mes vingt sous, j'en donne douze à ma mère chez qui je loge, et qui n'a pas souvent de l'ouvrage... La couture, ça ne va pas beaucoup, et puis elle est souvent malade. Mais je garde huit sous pour moi, et ça me suffit pour mes trois repas.

— Tu fais trois repas avec huit sous! .. diable!... tu ne te donnes pas d'indigestion, alors!

— J'ai bien assez. Le matin, un sou de pain, un sou de lait; pour dîner, deux sous de pain, deux sous de pommes de terre; et pour souper, deux sous de galette ou de flan, s'il est tout chaud.

— Tu ne bois jamais de vin, alors?

— Pourquoi faire?

— Dame! pour te régaler.

— Oh! je n'y tiens pas, je n'en ai bu qu'une fois, j'ai trouvé ça mauvais; il est vrai qu'il était sûr!... comme du vinaigre.

— Si on t'a fait boire du vinaigre, ce n'était pas pour te mettre en goût!

— Si je le voulais, je pourrais bien de temps en temps en boire, quand les personnes qui viennent voir les figures donnent quelque chose au petit qui fait l'explication... c'est rare, mais pourtant cela arrive... Il y a une fois un monsieur qui m'a donné dix sous pour moi! ce sont mes petits profits!...

— Eh bien, qu'est-ce que tu en fais alors?

— Tiens, c'te question! je les porte tout de suite à ma mère... Elle est bien contente, elle m'embrasse, et moi je suis bien content aussi.

— Ce pauvre Beaulard! tu es un bon garçon!... Quel âge as-tu?

— Quatorze ans moins six mois.

—Dis donc tout de suite treize ans et demi, farceur.

— Je dis plutôt quinze ans, parce que, pour obtenir la place que j'ai chez M. Curtius, on m'a dit plus âgé que je ne suis.

— Merci! une place où il faut crier toute la journée:

Me voilà donc professeur de cor de chasse pour dames. (Page 11.)

« Ceci vous représente M. Jupiter, madame son épouse et leur auguste famille !... » Je n'en voudrais pas de ton emploi ! Je ne suis que commissionnaire, moi; quelquefois je ne gagne rien dans ma journée, c'est vrai, mais aussi il y en a d'autres où j'ai de bonnes aubaines, où je gagne jusqu'à un gros écu de six livres... Oh ! alors je me régale... vive la joie ! je bois une bouteille et je mange jusqu'à six saucisses !...

— Eh ben, et ta mère ?

— Ma mère... je n'en ai pas.

— Tu n'as pas de mère... comment donc, est-ce que c'est possible ?

— Ecoute bien... Vois-tu, j'ai une sœur qui a quatre ans de plus que moi... Comme j'en ai bientôt dix-sept, elle en a bientôt vingt et un ; eh bien, ma sœur et moi, il paraît que nous sommes ce qu'on appelle... des enfants de l'amour.

— Ah ! oui, des enfants surnaturels !

— Au contraire, des enfants naturels ! On nous avait mis chez une paysanne à Vincennes. On y payait notre pension. Nous sommes restés là longtemps... Ma sœur avait neuf ans et moi cinq, quand un jour la paysanne nous dit : « Mes petits mignons, je ne reçois pas un sou pour vous depuis plus de neuf mois... J'en suis bien fâchée, je vous aime bien, mais je suis forcée de vous mettre à la porte. J'ai déjà quatre enfants, c'est bien assez, avec un mari ivrogne ! et je ne peux plus vous garder gratis. Allez-vous-en à Paris, et tâchez d'y gagner votre vie... Maria est jolie... (Maria, c'est ma sœur), elle chante toute la journée comme un rossignol : elle n'aura qu'à chanter pour gagner des sous; à Paris on est généreux, on vous en donnera beaucoup... Je vous ai fait apprendre à lire, parce qu'on me l'avait ordonné ; ça pourra vous servir. Tenez, v'là vingt-quatre sous, et un petit paquet contenant vos effets. Prenez tout cela et partez. »

Ma sœur, qui était déjà raisonnable, dit à la paysanne :

« — Mais est-ce que vous n'avez aucun renseignement à nous donner sur nos parents, sur ceux qui prenaient soin de nous ? »

La paysanne répondit :

« — Ma petite, j'ai fait écrire sur un papier et certifier par M. le curé la manière dont vous m'avez été confiés. Toi, d'abord, Maria, par une dame élégante et belle, qui m'a donné vingt-cinq louis en me disant : « C'est pour une « année, ayez soin de cette petite, elle a dix-huit mois ; « nommez-la Maria. On viendra la voir. » On n'est revenu qu'au bout d'un an. Cette fois on ne me donna que vingt louis avec les mêmes recommandations. Mais, l'année d'après, la dame m'apporta un autre enfant qui avait trois semaines au plus, et me dit : « Vous nommerez ce « petit garçon Victor, il est le frère de Maria. On doublera « leur pension. » Très-bien ; cela dura trois ans et demi. Mais, depuis neuf mois, l'époque est passée où l'on m'apportait votre pension, et personne n'est revenu ; je ne peux plus vous garder. Mais vous trouverez dans votre paquet le papier certifié vrai par M. le curé, et qui constate tout ce que je viens de vous dire.

« — Et le nom de cette belle dame, qui était sans doute notre mère ? dit Maria.

« — Je ne l'ai jamais su, mon enfant, quand je le lui ai demandé, elle m'a répondu qu'il était inutile que je le sache .. Elle avait de belles manières, des bagues à ses doigts et ne venait à Vincennes que dans une voiture... qu'elle quittait à l'entrée du village, où elle allait ensuite la reprendre. Mais un jour... celui où elle m'apporta son petit garçon, elle paraissait faible et souffrante, elle oublia chez moi un flacon assez beau qu'elle portait à chaque instant sous son nez... Il y a même sur le bouchon de ce flacon comme un chiffre gravé...

« — Eh bien, ce flacon, dit ma sœur, il est dans notre paquet, j'espère ?

« — Ah ! non, ma petite ; ce flacon a un bouchon doré, il est tout taillé comme une pierre fine, il doit bien valoir une quarantaine de livres, et je le garde pour me dédommager un peu de tout l'argent que votre mère me doit.

« — Mais, madame, s'écria ma sœur, ce flacon est notre bien, il peut d'ailleurs nous aider à retrouver nos parents, notre famille ; c'est le seul titre que nous ayons à présenter, et vous voulez nous en priver !

« — Ma petite, j'en suis fâchée, mais il faut que je me

rattrape sur quelque chose... Je suis sûre que je trouverai quarante livres de ce petit bijou.

« — Eh bien, madame, ne le vendez pas, répondit Maria, et je vous jure d'amasser, avant un an, cette somme et de venir vous la donner pour ravoir ce flacon. »

La paysanne le promit, et nous voilà partis, ma sœur et moi, avec notre petit paquet au bout d'un bâton.

— Mais c'était bien vilain à cette paysanne, de garder ce beau flacon qui vous appartenait, puisqu'il venait de votre mère.

—Ah ! vois tu, Beaulard, les gens de la campagne ça ne connaît que l'argent; c'est encore cent fois plus intéressés que les gens de la ville !...

— Comment avez-vous donc fait pour vivre, toi et ta sœur ?

— Ma sœur chantait devant les auberges, les cafés. Elle chantait bien, et moi, quoique tout petit, je faisais la culbute et la roue aussi, bien mieux qu'à présent. J'allais tendre mon petit bonnet de laine, en demandant quelque chose pour la petite chanteuse, et presque tout le monde me donnait. Dans notre première journée, nous avions gagné cinq livres dix sous! Ma sœur sautait de joie en me disant:

« — Vois-tu, Victor, nous pourrons bientôt ravoir le flacon de notre mère.»

— Dis donc, puisque ton nom est Victor, pourquoi t'appelle-t-on Moucheron?

— C'est un sobriquet qu'on m'a donné. Enfin nous voilà donc à Paris, ma sœur et moi. Une bonne femme qui nous vit sur le boulevard où ma sœur chantait, vint causer avec nous et nous offrit de nous loger et de nous nourrir, en nous disant : « Vous me donnerez ce que vous pourrez sur ce que vous gagnerez. » Tu penses bien que nous ne demandions pas mieux. Tous les jours je sortais avec Maria qui chantait sans cesse; nous faisions des récoltes abondantes. Si bien qu'au bout de cinq mois que nous étions à Paris, ma sœur avait amassé les quarante livres, elle courait les porter à Vincennes, et elle revenait avec le précieux flacon.

— Alors tu l'as toujours?

— Ce n'est pas moi qui l'ai, c'est ma sœur. Comme l'aînée, c'était bien à elle de le garder. Nous passâmes quatre ans de cette façon: comme ma sœur gagnait pas mal, elle me fit aller à l'école... aussi je sais lire, moi !... et toi, Beaulard?

— Non... je connais un peu mes lettres, mais voilà tout.

— Mais ne v'là-t-il pas qu'un jour, à force de chanter, ma sœur attrape un enrouement! Ça nous mettait dans l'embarras, mais j'avais neuf ans, j'étais déjà pas bête !.... je dis : « Voilà assez d'école, faut gagner de l'argent ; je vais me faire commissionnaire !... » Maria ne le voulait pas; mais je ne l'écoutai guère !... et je gagnai à mon tour de l'argent. La voix était un peu revenue à ma sœur, mais ça l'ennuyait de chanter dans les rues. Elle entra femme de chambre chez des gens très-riches qui l'emmenèrent à Rouen, où ils allaient se fixer. J'avais alors treize ans, Maria en avait près de dix-sept. Elle me dit en partant : « J'emporte le flacon toi, tu es trop petit, tu le perdrais. D'ailleurs, quand j'aurai amassé de l'argent, je reviendrai à Paris. Mais nous ne savons pas où est notre famille, et si nous devons la retrouver, peut-être la découvrirai-je aussi bien en Normandie qu'ici. » Et ma sœur est partie en me recommandant de bien me conduire.

— Est-elle revenue à Paris depuis ?

— Non, il y a quatre ans passés qu'elle est partie. Elle m'écrivait souvent dans les premiers temps ; ensuite elle m'écrivait moins... et depuis près d'un an je n'ai pas reçu de ses nouvelles ..

— Et si elle était morte?

— Oh! que non, elle me l'aurait fait dire !... je veux dire : elle m'aurait écrit qu'elle était malade Mais je ne serais pas étonné de la voir arriver un de ces jours ; car dans sa dernière lettre elle me disait : « J'espère te revoir bientôt; je veux retourner à Paris, je m'ennuie à Rouen.»

— Et toi, tu vas toujours à Vincennes voir ceux qui t'ont élevé?

— Non, je n'y vais plus. Pourquoi faire? La mère Duchemain est morte ainsi que son mari. Que veux-tu que j'aille faire là ? Les enfants de ma nourrice n'ont jamais aperçu la belle dame qui nous a apportés, ils ne pourraient me donner aucun renseignement. D'ailleurs, vois-tu, Beaulard, quand les parents mettent comme ça leurs enfants bien loin d'eux et ne viennent jamais les embrasser, c'est qu'ils ont l'intention de les abandonner un jour, mais j'en ai pris mon parti.

— Oh bien ! moi, je serais bien chagriné si je n'avais pas ma mère !

— Mais, imbécile, c'est bien différent : ta mère, tu la connais, elle t'aime, elle a eu soin de toi, elle ne t'a jamais repoussé !... alors tu dois l'aimer, c'est tout simple... comprends-tu ?

— Oh ! elle me repousserait que je l'aimerais tout de même !...

— Décidément tu ne comprends pas. Voyons, viens tu avec moi voir *la Forêt périlleuse*? je te régale... je paye ta place... j'ai fait une bonne journée hier... je peux faire rouler les gros sous ! j'ai pas besoin d'amasser, moi.

— Merci, Moucheron, merci, merci, mais si je m'absentais, ça fâcherait M. Curtius, je pourrais perdre ma place... et je ne veux pas m'exposer à ça !...

— Tu veux donc passer ta vie avec des figures de cire? A dire : « Ceci vous représente M. Jupiter et madame son épouse ?» Fais-toi commissionnaire comme moi, tu gagneras bien plus!

— Oui, les jours où l'on gagne ! mais il y en a où l'on ne fait rien, tu me l'as dit toi-même, et ces jours-là comment ferais-je pour porter douze sous à ma mère? j'aime mieux ce qui est assuré...

— A ton aise !

— Tu me raconteras demain *la Forêt périlleuse*, et ça me fera autant de plaisir...

— Je vois une pratique qui me cherche... au revoir.

— A demain, Moucheron.

Les deux amis se séparent. Jean Beaulard, le petit blond maigre, mince et pâlot, s'en retourne à son emploi chez Curtius, en brandissant en l'air la longue baguette qui lui sert à désigner les figures qu'il montre.

Et Victor, grand gaillard de dix-sept ans, dont les yeux ont une certaine assurance qui ressemble presque à de la fierté, va se mettre à sa place habituelle au coin du boulevard et du faubourg du Temple.

VI. — LE CHEVALIER DE MÉRILLAC.

En quittant Florentine, le comte de Germancey était allé rejoindre un monsieur qui passait alors devant le petit théâtre des Délassements, un peu après la parade du paillasse Rousseau.

Le personnage que M. de Germancey vient d'atteindre est un homme qui peut avoir cinq ou six ans de moins que lui : grand, bien bâti, d'une belle prestance, qui porte la tête haute et se tient en marchant légèrement penché sur sa hanche gauche; sa figure est fortement caractérisée, ses traits sont nobles, ses yeux ont encore tout l'éclat de la jeunesse, mais leur fierté est tempérée par une expression de gaieté, de bonne humeur, qui semble être le fond du caractère de ce personnage, bien qu'il s'y mêle comme une nuance d'ironie et de persiflage.

Ce monsieur porte une grande redingote bleue qui descend jusqu'à ses talons, et qu'il tient hermétiquement boutonnée jusqu'en haut, ne laissant voir qu'une cravate noire et un col très-blanc. Ses cheveux sont poudrés, relevés par derrière avec un peigne, et sur sa tête est un large chapeau rond à grands bords. Il a des bottes à retroussis et tient une jolie canne à sa main.

— N'allez donc pas si vite, chevalier de Mérillac ! on a quelque chose à vous dire.

Celui auquel ces paroles viennent d'être adressées s'arrête, fait une demi-pirouette sur lui-même, et se trouvant alors devant le comte de Germancey, s'écrie :

— Dieu me damne!... je ne me trompe pas! c'est ce cher Germancey!... Ah! quelle heureuse rencontre!... je me disposais à vous chercher dans tout Paris, et à peine arrivé je vous y trouve... Mais embrassons-nous donc d'abord...

— Oh! très-volontiers! répond le comte en se jetant dans les bras du chevalier.

Et les deux amis s'embrassent cordialement. Après ces premiers moments donnés au plaisir de se revoir, les questions se croisent :

— Cher comte!... quel bonheur de se revoir...

— Oui, surtout quand on a passé par tant d'épreuves, quand on a tremblé pour les jours de ceux dont on était séparé.

— Vous n'avez pas dû trembler pour les miens, puisque j'avais émigré... J'étais à l'abri de vos accusateurs publics, mais je ne l'étais pas du malheur, des besoins, de la misère même!...

— Pauvre chevalier!

— Ma foi, oui, j'étais parti avec cent louis dans ma poche, comptant trouver mon oncle en Allemagne... il avait pris un autre chemin, et les lettres qu'il m'avait écrites pour me faire connaître le lieu de sa retraite ne m'étaient pas parvenues. Vous connaissez ma manière de vivre : en fort peu de temps j'avais mangé les cent louis qui composaient toute ma fortune!

— Comment êtes-vous alors pour exister?

— Eh! sambleu! je fis, comme bien d'autres, usage des faibles talents que je possédais; malheureusement je n'en possédais guère! Fort ignorant en peinture, assez pauvre musicien... mauvais calculateur... écrivant comme un chat! Je dois avouer que je m'étais toujours plus occupé de plaisirs que d'études... Ah! si l'on pouvait prévoir les événements, on prendrait ses précautions... Je crois cependant qu'il vaut encore mieux que l'on ne lise pas dans l'avenir... Convenez, cher comte, que nous y aurions vu de trop épouvantables malheurs...

— En effet, ce serait une fâcheuse science!... Mais continuez donc.

— Eh bien, un jour que, dans une auberge d'une petite ville d'Allemagne, je venais de manger mon dernier écu et me demandais à quel saint il fallait m'adresser pour sortir d'embarras, j'aperçus un vieux cor de chasse suspendu à la muraille. Vous devez vous rappeler, comte, que j'ai toujours été grand chasseur, que cet exercice était chez moi une passion; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que je donne du cor de chasse comme saint Hubert lui-même... je sais même moduler mes sons, et je m'amusais souvent à jouer des fanfares de ma composition. Me voilà donc, dans mon désespoir, décrochant le cor qui depuis longtemps, je crois, n'avait pas été touché, et me mettant à la fenêtre, j'exécute une de mes fanfares les plus belles, puis une autre, puis une autre encore... et avec un tel succès que la foule s'était amassée devant l'auberge, et que l'on m'applaudissait à tour de bras!

Bientôt l'hôte s'avance vers moi, son bonnet de coton à la main, et, après m'avoir fait de grands compliments sur la manière dont je jouais du cor de chasse, me dit qu'une riche bourgeoise, habitant une maison voisine et qui adorait la musique, me faisait prier de passer chez elle, si cela ne me dérangeait pas.

Je n'avais rien de mieux à faire que d'être agréable à cette dame; je me rendis chez elle. Je trouvai une énorme femme de quarante ans, mère de deux demoiselles de quinze à seize ans, qui étaient aussi fortes que leur mère. Dans cette famille, toutes les dames avaient les goûts masculins; elles faisaient fort bien le coup de fusil. La grosse Allemande me demanda si je ne consentirais pas à lui donner des leçons de cor de chasse, à elle et à ses deux filles, en me disant de fixer moi-même le prix de mes leçons. Je n'avais pas à hésiter : c'était une bonne aubaine que la Providence m'envoyait. Me voilà donc professeur de cor de chasse pour dames; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que presque toutes les dames de la ville, ayant entendu mes élèves et charmées de la façon toute nouvelle dont elles faisaient résonner le cor de chasse, voulurent aussi prendre de mes leçons; cela devint un engouement, une fureur! Chaque dame avait son cor de chasse, avec lequel elle se mettait à sa fenêtre, et alors c'était un hallali général et à qui de mes élèves l'emporterait sur ses rivales!...

—Cela devait faire un bruit épouvantable dans la ville!

— Justement; et cela arriva au point que le bourgmestre fut obligé de faire défendre le cor de chasse. Les dames se révoltèrent. On leur accorda la permission d'en jouer depuis minuit jusqu'à six heures du matin, parce qu'on espérait qu'alors elles aimeraient mieux dormir que de profiter de la permission; mais, à minuit, le son du cor retentit dans tous les quartiers de la ville : c'était à croire que l'on chassait dans toutes les rues, d'autant plus que les chiens, peu habitués à ce vacarme nocturne, y mêlèrent leurs aboiements, ce qui compléta l'illusion. Moi, je riais comme un fou dans mon lit, enchanté des talents que déployaient mes élèves!... Mais, à six heures du matin, un échevin entra dans ma chambre, en me signifiant très-poliment, que j'eusse à partir de la ville dans la journée même, parce que je mettais tous les habitants mâles en danger de devenir sourds. Je m'exécutai de bonne grâce! J'avais fait payer mes leçons fort cher, j'avais amassé de l'argent, et je me rendis en Angleterre, où je retrouvai mon oncle et de bons amis.

Mais vous, mon cher comte, vous qui êtes resté en France pendant cette terrible époque, combien de périls, de dangers vous avez dû courir!...

— En effet!... c'est un miracle si je suis encore vivant!

— Pourquoi n'avoir pas fait comme nous?

— Moi! m'expatrier!... oh! non... et, d'ailleurs, le marquis de Sauvigné et sa fille étaient à Paris... est-ce que je pouvais les quitter?... Vous avez appris leur mort?...

— Oui... nous avons eu ces désolantes nouvelles...

— Vous avez su que ce misérable Séverin, après avoir osé parler d'amour à sa jeune maîtresse, avait été la dénoncer pour se venger de ses mépris?

— Oui; oh! j'ai su tout cela par votre frère, à qui vous l'aviez écrit. Quel misérable que ce Séverin! un petit drôle que le marquis élevait par charité! On disait, je crois, que c'était un descendant du trop fameux Cartouche?

— C'est la vérité. Ce Séverin est son petit-fils.

— Il est bien digne de son aïeul!

— Vous alliez quelquefois chez M. de Sauvigné; avez-vous aperçu ce Séverin?

— Ma foi! je l'ai peut-être aperçu, mais sans y faire attention... on ne remarque pas un domestique... Si l'on m'avait dit alors qu'il descendait du fameux Cartouche, oh! je l'aurais bien certainement regardé avec curiosité; mais M. de Sauvigné ne le disait pas...

— Par bonté... par pitié pour ce garçon dont il avait pris soin, et qui devait si bien reconnaître ses bienfaits!

— Et qu'est-il devenu, ce misérable?

— Je l'ignore... mais si jamais je le rencontre... Ah! vous devez bien penser que mon vœu le plus ardent est de punir le monstre qui a conduit Honorine à l'échafaud.

— Oh! je vous crois; et, dans cette circonstance, si vous avez besoin de moi... je serai trop heureux de vous aider à punir un tel scélérat!

— Merci, chevalier; mais depuis huit ans... cet homme est peut-être mort... C'est assez nous occuper de ces affreux événements... Dites-moi, Mérillac, pendant votre séjour en Angleterre, vous avez vu mon frère?

— Oui, vraiment. Oh! il ne s'ennuyait point là-bas; il menait joyeuse vie... autant toutefois qu'on peut la mener joyeuse en Angleterre!... Ah! mon cher comte, il n'y a que la France pour s'amuser!... Si vous saviez avec quel plaisir je me promène sur le boulevard, bien qu'il fasse très-froid!... mais on ne sent pas qu'il gèle quand on est content... Je cherchais notre *Nicolet*, notre *Audinot*...

— Ah! ils se sont transformés! c'est maintenant le théâtre de la Gaîté et celui de l'Ambigu-Comique; le mélodrame a remplacé les Grands Danseurs du roi et les Marionnettes!

— Le mélodrame... qu'est-ce que cela?... nous ne connaissions pas ce mot-là, il me semble?

— Le mot est assez bien inventé, puisque ces pièces sont des drames mêlés de musique et de pantomime ; on y ajoute des danses, des combats, beaucoup de spectacle, et cela fait fureur.

— Fort bien; je viendrai voir des mélodrames... Mais revenons à votre frère. J'étais souvent son compagnon de plaisirs, car vous savez que je n'ai pas l'humeur noire... Il a eu diablement d'aventures galantes, votre frère!...

— Oui, oui... je le sais...

— Mais toutes ne sont pas heureuses; et, il y a un an, dans un duel qu'il eut avec un rival... pour une petite marchande de la Cité, qui certes n'en valait pas la peine, il reçut un coup d'épée dans le côté, que l'on jugea d'abord peu dangereux, et qui cependant tourna mal... car, au bout de six semaines... il mourut!

— J'ai appris ce fatal événement, auquel j'étais loin de m'attendre, car mon frère avait passé la cinquantaine... je le croyais devenu raisonnable.

— Mon cher Germancey, il n'y a pas d'âge pour les braves... et que voulez-vous? quand le cœur est toujours jeune... on aime les femmes à tout âge!

— C'est possible; mais on ne le leur prouve pas de la même manière.

— Votre frère, peu de temps avant de mourir, me fit venir près de lui et me donna un pli cacheté, en me priant de vouloir bien vous le remettre lorsque je rentrerais en France, et surtout de ne le remettre qu'à vous-même. La manière dont il me recommanda cette lettre me prouve qu'il attachait beaucoup d'importance à cette mission. Je suis donc heureux de pouvoir, dès mon arrivée à Paris, remplir les dernières intentions de votre défunt frère.

En achevant ces paroles, le chevalier de Mérillac déboutonne sa vaste redingote bleue, fouille dans une poche de côté, y prend un grand portefeuille et en tire une lettre soigneusement cachetée qu'il remet à M. de Germancey.

— Voici la lettre que M. votre frère m'avait remise pour vous. Je vous laisse en prendre lecture, et je vais continuer à renouer connaissance avec mon cher Paris... Si vous voulez, comte, nous nous retrouverons pour dîner ensemble...

— Volontiers...

— Où peut-on se retrouver maintenant?... Indiquez-moi un endroit que je connaisse encore... avons-nous toujours le Palais-Royal?

— Oui; il a changé de nom plusieurs fois, mais sa physionomie est restée la même...

— Eh bien, j'y serai à quatre heures, devant le Perron.

— Fort bien! je vous y rejoindrai.

M. de Mérillac s'est éloigné; le comte, resté avec sa lettre à la main, se dirige vers un petit café assez peu fréquenté le matin, et là il s'assied à une table et prend connaissance de la missive de son frère. Mais à mesure qu'il la lit, son front se rembrunit, et lorsqu'il en a terminé la lecture, il appuie sa tête sur une de ses mains, en se disant :

— Voilà une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre!... et mon frère me charge là d'une commission bien difficile... et qu'il me sera peut-être impossible d'exécuter!

VII. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'HOMME A TROIS VISAGES.

Ce soir-là, on donnait au théâtre de l'Ambigu-Comique la première représentation d'un mélodrame dont on disait d'avance monts et merveilles; il était d'un jeune homme, nommé *Guilbert Pixérécourt*, destiné à avoir de grands succès sur le boulevard du Temple. Le titre : *l'Homme à trois visages*, piquait vivement la curiosité. Aussi, dès cinq heures du soir, une queue formidable était formée devant le théâtre.

Parmi ceux qui faisaient queue pour les petites places, on pouvait distinguer le jeune Moucheron. Il était arrivé un des premiers devant le bureau, et là, tenant d'une main un cervelas, de l'autre un énorme morceau de pain, il mangeait avec appétit, tout en causant avec les voisins et apostrophant parfois les passants.

Le petit Beaulard, montreur de figures de cire, vient de passer devant la queue et s'entend aussitôt appeler par le jeune commissionnaire.

— Ohé! Beaulard! écoute donc un peu... approche de la balustrade... on te laissera approcher, on voit bien que tu ne veux prendre la place de personne, toi, avec ta grande baguette...

— Tiens! que fais-tu donc là, toi, Moucheron?

— Ce que je fais? est-il bête! Tu ne vois pas que je me suis mis en queue pour avoir une bonne place, pour voir le nouveau mélodrame... *l'Homme à trois visages!*... c'est ça un titre qui promet!...

— Si c'était l'homme à douze visages, dit un gros garçon qui est derrière Moucheron, ça promettrait encore davantage!... eh! eh! eh!

— Eh bien, quoi? vous avez l'air de rire, vous? est-ce que vous venez voir la pièce pour vous moquer?... Si vous croyez que ça n'est pas bon, pourquoi que vous venez? pourquoi que vous vous mettez à la queue, où vous tenez tant de place avec votre bedaine?

— Allons! la paix, messieurs! dit un gendarme, le premier qui se bat à la queue, je l'en fais sortir!

— Pourquoi se moque-t-il du titre de la pièce... il tient trois places à la queue! c'est dégoûtant ça! quand on est épais comme ça... on ne se met pas à la tête de la queue... Dis donc, Beaulard... fais-moi un plaisir...

— De quoi que c'est? ..

— J'étouffe, moi!... v'là une heure que je mange sans boire, et le saucisson ça altère! va donc me chercher un verre de coco... tu seras bien gentil!

— D'un liard ou de deux?

— Un grand verre, nigaud, puisque je te dis que j'étouffe.

Le jeune Beaulard va faire sa commission et ramène bientôt près de la balustrade un marchand de coco, qui trouve là de nombreuses pratiques.

Un petit homme qui accourt par la chaussée, s'approche de la queue et dit à Moucheron :

— Voulez-vous me vendre votre place... je vous en donne cinq sous.

— Vendre ma place!... moi! vendre ma place, mais vous m'en donneriez un petit écu que je ne vous la vendrais pas! une pièce dans laquelle jouent MM. *Tautin*, *Corsse*, *Révalard*, *Joigny*, *Dumont* et mam'zelle *Lévêque!* et qui est de l'auteur du *Pèlerin blanc*, de *Cœlina* ou *l'Enfont du mystère!*... Pas de danger que je cède ma place .. pas pour un écu de six livres à la vache!... Ah! bon! voilà qu'on pousse à présent! sont-ils bêtes! à quoi que ça sert de pousser, nous n'en irons pas plus vite, puisque le bureau n'est pas ouvert!

Pendant que ceci se passe à la porte du théâtre de l'Ambigu ; deux messieurs arrivent bras dessus, bras dessous par le boulevard Saint-Martin, et vont droit à l'étalage d'oranges de la jolie Florentine.

C'est M. de Germancey et son ami le chevalier de Mérillac. Ces messieurs se sont arrêtés devant la jeune fille, et le comte dit à son ami :

— Voici la personne dont je vous ai parlé, chevalier, c'est à sa pauvre mère que j'ai dû la vie... je vous ai conté tout ce qu'elle a fait pour moi. Jugez si je dois porter de l'intérêt à cette chère enfant, qui, avec cette charmante figure, a déjà la bonté, les vertus de sa mère.

M. de Mérillac fait un gracieux salut à Florentine, qui est toute confuse; il s'écrie :

— Vive Dieu! qui ne porterait intérêt à une si charmante personne!... cependant il ne faut pas qu'elle nous fasse oublier de prendre notre café, avant d'entrer au mélodrame... car vous saurez, mademoiselle, que ce cher Germancey me mène ce soir voir une de ces pièces qui font à la fois frémir et rire...

— Ces messieurs vont à l'Ambigu voir la première représentation de *l'Homme à trois visages?*

— Ah! c'est une première représentation? Tant mieux...

cela n'en aura que plus de charmes, les primeurs plaisent toujours !

— Mérillac, veuillez aller m'attendre au café en face... je vais causer un moment avec ma jeune amie, puis je vous rejoins...

— Très-bien... je vous attends.

M. de Mérillac se rend au café, et le comte, resté près de Florentine, la regarde en souriant et murmure :

— Eh bien ! le chagrin de l'autre jour est-il un peu calmé... les amours vont-ils mieux... Aimez, chère petite, aimez ! c'est de votre âge ! mais seulement tâchez de bien placer vos sentiments et de ne point livrer votre cœur, si jeune et si pur, à quelqu'un qui serait indigne d'un tel trésor.

Florentine tend sa main à M. de Germancey : et, tout en rougissant, balbutie :

— Oui, monsieur, oui, vous avez bien deviné... mon cœur s'est laissé prendre... j'ai peut-être eu tort... mais c'est plus fort que moi...

— L'amour ne raisonne pas, mon enfant, surtout à votre âge ; et, à dire vrai... je ne sais pas trop à quel âge il raisonne... quand il le fait, ce n'est plus de l'amour.

— Mais je n'ai encore aucune faute à me reprocher... j'aime... j'en suis convenue avec celui qui m'a inspiré ce sentiment... voilà tout !

— C'est fort bien pour le moment. Mais cet amour est-il de longue date ?

— Non, monsieur... je l'ai vu presque tous les jours pendant un mois... ce temps a suffi pour me le faire aimer... il venait le matin et le soir... il me parlait... si tendrement... ses yeux brillaient de tant de feu... j'ai été bien vite émue en l'écoutant...

—Enfin il vous plaît ! Tout est dans ce mot. Mais vous venez de dire il venait... est-ce qu'il ne vient plus ?

— Hélas ! non, monsieur !... depuis plus de deux mois, je ne l'ai pas aperçu et je ne vous cache pas que cela me désole !...

— Aviez-vous eu quelque querelle ensemble.... entre amoureux on a souvent de ces petits débats qui donnent plus de charme aux raccommodements.

— Non, monsieur, nous n'avions pas eu le moindre différend... il me priait de... revenir causer avec lui... après la vente... j'hésitais, voilà tout.

— Il est peut-être malade. Vous êtes-vous informée ? Vous savez sans doute son nom, son adresse, ce qu'il fait ?

Florentine baisse les yeux en répondant :

— Je sais qu'il s'appelle Francisque... mais... c'est tout.

— Quoi ! ce jeune homme... car c'est un jeune homme naturellement ?

— Oui, monsieur, il doit avoir tout au plus vingt-cinq ans.

— Eh bien, ce jeune homme ne vous a pas dit ce qu'il faisait... sa profession... sa position dans le monde ?...

— Non... pas encore... il allait me le dire, sans doute, la dernière fois que je l'ai vu, car je le questionnais à ce sujet, mais un homme est venu près de lui, qui lui a dit quelques mots à l'oreille, alors Francisque m'a quittée précipitamment, en me disant : « Je vous reverrai bientôt ! »... bientôt ! et voilà près de trois mois de cela !... Qu'est-ce que cela veut dire... que peut-il lui être arrivé ?... Ah ! je suis bien tourmentée !

Le comte réfléchit et secoue la tête en murmurant :

— Je n'aime pas ce mystère... on agit avec franchise quand on n'a que de bonnes intentions...

— Vous croyez qu'il m'a trompée, n'est-ce pas, monsieur, qu'il ne m'aime pas... qu'il m'a déjà oubliée ?

— Il ne vous a pas trompée puisqu'il ne vous a rien dit ; il n'est pas probable qu'il vous ait oubliée, puisque vous ne lui avez pas encore cédé... les hommes oublient après, mais pas avant, voilà la marche, ma chère enfant ; quelque affaire pressante... un voyage, une maladie... tout cela peut le retenir loin de vous ; mais vous le reverrez, j'en suis bien certain. Alors, croyez-moi, tâchez de savoir ce qu'il est, ce qu'il fait... si vous lui donnez votre amour, c'est bien le moins qu'il vous donne sa confiance.

— Oui, monsieur, oh ! je questionnerai Francisque... je saurai si c'est une femme qui le guettait l'autre soir et qui a été cause de son prompt départ !

— Ah ! voilà surtout ce que vous voulez savoir...

— N'est-ce pas tout naturel, monsieur ? Ah ! je voudrais que vous vissiez ce jeune homme... vous avez de l'expérience, vous, monsieur... Moi, je suis toute simple, je crois ce qu'on me dit, mais je suis bien sûre que vous sauriez tout de suite si Francisque est digne de mon amour.

— Moi aussi je serais bien aise de le connaître. Mais ce sera facile, un jour vous lui direz de revenir le lendemain... en lui indiquant une heure, et vous m'avertirez...

— Oui, monsieur, oui... si je le revois !...

Et la jolie marchande pousse un gros soupir.

— Mais oui, vous le reverrez ! reprend le comte, bien qu'il vaudrait mieux peut-être pour vous qu'il ne revînt jamais... car un garçon qui s'enveloppe de tant de mystères... Oh ! je n'aime pas cela !... Mais Mérillac m'attend au café... Au revoir, ma chère Florentine, au revoir !

La salle du théâtre de l'Ambigu-Comique était, à sept heures du soir, entièrement pleine. Cette salle avait alors tout autour du parterre un pourtour contenant trois rangs de banquettes ; ce pourtour n'était point entièrement clos par derrière, il n'était fermé que par une séparation à hauteur d'appui, si bien que, lorsqu'il n'y avait plus de place au parterre, les spectateurs se tenaient encore dans le couloir, derrière le pourtour, d'où l'on voyait passablement, surtout ceux qui avaient les places contre la séparation. Il y avait même des amateurs, des habitués qui préféraient cette place à toute autre, parce que, souvent, sur la dernière banquette du pourtour, il y avait des dames, de jolies femmes, et que, celui qui était debout derrière elles dans le couloir, était fort commodément pour les voir, et même essayer de causer et de faire connaissance.

Le comte de Germancey et le chevalier de Mérillac, étant restés un peu longtemps au café, n'avaient plus trouvé dans la salle une seule place pour s'asseoir. Il leur avait donc fallu se contenter de rester debout derrière le pourtour, et encore les places où l'on pouvait s'appuyer sur la séparation étaient-elles presque toutes prises, et un second rang de spectateurs debout commençait à se former. Cependant M. de Germancey était parvenu à se mettre en avant, et il avait engagé son ami à se tenir près de lui, mais M. de Mérillac venait d'apercevoir, plus loin, tout près de la scène, une fort jolie femme assise sur le dernier banc, il y avait encore une place derrière elle, parce que c'était à peine si, de là, on pouvait apercevoir la première coulisse en face. Mais le chevalier a couru prendre cette place, en disant :

— J'en verrai toujours bien assez de la pièce ! mais, du moins, si elle m'ennuie, j'aurai autre chose à regarder.

Le jeune Moucheron était au paradis, mais sur le devant, à gauche de la scène, et de là, avant que l'on ne commence, il ne se gênait pas pour faire la conversation avec ses camarades placés fort loin de lui. Mais dans ces petits théâtres, il régnait alors une grande liberté dans les entr'actes, et souvent les dialogues de ces messieurs du paradis amusaient beaucoup les spectateurs des loges.

— Raflile joue-t-il dans la pièce ? crie un individu en blouse qui est en train de manger des pommes.

— Non, il ne joue pas !

— Ah ! ben, flûte !... je m'en vas !...

— Est-il bête ce Jean ! dit Moucheron, s'en aller parce que *Raffile* ne joue pas !... mais je le connais... c'est pas à cause de Raflile qu'il s'en va, c'est pour vendre sa contre-marque... il aura eu une entrée à l'œil, et il veut se faire des monaco !... connu !...

Cependant la pièce nouvelle commence : le premier acte marche fort bien, le brigand *Abelino*, qui n'est qu'une imitation d'une pièce anglaise (*le Brigand de Venise*), fait frémir les spectateurs, et transporte d'admiration les messieurs du paradis.

M. de Mérillac a peu écouté *Abelino* et la belle *Rosemonde*, parce qu'il a beaucoup regardé la jolie dame qui

est placée devant lui. Il a même commencé à entamer la conversation, en risquant quelques mots sur la crainte que l'on avait de gêner, en appuyant ses bras sur la séparation, mots auxquels on a répondu d'une façon fort aimable, en assurant au monsieur qu'il ne gênait nullement, et qu'il pouvait placer son bras sur la barrière; le chevalier ne manque pas d'user de la permission, si bien que son bras et sa main effleurent quelquefois les épaules de cette dame; mais du moment qu'elle a dit que cela ne la gênait pas, il eût même été maladroit de ne point continuer.

M. de Mérillac se trouverait donc fort bien à la place qu'il occupe, s'il ne se sentait pas à chaque instant pressé et poussé par un homme assez mal mis, dont la tête est ornée d'une espèce de bonnet de loutre à visière, laquelle visière est rabattue sur son front de manière à cacher presque ses yeux, ce qui, pourtant, n'empêche pas de voir qu'ils sont fauves et louches, que son nez est mince et forme un angle aigu par le milieu, que sa bouche est énorme et dégarnie de dents, enfin que sa figure est cave, ses joues creuses et tout son ensemble très-peu fait pour inspirer la confiance.

Plusieurs fois, M. de Mérillac a dit à son incommode voisin :

— Monsieur, vous me gênez! et celui-ci répond d'un ton très-humble et très-poli :

— Oh! excusez-moi, monsieur, c'est que je voudrais bien voir un petit peu.

— Mais quand vous me presserez ainsi, vous n'en verrez pas plus; j'ai une barrière devant moi, je ne puis pas avancer davantage.

— Oh! c'est juste... je vous demande bien pardon... mais je cherche à voir un peu *Abelino!*

Si cet homme n'avait pas répondu aussi poliment, M. de Mérillac l'eût déjà brusquement repoussé; mais le voisinage de la jolie dame du pourtour lui fait prendre patience.

Le premier acte de l'*Homme à trois visages* s'est terminé au bruit des applaudissements et des bravos... mais alors tout le monde veut profiter de l'entr'acte pour se donner de l'air, les uns sortent, les autres se lèvent. Cependant, dans le couloir du rez-de-chaussée on ne pouvait guère quitter sa place sans craindre de la perdre et M. de Mérillac n'aurait pas voulu perdre la sienne; il espérait que son monsieur à casquette de loutre, qui n'était que sur le second rang, sortirait au moins pendant l'entr'acte, mais celui-ci n'en fait rien, au contraire, il tâche de se faufiler au premier rang.

Au milieu de ce mouvement qui régnait dans la salle, la jolie dame s'était levée et, pour respirer plus à l'aise, tournée du côté du couloir; le chevalier, se trouvant alors son vis-à-vis, n'avait pas manqué cette occasion pour renouer l'entretien; il était aimable, galant; il avait de l'esprit, c'est plus qu'il n'en faut souvent pour se faire écouter.

Tout à coup et lorsque la conversation était le plus animée, M. de Mérillac fait un brusque mouvement en s'écriant :

— Au voleur! au voleur!... ah! drôle! tu me prends ma montre!... mais tu ne te sauveras pas avec!

C'est l'individu si laid et si poli qui, voyant son voisin fort en train de causer avec une dame, avait cru le moment favorable pour faire le coup qu'il méditait depuis longtemps. Mais un secret pressentiment avait engagé Mérillac à se méfier de cet homme qui s'obstinait à se tenir contre lui; tout en causant il observait ses mouvements, et lorsque celui-ci, après avoir fort adroitement soutiré la montre, allait disparaître avec, il s'était senti saisi par une main si ferme, si rude, qu'il lui avait été impossible de se sauver.

Les cris : Au voleur! ont bien vite fait assembler du monde autour du volé! bientôt un agent de police perce la foule, M. de Mérillac lui remet son voleur qu'il tient toujours par le bras, et lui fait voir sa montre que le coquin a vite lâchée, et qui est à terre où elle s'est brisée.

En vain, l'individu au nez cassé s'écrie :

— Ce n'est pas moi... je suis innocent!... ce n'est pas moi qui ai pris la montre... ce monsieur se trompe!

L'agent le saisit au collet, en lui disant :

— Il est fâcheux que nous vous reconnaissions, mon drôle, ce n'est pas votre première affaire... vous n'en êtes pas à votre début... allons, marchons!... Monsieur, voulez-vous bien venir jusqu'au poste faire votre déclaration...

— Laissez-moi d'abord ramasser les débris de ma montre...

— Comment, tu te fais voler? dit M. de Germancey, qui est parvenu à percer la foule pour s'approcher de son ami.

— Oui, mon cher, oh! j'ai toujours des aventures, moi; mais viens ici et garde ma place à laquelle je tiens beaucoup et que je te prierai de me rendre, quand j'aurai fait coffrer ce monsieur, qui se fourrait dans ma poche, soi-disant pour voir un petit peu *Abelino*.

On entraîne le voleur; M. de Mérillac va déclarer au commissaire ce qui s'est passé, puis l'individu arrêté est emmené par les gendarmes. Mais cet événement a fait du bruit, les spectateurs du paradis qui aiment beaucoup à voir des voleurs sur la scène, ne sont pas moins empressés pour les voir à la ville; Moucheron est un des premiers, et l'aspirant garçon limonadier, Boursiquet, qui sait toute l'affaire, quitte son café pour accourir dire à Turlure et à Florentine :

— Mesdemoiselles! on vient d'arrêter un voleur... à l'Ambigu... pendant la pièce nouvelle!...

— Est-ce qu'on a volé l'homme à trois visages? s'écrie Turlure.

— Mais non, on a volé une montre à un particulier, mais le voleur est pincé... les gendarmes l'emmènent... Tenez, il va passer par ici... vous allez le voir tout à votre aise... oh! il est bien laid!...

En effet, deux gendarmes s'avançaient en écartant les curieux, et ils avaient entre eux le particulier, en casquette de loutre, auquel on avait mis les poucettes, et qui marchait aussi tranquillement que s'il était à la promenade.

Ce groupe passe tout près de l'étalage de Florentine, qui a pu fort bien voir le voleur et ressent comme un secret frémissement, tout en se disant :

— C'est singulier!... il me semble que j'ai déjà vu cet homme quelque part!...

L'été avait remplacé le printemps; le boulevard du Temple avait plus de promeneurs que jamais, et l'Ambigu-Comique, qui avait obtenu un immense succès avec son *Homme à trois visages*, voyait chaque soir le public venir faire queue devant ses bureaux; ce qui amenait aussi plus de pratiques pour les marchandes qui étalaient devant le théâtre; aussi ces dames étaient-elles presque toutes en belle humeur, excepté la plus jolie; mais Florentine avait compté les jours, puis les semaines, puis les mois, et celui qui avait touché son cœur n'était pas revenu.

Sa voisine Turlure, qui s'apercevait de sa tristesse et en devinait le sujet, car les femmes ont un talent tout particulier pour deviner les secrets d'amour, lui dit un soir :

— Eh bien, Florentine, c'est donc fini, tu ne veux donc plus jamais rire... tu auras donc toujours cet air triste, sombre, qui jure avec ta jolie figure!... tu n'es pas raisonnable, ma petite, car, entre nous, je crois que les hommes ne valent pas la peine que nous nous chagrinions pour eux!

— Et qui te dit que c'est pour un homme que je suis triste? répond Florentine avec humeur.

— Oh! ma petite, c'est pas entre nous qu'il faut se faire des cachotteries... il ne vient plus ce joli muscadin qui te marchandait toujours des oranges et ne t'en achetait jamais... il avait l'air bien ardent pourtant...

— Il est peut-être malade... peut-être mort!...

— Oh! que non!... pourquoi supposer ça... mais les hommes sont si capricieux... moi aussi, je ne t'ai pas caché que j'en tenais pour M. *Révalard*... mon grand

acteur... il a cinq pieds six pouces, eh bien, ma chère, est-ce que hier, il ne m'a pas appris en causant, qu'il allait probablement quitter l'Ambigu-Comique pour entrer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui va s'ouvrir par un drame à grand spectacle... qui s'appelle... Ah! mon Dieu, il m'a dit le nom... Bizarre... oui... ah! non, *Bizarre ou la conquête du Péron...* qui est de l'auteur de l'*Homme à trois Visages*, et il prétend que ce sera superbe!... moi, je lui ai dit : « Ce n'est pas gentil à vous de quitter notre boulevard, » et il s'est mis à rire et m'a répondu : « Vous ignorez que le théâtre de la Porte-Saint-Martin est l'ancien Opéra! c'est une salle magnifique! la scène est vaste, large, profonde... on peut y faire d'autres effets! » J'ai compris que, comme il est très-grand, il lui faut plus de place pour jouer... mais c'est égal, voilà un nouveau théâtre qui va nous faire du tort et nous enlever du monde... ah! mon Dieu! pourvu qu'il ne nous prenne pas aussi M. *Tautin!*...

Florentine avait peu écouté ce que lui disait sa voisine, ses yeux s'étaient baissés vers la terre, elle était toute à ses souvenirs; tout à coup, Turlure tousse d'une façon très-significative, puis lui crie :

— Mais lève donc les yeux...regarde donc...le voilà!...

Presque au même instant quelqu'un s'arrêtait devant la jolie marchande, qui pousse un cri..... elle vient de reconnaître celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

Et pourtant ce jeune homme a entièrement changé son costume, il est maintenant habillé tout à fait en *incroyable;* il porte de la poudre, et ses cheveux sont retroussés avec un peigne; il a un habit à la mode du temps, et sur sa tête le chapeau rond, à forme haute et pointue, qu'il enfonce fort avant sur son front, est entouré d'un crêpe; enfin, il a totalement coupé ses favoris qui, auparavant, encadraient fort bien son visage.

Mais on ne trompe pas l'œil d'une amante, et puisque Turlure avait deviné le personnage, à plus forte raison devait-il être sur-le-champ reconnu par Florentine, qui a pâli, en balbutiant :

— C'est vous... ô mon Dieu!... c'est vous... enfin! ..

— Oui, chère Florentine, ah! croyez que le temps m'a semblé bien long... bien triste, loin de vous!...

— Etre si longtemps... mon Dieu! voilà cinq mois et plus! je ne savais que croire .. que penser... je vous ai cru mort! puis ensuite, je me disais : Non, mais il m'a oubliée?...

— Vous oublier... oh jamais! Je n'ai pas été un jour, un moment, sans penser à vous.

— Vous voilà!... je ne puis encore le croire... je crains de rêver...

— Non, non, c'est bien moi... c'est votre Francisque qui revient vers vous, plus amoureux que jamais...

— Ah! que cela fait plaisir d'entendre parler quelqu'un qu'on aime... surtout quand il y a si longtemps qu'on a entendu sa voix...

— Et moi, que je suis heureux de vous revoir... toujours aussi jolie... ah! cent fois plus encore!...

— Il me semble que vous avez changé quelque chose dans votre coiffure... dans votre manière de vous habiller... oh! mais tous les changements possibles ne m'auraient pas empêchée de vous reconnaître!

Le jeune homme ne semble pas enchanté de cette dernière phrase et il se retourne pour regarder derrière lui.

— Est-ce que vous cherchez encore quelqu'un... est-ce que vous avez peur que l'on vous voie me parler? murmure la jolie fille, en regardant aussi de tous côtés d'un œil jaloux.

— Non, non, moi craindre que l'on me voie vous parler... oh! ne pensez pas cela...

— Mais enfin, la dernière fois que je vous ai vu, pourquoi m'avez-vous quittée si brusquement, sans même répondre à ce que je vous demandais... et cette longue absence... pourquoi?... ah! je veux le savoir, monsieur, je veux connaître les motifs qui vous ont retenu si longtemps loin d'ici... Un homme s'était approché de vous, il vous avait parlé à l'oreille... qu'avait-il pu vous dire pour vous faire me quitter si brusquement?

Le jeune incroyable prend un air grave, et répond :

— Cet homme... ce commissionnaire... m'était envoyé par un de mes amis, pour m'apprendre que... ma mère était fort malade et qu'il me fallait partir sur-le-champ si je voulais encore la voir.

— Votre mère... oh! mon Dieu!... pauvre jeune homme!...

— Vous devez bien penser que je n'hésitai pas! .. Cette nouvelle était pour moi un coup de foudre... vous avez été témoin de l'effet qu'elle me fit...

— Oui... et moi qui vous accusais... ah! que j'avais tort... votre mère... il s'agissait de votre mère!... et... elle n'habitait pas Paris?

— Non, elle était dans le midi de la France... près d'Avignon...

— Vous êtes parti sur-le-champ?...

— Oh! oui, sur-le-champ... j'ai trouvé ma mère bien faible, bien souffrante, cependant ma présence semblait la ranimer, et pendant quelque temps je me flattai de la conserver encore; mais il y a un mois... je la perdis...

— Elle est morte... ah! pauvre jeune homme...

— Il me fallut ensuite mettre ordre à mes affaires... je voulus tout de suite vendre la propriété que possédait ma mère, afin de n'avoir plus à retourner dans un pays qui me rappelait un événement si douloureux... tout cela m'a retenu bien plus longtemps que je ne l'aurais voulu... et... vous savez tout maintenant.

Florentine tend sa main au jeune homme, elle a des larmes dans les yeux, en lui disant :

— C'est donc à moi de vous demander pardon, car je vous ai accusé de caprice, d'indifférence, lorsque c'était près de votre mère que vous remplissiez les devoirs d'un bon fils... Ah! j'avais bien tort de vous accuser... on doit tout quitter, tout oublier, pour être agréable à sa mère, pour la soigner... vous m'auriez oubliée pour elle que je ne vous en voudrais pas...

— Mais vous saviez bien, Florentine, qu'il est impossible de vous oublier!... et il fallait cet amour pour me ramener ici... sans cela...

— Quoi, vous seriez resté dans ce pays où vous avez eu tant de chagrin?...

Francisque hésite un moment, puis répond :

— Je ne veux pas dire que je serais resté dans ce pays-là, mais j'aurais voyagé...

— Mon Dieu!... j'y songe, c'est bien heureux qu'il ne vous soit rien arrivé par là!...

— Comment... que voulez-vous dire?

— Vous étiez dans le Midi, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute... dans les environs d'Avignon.

— C'est qu'on assure que c'est par là qu'est en ce moment cette fameuse bande de brigands qu'on appelle les *Chauffeurs*, et qui sont commandés par le terrible *Schinderhanne*!...

Le jeune incroyable fronce les sourcils, ses traits prennent une autre expression, et il murmure d'un ton assez brusque :

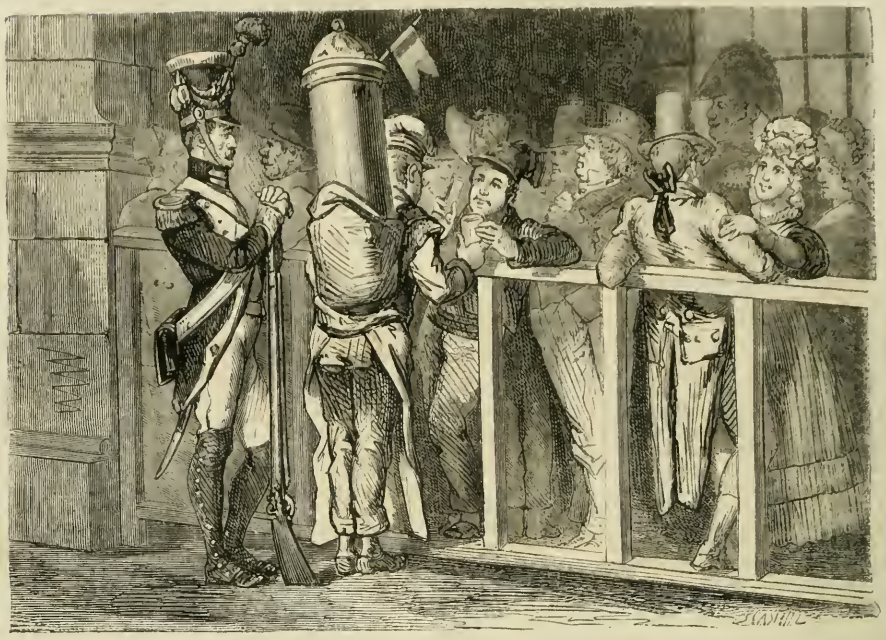
— Ah! vous savez... qui donc vous a dit tout cela?

— Mais tout le monde ici raconte des histoires sur les Chauffeurs commandés par ce Schinderhanne! c'est à faire frémir, à donner le frisson!... il paraît que ces misérables, non contents de voler, de tuer partout où ils passent, font encore subir des souffrances inouïes aux malheureux qu'ils vont dépouiller, ils leur mettent les pieds dans le feu pour les forcer à dire où est caché leur argent!... et les pauvres torturés n'ont souvent rien à déclarer!...

— Assez!... Assez!... est-ce qu'il faut ajouter foi à toutes les sottises que vous entendez débiter!

Florentine s'arrête, toute surprise de la manière dont son amoureux vient de lui répondre et du changement singulier qui s'est opéré dans sa physionomie et jusque dans sa voix; mais presque aussitôt celui-ci reprend son air aimable, sa voix la plus douce et fixe sur elle des regards pleins de feu, en murmurant :

— Chère Florentine!... est-ce donc pour nous occuper de ces contes de portières que nous devons être ensemble?... n'avons-nous pas de plus tendres choses à nous dire?



Le jenne Moncheron mangeait avec appétit. (Page 12.)

— Oh ! sans doute... mais pourquoi donc êtes-vous si élégant aujourd'hui ?... cela me gêne pour vous parler... je vous aimais mieux avec votre mise d'autrefois...

— Eh bien, si elle vous plaît mieux, je la reprendrai... au reste, j'aime assez à varier ma toilette... à essayer de différents costumes.

— Je ne vois aucun mal... pourvu que votre cœur ne change pas comme votre costume !

— Jamais... jamais, chère Florentine, mais mon Dieu !... Ce monde qui nous entoure ..qui nous regarde... c'est insupportable... on ne peut se prendre les mains, les serrer tendrement dans les siennes... on ne peut se permettre la plus innocente caresse... et pourtant après avoir été si longtemps sans se voir, n'est-il pas tout naturel d'éprouver le besoin d'épancher son cœur loin des regards jaloux ?... la contrainte que j'éprouve ici est un véritable supplice !... Ah ! Florentine... si vous m'aimiez comme je vous aime, vous ne me refuseriez pas ce rendez-vous que je vous demande depuis si longtemps...

La jeune fille baisse les yeux, rougit et balbutie :

— Mon Dieu !... si cela vous fait tant de plaisir... je n'y vois pas grand mal... je ne veux pas vous faire de la peine... et que vous doutiez de mon cœur...

— Vous consentez... ah ! je suis le plus heureux des hommes... ce soir à onze heures et demie... sur le boulevard en face de votre rue...

— Eh bien... oui.

— Ah ! merci ! merci ! mille fois... je vous quitte maintenant... je me sauve de peur que vous ne changiez de résolution...

— Mais non... mais non... puisque je vous promets...

— A ce soir, chère Florentine, à ce soir.

Le jeune homme a disparu, Florentine le cherche encore des yeux en se disant : — Il a peur que je ne revienne sur ma promesse !... ah ! c'est qu'il ne devine pas encore combien je l'aime ! combien je me sens heureuse de l'avoir revu !...

Et la physionomie de la jolie marchande s'est transformée, la tristesse a disparu pour faire place à un doux sourire, ses yeux ne se baissent plus vers la terre et elle tourne la tête vers sa voisine, qui lui dit :

— Allons, je vois que la paix est faite, tu viens de changer à vue comme dans une féerie dont j'ai vu un bout d'acte, au petit théâtre des Délassements-Comiques... là-bas, contre l'hôtel Foulon... mais iis veulent donner des féeries et ils n'ont jamais pu faire descendre le diable par une trappe, il a été obligé de sortir par la coulisse !... décidément ce n'est pas un théâtre, celui-là !... et puis ce poêle dans le milieu du parterre, merci ! ça ressemble trop à la loge de mon portier... il y avait un spectateur l'autre soir qui voulait y faire cuire des pommes...

— Tu l'as donc reconnu tout de suite, Turlure?

— Le spectateur qui voulait faire cuire des pommes?

— Mais non... tu sais bien de qui je veux parler!

— Ah ! ton beau jeune homme... ton incroyable ! car il est habillé en incroyable à présent... je l'ai reconnu à ses yeux qui sont comme des pistolets !... et t'a-t-il dit pourquoi il avait été si longtemps sans revenir te parler ?

— Mais sans doute, ce pauvre garçon! il a perdu sa mère!...

— Ah! et elle ne demeurait donc pas à Paris?...

— Oh! non, mais bien loin, dans le Midi !...

— Elle a été longtemps pour mourir alors... après ça, c'est peut-être un mensonge qu'il t'a fait !...

— Ah! pourquoi supposer cela... n'as-tu pas vu un crêpe à son chapeau?

— Un crêpe!... comme c'est difficile de se camper un crêpe sur son chapeau !... mais après tout... ça peut aussi être vrai... que je suis bête de te dire ça... moi, qui suis si contente de te revoir gaie, heureuse... Ah bon ! v'là Boursiquet qui accourt... qu'est-ce qu'il me veut encore, ce nigaud-là ?

L'aspirant garçon de café présente à mademoiselle Turlure une contremarque en lui disant :

— C'est pour la Gaîté, c'est un monsieur qui vient de m'en faire cadeau, allez bien vite voir un acte du mélo-

Il vient de passer deux hommes là-bas ...(Page 18.)

drame nouveau. . il paraît qu'il n'y a personne, et pourtant on dit que c'est superbe... *Elisa ou le triomphe des femmes*, joué par mademoiselle *Julie Parizet*... Ah! en voilà une fameuse actrice... et une femme bien faite.. c'est elle qui a créé *la fille hussard*, au théâtre de la Cité... et il paraît qu'en homme elle était si bien tournée, qu'on ne voulait plus qu'elle se remît en femme...

— Qu'est-ce qui joue en hommes dans la pièce? ça m'intéresse plus que les femmes, moi!...

— MM. Cazot, Saint-Aubin, Rivière et Marty... ce dernier-là est un jeune homme qui est tout nouveau au théâtre, mais on dit qu'il ira, parce qu'il est passionné pour son art!...

— C'est bon, je vais aller voir un acte; mais ma boutique, qui est-ce qui me la gardera?

— Parbi! mamzelle, vous savez bien que je suis là pour vous remplacer, quand ça peut vous être agréable...

— Eh bien, à la bonne heure, en ce cas mettez-vous là, mon petit Boursiquet. Au reste, vous n'aurez pas grand'chose à faire, le chausson aux pruneaux ne donne pas ce soir... c'est égal, veillez-y.

— Soyez tranquille, mamzelle, je ne bouge pas de là .. Je suis si heureux quand je suis assis à votre place, sur votre chaise... ça m'en donne mal au ventre!...

— C'est gentil! s'écrie la marchande de pain d'épice, nous aurons de l'agrément alors!

Turlure a rajusté son bonnet sur sa tête et elle court au théâtre de la Gaîté.

Florentine ne remarque pas tout ce qui se passe autour d'elle; mais la soirée lui semble longue; parfois elle craint d'avoir eu tort en accordant ce rendez-vous, mais l'amour triomphe bientôt de ses appréhensions, toutes les jouissances qui offrent un danger à courir ne sont-elles pas celles qui tentent le plus?

Enfin, les spectacles ont fini. Les marchandes sont parties, il n'y a plus en étalage que les gâteaux, les chaussons de pommes, qui sont toujours gardés par Boursiquet. Le pauvre garçon n'ose pas quitter son poste, mais il murmure à chaque instant :

— C'est bien drôle! le spectacle est fini, et mamzelle Turlure ne revient pas... qu'est-ce qu'elle peut donc faire toute seule dans la salle?... Elle cause avec un pompier probablement!...

Après avoir porté sa marchandise chez elle, Florentine traverse la chaussée et se trouve sur ces boulevards, où alors il n'y avait point encore de maisons de bâtics, et qui étaient bordés par les *fossés jaunes*.

A l'époque où se passent les événements que nous racontons (en 1801), les boulevards, depuis la rue de Ménilmontant jusqu'à la propriété de Beaumarchais, étaient encore, du côté du midi, ornés de gros arbres, dont l'ombrage protégeait les promeneurs et les personnes qui venaient se reposer sur les bancs de pierre placés à d'assez longs intervalles. Dans le jour, cet endroit était la promenade favorite des bonnes du quartier; mais le soir, c'était surtout les couples amoureux qui s'y donnaient rendez-vous; car, lorsque la nuit venait, il faisait bien noir, et l'endroit était bien solitaire le long des fossés jaunes et sous les vieux arbres qui semblaient les protéger.

A onze heures et demie sonnées, cette promenade était sombre, déserte et même dangereuse. Car à cette époque les boulevards n'étaient presque pas éclairés, le gaz était inconnu et les quelques lanternes qui, de loin en loin, se balançaient sur la chaussée, ne projetaient que de bien faibles lueurs.

Florentine avance sans crainte sous les vieux arbres : rien ne chasse mieux la peur que l'amour; mais la jolie fille ne marche pas longtemps sans rencontrer une personne qui s'empare bien vite de son bras, qui le presse tendrement sous le sien, et porte à ses lèvres la main qu'elle lui abandonne.

— Vous voilà... enfin, je suis près de vous... je puis vous parler... sans que des yeux indiscrets nous observent, sans que le premier passant puisse venir nous interrompre, sous prétexte de vous acheter quelque chose...

Florentine, est-ce que vous ne partagez pas mon bonheur?...

— Oh! sans doute... et pourtant j'ai peut-être eu tort de vous accorder ce rendez-vous...

— Quand on aime bien, ne doit-on pas tout sacrifier à l'objet de son amour?

— Tout... excepté son honneur... sa réputation...

— Oh! ce sont là des mots!... une passion véritable cède d'abord à l'élan de son cœur... est-ce qu'on raisonne... quand on aime bien?...

— Ah! Francisque, que dites-vous là... vous m'avez laissé comprendre que vous vouliez m'épouser... si je vous cédais, si je consentais à devenir votre maîtresse, vous ne voudriez plus de moi pour votre femme!...

— Oh! ne croyez pas cela... oui sans doute, vous serez ma femme... mais il faut que les circonstances changent...

— Comment? N'êtes-vous pas votre maître; votre mère est morte... et vous m'avez dit que depuis longtemps vous aviez perdu votre père...

— En effet... je suis bien mon maître... mais je veux parler de ma position de fortune... elle n'est pas encore ce que je voudrais...

— Oh! je ne tiens pas à l'argent, moi.

— C'est possible, mais moi je ne veux pas que ma femme vende des oranges... fi donc! exposée sans cesse à tous les regards... non, non, je veux qu'elle soit chez elle, dans un joli petit appartement meublé avec goût...

— Est-ce que je demande tant de choses?...

— Venez vous asseoir là, sur ce banc... nous y serons mieux pour causer...

Florentine se laisse conduire sur un des rares bancs de pierre qui se trouvaient dans une des allées de ce large boulevard; là, son amoureux passe un bras autour de sa taille et serre contre lui la jeune fille, qui se défend assez mal contre des marques de tendresse qui font délicieusement battre son cœur.

— Mais enfin, quand pensez-vous que vous pourrez m'épouser? balbutie Florentine, après un moment de silence, pendant lequel l'haleine brûlante du jeune homme a empourpré les joues de celle qu'il tient enlacée.

— Oh! dans fort peu de temps, je l'espère... j'ai quelques créances à recouvrer...

— Eh bien, mon ami, puisque votre intention est de me retirer du commerce, si cela ne vous déplaît pas, nous irons vivre à la campagne... Ah! je serais si contente d'habiter les champs!

— Je ferai tout ce que vous voudrez... je veux réaliser vos moindres désirs...

— Oh! mon Dieu!...

— Qu'avez-vous donc?

— Il vient de passer deux hommes là-bas... ne les voyez-vous pas?

— Oui... en effet...

— Ah! Francisque, j'ai peur... cet endroit est si noir, si désert à cette heure...

— Il est certain qu'on a dû quelquefois y faire de mauvaises rencontres...

— Allons-nous-en... je ne veux pas rester ici davantage...

Florentine a pris le bras du jeune homme, ils se remettent en marche, en se tenant la main, en échangeant de tendres soupirs. Le chemin n'était pas long, ils sont bientôt arrivés rue des Filles-du-Calvaire, devant l'allée de la maison où loge Florentine. Elle a pressé le bouton caché, qui ouvre la porte, en disant :

— Adieu, mon ami, je vous verrai demain, j'espère?

— Adieu! quoi! déjà adieu! vous me renvoyez quand j'ai eu à peine dix minutes d'entretien avec vous!... Oh! je ne puis consentir à vous quitter déjà... de grâce, chère Florentine, laissez-moi monter avec vous... que nous puissions causer encore quelque temps... et je partirai dès que vous me l'ordonnerez.

La jolie fille hésite, elle murmure :

— Vous recevoir... dans ma chambre... Oh! non; il me semble que ce ne serait pas bien.

— Où donc est le mal?... Cela ne peut vous compromettre... à l'heure qu'il est, qui le saura? car il n'y a pas de portier dans votre maison.

— Non... mais...

— Ne suis-je pas votre esclave le plus soumis?... et après avoir été si longtemps sans nous voir, trouvez vous donc que ce soit assez de ces quelques minutes que nous venons de passer ensemble?... Ah! si vous me renvoyez si vite, c'est que vous ne m'aimez pas!

— Je ne l'aime pas, dit-il!... eh bien... mais vous me promettez de partir aussitôt que je vous le dirai?

— Je vous le promets...

— Vous resterez une demi-heure, pas plus!...

— Je ne resterai que ce que vous voudrez...

— Eh bien, venez alors...

Florentine entre dans sa maison avec Francisq ... et la nuit entière s'écoule sans que le jeune homme en soit sorti.

On n'a pas oublié qu'à la première représentation de *l'Homme à trois visages*, le chevalier de Mérillac commençait à causer avec une dame fort agréable, lorsqu'un filou, en lui volant sa montre, avait si brutalement interrompu cet entretien.

Mais le voleur une fois arrêté, le chevalier était revenu à sa place, que lui avait gardée son ami, M. de Germancey. Ce dernier, après avoir vainement engagé M. de Mérillac à venir se mettre près de lui, où il eût été beaucoup mieux pour voir, avait souri en regardant la jolie dame placée sur le dernier rang du pourtour, et s'était éloigné en disant à son ami :

— Toujours le même, je le vois!...

— Mais oui... le plus longtemps possible du moins!

— Allons, bonne chance, chevalier!

M. de Germancey s'étant éloigné, Mérillac ne songe plus qu'à renouer l'entretien avec la jolie dame.

C'est une femme de vingt-six à vingt-sept ans, blonde, fraîche, un peu grasse, mais laissant passablement voir une poitrine et des épaules qui, en effet, valaient la peine d'être admirées. Son visage, sans être fort bien à détailler, formait cependant un ensemble très-agréable; ses yeux bleus n'étaient pas grands, mais ils étaient très-expressifs; en revanche, sa bouche était grande, mais bien garnie, ses dents étaient exactement rangées et d'une blancheur éblouissante; aussi n'est-il pas besoin de vous dire que cette dame souriait souvent; que pour le moindre mot, qui souvent n'en valait pas la peine, elle éclatait de rire, de manière à vous laisser tout le loisir d'admirer les trente-deux perles qui ornaient sa bouche. Quand une dame tient tant à montrer ce qu'elle a de joli, cela doit donner beaucoup d'espoir à ceux qui soupirent pour elle.

Le chevalier, qui avait passé une grande partie de son temps à étudier les femmes, s'était dit en voyant pour un mot, un rien, cette dame faire parade de ses dents :

— Il me semble que voilà une place susceptible d'être attaquée; ou je me trompe fort, ou elle capitulera.

D'ailleurs, M de Mérillac était encore d'âge à plaire : il avait quarante ans et ne les paraissait pas, il était bel homme, sa figure était agréable, puis il y avait surtout en lui ce parfum de bonne compagnie, ces manières qui décèlent sur-le-champ l'homme comme il faut, et, à cette époque, après avoir encensé les sans-culottes, on commençait à revenir vers ceux qui portaient avec grâce un habit.

La conversation s'était renouée facilement; la jolie dame n'était point seule, une espèce de femme de compagnie, déjà âgée, était avec elle, mais ne se permettait pas de se mêler à la conversation, et ne parlait que lorsque sa maîtresse l'interrogeait; c'était une compagnie fort peu gênante.

Tout en causant, la dame aux belles dents a dit plusieurs fois :

— Pourvu que mon mari pense à venir me chercher... il a dit qu'il viendrait, n'est-ce pas, Marguerite?

Marguerite répond :

— Oui, madame, monsieur a dit qu'il viendrait... à

moins toutefois qu'il ne soit obligé de rester à Ville-d'Avray, où il allait ce soir !

— Mais que peut-il donc avoir à faire à la campagne à cette époque...

— Madame oublie que monsieur fait bâtir, qu'il a les ouvriers...

— Ah ! c'est vrai... mais il y a déjà si longtemps qu'il a les ouvriers... il fait donc un château de notre maison... Je m'attends à ne plus la reconnaître, moi !...

Et cette dernière phrase est accompagnée d'un grand éclat de rire. Pendant ce temps, le chevalier a fait ces réflexions : C'était une dame mariée... fort bien... ces placeslà ne sont pas non plus inattaquables, d'autant plus que le mari ne me semble pas devoir être jaloux, puisqu'il laisse sa femme aller au spectacle sans lui, et qu'il passe une partie de son temps à la campagne, sans elle.

Ces réflexions faites, M. de Mérillac n'a pas manqué de dire à cette dame qu'il serait heureux de lui servir de cavalier et de la reconduire jusqu'à sa porte, si son mari ne venait pas la chercher; et la dame avait remercié en protestant qu'elle ne voudrait pas abuser de la complaisance de personne, mais cela d'une façon qui annonçait positivement que l'on ne refusait que pour la forme.

Et comme le mari n'était pas venu chercher sa femme à la sortie du spectacle, M. de Mérillac avait été agréé pour compagnon de route; il avait voulu mettre cette dame et sa suivante en voiture, mais la jolie femme avait déclaré qu'elle préférait aller à pied, parce que le temps tait beau, et qu'après toute une soirée passée dans une tmosphère étouffante et malsaine, elle éprouvait un grand plaisir à respirer dehors en toute liberté.

On s'était donc mis en route, la dame acceptant le bras de Mérillac, la femme de compagnie marchant à côté de sa maîtresse, toujours en gardant un respectueux silence. Mais le chevalier, naturellement causeur, et qui d'ailleurs tient à se faire connaître, ne manque pas de dire à cette dame ce qu'il est, son nom, sa naissance, sa position avant la révolution, puis enfin son émigration et son retour en France.

La jolie dame paraît très-flattée d'avoir pour cavalier un noble, un homme du grand monde, et dont le nom est précédé d'une particule. Elle s'empresse de répondre à sa confiance, en lui disant :

— Moi, monsieur, je ne suis qu'une simple roturière, et il en est de même de mon mari. Je suis née à Rouen, de modestes négociants, assez peu fortunés, et que la révolution n'a pas enrichis...

— Je leur en fais mon compliment, madame.

— C'est à Rouen que nous fîmes la connaissance de M. Roberval... c'est le nom de mon mari. Il demanda ma main à mes parents. M. Roberval était alors simple commis dans une maison de banque... mais je n'avais pas le droit d'espérer mieux. On nous maria; nous restâmes encore une année à Rouen. Mais mon mari avait de l'ambition, il voulait s'enrichir, et comme il prétend qu'on ne peut faire fortune qu'à Paris, nous vînmes nous y fixer... ce qui, du reste, était fort de mon goût. M. Roberval avait quitté sa maison de banque, il se lança dans les affaires, il y fut fort heureux, à ce qu'il paraît, car depuis quelque temps notre position a entièrement changé. Nous sommes riches, ou tout au moins fort à otre aise, je dois le croire par le train que nous menons, car mon mari ne souffre jamais que je lui demande le plus petit renseignement sur l'état de ses affaires... il se contente de me répondre : Tu as tout ce que tu veux, n'est-ce pas? Eh bien, pare-toi, amuse-toi, reçois beaucoup de monde, invite toutes les personnes qui te plairont, et ne t'occupe pas du reste! Ma foi, monsieur, j'ai obéi à mon mari! Je reçois beaucoup de monde, je donne fréquemment des soirées où l'on joue la bouillotte et le reversi, les jeux à la mode, souvent aussi l'on danse et l'on fait de la musique, enfin je tâche de m'amuser le plus possible, et, en cela, vous voyez que je ne suis point blâmable, puisque je ne fais que suivre les ordres de mon mari.

Cette dernière phrase se termine naturellement par un grand éclat de rire. Mais, comme il fait nuit et qu'on est sur le boulevard, madame Roberval ne laisse pas ses dents exposées à l'air aussi longtemps qu'au spectacle.

Cette dame ayant annoncé qu'elle avait la permission de recevoir toutes les personnes qui lui plairaient, M. de Mérillac avait demandé la faveur d'aller lui présenter ses hommages, faveur qui lui avait été accordée sur-le-champ et avec empressement, cette dame ayant répondu que son mari ne pourrait qu'être très-flatté de recevoir chez lui M. le chevalier de Mérillac.

A coup sûr, ce n'était pas pour faire connaissance avec M. Roberval que Mérillac désirait aller chez lui, mais tout galant qui veut faire la cour à une dame, ne doit-il pas chercher aussi à se faire bien venir du mari? En toutes choses, il est rare d'avoir tous les bénéfices sans avoir les charges. Celle-ci n'est pas une des moins lourdes qui se rencontrent dans le monde civilisé.

M. de Mérillac avait donc obtenu sans difficulté la permission d'aller faire sa cour à cette dame jolie, rieuse et potelée, qui avait fait sa conquête au théâtre de l'Ambigu-Comique; on doit bien penser qu'il n'avait pas manqué d'en profiter, après avoir eu, toutefois, le soin de demander à quelle heure on trouvait chez lui M. Roberval, auquel il voulait être présenté. Mais ceci n'était qu'une tactique habituelle de notre séducteur, qui s'informait toujours de l'heure à laquelle on trouvait le mari, afin de savoir celles pendant lesquelles il était absent : c'était pendant ces dernières qu'il allait voir les dames.

Plusieurs visites se sont succédé, et le chevalier s'est si bien arrangé qu'il n'a jamais rencontré M. Roberval chez lui; en revanche, il a été fort bien reçu par madame; est-il heureux dans ses amours? c'est ce que personne ne pouvait savoir; seulement on pouvait remarquer que la dame aux belles dents n'avait pas trouvé mauvais que sa nouvelle connaissance ne vint jamais qu'en l'absence de son mari.

Mais, au bout de quelque temps, madame Roberval réfléchit qu'il pouvait être imprudent de garder pour elle seule l'honneur de recevoir un homme titré, et qu'il était temps de faire partager cet honneur à son époux; elle prévint donc celui-ci qu'elle avait fait, au spectacle, la connaissance d'un *ci-devant*, c'était encore ainsi que l'on désignait l'ancienne noblesse, et que ce ci-devant avait accepté l'invitation qu'elle lui avait faite de venir à leurs soirées.

M. Roberval se montrait toujours satisfait de recevoir beaucoup de monde, il félicita madame sur cette invitation. Vous voyez que ce monsieur était un mari fort commode, mais il y en a toujours eu comme cela, avant, pendant et après la révolution.

M. de Mérillac se décida donc à se rendre chez celui qu'il regardait comme un *traitant*, nom que l'on donnait alors aux nouveaux enrichis, et à s'y rendre lorsqu'il était certain de le trouver chez lui. Le chevalier, qui aimait le monde, n'était point fâché de voir comment se composaient les salons de Paris depuis qu'il avait quitté cette ville.

La société était toujours nombreuse chez M. Roberval, il y avait là un mélange de tous les rangs et aussi de toutes les opinions, le royaliste pur sang y faisait un reversi avec le républicain, et les admirateurs du premier consul y jouaient la bouillotte avec les partisans du Directoire. Mais, depuis que le règne de la terreur était passé, les Français se montraient avides d'amusements, de plaisirs, et la politique était bannie des réunions, ce qui permettait à celles-ci d'être gaies. Il y avait bien par-ci par-là, dans tout ce monde, de nouveaux enrichis, qui, en changeant de toilette, n'avaient pu changer de langage, et assaisonnaient leurs discours de patatquès, mais on ne paraissait pas y faire attention, ou, si on le remarquait, c'était pour en rire, sans que celui qui en était l'auteur s'en formalisât le moins du monde.

Les toilettes étaient aussi variées que les personnages : on y voyait quelques habits de soie de l'ancien régime, et beaucoup de ces nouveaux habits courts de taille et longs de basques, adoptés par les muscadins ou incroyables de l'époque; puis la longue redingote, récemment arrivée

d'Angleterre, avec les bottes retroussées; puis le pantalon collant et les bottes à la Souvaroff; puis l'ancienne culotte et le bas de soie, qui permettaient aux hommes bien bâtis de faire parade de leurs jambes, ce qui, dans un bal, était réellement beaucoup plus élégant que ces affreux pantalons larges, qui, de nos jours, descendent sur nos souliers ou sur nos bottines.

Les coiffures étaient tout aussi variées que les vêtements; on portait encore de la poudre, des queues, des ailes de pigeon; mais on se coiffait aussi sans poudre, avec les cheveux noués par derrière ou relevés avec un peigne; enfin on voyait déjà quelques têtes à la *Titus*.

Le chevalier était surtout curieux de connaître le maître du logis; il le voit arriver avec empressement au devant de lui.

M. Roberval est un homme de quarante ans, de taille moyenne, blond, maigre, mais assez bien tourné; sa figure est plutôt bien que mal et au premier abord doit vous plaire, car son air est aimable, sa bouche sourit presque toujours; quant à ses yeux, il est assez difficile de les juger sous les besicles qu'il porte constamment; autant qu'on peut le deviner, ils sont bleu clair et saillants.

Cependant, en observant plus attentivement ce monsieur, on trouve que son front fuit trop, tandis que, au contraire, son menton avance beaucoup, son nez est fort et parfaitement conformé pour porter des lunettes, sa bouche est mince, fine, mais s pince trop par moment, et le sourire qu'il adresse à ses interlocuteurs, étant toujours exactement le même, on peut supposer que l'air aimable que ce monsieur se donne est tout simplement une habitude qu'il a prise et que cela n'implique rien de ses véritables sentiments; d'une politesse presque obséquieuse avec tout le monde, M. Roberval paraît doué d'une extrême vivacité, il va et vient sans cesse, ne reste jamais en place; il ne cause pas deux minutes avec vous sans regarder à chaque instant à droite et à gauche, et s'il voit quelques personnes qui ont l'air de parler bas, ne manque pas de s'approcher d'elles pour connaître le sujet de leur conversation.

Tel est M. Roberval, qui a déjà adopté la coiffure à la Titus; il témoigne à M. de Mérillac tout le plaisir qu'il éprouve à le recevoir, le prie de l'honorer de ses visites le plus souvent qu'il le pourra, et de regarder sa maison comme la sienne. Puis il termine son discours en tendant sa main au chevalier, qui n'a pas l'habitude de donner aussi promptement la sienne à des personnes qu'il voit pour la première fois, et éprouve presque de la répugnance à presser celle de ce monsieur; cependant, il y a de ces choses auxquelles on ne peut pas se refuser, sous peine de paraître incivil, et puis le chevalier devait bien cette politesse au mari de cette jolie dame, avec laquelle il avait eu déjà plusieurs tête-à-tête; il donne donc sa main à M. Roberval, qui la presse fortement dans la sienne, tout en regardant à droite et à gauche dans son salon.

La présentation faite, Mérillac s'empresse d'aller offrir ses hommages à la maîtresse de la maison, qui lui dit à l'oreille :

— Eh bien, vous avez vu mon mari... vous plaît-il?

— Certainement! il me plaît bien assez pour un mari! mais beaucoup moins que sa femme, cependant!

— Il a été aimable avec vous, n'est-ce pas?

— Très-aimable! il m'a comblé! il m'a serré la main comme s'il me connaissait depuis quinze ans!

— C'est son habitude!

— Oh! je m'en suis bien douté... ce sont de ces effusions qui n'engagent à rien.

— Il vous a invité à venir souvent, n'est-ce pas?

— Oui. Mais ce doit être aussi son habitude avec tout le monde, j'imagine?

— Oh! que vous êtes méchant! croire que l'on vous traite comme tout le monde!... c'est très-vilain cela... Voyons, mon mari ne vous plaît donc pas?

— Par exemple! je serais bien difficile...

— Monsieur de Mérillac, vous avez toujours l'air de vous moquer, même quand vous faites un compliment!

— Belle dame! c'est vous que je pourrais appeler méchante, en ce moment! pour me croire capable de me moquer de personnes dont je n'ai reçu que des politesses.

— Pardon, j'ai tort... je plaisantais... comment trouvez-vous notre société?

— Très-nombreuse!

— Oh! vous n'avez pas tout vu, il viendra encore du monde!

— Je vois que vous en recevez beaucoup.

— Plus nous en avons et plus mon mari est content. Trouvez-vous ces dames jolies?

— Il n'y a ici pour moi qu'une dame de jolie, et vous savez bien laquelle!...

— Prenez garde! je vais encore croire que vous vous moquez!... Ah! mon Dieu! voilà madame Ragoulot qui arrive... il faut que j'aille la recevoir... son mari est millionnaire, dit-on, vous concevez que cela mérite des égards! et puis cette dame est fort bien, fort distinguée... c'est une ci-devant, une baronne que M. Ragoulot a épousée!

— En vérité... mais, en effet, cette dame est très-bien. Eh oui, je la reconnais... je l'ai vue jadis dans le monde, c'est la fille du baron de Hautefutaie.

— Justement.

— Allez, belle dame, faire votre office de maîtresse de maison, moi, je vais me produire parmi vos nombreux invités!... j'irai plus tard saluer mademoiselle de Hautefutaie... non, je veux dire madame Ragoulot.

Le chevalier se promène dans les deux pièces où circulait la société. L'une était occupée par deux tables de reversi et une bouillotte; à cette dernière on jouait assez gros jeu, il y avait surtout un monsieur très-coloré, le col enfoncé dans une immense cravate, et dont la figure commune respirait cet orgueil des sots, qui croient que tout leur est permis parce qu'ils sont riches. Ce monsieur poussait de grands éclats de rire à chaque coup qu'il gagnait et ne cessait de s'écrier : « *Je leur z'y ai gagné toute leur z'argent! j'ai t'une veine z'insolente!* »

Mérillac ne peut s'empêcher de rire du langage de ce monsieur; quelques personnes en font autant que lui, mais les autres joueurs n'y prêtent aucune attention, ils paraissent habitués aux *cuirs* dont ce monsieur émaille sa conversation.

M. Roberval, qui va et vient toujours dans ses salons, comme s'il avait du vif-argent dans ses escarpins, vient de s'approcher du chevalier, et lui dit :

— Vous ne jouez pas, monsieur?

— Tout à l'heure je ferai un reversi...

— Vous n'aimez pas la bouillotte?

— Je ne l'aime pas beaucoup... En Angleterre nous jouions le *whist*... fort beau jeu!

— Je ne le connais pas. Ah! vous avez été en Angleterre?

— J'y ai passé plusieurs années.

M. Roberval semble réfléchir, il se gratte le front, fronce le coin de la bouche, puis répond :

— Vous devez y avoir alors de nombreuses connaissances...

— Oh! assurément, j'étais reçu dans les premières maisons de Londres.

— Je compte aller faire un tour en Angleterre, incessamment, alors je prendrai la liberté de vous demander quelques lettres d'introduction... de recommandation...

— Très-volontiers, monsieur.

M. Roberval vient de s'envoler d'un autre côté et le chevalier se dit:

— Il est assez sans gêne, le cher monsieur, voilà la première fois qu'il me voit et il me demande déjà des lettres de recommandation... est-ce que je le connais.. moi, ce monsieur? Est-ce que je sais ce qu'il fait?... je n'aime pas sa voix de fausset... on dirait que c'est une voix qu'il se fait pour la compagnie; sa femme est très-gentille, très-aimable, mais ce n'est pas une raison pour que je recommande son mari dans la haute société de Londres... je lui ai dit que je n'aimais pas la bouillotte... ah! mille diables! je l'adore, au contraire... mais ma

bourse ne me permet plus d'y jouer... Allez donc vous frotter contre ce gros bœuf qui fait son tout à chaque instant et a, comme il le dit, une *veine z'insolente!* ah! le proverbe a raison : « L'eau va toujours à la rivière, » et au jeu, la fortune ne favorise jamais que ceux qui n'ont pas besoin d'elle... elle est bien femme! la fortune! Mais mademoiselle de Hautefutaie, jadis si fière de sa naissance... avoir épousé un parvenu... je n'en reviens pas...

Le chevalier venait de s'arrêter près d'une table de reversi. Deux messieurs, qui ne jouaient pas, causaient à quelques pas de lui, et assez haut pour qu'il pût entendre toute la conversation : dans une réunion où l'on ne connaît personne, ce que l'on a de mieux à faire est d'écouter ce qui se dit, et puis Mérillac était naturellement curieux; d'ailleurs, le nom du maître de la maison était fréquemment prononcé, et c'était une occasion pour lui de se renseigner un peu sur ce monsieur qui voulait être recommandé; il prête donc attention au dialogue suivant :

— Oui, il faut qu'il fasse de bonnes affaires pour mener le train de maison que je lui vois maintenant...

— Il agiote probablement, il fait des affaires au perron!

— Mon cher monsieur Rigoulot, vous savez aussi bien et même mieux que moi, que pour agioter il faut d'abord avoir quelque chose... moi, j'ai connu Roberval à Rouen; il était petit commis... il n'avait pas le sou...

— Mais puisqu'il est venu à Paris, c'est qu'il avait probablement amassé quelque chose...

— Non, il comptait d'abord y reprendre son premier état qu'il avait quitté à Rouen, je ne sais pas pourquoi, car il avait beaucoup de talent.

— Quel état faisait-il donc?...

— Il était graveur!

— Graveur! je ne savais pas!... mais il a fort bien fait de quitter cela, est-ce qu'on fait fortune à graver?...

— Quelquefois!

— Oh! ce n'est pas dans ce moment! Les affaires, mon cher ami, les affaires, il n'y a que cela pour s'enrichir... voyez, moi, j'ai acheté quelques biens nationaux... j'ai revendu depuis... j'ai gagné sur tout cela... et me voilà millionnaire, mon bon!...

— Oh! mais vous, monsieur Rigoulot, vous aviez quelque chose pour commencer...

— Moi... ma foi, pas grand'chose... mais j'ai joué à la roulette, j'ai été heureux... et une fois en veine, ça va tout seul...

— Au fait, c'est peut-être aussi à la roulette que Roberval s'est enrichi!...

— Au reste, il paraît qu'il fait des affaires avec l'Italie, il m'a demandé une lettre de recommandation pour Turin, d'où je viens...

— Oui, il voyage souvent...

En ce moment, le monsieur aux pataquès, apercevant M. Rigoulot à l'autre bout de la pièce, se met à lui crier d'une voix de stentor :

— Ohé, Rigoulot! ohé, aristocrate... viens donc faire *z'une bouillotte* avec nous... je suis *t'en veine*, voilà Duroquoy que je viens de décaver, viens donc t'y frotter z'un peu avec nous... que je te gagne tes gros écus de six livres à la vache!... t'en as de trop, donne-leur *z'y en un peu, z'à tes amis!*

Le millionnaire n'est pas insensible à cette flatterie, et il se dirige vers la table de bouillotte, en disant :

— Allons, il faut faire tout ce qu'il veut, ce Mouchenez!... Ah! tu es en veine, eh bien, nous allons voir un peu à rabattre ton caquet!

— Ça *peut z'être! t'es t'un* homme solide, toi!... mais vois-tu, j'ai des *berlans* à tout coup! et contre les *berlans* gnia point *z'à lutter*.

M. de Mérillac s'éloigne de la bouillotte, parce que les phrases de M. Mouchenez lui déchirent les oreilles. Il passe dans l'autre salon, en réfléchissant à ce qu'il vient d'entendre touchant le maître de la maison, et cela ne lui donne pas encore grande envie de recommander ce monsieur.

Mérillac causait avec madame Roberval, quand le monsieur aux pataquès vient près d'eux, en s'écriant :

— Eh ben! me voilà! moi!.. décavé *z'à* mon tour! Volé! ils m'ont tout pincé.

— Des voleurs! où cela? où donc y a-t-il des voleurs? s'écrie le maître de la maison, qui vient de passer, et s'est arrêté en entendant prononcer ces mots.

— Mais il y en a partout maintenant!... répond Mérillac, on n'entend parler que de gens arrêtés...

— Ah! dans les bois!... dans les bois...

— Eh bien, il est bon là, Roberval!... dans les bois... ne voudrait-il pas qu'il y *eût écu* des attaques de voleurs dans les salons!...

— Non, mais je croyais que vous parliez des chauffeurs... ils sont dans le Midi pour le moment, avec leur chef, le fameux *Schinderhanne*.

— Voleurs, chauffeurs... tout ça ce sont toujours des *chouans*, et pas *t'autre* chose!...

— Des *chouans!* s'écrie Mérillac, avec l'accent de la colère, et de quel droit accusez-vous les chouans d'être des voleurs?

— De quel droit! tiens! est-ce qu'il y a besoin d'un droit pour dire ça?... Je le dis... parce que tout le monde le dit!...

— Non, monsieur, tout le monde ne peut avoir cette opinion, les chouans étaient des partisans de la cause royale, ils faisaient une guerre politique, et s'ils combattaient dans les bois et derrière les buissons, c'est qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour s'organiser en troupes réglées, mais jamais ils n'ont attaqué le paisible voyageur...

— Ça peut *z'être*, après tout, j'y tiens pas!...

Et M. Mouchenez s'éloigne en murmurant :

— Je gage que c'en est un, celui-là, ou qu'il l'a *t'été!*...

M. Roberval était encore à côté du chevalier, lorsqu'un de ses invités l'aborde, en lui disant :

— Tenez, cher ami, vous m'avez demandé une lettre de recommandation pour la Belgique, en voici une pour une des plus grosses maisons de commerce...

— Ah! merci, merci! s'empresse de répondre le maître du logis, qui paraît cependant contrarié qu'on lui ait apporté cela devant M. de Mérillac, et s'éloigne avec son nouvel interlocuteur.

Quant au chevalier, il s'esquive de chez M. Roberval, en se disant :

— Drôle de réunion, drôle de monde! drôle de maître de maison!... mais trop de lettres de recommandation!... il en abuse, ce monsieur!

X. — CONFIDENCE MAL REÇUE.

Quand une femme a fait une faute, quand elle a tout accordé à son amant, les rôles changent : celui qui suppliait, promet; celle qui refusait, demande.

Francisque ayant une fois passé la nuit chez Florentine, celle-ci n'avait plus aucun motif pour lui refuser de le recevoir dans sa chambre, bien au contraire, c'était elle maintenant qui l'attendait, qui le désirait, qui s'attristait quand il ne venait pas. Car, depuis qu'il pouvait voir chez elle la jolie marchande, le jeune homme ne venait plus que bien rarement lui parler sur le boulevard; lorsqu'elle s'en plaignait, lorsqu'elle demandait à son amant pourquoi, dans la journée ou dans la soirée, il ne venait plus causer un peu avec elle, il ne manquait pas de lui répondre que c'était dans l'intérêt de sa réputation qu'il agissait ainsi, et pour qu'on ne devinât pas l'intimité qui existait entre eux.

Florentine lui répondait :

— Que m'importe à présent ce que l'on pensera de moi, je vous ai tout sacrifié, mon ami, et pourvu que vous ne cessiez pas de m'aimer, tout le reste m'est indifférent.

— Et moi! je ne veux pas que l'on pense mal de vous, répondait le jeune homme. Je veux qu'on vous respecte, qu'on vous croie sage, car si on vous savait un amant, mille autres hommes tenteraient de me supplanter, de vous plaire, parce qu'en général, en amour, on se dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, et que, lorsque celui-là est franchi, les autres se font très-facilement.

Il y avait cependant quelqu'un devant qui la jolie marchande aurait eu honte de sa faiblesse, quelqu'un qu'elle n'osait plus regarder comme jadis, parce qu'elle craignait qu'il ne lût sa faute dans ses yeux. Lorsque M. de Germancey venait causer avec celle qu'il appelait toujours : son enfant, Florentine se sentait rougir, elle devenait timide, embarrassée, elle n'avait plus avec lui sa franchise, sa gaieté d'autrefois. Elle évitait avec soin de parler de ses amours, et lorsque M. de Germancey lui adressait quelques questions à ce sujet, elle répondait vaguement et s'empressait de changer la conversation.

Mais M. de Germancey avait trop de tact, trop de connaissance du cœur humain, pour ne point lire bien vite dans celui d'une jeune fille. S'apercevant que Florentine ne voulait ou n'osait plus lui accorder toute sa confiance, il était trop discret pour vouloir lui arracher un secret facile à deviner; il avait donc peu à peu cessé de lui demander où en étaient ses amours, et il venait moins souvent causer avec Florentine, non qu'il eût pour elle moins d'amitié, mais parce que l'on doute de celle qui ne nous montre plus une confiance entière.

—Pauvre enfant ! se disait M. de Germancey, lorsqu'il avait vu sur le front de la jeune fille la tristesse et les soucis. Je ne sais quoi me dit qu'elle a mal placé ses affections!... J'ai promis à sa mère que je veillerais sur elle... ce serment que j'ai fait à madame Bernard, je ne le tiens pas, en laissant Florentine s'abandonner à une passion qui peut faire son malheur... si, du moins, je connaissais celui qu'elle aime, si je l'avais vu... Ah ! je l'aurais bien forcé à me parler avec franchise.

Ces réflexions revenaient si souvent à l'esprit de M. de Germancey, qu'un jour, il va trouver celle qui les lui suggère, et la voyant l'air plus abattu que de coutume, lui dit :

— Ma chère enfant, vous allez me trouver indiscret, peut-être... mais vous n'avez plus votre gaieté, votre sérénité d'autrefois, et votre santé semble se ressentir de ce changement de votre humeur... Oh! pardonnez-moi de vous dire cela... j'ai hésité longtemps... car je vois bien que je ne possède plus votre confiance... ce n'est point un reproche que je vous adresse... la confiance ne se commande pas... mais je croirais manquer au serment que j'ai fait à votre bonne mère, si je ne cherchais pas à vous voir heureuse.

Florentine n'a pu entendre ces paroles sans que son front ne se couvrit d'une vive rougeur, elle baisse les yeux en balbutiant :

— Je vous assure, monsieur, que je n'ai point de chagrins... point de peines à vous confier...

— C'est-à-dire que vous ne voulez plus me les confier!... que vous ne me regardez plus comme votre meilleur ami!...

— Oh ! monsieur... ne croyez pas cela... vous si bon... si indulgent pour moi!...

—Tenez, ma chère Florentine, évitons tous ces détours inutiles ! Je vais aller au but avec franchise... vous aimez quelqu'un... vous me l'avez avoué... et, à votre âge, l'amour, c'est la vie; c'est le bonheur ou les larmes! Eh bien, depuis plusieurs mois, pourquoi ne me parlez-vous plus de celui qui a su toucher votre cœur... vous a-t-il abandonnée, trahie... est-il devenu infidèle... ou quelque événement le sépare-t-il de vous... convenez que votre silence à ce sujet n'est pas naturel, et que je puis à juste titre en être étonné ?

— Oui... oui... vous avez raison, monsieur, murmure Florentine toute confuse... J'aurais dû vous dire... mais que vous aurais-je appris de nouveau... J'aime Francisque... et je n'ai aucune raison pour douter de la sincérité de son amour...

Une légère expression de mécontentement se laisse voir sur la physionomie du comte, qui reprend au bout d'un moment :

— Alors, vous voyez toujours ce jeune homme ?...

— Oui, monsieur.

— Je ne l'aperçois cependant jamais près de vous, quand je me promène sur ces boulevards...

— C'est que... c'est plutôt le soir... un peu tard... que Francisque vient me parler...

— Ma chère Florentine, ne croyez pas que ce soit une vaine curiosité qui me guide... je vous avais priée de me faire trouver avec celui que vous aimez... si je désire connaître ce jeune homme, c'est que je veux m'assurer s'il est digne de votre amour... vous allez me répondre qu'il est un peu tard pour faire cette épreuve, et que vous ne reprendrez pas cet amour que vous lui avez donné... Moi, je vous répondrai qu'il est toujours bon de savoir à qui l'on confie son bonheur... et que, d'ailleurs, mes conseils, mes sages avis ne peuvent être mal reçus de celui que vous aimez, si, en effet, ses intentions sont honnêtes.

— Oh! vous avez raison, monsieur, oui, vos conseils doivent toujours être bons... pardonnez-moi de les avoir oubliés depuis que temps... de n'avoir pas dit à Francisque que mon protecteur, mon respectable ami désirai le voir...

— Je vous pardonne, chère enfant, mais si cela ne vous contrarie point que je connaisse... M. Francisque...

— Bien au contraire, monsieur, cela me fera plaisir!...

—Eh bien... c'est aujourd'hui lundi... samedi prochain, sur les huit heures du soir, je viendrai me promener sur le boulevard et vous dire bonsoir, d'ici là, vous verrez, je pense, votre amoureux ?

— Oh! je l'espère bien, monsieur!

— Alors, vous le prierez de venir aussi vous dire bonsoir samedi, à l'heure que je vous ai indiquée; de cette façon, je me trouverai avec ce jeune homme. Qu'en dites-vous, cela vous convient-il ainsi?

— Oui, monsieur, oh! je ne demande pas mieux... comme cela, vous verrez Francisque, et vous me direz ce que vous pensez de lui, monsieur?

— J'espère, ma chère amie, que je n'aurai que du bien à vous en dire. Ainsi voilà qui est convenu... à samedi... sur les huit heures...

— Oui, monsieur... à samedi.

M. de Germancey s'est éloigné, Florentine désire réellement que son protecteur puisse voir son amant, et lui dise quelle opinion il a de lui. Déjà la jeune fille n'éprouve plus une confiance aussi entière en celui que son cœur a choisi, parce que déjà la conduite de son amant n'est plus la même avec elle.

Dans les premiers jours, ou plutôt les premières nuits qui ont suivi celle où elle lui a tout accordé, son amant lui a montré l'amour le plus ardent, la passion la plus vive; pendant un mois entier, il n'a pas manqué une seule fois de se rendre près d'elle.

Mais au bout de quelques mois, ce grand feu s'était calmé. De fréquents intervalles s'étaient écoulés entre les visites que recevait Florentine ; son amant n'avait pas manqué de raisons à donner pour motif de ce changement dans sa conduite, puis le caractère de ce jeune homme était tellement fantasque, tellement bizarre, que, malgré son amour, Florentine en avait été elle-même alarmée. Tantôt d'une humeur joyeuse, qui se moquait de tout et ne concevait aucun obstacle à ses désirs, mais plus souvent sombre, inquiet, silencieux, l'amant de la jeune fille restait parfois près d'elle des heures entières plongé dans ses réflexions. Lorsque Florentine, surprise de l'inégalité de son humeur, lui demandait ce qui pouvait le préoccuper ainsi, il répondait assez brusquement que cela ne regardait que lui.

C'était tantôt sous un costume, tantôt sous un autre, que Florentine voyait vers minuit arriver son amant ; il était fort rare que deux fois de suite il vint chez elle habillé de même, et quelquefois le changement était si grand, non-seulement dans la mise, mais encore dans la coiffure, l'arrangement des cheveux, leur couleur, et l'expression de la physionomie, que la jeune fille restait stupéfaite, indécise, ne sachant pas si elle devait ouvrir sa porte à celui qui se présentait.

Jamais Francisque n'était plus content que lorsque sa maîtresse ne l'avait pas reconnu; et quand elle lui demandait le motif qui lui faisait se changer ainsi, au point

de se rendre méconnaissable, il se contentait de rire en répondant :

— Cela m'amuse, je veux te prouver qu'il n'y a pas que les acteurs qui sachent changer leur physionomie.

Dans les premiers temps de leur intimité, Francisque avait apporté à sa maîtresse une bourse pleine d'or; en lui disant :

— Prends ceci et achète-toi tout ce que tu désireras, soit en robes, dentelles ou bijoux! Je veux que tu puisses satisfaire tes moindres fantaisies, je veux que tu ne te prives de rien!...

Mais Florentine avait refusé la bourse, en répondant à son amant :

— Je me suis donnée à vous par amour... gardez votre or!... Quand je serai votre femme... mais alors seulement, j'accepterai tout ce que vous me donnerez, car alors votre fortune sera la mienne, et tout sera commun entre nous! Mais jusque-là, je ne veux rien... rien que votre amour... Si vous tenez beaucoup à me voir élégante, parée comme ces dames qui vont dans le monde, eh bien, mon ami, hâtez le jour de notre union, car, ce jour-là, je tâcherai de me faire aussi belle que vous le désirerez.

Francisque n'avait point insisté, et, tout en ne faisant que des réponses vagues à ce que Florentine lui disait relativement à leur union, pour laquelle il trouvait toujours quelques obstacles qui en reculaient le moment, il avait remis son or dans sa poche; mais, deux jours après, il passait au doigt de sa maîtresse une fort belle bague, où, sur un fond d'émail, des diamants, mariés à des rubis, formaient une charmante couronne; et, comme la jeune fille prétendait que ce bijou était trop beau pour elle, il s'était écrié :

— Il n'y a rien de trop beau pour la femme que j'aime, et j'espère que vous ne refuserez pas ceci, qui est un gage de mon amour.

En refusant encore, Florentine sentait qu'elle aurait fâché son amant; elle avait donc accepté la bague, mais comme elle trouvait qu'un aussi riche bijou aurait paru ridicule au doigt d'une marchande d'oranges, elle ne le portait jamais lorsqu'elle était sur le boulevard à son étalage, et attendait, pour remettre sa bague, le moment où son amant avait coutume de venir chez elle.

Après sa conversation avec M. de Germancey, Florentine est bien décidée à lui faire connaître celui auquel elle a confié son bonheur; la conduite, l'humeur de son amant deviennent de jour en jour plus bizarres; les obstacles qu'il trouve sans cesse à opposer à leur union commencent à l'inquiéter.

Mais ce qui tourmente surtout Florentine, c'est que les visites de Francisque deviennent plus rares, et, ce qui n'était point encore arrivé, cinq jours se sont écoulés sans qu'elle l'ait aperçu, lorsque M. de Germancey lui a indiqué un rendez-vous pour se trouver avec lui,

— Francisque viendra-t-il ce soir? se dit Florentine, lorsque le comte l'a quittée, et pourrai-je lui dire de se rendre samedi ici?... je ne lui ai pas encore parlé de M. de Germancey... Quand Francisque est près de moi, il m'est impossible de penser à autre chose qu'à mon amour... cet homme exerce sur moi un empire extraordinaire..., je l'aime! et pourtant quelquefois il me semble que c'est de la terreur qu'il m'inspire!

La jolie marchande a hâte de voir finir la soirée pour rentrer chez elle, et y attendre son amant.

Mais c'est en vain que Florentine a veillé jusqu'à trois heures du matin, dans l'espoir de le voir arriver. La nuit s'écoule et Francisque ne paraît pas. L'imagination de la jeune fille enfante aussitôt mille accidents, mille malheurs qui peuvent être arrivés à son amant; ce qui augmente sa peine, c'est qu'elle ne saurait où s'adresser, où aller pour obtenir sur lui quelques renseignements; il a toujours refusé de lui dire sa demeure, sous prétexte qu'il ne se regardait plus maintenant chez lui que lorsqu'il était chez elle, et que, pour lui indiquer son logement, il voulait attendre qu'il en eût un digne de la recevoir.

Enfin, la nuit suivante, sur les deux heures du matin, Francisque frappe à la porte de Florentine; il est vêtu d'une blouse, d'un pantalon à guêtres, et coiffé d'une casquette.

— Enfin, vous voilà! s'écrie Florentine, en prenant son amant dans ses bras. Ah! mon ami, j'étais bien inquiète... il y a sept jours que je ne vous ai vu!...

— Oui... je le sais...

— Vous avez été malade, sans doute...

— Oui... un peu...

— Voyez-vous que c'est bien mal à vous de ne point vouloir me dire où vous logez... vous m'auriez envoyé un mot, j'aurais couru près de vous... je vous aurais soigné, gardé... est-ce que cela n'eût pas été plus agréable pour vous que d'avoir recours à des étrangers?

Un sourire amer se dessine sur les lèvres du jeune homme, qui répond :

— Ne pensons plus à tout cela... je suis guéri...

— Mais est-ce que cela ne vous ennuyait pas d'être si longtemps sans me voir?

— Si fait! si fait!... mais je vous vois maintenant!

— Mais si j'avais connu votre demeure, nous n'aurions pas été si longtemps séparés... aussi, je veux que vous me la disiez ce soir...

Le jeune homme frappe du pied avec impatience, en s'écriant :

— Quand les femmes ont quelque chose dans la tête, le diable ne parviendrait pas à le leur ôter!... il n'y a pas de mules pareilles pour l'entêtement.

Florentine reste toute saisie, elle se tait; puis, attribuant l'humeur de son amant à sa maladie, elle se hâte de lui servir à souper, tout en disant :

— Pardonnez-moi, mon ami, j'ai tort, puisque je vous contrarie... mangerez-vous un peu?

— Oui... si vous me tenez compagnie.

— Oh! oui... je suis si heureuse à présent... je me figurais que vous ne m'aimiez plus, Francisque?

— Voilà bien les femmes... tout de suite on ne les aime plus... comme si un homme ne pouvait pas avoir d'autres choses à penser qu'à l'amour!

L'amant de Florentine s'est assis devant une table sur laquelle elle a placé un souper modeste, mais suffisant; ce monsieur mange peu, en revanche, il boit beaucoup. La jeune fille, qui veut essayer de lui rendre sa bonne humeur, lui dit en souriant :

— Quel singulier costume vous avez ce soir, mon ami, vous qui étiez si élégant la dernière fois que vous êtes venu! Aujourd'hui, vous avez donc voulu vous déguiser en charretier?

— Eh bien... pourquoi pas?... je vous ai dit que j'aimais à me changer... est-ce que cela vous déplaît de me voir vêtu ainsi?

— Oh! mon ami, de quelque façon que vous soyez mis! .. que m'importe à moi!... Je ne suis pas de ces femmes qui se laissent séduire par de beaux habits!... Cependant, j'avoue que je serais bien aise que vous soyez mis autrement quand je vous présenterai... à quelqu'un qui désire beaucoup vous connaître...

Le front du jeune homme se rembrunit, il jette sur sa maîtresse un regard singulier, en murmurant :

— Comment?... Que voulez-vous dire?... Vous voulez me faire connaître à quelqu'un!... Je ne vous comprends pas!...

— Je vais m'expliquer mieux. Depuis que je vous connais, je ne vous ai pas encore parlé d'un monsieur fort respectable, fort comme il faut, qui a pour moi beaucoup d'amitié... et qui a juré à ma mère mourante de toujours veiller sur moi... plusieurs fois, je m'étais promis de vous parler de mon protecteur... mais quand je suis avec vous, je ne sais pas comment cela se fait... j'oublie toute chose pour ne vous parler que de mon amour!...

— Enfin, ce monsieur... ce protecteur... dont j'entends parler pour la première fois... vous lui avez donc confié que vous aimiez quelqu'un?

— Sans doute... il le fallait bien... d'ailleurs il l'avait déjà deviné... et puis je n'avais aucun motif pour mentir?

Francisque se lève, marche dans la chambre, en s'écriant d'un air d'humeur :

Il y avait là un mélange de tous les rangs. (Page 19.)

— Que les femmes sont bavardes, aller conter ses affaires à tout le monde... je vous déclare, ma chère, que je n'aime pas les protecteurs, que je n'y crois pas ! Ce n'est jamais sans un but secret qu'un homme protége une jolie fille !... on sait bien ce que cela veut dire !...

— Ah ! Francisque !... c'est mal ce que vous dites-là !... jamais ce monsieur ne m'a témoigné que l'intérêt qu'un père prendrait à sa fille...

— Alors, cet homme si respectable ! si comme il faut !... a sans doute eu des rapports très-intimes avec votre mère... et voilà pourquoi...

Florentine relève la tête, son regard exprime l'indignation et elle s'écrie d'une voix frémissante de colère :

— Monsieur ! n'insultez pas ma mère !... je ne le souffrirais pas !... ou sinon, jamais cette porte ne se rouvrira pour vous !...

Le jeune homme demeure tout surpris, il considère la physionomie, les regards pleins de feu de Florentine, il semble les admirer, puis répond :

— Tiens !... tiens !... mais vous êtes superbe ainsi... vous avez eu un très-beau mouvement ! Allons, ne nous fâchons pas, ma chère, je ne soufflerai plus mot sur votre mère... mais que diable aussi me parlez-vous de ce monsieur... auquel elle a fait promettre de vous protéger à propos de quoi ?

— J'allais vous l'expliquer quand vous m'avez interrompue. Ce monsieur pouvait bien promettre à ma mère de veiller sur moi, car elle lui avait sauvé la vie !

— Votre mère avait sauvé la vie à cet homme... et dans quelle circonstance ?

— A l'époque de la Terreur, en quatre-vingt-treize, ce monsieur, qui est noble, avait été dénoncé comme suspect, il était proscrit, et un jour, dans la rue, il avait été reconnu ; on était sur le point de l'arrêter, lorsqu'il eut l'heureuse idée d'entrer dans la boutique de ma mère... elle le déguisa en charbonnier, et pendant quelque temps le cacha dans une soupente jusqu'à ce qu'il pût sans danger sortir de Paris... Vous devez bien penser que ce sont de ces services que l'on n'oublie pas...

Francisque a écouté sa maîtresse avec attention, à mesure qu'elle parlait son front est devenu plus sombre, et lorsqu'elle a fini, il balbutie :

— Et le nom de ce monsieur... vous ne m'avez pas dit son nom ?

— C'est le comte de Germancey.

La figure du jeune homme devient livide. Il baisse ses regards vers la terre et passe une main sur son front, en répétant :

— Le comte de Germancey... sauvé par votre mère... singulier hasard !

— Ah ! c'est un homme qui a éprouvé de bien grands malheurs ! si vous saviez, mon ami, tout ce qui lui est arrivé... oh ! cela vous intéressera, j'en suis sûre, et je vais vous en faire le récit...

— Non, non, c'est inutile ! s'écrie Francisque en marchand à grands pas dans la chambre. Ces histoires de la Révolution sont toutes les mêmes... j'en ai assez entendu... je vous dispense de me narrer celle-ci !...

— Mais vous voudrez bien que je vous présente au comte... n'est-ce pas, mon ami ?...

— Moi ! être présenté au comte de Germancey ! répond le jeune homme en laissant errer sur ses lèvres un sourire farouche. Et à quel propos ! à quel titre ! est-ce que j'en ai besoin, moi, de votre comte !... Ecoutez, Florentine, non-seulement je ne veux pas voir ce monsieur, mais je veux, j'exige que vous cessiez toutes relations avec lui !...

— Cesser de voir mon protecteur, y pensez-vous... et pour quel motif me faites-vous cette défense ?

— Je vous répète que je n'aime pas les protecteurs, que je ne crois pas au désintéressement d'un homme qui veut surveiller, protéger une jolie femme... enfin que je ne veux pas que vous ayez d'autre protecteur que moi... il me semble que cela doit vous suffire... Par conséquent, choisissez entre cet homme et moi... si vous continuez à le voir... à lui parler... vous ne me verrez plus !

— Tu es là, vieux? (Page 27.)

— Oh! mon Dieu! mais que vous a donc fait ce monsieur... vous semblez le haïr, et pourtant vous ne le connaissez pas... mon ami, si vous le connaissiez, je suis persuadée... que vous reviendriez de vos injustes préventions...

— Assez, vous dis-je... encore une fois le comte et moi nous ne devons jamais nous trouver ensemble, et à l'avenir plus un mot sur moi... je n'aime pas les bavardes, je vous en avertis!

En disant ces mots, le jeune homme s'élance vers la porte.

— Comment... vous partez? s'écrie Florentine.

— Oui, j'ai affaire cette nuit...

— Affaire à cette heure...

— On a affaire à toute heure...?

— Et quand reviendrez-vous?

— Je ne sais... le plus tôt que je pourrai.

— Après sept jours d'absence! me quitter ainsi!...

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sujet de ce M. de Germancey... que je ne le trouve jamais près de vous... sinon! tout est fini entre nous...

— Mais, de grâce...

— Adieu! adieu.

Le jeune homme est sorti brusquement, et Florentine, bouleversée par la conduite de son amant, se laisse tomber sur une chaise; mais elle ne pleure pas, car elle se rappelle qu'il a insulté sa mère.

XI. — LES SUITES NATURELLES.

Le samedi indiqué par M. de Germancey à la jolie marchande, le comte a été exact, et sur les huit heures du soir il se rend sur le boulevard du Temple. Il trouve Florentine plus pâle, plus triste encore qu'auparavant; c'est que, depuis cette nuit où elle avait eu une altercation si singulière avec son amant, celui-ci n'était pas revenu chez elle.

En apercevant M. de Germancey, Florentine sent son cœur se gonfler; elle se rappelle les injustes soupçons que n'a pas craint de manifester son amant, la défense qu'il lui a faite de causer avec son protecteur, mais elle a trop de bon sens pour ne point comprendre le cas qu'elle doit faire de cette défense, et les dernières recommandations de sa mère lui sont plus sacrées que tout le reste. Seulement il faudra bien mentir au comte, car elle ne peut pas lui dire:

— Celui à qui j'ai confié mon bonheur ne veut pas vous voir, il me défend même de vous parler comme autrefois.

— Eh bien, dit M. de Germancey en souriant à Florentine, allons-nous le voir, ce M. Francisque? va-t-il venir vous dire bonsoir?

— Non, Monsieur, répond la jeune fille en rougissant et détournant les yeux. Il ne viendra pas... car il est parti pour un voyage..., qui sera long peut-être... et je ne sais pas au juste quand il reviendra.

Le comte avait trop de discernement pour ne point deviner la vérité: « Ce jeune homme ne veut pas que je le connaisse, se dit-il, j'en suis fâché pour Florentine, car cela ne me donne pas une idée avantageuse de ce monsieur! »

Mais, dissimulant sa véritable pensée, il se contente de répondre à la jeune fille:

— Allons, mon enfant, puisque les événements s'opposent à la réalisation de mon désir, nous attendrons pour voir ce jeune homme qu'il ait terminé ses voyages... et je ne vous entretiendrai plus d'un sujet qui, je le vois, ne vous cause que des ennuis...

M. de Germancey s'empresse alors de changer la conversation. Puis, au bout de quelque temps, il quitte Florentine; car, bien qu'il affecte une parfaite indifférence pour le mystère dont s'enveloppe son amant, son cœur n'en est pas moins froissé du peu de confiance que lui accorde maintenant Florentine, et il s'éloigne d'elle bien décidé à ne pas revenir de quelque temps lui demander où en sont ses amours.

En effet, plusieurs semaines s'écoulent et M. de Ger-

mancey n'a pas reparu sur le boulevard du Temple. En revanche, Florentine a revu le mystérieux Francisque, mais les visites de celui-ci sont maintenant fort rares, et chaque fois qu'il aborde sa maîtresse, c'est d'un air sombre, farouche, et toujours en lui demandant si elle a revu son protecteur; la jeune fille lui jure en vain que M. de Germancey ne vient plus depuis longtemps causer avec elle; il semble ne point la croire, il revient sans cesse sur ce sujet, il veut qu'elle lui apprenne ce que fait, ce que devient le comte.

— Comment voulez-vous que je le sache, lui répond Florentine, puisque je vous répète que, fâché sans doute de votre manque d'égard pour le désir qu'il avait de vous voir, M. de Germancey n'est plus revenu me parler.

Alors le jeune homme demeure silencieux, rêveur. Depuis la nuit où Florentine lui a parlé de M. de Germancey, il ne la regarde plus comme autrefois; le feu sombre qui brille dans ses yeux, ne ressemble plus à cette expression avec laquelle un amant regarde la femme qu'il aime.

Un de ces événements faciles à prévoir, devait amener un changement dans la position de Florentine : la jeune fille s'aperçoit qu'elle porte dans son sein un résultat de sa faiblesse. Cette découverte, loin de lui causer de l'inquiétude, fait délicieusement battre son cœur; l'idée de devenir mère, de se voir revivre dans son enfant, lui fait envisager l'avenir sous les couleurs les plus séduisantes; mais, en même temps le désir de pouvoir donner un nom à son enfant est aussi la pensée qui s'empare de son esprit.

Florentine attendait avec impatience l'arrivée de son amant pour lui faire part de cette découverte; mais depuis quelque temps, les visites de celui qu'elle ne voyait plus que la nuit devenaient rares. Enfin, sur les minuit, le jeune homme se présente dans le costume d'un riche bourgeois, et, cette fois, sa physionomie exprime le contentement, la joie brille dans ses yeux.

— Avec quelle impatience je vous attendais, mon ami, dit Florentine, qui remarque avec plaisir que les traits de son amant n'ont point cette expression sombre et inquiète qu'elle leur voit souvent.

— Ah! ma chère, on n'est pas toujours maître de son temps! répond le jeune homme en se jetant sur un siége.

Puis sortant de sa poche plusieurs paquets qu'il pose sur une table :

— Tenez, voilà des provisions que j'ai apportées pour souper... je veux ce soir que nous fassions un repas délicat...

— Mon Dieu que de choses!... une volaille froide... des conserves de fruit... du poisson mariné... mais tout cela doit coûter bien cher, mon ami!

— Que vous importe?... Probalement j'ai le moyen de le payer. Tenez, voici de plus un flacon de vin de Constance... Oh! c'est un vin précieux... et dont tout le monde ne peut pas boire... cette petite fiole vaut trente francs!...

— Trente francs... mettre tant d'argent que cela à un flacon de vin... quelle folie! vous êtes donc bien riche, mon ami?

— Je crois vous avoir déjà dit, Florentine, que je n'aime pas qu'une femme s'occupe de mes affaires... qu'il vous suffise de savoir que je viens de terminer une... opération commerciale... qui m'a donné de fort beaux bénéfices...

— Ah! vous faites du commerce, mon ami?

— Je fais... un peu de tout... mais c'est assez sur ce sujet, soupons.

— Je suis bien aise de vous voir, aujourd'hui, l'air si satisfait... vous le serez encore plus tout à l'heure, car moi aussi j'ai quelque chose à vous apprendre... et quelque chose qui vous fera grand plaisir, je l'espère du moins.

La figure du jeune homme se rembrunit; il redoutait toujours les surprises que sa maîtresse voulait lui faire, aussi s'écria-t-il d'un ton bourru :

— Vous avez quelque chose à m'apprendre... qu'est-ce que c'est? voyons, parlez, expliquez-vous... il ne s'agit pas de votre comte de Germancey, j'espère!

— Non, sans doute... mon Dieu! voilà déjà que vous prenez votre air sévère!... quand je vous dis que c'est quelque chose qui doit vous être agréable...

— Oh! c'est que je me défie, moi, de tout ce qui m'est inconnu! Eh bien, voyons, parlez, expliquez-vous.

La jeune fille baisse les yeux et rougit en balbutiant :

— Eh bien, Francisque, ne serez-vous pas heureux de savoir que je porte dans mon sein un gage de notre amour?

— Un enfant!... ah! ce n'est que cela!

Et le jeune homme se verse un verre de Constance, qu'il avale d'un trait.

— Que cela!... que cela!... répéta Florentine; mon Dieu! c'est ainsi que vous apprenez cette nouvelle... que cela! quand il s'agit d'un petit être auquel nous devons toute notre tendresse... tous nos soins... ah! je croyais que vous seriez heureux autant que moi.

Et des larmes s'échappent des yeux de la jeune fille, qui baisse tristement la tête sur sa poitrine. Son amant lui prend la main :

— Eh bien, la voilà qui pleure maintenant... Comme les femmes passent facilement d'un sentiment à un autre... C'est une remarque que j'ai faite souvent. Allons! ne grondez pas! vous êtes enceinte, tant mieux, surtout si vous avez un garçon... J'aime mieux les garçons que les filles... et puis, celui-là, je le formerai, j'en ferai quelque chose.

— Garçon ou fille, ce sera notre enfant...; il aura tout mon amour...; mais avant qu'il ne vienne au monde, il me semble, mon ami, qu'il faut lui donner un nom... enfin, ne me comprenez-vous pas, Francisque? vous m'avez promis de me nommer votre femme... Cette promesse, je l'ai regardée comme sacrée! Cependant je ne sais pourquoi, lorsque je vous la rappelle, vous trouvez sans cesse des prétextes pour différer notre union; mais aujourd'hui il ne peut plus y en avoir... Aujourd'hui, la mère a le droit d'exiger de vous l'accomplissement du serment fait à la jeune fille... et vous ne pouvez plus vous y refuser... C'est bien assez que j'aie une faute à me reprocher... je ne veux pas qu'elle tache l'avenir de mon enfant!

Florentine a dit ces dernières paroles avec une fermeté qui annonce une résolution bien décidée. Son amant fronce ses épais sourcils et hausse légèrement les épaules, en murmurant :

— Ah! voilà les grands mots qui arrivent!... Eh, mon Dieu, ne pouvez-vous pas me laisser souper tranquillement sans avoir sans cesse quelques jérémiades dans la bouche!... Décidément les femmes ne sont pas toujours amusantes... il est bien rare que, par leur humeur, elles ne gâtent point le plaisir que nous nous étions promis!...

— C'est ainsi que vous me répondez quand je vous parle de notre enfant! s'écrie Florentine avec des larmes dans la voix. Vous me reprochez de m'occuper de l'avenir de cette innocente créature!...

— Eh, mon Dieu! elle n'est pas encore venue au monde, cette innocente créature, et nous avons bien le temps d'y penser!...

— Mais il ne faut pas attendre que cet enfant ait vu le jour pour régulariser notre position... Francisque... de grâce... répondez-moi...

Mais depuis quelques instants le jeune homme prêtait une oreille attentive à un bruit qui venait de la rue. C'était un sifflement singulier, qui recommençait après un très-court intervalle. Ce sifflement semble produire un effet magique sur lui, il l'écoute avec une vive émotion, puis bientôt se levant, il s'approche de la fenêtre, l'ouvre et mettant deux doigts dans sa bouche, fait entendre à son tour un coup de sifflet absolument semblable à ceux qui l'ont frappé.

— Que faites-vous donc? dit Florentine, et pourquoi répondez-vous à ce signal qu'on semble donner à quelqu'un?

— Parce que je reconnais cette manière de siffler... il n'y a qu'un de mes amis qui sache l'employer..., donc,

c'est pour moi qu'il a sifflé... parce que probablement il a quelque chose à me dire de pressé.

— Quelque chose à vous dire, au milieu de la nuit... il savait donc que vous étiez chez moi?

— Apparemment; oui, oui, ce doit être La Grenouille.

— La Grenouille! quel nom singulier.

— C'est un petit sobriquet que j'ai donné à mon ami parce qu'il n'est pas beau; mais tenez... on monte l'escalier.. vous voyez bien que je ne me suis pas trompé.

En effet on frappait à la porte de petits coups vivement répétés. L'amant de Florentine court ouvrir et un individu en blouse, coiffé d'une casquette et porteur de ces affreuses figures qu'on n'oublie pas quand on les a vues une fois, passe sa tête dans la chambre, en disant d'une voix enrouée :

— Tu es là, vieux?

— Sans doute! qu'y a-t-il donc?

— Oh! il y a du grabuge... peut-on jaspiner ici?

— Non... tais-toi! tais-toi! viens dehors...

— C'est que j'aurais bien avalé du liquide..... J'ai la gorge à sec d'avoir tant sifflé..... et à l'heure qu'il est tous les Tortoni du quartier tapent de l'œil.

— Tu boiras plus tard... marche donc, La Grenouille... marche donc!

En disant cela, le jeune homme repoussait dehors celui qui venait de se montrer, et qui essayait d'entrer dans la chambre, parce que la vue du souper et des bouteilles était un aimant qui l'attirait toujours. Mais il a été forcé de faire retraite sur le carré. L'amant de Florentine l'y a suivi, en retirant la porte après lui, tandis que la jeune fille, tout étonnée de cette visite nocturne, se dit :

— Quel vilain homme... que peut-il vouloir à Francisque au milieu de la nuit... c'est singulier!... il me semble que ce n'est pas la première fois que je le vois... mais où donc l'ai-je déjà aperçu?...

Florentine cherchait encore dans sa mémoire, lorsque son amant rentre dans la chambre; mais sa figure est bouleversée, une pâleur livide couvre son visage, et il court prendre son chapeau, et le manteau qu'il avait ôtés en arrivant.

— Eh bien... que faites-vous donc... est-ce que vous allez me quitter? s'écrie Florentine, et vous n'avez pas même achevé de souper.

— Oui... je m'en vais... il le faut... je n'ai pas un moment à perdre...

— Qu'est donc venu vous dire ce vilain homme, ce La Grenouille, pour que vous partiez ainsi?... mon ami, vous avez des mystères que je ne comprends pas... quand donc me confierez-vous tout ce qui vous regarde... est-ce que vous croyez que cela ne m'intéresse pas?...

— Plus tard! plus tard! mais en ce moment il faut que je parte... c'est un homme qui m'emporte de l'argent et je vais courir après lui.

— Mais au moins ne soyez plus si longtemps... Quand reviendrez-vous?

— Je n'en sais rien!

— Vous n'en savez rien!

— Adieu, adieu... ne me retenez pas...

Le jeune homme s'est enveloppé dans son manteau, et il sort brusquement de la chambre sans même avoir embrassé sa maîtresse, qui s'était avancée vers lui et qu'il a assez brutalement repoussée pour partir plus rapidement.

Florentine est demeurée stupéfaite; elle reste quelque temps plongée dans ses pensées, puis tout à coup elle pousse un cri, en disant :

— Ce vilain homme... cette affreuse figure... ah! je me rappelle maintenant, oui... le soir que l'on emmenait de l'Ambigu un voleur... c'était lui.... oh! ses traits m'avaient frappée... un voleur! et il est l'ami de Francisque!

Florentine, épouvantée par cette découverte, tombe consternée sur un siége et semble abîmée dans ses pensées.

XII. — RÉOUVERTURE DU THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN EN 1802.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1802, la manie des spectacles était devenue telle, et surtout à Paris, que tout le monde voulait jouer la comédie. Les théâtres bourgeois pullulaient.

Outre la salle du fameux *Moyen*, située rue Transnonain et qui alors commençait seulement à se faire connaître, il y avait le petit théâtre de la Boule-Rouge, celui de l'Estrapade, de la rue Grenier-Saint-Lazare, de la rue Montmartre, une toute petite salle dans la rue du Renard, une autre rue des Amandiers, etc., etc.

Cependant la belle salle de la Porte-Saint-Martin, bâtie pour l'Opéra, était encore fermée, lorsque, le 5 vendémiaire de l'an XI, ce théâtre rouvrit ses portes par le mélodrame de *Pizarre ou la conquête du Pérou*.

Dès la veille, la réouverture de ce beau théâtre était le sujet de conversation de toutes les marchandes et de tous les habitués du boulevard du Temple.

— Ça va nous faire du tort si ça réussit! disait madame Roufflard, au lieu de venir à l'Ambigu-Comique, et à la Gaîté, le public ira à ce nouveau théâtre.

— Bah! bah! répondait Turlure, il nous viendra toujours du monde! on accourra toujours pour voir *le Pèlerin blanc* et *le Jugement de Salomon!*... d'ailleurs, après tout, il faut que tout le monde vive.

— Voyez-vous ça!... mamzelle prend le parti du nouveau théâtre, et tout ça, parce que l'acteur dont elle est toquée... son grand *Révalard*, est à présent engagé à la Porte Saint-Martin... il ne peut donc rester nulle part, ce fameux talent-là... il était à la Gaîté, puis à l'Ambigu-Comique, et le voilà maintenant qui est ailleurs!...

— Et bien! un grand théâtre, c'est ce qu'il faut à un grand acteur, il aura de la place pour faire ses enjambées... il joue dans la pièce d'ouverture... Oh! il paraît que les costumes sont magnifiques... ça se passe chez des sauvages...

— Si ça se passe chez des sauvages, ils n'ont pas besoin de costumes alors!... ces gens-là ne s'habillent pas!

— Qu'elle est bête... est-ce qu'on peut jouer tout nu?

— Dame! pour faire des sauvages!...

— Monsieur Révalard m'a promis un billet!... mais il ne m'en donnerait pas que j'irais tout de même!... pas de danger que je manque l'ouverture d'un théâtre...

— Et la boutique?

— Est-ce que Boursiquet n'est pas toujours à mon service?

— Pauvre Boursiquet! en v'là un à qui on fait voir la lune en plein midi!... mais je croyais qu'il était tout à fait garçon de café à présent?

— Qu'est-ce que ça fait... il se dédoublera... d'ailleurs Florentine est complaisante, elle aura l'œil sur ma marchandise!

— Florentine! si elle veille sur tes chaussons de pomme comme sur ses oranges, ça sera bien gardé! pas plus tard que hier, deux gamins sont venus flairer sa marchandise, puis ils se sont sauvés en lui volant chacun une orange et elle ne s'en est pas seulement aperçue.

— Et vous, qui l'avez vu, vous n'avez rien dit?

— Par exemple... est-ce que ça me regarde!... tant pis... ça lui apprendra à regarder tou ours les étoiles, en poussant des soupirs à éteindre ses chandelles.

Celle dont on parlait s'inquiétait fort peu, en effet, de tout ce qui se passait autour d'elle; une seule idée la préoccupait sans cesse, elle portait dans son sein un gage de ses amours et l'auteur de sa faute ne s'empressait pas de l'épouser, bien loin de là! Un mois s'était écoulé depuis cette nuit qu'elle lui avait appris sa position, et elle n'avait pas revu son amant, il ne lui avait pas donné de ses nouvelles.

Le lendemain, sur les huit heures du soir, la salle de la Porte-Saint-Martin offrait un coup d'œil ravissant : entièrement garnie, depuis le bas jusqu'en haut, pas une place n'était restée vide. Les premières loges, la première galerie, les avant-scènes étaient en grande partie occupées par des dames élégamment parées, et, à cette époque, la variété qui régnait dans les toilettes et les coiffures des dames donnait plus de piquant à l'aspect de la salle.

Le lever du rideau avait disposé très-favorablement les spectateurs. Sur les bords de la mer, dans un site agreste, on voyait les Péruviens et les Péruviennes à genoux et adorant le soleil qui se levait. Ce tableau était magnifique. Malheureusement la pièce, bien qu'elle fût du bon faiseur, *Guilbert de Pixérécourt*, ne tenait pas ce que ce début promettait.

Dans une première loge de côté, on voyait la jolie madame Roberval avec son fidèle sigisbé, le chevalier de Mérillac. Quant au mari, suivant son habitude, il était en voyage; il devenait donc presque indispensable à sa femme d'avoir sans cesse près d'elle un cavalier servant; aussi, bien loin de s'en formaliser, et de montrer la plus légère atteinte de jalousie, M. Roberval faisait-il au chevalier un accueil empressé. Cette extrême confiance allait jusqu'à contrarier parfois M. de Mérillac qui se disait :

— J'ai connu des maris complaisants, mais jamais de cette force-là!... ça m'est égal, je ne lui ai pas donné de recommandation.

— Que lorgnez-vous avec tant d'attention en ce moment? demanda madame Roberval à son cavalier.

— Ma foi, je vous avouerai que c'est une dame...

— Oh! quant à cela, je m'en doutais. Vous la connaissez et comptez lui faire la cour?

— Ah! madame, vous me jugez mal!

— Oh non... je vous connais à présent... mieux que mon mari!

— C'est peut-être plus facile, moi je ne me cache pas!

— A propos de mon mari, vous ne savez pas ce qu'il m'a annoncé en partant?

— Qu'il ne reviendrait pas?

— Ah! que c'est joli!... c'est cela qui vous attraperait bien.

— Enfin, il vous a annoncé?

— Qu'à son retour il me donnerait un cabriolet!

— Avec un cheval?

— Ah! que vous êtes impatientant! oui, monsieur, oui avec un cheval, que nous aurions voiture enfin!

— Mon compliment, belle dame, il va bien votre mari, à ce qu'il paraît!... il fait de bonnes affaires!

— Ma foi, je serais bien embarrassée pour dire lesquelles, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il sème l'or à pleine main.

— Il est bien heureux! j'en ai semé jadis, mais il n'a point poussé. Tiens, j'aperçois là-bas, au balcon, un de mes bons amis... le comte de Germancey... Oh! j'irai lui parler tout à l'heure, car il y a longtemps que je ne l'avais rencontré.

— Le comte de Germancey... pourquoi ne l'amenez-vous pas chez moi?

— Il n'aime plus le monde... il a éprouvé tant de malheurs... c'est un ruiné comme moi!

— Mais vous n'en êtes pas plus triste, vous!

— Tous les hommes n'ont pas ma philosophie...

— Chut! voilà le second acte qui commence...

Et la jolie dame se tourne vers la scène, tandis que Mérillac se dit :

— Sapristi! je voudrais cependant bien savoir quel métier fait ce Roberval pour s'enrichir si promptement.

A la seconde galerie de face, mademoiselle Turlure, coiffée d'un petit bonnet mis coquettement en arrière, et sur lequel une grosse rose artificielle était placée d'une façon assez heureuse, pouvait, avec sa modeste robe de laine, passer pour une grisette très-avenante. Ses cheveux blonds étaient frisés avec soin, son nez retroussé, ses yeux pleins de vivacité formaient un ensemble fort séduisant pour un amateur.

Auprès de la petite marchande s'était placé un grand jeune homme maigre, au nez long et pointu, mais dont la physionomie n'était point désagréable et annonçait de l'esprit. Il s'était reculé poliment pour laisser plus de place à sa voisine, et celle-ci en le regardant pour le remercier était devenue rouge d'émotion et de plaisir parce qu'elle avait cru reconnaître dans son voisin un acteur du petit théâtre des Délassements.

Turlure ne se trompait pas, ce jeune homme était un nommé Després, qui au théâtre avait pris le nom de Saintclair; issu d'une bonne famille et ayant fait toutes ses études, la passion du théâtre s'était emparée de lui, au point de lui faire abandonner *Cujas* et *Barthole*. Il avait réussi, d'abord parce qu'il avait du feu, de l'aisance en scène, ensuite parce que l'éducation qu'il avait reçue, ne contribuait pas peu à lui donner de bonnes manières; car, quelle que soit la profession que l'on doive embrasser, le temps que l'on aura donné à l'étude nous sera toujours compté pour parvenir.

Et le jeune Saintclair avait été engagé au petit théâtre des Délassements.

Mademoiselle Turlure, qui, lorsqu'elle allait au spectacle, mangeait les acteurs des yeux, avait quelques jours auparavant mangé le jeune Saintclair dans un vaudeville où il avait fort bien rempli et chanté son rôle d'amoureux. On doit donc juger de l'émotion qui s'empare de la jeune marchande, lorsqu'elle croit reconnaître le même acteur dans le monsieur qui est assis près d'elle; son trouble est tel, qu'elle n'a pas remarqué l'entrée de Révalard qui, dans un costume espagnol, vient porter la terreur parmi es Péruviens.

Turlure ne cherchait qu'une occasion pour renouer la conversation avec son voisin, elle s'écrie, en voyant *Pizarre* en scène :

— Tiens! quel est donc cet acteur-là?... je ne le connais pas... et pourtant je connais presque tous les artistes!

Le jeune homme placé près d'elle sourit et lui dit :

— L'acteur qui est en scène se nomme Villeneuve.

— Ah! merci, monsieur; mais d'où sort-il donc? il n'a joué ni à l'Ambigu, ni à la Gaîté.

— Il vient du Théâtre-Molière, où il a joué dans la reprise du *Château du Diable*

— Le Théâtre-Molière!... tiens! je ne le connais pas ce théâtre-là... C'est rue Saint-Martin, je crois?

— Oui, et une fort jolie salle. Il y a de grandes glaces dans toutes les loges des premières, et, comme ces loges sont découvertes, les glaces répètent fort bien le monde qui est dans la salle.

— Oh! que ce doit être joli!

— Malgré cette parure, le pauvre Théâtre-Molière n'en va guère mieux...

— Monsieur... pardon... il me semble que vous êtes acteur aussi, vous?

— Vous ne vous trompez pas.

— Au théâtre des Délassements; et vous avez joué la semaine dernière dans *Colinette à la cour*... un vaudeville... où l'on chante des airs d'opéra!

— C'est bien cela... j'ai joué avec une jeune élève du théâtre de la rue Dauphine... la petite *Cuizot*... elle ira fort bien cette petite... elle a de la voix, de la verve, de beaux yeux... je gage qu'elle fera son chemin?

— Et vous aussi, monsieur, vous jouez très-bien!...

— Vous êtes bien indulgente.

— Malheureusement le petit théâtre des Délassements ne va guère mieux que le Théâtre-Molière!... on a beau y jouer un peu de tout! on ne fait pas d'argent!

— Dame, aussi pourquoi avez-vous un poêle dans le parterre? Je suis sûre que cela vous fait du tort!

— Vous croyez? il faudra que je dise cela à mon directeur; en attendant je vous apprendrai que nous nous disposons à frapper un grand coup, à tenter un essai qui, s'il réussit, peut nous amener la foule!

— En vérité... est-ce que vous allez danser sur la corde?

— Non, Dieu merci... d'abord cela ne m'irait pas, nous allons donner une tragédie!

— Une tragédie! chante-t-on là-dedans?

— Non, c'est en vers.

— Ah! de ces pièces comme on en joue au Théâtre-Français... où l'on se tue toujours à la fin...

— Celle que nous voulons donner est une tragédie pour rire, c'est l'œuvre d'un perruquier.

— Comment! les perruquiers font des tragédies?

— Oui! depuis que *Beaumarchais* a donné *Figaro*, les

perruquiers font de tout; mais comme maître André n'est pas un *Figaro*, sa tragédie, je l'espère du moins, fera beaucoup rire, c'est le *Tremblement de terre de Lisbonne!* rien que cela!...

— Ah! mon Dieu! quel titre effarouchant! alors vous allez jouer cela en riant?

— Non pas, vraiment! nous jouerons la pièce très-sérieusement, comme si c'était du Racine; et toutes les balourdises qu'elle renferme n'en feront que plus d'effet, car pour faire rire, au théâtre, il ne faut pas rire soi-même; mais la pièce n'est pas prête, ensuite nous n'avons pas encore la permission.

Et mademois elle Turlure, enécoutant Saintclair, ne s'aperçoit pas que le féroce *Davilla* est en scène; le jeune artiste des Délassements avait fait oublier le grand Révalard.

A la troisième galerie, nommée aussi le *Paradis!* Moucheron, bien qu'arrivé un des derniers, avait tant fait des pieds et des mains, repoussant l'un, montant sur les épaules d'un autre, qu'il était parvenu jusqu'à la première banquette; mais là, il avait trouvé toutes les places prises. Cela ne le décourage pas, il se hisse sur ses pointes, jette un coup d'œil sur toutes les personnes assises sur le devant, et aperçevant un petit monsieur bossu, dont la tête arrivait à peine à la balustrade, il enjambe, sante, se faufile, arrive jusqu'au petit bossu et s'assied carrément sur lui en s'écriant :

— C'est ma place, je la reconnais.

— Monsieur! monsieur! prenez garde!... vous êtes sur quelqu'un... vous vous asseyez sur moi!... crie le petit homme.

— Tiens! il y a quelqu'un là-dessous? dit Moucheron en ayant l'air de chercher sous la banquette.

— C'est sous vous... vous êtes assis sur moi... vous m'étouffez... ôtez-vous donc?

— Comment que je m'ôte... jamais!...

— Vous n'avez pas le droit de prendre ma place...

— Votre place... c'est la mienne...

— Non, monsieur... j'étais là avant vous... je suis entré le premier dans la salle.

— Oui, mais moi j'étais là hier... à la répétition... La preuve, c'est que j'avais laissé un noyau de pruneau sur la banquette... pour marquer ma place... si vous vous êtes assis sur mon noyau vous êtes dans votre tort!

— Je vous dis de vous ôter...

— Le plus souvent!... je reste à ma place, si vous voulez rester sous moi, ça m'est égal, je vous le permets, vous ne me gênez pas.

— Ah! c'est trop fort!... à la garde!

S'apercevant que personne ne vient à son aide, le petit homme n'étant pas le plus fort, cherche à être le plus traître, et il pince si fortement Moucheron que celui-ci se relève comme un ressort. Mais alors les coups de poing vont leur train; et cette fois les voisins craignant d'attraper des éclaboussures, se décident à se reculer à droite à gauche. Alors les combattants peuvent s'asseoir à côté l'un de l'autre, cela termine la querelle et Moucheron rit au nez du bossu en lui disant :

— Je savais bien que ça finirait comme ça.

— Alors le jeune commissionnaire ne s'occupe plus que de la pièce et il s'écrie de temps en temps avec un air de connaisseur qui impose à ses voisins :

— C'est beau de décors et de costumes!... Mais c'est pas fort comme intérêt. Tout ça ne vaut pas le *Damoisel et la Bergerette* que j'ai été voir au Théâtre de la Cité avant-hier... c'est ça une belle pièce!... et si bien jouée! Mam'zelle *Julie Diancourt* fait la Bergerette et monsieur *Clausel* fait le Damoisel... en v'là un bel homme et joli garçon... il enfonce joliment tous ces acteurs-ci!

— Mais c'est une pantomime que votre *Damoisel et Bergerette*... on ne parle pas dedans! s'écrie une voisine.

— Justement! c'est pour cela que ça m'amuse mieux que cette pièce-ci!... où, quand ils parlent, c'est pas amusant du tout, pas vrai, petit vieux... hein? nous sommes amis à présent, n'est-ce pas?

Le petit bossu, auquel s'adressaient ces paroles, secoue la tête d'un air important, en répondant :

— Ne me parlez pas des pantomimes! je n'ai jamais entendu un mot spirituel dans ces pièces-là!

Dans l'entr'acte, Moucheron est allé se rafraîchir et s'acheter de la frangipane, dont il offre généreusement un morceau au petit homme, en lui disant :

— Je ne vous en veux plus! et vous?

— Est-elle toute chaude?

— Je crois bien, elle me brûle les mains!

— Alors j'accepte et tout est oublié!

Pendant le second acte de *Pizarre*, qui continue de ne point amuser Moucheron, en regardant dans la salle, le jeune commissionnaire vient d'apercevoir, dans une loge des premières, une jeune femme, mise avec élégance et qui semble aussi porter peu d'attention à la pièce. Cette dame, qui paraît avoir vingt-deux à vingt-quatre ans, est très-brune de cheveux, et un peu de peau, mais ses traits sont réguliers, ses yeux très-noirs sont surmontés de sourcils assez épais qui donnent quelque chose de sévère et même de dur à sa physionomie.

— Tiens! tiens! voilà qui est drôle! — pense Moucheron dont les regards se sont portés sur cette jeune femme et qui ne peut plus les en détacher, — voilà une figure qui me rappelle celle de ma sœur... c'est-à-dire cette dame est plus grande... elle a un air plus fier... mais dame!... depuis six ans que je ne l'ai vue... elle a bien pu changer... Oh! non, ce ne peut pas être ma sœur... mise avec cette élégance... et à Paris sans que je le sache... C'est égal, dans l'entr'acte ou à la sortie, il faudra que je tâche de voir cette dame de plus près...

Et lorsque le second acte est terminé, Moucheron va rôder dans le corridor des premières, mais les loges restent fermées, et comme elles sont pleines, il n'y a pas moyen, par le carreau, de voir les personnes qui sont sur le devant; il prend son parti et regagne sa place en se disant : « Je la guetterai à la sortie. »

XIII. — CE QUE CONTENAIT LA LETTRE DU FRÈRE DE M. DE GERMANCEY.

Le chevalier de Mérillac n'avait pas manqué, pendant un entr'acte de *Pizarre*, d'aller dire bonsoir à son ami de Germancey, et comme il lui reprochait les intervalles trop longs qui avaient lieu entre leurs rencontres, le comte lui dit :

— Mon ami, vous ignorez que je passe une partie de mon temps dans les environs de Paris, à faire des recherches... qui jusqu'à ce jour sont infructueuses. Venez demain matin déjeuner chez Tortoni, et je vous conterai des choses fort intéressantes... le voulez-vous?

— Oui certes. Demain à onze heures, je serai au boulevard des Italiens au coin de la rue Taitbout.

— A demain alors.

Les deux amis avaient été exacts, ils se retrouvaient le lendemain matin au café, qui fait encore maintenant le coin du boulevard et de la rue Taitbout : ils allaient s'asseoir dans un petit salon du fond, et, tout en prenant leur chocolat, causaient confidentiellement :

— Mon cher Mérillac, vous rappelez-vous qu'en me retrouvant à Paris, vous m'avez remis une lettre que mon frère vous avait recommandé de ne donner qu'à moi-même?

— Oui, oui, je me le rappelle fort bien, votre frère paraissait attacher une grande importance à ce que vous eussiez cette missive...

— Je le crois! car il me confiait dedans un secret... je ne vois aucun inconvénient à ce que vous le sachiez, vous pourrez peut-être me seconder dans mes recherches... Je vous tairai seulement le nom de la dame... qui fut l'héroïne de l'aventure, car elle existe encore... et vous pourriez vous rencontrer avec elle dans le monde!...

— Ah! c'est une histoire de femme... une intrigue d'amour alors... Bon! j'aime beaucoup ces aventures-là!...

— Vous saurez donc que quelques années avant la Révolution, mon frère avait noué une intrigue d'amour avec

une demoiselle de haute naissance et de cette intrigue était né un enfant. La demoiselle n'avait plus sa mère et elle avait pu assez facilement cacher sa faute et ses suites à son père, ancien militaire fort sévère sur le point d'honneur et dont on avait grand'peur !

— Mais pourquoi votre frère n'épousait-il pas celle qu'il avait séduite?...

— Il était certain d'être refusé par le père, qui voulait marier sa fille au fils d'un vieux marin de ses amis, alors en voyage. Trois années s'écoulèrent, le jeune marin ne revenait pas. Pendant ce temps, la liaison se continuait entre mon frère et la demoiselle... et continuait si bien, qu'un nouvel enfant survint!...

— Diable!... la jeune personne y prenait goût!... mais ces enfants, qu'en faisait-on ?

— C'est ce dont nous allons nous occuper tout à l'heure, pour l'instant finissons-en avec la demoiselle. Son futur, qui était parti avec *Lapérouse*, ne revint pas plus que le célèbre navigateur; mais en revanche la Révolution s'avançait à grands pas. Notre belle demoiselle partit pour l'Italie avec son père, celui-ci y mourut au bout de deux années. Mademoiselle de... trois étoiles, attendit pour revenir en France que la tempête fût un peu calmée. Mais quand elle revint, elle trouva ses biens vendus... bref, elle était ruinée... habituée à vivre au sein de l'opulence, la misère la faisait trembler d'avance... mais elle avait toujours son nom, qui était beau, et un des plus fougueux partisans de la révolution, un de ceux qui avaient propagé avec le plus de force le système de l'égalité, offrit sa main et sa fortune à la fille d'un ci-devant, qui accepta la fortune et le mari par-dessus le marché!

— Voilà qui est arrangé, terminé pour la demoiselle ; maintenant occupons-nous des enfants.

— Lorsqu'il entretenait une intrigue si bien cachée, mon frère avait plusieurs fois demandé à sa maîtresse ce qu'elle avait fait de ses enfants, et elle lui avait répondu : Soyez tranquille; ils sont chez de bonnes gens, qui en ont bien soin. Mon frère, qui désirait aller les voir, avait demandé à connaître le lieu qu'ils habitaient, mais la mère, qui craignait toujours qu'il ne fît quelque imprudence et ne compromît leur secret, n'avait pas encore voulu lui apprendre où étaient les enfants. Lorsque son père l'emmena tout à coup en Italie, puis la Révolution survint et mon frère, qui était en Angleterre, ne pensa plus aux pauvres orphelins!... car on peut bien appeler ainsi de malheureux enfants qui n'ont jamais reçu une caresse de leur père ni de leur mère. Mais un an avant sa mort, mon frère avait reçu une lettre... d'une écriture qui lui était bien connue, et dans laquelle on lui disait : «J'avais mis ma fille en nourrice près de Versailles, mais lorsqu'elle eut deux ans, je l'a confiai à une paysanne aisée de Vincennes qui se chargea d'en prendre soin. C'est aussi là que, un peu plus tard, j'ai porté mon fils. Cette paysanne se nommait Madeleine Duchemin, elle était mariée et avait quatre enfants. Je lui ai envoyé de l'argent jusqu'au moment où mon père m'a emmenée en Italie. Quand je suis revenue en France, je me suis informée : la femme Duchemin et son mari étaient morts. Impossible de savoir ce que sont devenus les deux enfants que je leur avais confiés. J'avais nommé la fille Maria, et le petit garçon Victor. Voilà tout ce que je puis vous dire touchant ces fruits d'un amour coupable. Adieu, monsieur, oubliez-moi. »

Cette lettre fut le dernier souvenir que mon frère reçut de celle qu'il avait aimée. Il se promit, lorsqu'il rentrerait en France, de faire son possible pour retrouver ses deux enfants, mais mon frère formait des projets qu'il mettait rarement à exécution. Vous savez le reste, chevalier : il s'est battu en duel pour une femme, il est mort des suites de sa blessure; mais, quelque temps avant de mourir, il a pensé enfin à m'écrire toute cette histoire, en me priant instamment de faire tout mon possible pour trouver cette nièce et ce neveu qu'il regrette d'avoir abandonnés, me recommandant, si je les trouve, et si le destin nous rendait un jour notre fortune, de la partager avec les deux enfants.

— Ma foi, comte, voilà une histoire fort intéressante ! Ainsi vous avez comme cela de par le monde un neveu et une nièce que vous ne connaissez pas!...

— Non, mais que je voudrais bien connaître, la demoiselle, qui est l'aînée, doit avoir maintenant vingt-deux ans et demi et le garçon dix-neuf.

— Ils sont tout élevés alors ?

— Oui, mais comment ? cette paysanne, ne recevant plus d'argent, aura peut-être abandonné ces enfants ou les a confiés à des étrangers... à des saltimbanques... c'est affreux à penser !

— Vous avez été à Vincennes sans doute ?

— Ce fut ma première démarche ; j'ai eu beaucoup de peine à trouver quelqu'un ayant connu cette femme Duchemin ; enfin un vieux paysan s'en est souvenu, et m'a envoyé chez un laboureur qui a épousé une des filles de Madeleine Duchemin. J'espérais, là, avoir quelques renseignements... Mais j'ai trouvé une villageoise à moitié idiote... je lui ai dit : « Votre mère avait en sevrage deux enfants, une fille et un garçon... qu'en a-t-elle fait? » Alors elle a ouvert de grands yeux et m'a répondu : « Ah ! je sais pas ! j'étais trop petite, ma sœur le sait peut-être !

« — Et où est votre sœur ?

« — Elle est mariée avec un tonnelier...

« — Ici?

« — Non, à Gagny, elle s'appelle madame Chenu. »

— Vous comprenez que je suis allé à Gagny demander madame Chenu; celle-ci n'en savait pas plus que sa sœur et m'a dit : « J'ai un frère qui est allé demeurer à Fontainebleau où il est maréchal ferrant! « Je suis allé à Fontainebleau : le Duchemin maréchal ferrant n'y était plus, celui-là m'a fait courir dans cinq ou six villages et pour rien, c'est-à-dire il s'est à peu près rappelé que sa mère avait envoyé à Paris le petit Victor et la petite Maria, mais chez qui ? il l'ignorait entièrement.

— Eh bien, mon cher comte, si votre neveu et votre nièce sont à Paris, le hasard peut vous les faire retrouver; il ne s'agit que de s'informer de tous les Victor et de toutes les Maria!...

— Oui... s'ils ont conservé leurs noms d'enfants. Enfin... j'ai fait ce que j'ai pu... maintenant, comme vous dites, je crois que le hasard seul peut me faire découvrir ce que sont devenus les enfants de mon frère.

— Donnez-moi donc des nouvelles de cette jeune fille que vous protégiez... cette jolie marchande d'oranges... Il y a fort longtemps que je ne suis allé sur le boulevard du Temple... Je ne suis pas grand amateur de mélodrames... j'avoue que je préfère notre Opéra-Comique qui a maintenant une si excellente troupe... *Elleviou*, *Martin*, *Gavaudan*, *Juliet*, *Lesage*, mesdames *Saint-Aubin*, *Gonthier*, *Scio Gavaudan*... J'ai donc négligé le *Jugement de Salomon* pour *les Deux Journées* et *Maison à vendre*, sans quoi je serais allé présenter mes compliments à cette charmante Florentine... n'est-ce pas son nom ?

— Oui, chevalier, mais il me serait difficile de vous donner de ses nouvelles, car il y a aussi fort longtemps que je l'ai vue !

— Comment? vous oubliez celle que vous aviez prise sous votre protection ?

— Non, oh ! je n'oublie pas! mais, quand le protecteur a perdu la confiance de sa protégée, quand il s'aperçoit que sa présence embarrasse plus qu'elle ne satisfait, ne trouvez-vous pas, chevalier, qu'il fait aussi bien de se tenir à l'écart?

— Quoi... cette jeune Florentine ne serait plus heureuse et fière de votre amitié? Ah ! cela m'étonnerait...

— Je n'accuse pas Florentine d'ingratitude ; dans le fond de son cœur, je suis persuadé qu'elle me garde toujours une place, mais, à son âge, la place pour l'amitié est bien petite, quand l'amour est venu presque tout envahir !...

— Ah ! je comprends, notre séduisante marchande a un amoureux ? Mais au moins a-t-elle bien choisi?

— Ah ! voilà justement ce que j'aurais voulu savoir ! et ce qu'on ne m'a pas dit... J'ai même dans l'idée que Florentine ne sait pas elle-même quel est l'état, la profession

de son amant... et le mystère dont ce monsieur s'enveloppe m'inquiète, il m'a été impossible de me trouver avec celui qu'elle aime, il ne venait lui parler que fort tard probablement!... je désirais beaucoup le voir, ce Francisque... c'est le nom du jeune homme qui a toujours évité ma présence.

Je n'augure rien de bon de ce mystère... Pauvre Florentine! quelque chose me dit qu'elle est trompée par quelque mauvais sujet...

— Ce n'est pas le cas de l'abandonner!

— Non sans doute! aussi je la reverrai... mais il faut lui laisser le temps d'apprécier celui auquel elle a donné son amour... j'ai dans l'idée qu'elle ne tardera pas à le mieux connaître; en attendant, je cherche mon neveu et ma nièce.

— Oui, mais franchement, mon ami, si le hasard ne vous seconde, je crois qu'il vous sera difficile de les trouver.

Pendant que cette conversation avait lieu sur le boulevard des Italiens, une autre venait de s'entamer sur le boulevard du Temple, devant un petit cabaret borgne qui était tout près des parades du paillasse Rousseau.

Le petit Beaulard y mangeait tranquillement son pain et un morceau de cervelas, lorsque son ami Moucheron était venu le trouver. Le jeune commissionnaire paraissait fort préoccupé, et tout en buvant une chopine de vin, dont il forçait le maigre employé de *Curtius* à accepter un verre, il se détournait à chaque instant pour regarder sur le boulevard et examiner chaque femme qui passait.

— Tu as été hier à la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin? dit Beaulard en fourrant dans sa bouche un énorme morceau de pain.

— Oui, j'ai été voir *Pizarre*.

— Eh ben, est-ce aussi beau qu'on l'annonçait, ça fera-t-il du tort aux théâtres de ce boulevard?

— Je ne crois pas... c'est une belle scène que celle du théâtre de la Porte-Saint-Martin... les acteurs ont de la place pour faire leurs gestes... Ce n'est pas comme aux *Associés*, le petit théâtre qui est un peu avant tes bonshommes de cire, où l'autre soir, dans la *Ribote du Savetier*, un pièce du directeur, un acteur, en faisant un geste de surprise, a flanqué un soufflet à l'amoureuse qui était près de lui; mais celle-ci s'est empressée de lui envoyer son pied au derrière, et la pièce a continué tout de même.

— Alors *Pizarre*, c'est pas fameux?

— Non... c'est creux... c'est pas assez nourrissant.

— Qu'est-ce que tu regardes donc toujours sur le boulevard, Moucheron... est-ce que tu guettes quelqu'un?

— Non... je ne guette pas... mais je cherche... Ah! c'est que, hier au soir au spectacle, j'ai vu une femme qui ressemblait si bien à ma sœur... que je ne suis pas encore sûr que ce n'était pas elle...

— Bah! ta sœur qui est à Rouen?

— Elle pourrait fort bien être revenue à Paris...

— Et tu ne lui as pas parlé?

— Impossible de m'approcher d'elle... elle était dans une loge aux premières, elle n'est pas sortie dans les entr'actes... sans cela, je guettais dans le corridor. Enfin, je m'étais dit : A la sortie, j'attendrai en bas, je m'approcherai d'elle... je lui dirai à l'oreille : Est-ce toi, Maria?...

— Eh bien?

— Eh bien, je ne sais pas par où elle est passée... et puis, il y avait tant de monde... je ne l'ai pas aperçue!...

— Mais si ta sœur est à Paris, est-ce que tu crois qu'elle ne viendrait pas te voir?

— Mon Dieu! est-ce qu'on sait... cette dame était fort bien mise... élégante même... si c'est Maria, qui sait si, devenue riche, ma sœur voudra revoir son frère le commissionnaire!

— Comment, tu crois que ta sœur te renierait... ça serait bien mal ça!... au lieu de partager sa fortune avec toi!

— Mon pauvre Beaulard! tu as un bon cœur! et tu te figures que tout le monde te ressemble...

— Dame! qui est-ce qui s'aimera, si ce n'est un frère et une sœur?...

— Au fait, j'ai tort de supposer que Maria ne voudrait pas me voir... elle avait un caractère entier, une volonté qui ne cédait pas souvent... mais elle m'aimait bien... Et puis elle n'est pas bête, elle ne rougirait pas de ma pauvreté... il n'y a que les imbéciles qui rougissent de leurs parents...

— Mais sait-elle ton adresse, ta sœur?

— Oui, c'est-à-dire mon ancienne, quand je logeais rue Fontaine-au-Roi... Mais, quand j'ai quitté de là, j'ai dit où j'allais, rue Basse-du-Temple... Tu m'y fais penser, Beaulard, il y a longtemps que je ne suis allé à mon ancien logement voir s'il y a quelque chose pour moi.

— Et s'il y avait là une lettre pour toi, on ne te l'apporterait donc pas?

— On me l'apporterait si on avait le temps... Tu comprends, ils ne se gêneraient pas... Ils m'en ont gardé une de ma sœur pendant six semaines.

— C'est commode, si c'était pour une affaire pressée.

— Tiens, tu as raison, Beaulard, je ferai peut-être bien de courir à mon ancienne demeure, savoir s'il n'est rien venu pour moi.

— Mais à ta place, j'y aurais été déjà.

— Ce pauvre Beaulard... il n'est pas si bête qu'il en a l'air!...

Et le jeune commissionnaire quitte son ami pour courir rue Fontaine-au-Roi.

XIV. — LA SŒUR DE VICTOR.

Moucheron avait de bonnes jambes; en fort peu de temps il arrive à son ancienne demeure et trouve sa portière, vieille femme septuagénaire, qui est en train de balayer la cour de sa maison, laquelle cour peut avoir douze pieds carrés tout au plus, ce qui ne l'empêche pas d'être presque constamment encombrée par toutes les ordures qu'y jettent les locataires de tous les étages.

— Bonjour, mère Bichon, dit le jeune commissionnaire en s'arrêtant à l'entrée de la cour, pour ne point recevoir dans les jambes des trognons de salades, des coquilles d'œufs et une infinité d'autres détritus aussi peu agréables à l'œil qu'à l'odorat.

Mais la portière était tellement à son affaire, qu'elle n'entend pas qu'on lui parle et s'efforce de pousser son balai, tout en s'écriant :

— Je répète toujours que je me plaindrai au commissaire... et puis je suis trop bonne, je n'en fais rien; mais cette fois, je me jure à moi-même que j'irai... parce que c'est trop fort! ça passe la permission... Voyez s'il est possible d'abrutir une cour comme celle-ci... une ânesse n'y retrouverait pas ses petits!... non contents d'y vider leurs incongruités, ils jettent le vase avec!... et des cruches!... des cruches dans lesquelles on a fait ses nécessités... Je suis sûre que c'est ce vieux baneal du cinquième; sous prétexte qu'il ne peut presque pas marcher, il se sert de pots de fleurs... Il fait demander à ses voisines leurs vieux pots de violette ou de réséda!... et c'est joli les fleurs qu'il met dedans, lui!...

— Mère Bichon, je viens savoir si vous n'auriez pas par hasard, une lettre pour moi?...

— Tiens, c'est monsieur Moucheron dit Victor... ou plutôt Victor dit Moucheron... Vous me voyez dans mon coup de feu.

— C'est votre coup de balai que vous voulez dire!

— Jeune homme, je vous prends à témoin comme quoi on jette des infamies dans cette cour... tenez, voyez-vous cette petite cruche?

— Ça, ce n'est pas une cruche, c'est un bocal à olives.

— Flairez, vous verrez quelles olives ils ont mises dedans!

— Merci! je vous demande si vous avez une lettre, quelque chose pour moi...

— Rien du tout, et quand je m'informe! que je dis : Qu'est-ce qui a jeté ça? on me rit au nez... c'est personne!

— Puisque vous n'avez rien... adieu, mère Bichon!

On voyait la jolie Madame Roberval. (Page 28.)

—Non, j'ai rien... mais vous avez sans doute vu la belle dame qui est venue vous demander tout à l'heure.

— Une dame ! il est venu une dame me demander... et vous ne me le dites pas !

—Vous voyez bien que si !... Ah ! en v'là qui ont mangé de l'homard... c'est moi qui l'aime ce poisson-là; ils ont jeté des pattes qui étaient encore bien bonnes !...

— Et cette dame, mère Bichon, voyons, de grâce... uqand est-elle venue... qu'a-t-elle dit ?

— Elle est venue, il n'y a pas longtemps, puisque je croyais que vous l'aviez rencontrée; elle a demandé le jeune Victor... Je lui ai répondu : Madame il ne loge plus ici, et je le regrette, parce qu'il ne jetait rien dans macour, celui-là... il est vrai qu'il ne mangeait jamais chez lui...

— Et alors cette dame ?

— Elle a demandé où vous restiez à présent, je lui ai indiqué votre adresse, rue Basse-du-Temple, elle est partie en disant : J'y vais !...

—Elle a dit : J'y vais !...

Et sans écouter encore la mère Bichon, qui veut lui faire flairer une terrine, Moucheron reprend sa course et ne s'arrête que devant sa demeure, un fiacre stationne contre sa porte, il va passer devant, mais une voix est partie de la voiture et lui crie :

— Victor... c'est moi... je t'attends !...

Cette voix a retenti jusqu'au fond du cœur de Victor, aussitôt il ouvre la voiture et pousse un cri de joie en revoyant la personne qu'il a aperçue la veille au spectacle, en reconnaissant sa sœur. D'un bond il est auprès d'elle, et celle-ci crie au cocher :

— Rue Saint-Georges... où vous m'avez prise !

La sœur de Moucheron est une belle femme ; ses cheveux sont d'un noir de jais, ses yeux, de la même couleur, se reposent hardiment sur la personne à laquelle ils s'adressent; une bouche grande, des dents superbes, un nez grec complètent le portrait et font de Maria une fort belle personne, chez laquelle les passions doivent être vives et qu'il ne doit pas être bon d'avoir pour ennemie.

— C'est toi, Maria ! s'écrie Moucheron en pressant dans les siennes les deux mains de sa sœur. Je ne m'étais donc pas trompé hier au soir, en croyant te voir dans une loge au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Non, c'était bien moi... Pourquoi, puisque tu m'as vue, n'es-tu pas venu me parler ?

— Mais d'abord je n'étais pas bien sûr... et puis ta belle toilette me gênait... moi, j'étais en veste comme à présent...

— Eh ! qu'importe... que tu sois en veste ou en habit, n'es-tu pas toujours mon frère ?...

— Ah ! c'est bien ce que tu dis là... mais pourquoi ne me faisais-tu pas savoir que tu étais à Paris ?

— Je suis arrivée d'hier... tu vois bien que je n'ai pas perdu de temps.

— Tu es arrivée hier, et le soir même tu vas au spectacle ?...

— Sans doute. A l'hôtel où je suis descendue, j'ai entendu dire que le soir il y avait un beau théâtre... l'ancien opéra du boulevard Saint-Martin, qui faisait sa réouverture, que ce serait très-brillant, très-élégant et tout de suite j'ai envoyé louer une place pour moi...

— Et tu y allais seule ?

— Toute seule !

— Et tu ne craignais pas...

— Que veux-tu que je craigne ? je n'ai peur de rien d'ailleurs !

— Cette chère Maria ! comme tu es devenue grande, forte... mais c'est égal... c'est toujours ta figure... ton air fier !

— Toi, tu es bien plus changé.. malgré cela, c'est toujours le même sourire... un peu moqueur...

— Mais comme tu es élégante... une robe de soie... un joli chapeau... ah ! quelle différence avec la mise que tu avais en partant !

— Dame... il y a près de six ans... et en six ans il se passe bien des choses...

— Oh ! tant mieux si tu as fait fortune !

Mais alors les coups de poing vont leur train. (Page 39.)

— Je n'ai pas fait fortune ! mais je ne suis pas pauvre... j'ai de quoi m'établir !

— Et tu viens t'établir à Paris... oh ! quel bonheur !

— Je ne sais pas encore, cela dépendra !... un autre motif plus important m'y amène...

— Un motif plus important ?

— Sans doute ! j'y viens chercher mon mari.

— Ton mari !... comment ! tu es mariée !...

— Oui, mon ami.

— Et depuis quand ?

— Mais depuis trois ans déjà !

— Depuis trois ans ! et je ne le savais pas !

— Je voulais te faire une surprise; mais ensuite les événements... je te conterai tout cela quand nous serons à mon hôtel... mais tiens justement, nous sommes arrivés.

La voiture s'est arrêtée devant un petit hôtel de la rue Saint-Georges. Maria paye son cocher et entre lestement en disant à son frère :

— Suis-moi !

— Mais on va croire que c'est un commissionnaire que tu ramènes avec toi, et on ne se tromperait pas, puisque c'est mon état !

— Viens toujours, je m'inquiète fort peu de ce que l'on croira.

Le jeune homme suit sa sœur, qui occupe une jolie chambre au second étage.

La jeune femme embrasse tendrement son frère, ensuite elle se jette sur un canapé et lui dit :

— Assieds-toi là, près de moi.

— Oui, ma sœur.

— Mais avant tout, as-tu faim, as-tu soif, as-tu déjeuné ?

— Oui, oui, j'ai déjeuné, merci, je n'ai besoin de rien que de t'écouter... et je suis si curieux de savoir comment il se fait que tu sois mariée...

— Alors écoute-moi : tu te rappelles que je quittai Paris avec la famille Vermont qui allait se fixer à Rouen : madame Vermont m'aimait beaucoup, elle me traitait plutôt comme une compagne que comme une femme de chambre : je la servais avec zèle, et souvent elle me disait:—Ma pauvre Maria, je suis sûre que tu n'es pas née pour une position si infime. Tu ne connais pas tes parents... mais ce flacon, que ta mère a oublié chez la paysanne à laquelle elle t'avait confiée, prouve que c'était une dame du grand monde...

— Tu lui avais donc montré ton flacon ?

— Sans doute... pourquoi le cacherais-je ? ce ne serait pas le moyen de retrouver notre mère ! Je répondais à madame Vermont que je me trouvais bien heureuse d'être près d'elle, et comme elle touchait fort bien du piano, elle poussa la bonté jusqu'à m'apprendre cet instrument.

— Tu sais toucher du piano ?

— Mais oui, assez bien... Ensuite ma protectrice me dit:—Je ne veux pas que tu restes femme de chambre. Tu as beaucoup de goût pour les modes, tu chiffonnes très-bien un bonnet, je vais te mettre chez ma modiste, tu apprendras son état, je suis certaine que tu réussiras, et tu pourras un jour t'établir. Je ne voulais pas quitter cette femme généreuse, mais elle l'exigea. Elle paya d'avance une année de mon apprentissage, et me voilà dans un très-beau magasin de mode. J'avais du goût, j'apprenais facilement, eu peu de temps je devins une des plus habiles ouvrières du magasin. Madame Vermont était enchantée d'avoir assuré mon avenir. Pauvre dame ! peu de temps après je la perdis... Ah ! je la pleurai bien, va ! Elle me laissa un millier d'écus en me recommandant de toujours me bien conduire...

— Tu ne m'as pas écrit tout ça !

— Ah ! mon ami... dans les modes est-ce qu'on a le temps d'écrire ? Me voici arrivée à l'époque où je fis la connaissance de Villemart...

— Ah ! ton mari, sans doute ?

— Oui, je voyais sans cesse rôder devant le magasin un jeune homme... fort joli garçon... assez grand, de belle tournure... des cheveux presque aussi noirs que les miens... et des yeux... qui ont une expression... qu'on ne saurait définir... Enfin, quand je sortais, il me suivait, puis il me parla .. puis il me dit qu'il m'adorait...

— Oui, oui, la rengaine ordinaire!...

— Moi, qui ne sais pas cacher ce que j'éprouve, je lui avouai bientôt que j'étais sensible à son amour...

— Et alors?...

— Oh! je vis bien qu'il espérait faire de moi sa maîtresse... car les modistes n'ont pas une grande réputation de vertu!

— En général, elles ne passent point pour des vestales!

— Mais dans tous les états on peut rester sage quand on en a pris la résolution; et comme c'était la mienne, je dis à Villemart : — Je vous aime, je ne vous l'ai point caché, mais n'espérez pas pour cela que je céderai à vos prières, je ne me donnerai qu'à mon mari; jamais je ne serai la maîtresse d'un homme, quand bien même cet homme me couvrirait d'or et de bijoux!

— Ah! c'est bien, cela, Maria, et je suis fier de toi!

— Villemart essaya pendant quelque temps de triompher de ma résolution, mais, quand il vit qu'il n'y avait pas moyen, il me dit : — Je suis prêt à vous épouser.

— Mais que faisait-il ce jeune homme? quel était son état?

— Il me dit qu'il était dans le commerce et faisait des opérations avec l'Angleterre; du reste, il avait toujours de l'or plein ses poches et paraissait fort à son aise.

— Lui avais-tu avoué que tu n'avais qu'un frère pour toute famille?

— Oh! c'est la première chose que j'avais faite, et cette confidence, loin de diminuer son amour, semblait l'avoir augmenté. Il regardait souvent mon flacon, et me disait en l'examinant: — Oui, bien certainement vous êtes la fille d'une grande dame... il y a des armes gravées sur ce flacon, et quelque jour nous saurons à qui elles appartiennent. Enfin, comme je lui dis qu'une fois mariée je voulais m'établir modiste, il me donna un portefeuille contenant dix mille francs, en me disant : — C'est mon cadeau de noces, vous voyez bien que vous aurez de quoi vous établir. Je n'avais plus de raison pour refuser de l'épouser, et je devins sa femme...

— Es-tu bien sûre que ton mariage soit bon?... quelquefois on trompe les jeunes filles...

— Oh! sois tranquille, on ne m'a pas trompée, moi!... j'ai voulu être mariée par un vieux prêtre que je connaissais et en qui j'avais toute confiance. Comptant m'établir, j'avais quitté mon magasin; d'ailleurs mon mari l'avait voulu. Nous avions pris un petit logement retiré, et je voulais sur-le-champ chercher à acheter un établissement. Mais Villemarts'y opposa en me disant:—Rien ne presse! tu as tout le temps, il faut un peu jouir de ta liberté! J'aurais été fort heureuse, si mon mari ne m'avait pas quittée fréquemment, ses affaires l'exigeaient, me disait-il; il s'absentait quelquefois trois jours, quelquefois un peu plus. Six mois se passèrent ainsi. Mais alors les absences de mon mari devinrent plus fréquentes. Quand je m'en plaignais, il me répondait avec humeur, avec colère même... Tu sais que je ne suis pas patiente! d'ailleurs je m'apercevais que Villemart n'était plus le même pour moi.—Je m'ennuie d'être si souvent seule, lui dis-je, vous m'empêchez de m'établir, mais c'est ce que je vais faire, si dans vos voyages vous ne m'emmenez pas avec vous. — Faites ce que vous voudrez! me répondit Villemart. Deux jours après il me quitta... Il y avait juste huit mois que nous étions mariés!... je ne l'ai pas revu depuis!

— Tu ne l'as pas revu depuis?...

— Non! il n'a pas reparu à Rouen, mais il m'avait laissé cette somme de dix mille francs, dont nous n'avions dépensé qu'une faible partie. Je pris un magasin de modes, et en peu de temps je devins une des premières modistes de la ville. Je gagnais beaucoup d'argent, mais je n'étais pas heureuse, car le souvenir de mon mari ne me quittait pas... je me disais: — S'il m'a abandonnée, c'est qu'une autre femme a son amour... Ah! si je la connaissais cette femme qui m'a ravi le cœur de mon époux!... Ah! Victor... je ne sais pas jusqu'où se porterait ma vengeance!...

En disant cela, Maria s'est levée, sa poitrine est haletante, ses yeux lancent des éclairs!...

— Allons, calme-toi, ma pauvre sœur! dit Victor en faisant rasseoir la jeune femme; dans tout cela, je vois que ton mari est un triste sujet et qu'il ne méritait pas ton amour!

— Oui... je le crois aussi... mais qui ne se serait pas laissé prendre à ses discours... il a de l'esprit... de l'éloquence... et ses yeux... ah! je ne voulais pas l'écouter... mais on aurait dit que ces regards me fascinaient...

— Et il ne t'a pas même écrit pour te donner de ses nouvelles?

— Rien... rien... et voilà deux ans et demi qu'il m'a quittée...

— Et tu ne m'avais rien écrit de tout cela!

— Ah! mon frère, il y a des choses qui peuvent se dire, mais qui ne peuvent pas s'écrire!...

— Et tu continuais ton commerce de modes?

— Oui... j'avais la vogue... Bien des hommes vinrent de nouveau rôder autour de moi et me fatiguer de leurs déclarations!... je n'ai pas besoin de te dire qu'ils furent très-mal reçus!... mon mari peut me tromper!... mais moi je ne le tromperai pas.

— Mais par quel hasard es-tu à Paris maintenant?

— Parce que, il y a huit jours, un monsieur qui m'avait vue plusieurs fois au bras de Villemart, est entré dans mon magasin et m'a dit : Je reviens de voyage... j'ai passé il y a deux mois quelques jours à Paris, et j'y ai aperçu votre mari. Ah! tu dois penser que ma résolution fut bientôt prise; je fis mes arrangements, je mis quelqu'un à la tête de mon magasin, et je partis pour Paris, où je suis arrivée hier, et si Villemart y est, ah! je te réponds que je saurai le trouver... fût-il déguisé, fût-il caché dans le quartier le plus reculé... je le découvrirai...

— Et notre flacon... tu l'as apporté avec toi, je pense?

La jeune femme laissa tomber sa tête sur sa poitrine et poussa un profond soupir.

— Notre flacon... ah! mon frère, tu vas bien me gronder... et cependant pouvais-je deviner que Villemart m'abandonnerait... Il avait souvent pris avec lui notre précieux bijou dans ses voyages, il prétendait pouvoir en rencontrer le propriétaire, ou du moins quelqu'un qui reconnaîtrait les armes gravées dessus... il a emporté ce flacon en me quittant.

— Le misérable... il nous prend le seul objet qui pouvait nous faire retrouver nos parents... Ah! Maria! Maria! tu ne devais pas t'en séparer!

— Pardonne-moi, mon frère, mais je croyais aussi ne jamais me séparer de mon mari!

Victor se promène avec agitation dans la chambre; il se frappe le front, il est désolé et murmure : — Notre flacon, notre cher flacon... le seul objet qui nous vient de notre mère!... Tout est fini maintenant! plus d'espoir de retrouver jamais nos parents...

— J'en suis aussi désespérée que toi, Victor, mais pouvais-je prévoir ce qui est arrivé?...

— Non... c'est vrai... mais ce Villemart... si je le connaissais du moins... Voyons, fais-moi son portrait... je le chercherai aussi, ce monsieur qui épouse ma sœur pour la planter là au bout de huit mois!...

— Il a vingt-huit ans... il est d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte, bien fait, des cheveux très-noirs, des sourcils épais, des yeux noirs dont l'éclat est singulier, mais qui se fixent rarement sur vous... une bouche mince, de belles dents, enfin c'est un joli garçon.

— Comment porte-t-il ses cheveux?

— Ah! il changeait souvent de coiffure, mais jamais de poudre, ses cheveux noués par derrière avec un bout de ruban; élégant et tournure de muscadin.

— C'est bien, je me rappellerai tout cela. Ainsi tu vas rester à Paris?

— Oui, jusqu'à ce que j'y aie trouvé Villemart. En attendant, prends ceci, Victor...

— Une bourse... pourquoi me donnes-tu cela... je n'ai pas besoin d'argent, moi, je gagne assez de quoi vivre!

— Victor, songe que je suis ta sœur, que ce que j'ai est aussi à toi... Penses-tu que je veuille t'humilier!... tu veux rester commissionnaire, soit, si tel est ton goût

mais il est de ces convenances que l'on doit respecter... si je voulais sortir avec toi, me donnerais-tu le bras avec cette veste et cette casquette ?... Tu ne voulais pas tout à l'heure me suivre dans cet hôtel de crainte de me compromettre...

— C'est vrai, eh bien ?

— Eh bien, avec ce que contient cette bourse, tu t'achèteras un habillement complet... avec lequel tu pourras me donner le bras, sans qu'il y ait rien en nous qui choque les badauds. Crois-tu que ce soit par fierté que j'agis ainsi ?

— Non, Maria, non, et au fait tu as raison, cela sera mieux ainsi. En effet, le monde est si bête ! il ne juge les gens que sur leur mine... et pour être reçu partout, il ne suffit pas d'être un honnête homme, il faut d'abord être bien vêtu !...

— Cela ne m'empêchera pas, mon frère, d'aller te parler à ta place quand l'envie m'en prendra. Où te mets-tu ordinairement ?

— Sur le boulevard du Temple, presque au coin du faubourg.

— C'est bien, je vais aussi tâcher de retrouver à Paris une amie que j'avais à Rouen... une jeune femme fort gentille... un peu plus âgée que moi et qui avait épousé un graveur avec lequel elle est venue habiter Paris, madame Roberval, connais-tu cela ?

— Non... tu n'as pas son adresse ?

— Elle me l'avait envoyée, je l'ai perdue !

— Si c'est un graveur, ce sera facile à trouver. Adieu, Maria, je retourne à ma place...

— Tu viendras souvent me voir, j'espère ?

— Je te le promets, et toi, si tu découvrais quelque chose touchant ton mari, viens vite m'avertir, car je veux absolument le connaître, ce monsieur-là ! et une femme ne peut pas toujours aller partout !

— Oh ! je ne suis ni peureuse ni timide, mais sois tranquille, tu seras instruit de tout.

Victor embrasse encore sa sœur, puis il la quitte pour aller s'acheter un vêtement complet de jeune homme du monde, et il en fait un paquet qu'il va porter à son logement.

XV. — UN AMI VÉRITABLE.

Florentine s'était dit : — Il faut avoir le courage de supporter les conséquences de sa faute ; je ne chercherai point à dissimuler ma position, à cacher mon état ; je ne comprimerai pas mon enfant sous un corset qui peut le blesser. Je ne resterai pas enfermée au fond d'une chambre, car le grand air est nécessaire à la santé, et l'on doit soigner la sienne, quand on porte dans son sein une nouvelle créature qui ne nous a pas demandé la vie, mais à laquelle il est de notre devoir d'en faciliter le chemin. Je continuerai donc d'aller sur le boulevard vendre ma marchandise, on verra bientôt que j'ai cessé d'être sage, on m'accablera de quolibets, on rira d'un air moqueur en me regardant... je supporterai tout cela sans me plaindre... je ne dois plus songer qu'à mon enfant.

Ce que Florentine avait prévu ne tarde pas à se réaliser : sa grossesse devient visible, alors les mauvaises langues sont enchantées de s'exercer sur le compte de celle dont la sagesse, la bonne conduite, les avaient longtemps dépitées. La Roufflard n'est pas la dernière à faire de méchantes plaisanteries sur la position de sa voisine. Turlure seule, toujours bonne fille, parce qu'elle se sentirait probablement toute disposée à en faire autant que Florentine, a d'abord essayé de démentir les bruits qui commençaient à courir, mais, lorsque le fait est devenu évident, et que d'ailleurs la jeune marchande n'a pas essayé de nier son état, Turlure se charge de répondre aux sarcasmes de la Roufflard.

— L'année sera bonne ! dit la marchande de pain d'épices. Tout pousse que c'est une bénédiction ! on dit qu'il y aura autant d'enfants que d'abricots !

— Eh ben, tant mieux ! répond Turlure, ça fait que nous ne verrons pas la fin du monde !...

— Il est certain que du moment que les rosières s'en mêlent, il n'y a plus de raison pour que cela finisse...

— Ce serait drôle si, parce qu'on est jolie, il était défendu d'être sensible.

— Ce qui me surprend, moi, c'est qu'on ne voit pas plus de père que dans mon œil... il paraît qu'il n'est pas fier de ce qu'il a fait, ce monsieur !

— C'est qu'il sert probablement dans le régiment de vot'mari, qui ne revient jamais de l'armée de la guerre !

Florentine entendait tout cela, mais elle ne répondait rien, elle se montrait fort indifférente à tous ces propos, quelquefois seulement elle disait à Turlure :

— Ne réponds donc point à ce que ces femmes disent sur moi !... Après tout, je suis coupable, j'ai fait une faute... il faut bien que je sois punie !

— Mais toutes celles qui t'invectivent en ont fait bien plus que toi, j'en suis sûre ! elles n'ont donc pas le droit de t'accabler de leurs moqueries !

Florentine ne redoutait qu'une chose, c'était la présence de M. de Germancey ; devant lui elle sentait qu'elle n'aurait plus de courage, et cependant elle désirait le voir, car elle se disait qu'elle n'avait plus que lui pour ami ; elle était bien certaine qu'il lui pardonnerait sa faute, et voudrait bien encore lui donner de bons conseils pour élever son enfant.

De son côté, M. de Germancey s'ennuyait de ne pas voir sa jeune amie, et un soir il se rend au boulevard du Temple, en se disant :

— Allons savoir où en sont les amours de mon ancienne protégée !... plaise à Dieu que je ne la trouve pas aussi triste que la dernière fois !

Et comme s'il pressentait un malheur, le comte a le cœur serré en approchant de la place où se met habituellement Florentine. Le jour baissait, cependant il aperçoit bientôt la jeune marchande, il cherche à lire dans ses yeux l'impression qu'elle éprouve à sa vue. Mais, en apercevant celui qui fut son protecteur, Florentine a poussé un faible cri, puis elle cache sa figure dans ses mains.

— Eh ! mon Dieu, mon enfant, ma vue vous est-elle donc si désagréable que vous cachiez vos jolis traits pour ne point me voir ? dit le comte. S'il en est ainsi, je vais m'éloigner !

Pour toute réponse, Florentine tend une de ses mains au comte, qui peut alors voir une partie de son visage baigné de larmes, et entend sa douce voix qui lui crie :

— Pardon !... oh ! de grâce, monsieur, pardonnez-moi et ne me méprisez pas trop.

M. de Germancey serre fortement la main qu'on lui tend :

— Moi, vous mépriser... oh ! jamais, pauvre petite !... Mais pourquoi ces larmes... ces sanglots... pourquoi me demander pardon ?... parce que vous êtes malheureuse... est-ce donc votre faute... Je devine que votre séducteur vous a trahie... abandonnée...

— Oui, monsieur, oui, il m'a abandonnée... lorsque moi je lui avais tout sacrifié... lorsque j'avais cru à ses serments, à sa promesse de me prendre pour femme... et je porte dans mon sein un gage de ma faiblesse, et c'est le jour que je lui ai appris que j'étais mère... c'est lorsque je réclamais sa parole, quand je le suppliais de donner un nom à son enfant, qu'il m'a abandonnée, qu'il m'a quittée brusquement... il y a quatre mois de cela, et depuis ce temps je ne l'ai pas revu, il ne m'a pas donné de ses nouvelles, je n'en ai pas entendu parler !

— Ah ! c'est un misérable !...

— Et je ne sais rien... ni de sa demeure... ni l'état qu'il faisait... il m'avait tout caché !... Cependant je dois avouer qu'il m'a forcée à accepter une bague que je crois très-précieuse... mais je ne m'y connais pas... un jour je vous la montrerai, monsieur. Ah ! c'est tout ce que son enfant aura de lui !

— Croyez-moi, pauvre fille, oubliez ce lâche ! oubliez-le entièrement... et conservez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein... Et qui sait !... il est peut-être heureux pour lui qu'il ne porte pas le nom de son père...

— Ah! monsieur, que vous êtes bon, vous me pardonnez... vous voudrez bien encore venir me parler quelquefois?

— Si je le voudrai! n'est-ce pas mon devoir! n'ai-je pas promis à votre mère de vous protéger? est-ce quand le malheur vous frappe que je dois vous abandonner?...

— Ma pauvre mère... ah! si elle me voyait maintenant, elle rougirait de sa fille...

— Elle serait touchée de vos larmes, elle vous embrasserait en vous pardonnant; on peut être sévère pour empêcher une faute, mais, quand elle est faite, il faut en prendre son parti... du reste, il me semble que vous ne cherchez pas à la cacher...

— Oh! non, monsieur, je subis les moqueries, les méchants propos de beaucoup de gens... mais j'entends tout cela sans me plaindre, car je me dis: J'ai été fautive, il faut que j'en porte la peine...

— Du courage, pauvre enfant, il vous reste un ami qui ne vous abandonnera pas, lui.

— Oh! merci, monsieur...

Le comte reste assez longtemps près de Florentine et ne la quitte qu'après lui avoir promis de la revoir bientôt. La marchande de pains d'épices le regarde s'éloigner en murmurant:

— Tiens! est-ce que c'est ça le père?...

— Etes-vous harpie! répond Turlure; vous le savez bien quel est le père, car vous en disiez assez sur le jeune homme, quand il venait jaser avec elle en ayant l'air d'acheter des oranges... et aujourd'hui vous faites semblant de soupçonner ce brave monsieur qui depuis si longtemps veille sur Florentine.

— Si c'est comm' ça qu'il veille! merci, je ne lui donnerai pas mes lapins à garder!...

Le garçon de café Boursiquet interrompt cette conversation, en accourant présenter une contre-marque à Turlure.

— Mamz'elle!... tenez... c'est pour l'orchestre de la Gaîté... Allez-y bien vite! on donne un mélodrame superbe! *La tour du Sud ou l'embrasement du château de Lowinska*! J'espère qu'en voilà un titre séduisant!

— Ah! merci, mon gros Boursiquet... Qui est-ce qui joue dans cette pièce-là?

— MM. *Marty*, *Dumenis*, *Rivière*... et votre favori *M. Révalard*...

— Tiens, il a donc déjà quitté la Porte-Saint-Martin... aime-t-il à changer de théâtre, cet être-là... Vous allez vous mettre là... Boursiquet... mais si on vous appelle à votre café?

— Ne vous inquiétez de rien, mamz'elle... je saurai faire marcher en même temps la demi-tasse et le chausson de pommes... mais dites donc... est-ce qu'elle est malade la marchande d'oranges... je la trouve maigre de visage et grossie par en bas... c'est pas naturel ça!

— Qu'il est bête ce Boursiquet!... à son âge... il n'y voit que du feu!... je vais me dépêcher, je reviendrai dans l'entr'acte.

La petite blonde a rajusté son bonnet, et elle court au théâtre de la Gaîté. Le garçon limonadier est installé depuis deux minutes à peine à la place de Turlure, lorsqu'on appelle à grands cris: — Boursiquet! holà, Boursiquet!

— On vous appelle à votre café, lui dit Florentine, allez à votre ouvrage, je veillerai sur la marchandise de Turlure. Boursiquet a beaucoup de peine à se décider; il ne quitte qu'à regret les chaussons de pommes.

— Pauvre garçon! se dit Florentine, il aime véritablement Turlure... et elle ne l'aime pas!... est-ce donc toujours ainsi, et faut-il qu'on ne soit pas payé de retour quand on a donné son cœur?

Un jeune gamin, toujours aussi mince, aussi maigre et aussi fluet, le petit Beaulard, accourt à la boutique de Turlure et choisit un des plus gros chaussons de pommes en s'écriant:

— Ah! je vais me régaler, moi, ce soir, ça ne m'arrive pas souvent! mais dame! aujourd'hui j'ai eu une bonne aubaine... quinze sous! un Anglais qui m'a donné à moi une pièce de quinze sous! parce que je lui ai expliqué le portrait du fameux *Chinderhannes!*...

— Tiens, c'est le petit *Curtius!* dit la Roufflard, tu fais donc voir des choses superbes à c't'heure?

— Oui, depuis huit jours nous avons la foule, parce que nous montrons *Chinderhannes!*

— Qu'est-ce que c'est donc que ça, *Chinderhannes?*... en voilà un nom qui sent la chouette!

— C'est cet horrible brigand... le chef des chauffeurs... qui heureusement a été pris et exécuté, il y a un mois. Il paraît que son vrai nom était *Jean Buckler*, Chinderhannes était un nom de guerre; il travaillait dans le Midi, il avait avec lui une bande très-nombreuse, et malheureusement on n'a pas pu prendre toute la troupe!..

— Et comment ton M. Curtius a-t-il fait pour avoir le portrait de ce brigand-là?...

Le petit Beaulard se met à rire en répondant:

— C'est pas bien malin! nous avions un poëte, un M. Corneille qui ne servait pas, M. Curtius l'a habillé en brigand, lui a mis de la barbe et de longues moustaches noires... ça fait un Chinderhannes effrayant!

— Merci... il est gentil ton bourgeois... allez donc voir ses figures pour avoir une idée du personnage!

— Ce qu'il y a de bon, c'est que l'Anglais a pris du papier, un crayon et a copié le visage de notre Chinderhannes, en disant:—Je le ferai voir en Angleterre... mais je me sauve... je retourne à ma boutique.

— Tu vas t'en donner avec tes quinze sous!

— Oh! les treize sous qui me restent seront pour ma mère!... j'ai dépensé deux sous... c'est bien assez!

Le jeune garçon s'est éloigné avec son chausson, après avoir donné deux sous à Florentine, et celle-ci, qui l'a écouté avec une émotion dont elle ne se rend pas compte, le suit des yeux en se disant:

— Brave garçon... comme il aime sa mère... on peut donc être heureuse par ses enfants!...

Le temps s'écoulait, et Florentine approchait du terme de sa grossesse. M. de Germancey revenait comme autrefois causer souvent avec la jolie marchande; il tâchait de la consoler avec de bonnes paroles pleines de raison et d'amitié.

Quelque chose tourmentait Florentine: elle se demandait qui voudrait être le parrain de son enfant dont le père serait inconnu. Elle n'avait pas encore osé parler de cela à son protecteur, et cependant ce n'était plus qu'à lui qu'elle pouvait demander des conseils.

Un jour qu'elle semblait plus triste encore qu'à l'ordinaire, le comte, qui lisait souvent dans sa pensée, lui dit:

— A propos, ma chère amie, voilà le moment de votre délivrance qui approche, et vous ne m'avez pas encore dit qui vous aviez choisi pour être le parrain de votre enfant?

En entendant ces mots, Florentine laisse éclater des sanglots et balbutie:

— Hélas! je n'en ai pas, monsieur, et qui donc voudrait donner un nom à cette pauvre créature abandonnée par son père?

— Qui? eh! moi, pardieu! moi, qui serai son protecteur comme j'ai été celui de sa mère!

— Vous! vous, monsieur! il se pourrait... vous consentiriez!... Ah! je vous remercie, monsieur, vous me rendez bien heureuse... je ne puis vous exprimer toute la joie que je ressens... vous le parrain de mon enfant... ah! je ne pleurerai plus, monsieur, vous me faites oublier tous mes chagrins.

Dans sa joie, la jeune mère prend les mains du comte, elle veut les porter à ses lèvres, ce n'est pas sans peine qu'il parvient à l'en empêcher. Quand il a réussi à modérer les transports de sa reconnaissance, il s'écrie:

— Maintenant il ne s'agit plus que de me trouver une commère; avez-vous une marraine en vue, mon enfant?

— Mon Dieu non, monsieur, j'étais si triste quand je voyais arriver ce moment-là... je n'osais pas faire de projets!... cependant il y a bien quelqu'un... oh! mais je n'oserais jamais vous la proposer pour commère...

En disant cela, Florentine jetait des regards du côté de sa voisine Turlure, qui était justement à sa place.

— Osez donc... osez, mon enfant, reprend le comte, nous ne sommes plus fiers, nous autres... nous aurions mauvaise grâce à l'être aujourd'hui!... et d'ailleurs je ne l'ai jamais été, moi, je n'ai de tout temps méprisé que les fripons.

— Eh bien, monsieur... j'ai là... près de moi... une voisine... Turlure... c'est une bien bonne fille, qui m'a toujours montré de l'amitié et pris mon parti contre les mauvaises langues... qui tâche de me consoler quand elle me voit pleurer... mais elle vend du sucre d'orge et des chaussons de pommes!...

— Eh bien, quel mal y a-t-il à cela?... elle vous a prouvé son amitié, voilà le principal... est-ce cette petite blonde... ce petit minois chiffonné qui sourit toujours?

— Oui, monsieur, c'est elle...

— Je ne serai pas du tout fâché d'avoir une commère si gentille...

— Ah! que vous êtes bon!... Turlure!... Turlure!... viens donc un peu nous parler!

La jeune blonde s'empresse de venir à Florentine, puis elle fait de grandes révérences au comte :

— Tu m'as appelée, voisine?

— Oui, Turlure, tu me vois bien contente, va! c'est monsieur, mon protecteur, dont je t'ai parlé si souvent... M. le comte de Germancey qui veut bien être le parrain de l'enfant que je vais avoir...

— Monsieur... oh! je comprends que tu sois contente... maintenant tu ne pleureras plus si souvent, j'espère!

— Oh! non, je sens que je puis encore être heureuse... mais ce n'est pas tout... monsieur veut bien... me laisser le choix de la marraine... et c'est toi que j'ai choisie... en es-tu bien aise?...

— Moi! moi! la marraine... avec monsieur!...

Et dans sa joie, Turlure saute en s'appuyant sur l'étalage et manque de renverser toutes les oranges.

— Si je suis bien aise... être marraine avec monsieur... quel plaisir... un si grand honneur...

— Ne parlons pas d'honneur, mon enfant, dit le comte. Vous aimez bien Florentine, moi j'ai pour elle la tendresse d'un père... elle ne pourrait donc mieux choisir pour tenir son enfant sur les fonts...

— Ah! monsieur, soyez tranquille, je me ferai bien belle, j'ai un joli déshabillé, un beau bonnet à rubans... des petits souliers tout neufs...

— Ne vous inquiétez pas de votre toilette, mademoiselle Turlure, je vous trouverai toujours très-bien...

— Monsieur sait mon nom... ah! que c'est gentil! monsieur sait mon nom!...

— Allons, Turlure, sois sage, maintenant, remercie encore monsieur, et retourne à ta place...

— Oui... oui... oh! c'est la Roufflard qui va enrager que je sois marraine avec monsieur... ah! je suis d'une joie... Au revoir, monsieur, en vous remerciant, monsieur...

— Au revoir, ma future commère.

— Ah! vous êtes bien bon! ah! si je ne me retenais, je danserais sur le boulevard!...

Le comte ne tarde pas à quitter aussi Florentine, qu'il laisse tout autre qu'elle était à son arrivée, il faut quelquefois si peu de chose pour changer notre humeur, pour jeter du rose sur notre avenir.

Plusieurs semaines s'écoulent encore, et, jusqu'au dernier moment, la jolie marchande veut venir vendre sur le boulevard, car elle trouve que sa santé en est meilleure. Mais un soir, en allant voir sa protégée, le comte voit sa place vide, et Turlure accourt lui dire :

— Monsieur, c'est fini, de ce matin à huit heures... c'est une fille, monsieur, une fille bien mignonne, mais bien gentille... la mère et l'enfant se portent à ravir.

— Très-bien, et puis-je aller voir l'accouchée?

— Certainement... elle sera bien contente de vous faire voir son enfant... Oh! allez-y, monsieur... Et puis vous prendrez jour, vous fixerez le moment... vous savez pourquoi, monsieur?

— Assurément, et je suis tout prêt, moi...

— Oh! moi aussi... Il ne faut pas tarder, parce que le médecin a dit à Florentine qu'elle ne pouvait pas nourrir, et puis que son enfant serait mieux portant à la campagne que s'il restait à Paris... Alors on lui fait venir une nourrice... Il y a une brave dame de la maison de Florentine qui connaît une paysanne des environs de Corbeil qui nourrit les enfants, qui deviennent gros comme des pâtés... on lui a écrit tout de suite...

— C'est fort bien vu. Je vais chez Florentine, et, si cela lui convient, demain nous ferons le baptême...

— Oh! oui, monsieur, demain, ma toilette est toute prête, d'abord...

— Ah! il est d'usage qu'on aille prendre la marraine... où demeurez-vous?

— Non, monsieur. Je ne veux pas que vous veniez chez moi... oh! par exemple, c'est trop vilain chez moi... Vous me trouverez toute prête chez Florentine, à l'heure que vous aurez choisie.

— Comme vous voudrez... je vais voir l'accouchée.

— Vous savez son adresse, monsieur?

— Oui, elle me l'a donnée; à demain, ma commère!

— A demain, mon... Oh! je n'oserai jamais vous appeler mon compère!

M. de Germancey trouve Florentine couchée dans un lit bien blanc, bien propret, et près d'elle est son enfant déjà enveloppée avec coquetterie.

La jeune mère montre avec ivresse sa fille au comte, en lui disant :

— Tenez, monsieur, la voilà, votre filleule... voyez comme elle est gentille... il me semble qu'elle vous sourit déjà... Oh! embrassez-la, monsieur... cette pauvre petite qui vous aimera, vous respectera comme je le fais...

Le comte embrasse la petite fille, qui annonce en effet devoir être fort bien, puis il la replace près de sa mère en disant :

— Avez-vous pour elle un nom de prédilection?

— Non monsieur... et je ne veux pas que ce soit Turlure, je veux que ce soit vous qui lui en donniez un.

— Eh bien! si vous le permettez, je l'appellerai... Honorine.

— Honorine!... oh! oui, il est bien joli, ce nom-là... et puis il vous rappelle... une personne que vous aimiez tant!...

Le comte détourne la tête pour cacher l'impression que lui cause ce souvenir : Florentine se hâte de reprendre :

— Hélas! monsieur, j'espérais nourrir mon enfant, mais je ne le puis pas! le médecin a dit que mon lait ne serait pas bon, que d'ailleurs l'air de la campagne était nécessaire à ma fille... Ma fille!... oh! que je suis heureuse quand je dis cela! alors, monsieur, quoique ça me fasse bien de la peine de me séparer d'elle, je me suis décidée... Madame, que voilà et qui veut bien être ma garde, connaît une excellente nourrice... qui demeure tout contre Corbeil, ce n'est pas loin d'ici; elle lui a envoyé son garçon, qui a quinze ans et qui nous l'amènera demain... J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur!

— Oui, ma chère amie, la santé de votre enfant avant tout! Et à quand le baptême?...

— Dame... si vous vouliez demain, monsieur?

— Très-volontiers!

— Demain, sur les deux heures, cela ne vous dérangera pas, monsieur?

— Nullement, je n'ai pas d'emploi, moi, je n'ai rien à faire.

— Turlure viendra tantôt, je la préviendrai.

— Je viens de la voir... Oh! elle sera prête.

— Alors, c'est décidé, demain à deux heures, n'est-ce pas, monsieur... Vous serez le parrain de ma fille, oh merci, monsieur, merci encore, et pour elle et pour moi.

M. de Germancey embrasse encore une fois la petite Honorine, puis il part pour s'occuper des emplettes que nécessitent les nouvelles fonctions qu'il va remplir.

Le lendemain, à l'heure dite, le comte arrivait en voiture devant la maison de Florentine; il trouvait chez l'accouchée tout le monde réuni. Après avoir remis plu-

sieurs bottes de dragées à la jeune mère, il en donnait autant à la marraine et y joignait une douzaine de paires de gants, car les gens comme il faut, même lorsqu'ils ne sont plus riches, trouvent toujours le moyen d'être fidèles aux bonnes traditions. La courtoisie et la galanterie sont aux gens bien nés comme l'accent du pays, que l'on ne perd jamais entièrement.

Mademoiselle Turlure est superbe, elle est si heureuse, qu'elle n'ose pas parler; elle a presque l'air raisonnable, cependant elle ne peut retenir quelques exclamations de joie en recevant les gants et les dragées.

La voiture emmène tout le monde. Florentine a suivi des yeux sa fille dont elle a déjà de la peine à se séparer, et au fond de l'âme elle se réjouit de ce que la nourrice n'est pas encore arrivée; elle aura plus longtemps son enfant auprès d'elle.

Les deux cérémonies s'accomplissent à la mairie et à l'église.

En donnant à sa filleule le nom d'Honorine, le comte se dit en lui-même :

— Pauvre petite! puisses-tu être plus heureuse que cette Honorine que j'adorais et dont je te fais porter le nom.

On est revenu chez l'accouchée, qui se fait rendre sa fille. Mais bientôt le fils de la garde revient avec une bonne grosse paysanne, dont la figure fraîche et réjouie respire la santé et la gaieté. C'est la nourrice, la femme Chausseux. Et Florentine la regarde presque avec jalousie en songeant qu'elle va lui prendre sa fille. Mais ce sentiment ne tarde point à se dissiper lorsqu'elle voit avec quelle avidité la petite Honorine prend le sein que la paysanne lui présente. Pour une bonne mère, la santé de son enfant doit passer avant tout; et puis madame Chausseux demande à se reposer un jour à Paris, elle ne repartira que le surlendemain. On aura donc le temps de s'assurer si elle sera bien bonne, bien complaisante pour Honorine.

M. de Germancey a embrassé sa filleule, puis il est parti, après avoir fait son cadeau à la nourrice, dont la mine franche et réjouie lui plaît beaucoup, et encore reçu les remerciements de Turlure et les bénédictions de Florentine, à laquelle il promet de revenir bientôt.

Pendant toute la journée, Florentine ne perd pas de vue sa fille, que la nourrice a déjà l'air d'aimer aussi.

— C'est mignon! c'est délicat! dit la mère Chausseux en examinant l'enfant, eh bien! soyez tranquille, je parie que je vous ramènerai un pâté! Ah! c'est que l'air est bon chez nous, et les enfants y poussent comme des champignons!

Florentine ne tient pas précisément à ce que sa fille devienne un pâté, mais elle aime à penser qu'elle se développera bien chez sa nourrice; d'ailleurs celle-ci ne demeure pas loin de Paris; en quelques heures on peut être chez elle, et la jeune mère se promet bien d'aller plus d'une fois chez madame Chausseux.

Enfin la nourrice est partie avec la petite Honorine. Florentine a beaucoup pleuré en embrassant sa fille. Puis elle se raisonne, et elle écoute Turlure qui lui dit :

— Si tu te fais du chagrin, tu te rendras malade, et alors tu ne pourras pas aller voir ma filleule, et c'est moi qui irai sans toi.

Quatre jours se sont écoulés depuis que sa fille est partie, et Florentine voudrait déjà retourner vendre ses oranges, car à présent elle pense à gagner de l'argent, à en mettre de côté; mais le médecin lui a ordonné de garder encore la chambre deux jours. C'est donc avec un vif plaisir qu'elle voit arriver chez elle M. de Germancey; car avec lui elle pourra encore parler de sa fille.

Le comte écoute avec sa bonté ordinaire tout ce que la jeune mère lui conte, tous ses projets pour l'avenir de son enfant; il fait prendre patience à la convalescente, qui voudrait déjà quitter son fauteuil et partir, il lui fait comprendre que sa santé est aussi précieuse à sa fille qu'à elle-même, puisque la petite Honorine ne recevra pas de caresses de son père.

— Son père! murmure Florentine, oh! c'est bien fini, il nous a abandonnées pour toujours... Mais à propos, monsieur, je ne vous ai pas encore montré ce bijou... cette bague qu'il m'a donnée... je suis bien aise que vous la voyiez et que vous me disiez si c'est précieux... moi, je ne connais rien aux pierreries, et cependant celles-ci m'ont l'air d'être bien belles...

— Montrez-moi votre bijou, ma chère amie, jadis j'en achetais souvent, je vous dirai à peu de chose près sa valeur.

La jeune femme se penche vers une commode, ouvre un tiroir et y prend une petite boîte en carton, dans laquelle le bijou que son amant lui avait donné était serré sur du coton. Elle présente la bague au comte. Celui-ci, en la regardant, pousse un cri de surprise, puis il change de couleur, son émotion est telle, qu'il tremble en prenant la bague qu'il examine avec anxiété.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur! dit Florentine, la vue de ce bijou vous a tout bouleversé... Que vous rappelle-t-il donc?

— Cette bague... oh! oui... c'est elle, je la reconnais... et tenez... sous le chaton, deux lettres doivent être gravées... oui... oui... les voilà... un peu effacées... mais on les distingue encore... regardez... regardez...

— Tiens, c'est vrai, je n'avais jamais regardé en dedans, moi... il me semble que c'est une H et...

— Et une S... son chiffre... Honorine de Sauvigné...

— Oh! mon Dieu, monsieur, que me dites-vous là... cette bague...

— A appartenu à mademoiselle Honorine de Sauvigné, je dois bien la connaître, c'est moi qui lui en avais fait présent peu de temps avant l'arrestation de son père; nous étions déjà fiancés, et j'avais fait graver son chiffre dessus...

— Il serait possible!

— Ma chère Honorine était charmée de posséder ce bijou, qui lui plaisait plus que tous ceux qu'elle possédait; elle ne quittait cette bague que bien rarement ou lorsqu'elle se baignait, alors elle la laissait dans sa chambre sur sa toilette. Un jour, en rentrant dans son appartement, elle chercha en vain sa bague... elle avait disparu... et on ne la retrouva plus.

— On l'avait volée!

— Assurément.

— Et on ne trouva pas le voleur?...

— Le marquis de Sauvigné avait beaucoup de domestiques à son service... on n'osa soupçonner personne de peur d'accuser un innocent!...

— Volée! une bague volée... et comment a-t-elle pu se trouver entre les mains de Francisque?

Le comte est quelque temps sans répondre, enfin il murmure :

— Depuis si longtemps, car il y a douze ans de cela!... ce bijou a pu passer par bien des mains!...

— C'est vrai... mais enfin, monsieur, est-ce qu'il est de quelque valeur...

— Ce sont de vrais diamants... des rubis... cette bague m'avait coûté quatre mille francs...

La jeune femme pâlit en répétant à demi-voix :

— Quatre mille francs... un objet d'une si grande valeur qu'il m'a donné... si facilement!...

M. de Germancey veut rendre la bague à Florentine, qui la repousse en disant :

— Gardez-la, monsieur... gardez-la... elle vous appartient bien plus qu'à moi... c'est vous qui l'avez achetée, qui en avez fait présent à cette pauvre demoiselle à qui on l'a volée... c'est bien le moins qu'elle vous revienne.

— Non, mon enfant, je n'ai pas le droit... et je ne veux pas accepter ce bijou... Il appartient à votre fille... c'est peut-être tout ce qu'elle aura de son père!

— Une bague volée! oh! je vous réponds bien, monsieur, qu'elle ne la portera jamais!...

— N'importe, vous devez la conserver précieusement... mais si quelque jour vous éprouviez le besoin de vous en défaire... alors seulement, prévenez-moi... et il n'est point de sacrifices que je ne m'impose pour empêcher que ce bijou ne passe en d'autres mains. Jusque-là, je

vous le répète, gardez cette bague, gardez-la comme une sainte relique!

— Vous le voulez, monsieur?

— Oui, je le veux.

Florentine a resserré la bague; mais elle reste triste, accablée; et, de son côté, le comte semble sombre et rêveur; il ne tarde pas à quitter la jeune femme; il est toujours préoccupé de la bague. Une affreuse pensée s'est présentée à son esprit, mais il la repousse avec effroi, en se disant :

— Non, ce serait trop horrible... et cependant cette bague avait été volée par ce Séverin, la suite a bien fait voir de quoi ce misérable était capable... et... cet amant de Florentine avait ce bijou... Ah! plaise au ciel que mes soupçons ne soient point fondés.

XVII. — RÉPÉTITION GÉNÉRALE DU *Pied de Mouton* EN 1806.

Trois années se sont écoulées sans qu'aucun événement remarquable soit arrivé aux principaux personnages de cette histoire. La petite filleule du comte s'élève bien, et, quoique d'une apparence mignonne et fort délicate, elle a parfaitement supporté ces premières maladies de l'enfance qui nous apprennent de bonne heure à souffrir, comme si nous ne devions pas nous y exercer assez dans le cours de notre existence. Mais tout n'est pas rose dans ce monde! et il y a même des personnes qui arrivent au bout de leur carrière, sans en avoir cueilli une seule sur leur chemin.

Lorsque la petite Honorine avait eu deux ans, sa mère avait d'abord pensé à la reprendre avec elle, mais l'enfant était toujours délicat, la mère Chausseux en avait le plus grand soin, et l'air de la campagne est si bon, si préférable à celui d'une grande ville, que, cédant aux conseils du comte et de Turlure, Florentine avait consenti à laisser sa fille grandir et prendre des forces pendant quelque temps encore chez sa nourrice, où elle s'empressait d'aller l'embrasser et l'admirer toutes les fois que son commerce et ses économies le lui permettaient. Quant à celui qui l'avait rendue mère, elle n'en avait plus entendu parler; elle s'efforçait de l'oublier; elle ne parlait plus de lui, surtout au comte de Germancey, et, de son côté, celui-ci évitait avec soin, dans ses entrevues avec Florentine, de jamais lui parler de son séducteur.

Ces trois années n'avaient amené aucun changement dans la situation de Victor et de sa sœur : Maria n'avait pas retrouvé son mari dans Paris, elle n'en avait eu aucune nouvelle. Ce qui ne l'empêchait pas de vouloir rester dans une ville où elle était persuadée que celui qu'elle cherchait devait se cacher, seulement elle faisait de temps à autre le voyage de Rouen.

Lorsque Moucheron, ou plutôt Victor, allait voir sa sœur, il mettait les vêtements neufs dont il avait fait l'emplette; alors ce n'était plus le même homme : le jeune commissionnaire disparaissait pour faire place à un muscadin, qui n'avait pas mauvaise tournure et portait fort bien son nouveau costume; ce changement était tel, qu'un jour le petit Beaulard, assis devant son spectacle de cire, n'avait jamais voulu reconnaître son ami, son camarade, dans le beau monsieur qui s'était arrêté devant lui et lui offrait une demi-tasse.

Le chevalier de Mérillac continuait d'être le sigisbé de madame Roberval, dont le mari s'enrichissait avec une promptitude extraordinaire. Ce monsieur avait maintenant voiture, chevaux, laquais, belle maison de campagne, ce qui ne l'empêchait point de voyager souvent et d'être toujours en quête de lettres de recommandation.

Le boulevard du Temple était plus que jamais le rendez-vous des amateurs de mélodrame, et le théâtre de l'Ambigu-Comique, alors fort bien dirigé par Corsse, qui était en même temps directeur, acteur, et quelquefois auteur, avait obtenu les plus beaux succès dans ce genre. La grande pièce n'était qu'en trois actes, et sans aucun tableau. Une seule petite pièce en un acte l'accompagnait. Les temps sont bien changés, dira-t-on, car aujourd'hui c'est à peine si six actes et vingt tableaux suffisent à l'appétit du public. Mais en cela nous ne faisons que revenir à ce que l'on voulait aussi avant la Révolution. Et un vieil amateur, en lisant l'affiche de l'Ambigu, qui n'annonçait que la *fausse correspondance* et *Caroline et Storm*, s'écriait :

— Comment! voilà tout ce qu'ils donnent au public dans la soirée, mais on n'en a pas pour son argent! Quand j'allais au spectacle jadis, on m'en donnait au moins trois fois autant! Je me souviens parfaitement d'être venu en l'année 1790 au théâtre des *Grands Danseurs du Roi*, qui se nomme aujourd'hui la Gaîté... oui, c'était au mois de janvier, j'avais mené ma femme au spectacle pour ses étrennes; eh bien, ce soir-là... voilà ce qu'on donnait : d'abord, *l'Amour est de tout âge*, un petit acte fort gentil; ensuite : *les Visites du jour de l'an*, pièce de circonstance en deux actes; ensuite : *le Pari imprudent*, un acte; ensuite : *les Amours de Nicodème*, un acte mêlé de vaudeville; ensuite : *l'Enrôlement du Bûcheron*, pantomime en deux actes; ensuite *Richard Cœur-de-Lion*, en quatre actes, et enfin, pour terminer : *Pierrot, roi de Cocagne*, en trois actes avec des divertissements, et sans compter que, dans les entr'actes, on nous donnait différents exercices de danses!... total, sept pièces formant quatorze actes... A la bonne heure, cela peut s'appeler une belle affiche...

Ceux qui entendaient le vieil amateur étaient persuadés qu'il exagérait beaucoup; mais il n'en était rien; le vieux monsieur avait la mémoire exacte, et en lisant le *Moniteur* du 24 janvier de l'année 1790, on y verrait au théâtre des Grands Danseurs du Roi le spectacle tel qu'il venait de le citer.

Le théâtre de la Gaîté, alors dirigé par Ribié, qui, ainsi que Corsse, était directeur et acteur, était bien loin d'obtenir la même vogue que son voisin, lorsque Martainville apporta à Ribié son fameux *Pied de mouton*.

Martainville, jeune alors, avait autant d'esprit que de gaieté, il ne s'occupait point encore de politique et n'avait pas la goutte.

Le théâtre de la Gaîté faisait d'avance *mousser* sa féerie, si bien que sur le boulevard du Temple il n'était question depuis quelque temps que du *Pied de mouton*, et le soir de la répétition générale, c'était à qui obtiendrait la faveur d'y assister.

On doit penser que mademoiselle Turlure avait fait tout son possible pour obtenir une telle faveur; car, pour une personne qui aime à voir les acteurs de près, une répétition a cent fois plus d'attrait qu'une représentation, où l'on fait tout simplement partie du public, tandis que, dans l'autre cas, on a l'air de faire partie du théâtre.

Grâce à l'acteur *Duménis*, Turlure est introduite dans la salle, elle se glisse à l'orchestre, n'ayant pas assez de ses deux yeux pour regarder ces messieurs et ces dames qui se promènent sur la scène avant que l'on ne commence, ou qui causent avec des personnes placées aux loges et au balcon.

Ribié, qui était aussi un homme d'esprit, avait des idées assez originales.

Presque toujours une répétition subissait une foule d'interruptions. L'artiste n'était pas à sa réplique, les figurants n'entraient pas à temps, quelquefois même c'était le souffleur qui s'était absenté de son trou, souvent c'était des musiciens de l'orchestre qui n'étaient plus à leur pupitre; tout ce monde-là n'était pas bien loin; il revenait vite, mais la pièce n'avait pas moins été interrompue et l'effet était manqué.

En vain le directeur avait fait afficher au foyer des acteurs qu'il y aurait une amende pour quiconque quitterait le théâtre lorsque la répétition serait commencée; malgré cet avertissement, on s'esquivait en cachette en se flattant d'être revenu à temps pour son service, et l'on arrivait toujours trop tard.

Pourquoi donc ce besoin de quitter les coulisses, de descendre bien vite dans la rue Basse-du-Temple, lorsque, sans quitter les mille et un détours du sérail, on pouvait satisfaire à ses plus urgentes nécessités?

Le comte embrasse la petite fille. (Page 39.)

Hélas ! faut-il le dire... c'est affligeant pour les artistes, mais on était en 1806 ; depuis ce temps-là les choses se sont bien améliorées... tandis qu'alors le théâtre de la Gaîté se ressentait encore de son origine : *les Grands Danseurs du Roi*.

Il y avait un petit cabaret dans la rue Basse, en face de l'entrée du théâtre, et c'était pour aller rendre un petite visite au marchand de vin, que tantôt l'un, tantôt l'autre... quelquefois plusieurs en même temps, quittaient les planches sournoisement. Nous n'avons pas besoin de dire que les dames ne suivaient pas le mouvement ! Cependant, parmi les figurantes, il y avait aussi parfois des absentes, mais celles-là ne disparaissaient pas pour boire, fi donc ! elles revenaient toujours en mangeant.

Ribié, s'étant assuré du motif des absences, s'était dit :

— Il faut que je mette ordre à cela... certainement ce ne sont pas mes premiers sujets qui vont chez le marchand de vin... mais enfin, puisque la soif est un besoin auquel on ne saurait résister, il ne s'agit que de procurer à mes employés le moyen de le satisfaire sans quitter le théâtre.

Ce moyen, le directeur l'avait trouvé, et à la répétition générale du *Pied de mouton*, tous les artistes virent avec surprise deux garçons tonneliers rouler une feuillette de vin sur le théâtre ; cette feuillette fut placée et calée sur un buffet, tout au fond de la scène ; le robinet y était adapté et faisait face au public, afin que personne ne pût se glisser derrière pour boire sans être vu ; des verres urent rangés des deux côtés de la feuillette.

Tous les figurants et comparses poussèrent des cris d'admiration, on applaudit le directeur, on le complimenta sur son idée, Martainville en rit beaucoup et fut le premier à aller faire tourner le robinet ; après avoir vidé son verre, il s'écria :

— Pas mauvais, ma foi, pour du vin d'accessoire !

— Messieurs, dit le directeur, cette feuillette est à votre disposition, usez-en, mais n'en abusez pas !

— Nous le jurons, s'écria un chef de comparses, qui n'avait jamais dit que ces trois mots dans les pièces où il avait parlé, et que pour cette raison on n'appelait plus que : *Nous le jurons* !

Quant à Turlure, elle était persuadée que la pièce de vin était un des trucs de la féerie, et s'attendait toujours à voir un diable ou un amour sortir du tonneau.

La répétition commence : grâce à l'expédient employé par le directeur, le premier acte marche très-bien, personne ne s'était absenté. A la vérité, on allait souvent visiter la feuillette, les figurants y faisaient queue pendant les scènes où l'on n'avait pas besoin d'eux ; quelques acteurs ne dédaignaient pas non plus d'aller s'y rafraîchir, et l'auteur leur donnait l'exemple, si bien que Ribié lui dit : — Tu bois souvent, Martainville !

— Oui, est-ce que cela te contrarie ?

— Non, mais je crains seulement... si nous avions quelque changement à faire à la pièce...

— Sois donc tranquille ! je trouve la pièce très-bien comme elle est. C'est peut-être l'effet de ton vin. Mon cher, si tu pouvais demain griser ton public, tu aurais un succès fou !...

— C'est un essai à tenter... pour la province. Allons, mes enfants, voilà un premier acte qui a été parfaitement... passons au second.

Le rôle de Gusman était rempli par Marty, qui commençait alors sa réputation ; un vieil acteur nommé *Genest* laisait le tuteur ; Duménis était excellent de naïveté et de naturel dans son rôle de Nigaudinos ; enfin *Léonora* était représentée par une assez jolie femme, nommée madame *Picard*.

Le second acte marchait sans encombre, les machines fonctionnaient bien. Seulement M. *Nous le jurons* ! chargé de conduire les alguazils qui doivent arrêter Gusman, manque son entrée, parce qu'il était occupé à la feuillette, où il courait dès qu'il n'était pas en scène. Le directeur avait remarqué la conduite de son employé, qui semblait s'être promis de ne rien laisser dans le tonneau. Il donne une semonce à son utilité, et lui défend de retour-

Ribié aperçoit alors son comparse accroupi derrière le tonneau. (Page 41.)

ner à la buvette avant la fin de la répétition. L'utilité répond : *Nous le jurons!* et disparaît cependant dès qu'il peut quitter la scène, mais on ne le revoit pas devant le robinet.

La répétition se poursuit; cependant, au milieu du dernier acte, une décoration qui ne veut pas disparaître quand il le faut, oblige de suspendre la répétition.

— Parbleu! c'est le cas d'aller se rafraîchir, dit Martainville, en entraînant du côté de la feuillette Nigaudinos, qui se laissait volontiers entraîner.

Ces messieurs arrivent devant la petite pièce de vin, ils tournent le robinet, mais rien ne vient plus.

— Comment! déjà vide! s'écrie Martainville, c'est bien singulier, tout à l'heure il coulait fort bien.

La chose ne paraît pas naturelle, et Ribié, qui depuis quelque temps ne voyait plus *Nous le jurons* dans les coulisses, se penche pour regarder derrière le buffet; il aperçoit alors son comparse accroupi derrière le tonneau, dans lequel au moyen d'une vrille il avait pratiqué un trou beaucoup plus bas que le robinet, et recevant dans une cruche tout le vin qui s'échappait par ce trou.

— Voilà un truc qui n'est pas le plus mauvais de la pièce, dit Martainville en éclatant de rire.

Ribié, furieux, voulait mettre *Nous le jurons* à la porte de son théâtre; mais l'auteur demande sa grâce en faveur de son invention, et elle lui est accordée, à condition qu'il remettrait sa cruche, qui était pleine, à la disposition de ses camarades.

Puis on reprend la répétition, qui se termine sans autre incident. On sait quel succès obtint ensuite la pièce. Le *Pied de mouton* rétablit les affaires de Ribié et ramena la foule au théâtre de la Gaîté.

Quant à M. *Nous le jurons!* nous ignorons quelle fut sa destinée, mais nous n'en sommes pas inquiet, avec le nom qu'il portait, et par toutes les révolutions qui se succédèrent en France depuis cette époque, un homme qui disait toujours nous le jurons! devait nécessairement faire son chemin.

XVIII. — UN VOYAGE EN COUCOU.

Une maladie qui, sans être grave, avait beaucoup affaibli Florentine, l'avait depuis plusieurs semaines empêchée d'aller embrasser sa fille. Elle recevait souvent de ses nouvelles, toutes lui annonçaient que la petite Honorine continuait de se bien porter et d'être aussi aimable que gentille, mais, pour une mère, il n'y a de certain que ce que l'on voit.

Aussi, un soir que M. le comte de Germancey était venu voir comment allait sa chère protégée, Florentine avait répandu des larmes en lui disant :

— Je ne serais plus malade, monsieur, si je pouvais embrasser ma fille! Six semaines sans la voir! c'est affreusement long; j'espérais aller demain chez la mère Chausseux, mais le médecin vient positivement de me le défendre, il prétend que, si je sors avant huit jours, je retomberai malade et qu'il ne répond plus de moi! Je n'ose lui désobéir, car il faut bien que je me conserve pour ma fille... Turlure m'avait promis d'aller la voir... mais elle vient de se donner une entorse... Tout se réunit pour m'affliger.

— Eh bien, dit le comte, je veux vous consoler... je veux aller moi-même m'assurer de la santé de ma fillenle, et j'espère que vous ajouterez foi à ce que je vous dirai...

— Quoi! monsieur... il serait possible... vous iriez voir ma fille!...

— Oui, ma chère amie, il y a longtemps que j'en avais le projet... les circonstances m'en ont empêché, car, de mon côté, je cherche depuis quelque temps deux personnes qui m'intéressent beaucoup... et sur lesquelles je ne puis obtenir aucun renseignement!

— Ah! monsieur! que vous me rendez heureuse! que je suis contente! et quand irez-vous voir ma fille?

— Mais pas plus tard que demain... le temps est beau, nous sommes en juin!... ce sera pour moi une charmante partie de campagne!... Il est probable que Mérillac vien-

dra avec moi ; il me proposait hier de m'emmener à Versailles... mais Versailles n'a plus d'attrait pour moi ; au lieu de cela, moi, je le mènerai à Corbeil.

— Ce n'est pas tout à fait à Corbeil, monsieur, c'est un petit village qui est avant, entre Corbeil et Champrosey... tout contre la forêt de Senart; c'est à la Faisanderie, le père Chausseux, laboureur...

— Soyez tranquille, je trouverai bien... seulement y a-t-il des voitures qui vont par là?

— Oui, monsieur, au Petit-Saint-Martin, dans la rue Saint-Martin, il y a des voitures qui vont à Corbeil et vous déposent en chemin où vous voulez...

— Voilà qui est parfait. Demain, ma chère Florentine, j'embrasserai ma filleule...

— Et quand reviendrez-vous, monsieur?

— Mais comme c'est loin... si ces bons villageois ont un lit à nous offrir, nous pourrons bien coucher chez eux et ne revenir que le lendemain matin.

—Oh! oui, monsieur, couchez-y; vous verrez plus longtemps ma fille, vous me direz si elle ne manque de rien...

— C'est entendu; au revoir, ma chère Florentine, après-demain je vous apporterai de bonnes nouvelles de ma filleule.

M. de Germancey quitte Florentine. Il sait où trouver son ami Mérillac, et va lui proposer la partie de campagne pour le lendemain. Le chevalier accepte, et l'on se donne rendez-vous pour se trouver à neuf heures du matin au Petit-Saint-Martin.

Le soleil du lendemain promet un temps superbe, mais une journée aussi chaude que si l'on était en août. Les deux amis sont exacts et arrivent à neuf heures dans la grande cour d'où partaient plusieurs voitures pour les environs de Paris.

Le comte s'informe de la voiture de Corbeil, et on lui répond qu'elle est partie à huit heures du matin.

— Diable... j'avais oublié de demander l'heure de son départ... fâcheux contre-temps!

— Voilà notre partie remise à un autre jour! dit Mérillac...

— Oh! non, car j'ai promis à cette pauvre mère de lui rapporter demain des nouvelles de sa fille, et je partirai aujourd'hui... dussé-je faire le chemin à pied!

— Onze lieues, je crois... merci! c'est un peu long!

— Voyons, monsieur l'hôtelier, est-ce qu'il ne partira pas aujourd'hui une autre voiture pour Corbeil?

— Non, monsieur, pas aujourd'hui, mais il en partira une pour Draveil... de là à Champrosey, il n'y a qu'une lieue et demie, et de Champrosey à Corbeil à peu près autant...

—Très-bien, voilà notre affaire, nous allons en voiture à Draveil, et nous ferons le reste du chemin en nous promenant... cela va-t-il, Mérillac?

— Tout ce que vous déciderez m'ira!

— Voilà qui est arrangé, et votre voiture pour Draveil, quand part-elle?

— A midi, monsieur...

— C'est bien tard... vous ne pourriez pas partir avant?

— Impossible, monsieur, il y a quatre places de retenues, et les voyageurs ne viendront que pour midi.

— Combien donc tient-on dans votre voiture?

— Six, monsieur... vous la compléterez...

— Six, et combien de chevaux?

— Un seul... c'est bien assez pour six personnes et le cocher et un lapin quand on en trouve...

— Ah! je comprends... c'est un coucou que votre voiture?

— Oh! non, monsieur, c'est une jolie voiture!

Mérillac riait d'avance à l'idée de voyager en coucou. Ces messieurs payent leurs places, et entrent dans un café du voisinage, pour tuer le temps en faisant une partie de billard. Mais, à onze heures et demie, ils retournent au Petit-Saint-Martin.

— Si du moins nous pouvions avoir quelque jolie paysanne pour compagne de voyage, dit le chevalier en entrant dans la salle d'attente, où il n'y a encore personne.

— Allons donc voir notre équipage...

Le comte ne s'était pas trompé, c'était un véritable coucou qui devait les voiturer, et le cheval, que l'on était en train d'atteler, était une malheureuse rosse effrayante de maigreur.

— C'est ce cheval-là qui doit nous conduire à Draveil?

— Oui, monsieur...

— Mais il ne pourra jamais y arriver... il crèvera en route.

— Oh! pas de danger, monsieur, vous ne connaissez pas Jovial!... il n'a pas l'air, mais, une fois au trot, il n'y a plus moyen de l'arrêter.

— Le fait est qu'il n'a pas du tout l'air d'un trotteur.

Ces messieurs retournent dans la salle basse, ils y trouvent une paysanne de la grandeur d'un grenadier et près d'elle un petit homme en blouse, en bonnet de coton, avec une casquette par-dessus, qui mord dans un énorme morceau de pain sur lequel est étalé du fromage de géromé, et en offre à chaque instant à sa compagne.

— Veux-tu un petit morceau, Chouchoute? dit le paysan en mettant son pain sous le nez de l'immense femme; mais celle-ci repousse le pain, en disant :

— Mais non, puisque je n'ai pas faim... si j'avais faim, je te dirais j'ai faim... mais je n'ai pas faim!

— T'as tort! ce géromé est fièrement bon... il a bien du goût!

— Il faut espérer qu'il ne va pas nous empoisonner avec son fromage tout le long de la route! murmure Mérillac en regardant l'homme à la casquette avec anxiété : celui-ci, se méprenant sur la persistance avec laquelle le chevalier l'examine, lui présente sa miche de pain, en lui disant :

— Si monsieur en désirait une ou deux bouchées.. c'est de bon cœur!

— Merci, mon brave homme, merci!... je suis comme madame... je n'ai plus faim.

— C'est dommage... sentez donc quel parfum...

— Oh! ne l'approchez pas tant de moi... je le sens bien assez!... Est-ce que vous allez à Draveil?

— Oui, monsieur, avec ma femme que v'là, pour vous servir...

— Ah! madame est votre femme... vous l'avez prise bien grande pour vous...

— Ça m'est plus commode... je monte sur elle pour cueillir nos cerises...

— C'est différent.

— Oui, je lui sers d'échelle, à mon petit Cadet... N'est-ce pas, Cadet, que tu m'as épousée pour que je te serve d'échelle?

Pour toute réponse, M. Cadet va remettre sa miche de pain sous le nez de sa femme, en lui disant :

— Goûtes-y un brin... tu m'en diras des nouvelles!

— Est-il entêté!... eh ben, monsieur, c'est comme ça en tout; c'est pas plus haut que mon genou, et il faut toujours que je lui cède.

En disant cela, madame Cadet ouvre une bouche qui pourrait bien passer pour un four, et mord dans le pain et le fromage... où elle fait une énorme brèche, puis elle remue la tête d'un air satisfait, en disant :

— C'est vrai qu'il est fameux... il sent le marolles et le merlan!...

— Et encore bien autre chose!

Une nouvelle voyageuse entre dans la salle; c'est une bourgeoise campagnarde, de quarante à cinquante ans, qui n'a as été mal. Cette dame est mise avec cette coquetterie de campagne qui croit que, pour être élégante, il faut se surcharger de parure. Ainsi elle a sur sa tête un bonnet garni d'une couronne de bluets, puis un chapeau de paille, et sous la passe du chapeau une couronne de muguet, puis en dehors, sur le chapeau, une couronne de roses : total, trois couronnes! C'est beaucoup, pour une personne seule.

Cette voyageuse accorde un salut de protection aux époux Cadet, mais fait son sourire le plus gracieux au comte et à son ami, puis va s'asseoir sur un banc, en s'écriant :

— Je craignais d'être en retard... mais non, il n'est

pas midi... au reste c'est mon habitude... je suis toujours en avance !...

— Si notre cheval pouvait se conduire comme cette dame, ce serait bien beau de sa part! murmure Mérillac qui commence à perdre l'espoir de faire une conquête en route.

— Nous v'là presque au complet, dit madame Cadet, si nous pouvions n'être que cinq... j'aurais plus de place pour mettre mes jambes !

L'arrivée d'un sixième personnage fait évanouir l'espoir de la grande femme. C'est un monsieur qui entre dans la salle, tournure mixte, moitié paysan, moitié citadin, paletot noir râpé, pantalon idem, chapeau rond qui commence à devenir roux, souliers éculés, les mains sales comme le reste du costume.

— Tiens ! c'est Crotté ! s'écrie M. Cadet en apercevant le nouveau venu. Bonjour, Crotté... t'étais donc aussi à Paris... tu ne nous avais pas dit que tu y venais... farceur de Crotté ! il vient comme ça en sournois...

M. Crotté, qui, pour mériter son nom, avait trouvé moyen, quoiqu'il fît beau, de s'envoyer de la boue jusqu'à ses genoux, va serrer la main du petit homme, en disant...

— Bonjour, père Cadet !... madame Cadet, votre serviteur... Ah ! la rencontre est heureuse, autant qu'agréable !... Eh mais ! c'est madame Tribouillot que j'aperçois : pardon, belle dame, je ne vous avais pas dévisagée en entrant.

La dame, qui semblait offensée de ce que M. Crotté ne l'avait pas saluée la première, lui répond avec aigreur :

— Il paraît qu'il y a des jours où vous êtes myope, monsieur Crotté !

— Non, belle dame, mais, quand on entre dans une salle, on ne voit pas tout de suite tous *les ceux* et *les celles* qui sont dedans.

Se tournant alors vers le comte et son ami, M. Crotté leur fait un profond salut, puis se frotte les mains et reprend :

— Je suis venu à Paris pour un héritage... rien que ça !... un héritage *conséquent!*

— Tu dis toujours que tu vas hériter, toi, Crotté, et puis t'hérites pas !

— Oh ! cette fois c'est d'un oncle... je crois bien que ça ne peut pas m'échapper !...

— T'en es pas sûr... ton oncle n'est donc pas bien mort?

— Si fait... mais il y a une demoiselle qui prétend qu'elle est sa fille... mais, moi, je m'y oppose !

— Tu ne veux pas que ton oncle ait eu des enfants?

— Il ne le pouvait pas !... j'ai su, par feu son épouse, qu'il n'était pas perfectionné pour ça... du reste, c'est de famille... c'est dans le sang, c'est-à-dire ce n'est pas positivement dans le sang... c'est...

— Assez, monsieur Crotté, assez ! s'écrie madame Tribouillot. Vous entrez dans des détails qui manquent de chasteté !... mes oreilles répugnent à ce langage...

— Tiens, moi, j'aurais voulu savoir d'où venait son imperfection à ce cher monsieur ! dit madame Cadet en riant.

Madame Tribouillot tire une tabatière, tout en disant :

— Mon Dieu... il règne ici une odeur... d'une force.

— C'est vrai, dit Crotté, ça m'a pris au nez en entrant, c'est comme quand j'ôte mes chaussettes...

— C'est rien ! c'est mon géromé... il est fameux.

— En voiture, messieurs et dames ! en voiture !

A cet avertissement du cocher, un mouvement général s'opère dans la salle. Madame Cadet et son mari s'empressent de courir à la voiture, où ils grimpent et se campent dans les places du fond. Madame Tribouillot montre moins de vivacité, elle arrange sa coiffure, puis son fichu, puis sa robe, et tout en se livrant à ces soins pour sa toilette, semble attendre que le comte ou son ami lui offre la main pour la conduire au coucou ; mais, comme ni l'un ni l'autre ne bouge, elle se décide à s'y rendre seule.

Cependant M. Crotté est déjà sur le marchepied d'où il regarde dans l'intérieur en disant :

— Tiens, il n'est pas gêné, le père Cadet, il s'est mis au fond... mais c'est moi qui avais la place du fond...

— Eh ben, il y en a encore une... qu'est-ce qui t'empêche de t'y mettre?...

— Et madame Tribouillot, qu'est-ce qu'elle dirait si elle n'avait pas le fond !... elle ferait de beaux cris...

— On la laisse crier... n'est-ce pas, Chouchoute?

— Taisez-vous, intrigant.

Pendant cette discussion, madame Tribouillot est arrivée devant le coucou et elle s'écrie :

— Voyons, monsieur Crotté, vous placez-vous... au lieu de rester en équilibre sur ce marchepied, vous voyez bien que vous m'empêchez de monter...

— Excusez, belle dame, c'est la faute à M. Cadet qui a pris ma place au fond... où je tiens à être à côté de vous... Voyons, papa Cadet, je veux ma place...

— Fait-il son crâne ! parce qu'il croit qu'il va hériter... tiens la v'là, ta place... mets-y-toi... je vas me placer devant Chouchoute, ça fait qu'elle pourra allonger ses genoux...

Le petit homme quitte le fond et se met sur la seconde banquette. Madame Tribouillot monte, s'assoit au fond, et M. Crotté se précipite entre les deux dames, en murmurant :

— Je vais me faire si menu que vous ne me sentirez pas!

— Je l'espère bien, monsieur !

Le comte et son ami se placent sur la banquette de devant à côté de M. Cadet, qui tient encore à sa main son morceau de pain et de fromage, mais le chevalier s'est assis à côté de lui en murmurant :

— Tu ne tiendras pas cela longtemps ! je te le promets !

En effet, au moment où la voiture part, Mérillac en ayant l'air de saluer quelqu'un avec son chapeau, envoie dans la rue le morceau de pain que le petit bonhomme tenait hors du cabriolet. M. Cadet pousse un cri :

— Mon pain, cocher... mon pain qui est tombé !...

Mais le cocher, qui a fouetté Jovial, ne veut pas le retenir au moment où il va prendre son trot ; d'ailleurs Mérillac s'écrie :

— Ah ! monsieur, est-ce que vous mangeriez encore de ce qui est tombé dans le ruisseau ?

— Pourquoi pas... en l'essuyant ?

— Allons, mon homme, t'avais assez grignoté depuis ce matin... tu peux bien te reposer à c't'heure, soulève-toi un peu, que j'avance mes genoux...

— Nous voilà toujours débarrassé du géromé ! dit le chevalier à son ami. Maintenant je ne demande plus qu'une chose à la Providence, c'est qu'elle ne nous envoie pas un lapin.

Mais les vœux de Mérillac ne sont pas exaucés et au coin du boulevard, un petit monsieur fort gros, fort dodu, fait un signe au cocher, qui se hâte d'arrêter, enchanté d'avoir trouvé son lapin...

Ce dernier voyageur, d'un âge mûr, et dont la figure est aussi rebondie que le ventre, s'assoit, puis se retourne pour saluer les personnes qui sont dans l'intérieur de la voiture. Alors s'opèrent de nouvelles reconnaissances.

— Eh, c'est monsieur le docteur Brichet !

— Ah ! madame Tribouillot, enchanté de la rencontre... et cette santé est toujours florissante ?

— Mais non, monsieur Brichet, j'ai des douleurs.

— Ah ! mon Dieu... et où donc cela?

— Un peu partout... mais surtout au bas des reins.

— Des frictions, madame, des frictions ! je ne connais que cela.

— Hé ! hé ! si madame voulait, je la frotterais bien, moi !...

— Monsieur Crotté, je vous ai déjà dit que je n'aimais pas les plaisanteries décolletées !...

— Tiens, c'est Crotté qui est là... je ne l'avais pas aperçu... il est enfoui sous les dames...

— Oui, monsieur le docteur, c'est moi...

— Madame Tribouillot, vous savez ce qui est arrivé à ce pauvre Cailleux, je pense...

— A Cailleux de Champrosey... mais non, je ne sais rien...

— Il a été volé, entièrement dévalisé, il y a deux jours, pendant qu'il était aux champs...

— Ah! que me dites-vous là!... et que lui a-t-on volé?

— On peut pas lui avoir volé grand'chose à Cailleux, dit la grande femme, il n'a jamais le sou... je le connaissons bien...

— Madame, je vous demande bien pardon, mais on lui a pris deux fromages, qu'il avait confectionnés et son ânesse dont il vendait le lait!...

— Ah! si on vole les ânes, je ne suis pas tranquille, moi!

— Décidément notre pays devient très-dangereux, reprend madame Tribouillot; il y a une bande de voleurs dans la forêt de Sénart, cela est certain...

— Ma fine! dit le père Cadet, je l'avons traversée l'autre jour et j'étions pas à mon aise...

— Et la grosse Madeleine... la promise à Relupot, elle y a été attaquée... elle est rentrée cheux elle, la figure tout à l'envers!

— Qu'est-ce qu'on lui a pris?

— Elle n'a jamais voulu le dire!

Les deux amis écoutaient en souriant ces conversations; cependant M. de Germancey dit au gros lapin qui est devant Mérillac :

— Monsieur, vous paraissez connaître fort bien ce pays?

— Parfaitement, monsieur, il y a vingt ans que je l'habite et ma sœur y a été en nourrice!

— Quand nous serons à Champrosey, serons-nous encore loin de la Faisanderie?

— Non... à trois quarts de lieue environ... en prenant par la forêt, il y a un petit sentier qui abrége de beaucoup... mais je ne vous conseille pas de le prendre...

— Pourquoi cela?

— Vous venez de l'entendre, monsieur, la forêt de Sénart n'est pas sûre!..

— Elle est *infectée* de voleurs! dit Crotté.

— Oh! deux hommes ne craignent rien.

— Êtes-vous bien armé, au moins?

— Ma foi non, j'avouerai que je ne possède pas la plus petite arme sur moi!

— Eh bien, j'ai plus de précaution que vous, mon cher... et à tout hasard, j'ai mis ceci dans ma poche...

En disant cela, Mérillac sort de ses poches une paire de pistolets anglais fort élégants, mais qui font pousser des cris de terreur à madame Tribouillot, qui se renverse tout à fait sur Crotté, en criant :

— Ah! monsieur, prenez garde! des armes à feu dans une voiture... le moindre cahot va les faire partir... ah! je vais me trouver mal!...

— Calmez-vous, madame, il n'y a aucun danger!... ces pistolets ne sont pas armés!...

— Oh! c'est égal, des pistolets... si près de soi... ah! que j'ai peur... monsieur, je vous en prie... mettez les canons de l'autre côté...

— C'est ce que j'ai fait, madame...

Mais alors M. Brichet, qui est assis devant le chevalier, paraît fort inquiet et tâche de garantir son derrière, en murmurant :

— Fichtre... les canons sont braqués sur moi d'après cela!... je ne trouve pas ma place agréable du tout... cocher, je demande à changer de place avec vous...

— Pas possible, monsieur, faut que je soye à droite pour conduire Jovial!... sans cela, je ne le tiendrais plus en respect...

— Monsieur, est-ce que vos pistolets sont chargés?

— Assurément, monsieur, sans cela, à quoi me serviraient-ils? si des voleurs se présentaient, je présume qu'ils n'auraient pas la complaisance d'attendre que j'aie chargé mes armes pour m'attaquer.

— Si vous les mettiez sous vos pieds, monsieur?...

— Non, non, s'écrie madame Tribouillot, pas sous les pieds... ils partiraient dans nos jambes... ce serait fort dangereux... ils sont bien comme ils sont.

— Vous trouvez, madame, mais, moi, je ne trouve pas qu'il soit agréable de savoir que j'ai les canons de deux pistolets chargés qui menacent mes... *mes clunes!*... je vai faire un voyage bien pénible!

En disant cela, ce monsieur qu'on appelait le docteur, met ses deux mains sur le bas de ses reins, puis les ôte vivement, puis se retourne, se remue, enfin ne reste pas un moment en repos. Le chevalier a pitié de son état, il lui touche le bras en lui disant :

— Monsieur, je crois que vous n'êtes pas enchanté d'être assis devant mes pistolets?

— Oh! non, monsieur... je ne vous cacherai pas que j'en sue... je suis tout en nage...

— Eh bien, prenez ma place et donnez-moi la vôtre, de cette façon mes pistolets ne menaceront plus que le cheval, et si la peur peut lui donner des ailes, ce ne sera pas malheureux pour nous.

— Ah! monsieur, j'accepte avec joie... je dirai plus, avec reconnaissance... Cocher, arrêtez un peu, que je change de place avec monsieur.

Le cocher arrête Jovial qui ne demande pas mieux.

L'échange de place se fait, à la grande satisfaction des campagnards.

Jovial a repris son petit trot, à grands renforts de coups de fouet.

— A quelle heure arrivez-vous à Draveil? demande M. de Germancey au cocher.

— Dame, monsieur, ça dépend! quequefois à deux heures et demie, quequefois à trois; c'est selon comme les jambes de Jovial sont en train!

— Il me semble qu'elles ne le sont guère aujourd'hui!

— Mais nous arrêterons à Villeneuve-Saint-Georges, il y prendra des forces... avec un quart d'avoine.

— Ma fine, et moi aussi! dit M. Cadet.

— Vous prendrez de l'avoine, père Cadet?

— Est il malin, ce Crotté!... je prendrai un verre de vin... j'achèterai du pain et du fromage...

— Oh! non! murmure Mérillac, assez de fromage comme cela!... s'il en rapporte dans la voiture, je braque mes pistolets devant lui!

On arrive enfin à Villeneuve-Saint-Georges, où le cocher prétend que Jovial doit se reposer un quart d'heure, et une grosse demi-heure s'écoule avant qu'on ne se remette en route; il est trois heures lorsqu'on quitte cette station. On n'est plus loin de Draveil, mais la chaleur est accablante et c'est à peine si Jovial va au petit trot, la température exerce son influence sur les campagnards, le ménage Cadet dort depuis longtemps, madame Tribouillot ferme les yeux, le docteur se permet un doux sommeil, et Crotté seul ne cesse de murmurer : Ah! qu'il fait chaud!

Les deux amis causaient ensemble à demi-voix, ne désirant nullement troubler le repos de leurs voisins, lorsque tout à coup une violente détonation se fait entendre dans l'intérieur du coucou.

Tous les dormeurs s'éveillent en sursaut :

— Il vient d'en partir un!... Quelqu'un est-il blessé? dit le docteur.

— Cela devait arriver... j'étais sûre que cela arriverait! s'écrie madame Tribouillot.

— Heureusement, les canons étaient tournés sur le cheval! dit madame Cadet.

— Monsieur, est-ce que ce pauvre cheval n'est pas blessé?

Cette question s'adressait à Mérillac, qui répond :

— Pourquoi voulez-vous que le cheval soit blessé, madame?

— Mais, monsieur, par l'un de vos pistolets qui vient de partir...

— Je vous demande bien pardon, madame, mais ni l'un ni l'autre de mes pistolets n'est parti.

— Oh! monsieur, nous avons très-bien entendu le coup...

— Oui, dit Cadet, la détonation m'a réveillé tout en sursaut!...

— Comment, monsieur, est-ce que vous n'avez pas entendu, vous? dit à son tour le docteur.

— Pardon, nous avons très-bien entendu... un bruit très-fort... mais il ne venait pas de mes pistolets... la preuve... tenez, docteur, les voici, ils sont encore chargés tous deux.

— C'est ma foi vrai... d'où partait donc ce bruit-là ?...

— Du fond de la voiture...

— Du fond de la voiture ! s'écrie madame Tribouillot, et quelle cause a pu le produire ?

— Je crois deviner ! murmure le docteur en tirant sa tabatière et en se bourrant le nez de tabac.

Madame Tribouillot s'empresse de fourrer ses doigts dans la boîte et de priser aussi, en s'écriant :

— Ah ! quelle horreur ! il serait possible ! c'est nous manquer de respect... il faut avouer qu'il y a dans le monde des gens bien incongrus !...

Pendant tout ce dialogue M. Crotté n'a pas soufflé mot, mais il a caché sa figure derrière le dos de madame Cadet, et le petit homme s'écrie :

— Ma fine... notre âne en fait... mais pas de cette force-là !

Enfin l'on arrive à Draveil à quatre heures et demie. Le comte et son ami s'empressent de quitter leurs compagnons de voyage, et se mettent en route pour Champrosey, mais la chaleur les oblige à s'arrêter souvent, et une fois dans ce village, ils éprouvent le besoin de se restaurer un peu, n'étant pas certains de trouver des provisions chez la nourrice. Germancey pense qu'ils feront bien de dîner où ils sont.

Un épicier qui vend du vin et de la charcuterie leur offre des côtelettes, une omelette et une salade. Nos voyageurs acceptent et se mettent à table dans une salle basse donnant sur un jardin. Puis ils se disposent à fêter leur repas ; mais les côtelettes sont dures, les œufs sentent la paille et la salade est à l'huile rance.

— Décidément, dit Mérillac, je me défierai des épiciers traiteurs...

— Chevalier, je vous fais faire un voyage bien maussade, et vous devez vous repentir de m'avoir accompagné !

— Mon cher comte, je serai toujours heureux d'être votre compagnon de route... Ce voyage m'amuse beaucoup au contraire... Les personnes du coucou m'ont fait rire, et ce n'est pas pour un mauvais repas qu'il faut prendre de l'humeur. Nous souperons mieux chez vos villageois. Seulement, je crains que nous n'y arrivions pas sans orage... le temps menace de se gâter.

— Hâtons-nous alors... Monsieur l'épicier-traiteur, notre carte, nous partons...

— Comment ! ces messieurs ne mangent ni leur omelette ni leur salade ?

— Tout cela est très-mauvais... Je crois que vous vous êtes trompé d'huile, et que celle-ci est pour vos quinquets !

— Ah, messieurs ! de l'olive pure !

— Si vous nous avez donné un mauvais repas, donnez-nous au moins de bons renseignements... En prenant par la forêt arriverons-nous plus vite au hameau de la Faisanderie ?

— Assurément !

— Et quelle route devons-nous suivre ?

— Le premier sentier à gauche, puis le second à droite... et puis vous verrez la maison.

— Merci... Partons, Mérillac... car le temps devient bien sombre, et les nuages s'amoncellent !

Nos voyageurs marchaient depuis une demi-heure et ils n'apercevaient pas le terme de leur course.

— Pas de maison, pas de grande route, pas même de clairière qui vous serve de point de mire, c'est singulier, dit le comte en faisant une halte ; je ne pensais pas que nous aurions tant de chemin à faire dans cette forêt !

— J'ai dans l'idée que cet épicier-charcutier-traiteur, pour se venger de ce que nous avons trouvé son huile détestable, nous a mal indiqué notre chemin !

— Ce serait bien possible ! Ces gens de la campagne aiment beaucoup à faire des méchancetés aux habitants des villes.

— Allons toujours, nous trouverons peut-être quelque habitation.

— Si du moins nous rencontrions quelqu'un, nous demanderions notre route... mais personne... Cette forêt est bien déserte.

— Mon cher, le temps n'est pas engageant pour venir s'y promener.. L'orage va éclater... le jour baisse déjà...

— Oh ! pas possible... il n'est que sept heures et demie.. c'est l'orage qui obscurcit le jour... Allons... marchons toujours !

— Mais, à coup sûr, ce maudit épicier nous a égarés !

Les deux amis se remettent en marche. Ils suivent un sentier étroit et touffu, où c'est à peine si le jour pénètre. Au bout de quelque temps l'orage éclate, le tonnerre gronde avec force, des torrents de pluie font entendre sur le feuillage un clapotement qui mouille longtemps les branches avant d'arriver jusqu'à terre. Puis enfin l'eau écarte les feuilles, et les voyageurs se mettent sous le plus gros arbre qu'ils aperçoivent, mais où la pluie ne tarde pas à les atteindre.

— Mauvais abri qu'un arbre quand il tonne ! dit Mérillac, mais dans une forêt on n'a pas le choix !

— Non, mon pauvre ami, à la garde de Dieu ! Mais il est dit que dans ce voyage je vous aurai fait subir tous les désagréments possibles !

— Allons donc ! ne sommes-nous pas des hommes ? D'ailleurs, vous savez que j'ai un assez heureux caractère ! je prends tout en riant !

— C'est bien heureux, mon ami ; mais si cela continue nous serons mouillés jusqu'aux os... et le pis, c'est que la nuit arrive... nous ne trouvions pas notre chemin en plein jour, je doute que la nuit nous soyons plus adroits.

— C'est vrai, et malgré ma philosophie, passer la nuit à recevoir la pluie sous ces arbres ne me tente guère ; je crois que nous ferions aussi bien de marcher.

— Oui, marchons, maintenant que nous sommes trempés, un peu plus un peu moins d'eau ne doit pas nous arrêter.

Les deux amis se remettent en route, mais cette fois force leur est de n'avancer que doucement, car on n'y voit plus et, à chaque instant, ils se heurtent contre des arbres ou des branches que l'orage a brisées et fait tomber sur la terre.

Tout à coup Mérillac pousse un cri... Germancey s'arrête :

— Vous vous êtes cogné ?

— Non, mon ami, mais je crois que le ciel a pitié de nous... je viens d'apercevoir une lumière !

— Une lumière... où donc cela ?...

— Tenez, venez par ici... regardez à gauche...

— Je ne vois rien...

— Des feuilles vous la cachent sans doute... Sapristi ! voilà que moi-même je ne la vois plus ! pourtant je suis bien certain de ne point m'être trompé... Venez par ici... marchons du côté où je l'ai aperçue.

Les voyageurs se dirigent vers la gauche. Lorsqu'ils ont fait une quarantaine de pas, tous deux poussent un cri de joie. La lumière a reparu : cette fois elle est très-distincte. Ils marchent sur elle, en ayant soin de ne point la quitter des yeux.

— Vous ne vous étiez pas trompé, Mérillac. Ceci nous promet ou un abri ou un guide...

— Ma foi, quand ce serait la maison de l'Ogre, comme dans le *Petit-Poucet*, je déclare que je m'y réfugierai avec joie... Ce doit être une maison, car cela ne bouge pas... cela ne change pas de place...

— La chaumière d'un bûcheron probablement.

— En ce moment cette chaumière vaut pour nous un palais... je crois que nous approchons... Ah ! tenez, à la lueur d'un éclair je viens d'apercevoir une muraille...

— Oui... c'est une maisonnette... Toussons un peu... on nous entendra... on viendra peut-être à notre rencontre... car à cette heure notre vue inopinée pourrait effrayer les habitants de cette demeure.

— C'est vrai... ils vont nous prendre pour des voleurs.

Les deux amis se mettent à tousser, presque aussitôt des pas se font entendre et une voix leur crie :

— Est-ce toi, la Grenouille ?

— Pardieu ! voilà un singulier nom de paysan ! murmure Mérillac, tandis que le comte répond :

— Non, ce n'est pas la Grenouille, ce sont deux voya-

geurs qui se sont perdus dans cette forêt où la nuit et l'orage les ont surpris, et qui payeront l'abri qu'on voudra bien leur donner, ou un guide pour aller jusqu'au hameau de la Faisanderie.

— Attendez... attendez! répond la même voix. Je vais demander au maître s'il veut vous recevoir.

— Il paraît qu'il y a un maître, dit Mérillac.

— Celui qui fait travailler les bûcherons probablement...

— Et pas une pauvre petite voix de femme!... je n'ai pas de chance!...

Au bout d'un moment des pas lourds se font entendre; un homme jeune encore, vêtu en paysan, paraît, tenant une lanterne à la main. Son abord n'est pas gracieux, cependant il salue les voyageurs en leur disant d'une voix rauque :

— Vous n'êtes pas plus de deux?

— Non... c'est bien assez par le temps qu'il fait...

— Vous n'avez pas de chien avec vous?

— Pas le moindre animal...

— Suivez-moi alors... vous devez être pigrement mouillés?

— Mais oui, assez comme cela.

Je crois bien... drôle de temps pour se promener...

L'homme marche devant avec sa lanterne. On arrive à la maisonnette, à laquelle tient un jardin clos par une haie vive. On traverse une espèce de cour, puis on entre dans une salle, qui n'a que la terre pour parquet; une table, quelques chaises, un banc en composent tout l'ameublement; mais elle a une immense cheminée, dans laquelle on a fait un assez grand feu qui sert à faire rôtir un fort morceau de viande, attaché à une corde servant de crémaillère, et qui pend devant le brasier.

Un homme est assis devant la cheminée, où il semble surveiller la cuisson du rôti qu'il fait tourner incessamment. Cet homme, habillé d'un large pantalon de toile et d'une grande veste de drap, a sur la tête un chapeau dont les bords sont aussi larges que ceux d'un charbonnier, et comme il le porte fort avancé sur son front, il est difficile de voir sa figure; ce qu'on en aperçoit annonce qu'il porte toute sa barbe, qui est très-noire.

A l'entrée des voyageurs cet homme ne se lève pas, il se contente de se retourner un peu pour les examiner, en disant d'une voix sourde :

— Entrez, messieurs, entrez... Excusez si je ne me dérange pas, mais j'ai les fièvres depuis quinze jours... et je n'ai plus de force dans les jambes...

— Nous serions désolés de vous causer la moindre gêne, monsieur; tout ce que nous vous demandons, c'est un abri.

— Et un morceau pour souper, si cela se peut!... de plus, la permission de nous chauffer à ce bon feu... car nous sommes trempés...

Pendant que M. de Germancey parlait, l'homme assis devant la cheminée avait doucement relevé la tête pour le regarder du coin de l'œil; puis il avait vivement rebaissé la tête et ramené encore sur son front le bord de son grand chapeau. Il reprend :

— Chauffez-vous, reposez-vous, séchez-vous, messieurs; vous aurez aussi à souper; vous le voyez, le rôti cuit; mais il faut que nous attendions le retour de mes bûcherons, ils rapporteront d'autres provisions et du vin, car nous n'en avons plus une goutte ici.

— Oh! très-bien, nous attendrons, nous ne sommes plus pressés, car je pense qu'il nous faut renoncer à l'espoir d'aller ce soir au hameau de la Faisanderie.

— Oh! je ne vous conseillerai pas de le tenter... il y a plus d'une lieue d'ici, les chemins sont très-mauvais et l'orage gronde toujours!

— Est-ce que vous pourriez nous donner à coucher pour cette nuit?

— Mais oui, très-volontiers... Oh! j'ai une couchette!... j'ai de la paille, j'ai du foin!...

— Victoire alors! nous sommes sauvés!... eh bien! mon cher Germancey, vous voyez que j'avais raison de ne pas m'inquiéter!..

— Je crois, Mérillac, que c'est vous qui me portez bonheur; si j'avais été seul, je ne m'en serais pas si bien tiré.

En entendant prononcer le nom de Germancey, l'homme au grand chapeau n'a pas été maître d'un mouvement subit, puis il a encore avancé son chapeau sur ses yeux.

Les deux amis ont pris des chaises, ils s'installent devant le feu. Le maître du logis se recule encore, bien que le comte lui dise :

— Restez donc, monsieur, il y a assez de place pour nous trois devant cette immense cheminée!... Ah! vivent ces antiques foyers où nos pères se chauffaient à l'aise!

— Oui, il y avait du bon chez nos pères... bien que l'on ait jugé convenable de bouleverser tout ce qu'ils avaient fait.

— Allons, Mérillac, soyons justes, convenons qu'il y avait aussi bien des abus...

— Des abus... Est-ce qu'il n'y en aura pas toujours... Ce feu fait du bien... décidément c'est une excellente chose que le feu... il fait plaisir presque en tous temps... je conçois qu'il y ait des tribus qui l'adorent...

— Je ne verrai pas ma petite filleule aujourd'hui... mais demain nous nous mettrons en route de fort bonne heure... Monsieur, connaissez-vous les époux Chausseux, au hameau de la Faisanderie?

L'homme barbu répond, toujours d'une voix qu'il semble se faire :

— Non.. non... je n'ai jamais été à la Faisanderie.

— Mais vous m'avez dit qu'il y avait une lieue d'ici là?

— Oui .. n'est-ce pas, Pierre?

Pierre était l'homme qui avait été au-devant des voyageurs, il se tenait à demi couché sur le banc qui était placé contre la muraille et répond sans se déranger :

— Je crois que oui! je n'en suis pas sûr!...

— N'importe, reprend le comte, avec le jour nous trouverons... cette pauvre Florentine! elle attend avec tant d'impatience des nouvelles de sa fille!... Vous souffrez, monsieur?

Le maître du logis n'avait pu retenir comme un mouvement nerveux en entendant le nom de Florentine, il murmure :

— Ce n'est rien... un petit frisson... ça me prend souvent.

Le chevalier s'écrie :

— Et son séducteur... le père de son enfant, ta protégée n'en a plus entendu parler?

— Non... oh! c'est fini, il est probable qu'elle ne le reverra jamais... j'ai eu de terribles soupçons sur cet homme... qui a toujours évité ma présence quand j'allais voir Florentine.

— Quels soupçons?

— Figurez-vous, mon ami, qu'il a donné en cadeau à sa maîtresse, une bague fort belle... Florentine me l'a montrée un jour, jugez de ma surprise en reconnaissant une bague que moi-même j'ai donnée jadis à mademoiselle de Sauvigné... à ma chère Honorine...

— Il serait possible?

— Je ne pouvais pas me tromper, j'ai retrouvé sous le chaton le chiffre d'Honorine.

— Voilà qui est bien singulier.

— Cette bague avait été volée à Honorine et probablement par ce misérable Séverin...

— Ah! oui, Séverin... ce petit-fils de Cartouche... qui a si bien suivi les exemples de ses pères!

Ici, M. Pierre se redresse brusquement sur son banc et se met à tousser fortement, en regardant l'homme au grand chapeau; mais celui-ci lui crie d'un ton colère :

— Tâchez donc de vous taire, Pierre, et de ne point étourdir ces messieurs, à tousser comme vous le faites!

— Oh! il ne nous importune nullement! dit le comte.

— Mais alors, répond Mérillac, le séducteur de votre jolie protégée pourrait bien être ce Séverin...

— Je l'ai pensé un moment... mais non, ce serait trop affreux!... cette bague aura couru de main en main.

— Et les enfants de votre frère... ce Victor, cette Maria, vous n'avez rien découvert, vous n'avez aucun renseignement sur eux?

— Aucun! je suis allé plusieurs fois à Vincennes ainsi que je vous l'ai dit, j'ai questionné une fille et un fils de cette femme Duchemin à laquelle on avait confié ces enfants!... Ah! vous souffrez bien, monsieur, et votre frisson vous reprend... rapprochez-vous donc du feu...

— Merci... merci... je suis très-bien...

— Mon cher comte, je crois que vous pouvez faire votre deuil de votre nièce et de votre neveu...

— Je m'en console, parce que j'ai perdu ma fortune... mais, si j'étais encore riche, ce serait un grand chagrin pour moi d'ignorer le sort de ces enfants!

— Mais vous connaissez leur mère...

— Sans doute, mon frère m'a appris son nom dans la lettre où il me fait ses confidences....

— Eh bien, n'avez-vous jamais pensé que cette dame avait pu s'occuper de ses deux enfants... en prendre soin?... enfin qu'elle connaît leur position?...

— Non, mon ami, je n'ai jamais pensé cela, parce que je sais que cette personne est une égoïste, qu'elle a un cœur sec, qu'elle ne pense qu'à elle et n'a jamais eu les entrailles d'une mère!... D'ailleurs, quand on a fait le mariage qu'elle a contracté depuis la mort de son père... il faut avoir perdu tout sentiment de sa dignité... épouser un Rigoulot!

— Rigoulot, dites-vous!... comment ce serait cette dame qui...

— Le nom m'est échappé, après tout, je sais bien que ce n'est pas vous, mon ami, qui irez trahir le secret de cette dame!...

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille!... mais je n'en reviens pas!... Comment c'est mademoiselle de Haute-Futaie... cette jeune personne si roide, si pincée... devant laquelle il ne fallait pas se permettre la moindre plaisanterie, c'est elle qui a donné deux enfants à votre frère!... Fiez-vous donc aux airs sévères!... aux manières froides... réservées! Mais, mon cher Germancey, figurez-vous que je l'ai revue cette dame, depuis qu'elle est devenue l'épouse du millionnaire Rigoulot, je l'ai vue avec son honorable mari aux soirées de mon cher ami Roberval; je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a encore l'air plus prude, plus sévère qu'autrefois: elle espère sans doute, par les manières hautaines qu'elle se donne, faire oublier le ton commun de son mari! J'avais d'abord envie d'aller renouveler connaissance avec elle, l'ayant plusieurs fois rencontrée dans le monde avant la révolution; mais son air désagréable m'en a ôté le désir.

— Eh bien, Mérillac, croyez-vous encore que cette dame se soit inquiétée du sort des deux enfants issus de son intrigue avec mon frère?...

— Oh! non... non... la femme du millionnaire Rigoulot ne doit plus garder le moindre souvenir des faiblesses de mademoiselle de Haute-Futaie.

Pendant que les deux amis se livraient à cette conversation intime, l'homme à la fièvre n'avait pas bougé; il avait même fermé les yeux comme s'il s'était endormi; mais l'homme étendu sur le banc avait ses grands yeux ouverts et les tenait constamment attachés sur les étrangers.

— Je crois que votre maître s'est endormi, dit le comte à demi-voix en se tournant vers celui qui les a introduits dans la masure.

— Dame! c'est bien possible!... ça lui arrive souvent?

— Y a-t-il longtemps qu'il est attaqué de cette fièvre.

— Mais oui...

— Il ne se soigne pas bien peut-être?

— Ah! ici, on n'a pas tout ce qu'on veut.

— Vous êtes bûcheron?

— Oui, monsieur...

— Est-il jeune ou vieux, votre maître?... son grand chapeau empêche qu'on voie ses traits.

— Il est... il est vieux...

— Sapristi! s'écrie Mérillac, mais vos camarades tardent bien à revenir... j'ai très-faim, moi, car chez ce gargotier à Champrosey, je n'ai rien pu manger...

— Ah! dame,.. ils sont peut-être allés jusqu'à Corbeil pour avoir du vin... et il y a loin... et puis l'orage peut les retarder.

— Ma foi, dit le comte, j'ai bien envie de faire un somme en attendant leur retour, car je suis horriblement fatigué... avez-vous ici un hangar avec de la paille sur laquelle on puisse se jeter, cela me suffirait, car il ne faut pas réveiller votre maître...

— Dame... au bout du jardin, nous avons un hangar... il y a des bottes de foin...

— Oh! j'y serai parfaitement... venez-vous avec moi, Mérillac?

— Si vous le permettez, je resterai devant ce feu, car je ne suis pas encore totalement séché, et je me trouve bien ici...

— A votre aise, mon ami, de quel côté, monsieur?

— Je vais vous montrer... venez... le jardin est étroit, mais il n'est pas mal long!

M. Pierre reprend sa lanterne, le comte le suit, on entre dans une espèce de clos fort mal entretenu. On suit un sentier. Après avoir fait une centaine de pas, M. Pierre s'arrête en disant:

— C'est au bout... tout droit... encore cent pas et vous y êtes...

— Merci, monsieur, n'allez pas plus loin, je trouverai bien...

— Je vais veiller au rôti.

L'homme s'en retourne avec sa lanterne. La pluie avait cessé, mais l'orage grondait toujours. Le comte marche encore quelques minutes, puis il trouve un endroit couvert en chaume, et aperçoit sur la terre plusieurs bottes de foin, il en réunit quelques-unes et s'étend dessus avec bonheur. Il va céder au sommeil lorsqu'un bruit de pas se fait entendre, ce bruit venait de la forêt, on marche, on approche, puis tout à coup on s'arrête tout près du hangar et une voix s'écrie:

— Arrêtons-nous là, camarade, le petit est en arrière, il faut l'attendre, car il serait capable de ne plus trouver notre gîte...

— La Grenouille a raison... attendons un peu... mais est-ce bien prudent, de faire ainsi connaître notre retraite à ce bambin?

— Ne crois-tu pas que cet enfant va soupçonner qui nous sommes... un vrai petit crétin! d'ailleurs, fallait bien l'emmener, puisque le marchand de vin ne voulait pas nous laisser emporter les bouteilles à l'œil... mais ce n'est pas cet homme-là qui nous trahirait, lors même qu'il aurait des soupçons sur notre profession, il gagne de l'argent avec nous, c'est tout ce qu'il veut. Seulement il ne fait pas crédit... et nous n'avions pas assez de quibus...

— C'est la faute à Séverin qui n'a pas voulu me donner plus d'argent.

— Ah! dame, t'as acheté tant de choses!

— Faut bien se régaler... on s'ennuie à mort par ici... presque rien à faire... faut bien loupiner un peu; d'ailleurs, c'est l'argent de ce monsieur que nous avons dévalisé hier...

— Il n'était pas riche! huit francs quinze sous.... merci! c'est honteux de se mettre en voyage avec si peu de chose...

— Fichu pays... oh! nous n'y resterons pas longtemps... ça allait mieux dans le Midi avec Schinderhanne!...

— Pourquoi s'est-il laissé prendre?...

— Ah! pourquoi! les plus malins font des fautes...

— Heureusement, Séverin a filé à temps, lui...

— Vois-tu, quand on est le petit-fils de Cartouche, on ne se laisse pas pincer comme ça!...

Le comte de Germancey n'a pas perdu un mot de cette conversation, dès les premières paroles il a compris à qui il avait affaire, mais lorsqu'il a entendu prononcer le nom de Séverin, lorsqu'il ne peut plus douter que l'homme assis devant la cheminée est le misérable auteur de tous ses maux, une sueur froide coule de son front: il se demande si le jour de la vengeance est enfin venu ou s'il doit être aussi la victime de cet homme.

Les brigands vont être cinq, ils doivent être bien ar-

Je monte sur elle pour cueillir mes cerises. (Page 42.)

més, ce serait folie que d'espérer triompher d'eux. Et le comte n'a pas une arme. Toutes ces pensées viennent en foule à son esprit. Pour se sauver, il pourrait maintenant s'éloigner doucement, franchir la faible haie du jardin et se perdre dans la forêt où il attendrait le jour. Mais en agissant ainsi il laisserait Mérillac aux mains des bandits, et le comte est incapable d'abandonner son ami.

Mais, pendant que les misérables attendent dans la forêt, il pourrait peut-être encore fuir avec le chevalier. Ceux qui sont dans la maison n'oseraient pas les arrêter, ignorant que leurs camarades sont tout près d'eux. Cet espoir est la seule chance de salut qui s'offrait au comte. Il quitte bien doucement sa botte de foin, et marche avec précaution dans le sentier pour ne point donner l'éveil aux voleurs. Enfin il atteint la maison, il entre dans la salle basse... Mérillac n'y est plus!

L'homme au grand chapeau et qu'il sait maintenant être Séverin, est levé et se promène dans la salle avec impatience en murmurant :

— Mais ils ne reviendront donc pas, ces flâneurs-là!

En apercevant le comte, il s'arrête et s'écrie :

— Tiens, vous ne voulez donc plus dormir, monsieur?

Germancey sent bien qu'il faut surtout éviter de laisser deviner aux voleurs qu'il a découvert ce qu'ils sont. Il affecte un air tranquille, en répondant :

— Ma foi non! dans ce jardin, j'ai ressenti de l'humidité, je me suis dit que mon ami avait raison, et qu'il valait mieux rester à se sécher près de ce feu. Mais il a donc changé d'avis, lui? je ne le vois plus.

— Je lui ai dit que j'avais là... dans une petite pièce à côté, une couchette à sa disposition et il s'est décidé à aller se jeter dessus jusqu'au moment du souper, si vous voulez en faire autant monsieur... Là, vous ne sentirez pas l'humidité comme dans le jardin.

— Oh! ma foi, mon envie de dormir s'est dissipée... je crains beaucoup que nous ne vous gênions, la pluie a cessé, et nous pourrions nous remettre en route.

— Vous n'y pensez pas!... d'abord vous ne connaissez pas les chemins, vous vous perdriez infailliblement... tout à l'heure mes bûcherons vont revenir avec des provisions... je vous réponds que nous souperons bien... avez-vous donc quelque raison pour être si pressé de partir?

— Aucune... la crainte de vous gêner était la seule.

— Cela nous fera plaisir, au contraire, de vous bien traiter.

— En ce cas, qu'il ne soit plus question de départ!...

— A la bonne heure! voilà qui est parler... Mon accès de fièvre est passé... et je veux aussi faire honneur au souper.

Germancey fait son possible pour que sa physionomie ne trahisse pas ce qu'il éprouve, car il ne voit plus moyen d'échapper au sort que les bandits doivent leur réserver; en ce moment des pas, des voix se font entendre au dehors et le maître du logis s'écrie :

— Ah! voilà notre monde!

XX. — LES VOLEURS.

Trois hommes à figures patibulaires entrent dans la salle, parmi eux est le nommé la Grenouille dont nous n'avons pas besoin de faire le portrait, on le connaît déjà. Un petit garçon de huit à neuf ans est avec eux; il porte un panier dans lequel sont des bouteilles; chacun de ces messieurs apporte aussi des provisions.

A l'aspect du comte qui se chauffe devant la cheminée, les nouveaux venus s'arrêtent tout surpris, et questionnent des yeux leur chef qui s'écrie :

— Arrivez donc, vous autres!... on vous attend avec impatience. J'ai justement reçu deux voyageurs qui vont souper avec nous, et que je veux traiter de mon mieux.

Ces paroles sont accompagnées de clignements d'yeux et de signes que comprennent facilement ceux qui viennent d'arriver; M. la Grenouille s'écrie :

— Ah! du moment que nous avons des hôtes... Bravo! on s'amusera... en attendant, maître, donne-moi un écu

FLORENTINE LA MARCHANDE D'ORANGES.

de trois livres, que je redois pour le vin et l'eau-de-vie... nous n'avions pas assez de fonds... et ça se trouve bien que nous ayons acheté un fameux souper... puisque nous avons du monde.

L'argent est donné au petit garçon, auquel on fait boire un petit verre d'eau-de-vie, puis que l'on met à la porte avec un coup de pied au derrière en lui disant :

— A présent file !... et perds-toi, si tu veux !

— Oh ! qu'y a pas de risques ! répond l'enfant que l'eau-de-vie a déjà étourdi, je me retrouve toujours, moi !... je vois clair la nuit !

Germancey a eu un moment la pensée de s'approcher de l'enfant et de lui parler bas pour lui dire : Va chercher les gendarmes ! Mais il n'y a pas moyen ; les voleurs, tout en mettant la table et dressant le couvert, ne le perdent pas de vue, et d'ailleurs le petit garçon semble incapable de comprendre une telle commission, il est parti, et au bruit des assiettes et des verres, Mérillac qui s'est éveillé, revient dans la salle, où tout le monde est réuni, en disant avec sa gaieté habituelle :

— J'ai entendu un bruit de bouteilles et de verres qui m'a fait penser que ce n'était plus le moment de dormir !...

Les faux bûcherons saluent Mérillac d'un air contraint ; celui-ci, voyant tout ce monde, dit :

— Ah ! je ne m'étais pas trompé... vos ouvriers sont arrivés, n'est-ce pas, notre hôte ?

— Oui, monsieur, et bien chargés de provisions. Oh ! vous aurez un bon souper.

— Tant mieux, car j'ai un appétit d'enfer... et vous, Germancey ?

— Moi ! mais je souperai aussi volontiers.

— C'est moi qui ai eu l'idée de prendre cette volaille ! dit M. la Grenouille.

— Tu as fort bien fait... Oh ! mais tu es un malin, toi, la Grenouille, tu connais ce qui est bon.

Pendant que les voleurs chargent la table de jambon, de volaille froide, de saucissons, de verres et de bouteilles, et que M. Pierre est allé détacher le rôti qu'il met sur un plat de terre, Mérillac, qui vient d'arrêter ses regards sur la Grenouille, change tout à coup de visage, son front se rembrunit, puis il s'approche du comte, qui est resté assis devant le feu, et, profitant d'un moment où les soi-disant bûcherons arrangent le couvert, tandis que le maître du logis est allé dans la pièce à côté chercher des couteaux et des assiettes, lui dit vite et bas :

— Mon cher, je viens de faire une fâcheuse découverte... Cet homme au nez cassé, et qu'on appelle la Grenouille, est un voleur, je le reconnais parfaitement, c'est lui qui m'enlevait ma montre à l'Ambigu-Comique...

— Je le sais... tous ces hommes sont des misérables... leur chef est le petit-fils de Cartouche dont je vous ai parlé...

— Sacrebleu!... nous voilà bien tombés... et je n'ai que mes pistolets... si je tirais tout de suite sur deux de ces hommes...

— Non... nous serions perdus... il faut dissimuler au contraire... et ne pas laisser paraître le moindre soupçon ..

— Fichtre !... cela m'a coupé l'appétit. Mais ces gueux-là ne m'auront pas vivant...

— Il faut manger... il faut boire...

— Et nous laisser tuer comme des mouches, quand ils nous croiront endormis...

— Attendez... il me vient une idée ; si elle peut réussir, nous sommes sauvés...

— Oh ! dites... dites vite...

— Il faut...

Le retour de Séverin, qui vient droit aux deux amis, empêche Germancey d'en dire davantage.

— Allons, messieurs, tout est prêt... à table !.,. Vous excuserez si les assiettes sont en terre et les fourchettes en fer ; mais, dame ! ce n'est pas ici une auberge !

— C'est beaucoup mieux, car on y est reçu de bon cœur !

Les deux amis vont pour s'asseoir l'un près de l'autre, mais le maître du logis se place vite entre eux, les autres hommes s'avancent à la suite. On attaque d'abord le rôti, qui est un morceau de filet délicieux.

— Diable, messieurs, mais vous vous nourrissez bien... du filet de bœuf, ce qu'il y a de meilleur en rôti ! dit le comte.

— Mais oui... c'est que nous sommes bien avec le boucher... parce que de temps à autre nous lui faisons cadeau d'un lièvre... vous comprenez bien que, lorsque nous en rencontrons dans la forêt, nous ne nous gênons pas pour tirer dessus !...

— Et vous avez raison ; il faut que tout le monde vive.

— Buvez donc, messieurs !

— Volontiers... il est très-bon votre vin !

— C'est moi *que* je l'ai choisi ! dit M. la Grenouille en vidant son verre ; et je m'y connais !

— Attaquons ce jambonneau... Savez-vous, messieurs, que c'était imprudent à vous de traverser la forêt le soir... est-ce qu'on ne vous avait pas parlé de voleurs?

— Si... mais nous ne les craignons pas... Qu'est-ce qu'ils nous prendraient... j'ai peut-être vingt livres sur moi... belle misère... Je crois que vous n'êtes pas plus riche que moi, n'est-ce pas, Mérillac ?...

— Ma foi non... pas tant même...

Et le chevalier, retournant ses poches, en tire deux écus de six livres et deux pièces de trente sous en disant :

— Voilà ma fortune... pour le moment !

— Oui, pour le moment, répète le comte avec intention. Mais, quand vous reviendrez de Corbeil, je crois que vous serez plus prudent et ne vous risquerez pas ainsi la nuit...

Mérillac a regardé son ami, il a compris sur-le-champ son idée, et répond :

— Oh ! non !... diable... ce sera différent.

Les voleurs se sont regardés en silence. Séverin découpe la volaille et murmure :

— C'est égal, messieurs, c'est imprudent de voyager sans armes...

— Moi, je n'en ai pas, répond Germancey, mais mon compagnon a une fort belle paire de pistolets anglais... Mérillac, montrez donc vos pistolets à ces messieurs... et d'ailleurs cela doit vous gêner de les garder dans votre poche ; il me semble qu'ici vous pouvez bien vous en débarrasser !

Mérillac sort de sa poche ses beaux pistolets damasquinés, et, surmontant la répugnance qu'il éprouve à s'en dessaisir, il les présente à Séverin qui les prend, les examine et s'écrie :

— Oui, corbleu ! voilà de belles armes... cela vient d'Angleterre ?

— Oui, je les ai rapportés de Londres...

— Voyons !...

— Voyons !...

Les soi-disant bûcherons se passent les pistolets.

— C'est perlé ! dit la Grenouille, ça vaut bien deux cents livres !

— Oh ! mieux que ça !...

Les pistolets reviennent aux mains de Séverin qui hésite pour les rendre au comte, mais celui-ci lui dit :

— Veuillez les placer sur votre cheminée, nous n'avons pas besoin de nous en charger ici !

Cette marque de confiance paraît être fort goûtée par les voleurs, qui se regardent d'une façon significative, on mange et l'on boit toujours.

— Excellente volaille ! dit Mérillac, on n'en sert pas de si bonnes chez Bancelin... Je fais un souper exquis... et je crois bien qu'à Corbeil je n'aurais pas été aussi bien traité.

— Vous allez à Corbeil, vous, monsieur?

— Oui, et pendant que vous m'attendrez près de votre filleule, Germancey, j'irai toucher mes fonds chez le notaire... Ah ! sapristi, voilà un héritage qui m'arrive bien à propos, car j'étais à sec.

— Vous allez hériter, monsieur?

— Oui vraiment !... trente mille francs qui me tombent des nues... je ne m'y attendais pas.... une vieille parente que je croyais pauvre... et qui en mourant me laisse cette somme... Le notaire de Corbeil m'écrit qu'il la tient à ma disposition... Ah ! pardieu, il ne la tiendra pas longtemps ; je vais me hâter de l'en débarrasser ! et vivent les plaisirs ! les femmes ! le jeu !... Germancey, vous savez que je vous paye un festin chez le Gacque à notre retour à Paris...

— Oui, oui... Oh ! je m'en rapporte à vous, Mérillac, pour faire sauter vos écus... il faudrait cependant devenir raisonnable... on n'hérite pas tous les jours...

— Bah ! il faut s'amuser d'abord, la vie est si courte ! au diable la prévoyance !

Séverin semblait réfléchir, et tous les hommes sous ses ordres, les yeux fixés sur lui, paraissaient chercher à deviner ses projets. Enfin il vide son verre et s'écrie :

— Trente mille francs... c'est un beau denier ! cela, monsieur !

— Bon ! c'est une misère auprès de ce que je possédais autrefois !...

— Une misère... oh ! je n'en demanderais qu'une faible partie, moi, pour payer le loyer de cette bicoque... dont le propriétaire menace tous les jours de me mettre à la porte, parce que je suis arriéré d'une année !...

— En vérité, et combien devez-vous donc pour cette année, mon hôte?

— Oh ! dame, une grande somme pour moi... cent vingt livres... l'année a été mauvaise... et puis cette maladie... ces fièvres que j'ai attrapées... je n'ai guère travaillé !

— Pardieu, puisque l'occasion se présente de faire une bonne action, je ne veux pas la laisser échapper... je veux prouver à mon ami Germancey que, si je fais sauter mes écus en faisant des folies, je ne suis pas pour cela incapable de bien les employer quelquefois...

— Oh ! je n'ai jamais douté de votre générosité, Mérillac.

— Quel est donc votre dessein, monsieur? dit l'homme au grand chapeau en portant tour à tour ses regards sombres et fauves sur les deux amis.

— De vous faire présent des cent vingt livres qui vous manquent pour payer votre propriétaire... Avec les quinze livres que j'ai sur moi, cela me serait difficile, mais lorsque j'en posséderai trente mille, cela fera une si faible brèche à ma fortune qu'il n'y paraîtra pas !

— En vérité, monsieur, vous auriez cette bonté?...

— Quand je promets, je tiens...

— Oh ! mais demain... vous ne penserez plus à nous... vous ne repasserez point par ici sans doute?

— Ce n'était pas mon intention, mais, pour reconnaître votre hospitalité, je puis bien faire un peu plus de chemin... n'est-ce pas, Germancey?

— Sans doute, seulement il nous faudrait être sûr de trouver une voiture à Champrosey...

— Oh! si ce n'est que ça! je me charge de vous en avoir une! s'écrie la Grenouille, et je la ferai venir vous attendre ici... A quelle heure comptez-vous revenir?

— Pas tard, sur les deux heures de l'après-midi, afin d'arriver à Paris avant la nuit.

— A deux heures, et même avant, votre voiture sera ici. Je connais un particulier qui a un cabriolet, il ne sera pas fâché de gagner une bonne journée.

— Vous pouvez lui promettre tout ce qu'il vous demandera.

— Fameux!... Buvons alors... A la santé des trente mille francs.

Tous les voleurs s'empressent d'imiter la Grenouille et de lever leur verre :

— Imbéciles, s'écrie Séverin, c'est à la santé de monsieur qu'il faut boire... si toutefois demain il pense encore à moi.

— Vous êtes méfiant, mon hôte.

— Ah dame! monsieur, c'est que... dans le monde... on est si peu de parole!

— Eh bien, pour vous donner confiance en moi, pour vous prouver que je veux revenir, si je vous laissais mes pistolets..... hein? que diriez-vous? je me flatte qu'ils valent plus de cent vingt livres?

— Oh! comme cela, je n'aurai plus de doutes, monsieur, et je bois de grand cœur à votre héritage!...

Séverin emplit son verre, tous ses hommes l'imitent. Germancey et Mérillac sont obligés de trinquer avec les bandits; mais il n'y a pas à hésiter, il fallait leur ôter toute défiance. Après le vin, les voleurs fêtent l'eau-de-vie, dont ils boivent avec une avidité effrayante. Leur chef seul semble se ménager et vouloir conserver sa raison. Il envoie, d'un ton d'autorité, dormir dans un coin deux de ses hommes qui dans leur ivresse commençaient à dire des choses qui pouvaient trahir leur profession.

— Mais il doit être bien tard? dit Germancey.

— Minuit et demi, reprend Séverin après avoir consulté une montre qu'il ne sort qu'à moitié de son gousset, et dont la possession aurait pu paraître singulière chez un homme qui n'avait pas de quoi payer son terme. Si vous voulez vous reposer un peu, messieurs, allez vous jeter sur la couchette à côté, car le jour vient de bonne heure maintenant, et probablement vous ne voulez pas vous mettre en route tard?

— Oh! non... mais qui nous montrera notre chemin en sortant d'ici?

—Pierre ira avec vous, il vous fera connaître un sentier qui mène tout droit hors de la forêt... ce sentier est peu connu... mais vous ferez une remarque à un arbre, ensuite vous verrez Corbeil devant vous...

— Très-bien... et à deux heures vous nous reverrez; mais vous aurez pour nous une voiture.

— Soyez tranquilles... nous serons en mesure... Revenez seulement chercher vos pistolets... et nous serons tous contents!

Le comte et Mérillac passent dans la petite pièce à côté. Ils avaient hâte de quitter la société avec laquelle ils avaient soupé. Ils se jettent sur la couchette, mais ce n'est pas pour dormir, le sommeil ne pouvait pas approcher de leurs paupières dans l'horrible gîte où ils s'étaient réfugiés...

— Notre ruse a réussi! murmure Mérillac à l'oreille de son ami.

— Espérons-le! après tout, il est naturel que, dans l'espoir de posséder trente mille livres, ces hommes ne nous tuent pas pour s'emparer du peu que nous avons...

— C'est égal, si nous nous en sauvons, nous aurons de la chance...

— Chut! ne parlons pas et feignons de dormir.

Il était, en effet, imprudent de parler, car le descendant de Cartouche venait à chaque instant appuyer son oreille contre la porte qui n'était que poussée et pas fermée. Persuadé que les deux voyageurs sont endormis, il va rejoindre la Grenouille et Pierre qui se tenaient à l'autre bout de la salle, de façon qu'on ne puisse les entendre de la petite chambre à côté.

— Nous allons donc laisser partir ces deux hommes? dit le nommé Pierre d'une voix sourde.

— Quelle brute tu fais! dit la Grenouille, est-ce que tu ne comprends pas que trente mille livres valent mieux à palper que cinq ou six écus qu'ils ont dans leur poche...

— Mais qui nous assure qu'ils n'ont que cela sur eux?

— Soyez tranquilles, garçons, dit Séverin, je connais ces deux hommes, ils ne nous ont pas menti sur l'état de leurs finances... ce sont des ci-devant, des anciens nobles, mais qui n'ont pas le sou... Oh! il y en a un à qui j'aurais volontiers fait son affaire tout de suite... car il y a longtemps que je lui en veux, à celui-là... mais l'intérêt général doit passer avant tous mes sentiments particuliers...que risquons-nous... il nous laisse ses pistolets en dépôt!... Que ces deux hommes approchent demain de cette demeure, et tout ce qu'ils possèdent sera à nous...

— Mais s'ils ne revenaient pas seuls... s'ils avaient du monde, d'autres voyageurs avec eux?

— Est-il assommant avec ses craintes, ce Pierre, dit la Grenouille; mais, mon petit, si tu es toujours craintif comme ça, tu ne te pousseras pas, tu n'avanceras jamais!

— Je ne suis pas poltron, mais je me méfie, voilà tout!

— Sois tranquille!... je prendrai mes précautions. Si ces deux particuliers revenaient avec du monde, je commence par décharger sur eux ces deux jolis pistolets, qui sont bien bourrés... je les ai visités... et chacun de vous aurait son fusil, ses armes... Bon! cela ira tout seul... j'en réponds!

— Du moment que Séverin répond de la chose... moi je vais dormir sur mes deux oreilles!... si j'en avais trois, je dormirais sur trois! dit M. la Grenouille en avalant un verre d'eau-de-vie.

— Oui, dormez un peu... moi, je veille... et je réveillerai Pierre dès qu'il fera jour. Il est inutile que le comte me revoie demain matin... il ne peut guère me reconnaître; malgré cela, j'éviterai ses regards avant le moment d'agir.

Cette nuit semble bien longue au comte et à son ami. Enfin le jour paraît; un temps doux et beau, un ciel magnifique ont succédé à l'orage de la veille. Mérillac feint de s'éveiller et se frotte les yeux en s'écriant :

— Par la sambleu! je crois qu'il fait grand jour... Oui... et un temps superbe, autant que je puis voir par cette petite lucarne... allons, mon cher Germancey, éveillez-vous et mettons-nous en route... il me tarde d'arriver à Corbeil, vraiment; et si mon notaire dort encore, je ferai un tel vacarme à sa porte, qu'il faudra bien qu'il s'éveille...

— Vous avez raison, Mérillac... il faut nous mettre en route... le soleil semble vouloir se montrer à travers ce dôme de verdure ..

— Il ne fait pas semblant, il se montre pour tout de bon... Me voilà prêt... quand on se couche tout habillé, on est bien vite debout.

Les deux amis sortent de l'espèce de taudis où ils ont passé la nuit. Dans la grande salle ils ne trouvent que Pierre, qui les attend et s'efforce de prendre un air agréable, en leur disant :

— Ah! vous voilà éveillés, messieurs, et vous avez bien dormi?

— Fort bien!... après un excellent souper, je dors toujours bien, moi... Mais où donc est votre maître?

— Oh! il travaille déjà dans la forêt avec les camarades...Quand vous voudrez, nous partirons, messieurs.

— Nous sommes tout prêts... n'est-ce pas, Germancey?

— Oui, oui, partons.

On sort de la chaumière; à mesure que l'on s'en éloigne, le comte et Mérillac respirent avec plus de facilité; car, malgré l'espoir qu'ils fondaient sur leur ruse, ils se sentaient toujours bien oppressés au milieu de ces hommes qu'ils savaient être des bandits.

Celui qui leur sert de guide les a fait d'abord passer à travers un fourré et des taillis assez rapprochés. Bientôt ils débouchent sur un sentier étroit, mais bien tracé; là, le feuillage est tellement épais, que, par le plus beau

temps, le jour est sans cesse voilé, et quelques parties du chemin sont toujours dans l'obscurité.

Mais M. Pierre marche vite, quoique prêtant l'oreille au moindre bruit et quelquefois s'arrêtant tout à coup pour écouter. On marche ainsi pendant une demi-heure, et sans rencontrer personne; puis bientôt le chemin s'élargit, s'éclaircit, et enfin on arrive à la lisière de la forêt; alors le soi-disant bûcheron s'arrête en disant :

— Je ne vais pas plus loin... vous trouverez Corbeil devant vous, messieurs; reconnaîtrez-vous ce sentier pour revenir?

— Oui, voilà un arbre cassé qui m'empêchera de me tromper... et un bouleau isolé, là en face, qui nous servira de guide.

— A bientôt, messieurs!

Le voleur a disparu dans la forêt...

— Enfin, nous voilà débarrassés de la société de ce monsieur, s'écrie Mérillac; ah! mon cher Germancey, donnons-nous la main... qu'il est bon de respirer sans crainte après la nuit que nous avons passée...

— Oui, mon ami, le fait est que nous l'avons échappé belle!...

— Quant à mes pistolets, j'en fais volontiers l'abandon, heureux de nous en tirer à si bon marché!

— Que dites-vous donc, chevalier? mais j'espère bien que vous rentrerez en possession de vos armes!...

— Quoi! est-ce que vous comptez retourner chez les voleurs? savez-vous que cela me paraît bien imprudent...

— Mon cher Mérillac, j'ai enfin retrouvé l'homme que je cherchais depuis si longtemps, le misérable qui a fait le malheur de toute ma vie, qui a causé la mort de la femme que j'adorais, et vous croyez que je laisserai échapper cette occasion de le livrer à la justice, de lui faire subir le châtiment que méritent ses crimes! Oh! mais les plus grands périls m'environneraient, que je les braverais pour faire arrêter ce Séverin... Cependant... je conçois, Mérillac, que vous n'avez pas les mêmes motifs que moi pour tenir à ce que l'on s'empare de ces misérables... et rien ne vous oblige à m'accompagner dans cette expédition...

— Sambleu! comte, savez-vous bien que je devrais me fâcher de ce que vous venez de me dire... il y a quelques dangers à courir, et vous pensez que c'est à ce moment que je vous quitterais... Est-ce que l'habitude était de se conduire ainsi, dans les mousquetaires du roi?

— Pardon, mon ami, pardon... oui, j'ai eu tort de supposer que vous refuseriez de partager mes dangers... mais c'est que vraiment il m'est pénible de penser que je vous entraîne toujours là où il y a des périls à courir... Cependant soyez bien persuadé que je prendrai toutes les précautions possibles... je veux que l'on arrête les voleurs... cet infâme Séverin surtout... mais je ne veux pas être repris par eux!

— Moi, j'avoue que je ne serai pas non plus fâché de faire pincer ce vilain monsieur au nez cassé... qui est cause que ma montre a été brisée et qu'elle n'a jamais bien remarché depuis... Voyons quel est votre plan, Germancey?

— D'aller avertir la maréchaussée de Corbeil... Mais voilà des chaumières, des paysans, nous sommes peut-être à la Faisanderie, je voudrais voir ma filleule d'abord... Allons... je vais m'informer à cette jeune fille qui vient là... Eh! mademoiselle! connaîtriez-vous par ici la demeure du père Chausseux?

— Tiens! c'te-bêtise! c'est mon oncle!... Ça serait drôle, si je ne savais pas où il reste!...

— Pardon, nous ignorions votre parenté!...

— Tenez... là-bas à gauche... c'te maisonnette tapissée de vigne... on la voit d'ici... et ma tante est devant la porte.

Les deux amis se remettent en marche; au bout de quelques minutes ils sont devant la maisonnette qu'on leur a indiquée. Germancey reconnaît parfaitement la nourrice, bien qu'il ne l'ait pas vue depuis le jour du baptême, et de son côté la paysanne l'examine un moment, puis elle s'écrie :

— Ma fine! je ne me trompe pas!... monsieur est le parrain de notre chère petite... Oh! oui, oui, je ne me trompe point! c'est le parrain... Ohé! notre homme!... Germaine... Catherine... v'là le parrain d'Honorine... faut la réveiller, c'te petite... va-t-elle être contente de voir son parrain... Ah! en v'là une surprise. Mais entrez donc, messieurs! vous allez vous rafraîchir! Not' homme! Chausseux!... viens donc voir le parrain d'Honorine.

Le comte n'a pas encore pu trouver le temps de répondre un mot, madame Chausseux ayant l'habitude de toujours parler; il entre dans la maison avec Mérillac; un gros paysan, qui est aussi muet que sa femme est bavarde, arrive, salue, essaye de dire quelque chose; mais, n'en pouvant venir à bout, se hâte de mettre sur une table des verres et du vin.

— Et la maman, comment qu'elle se porte, la maman? s'écrie madame Chausseux; elle nous a écrit qu'elle était malade... v'là pourquoi nous ne l'avons pas vue depuis queuque temps... elle va mieux, j'espère... Chausseux, verse donc à ces messieurs... tu restes là comme notre bourriquet... C'est de not' meilleur vin... nous n'en avons pas d'autre; du reste, l'année n'a pas été mauvaise. A vot' santé, monsieur le parrain... à celle de votre ami et connaissance.

Mérillac a avalé le verre de picton en faisant un peu la grimace, mais il s'écrie :

— Ce vin ne vaut pas celui de cette nuit... ce qui n'empêche pas que je le bois avec beaucoup plus de plaisir.

Et le comte, profitant du moment où la nourrice vide son verre, dit :

— Je voudrais bien voir ma filleule, pourtant, il me tarde de l'embrasser, cette chère petite...

— Vous allez la voir, monsieur; Germaine, notre aînée, est allée la réveiller, l'habiller... Dame! savez-vous que vous êtes arrivés de bonne heure!... où donc avez-vous couché?

— Dans la forêt... chez des voleurs...

— Chez des voleurs! mais c'est vrai que, depuis quelque temps, il arrive tout plein d'accidents aux voyageurs... et comment avez-vous fait pour leur échapper avec toutes vos z'hardes?

— Grâce à une ruse qui nous a réussi... Mais rassurez-vous, mère Chausseux, nous allons aller trouver la gendarmerie de Corbeil, et nous vous délivrerons de ces dangereux voisins.

— Ah! ma fine, c'est un grand service que vous nous rendrez là!

L'arrivée d'une petite fille de trois ans et demi met fin à cette conversation. La petite Honorine accourt en sautant, en riant, puis elle s'arrête tout à coup comme honteuse, en apercevant les deux beaux messieurs qui sont chez la nourrice. Germancey s'empresse d'aller à l'enfant, de la prendre dans ses bras et de lui présenter des bonbons qu'il a apportés pour elle, en lui disant :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

— Tiens! si elle veut le permettre! s'écrie madame Chausseux, mais je crois bien qu'elle vous le permet... Honorine, c'est ton parrain, ce monsieur-là! tu ne le reconnais pas... mais c'est ton parrain... Chausseux, verse donc à boire.

La petite fille se laisse embrasser, puis elle regarde autour d'elle en disant :

— Et maman, elle n'est pas venue, maman?

— Ma chère enfant, elle ne peut pas encore venir, elle a été malade... mais elle va mieux, et avant peu elle viendra vous voir... Regardez donc, Mérillac, comme cette petite est jolie... quels traits fins, délicats, quels beaux yeux... n'est-ce pas tout le portrait de sa mère?

— Ma foi, oui... la ressemblance est déjà frappante...

— Pauvre enfant! puisse-t-elle être plus heureuse!

Le comte ne pouvait se lasser d'admirer et de caresser sa filleule; l'enfant se laissait faire, tout en mangeant les bonbons qu'on lui avait apportés; le père Chausseux buvait tout seul, et sa femme s'écriait :

— Certes, pour un bel enfant, on peut dire que c'est un bel enfant! voyez comme c'est venu... comme c'est blanc

et rose!... Elle n'a pas des membres énormes, c'est vrai, mais c'est ferme... c'est moulé... et de la malice! c'est qu'elle vous en a plus à elle toute seule que trois fois Chausseux!... J'espère, monsieur le parrain, que vous êtes fier de vot' filleule?

— Oui, madame Chausseux, je n'ai que des éloges à vous donner, vous avez eu bien soin de cette enfant, et je ne manquerai pas de dire à sa mère que sa fille est parfaitement ici, et qu'elle fera bien de vous la laisser encore quelque temps.

— Oh! oui, monsieur; je voudrais la garder toujours, moi... ça me fera ben du chagrin quand faudra la rendre. Ces messieurs déjeunent-ils avec nous?

— Non, madame Chausseux, un devoir important nous appelle maintenant à Corbeil; il s'agit de purger la société de plusieurs misérables qui ont longtemps échappé à la justice...

— Ah! vous allez faire pincer les voleurs?

— Nous allons l'essayer, au moins... Sommes-nous loin de Corbeil?

— Non, monsieur, une petite lieue, pas plus. Chausseux va vous mettre sur la route.

— Volontiers... Adieu, chère petite... que je t'embrasse encore... Ah! je sens que je t'aime déjà comme un père! et puisque le tien t'abandonne, je jure, moi, de t'en tenir lieu!

La petite Honorine se laisse embrasser. Le comte fait son cadeau à la nourrice, puis les deux amis se remettent en route, accompagnés par le père Chausseux, qui sourit et secoue la tête en les regardant, mais ne peut parvenir à dire autre chose que :

— Le parrain! eh, eh! le parrain!...

On arrive à Corbeil, M. Chausseux s'en retourne en répétant :

— Eh, eh!... le parrain.

Les voyageurs se font indiquer le poste de la gendarmerie, ils s'y rendent et dénoncent au brigadier les misérables qui occupent la masure dans la forêt.

—Nous nous doutions déjà que c'étaient des voleurs, dit le brigadier, mais nous n'avions pas encore pu les prendre en flagrant délit.

— Vous pouvez les arrêter sans craindre de faire une méprise; parmi ces hommes est un misérable qui doit déjà vous avoir été signalé, dont le nom est Séverin, et qui est le petit-fils de Cartouche.

—Le petit-fils de Cartouche! il serait parmi ces hommes de la forêt! en êtes-vous certain, monsieur?

— J'en suis parfaitement sûr, c'est lui qui se dit le maître bûcheron.

— Oh! mais alors ce serait une prise bien importante; il y a longtemps que la police est à la recherche de cet homme... il a une foule de vols, de crimes sur son compte. Mais c'est un gaillard très-adroit : il change de visage, d'âge, il se transforme si bien qu'on ne peut jamais le reconnaître.

— Eh bien, je vous réponds, moi, de vous le faire reconnaître... je vous guiderai pour cela, car c'est de lui avant tout qu'il faut s'emparer.

— Est-ce que vous comptez venir avec nous, monsieur, pour arrêter les brigands?

— Assurément, moi et mon ami, nous vous servirons de guides...

— Je ne vous cache pas, messieurs, que l'affaire sera dangereuse... ces gens-là, et surtout ce petit Cartouche, ne se laisseront pas prendre sans faire une vigoureuse défense.

— Le danger ne nous effraye pas, brigadier, vous avez affaire à d'anciens militaires.

— Oh! je le vois bien, messieurs, mais il faudrait pourtant faire en sorte d'en sortir sains et saufs... Nous irions bien sur-le-champ, moi et mes hommes, cerner la masure, mais ils nous verront venir, et il est probable que nous ne trouverons plus personne au gîte.

— Aussi n'est-ce pas de cette façon qu'il faut agir. Nous avons hier, pendant l'orage, demandé l'hospitalité dans la masure... les voleurs nous ont fort bien reçus; nous étions sans défiance, lorsque le hasard m'a permis d'entendre une conversation qui m'a appris la véritable profession de nos hôtes. Deux, contre cinq hommes bien armés, nous étions perdus; nous avons eu recours à une ruse qui nous a réussi. Mon ami a dit qu'il allait toucher trente mille francs chez le notaire de Corbeil; vous comprenez que le désir de s'emparer de cette somme a sur-le-champ changé les desseins de nos voleurs. Feignant d'être touché du bon accueil que nous avons reçu, de l'excellent souper que l'on nous a fait faire, Mérillac a promis de revenir pour récompenser généreusement notre hôte...

— Et pour donner une entière confiance à nos voleurs, je leur ai laissé une fort belle paire de pistolets anglais, sur lesquels mon chiffre est gravé.

— Très-bien, messieurs, alors ces misérables vous attendent...

— Oui, ils nous ont même assuré qu'ils auraient un cabriolet à nos ordres. Nous avons annoncé que nous repasserions par la forêt vers les deux heures de l'après-midi.

— Fort bien, nous avons du temps devant nous; trois de mes hommes vont se déguiser, mettre des blouses, se faire paysans, ils se rendront dans la forêt, mais chacun par un chemin différent, tâcheront d'éviter les regards, et, vers l'heure convenue, se trouveront près de la masure.

— C'est cela... ensuite moi et Mérillac nous avancerons doucement vers la demeure des brigands.

— Vous, un peu en avant, monsieur... et comme c'est monsieur votre ami qui est censé avoir la grosse somme, ils n'agiront pas qu'il ne soit près d'eux... vous serez bien armé, monsieur, et prêt à faire feu au premier mouvement d'attaque des voleurs.

— Fort bien, mais Mérillac... c'est sur lui qu'ils fondront d'abord pour le dépouiller...

— Attendez, monsieur, attendez; monsieur peut avoir reçu une partie de sa somme en écus, et comme ce serait très-lourd à porter, il a pris avec lui un homme pour porter ces sacs.

— Excellente idée, cet homme...

— Ce sera moi, messieurs, et bien déguisé, je vous le jure; ensuite deux ou trois de mes hommes nous suivront de loin; de cette façon, je crois que nous pourrons nous rendre maîtres de ces brigands sans qu'il nous arrive malheur.

— Ce plan est très-bien tracé; nous allons déjeuner et nous reposer un peu, nous reviendrons ensuite ici..

— Soyez ici à une heure, messieurs, tout sera fait et disposé comme je vous ai dit.

— Et vous nous prêterez des armes?

— A chacun une paire d'excellents pistolets, qui ne rateront pas.

— C'est convenu; à une heure nous serons ici.

Les deux amis se sont fait enseigner la meilleure auberge du pays, ils se font servir à déjeuner, et cette fois mangent de bon appétit. Le plan du brigadier leur paraît bien conçu, l'idée de se faire accompagner d'un homme qui aura l'air de plier sous le poids d'un sac d'argent sourit beaucoup à Mérillac, qui est persuadé que c'est sur ce sac-là que se jetteront d'abord les voleurs.

Le comte se sent heureux à l'idée de livrer enfin à la justice le misérable qui est la première cause de tous ses malheurs, et qui a fait conduire à l'échafaud la femme qu'il adorait. Venger sa chère Honorine était la pensée de toute sa vie et le plus ardent de ses désirs. C'est un moment bien solennel dans la vie, que celui qui doit combler notre vœu le plus cher. Cependant, au souvenir de la femme qu'il avait aimée venait se mêler souvent celui de cette petite fille qu'il venait d'embrasser, de cet enfant auquel il avait promis de servir de père, et sans qu'il en comprît la cause, l'image de ce Séverin venait se joindre à cela, et jetait comme un nuage sombre entre la petite Honorine et celle d'autrefois.

Le temps marchait bien lentement au gré du comte et de Mérillac. A une heure moins un quart ils sont au poste de gendarmerie; le brigadier est déguisé de manière à n'être pas reconnaissable et il met sur son dos un sac en

partie garni de ferraille. Germancey et Mérillac sont munis chacun d'une paire de pistolets, on se met en route pour la forêt, suivi, d'un peu loin, par trois gendarmes, mis aussi en paysans.

On se dirige vers le sentier que les deux voyageurs ont suivi le matin.

Le bouleau isolé, l'arbre cassé le fait reconnaître, sans quoi il serait difficile de le remarquer. A peine entré dans le sentier, le comte veut marcher seul en avant de quatre-vingts pas au moins, présumant que les voleurs peuvent avoir envoyé du monde en éclaireur pour s'assurer de leur retour.

Mérillac s'arrête donc ainsi que son compagnon qui semble plier sous le poids de son sac; il laisse son ami aller en avant; mais il a soin d'armer ses pistolets et de se tenir prêt à tout événement, puis lorsqu'il trouve la distance assez grande, il se remet en route.

On avance ainsi pendant vingt minutes dans le sentier, sans rencontrer personne. Au bout de ce temps, le comte aperçoit un homme en observation : il reconnaît Pierre, et, à vingt pas plus loin, il aperçoit Séverin et le reste de la bande.

Le comte se met à crier assez haut pour être entendu des deux côtés :

— Nous voici... ne vous impatientez pas, notre hôte... mon ami me suit... il n'est pas loin !...

— Mais il n'est pas seul votre ami? dit M. Pierre en quittant la place où il s'était blotti...

— Non, il a bien fallu qu'il prît quelqu'un pour porter son argent, on lui a donné cinq mille francs en écus... le paysan qui les porte plie sous son sac...

— Eh bien, allez aider cet homme... allez le débarrasser, vous autres! crie Séverin en faisant signe à ses hommes d'aller vers Mérillac, tandis que lui marche droit vers le comte, dont il est encore assez éloigné.

Les voleurs, pressés de s'emparer du sac d'écus et de dépouiller Mérillac de la somme dont ils le croient porteur, se mettent à courir en avant. Lorsqu'ils ne sont plus qu'à six pas de ceux qu'ils veulent rejoindre, le faux paysan se redresse, jette de côté son sac et ajuste les voleurs; Mérillac en a fait autant de son côté, si bien que les quatre hommes qui allaient se jeter sur eux sont reçus à coups de pistolets.

En entendant le bruit des armes à feu et les cris de ses camarades, Séverin pousse un jurement effroyable et court sur le comte avec un poignard à la main, en disant :

— Ah! traître !... tu nous as trahis, mais tu ne t'en sauveras pas cette fois !...

— C'est ce que nous verrons! répond Germancey en déchargeant sur le misérable un coup de pistolet. Mais le voleur a évité le coup, en se rejetant de côté; il se précipite sur le comte et lui porte un coup de poignard qui l'atteint au bras, une lutte s'engage entre eux : Germancey, moins agile, moins jeune que son adversaire va succomber et recevoir un coup mortel, lorsque trois gendarmes, sortant de différents massifs de la forêt, se jettent sur Séverin, le désarment, le saisissent et le garrottent solidement; en se débattant, le faux bûcheron a perdu la perruque qui lui cachait presque les yeux; depuis longtemps son grand chapeau était tombé, on peut alors voir entièrement la figure de cet homme jeune encore, et qui serait beau garçon, si toutes les passions mauvaises ne se révélaient dans chacun de ses traits, et surtout en ce moment où, exalté par la fureur, ses yeux semblent lancer des éclairs.

Le nommé Pierre avait été tué roide par la décharge des pistolets de Mérillac; un des voleurs avait pris la fuite, mais M. la Grenouille et un autre bandit étaient entre les mains des gendarmes.

— Vous êtes blessé, mon ami, dit Mérillac en s'approchant du comte.

— Ce n'est rien... au bras... c'est peu de chose... et, malgré ce misérable, j'en réchappe encore.

Séverin est furieux, il vomit les plus horribles imprécations, tandis que M. la Grenouille prend la chose gaiement et se contente de dire :

— Ç'a été bien joué !... ah ! faut convenir que l'affaire a été joliment menée... nous avons donné dans le paquet... il n'y a que Pierre qui se méfiait... et c'est lui qui a reçu la dragée... il sentait le coup.

Tout à coup Séverin se tourne vers Germancey, en lui disant d'un air ironique :

— Merci, monsieur de Germancey, merci de m'avoir fait prendre ! ah ! félicitez-vous... vous avez fait là un beau chef-d'œuvre... savez-vous qui vous avez fait arrêter?.. le père de votre filleule... de cette petite fille que vous aimez tant... que vous avez été embrasser chez sa nourrice... oui, je suis votre compère !.. vous direz à Florentine que, grâce à vous, son cher Francisque va aller aux galères... ça lui fera plaisir... elle vous en saura gré... mais ce n'est pas tout... ces enfants de votre frère que vous cherchez... Maria et Victor, je les ai trouvés moi... je sais où ils sont... Grâce à vous, j'ai appris cette nuit que leur mère est madame Rigoulot, ci-devant mademoiselle de Haute-Futaie... c'est une découverte qui pourra me servir un jour, parce que vous entendez bien que je ne veux point moisir au bagne... allons, gendarmes, emmenez-moi, marchons, je n'ai plus rien à dire à mon compère !

Le comte est demeuré atterré par tout ce qu'il vient d'entendre; il n'a pas eu la force de prononcer un seul mot; cependant, lorsque les gendarmes se disposent à emmener les voleurs, il court vers Séverin et lui crie :

— Si vous ne m'avez pas menti, monsieur, de grâce apprenez-moi ce que sont devenus les enfants de mon frère... dites-moi où je puis les trouver, et moi je vous promets de prendre soin de cette pauvre petite dont vous avez abandonné la mère... de la fille de Florentine.

— Ah ! je m'en fiche pas mal de l'enfant de Florentine... Au revoir, compère, vous m'avez fait arrêter... faites-moi relâcher et je vous dirai où sont votre neveu et votre nièce...

Les gendarmes emmènent leurs prisonniers, après avoir eu soin de bien les garrotter. Mérillac entoure de son mouchoir la blessure du comte, il lui fait porter son bras en écharpe, tout en lui disant :

— Est-ce que vous ajoutez foi aux propos de ce misérable? N'y croyez donc pas, mon cher... il vous a dit tout cela pour tâcher de se venger de vous.

— Puissiez-vous dire juste; car ce serait affreux, s'il n'avait pas menti.

Avec l'aide d'un gendarme, les deux amis arrivent au bureau des voitures de Corbeil et prennent place dans celle qui part pour Paris.

De retour à Paris, le comte se donne à peine le temps de faire panser sa blessure qui est légère; il se rend chez Florentine, qui s'inquiétait déjà de ne point le voir revenir, et qui, apercevant son bras en écharpe, s'écrie :

— Vous êtes blessé, monsieur, il vous est arrivé un accident?

— Ceci n'est rien, mon enfant, une histoire de voleurs que je vous conterai plus tard? Parlons de votre fille.

— Vous l'avez vue, monsieur; elle se porte bien?

— Oui, je l'ai vue, je l'ai embrassée à plusieurs reprises, car elle est charmante... sa santé est excellente... et je crois que ces gens chez qui elle est en ont grand soin et l'aiment beaucoup.

— Oh! oui, ils l'aiment... qui est-ce qui pourrait ne pas l'aimer? elle est bien gentille, n'est-ce pas, monsieur?

— Charmante... du reste, c'est tout votre portrait.

— Vous trouvez, monsieur?

— C'est frappant! et Mérillac est bien de cet avis.

— Et que vous a-t-elle dit, mon Honorine?

— Elle m'a demandé sa mère, qu'elle regrettait beaucoup de ne point voir avec nous.

— Chère enfant... oh! bientôt j'irai la voir... l'embrasser... puis à la fin de l'été, je la prendrai avec moi.. je ne m'en séparerai plus... et qui sait... quand il apprendra que sa fille est si jolie... peut-être son père reviendra-t-il nous voir... peut-être nous aimera-t-il alors.

Le comte ne répond rien, mais il détourne la tête, car, lorsqu'il songe quel est l'amant de Florentine, le père de la petite Honorine, il ne peut s'empêcher de prévoir pour la jeune mère et sa fille un bien sombre avenir. Mais il se promet de toujours cacher à sa protégée que son amant Francisque n'est autre que le misérable Séverin, et que cet homme est maintenant entre les mains de la justice.

Le procès des voleurs n'est pas long : le petit-fils de Cartouche et ses complices sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Mérillac apporte à son ami le journal qui contient ce jugement, en lui disant :

— Te voilà à jamais délivré de ce misérable, qui osait te braver...

— Délivré... ce n'est pas bien sûr... des gens comme lui se sauvent toujours du bagne !... ce Séverin avait bien mérité la mort !

— On aura trouvé des circonstances atténuantes !...

— Enfin ! puissé-je ne plus en entendre parler !...

— Mais quelques années plus tard, vers la fin de 1813, on lisait dans un journal :

« Deux forçats viennent de s'évader du bagne de Toulon; malheureusement ce sont deux hommes de l'espèce la plus dangereuse : l'un est le nommé la Grenouille, et l'autre ce fameux voleur, connu sous le nom de Séverin et qui est, dit-on, le petit-fils de Cartouche; le signalement de ces deux hommes a été envoyé partout; mais jusqu'à présent toutes les recherches ont été infructueuses. »

XXI. — OU ON EN EST.

Depuis l'époque où M. de Germancey avait fait arrêter Séverin et ses complices, rien ne s'était passé de remarquable parmi les personnages que nous avons vus dans la première partie de cet ouvrage.

Florentine avait fait revenir sa fille près d'elle; la petite Honorine était charmante, mais sa mère ne voulait pas en faire une simple marchande d'oranges comme elle. Elle trouvait tant de gentillesse, tant d'esprit à son enfant, qu'elle se serait crue coupable de ne point faire cultiver par l'éducation les dons heureux que sa fille avait reçus de la nature. Elle était du reste encouragée dans ses idées par le parrain d'Honorine, qui portait le plus vif attachement à sa filleule, et trouvait que ce serait un crime de condamner cette enfant à passer sa vie sur le boulevard du Temple.

Florentine, qui ne voulait point cependant se séparer entièrement de sa fille, la conduisait tous les matins dans une pension modeste, où elle allait la reprendre tous les soirs à huit heures; de cette façon, pendant une partie de la soirée, elle avait encore sa fille avec elle. Il est vrai que la petite Honorine passait naturellement cette partie de la soirée sur le boulevard, près de l'étalage de sa mère. Ce que M. de Germancey ne trouvait pas très-convenable, mais Florentine avait répondu à cela :

— Si ma fille n'était pas quelquefois près de sa mère lorsqu'elle vend des oranges, elle rougirait plus tard en sachant que cela était mon état; enfant, elle s'y habitue, et plus tard, si elle devient riche, elle ne me méprisera pas. Elle croit son père mort... vous m'avez conseillé de ne point la détromper, monsieur.

— Et je vous y engage encore.

— Vous voyez bien que n'ayant plus que moi, il faut au moins qu'elle chérisse sa mère.

Maria n'avait eu aucune nouvelle de son mari. Ne voulant pas que son frère Victor restât commissionnaire, lorsque dans son commerce de modes elle gagnait beaucoup d'argent, elle avait chargé celui-ci de surveiller son magasin à Rouen. Mais le séjour de Rouen ne plaisant que médiocrement au jeune homme, il n'y restait jamais que fort peu de temps, et se hâtait de revenir à Paris, sur son cher boulevard du Temple, voir les nouveautés qui se donnaient à l'Ambigu-Comique et à la Gaîté. Quant aux nouveaux *Troubadours*, ils n'existaient plus en 1807, l'autorité avait fait fermer l'ancien petit théâtre des Délassements ainsi que plusieurs autres théâtres... pourquoi ?... on n'a jamais pu savoir.

Mais, dans sa prospérité, Victor n'oubliait pas son ancien ami Beaulard. Celui-ci était resté fidèle à ses figures de cire, et continuait à dire : *« Ceci vous représente, etc., etc. »* En vain Victor essayait de lui faire changer d'état et de lui donner des idées d'ambition; il y perdait son temps; Beaulard, qui restait maigre, pâlot, fluet et petit, disait au ci-devant commissionnaire :

— Pourquoi veux-tu que je change de position, je me trouve heureux comme je suis; le boulevard du Temple est ma patrie... où donc trouverais-je un endroit plus gai, plus amusant, plus récréatif que celui-ci, qui vient encore de s'embellir par une construction nouvelle. L'ancien théâtre de la Gaîté n'existe plus; à la place de sa salle longue, étroite et mesquine, le nouveau directeur, M. Bourguignon, gendre de feu Nicolet, a fait élever une salle belle, commode, élégante, spacieuse. J'y suis entré un soir comme cela allait finir... J'ai été ébloui... et puis notre boulevard s'est encore enrichi par la présence de deux nouveaux artistes en plein vent, *Bobèche* et monsieur *Galimafré*. Ils ont remplacé le père Rousseau, et avec beaucoup de succès. Le père Rousseau était drôle, il était pour les grosses farces; mais ceux-ci sont plus fins, plus spirituels : Bobèche est un comique vrai, naturel, il vous fait rire sans se donner de peine, sans faire beaucoup de gestes. Avec sa veste jaune, sa culotte rouge et son petit tricorne gris, après lequel est attaché un papillon, il n'a qu'à ouvrir la bouche pour provoquer la gaieté, et sa bonne figure ronde, fraîche et réjouie, vous donne sur-le-champ envie de l'écouter. J'ai entendu dire à de beaux messieurs qui viennent souvent l'entendre, que s'il voulait monter sur un théâtre, ce serait un excellent comédien. M. Corsse a voulu l'engager, le faire entrer dans sa troupe de l'Ambigu-Comique, Bobèche a refusé, il a dit qu'il était bon pour jouer en dehors, mais qu'il serait peut-être mauvais en dedans! Hein! en voilà de la modestie!

Victor n'insistait pas, et se contentait de payer de la bière et des échaudés à son ancien camarade, ce qui pour celui-ci équivalait à un dîner au Cadran-Bleu; puis il allait seul voir, à la Gaîté, *la Citerne*, du déjà célèbre *Guilbert de Pixerécourt*, et à l'Ambigu-Comique, *la Forêt d'Hermanstad*, du non moins célèbre *Caigniez*. Ces deux auteurs étaient en 1809, 10, 11 et 12, ce que sont de notre temps, pour les drames, MM. *d'Ennery* et *Adolphe Bourgeois*. Ce qui prouve que chaque époque a ses auteurs privilégiés, ou ses auteurs en vogue, ou, si vous aimez mieux, ses auteurs heureux... C'est toujours la même chose.

Le chevalier de Mérillac continuait de faire sa cour à madame Roberval, il est probable que ce n'était plus aussi assidûment... Il y a tant de manières de faire sa cour! mais la bonne est celle qui vous fait conserver toujours des relations amicales avec les personnes que l'on a connues intimement.

M. Roberval continuait de faire fortune en laissant sa femme libre de le faire... tout ce qu'elle voudrait. Ce monsieur était devenu tout à fait comme il faut; il continuait de voyager fort souvent, et lorsqu'il revenait de ses tournées, ne manquait pas d'aller s'enfermer dans sa maison de campagne de Ville-d'Avray, où il se dérobait à tous les regards et recevait rarement du monde, à moins que ce ne fût pour y donner de ces fêtes splendides qui font accourir chez vous tout Paris, et défrayent pendant une semaine les conversations des salons.

On était arrivé ainsi à l'année 1813, et c'est vers la fin de cette année que le comte de Germancey avait lu dans les journaux cet article qui annonçait que deux forçats s'étaient échappés du bagne de Toulon, et que ces deux forçats étaient justement ceux qu'il avait jadis fait arrêter : Séverin et la Grenouille.

La lecture de cet article avait vivement impressionné le comte. Il avait sur-le-champ redouté les plus grands malheurs pour Florentine et sa fille. Il calculait tout le mal que pouvait encore leur faire cet homme, qui devait

— T'es-t-un imbécile! (Page 58.)

être alors dans toute la force de l'âge. Séverin devait avoir de trente-huit à trente-neuf ans; il est rare qu'un homme dont tous les penchants sont vicieux, se corrige à cette époque de sa vie.

Cependant l'année 1813 s'est écoulée, puis la suivante, sans que rien soit venu troubler la vie paisible de Florentine et de sa fille. Le boulevard du Temple continue d'avoir la vogue pour ses mélodrames, qui ne sont cependant qu'en trois actes, et n'ont pas encore osé se parer du nom de *drame*, qui remplace aujourd'hui le nom né du genre, mêlé de drame et de musique. Pourquoi a-t-on changé le nom, puisque la chose est restée la même? Je vais vous répondre ce que je suppose : parce que le mot drame est plus noble. C'est possible, mais il est moins juste.

Tautin, Marty, mesdemoiselles *Adèle Dupuis* et *Hugens*, brillent encore de tout leur éclat. *Les Ruines de Babylone*, *l'Enfant de l'amour* obtiennent des succès qui font venir au boulevard du Temple tous les amateurs de spectacle, même ceux qui se moquent des mélodrames et honnissent ce genre!... Mais c'est assez l'usage d'aller voir les choses dont on se moque. Que d'hommes j'ai connus qui affectaient de faire fi des grisettes, et auraient bien voulu en avoir pour maîtresses!...

Mais s'il n'est rien arrivé d'intéressant à nos personnages, en revanche de bien grands événements sont arrivés en France. Pourquoi vous les raconterais-je? vous les savez aussi bien que moi! et puis je n'ai jamais aimé à m'occuper de politique, oh! Dieu! la politique!... quel éternel sujet de disputes quand on s'avise de l'entreprendre, de le mettre sur le tapis. Et les journaux qui vous parlent politique, comme ils sont amusants... hein? comme ils vous font des tartines sur leur sujet favori... sur ce qu'ils veulent, eux... ils ne vous demandent pas si c'est votre opinion à vous!... c'est la leur, ça suffit, ce doit être la vôtre... il faut que ce soit la vôtre! car, remarquez bien que ces messieurs qui prêchent sans cesse la liberté, ne vous en laissent jamais... à vous! et si vous ne pensez pas comme eux, vous n'êtes pas bon à jeter aux gémonies! Oh! les hommes!... faites vos tartines, messieurs, ce n'est pas moi qui les lirai.

Vous savez donc qu'en 1814 les ennemis entrèrent en France... Triste chose que de voir l'ennemi dans son pays!... j'ai vu cela, moi, puissiez-vous ne jamais le voir, vous.

Vous savez que les Bourbons revinrent en France, que Louis XVIII fut roi. Vous savez que l'empereur Napoléon revint de l'île d'Elbe en 1815, reprit sa place sur le trône et que Louis XVIII s'en alla à Gand; puis que l'empereur ayant été trahi et vaincu, on le transporta à Sainte-Hélène, tandis que Sa Majesté Louis XVIII venait de nouveau s'asseoir sur ce beau trône de France.

Puisque vous savez tout cela, je n'ai pas besoin de vous le raconter.

Nous sommes donc arrivés en 1816, seulement M. de Germancey est rentré dans une grande partie de ses biens, et le chevalier de Mérillac a eu sa petite part dans le milliard que le roi Louis XVIII a bien voulu accorder, comme dédommagement, à ceux de ses serviteurs que la révolution avait trop maltraités.

Il s'ensuit que deux de nos personnages ont totalement changé de position. Le comte de Germancey a retrouvé trente mille francs de rente, et M. de Mérillac presque autant. Cela changera-t-il leur caractère? je ne crois pas, d'abord parce que ces messieurs avaient déjà été habitués à la fortune, ensuite parce que ce ne sont pas des imbéciles; et il n'y a que les imbéciles que la richesse peut changer... à la vérité il y en a beaucoup.

XXII. — LE BANQUIER RIGOULOTINI.

Un changement de gouvernement amène toujours dans un pays un grand nombre d'étrangers, de nouveaux visages. C'est surtout dans une ville comme Paris que ce bouleversement se fait sentir. Les salons ne sont plus les mêmes, vous y voyez une foule de figures nouvelles et

Elle apprenait par cœur les rôles de Princesse. (Page 59.)

souvent vous y cherchez en vain celles que vous aimiez à y rencontrer. Les uns ont perdu leur place, leur fortune, leur position, et ne peuvent plus tenir le même rang dans le monde. Les autres fuient la société pour n'y pas voir le triomphe de gens qu'ils détestent, ou subir les grands airs de personnages qu'ils ne connaissent point.

Parmi tout ce monde, parmi cette foule de soi-disant grands personnages, qui débordent de tous les pays, il se glisse toujours des intrigants, dont le seul et le véritable métier est de tâcher de faire des dupes et de s'enrichir à vos dépens. Ces gens-là étudient le moment favorable pour entrer en scène, et ils s'y présentent toujours avec tant d'aplomb, de tact, de hardiesse, qu'il faut une bien grande expérience pour ne point se laisser prendre à leurs jolies phrases, à leurs belles manières.

Les parvenus de la République étaient devenus moins arrogants, moins insolents; ils affectaient maintenant les belles manières, et quelques-uns voulaient même essayer de se faire passer pour des émigrés rentrés dans leurs biens, mais cela ne prenait pas et ne pouvait tromper que les sots, qui du reste sont toujours en adoration devant la fortune, quelle que soit son origine.

Enfin les belles révérences, les airs de cour étaient singés par beaucoup de nouveaux enrichis. Mais le bon ton, les manières distinguées ne s'acquièrent point avec des écus. Arrivé à l'âge mûr, on ne refait pas son éducation; et ceux qui font des *pataquès* à trente ans, en feront toute leur vie, à moins qu'ils ne prennent le parti de ne plus ouvrir la bouche.

Le millionnaire Rigoulot était enchanté d'avoir épousé mademoiselle de Hautefutaie. Grâce à sa femme, qui était de l'ancienne noblesse, il recevait dans son salon des gens très comme il faut, qui, en faveur des excellents dîners que donnait le banquier, voulaient bien fermer les yeux sur l'origine de sa fortune, et venaient offrir leurs hommages à sa femme.

Madame Rigoulot, ci-devant mademoiselle de Hautefutaie, tenait sa maison sur un grand ton. Elle avait son jour de réception, et outre cela donnait des bals, des concerts, des matinées littéraires. Devant le monde, elle appelait son mari *Rigoulotini*, et traînait tellement sur les deux dernières syllabes, qu'on était bien forcé de se rappeler ce nouveau nom. Si bien qu'au bout de quelque temps, comme le nom de *Rigoulotini* résonnait infiniment mieux aux oreilles que celui très-prosaïque et peu distingué de Rigoulot, le banquier fut débaptisé et devint un tantinet Italien, ce qui ne pouvait que lui attirer de la considération aux yeux de gens qui aimaient beaucoup les étrangers.

Madame Rigoulotini avait naturellement évincé de son salon une grande partie des anciens amis de son mari, dont les manières et le langage plébéien ne pouvaient plus s'accorder avec la société qu'elle recevait, et M. Mouchenez qui, on doit s'en souvenir, prodiguait à tort et à travers les *t* et les *s*, avait été un des premiers que cette dame avait prié son mari de ne plus recevoir.

Cette prière avait d'abord été fort mal accueillie par le millionnaire, qui avait dit à sa femme :

— Comment, madame, vous voulez que je mette Mouchenez à la porte! un ancien ami, un camarade, un bon et honnête garçon... car c'est un excellent cœur que Mouchenez!

— Eh! monsieur, je ne conteste pas les qualités de votre M. Mouchenez, c'est un homme très-sensible, je le veux bien!... mais il est impossible d'avoir plus mauvais ton! il ne dit pas un mot sans faire des cuirs!... et il les fait avec une assurance... il crie à vous assourdir! Enfin, c'est un monsieur qu'il est impossible de recevoir dans un salon... Je ne vous dis pas de le chasser, mais faites-lui entendre que nous ne recevrons plus, que nous allons à la campagne... Tout ce que vous voudrez!... Recevez-le dans votre cabinet, quand vous serez tout seul... j'y consens encore... mais avec ma société, jamais, monsieur, je ne le veux point, et il me semble que ma volonté doit vous suffire.

Cette dame avait en effet habitué son mari à plier

devant sa volonté ; il s'incline donc en signe d'obéissance, mais dans la même journée, en sortant de sa maison, il rencontre Mouchenez qui se disposait à y entrer.

Le millionnaire barre le passage à son ami, en lui disant :

— Ne va pas chez moi, tu vois bien que je n'y suis pas...

— Tiens, c'est toi, Crésus !... Ah ben, je te trouve là comme Baptiste... J'allais *t'avoir* le nez cassé... A la vérité, je me serais rejeté sur ta femme... mais c'est pas la même chose !... parce que toi *z'et* moi, c'est le pain et le vin... Deux amis, quoi ! tandis que ta femme... c'est le cornichon... èh èh èh !... pas mauvais le mot !... hein... Mais tu ne ris pas... pourquoi t'est-ce que tu ne ris pas, Barabas ?

M. Rigoulot se grattait le nez et se sentait fort embarrassé. Il dit enfin :

— De quel côté allais-tu ?

— De quel côté ? C'te bêtise ! puisque j'allais chez toi ; rentrons-y, tu m'offriras à rafraîchir, un verre de ton vin de *Nadère*, comme tu l'appelles... J'y mords au *Nadère*, il me chausse ce vin-là...

— Non, je ne veux pas rentrer, j'ai affaire... il faut que j'aille sur-le-champ aux Champs-Elysées, chez M. le marquis de Blouminet, un ami de ma femme, qui me fait l'honneur de m'emprunter de l'argent... je ne veux pas le faire attendre.

— Eh bien ! je vais aller avec toi chez ton marquis, qui te fait cet honneur-là !... et puis nous reviendrons ensemble et je dînerai *z'avec* toi... Je m'invite sans façon... d'autant plus qu'aujourd'hui c'est jeudi, ton jour de grand tra la la... tu as toujours du monde à dîner ces jours-là... et quand il y a pour dix il y a bien pour onze ! ça y est-il... ça y est, n'est-ce pas ?

— Non, ça n'y est pas ! répond Rigoulot en baissant le nez, tu ne dîneras pas chez moi, nous ne recevons plus.

— Vous ne recevez plus... et depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui... c'est l'idée de ma femme.

— Vous ne recevez plus vot' grand monde huppé ?... Ça m'est égal, au contraire, j'aime mieux n'être qu'entre nous... on est plus à l'aise... il y a de ces ostrogoths chez toi qui ont toujours l'air de rire quand je parle, c'est pas que je m'en fiche... mais enfin... un jour la moutarde pourrait me monter au nez... alors les calottes pleuvraient, c'est pourquoi j'aime autant dîner entre nous...

— Mouchenez, j'en suis fâché, mais je ne peux plus te donner à dîner... Tiens, je n'irai pas par quatre chemins... mais ma femme ne se soucie pas de ta société... elle prétend que tu fais trop de cuirs...

— De cuirs !... de cuirs !... qu'est-ce que ta princesse entend par là ? Je ne sais pas si je fais des cuirs... mais je sais que le cuir est une bonne chose et que je voudrais en faire assez pour en vendre... C'est donc à dire que tu me mets à la porte de chez toi... moi, *z'un* ancien, qui a *t'élvu* celui de faire son chemin avec toi... pas si bien, c'est vrai, mais, Dieu merci, je suis à mon aise aussi, et si je te demande à dîner, ce n'est pas parce que je n'ai pas de quoi dîner chez moi, entends-tu ?

— Mon Dieu, je sais tout cela... je suis toujours ton ami, je ne te mets pas à la porte, seulement je te dis que ma femme n'aime pas ta compagnie... d'abord tu ne veux jamais m'appeler que Rigoulot tout court et jamais Rigoulotini qui est devenu mon nom.

— Ton nom ! c'est pas vrai, ton nom est Rigoulot, tes ni, ni, sont de l'invention de ta femme qui veut te faire passer pour Italien, tandis que tu dois être fier d'être Français... Elle met tes vieux amis à la porte, elle te défend de les recevoir, c'est encore très-gentil de sa part !... Un de ces jours, elle te défendra de dire que tu es son mari...

— Mouchenez, tu n'aimes pas ma femme... je le conçois... elle ne te fait pas bonne mine, tu ne dois donc pas regretter de ne point venir à ses réunions... viens me voir quand je serai tout seul... viens dans mon cabinet... je te recevrai avec plaisir... et nous boirons du Madère...

— Merci. Tiens, veux-tu que je te dise ?... Eh ben ! tu me fais pitié...

— Mouchenez !

— Oui, pitié ! et avec tous tes millions tu n'es qu'un pantin !... d'abord et d'un, un homme qui se laisse mener par sa femme est une oie... on le méprise et on a raison. Tu as voulu épouser une ci-devant, tu as eu tort, mais enfin puisque tes moyens te permettaient de te passer cette fantaisie, il fallait au moins mettre la citoyenne sur un bon pied et savoir être le maître chez toi. Au lieu de cela, tu défigures ton nom, tu mets tes anciens amis à la porte... tu veux singer les grands seigneurs d'autrefois... *T'es t'un* imbécile...

— Monsieur Mouchenez !...

— Oui, un imbécile, oh ! fâche-toi si tu veux, mais je te dirai ce que je pense, et quelque jour tu te mordras les pouces d'avoir épousé ta princesse... je te prédis ça, mon gros, et ce sera bien fait, tu l'auras bien mérité !... Adieu, monsieur ni, ni, c'est fini !...

Mouchenez avait ainsi quitté son ancien ami, et le millionnaire était rentré chez lui tout triste et tout penaud ; car il sentait bien qu'il y avait de la vérité dans ce que lui avait dit celui qu'il venait d'éconduire, et les vérités arrivent toujours au but, malgré tous les efforts que l'on fait pour éviter leur atteinte.

Depuis que le comte de Germancey est redevenu riche, son premier soin a été de se rendre près de Florentine et de lui dire :

— Ma chère enfant, ma position est changée, le destin a cessé de m'être contraire, il ne me rend pas les êtres si chers que j'ai perdus, mais en me remettant en possession d'une partie de ma fortune, il me permet enfin de m'acquitter, non pas de tout ce que je dois à votre pauvre mère, car il y a de ces services que l'on ne saurait jamais reconnaître, mais du moins de prouver à sa fille que je ne suis point un ingrat. Votre fille est ma filleule, à ce titre je lui dois, non-seulement un tendre attachement, mais encore une protection dont je veux dès à présent qu'elle ressente les effets. Elle entre dans sa quatorzième année, elle est charmante, elle a déjà la beauté de sa mère, elle y joint toutes les grâces enfantines de son âge. Mais je veux que son éducation soit cultivée, elle a de l'esprit, je veux qu'elle y joigne des talents. Permettez-moi de la placer dans un pensionnat où tout en lui formant l'esprit on s'occupera aussi de son cœur ; où l'on ne cherchera pas seulement à la faire briller dans le monde, où surtout on ne lui enseignera pas à mépriser sa mère. Je n'ai point d'enfant... je commence à croire que je ne retrouverai jamais les enfants de mon frère ; par conséquent, c'est donc à votre fille, à ma filleule que je laisserai toute ma fortune ; mais en attendant, dès cet instant, je lui assure six mille livres de rente... Oh ! ne refusez pas, vous n'en avez point le droit... un parrain est un second père, c'est à ce titre que je veux assurer le sort de ma petite Honorine. Quant à vous, ma chère enfant, je n'ai point d'ordre à vous donner, mais si vous vouliez suivre mes conseils, vous quitteriez un commerce qui vous fatigue et que vous n'avez plus besoin d'exercer. Votre bonne mère vous avait laissé de quoi vivre, vous vouliez toujours gagner de l'argent pour assurer l'avenir de votre fille, mais maintenant ce soin me regarde et puisque vous êtes tranquille sur son sort, il me semble que vous pouvez bien jouir d'un peu de repos.

Florentine avait d'abord voulu refuser les bienfaits du comte, mais celui-ci avait tenu bon, et son titre de parrain lui avait donné le droit d'insister. Puis, au fond du cœur, Florentine était heureuse en pensant que sa fille aurait de l'éducation, des talents, et pourquoi aurait-elle refusé d'en faire une demoiselle digne d'aller dans le monde, puisque la fortune qui l'attendait lui permettrait d'y tenir sa place ?

M. de Germancey avait aussi fait un riche présent à sa commère, mademoiselle Turlure. Mais celle-ci, toujours sans ordre, sans soin, avait bien vite dissipé en spectacle le produit du cadeau qu'on lui avait fait, cadeau qu'elle avait promptement réalisé contre de l'argent. En prenant des années, la grosse blonde sentait augmenter sa passion pour le théâtre, elle se faisait acheter des brochures de

mélodrame par Boursiquet, elle apprenait par cœur les rôles de princesse innocente et persécutée, et maintenant sa toquade était de débuter à l'Ambigu ou à la Gaîté.

On conçoit qu'au milieu de ces études dramatiques, la marraine s'était fort peu occupée de sa filleule. Cependant lorsqu'elle regardait Honorine, elle s'écriait :

— Elle est fièrement jolie ta fille, Florentine, et au théâtre elle ferait un furieux effet !...

Mais Florentine n'avait nulle envie de mettre sa fille au théâtre.

Honorine était déjà si jolie, elle montrait tant d'esprit naturel, il y avait tant de grâce dans sa personne, tant de charmes dans ses traits, dans son regard, dans sa voix, que tout le monde l'aimait, et comment sa mère n'aurait-elle pas été fière d'elle, lorsqu'elle voyait chacun l'admirer.

Florentine avait donc suivi les conseils de M. de Germancey. Elle avait abandonné son commerce d'oranges, quitté la place qu'elle occupait sur le boulevard du Temple, où elle avait laissé Turlure, ainsi que la Roufflard. Puis, presque tous les jours, elle allait voir sa fille, dans le pensionnat où le comte l'avait placée. Elle soupirait bien fort lorsqu'il lui fallait s'en retourner seule chez elle, et laisser sa fille à la pension. Mais Honorine était si aimante, si gentille avec sa mère, elle apprenait si bien tout ce qu'on lui enseignait, elle prenait des manières si polies, si distinguées, que cela consolait Florentine qui se disait en la quittant :

— Ce n'est pas près de mon étalage d'oranges, qu'elle aurait appris à parler comme cela.

Et lorsque le comte venait lui faire des compliments de sa filleule, elle s'écriait parfois :

— Oh ! oui... elle est bien jolie... bien aimable, ma fille... Ah ! si son père la voyait, croyez-vous donc, monsieur, qu'il ne l'aimerait pas, qu'il n'en serait pas fier aussi ?

Mais alors, M. de Germancey détournait les yeux en fronçant le sourcil, et se contentait de répondre à voix basse :

— Oubliez !... oubliez cet homme... vous ne le reverrez jamais !

Et il ajoutait en lui-même :

— Espérons-le du moins.

XXIII. — UN ÉCLAIR DANS L'OMBRE.

On était au commencement de l'hiver mil huit cent dix-sept. Les plaisirs étaient à l'ordre du jour, ou plutôt du soir. Ce n'étaient dans les salons de Paris que têtes, bals, dîners, concerts. Parmi les maisons qui avaient la réputation d'être des plus gaies, et dans lesquelles la cérémonie ne s'observait pas avec rigueur, on citait celle de M. Roberval, le boursier, l'homme heureux en affaires ; dans son salon on trouvait un peu de tout, comme en mil huit cent quatre : des artistes, des gens de lettres, des négociants, des financiers, des entrepreneurs, des militaires, des étrangers, et quelquefois des comtes et des marquis, mais ceux-ci n'étaient point en majorité : la société qui se trouvait chez M. Roberval était un peu trop mêlée pour les gentilshommes de l'ancienne noblesse.

Madame Roberval faisait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâces ; à force de recevoir du monde, elle avait pris cette aisance, cette affabilité que l'on aime à rencontrer dans une maîtresse de maison. Eulalie, c'était le petit nom de cette dame, n'était plus de la première jeunesse, elle avait atteint la quarantaine, peut-être même était-elle déjà du mauvais côté ; mais cela ne l'empêchait pas d'être encore très-bien et de pouvoir, si elle l'avait voulu, ajouter de nouvelles conquêtes à la liste de celles qu'elle avait faites. On doit bien penser qu'en prenant de l'âge, madame Roberval n'avait pas cessé d'être coquette, d'abord c'eût été une faute, la coquetterie chez les femmes est plutôt une qualité qu'un défaut : devons-nous blâmer tous les petits soins, toutes les peines qu'elles se donnent pour nous plaire? Si cela ne leur réussit pas toujours, nous devons leur savoir gré de l'intention, et en prenant des années de plus, c'est bien le cas de redoubler de coquetterie, pour tâcher de combattre, ou du moins de tenir en respect cet ennemi si redoutable que l'on nomme le temps !

Une dame riche et coquette doit acheter ses toilettes dans les plus beaux magasins de Paris... Un jour, madame Roberval entre dans une nouvelle boutique de modes qui vient de s'ouvrir dans la Chaussée-d'Antin et qui est déjà en vogue. Ce magasin venait d'être fondé par Maria, la sœur de Victor, qui avait vendu celui qu'elle avait à Rouen, pour s'établir entièrement à Paris.

Madame Roberval va essayer un chapeau qui lui plaît lorsque la maîtresse du magasin pousse un cri de surprise en la regardant, et de son côté la nouvelle pratique en pousse un semblable, puis ce dialogue s'engage entre ces deux dames :

— Je ne me trompe pas... c'est Eulalie Deschamps...

— C'est Maria !... ma bonne petite Maria... mon amie à Rouen avant que je ne fusse mariée !...

— Oui, c'est moi... Ah ! quel plaisir de te... de vous revoir... pardon, je ne dois plus me permettre de vous tutoyer... car vous avez un équipage... Je vois que vous êtes une grande dame maintenant !

— Oui, je suis riche, j'ai une voiture, mais je n'en suis pas plus fière pour cela, va, ma chère Maria, dis-moi toi, comme autrefois, cela me rajeunira... cela me rappellera le temps où j'étais encore demoiselle... toi, apprentie modiste... Ah ! j'avais seize ans alors ; toi, à peu près autant... je n'avais pas voiture... mais cependant je voudrais encore être à ce temps-là, et aller courir, et me promener avec toi dans ces belles campagnes qui sont à la porte de Rouen.

— Il ne faut pas se plaindre quand le sort nous a été favorable. Ton mari, ce M. Roberval qui n'était qu'un pauvre graveur, puis un petit commis chez un banquier, a donc trouvé moyen de faire fortune?

— Oui, oh ! nous sommes très-riches... nous donnons des dîners, des têtes, nous recevons beaucoup de monde.

— Tant mieux, ma chère Eulalie... j'en suis bien contente.

— Et toi, Maria, tu as un beau magasin de modes... est-il à toi ?

— Oh ! oui, bien à moi.

— Alors, tu es heureuse aussi ?

— Je n'ai pas à me plaindre du côté de la fortune, et pourtant je ne suis pas heureuse, moi !

— Pourquoi donc ?

— Je suis mariée !...

— Et ton mari te rend malheureuse ?... Pauvre Maria !...

— Non, ce n'est pas cela... Je me suis mariée peu de temps après que tu avais quitté Rouen...

— Avec un jeune homme ?

— Oui, un jeune homme, bien joli garçon... nommé Villemart.

— En effet, il y a sur ton magasin : Madame Villemart, modiste. Eh bien ?

— Eh bien, au bout de huit mois de mariage, mon mari est parti en voyage... il ne devait être absent que peu de temps... et je ne l'ai pas revu, il n'est pas revenu depuis !

— O mon Dieu ! mais il est mort alors ?

— Je l'ignore... peut-être l'est-il maintenant, mais dans la première année qui suivit son départ, je sus qu'on l'avait vu, rencontré à Paris... Alors je me décidai à y venir dans l'espoir d'y retrouver mon mari, d'avoir au moins de ses nouvelles... mais rien... rien ! Je n'ai rien appris... les années se sont écoulées et aucune nouvelle de Villemart.

— Pauvre Maria ! tu es veuve, il n'y a pas à en douter. Mais tu avais un frère dont tu me parlais souvent ?

— Oh ! grâce au ciel, je l'ai retrouvé, lui !... Victor est un bon garçon... un peu étourdi, un peu paresseux quelquefois, mais obligeant, sensible, j'en ai fait mon premier

commis, mon associé... il tient mes livres... quand il a le temps. Pauvre garçon, il était commissionnaire... mais il a bien vite pris de bonnes manières, et c'est à présent un cavalier très-présentable...

— Est-il ici, présente-le moi.

— Non, il n'est pas ici... oh! il y est rarement, il aime tant à courir, à se promener, à retourner sur son cher boulevard du Temple, où il a passé une partie de son adolescence, et où il prétend qu'il a été très-heureux! mais si tu me le permets, je le mènerai un jour chez toi.

— Et tes parents?... as-tu découvert quelque chose? car tu m'avais raconté cette histoire singulière de cette dame qui vous confia à une paysanne de Vincennes...

— Oui... et nous possédions un flacon qui venait de ma mère et aurait pu servir à nous faire reconnaître... mais ce flacon, Villemart, mon mari, s'en était emparé... il a disparu avec lui. Au reste, je crois, ma chère Eulalie, qu'il nous faut maintenant renoncer à tout espoir de connaître jamais notre famille... trop d'années se sont écoulées pour que nous puissions encore nous bercer de la moindre illusion à ce sujet.

Après avoir ainsi renoué connaissance avec son ancienne amie, et lui avoir acheté un de ses plus jolis chapeaux, madame Roberval était remontée dans son équipage, non pas sans avoir donné son adresse à la marchande de modes, en lui faisant promettre de venir bientôt la voir.

Maria, qui avait été heureuse de retrouver une compagne de sa jeunesse et de la trouver, malgré son changement de position, toujours aussi aimante, aussi aimable avec elle qu'autrefois, ne manque pas de se rendre à l'invitation qu'elle a reçue. Deux jours après cette reconnaissance des deux amies, madame Villemart se rend dans l'élégant petit hôtel occupé par madame Roberval. Elle dit son nom à une femme de chambre, et presque aussitôt elle est introduite près de l'épouse du riche capitaliste.

Eulalie reçoit son ancienne amie avec la joie la plus vive, elle la fait asseoir près d'elle, et tandis que la modiste admire tous ces mille riens, toutes ces curieuses inutilités qui doivent maintenant se trouver dans le boudoir d'une dame du grand monde, madame Roberval fait apporter une délicieuse collation, et elle force son amie à y prendre part avec elle.

Les deux amies fêtaient de fines pâtisseries et humectaient leurs lèvres avec de l'alicante et du frontignan. On passait en revue les parties de plaisir que l'on avait faites étant demoiselle. Madame Roberval n'avait jamais été si aimable, si gaie, et elle répétait à son amie :

— Je veux que toutes les semaines tu viennes déjeuner avec moi!... nous rirons, nous causerons comme aujourd'hui!

— Mais ton mari, dit Maria, ne trouvera-t-il pas cela mauvais?

— Mon mari! ah! par exemple! est-ce qu'il s'occupe jamais de moi, est-ce qu'il s'inquiète de ce que je fais! Oh! cela lui est bien égal. Figure-toi que je ne le vois guère que lorsque nous donnons à dîner ou à jouer, à danser... Il est quelquefois quinze jours sans mettre le pied dans mon boudoir!

Comme cette dame achevait cette phrase, la porte s'ouvre, et M. Roberval entre dans le boudoir de sa femme.

Les deux dames demeurent toutes surprises, mais Eulalie se met à rire en s'écriant :

— Ah bien! voilà qui est drôle! Je venais justement de dire à mon amie que j'étais souvent quinze jours sans recevoir votre visite, monsieur!

En trouvant une dame établie chez sa femme, l'homme d'affaires lui adresse d'abord un gracieux salut et murmure :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous dérange... En effet, il est assez rare que, dans la journée, j'aie le temps de venir chez ma femme; aujourd'hui, je voulais seulement la prévenir que j'ai invité dix personnes de plus pour dîner, afin qu'elle donne des ordres en conséquence.

— Eh bien! je suis charmée de cette circonstance... Maria, trouves-tu mon mari changé?

— Mais non... pas beaucoup... seulement monsieur a des besicles, et il n'en portait pas autrefois... cela change un peu...

— Et vous, monsieur, est-ce que vous ne reconnaissez pas Maria?

— Ma foi non... je cherche en vain à me rappeler les traits de madame...

— Oh! vous ne devez pas me reconnaître, monsieur, car je suis bien changée, moi!... D'abord bien des années se sont écoulées depuis l'époque où vous m'avez vue à Rouen : j'étais alors une jeune fille... aujourd'hui je suis presque une vieille femme...

— Veux-tu bien te taire, s'écrie madame Roberval; si tu te fais si vieille, on va croire que je le suis aussi, moi!... mais tu es toujours très-bien... seulement ce n'est plus la jeune apprentie modiste!... c'est maintenant une belle femme... car tu as encore grandi et pris du corps... Oui, monsieur, c'est Maria, mon amie intime avant que nous fussions mariés...

— Il me semble que monsieur était graveur alors?...

— Certainement, il était simple graveur... Oh! nous n'étions pas riches quand nous nous sommes mariés!... et je ne pensais guère que j'aurais voiture... Mais Maria a bien fait ses affaires aussi... elle a un fort beau magasin de modes qui lui appartient... et avec ma pratique... sois tranquille, je t'en procurerai une foule d'autres!

Depuis que M. Roberval sait qui est cette dame qu'il entend tutoyer sa femme; depuis qu'elle lui a rappelé l'avoir connu graveur à Rouen, la figure et les manières de ce monsieur ont complétement changé : sa bouche s'est pincée, son air aimable a disparu, il répond d'un air contraint quelques mots sans suite à la marchande de modes, puis, lui adressant à peine une inclination de tête, il sort de l'appartement en disant d'un ton brusque à sa femme :

— Vous l'avez entendu, madame, dix personnes de plus à dîner... Ordonnez en conséquence!

Lorsque ce monsieur est parti, Maria se tourne vers son amie et lui dit avec un triste sourire :

— Ma bonne amie, ton mari ne te ressemble pas... ma présence ici lui a déplu, il n'est pas content de revoir une personne qui l'a connu pauvre!...

— Oh! par exemple! pourquoi dis-tu cela?

— Je le dis parce que cela est... Allons, Eulalie, sois franche, est-ce que tu n'as pas vu la mine qu'il a faite en nous quittant, et la façon presque impertinente dont il m'a saluée...?

— J'ai bien vu que son air était devenu sérieux... mais, après tout, cela m'est bien égal! je m'en moque pas mal; si tu crois que cela m'empêchera de te voir! oh! tu te trompes... ce monsieur ne m'empêchera pas de faire ce qu'il me plaît, et s'il est assez bête pour ne plus vouloir se rappeler qu'il a été pauvre, moi, je n'ai pas envie de l'imiter. Tu es mon amie, je t'aime, je te verrai toujours...

— Chère Eulalie, ton cœur n'a pas changé... oui, nous nous verrons, mais pas ici... Tu conçois que je ne veux pas m'exposer à quelque impertinence de la part de ton mari... Je ne suis pas patiente, je ne le supporterais pas. Tu viendras chez moi... aussi souvent que tu voudras, j'ai mon petit boudoir aussi derrière mon magasin, et là il ne faudra pas que ce monsieur vienne faire son air impertinent, car je ne me gênerais pas pour le mettre à la porte!

— Oh! sois tranquille! il ne se présentera pas chez toi.

Les deux amies s'embrassent et se séparent en se promettant de se revoir bientôt. Il n'y a pas cinq minutes que la modiste est partie, lorsque M. Roberval, qui probablement avait fait guetter son départ, se présente de nouveau chez sa femme.

Monsieur se jette dans un fauteuil en s'écriant :

— Parbleu! madame, il faut que je vous gronde... En vérité, je ne comprends rien à votre conduite... comment! vous donnez à déjeuner à votre marchande de modes, vous

la tutoyez, vous souffrez qu'elle vous tutoie... C'est manquer à toutes les convenances... Tenez donc mieux votre rang, madame ; vous avez un hôtel, un équipage, une livrée : quand on a tout cela, madame, on ne se laisse pas tutoyer par sa modiste, et on ne l'invite pas à déjeuner !...

L'ex-jolie femme hausse les épaules en regardant son mari, et lui répond :

— Savez-vous bien, monsieur, que vous me faites pitié avec votre colère. Maria est une ancienne amie, et je ne renie pas mes amies, moi. Elle m'a vue pauvre ; aujourd'hui elle me retrouve riche... Et vous voulez à cause de cela que je la traite du haut de ma grandeur... Ah ! ah ! ma grandeur ! elle est comme la vôtre, monsieur, elle ne date pas du temps des croisades !... mais cela vous vexe, vous, que l'on vous ai connu petit graveur...

— Oui, madame, oui, parce que, dans les affaires, cela peut me nuire... Vous ne comprenez pas cela, vous ne sentez pas qu'il faut jeter de la poudre aux yeux... C'est l'usage dans le monde !

— Ce que je sais, moi, monsieur, c'est que Maria est mon ancienne amie ; que je suis bien contente de l'avoir retrouvée, et que je la verrai toujours...

— Et si je vous le défendais, moi, madame ?

— Je ne vous obéirais pas !... Qu'est-ce qui vous prend donc aujourd'hui, monsieur ? quelle idée vous est venue de vous mêler de mes affaires, de mes connaissances ?... Est-ce que je me mêle des vôtres, moi ?... Et pourtant j'aurais bien plus que vous le droit de me fâcher... car vous êtes l'homme aux mystères... Vous avez fait bâtir, dans notre campagne de Ville-d'Avray, un petit pavillon où il n'y a que vous qui entrez... jamais vous n'avez voulu m'y laisser pénétrer... Qu'est-ce que vous cachez donc dans ce pavillon dont vous seul avez la clef... une femme... une maîtresse peut-être !... Ah ! vous en êtes bien capable !...

Toutes les fois que sa femme lui parlait du petit pavillon bâti au bout du jardin de sa maison de campagne, M. Roberval devenait très-pâle et se hâtait de changer la conversation. Cette fois encore il se lève brusquement en murmurant :

— Madame,.. mes comptes... mes livres de caisse, ne sont pas de votre compétence, et je n'ai pas besoin que vous alliez les examiner... Je vous ai dit ce que je pensais de votre marchande de modes... J'aime à croire que je ne la retrouverai plus installée ici.

M. Roberval est parti, et sa femme va se regarder dans une glace, en se disant :

— Ah ! vous voulez faire le tyran, monsieur, voilà une idée qui vous prend un peu tard !... heureusement que tout ce que vous dites et rien c'est absolument la même chose.

Dans cette même journée, l'heureux homme d'affaires donnait un grand dîner, et le soir il y avait nombreuse réunion dans ses salons. Parmi les habitués on remarquait le banquier Rigoulotini et sa noble épouse ; puis le chevalier de Mérillac, qui ne venait plus que de loin en loin chez Roberval, son changement de fortune lui permettant maintenant de retourner dans les cercles brillants qu'il avait longtemps abandonnés, mais qui cependant ne voulait pas cesser entièrement de venir dans les maisons où il avait été bien accueilli alors que le destin lui était contraire.

Depuis que M. de Germancey lui avait conté les amours secrètes de son frère avec mademoiselle de Hautefutaie, le chevalier ne pouvait s'empêcher de sourire lorsqu'il se trouvait avec madame Rigoulotini. Mais on pense bien que là se bornait l'effet de ses souvenirs ; Mérillac était trop discret, trop bien élevé, pour se permettre le moindre mot qui aurait eu l'air d'une allusion aux secrets dont il était dépositaire. Et l'épouse du millionnaire n'attribuait le sourire du chevalier, qu'au plaisir qu'il éprouvait en se retrouvant avec une personne de sa caste.

Madame Rigoulotini pouvait avoir alors de cinquante-six à cinquante-sept ans, mais elle était encore fort belle femme, ses traits étaient nobles et réguliers, elle se tenait fort droite, mais sa tournure un peu roide et l'air de fierté qu'elle conservait habituellement ne lui donnait pas un abord agréable.

On jouait beaucoup chez M. Roberval. La bouillotte y était en grande faveur, le boston y devenait aussi à la mode, enfin l'écarté venait de faire son apparition dans les soirées et ce jeu avait sur-le-champ été très-goûté, d'autant plus que tout le monde sait y jouer plus ou moins bien, et que les grecs trouvaient le moyen d'y exercer leurs petits talents.

Mérillac venait de se mettre à une table d'écarté avec le maître de la maison. Tout en jouant, ces messieurs causaient, car ils apportaient peu de chaleur à leur jeu, et M. Roberval perdait quelques louis avec ce sang-froid et cette indifférence d'un homme qui est tout à fait insensible à cette perte.

Tout en jouant son jeu, le chevalier dit à son adversaire :

— Vous venez sans doute de faire quelque voyage, monsieur Roberval, car vous êtes un touriste déterminé, vous restez peu sans aller et venir...

— Oui, oui, monsieur, en effet, je ne suis de retour de Marseille que depuis six jours...

— Ah ! vous avez été à Marseille, je ne connais pas cette ville, mais on la dit très-gaie, très-commerçante surtout.

— Oui, Marseille est une ville où l'on s'amuse assez ; on y joue beaucoup ; les gens de mer, qui abondent dans cette ville, ont la passion du jeu et ne s'y livrent pas, comme nous, seulement pour passer le temps...

— Etes-vous resté longtemps par là ?

— Non... quatre jours seulement à Marseille.

Le millionnaire Rigoulotini, qui se trouvait alors près de la table d'écarté, s'arrête tout à coup en disant à Roberval :

— Ah ! vous venez de Marseille, mon cher ami... moi aussi, j'en arrive... je suis de retour à Paris d'avant-hier seulement... Ah ! pardieu ! j'ai manqué y être attrapé... fait au même à votre Marseille... Et peut-être l'avez-vous été, vous, sans vous en douter...

— Moi, attrapé... Comment... Que voulez-vous dire ?

— Y avez-vous reçu en payement des billets de mille francs à Marseille ?

— Des billets... de mille francs... Mais non... je n'avais point d'argent à toucher...

— C'est bien heureux pour vous !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il circule à Marseille une grande quantité de faux billets de banque... moi-même j'en avais reçu trois... par un heureux hasard, en les mettant dans mon portefeuille, les trouvant tout neufs, il me prit l'envie de les comparer à d'autres billets de mille francs que j'avais sur moi, et... voyez la chance ! je m'aperçois que les nouveaux billets portent exactement les mêmes numéros que ceux que je possédais déjà. Pardieu, me dis-je, cela n'est pas clair !... Je cours chez un banquier de la ville, il avait aussi reçu de ces billets neufs, il fait venir un expert, on examine... les billets sont reconnus faux !... J'ai bien vite rendu les miens à celui qui me les avait donnés en payement. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'alors tous les négociants de la ville ont visité leur portefeuille, et chez beaucoup d'entre eux on a trouvé de ces faux billets... Tous les commerçants sont furieux... Mais comment découvrir celui qui le premier est venu infecter la ville de ses faux billets ?... C'est bien difficile dans un port de mer où chaque jour arrivent des habitants des quatre parties du monde... Enfin je suis bien content de m'en être tiré ainsi !... Ah ! les faussaires ! voilà des gens que je verrais pendre avec plaisir... c'est cent fois pis que les voleurs. Ceux-ci s'exposent du moins en vous volant votre bourse... mais le faussaire !... il travaille bien tranquillement chez lui, dans l'ombre et le mystère... Et il bouleverse ensuite le commerce, la société, il détruit la confiance, qui est la base de tout.

M. Roberval n'avait pas répondu un mot, mais il était devenu d'une pâleur livide ; le chevalier, tout occupé de son jeu, ne fait pas attention à l'altération des traits de

son vis-à-vis, il doit donner les cartes et lui présente le jeu en lui disant :

— Coupez donc ?

M. Roberval avance sa main pour couper, mais cette main tremble tellement, que c'est à peine s'il peut prendre les cartes. Mérillac est frappé de ce changement dans l'état normal de son adversaire, il remarque cette main tremblante et se dit en lui-même :

— C'est bien singulier !

XXIV. — LA VOCATION DE TURLURE.

Depuis qu'elle a renoncé à son commerce, Florentine a pris un joli petit logement sur le boulevard du Temple, du côté opposé à celui où elle était établie, mais dans une grande maison presque en face, et qui est un peu avant le Jardin-Turc, nouveau café qui vient d'ouvrir aux consommateurs ses bosquets, sous lesquels des tables sont disposées. Ce côté du boulevard réunit en outre le soir une société assez nombreuse ; les habitants du Marais viennent s'asseoir sur des chaises qui sont placées devant le mur qui clôt le Jardin-Turc. Cet endroit est devenu un but de promenade, et souvent de réunion. Les jolies dames du Marais... et le Marais a ses jolies femmes, tout comme un autre quartier, les jolies femmes viennent y montrer leurs toilettes, la forme nouvelle de leur chapeau ou la coupe bizarre de leur robe. Les mamans viennent là, promener leurs filles, quelques mauvaises langues disent même *étaler !* Il est certain qu'à la manière dont certaines mamans faisaient asseoir leurs filles devant elles, en leur recommandant toujours de se tenir bien droites, de baisser les yeux quand on les regardait, et de ne jamais rire ni chuchoter entre elles, on aurait pu croire que c'était une marchandise qu'elles venaient mettre en étalage, mais qu'il ne fallait pas se permettre d'y toucher ni même de la regarder de trop près de peur de la faner.

Toutes les précautions des mamans du Marais n'empêchaient point les jeunes gens de remarquer et de lorgner les jeunes personnes qui en valaient la peine. Quelques-uns poussaient même l'audace jusqu'à aller s'asseoir à côté de la jolie demoiselle, qui alors rougissait et n'osait plus tourner la tête de peur d'être grondée par sa maman.

Chaque quartier, chaque usage ; il régnait infiniment plus de liberté et d'aimables causeries sur le boulevard des Italiens, fréquenté par les habitants de la chaussée d'Antin, on y voyait des dames fort élégantes, mais la société y était plus mêlée ; on se tenait beaucoup moins roide qu'au Marais, mais quelquefois il s'y passait des scènes très-risquées qui amenaient des querelles et des duels. Au total, là et là, on se donnait des rendez-vous en dépit des jaloux et des argus !

La promenade du boulevard Italien avait pris le nom de boulevard de Gand, après le second retour de Louis XVIII ; celle du boulevard du Temple avait pris le nom du jardin devant lequel elle se tenait, car il faut toujours que l'on prenne quelque chose à l'époque ou à la mode, et on disait :

— Nous irons ce soir nous promener au boulevard Turc.

Le boulevard du Temple était donc devenu le boulevard Turc, du côté opposé aux théâtres, depuis Paphos jusqu'à la rue Charlot.

Et Florentine s'était logée dans cette partie du boulevard, parce que de ses fenêtres, qui étaient à un troisième étage, elle voyait parfaitement la place qu'elle avait si longtemps occupée ; la place où elle avait été enfant, puis jeune fille ; la place où, pour la première fois, elle avait senti battre son cœur en écoutant des paroles d'amour ; la place enfin où elle avait fait connaissance avec son séducteur.

Est-ce que vous croyez que l'on peut voir tout cela avec indifférence ?.... Oh ! non, vous ne le croyez pas ! si cela était, j'aurais une triste opinion de votre cœur.

Florentine avait adapté une chaise contre une de ses fenêtres qui donnait sur le boulevard ; de là, tout en travaillant, elle voyait les étalages de Turlure et de la Roufflard ; elle regardait souvent passer le monde, et quand un homme s'arrêtait ou paraissait chercher quelqu'un à son ancienne place ; elle le suivait des yeux, ses regards ne le quittaient que lorsqu'elle l'avait entièrement perdu de vue. Elle examinait cet homme avec attention, elle observait sa tournure, ses moindres gestes ; si elle croyait retrouver en lui quelques traits, quelque ressemblance avec le père de sa fille, aussitôt elle jetait de côté son ouvrage, descendait rapidement les marches de son escalier, courait sur le boulevard, rattrapait l'homme qu'elle avait remarqué, puis s'arrêtait devant lui... Alors, reconnaissant qu'elle s'était trompée, elle baissait tristement la tête, et retournait chez elle, en se disant :

— Ah ! M. de Germancey a raison, je ne le reverrai jamais.

Jeune et belle encore, car Florentine n'avait alors que trente-deux ans, la jeune femme n'avait plus de bonheur que par sa fille. Honorine était entrée dans un pensionnat en 1814, mais en trois ans elle avait si bien appris, elle avait mis tant d'aptitude à étudier, qu'elle était aussi savante que beaucoup de jeunes filles qui ont passé huit ou dix ans dans leur pensionnat. Alors sa jeune mère lui avait demandé si cela lui ferait du chagrin de quitter ses compagnes de jeu et d'étude, pour revenir demeurer avec elle ; pour toute réponse Honorine s'était jetée dans les bras de sa mère, en s'écriant :

— Mon plus grand bonheur sera de vivre avec toi, de ne plus te quitter... Oh ! je ne regretterai pas la pension !... je ne suis peut-être pas bien savante, mais rien ne m'empêchera d'étudier encore quand je serai avec toi ; tu aimes la musique, je ne négligerai pas mon piano ; au contraire, j'y veux devenir très-forte. Oh ! tu verras que tu ne te repentiras pas de m'avoir reprise avec toi.

A la suite de cette conversation, Florentine avait été payer la maîtresse du pensionnat en lui annonçant qu'elle reprenait sa fille. A cette nouvelle, la maîtresse de l'institution avait naturellement cherché à garder son élève, en disant à sa mère :

— Vous avez bien tort, madame, votre fille a les plus heureuses dispositions, elle comprend parfaitement tout ce qu'on lui enseigne, mais son éducation n'est pas finie et vous la reprenez au moment le plus intéressant de ses études.

Florentine avait répondu :

— Je trouve que ma fille en sait bien assez, pour la position qu'elle occupera dans le monde. Et puis, madame, s'il faut vous l'avouer, je ne tiens pas à ce que ma fille devienne si savante ; j'ai toujours entendu dire que les demoiselles instruites étaient dans le monde des pédantes qui auraient rougi de soigner un pot-au-feu, ou de faire une reprise à leur robe. Je trouve ma fille bien comme elle est, et cela me suffit.

La maîtresse de pension avait fait la grimace ; la jeune mère lui avait fait une révérence, et s'en était revenue chez elle, joyeuse d'y ramener sa fille, qui n'avait pas encore tout à fait quinze ans, mais qui paraissait en avoir dix-sept, grâce à sa taille svelte, élancée, à sa tournure gracieuse et à l'expression à la fois aimable et spirituelle de sa physionomie qui n'était plus du tout celle d'une enfant.

Honorine est donc maintenant chez sa mère, dans le joli petit logement situé sur le boulevard Turc. Florentine regarde un peu moins souvent par la fenêtre, parce qu'elle est bien heureuse quand elle contemple sa fille, qui a toujours un doux sourire prêt à répondre au regard de sa mère. M. de Germancey a bien fait un peu la moue en trouvant un jour sa filleule établie chez Florentine. Il s'est écrié :

— Comment ! déjà ?... Elle a quitté sa pension ?...

— Oui, monsieur !

— Pour tout à fait ?

— Oh ! oui, monsieur, je ne veux plus me séparer de ma fille.

— Mais son éducation n'est point terminée...

— Oh ! monsieur, elle étudiera encore avec moi, c'est-à-dire, ce n'est pas moi qui la ferai étudier, au contraire, c'est ma fille qui me donnera des leçons et m'apprendra de bonnes manières. J'ai entendu dire à un monsieur... qui fait des livres, que ce qu'on apprenait le mieux était ce qu'on se donnait la peine d'apprendre soi-même. Honorine est déjà bonne musicienne, elle étudiera son piano tout aussi bien ici qu'à la pension ; enfin cela nous rend bien heureuses d'être ensemble, de ne plus nous quitter... Est-ce que ce n'est pas quelque chose cela, monsieur?

Cette dernière raison était concluante, le comte avait souri, en répondant :

— Au fait, vous avez raison, le bonheur que l'on tient est plus sûr que les beaux rêves que l'on fait pour l'avenir.

Et il avait embrassé Honorine, qui lui avait dit à l'oreille :

— J'étudierai bien chez ma mère, vous serez content de moi, mon parrain !

Et ces mots étaient dits avec tant d'âme, de sentiment, les yeux de la jeune fille exprimaient si bien la tendresse qu'elle éprouvait pour sa mère, et le respect presque filial qu'elle ressentait pour le comte, que celui-ci était vivement touché de l'amitié que cette enfant lui portait. Quand on vieillit, cela est si rare de se voir encore aimé, qu'on est doublement reconnaissant pour ceux qui nous témoignent une sincère affection.

Il y avait quinze jours à peine qu'Honorine habitait avec sa mère, et ces jours-là avaient passé bien vite pour Florentine et sa fille, lorsqu'un matin on sonne à leur porte, et bientôt Turlure entre dans l'appartement.

La petite blonde au minois chiffonné a pris de l'embonpoint, ce qui lui a conservé sa fraîcheur, elle est toujours aussi rieuse, aussi gaie qu'autrefois, elle arrive en chantant chez son amie, puis elle pousse un cri de surprise en apercevant Honorine installée devant un fort beau piano, dont son parrain lui a fait présent.

— Tiens !... ma filleule ici... en voilà de la chance! comme j'ai eu bon nez de venir ce matin !

Et Turlure court embrasser Honorine, tandis que Florentine lui dit :

— Tu fais toujours bien quand tu viens nous voir ; mais désormais, que ce soit un jour ou un autre, tu trouveras sans cesse Honorine ici... J'ai repris ma fille avec moi... elle ne me quitte plus.

— Bah ! elle a flanqué la pension de côté... eh bien, tant mieux... tu as bien fait... est-ce qu'une femme a besoin d'étudier comme un avocat !... pour quoi faire? puisqu'il n'y a pas d'*avocate*. Est-elle grande... est-elle développée .. est-elle jolie, ma filleule !... je n'ai jamais été si jolie que ça, moi, même à six mois... et il paraît que nous jouons déjà du piano comme père et mère...

— J'étudie pour devenir forte. Voyez donc, ma marraine, le beau piano que mon parrain m'a donné...

— C'est superbe... des dorures, des moulures! tu peux te flatter d'en avoir un fameux de parrain... c'est pas comme la marraine... mais dame, on ne peut pas être bien partagé de tous les côtés!...

— Ah ! marraine, vous êtes bien aimable pour moi, je vous aime bien aussi !...

— Merci, mon enfant, mais c'est pas les cadeaux que je te fais qui te fatigueront à porter.

— Eh ! qui te demande des cadeaux, Turlure ; de quoi viens-tu nous parler là? est-ce que ma fille a besoin de cela pour t'aimer !...

— Tu as raison... j'ai dit cela pour dire une bêtise... mais j'ai bien autre chose à vous conter !... Florentine, est-ce que tu n'as pas remarqué que, depuis quelques jours, je ne vends plus sur le boulevard ?

— Si... je l'ai remarqué, et même j'étais inquiète, je craignais que tu ne fusses malade... j'aurais été m'informer aujourd'hui...

— Non, non, je ne suis pas malade, Dieu merci, je me porte comme madame *Saqui*. En voilà une qui a du talent et qui fait parler d'elle. Son café d'Apollon est toujours plein, on y joue de petits vaudevilles, en dansant sur la corde, et en buvant du punch !... Eh bien, vois-tu, Florentine, tout ça me tourne la tête... je dis adieu à mon commerce, où je ne gagnerais jamais de quoi m'acheter une commode en acajou... Quand tu as quitté, j'ai voulu prendre les oranges... mais ça n'allait pas... d'ailleurs, c'est fini... le théâtre me poursuit ! j'en rêve... c'est ma vocation... Que sait-on, j'y deviendrai peut-être célèbre comme mamzelle Lévêque ou mamzelle Adèle Dupuis... enfin... c'est décidé... je quitte les oranges, les sucres d'orge ! je me mets au théâtre !...

— Tu vas danser sur la corde...

— Mais non... c'te bêtise... je vais jouer le mélodrame, rien que ça !...

— Est-ce bien vrai ce que tu nous dis là, Turlure? et qui a pu te mettre cette folle idée dans la tête... ?

— Je n'ai eu besoin de personne... elle s'y est mise toute seule, dans ma tête... et je ne vois pas que ce soit une si folle idée...

— Mais à ton âge... enfin... tu n'as plus dix-huit ans...

— J'en ai à peine trente... au théâtre, on cache autant d'âge que l'on veut ! Je suis blonde, rose, fraîche, grasse, j'aurai l'air d'avoir seize ans... Je peux jouer les ingénues pendant quinze ans encore.

— Qu'est-ce qui t'a dit cela?

— C'est M. *Basnage*, un jeune acteur bien gentil du théâtre de la Gaîté... il m'a trouvé de grandes dispositions et m'a promis de me pousser; M. *Duménis* m'en a promis autant; je ne peux manquer d'arriver, puisque tous ces messieurs veulent me pousser !... si bien, enfin, mes petites chéries, que par la protection de ces messieurs j'ai pu arriver au régisseur général de l'Ambigu... un monsieur qui a un piedbot, ce qui ne l'empêche pas d'apprendre aux acteurs à marcher sur le théâtre Ce monsieur a ri en me voyant, c'est bon signe, et il m'a dit d'étudier le rôle de la *Femme à deux maris*. J'ai voulu l'étudier, mais c'est trop long pour moi, et puis M. Basnage m'a dit : « Ça ne vous va pas du tout... vous avez un physique pour les rôles gais, vous ne ferez jamais pleurer! Vous auriez beau tirer votre voix du fond de votre poitrine... il faut que vous débutiez dans un petit rôle gai. » Ah ! si l'ancien directeur de l'Ambigu-Comique, M. Corsse, vivait encore... je suis bien sûre qu'il m'aurait engagée tout de suite, lui !

— Qu'est-ce qui te fait penser cela?..

— Ah ! c'est qu'un jour... je vendais des bouquets, alors il m'en marchandait un, et je dis : « Prenez toute ma boutique, monsieur... j'ai tant de plaisir à vous voir jouer, que je n'aurai jamais assez de fleurs à vous offrir pour payer le plaisir que vous m'avez fait. » Le compliment le flatta ; il me caressa le menton en me disant : « Merci, mon enfant, votre éloge me plaît mieux que celui d'un journal... » Pauvre cher homme... il est mort l'année dernière ; il avait de la fortune, du talent, de l'esprit... et dire que tout cela n'empêche pas de mourir... C'est dommage ! Après cela vous me direz : si avec tous ces avantages on vivait encore plus longtemps que les autres, ça serait vexant pour les imbéciles !

— Mais Boursiquet? tu ne me parles plus de Boursiquet, ce brave garçon qui t'aime sincèrement et ne demande qu'à t'épouser... Il sera limonadier, il te mettra au comptoir de son café ; ce sera pour toi une jolie position...

— Ah ! Boursiquet m'ennuie !... c'est un bon garçon, c'est possible, mais moi je n'aime que les artistes.... les gens d'esprit... Boursiquet est garçon de café !... Quand en aura-t-il un à lui?... est-ce qu'on peut savoir... dans dix ans peut-être ! je n'ai pas envie d'attendre jusque-là pour me lancer... d'ailleurs, mes enfants, quand on a une vocation, c'est plus fort que soi !... il n'y a pas moyen d'y résister !... il faut que je sois au théâtre !...

— Alors tu aurais dû t'y mettre plus tôt?

— C'est possible, mais il vaut mieux tard que jamais... M. *Duménis* voulait me faire débuter au *café d'Apollon*, où l'on joue des vaudevilles à deux acteurs, qui font du bruit comme quatre !... mais moi j'ai dit : non ; un théâtre où l'on vous écoute en prenant sa demi-tasse, c'est pas un vrai théâtre... je ne veux pas m'exposer à ce qu'un

Il l'entraîne dans la coulisse d'une façon assez brusque. (Page 67.)

gamin du public me jette un échaudé au visage pendant que je débiterai ma tirade... M. Basnage m'a dit que j'avais raison; il m'a fait apprendre un tout petit rôle dans un grand mélodrame... Je n'ai qu'une phrase à dire, mais c'est pour m'habituer au théâtre, pour que je sache m'y tenir... y marcher avec grâce... J'ai appris le rôle... c'est une jeune villageoise qui est au service d'un château, dans une comtesse...

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je me trompe, au service d'une comtesse dans un château; la comtesse attend avec impatience le retour de son mari, qui est à la guerre, et la villageoise accourt bien agitée, bien contente, lui dire... Attendez, mes enfants, que je me rappelle... c'est mon rôle ceci... je vais faire comme si je le jouais, vous allez voir quel feu j'y mets... C'est censé ici un palais... je fais mon entrée, en repoussant tous les valets qui entourent la comtesse...

Turlure sort de la chambre dans laquelle est Florentine, ainsi que sa fille, puis elle y rentre en courant, renverse une chaise, repousse une table qui se trouve sur son passage, fait tomber deux tasses qui étaient dessus, et s'écrie en prenant sa voix de sa tête et sans reprendre sa respiration :

— Madame la comtesse!... madame la comtesse! bonne nouvelle, un cavalier à cheval entre dans l'avenue... c'est notre bon maître!...

— C'est là tout ce que tu as à dire? demande Florentine pendant que sa fille ramasse la chaise et les débris de tasses cassées.

— Tiens! il me semble qu'il y en a bien assez long!

— C'est un rôle de figurante, cela.

— Puisque c'est pour me former... pour m'apprendre à connaître la scène...

— Est-ce que tu jetteras comme cela des chaises et des tasses par terre en arrivant?

— Mais non... seulement je repousserai tout ce qui se trouvera sur mon passage... c'était pour vous donner une idée de mon entrée... veux-tu que je recommence?

— Oh non! ce n'est pas la peine!

— Ai-je bien dit mon rôle?...

— Dame... je trouve que tu dis tout cela si vite, qu'on entend à peine ce que tu annonces...

— C'est ce qu'il faut... M. Basnage m'a recommandé du feu! du feu! de la chaleur... au théâtre on n'en a jamais trop.

— Et quand dois-tu faire ton début par ce beau rôle?

— Ce soir, ma chère amie, pas plus tard que cela... et je suis venue exprès te prévenir, parce que j'espère bien que tu seras là, que tu viendras juger mon talent... Et je suis enchantée que ma filleule soit ici, parce que tu la mèneras avec toi au spectacle... elle viendra voir jouer sa marraine... voilà une occasion de plaisir qu'il ne faut pas laisser échapper.

Florentine semble réfléchir; Honorine regarde sa mère, on voit qu'elle attend avec impatience ce qu'elle va répondre.

— Ma fille n'a pas encore été au spectacle, dit enfin la jeune mère, et son parrain m'avait conseillé d'attendre pour l'y mener qu'elle fût un peu plus âgée...

— Agée! et pourquoi donc faire? est-ce qu'elle n'est pas assez grande, assez raisonnable pour comprendre ce qu'elle voit? Honorine va avoir bientôt quinze ans... elle en paraît dix-huit, il me semble que c'est l'âge ou jamais de la mener au théâtre; moi, j'y allais à deux ans et je retenais par cœur les scènes où l'on mangeait. Dis donc, Honorine, est-ce que ça ne te fera pas plaisir d'aller au spectacle me voir jouer en villageoise?

— Oh! si, ma marraine, mais il faut aussi que cela ne contrarie pas maman.

— Et c'est à la Gaîté que tu joues?

— Oui, à la Gaîté... là, en face de chez toi... ça ne vous fatiguera pas pour y aller... Si c'était madame Saqui, elle irait sur une corde! Et puis la salle de la Gaîté est très-belle maintenant, ce n'est plus une espèce de grange comme autrefois!... c'est joliment composé... à la première galerie vous serez comme chez vous!

— Vous êtes un vieux drôle. (Page 68.)

— Cela te fera-t-il plaisir, Honorine, d'aller au spectacle?

— Oh! oui, maman, surtout si j'y vais avec toi...

— Eh bien... nous irons voir débuter Turlure.

— Ah! bravo! voilà qui est parler... je n'aurais pas été contente si vous n'aviez pas assisté à mon début... à présent je me sauve bien vite, parce qu'il faut que je m'occupe de mon costume...

— Est-ce que ce n'est pas le théâtre qui le fournit?

— Si, mais on ne vous donne pas toujours des choses de la première fraîcheur, et moi je veux être superbe... Je vais me faire un bonnet dont vous me direz des nouvelles... Mes enfants, venez de bonne heure afin d'être bien placées...

— Que donne-t-on?

— Deux petits vaudevilles en un acte, et puis le grand mélodrame dans lequel je joue... mais je ne parais qu'au premier acte. Ah Dieu! que le temps va me sembler long d'ici là... Débuter... je vais jouer sur un vrai théâtre... il y a des moments où je crois que je me trompe... il est temps que ça finisse, je ne dors plus, je ne mange plus... je ne songe qu'à mon rôle... « Madame la comtesse... bonne nouvelle... madame la comtesse!... »

— As-tu au moins donné un billet à Boursiquet pour qu'il aille te voir?

— Oh! ma foi non! mais il sait que je débute... Tout le boulevard le sait, tout le monde en parle, comment ne le saurait-il pas!... je suis bien sûre qu'il viendra... « Madame la comtesse... c'est notre bon maître... bonne nouvelle! à cheval dans l'avenue!... » Oh! je sais mon rôle... je le sais trop! je l'ai toujours dans la tête... je ne peux plus dire autre chose. Tout à l'heure j'entre chez la mercière, et lui dis : « Madame la comtesse, donnez-moi du ruban rose dans l'avenue... un mètre... bonne nouvelle... » Elle m'a ri au nez... Au revoir, Florentine... embrasse-moi, ma filleule... à tantôt, mes enfants.

Et Turlure se sauve vivement et descend l'escalier en criant :

— Bonne nouvelle, madame la comtesse! bonne nouvelle!

Ce qui fait sortir le concierge de sa loge et mettre plusieurs locataires à leur croisée.

XXV. — SCÈNE AU SPECTACLE.

Quand on n'a jamais été au spectacle, c'est un grand bonheur, c'est presque un événement dans la vie de savoir que l'on va connaître ce plaisir si goûté, si généralement aimé; et quand cet amusement est promis à une jeune fille de quinze ans, la joie est encore plus vraie, le plaisir que l'on se promet est encore plus grand! car, à cet âge, les moindres distractions sont un bonheur, il faut alors si peu de chose pour être heureux.

Honorine se fait une fête d'aller au théâtre de la Gaîté voir jouer sa marraine, et Florentine, qui partage toujours les sentiments de sa fille, est si contente de voir la joie qui brille dans ses yeux, qu'elle-même se fait aussi un plaisir de la partie projetée pour le soir.

Ces dames font une toilette simple, mais de bon goût; personne ne devinerait une ancienne marchande d'oranges dans la jeune femme qui porte avec tant d'aisance et de grâce un chapeau et un joli châle. Mais il y a des êtres privilégiés qui prennent tout de suite le maintien et la tournure de leur position, et puis, souvenez-vous que, lorsqu'elle vendait des oranges, Florentine n'avait ni les manières communes ni le parler canaille de la plupart de ces dames; et c'est alors qu'on aurait pu trouver qu'elle n'était pas à sa place.

Honorine est ravissante, ses grands yeux noirs brillent d'un éclat que tempèrent à peine les longs cils qui les ombragent. Sa bouche fraîche et rose a cette expression de candeur à laquelle cependant ne se mêle pas la niaiserie ou la sottise, comme cela se voit souvent sur la bouche d'une adolescente. Enfin il est difficile de ne point admirer ce charmant visage, puis cette taille bien prise, ce pied

mignon et cambré, cette démarche élégante qui font d'Honorine une beauté remarquable.

Au bras de Florentine, personne ne voudrait croire que c'est sa mère qui l'accompagne; car l'une, toujours jolie, paraît à peine vingt-sept ans, et l'autre, déjà grande et formée, semble en avoir dix-huit.

Ces dames se sont mises à la première galerie; elles ont trouvé de la place sur le premier rang, et bientôt ne sont plus occupées que du spectacle qui commence. Cependant la salle ne tarde pas à se garnir, et le second rang se remplit comme le premier.

Derrière la mère et la fille est venu se mettre un monsieur qui doit friser la soixantaine, mais qui est encore vert, et dont la tenue ainsi que les manières annoncent de grandes prétentions à la jeunesse. Ce monsieur, dont la mise est fort élégante et peut-être trop recherchée pour son âge, a une coiffure qui n'est cependant plus à la mode: il porte une petite queue et des ailes de pigeon; enfin, comme ses cheveux sont presque tout blancs, il y met de la poudre. Joignez à cela des favoris d'un noir de jais, des sourcils aussi lustrés, sur une figure enluminée, de petits yeux de chat, un nez aquilin plein de tabac, une bouche sèche, pincée, point de dents, mais en revanche un menton qui dépasse son nez, et vous aurez le portrait de cet individu qui, après avoir assez longtemps de loin lorgné la jeune mère et sa fille, est venu s'asseoir derrière elles. Se tenant d'abord contre la maman, l'instant d'après se reculant pour être derrière Honorine; continuant ce manége pendant assez longtemps, en avançant souvent la tête pour tâcher de voir les traits de Florentine, cachés par son chapeau; puis enfin se fixant derrière la jeune fille lorsque celle-ci, ayant ôté son chapeau, a laissé voir sa ravissante figure.

Ce monsieur fait tout ce qu'il peut pour se faire remarquer par les dames qui sont devant lui; il se remue sans cesse, chantonne entre ses dents, tousse, prend du tabac, puis croque des pastilles, et enfin parle tout seul.

— On est mal placé ici... Cette salle est vilaine!... mais pour un petit théâtre du boulevard!... J'aimais mieux la salle de Nicolet... les grands danseurs du roi!... Pourquoi ceux-ci ont-ils quitté ce nom?... on devrait les forcer à le reprendre!... et leur faire tendre une corde qui aille du théâtre dans la salle... Oh! on y reviendra... D'abord tous les théâtres du boulevard devraient avoir des danses de corde!

La mère et la fille ne portent aucune attention aux paroles de ce monsieur; seulement, ennuyées par ce bourdonnement continuel qui se fait à leurs oreilles, elles échangent souvent un regard qui signifie :

— Il ne se taira donc pas, ce monsieur!

Une autre personne vient s'asseoir à côté de ce monsieur. Cette fois, c'est un jeune homme, fort joli garçon, grand, bien fait, dont la figure est à la fois sérieuse et douce. Ses yeux sont bleu foncé, ses cheveux châtains, son nez droit et grec, sa figure ovale et son teint un peu brun. Il porte de petites moustaches, et l'on voit à sa boutonnière le ruban rouge avec lequel l'Empereur récompensait la bravoure et le mérite. Du reste, quoique ce jeune homme annonce à peine vingt-cinq ans, tout en lui laisse deviner l'ancien militaire. Il porte un col noir, sa redingote bleue est boutonnée du haut en bas, et il a cette tenue haute et fière que conserve presque toujours le militaire, même lorsqu'il est en habit bourgeois.

Le jeune homme s'est assis derrière Florentine; il ne se livre pas à toute la pantomime de son voisin pour apercevoir sa figure, mais ses regards ne peuvent manquer de se porter quelquefois sur Honorine, et il serait bien étonnant qu'en ayant vu ses traits charmants, il n'éprouvât pas souvent le désir de les contempler encore.

Le vieux monsieur aux ailes de pigeon semble fort contrarié de ce que ce jeune homme soit venu se placer à côté de lui; il le regarde en fronçant le sourcil, il tâche de s'étaler de façon à tenir beaucoup de place, et voudrait l'empêcher de s'asseoir derrière Florentine. Mais le jeune homme décoré ne se gêne pas pour repousser le chapeau et le mouchoir que l'on a mis sur la banquette, et prendre la place qui est libre. Alors le vieux monsieur se tourne vers lui en s'écriant d'un ton insolent :

— C'est mon chapeau... c'est mon mouchoir que vous froissez ainsi, monsieur... Je vous prie de faire attention!...

— Monsieur, je vous prie, moi, de les reprendre, afin que je puisse m'asseoir... Cette place est libre, l'ouvreuse me l'a dit; vous n'avez pas le droit d'y laisser votre chapeau...

— Pas le droit!... Apprenez, monsieur, que j'ai toujours le droit de faire ce qui me fait plaisir...

— Quand cela ne gêne personne, j'imagine! ..

Cependant le monsieur poudré a repris son chapeau, qu'il tient sur ses genoux, tout en murmurant entre ses dents.

— Brigand de la Loire!... soldat de l'usurpateur!... Je gagerais que c'en est un!... un ruban rouge... à cet âge-là, est-ce que cela ne fait pas pitié!...

Mais ce monsieur a eu soin de dire tout cela si bas, qu'il n'y a que lui qui puisse l'entendre. Au reste, le jeune homme, une fois placé, ne s'occupe plus du tout de son voisin, mais ne lui cède pas un pouce de terrain.

Pour se venger, le vieux mange des pastilles, prise, éternue d'une façon fort désagréable pour tous ceux qui l'entourent, et s'écrie à chaque instant :

— Comme ces acteurs sont mauvais... J'aimais bien mieux les danseurs de corde de Nicolet!

On jouait la seconde petite pièce; c'était un vaudeville, et l'auteur n'avait pas manqué d'y mettre quelques couplets en l'honneur de l'armée française qui, sous l'Empire, avait gagné de si belles victoires! Ces couplets étaient toujours fort applaudis par le public, d'abord parce que le Français aime la gloire, ensuite parce que son grand bonheur est de faire de l'opposition, et qu'à cette époque vanter les faits d'armes de l'Empire, ce n'était pas faire sa cour au nouveau gouvernement.

Un couplet encore mieux tourné que les autres vient d'être chanté en l'honneur des vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram. On applaudit avec transport; le jeune homme ne manque pas de témoigner aussi par de vifs applaudissements le plaisir que lui fait ce qu'on vient de chanter. Mais le vieux poudré se démène avec colère sur la banquette, en disant :

— Ah! oui, applaudissez! je vous le conseille... Ah! c'est joli! Ah! les ânes! ah! les brutes!

Le jeune homme applaudit encore plus fort, tout en jetant sur son voisin des regards qui ne sont pas doux. Bientôt le public crie *bis*. Alors le monsieur aux ailes de pigeon, crie :

— Non, non... c'est bien assez d'une fois!... c'est déjà trop!

Mais les *bis* sont écoutés, l'acteur recommence son couplet; alors, tirant une petite clef de sa poche, le vieux poudré commence à faire entendre un petit sifflet très-maigre... mais assez aigu... lorsque son jeune voisin lui saisit le bras, et, lui arrachant sa clef qu'il jette de côté, lui dit :

— Je vous défends de siffler!...

— Qu'est-ce que c'est! vous me défendez!... J'ai payé ma place, monsieur, et tout individu qui paye sa place a le droit de siffler si cela lui plaît... *C'est un droit qu'à la porte on achète en...*

— Et moi, je vous dis que vous ne sifflerez pas ce couplet!

Cependant une partie du parterre s'est levée; on crie de tous côtés :

— A bas le siffleur!... A la porte, le siffleur!... A la porte!...

Le monsieur opposant voit qu'il ne sera pas le plus fort, il se décide à se taire. Le calme se rétablit, le couplet est bissé, puis applaudi avec enthousiasme; pendant ce temps le vieux cherche sa clef qui est tombée sous la banquette.

Florentine et sa fille se sont retournées lorsque le jeune homme arrachait la clef au siffleur : elles ont craint un moment qu'une rixe ne s'en suivît, et leurs regards se

sont portés d'un air suppliant vers l'ancien militaire de vingt-cinq ans. Honorine a pu remarquer alors la jolie figure de ce monsieur, car une demoiselle de quinze ans est toujours séduite par les avantages extérieurs. Mais, la querelle s'étant apaisée, ces dames ne se sont plus occupées que du spectacle.

Cependant, à l'entr'acte, Honorine dit tout bas à sa mère :

— Ce jeune homme qui est derrière toi a fait taire ce vieux qui parlait toujours... Je suis bien contente de cela... mais pourquoi donc le vieux voulait-il siffler quand tout le monde applaudissait ?

— Parce que probablement c'est un de ces ultra-royalistes, revenus avec Louis XVIII, qui sont furieux quand on parle des victoires de l'Empire.

— Pourtant, mon parrain est bien royaliste, lui, et il cite avec éloge ces victoires-là !

— C'est que ton parrain a constamment aimé sa patrie, et qu'il a toujours rendu justice au courage, à la valeur des Français.

— Maman ! et ma marraine, quand donc jouera-t-elle ?

— Tout à l'heure, dans la pièce qu'on va donner maintenant, et elle nous a dit qu'elle était du premier acte... Pauvre Turlure ! j'ai peur pour elle !

— Ah ! maman ! si ce vieux vilain qui est derrière moi allait la siffler... je ferais comme ce jeune homme, je lui arracherais sa clef des mains !...

— Par exemple... ce serait joli... est-ce qu'une femme doit jamais se mêler à une querelle !... Tu te tiendras bien tranquille et ne bougeras pas !... Je le veux.

— Oh ! maman, cela suffit, du moment que tu me l'ordonnes... Quel est donc ce monsieur qui est au parterre et te salue ?

— C'est M. Boursiquet, celui qui aime tant ta marraine et voudrait l'épouser... mais elle ne veut pas de lui.

— On dirait qu'il pleure en se mouchant.

— C'est l'émotion qu'il éprouve en songeant que Turlure va jouer... Pauvre garçon !... c'est près de lui qu'il ne faudrait pas s'aviser de siffler !

Enfin le mélodrame commence, c'est une pièce larmoyante, et le public de la Gaîté, qui a toujours aimé à pleurer, commence à tirer ses mouchoirs. Le monsieur qui a une queue poudrée murmure à chaque instant :

— Mauvais !... pitoyable !... stupide !... Je suis bien fâché de ne point être entré chez madame *Saqui* ! au moins j'aurais vu danser sur la corde !...

Mais depuis que son jeune voisin l'a empêché de siffler, ce monsieur fait ses réflexions beaucoup moins haut, et cela incommode moins ceux qui sont près de lui.

Le moment est arrivé où Turlure doit entrer en scène : la comtesse est dans son château, entourée de ses vassaux qui lui offrent des bouquets; elle les repousse avec tristesse, parce qu'elle est inquiète sur le sort de son époux. Tout à coup la musique annonce un événement imprévu : en effet, une villageoise accourt, tout essoufflée par la vivacité qu'elle a mise à remplir son message. Ce personnage est celui joué par Turlure, qui s'élance sur le théâtre avec tant de promptitude, qu'elle bouscule deux figurantes qui se trouvent sur son passage; l'une est retenue par un figurant qui l'empêche de tomber; l'autre fait une pirouette qu'elle finit en s'accrochant à une coulisse. Mais tout cela ne ralentit pas la chaleur de la débutante, qui ne s'arrête que devant le souffleur. Là, levant les yeux sur les spectateurs du paradis, elle s'écrie :

— Bonne nouvelle ! madame la comtesse, bonne nouvelle !... un cheval vient d'entrer dans l'avenue du château... c'est notre bon maître !

Un éclat de rire général se fait entendre dans la salle. Les acteurs en scène ne peuvent s'empêcher de faire comme le public; et Turlure, voyant que tout le monde rit, est persuadée qu'on est très-content d'elle, et se met à sourire et à faire au parterre des petites mines fort agaçantes. Mais tout à coup une grosse voix s'écrie :

— Va donc vendre tes sucres d'orge !... Tu ne peux pas même dire quatre mots proprement !

Turlure est restée toute saisie, elle ne sait plus quelle figure faire. Malheureusement pour l'individu qui vient de manifester tout haut son opinion, Boursiquet se trouvait assis presque derrière lui. Notre apprenti limonadier, furieux de ce qu'on ose apostropher celle qu'il adore, se lève, se penche en avant et donne un grand coup de poing au monsieur, qui était loin de s'attendre à cette attaque, et qui se retourne pour tâcher de voir son adversaire. Boursiquet ne cherche point à se cacher, il continue de taper sur le monsieur, en lui disant :

— Ah ! tu trouves qu'elle ne parle pas proprement... Sors donc avec moi, *feignant !* Je vais t'apprendre à parler, moi !

L'individu qui a interpellé Turlure veut rendre les coups qu'il reçoit, les voisins de Boursiquet veulent l'empêcher de taper, en criant :

— Ce monsieur a raison, cette actrice ne sait pas ce qu'elle a à dire, elle mérite d'être sifflée !..

Mais les claqueurs (car il y avait déjà des claqueurs à cette époque; je crois, au reste, qu'il y en a eu de tout temps et qu'il y en aura toujours), les claqueurs, disons-nous, prennent le parti de Boursiquet et ne veulent pas que l'on siffle leur jolie marchande de sucre d'orge. Alors une bataille générale se livre dans le parterre entre les partisans de Turlure et ceux qui la sifflent

La pièce est interrompue, et comme il y a des femmes au parterre (le théâtre de la Gaîté a toujours admis des femmes à son parterre), ces dames, qui se trouvent mêlées parmi les combattants, poussent des cris affreux, et appellent la garde

Pendant que tout cela se passait, Turlure, l'air étonné, se tenait toujours devant le trou du souffleur sans faire attention qu'on lui criait de la coulisse :

— Allez-vous-en donc ! quittez la scène... Vous n'avez plus rien à dire... Allez-vous-en !

Voyant que la débutante ne veut pas quitter la scène, le régisseur se décide à aller l'y chercher. Il va la prendre par le bras, et l'entraîne dans la coulisse d'une façon assez brusque.

Cependant la garde est arrivée, elle a fait sortir quelques-uns des plus mutins, et notamment Boursiquet, qui avait fini par vouloir battre tout le monde. Alors, la première cause du tapage n'étant plus en scène, le calme se rétablit, les combattants se rassoyent et la pièce continue.

Pendant la bataille, Honorine avait eu des larmes dans les yeux, et disait tout bas à sa mère :

— Ma pauvre marraine !... Ah ! maman !. . qu'est-ce qu'on va donc lui faire ?...

— Rien... tais-toi !... Si cela pouvait la corriger de sa passion malheureuse pour le théâtre, ce ne serait pas un mal !

La scène du parterre a beaucoup diverti le monsieur aux ailes de pigeon; il s'est écrié de temps à autre :

— Ah ! on se bat à présent dans le parterre... c'est gentil... C'est probablement une innovation due à la révolution !... Ah ! c'est très-bon genre !

On n'a rien répondu à ce monsieur. Le premier acte du mélodrame est fini. La jolie figure d'Honorine est devenue toute triste depuis qu'on a si mal accueilli sa marraine, et sa mère est obligée de la consoler. Le jeune homme placé derrière Florentine ne dit rien, mais il examine ces dames, et, sans y mettre d'affectation, ses yeux rencontrent bien souvent ce charmant visage, qu'un nuage de tristesse rend encore plus intéressant.

Le vieux poudré lorgne aussi fort souvent la jeune fille qui est devant lui; dès qu'elle tourne la tête, il avance la sienne en lançant alors des œillades qu'il croit sans doute incendiaires, et qui font seulement retourner bien vite la tête à Honorine. Voyant qu'on ne répond pas à ses regards, ce monsieur veut agir d'une autre façon : pendant le second acte, il avance peu à peu ses deux genoux, de manière à encadrer dedans la personne qui est devant lui Ces genoux gênent considérablement la jeune fille, qui cependant n'ose pas se plaindre, s'imaginant qu'au spectacle on a peut-être l'habitude d'être aussi serré que cela. Mais la patience de la charmante enfant enhardit ce vieux libertin, qui, voyant qu'on supporte la pression de ses

genoux, avance bientôt ses mains, qu'il a tenues d'abord sur ses genoux à lui, puis glisse ses mains sur la jolie taille de la jeune fille, puis va se permettre de la palper plus bas... lorsque tout à coup une main saisit la sienne et la serre à la briser, en lui disant à demi-voix :

— Vous êtes un vieux drôle... Je vous examinais depuis quelques instants... j'ai vu combien avec vos genoux vous gêniez mademoiselle, qui n'osait pas se plaindre... et maintenant vous alliez pousser l'outrage plus loin encore... Tenez, si ce n'était votre âge, je vous aurais déjà corrigé... Mais tenez-vous tranquille et reculez vos genoux, sinon je vous fais mettre à la porte !...

On devine que ces paroles ont été dites par le jeune militaire; elles ont été entendues par Florentine et sa fille, qui toutes deux le remercient, et Honorine avoue que le monsieur placé derrière elle la gênait depuis bien longtemps.

— Pourquoi ne le disais-tu pas? s'écrie Florentine, nous aurions changé de place.

— Ah ! maman, je n'osais pas !...

Cependant le vieux poudré est devenu pâle, puis violet, et il dit à son voisin :

— Monsieur, vous m'avez insulté... cela ne se passera pas comme cela !...Je ne suis pas un homme qu'on insulte impunément !...

— Tant mieux, monsieur, je suis tout disposé à vous rendre raison...

— Oui, oui... je comprends... votre métier doit être de vous battre... Vous étiez sans doute un soldat de l'autre !

— Qu'est-ce que c'est que l'autre, monsieur? je voudrais bien savoir ce que vous entendez par l'autre?...

— C'est bien !... c'est bien !... en voilà assez !... Voilà ma carte, monsieur... Vous verrez à qui vous aviez l'honneur de parler...

— Et voilà la mienne, monsieur, c'est celle d'un homme d'honneur.

Ces messieurs ont échangé leurs cartes, puis, dès que le second acte est terminé, le monsieur à poudre s'empresse de sortir.

— Ah ! quel bonheur ! si ce vilain monsieur-là pouvait ne plus revenir ! s'écrie Honorine.

— Non, mademoiselle, soyez sans crainte; je vous réponds qu'il ne reviendra pas !... d'ailleurs il doit être trop honteux de ce qu'il a fait !

— Mais vous avez échangé votre carte avec ce monsieur, dit Florentine; j'espère cependant que cette querelle n'aura pas de suite... Nous serions trop désespérées, ma fille et moi, si nous étions cause d'un duel !...

— Je ne sais si cette affaire aura une suite, madame, mais, en tout cas, veuillez bien croire que je m'estimerai toujours heureux d'être le défenseur et l'appui des dames, c'est un emploi auquel je ne renoncerai jamais...

— Mon Dieu ! maman, est-ce que les hommes se battent quand ils échangent des cartes !

— Mais... quelquefois, ma fille.

— Ah ! voyons donc celle que ce monsieur m'a donnée... et qui doit m'inspirer tant de respect !...

Le jeune homme sort la carte qu'il avait mise dans sa poche, et lit :

Le vicomte Oreste de la Palissonnière, ancien officier de la bouche du roi.

— Ah ! ah ! la Palissonnière... oui, ce monsieur doit descendre du fameux La Palisse.... mais j'ai beau regarder en haut et en bas, je ne vois pas d'adresse... Comment donc monsieur le vicomte Oreste veut-il que je lui envoie mes témoins, si je n'ai pas sa demeure ?...

— Oh ! tant mieux, monsieur, dit Florentine, de cette façon, au moins, vous ne vous battrez pas.

— Mais moi, madame, je n'ai pas de cartes sans adresse, et si ce monsieur de la Palissonnière a véritablement envie que je lui rende raison, il ne tiendra qu'à lui, il saura où me trouver, moi.

— Qu'est-ce qu'il y a donc sur votre carte à vous : s'écrie Honorine; puis, elle n'a pas plutôt dit cela, qu'elle devient toute rouge, parce qu'elle sent qu'elle vient de commettre une indiscrétion. Sa mère la reprend avec bonté, en lui disant :

— Honorine, de quel droit demandez-vous à monsieur ce qu'il y a sur sa carte? Vous manquez à toutes les convenances... Si vous n'étiez une enfant, je vous gronderais bien fort !...

— Ah ! madame, ne grondez pas mademoiselle; sa demande est toute naturelle, je trouve fort juste, moi, de désirer savoir à qui l'on parle. Mademoiselle, il y a sur ma carte : *Ernest Didier, ex-lieutenant dans le 29e de ligne, rue du Faubourg-Montmartre*, 17.

— Vous êtes militaire, monsieur, dit Florentine, déjà officier et décoré... cependant vous êtes bien jeune...

— J'ai vingt-quatre ans, madame; je me suis engagé en 1811, j'avais alors dix-huit ans; j'ai fait toutes les dernières campagnes avec l'Empereur; à Leipzig, il m'a nommé lieutenant et m'a décoré... mais aujourd'hui je ne suis plus rien !...

— Pourquoi ne servez-vous pas toujours?

— Madame, l'Empereur était mon dieu, mon idole ! et je n'aime pas à changer de religion !

— Ah ! c'est bien cela ! s'écrie Honorine; et sa mère est encore obligée de lui pousser le genou, pour lui faire sentir qu'elle exprime trop son opinion.

Pendant le restant du spectacle, Ernest Didier, puisque maintenant nous savons son nom, continue de causer avec la mère et la fille, mais toujours avec cette réserve, cette extrême politesse qui annonce un homme bien élevé.

Le spectacle finit; on sort, le jeune homme se trouve toujours à côté de ces dames. Arrivés sur le boulevard, il dit à Florentine :

— Madame, si vous n'avez pas de cavalier, ce serait un grand bonheur pour moi de vous en servir jusqu'à votre porte.

— Nous vous remercions beaucoup, monsieur, répond la jeune mère, mais nous demeurons en face, et nous n'avons que le boulevard à traverser pour être chez nous. Recevez encore nos remerciements, monsieur, pour la protection dont vous nous avez entourées ce soir au théâtre.

En disant cela, Florentine salue ainsi que sa fille, puis toutes deux traversent légèrement la chaussée. Le jeune officier s'est incliné avec respect, et reste à sa place; mais il les suit des yeux.

XXVI. — LE BARON DE STERNITZ ET LE MAJOR KROUTBERG.

M. de la Palissonnière était bien un véritable gentilhomme, mais de ceux qui, à cette époque, voulaient être plus royalistes que le roi. Il avait émigré en 90, emportant avec lui toutes ces vieilles coutumes, tous ces préjugés ridicules dont les Français ne voulaient plus. A l'étranger, M. de la Palissonnière avait jeté feu et flamme contre les partisans de la Révolution, mais là s'était arrêté son grand dévouement, et bien qu'il se fût écrié maintes fois : « Nous les vaincrons ces rebelles ! » il ne s'était jamais enrôlé dans aucun de ces corps d'armées que fondaient les Condé, les Bouillé, et toute la noblesse en émigration.

M. de la Palissonnière, revenu en France avec Louis XVIII, y avait rapporté toute la morgue, toutes les vieilles coutumes qu'il avait emportées dans son émigration. Ce monsieur croyait et voulait retrouver Paris tel qu'il était avant la prise de la Bastille, il se mettait en colère à chaque changement qu'il y trouvait, ce qui fait qu'il était souvent de mauvaise humeur.

Mais, comme il y a un certain proverbe qui dit : « *A beau mentir qui vient de loin !* » l'ancien officier de la bouche, de retour à Paris, ne se gênait point pour dire qu'il avait beaucoup contribué au rétablissement de la monarchie des Bourbons, et que, dans mainte affaire, il avait combattu et versé son sang pour elle.

Un tel personnage devait naturellement être reçu à bras ouverts chez le banquier Rigoulotini. Madame la ban-

quière, ci-devant mademoiselle de Hautefutaie, accueillait de son plus gracieux sourire le vicomte Oreste, qui lui baisait la main en faisant un de ces saluts de cour, tels que *Gardel* les enseignait à ses élèves, et dont la tradition est entièrement perdue de nos jours.

M. de La Palissonnière s'en donnait à cœur-joie chez le banquier pour parler de ses exploits et de tous les beaux faits d'armes qu'il avait accomplis à l'étranger.

M. Rigoulotini écoutait tout cela sans sourciller, et comme un homme à qui cela est bien égal. Mais la noble banquière poussait des *oh!* des *ah!* d'admiration; et souvent elle pressait avec effusion la main d'Oreste, en s'écriant :

- Ah! vous êtes un magnanime gentilhomme, vous êtes digne de descendre de Godefroi de Bouillon!...

L'ex-officier de la bouche trouvait aussi qu'il aurait dû descendre d'un Bouillon.

Cependant tout le monde n'y mettait pas autant de confiance que cette dame, et plus d'une fois, même parmi d'anciens émigrés comme lui, plusieurs s'étaient permis de rire au récit que le vicomte faisait de ses exploits, et quelques-uns s'étaient même écriés :

—Ce diable de La Palissonnière... est-ce qu'il croit que nous donnons là-dedans!

Lorsqu'il entendait de ces réflexions, Oreste s'empressait de s'éclipser, de disparaître pour aller chercher d'autres auditeurs; mais un jour, dans un cercle où venait une grande quantité d'étrangers, alors qu'il faisait le récit des dangers qu'il avait courus dans une affaire où commandait La Rochejacquelein, il est bien surpris d'entendre dire à son oreille :

— Ah! oui... je me le rappelle... vous vous êtes battu comme un lion à cette affaire... vous avez manqué vingt fois d'être tué... Je le sais bien, puisque j'y étais aussi... et je crois même avoir reçu là quelques coups de sabre qui vous étaient destinés.

M. de La Palissonnière se retourne pour savoir quel est ce personnage qui l'a vu à une bataille où il n'était pas. Il aperçoit un homme d'une belle taille, ayant des cheveux presque blancs, la barbe grise, une belle figure, des yeux très-noirs, en général des traits assez beaux, mais qui sont gâtés par une énorme cicatrice qui part du bas de la joue gauche d'où elle va rejoindre le dessous de l'œil, dans le coin du nez. Ce monsieur, dont l'abord est sévère, paraît avoir de cinquante-cinq à cinquante-huit ans, il est mis avec beaucoup d'élégance, se tient très-roide, et porte à sa boutonière une petite brochette à laquelle pendent une grande quantité de décorations étrangères.

Oreste salue ce personnage, et celui-ci rend le salut, en lui disant :

— Vous ne me remettez pas, monsieur le vicomte, je le comprends...dans la mêlée...dans la chaleur du combat, on n'a guère le temps d'examiner ceux qui nous entourent... Je suis le baron de Sternitz, j'ai servi avec ardeur votre cause, bien que je ne sois pas Français...

— Monsieur le baron, je vous en fais mon compliment, je suis bien charmé, bien flatté de la rencontre... et... vous m'avez reconnu... vous?

— Parfaitement! d'autant mieux que je m'étais déjà trouvé avec vous à une autre affaire, je crois que c'est à Quiberon; n'étiez-vous pas à Quiberon?...

— Oui... oui... certainement j'y étais! répond le vicomte, qui se dit à lui-même : Ce baron me prend nécessairement pour un autre, qui sans doute est mon Sosie ; mais je me garderai bien de le détromper, cela va même me poser d'une manière très-avantageuse!

— Oh! je crois bien que c'est là!... Major Kroutberg! n'est-ce pas à Quiberon que nous avons remarqué ce gentilhomme français qui se battait comme un désespéré?

Un autre personnage s'avance. C'est un homme dont il est difficile de deviner l'âge : il a tellement de barbe qu'il ne reste plus de place pour sa figure, et ses énormes sourcils qui se rejoignent sur son nez, lui donnent un air farouche qui le fait ressembler à l'image enluminée du *Juif errant*; seulement il a un nez fort gros et presque violet, qui par en bas se perd dans ses moustaches, et par en haut va rejoindre ses sourcils; ce nez-là semble tout dépaysé en se trouvant sur cette face barbue, et tout cela forme un ensemble fort peu gracieux.

Cet individu, qui répond au nom de major Kroutberg s'avance d'un pas mesuré, et répond avec une voix qui semble sortir du fond de la gorge, et à laquelle se joint un accent allemand qui quelquefois devient du provençal :

— *Ya, ya*, c'est à Quiberon... mais il a été tué.

— Comment, il a été tué?... mais vous faites erreur, major, puisque c'est monsieur... regardez-le bien...

— Ah! tarteiff... c'est vrai!... c'est monsir... mais je croyais qu'il avait été tué!...

— Mon Sosie aura été tué! se dit le vicomte. Tant mieux! comme cela il ne viendra jamais réclamer pour lui la gloire dont on me couvre!... c'est parfait!

Et l'ex-officier de la bouche salue gracieusement le major Kroutberg, en disant :

— Ah! monsieur était avec vous à Quiberon?

— Ya, ya!...

— Nous n'y fûmes pas heureux! reprend le baron, mais cela n'ôte rien aux beaux faits d'armes qui s'y sont passés! J'étais fort lié avec le comte d'Hermilly qui, vous le savez comme moi, commandait le corps d'émigrés qui débarqua à Quiberon.

— Oui... en effet, c'était le comte d'Hermilly qui commandait...

— Par malheur, nous eûmes pour adversaire le général Hoche, un rude gaillard, qui nous rossa ferme; mais, comme je le disais, cela n'empêche pas les beaux faits d'armes des vaincus!

— Non, certainement!... cela ne leur ôte aucun mérite!... au contraire... et vous m'y avez vu?

— Et admiré... n'est-ce pas, major?

— Ya, ya!... beaucoup admiré.

— Seulement nous ne savions pas le nom de ce gentilhomme qui se battait si bien; aujourd'hui nous sommes heureux de savoir que c'était M. de La Palissonnière.

— Messieurs, voilà une rencontre... Je ne saurais vous dire à quel point elle m'est agréable!... Votre main, baron de Sternitz... votre main, major Krout...

— Krontberg!

— Votre main! dès cet instant, si vous le permettez, nous sommes amis!...

— Ce sera un honneur et un bonheur pour moi!...

— Ya! ya!...

— Et nous nous verrons souvent... Vous êtes étrangers, vous avez peut-être peu de connaissances à Paris, je vous mènerai avec moi, je me ferai un plaisir de vous introduire dans les salons les plus distingués... Je vous présenterai partout!...

— J'accepte volontiers, monsieur le vicomte, car en effet, moi et le major, nous avons peu de relations à Paris.

— En bien, c'est entendu, et dès aujourd'hui, pour cimenter cette heureuse rencontre, si vous le permettez, monsieur, je vous emmène dîner avec moi au Palais-Royal, chez Beauvilliers.

— Ma foi... votre offre est faite d'une manière si aimable... qu'on ne saurait refuser.

— Ya, ya... bas refuser! chamais!

Le vicomte de La Palissonnière, qui est dans le ravissement d'avoir trouvé deux hommes qui l'ont vu se battre et faire des prodiges de valeur, se promet bien de faire en sorte d'avoir souvent ses nouveaux amis avec lui.

Pour commencer, il leur paye un excellent dîner chez le meilleur restaurateur du Palais-Royal. Le baron de Sternitz fait honneur à ce repas, mais sans passer les bornes de la bonne compagnie; il semble toujours s'observer et affecte ces manières distinguées d'un homme habitué à bien vivre et pour qui les mets les plus recherchés sont choses fort ordinaires.

Il n'en est pas tout à fait de même du major Kroutberg, qui mange comme quatre et boit comme six, bien que son ami lui dise de temps à autre :

— Prenez garde, major, vous vous laissez séduire par votre désir de faire honneur au dîner que nous offre M. de La Palissonnière, mais songez à vos blessures... on vous a dit de vous ménager.

— Oh! ya... ya... le tête il étre ponne!...

— Ah! monsieur le major a été souvent blessé?

— Touchours! chaque fois que je m'étais battu...

— Mais vous, monsieur le baron, vous avez à la joue une terrible cicatrice!... Vous avez dû avoir le visage coupé en deux!...

— Oui... c'est un coup de sabre... il était rude! J'ai cru que je n'avais plus que la moitié de ma tête.. J'ai été fort longtemps à guérir... je n'osais plus me montrer... cela m'a tellement défiguré...

— Baron, ces cicatrices-là sont des titres à la gloire... Vous êtes Allemand?

— Je suis Prussien... J'étais fort lié avec le prince de Condé, avec MM. de Bouillé... et de Saint-Priest...

— Vous avez été à Coblentz alors?

— J'ai été partout! Je me suis battu à *Eylau*, à *Friedland* en 1807. J'étais fort lié avec le général Bennigsen qui commandait l'armée russo-prussienne, et m'avait nommé son aide de camp.

— En vérité...

— Et vous, major Kroutemann?...

— Kroutberg!

— C'est juste, Kroutberg, vous êtes Prussien aussi?

— Nix, che suis Bavarois!

— Et vous êtes depuis longtemps le compagnon du brave baron?

— Ya... nous étions touchours liés ensemble...

— Ah! que c'est beau cela!... cette amitié que cimentent les combats, les dangers! vous me rappelez *Achille et Patrocle!... Pithias et Damon!... Castor et Pollux!...*

— Les *quatre fils Aymon!* murmure le major.

Mais son ami le baron lui donne un coup de pied qui lui ferme la bouche.

Le baron reprend au bout d'un moment :

— On avait dû me donner diverses lettres de recommandation pour les premières maisons de Paris... Je crois que j'en avais une, mais je l'ai perdue!.. pour un fameux banquier... monsieur... Mon Dieu! j'ai son nom dans la tête... M. Rigoulotini... Connaissez-vous cela, vicomte?

— Le banquier Rigoulotini... Pardieu! si je connais cela!... c'est une maison où je vais fort souvent!... Sa femme est une Hautefutaie... Grande famille... bonne noblesse... Mademoiselle de Hautefutaie s'est un peu encanaillée en épousant ce Rigoulotini!... Mais il est millionnaire... il donne de belles fêtes... on le supporte en faveur de sa femme... Oh! je vous mènerai là... Je vous y présenterai... très-incessamment, et l'on sera flatté de vous recevoir ..

— Cela me fera infiniment de plaisir de me trouver avec... une Hautefutaie!...

— C'est convenu... c'est arrangé... Allons prendre le café...

— Allons-y *illico!*.. s'écrie le major.

Et le vicomte Oreste le regarde en disant :

— Tiens! vous parlez aussi italien... je crois que *illico* est italien?

— Le major parle un peu toutes les langues, seulement il mêle souvent l'une avec l'autre, ce qui fait qu'il a parfois un baragouin auquel on ne comprend rien.

Et pendant qu'on se lève et que M. de La Palissonnière paye la carte, le baron dit à l'oreille du major :

— Si tu ne te tiens pas mieux dans le monde, je ne te mènerai plus avec moi... Tu te laisses aller à boire, et puis tu dis des bêtises...

— N'aie donc pas peur... je vois bien avec qui nous sommes... Ton vieux pigeon est une oie auquel on peut faire accroire tout ce qu'on veut!...

— Je le sais bien, et c'est pour cela que je l'ai choisi pour être notre cornac... mais ce n'est pas une raison pour cesser d'être prudent...

— Sois donc tranquille... avec tes cheveux poivre et sel, on te donnerait soixante ans, ta figure est maquillée au superlatif, ta cicatrice te change entièrement... et quant à moi, grâce à mon faux nez qui est habilement adapté sur le véritable, je défie qu'on reconnaisse en moi le petit la Grenouille!...

— Mais tais-toi donc, imbécile! et ne prononce pas ce nom-là!

M. de La Palissonnière a passé la soirée avec ses nouveaux amis, il ne les quitte qu'à regret, mais il prend rendez-vous avec eux pour le lendemain soir, c'est réception chez le banquier Rigoulotini, il veut les présenter, mais cependant il compte aller le matin prévenir la noble épouse du millionnaire.

En effet, le lendemain, dès que l'heure le permet, Oreste se fait annoncer chez madame Rigoulotini, qui était encore à sa toilette, mais ordonne qu'on laisse entrer le vicomte, et lui tend la main en disant :

— Quel bon vent vous amène si matin, vicomte, auriez-vous quelque nouvelle intéressante à m'annoncer?

— Belle dame, je vous demande pardon d'être venu vous surprendre encore à votre toilette... mais, en effet, j'ai à vous annoncer que j'ai fait connaissance avec deux hommes charmants... deux hommes de la plus haute distinction... qui m'ont reconnu pour m'avoir vu plusieurs fois sur le champ de bataille... où... je faisais des prodiges de valeur... à ce qu'ils ont la bonté de dire...

— En vérité, vicomte, et ces messieurs sont?

— Etrangers; l'un, le baron de Sternitz, est Prussien; l'autre, le major Kroutberg, est Bavarois... Tous deux ont combattu pour notre cause... Le baron de Sternitz s'est même trouvé à Eylau, à Friedland... il était aide de camp du général Bennigsen... il a reçu une terrible blessure à la tête... car il a une balafre à la joue gauche... qui est magnifique!... Il a été à Coblentz avec le prince de Condé; il était ami de M. de Bouillé...

— Oh! mais c'est un homme que je serai heureuse de connaître!... Vous me l'amènerez, vicomte... ainsi que son ami...

— C'était pour vous en demander la permission que j'étais venu ce matin...

— La permission! en aviez-vous besoin! vous, dont je connais les principes, les excellents sentiments!... Toutes les personnes présentées par vous seront reçues à bras ouverts!...

— Trop bonne, mille fois! Alors, dès ce soir, je vous amène le baron de Sternitz et le major Kroutberg... Le baron est un homme très-spirituel, très-instruit; on voit qu'il a beaucoup voyagé... Le major Kroutberg parle peu... mais comme il a plusieurs accents étrangers... il s'exprime moins facilement, c'est pour cela sans doute qu'il est plus silencieux.

— Ah! je brûle du désir de voir ces messieurs.

— A ce soir donc. Je vous laisse, belle dame! mais, de grâce, pas tant de toilette... ménagez nos cœurs!...

— Ah! toujours galant! toujours aimable... Vous ne changerez jamais...

— Je ferai comme vous, belle dame...

Après cet assaut de gentillesses, vieux style, M. de La Palissonnière a été rejoindre ses nouveaux amis, et leur annonce que le soir il aura le plaisir de les présenter à madame de Rigoulotini. Quant à son mari, on n'en parle pas, il doit être trop heureux de recevoir les personnes qui plaisent à sa femme.

XII. — LA FEMME DU BANQUIER.

Sur les neuf heures du soir, les salons du riche banquier avaient peine à contenir la société qui affluait; car, si l'eau va toujours à la rivière, il est bien certain aussi que la foule va toujours trouver la fortune. Il y a des gens qui croient qu'en se frottant aux gens riches ils y attraperont quelque chose.

M. de La Palissonnière fait son entrée chez le banquier entre les deux personnes qu'il va présenter. Le baron de

Sternitz, dont la toilette est fort recherchée, quoique sévère, marche la tête haute et regarde fièrement la compagnie ; le major Kroutberg n'a pas une démarche aussi assurée, mais il rentre son nez dans ses moustaches, et roule constamment les yeux de droite à gauche. On traverse deux salons où l'on jouait, sans y rencontrer madame, en revanche dans le second salon on se heurte presque contre M. Rigoulotini ; alors le vicomte lui frappe familièrement sur l'épaule, en lui disant :

— Bousoir, mon bon ! Je vous amène le baron de Sternitz et le major Kroutberg... Hein ! j'espère que vous êtes content de moi ?... et que vous m'en saurez gré ?

Le banquier regarde ces nouveaux venus d'un air bête, et balbutie quelques mots qu'on n'entend pas. Le baron et le major lui font un salut militaire et l'on passe.

— En voilà bien assez pour le mari ! dit La Palissonnière... Mais où donc se cache la divinité de ce séjour? .. Ah ! je l'aperçois enfin... Venez, messieurs, elle nous a vus, car elle sourit déjà !...

En effet, la maîtresse de la maison venait d'apercevoir ces messieurs. Elle se hâte de se lever, va au-devant d'eux et leur fait une révérence dans laquelle elle met tout ce qu'elle a de noblesse et de grâce. Le baron et le major sont présentés ; ce dernier salue en baragouinant on ne sait quoi, mais le baron adresse à cette dame un compliment fort bien tourné et accepte le fauteuil qu'elle lui présente. Le vicomte s'assied aussi près de madame Rigoulotini, mais le major reste debout et ne sait ce qu'il doit faire ; alors son ami lui dit :

— Major, vous aimez le jeu... on joue dans plusieurs salons... allez regarder les parties... madame vous le permet.

— Comment donc ! s'écrie la grande dame, mais je prie monsieur le major de faire ici comme chez lui... ce sera me prouver qu'il s'y plaît !

— Montame... assurément... ya... ya... mein Got !...

Et le major, après avoir dit cela, s'éloigne en marchant sur le bas de son pantalon.

Madame Rigoulotini exprime au baron tout le plaisir qu'elle éprouve à le recevoir, en le félicitant sur son dévouement à la cause des Bourbons, dévouement dont il a donné tant de preuves, d'après ce que lui a dit M. de La Palissonnière, avec lequel elle sait qu'il s'est rencontré plusieurs fois sur le champ de bataille.

— Oui, plusieurs fois, répond le baron. Oh ! M. le vicomte est un brave, une rude lame, je l'ai vu à l'œuvre, et à quiconque aurait le malheur de me dire le contraire, je serais obligé de passer mon épée au travers du corps !

Oreste de La Palissonnière est dans le ravissement ; la vanité lui sort par les yeux ; s'il osait, il embrasserait le baron et le presserait sur son cœur... mais, devant le monde, il renferme sa reconnaissance et se borne à prendre la main de son nouvel ami, qu'il presse avec effusion, en s'écriant :

— Oui... nous sommes dignes l'un de l'autre ! c'est mon plus bel éloge.

Madame Rigoulotini ne manque pas d'amener la conversation sur sa famille, son ancienne noblesse, en gémissant sur les circonstances qui l'ont obligée à s'allier à un roturier.

— Notre cher baron sait tout cela, dit Oreste, je n'ai pas manqué de lui apprendre que vous êtes une descendante des Hautefutaie, et cela n'a fait qu'augmenter le désir qu'il éprouvait de faire votre connaissance...

— En vérité ! dit la banquière. Ah ! je suis bien sensible à cette marque d'intérêt... Auriez-vous entendu parler de nous à Coblentz ?

— Non pas à Coblentz, répond le baron en laissant échapper un léger sourire, mais en Angleterre.

— En Angleterre !... et par qui ?

— Par un émigré avec lequel je m'étais lié fort intimement, et que vous devez vous rappeler, madame, c'est le marquis de Germancey.

Ce nom produit une impression assez vive sur la descendante des Hautefutaie, cependant elle se remet assez vite et répond :

— Le marquis de Germancey... ah ! oui... il nous connaissait... il était reçu chez mon père... Il est mort il y a déjà plusieurs années, ce marquis...

— Oui, madame... il y a déjà longtemps, mais avant de mourir il m'a fait confidence de beaucoup d'aventures galantes qui lui sont arrivées... avant la Révolution...

— Ah ! oui, j'ai entendu dire que ce marquis avait été un séducteur, un Lovelace ! dit Oreste ; il a un frère qui est à Paris... Le voyez-vous quelquefois, belle dame ?

— Fort rarement, répond l'épouse du banquier qui semble fort mal à son aise et ne regarde plus le monsieur balafré avec autant d'admiration, puis, voulant changer la conversation, s'écrie :

— Vous ne jouez pas, monsieur de Sternitz ?

— Jamais, madame, je déteste le jeu !... Je disais donc que ce marquis de Germancey avait eu dans sa jeunesse les aventures fort piquantes... Figurez-vous, vicomte, qu'il séduisit une demoiselle de grande maison, et la rendit mère deux fois...

— Deux fois ! le polisson !... une, je ne dis pas ! mais deux ! cela passe la permission .. et il n'épousa pas la demoiselle ?

— Non, c'est elle qui en épousa un autre que lui...

— Elle fit bien... mais les enfants ?...

— Ah ! les enfants... elle les mit dans une campagne... en gardant le plus strict *incognito*, et puis les abandonna...

— Diable ! mais c'est très-compliqué... Ah ! qu'avez-vous donc, belle dame, vous changez de couleur, vous sentiriez-vous indisposée ?...

— Oui.. je ne sais... la chaleur... un étourdissement... j'ai besoin d'air...

— Permettez-moi, madame, de vous conduire jusqu'à cette croisée, dit le baron en présentant son bras à la maîtresse de la maison.

Celle-ci hésite d'abord, mais enfin elle accepte ce bras qu'on lui offre et traverse le salon avec le baron. Chemin faisant, celui-ci lui dit à l'oreille et bien bas :

— Madame, j'aurais besoin d'avoir avec vous un entretien secret... Voulez-vous me recevoir seul, demain ?

— Oui, monsieur, oui, assurément, balbutie l'épouse du banquier qui sent ses genoux fléchir.

A quelle heure puis-je me présenter, madame ?

— Mais... sur les une heure, monsieur.

— Je n'y manquerai pas, madame.

On était arrivé près de la fenêtre. Le baron quitte alors le bras de cette dame, la salue très-respectueusement, puis s'éloigne. Il traverse deux salons, aperçoit le major à une table d'écarté, où il joue et gagne constamment ; il se penche vers lui et lui dit à l'oreille :

— Perdez !

Le major obéit : il perd la partie et quitte alors le jeu. Le baron lui fait signe de le suivre, et tous deux sortent de chez le banquier.

— Eh bien ! cela marche-t-il ? demande le major lorsqu'ils sont dehors.

— Comme sur des roulettes. J'ai un rendez-vous pour demain matin avec cette dame. . oh ! c'est une affaire d'or.

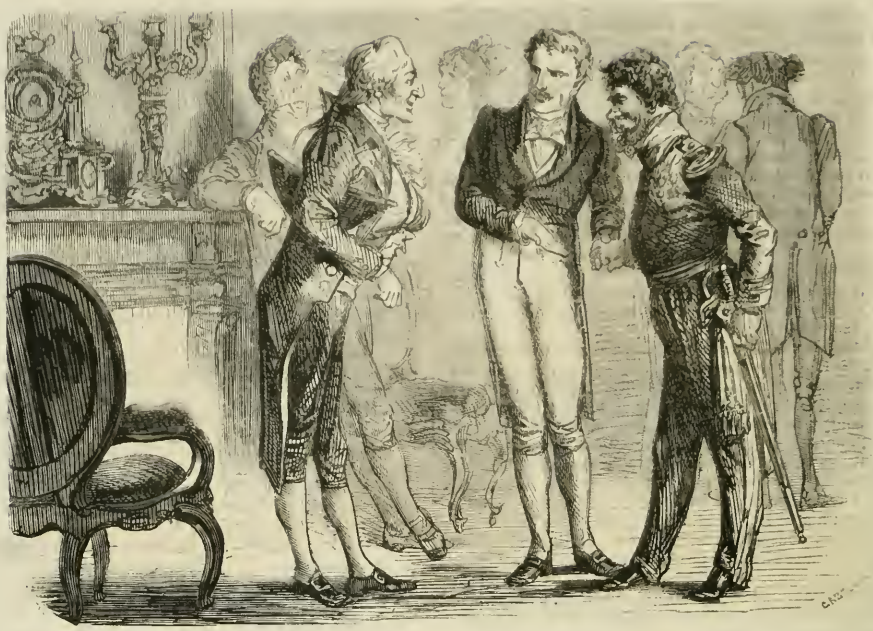
— Tu m'as fait quitter le jeu... c'est dommage, je gagnais beaucoup...

— Tu gagnais trop ! c'est imprudent... il faut savoir se modérer, surtout dans notre position, et il ne faut pas, pour quelques misérables pièces d'or, risquer de compromettre les sommes immenses qui seront bientôt en notre possession.

— C'est juste... aussi, tu le vois, je t'ai obéi tout de suite !... J'ai envoyé à mon adversaire les beaux jeux que je me donnais auparavant... C'est gentil de ma part !

Le lendemain, comme une heure sonnait, le soi-disant baron de Sternitz se présentait à l'hôtel du banquier Rigoulotini, et il était introduit dans l'appartement de madame.

Cette dame attendait ce monsieur, non plus comme la veille, avec le plus vif désir de le recevoir, mais avec une inquiétude, une anxiété qui était presque de la terreur. Cependant elle s'efforce d'accueillir le baron avec un a-



— Monsieur était avec vous à Quiberon ? (Page 69.)

nable sourire, tandis que celui-ci lui fait un salut profond, et elle lui montre un siége à côté d'elle en lui disant :

— Vous m'avez demandé hier un moment d'entretien particulier, mousieur le baron ; me voici toute disposée à vous entendre...

Le baron salue de nouveau, puis s'assoit et répond :

— Je vous remercie, madame, vous voyez que j'ai été exact à l'heure que vous m'avez indiquée...

— On ne peut plus exact ; c'est du reste l'habitude des anciens militaires... Maintenant j'attends que vous vouliez bien m'apprendre le motif de cet entretien secret...

— Est-ce que vous n'en devinez pas un peu le sujet, madame ?...

Madame Rigoulotini change de couleur, mais elle tâche de maîtriser son émotion en répondant :

— Mais non, monsieur... je ne devine rien... pourquoi ?... comment devinerais-je ?...

— Eh bien ! madame, puisque vous ne devinez pas, je vais m'expliquer et catégoriquement, car j'aime à aller droit au fait : Je vous ai dit hier que M. le marquis de Germancey avait, avant la Révolution, séduit une demoiselle de grande maison, qu'il en avait eu deux enfants, puis l'avait laissée là... Cette demoiselle de grande maison, c'est vous, madame, ces deux enfants, ce sont les vôtres !... Je le tiens de la bouche même du marquis.

La femme du banquier devient blême, cependant elle cherche à rappeler son courage et s'écrie :

— C'est faux ! monsieur, c'est une horreur que cette accusation... Ce marquis de Germancey est un monstre, il vous a menti... c'est faux ! c'est faux !

Le baron reprend avec un grand sang froid :

— Ah ! vous niez, madame, mais nous n'accusons pas sans preuve, nous. Nierez-vous encore, quand on vous amènera votre fille et votre garçon, que vous aviez confiés, tout enfants, à une personne de Vincennes, la bonne mère Duchemin ?... Nierez-vous, quand on vous présentera ce riche flacon sur lequel sont gravées vos armes, et qu'un jour vous avez oublié chez la paysanne à Vincennes ?...

En disant ces mots, le baron sort de sa poche le flacon qu'il met sous les yeux de la fière Herminie. A cette vue, cette dame est atterrée, elle perd toute son assurance... elle s'incline et tombe presque aux genoux du baron ne murmurant :

— Ah ! monsieur... par grâce... par pitié... ne me perdez pas !...

Le baron s'empresse de relever cette dame, de la faire se rasseoir, en lui disant de sa voix la plus douce et avec la plus exquise politesse :

— Vous perdre, madame, eh ! mon Dieu ! pour qui nous prenez-vous, et pouvez-vous croire que nous en avons jamais eu la pensée ?... Vous perdre de réputation ! fi donc ! et pourquoi ! pour une peccadille de jeunesse... pour une faiblesse du cœur... Eh ! qui n'en a pas eu !... Si l'on pouvait lire dans toutes les consciences, croyez-vous que l'on en trouverait beaucoup de bien nettes ?...

— Ah ! monsieur le baron, vous rendez un peu de calme à mon âme...

— Ayez-en toujours ? il ne s'agit ici que de secourir deux personnes qui vous touchent de près... Vous ne savez peut-être pas ce que sont devenus vos enfants ?

— Non... car la Révolution est arrivée... il a fallu s'expatrier... et quand je suis revenue... la difficulté d'avoir des renseignements...

— Je comprends, oh ! je comprends parfaitement... Et puis vous pouviez craindre de vous compromettre...

— En effet...

— Eh bien ! moi, par le plus grand des hasards, je les ai retrouvés, ces pauvres enfants... ils m'ont conté comment ils avaient été mis à Vincennes chez la femme Duchemin... Comme j'avais reçu la confidence du marquis, cela m'a mis sur la voie... la vue du flacon m'a tout de suite fait connaître que je ne me trompais pas... je connais les armes de toutes les maisons nobles de France.

— Ah ! mon Dieu ! et vous leur avez appris quelle est... leur mère ?

Le baron sort de sa poche le flacon. (Page 72.)

— Non, non, oh ! diable !... je n'aurais pas fait cela sans votre permission !

— Ah ! vous me rendez la vie !... Quelle est leur position ?

— Misérable, ah ! bien misérable !... la fille fait des ménages... le garçon vend des contre-marques à la porte des théâtres...

— Ah ! mon Dieu !

— Voulez-vous que je vous les amène...

— Oh ! gardez-vous-en bien !

— Au fait... cela pourrait leur donner l'éveil... et puis vous n'avez pas besoin de les voir pour les secourir... Je me chargerai de la commission... car je pense que votre intention n'est pas de laisser ces infortunés dans une aussi triste position... cela ne tombe pas dans l'idée de toute personne qui a un cœur !...

— Assurément... je veux... je dois leur faire du bien... j'ai là... à moi, cinq ou six mille francs que je vais vous remettre pour eux.

Le baron se renverse sur sa chaise et rit aux éclats en disant :

— Cinq... six mille francs... ah ! je pense que vous voulez rire... pour la femme d'un millionnaire, vous n'êtes pas généreuse... Mais vous plaisantiez !...

— Enfin, monsieur le baron, combien pensez-vous que je doive faire remettre à... ces deux personnes ?

— Combien ? Cent mille francs, madame ; cent mille francs, et, en vérité, ce n'est pas trop !

La superbe Herminie a fait un bond sur son siége en entendant ce chiffre. Elle s'écrie :

— Mais, monsieur, y pensez-vous... cent mille francs... c'est une grosse somme !

— Cela ne fait que cinquante mille francs pour la fille et autant pour le garçon !

— Mais, monsieur, je ne possède pas cet argent, moi !

— Mais votre mari en possède bien davantage, lui ; cent mille francs pour le banquier Rigoulotini, c'est une goutte d'eau dans un bassin !... Vous les lui demanderez, il s'empressera de vous les donner ; ce n'est pas plus difficile que ça !...

— Mais quel motif donnerai-je pour lui demander cette somme ?

— Est-ce qu'une dame est jamais à court de motif pour tromper son mari !... je ne vous fais pas l'injure de le croire...

— Mais, monsieur, il me semble qu'une quarantaine de mille francs pourrait suffire.

— J'ai dit cent mille francs, madame, je n'accepterai pas un sou de moins... Si vous refusez, je dirai à vos enfants de venir vous les demander eux-mêmes...

— Oh ! monsieur... c'est assez... pas un mot de plus... vous aurez cette somme...

— Fort bien, madame ; demain, à la même heure, je viendrai ici la chercher, car je suis bien persuadé que M. votre époux vous la donnera dès que vous la lui demanderez. Adieu donc, madame, et à demain. Veuillez bien agréer mes respectueux hommages.

Le baron de Sternitz est parti. La noble Herminie, encore toute bouleversée par ce qui vient de lui arriver, se décide à se rendre dans le cabinet de son mari, tout en se disant :

— Ah ! pourquoi M. de La Palissonnière m'a-t-il amené ce baron ?... mais, après tout, il serait toujours venu me trouver, puisqu'il avait reçu la confidence du marquis. Aller raconter un secret de cette importance... Ah ! que les hommes sont indiscrets.

Le banquier Rigoulot est fort surpris de recevoir la visite de sa femme ; c'était la première fois qu'elle lui faisait l'honneur de venir dans son cabinet. Il en est tout radieux, et s'empresse de présenter un fauteuil à madame, en balbutiant :

— Par quel hasard... c'est bien aimable à vous... je ne m'attendais pas...

— En effet, monsieur, vous ne m'aviez pas encore vue dans votre cabinet... ce n'est guère la place d'une

femme... et si j'y viens aujourd'hui, c'est que j'ai une demande à vous faire...

— Une demande! parlez, madame, je serai très-content de pouvoir vous être agréable en quoi que ce soit.

— Monsieur, il s'agit... d'argent.

— D'argent, je comprends, quelque mémoire à solder qui vous gêne en ce moment! Envoyez-moi ce mémoire, le porteur sera payé sur-le-champ.

— Non, monsieur... j'ai des raisons... c'est une ancienne dette que je désire acquitter moi-même.

— Alors dites-moi quelle somme il vous faut... je vais vous la remettre.

Madame hésite un peu, enfin elle murmure :

— Cent mille francs, monsieur...

— Cinq mille francs... très-bien, je vais vous les compter...

— Je n'ai pas dit cinq mille francs, monsieur, mais cent mille.

Le banquier reste saisi, il ouvre de grands yeux et s'écrie :

— Cent mille francs! eh! mon Dieu, madame, que voulez-vous donc faire de tout cela?

— Je vous l'ai dit, monsieur, payer une dette ancienne...

— Eh! madame, on ne doit pas cent mille francs! vous ne pouvez pas devoir cela! d'ailleurs, si la dette est ancienne, il y a prescription.

— Il n'y en a jamais pour les gens d'honneur!

— Envoyez-moi votre créancier, madame, et je suis bien certain que j'arrangerai l'affaire avec lui à meilleur marché..... Les femmes n'entendent rien à tout cela!.....

— Monsieur, je ne vous enverrai personne... Je vous ai dit que j'avais besoin de cette somme, il me semble que cela devait vous suffire, et, quand une Hautefutaie s'abaisse jusqu'à vous faire une prière, je trouve bien extraordinaire que vous hésitiez à la satisfaire... Faut-il vous rappeler qui je suis, monsieur? faut-il que je proclame tout haut dans mes salons que vous refusez de l'argent à celle qui vous a honoré de son alliance?

Cette dame a pris un ton si impérieux, elle lance sur son mari des regards si courroucés, que celui-ci en est effrayé; il se hâte de courir à sa caisse en disant :

— Ne vous fâchez pas, madame, mon Dieu! je vais vous satisfaire... tenez, madame, tenez... voilà cent mille francs...

Le banquier a pris dans sa caisse des liasses de billets de banque; il compte cent mille francs à sa femme, qui les prend en lui disant d'un ton arrogant :

— C'est bien... et si je suis venue vous les demander, monsieur, c'est qu'il fallait que j'en eusse grand besoin.

Voilà le seul remerciement que cette dame adresse à son époux. Elle s'éloigne, et le banquier se dit :

— Voilà une visite qui me coûte cher!... j'aime autant que ma femme ne vienne pas souvent... Ah! si Moucheuez l'avait entendue... je crois qu'il se moquerait de moi.

Le lendemain, le baron de Sternitz ne manque pas de se rendre près de madame Rigoulotini, qu'il salue toujours très-profondément; et celle-ci s'empresse de lui présenter un portefeuille en lui disant :

— Il y a cent mille francs là-dedans, comptez!

— Jamais après vous, belle dame! Je vais rendre au bonheur deux infortunés...

— Mais toujours sans me nommer!

— Soyez tranquille! j'arrangerai cela... d'ailleurs, ceux auxquels on donne une telle somme croient facilement tout ce que l'on veut...

— Et mon flacon, monsieur le baron? j'ai oublié hier de vous le redemander... veuillez me le rendre.

— Je l'ai laissé chez moi, mais j'aurai incessamment l'honneur de vous le rapporter.

— Ah! ne l'oubliez pas!

— Je vous quitte, car il me tarde de voir le bonheur, l'ivresse de ceux dont je vais changer la position.

M. de Sternitz a quitté madame Rigoulotini; dans la rue, il est rejoint par le major qui lui dit :

— Eh bien! les fonds?...

— Je les ai... ils sont là! dans ce portefeuille... cent mille francs! rien que cela... A nous les plaisirs, les festins... Je vais louer un superbe appartement dans la chaussée d'Antin! demain, je prends équipage, j'achète des chevaux...

— Diable! ça va rouler alors!

— D'autant plus que, ces cent mille francs mangés, je fais une seconde visite à la banquière, et il faudra qu'elle en redonne autant!... Ensuite, nous avons le comte de Germancey, qui est riche maintenant, et que nous ferons chanter...

— Tu iras le trouver?

— Oh! que non pas; malgré le talent avec lequel je me suis grimé, je ne voudrais pas soutenir longtemps le regard de cet homme; mais je lui enverrai sa nièce, son neveu; il faudra bien qu'il les enrichisse, et j'en ferai mon profit, car sa nièce est ma femme!... Quand j'aurai le temps, je m'occuperai aussi de ma fille...

— Ta fille?

— Sans doute! l'enfant de Florentine... Elle est bigrement jolie, ma fille!... je la regardais l'autre jour... elle est souvent à sa fenêtre... c'est ce qu'on peut appeler une beauté... plus tard, il faudra que je m'occupe de son établissement... En attendant, allons louer un superbe logement, une voiture, des laquais...

— Mais, dis donc, ne crains-tu pas que, par tout ce luxe, tu n'attires les regards et qu'on ne vienne à découvrir...

— Imbécile! c'est justement ce luxe-là qui fera notre sûreté. Quand on cherche un malfaiteur, un échappé du bagne, c'est dans les basses classes, c'est parmi les misérables que l'on croit le trouver! Mais un homme qui a voiture, laquais, qui mène un grand train!... est-ce qu'on se permettrait de le suspecter... par exemple!... on s'incline devant lui, et on est enchanté quand il veut bien vous donner une poignée de main.

XXVIII. — LE PAVILLON MYSTÉRIEUX.

Malgré la défense que son mari lui avait faite, peut-être même à cause de cela, car on sait que ce qui leur est défendu a toujours beaucoup d'attrait pour les femmes, et cela date de loin, madame Roberval voyait très-souvent son ancienne amie; elle allait chez elle, s'installait dans le petit boudoir au fond du magasin, et souvent y déjeunait avec Maria et avec son frère, qui avait été charmé de faire connaissance avec madame Roberval.

De temps à autre, cette dame renouvelait ses instances près de son amie pour qu'elle vînt aussi déjeuner chez elle, en lui répétant :

— Tu ne verras pas mon mari, il déjeune à part; il ne vient jamais dans mon appartement : c'est un bien grand hasard qui l'y a conduit justement le jour où tu y étais, mais ces hasards-là n'arrivent pas deux fois. Et puis, après tout, il viendrait qu'il ne te mangerait pas; je suis parfaitement libre de recevoir qui je veux.

Mais la marchande de modes résistait à ces prières en répondant :

— Non, ma chère amie; ton mari a été impoli... presque grossier envers moi, je ne veux pas m'exposer à de nouvelles impertinences de sa part...

— Mais il ne t'a rien dit...

— Non, c'est vrai; mais en quittant ta chambre, où tu lui avais rappelé qui j'étais, il ne m'a pas dit un mot, ne m'a pas même saluée... Je suis très-vive, ma chère Eulalie, et quoique ton mari soit très-riche, cela ne m'empêcherait nullement de lui apprendre à vivre, s'il me faisait encore quelque malhonnêteté; il vaut donc mieux ne pas m'y exposer; il a été un jour chez toi sans y être attendu, il pourrait y revenir encore... Tu peux venir chez moi tant que cela te plaît; je suis toujours heureuse quand je t'y reçois, et là, du moins, aucune inquiétude ne se mêle à nos douces causeries.

Lorsque Victor était là, il partageait l'avis de sa sœur et disait :

— Votre mari est devenu trop riche, la fortune l'a gâté... tant pis pour lui; mais nous n'avons pas besoin de ses écus, et moi je ne tiens pas du tout à faire sa connaissance, car je ne lui ressemble pas! Grâce à ma sœur, ma position a changé; mais je n'oublie pas que j'ai été commissionnaire, et mon plus grand plaisir est de retourner flâner sur mon boulevard du Temple et d'offrir de la bière à mon ami Beaulard, un bon et brave garçon qui montre les figures de cire... et qui ne veut pas faire autre chose... Il n'a pas d'ambition celui-là!

Cependant madame Roberval, qui a mis dans sa tête qu'elle recevrait et traiterait encore son amie chez elle, lui dit :

— Tu ne veux pas venir chez moi, à Paris... c'est bien, c'est fini, n'en parlons plus! Mais tu ne peux pas refuser de venir passer une journée avec moi à ma maison de campagne de Ville-d'Avray... là tu ne craindras pas de rencontrer mon mari, et tu verras comme notre villa est charmante... un vrai bijou, ma chère, des fleurs de tous côtés, et des fleurs rares... et puis un jardin qui est grand, bien ombragé... Oh! nous nous amuserons bien, et tu rapporteras un bouquet magnifique que tu cueilleras toi-même.

— J'irai à ta maison de campagne... je le veux bien; mais c'est seulement lorsque ton mari sera en voyage, parce qu'alors je serai bien sûre qu'il n'y viendra pas aussi.

— Quelle idée!... enfin, soit; comme M. Roberval voyage souvent, tu ne tarderas pas à y venir.

Quelques jours après cet entretien, la marchande de modes recevait, sur les dix heures du matin le billet suivant :

« Mon mari est parti ce matin pour Lyon; voilà le moment de réaliser notre projet et d'aller à Ville-d'Avray. Le temps est superbe, un peu chaud peut-être, mais il y a de l'ombre là-bas... Tiens-toi prête pour midi, j'irai te prendre. Si ton frère peut venir avec nous, nous l'emmènerons.

« A toi,

« EULALIE ROBERVAL. »

Maria fait sur-le-champ tous ses préparatifs pour avoir sa journée libre; elle distribue de l'ouvrage à ses ouvrières, en leur disant :

— Il est bien probable que je ne rentrerai qu'à la nuit.

A midi un quart, un remise s'arrête devant le magasin. Madame Roberval en descend; elle court à son amie :

— Tu es prête, j'espère?

— Mais oui... toute prête.

— Et ton frère?

— Je ne l'ai pas vu ce matin; envoyer chez lui, ce serait inutile, il n'y est jamais.

— Tant pis! nous nous passerons de lui... Je n'ai pas voulu prendre ma voiture; je n'ai pas besoin que tous mes domestiques sachent où je vais; j'ai loué ce remise pour la journée...

— Tu as bien fait, nous serons plus libres...

— J'emporte un excellent pâté, une volaille froide... avec cela des œufs frais et des fruits, nous vivrons, n'est-ce pas?

— Oh! c'est plus qu'il n'en faut!...

— Pour du vin, il y en a d'excellent là-bas... je trouve même que mon mari a tort de laisser les clefs de la cave à son jardinier, qui est bien souvent gris... mais c'est un détail. Partons-nous?

— Partons.

Les deux amies montent en voiture, heureuses, joyeuses de se trouver ensemble, de savoir qu'elles y seront toute la journée; qu'elles auront tout le temps de causer, de rire, de se rappeler ces jours de leur jeunesse où elles allaient aussi courir dans les fraîches campagnes de la Normandie, où c'était une grande fête pour elles quand elles avaient toute une journée de libre. Alors elles n'allaient point se promener dans un excellent remise; elles faisaient modestement la route à pied, mais elles se trouvaient pas moins heureuses, car alors elles étaient jeunes, et la jeunesse, c'est la gaieté de la vie. Oh! la belle chose que la jeunesse! et pourquoi donc ne sait-on pas souvent en user, en jouir comme il faut?

Pourquoi? C'est qu'on n'a pas tout à la fois! c'est que, dans cet âge si beau où l'on ne devrait qu'aimer et sourire, il faut presque toujours se livrer au travail pour se créer une carrière; il faut penser à l'avenir, il faut enfin gagner de l'argent, afin de pouvoir se donner tous ces plaisirs dont on est avide. De là les soucis, les tracas, les ennuis qui viennent jeter du sombre sur nos beaux jours! Vous me direz qu'il y a de ces mortels privilégiés qui naissent au sein de l'opulence, des grandeurs : ceux-là ne sont donc pas obligés de se créer une position; ils doivent voir l'avenir couleur de rose, et leur jeunesse ne doit être qu'une longue série de plaisirs!... Détrompez-vous : ceux-là traînent après eux le dégoût, la satiété, l'énervement qui accompagnent presque toujours l'abus des voluptés; parce que ceux-là, au lieu de profiter modérément de leurs avantages, veulent se donner à la fois toutes les jouissances et vivent dix ans en six mois; ceux-là usent leur jeunesse encore plus vite que les autres... et au total, tout est compensé!

Revenons à nos dames. Elles causent du passé et jouissent du présent, car la journée est magnifique, et en approchant de Ville-d'Avray, on a la vue de ces sites délicieux parsemés sur les bords de la Seine, et Maria s'écrie souvent :

— Ah! que c'est charmant, la campagne!... quel plaisir d'y demeurer!... aussi, dès que je quitterai le commerce, je veux m'acheter une petite campagne et m'y retirer.

— Tu vas voir la nôtre; comme c'est joli, élégant; comme le jardin est bien dessiné...

— Je n'en doute pas... mais moi, une modeste maisonnette me suffira... avec un jardin que je soignerai moi-même.

— On dit cela; moi, je veux quelquefois soigner des fleurs, mais c'est bien fatigant, va! et je suis bien vite obligée d'appeler le jardinier pour m'aider.

— Oh! mais tu es déjà gâtée par la fortune... elle rend paresseux; on n'a plus la force de rien faire par soi-même!

— Si, madame, si!... Vous verrez comme je vous ferai voir ma maison du bas en haut, les terrasses, le kiosque, la pièce d'eau... Ah! il y a pourtant quelque chose que je ne te montrerai pas... mais, comme je ne puis pas le voir moi-même, il me serait difficile de le montrer aux autres.

— Comment! il y a dans ta propriété quelque chose que tu ne peux pas voir?... je ne comprends pas.

— Figure-toi que mon mari a fait bâtir, tout au bout du jardin, et c'est assez loin de la maison, un petit pavillon qui n'a qu'un rez-de-chaussée et deux fenêtres, qui a la forme d'une rotonde, qui est élégant, en dehors du moins, car pour le dedans je ne l'ai jamais vu!

— Tu n'y es jamais entrée?

— Pas moyen! mon mari en ferme la porte à clef, et cette clef il l'a toujours sur lui, il ne la confie à personne.

— Quoi! pas même à sa femme?

— Pas même à sa femme. Il m'a dit : C'est mon cabinet de travail; c'est là que je fais mes calculs, mes spéculations : je ne veux pas qu'on y entre. J'ai fait bâtir ce pavillon pour pouvoir y travailler à mon aise, je ne veux point y être jamais dérangé.

— Mais, quand il n'est point dedans, on ne le dérangerait pas en y allant?

— Sans doute : mais apparemment qu'il craint qu'alors on ne touche à ses papiers!...

— Des papiers sont ordinairement dans un bureau, dans un secrétaire qu'il ferme sans doute; par conséquent, on ne peut pas les déranger.

— C'est vrai; mais mon mari ne veut pas que l'on entre dans ce pavillon... c'est son idée, il faut bien s'y soumettre.

— Et y va-t-il souvent, lui, dans son pavillon ?

— Très-souvent, et quelquefois il y passe des journées entières ; mais, en général, il y va plutôt quand il vient seul à notre campagne.

— Et tu ne vas pas voir ce qu'il y fait?

— Moi ! ma foi non !... d'ailleurs, je te répète que ce serait impossible, puisqu'il s'y enferme.

— Et lorsque vous avez du monde?

— Alors mon mari ne se rend pas dans son pavillon; mais il reste toujours fermé, et puis on ne va pas se promener par là, c'est tout au bout du jardin.

— C'est égal, je trouve cela singulier... ce mystère, même avec sa femme... Oh ! tu n'es pas curieuse, toi ! moi, à ta place, je saurais déjà ce qu'il y a dans ce pavillon !

— Et quels moyens emploierais-tu pour cela?...

— Je ne sais pas... mais j'en trouverais ! Sais-tu bien que ton pavillon me rappelle l'histoire de Barbe-Bleue !... Et si ton mari te confiait sa clef en te défendant d'entrer dans ce mystérieux réduit, est-ce que tu obéirais ?...

— Peut-être ! mais j'aime autant qu'il ne me la confie pas.

— Moi, je sais bien que j'aurais fait comme la femme de Barbe-Bleue. A ta place, je me figurerais que mon mari cache dans cet endroit si bien fermé une maîtresse... une jeune fille... qu'il a enlevée peut-être !...

— Oh ! quelle idée !... moi, cela ne m'est jamais venu à l'esprit !...

— Mais je te donne de mauvaises pensées sur ton mari, et j'ai tort ! il ne me sied guère, à moi, qui suis abandonnée par le mien, de critiquer la conduite des autres !

Tout en causant, ces dames sont arrivées à Ville-d'Avray. Madame Roberval indique au cocher le chemin qu'il doit prendre, et bientôt la voiture s'arrête devant une belle grille, derrière laquelle est une pelouse entourée d'orangers, puis, plus loin, une jolie maison bâtie à l'italienne.

— Nous y voici, dit Eulalie en mettant pied à terre.

En ce moment on ouvrait la grille, et un vieux paysan se disposait à sortir du jardin : il s'arrête en voyant la voiture, et s'écrie :

— Tiens ! v'là madame... Ah ! ben ! elle est bonne celle-là !

— Maria, je te présente mon jardinier, dit madame Roberval. Bonjour, père Guillaume ; il me paraît que nous arrivons à temps... car vous alliez sortir...

— Oh ! madame, j'allais seulement en face... manger une bouchée...

— Oui, chez le marchand de vin, comme à l'ordinaire...

— Dame ! faut ben se nourrir, et puis je n'attendions personne, d'autant plus que monsieur m'a dit : « Guillaume, n'ouvrez à personne; s'il venait des visites, vous diriez: les maîtres n'y sont pas », et j'ai ordre de ne point ouvrir !

— Ah ! monsieur vous a dit cela ! il est donc venu par ici ce matin ?..

— Certainement, madame, monsieur est arrivé ici de bon matin, avant huit heures, et il y est toujours...

— Mon mari est ici, en ce moment?

— Sans doute... tiens, madame ne le savait pas? Je croyais qu'elle venait retrouver monsieur !

Eulalie regarde Maria, les deux amies sont consternées, et la modiste s'écrie :

— Ma chère amie, ne fais pas déballer tes provisions ; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous en retourner...

— Ah ! par exemple ! y penses-tu ! Père Guillaume, où est mon mari en ce moment?

— Pardi ! madame doit bien s'en douter ; monsieur est dans son pavillon, il s'y est rendu tout droit, il n'est même pas entré dans la maison. Au reste, c'est toujours comme ça quand monsieur vient seul ici, il reste dans son pavillon jusqu'à six heures du soir, puis s'en va sans entrer dans la maison.

— Tu l'entends, Maria, nous ne le rencontrerons pas ! il ne se doutera même pas que nous sommes venues. Le voilà enfermé dans son pavillon pour jusqu'à six heures du soir; nous nous en irons bien avant, par conséquent, c'est pour nous comme s'il n'était pas ici !...

— Oh ! je ne trouve pas que ce soit la même chose, moi !...

— Guillaume, portez ces provisions dans la salle à manger... mettez deux couverts... allez à la cave, et montez-nous du vin...

— Oui, madame, oh ! c'est facile ça !

— Ensuite vous ferez boire le cocher...

— Oui, madame, je boirai avec lui...

— Naturellement... Allons, viens, Maria, et quitte cet air sérieux ; on croirait que tu as peur ici !... Pendant que l'on va mettre notre couvert, je vais te montrer le jardin...

— Le jardin ! mais de son pavillon ton mari peut nous y apercevoir...

— Nullement... les fenêtres du pavillon ont des verres dépolis, ensuite les persiennes sont toujours fermées... car je me demande ce que M. Roberval peut faire là où l'on doit à peine voir clair... moi, je crois qu'il va tout bonnement y dormir... Viens... d'ailleurs, pour plus de sûreté, nous ne passerons pas devant le pavillon.

— J'aime mieux cela.

Ces dames se dirigent vers le jardin qui est derrière la maison, mais leur gaieté a disparu. Eulalie a beau faire pour chercher à la ranimer. Maria reste sérieuse et murmure :

— C'est une partie manquée, mais tu m'avais écrit que ton mari était parti pour Lyon.

— Il me l'avait annoncé lui-même, en me disant qu'il serait huit jours absent; il aura changé d'idée...

— Ah ! c'est bien dommage...

— Eh ! mon Dieu ! ne nous occupons plus de lui... puisque nous sommes sûres de ne point le rencontrer.

— S'il me trouve encore déjeunant ici, il dira que je ne viens chez toi que pour manger !

— Ah ! que tu es folle... Tiens, regarde ces camélias, ces magnolias... et ces belles roses... ceci, c'est la *Gloire de Dijon*, cette autre, c'est le *Souvenir de la Malmaison*...

— Oui, oui, oh ! tu as des fleurs ravissantes... mais le pavillon?

— Il est là-bas... au bout de cette grande allée... veux-tu le voir sans le moindre danger d'être aperçue de celui qui est dedans ?

— Comment ferait-on pour cela ?

— C'est bien facile : cette grande allée a de chaque côté deux petites allées qui lui sont parallèles, mais qui de chaque côté sont bordées par d'épaisses charmilles...

— Eh bien?

— Eh bien ! prenons une de ces petites allées, nous arriverons tout près du pavillon sans pouvoir être aperçues d'aucun côté...

— Ah ! vraiment... si tu es sûre qu'on ne peut pas nous voir... allons-y un peu...

Les deux amies prennent une petite allée bien touffue et qui en effet est fermée sur ses côtés par des buissons de lilas et de seringat. Elles avancent doucement; au bout de deux cents pas, elles aperçoivent le pavillon, dont la porte fait face à la grande allée du milieu. Maria s'arrête, elle éprouve comme un vague effroi, mais sa compagne lui dit :

— Viens donc... avançons encore. Tu vois bien que nous pouvons examiner à notre aise l'élégance de cette architecture, sans crainte d'être vues.

Ces dames avancent encore, elles ne sont plus éloignées du pavillon, lorsqu'un bruit de clefs se fait entendre, puis la porte du pavillon s'ouvre brusquement, et M. Roberval paraît sur le seuil.

Les deux femmes se sont arrêtées spontanément, elles regardent et retiennent leur respiration.

M. Roberval tient une lettre cachetée à la main, il fait quelques pas en avant, puis se met à crier :

— Guillaume !... Guillaume !... Hom ! maudit ivrogne !... Holà, Guillaume !...

Mais le jardinier ne paraît ni ne répond. M. Roberval frappe du pied avec impatience en disant :

— Il faut pourtant que cette lettre parte ce matin... Guillaume ! Guillaume !... ah ! il faut que je le trouve !...

Et il s'éloigne précipitamment, en marchant du côté de la maison. Mais il a laissé entr'ouverte la porte du pavillon.

— Il est éloigné ! dit Maria.

— Oui... Ah ! vois donc... il a laissé ouverte la porte du pavillon... Oh ! l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter... viens... Maria...

— Voir ce qu'il y a là-dedans... nous avons bien le temps... il y a loin d'ici à la maison, et puis il ne trouvera pas tout de suite Guillaume, qui est allé boire avec le cocher... Viens vite... rien qu'un coup d'œil et nous partons.

En disant cela, madame Roberval écarte les branches d'un lilas et court au pavillon. Maria la suit, en se disant :

— C'est moi qui ai excité sa curiosité... je dois aller avec elle, et si l'on gronde quelqu'un, je prendrai toute la faute sur mon compte.

Les dames ont poussé la porte et elles entrent dans un petit salon de forme octogone, mais dans lequel on voit à peine clair.

— Là, je m'en doutais, dit madame Roberval, un demi-jour qui est presque la nuit. Que peut-il donc faire ici ?

— Mais il y a une autre pièce, dit Maria en apercevant un rayon de lumière sortir d'une porte entrebaillée.

— Une autre pièce ?... ah ! tu as raison... Voyons, voyons.

Ces dames poussent la porte et se trouvent dans une petite pièce, qui est aussi resplendissante de lumière que la première est sombre ; cependant cette chambre n'a pas de fenêtre, mais le jour vient par le haut, qui a pour plafond un vitrage, toujours en verre dépoli. Cet endroit n'a pour meuble qu'un fauteuil placé devant un immense bureau qui, à lui seul, tient tout le fond de la chambre.

Sur ce bureau, on voit des masses de papiers de différentes sortes, puis tous les outils qui servent à un graveur. Puis des plumes, des encriers et, enfin une liasse de billets de banque, et une paire de pistolets.

Madame Roberval, qui aperçoit d'abord les outils de graveur, s'écrie :

— Il vient ici pour graver... voilà tout le mystère... est-ce bête de se cacher pour cela... Des billets de banque... il paraît qu'il a aussi une caisse ici... Ah ! voilà des pistolets, c'est pour s'il venait des voleurs...

Mais tout à coup Maria pousse un cri. Elle vient d'apercevoir sur la table du bureau un papier de soie artistement étalé, et retenu de chaque bout par des carrés de marbre ; sur ce papier on a commencé à faire un faux billet de banque, mais il n'est pas encore achevé.

Maria prend la main de son amie et la met sur le billet à moitié gravé, en lui disant :

— Tiens... regarde... voilà ce que ton mari vient faire ici...

Madame Roberval pâlit et balbutie :

— Mon Dieu !... qu'est-ce que c'est donc que cela ?

— De faux billets de banque... ton mari est un faussaire... cette liasse de billets... c'est lui qui les a faits, sans doute...

— Tu me fais frémir... il serait possible...

— Viens... viens... sauvons-nous... ah ! sortons bien vite de cet horrible lieu... s'il revenait... ces armes... il nous tuerait... car nous savons son secret... Viens... mais viens donc !

La pauvre femme n'avait plus la force de marcher. Maria est obligée de la tirer par sa robe, de la porter presque pour la faire sortir du laboratoire, puis du salon octogone ; enfin elles sont dehors... dans le jardin. Eulalie va pour fermer la porte du pavillon, son amie l'arrête en lui disant :

— Malheureuse ! ce serait lui faire voir que nous y sommes entrées, car il doit bien se rappeler qu'il l'a laissée ouverte... viens... éloignons-nous de cet infâme séjour...

Mais les deux amies n'ont pas fait trois pas, que M. Roberval paraît devant elles. Il est d'une pâleur livide, il n'a plus de besicles, et son regard est effrayant ; il barre le chemin aux deux dames en leur disant d'une voix étouffée :

— Que faites-vous là ?...

— Mon ami... nous... nous venions d'arriver, nous nous promenions dans le jardin...

— Vous êtes entrées dans ce pavillon ?

— Non... nous n'y sommes pas entrées...

— Pourquoi donc êtes-vous devant la porte alors ?

— Parce que... mon Dieu ! je vais te l'avouer... en passant j'ai vu que la porte n'était pas fermée... et comme tu ne veux jamais permettre que l'on entre là, j'avais bien envie de profiter de... cette porte ouverte pour visiter un peu ce pavillon... que je ne connais pas... mais Maria s'opposait à mon dessein... et elle refusait d'entrer avec moi là-dedans quand tu nous a surprises...

Ces paroles ont été dites avec une émotion que la pauvre femme fait tout son possible pour surmonter. Quant à Maria, elle ne tremble plus ; la vue de M. Roberval, loin de l'abattre, lui a rendu toute son énergie, au lieu de baisser les yeux devant lui, elle tient sa tête haute et son regard semble le braver.

Ce monsieur jette quelques instants sur les deux femmes des regards fauves et irrésolus ; puis il se dirige vers la porte du pavillon en murmurant :

— C'est bien... vous pouvez vous retirer.

Les deux amies ne demandent pas mieux ; elles doublent le pas... elles traversent le jardin sans se dire un mot, elles arrivent enfin à la grille ; elles trouvent là le cocher et le jardinier. Le père Guillaume leur dit :

— Le déjeuner de ces dames est tout prêt, tout servi... il les attend... je viens de voir monsieur, je lui ai demandé s'il déjeunait avec ces dames... il ne m'a pas répondu ; en apprenant que madame était ici, il s'en est retourné tout de suite...

Mais on pense bien que les deux amies ne songeaient plus à déjeuner.

— Nous partons, dit madame Roberval, nous partons sur-le-champ...

— Quoi ! madame... et votre déjeuner ?...

— Viens, Maria... Cocher, ramenez-nous à Paris !

Les deux dames montent en voiture sans même répondre aux lamentations du jardinier. Lorsqu'enfin le cocher a fouetté les chevaux et qu'on a perdu la maison de vue, madame Roberval se jette en pleurant dans les bras de son amie, et murmure :

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

— Oh ! oui, pauvre Eulalie. Et moi qui enviais ton bonheur !...

— La femme d'un... ah ! je n'ose prononcer ce mot affreux. Quelle sera mon existence maintenant ! à chaque instant je croirai voir arriver des gendarmes pour arrêter mon mari !... Maria !... ma bonne Maria, tu ne diras rien, n'est-ce pas ?... tu ne divulgueras pas cet horrible secret !... qui conduirait sur l'échafaud celui dont je porte le nom...

— Non, je ne dirai rien... à cause de toi !... car sans cela !... mais à cause de toi, je ne dirai rien.

XIX. — JEUNES AMOURS.

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis cette soirée qui vit les débuts de Turlure au théâtre de la Gaîté, débuts qui ne furent pas heureux, on doit se le rappeler : aussi le directeur engagea-t-il la débutante à retourner vendre du sucre d'orge sur le boulevard.

Mais ce conseil n'avait pas été suivi, car, à la suite de cette soirée, Turlure n'avait pas reparu sur le boulevard du Temple, où sa place n'était plus occupée que par l'infortuné Boursiquet, qui, dès qu'il pouvait quitter un moment son café, ne manquait pas d'aller s'y planter, pour y gémir et pousser de gros soupirs en disant à la marchande de pain d'épice :

— Vous ne l'avez pas vue? elle n'est pas encore revenue?...

Mais madame Roufflard lui répondait d'un air moqueur :

— Êtes-vous bête! elle reviendra à Pâques ou à la Trinité!

— Vous croyez qu'elle reviendra à la Trinité?

— Je crois que vous êtes un sorin de soupirer encore pour une femme qui se moque de vous... Turlure sera partie avec quelque bambocheur du théâtre... je vous réponds bien qu'elle ne reviendra plus vendre sur le boulevard.

Et Boursiquet, tout désolé, était allé chez Florentine, dans l'espoir d'y obtenir quelque renseignement sur son ingrate. Mais Florentine lui avait répondu :

— Je n'en sais pas plus que vous, mon pauvre Boursiquet; depuis cette fatale soirée qui aurait dû la corriger de sa passion pour la scène, Turlure n'est pas revenue chez nous. Ma fille n'a pas revu sa marraine. Autrefois, je savais son adresse; mais elle avait déménagé et ne m'avait pas appris sa nouvelle demeure...

— Ni à moi non plus, la sournoise! Quand je lui demandais où elle logeait, elle me répondait : « Qu'est-ce que cela vous fait, puisque je ne veux pas que vous veniez me voir? »

— Tenez, monsieur Boursiquet, croyez-moi, oubliez Turlure; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et le pauvre garçon limonadier s'en était allé, en se disant :

— C'est bien facile de conseiller à quelqu'un d'oublier celle qu'il aime!... c'est absolument comme quand on a mal aux dents, et qu'il y a des gens qui vous disent : « Faut pas y penser! »

Mais cette soirée, féconde en événements, n'avait pas seulement causé la peine de Boursiquet; elle avait fait éclore bien d'autres sentiments, fait battre bien d'autres cœurs! et tous les amours qu'elle avait vu naître ne devaient pas avoir le même sort que celui de l'amoureux de Turlure.

Ce jeune Ernest Didier qui, au spectacle, avait causé avec Florentine et sa fille, n'avait pu effacer de sa pensée l'image si ravissante d'Honorine; et, d'ailleurs, pourquoi y aurait-il essayé? A vingt-quatre ans, qu'est-ce qu'un officier en non-activité peut avoir de mieux à faire que l'amour? Ce jeune homme avait suivi des yeux la mère et la fille lorsqu'elles étaient rentrées chez elles; il avait remarqué leur maison, et, dès le lendemain, dans l'après-midi, il se promenait en face, de l'autre côté du boulevard, regardant sans cesse les fenêtres de cette heureuse maison qui recélait dans ses murs l'objet charmant qu'il brûlait de revoir.

Les regards de notre officier se portaient sans cesse du premier au troisième étage; heureusement pour lui, la maison n'en avait pas davantage, ce qui aurait fini par le faire loucher, car il voulait souvent examiner plusieurs fenêtres en même temps. Aux deux premiers étages, les croisées restent constamment fermées; mais enfin, au troisième, on ouvre une fenêtre, quelqu'un s'y place... ce n'est pas la charmante fille, mais c'est sa mère, et c'est déjà quelque chose de savoir que c'est sur les croisées du troisième qu'il faut porter ses regards.

Le jeune homme ne veut pas cependant mettre trop d'affectation à porter les yeux de ce côté : il continue de se promener, mais il ne va pas bien loin et ne perd jamais de vue les bienheureuses croisées; quand il s'est assez éloigné, il revient sur ses pas, et lorsqu'il est tout en face de la maison qui l'intéresse, il ne la regarde plus qu'à la dérobée et comme en regardant autre chose; puis il s'éloigne encore pour revenir bientôt. C'est une véritable faction; mais qui de nous n'en a pas fait de ces factions amoureuses qui durent quelquefois plus que celles d'une sentinelle! Pour mon compte, je me souviens d'avoir bien souvent monté cette garde-là en hiver, bravant la neige, la pluie, ne voyant même pas les ruisseaux dans lesquels je barbottais!... Oh! la bonne chose que l'amour!

Ce jour-là, Honorine, ne paraît pas à la fenêtre, mais le lendemain on est plus heureux; la jolie enfant vient s'y placer un moment à côté de sa mère. Dans ce simple négligé que l'on garde chez soi, elle paraît encore plus séduisante, et le jeune homme ne peut détacher ses yeux de dessus la fenêtre; il s'arrête, il reste comme en extase... Alors, comme à Paris, dès qu'on voit une personne s'arrêter et regarder longtemps au même endroit, on s'imagine qu'il y a quelque chose de curieux à voir, bientôt plusieurs badauds s'arrêtent à côté d'Ernest, et lui disent :

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a? est-ce le feu qui est quelque part?

Notre jeune homme, ennuyé, repousse tout ce monde qui l'entoure et s'éloigne en répondant aux flâneurs :

— C'est un singe qui s'envole.

Et les curieux restent ébahis, en se répétant :

— Un singe qui s'envole!... oh! il faut voir cela!

Et la foule augmente; bientôt on ne peut plus passer sur le boulevard. Tout le monde s'arrête pour voir ce singe qui s'envole; on fait des commentaires, des réflexions.

— C'est donc un singe qui a des ailes? demande une bonne femme.

— Pourquoi pas? dit un petit vieux qui veut faire le savant; il y a bien des fourmis volantes, pourquoi n'y aurait-il pas des singes volants?

— Bon! c'est voleur que vous voulez dire?

— Mais je ne vois rien...

— Ni moi!...

— Enfoncés les jobards! crie un gamin en se mettant à rire.

Alors la foule s'écoule désappointée, mais plusieurs bonnes femmes sont persuadées qu'il y a des singes volants, et s'empressent d'aller l'apprendre à leur portière.

Ernest a compris qu'il ne devait pas rester en extase pour regarder la charmante fille, puisque cela provoquait des rassemblements sur le boulevard. Il s'est promis de passer son chemin, tout en allant assez doucement pour avoir le loisir de contempler ces traits qui lui ont ravi le repos! c'est ce qu'il fait pendant plusieurs jours. Il aperçoit Honorine, pas tous les jours, mais lorsqu'elle paraît à la croisée, il emporte du bonheur pour le restant de la journée.

La jeune fille ne se mettait jamais à la fenêtre que lorsque sa mère y était déjà. Cependant un jour, par hasard, Honorine s'est mise à une croisée, et sa mère n'est pas auprès d'elle. Ernest passait justement dans ce moment-là; cette fois il ne peut s'empêcher de s'arrêter encore. La charmante enfant regarde de son côté; aussitôt il la salue à plusieurs reprises, et, avec sa tête, Honorine lui rend gracieusement son salut. Notre amoureux est enchanté, car il se dit :

— Elle m'a reconnu, puisqu'elle veut bien me rendre mon salut; si je n'étais pour elle qu'un inconnu, elle aurait détourné la tête. Elle m'a reconnu! alors elle ne m'avait donc pas entièrement oublié!

Mais, de sa chambre, Florentine avait vu sa fille saluer quelqu'un, et elle lui crie, sans quitter sa chaise :

— Qui donc salues-tu sur le boulevard, mon enfant?

Et la belle enfant, sans trop savoir pourquoi, devient rouge comme une cerise, en répondant :

— Maman... c'est... tu sais bien... c'est ce jeune homme...

— Mais non, ma fille, je ne sais pas... Quel jeune homme?

— Celui avec qui nous avons causé au spectacle, le soir que nous avons été voir jouer ma pauvre marraine, qui a disparu depuis...

Florentine ne disait pas la vérité en répondant à sa fille qu'elle ne savait pas; car, comme elle regardait très-souvent sur le boulevard, elle avait fort bien remarqué et reconnu le jeune homme qui passait et repassait si souvent de l'autre côté de la chaussée; mais elle n'en avait rien dit à Honorine, se doutant bien que c'était pour sa fille que le gentil militaire se promenait ainsi devant leur

maison, et voulant savoir si celle-ci l'avait remarqué.

Une mère ne se trompe guère aux allures d'un amoureux, surtout lorsque cette mère est encore dans l'âge d'aimer et de plaire. Il y en a beaucoup, dans ce cas, qui prennent pour elles les œillades qu'on adresse à leur fille, mais Florentine n'était pas de celles-là; ne songeant plus à plaire, n'ayant plus dans le cœur qu'un amour, celui qu'elle éprouvait pour sa fille, elle trouvait tout naturel qu'on en devînt amoureux; elle eût été bien plus surprise du contraire; aussi ce qu'elle tenait surtout à savoir, c'était ce qui se passait dans le cœur d'Honorine.

Comme maintenant il n'y avait plus à feindre, Florentine répond en affectant un air d'indifférence :

— Ah! oui, je me souviens à présent! un jeune homme qui était derrière nous au spectacle.

— Oui, maman, et qui a fait finir ce vieux vilain qui m'enfonçait ses genoux dans le dos...

— Il était fort poli ce jeune homme..

— Oh! très-poli! c'est M. Ernest Didier.

— Comment! tu sais son nom?

— Maman, c'est lui-même qui nous l'a dit, après avoir lu la carte du vieux qui s'appelait : le vicomte Oreste de la Palissonnière, officier de la bouche, sans adresse; M. Ernest, alors, nous a dit sa carte, son nom, son état; il est ex-lieutenant dans le 29e de ligne, et il demeure faubourg Montmartre, numéro 17.

— Mon Dieu! Honorine; quelle mémoire tu as!

— Oh! oui, maman; j'ai toujours eu beaucoup de mémoire.

Florentine ne juge pas à propos pour cette fois de prolonger cette conversation; mais elle observe avec encore plus de vigilance les moindres actions de sa fille; elle s'aperçoit qu'à dater de ce jour, Honorine se met bien plus souvent à la croisée, et que, lorsqu'elle n'ose pas ouvrir la fenêtre, elle s'assied tout contre, et à chaque instant porte ses regards sur le boulevard, si bien que sa broderie en souffre et qu'elle est parfois obligée de recommencer son ouvrage.

Quant au jeune officier, il passe plus que jamais; depuis qu'il a échangé un salut avec Honorine, il ne pourrait pas être un jour sans chercher à la voir, et dès qu'il l'aperçoit les salutations recommencent; la jeune mère qui observe tout cela, dit avec malice :

— Tu vois donc souvent passer des connaissances, ma fille?

— Mais, maman, c'est M. Ernest qui me salue...

— Toujours M. Ernest... Ne trouves-tu pas que ce jeune homme passe bien souvent devant chez nous?

— Maman... c'est si gentil le boulevard... il y a tant de choses à voir sur celui-ci!...

— Mais il passe donc sa vie à se promener ce jeune homme?

— Maman, puisqu'il n'est plus en activité, que veux-tu qu'il fasse?

— Ah! c'est juste!... c'est ce qu'il peut faire de mieux... mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se promène même quand il pleut!

— Ah! maman! est-ce que les militaires ont peur de l'eau!

Florentine voit que sa fille a réponse à tout, et que les promenades et les saluts du jeune homme sont loin de lui être indifférents. La jeune mère se rappelle qu'elle a été victime de la séduction; elle tremble déjà pour le repos de sa fille, et se promet de consulter son meilleur ami, son protecteur, enfin de demander au comte de Germancey ce qu'elle doit faire pour empêcher qu'un amour, peut-être blâmable, s'empare du cœur d'Honorine.

L'occasion ne tarde pas à se présenter : M. de Germancey vient voir sa filleule, et lorsque la jeune fille, après avoir embrassé son parrain, va reprendre sa place contre la fenêtre, Florentine prend le comte à part et lui raconte tout ce qui a rapport au jeune homme qui échange maintenant de si fréquents saluts avec sa fille.

M. de Germancey a écouté la jeune mère avec attention, et s'informe d'abord si cette nouvelle connaissance date de loin.

— Il y a déjà près de cinq mois, répond Florentine, que nous sommes allées au théâtre de la Gaîté, où je viens de vous dire comment nous avons été amenées à causer avec ce jeune homme. Ce ne fut que plus d'un mois après que je m'aperçus qu'il se promenait bien souvent devant nos fenêtres; mais alors Honorine ne s'en aperçut pas, elle se mettait fort rarement à la croisée. Ce n'est que depuis six semaines à peu près qu'elle a reconnu ce monsieur qui l'a saluée; mais depuis ce temps elle se place constamment contre la fenêtre pour travailler, et elle y travaille fort mal, parce qu'à chaque instant ses yeux se portent sur le boulevard... et le jeune homme passe, ils se saluent et elle rougit... Ah! mon cher protecteur, je sais trop tout ce que cela veut dire... Honorine commence à aimer, et je me suis promis de tout vous dire, et de vous consulter pour savoir comment nous chasserions cet amour naissant de son cœur.

Le comte sourit, puis répond :

— Mais d'abord est-il bien prouvé que nous devions chasser cet amour naissant et nous opposer à sa croissance?... Ma chère Florentine, votre fille est maintenant dans sa seizième année; elle est trop jolie pour ne point inspirer de l'amour, trop sensible pour ne pas en éprouver elle-même... il s'agit seulement de savoir si celui qui cherche à lui plaire est digne de posséder son cœur... Oh! quant à cela, il faut bien prendre garde! mais ce soin me regarde; et si ce jeune homme s'entourait de mystères....

— De mystères!... oh! bien au contraire; il nous a dit tout de suite sa position... il est décoré...

— Vous me l'avez dit, mais il ne faut pas toujours se fier aux décorations...

— Ah! il nous a dit aussi son nom; il s'appelle Ernest Didier...

— Ernest Didier!... Attendez donc... un jeune homme de ce nom venait quelquefois dans une maison où je vais aussi... C'est un fort joli garçon, brun, taille élancée...

— Oh! c'est bien cela... mais, tenez, ma fille salue en ce moment; venez à une autre fenêtre, vous verrez le jeune homme en question.

Le comte va ainsi que Florentine se placer contre les carreaux d'une autre fenêtre, sans que la jeune fille le remarque, parce qu'elle n'a des yeux que pour le boulevard. Ernest Didier ne tarde point à repasser, et comme il ne manque pas de lever la tête pour regarder Honorine, M. de Germancey peut le voir tout à son aise. Il dit à demi-voix :

— C'est bien lui... c'est mon jeune homme!

— Alors vous le connaissez?...

— Pas particulièrement, mais assez pour avoir entendu dire beaucoup de bien de lui!

— Mais il s'est battu pour l'empereur...

— Croyez-vous que je lui en veuille pour cela!... je serais donc bien injuste.

— Mais il n'a pas voulu entrer au service du roi...

— Preuve qu'il est fidèle à ses opinions, et c'est fort rare aujourd'hui.

— Alors, monsieur, vous pensez donc...

— Que cet amour ne serait pas mal placé. Au reste, je saurai... je m'informerai... ne soufflez mot de rien, dans quelques jours je serai fixé sur le compte de ce jeune homme.

Et M. de Germancey va trouver sa filleule, lui prend le menton, l'embrasse sur le front, en se disant :

— Voilà qui va rendre bien malheureux notre amoureux qui, malgré mes cheveux blancs, va me prendre pour un rival!

Et la jolie enfant est toute embarrassée en recevant les caresses de son parrain qui lui dit:

— Qu'as-tu donc, mon enfant?...

— Moi... mais rien, mon parrain...

— Tu as l'air moins gai qu'à l'ordinaire...

— Oh! je vous assure que vous vous trompez...

— Tu as les yeux rouges... c'est de travailler contre la fenêtre, tu auras attrapé un coup d'air...

— Oh! par exemple... au contraire... j'y vois bien plus clair!

— Vous êtes entrées dans ce pavillon? (Page 77.)

Et le comte est parti en souriant à Florentine. Mais Ernest a disparu aussi en voyant un monsieur embrasser familièrement Honorine, et celle-ci est désolée en n'apercevant plus le beau jeune homme. Elle se dit :

— Il a vu qu'on m'embrassait... il est parti ! Que va-t-il penser... mon Dieu ! je ne pouvais cependant pas lui crier par la fenêtre : C'est mon parrain ! ce n'est que mon parrain !

Quelques jours plus tard, le comte revient chez Florentine ; il la prend à part et lui dit :

— Je me suis informé... c'est un brave et honnête garçon dont la famille est fort honorable ; il a perdu ses parents de bonne heure. Il a seize cents livres de rentes, c'est tout ce que son père lui a laissé ; il vit avec cela sans faire de dettes ! ce qui annonce autant d'ordre que d'économie... ce qui est rare chez les jeunes gens...

— Il vous a revu chez ces personnes qui vous ont renseigné?

— Non, il n'y vient presque plus depuis qu'il est amoureux !

— Ainsi, monsieur, vous croyez donc ?...

— Que vous pouvez recevoir chez vous Ernest Didier, et lui permettre de faire la cour à Honorine.

— Le recevoir chez nous... comment vous pensez...

— Je pense qu'une cour honnête, sous les yeux d'une mère qui ne quitte jamais sa fille, vaut beaucoup mieux que des œillades et des saluts par la fenêtre... Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?

— Oh ! si monsieur ! mais ma fille est si jeune...

— Pardieu ! je ne vous dis pas de la marier à présent ! quand elle aura dix-sept ans, nous verrons, jusque-là il n'y a pas de mal que les jeunes gens puissent se connaître et s'apprécier... Je ne vous parle pas du peu de fortune du jeune homme... ma filleule a déjà six mille livres de rente, et tout annonce qu'elle sera mon héritière... il vaut donc mieux la donner à un homme pauvre mais honnête, qu'à un richard libertin ou fripon... souvent tous les deux à la fois.

— Vous avez toujours raison, monsieur, mais ce jeune homme... pour lui permettre de venir ici... je ne sais...

—Soyez tranquille, cela me regarde ; se promène-t-il toujours sur le boulevard ?

— Oh ! toujours...

— C'est bien. Mettez votre châle et votre chapeau, dites à Honorine d'en faire autant ; nous allons descendre nous promener aussi.

Florentine est bientôt prête ; Honorine semble inquiète en apprenant qu'elle va sortir avec sa mère et son parrain. Cependant elle obéit et met son chapeau, tout en jetant des regards par la fenêtre, car elle vient de voir Ernest passer.

Les dames ont terminé leurs apprêts. On descend et le comte dit :

— Traversons ; l'autre côté du boulevard est beaucoup plus gai.

On traverse. M. de Germancey donne le bras à la mère et à la fille. Celle-ci est tremblante ; elle pense que son jeune officier, en la voyant au bras d'un monsieur, va encore faire bien des conjectures ; elle voudrait presque ne pas le rencontrer, et malgré cela ses regards le cherchent toujours.

On n'a pas fait deux cents pas que l'on se trouve vis-à-vis d'Ernest, qui salue respectueusement les deux dames et va passer, lorsque le comte s'écrie :

— Eh ! mais je ne me trompe pas... c'est monsieur Ernest Didier !...

En entendant prononcer son nom, le jeune homme s'arrête, considère alors le comte, puis rappelant ses souvenirs :

— Mais... en effet... j'ai l'avantage de connaître monsieur... je cherche...

— Chez M. Grandpré...

— Ah ! oui, pardon... c'est monsieur le comte de Germancey que j'ai l'avantage de saluer.

— Lui-même... et vous connaissez ces dames?

— C'est donc un singe qui a des ailes? (Page 78.)

— J'ai eu le plaisir de me trouver au spectacle près de madame et de mademoiselle... mais je...

— Eh bien ! monsieur Didier... c'est ma filleule que vous voyez... J'ai une jolie filleule, n'est-ce pas? elle tient de sa mère !

La figure du jeune homme devient radieuse lorsqu'il apprend que le comte est le parrain de celle dont il est amoureux. Quant à Honorine, depuis que son parrain a causé avec Ernest, depuis qu'elle sait qu'il le connaît, elle est si contente qu'elle ne peut plus se tenir tranquille sur ses jambes, elle sautille au bras de son parrain qui lui dit :

— Qu'avez-vous donc, ma chère filleule... est-ce que vous voulez me faire danser ?

— Oh ! pardon, mon parrain, c'est que j'ai... des fourmis dans les jambes...

— Ma chère Florentine, je vous présente monsieur Ernest Didier, comme un jeune homme dont on m'a dit beaucoup de bien...

— Ah! monsieur le comte, vous êtes trop bon, et je ne mérite pas...

— Le bien que l'on dit de vous? j'aime à croire que si... Au reste, puisque vous connaissez déjà un peu ces dames, eh bien ! je vous mènerai chez elles... afin que vous fassiez tout à fait connaissance...

— Ah ! monsieur le comte, que de reconnaissance !... si madame daigne permettre...

— Ce sera avec plaisir, monsieur.

— Décidément ma filleule a du vif-argent dans les jambes, elle ne saurait se tenir en place... nous allons continuer notre promenade... Monsieur Didier, voilà ma carte... Venez me prendre demain sur les deux heures, et nous irons ensemble rendre visite à ces dames.

— Oh ! je n'y manquerai pas, monsieur !

Le jeune homme salue et s'éloigne tout joyeux. De son côté, Honorine continue de sautiller au bras de son parrain, qui dit tout bas à Florentine :

— Comme elle est contente !

Et Florentine soupire en murmurant :

— Elle l'aime donc déjà bien !

Le lendemain, Ernest est exact à l'heure qu'on lui a dite, et le comte le mène chez Florentine. Ainsi le jeune homme se trouve introduit chez celle qu'il aime, ainsi il peut la voir, lui parler ; mais, tout en ne cherchant point à dissimuler l'amour qu'il ressent pour Honorine, il est près d'elle si respectueux, si convenable, sa tenue chez ses dames est toujours si digne, que le comte dit à Florentine :

— Vous repentez-vous de recevoir ce jeune homme?

— Oh ! non, et je commence à croire aussi que ma fille... plus heureuse que sa mère, a bien placé ses affections.

De son côté, Honorine se montre encore plus aimante, plus prévenante pour sa mère. Le bonheur brille dans ses yeux ; l'amour heureux rend si aimable, si bon !... excepté chez les mauvaises natures.

Mais un jour, Florentine, voyant sa fille très-attentionnée à regarder par la croisée, lui dit :

— Est-ce que notre jeune ami, M. Didier, passe sur le boulevard en ce moment?

— Oh ! non, maman, ce n'est pas lui !...

— Que regardes-tu donc alors qui semble te préoccuper?

— Maman, c'est un monsieur qui, depuis quelque temps, passe souvent devant nos fenêtres... Je l'ai remarqué parce qu'en cherchant des yeux M. Ernest qui devait venir nous voir et qui ne venait pas, j'ai aperçu un monsieur dans une calèche qu'il avait fait arrêter presque en face... puis il regardait ici, et j'ai bien vu qu'il me désignait à un autre homme qui était dans la voiture à côté de lui, et cet autre homme, il m'a bien semblé que c'était le vilain monsieur avec qui Ernest... je veux dire M. Ernest s'est querellé au spectacle... tu sais... et depuis ce jour je l'ai encore vu passer en calèche... et toujours il se retourne pour regarder nos fenêtres...

— Et comment est-il cet homme ?

— D'abord il est très-bien mis, très-élégant, sa voiture est fort jolie... son cocher a une livrée; c'est un homme qui doit être vieux, car il a les cheveux presque blancs, et cependant sa figure n'est pas vieille... il a des yeux qui brillent comme des éclairs, mais il a une grande cicatrice à une joue.

— Et tu éprouves du plaisir à regarder cet homme?

— Oh! non, il me fait plutôt peur! et .. c'est bien drôle, il avait l'air de me sourire.

— C'est singulier... je veux que tu me le montres ce monsieur... est-ce qu'il vient de passer?

— Oui, et il a fait arrêter sa calèche devant le théâtre de la Gaîté, puis il y est entré, sans doute pour louer une loge... il va revenir, car sa voiture est toujours là qui attend...

Florentine court se placer à sa fenêtre, elle se sent tout émue, toute troublée. Bientôt Honorine lui dit :

— Tiens, maman, voilà ce monsieur... il sort du théâtre... il regagne sa voiture...

Le soi-disant baron de Sternitz venait en effet de louer une loge d'avant-scène. Florentine l'examine avec anxiété; les cheveux gris-blancs, la grande cicatrice ne lui permettent pas de reconnaître son amant ; cependant, au moment de monter en voiture, ce monsieur a levé la tête pour regarder si Honorine est encore à la croisée, mais en apercevant Florentine près de sa fille, il se hâte de se jeter au fond de la calèche, qui repart aussitôt.

Florentine a pourtant eu le temps d'apercevoir le regard que l'élégant monsieur a jeté sur sa fille, et elle se sent bouleversée : il lui semble que ce regard ne peut appartenir qu'à Francisque, mais bientôt cette pensée s'évanouit, elle se dit :

— Non, ce n'est pas lui... il est jeune encore... et cet équipage... cette livrée... Allons!... j'étais folle de croire que je le revoyais!... oh! ne parlons pas de cela à mon protecteur... il se moquerait de moi!...

XX. — LE BARON DE STERNITZ VA GRAND TRAIN.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son intime qu'il avait intitulé major Kroutberg, le baron de Sternitz, dès qu'il avait eu en poche les cent mille francs qu'il s'était fait compter par la descendante des Hautefutaie, avait loué un appartement magnifique dans la Chaussée-d'Antin, pris une voiture, acheté des chevaux, engagé à son service des laquais auxquels il faisait porter une élégante livrée. Puis il courait les spectacles, ne dînait que chez les meilleurs traiteurs, affichait un luxe insolent, jouait gros jeu, hantait les roulettes du Palais-Royal, et se promettait chaque soir de faire sauter la banque.

Le major Kroutberg logeait avec son ami et partageait une partie de ses orgies. Quelquefois, dans un tête-à-tête, la Grenouille se permettait de dire à son compagnon :

— Ton audace me confond !... tu vas partout la tête haute, la démarche fière, le ton tranchant! tu te fais introduire dans les cercles les mieux composés... et tu ne crains pas d'être reconnu... tu ne crains pas que l'on dise : « Quel est donc ce baron de Sternitz qui mène un si grand train? »

— Imbécile! je t'ai déjà dit que c'était ce luxe, cette audace, qui me garantissaient du soupçon ! D'ailleurs, à la suite de Sa Majesté Louis XVIII, il est venu en France, et surtout à Paris tant de Russes, de Prussiens, d'Autrichiens ! Crois-tu donc qu'on ait le temps et même la volonté de bien connaître la généalogie de tout ce monde-là... Je passe dans la foule ! c'est tout simple ! Je sème l'or sur mon chemin... je suis généreux... on est enchanté de faire ma connaissance ; ensuite ce vieux sot de la Palissonnière, que je promène souvent avec moi, et qui dit me connaître de longue date, achève de bien me poser partout! Quant à me reconnaître, c'est impossible! J'ai su me vieillir de quinze ans, et cette balafre qui me défigure achève de me rendre méconnaissable!

— C'est juste! mais comme c'est heureux que tu n'aies pas reçu cette blessure avant notre fuite de là-bas! car si tu l'avais eue alors au lieu de te déguiser, elle servirait à te faire reconnaître!

— Tu vois bien que la fortune me protége. Je dois cependant t'avouer, major, qu'il y a un homme que je crains... un seul... mais devant celui-là, je ne sais pas si je saurais soutenir mon personnage.

— Et c'est?

— Parbleu! tu dois bien le deviner, c'est le comte de Germancey !... aussi j'ai grand soin de l'éviter! Dernièrement, j'étais dans un cercle; on a annoncé le comte ; aussitôt, sans en avoir l'air, j'ai filé et disparu.

— Tu as bien fait, c'est plus prudent... je ferais de même si j'entendais annoncer le chevalier de Mérillac, qui m'avait si bien reconnu dans la forêt de Sénart! et pourtant je me flatte que mon faux nez me change entièrement.

— Oh! parfaitement... et tu pourrais te dispenser de tenir, comme tu le fais toujours, ton menton dans ta cravate!

— Mon cher! tout le monde n'a pas ton aplomb! je ne suis pas un petit Car...

— Tais-toi! je t'ai défendu de prononcer tous ces noms-là... je ne suis plus que le baron prussien.

M. le vicomte de la Palissonnière, qui, plus d'une fois, a eu le plaisir de monter dans la belle calèche de son nouvel ami, ne cesse de vanter à tout le monde les belles manières, l'élégance, le luxe du baron, et en se retrouvant bientôt avec madame Rigoulotini, il lui dit :

— Y a-t-il longtemps, noble dame, que vous avez vu notre intime ami?

— De quel intime ami me parlez-vous? demanda la fière Herminie d'un ton assez sec.

— Eh! mais... je n'en ai pas deux comme celui-là : c'est ce cher baron de Sternitz, que j'ai eu l'avantage de vous présenter, et que vous avez accueilli avec tant de plaisir...

L'épouse du millionnaire fait une singulière figure: enfin elle répond avec un sourire qui pourrait passer pour une grimace :

— Ah!... ce baron prussien... je l'ai revu... il y a déjà quelque temps... mais je ne tiens pas à ce qu'il vienne souvent!

— Vous m'étonnez!... Comment! le brave des braves! un homme qui s'est battu partout pour notre cause... ne serait plus dans vos bonnes grâces !

— Je ne dis pas cela... mais c'est cette balafre qui lui coupe la figure... cela n'est pas agréable à voir!...

— C'est une glorieuse cicatrice!... aussi le baron est recherché, fêté partout. Il paraît qu'il est extrêmement riche! il mène un train superbe... il a équipage! J'ai eu le plaisir de monter plusieurs fois dans sa voiture... il m'a absolument voulu faire dîner avec lui et ce bon major Kroutberg chez les meilleurs restaurateurs de Paris; et quels dîners!... moi, qui ai été dans la bouche du roi, je m'y connais... c'était tout ce qu'il y a de plus recherché... Ensuite le baron loue des loges partout... il joue... oh! il joue beaucoup! il perd avec une indifférence princière!... c'est un homme qui doit avoir au moins cent mille livres de rentes?

— Ah! vous croyez qu'il a cent mille livres... de rentes?...

— Je ne serais pas étonné qu'il dépensât même plus que cela par année.

Madame Rigoulot, que cela impatiente d'entendre ainsi vanter le baron, trouve un prétexte pour quitter M. de la Palissonnière; et celui-ci retourne chez son ami le baron, en se disant :

— Comprenez donc quelque chose aux femmes !.... moi, d'abord je déclare que je n'y ai jamais rien compris!... En voici une qui devrait être enchantée que je lui aie fait connaître mon ami intime... mais non... sa balafre déplaît à madame... cela fait pitié!... parole d'honneur ! cela fait pitié !

Cependant le baron de Sternitz menait si grand train

la somme qu'il s'était fait donner, qu'au bout de cinq mois, de ses cent mille francs il ne lui en restait plus que vingt-cinq. Il dit alors à son inséparable :

— Kroutberg... combien crois-tu que j'aie encore en caisse de mes cent mille livres?

— Ma foi!... tu vas si vite... tu en as peut être déjà mangé la moitié?

— La moitié! dis donc les trois quarts... C'est tout au plus s'il me reste vingt-cinq mille livres...

— Diable!... et quand il n'y aura plus rien?...

— Bon! est-ce que je n'ai pas les moyens de m'en faire donner?... mais comme il faut ménager les ressources, je veux ce soir tripler, quadrupler ma somme... J'irai au Palais-Royal, au numéro neuf; je jouerai à la roulette, et j'ai dans l'idée que je ferai sauter la banque!

— Dis donc... y a-t-il moyen de tricher là?

— Non... impossible!

— Alors je n'aime pas ce jeu-là!

— Et moi j'en suis fou !... Oh! ce soir, je gagnerai... j'en suis sûr.

Le soir, en effet, ce monsieur se rend à la maison de jeu du Palais-Royal qui portait le numéro neuf, et qui n'était pas, comme le cent treize, hantée par les ouvriers et les petits joueurs, parce qu'on ne pouvait pas faire son jeu de moins de cent sous.

Malgré la confiance qu'il a dans sa fortune, le baron de Sternitz ne fait pas sauter la banque ; et, au lieu de cela, il perd tout ce qu'il possédait. Il quitte alors la roulette, sans être plus triste, et dit au major qui l'attendait dans les galeries du Palais-Royal :

— J'irai demain faire une petite visite à madame Rigoulotini.

— Ah! bigre !... cela veut dire...

— Qu'au lieu de faire sauter la banque, c'est moi qui ai sauté... ce sont de ces coups du sort qu'on ne saurait parer... Ah! je vais aussi écrire à ma femme...

— A ta femme?

— Oui ; du moins, à celle que j'ai épousée sous le nom de Villemart... qui n'a jamais été le mien. . par conséquent elle n'est pas plus ma femme que Florentine. Mais elle est la nièce du comte de Germancey... voilà ce que je veux lui apprendre, afin qu'elle ait une bonne part de la fortune du cher oncle...

— Je comprends... alors tu te remettras avec elle?

— Oh! nous verrons... cette Maria a des idées... elle me gênerait. Dans le tourbillon des plaisirs où j'ai vécu, j'avais oublié d'exploiter cette affaire ; mais, dès demain, je veux réparer ma faute.

Le lendemain de cette soirée, la descendante des Hautefutaie était seule dans son appartement, rêvant à tout ce que le vicomte Oreste lui avait conté quelque temps auparavant du luxe et du train princier que menait son cher ami le baron, lorsque sa femme de chambre entre doucement et lui demande si elle veut bien recevoir M. de Sternitz.

A ce nom, cette dame a changé de couleur ; cependant elle se rappelle que ce monsieur avait promis de lui rapporter son flacon; elle pense que c'est pour tenir sa promesse qu'il vient lui faire visite, et donne ordre qu'on l'introduise.

Le monsieur balafré se présente avec la même politesse, l'air toujours aussi respectueux ; il fait même ses saluts encore plus longs et plus profonds, puis accepte enfin le fauteuil qu'on lui présente.

Madame Rigoulot attend que ce monsieur entame l'entretien ; le baron semble se recueillir; enfin, impatiente, et voyant qu'il ne commence pas, Herminie lui dit :

— Je présume, monsieur, que vous venez pour me remettre ce flacon... que vous avez oublié d'apporter... la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir?

Le baron se renverse dans son fauteuil, se met à son aise, et répond avec le plus beau sang-froid :

— Non, madame, non; ce n'est pas pour ce motif que je suis venu.

— Ah! ce n'est pas... mais ce flacon cependant?...

— Oh! nous en parlerons plus tard ! que cela ne vous inquiète pas! C'est pour une cause... plus importante... que je me suis permis, madame, de réclamer de vous cet entretien.

— Une cause... importante... voyons, monsieur, parlez, je vous écoute.

Herminie respire à peine, tant elle est inquiète, mais celui qui est devant elle semble s'étudier à peser ses paroles.

— Madame, ainsi que cela devait être, j'ai vu M. votre fils... qui vend des contre-marques, et mademoiselle votre fille... qui fait des ménages...

— Je pense, monsieur, que leur position est changée maintenant?

— Oui, madame, oui, nécessairement leur position n'est plus la même!... je leur ai donné la somme que vous m'aviez remise pour eux.

— Ils ont dû se trouver bien heureux... être bien joyeux... en recevant tant d'argent?...

— Oui, madame, oui ; oh! ils ont été enchantés. J'ai distribué la somme en deux parties, comme cela devait être... alors ils se sont mis dans leurs meubles... ils n'y étaient point auparavant...

— Monsieur, à quoi bon tous ces détails ? ils sont maintenant tranquilles sur leur avenir, cela suffit!

— Mais non, madame, malheureusement cela ne suffit pas! La demoiselle Maria, votre fille, menait une conduite assez sage... mais il n'en a pas été de même de M. votre fils Victor... Lorsqu'il s'est vu possesseur d'une somme assez rondelette, cela lui a tourné la tête! il fait des folies, il a joué! il s'est laissé gruger par les femmes... car il y a des femmes qui n'ont pas honte de gruger les hommes! bref, il a été bientôt aussi pauvre qu'auparavant! Ne voulant plus retourner à ses contre-marques, il s'est adressé à sa sœur, excellente fille qui ne pouvait voir son frère dans la peine; elle lui a donné tout ce qu'elle avait, et il l'a mangé également ; si bien que les voilà tous deux redevenus aussi misérables qu'autrefois!

— C'est affreux cela, monsieur !... je vois que ce garçon est un fort mauvais sujet... mais que voulez-vous que j'y fasse?...

— Mon Dieu, madame, cela va tout seul ; que vous renouveliez le cadeau que vous leur avez déjà fait... Ce qui est arrivé leur servira de leçon, et il y a tout à parier que votre... fils sera plus sage à l'avenir.

— Quoi! monsieur, c'est encore de l'argent que vous venez me demander... pour eux?...

— Pas autre chose, madame ; d'autant plus qu'on est toujours sûr d'en trouver chez la femme d'un millionnaire...

— Mais c'est impossible, monsieur! je n'ai pas d'argent, moi!

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que votre mari ou vous, madame, c'était la même chose!...

— Je ne puis plus en demander à mon mari, monsieur; je ne le puis plus ..

— Ne les demandez pas, madame, mais arrangez-vous pour me les donner...

— Monsieur... j'ai là mille écus pour ma toilette... je vais vous les remettre...

— Fi donc, madame! pas de plaisanterie! c'est cent mille francs qu'il me faut!...

— Encore cent mille francs!... mais c'est odieux cela!...

— Non, madame ; c'est une bagatelle pour un millionnaire...

— Je ne vous les donnerai pas, monsieur!

— Vraiment! eh bien, alors, attendez-vous à voir vos enfants venir ici les réclamer... Ils n'ont pas été ma dupe quand je leur ai donné la première somme... ils m'ont dit : « Vous connaissez notre mère... nommez-nous-la... que nous allions nous jeter dans ses bras!... » J'ai refusé; mais, cette fois, je vais le leur dire...

Le baron se lève et va prendre son chapeau. Madame Rigoulot court à lui, saisit une de ses mains, l'arrête en s'écriant :

— Monsieur... de grâce !... pitié !... ne me perdez pas !...

— Je n'ai pas le moindre désir de vous perdre, madame; c'est vous qui vous perdrez si vous refusez de me donner ces cent mille francs...

— Eh bien... vous les aurez, monsieur...

— A la bonne heure !... j'étais persuadé que nous finirions par nous entendre...

— Mais qui me dit que... dans quelques mois... ce ne sera pas encore à recommencer ?...

— Eh ! ma parole donc, que je vous engage... Oh ! rassurez-vous ; je vais donner une semonce à ce mauvais sujet de Victor... et lui dire : « Ce secours est le dernier que vous recevrez... » Alors, à demain, madame, à deux heures... vous savez que je suis l'exactitude même... je viendrai chercher la somme en question.

Le baron est parti. Herminie reste quelques instants accablée, terrifiée par ce qui vient encore de lui arriver; puis enfin, se levant tout à coup, elle se dit :

— Allons !... finissons-en sur-le-champ... rendons-nous près de Rigoulot.

Le banquier était dans son cabinet; il causait avec son ami Mouchenez, qui ne lui avait pas gardé rancune et venait le voir quelquefois ; de son côté, depuis que sa femme lui avait impérativement demandé cent mille francs, Rigoulot était beaucoup moins enthousiaste de la descendante des Hautefutaie ; parfois même il lui arrivait de convenir avec Mouchenez que la noble dame n'était pas d'une humeur bien agréable avec son époux.

En voyant entrer sa femme dans son cabinet, le banquier reste tout saisi ; il se rappelle la visite qu'il a reçue quelques mois auparavant; un secret pressentiment lui dit que sa fière épouse n'a rien d'agréable à lui communiquer.

En apercevant Mouchenez, madame Rigoulot est très-mécontente; cependant elle fait à celui-ci un salut moins hautain, moins désagréable qu'à l'ordinaire, puis elle murmure :

— Monsieur, je suis fâchée de troubler votre entretien avec votre ami, mais j'aurais besoin de vous parler un instant... à vous seul.

Mouchenez se lève aussitôt; il est encore tout surpris d'avoir reçu de cette dame un salut presque aimable, et lui dit :

— Je m'en vas, belle dame ! oh ! je m'en vas ! Vous avez t'à parler z'à votre époux... je ne veux pas vous gêner ! oh ! gêner les gens, c'est pas mon genre !... Au revoir, fiston !...

— Mouchenez, va m'attendre dans le jardin du Palais-Royal ; j'y serai dans une heure...

— Eh ben ! ça va... c'est convenu, nous prendrons queuque chose ensemble... du ratafia ou du n'importe quoi ! Madame, j'ai *t'évu* celui de vous saluer !

Mouchenez est parti, Herminie s'est jetée dans un fauteuil. Le banquier regarde sa femme et ne paraît pas empressé de savoir ce qu'elle vient faire dans son sanctuaire. De son côté, la femme cherche de quelle façon elle va formuler sa demande; elle se sent vexée d'être embarrassée devant son mari.

Un silence assez long règne donc entre les deux époux, le banquier n'avait garde de le troubler : il avait pris une plume et s'occupait à la tailler ; il l'aurait taillée toujours. Enfin Herminie s'écrie presque avec colère :

— Monsieur, est-ce que vous croyez que je suis venue ici pour rien ?

— Non, madame, ou cela m'étonnerait.

— Et vous ne me demandez pas seulement ce qui m'amène...

— J'attends que vous me le disiez, madame...

— Eh bien ! monsieur, j'ai besoin d'argent.

— Encore ! il me semble cependant que je vous ai donné une assez forte somme, il n'y a pas six mois !

— C'est vrai, monsieur, mais vous savez bien que cette somme était pour payer une dette d'honneur...

— Vous me l'avez dit, en effet.

— Malheureusement, monsieur, je n'ai pu tout payer... cette somme n'était qu'un à-compte...

— Vous m'effrayez, madame ! cent mille francs, un à-compte !...

— Oui, monsieur, et il m'en faut encore autant.

Cette fois le banquier bondit sur sa chaise, puis il se lève, marche dans son cabinet avec agitation, en s'écriant :

— Oh ! cela devient trop fort... des cent mille francs à chaque instant !... non, madame, non, cela ne se peut pas... Je ne suis point une vache à lait !... Si vous jetez votre argent par les fenêtres, madame, moi, je ne veux pas y jeter le mien !...

Herminie se ronge les ongles de dépit, elle laisse quelque temps son mari exhaler son humeur, puis, comme sa colère lui a donné du courage, elle lui dit d'un ton ferme et résolu :

— Monsieur, vous vous conduisez avec moi comme un manant, comme un parvenu que vous êtes... vous oubliez le rang de la personne que vous avez épousée...

— Ah ! fichtre ! madame, je m'en mords bien les doigts d'avoir fait ce mariage-là ! il me coûte cher ! et si c'était à recommencer...

— Assez, monsieur, assez ! je crois que vous voulez m'insulter !...

— Non, madame, je ne vous insulte pas, mais...

— Monsieur, il me faut cent mille francs...

— Je ne les ai pas là, madame !

— Alors vous me les enverrez demain avant deux heures... vous entendez, monsieur, avant deux heures... mais je vous promets une chose, c'est que cette demande d'argent est la dernière que je vous ferai... oh ! oui !... j'aimerais mieux mourir que de renouveler cette scène !

— Envoyez-moi demain votre créancier, madame, et je le payerai.

— Non, monsieur, je ne vous enverrai personne... c'est à moi seule qu'il appartient de terminer cette affaire... Vous me ferez remettre demain, avant deux heures, la somme que je vous ai demandée, n'est-ce pas, monsieur ? je puis y compter ?

Rigoulot baisse le nez devant les regards flamboyants de sa femme et balbutie :

— Puisqu'il le faut absolument... et que ce sera votre dernière demande.,. oui, madame...

— C'est bien, monsieur.

Herminie est partie. Le banquier prend sa canne et son chapeau, s'essuie le visage avec son mouchoir, murmure des mots sans suite, puis se hâte d'aller au Palais-Royal retrouver son ami.

En apercevant le banquier dont la figure est toute bouleversée, Mouchenez court à lui :

— Qu'est-ce qui est donc z'arrivé à Crésus... tu es tout je ne sais comment... est-ce que tu as z'évu des mots mêlés d'aigreur avec ta femme ?

— Oh ! si ce n'était que des mots !... mais j'ai eu bien mieux que cela !... mon pauvre Mouchenez ! tu avais bien raison de me dire que j'avais fait un sot mariage !... Ah ! quelle sottise de se lier à quelqu'un qui croit nous faire trop d'honneur en acceptant notre nom... notre fortune... J'ai été un imbécile, un orgueilleux, et pas autre chose !...

— Allons, calme-toi, mon gros. Qué diable peut te monter z'ainsi contre ta femme... Est-ce que, par hasard... elle t'aurait cornardé ?

— Eh non !... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux que cela fût... oui, je l'aimerais mieux... mais madame travaille à me ruiner... c'est bien pis !

— Te ruiner ! z'est-ce que c'est possible ?

— Oui, du train dont elle y va !

Et le banquier raconte à son ami la première visite de sa femme, puis ce qui vient de se passer à la seconde. Mouchenez ouvre de grands yeux et murmure :

— Bigre ! z'excusez ! des cent mille francs à la fois.. . et tu vas encore les donner ?

— Il le faut bien... j'ai promis... avant deux heures demain...

— Et tu ne sais pas à qui ta femme donne cet argent ?

— Non, c'est ce qui m'inquiète... Ah ! je voudrais bien savoir ce qu'elle en fait !

— Mais, mon homme, rien de si facile... Quand tu au-

ras remis ou z'envoyé la somme demain, mets quequ'z'un en embuscade... mets-toi z'y toi-même... si tu femme sort, fais-la suivre; si on vient cheux elle, remarque qui vient!...

— Pardieu! tu as raison, mon cher Mouchenez... et cette idée-là ne me serait jamais venue... Sais-tu que tu n'es pas bête, Mouchenez!

— Et pourquoi t'est-ce que je serais bête? parce que je fais des cuirs en parlant?... c'te farce! mais, mon homme, j'ai vu, moi, des savants qui étaient bêtes comme des pots!...

— J'adopte ton idée... c'est après deux heures qu'on viendra, sans doute... Je veillerai, je guetterai par une fenêtre de ma chambre à coucher qui donne sur la cour... Je me cacherai derrière les rideaux...

— Et moi, si ça te va, à dater de deux heures, je me promènerai, sans trop t'en avoir l'air, devant ta maison... j'aurai l'œil sur les visiteurs!

— Oui, oui, je le veux bien... Comme cela impossible de ne point savoir qui viendra,.. c'est convenu!

— Et à présent paye-moi quéque chose.

Le lendemain, à l'heure dite, les deux amis étaient à leur poste. Le banquier avait porté lui-même les cent mille francs à sa femme dans un beau portefeuille, et il avait remarqué qu'elle ne paraissait nullement préparée à sortir. A deux heures cinq minutes, l'élégante calèche du baron de Sternitz s'arrête devant la porte cochère. Le baron descend et prend tout droit le chemin qui mène aux appartements de madame; il n'y fait qu'un court séjour, et au bout de cinq minutes reparaît, tout radieux, tenant encore à sa main le portefeuille que le banquier venait de porter chez sa femme; il remonte dans sa voiture et s'en va.

M. Rigoulot quitte alors sa cachette et va rejoindre son ami Mouchenez, qui lui dit :

— Eh bien, tu as vu ce beau monsieur qui est venu en voiture... sais-tu qui c'est?

— Oui, vraiment; c'est un baron prussien que M. de la Palissonnière nous a présenté il y a environ six mois... oh! je l'ai bien reconnu à sa cicatrice.

— C'est donc là le créancier de ta femme?

— Il paraît que oui!

— Quoi qu'il fait, ce coco-là?

— Je ne sais pas... mais puisqu'on nous l'a présenté, alors Herminie ne le connaissait donc pas!...

— C'est louche tout ça... enfin tu sais à qui tu as affaire, et à présent tu peux prendre des informations... A ta place, moi, je n'en ferais ni une ni quatre, j'irais trouver le Prussien, et je lui dirais : Voyons, fiston, pourquoi t'est-ce que ma femme vous flanque comme ça des cent mille francs?... je demande z'à savoir de quoi il retourne entre elle et vous!

Rigoulot ne répond rien, mais il semble réfléchir.

XXI. — MARIA ET VICTOR.

Depuis la partie de campagne à Ville-d'Avray, madame Roberval venait moins chez son amie la modiste, et alors qu'elle y venait, ce n'était plus cette femme si gaie, si rieuse d'autrefois; maintenant cette dame était triste, inquiète, une vague préoccupation paraissait sans cesse l'empêcher d'être à ce que l'on disait, et ce revirement dans son humeur agissait déjà sur son physique; Eulalie changeait à vue d'œil, en quelques mois elle avait vieilli de plusieurs années.

Victor n'avait pas été sans remarquer ce changement, et, un jour, il avait dit à sa sœur :

— Qu'est-il donc arrivé à ton amie? elle, qui était si gaie, qui ne songeait qu'à s'amuser, qui projetait sans cesse quelque partie de plaisir! maintenant elle a toujours l'air d'avoir du chagrin... elle soupire... elle est distraite, rêveuse... Toi, son ancienne amie, tu dois savoir ce qui la rend si différente d'autrefois?

— Elle a, je crois... des contrariétés dans son ménage... son mari ne la rend pas aussi heureuse qu'elle l'espérait...

— Tu crois?.. hom!... tu ne veux pas me dire la vérité; mais, comme autrefois madame Roberval paraissait s'inquiéter fort peu des actions et de l'humeur de son mari, il faut qu'il y ait autre chose, car cette dame ne se ferait pas du chagrin pour cela!... toi-même, avec elle, je ne te trouve plus si expansive... si à ton aise...

— Tu te trompes, Victor!

— Oh! non, je ne me trompe pas! mais si c'est un secret que tu as promis de garder, tu dois tenir ta promesse, et je ne te questionnerai plus à ce sujet.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cette conversation, lorsqu'un matin, pendant que le frère et la sœur réglaient ensemble les comptes du mois, le facteur apporte une lettre pour madame Villemart.

Maria éprouve une vive émotion en prenant la lettre; elle balbutie :

— Qui peut m'écrire?... c'est singulier!... je ne reçois jamais de lettres...

— Quelque dame de tes pratiques... qui te fait une commande...

— Oh! pour ces choses-là, les dames n'écrivent pas, elles viennent elles-mêmes... on a trop de détails à donner...

— Ouvre donc cette lettre, tu sauras ce que c'est...

— Mon ami... je ne sais pourquoi... je tremble... il me semble que je vais apprendre quelque chose... de mon mari... ah! je ne pourrai pas lire!... vois toi-même...

Victor prend la lettre, brise le cachet, regarde la signature et s'écrie :

— Villemart!...

— Villemart!... Ah! je ne m'étais donc pas trompée... il vit... il existe encore... ah! donne... donne... oh! je pourrai lire maintenant!

Victor rend la lettre à sa sœur, qui lit tout haut :

« Ma chère femme,

« Après tant d'années de séparation, vous avez dû me croire mort, j'avoue que j'ai un peu tardé à vous donner de mes nouvelles; mais j'avais résolu de faire fortune, de ne revenir que cousu d'or, de vous faire une existence princière; dans ce but, j'ai voyagé, j'ai été dans le nouveau monde, au diable, enfin! et, malheureusement, mes spéculations n'ont pas réussi. Je suis donc revenu en France, assez pauvre d'écus. Grâce au hasard, je viens de faire une découverte qui va changer votre position... quoique j'aie appris que vous faites assez bien vos affaires... mais c'est une fortune que je vais vous donner... et à moi aussi, par conséquent : j'ai découvert quels sont vos parents... »

Ici, Maria s'interrompt et regarde son frère en balbutiant :

— Ah! mon ami!... entends-tu?

— Oui, oui, mais continue...

« Quels sont vos parents; ils sont fort distingués, ainsi que je l'avais toujours pensé... Vous êtes le résultat d'une intrigue amoureuse entre le marquis de Germancey et une noble demoiselle, dont je sais le nom, que je me réserve de vous apprendre plus tard. Le marquis votre père est mort en Angleterre, mais, avant de mourir, il a écrit à son frère pour lui apprendre qu'il avait deux enfants naturels, enfin, toute son intrigue avec la noble demoiselle. Ne sachant pas ce que vous étiez devenus, il n'a pu donner à son frère des détails sur l'endroit où votre mère vous avait fait élever: mais il le chargeait de faire tout son possible pour vous retrouver, en vous recommandant à son cœur. Or, voici le beau de l'affaire : ce frère, le comte de Germancey, qui est rentré dans ses biens, a maintenant plus de vingt-cinq mille livres de rentes, il est célibataire et sans enfants, et il a fait son possible pour vous trouver, parce qu'il lui tarde d'enrichir sa nièce et son neveu. Allez donc bien vite le voir, ma chère Maria, allez vous jeter dans les bras de cet oncle qui brûle du désir d'embrasser sa nièce. Allez, devenez très-riche, je pense bien qu'alors vous n'oublierez pas que c'est à moi, à votre mari, que vous devez votre fortune, et j'irai vous faire visite quand votre position

sera changée. J'ai toujours eu ma possession le précieux flacon; mais, comme il ne vient pas de votre père, il ne peut en rien intéresser votre oncle, et je le garde jusqu'à nouvel ordre. Je vous le répète, il faut courir trouver votre oncle et vous en faire reconnaître. Le comte de Germancey demeure à Paris, rue de Paradis-Poissonnière; tout le monde vous indiquera sa maison.

« Au revoir, ma femme; je vous certifie que je n'ai pas cessé d'être amoureux de vous...

« Villemart. »

Maria est tellement bouleversée par ce qu'elle vient de lire, qu'elle continue de regarder le papier sans avoir la force de parler. Quant à Victor, il a plusieurs fois froncé le sourcil pendant la lecture du billet et semble réfléchir.

— Eh bien, mon frère, tu ne dis rien? s'écrie enfin Maria; est-ce que cette lettre ne te cause pas, comme à moi, un grand plaisir?...

— Cette lettre... oui, sans doute... si ce qu'elle dit est vrai... si le comte de Germancey est notre oncle et qu'il désire, en effet, nous reconnaître pour les enfants de son frère... oui... ce serait un bonheur... mais, tiens, si tu veux que je te dise franchement ce que je pense... sur ton mari...

— Oui sans doute... parle...

— Eh bien, ce Villemart me paraît être une infâme canaille!...

— Ah! mon frère... comme tu le traites!... qui te fait penser...

— Tout! sa conduite, le style de sa lettre... Est-ce que tu crois que j'ajoute foi à ce désir de faire fortune... de t'enrichir qui, soi-disant, l'a empêché pendant un si grand nombre d'années de te donner de ses nouvelles? Mensonges que tout cela! Ce monsieur a... je ne sais comment, découvert que le comte de Germancey était notre oncle... il sait le comte riche, sans enfants; il nous dit: « Courez bien vite vous en faire reconnaître, afin qu'il vous enrichisse et que je partage votre fortune... » Trouves-tu cela délicat? moi, cela me semble le calcul d'un misérable...

— Ah! Victor!...

— Ensuite, ce monsieur sait qui est notre mère, et il nous cache son nom!... pourquoi? dans quel but? Son premier devoir n'était-il pas de nous la faire connaître?... Avant de nous rendre un oncle, croit-il donc qu'il ne nous serait pas plus doux d'aller nous jeter aux pieds de notre mère et de lui demander sa bénédiction? Mais elle n'est pas riche peut-être, et c'est pour cela qu'il ne nous dit pas son nom!...

Maria écoutait son frère avec attention, et, dans le fond de son âme, convenait qu'il avait raison. Elle examine de nouveau la lettre et murmure :

— Il ne m'a pas donné son adresse... pourtant cette lettre est datée de Paris...

— Il ne tient pas du tout à ce que tu lui répondes... il se dit lui-même qu'il ne viendra pas te voir que lorsque le comte de Germancey t'aura fait don d'une partie de sa fortune!...

— Ah! mon frère!... tu me désoles!... que faut-il donc faire?

— Écoute, voilà, suivant ce que me dicte l'honneur, quelle doit être notre conduite. Nous irons tous deux trouver ce M. de Germancey; nous lui dirons ce que nous sommes, et nous verrons s'il veut en effet nous ouvrir ses bras. S'il nous repousse, eh bien, nous aurons fait une démarche inutile; mais s'il nous traite en bon parent, s'il veut nous faire jouir d'une partie de sa fortune, nous lui dirons : « Gardez vos richesses, monsieur; vous nous témoignez de la tendresse, de l'amitié, c'est tout ce que nous désirions. Notre position est heureuse, elle suffit à notre ambition; ce que nous venions chercher près de vous, c'était le nom de nos parents, c'était votre amitié, nous n'en voulons pas davantage, et nous nous efforcerons toujours de la mériter. »

— Oh! tu as raison, mon frère, oui, c'est ainsi qu'il faut nous conduire!...

— Et quant à ton mari... à ce monsieur qui te donne des nouvelles après plus de dix-huit ans d'absence, s'il n'est pas content... nous verrons!

— Quand faut-il nous présenter chez M. de Germancey?

— Dès demain. Sachons vite à quoi nous en tenir. Tu feras de la toilette, moi aussi, car il faut faire honneur à notre oncle... s'il l'est réellement. Je viendrai te chercher demain à midi, un homme est visible à cette heure-là.

M. de Germancey était seul chez lui; il songeait à sa filleule, et au jeune Ernest Didier qui ne lui avait pas caché l'amour qu'il éprouvait pour Honorine; et, comme chaque jour le comte découvrait de nouvelles qualités chez le jeune homme, il caressait la pensée de l'unir à sa charmante filleule; seulement il se disait : « Lui avouerai-je où a été son père?... non... Je lui ai appris déjà que la fille de Florentine était un enfant naturel, qu'elle ne portait que le nom de sa mère; à quoi bon lui en dire davantage? »

Le domestique vient annoncer au comte qu'une dame et un monsieur désirent à lui parler à lui seul.

— Eh bien, je suis seul, introduis ce monsieur et cette dame, répond M. de Germancey, qui se demande ce que l'on peut avoir à lui dire de mystérieux.

Maria avait alors près de trente-huit ans, mais elle était encore fort belle, sa taille avait de la noblesse, de l'élégance, ses grands yeux étaient pleins de vivacité, sa bouche était aimable et gracieuse; elle avait enfin tout ce qu'à vingt ans mademoiselle Herminie de Hautefutaie devait avoir de bien. Sa toilette simple, mais de bon goût, sa coiffure bien choisie, achevaient en ce moment d'en faire une dame fort digne d'être remarquée.

Victor avait trente-cinq ans, il en paraissait à peine trente; il était grand, bien fait, sa démarche était fière, hardie, et l'expression de sa physionomie annonçait aussi un caractère décidé. C'était un joli cavalier, mis avec une certaine recherche, mais sans affecter de la prétention.

Le frère et la sœur sont visiblement émus en se présentant devant le comte; celui-ci s'en aperçoit et s'empresse de leur offrir des sièges. Mais bientôt, en fixant Victor, le comte semble partager l'émotion de ses visiteurs, et c'est d'une voix presque tremblante qu'il leur dit :

— Puis-je savoir, madame et monsieur, ce qui vous amène chez moi?...

— Madame est ma sœur, dit Victor; excusez-nous, monsieur le comte, mais ce qui nous amène... va peut-être vous paraître si singulier...

— La même voix!... la même voix aussi! s'écrie le comte en interrompant Victor. Pardon... pardon, monsieur... votre nom, s'il vous plaît?

— Victor... rien que Victor, monsieur...

— Victor! et madame votre sœur s'appelle Maria?

— Oui, monsieur... élevée avec mon frère à Vincennes... chez madame Duchemin... où notre mère... dont nous ignorons le nom .. nous a abandonnés... et nous avons un papier, signé par le curé d'alors, qui certifie tout cela...

— Ah! venez dans mes bras... mon neveu! ma nièce... Toi Victor... ah! je n'avais pas besoin de ces détails pour te reconnaître! tu es l'image vivante de feu mon pauvre frère!... tu as jusqu'à sa voix... en t'écoutant, je croyais l'entendre encore!... Et vous... Maria, vous ma nièce... ah! c'est avec votre mère que vous avez de la ressemblance!... Mes enfants! mes chers enfants... je vous ai donc enfin retrouvés! ah! venez, que je vous embrasse encore!...

Le comte a des larmes dans les yeux; Maria et Victor partagent son émotion. Après les premiers moments donnés au plaisir de se regarder, de se connaître, le comte dit :

— Je vous ai cherchés bien longtemps, mes enfants; je suis allé à Vincennes, j'ai questionné des enfants de la

femme Duchemin, je n'ai pu obtenir d'eux aucun renseignement sur votre sort. Comment avez-vous appris, vous, que j'étais votre oncle... et si tard! au bout de si longtemps ?... Ah! racontez-moi cela.

— Nous aussi, dit Victor, nous cherchions nos parents, monsieur...

— Appelez-moi votre oncle, mes enfants, je le veux.

— Eh bien, mon oncle... nous tâchions de découvrir quelque chose en nous informant, en racontant comment on nous avait confiés à une paysanne de Vincennes... Ah! il faut vous dire que ma sœur possédait un fort beau flacon qui a été oublié chez la nourrice, la dernière fois que notre mère y vint. Sur ce flacon il y a un chiffre, des armes gravées; nous espérions que cela nous aiderait dans nos recherches...

— Et malgré cela, dit Maria, moi qui avais emporté ce flacon à Rouen, je n'étais pas plus avancée que mon frère!

— Enfin, mes enfants?

— Enfin... monsieur...

— Ah! je ne veux plus de monsieur!

— Pardon... je n'use pas encore dire : mon oncle. Eh bien, il faut d'abord que je vous apprenne que je suis mariée...

— Vous êtes assez jolie femme pour avoir trouvé un mari!... Ensuite?

— Hélas! mon oncle, je n'ai pas été bien heureuse en ménage... ou plutôt j'y ai été fort peu!

— Votre mari est mort?

— Non, mon oncle... mais, au bout de huit mois de mariage... il m'a quittée... il a disparu...

— Diable! et vous ne savez pas ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu?

— Non, mon oncle. J'habitais Rouen alors, j'étais modiste. Au bout de quelque temps, une personne qui connaissait Villemart... c'est le nom de mon mari, me dit qu'elle était sûre de l'avoir aperçu à Paris; alors je quittai la Normandie et vins m'établir à Paris pour y chercher Villemart, mais ce fut en vain... dix-huit années s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler!

— Mais je ne vois pas dans tout cela quels rapports avec notre reconnaissance?

— Mon cher oncle, dit Victor, vous allez bientôt le comprendre... Maria, donne à M. le comte la lettre que tu as reçue hier de ton mari.

Maria hésite et regarde son frère en murmurant :

— Comment... tu veux que je montre cette lettre... à notre oncle... mais elle contient des détails...

— Qui serviront à lui faire juger ce que peut être ton mari... et je suis bien aise de savoir si M. le comte pensera comme moi; d'ailleurs, ma sœur, nous devons agir avec franchise près d'un parent qui nous témoigne tant de bonté.

Maria se décide à donner sa lettre à M. de Germancey, qui la lit avec attention, mais dont le front se rembrunit à mesure qu'il avance dans cette lecture.

— Eh bien, mon oncle, que pensez-vous de ce Villemart? demande Victor au comte, qui est devenu tout pensif.

— Mon ami... je vois que ce monsieur aime avant tout l'argent! Il reviendra vers sa femme quand elle aura de la fortune; ce n'est pas bien délicat, mais cela se voit souvent! Seulement ce monsieur ne vous dit pas comment il a découvert que j'étais votre oncle... et c'est là surtout ce que j'aurais voulu savoir.

— C'est vrai... il ne nous dit rien de cela... mais il sait aussi le nom de notre mère, à ce qu'il prétend...

— Oui... oui... en effet... il dit savoir quelle est votre mère... Mon Dieu!... tout cela me rappelle...

— Quoi donc, mon oncle?...

— Oh! rien... c'est un souvenir vague... Ma chère Maria, faites-moi, je vous prie, le portrait de votre mari... de ce Villemart; je serai bien aise de m'en faire une idée.

Maria se hâte de satisfaire le désir de son oncle en lui donnant le signalement de son mari, et, en l'écoutant, le comte voit avec effroi que le portrait qu'on lui fait de ce Villemart peut parfaitement s'adapter à Séverin. Il dit alors à Maria :

— Vous ne savez pas quand reviendra votre mari?

— Non, mon oncle; vous voyez ce qu'il me dit à cet égard...

— Qu'il reviendra quand vous aurez de la fortune... Eh bien, ma chère nièce, et vous, mon ami, je veux que les désirs de ce monsieur soient satisfaits... Je suis garçon, je vivais seul... vous viendrez demeurer avec moi... ma fortune sera la vôtre... je n'en excepterai que le bien que je veux faire à une filleule qui m'est bien chère, et que vous aimerez aussi, j'en suis certain. Seulement, ma nièce, il faudra m'avertir aussitôt que vous recevrez la visite de votre mari... que je tiens beaucoup à connaître... oh! mais beaucoup! Eh bien, mes enfants, ma proposition vous convient-elle?

— Mon cher oncle, dit Victor, nous sommes vivement touchés de tout ce que vous voulez faire pour nous, mais nous ne pouvons accepter...

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes venus vous trouver que dans le désir de connaître un parent que nous ne demandons qu'à aimer... qu'à respecter! Vous pouviez nous repousser, monsieur le comte, et vous ne l'avez pas fait... vous nous avez ouvert vos bras! ah! nous sommes trop heureux!... Quant à votre fortune, gardez-la!... donnez-la tout entière à cette filleule que vous aimez... Grâce au ciel, nous ne manquons de rien... ma sœur a un magasin de modes qui prospère... moi, je tiens ses livres, je place son argent... laissez-nous ce que nous sommes... afin que l'on ne puisse pas croire que c'est pour vos richesses que nous cherchions à être reconnus par vous... Voilà ce que nous vous demandons en grâce, ma sœur et moi!

Le comte est vivement touché de cette preuve de désintéressement; il prend la main du frère et de la sœur en leur disant :

— Vous êtes de braves enfants... je vous aime, je vous admire... mais je ne dois pas cependant vous écouter...

— Et pourquoi cela, mon oncle? dit Maria, pourquoi voulez-vous nous faire changer de position? est-ce parce que je suis à la tête d'un magasin de modes et que cela blesse d'avoir une nièce dans le commerce?

— Non, ma chère amie, ne croyez pas cela; depuis la Révolution, les nobles et les émigrés ont fait tant de métiers pour vivre, qu'ils n'ont plus le droit d'en mépriser aucun! Mais il m'aurait été doux de vous avoir avec moi, ainsi que ce cher Victor, l'image vivante de mon frère...

— Eh bien, plus tard, mon oncle, plus tard nous pourrons satisfaire à votre désir... mais maintenant, de grâce, laissez nous ce que nous sommes!

— Mais si je vous cède, ma nièce, que va dire votre mari, qui attend que vous soyez très-riche pour retourner près de vous?

— Oh! pour celui-là! s'écrie Victor, quand je le connaîtrai, je le traiterai comme il le mérite...

— Oui, mon ami; mais n'oublie pas surtout de me le faire connaître d'abord... j'ai des raisons bien importantes pour te demander cela.

— Pardon, mon oncle, dit Maria, nous voudrions savoir... vous ne nous avez pas appris le nom de notre mère... et... si elle existe encore...

— Elle existe, mes enfants... elle est mariée et fort riche... mais je dois vous taire son nom, car je suis certain, moi, qu'elle ne vous accueillerait pas bien.

Le frère et la sœur se regardent tristement, puis ils se jettent dans les bras du comte en lui disant :

— Vous nous tiendrez lieu de tout!

Après être restés encore assez longtemps chez leur oncle, Victor et Maria le quittent en lui promettant d'aller le voir souvent, et de son côté M. de Germancey annonce à sa nièce qu'elle recevra bientôt sa visite.

XXII. — RIGOULOT CHEZ M. DE STERNITZ.

Le soi-disant baron de Sternitz continue son joyeux train de vie et se livre plus que jamais à sa passion pour la roulette, jeu inique. Il n'est pourtant pas heureux.

Une nuit que la fortune lui a encore été contraire, il

Je sème l'or sur mon chemin. (Page 82.)

envoie au diable la Grenouille qui lui demandait un billet de mille francs, et lui dit :

— Il faut que je ménage mes fonds ! Comprends-tu que j'ai écrit il y a près d'un mois à Maria, ma femme; je lui ai appris qu'elle était la nièce du comte de Germancey ; je lui ai ordonné d'aller se mettre en possession de la fortune de son oncle, et elle n'en a rien fait, ou, du moins, rien n'est changé dans sa position... Cet avare Germancey aurait-il refusé de la reconnaître pour sa nièce?... cela n'est pas probable, d'après ce que je lui ai entendu dire dans la masure de la forêt!...

— Pourquoi ne vas-tu pas toi-même trouver ta femme, tu saurais tout de suite ce qui s'est passé?

— Oh ! je ne me soucie pas d'aller si promptement me montrer dans ce magasin. Maria a un frère qui est presque toujours là et dont je dois me méfier.

— Il faudra cependant bien que tu y ailles pour demander des fonds à ta femme.

— C'est pour cela que je veux d'abord être certain qu'elle en a reçu de ce Germancey. Quant à la femme du banquier, je ne puis plus guère compter sur elle. Croirais-tu qu'en me remettant les cent mille francs pour la seconde fois, elle m'a dit : « Il serait inutile que vous revinssiez encore, monsieur, car, au risque de tout ce qui pourrait arriver, je vais donner l'ordre de ne plus vous laisser entrer chez moi. »

— Voyez-vous, cette pimbêche ! mais elle y regarderait à deux fois.

— Heureusement, il m'est tombé dans les mains une autre source de fortune... et celle-là, oh ! je te promets que je l'exploiterai largement.

— Ah bah ! encore un autre moyen pour avoir des fonds !... et tu refuses un misérable billet de mille à ton fidèle compagnon !... ah ! baron !... c'est bien peu, baron!...

— Fiche-moi la paix !... plus tard, quand je serai en veine !

— Et cette autre source de fortune, où l'as-tu dénichée celle-là?

— Tu sais que je promène assez souvent dans ma calèche cet imbécile de La Palissonnière qui est tout fier d'être avec moi, et qui ne se doute guère qu'il sert à me garantir des soupçons de la police, car ce La Palissonnière est vraiment gentilhomme, et on n'ira jamais croire que ce monsieur a pour ami intime un ci-devant forçat...

— Qui le serait même encore si nous n'avions filé, et c'est en nous sauvant que tu es tombé sur des bouteilles cassées et que tu t'es blessé si horriblement au visage.

— Blessure qui fait aussi ma sûreté maintenant !

— Revenons à ton plastron. Eh bien ! ce cher Oreste?

— En passant sur le boulevard du Temple, j'ai fait voir au vicomte ma fille Honorine, qui était à sa fenêtre, et je lui ai dit :

« — Comment trouvez-vous cette jeune personne-là, cher ami? »

La Palissonnière a regardé, a poussé des exclamations, a tiré sa lorgnette de sa poche, puis s'est écrié :

« — Charmante ! ravissante ! adorable !... Mais je reconnais cette jeune fille... je l'ai déjà vue et admirée, je me suis trouvé au spectacle derrière elle; elle était avec sa mère... c'est bien elle ! il n'y a pas deux visages aussi ravissants dans Paris ! Je ne vous cacherai même pas, cher baron, que cette délicieuse créature avait fait la plus vive impression sur mon cœur. »

— J'avais fort envie de rire pendant que ce monsieur me contait tout cela. Le vicomte reprit :

« — Vous connaissez cette jeune personne ?

« — Pardieu ! je le crois bien, je suis son tuteur !

« — Son tuteur ! s'écria-t-il; alors vous allez chez elle quand vous voulez?

« — Je n'y vais pas depuis quelque temps, parce que je suis un peu brouillé avec sa mère; mais j'y retournerai quand cela me fera plaisir. »

Là-dessus voilà mon vieil amoureux qui me prend les mains, me les presse avec force en me disant :

« — Baron, vous me rendriez le plus heureux des hommes si vous me présentiez à votre pupille.

— Monsieur, vous vous conduisez avec moi comme un manant. (Page 84.)

« — Quelles sont vos vues? dis-je en prenant un air sévère; je suis le tuteur de cette jeune fille ; elle est issue d'une famille très-honorable, et vous entendez bien que je ne veux pas la compromettre.

« — Mes vues sont légitimes, me dit-il, cette charmante personne m'a tourné la tête... Vous me dites que sa famille est honorable, je m'en rapporte entièrement à vous, et je suis prêt à mettre à ses pieds ma fortune et ma main. »

Tu penses bien que ceci me donna à réfléchir, je vis qu'en imaginant des procès, des comptes de tutelle à régler, il me serait facile de tirer de l'argent de ce vieux singe. Je lui dis : « — Je vais réfléchir à ce que vous venez de m'apprendre; je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais laissez-moi préparer une occasion favorable. Dans ce moment, il y a, je ne vous le cache pas, un jeune homme décoré, un militaire, qui, je crois, fait la cour à ma pupille.

« — Je devine qui c'est ! s'écria le vicomte; je ne veux pas, pour tout au monde, me trouver avec ce jeune homme-là.

« — Soyez tranquille, lui dis-je, je le ferai mettre à la porte ! mais, encore une fois, laissez-moi saisir le moment favorable. »

Voilà, major Kroutberg, où en sont les choses, et comme je veux en effet tirer parti de la passion du vicomte pour ma fille, j'écrirai incessamment à Florentine pour la préparer à recevoir ma visite.

— Et si elle l'annonce à son protecteur, à ce Germancey?

— Oh ! d'après tout ce que je lui écrirai sur le comte, je te réponds qu'elle ne lui parlera pas de moi, d'ailleurs je le lui défendrai, et je connais Florentine, elle n'osera pas me désobéir.

Ces messieurs en étaient là de leur conversation lorsqu'un valet vient annoncer au baron de Sternitz un monsieur qui désire avoir l'honneur de l'entretenir un moment.

— Ce monsieur a-t-il dit son nom? Je ne reçois pas sans savoir le nom de ceux qui se présentent.

— Voici la carte de ce monsieur.

— Donnez donc, buter, c'est par là que vous auriez dû commencer.

Séverin jette les yeux sur la carte et lit : « Thomas Rigoulot, banquier. »

—Tiens !... tiens !... c'est le mari de ma dame aux cent mille francs?...

— Il vient peut-être te les redemander !

— Il aurait de la peine à les obtenir... Au reste, nous allons savoir ce que veut ce monsieur... Laquais, faites entrer. Toi, major, reste, la conversation que je vais voir avec ce millionnaire sera probablement drôle !

M. Rigoulot est introduit dans le salon du baron de Sternitz, celui-ci prend ses grands airs, relève la tête, se tient bien roide et caresse ses moustaches. Le major Kroutberg se modèle sur son ami ; il fronce le sourcil, fait presque entrer son faux nez dans sa cravate et se promène dans le salon, comme s'il montait une faction.

La vue de ces deux personnages, qui n'ont pas du tout l'air agréable, ne met pas à son aise le mari d'Herminie, qui était déjà fort embarrassé en arrivant. Il salue très-respectueusement le baron, puis il salue le major, puis il se retourne pour voir s'il n'y a plus personne à saluer, et se décide alors à s'asseoir dans un siége que lui indique le maître de la maison, en lui disant d'un ton sec :

— Vous avez désiré me parler, monsieur... qu'avez-vous à me dire?

— Oui, monsieur le baron... oui... je pense que monsieur le baron me reconnaît?

— Oui, monsieur, vous êtes le banquier Rigoulotini... deux fois millionnaire, à ce qu'on dit.

— Ah ! monsieur, on en dit toujours plus qu'il n'y en a. Vous êtes venu chez moi, monsieur le baron... »

— En effet, j'y ai été présenté par le vicomte Oreste de La Palissonnière, gentilhomme que j'honore d'une affection toute particulière; nous avons fait la guerre ensemble.

— Je n'en doute pas, monsieur... mais ce que j'ai à vous dire... j'aurais désiré que ce fût... en particulier.

— Vous voulez que je renvoie le major Kroutberg? ce brave major... mon intime... un autre moi-même qui a eu trois chevaux tués sous moi... non, je veux dire sous lui... Etait-ce sous toi ou sous moi, major, que nous avons perdu tant de chevaux... à cette fameuse bataille?...

Le major répond avec un grand flegme :

— C'était sous le Directoire!

— Oui, tu as raison. Monsieur de Rigoulotini, je ne renverrai pas le major, ce serait inutile, car je n'ai pas de secrets pour lui.

Le banquier s'incline en répondant :

— En ce cas, je vais m'expliquer... c'est difficile... très-difficile!...

— Donnez-vous le temps, je ne suis pas pressé! Major, qu'est-ce qu'on a fait à la Bourse aujourd'hui?

— On a volé deux mouchoirs...

— Ce n'est pas cela, je te demande le cours des fonds.

— Ah! les fonds... les fonds sont toujours à la même place.

— Diable de Kroutberg, il s'entend mieux à se battre qu'à spéculer!

Cependant le banquier, qui s'est recueilli, reprend la parole :

— Monsieur le baron, depuis quelque temps mon épouse s'est trouvée avoir besoin de beaucoup d'argent!

— Eh bien! monsieur, en quoi cela peut-il vous étonner? Est-ce que les femmes n'ont pas toujours un tas de chiffons à s'acheter! Est-ce qu'il ne leur faut pas une foule de babioles pour leur toilette! Oh! les femmes! nous savons tous ce que cela coûte... N'est-ce pas, major?... Tu le sais, car tu as fait des folies pour les femmes, toi!...

— Oui! oui! j'en ai mené aux Ombres chinoises!...

— Monsieur, il ne s'agit pas ici de babioles; ma femme a voulu avoir deux cent mille francs... en deux fois...

— Deux cent mille francs! En effet, c'est un chiffre assez rond! mais peut-être madame Rigoulotini a-t-elle voulu s'acheter des diamants, et je les crois chers cette année... Major, sais-tu le cours des diamants?

— Les diamants... non... je n'en ai pas acheté aujourd'hui.

Rigoulot, qui commence à s'impatienter des dialogues qui interviennent entre le baron et son ami, reprend d'un ton assez résolu :

— Non, monsieur, ma femme ne s'est rien acheté avec ces deux cent mille francs que je lui ai comptés en deux fois, mais c'est à vous qu'elle les a remis, et je viens vous demander à quel titre vous avez reçu cet argent?

Cette fois le banquier était arrivé droit au but. Le baron est un moment étourdi par cette attaque, mais il répond bientôt avec arrogance :

— A moi! à moi! votre femme m'a remis de l'argent! qu'est-ce que vous me chantez là, monsieur, et à propos de quoi venez-vous me fourrer dans vos affaires de ménage! Que dis-tu de cela, major, crois-tu que je sois l'amant de la femme de monsieur?

— Oh! sacré nom... je veux dire, oh! mille bombes... tarteiff, ça ne peut pas te tenter!

— Il n'est pas question d'être l'amant de ma femme, monsieur le baron, je suis loin d'avoir eu cette pensée.

— C'est heureux! ah! fichtre, c'est heureux!

— Mais mon épouse a prétendu avoir une dette d'honneur à payer... alors vous aviez donc une créance à exercer sur elle?... D'où tenez-vous cette créance?

— Et pourquoi voulez-vous que tout cela me regarde?

— Monsieur le baron, je vous ai vu venir chez ma femme et en sortir tenant encore dans vos mains le portefeuille que je venais de lui porter et qui contenait cent mille francs en billets de banque... je vous ai parfaitement reconnu.

Séverin se lève et se met à se promener à grands pas dans son salon, en s'écriant :

— Sacrebleu, monsieur, savez-vous que vous commencez à m'ennuyer beaucoup!... vous vous permettez de me faire des questions... à moi, baron de Sternitz... c'est pitoyable!

— Je suis fâché de vous ennuyer, monsieur, mais ces questions, j'ai le droit de vous les faire... je ne veux pas que ma femme me demande à chaque instant cent mille francs, sans savoir pourquoi elle vous les donne...

— Vous voulez savoir pourquoi votre femme me remet cet argent?...

— Oui, monsieur.

— Vous le voulez absolument?

— Oui, monsieur... oui, je le veux!

— Eh bien! papa Rigoulot, votre femme m'a remis cette somme pour que je la fasse tenir, moi, aux deux enfants qu'elle a faits avant son mariage, avec un jeune marquis qui l'a ensuite plantée là...

Rigoulot est atterré, il devient jaune et balbutie :

— Deux enfants!... ma femme... une noble demoiselle... c'est impossible!

— La preuve que ce n'est pas impossible, c'est que ça est; ces choses-là arrivent aussi bien aux nobles demoiselles qu'aux roturières... Oui, mademoiselle de Hautefutaie s'était laissé séduire par un beau gentilhomme... deux enfants, garçon et fille, ont été le résultat de cette intrigue. L'amant est mort, mais les enfants existent encore; ils sont même très-bien venus et ce ne sont plus des enfants... Demandez à madame Rigoulot si tout cela n'est pas la vérité... Et tenez, vous pourrez en même temps lui rendre ce flacon marqué de ses armes, que jadis elle oublia en allant voir ses petits chez la paysanne de Vincennes, à qui elle les avait confiés... Je n'en ai plus besoin maintenant, puisque la mèche est éventée... Ah! vous vouliez savoir où passait votre argent, eh bien, vous le savez à présent; êtes-vous content?

Le malheureux Rigoulot n'a plus la force de répondre : il prend le flacon d'un air abasourdi, le regarde, le met dans sa poche, puis se lève, cherche sa canne et son chapeau que la Grenouille se hâte de lui présenter, se jette dans plusieurs meubles en voulant sortir du salon, et s'en va enfin en s'écriant :

— Bon Dieu!... qui l'aurait cru!... qui l'aurait pensé... deux enfants .. qui vont la gruger!... Ah! Mouchenez! tu avais bien raison!

Séverin et son complice rient beaucoup du désespoir du banquier.

— Voilà une affaire vidée, dit le premier, j'en ai tiré tout ce que je pouvais en avoir... Que madame Rigoulotini s'arrange maintenant avec son cher mari, cela lui apprendra à m'annoncer qu'elle me fera mettre à la porte si je me représente chez elle! et maintenant allons à la roulette!

— Quant à moi, se dit la Grenouille, il faut absolument que je trouve à... faire quelque chose; puisque mon baron me refuse un billet de mille francs, il faut que je m'en procure d'un autre côté.

XIII. — DOUX INTÉRIEUR.

Pendant que tous ces événements avaient lieu, une existence tranquille, heureuse, un bonheur que rien ne semblait devoir troubler, régnaient dans la demeure de Florentine. Depuis que le jeune officier était reçu chez ces dames, Honorine ne cachait plus à sa mère le plaisir qu'elle éprouvait à le voir, la joie qui remplissait alors son cœur; de son côté, lorsque Ernest était assis près d'elle, il la regardait comme on regarde la femme que l'on adore et que l'on respecte, parce qu'on espère lui donner son nom.

Florentine souriait en écoutant les confidences naïves de sa fille, elle lui disait :

— Tu as de l'amour pour Ernest?

— De l'amour, maman, je ne sais pas; mais je suis bien heureuse quand il est là!

— Oui, c'est de l'amour, il ne faut pas en faire mystère à ta mère, il faut qu'elle connaisse toujours toutes tes pensées.

— Ah! maman, tu sais bien que je n'aurai jamais de secrets pour toi.

— Cet amour, je ne le blâme pas, mon enfant, sans cela, tu penses bien que je ne permettrais pas à ce jeune homme de te faire la cour!

— Il me fait donc la cour, maman?

— Ah! mademoiselle, faites donc semblant de l'ignorer!

— Maman, M. Ernest est toujours avec moi bien aimable, bien complaisant; il me répète sans cesse qu'il passerait volontiers sa vie à me regarder, qu'il pense sans cesse à moi, qu'il n'est content que quand il me voit... c'est donc faire la cour, cela?

— Oui... c'est te dire aussi qu'il t'aime...

— Ah! pour cela, il m'a dit qu'il n'osait pas me le dire.

— Oui, mais il nous l'a dit à moi et à ton parrain, et c'est la conduite d'un honnête garçon, qui ne cherche point à plaire à une jeune fille avant de savoir si ses parents voudront bien la lui accorder.

— Et vous voulez bien m'accorder... Ah! que c'est gentil cela...

— Oui, mais pas encore, plus tard; tu as à peine seize ans, il faut pour se marier être bien raisonnable...

— Est-ce que je ne suis pas raisonnable, maman?

— Non! pas toujours; enfin ton parrain décidera, et lorsqu'il le voudra...

— Oh! oui... je suis sûre qu'il voudra bientôt! il m'aime tant!

— C'est à lui que tu dois ta fortune, tu as six mille livres de rente...

— Oh! non, maman, elles sont à vous.

— Elles sont à toi, ma fille; moi j'ai bien assez pour vivre... M. de Germancey a même l'intention de faire de toi son héritière, s'il ne retrouve pas sa nièce et son neveu.

— Ah! j'aimerais mieux qu'il les retrouvât... Je ne tiens pas à être si riche, moi!

— Je ne le désire pas non plus pour toi, mon enfant je crois que l'on trouve plutôt le bonheur dans une honnête aisance qu'au sein de la fortune.

— Mon parrain est bien bon pour moi... il me tient lieu de père... n'est-ce pas, maman?

— Oui, oui, sans doute...

— J'étais bien jeune encore quand le mien est mort.

— Oui... bien jeune!

Florentine détourne tristement la tête, et sa fille se hâte de l'embrasser, en lui disant:

— Pardon! pardon! maman, je te rends toujours chagrine quand je te parle de mon père... j'ai tort... je devrais me souvenir de cela...

Peu de temps après avoir reçu la visite de Maria et de son frère, M. de Germancey se rend chez Florentine, qui lui dit en le regardant:

— Il vous est arrivé quelque chose de nouveau, monsieur... Oh! je vois cela dans vos yeux!

— En effet, ma chère amie, répond le comte après avoir embrassé sa filleule; mon enfant, tu ne seras pas aussi riche que je le pensais...

— Ah! quel bonheur! vous avez retrouvé votre nièce et votre neveu!

— Oui... ils sont venus me trouver ce matin... et ils ne m'auraient pas, par leur récit, par l'attestation du vieux curé de Vincennes, prouvé qu'ils étaient bien ceux que je cherchais, que je l'aurais deviné rien qu'en les regardant: le jeune homme est le portrait vivant de mon frère, et sa sœur a aussi beaucoup de traits de sa mère.

— Et comment ont-ils su que vous étiez leur oncle? dit Florentine.

— Comment?... ah! c'est là aussi ce qui me préoccupe!... Maria, ma nièce, a reçu une lettre de son mari qui lui apprenait que je suis son oncle.

— Votre nièce est mariée?

— Oui, et c'est comme si elle ne l'était pas! après huit mois de ménage, elle a été quittée, abandonnée par son mari, un nommé Villemart, qui m'a tout l'air d'être un fort mauvais sujet!

— Pauvre femme!.. Mon Dieu! je ne suis donc pas la seule abandonnée!...

— Au bout de dix-huit ans, ce Villemart rompt le silence, il écrit à sa femme pour lui apprendre qu'il a découvert qu'elle était la fille du marquis de Germancey, mort en Angleterre, et lui ordonner de venir me trouver afin que je la fasse jouir de ma fortune... lui annonçant qu'elle ne le reverra que lorsqu'elle pourra lui faire partager cette fortune...

— Ah! cet homme montre des sentiments bien vils!...

— Telle est la pensée de ma nièce et surtout de mon neveu... un brave garçon qui a aussi fort mauvaise opinion de son beau-frère, qu'il ne connaît pas. Mais, malgré les conseils intéressés de ce monsieur, croiriez-vous, mes chères amies, que ces braves enfants ont refusé mes bienfaits: je voulais les prendre chez moi, je voulais que ma maison et ma fortune fussent les leurs, ils m'ont refusé... ils ne veulent de moi que mon amitié...

— Ah! c'est bien cela... et ça fait leur éloge.

— Ils sont, il est vrai, dans une position assez heureuse. Mais vous entendez bien que je trouverai moyen de les traiter comme les enfants de mon frère... sans pour cela oublier ma petite filleule, que j'aime tout autant que si j'étais son oncle!...

— Ah! mon bon parrain, de grâce, ne me donnez plus rien... Vous avez bien assez fait pour moi!... M. Ernest trouve déjà qu'il est bien pauvre auprès de moi!... Que dirait-il donc si vous m'enrichissiez encore! il n'oserait plus m'aimer... et cela me ferait bien de la peine!...

— C'est bien! c'est bien, mademoiselle, on saura arranger les choses de manière que tout le monde soit content! Maintenant je voulais vous demander une permission, Florentine...

— Une permission! à moi? Oh! je vous l'accorde d'avance, monsieur!

— C'est de vous amener ma nièce et mon neveu; je leur ai déjà parlé de vous, et sur ce que je leur ai dit de ma filleule et de sa mère, ils brûlent du désir de faire votre connaissance.

— Oh! amenez-les, monsieur, amenez-les; nous serons bien contentes de les voir, de les connaître... nous recevons si peu de monde, nous, ce sera un bonheur que de nous lier avec votre nièce et votre neveu.

— Eh bien, c'est entendu, ma chère Florentine. Attendez-vous à nous voir arriver tous les trois un de ces jours. Je suis sûr que Victor et Ernest se conviendront... Victor est plus âgé que notre jeune officier, et cependant je le crois moins raisonnable. Quant à vous, ma bonne Florentine, vous aimerez Maria... il doit y avoir de la sympathie entre vous.

M. de Germancey reste encore quelque temps avec la mère et la fille, puis il les quitte en leur disant encore:

— A bientôt, avec Victor et Maria...

Deux jours après cet entretien, Honorine étudiait son piano. Florentine écoutait avec orgueil sa fille, dont elle admirait le talent, et Ernest Didier assis près du piano, où il s'était placé pour tourner les feuilles de musique, oubliait bien souvent de remplir cet emploi parce qu'il ne pouvait se lasser de contempler la charmante musicienne. Alors celle-ci le grondait et tâchait de prendre un air sérieux, en s'écriant:

— Eh bien, monsieur, vous ne tournez pas; à quoi donc pensez-vous?

Puis, un ravissant sourire revenait bientôt embellir sa physionomie, pendant que le jeune homme s'excusait en murmurant:

— Pardonnez-moi... mais je vous regardais!

L'arrivée du comte qui amène sa nièce et son neveu change ce tableau.

— Voilà Maria et Victor, dit M. de Germancey en présentant ses jeunes parents, ils sont bien heureux de venir vous voir, de connaître des personnes que j'aime... qui me sont dévouées... De votre côté, Florentine, je suis certain que vous les aimerez aussi quand vous aurez fait plus intime connaissance. Pour commencer, ma nièce, embrassez ma bonne Florentine; et vous, mademoiselle ma

filleule, laissez-vous embrasser par mon neveu... Oh ! Ernest n'en sera pas jaloux ! car Victor sait déjà par moi que votre cœur est pris, et qu'il s'est donné à ce beau jeune homme-là !

On s'embrasse avec plaisir; puis on se regarde, puis on cause ; une douce intimité s'établit vite entre ces personnes qui se conviennent ; il ne faut pas nier la sympathie ! elle existe partout, à la ville comme aux champs. Dans le monde, elle rapproche des gens qui ne s'étaient jamais vus, et qui, en se voyant pour la première fois, croient être d'anciennes connaissances. Au village, elle fait rougir la jeune fille près de celui qu'elle doit écouter... elle agit déjà chez les enfants qui deviennent les personnes qui les aimeut... et viennent avec confiance se jeter dans leurs bras. Qu'ai-je besoin de vous dire qu'elle existe aussi chez les animaux ; les chats même, ces pauvres chats tant calomniés par l'un et l'autre, se laissent volontiers caresser par ceux qui sont bons pour eux. C'est donc la sympathie qui leur fait deviner que ceux-là ne leur feront pas de mal.

Le caractère franc et décidé de Maria plaît à la douce Florentine qui voit déjà en elle une amie. De son côté Victor se sent porté à regarder Ernest comme un frère, il apprécie sa conduite, et lui serre la main, en lui disant :

— A votre place, je me serais conduit tout comme vous.

Enfin Honorine est heureuse de voir que leur intérieur va devenir encore plus agréable par la présence de deux personnes aimées de son parrain, et parce qu'elle s'aperçoit que Didier aura dans Victor un véritable ami.

Tout le monde est content. Le comte seul demeure quelquefois pensif; alors son front se rembrunit, sa physionomie devient soucieuse : c'est qu'il pense à ce que lui a dit Séverin, lorsqu'il l'a fait arrêter ; il se rappelle que ce misérable s'est vanté de connaître sa nièce et son neveu ; et il se demande comment ce Villemart, le mari de Maria, a pu percer ce mystère. Alors une idée effrayante traverse son esprit : si ce Villemart et ce Séverin ne faisaient qu'un ? le forçat évadé existerait donc encore, puisque sa nièce vient de recevoir une lettre de Villemart? Cette pensée était de nature à jeter l'effroi dans l'âme du comte, car elle lui faisait prévoir de nouveaux malheurs pour tous ceux qu'il aimait ; il s'efforçait alors de la repousser, mais, malgré lui, elle revenait sans cesse troubler son repos.

Cette première visite chez Florentine se prolonge longtemps. On se quitte enfin, mais non sans s'être promis de se revoir bientôt.

M. de Germancey avait sa voiture en bas; il y fait monter sa nièce et invite Victor à en faire autant.

Mais celui-ci lui dit :

— Permettez-moi, mon oncle, de ne point vous accompagner maintenant. Je suis sur le boulevard du Temple... C'est là-bas, au coin, que j'ai été longtemps commissionnaire... Vous le savez... je vous l'ai dit. J'avais alors ici quelques amis... un surtout, un brave garçon, encore plus pauvre que moi, car il avait sa mère à faire vivre... Aujourd'hui je suis heureux... mon sort est changé... mais je n'ai pas oublié ceux qui partageaient ma misère. Je voudrais revoir mon pauvre Beaulard et tâcher de rendre son sort plus heureux... Je voudrais lui donner un peu de ce bonheur qui est venu me trouver.

— C'est bien, mon ami, répond le comte en frappant sur l'épaule de son neveu. C'est fort bien, quand la fortune nous sourit, de ne point oublier les amis malheureux. Va trouver ton ancien camarade, Victor, va et suis les bons instincts de ton cœur. Moi je vais ramener Maria à son magasin.

La voiture part. Victor traverse la chaussée, et va de l'autre côté du boulevard chercher le salon de *Curtius*. Mais déjà le boulevard du Temple avait subi bien des changements ; le salon de Curtius n'existait plus; en revanche on avait le *Petit-Lazary*, théâtre qui pouvait presque se flatter de rappeler l'ancien *Théâtre sans prétention*, qui jadis était situé presque à la même place. Puis enfin on avait les *Funambules*, qui commençaient aussi à donner des pantomimes à grand spectacle, dans lesquelles Pierrot était toujours le héros, le pivot sur lequel reposait toute l'intrigue. Le succès de la pièce dépendait souvent du talent de Pierrot; aussi ce rôle n'était-il confié qu'à un acteur dont le talent dans la pantomime fût généralement apprécié. Alors un nommé *Debureau* commençait à s'y faire remarquer et devait y acquérir cette réputation colossale qui en fit plus tard le Pierrot le plus célèbre des temps modernes.

En n'apercevant plus le salon de Curtius, Victor se sent tout attristé ; car il faut dire que le comte de Germancey, malgré la persistance de ses jeunes parents à refuser ses bienfaits, avait trouvé moyen, la veille, de glisser une bourse renfermant deux cents louis en or dans la poche de son neveu. Et celui-ci ayant voulu la refuser, son oncle lui avait dit d'un ton d'autorité :

— Mon ami, il me plaît à moi que tu reçoives de ton oncle un peu d'or pour tes plaisirs, tu me ferais de la peine en refusant de moi ce léger cadeau.

Alors Victor avait dû garder la bourse, et son premier plaisir, sa première pensée, avait été de donner une partie de cet or à son ancien ami Beaulard, qu'il n'avait pas revu depuis près d'une année, parce que ses occupations chez sa sœur lui avaient pris beaucoup de temps.

Victor est donc fort contrarié en ne trouvant plus son ami à son poste ordinaire ; il s'informe, il demande de quel côté le salon de Curtius est allé s'installer. On n'en sait rien. Quelques personnes croient que M. Curtius s'est retiré des affaires, après avoir fait vendre son fonds de commerce. Victor est désolé, il arpente le boulevard, en se disant :

— Beaulard doit toujours être occupé par ici, il n'est pas possible qu'il ait quitté ce quartier, sa mère demeure dans la rue Basse.

Après avoir dépassé le *Méridien* et *Bancelin*, traiteurs alors en vogue sur le boulevard du Temple, et ne s'être arrêté qu'à la Galiote, autre traiteur fort renommé, surtout pour ses cabinets particuliers, Victor revient sur ses pas. Lorsqu'il a passé la Gaîté, puis l'Ambigu-Comique, il lui semble entendre cette petite voix claire et enfantine qu'il connaissait si bien, et qui dit comme autrefois : « Ceci vous représente !... »

Victor marche plus vite, et à la place du théâtre des Troubadours, qui est démoli, et dont il ne reste plus que le vestibule, il voit une grande toile sur laquelle on a brossé des animaux de toutes les formes, tous plus extraordinaires les uns que les autres, et, devant ce tableau, le petit Beaulard, tenant toujours sa baguette à la main, et faisant l'explication du tableau et de ce que l'on voit en pénétrant dans le spectacle qui est établi sous le vestibule.

Victor appelle Beaulard, qui veut bien quitter son poste pour venir se jeter dans les bras de son ami. Quoique Beaulard ne soit plus un enfant, quoiqu'il ait maintenant passé la trentaine, il est toujours le même : aussi petit, aussi maigre, aussi pâlot, l'air aussi souffreteux.

— Sapristi ! j'ai cru que je ne te retrouverais plus ! s'écrie Victor en prenant les deux mains de son ami. Pourquoi les figures de cire ne sont-elles plus là-bas ?

— Dame, M. Curtius est parti en voyage, je ne pouvais pas le suivre !

— Et que fais-tu donc voir maintenant à ton nouveau spectacle ?

— Des bêtes curieuses : un lapin qui bat du tambour, un âne qui devine la personne la plus amoureuse de la société, des chiens qui jouent au domino, un chameau qui n'a pas de bosse...

— Et combien gagnes-tu à ce nouveau métier ?

— Toujours la même chose. Vingt sous et pas nourri.

— Pauvre garçon !... En voilà assez ! Quitte cette baraque... viens... J'ai retrouvé mes parents. Mon oncle, qui est très-riche, m'a forcé hier d'accepter deux cents louis en or... Il y en a cent dans cette bourse, ils sont pour toi... Allons, prends... mais prends donc...

— Pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi faire ! Mais pour essayer un

petit commerce... n'importe lequel, cela vaudra toujours mieux que ce que tu fais...

— Je suis habitué à ce que je fais... Mais le commerce, je ne saurais pas, j'aurais bientôt dépensé, perdu tout cet argent-là !

— Mais ta mère, malheureux, ta mère ! Est-ce que tu ne veux pas qu'elle soit heureuse ? Va lui porter ces cent louis alors.

De grosses larmes roulent dans les yeux de Beaulard qui murmure :

— Ma mère est morte !

Victor respecte un moment la douleur de son ami, puis il reprend :

— Eh bien, garde cet argent pour toi... Tu feras ce que tu voudras, mais enfin cela te rendra toujours plus heureux...

— Oh ! non... je n'ai plus besoin d'argent. A présent que je n'ai plus ma mère, vingt sous par jour, c'est beaucoup pour moi seul !... qui vivais avec huit sous !

— Mais tu pourrais quitter cet état abrutissant qui ne te mènera à rien...

— J'y suis habitué... Ca ne me fatigue pas. Je ne saurais pas faire autre chose.

— Mais ces animaux qu'on montre là s'en iront un jour comme tes figures de cire, alors que feras-tu ?

— Oh ! je n'ai pas peur de ça, il y aura toujours des curiosités ou des bêtes à montrer sur le boulevard.

— Ainsi, tu me refuses ?

— Oui, ton argent m'embarrasserait, me gênerait, voilà tout !... Je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas !

— Tu ne veux donc rien accepter de moi ?

— Ah ! si... Tiens, il y a longtemps que je n'ai bu de la bière et mangé des échaudés... Veux-tu m'en régaler ?

Victor emmène son ami au café le plus voisin. Beaulard mange des échaudés et boit de la bière avec délices ; puis, au bout de dix minutes, il se lève en disant :

— Il faut que je retourne à mon emploi, sans quoi je serais grondé !... Le patron fait aussi l'explication, mais sa voix est enrouée ; tandis que la mienne, qui est claire, s'entend de loin !...

— Voyons, Beaulard, encore une fois... mets cette bourse dans ta poche...

— Non, non, je te répète que ça me gênerait. Mais je ne t'en remercie pas moins, mon bon Victor... Adieu, quand tu auras le temps, viens voir mes bêtes, je te ferai entrer pour rien.

XXIV. — UN BONHEUR TROUBLÉ.

Une douce liaison s'est bien vite formée entre Florentine et Maria ; ces deux femmes se sont bientôt fait entièrement confidence de tous les événements de leur vie, et comme, chez les femmes, l'amour est toujours le pivot autour duquel les autres événements ne sont que secondaires, c'est de cet amour qu'elles aiment surtout à parler.

Ainsi Florentine a conté à sa nouvelle amie de quelle manière elle a connu Francisque, comment elle n'a pas eu la force de résister à la séduction, puis ensuite la conduite singulière, mystérieuse de son séducteur, la manière brusque avec laquelle il l'a quittée et l'abandon total où il l'a laissée depuis ce temps, alors qu'il savait qu'elle portait dans son sein un fruit de leurs amours.

De son côté, Maria a fait confidence à Florentine de ses amours avec Villemart, de son mariage et de la disparition de son mari, huit mois après l'avoir épousée. Ces deux femmes n'ont pas manqué ensuite de se faire l'une à l'autre le portrait de l'homme qu'elles aimaient. Elles sont demeurées toutes surprises en voyant que le portrait de l'un était exactement semblable au portrait de l'autre.

Et elles s'étaient écriées :

— Quelle singulière ressemblance dans nos destinées, nous étions faites pour nous connaître, pour nous aimer et nous consoler ensemble, puisque toutes deux nous avons eu à peu près les mêmes peines, les mêmes souffrances.

— Mais maintenant, disait Florentine, vous êtes plus heureuse que moi ! Vous savez que votre mari existe, il vous a écrit, et sans doute vous le reverrez bientôt.

— Je ne sais, répondait Maria, si je dois pour cela me trouver plus heureuse ; après dix-huit années de silence, mon mari me donne de ses nouvelles, c'est vrai, mais ce n'est pas pour m'exprimer le plaisir qu'il aura à me revoir, c'est pour m'annoncer que je vais être riche, c'est pour me dire d'aller bien vite trouver le parent qui doit changer ma position, enfin c'est pour me prévenir qu'il viendra me voir lorsque je pourrai lui faire partager cette fortune qui va m'arriver... Est-ce donc là le langage d'un honnête homme ? Devant mon frère et mon oncle, j'ai tâché d'excuser un peu Villemart, mais, dans le fond de mon âme, j'ai trouvé que Victor avait raison de le mépriser ! Enfin, si cet homme avait encore un peu d'affection pour moi, qui l'empêche de venir me trouver ? Après une absence si longue, il n'éprouve donc pas le moindre désir de me voir ? Car voilà plus d'un mois d'écoulé depuis que j'ai reçu sa lettre, et il n'a pas paru chez moi... Ah ! mon amie, je ne le vois que trop, j'ai, comme vous, bien mal placé mon amour.

Lorsque, à neuf heures du soir, Maria avait fait fermer son magasin, elle s'empressait de se rendre chez Florentine, son frère l'accompagnait, ou bien il allait la retrouver. Là, on était certain de toujours rencontrer Ernest Didier. La soirée se passait agréablement : Maria, qui touchait aussi du piano, faisait de la musique avec Honorine. Ernest avait une jolie voix et chantait avec goût la romance ; Victor, qui, depuis quelque temps, apprenait à jouer de la flûte, essayait parfois d'exécuter avec le piano un duo facile ; et la soirée s'écoulait bien vite dans ces doux loisirs.

M. de Germancey venait très-souvent se joindre à la réunion. Il était heureux au milieu de ceux qu'il appelait ses enfants. Parfois cependant un sombre nuage passait sur sa physionomie, et, avant de quitter sa nièce, il ne manquait jamais de lui demander si elle avait revu son mari, ou si elle en avait eu d'autres nouvelles.

Un matin, Florentine était seule chez elle, M. de Germancey venait d'emmener sa filleule faire quelques emplettes avec lui. Le concierge apporte à la jeune mère une lettre qui vient d'arriver pour elle par la poste.

Florentine prend cette lettre, l'examine, se demande qui peut lui écrire, éprouve une émotion semblable à celle que Maria avait ressentie en recevant la missive de son mari, puis tout à coup s'écrie :

— Mon Dieu, s'il écrivait aussi, lui !...

Alors, brisant vivement le cachet, elle cherche la signature, elle voit : *Francisque*. Elle relit plusieurs fois ce nom pour s'assurer qu'elle ne s'abuse pas. Certaine enfin que cette lettre est bien de l'homme qui l'a abandonnée depuis plus de seize ans, elle lit avec anxiété ce billet :

« Ma chère Florentine,

« Vous avez dû me croire mort, depuis seize ans et demi que je vous ai quittée une nuit assez brusquement, je m'en souviens ! Mais savez-vous où j'ai passé presque tout ce temps... en prison ! Oui, ma chère, en prison, d'où il m'était défendu d'écrire à personne. Et savez-vous qui m'y a fait jeter dans cette affreuse prison ?... Eh bien, c'est votre ami, votre soi-disant protecteur, cet infâme comte de Germancey ! Pour une peccadille ! pour une légère faute de jeunesse, cet homme, qui a des amis, a trouvé moyen de me faire passer pour un grand criminel, pour un dangereux malfaiteur. Il a voulu me séparer de vous, pourquoi, je n'en sais rien, mais il y est parvenu. Il a dû vous dire sans doute que j'étais mort, car il espérait bien que je pourrirais dans mon cachot ! Mais je me suis évadé, enfin !... et j'espère faire bon usage de ma liberté.

« Vous comprenez que, pour ne pas être reconnu, je me suis déguisé et surtout vieilli, de façon à tromper les yeux les plus exercés. Une blessure que j'ai reçue au visage achève de me changer complétement. Malgré cela,

je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut bien vous garder de divulguer à qui que ce soit que vous avez reçu de mes nouvelles. C'est surtout avec le comte de Germancey qu'il faut me garder le secret!... Si cet homme savait que je suis libre et à Paris, il s'empresserait de me faire bien vite remettre en prison, et je ne veux plus y retourner, j'en ai assez! Mais je vous connais assez, Florentine, pour être certain que vous ne me trahirez pas.

« Maintenant arrivons à un autre sujet :

« Vous avez une fille, qui est la mienne par conséquent; cette jeune personne est fort bien, je l'ai vue plusieurs fois à vos fenêtres et je n'ai pu m'empêcher d'être fier d'avoir une fille aussi jolie. Mais, plusieurs fois aussi, j'ai vu chez vous, près d'elle, un jeune homme qui m'a tout l'air de lui faire la cour, et qui probablement se flatte de l'épouser... car vous ne souffririez pas qu'il eût d'autres intentions! Mais je me suis informé; ce jeune homme, autrefois officier sous l'Empire, n'a rien ou à peu près rien! Ce n'est donc pas là le parti qui convient à ma fille. Je m'oppose à cette union, je m'y oppose formellement... vous entendez, formellement! D'autant plus que j'ai en vue pour ma fille un parti superbe! Un seigneur très-riche, qui ne lui demandera pas de dot, au contraire... D'ailleurs, je suis le père d'Honorine, et j'ai le droit de disposer d'elle comme bon me semble. Au premier jour, c'est-à-dire au premier soir, quand je me serai assuré que vous êtes seule chez vous, je vous présenterai ce seigneur, qui m'honore d'une estime toute particulière, et j'espère que vous le recevrez comme votre gendre futur; en attendant, ne dites rien de moi à Honorine, ne lui apprenez pas que vous avez des nouvelles de son père, ces petites filles sont bavardes, indiscrètes, et elle pourrait me trahir. Mais, je vous le répète, renvoyez le jeune officier et défendez à Honorine de penser à lui, elle pleurnichera peut-être un peu d'abord, mais ensuite elle sera enchantée d'être la femme d'un vicomte.

« A bientôt, silence et obéissance.

« FRANCISQUE. »

Florentine reste comme anéantie après la lecture de cette lettre, puis elle la relit encore en pesant chaque phrase, et en se disant :

— C'est M. de Germancey qui l'a fait mettre en prison... M. de Germancey... si bon pour moi! qui n'a jamais voulu que mon bonheur... Est-ce bien possible?... Non... Francisque aura été trompé... Je ne puis croire que celui qui fut toujours mon protecteur ait voulu me séparer à jamais de l'homme que j'aimais... du père de mon enfant!... Mon Dieu! cette lettre me bouleverse... Il s'est déguisé... vieilli... il a une cicatrice au visage... Alors c'est lui que j'ai vu de la fenêtre... lui qui regardait si souvent Honorine, qu'elle l'avait remarqué... Mais il était mis avec élégance... il avait une calèche à ses ordres...? Honorine l'a toujours vu passer en voiture... il est donc devenu riche... Est-ce qu'on peut devenir riche en prison?... Je m'y perds... Oh! tout cela ne serait rien encore! s'il ne me défendait pas de penser à unir ma fille à celui qu'elle aime... Lui défendre d'aimer Ernest! est-ce que c'est possible maintenant? Moi qui approuvais son amour, qui souriais à ses projets, à ses rêves de bonheur pour l'avenir... Que lui dirais-je donc pour m'opposer à cet amour... que son parrain approuve aussi... et renvoyer ce jeune homme qu'elle est si heureuse de voir?... Quel motif pourrais-je donc donner à ma conduite... Mais, d'ailleurs, ce serait rendre ma fille malheureuse... ce serait détruire toute sa félicité!... Pauvre enfant! est-ce qu'il lui serait possible à elle de cesser d'aimer... d'oublier Ernest... et je la verrais désespérée, et c'est moi qui ferais couler ses larmes... Oh! non... cela ne sera pas... Il a, dit-il, le droit de disposer d'Honorine, parce qu'il est son père!... Son père! mais il ne l'a pas reconnue, il ne lui a pas donné son nom... Quand je le suppliais de s'unir à moi par des nœuds légitimes, il trouvait toujours des prétextes pour me refuser. A-t-il rien fait pour sa fille? Cette éducation, les talents qu'elle possède, c'est à M. de Germancey qu'elle doit tout cela! .. Oui... mais Francisque me dira qu'il était en prison, et que de là il ne pouvait rien faire pour sa fille!... Mais puisqu'il est riche maintenant... puisqu'il a voiture... Mon Dieu! je n'y comprends plus rien... je ne sais plus que penser... Oh! cette lettre me rend bien malheureuse!... Ma tête se perd!... et il me dit de lui obéir!...

Le retour de sa fille, accompagnée du comte, tire Florentine de son accablement; elle se hâte de cacher dans son sein la lettre qu'elle vient de recevoir, mais ce qu'il lui est impossible de cacher, c'est sa pâleur, le bouleversement de sa physionomie et la tristesse qui, dans ses yeux, a remplacé l'expression de contentement qu'on y voyait encore le matin.

Honorine, qui revenait toute joyeuse et s'apprêtait à montrer à sa mère différentes étoffes que son parrain venait de lui acheter, laisse tomber tous ses paquets en voyant la figure de sa mère, et se jette dans ses bras en s'écriant :

— Mon Dieu! maman, que t'est-il arrivé pendant notre absence?... tu es toute pâle... on dirait que tu as pleuré... est-ce que quelqu'un t'a fait du chagrin?

— En effet, dit à son tour le comte, vous semblez souffrir, ma chère Florentine; ce changement subit n'est pas naturel...

— Serais-tu malade, maman?

— Oui... je ne sais ce qui m'a pris... un malaise... une douleur ici...

— Au cœur?...

— Oui... c'est au cœur...

— Mais il faut vite aller chercher le médecin...

— Je vais vous envoyer mon docteur...

— Non, monsieur le comte, non... cela va se passer... je sens que je suis déjà mieux... Je n'ai pas besoin de médecin...

— Alors, maman, tu vas te coucher... tu te feras suer... je te donnerai de la tisane et je resterai à côté de ton lit.

Florentine s'efforce de sourire à sa fille en la rassurant sur sa santé. Le comte insiste encore pour envoyer son médecin, mais la jeune mère le refuse absolument, et M. de Germancey s'éloigne, en lui disant :

— Nous viendrons ce soir avoir des nouvelles de votre santé.

Mais le comte, qui ne trouve pas naturel le changement subit qui s'est opéré dans l'air et dans l'humeur de sa protégée, soupçonne autre chose qu'un malaise; en sortant, il dit au concierge, qui le connaît pour le voir presque tous les jours venir chez la locataire du troisième :

— Est-ce que M. Ernest n'est pas venu chez madame Florentine pendant notre absence?

— M. Ernest... ah! ce jeune homme décoré, le prétendu de mamz'elle Honorine?

— Justement... Je vois que vous êtes au fait de ce qui regarde ces dames!

— Ah! vous concevez bien, monsieur, quand on voit un jeune homme venir à peu près tous les jours dans une maison où il y a une demoiselle, on se dit : c'est un prétendu!

— Et vous ne vous trompez pas, eh bien?

— Eh bien! monsieur, le jeune homme n'est pas venu... ni lui ni d'autres chez madame Florentine; elle a seulement reçu une lettre que je lui ai montée moi-même et qui coûtait trois sous.

— Elle a reçu une lettre, et elle ne nous en a rien dit... C'est donc cette lettre qui est cause de ce changement extraordinaire qui s'est opéré en elle.

Telles sont les réflexions du comte qui, au lieu de remonter dans sa voiture, la renvoie afin de revenir tout doucement le long des boulevards. Il marchait lentement, et, toujours préoccupé de cette tristesse, de cet accablement qu'il avait remarqué dans les traits de sa protégée, craignait déjà d'en deviner la cause, lorsqu'il sent quelqu'un passer doucement son bras sous le sien.

C'est Mérillac, que depuis assez longtemps il n'a pas vu, parce que le chevalier, bien qu'il ne soit plus jeune, aime toujours autant le monde, les dames et les plaisirs, tandis que le comte, qui n'a cependant que quelques années de plus que lui, ne trouve plus le bonheur que dans le petit cercle qu'il fréquente. Mais cette différence dans la manière de vivre, si elle ne rapproche pas souvent les deux amis, n'empêche point qu'ils ne conservent l'un pour l'autre la même affection.

— Et qui vous préoccupe donc si fortement, cher Germancey, que vous passiez tout près de vos amis sans les voir? Heureusement je suis moins distrait que vous, moi, sans quoi j'aurais perdu cette occasion de vous serrer la main, et il y a pourtant trop longtemps que cela ne m'est arrivé...

— A qui la faute, mon ami? vous ne venez jamais me voir!

— Je me lève trop tard; quand je vais chez vous, vous n'y êtes plus; mais vous ne venez jamais au club, vous... ou bien rarement!

— C'est vrai, mais je suis si heureux ailleurs : je vous ai fait part de mon bonheur, je vous ai écrit que j'avais retrouvé les enfants de mon frère.

— Oui, vous avez eu la bonté de m'apprendre cet événement, et j'ai pris part à la joie que vous en éprouviez. Sans doute, votre nièce, votre neveu, sont avec vous...

— Non... leur position était assez heureuse; ils se sont refusés à partager ma fortune, ils ne veulent de moi que mon amitié.

— Diable! voilà des parents rares!... et comment ont-ils découvert que vous étiez leur oncle, votre lettre ne me l'a pas appris?

— Je ne le comprends pas moi-même! une lettre que ma nièce a reçue de son mari lui a fait savoir qu'elle devait le jour au marquis mon frère.

— Ah! votre nièce est mariée!... et comment ce mari a-t-il su cela lui-même?

— Mon cher Mérillac, il y a là-dessous un mystère que je tremble d'avoir deviné!...

— Mon Dieu! vous m'effrayez...

— Ah! c'est que je suis effrayé moi-même de ce que j'entrevois! Le mari de ma nièce est un fort mauvais sujet qui l'a abandonnée après huit mois de mariage; il y a dix-huit ans de cela. Qu'est-il devenu, qu'a-t-il fait depuis?... Nul ne le sait, il n'avait pas une seule fois donné de ses nouvelles à sa femme. Mais il vient de lui écrire pour lui apprendre que j'étais son oncle... il se vante de savoir aussi le nom de sa mère...

— Comment s'appelle cet homme?

— Villemart; c'est du moins sous ce nom qu'il s'est présenté à ma nièce; mais maintenant, Mérillac, rappelez-vous la forêt de Sénart, cette horrible nuit que nous avons passée dans la masure des voleurs, et cette conversation que j'eus avec vous, près du feu... où se tenait ce misérable, ce Séverin, qui feignait de dormir pour mieux nous écouter...

— Attendez... oui.. je me rappelle, vous m'exprimiez vos regrets de ne point pouvoir retrouver les enfants de votre frère... Eh! pardieu! je me rappelle aussi... c'est alors que vous m'apprîtes que leur mère était mademoiselle de Hautefutaie, devenue la femme du banquier Rigoulot...

— C'est cela même... ce Séverin a entendu tout cela... et vous savez qu'il me dit, quand on l'arrêta, qu'il connaissait ma nièce et mon neveu...

— Oui, oui, mais qu'en concluez-vous?

— Comment ce Villemart a-t-il découvert ce mystère? Ou il le sait par ce Séverin... ou lui-même, sous le nom de Villemart, n'est autre que ce monstre...

— Vous penseriez... mais il est resté sept ans aux galères!

— Mais depuis dix-huit ans, je vous répète que ma nièce n'avait pas entendu parler de lui... Vous savez que ce misérable a rompu ses fers!... et tout se réunit pour me faire croire qu'il est en ce moment à Paris... Je sors de chez ma chère Florentine, j'avais emmené ma filleule faire quelques emplettes... en revenant, nous trouvons sa mère pâle, bouleversée, des larmes dans les yeux; nous l'interrogeons, elle est embarrassée, elle éprouve un malaise subit... mais la pauvre mère ne sait pas bien cacher ce qu'elle éprouve, son regard n'est plus le même; en se fixant sur moi, on dirait qu'elle éprouve de la crainte; en sortant, j'interroge le concierge... personne n'est venu, mais elle a reçu une lettre, et c'est cette lettre qui semble l'avoir désespérée... Et à moi, son ami, son protecteur, à moi, qui eus toujours sa confiance, elle ne dit pas un mot de cette lettre, elle essaye de me tromper, de dissimuler sa douleur... Mon cher Mérillac, je gagerais que cette lettre lui a été adressée par son séducteur, toujours ce misérable... Francisque, qui est encore Séverin... Et quel autre pourrait lui causer de la peine... Oui, cette lettre vient de ce monstre... il est à Paris .. bien déguisé sans doute... mais il faut le découvrir, Mérillac, oh! il faut en délivrer la société.

— Soyez persuadé que si l'occasion se présente, je ne la laisserai pas échapper.

— Merci, mon ami, et pardon de vous entretenir sans cesse de sujets aussi pénibles. Vous n'avez point de chagrins, vous, du moins!

— Ma foi non! je passe la vie assez gaiement!... vous savez que j'aime les plaisirs! j'en prends encore tant que je peux.

— Et votre ancienne amie, madame Roberval, vous la voyez toujours, sans doute?...

— Moins... beaucoup moins depuis quelque temps...

— Vous allez cependant à ses soirées?

— Je n'y vais plus depuis une certaine fois... Ah! mon cher comte, j'ai aussi mon mystère, moi... il ne me touche pas particulièrement, et pourtant il est si terrible, que je n'ose le confier à personne...

— Vraiment! et il concerne cette dame?

— Non, il ne concerne que son mari... mais l'idée qui m'est venue est tellement horrible, que je ne vais plus chez ce monsieur... Cependant je puis me tromper... mais ce qui me fait craindre d'avoir deviné juste, c'est que depuis quelque temps Eulalie... madame Roberval, change d'une façon effrayante... Elle, jadis si heureuse, si gaie... elle a donc aussi découvert quelque chose... Pauvre femme! quelle doit être sa position!... Ah! tenez, ne parlons plus de cela, comte, car je crains même d'y penser.

Les deux amis font quelque temps route ensemble, puis M. de Germancey quitte Mérillac, en lui promettant de lui présenter son neveu.

XXV. — LES LETTRES.

Les fidèles amis de Florentine n'ont pas manqué, sur ce que leur avait dit le comte, de se rendre près d'elle dans la soirée, afin d'avoir des nouvelles de sa santé. La pauvre Florentine prétend être mieux et ne plus souffrir; cependant il est bien facile de voir qu'elle n'est point dans son état normal : c'est en vain qu'elle veut s'efforcer de sourire, ce sourire est contraint, triste; avec sa fille même, elle n'a plus ce doux accent qui partait du cœur, elle la contemple d'un air où se peint la douleur qu'elle ressent, et la jeune Honorine ne cesse de lui dire :

— Mais, maman, qu'as-tu donc? car certainement tu as quelque chose, et tu ne veux pas me le confier... Ah! c'est bien mal d'avoir des secrets pour son enfant.

Un jour, cependant, en tenant sa fille dans ses bras, Florentine se hasarde à lui dire :

— Est-ce que tu aimes beaucoup M. Ernest Didier... est-ce que tu ne consentirais pas, si je t'en priais, à en épouser un autre?

Honorine regarde sa mère avec étonnement et s'écrie :

— Mon Dieu! pourquoi donc me dis-tu cela? qui peut te faire supposer une chose pareille!... Moi, ne plus aimer Ernest... qui m'aime tant, lui! moi, consentir à devenir la femme d'un autre! oh! jamais! jamais! j'aimerais mieux mourir!... Oh! mais c'est pour plaisanter

C'est en nous sauvant que tu es tombé sur des bouteilles cassées. (Page 88.)

que tu m'as dit cela... c'est pour m'éprouver... Ah ! maman, je t'en prie, ne me dis plus de ces choses-là ! ça me fait trop de mal ! ça me ferait pleurer tout de suite.

Florentine embrasse sa fille, la console, lui promet de ne plus lui tenir ce langage, et se dit en elle-même qu'elle préfère se soumettre à toutes les peines que son séducteur lui réserve, plutôt que de faire encore couler les larmes de sa fille.

Mais Maria, Victor, Ernest, tous ceux qui venaient chez Florentine étaient frappés du changement qui s'était opéré dans son humeur, et le comte avait fréquemment dit à sa nièce :

— Ma chère Maria, vous êtes devenue l'amie de Florentine, plus d'une fois vous m'avez remercié de vous l'avoir fait connaître, parce qu'une secrète sympathie vous attirait l'une vers l'autre, et que vous vous étiez confié tous les événements de votre vie ; puisque vous avez l'une pour l'autre tant de confiance... voilà le moment de la mettre à l'épreuve : tâchez que Florentine vous confie ce qui lui cause ce chagrin qu'elle s'efforce en vain de nous cacher... C'est une lettre qu'elle a reçue qui la rend ainsi triste et sombre ; obtenez de savoir ce qu'il y a dans cette lettre... priez, insistez... C'est pour son repos que je vous dis cela... On ne résiste pas toujours aux prières d'une amie... on éprouve du soulagement à verser ses chagrins dans le sein d'une personne qui nous comprend, qui nous plaint... Florentine ne vous résistera pas...

Maria a suivi les conseils de son oncle : pendant quelque temps ses instances n'obtiennent point de succès ; mais, un jour, Honorine étant à la fenêtre, s'écrie tout à coup :

— Maman ! maman ! le voilà encore ce monsieur qui me regarde avec tant de persistance... Il est dans sa calèche avec l'autre... viens donc les voir.

Florentine se hâte d'aller se placer près de sa fille. Séverin passait dans sa calèche qui allait au pas ; près de lui était M. de la Palissonnière, à qui il montrait Honorine ; en apercevant Florentine, il lui adresse plusieurs saluts assez familiers, comme on salue une personne avec laquelle on est très-lié ; de son côté, le vicomte se confond en salutations, mais dans lesquelles il met tout le respect et l'élégance possibles.

Honorine est restée toute saisie, et lorsque la voiture est éloignée, elle dit à sa mère :

— Comment... ce monsieur t'a saluée... t'a souri même, tu le connais donc, ce monsieur, dont le regard seul me fait peur ?

— Oui... oui... je le connais ! balbutie Florentine en baissant les yeux.

— Tu le connais, et tu ne me l'avais pas dit l'autre fois !

La jeune femme ne répond rien, elle détourne la tête en soupirant, mais alors une vague terreur s'empare d'Honorine ; elle aussi devient triste, silencieuse, sans savoir pourquoi, elle prévoit des malheurs, et quelque chose lui dit qu'ils lui viendront de cet homme qui a salué sa mère.

Le même soir, Maria est venue seule voir son amie ; en trouvant Honorine inquiète et triste, elle s'écrie :

— Comment, vous aussi chère enfant... est-ce que vous allez devenir mélancolique comme votre mère ?

Pour toute réponse la charmante jeune fille se jette en pleurant dans les bras de Maria, et balbutie :

— Maman ne m'aime plus, car maman a des secrets pour moi... et ce sont ces secrets-là qui lui font de la peine... L'autre jour elle m'a demandé si je consentirais à en épouser un autre qu'Ernest !... Vous voyez bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire... mais je lui ai bien dit que j'aimerais mieux mourir que d'être à un autre... si elle vous en parle, répétez-lui cela.

La jeune fille se retire dans sa chambre. Se trouvant seule avec Florentine, qui semble encore plus affligée que les autres jours, Maria la presse de nouveau de lui confier ses peines, en lui disant :

— Votre silence désole votre fille ; vous voulez donc aussi qu'elle soit malheureuse ?

Le succès de la pièce dépend souvent du talent du pierrot. (Page 92.)

Cette fois Florentine ne résiste plus; elle presse les mains de Maria dans les siennes en s'écriant :

— Non, je ne veux pas que ma fille soit malheureuse... Maria, je vais tout vous dire... lui aussi m'a écrit...

— Votre amant... ce Francisque !

— Oui, oui... car il semble que les mêmes événements doivent nous arriver à toutes deux... oh ! mais sa lettre à lui cause mon tourment... mon désespoir... Si vous saviez ce qu'il m'écrit... vous allez la lire vous-même cette lettre... et vous me direz alors si je ne dois pas être désolée...

Florentine tire de son sein cette fatale lettre qu'elle portait toujours sur elle, de crainte que sa fille ne la trouvât; Maria prend le billet que son amie lui présente, l'ouvre, lit quelques mots, puis s'arrête comme si elle était tout à coup frappée par la foudre.

— Eh bien .. qu'avez-vous donc... Vous ne lisez plus? dit Florentine.

— Oh ! attendez... attendez... cette écriture... il me semble...

— Vous la connaissez ?

— Depuis peu de temps... mais j'ai tant de fois relu sa lettre à lui...

— Comment? quelle lettre?...

— Celle de Villemart...

— De votre mari ?

— Oh ! c'est bien son écriture... mais vous allez juger vous-même... moi aussi je porte toujours sur moi la lettre qu'il m'a écrite...

Et déjà Maria a pris dans sa poche un petit souvenir, elle en tire une lettre, la donne à Florentine. Toutes deux comparent l'écriture, il n'y a plus à en douter, c'est la même personne qui a écrit les deux lettres.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie Florentine.

— Ce que cela signifie?... ce que quelque chose m'avait fait deviner, que ce Francisque et Villemart sont la même personne... que le même homme nous a séduites, trompées, car ce nom de Villemart n'est sans doute pas plus le sien que celui de Francisque qu'il a pris avec vous... il aura fabriqué des actes pour feindre de m'épouser... et je ne suis pas plus sa femme que vous !...

— Oh ! le monstre !... le misérable !... Mais lisez... lisez ce qu'il m'écrit.

Maria lit avidement la lettre, mais de temps à autre elle ne peut s'empêcher d'interrompre sa lecture en s'écriant :

— Quelle horreur !... l'infâme !... accuser mon oncle !... lui, le meilleur des hommes !... Ah ! il s'est déguisé... vieilli... il a une cicatrice au visage... nous nous en souviendrons... il a le droit de disposer de sa fille, dit-il, oh ! non, misérable ! non, vous ne l'avez pas, ce droit... on ne vous obéira pas... et on ne fera pas pour vous plaire le malheur de cette chère enfant...

— Ah ! mon amie, que j'ai bien fait de vous montrer cette lettre... Grâce à vous, je connais enfin toute la lâcheté de cet homme... ma conduite m'est dictée maintenant... je ne le crains plus, car je le méprise... moi, lui obéir... jamais !... Tenez, je me sens mieux, je me sens soulagée à présent que ma résolution est bien arrêtée, mais quel malheur que cet homme soit le père d'Honorine !

— Son père !... non, mon amie ; un père est celui qui prend soin de notre enfance, qui nous élève, en nous entourant de soins, de caresses, qui veille sur nous enfin jusqu'à ce que nous soyons en état de nous conduire seul... mais le séducteur qui nous abandonne lâchement à la merci du hasard ! à la commisération d'étrangers! non, celui-là n'est pas notre père. Aussi, croyez-moi, cachez toujours à Honorine les liens qui l'unissent à cet homme!... ce serait la forcer à rougir.

Cette conversation a changé l'humeur de Florentine, elle se sent plus heureuse ; elle appelle Honorine, l'embrasse, la presse sur son cœur en lui disant :

— Rassure-toi, chère enfant, je ne te parlerai plus d'en

pouser un autre que celui que tu aimes... Tu seras la femme d'Ernest, rien ne peut plus s'y opposer.

Honorine retrouve alors sa gaieté, et elle embrasse Maria en s'écriant :

— Je savais bien, moi, que vous me rendriez ma mère aussi bonne qu'autrefois.

Maria ne manque pas d'apprendre à son oncle la découverte qu'elles ont faite, elle et Florentine, et le comte secoue la tête en murmurant :

— Je m'en doutais... tout se réunissait pour me faire soupçonner que ce Villemart n'était autre que le séducteur de Florentine!—et il ajoute dans sa pensée:—Pauvres femmes ! elles ne se doutent pas encore à quel monstre elles avaient donné leur amour.

Cependant le soi-disant baron de Sternitz continuait de mener le train d'un grand seigneur, mais la roulette continuait aussi à lui être défavorable. En voyant que bientôt il sera à la fin des cent mille francs qu'il a pour la seconde fois obtenus de madame Rigoulot, Séverin se dit qu'il faut qu'il se fasse donner de l'argent d'un autre côté; et un soir, comme minuit est sur le point de sonner, il s'enveloppe dans un large pardessus et va frapper aux volets du magasin de modes de Maria.

La marchande de modes couchait dans une assez jolie chambre située à l'entre-sol, juste au-dessus de son magasin, auquel elle communiquait par un escalier qui se trouvait dans une petite pièce sise au fond de sa boutique. Cette petite pièce avait une porte qui donnait dans la cour de la maison; on pouvait donc arriver chez la modiste par cette cour, lorsque la boutique était fermée.

Mais Séverin, qui préfère ne pas être vu par le concierge, a frappé aux volets du magasin, et continue de frapper, jusqu'à ce qu'enfin la fenêtre de l'entre-sol s'ouvre; quelqu'un y paraît et demande qui se permet, à plus de minuit, de frapper à son magasin.

Séverin, qui a reconnu la voix de Maria, répond aussitôt :

— C'est moi, Villemart, ton mari. Allons, ma chère, ne me laisse pas ainsi croquer le marmot devant ta porte, et hâte-toi de m'ouvrir.

Maria réfléchit un moment, ce nom de Villemart a fait refluer tout son sang vers son cœur, mais elle se rend bientôt maîtresse de son émotion et répond :

— Sonnez à la porte cochère à côté, on vous ouvrira, et je vous ferai entrer par la petite porte qui donne dans la cour.

— Si j'avais voulu sonner à votre porte cochère, ce serait déjà fait! mais je ne veux pas entrer par là, ne pouvez-vous m'ouvrir par votre boutique?

— Eh bien... attendez alors... je vais descendre.

Maria passe une robe de chambre, allume une bougie et descend à son magasin ; elle a bientôt ouvert sa porte, et Séverin entre avec précipitation, puis va se jeter dans un fauteuil en murmurant :

— Sapristi, cela a été long!... Vous avez donc bien peur qu'on vous vole, que vous vous barricadez tant !...

Maria ne répond; pas elle considérait attentivement celui qu'elle n'avait pas vu depuis dix-huit ans; elle examinait sa cicatrice, ses cheveux presque blancs, qui ne s'harmonisaient point avec ses traits encore jeunes, et surtout avec la vivacité de ses yeux et sa tournure svelte; elle remarquait l'élégance de sa mise et surtout l'expression farouche de son regard.

Séverin ne tarde pas à s'écrier :

— Ah çà, quand vous aurez fini de me regarder... vous me le direz... Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas?...

— Oh ! oui, excepté vos yeux pourtant, qui sont toujours les mêmes...

— Oui, en effet... les yeux, cela ne peut pas se déguiser... et c'est ce qui nous trahit quelquefois... Voulez-vous venir m'embrasser?

— Non !

— Comme vous voudrez ; après tout je n'y tiens pas, parlons d'affaires : Vous avez reçu ma lettre ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous été chez M. de Germancey?

— Je m'y suis rendue avec mon frère.

— Votre frère ! ça m'est bien égal ! et M. de Germancey vous a-t-il reconnue pour sa nièce?

— Oui, monsieur. Le comte de Germancey a témoigné la plus grande joie de retrouver les enfants de son frère, il nous a comblés de marques d'amitié.

— De marques d'amitié, c'est bon, et puis ensuite?

— Que voulez-vous de plus, monsieur?

— Voyons, sacrebleu, plaisantez-vous? est-ce que c'est seulement pour recevoir les embrassements d'un vieillard, que je vous ai fait retrouver vos parents? Le comte est très-riche, comment se fait-il que je vous voie ici, dans ce magasin de modes, quand un homme qui a trente mille francs de rentes vous a reconnue pour sa nièce... à moins que vous n'ayez pour les modes une passion incurable et que le comte ne vous ait bourrée de billets de banque en vous laissant où vous vous trouvez si bien.

— Monsieur, en lisant votre lettre, mon frère et moi, nous avons vu que l'intérêt seul vous faisait agir, que vous ne nous faisiez connaître nos parents que dans le seul espoir d'avoir une grande part dans la fortune que vous espériez voir devenir votre partage...

— Eh bien, pourquoi donc pas? est-ce que dans le monde ce n'est pas toujours notre intérêt qui nous fait agir?... Et me croyez-vous plus sot qu'un autre?

— Grâce au ciel, monsieur, mon frère et moi nous avons une autre manière de penser; M. de Germancey voulait nous rendre avec lui, nous faire jouir de sa fortune... nous combler de ses bienfaits; nous avons refusé, nous ne voulions de lui que son amitié, que ces doux noms de neveu, de nièce, qu'il nous a donnés... Nous pouvons vivre de notre travail, cela nous suffit, notre oncle sait que ce n'est point un vil intérêt qui nous a conduits près de lui.

Séverin se lève et marche à grands pas dans le magasin, en s'écriant :

— Comment, vous avez été assez bête pour faire cela... et vous croyez que je le souffrirai... que je vous aurai mis une fortune dans les mains pour que vous la laissiez tomber par terre... Oh ! non... non... cela ne sera pas ! et je vous forcerai bien à agir autrement !

— Vous me forcerez!... vous! monsieur? et de quel droit, s'il vous plaît?

— Du droit qu'un mari a sur sa femme, pardieu !

— Sa femme ! mais je ne suis pas votre femme... vous m'avez épousée sous un faux nom, vous ne vous appelez pas Villemart.

— Je ne m'appelle pas Villemart? ah ! vraiment ! et pourriez-vous me dire mon nom alors?

— Francisque... et bien d'autres encore sans doute !

Séverin pâlit; il frappe du pied avec colère et s'écrie :

— Francisque... ah ! l'on vous a dit que je me nommais Francisque... et qui donc vous a dit cela?

— Celle que vous avez séduite, puis lâchement abandonnée, après l'avoir rendue mère, cette pauvre Florentine à qui vous venez d'écrire une lettre infâme, dans laquelle vous accusez mon oncle d'avoir causé vos malheurs, de vous avoir fait mettre en prison... et où vous prétendez disposer du sort d'Honorine, de cette aimable enfant qui doit tout, fortune, éducation, repos, aux bontés du comte, tandis que celui qui prétend aujourd'hui avoir sur elle les droits d'un père, avait fui sa mère, en apprenant qu'elle portait dans son sein un gage de sa faiblesse... Vous le voyez, je sais tout... je connais votre indigne conduite... Ah ! vous êtes un misérable !... Mais vous ne me tromperez plus et vos projets seront déjoués !

Séverin est furieux, il jure, il blasphème... Un moment il s'avance sur Maria comme pour la frapper, mais celle-ci le regarde avec tant de fermeté, son regard semble tellement le braver, qu'il s'arrête en réfléchissant que se porter à des voies de fait ne serait pas un moyen d'arriver à son but; il s'efforce donc de se calmer et va se rasseoir, en disant :

— Eh bien, ma chère amie, puisque vous connaissez mes petites fautes de jeunesse... je ne chercherai point à

les nier... et je jouerai avec vous cartes sur table. Quant à Florentine, à laquelle j'avais ordonné le silence, et qui vous a prise pour confidente... elle me revaudra cela. Maria, vous n'avez pas voulu recevoir de l'argent de votre oncle, vous avez eu tort, car il m'en faut à moi, de l'argent, et j'ai compté sur vous pour m'en procurer.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'avais refusé les bienfaits de mon oncle... mais alors même que je les aurais acceptés, je vous certifie que je ne vous en aurais pas fait part.

— C'est gentil ce que vous dites là, c'est aimable! mais cela ne peut point se terminer ainsi. Vous ne devez pas avoir oublié, madame, qu'en vous quittant, il y a dix-huit ans environ, je laissai entre vos mains une somme de dix mille francs qui m'appartenait...

— Que vous m'aviez donnée pour fonder un commerce.

— Ta ta ta!... Si je vous l'ai donnée jadis, je vous la reprends aujourd'hui, la manière dont vous me recevez m'en donne bien le droit.

Maria réfléchit un instant, puis répond avec fermeté :

— Vous avez raison, monsieur, ces dix mille francs, je ne dois pas les garder... j'aurais honte de rien devoir à un homme tel que vous... Je vous donnerai ces dix mille francs, je suis bien loin de posséder en ce moment une pareille somme, mais dussé-je vendre tout ce que je possède, je me la procurerai... je ne vous demande que huit jours pour réaliser cette somme; dans huit jours, je vous en donne ma parole, je vous remettrai ces dix mille francs.

— C'est bien, j'y compte et je vous accorde huit jours.

Et Séverin, enfonçant son chapeau sur ses yeux, se hâte de sortir du magasin.

XXVI. — LA GRENOUILLE FAIT DES SIENNES.

Le major Kroutberg, fort ennuyé de ne plus pouvoir obtenir d'argent de M. le baron de Sternitz, se disait depuis quelque temps :

— Je ne puis pas rester ainsi le gousset vide; mon faux baron me donne la pitance, c'est quelque chose, mais cela ne me suffit pas... Il faut absolument que je trouve à exercer mes talents... Séverin me l'a défendu, de peur que je ne le compromette... J'en suis fâché, cher ami, mais alors ne me laissez pas à sec!... D'ailleurs, je suis assez adroit et assez prudent pour ne point m'exposer à être repincé.

On était en automne, mais le temps était fort beau. La Grenouille, après avoir emprunté vingt sous au concierge de l'hôtel, sous prétexte qu'il n'a que des billets de banque et ne veut pas changer, se dit :

— Allons nous promener, allons respirer l'air des environs de Paris... Je pourrais bien prendre la calèche de mon intime ami, puisqu'il est sorti à pied; mais que penserait-on d'un homme qui descendrait d'équipage devant un traiteur et ne dépenserait que vingt sous! Non, il vaut mieux aller me promener à pied; et d'ailleurs, que sait-on, le hasard m'offrira peut-être une occasion de me remplumer.

La Grenouille a suivi les Champs-Elysées, puis il gagne le bord de l'eau, arrive à Sèvres, où il ne s'arrête pas, et par un joli sentier atteint les bois de Ville-d'Avray. Là, il se repose quelque temps, mais, l'appétit se faisant sentir, il se dirige vers le village en se disant :

— Je trouverai par là quelque modeste cabaret où pour vingt sous je dînerai ou à peu près.

Et ce monsieur arrive bientôt dans le village, il s'y promène quelque temps, regardant les enseignes et s'éloignant des traiteurs dont l'apparence annonce une carte avec des prix trop au-dessus de ses moyens. Enfin il avise un petit bouchon assez propre, et sur lequel on a peint des lapins à toutes les sauces. Il entre dans une salle où la maîtresse du logis est presque endormie à son comptoir, tandis que, plus loin, un gros garçon pleure en épluchant des oignons, et s'écrie d'un ton d'autorité :

— Peut-on dîner ici... y a-t-il de quoi se bien restaurer... la cuisine est-elle bien fournie?

La cabaretière se frotte les yeux, le garçon lâche ses oignons, on fait de grands saluts au voyageur, la maîtresse et le garçon lui répondent en parlant tous les deux à la fois :

— Oui, monsieur, oh! oui... tout ce qui vous fera plaisir.

— De la volaille, du poisson...

— Et du lapin. Ah! monsieur aime la gibelotte ou le lapin sauté... c'est ici la renommée... On vient exprès de Paris pour s'en régaler chez nous!

— Vraiment! Mais je n'aime pas le lapin, moi... je préfère la volaille...

— Alors on va faire rôtir un poulet pour monsieur.

— Oui... hum! Non! je réfléchis... j'en ai mangé ce matin à mon déjeuner, et toujours du poulet... c'est monotone!...

— Monsieur veut-il du poisson... une matelote d'anguille... nous avons de l'anguille qui est encore vivante...

— Elle est encore vivante, laissons-la vivre, je n'ai pas envie d'attendre qu'elle soit cuite, ce serait trop long!

— Alors monsieur prendra des côtelettes...

— J'en suis dégoûté...

La maîtresse et le garçon se regardent, ne sachant plus qu'offrir à ce voyageur si difficile; celui-ci met fin à leur embarras en s'écriant :

— Tenez, donnez-moi un morceau de petit salé avec un demi-litre à douze... Je verrai ensuite si je désire autre chose.

— Si c'est pour prendre du petit salé qu'il nous demande si notre cuisine est bien fournie, se dit le garçon, c'était pas trop la peine... voilà bien de l'embarras pour un repas de deux liards!... Je parie qu'il ne me donnera rien pour boire.

Mais la cabaretière, toujours heureuse d'avoir du monde, continue de se montrer gracieuse et s'informe où ce monsieur veut prendre son repas.

— Eh parbleu! là, madame, sur cette table près de vous... J'aurai le plaisir de jouir de votre société et de votre conversation... car j'aime assez à causer en mangeant.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur, répond la cabaretière qui, comme toutes les femmes de son état, aime infiniment à parler.

Pendant que l'on met son couvert, la Grenouille s'avance sur le seuil de la porte et regarde dans la campagne. A fort peu de distance, sur la gauche, on apercevait la jolie maison appartenant à Roberval. Il admire l'aspect de la villa, et s'écrie :

— Je vois là-bas... de l'autre côté de la rue, une bien jolie habitation, cela doit appartenir à des gens de Paris qui viennent y passer la belle saison?

— Oui, monsieur, cela appartient en effet à des personnes de Paris, des gens très-riches, qui ont équipage; mais ils n'y viennent point passer toute la belle saison, ainsi que vous le croyez, ils y viennent de temps à autre avec beaucoup de monde de Paris... Alors ils donnent de grands repas, on danse... on fait de la musique, c'était bien gentil!... Mais, hélas! je dis c'était, parce que, depuis trois mois à peu près, oui, c'était dans le cœur de l'été, eh bien! toutes ces fêtes, tous ces bals ont cessé, et cela me fait de la peine, vu que cela me cause du tort, parce que vous entendez bien que tout ce monde qui venait avait des voitures, des cochers, des laquais, et, comme de raison, tout cela venait boire et rire chez nous, pendant que les maîtres se divertissaient là-bas!

— Voilà le dîner au petit salé qui est servi! dit le garçon en mettant un plat sur la table d'un air moqueur.

La Grenouille va se mettre à son couvert, mais il continue sa conversation avec la cabaretière.

— Roberval... Vous dites que cette propriété appartient à un M. Roberval, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— J'en ai entendu parler... Je crois même que je me suis trouvé en soirée avec lui chez M. Rigoulotini, un

millionnaire de mes amis!... Ce Roberval passe en effet pour un homme fort riche, par quel hasard ou quelle suite d'événements a-t-il donc cessé de donner des fêtes dans sa villa?

— Dame! monsieur, est-ce qu'on sait?... Non seulement il ne reçoit plus de monde, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que sa femme même, une jolie dame bien aimable, qui aimait beaucoup cette campagne, eh bien, elle n'y vient plus du tout!

— C'est singulier, en effet... il est donc arrivé quelque malheur, quelque accident désagréable dans cette maison?

— Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais d'abord, il faut vous dire, monsieur, que, dans cette propriété, il y a, tout au fond du jardin qui est très-grand, un pavillon... toujours fermé, et dans lequel il est absolument défendu de chercher à entrer, ce qui au reste serait difficile, puisque la porte du pavillon est sans cesse fermée avec soin et que les fenêtres ont des volets également fermés.

— Tiens! tiens! mais voilà qui est curieux... Continuez donc, ma chère dame, votre pavillon m'intéresse beaucoup...

— Et monsieur trouve-t-il le petit salé à son goût?

— Excellent! ma foi!... et votre vin n'est pas désagréable... Cela me change, voyez-vous, parce que toujours boire du chambertin ou du champagne, cela irrite l'estomac! Vous disiez donc que personne ne doit chercher à entrer dans ce mystérieux pavillon, et qui défend cela?

— Naturellement, c'est M. Roberval... Il y entre lui, et, dame, il y passe souvent des journées entières.

— A quoi faire?

— On n'en sait rien, puisqu'il n'y reçoit personne, puisqu'il s'y enferme comme dans une citadelle!... mais comme c'est un faiseur d'affaires, un *boursicoteur*, comme ils disent dans le pays... je ne sais pas même ce que cela veut dire!

— Cela signifie un homme qui joue à la Bourse, qui spécule sur les fonds publics.

— C'est ça, il *pécule* sur les fonds, alors on pense qu'il s'enferme comme cela pour *péculer* à son aise... et qu'il ne veut pas être dérangé parce qu'il a peur qu'on ne connaisse sa malice, ses *espéculations*, pour gagner toujours de l'argent.

La Grenouille avale un verre de vin, fait claquer sa langue comme s'il venait de boire du Clos-Vougeot, puis secoue la tête en disant :

— C'est singulier... fort singulier... Il y a dans tout ceci quelque chose qui n'est pas clair... Mais dans ce que vous venez de me conter, mon aimable hôtesse, je ne vois pas ce qui a fait cesser les fêtes, les réceptions que ce M. Roberval donnait dans sa villa, je ne vois pas pourquoi ils ont cessé d'y venir...

— Oh! M. Roberval y vient toujours, lui; hier encore il y a passé presque toute sa journée, c'est madame qui ne vient plus.

— Ah! c'est madame qui n'y vient plus... Et vous n'en savez pas la raison?

— Si fait, c'est-à-dire à peu près... nous en savons plus que les autres, vu que, il faut vous dire que M. Guillaume, le jardinier de M. Roberval, prend ses repas chez nous, et alors il nous conte ce qu'il sait de ses maîtres, c'est bien naturel, n'est-ce pas, faut bien jaser un petit peu!

— C'est tout à fait naturel; d'ailleurs cela se fait partout, les valets racontent ce qu'ils savent sur leurs maîtres... c'est très-innocent. Donc ce jeune Guillaume, le jardinier...

— Oh! ce n'est pas un jeune, c'est un vieux... Il a plus de soixante ans!

— Raison de plus pour qu'il aime à causer... et ce vieux Guillaume vous a dit?

— Que, il y a trois mois environ, c'était en juillet, monsieur était venu seul à sa campagne, et comme de coutume était allé s'enfermer dans son pavillon, après avoir dit à Guillaume : « S'il venait du monde, ne dites pas que j'y suis, et ne laissez entrer personne. » C'est très-bien, mais voilà qu'au milieu de la journée une voiture s'arrête devant la grille, deux dames en descendent : c'était madame Roberval avec une de ses amies. Comme de raison, le jardinier ne défend pas à sa maîtresse d'entrer, mais le drôle de l'histoire, c'est que madame ne savait pas que son mari était à sa villa. En l'apprenant par Guillaume, l'autre dame voulait partir, mais madame Roberval veut rester, elle dit à son amie : « Mon mari ne troublera pas notre déjeuner, il est dans son pavillon, et, quand il est là, il n'en bouge plus. » L'amie cède, Guillaume sort de la voiture des provisions qu'on avait apportées, et, pendant qu'on prépare le couvert pour leur déjeuner, ces dames vont se promener dans le jardin. Quand elles ne sont plus là, ne voilà-t-il pas M. Roberval qui arrive, appelant le jardinier pour l'envoyer à la poste; alors Guillaume lui dit que madame est venue avec une de ses amies et se promène dans les jardins; là-dessus, voilà monsieur qui laisse là Guillaume et court comme un fou du côté de son pavillon. Qu'était-il arrivé? on ne sait pas; seulement madame revint avec son amie, elles étaient pâles, tremblantes, il ne fut plus question de déjeuner, elles remontèrent sur-le-champ dans leur voiture, qui partit aussitôt. C'est depuis ce jour-là que madame Roberval n'a pas une seule fois reparu à sa campagne.

— Tout cela est fort drôle... fort romanesque... Et ce jardinier... ce Guillaume est le seul gardien de la maison?

— Oh! le seul!... A quoi serviraient d'autres domestiques, puisqu'il n'y a personne qui loge dans les beaux appartements?

— Vient-il toujours chez vous, ce vieux jardinier?

— Toujours, monsieur.., Voilà la brune, il ne tardera pas à venir souper... Et tenez!... j'entends ses sabots... je les reconnais... oui, voilà le père Guillaume qui vient souper.

Le vieux paysan, jardinier de M. Roberval, entre dans le cabaret, il salue la cabaretière, s'incline devant le major Kroutberg et va frapper sur l'épaule du garçon en lui disant :

— Mon souper, François... ma soupe, et mes choux au lard, et du fromage, avec ma mesure de vin habituelle... tu sais...

— Oui, papa Guillaume, je vas vous servir tout ça... Ah! vous soupez bien, vous! Au moins j'appelle ça un repas!

La Grenouille lance un regard impertinent sur le garçon qui semble vouloir l'humilier. Cependant le jardinier a pris place à une table à côté du voyageur, et celui-ci entame sur-le-champ la conversation :

— Il fait frais ce soir, monsieur, le temps a été beau.. mais il ne fait plus chaud!

— Ah! dame, monsieur, nous sommes en octobre, nous ne pouvons plus guère espérer de chaleur!

— L'ennui, ce sont les nuits qui viennent si vite... voyez, il est à peine six heures, et il ne fait plus jour.

— Chaque chose en son temps, monsieur...

— C'est juste, monsieur Guillaume... car je viens d'apprendre que j'allais avoir le plaisir de me trouver avec monsieur Guillaume, le jardinier de M. Roberval... le meilleur jardinier de Ville-d'Avray à ce qu'on assure!

Le vieux paysan ôte son bonnet de laine, s'incline de nouveau devant ce monsieur qui lui dit des choses si polies, et répond :

— Monsieur est bien honnête... dame, je fais mon état du mieux que je peux, mais je me flatte que personne ne peut me dégoter pour la culture des fleurs et la tenue d'un espalier.... et l'arrangement d'un berceau, et l'alignement d'une charmille...et l'entretien des gazons...et...

L'arrivée de sa soupe interrompt le jardinier, qui ne s'arrêtait pas quand il était question de son état, excepté quand il s'agissait de boire ou de manger.

— On m'a dit que les jardins de la villa que vous habitez étaient ravissants!

— Monsieur, s'il faisait jour, je me ferais un plaisir et un bonheur de vous les montrer...

— Vous êtes bien bon!... peut-être cela ne plairait-il pas à M. Roberval, votre maître?

— M. Roberval n'est pas à sa campagne... il n'y couche jamais; il y est venu hier, il a passé sa journée dans son pavillon comme à l'ordinaire, puis il est parti en me disant : « Guillaume, je ne reviendrai pas de la semaine... ne laissez entrer personne, aucune visite! »

— Vous voyez bien, il vous défend de recevoir les visiteurs!

— Oh! mais vous n'êtes pas un visiteur, vous, monsieur; vous êtes, je le vois, un amateur de jardins... ça me regarde ça... C'est pas pour monsieur, c'est bien différent!

— Alors un de ces jours... je passerai par ici de bonne heure...

— C'est ça, et je vous ferai voir mes jardins... François, ta soupe sent le brûlé!...

— Pas possible, père Guillaume, c'est le fumeron que vous voulez dire!...

— Et vous n'avez pas de femme, pas d'enfant, monsieur Guillaume?

— Non, Dieu merci, j'aime mieux ça!...

— Vous devez cependant vous ennuyer tout seul... Ainsi, que faites-vous le soir?

— Ce que je fais? pardine, je dors... et d'un fameux somme, je m'en flatte... Tenez, sitôt que j'aurai fini de souper, je rentrerons et je me coucherai tout de suite... Et puis j'ai pas plus tôt la tête sur l'oreiller que je tape de l'œil...

— Vous êtes bien heureux... Ah! sans doute vous logez au fond du jardin, et vous n'entendez pas le bruit de la rue...

— Pardon excuse... je loge là... au rez-de-chaussée, à côté de la grille... mais on ne fait guère de bruit dans la rue ici... Et puis on en ferait, que je ne l'entendrais pas.

La Grenouille en sait assez pour ce qu'il veut faire. Il cause encore quelque temps, puis appelle le garçon et demande sa carte; on ne lui apporte aucune carte, mais on lui demande seulement quatorze sous pour son repas. Voyant qu'il peut encore faire le généreux, il demande deux petits verres d'eau-de-vie, en offre un au jardinier qui accepte et trinque avec lui, en disant :

— A la santé de notre aimable hôtesse.

La cabaretière remercie, Guillaume avale son petit verre et la Grenouille sort du cabaret en disant :

— On est fort bien ici, et j'y reviendrai!

— Voilà ce que j'appelle un homme comme il faut! dit la cabaretière.

— Oh! oui, répond Guillaume : ça doit être un bien brave homme! ça se voit tout de suite.

Cependant celui qu'on traite ainsi de brave homme, s'est dirigé du côté de la villa Roberval; il s'arrête d'abord devant la grille; voit le logement du concierge, la maison, au fond, puis il a fait le tour en suivant le mur qui sert de clôture au jardin. Malgré l'obscurité, il remarque que ces murs ne sont pas bien élevés et que pour lui, habitué à ce genre d'exercice, les franchir ne sera qu'un jeu. Il ne s'agit plus que d'attendre le moment favorable. Il s'éloigne, va dans la campagne, s'assied au pied d'un arbre et y attend que dix heures sonnent. A dix heures dans un village, c'est comme minuit à Paris.

Lorsqu'il est bien certain que tous les habitants de Ville-d'Avray ne songent plus qu'à dormir, la Grenouille retourne à la villa, il côtoie les murs, cherche l'endroit qui lui semble le plus facile et bientôt il est dans les jardins. Alors il se dit :

— J'ai du temps devant moi, personne à redouter, ce jardinier a pris soin lui-même de m'avertir qu'il dormait comme un sourd, d'ailleurs il loge fort loin d'ici, il s'agit maintenant de trouver ce pavillon mystérieux, où ce Roberval ne veut pas que personne pénètre, parce que probablement il y cache ses trésors.

Après avoir marché quelque temps, la Grenouille se trouve devant le pavillon; comme il a eu soin de prendre avec lui tous les instruments dont il espérait avoir besoin, il introduisit un rossignol dans la serrure de la porte. Cette serrure résiste longtemps; il faut toute l'adresse, toute la patience et l'habitude de ce monsieur pour en venir à bout. Enfin elle a cédé, la porte s'ouvre. Le voleur entre dans la pièce octogone et sortant de sa poche un rat de cave et une allumette phosphorique, il commence par se procurer de la lumière, en se disant :

— Il faut voir à qui l'on a affaire.

Il regarde autour de lui, s'étonne de n'apercevoir que des divans et des chaises; mais bientôt il découvre la petite porte qui est au fond : elle est également fermée. La, nouveaux efforts, nouveau travail du voleur qui, avec un autre instrument, est obligé de briser la porte pour parvenir à l'ouvrir. Enfin il a réussi; il s'avance dans le petit cabinet, aperçoit le secrétaire et dessus une tablette une liasse de papiers; il saute dessus... ce sont des billets de banque de mille francs; il les compte, il y en a vingt; il est si enchanté de sa trouvaille qu'il n'en demande pas davantage. Il fourre les billets dans sa poche, puis se hâte de sortir du cabinet, du pavillon, d'éteindre sa bougie, de gagner le mur, de sauter par-dessus, et quand il est en pleine campagne, il se met encore à courir pendant quelque temps pour se mettre tout à fait en sûreté.

Il ne cesse de se répéter :

— Vingt mille francs... une liasse de billets de banque... Ah! que j'avais bien raison de vouloir pénétrer dans ce pavillon... quelle bonne soirée... vingt mille francs... Ah! mon cher baron, je me fiche de vous maintenant et c'est à moi de faire mon embarras.

Un fiacre passe qui retournait à Paris, la Grenouille l'appelle, monte dedans, et lui dit :

— Au Palais-Royal par la rue des Bons-Enfants... Allez, vous serez bien payé.

Une fois dans la voiture ce monsieur se dit :

— Il n'est pas encore minuit, je vais aller au numéro neuf... D'ailleurs cette maison de jeu-là est ouverte toute la nuit. Parbleu! je veux jouer aussi moi, je veux faire sauter la banque... Mais si je m'aperçois que je n'ai pas la veine, je ne serai pas si bête que Séverin, je ne risquerai pas tout mon argent... Ah! comme je me moquerai de lui si je fais sauter la banque.

La voiture arrive au Palais-Royal. La Grenouille descend devant la maison de jeu, et dit au cocher :

— Attendez-moi... faites un bon somme, mon cher... le pourboire sera soigné.

Puis, gravissant lestement les escaliers, le major Krouberg entre dans les salons de jeu, où il y a encore beaucoup de monde. Il s'approche d'une table de roulette, tire fièrement un de ses billets de banque de sa poche et le jetant sur la table, dit :

— Cinq cents francs sur la noire.

Tous les yeux se portent sur ce monsieur qui commence si largement. Le jeu est fait, la bille tourne. Puis s'arrête... la rouge sort.

— Rendez-moi cinq cents francs, dit la Grenouille.

Un des banquiers prend le billet, le tâte, l'examine, puis s'écrie :

— Ce billet est faux!

— Faux! dit la Grenouille.

— Oui, oui, on nous a prévenus; depuis quelque temps il circule une grande quantité de faux billets de banque... pour les reconnaître, il faut regarder cette lettre qui est mal faite... et le chiffre qui n'est jamais net!

— Rendez-moi ce billet... je vais vous en donner un autre... Je l'ai reçu de confiance, je tâcherai de retrouver celui qui me l'a donné.

Et la Grenouille, fouillant à sa poche, y prend un autre billet qu'il donne au banquier. Et celui-ci, après l'avoir examiné, s'écrie :

— Encore un faux billet... Ah! c'est trop d'audace, arrêtez ce monsieur!

Aussitôt deux agents de police s'avancent vers le major qui s'écrie :

— Comment! Encore un faux billet?... Mais je suis donc volé, moi. Je vous jure, messieurs, que je ne sais pas ce que cela veut dire.

Cependant en voyant les hommes de la police l'entourer, la Grenouille veut s'esquiver; on ne lui en laisse pas le temps, on l'arrête, et un troisième agent s'avance, et dit :

— Fouillez monsieur!

— C'est inutile... Je ne veux pas qu'on me fouille... j'aime mieux m'en aller et perdre mes billets.

Mais on n'écoute pas ses réclamations... On le fouille, on lui trouve le paquet de billets de banque qui tous sont examinés et reconnus faux. Alors on se prépare à emmener le soi-disant major; celui-ci se débat, ne veut pas se laisser emmener, mais en cherchant à se débarrasser des agents, il reçoit le coude de l'un d'eux en plein visage, aussitôt son second nez se décolle, se détache et, en apercevant le nez cassé qui reste à ce monsieur, un des agents s'écrie :

— Oh! la bonne prise!... Je te reconnais mon drôle... Messieurs, nous tenons le fameux la Grenouille, un de ces deux forçats qui se sont échappés du bagne il y a déjà six ans, et que nous cherchons en vain depuis ce temps, ainsi que son camarade Séverin, le petit-fils de Cartouche; mais celui-ci pris nous mettra bien vite sur les traces de l'autre.

— Ce n'est pas vrai... Je ne suis pas la Grenouille!...

— Pas moyen de nier... Tu es trop reconnaissable avec ton nez cassé... Ah! l'autre te déguisait bien... mais il ne tenait pas assez!...

— Ah! gredin de Roberval... scélérat de faussaire, et dire que c'est lui qui est cause de ma perte!...

— Ah! les billets viennent d'un nommé Roberval... Messieurs, retenons cela... nous verrons à le découvrir...

— Oh! parbleu! je vous dirai bien moi-même où il se trouve; je n'ai aucun ménagement à garder avec ce drôle-là!

— Allons, la Grenouille, en route pour la préfecture.

Et on emmène le voleur qui ne cesse de répéter :

— Scélérat de Roberval... comme il m'a volé... il me fait perdre vingt mille francs!

XXVII. — LE VICOMTE DANS UNE FAUSSE POSITION.

Pendant cette même soirée, Séverin, qui voulait mettre à exécution un autre projet avait eu soin d'écrire à Maria un petit billet dans lequel il lui disait :

« J'ai encore à vous entretenir pour une affaire importante, veuillez m'attendre chez vous ce soir entre neuf et dix heures; je désire que votre frère Victor soit présent à cette entrevue. »

Ensuite il avait envoyé chez Ernest Didier une lettre anonyme dans laquelle il lui marquait :

« On a des secrets de la dernière importance à vous confier relativement à mademoiselle Honorine, gardez le silence, et trouvez-vous ce soir vers dix heures, à l'entrée des Champs-Elysées, près de la place de la Concorde; on ira vous y rejoindre et vous saurez le mot de cette énigme. Il s'agit du bonheur de la personne que vous aimez... mais ne lui dites rien de cet avis. »

Ces deux billets n'étaient écrits que dans le but d'éloigner ce soir-là de chez Florentine les personnes qui s'y rendaient habituellement, et d'être certain de la trouver seule avec sa fille. Quant au comte de Germancey, depuis quelques jours il était retenu chez lui par une attaque de goutte, on n'avait donc pas sa visite à redouter.

Depuis que le vicomte de La Palissonnière avait entendu son cher ami le baron de Sternitz lui dire qu'il était le tuteur d'Honorine, il n'avait pas manqué, chaque fois qu'il s'était trouvé avec lui, de le prier, de le supplier même de le présenter à sa pupille et à sa mère.

Séverin, tout en flattant la passion du vicomte, trouvait toujours des prétextes pour différer cette présentation. Un jour enfin, il dit au vieil amoureux :

— Mon cher La Palissonnière, j'aurais déjà cédé à vos instances, et je vous aurais mené chez ma pupille, si je n'avais pas un petit compte à régler avec sa mère; dans un moment de gêne, alors que mes fermiers prussiens étaient en retard pour les payements qu'ils avaient à me faire, j'ai emprunté à madame Florentine la modeste somme de trente mille francs. Depuis, je ne sais pas comment cela s'est fait!... nous avons eu quelques discussions mêlées d'aigreur, j'ai cessé d'aller chez cette dame, et par conséquent j'ai oublié de lui rendre les trente mille francs qu'elle m'a prêtés.

— Eh! bien, cher baron, rendez-les-lui maintenant; ce sera même une occasion toute naturelle pour retourner chez cette dame.

— Je sais très-bien que, lorsque je retournerai voir ma pupille, il faut que je rende cette somme à sa mère... il me serait même impossible de m'y présenter sans cela... car de quoi aurais-je l'air... de quelqu'un qui ne paye pas ses dettes!... fi donc! je n'ai jamais eu cette réputation, cher vicomte!

— J'en suis bien persuadé!...

— Mais je ne puis céder en ce moment à vos instances pour être présenté à ces dames, parce que je viens d'avoir au jeu une veine extraordinairement malheureuse... J'ai perdu plus de cent mille francs depuis huit jours...

— Oh! diable!

— Cela ne me gêne que momentanément; grâce au ciel, ma fortune est assez considérable pour que je sois au-dessus de cette perte... Mais je ne puis pas payer maintenant ces trente mille francs à madame Florentine... Je sais bien que, si je voulais emprunter, toutes les bourses me seraient ouvertes, mais je n'aime pas à emprunter!... J'ai écrit à mon intendant, à Berlin, pour qu'il me fasse tenir des fonds ici... Malheureusement ce drôle-là est quelquefois fort lent à répondre... ces intendants! vous savez, quand on leur demande de l'argent, bien qu'ils le doivent, il semble qu'on leur arrache l'âme!... Il faut donc attendre qu'il m'ait envoyé des fonds pour que je vous introduise près de ma belle pupille!.. J'en suis fâché, parce que pendant ce temps-là ce petit jeune homme qui est reçu chez ces dames, fait peut-être des progrès dans le cœur d'Honorine... et vous arriverez peut-être un peu tard!

Après avoir entendu cela, La Palissonnière s'était gratté la tête, puis le front, puis le nez, et enfin s'était écrié :

— Mon cher baron, faites-moi un plaisir... une grâce!...

— Tout ce qui dépendra de moi, mon brave ami.

— Permettez-moi de vous avancer ces trente mille francs qui vous manquent en ce moment... de cette façon, rien ne nous retardera pour aller chez ces dames.

— Hom! que voilà donc bien les amoureux!... toujours impatients!... mais non... je ne puis accepter cela...

— Et pourquoi donc!... entre nous ce n'est pas un prêt... c'est une simple avance : dès que votre intendant vous aura envoyé des fonds, vous me rendrez ma somme, et c'est fini!...

— Oui... oh! je sais bien que cet argent dans ma poche ou dans la vôtre... cela ne doit aucunement m'embarrasser...

— Vous acceptez?

— Puisque cela vous rend si heureux...

— Vous êtes un homme charmant!

— Quand pensez-vous pouvoir me donner ces trente mille francs?

— Demain soir, pas plus tard.

— Très-bien!

— Et dès demain... le soir, vous me présenterez à votre pupille?

C'est chose convenue...

— Et... si nous pouvions ne pas y rencontrer ce jeune godelureau...

— Soyez tranquille, nous n'y rencontrerons ni lui ni d'autres... Je... j'écrirai un petit mot d'avance à Florentine pour qu'il n'y ait point chez elle d'étrangers lorsque nous nous y présenterons.

C'était après cette conversation avec le vicomte que Séverin avait écrit les deux billets précédents; mais il.

s'était bien gardé de prévenir Florentine de sa visite; il préférait la surprendre par son arrivée imprévue.

Dix heures viennent de sonner. Florentine est seule avec sa fille; Honorine fait un peu la moue, parce que Ernest les a quittées beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Elle dit à sa mère :

— Comprends-tu que M. Ernest soit parti ce soir à neuf heures, lui qui habituellement reste avec nous jusqu'à onze heures, et encore il faut que tu lui dises que nous allons nous coucher, sans cela il ne penserait jamais à nous quitter.

— Ma chère amie, M. Ernest avait sans doute quelque affaire ce soir, c'est pourquoi il est parti plus tôt.

— Oui, il m'a parlé d'un ancien camarade de l'armée, qu'il avait rencontré et qui lui avait donné un rendez-vous pour ce soir...

— Eh bien! tout s'explique alors.

— Oh! mais moi je n'aime pas ces camarades dont on ne vous avait jamais parlé et puis qui surgissent tout à coup pour qu'on ait un prétexte pour nous quitter de bonne heure.

— Honorine, tu n'es pas raisonnable... Avec celui qu'on aime, il faut ne point se montrer si exigeante... il faut de la confiance... elle n'est pas toujours trompée!...

— Pas toujours, cela veut dire qu'elle l'est quelquefois; et nos amis, Maria, Victor, qui ne sont pas venus nous voir!

— Maria peut avoir beaucoup à travailler... des emplettes à faire pour ses modes... on n'est pas toujours libre...

— Oh! tu diras ce que tu voudras, mais ce soir on nous abandonne.

— Tu ne peux pas dire cela pour ton parrain, tu sais qu'il souffre, sans quoi il viendrait nous voir.

— Mon parrain! oh! je ne l'accuse pas, je sais combien il nous aime, lui... Si tu veux, maman, nous irons demain chez lui nous informer s'il va mieux.

— Oui, ma fille, oui, c'était aussi mon intention; nous irons demain chez M. de Germancey... et...

La sonnette qui est tirée avec violence interrompt cette conversation.

— Qui peut venir si tard? s'écrie Florentine à qui ce bruit inattendu cause un vague effroi.

— Oh! c'est Ernest qui revient, j'en suis sûre!

— Non, ma fille, ce n'est pas probable... ne va pas ouvrir... attends...

— Pourquoi donc cela, ma mère?

Un second coup de sonnette se fait entendre, et Florentine, s'approchant de la porte d'entrée, demande :

— Qui est là?

— C'est moi, Florentine, ouvrez donc!

Au son de cette voix, qu'elle a reconnue aussitôt et qui la remplit de terreur, Florentine dit à sa fille :

— Rentre dans ta chambre, Honorine, rentre et n'en sors pas que je ne t'appelle...

— Mais, maman... qui donc a répondu?

— Rentre, te dis-je... je ne veux pas qu'il te voie!...

Et la jeune femme pousse sa fille dans sa chambre dont elle referme la porte; ensuite elle va ouvrir celle qui donne sur le carré.

Séverin paraît avec La Palissonnière qu'il pousse devant lui, tout en disant :

— Vous n'attendiez pas ma visite si tard, n'est-ce pas, madame?

— En effet, monsieur, répond Florentine toute pâle et toute tremblante, tandis que le vicomte, toujours poussé par son introducteur, se trouve au milieu de la chambre, où il salue profondément Florentine, qui le regarde avec surprise.

Séverin prend le vicomte par la main :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. le vicomte de La Palissonnière, ancien employé dans la bouche du roi...

— Non pas employé!... mais officier, s'écrie le vicomte qui salue de nouveau; officier... s'il vous plaît. Madame, je suis extrêmement flatté... d'avoir l'avantage... il y a bien longtemps que je suppliais mon ami, le baron de Sternitz, de me présenter à vous... ainsi qu'à... ainsi qu'à mademoiselle votre fille...

Et le vicomte regardait tout autour de lui, cherchant dans la chambre Honorine qui n'y était pas.

Cela paraissait beaucoup contrarier ce monsieur. Florentine, qui l'a entendu avec étonnement donner à Séverin le titre de baron de Sternitz, ne répond que par un salut très-froid au discours qu'il vient de lui adresser; elle se contente de lui indiquer un siége.

Séverin s'est déjà jeté dans un fauteuil où il s'étend avec complaisance. Le vicomte se décide à s'asseoir aussi, en continuant de regarder autour de lui.

— Où donc est ma pupille Honorine? demande le faux baron en regardant Florentine d'une façon assez significative.

— Ma fille est couchée...

— Couchée déjà!...

— Elle se sentait un peu indisposée...

— Ah! c'est bien malheureux... cela me fait bien de la peine! murmure le vicomte, j'aurais été si enchanté de présenter mes hommages à la pupille de mon ami le baron de Sternitz; nous sommes venus un peu tard, il est vrai; ce n'est pas ma faute, je voulais venir plus tôt, mais mon ami le baron n'était pas prêt!... enfin... j'espère que ce ne sera que partie remise?...

— Oui, oui, c'est partie remise, mon cher La Palissonnière, et après tout il vaut peut-être mieux que ma pupille ne soit pas présente à cette première visite...

— Pourquoi donc? je ne suis pas de cet avis, moi!

— Parce que, devant une jeune fille... bien élevée... on ne peut pas s'expliquer aussi catégoriquement qu'en son absence.

Le vicomte sort de sa poche une bonbonnière en écaille, il offre des bonbons à Florentine qui les refuse, et semble attendre avec anxiété que Séverin explique le but de sa visite. Celui-ci, après avoir pris une poignée de bonbons dans la boîte du vicomte, reprend la parole :

— Oui, ma chère madame Florentine, c'est principalement de ma pupille que nous venons vous entretenir, ce cher La Palissonnière et moi; ce brave ami a déjà eu l'occasion de voir Honorine... il l'avait remarquée au spectacle... elle est assez jolie pour être remarquée...

— Elle est ravissante, adorable... du reste, ce n'est pas étonnant, elle tient de sa mère! .. c'est tout son portrait, sauf la couleur des cheveux et celle des yeux.

Florentine entend ce compliment sans sourciller, et le vicomte dit tout bas à son introducteur :

— Cette dame ne paraît pas bien disposée... remettez-lui donc ses trente mille francs, je suis sûr que cela lui rendra l'humeur plus gaie!

Mais Séverin se contente de répondre bas :

— Fi donc!... devant un tiers... ça la fâcherait, au contraire!

Puis il reprend tout haut :

— Oui, ma chère dame... nous venons pour vous parler d'Honorine... et, lorsque je vous présente mon ami, qui est fort riche et ancien officier dans la bouche royale... je présume que vous devinez de quoi il va être question?...

— Non, monsieur, je ne devine rien! répond sèchement la jeune femme.

Et Oreste murmure encore entre ses dents :

— Il a tort de ne point lui rendre ses trente mille francs... Elle fait la mine parce qu'il ne lui en souffle pas un mot! c'est évident!

— Eh bien! madame, puisque vous ne devinez pas pourquoi je vous ai amené M. le vicomte de La Palissonnière, je vais aller droit au but : mon brave ami a été séduit, charmé par les attraits de... ma pupille; il m'a fait l'aveu de son amour, en me demandant s'il pouvait aspirer au titre de son époux; je lui ai répondu qu'il lui faisait honneur en lui offrant sa main .. C'est donc un futur gendre que je vous présente. . car je pense, je suis même certain que vous ne mettrez aucun obstacle à ce mariage...

— Vous vous trompez, monsieur, cette union ne peut avoir lieu...

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Oh! oui... pourquoi cela, belle dame? murmure le vicomte en poussant un gros soupir.

— Monsieur, ma fille a déjà donné son cœur... elle aime, elle est aimée d'un jeune homme auquel sa main est promise.

— Ta! ta! ta!... je me fiche pas mal de votre jeune homme!... vous le mettrez à la porte, voilà tout... et mon autorité à moi, la comptez-vous pour rien, madame, oubliez-vous les droits que j'ai sur Honorine... et qu'elle doit m'obéir!...

Florentine n'a pas le courage de Maria; les regards de Séverin la font trembler, pâlir, cependant elle songe à sa fille et reprend avec assez de résolution :

— Non, monsieur, ma fille ne vous obéira pas, non, vous n'avez aucun droit sur elle!... Je ne renverrai pas celui qu'elle aime, M. Ernest Didier, car ce serait la réduire au désespoir, et je ne veux pas faire le malheur de ma fille!

— Et moi, madame, je vous dis qu'Honorine épousera mon ami, le vicomte que voilà... parce que je veux que cette union se fasse... et quand j'ai résolu quelque chose...

Le bruit de la sonnette arrête les paroles sur les lèvres de Séverin, il change de couleur et murmure :

— Comment! du monde... il vous vient du monde à cette heure?...

— Et pourquoi pas? reprend Florentine, à qui l'arrivée de quelqu'un rend du courage.

— N'ouvrez pas, madame, n'ouvrez pas...

Mais on sonne de nouveau, et presque aussitôt la voix du comte de Germancey fait entendre ces paroles :

— C'est moi, ma bonne Florentine, ouvrez, ne craignez rien... il faut que je vous parle...

— Malédiction... c'est Germancey!... murmure Séverin; puis, apercevant une porte vitrée, il l'ouvre, voit un grand cabinet et y pousse brusquement La Palissonnière en lui disant :

— Entrez là avec moi...

— Mais... pourquoi?...

— Pas un mot... entrez, je ne veux pas être vu de cet homme... vous, Florentine, tremblez si vous me trahissez!...

Tout cela a été l'affaire de quelques secondes; La Palissonnière, bousculé par son cher ami, est entré dans le cabinet noir sans savoir pourquoi, Séverin a refermé la porte sur eux; alors Florentine, encore toute tremblante, va ouvrir la porte du carré, et le comte paraît appuyé sur le bras de son neveu.

— Bonsoir, chère enfant... vous alliez vous coucher peut-être... et nous vous dérangeons... mais ce que j'ai à vous dire est si important... que, malgré ma goutte, j'ai voulu venir...

— Ah! monsieur, vous souffrez bien, je le vois...

— Laissez-moi m'asseoir d'abord... il faut quelquefois savoir surmonter ses souffrances...

— Oh! mon oncle a bien du courage!... Je voulais venir seul, mais il a tenu à m'accompagner.

Placés dans le cabinet, dont la porte vitrée n'était close que par un rideau, Séverin et le vicomte entendaient parfaitement tout ce qui se disait dans la chambre où était le comte, et ils ne l'auraient pas voulu, qu'il leur eût été impossible de perdre un mot de ce qui se disait. Séverin, du reste, se tient debout, et collé contre le vitrage pour mieux écouter; La Palissonnière est derrière lui et n'ose pas remuer, parce que son cher ami le lui a défendu d'un ton qui n'avait plus rien d'amical.

— Ce que vous avez à me dire est donc bien important, monsieur? demande Florentine qui est tremblante et jette à la dérobée un regard sur la porte vitrée.

— Oui, ma chère amie, oui... il s'agit de ce misérable, de cet homme qui a fait votre malheur et celui de ma nièce... Ah! j'espère que le terme de ses forfaits est arrivé... Mais où donc est ma filleule?

— Dans sa chambre, monsieur, voulez-vous que je l'appelle?...

— Non, non... quoiqu'elle ignore les liens qui l'attachent à ce monstre... Je préfère qu'elle n'entende pas ce que j'ai à vous dire...

— Ils parlent d'un monstre, murmure La Palissonnière.

Séverin lui serre fortement le poignet en lui disant :

— Taisez-vous.

— Vous saurez, ma chère Florentine, que, d'après le signalement que lui avait donné sa sœur, signalement facile à retenir, grâce à la profonde cicatrice qui coupe la joue de ce monsieur, Victor s'était promis de le découvrir. Vous l'aviez vu souvent en calèche, et poussant l'audace jusqu'à porter plusieurs croix à sa boutonnière... C'est donc parmi ces messieurs qui affichent un grand luxe que mon neveu a cherché ce Villemart... ou ce Francisque, si vous aimez mieux. Il est parvenu à rencontrer ce monsieur, il suit sa calèche, sait où il demeure, s'informe, et apprend que le lâche se fait appeler baron de Sternitz et se donne pour un riche seigneur prussien...

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc là... balbutie La Palissonnière. Mais Séverin ne lui répond qu'en lui appliquant sa main sur la bouche.

— Sous ce nom, sous ce titre, ce misérable ne fait que des dupes... il est secondé par un soi-disant major Kroutberg, qui probablement n'est autre que ce la Grenouille qui s'est sauvé du bagne avec lui...

— Du bagne! s'écrie Florentine épouvantée, vous avez dit du bagne, monsieur?

— Comment du ba... du ba... palsambleu!... je... Le vicomte ne peut en dire davantage, Séverin comprime ses paroles avec sa main.

— Oui, ma pauvre amie, reprend le comte, il n'est plus temps de vous rien cacher... Apprenez que ce soi-disant Francisque n'est autre que ce Séverin, ce petit-fils de Cartouche dont je vous avais déjà raconté les premiers crimes; ce misérable a continué son infâme carrière, il s'était mis à la tête d'une bande de voleurs. Lorsqu'il vous quitta si brusquement une nuit, c'est que son complice la Grenouille venait de l'avertir que l'on avait découvert ses traces et qu'il devait se hâter de fuir. A cette époque il alla rejoindre la bande de ce fameux Schinderhanes qui épouvantait par ses crimes le midi de la France. Revenu plus tard dans Paris, où il était traqué de tous les côtés, il s'était réfugié avec ce qui restait de sa bande, dans les environs de Corbeil, et c'est lui que nous sommes parvenus à faire arrêter dans la forêt de Sénart, Mérillac et moi. Condamné avec ses complices aux travaux forcés à perpétuité, malheureusement il est parvenu à se sauver, il y a quelques années, avec cet autre voleur, nommé la Grenouille... qui joue auprès de lui le personnage du major Kroutberg.

— Ah! mais!... ah! sapristi... Ah! est-ce que?... alors...

Le vicomte ne peut prononcer que des mots entrecoupés; Séverin le bâillonne de façon à lui ôter la respiration.

— Francisque était ce Séverin! murmure Florentine. Ah! monsieur... quelle honte... quelle infamie!

— Calmez-vous, mon enfant, les crimes, les fautes sont personnels. Au reste, vous n'aurez plus rien à redouter de ce monstre; sur ce que m'a appris mon neveu, j'ai fait sur-le-champ avertir le commissaire de police, on a cerné l'hôtel du soi-disant baron de Sternitz, et dès ce soir, il est certain qu'il doit être arrêté...

— Ah! tu ne recommenceras pas, toi!...

Ces mots ont été prononcés par Séverin, qui est sorti brusquement du cabinet, tenant un stylet à sa main; il s'élance sur le comte, le frappe, puis courant vers la porte, se sauve précipitamment, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître, avant qu'on se soit encore aperçu de son nouveau crime.

Mais bientôt cependant on voit le sang couler de la blessure que le comte a reçue au-dessous du sein droit.

— Messieurs, nous tenons le fameux la Grenouille. (Page 102.)

— Ah ! le misérable !... il vous a blessé, monsieur ! s'écria Florentine qui se hâte d'appeler sa fille, pour qu'elle l'aide à secourir le comte, car déjà Victor s'est élancé vers la porte et vient de partir en disant :

— C'était lui !... Oh ! mais il aura beau fuir... il ne m'échappera pas.

Honorine est accourue, elle se désole en voyant le comte blessé, celui-ci s'efforce de rassurer la mère et la fille, en leur faisant espérer que le coup qu'il a reçu ne sera pas dangereux.

On voit alors le vicomte qui sort du cabinet, pâle, défait, tremblant et qui va et vient dans la chambre comme un insensé, en disant :

— Mon Dieu... est-ce possible... ce cher baron... ce misérable... c'était un gueux et mes trente mille francs... il m'emporte trente mille francs. Ah ! mesdames, croyez bien qu'il n'y a pas de ma faute... je suis désespéré...

— Monsieur, un médecin... un chirurgien... de grâce allez sur-le-champ nous chercher un médecin.

— Oui, mesdames... j'y vais... mes trente mille francs.

— M. de Germancey est blessé... hâtez-vous donc, monsieur...

— J'y cours, mesdames... Ah ! le brigand... un baron qui n'était pas un baron !... comment ai-je pu me laisser attraper ainsi... mais je me disais aussi quelquefois : Comment a-t-il pu me voir sur un champ de bataille puisque je n'y ai jamais été ?

Le vicomte est parti en se lamentant. Au bout de quelques minutes, ne voyant arriver aucun secours, Florentine se décide à descendre elle-même demander au concierge où l'on peut trouver un médecin, et elle fait bien de prendre ce parti, car M. de La Palissonnière, en s'arrêtant devant le portier, n'avait pu que lui dire :

— C'était un gueux... un scélérat fini... ce soi-disant baron de Sternitz... il m'emporte trente mille francs... mais où trouver un médecin... car je suis bien malade... j'étais dans le cabinet... j'ai tout entendu... et il m'empêchait de crier ! le gueusard !...

Le concierge n'avait rien compris à tout cela, et Oreste de La Palissonnière s'était éloigné en parlant tout haut sur le boulevard. Heureusement un médecin demeurait dans une maison voisine, on court le chercher, il est bientôt près du comte, il examine sa blessure, il croit pouvoir assurer qu'elle ne met pas ses jours en danger, parce que l'arme mal dirigée a glissé le long des côtes et ne peut avoir atteint aucun organe essentiel à la vie. Cependant le docteur annonce que le blessé n'est pas en état d'être transporté chez lui ; aussitôt Florentine prépare un lit dans lequel le docteur et le concierge ont bientôt établi M. de Germancey.

— Je vous cause bien du tracas... bien des ennuis ! murmure le comte d'une voix faible, en regardant Honorine et sa mère. Mais celle-ci se jette sur la main du blessé qu'elle couvre de baisers et de larmes, en lui disant :

— Ne suis-je pas la première cause de cet affreux événement ! mais vous guérirez, monsieur, le docteur nous en a donné l'assurance. En attendant, ne parlez pas... ne bougez pas... et songez que nous sommes bien heureuses, ma fille et moi, de vous avoir chez nous, puisque nous pouvons vous voir sans cesse, et veiller constamment près de vous.

Le comte trouve encore la force de sourire à ses deux garde-malade ; et celles-ci passent la nuit à veiller près de son chevet, et à prier Dieu pour qu'il leur conserve un protecteur et un second père.

XXVIII. — LE CHATIMENT. — CONCLUSION.

Le lendemain, dès sept heures du matin, Ernest Didier et Maria étaient chez Florentine : n'ayant trouvé personne à ce rendez-vous qu'on lui avait assigné, Ernest s'était douté que cette lettre anonyme cachait quelque trame nouvelle ; il s'était rendu chez Maria qui lui avait aussi fait part du rendez-vous qu'on lui avait donné, mais auquel elle et son frère n'avaient pas ajouté foi ; cepen-

dant ne voyant pas revenir son frère, Maria et le jeune officier s'étaient en toute hâte rendus chez Florentine.

Là, ils apprennent les événements de la nuit, ils trouvent le comte blessé, et Florentine veillant avec sa fille près de son lit. Mais l'arrivée du docteur que l'on attendait avec impatience, fait naître la plus vive anxiété, bientôt elle se change en une douce émotion de joie : le docteur a de nouveau visité la blessure, et cette fois il répond que dans trois semaines le comte sera guéri. On se sent soulagé, on s'embrasse, on respire plus librement. Cependant quelque chose manque encore au bonheur de tous ceux qui sont réunis près du blessé :

Victor n'est pas revenu, il n'a pas reparu depuis la veille.

— Comment vous a-t-il quittés? demanda Ernest.

— Quelques instants après que M. de Germancey venait d'être blessé... Tout cela s'était fait si vivement... Le misérable, qui était caché dans le cabinet, en est sorti comme la foudre... Après avoir frappé M. le comte, il a fui... Victor et moi nous ne savions pas encore ce que cet homme avait fait...

— Mais pourquoi cet homme était-il caché dans ce cabinet avec cet autre que j'ai reconnu pour ce vilain monsieur, qui, au spectacle, s'est querellé avec M. Ernest? demande Honorine en s'adressant à sa mère. Que venait-il donc faire ici, cet homme-là?

Florentine baisse les yeux, elle est embarrassée. Maria s'empresse de répondre pour elle :

— Mon enfant, cet homme a fait le malheur de votre mère, il a rendu sa jeunesse triste et sombre, bien souvent il lui a fait verser des pleurs... en ce moment encore, voyez, des larmes s'échappent de ses yeux!... Croyez-moi, Honorine, si vous voulez que le sourire, que le calme renaissent pour votre mère, ne lui parlez plus de cet homme! ne le rappelez jamais à son souvenir.

Pour toute réponse la charmante fille court se jeter dans les bras de sa mère et l'embrasse tendrement en lui disant :

— Oh! pardonne-moi... je ne savais pas... mais c'est fini... oh! c'est bien fini.

Neuf heures viennent de sonner, on commence à s'inquiéter de n'avoir aucune nouvelle de Victor. Enfin on entend monter rapidement l'escalier, la porte s'ouvre et l'on voit entrer Victor avec M. de Mérillac.

Ce dernier court au lit dans lequel est le blessé, il se penche vers lui et l'embrasse en s'écriant :

— Mon pauvre Germancey!... blessé... blessé par ce misérable... Oh! il t'en voulait toujours, le traître... Heureusement je vois dans les yeux de ces dames, que tu n'es point en danger... non... n'est-ce pas?... Oh! mais c'est égal, il ne recommencera plus, ce monsieur... cette fois, justice est faite, et grâce à ton neveu Victor... ce brave garçon avec qui, heureusement, tu m'avais fait faire connaissance il n'y a pas longtemps, oui, grâce à lui et un peu à moi, qui l'ai secondé du mieux que j'ai pu, ce Séverin a reçu le châtiment que depuis si longtemps il avait mérité!

— Il est mort? balbutie Florentine.

— Oui, madame, répond Victor, il est mort... J'avais juré de venger ma sœur et j'ai tenu mon serment! Voici ce qui est arrivé depuis hier au soir : pour rattraper le misérable qui venait de frapper mon oncle, vous savez que je sortis bien peu de temps après lui; je sautai plutôt que je ne descendis l'escalier; mais en sortant de la maison, cet homme avait refermé la porte, ce qui mit plus de distance entre nous. Heureusement, une boutique était encore ouverte tout à côté de cette maison, et le marchand était sur la porte; je lui demande s'il a vu sortir d'ici et passer devant lui un homme dont la démarche devait être très-précipitée; il me répond qu'en effet un homme vient de passer devant lui en courant; que dans la vivacité de sa course il a même manqué de le renverser. Je savais le côté qu'il avait suivi c'était déjà quelque chose : je prends ma course du même côté; il était tard, il ne passait plus que fort peu de monde sur le boulevard, ce qui me permettait de voir assez loin devant moi. Enfin un peu avant la rue des Filles-du-Calvaire, j'aperçois un individu qui marchait beaucoup trop vite, pour quelqu'un qui rentre tout simplement à son logis : je me hâte, mais cet homme s'est retourné au bruit de mes pas, alors il fuit de nouveau, cependant j'allais l'atteindre, lorsqu'un peu après la rue des Filles-du-Calvaire il disparaît tout à coup.

Je m'avance... je suis à la place où il était... j'examine, je regarde... rien qu'une grande maison!... C'est donc dans cette maison qu'il est entré... Cependant la porte cochère est fermée... on n'a point frappé... n'importe, je suis certain qu'il ne peut être que là, et je me plante devant cette maison en me disant : il n'en sortira pas sans que je le voie.

— C'est alors, dit à son tour Mérillac, que je passai près de ton neveu... Je revenais de conduire chez elle une petite dame... fort gracieuse, que j'avais rencontrée au spectacle. Je vois un jeune homme qui a l'air d'être en faction... je me dis : il guette sa belle... cela se fait tous les jours!... Pendant ce temps il m'examine, vient à moi et nous nous reconnaissons tous les deux.

— Que diable faites-vous ici... à cette heure? lui dis-je en souriant... quelque rendez-vous d'amour...

Mais Victor m'apprend ce qui s'est passé ici... l'attentat commis sur mon vieil ami! oh! alors, il n'est plus question d'amourettes, et je dis à Victor : Je suis des vôtres... je veux, je dois vous aider à faire arrêter l'assassin de mon ami. Vous pensez qu'il est dans cette maison; je vais d'abord aller au poste voisin, requérir du renfort, afin que l'on puisse garder toutes les issues de cette maison qui a peut-être d'autres sorties que celle-ci.

Je me rends au poste le plus voisin, je conte ce dont il s'agit, on me donne quatre hommes et un caporal, avec lesquels je reviens trouver Victor. Personne n'avait paru. Nous laissons les quatre soldats devant la porte et nous frappons à la porte cochère, j'entre avec Victor et le caporal et je dis au concierge :

— Tout à l'heure un homme est entré dans votre maison, qui a-t-il demandé? Le concierge nous répond :

— Messieurs, je n'ai vu personne, à la vérité j'ai bien entendu fermer ma porte cochère que je croyais fermée depuis longtemps, et que probablement un de mes locataires aura laissée ouverte en rentrant, ce doit être M. Pétavin, il n'en fait jamais d'autre; quand il rentre le soir il ne se donne pas la peine de fermer sa porte.

Tout cela prouvait que Victor ne s'était pas trompé et que le misérable Séverin s'était glissé dans la maison à la faveur de cette porte ouverte. Mais que faire, il était près d'une heure du matin. Le caporal nous dit : Nous ne pouvons pas aller réveiller tous les locataires pour leur demander s'ils ont un voleur chez eux, il vaut mieux attendre le jour. Fort bien, mais le portier sachant qu'un meurtrier s'est caché dans sa maison, demande que les quatre soldats viennent passer la nuit dans sa loge. Je lui dis que nous y resterons, Victor et moi, et je parviens à le tranquilliser. Quant aux soldats, ils doivent veiller en dehors.

La nuit se passe ainsi, nous prêtions l'oreille, Victor et moi, car cette maison est fort grande; elle a une grande cour et deux escaliers; mais nous n'entendions rien que le portier, qui ne pouvait dormir et s'écriait à chaque instant : le voilà! et ce n'était rien.

Enfin le jour renaît, on commence à aller et venir dans la maison. Par prudence, je fais placer deux sentinelles dans la cour. Nous allons visiter les caves, nous n'y trouvons rien. Mais bientôt une bonne vient dire au portier :

— Qu'est-ce qui est donc dans les lieux d'aisance du cinquième, voilà trois fois que je veux y aller, mais on me crie toujours : Il y a du monde! c'est bien désagréable... celui qui est dedans les occupe depuis plus d'une demi-heure, qu'est-ce qu'il peut donc y faire?

Aussitôt je fais signe au caporal, nous montons, suivis d'un des soldats. Arrivés devant l'endroit indiqué et dont la porte était fermée, le caporal crie :

— Ouvrez ou j'enfonce la porte.

On ouvre en effet, et Séverin paraît armé de deux pistolets avec lesquels il crie :

— Passage ! ou vous êtes mort !

Il n'a pas plutôt achevé ces mots que, voyant qu'on ne lui livre point passage, il tire sur le caporal, qu'il manque heureusement, alors le soldat qui nous suivait, l'ajuste, et ne le manque pas, lui !... il a reçu la balle, juste au cœur, il est tombé.... il était mort sur le coup.

On doit penser avec quel intérêt on a entendu ce récit et quelles impressions diverses il produit sur les personnes qui l'écoutent.

Le comte murmure d'une voix faible :

— Cet homme était un grand coupable, mais le ciel a fait justice ! désormais, mes amis, mes enfants, ne nous occupons plus de lui et tâchons de l'effacer de notre souvenir.

Le lendemain de cette journée qui avait vu enfin périr le petit-fils de Cartouche, on était encore réuni chez Florentine. M. de Mérillac seul n'était pas arrivé; mais il ne tarde pas à venir encore tout ému, tout agité, il va s'asseoir près du blessé, en disant :

— Décidément l'époque des châtiments est arrivée pour les coupables : d'abord ce voleur de la Grenouille, qui se faisait appeler major Kroutberg, et grâce au nez en cire qu'il s'était collé sur le sien, défiait tous les signalements de la police, a été arrêté dans une maison de jeu du Palais-Royal; ce monsieur ne jouait pas moins que des billets de banque de mille francs ! Mais ne voilà-t-il pas que les billets sont reconnus faux ! On arrête notre homme qui en avait vingt semblables sur lui; dans la bagarre en voulant s'échapper, il perd son nez en cire, et on reconnaît sur-le-champ ce fameux la Grenouille que l'on cherchait depuis longtemps. Mais le joli de l'affaire, c'est que, se voyant pris à cause de ses billets, la Grenouille déclare qu'il les a volés chez un M. Roberval, dans sa maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Roberval ! murmure le comte, en regardant Mérillac tandis que Maria lève les yeux vers le ciel.

— Oui, mon ami, oui, voilà ce que je soupçonnais depuis quelque temps... ce que je n'osais pas me dire à moi-même, et ce qui était cause que je ne mettais plus les pieds chez ce monsieur. Vous pensez bien que, sur la déclaration de la Grenouille on n'a pas manqué de se rendre à Ville-d'Avray.

Roberval était arrivé le matin à sa campagne; il s'était aperçu bien vite que l'on avait forcé les portes de son pavillon; présumant que ceci n'était que l'ouvrage de voleurs, il n'en avait pas conçu d'inquiétudes, et s'était hâté de faire venir un serrurier qui avait sur-le-champ réparé les dégâts de la première porte. Puis en attendant qu'il en fît mettre une autre à son laboratoire, ce monsieur s'était comme d'habitude enfermé dans son pavillon, il y était donc, lorsqu'un agent de police et la force armée se présentèrent chez lui, le jardinier indiqua l'endroit mystérieux dans lequel son maître s'enfermait toujours. On alla y frapper, Roberval ne répondit pas, on frappa de nouveau, et cette fois l'agent fit entendre ces paroles :

— Au nom de la loi, ouvrez, ou l'on va enfoncer la porte !

La porte ne s'ouvrait pas; mais bientôt on entendit une détonation partir de l'intérieur du pavillon... le faussaire s'était fait justice lui-même, il venait de se brûler la cervelle dans l'atelier où il fabriquait ses billets.

— Pauvre Eulalie ! dit Maria. Ah ! je remercie le ciel de l'avoir délivrée de cet homme.

— Vous connaissez madame Roberval ? demande Mérillac.

— Oui, monsieur, c'était mon ancienne amie.

— Eh bien, madame, je suis de votre avis... c'est bien heureux qu'elle soit veuve !

Les prévisions du docteur se réalisèrent, le comte de Germancey fut bientôt guéri de sa blessure. Alors Ernest et Honorine demandèrent ce qui pouvait encore manquer à leur union. Le comte aurait bien consenti à ce mariage fît bientôt, mais Florentine, par un motif que l'on devine, voulut que six mois fussent écoulés avant que la fille ne devint l'épouse d'Ernest.

Cette union s'accomplit enfin. M. de Germancey eut encore la joie d'en être témoin, il ne mourut que quelques années après, partageant également sa fortune entre son neveu, sa nièce et sa filleule.

Après sa visite chez le baron de Sternitz, le banquier Rigoulot avait été trouver madame son épouse, à laquelle il s'était permis de faire une scène, lui reprochant d'avoir eu deux enfants étant demoiselle, à quoi madame lui avait répondu :

— Puisque alors j'étais demoiselle, cela ne vous regarde pas ! de quoi vous mêlez-vous ?

— La preuve que cela me regarde, répliqua le banquier, c'est que cela me coûte déjà deux cent mille francs.

— Si vous le prenez sur ce ton, dit madame, je vais vous quitter, je vais me séparer de vous !

— Ma foi, je ne demande pas mieux... et ça me fera plaisir, dit Rigoulot.

Voyant que cette séparation serait agréable à son mari, madame ne parla plus de le quitter.

Florentine aurait bien voulu retrouver son ancienne camarade, cette joyeuse Turlure, qui avait été marraine de sa fille. Mais, après son malheureux début dramatique, Turlure avait quitté Paris avec un comparse de la Gaîté, qui lui avait fourré dans la tête qu'en province on rendrait justice à leurs talents et qu'ils reviendraient plus tard à Paris tenir l'emploi de Frédérick Lemaître et madame Laurent. Probablement les événements ne réalisèrent point ces espérances, car, au bout d'une dizaine d'années, Turlure fut très-heureuse d'accepter une place d'ouvreuse de loges dans le théâtre qui l'avait vu débuter.

En l'année mil huit cent soixante-deux, vous savez quel bouleversement se produisit sur le boulevard du Temple. Excepté le Théâtre-Historique, qui avait été bâti sur l'emplacement de l'hôtel Foulon, tous les autres furent démolis; le Cirque, les Folies-Dramatiques, la Gaîté, les Funambules, le Petit-Lazari même disparurent pour faire place à cette grande et belle voie nouvelle nommée le boulevard du Prince-Eugène.

Sur la fin de cette même année 1862, on voyait encore fort souvent, sur le boulevard du Temple, un petit vieillard pâle, maigre et tout tremblotant, qui tenait à la main une mauvaise baguette; il allait s'asseoir sur un banc faisant face à la place où avaient été les théâtres; il tournait le dos à la chaussée et murmurait par moments, en agitant sa baguette en l'air :

— Ceci vous représente...

Puis il s'arrêtait, poussait un gros soupir, une larme tombait de ses yeux, et il reprenait :

— Ah ! non... ça n'y est plus !

FIN DES ENFANTS DU BOULEVARD.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

L'AMOUR QUI PASSE

ET L'AMOUR QUI VIENT.

I. — LE PETIT VILLAGE DE MERLAN.

Avez-vous été quelquefois vous promener du côté de Noisy-le-Sec? Et d'abord, que le nom ne vous effraie pas. C'est un village qui n'est pas plus sec qu'un autre... qui serait privé d'eau, et encore Noisy-le-Sec a-t-il pour voisinage le canal qui va se jeter dans le bassin de la Villette, où on est libre de se baigner en caleçon et de pêcher des têtards.

Si vous connaissez Noisy-le-Sec, vous savez qu'en sortant de la grande place du village, car tous les villages ont une grande place, où quelquefois deux voitures ne peuvent pas se croiser, ce qui n'empêche pas que ce soit toujours là que se donne la fête de l'endroit, et le plus petit hameau des environs de Paris a aussi sa fête, où l'on danse quelquefois, mais où l'on se grise toujours; ceci est un usage que les paysans ont à cœur de conserver.

Revenons à Noisy-le-Sec, dont la place n'est pas de celles que je vous citais tout à l'heure; car, bien au contraire, elle est grande, belle, aérée et suffisante pour que l'on puisse y danser au moins douze quadrilles et même des *polkas*, si la polka avait réussi à s'introduire dans les bals villageois; mais elle n'y est pas encore parvenue. Les paysans ne savent pas lever le pied aussi bien que les citadins. Espérons qu'ils y arriveront. Un vieux proverbe dit : *Tout vient à point à qui sait attendre*; et nous sommes dans un siècle de lumières et de chemins de fer qui doivent nécessairement hâter les progrès en tout.

Mais il me semble que je ne puis pas parvenir à sortir de Noisy-le-Sec. Ce n'est pourtant pas là que je veux vous arrêter. Ayez la complaisance de tourner à droite en sortant de la place. Vous passerez devant la boutique d'un gros épicier, marchand de vin et de sabots, chez lequel vous trouverez aussi d'excellent ratafia, ce qui n'est jamais désagréable lorsqu'on a chaud, et on a presque toujours chaud lorsqu'on se promène dans la campagne, parce qu'ordinairement c'est en été que l'on fait ces parties-là... Voilà une conséquence que je suis bien content d'avoir trouvée. Je me sens capable de vous dire beaucoup de choses de cette force-là.

Vous passez donc devant la boutique de l'épicier, qui fait le coin de la place. Vous buvez du ratafia ou vous n'en buvez pas : c'est absolument comme cela vous fera plaisir. Vous suivez ensuite la rue qui est aussi la route qui conduit ou à Villemomble, ou à Rosny; puis vous arrivez bientôt au bout de cette rue, à un endroit où deux routes se présentent et où une croix est élevée.

Sur votre droite, vous apercevez le village de Rosny, et sur la hauteur le fort qui domine toute la campagne. Suivez la route qui tourne un peu à gauche : c'est celle qui mène au joli village de Villemomble. Maintenant, vous êtes en pleine campagne, sur un beau chemin, tantôt pavé, tantôt ferré. De chaque côté s'étendent des champs bien cultivés; car les paysans des environs de Paris connaissent le prix du terrain, et n'ont pas pour habitude d'en laisser perdre. A des distances assez rapprochées, de beaux noyers donnent un peu d'ombrage à la route, qui se continue toujours belle, riante et égale, jusqu'à l'entrée de Villemomble, laissant à sa gauche les bois du Raincy et la forêt de Bondy, autrefois si célèbre par ses voleurs, mais que l'on traverse sans effroi maintenant, parce que les voleurs ont trouvé plus fructueux d'aller travailler dans les villes, ce qui est fort agréable pour les paysans.

Après Villemomble, en suivant toujours tout droit, vous arrivez à Gagny, autre village embelli par de charmantes petites maisons de campagne, petites villas possédées la plupart par d'anciens négociants retirés des affaires. Vous verrez le joli petit château de l'Horloge, où je ne vous conseille pas cependant de régler votre montre. Vous verrez la Maison-Blanche, et en montant du côté de Montfermeil vous verrez aussi la Maison-Rouge; car, dans ce pays, il y a des maisons de toutes les couleurs.

En continuant de monter, vous serez bientôt à Montfermeil, dél-

Ceux village qui me rappelle une *laitière* que j'ai beaucoup connue! Là, vous trouvez des sites enchanteurs, des bois parsemés de muguet et de pâquerettes, des prairies coupées par des pièces d'eau; il y a des gens qui nomment cela des mares : moi, je prétends que ce sont des étangs. Si c'est une illusion, je demande à la conserver. On embellit toujours le portrait de la femme que l'on aime; il me semble qu'il est bien permis aussi d'embellir les sites où l'on se plaît, où l'on a été heureux. C'est si naturel d'être reconnaissant!... et le naturel est si rare!

Le village de Montfermeil ne date pas d'hier. Dans le treizième siècle, une léproserie y fut fondée; car, dans le bon vieux temps, vous savez que la lèpre était chose fort commune. On avait encore beaucoup d'autres vilaines maladies que les médecins de cette époque ne savaient pas guérir, parce qu'ils étaient infiniment moins savants que les nôtres, qui, cependant, nous laissent aussi succomber quelquefois. Mais si on guérissait toujours, où serait le mérite?

Après Montfermeil, nous trouverions Coubron, avec son étang au milieu des bois (cette fois nous pouvons affirmer que c'est bien un étang); ensuite nous arriverions à Chelles et à Lagny, où jadis il ne fallait pas dire : *Combien vaut l'orge?* sans avoir la main dans le sac, sous peine d'être précipité, par les habitants, dans le bassin de la fontaine, et obligé de passer par une infinité d'épreuves hydrauliques.

Mais nous allons trop loin, nos souvenirs nous entraînent, nous pourrions ainsi vous faire faire trop de chemin. Rétrogradons, revenons à cette croix placée à la sortie de Noisy-le-Sec. Suivons la route pendant dix minutes seulement, et, à notre gauche, nous trouverons un petit village dont le nom n'est guère poétique à ce village, c'est Merlan.

Une seule rue compose tout le village de Merlan, et cette rue n'est guère plus longue qu'un petit boulevard de Paris; par exemple elle est large, et comme les maisons dont elle est ornée ne sont pas bien hautes, elle reçoit en plein les rayons du soleil. Ces maisons, habitées presque toutes par des villageois, sont loin d'être élégantes; mais, en revanche, elles sont inégales. Celle-ci aura un étage, celle-là deux; une autre n'a qu'un rez-de-chaussée. Du reste, cette variété donne du pittoresque à l'endroit. Lorsque j'entre dans un village, si je vois des maisons bien égales, bien alignées, je me crois encore dans les rues de Paris, et je ne trouve pas le plaisir que je cherche à la campagne.

Ce que je veux dans un village, c'est l'arbre planté en espalier le long des murailles, et dont les branches grimpent jusqu'aux fenêtres du premier étage, qu'elles cachent parfois à demi; c'est le fumier dans les cours; ce sont les poules, les canards et les oies barbotant sous la porte charretière; puis les enfants à demi nus, mais gras et roses, jouant au milieu de tout cela; c'est l'odeur de l'étable, c'est le bruit du ruisseau qui coule et se perd dans la rue, c'est le chant inégal des jeunes filles, c'est l'enseigne presque toujours curieuse du traiteur ou du cabaretier (c'est l'air pur qui y règne (pas chez le cabaretier, toujours dans le village) et la liberté que j'ai d'ôter mon paletot et même ma cravate si cela me fait plaisir.

A propos d'enseignes, il y a quelque temps, en me rendant à Saint-Mandé, j'ai remarqué aussi la boutique d'un perruquier qui s'annonce comme membre de *la Cadémie*. Cette orthographe est historique et prouve de nouveau combien les lumières ont fait de progrès depuis quelque temps. Revenons aux charmes de la nature.

Vous jouirez de tout cela dans le petit village de Merlan; mais je dois cependant vous prévenir que vous n'y trouverez point de traiteur. Pauvre pays! allez-vous dire? Un village, tel pittoresque qu'il soit, du moment qu'il n'a point de traiteur, est une jolie femme bossue : on veut bien la regarder de loin, mais on n'est pas tenté de faire sa connaissance. Et que ferait un traiteur dans ce tout petit village à peine connu de ses voisins, et où l'on ne passe guère, à moins qu'on n'ait la fantaisie de le visiter? Mais, en revanche, vous y trouverez un *petit bouchon sec*, c'est ainsi que dans le pays on désigne un cabaret, et, dans ce petit bouchon sec, vous pourrez peut-être obtenir une omelette et un morceau de lard, si toutefois vous vous y présentez un jour où la maison est bien approvisionnée.

Veuillez vous rappeler que le petit village de Merlan n'a rien de commun avec Auteuil, Passy, Boulogne et Saint-Cloud.

Or, par une belle et chaude journée du mois de juillet, en l'année mil huit cent quarante-six... vous voyez que je ne prends pas les choses de bien loin, trois piétons, après avoir débouché par Noisy-le-Sec, étaient arrivés devant les maisons rustiques qui annoncent le village de Merlan, et l'un des trois piétons s'était écrié, avec un air tout joyeux, et en mettant sa main gauche sur sa hanche, comme s'il allait mazurker :

— Ah! c'est ici, messieurs; voilà le village que je cherchais... Je savais bien que je ne vous égarerais pas. On connaît ses environs de Paris.

Avant d'aller plus loin, nous ne ferions peut-être pas mal de lier connaissance avec ces trois voyageurs. Etes-vous de mon avis?

II. — LES TROIS PIÉTONS.

Nos trois piétons ne sont pas de ces malheureux qui, forcés de faire de longues traites à pied, vous apparaissent sur une grande route, hâlés par le soleil et couverts de poussière. Les nôtres sont tout simplement des habitants de Paris, dont la mise annonce l'aisance, et les manières l'habitude de la bonne société.

Le plus jeune, qui peut avoir de vingt-six à vingt-sept ans, est grand, mince, svelte, blond de cheveux, blanc de visage; sa figure est plutôt bien que mal; ses yeux bleus ne sont pas grands, mais ils ont une expression de gaieté et de malice qui n'est pas sans charme : la manière dont il ferme la bouche et pince ses lèvres est un peu moqueuse, et son menton avance un peu trop; mais, au résumé, M. Alfred Mongelle a le droit de se croire joli garçon. Il y a tant de gens qui s'arrogent ce droit-là sans le posséder.

Celui qui vient après lui est un homme de trente-quatre ans, de taille moyenne, mais un peu gros; brun de cheveux, à l'air grave et presque sévère, dont les grands yeux noirs et sérieux veulent quelquefois tourner au mélancolique. Ce monsieur a des traits réguliers, un nez droit et irréprochable. C'est une belle figure encadrée dans d'épais favoris et un collier de barbe noire, mais un ensemble froid et une démarche un peu compassée, ce qui ne l'empêche pas de partager souvent la gaieté d'Alfred Mongelle, parce qu'elle est franche et communicative.

Celui-ci se nomme Gustave Dugranval.

Le dernier des trois voyageurs est un individu extrêmement laid, de ces belles laideurs devant lesquelles il n'y a pas moyen d'être d'un avis contraire; c'est une figure jaune, à pommettes saillantes, très-marquée par la petite vérole, et dans laquelle on cherche des yeux, que l'on trouve avec bien de la peine, au fond d'une cavité noirâtre, où ils ne jettent qu'un assez faible éclat. Joignez à cela une énorme bouche garnie d'énormes dents qui offrent quelque ressemblance avec les défenses d'un sanglier, et vous aurez une idée de ce monsieur dont il serait, par exemple, assez difficile de deviner l'âge; car c'est là le privilége de gens très-laids, ils ne vieillissent point; par rapport à leurs traits pendant une quinzaine d'années, et, en les revoyant, vous serez tout surpris de ne point les retrouver changés, tandis que vous, si vous avez eu le malheur d'être gentil, il est probable que vous aurez perdu une grande partie de vos avantages.

C'est ce qui prouve qu'en tout il y a des compensations, et que la nature accorde un dédommagement à ceux de ses enfants qu'elle a le plus maltraités. Maintenant, il s'agit de savoir s'il vaut mieux être laid et ne point vieillir, ou être joli garçon et subir l'influence du temps.

Cette grave question ne peut être résolue que par des dames; elles ont résolu des choses bien plus graves quelquefois : oh! les femmes!... Elles ne sont jamais à court de réponses ni de moyens; elles auraient tranché le nœud gordien tout comme *Alexandre*; elles auraient jugé comme *Salomon*; elles auraient fait des révolutions comme *Brutus* et des Commentaires comme *César*, si on leur avait laissé gouverner les affaires. Je me demande pourquoi on n'a pas encore essayé. C'est si gentil l'empire du cotillon... qu'un de celle qui le porte est gentille, toutefois!

A propos, ce monsieur si laid se nomme Maringo. Il marche après les autres, il est presque toujours en arrière, et il s'arrête souvent pour s'essuyer le front.

Celui qui a fait une exclamation de joie en apercevant les premières maisons du village de Merlan, est le jeune Alfred. Vous savez qu'il s'est arrêté. Ses compagnons en ont fait autant.

— Nous y voici, messieurs!... nous sommes arrivés, ou du moins nous ne pouvons tarder à arriver! s'écrie de nouveau le grand blondin.

— Est-ce que tu vois la maison de Valdémar? dit Gustave Dugranval en portant ses regards de tous côtés.

— Non, je ne vois pas la maison de Valdémar; et d'ailleurs, je la verrais que je ne pourrais la reconnaître, puisque je n'y suis jamais venu; mais j'aperçois, en revanche, le village de Merlan.

— Merlan! s'écrie à son tour M. Maringo qui vient de rejoindre ses amis. Quel est le village qui ose s'appeler Merlan?

— Celui-ci... en face de nous, dont tu vois déjà les maisons.

— Allons donc!... c'est une mauvaise plaisanterie d'Alfred... un village ne peut pas s'appeler Merlan; il n'y a que des poissons capables de porter ce nom-là, ou des perruquiers, autrefois, avant qu'ils fussent passés dans les coiffeurs.

— Si tu ne veux pas me croire, tu n'auras qu'à interroger le premier paysan venu.

— Eh bien! enfin, est-ce que Valdémar demeure à Merlan?... ce n'est pas possible... il se respecte trop pour cela... Un homme qui habitait à Paris, dans la Chaussée-d'Antin, qui dînait tous les jours au Café de Paris, ou à la Maison-Dorée, aurait loué une campagne à Merlan!.. S'il a fait cela, je le renie, je ne le connais plus!..

— Ah! s'il n'avait jamais fait d'autres sottises, murmure Gustave en regardant Alfred.

Celui-ci sourit en répondant :

— Ce pauvre Valdémar... je l'aurais cru plus raisonnable!... enfin, c'est son affaire; et, après tout, s'il est heureux, c'est le principal.

— Je ne suis point de votre avis, Alfred, il ne faut pas toujours se dire : Je suis heureux aujourd'hui, cela me suffit. Je ne me soucie point, moi, d'un bonheur que l'on paye par des regrets et qui gâte souvent tout notre avenir. Du reste, je ne dis pas cela pour Valdemar, puisque je ne connais pas sa belle.

— Ah çà, messieurs, voyons, où allons-nous? reprend Maringo, qui a l'air presque désespéré; je vous déclare que je n'en puis plus de fatigue et de chaleur; je suis très-altéré... s'il y avait des cafés par ici... mais, pour tout rafraîchissement, je n'aperçois que des noix encore vertes.

— Il me semble, mon cher Maringo, que je vous ai fait prendre à Noisy du fort bon ratafia.

— C'est vrai, nous aurions dû en emporter une bouteille...

— Écoutez; Valdémar m'a dit positivement à moi : La maison que j'habite est isolée dans la campagne, mais tout près du village de Merlan. Vous la reconnaîtrez facilement : c'est un pavillon carré fermé par une grille, le jardin est derrière. Quand vous serez sorti de Merlan, c'est à droite.

— Pour sortir de Merlan, il faut que d'abord nous y entrions.

— Ceci est d'une grande vérité, Maringo, tu n'as jamais rien dit d'aussi profond que cela.

— C'est bon, messieurs, riez; mais moi je suis fort inquiet.

— Et de quoi?

— Parbleu! du dîner que nous ferons.

— Oh! tu as tort de t'alarmer; est-ce que notre ami Valdémar ne nous traitait pas bien, à Paris?

— Si fait; au contraire, je suis le premier à lui rendre justice. A Paris, il nous traitait parfaitement; mais ici, dans ce désert... dans ce trou, dans ce Merlan enfin! puisqu'il faut l'appeler ainsi, qu'est-ce que vous voulez qu'on trouve... des fruits et du laitage! Merci, c'est trop champêtre.

— Rassure-toi. Valdémar aimait trop bien à vivre pour rester dans un pays où l'on ne pourrait se procurer une bonne table. Voyons, messieurs, entrons dans le village...

— Entrons dans Merlan, murmure Dugranval en hochant la tête. C'est égal, je crois que Maringo a raison; je ne voudrais pas être réduit aux comestibles de l'endroit.

— Entrer dans Merlan, et par le soleil qu'il fait, reprend Maringo, nous allons nécessairement être au gratin dans ce pays-là.

Les trois amis entrent dans l'unique rue du village, en regardant à droite et à gauche. Alfred rit, Gustave secoue la tête d'un air qui n'est pas rassurant, et Maringo murmure à chaque instant :

— C'est très-vilain par ici... pas une maison bourgeoise... pas un traiteur, pas même un cabaret... Décidément, nous sommes chez des sauvages... on va peut-être nous faire cuire au soleil et nous manger.

— Il me semble, dit Gustave, que nous ne ferions pas mal de nous informer de la demeure de Valdémar.

— Nous informer!... oui, à qui?... le village ne me paraît pas trop peuplé, excepté par des nuées d'enfants... C'est extraordinaire comme les paysans pullulent, comme ces gens-là aiment à se propager! Après cela, vous me direz, ils n'ont pas d'autres plaisirs.

— Dieu! quelle chaleur... Nous avons choisi pour venir à la campagne le jour le plus chaud de l'année!

— Ne fallait-il pas choisir un jour de pluie! Mais ce diable de Maringo bougonne et se plaint sans cesse. Si tu avais servi sous le petit Caporal, quel grognard tu aurais fait!

— C'est possible; mais qu'on me donne à boire et je ne me plaindrai plus.

— Attendez, messieurs, voici une porte entr'ouverte... je me risque.

Alfred pousse la porte d'une petite maison qui n'a qu'une fenêtre au rez-de-chaussée, mais qui possède en haut deux espèces de croisées, l'une grande, l'autre petite; l'une à six pieds du sol, l'autre à douze. Ceci peut vous donner une idée de la liberté avec laquelle un pratique l'architecture dans le village de Merlan.

La porte ouvre sur une grande salle, qui est au niveau de la rue, et dont le sol, encore plus inégal, ressemble parfaitement à la mer lorsqu'elle est agitée. Seulement ici les vagues ne bougentpas. Plusieurs femmes sont dans cette salle occupées à laver du linge devant des baquets; leur costume, qui est d'une extrême simplicité, ne se compose en tout que d'une chemise à manches courtes et d'un jupon qui est retenu par les hanches, lorsqu'il est assez heureux pour rencontrer des hanches qui le retiennent. Quant à des bas et à des sabots, on n'en aperçoit aucun vestige; mais il fait très-chaud et ces dames sont en train de laver; vous comprenez qu'elles se mettent à leur aise, et se rapprochent en ce moment du costume écossais.

Une demi-douzaine d'enfants se trouvent épars dans la salle, se roulant, les uns dans les mares formées par l'eau amassée devant les baquets, les autres sur les monticules de terre qui simulent des vagues. Le costume des enfants, encore plus léger que celui des laveuses, se réduit à une chemise; on a supprimé le jupon comme objet de luxe, mais en revanche, on leur a mis des chemises si courtes qu'ils ont l'air de n'avoir que de petits gilets: c'est probablement dans un but hygiénique, pour laisser plus de liberté à leurs mouvements.

Le costume des laveuses et des enfants rappelle aux trois amis les tableaux *plastiques* qui viennent d'être mis à la mode dans divers théâtres de Paris, et Alfred s'écrie :

— Tableau vivant!

— Oui, dit Maringo en faisant la grimace, mais ceux-ci n'auraient point eu le privilége d'attirer la foule... Ah! si parmi une de ces laveuses j'apercevais la belle, la séduisante *Keler*!... je vous déclare, messieurs, que je me mettrais tout de suite dans le simple appareil... de ces enfants! mais, hélas! la nature est comme les artistes, elle ne crée que rarement des *chefs-d'œuvre*.

III. — LES LAVEUSES.

Sur les laveuses, deux avaient passé la cinquantaine; deux étaient jeunes, mais fort laides, et la légèreté de leur toilette ne dissimulait pas assez les désagréments dont elles étaient pourvues.

Aussi Alfred s'est-il arrêté, frappé par le tableau qu'il a devant les yeux, et reste-t-il tout interdit, lorsqu'une des laveuses, la plus âgée, lui dit avec une voix rauque, lorsqu'il a ouvert la porte :

— Qu'est-ce que vous demandez?

Gustave Dugranval, qui a passé la tête par la croisée qui est entre-bâillée, répond pour son ami.

— Pourriez-vous nous indiquer la maison de campagne de M. Valdémar, s'il vous plaît?

— Valdémar! qu'est-ce que c'est que ça? une enseigne?

— Non, ce n'est pas une enseigne... c'est le nom de la personne chez qui nous allons... un monsieur de Paris, qui a loué une maison de campagne dans ces environs, il y a deux mois à peu près.

— Ah! bon... Il vend du vin?

— Eh non! il ne vend pas de vin! dit à son tour Maringo en se montrant à la porte, mais je voudrais bien, en ce moment, trouver quelqu'un qui en vendît!

— Tiens! mais ils sont donc une bande, dit une des autres femmes en voyant apparaître la figure de Maringo. Ohé! Marie, prends garde à ton petit qui se roule sous le baquet... on ne le voit plus, il serait capable de le couler avec la lessive...

— Nicolas, veux-tu t'ôter de là tout de suite?... Oh! le vilain garnement... comme il est fait!... quel enfant gâté...

— Il me semble que vous n'avez pas peur qu'ils gâtent leur pantalon!... dit Alfred en riant, tandis que Gustave murmurait :

— Voilà des laveuses qui ne me rappellent pas du tout la romance de *Grisar*.

— Des pantalons à des mioches comme ça! répond la paysanne. Eh bien! merci! C'est déjà bien assez de raccommoder ceux de nos hommes! mais si la chaleur continue, ils les supprimeront peut-être aussi. L'argent est si rare, il faut faire des économies.

— Enfin, mesdames, connaissez-vous la maison de M. Valdémar? Un jeune homme, très-bien, qui a une femme très-gentille... ce sont des bourgeois de Paris.

— Connais-tu ça, toi, Claudine, qui vas vendre des paniers de fraises chez les bourgeois?

Celle qui se nomme Claudine est alors, pour la dixième fois, occupée à retenir et à renouer son jupon qui s'obstine à tomber, parce que, depuis le haut jusqu'en bas, la taille de la paysanne est aussi unie qu'un chemin de fer. Après avoir serré ses cordons, elle répond :

— Je ne vends plus de fraises aux bourgeois; j'aime mieux les donner à Jérôme qui les porte au marché de Paris.

— Mais je croyais que les bourgeois te les payaient plus cher?

— C'est égal, moi je ne veux pas *leur-y* vendre, j'aime bien mieux les donner à Jérôme et les faire vendre à Paris.

— Ceci, messieurs, dit Maringo, vous donne un léger aperçu de l'obligeance du paysan pour le bourgeois, et notez bien que ce que vient de dire cette villageoise est un fait qui se renouvelle très-souvent. Vous habitez la campagne; vous vous figurez qu'en vous adressant à des fruits et des légumes de première main. Vous voyez une paysanne qui cueille des framboises, et vous allez lui dire : Combien vos paniers de framboises? Elle fait la grimace en vous répondant : Ceci pour porter à Paris; je n'en vends pas ici. Vous insistez, en disant; Qu'est-ce que cela vous fait de m'en vendre? je vous les paierai plus cher qu'on ne les achète à Paris. Mais la paysanne vous tournera le dos en répétant : Puisque je ne veux pas vous en vendre. Va-t-il me laisser tranquille, celui-là! Est-ce qu'il n'a pas bientôt fini de m'ennuyer?

Pendant que Maringo parlait, les laveuses riaient d'un air moqueur. Lorsqu'il eut fini, celle que l'on nommait Claudine dit :

— Savez-vous que vous n'avez pas oublié d'être laid, vous? Si vous êtes venu au monde comme ça, on aurait bien dû vous changer en nourrice.

Alfred et Gustave ne peuvent s'empêcher de se mettre à rire, tandis que Maringo, tout en recevant ce compliment comme quelqu'un qui y est accoutumé, répond :

— Si je suis laid, il me semble que, de votre côté, enfin... Mais je

suis trop galant pour vous dire ce que je pense. Voyons, mesdames, puisque vous ne connaissez pas notre ami Valdemar, j'espère que vous pourrez au moins nous répondre sur autre chose. D'abord, je vous demanderai, moi, le nom de l'endroit où nous sommes.

Les femmes qui lavent se regardent entre elles en haussant les épaules. Celle qui a parlé la première aux trois voyageurs répond enfin d'un ton presque menaçant :

— Dites donc, vous autres, est-ce que vous croyez nous faire aller ? Est-ce que vous avez envie de vous gausser de nous ? C'est que ça ne nous irait pas, voyez-vous!. . et nous saurions bien vous river votre clou!

— En vérité, mesdames, dit à son tour Alfred, je ne comprends pas ce qui peut vous fâcher dans la question toute naturelle que vient de vous adresser mon ami.

— Laissez-nous donc tranquilles... vous nous demandez où vous êtes, comme si vous ne le saviez pas... Oh! par exemple, v'là bien une farce de Parisien!... mais ça ne prend pas avec nous... Je connaissons toutes vos malices... C'est mal cousu, ça craque!

— Mes amis, s'écrie Maringo, ceci est encore une de ces petites choses qu'il faut ajouter au chapitre concernant les agréments des promenades champêtres. Vous êtes dans un pays que vous ne connaissez pas, ou bien vous vous êtes égaré en vous promenant... tout le monde est susceptible de s'égarer en se promenant. Vous voulez enfin retrouver votre chemin ou l'endroit où vous avez laissé votre compagnie. Vous apercevez un paysan ou une paysanne, le sexe n'y fait rien ; vous abordez poliment la personne, en lui demandant votre route. Elle se met à rire et hausse les épaules comme ces dames, en vous répondant : Laissez donc, Parisien, vous la savez mieux que moi, votre route!... A moins pourtant qu'elle ne s'amuse à vous indiquer un chemin qui vous éloigne de l'endroit où vous voulez aller. Franchement, nous sommes plus complaisants que cela dans les villes, et, grâce à l'éducation que nous avons reçue, nous n'avons pas toujours dans l'idée que l'on veut se moquer de nous. Espérons que le rapprochement opéré par les chemins de fer chassera tout cela ; mais il y a encore diablement à faire, et les hommes de la nature gagneront beaucoup à devenir des hommes policés.

Les laveuses ont laissé parler Maringo sans l'interrompre, et, soit que son discours ait fait de l'effet, soit qu'elles n'y aient rien compris, ce qui est plus probable, celle qui retient constamment son jupon sur les hanches qu'elle n'a pas, lui dit d'un ton plus honnête :

— Monsieur, vous êtes ici au village de Merlan, tout près de Rosny et de Noisy.

— Infiniment obligé, madame; et dans ce village, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de trouver un endroit où l'on pourrait se rafraîchir ?

— Si fait, monsieur. Tenez, là-bas, en descendant, à votre droite, il y a un *petit bouchon sec* où le vin n'est pas chien du tout!...Vous devez le voir d'ici. Il y a des volets bruns et un âne devant la porte... du moins il y était attaché il n'y a pas longtemps... j'en suis bien sûre... c'est le nôtre. C'est mon homme qui est là à boire, tandis que je travaille, moi. Oh! feignant de Guillot!... En v'là un qui passe son temps à se rincer le cornet!

Maringo, qui a regardé dans la rue, pousse une exclamation de joie, en s'écriant :

— Je le vois... je vois l'âne... je vois votre homme... c'est-à-dire, non... enfin, c'est le cabaret. Ah! Dieu merci, nous allons trouver du piqueton. Allons, messieurs, vite au petit bouchon sec. En vous remerciant, madame.

— Il n'y a pas de quoi, messieurs.

Les trois voyageurs quittent la maison des laveuses, et Alfred, tout en refermant la porte sur lui, dit à ses compagnons :

— C'est égal, messieurs, si c'est là ce que l'on appelle la plus belle moitié du genre humain, je me demande comment est l'autre, dont nous faisons partie.

IV. — LE PETIT BOUCHON SEC.

Le cabaret, autrement dit le petit bouchon sec, que l'on avait indiqué à ces messieurs se trouvait dans le centre du village, c'est-à-dire vers le milieu de la rue. Il se composait, comme presque toutes les maisons de paysans qui vendent du vin, d'une salle dont les murailles étaient jaunes et enfumées. Dans cette salle, de longues tables de chêne étaient placées contre la muraille; puis entre ces tables, des bancs de bois, et tout cela si près les uns des autres, qu'il y avait à peine de la place pour se faufiler entre les bancs, et que, lorsque le cabaret était bien garni et toutes les tables occupées, les buveurs pouvaient mutuellement se servir de fauteuil et se reposer dos à dos.

— Comment! dit Dugranval en s'arrêtant devant la porte où Maringo était déjà entré, est-ce que nous allons vraiment aller boire là ? mais ce Maringo nous fait faire des choses fort peu convenables. Je sais bien que c'est un original, mais je ne vois pas la nécessité de l'imiter.

— Oh! mon cher Gustave, répond Alfred, ce qui est fort convenable à la campagne, c'est de ne jamais se gêner, et surtout de se rafraîchir lorsqu'on est en nage. Et d'ailleurs, je vous demanderai en quoi cela peut vous compromettre d'entrer dans ce bouchon de village. Qui est-ce qui vous voit? Ici vous êtes bien loin de la Chaussée-d'Antin, du Palais-Royal.

— Mais là-dedans, nous allons nous trouver avec des ivrognes, avec des...

— Là-dedans, nous trouverons des laboureurs, des cultivateurs. Je crois, mon cher ami, que l'on n'est pas souvent en aussi bonne société dans nos brillants salons de Paris, surtout dans ceux où l'on pratique le *lansquenet* et le *bacarat*; après tout, les ivrognes valent mieux que les grecs. Tenez, Dugranval, pour un sage, car vous avez la prétention d'être un sage, je vois avec peine que vous n'êtes pas philosophe. Au reste, liberté entière, vous êtes le maître de ne point entrer.

En disant cela, le grand jeune homme blond avait suivi Maringo dans le cabaret; le grave Dugranval, se trouvant alors seul dans la rue du village, exposé en plein aux rayons d'un soleil brûlant, et n'ayant pour toute compagnie qu'un âne auquel il avait l'air de servir de pendant, se décide enfin à faire comme ses deux amis, et à entrer dans le petit bouchon sec.

La salle du cabaret était presque déserte. A l'exception d'une table devant laquelle étaient assis deux paysans, toutes les autres étaient libres, ce qui ramena un peu la sérénité sur le visage du beau monsieur à favoris noirs, qui va se placer le plus loin possible des deux buveurs, dont l'un cependant était fort calme, vu qu'il paraissait à peu près endormi, mais en revanche son camarade parlait presque continuellement, ne s'interrompant que pour se verser du vin.

Les nouveaux venus se sont attablés ; une paysanne arrive : c'est une grosse commère, fraîche, joufflue, dodue, et dont la jupe n'est point en danger de glisser faute de point d'appui, comme celle de la laveuse.

— A la bonne heure, dit Alfred, voici quelque chose qui ressemble à une femme.

— C'est-à-dire qu'elle est même fort bien, cette grosse rustique, dit Maringo en lorgnant la cabaretière.

— Ah! messieurs, vous n'êtes pas difficiles, dit Dugranval, en jetant un regard dédaigneux sur celle qui vient d'arriver.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir, messieurs? demande la paysanne, qui examine de bas en haut et d'un air tout surpris les trois beaux messieurs de Paris, dont l'un était fort laid, à la vérité; mais comme chacun d'eux était très-bien mis, pour des gens de la campagne, c'était toujours ce qu'on appelle de beaux messieurs.

— Du vin... et du meilleur, dit Maringo.

— Nous n'en avons que d'une sorte.

— Alors nous nous contenterons de celui-là.

— Combien ?... un litre...

— Va pour un litre.

— Quelle horreur! dit Dugranval ; est-ce que nous allons boire un litre de vin à trois, et sans manger?

— Mon cher, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que du petit piqueton de village... ça se boit comme de l'eau de groseille. Tenez, regardez-moi ces gaillards attablés là-bas, ils ne sont que deux, et cependant je vois qu'ils sont à leur troisième litre.

— Aussi, il y en a un qui dort déjà sur la table, et l'autre probablement ne tardera pas à en faire autant.

Le litre est apporté dans un pot de terre. Pendant que Maringo emplit les verres, la paysanne qui fait semblant d'essuyer les tables, continue à regarder les trois Parisiens comme des objets extraordinaires, puis elle revient vers eux, en disant :

— Ah! le bourgeois a dit que si vous préfériez du vieux, il vous en donnerait du vieux... Ce sera douze sous au lieu de huit, mais ce sera du vieux.

— Ceci, messieurs, dit Maringo à demi-voix, est encore une petite malice du villageois à l'égard du citadin. Cette fille lui aura dit : Il vient de nous arriver trois messieurs farauds qui demandent du vin ; il lui aura répondu : Offre-leur-en du vieux, ce sera du même; mais ça n'y fait rien, ils ne doivent pas s'y connaître.

Et Maringo, se tournant vers la grosse paysanne, lui répond d'un air digne :

— Nous ne voulons pas du vieux. Nous nous en tiendrons à celui-ci.

— Ces messieurs n'ont pas besoin d'autre chose ?

— Qu'est-ce que vous pourriez nous offrir encore avec cela ?

— Dame! je n'avons rien du tout.

— En ce cas, nous ne voulons pas autre chose, allez.

La paysanne sort, et Maringo avale son verre de piqueton, comme s'il savourait du nectar, tandis qu'Alfred rit, et que Gustave fait une grimace très-prononcée.

— Pas mauvais! dit Maringo, après avoir vidé son verre.

— Vous avez le front de trouver cela bon! s'écrie le beau brun. Mais c'est à vous faire sauter en l'air ; il faut se tenir après la table quand on boit de ces choses-là. Qu'en dites-vous, Alfred ?

— Ma foi, je dis que cela doit être très-rafraîchissant... La première gorgée étonne un peu, mais on s'y fait.

Maringo promène ses regards dans la salle, qui est décorée par des images enluminées, dont quelques-unes seulement ont les honneurs d'un cadre de bois peint en jaune. La plupart des images offrent quelques sujets pris dans la vie de Napoléon. Là, c'est le sacre ; là, c'est le roi de Rome qu'on présente à son père ; ici, c'est le mariage de l'empereur avec Marie-Louise ; plus loin, ce sont les adieux de Fontainebleau.

— Voyez-vous, messieurs, dit Alfred, voilà ce que l'on trouve chez presque tous les habitants des campagnes... Les paysans aiment l'empereur.

— Oui, répond Maringo, ils l'aiment beaucoup maintenant qu'ils ne l'ont plus ; mais ne parlons pas politique !

— Nous ferions mieux de nous informer de la demeure de Valdémar, dit Gustave. Quelle idée bizarre ! Un jeune homme riche, aimable... joli garçon, qui avait de grands succès dans le monde, venir s'enterrer dans une campagne...

— Auprès de Merlan, murmure Maringo.

— Messieurs, dit Alfred, *c'est l'amour, l'amour, l'amour, qui fait le monde à la ronde !*

— En effet, répond Dugranval, c'est l'amour qui a fait prendre à Valdémar cette résolution singulière... Mon Dieu ! que les hommes sont fous !... Ils ne sauront donc jamais commander à leurs passions. Parce qu'on est amoureux d'une femme, est-ce une raison pour lui sacrifier ses amis, sa position, ses espérances d'avenir ?

— Gustave, on le voit bien, vous n'avez jamais été amoureux : vous sauriez que lorsqu'on a le cœur bien épris, on ne voit que l'objet que l'on aime, et on ne s'inquiète pas du reste...

— J'ai été amoureux ; mais cela ne m'aurait pas fait faire de sottises.

— Alors, mon cher ami, vous n'avez jamais été vraiment amoureux.

— Oh ! que si.

— Oh ! que non.

Maringo prêtait peu d'attention à ce que disaient ses amis, il regardait les deux paysans attablés dans le fond de la salle, et remarquant que celui qui parlait toujours se versait sans cesse, et buvait seul, en se contentant de choquer son verre contre le verre vide de son camarade, auquel il disait :

— A ta santé, Lebouteux ; bois donc, ça te fera du bien... Tu m'écoutes, n'est-ce pas ?... Je continue.

Et le paysan continuait en effet de boire et de parler, tandis que son ami Lebouteux l'écoutait les yeux fermés et, par habitude, portait encore à ses lèvres son verre qui était presque toujours vide, parce que le camarade, qui se versait sans cesse, oubliait très-souvent de remplir le verre de son vis-à-vis.

— Voilà un compère qui va bien, dit Maringo. Ce doit être Guillot, le propriétaire de l'âne... il ne s'endort pas, celui-là... et sa femme qui l'appelle fainéant ?... comme les femmes sont injustes... après cela, il s'endort peut être quand il est avec sa ménagère.

— Voyons, Maringo, donne-nous ton avis, reprend le jeune Alfred : tu as vu la dame de Valdémar, n'est-ce pas qu'elle est fort jolie, et qu'elle vaut bien la peine qu'on fasse des folies pour elle ? Gustave ne connaît pas cette dame, voilà pourquoi il blâme notre ami.

— La passion de Valdémar, n'est-ce pas madame Durancy ?

— Oui.

— C'est une jolie femme, ah bigre ! une très-jolie femme. Grande... c'est-à-dire pas trop grande, mais bien prise, bien gracieuse... Une brune, des cheveux d'un noir magnifique ; les yeux idem... Tête andalouse, le teint un peu brun... mais c'est encore andaloux. C'est une femme qui annonce un cœur brûlant, des passions vives.

— C'est une veuve ?

— Je crois que oui.

— A-t-elle eu déjà plusieurs aventures galantes ?

— Quelle est la femme jolie qui n'a pas été courtisée ?... Madame Durancy n'avait pas positivement la réputation de Minerve... mais on dit tant de choses... plus une femme est belle, plus elle est en butte aux propos, et les trois quarts de ceux qui en médisent seraient très-disposés à en faire autant qu'elle.

— Mais enfin, dit Dugranval, si cette dame est aussi bien que vous le dites et que Valdemar en soit si amoureux, pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ?

— S'il fallait se marier avec toutes les femmes dont on est amoureux, j'irais vivre en Turquie ! dit Alfred en riant.

— Au fait, messieurs, savez-vous que les Turcs sont des gaillards qui entendent joliment l'existence ! nous ne sommes que de la Saint-Jean auprès d'eux. Nous avons une femme, mais ils en ont plusieurs. Nous avons des maîtresses, mais ils ont un sérail. Nous ne leur ressemblons que par le croissant, et ce n'est pas le plus beau de notre affaire.

— C'est ce qui prouve qu'il y a des croissants partout. Je ne sais pas pourquoi les Turcs ont voulu se l'approprier.

— Après cela, reprend Alfred, qui est-ce qui dit que Valdémar n'épousera pas madame Durancy ? En consentant à se retirer avec lui au fond d'une campagne, cette dame lui a donné une grande preuve d'amour, elle lui a sacrifié sa réputation.

— C'est peut-être un sacrifice bien léger ! dit Gustave en secouant la tête ; mais de son côté Valdémar n'était il pas sur le point de se marier ?

— Non, c'est son oncle qui voulait le marier à une dame, demoiselle ou veuve... une femme très-riche, qui arrivait d'Amérique avec une riche cargaison. Comme spéculation, il paraît que c'eût été une très-bonne affaire ; mais Valdémar n'est point intéressé, il n'a pas même voulu voir cette dame, il a refusé...

— Quelle bêtise ! il fallait voir la dame, au moins ; elle eût pu peut-être plu.

— Comme il était déjà amoureux de madame Durancy, il ne serait pas devenu épris de l'autre.

— Pourquoi ? on ne sait pas ; ça s'est vu.

— Ah ! Maringo, vous êtes un bien mauvais sujet.

— Enfin, Valdemar s'est brouillé avec son oncle pour sa nouvelle passion.

— Oui ; mais qu'est-ce que cela lui fait ? il a de quoi vivre.

— C'est égal, reprend Gustave, je vous répète que Valdémar a fait une folie. Dans le monde on le blâmera généralement.

— Il s'en moque ! on ne s'en occupera pas longtemps ; dans le monde un clou chasse l'autre.

— Ce qui me surprend, moi, dit Maringo, c'est qu'il ait engagé Alfred à venir le voir et à nous amener avec lui ; car, autant que je me le rappelle, Valdémar était très-jaloux de ses amis !

— Est-ce qu'on est jaloux de ses amis !...

— Voilà justement le tort que l'on a... Fiez-vous-y donc aux amis... Ils sont gentils ! Le proverbe dit : On n'est jamais trahi que par les siens, et les proverbes sont la sagesse des nations.

— Messieurs, est-ce que vous n'avez pas assez bu ? Est-ce que vous n'êtes point reposés ? dit le monsieur aux favoris. J'aimerais assez à me remettre en route.

— Un instant encore, dit Maringo, cela devient très-intéressant là-bas. Tout en causant avec vous, j'écoute ce que dit le paysan à son camarade qui dort. En ce moment, il est en train de lui vendre son âne... prêtez un peu l'oreille, je vous en prie, vous allez voir comme ce gaillard-là entend son affaire.

V. — GUILLOT ET SON ANE. — M. MOUTONNARD ET SES CLOCHES.

C'était en effet maître Guillot, le mari de Claudine, qui parlait et buvait : c'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre, sec, dont les cheveux blonds et un peu crépus tiraient sur le rouge, et dont le nez long et effilé était encore plus foncé que les cheveux ; cet homme avait des petits yeux vifs et malins qui ne restaient pas un moment en repos ; il avait une bouche avancée en forme de museau, qui lui donnait quelque chose du renard, et en parlant, il allongeait toujours le cou, et avançait la tête comme s'il eût voulu fourrer son museau dans l'oreille de son interlocuteur. Enfin, quoiqu'il ne fût jamais cinq minutes sans vider son verre, il ne semblait nullement gris.

— Oui, Lebouteux, disait alors Guillot. Tu veux acheter mon âne... moi, je veux bien te le vendre, quoique j'y tienne... parce que c'est une bonne bourrique ; mais entre amis, quand on a dit c'est ça ... c'est fini... n'est-ce pas ?... A ta santé... Alors, qu'est-ce que je te devais... vingt francs... Tu crois que c'est vingt francs... il me semble que ce n'était que quinze francs... mais bah ! ... je me fie à toi... je te vends mon âne soixante francs, et vingt francs que tu me dois... non que je te dois, comprends-tu, ça fait quatre-vingts francs que tu dois me donner... Buvons... tiens, nous n'avons plus de vin... nous boirons bien encore un litre... Ohé... du vin !...

Lebouteux ouvre à demi son œil gauche, en balbutiant :

— Ah ! oui, du vin.

— Alors, reprend Guillot, tu me compteras quatre-vingts francs, mais tu me vendras une pièce de vin de la dernière recolte... je te la prends à trente-cinq francs, parce que tu es un ami... mais nous déduirons les vingt francs que je te dois, alors, ce n'est que quinze francs que tu me la vends ; c'est-il dit... c'est dit, tope !... c'est bâclé !

Et Guillot frappe fortement dans la main de son vis-à-vis qui se laisse faire, et porte à ses lèvres son verre vide. Mais la paysanne apporte un nouveau broc de vin, et cette fois Guillot emplit son verre et celui de son camarade, en disant :

— Vl'à le vin du marché... faut le boire ; par exemple, c'est toi qui paies la dépense d'aujourd'hui, tu sais que c'est l'usage. Mais tu fais une fameuse affaire. Ma bourrique vaut cent francs comme un liard... C'est donc vingt francs que je te fais gagner de la main à la main... mais tant pis, ce qui est dit est dit. Mon âne est à toi. Je n'ai qu'une parole. J'aime mieux faire gagner vingt francs à toi qu'à un autre.

— De quoi ? murmure Lebouteux en relevant la tête.

— Je te dis que mon âne est à toi ; c'est fini, marché conclu, et au besoin nous aurions des témoins.

En disant cela, Guillot regardait d'un air malin les trois amis qui riaient entre eux de ce qu'ils venaient d'entendre.

— Cela me rappelle un ancien opéra comique .. *Picaros et Diego*, dit Dugranval.

— Ce gaillard-là ferait parfaitement ses affaires à la Bourse, dit Alfred.

— L'ami, dit Maringo, en s'adressant au paysan, vous devez connaître les bourgeois qui logent dans les environs.

— Moi? dit Guillot, je les connais tous... je travaille pour tous, à Rosny, à Noisy... C'est moi qui vais donner un petit tion à leur jardin... un coup de binette quand c'est nécessaire. Pardi! demandez Guillot dans le pays, tout le monde me connait... C'est moi aussi qui détruis les taupes; j'ai une manière pour ça... Est-ce que vous avez des taupes chez vous?

— Je ne crois pas que nous ayons des taupes, parce que nous ne possédons point de jardin; mais nous pourrions en avoir un jour; nous vivons dans cette espérance.

— Dans l'espérance d'avoir des taupes?

— Pas précisément, mais une campagne. En attendant, nous allons à celle d'un ami, et nous avons bien de la peine à la trouver.

— Comment qu'il se nomme votre ami? je va vous déterrer ça, moi.

— Il se nomme Valdémar.

— Valdémar... c'est drôle! je ne connais pas ça... moi qui connais tous les bourgeois... Ah! attendez donc, est-ce que ce ne serait pas un beau monsieur et une belle dame qui ont loué la maison de M. Desormeaux, là-bas en sortant de Merlan... un joli couple, ma foi... mais qui vivent comme des ours dans leur tanière... qui ne sortent presque jamais... qui vont se promener le soir en sournois.

— Ce doit être cela! s'écrie Alfred.

— La dame est toujours bien coquettement mise, le monsieur aussi... Je les ai rencontrés quelquefois... qui roucoulaient tendrement sous les arbres... Après ça, c'est pas défendu, les oiseaux se becquotent bien devant nous... Je me suis dit: V'là deux amoureux. Je me suis même présenté une fois chez eux pour détruire les taupes, mais ils m'ont renvoyé sous prétexte que ça leur était bien égal d'en avoir... Au fait, la maison n'est point à eux.

— Mais vous pourrez nous indiquer leur demeure?

— Je peux même vous y conduire, parce que, voyez-vous, quand on ne connait pas le pays, on peut se tromper.

— Comment, vous auriez cette obligeance?

— Pourquoi pas? D'ailleurs, vous paierez pour boire un litre... v'là tout. Pardi! il faut ben s'entr'aider.

— Alors, maître Guillot, nous ne demandons pas mieux.

— Tiens, vous savez mon nom?

— C'est votre femme qui nous l'a dit, en nous indiquant ce cabaret.

— Ma femme, ah! oui, elle lave là-bas chez la voisine Nicolle. Quand vous voudrez, messieurs.

— Et votre camarade, vous le laissez là?

— Oh! je l'y retrouverai. Il fait son somme... mais à présent que je lui ai vendu mon âne, qu'il en fasse ce qu'il voudra, ça ne me regarde plus... Au revoir, Lebouteux... Tu sais que ton âne est à la porte... qui t'attend... et c'est toi qui paies la dépense. Je passerai demain chez toi pour recevoir mon argent... non pas que j'aie de la méfiance... fi donc! mais, tu comprends, on ne sait qui vit ni qui meurt.

Lebouteux ne répond que par un ronflement très-prolongé, et Guillot, sans s'inquiéter davantage de son ami, sort du petit bouchon sec avec les trois jeunes gens, qui, en passant devant la bourrique attachée à la porte, trouvent que leur guide n'a pas eu tort de s'en défaire.

Maringo marchait près du paysan dont le babil l'amusait. Alfred et Dugranval allaient un peu en arrière en causant, et le monsieur dont l'air était grave et posé disait au grand jeune homme blond :

— Je ne reviens pas de ce que ce paysan nous a dit. Comment! Valdemar embrasse en plein champ sa maîtresse... celle que l'on doit regarder dans ce pays comme sa femme!... c'est d'une inconvenance... L'amour lui a donc tourné tout à fait la tête? Savez-vous que je ne sais plus si je dois aller chez lui.

— Oh! ne faites donc pas ainsi votre Caton, Dugranval. N'allez-vous pas prendre au pied de la lettre ce que nous a dit ce paysan, qui me fait l'effet d'un fin matois? Et puis, est-ce donc un si grand crime d'embrasser une dame en se promenant sous le feuillage? Après tout, si nous nous ennuyons chez Valdémar, rien ne nous obligera d'y faire un long séjour. Nous ne sommes pas ici à cent lieues de Paris, et il m'a dit qu'à un quart d'heure de chez lui on trouvait la voiture qui passe deux fois par jour. Moi, je suis mon maître, je n'ai rien qui me gêne. Vous, il me semble que vos affaires ne vous pressent pas beaucoup. Quant à Maringo, qui va à la Bourse les jours où il se lève, il nous quittera ou restera... liberté entière, je ne m'en mais que ça. Eh! mais, quel est donc ce personnage qui vient là-bas, tenant je ne sais quoi sous ses bras? Le diable m'emporte! je crois le connaître. Eh oui, c'est M. Moutonnard que nous rencontrions si souvent, il y a deux ans, chez le gros général qui donnait de si beaux bals, où on soupait si bien.

— Moutonnard... attendez donc, n'avait-il pas une femme fort laide?

— Oui, et une nièce assez gentille, qui avait très-envie de se marier.

— Ah! j'y suis maintenant, un ancien marchand de laine.

— C'est cela, très-bon enfant.

— Pas mal bête, je crois.

— Chut! le voici.

Le personnage dont ces messieurs venaient de parler était un petit homme porteur d'un énorme ventre et d'un corps à l'avenant, que soutenaient assez mal deux jambes entièrement privées de ce qui en fait l'ornement. La figure de ce monsieur était ronde, et avait continuellement l'air d'être enflée : son nez ressemblait à un macaron que l'on aurait placé entre deux fluxions; et ses gros yeux gris à fleur de tête avaient infiniment d'analogie avec ceux d'un veau quand on le prive de sa mère.

Une casquette en cuir rouge verni, et qui de loin jetait au soleil l'éclat d'une casserole de cuivre, emboîtait parfaitement la grosse tête de ce monsieur.

Une blouse grise, qui flottait sans être maintenue par aucune ceinture, un pantalon de coutil très-court, des souliers gris et une cravate à la Colin, telle était la toilette du personnage qui arrivait par l'autre côté du village, paraissant accablé de chaleur, et tenant sous chaque bras de ces grosses cloches de verre dont on se sert pour couvrir les melons.

En se trouvant devant Alfred et Gustave, le gros monsieur pousse un cri de surprise; les jeunes gens en font autant. Guillot le paysan crie aussi de son côté, si bien qu'il n'y a que Maringo qui ne crie pas, mais qui s'arrête en disant :

— Qu'est-ce qui vous prend donc à tous?

— Tiens! ce sont ces chers amis! M. Mongelle! M. Dugranval. Oh! parbleu! en voilà une rencontre!

— Bonjour, monsieur Moutonnard.

— Salut à M. Moutonnard.

Et à tout cela, Guillot ajoute en criant plus fort que tout le monde :

— Ça va bien, père Moutonnard?... Tiens, vous avez des cloches à melons; je parie que vous venez de les chercher chez Jean Giroux.

— Justement, mon garçon. Œdipe, mon chien, qui n'est pas encore habitué aux melons, m'en a brisé quatre avant-hier, et je tenais à les remplacer.

— Fallait donc me dire ça, papa Moutonnard, je vous en aurais eu de plus belles que ça et moins cher, je parie. Combien que Jean Giroux vous fait payer ces quatre-là?

Mais au lieu de répondre à Guillot, le gros papa se contentait de souffler et d'admirer ses cloches.

VI. — LES PROJETS CHAMPÊTRES DE M. MOUTONNARD.

Comme la conversation de maître Guillot intéressait peu les jeunes gens, Alfred va frapper sur l'épaule du gros papa, qui, avec ses cloches sous les bras, ne peut tendre la main à personne et a l'air extrêmement embarrassé.

— Par quel hasard dans ce pays, monsieur Moutonnard? A votre costume, à votre blouse qui flotte au gré des vents, et surtout à cette superbe casquette vernie qui vous donne quelque ressemblance avec un pompier, nous devons présumer que vous habitez dans les environs.

— Et vous ne vous trompez pas, messieurs. Depuis un an, j'ai acheté une maison de campagne à Rosny. Nous y passons tout l'été et presque l'automne, parce que ma femme dit que c'est bon genre de ne revenir à Paris que quand il gèle. Moi, ça me va, j'aime la campagne, l'agriculture. Oh Dieu! l'agriculture! je ne suis pas encore très-fort, mais cela viendra. Je fais des plantations en masse. Je ferai venir du guano pour fumer mes terres. En attendant je fume avec tout ce qui se présente. Je cultive des melons, c'est très-amusant. J'ai fait des couches. Je crois qu'on appelle cela des couches. Je ne suis pas encore très-ferré sur les termes agricoles; mais mon diable de chien Œdipe a la fureur de vouloir déterrer mes melons, ou plutôt la curiosité le porte à vouloir passer son museau sous les cloches; il m'en a cassé quatre que je viens de remplacer.

— Combien que Jean Giroux vous les fait payer? dit Guillot en tirant M. Moutonnard par sa blouse.

Mais le gros monsieur poursuit sans lui répondre :

— J'espère, messieurs, que vous me ferez le plaisir de venir passer quelques jours avec nous. Ma femme sera enchantée de vous voir. Elle me dit souvent : Est-ce que tu ne vois plus ces messieurs qui venaient chez le général? Engage-les donc à venir à Rosny. Mais vous savez, on se perd de vue dans le monde, et puis je ne savais pas votre adresse.

— Oui, monsieur Moutonnard, nous irons vous voir. Nous ne quitterons pas ce pays sans aller visiter votre campagne : n'est-ce pas, Dugranval?

— Ce sera avec plaisir.

— Mais, répond Alfred, vous nous permettrez alors de vous présenter un de nos amis, qui nous accompagne en ce moment. Tenez, c'est ce joli garçon que voilà.

M. Moutonnard lève les yeux sur Maringo, qui depuis longtemps, en regardant le gros papa et ses cloches, paraissait avoir envie de pleurer, et qui, après avoir répondu à son salut, lui dit :

— Mais, monsieur, si vous les posiez à terre un moment, il me semble que cela vous soulagerait un peu.

— Mes cloches... Oh! c'est plus embarrassant que lourd.

— Combien qu'elles vous coûtent? murmure Guillot, qui veut toujours se glisser entre le gros monsieur et les jeunes gens. Moi, je sais où il y en a de plus belles que ça

— Ce sera me faire plaisir que de m'amener monsieur votre ami, reprend M. Moutonnard. D'abord, vous le savez, nous sommes sans façon chez moi, on y est à son aise, parce que nous voulons qu'on s'amuse; ensuite ma femme n'adore la campagne qu'avec de la société. Elle m'a prévenu, elle m'a dit : Philémon, si je suis à la campagne seule avec toi, j'y mourrai d'ennui. Eh! eh! eh! elle est très-drôle ma femme. Tu inviteras tous les voisins, et tu engageras nos amis de Paris ; comme ça, le repos des champs me plaira beaucoup.

— Et vous faites ce que veut votre femme, monsieur Moutonnard, car vous êtes un excellent mari.

— Eh! mon Dieu, messieurs, est-ce qu'il ne faut pas toujours en passer par ce que veulent ces dames. Les méchants maris, ceux qui font les récalcitrants, finissent toujours par obéir à leurs femmes ; du moins, c'est ce que me disait dernièrement une dame qui a étudié les habitudes conjugales. Alors, puisque les tyrans en viennent là il me semble qu'il vaut autant ne pas se donner la peine de l'être. Il n'y a qu'un article sur lequel je ne cède pas à ma femme, c'est celui des plantations.

— Comment! est-ce que madame prétendrait que vous n'êtes plus en état de planter ?... Vous êtes encore vert pourtant!

— Elle dit que je ne m'y entends pas; elle se moque de mes couches de melons; mais, patience! quand elle en mangera, nous verrons ce qu'elle dira.

— Il est probable qu'elle trouvera autre chose à dire.

— J'ai bien envie aussi de planter du tabac dans mon jardin. J'ai un endroit excellent, bien exposé au soleil; en mettant force guano, vous savez, ça fait pousser tout ; alors, ça doit faire pousser le tabac. Je ferai une petition au préfet pour obtenir une permission. Pensez-vous qu'on me l'accordera ?

— Quand ce n'est que pour votre consommation, on vous permet toujours de planter du tabac... d'autant plus qu'il ne vient jamais.

— Oh! messieurs, avec du guano, moi j'espère qu'il viendra. Quel beau jour que celui où je mangerai un de mes melons, et où je fumerai un cigare poussé dans mon enclos!...

— *Albo dies notanda lapillo!* dit Dugranval en souriant.

— Ce jour-là, vous ferez illuminer votre propriété, n'est-ce pas, monsieur Moutonnard? s'écrie Alfred en riant.

— Ma foi, c'est probable. Je risquerai même le feu d'artifice. Ah çà! mais, dans tout cela, messieurs, vous ne m'avez pas dit ce que vous veniez faire à Merlan. Est-ce indiscret de vous le demander?

— Non, vraiment. Nous allons chez un de nos amis qui a loué une campagne dans ces environs, mais nous ne pouvions parvenir à trouver sa maison; heureusement nous avons rencontré cet obligeant villageois qui sait où demeure notre ami, et a bien voulu nous servir de guide... moyennant une récompense honnête.

— Pardi! pourquoi pas? s'écrie Guillot, vous paierez pour boire, v'là tout. C'est la jolie maison là-bas, tenez, monsieur Moutonnard, c'est derrière le clos de Jean Giroux, d'où vous venez. S'il vous fait payer ça plus de trois francs les quatre, c'est trop cher.

— Ah! cette petite villa élégante, dit M. Montonnard ; je l'ai admirée plusieurs fois en me promenant par là. Un pavillon carré, une belle grille devant, une pelouse entourée de buissons de dahlias et de pivoines, j'adore la pivoine, c'est superbe; mais ça ne fleurit pas tous les ans, à ce qu'on m'a dit: c'est dommage.

— Monsieur, je vous en prie, permettez-moi de les soutenir un peu, dit Maringo en mettant ses mains sous les cloches que tient le monsieur à la casquette.

— Vous êtes trop bon, je vous assure que je n'y pense pas.

— Vous suez cependant.

— Je sue toujours, même quand je n'ai pas chaud. D'ailleurs, je vais continuer ma course... Ah! vous connaissez les personnes qui habitent cette jolie maison, où il y a de si belles pivoines?

— C'est un de mes bons amis, dit Alfred.

— J'ai vu à travers la grille un monsieur et une dame qui m'ont paru très-bien.

— Ils disent qu'ils n'ont pas de taupes, murmure Guillot; moi, je sais bien qu'ils en ont; mais, dame, tant pis! ça les regarde.

— Ma femme m'avait dit de les inviter à venir nous voir. C'est le mari et la femme, n'est-ce pas?

Les trois amis se regardent un moment sans répondre. Enfin, Alfred se décide et dit : — Oui, c'est M. et madame Valdémar.

— La dame a des toilettes ravissantes. C'est ma femme qui en a fait la remarque. Mais ils ont l'air un peu ours; quand on arrive par un chemin, ils le quittent et en prennent un autre. C'est égal, à present que je sais le nom de ce monsieur, je me risquerai, j'irai lui faire une petite voisin. Il faut que je vous quitte, messieurs. Je suis sûr que ma femme me croit perdu, mais elle ne me fera pas tambourmer; heureusement elle n'est pas seule, j'ai ma nièce chez moi, vous savez, Héloïse, qui est mariée maintenant.

— Comment, votre nièce est mariée! s'écrie Alfred.

— Oh! voilà bientôt deux ans. Elle a épousé un architecte, un jeune homme très-bien lancé, qui a la promesse du ministre d'avoir peut-être un jour l'entreprise des travaux de l'embarcadère d'un nouveau chemin de fer qu'on a le projet de voter.

— Et vous appelez ce monsieur ?

— Corinthien. Vous devez en avoir entendu parler... C'est un garçon rempli d'ordre.

— Je ne me rappelle pas.

— Messieurs, c'est demain dimanche, et si vous êtes encore dans ce pays, il faut venir dîner chez moi. Vous verrez mon jardin; il est grand, un arpent et neuf perches. J'y ai réuni tous ces petits plaisirs champêtres qu'il faut trouver à la campagne : balançoire, tonneau, quilles, et j'ai même un jeu de bague, ce que l'on n'a pas partout; mais ma femme adore ce genre d'exercice. Elle est très-forte au jeu de bague ; elle se met sur un cheval comme les hommes ; elle s'y tient très-hardiment, sans étrier !

— Cela me fera bien plaisir de voir cela, surtout quand madame se mettra à cheval.

— Et qui est-ce qui fait tourner quand vous voulez aller sur vos chevaux de bois? demande Dugranval.

— Oh! c'est tantôt l'un, tantôt l'autre ; c'est souvent moi, ma femme dit que ça doit me faire du bien, que cela me maigrira; moi cela m'amuse. Au revoir, messieurs; ma maison est tout à l'entrée de Rosny ; j'ai deux lions à ma porte, mais ils ne vous feront pas de mal, ce sont des lions en plâtre. D'ailleurs Guillot vous indiquera ma maison, il aide quelquefois mon jardinier.

— Même je vous ai détruit plus de taupes que vous n'êtes gros! s'écrie le paysan ; mais c'est égal, vous en aurez encore.

— Tu crois?

— Pardi: vot' jardin en était farci, c'est ça que rien n'y venait, pas même du chiendent.

— Ah! messieurs, s'écrie l'homme à la casquette, en levant les yeux au ciel, c'est bien agréable une maison de campagne, mais cela revient cher. Enfin, vous me direz, il faut bien dépenser son argent à quelque chose, et le jour où je mangerai un de mes melons, je serai payé de tous mes sacrifices. Au revoir et à demain si vous pouvez. Ce serait bien aimable de m'amener monsieur votre ami.

Maringo s'incline en répondant :

— Vous êtes trop bon, monsieur ; mais s'il fallait faire tourner au jeu de bague, je vous préviens d'avance que cela ne m'irait pas. Je ne peux pas tourner, la valse m'incommode.

— Oh! vous n'y seriez pas du tout force : on ne fait que ce qu'on veut. Au revoir, messieurs, je vous attends demain.

— Nous ferons notre possible, mon cher Moutonnard.

Et le gros papa s'éloigne enfin avec ses cloches, tandis que le paysan lui crie :

— Monsieur Moutonnard, j'irai cheux vous tantôt, savoir si les taupes sont revenues. Vous me direz combien vous les avez payées. J'en ai à vingt sous pièce, mais c'est autre chose que ça.

— Ce pauvre monsieur me faisait vraiment de la peine avec ses cloches, dit Maringo en se mettant en marche avec ses amis. Il était en nage, et ne voulait pas convenir que cela le fatiguait.

— Et s'il ne mange jamais que des melons qu'il fera venir, dit Guillot, il ne se régalera pas trop, parce que, voyez-vous, les melons, c'est chatouilleux en diable, faut connaître ça, faut avoir été élevé là-dedans pour les cultiver ; et ce n'est pas un bourgeois de Paris qui ne connaît rien du tout à la terre qui mangera des melons de son jardin. Le plus souvent, il aura beau fumer la terre avec du *jeannot*, comme il appelle ça, c'est tout au plus s'il pourra faire venir des potirons.

— Messieurs, dit Alfred, la rencontre que nous venons de faire peut nous procurer demain une journée agréable. Le papa Moutonnard est un fort bon homme.

— Quant à cela, il suffit de voir sa casquette pour en être persuadé.

— On s'amuse chez lui parce qu'on y fait ce qu'on veut. Sa femme est un peu maigre, mais elle n'a pas été mal ; sa nièce est assez gentille. Ensuite, il y a toujours du monde chez lui ; il invite toutes les personnes qu'il voit chez ses connaissances.

— Ce doit être l'arche de Noé, alors.

— A peu près. Mais on ne pouvait pas sortir de l'arche comme on voulait, tandis qu'on est maître de quitter la maison Moutonnard lorsqu'on en a assez. Si vous m'en croyez, nous irons demain.

— Avant de nous occuper de demain, je voudrais être certain d'avoir un gîte aujourd'hui. Arrivons-nous bientôt, maître Guillot?

— Nous y v'là, messieurs. En tournant à droite, vous allez tout juste voir la maison de vot' ami.

En effet, après avoir encore marché cinq minutes dans un sentier bordé de noyers et de sureaux, les trois amis aperçoivent une jolie habitation bâtie dans le style italien, et à laquelle tient un beau jardin parfaitement clos de murs.

— C'est là votre affaire, dit Guillot.

— En ce cas, dit Alfred, il est inutile que vous veniez plus loin ; tenez, mon brave homme, voici pour votre peine. Êtes-vous content?

Le paysan regarde la pièce de quarante sous que le jeune Parisien lui met dans la main, en disant :

— Oui, oui. Oh! je suis toujours content, moi ; vous me donneriez plus que je serais content tout de même. Au revoir, messieurs ; je vas rejoindre Lebouteux pour qu'il me paie mon âne. Si vous aviez besoin de moi, vous me trouverez presque toute la journée.

— Chez vous, dans la maison où on l'avait?

— Oh! que non, pas si bête ; j'y suis jamais chez moi, mais au petit bouchon sec où vous m'avez rencontré. Vous demanderez Guillot le matois, c'est comme ça qu'ils m'ont *sobriqué* dans le pays.

Et le paysan reprend le chemin de Merlan, tandis que les trois amis se dirigent vers la jolie habitation qui est devant eux.

VII

UNE GRANDE PASSION.

Il y a des personnes qui se disent qu'elles n'aimeront jamais, d'autres qui se persuadent qu'elles aimeront toujours, et vous connaissez la chanson : *Ni jamais, ni toujours, c'est la devise des amours*. Je pourrais même vous citer quelqu'un qui a fait un roman sur ce sujet-là.

Félix Valdémar ne s'était pas dit qu'il n'aimerait jamais, bien au contraire, il avait un cœur sensible, une âme de feu, des yeux très-éveillés ; avec tout cela, il faut qu'on aime, lors même qu'on ne le voudrait pas ; mais les hommes le veulent toujours : ils n'y mettent pas de mauvaise volonté.

Valdémar, sans être fort beau garçon, avait une de ces figures agréables qui disent quelque chose. Il avait des yeux qui exprimaient parfaitement le fond de sa pensée, et une voix qui ne reposait que sur une seule note, ce qui à la longue devient monotone pour les personnes qui n'aiment pas cette note-là.

Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais il avait une tournure distinguée sans être prétentieuse ; enfin, il était quelquefois fort gai, et, dans d'autres moments, d'une humeur tournant au mélancolique, ce qui est très-agréable pour les dames qui veulent que leur amant ne soit pas toujours le même.

Valdémar était venu au monde avec vingt-cinq mille francs de rente. On assure que cela donne une infinité de qualités à l'enfant qui les possède. Des avantages, je n'en doute pas ; mais pour des qualités, je n'en crois rien. L'enfant du pauvre peut être doué en naissant d'une grande part de génie, l'enfant du riche peut être un crétin. La nature s'inquiète peu de quelle étoffe on entourera notre berceau ; et il faut bien que cela soit ainsi pour laisser de l'espérance aux malheureux.

Mais lorsque vous êtes riche, il y a toujours autour de vous des gens qui veulent absolument vous persuader que vous avez des qualités, de l'esprit, des vertus ; ils sont même capables de vous trouver des talents ; vous auriez beau n'avoir rien appris ou rien pu retenir de ce que l'on vous aurait montré, vous devez tout savoir, vous êtes en état de tout juger, parce que vous avez de la fortune.

Il faudrait se boucher les oreilles et ne point écouter ces gens-là. Malheureusement, c'est ce que l'on ne fait guère, c'est même ordinairement ce que l'on ne fait pas.

Valdémar, qui cependant n'était point un sot, s'était laissé prendre aux discours des flatteurs. On lui avait dit que les femmes devaient l'adorer, parce qu'il avait tout pour les séduire. Il ne demandait pas mieux que d'en être adoré, tout disposé qu'il était à en faire autant pour elles ; mais les illusions coûtent cher : au bout de quelques années, Valdémar avait mangé la moitié de sa fortune, et toutes ses maîtresses lui avaient été infidèles.

Alors, comme cela arrive souvent encore, il donna dans l'excès contraire. Il se persuada que pas une femme n'était capable d'aimer avec constance, que le monde n'était rempli que de gens faux et perfides ; alors il devint méfiant, injuste, triste et fort peu aimable en société.

— Oui, Lebouteux, disait alors Guillot, tu veux acheter mon âne. (Page 5.)

Ce fut vers cette époque que Valdémar rencontra dans le monde madame Durancy. Cette dame, qui pouvait alors avoir vingt-huit ans, était fort bien, ce qui vaut mieux souvent que d'être belle. On admire une femme qui est belle, mais une femme qui est bien plaît davantage et plus longtemps ; une femme belle a de beaux traits et une figure régulière, mais à une femme bien, il faut autre chose ; il faut de la physionomie, de la grâce, un sourire fin et des yeux spirituels. Madame Durancy avait tout cela. Ses cheveux étaient noirs et brillants ; son front pâle et haut lui donnait l'air noble et imposant ; enfin ses yeux noirs et veloutés étaient frangés par de longs cils qui en tempéraient l'éclat. Joignez à cela une taille élégante et souple à la fois, un joli pied, une main douce et mignonne, et vous trouverez qu'en effet cette dame pouvait passer pour bien.

Madame Durancy était veuve, disait-on, d'un vieux médecin qui aurait pu être son grand-père, et ne l'avait épousée que pour lui laisser sa fortune, qui était modeste, mais suffisante pour une femme qui n'a point d'enfants à élever.

C'est quelque chose de bien séduisant qu'une femme veuve à vingt-huit ans d'un vieillard octogénaire. Les adorateurs avaient dû se présenter en foule pour consoler cette dame, si toutefois le mot *consoler* est bien celui qui doit s'employer en cette occasion.

Ernestine, c'est le nom de madame Durancy, avait-elle écouté les galants? avait-elle été sensible à leurs consolations? c'est ce que nous ne vous dirons pas. Il ne faut point fouiller trop avant dans la vie d'une jolie femme ; il faut la prendre comme on la trouve, telle qu'on la trouve, et ne jamais lui adresser de ces questions indiscrètes qui pourraient l'embarrasser ou la faire rougir. A quoi bon? vous n'empêcherez pas ce qui a été, et c'est une grande folie de vouloir baser l'avenir sur le passé.

Valdémar venait d'arriver à sa trentième année lorsqu'il se trouva pour la première fois avec Ernestine. Il avait de l'humeur contre les femmes en général, mais il est probable qu'il les aimait encore en particulier. Cependant, devenu défiant, n'ayant plus de confiance en

lui-même, au lieu de chercher d'être aimable et à plaire, il semblait se tenir continuellement en garde contre la séduction, semblable à ces joueurs que des revers de fortune obligent à se retirer de la lice, mais qui ont encore du plaisir à voir jouer. Valdemar, regardait les dames et ne leur faisait plus la cour.

Ce fut peut-être à cette singularité qu'il dut d'être remarqué par madame Durancy. Cette dame, habituée aux hommages, trouva particulier que Valdémar ne lui adressât aucun de ces propos flatteurs dont les autres hommes l'accablaient. L'air sérieux et froid de celui-ci piquait son amour-propre. Elle crut devoir faire la coquette avec lui pour s'amuser ensuite à ses dépens.

Mais Ernestine n'était pas véritablement une coquette, elle ne savait pas longtemps feindre un sentiment qu'elle n'avait pas. En cherchant à plaire à Valdémar, elle ne faisait que céder à l'amour qu'elle ressentait pour lui. Bientôt cet amour devint son unique pensée, son bonheur, sa vie, et pourtant elle ignorait encore s'il était partagé.

Mais de son côté, Valdémar n'avait pu voir la charmante veuve avec indifférence. S'il ne répondait pas au doux langage de ses yeux, c'est qu'il craignait toujours d'être le jouet d'une erreur, c'est qu'il n'osait pas se flatter d'être aimé, c'est qu'il avait encore peur d'être la dupe d'une coquette.

Cela durait ainsi depuis quelque temps : Valdémar était amoureux d'Ernestine et se taisait; madame Durancy ne pensait qu'à lui et craignait de ne pas lui plaire.

Quel dommage et que de temps perdu !

Heureusement le hasard, qui est souvent le dieu des amoureux, fit naître une occasion, et vous savez qu'en tout c'est l'occasion qui amène un dénoûment.

Valdémar rencontra Ernestine au spectacle, où elle accompagnait des dames. Il fut se placer dans la loge qu'elle occupait. Mais vers le milieu de la pièce, pour laquelle il y avait foule, la chaleur incommoda madame Durancy, qui fut obligée de s'en retourner chez elle, mais qui, ne voulant pas priver ses amies de la représentation d'une pièce en vogue, accepta l'offre que Valdémar lui fit de la reconduire.

Et le gros papa s'éloigne enfin avec ses cloches.

Une voiture ramena la jolie brune et son obligeant cavalier. Durant le trajet du spectacle à sa demeure, Ernestine parut très-souffrante, très-abattue et ne dit presque rien.

Valdémar était fort ému, fort agité, mais il faisait tous ses efforts pour ne point le laisser paraître. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec Ernestine, et aussi rapproché d'elle. Il avait grande envie de se jeter à ses genoux. Dans un fiacre on est si vite aux genoux d'une dame, il y a si peu de chemin à faire; mais il n'osait pas. Ce n'était pas la timidité qui le retenait. Valdémar n'avait jamais été timide; c'était cette crainte de s'adresser à une coquette qui le poursuivait toujours.

De temps à autre, il disait à madame Durancy :

— Comment vous trouvez-vous, madame ?

La jeune veuve répondait sans lever les yeux : — Pas bien... je ne sais pas ce que j'ai, mais je souffre... je souffre beaucoup.

La voiture s'arrêta. Valdémar offrit son bras pour monter l'escalier, on accepta; puis naturellement on le fit entrer, on le fit asseoir dans un salon, où madame le rejoignit au bout de quelque temps, enveloppée d'une immense robe de chambre, sous laquelle ses formes gracieuses ne se montraient que par intervalle. Elle se plaça sur un divan, paraissant toujours accablée, mais attendant probablement que Valdémar lui dît quelque chose; celui-ci ne disait rien, parce qu'il voulait retenir un aveu toujours prêt à lui échapper. Cependant, au bout de quelque temps, il se hasarda à murmurer :

— Je vais aller prévenir votre médecin.

Un léger sentiment de dépit sembla se montrer dans les traits de madame Durancy, qui se contenta de répondre :

— Je crois que c'est inutile. Puis elle ajouta en tendant sa main à Valdémar : Recevez mes remercîments, monsieur, pour les peines que je vous ai occasionnées, et retournez au spectacle. Je me reproche de vous avoir privé du plaisir que vous y goûtiez.

Valdémar prit cette main qu'on lui tendait, mais le contact le brûla; alors, il la pressa avec ivresse dans les siennes, puis il la porta à ses lèvres, puis il tomba aux genoux d'Ernestine en levant sur elle des yeux remplis d'amour, et la jeune femme y répondit par un charmant sourire, en murmurant :

— Vous avez été bien longtemps à me dire cela.

Valdémar n'avait pourtant rien dit, mais l'amour a un langage muet, souvent plus éloquent que la parole. Au bout de quelques instants, le malaise d'Ernestine était dissipé. Les dames ont comme cela des souffrances pour lesquelles, en effet, le secours du médecin est fort inutile.

Quelques jours après, Ernestine, assise à côté de Valdémar, et tenant une de ses mains dans les siennes, lui disait, en le regardant avec tendresse :

— Oui, je suis fière de posséder votre cœur, car depuis longtemps je vous aimais; je me sentais entraînée vers vous par un penchant irrésistible; je souffrais de votre silence, et pourtant, il me semblait que vous deviez m'aimer aussi. Ah ! j'aurais été trop malheureuse si vous n'aviez pas partagé mes sentiments, car vous êtes le premier qui m'ayez fait connaître l'amour.

Pour peu que vous ayez cultivé les dames, lecteur, vous devez avoir inspiré beaucoup de premiers amours; car lorsque nous avons le bonheur de faire une nouvelle conquête, il est bien rare qu'elle ne nous dise pas que nous sommes le premier qui ait vraiment fait palpiter son cœur. Je crois que ces dames se trompent un peu sur le chiffre; mais enfin, c'est toujours bien aimable à elles de nous dire cela, c'est une attention délicate dont nous devons leur savoir gré.

Par exemple, vous avez dû remarquer aussi que fort peu vous disent : Vous serez mon dernier amour. Je trouve cette réserve fort sage. Et puis, nous ne pouvons pas être à la fois les premiers et les derniers; il faut savoir borner notre ambition.

Valdémar écoutait Ernestine en attachant ses regards sur les siens, et dans ces regards exprimant l'amour et le bonheur, il y avait ce-

pendant encore quelque chose qui n'annonçait pas une entière confiance dans les tendres serments de la jolie veuve.

Madame Durancy démêla fort bien ce sentiment qui se glissait parmi les autres; les femmes ont une grande habileté pour lire dans les yeux ; et elle dit à son amant :

— Mon ami, vous doutez de la sincérité de mes sentiments?

— Moi, mais non, reprit Valdémar en hésitant.

— Vous en doutez, ne mentez pas.

— J'ai tort, je le sens; mais que voulez-vous? j'ai été si souvent trompé ..

— Que les innocents doivent payer pour les coupables : c'est l'usage. Que faudrait-il faire pour vous prouver que mon amour, à moi, n'est pas de ceux qu'un caprice fait naître et qu'un autre caprice éteint?

— Ma chère Ernestine, vous m'aimez, je le vois, je dois vous croire... je vous crois...

— Non, non, monsieur ; je vous dis, moi, que je suis prête à vous prouver mon amour par tous les sacrifices. Voyons, parlez, cherchez, mettez-moi à l'épreuve.

— Eh bien! dit Valdémar, si je vous proposais de quitter ce monde dans lequel vous vivez, ce tourbillon qui vous entoure, cet essaim d'adorateurs qui bourdonnent sans cesse autour de vous comme les frelons autour de la fleur, pour vivre avec moi dans une campagne bien isolée, bien solitaire, où nous ne serions que nous deux, rien que nous deux, car je ne compte pas les gens qui nous serviraient... convenez, Ernestine, que vous reculeriez devant un tel genre de vie...

Pour toute réponse, la jolie veuve tendit la main à son amant en lui disant :

— Quand vous voudrez je suis prête, partons. Loin d'être pour moi un sacrifice, ce que vous me proposez m'enchante et réalise mes plus doux rêves de bonheur : car vivre seule avec celui qu'on aime, pouvoir se livrer entièrement à son penchant, à sa tendresse ; ne plus avoir autour de soi des ennuyeux, des curieux, des fâcheux ; ne faire que ce qui plaît en faisant toujours la volonté de l'objet que l'on adore : n'est-ce pas là l'existence la plus douce? En allant vivre avec vous, qui n'êtes pas mon mari, je sais bien que je me perds de réputation ; mais si je suivais mon époux, je ne ferais que mon devoir, et ce ne serait plus une preuve d'amour. D'ailleurs, vous êtes libre, je le suis également. Que nous importe ce que dira le monde? Il nous enviera parce que nous serons heureux.

Etonné, enchanté de ce qu'il entendait, Valdémar pressa Ernestine sur son cœur ; puis, comme s'il eût craint qu'elle ne changeât de résolution, il se mit sur-le-champ en campagne pour chercher la retraite où il voulait se cacher avec son amie.

En parcourant la banlieue, en poussant un peu plus loin, il se trouva un jour dans les environs de Noisy-le-Sec. Il découvrit Merlan, ce village fort peu connu des habitants de la capitale, et que Christophe Colomb ne songea jamais à découvrir. En se promenant dans les champs fertiles qui entourent le village, il aperçut une jolie maison bourgeoise avec un écriteau portant ces mots :

A LOUER PRÉSENTEMENT. MAISON TOUTE MEUBLÉE.

Il entra, il visita la maison, qui était jolie, commode, bien distribuée et meublée avec une certaine élégance; il parcourut ensuite le jardin, qui était grand, bien entouré de murs et pourvu d'ombrages, de belles allées, de bosquets touffus, enfin de tout ce que l'on veut trouver dans un jardin d'agrément.

Valdémar loua sur-le-champ; il paya une année d'avance, il arrêta un jardinier, puis courut dire à Ernestine :

— Notre retraite nous attend, allons-y passer l'été. Quand la mauvaise saison viendra, si vous vous ennuyez, nous reviendrons à Paris.

— Ce n'est pas moi qui m'ennuierai jamais en demeurant avec vous, répondit madame Durancy.

Le lendemain, les deux amants étaient installés dans la maison de campagne tout près de Merlan. Ils avaient emmené avec eux une femme de chambre et une cuisinière. Ils avaient ensuite un jardinier qui servait de concierge. Ernestine avait trouvé la maison charmante, le jardin délicieux, les environs très-pittoresques. Valdémar était ravi et de sa maîtresse et de l'idée qu'il avait eue de venir se retirer avec elle à la campagne; il se disait :

— Enfin!... j'en ai donc trouvé une qui m'aime, qui ne pense qu'à moi, qui ne vit que pour moi.

VIII. — TROIS AMIS CHEZ UN AUTRE.

Pendant les quinze premiers jours qui suivirent leur installation dans cette nouvelle demeure, les deux amants ne mirent point le pied hors de leur propriété. Le jardin suffisait à leur promenade; il était grand, il avait des allées bien couvertes, on pouvait en liberté y causer de tout ce qu'on voulait, en écoutant le ramage des oiseaux.

Si quelqu'un se présentait pour voir les maîtres de la maison, le jardinier avait ordre de dire qu'ils n'y étaient pas, ou qu'ils ne recevaient personne.

Dans les quinze jours qui vinrent après, Valdémar et son amie se permirent de sortir de leur jardin pour se promener dans les environs, en ayant soin cependant d'éviter autant que possible de rencontrer du monde. A cet effet, ils allaient de préférence dans les petits chemins écartés; là, tout en se promenant, ils pouvaient encore se tenir amoureusement, ce qui veut dire par la taille, au lieu de se donner gravement le bras comme des rentiers du faubourg Saint-Germain.

Et c'était probablement parce qu'ils se tenaient ainsi que M. Guillot prétendait les avoir vus *roucouler* dans les champs. Vous voyez que, pour la médisance, les paysans ne le cèdent en rien aux habitants de la ville.

Quinze jours après, Valdémar et Ernestine se promenaient dans les villages voisins, sur les routes fréquentées, et ne se sauvaient plus comme des hiboux quand ils apercevaient du monde.

Quinze jours plus tard, Valdémar eut plusieurs fois besoin d'aller à Paris, pour des emplettes ou des affaires, ou peut-être seulement pour savoir si Paris avait changé depuis deux mois qu'il ne l'avait vu.

Enfin, après deux autres semaines, Valdémar, qui revenait encore de Paris, où il avait été chercher de l'argent, dit à Ernestine d'un air tout enjoué :

— Ma bonne amie, je vous annonce pour demain une visite... J'ai rencontré à Paris un de mes bons amis, Alfred Mongelle... un charmant garçon... que vous avez vu autrefois dans le monde. Je l'ai engagé à venir passer une journée avec nous... il amènera peut-être Dugranval et Maringo, deux bons enfants avec lesquels je suis fort lié, et qui sont tout sans façon.

Un nuage passe sur le front de madame Durancy, qui regarde Valdémar d'un air étonné, en répondant :

— Je croyais, mon ami, que nous étions venus vivre ici pour nous retirer du monde, pour être entièrement livrés à nous-mêmes et débarrassés des ennuis de la société?

— Certainement, répond Valdémar en prenant la main d'Ernestine, et en la caressant dans les siennes. Mais pour cela je pense que nous ne sommes pas devenus sauvages, et que nos amis ne sont pas des étrangers pour nous. Et puis, tenez... il y a peut-être un peu d'amour-propre dans mon fait... Je désire aussi que mes vrais amis voient combien je suis heureux ici avec vous. Ceux qui ont blâmé ma retraite... ma nouvelle manière de vivre, seront obligés d'avouer que j'avais raison.

— Je croyais que vous teniez fort peu à l'opinion du monde?

— Sans doute, mais quand on est très-heureux, cependant, on n'est pas fâché que cela soit su.

— Je n'en vois pas trop la nécessité. Un sage a dit : Si tu veux conserver ton bonheur, cache-le!

— Mon Dieu, ma chère amie, après tout, si cela vous contrarie que ces messieurs viennent nous voir, je vais écrire sur-le-champ à Alfred pour contremander mon invitation.

— Non, ce qui vous est agréable me le sera toujours, et puisque cela vous a plu d'engager ces messieurs à venir, je les recevrai comme vos amis, c'est-à-dire le mieux qu'il me sera possible.

Valdémar baise la main d'Ernestine. Et vous connaissez maintenant les personnes chez qui se rendent ces trois messieurs que nous avons rencontrés devant Merlan.

Au moment de sonner à la grille de la jolie maison où demeure Valdémar, Alfred sent quelqu'un qui lui arrête la main : c'est Dugranval qui lui dit :

— Attendez donc, Alfred; avant d'entrer là-dedans, il y a une chose à laquelle nous n'avons pas pensé, et sur laquelle pourtant il me semble qu'il est bon de nous entendre.

— Quoi donc? demandent en même temps les deux autres jeunes gens.

— Comment allons-nous appeler cette dame qui est avec Valdémar? car, enfin, cela me semble assez embarrassant. Nous savons très-bien que ce n'est pas sa femme ; vous deux surtout qui la connaissez, qui savez que c'est madame Durancy... et même cela me fait songer que vous avez dit à M. Moutonnard que c'étaient le mari et la femme qui logeaient là, quand il a vous a questionné sur les habitants de cette maison. Vous avez eu tort, car s'il sait plus tard...

— Ah! mon cher Gustave, que vous devenez peu amusant avec vos réflexions! Quand une dame vit avec un homme, pour le monde c'est sa femme. Il me semble que ceci est une question depuis longtemps résolue ; et, quant à nous, qui arrivons chez Valdémar, nous n'avons pas besoin, en parlant à sa maîtresse, de l'appeler autrement que madame; c'est un nom qui va tout seul et ne choque jamais. Hein! qu'en dis-tu, Maringo, toi qui n'es pas si bête que bien des gens se permettent de le croire?

— Je dirai *madame*, et je ne sortirai pas de là, répond Maringo ; et quant à votre monsieur à melons, qui me fait l'effet d'en être un autre, si sa maison est l'arche de Noé, comme vous le disiez tout à l'heure, il me semble qu'il ne doit pas être si sévère sur l'article des

mœurs; car du temps de Noé elles étaient un peu relâchées, puisque les frères épousaient leurs sœurs.

— Messieurs! messieurs! vous êtes bien légers sur les choses graves, dit Dugranval en fronçant le sourcil.

Sans écouter davantage leur compagnon, Alfred et Maringo se penchent à la sonnette. Bientôt le concierge leur a ouvert la grille, et avant qu'ils aient fait douze pas dans le jardin, ils aperçoivent Valdémar qui accourt au-devant d'eux, leur criant du plus loin qu'il les aperçoit :

— Eh! allons donc, paresseux : pourquoi arriver si tard? il y a longtemps qu'on vous attend.

— Tiens, mais il a l'air bien gai, murmure Maringo, en regardant celui qui vient au-devant d'eux.

— Il a un petit surtout de campagne fort élégant, dit Dugranval.

— Est-ce que vous avez cru qu'il vivait ici comme un loup et qu'il en portait le costume? répond Alfred en allant secouer la main de Valdémar, auquel il dit en riant : — Je t'amène deux gaillards qui sont tout surpris de ne point te voir arriver dans le costume de Robinson, d'autant plus qu'ils ont pris le village de Merlan pour une île déserte.

— Oui, dit Maringo, pour une île déserte peuplée de sauvages.

— Messieurs, répond Valdémar en souriant, je tâcherai de vous prouver que vous n'êtes point ici chez des sauvages, et d'abord je vais vous offrir à déjeuner.

— Ah! bravo! s'écrie Maringo, car j'ai une faim d'ogre.

— Il est capable aussi de dire qu'il a soif, dit Gustave, et il nous a forcés d'entrer dans un cabaret où il a avalé un litre de vin bleu.

— Ce qui est fort heureux, car c'est là que nous avons trouvé un paysan qui nous a guidés et fait trouver ta maison, qui du reste me paraît charmante! s'écrie Alfred.

— Mais oui, dit Dugranval, qui, tout en avançant dans le jardin, jetait autour de lui des regards curieux, pressé qu'il était d'apercevoir la dame qui habitait avec leur hôte; oui, ce jardin est fort bien entretenu, il y a beaucoup d'ombrage, des fleurs ravissantes; cela paraît grand.

— Nous verrons tout cela après déjeuner, dit Maringo.

Valdémar fait entrer ses amis dans la maison. On passe dans un couloir assez vaste, sur lequel donnent quatre portes. Il en ouvre une, qui est celle d'un joli salon tout entouré de divans assez larges pour qu'on puisse s'y reposer à l'aise.

— Messieurs, dit Valdémar, je vais dire qu'on nous serve. En attendant, mettez-vous à votre aise; songez que vous êtes à la campagne. Tenez, dans ce petit cabinet à gauche que nous nommons le *vestiaire*, vous trouverez des blouses, des vestes, des paletots de toutes dimensions, et des coiffures de toutes les formes. Prenez, choisissez; je vous le répète, agissez comme chez vous.

Valdémar s'éloigne, et Maringo va ouvrir le cabinet d'où il ressort bientôt avec une grande blouse blanche qu'il a troquée contre sa redingote, et un énorme chapeau de paille à grands rebords, comme en portent les moissonneuses. Il regarde ses compagnons en leur disant :

— Comment me trouvez-vous?

— Oh! toi, dit Alfred, tu es bien heureux, tout te va.

— C'est-à-dire que je ne puis jamais être plus laid; c'est ça qui est agréable.

Alfred s'affuble d'une espèce de veste de chasse en coutil et d'une casquette avec une immense visière, ce qui lui donne quelque chose de comique qui ne l'empêche pas d'être bien. Le beau Dugranval est extrêmement long avant de se déterminer à choisir un costume de campagne. Il essaie plusieurs blouses dans lesquelles il se trouve trop gros, et des paletots qui lui semblent mal faits; enfin, il se décide pour une veste de nankin qu'il veut absolument boutonner et qui lui boit beaucoup lui serrer le ventre; puis il met sur sa tête un grand feutre gris relevé par devant dans legenre des chapeaux à la Louis XIII.

— Bigre! s'écrie Alfred en regardant le sage Dugranval qui est en train de nouer sa cravate à la Colin; mais il me semble que cette tenue a des intentions.

— Celle de me mettre à mon aise, puisqu'on nous l'a permis; voilà tout.

Maringo examine le beau monsieur à barbe noire, et murmure :

— On ne sait pas au juste si vous allez jouer *Lubin* ou le *Duc de Charolais*; c'est dommage que vous n'ayez pas une fraise autour du cou, on serait fixé.

Dugranval dissimule une légère grimace en répondant :

— Avec tout cela, messieurs, il me semble que nous ne la voyons guère.

— Qui donc?

— Eh! parbleu! cette dame, la dame de Valdémar.

— Ah! vous êtes donc bien pressé de la voir?

— Oui, j'avoue que je suis curieux de connaître une femme qui allait dans le beau monde, et qui n'a pas craint de se mettre dans une position si scabreuse; mais j'ai dans l'idée que nous ne la verrons pas; elle ne se montrera pas tant que nous serons ici.

— Et moi, je gage bien que si; et toi, Maringo?

— Moi, je voudrais déjeuner, et avoir un ruban afin de retenir mon chapeau de paille sous mon cou, vu qu'il s'obstine à s'envoler. Voilà déjà trois fois qu'il me quitte; quand on n'a pas l'habitude de courir après sa coiffure, c'est fatigant.

Valdémar vient chercher ses amis, et les conduit dans une salle à manger, où des volets fermés au midi ont empêché la chaleur de pénétrer. On se met à table. Dugranval remarque sur-le-champ qu'il n'y a que quatre couverts.

— Vous voyez bien qu'elle ne viendra pas, dit-il bas à l'oreille de Maringo, qui lui répond :

— Ce n'est pas cela qui m'empêchera de déjeuner.

Valdémar sert ses convives; le vin est frais, la chair délicate.

— Eh bien! dit Alfred à Maringo, toi qui avais peur de faire un déjeuner trop champêtre... Il se figurait que chez toi, Valdémar, on ne trouverait que des œufs et du fuitage.

— Ne croyez pas cela, répond Maringo, tout en se bourrant d'un excellent poisson. Eh! d'ailleurs, personne n'est moins difficile que moi.

— Oui, chez toi, c'est possible, mais chez les autres, c'est bien différent. Au reste, j'ai remarqué qu'il en est toujours ainsi. Les gens qui se refusent tout chez eux ne veulent pas que les autres leur refusent rien.

— Alfred, est-ce que tu aurais envie de m'in-ulter?

— Nullement. Je fais une réflexion qui s'applique à cette foule de personnages qui sont très-aimables en société : tu vois bien que ça ne te regarde pas.

— C'est égal, reprend Maringo, quand j'ai traversé le village de Merlan, je me suis cru dans les Landes, aux environs de Bordeaux. Maintenant je comprends très-bien qu'on puisse y vivre et s'y plaire.

— D'ailleurs, vous n'êtes pas seul ici; vous n'y vivez pas en ermite, dit Dugranval en appuyant sur ces mots.

— Non, sans doute, répond Valdemar; une femme charmante a bien voulu partager ma retraite et s'y ensevelir avec moi.

— Sais-tu que c'est un beau trait, dit Alfred, surtout de la part d'une femme qui était entourée d'hommages? Tu ne saurais trop l'aimer pour lui montrer que tu étais digne d'un si rare dévouement.

— Oui, c'est un beau trait, murmure Maringo en reprenant de la volaille. Moi je ne trouverai jamais une femme qui en fasse autant pour moi. Oh! je suis sûr de mon affaire, aussi je ne le lui proposerai pas.

— Et vous vous plaisez toujours ici? demande Dugranval.

— Sans doute, répond Valdemar, qui trouve cependant la question de ce monsieur assez indiscrète.

— Est-ce que nous ne verrons pas votre... madame... cette dame? reprend le beau brun.

— Pardonnez-moi; elle achève sa toilette, et comme elle ne déjeune jamais qu'avec une tasse de thé, c'est pourquoi elle ne nous a pas tenu compagnie. Mais quoi de nouveau à Paris? Voyons, messieurs, mettez-moi un peu au fait. Les spectacles d'abord... car vous savez que j'étais un grand amateur; je crois que je le suis toujours. Qu'y a-t-il de remarquable aux théâtres? Quelque nouveau talent s'est-il révélé?

— Il y en a peut-être de nouveaux, mais ils ne se sont pas révélés. Heureusement nous pouvons être fiers de ceux que nous possédons. *Rachel* continue de rendre la vie à la tragédie, qui sans elle aurait été complétement vaincue par le drame.

— Le grand malheur! murmure Maringo en se versant à boire, quand la tragédie aurait été vaincue!... Moi je préfère le drame, il est plus dans la nature.

— Et nos grands auteurs, notre gloire littéraire, *Racine*, *Corneille*, *Voltaire*, cela te serait donc indifférent de les voir tomber dans l'oubli?

— Je les aurais dans ma bibliothèque, j'aurais toujours le droit de les lire quand cela me plairait.

— Maringo, ne rétrécissons point l'espace, ne frappons au un genre d'anathème. Laissons le choix aux poëtes. Un grand critique l'a dit :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

— Eh bien, c'est justement pour cela que je n'aime pas la tragédie.

— Maringo, mange, et laisse-nous tranquilles.

— Et mes théâtres favoris? reprend Valdemar, le Gymnase?

— Lui aussi a toujours son diamant : *Rose Chéri*, qui, si jeune encore, nous a rendu mademoiselle Mars dans tout l'éclat de son talent. Puis au Gymnase nous trouvons *Numa*, dont le jeu est si fin, si spirituel, si vrai, et le comique de si bon goût : qualités qu'il est fort rare de trouver dans un même acteur, quand que le talent ne donne pas, et qu'il faut avoir reçues de la nature; enfin, ce théâtre a toujours une réunion de talents qui fait de cette troupe une des meilleures de Paris, ce qui veut dire de l'Europe; car il est bien entendu que c'est à Paris que l'on joue le mieux tous les genres, et là

preuve, c'est que c'est chez nous que l'étranger vient chercher de quoi redonner de l'éclat et ramener la foule à ses théâtres.

— Et le Palais-Royal a-t-il toujours cette précieuse collection de coniques qui en a fait le théâtre le plus gai, le théâtre où l'on est certain de rire, telle humeur que l'on ait et quand même on aurait mal aux dents?

— Oui, mon cher ami. C'est au Palais-Royal que l'on va lorsqu'on veut chasser de tristes pensées, oublier des contrariétés; lorsqu'on s'est querellé avec sa femme, lorsqu'on est en brouille avec sa maîtresse; quand on a perdu son argent au lansquenet ou fait de mauvaises spéculations à la Bourse, ou dîné chez un ami qui ne vous a offert que *la fortune du pot*, assaisonnée du petit vin du crû; ou assiste à la lecture d'un poëte incompris; ou entendu un concert d'amateurs et la sonate de la demoiselle de la maison, et une fable récitée par un enfant qui promet!... Tu comprends alors que le théâtre du Palais-Royal doit toujours avoir beaucoup de monde. Et qui pourrait garder son sérieux devant *Grassot* et *Alcide Tousez*? Je fais le pari que c'est impossible...

— Mais c'est assez nous occuper de théâtres. Est-ce qu'il n'y a pas quelques nouveaux plaisirs à Paris?

— On m'a parlé, dit Maringo, d'un restaurant qui vient de s'ouvrir dans le quartier Saint-Jacques et où l'on donnera, pour *dix-neuf sous*, le potage, quatre plats, un dessert, du pain à discrétion et une bouteille de Bourgogne; les personnes qui ne consommeront pas tout ce qu'on leur servira auront le droit d'emporter les restes... J'ai envie d'y prendre un abonnement... C'est dommage que ce soit loin de chez moi!

— Maringo, tu nous dis des choses par trop absurdes...

— Messieurs, je vous certifie qu'un de mes amis a dîné dans ce restaurant... A la vérité, les quatre plats étaient tous des *arlequins*... vous savez de ces rogatons de viandes mêlées... Il n'a pu en manger que deux. Ça lui a fait du bien, ça l'a purgé.

— Valdemar, connais-tu le Jardin-d'Hiver?

— J'y suis allé cet été.

— Et l'Hippodrome?

— J'étais à l'ouverture.

— Alors, qu'est-ce que tu nous demandes donc? tu es aussi au courant que nous des plaisirs des Parisiens.

— Mais en fait d'anecdotes, d'intrigues piquantes?

— Oh! ma foi, rien de neuf: on se plaît, on se prend, on se trompe, on se quitte; c'est toujours la même manière de procéder.

Une porte s'ouvre, et madame Durancy entre dans la salle à manger. La jeune veuve était vêtue d'une grande robe de mousseline blanche faite en peignoir, et qu'une ceinture fixait à sa taille; mais elle était assez grande, assez svelte pour ne point paraître trop grosse sous ce vêtement d'une entière blancheur, redouté des femmes un peu potelées. Ses cheveux seuls lui servaient de coiffure; quand ils sont beaux, c'est toujours la plus jolie. Ceux d'Ernestine retombaient en longues boucles de chaque côté de son visage, et restaient assez séparés pour laisser voir un front haut et riche de pensées.

IX. — MADAME DURANCY.

Rien n'est plus gracieux que l'aspect d'une jolie femme dont la toilette est de bon goût. Ernestine, déjà fort séduisante, le paraissait plus encore avec ce costume simple qu'elle portait si bien. Les nouveaux venus se sont levés pour la saluer; elle leur répond avec un sourire plein de grâce, mais dans lequel cependant perce une certaine dignité. Dans la position où elle se trouvait, madame Durancy sentait bien qu'il fallait montrer qu'elle voulait être respectée, et ne pas être traitée comme ces lorettes qui se font pour un mois ou un trimestre maîtresses de maison chez leur amant. Le simple aspect d'Ernestine disait tout cela; aussi le beau Dugranval est-il demeuré tout interdit depuis qu'elle est arrivée. Il s'attendait à tout autre chose; il se figurait que l'on pourrait être fort sans façon devant cette dame qui demeurait avec Valdémar, et maintenant il ne sait plus quelle tenue avoir auprès d'elle.

— Nous sommes bien indiscrets d'être venus troubler votre solitude, n'est-il pas vrai, madame? dit Alfred à Ernestine.

— Nullement, messieurs; votre présence est agréable à Valdémar, elle l'est donc aussi pour moi, car je me suis fait une habitude de partager ses plaisirs.

La jeune dame accompagne ces mots d'un doux regard pour son amant. Dugranval murmure bas à Maringo:

— Elle a dit Valdémar tout court... c'est risqué.

Maringo hausse les épaules en répondant:

— Est-ce que vous vouliez qu'elle dit: son altesse?

Le déjeuner étant terminé, on va se promener au jardin. Ernestine accompagne ces messieurs. Dugranval, qui fait petit ventre pour ne point étoutter dans sa veste de nankin, se prépare déjà à offrir son bras à cette dame, mais avant qu'il ait pu la joindre, elle a pris celui de Valdémar.

Alfred marche à côté des deux amants, leur contant des anecdotes sur leurs connaissances de Paris. Valdémar l'écoute avec intérêt: Ernestine regarde ce que disent les yeux de celui qu'elle aime.

Maringo fume un cigare et court après son chapeau de paille, qui disparaît à chaque instant de dessus sa tête.

Dugranval, qui est resté en arrière pour parvenir à boutonner sa veste, admire la taille, la tournure, la grâce de madame Durancy, puis presse le pas pour se trouver à côté d'elle, et alors commence à lui débiter une foule de ces lieux communs, mêlés de galanteries, que les femmes d'esprit écoutent sans les entendre, que les femmes bêtes entendent sans les comprendre, et que les femmes coquettes comprennent sans les écouter.

— J'espère que vous ne pensez pas à nous quitter ce soir? dit Valdémar à ses amis. Nous avons ici des chambres et des lits à vous offrir. Ce soir nous ferons une bouillotte, notre partie favorite de l'hiver dernier, à moins que vous ne soyez atteints de ce *spleen* qu'on appelle *whist*, et que nous devons à la libéralité des Anglais. *Timeo Danaos et dona ferentes!*

— Moi, je fais tout ce qu'on veut et je resterai avec plaisir, répond Alfred, si madame daigne m'assurer que nous ne la gênerons pas.

— Vous savez ce que je vous ai répondu tout à l'heure, dit Ernestine; eh bien! je vous répéterai toujours la même chose; ce sera un peu monotone, mais je ne sais dire que cela.

— Moi, j'accepte si on me permet de fumer dans ma chambre, dit Maringo.

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur, répond Ernestine en souriant, parce que Maringo venait encore de voir son chapeau de paille enlevé par le vent.

Pendant ce temps, le beau Dugranval avait préparé une phrase, qu'il dit en faisant sa bouche en cœur:

— Madame... assurément... une invitation si aimable l'est doublement quand elle passe par votre bouche.

Ernestine se contente d'incliner la tête; Alfred se mord les lèvres d'un air moqueur, et Maringo s'écrie: — En traduisant cela, je voudrais bien savoir si cela veut dire qu'il restera?

— Mais il n'y a pas de doute, dit Valdémar.

— Alors, messieurs, c'est convenu, reprend Alfred, nous passons la nuit chez notre ami, nous y déjeunons demain, et ensuite nous allons dîner à Rosny chez ce bon M. Moutonnard, que nous avons rencontré tout à l'heure en venant ici.

— Comment! vous connaissez quelqu'un dans les environs? dit Valdémar.

— Ma foi, nous ne nous en doutions pas. C'est un excellent homme, chez lequel nous allions quelquefois à Paris. Sa femme a voulu qu'il achetât une maison de campagne et il a obéi, car c'est le modèle des maris; mais sa femme veut y recevoir nombreuse société, et en sus ses voisins; aussi serait-il charmé de vous recevoir, vous et madame, mon cher Valdémar; il a même l'intention de vous inviter.

Ernestine regarde son amant avec une certaine inquiétude. Valdémar répond: — Est-ce qu'on s'amuse chez ce monsieur? est-ce que la maison est agréable?

— Nous ne connaissons pas sa maison, mais je répondrais d'avance que l'on s'y amuse. Figurez-vous un brave citoyen qui veut absolument faire venir dans son jardin des melons et du tabac, qui a une femme de quarante ans, extrêmement romanesque, une nièce assez jolie, qui est mariée à un architecte qui s'appelle Corinthien; avec tout cela de la fortune, de la bonne humeur.

— Et un jeu de bague, dit Maringo, où l'on vous laisse jouer à condition que vous ferez tourner les autres.

— En effet, cela doit être une maison assez drôle. Ah! ce monsieur est notre voisin!

Ernestine regardait toujours Valdémar, et paraissait craindre de deviner sa pensée. Elle balbutie enfin:

— Mais il me semble qu'il y a encore fort loin d'ici à Rosny?

— Il paraît que non, dit Alfred, car M. Moutonnard portait sous son bras des cloches à melons qu'il était venu acheter ici près.

— Il aurait bien dû se mettre dessous, dit Maringo; il y eût été mieux.

La figure de la jeune veuve s'était assombrie, bien qu'elle fît ses efforts pour paraître toujours aussi gaie. On avait parcouru le jardin dans tous les sens.

— Est-ce que vous n'avez pas un billard ici? demanda Maringo.

— Non, dit Valdémar, je n'y ai nullement pensé en louant ici.

— Et pourquoi faire, murmure Dugranval, si madame n'y joue pas?

— Mais ce Maringo est stupide avec ses demandes, dit Alfred, qui a remarqué la tristesse d'Ernestine. Ah! madame, si vous connaissiez la manière de vivre de ce monsieur qui veut trouver tous les agréments de la vie chez les autres, si vous saviez comment il perche... car c'est le mot... mais, si vous le permettez, je vous régalerai de cette histoire au dessert, d'autant plus qu'alors notre ami Maringo ne reste jamais à table; il faut qu'il aille fumer sa bouffarde dehors.

— Oh! d'ailleurs, vous pourriez parler devant moi, ça m'est bien égal, reprend Maringo, et ça ne m'empêche pas de dire qu'une campagne sans billard, c'est un dessert sans fromage.

— Nous avons un piano, mon cher Maringo, dit Valdémar et nous faisons de la musique.

— Alors, j'espère que nous aurons le plaisir d'entendre madame, dit Dugranval.

Ernestine fait une simple réponse de tête, et retourne vers la maison en disant qu'elle a des ordres à donner.

Les quatre hommes s'asseyent contre un bosquet de chèvrefeuille et fument.

— Cette dame est charmante ! dit Dugranval.

— Et paraît bien t'aimer, mon cher Valdémar, dit Alfred. Ah ! tiens, décidément, tu es bien heureux et j'envie ton bonheur. Goûter les plaisirs de la campagne près d'une femme qui nous a donné la preuve de l'amour le plus sincère, c'est, je crois, la vie la plus douce.

— Oui, c'est fort agréable, reprend Valdémar.

— Mais il faudrait un billard, murmure Maringo en se couchant tout de son long sur le banc de gazon et regardant s'envoler la fumée de son cigare.

— Voilà déjà deux mois passés que vous êtes ici ? demande Dugranval.

— Oui, au moins.

— Et vous comptez y rester jusqu'à la fin de la saison ?

— Tant que cela plaira à Ernestine.

— Mais puisque tout ce qui te plaît lui plaît, dit Alfred, alors ce sera aussi tant que cela te conviendra.

Valdémar ne répond rien.

— Vous ne vous embêtez pas quelquefois un peu tous deux ici ? s'écrie Maringo en croisant ses jambes en l'air.

— Maringo, si tu continues, nous allons te mettre à la porte, dit Alfred.

— Laisse-le donc parler, dit Valdémar ; il a bien de droit de me demander cela.

— Et vous avez aussi celui de ne pas me répondre, dit Maringo en bâillant.

— Quand on aime réellement, on ne connaît jamais l'ennui près de l'objet de son amour, dit Alfred ; mais Maringo ne comprend pas cela, parce qu'il n'a jamais su ce que c'était que d'aimer ; d'abord il est trop paresseux pour cela.

— Tiens ! en voilà une bonne ; tu crois donc, toi, que pour aimer il ne faut pas être paresseux.

— Assurément, car l'amour nécessite une foule de démarches, de courses, d'allées et de venues bien souvent inutiles ; mais un amant ne compte ni ses pas, ni sa peine, ni ses fatigues lorsqu'il a l'espoir d'apercevoir celle qu'il aime, ne fût-ce qu'une minute, tandis qu'un paresseux craindra de se déranger, et reculera devant le plus petit obstacle. La paresse, en général, ressemble beaucoup à l'égoïsme, et l'égoïsme a toujours été fort loin de l'amour. Or, comme nous savons que Maringo pousse la paresse à un point extraordinaire, nous pouvons penser qu'il n'a jamais été amoureux. Qu'il me démente s'il l'ose !

Maringo se contente de dandiner ses jambes en murmurant d'un air goguenard :

— Ça me fatiguerait.

— Messieurs, dit Valdémar, que pourrais-je vous proposer pour vous être agréable ? voulez-vous faire une promenade dans les environs ?

— Une promenade ! merci, je sors d'en prendre, dit Maringo.

— Il fait trop chaud, dit Dugranval.

— Eh bien ! une partie de bouillotte ?

— Il me semble que nous aurons tout le temps d'y jouer après dîner, dit Alfred, et puis ce ne serait pas galant de négliger ainsi madame.

— Oh ! ne vous occupez pas d'Ernestine : elle désire que l'on s'amuse, et voilà tout.

— Moi, je serais charmé d'entendre... madame... elle est musicienne... elle chante, sans doute ?

— Oui, elle a une voix ravissante ! s'écrie Alfred, je l'ai entendue cet hiver.

— Je chante un peu aussi, reprend Dugranval, allons faire de la musique.

— Comme vous voudrez, messieurs. Venez-vous, Maringo ?

— Tout à l'heure, je vous suis, allez toujours, reprend Maringo en continuant de chercher sur le banc les poses les plus délassantes. J'ai bien le temps... avec ça que le piano m'amuse que ça fait peur... Allez tous entendre Dugranval, qui veut imiter *Lablache*, et qui sait qu'il a une voix de baryton, parce qu'il chante du nez. Si c'est pour cela qu'on m'a fait venir à Merlan, je demande qu'on me reporte à Paris.

Et Maringo, ayant achevé son cigare, s'étend et s'étale de nouveau sur le banc, où il ne tarde pas à s'endormir.

Valdemar et ses deux compagnons avaient trouvé Ernestine dans un joli petit salon où étaient un piano et un chevalet, car les deux amants possédaient divers talents.

— Mes amis demandent à vous entendre, ma chère Ernestine, dit Valdemar, et voici Gustave Dugranval qui chante fort bien et fera quelques duos avec vous.

— C'est-à-dire que j'essaierai, dit le beau brun en se posant sur une hanche, si madame veut bien être indulgente.

Madame Durancy se met au piano sans faire aucune de ces simagrées d'usage chez les amateurs. Elle promène ses doigts sur le clavier, où ils paraissent se jouer des difficultés les plus grandes.

Dugranval est dans l'admiration, Alfred écoute avec plaisir ; Valdémar pense à autre chose : il a si souvent entendu Ernestine !

La jolie veuve a une voix agréable ; elle chante surtout avec goût et sentiment, non pas avec ce sentiment outré de ces professeurs de chant qui veulent mettre de l'expression dans chaque mot, et ont l'air de vouloir expirer ou se pâmer sur un point d'orgue, tandis qu'ils font des spasmes et roulent des yeux à effrayer leur auditoire. Cette manière de chanter n'était pas celle d'Ernestine ; aussi on aimait à l'entendre et on ne se moquait pas d'elle.

Il n'en était pas de même pour Gustave Dugranval : ce monsieur mettait dans son chant la prétention qu'il apportait dans ses moindres gestes. Il trouvait moyen de gâter une assez jolie voix en se rendant ridicule, et il ajoutait à cela une pantomime qu'il voulait rendre tellement expressive, qu'il était dangereux de se trouver trop près de lui pendant qu'il chantait.

Pour faire taire ce monsieur, qui est à sa septième romance, Alfred est obligé d'aller décrocher un violon qui est pendu dans un coin, et il racle dessus, quoiqu'il sache à peine tenir un archet.

Cela met fin au concert. Dugranval se lève en lançant au grand blondin un regard furibond. On retourne au jardin, où l'on trouve Maringo endormi sur le banc de gazon et ronflant comme un soufflet de forge.

— C'est fort inconvenant, dit Dugranval ; ce Maringo n'a jamais su se conduire en société.

Et le beau brun se dispose à aller réveiller le dormeur. Ernestine l'arrête en le priant de n'en rien faire, et Alfred s'écrie :

— Parbleu ! pendant qu'il dort, je vais, madame, vous donner quelques notions sur ce bizarre personnage : c'est assez original pour mériter de vous être conté.

La compagnie s'assied assez loin de Maringo pour l'entendre un peu moins ronfler, et Alfred commence son récit :

X. — LES EXPÉDIENTS DE MARINGO.

— Je commence par vous assurer que ceci, qui va vous sembler très-invraisemblable, n'est point un conte fait à plaisir, mais que c'est bien de l'histoire.

Je vous dirai d'abord que Maringo est d'une très-bonne famille, qu'il a reçu une bonne éducation, qu'il est fort instruit, qu'il a beaucoup d'esprit et que, s'il n'avait pas été horriblement paresseux, il aurait pu aller fort loin... mais ce n'était ni son envie ni son goût.

Il sait la musique, mais il ne veut jamais en faire. Il dessine très-joliment, mais il n'y a pas moyen d'obtenir de lui le plus petit croquis. Cependant, comme son revenu est assez modeste, de temps à autre il fait à la Bourse quelques opérations. Il est très-prudent, il hasarde rarement et se contente de peu. Quand il a fait un bénéfice de cent écus, il rentre chez lui comme Achille dans sa tente, et quelquefois n'en sort plus pendant quinze jours.

Que fait-il pendant ce temps ? Il se livre à son plaisir favori, à sa plus douce occupation, à ce qu'il appelle le plus grand charme de l'existence... il dort ; et vous voyez en ce moment comme il s'en acquitte, quoiqu'il ne soit pas chez lui.

Maringo a loué une chambre dans une fort grande maison ; dans cette maison est établi un pâtissier ; ce pâtissier était fort en vogue, employa une grande quantité de marmitons ; les marmitons n'ont guère qu'un moment de repos, c'est vers le soir sur les huit ou neuf heures, lorsque les commandes pour les dîners sont hors du four et livrées. Alors le marmiton redevient un moment le citoyen libre qui peut se délasser de ses travaux et employer ses loisirs comme il l'entend. Or, comme le marmiton est homme, et même habituellement jeune homme, ses loisirs sont ordinairement consacrés à l'amour, car l'amour est le plaisir de toutes les classes, et s'il y a des gens qui le paient fort cher, souvent aussi on le goûte gratis ; comme vous le pensez bien, les marmitons ne le veulent qu'à ce prix-là.

Les employés du pâtissier adressent donc leurs soupirs et leurs œillades aux bonnes de la maison dans laquelle ils travaillent. Comme la maison est considérable, les bonnes y sont en quantité ; il y en a pour tous les goûts ; mais le marmiton n'est pas difficile : les gens qui passent leur journée près d'un four doivent avoir le sang très-chaud ; ils ne demandent qu'un cœur pour s'épancher, et prennent le premier qu'ils rencontrent.

Tout ceci est pour vous dire que, dans la maison où loge Maringo, il règne un accord parfait entre les bonnes et les marmitons du pâtissier. Vous allez me demander en quoi cela regarde le monsieur dont je vous fais la biographie ; nous allons y arriver.

Maringo est laid. Pour s'en convaincre, il n'est pas besoin de le regarder deux fois ; et, du reste, il est le premier à en convenir ; de ce côté-là, c'est une justice à lui rendre : loin de se faire une illusion sur son physique, je l'ai entendu mainte fois s'écrier : Comment ma

mère a-t-elle pu faire une si vilaine figure à monsieur son fils ? elle a donc été souvent au Jardin-des-Plantes étant enceinte ? elle se sera trop longtemps arrêtée à regarder les animaux et surtout les singes. On devrait interdire l'entrée de ce jardin aux femmes grosses, car c'est dangereux pour les générations futures.

Mais, quoique l'on soit laid, cela n'empêche pas de sentir son cœur battre près d'une jolie femme qui nous plaît. Maringo, qui est aussi économe que paresseux, ne songe guère à faire sa cour aux dames un même aux grisettes, parce qu'avec l'une ou l'autre, il y a toujours des frais à faire. Maringo veut aussi de l'amour gratis ; mais quand on est maltraité par la nature, on ne fait pas aisément une conquête : c'est pourquoi notre ami, qui n'a pas de fierté dans le cœur, se contente d'adresser ses hommages aux caméristes de sa maison.

Dans celle qu'il habite, il avait remarqué plusieurs minois assez agaçants. La bonne du rez-de-chaussée était une petite blonde à l'œil bleu et tendre, qui marchait en se dandinant d'une façon fort provocante. Maringo la rencontrait presque toujours devant la loge du concierge. Il lui souriait et lui faisait un compliment tout en demandant s'il n'y avait pas de lettre pour lui. La petite blonde riait de ce qu'il lui disait. Il poussa la galanterie jusqu'à lui donner une tablette de chocolat de trois sous, après quoi il lui demanda un rendez-vous. On lui répondit d'un air goguenard que l'on n'écoutait les hommes que pour le bon motif. Comme Maringo n'en avait que de très-criminels, il n'osa plus parler à la petite blonde, et en fut pour sa tablette de chocolat.

A l'entresol, il avait aperçu une grosse dondon aux appas robustes et aux joues tendues comme la peau d'âne d'un tambour. Un soir qu'il remontait chez lui avec son cigare d'une main et son allumette chimique dans l'autre, ayant rencontré la grosse bonne, il avait voulu allumer sa chimique en la frottant sur une des joues de cette demoiselle, persuadé que leur fermeté devait égaler leur rotondité ; mais la grosse fille s'était refusée à cet acte de galanterie dont les suites menaçaient de l'enflammer.

Maringo, ne pouvant pas obtenir la permission de frotter son phosphore, avait offert un bâton de sucre d'orge de deux sous, qui avait été reçu sans la moindre difficulté.

Alors, il avait risqué la demande d'un rendez-vous ; mais la grosse dondaine avait répondu qu'elle gardait son cœur pour son cousin le tourlourou, et Maringo en avait été pour son sucre d'orge.

Au premier étage, il s'était risqué près d'une femme de chambre assez bien faite, et lui avait proposé de monter à sa chambre, d'où l'on découvrait tout Paris, et même les buttes Montmartre. La femme de chambre lui avait dit qu'elle n'était pas de ces filles qui allaient dans les chambres des *monsieurs*. Enfin, au second étage, Maringo avait, en dernier ressort, voulu faire l'aimable près d'une bonne, longue et maigre que l'on surnommait le *manche à balai* ; mais là encore il avait échoué et on l'avait appelé polisson.

Bref, repoussé par toutes ces demoiselles, qui avec lui avaient fait les prudes, lorsqu'il rentrait à son logis le soir entre neuf et dix heures, le malheureux Maringo voyait de tous côtés des marmitons et des bonnes. Souvent, lorsqu'il traversait la cour, un marmiton sautait par une fenêtre de l'entresol, tandis qu'un autre se glissait par celle du rez-de-chaussée. La bonne du premier étage, qui ne montait pas à la chambre d'un monsieur, descendait fort souvent à la cave avec un marmiton. Il n'y avait pas jusqu'au grand manche à balai qui écoutait sur l'escalier les soupirs d'un laiseur de boulettes. Tout cela était autant de coups de poignard pour le pauvre Maringo, qui n'avait pas pu triompher de la plus modeste chambrière, et qui voyait sous ses yeux le marmiton vainqueur à tous les étages. Mais, me direz-vous encore, pourquoi Maringo ne déménageait-il pas? pourquoi ne pas fuir cette maison peuplée de marmitons qui lui coupent les bonnes sous le pied?

D'abord, déménager coûte de l'argent et détériore les meubles, ensuite Maringo tient beaucoup à sa chambre, dans laquelle il a fait ce qu'il appelle de la dépense pour en faire un appartement complet. C'est ici le moment de vous faire le tableau de cette chambre, formant à elle seule un appartement.

Maringo a loué, au sixième au-dessus de l'entresol, une seule pièce à peu près carrée et passablement grande. Il s'est dit : Je vais en faire un logement complet. Vous croyez peut-être que pour cela il a fait faire des cloisons, des séparations? Nullement ; il a trouvé un moyen beaucoup plus simple. Il a divisé la pièce en quatre parties égales. Dans une de ces parties, il a collé un papier jaune uni : c'est son salon. Devant son papier jaune, il a placé une causeuse, deux chaises, une petite table de jeu. Il y a aussi quelques tableaux accrochés le long du mur ; enfin, la fenêtre qui se trouve dans ce carré a de grands rideaux en damas et des petits en mousseline. Après le papier jaune, dans le second quart de la chambre, il a mis un papier foncé parsemé de gros bouquets. Contre ce papier il y a son lit, un bureau, une table de nuit et un grand fauteuil à la Voltaire ; vous devinez que cette partie de la pièce est la chambre à coucher. A côté vient la salle à manger. Dans ce quart de la pièce est un papier à pierres et marbré. Les meubles se composent d'un buffet, d'une table à manger et de deux chaises de paille. La seconde fenêtre qui se trouve faire partie de cette division n'a qu'un grand rideau blanc et pas de petits. Enfin le dernier quart, qui est réservé pour la cuisine, est entièrement privé de papier ; en revanche, il y a des planches fixées au mur, sur lesquelles on voit quelque vaisselle, de vieilles bottes, des brosses et de vieux souliers ; puis, en fait de meubles, une fontaine, un tire-bottes et un fourneau. Voilà quelle est exactement la chambre ou plutôt l'appartement de notre ami Maringo.

Quand on se présente chez lui, si c'est une visite de cérémonie, il vous mène dans le coin au papier jaune, et vous fait asseoir sur la causeuse ; vous êtes dans un salon. Si ce n'est qu'un ami, on reste près du papier marbré, qui est l'antichambre ; enfin, quant à lui, qui est fort paresseux et passe les trois quarts de son temps au lit, vous devinez qu'il se tient presque toujours dans le coin au papier à bouquets, puis que c'est sa chambre à coucher.

Le porteur d'eau, le portier, les commissionnaires ne doivent jamais dépasser le côté dépourvu de papier ; il ne reçoit ces gens-là que dans la cuisine.

La paresse de Maringo est si grande qu'il a établi un cordon qui, du pêne de sa porte, va jusqu'à la tête de son lit ; lorsqu'on frappe chez lui, il n'a pas besoin de se lever pour ouvrir, il tire le cordon comme un portier.

Vous comprenez que l'on ne se décide pas facilement à quitter un appartement dans lequel on a fait tant de dépenses. Maringo ne voulait donc pas déménager, et pourtant il était vexé, toutes les fois qu'il sortait ou rentrait chez lui, de rencontrer sur son chemin des marmitons et des bonnes ; de plus, descendre et remonter sept étages, c'est fatigant pour tout le monde, mais c'est un supplice pour un paresseux.

Maringo, qui a, comme vous le voyez, beaucoup d'imagination, rêva au moyen de se dispenser de descendre, sans être pour cela privé de nourriture et de tout ce qui est indispensable même à un garçon. Il eut bientôt trouvé un expédient.

Il dit d'abord à la laitière qui stationne dans la rue :

— Regardez à ma fenêtre toutes les fois que vous arriverez à votre place ; quand je voudrai du lait, je mettrai un drapeau blanc, vous m'en monterez.

Il dit à son marchand de vin, qui demeure presque en face de lui :

— Ayez la complaisance de regarder tous les jours à ma fenêtre ; quand j'aurai besoin de vin, je mettrai un drapeau rouge.

Il dit à sa fruitière qui lui vend du charbon :

— Faites-moi le plaisir de voir à ma fenêtre dans la matinée ; si j'ai besoin de charbon, je mettrai un drapeau noir.

Il dit à son concierge ;

— Vous regarderez à ma fenêtre tous les jours avant de me monter mon pain : s'il y a un drapeau jaune, vous m'apporterez un pâté ; s'il est vert, des côtelettes ; s'il est bleu, des œufs.

Grâce à cette invention, Maringo, qui venait de faire à la Bourse une petite opération lucrative, fut près de quinze jours sans mettre le pied hors de chez lui. Les drapeaux fonctionnaient chaque matin, et tout marchait pour le mieux du monde au gré de notre paresseux. Quand le marchand de vin apercevait le drapeau rouge à la fenêtre de sa pratique, il se disait :

— Ah ! M. Maringo a besoin de vin aujourd'hui... il faut lui envoyer son panier de huit bouteilles.

Quand la fruitière voyait apparaître le drapeau noir, elle disait à sa fille : — Monte bien vite un boisseau de charbon chez M. Maringo.

Enfin, il en était de même pour les autres drapeaux. Le concierge avait pris l'habitude d'aller chaque matin dans la rue d'où il lorgnait les fenêtres de son locataire du septième ; seulement, comme la distance était grande et que le portier n'avait pas la vue très-bonne, plus d'une fois il avait pris le bleu pour du vert, et monté des côtelettes lorsque Maringo avait mis le drapeau des œufs ; à cela près, notre paresseux était enchanté de son invention : tout lui arrivait sans qu'il eût besoin de descendre et sans qu'il eût même la peine d'aller ouvrir sa porte, puisque de son lit il tirait le cordon.

Mais on dit qu'il n'existe pas de parfait bonheur ici-bas ; le doux *far niente* de Maringo devait donc avoir un terme comme tous ces bien-êtres que l'on se crée, avec lesquels on est flatté de pouvoir passer sa vie, et qui nous quittent au moment où nous comptions le plus sur eux.

De l'autre côté de la rue, presqu'en face de la maison où demeure notre homme aux inventions, vinrent loger deux vieilles rentières ; elles avaient loué dans les mansardes et se trouvaient à la hauteur de Maringo.

Un matin, une de ces dames, en accrochant en dehors de sa fenêtre la cage de son vilain chardonneret, aperçut un drapeau blanc flottant à la croisée de la maison vis-à-vis de chez elle. La bonne dame avait toujours eu une extrême peur des révolutions : quand on criait un peu fort dans la rue, elle se figurait que c'était une émeute, elle allait s'enfermer dans ses lieux à l'anglaise, d'où il était difficile de la faire sortir ; en apercevant un drapeau blanc à une croisée, elle se persuada qu'une révolution avait éclaté pendant la nuit, qu'un nouvel ordre de choses dirigeait la France ; aussitôt, et sans se donner le temps d'ôter son bonnet de nuit, la pauvre femme courut sonner chez sa voisine qui était encore au lit : elle lui dit en se jetant sur une chaise :

— Ah! ma chère dame... nous voilà donc encore dans le bouleversement, mon Dieu! pourvu que ça ne nous ramène pas les Cosaques, comme en 1814! C'est que je sais ce que c'est que les Cosaques, voyez-vous : j'ai passé par là, Dieu de Dieu! quels hommes!... enfin il faudrait bien se soumettre... Mais je gage aussi que ça va nous faire augmenter le sucre, et il faut que je n'en aie plus qu'un quarteron chez moi... qué malheur! et j'aurais pu, avant-hier, en avoir un pain à seize sous... du superbe, blanc comme vous et moi. Ah! Dieu! qu'allons-nous devenir?

La voisine, qui ne comprend rien à ce discours, mais qui pense qu'elle doit s'effrayer aussi, dit avec terreur :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, bon Dieu! que s'est-il donc passé cette nuit dans Paris? est-ce que le gaz aurait éclaté, détonné, pété partout? Ça ne m'étonnerait pas; j'ai toujours dit: Le gaz, c'est brillant, mais ça nous jouera plus d'un tour, ça fera sauter Paris ni plus ni moins que le tremblement de terre de Lisbonne; tandis qu'avec l'huile, on se tachait quelquefois, c'est vrai, mais on ne sautait jamais.

— Il n'est pas question de gaz, reprend l'autre, je vous dis que pendant notre sommeil nous avons changé de gouvernement.

— C'est-il Dieu possible!... est-ce que Louis XV ne serait pas mort... feu ma tante m'avait toujours dit qu'on n'avait pas bien connu sa maladie.

— Mais, ma chère dame, qui est-ce qui vous parle de Louis XV? c'est notre père de Gand dont on a réarboré l'étendard... Je ne l'ai pas vu sur les Tuileries, parce que je n'ai pas encore eu le temps d'aller jusque-là, mais pour qu'on ait osé le déployer dans notre rue, il faut bien qu'il le soit aussi ailleurs.

— Vous l'avez vu dans notre rue?...

— Pardi, dans la maison presqu'en face de nous... tout en haut; levez-vous un peu et allez regarder par la croisée, vous verrez si je vous mens... Moi, tout cela me casse bras et jambes... je ne peux plus remuer... je n'ai plus la force de bouger.

XI. — EFFET DES PETITS DRAPEAUX.

La voisine, qui était couchée, se lève à la hâte pour aller regarder par la fenêtre; mais Maringo, chez lequel on avait monté du lait, venait de changer son drapeau et de mettre le rouge pour prévenir son marchand de vin qu'il avait achevé son panier.

En apercevant le drapeau rouge, la vieille dame qui vient de se lever, court se refourrer dans son lit, en s'écriant :

— Eh! que parlez-vous de drapeau blanc! vous rêvez.

— Comment! je rêve?

— Nous sommes perdues!... nous allons être arrêtées comme ci-devant et suspectes, la terreur est revenue, le règne des Jacobins recommence... Qu'est-ce que vous me parlez donc de drapeau blanc?... Ah! je le préférerais, au moins ce ne seraient pas des sans-culotte. Mais c'est le drapeau rouge qui flotte... le drapeau de sang... le drapeau de la guillotine... On va nous payer nos rentes en assignats, et un pain de deux livres vaudra cinq cents francs.

La première dame, qui n'avait plus la force de quitter sa chaise, regardait sa voisine d'un air hébété, en balbutiant :

— Le drapeau rouge! vous vous trompez, madame, c'est le drapeau blanc... c'est probablement le soleil qui, en vous donnant dans l'œil, vous aura produit un faux effet.

— Le soleil ne m'a pas donné dans l'œil, ma voisine, je sais ce que j'ai vu, je ne me suis pas trompée, c'est bien un drapeau rouge!

— C'est un drapeau blanc.

— Je vous dis qu'il est rouge. D'ailleurs, il est facile d'aller vous en convaincre.

— Je ne peux plus remuer... mes jambes sont du coton... mais je suis sûre de ce que j'ai vu.

— Et moi aussi... la terreur... quatre-vingt-treize... la disette... voilà ce qui nous attend!

— Les Cosaques, ma chère dame, voilà ce qui nous pend à l'oreille.

— Laissez-moi donc tranquille! vous êtes folle avec vos Cosaques!

— C'est vous qui êtes absurde avec vos Jacobins.

La dispute s'échauffait, et les deux voisines allaient peut-être en venir aux gros mots, chacune pour son drapeau, lorsque l'arrivée d'un troisième personnage vint changer la scène.

Ce dernier venu est un petit homme de soixante-dix ans, qui est sec et jaune comme du parchemin, dont le nez est taillé en coupe-ret, dont les cheveux sont continuellement collés sur sa tête et son front, comme s'il sortait de l'eau, et dont la voix semble être celle d'un ventriloque; ce voisin, qui n'a pour tout vêtement qu'un pantalon de flanelle fort mal boutonné et une robe de chambre très-ouverte, pénètre auprès des deux dames avec la figure d'un homme qui aurait pris douze médecines de suite; il est tout tremblant, et c'est à peine s'il a la force de balbutier :

— Mesdames... je viens vous avertir... vous saurez que nous sommes bien en danger... et que le meilleur parti à prendre est de fuir Paris le plus vite possible... Je me disais aussi depuis quelques jours : Comme l'air est lourd... comme ça sent mauvais dans les rues... et puis hier mon chien a refusé de manger sa pâtée. J'[illegible] dû deviner qu'il y avait quelque chose de malsain qui [illegible]. Il faut que ce soit pis que le choléra, car du temps du [illegible] on ne l'avait pas arboré... Ah! mon Dieu, mesdames, quel malheur! avez-vous un peu de camphre à me prêter?... Faites vos paquets, mesdames, faites vos paquets!

Les deux dames regardaient le monsieur avec stupeur.

— Du camphre contre les Cosaques, disait l'une.

— Du camphre contre les Jacobins, disait l'autre.

— Eh! non, mesdames, du camphre contre la peste! car nous avons la peste à Paris. Il n'y a malheureusement pas de doute à avoir puisque le drapeau noir est arboré, et pour qu'on le déploie il faut que le danger soit imminent.

— Le drapeau noir! disent les deux rentières en se regardant l'une l'autre. Est-ce bien possible, monsieur Jaunisson? Qu'est-ce que vous nous dites là?

— Eh! mon Dieu, mesdames, je vous dis la vérité, malheureusement l'horrible vérité!... c'est la peste ou la fièvre jaune qui nous aura été apportée par un chemin de fer.. On voyage si vite maintenant! vous comprenez que lorsque la peste se déclarera à quatre cents lieues de nous, ce sera absolument comme si elle était à Fontainebleau ou à Poissy... Il me semble que je ressens déjà des douleurs dans l'abdomen et dans les régions [illegible]... Je suis bien fâché que vous n'ayez pas de camphre à m'offrir.

— Mais, monsieur Jaunisson, où donc avez-vous aperçu le drapeau noir? à Saint-Louis? au Val-de-Grâce?

— Eh! non, mesdames... s'il n'était que sur un hôpital, encore! on se dirait : Le mauvais air n'est peut-être que là, et on se contenterait de ne point en approcher; mais le drapeau noir est arboré dans la ville, dans notre rue, en face de nous... Venez regarder, mesdames, de cette fenêtre vous pourrez l'apercevoir.

Comme, en général, la peur de la peste est encore plus forte que celle des révolutions, la voisine qui était couchée saute de nouveau hors du lit, au risque de montrer sa taille au voisin; mais dans un pareil moment, il était permis d'oublier les convenances; l'autre voisine retrouve assez de jambes pour se lever de dessus sa chaise et se traîner aussi contre la fenêtre, où elles aperçoivent en effet le drapeau noir qui avait remplacé le blanc et le rouge, parce que, ce jour-là, Maringo avait probablement besoin de renouveler toutes ses provisions.

— C'est inconcevable! dit celle des dames qui avait la première aperçu un drapeau, c'est aussi à cette fenêtre que j'ai vu un drapeau blanc ce matin!

— Et moi, c'est là que, tout à l'heure encore, j'ai aperçu un drapeau rouge! s'écrie l'autre dame. Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Jaunisson? Nous avons donc la peste et deux révolutions! [illegible] nous accable donc à la fois... C'est une punition céleste, mais nous la méritons bien!... Un peuple qui ne s'adonne plus qu'à la *polka!* J'avais toujours dit que cela nous amènerait un nouveau d[illegible]...

— Eh! mesdames.. que parlez-vous de drapeaux rouges! de révolutions!... si ce n'était que cela!... J'ai traversé sept révolutions, moi, et je n'en suis pas mort, comme vous voyez, au contraire, j'y ai toujours gagné quelque chose... A la dernière, j'ai attrapé une pleurésie en faisant une patrouille... mais la peste! mais le drapeau noir!... Et vous voyez, mesdames, que je ne m'abuse pas, moi... car ce funeste drapeau est toujours là... devant nos yeux...

A peine le vieux voisin achevait-il sa phrase, les yeux toujours fixes sur la fenêtre de Maringo, que celui-ci, qui venait de recevoir son charbon et désirait se faire une omelette pour son déjeuner, remplaça lestement son drapeau noir par un étendard bleu céleste.

M. Jaunisson reste la bouche ouverte, les yeux fixes, les deux vieilles femmes poussent une exclamation de surprise, puis elles se regardent, se montrent le nouveau drapeau, le désignent à leur voisin, qui est resté comme s'il posait devant un daguerréotype, enfin elles s'écrient :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Y comprenez-vous quelque chose, monsieur Jaunisson.

— Un drapeau bleu, à présent!... que nous annonce cette couleur?

— N'est-ce pas celle d'Abd-el-Kader? Est-ce que cet effronté d'émir oserait venir à Paris tenter une razzia de femmes de cinquante ans!

— On assure qu'il les préfère aux jeunes filles.

— Ces Arabes sont plus connaisseurs qu'on ne le pense.

— Je ne sais pas ce que le bleu nous annonce, dit le vieux voisin, mais ce sera toujours préférable à la peste; cependant, comme il y avait là, tout à l'heure, un drapeau noir, et qu'on ne doit pas plaisanter avec ces choses-là, je vais aller chez le commissaire de police m'informer et demander si je dois fuir Paris sur-le-champ.

— Je vais m'y rendre aussi, afin de savoir quel gouvernement nous avons.

— Et moi de même, je vais aller faire ma déclaration : le temps de passer ma robe et je vous suis.

Peu de temps après, le commissaire de police [illegible] voyait

arriver chez lui M. Jaunisson et les deux rentières, qui venaient s'informer si tout était à feu et à sang dans Paris, si l'on faisait des barricades, et s'il fallait se munir de chlore et de camphre.

Le commissaire devina que tout cela ne pouvait être qu'une mystification; il commença par rassurer ses administrés, puis il se rendit chez ce monsieur, qui avait encore un drapeau bleu à sa fenêtre.

Maringo était couché, suivant sa coutume; il reçut le commissaire dans son lit, et celui-ci, qui avait revêtu son écharpe, croyant avoir affaire à une réunion de perturbateurs, fut d'abord assez surpris de la tenture originale de la chambre dans laquelle habitait le délinquant, auquel il dit, après avoir déclaré sa qualité :

— Monsieur, pourquoi ce drapeau bleu à votre fenêtre?

— Monsieur le commissaire, c'est pour que mon portier sache que je veux manger des œufs ce matin, c'est un signal convenu avec lui; quand je désire un pâté, je mets un drapeau jaune, pour des côtelettes, j'en mets un vert.

— Mais vous aviez un drapeau noir, ce matin?

— Oui... c'était pour avertir la fruitière qu'il me fallait du charbon.

— Vous en aviez mis un rouge avant?

— C'était pour prévenir mon marchand de vin que mes bouteilles étaient vides.

— Vous en avez aussi placé un blanc?

— C'était pour ma laitière. Vous conviendrez, monsieur le commissaire, que quand on n'a pas de domestique et qu'on ne se soucie pas de descendre sept étages, c'est assez ingénieux de n'avoir qu'un drapeau à placer pour avoir presque aussitôt tout ce qu'on désire.

Le commissaire ne put s'empêcher de rire des expédients de Maringo, mais il défendit les drapeaux noir, rouge et blanc, qui répandaient l'alarme dans le quartier, et ne lui permit que les trois autres couleurs.

Maringo, n'étant plus libre de faire entièrement ce qu'il voulait, a totalement supprimé ses drapeaux; d'ailleurs, il recommence à sortir. J'ignore s'il cherche en ce moment un nouveau système télégraphique.

Vous connaissez maintenant, madame, l'originalité du personnage que vous avez sous les yeux.

Comme Alfred terminait son récit, Maringo se réveillait.

Maringo s'excuse d'avoir dormi; puis, à la manière dont chacun sourit en le regardant, il devine qu'on a parlé de lui, et il sourit aussi, en disant à Ernestine :

— Eh bien! madame, l'histoire de ma vie intérieure vous a-t-elle amusée?

— Beaucoup, monsieur, répond madame Durancy, et quand je me trouverai dans une position embarrassante, je me permettrai de m'adresser à vous.

— Vous ferez bien : je suis l'homme aux expédients.

Une petite cloche qui annonce que le dîner est servi, met un à cette conversation. On va se mettre à table, à la grande joie de Maringo, qui s'écrie qu'à la campagne ce qu'on a de mieux à faire est de manger.

Là, tout en se promenant, ils pouvaient encore se tenir amoureusement.

Valdémar a voulu prouver à ses amis que, dans une maison de campagne isolée, on pouvait dîner aussi bien qu'à Paris, surtout lorsqu'on n'en était qu'à deux lieues environ.

Une grande variété de vins a bientôt mis les convives en belle humeur. Alfred donne un libre essor à sa gaieté, que Valdémar semble partager; Ernestine est aussi d'une amabilité charmante, parce que la joie brille au front de son amant; le beau Dugranval, qui s'est obstiné à rester habillé en Colin, a bien souvent les yeux tournés vers la dame qui fait les honneurs de la table, et pousse des soupirs que l'on attribue à l'exiguité de sa veste.

Maringo mange et boit comme quatre; lorsqu'on sort de table, il est gris, mais il déclare que c'est l'affaire d'une pipe à fumer, et qu'ensuite il n'y paraîtra plus.

Avant de se mettre à jouer, on décide de profiter du reste du jour pour se promener un peu dans les environs.

La société se met en route. Cette fois Dugranval est arrivé assez tôt pour offrir son bras à Ernestine, qui n'a pas osé le refuser, mais qui jette à Valdémar un regard chagrin; celui-ci se contente de sourire et marche à côté d'Alfred. Maringo et sa pipe forment l'arrière-garde.

Dugranval, qui croit plaire à madame Durancy en vantant la vie de la campagne, se perd dans de longues phrases sur le bonheur que goûtent aux champs deux cœurs qui s'entendent bien.

Maringo, qui n'est pas assez gris pour ne point entendre ce qu'on dit, s'écrie en riant :

— Voilà Dugranval qui devient sentimental parce que le soleil se couche.

Alors le beau brun se retourne et lance un regard courroucé sur le fumeur.

En approchant de Merlan, la société aperçoit un rassemblement de villageoises formant un cercle au milieu duquel deux hommes sont en train de se rouler à terre en se bourrant de coups de poing, et un peu plus loin, un âne, la tête basse et l'œil à demi fermé, semble attendre l'issue du combat pour savoir quel maître il doit suivre.

Ernestine veut éviter de passer devant les combattants; mais dans ceux-ci, Alfred vient de reconnaître leur guide Guillot et son ami Lebouteux. Il approche pour savoir la cause de la querelle. Guillot, en apercevant le jeune homme, lâche son adversaire, se relève et court vers la société en criant :

— Voilà mes témoins... Ah! à présent tu ne peux pas nier, toi... Messieurs, vous étiez là quand j'ai vendu mon âne à Lebouteux... au petit bouchon sec... eh bien! il ne veut plus de ma bourrique à c't' heure... ça m'est égal, mais qu'il me la paye... v'là mes témoins... donne-moi quatre-vingts francs et une pièce de vin. Ces messieurs sont témoins que t'as dit : Tope... pas vrai?

XII — LA DAME ROSE.

Les paysans, et surtout le malheureux Lebouteux, regardaient les Parisiens et attendaient avec curiosité ce qu'ils allaient répondre.

C'est Alfred qui prend la parole.

— En effet, dit-il, nous étions près de vous, quand vous avez absolument voulu vendre votre âne à votre ami, qui, alors, n'était guère en état de vous entendre; mais nous ne dormions pas, nous avons parfaitement entendu le marché.

— Là, qu'est-ce que je disais, que je m'en rapportais à ces messieurs.

— Attendez donc, maître Guillot. Voici comment vous avez fait votre compte; vous avez vendu votre âne soixante francs, mais vous deviez vingt francs à votre ami, et au lieu de déduire cette somme du prix de la vente, vous l'avez ajoutée; vous en avez fait autant pour la pièce de vin. Ce n'est pas ainsi que les comptes se règlent ordinairement. Je vais vous faire le vôtre; soixante francs pour prix de l'âne, ôtez-en vingt francs que vous devez à ce brave homme, reste à quarante francs; maintenant vous acceptez en paiement une pièce de vin de trente-cinq francs, ce n'est donc plus que cent sous que votre ami Lebouteux doit vous compter. Vous entendez, mon brave, donnez cinq francs à maître Guillot, et emmenez la bourrique.

Guillot baisse le nez, se gratte l'oreille et semble fort peu satisfait de la déposition de ses témoins; les paysans rient de la mine que fait le destructeur de taupes, et l'ami Lebouteux ouvre de grands yeux, en s'écriant :

— Ah! comme ça... alors c'est différent... je commence à m'y reconnaître... Si je n'ai que cent sous à donner et une pièce de vin, je prends l'âne, d'autant plus que voilà bien longtemps que tu me devais vingt francs, qu'on ne peut jamais tirer un sou de toi; comme ça c'est quitte, j'aime mieux ça...

— Tu ne fais pas un mauvais marché, va, Lebouteux, dit un paysan, car cette année le vin n'est pas bon... et le tien est diablement aigrelet... moi, je ne voudrais pas te payer ta pièce vingt-cinq francs... mais ce qui est dit est dit.

— Voilà les cent sous et j'emmène l'âne... et tu viendras chercher ton vin quand tu voudras, entends-tu, Guillot? seulement tu me rendras la futaille quand elle sera vide.

Guillot ne sait s'il doit consentir à ce marché; cependant il n'ose plus se dédire et va prendre les cinq francs que lui présente Lebouteux, lorsqu'une femme accourt tout essoufflée : c'est la grande Claudine, celle des laveuses qui ne pouvait pas fixer sur elle son jupon; elle va à Guillot, en lui criant :

— Not' âne! not' âne!... ous qu'est not' âne?

— Quèque t'en veux faire? répond le paysan.

— Il n'est plus à toi, dit Lebouteux, il est à moi, je viens de l'acheter... Tenez, v'là cent sous qui reviennent à votre mari.

— Cent sous! s'écrie Claudine; comment, malheureux, t'as vendu notre bourrique cent sous!

— Et une pièce de vin.

— Et vingt francs qu'il me devait.

— Mais moi je viens de la vendre cent francs à la dame rose, cent francs payés *recta* comptant...

A peine sa femme a-t-elle achevé de parler que Guillot a couru à son âne, il l'enfourche et le fait trotter, en s'écriant :

— Le marché est rompu... d'ailleurs, nous n'étions pas d'accord, il voulait que je rende la futaille, moi j'avais entendu que je la garderais, vous êtes tous témoins...

— Non, non, arrêtez-le, l'âne est à moi, dit Lebouteux, en essayant de rattraper son vendeur. Guillot, t'es un filou; si tu ne laisses pas l'âne je te ferai venir devant M. le maire.

Mais Guillot continue de s'éloigner sur son âne dont il presse le trot en lui allongeant force coups de bâton, tandis que sa femme qui le suit, s'est fait une houssine d'une branche d'acacia et s'en sert pour piquer la pauvre bête, que maintenant chacun regarde comme sa propriété.

Notre société de promeneurs étant restée pour être témoin de cette scène, qui l'avait amusée, tout en lui prouvant qu'il est aussi difficile de rencontrer la bonne foi aux champs qu'à la ville, ce qui ne fait pas l'éloge de la nature.

Alfred s'écrie :

— Mais quelle est donc cette dame qui paie les ânes si cher?

— C'est la dame rose, répond un paysan d'un air mystérieux.

— Et qu'est-ce que c'est que la dame rose?

— Tiens!... vous ne la connaissez pas?

— Apparemment, puisque nous vous questionnons.

— Oh! c'est une bien jolie dame qui demeure là-bas... à la sortie de Noisy... dans une petite maison qu'est fièrement élégante, tout de même.

— Est-ce la dame ou la maison qui est élégante?

— Oh!... c'est la dame... mais la maison est bien aussi... elle a des persiennes... et un grand volet qui flotte sur son chapeau.

— Nous parlons de la dame alors...

— Et elle est bâtie solidement... pas une crevasse.

— Ah! je pense que vous parlez de la maison, maintenant.

— Et elle se promène souvent avec un domestique qui la suit de loin... Il paraît que c'est du monde huppé.

Voulez-vous me faire cet honneur, madame, de vous offrir mon bras pour faire avancer votre coursier.

Depuis que les amis de Valdemar savent qu'il est question d'une dame jolie et élégante, ils prennent beaucoup d'intérêt à la conversation et accablent le paysan de questions; il n'est pas jusqu'à Maringo qui ne vienne s'en mêler, en murmurant :

— Si je pouvais faire une conquête à la campagne... on ne sait pas... il ne doit pas y avoir de marmitons par ici...

— Pourquoi appelez-vous cette personne la dame rose? demande Dugranval.

— C'est que depuis que nous la rencontrons... depuis qu'elle habite par ici, nous l'avons toujours vue en robe rose.

— Y a-t-il longtemps qu'elle demeure en ce pays?

— Quinze jours à peu près.

— Et déjà vous la connaissez tous... elle se promène donc souvent!

— Mais oui... et elle donne souvent aux pauvres qui lui demandent... On remarque les gens qui font du bien, voyez-vous.

— Est-elle mariée, cette dame?

— Ah ! on n'en sait rien.

— Enfin, habite-t-elle seule sa maison de campagne ?

— Dame ! elle a une servante et un domestique... je ne savons pas si elle a encore quelqu'un avec ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se promène toujours seule, sans jamais donner le bras à rien du tout.

— Vous avez dû demander aux domestiques si elle est mariée, car, au village, vous êtes encore plus curieux qu'à la ville.

— Oui, mais les valets de c'te dame nous ont répondu que ça ne vous regardait pas.

— Oh ! oh ! du mystère ! cela devient tout à fait piquant.

— Et cette dame est jeune ?

— Elle ne doit pas avoir plus de vingt-deux à vingt-quatre ans.

— Et elle est jolie ?

— Quant à ça, demandez à nos femmes... elles l'ont toutes trouvée à croquer... et pour que les femmes en trouvent une autre jolie, faut que ce soit plus que vrai.

Madame Durancy, que ces détails semblaient impatienter, dit enfin :

— Mon Dieu, messieurs, vous voilà tous en émoi parce qu'une dame qui se met en rose habite dans les environs ; en vérité, on croirait, à vous voir, que vous sortez d'une île déserte, qu'une jolie femme est quelque chose de miraculeux à vos yeux, et que vous n'en avez jamais aperçu à Paris. Quant à moi, je serais enchantée que nous rencontrassions cette dame rose, car, vue de près, j'ai dans l'idée que tout ce prestige qui l'entoure s'évanouirait bien vite.

Le ton railleur d'Ernestine fait comprendre à ces messieurs qu'ils se sont occupés trop longtemps de la dame rose. On continue la promenade ; mais, de temps à autre, et tout en marchant derrière, Maringo, qui se plaît à faire ses réflexions tout haut, dit :

— J'ai connu une *dame blanche* à l'Opéra-Comique ; j'ai vu souvent des dames brunes et blondes ; quelquefois, mais rarement, grâce au ciel, j'en ai vu de grises ; j'avoue que ça me ferait plaisir de voir une dame rose.

La société, après avoir fait une assez longue promenade, revenait à la demeure de Valdémar, lorsqu'au détour d'un chemin elle se trouve vis-à-vis d'une autre société composée de quatre personnes et d'un gros chien.

C'étaient M. Moutonnard et sa femme, accompagnés de leur nièce et de son mari, M. Corinthien, l'architecte, qui venaient aussi de faire une excursion dans la campagne.

La casquette vernie de M. Moutonnard était reconnaissable : elle reflétait les derniers rayons du soleil couchant. Aussi les trois jeunes gens ont-ils poussé un cri auquel a répondu le cultivateur de melons, qui, de loin, pourrait remplacer un bec de gaz.

— Eh ! c'est M. et madame Moutonnard !

— Tiens, ce sont ces messieurs de ce matin ; quelle heureuse rencontre !... Héloïse, voilà M. Alfred, dont tu me parlais si souvent quand tu étais demoiselle... Ah ! pardon, mais monsieur et madame sont probablement nos voisins de Merlan ?

Ici M. Moutonnard ôte sa casquette pour saluer Valdémar et Ernestine ; madame Moutonnard, qui est une grande femme sèche et jaunâtre, fait à sa voisine une révérence qu'elle s'efforce de rendre gracieuse ; la nièce, qui vient de s'approcher, salue aussi et sourit aux jeunes gens qu'elle reconnaît. Ceux-ci répondent par d'autres saluts. De chaque côté c'est un assaut de révérences et de salutations que Maringo, qui est encore un peu étourdi, termine en disant :

— Si on nous voyait de loin, on croirait que nous dansons un menuet à neuf.

— Vous venez sans doute de faire une promenade comme nous, reprend M. Moutonnard ; après le dîner ça aide à la digestion, et puis, Héloïse aime tant à courir... Voilà Corinthien, son mari, que je vous présente, messieurs ; c'est un architecte distingué ; quand vous voudrez vous faire bâtir une maison, il fera votre affaire.

— Je voudrais bien en être là ! s'écrie Maringo.

M. Corinthien est un jeune homme petit, ramassé, porteur d'une figure qui serait insignifiante si elle n'aspirait pas à être méditative, ce qui lui donne positivement l'air bête ; il salue de nouveau, en disant :

— Il vaut mieux bâtir que démolir, et pourtant qui veut l'un veut l'autre.

— Voilà un monsieur qui me paraît bien profond, murmure Maringo en regardant Alfred ; il doit aussi cultiver des melons.

Madame Moutonnard, qui n'avait pas encore pris la parole, dit, après avoir pincé ses lèvres et en s'adressant à Ernestine :

— Madame, je me félicite de cette rencontre ; depuis longtemps nous avions le désir de faire votre connaissance et de vous inviter, ainsi que monsieur votre époux, à venir quelquefois passer vos moments de loisir dans notre maison de campagne... que je n'ose appeler une *villa*, car cela ne mérite pas ce nom.

— On dit aussi *cottage*, ma tante, dit la jeune nièce, c'est anglais.

— Oui, dit Dugranval, en faisant son possible pour rentrer son ventre, c'est même assez à la mode maintenant.

— Cottage, si vous voulez ; nous serions charmés d'y recevoir madame et monsieur son époux.

Ernestine était mal à son aise pendant que madame Moutonnard lui adressait cette invitation. Elle lui répond cependant avec cet air gracieux qui lui est naturel :

— Nous sommes venus à la campagne pour nous retirer du monde, madame, et pour vivre un peu en ermites ; cependant nous sommes sensibles à votre invitation.

— Eh ! d'ailleurs, reprend le papa Moutonnard, il me paraît que vous ne faites pas toujours les ermites, puisque vous avez reçu ces mauvais sujets-là... eh ! eh !...

Le monsieur se reprend presque aussitôt et salue Maringo en disant :

— Monsieur, excusez, ce n'est pas pour vous que je dis cela, au moins.

— Vous auriez pu le dire de moi aussi, reprend Maringo, cela ne m'offenserait pas ; il n'y a qu'une chose que je ne vous pardonnerais jamais, ce serait de me faire tourner votre jeu de bague.

Cette réponse fait beaucoup rire la femme de l'architecte, qui, depuis quelques instants, regardait Maringo comme on examine un orang-outang.

Madame Moutonnard reprend :

— Soyez tranquille, monsieur, si vous nous faites le plaisir de venir chez nous, je vous promets que vous ne ferez pas tourner le jeu ; nous n'employons que les personnes de bonne volonté.

— Pour ce genre d'exercice, vous ne devez pas en trouver beaucoup, madame.

— Mais, pardonnez-moi... Philémon, il ne faut pas retenir davantage nos aimables voisins, qui, nous l'espérons, feront une petite exception en notre faveur, et viendront voir notre... Comment as-tu dit, Héloïse ?

— Cottage, ma tante.

— Notre cottage.

— Madame, vous êtes trop aimable, répond Valdémar, et nous aurons ce plaisir.

— Ah ! bravo ! s'écrie M. Moutonnard ; puis il dit à Ernestine : — Madame, nous avons la promesse de votre mari... nous comptons dessus... et nous espérons qu'elle est collective... Messieurs, nous vous attendons toujours demain, si vous êtes libres... Œdipe !... Œdipe !... Ah ! mon Dieu ! qu'est-il devenu !

Le gros chien, qui aimait beaucoup à gratter, était en train de déterrer quelque chose ; il revient bientôt près de son maître avec une énorme betterave entre les dents.

— Il a chassé, dit Maringo, il rapporte quelque chose.

— C'est tous les jours comme cela, monsieur ! s'écrie Moutonnard, je ne peux pas sortir avec lui sans qu'il arrache quelque plante, quelque légume, quelque fleur.

— C'est un chien précieux.

— Oui, mais le malheur, c'est qu'il en fait autant chez nous.

Les deux sociétés se saluent de nouveau, puis chacun regagne sa demeure.

De retour chez Valdémar, ces messieurs se mettent devant une table de jeu, et bientôt la bouillotte les occupe tellement, que les heures leur semblent passer comme des minutes, et qu'ils ne se sont pas aperçus qu'Ernestine s'était retirée.

Madame Durancy était restée près de deux heures contre la table de bouillotte, regardant Valdémar et attendant, espérant un mot aimable de son amant... mais les joueurs ne voient que leurs cartes. Lassée d'attendre en vain, Ernestine était rentrée chez elle, où, tout attristée de sa journée, elle s'était jetée sur un sopha et abandonnée à ses réflexions.

C'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi seule le soir, depuis qu'elle était venue habiter à la campagne avec Valdémar, et quoiqu'elle n'ait point encore positivement de reproches à adresser à son amant, elle ne peut s'empêcher de se dire :

— Il y a deux mois, il ne m'aurait pas quittée ainsi pour une partie de cartes... il ne se plaisait, ne s'amusait qu'auprès de moi ; alors il ne pensait pas à inviter du monde à venir dans notre retraite... ma société lui suffisait. Mais apparemment que cela ne pouvait pas durer ainsi. Je suis une folle d'avoir pensé que ce genre d'existence ne le lasserait pas, et pourtant il ne me lasse point, moi... et c'est lui qui me l'a proposé. Mais les hommes ne savent pas être heureux comme nous. Valdémar veut, m'a-t-il dit, que l'on soit témoin de son bonheur... Est-ce bien vrai ?... est-ce bien pour cela qu'il a engagé ses amis à venir ici ?... il me semble qu'en ce moment ils doivent seulement être témoins de sa passion pour la bouillotte... Ah ! je suis injuste... si Valdémar m'aimait moins, mettrait-il tant de personne dans la confidence de nos amours... Ma conduite était connue dans le monde... je le sais... mais seule avec lui dans une profonde retraite, je n'avais à rougir devant personne... et maintenant...

Ernestine baisse les yeux vers la terre, et une larme tombe de ses paupières, tandis qu'un profond soupir s'échappe de son cœur.

Minuit sonne. La jolie veuve ne s'est point couchée ; elle veut attendre Valdemar, elle veut qu'il calme ses alarmes, qu'il dissipe sa tristesse ; avec quelques mots un cœur bien aimant est aussi vite heureux que désespéré.

Mais les heures s'écoulent et ces messieurs n'ont pas quitté leur

partie. Valdémar est des plus acharnés; il semble que, dans cette nuit, il veuille se dédommager de tout le temps qu'il a passé sans jouer. Ce n'est qu'en voyant poindre le jour qu'enfin ces messieurs s'aperçoivent qu'il doit être temps d'aller se reposer.

La perte est légère, mais Maringo est furieux, parce qu'au total, en quittant le jeu, il ne perd ni ne gagne; il s'écrie :

— C'était bien la peine de se donner du mal, de se fatiguer à battre des cartes pendant six ou sept heures pour ne rien faire du tout. J'aurais mieux fait de me coucher.

Valdemar conduit ses amis à leurs chambres.

— Bonne nuit, lui dit Alfred; tu es bien heureux, toi... tu as ce qu'il te faut...; moi, je vais rêver à madame Corinthien, elle m'a semblé encore plus piquante depuis qu'elle est mariée.

— Moi, je penserai à la dame rose, dit Dugranval, quoique je doute qu'elle vaille notre charmante hôtesse.

— Moi, messieurs, dit Maringo, comme je m'intéresse à la santé des personnes qui vont voir ce bon papa Moutonnard, je vais chercher un expédient pour faire tourner son jeu de bague sans le secours d'un bipède.

Et là-dessus chacun se dit bonsoir.

XIII. — CONVERSATION. — RÉFLEXIONS. — QUESTIONS.

Le lendemain de cette journée, à onze heures de la matinée, tous les hôtes de Valdémar dormaient encore, et lui-même venait seulement de se lever et de descendre au jardin, où il trouva Ernestine s'occupant de ses fleurs.

— Grondez-moi, lui dit-il, je suis un paresseux, n'est-ce pas ?

— Vous avez passé cette nuit à jouer, il fallait bien dormir le jour, reprend madame Durancy sans cesser de regarder ses fleurs.

Valdemar lui prend la main :

— Ma bonne amie, vous me recevez bien froidement ce matin. Vous m'en voulez de ce que je me suis amusé hier au jeu toute une soirée.

— Non, je ne puis vous en vouloir de ce que vous avez eu du plaisir avec vos amis... seulement je puis regretter de ne plus suffire à votre bonheur et de ce qu'il faille que vous le cherchiez ailleurs... Mais j'ai tort de vous dire cela... Oh ! je sens bien que j'ai tort... et que c'est une faute de ma part... Pardon... oubliez mes paroles... je ne vous ferai plus de reproches, je vous le promets.

Ernestine continuait, tout en parlant, de regarder ses fleurs et ne tournait pas la tête du côté de Valdémar. Elle ne voulait pas qu'il pût voir à ses yeux qu'elle avait pleuré, et pourtant elle espérait qu'il voudrait la regarder. Il y a souvent chez les femmes une opposition parfaite entre leurs actions et leurs désirs.

Au lieu d'aller regarder entre les yeux celle qui est près de lui, Valdémar s'approche d'un beau rosier à tige et se met avec beaucoup d'ardeur à débarrasser ses boutons des petits insectes qui le minent. Puis au bout d'un moment, il reprend d'un air indifférent :

— Mon Dieu, ma chère Ernestine, je n'avais eu aucun mal à recevoir quelques bons amis intimes...

— Oui, quelques bons amis, dont l'un ne sait que dormir, manger ou dire des méchancetés, tandis que l'autre... je vous prie de croire que ce n'est pas par vanité que je dis cela, l'autre essaie déjà de me faire la cour... Vous me direz que tous les amis en font autant... mais alors j'aimerais autant n'en passer ! Reste donc M. Alfred. Celui-là, du moins, est franchement mauvais sujet... à ce qu'on dit... car ceux qui passent pour l'être tant valent quelquefois mieux que ceux dont on ne dit rien... Enfin il fut un temps... il n'y a pas des années de cela, où vous étiez si jaloux !... Ce n'est pas alors que vous m'auriez amené trois messieurs à héberger.

— Ma chère amie, comme vous m'avez donné la preuve de l'amour le plus sincère, il me semble que je n'ai plus le droit d'être jaloux... ce serait vous offenser...— Mon Dieu ! la jalousie n'est jamais un droit... c'est quelquefois une offense... Mais calculez-t-on tout cela lorsqu'on l'éprouve?... Il y a des personnes qui aiment beaucoup sans connaître la jalousie, c'est possible; mais quant à celles qui ont connu cet affreux tourment, je suis persuadée qu'il ne les laisse en repos que lorsqu'elles cessent d'aimer.

— Je croyais que, pour être jaloux, il fallait encore avoir quelques motifs...

— Mais non... ce n'est pas nécessaire; d'ailleurs, un jaloux en a toujours : il en invente, il en trouve, il en crée.

— Et voulez-vous que je sois jaloux de mes trois amis ?

Ernestine effeuille avec dépit une superbe rose, tout en murmurant :

— Mais non, non, je ne veux rien ! Je n'ai pas dit cela .. Je ne sais ce que je dis. Mais aussi depuis hier j'ai éprouvé tant de contrariétés. Ces personnes que nous avons rencontrées... cette dame vous appelant sans cesse *mon mari*... et devant vos amis... Vous ne comprenez donc pas que je ne sache alors quelle contenance tenir...

Valdémar va prendre la main d'Ernestine et la presse dans les siennes en lui disant :

— Est-ce que vous êtes fâchée de passer pour ma femme ?

— Si j'en étais fâchée, il me semble que je n'aurais pas consenti à en tenir la place... mais ce moment je ne voudrais pas qu'il y eût près de moi des personnes qui sachent que c'est un mensonge.

— Quand vous le voudrez... vous savez bien que ce sera une vérité...

Ernestine regarde longtemps Valdémar, sourire et murmure :

— Ah ! mon ami...

— Eh bien !... que signifie ce soupir ?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Il n'a donc rien d'agréable pour moi ?

— Hum ! c'est bien plutôt pour moi qu'il n'est pas flatteur.

— Voyons, Ernestine, dites donc ce que vous pensez. Vous êtes terrible pour ne point achever vos phrases .. on ne sait jamais votre première pensée, vous ne dites que la seconde.

— Quand la première est triste, il vaut mieux la taire... Revenons à ces voisins : je pense bien, mon ami, que votre intention n'est pas d'aller chez eux ?

Valdémar est un moment sans répondre; il dit enfin avec nonchalance :

— Ce sera comme vous voudrez... mais je croyais qu'à la campagne on pouvait voir des voisins sans que cela tirât à conséquence pour la ville.

— Et sous quel titre me présenterez-vous ?

— Est-ce que j'ai des comptes à rendre à ces gens-là ? A quoi bon démentir ce qu'ils croient ?

— Et vos amis qui seront là...

Valdémar fait un mouvement d'impatience, en s'écriant :

— Mes amis ! mes amis ! mon Dieu ! c'est donc à dire que maintenant vous ne voudrez aller nulle part !

Ernestine se détourne et porte son mouchoir à ses yeux. Valdémar court à elle, entoure sa taille de ses bras et la presse tendrement contre lui en disant :

— Pardon... je vous fais de la peine, à vous qui avez tant fait pour moi... Mais aussi, voyons Ernestine, pourquoi ne voulez-vous pas être ma femme ? il me semble qu'alors toutes ces craintes, toutes ces susceptibilités disparaîtraient... Dites.

— Votre femme ! enchaîner votre liberté et vous voir ensuite la regretter peut-être... je serais si malheureuse, si je pensais que ce n'est pas l'amour seul qui vous retient près de moi !

— Oh ! quelle idée avez-vous là ?

— Cela ne se voit jamais peut-être... Ah ! c'est que, tout en se donnant, mon cœur a de la fierté. . C'est que plus j'aime et plus je veux être aimée. Mon ami, vous aviez peur de ne pas rencontrer une femme qui vous aimât; vous allez peut-être me reprocher que je vous aime trop... C'est un bien grand défaut quand il n'est pas partagé !

Valdémar allait répondre; mais l'arrivée de ses hôtes l'en empêche. Les trois citadins ont repris leur costume de ville. Chacun d'eux vient saluer Ernestine. Alfred se félicite du sommeil que l'on goûte à la campagne. Dugranval dit qu'il a été bercé par ses rêves enchanteurs. Maringo prétend qu'il a été tourmenté par des punaises.

Le déjeuner était servi depuis longtemps. Maringo mange comme s'il ne devait pas dîner, ou comme s'il se nourrissait de la manière Moutonnard. On cause des personnes que l'on a rencontrées la veille.

— Ce sont de très-braves gens, dit Alfred; je vous certifie qu'on est chez eux absolument comme si on était chez soi.

— La jeune femme est gentille, dit Ernestine.

— Elle n'a paru trop colorée, dit Dugranval.

— En revanche, sa tante ne l'est que assez, dit Maringo.

— Et vous y allez dîner ? dit Valdemar.

— Sans doute; nous avons promis, ils nous attendent, et je suis certain que cela leur fera grand plaisir.

— Pourvu que M. Moutonnard ne nous oblige pas à manger de ses melons, dit Maringo.

— Mais n'y viendrez-vous pas un peu ce soir en vous promenant ? reprend Alfred.

Valdemar regarde madame Durancy; celle-ci répond :

— Quant à moi, je n'aime pas à voisiner. Mais Valdemar est parfaitement libre, et il fera comme bon lui semblera.

Valdemar ne répond rien. Alfred lance un regard à Dugranval, Dugranval en lance un à Maringo. Celui-ci ne regarde que son assiette.

Tout à coup il s'aperçoit que chacun garde le silence; jetant alors les yeux sur tous les convives et s'apercevant que chacun semble ou gêne ou embarrasse, il s'écrie : — Puisque personne ne dit rien, j'ai envie de vous raconter quelque chose...

— Ah ! ce sera très aimable à vous, dit Valdemar qui est enchanté que la conversation change de sujet.

— Qu'est-ce que vous allez nous conter ? dit Dugranval, songez, Maringo, que nous avons une dame.

— Il est charmant ce Dugranval; on croirait à l'entendre que je ne sais pas parler devant les dames, que je n'ouvre la bouche que pour lâcher de grosses indécences, et j'ai remarqué que ces messieurs, qui font ainsi les censeurs avec moi, sont, dans leurs discours et dans leurs plaisanteries, infiniment plus dangereux que moi. Ma

heureusement madame me connaît, et j'espère qu'elle n'a pas de mes histoires une si lâcheuse opinion que mes publibonds amis.

Madame Durancy sourit en répondant à Maringo :

— Parlez, monsieur, je m'en rapporte entièrement à votre goût ; d'ailleurs à la campagne il n'est pas défendu de rire un peu, et en ce moment quelque chose de gai nous arriverait fort à propos.

— N'est-ce pas, madame ? c'est justement ce que je pensais. C'est l'histoire d'un melon que je vais vous conter... ce sont ceux de M. Moutonnard qui m'en font souvenir.

— Alors, dit Alfred, il faut intituler cela : *Histoire d'un melon racontée par un autre.*

— Je le veux bien... oh ! mon Dieu, je suis de bonne composition, moi... Y êtes-vous ?

— Nous y sommes.

— Je commence :

XIV. — HISTOIRE D'UN MELON, RACONTÉE PAR UN AUTRE :

— Or, il arriva qu'un matin, ou un soir, ou un jour... ou une nuit... Décidément c'était dans la matinée... en été naturellement ; c'était dans la saison de ces cucurbitacées dont je vous conte l'histoire... et ce ne sont pas de ces comestibles que l'on mange en toutes saisons comme les huitres.

— Ah ! sapristi, Maringo ! s'écrie Alfred, est-ce que tu vas nous faire des réflexions et des digressions à tout propos ? Ton histoire n'est pas commencée et tu viens nous y mêler des huitres...

— C'est juste... Tu aurais encore le droit de me dire que j'en suis une autre. Je vais tâcher de ne plus m'écarter de mon sujet. Je dirai donc que c'était par une chaude matinée d'été. Une jeune dame fort gentille, fort agaçante et que j'appellerai... comment l'appellerai-je ?... Pulchérie, si vous voulez... Ça n'offense personne de vous que je la nomme Pulchérie ?... Va donc pour ce nom. Cette dame venait d'achever sa toilette à laquelle elle avait donné beaucoup de soin, de ces soins qui indiquent l'intention de plaire. Vous me direz peut-être que les femmes ont toujours cette intention-là... C'est possible ; mais il y a des jours où c'est plus marqué, plus évident ; alors c'est que l'on attend ou que du moins on espère voir quelqu'un qui ne nous est pas indifférent, quelqu'un qui fait plus vite palpiter notre cœur, quelqu'un qui a su conquérir nos bonnes grâces, quelqu'un...

— Il n'arrivera jamais au melon !... murmure Dugranval.

— J'en ai peur, dit Valdemar.

— Le melon ! le melon ! ou notre argent, crie Alfred.

— Un moment, messieurs, un moment, comme vous êtes pressés !... Bref, la brune Pulchérie... c'était une brune, à l'œil tendre, aux sourcils bien arqués, bien fournis... ce qui chez une femme dénote presque infailliblement... qu'elle en a beaucoup, la brune Pulchérie attendait en effet quelqu'un à déjeuner. Cette dame était cependant en puissance de mari. Mais son époux était un employé. Il sortait tous les matins à neuf heures pour ne rentrer qu'à cinq : c'était exact, c'était uniforme, c'était réglé comme un papier de musique. Vous savez que les malheureux employés sont obligés de faire tous les jours la même chose, et de laisser leur femme au logis... ce qui doit bien les ennuyer ! non pas de quitter leur femme, mais de faire chaque jour de la semaine la même chose.

Il est bon que je vous dise aussi que notre employé, que nous nommerons, ma foi... de ces noms qui vont à tout le monde... Dupont, si vous voulez... M. Dupont était un homme d'un âge assez mûr, petit, gros, laid ; une tête énorme placée immédiatement sur ses épaules sans aucune apparence de cou, ce qui lui donnait l'air d'un grotesque ou d'un poussah... Vous me direz peut-être que cela ne me va pas de me moquer des gens laids.. Mais écoutez donc, j'ose me flatter qu'il y en a encore qui me dégottent c'est peut-être une erreur. Mais alors...

Laissez-moi, laissez-moi mon erreur !

— Ah ! bon, le voilà qui chante à présent ! s'écrie Alfred. Maringo, nous te rappelons à l'ordre... — La question préalable... le melon.

— C'est juste... Sont-ils sévères !... on se croirait à la chambre.

Or, ce M. Dupont, malgré son âge mûr, sa laideur et sa grosse tête, se permettait de faire des infidélités à sa femme, qui, comme je vous l'ai dit, était jeune et fort gentille. Celle-ci avait donc bien raison de se venger et de se permettre de temps à autre quelques petites distractions, comme, par exemple, de donner à déjeuner à un jeune homme porteur d'une fort belle paire de moustaches et dont elle avait fait la connaissance en menant sa jeune sœur aux Funambules voir *Pierrot* dans son ménage... ou *Pierrot* bohémien, ou *Pierrot* voleur, je ne sais plus quel Pierrot ! Enfin le jeune homme à moustaches était fort bien reçu par Pulchérie, mais il ne venait qu'en l'absence du mari, par la raison toute simple qu'il n'avait pas tenu à faire la connaissance de ce monsieur... probablement il n'aimait pas les grotesques.

Le matin en question, il avait donc été convenu que le jeune homme viendrait déjeuner chez madame Dupont, laquelle n'étant point riche, n'avait qu'une femme de ménage. Celle-ci avait toujours fini sa besogne à onze heures, par conséquent c'était à onze heures et demie que l'on devait se mettre à table, parce qu'alors on était bien certain d'être seuls, de n'avoir personne autour de soi... Je ne vous dirai point dans quel but Pulchérie tenait à être seule avec son jeune homme à moustaches, vous ferez là-dessus les conjectures que vous voudrez .. mais vous savez qu'il faut se méfier des apparences. La dernière après onze heures venait de sonner. Le mari grotesque était parti depuis longtemps pour son bureau. La femme de ménage avait sabré sa besogne, parce qu'elle avait devinée que madame avait hâte de la voir partir... Les domestiques ont un tact étonnant pour deviner ces choses-là. Pulchérie s'était empressée de mettre son couvert et de dresser son déjeuner. Il était assez modeste : un pied farci, un poulet froid, des sardines et des fruits le composaient, avec la fine bouteille de vin blanc. Mais un tel repas est délicieux pour deux amants qui s'aiment... J'ajoute qui s'aiment, parce que nous avons des amants qui ne s'aiment pas, ou qui ne s'aiment plus, ce qui ne les empêche pas de déjeuner encore ensemble, par habitude. Tristes repas alors, quand même ils se composeraient de trois services !

Pulchérie allait s'impatienter... c'était une femme très-vive et qui n'aimait point à attendre ; généralement les femmes n'aiment point à attendre... surtout lorsque c'est l'amour, le plaisir qui doivent se trouver au rendez-vous. Enfin on sonne à la porte, et elle ouvre à son amant .. Ah ! mon Dieu, je crois que j'ai dit son amant... ce n'était peut-être qu'une simple connaissance... en tout bien tout honneur, avec qui elle voulait parler... politique... N'importe ! le jeune homme pour excuser son retard présente à Pulchérie un superbe melon cantaloup qu'il s'est permis d'apporter pour le déjeuner ; car il sait que la jeune femme aime beaucoup ce fruit dont M. Dupont ne lui fait jamais manger, sous prétexte qu'il lui fait mal, pas à sa femme, à lui. Le melon est fort bien reçu, on admire sa grosseur, on respire avec délice son odeur.

« — Je suis sûre qu'il sera délicieux ! s'écrie Pulchérie, car il sent bien bon.

« — Il est peut-être un peu mûr, dit le jeune homme. Mais comme nous n'avons pas l'intention de le garder, ce ne sera pas un mal.

Le melon est placé sur la table entre le poulet et le pied farci, puis on se dispose à déjeuner ; le jeune homme embrasse peut-être la jolie dame auparavant... c'est possible... c'est même probable...

— Maringo ! Maringo !... Ce ne sont pas nos affaires... ils font ce qu'ils veulent... on est si heureux quand on peut faire ce qu'on veut.

Les sardines étaient mangées ainsi que le pied farci, on allait attaquer le melon, lorsque la sonnette se fait entendre. Terreur de nos deux convives.

« — Il ne faut point ouvrir, dit le jeune homme.

« — Mais, murmure Pulchérie, cette manière de sonner est celle de mon mari... Oui... c'est lui... Je l'entends tousser, il est enrhumé.

« — Vous m'avez dit qu'il ne rentrait jamais avant cinq heures ?...

« — Certainement, à moins de circonstances extraordinaires... il est peut-être indisposé...

« — Que faire ?... Vous n'avez pas deux sorties ici ?...

« — Malheureusement non... Oh ! c'est une grande faute... et tous les appartements devraient avoir deux sorties !... surtout pour les ménages !... Cachez-vous...

« — Où cela ?

« — Mon Dieu... je ne sais pas... dans le... dans le... ma foi sous mon lit, je crois que c'est encore ce qu'il y a de mieux ; vous pensez bien que mon mari ne regarde jamais là... Dépêchez-vous !... si c'est lui, certainement il ne restera pas ; il s'ennuie toujours près de moi.

Le jeune homme n'est pas enchanté de se cacher sous le lit, mais on n'avait pas le choix, le temps pressait ; M. Dupont avait déjà sonné deux fois. Pulchérie se hâtait de ranger les mets, les assiettes, de faire disparaître le déjeuner. Enfin son bon ami... je dis bon ami, comme je dirais sa petite connaissance... son bon ami s'est fourré sous le lit commun aux deux époux, et la jolie brune va ouvrir sa porte, lorsqu'elle aperçoit qu'elle a oublié de cacher le melon que l'on n'avait pas encore entamé ; elle s'empare du superbe cantaloup, en jetant les yeux de tous côtés pour voir où elle pourrait le mettre. Mais le mari cogne, jure, s'impatiente, demande ce qu'on fait, et Pulchérie, très-embarrassée de son melon, prend le parti de l'envoyer rejoindre son jeune homme ; elle le fait rouler sous le lit, puis elle va ouvrir à son époux.

Il faut que je vous apprenne maintenant pourquoi, contre son habitude, M. Dupont revenait au milieu de la journée chez sa femme :

Je vous ai dit que, malgré sa tournure grotesque et sa vilaine figure, l'employé faisait des infidélités à sa femme. Ce monsieur avait un vif penchant pour les grisettes... et il n'avait pas tort ! c'est si gentil une grisette... qui est gentille... et quoiqu'on prétende que les lorettes les ont détrônées, je vous certifie qu'il n'en est rien. Il y aura toujours des grisettes en France... à Paris surtout : c'est un produit du sol, et ce qu'il y a de plus flatteur pour nous, c'est qu'il ne peut pas se transplanter, car vous ne trouverez jamais à l'étranger rien qui puisse se comparer à nos grisettes de Paris.

M. Dupont avait remarqué dans sa maison même une jeune fille aux formes rondes et très-hardiment accusées, une gorge... pardon, je voulais dire un sein... ou si vous aimez mieux deux globes... oui, c'est plus gracieux, deux globes bien séparés, bien ronds... que je suis bête! puisque c'étaient des globes, cela devait nécessairement être rond; une taille cambrée, puis plus bas deux autres globes... non, je veux dire deux sœurs jumelles... enfin vous comprenez, qui formaient de magnifiques points d'appui; ajoutez à cela une jambe, un peu forte peut-être, mais beaucoup de mollet... du mollet tout du long de la jambe; enfin des cheveux d'un blond ardent, des cils d'un blond roux, et des sourcils puces, avec une figure chiffonnée et un nez à la Roxelane : tout cela avait donné dans l'œil à ce libertin de grotesque, qui avait un penchant très-prononcé pour les femmes rousses... il n'y a pas de mal à cela, j'ai connu des femmes de cette couleur qui étaient fort séduisantes... Voyez, d'ailleurs, les Anglaises... je ne prétends pas dire qu'elles sont toutes rousses, mais en général, parmi celles qui le sont, il y en a de fort belles...

— Ah! Maringo!... nous retombons dans les réflexions... le melon... le melon!

— Un moment, messieurs, j'y reviens. Cette grisette aux sourcils puces, qui se nommait Nonore... abrégé d'Eléonore, logeait précisément un étage au-dessus de l'employé. Celui-ci habitait le cinquième et Nonore le sixième. Cette demoiselle était brunisseuse... elle brunissait toute la journée... quand elle ne faisait pas autre chose; vous me direz peut-être qu'elle aurait bien dû brunir ses cheveux... mais mademoiselle Nonore tenait à sa couleur, elle en était fière, chacun a le droit d'aimer ce qu'il possède. M. Dupont avait lancé des œillades à sa voisine; la brunisseuse avait d'abord beaucoup ri; mais à ses tendres soupirs, à ses propos galants, l'employé avait ajouté quelques petits présents, si bien qu'il avait été admis chez la grisette, qui n'avait certes aucun amour pour lui, mais qui n'était pas fâchée de recevoir ses petits cadeaux.

Ce jour-là, M. Dupont, brûlé de tous les feux que ce polisson de Cupidon met au bout de ses flèches, et n'ayant pas rencontré mademoiselle Nonore chez elle depuis quelques jours, n'avait pu résister à son ardeur. Prétextant un violent mal de dents, l'employé était sorti de son bureau en se tenant la joue, et annonçant qu'il allait se faire extraire une molaire. Au lieu de cela il était revenu dans sa maison, avait grimpé rapidement les six étages; passant lestement devant la porte de son logis, il avait été sonner chez Nonore, mais Nonore était sortie! et M. Dupont, de fort mauvaise humeur d'être ainsi trompé dans ses espérances, était tristement redescendu d'un étage et avait sonné chez lui.

« — Pourquoi donc me laisser aussi longtemps à la porte? dit le mari en entrant chez lui d'un air courroucé; qu'est-ce que vous faisiez donc que vous avez été une heure à m'ouvrir?

Pulchérie répond, en dissimulant son émotion :

« — Mon Dieu, je rangeais... j'achevais de m'habiller... j'avais presque envie de ne point ouvrir...

« — Vous habiller... Comment vous n'avez pas fini votre toilette à une heure de l'après-midi?

« — Mais... il y a des jours... j'ai été obligée de faire un point à mon corset; je vous ai dit qu'il m'en fallait un neuf, mais vous ne voulez jamais me donner d'argent pour m'acheter ce dont j'ai besoin...

« — Oh! si je vous écoutais, il vous faudrait un corset tous les huit jours!... Je ne comprends pas comment les femmes peuvent user si vite leur corset...

« — Par quel hasard revenez-vous à cette heure-ci, monsieur? est-ce que c'est fête aujourd'hui?

« — Non, ce n'est pas fête, mais j'ai été indisposé... j'ai une migraine affreuse... je ne pouvais plus écrire... on m'a dit à mon bureau d'aller me coucher.

« — Est-ce que vous revenez vous coucher? s'écrie Pulchérie en frémissant déjà.

« — Je vais seulement me jeter un peu sur le lit, peut-être que ma migraine se dissipera.

M. Dupont, qui est entré dans sa chambre à coucher, se dirige vers la couche nuptiale, mais Pulchérie l'arrête par le bras, en s'écriant :

« — Comment! vous allez me défaire mon lit, au milieu de la journée; mais c'est affreux, je ne veux pas de cela... moi qui me donne tant de peine pour le faire, qui ne veux même pas que la femme de ménage y mette la main...

« — Tra! ta! ta! laissez-moi donc tranquille avec votre lit... vous voulez pas qu'on se repose dessus, et cependant quelquefois, quand je reviens de mon bureau, la couverture me semble très-chiffonnée...

— Oh! par exemple! quelle idée...

— Oui, madame, très-chiffonnée...

— Ce n'est pas vrai, vous avez rêvé cela

— En attendant, je vais me mettre dessus toujours.

Et M. Dupont, sans s'occuper des lamentations de sa femme, qui lui dit que son mal de tête se passerait bien plus vite en allant se promener au Jardin des plantes, dans l'allée des bêtes à cornes, M. Dupont s'est jeté sur le lit tout habillé. Pulchérie reste dans la chambre, allant d'un objet à un autre et ne sachant à quel parti s'arrêter.

Mais il n'y a pas trois minutes que l'employé est sur son lit, lorsqu'il soulève la tête en humant l'air et murmurant :

— C'est singulier... oh! c'est particulier...

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur? demande l'épouse tremblante.

— Il me semble qu'il règne une drôle d'odeur ici... est-ce que vous ne sentez pas?

Pulchérie sentait fort bien, c'était le melon qui parfumait la chambre, mais elle répond :

— Je ne sens rien du tout.

— Vous êtes donc enrhumée du cerveau alors... c'est une drôle d'odeur...

— Ah! oui! oui! s'écrie la jeune femme. Cela sent le café... Ma femme de ménage en a voulu ce matin.

— Non, non, ce n'est pas le café, c'est... eh parbleu! c'est le melon; oui, c'est bien le melon. Est-ce que vous en avez mangé, Pulchérie?

— Moi! je n'y ai pas seulement pensé... comme vous ne l'aimez pas, vous savez que je n'en achète jamais. C'est dans la maison quelqu'un qui en aura mangé et aura oublié de jeter l'écorce.

— Oui, il faut qu'on en ait beaucoup mangé dans la maison... ils en auront mangé tous... c'est très-désagréable.

Le mari remet de nouveau sa tête sur l'oreiller, mais à chaque instant il ne fait que s'agiter et se retourner en murmurant :

— Maudite odeur!... cela sent d'une force... je serais couché sur des melons que je ne les sentirais pas mieux... ils ont donc tous déjeuné avec des melons dans cette maison; que le diable les emporte!

Pulchérie grillait d'impatience; son seul espoir était de voir son mari s'endormir, pour faire ensuite évader son jeune ami, mais l'odeur du melon tourmentait tellement M. Dupont, qu'il ne restait pas deux minutes tranquille.

Profitant d'un moment où son époux a les yeux tournés vers la ruelle, elle se baisse et fait un signe. Le jeune homme a compris; il fait doucement rouler le melon vers le milieu de la chambre, Pulchérie s'empresse de le ramasser et de sortir de la pièce avant que son mari se retourne. Elle se dirige vers la porte d'entrée qu'elle ouvre, bien décidée à se débarrasser de son melon, n'importe par quel moyen.

Sur le palier, elle aperçoit sa portière qui balayait. Elle court à elle et lui met le melon dans les mains, en lui disant :

— Tenez, madame Carré... la portière pouvait s'appeler madame Carré... tenez, voici un melon que j'avais acheté pour me régaler en cachette de mon mari qui ne peut pas les souffrir; mais il vient de revenir de son bureau; j'ai peur qu'il ne découvre le melon : il me gronderait; je vous en fais présent : prenez-le...

— Ah! madame, vous êtes bien bonne. Vous avez bien de la bonté.

Pulchérie n'écoute pas les remercîments de la portière; elle se hâte de rentrer chez elle. Cependant madame Carré considérait le melon et le flairait en disant :

— Quel superbe *cantaloupe*... C'est magnifique! Je suis sûre qu'il vaut au moins trois francs dix sous... Bah! qu'est-ce que je dis donc? il vaut plus de cent sous!... il sent d'une force... il embaume l'ananas!... Quel dommage que le melon me passe si mal... souvent même il ne me passe pas du tout... La dernière fois que j'en ai mangé, cela m'a produit l'effet de deux bouteilles d'eau de Selnitz. Me risquerai-je avec celui-ci? il est pourtant bien séduisant. Pendant que la portière se consulte, mademoiselle Nonore montait l'escalier avec une de ses amies, qu'elle avait invitée à déjeuner. Mais le déjeuner de ces demoiselles était fort médiocre, car les eaux étaient basses. La brunisseuse avait dans son panier du fromage d'Italie, du fromage de Hollande et du fromage à la crème, ce qui n'empêchait pas les deux jeunes personnes de rire et de chanter; mais à l'aspect du melon que tenait la portière, Nonore s'écrie :

— Oh! la belle boule! Dis donc, Sansepine, si nous avions cela pour notre déjeuner, ce serait un peu plus *chognozof*.

— Je crois bien, répond Sansepine. Avec ça que pour du melon, je ferais des tableaux vivants sur la porte Saint-Denis.

— Mon Dieu! s'il vous tente tant, dit la portière à la brunisseuse, prenez-le, mademoiselle Nonore... Vous me le paierez... ce que vous voudrez.

— O digne portière, je vous bénis.... mais c'est que je n'ai pas le sou.

— C'est bien; nous nous arrangerons!...

— A la bonne heure, par tempérament; deux sous par semaine pendant un an... ça vous va, c'est dit. A nous le melon... En avant, Sansepine, et vive la Charte!

Les deux grisettes sont montées au sixième. Elles mettent leur couvert en riant, en sautant, en polkant, en faisant des calembours. Enfin elles se mettent à table et se disposent à bien se régaler lorsqu'on frappe à la porte de Nonore.

C'était le mari de Pulchérie, qui tout en se retournant sur le lit avait entendu marcher, sauter au-dessus de sa tête; il s'était dit : Nonore est rentrée, et aussitôt, sautant à bas du lit, il avait pris son

chapeau en disant à sa femme : — Décidément, je ne puis pas dormir ; je crois que tu as raison, le grand air me fera du bien, je vais me promener.

Vous pensez bien que sa femme ne l'avait pas retenu. M. Dupont frappe chez la grisette en criant : C'est moi, Nonore ; ouvrez, je sais que vous y êtes... Je suis sûr que vous avez du monde ; ouvrez ou je brise votre porte.

— C'est mon grotesque, dit Nonore à son amie, mais je lui ai dit que j'avais besoin d'argent, et s'il voit ce superbe melon, il croira que je lui ai menti.

— Tu as raison, dit Sansépine ; il te fera encore droguer pour le demi-voile qu'il t'a promis; cachons l'objet.

— Oui, cachons-le vite... ou cela... quand on n'a qu'une chambre, c'est difficile.. Ah! tiens, dans le seau qui est sous la fontaine, ça le tiendra frais.

Le melon est caché, et la porte est ouverte à M. Dupont qui redevient aimable en voyant que la société de Nonore est une autre femme. Il s'avance en disant :

— Vous déjeunez, mesdemoiselles?

— Comme vous voyez, un fichu déjeuner! du fromage d'Italie et son semblable à la crème! Ça ne porte pas à la tête, c'est peu échauffant... Mais quand on est gueuse comme la cigale... C'est égal, si vous voulez prendre votre part du régal...

— Volontiers, mesdemoiselles, avec vous ce fromage me semblera du foie gras !

— Si ça pouvait nous faire le même effet, je vous retiendrais pour tous mes repas.

L'employé se met à table, il mange et tâche d'être aimable, mais déjà plusieurs fois il a porté ses regards autour de lui en disant :

— Maudite odeur... c'est comme chez moi... il paraît que cela monte par toute la maison.

— Quoi donc?

— Eh! mais l'odeur du melon... à moins que ce ne soit vous qui en ayez mangé.

— Du melon!... ah! le plus souvent!... en fait de melon il n'est entré que vous ici... C'est trop cher pour ma bourse !

— Est-ce que vous ne trouvez pas que cela le sent ?

— Tiens, mais oui, c'est vrai... Sens-tu, Sansépine?

— Oui... ce n'est pas désagréable.

— Cela dépend du goût : moi, je déteste l'odeur du melon. Ah! bon... voilà que je verse de la crème sur mes mains : il faut que j'aille me les laver.

Et M. Dupont fait un mouvement pour se laver et aller à la fontaine... Nonore le retient, le fait se rasseoir en lui disant :

— Mon Dieu, tout à l'heure... restez donc là...

— C'est que je ne puis pas souffrir avoir les mains poissées...

— C'est bon, vous les laverez tout à l'heure... et la brunisseuse fait un signe à son amie. Celle-ci comprend qu'il faut ôter le melon qui est dans le seau sous la fontaine. Elle prend la carafe qu'elle va remplir; mais que faire de ce malheureux melon! mademoiselle Sansépine ne voit qu'un moyen, elle ouvre vivement la porte du carré et y pousse le melon en disant :

— Personne ne demeure au-dessus, nous le retrouverons là. Puis elle referme la porte.

Mais le melon, poussé par un pied vigoureux, avait roulé du côté de l'escalier; arrivé là, il avait descendu une marche, puis une autre. Enfin il avait roulé tout un étage et ne s'était arrêté que devant la porte de Pulchérie, au moment où celle-ci, qui venait de reconduire son jeune homme jusqu'au second étage, remontait chez elle.

En apercevant le melon qui a terminé sa dégringolade sur son paillasson, la jolie brune s'écrie : Mon Dieu, que cette portière est bête! si elle ne voulait pas de ce melon, ce n'était pas une raison pour le laisser à ma porte. Quelle buse! Tant pis, elle ne l'aura pas... et jamais je ne lui donnerai rien.

En disant cela, Pulchérie ramasse le melon et rentre chez elle. Là, elle flaire de nouveau le cantaloup et la gourmandise la prenant, elle va à un buffet chercher un couteau en se disant : Ma foi, tant pis ; quoique j'aie à peu près déjeuné, il ne sera pas dit que je ne goûterai pas de ce melon qui m'a causé tant de tracas.

Le couteau va entamer l'écorce verdâtre, lorsque la sonnette se fait le nouveau entendre. Cette fois, Pulchérie, persuadée que c'est son mari qui revient, se décide pour un parti violent; elle ouvre une de ses fenêtres qui donne sur la rue et lance le melon dans l'espace... un cri se fait entendre en bas... Savez-vous sur qui le cantaloup était tombé? Sur notre employé qui venait de quitter les grisettes, et c'était Nonore qui avait sonné pour demander à sa voisine si elle n'avait pas trouvé un melon dans l'escalier. L'infortuné Dupont reçut un horrible renfoncement; il remonta chez lui en se tenant la tête, et il eut une indigestion causée par le melon, quoiqu'il n'en eût pas mangé.

XV. — LA MAISON MOUTONNARD. — LE JEU DE BAGUE.

Toute la société a beaucoup ri de l'histoire du melon, et Alfred avoue que Maringo s'en est tiré fort décemment.

Le déjeuner fut ruiné, les trois amis de Valdémar, après avoir fait encore quelques tours dans son jardin, prennent congé de leurs hôtes, en demandant à Ernestine la permission de venir quelquefois lui présenter leurs hommages. On leur répond qu'ils seront toujours bien venus. Au bout de quelques minutes ces messieurs arpentent de nouveau l'unique rue du village de Merlan.

— Ma foi, messieurs, dit Dugravval, madame Duraney est charmante : bon ton, bonnes manières!... J'avais tort de blâmer Valdémar : il est très-heureux; je voudrais bien être à sa place.

— Mon cher Dugravval, dit Maringo, pour un homme qui a la prétention d'être sage, vous raisonnez comme un escargot, ce qui prouve que la sagesse tient à bien peu de chose .. Cette dame vous a donné dans l'œil, alors vous voudriez vivre avec elle dans une solitude, vous enviez le sort de Valdemar! Eh bien! moi, je vous parie que ces amants-là ne tarderont pas à se séparer... Qu'en penses-tu, Alfred?...

— Je pense que Valdémar ne peut plus quitter madame Duraney qui, pour lui, s'est perdue de réputation.

— Alors, il restera avec elle parce qu'il ne pourra pas faire autrement! Comme ce sera flatteur pour cette dame, et amusant pour lui ! Il avait bien envie de venir chez M. Montonnard, mais sa belle ne veut pas y aller, et il craint de la contrarier. Oh! que c'est gentil d'être heureux comme ça! on est libre comme des animaux du Jardin des plantes; et Maringo se met à chanter à tue-tête :

Ah! que l'amour est agréable!
Il est de toutes les saisons...

— En sortant de Merlan, on nous a dit que nous verrions Rosny devant nous, dit Alfred en s'arrêtant dans la campagne. Eh! mais, que vois-je là-bas?... Regardez donc, messieurs, n'est-ce pas encore notre guide d'hier qui vient vers nous?

C'était en effet Guillot, qui, cette fois était monté sur son âne, qu'il laissait aller au pas et auquel il permettait même de s'arrêter pour manger tout ce qu'il trouvait à sa convenance sur son chemin. Le cavalier et l'animal s'avançaient donc très-doucement ayant chacun l'oreille basse et l'allure fort modeste.

En apercevant les trois Parisiens, le paysan fait une triste figure; il essaie de sourire, mais il est facile de s'apercevoir qu'il est vexé.

— Eh! mais oui, c'est lui, c'est maître Guillot! s'écrient les jeunes gens.

— Bonjour, messieurs, répond le paysan en saluant de la tête sans ôter son chapeau. Vous allez sans doute chez M. Montonnard ?

— Justement. Mais vous... comment se fait-il que vous ayez encore votre âne... votre femme l'avait vendu à la dame rose?

— Ah! ne m'en parlez pas! il faut qu'il y ait un sort sur cette bête-là! je ne peux jamais m'en défaire!... D'abord, Claudine ne sait pas s'expliquer : elle ne l'avait vendu que sous condition!... C'est-à-dire, que c'te dame lui avait dit : Si votre âne est gentil... s'il trotte bien, je vous en donne cent francs... Bon; voilà que je conduis l'âne chez cette dame; voilà d'abord qu'elle le trouve trop maigre. Je lui dis : Ça ne fait rien; chez vous il mangera à sa faim, donc il engraissera... moi je ne voulais pas l'engraisser. Bon... Alors, voilà que cette dame monte dessus et veut trotter... Voilà ma maudite bourrique qui se couche... impossible de la faire avancer... J'ai eu beau dire à c'te dame : C'est une petite gaieté... c'est pour jouer qu'il fait ça... elle n'a pas voulu me l'acheter. Elle m'a donné cent sous pour ma peine, et j'ai gardé mon âne. Mais je vas le ramener à Lebouteux... Je lui dirai que je consens à lui rendre la futaille... alors, le marché tient... Vous êtes témoins.

Les jeunes gens rient beaucoup de la nouvelle mésaventure de Guillot; celui-ci va s'éloigner; Alfred retient l'âne par la queue.

— Un mot, maître Guillot.

— Est-ce que vous voulez m'acheter mon âne . Dame, je veux bien, moi.

— Non vraiment, et nous nous garderions bien de le marchander, car vous nous prouveriez bientôt que nous l'avons acheté... Qu'est-ce que la dame rose... Puisque vous avez été chez elle, vous la connaissez, vous?

Le paysan regarde Alfred d'un air futé, en répondant :

— Ah! vous êtes curieux aussi de cette dame... vous autres... dans le pays, ils sont tous comme ça... ils disent que c'est une princesse déguisée... Le monde est si drôle! Quand il ne connaît pas tout de suite, ça l'*ostine*.

— Et vous, qu'est-ce que vous en dites?

— Moi... sapristi! je dis que j'ai le gosier sec comme not'four, et si je ne vas pas me rafraîchir tout à l'heure, je suis dans le cas d'avoir la pepie...

— Je comprends parfaitement ceci, dit Alfred en fouillant à sa poche, et il présente un écu de cinq francs à Guillot : Tenez, voici pour vous empêcher d'avoir la pepie...

Guillot met la pièce dans sa poche en répondant :

— Oh! comme ça, je suis à vot' service... Dame! c'est tout simple... j'avais affaire; mais vous me payez, alors je dois vous donner mon temps... Oh! je ne suis pas chien, moi!... Les bons comptes font les bons amis, je ne connais

— Au fait, la dame rose?

— Eh bien! elle demeure là-bas, tenez... à l'entrée de Noisy.

— Est-elle mariée... Avez-vous vu du monde chez elle?

— J'ai vu deux domestiques, un mâle et une femelle, v'là tout... j'en sais pas plus. On appelle cette dame madame Sainte-Adèle.

Maringo se met à rire en s'écriant :

— Oh! oh! Sainte-Adèle! ça me rappelle une lorette de la rue de Navarin, qui se faisait appeler madame de *Sainte-Asperge!*

— Maringo, laissez-nous donc un peu tranquilles! dit Alfred. Voyons, maître Guillot, que savez-vous encore?

— C'est une bien jolie petite femme. Oh! c'est mignon, c'est délicat! Ça vous a un pied et une main comme une poupée d'enfant... C'est jeune... ça doit rouler autour de vingt et un ans... ça me fait l'effet d'être calé... de beaux meubles dans la maison... Je n'ai vu que la cuisine, mais c'est ficelé de casseroles de toutes les grandeurs, comme un jeu de gobelets. Dans le jardin elle a fait mettre des caisses avec des plantes... de ces plantes de l'autre monde.. Bref, c'est superbe.

— Voilà tout ce que vous savez?

— Dites donc, il me semble que c'est pas mal pour cent sous. Bonjour, messieurs, je vais vendre mon âne à Lehouteux.

Guillot s'éloigne en riant; Maringo hausse les épaules en disant à Alfred :

— Est ce que tu n'aurais pas mieux fait de nous payer pour cent sous de macarons... On tire à la rouge ou à la noire : je t'assure qu'ils ne sont pas trop mauvais.

Lorsque les trois amis arrivent chez M. Moutonnard, ils sont reçus par un petit homme qui a la tête de moins qu'une femme d'une taille ordinaire, mais qui est rouge, joufflu, frétillant, et semble toujours vouloir sauter sur les personnes auxquelles il parle.

C'est le concierge, qui sert aussi de jardinier, et dont la femme est cuisinière dans la maison.

En voyant entrer les trois messieurs, il bondit de joie, frappe dans ses mains et s'écrie : — Ah! voilà du monde!... Monsieur et madame seront-ils contents!... Ils aiment tant la société!... Ils inviteraient n'importe qui plutôt que d'en manquer.

— C'est bien flatteur pour nous! dit Maringo.

— Enfin, l'autre jour, ils allaient dîner seuls, leur nièce et son mari étaient à Paris, madame dit à monsieur :

— Engage donc le garde champêtre à venir manger la soupe, il nous tiendra compagnie.

Pendant que le petit jardinier s'exclame sur le bonheur que vont éprouver ses maîtres, les jeunes gens examinent la maison, qui est située entre cour et jardin, et paraît spacieuse, mais mal entretenue. On remarque cependant qu'une partie des murs est recrépie à neuf.

— Ils sont dans le jardin, au jeu de bague, reprend le jardinier; ce doit être monsieur qui tourne; c'est souvent son tour. Il m'a dit d'aller le relayer tout à l'heure, mais j'ai autre chose à faire.. Je vas retrouver ma femme...

Et le petit homme s'éloigne en sautillant, comme s'il marchait à cloche-pied. Les nouveaux venus traversent un vestibule et se trouvent bientôt dans le jardin. Ils aperçoivent le jeu de bague, établi sur une pelouse, presque devant la maison.

Madame Moutonnard était fièrement montée sur un cheval de bois, une jambe à droite, l'autre à gauche, les pieds dans des étriers, et sa robe recouvrant toute la croupe de l'animal.

L'autre cheval était monté par M. Corinthien. La jeune nièce et une grosse dame d'une cinquantaine d'années occupaient les deux fauteuils, représentant des cygnes; un petit garçon de sept à huit ans mettait les anneaux, et M. Moutonnard faisait tourner le jeu en poussant un des pans de bois disposés à cet effet. Le gros papa avait ôté sa casquette; il était en nage; la sueur coulait sur son visage sans qu'il eût même le loisir de l'essuyer, car sa femme lui criait à chaque instant :

— Allez donc, Philémon, vous n'allez pas.... Ce jeu-là n'est agréable que quand on tourne vite; alors il y a du mérite à enfiler les bagues...

En apercevant les trois amis, M. Moutonnard pousse un cri de joie; il espère s'arrêter, mais sa femme lui dit :

— Allez toujours, Philémon, nous sommes quatre à quatre... Ces messieurs seront témoins de ma force! Bonjour, messieurs. Ah! que vous êtes aimables d'être venus de bonne heure. Allons, Corinthien, secondez-moi, ne nous laissons pas gagner par ces dames... Ce serait honteux!

M. Corinthien ne répond à sa tante qu'en montant debout sur ses étriers, avançant son bras droit armé de sa baguette, comme un chevalier qui voudrait, avec sa lance, trouver le défaut de la cuirasse de son adversaire, ce qui ne l'empêche pas de manquer tous les anneaux; mais madame Moutonnard est plus adroite.

— Partie pour les chevaux! crie le petit garçon.

Et M. Moutonnard s'arrête, radieux et essoufflé, en disant :

— Ma femme a gagné! Les chevaux, c'est toujours ma femme!

Maringo va donner la main à la maîtresse de la maison pour l'aider à descendre de cheval; ce qu'elle fait du reste fort lestement et de manière à montrer qu'elle a un pantalon.

La jeune nièce a sauté en bas de son cygne avant qu'Alfred ait eu le temps de lui offrir son aide. Il ne reste plus que la grosse dame qui occupait l'autre, et qui semble fort en peine pour en descendre.

— Qui est-ce qui va aider madame Zambonnet à descendre? dit madame Moutonnard.

Personne ne répond à cet appel. Le gros papa s'est jeté sur un banc, où il souffle comme un bœuf; M. Corinthien essuie ses bottes, Maringo s'éloigne et Alfred cause avec la jeune nièce.

Le beau Dugranval est donc obligé de se dévouer; il s'avance d'un air inquiet, cherchant des yeux une chaise, en disant :

— Si on avait le moindre tabouret, cela serait plus commode pour madame.

— Oh! mon Dieu, monsieur, soutenez-moi seulement un peu, dit la grosse dame en tendant ses bras à Dugranval comme pour se précipiter dans les siens. Mais au lieu d'avancer, le beau brun hésite et s'arrête.

— C'est que ce n'est pas facile de faire démarrer madame Zambonnet de là-de lans, dit M. Moutonnard; nous avons été trois pour la faire monter.

— Prenez madame comme les enfants, à bon vinaigre! crie Maringo; ce sera le plus facile.

Dugranval est fâché de s'être offert, mais il n'ose plus reculer; enfin, il présente un bras et une épaule; cette dame s'appuie dessus, s'élance et roule sur le gazon en entraînant le beau brun, dont la tête se trouve pendant une minute entièrement cachée sous sa robe.

— Tableau vivant! dit Maringo en riant. Je m'en étais douté, c'est pour cela que je ne me suis pas offert.

La grosse maman rit comme une folle, en criant :

— Ce n'est rien! ce n'est rien!

Mais lorsque le beau brun parvient à remontrer sa figure, il fait une moue horrible et se relève en disant :

— Joli début! cela promet!...

— Vous voyez comme nous nous divertissons, messieurs, dit Moutonnard.

— En effet, vous me paraissez vous amuser à en être malade, dit Maringo.

— Si ces messieurs désiraient faire une partie avec moi, dit madame.

— Oh! pas maintenant; nous avons le temps, répond Alfred.

XVI. — FOUINET ET SA FEMME.

— Oui, venez voir mon jardin, mes melons... Ils grossissent; oh! parole d'honneur, ils grossissent!...

— Est-ce que vous aviez pensé, mon oncle, qu'ils resteraient comme des billes? dit madame Corinthien en riant.

— Non, mais toi et ma femme vous me dites toujours: Ils ne viendront pas à maturité.

— Est-ce qu'ils y seraient arrivés? demande Maringo d'un air effrayé.

— Pas encore...

— Ah! tant mieux!

— Voilà ma maison, messieurs; comment en trouvez-vous l'aspect?

— Très-agréable; il paraît seulement qu'il y avait des réparations à faire.

— C'est Corinthien qui a prétendu cela... Depuis que j'ai pour neveu un architecte, j'ai presque toujours les maçons, soit ici, soit à ma maison de Paris... quelquefois aux deux ensemble... Il voit sans cesse des travaux à faire à mes pignons.

— C'est dans votre intérêt, répond gravement M. Corinthien. Il vaut mieux entretenir que bâtir, et pourtant qui a fait l'un fait l'autre.

Maringo se tourne vers Alfred en lui disant :

— Il serait bien dans un bocal, celui-là.

Le jardin de M. Moutonnard était grand, mais mal tenu : on voyait les fleurs mêlées avec les légumes; les allées étaient privées d'ombre; mais, en revanche, il y avait des choux que l'on avait laissés croître en toute liberté et qui formaient presque des buissons

— Comment trouvez-vous mon jardin? dit le gros papa.

— Très-original, répond Maringo. Si l'on ne peut pas se mettre à l'abri du soleil sous vos arbres, on peut s'asseoir à l'ombre de vos choux. Ce sont de ces choses qu'on ne trouve pas partout.

— Quand j'aurai fait venir du guano, ce sera bien autre chose!

— Vous voulez avoir une forêt de choux, peut-être?

— Non, mais j'aurai du tabac. Mon neveu Corinthien veut que je fasse élever un pavillon ici...et puis une maisonnette là-bas...et puis un belvédère en face...

— Si vous écoutez votre neveu, vous ferez un village de votre jardin.

— Tenez, voici mes melons; ils seront délicieux l'année prochaine.

— Dites-moi, se rafraîchit-on chez vous?

— Tant que l'on veut... Songez donc que vous êtes ici chez vous.

— Lors faites-moi seulement connaître la salle à manger.

Pendant que Maringo se fait mener dans la salle à manger, Alfred rit avec Héloïse, Dugranval cause gravement avec M. Corinthien, et madame Moutonnard, qui a la passion du jeu de bague, propose en-

cède une partie à son amie madame Zambonnet. Mais ces dames s'aperçoivent avec regret qu'il n'y a personne pour les faire tourner.

La domestique qui sert à boire à Maringo est une femme de cinq pieds six pouces, grosse à proportion, et qui a des moustaches comme un tambour. Pendant que notre monsieur aux expédients examine ce colosse, le petit homme qui sert de jardinier entre en sautant dans la salle, et va dire à la grande femme :

— Petite mère, madame te demande pour la faire tourner.

Le colosse abaisse un regard sur le petit homme et répond :

— J'ai mon dîner à soigner, c'est bien plus intéressant que leur jeu de bague ! Vas-y, toi, Fouinet.

— Petite mère a bien raison ! dit Maringo, et le dîner est beaucoup plus important que ce jeu, qui, si je ne me trompe, doit vous échiner tous ici... à commencer par le maître de la maison.

— Ça nous occupe beaucoup, répond M. Moutonnard d'un air affecté.

— Ah ! monsieur a bien plutôt dit le mot ! reprend la grande femme, ça nous échine tous, que c'est une pitié... Quand mon mari a tourné pendant deux heures, il n'est plus bon à rien de la journée.

— Votre mari ! s'écrie Maringo d'un air railleur. Quoi ! M. Fouinet serait le possesseur d'une aussi belle femme ?

— Pourquoi donc pas, monsieur ?

— C'est qu'au premier coup d'œil cela me paraît difficile ; mais je ne lui en fais pas moins mon compliment.

Le petit Fouinet sautille d'une jambe sur l'autre, aosolument comme les serins sur les bâtons de leur cage, puis il répond en regardant sa femme d'un air amoureux :

— Ah ! dame, oui, petite mère est un beau brin de femme ! Moi, j'adore les belles femmes... et je serais bien content si petite mère me laissait plus souvent l'embrasser... Mais c'est qu'elle ne veut pas toujours, et quand elle ne veut pas, ça ne m'est pas facile, parce que, vous comprenez, je ne peux pas atteindre... Eh ! eh ! je ne peux pas atteindre...

— Allons, allons, taisez-vous, polisson ! reprend le colosse, et allez ramer vos pois, ça vaudra mieux que de faire tourner madame.

La grande femme s'éloigne d'un côté, Fouinet de l'autre, et Maringo, après avoir bu, se tourne vers Montonnard en lui disant :

— D'honneur, mon cher monsieur, votre maison est un musée de singularités, de curiosités : si vous le permettez, je tâcherai d'inventer quelque chose pour rendre le bonheur à votre jardinier, et à vous un époux que ce malheureux jeu de bague vous laisse bien rarement goûter.

M. Moutonnard prend la main de Maringo et la presse avec effusion, en disant :

— Si vous trouvez cela, monsieur, je vous avoue que vous me rendrez un grand service... Je ne veux pas en convenir devant ma femme, mais cela me fatigue beaucoup... Je vous bénirai si vous trouvez cela !

— Je ne tiens pas absolument à ce que vous me bénissiez, mais je ne veux pas que vous deveniez poussif. Fiez-vous à moi, j'ai trouvé des choses plus difficiles.

Moutonnard se donne ce plaisir si vif pour tous les propriétaires : il faut voir à Maringo sa maison depuis le bas jusqu'en haut.

— Ce n'est pas mal, dit Maringo, vous avez de quoi vous retourner ; mais vous n'avez pas de salle de billard.

— Ma femme n'en a pas voulu ; elle n'y joue pas, et elle a prétendu que si nous en avions un, les hommes qui viendraient ici ne le quitteraient plus.

— Et alors on ne la ferait pas tourner, je comprends. Mais si je vous trouvais un mouvement perpetuel pour votre jeu de bague ?

— Alors j'aurais un billard.

— C'est entendu. Je vous rappellerai cette parole.

La maison de M. Montonnard était mal entretenue ; les maîtres ne savaient pas recevoir leur monde avec cette grâce et cette aisance qui fait le charme de la bonne société ; la compagnie qu'ils recevaient était souvent fort mélangée, parce qu'ils tenaient avant tout à avoir nombreuse société ; mais, au résumé, c'étaient de bonnes gens qui étaient heureux quand on paraissait se plaire chez eux, qui vous y laissaient libre de faire ce que vous vouliez, et dont il n'y avait guère moyen de se moquer, parce qu'ils étaient les premiers à rire de ce que l'on trouvait ridicule dans leur propriété.

Ernestine s'était jetée sur un sopha et abandonnée à ses réflexions.

Chez de telles gens, Alfred pouvait se plaire par hasard. Dugranval devait s'ennuyer, et Maringo devait se trouver fort bien. Au dîner, ce dernier se trouve placé à côté de madame Moutonnard, à laquelle son mari n'a pas manqué de dire que le monsieur le plus laid des trois lui a promis de trouver un moyen pour faire tourner son jeu de bague sans le secours de personne. Aussi la maîtresse de la maison est-elle aux petits soins pour Maringo, elle l'accable de prévenances, elle lui réserve les meilleurs morceaux, et dit sans cesse à son mari :

— Philémon, fais donc boire M. Maringo... Il ne boit pas... tu l'oublies... Monsieur Maringo, vous ne trouvez pas notre vin bon ?

— Pardonnez-moi, madame, dit Maringo ; mais je me suis déjà grisé hier à Merlan... et je ne veux cependant pas prendre cette habitude.

— A propos de Merlan, dit M. Montonnard, ce monsieur et son épouse viendront-ils nous voir ? Pouvons-nous compter sur eux ce soir ?

— Je ne vous engage pas à y compter, dit Alfred ; madame Valdémar aime peu à sortir... et son mari ne la quitte guère.

— Ce sont donc vraiment des ours ?

— Alors, il faut leur bâtir une tanière, dit M. Corinthien.

— Ce ne sont pas précisément des ours... ce sont plutôt des reclus.

— Alors il faut leur bâtir un ermitage, murmure M. Corinthien.

— Mais en parlant de voisins, reprend Alfred, on dit que vous avez dans les environs... à Noisy, une jeune et jolie dame remplie d'élégance... Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de la dame rose ?... C'est ainsi que les paysans la nomment.

— La dame rose ! s'écrie madame Moutonnard, on nous en a parlé seulement aujourd'hui pour la première fois... Il paraît que c'est une dame très comme il faut ! Philemon, demain, tu iras faire une visite de voisin à cette dame, et tu l'inviteras à venir nous voir.

— C'est entendu, répond le gros papa, j'irai demain... Ah! diable, c'est que je ne sais pas son nom, à cette dame...

— Madame de Sainte-Asperge, murmure Maringo avec un grand sérieux.

— Vraiment! lui dit Moutonnard. Singulier nom!... ça doit venir d'une terre.

— N'écoutez donc pas Maringo, mon cher monsieur Moutonnard, dit Alfred; il entend toujours de travers. Cette dame se nomme Sainte-Adèle.

— Ah! j'aime mieux cela, dit Héloïse en riant, ce qui lui arrive à chaque instant, parce qu'elle a de jolies dents.

— Et comment savez-vous déjà le nom de cette dame, messieurs? demande madame Zambonnet d'un air malin.

— Mon Dieu, madame, nous avons rencontré un paysan fort bavard... on avait piqué notre curiosité avec cette dame, et nous l'avons questionné.

— Et il vous a dit?...

— A en croire ce villageois, cette dame est ravissante... c'est une divinité!...

— Alors il faut lui bâtir un temple, dit Corinthien.

Maringo se retourne en murmurant:

— En voilà un qui veut me faire avaler de travers!

Le dîner terminé, la société retourne au jardin; au bout d'un moment, on s'aperçoit que Dugranval s'est éclipsé.

— Votre ami est déjà parti? dit madame Moutonnard avec surprise.

— Il avait affaire ce soir à Paris; excusez-le, dit Alfred.

— Il aura eu peur qu'on ne lui fasse encore descendre madame Zambonnet du jeu de bague, dit Maringo à demi-voix.

Dans la soirée, quelques voisins de Rosny viennent augmenter la réunion. Madame Moutonnard remonte sur son cheval de bois, et parvient à trouver trois tourneurs: la jolie nièce propose de danser.

— Et un orchestre? dit Maringo.

— Nous en avons un, et que tout le monde peut conduire, répond M. Moutonnard, qui revient bientôt tenant sous son bras une serinette qu'il dépose sur le gazon, en disant:

— Il y a là-dedans cinq contredanses et deux valses et une polka... on peut danser tant qu'on veut, ça ne fatigue jamais l'orchestre.

— Et qui est-ce qui joue de ça?

— Tout le monde... vous, si vous voulez.

— Merci.

— Vous aimez mieux danser?

— Non, je ne danse jamais; mais j'aime mieux me reposer.

Le gros papa se met à la serinette; il trouve cela un délassement, surtout en regardant le jeu de bague. La société danse; puis on joue à des petits jeux, puis on court, puis on valse, puis on polke; Maringo seul s'est étendu sur l'herbe, et s'y trouve si bien qu'il n'en veut pas bouger. Puis la nuit est venue, et Alfred dit à Maringo:

— Il faut partir, sans quoi nous ne trouverions plus de voitures.

— Restez ici, dit madame Moutonnard, j'ai d'excellents lits... on dort comme des marmottes ici.

Alfred refuse cette proposition, il veut retourner à Paris; il a assez de la maison Moutonnard. Mais Maringo s'écrie: — Si on dort chez vous comme des marmottes, ça me va, j'accepte... Je suis capable d'y dormir toute la saison.

— Vous êtes un homme charmant! s'écrie madame Moutonnard.

— Voilà la première fois qu'on me dit cela, répond Maringo.

Il regardait avec orgueil Œdipe

XVII. — UNE RENCONTRE. — DÉSIRS ET REGRETS.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis les événements fort peu romanesques que nous venons de raconter.

Le temps était beau, le ciel pur, c'était une véritable journée d'été. Valdémar était sorti seul pour se promener dans la campagne. Seul, sans Ernestine, cela pouvait sembler singulier aux villageois, qui avaient l'habitude de ne jamais les voir l'un sans l'autre; mais cela paraîtra fort naturel à tous ceux qui étudient le cœur humain.

M. Moutonnard et sa femme étaient allés la veille faire une visite à leurs voisins de Merlan; ils avaient renouvelé plus vivement leurs instances pour qu'on vînt les voir; ils s'étaient vantés avec une sorte d'orgueil de posséder toujours M. Maringo qui se plaisait beaucoup chez eux, où il dormait régulièrement douze heures par jour, sans compter les petites siestes accidentelles; ils avaient parlé de leur jeu de bague et de leur serinette qui jouait un quadrille complet.

Tout cela n'avait pas séduit Ernestine; mais il n'en était pas de même de Valdémar, qui, après le départ du couple Moutonnard, avait reproché à la jolie veuve de vouloir vivre comme des loups. Ce reproche avait amené des larmes dans les yeux d'Ernestine, puis on s'était boudé toute la soirée; et voilà pourquoi, le lendemain, Valdémar était sorti seul pour se promener.

Et puis, soyez bien persuadés que de temps à autre on n'est pas fâché d'être seul, de pouvoir tout à son aise s'abandonner à ses pensées, à ses souvenirs, à ses projets, quelquefois à ses espérances, plus souvent à ses illusions. Le monde revient toujours assez vite, on est si heureux de s'en séparer pendant quelque temps! de se laisser aller à toutes les rêveries de son imagination, qu'un de nos anciens poètes appelait *la folle du logis*, mais qui ne visite pas le logis de tout le monde; ce qui fait qu'il y a des gens qui ne peuvent pas supporter la solitude.

Les pensées de Valdémar n'étaient probablement pas très-gaies, car il soupirait souvent; son front était soucieux, et tout en promenant ses regards sur les beaux sites qui l'entouraient, il secouait parfois la tête de cet air qui veut dire: Si j'avais su cela!...

Il suivait la route qui mène à Villemonble, lorsqu'au loin devant lui il aperçut une dame montée sur un âne, qu'elle semblait avoir beaucoup de peine à faire avancer. Cette dame avait une robe rose, un grand chapeau de paille sur lequel un voile de gaze également rose était jeté, puis une écharpe d'étoffe pareille à la robe.

De loin, Valdémar ne peut pas deviner l'âge de cette dame. Cependant, à sa tournure, à la manière dont elle se tient sur sa monture,

il présume qu'elle doit être jeune. Bientôt il se rappelle les discours des paysans au sujet d'une dame toujours vêtue de rose. Nul doute que ce ne soit celle qu'il aperçoit. Alors, comme on a dit aussi que cette dame était jeune et jolie, il double le pas pour savoir si les paysans ont dit vrai.

Il n'était pas difficile à Valdémar de rejoindre cette dame; car, bien qu'elle s'efforçât de stimuler son âne en le frappant souvent avec une petite houssine, l'animal semblait décidé à n'aller qu'au pas, et quelquefois même il s'arrêtait et paraissait ne plus vouloir aller du tout.

Plus Valdemar approche de la dame rose, plus il se sent disposé à croire que les villageois n'ont pas menti; d'abord il a remarqué que cette dame, quoique de petite taille, est fort bien faite et qu'elle a de la grâce dans ses mouvements. Les jambes placées sur une selle à l'anglaise sont fines et terminées par un petit pied tout mignon, parfaitement chaussé d'un élégant brodequin gris. Les mains sont gantées avec soin; enfin tout annonce une petite maîtresse. Avant de s'avancer assez pour être vu, Valdémar jette un coup d'œil sur sa toilette pour savoir si elle n'est pas trop négligée. Il a un paletot de merinos, un pantalon de coutil rayé; il est en costume de campagne fort propre; mais il se trouve mal vêtu: cependant la curiosité l'emporte sur l'amour-propre. Il atteint cette dame et bientôt il peut voir sa figure.

Les paysans n'ont pas flatté le portrait. La dame rose est toute jeune; c'est une petite blonde au teint blanc et légèrement rose; ses yeux sont bleus, vifs et spirituels; son nez droit et fin; sa bouche, moyenne, a une expression un peu railleuse, mais son sourire est ravissant et laisse voir alors des dents d'ivoire qu'elle a l'esprit de ne pas montrer trop souvent, défaut si commun aux personnes qui les ont jolies et qui se sont fait une habitude de rire toujours, à tout propos, et même quand elles n'en ont pas envie.

Valdémar a regardé cette dame, il a porté la main à son chapeau. On se salue encore aux champs sans se connaître; c'est une vieille habitude qui n'est pas entièrement perdue et qui fait l'éloge de la campagne.

La dame rose, tout occupée de son âne, a fort peu regardé le monsieur qui vient de passer près d'elle. Celui-ci ralentit sa marche pour ne pas s'éloigner trop vite de la cavalière; mais au bout de quelques instants, n'entendant plus le bruit des pas du quadrupède, il se retourne et aperçoit l'âne arrêté et ne voulant point, à toute force, franchir un endroit où le chemin était coupé par un petit ruisseau.

La dame s'épuise en vain à jouer de la houssine, l'âne tient sa tête basse, ses oreilles hautes et ne bouge pas. Valdémar se dit :

— J'aurais payé cet âne-là pour qu'il m'aidât à faire la connaissance de sa maîtresse, qu'il ne se conduirait pas plus adroitement; et il y a des gens qui osent dire que les ânes sont bêtes!

Bientôt, rebroussant chemin, Valdémar revient près de la petite dame, lui fait de nouveau un salut respectueux et lui dit :

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir mon aide pour faire avancer votre coursier qui me semble un peu rétif?

La dame regarde Valdémar avec plus d'attention et le remercie gracieusement de son obligeance. Déjà le jeune homme a pris l'animal par la bride, et celui-ci, se sentant tiré par une main vigoureuse, consent enfin à passer le ruisseau.

— Je vous dois mille grâces, monsieur, dit la dame rose. Cette vilaine bête m'a déjà mise dans l'embarras; je suis sortie accompagnée de ma femme de chambre, qui est aussi montée sur un âne; mais le sien est tout l'opposé du mien, il veut toujours courir. Croyant que je la rejoindrais, cette fille a suivi la route, puis son coursier l'a sans doute entraînée dans le bois qui est par là à gauche, car je ne la vois plus. Si bien que je me suis trouvée seule au milieu de la campagne... ce qui est assez désagréable, surtout lorsqu'on monte un animal aussi têtu et que l'on ne sait pas conduire mieux que moi.

— Alors, madame, puisque j'ai déjà pu vous être utile, permettez-moi de vous servir d'escorte jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre femme de chambre...

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur... mais je craindrais d'abuser...

— Avant tout, madame, je dois vous dire que je suis presque votre voisin. Vous habitez, je crois, à l'entrée de Noisy?

— C'est vrai, monsieur; mais comment le savez-vous?...

— Je vais vous le dire, madame; c'est que les paysans des environs vous ont nommée la dame rose, et au portrait qu'ils font de vous, madame, il m'a été facile de vous reconnaître.

La petite dame sourit malicieusement et reprend :

— Mais vous, monsieur, ne demeurez-vous pas dans une jolie maison qui se trouve contre le petit village de Merlan?...

— En effet, madame... Mais comment savez-vous?...

— Je vais vous le dire, monsieur; c'est que les paysans des environs s ont surnommé le Sauvage... et au portrait qu'ils font de vous, il m'a été facile de vous reconnaître.

Valdémar ne peut s'empêcher de rire; il reprend bientôt :

— En effet, madame, je suis le Sauvage; mais je porte aussi un autre nom et à Paris on me nomme Valdémar.

— Moi, monsieur, je suis bien en effet la dame rose; mais les personnes qui viennent me voir savent que je m'appelle aussi Sainte-Adele.

— Maintenant, madame, que je ne suis plus absolument un premier venu pour vous, daignez-vous me permettre de vous aider à retrouver votre femme de chambre?

— J'accepte, monsieur, si toutefois cela ne contrarie pas vos projets ou vos affaires.

— Je n'ai rien à faire, ma lame. Séduit par la beauté du temps, j'étais sorti pour me promener, et voilà tout. Je remercie ce hasard qui m'a procuré une rencontre si agréable.

La dame rose sourit en répondant :

— Mais, monsieur, sans que le hasard s'en mêlât, il est probable que nous nous serions toujours rencontrés. Je vais quelquefois dans une maison où l'on parle souvent de vous et où l'on vous attend toujours, ainsi que madame votre épouse.

La dame a appuyé d'une façon assez singulière sur les mots : *madame votre épouse*. Valdémar a légèrement froncé le sourcil, mais il reprend bien vite son air enjoué en disant :

— Quelle est donc cette maison, madame, où l'on parle de... moi?...

— Chez M. Moutonnard.

— Ah! madame connaît ces personnes?...

— Mais pas plus que vous, peut-être. Ils sont venus me faire visite en qualité de voisins et m'engager à aller chez eux. On m'a dit que c'étaient de fort bonnes gens, dont le plus grand bonheur était de recevoir du monde. Moi, monsieur, qui suis venue à la campagne pour me distraire et m'amuser, je me suis rendue à l'invitation de M. et madame Moutonnard, et vraiment je ne m'en suis pas repentie... On s'amuse beaucoup chez eux... ils font tout ce qu'ils peuvent pour que l'on s'y plaise, et cela mérite déjà quelque reconnaissance.

— Vous me donnez, madame, le désir de faire comme vous, et de céder aux sollicitations de nos voisins de Raincy. D'ailleurs, l'espoir de me retrouver avec vous, madame, serait déjà pour beaucoup dans ma détermination.

Valdemar a dit ces mots si franchement, si simplement, que cela n'a pas l'air d'une flatterie. La dame rose fait un léger salut de tête en répondant :

— Vous êtes trop bon, monsieur; mais il me semble que nous ne nous connaissons pas encore assez pour que je puisse changer en rien vos résolutions de vivre en ermite... car on assure, monsieur, que vous et madame votre épouse vous n'allez chez personne et ne recevez personne des environs. Au reste, cela prouve que vous vous suffisez à tous deux... que vous trouvez le bonheur dans la retraite... Vous réalisez ces doux rêves que tant de gens prennent pour des chimères... Cela fait votre éloge, monsieur, et celui de madame votre épouse.

La petite dame semble prendre plaisir à répéter : *madame votre épouse*, et il y a alors dans ses yeux et dans sa bouche une expression malicieuse qui frapperait Valdémar s'il y faisait attention; mais il se sent contrarié, et il est presque embarrassé en répondant :

— Oui, madame, oui, nous aimons assez la retraite... Nous sommes venus habiter les champs pour y être libres... Quand on voit du monde... il faut faire de la toilette, et c'est si ennuyeux de s'habiller à la campagne...

— Oh! monsieur, je vous assure qu'il n'y a pas besoin de faire de la toilette pour aller chez M. et madame Moutonnard... On y est d'un sans-façon qui est même quelquefois poussé à l'extrême. J'y ai vu, entre autres, un certain M. Maringo... qui certainement n'a pas fait sa barbe depuis qu'il est chez eux... ce qui n'empêche pas qu'on le trouve charmant, bien qu'il soit d'une laideur qui devrait être défendue, et sente la pipe d'une lieue...

— Maringo!... Ah! oui... je le connais, répond Valdémar en souriant; c'est un de mes amis.

— C'est un de vos amis! Oh! monsieur, je me repens alors d'en avoir parlé si légèrement... je ne l'ai vu que fort peu... Il est presque toujours dans le jardin, étalé sur le dos au milieu d'un carré de gazon; je l'ai pris d'abord pour un de ces objets qu'on place pour faire peur aux oiseaux, ensuite j'ai cru qu'il était infirme et ne pouvait pas avoir d'autre position.

— Il ne faut pas vous excuser, madame; l'aspect de Maringo prévient fort peu en sa faveur, j'en conviens; ensuite, il abuse de la permission qu'on lui donne de se mettre à son aise. Mais, du reste, c'est un fort bon garçon, qui a beaucoup d'esprit et d'instruction, mêlés à une grande dose d'originalité.

— Vous me faites sentir, monsieur, que l'on a toujours tort de juger sur les apparences; mais je ne serais pas femme si je ne me laissais pas impressionner un peu par les yeux... et vous conviendrez vous-même que votre ami Maringo n'est pas séduisant au premier abord... je doute même qu'il le soit au second...

La petite dame, qui semble passablement moqueuse, se laisse alors aller à une envie de rire qui permet à Valdémar d'admirer ses dents, qui sont ravissantes. Tout à coup cependant cette dame arrête son âne en s'écriant : — Mais, monsieur, où allons-nous donc?

— Je n'en sais rien, madame; je ne connais guère ce pays plus que vous.

— Ah! c'est juste... vous vous concentrez dans votre jardin. En vérité, monsieur, je crains de vous faire faire trop de chemin... Madame votre épouse pourrait s'inquiéter de votre absence. Je croyais même que vous ne sortiez jamais l'un sans l'autre...

— Aujourd'hui, madame... ma... ma... femme était indisposée... elle ne désirait pas se promener.

— Et vous l'avez laissée seule?... Vous ne craignez pas qu'elle s'ennuie?...

— Elle avait la migraine... elle dort.

— Oh! du moment qu'elle dort, je comprends que vous soyez plus libre... C'est égal, je suis vraiment contrariée de vous faire venir si loin... Mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas dans ce sentier?... Cette femme qui galope... c'est ma femme de chambre. Mon Dieu!... je crois vraiment que son âne a pris le mors aux dents et qu'elle n'en est plus maîtresse... Comme les ânes sont capricieux dans ce pays!... Mais le sien va la jeter par terre!...

— Rassurez-vous, madame, je vais l'arrêter.

XVIII. — ON SE RETROUVE. — NOUVELLES INVENTIONS DE MARINGO.

Le baudet monté par la femme de chambre avait, en effet, pris une espèce de galop, et celle qui le montait, effrayée de l'ardeur de son coursier, avait perdu la tête, lâché la bride, et, pour ne point tomber, se retenait à deux mains à la crinière de l'animal, en poussant de grands cris.

L'âne si fringant a pris sa course du côté de nos promeneurs. Valdémar le retient au moment où la femme de chambre venait de se laisser rouler sur le chemin, qui heureusement n'était ni pavé ni ferré. La jeune fille est la première à rire de sa chute, qui s'est effectuée sans de trop fâcheuses culbutes; elle remonte courageusement sur son âne, et Valdémar se tient entre les deux cavalières afin de pouvoir modérer l'allure de l'une et activer un peu celle de l'autre. On reprend le chemin de Noisy-le-Sec.

— Voulez-vous changer, madame? dit la femme de chambre à sa maîtresse. Le mien va joliment... c'est pis qu'un cheval.

— Non, je préfère encore n'aller qu'au pas, dit la petite dame. J'aurais trop peur si je me voyais emportée comme vous tout à l'heure. Mon Dieu, monsieur, je vous dois bien de la reconnaissance... Sans vous, certainement il nous serait arrivé quelque accident. Il y a de quoi être dégoûtée des ânes... Mais à la campagne, que faire, surtout lorsqu'on n'a pas, ainsi que vous, le goût de la retraite?

Valdémar, qui s'est éloigné de l'âne de la femme de chambre pour se rapprocher de la dame rose, la regarde en lui disant :

— Il est probable, madame, que monsieur votre époux doit vous tenir aussi fidèle compagnie?

— Je n'ai pas de mari, monsieur, c'est-à-dire je n'en ai plus; je suis veuve.

— Ah! madame est... déjà veuve?

— Oui, monsieur, et c'est pour cela que je fais toutes mes volontés ; car le meilleur mari nous contrarie bien un peu quelquefois. N'est-il pas vrai, monsieur?

— C'est possible... madame...

—Vous n'en êtes pas bien sûr?... Il paraît, monsieur, que vous êtes le modèle des époux...

— Vous comptez rester longtemps à la campagne, madame?

— Mais je ne sais pas... cela dépendra de mon caprice; enfin, c'est selon comme je m'y amuserai... Ah! mon Dieu, monsieur, voilà encore l'âne de ma femme de chambre qui prend sa course... c'est désespérant!

— Laissons-le aller, madame, il suit maintenant le chemin qui conduit à Noisy.

— C'est que... par politesse, vous avez la bonté de rester près du mien, et je crains...

— Je vous répète, madame, que c'est un plaisir pour moi... Et allez-vous souvent chez les braves gens de Rosny?

— Voir la famille Moutonnard?... Mais oui... J'y passe parfois la journée... On y voit de si drôles de figures... sans compter celle de M. Maringo... Mon Dieu, j'oublie toujours que c'est votre ami!... Est-ce que vous avez beaucoup d'amis aussi laids que cela? Je gage que non : d'abord ce serait difficile. . Vous devez me trouver bien méchante, n'est-ce pas, monsieur? et pour la première fois que je cause avec vous, je vous donne une assez mauvaise opinion de moi.

— Vous m'en donnez une très-flatteuse de votre esprit, madame...

— Oh! ne mêlons pas l'esprit à la moquerie, monsieur; je sais très-bien moi-même qu'il n'y a aucun rapport entre eux, que rien n'est plus aisé que de railler sur tout, de tourner tout en ridicule, de se moquer même des choses les plus innocentes; que la méchanceté est d'autant plus facile, qu'elle a presque toujours du succès, et que chacun est enchanté d'entendre ridiculiser son prochain, ce qui ne fait nullement l'éloge de l'humanité. Enfin je sais que les gens les plus sots trouvent souvent une grosse méchanceté à dire, tandis que les personnes spirituelles restent à court dans ce genre de luttes. Tout cela n'empêche pas que j'aime beaucoup à me moquer. Que voulez-vous? c'est dans mon caractère, et je crois que l'on a dit : Chassez le naturel, il revient au galop... Ah! par exemple, le naturel de mon âne n'est pas de galoper. Que le maudit bête!... Oh! je m'en..., arrêtez-le un peu, monsieur.

Valdémar a obéi à la dame rose, dont la conversation n'a pour lui beaucoup d'attraits, et c'est avec regret qu'il voit que l'on approche de Noisy.

En passant devant Merlan, la petite dame s'arrête et dit à son compagnon :

— Adieu, monsieur, voici votre chemin; moi, je suis à deux pas de ma demeure, et vous me contrarieriez beaucoup en venant plus loin... D'ailleurs, j'aperçois ma femme de chambre qui s'est arrêtée et m'attend.

— Puisque vous ne voulez pas que je vous accompagne plus loin, madame, je vous obéis; mais j'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt chez M. Moutonnard ..

— J'en serai charmée, monsieur, mais je n'y compte guère; car, enfin, vous ne pouvez pas savoir si cela plaira à madame votre épouse.

Après avoir dit ces mots avec son petit air moqueur, la dame rose fait un gracieux salut à Valdémar, et continue son chemin.

Valdémar est rentré chez lui tout préoccupé de la rencontre qu'il a faite; la dame rose est jolie et sa conversation est amusante, mais elle semblait mettre de l'intention, de la malice en répétant sans cesse ces mots : Madame votre épouse.

Si Valdémar ne connaissait point Maringo, il pourrait croire qu'il a bavardé et que l'on sait dans quelle position il se trouve avec madame Dorancy; mais si Maringo est très sans façon, s'il ne se gêne pas pour dire ce qui lui déplaît et l'ennuie, il est également incapable de faire une méchanceté, et surtout de trahir le secret d'un ami.

Ernestine était assise dans le jardin lorsque Valdémar revient; elle ne lui fait pas la mine, mais elle se contente de lui dire :

— Vous vous êtes promené longtemps, mon ami?

— Oui... il faisait si beau temps!... et puis, je m'étais trompé de chemin pour revenir...

Ce monsieur ne juge nullement nécessaire de parler de la rencontre qu'il a faite. Ernestine reprend au bout d'un moment :

— Vous trouvez donc plus de plaisir maintenant à vous promener seul qu'à être avec moi?

Valdémar se met encore à nettoyer un rosier, tout en répondant :

— Non; mais comme à présent on ne sait jamais ce qui peut vous amuser... comme vous avez si peur de la rencontre du monde, alors j'ai pensé... que vous aimeriez mieux rester.

Ernestine regarde tristement celui qu'elle aime en lui disant:

— Est-ce bien vous qui me dites cela, mon ami? Vous ne savez plus ce qui peut me plaire... vous doutez que cela me fasse plaisir de me promener avec vous... Oh! non, vous ne dites pas là ce que vous pensez... Qu'ai-je donc fait pour que vous m'adressiez de tels reproches?...

—Je ne vous fais pas de reproches... seulement je trouve singulière l'obstination que vous mettez à ne point vouloir aller chez... ces personnes de Rosny qui ont mis tant d'instance à nous inviter.

— Et moi je trouve tout aussi singulier que vous teniez autant à fréquenter M. et madame Moutonnard Il me semble qu'il n'y a aucune sympathie, aucun rapport entre nous et ces gens-là...

— On ne va pas toujours chez les gens pour eux... on y va quand on s'amuse chez eux.

— Et qui vous dit que vous vous amuseriez chez M. Moutonnard?... Certainement vos amis n'y sont plus.

— Maringo y est toujours; il y est resté.

— Ah!... Comment donc le savez-vous?

Valdémar reste un moment embarrassé; mais il reprend bientôt :

— C'est ce paysan... cet homme... qui détruit les taupes... et que j'ai rencontré en me promenant... Comme il va chez les Moutonnard, il a reconnu Maringo.

— Ah! vous causez avec les paysans, maintenant?

— Pourquoi donc pas?... Avec qui causerait-on à la campagne?... Mais en vérité, tout vous semble extraordinaire; je ne puis plus rien faire sans que cela vous surprenne.

Ernestine ne répond rien; elle détourne la tête, elle pleure; Valdémar s'en aperçoit, il quitte son rosier, court à la jeune femme, l'entoure de ses bras en lui disant :

— Pardonnez-moi, j'ai tort... je ne sais ce que je dis... je serais si désolé de vous causer du chagrin!... Voyons, ne boudez plus, ne soyez plus fâchée, et surtout ne versez plus de larmes, ou je croirai que vous m'en voulez toujours!

Ernestine essuie ses yeux, sourit à Valdémar, lui tend la main et lui dit avec sa voix la plus douce:

— Oublions tout cela, et surtout plus de *fâcheries;* cela me fait tout de suite trop de mal, car, lorsque vous me parlez trop froidement, je crois que vous ne m'aimez plus... que ma présence vous ennuie... Non, non, c'est fini. Vous m'aimez toujours... mais écoutez, je ne veux pas aller chez ces personnes de Rosny, parce que je trouve que ma position avec vous ne me le permet pas; cependant je ne veux pas que cela vous prive d'un amusement. Vous irez, vous, mon

ami, vous irez quand cela vous conviendra. Moi seule ici je penserai à vous, et vous... dans cette maison si gaie, j'espère que vous ne m'oublierez pas tout à fait.

Valdémar embrasse Ernestine en lui disant :

— Non, ma bonne amie, non, je n'irai pas sans vous chez ces Montonnard; et puisque vous ne voulez pas les voir...

— Ce n'est pas une raison pour que vous n'y alliez pas. Vous savez bien, monsieur, que tous les jours un mari va en société sans sa femme.

— Eh bien! alors, j'irai une fois par politesse, pour leur rendre leur visite; mais ce sera tout.

Deux jours après cette conversation, Valdémar, qui, sans vouloir en convenir avec Ernestine, a la plus grande envie d'aller chez les Montonnard, annonce qu'il va rendre sa visite de politesse; et vers une heure de l'après-midi, il se met en route pour Rosny, où il n'arrive qu'après une demi-heure de marche, le soi-disant voisinage se trouvant à plus d'une demi-lieue de chez lui.

L'arrivée de celui qu'ils appellent leur voisin de Merlan cause la plus vive joie chez M. Montonnard; cependant cette joie tombe un peu lorsqu'on apprend qu'il vient seul. Mais Valdémar trouve facilement une raison pour motiver l'absence d'Ernestine : il annonce que madame est indisposée, excuse banale, mais qui suffit toujours dans le monde.

— Oh! vous allez voir, vous allez voir ce que nous devons à l'imagination fertile de votre ami, M. Maringo! s'écrie madame Montonnard, en prenant Valdémar par la main et l'entraînant dans le jardin, où elle le conduit à côté du jeu de bague.

Les deux cygnes étaient occupés par la nièce et la voisine Zambonnet; les deux chevaux par deux autres voisins de Rosny. Le jeu tournait, et personne ne le faisait marcher; mais les aboiements presque continuels d'un chien ont bientôt appris à Valdémar quel moyen Maringo a trouvé pour faire aller le jeu.

On sait que deux traverses, placées à égale distance, servent d'appui aux deux personnes qui se chargent de les pousser. A l'une de ces traverses on a pendu un gros morceau de viande pesant au moins une livre; à l'autre traverse, à l'aide d'une espèce de courroie qu'on lui a passée sous le ventre, on a attaché Œdipe, chien robuste et vigoureux, auquel on a soin de ne jamais donner à déjeuner quand on a l'intention d'aller sur les chevaux de bois. Œdipe voit à quelques pas de lui le morceau de viande qui est pendu, il s'élance en avant pour l'attraper, et, en tirant de toute sa force, il fait tourner le jeu de bague. Mais comme le malheureux chien n'attrape jamais la viande, qui tourne avec lui, il aboie avec fureur pendant tout le temps que dure la partie, ce qui ajoute encore à l'agrément des personnes qui jouent aux bagues.

— Eh bien! que dites-vous de cela? s'écrie madame Montonnard; n'est-ce pas que c'est bien ingénieux?

— C'est très-ingénieux, répond Valdémar; mais si vous jouez souvent aux bagues, cela pourra bien faire crever votre chien.

— Non; M. Maringo nous a dit qu'il finirait par s'y habituer. Au reste, on lui donne ensuite bien à manger... Seulement il ne déjeune plus.

— C'est égal, je crois que vous ne feriez pas mal de lui donner au moins un second.

— Tenez... tenez, le voilà, celui à qui nous devons ce plaisir!...

En disant ces mots, la grande dame montrait un objet étalé sur le gazon. Valdémar en passant avait pris cela pour du linge qui séchait; mais il s'aperçoit alors que c'est Maringo qui, affublé d'une immense blouse grise et la tête coiffée d'une tourte de même étoffe, est étalé sur le dos, les jambes relevées et croisées, une pipe dans la bouche et regardant avec orgueil Œdipe faisant tourner le jeu de bague.

— *Deus nobis hæc otia fecit!* dit Maringo en regardant Valdémar... Seulement, c'est moi qui suis le dieu.

— Il paraît que vous vous trouvez bien dans cette maison? dit Valdémar en souriant.

— Très-bien! j'y suis comme chez moi... Je crois même que j'y suis mieux que chez moi; c'est pour cela que j'y reste.

M. Montonnard s'empare à son tour de Valdémar; il tient à lui faire voir son jardin et surtout ses couches de melons. Valdémar a l'air de trouver tout cela fort intéressant, et pourtant il aimerait beaucoup à voir d'autres objets. En entrant dans la maison et le jardin, ses yeux ont beau chercher, il n'a pas aperçu la personne qu'il espérait rencontrer. Tout en suivant le gros papa, qui ne lui fait pas grâce d'un chou, il veut au moins parler d'autre chose.

— Vous avez toujours nombreuse société, à ce que je vois? dit Valdémar d'un air indifférent.

— Oui. Oh! nous avons toujours du monde... Voilà des cerisiers anglais; c'est délicieux, demi-ananas... Ils n'ont pas produit cette année, mais avec du guano, ils produiront l'année prochaine.

— Vous avez des dames?

— La voisine Zambonnet et puis ma nièce, la femme [illegible] Grinthien, l'architecte... Ça me fait penser qu'il m'a dit que ma maison de la rue Corbeau, à Paris, avait besoin d'être reprise en sous-œuvre. Il paraît que depuis quelque temps il règne une maladie sur les maisons!

XIX. — LES ÉCUASSES...

— Vous voyez encore d'autres dames des environs?

— Oh! je crois bien! nous voyons tout le pays!... Voilà un premier de mirabelles... c'est du sucre qu'on a dans la bouche. Il n'a rien rapporté cette année... mais, avec du guano, je suis sûr de mon affaire; j'aurai de quoi faire des confitures.

— Est-ce que vous ne voyez pas quelquefois... cette dame qui demeure à Noisy, madame de Sainte-Adèle?

— Madame Sainte-Adèle!... mais si fait, elle nous vient voir très-souvent... Par exemple, pour des pommes, je ne sais pas ce que cela veut dire. Tenez, vous le voyez, j'ai des pommiers superbes; ils sont couverts de fruits; mais dès qu'elles sont grosses comme des noix, toutes mes pommes tombent... Elles sont véreuses, monsieur, elles sont toutes piquées des vers... Croyez-vous que le guano détruira les vers? Il faut vous dire que mes pommes ont aussi une maladie...

Valdémar n'écoutait pas le gros monsieur; il venait d'apercevoir, du côté de la maison, une dame dont il avait sur-le-champ reconnu la toilette; c'était la dame rose. Aussitôt il court de ce côté, en criant à M. Montonnard :

— Je viens de la voir!

Valdémar n'ose pas aller sur-le-champ retrouver madame Sainte-Adèle, qui cause avec la société; il s'arrête près de Maringo, en lui disant à demi-voix :

— Cette dame vient donc souvent ici?

— De quoi? demande Maringo en dandinant ses jambes.

— La dame rose... vous savez... madame Sainte-Adèle?

— Ah! la bonne farce! C'est pas un nom, ça, Sainte-Adèle... c'est une blague! On s'appelle Marie Dupont, Benoît, mais on ne s'appelle pas Sainte-Adèle!...

— Vous supposez donc que cette dame n'est pas ce qu'elle se dit?

— Ah! je m'en fiche pas mal... c'est toujours assez bon pour les Montonnard, braves concombres qui voulaient l'autre soir me faire faire le piquet avec un sourd-muet... Ils ne me prévinrent pas encore... Ce monsieur prend les cartes, puis il me fait des yeux, des signes, des grimaces... Ça voulait me dire qu'il avait quatorze de dames... Moi, je lui ai tiré la langue et je suis allé me coucher.

Valdémar s'est enfin approché de la petite dame; en le voyant celle-ci semble surprise; puis, tout en lui rendant son salut, ses yeux parcourent le jardin, comme si elle s'attendait à y voir encore une autre personne.

— Vous connaissez notre voisin, monsieur Valdémar? dit madame Montonnard à la dame rose.

— Oui, madame... j'ai rencontré monsieur en me promenant à âne dans les environs... et sans lui, je ne serais jamais venue à bout de faire marcher ma monture.

— Ne me parlez pas des ânes! ce sont de vilaines bêtes... Il y a Guillot, le laboureur, qui voulait nous vendre le sien. Mais j'ai dit à mon mari : Nous sommes déjà assez dans la maison... à quoi bon un âne de plus?

— Je suis charmée de pouvoir de nouveau remercier monsieur, reprend la petite dame. Je n'avais pas encore eu le plaisir de le voir ici.

— C'est la première fois que monsieur nous honore de sa visite, mais nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière.

Valdemar s'incline, madame Montonnard ajoute bien vite :

— Et qu'une autre fois, madame son épouse ne sera pas indisposée et pourra l'accompagner.

— Ah! monsieur n'a pas amené... madame? dit la dame rose en fixant Valdemar, qui répond :

— Elle était un peu fatiguée... et puis... elle ne quitte pas volontiers son jardin... Il y a encore loin d'ici à notre demeure... et...

— Eh bien! qu'est-ce que c'est... Œdipe qui s'arrête, qui ne tire plus le jeu! s'écrie madame Montonnard en se levant. Monsieur Maringo, venez donc voir ce que cela veut dire...

Valdemar est enchanté que madame Montonnard se soit éloignée; car il se trouve alors pouvoir causer tout à son aise avec madame Sainte-Adèle, qui vient de se mettre à un joli petit ouvrage en tapisserie, et dit en souriant au jeune homme :

— Vous le voyez, monsieur, on fait ce qu'on veut ici; moi, j'apporte mon ouvrage... D'abord je n'aime pas leur jeu de bague, et puis cela me fait trop de peine de voir ce pauvre chien tirer la langue pour faire tourner ces messieurs et ces dames... Je battrais volontiers votre ami Maringo, pour avoir trouvé cette invention.

— Il a voulu être agréable à madame Montonnard.

— Oh! il a parfaitement réussi : on l'adore ici; on ne jure que par lui... Mais, vous restez près de moi, monsieur, et je vous empêche peut-être d'aller faire la cour à ces dames... Je serais désolée que, par politesse, vous vous privassiez de ce plaisir...

— Vous aimez à plaisanter, madame, et vous avez raison, car vous vous en acquittez à merveille.

— Comment, monsieur... pourquoi me dites-vous cela?

— A qui voudriez-vous que l'on fît la cour... de bonne foi? ce ne serait pas à madame Moutonnard, ni à cette énorme dame qui semble avoir pris racine sur un des fauteuils du jeu de baguet

—Vous ne parlez pas de madame Corinthien? elle est fort gentille.

— C'est possible, mais ce sont de ces figures auxquelles il me semble qu'on ne peut point penser à faire la cour.

— Bah! vraiment!

— Il n'y a donc ici qu'une seule personne près de laquelle on se sent attire par un charme irrésistible...

Valdemar n'ose pas en dire plus; la dame rose ne fait pas semblant d'avoir compris sa pensée, elle s'écrie :

— Comment, monsieur, madame votre épouse a bien voulu vous laisser venir ici sans elle!... Ah! les femmes sont si bonnes!...

Valdemar ne peut réprimer un mouvement d'impatience; la persistance de cette dame à lui parler d'Ernestine commence à lui paraître singulière. La présence de madame Moutonnard et de sa nièce le dispense de répondre. La maîtresse de la maison rit aux éclats, ainsi que madame Corinthien.

— Vous allez, j'espère, mesdames, nous faire part de ce qui cause votre gaieté, afin que nous puissions la partager, dit madame Sainte-Adèle.

— Oh! certainement, mon aimable voisine... C'est encore une invention de M. Maringo... Quel homme spirituel!...Tenez, voyez-vous là-bas cette grande femme qui cueille du persil?

— Ce colosse!... Mon Dieu! mais c'est un monument que cette femme-là!...

—C'est notre cuisinière. Et vous voyez aussi ce petit homme qui court vers la maison?...

— C'est votre jardinier, je crois.

— Oui, c'est Fouinet, le mari de cette grande femme.

— Ah! l'infortuné!

— Il se trouve, en effet, très-infortuné, parce que sa femme, qui le traite assez rudement, ne lui permet pas souvent de l'embrasser; et quoique petit, il paraît que M. Fouinet est très-embrasseur. Mais comment faire quand sa femme ne veut pas s'y prêter.

— Je comprends, il n'est pas à sa hauteur.

— Il paraît que notre jardinier avait été conter ses chagrins à M. Maringo, en lui demandant un moyen pour pouvoir, quand il en aurait la fantaisie, cueillir un doux baiser sur les joues roses de Petite-Mère : c'est ainsi qu'il appelle sa femme.

— Ah! ah!... Mais ce mari-là est à mettre sous verre... Eh bien! est-ce que M. Maringo a trouvé le moyen de raccourcir Petite-Mère?...

— Non, il a trouvé beaucoup mieux; il a dit à Fouinet : Faites-vous faire des échasses et mettez-les quand vous irez promener avec votre femme. Fouinet a suivi ce conseil; M. Maringo a eu la bonté de lui apprendre à se servir d'échasses; maintenant il trotte avec cela comme un habitant des Landes. Par exemple, il ne les met que quand sa femme lui en donne la permission. Mais comme j'ai besoin d'envoyer celle-ci à Villemonble, et que j'ai permis à son mari de l'accompagner, Fouinet vient de me dire tout à l'heure en sautant de joie : Madame, Petite-Mère m'a permis les échasses pour aller avec elle!...

— En vérité, c'est à ne pas le croire, et si vous ne me le disiez pas, mesdames, je penserais que tout ceci est une plaisanterie.

— Tenez, madame, voyez plutôt, voilà nos époux qui partent pour Villemonble.

En ce moment la grande cuisinière sortait en effet par la grande porte donnant sur la route, et un instant après M. Fouinet, monté sur des échasses, qui lui donnaient juste la taille de sa femme, s'élançait sur ses pas d'un air conquérant, en criant :

— Petite-Mère m'a permis de les mettre... On sait ce que cela veut dire!... Je vais être bien caressant tout le long du chemin.

On entend alors applaudir à outrance. C'est Maringo, qui de son gazon contemple son ouvrage et crie au jardinier :

— Surtout, pas d'imprudence, monsieur Fouinet! N'allez pas abuser de votre grandeur! et surtout, si vous m'en croyez, réservez vos échasses pour les dimanches et les jours de fête.

La société riait encore de l'idée de Maringo, lorsque des gémissements se font entendre du côté du jeu de bague. On se rappelle alors qu'on y a oublié madame Zambonnet dans le cygne, et qu'il lui est impossible d'en descendre toute seule.

Madame Moutonnard fait un appel à tous les hommes pour que l'on aille délivrer cette dame. Les voisins de Rosny se dévouent. Quant à Maringo, il n'y a pas moyen de le décider à venir donner un coup de main à ces messieurs : il répond, sans se déranger :

— Je sais ce qui est arrivé à notre ami Dugranval, lorsqu'il a aidé cette dame à descendre; il a été perdu cinq minutes sous ses jupes. Je ne veux pas m'exposer à un accident de ce genre-là. C'est trop dangereux.

Valdemar espérait retrouver encore l'occasion de causer avec la dame rose; mais celle-ci s'est rapprochée de la société; elle ne quitte plus madame Corinthien; il n'y a plus moyen d'avoir une conversation particulière avec elle.

D'ailleurs, Valdemar se demande pourquoi il voudrait être seul avec elle. Il se dit : — Certainement je ne veux pas faire la cour à cette dame. D'ailleurs, j'aime Ernestine... je ne voudrais pas la tromper. Et puis, cette dame me croit marié : elle ne me coûterait pas.

Malgré cela, il est très-contrarié de ne plus pouvoir reprendre sa conversation avec madame Sainte-Adèle, et plus encore lorsque, après avoir offert à cette dame son bras pour la reconduire, elle lui répond qu'elle a amené sa femme de chambre et qu'elle ne veut pas que personne se dérange pour elle.

Valdemar n'ose pas insister; il revient seul à sa jolie habitation; il est soucieux et mécontent de lui-même, et en apercevant Ernestine, qui l'attendait assise sur un banc du jardin, il se dit :

— Il me semble que je ferai bien de ne plus aller à Rosny.

Mais *l'homme propose et Dieu dispose*, dit un vieux proverbe très-commode pour ceux qui veulent faire croire que l'on n'est jamais le maître de se conduire comme on le doit.

Quelques jours après sa première visite aux Moutonnard, Valdemar y retournait encore; puis deux jours après, il s'y rendait de nouveau; puis, cela était devenu une habitude, et il ne se passait guère de jour sans qu'il y allât passer au moins une heure.

Il n'avouait pas toujours à Ernestine qu'il avait été à Rosny, et pour que son absence fût moins longue, il courait tout le long de la route; il arrivait et revenait en nage, et tout cela pour voir cette jolie petite dame, qui avait très-souvent l'air de se moquer de lui en lui demandant des nouvelles de son épouse.

Chez les Moutonnard, on avait fini par s'habituer à voir Valdemar venir seul; il était convenu que madame n'aimait pas à sortir. Les habitués de Rosny se disaient entre eux : Il paraît que décidément c'est un ours que cette femme-là!

Et Maringo ajoutait entre ses dents :

— Ce n'est pourtant pas un ours mal léché!

Lorsque Valdemar ne trouvait pas madame Sainte-Adèle chez les Moutonnard, alors sa visite était bientôt terminée; il disait avoir affaire plus loin, et se sauvait. Maringo haussait les épaules, en lui criant : — Bien des compliments chez toi.

Ernestine disait quelquefois à Valdemar :

— Nos voisins ne se plaindront pas de votre impolitesse. Vous allez souvent les voir, mon ami.

— Oui, j'y entre quelquefois en me promenant, répondait Valdemar.

Et madame Durancy ne le grondait plus de ses absences, auxquelles elle ne soupçonnait aucun motif qui pût alarmer son amour; d'autant plus que, lorsqu'il avait été à Rosny, Valdemar s'efforçait d'être plus aimable près d'Ernestine, afin qu'elle ne le grondât point et lui pardonnât ses fréquentes promenades.

Et puis, ce qui augmentait la sécurité de la jeune femme, c'est que messieurs Alfred et Dugranval étaient venus lui faire une visite, et qu'alors chacun d'eux avait parlé de la maison Moutonnard.

XX. — AU PIED D'UN ARBRE.

— On ne m'y reprendra pas, avait dit le beau brun; c'est un guet-apens!... On vous jette sur les bras des femmes qui pèsent deux cents... on voit des melons nains, des cuisinières monstres!...

— Mais dans toutes ces personnes de leur voisinage qui viennent les voir, dit Ernestine, il doit bien se trouver quelque dame gentille, aimable...

— Pas une, madame!... Des paquets, des asperges monstres!... La nièce n'est pas mal... mais elle veut toujours jouer au tonneau, c'est fatigant.

— On peut s'y amuser une fois par hasard, avait dit Alfred, mais il ne faudrait pas y aller trop souvent.

— Eh bien! messieurs, voilà Valdemar qui y va presque tous les deux jours.

— Pas possible!... Et que pouvez-vous faire là?...

— Mon Dieu! répond Valdemar d'un air indifférent, j'y entre en me promenant, et je cause avec Maringo.

Les deux amis de Valdemar s'étaient rendus ensuite à Rosny, parce qu'ils devaient une visite de politesse aux personnes chez lesquelles ils avaient dîné. Ils y avaient rencontré la dame rose, et ils avaient compris alors pourquoi Valdemar venait si souvent chez les Moutonnard.

— Pauvre madame Durancy! avait dit Alfred à Maringo, je crains bien que notre ami ne commence à changer...

— Il y a longtemps que c'est commencé, avait répondu Maringo.

— Est-ce que cette jolie petite dame l'écoute? avait demandé Dugranval.

— Est-ce que vous croyez que je le lui ai demandé?

— Et le croit-on toujours marié ici?

— Toujours!... Plutôt deux fois qu'une!...

— Maringo, je crains que le séjour de la maison Moutonnard n'influe d'une manière fâcheuse sur ton esprit.

— Il n'y a pas de danger : je cherche en ce moment un moyen pour faire grossir les melons de mon hôte.

— Maringo, il me semble que madame Moutonnard vous accable de petits soins, d'attentions; qu'elle soupire en vous regardant, que

vous échangez des œillades bien assassines. La nièce vous sourit aussi... enfin madame Zambonnet ne tarit point en faisant votre éloge!... on vous choie ici comme un pacha!...

— Eh! eh! messieurs, écoutez donc... il n'y a pas de mari tous ici pour me souffler mes amours... Vous croyez qu'on ne peut pas faire de conquête, parce qu'on est laid! Mais chaque pot trouve son couvercle.

— Sapristi! je voudrais bien connaître le couvercle de Maringo.

Et les deux jeunes gens avaient cherché à être aimables près de madame Sainte-Adèle; mais la petite dame rose avait été ce jour-là fort peu causeuse; elle avait reçu avec une grande froideur les compliments de ces messieurs, qui étaient repartis pour Paris en se disant:

— Si Valdémar n'est pas mieux traité que nous, il sera fidèle à sa dame.

La dame rose, quoique plus aimable avec Valdémar, quoique causant volontiers avec lui et le traitant déjà comme une ancienne connaissance, prenait un air sévère lorsqu'il lui témoignait trop vivement le plaisir qu'il éprouvait à la voir et à se trouver près d'elle. Jamais encore, cependant, Valdémar n'avait prononcé le mot d'amour; mais s'il ne le disait pas, ce mot était dans ses yeux, dans toutes ses actions; et il était impossible que cette dame s'y trompât.

Valdémar était toujours heureux et gai en se rendant à Rosny, parce qu'il pensait à celle qu'il allait y rencontrer. Mais en revenant à sa campagne il était triste et soucieux, car il songeait à celle qu'il allait retrouver, et il se reprochait sa conduite, son inconstance; puis, en arrivant près d'Ernestine, il s'efforçait d'être gai, aimable, tendre même. Mais tout cela était forcé. Sa gaieté n'était pas naturelle, sa tendresse était triste, ses soupirs seuls étaient vrais.

Ernestine regardait son amant avec inquiétude. Souvent elle lui disait:

— Je crains, mon ami, que le séjour de la campagne ne vous ennuie... que vous n'y restiez seulement pour m'être agréable... Retournons à Paris... ou bien voyageons ensemble, allons parcourir la Suisse, comme nous en avons quelquefois formé le projet!...

Mais à cela Valdémar s'empressait de répondre qu'il se plaisait beaucoup où ils étaient, et qu'il ne désirait point quitter cette campagne, à moins qu'elle-même ne s'y ennuyât. Ernestine répondait qu'elle se trouvait bien partout avec lui, et l'on ne parlait plus de cela.

Un jour, Valdémar, en se rendant à Rosny, aperçoit madame Sainte-Adèle, qui, seule, sans aucun domestique, suivait lentement un sentier qui ne menait pas du côté de la maison des Moutonnard.

Valdémar quitte aussitôt son chemin pour prendre celui dans lequel est la dame rose. Pendant quelque temps il marche derrière elle sans lui parler, se tenant toujours à une assez grande distance pour qu'elle n'entende pas le bruit de ses pas. Bientôt cette dame s'arrête devant un bel arbre dont l'ombrage la garantit des rayons du soleil; elle s'assied sur l'herbe, sort un livre de sa poche, et se dispose à lire. Mais alors, en levant les yeux, elle aperçoit Valdémar qui est debout arrêté devant elle.

Une vive rougeur vient colorer le visage de la jeune dame, qui s'efforce cependant de cacher l'émotion que lui cause la présence inattendue de Valdémar; elle essaie de rire, en lui disant:

— Vous ici, monsieur... En vérité, je ne me doutais pas que vous étiez si près de moi; vous m'avez presque fait peur!

— Je vous ai aperçue de loin dans ce sentier... je vous ai suivie. .

— C'est un peu indiscret!... Et si j'avais donné ici un rendez-vous?...

— Je m'éloignerais à l'instant, madame.

— Oh! je plaisante... mais vous alliez sans doute chez M. Moutonnard?

— En effet, madame...

— Alors, pourquoi prendre par ici? ce n'est pas le chemin... Ah! c'est que je commence à connaître le pays maintenant.

— Mais vous, madame, vous n'alliez donc pas à Rosny?

— Non, monsieur... pas aujourd'hui... je venais lire sous cet ombrage; il ne faut pas que cela vous empêche d'aller chez nos bons voisins.

— Eh! qu'irais-je faire chez eux, quand vous n'y êtes?

— Monsieur, ceci est très-flatteur pour moi, et fort peu pour la maison Moutonnard; mais vous me permettrez de penser que ce n'est qu'un compliment, et que je n'exerce aucune influence sur vos actions. S'il en était autrement...

— Eh bien! madame, s'il en était autrement?...

— Alors, je serais forcée de cesser d'aller à Rosny.

— Pourquoi donc cela, madame? Comment! cela vous déplaît que aie tant de plaisir à me trouver avec vous?

— Monsieur, vous devez connaître assez les femmes pour savoir que cela ne leur est jamais désagréable de plaire. Cependant il y a des circonstances... Mais, mon Dieu! de quoi allons nous parler?... Il me semble que notre conversation pourrait être beaucoup plus gaie... Monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il fait bien beau aujourd'hui?...

Valdémar se mord les lèvres avec dépit; il pousse un gros soupir, en répondant:

— Oui, madame... superbe.

La dame rose se met à rire aux éclats, ce qui rend Valdémar encore plus triste. Il murmure d'un air craintif:

— Madame, voulez-vous me permettre de m'asseoir près de vous?

— Mon Dieu! monsieur, la place est libre, et si cela peut vous faire plaisir...

Valdémar n'attend pas que la jolie blonde achève sa phrase, il est déjà assis près d'elle. Ils restent ainsi l'un à côté de l'autre, et gardent le silence. Tout à coup la dame rose s'écrie:

— Monsieur, si madame votre épouse vous voyait ainsi assis auprès de moi dans la campagne .. que dirait-elle?

Valdémar baisse ses regards vers la terre en répondant:

— Madame, j'ai remarqué que vous mettiez beaucoup de persistance à me parler... de ma femme.

— Ah! vous avez remarqué cela! Eh bien, moi, monsieur, j'ai remarqué aussi que vous n'en parliez jamais, et je vous avoue que cela m'a paru singulier. Car enfin, lorsqu'on vient se retirer avec sa femme dans une habitation presque isolée, c'est qu'on l'aime beaucoup, c'est qu'on l'adore... et je me disais: Ce doit être si beau un mari qui adore sa femme!... ce doit être quelque chose de phénoménal; aussi j'avais, à cause de cela, la plus grande curiosité de vous voir... car j'avais beaucoup entendu parler de vous, monsieur, de votre manière de vivre ici... je me disais: C'est absolument comme dans *Une chaumière et son cœur*... Je crois que c'est une pièce que j'ai vue au Gymnase... Bref, je m'étais fait de vous un portrait très-romanesque... Eh bien, voyez ce que c'est!... votre présence a détruit tout cela... J'ai vu quelqu'un... de fort aimable assurément, mais un homme comme les autres... faisant la cour aux femmes qu'il trouve à son gré, et ne parlant jamais de la sienne... Ah! vous conviendrez, monsieur, que je devais m'attendre à tout autre chose.

Valdémar ne répond rien; il reste pensif. Voyant qu'il s'obstine à garder le silence, la petite femme reprend au bout d'un moment:

— Monsieur, elle doit être bien jolie, madame votre épouse?

— Oui, madame, elle est parfaitement bien, répond Valdémar sans lever les yeux.

— Et il paraît qu'elle joint cela un charmant caractère... car, pour laisser autant de liberté à son mari, pour lui permettre de se promener tous les jours, tandis qu'elle reste à la maison... cela annonce un bien grand désir de vous être agréable, et pas la moindre jalousie... Vous êtes bien heureux, monsieur; toutes les femmes n'auraient pas la même bonté que madame votre épouse...

Valdémar n'y tient plus; il se lève, se met à marcher avec agitation, s'éloigne de madame de Sainte-Adèle, puis se rapproche d'elle, comme s'il ne savait à quel parti s'arrêter. La dame rose lui dit au bout de quelque temps:

— Mon Dieu, monsieur, vous vous livrez à un exercice qui doit être bien fatigant... Certainement vous avez quelque chose, un cousin vous aura piqué.

Valdémar va se rasseoir à côté de la jolie blonde, et lui dit d'un air profondément affligé:

— Tenez, madame, je suis bien malheureux.

— Vous êtes malheureux, vous, monsieur, dont j'enviais le sort? Eh quoi! me serais-je trompé?... Est-ce que madame votre épouse aurait changé?... est-ce qu'elle vous aurait cause quelque désagrément?...

— Non... non... ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors?...

— C'est... c'est un secret... un mystère!... Je ne puis vous le dire; et voilà ce qui augmente mes tourments.

— En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas du tout.

— Mais si vous vouliez, madame, vous figurer que... que je ne suis pas marié, et me traiter comme tel, cela me ferait grand plaisir.

— Voilà une singulière idée. Je suis désolée, monsieur, de ne pas pouvoir vous faire ce plaisir; mais comme je sais que vous n'êtes pas libre, je ne vois pas pourquoi j'irais me figurer que vous l'êtes. Cette illusion pourrait d'ailleurs être dangereuse pour moi!...

— Eh quoi! si j'étais libre, vous m'écouteriez donc, vous ne seriez pas insensible à mon amour .. Car je vous aime... oui, je vous aime, madame... Et d'ailleurs, qu'ai-je besoin de vous le dire? ne le savez-vous pas depuis longtemps?...

C'est au tour de la dame rose de se lever et de quitter l'ombrage de l'arbre. Valdémar court après elle, lui prend la main, et lui dit:

— Vous me fuyez...

— Oui, je le dois; car c'est fort mal ce que vous venez de me dire là... Un homme marié... Ah! je ne m'étonne pas que monsieur me prie de me figurer qu'il est libre...

— Eh! mon Dieu, madame, si je ne le suis pas, est-ce une raison pour que je n'éprouve point pour vous le sentiment le plus tendre? . C'est une faute, sans doute, mais l'amour est une passion qui naît malgré nous; plus nous voulons y mettre d'obstacles, et plus elle acquiert de force... on aime quelqu'un parce qu'on doit l'aimer... c'est indépendant de notre volonté... on n'est pas maître de son cœur.

— On n'est pas maître de son cœur! voilà la grande excuse des infidèles! Mais en tous cas, on doit être maître de sa raison.

— Quand on écoute la raison, c'est qu'on n'aime pas, madame.

— Vous croyez, monsieur! Tout ce que je sais, moi, c'est que je ne voudrais jamais à l'amour d'un homme qui ne serait pas libre ; et si j'avais le malheur d'éprouver pour lui... quelque penchant, alors je mettrais tous mes soins à l'éviter, à le fuir... quand même cela devrait aussi me causer de la peine... Adieu, monsieur... veuillez ne point m'accompagner : ce serait me désobliger beaucoup.

La petite dame fait à Valdémar un salut fort sévère, et elle s'éloigne aussitôt. Il la suit des yeux, et bientôt la perd de vue, car il n'a pas osé braver sa défense ; mais cette fois, elle ne riait plus en lui parlant, et cela lui cause un secret plaisir.

XXI. — LES CANCANS DE MAITRE GUILLOT.

Le lendemain de cette entrevue sous l'arbre, Valdémar se rend en toute hâte chez les Moutonnard. Madame Sainte-Adèle n'y vient point; le jour suivant se passe de même. Toute la semaine s'écoule ainsi. Valdémar est désolé; il se répète à chaque instant : « Elle ne veut plus me voir. » Puis il pense aussi qu'on ne le fuirait pas si on ne voyait pas du danger à l'écouter, et le résultat de ces réflexions, c'est que la petite dame rose répondrait à son amour si elle savait qu'il n'est pas marié.

Mais avouer cela à cette dame, ce serait bien mal récompenser le dévouement d'Ernestine, les preuves d'amour qu'elle lui a données. A la vérité, il se conduit déjà assez mal avec elle ; il la néglige beaucoup depuis quelque temps. Mais, tout infidèle que l'on brûle d'être, on recule quelquefois devant la pensée de faire un grand chagrin à la personne que l'on trompe.

Valdémar ne faisait pas un long séjour à Rosny lorsqu'il n'y trouvait pas la dame rose. Maringo ne manquait pas de lui dire :

— On voit bien que votre Dulcinée n'est pas ici; vous ne voulez pas vous embêter avec moi. A propos, faites bien mes excuses à votre jolie épouse de Merlan... Je suis bien impoli de n'avoir pas encore été lui faire visite; mais je suis encroûté ici, je ne puis plus en démarrer... C'est égal, j'irai un de ces jours lui présenter mes hommages. Je donnerais douze dames roses pour celle-là... Je ne suis pas comme vous, moi.

Valdémar n'écoutait guère Maringo, mais en revenant de Rosny, il ne manquait pas d'aller rôder à Noisy autour de la maison habitée par madame Sainte-Adèle; il passait des heures entières devant ses croisées dans l'espérance de l'apercevoir, et s'en revenait bien triste parce qu'elle ne se montrait pas. Le nouveau sentiment qui l'occupait ne lui laissait pas un moment de repos; la pauvre Ernestine était entièrement négligée. Mais pourtant, en se retrouvant près d'elle, en la revoyant si douce, si aimante, si empressée à lui plaire, il s'adressait les plus vifs reproches de son inconstance, et faisait tout son possible pour qu'elle ne la devinât pas.

Ernestine voyait bien que Valdémar n'était plus le même, qu'il allait souvent chercher loin d'elle de la distraction, mais elle se disait :

— Les hommes ne savent pas aimer comme nous ; un bonheur égal, une vie uniforme, leur semblent monotones; il leur est impossible de rester constamment près de nous, lors même que nous possédons toujours leur affection ; les projets de retraite que nous avions formés étaient un peu romanesques, et en amour les hommes ne sont pas romanesques longtemps. Je dois donc pardonner à Valdémar de ne plus être avec moi comme dans les commencements de notre séjour ici... Si son amour est plus calme, il n'en sera peut-être que plus durable.

Et c'est ainsi qu'elle cherchait à excuser les absences journalières de son amant. On ne veut pas voir des torts à ceux dont on croit encore être aimé.

Un jour Valdémar s'était absenté suivant sa coutume, et Ernestine était dans le jardin, lorsque la sonnette de la grille se fait entendre. La domestique vient dire à sa maîtresse que c'est encore le paysan qui détruit les taupes qui vient de se présenter pour offrir son âne qu'il veut vendre, et qu'elle l'a renvoyé parce qu'elle a pensé que madame n'avait pas envie d'acheter un âne.

Un souvenir subit frappe l'esprit d'Ernestine, qui s'écrie :

— Rappelez cet homme... faites-le entrer dans le jardin... je désire lui parler.

La domestique court appeler Guillot qui ne demande pas mieux que de revenir, et se présente bientôt, suivi de sa bourrique, devant madame Durancy.

La jeune veuve regarde le paysan qui tâche de cacher son air malin sous une apparence de bonhomie ; elle lui dit :

— Est-ce que vous désiriez parler à M. Valdémar?

— Mon Dieu, madame, à lui ou à vous... c'est tout comme, répond Guillot; c'est parce que j'avons c'te bourrique qu'est une excellente bête... c'était une occasion... moi, elle ne me sert plus... je l'aurais vendue plus cher!

— Vous connaissez M. Moutonnard, qui habite à Rosny?

— Oui, madame, oh! je connais tout le pays. Quand on a besoin d'un jardinier, je suis-là! Ils en ont un chez le père Moutonnard... Fouinet! mais il n'est pas fort!... le pauvre garçon... A présent, il met des [illegible] quand il va promener avec sa femme ; il se figure que ça le rend pol honnête! mais je ne crois pas [illegible] plus malin pour [illegible].

— Vous connaissez aussi un M. Maringo... il est [illegible] chez M. Moutonnard?

— Un monsieur de Paris... qui est toujours étendu sur le [illegible] dans le gazon, et qui fume... Je le connais, si on veut... il était avec les deux autres qui sont venus une fois cheux vous.

— C'est cela.

— Ah! oui, il est cheux les Moutonnard; il paraît qu'il s'y trouve bien, il n'en bouge plus, il y a fait sa litière.

Ernestine est contente de voir que Valdémar ne l'a pas trompée en lui disant que chez M. Moutonnard il allait voir son ami Maringo; elle va renvoyer Guillot, lorsque celui-ci reprend :

— Madame ne veut-elle m'acheter mon âne?

— Mon Dieu, que voudriez-vous que j'en fisse?

— Dame! pour promener dessus comme la dame rose... elle en a même acheté deux, elle.

— Ah! cette dame du voisinage...

— Oui, oui... et même qu'ils sont rétifs et méchants comme des gredins!... qu'il y en a un qui ne veut jamais avancer, et l'autre qui galope comme un fou et qui jette tous ceux qui le montent par terre... Mais c'est ben fait; si elle m'avait acheté le mien!... c'est doux comme un agneau, on en fait ce qu'on veut!

— Ah! cette dame se promène à âne dans la campagne?

— Pardi, vot' mari le sait ben, puisqu'il l'a empêchée de tomber et qu'il lui a conduit son âne pendant assez longtemps!

Ernestine éprouve comme une oppression subite; ce qu'elle vient d'entendre l'a frappée au cœur sans qu'elle puisse encore se rendre raison de la peine qu'elle ressent ; elle s'efforce de cacher son émotion, en disant :

— Ah! mon mari... a guidé l'âne de cette dame... Oh! je crois que vous vous serez trompé...

— Trompé! que non! puisque j'étais tout près de là! Faut vous dire que je m'étais assis dans une espèce de fosse, d'où je voyais le [illegible] venir cette dame... puis v'là son âne qui ne veut plus avancer... celui de la domestique était parti comme un trait à travers les bois... La dame rose se démenait et fouettait sa rosse... ça n'y faisait rien; moi, je riais tout bas, et je me disais : Bon, il va lui arriver quelque chose. Dame! pourquoi qu'elle me dit qu'elle m'achètera mon âne et qu'elle m'empêche de le vendre à Lebrun, et qu'elle n'en veut plus après! Ça m'a donné du venin contre elle! C'est tout naturel.

— Mais ensuite?

— Ensuite! faut que malheureusement vot' mari vienne à passer par là, alors il va à l'aide de la dame; il prend l'âne à la gorge, et puis la dame aussi... Non, je veux dire... elle était dessus... il tire et il le fait avancer.

— Et puis il salue cette dame et s'éloigne sans doute?

— Oh! que non; il reste avec elle, ils se mettent à jaser tout de suite et à rire comme une paire d'amis! Même que je me suis dit : Tiens! v'là une connaissance qui a été bientôt faite! Mais vous me direz, ils se connaissaient peut-être déjà... Moi, je n'en sais rien...

— Et après!

— Après, ils se sont en allés ensemble dans le bois, ils y sont restés longtemps; et puis je les ai vus revenir avec la domestique, dont l'âne galopait... mais vot' mari était là pour mater les deux ânes... Il courait de l'un à l'autre, fouettant l'un, retenant l'autre; ça devait bien le fatiguer tout de même... Puis, ils ont pris le chemin de Noisy et je les ai perdus de vue... Vot' mari ne vous avait donc pas conté tout ça? Ah! dame, les hommes, ça ne dit pas tout... Ce sont, ben souvent, de drôles de Chinois.

Ernestine tâche de cacher le tourment qu'elle endure, en répondant :

— Pourquoi faire? .. cela n'en valait pas la peine!... Et vous ne les avez pas rencontrés ensemble depuis ce jour-là?

— Non, pas une seule fois. Mais s'ils veulent jaser, ils doivent se retrouver assez souvent.

— Comment! ou donc cela?

— Pardi! chez le papa Moutonnard.

— Est-ce que cette dame va chez ces personnes-là?

— Si elle y va!... Mais c'est-à-dire qu'elle y va à peu près tous les jours, rien que ça... Et comme monsieur vot' mari y va presque autant, ça serait bien étonnant s'ils ne s'y rencontraient pas. Et même mon âne serait ben utile à M. Valdémar, que je vois toujours courir comme un lièvre... et qu'il sue! qu'il sue! qu'il en attrapera quelque jour une fluxion dans la poitrine, et c'est moi qui... il ferait ben mieux d'acheter ma bourrique pour aller et revenir de Rosny... ça lui serait plus commode pour faire ses allées et venues, ses caravanes, quoi!

Ernestine est devenue d'une pâleur effrayante; tout son sang a reflué vers son cœur ; en un instant elle vient de comprendre ou plutôt de deviner toute la vérité. Quelque chose lui dit que Valdémar est amoureux de cette personne qu'on désigne sous le nom de la *dame rose*; c'est pour la voir, c'est pour être avec elle qu'il se rend

tous les jours à Rosny; c'est pour cette femme qu'il la délaisse, l'abandonne, qu'il a totalement changé de conduite; enfin, c'est cette femme qui lui a ravi le cœur, l'amour de Valdémar : il lui a suffi d'un instant pour connaître tout cela : elle n'a pourtant encore aucune preuve de la trahison de son amant; mais en amour il y a de ces pressentiments qui ne trompent pas, et maintenant elle ne doute plus de son malheur.

Madame Duraucy est restée immobile sur le banc de verdure qui lui sert de siége; ses regards sont baissés vers la terre; elle semble accablée par ce qu'elle vient d'apprendre. Mais Guillot n'a pas besoin qu'on le questionne pour aimer à parler. Il reprend au bout d'un moment :

— Moi... vous concevez bien... tout ça ne me regarde pas... le monde va et vient comme il veut, qué que ça me fait, ce sont pas mes affaires. Chez les Moutonnard, ils reçoivent tous les passants; ça les amuse, ces gens, faut les laisser s'amuser. Après ça, la dame Rose... c'est une taraude; c'est une petite-maîtresse, toujours pincée, musquée à quatre épingles, comme on dit.

— Et vous ne savez pas si cette dame est mariée?

— Elle est veuve.

— Elle est veuve; vous en êtes sûr?

— Oui, oui; c'est son laquais, avec lequel j'ai jasé un brin l'autre soir, et qui m'a dit que sa maîtresse était veuve. Après ça, je ne sais pas si c'est d'un mari : il y a tant de sortes de veuves dans le beau monde!...

— Et elle est jeune?

— Toute jeune; c'est-à-dire, je ne sais pas au juste son âge. En jasant avec le domestique, je lui ai dit aussi : Quel âge qu'elle peut avoir à peu près votre maîtresse? Mais il m'a répondu : De quel pays arrivez-vous donc, vous? on demande l'âge des chevaux et jamais des femmes... Ah! dame, que j'ai répondu, à Merlan, c'est tout le contraire, on cache l'âge des bêtes, mais on dit celui des femmes.

— Et elle va souvent chez M. Moutonnard?

— La dame rose? Elle y va tous les jours. Ah! c'est-à-dire, v'là pourtant plusieurs jours qu'elle n'y va plus et qu'elle reste chez elle. C'est encore son laquais qui m'a dit ça.

Ernestine sent renaître dans son cœur une lueur d'espérance : cette dame ne va plus à Rosny depuis plusieurs jours, et cependant Valdémar continue d'y aller; alors ce ne serait donc pas pour la voir qu'il se rendrait chez M. Moutonnard. Elle regarde Guillot avec anxiété, en murmurant :

— Etes-vous certain que depuis quelques jours cette dame ne va plus à Rosny?

— Oh! oui, très-certain; puisque, comme je vous le disais, son domestique m'a appris cela ce matin en me disant : Guillot, vous qui connaissez tout le monde, ne pourriez-vous pas, par hasard, me dire quel est ce particulier qui se promène pendant des heures devant notre maison en levant les yeux en l'air pour regarder toujours devant chez nous. J'ai peur que ce ne soit un voleur. Alors, là-dessus, il m'a montré un monsieur qui, en effet se promenait comme s'il faisait une faction devant la maison. Moi, je me suis mis à rire en lui répondant : Oh! n'ayez pas peur... il n'y a pas de danger... c'est le monsieur de Merlan, c'est M. Valdémar... vu que j'avais tout de suite reconnu votre mari... et je sais vot' nom à présent... Dans les commencements, je ne le savais pas. Alors le domestique a repris : Pourquoi donc qu'il vient comme ça maintenant se promener devant chez nous? Et moi, j'ai répondu : Il est certain qu'il ferait bien mieux d'entrer, d'autant plus que c'est une connaissance de vot' bourgeoise... mais, dame! vous savez... quequefois le monde a des idées drôles... Là-dessus le laquais s'est mis à rire et j'en avons fait autant. Tiens, faut bien rire un peu! après nous, la fin du monde, comme dit c't'autre.

Ernestine a laissé retomber sa tête sur sa poitrine; la lueur d'espérance dont elle s'était bercée un moment s'est évanouie pour lui laisser voir qu'elle ne doit plus, au contraire, douter du sentiment que Valdémar éprouve pour une autre femme. Elle balbutie d'une voix étouffée :

— Cette dame demeure dans les environs?

— Oui, à l'entrée de Noisy; ah! ce n'est pas aussi loin que d'ici à Rosny!

— Et vous avez vu... M. Valdémar... de ces côtés-là?

— Oui, il y était il n'y a pas une heure; il y patrouillait. Il paraît qu'il affectionne Noisy à c't'heure... c'est pourtant un brin sec par là; mais vous me direz : des goûts, des couleurs!... vous savez!... C'est comme les omelettes, chacun les aime à sa façon; moi, je les préfère au lard, je ne suis pas dégoûté!

M. Poulnet monté sur des échasses, ce qui lui donnait juste la taille de sa femme.

Ernestine tire sa bourse et la présente au paysan, en lui disant :

— Tenez, prenez cela... et laissez-moi...

Le paysan examine la bourse, qui contenait vingt-cinq francs. Il est embarrassé, parce qu'il croit que c'est le prix de son âne qu'on lui paie. Il dit enfin :

— Madame, c'est trop bon marché... si vous vouliez mettre seulement quinze francs de plus... ma bourrique vaut mieux, foi d'homme.

— Cet argent est pour vous... emmenez votre âne, je n'en ai pas besoin, dit Ernestine en lui faisant signe de s'éloigner.

Cet arrangement convient beaucoup à Guillot; il salue la dame jusqu'à terre et se hâte de remmener son âne, en se disant :

— Pour peu que ça continue, c'te bête-là finira par me rapporter gros. Je crois que Lebouteux a bien fait de ne pas la prendre. C'est égal, j'vas aller flâner de son côté... on ne sait pas!...

Les peines d'amour sont les plus vives, les plus poignantes, celles qui torturent le plus le cœur; et quand elles nous arrivent comme un coup de foudre, sans que rien nous les ait fait pressentir, il semble que l'on soit le jouet d'un rêve, on ne veut pas croire à son malheur, alors même qu'il n'y a plus moyen de douter.

Ernestine était alors anéantie; en quelques minutes son bonheur venait de s'évanouir; sa situation était entièrement changée : ses projets pour l'avenir étaient détruits à tout jamais; car si les peines ordinaires, si les coups de la fortune peuvent se réparer, si l'on peut

retrouver des richesses, des honneurs, des amis, on ne peut pas retrouver un amour perdu.

Et pourtant Ernestine, en repassant alors dans sa mémoire la conduite que Valdémar tenait avec elle depuis quelque temps, se disait : Comment n'ai-je pas deviné qu'il ne m'aimait plus? Folle que j'étais! j'avais donc un bandeau sur les yeux! Chaque jour il sortait sans moi; il revenait triste, rêveur, distrait; quand je lui parlais de mon amour, il semblait ne pas m'entendre; à mes côtés, il restait silencieux et indifférent, ou bien ses discours étaient vagues, sans suite, ses caresses étaient forcées, ses baisers même étaient froids, et je ne voyais pas cela. Ah! c'est que je ne pouvais pas, je ne voulais pas croire qu'il pût cesser de m'aimer.

Mais pourquoi ne pas m'avouer la vérité? pourquoi me tromper? Je ne suis pas sa femme... heureusement pour lui; il peut me quitter, et s'il reste encore avec moi, c'est par un reste de pitié, peut-être! Ah! je ne veux pas inspirer ce sentiment.

Ernestine passe sa journée dans les larmes. Cependant, lorsqu'elle entend Valdémar revenir, elle essuie à la hâte ses yeux et s'efforce de composer son visage pour dissimuler son chagrin.

Malgré sa préoccupation, et quoiqu'un nouveau sentiment remplisse son âme, Valdémar est frappé du changement qui s'est opéré dans les traits de madame Duraney et lui demande avec inquiétude si elle n'est pas malade. Elle prétexte une légère indisposition, en assurant que le repos lui rendra la santé; puis de son côté, et quand il ne peut la remarquer, Ernestine examine Valdémar; elle est effrayée de la tristesse de son regard, de l'altération de ses traits. Elle comprend que lui aussi est malheureux, et elle est prête à oublier ses torts pour le plaindre, l'embrasser et pleurer avec lui.

Lorsque le jour commence à baisser, Ernestine demande à Valdémar s'il veut bien faire avec elle une courte promenade : le jeune homme se hâte de lui présenter son bras, et Ernestine s'appuie dessus comme quelqu'un qui jouit d'un grand bonheur pour la dernière fois. Elle dirige les pas de son compagnon; elle le conduit dans tous les endroits qu'ils ont visités ensemble pendant les premiers temps de leur séjour dans ce pays, alors qu'il était amoureux et qu'elle était si heureuse.

De temps à autre, en se retrouvant sous un bosquet, sur un tertre où ils se sont assis autrefois, Ernestine regarde Valdémar pour chercher dans ses yeux un léger souvenir de leurs amours passées. Il est rêveur, il soupire, mais il ne la regarde plus. Et la pauvre femme se dit : — Tout est fini! tout est bien fini!...

Puis ils rentrent à leur demeure : l'une en dévorant ses larmes, l'autre en cherchant à dissimuler ses soupirs.

Elle quitte précipitamment cette campagne, où elle est venue avec tant de plaisir.

XXII. — DERNIÈRES ILLUSIONS.

Quelques semaines s'écoulent. L'automne était venu, mais il y avait encore de belles journées, excepté pour Ernestine, pour laquelle la nature avait perdu ses charmes et que les doux rayons du soleil ne parvenaient plus à égayer.

De son côté, Valdémar était tout aussi mélancolique que celle qu'il trompait. C'est un fait assez rare : ordinairement les infidèles sont gais, et les délaissés seuls sont tristes; il est vrai que Valdémar n'était infidèle qu'à demi : c'est probablement pour cela qu'il n'était pas content; en amour, les hommes n'aiment point à ne faire les choses qu'à demi.

La dame rose n'allait plus que fort rarement chez les Moutonnard, et lorsqu'elle y rencontrait Valdémar, elle avait soin de ne point se trouver seule avec lui, de façon qu'il était impossible de lui dire un mot en secret. Cela irritait encore l'amour qu'il ressentait pour elle; il ne pouvait cacher l'humeur, le dépit qu'il éprouvait, et la jolie blonde n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

Mais Maringo, qui, tout en fumant, remarquait ce qui se passait, ne manquait pas de dire à son ami : Elle vous fait un peu aller la petite rose... C'est une gaillarde qui entend son affaire... elle peut vous rendre douze points sur vingt-quatre.

Valdémar feignait de ne point comprendre ce que Maringo voulait dire, et il revenait chez lui encore plus triste qu'il n'en était parti; et comme les peines morales ne tardent pas à attaquer le physique, celui de Valdémar changeait d'une manière effrayante; il devenait maigre, pâle; ses yeux étaient cernés, son front soucieux; il semblait miné par la fièvre.

De son côté, Ernestine aussi n'était plus la même, et tous ses traits étaient altérés par le chagrin. Mais Valdémar ne voyait pas le changement de celle qu'il avait tant aimée, tandis que la jeune femme remarquait le sien, et avait encore la honte de s'en inquiéter. Décidément les femmes valent mieux que les hommes.

Ernestine faisait son possible pour provoquer une explication. Chaque jour elle se disait :

— Il ne m'aime plus... il est malheureux avec moi... Je dois m'éloigner et lui rendre sa liberté.

Et lorsque Valdémar était près d'elle, tout en causant, elle essayait de l'amener à se trahir; elle le regardait fixement, en lui disant :

— Vous semblez triste, mon ami; auriez-vous quelque peine?... La campagne vous ennuie, peut-être... ou bien... c'est ma compagnie qui n'a plus de charme pour vous?... Voyons, dites-le-moi franchement... Vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas?

Mais à ces questions, Valdemar, qui se rappelait tout ce que madame Duraney lui avait sacrifié, s'empressait de répondre qu'il était toujours le même, que le séjour de la campagne ne l'ennuyait pas, et que son cœur n'était pas changé.

Et tout en sachant bien que son amant lui mentait, Ernestine n'avait pas encore la force de rompre, car elle se disait :

— Il m'aime toujours un peu, puisqu'il tient à m'abuser encore.

Cependant cette situation était trop pénible pour tous deux, elle ne pouvait durer.

Un jour Valdemar est sorti, suivant son habitude, une heure après le déjeuner. Ernestine, qui l'a vu s'éloigner, se hâte d'aller prendre

un châle, un chapeau et se dispose à sortir, en disant: — Je saurai où il va... ce qu'il faut... je verrai ma rivale, peut-être... et je prendrai un parti.

Au moment de sortir, la jeune femme s'arrête. Suivre son amant, épier ses démarches, lui semble indigne d'elle. Elle est sur le point de renoncer à son projet; mais toujours vivre dans les tourments, dans l'incertitude, est un état affreux pour son cœur. Elle cède au sentiment qui l'entraîne; elle quitte sa maison; elle s'avance dans la campagne, et ses regards se portent au loin dans l'espérance d'apercevoir Valdemar; cependant c'est en vain qu'elle regarde de tous côtés, elle ne le voit pas.

La jeune femme continue d'avancer; elle traverse le village de Merlan, puis elle arrive sur la route qui mène à Villemomble, à Rosny et à Noisy. Là, elle s'arrête indecise, se demandant si celui qu'elle cherche est allé chez M. Moutonnard, ou s'il rôde près de la demeure de la dame rose.

Une voix d'homme qui lui est connue tire Ernestine de ses réflexions. C'est Guillot qui s'avance avec son âne, sur lequel il a fait monter son ami Lebouteux. Ce dernier, qui paraît avoir trop bu, se tient assez difficilement sur l'animal, que Guillot pique de temps à autre avec une branche d'églantier.

— Vois-tu, Lebouteux, dit Guillot en marchant derrière l'âne, tu te tiens là-dessus mieux que les malins de Paris qui tournent dans un théâtre tout rond... Penche à droite... Cette bourrique-là était faite pour toi... Hein! tu en conviens à présent... Penche à gauche. Si tu lui donnais seulement un coup de talon elle prendrait le galop. Penche donc à gauche... Ça te sera fièrement commode pour aller à Paris vendre tes navets... Eh bien! retiens-toi donc aux crins... Qu'est-ce qu'il fait donc? il se laisse glisser.

L'ami Lebouteux avait probablement trop penché à gauche, il vient de tomber sous l'âne, qui juge alors convenable de se coucher sur son cavalier, ce qui fait beaucoup rire maître Guillot. Mais en ce moment, apercevant Ernestine, il se hâte d'aller remettre son âne sur pied, et le conduit à la jeune dame, en lui disant:

— Madame, il ne se couche jamais, c'est Lebouteux qui l'aura entraîné avec lui... mais si vous voulez faire une petite promenade dessus, vous en serez bien satisfaite.

Ernestine remercie, et présentant une pièce d'argent au paysan, lui demande par quel chemin on va chez la dame rose. Guillot se hâte de lui montrer sa route en lui disant:

— D'ailleurs, vous allez rejoindre par là vot' mari... qui se promène sous les arbres, dans le chemin à gauche... Il vous attend sans doute, car il avait l'air d'attendre quelqu'un.

La jeune femme en sait assez. Elle s'avance en tremblant, cette fois. Parvenue au chemin qu'on lui a indiqué, elle regarde si elle apercevra Valdemar. Elle ne voit personne et se décide à avancer encore, en suivant une haie assez épaisse formée par des sureaux.

Tout à coup elle croit entendre parler. Elle s'arrête, prête l'oreille. Elle ne s'est pas trompée. On cause près de là. Elle se dirige du côté d'où partent les voix; elle regarde à travers la haie. Son amant est là, assis sur le gazon, près d'une dame mise avec une élégante simplicité.

Ernestine sent ses jambes trembler, fléchir... elle aussi est obligée de s'asseoir; mais, de sa place, elle peut, sans être vue, entendre tout ce que l'on dira. Déjà elle a, tout à son aise, examiné la dame rose, et, en la trouvant jolie et bien faite, elle a compris que pour elle il n'y avait plus d'espoir.

Valdémar se tient à une distance assez respectueuse de la jolie blonde, dont la physionomie est plus sérieuse que d'habitude, et qui, tout en écoutant celui qui est près d'elle, laisse voir qu'elle n'est pas entièrement satisfaite des discours qu'il lui tient.

— Je suis bien heureux aujourd'hui, dit Valdémar; il y a si longtemps que je ne m'étais trouvé avec vous, madame!

— Pas si longtemps, monsieur! Avant-hier vous m'avez rencontrée à Rosny.

— Mais là, c'est comme si je n'étais pas avec vous; je ne puis vous dire un seul mot... vous ne quittez pas la société.

— J'aime beaucoup la société, moi, monsieur; je ne ressemble pas à madame votre épouse, qui, à ce qu'il paraît, est décidée à ne pas se montrer.

Valdémar baisse les yeux. Ernestine l'examine; malgré toute la peine qu'elle éprouve, elle se sent touchée de sa pâleur, de sa tristesse. Valdémar reprend au bout d'un moment:

— Vous ne voudrez donc jamais m'écouter, madame?

— Vous écouter, monsieur! Mais il me semble que je ne fais que cela...

— Ah! madame, vous savez bien ce que je veux dire... vous savez ce que je ressens pour vous... vous savez que je vous aime, enfin!...

Ernestine cache sa figure dans son mouchoir, et elle le baigne de ses larmes; mais elle écoute toujours, quoique ce qu'elle entend lui déchire le cœur.

— Monsieur, reprend la jolie blonde d'un ton presque solennel, si j'aimais quelqu'un, moi, je voudrais le posséder sans partage... je n'admets pas que l'on puisse être à deux personnes à la fois; vous n'êtes pas libre, puisque vous êtes marié, n'est-ce pas, monsieur?...

Valdémar balbutie:

— Eh bien! madame?

— Eh bien! monsieur! Pourquoi me faites-vous la cour, alors!... Oh! vous allez me répondre qu'on n'est pas maître de son cœur, de ses sentiments; vous m'avez déjà dit tout cela!... En effet, il y a du vrai là-dedans, et je m'en suis aperçue...

— Comment cela, madame?...

— Oh! je ne dois pas vous le dire.

— Pourquoi donc?

— C'est que cela ne sert à rien de dire à quelqu'un qu'on l'aurait aimé s'il avait été libre, du moment qu'il ne l'est pas...

— Ah! madame... il serait possible... vous m'aimeriez...

— Si vous n'étiez pas marié; mais vous êtes marié, n'est-ce pas, monsieur?...

Et les yeux de la dame rose se fixent avec une espèce d'anxiété sur Valdémar; de son côté, Ernestine ne respire plus jusqu'à ce qu'il ait répondu.

Après quelques instants, Valdémar murmure d'une voix éteinte:

— Oui, madame... oui, je suis marié.

Ernestine se sent renaître, tandis qu'au contraire une expression de dépit se montre dans les yeux de la jolie blonde, qui se lève aussitôt, en disant d'une voix très-émue:

— Alors, monsieur, il est inutile de nous voir davantage... Je vous ai fait connaître ma façon de penser, et je n'en changerai pas...

La dame rose s'est éloignée sans que Valdémar ait fait le moindre effort pour la retenir; mais il semble si accablé, si profondément affligé, qu'Ernestine a pitié de sa peine, et qu'elle en veut un instant à sa rivale de le rendre si malheureux. Ceci semblera bien incroyable peut-être, et cependant il y a des femmes dont l'amour va jusque-là.

Ernestine ne veut pas que Valdémar s'aperçoive qu'elle l'a suivi. Elle se hâte de regagner sa demeure; elle y arrive encore tout émue de ce qu'elle vient d'entendre, mais elle se sent moins affligée, car, en n'avouant pas qu'il est libre, il lui semble que son amant lui donne encore une sorte de preuve d'amour et qu'elle ne doit pas désespérer de le ramener à elle. Après ce dont elle avait été témoin, c'était un peu se flatter peut-être, mais en amour on se flatte longtemps; il y a même des gens qui se flattent toujours.

De retour à leur habitation, Ernestine attend avec impatience le retour de Valdémar. Elle veut, à force de soins, de tendresse, d'amour, le récompenser de sa discrétion près de cette dame qui mettait tant de persistance à lui demander s'il était marié. Mais les heures se passent et Valdémar ne revient point. La jeune femme commence à s'inquiéter, car jamais encore son amant n'a oublié de revenir à l'heure du dîner. Enfin, la sonnette de la grille se fait entendre.

Ernestine court pour voir plus tôt Valdémar. Au lieu de celui qu'elle espère, elle voit entrer Maringo, qui est presque propre, qui a fait une espèce de toilette et qui s'avance vers elle et lui fait un profond salut, en s'écriant:

— Madame, j'ai bien l'honneur... me voilà enfin... Vous devez trouver que je me conduis comme un... je ne dirai pas le mot... mais c'est l'animal qui produit le lard. Bref, depuis que j'ai eu l'honneur d'être si bien reçu et traité chez vous, madame, vous ne m'aviez pas revu... et pourtant j'habitais les environs, chez les Moutonnard, une famille de melons... Je m'y trouve très-bien, du reste... mais ce n'est pas une raison pour manquer à la politesse ..

— Monsieur, à la campagne...

— Oh! madame, à la campagne ou ailleurs, je sais que je suis un rustre, un fainéant... un manant, tranchons le mot...

— Monsieur...

— Le mot est tranché! Mais je savais aussi que vous étiez extrêmement bonne, extrêmement indulgente... Je vous appréciais, moi, madame, je vous ai jugée tout de suite, et j'ai dit: Cette dame me pardonnera... Et je suis venu m'excuser... à l'heure du dîner, parce que c'est plus commode... On dîne et on cause... si ça ne vous gêne pas cependant.

— Jamais, monsieur.

— Valdémar est ici?

— Non, monsieur, il n'est pas encore revenu, et je vous avoue même que cela m'inquiète; il n'a pas l'habitude de revenir si tard... Est-ce qu'il a été à Rosny?

— Je ne l'ai pas vu... Il se promène... Oh! il reviendra. Que voulez-vous qu'il lui soit arrivé?... le pays est fort bien composé... jamais de voleurs!... des gouapeurs, voilà tout.

— Cependant la nuit va bientôt venir... il sait bien que je l'attends. A moins qu'il ne veuille plus revenir.

Ernestine se détourne pour cacher des larmes qu'elle ne peut plus retenir. Maringo, qui a déjà remarqué le changement qui s'est opéré dans cette jeune femme, et qui devine bien quel peut être le motif de la tristesse qui altère ses traits, est vivement ému en lui voyant répandre des larmes; cet homme insouciant et égoïste se sent pour la première fois affecté de la douleur d'un autre. Il est tout surpris lui-même de ce qu'il éprouve; il ne se croyait pas capable d'un pareil mouvement de sensibilité.

Ernestine passe son mouchoir sur ses yeux et tâche de se remettre, en disant :

— Le dîner doit être servi... si vous vouliez venir vous mettre à table, monsieur...

— Rien ne presse, madame, répond Maringo : mon appétit vient de se passer. Attendons Valdémar...

— Mon Dieu!... que peut-il lui être arrivé?...

— Pourquoi diable voulez-vous qu'il lui soit arrivé un accident? D'abord, il ne sera pas tombé dans l'eau, il n'y en a pas par ici...

— C'est que... tantôt, je l'ai laissé si triste... si désolé!...

— Il me semble que vous n'êtes pas trop gaie non plus, vous... et je me doute bien de ce qui vous chagrine...

— Vous vous doutez...

— Comme c'est malin!...Valdémar vous délaisse... il vous oublie, parce qu'il est entiché d'une petite coquette en robe rose, qui se moque de lui...

— Quoi! monsieur, vous savez?...

— Est-ce que vous croyez que je n'ai pas vu tout ça chez ma famille de concombres? Tout en restant couché sur le dos et en fumant ma bouffarde, je vois très-bien ce qui se passe et j'entends ce qui se dit? En ai-je entendu de ces conversations!... Je ne le cherche pas... mais on croit que je dors apparemment, et on vient jaboter près de moi... Encore hier, c'étaient trois dames mariées, la petite nièce... la femme du maçon Corinthien... je veux dire de l'architecte, puis l'énorme Zambonnet, puis une autre voisine de Rosny, assez prétentieuse... Ces dames parlaient du mariage. La grosse Zambonnet a dit un mot assez drôle; je ne crois pas qu'il soit d'elle... elle a dit : Dans le mariage, il n'y a que deux beaux jours : celui où l'on se prend et celui où l'on se quitte. La femme de l'architecte a répondu : L'amour n'a de gentil que le commencement. Enfin, l'autre dame s'est écriée en soupirant : J'ai tellement besoin d'aimer, que je redeviens amoureuse de mon mari!... En voilà des aveux indiscrets!... mais pardon, tout cela ne vous intéresse pas. Quant à cette dame rose, qui se fait appeler Sainte-Adèle!... ce nom!... et qui se laisse faire de l'œil par Valdémar, j'ai idée que c'est tout bonnement une intrigante, une coquette!...

— Vraiment, monsieur? vous penseriez...

— J'en veux beaucoup à Valdémar de vous négliger pour elle, vous!... qui valez cent fois mieux... Oh! ce n'est pas pour vous faire un compliment que je vous dis cela... vous, qui lui avez sacrifié votre réputation... Je puis bien vous le dire... entre nous ça ne vous offense pas...

— Oh! non, monsieur... mais à Rosny, chez ces personnes où vous logez, pensez-vous qu'on se doute que je ne suis pas la femme de Valdémar?

— Je puis vous assurer qu'on vous croit parfaitement mariés... c'est pour cela que la conduite de la petite dame rose me semble très-décolletée, à moins pourtant que Valdémar ne lui ait avoué qu'il était libre...

— Non, il ne le lui a pas dit, j'en suis certaine. S'il lui avait fait cet aveu, je ne serais plus ici!... J'aurais quitté Valdémar... je lui aurais rendu à sa liberté

— Et vous auriez bien fait, et je vous aurais approuvée; car en quittant Valdémar c'eût été la meilleure manière de le punir.

— Hélas! il n'aurait pas sans doute pensé ainsi!...

— Pas tout de suite, c'est possible; mais il vous regretterait bientôt. C'est égal, j'ai idée que cette soi-disant Sainte-Adèle a quelque projet en venant se planter dans les environs...

— Vous croyez?...

— Il faut que je tâche de lui tirer les vers du nez... Vous savez, ça se dit... c'est comme qui dirait la sonder... Si je m'en mêle, je saurai bien vite de quoi il retourne...

— Ah! monsieur Maringo, si vous apprenez quelque chose sur cette dame, de grâce, venez me le dire sur-le-champ.

— Soyez tranquille... c'est convenu... mais ne vous chagrinez pas, ne pleurez plus. Mon Dieu! si vous connaissiez les hommes comme moi, vous verriez qu'ils ne valent pas une de vos larmes!

Le retour de Valdémar met fin à cette conversation. En revoyant celui dont elle était déjà si inquiète, Ernestine pousse un cri de joie et vole vers lui; mais il la reçoit si froidement, en répondant à peine à ses caresses, que Maringo en éprouve presque de la colère et se dit à lui-même :

— Encore un imbécile qui était dans du coton et qui veut se fourrer dans des orties... et puis après il viendra se plaindre des femmes!... dire qu'il n'est pas aimé!... Il me fait l'effet d'un chat qui court tant qu'on est obligé de le... diminuer.

Le dîner se passe assez tristement. Valdémar parle à peine, Ernestine soupire; Maringo, qui a retrouvé son appétit, se dédommage en mangeant et buvant comme quatre. Mais aussitôt après le café, il fait ses adieux, prend congé d'Ernestine et serre la main de Valdémar, en lui disant tout bas :

— Mon cher ami, ce n'est pas la peine d'amener une jolie femme dans ta retraite pour ne plus en être amoureux... Si celle-là s'amuse avec vous, c'est qu'elle vous aime pour deux... pour elle et pour ... Vous êtes bien heureux d'inspirer tant d'amour!... Moi, on ne m'a jamais aimé pour la moitié d'un, et pourtant aujourd'hui, pour la première fois, je me suis aperçu que j'avais un cœur. Quel dommage que je sois si laid!

Avant que Valdémar ait su que lui répondre, Maringo est déjà loin.

XXIII. — COMMENT MARINGO ARRANGE LES CHOSES.

Maringo ne comptait plus rester que quelques jours à Rosny ; il commençait à avoir assez de la famille Moutonnard : il avait fait tourner le jeu de bague par Œdipe, grandir le petit jardinier, fait pousser des radis à la place des melons : c'était, suivant lui, avoir suffisamment payé son hospitalité.

Mais, depuis qu'il a vu Ernestine verser des larmes, il s'est mis dans la tête de corriger V[illegible], ou du moins de sa[illegible] ce que c'est que la dame [illegible]. E[illegible] c'est une entreprise bien difficile ; [illegible].

La petite blonde ne venait pas à [illegible]. [illegible] gré son penchant pour le repos, à aller [illegible] demeure de cette dame. [illegible] qu'il [illegible] madame Dur[illegible] pour se [illegible].

Un matin, ce monsieur [illegible] de campagne habitée par la dame ro[illegible] sortait. Maringo [illegible] va droit à cet [illegible] et lui dit :

— Votre maître se est-elle chez elle?

— Madame Sainte-Adèle? répond le valet, en toisant le monsieur d'un air moqueur.

— Eh! non... madame... Mon Dieu! son autre nom ne me revient pas. Je sais très-bien qu'ici elle se fait appeler Sainte-Adèle, mais je sais aussi que ce n'est pas son véritable nom.

Le domestique regarde Maringo avec surprise. Celui-ci continue, comme s'il avait l'air de chercher le nom dans sa mémoire.

— C'est madame... madame... madame... Ah! que c'est bête! J'ai son nom sur le bout de la langue... madame... madame... madame...

Le domestique impatienté, en voyant que ce monsieur paraît décidé à chercher longtemps, s'écrie bientôt :

— Madame Lostange!...

— C'est cela!... madame Lostange!... J'allais le dire... C'est drôle qu'il y ait des jours où l'on ne peut pas se rappeler les noms...

— Monsieur connaît donc madame?

— Parbleu... en voilà une question!... si je connais madame... Lostange, vous dites? Oui, oui, je la connais...

— Madame vient de sortir pour aller se promener ; mais si monsieur veut l'attendre...

Maringo, qui ne saurait quel motif donner à sa visite, aime tout autant que cette dame n'y soit pas. Il s'éloigne en disant qu'il reviendra.

— Votre nom, monsieur? crie le valet.

— C'est inutile, répond Maringo... Vous ferez mon portrait, on le reconnaîtra tout de suite...

Je sais son véritable nom, se dit Maringo... c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez... Pourquoi ce mystère?... Cette dame a un but... Quel est-il?... Si je pouvais l'amener à me le dire elle-même... en piquant son amour-propre?... c'est un vieux moyen, mais qui réussit toujours.

En ce moment, Maringo aperçoit la jolie blonde qui lisait ou faisait semblant de lire, assise sur un tertre de verdure, ayant sa femme de chambre à quelques pas d'elle. Maringo se dirige du côté de cette dame, qui probablement attendait une autre rencontre et fait une singulière mine en répondant à son salut. Cela ne décourage nullement Maringo, qui va s'asseoir près de la petite dame, en lui disant :

— Il y a bien longtemps que nous n'avons eu le plaisir de voir madame chez les estimables Moutonnard.

— C'est vrai, monsieur, répond la jeune dame; mais tout le monde n'est pas aussi constant que vous en fait de société.

— Oui, je suis très-constant, répond Maringo; et, en effet, tout le monde n'en peut pas dire autant... à commencer par mon ami Valdémar. Il vient aussi beaucoup moins à Rosny... Mais cela n'a rien d'étonnant, madame, il ne vous y voit plus.

La petite dame rougit, en répondant :

— Pourquoi supposez-vous, monsieur, que... votre ami, M. Valdémar, allait à Rosny pour moi?

— Oh! madame... à moins d'être aveugle... Mais on peut être fort laid et voir très-clair, madame... Après tout, je ne vois rien d'étonnant à cela... A sa place, j'en aurais fait tout autant. On rencontre dans la campagne une dame ; on fait connaissance... La dame s'entoure de mystère, s'habille en rose, change de nom ; on se dit : C'est une conquête que j'ai faite... c'est une femme qui est folle de moi... et, ma foi, on se laisse séduire, sauf à voir après qu'on n'a été que la dupe d'une mystification.

La jolie blonde devient pourpre, puis pâle; ses sourcils se rapprochent, son front se plisse, et elle répond d'une voix où percent la colère et le dépit :

— Monsieur, sur quoi fondez-vous de telles suppositions ? qui vous fait penser que j'aie eu l'intention de m'amuser aux dépens de M. Valdémar ?

— Si ce n'est pas cela, madame, alors permettez-moi de vous dire que votre conduite a été bien légère. Se laisser faire la cour par un homme marié...

— M. Valdémar n'est point marié...

— Ah ! vous savez cela, madame ? c'est différent; je croyais que vous l'ignoriez. Mais enfin, changer de nom... hum !... j'ai très-peu de confiance dans une dame qui change de nom... Pourquoi se faire appeler Sainte-Adèle quand on s'appelle Lostange ?

— Puisque vous me connaissez si bien, monsieur, vous devez savoir aussi que l'oncle de M. Valdémar désirait me voir devenir l'épouse de son neveu. La conduite romanesque de celui-ci a renversé les espérances de son oncle. Mais moi, monsieur, je suis femme, et comme telle, j'ai surtout du penchant pour ce qui semble me fuir. Je n'avais d'abord que de la répugnance pour cette union que l'on me proposait; mais, en apprenant que M. Valdémar avait même refusé de me voir, en sachant qu'il s'était retiré dans le fond d'une campagne avec une dame qu'il jurait d'adorer toujours, il m'a pris la fantaisie de connaître ce monsieur, et surtout de savoir si sa passion était aussi forte, aussi à l'abri de la séduction qu'il voulait bien le dire. Alors, monsieur, j'ai loué cette maison qui était dans les environs de celle occupée par M. Valdémar, j'ai changé de nom, je me suis constamment habillée de rose, et je me suis promenée ainsi dans les environs, bien persuadée qu'on ne tarderait pas à parler de moi et que je piquerais la curiosité de mes voisins. Voilà ce que j'ai fait, monsieur; il me semble qu'il n'y a dans tout cela rien qui puisse me mériter vos reproches.

Maringo, qui a pris plaisir à écouter la petite blonde parce qu'elle parle avec feu, avec action, parce qu'on devine à l'émotion de sa voix qu'elle ressent vivement tout ce qu'elle dit, s'incline devant elle, en répondant :

— J'avais tort, madame, complétement tort, et je vous prie d'agréer mes excuses. Mais vous conviendrez au moins que les apparences étaient un peu contre vous...

— C'est possible, monsieur. Mais je vous croyais assez d'esprit pour ne point vous fier aux apparences.

— Il paraîtrait que nous nous sommes trompés tous les deux, madame. Enfin si... comme je n'en doute guère, vous l'emportez dans le cœur de Valdémar sur la personne qui est avec lui, votre intention est donc de l'épouser ?

— Je ferai ce qui me plaira, monsieur; permettez-moi de vous dire que je n'ai aucun compte à vous rendre.

— C'est encore très-juste, madame. Je vous présente mes hommages.

Et Maringo, saluant la jolie blonde, se dirige à la hâte vers la maison habitée par Ernestine, en se disant : Elle n'a aucun compte à me rendre, c'est fort bien, mais moi, je dois aller rendre compte de cette conversation à celle que cela intéresse tant. J'ai promis à madame Durancy de lui faire part de tout ce que j'apprendrais. Ce que je vais lui dire ne lui fera pas grand plaisir, mais il faut toujours qu'elle le sache; et quand on doit être blessé, il vaut bien mieux recevoir le coup tout de suite que de l'attendre.

Maringo arrive près de madame Durancy, qu'il trouve seule, suivant son habitude, et qui, du plus loin qu'elle l'aperçoit, vole au-devant de lui en s'écriant : — Vous avez appris quelque chose ?

— Mais, oui ! j'ai même appris beaucoup de choses... C'est-à-dire que maintenant vous n'avez plus rien à demander...

— Cette dame ?...

— Elle sait que Valdémar n'est pas... votre mari... Oh ! elle connaît parfaitement toute votre histoire.

Ernestine pâlit, sa tête tombe sur sa poitrine, elle est accablée, et elle murmure : — Tout est fini alors... et je n'ai plus aucune raison pour rester avec lui...

— Mais permettez, je ne vous ai pas tout dit...

— C'est inutile, monsieur Maringo; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... Valdémar va revenir; je ne veux pas qu'il me retrouve ici.

— Comment ! vous allez partir ?

— Sur-le-champ. . Je vais faire mes préparatifs... Adieu, monsieur ; je n'oublierai jamais l'intérêt que vous m'avez témoigné.

— Mais, écoutez-moi donc... Cette prétendue madame Sainte-dèle a un autre nom... Elle ne m'écoute pas !... Que le diable emporte les femmes ! Quand elles ne veulent rien entendre, c'est comme quand elles veulent parler : il n'y a pas moyen de les arrêter. Qu'elle s'arrange après tout ! Du reste, elle aura parfaitement raison de quitter Valdémar, et à sa place, moi, il y a longtemps que je l'aurais planté là. Ça va marcher... Je savais bien que du moment que je m'en mêlerais, ça s'arrangerait. Allons-nous-en. Quand Valdémar reviendra, il n'aurait qu'à s'en prendre à moi... les hommes sont si injustes ! Et pourtant, c'est un service que je lui rends.

Maringo est retourné à Rosny. Ernestine est montée chez elle, elle s'est assise devant son secrétaire et elle écrit rapidement le billet suivant, qu'elle compte laisser pour Valdémar :

« Vous ne m'aimez plus... Il y a longtemps que je m'en aperçevais; mais à défaut d'amour, je croyais que vous auriez toujours pour moi de l'amitié, et que vous n'iriez pas déclarer à une autre femme qu'aucun lien ne nous unissait. Je m'étais trompée; je me hâte de vous rendre votre liberté tout entière. Adieu ! soyez heureux; c'est mon plus cher désir et l'unique espérance qui me reste. »

Ernestine signe ce billet, qu'elle a mouillé de ses larmes. Puis prenant à la hâte quelques effets dont elle charge sa domestique, elle quitte précipitamment cette campagne où elle est venue avec tant de plaisir, mais où son bonheur a duré si peu.

Prenant des chemins de traverse, de crainte de rencontrer Valdémar, elle gagne la grande route de Rosny, où il passe à chaque instant des voitures qui se rendent à Paris.

Après avoir, selon son habitude, promené une partie de la journée ses pensées et ses soupirs, Valdémar est revenu chez lui.

En arrivant dans le jardin, il est surpris de ne point voir Ernestine venir au-devant de lui comme de coutume. Il visite les allées, les bosquets, en la cherchant des yeux ; puis il entre dans la maison, où il ne trouve personne. Cette solitude commence à l'inquiéter. Ainsi que les hommes qui n'apprécient les choses que quand ils les perdent, Valdémar sent alors que la présence d'Ernestine lui était douce, qu'elle lui était nécessaire; il est même possible qu'en ce moment il en redevienne amoureux. Sortant de la maison, il retourne au jardin et court au concierge :

— Madame est donc sortie ?

— Oui, monsieur.

— Seule ?

— Non, monsieur ; elle a emmené sa bonne.

— Y a-t-il longtemps ?

— Ma foi, monsieur, il y a déjà près de deux heures ..

— Et elle n'a rien dit pour moi ?

— Non, monsieur... Ah ! c'est-à-dire, si fait, je me rappelle, elle m'a dit : Monsieur trouvera une lettre dans sa chambre... Je crois que c'est sur la cheminée... ou sur la table... je n'en suis pas sûr...

Valdémar n'écoute plus le concierge; il est déjà retourné dans la maison, il court à sa chambre, trouve la lettre, la lit, puis tombe accablé sur une chaise. Est-ce de chagrin, de regret ou de surprise seulement ? Au bout d'un moment, il relit encore la lettre et il se dit :

— Elle s'est aperçue que j'en aimais une autre... Pauvre Ernestine ! Je croyais pourtant avoir bien caché le secret de mon cœur... Ah ! j'ai bien des torts !... Mais je les réparerai... Je vais courir sur ses traces... elle doit être à Paris... Je me jetterai à ses pieds, elle me pardonnera... Oh ! oui, elle est si bonne... elle reviendra près de moi... A ces réflexions, suites du premier mouvement et de l'impression produite par le départ de madame Durancy, succédèrent bientôt celles-ci :

— Elle prétend que j'ai avoué à cette dame que nous n'étions pas mariés... Mais non, je ne le lui ai pas dit... et cette dame le sait... C'est bien singulier !... J'aurais dû m'en douter, à la manière moqueuse dont cette dame me parlait de... de... Ah ! elle sait que je ne suis pas marié .. Elle voulait me forcer à lui dire... Pourquoi ?... Elle m'a dit qu'elle n'aimerait jamais que quelqu'un de libre... Mais elle sait que je suis libre... C'est donc Maringo qui le lui a dit... Allons voir Maringo... ensuite je courrai me jeter aux genoux d'Ernestine... Pauvre Ernestine ! qui m'aimait si bien...

Et au lieu de courir après celle à laquelle il a causé tant de peine, Valdémar se hâte de se rendre à Rosny, où il n'arrive qu'à la nuit. Ne voulant pas entrer chez les Moutonnard, il fait demander Maringo, qui vient bientôt, sa serviette sous le bras, et s'écrie :

— Tiens ! c'est l'ami Valdémar ! Pourquoi donc n'entrez-vous pas ? on va dîner.

— Ah ! Maringo, je ne songe guère à dîner... Tenez, lisez.

Il lui présente le billet d'Ernestine. Maringo le lit, et le lui rend en lui disant :

— Il me semble que vous deviez vous attendre à cela. Vous avez tout fait pour que cela arrivât. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Je veux savoir si c'est vous qui avez appris à madame Sainte-Adèle que je n'étais pas marié ?

— D'abord, mon cher ami, madame Sainte-Adèle n'existe pas !... C'est une fiction !... La réalité, c'est madame Lostange, la personne que votre oncle voulait vous faire épouser, et qui, sachant que vous aviez même refusé de la voir, a changé de nom et est venue s'établir dans ce pays et y jouer à la dame rose pour vous tourner la tête... Je vais dîner...

— Il se pourrait ! Comment, cette dame serait cette jeune veuve qui arriverait de l'Amérique ?

— Oui, mon ami, absolument comme les oncles millionnaires dans les anciens vaudevilles, pour faire le dénoûment... Seulement, ici, c'est une femme... C'est plus gentil !... Je vais dîner.

— Mais comment savez-vous tout cela, Maringo ?

— Parce que je m'étais mis dans la tête de savoir le fin mot sur cette dame... Ça ne m'a pas été bien difficile !... Quand on n'est pas amoureux, voyez-vous, on y voit plus clair... Du reste, j'ai causé avec cette dame, qui m'a elle-même avoué tout cela... Mais le dîner sera froid.

— Maringo, encore un instant, de grâce... Que me conseilliez-vous ?

que dois-je faire?... faut-il courir après Ernestine?... Pensez-vous qu'elle me pardonne?...

— Puisque vous n'êtes pas déjà à Paris, à ses genoux, c'est que vous ne l'aimez plus... A quoi bon chercher à la faire revenir, si c'est pour la quitter encore?... Ensuite, faites ce que vous voudrez; cette fois, je vous certifie que je vais dîner.

XXIV. — OU L'ON CHERCHE L'AMOUR QUI PASSE.

Maringo est rentré en courant chez les Montonnard; Valdémar demeure pensif, indécis. Il quitte Rosny en marchant lentement. Mille pensées diverses agitent son cœur. Il soupire encore après Ernestine, mais il se rappelle ces paroles de Maringo :

A quoi bon chercher à la faire revenir, si c'est pour la quitter encore?

Au lieu de suivre le chemin qui le ramènerait à sa demeure, Valdémar a pris celui qui conduit à la maison habitée par madame Lostange. Est-ce le hasard seul qui l'a conduit par là?

La nuit est belle et encore assez douce pour une nuit d'automne. Arrivé devant le pavillon où loge la personne qu'il connaît maintenant, Valdémar s'arrête; il aperçoit de la lumière aux fenêtres du premier étage, il lui semble même distinguer, près d'une croisée, la taille mignonne de la jolie blonde.

Valdémar regarde sa montre. Il n'est encore que huit heures; il se décide à aller faire une visite à cette dame, en se disant :

— Il faut que mon sort se décide... Il faut que je sache enfin si elle répondra à mon amour... D'ailleurs, maintenant que je connais son véritable nom, nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre... et je ne pense pas qu'elle refuse de me recevoir...

Et Valdémar va sonner. On voit qu'il ne songeait plus guère à courir après la pauvre Ernestine. Valdémar dit au domestique qui a ouvert :

— Dites à votre maîtresse que M. Valdémar désirerait présenter ses hommages à madame Lostange.

Au bout d'un moment, le domestique revient et dit à Valdémar de le suivre, ce que celui-ci fait avec empressement. On le fait monter au premier, et entrer dans un joli salon, où on le prie d'attendre. Valdémar est vivement ému. En ce moment il ne songe plus du tout à Ernestine.

Madame Lostange ne tarde pas à paraître; elle a quitté sa toilette rose pour en mettre une plus élégante et sous laquelle elle paraît encore plus jolie; sa coiffure est ravissante et lui sied à ravir; enfin, il est impossible de ne pas deviner que tant de coquetterie à la campagne annonce un vif désir de plaire, et ce n'est point pour les buissons, les arbres, le gazon, ni même pour les plus doux ombrages que l'on fait tant de frais.

La jolie blonde salue gracieusement Valdémar et l'engage à s'asseoir. Celui-ci est un moment embarrassé pour entamer l'entretien.

— Madame, dit enfin Valdémar, j'ai fait demander un entretien à madame Lostange, c'est vous dire que je sais à qui j'ai l'honneur de parler.

— Oui, monsieur, répond la petite dame en souriant, et cela me prouve que votre ami, M. Maringo, est passablement bavard. Mais, après tout, il n'y a pas grand mal à cela. Mon changement de nom était un caprice, une de ces idées que les femmes ont quelquefois... Je ne vois aucune nécessité à prolonger ce mystère. Seulement, sachant qui je suis, je m'étonne, monsieur, que vous me rendiez visite, car vous avez déclaré à monsieur votre oncle que vous ne vouliez pas même me voir.

— Madame, vous avez dû me trouver bien ridicule, bien impoli... Ah! si j'avais su... si je vous avais connue plus tôt...

— Mon Dieu, monsieur, je vous ai trouvé original, voilà tout; et c'est même cela, je vous l'avoue, qui m'a donné le désir de vous connaître.

— Mon oncle avait formé pour nous deux... des projets...

— C'est vrai... Oh! mais, vous savez, les oncles ont toujours la manie de marier leurs neveux, et cela ne réussit jamais.

— Cependant, madame, cela peut aussi réussir.

— Cela doit être fort rare. Et au fait, il est plus naturel de suivre le penchant de son cœur, que de faire un mariage arrangé par un oncle; un de ces mariages de convenances qui traînent à leur suite l'ennui et les regrets.

Valdémar était au supplice. Il reprend après un assez long silence : — Mais, madame, vous savez bien que je ne suis pas marié.

— C'est vrai, monsieur, et c'est pour cela que je me suis permis quelquefois de vous plaisanter à ce sujet. J'avais tort, j'en conviens; car les liens que l'amour seul a formés sont souvent ceux qui se dénouent le moins; les serments faits par le cœur doivent aussi être sacrés. Je vous le répète, quand je vous demandais à voir... madame votre épouse... c'est que j'aurais été curieuse de connaître cette personne qui vous a inspiré une passion si profonde, si durable... Mais jamais je n'eus l'intention de blâmer votre conduite.

Valdémar baisse les yeux, en murmurant d'une voix tremblante :

— Madame, cette liaison... est rompue. La personne qui était avec moi m'a quitté... elle m'a rendu ma liberté...

Madame Lostange feint d'être surprise, quoiqu'elle sût déjà depuis plusieurs heures le départ de madame Durancy, parce que, moyennant quelques pièces de monnaie, il était facile de savoir par maître Guillot tout ce qui se passait dans le pays.

La jolie blonde garde le silence; c'est Valdémar qui se décide à le rompre en balbutiant :

— Maintenant que je suis libre, maintenant que rien ne s'oppose à ce que vous receviez mes hommages... me permettrez-vous, madame, de vous voir... de vous faire ma cour... de vous dire que je vous aime... et d'espérer que ces projets formés par mon oncle recevront un jour leur accomplissement?

Madame Lostange sourit d'une façon ironique en répondant :

— Vous allez bien vite, monsieur... Comment! cette dame que vous ne vouliez pas même voir, vous l'aimez à présent! En êtes-vous bien sûr, monsieur?

— Ah! madame, cette question...

— J'ai le droit de vous la faire. Vous vous enflammez... et vous changez si facilement... qu'il est bien permis de ne pas ajouter foi à ce que vous dites éprouver.

— Si vous m'aimez, je ne changerai plus.

— On dit cela à chaque femme à qui l'on fait la cour.

— Cela prouve qu'on ne peut rien dire de mieux.

— Oui, mais cela ne prouve pas que ce soit vrai.

— Madame... de grâce... que dois-je espérer?

— Ah! monsieur, vous menez l'amour en chemin de fer... Moi, j'aime à réfléchir... Il se fait tard, monsieur, et il faut que vous retourniez à votre demeure... Demain vous saurez à quoi vous en tenir sur mes sentiments.

— Demain? seulement demain?...

— Mais il me semble que ce délai n'est pas bien long. Oui... je vous écrirai demain.

— Vous m'écrirez?

— Je vous le promets.

— Mais pourquoi ne pas me dire...

— Parce que je préfère vous écrire... parce qu'il y a des choses que l'on ne sait comment dire, mais que l'on écrit très-facilement. Mon Dieu! monsieur, il faut tout vous expliquer.

— Eh bien, madame, j'attendrai votre lettre...

— Bonsoir, monsieur.

Pendant la nuit qui suit cette journée, Valdemar ne dort guère, il pense beaucoup à la jolie blonde, et parfois un peu à celle qui était venue vivre avec lui dans cette campagne, et dont il ne croyait jamais se séparer. Quand revient le jour, Valdemar ne songe plus qu'à cette lettre que madame Lostange doit lui écrire; il ne lui reste pas un moment pour se souvenir d'Ernestine.

La matinée semble éternelle à notre amoureux. Vingt fois, il a été tenté de courir chez la jolie blonde et de la supplier de lui dire de vive voix ce qu'elle veut lui écrire.

Enfin, vers midi, on sonne à la grille. C'était maître Guillot, le destructeur de taupes. Il tenait une lettre qu'il présente au concierge d'un air narquois. Mais déjà Valdémar s'en est emparé, il se retire à l'écart et lit :

« Je ne vous aime pas, monsieur, et je ne vous aimerai jamais. Vous « m'aviez dédaignée, j'ai voulu vous donner une petite leçon. Je suis « fâchée d'avoir causé de la peine à cette pauvre madame Durancy, « mais je la venge en refusant votre amour; retournez près d'elle, « elle sera peut-être assez bonne pour vous pardonner; mais, à sa « place, c'est ce que je ne ferais pas.

« EUGÉNIE LOSTANGE. »

Valdémar est resté atterré. Il court à Guillot, lui saute presque à la gorge, en s'écriant :

— Qui t'a remis cette lettre?

— Pardi, c'est la petite dame rose, qui est en bleu à présent.

— Elle ne t'a rien dit d'autre?

— Elle m'a dit de vous apporter c'te lettre, v'là tout : elle m'a payé; mais si vous voulez me donner quelque chose aussi, vous êtes libre.

— Il faut que je la voie, que je lui parle...

— A qui?... à c'te dame?... Ce sera difficile, ils sont tous partis avec des voitures... la maison est déserte; il paraît qu'ils ne viendront plus... Dame! au fait, v'là le froid qui pince. Ce serait bien le cas de vendre mon âne.

Valdémar ne veut pas croire que madame Lostange soit partie sans daigner l'entendre; ce n'est que lorsqu'il est devant sa demeure, quand il trouve la maison déserte et tous les volets hermétiquement fermés, qu'il comprend que tout cela est bien réel, et que la jolie blonde s'est jouée de lui.

Valdémar s'en revient à sa campagne, triste, confus, le dépit dans le cœur. Mais au bout de quelques heures, il trouve ce séjour insupportable. Il fait à la hâte ses dispositions, et vers la fin de la journée il est lui-même à Paris. Son premier soin est de courir chez Maringo. Il le rencontre au moment où il rentrait

Maringo regarde Valdemar d'un air

— Tiens! vous voilà de retour aussi, vous... Madame Lostange a donc quitté la campagne?

— Madame Lostango est une coquette qui s'amuse à mes dépens... elle est partie en m'écrivant qu'elle ne m'aimerait jamais.

— Bah! Eh bien, ma parole d'honneur, cela ne m'étonne pas. Je m'étais toujours douté qu'elle se moquait de vous... Et avoir, pour cette dame, délaissé une femme qui vous aimait tant! Ah! mon cher ami, quelle boulette!...

— Vous avez raison, Maringo, j'ai été bien coupable, mais je réparerai mes torts. Je vais aller me jeter aux pieds de madame Durancy...

— Ne vous donnez pas cette peine-là, vous feriez une course inutile.

— Que voulez-vous dire?

— Que madame Durancy est partie en chaise de poste.

— Pour quel endroit?

— Elle ne me l'a pas dit. Ce matin, je suis allé la voir en arrivant à Paris. Je l'ai trouvée faisant tous ses préparatifs de voyage.

— Eh quoi! lui ai-je dit, vous allez partir?... mais je suis persuadé qu'avant peu Valdemar sera de nouveau à vos genoux... — S'il avait couru sur mes pas aussitôt après ma fuite, m'a-t-elle répondu, j'aurais pu encore lui pardonner, car j'aurais pensé qu'il ne pouvait supporter mon absence. Aujourd'hui, il reviendrait trop tard!... Notre liaison ne peut pas se renouer. Je vais voyager pour essayer de me distraire. Adieu, monsieur Maringo. J'ai connu *l'amour qui vient* et *l'amour qui passe*, je vais tâcher de trouver *l'amour qui reste*. Et, là-dessus, elle m'a dit adieu.

— Partie! murmure Valdémar en laissant tomber sa tête sur sa poitrine; et ne pas savoir de quel côté elle s'est dirigée...

— Si fait... Du côté où l'on trouve l'amour qui reste... Mais aller dénicher ce pays-là?... J'ai idée qu'il n'est pas sur la carte.

PETIT-TRICK LE BRETON

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS

Petit Trick était un enfant de la Bretagne, c'est-à-dire qu'il avait la tête chaude, la détermination vive, le génie prompt et le langage parfois un peu rude; qu'il était courageux et fidèle; car quel pays a vu naître plus d'hommes que l'on pourrait citer pour leurs nobles sentiments!

Et quand nous parlons de la fidélité, nous n'entendons pas parler ici de l'amour et de ces gentils serments que se font deux amants, mais bien de ce grand, de cet admirable dévouement qui consiste à ne point abandonner ses amis dans le malheur, ses maîtres dans l'exil, ses princes dans l'adversité.

Mais chaque médaille a son revers, ainsi que vous le savez, et d'ailleurs il n'y a rien de parfait dans la nature. Or donc, Petit-Trick devait avoir aussi son mauvais côté, puisque nous l'avons tous; on assure même qu'il y a des personnes qui n'en ont point de bon.

Le mauvais côté de Trick, c'était la vanité, c'était une énorme confiance en lui-même, et, par conséquent, une très-haute idée de son mérite et la certitude que personne ne pourrait le tromper.

Pauvre garçon!... quelle erreur! quelle folle illusion! Les plus grands esprits, les hommes de génie même, ont été abusés, dupés comme les hommes les plus vulgaires.

Être trompée, c'est le sort de la pauvre espèce humaine; et il y a encore des gens qui disent que nous serions très-malheureux si nous ne l'étions pas!

Mais Petit-Trick n'avait que quinze ans, et il était Breton; il faut donc excuser cette grande confiance qu'il avait dans sa sagacité. Nous voyons chaque jour, dans le monde, des gens que l'âge et l'expérience n'ont point rendus raisonnables; si l'adolescence avait la sagesse en partage, que resterait-il à la vieillesse?

Petit-Trick voulut aller à Paris pour tâcher de faire fortune.

C'est une envie fort naturelle; il est rare qu'elle ne naisse pas chez les personnes que le sort a mal partagées; et bien des gens riches se conduisent, à cet égard, absolument comme ceux qui ne le sont pas.

Jean-Jacques a dit:

« Il faut être heureux, cher Émile; c'est le premier besoin de l'homme. »

Mais, de nos jours, on a fait une variante à la phrase de Rousseau, et l'on dit:

« Il faut être riche. »

Car on pense que sans la fortune il n'y a pas moyen d'être heureux.

Revenons à Petit-Trick.

Ses parents avaient été dans le commerce, mais ils ne s'étaient pas enrichis, et, de plus, ils avaient été souvent dupes d'intrigants et de fripons.

L'adolescent se dit:

— Je serai plus adroit ou plus heureux; je ne me laisserai tromper par personne, et je ferai rapidement mon chemin à Paris.

Un vieil oncle, seul parent qui fût resté à Trick, consentit à l'envoyer dans la capitale de la France, et parvint à obtenir pour lui une place de petit commis et 22 une espèce de marchand de bric-à-brac.

On donnait au jeune homme le logement dans une soupente, la table, qui était très-frugale, et vingt sous par semaine, sans compter les profits, c'est-à-dire les petits pourboires des chalands chez lesquels on portait des marchandises. L'emploi n'était pas brillant, mais Trick le trouva magnifique. Il remercia son vieil oncle, mit ses effets dans un sac de nuit, et courut se nicher sur l'impériale de la diligence, où une place avait été retenue pour lui.

La figure éveillée, espiègle et ouverte de Trick parut faire une impression très-agréable sur un voyageur placé à côté de lui sur l'impériale.

Ce voyageur était loin de ressembler au jeune Breton: sa physionomie rusée, ses yeux petits et fauves, n'annonçaient point la sottise, mais n'inspiraient pas la confiance; enfin, dans sa bouche pincée, serrée, le sourire était railleur et perfide. Croyez-moi, méfiez-vous des bouches pincées, mais n'ayez pas grande confiance dans les autres.

Petit-Trick n'en conta pas moins toutes ses affaires à son compagnon d'impériale, et celui-ci répondit à ce récit par un avis dans lequel il semblait mettre une grande sincérité.

— Jeune homme, vous allez à Paris: prenez bien garde à vous. Dans les capitales, il y a beaucoup de voleurs. A Paris, ils ne manquent pas.

Dans une ville immense, où tant de gens s'évertuent [illegible] comment ils pourront vivre, vous comprenez qu'il doit se mettre beaucoup de vols, d'escroqueries, de friponneries; les capitales les plus renommées pour les beautés, les agréments, les plaisirs qu'elles renferment, ont le triste privilége d'attirer dans leur enceinte les fripons les plus adroits; partout où il y a [illegible] vous pouvez être certain qu'il y a des voleurs; c'est une affligeante vérité, mais c'est une vérité.

Tenez-vous donc en garde contre tous les tours que l'on voudra vous jouer. Je ne vous parle pas ici des vols à main armée, par escalade ou avec effraction, cela rentre dans la série des crimes vulgaires et communs à tous les pays, et ce sont des vols en usage à Paris contre lesquels il faut se munir de prudence.

Le Petit-Trick écoutait en souriant son compagnon de voyage et s'écriait de temps à autre:

— Oh! monsieur, il n'y a pas de danger!... Je ne me laisserai pas attraper, moi .. Je parie que je reconnaîtrais un voleur d'une lieue!...

— Ah! vous croyez cela, mon petit ami: voilà une confiance qui pourra vous être funeste. Mais voyons, puisque vous êtes si certain de vous tenir en garde contre les filous, connaissez-vous le vol *au bonjour d'?* le vol à *l'américaine?*... Savez-vous ce que c'est que le vol *au pot!*

Petit Trick ouvrait de grands yeux, puis secouait la tête et s'écriait:

— Ah! bah! ce sont des bêtises, tout cela... des choses qu'on dit aux enfants pour les effrayer!

— Je n'ai nullement le dessein de vous effrayer, mon jeune ami, je veux éclairer votre inexpérience.

Ecoutez-moi : parmi les vols les plus fréquents à Paris, on signale d'abord celui dit *au bonjour*.

Je vais vous expliquer ce que c'est, cela pourra vous servir dans l'occasion.

Le matin, à Paris, dans une maison souvent habitée par un très-grand nombre de locataires, le portier, qui cause avec une bonne, avec un voisin, ou qui prend son lait à la laitière en face, ou qui balaye le fond de sa cour, ou qui donne à manger à sa pie... (à Paris, les portiers ont presque toujours ou une pie, ou un perroquet, ou un chien, ou trois chats). Bref, comme ils sont fort occupés le matin, ils ne font pas toujours attention aux personnes qui entrent dans la maison.

Un industriel s'introduit, il gagne lestement l'escalier, monte en regardant à toutes les portes; il est bien rare qu'il n'en aperçoive pas une après laquelle on a laissé la clef; car un garçon qui a veillé tard dit le soir à sa concierge :

— Voilà ma clef; vous la donnerez demain à ma femme de ménage; je n'ai pas envie de me lever pour aller lui ouvrir.

Le matin, la femme de ménage monte; mais en descendant pour chercher le café, le petit pain et le pot de crème, elle ne manque pas de laisser la clef dans la serrure. Très-souvent les bonnes en font autant; ou c'est la portière qui est chargée de monter les journaux, et qui oublie la clef à la porte; ou bien encore c'est le locataire lui-même qui lui dit :

— Laissez ma clef en dehors, que je ne sois pas obligé de me déranger si l'on vient me voir.

Petit-Trick éclate de rire en disant :

— Oh! je ne serais pas si bête que ça, moi!

— Vous pensez cela?...

Enfin, l'industriel avise une clef; il s'avance, ouvre fort doucement et pénètre dans l'appartement. Un monsieur est étendu dans son lit et ronfle avec une parfaite sécurité. Il est même libre de rêver qu'il a trouvé une mine d'or ou qu'il a hérité d'un parent millionnaire; qu'il est nommé sous-préfet ou qu'on lui a envoyé une boîte de confitures de Bar.

Pendant qu'il fait de si jolis rêves, l'industriel décroche lestement une montre, s'empare de l'argent qui est dans un secrétaire, s'éloigne en prenant toutes les précautions possibles pour ne point réveiller le dormeur, sort hardiment de la maison, et passe devant le portier en fredonnant un air de Rossini.

— Ah! je ne me laisserais pas voler ainsi, moi; dit Trick, car je suis sûr que je m'éveillerais : j'ai le sommeil très-léger, en dormant j'entends trotter une souris.

— Vraiment, mon cher ami! voilà une faculté dont je vous fais compliment. Mais admettons qu'en entrant dans un appartement, après avoir trouvé la clef sur la porte, l'industriel y rencontre quelqu'un de bien éveillé... Vous croyez que notre voleur est pris... Pas du tout.

— Qui est là? demande la personne qui entend ouvrir sa porte ou qui voit entrer un inconnu dont la figure ne lui revient pas du tout.

L'industriel feint un air surpris en murmurant.

— Pardon, je demande M. Tchicoff, dentiste?...

— Connais pas.... Il n'y a point de dentistes dans la maison.

— Oh! mille pardons, monsieur; je me serai trompé de numéro.... Désolé de vous avoir dérangé!...

Et le voleur disparaît comme un éclair, tandis que le locataire de l'appartement cherche dans sa mémoire s'il a des dentistes pour voisins, en murmurant entre ses dents :

— Tchicoff...., c'est un nom russe.... Il paraît que la Russie nous envoie aussi des dentistes.

— Monsieur, dit Trick après avoir écouté son compagnon, je verrais tout de suite sur la figure d'un individu si c'est un voleur; alors je lui sauterais dessus et je l'arrêterais.... Ah! c'est que je ne suis pas poltron, moi!

— Diable! répond le voyageur en fixant sur l'adolescent ses petits yeux de fouine; vous croyez que vous reconnaîtriez tout de suite un voleur rien qu'en inspectant sa physionomie?

— Oui, monsieur.

— Peste! quel gaillard vous faites!... Allons, je suis bien aise de vous savoir ce talent.

Mais c'est égal, je vous ai appris ce que c'est que le vol *au bonjour*, je veux maintenant vous faire connaître le vol *à l'américaine*, qui est fort en usage à Paris, où l'on s'étonne cependant qu'il puisse encore trouver des dupes.

— Oh, ce n'est pas la peine, monsieur.

— Vous savez ce que c'est?

— Non, monsieur.

— Alors, laissez-moi donc vous le dire.

Le voleur se promène tranquillement dans Paris comme un simple flâneur; il guette un homme porteur d'un sac d'argent; il se place pour cela aux environs du Trésor ou de la Banque : dans ces quartiers-là, les porteurs d'argent sont aussi communs que les omnibus. Le voleur en aperçoit un, il l'accoste, fait semblant d'être étranger et de chercher à changer de l'or contre de l'argent.

Un compère passe, qui feint de vouloir saisir cette occasion de faire une bonne affaire; de son côté, l'homme qui porte le sac d'argent ne veut pas que cette aubaine lui échappe. On entre dans un cabaret.

Le soi-disant étranger, tout en baragouinant plusieurs langues, compte son or contre de l'argent; le compère fait semblant d'aller chercher aussi des écus; il sort, et ne reparaît pas. L'étranger prétend qu'il lui a emporté une pièce d'or, et court après lui. Ces messieurs ne reviennent pas. L'homme au sac paie la dépense et se rend chez un changeur pour y vendre son or.

Arrivé là, il s'aperçoit qu'on lui a escamoté les bons rouleaux, ceux qui lui restent ne renferment que du plomb ou des sous.

— Mon Dieu! monsieur, mais tous ces gens-là se laissent attraper trop facilement; ils n'ont donc affaire qu'à des niais?

— Voulez-vous que je vous conte d'autres vols en usage à Paris?

— C'est inutile, monsieur, en voilà bien assez! J'ai d'ailleurs dans l'idée que les voleurs n'auront pas envie de se frotter à moi.

— Comme vous voudrez, mon cher petit ami.

Le monsieur si officieux n'en dit pas davantage, il se retourne, et, pendant le reste du voyage, dort ou fait semblant de dormir. Quant à Trick, il dort parfaitement bien sur une seule oreille, ce qui est infiniment plus commode que de dormir sur les deux.

On arrive à Paris.

Le compagnon de l'impériale est descendu avant la barrière, après avoir encore dit au petit Trick de se rappeler ses conseils.

Le jeune Breton, à peine dans la grande ville, regarde l'adresse de son marchand de bric-à-brac, et lit :

Monsieur Fripard, rue aux Ours.

Trick se fait indiquer la rue aux Ours; puis, son sac de nuit sur le dos, court chez M. Fripard. Le marchand de bric-à-brac est un petit vieillard jaune et fripé qui porte depuis seize ans la même redingote, ce qui doit donner une haute idée de son économie. Il reçoit le petit Breton assez sévèrement, et lui dit :

— Tu vas être mon commis; mais prends garde! si tu perds quelque chose, si tu te laisses attraper, songe que je retiendrai cela sur tes appointements.

— C'est entendu, répond Trick, et cela ne m'empêchera pas d'amasser.

— Tu vas, sur-le-champ, te mettre à la besogne. Tu tiendras mes livres. On dit que tu écris bien?

— Oui, monsieur.

— Tu écriras bien serré, afin d'employer moins de papier. Te sers-tu de plumes de fer?

— Oui, monsieur.

— Très-bien; tu te les fourniras. Mais tu ne vas pas garder ce bel habit pour travailler?

— Oh! non, monsieur! j'ai dans mon paquet une veste et une blouse.... Oh! j'ai tout ce qu'il me faut, je suis bien nippé!

— Alors, endosse tout de suite ta blouse. Tu ne la quitteras que les dimanches, et encore ces jours-là, si tu m'en crois, tu te contenteras de la retourner.

Le petit Trick, tout en se disant que son patron pousse un peu loin l'économie, se met en devoir d'ouvrir son sac de nuit, qu'il a déposé en entrant dans un coin de la boutique.

Tout à coup un cri de stupeur échappe au jeune Breton; le vieux Fripard en est effrayé; il se retourne en disant :

— Est-ce que tu aurais cassé quelque chose ici?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela... Mais, tenez... voyez donc.. mon pauvre sac de nuit où j'avais huit chemises, douze mouchoirs trois gilets, deux pantalons, deux vestes et une blouse...

Le vieux marchand s'approche et regarde dans le sac de nuit qui ne contenait plus que du son.

— C'est une leçon d'économie que ton oncle aura voulu te donner, dit M. Fripard. Il pense que ce que tu portes sur toi te suffit.

— Oh! non, monsieur, non! j'ai fait moi-même mon paquet, et je suis bien sûr que j'avais tout ce que je viens de vous dire... Et plus que du son!... Ah! voilà un papier, il y a quelque chose d'écrit.

Trick ouvre le papier et lit :

« Je vous ai dit de vous tenir en garde contre les voleurs vous « n'avez pas voulu me croire; mais les bons avis que je vous ai « donnés valent bien les effets que contenait votre sac. »

— Ah! le scélérat fripon! s'écrie Trick; c'est mon compagnon de voyage qui m'a volé.

Le vieux Fripard fait la grimace en disant :

— Mon bon ami, voilà qui n'annonce pas que vous soyez fort malin, et je ferais peut-être bien de ne point vous prendre chez moi; car je crains que vous ne me laissiez voler aussi, moi!

Trick promet au vieux marchand d'être sans cesse sur ses gardes, de ne jamais avoir confiance en personne, et Fripard consent à le garder chez lui, en disant :

— Heureusement pour vous, votre habit est presque neuf, vous pourrez le porter dix ans comme cela sans le faire retourner.

— Oui, mais j'espère grandir en dix ans et mon habit ne grandira pas, murmure Trick en soupirant.

Par bonheur, le jeune Breton n'avait pas placé son argent dans son sac de nuit. Avec ce qu'il possède, il se rachète du linge, et il a bientôt oublié cette première mésaventure.

Le petit Trick passe huit mois dans la boutique du vieux marchand de bric-à-brac, et comme pendant tout ce temps il ne s'était pas laissé attraper une seule fois, sa confiance en lui-même était revenue, et avec elle cette vanité, cette forfanterie qui étaient son mauvais côté.

Cependant le jeune apprenti ne gagnait toujours que quatre francs par mois, c'était bien peu; mais son maître l'obligeait à être économe en ne lui permettant aucune distraction, aucun plaisir.

Un beau matin, un monsieur très-bien mis entre dans la boutique du marchand de bric-à-brac, qui avait alors en étalage un parapluie fort élégant et presque neuf. L'individu examine le parapluie et en demande le prix.

— Trente-six francs, répond M. Fripard, et c'est mon dernier mot. Ce parapluie est d'un taffetas magnifique, le bois en est précieux, il a une petite pomme en écaille avec des incrustations en or. Trente-six francs, c'est pour rien.

— Qu'on le porte chez moi; qu'on me suive, je rentre.

Comme le monsieur a déjà une canne, on trouve assez naturel qu'il ne veuille pas encore se charger d'un parapluie.

D'ailleurs, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas toujours trente-six francs dans sa poche pour payer une emplette faite *ex abrupto*.

Le vieux Fripard donne le beau parapluie au petit Trick, mais il lui dit à l'oreille :

— Surtout ne lâche pas cet objet sans en avoir reçu la valeur!

Trick fait un signe de tête affirmatif; il met le parapluie sous son bras, et suit le monsieur en disant :

— Vous pouvez être bien tranquille, patron, ce n'est pas moi qu'on attrapera! Je me suis laissé donner du son une fois, c'est vrai; mais si j'avais tenu mon sac pendant tout le voyage, cela ne serait pas arrivé.

Le beau monsieur marche assez longtemps; enfin il s'arrête dans une rue, et au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie :

— Ah! diable! j'ai oublié ma tabatière dans votre boutique... Oh! bien certainement. Je l'avais en sortant; je ne suis entré que chez vous... Je me rappelle fort bien maintenant que j'ai prisé; je l'aurai laissée sur un comptoir. Je tiens beaucoup à ma tabatière, sur laquelle se trouve un fixé de Téniers, qui me vient d'une tante qui m'a servi de mère. Jeune homme, donnez-moi ce parapluie, et veuillez aller me chercher ma tabatière.

Trick devient rouge jusqu'aux oreilles, et il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se rappelle la recommandation de son bourgeois.

Le beau monsieur sourit, et reprend d'un air gracieux :

— Je devine la cause de votre embarras, jeune homme; vous craignez de me laisser le parapluie sans être payé. Je ne me formalise pas de cette crainte; à Paris, il y a tant de fripons, que l'on fait bien de se tenir en garde, surtout quand on est dans le commerce.

Tenez, mon jeune ami, voici deux pièces de vingt francs, c'est un peu plus que je ne vous dois, mais rapportez-moi ma tabatière, et les quatre francs qui resteront seront pour vous. Voi i ma demeure... Vous demanderez M. Breloque; allez, dépêchez vous, vous me ferez plaisir.

Petit-Trick s'empresse de donner le parapluie. Il prend les pièces qu'on lui présente, et se met à courir, enchanté de gagner en un jour ce qu'il ne gagne ordinairement qu'en un mois, et se promettant déjà de bien se divertir le dimanche suivant avec ses quatre francs.

Il arrive tout joyeux chez son patron, et se met sur-le-champ à fureter dans la boutique, en disant:

— Où est la tabatière de ce monsieur?... Il l'a laissée ici... il en est sûr... Vous devez avoir trouvé sa tabatière. Il y a dessus un petit *attaché* de Téniers.

— Je n'ai rien trouvé! s'écrie le vieux Fripard; mais toi, imbécile, tu n'as plus le parapluie?... Est-ce que malgré ma défense tu aurais livré un objet de trente-six francs sans être payé?... Ah! si tu as fait ce coup-là, je te chasse!

— N'ayez donc pas peur, bourgeois, je ne suis pas un mais, moi! Tenez, voilà quarante francs en deux pièces d'or que ce monsieur m'a données pour vous payer, et le reste sera pour moi si je lui rapporte sa tabatière. Sapristi, je voudrais bien la retrouver pour tant!

Et Trick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique.

Cependant le marchand a pris les deux pièces qu'on lui donne en payement; leur poids lui semble suspect. Il les examine attentivement, les frotte entre ses doigts, pousse un cri de colère et allonge un coup de pied dans le bas du dos de son commis, qui s'obstine à vouloir trouver la tabatière sous les comptoirs.

— Tiens! petit drôle, s'écrie le vieux Fripard : le voilà ton pourboire! ce sont deux pièces de vingt sous dorées, et rien de mal dorées, que tu m'apportes. Je suis volé!

Trick reste stupéfait; mais bientôt il sort de la boutique en courant; il se rappelle dans quelle rue, dans quelle maison il a laissé le beau monsieur; il arrive, reconnaît la porte cochère, entre, et demande au portier :

— Monsieur Breloque?

Le portier lui répond :

— Il n'y a jamais eu de Breloque dans la maison.

Trick donne le signalement exact du monsieur et du parapluie. On ne sait pas ce qu'il veut dire.

Le pauvre garçon revient en pleurant chez le vieux Fripard, qui lui dit :

— Tu avais trente-six francs à me remettre pour l'objet vendu, tu m'en as donné deux, reste à trente-quatre. Tu as déjà gagné trente-deux francs chez moi, tu vas me les remettre et t'en aller : c'est quarante sous que je perds, mais j'aime mieux supporter ce *déficit* que de te garder chez moi plus longtemps.

Trick donne ses épargnes, et quitte le marchand de bric-à-brac en se demandant ce qu'il va faire.

Le Petit-Trick se rappelle alors que dans ses courses il a fait connaissance avec un jeune homme employé dans un magasin de nouveautés, qui lui a donné son adresse; il s'empresse d'aller le trouver et lui conte ses malheurs.

Le jeune commis en nouveautés présente Petit-Trick à son patron en lui apprenant la position fâcheuse dans laquelle se trouve le pauvre garçon. Le commerçant consent à prendre Trick chez lui comme surnuméraire.

Voilà donc le jeune Breton placé dans un grand magasin de nouveautés, où il ne regrette pas sa boutique de bric-à-brac. Il se conduit avec tant de zèle, montre tant d'aptitude à l'ouvrage, qu'au bout de six semaines son patron lui alloue douze francs par mois d'appointements.

Douze francs par mois! c'était trois fois plus qu'il ne gagnait chez le vieux Fripard; Trick ne doute point qu'il ne soit sur le chemin de la fortune.

Il y a six mois que Petit-Trick est employé dans le magasin de nouveautés, et il n'est pas besoin de dire que sa confiance en lui-même est revenue, et qu'il s'écrie souvent;

— Ah! maintenant je ne conseille à personne d'essayer de m'attraper.

Cependant Trick était surtout chargé de faire les courses et de porter chez les pratiques les étoffes dont elles avaient fait choix.

Un jour il sort de son magasin, tenant sous son bras deux jolis cachemires français soigneusement enveloppés et ficelés.

Un particulier bien couvert, qui depuis quelque temps suivait le petit commis, ne tarde pas à l'aborder; il baragouine comme s'il était Allemand, Anglais ou Italien; souvent il lui arrive de faire les trois à la fois. Il salue Trick en lui disant :

— Mon bétit monsir, pardon, excuse si che adressais à vous sans connaître, mais moi étrangir, moi bas avoir ici de connaissances, tarteiff.

Le petit commis se mit à rire en répondant :

— Parbleu! on l'entend bien que vous êtes étranger! vous parlez le français comme un ramoneur.

— Ya..., ya..., comme un ra...

Pardon, bétit monsir; vous il avoir une jolie figure qui inspirait le confiance, et si vous il voulait obliger moi d'une renseignement, che donnerais subito vingt francs per leui!

Avant ces mots, l'étranger sort de sa poche sa main

pleine de pièces de cent sous et de napoléons, et le petit commis, qui a maintenant l'habitude de toucher de l'or et de l'argent, s'assure que ce ne sont pas des pièces fausses.

Ébloui à la vue de tant d'espèces, et ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs, si c'est d'une manière qui ne soit point répréhensible, Trick s'écrie :

— Quel service désirez-vous de moi, étranger? parlez, et si cela se peut, je suis prêt à vous obliger.

— C'était bien possible, bétit monsir: moi, étrangir, vénu à Paris pour m'amuser, voyez-vous, et je m'ennuyais toujours, mien herr! moi voudrais que vous il conduise moi à un de ces petits théâtres où l'on joue des farces comiques qui faisaient bien rire... Vous comprenir.

— Oui, je comprends! c'est très-facile; il ne manque pas à Paris de théâtres où l'on s'amuse. Par exemple, le Cirque, Séraphin, Curtius, ou bien les Délassements-Comiques... où je ne suis jamais allé, mais ces messieurs du magasin disent qu'on y donne des petits vaudevilles comme à l'Opéra.

— Très-bien, sapremann! che vouloir allir à ce théâtre; voulez-vous conduire moi?

— Avec plaisir; venez.

Petit-Trick se met en marche, l'étranger le suit. Tout à coup il dit au jeune homme :

— Ecoutez, c'est que je avais sur moi une grosse somme en or que je voudrais cachir et ne pas emporter dans la comédie avec moi ... de crainte des voleurs; menez-moi, s'il vous plaît, sur les bords du canal, dans un endroit ou il passe peu de monde...Vous allez comprenir pourquoi.

— C'est très-facile, dit Trick, le canal est justement derrière les petits théâtres.

On arrive sur le bord de l'eau, dans un endroit où il n'y a pas encore de maisons bâties. L'étranger s'arrête devant un tas de grosses pierres en disant :

— C'est ici que je avais envie pour cachir mon trésor. Aidez-moi, bétit monsir.

Trick cède à la fantaisie de l'étranger; il l'aide à cacher une assez forte somme sous des pierres pendant que personne ne passe près d'eux.

Le trésor caché, on se remet en marche.

On approche des boulevards, et le petit commis s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre, quand celui-ci s'arrête encore en disant :

— Permettez, excuse!.., Tiaple, che zouis inquiète... Che affre peur qu'on trouve mon trésor.

— Ah! dame! je vous ai prévenu que vous faisiez une imprudence.

— Décidément, je voulais ravoir. Bétit monsir, vous savez où était le cachette obligez-moi d'aller chercher et de me rapporter mon trésor, puis je payerai le prix convenu à vous, sapremann!

— Comme vous voudrez! répond Trick qui s'apprête à courir; mais l'étranger l'arrête en lui disant :

— Une minute! Vous allez cherchir mon or, mais si ensuite vous plus revenir... Pardon, mais moi, pas connaître vous, et on m'a prévenu qu'à Paris on attrapait beaucoup les étrangirs.

— C'est vrai, répond Trick en riant, on m'a bien attrapé, moi!

— Bétit monsir, laissez à moi cette paquette que vous tenez sous votre bras pour garantie à moi.

Trick réfléchit : les deux châles qu'il porte valent huit cents francs. L'étranger a caché pour mille francs en or, il donne le paquet en s'écriant :

— C'est juste, gardez cela et attendez-moi... Oh! je ne serai pas longtemps.

Petit-Trick se met à courir. Il arrive sur les bords du canal, reconnaît l'endroit où il a aidé à cacher le trésor; il dérange la pierre, il fouille..., il n'y a plus rien. Un compère a déjà enlevé la somme, et bétit monsir, après avoir remué toutes les pierres voisines, court à l'endroit où il a laissé l'homme au baragouin, et, comme de raison, ne retrouve plus son étranger.

Le pauvre garçon s'en revient en pleurant à son magasin. Ses camarades lui apprennent qu'il a été victime du vol *au pot*, et son patron le met à la porte.

Petit-Trick s'en retourne alors près de son vieil oncle en se disant :

J'en ai assez de Paris!... Ah! quelle vilaine ville!... quel amas de boue, de crotte, de monde, de voitures, d'omnibus, de marchands, de gamins, de floueurs de blagueurs, de voleurs... Je vais m'en retourner auprès de mon vieil oncle, dans mon beau et bon pays de Bretagne!... Là, du moins, on sait à qui l'on a affaires ou n'est pas sans cesse exposé à commettre des bévues! et avec de l'esprit, on n'est pas obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes, ce qui est très-fatigant, même pour les gens les plus fi

Vous voyez que le jeune Trick, malgré tout ce qui lui était arrivé, n'était pas encore bien guéri de sa bonne opinion de lui-même; dans sa colère, il s'en prenait à la grande ville, et rejetait sur elle toutes les fautes qu'il avait commises. Mais c'est assez notre ordinaire : nous ne voulons jamais avouer que nous avons eu tort, à moins que nous n'ayons vraiment beaucoup d'esprit et de mérite : dans ce cas-là nous convenons franchement de nos erreurs, parce que nous ne craignons pas que cela nous fasse passer pour un sot.

Lorsque Petit-Trick fut de retour dans sa Bretagne chérie, il ne raconta pas à son vieil oncle comment les choses s'étaient passées pour lui à Paris; il se présenta comme une victime des événements, des circonstances. Le vieil oncle le crut ou eut l'air de le croire, ce qui revient absolument à la même. Puis, dix-huit mois après le retour de son neveu, le vieillard mourut, en nommant Trick son seul héritier.

Or, il advint que ce vieil oncle, qui avait toujours vécu très-modestement, et que par cette raison on croyait peu fortuné, laissait au Petit-Trick une fortune très-ronde, très-confortable en bons billets de banque et en pièces d'or qu'il avait entassés au fond d'une cassette.

A la vérité, les pièces d'or étaient à différentes effigies; il y avait des *louis*, avec le portrait du malheureux Louis XVI, puis il y avait des pièces de vingt francs frappées sous la république, puis des napoléons, puis des Charles X, puis des Louis XVIII, etc.

De toutes ces pièces d'or, celles que Petit-Trick semblait le plus affectionner, c'étaient celles qui portaient l'effigie de Louis XV : était-ce comme Breton, par suite de l'attachement qu'il portait à cette dynastie? était-ce parce que la pièce valait vingt quatre livres, tandis que les autres ne valaient que vingt francs? Voilà ce que nous n'avons jamais bien su..... il y a tant de choses dans ce monde que l'on ne sait jamais bien!

Voilà donc Trick qui se trouve, à l'âge de dix-huit ans, libre de ses actions et possesseur d'une assez jolie fortune.

C'était plus que jamais le cas de ne point se laisser attraper.

Pour ne point être attrapé, savez-vous à quoi pensa Trick?... je veux le donne en cent... je vous le donne en mille. ...

Mais, comme je vois bien que vous ne devinerez pas, je prétère vous le dire tout de suite : il pensa à prendre une femme. En voilà une idée!..... Certainement, la femme est la créature la plus jolie, la plus séduisante, la plus provoquante que l'on puisse rencontrer sur la terre, du moins je n'ai encore trouvé rien de mieux, et je pense qu'on sera généralement de mon avis; mais c'est justement parce que la femme possède tant d'attraits, tant de charmes, qu'à dix-huit ans c'est une folie de penser à se marier, à s'enchaîner... et surtout lorsqu'on n'a pas encore connu l'amour. L'hymen demande de l'expérience, beaucoup d'expérience... du côté du mari, s'entend!

— Et pourquoi seulement du côté du mari? vont peut-être s'écrier les dames.

— Ah! mesdames, c'est que si vous aviez aussi de l'expérience vous ne voudriez probablement pas de nous.

Trick se dit :

Je vais me choisir une petite femme capable de faire mon bonheur... Oh! je sais ce qu'il me faut... je ne m'y tromperai pas.

Je suis gai, je dois prendre une femme rieuse; j'ai de l'esprit je ne ferai pas la bêtise de me marier avec une sotte; je suis fin il faut que mon épouse soit pétrie de malice; j'aime assez la table, je veux une femme qui ait un bon estomac; j'aime la musique il faut que ma compagne chante et qu'elle ait l'oreille juste; enfin, je suis bien bâti et assez gentil de figure, il est indispensable que ma moitié soit bien faite et jolie, pour que nos enfants soient des petits amours.

Vous voyez que le jeune Trick était partisan de l'*homéopathie*. Il y a des personnes qui croient qu'en mariage les contrastes vont beaucoup mieux que les ressemblances. Il est certain, par exemple, que si vous mariez ensemble deux entêtés, ils passeront leur journée à se disputer sans vouloir jamais céder.

Deux personnes bavardes auront encore beaucoup de peine à s'accorder. Deux époux colères ou emportés briseront tout chez eux; deux gourmands se disputeront le même morceau.

Mais si vous mariez la vivacité avec la nonchalance, l'esprit avec la sottise, l'avarice avec la prodigalité, la gaieté avec la tristesse, il en résultera une union où il y aura nécessairement incompatibilité d'humeur.

C'est fort embarrassant.

Revenons à Trick, qui n'était jamais embarrassé, comme tous les gens qui ont une grande confiance en eux.

A dix-huit ans, M. Trick se flatte de connaître les femmes!. Quelle faunité! nous avons tant de gens qui vivent et meurent sans les avoir jamais comprises. Les philosophes, les savants, les sages, les gens d'esprit et les hommes à bonnes fortunes ont déjà dit ou écrit tant de choses sur les femmes, et la plupart de leurs opinions se contredisent entre elles; ce qui fait qu'après avoir consulté, lu ou médité tous ces gens-là, on n'en est pas plus avancé.

Mais le jeune Trick se croyait plus avancé que tout le monde, quoiqu'il n'eût consulté ni *Caton*, ni *Origène*, ni *Tertullien*, ni *saint Bernard*, ni *Catulle*, ni *Juvénal*, ni *Virgile*, ni *Confucius*, ni *Tibulle*, ni *Voltaire*, ni *La Fontaine*, ni *Boileau*... il était certain de bien choisir.

Or, dans les environs de sa demeure, Trick avait avisé une jeune personne qui pouvait bien être de son âge. C'était une brune piquante, à l'œil noir et velouté, aux longs cils, aux sourcils bien fournis et bien arqués; toute sa personne respirait la gaieté, le plaisir, la malice et la coquetterie; sa taille, fine, élancée et souple en même temps, semblait annoncer les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps: c'est une chose fort à considérer dans la personne avec laquelle on veut se marier. D'une humeur vive, enjouée, folâtre, mademoiselle Pélagie (c'était le nom de la jeune fille) avait tout ce qui peut charmer, séduire au premier coup d'œil. Sans doute, il ne faut pas épouser une femme rien que sur l'effet produit par le premier coup d'œil...

On se dit cela quand on est raisonnable; mais ce dangereux premier coup d'œil fait presque toujours des siennes, et on n'efface pas facilement les impressions qu'il a faites.

Mademoiselle Pélagie vivait chez une vieille tante paralytique. C'est une bien faible garde pour une jeune fille qu'une tante qui ne peut pas bouger de son fauteuil. Mademoiselle Pélagie laissait assez souvent sa tante aux soins d'une domestique, et allait se promener seule dans la campagne, soit à pied, soit à cheval; la jeune personne montait à cheval comme une élève de *Baucher* ou de *Franconi*; elle chassait souvent aux petits oiseaux, et elle fumait des cigarettes.

Trick avait remarqué tout cela, et il était dans le ravissement.

Après avoir longtemps suivi des yeux et des pieds mademoiselle Pélagie, Trick l'aborda un jour à l'entrée d'un petit bois, où elle venait de mettre pied à terre pour laisser souffler son cheval.

Le jeune homme s'approche de la séduisante amazone, en lui disant:

— Excusez ma témérité, mademoiselle, mais il y a bien longtemps que je désire faire connaissance avec vous. Je me nomme Trick, et j'habite une propriété de votre voisinage.

Mademoiselle Pélagie connaissait fort bien Petit-Trick; elle s'était aperçue que depuis longtemps il la suivait partout, qu'il était sans cesse sur ses pas, et elle en devinait parfaitement le motif.

Quelle est la femme, la dame, la veuve, la demoiselle, la jeune personne qui ne voit pas quand elle a fait une conquête... à moins, cependant, d'avoir affaire à ces amoureux timides qui ne vous suivent que de fort loin, qui ne vous regardent qu'à la dérobée et n'osent pas vous toucher le bout du doigt.

Mais cette espèce d'amoureux est devenue très-rare; il y a même tout lieu de croire que la graine en est tout à fait perdue.

Mademoiselle Pélagie fait au jeune Trick un sourire fort encourageant, et lui répond:

— Vous n'êtes point un inconnu pour moi, monsieur; je sais que vous êtes mon voisin, je vous ai aperçu plusieurs fois en me promenant.

— Mademoiselle, ce que je vais vous dire vous semblera peut-être bien prompt, bien hardi; mais quand il s'agit du bonheur, j'ai toujours pensé qu'on devait aller vite.

— C'est aussi mon avis, monsieur; parlez donc, ne craignez pas de vous expliquer.

— Mademoiselle, depuis que j'ai hérité de mon oncle, il ne me manque plus qu'une chose pour être entièrement heureux.

— Quelle est donc cette chose, monsieur?

— C'est une femme, mademoiselle.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur... un homme sans femme doit être un corps sans âme.

Le jeune Trick aurait pu trouver cette réflexion un peu décolletée, surtout dans la bouche d'une demoiselle; mais loin de cela, il fut enthousiasmé de cette réponse, et s'écria:

— Vous parlez comme un ange, mademoiselle. Oui, je suis le corps... qui cherche une âme... Voulez-vous être la mienne, ravissante Pélagie; ou, pour parler sans figure, voulez-vous être ma femme?.. Je mets mon nom, ma personne et ma fortune à vos pieds.

Pélagie regarde le jeune homme d'un air qu'on pouvait interpréter de différentes manières; elle répond enfin:

— Vous êtes donc amoureux de moi?

— Comme un fou..

— Depuis longtemps?

— Depuis six semaines.

— Et vous me le dites seulement aujourd'hui... vous y avez mis de la réflexion!

— C'est que je n'osais pas.

— Ah! ah! ah! un homme timide me fait l'effet d'un cheval boiteux!.. pour peu que vous vous abandonniez à lui, vous pouvez être certain qu'il vous jettera par terre.

Trick trouve encore cette réflexion charmante, et il répond:

— Mademoiselle, je ne suis pas boiteux; confiez-vous à moi, je ne vous laisserai pas tomber. Accueillez-vous ma demande.. me permettez-vous d'espérer?

— Vous pouvez toujours espérer; cela ne fait jamais de mal. Quant à vous prendre pour mari... c'est possible.... Cependant, il faut que je connaisse d'abord votre caractère, que je sache si enfin vous me convenez...

Montez-vous à cheval?

— Un peu, mademoiselle.

— Vous allez monter en croupe derrière moi, nous verrons comment vous savez vous tenir.

Et sans attendre la réponse de Trick, mademoiselle Pélagie saute lestement sur son coursier. Le jeune homme met beaucoup plus de temps à grimper derrière elle; enfin, il est placé sur la croupe du cheval.

— Tenez-moi bien, dit Pélagie; mais je vous préviens que j'aime à aller vite.

— Oh! mademoiselle, répond Trick en enlaçant la taille mignonne et voluptueuse de l'amazone, allez le trot, allez le galop! allez comme vous voudrez... ventre à terre même! je serai trop heureux de chevaucher avec vous.

Pélagie a donné un coup de cravache à son cheval, qui s'élance sur la route avec la rapidité de l'éclair.

Trick serrait la cavalière, mais, malgré cela, il faisait sur la croupe des bonds, des sauts qui lui faisaient faire de singulières grimaces. Bientôt le coursier de mademoiselle Pélagie, peu habitué à porter deux personnes, se mit à faire le saut de mouton; et Trick, qui ne s'attendait pas à ce nouveau genre d'exercice, lâcha sa partnaire et roula sur la poussière.

— Vous n'êtes pas fort! dit Pélagie en riant, mais je vous donnerai des leçons...

Avez-vous un cheval?

— Non, mademoiselle.

— Il faut en acheter un bien beau, bien vif, bien dressé que vous m'offrirez, et moi je vous donnerai celui-ci qui ne fait jamais le saut de mouton quand il ne porte qu'une seule personne.

Le lendemain Trick offrait à la belle amazone un fort joli cheval.

Deux jours après, mademoiselle Pélagie se faisait donner par Trick un beau collier en perles; quelques jours après des boucles d'oreilles en diamants.

La jeune fille avait infiniment de fantaisies, et elle s'écriait:

— Pour me plaire il faut avant tout contenter mes caprices; je ne croirai jamais à l'amour d'un homme qui ne satisferait pas tous mes goûts.

— Elle doit être certaine que je l'aime, se disait Trick, car je m'empresse de lui offrir tout ce qu'elle paraît désirer. Mais je suis bien certain qu'elle en est bien reconnaissante, et que de son côté elle est folle de moi.

Et Trick disait ensuite à Pélagie:

— Quel jour nous marions-nous?

Et celle-ci lui répondait:

— Bientôt! mais je veux encore étudier votre caractère.

La seule chose qui déplaisait à Trick, c'est que mademoiselle Pélagie recevait chez elle beaucoup trop de jeunes gens.

— Si ce sont des amoureux, disait Trick à la jeune fille, pourquoi ne les renvoyez-vous pas... car, enfin, puisque je vous plais, ils ne vous plaisent point?

Ce raisonnement était entièrement dépourvu de justesse, car tous les jours beaucoup de personnes nous plaisent en même temps; aussi Pélagie se contentait de répondre en riant:

— Ces jeunes gens viennent voir ma tante, elle aime la compagnie... et cela lui fait plaisir de recevoir du monde; je suis trop bonne nièce pour l'en priver.

Mais un beau matin, Trick eut l'idée de se lever plus tôt que de

coutume pour voir lever le soleil; et voilà qu'en se promenant dans un bois assez touffu, il aperçut, derrière un taillis, mademoiselle Pélagie avec un beau jeune homme, regardant aussi lever le soleil et une foule d'autres choses!

Trick devint blanc, jaune, rouge et bleu, de dépit d'avoir été dupé; quant à la jeune amazone, elle se contenta de rire en disant:

— Ah! vous guettez les gens!... décidément je ne veux pas vous épouser, vous êtes trop méfiant, et puis vous ne savez pas vous tenir à cheval.

— J'en suis pour mes présents, se dit Trick en s'en retournant chez lui. C'est encore bien heureux que j'aie vu cela avant d'être son mari. Allons je me suis trompé... Je croyais cette jeune fille un peu libre dans ses actions, mais je commence à voir qu'elle l'est trop. C'est la faute de sa tante qui est paralytique. Je ne m'adresserai plus à une demoiselle dont les parents seraient imposents. Comme c'est heureux que je me sois levé de bonne heure ce matin! je chercherai une autre femme; mais cette fois je ne me laisserai pas attraper, je m'adresserai mieux.... Décidément mademoiselle Pélagie était trop évaporée et ses manière se ressentaient de son habitude de monter à cheval, elles étaient fort cavalières. Une femme timide et modeste vaut mieux

Oh! je trouverai ce qu'il me faut.... Tâchons seulement de le trouver bien vite...

Le jeune Trick était pressé de former le lien conjugal; il voyait le bonheur dans l'hymen; il pensait ce que Voltaire a écrit:

> ..... Le ciel fit les femmes
> Pour corriger le levain de nos âmes,
> Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
> Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.

Cependant mademoiselle Pélagie s'y était prise d'une singulière façon pour corriger le *levain* du Petit-Trick!... Mais à dix-huit ans on oublie vite une mésaventure.

Bientôt le jeune homme apprit que dans une jolie maison bourgeoise habitée par de vieux rentiers, il y avait une demoiselle à marier, et que cette demoiselle, que l'on citait pour sa grâce et sa beauté, passait aussi pour un modèle de vertu.

Trick se rend hardiment un jour chez les époux Romorantin; il se présente comme voisin qui désire lier connaissance, et il voit pour la première fois mademoiselle Séraphinette.

Figurez-vous une blonde aux yeux bleus, à la bouche petite et pincée; un front modeste, sur lequel de beaux cheveux retombent en grosses boucles, tandis que d'autres descendent plus bas et caressent un cou et des épaules d'une éclatante blancheur; enfin figurez-vous une jeune personne toute mignonne, toute mince, au pied petit, cambré, étroit; à la démarche pudique et décente; qui baisse les yeux quand on la regarde, qui rougit quand on lui parle, qui se trouble quand il faut qu'elle réponde, et vous aurez une idée de ce qu'était mademoiselle Séraphinette.

En contemplant la fille du vieux rentier, Trick se sent sur-le-champ épris, charmé, séduit, enflammé.

Vous trouverez peut-être que Trick prenait feu bien vite; je vous répondrai qu'il n'avait alors que dix-huit ans et demi, et qu'à cet âge un homme est bien mal conformé s'il ne s'enflamme pas aussi vite qu'un paquet d'allumettes. Que, d'ailleurs, un homme doit toujours prendre feu à l'aspect de la beauté; que Dieu l'a créé pour cela... Demandez aux dames ce que c'est qu'un homme qui ne s'enflamme plus?... Quelque chose de bien peu amusant en société.

Trick se dit:

Voilà la femme qu'il me faut!... de la candeur, de la modestie, de la douceur, de la retenue... des yeux presque toujours baissés! quelle différence avec cette perfide Pélagie, dont la prunelle avait l'air de vouloir percer jusque sous mon gilet et qui se donnait en marchant un petit genre de cavalier qui ressemblait beaucoup au cancan que j'ai vu danser à Paris. J'épouserai cette jeune fille...

J'aime à croire qu'elle m'agréera; elle ne m'a pas regardé en face... mais je crois qu'elle m'a un peu examiné de profil. Ensuite, elle a l'air si obéissant, si soumis devant ses parents, que, dès que ceux-ci lui diront: Vous allez devenir madame Trick, je gage qu'elle répondra:

— Avec plaisir, papa; quand vous voudrez, maman.

Trick s'empresse de faire sa demande aux parents.

M. Romorantin était un grand vieillard maigre, jaune, sec, qui avait beaucoup de ressemblance avec un corbeau; madame son épouse était une petite femme un peu bossue et très-bancale, qui aurait pu représenter la fée Carabosse.

Les parents de Séraphinette firent beaucoup de questions au jeune Trick sur sa position, sa fortune, puis ils lui permirent d'espérer et lui dirent: En attendant nous irons chez vous pour nous assurer de votre position.

Trick accueille avec joie cette proposition.

Il invite la famille Romorantin à regarder sa maison comme la sienne et à venir dîner chez lui le plus souvent possible.

Il faut dire que le vieux monsieur qui ressemblait à un corbeau avait un penchant très-prononcé pour la table, et que madame Carabosse, son épouse était, malgré son âge, d'une coquetterie extraordinaire.

M. Romorantin vient donc s'installer chez Trick; il s'y met à table à midi et y reste jusqu'au moment de ventrer se coucher, encore est-on obligé de le reconduire, quelquefois même de le porter chez lui, parce que ses jambes lui refusent tout service.

Quant à madame Romorantin, pour être bien venu d'elle, il faut que chaque jour le jeune Trick lui apporte quelque parure, quelque bijou, quelque colifichet à la mode.

Mais aussi Trick a quelquefois la permission de faire un tour de jardin en tête à tête avec mademoiselle Séraphinette; c'était une grande faveur, car la vieille coquette disait souvent:

— Ma fille a été élevée avec un soin bien rare maintenant. Elle a reçu une éducation superbe, mais elle a pris toutes ses leçons sous nos yeux! Nous ne l'aurions pas laissée seule avec un professeur, lors même qu'il aurait eu quatre-vingt-dix ans. Séraphinette est musicienne, peintre; elle connaît la géographie, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie... Oh! elle est très-forte sur l'astronomie! il n'y a pas une seule étoile dans le ciel qu'elle ne connaisse sur le bout de son doigt.... Elle serait même devenue capable de prédire les éclipses et les comètes. Mais comme son professeur était un joli garçon, j'ai pensé qu'elle savait assez d'astronomie et qu'il ne fallait pas pousser cette science plus loin. Notre fille est un trésor; il faut se rendre digne de la posséder.

Trick ne néglige rien pour qu'on lui adjuge le trésor; il laisse le vieux Romorantin se soûler tous les jours avec les meilleurs vins de sa cave; il se ruine en présents près de madame Carabosse, et on lui promet enfin Séraphinette et on lui permet de lui déclarer son amour.

Quand Trick dit à la modeste petite blonde qu'il l'adore et qu'il va devenir son époux, celle-ci se contente de baisser les yeux et de faire la révérence en répondant:

— Comme vous voudrez, monsieur.

Ce « comme vous voudrez » paraît assez vague au jeun ehomme qui reprend, en cherchant à faire passer dans sa voix tout l'amour qu'il éprouve:

— Mais, mademoiselle, est-ce que cela ne vous fera pas plaisir aussi... à vous?

— Oh! moi, monsieur, ça m'est égal.

— Ah! cela vous est égal de vous marier.... . Vous n'avez donc aucun penchant pour moi?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ah! vous ne savez pas si vous m'aimez?

— Oh! moi, j'aime tout le monde, monsieur.

Au lieu de trouver cette réponse peu rassurante dans une future épouse, Trick y voit l'expression de l'innocence portée à son plus haut degré; il saute de joie... il sauterait au cou de Séraphinette s'il l'osait; mais il se contente de lui baiser la main respectueusement, en lui disant:

— Mademoiselle, vous serez la crème des épouses et moi cello des maris!

Trick ne calcule pas que d'une telle union il pouvait résulter un fromage. Il est au comble de ses vœux. Le même jour il fait un cadeau magnifique à la vieille bossue, qui lui dit:

— Vous serez mon gendre la semaine prochaine.

Et le soir il rapporte chez lui son futur beau-père qui ne lui dit rien, mais qui l'embrasse, en le quittant, d'une façon toute pathétique

Au moment de rentrer chez lui, Trick s'aperçoit qu'il a gardé dans sa poche la clef qui ferme la grille du jardin de son futur beau-père. Alors une idée lui vient à l'esprit, il se dit:

— Maintenant le vieux Romorantin ronfle, et probablement sa femme en fait autant, si je retournais chez eux... la fenêtre de mademoiselle Séraphinette donne sur le jardin... et elle est au rez-de-chaussée... La jeune fille ne doit pas encore être endormie... je frapperai doucement au carreau, elle ouvrira et nous causerons un peu, moi dans le jardin, et elle à sa fenêtre; ce sera fort décent, et après tout, puisque dans huit jours je serai le mari de cette belle enfant, il n'y a pas grand mal à ce que j'aille un peu causer avec elle au clair de la lune... justement le temps est superbe et on voit presque aussi clair qu'en plein midi.

Trick retourne donc vers la demeure de la famille Romorantin. A l'aide de la clef qu'il possède, il ouvre la grille et se trouve bientôt dans l'intérieur du jardin; ce jardin qui précédait la maison, était assez considérable: il y avait une pelouse, un parterre, un potager, puis enfin une partie était arrangée à l'anglaise; c'est-à-dire qu'elle renfermait des bosquets, des allées tortueuses, touffues, et mille petits détours qui étaient presque des labyrinthes.

En traversant cette partie du jardin, Trick crut entendre parler près de lui. Il s'arrêta: le bruit partait d'un bosquet de lilas qui se trouvait alors éclairé par la lune, Trick, au contraire, se trouvant dans l'obscurité ne pouvait craindre d'être vu. Un son qui ressemblait beaucoup à celui de plusieurs baisers se succédant avec rapidité avait fort intrigué notre jeune amoureux qui, écartant doucement le feuillage, aperçoit alors mademoiselle Séraphinette assise fort près d'un beau garçon, lequel, tout en l'enlaçant dans ses bras, lui disait:

— Je t'ai fait connaître à peu près toutes les planètes, la Grande Ourse, Vénus, le Berger, les Trois Rois et une foule d'autres qui n'ont pas l'éclat de tes yeux; maintenant, ô ma douce amie, laisse-moi faire avec toi des études sur la lune; je suis bien aise que l'imbécille que tu vas épouser n'ait plus rien à t'apprendre en fait d'astronomie!

Et aussitôt le beau professeur commença à se livrer à l'étude avec sa jeune élève, qui se montrait d'une extrême docilité et paraissait avoir le plus vif désir de devenir savante.

Trick est un moment pétrifié en voyant un quartier de la lune sur laquelle le professeur dirigeait ses études; mais bientôt il prend son parti, laisse échapper un grand éclat de rire et s'éloigne en chantant:

. As-tu vu la lune, mon gas?

et le lendemain il met à la porte le vieux corbeau qui venait encore pour se griser chez lui.

Cependant ces deux aventures avaient un peu abbatu la vanité du jeune Trick, il était bien obligé de s'avouer à lui-même qu'il avait été encore attrapé et qu'il n'était pas aussi connaisseur en femmes qu'il l'avait pensé.

S'il eût été tout à fait franc, il se serait dit qu'il ne se connaissait à rien.

Un autre s'en serait tenu là et aurait renoncé à l'idée de se marier. Mais Trick tenait beaucoup à l'être, et l'on dit qu'on ne peut pas fuir sa destinée.

Ayant un jour rencontré dans le monde une jeune veuve assez laide, mais qui avait soi-disant rendu son défunt très-heureux... Trick se présenta, se proposa; on l'agréa, et au bout de quinze jours il épousa,

— Parbleu! se dit Trick le lendemain de ses noces, j'ai fort bien fait de prendre une femme qui n'est pas belle, je serai du moins tranquille du côté de sa fidelité; je sais bien qu'il est assez fâcheux d'être obligé de prendre un laideron pour n'avoir pas peur d'être cocu, mais après tout on s'habitue à la figure, tandis que je ne me serais jamais habitué à être attrapé

Deux mois après son mariage, Trick, descendant par hasard à sa cave, où il n'allait jamais, y surprit sa femme en conversation extrêmement criminelle avec un voisin qui s'était offert pour venir lui boucher ses bouteilles.

— Sapristi! se dit Trick en se frappant le front, puisque je ne pouvais pas éviter cela, j'aurais tout aussi bien fait alors de la prendre jolie!

Et Trick, laissant là sa femme, s'en fut vivre tout seul dans un petit coin de la terre, en se disant:

— Je ne verrai plus personne, je n'aurai plus affaire à personne... comme cela, ce serait bien le diable si j'étais encore attrapé.

Trick y mettait de l'entêtement. Il ne voulait pas comprendre que dans ce bas monde les gens les plus heureux sont ceux qui se laissent le plus facilement attraper.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas!

Ch. Paul de Kock

La Jolie Fille du Faubourg	1 10
L'Amoureux transi	1 10
L'Homme aux trois culottes	» 90
Sans cravate	1 30
L'Amant de la lune	3 15
Le Monsieur	1 10
La famille Gogo	1 50
Jarotin	1 10
Mon Ami Piffard	» 50
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient	» 70
Paquinet le Bossu	» 70
Cerisette	1 50
Une Gaillarde	1 80
La Mare d'Auteuil	1 95
Les Étuvistes	2 »
Un Monsieur très-tourmenté	» 80
La Bouquetière du Château-d'Eau	1 60
Paul et son Chien	1 80
Madame de Montdidier	1 20
La Demoiselle du cinquième	1 60
M. Choublanc	» 80
Le Petit Isidore	1 50
M. Cherami	1 30
Une Femme à trois visages	1 95
La Famille Braillard	1 30
Les Compagnons de la Truffe	1 30
L'Ane à M. Martin	» 70
La Fille aux trois jupons	» 70
Demoiselles de magasin	1 60
Les Femmes, le Jeu, le Vin	» 70
Les Enfants du boulevard	1 50
Le Sentier aux prunes	» 70
La Grappe de groseilles	» 90

Xavier de Montépin

Un Drame d'amour	» 70
Le Médecin des pauvres	1 80
Mystères du Palais-Royal	3 »
La Maison rose	1 65
Les Enfers de Paris	2 40
La fille du Meurtrier	1 60
Le Marquis d'Espinchal	1 30
Les Mystères de l'Inde	1 30
La Gitane	1 10
Mademoiselle de Kerven (2e partie de *la Gitane*)	1 18
La Reine de la Nuit	3 »

Ponson du Terrail

Les Drames de Paris (complets)	15 90
Les mêmes par parties.	
L'Héritage mystérieux	2 70
Le Club des Valets de cœur	3 75
Les Exploits de Rocambole	3 90
La Revanche de Baccarat	1 20
Les Chevaliers du clair de lune	2 10
Le Testament de Grain de sel	2 25
15 séries à 1 fr. 05.	
L'ouvrage reste en souscription permanente, et l'on peut toujours se procurer séparément les 150 livraisons, à 10 cent. qui le composent.	
Nouveaux Drames de Paris	5 55
La Résurrection de Rocambole formant 54 livraisons à 10 cent.; 5 séries.	
Le dernier mot de Rocambole	7 50
75 livraisons à 10 cent. et 8 séries.	
Les Mystères de Londres	4 20
40 livraisons à 10 cent, et 4 séries à 1 fr. 05.	
Les Démolitions de Paris	2 40
Les Drames du vill. 3e (1 volume)	4 20
1er épisode. Mademoiselle Mignonne	1 70
2e épisode. La mère Miracle	» 70
3e épisode. Le brigadier La Jeunesse	» 60
4e épisode. Le Secret du docteur Rousselle	1 50
L'Armurier de Milan	1 10
Les Cavaliers de la Nuit	2 10
Le Pacte de sang	4 20
Le même par séries.	
Les Spadassins de l'Opéra	2 »
La Dame au gant noir	2 50
Mystères du Demi-Monde	2 »
Nuits de la Maison dorée	1 10
La Jeunesse du roi Henri	2 75
Le Serment des quatre valets. (2e partie de *la Jeunesse du roi Henri*)	1 80
La Saint-Barthélemy (3e partie de *la Jeunesse du roi Henri*)	1 20
La Reine des Barricades (4e partie)	2 10
Le beau Galaor (5e partie)	1 60
La Deuxième Jeunesse du roi Henri	1 80
Les six parties réunies forment un magnifique volume du prix de 11 fr. 25 c.	
L'Héritage d'un Comédien	» 50
Diamant du Commandeur	» 70
Les Masques rouges	1 95
Le Page Fleur-de-Mai	» 75
Les Cosaques à Paris	2 70
3 séries à 90 cent. ou 27 livraisons à 10 cent.	
La Roi des Bohémiens	1 10
La Reine des Gipsies	1 10
Mémoires d'un Gendarme	1 10
Le Chambrion	» 70
Le Nouveau Maître d'École	» 70
Dragonne et Mignonne	» 90
Le Grillon du moulin	1 »
La Fée d'Auteuil	» 90

Ch. Monselet

La Franc-Maçonnerie des Femmes	1 50

Pierre Zaccone

Les Mystères de Bicêtre	1 30
Une haine au Bagne	5 »
Les misérables de Londres	2 55

Paul Féval

Bouche de Fer	1 95
Les Drames de la Mort	3 15

Pierre Véron

Le Roman de la Femme à Barbe	» 70

Jean-Jacques Rousseau

Emile	2 10
La Nouvelle Héloïse	2 10

Albert Blanquet

Les Amours de d'Artagnan	2 70
Les Amazones de la Fronde	2 10
Les Belles Dames du Pré-aux-Clercs	2 40

Henri de Kock

L'Amour Bossu	» 80
La Chute d'un Pair	» 60
Le Roman d'une femme pâle	» 50

Eugène Sue

Les Mystères de Paris	3 75
Le Juif Errant	3 15
Les Misères des Enfants trouvés	1 80
La Famille Jouffroy	3 »
L'Institutrice	» 90
Atar-Gull	» 70
La Salamandre	» 90
Le Marquis de Létorière	» 50
Arthur	1 80
Thérèse Dunoyer	» 90
Deux Histoires	1 10
Latreaumont	1 10
Comédies sociales	» 70
Jean Cavalier	1 80
La Coucaratcha	1 10
Le Commandeur de Malte	1 10
Paula Monti	» 90
Plik et Plock	» 70
Delcytar	» 50
Mathilde	2 75
Le Morne-au-Diable	1 10
La Vigie de Koat-Ven	1 80
L'Orgueil (1re partie)	1 10
L'Orgueil (2e partie)	» 90
L'Envie	1 10
La Colère	» 70
La Luxure	» 70
La Paresse	» 50
L'Avarice	» 70
La Gourmandise	» 50
Les mêmes en un volume	6 »
La Marquise d'Alfi	» 70
La Bonne Aventure (1re partie)	» 90
La Bonne Aventure (2e partie)	» 90
Jean Bart et Louis XIV, magnifique édition illustrée de 125 gravures dans le texte et hors texte.	
Prix, broché	9 »
Les Enfants de l'amour	1 10
Les Mémoires d'un mari	2 80
Les mêmes par séries.	
Un Mariage de convenance	1 50
Un Mariage d'argent	» 90
Un Mariage d'inclination	» 50
Mademoiselle de Plouernel	1 10
Jeanne Dare	1 50
La Faucille d'or	1 »
La Clochette d'airain	
Le Collier de fer	» 90
La Croix d'argent	» 70
L'Alouette du casque	» 90
Les Fils de famille	2 55
La Garde du poignard	1 50
Le Casque du dragon	» 90
Mathilde. 1 beau volume	5 »
On 8 séries à 50 cent. et 1 à 80 cent. 18 livraisons à 10 c.	
Le Juif Errant. 1 beau volume	6 »
On 10 séries à 50 c. et 4 à 75 c. — 58 livraisons à 10 c.	
Les Mystères de Paris. 1 beau vol.	5 »
On 10 séries à 50 c. — 46 livraisons à 10 c.	

Léon Beauvalet

Les Femmes de Paul de Kock. 1 beau vol.	5 »

Ch. Rabou

Louison d'Arquien	» 70

Alboise et Maquet

Les Prisons de l'Europe	3 »

Alexandre Dumas

Les Crimes célèbres. 1 vol. illustré	4 »
Les mêmes par séries.	
La Marquise de Brinvilliers. La Comtesse de Saint-Géran, Karl Sand, Murat, Les Cenci	» 90
Marie Stuart	» 70
Les Borgia. La Marquise du Gange	» 90
Massacre du Midi. Urbain Grandier	1 10
Jeanne de Naples, Vaninka	» 70
Thécla	» 70

Ainsworth

Le Bandit de Londres	1 10

Gœthe

Werther et Faust	» 90

E. Capendu

Le Chasseur de panthères	» 90
L'Hôtel de Nourras	2 70
Le Roi des Gibets	2 50
Le Tambour de la 52e demi-brigade	3 »
Bibi Tapio	3 30

L'héritier

Les Mystères de la vie du monde. I. Scènes épisodiques et anecdotiques	» 70
II. Grimaces et Grimettes	» 70

Emmanuel Gonzalès

Ès 6 le Lépreux	1 10
Le Prince Noir (2e partie d'*Ès le Lépreux*)	1 10
Les Deux Favorites (suite d'*Ès le Lépreux*)	1 10
Les Frères de la Côte	» 90

Elie Berthet

Le Gabet de Normandie	» 90

Jules de Saint-Félix

Le dernier Colonel	1 70

Scarron

Roman comique	1 50

Léo Lespès

Les filles de Barrabas	2 10

Marco de Saint-Hilaire

Mémoires d'un page de la Cour impériale	» 90

Louis Noir

Souvenirs d'un Zouave (Campagne d'Italie)	» 70

Vidocq

Ses Mémoires écrits par lui-même. 1	70
Le même en 5 séries à 1 fr. 05	

Henri Augu

Les Français sur le Rhin	1 50
Le Tribunal de sang	» 50

Paul de Couder

La Tour de Nesles	1 50

Féréal

Mystères de l'Inquisition	10
Les Physiologies par [illegible] Un volume	1 »

Jacques Arago

Voyage autour du monde. — Souvenirs d'un aveugle	2 95

Adrien Robert

Un Bon Garçon	» 70
Le Bouquet de Satan	» 70
Les Aventures de Lazarille	1 »
Les Contes fantasques et facétieux	9 »
Edition imprimée sur papier de Hollande	15 »

J. Beaujoint

Les Nuits de Paul Niquet	1 30

A. de Bougy

La Vengeance du Bravo	» 90

Léon Beauvalet et Lemercier de Neuville

Les Femmes de Murger, 1 vol. broché, br.	5 »

Et. Enault et L. Judicis

Le Vagabond	1 10

H. Emile Chevalier

50 Hommes pour une Femme	1 »
Un Drame esclavagiste	1 25
Les Souterrains de Jersey	» 70

Didier

Le Salteador	» 70

Paris. — Typ. Rouge frères et Comp., rue du Four-St-Germ., 44.

Ch. Paul de Kock

La Jolie Fille du Faubourg..... 1 10
L'Amoureux transi..... 1 10
L'Homme aux trois culottes..... » 90
Sans cravate..... 1 30
L'Amant de la lune..... 3 15
Ce Monsieur..... 1 10
La famille Gogo..... 1 50
Carotin..... 1 10
Mon Ami Piffard..... » 50
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient..... » 70
Taquinet le Bossu..... » 70
Cerisette..... 1 50
Une Gaillarde..... 1 80
La Mare d'Auteuil..... 1 95
Les Étuvistes..... 2 »
Un Monsieur très-tourmenté..... » 80
Le Bouquetière du Château-d'Eau..... 1 60
Paul et son Chien..... 1 80
Madame de Montflanquin..... 1 20
La Demoiselle du cinquième..... 1 60
M. Choublanc..... » 80
Le Petit Isidore..... 1 50
M. Cherami..... 1 30
Une Femme à trois visages..... 1 95
La Famille Braillard..... 1 30
Les Compagnons de la Truffe..... 1 30
L'Ane à M. Martin..... » 10
La Fille aux trois jupons..... » 70
Demoiselles de magasin..... 1 60
Les Femmes, le Jeu, le Vin..... » 70
Les Enfants du boulevard..... 1 50
Le Sentier aux prunes..... » 70
La Grappe de groseilles..... » 90

Xavier de Montépin

Un Drame d'amour..... » 70
Le Médecin des pauvres..... 1 80
Mystères du Palais-Royal..... 3 »
La Maison rose..... 1 65
Les Enfers de Paris..... 2 50
La fille du Meurtrier..... 1 60
Le Marquis d'Espinchal..... 1 30
Les Mystères de l'Inde..... 1 30
La Gitane..... 1 10
Mademoiselle de Kerveo (2e partie de *la Gitane*)..... 1 18
La Reine de la Nuit..... 3 »

Ponson du Terrail

Les Drames de Paris (complets)..... 15 90
Les mêmes par parties.
L'Héritage mystérieux..... 2 70
Le Club des Valets de cœur..... 3 75
Les Exploits de Rocambole..... 3 90
La Revanche de Baccarat..... 1 20
Les Chevaliers du clair de lune..... 2 10
Le Testament de Grain de sel..... 2 25
15 séries à 1 fr. 05.
L'ouvrage reste en souscription permanente, et l'on peut toujours se procurer séparément les 150 livraisons, à 10 cent. qui le composent.
Nouveaux Drames de Paris..... 5 55
La Résurrection de Rocambole formant 54 livraisons à 10 cent.; 5 séries.
Le dernier mot de Rocambole..... 7 50
75 livraisons à 10 cent. et 8 séries.
Les Mystères de Londres..... 4 20
40 livraisons à 10 cent. et 4 séries à 1 fr. 05.
Les Démolitions de Paris..... 2 40
Les Drames du village (1 volume)..... 4 20
1er épisode. Madame Gelle Mignonne..... 1 70
2e épisode. La mère Miracle..... » 70
3e épisode. Le brigadier La Jeunesse..... » 60
4e épisode. Le Secret du docteur Rousselle..... 1 50
L'Armurier de Milan..... 1 10
Les Cavaliers de la Nuit..... 2 40
Le Pacte de sang..... 4 20
Le même par séries.
Les Spadassins de l'Opéra..... 2 »
La Dame au gant noir..... 2 50
Mystères du Demi-Monde..... 2 »
Nuits de la Maison dorée..... 1 10
La Jeunesse du roi Henri..... 2 75
Le Serment des quatre valets. (2e partie de *la Jeunesse du roi Henri*)..... 1 80
La Saint-Barthélemy (3e partie de *la Jeunesse du roi Henri*)..... 1 20
La Reine des Barricades (1re partie)..... 2 10
Le beau Galaor (2e partie)..... 1 60
La Deuxième Jeunesse du roi Henri..... 1 80
Les six parties réunies forment un magnifique volume du prix de 11 fr. 25 c.
L'Héritage d'un Comédien..... » 50
Diamant du Commandeur..... » 70
Les Masques rouges..... 1 95
Le Page Fleur-de-Mai..... » 75
Les Cosaques à Paris..... 2 70
3 séries à 90 cent. ou 27 livraisons à 10 cent.
Le Roi des Bohémiens..... 1 10
La Reine des Gipsies..... 1 10
Mémoires d'un Gendarme..... 1 10
Le Chambrion..... » 70
Le Nouveau Maître d'École..... » 70
Dragonne et Mignonne..... » 90
Le Grillon du moulin..... 1 »
La Fée d'Auteuil..... » 90

Ch. Monselet

La Franc-Maçonnerie des Femmes..... 1 50

Pierre Zaccone

Les Mystères de Bicêtre..... 1 30
Une haine au Bagne..... 5 »
Les misérables de Londres..... 2 55

Paul Féval

Bouche de Fer..... 1 95
Les Drames de la Mort..... 3 15

Pierre Véron

Le Roman de la Femme à Barbe..... » 70

Jean-Jacques Rousseau

Emile..... 2 10
La Nouvelle Héloïse..... 2 10

Albert Blanquet

Les Amours de d'Artagnan..... 2 70
Les Amazones de la Fronde..... 2 10
Les Belles Dames du Pré-aux-Clercs..... 2 40

Henri de Kock

L'Amour Bossu..... » 80
La Chute d'un Pétit..... » 60
Le Roman d'une femme pâle..... » 50

Eugène Sue

Les Mystères de Paris..... 3 75
Le Juif Errant..... 3 15
Les Misères des Enfants trouvés..... 1 80
La Famille Jouffroy..... 3 »
L'Institutrice..... » 90
Atar-Gull..... » 70
La Salamandre..... » 90
Le Marquis de Létorière..... » 50
Arthur..... 1 80
Thérèse Dunoyer..... » 90
Deux Histoires..... 1 10
Latréaumont..... 1 10
Comédies sociales..... » 70
Jean Cavalier..... 1 80
La Coucaratcha..... 1 10
Le Commandeur de Malte..... 1 10
Paula Monti..... » 90
Plik et Ploek..... » 70
Deleytar..... » 50
Mathilde..... 2 75
Le Morne-au-Diable..... 1 10
La Vigie de Kont-Ven..... 1 80
L'Orgueil (1re partie)..... 1 10
L'Orgueil (2e partie)..... » 90
L'Envie..... 1 10
La Colère..... » 70
La Luxure..... » 70
La Paresse..... » 50
L'Avarice..... » 70
La Gourmandise..... » 50
Les mêmes en un volume..... 6 »
La Marquise d'Alfi..... » 70
La Bonne Aventure (1re partie)..... » 90
La Bonne Aventure (2e partie)..... » 90
Jean Bart et Louis XIV, magnifique édition illustrée de 125 gravures dans le texte et hors texte.
Prix, broché..... 9 »
Les Enfants de l'amour..... 1 10
Les Mémoires d'un mari..... 2 80
Les mêmes par séries.
Un Mariage de convenance..... 1 50
Un Mariage d'argent..... » 90
Un Mariage d'inclination..... » 50
Mademoiselle de Plouernel..... 1 10
Jeanne Dare..... 1 50
La Fanciulle d'or..... 1 »
La Clochette d'airain..... 1 »
Le Collier de fer..... » 90
La Croix d'argent..... » 70
L'Alouette du casque..... » 90
Les Fils de famille..... 2 55
La Garde du poignard..... 1 50
Le Casque du dragon..... » 90
Mathilde. 1 beau volume..... 5 »
On 8 séries à 50 cent. et 1 à 80 cent. 18 livraisons à 10 c.
Le Juif Errant. 1 beau volume..... 6 »
On 10 séries à 50 c. et 4 à 75 c. — 58 livraisons à 10 c.
Les Mystères de Paris. 1 beau vol..... 5 »
On 10 séries à 50 c. — 16 livraisons à 10 c.

Léon Beauvalet

Les Femmes de Paul de Kock. 1 beau vol.. 5 »

Ch. Rabou

Louison d'Arquien..... » 70

Alboise et Maquet

Les Prisons de l'Europe..... 3 »

Alexandre Dumas

Les Crimes célèbres. 1 vol. illustré..... 4 »
Les mêmes par séries.
La Marquise de Brinvilliers. La Comtesse de Saint-Géran. Karl Sand. Murat. Les Cenci..... » 90
Marie Stuart..... » 70
Les Borgia. La Marquise de Gange..... 1 90
Massacre du Midi. Urbain Grandier..... 1 10
Jeanne de Naples. Vanuska..... » 70
Thecla..... 1 70

Ainsworth

Le Bandit de Londres..... 1 10

Gœthe

Werther et Faust..... » 90

E. Capendu

Le Chasseur de panthères..... » 90
L'Hôtel de Sierres..... 2 70
Le Roi des Gabiers..... 2 90
Le Tambour de la 52e demi-brigade..... 3 »
Eiba Tapia..... 3 30

L'héritier

Les Mystères de la vie du monde. I. Scènes épisodiques et anecdotiques..... » 70
II. Grisons et Grisettes..... » 70

Emmanuel Gonzalès

Jésus le Lépreux..... 1 10
Le Prince Noir. 2e partie d'*Edouard le Leopard*..... 1 1
Les Deux Favorites (suite d'*Edouard le Leopard*)..... 1 1
Les Larmes de la Gloire..... » 90

Elie Berthet

Le Cadet de Normandie..... » 90

Jules de Saint-Félix

Le dernier Colonel..... » 70

Scarron

Roman comique..... 1 50

Léo Lespès

Les filles de Barrabas..... 2 10

Marco de Saint-Hilaire

Mémoires d'un page de la Cour impériale..... » 90

Louis Noir

Souvenirs d'un Zouave (campagne d'Italie)..... » 90

Vidocq

Ses Mémoires écrits par lui-même. 1 vol..... 50
Le même en 5 séries à 1 fr. 05.

Henri Augu

Les Français sur le Rhin..... 1 50
Le Tribunal de sang..... » 50

Paul de Couder

La Tour de Nesle..... 1 50

Féréal

Mystères de l'Inquisition..... 10
Les Physiologies parisiennes. Un volume..... 1 »

Jacques Arago

Voyage autour du monde — Souvenirs d'un aveugle..... 2 95

Adrien Robert

Un Bon Garçon..... » 70
Le Bouquet de Satan..... » 70
Les Aventures de Lazarille..... 4 »
Les Contes fantastiques et fantasques..... 9 »
Edition imprimée sur papier de Hollande 15 »

J. Beaujoint

Les Nuits de Paul Niquet..... 1 10

A. de Bougy

La Vengeance du Bravo..... » 90

Léon Beauvalet et Lemercier de Neuville

Les Femmes de Marger, 1 vol. broché, br. 5 »

Et. Enault et L. Judicis

Le Vagabond..... 1 10

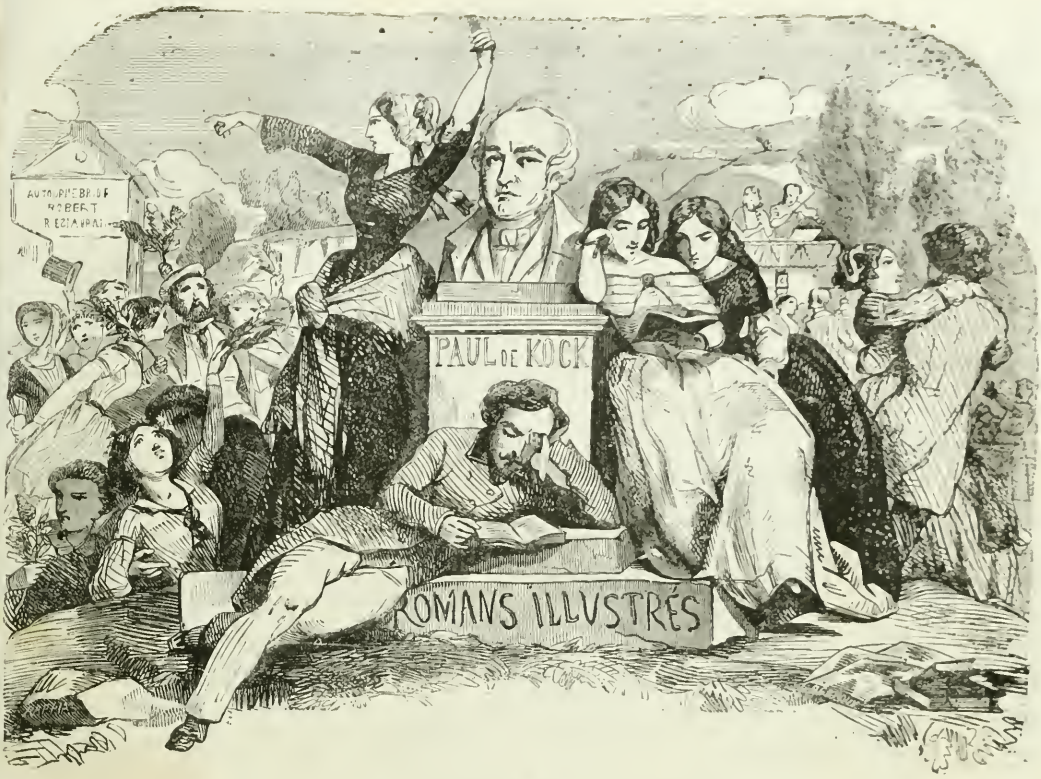
H. Emile Chevalier

59 Hommes pour une Femme..... 1 »
Un Drame esclavagiste..... 1 25
Les Souterrains de Jersey..... » 70

Didier

Le Salteador..... » 70

Paris. — Typ. Rouge frères et Comp., rue du Four-St-Germ., 43.



CE MONSIEUR.

Brun, del.
L. Deghouy, sculp.

CHAPITRE I.

DEUX AMANTS SUR LES BORDS DU CANAL.

A sept heures du soir, par un temps affreux, dans le mois de janvier de l'année mil huit cent quarante (année tant redoutée par les esprits faibles et les femmes de ménage, et qui, d'après les pronostics de nombreux almanachs, devait être, sinon la dernière, mais du moins une des plus meurtrières pour notre globe), un monsieur jeune et bien mis se promenait sur le quai Valmy, le long des bords du canal; dans ce nouveau quartier de Paris, qui sera peut-être fort gai, très vivant et bien pavé dans quelques années, mais qui n'est pas encore arrivé là. La partie du quai où se tenait notre promeneur était une de celles où les habitations sont encore rares, où les maisons ont peu de locataires, où, par conséquent, on rencontre le moins de monde, même quand il fait jour et beau, d'après cela, vous devez juger si elle devait être déserte le soir, par un temps froid, pluvieux, et lorsque les bourrasques de vent, qui s'élevaient à chaque instant, forçaient les hommes à porter leur main sur la tête pour y retenir leur chapeau, qui, sans cela, aurait pu être enlevé et voguer sur le canal.

Au moment où ils passent près du chiffonnier, cet homme lève sa lanterne à la hauteur de leur visage.

C'était de ces temps où, suivant un vieux proverbe, on ne mettrait pas un chien dehors, de ces temps où il faut vraiment avoir affaire pour sortir; de ces temps où, pour faire faction dans une rue, il faut être ou amant, ou voleur, ou jaloux.

L'individu qui allait et venait sur le quai faisait tantôt dix pas, tantôt vingt; puis il s'arrêtait, regardait à sa montre, restait quelques minutes sans bouger, revenait ensuite sur ses pas, et recom-

mençait bientôt le même manége. Cependant, les yeux se portaient presque toujours du même côté, il regardait les fenêtres d'une assez belle maison, et fixait particulièrement le premier étage, où l'on apercevait de la lumière aller et venir d'une pièce à une autre.

Quelquefois le jeune homme marchait un peu, tout en regardant toujours les fenêtres de la maison où, selon toute apparence, logeait la personne qu'il attendait, puis, comme on ne voit pas à ses pieds quand on regarde en l'air, il lui arrivait souvent de mettre sa botte dans une flaque d'eau et de s'envoyer de la boue jusqu'aux genoux. Alors il s'arrêtait, il jurait assez énergiquement, ce qui ne l'empêchait pas d'être crotté, mais ce qui soulage lorsqu'on est en colère; et enfin il se mettait à marcher avec précipitation, comme s'il eût pris le parti de s'éloigner et de ne pas attendre; mais, après avoir fait environ deux cents pas avec la même résolution, sa marche ne tardait pas à se ralentir, il s'arrêtait, se retournait, revenait sur ses pas, et allait de nouveau se poser en faction devant la maison où l'on voyait aller et venir de la lumière.

Dans un moment où il venait encore de mettre ses pieds dans un trou, ce monsieur fait un mouvement d'impatience, en se disant :

« Il faut avouer que je suis bien niais!.... rester ainsi au froid, au vent, à la pluie, marcher dans l'eau, me crotter... lorsque je pourrais être maintenant chez moi, assis devant un bon feu, les pieds sur mes chenets, et à mon aise dans ma robe de chambre... ou bien chez un ami... ou au spectacle... enfin, il n'y a pas d'endroit où je ne serais mieux qu'ici; et encore si on disait : je reste là... je brave le temps... je brave les rhumes, la crotte, les voleurs... car on assure qu'il y a aussi des voleurs sur les bords du canal, mais c'est dans l'espoir de voir une femme dont je suis très amoureux, une femme dont la possession fait mon bonheur... une femme que j'adore! alors je serais excusable de faire ainsi faction par un temps aussi horrible. Mais non, c'est que ce n'est pas cela du tout... De bonne foi, suis-je amoureux d'Emmeline?... Pour être amoureux, ne faut il pas éprouver cette passion violente qui braverait tous les obstacles pour arriver à la possession de la personne aimée?... ne faut-il pas penser nuit et jour à l'objet de sa tendresse; passer sans cesse de la souffrance à l'espoir, de la peine au plaisir? Ah! j'ai su ce que c'était que l'amour véritable... Après avoir eu tant de maîtresses, ce serait bien malheureux si je n'avais pas connu l'amour... En y réfléchissant bien, je crois même que je les ai aimées toutes... plus ou moins... Allons.. bon!... encore une mare d'eau... quel joli quartier pour un rendez-vous!... »

Notre promeneur secoue ses pieds, regarde à sa montre, regarde les fenêtres du premier étage de la grande maison; fait quelques pas, puis reprend le cours de ses réflexions.

« Mais Emmeline!... franchement je ne pensais pas du tout à elle! je l'ai rencontrée dans le monde... dans ce monde excentrique où l'on vit philosophiquement avec la femme qui nous plaît, où ces dames portent le nom de l'homme avec lequel elles habitent jusqu'au moment où une querelle, une trahison, une passion nouvelle amènent une rupture et un divorce qui s'effectue ordinairement sans bruit et sans scandale. Enfin Emmeline vit avec un industriel, on l'appelle madame Réginald; ce n'est pas une femme entretenue, car la femme entretenue ne vit pas maritalement avec son amant, elle préfère avoir son *chez soi* et elle a parfaitement raison. Mais la femme qui se donne à un homme, habite avec lui, et porte son nom; elle a toutes les tribulations, tous les ennuis d'un ménage sans en avoir au moins les bénéfices... Pauvre Emmeline!.... Monsieur Réginald est riche, mais je vois bien qu'il ne la rend pas heureuse! Je voudrais savoir quelle est l'idée de ces messieurs qui, devenus assez épris d'une femme pour vouloir vivre avec elle, ne lui donnent pas le nom d'épouse et ne la traitent pas comme leur maîtresse!... Comment! vous êtes amoureux d'une femme au point qu'il vous la faut le jour et la nuit chez vous; mais alors vous allez donc l'entourer de plaisirs, cette femme, vous allez être pour elle plus qu'un amant, vous préviendrez tous ses désirs, vous aurez soin qu'elle ne puisse éprouver un seul moment d'ennui, afin que votre demeure lui soit agréable; vous la mènerez aux spectacles, aux bals, à la promenade; enfin vous lui procurerez mille distractions pour qu'elle ne puisse pas regretter cette liberté qu'elle vous a sacrifiée?... non vraiment!... ce n'est pas du tout ce que font la plupart de ces messieurs! A peine ont-ils leur maîtresse avec eux, qu'ils commencent par lui donner de vieilles chemises, des bas à raccommoder, des boutons à recoudre à leurs pantalons; ceci est censé devoir les amuser extrêmement; ensuite ils les engagent à surveiller avec soin les détails du ménage, à vérifier les comptes de la domestique et de la blanchisseuse, à leur faire des faux-cols, à leur ourler des cravates, enfin, ce qui doit être le *nec plus ultrà* de leur bonheur ce sera de s'occuper de la cuisine et de savoir comment on fait un dîner ou comment on confectionne une crème au chocolat. Pauvres petites femmes!... et pour vous récompenser de vouloir bien devenir ravaudeuse et cuisinière, sera-t-on aux petits soins pour vous? vous rendra-t-on en amour ce que vous perdez en tracas domestique? non pas! on deviendra humoriste! querelleur, colère. A peine serez-vous sous le toit de votre amant, qu'il sera un mari fort peu aimable; il ira dîner en ville sans vous, il vous laissera seule le soir vous ennuyer et l'attendre, il trouvera mauvais que vous demandiez à sortir, et il s'étonnera que vous ne vous trouviez pas excessivement heureuse avec lui.

» Voilà l'histoire d'Emmeline! son monsieur Réginald est jeune, joli garçon, riche; pourquoi ne se contente-t-il pas d'avoir une maîtresse bien faite, charmante.. car elle est vraiment jolie, Emmeline; mais depuis qu'elle demeure avec lui, il la néglige totalement, la laisse presque toujours seule, va courir, s'amuser avec ses amis, peut-être avec d'autres femmes, et ne se souvient qu'il habite avec sa maîtresse que le soir en rentrant chez lui.. parce qu'il trouve ses pantoufles... et un lit bien chaud!.. et puis après cela, ces messieurs sont tout surpris qu'on leur soit infidèle!

» Je me suis trouvé avec cette jeune femme dans un concert, je ne pensais vraiment pas à lui faire la cour, mais je la trouvais fort bien et je lui ai dit de ces choses que l'on trouve tout de suite.... quand une femme vous plaît... même lorsqu'on n'en est pas amoureux... J'ai été surpris de voir qu'on me répondait avec sentiment, avec tendresse... de voir enfin que l'on prenait au sérieux ce que j'avais dit bien légèrement... Mais alors, à moins d'être un mal appris, qu'est-ce qui ira répondre à une femme : Je vous ai dit tout cela, mais je n'en pensais pas un mot!... d'abord ce serait fort malhonnête; ensuite on ne peut pas en avoir la pensée lorsque la femme qui vous a témoigné un tendre intérêt est jeune et jolie; au contraire, on se sent flatté de lui plaire... on en éprouve un trouble, une satisfaction qui ressemble à de l'amour, et on finit par se persuader qu'on est vraiment amoureux.

» J'ai donné un rendez-vous à Emmeline, elle y est venue.... et maintenant me voilà son amant... il y trois mois que cela dure; ce serait peut-être déjà fini si nous avions pu nous voir facilement.... mais il faut user de précautions, de mystères... et les obstacles sont le premier aliment de l'amour. Après tout, ce monsieur Réginald n'a que ce qu'il mérite!... Négliger une si jolie femme! Je dis cela! et à sa place j'aurais peut-être fait comme lui!... Si, du moins, en profitant des bévues des autres, nous n'en faisions plus! Ah! ce n'est pas à moi de m'établir le censeur d'autrui! »

Le jeune homme est retombé dans ses rêveries; il reste cinq minutes à la même place pour regarder la maison en face et sans paraître sentir le vent et la pluie. On dirait que des pensées graves, sérieuses, sont venues s'emparer de son esprit, et qu'il ne songe plus à son rendez-vous, et ne s'aperçoit plus qu'il est sur les bords du canal.

Un violent coup de fouet, qui claque à ses oreilles, et la voix enrouée d'un charretier, le rappellent à lui-même.

— Rangez-vous donc, sacrebleu! v'là dix fois que je lui crie gare! et il ne bouge pas, celui-là. Est-ce qu'il n'y a pas assez de place sur les côtés, que vous ne pouvez pas donner le milieu aux voitures? Si vous êtes soûl, c'est différent! à la bonne heure! on le dit alors!

Celui auquel ce discours s'adressait ne juge pas nécessaire de répondre au charretier; il se met de côté, laisse passer la voiture, puis regarde sa montre, et murmure :

« Sept heures et demie.... Voilà une demi-heure que j'attends.... c'est bien assez, surtout par un pareil temps... Tibulle a dit : *Quam juvet immites ventos audire cubantem!... Et dominam tenero detinuisse sinu!*... Mais ce n'est pas un plaisir d'entendre les vents impétueux et de recevoir la pluie, lorsqu'on attend son amie. Décidément, elle ne viendra pas... Pourquoi ne vient-elle pas?.... Elle sait que je l'attends... Mais il n'est pas sorti peut-être, et elle est obligée de rester aussi... Il semble que ce soir j'aurais eu tant de plaisir à la voir... C'est toujours ainsi lorsqu'elle ne paraît pas : alors, je deviens inquiet... jaloux... je crains qu'elle ne m'oublie pour un autre... alors, je suis extrêmement amoureux d'elle... Pendant que je fais sentinelle en plein air, si quelqu'un était près d'elle... profitant de l'absence de Réginald... oh! ce serait indigne... Et pourquoi ne me tromperait-elle pas?... elle le trompe bien, lui... Mais moi... elle m'aime... Si elle ne m'aimait pas, qui l'obligerait à s'exposer pour me voir?... Ah! les femmes sont si coquettes! Allons-nous-en... elle ne viendra pas! »

Le jeune homme regarde de nouveau autour de lui : ses yeux se portent sur toutes ces lumières que l'on aperçoit aux fenêtres des appartements habités, et il se dit en soupirant :

« Dans toutes ces pièces où je vois de la lumière, je gage que l'amour tient compagnie à la plupart des personnes qui les habitent... Les jeunes ouvrières pensent à leur amant en achevant leur ouvrage... les unes le verront le dimanche, les autres le rejoindront ce soir. La fille de ce bon bourgeois songe à celui qu'elle préfère en faisant de la tapisserie sous les yeux de ses parents. Dans un nouveau ménage, les époux se prodiguent de tendres caresses; chez ceux qui ne s'aiment plus, il y a de secrètes intrigues qui occupent

Monsieur et Madame... Là, une femme jalouse compte les heures, en attendant son mari... Dans cette petite chambre mansardée, habitée par une grisette, l'amour conduit un jeune étudiant. Tous les endroits sont beaux quand on peut y presser dans ses bras l'objet de sa tendresse. Décidément, l'amour est le premier des biens ; si l'on désire la fortune, c'est parce qu'elle aplanit tous les obstacles qui entravent nos passions. La fortune sans l'amour ne serait qu'une triste chose, tandis que ce dernier sentiment peut à lui seul nous rendre heureux... Mais comme il me paraît que je ne le serai pas ce soir, partons. »

Et, cette fois, le monsieur allait en effet s'éloigner, lorsqu'il aperçoit dans l'ombre deux personnes qui s'avancent. Ce sont deux femmes, il y en a une grande, légère, élégante, dont les pieds semblent toucher à peine le pavé, tandis que son bras s'appuie sur celui de sa compagne ; celle-ci est une petite bonne courte, ronde, coiffée avec un bonnet trop élégant pour une domestique, et tenant un parapluie que, par distraction peut-être, elle tient beaucoup plus sur elle que sur sa maîtresse, puis se retroussant de manière à montrer la couleur de ses jarretières, et même quelque chose au-dessus. Mais la nuit, par un temps affreux et dans un quartier désert, il est bien permis de se retrousser un peu haut ; on rencontre souvent en plein jour et dans des rues très fréquentées, des dames qui en font voir autant : celles qui ont la jambe bien faite montrent surtout une grande attention à ne point crotter leur robe.

Le jeune homme a reconnu la personne qu'il attendait, il court à elle en s'écriant :

— Il y a trois quarts d'heure que je suis là... J'allais partir... Vous êtes cruelle pour vous faire toujours attendre.

— Mais, mon Dieu, mon ami, est-ce ma faute?... est-ce que vous croyez que je ne m'impatientais pas aussi, moi? Madeleine, vous me retrouverez chez ma mercière... vous savez. . j'y serai dans trois quarts d'heure... Si vous avez une course à faire pour vous, faites-la, puis vous irez où je vous dis.

— Oui, madame... mais ne soyez pas trop longtemps, monsieur avait l'air tout drôle quand vous avez voulu absolument aller acheter du fil d'Écosse par le temps qu'il fait...

— C'est bon... allez, Madeleine...

— Est-ce que madame garde le parapluie?

— Mais sans doute ; vous voyez bien qu'Adhémar n'en a pas.

— Moi, prendre un parapluie! oh! non, par exemple, j'aimerais mieux être trempé.

— Vilà une drôle d'idée!... mon bonnet va être bien arrangé... alors, c'est amusant!...

— Mais laissez-nous donc tranquilles, Madeleine.

— Oh! c'est ça!... voilà!... les amants, ça leur est bien égal que les autres se mouillent.

Et tout en murmurant entre ses dents, la bonne s'est mise à courir du côté du pont, en retroussant ses jupes comme si elle portait dedans une livre de cerises.

Les amants sont enfin tête-à-tête ; ils se tiennent le bras, se le serrent bien fort, se regardent dans les yeux et s'embrassent tendrement, s'abritant à peu près avec le parapluie, mais s'inquiétant peu de recevoir de l'eau. Après ces premiers instants donnés à l'amour, Adhémar (car nous savons à présent que c'est le nom du promeneur), dit à la jeune femme :

— Pourquoi donc as-tu tant tardé?

— Parce qu'il n'est pas sorti ce soir comme il l'avait projeté. Il a mal à la tête, il va se coucher.

— Mais nous n'allons pas rester en plein air... viens chez moi.

— Oh! non, ce n'est pas possible ce soir, car il ne faut pas que je sois trop longtemps. Réginald devient extrêmement méchant... pour un rien il me querelle, me fait des scènes, il faut qu'on lui ait dit quelque chose, car autrefois il n'était pas jaloux, et maintenant il ne veut plus que je sorte. Enfin, quand je suis partie tout à l'heure, il m'a dit : Je vais regarder la pendule, et voir combien tu seras de temps pour aller acheter du fil d'Écosse..... Ah! depuis quelque temps je suis bien malheureuse.

Un baiser d'Adhémar arrête un gros soupir que la jeune femme se disposait à faire entendre.

— Mais alors descendons jusqu'au boulevard..... nous prendrons une voiture, et nous nous promènerons à l'heure.

— Oh! non, mon ami ; avant que nous ne soyons au boulevard.... cela vous prendrait trop de temps..... C'est impossible ce soir...

— C'est-à-dire que cela ne vous plaît pas, que vous ne vous en souciez pas.... A votre aise, madame ; je ne vous demanderai plus une chose qui vous est désagréable...

— Ah! dites que je ne vous aime pas!... adressez-moi des reproches, je vous le conseille!.. Il ne me manquerait plus que cela.... des querelles, des ennuis chez moi... quelqu'un qui me fait peur maintenant quand il me regarde fixement parce qu'il me semble toujours qu'il voit dans mes yeux que c'est à vous que je pense!... Et, pour prix de ce que j'endure pour lui, monsieur me dit à présent que je ne l'aime pas!...

— Pardon, Emmeline pardon... je ne sais ce que je dis. Désormais, je ferai tout ce que tu voudras..... je serai sage comme une image.

— Eh bien!... qu'est-ce vous faites donc?... c'est joli... êtes-vous fou?...

— Il n'est pas défendu de se prendre la taille sous un parapluie...

— Pardonnez-moi ; il est défendu de se parler aussi près....

— Si j'ai l'oreille dure...

— Voyons..... marchons..... je ne veux pas rester là, moi... j'ai peur ici..... Tenez, regardez donc cet homme en blouse qui vient vers nous... il tient une lanterne...

— C'est un chiffonnier... il s'occupe fort peu de ce que nous pouvons faire là... Quand on passe sa vie à chercher des chiffons, on doit nécessairement être philosophe... *Crates* et *Diogène* avaient beaucoup d'analogie avec ces gens-là.

— Mon ami, j'ai peur des chiffonniers... allons-nous-en, je t'en prie.

Emmeline entraîne Adhémar, qui se remet en marche à contre-cœur ; mais la jeune femme l'exige, et il faut lui céder.

Au moment où ils passent près du chiffonnier, cet homme lève sa lanterne à la hauteur de leur visage, les regarde tous deux d'une façon singulière, puis se met à ricaner, et s'éloigne en sifflant.

Emmeline ne peut s'empêcher de rire de l'action du chiffonnier, mais Adhémar est resté tout interdit, ses traits se sont contractés, son front est devenu sombre comme ses yeux.

— A-t-on jamais vu!... il est sans gêne, cet homme! dit la jeune femme en entraînant son amant. Il se met à rire en nous regardant!... encore s'il vous avait vu un peu plus tôt me prenant la taille... je concevrais.... C'est bien heureux que je sois plus raisonnable que vous... Eh bien... tu ne dis rien, mon ami, te voilà tout pensif... on dirait que le regard de ce chiffonnier vient de te pétrifier!

— Moi?... non... mais... je ne m'attendais pas....

— A quoi?

— A... à...

— Voyons, achève donc... qu'est-ce qui est arrivé pour que tu aies tout à coup changé de visage?

— J'ai changé de visage, moi?...

— Mon Dieu, vous allez me dire que vous n'avez rien, à présent... Est-ce que je ne vous connais pas? Tout à l'heure vous étiez gai! vous ne pensiez qu'à dire et même qu'à faire des bêtises... et depuis que ce monsieur à la hotte nous a mis sa lanterne sous le nez, vous avez changé à vue... comme à l'Opéra .. Est-ce que vous le connaissez, cet homme?

— Ah! voilà qui est très joli!... Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite qu'il est de mes amis... de mes parents, même?

— Mon Dieu! Adhémar, que vous êtes ridicule!.... On connaît votre famille, monsieur ; on sait que vous êtes né de parents distingués..... on sait aussi que vous avez de trop bonnes manières pour fréquenter des gens qui vous feraient rougir... Je ne puis pas avoir la pensée qu'un chiffonnier soit votre ami ; mais, avant d'être tombé dans une position si abjecte, cet homme ne pouvait-il pas être dans une autre condition?... A Paris, on voit des choses plus singulières. Réginald me montrait dernièrement une femme qui vend des épingles pour ne pas avoir l'air de demander l'aumône, et qui avait une voiture à ses ordres il y a dix ans ..

— Vous avez raison, Emmeline, il se fait souvent de cruels changements dans la situation de gens que l'on a vus au sein de l'opulence, des plaisirs et même des grandeurs... Mais de quoi diable allons-nous parler!... Ce maudit chiffonnier est venu avec sa lanterne troubler notre bonheur, nos amours... Je le maudis, cet homme... je suis fâché de ne point lui avoir cassé son crochet sur le dos.

— Ah! oui, c'eût été très bien vu.... Je ne veux pas aller par là... il fait trop sombre....

— Ah! vous êtes bien terrible, ce soir!...

— C'est vous qui êtes terrible!... Ah! vous allez encore faire la moue...

— Moi?... non.

— Embrassez-moi tout de suite.

Emmeline n'était une femme de vingt ans ; sa taille était élevée, mais bien prise, svelte et dépourvue de cette raideur qui nuit si souvent à la grâce ; sa jambe et sa main étaient fort bien faites ; ses cheveux blonds, d'une finesse extrême ; ses yeux noirs étaient ce-

pendant tendres et doux, et formaient avec ses cheveux blonds un contraste aussi gracieux que piquant.

Adhémar avait près de vingt-neuf ans; mais il avait l'air fort jeune. Il était grand sans l'être trop, brun sans être jaune, et joli garçon sans être fat. Sa figure, tantôt sérieuse, tantôt gaie, laissant voir trop fidèlement les impressions qu'il éprouvait. C'est un défaut pour un homme qui va dans le monde, mais il y a de ces défauts qui tiennent à notre nature, et dont nous chercherions vainement à nous corriger. Il en est de cela comme de l'accent du pays quand il n'est plus dans le langage: il existe toujours au fond du cœur.

Pour deux personnes qui s'aiment et qui sont ensemble, le temps vole au lieu de marcher. Il y avait plus d'une heure qu'Emmeline se promenait pendue au bras d'Adhémar. Ils ne faisaient aucune attention au mauvais temps et à la crotte; ils se servaient de leur parapluie plutôt pour se dérober aux regards des passants que pour être à l'abri de l'eau. Les amants se servent de tout au profit de leur amour.

Cependant Emmeline se rappelle que sa bonne doit l'attendre, et elle dit à Adhémar:

— Voyons donc l'heure à ta montre.

— Neuf heures moins un quart.

— Ah! mon Dieu!... et je suis sortie à sept heures et demie... S'il ne s'est pas endormi, je suis perdue.

— Tu vois bien que tu aurais eu le temps de venir chez moi... ou de nous promener en voiture... mais tu as préféré barboter les ruisseaux.

— Vas-tu encore me gronder?... Allons, monsieur, ne soyez pas méchant... Après-demain matin, il sort de très bonne heure, et j'irai vous trouver... le voulez-vous?

— Quelle question!

— Dame, vous pourriez en attendre d'autres... Ça ne vous arrive jamais, peut-être?...

— Non... j'en suis incapable... Depuis que je vous connais...

— Oh! Dieu, si j'avais autant de mille livres de rente que vous m'avez fait d'infidélités... quelle fortune!...

— Emmeline, vous me faites de la peine.

— Oh! oui, je le crois.. Conduis-moi devant ma mercière.

Le couple amoureux se remet en marche. On arrive devant la boutique de la mercière, où attendait la bonne.

— Déjà arrivés!... dit Emmeline; viens, remontons un peu la rue, puis nous redescendrons.

Adhémar ne demande pas mieux. Les deux amants reprennent le chemin par où ils sont venus, et la jeune femme dit avec tristesse:

— Encore se quitter... et être deux jours sans se voir... Quel ennui!... et maintenant je suis si malheureuse quand je rentre chez moi, quand Réginald veut m'embrasser... Ah! mon Dieu!...

Adhémar ne dit rien; il presse le bras d'Emmeline pour la consoler, et celle-ci reprend au bout d'un moment:

— Vivre comme cela... avec quelqu'un qu'on n'aime plus.. ce n'est pas trop la peine... surtout quand on n'y est pas forcé... Si j'étais mariée, ce serait différent; mais je ne le suis pas... Je suis ma maîtresse, après tout.

Adhémar garde encore le silence; il paraît très occupé de regarder à ses pieds. Emmeline se tait; elle semble attendre ce qu'il va lui répondre. enfin, au bout de quelques instants, elle se presse contre son amant, tourne sa figure près de la sienne, le regarde amoureusement, et lui dit avec un accent bien tendre:

— Si tu voulais, cependant... nous ne nous quitterions plus...

— Comment cela? murmure Adhémar.

— Dis un mot, et je quitte Réginald, et je suis tout à toi... Tu es libre... tu es seul... qu'est-ce qui nous empêcherait de vivre ensemble?

Adhémar est quelques moments sans répondre; il mort ses lèvres et paraît embarrassé; enfin il balbutie:

— Ma chère amie... il y a des circonstances où on ne fait pas tout ce qu'on voudrait... et, dans ce moment, j'ai des raisons... pour ne pas agir ainsi.

— Quelles raisons pouvez-vous avoir? Vous êtes garçon... vous avez perdu vos parents; vous m'avez dit cent fois que vous étiez entièrement votre maître... Quant à votre fortune, je ne sais pas si vous en avez; je ne m'en inquiète pas! Que m'importe?... c'est vous que je veux... vous, dans un désert... dans un grenier, et je serais heureuse.

— Chère amie, ces choses-là se disent, mais...

— Ah! vous croyez que je ne le pense pas.

— Si... si... vous pouvez le penser à présent; mais quant à moi, je ne voudrais pas prendre une femme pour la mettre dans un grenier... Je craindrais qu'elle n'y attrapât un coup d'air.

— Ah! c'est cela... vous allez dire des plaisanteries... Au reste, je ne vous parlerai plus de cela: je vois bien que ça vous déplaît.

— Non... non... mais plus tard... dès que ce sera possible, je te le dirai. Voyons, allons-nous encore nous quitter fâchés!

— Oh! non... Voilà la maudite boutique... il faut se séparer pourtant... Allons, adieu, mon ami, à après-demain matin.

— De bonne heure!

— Oh! le plus tôt que je pourrai.

On s'embrasse encore, puis la jeune femme court chez la mercière, et en sort bientôt avec la petite bonne.

Adhémar les regarde s'éloigner, et regagne ensuite le boulevard en se disant:

« Vivre avec elle!... oh! non, vraiment... Elle est bien gentille; mais elle en a déjà aimé beaucoup avant moi. Et d'ailleurs, quel sort offrirai-je à une femme, puisque c'est tout au plus, maintenant, si j'en ai assez pour moi... Il est vrai que je ne suis pas raisonnable! ô ma fortune!... depuis deux ans, comme je l'ai dissipée!... Mais j'ai voulu me distraire; j'ai voulu chercher dans les plaisirs l'oubli d'une faute... dont on m'a puni bien cruellement... et, de mes huit mille francs de rente, il me reste dix-sept cents francs de revenu.... De six mille à dix-sept cents, quelle dégringolade! Encore je ne suis pas bien sûr de m'arrêter là... Mais du moins j'ai l'air d'être riche, c'est toujours quelque chose; c'est au point que souvent on m'emprunte de l'argent; quel honneur!... Quand je m'attristerai, à quoi bon?... Je n'ai jamais tenu à l'argent, qui, de son côté, ne tient guère à moi... D'ailleurs, si j'avais voulu!... »

Le jeune homme devint rêveur, et il continua sa route en pensant au chiffonnier qu'il a rencontré pendant qu'il était avec Emmeline.

CHAPITRE II

DEUX CHASSEURS. — UN GRAS ET UN MAIGRE.

Adhémar allait tourner la rue d'Angoulême, lorsqu'un embarras de voiture le force à s'arrêter; en ce moment, un cabriolet venait au grand trot derrière lui: la voix qui lui crie gare ne lui est point inconnue, et, le cabriolet étant forcé de s'arrêter aussi pour attendre que le passage soit libre, il a le temps de l'examiner ainsi que les personnes qui sont dedans.

La capote du cabriolet était entièrement renversée en arrière, et toute couverte d'une nature morte: des lièvres, des lapins, des perdreaux et deux faisans étaient attachés sur le tour de la capote, qui semblait être doublée de gibier; et, sur cette noble et glorieuse preuve de leur adresse, deux chasseurs étaient assis, la casquette sur la tête, le fusil entre les jambes, s'appuyant avec nonchalance sur les bêtes qu'ils avaient tuées, et préférant recevoir la pluie sur la tête, que de ne pas montrer aux Parisiens le carnage qu'ils avaient fait.

L'un des chasseurs, celui qui conduisait le cabriolet, était un homme gros, court, au teint coloré, à la figure rubiconde, à l'œil vif, réjoui, et au sourire souvent moqueur. Son compagnon était grand, long, mince, fluet, jaunâtre, ayant une physionomie sérieuse, phlegmatique, ennuyée et ennuyeuse. Ces deux personnages, placés l'un à côté de l'autre, rappelaient sur-le-champ à la mémoire Don Quichotte et Sancho.

— Tiens!... je ne me trompe pas! c'est Bourdichon! s'écrie Adhémar, en regardant le monsieur à figure réjouie.

A cette exclamation, le gros chasseur tourne vivement la tête, fixe le piéton, arrête son cheval, qui allait repartir, et répond:

— C'est Adhémar!... c'est ce cher Adhémar Marilly!... Dis donc, Carcassonne... c'est l'ami Adhémar.

Le chasseur maigre porte la main à sa casquette, et avance la tête en murmurant:

— Ah! c'est donc cela... j'entendais une voix, et je me disais: certainement je connais cette voix... mais j'étais incertain sur une chose...

— La rencontre est délicieuse! reprend M. Bourdichon, sans laisser son ami Carcassonne achever sa phrase; nous arrivons, mon cher Adhémar, nous venons de huit lieues d'ici, plus loin que Lagny... nous avons été jeter un crêpe funèbre sur les campagnes....

Hein, je dis qu'on en a de ce gibier, ça peut s'appeler une chasse, ceci !

— Et c'est vous qui avez tué tout cela ?

— Ah ! mauvais plaisant ! cette question... demandez plutôt à Carssonne, il n'y a que deux pièces de lui... tout le reste est de moi.

— Il est vrai, dit M. Carcassonne, que je n'en ai abattu que deux, mais j'en ai bien tiré vingt-cinq. Si les autres ne sont pas tombés, je puis en dire la raison. Il m'arrive... souvent... en tirant...

— Et combien avez-vous été de jours pour tuer tout cela ? reprend Adhémar en s'adressant à M. Bourdichon.

— Nous sommes partis depuis quatre jours, mais j'en ai passé trois à table, ce n'est vraiment que d'aujourd'hui que nous chassons, moi, du moins, demandez plutôt à Carcassonne...

— Oh ! parbleu, votre compagnon ne vous démentira pas... Il est là comme *Lazarille !*...

— Et nous nous dépêchons d'arriver pour le bal de ma femme, car c'est ce soir, mon cher, que madame Bourdichon donne un bal costumé... mais vous le savez bien, vous avez reçu une invitation ; comment se fait-il que vous ne soyez pas à votre toilette ?...

— Quoi ! c'est ce soir le bal chez vous ? s'écrie Adhémar. En effet, aujourd'hui samedi... Ah ! mon Dieu, je l'avais oublié...

— C'est bien heureux que je vous aie rencontré pour vous le rappeler ; si vous ne veniez pas, ma femme serait très fâchée contre vous... D'ailleurs, nous rirons, nous nous amuserons... et nous ferons la petite bouillotte... D'abord, moi, je ne danse guère... et toi, Carcassonne, est-ce que tu danses ?...

— Moi... j'ai dansé beaucoup, je danse même encore, c'est-à-dire cela dépend de...

— Mais voyons, nous restons là à la pluie, où allez-vous, Adhémar ?

— Je rentrais chez moi.

— Eh bien ! montez, je vais vous y conduire, vous serez plus tôt arrivé... et plus tôt prêt pour le bal...

— Mais vous n'avez pas de place là-dedans avec tout votre gibier.

— Bath ! bath ! il y en a toujours ; les lièvres se serreront un peu.

Adhémar monte dans le cabriolet, se met comme il peut dans un coin, au risque de faisander le gibier. Bourdichon se serre contre Carcassonne ; le grand chasseur se serre contre les deux lapins qu'il a tués, et le cheval reprend sa course.

Adhémar n'avait pas oublié le bal de madame Bourdichon, mais son intention était de ne pas y aller. Cependant l'épouse du gros monsieur était une jolie femme, ou du moins une femme fort agréable, ce qui vaut souvent mieux ; ses traits n'avaient rien de remarquable pris séparément, mais leur ensemble plaisait sur-le-champ ; elle était grande, bien faite, elle avait des manières élégantes et toujours de bon goût ; enfin elle avait assez d'esprit pour ne jamais chercher à en montrer ; son abord était quelquefois sérieux et même sévère ; c'était de ces dames devant lesquelles on ne conte pas ces choses que l'on n'hésite pas à dire devant d'autres, mais dont le sourire ou l'approbation vous flattent d'autant plus qu'elles ne les prodiguent pas.

Les soirées de M. Bourdichon étaient fort gaies ; la société y était nombreuse, peut-être pas assez choisie, parce que monsieur, beaucoup moins difficile que madame, invitait trop facilement à venir chez lui des gens avec lesquels il avait dîné ou fait la partie dans d'autres maisons. Mais, dans le monde, on n'est pas tenu de passer à un examen sévère de la conduite de toutes les personnes avec lesquelles on se rencontre ; s'il en était ainsi, s'il fallait ne se trouver en société qu'avec des dames dont la vertu eût toujours été irréprochable, ou avec des hommes intègres, incapables de faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît, sans doute on pourrait encore voir quelqu'un ; mais comme les rangs s'éclairciraient ! comme les réunions deviendraient rares !... combien de salons où l'on ne rencontrerait plus personne ! Il faut donc dans la société se contenter de connaître la position, les moyens d'existence de chacun, et n'exiger ensuite que du savoir-vivre une bonne tenue et de la politesse. Quant à l'esprit, à l'instruction, à l'amabilité, on est heureux lorsqu'on les rencontre, mais on ne peut pas non plus l'exiger ; ce serait mettre trop de monde à l'index. Après cela, c'est à vous de ne pas vous laisser prendre à ces faux dehors de franchise, de désintéressement, de bonhomie, dont tant de gens font parade, et qui ne sont que des amorces, des filets pour prendre les dupes. Quant à ces hommes qui mettent sans cesse en avant leur probité, leur honneur, leur moralité, et à ces dames qui n'ont à la bouche que les mots vertu, devoir et pudeur, vous devez savoir aussi que presque toujours les premiers sont des fripons et les secondes des catins.

On s'amusait aux réunions de monsieur Bourdichon, parce que chez lui on était libre, on jouait ou l'on causait, on faisait de la musique, on chantait, souvent même on dansait à l'improviste, enfin, chacun y suivait son goût ; on n'était pas tenu d'y venir en grande toilette, les dames apportaient quelquefois leur ouvrage, et tout le monde y était à son aise, parce que madame Bourdichon avait le talent fort rare de bien recevoir sa société, tout en aissant à chacun cette douce liberté, qui ne doit jamais dégénérer en licence, et que l'on trouve si rarement dans les réunions nombreuses, où, pour s'amuser, bien des gens croient qu'il est indispensable de faire un vacarme infernal, et de mettre tout sens dessus dessous. Genre de liberté et de plaisirs, qui ressemble à de la gaieté comme un sot à un homme d'esprit ; il y a des personnes qui s'y trompent.

Adhémar se plaisait assez aux réunions du gros chasseur ; il savait bien que son bal costumé serait gai, qu'il trouverait la beaucoup de personnes de sa connaissance. Mais en allant dans le monde, il est difficile de ne point dépenser d'argent, on a beau ne pas faire une grande toilette, un jeune homme qui se met bien, doit toujours avoir des gants frais, ensuite Adhémar aimant assez le jeu, il lui était difficile de résister à l'offre d'une partie de bouillotte, et il y était rarement heureux. Enfin, lorsqu'on n'a plus que dix-sept cents francs de rente, et que l'on veut encore faire figure dans le monde il faut au moins y aller fort rarement. C'est pourquoi le jeune homme s'était promis de ne point aller au bal costumé de madame Bourdichon.

Mais que de choses on se promet de ne pas faire ! que de belles résolutions on prend !... Combien de plans de sagesse on s'est tracés !... et pour détruire tout cela, il ne faut souvent qu'un mot, un regard, une occasion. Adhémar avait bien rarement le courage de refuser une partie de plaisir ; succomber à la tentation était son habitude ; son caractère léger, son humeur vive et enjouée n'aimaient pas à s'arrêter sur des pensées tristes ou à s'occuper de l'avenir, et s'il philosophait, c'était encore en riant. Depuis quelques années, cependant, et à la suite d'un voyage qu'il avait fait en Italie, les amis d'Adhémar avaient remarqué du changement dans son humeur. Parfois, Marilly restait pendant quelques instants comme absorbé dans ses réflexions, et alors son front devenait sombre et soucieux. Mais ces moments de mélancolie étaient rares, et celui qui les éprouvait était toujours le premier à chercher à se distraire.

La rencontre inattendue des deux chasseurs a déjà changé les sages projets d'Adhémar, et en montant dans le cabriolet, il s'est dit :

« Ma foi, j'irai au bal de madame Bourdichon... encore celui-là, et puis je me priverai des autres... d'ailleurs j'ai un costume à moi... et qui est encore très joli... je n'aurai pas beaucoup de frais à faire... Des gants... une voiture, voilà tout. J'économiserai sur mes dépenses journalières... je dînerai chez moi. »

— Vous demeurez toujours boulevard Saint-Denis ? demande M. Bourdichon, tout en fouettant son cheval.

— Toujours... j'adore le boulevard, je suis un peu haut, mais j'ai une vue délicieuse.

— Si je logeais sur les boulevards, dit M. Carcassonne, je voudrais avoir une chambre noire... vous savez, de ces chambres qui font des lanternes magiques... j'ai eu un ami qui avait une chambre noire avec laquelle on voyait tout le monde sens dessus dessous.... alors...

— Carcassonne, laisse-nous un peu tranquille avec tes chambres noires. Ce dont il faut nous occuper maintenant, c'est de nos costumes... il est bien temps d'y penser.

— Comment ? dit le grand chasseur, est-ce qu'il faut absolument se déguiser ?

— Oui, oh ! c'est de rigueur. Ma femme tient à cela, et je trouve qu'elle a raison, c'est bien plus gai ; il ne faut jamais de choses mixtes. Dans ces bals où l'on se déguise si l'on veut, il y a ordinairement la moitié de la société qui ne l'est pas. Alors, ceux qui sont travestis sont fâchés de ne pas être venus en bourgeois ; ceux qui sont en bourgeois sont fâchés de ne pas être travestis. La mesure prise par madame Bourdichon sera exécutée ponctuellement. A ceux qui se présenteraient en costume de ville, on mettra sur-le-champ un bonnet de coton, un tablier et un œil de poudre, c'est la consigne.

— Ah ça, mais, et si l'on refusait l'œil de poudre et le bonnet de coton.

— En ce cas, on s'en irait, mon cher, mais je te certifie qu'on ne serait pas reçu.

— Diable !... diable !... et en quoi donc veux-tu que je me déguise... ma femme qui n'est pas prévenue ne m'aura rien préparé...

— A la rigueur, dit Adhémar, vous pourriez venir au bal dans le costume que vous avez-là... vous êtes en chasseur, vous attacheriez vos deux lapins à votre ceinture.

— Vous croyez... ma foi, ça m'arrangerait assez... d'autant plus que...

— Quant à moi, j'ai mon affaire ! dit Bourdichon en souriant d'un

air malin. Oh! ce sera un peu drôle!... Je n'en ai rien dit... pas même parlé à femme... mais nous voici boulevard Saint-Denis... votre porte, monsieur Marilly...

— Tenez... la seconde à gauche.

— Alors, vous demeurez porte à porte avec les Sublimé?

— En effet, je les aperçois souvent à leur fenêtre au second .. et plusieurs fois j'ai rencontré madame Sublimé qui a bien voulu m'engager à aller la voir...

— En ce cas, mon cher Adhémar, faites-moi le plaisir de les prendre pour venir au bal; il était convenu que Monfignard irait les chercher, mais il était à la chasse aussi, et il a prétendu être trop fatigué pour venir ce soir chez moi; il nous a quittés à la barrière où il a pris une voiture pour se rendre chez lui. La famille Sublimé l'abandonnerait ce serait désagréable... mais vous aurez la complaisance d'y monter, n'est-ce pas?... ça ne vous dérange pas, c'est à votre porte.

— Si vous pensez que ça ne sera pas indiscret.

— Indiscret? mais au contraire, c'est un service que vous leur rendrez, ils seraient capables d'attendre Monfignard jusqu'à onze heures... D'ailleurs, madame Sublimé vous aime beaucoup... elle vous parlera latin... vous savez, elle veut faire la savante... quant à son mari... c'est un autre original avec sa manie de pendules et de boîtes à musique... mais ils ont une demoiselle qui est fort bien, et un petit garçon qui est, dit-on, un prodige en tout; il n'a que huit ans, et on dit qu'il est déjà d'une grande force sur le bilboquet... vous voilà chez vous... allons... hâtez-vous... il est neuf heures... j'espère que vous serez arrivé avant dix.

— Oui, je vous le promets... à moins que la famille Sublimé ne me fasse attendre.

— Vous les presserez... au revoir... Ah! voulez-vous accepter un lièvre et deux perdreaux... Vous voyez que je puis faire des générosités... j'ai rapporté du butin... ce n'est pas comme Carcassonne, avec ses deux lapins... ah! ah! il a mis quatre jours pour les tuer, ça fait un lapin en deux jours!...

— J'accepte le lièvre et les perdreaux, dit Adhémar, qui vient de sauter en bas du cabriolet. Le gros chasseur lui donne les trois pièces de gibier et fait repartir son cheval, pendant que son ami Carcassonne commence un discours relatif à ses lapins.

CHAPITRE III.

MÉNAGE D'ARTISTES. — LE LIÈVRE. — LE LOGEMENT D'ADHÉMAR.

La maison où demeurait Adhémar était neuve et bâtie avec cette coquetterie que l'on met dans les constructions modernes; la porte que l'on se faisait ouvrir en tirant un bouton de cuivre, était surmontée d'une grille fort élégante; on entrait sous un vestibule dallé; les murs étaient peints et figuraient le marbre; enfin, un escalier bien frotté, bien ciré, et qu'éclairait une lampe de bronze, conduisait sans fatigue aux divers étages de la maison.

Adhémar était logé au cinquième : il n'avait que deux pièces, pas un seul cabinet, et son loyer était de cent écus. Il est vrai que son petit appartement était aussi frais, aussi bien décoré que les pièces du premier étage, et qu'il avait vue sur le boulevard. Dans les maisons modernes, les logements sont aussi jolis au dernier étage qu'au premier, et l'on peut, sans déroger, habiter un peu haut. Mais cent écus de loyer, c'était trop pour un homme qui ne possédait plus que dix-sept cents francs de revenu; aussi chaque fois qu'il s'agissait de payer son terme, Adhémar était obligé de vendre de sa rente.

Le jeune homme avait pris sa bougie chez sa concierge, qui, en voyant les trois pièces de gibier, s'écria :

— Ah! monsieur, le beau lièvre!... oh! les beaux perdreaux... Monsieur vient de la chasse?...

— Non, mais c'est un chasseur de mes amis qui vient de me donner cela.

— Comme c'est adroit de tuer une bête qui vole... et une qui court si vite... car ça court joliment un lièvre!... Quand feu M. Coquenard allait à la chasse, il ne me rapportait jamais que du fromage de Neufchâtel et des accros à ses habits... Il tirait horriblement mal, mon pauvre mari!... Enfin, vous me direz, on fait ce qu'on peut..

— Vous n'avez pas de lettre pour moi, madame Coquenard?

— Non, monsieur, pas la moindre... Ah! Dieu, le beau lièvre, que ce sera bon en civet...

Adhémar semble toujours éprouver un secret sentiment de tristesse lorsque la portière lui dit qu'elle n'a rien à lui remettre; mais cela ne dure qu'un instant, et, reprenant vite sa gaieté, il monte lestement son escalier, tenant sa bougie d'une main et son gibier de l'autre.

Au quatrième étage, une porte était ouverte, une jeune femme, dans un déshabillé très-galant et très décolleté, causait avec un petit-maître qui sortait de chez elle et ne s'en allait pas, tout en lui disant adieu à chaque instant.

La dame du quatrième était actrice : elle jouait à un théâtre des boulevards; elle n'était pas jolie de figure, mais elle était agréable; elle avait de belles dents, des yeux très vifs, qui n'étaient pas timides, et un sourire qui était fort engageant; enfin, elle était grande et bien faite. Avec tout cela une actrice doit faire son chemin dans le monde, ou bien elle y met de la mauvaise volonté.

Adhémar passait en saluant sa voisine : il savait trop bien vivre pour s'arrêter pendant qu'elle parlait avec quelqu'un; mais mademoiselle Azéma, c'est le nom de l'actrice, l'arrête en lui disant :

— Ah! mon Dieu, mon voisin, est-ce que vous êtes chasseur? est-ce vous qui avez tué cela?

— Non... c'est un présent qu'on vient de me faire...

— Vous êtes bien heureux qu'on vous fasse des présents! on ne me donne jamais rien, à moi!

Ces mots sont prononcés d'une manière ironique, et semblent s'adresser au dandy avec lequel on causait; celui-ci paraît très piqué; il s'en prend à ses gants, les met avec colère, et les fait craquer tout en murmurant :

— En vérité, Azéma, vous êtes extraordinaire!...

— Ma foi; si je le suis, vous ne l'êtes pas, vous, répond la jeune actrice en riant. Puis, sans s'occuper de la colère qui brille dans les yeux du petit-maître, elle regarde, elle touche, elle retourne, elle tâte les deux perdreaux que tient Adhémar, en s'écriant :

— Oh! les beaux perdreaux!... Je suis folle de ces animaux-là... rôtis surtout... ah! toujours rôtis!... ne me parlez pas de fricassées, je les exècre!...

— Eh bien! ma voisine, puisque vous aimez les perdreaux, et que ceux-ci vous semblent beaux, acceptez-les... vous me ferez plaisir.

— Vraiment, monsieur Adhémar, comment... vous me les donnez... tous les deux... mais c'est trop aimable... Savez-vous que je suis capable de les accepter?

— C'est bien dans cette espérance que je vous les offre.

— Ma foi, je me laisse aller... je prends les perdreaux.

Pendant cette conversation, le dandy faisait un nez d'une aune; il jouait avec sa canne à pomme d'argent ciselé, et la cognait sur le carré comme s'il eût marqué la mesure d'un pas redoublé. Adhémar met fin à son tourment en montant vivement chez lui, laissant les deux perdreaux à mademoiselle Azéma.

La rapidité avec laquelle Adhémar a monté son dernier étage a fait éteindre sa bougie. Il pourrait redescendre la rallumer à celle que tient sa voisine d'au-dessous, mais il ne veut pas troubler encore sa conversation avec le beau monsieur; il s'est aperçu que le cadeau qu'il vient de faire à Azéma a excité la jalousie du dandy, qui croit peut-être le voisin son rival; comme il n'en est rien, et qu'Adhémar ne songe nullement à faire sa cour à la jeune actrice, il ne veut pas troubler davantage le repos de ce monsieur.

Mais sur le carré du cinquième étage, il y a deux portes et deux appartements, l'un est celui de Marilly, l'autre est occupé par un ménage. Ce sont encore des artistes dramatiques; le mari qui espère débuter à l'Opéra, et se croit une voix superbe, fait des gammes, des roulades et des points d'orgue, depuis le moment où il se lève, jusqu'à celui où il se couche; c'est un grand gaillard de cinq pieds six pouces, qui serait assez joli garçon, s'il n'avait pas l'air bête, et s'il ne se croyait pas plus beau que le dieu *Mars*. Sa femme, jeune, gentille, mais pâle, maigre, fatiguée comme si elle avait déjà fourni une longue carrière, joue les amoureuses au théâtre et ailleurs; elle n'a jamais eu de talent, mais en revanche, elle a peu de santé; elle joue le drame, parce qu'on lui a dit qu'elle avait des larmes dans la voix. Quelques habitués de théâtre trouvent qu'elle n'a plus que des hoquets.

Ce couple dramatique est pourvu d'un enfant; un petit garçon de six ans, auquel pour son malheur son père trouve un organe magnifique; et ayant entendu dire par un médecin de province, que plus les enfants crient, plus leur voix devenait souple et étendue, le papa, par amour paternel, et afin de faire un *Dupre* de son rejeton, s'applique à le faire crier du matin au soir; et pour cela, lorsque les privations et les taquineries ne suffisent pas, il y joint encore la fustigation et la flagellation.

Au moment où Adhémar arrivait devant sa porte, monsieur Trouil-

lade, c'est le nom du chanteur, venait d'administrer une petite correction à Lycoris, son fils; le petit garçon auquel on n'avait donné que du pain sec pour son souper, braillait comme un âne, la maman essayait de le consoler mais le papa se frottait les mains en disant à sa femme, avec cet accent qui annonçait un homme né sur les bords de la Garonne :

— Laisse-le donc crier, ça lui donnera un ut de poitrine.

Ah! si l'on m'avait fouetté comme ça, moi, quel talent j'aurais à présent. Certainement, j'ai une voix superbe... mais si j'avais crié davantage étant petit, je donnerais le pouce tout l'Opéra-Bouffe!... et j'aurais maintenant soixante mille francs d'appointements; j'avoue que cela m'arrangerait assez.

Effectivement, l'intérieur de monsieur Trouillade n'annonçait pas soixante mille francs de revenu, il régnait chez lui un désordre et un laisser-aller qui ne ressemblait pas à un effet de l'art, parce qu'il n'avait rien de beau. La première pièce qui servait à la fois de salle à manger et de cuisine, n'était garnie que de vieilles bottes, de savates, des rouleaux de papiers qui avaient été des rôles, et qui se promenaient dans la chambre couverts d'une noble poussière. Dans un coin de la fenêtre était un fourneau de terre sur lequel était empilées quelques assiettes et plusieurs bols de faïence, des fourchettes et des cuillères d'étain étaient jetées négligemment à terre, une banquette de bal s'appuyait contre le mur; enfin, du côté opposé, étaient deux chaises placées vis-à-vis l'une de l'autre, et de manière à se toucher; on avait mis dessus les deux coussins d'une causeuse, sur ces deux coussins, un rideau de mousseline brochée représentait un drap; un robe et un vieux châle servaient de couverture; et tout cela formait le lit du petit Lycoris, qui, lorsqu'il avait été sage, c'est-à-dire quand il avait bien crié, obtenait de monsieur son père, la permission de mettre sous sa tête une boîte à seringue pour lui servir de traversin.

La seconde pièce était le salon, le boudoir, la chambre à coucher. Il y avait un lit en acajou, une causeuse privée de ses coussins, cinq chaises couvertes en velours, et un secrétaire. Mais chaque meuble était en mauvais état, chaque chaise avait des taches d'huile, le secrétaire ne fermait plus, la causeuse avait un pied de moins, et le lit semblait faire aussi les fonctions de garde-robe, car on voyait dessus, pêle-mêle, des robes, des pantalons, des bas, des gilets, des fichus, des mouchoirs sales; bref, une foule d'objets pour homme et pour femme.

Une statuette posée sur la cheminée et représentant une homme dans le costume de *Figaro*, tenait lieu de pendule, une guitare accrochée dans un coin, complétait l'ameublement.

Le cabinet qui terminait cet appartement, était consacré à des mystères que nous n'essaierons point de pénétrer, mais auxquels le jeune Lycoris se livrait pendant la plus grande partie de ses loisirs.

« Allons! encore l'enfant qui crie, et le père qui chante se dit Adhémar, en cherchant à mettre sa clef dans la serrure. Il faut convenir que j'ai là un voisinage bien agréable... monsieur Trouillade m'ennuie considérablement, avec ses roulades... Mais enfin, puisqu'ils ne sont pas couchés, ils me rallumeront ma bougie... »

Et le jeune homme va frapper à la porte de ses voisins....

Mais M. Trouillade faisait tant de bruit en *roulant*, son fils en criant, et sa femme en répétant ses rôles, qu'on frappait longtemps chez eux avant d'être entendu. Cependant un coup de poing appliqué de manière à ébranler la porte, parvient jusqu'aux oreilles de l'enfant qui s'interrompt de pleurer pour dire :

— V'là quéqu'un,.. on cogne chez nous.

— Tu mens, polisson, comme un drôle que tu es!.. c'est toi qui va être cogné,..... ah!... ah! ah! ah!... tra... a. a.. la la!..... hein! elle est perlée celle-là!

— Mais, mon ami, je l'assure que Lycoris a raison, on frappe à la porte.

— Bah!... tu crois, Hélénor... qui diable peut venir si tard chez nous... à moins que ce ne soit un directeur de province, qui ayant appris que j'étais encore libre, accourt pour m'engager... ah! flûte! alors, il faut bien de se dépêcher, car on me lorgne de tous côtés... toutes les directions ont envie de m'avoir... mais on sait que je veux jouer le grand opéra... et la plupart des théâtres de province n'est pas en état de le monter,.. sans cela j'aurais déjà dix engagements.

Pendant que monsieur Trouillade s'adresse comme de coutume une foule de compliments, sa femme est allé ouvrir la porte; Adhémar tenant toujours son lièvre et sa bougie éteinte, se présente en disant :

— Pardon, madame; mais j'ai aperçu de la lumière chez vous, et comme le vent a soufflé la mienne... je me suis permis...

— Vous avez très bien fait, monsieur, répond Hélénor, en avant l'air de vouloir s'envelopper dans un vieux manteau qui lui sert de robe de chambre; mais en laissant, avec intention, retomber le haut du collet, de manière à montrer deux épaules assez blanches, dont la maigreur fait de la peine.

— Eh! c'est le voisin... monsieur Adhémar!.. entrez donc, voisin, entrez donc un moment... veux-tu te taire, polisson... ou je te fiche une gifle!.. asseyez-vous donc, voisin.

— Je vous remercie, monsieur Trouillade, mais je n'ai guère de temps... Je vais au bal, à un bal costumé, et je vais m'habiller.

— Ah! vous vous déguisez... et en quoi est? demande Hélénor.

— J'ai un costume de marin anglais, et je vais le mettre.

— Je suis fâché que vous ayez un costume, reprend M. Trouillade, je vous aurais offert mon habit de *Figaro*, sous lequel j'ai joué ce rôle avec un succès dans les premières villes de France... Ah! c'est qu'il est un peu joli mon costume de *Figaro*! tout en soie et en velours... broderie d'argent... sur toutes les coutures... c'est magnifique...

— Maman voulait découdre hier la veste du *Figaro*, pour se faire un spencer, murmure le petit garçon en enfonçant successivement dans son nez, le pouce et le petit doigt de sa main gauche.

— Veux-tu te taire, Lycoris... tu vas être giflé pour t'apprendre à parler devant le monde... Oui, voisin, mon costume de Figaro est connu de tous ceux que l'on a vus à Paris, de même que la manière dont je chante ce rôle, ne ressemble pas à tout ce que vous avez entendu ici!...

— Quand à cela, je n'en doute pas, répond Adhémar en souriant.

— Oh! la bêbête! la bêbête!... s'écrie le petit Lycoris, en apercevant le lièvre que tient le jeune homme.

— Pardieu, voilà un beau lièvre, dit à son tour M. Trouillade, je ne l'avais pas remarqué...

— C'est un cadeau que l'on vient de me faire.

— On ne nous fait jamais de cadeau comme cela, dit Hélénor en poussant un soupir.

— Par exemple, reprend Trouillade, quand à ce qui est d'accommoder un lièvre, j'ose dire que personne ne pourrait le faire mieux que moi.

— Comment, monsieur Trouillade, vous savez faire la cuisine?

— Et très-bien! je m'en pique! il ne faut pas que cela vous étonne, nous autres du Midi, nous sommes un peu gourmands... et nous aimons à nous occuper de tous ces petits détails. Mais le lièvre... c'est là surtout où j'excelle.

— Je vais vous demander la permission d'allumer ma bougie et...

— C'est-à-dire, reprend Trouillade en arrêtant Adhémar, que si vous goûtiez d'un lièvre fricassé à ma manière... vous ne sauriez plus ce que vous mangez... vous croiriez que c'est du saumon...

— Je veux souper... j'ai faim... je veux de la bêbête, dit le petit Lycoris, en tirant le lièvre par une patte.

— Hélénor, fais-moi donc le plaisir de coucher ce petit drôle, dit le chanteur, en s'emparant à son tour du lièvre; il y a longtemps qu'il devrait être au lit.

— Il demande à souper.

— Tu sais bien que je ne veux pas qu'il mange le soir, ça embarbouille la voix...

— J'ai faim, moi, hi, hi, hi.

— Tu mens, polisson...

Pendant cette digression, Adhémar avait allumé sa bougie, il se rapproche de M. Trouillade, pour reprendre son lièvre, mais l'artiste court dans la seconde pièce en criant :

— Voisin, venez donc un peu... venez par ici, je veux vous faire voir quelque chose qui en vaut la peine.

Adhémar se décide à entrer dans la chambre à coucher, tenant sa bougie à la main, pendant que la romantique Hélénor le regarde tendrement, en murmurant :

— Que vous êtes heureux d'aller au bal!... Je voudrais bien y aller, moi.

— Tenez, monsieur Marilly, regardez-moi cela! s'écrie Trouillade en poussant Adhémar devant la cheminée et lui désignant du doigt la statuette.

Adhémar considère le petit plâtre, et, n'y voyant rien de remarquable, dit :

— C'est un Figaro.

— Oui, certainement; mais, ce Figaro, à qui ressemble-t-il?

— Ma foi, je n'en sais rien... avec tout cela l'heure se passe, et je devrais être habillé...

— Comment, monsieur Marilly, vous ne me trouvez pas frappant de ressemblance!...

— Ah! c'est vous qu'on a voulu faire... Comme je ne vous ai jamais vu en Figaro, ça ne me frappe pas.

— Voulez-vous que je mette un rézille sur ma tête... vous jugerez mieux?

— Non, non, monsieur Trouillade!... ne mettez pas de rézille...! c'est ressemblant... c'est très ressemblant!

— Tenez, voilà la position

Et M. Trouillade, qui n'a plus le lièvre à sa main depuis qu'il est entré dans la chambre à coucher, se penche le corps en arrière, avance une jambe, met un poing sur sa hanche, et se met à entonner d'une voix de Stentor :

Ah! bravo Figaro!
Bravo, bravissimo!
Ah! bravo Figaro!...

Adhémar, qui craint d'entendre l'air tout entier, court vers la porte en disant :

— C'est charmant! c'est parfait de ressemblance... Je vais m'habiller.

— Oui, oui, allez vous habiller, au fait il se fait déjà tard, dit Trouillade, qui semble maintenant très empressé de voir partir son voisin.

— Quoi, votre fils crie encore! dit le jeune homme en se retrouvant dans la première pièce. Il est donc bien méchant, ce garçon-là? je l'entends crier presque toute la journée.

— Non... ce n'est pas qu'il soit très méchant, répond Trouillade; mais je suis bien aise de lui entretenir la voix. Croiriez-vous, monsieur, que tout à l'heure, en piaillant comme un bœuf, le petit drôle a attrapé le fa-dièze de poitrine... C'est joli, à six ans.

— C'est fort joli...

— Mais nous vous retenons... Allez donc vous habiller.

Et M. Trouillade, qui avait déjà ouvert la porte du carré, semblait avoir envie de pousser Adhémar dehors, lorsque le petit Lycoris se met à dire :

— Et la bebête... la bebête!

La figure du chanteur se contracte, ses yeux lancent des éclairs sur le petit garçon, tandis qu'Adhémar s'arrête en disant :

— Ah! c'est vrai, j'oubliais mon lièvre, moi...

Adhémar.

Trouillade a l'air de ne pas entendre, et recommence à chantonner :

Ah! bravo Figaro!
Bravo! bravissimo!...

Mais Adhémar ne se contente pas de roulades, et il s'adresse directement à l'artiste, en lui disant :

— Voulez-vous avoir la bonté de me rendre mon lièvre, s'il vous plaît?

— Votre lièvre? répond Trouillade d'un air étonné, et comme si on lui faisait la demande la plus saugrenue. Votre lièvre?...

— Eh bien, sans doute... Qu'est-ce qu'il y a donc de surprenant dans ce que je dis?... Est-ce que vous ne vous rappelez plus que j'avais un lièvre en entrant chez vous?

— Si fait! si fait!... oh! parfaitement.

— Vous me l'avez pris des mains... rendez-le moi...

— Vous croyez...

— Comment, je crois!... vous voyez bien que je ne l'ai plus... un lièvre ne se met pas dans la poche comme un perdreau.

— Vous avez raison... mais il me semblait bien l'avoir rendu.

— Vous voyez bien que non... Vous l'avez mis dans l'autre pièce.

— C'est singulier... je n'en ai aucun souvenir.

M. Trouillade voyant qu'Adhémar entre dans la pièce du fond se résout à l'y suivre. On regarde de tous côtés : point de lièvre.

— Vous voyez bien qu'il n'y est pas, dit Trouillade.

— Je sais aussi qu'il doit y être, répond Adhémar, qui commence à s'impatienter des difficultés qu'il éprouve à retrouver son gibier. Enfin, je suis venu chez vous avec un lièvre, il ne peut pas être perdu, je pense.

Le chanteur à roulades saisit le bras du jeune homme, et, affectant un air de candeur, lui dit :

— Mais j'y songe, mon voisin... votre lièvre était-il bien mort? ne pourrait-il pas encore avoir joué des jambes? Ces drôles-là sont si fins!

Adhémar ne peut s'empêcher de rire de l'aplomb avec lequel M. Trouillade vient de lui dire ces mots; mais, après avoir donné carrière à sa gaieté, il répond :

— Mon voisin, je trouve la plaisanterie fort jolie... et tout-à-fait digne d'un enfant de la Gascogne; mais, comme je suis sûr que mon lièvre ne s'est pas enfui, et qu'il est ici, je vous certifie que je le trouverai.

En disant ces mots, Adhémar s'approche du lit, et, jetant de côté robes, gilets, pantalons et tout ce qui était sur la couverture, parvient à trouver son lièvre, que l'on avait fourré dessous tous ces effets.

— Quand je vous disais que je le trouverais! s'écrie Adhémar en montrant son lièvre au chanteur. Ah! ah! vous êtes un farceur, voisin...

Trouillade part alors d'un éclat de rire qui est plus forcé que naturel, en s'écriant :

— Ma foi, c'est vrai... tenez, je brûlais du désir d'accommoder votre gibier... parce que je suis assuré que vous m'en auriez fait compliment... Voulez-vous que je l'accommode.

— Merci; quand je mange du lièvre, je ne me soucie pas de croire manger du saumon.

— Ah! je vous ai dit saumon... j'aurais pu dire tout autre chose...

— Bonsoir, monsieur et madame, en vous remerciant.

Adhémar est enfin parvenu à sortir de chez les Trouillade avec son lièvre, et, avant d'être entré chez lui, il entend de nouveau les cris de Lycoris et la voix de son père qui lui dit :

— Cela t'apprendra, petit âne, à te fourvoyer dans la conversation.

En passant de chez le chanteur d'opéra chez Adhémar Marilly, on croyait sortir de ces rues sales et bourbeuses, où l'on ne sait où poser le pied, pour entrer dans un chemin vaste, propre et bien aéré. L'appartement du jeune homme n'était cependant pas plus grand que celui de M. Trouillade; mais il était ciré, frotté, époussété; enfin les meubles étaient aussi élégants que de bon goût. Ces débris de son ancienne aisance ne contribuaient pas peu à faire croire encore à la fortune de leur propriétaire.

Adhémar se hâte de regarder son costume de marin, après s'être assuré que rien n'y manque et qu'il est encore très frais; il ouvre une commode et y prend une paire de gants qui ont déjà été mis une fois; il les examine, prend un morceau de gomme élastique et se met à les nettoyer en se disant.

« Ils iront encore... j'en ai eu soin; frottons, frottons!... Être réduit à nettoyer mes gants, moi qui jadis en usait trois paires par jour; à la vérité, c'est justement parce que j'en mettais trois paires par jour que j'en suis réduit là. Je sais bien que je pourrais chercher une place: mais dire qu'on a besoin d'une place quand on me croit riche, c'est très vexant; encore si c'était une bonne place, de préfet ou de sous-préfet, ça se prend même quand on est riche, et c'est probablement pour cela que d'ordinaire on les donne à ceux qui n'en ont pas besoin; mais aller se mettre commis à vingt-neuf ans... surnuméraire peut-être... ma foi non... quand j'aurai tout mangé... il sera toujours temps de prendre un parti désespéré... ô les femmes! les femmes! c'est bien gentil, mais ça ruine, et lors même qu'on ne les entretient pas, il y a une foule de petits frais... dîners, spectacles, voitures, bals; après tout, c'est encore la manière la plus aimable de dépenser son argent... Décidément, voilà mes gants très propres; puisque je dois aller avec la famille Sublimé, certainement c'est le papa Sublimé qui payera la voiture... je n'ai aucune raison pour lui faire une galanterie... c'est bien assez que j'aie la complaisance de les avertir pour qu'ils n'attendent pas Monfignard. Voilà donc un bal qui ne me coûtera rien, ni gants, ni voiture, et je ne jouerai pas; je danserai: c'est moins dangereux. Ah! si j'avais toujours été aussi raisonnable! »

Adhémar se met à sa toilette. En peu de temps il a revêtu le costume de marin. Il se regarde dans une glace, et, se trouvant convenablement habillé, se dispose à partir, lorsque tout à coup un de ses boutons de bretelle casse, et c'est par derrière, c'est-à-dire un bouton indispensable.

« Voilà qui est amusant! se dit le jeune homme. Cependant, c'est encore heureux qu'il casse à présent. Voyons, je ne veux pas sortir comme cela. Si j'allais prier madame Trouillade... oh! ma foi, non, le mari est trop ennuyeux: il voudrait encore accommodez mon lièvre... Quel être assommant de prétentions! La voisine d'au-dessous me rendrait bien ce service; mais cela pourrait la déranger. Elle est peut-être encore avec son magnifique amant, ou avec un autre: car j'en ai vu entrer d'autres, qui ne sont pas aussi recherchés dans leur toilette; mais on les reçoit avec plus de plaisir sans doute, car on les reçoit en cachette. Allons, je vais recoudre mon bouton moi-même: je sais très bien coudre un bouton; il s'agit seulement de trouver une aiguille et du fil. »

Adhémar se met à fouiller dans le tiroir de la commode. Il parvient à trouver un peloton de fil; mais il lui faut une aiguille. Il a déjà visité plusieurs tiroirs sans trouver l'étui qu'il cherche, lorsque, en cherchant dans son secrétaire, ses regards tombent sur un petit portefeuille en maroquin rouge.

Et l'on voit paraître le beau Bardajos, pâle, tremblant.

Il s'arrête; ses yeux contemplent le portefeuille; il hésite, sa main s'avance lentement, on dirait qu'il craint d'y toucher. Enfin, et comme ne pouvant plus résister au désir qu'il éprouve, il saisit vivement le portefeuille, l'ouvre, et, tirant un petit médaillon qui est dans une des poches, se met à considérer un portrait de femme.

Absorbé dans la contemplation du portrait qu'il a sous les yeux, le jeune homme semble ne pouvoir se lasser de regarder cette peinture, qui retrace les traits d'une femme jeune et belle. Mais un profond soupir s'échappe de sa poitrine, un nuage de tristesse couvre son visage, ses yeux deviennent humides, et il se laisse aller sur un siége en murmurant:

« Mon Dieu!... et je ne puis plus embrasser que son image! »

En disant cela, il couvrait de baisers le portrait qu'il venait de porter à ses lèvres.

Mais tout à coup, et comme s'il eût pris une ferme résolution, court au portefeuille, il y remet le portrait, le ferme et le replace dans le secrétaire, en se disant:

« C'est fini; je ne le regarderai plus: car enfin cela ne sert à rien, et je ne puis plus revenir sur le passé... Tâchons de coudre mon bouton... Ah! voilà ce maudit étui enfin... Ah! mon Dieu!... une seule aiguille, et qui est bien fine... est-ce que je pourrai jamais coudre avec cela?... Il le faut bien, pourtant. »

Adhémar tient l'aiguille, il prend du fil, mais il ne peut parvenir à le faire entrer dans le trou de l'aiguille; il s'impatiente, jure, tempête; enfin, n'y tenant plus, il s'écrie:

« C'est épouvantable de faire des aiguilles si petites et du fil si gros!... c'est à se damner... Il faut absolument avoir recours à mademoiselle Azéma... »

Et, sans se donner le temps de prendre sa bougie, le jeune homme descend son escalier rapidement, tenant à la main son aiguille et son fil.

Au moment où il approche de la porte de la jeune actrice, il lui semble entendre les pas de quelqu'un qui descend avec précaution l'étage au-dessous. La lampe de bronze placée au premier n'éclai-

rait plus au quatrième; mais, sans s'occuper des personnes qui sont dans l'escalier, Adhémar sonne chez Azéma.

La jeune actrice ne tarde pas à paraître dans un joli déshabillé de nuit, et Adhémar entre chez elle comme un fou en lui disant :

— Ah! ma voisine, je vous en prie, ayez pitié de moi... Je ne peux pas parvenir à l'enfiler... le trou est trop petit... comment faire entrer cela dedans?... Ah! je suis bien malheureux!...

Azéma rit comme une folle en écoutant le jeune homme, mais elle commence par fermer la porte du carré, et lui dit ensuite :

— Ah! çà! voisin... vous venez me dire de drôles de choses!... Est-ce le costume marin qui vous inspire tout ça?...

— Mon Dieu! mademoiselle, je vous demande pardon; je me suis peut-être mal expliqué... Tenez, c'est mon aiguille que je ne puis pas enfiler; voilà un quart d'heure que j'essaie en vain... Cependant il me faut bien recoudre le bouton de ma bretelle, qui est cassé; voilà pourquoi je me suis permis de m'adresser à vous.

— Ah! c'est autre chose, reprend Azéma en riant encore. Pauvre jeune homme qui ne peut pas enfiler son aiguille!... Je conçois cela... Les hommes ne sont pas forts pour ces sortes d'enfilade; heureusement, nous sommes là, nous autres... on nous trouve toujours dans les moments difficiles!... Voyons, jeune marin, donnez-moi votre aiguille et votre fil!... Tenez... une... deux... ça y est! ça me connaît, ça; je n'ai qu'à y mettre la main, ça entre tout de suite. Voyons, maintenant, où est votre bouton?

— Comment! vous auriez la bonté de me le coudre?

— Tiens, cette bêtise! il m'a donné deux perdreaux et je ne lui coudrais pas un bouton! Allons, tournez-vous... Du reste, je vous prie de croire, monsieur, que je vous le coudrais également si vous ne m'aviez rien donné... Je suis très obligeante, moi!... Tenez-vous un peu tranquille, par exemple, ou vous vous ferez piquer.

— Ma voisine, vous me rendez un grand service... Je craignais de vous déranger en venant sonner si tard...

— Bah! pourquoi donc... vous me croyez donc toujours occupée... mais heureusement on est libre quelquefois... Ne remuez donc pas... J'ai renvoyé mon fier Andaloux... Je ne sais pas ce qu'il avait ce soir, mais il ne voulait pas se décider à s'en aller; il devient jaloux comme un vieux Rodrigue; il m'ennuie considérablement cet homme...

— Pourquoi le voyez-vous?

— Ah! mon voisin, pour un homme d'esprit, vous me faites là une question bien *obtuse*. Est-ce vous qui me donneriez des cachemires et des châles de velours?... Est-ce que la femme, et surtout la femme de théâtre, n'a pas toujours besoin d'un protecteur?... Tenez-vous donc!...

— C'est juste, voisine, mais comme vous ne devez pas en manquer...

— Oh! laissez donc!... oui, des rats qui vous mènent dîner à quarante sous par tête; mais de ceux qui savent faire rouler l'argent, on n'en trouve pas encore à remuer à la pelle. Malgré cela, quand un homme m'ennuie, toutes les considérations d'intérêt ne m'empêcheraient pas de l'envoyer promener...

— Vous me faites songer, voisine, que tout à l'heure, pendant que je sonnais, j'ai cru entendre quelqu'un descendre doucement l'escalier au-dessous.

— Je gage que c'est Bardajos!

— Bardajos! quel nom!... C'est donc un Espagnol, ce monsieur?

— Oui, il se dit Andaloux... pur race... mais je le soupçonne d'être né à Nanterre ou au Pecq; il sera resté dans l'escalier à guetter... il est jaloux de vous; les deux perdreaux que vous m'avez donnés ne lui sortent pas de la tête... Si je savais que ce fût lui...

— Que feriez-vous?

— Je ne sais pas, mais je voudrais lui donner une bonne leçon... C'est fini, vous êtes recousu...

— Grand merci, mademoiselle Azéma.

Et Adhémar, reprenant le chemin de la porte, se dispose à s'éloigner; la jeune actrice prend une bougie, se place devant lui, lui fait une petite mine fort drôle, et se met à rire en disant :

— Il paraît que vous n'avez plus besoin de moi... mes services ne vous sont plus nécessaires.

— Non, ma voisine... je suis très heureux que vous ayez bien voulu...

— C'est bon!... c'est assez!... allez danser, jeune marin... C'est égal, on me contait tant de choses de la marine anglaise! Je vois qu'elle n'est pas si redoutable qu'on le dit.

Et tout en continuant de rire, mademoiselle Azémar a ouvert sa porte. Adhémar, quoique intérieurement piqué des plaisanteries de la voisine et comprenant qu'il aurait pu la mieux remercier de sa complaisance, va remonter chez lui, lorsque la jeune actrice l'arrête par le bras, en lui disant à voix basse :

— Attendez!... on vient de marcher... de fermer une porte au-dessous... Je gage que c'est Bardajos... Venez... descendez un peu avec moi.

— Que voulez-vous faire?

— Venez toujours... j'ai mon idée.

Mademoiselle Azéma descend avec Adhémar, en ayant soin de lui dire très haut :

— Amusez-vous bien au bal, mon voisin. Mais pourquoi donc emportez-vous une paire de pistolets?

Adhémar, qui comprend l'intention de sa voisine, répond :

— Je rentrerai sans doute fort tard; on n'est pas toujours certain de trouver des voitures, et ma foi, il est bon de prendre des précautions, il y a tant de voleurs à Paris.

— C'est bien vrai, mon voisin, il y a beaucoup de brizards cette année; on ne voit que des assassinats dans la *Gazette des Tribunaux!* Aussi, quand je couche seule, j'ai soin de bien fermer mes portes... et de me verrouiller.

Tout en parlant ainsi, Azéma, qui descendait la première et tenait à la main sa bougie allumée, regardait dans l'escalier, et n'apercevait personne. Mais tout à coup elle s'arrête devant une porte pratiquée dans le milieu de l'étage au-dessous d'elle, et fait un signe de tête à Adhémar, en murmurant bien bas :

— Il est là!

— Comment! dans vos anglaises?

— Justement... Il m'aura chippé ma clef... Chut!

Recommençant à élever la voix, Azéma s'écrie :

— Est-ce qu'ils sont chargés vos pistolets, mon voisin?

— Sans doute; sans cela à quoi servirait de les emporter?

— Vous avez raison : je deviens stupide. Ils sont bien jolis!..

Et Azéma cogne la clef de chez elle contre un petit poignard de marin que portait Adhémar, afin d'imiter le son de deux armes qui se choquent. Puis tout à coup elle s'appuie contre la porte de l'endroit secret, et s'écrie d'un ton d'effroi :

— Ah! mon voisin! Ah! mon Dieu! avez-vous entendu?

— Quoi donc, mademoiselle?

— Du bruit là-dedans... Je suis certaine qu'il y a quelqu'un là...

— Vous croyez... Cependant ce cabinet est le vôtre, vous en avez seule la clef?

— Justement, et tout à l'heure, chez moi, je l'ai cherchée en vain. On me l'aura prise pour me voler.

— Comment, mademoiselle, vous croyez qu'on a l'intention de vous voler ce que vous mettez là-dedans! répond Adhémar en riant.

— Non! non! mais on aura pris cette clef afin d'avoir un endroit pour se cacher dans la maison, où, une fois introduit, on pourra attendre la nuit pour venir me voler... m'égorger peut-être. Oh! je ne me coucherai pas sans savoir qui est là.

Azéma frappe contre la porte en disant :

— Si c'est quelqu'un de la maison, répondez, sortez, qu'on vous voie enfin.

On ne fait aucune réponse.

— Vous voyez bien que c'est un voleur qui est là, dit Azéma, sans cela il répondrait.

— Voulez-vous que j'enfonce cette porte? dit Adhémar.

— Non, attendez... j'imagine un meilleur moyen; mettez un de vos pistolets devant le trou de la serrure et tirez... Si vous tuez le voleur, ce sera bien fait.

— Vous avez une excellente idée, voisine, et je vais l'exécuter.

Azéma venait de cogner avec force sa clef contre le trou de la serrure, lorsqu'une voix se fait entendre, en criant :

— Arrêtez! arrêtez, ne tirez pas!

Au même instant la porte du lieu secret s'ouvre, et l'on voit paraître le beau Bardajos, pâle, tremblant, qui avait mis sa culotte bas, pour se donner l'air occupé dans la retraite qu'il avait choisie, et, dans sa frayeur, n'avait pas songé à se rhabiller.

En voyant son superbe amoureux dans cette situation, Azéma éprouve un si violent accès de rire, qu'elle ne se soutient plus et est obligée de s'asseoir sur les marches de l'escalier. Adhémar ne peut s'empêcher de rire comme elle; tandis que Bardajos, les regardant alternativement tous les deux et n'apercevant pas l'ombre d'un pistolet, commence à deviner qu'on s'est moqué de lui.

— Ah! monsieur, dit la jeune actrice, c'est vous qui étiez là!... Ah! ah! ah! vous choisissez de drôles de cachettes!

— Mademoiselle... je vous assure que mon intention...

— Monsieur, voulez-vous bien commencer par vous culotter ; il me semble que votre tenue est trop décolletée.

— Ah! pardon, pardon je ne vous voyais pas!

— Oui, mais je vois beaucoup, moi, ceci est par trop écossais. Ah! Monsieur pour espionner ma conduite vous faites de ces choses-là!... C'est joli!... c'est musqué!

Bardajos s'empresse de rentrer un moment dans sa cachette pour se r'habiller. Adhémar, souhaitant le bonsoir à la jeune actrice, remonte chez lui ; puis, ayant achevé de prendre tout ce qui lui est nécessaire, il part enfin pour aller chercher la famille Sublimé qui demeure à sa porte.

En redescendant l'escalier, il n'y trouve plus ni Azéma ni Bardajos ; il suppose que l'Andaloux est occupé à faire sa paix avec sa maîtresse.

CHAPITRE IV.

LA FAMILLE SUBLIMÉ. — NOUVELLE MANIÈRE DE MONTER EN VOITURE.

Faisons connaissance avec les personnes qui demeurent à côté d'Adhémar.

Monsieur Dardanus Sublimé est un homme de cinquante ans, petit, maigre, fluet, vilain et ridicule ; ridicule, parce que n'ayant jamais rien eu pour plaire, il a toujours été coquet comme une femme et qu'en vieillissant ses prétentions ont été en augmentant. Il a de petits yeux fauves, un petit nez pincé, et une bouche très plate qui sourit sans cesse, mais sans s'ouvrir, pour ne pas laisser voir une absence presque totale de dents. Il a une perruque blonde extrêmement bien faite, et si bien soignée et bouclée qu'il est impossible de ne point s'apercevoir que c'est une perruque, enfin il se met du rouge au vinaigre et passe deux heures de la journée à faire ses ongles.

Monsieur Sublimé a fait plusieurs entreprises dans sa vie, et toutes lui ont réussi, il y a des gens que la fortune va trouver sans que l'on puisse comprendre ce qu'elle récompense en eux ; mais la fortune ne montre pas souvent beaucoup de discernement dans le choix de ses favoris. Après avoir amassé trente mille francs de rentes dans les affaires, M. Sublimé n'a plus songé qu'à passer doucement sa vie en soignant sa chère personne et se passant toutes les petites fantaisies qui lui venaient à l'esprit. Car, outre le soin minutieux qu'il donne à sa toilette, M. Sublimé est encore un homme à manies, poussant quelquefois ses caprices jusqu'à l'extravagance.

Ainsi, pendant quelque temps ce monsieur s'était pris de belle passion pour les oiseaux ; et il n'y avait pas une pièce de son appartement où l'on ne trouvât des cages ornées de leurs habitants. M. Sublimé en plaçait sur chaque meuble ; de tel côté qu'on se tournât, on apercevait des serins, des chardonnerets, des mésanges des loriots, des perroquets, il était rare que le maître de la maison rentrât chez lui sans apporter un nouvel oiseau. Madame Sublimé était au désespoir ; son appartement était devenu une volière ; il en avait l'odeur et la propreté ; heureusement pour elle une petite perruche parfaitement bien privée et incapable de faire la moindre méchanceté à qui que ce soit, eut un jour la fantaisie de goûter au nez de M. Sublimé ; avec son joli petit bec elle lui en emporta un morceau qu'il fut impossible de remplacer. A dater de ce moment, Dardanus Sublimé fit jeter tous ses oiseaux à la porte et ressentit pour la gente volatille autant d'aversion qu'il lui avait témoigné de préférence.

Le goût des oiseaux fut remplacé par celui des plâtres. M. Sublimé devint admirateur de bustes, de statuettes ; il lui fallut avoir toutes les Vénus, tous les Apollons ; son appartement devint un magasin de mouleur. On voyait des plâtres sur tous les meubles. Quelquefois même, en ouvrant une armoire, à la place d'un pot de confiture, on trouvait un groupe de baigneuses ; en croyant atteindre un sac de pruneaux on mettait la main sur les trois Grâces ; enfin, au lieu d'un pain de sucre, on prenait le buste de *Lord Byron* ou de *Taglioni*.

Les plâtres ne sentaient pas mauvais comme les oiseaux, mais ils salissaient les meubles et donnaient à l'appartement un aspect d'atelier qui n'était nullement élégant. Lorsque madame Sublimé se plaignait à son époux de voir son logement envahi par [illegible], M. Sublimé promenait ses regards sur tous ses plâtres [illegible].

— Comment, madame, vous ne trouvez pas cela joli!... [illegible] rable!... vous êtes bien décidément [illegible]... [illegible] *Vénus*... regardez *Laocoon*... [illegible]... [illegible] et cet *Hercule* qui triomphe de [illegible] et ce gros *Silène*, couronné de pampres et de raisins il me semble à moi que tout cela ne peut qu'embellir un appartement.

Un accident survint qui fit plus que toutes les remontrances de madame Sublimé ; un soir que Dardanus était devant son armoire à glace fort occupé à se frotter les joues avec un cosmétique qui devait l'empêcher d'avoir la patte d'oie, plusieurs plâtres qu'il avait nichés sur le sommet de l'armoire [illegible] sur la tête de M. Sublimé. Une *Vénus* lui fit une [illegible] au front, un *Mercure* lui déchira l'oreille, et une *Hébé* lui poche l'œil.

Le petit homme jeta les hauts cris, manqua de se trouver mal, et, en revenant à lui, ordonna à sa domestique de jeter tous les plâtres par la fenêtre.

La domestique ne se fit pas prier : sa maîtresse l'aida dans cette expédition et le lendemain l'appartement de madame Sublimé ne ressemblait plus à un atelier de mouleur.

On pouvait espérer qu'après ces deux accidents M. Sublimé se livrerait moins à ses passions, ou montrerait plus de prudence dans ses goûts. Pendant quelque temps, en effet, le petit monsieur se contenta de s'occuper de sa personne ; mais comme il fallait absolument qu'il donnât dans un excès quelconque et qu'il ne pouvait pas faire d'excès sur lui, il ne tarda pas à se prendre d'un grand amour pour les pendules et les boîtes à musique. Bientôt la cheminée eut trois pendules ; il en plaça dans toutes les pièces de son logement, et ne se contenta pas d'en mettre sur les cheminées ; sa demeure, qui avait été une volière et un atelier de mouleur, devint une boutique d'horloger, enrichie en sus de petites boîtes à carillon dont quelques-unes jouaient pendant cinq minutes sans interruption.

Cette dernière manie offrait à la vérité un coup d'œil moins [illegible]géable, et madame Sublimé avait fini par prendre son [illegible] et s'habituer à vivre au milieu des pendules. Le plus grand [illegible] qu'elle y trouvait était de ne jamais savoir l'heure au juste ; en effet, les pendules sonnaient bien rarement ensemble. Quand midi venait de se faire entendre à l'une d'elles, on l'entendait ensuite sonner à une autre, puis dans une autre pièce puis encore plus loin, et quelquefois pendant dix minutes il fallait entendre sonner midi. C'était la même chose pour toutes les heures.

L'épouse de Dardanus Sublimé avait bien aussi sa part d'originalité : c'était une grande femme assez bien faite, aux traits forts et masculins, pourvue d'un grand nez en bec à corbin et de deux yeux à fleur de tête qu'elle roulait constamment autour d'elle avec beaucoup de majesté. Cette dame avait de la prétention au savoir, à l'érudition ; elle avait essayé d'apprendre le grec et le latin et elle revenait toujours dans la conversation à faire parade de ses connaissances. Elle se moquait des travers de son mari qu'elle regardait [illegible] comme lui étant très inférieur, et, sans cesse occupée [illegible] d'un ouvrage qu'elle avait depuis quinze ans l'intention de composer, elle aurait trouvé indigne [illegible] de se mêler des [illegible] ménage.

De cette union si tristement assortie étaient nés deux enfants : une fille, mademoiselle Idalie, qui avait alors dix-sept ans, qui était déjà presque aussi grande que sa mère qui avait [illegible] assez [illegible] traits et de la physionomie, mais un air hardi, moqueur, et rien de ce qui fait le charme, la beauté d'une jeune personne, on l'aurait plutôt prise pour une veuve.

Puis monsieur Eudoxe, qui avait huit ans ; c'était le petit prodige dont monsieur Bourdichon avait parlé à Adhémar. Ce ne pouvait pas être pour sa beauté qu'on appelait ce petit garçon un prodige, car il était beaucoup plus laid que son père, quoique ayant le nez aussi fort et encore plus aquilin que madame sa mère. [illegible] Eudoxe parlait de tout, il se mêlait de toutes les conversations, dans un salon il faisait plus de bruit que dix personnes, à la promenade il gesticulait sans cesse en se jetant dans vos jambes ; à table il se grisait comme un homme ; au spectacle, il [illegible] si haut qu'il fallait le faire sortir ; de tout cela, madame Sublimé avait conclu que son fils était nécessairement un prodige.

Maintenant prenons la famille Sublimé au moment où elle fait sa toilette pour aller au bal costumé de madame B[illegible].

Madame Sublimé avait choisi le costume de Sapho ; elle se croyait déjà beaucoup de ressemblance avec la célèbre Lesbienne, non pas au physique, puisque Sapho était petite et noire de peau, mais comme pouvant aussi passer pour une dixième muse.

M. Dardanus Sublimé, après avoir longtemps cherché quel cos-

tume lui serait le plus avantageux, s'était décidé à se mettre en roué du temps de Louis XIII. Mademoiselle Idalie s'habillait en camargo, et le petit prodige avait absolument voulu être en polichinelle, quoique sa mère lui eût plus d'une fois objecté que ce costume commun n'était pas digne de lui.

Le coiffeur que l'on attendait à huit heures n'était pas arrivé à neuf; les dames, à moitié habillées, se dépitaient en se promenant de chambre en chambre. M. Sublimé avait beau leur dire :

— Il n'est que huit heures et demie.

— Oui, répondait Idalie en ricanant, il y a trois quarts d'heure que la demie a sonné aux pendules du salon et de la salle à manger

— Celles de ma chambre à coucher vont mieux, disait M. Sublimé en ajustant sur sa tête une immense perruque à boucles retombant sur son front et ses tempes, ce qui lui donnait l'air d'un vieux saule pleureur.

— Comme c'est agréable d'avoir trente-six pendules! murmurait madame Sublimé. On ne peut jamais savoir l'heure qu'il est.

— Patience! ma chère amie... elles se régleront toutes au pas ensemble... comme un régiment de grenadiers.

— Oh! moi je suis tout de suite coiffé! disait Eudoxe en s'essayant dans le salon à faire le grand écart comme le polichinelle... J'ai une perruque de coton... Oh! oh!... ça me fait une tête de mouton... Tra, la, la, la...

— Eudoxe! ne dansez pas comme cela, cher ami! s'écriait la maman en voyant avec effroi ce que son fils essayait de faire. Vous pouvez vous donner un écart!... Vous savez combien cette danse est dangereuse pour les hommes!... il y a *periculum in mora!*

— Bah! bah!... C'est des bêtises, moi je veux danser la polichinelle ce soir au bal... Vous verrez comme je la danserai!

— C'est-à-dire que tu déchireras ta culotte en faisant les grands écarts! dit Idalie, et je prévois ce que nous verrons.

— Mes bottes jaunes... mes bottes à entonnoir... où sont-elles? s'écrie M. Sublimé, en courant comme un fou dans l'appartement.

— Eh, mon Dieu! monsieur, je ne les ai pas prises, moi! vous ne supposez pas, je pense, que Sapho veuille mettre des bottes à entonnoir.

— Je ne vous dis pas cela; mais où sont les bottines de mon costume?...

— J'ai vu ma bonne les prendre, dit Eudoxe.

— Ah! mon Dieu! pourvu qu'elle n'aille pas les cirer... Ce serait du joli!... Mes bottes jaunes, Marie; ne cirez pas mes bottes moyen âge...

Et M. Sublimé court à la cuisine.

Et Idalie court partout en cherchant des épingles.

Et madame Sublimé fouille dans tous ses tiroirs, bouleverse tous ses chiffons pour trouver du taffetas noir et se faire des mouches.

Et le petit prodige met également tout sens dessus dessous en s'écriant :

— Ma pratique... Où a-t-on mis ma pratique? je veux m'exercer à parler comme les polichinelles... Je danse déjà comme eux... Tenez...

Et M. Eudoxe faisait un écart sans s'inquiéter s'il rencontrerait les jambes de sa mère ou de sa sœur, et Idalie se sauvait de lui en disant :

— Si tu fais des écarts comme ça dans le bal, ce sera bien amusant pour les dames près desquelles tu te trouveras.

Enfin le coiffeur arrive. Ces dames le grondent, mais bien doucement, et comme si elles craignaient de le fâcher. C'est un homme si précieux qu'un coiffeur! A voir combien l'on a de peine à obtenir que ces messieurs soient chez vous à l'heure où on les désire, je me suis demandé pourquoi tant de gens, qui ne peuvent pas trouver de place et d'ouvrage, ne se mettent pas immédiatement coiffeurs.

C'est par madame Sublimé que l'artiste en cheveux commence, et celle-ci lui confie sa tête en lui disant :

— Je suis déguisée en Sapho... Vous voyez... Une femme de Lesbos, il me faut une coiffure analogue au personnage... Vous comprenez...

— Soyez tranquille! Et l'artiste, avec un aplomb imperturbable, coiffe madame Sublimé à la chinoise.

— Qu'est-ce qui me noue ma fraise par derrière? dit Dardanus en arrivant et présentant son cou à son épouse.

— Ah? monsieur, laissez-moi tranquille... Vous voyez bien qu'on coiffe en Sapho... Faites-vous attacher cela par votre fille.

— Idalie, veux-tu m'attacher ma fraise?

— Papa, je retrousse les manches de ma robe... Je n'ai pas le temps... Si je ne couds pas cela, ça ne tiendra pas en dansant... adressez-vous à Marie.

— Marie!.. Marie!.. venez donc m'attacher ma fraise moyen âge...

— Monsieur, j'ai les mains sales, moi, laissez-moi donc finir ma vaisselle... On m'a donné des commissions toute la soirée, je ne finis à rien...

— Dis donc, Eudoxe, est-ce que tu ne pourrais pas, toi, me nouer cette fraise derrière le cou?.. Avec mon habit, je ne peux pas lever les bras.

Pour toute réponse; monsieur Eudoxe fait un écart et essaie de danser en se tenant baissé sur ses genoux.

Enfin madame Sublimé est coiffée, elle passe devant une glace, se regarde, se sourit et dit :

— Je suis fort bien... Oui, je suis fort bien... Mais je croyais que la femme grecque portait des bandeaux...

— Du tout! du tout! répond l'artiste, l'année dernière, cette possible, mais cette année, voilà comment on coiffe toutes les *Saphos*. Voyons, mademoiselle, à votre tour,

Pendant que l'on pose sur la tête de mademoiselle Idalie la perruque poudrée d'un camargo, M. Sublimé, qui est parvenu à s'attacher lui-même sa fraise, s'approche d'une petite boîte à musique placé sur un meuble, pousse un ressort et regarde le coiffeur d'un air malin, tandis que l'on entend sortir de la boîte l'air de la valse de *Robin des Bois*.

Le coiffeur, tout entier à son art, ne semble pas faire attention à cette musique en miniature qui s'exécute sur le coin d'une console. mais Dardanus va pousser l'artiste en lui disant :

— Hein! qu'est-ce que vous dites de cela?

— Quoi donc? répond le coiffeur en attachant une épingle noire.

— Comment quoi?... Est-ce que vous n'entendez pas la musique?

— Ah! si fait, c'est une serinette.

— Une serinette! vous n'y êtes pas du tout! les serinettes ne jouent pas toutes seules : il faut tourner une manivelle, comme à un orgue des rues, mais ceci, vous voyez bien que personne n'y touche.

— Je voudrais bien des épingles.

— Tenez, l'air change, c'est une marche à présent.

— Mon Dieu, papa, laissez-donc monsieur me coiffer : avec votre musique, vous serez cause que mon chignon ne sera pas bien poudré, mon petit chapeau bien placé.

— Soyez tranquille, mademoiselle, je certifie que vous serez très bien, au contraire, mais il me manque des épingles.

— Maman, donne-nous des épingles.

Madame Sublimé se regardait dans une glace : elle se trouvait fort bien, et cependant elle cherchait dans sa mémoire si elle avait vu des Saphos coiffées à la chinoise.

Pendant quelle tâche de trouver des épingles pour sa fille, M. Sublimé va pousser le coiffeur, en lui disant à demi-voix :

— L'air change, voici la romance du Chaperon-Rouge.

Mademoiselle Idalie frappe du pied avec impatience, et le coiffeur se contente de répondre :

— Des épingles, des épingles!

Tout à coup les pendules commencent à sonner dix heures : les unes vont ensemble, les autres partent un peu plus tard; tout cel fait un tintamarre de sonneries qui ne finit pas.

Le coiffeur qui a enfin obtenu des épingles, s'écrie :

— Tiens! vous avez un carillon, une samaritaine, ici!

— Eh! mon Dieu! ce sont nos pendules, dit madame Sublimé. Quand elles sonnent à peu près ensemble, c'est à n'y pas tenir, mais voilà dix heures, et je ne vois pas arriver monsieur Monfignard qui devait venir nous prendre; il est bien l'heure de partir. Quand Idalie sera coiffée, nous partirons. Vous êtes prêt, monsieur Sublimé?

— Oui; mais ces petites bottes jaunes me gênent horriblement, je ne sais pas si je pourrai marcher avec

— Il est bien temps de vous apercevoir de cela.

— Mademoiselle, dit le coiffeur, en attachant le petit chapeau sur la tête d'Idalie, le voulez vous bien en arrière?

— Dame! oui... vous savez bien .. que ce soit gentil.

M. Sublimé va de nouveau pousser le bras du coiffeur, en lui disant :

— L'air change encore, c'est une sauteuse à présent.

— Papa, vous êtes vraiment terrible. Laissez-donc monsieur tranquille, avec votre musique, vous voulez donc que je sois coiffée de travers?

— Non, mais je suis bien aise de lui faire remarquer que cela doit quatre airs, et tout entiers, j'en ai une autre qui en joue cinq.

On sonne. Le petit Eudoxe se jette par terre en voulant faire un grand écart, et madame Sublimé s'écrie :

— Voilà M. Monfignard; c'est bien heureux, *tarde venientibus*.

Avant que Sapho n'ait achevé sa citation, on voit paraître Adhémar dans son costume de marin anglais.

— Bonjour, Monfignard, crie le petit Eudoxe, en faisant avec sa pratique la voix de polichinelle; comme tu es bien déguisé, je ne te reconnais pas!

— Mais c'est M. Adhémar Marilly, dit Dardanus en tâchant de sortir sa bouche de dessous sa fraise, qui, à chaque instant, remontait jusqu'à son nez.

— Eh! oui, vraiment, s'écrie madame Sublimé en faisant au nouveau venu un sourire des plus gracieux tandis qu'en entendant nommer Adhémar, mademoiselle Idalie s'était mise à sautiller avec impatience sur sa chaise, et à trémousser sur ses jambes, en disant bas au coiffeur :

— Oh! arrangez-moi bien, faites-moi bien belle, et dépêchez-vous, hein!

— J'allais dire, j'avais même commencé à dire : *Tarde venientibus*, croyant que c'était M. Monfignard, qui devait venir nous chercher; mais cela ne s'applique pas à vous, monsieur Adhémar, car nous ne nous attendions pas au plaisir de vous voir ce soir.

— Madame, répond Adhémar en saluant toute la famille, j'ai rencontré ce soir M. Bourdichon qui revenait de la chasse, M. Monfignard qui a chassé avec lui, s'est senti trop fatigué pour aller au bal, et, comme vous auriez pu l'attendre, je me suis chargé de venir à sa place.

— Ah! cela est bien aimable de votre part.... Alors vous viendrez au bal avec nous!

— Si cela ne vous contrarie pas.

— Au contraire, dit Idalie, qui semble ne plus tenir sur sa chaise; nous aimons bien mieux cela; M. Monfignard ne danse pas, au lieu que vous...

— Vous voilà coiffée, mademoiselle.

Idalie se lève et court à une glace; tout en se regardant, elle jette aussi les yeux sur le jeune homme qui vient d'arriver. On voit qu'elle attend un compliment, mais au moment où Adhémar va s'approcher d'elle, M. Sublimé prend tout doucement le bras du marin anglais, et le conduisant devant une commode sur laquelle est une autre boîte à musique dont il vient de pousser le ressort, lui dit :

— En avez-vous entendu quelquefois qui aient un son d'harmonica comme celle-ci?

— C'est charmant! c'est délicieux! répond Adhémar tandis que mademoiselle Idalie frappe du pied avec dépit, et quitte la place en murmurant :

— Un de ces jours, je jetterai toutes les musiques par la fenêtre. Soyez donc bien coiffée pour qu'on n'y fasse pas attention.

— Je viens d'ordonner que l'on cherche une voiture, dit madame Sublimé; ce ne sera pas long, la place est en face de nous.

— Mais avez-vous dit une voiture à deux chevaux! demande M. Dardanus, en allant à son tour se mirer; nous ne tiendrions pas dans une petite citadine...

— Mon Dieu, monsieur, vous me croyez donc bien peu mathématicienne, pour me faire une semblable question!... Vous savez pourtant que je m'occupe d'un ouvrage classique dans lequel je veux prouver que les femmes sont plus aptes que les hommes pour les sciences occultes... Monsieur Adhémar, comment trouvez-vous mon costume de Sapho?

— Fort distingué, madame, et il est impossible de le mieux porter.

— Ah! vous me flattez.

— Seulement, si j'osais me permettre une réflexion.

— Oh! parlez... vous me ferez plaisir...

— La coiffure chinoise ne me semble pas être celle qui convient au costume.

— N'est ce pas?... c'est ce que j'avais pensé aussi... Ces coiffeurs sont des entêtés... est-ce qu'il est parti?.. Marie... Marie... il faut courir après le coiffeur.

Madame Sublimé court sur l'escalier en appelant sa bonne; alors Idalie s'approche d'Adhémar en lui disant :

— Vous venez de faire une belle chose... voilà maman qui va vouloir se faire recoiffer... Nous ne partirons pas avant minuit.

— Oh! que c'est bête d'avoir dit ça! s'écrie le petit Eudoxe en ôtant sa pratique de sa bouche.

M. Sublimé ne disait rien; il tâchait d'allonger ses pieds dans ses bottes moyen âge, de faire descendre sa fraise qui revenait toujours sur sa bouche, et prêtait l'oreille à la petite musique.

— Vous avez raison... j'ai dit une sottise, répond Adhémar, mais je vais réparer cela.

Madame Sublimé revient en disant :

— Marie est partie pour chercher la voiture; mais quand elle reviendra, je la ferai courir chez le coiffeur.

— Pardon, madame, je viens de faire une réflexion, dit Adhémar; je me rappelle maintenant avoir vu une gravure représentant *Sapho* au moment où elle allait faire le *saut de Leucade*; et alors elle était coiffée absolument comme vous voilà; probablement qu'avant de se précipiter dans la mer tonnienne, la célèbre Lesbienne avait retroussé ses cheveux à la chinoise pour qu'ils ne lui allassent pas dans les yeux.

— Vraiment! s'écrie madame Sublimé d'un air enchanté, vous avez vu cela en gravure... oh! alors je reste ainsi... *Sapho* au moment où elle fait le saut de Leucade! c'est l'instant de sa vie le plus intéressant; je suis charmée que le coiffeur ait eu cette idée ingénieuse

— La voiture est en bas, dit la domestique en paraissant à la porte.

— Partons... partons.

— Suis-je bien, mesdames? demande Dardanus en se posant devant son épouse et sa fille.

— Oui, oui, très bien.

— C'est que ma fraise remonte toujours, cela me gêne.

— Ça se fera... ça descendra en dansant.

— Ah! mes gants... mes gants...

— Ah! mon mouchoir...

— Ah! mon bouquet...

— Attendez donc..,et mon éventail, moi, une Camaro ne peut pas se passer d'éventail.

— C'est cela, on attend toujours au dernier moment... Eudoxe, as-tu tout ce qu'il te faut?

— Oui! oui... oui!.. prrristi!... Messieurs, mesdames...

— Allons, il a déjà sa pratique dans sa bouche... quel enfant terrible. Prends garde de l'avaler, au moins.

— Soyez trrrranquilles... messieurs, mesdames!

— Comment allez-vous faire pour arriver jusqu'à la voiture, dit la bonne, vous savez qu'il faut traverser le boulevard .. il y a une crotte horrible... d'autant plus que le bitume est cassé devant chez-nous, et il n'est pas encore remis.

— Voilà le désagrément qu'il y a à demeurer sur le boulevard, dit M. Sublimé, les voitures ne peuvent pas approcher de votre porte. Moi, d'abord, avec mes bottines jaunes à entonnoir je ne puis pas marcher dans la boue.

— Et nous donc!...

— Moi qui ai des souliers de satin.

— Et moi des cothurnes.

— Moi, j'ai des bottes vernies, dit Adhémar, et à la rigueur, en faisant bien attention où je pose mon pied, j'espère arriver sans encombre jusqu'à la voiture.

Tout en discourant ainsi, la famille est arrivée sous la porte. On examine le terrain, on mesure des yeux l'étendue à parcourir, et les dames s'écrient :

— Il est impossible que nous marchions là-dedans.

— Si je n'étais pas obligé de faire moi-même attention à ne pas me crotter, certainement, mesdames, je vous porterais jusqu'à la voiture, dit Adhémar. Mais il me semble que le cocher, qui n'a rien à gâter, peut fort bien vous rendre ce service.

— Vous avez raison, dit madame Sublimé, il faut que le cocher nous transporte dans ses bras... voyons, appelons-le... pourvu qu'il soit assez fort, cet homme...

— Moi, je vais toujours passer le petit, dit la bonne. Et prenant Polichinelle dans ses bras, Marie traverse le boulevard et dépose l'enfant dans la voiture, en disant au cocher :

— Allez donc là-bas... on a besoin de vous.

— Comment... de quoi?

— Allez donc qu'on vous dit.

Le cocher était un petit homme assez robuste; mais il exhalait une odeur de vin qui n'était ni agréable ni rassurante pour les personnes qui devaient se faire porter par lui.

— Pourrez-vous bien me porter jusqu'à votre voiture? dit madame Sublimé, en s'adressant à leur Automédon, qui venait d'arriver devant la porte.

— Vous ma petite mère... ah! je crois ben; vous! et douze avec... J'en ai porté des femmes dans ma vie... Et de toutes les manières!

— C'est bon nous ne vous demandons pas tout cela...; mais, c'est qu'il faudrait prendre garde de ne pas me chiffonner...

— Soyez donc tranquille, on vous prendra comme il faut... et par où il faut... On sait ce que c'est qu'une femme!... On ira en douceur!...

Et le cocher, se baissant, s'apprête déjà à enlever Sapho par les jambes, lorsque celle-ci fait un bond en arrière, en s'écriant avec effroi :

— Ah! Dieu, cocher, vous sentez le vin d'une manière dégoûtante.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle veut donc que je sente, cette dame? le vin, il me semble que ça n'est pas désagrable, ce goût-là... Ha ça, voyons, faut-il vous porter oui ou non... Ça commence à m'embêter, tout ça.

— Maman, laissez-vous donc enlever, dit tout bas Idalie à sa mère, ce sera vite fait.

— Mais cet homme a l'air un peu gris, s'il allait me laisser tomber sur le boulevard.

— Non, tous les cochers sentent le vin et ils ne sont pas gris pour cela.

— Venez donc, messieurs, mesdames! crie Polichinelle qui est dans la voiture.

Madame Sublimé se décide et dit au cocher :

— Allons, portez-moi, mais tenez-moi bien surtout.

Le cocher, que tous ces délais impatientent, s'empresse d'enlever Sapho dans ses bras, et glissant une de ses mains sous la tunique grecque, empoigne madame Sublimé par le derrière, et l'emporte ainsi jusqu'à la voiture, sans que Sapho, tremblante d'effroi, songe à se plaindre de la manière dont elle a été tenue.

— Et d'un! dit le cocher en déposant la dame dans son fiacre; eh bien! est-ce que j'ai bronché? est-ce que je ne vous tenais pas ferme?

— Si..., si, très ferme, trop ferme même; allons, dépêchons, à ma fille maintenant, et tâchez de la tenir... par un autre endroit.

Le cocher ne s'amuse pas à écouter Sapho, il est déjà près de la jeune fille en camargo; celle-ci ne fait pas toutes les façons de sa mère, elle se laisse prendre, enlever et arrive dans la voiture sans adresser le plus léger reproche à son porteur. Adhémar, qui vient de traverser le boulevard en marchant avec beaucoup de précaution sur la pointe de ses bottes, monte à son tour dans la voiture et le cocher se dispose à fermer la portière lorsqu'on lui dit :

— Eh bien! attendez donc, et le roué de Louis XIII qui est là-bas sous la porte; est-ce que vous ne voyez pas qu'il est avec nous, allez donc le chercher, il vous appelle.

— Comment, cette vieille mascarade qui est là-bas... est-ce qu'il faut porter ça aussi? Ha ça! mais vous auriez bien pu prendre un commissionnaire pour tout cela.

Cependant le cocher est allé vers M. Sublimé, et il se dispose à l'enlever en lui disant :

— J'espère que ça me vaudra un fameux pour-boire tous ces fardeaux là!

Mais Dardanus ne se laisse pas prendre les jambes, il craint qu'en étant emporté de cette façon ses bottes à entonnoir ne deviennent des bottes collantes; pour ne pas être chiffonné, il préfère monter sur le dos du cocher et être porté comme les enfants à *bon vinaigre*.

— Sur le dos si vous voulez, ça m'est égal, dit le cocher. Allons, grimpez et tenez-vous bien, parce que comme ça, ça ne me regarde plus.

Le cocher se baisse, monsieur sublime monte sur son dos, il l'empoigne par le cou, et son porteur se dispose à le traverser. Les personnes qui sont sur le boulevard, rient beaucoup en voyant passer le roué de Louis XIII, *sur* le dos d'un cocher; celles qui sont dans la voiture ne peuvent s'empêcher de rire aussi de la figure que fait Dardanus avec son déguisement moyen âge, et tremblant d'être jeté sur le boulevard. Cependant le cocher n'a plus que quatre pas à faire pour atteindre la voiture, lorsque le chapeau à grands bords placé sur la perruque de M. Sublimé se détache et tombe à terre.

— Mon chapeau! s'écrie Dardanus en faisant un mouvement pour le retenir. Le cocher, qui voit le chapeau devant lui, croit pouvoir aisément le ramasser; il se baisse, mais le pied lui glisse, le poids qu'il a sur le dos l'entraîne, il tombe, et roule dans la crotte avec le roué de Louis XIII.

On jette des cris de tous côtés :

— J'étais sûre que cela arriverait à mon mari, dit Sapho, il ne sait se tenir à rien.

— Ma foi! c'est pas ma faute, dit le cocher en se relevant, si vous n'aviez pas laissé tomber votre chapeau, tout ça ne serait pas arrivé.

— Êtes-vous blessé papa? crie Idalie.

— Non, je ne suis pas blessé, dit M. Sublimé en se relevant et cherchant à ôter sa fraise, qui est montée sur ses yeux et lui fait un bandeau; mais me voilà propre, plein de boue des pieds à la tête; cocher vous êtes un imbécile.

— Qu'est ce que c'est? dites-donc: croyez-vous que ça m'amuse de vous porter tous comme des paquets? est-ce que vous vous imaginez que c'est compris dans la course ça? est-ce que je suis tombé exprès, moi? c'est vous qui êtes cause que je me suis presque cassé le nez.

— Allons, Dardanus, puisque vous n'êtes pas blessé, il faut bien prendre son parti; vous allez changer de costume, et vous viendrez ensuite nous retrouver au bal... partons, cocher, rue Richelieu, vous savez le numéro, monsieur Adhémar?

— Oui, madame... je lui montrerai la porte.

Le cocher ferme la portière, monte sur son siége, fouette ses chevaux, et la société part pour le bal, laissant le roué de Louis XIII remonter chez lui tout couvert de crotte et jurant de ne plus se faire porter à *bon vinaigre*.

CHAPITRE V.

UN BAL TRAVESTI. — DES PORTRAITS D'APRÈS NATURE. — LA BOUGIE ÉTEINTE.

Il était dix heures et demie, lorsque Adhémar et les personnes qu'il accompagnait arrivèrent chez madame Bourdichon; les quadrilles étaient déjà fort serrés, et les places rares autour des danseurs.

Le bal présentait un coup d'œil piquant et varié; tout le monde était déguisé. Quelques messieurs, s'étant présentés en bourgeois, on les avait affublés d'un bonnet de coton, d'un tablier, et on les avait poudrés d'un côté; ils s'étaient laissé faire de bonne grâce et tenaient fort gaiement leur place au bal, avec leur déguisement improvisé.

Un seul personnage, arrivé aussi en bourgeois, ne s'était décidé qu'avec peine à coiffer le bonnet de coton. C'était un monsieur assez laid cependant pour que rien ne pût gâter sa physionomie, mais de ces hommes prétentieux par les manières, l'esprit et la tenue; qui se croient supérieurs à tous les autres, qui s'arrogent le droit de censurer tout haut ce qui se passe autour d'eux, et que l'on reconnaît toujours pour des sots à leur ton pédant, à leur regard impertinent et à leur tournure raide et compassée.

Celui-ci était un soi-disant homme de lettres; on a tellement profané ce titre depuis quelque temps qu'il ne signifie plus rien : autrefois, pour oser se dire homme de lettres, il fallait avoir fait, non pas un, mais plusieurs ouvrages; il fallait encore que ces ouvrages fussent populaires, ce qui ne veut pas dire communs et canailles comme certaines personnes affectent de le croire, mais ce qui s'entend d'un succès réel, d'un succès qui se répand dans toutes les classes de la société et qui se traduit dans différents idiomes. *Voltaire* et *Jean-Jacques Rousseau* sont extrêmement populaires, et cela ne leur fera aucun tort dans la postérité. Aujourd'hui, nous avons des auteurs dont le bagage dramatique se borne à un tiers, à un quart de vaudeville; des hommes de lettres qui ont fait un feuilleton dont ils ont pris le sujet dans un roman; d'autres qui n'ont fait qu'un livre dont l'épicier a converti les feuilles en cornets. A la vérité, ils se sont fait ou se sont fait faire dans les journaux de longs articles où l'on a dit que le succès de leur ouvrage allait faire époque dans les fastes de la littérature; que dès leur premier pas dans la carrière ils éclipsaient toutes les renommées. Mais le public sait à quoi s'en tenir sur les louanges à tant la ligne, ou sur les articles de coterie, dans lesquels chacun s'encense à qui mieux mieux. Au milieu de ce chaos, le talent réel marche et poursuit sa route; il sait bien que plus il y a de succès et plus il y aura d'envieux; non

parmi les gens de mérite, car ceux-là ne sont jamais jaloux des succès d'un autre, mais parmi ces soi-disant hommes de lettres qui, de dépit de n'avoir rien pu faire, se croient habiles parce qu'ils aboyent après tous ceux dont la renommée les désole.

L'homme de lettres, qui était vexé de porter sur sa tête un bonnet de coton, avait fait trois ou quatre essais de vaudevilles qui avaient été refusés à bon droit de tous les théâtres. Depuis ce temps, ce monsieur avait pris les vaudevilles en haine : il vomissait feu et flamme contre les vaudevillistes; il ne concevait pas que le gouvernement permît aux directeurs de théâtres de jouer des vaudevilles et quant aux auteurs qui faisaient ce genre de pièces et se permettaient d'y avoir du succès, et de gagner de l'argent, il les vouait à l'exécration publique, et assurait que beaucoup de gens, au bagne, étaient moins coupables qu'eux. C'était en parlant de la sorte que ce monsieur se croyait un critique profond et judicieux; une autre de ses occupations consistait à chercher des fautes grammaticales dans les ouvrages en vogue. Pour cela, il passait son temps à parcourir des traités d'orthographe, des essais sur les difficultés de la langue française; et, comme parmi tous les ouvrages que l'on a écrits sur ce sujet, on en trouve rarement deux qui soient du même avis, notre Aristarque faisait un bond de joie lorsqu'il croyait avoir rencontré une faute; il allait crier partout :

— Vous trouvez cela bon! ce n'est pas écrit en français. Il y a : Je vous forcerai bien *de* continuer votre besogne, et il fallait écrire : Je vous forcerai bien *à* continuer votre besogne.

Et on lui répondait :

— Plusieurs ouvrages sur la langue française veulent que l'on dise : forcé *de;* vous prétendez, vous, qu'on doit dire forcé *à*. D'après cela, l'auteur fera très bien de mettre comme bon lui semblera : c'est toujours la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*. Mais, en général, les gens qui ne peuvent rien créer, se font puristes : ils ne tiennent pas compte des pensées que souvent ils ne comprennent pas, ou, s'ils les entendent louer, ils cherchent bien vite s'ils ne pourraient pas y trouver quelque chose à reprendre. L'envie se cache sous toutes les formes.

M. Malentrain, c'est le nom de l'homme de lettres, avait été sur le point de se retirer, lorsqu'on lui avait fait connaître la consigne; il avait prétendu qu'elle ne devait pas lui être appliquée. Il s'étonnait qu'on le traitât comme les autres personnes de la société; il avait fait demander M. Bourdichon, et on lui avait répondu :

— Monsieur est allé se costumer, il n'est pas encore au salon.

Alors il avait fait appeler madame, et la maîtresse du logis, apprenant que quelqu'un faisait du bruit à la porte de ses appartements, était accourue, croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie autorisée par le carnaval; mais, en voyant l'homme de lettre repousser le bonnet de coton et le tablier qu'on lui présentait, madame Bourdichon, avec son sourire aimable et sa voix argentine, lui avait répondu :

— J'en suis fâchée, monsieur Malentrain, mais c'est une mesure générale.

— Comment, madame, un bonnet de coton... à moi!

Cet *à moi!* fut prononcé d'une manière si emphatique, que la jeune dame ne put retenir un éclat de rire, en disant :

— Je vous assure que cela vous ira fort bien... mais si vous préférez un autre costume... allez en prendre un, et revenez travesti.

M. Malentrain avait murmuré, s'était éloigné d'un air courroucé, en jurant qu'il ne se laisserait pas affubler en marmiton. Mais pendant ce temps, la maîtresse du logis, qui avait autre chose à faire que d'écouter les discours de ce monsieur, était rentrée dans ses salons. L'homme de lettres avait alors descendu quelques marches de l'escalier; s'apercevant que personne ne songeait à le retenir, il s'était arrêté, avait réfléchi que le bal devait être suivi d'un souper, que, généralement, Bourdichon faisait très bien les choses, et que, par son entêtement, il allait se priver d'une occasion de satisfaire sa gourmandise.

Le résultat de ces réflexions fut de remonter au bal, de se laisser mettre le bonnet, la poudre, le tablier, et de se promener ensuite d'un air de mauvaise humeur dans les salons avec la ferme résolution de critiquer tout ce qu'il verrait.

Ce n'est pas une petite affaire pour une maîtresse de maison, que de recevoir deux cents personnes, de trouver un mot aimable à dire à ceux qui arrivent, de placer les dames, de répondre aux compliments des hommes, de veiller à ce que rien ne manque à la fête, et de pouvoir trouver encore le moment de causer avec ceux qui, parmi cette foule, ont quelques droits à nos préférences. Mathilde (c'était le nom que ses amies donnaient à l'épouse du gros chasseur) s'acquittait parfaitement de ses devoirs de maîtresse de maison, elle avait cette affabilité, cette aisance qui sait, dans un salon, mettre à leur aise les personnes timides ou embarrassées; elle avait cette gaieté qui se communique et cet esprit [illegible] qui fait croire aux autres qu'ils en ont.

M. Bourdichon aurait dû depuis longtemps [illegible] sa femme les honneurs de son bal; mais [illegible], le gros monsieur était allé dans sa chambre [illegible], soit que le costume fût difficile à mettre, soit qu'il [illegible] M. Bourdichon, qui avait défendu que l'on vînt [illegible], n'avait pas encore paru au bal.

Au milieu de tous ces [illegible] les salons, on remarquait un homme [illegible] grand, [illegible] seux, dont la figure jaune et [illegible], à [illegible], pour un masque, et qui avait [illegible] cuir, dont l'avance était prodigieuse, des guêtres qui [illegible] jusqu'à mi-cuisse, et, sur le dos, une carnassière dans laquelle on apercevait deux véritables lapins.

C'était M. Carcassonne, qui avait suivi le conseil d'Adhémar, et au lieu de se déguiser, avait conservé ses habits de chasse. Afin que son aspect produisit plus d'effet, le grand chasseur avait [illegible] voulu emporter sa carnassière avec les deux lapins qu'il était [illegible] d'avoir tués; enfin, pour que rien ne manquât à son costume, il tenait sous son bras une grande canardière, mais à laquelle il n'y avait ni cheminée, ni batterie, ni chien.

L'épouse de M. Carcassonne était une petite femme de vingt-sept à vingt-huit ans, bien faite, bien tournée, point jolie de figure, mais gracieuse, avenante, et dont les petits yeux avaient une expression qui pouvait presque tenir lieu de beauté. Le défaut de cette dame était de parler sans cesse, de mentir constamment, de ne pas pouvoir ouvrir la bouche sans dire une gasconnade, de ne jamais raconter un fait sans l'amplifier ou le dénaturer entièrement. Mais, comme son babil était amusant, et que dans ses mensonges il n'y avait jamais de méchancetés pour ses amis, on aimait assez à causer avec madame Carcassonne, que, dans la société, on avait surnommée madame *de Blaguerile*.

Le grand chasseur était tellement habitué à entendre sa femme dire des choses de son invention, qu'il avait fini par se persuader que c'étaient des vérités; aussi se serait-il bien gardé de jamais contredire les récits de son épouse, et était-il toujours prêt à affirmer l'exactitude des faits dont il n'avait aucune connaissance.

Madame Bourdichon est venue au devant des personnes qu'Adhémar tâche de faire placer dans un des salons où l'on danse. Mathilde adresse un aimable sourire au jeune homme, et le remercie de s'être fait le cavalier de ces dames. De son côté, Adhémar repose avec plaisir ses regards sur la maîtresse de la maison. Depuis dix-huit mois à peu près qu'il allait chez le gros chasseur, et se trouvait dans le monde avec sa femme, il n'y avait eu entre lui et cette dame d'autre intimité que celle que permet la société. Adhémar trouvait Mathilde fort bien; il aimait beaucoup à causer avec elle, et pourtant n'avait jamais songé à lui faire la cour. De son côté, madame Bourdichon, qui avait une réputation sans tache, était aimable avec tout le monde, et ne s'apercevait peut-être pas elle-même que son sourire était plus doux pour Adhémar que pour les autres. Il y a des préférences que nous éprouvons, et auxquelles nous cédons sans nous en être rendu compte. Il y a des sentiments qui dorment ainsi au fond de notre cœur, ne se révélant que par une secrète sympathie, et quelquefois ne se déclarant jamais, faute d'occasion.

Sapho regardait autour d'elle pour voir l'effet que produisait son costume : elle était étonnée que tout le monde ne fût pas en émoi, que l'on ne se foulât pas pour la voir. Elle s'était même figuré que la danse serait suspendue par son entrée dans le bal.

Un peu mortifiée de ce que l'on passât devant elle sans jeter des cris de surprise et d'admiration, madame Sublimé dit à madame Bourdichon :

— Comment me trouvez-vous ?

— Très bien... votre costume est remarquable.

— C'est Sapho faisant le saut de Leucade, la coiffure l'indique... mais tout le monde ne sait pas cela, et c'est fâcheux.

— Mais où donc est M. Sublimé ?

— Il va venir : en voulant monter en voiture... un accident l'a retenu. Il fait si mauvais temps... et nous demeurons sur le boulevard, il a fallu nous faire porter jusqu'à la voiture par le cocher... et M. Sublimé est tombé dans la crotte.

— Ah! mon Dieu.

— Oh! ce n'est rien... c'est sa faute; il avait voulu monter sur le dos du cocher comme les enfants. Il est rentré pour changer de costume, il va venir.

— Comme c'est contrariant.

— C'est-à-dire que c'est fort heureux.

— Comment ?

— Oui, fort heureux que cela ne me soit pas arrivé à moi... mon costume de Sapho eût été perdu... et puis la frayeur... certainement je n'aurais pas pu venir au bal... Tiens, voilà madame Carcassonne... elle est en laitière... c'est assez gentil, mais c'est bien commun ce costume-là, et ça lui va horriblement.

Madame Carcassonne vient s'asseoir près de madame Sublimé en lui disant :

— Bonsoir, madame... vous avez un costume ravissant.

— Vous trouvez... oui, c'est assez hors ligne... Le vôtre est très joli et il vous va comme un ange.

— Mademoiselle Idalie est délicieuse en Camargo ; mais qu'est-ce que je viens d'apprendre par M. Adhémar, M. Sublimé a roulé sur le boulevard au moment de monter en voiture ?

— Oui, madame.

— Il m'est arrivé quelque chose dans ce genre-là... mais de bien plus extraordinaire... nous devions aller au bal... ah! il faut vous dire d'abord que nous demeurions alors dans une rue... très boueuse... la rue... je ne sais plus son nom, mais ça ne fait rien ; nous étions logés à un entresol... très peu élevé. Au moment d'aller au bal, il faisait un temps affreux ; il avait plu toute la journée, deux pieds de crotte dans la rue, et un trottoir qui empêchait d'approcher de notre porte. J'avais un costume délirant, j'étais en bayadère, une étoffe toute lamée d'or et d'argent... des perles partout... des plumes... mon costume m'avait coûté douze cents francs. Moi je dis : il est impossible que j'aille à pied jusqu'à la voiture... et si on me porte on me chiffonnera. Quand on a un costume de quinze cents francs, on n'aime pas à arriver chiffonné, c'est assez naturel. Comment donc faire pour arriver dans la voiture! Tout à coup en regardant par la fenêtre je m'écrie : Mais nous ne sommes pas haut... la voiture n'est pas loin, si nous mettions une planche qui, de la fenêtre, irait poser jusqu'à l'entrée de la portière, nous n'aurions qu'à nous laisser glisser là-dessus, ce serait comme une petite montagne russe. On trouve mon idée charmante... Il y avait justement chez nous des planches énormes... qui servaient... je ne sais plus à quoi ; mais ça ne fait rien. On en pose une... Nous avions ma petite sœur avec nous. Je me mets la première sur la planche, pour donner l'exemple ; je me laisse glisser... me voilà dans le fiacre ; ma sœur glisse... elle est en voiture ; restait mon mari... il se met à cheval sur la planche... Il va glisser... crac, la planche casse... Vous croyez peut-être qu'il est tombé.

— Et-ce qu'il serait resté en l'air? demanda Idalie en souriant.

— Non, mais je ne sais comment il a fait, il s'est donné un élan et il est arrivé juste sur le marchepied de la voiture... n'est-ce pas? Carcassonne... dis-donc, Carcassonne, te rappelles-tu cette fois où nous sommes montés en fiacre par la fenêtre?

Le grand chasseur, qui se promenait autour de la danse et venait de s'arrêter devant sa femme, se frotte le menton en murmurant :

— Ah! oui... par la fenêtre... oui, avec une échelle.

— Eh! non... sur une planche, en nous laissant glisser...

— Ah! oui... oui... sur une planche, je me souviens très bien. Ça nous est arrivé souvent.

— Comment, c'est M. Carcassonne qui est là, demande madame Sublimé. Oh! mais je ne l'aurais pas reconnu... quel singulier déguisement.

— Il est en chasseur... c'est son costume de chasse... il en arrivait aujourd'hui, il l'a gardé...

— Oh! c'est fort original... ça me semble très exact... *per fas et nefas*... je crois même qu'il a du gibier dans sa carnassière.

Bourdichon et son ami Carcassonne.

— Certainement il a douze lapins.

— Douze lapins.

— Il en a tué un trentaine à la chasse...

— Diable! il est adroit.

— Oui, dit M. Carcassonne, qui n'a pas entendu les dernières paroles de sa femme, mais qui voit qu'on regarde son gibier. Oui ; ce sont de vrais lapins... les deux que j'ai tués dans ma chasse avec Bourdichon.

— Ah! tu n'en as que deux... je croyais que tu en avais tué trente, dit la petite femme du chasseur. On m'envoie tant de gibier... de perdreaux, de faisans, que je me perds dans tout ça. Je ne sais que faire de tout ce qu'on m'envoie. Toujours manger du faisan, ça devient fatigant ; aussi, dernièrement, j'en ai donné deux à mon portier.

M. Malentrain, qui passe alors près du grand chasseur, se pince le nez, fait la grimace et s'éloigne vivement en disant :

— Je ne sais pas ce que ce monsieur porte dans sa gibecière, mais cela sent très mauvais! Il y a des gens qui, pour produire de l'effet, empoisonneraient tout un salon... comme ce monsieur, là-bas, qui a un costume en toile à torchon... et des écailles attachées après, c'est peut-être gracieux?

— Ah! monsieur, votre fusil me fait peur! dit une dame en passant près de M. Carcassonne.

— Madame, n'ayez aucune crainte, il n'a pas de batterie... certainement je ne serais pas venu en société avec une arme dangereuse... J'ai vu tant d'exemples d'événements funestes arrivés en jouant avec des armes à feu... moi-même il m'est arrivé... oui... j'ai manqué tuer, j'ai-je manqué tuer... c'était en hiver... aye! voilà un petit polichinelle qui me donne d'horribles coups de pieds...

— Votre mari n'achève donc pas les histoires qu'il commence? dit un jeune homme à madame Carcassonne...

— Mon mari ne finit jamais, répond la petite dame en riant. Moi, j'y suis habituée! ça ne me surprend plus... Ah! une valse... j'adore la valse, je valserais trois heures de suite sans m'arrêter.

Le monsieur qui causait avec la femme du grand chasseur, déclare qu'il n'ose pas valser avec une dame qui va trois heures sans s'ar-

rêter. Un jeune Turc plus hardi s'offre pour la valse; on l'accepte, et le couple disparaît en tournant.

— Madame Carcassonne valse fort bien, dit une dame à Sapho, près de laquelle elle était assise. Celle-ci répond d'un air moqueur:

— Oui... Mais... si j'étais son mari, je trouverais qu'elle s'abandonne un peu trop en valsant... Tenez... voyez-donc, son valseur en fait tout ce qu'il veut!

— Elle a beaucoup de grâce.

— Ah! Dieu, si je valsais comme cela, M. Sublimé n'est cependant pas jaloux, mais il serait capable de plaider en séparation... Eudoxe! Eudoxe! viens donc ici, vilain enfant... il va faire le grand écart au milieu de valseurs... il se fera mutiler!

— C'est à vous, ce petit garçon, madame?

— Oui, madame, un enfant étonnant en tout, j'ose le dire... il a tant d'esprit que j'en suis effrayée!

Mademoiselle Idalie avait de l'humeur de ne point valser; mais sa mère le lui a défendu; elle s'en dédommage en critiquant tous ceux qui passent devant elle. Tout à coup, un grand tumulte, des éclats de rire, la foule qui se précipite vers le même salon, annoncent l'arrivée de quelque mascarade singulière. Bientôt, en effet, un énorme tigre paraît et se mêle parmi les valseurs en faisant mille tours, mille contorsions, et essayant de saisir des dames pour les faire tourner avec lui. La présence du tigre qui veut faire des niches à tout le monde, qui se roule par terre, fait des culbutes et essaie d'en faire faire aux autres, met tout le bal en émoi. On veut deviner quelle est la personne qui a pris ce déguisement; chacun forme ses conjectures, et M. Malentrain dit tout haut:

— En tout cas, c'est bien un déguisement de bête!... aller se mettre en tigre!... comme c'est spirituel... comme on doit être bien à son aise là-dessous!

— Est-ce que ce serait papa, cette bête-là? dit le petit Eudoxe en accourant près de sa mère.

— M. Sublimé se mettre en tigre! répond Sapho en secouant la tête d'un air sardonique. Oh! non... il est incapable d'avoir de ces idées-là... je connais trop sa frigidité! si c'était un joueur de serinette, à la bonne heure.

— Allons, chasseur, disent plusieurs personnes à M. Carcassonne: Voici le moment de montrer votre adresse... vous avez votre fusil. abattez ce tigre-là.

— C'est vrai, mon ami, toi qui es si adroit, dit madame Carcassonne à son mari... Allons, distingue-toi... une chasse au tigre... ce n'est pas nouveau pour toi... figurez-vous, mesdames, qu'en Afrique où il a été, mon mari en a tué une fois dix... dont il m'a envoyé les peaux... j'en ai fait des cadeaux à toutes mes amies... je n'en ai même pas gardé pour moi.

Pendant que madame Carcassonne lâchait des gasconnades aux personnes qui l'entouraient, la société avait formé un grand cercle au milieu duquel était le tigre; on y avait poussé le grand chasseur, et, cet homme, habitué à tuer de véritables tigres en Afrique, semblait presque effrayé en se trouvant face à face avec une personne couverte de la peau de cet animal.

Le tigre se tenait assis sur son derrière, suivant des yeux tous les mouvements de Carcassonne; et avec ses pattes de devant, faisant mine de le griffer s'il approchait. Le grand chasseur tenait son fusil plutôt comme pour se défendre que pour attaquer, tout en tournant autour du tigre, et la société riait autant de la figure de M. Carcassonne que des agaceries que lui faisait l'animal.

— Est-ce que cela va durer longtemps comme ça? dit M. Malentrain en montrant sa tête au-dessus de celle d'une dame. Il me semble qu'on devrait chasser en même temps le tigre et le chasseur

Le poids qu'il a sur le dos l'entraîne, il tombe dans la crotte avec le roué de Louis XIII. — Page 14.

Piqué des plaisanteries qu'on lui adresse et se rappelant qu'il n'a affaire qu'à un masque, M. Carcassonne s'arme d'une belle résolution, et marche droit sur le tigre; mais celui-ci se dressant sur ses pattes de derrière, enlace le grand chasseur et le fait bientôt rouler avec lui sur le parquet.

M. Carcassonne commençait à pousser des gémissements plaintifs, en jurant qu'il avait affaire à une véritable bête, lorsque des cris perçants partent de l'entrée d'un salon voisin et sont accompagnés par une voix de polichinelle.

L'attention se porte aussitôt de ce côté, et chacun, laissant le tigre se rouler sur le parquet avec le grand chasseur, veut savoir quelle scène joue le polichinelle pour occasionner les cris qui effrayent la société.

C'était le petit prodige Eudoxe qui, en voulant chanter et parler continuellement, venait d'avaler sa *pratique*, et se roulait devant madame sa mère en ouvrant la bouche et criant qu'il étranglait; Sapho, effrayée de l'état de son fils, poussait des cris perçants, mademoiselle Idalie allait de son frère à sa mère, et au milieu de tout cela le petit garçon répétait toujours: « Je l'ai avalée... je l'ai dans la gorge! » avec la voix Polichinelle il produisait un effet comique qui faisait croire de à beaucoup de personnes que la scène n'était pas vraiment sérieuse.

Cependant madame Sublimé venait de se trouver mal, lorsqu'un jeune homme qui voit que l'accident peut devenir grave, saisit une paire de pincettes et, ouvrant la bouche au petit prodige parvient à lui retirer la pratique de la gorge. L'enfant étant sauvé, la frayeur générale se calme, il ne s'agit plus que de rappeler à elle l'infortunée Sapho. Au milieu du trouble, de la confusion, madame Bourdichon écarte la foule et sort vivement du salon en s'écriant:

— Ah! mon flacon de sels... je cours le chercher. Et Adhémar suit la maîtresse de la maison, dans la seule intention d'avoir plus vite le flacon, et de secourir plus promptement madame Sublimé.

Mathilde a pris une bougie dans une pièce qu'elle a traversée, puis elle en traverse deux autres avant d'arriver dans sa chambre.

coucher. Cette partie des appartements, n'ayant pas été livrée à la société, n'était pas éclairée et personne n'y pénétrait.

Mathilde marchait très vite, ne s'apercevant pas que quelqu'un la suivait; ce n'est que lorsqu'elle est arrivée dans la chambre à coucher qu'elle entend la voix d'Adhémar qui lui dit:

— Mon Dieu, madame... si j'avais pu vous éviter cette peine... si j'avais su où était ce flacon...

— Comment, vous êtes là, monsieur! dit la jeune dame avec un sentiment de surprise, qui du reste n'annonçait pas qu'elle fût fâchée d'avoir été accompagnée par Adhémar.

— Oui, madame. J'aurais voulu pouvoir vous être bon à quelque chose...

— Je viens chercher mon flacon de sels... je croyais l'avoir laissé sur mon étagère... Il n'y est pas... où donc l'ai-je mis?... Ah! il suffit que l'on soit pressé, pour que l'on ne trouve pas les choses.

Et madame Bourdichon, posant la bougie sur la table, ouvre les tiroirs de sa commode et bouleverse tout ce qui est dedans, espérant trouver son flacon. Cependant, Adhémar va prendre la lumière et revient éclairer la jeune femme, qui se dépite en retournant des fichus, des rubans, des dentelles, et répète:

— Mon Dieu! il n'y est pas... mais où donc l'ai-je mis?

La commode ayant été visitée en vain, Mathilde va regarder sur sa cheminée, puis elle ouvre une armoire remplie aussi d'objets de toilette; enfin elle revient à son étagère... Tout à coup Adhémar croit apercevoir le flacon caché par une rocaille de porcelaine, il avance sa bougie pour mieux voir; en ce moment la jeune dame avançait le bras pour saisir le flacon; le bras heurte violemment le flambeau qui s'échappe de la main qui le tenait et tombe à terre. La lumière s'éteint, et madame Bourdichon se trouve avec Adhémar dans une complète obscurité.

— Ah! je suis bien maladroit! dit Adhémar. Si c'est ainsi que je vous suis utile...

— Ce n'est pas votre faute, c'est la mienne... Du reste... j'ai le flacon.

— Mais pour sortir d'ici, j'ai peur de faire encore quelque gaucherie... si j'allais me jeter dans votre étagère...

Donnez-moi la main, je vous conduirai...

Adhémar avance ses mains et rencontre bientôt celle qu'on lui présente. Il s'en empare, et tout en la tenant dans les siennes, sent comme un frémissement parcourir tout son être. En se trouvant ainsi seuls dans l'obscurité, un trouble soudain venait de s'emparer de ces deux personnes: mais ce trouble avait quelque chose de doux et d'enivrant, et chacune d'elle semblait le savourer au lieu de chercher à s'en défendre.

— Eh bien... vous ne venez pas? dit enfin Mathilde, dont la main est toujours dans celle d'Adhémar, qui, peu à peu, la presse tendrement.

— Ah! pardonnez-moi... c'est que.. je me trouve si bien ici!... Ah! tous les plaisirs que l'on goûte à votre bal n'approchent pas de celui que j'éprouve en cet instant.

— Vraiment... Il fallait donc que nous fussions sans lumière pour que vous me disiez cela...

— Ah! madame... Il y a des choses que l'on pense longtemps... mais que l'on n'ose pas dire... on les renferme dans son cœur... parce qu'on craint de fâcher celle à qui on les adresserait... Plus un sentiment est vrai, et plus il est timide...

— Timide! vous n'avez pas la réputation de l'être!...

— Je vaux peut-être mieux que ma réputation...

— Mais il faut retourner avec la société... et ce flacon... on nous attend...

— Quoi! déjà... est-ce que vous êtes fâchée que je vous aie suivie?

— Oh! oui, très fâchée... je vous en veux à la mort!

Mais la voix qui disait cela avait quelque chose de si tendre et laissait percer une émotion si vive que le jeune homme loin d'être effrayé de ces paroles, presse de nouveau la main qui lui est abandonnée, et cette fois une légère pression a répondu à la sienne: de la part d'une femme c'est tout un aveu.

Dans l'ivresse qu'il éprouve, Adhémar va porter à ses lèvres la main de Mathilde, lorsque celle-ci, craignant peut-être que son émotion ne devînt trop dangereuse, dégage vivement sa main de celle du jeune homme et s'enfuit, en lui disant:

— Oh! venez, venez, de grâce; si nous restions plus longtemps, on remarquerait mon absence... et puis, j'ai peur de vous et j'ai peur de moi!

Mathilde est partie avant qu'Adhémar ait eu le temps de se retirer. Il se décide aussi à rejoindre la société, mais comme il se sent heureux! quel plaisir il va goûter en se retrouvant près de madame Bourdichon! Il a suffi de quelques minutes dans l'obscurité pour produire tout cela! Un amour nouveau est toujours si vif, il semble bien plus doux que ceux qui l'ont précédé!

Lorsque Mathilde rentre dans les salons, Sapho avait repris ses sens, le petit Eudoxe recommençait à faire le grand écart et voulait remettre *la pratique* dans sa bouche; mademoiselle Idalie semblait de fort mauvaise humeur. Enfin le combat du tigre et du chasseur avait cessé, parce qu'en se roulant à terre, la tête de l'animal s'était détachée et on avait reconnu dans le tigre le maître de la maison, monsieur Bourdichon, qui, dès qu'il aperçoit sa femme, va au devant d'elle, en lui disant

— C'était moi, ma chère amie, tu ne m'avais pas reconnu, hein? ah! ah! ah! ai-je fait peur à ce pauvre Carcassonne!

— Oui, oui, mon ami, vous étiez parfaitement déguisé! répond la jeune dame qui est préoccupée de tout autre chose que de son mari, et dont les yeux semblent maintenant chercher sans cesse quelqu'un.

— Un maître de maison se travestir en quadrupède! murmure M. Malentrain en se promenant dans les salons. C'est un joli costume pour recevoir son monde! je ne m'étonne pas qu'on force ceux qui arrivent à mettre un bonnet de coton et un tablier! Quand l'amphytrion est ridicule, il veut que tous les autres le soient.

— Un jour, dit madame Carcassonne en s'adressant à madame Sublimé, je suis allée à un bal travesti où tout le monde était en singe, c'était extrêmement gai.

— En singe! les femmes aussi?

— Certainement, mais elles avaient de petites cottes en feuillage.

— Oh! jamais je n'aurais consenti à me montrer comme cela.. Ah! quelle horreur.

— Eh bien! eh bien! est-ce qu'on ne danse pas! s'écrie M. Bourdichon, l'orchestre donne le signal... qui est-ce qui danse avec moi... Sapho! ah! Sapho!... vous ne pouvez pas me refuser.

Madame Sublimé se demandait si elle ne compromettrait pas sa dignité en dansant avec un tigre; mais comme elle s'ennuyait de faire tapisserie, elle se laisse entraîner par le maître de la maison. De son côté, Adhémar qui se trouvait, à chaque instant, auprès de Mathilde, s'est approché d'elle en lui présentant sa main: celle-ci lui donne aussitôt la sienne et ils vont se placer à un quadrille, tandis que mademoiselle Idalie dit à madame Carcassonne avec un accent de colère:

— Comment trouvez-vous M. Adhémar! il m'avait invitée pour la première contredanse, avant le combat du tigre... C'est celle-ci, on n'en a pas dansé depuis, et le voilà qui fait danser madame Bourdichon!... C'est fort malhonnête!...

La petite dame répond en mangeant une glace:

— Il ne faut pas vous fâcher de cela... les hommes sont si distraits... Vous ne prenez pas de glace.

— Non... je ne veux rien.

— Elles sont excellentes... Une fois, moi, j'ai été cause de deux duels dans un bal... pour une contredanse. j'avais oublié que j'avais promis à deux officiers... Elle sent bien la vanille... Pour la même contredanse... et voilà que je me laisse emmener par un autre. Ah! voilà Carcassonne qui est au moins à sa sixième... Alors les deux officiers viennent me trouver à la danse... Ils me disent des mots piquants... Voilà un monsieur là-bas... Je l'ai remarqué, il va se poser contre les portes pour guetter l'entrée des plateaux, il saisit quelque chose, l'avale et va se mettre à une autre porte où il en fait autant, il n'a pas fait d'autre manége pendant toute la soirée...

— Eh bien vos officiers?...

— Morts, ma chère amie!... ils se sont embrochés tous les deux avec leur épée... J'en ai fait une maladie dans laquelle je voyais des épées dans tout ce que je mangeais... Carcassonne, tâche donc de m'avoir un peu de punch.

Pendant le quadrille où le tigre et Sapho déploient toutes leurs grâces, Adhémar et Mathilde se livrent à ce bonheur si doux que l'on éprouve lorsque, pour la première fois, on est compris de l'objet que l'on aime et que l'on a la certitude d'être payé de retour. Alors, il suffit d'un mot, d'un regard, d'un serrement de main pour s'entendre, et le plaisir que l'on éprouve est d'autant plus vif qu'on le goûte au milieu de la foule qui n'y voit rien ou qui du moins a l'air de ne rien voir.

Cette contredanse a paru bien courte à ces deux personnes qui maintenant s'entendent si bien.

— Danserai-je l'autre avec vous? dit tout bas Adhémar à la fin du quadrille.

— C'est impossible, répond Mathilde, tant de personnes m'ont invitée, il ne faut pas que je montre une préférence... Mais au souper... si cela vous fait plaisir d'être près de moi...

Adhémar n'avait pas besoin de répondre; il a pressé avec joie la main qu'il tenait et l'on s'est hâté de s'éloigner de lui, pour paraître s'occuper du reste de la société.

— Carcassonne, mon cher ami, voilà plusieurs personnes qui se plaignent de ce que tu empoisonnes! dit Bourdichon en allant au grand chasseur occupé à guetter un plateau de punch. Maintenant que je te parle, je suis tout à fait de leur avis... va bien vite ôter ta carnassière... Débarrasse-toi promptement de ton gibier, ou nous serons obligés de te mettre à la porte.

— Mais ce sont les lapins que j'ai tués...

— Oui!... Oh! je sais bien que tu as tué deux lapins en quatre jours... répond Bourdichon en riant : écoutez, messieurs, j'ai été témoin du fait : le premier était poursuivi par mon chien... Il a passé entre les jambes de Carcassonne qui a eu peur, qui a trébuché et qui en tombant a écrasé le lapin sous lui; voilà pour le premier : quant au second, Carcassonne en s'approchant d'un buisson a fait tout à coup un saut de joie en s'écriant : « Un lapin! un lapin!... » — Eh bien! lui dis-je de loin, tire-le donc : mais hâte-toi, sinon, il est probable qu'il ne t'attendra pas. Mais mon gaillard s'est mis à se moucher et à prendre du tabac; après quoi il s'est enfin décidé à tirer son coup de fusil sur le lapin qui n'avait garde de bouger, vu qu'il avait été probablement blessé la veille, et qu'il était mort depuis longtemps, lorsque Carcassonne lui a lâché son coup de fusil... Et voilà comme notre ami a tué deux lapins.

Le grand chasseur n'a pas attendu la fin du récit de Bourdichon il est allé déposer son carnier, et revient se mettre à guetter les plateaux de pâtisseries et les rafraîchissements, qu'il chasse beaucoup plus adroitement que les lapins.

Madame Sublimé commençait à témoigner quelque surprise de ne point voir arriver son mari, lorsque le bruit d'un accident qui vient d'avoir lieu dans l'escalier arrive jusqu'à la société.

— Qu'y-a-t-il donc ? demande madame Bourdichon avec inquiétude.

— Ce n'est rien, madame, presque rien, répond un jeune homme habillé en paillasse : c'est un marquis qui vient de dégringoler dans votre escalier... au moment où il entrait au bal... Quelques égratignures au nez... quelques bosses au front, voilà tout... Mais le pauvre marquis fait une mine si piteuse...

— Ah! mon Dieu! je gage que c'est encore Dardanus qui s'est laissé choir! s'écrie madame Sublimé; Eudoxe, va donc t'assurer du fait.

C'était, en effet, à [illegible] que venait d'arriver l'événement dans l'escalier. Après sa malheureuse [illegible], le mari de Sapho était remonté chez lui, s'était [illegible] écoutant sonner ses pendules, puis il avait appelé sa bonne, et lui avait dit de courir chercher un coiffeur et un habit de marquis. Tout cela avait pris beaucoup de temps. Pendant que le coiffeur le poudrait à blanc, Dardanus avait absolument voulu lui faire entendre tous les airs d'une boîte à musique qui en jouait six. Enfin sa perruque posée, le marquis avait chaussé des souliers à talons rouges qui le grandissaient de deux pouces; et, tout en achevant de s'habiller, il ne cessait de répéter :

— Je suis fort content d'avoir été obligé de changer de costume; je suis bien mieux en marquis qu'en roué moyen âge... Ce dernier costume me grandit beaucoup.

— Oui ; mais prenez garde de tomber, monsieur, dit la bonne. Avec vos talons si haut, il me semble que vous n'êtes pas du tout solide sur vos jambes.

— Sois tranquille, Marie, un marquis marche légèrement, il voltige... il papillonne... il touche à peine la terre... Va me chercher une voiture... Cette fois, cependant, je ne me ferai pas porter par le cocher.

La voiture était arrivé; M. Sublimé, en mettant cinq minutes pour traverser le boulevard, était parvenu jusqu'à la portière sans se laisser tomber. Il était descendu sans encombre dans la cour de M. Bourdichon; enfin, il montait l'escalier, et touchait à la dernière marche du premier étage, d'où les sons de l'orchestre parvenaient jusqu'à lui, lorsque électrisé peut-être par la musique le marquis avait voulu s'élancer plus vivement sur le carré; c'est alors que le pied lui avait manqué et qu'il avait redescendu malgré lui plusieurs marches de l'escalier.

On avait ramassé M. le marquis, et il était assis dans la première pièce d'entrée, où chacun s'empressait de s'informer de son état, et si l'on n'eût craint qu'il ne fût blessé on n'aurait pu s'empêcher de rire en le regardant : car, dans sa dégringolade, sa belle perruque s'était retournée, de façon que la queue se trouvait sur son oreille gauche, tandis qu'une des ailes de pigeon lui cachait le visage. Le dérangement de sa coiffure était ce qui affligeait le plus Dardanus, qui répondait à tous ceux qui l'entouraient :

— Je [illegible] fait le [illegible] il n'y a [illegible] que qui a [illegible] bon coiffeur.

— Un coiffeur! s'écrie M. [illegible] marquis, tenez, mon cher ami [illegible] danseurs.

En disant cela, Bourdichon [illegible] un [illegible] la tête de M. Sublimé [illegible] prenant le bras d'Adhémar [illegible] près de Mathilde dans l'espoir que celle-ci [illegible] d'aller chercher un [illegible] pour [illegible] le [illegible] l'amphitryon entraîne le jeune homme dans un [illegible] dressées des tables de jeu; là, il [illegible]

— Allons, monsieur, une bouillotte! moi j'ai [illegible] assez de danse... je suis en nage, d'ailleurs ces dames [illegible] de cavalier... il faut varier ses plaisirs... vous voici quatre [illegible] solides... Dalignan... Le [illegible] M. Marilly et moi... Vite! vite! en place... nous n'avons pas trop de temps avant le souper.

En venant au bal, Adhémar s'était bien promis de ne pas jouer; mais lorsqu'il avait pris cette bonne [illegible], il n'avait pas un nouvel amour en tête, il n'était pas [illegible] dont la conquête flattait autant son amour-propre que son cœur. Maintenant, bercé par les plus douces espérances, [illegible] de perdre un peu d'or [illegible] est toujours assez riche quand on est heureux; et allez donc demander de la sagesse à [illegible] qui est tout à l'ivresse d'une nouvelle passion! D'ailleurs, c'est M. Bourdichon qui lui propose de faire sa partie, et il serait [illegible] de refuser quelque chose au mari quand on veut être bien avec la femme.

Adhémar se place donc à une table de bouillotte; il joue avec le Tigre, un Turc et un Débardeur. Le jeu ne tarde pas à s'animer; Adhémar a bientôt perdu ce qu'il a sur lui, mais la bourse de Bourdichon lui est ouverte; on est toujours empressé de prêter aux gens que l'on croit riches, et d'ailleurs jamais Marilly n'avait été en retard pour acquitter une dette de jeu.

Le son de la musique, la chaleur, le punch, tout se réunissait pour animer les danseurs et les joueurs. Mais Adhémar perdait son argent avec un sang-froid, une indifférence qui faisait l'admiration de la galerie; c'est que parmi les personnes qui tournaient autour de la table à laquelle il jouait, il apercevait souvent Mathilde, celle-ci trouvant toujours quelques nouveaux prétextes pour venir rôder près de la bouillotte. Alors ses yeux s'arrêtaient sur Adhémar, et celui-ci pouvait-il être attentif à son jeu lorsque tout son être suivait cette femme, lorsqu'il épiait chacun de ses gestes, de ses regards.

— Vous n'êtes pas heureux ce soir, monsieur Marilly! dit le Turc en attirant à lui l'or que le jeune homme vient de perdre d'un [illegible]

— Pas heu[illegible] garder tendrement. Oh! pardon[illegible] voit alors Mathilde le regarder [illegible] ce soir!...

— C'est différent! si vous vous trouvez heureux [illegible] chacun a son idée.

— C'est que M. Marilly est fort beau joueur, dit l'[illegible] de Mathilde : Oh! quant à cela, je n'en connais pas [illegible] qui supportent la mauvaise chance avec autant de [illegible] perds un peu [illegible] je ne suis pas de mauvaise humeur, et pourtant ça m'impatiente.

— Non, il n'est pas de mauvaise humeur! murmure l'[illegible] lettres qui regardait alors jouer à la [illegible] pourpre, son nez enflé et les yeux lui sortant de la tête.

— Vous ne jouez pas, vous, monsieur? demanda madame Carcassonne à M. Malentrain.

— Moi! madame, oh! jamais! je [illegible] je ne comprends pas comment il y a des personnes qui [illegible] à une table de jeu! Est-ce qu'il y a là-dedans quelque chose pour l'esprit?

Le jeune homme déguisé en Turc, et qui est à la bouillotte, dit alors assez haut pour être entendu de l'homme de lettres :

— Et moi, je ne comprends pas ces gens qui, dans un salon, se font tout haut [illegible] Quand on [illegible] les cartes, c'est très bien [illegible] près d'une table [illegible] qu'on cherche à [illegible] qu'ils trouvent [illegible] qu'on ne sait pas [illegible] monsieur n'est pas [illegible] vrait porter [illegible]

Tout le monde [illegible] M. Malentrain, qui sort de la pièce [illegible]

— Il fait une chaleur étouffante ici : on a besoin de prendre l'air.

— Moi, dit madame Carcassonne, j'aimerais beaucoup à jouer, mais mon mari ne le veut pas... Il est vrai que je suis très malheureuse; en deux fois j'ai perdu cinq cents francs; pour une femme, c'est beaucoup!

— C'est cinq francs qu'elle veut dire! murmure une dame qui avait entendu la femme du grand chasseur.

Adhémar continuait d'avoir une mauvaise chance; il aurait volontiers quitté la partie; mais il craignait que l'on ne devinât qu'il n'avait pas le moyen de perdre, et la vanité, l'amour-propre le clouait à cette place, que la raison et la sagesse auraient dû lui faire abandonner depuis longtemps : *O vanitas, vanitatum!...* C'est toujours le mobile de toutes les actions de ceux qui vont dans le monde.

Heureusement l'annonce du souper fait cesser toutes les parties.

— Allons, messieurs, la main aux dames! dit Mathilde en entrant dans la pièce où l'on jouait.

— Oh! bien volontiers! s'écrie Adhémar en se levant; monsieur Bourdichon, je vous dois soixante-cinq napoléons...

— C'est bien! c'est bien! mon cher ami, j'en ai d'autres à votre service, si vous voulez votre revanche.

— Non, j'en ai assez pour ce soir.

Tout en engageant les hommes à aller servir de cavaliers aux dames pour les conduire dans la salle où l'on soupait, madame Bourdichon avait trouvé moyen de n'accepter le bras de personne. A ceux qui s'offraient pour la conduire, elle désignait bien vite une dame, en leur disant :

— Oh! tenez... allez donc donner la main à cette dame... là-bas... oh! vous serez bien aimable!

Et par cette manœuvre toute naturelle, Mathilde se trouva libre encore lorsque Adhémar vint à elle, et à celui-ci elle ne dit pas d'aller conduire une autre dame, mais elle lui présenta cette main qu'il demandait, avec un de ces regards où les femmes mettent toute leur âme, de ces regards qui rendent presque fous ceux qui n'ont pas l'habitude de ces douces faveurs, et qui font encore tant de plaisir à ceux qui y sont accoutumés.

Le souper était magnifique. Deux pièces fort grandes, que pour le bal on avait pu réunir, formaient une salle immense. Toutes les dames et la moitié des hommes étaient assis à table. Ceux qui ne jouissaient pas de cette faveur se consolaient en pensant que leur tour viendrait. M. Malentrain était du nombre de ces derniers; mais comme il était très vexé qu'on ne l'eût pas placé un des premiers avec les dames, il critiquait l'ordonnance du souper, la manière dont les plats étaient placés, la profusion, surtout, de candélabres et de fleurs qui couvraient la table, et terminait toujours ses discours en murmurant : ce qu'ils n'auront pas bientôt fini, ils ne

— Ah! ils auront que les os de volaille et la croûte des pâtés... ce sera gracieux!

Adhémar ne savait pas s'il soupait ni ce qu'il mangeait; il ne savait qu'une chose, c'est qu'il était à côté de Mathilde, qu'il pouvait frôler doucement son genou contre le sien, quelquefois prendre sa main, la presser tendrement, puis lui dire tout bas :

— Quand vous reverrai-je?... quand donc pourrai-je vous parler sans témoin, vous dire combien je vous aime?... Oh! je vous en prie, accordez-moi un rendez-vous... Chez vous on n'est jamais sûr de vous trouver seule... Demain... demain... sortirez-vous? oh! dites-moi donc que vous sortirez.

Mathilde était vivement émue, elle répondait parfois :

— Non... c'est impossible! Mais sa voix était tremblante, et on voyait qu'elle avait bien de la peine à résister aux prières de son voisin.

— Le souper va finir, je ne pourrais pas toujours être près de vous, dit bientôt Adhémar; si vous ne m'accordez pas un rendez-vous maintenant, c'est que vous n'avez aucune pitié de mes tourments... c'est que vous n'avez voulu que vous jouer de moi, en me laissant croire que vous aviez pour moi... un peu d'amitié... Alors je vais partir bien vite, et je ne reviendrai jamais... parce que je veux surmonter un amour qui ferait mon malheur.

« Que vous êtes cruel! » balbutie Mathilde en posant sa main sur celle du jeune homme.

— Eh bien!... demain... à deux heures... je me promènerai aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau.

Adhémar n'en demande pas davantage, il est ivre de joie.

On se lève de table; Mathilde lui dit tout bas de ne pas rester près d'elle, il obéit sans murmure; maintenant qu'il est certain de son bonheur, il se soumet à tout ce qu'elle exige. On retourne à la danse; il invite mademoiselle Idalie, il fait danser Sapho. Dans sa joie, il ferait danser M. Carcassonne avec ses deux lapins. Enfin, pendant le reste de la nuit, il se livre à la joie la plus folle, et chacun admire sa gaieté, dont Mathilde seule connaît le véritable motif.

Puis lorsque est venue l'heure de partir, madame Sublimé s'aperçoit seulement que son mari n'est pas resté au bal; Dardanus s'en était allé par désespoir d'avoir retourné sa perruque. La famille Sublimé réclame encore de la complaisance d'Adhémar de vouloir bien la reconduire, et le jeune homme qui, ce soir-là, n'a rien à refuser à personne, parce que Mathilde lui a accordé un rendez-vous, se fait encore le cavalier de Sapho et de ses enfants. Il emporte dans ses bras Polichinelle qui s'était endormi dans un coin, et le jette dans une voiture où il fait monter madame Sublimé et sa fille, puis il y monte aussi; mais au moment où il va dire l'adresse au commissionnaire qui a baissé le marche-pied de la portière, la réverbération d'une lanterne frappe le visage de cet homme, et Adhémar demeure tout saisi en croyant reconnaître la figure du chiffonnier qu'il a rencontré le soir même sur les bords du canal.

— Eh bien! dit mademoiselle Idalie en riant, je crois que monsieur Adhémar ne se souvient plus de notre adresse.

— Ah! pardon! pardon! répond Adhémar en avançant la tête hors de la portière; et tout en criant l'adresse au cocher, ses yeux cherchaient le commissionnaire auquel il voulait donner quelque monnaie; mais déjà ce monsieur avait disparu.

CHAPITRE VI.

DEUX DAMES QUI ONT FROID.

Adhémar, quoique très fatigué, a fort mal dormi, on goûte difficilement le repos lorsqu'une passion nouvelle nous agite, quand une foule de souvenirs, d'espérances se pressent dans notre tête; alors on trouve les heures bien longues, on voudrait pouvoir hâter la marche du sommeil, et c'est justement ce que l'on ne fait pas.

Au milieu des pensées d'amour, de plaisir qui berçaient le jeune homme, il y avait parfois des réflexions moins gaies qui venaient se jeter au milieu du tableau comme pour lui faire des ombres.

« J'ai perdu sept napoléons que j'avais sur moi, se dit Adhémar, et j'en dois soixante-cinq à Bourdichon... près de quinze cents francs de perdus au jeu... Dans ma position, cela n'a pas le sens commun... Je m'étais promis de ne plus jouer. Mais hier pouvais-je faire autrement... non, c'était impossible. Je n'ai plus un sou chez moi... Demain, il me faut de l'argent... on ne va pas à un rendez-vous le gousset vide... J'irai demain matin chez mon agent de change. Je vendrai cent francs de rente, je paierai Bourdichon, et il me restera plus de six cents francs... Ah! diable, c'est l'époque de mon terme... et puis je crois que j'ai promis de l'argent à mon tailleur... Oh! c'est égal, il me restera de quoi faire figure pendant quelque temps... ensuite j'économiserai. Aimé de Mathilde, je serai heureux! j'oublierai que j'aurais pu l'être davantage!... oui, j'oublierai entièrement le passé!... Quelle charmante femme!... Dire que je l'adorais, sans m'en douter... Il a fallu une occasion pour faire éclater ma flamme... C'est toujours comme cela dans la vie... les occasions amènent tout... C'est sans doute cela que l'on appelle aussi le hasard!... Je la verrai demain... à deux heures, aux Tuileries... pourvu qu'elle ne manque pas... Oh! non... cette femme-là n'est pas une coquette... elle n'a pas voulu se jouer de moi... elle viendra... Quelle heure est-il?... six heures du matin... et pas encore jour... Si je pouvais dormir... »

Le jeune homme ferme les yeux et tâche de goûter un peu de sommeil; mais bientôt d'autres souvenirs viennent l'agiter et font travailler son imagination. Il revoit ce chiffonnier, ce commissionnaire dont les traits l'ont si vivement frappé; et, tout en se tournant et se retournant sur son lit pour chercher le repos, il se dit :

« Toujours cet homme... que me veut-il donc?... Dans tous les pays que j'ai parcourus, en revenant d'Italie, je l'ai trouvé sur mon passage... N'importe sous quel costume, il m'apparaît; je reconnais ce teint basané, ces traits fortement prononcés, et ces yeux noirs et perçants!... Que lui ai-je donc fait à cet homme pour

qu'il me poursuive ainsi partout ? Déjà plusieurs fois j'ai essayé de le rejoindre, de le questionner... mais on dirait qu'il lit dans ma pensée ; il disparaît au moment où je voudrais l'atteindre. Moi, qui ne suis pas romanesque, je suis forcé de convenir qu'il y en a beaucoup dans ce qui m'arrive depuis quelque temps. Quelquefois j'ai eu l'idée que ce personnage mystérieux n'agissait que sous les ordres d'une autre personne... Mais non... pour me faire suivre ainsi, pour faire épier mes démarches... ma conduite... il faudrait qu'elle s'occupât encore de moi... et alors c'est que je ne lui serais pas entièrement indifférent. Non... elle me l'a trop bien dit : désormais, je ne suis plus rien pour elle. Allons, chassons ces souvenirs... dormons et rêvons à Mathilde... »

A force de fermer les yeux et de chercher le sommeil, Adhémar était parvenu à s'assoupir un peu sur les neuf heures du matin, lorsque des coups frappés avec force à la porte lui font ouvrir les yeux ; il se lève, passe une robe de chambre et court ouvrir. Une jeune femme fort bien mise, mais qui semble vouloir cacher sa figure avec un mouchoir, quoiqu'elle ait déjà sur la tête un chapeau et un voile, entre précipitamment chez Adhémar, court sans s'arrêter jusque dans la chambre à coucher, et là seulement se laisse aller sur une chaise, et, jetant de côté son chapeau, son voile et son châle, permet au jeune homme de voir son visage. Adhémar reste tout saisi en voyant la personne avec laquelle il s'est promené la veille sur les bords du canal.

— Emmeline !...

— Oui... c'est moi... tu ne m'attendais pas ! hein...

— Non... sans doute... tu ne devais venir que demain il me semble...

— Oh ! oui... me voilà... me voilà pour toujours... Tiens, regarde comme il m'a arrangée ce vilain monstre !... Il m'a battue... griffée... abîmée... égratignée... C'est pour cela que je cachais ma figure... car je dois être hideuse à voir... O mon Dieu, mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

En disant ces mots, mademoiselle Emmeline se met à pleurer, et Adhemar, s'approchant d'elle, examine son visage et y voit en effet plusieurs marques de meurtrissure, de coups d'ongles, et enfin les les traces évidentes d'une conversation avec accompagnements de gestes.

— Pauvre Emmeline !... quoi ! il serait possible !... on s'est porté sur vous à de tels excès...

— Il me semble que c'est assez visible...

— Et qui donc cela ?

— Parbleu, ce monstre... cette horreur de Réginald ! et quel autre que lui se serait permis de me frapper...

— C'est affreux... mais comment donc cela est-il venu ?... A propos de quoi cette scène ?

— Je vais te conter tout cela... Donne-moi un peu d'eau et du sucre... avec de la fleur d'orange si tu en as...

— Oui, oui... pauvre Emmeline... Je suis tout saisi de vous voir comme cela ! Tiens, bois.

La jeune femme avale le verre d'eau sucrée d'un seul trait, puis commence son récit, qu'elle entremêle de sanglots et de gémissements. :

— Hier au soir... tu sais que je suis restée longtemps à me promener avec toi... trop longtemps, car Réginald avait eu la méchanceté de ne pas s'endormir. Quand je suis rentrée, il m'a dit d'un ton brusque : « D'où venez-vous ? » Moi je lui réponds : « De chez ma mercière... chercher du fil d'Écosse ! — Ah ! et on est deux heures dehors pour aller ici à côté !... Je ne donne pas là-dedans ! » Je lui réponds : « Quand on est jaloux d'une femme, on ne la quitte pas presque tous les jours comme vous le faites, on lui tient compagnie et on tâche de lui procurer de l'agrément. » C'est bon, il ne répond plus rien, il se tourne et s'endort ; moi je lis assez tard ; enfin je me couche sans qu'il s'éveille et je m'endors aussi. Mais ce matin, ne voilà-t-il pas que monsieur, qui ordinairement se lève fort tard, s'avise de s'éveiller et de se lever sans faire de bruit, puis se met à fouiller dans ma toilette. Je présume qu'il avait commencé à y fouiller hier au soir, et que mon retour l'avait empêché de continuer... Par malheur, j'avais gardé ta dernière lettre...

— Ah ! c'est cela !... je vous ai pourtant dit cent fois : Ne gardez jamais de lettres !... on peut les trouver, cela vous causerait des désagréments.

— Oui, mon Dieu, je sais bien que vous m'avez dit cela ; aussi je les brûle toujours... Mais celle-là était si gentille... je voulais la relire ; au reste, ce n'est pas vous que cela compromet... Elle n'était pas signée.

— J'aimerais beaucoup mieux qu'elle le fût et que vous n'eussiez pas été battue.

— Enfin il trouve ta lettre, et la lit ; il devient rouge comme un coq, et il s'approche de moi en hurlant comme un chat furieux. Moi, tu penses bien que je n'étais pas rassurée, je me doutais de ce qu'il avait lu et je cherchais dans ma tête si je pourrais lui faire une histoire. Il me met la lettre sous le nez en me disant : « Qu'est-ce que ça ?... » Je me suis rappelé que ta lettre n'était pas datée, et, comme elle n'était pas venue par la poste, j'ai sur-le-champ trouvé un subterfuge, et j'ai répondu avec assez de sang-froid : « Ça... cette vieille lettre !... mon Dieu, il y a bien longtemps qu'elle est là. » Il m'a dit que je mentais, et m'a demandé enfin ce qui était cette lettre. Je lui ai dit que je l'avais reçue avant de le connaître et que je ne me souvenais plus par qui elle m'avait été envoyée. Il s'est emporté, m'a appelée menteuse, en m'ordonnant de lui dire de qui était cette lettre : j'ai refusé. Alors !... il a eu l'instant de me frapper !... J'ai crié... j'ai lui ai jeté à la tête tout ce que j'ai trouvé sous ma main ; il est revenu sur moi encore plus en colère... Il m'a déchiré le visage avec ses ongles, en me disant qu'il saurait bien m'empêcher de faire des conquêtes... Enfin, si Madeleine n'était pas arrivée, je crois qu'il m'aurait défigurée !...

— Pauvre petite femme !... comment un homme peut-il s'oublier à ce point... frapper une faible créature... comme si c'était un moyen de se faire aimer !...

— Je suis bien vilaine, n'est-ce pas ?... j'ai le nez écorché, et puis un coup sous l'œil, c'est tout bleu !

— Oh ! ce n'est rien... vous n'en êtes pas moins jolie, et, à mes yeux, vous n'en êtes que plus intéressante ; je suis si désolé d'être la cause de tout cela...

— Oh ! mon Dieu, c'est ma faute... j'aurais dû brûler la lettre... Au reste, depuis longtemps Réginald ne cherchait qu'un prétexte pour me traiter ainsi. S'il voulait me quitter, je comprendrais fort bien cela ; mais croyez-vous, mon ami, qu'après m'avoir arrangée ainsi, quand je lui eus dit que j'allais n'en aller de chez lui, il s'est écrié : « Avise-toi de t'en aller !... je te le défends, et si tu as ce malheur-là je saurai bien te retrouver, et je te tuerai, toi et celui avec qui je te verrai. » Voilà ce qu'il a osé me dire. Mais vous pensez bien que dès qu'il a été sorti, cela ne m'a pas empêchée de m'en aller bien vite. Demeurer encore avec cet homme-là ! oh ! j'aimerais mieux mourir !... Je suis venue ici... car je n'avais que vous pour appui. Je me suis dit : Il ne me repoussera pas... il ne me maltraitera jamais, lui... il est bon... il m'aime... il me gardera avec lui, toujours ! toujours !... et je serai bien plus heureuse qu'avec ce méchant Réginald que je ne puis plus souffrir depuis que c'est vous qui avez tout mon amour.

Adhémar reste quelques instants sans répondre : ce qui lui arrive en ce moment ne lui cause pas un grand plaisir. A l'instant où Emmeline a frappé chez lui, il était si loin de penser à elle : on pourrait même croire que le souvenir de cette jeune femme était alors entièrement banni de son cœur ; depuis la veille, une autre était venue occuper la place qu'elle y tenait, ou du moins avait-elle dû se ranger beaucoup et n'en plus garder qu'une petite, pour laisser la tendre Mathilde y régner à son aise.

Tout en écoutant Emmeline, le jeune homme s'était donc plus d'une fois rappelé qu'il avait, dans la journée, un rendez-vous aux Tuileries, auquel il eût été désespéré de manquer ; mais le nouveau sentiment qui captivait le cœur d'Adhémar ne pouvait pas non plus le rendre insensible aux chagrins de son autre maîtresse, chagrin dont il pouvait d'ailleurs se regarder en partie comme l'auteur. Cependant, la proposition de venir pour toujours demeurer avec lui ne souriait nullement au jeune homme, qui, en toute autre circonstance, l'eût refusée parce qu'il en comprenait tous les inconvénients ; mais, en ce moment, Emmeline venait d'être battue... positivement battue à cause de lui, et il n'était pas possible de lui refuser l'hospitalité.

Au milieu de toutes ces réflexions qui se croisent dans sa tête, Adhémar ne trouve rien de mieux à faire que de préparer un second verre d'eau sucrée, qu'il présente à Emmeline ; mais celle-ci repousse le verre en lui disant :

— Merci, mon ami... je n'ai plus soif... Je vous ai éveillé en sursaut... vous dormiez bien, vous !... Mais que vois-je sur cette chaise... un costume de marin... Vous avez donc été au bal masqué, cette nuit ?

— Oui... oui... je suis allé à un bal travesti chez un de mes amis.

— Et hier au soir vous ne m'en avez pas parlé. Vous m'avez assuré que vous alliez rentrer et vous coucher de bonne heure.

— C'était bien mon intention ; mais j'ai rencontré le monsieur qui donnait le bal, et il m'a tant prié de ne point manquer au sien...

— Et ce lièvre... qui vous a donné cela ?

— C'est ce même monsieur : il revenait de la chasse, il m'a donné ce lièvre.

— Quelle histoire me faites-vous là?... Ce monsieur qui revenait de la chasse... et qui donnait un bal le soir... Vous me dites des mensonges!..

— Voilà bien les femmes! quand on leur dit la vérité, elles ne veulent jamais la croire; quand on leur ment, elles se laissent bien plus facilement persuader. Je vous répète que je suis allé au bal chez Boudichon, qui revenait de la chasse... Hier, en vous quittant, je ne pensais pas du tout à aller à ce bal... Il n'y a pas de mensonge dans tout cela.

— Ah! c'est que je suis déjà si malheureuse! et si vous me trompiez, vous! ah! je sais bien ce que je ferais...

— Voyons, Emmeline, calmez-vous... remettez-vous...

— C'est ce lièvre qui me chiffonne...

— Est-ce que vous êtes jalouse d'un lièvre, à présent?

— Oh! non; mais... pardon, mon ami, j'ai tort... Mais vous restez-là sans être habillé... il fait très froid... recouchez-vous, mon ami, vous serez mieux... on gèle chez vous.

Adhémar est fort embarrassé; il a des projets pour la journée, et qui ne s'accordent pas avec ce qu'on lui propose. Feignant de ne pas avoir entendu ce que la jeune femme vient de lui dire, il s'approche d'elle et examine d'un air attendri toutes les meurtrissures de son visage, en murmurant :

— Pauvre petite!... égratigner... frapper une femme si mignonne... si gentille... Cela te fait-il encore mal là?...

— Non.

— Et là?

— Un peu... Mon nez est enflé, hein?

— Non... du moins, cela ne paraît pas...

— Oh! mais, de mon côté, je lui ai fait porter de mes marques... je lui ai jeté une tasse et une soucoupe à la tête... il a cru être borgne! Je suis bien fâchée qu'il ne le soit pas... Mais vous avez froid, mon ami... vous tremblez...

— Moi, je vous assure que non... Est-ce qu'il vous a frappée là, sous l'œil... c'est bleu?

— Certainement... je suis bien vilaine, n'est-ce pas?

— Vous ne pouvez pas l'être.

— Si, je suis à faire peur, j'en suis sûre... et je vois bien que je vous fais cet effet-là.

— A moi!... par exemple!... et pourquoi me dites-vous cela?

— Ah!... parce que...

— Achevez donc...

Emmeline ne répond pas; mais elle porte de nouveau son mouchoir sur ses yeux, et Adhémar l'entoure déjà de ses bras pour la consoler, lorsqu'on frappe plusieurs coups à la porte.

Le jeune homme éprouve plus de surprise que d'humeur de cette nouvelle visite; mais Emmeline devint pâle et tremblante, et elle est prête à se trouver mal en balbutiant :

— Ah! mon Dieu! c'est lui... Ah! je suis sûre que c'est lui!

— Quoi donc, ma chère amie? et qui lui?...

— Réginald... Il m'aura suivie... guettée! Oh! mon ami, je suis perdue!... il me tuera... il te tuera aussi!

— N'aie donc pas peur... est-ce qu'on tue les gens comme cela... D'abord, je te prie de croire que je le jetterais par la fenêtre avant qu'il ait porté la main sur toi... D'ailleurs, de quel droit?... ce n'est pas ton mari, après tout...

— Oh! c'est égal... n'ouvre pas, je t'en prie.

— Si, je veux ouvrir, car je ne crois pas que ce soit M. Réginald...

— Alors, cache-moi... oh! cache-moi!...

Emmeline, épouvantée et persuadée que c'est son jaloux qui frappe à la porte, court comme une folle à travers la chambre : elle ouvre les armoires, les tiroirs, les meubles, essaie de s'y fourrer, et ne pouvant y parvenir, se répand en plaintes, en lamentations. Pendant ce temps on continue de frapper; on y joint la sonnette, qui est tirée avec violence. Emmeline sent à chaque minute s'augmenter son effroi, et, n'apercevant point d'autre cachette, elle se précipite dans le lit d'Adhémar, se fourre à la hâte sous les couvertures, sous les oreillers, lui crie de jeter sur elle tous ses vêtements de bal et même les coussins de sa causeuse, puis elle se pelotonne sous tout cela de manière à ce qu'il serait difficile de deviner que le lit est habité.

— Mais vous allez étouffer! lui dit Adhémar, qui ne l'aperçoit plus dans son lit.

Non, non... j'ai de l'air par les pieds... je suis au fond... Cachez bien mon chapeau, mon châle.

— Soyez tranquille.

Le chapeau et le châle étant mis à l'abri des regards indiscrets, Adhémar va ouvrir la porte et il voit entrer chez lui en voisine d'au-dessous mademoiselle Azéma, dans un petit négligé du matin tout à fait leste et provoquant.

— Bonjour, mon petit voisin! dit la jeune actrice en entrant dans l'appartement et en pénétrant sans façon dans la chambre à coucher, tandis qu'Adhémar referme la porte du carré et boutonne sa robe de chambre du haut en bas pour s'assurer contre les coups de vent.

— Je ne serais pas montée si matin, parce que, sachant que vous avez été cette nuit au bal, je vous aurais cru encore endormi; mais notre voisin, M. Trouillade, m'a affirmé qu'il vous avait déjà entendu ouvrir votre porte ce matin; alors je me suis risquée.

Tout en disant cela, mademoiselle Azéma jetait ses regards curieux dans l'appartement.

— Asseyez-vous donc, ma voisine, dit Adhémar en s'empressant de présenter un fauteuil à la jeune actrice, qui semblait avoir l'intention de s'asseoir sur le lit.

— Merci, mon voisin, vous n'avez pas encore de feu... il ne fait pas très chaud chez vous...

— C'est que... je viens seulement de me lever... mais je vais en faire.

— Est-ce que ce n'est pas la portière qui monte vous en allumer tous les matins?

Oui, c'est-à-dire... quand je l'appelle.

— Moi, je me sers de la respectable madame Coquenard depuis que je suis sans bonne... c'est elle qui est mon groom, ma femme de chambre, mon nègre... mais je reprendrai une camériste... au théâtre je ne peux pas m'en passer... on a toujours des paquets à porter. Mais ce n'est pas tout ça! je suis venue pour quelque chose, comme vous pensez bien. Je n'ai pas comme vous une aiguille à faire enfiler; il s'agit de mieux que ça : j'ai été extrêmement sensible aux deux perdreaux que vous m'avez donnés hier!...

— Ah! ma voisine! est-ce que vous allez encore me parler de cela?...

— C'est pour en venir à une autre chose; un perdreau mène loin quelquefois... Vous êtes pourtant cause que j'ai eu une scène terrible avec Bardajos!

— Ah! à propos, comment cela s'est-il terminé?... Ce monsieur semblait, en effet, contrarié d'avoir été surpris dans une certaine cachette...

— Oui, il les choisit bien ses cachettes... Du reste, quand j'ai vu qu'il voulait se fâcher, j'ai crié plus fort que lui... alors il a pensé qu'il avait tort; c'est un vieux moyen, mais qui réussit toujours. Bref, Bardajos s'est mis à mes genoux, où il a imploré son pardon... et il m'a promis une fort jolie parure en émeraude, à condition que je ne causerais plus avec vous... Il est très jaloux de vous... mon Andaloux.

— Et vous avez promis de ne plus causer avec moi?

— Tiens! je crois bien!... pour une parure en émeraude, je promets tout ce qu'on veut; mais quand il s'agit de tenir, c'est une autre affaire... Mon voisin, je viens vous offrir de déjeuner avec vous... de manger les perdreaux ensemble... pas chez moi... je ne serais pas tranquille, mais ici... à condition que vous ferez du feu, par exemple, car il fait horriblement froid chez vous. Eh bien, voyons, cela vous va-t-il?

— Ma voisine, certainement votre proposition est très aimable... mais... ce matin, j'ai un rendez-vous... et...

— Est-ce qu'on a des rendez-vous de si bonne heure!... Vous irez après déjeuner. La respectable Coquenard nous fera rôtir les deux bêtes; avec un peu de poisson, un peu de salade, un peu de biscuits et du champagne, nous déjeunerons sans cérémonie... hein... acceptez-vous?

— Je ne le puis pas, ma voisine.

Mademoiselle Azéma se lève d'un air piqué et fait quelques pas dans la chambre en murmurant :

— C'est étonnant comme vous êtes gentil!... Il paraît que vous vous êtes trop amusé cette nuit... Ah! fichtre, qu'il fait froid chez vous!... Allons, je m'en vais, je vous laisse .. Et moi qui avais la bêtise de croire que ma proposition vous serait agréable!... Ça m'apprendra à être moins présomptueuse une autre fois... Je suis très vexée... Je vais faire jeter vos perdreaux par la fenêtre... Vous riez... ah! monsieur se moque de moi!... je le mérite bien, au fait.

— Ah! ma voisine... j'espère que vous ne me croyez pas capable de me moquer de vous... votre offre est bien aimable, et sans une circonstance impérieuse...

— Oh! oui, une circonstance impérieuse! nous savons ce que

c'est!... Oh! c'est que vous ne me connaissez pas, moi! j'ai une drôle de tête! il suffit que Bardajos me défende de vous parler pour que j'en aie une envie démesurée!... pour que je me sois promis de...

La sonnette, violemment agitée, interrompt Azéma au milieu de sa phrase. Adhémar semble assez surpris de cette nouvelle visite, et sa jeune voisine change de couleur et perd tout son enjouement, elle regarde le jeune homme d'un air effaré en balbutiant :

— C'est chez vous qu'on sonne?...

— Oui, oui, c'est chez moi.

— Ah! mon Dieu! quelle idée...

— Quoi donc?... qu'avez-vous?

— J'ai! j'ai... cet imbécille de Bardajos est bien capable de m'avoir suivie... épiée... il aura été chez moi... j'ai fait la bêtise de laisser ma clef sur ma porte... il se sera douté que je ne n'étais pas loin... il vient me relancer ici..

— Ma foi! tant pis! je me moque de ce monsieur.

— Oh! mais moi je tiens à la parure d'émeraude qu'il m'a promise... s'il me trouve ici je ne l'aurai pas...

— Que voulez-vous faire?...

— N'ouvrez pas.

— Impossible, on aura dit que j'y étais...

— Au fait, si c'est lui, il attendrait sur le carré... Dreling, dreling!... sonne, sonne, animal... je vais me cacher...

— Je n'ai pas de cachette...

— Oh! si... tiens, dans votre lit... il y a une masse d'effets dessus... on ne m'y verra pas...

— Non, non, ma voisine, pas dans mon lit... je vous en prie...

Mais mademoiselle Azéma n'écoute pas Adhémar; elle est déjà au lit, elle parvient, non sans peine à trouver la couverture, elle se glisse dessous en murmurant

— On est bien mieux là que sur une chaise!

Et bientôt sa tête comme sa personne disparaît entièrement sous les couvertures.

Adhémar reste un moment comme pétrifié; bientôt Azéma pousse un cri et ressort sa tête hors du lit en disant :

— Ah! il y en a déjà une dedans!... le monstre! je ne m'étonne plus s'il ne voulait pas me donner à déjeuner... c'est égal... nous ne bougerons pas.,. car il me paraît que la personne qui est là a aussi peur que moi d'être trouvée ici. Allez, ouvrez... c'est fait.

Et la jeune actrice a de nouveau disparu dans le lit. Alors Adhémar se dirige vers la porte et va ouvrir en se disant :

« Ma foi! au petit bonheur! »

CHAPITRE VII.

REMÈDE CONTRE LES MAUX DE NERFS. — ADHÉMAR N'EST PLUS RENTIER.

C'était monsieur Trouillade, le chanteur à roulades, demeurant sur le même carré qu'Adhémar, qui sonnait à la porte de son voisin, accompagnant le bruit de la sonnette de grands éclats de voix avec points d'orgue plus ou moins prolongés, et s'interrompant pour menacer son fils que l'on entendait déjà crier et pleurer depuis qu'il faisait jour.

En toute autre circonstance, Adhémar aurait sur-le-champ congédié l'importun voisin, mais, en ce moment, espérant que son arrivée le tirera de la position embarrassante où il se trouve, le jeune homme le reçoit presque avec plaisir.

Monsieur Trouillade était en fort petite tenue, il avait un pantalon à pied en flanelle qui avait été blanche, mais qui était devenue jaune à force d'être lavée. Une veste de molleton de même étoffe, mais la veste et le pantalon ayant chacun de leur côté raccourci au blanchissage, il leur était devenu impossible de se rejoindre, surtout sur le grand corps de leur propriétaire; il existait donc entre le pantalon et la veste une lacune qui était comblée par la chemise que monsieur Trouillade faisait bouffer autour de son corps, en la [illegible] de sa culotte, quelquefois même d'une manière [illegible]. Monsieur [illegible] trouvait que cela donnait à son [illegible] quelque chose d'espagnol, et depuis que l'on avait [illegible] le [illegible] de Figaro, il se persuadait devoir toujours conserver l'aspect de ce personnage.

— Bonjour, mon cher voisin, dit M. Trouillade, en entrant chez Adhémar. J'espère que je ne vous dérange pas... Attends, [illegible], attends, drôle... je vais aller à toi tout à l'heure... Ah! tu [illegible] pas content de ton déjeuner... [illegible]... je [illegible] que [illegible] toujours de pareils... une aile de volaille à la [illegible], et une [illegible] d'olives!... je crois que c'est bien [illegible] pour [illegible] menu!...

— Il me semble que votre fils crie dès qu'il a les yeux ouverts, dit Adhémar en retournant dans sa chambre à coucher, [illegible] son voisin.

— Oh! c'est une habitude que je lui ai fait contracter depuis qu'il est revenu de nourrice; toujours dans l'intérêt de sa voix, de ses poumons. Le petit drôle ne sera pas [illegible], je vous en réponds... je veux qu'il chante *Robert-le-Diable* à douze ans comme feu Lays chantait *Anacréon chez Polycrate*... j'ai l'air d'un [illegible] barbare, mais je lui ménage un avenir un peu doré, à cet enfant-là... Tiens, vous avez encore votre lièvre...

Les yeux de monsieur Trouillade venaient de se porter sur la fenêtre. La veille, Adhémar avait accroché le lièvre à l'es[illegible], et depuis, il n'avait pas songé à le placer en dehors de la croisée.

— Est-ce que vous pensiez que je l'avais mangé cette nuit, dit Adhémar en souriant, et portant ses regards sur son lit où tout est dans la plus parfaite immobilité.

— Non, non... mais si vous le gardiez trop longtemps... il fait chaud chez vous!

— Vous trouvez? vous êtes le premier qui disiez cela. Mais, au fait, voisin, qu'avez-vous à me demander, à me dire?

— Quelque chose de très important pour moi... je voulais vous appeler hier au soir... mais vous étiez pressé... ce matin [illegible] m'a dit : — Va bien vite chez notre aimable voisin, monsieur Marilly, il aime les arts, les artistes... et puis, il est riche... [illegible] regarde pas à l'argent, lui! ce n'est pas un tire-liard comme tout ces gens du grand monde!..

— Enfin, mon voisin, supprimons les compliments, je vous en prie.

— Oh Dious! les compliments! jamais, avec moi, je les exècre... la vérité! toujours la pure vérité. M'y voici : je vous dirai donc que, cédant aux vives sollicitations de plusieurs directeurs, auteurs dramatiques et régisseurs de la province et de l'étranger qui désirent m'entendre à tout prix; j'ai consenti à donner une représentation à mon bénéfice... j'avais pensé d'abord à louer la salle Chantereine ou celle de la rue de Lancry. mais tout cela aurait été trop petit...

— Vous avez démandé l'Odéon?

— Non, j'ai retenu la salle de Ruel... Vous savez... le petit village de Ruel près de Malmaison; il y a là une salle délicieuse... et que l'autorité s'est empressée de mettre à ma disposition. Il me reste une loge de face. Hier, plus de cinquante personnes sont venues se jeter à mes pieds pour obtenir encore des loges! mais je les ai refusées, car je vous gardais celle-là; ma femme m'avait dit : Mets cette loge de côté pour notre cher voisin monsieur Marilly... Il sera flatté de t'entendre... Et on m'en aurait offert mille francs que je ne l'aurais pas donnée... la voici... c'est pour après-demain... et je pense que...

Avant qu'Adhémar ait eu le temps de répondre à son voisin, un grand mouvement s'opère sur le lit du côté de la tête; la couverture, un oreiller, un traversin sont jetés de côté, et Azéma sort de dessous tout cela en s'écriant :

— Je 'spère qu'en voilà de la blague!... Ah! ah! monsieur Trouillade n'est pas Gascon pour rien!

Le chanteur à roulades est demeuré tout saisi à cette apparition inattendue; il ouvre cependant la bouche pour répondre à la jeune actrice, lorsqu'un autre mouvement s'opère dans le lit : cette fois, c'est du côté des pieds que l'on rejette tout en l'air : couvertures, habillements, coussins, et la pauvre Emmeline, à demi suffoquée, met sa tête à l'air en murmurant :

— Ah! il n'y a pas moyen de résister plus longtemps... je me sens mourir!...

— Deux femmes!... deux dans votre lit, voisin! s'écrie Trouillade en apercevant Emmeline. Diable! je vous en fais mon compliment... vous êtes un petit Sardanapale! il est vrai que moi une certaine fois, j'en avais quatre... sans compter les chats!

— Eh! monsieur Trouillade, il ne s'agit pas de vous... Cette jeune

femme a per du connaissance !... s'écrie Adhémar en courant à Emmeline, aidez-moi à la secourir...

— Calmez-vous, dit Azéma qui a sauté hors du lit et sontient déjà la tête d'Emmeline, qu'elle dégage de son fichu et dont elle cherche à dégrafer la robe. Ce ne sera rien, l'excès de la chaleur... Dame ! elle mettait de l'entêtement à rester là-dedans... Moi, quand j'ai été certaine que ce n'était que mon camarade Trouillade, je me suis donné de l'air...

— Mais elle ne revient pas à elle... Emmeline !... chère Emmeline, voyez donc, ses membres se raidissent... ses veines se gonflent...

— En effet... je crains que ce ne soit une attaque de nerfs...

Oui ! oui ! c'est une attaque de nerfs ! s'écrie Trouillade, je m'y connais !... ma femme en a souvent... c'est depuis qu'au théâtre, on lui a tant jeté de bouquets, de couronnes... il n'y a rien de mauvais comme cela pour les nerfs... aussi, moi, j'ai défendu qu'on me jette rien... je suis très nerveux aussi... je serais capable d'avoir des syncopes !

Azéma et Adhémar ne s'amusaient pas à écouter ce que disait Trouillade ; la première avait trouvé des ciseaux sur la cheminée, et elle déshabillait Emmeline en coupant cordons, lacets et tout ce qui retenait la robe et le corset; Adhémar couraitdetous côtes dans sa chambre; il cherchait de l'eau, du sucre, du vinaigre, tandis que la jeune actrice lui criait :

— De l'éther... des sels... ou au moins de l'eau de fleur d'oranger, cela vaudrait mieux, en avez-vous ?

— Mon Dieu, non !... je ne crois pas.... mais si, j'en avais l'autre jour...

— Attendez... attendez ! je sais ce qu'il faut donner à cette jeune dame pour la faire revenir, dit Trouillade, en prenant un air doctoral, ne vous inquiétez pas... je vais lui chercher cela... vous verrez qu'elle reviendra tout de suite...

— Alors, courez donc, mon voisin..... dépêchez-vous, je vous en prie.

— Je vais chercher ce qu'il lui faut... heureusement j'en ai chez moi... Oh ! j'en ai toujours, je suis un homme de précaution !

Le voisin est enfin sorti pour aller prendre chez lui ce qui doit calmer les nerfs d'Emmeline. Mais à force de chercher de tous côtés, Adhémar a trouvé de l'eau de fleur d'oranger, Azéma en verse quelques gouttes sur du sucre et parvient à en faire prendre à la malade, qui semble déjà se trouver mieux.

— Elle est bien gentille ! dit Azéma en considérant Emmeline, ah ! mauvais sujet... je comprends bien que mon déjeuner ne vous séduisait pas... mais pourquoi avoir ouvert... pourquoi s'était-elle cachée aussi...

— Ah ! tout cela serait trop long à vous raconter...

— C'est juste, et d'ailleurs cela ne me regarde pas... mais elle a sur son visage des marques... comme des coups d'ongles, des égratignures... Pauvre petite femme ! oh ! je suis bien sûr que ce n'est pas vous qui lui avez fait cela... et je comprends maintenant pourquoi elle se cachait... Sapristi ! si Bardajos ou tout autre se permettait jamais de détériorer mon physique !... je jure bien qu'il ne s'en irait que sur une patte ! Tenez, elle va mieux,.. les couleurs reviennent... tant mieux, car je n'ai pas grande confiance dans ce que le voisin va apporter; encore un fameux craqueur que celui-là ! avec sa représentation à bénéfice à Ruel !... Il est joli le théâtre de Ruel !... on ne peut pas tenir trois en scène... Farceur de Trouillade ! si celui-là chante jamais à l'Opéra, je retiens la salle !

Le retour du voisin met fin aux réflexions de la jeune actrice; M. Trouillade entre d'un air triomphant, tenant dans sa main droite quelque chose qu'il ne montre pas encore : il s'approche du lit, repousse Azéma et Adhémar de l'air d'un opérateur qui craint qu'on le trouble dans l'exercice de son art; puis approchant sa main droite du nez de la malade, tandis qu'avec la gauche il lui soulève doucement la tête, il fait respirer à Emmeline une énorme gousse d'ail.

C'était le petit Eudoxe qui, en voulant chanter et parler continuellement, venait d'avaler sa pratique. — Page 17.

— Qu'est-ce que c'est que cela ! s'écrie Adhémar, vous lui mettez un oignon sous le nez ?

— Un oignon ! c'est bien pis vraiment ! dit Azéma ; ne sentez-vous pas que c'est de l'ail qu'il vient d'apporter.

— Laissez-moi donc faire ! répond Trouillade en continuant son opération. Quand je vous dis que c'est d'un effet immanquable !... Tenez... voyez... elle s'agite... elle ouvre les yeux.

Emmeline, dont la paleur était moins effrayante, s'agitait en effet sur son lit, mais de sa main elle semblait vouloir repousser ce qu'on lui faisait sentir, et bientôt elle balbutie :

— Otez... ôtez-moi cela, je vous en prie... cela me fait horriblement mal au cœur... cela me rend plus malade.

Adhémar voyant que Trouillade s'obstine à tenir sa gousse d'ail contre les narines d'Emmeline, le saisit par le milieu du corps et lui fait faire une pirouette en lui disant :

— Mais ôtez-vous donc.. vous voyez bien que cette odeur lui déplaît !

— Eh ! vous voyez bien aussi que cela vient de la faire revenir ! dit Trouillade en se mirant dans la glace et se posant comme sa statuette. Est-ce qu'il faut toujours écouter les femmes, quand elles disent : Otez-moi cela !...

— Ma foi, dit Azéma, je ne sais pas si c'est votre gousse d'ail qui a fait revenir madame; mais, en tous cas, si j'ai quelque jour des attaques de nerfs en votre présence, je vous prie, mon cher camarade, de ne point faire usage de votre spécifique pour me faire revenir... ça m'empesterait trop !

— Très joli ! très joli ! murmure Trouillade en allant caresser le lièvre, elle n'aime pas l'ail, et je l'ai connue ne dinant qu'avec des saucissons de trois sous qui en étaient parfumés... Mais alors on n'avait pas un entreteneur Andalour ! et on attachait ses souliers avec des ficelles ! Pécaille... va !... quand tu sauras tes rôles, toi, je chanterai faux alors !

Adhémar a replacé Emmeline convenablement sur son lit, Azéma a trouvé un flacon d'eau de Portugal sur la cheminée, et elle en répand dans la chambre avec profusion pour chasser l'odeur de l'ail; la jeune malade se sent mieux, et commence à sourire à Adhémar qui lui témoigne tout le chagrin qu'il vient d'éprouver en la voyant privée de connaissance. Pendant ce temps, le chanteur à roulade a sorti de sa poche un petit panier rose qu'il pose sur la cheminée, en disant:

— Voici la loge, monsieur Marilly... je la mets là... sous le chandelier... non, diable, on pourrait répandre de la bougie dessus... Je la mets sous ce verre... non, je vais la mettre dans ce vase, elle y sera plus en sûreté.

Adhémar ne répond pas à son voisin, car, tout occupé d'Emmeline, il ne l'écoute pas, et n'a fait aucune attention à ce qu'il vient de dire. Il se penche vers Emmeline, lui prend la main et la presse dans la sienne, en murmurant:

— Comment vous trouvez-vous à présent?

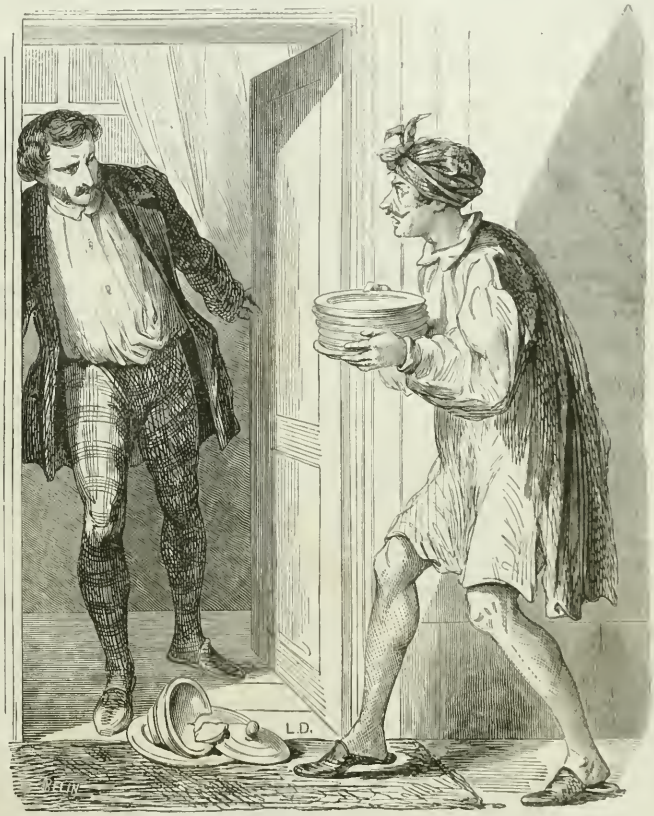
— Un peu mieux... cependant, j'ai encore bien mal au cœur...

— C'est l'ail de notre voisin Trouillade qui est la cause de cela! dit Azéma en riant!

— L'ail, faire mal au cœur! jamais! dit... Trouillade, cela préserve de la peste; il faut que ce soit une autre cause... qui... que...

Tout en parlant, Trouillade vient de porter ses regards du côté du lièvre qui est toujours pendu à l'espagnolette; alors, comme frappé d'une idée subite, il se claque le front, et tire sa chemise en bouffante; en s'écriant:

— La cause!... eh! mon Dieu! nous la cherchions, la cause, la voilà..... trom dè Dious! elle est évidente... je la sens d'ici! c'est ce lièvre... ce malheureux lièvre qui sent fort et dont l'odeur porte au cœur de madame... et tant qu'il sera là, son malaise ne se passera pas... attendez, madame, je vais vous débarrasser de cette malheureuse bête... je suis désolé de n'avoir pas songé à cela plus tôt...



Il reste tout saisi devant son voisin. — Page 36.

En disant ces mots, Trouillade court au lièvre, le décroche, et disparaît avec, en criant:

— Soyez tranquille, madame, vous ne le sentirez plus.

On entend le voisin sortir et refermer sur lui la porte du carré. Azéma s'est jetée sur un fauteuil, et elle rit aux éclats, en s'écriant:

— En voilà une sortie!... Il ne l'a pas manqué celle-là; il n'en fera jamais de si belle au théâtre! Ah! scélérat de Figaro! comme il fait bien le lièvre!... Qu'en dites-vous, mon voisin?

— Ma foi! je dis que j'aime autant que le lièvre lui ait fourni l'occasion de s'en aller... Je ne suis pas du midi, et je n'aime pas l'ail. Du reste, mon lièvre ne pouvait pas lui échapper; car, hier au soir, il avait déjà jeté son dévolu sur lui.

— Les pauvres gens! il ne sont pas heureux, reprend Azéma en se levant, je les plaindrais davantage, s'il avait moins d'amour-propre, et si sa femme était moins coquette... Et puis c'est sa manière d'élever son fils que je ne pardonne pas à Trouillade: non content de le faire crier sans cesse, il lui donne à peine à manger; le soir, il dit au petit garçon: Si tu veux te coucher sans souper, je te donnerai un sou. L'espoir de s'acheter quelque friandise avec un sou fait que l'enfant accepte; mais le lendemain matin, son père ne manque pas de lui dire: Si tu veux avoir à déjeuner, tu me donneras un sou. Alors le petit Lycoris, qui meurt de faim et veut déjeuner, rend le sou qu'il a reçu la veille et le père a trouvé le moyen de supprimer un repas à son fils. Mais pardon, je babille, et je ne pense pas que je vous ennuie. Madame n'a plus besoin de mes services, je redescends chez moi... si quelquefois vous vous trouviez encore indisposée et que je puisse vous être utile, appelez-moi, ne vous gênez pas... je monterai tout de suite. Au revoir, mon voisin.

La jeune actrice fait un gracieux salut à Emmeline, adresse un sourire à Adhémar, et s'éloigne en fredonnant un air de contredanse.

— C'est une fort bonne personne, fort gaie et que je crois très obligeante, dit Adhémar en regardant aller sa voisine.

— Oui, répond Emmeline, en fixant ses yeux sur ceux du jeune homme, mais elle venait déjeuner avec vous, et je n'aime pas cela...

— Elle venait me proposer.. mais si vous avez, comme je l'espère, entendu notre conversation, vous devez être certaine qu'il n'existe aucune relation intime entre nous.

— Si cela n'est pas encore, d'après la visite que cette demoiselle vous faisait ce matin, je pense que cela ne tardera guère.

— Ah! Emmeline, vous êtes cruelle, vous pensez tout de suite des choses...

— Il me semble que, quand une femme vient offrir à monsieur de déjeuner chez lui, en tête-à-tête... on sait bien ce que cela veut dire... Pourquoi aussi lui avez-vous donné des perdreaux à cette... demoiselle?...

— Mon Dieu!... le hasard... je l'ai rencontrée dans l'escalier hier au soir, comme je remontais avec mon gibier.

— Voyez-vous, vous m'aviez bien parlé d'un lièvre tout à l'heure, mais vous n'aviez eu garde de me parler des perdreaux!...

— Eh mon Dieu! ma chère amie, j'ai bien autre chose dans la tête

— Elle a l'air terriblement hardie, cette... Azéma... Ah! si elle ne m'avait pas découverte dans le lit, j'y aurais étouffé plutôt que de me montrer.

— Vous auriez fait là quelque chose de bien adroit!

— Eh bien! que faites-vous donc? vous vous habillez?

— Sans doute; il me semble qu'il est temps. Mon Dieu! onze heures et demie passées...

— Est-ce que vous allez sortir?

— Oui... J'ai affaire ce matin... une affaire indispensable...

— Je veux me lever... Je veux sortir avec vous... Pourquoi donc m'a-t-on déshabillée?

En parlant ainsi, Emmeline s'était soulevée à demi, et cherchait à couvrir sa poitrine; mais Adhémar court à elle, et lui dit d'un ton bien doux :

— Ma chère Emmeline, je vais chez mon agent de change... car je n'ai pas un sou ici... J'ai perdu hier au jeu ce que j'avais encore, et il faut de l'argent, il m'en faut ce matin même : car vous savez qu'on ne vit pas sans argent. Et d'ailleurs j'ai une dette de jeu à acquitter, et cela doit se payer dans les vingt-quatre heures...

— Ah! que c'est vilain de jouer... Combien avez-vous perdu?

— Qu'importe c'est fait... Mais vous voyez bien qu'il faut que je sorte, et que je ne puis pas vous emmener avec moi.

— C'est bien amusant. Mais au moins, vous ne serez pas longtemps...

— Je me dépêcherai... J'ai encore une course ou deux à faire ce matin. Je me hâterai.

— Une course ou deux... Et où cela?... chez qui?... pourquoi?...

— Mon Dieu, ma chère Emmeline, ce serait trop long à vous conter... Ne pourrais je donc faire un pas sans que vous me demandiez où je vais... N'avez-vous donc pas assez de confiance en moi pour être tranquille ?...

— Oh! non je n'en ai guère... D'abord, je vous préviens que je suis très jalouse des gens que j'aime. Régnald sortait toute la journée, cela m'était bien égal, je ne l'aimais pas; mais vous... oh! cela ne se passerait pas de même... Si vous ne m'emmeniez pas, je vous suivrais... et je saurais... et je saurais bien si vous me trompiez.....

— Allons, ma bonne amie, calmez-vous, vous venez d'être malade... la scène de ce matin a dû aussi bouleverser vos sens... Vous avez besoin de repos... tâchez de dormir, cela vous fera du bien.

— C'est cela! dormir... oh! non... je vais pleurer plutôt jusqu'à ce que vous soyez revenu.

— Ce serait bien spirituel! Mon Dieu! il n'y a donc pas de femme raisonnable.

— Allons... ne vous fâchez pas... je serai sage... je ne dormirai pas... mais je penserai à vous... Je me dirai : je suis chez lui, avec lui; il va revenir; désormais nous ne nous quitterons plus, je me trouverai bien heureuse.

Adhémar ne répond rien; il se hâte de terminer sa toilette; il prend son inscription dans son secrétaire, la met dans son portefeuille en poussant un soupir... puis il regarde sa pendule... midi va bientôt sonner, il n'y a pas de temps à perdre. Il court embrasser Emmeline, qui l'a suivi des yeux dans la chambre, et ne perd pas un seul de ses mouvements.

— Adieu, ma bonne amie.

— Adieu... Oh! ça me contrarie bien que vous sortiez...

— Je vous ai dit que je ne pouvais pas faire autrement,.. Adieu...

— Adhémar!...

Adhémar, qui était contre la porte, s'arrête et regarde Emmeline. Celle-ci lui fait signe de revenir.

— Que me voulez-vous?

— Que vous m'embrassiez encore... ce n'est pas assez d'une fois.

Adhémar embrasse de nouveau sa maîtresse, mais un peu vivement; puis il sort de sa chambre à coucher; au moment où il ouvre la porte de son carré il entend encore la voix d'Emmeline

— Adhémar!... Adhémar!...

— Qu'est-ce que c'est répond le jeune homme sans revenir cette fois dans la chambre à coucher.

— Vous vous dépêcherez, mon ami...

— Oh! oui!... oui!... sacrebleu! oui!...

Et après cette réponse un peu énergique, Adhémar sort vivement et descend son escalier quatre à quatre, de crainte de s'entendre appeler encore. Arrivé dans la rue, il marche à la hâte vers une place de cabriolets, en se disant :

« Dans quel guêpier me suis-je fourré! Voilà une petite femme... bien gentille, certainement, mais dont je croyais faire une simple connaissance... de ces liaisons que l'on rompt quand on veut... car enfin je n'éprouve pas pour elle une grande passion. Eh bien, il faut que celui avec qui elle était la hatte... soi-disant à cause de moi... enfin elle me tombe sur les bras... au moment où il m'est indispensable de vivre avec la plus stricte économie!... Je ne puis pourtant pas repousser cette jeune femme, qui serait maintenant sans ressources... et si du moins elle me promettait une société douce, aimable... Mais il n'y a pas trois heures qu'elle est chez moi, et déjà elle voudrait m'empêcher de sortir, et elle prétend que je lui rende compte de mes moindres actions!... O mon Dieu!... ce que nous sommes souvents d'appeler du bonheur, nous autres hommes à bonnes fortunes, ne serait ce en effet qu'une longue série de trompeuse, ne laissant dans notre cœur que la déception et les regrets! Enfin, j'ai essayé de me dérober, et maintenant il faut suivre le torrent! D'ailleurs, Mathilde est charmante... je l'aime véritablement, celle-là!

Adhémar ne se souvient pas qu'il en a dit autant chaque fois qu'il a formé une liaison nouvelle.

Sachant bien que son agent de change lui remettra de l'argent avant même d'avoir opéré sur son inscription, Adhémar est monté dans un cabriolet pour se faire conduire chez celui qui est devenu son banquier. Chemin faisant, il se dit : « Vendre cent francs de rente, ce n'est pas assez maintenant!... Je ne garderai point Emmeline avec moi; non, car je ne serais plus libre, et c'est bien le moins que je conserve ma liberté!... elle me coûte assez cher! mais je mettrai cette jeune femme dans un petit logement que je meublerai. Pour tout cela je puis bien compter que mille francs ne seront pas de trop... ensuite, il faudra qu'elle vive... et moi aussi... Retourner à chaque instant chez mon agent de change pour vendre des lambeaux de rente... cela m'ennuie. Si je vendais tout... ma foi, j'en ai bien envie... au moins j'en aurai pour longtemps devant moi... A la vérité, quand ce sera dépensé, il ne me restera plus absolument rien..., oui, mais sachant que je n'ai plus d'autre ressource, je serai plus économe. D'ailleurs que sait-on! on dit qu'avec de l'argent on fait de l'argent. Je toucherai une quarantaine de mille francs... je pourrai essayer quelque spéculation... Ma foi, c'est décidé, je vais tout vendre.

Adhémar est enchanté de son idée. Il entre chez son agent de change de l'air radieux d'un homme qui a fait une excellente affaire, et lui remet son inscription en lui disant :

— Je vends tout.

— Vous pensez donc que cela baissera, lui dit-on, et vous voulez ensuite racheter.

Adhémar laisse échapper un demi-sourire en murmurant.

— Hum!... peut-être... j'ai d'autres projets!...

— Vous savez où il faut aller signer à la Bourse.

— Oui, oui! oh : je connais le chemin. En attendant, veuillez me remettre toujours cinq mille francs.

On donne à Adhémar la somme qu'il demande, il remonte dans son cabriolet en se disant :

— Irai-je chez Bourdichon d'abord... C'est que je n'ai pas déjeuné, et au milieu de tout cela je meurs de faim! car hier au souper j'étais trop amoureux pour manger... je suis encore très amoureux certainement... mais un amant qui n'a rien pris depuis la veille et qui va à un rendez-vous... à un premier rendez-vous surtout... ce serait dangereux!... Je sais bien que je puis proposer à Mathilde de déjeuner avec moi, mais il n'est pas sûr qu'elle accepte, et puis les femmes ne nous pardonnent de manger que quand nous avons épuisé toutes les autres conversations... Allons déjeuner.

Adhémar se fait conduire au café de Paris : il dit à son cocher de l'attendre, et il déjeune comme quelqu'un qui veut réparer le temps perdu, et tout en faisant disparaître des rognons et des côtelettes, il se dit :

Cette pauvre Emmeline qui m'attend!... elle n'a pas déjeuné non plus... et chez moi il n'y a rien... Ah! si... la moitié d'un pot de gelée de pomme... mais elle est malade... elle a eu une attaque de nerfs, elle ne doit pas avoir faim. D'ailleurs, ce n'est pas ma faute; mais si j'allais la trouver maintenant, elle ne me laisserait plus repartir, et je ne voudrais pas pour tout au monde manquer mon rendez-vous avec madame Bourdichon. Il faut donc me résoudre à laisser Emmeline se passer de déjeuner... mais, par exemple, je lui ferai faire un petit dîner fin, bien gentil, bien fraîne pour réparer cela... Voyons l'heure... une heure et demie... faisons-nous conduire aux Tuileries : il faut toujours arriver le premier... à un premier rendez-vous.

CHAPITRE VIII.

CONTINUATION D'ÉCONOMIE.

Les vieux arbres ont dû voir bien des choses! ah! s'ils pouvaient écrire leurs mémoires, nous retracer les faits qui se sont passés

sous leur ombrage, nous dire les conversations qu'ils ont entendues, nous répéter les doux aveux, les tendres serments dont ils furent à la fois les protecteurs et les témoins!... mais ils sont muets!... muets comme le désert!... c'est pour cela, sans doute, qu'on leur confie tant de choses, et qu'on va même jusqu'à graver sur leur écorce des chiffres amoureux et des cœurs enflammés!... L'arbre est fidèle, lui!... le chiffre est encore là, lorsque souvent les amours sont passés.

Adhémar allait et venait depuis quelque temps sous ces vieux et beaux marronniers, près desquels Mathilde lui avait promis de venir se promener. Au mois de janvier les arbres sont dépouillés de leur feuillage; il était tombé dans la nuit une petite neige fine et très froide, ce que l'on appelle du givre, à défaut de verdure, les branches d'arbres étaient recouvertes de cette neige gelée et brillante qui scintille au soleil et donne au paysage un aspect qui offre aussi du charme. C'est une parure d'hiver, la nature a des parures pour toutes les saisons.

« Si elle ne venait pas! se disait Adhémar en consultant sa montre. Ah! décidément je suis fou de cette femme-là... c'est fini, je n'en aimerai plus d'autres... je romprai tout doucement avec Emmeline. Elle est si jalouse, si exigeante!... en lui fournissant quelques motifs elle rompra la première... et je serai tout à Mathilde... oh! oui... mais... pour cela il faut qu'elle vienne... il faut qu'elle me cède... si ce n'était qu'une coquette... si elle n'avait voulu que se jouer de moi... je crois que j'en mourrais de chagrin!... c'est singulier comme cet amour est venu vite... hier je ne pensais pas à Mathilde... mais où avais-je donc les yeux... ah! il fallait une occasion... je suis sûr que nous avons dans le fond du cœur une foule de choses... perdues faute d'occasion! »

A chaque femme qui paraissait dans l'éloignement Adhémar éprouvait un tressaillement de plaisir et s'efforçait de reconnaître la personne qu'il attendait; comme il avait la vue courte, son incertitude et son espoir se prolongeaient jusqu'à ce que l'on fût assez près de lui, pour que toute illusion fût impossible. Alors, il éprouvait un mouvement de dépit, de colère, puis, se rappelant sa faction de la veille sur les bords du canal, il se disait :

« Je devrais y être accoutumé!... que de fois, dans ma vie, ne me suis-je pas trouvé dans cette situation!... et pourtant cela me produit toujours autant d'effet! Mes désirs, mes craintes, mes espérances sont aussi vives, c'est que j'ai aimé toutes les femmes que j'ai connues, c'est que toutes les fois que j'ai éprouvé une passion nouvelle, il m'a semblé qu'elle était plus forte que les autres... est-ce un malheur d'être ainsi fait? est-ce que cela ne vaut pas mieux que d'être blasé sur l'amour, comme tant d'autres jeunes gens qui, à vingt-cinq ans, ne croyent plus à rien!... »

La vue d'une dame de la taille de Mathilde, et qui marche à la hâte vers l'endroit où est Adhémar, met un terme aux réflexions de notre amoureux. Il fait quelques pas vers cette dame. Un chapeau sur lequel est jeté un demi-voile, cache une partie de son visage, mais à sa tournure, à son élégance, et surtout à l'agitation de sa marche, Adhémar a reconnu Mathilde, et cette fois il ne s'est pas trompé.

Madame Bourdichon est vivement émue, elle tremble; à peine si elle peut parler en apercevant Adhémar, qui vient à elle, en lui disant:

— Vous voilà enfin!... ah! je commençais à désespérer!...

— Oui... je vous ai fait attendre, n'est-ce pas... ce n'est pas ma faute... mais je ne sais pas ce que j'ai... plus j'approchais et plus je me sentais tremblante... je ne pouvais plus marcher... j'ai cru que je n'arriverais jamais jusqu'ici!...

— Prenez mon bras... appuyez-vous dessus...

— Votre bras... mais... ah! oui... si des personnes de connaissance nous apercevaient, je serai censée vous avoir rencontré...

Adhémar tient ce bras qu'il presse amoureusement sous le sien; pendant quelques instants on marche au hasard; seulement on choisit de préférence les allées désertes; on change de direction dès que l'on aperçoit du monde s'approcher; on ne se dit presque rien encore, mais on se regarde, et on parle si bien avec les yeux!

Cependant les femmes tiennent presque toujours à justifier leur conduite, et lorsqu'elles font une faute, quand elles cèdent à une faiblesse, elles veulent prouver qu'on les a pour ainsi dire rendues excusables de la commettre. Cette tactique est du reste commune aux deux sexes : écoutez un homme marié faisant la cour à une dame, il ne manquera pas de lui dire :

« Si je ne suis pas fidèle à ma femme, ce n'est vraiment pas de ma faute, mais il y a une incompatibilité complète dans nos humeurs... elle me contrarie en tout, me querelle sans cesse... Pour avoir la paix, je suis obligé de la chercher hors de chez moi. »

Ou bien : « Ma femme est très douce, très bonne, mais un caractère apathique... ne comprenant pas les passions... ne se doutant pas de ce que c'est que l'amour, et moi j'ai un cœur qui a besoin de s'épancher. »

Ou bien : « Ma femme est très jolie, certainement... mais toujours malade, passant sa vie à se soigner. Que diable! voyez-vous, moi, je me porte fort bien. »

Et une foule d'autres choses dans le même genre. Les dames y mettent plus de finesse, plus de tact, elles ont bien plus de motifs à donner, et en général dans ce qu'elles disent il y a plus de vérité que chez ces messieurs.

— Ma conduite doit vous paraître bien blâmable, dit enfin Mathilde en baissant les yeux, et je suis sûre que vous me confondez déjà avec toutes ces femmes pour qui leurs devoirs ne sont rien... qui ne suivent d'autres guides que leur amour pour le plaisir.

— Que dites-vous là! répond Adhémar en pressant plus fortement le bras qui est sous le sien. D'abord ce serait bien mal à moi de vous juger ainsi... Ensuite, j'ai assez d'amour-propre pour penser que j'ai pu vous inspirer un sentiment que vous n'accorderiez pas légèrement à d'autres... Ai-je tort?

— Oh! non... tenez, écoutez-moi... je suis bien aise que vous lisiez dans mon âme, que vous me connaissiez telle que je suis. Il y a dans le fond de mon cœur un besoin d'aimer, en même temps qu'une crainte et une timidité extrêmes... c'est-à-dire que j'aurais pu aimer toute ma vie quelqu'un et ne jamais le lui laisser voir, si ce quelqu'un ne m'avait pas aussi témoigné... quelque préférence. Je ne suis pas expansive peut-être; mais mon cœur n'en est pas moins sensible. Toute jeune, je le ressentais ce besoin d'attachement véritable. Dans le pensionnat où je fus élevée, j'avais trouvé une amie, tout mon bonheur était d'épancher dans son sein mes peines comme mes plaisirs, de lui conter mes pensées les plus secrètes; de son côté, elle aussi me disait tout!... Cette confiance mutuelle, nous nous étions juré qu'elle durerait toujours... même lorsque nous aurions quitté le pensionnat.

— Eh bien! est-ce votre amie ou vous qui n'avez pas tenu parole?

— Oh! ni l'une ni l'autre; nous nous aimions toujours autant, mais les circonstances nous ont séparées. Un homme très riche l'épousa. Il l'adorait, elle ne l'aimait pas; mais ses parents exigèrent ce mariage. De mon côté, je dus épouser M. Bourdichon, c'est un homme fort estimable... mais ai-je besoin de vous dire que ce n'est pas là le mari que mon cœur aurait choisi? Il a quarante ans, j'en ai maintenant vingt-six; cette différence d'âge ne serait rien, s'il y avait quelque sympathie dans nos caractères, mais M. Bourdichon est un homme tout matériel; pourvu qu'il joue, chasse, boive, mange et gagne beaucoup d'argent pour continuer ce genre de vie, il est très heureux... Il a pris une femme pour tenir sa maison et pour... avoir une femme enfin. Il n'est nullement jaloux par sentiment, mais cependant, comme il a beaucoup d'amour-propre, et se moque sans cesse des maris trompés, je suis persuadée qu'il serait furieux de l'être lui-même. Voilà l'homme que ma famille me fit épouser, sans me consulter, sans me demander même si je n'avais aucune répugnance pour celui auquel on enchaînait ma vie. Pendant les premières années de mon mariage, je voyais souvent mon amie, et toutes deux nous nous contions nos peines; elle souffrait de ne pouvoir éprouver aucun amour pour un mari qui l'adorait, et moi j'étais fort triste de ne point rencontrer dans l'époux qu'on m'avait donné un homme qui sût lire dans mon âme et qui comprît mon cœur. Mais bientôt mon amie devint veuve, alors, se trouvant libre et maîtresse d'une grande fortune, elle voulut satisfaire le goût qu'elle avait toujours eu pour les voyages. Quoique plus jeune que moi d'un an, mon amie a bien plus de force dans l'esprit et dans le caractère, c'est une âme fière, hautaine, qui ne pardonne point une offense... Son cœur est sensible à l'excès cependant, mais cette excessive sensibilité la rend plus susceptible qu'une autre, car elle ressent vivement l'action la plus légère... et si jamais elle connaît l'amour, je crains bien que cette passion ne soit pour elle une source de peine. Elle est partie depuis plusieurs années déjà, et son départ a laissé un grand vide dans mon cœur. Elle m'écrivait d'abord fréquemment... ensuite ses lettres devinrent rares, courtes... mystérieuses... Elle m'annonçait un grand événement dont elle devait me faire part; puis, je fus longtemps, bien longtemps sans avoir de ses lettres, et lorsque j'en reçus, elle me marquait seulement qu'elle avait éprouvé de grands chagrins, dont elle me ferait part à son retour. Ces chagrins... ah! je suis bien sûre que c'est l'amour qui les a causés; nous autres femmes, il n'y a que ce sentiment qui nous fasse réellement exister... elle aura aimé à son tour... on l'aura trompée peut-être. Je n'en sais pas plus... Mais maintenant quand elle reviendra... ah! c'est moi qui aurai bien des choses à lui dire!

Madame Bourdichon a cessé de parler; Adhémar l'a écoutée avec attention; mais pendant qu'elle parlait, il a su diriger leur marche du côté des Champs-Élysées; car le jeune homme espère bien que son tête-à-tête ne se bornera pas à une conversation en plein air.

— Nous ne sommes plus dans les Tuileries ! s'écrie Mathilde, qui vient de jeter les yeux autour d'elle.

— Non... nous sommes aux Champs-Elysées.

— Pourquoi donc m'avez-vous fait quitter les Tuileries ?

— J'ai pensé que, de ce côté, nous risquerions moins de rencontrer du monde...

— Vous croyez...

Tout en disant cela, Adhémar conduisit la jeune dame du côté d'un restaurant où il y avait des cabinets particuliers, mais lorsqu'on n'est plus qu'à quelques pas du traiteur, madame Bourdichon s'arrête en murmurant :

— Où donc me menez-vous ?

— Mais... c'est fort ennuyeux de causer... devant les passants... Nous allons entrer chez ce traiteur.

— Oh ! non ! non ! jamais !

— Pourquoi donc ? Les gens très comme il faut vont dîner là... on n'est nullement remarqué en y allant.

— Et si quelqu'un m'apercevait y entrer avec vous, songez donc que je serais perdue... Et puis, être vue par ce traiteur... ces garçons... oh ! je n'oserais jamais.

— Quelle folie !... personne ne passe en ce moment... Venez donc !...

— Et pour sortir, ensuite... D'ailleurs, qui vous dit que dans la maison je ne rencontrerai pas quelqu'un de connaissance, des amis de mon mari... nous recevons tant de monde; oh ! je mourrais de honte ! Non ! non ! je n'irai pas

Mathilde s'est exprimée avec tant de résolution, tout en tirant le bras de son conducteur, que celui-ci n'a pas osé lui résister. On continue de marcher, déjà on a laissé le traiteur bien en arrière; mais Adhémar fait une moue très prononcée, il se pince les lèvres, ne dit plus rien et se contente de faire de longs soupirs.

C'est Mathilde qui rompt le silence, elle le regarde en souriant, et lui dit :

— Vous me boudez donc ?

— Vous bouder !... non.. je n'en ai pas le droit; mais je puis bien avoir du chagrin...

— Voilà les hommes, aussitôt qu'on leur refuse quelque chose, ces messieurs se fâchent... leur amour-propre s'irrite de trouver la moindre résistance.

— Si vous pensez qu'il n'y a que de l'amour-propre blessé dans mon chagrin, alors, madame, vous avez bien raison de me résister.

— Si je pensais que vous n'éprouvez pas auprès de moi un autre sentiment, croyez-vous, monsieur, que j'aurais consenti à vous donner un rendez-vous ?

— Oh ! pardonnez-moi... tenez, je ne sais ce que je dis... mais, c'est que je vous aime... Pouvez-vous me faire un crime des désirs que j'éprouve... Un homme ne croit à l'amour d'une femme que lorsqu'elle s'est entièrement donnée à lui... Moi, du moins, c'est ma manière de penser. Les plus beaux discours que l'on fait sur l'amour platonique m'ont toujours paru des phrases vides de sens; la nature nous apprend un tout autre amour, et j'aime mieux les leçons qu'elle nous donne, que la morale de Platon et de tous les sages de la Grèce. Enfin, je vous aime... il me semble que ce mot dit tout; si vous me résistez, c'est que vous ne partagez pas ce que j'éprouve ! Je sais bien que beaucoup de femmes aiment à reculer le moment de leur défaite... mais... tenez, je crois que celles qui aiment le plus sont celles qui résistent le moins. Est-ce que je vous fâche en vous disant tout cela ?

— Non... car je ne suis point une coquette, car je vous aime aussi, moi, et je ne crains pas de vous le dire.

— Chère Mathilde ! que je suis heureux !

— Mais, si je vous fais le sacrifice de mes devoirs, de mon repos !... du moins, laissez-moi faire tout mon possible pour conserver ma réputation.

— Me croyez-vous capable d'être indiscret ?

— Non... mais il faut aussi être très prudent... Entrer chez ce traiteur, ce serait m'exposer...

— Mais où donc vous voir ?

— Demain matin... j'irai chez vous.

— Chez moi ?

— Oui... eh bien, monsieur, vous ne doutez plus de mon amour, j'espère ?

Adhémar est tout à la fois enchanté et désolé : la proposition de Mathilde le comble de joie; mais il est au supplice en songeant qu'il ne demeure plus seul, qu'il y a une personne qui s'est établie dans son domicile, et qu'il ne peut renvoyer pour le lendemain matin. Au milieu des sensations qui l'agitent, il répond sans trop avoir ce qu'il dit :

— Demain... chez moi... comment, vous viendrez... vraiment ?

— Oui.... puisque je vous le promets.

— Ah ! que vous êtes bonne !... que je suis heureux !... Mais vous n'aurez pas peur... de rencontrer du monde.... dans ma maison...

— Dans une maison particulière, ce serait un bien grand hasard; et puis on a des motifs à donner... on cherche une couturière... une brodeuse... on vient voir des logements.

— C'est juste... c'est très... mais savez-vous où je demeure ?

— Boulevard Saint-Denis, à ce que vous m'avez dit... A la vérité, il passe bien du monde sur les boulevards; j'aurais préféré un quartier moins fréquenté... une rue un peu solitaire... mais enfin, puisque vous demeurez sur le boulevard...

Adhémar semble frappé d'une idée subite, et il s'écrie :

— Non ! je n'y demeure plus.

— Comment, vous êtes déménagé ?

— C'est-à-dire... je vais déménager : mon logement me déplaisait depuis longtemps, et maintenant... oh ! il me déplaît bien davantage : les Sublimé demeurent porte à porte avec moi sur le boulevard... et ils sont très souvent à leur fenêtre.... ils sont si curieux !...

— Oh ! vous avez raison... ils pourraient me voir entrer dans votre maison...

— C'est pour cela que demain je n'y serai plus.

— Vous avez donc loué ailleurs ?

— A peu près... et je vais aller terminer... et demain j'y serai.

— Dans quel quartier ?

— Dans le... dans... le quartier nouveau... du côté de Notre-Dame-de-Lorette...

— Oh ! tant mieux... justement j'ai quelques amies par là..... ce sera un prétexte si on m'y rencontrait... Et quelle rue ?

— La rue... la rue de... je crois que c'est rue de Navarin... une belle rue... où il passe très peu de monde; au reste, ce soir j'irai chez vous... j'ai un motif : votre mari m'a prêté hier de l'argent au jeu, et j'irai le lui rendre; et en même temps je trouverai moyen de vous dire mon adresse.

— Ce soir... oh ! mais, puisque vous devez venir voir M. Bourdichon, attendez... nous avons aujourd'hui quelques personnes à dîner... pour manger tout ce gibier que l'on a rapporté hier... je veux que vous en soyez.

— Comment... que je dîne chez vous aujourd'hui ?

— Oui, vous allez venir à la maison dans une demi-heure... j'y serai aussi... je vous inviterai, mon mari en sera enchanté.

— Ah ! c'est impossible... j'ai promis aujourd'hui de dîner... avec... des amis.

— Des amis !... eh bien, monsieur, vous m'en ferez le sacrifice.

— Ce serait avec plaisir; mais c'est pour une affaire, et...

— Vous parlerez d'affaire avec vos amis une autre fois; aujourd'hui vous dînez chez moi, je le veux... entendez-vous, monsieur... je le veux !

Il n'est pas possible de refuser quelque chose à une femme qui promet de tout nous accorder. Adhémar balbutie enfin :

— Eh bien... je ferai... ce que vous voudrez.

— C'est bien heureux !... En vérité, il faut bien vous prier pour cela.

— C'est que... si vous saviez...

— C'est assez; je ne veux plus entendre d'autres raisons. Nous voici près de la place de la Concorde... je vais reprendre les Tuileries... Quittez-moi ici, prenez un autre chemin, et, dans une demi-heure, chez moi... n'y manquez pas, surtout, ou, sans cela... demain... point de visite.

— Oh ! vous pouvez être sûre que je serai exact.

Adhémar presse encore la main de Mathilde. Celle-ci lui adresse un regard plein d'amour, puis, s'éloignant avec précipitation, elle a bientôt gagné les Tuileries, et disparaît à ses yeux.

« Cette femme-là me fera faire tout ce qu'elle voudra ! se dit Adhémar. Mais, en ce moment... c'est à en perdre la tête, et je ne sais pas trop comment je m'en tirerai... Allons, je n'ai pas de temps à perdre... Et cette pauvre Emmeline qui... et ce dîner... et un logement... et... demain matin... Enfin, j'ai de l'argent dans ma poche, et avec cela, dans Paris, on fait beaucoup de choses en fort peu de temps. »

Adhémar monte dans un cabriolet, se fait conduire à la Bourse, où il signe la vente de ses rentes, et de là il se rend chez M. Bourdichon.

Le mari de Mathilde faisait des affaires, non pas comme ces escroes qui embrassent cette profession pour soutirer de l'argent à toutes les dupes qui s'adressent à eux, ou comme ces malheureux qui courent toute une semaine pour proposer l'achat d'une maison qui est depuis quinze jours dans les *Petites Affiches;* M. Bourdichon avait une vingtaine de mille francs de rente, ce qui donnait de la confiance à ses clients et le mettait à même de faire des spéculations que d'autres n'auraient pu entreprendre. En général, pour gagner de l'argent, il ne faut qu'en avoir.

Adhémar a demandé M. Bourdichon. On l'introduit dans le cabinet où l'homme d'affaires recevait ses clients. Le gros chasseur est maintenant enveloppé dans une bonne robe de chambre, et nonchalamment couché dans un immense fauteuil à la Voltaire. Il est en train de lire un journal, lorsqu'on lui annonce M. Marilly.

— Eh! bonjour, mon cher ami, s'écrie Bourdichon en se frottant les yeux. Ma foi, vous arrivez bien. Je lisais un journal; mais j'avais beaucoup de peine à ne pas m'endormir. Quand on a passé la nuit... Je n'ai dormi que quatre heures... Et vous?

— A peu près autant.

— Mais mon bal était bien, n'est-ce pas?... On s'est amusé?

— Beaucoup; c'était charmant.

— Et mon déguisement, hein?... j'espère qu'il était drôle. Mais je vous avoue que je ne le mettrai pas souvent: on étouffe sous cette peau de tigre et avec cette tête... ce masque... Cela m'a horriblement fatigué... Mais on a bien ri!... Ce pauvre Carcassonne, qui avait peur de moi; le diable m'emporte, je crois qu'il me prenait pour une bête véritable... Sa femme n'en pouvait plus... Elle est gentille, sa femme... eh! eh! fort gentille... fort éveillée... et notre ami Carcassonne pourrait bien... ah! ah! ah! ça m'amuserait qu'il le fût.

— Monsieur Bourdichon, je viens acquitter une dette... Voici ce que vous m'avez prêté hier.

— J'espère que vous n'êtes pas venu pour cela.

—Non; mais les dettes de jeu doivent pourtant se payer promptement.

— Oh! entre amis, ce n'est plus comme avec des étrangers. Au reste, quelques napoléons de plus ou de moins, je sais que cela vous est bien égal... Vous êtes riche, vous! Oh! vous ne faites pas votre embarras... comme Monfignard, par exemple!... qui se croit en droit de prendre partout la meilleure place, parce qu'il a une douzaine de mille francs de rente. Pour un garçon, c'est fort gentil, j'en conviens; mais je gage bien que vous avez plus que cela...

— Moi... mais je vous assure que je ne suis pas riche.

— Allons, allons, vous ne voulez pas dire ce que vous avez; je vous approuve, moi, vous avez raison .. D'abord, on est bien moins exposé à s'entendre emprunter de l'argent... C'est égal, j'étais bien drôle en tigre... Je me promenais à quatre pattes; c'est un déguisement commode pour voir les jambes des dames... J'ai pincé le mollet de la petite madame Dumillet... Son mari s'en est aperçu... Il est devenu rouge comme un coq!... C'est un grand benêt qui est très jaloux de sa femme!... Et malgré cela, j'ai bien peur... Oh! oh! oh! ces malheureux maris...

M. Bourdichon était encore en train de rire des plaisanteries qu'il se permettait sur les maris, lorsqu'on ouvre la porte de son cabinet, et Mathilde paraît. Elle feint la surprise en apercevant Adhémar.

— Ah! mon Dieu! je vous dérange, messieurs; vous parliez d'affaires, peut-être. Je croyais mon mari seul dans son cabinet.

— Entre donc! entre donc! crie M. Bourdichon à sa femme; tu ne nous déranges pas. Marilly est venu pour m'apporter de l'argent du jeu d'hier. Oh! c'est un débiteur d'une exactitude rare... Mais je te croyais sortie, ma chère amie...

— Je suis allée faire quelques emplettes; je viens de rentrer... Le bal vous a-t-il fatigué, monsieur Adhémar?

— Non, madame; je serais prêt à recommencer... Je n'avais jamais passé de soirée si agréable.

— Oh! c'est un intrépide, lui... Moi, je suis fort content de m'être mis en tigre..

— Mon ami, je venais vous demander... Ne m'avez-vous pas dit hier que vous aviez aujourd'hui du monde à dîner?... Vos chasseurs, je crois.

— Oui, ma chère amie, oui; j'ai invité Carcassonne et sa femme, ainsi que Monfignard... Ah! parbleu, mon cher monsieur Marilly, vous seriez bien aimable d'être des nôtres... Un dîner de gibier, ça vous va-t-il?

— Vous êtes trop bon, mais...

— Ah! monsieur, je me joins à mon mari: c'est un dîner tout à fait sans cérémonie; et, en acceptant, vous nous prouverez que vous nous permettez de vous traiter comme un ami.

— Madame, j'accepte alors, car ce titre m'est bien doux.

— Ah! bravo! voilà qui est parlé... Nous rirons, nous dirons des bêtises... La petite madame Carcassonne les aime beaucoup, les bêtises... eh! eh! eh!

— Mais, j'ai plusieurs courses à faire, je vous demande la permission de vous quitter jusqu'au dîner.

— Allez, allez!... point de gêne... d'ailleurs, vous avez le temps: nous ne dînons qu'à six heures et demie.

— Mon ami, c'est à six heures...

— Oh! les femmes sont terribles; de peur qu'on ne se fasse attendre, elles disent une heure trop tôt... à six heures et demie.

— C'est convenu.

Adhémar prend congé: madame Bourdichon lui fait un salut gracieux; le mari le reconduit jusqu'à la porte, et le jeune homme s'éloigne en admirant avec quelle adresse les femmes savent arranger les choses de manière à ce que tout arrive et se fasse comme elles le désirent.

— Où allons-nous, mon bourgeois, demande le cocher du cabriolet dans lequel Ahhémar vient de remonter en sortant de chez M. Bourdichon.

— Où nous allons... Ah! c'est juste..ma. foi, je n'en sais trop rien moi-même... nous allons chercher un logement.

— Un logement, c'est facile... tenez! v'la un écriteau là-bas.

— Ce n'est pas dans ce quartier que j'en veux un... menez-moi rue de Navarin.

— Oh! quartier des *Lorettes!* tout de suite, bourgeois.

On arrive rue de Navarin. Adhémar cherche des écriteaux, il en aperçoit quelques-uns, il descend et s'informe; mais ce sont des appartements de douze, de quinze cents francs. Il va remonter dans son cabriolet, lorsqu'il lit enfin sur la porte d'une maison neuve: « Joli appartement de garçon à louer présentement. »

« Présentement! c'est bien ce qu'il me faut! se dit Adhémar, puisque je veux emménager tout de suite... Je lui ai dit rue de Navarin... ce serait charmant si j'y trouvais un appartement. »

Adhémar entre et s'informe au concierge, qui lui répond:

— Deux belles pièces et un cabinet, au troisième, avec un petit couloir d'entrée... tout ça frais peint, des papiers *veloutés!* des *sculptures* au plafond!... c'est à se mirer partout.

— Et le prix?

— Cinq cents francs... c'est pour rien; et monsieur peut voir comme la maison est tenue... et puis, deux *Lorettes* pour locataires... monsieur sait ce que c'est... des grisettes du grand genre! du grand numéro!... On aime beaucoup ces dames-là dans ce quartier-ci. Quand il vient des messieurs pour louer dans une maison, leur première demande, c'est: « Avez-vous des Lorettes?... S'il n'y en a point, je ne loue pas. »

Adhémar qui ne tient pas à avoir des Lorettes pour voisines, trouve que le logement n'est pas pour rien. Cependant il monte le voir. Le concierge ne l'a pas trompé: tout est frais, tout est décoré avec goût, et l'appartement a quelque chose d'élégant, de coquet, qui séduit sur-le-champ. Adhémar ne peut résister à la tentation; d'ailleurs il veut un logement pour le jour même, et il n'a pas de temps à perdre; après avoir tout regardé, il s'écrie:

— Peut-on emménager tout de suite?

— Ah! mon Dieu! aussitôt que monsieur voudra.

— C'est bien; alors, j'arrête ce logement... Tenez, voici mon denier à Dieu.

Le jeune homme donne deux pièces de cent sous au concierge, parce que l'habitude de faire le seigneur et d'être généreux l'emporte sur la résolution de faire des économies.

Le concierge salue pour dix francs, c'est-à-dire qu'il approche son nez de ses genoux.

— Je cours chez un tapissier, dit Adhémar, et veux me faire meubler entièrement à neuf, je vais l'envoyer ici; vous l'aiderez pour que tout soit fini ce soir... Si je ne couche pas aujourd'hui, je viendrai demain matin de très bonne heure.

— Monsieur peut être tranquille; j'aurai l'œil à tout. Ah! pardon... le nom de monsieur?

— Tenez, voici ma carte, ma dernière demeure...

— Oh! ce n'est pas pour ça!... on voit bien à qui on a affaire; c'est pour si l'on vient demander monsieur... Je vas donner un coup de balai tout de suite

— Très bien .. moi, je cours chez le tapissier le plus voisin.

Adhémar se fait conduire chez un élégant tapissier, demande le maître du magasin et lui dit

— J'ai un appartement de garçon, deux pièces et un joli cabinet; pouvez-vous me meubler complétement ?

— Rien de plus facile, monsieur.

— Mais quand je dis complétement, c'est-à-dire qu'il faut que rien ne manque. Je veux des rideaux aux fenêtres, grands et petits; je veux des draps, des couvertures un duvet sur le lit; je veux un tapis; je veux un cabaret de porcelaine, des flambeaux sur la cheminée; enfin qu'il n'y ait plus qu'à entrer et se coucher.

— Monsieur aura tout cela.

— Mais il faut que ce soit prêt ce soir.

— Ce soir... Ah! monsieur, il est plus de quatre heures.

— Jusqu'à minuit, vous avez huit heures devant vous... Je paie maintenant, voilà mille francs d'avance

— Monsieur sera satisfait... tout sera prêt et avant minuit. Monsieur veut il choisir ses meubles ?

— Oui, les principaux; mais dépêchons-nous.

Le tapissier a un fort beau magasin; il a des meubles modernes, antiques, gothiques, renaissance, en bois d'acajou, de citron, de palissandre, en laque de Chine même. Adhémar trouve tout cela ravissant, il oublie encore ses projets de sagesse; il choisit ce qui lui plaît le plus sans s'informer du prix, puis tout à coup il regarde à sa montre et s'écrie:

— Cinq heures passées! ah! mon Dieu, et Emmeline qui n'a pas déjeuné.

Et il sort de chez le tapissier auquel il a donné l'adresse de son nouveau logement, en lui disant:

— Je m'en rapporte à vous... faites pour le mieux, prenez quatre, cinq garçons avec vous, mais que tout soit prêt ce soir.

Adhémar se fait conduire à son ancien logement; mais, au moment de descendre de son cabriolet, il se dit:

« Si je monte maintenant, Emmeline va me faire une scène, me demander d'où je viens, ce que j'ai fait depuis ce matin: tout cela sera très long. Ensuite elle ne voudra pas me laisser ressortir sans elle... Il n'y aura pas moyen d'aller dîner chez Mathilde... Le plus court, le plus simple, c'est de ne pas monter à présent. Je rentrerai ce soir... J'aurai trouvé une histoire... elle me croira ou ne me croira pas, mais enfin, j'aurai le temps de faire ma paix. Je ne vais donc pas monter chez moi. Mais comme je ne veux pas que cette pauvre petite femme reste à jeun parce que je dîne en ville, je vais lui envoyer à dîner. Ma portière, madame Coquenard arrangera tout cela. »

Adhémar descend et s'avance vers la loge de sa respectable portière:

— Madame Coquenard ?

— Monsieur, il n'y a rien pour vous, ni lettres ni cartes... personne n'est venu vous demander.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, madame Coquenard, vous allez me faire un plaisir.

— Tout ce que monsieur voudra, je suis à sa disposition; justement, je puis quitter la loge, ma petite nièce est là.

— Madame Coquenard, vous allez vous rendre chez le meilleur restaurateur des environs et vous commanderez un joli dîner tout ce qu'il faut... du vin de Bordeaux et de Champagne.

— Monsieur veut se soigner, monsieur a raison; on fait bien mal on en a les facultés! Qu'est-ce que monsieur veut manger?

— Cela m'est égal. Je vous dis un dîner fin.

— Je vais demander du haricot de mouton et du miroton... c'est assez distingué.

— Ah! madame Coquenard, qu'est-ce que vous me proposez-là. Je vois que vous n'y entendez rien; avez-vous une plume... du papier?

— Oui, monsieur... voilà.

— Je vais écrire la carte du dîner, je vois que ce sera plus sage.

— Ah bien! j'aime mieux ça, monsieur, parce que les goûts des uns ne sont pas les gouts des autres; moi, je raffole du haricot de mouton.

Adhémar écrit la carte du dîner, la donne à la portière et lui dit:

— Vous allez tout de suite commander cela.

— Oui, monsieur, au *Banquet d'Anacréon* ou au restaurant du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Où vous voudrez, seulement vous paierez tout de suite, vous entendez.

— Oui, monsieur.

— Tenez, je ne sais pas ce que ce sera... voilà vingt-cinq francs

— Vingt-cinq francs pour le dîner d'une seule personne! Dieu! que la vie est chère pour le grand monde!

— Mais ce n'est pas tout, écoutez bien .. quand le garçon traiteur apportera le dîner ..

— Je le ferai monter chez vous, quoi ?

— Oui, mais, tenez, madame Coquenard, vous êtes une femme discrète, on peut se confier à vous.

— Oui, monsieur, de jour comme de nuit, je m'en flatte.

— Ce dîner n'est pas pour moi, car je dîne en ville... mais il y a chez moi depuis ce matin une petite femme...

— Je l'ai vue monter *à ce matin* de bonne heure, et je me disais aussi: Je ne l'ai pas vue descendre.

— C'est à elle que je veux envoyer à dîner.

— Juste ciel! et vous lui en demandez pour vingt-cinq francs! vous voulez donc l'étouffer cette jeune dame.

— Rassurez-vous! elle n'en prendra que ce qu'elle voudra... J'avais d'abord pensé à vous faire monter avec le garçon traiteur... mais elle vous ferait une foule de questions... vous ne sauriez que répondre... Il vaut mieux que vous ne montiez pas. Vous laisserez aller le garçon traiteur chez moi, et vous le prierez de dire tout simplement à la dame qui lui ouvrira: « Madame, voilà le dîner que l'on a commandé pour vous... » vous entendez ?

— Pardi, monsieur, c'est pas difficile, le traiteur dira à cette jeune dame: Voilà, madame, un dîner qu'on a commandé pour vous, et si elle lui fait d'autres questions, dam! ce garçon dira qu'il n'en sait pas plus.

— C'est cela même, vous allez tout de suite commander ce dîner.

— Sur-le-champ, monsieur.

— Très bien, alors moi je puis me rendre où l'on m'attend, et si, par hasard, cette petite dame descendait s'informer si vous m'avez vu, si je suis rentré... vous direz que vous ne m'avez pas vu depuis ce matin.

— Ca suffit, monsieur.

Certain maintenant que pendant son absence Emmeline ne sera pas forcée de jeûner, le jeune homme remonte en voiture, et se fait conduire chez madame Bourdichon, en disant:

« Ce n'est pas en continuant ainsi que je ferai des économies... mais il y a des circonstances plus fortes que nos résolutions, où il n'y a pas moyen de faire ce que l'on s'était promis. »

CHAPITRE IX.

UN DINER DE GIBIER. — LE BEAU MONFIGNARD. — PROVERBE VÉRIFIÉ.

Six heures sonnaient, comme Adhémar entrait dans le salon de madame Bourdichon, et celle-ci le remercia par un tendre sourire de son exactitude, déjà cependant M. Carcassonne et son épouse étaient arrivés.

— C'est fort bien de ne pas faire attendre, dit Bourdichon, je fais grand cas des gens exacts... d'autant plus qu'ils sont fort rares dans la société.

— Est-ce que je ne le suis pas, moi? dit le grand Carcassonne il me semble pourtant que jamais...

— Oh! toi, mon cher ami, dit madame Carcassonne en interrompant son mari, c'est autre chose, tu arrives toujours avant l'heure, et je crois que c'est pis que d'arriver trop tard; si je l'écoutais quand on nous invite pour six heures, nous partirions à quatre; quand il va au bal sans moi, il arrive pendant que les dames font encore leur toilette... avant que les salons ne soient allumés!... au spectacle, il se met à la queue avant que les pompiers ne soient à leur poste!... C'est une maladie chez lui d'avoir peur d'être en retard! c'est au point qu'un jour, nous étions à une fête de village...

à quatre ou cinq lieues de Paris, eh bien, comme le temps était un peu incertain, il a eu si peur de manquer la voiture, qu'à peine arrivé, il a été s'installer dans le bureau où l'on retenait ses places, et il y a passé toute la soirée, pendant que j'étais à la danse .. ce jour-là, je me rappelle que j'ai dansé vingt-deux contredanses de suite.

— Vingt-deux! dit madame Bourdichon en souriant. Alors votre mari a dû vous attendre fort tard au bureau des voitures...

— Mais... non... pas trop tard... les violons jouaient très vite.

— Nous n'attendons plus que M. Monfignard, n'est-ce pas, monsieur Bourdichon? dit Mathilde à son mari.

— Et Dalbrun, notre jeune Turc d'hier... un de vos vainqueurs à la bouillotte, monsieur Marilly, je l'ai rencontré. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il vînt dîner avec nous, pour vous donner ce soir votre revanche, et il n'a pas mieux demandé; c'est un fort bon petit garçon que Dalbrun.

— Il a un bien joli pied! dit madame Carcassonne, un pied de femme absolument! et si bien cambré!...

— Ah! vous avez remarqué cela, dit Bourdichon d'un air malin.

— Pourquoi pas? il me semble qu'un pied, cela se voit .. ça saute aux yeux?

— Dis donc, Carcassonne, ta femme a remarqué le joli pied de Dalbrun... Prends garde à toi. .

Le grand monsieur ouvre une bouche immense comme s'il voulait bâiller, et fait un éclat de rire qui ressemble à une pile d'assiettes que l'on casse; après quoi, il dit:

— Je ne remarqué que les pieds de mouton... oh! oh! oh!

— Très bien, mon ami, dit madame Carcassonne, tu es rempli d'esprit aujourd'hui... Tu nous feras des pointes au dîner.

— Une fois, reprend M. Carcassonne, j'en ai mangé qui étaient accommodés d'une sauce délicieuse!... Figurez-vous que, pour cela, on prend d'abord...

— Qu'est-ce qu'il fait, M. Dalbrun, reprend la petite dame, sans écouter son mari.

— Il est avocat: c'est un garçon qui fait très bien ses affaires... Il a de l'ordre... Je le crois un peu serré même; mais il arrivera...

La porte du salon s'ouvre, et M. Dalbrun paraît. C'est un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, très brun de cheveux et de peau, bien de visage quoique d'un abord un peu froid et presque sévère, un peu petit de taille, mais bien fait, et toujours mis avec goût, sans cependant avoir rien d'affecté dans sa tournure et ses manières: enfin, parlant peu dans le monde, mais laissant parfois échapper des saillies fort spirituelles.

— Quand on parle du loup!... s'écrie Bourdichon, en tendant la main à Dalbrun.

— On en voit la queue, ajoute Carcassonne.

— Qu'est-ce que c'est? murmure la petite femme, en jetant sur son mari un regard courroucé. Est-ce que nous allons nous oublier?

— Il me semble que ça se dit, balbutie le grand chasseur, en allant examiner les tableaux.

— Est-ce que je me suis fait attendre? dit M. Dalbrun, après avoir salué la compagnie. Il n'est que le quart, et Bourdichon m'avait donné jusqu'à la demie.

— Non, vous ne serez pas grondé, dit Mathilde; mais mon mari est cruel, de n'engager que pour six heures et demie, parce qu'alors on vient à sept heures. Vous verrez que M. Monfignard ne sera pas ici avant.

— Nous lui donnerons le quart d'heure de grâce, mais pas plus, dit Bourdichon. On ne se gêne pas pour un homme. D'ailleurs, j'ai prévenu: c'est un dîner sans façon, un dîner de gibier... L'aimes-tu Dalbrun?

— Le gibier!... Je ne peux pas le souffrir.

— Ah! tu es bien tombé alors... mais je t'avais prévenu.

— Aussi ne suis-je pas venu pour la chasse... mais pour ta compagnie.

— J'étais bien en tigre, hier, n'est-ce pas?

— Magnifique! tu avais l'air d'un lion.

— Est-il méchant, ce petit Dalbrun... Et toi, avec ton croissant sur la tête, de quoi avais-tu l'air, hein?

— Mais d'un Turc, probablement.

— Ah! oui: est-ce qu'il n'y a que les Turcs qui portent des croissants? ah! ah! ah!

Mathilde devient pâle; elle s'empresse de changer la [illegible]tion en disant à Adhé[illegible]r:

— Sav[illegible]z-vous [illegible] M. Sublimé [illegible] si son fil[illegible] n'a pas été [illegible] r[illegible] é rou[illegible] c'est une famille qui a eu [illegible] du malheur [illegible].

— Oui beaucoup de malheurs [illegible] Dalbrun en [illegible] car le costume de madame Sub[illegible] était aussi [illegible]reux !...

— Oh! c'est-à-dire qu'[illegible] était [illegible] de rire, [illegible] Carcassonne. Convenez-[illegible] qu'à q[illegible]-huit ans [illegible] Sublimé a bien [illegible] en société [illegible] de la [illegible].. D'abord ce serait ridicule même chez une femme jeune et jolie, mais madame Sublimé n'est ni l'une ni l'autre.

— Elle est fort belle femme, dit Mathilde.

— Oh! parce qu'elle est grande..... Elle est bâtie comme [illegible] homme!...

— Qu'en savez-vous? dit Bourdichon en souriant.

— Mon Dieu! monsieur Bourdichon, vous êtes terrible [illegible]-d'hui! on ne peut rien dire que vous n'y entendiez [illegible].

— Je ne saurais vous donner aucune nouvelle d[illegible] Sublimé, dit Adhémar, je les ai déposés chez eux cett[illegible] ou plutôt ce matin, et je ne les ai pas aperçus depuis.

— Nos domestiques ont trouvé ce matin, dans le petit salon [illegible], un bracelet avec un énorme camée, dit Mathilde, j'ignore à qui il appartient, mais certainement on viendra le réclamer.

— Que représente le camée? demande la petite dame.

— Je ne sais plus ce que c'est.

— Oh! voyons-le donc, ce bracelet, montre-le nous.

— A quoi bon, puisqu'il n'est pas à vous?

— C'est égal, nous tâcherons de deviner d'après la figure du camée. Allez le chercher, ma petite Mathilde, vous serez bien gentille.

Madame Bourdichon cède, quoique avec un air contrarié, elle sort du salon, et revient bientôt avec le bracelet. Il est fort [illegible] de travail, et orné d'un grand camée représentant une tête de bélier. En voyant cela, toute la compagnie se met à rire.

— Cela devient bien plus difficile à deviner, s'écrie M. Bourdichon en riant plus fort que les autres.

— Pourquoi cela? dit Dalbrun.

— Parce que ce bracelet pourrait convenir à une foule de personnes de la société.

— Il est sept heures sonnées, et M. Monfignard ne vient pas! s'écrie Mathilde, c'est insupportable de se faire toujours attendre ainsi!

— Mettons-nous à table, ma chère amie; tant pis pour les retardataires.

En ce moment le bruit de la sonnette se fait entendre, et bientôt la personne que l'on attendait paraît dans le salon.

M. Monfignard est un homme de trente ans, grand, bien bâti, quoique peut-être un peu fortement. Sa figure est parfaitement ronde et régulière. Il a un nez droit, bien correct, et dans l[illegible] le peintre le plus minutieux ne trouverait rien à reprendre; il a des yeux bleus, assez grands, une petite bouche, de fort belles dents, un teint très rose, une forêt de cheveux blonds, bouclés [illegible] avec un soin parfait, et enfin un superbe collier de [illegible] qui encadrent parfaitement sa figure. Vous voyez que M. Monfignard [illegible] tout à la fois un bel homme et un joli garçon; ajoutez à cela une toilette toujours extrêmement soignée, voilà pour les agréments. Un air suffisant, un ton moqueur et tranchant, une physionomie [illegible] constamment la même, beaucoup de vanterie et fort peu d'esprit dans la conversation, voilà pour le solide. Les uns disaient que Monfignard était un fat, les autres, qu'il était fort bon enfant quand on le connaissait, peut-être chacun avait-il raison.

— Arrivez donc, monsieur, dit Mathilde au nouveau venu, nous allions dîner sans vous.

— Ah! je gage que non! vous n'auriez pas eu cette cruauté... Quelle heure est-il donc? vos pendules vont tout de travers!..

— Je vais très bien, dit M. Bourdichon, c'est vous, Monfignard, qui êtes déréglé... ah! ah! ah! attrape! pas mauvais cela...

M. Monfignard salue à peu près la compagnie, va se jeter sur un divan, relevant ses deux jambes qu'il soutient en l'air avec ses mains, qu'il passe dessous, c'était sa tournure favorite en société, et s'écrie.

— Vous êtes étonnants, ici, pour dîner de bonne heure!

— Il est charmant! de bonne heure.. sept heures et quart. . Alors, mon cher il faut dire que vous soupez, cela vaudra mieux.

— Ah! j'aurais bien aimé les soupers d'autrefois... Je suis de ce côté-là tout à fait régence!

— Montignard, j'étais bien en tigre, n'est-ce pas?

— En tigre, comment?

— Ah! je ne pensais plus que vous n'étiez pas à notre bal, cette nuit!

— C'est fort mal à vous, monsieur, de ne pas être venu, dit Mathilde, je vous en veux beaucoup de cela.

— Ah! belle dame, vous devez penser que je suis déjà assez puni de n'avoir point passé une soirée près de vous. Mais prenez-vous-en à votre mari, c'est lui qui en est cause!... Que Dieu me préserve aussi de jamais retourner à la chasse avec lui!... Il m'a éreinté! abîmé!... je crois qu'il avait juré ma mort!

— Ah! parbleu! vous faites de fameux chasseurs! vous et Carcassonne, s'écrie Bourdichon. L'un tue des lapins déjà morts, l'autre ne peut pas porter son fusil; sa gibecière le fatigue, il faut lui choisir les chemins!..... Aussi, il a tué trois allouettes.

— Cinq, mon cher ami, et au vol, je m'en flatte.

Un domestique met fin à cette conversation en annonçant que madame est servie. La société passe dans la salle à manger; Mathilde, en faisant placer son monde, met Adhémar à sa gauche et Dalbrun à sa droite. Cet arrangement semble déplaire au beau Monfignard, on voit un léger nuage obscurcir son visage. Il prend cependant son parti, et se place près de la petite épouse du grand Carcassonne; mais, tout en dînant, ses regards se portent souvent sur Mathilde et sur Adhémar.

On comprendra l'humeur de ce monsieur en sachant qu'il avait essayé de captiver le cœur de Mathilde; n'ayant pas réussi dans cette entreprise, qui, du reste, n'avait pas été poussée loin, parce que la froideur de madame Bourdichon l'avait arrêtée dès sa source, le beau dandy en avait conclu que Mathilde était de ces femmes insensibles, incapables de la plus légère faiblesse; car, du moment qu'une femme lui avait résisté, Monfignard était persuadé qu'aucun homme ne pouvait réussir près d'elle.

Cependant, malgré toute la prudence de Mathilde, malgré la réserve avec laquelle Adhémar lui parlait, peut-être même à cause de cette réserve, Monfignard faisait une singulière figure. Il y a des choses auxquelles un amoureux rebuté ne se méprend pas. Aussi, en dépit des provocations de sa voisine et des plaisanteries de Bourdichon, Monfignard ne pouvait parvenir à être aussi gai, c'est-à-dire aussi moqueur que de coutume.

— Je crois que Monfignard est comme Dalbrun, dit le maître de la maison pendant le premier service; il n'aime pas le gibier.

— Pourquoi cela?

— Je crois que vous ne mangez pas! vous ne buvez pas... vous ne parlez pas... Est-ce que vous êtes encore fatigué de la chasse?

— Oh! pas du tout... c'est que j'ai déjeuné tard.

— Par prudence, parce qu'il dînait ici... A propos, Carcassonne, qu'est-ce que tu as fait de tes lapins?

— Mes lapins, dit le grand chasseur en faisant, en une bouchée, disparaître une aile de perdreau. C'est vrai!... Ma femme, que sont donc devenus mes lapins?

— Tes lapins!... j'en ai régalé nos domestiques; je leur ai dit: Faites de cela ce que vous voudrez... Ils étaient gâtés... c'était une horreur!... Quand mon mari me rapporte de sa chasse, son gibier est toujours faisandé.

— C'est qu'il le tue vieux, apparemment, dit Dalbrun.

— Vous avez beaucoup dansé cette nuit, madame? dit Monfignard à Mathilde.

— Mais non, monsieur... pourquoi?

— Vous avez l'air fatigué.

Mathilde rougit en répondant:

— Il est bien permis de l'être quand on a reçu plus de deux cents personnes.

— Aussi, madame, c'est seulement par intérêt pour votre santé que je vous demande cela...

— J'en suis persuadée, monsieur.

— Ah! c'est moi qui me suis bien fatiguée un hiver, dit madame Carcassonne; nous avons donné un bal masqué... Nous habitions alors Bordeaux, nous avions deux cents personnes... mon logement était entièrement démeublé... c'est indispensable quand on reçoit trois cents personnes... Le soir, il y a eu un souper, un couvert magnifique!..... quatre cents personnes à table; on a dansé jusqu'au jour! Et, quand tout le monde est parti, c'était une queue de voiture..... Vous comprenez, cinq cents personnes!..... mais j'étais bien fatiguée.

— Elle a bien fait de s'arrêter, dit Dalbrun à Mathilde; car elle aurait certainement reçu plus de mille personnes.

— A propos, dit Bourdichon, et le bracelet, personne n'a deviné à qui il appartient... Mais Monfignard ne l'a pas vu; il faut le lui montrer.

— Mon Dieu, mon ami, vous vous occupez bien de ce bracelet, dit Mathilde; nous saurons à qui il appartient quand on viendra le réclamer.

— Oh! c'est que le camée est bien drôle!... Tu l'as laissé sur la cheminée du salon, je crois...

— Ah! je n'en sais rien... Madame Carcassonne, vous ne mangez pas de perdreaux?

— Oh! jamais!... J'ai envie de dire comme une de mes amies: s'il n'y avait que des perdreaux et moi sur la terre, le monde finirait bientôt.

— Délicieux! dit Monfignard; mais j'aime mieux la plaisanterie des épinards.

— On a un peu abusé de celle-là, dit Adhémar.

Il fait respirer à Emmeline une énorme gousse d'ail. — Page 24.

— On n'abuse que de ce qui est bon.

— Il me semble que, dans ce moment, mon mari abuse des perdreaux, dit la petite dame en riant. M. Carcassonne venait en effet de prendre le plat pour la quatrième fois. Cependant M. Bourdichon, qui tient beaucoup à ce que Monfignard voie le bracelet, l'a envoyé chercher par son domestique, qui ne tarde pas à le lui apporter.

— Voici le fameux bijou qu'on a laissé hier ici ! dit le mari de Mathilde d'un air triomphant. Tenez, Monfignard, regardez cela.

Le bel homme prend le bracelet qu'on lui passe, fait un sourire sardonique en regardant le camée, et dit :

— C'est peut-être un portrait de famille!

— Moi, j'ai dit que c'était un mari qui avait donné cela à sa femme, comme un souvenir!... hi, hi, hi!...

— Comme M. Bourdichon est méchant quand il a été à la chasse! s'écrie la petite dame.

— C'est qu'il aura rencontré beaucoup de cerfs! dit Monfignard d'un air moqueur.

— Mon Dieu, que cette conversation m'impatiente! dit tout bas Mathilde à Adhémar. Est-ce que cela ne finira pas?

— Mais qu'aviez-vous donc fait de vos chiens, dit Adhémar, je ne vous en ai pas vu hier au soir quand je vous ai rencontrés.

— Monfignard s'en était chargé; il en a deux superbes. Carcassonne ne s'en sert pas, il dit que c'est inutile; et au fait, pour la manière dont il chasse, il a raison.

Le grand monsieur ne répond rien, il est trop occupé pour trouver le temps de se mêler à la conversation.

— Et vous ignorez à qui appartient ce bracelet, reprend Monfignard qui semble ramener à dessein l'entretien sur ce sujet.

— Nous l'ignorons. Je demande que chacun, ici, nomme la personne à laquelle il suppose que ce bijou peut appartenir. Ça y est-il?

Les deux amies. — Page 40.

— Vous n'y pensez pas, monsieur, dit Mathilde, ce que vous proposez là est inconvenant.

— Et en quoi donc, ma chère amie, que diable, ce bracelet appartient à quelqu'un, où est le mal de chercher à deviner...

— C'est que vous attachez à cela une idée de ridicule...

— Mais, pas du tout! tout cela n'est qu'une plaisanterie; d'ailleurs, moi, je croirais assez que ce bijou est à madame de Raymond, et toi, D'Albrun?

— Moi, je pense qu'il vient du poëte Malenfrain, qui le tient de quelque dame dont il aura fait hier la conquête, car il était ravissant en bonnet de coton.

— Et toi, Monfignard?

— Je ne nommerai personne, je craindrais de trop bien deviner.

— Moi, dit madame Carcassonne, j'ai perdu un bracelet magnifique qui m'avait coûté fort cher. Il était tout en émeraude. Te rappelles-tu, Carcassonne, ce bracelet de prix que tu m'avais donné à ma fête ou au jour de l'an ou au carnaval?

— Le grand monsieur fait un signe affirmatif en continuant de manger.

— Enfin, n'importe, c'était magnifique... nous allons au bal de l'Opéra, j'avais un domino et mon bracelet par-dessus, c'était fort imprudent, un bracelet tout en perles fines! Après avoir fait quelques tours dans le foyer, je m'aperçois que je n'ai plus mon bracelet. J'étais désolée; cependant je ne dis rien à mon mari qui m'aurait grondée, et, au fait, il aurait eu raison, parce qu'un bracelet en diamants ne se met pas pour aller au bal de l'Opéra. Au bout de deux heures nous allions quitter le bal où j'avais inutilement regardé à mes pieds sans rien retrouver, lorsqu'un masque en Titi... s'approcha de moi et me présenta mon bracelet en me disant galamment: Beau domino, quand on a une aussi jolie tournure que toi, on n'a pas besoin de porter de tels bijoux et on ne s'expose pas à les perdre. Je remerciai le Postillon, qui replaça lui même le bracelet à mon bras et s'éloigna. Vous jugez si j'étais contente! nous fîmes encore quelques tours dans la salle, mais j'eus beau chercher, je ne revis pas mon Garde-Française!

L'histoire de madame Carcassonne, que Mathilde n'a eu garde d'interrompre, termine la conversation du dessert. La maîtresse de la maison a pressé le dîner, parce que les regards de Monfignard l'embarrassent. Elle donne le signal en se levant de table, et tout en passant au salon, Adhémar lui dit à l'oreille :

— Ce monsieur Monfignard vous regardait souvent et d'un air bien inquisiteur...

— Ne voyez-vous pas que cette homme m'a fait la cour, que je ne l'ai pas écouté, et qu'il devine peut-être que je vous écoute, vous!

— S'il se permettait quelque plaisanterie qui pût vous blesser, je saurais lui imposer silence.

— Ah! par grâce, mon ami, ne faites aucune attention à cet homme, qui, du reste a la prétention de plaire à toutes les dames, et songez que le meilleur moyen de compromettre une femme, c'est toujours de croire qu'on a l'intention de l'offenser.

— Vous avez raison. Je me tairai... mais demain, vous m'en récompenserez.

Et en baissant encore la voix, Adhémar dit sa nouvelle adresse à Mathilde; qui ne lui répond qu'en lui serrant la main.

Après une demi-heure de causerie, on ne tarde pas à former une bouillotte. Bourdichon était un amateur intrépide, et Adhemar lui-même, se sentant en fonds, n'est pas fâché de jouer, dans l'espérance que la chance lui sera favorable, et qu'il rattrapera sa perte de la veille.

Dalbrun et Monfignard complètent la partie. Le grand Carcassonne ne sait pas la bouillote, et sa femme prétend qu'il ne joue bien qu'au *nain-jaune*.

— Mais que vont faire ces dames? dit Monfignard, c'est bien peu aimable à nous de ne pas nous occuper d'elles.

— Nous allons mieux cela, dit Mathilde, moi je vais faire un peu de musique, madame Carcassonne chantera, et d'ailleurs il nous viendra peut-être de la compagnie.

En effet, il n'y avait pas longtemps que les touches du piano résonnaient sous les doigts brillants de Mathilde, lorsque la porte du salon s'ouvre, et madame Sublimé entre dans le salon avec sa fille et son fils.

Les premiers compliments sont à peine échangés, lorsque la ci-devant Sapho dit à madame Bourdichon :

— Notre visite, ce soir, est intéressée; ne nous en sachez pas gré... j'ai perdu hier un bracelet auquel je tiens beaucoup, et je viens vous demander si, par hasard, il n'aurait pas été trouvé chez vous.

Tous les hommes se regardent en souriant, tandis que Mathilde s'empresse de présenter le bracelet à madame Sublimé, en disant :

— Ce doit être cela.

— Mon bracelet!... ah! que je suis contente!... j'aurais été désolée de l'avoir perdu, non pour sa valeur, mais parce qu'il me vient d'une personne que j'aimais beaucoup.

— C'est M. Mitrasse, mon parrain Mitrasse, qui te l'a donné, n'est-ce pas? crie le jeune Eudoxe en accourant vers sa mère; celle-ci repousse assez brusquement son fils, tout en répondant :

— Oui, en effet, ce fut un cadeau... de mon compère... ce mot se dit quoiqu'il ne soit pas élégant... en latin on ne dit que *socius*.

— Madame, dit Monfignard en jouant, puisque le bracelet vous appartient, nous nous permettrons de vous demander l'explication de l'allégorie du camée.

— Le camée, monsieur, mais c'est bien simple : c'est un signe du Zodiaque, *le bélier*, mon fils est né sous ce signe, d'après les remarques de son parrain, très profond en astrologie.

— Ce doit être un bon signe? dit la petite dame en souriant.

— Oh! oui, madame, et j'en ai la preuve tous les jours... c'est un enfant étonnant... s'il n'était pas là, je vous dirais que c'est un prodige; mais le fait est que, pour son âge, il sait tout ce qu'il veut.

— Il paraît, dit à demi-voix Dalbrun, que le petit prodige ne veut pas savoir lire; car dernièrement me promenant avec sa famille, dans un parc où l'on a élevé un cénotaphe, madame Sublimé montrait à son fils le monument sur lequel était gravé : *Restes chéris*, lui dit : Eudoxe, lis-nous cette inscription; et le petit garçon lut avec beaucoup d'aplomb : *Restes chinois*. Cet échantillon de son savoir m'a donné peu de confiance dans le jeune prodige.

Mademoiselle Idalie, qui a laissé échapper un mouvement de joie en apercevant Adhémar, ne tarde pas à venir s'asseoir près de lui.

— Gagnez-vous, monsieur Marilly?

— Non, mademoiselle, la chance m'est aussi défavorable qu'hier.

— Je vais tâcher de vous porter bonheur.

— C'en est déjà un de vous avoir à côté de moi!

La jeune fille rougit de plaisir, le beau Monfignard semble très vexé, il fixe des regards moqueurs sur Idalie en lui disant :

— Est-ce que vous connaissez la bouillote, mademoiselle?

— Je connais tous les jeux, monsieur.

— Diable! que de talents!

— Ma fille a la bosse du jeu, dit madame Sublimé, elle les comprend tous avec une facilité étonnante, de même que moi j'ai la bosse des langues étrangères... je les saurais toutes, si j'avais le temps. Chacun a sa bosse dans ce monde!

— Il y a même des personnes qui en ont deux, dit Bourdichon en éclatant de rire. Mathilde se remet au piano et ouvre la grande pièce.

— Mon petit Monfignard, dit le petit garçon en allant près du beau dandy, tu ne m'as pas vu hier en polichinelle, j'étais bien déguisé, va! et papa en vieux roué qui s'est fichu par terre avec un cocher dans la crotte!...

— Est-il drôle!.. Est-il spirituel! dit madame Sublimé à madame Carcassonne : l'entendez-vous! il fait le récit de nos aventures d'hier... il est étonnant!

— Et puis j'ai avalé la pratique moi!... mais je l'ai rendue avec des pincettes!... et puis papa s'est encore cassé le nez sur l'escalier, en revenant en marquis... et puis maman disait à toutes minutes : est-ce qu'on ne m'invitera pas à danser!..

— C'est bien, Eudoxe, assez, mon fils, taisez-vous, vous ne savez plus ce que vous dites! s'écrie madame Sublimé. Mais que M. Bourdichon était bien en tigre, il était vraiment effrayant!

— N'est-ce pas madame?... hé hé, hé!

— Oui, reprend le petit garçon, tout le monde disait : oh! c'est une vraie bête!.. c'est un animal pour de vrai!..

— Allons, Eudoxe! *tacet*.. *tacet*! mettez un frein à l'intempérie de votre langue... mon époux n'a pu m'accompagner, car il se ressent encore de ses chutes d'hier.

— Mais cela se trouve bien, s'écrie Idalie, puisque monsieur Adhémar est ici, il nous reconduira.

Adhémar qui perd déjà beaucoup d'argent, et désire toujours se rattraper, se contente de répondre :

— Mademoiselle... si vous n'êtes pas pressée... je serai très flatté... je fais tout!..

Le tout d'Adhémar, qui se composait alors d'une vingtaine de napoléons, est tenu et gagné par Monfignard, qui regarde mademoiselle Idalie d'un air railleur, en disant :

— Décidément, vous ne portez pas bonheur à monsieur.

La jeune personne fait un mouvement pour se lever, Adhémar la retient vivement :

— Restez donc, mademoiselle... monsieur dit cela dans l'espérance sans doute que vous passerez de son côté.

— Ah! j'aime mieux rester là, répondit mademoiselle Idalie.

Le beau Monfignard se mord les lèvres de dépit; Adhémar met devant lui un billet de mille francs, et madame Sublimé dit à l'oreille de madame Carcassonne :

— Ma fille est d'une naïveté primitive!... on lit dans son cœur comme dans un in-octavo! mais entre nous... je crois voir... depuis hier... enfin, M. Marilly est un jeune homme bien né... et si c'est un penchant irrésistible... vous comprenez...

— Parfaitement... Mais je croyais que monsieur Monfignard faisait la cour à mademoiselle votre fille.

— Il a essayé... entre nous, je crois qu'il eût été bien aise de l'épouser; de notre côté, s'il avait plu à Idalie.. cela nous allait parfaitement... mais elle m'a avoué qu'elle le trouvait trop gros, et nous ne voulons pas contraindre nos enfants,.. ti donc!.. Il y a là-dessus des choses que je dirai dans l'ouvrage... dont je songe à m'occuper.

La partie de bouillote continue; et suivant l'usage, les joueurs s'animent davantage à mesure que l'heure de se retirer approche. Le sort ne cesse pas d'être fatal à Adhémar qui, par amour-propre et dans l'espoir de trouver une plus heureuse chance, remet encore de l'argent devant lui.

Cependant Mathilde a déclaré que l'on ne jouerait point plus tard que minuit, presque tous les joueurs ayant passé la nuit la veille. Cette heure approchait mais madame Sublimé parlait poésie à madame Carcassonne qui regardait beaucoup Dalbrun; Idalie ne bougeait pas de la place qu'elle avait choisie; le grand Carcassonne lisait un journal; Eudoxe s'était endormi sur un divan, et Mathilde, placée en face d'Adhémar, rencontrait souvent ses yeux. Tout le monde était occupé, et personne ne s'ennuyait; pourtant, sur les minuit, Bourdichon commence à déguiser assez mal son envie de dormir, et Adhémar étant décavé de nouveau, la partie est terminée, et chacun songe à la retraite.

La famille Sublimé avait attendu Adhémar qui se voit obligé de s'emballer avec elle dans une voiture. Mais Mathilde lui a serré la main, cela lui fait oublier sa perte au jeu et la corvée qui l'attend.

— Vous avez encore été malheureux ce soir! dit Bourdichon à Adhémar.

— C'est le sort du jeu, répond le jeune homme, tandis que le beau Monfignard murmure entre ses dents :

On ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

CHAPITRE X

UNE PLAISANTERIE DE M. TROUILLADE. — TROP DE BONHEUR EN AMOUR.

Adhémar s'est hâté de mettre la famille Sublimé à sa porte. Il se dérobe aux remerciements des dames; il ne s'est même pas

aperçu que mademoiselle Idalie lui a pressé tendrement la main, il entre dans sa maison et dit à sa portière :

— Vous avez fait ce que je vous avais dit, madame Coquenard?

— Oui, monsieur... Oh! le dîner ne s'est pas fait attendre dix minutes, on l'a monté comme vous l'aviez ordonné.

— Très bien : et cette dame n'est pas descendue vous parler?

— Cette dame, elle est sortie... oui, monsieur... mais environ sur les huit heures.

— Comment! elle est sortie... Emmeline!

— Ah! c'est madame Emmeline? J'ignorais son nom...

— Et à quelle heure est-elle revenue!...

— Revenue?..... mais, monsieur, cette jeune dame n'est pas revenue.

— Elle n'est pas rentrée... elle n'est pas chez moi maintenant... Allons, vous vous trompez, madame Coquenard.

— Non, monsieur, et la preuve que je ne me trompe pas, c'est que v'là votre clef que cette dame m'a remise en sortant.

— Ma clef... il serait possible... mais que vous a-t-elle dit en vous remettant cette clef.

— Monsieur, la jeune dame avait un air... très peu causeur... elle a jeté votre clef sur ma table en me disant : Voilà la clef de chez M. Marillv, tirez-moi le cordon!... Dame elle avait un ton si sec en disant ça que je n'ai pas osé lui adresser de questions... et puis, vous comprenez... on craint de paraître curieuse.

— C'est bien, madame Coquenard, donnez-moi de la lumière, s'il vous plaît.

Adhémar ayant sa clef et de la lumière, remonte chez lui en se disant :

« Elle est partie... elle est fâchée contre moi, à ce qu'il paraît!... pauvre Emmeline! où est elle allée!... Il est certain qu'elle n'avait pas lieu d'être satisfaite : sorti depuis ce matin, je la laisse souffrante et je ne reviens pas de la journée savoir de ses nouvelles!... Ah! je m'en veux... cela me fait de la peine! mais ce nouvel amour!... n'était-ce donc pas assez d'un pour avoir du tourment. Montons vite, elle m'aura sans doute laissé une lettre. »

Adhémar est arrivé devant sa porte; il entre chez lui, se hâte de courir à sa chambre à coucher, tout est comme lorsqu'il est parti le matin, le lit défait, les habits de bal encore sur des chaises; il est surpris de n'apercevoir aucun vestige du dîner qu'Emmeline a dû faire; plats, assiettes, bouteilles, il n'aperçoit rien; mais en regardant sur sa cheminée, il trouve une lettre à son adresse; il l'ouvre et se hâte de lire :

« Monsieur, votre conduite avec moi est infâme! Après tout ce » que j'ai souffert, lorsque je viens vous trouver, quand je vous » dis que je n'ai plus que vous pour appui, vous me laissez chez » vous, vous me quittez, vous ne revenez plus de la journée... » peu vous importe, même, que je n'aie ni déjeuné, ni dîné... que » j'aie besoin de quelque chose; c'est par trop me prouver que je » vous suis à charge. Adieu, monsieur, j'aime encore mieux vivre » avec un homme qui est jaloux et me bat, qu'avec quelqu'un qui » me dédaigne, et ne songe pas même que je manque de tout chez » lui, pendant qu'il s'amuse ailleurs.

» EMMELINE. »

« Elle manquait de tout!... elle n'a pas dîné! s'écrie Adhémar après avoir lu la lettre. Oh! par exemple, c'est trop fort... Que je sois tiflé.. passé!... mais que je l'aie oublier à ce point... Qu'est-ce que cela veut dire ?... j'ai beau regarder partout... pas d'assiettes... de couverts .. de plats, certainement il serait resté quelques traces de ce dîner... ah! c'est à ce dîner au diable. »

Le jeune homme redescend chez sa portière. Celle-ci allait se coucher, elle passait sa camisolle de nuit. Adhémar frappe au carreau comme un furieux.

— Mon Dieu, monsieur, s'écrie la portière, qu'y a-t-il donc? vous m'avez effrayée.

— Il y a, madame Coquenard, que cette dame n'a pas reçu le dîner que j'ai commandé et payé pour elle, qu'elle est sortie de chez moi en pensant que je voulais la laisser mourir d'inanition, et qu'il y a bien de quoi être furieux.

— En voilà une sévère! elle n'a pas reçu le dîner que j'ai vu monter... une pyramide de plats bien couverts, des bouteilles et du pain dans un panier;... que ça sentait un fumet de roi!

— Il n'y a pas de vestige de tout cela chez moi...

La portière reste toute saisie, elle et le jeune homme se regardent quelques moments en silence, tout à coup Adhémar s'écrie :

— Ou avez-vous dit au garçon de sonner?

— Dame, monsieur, chez vous... la porte en face l'escalier.

— Ah! parbleu, nous sommes bien sots de chercher si longtemps ce que ce dîner est devenu... Il n'y a, en général, rien de si distrait que ces garçons qui portent en ville! vous leur aurez dit gauche, en face, ils ne vous écoutent pas, car ils vont toujours frapper ailleurs! quand vous attendez à déjeuner ou à dîner, si vous ne guettez pas le garçon par la fenêtre, vous pouvez être certain qu'il se trompera. Madame Coquenard, il est inutile de chercher plus longtemps; le garçon aura sonné chez mon voisin Trouillade; il aura eu malheur de dire : « Voici le dîner qui a commandé et payé... » on se sera bien donné garde de le renvoyer!

— Quoi, monsieur!... vous pensez que ces Trouillade auraient été capables... ce serait un abus de confiance indigne!

— Non, madame Coquenard, c'est tout simplement le garçon qui a fait une bévue dont ils ont profité!

— C'est donc cela... eux qui sortent tous les soirs.. personne n'a démarré aujourd'hui!... ils seront restés à se régaler... Ah! j'ai bien envie d'aller leur faire une scène...

— C'est inutile, madame Coquenard, ça ne les empêcherait pas d'avoir mangé le dîner, et ma jeune dame n'en serait pas moins partie!... Après tout... c'est peut-être un bonheur.. pourtant ça me fait de la peine... mais il y aura un moyen d'avoir la preuve de ce que je soupçonne. Le garçon est-il revenu chercher ses plats?

— Non, monsieur; oh! pour ça j'en suis sûre, d'ailleurs c'est son habitude, il ne revient jamais que le lendemain matin.

— Eh bien, quand il viendra demain matin, montez avec lui et vous verrez bien où il va les chercher.

— Oh! vous avez parfaitement raison, monsieur, et je vous réponds que je confondrai le chanteur aux grands airs... il nous fera des *bravi, bravo!* des *Figaro* dans l'escalier, et il mangera le dîner d'un autre!... oh! mais je leur parlerai, moi!...

— En attendant je vais me coucher... car je dois sortir demain de très bonne heure.

Adhémar remonte chez lui, il se hâte de se mettre au lit, et là, il se dit :

« Emmeline est retournée avec Réginald... si j'avais pu prévoir cela, je n'aurais pas loué un autre appartement et acheté des meubles!... je veux faire des économies!... me voilà avec deux logements sur les bras... et ce soir j'ai encore perdu près de deux mille francs à la bouillotte!... je ne pourrai donc jamais me corriger... Ah! si elle avait voulu me pardonner... elle! je l'aimais bien... malgré »

Adhémar n'en dit pas davantage, ses yeux se ferment, et il s'endort en balbutiant un nom qui n'est pas celui d'Emmeline, ni celui de Mathilde.

Au point du jour, le jeune homme est éveillé, il regarde autour de lui, se frotte les yeux, rappelle ses idées; lorsqu'on a plusieurs intrigues à mener de front, c'est presqu'un travail, et il faut de la mémoire et de l'attention pour ne pas confondre les unes avec les autres; mais, depuis longtemps, Adhémar est habitué à ce genre de vie; il se rappelle la visite que Mathilde doit lui faire; le bonheur qui l'attend, ce matin même; bonheur qu'il désire avec d'autant plus d'ardeur qu'il ne l'a pas encore connu avec elle. Emmeline, et tous les autres souvenirs sont bannis de son cœur; il ne pense plus qu'à Mathilde, c'est elle qu'il adore en ce moment, et il se lève vivement; car il se rappelle que c'est dans son nouveau logement de la rue de Navarin, qu'il doit recevoir la visite de madame Bourdichon.

Dépêchons-nous, se dit Adhémar en s'habillant à la hâte, il n'est pas encore sept heures du matin... une petite maîtresse ne peut pas sortir avant neuf heures... malgré cela il vaut mieux être en avance... d'ailleurs je suis curieux de voir mon autre logement et de quelle façon il est meublé... ce sera peut-être fort cher.. et je n'ai pas songé à faire de prix... à dire à peu près ce que je voulais dépenser... enfin c'est fait... me voici habillé... à cette heure je gage qu'il n'y a encore personne de levé dans la maison.. pas même la portière... il faudra que je la réveille pour me faire ouvrir.

Adhémar approchait de la porte de son carré, un bruit assez singulier lui fut prêter l'oreille, ce bruit se fait tout contre sa porte d'entrée, c'est comme un cliquetis d'assiettes, puis des pas sourds, comme quelqu'un qui marcherait pieds nus. Le jeune homme court à sa porte, l'ouvre précipitamment, renverse avec ses pieds un bol de porcelaine que l'on a placé contre sa porte, et aperçoit son voisin l'écrivain en chemise et tenant dans ses bras une pile d'assiettes qu'il allait déposer à côté du bol.

L'apparition d'Adhémar a été si prompte que l'agent n'a pas eu le temps de rentrer chez lui avec les assiettes, et qu'il reste tout saisi devant son voisin.

— Diable! vous êtes levé de bonne heure, monsieur Trouillade? dit Adhémar en regardant le virtuose d'un air railleur.

— Eh! bonjour, mon cher voisin... il fait frais ce matin... pardon, je rentre, je sens trop d'air par ici...

— Permettez, monsieur Trouillade; avant de rentrer, voudriez-vous bien me dire pourquoi vous veniez déposer cette vaisselle à ma porte?...

— Cette vaisselle... eh! mon Dieu, je cherchais un endroit... c'est si petit chez nous... mais cela vous gênerait... je la remporte...

— Tenez, mon voisin, puisque vous ne voulez pas en convenir, je vais vous dire, moi, ce que vous vouliez faire. Mettre les assiettes devant ma porte pour qu'en venant les chercher le garçon traiteur ne pût pas affirmer que c'était bien chez vous qu'il avait porté le dîner que j'avais commandé, et que vous avez mangé.

— Comment! qu'est-ce que j'entends! que m'apprenez-vous!... Ah! trom dé Dious! vous me désespérez... Ce dîner d'hier était pour vous... je l'ai cru pour moi! d'autant plus que, dans le Midi, les directeurs de théâtre envoient souvent à dîner chez un acteur qu'ils veulent engager... Cela se fait!... c'est même très commun!... J'ai dit à ma femme : Ticus! c'est un tel ou tel qui nous fait une galanterie... Et c'était pour vous!... Mais je crois qu'il reste encore un pilon de poulet à la tartare que je destinais à Lycoris... si vous le vouliez...

— Bien obligé, mon voisin, vous pouvez garder les restes. Par exemple, j'espère que vous voudrez bien payer ce bol que j'ai cassé, parce que vous l'aviez placé sur mon paillasson. Ce ne sera pas payer trop cher le dîner que vous avez fait à mes dépens.

Adhémar descend vivement l'escalier en riant encore de la figure de M. Trouillade; et celui-ci, après s'être assuré que son voisin est sorti de la maison, va poser la pile d'assiettes à côté des débris du bol, en disant :

— Que la peste m'étouffe si je paie rien! Voilà les plats... qu'on les prenne... Je me calfeutre chez moi, et je ne réponds plus. Avec le lièvre, nous avons encore à manger pour deux jours. Attends, Lycoris!... ah! polisson! je te vois ouvrir le buffet... je vais à toi, drôle! je vais te donner le ton de l'Opéra!

Adhémar s'est fait ouvrir; il est sorti de sa demeure et monte dans un cabriolet pour se faire conduire dans son second domicile. Il arrive rue de Navarin, où l'on est encore moins matinal que sur le boulevard Saint-Denis. Il est obligé de sonner plusieurs fois et d'attendre longtemps avant de pouvoir entrer dans la nouvelle maison qu'il va habiter.

Enfin le portier a ouvert, Adhémar demande sa clef, s'informe si les tapissiers ont eu fini la veille, et monte chez lui, en ayant soin de dire :

— J'attends une dame... et je n'y suis que pour elle... vous entendez.

— Compris, monsieur... je suis habitué à ce genre de consigne; car nous avons deux Lorettes dans la maison !...

Le tapissier avait mis autant de zèle que de goût à son travail. Adhémar se trouve dans un délicieux petit appartement, véritable bonbonnière où tout est frais, élégant et gracieux.

— C'est charmant!... c'est ravissant! s'écrie le jeune homme en admirant son nouveau logement. Ce tapissier est un homme précieux; il n'a rien oublié... jusqu'à des plumes, du papier satiné dans le secrétaire... de l'encre, de la poudre d'or... de belles pantoufles sous le lit... jusqu'à des savons, des essences dans le lavabo!... tout cela me coûtera cher; enfin, puisque c'est à moi, jouissons-en toujours... nous verrons après... Une pendule sur la cheminée... *Psyché et l'Amour*... le sujet n'est pas mal choisi... le tapissier a deviné qu'il fallait de l'amour ici... pour embellir la vie, il en faut partout; quel dommage qu'il faille aussi de l'argent!

La pendule marquait huit heures. Adhémar se jette sur une causeuse, en se disant :

— Maintenant, attendons-la.

Une demi-heure ne s'est pas écoulée, lorsqu'on frappe plusieurs petits coups à la porte d'entrée

« C'est elle se dit Adhémar en courant ouvrir. »

C'était Mathilde en effet; émue, tremblante, inquiète, mais plus séduisante encore par toutes les sensations qui se peignaient sur son visage.

Elle entre sans pouvoir même prononcer un mot; celui qui l'attendait ne parle pas non plus, mais il l'entraîne dans le fond de son appartement; quand on s'aime quand on se l'est avoué et que, pour la première fois, on se trouve seul avec l'objet chéri, on a trop de choses à se dire pour se parler.

Il y avait deux heures que Mathilde était avec Adhémar, et ce temps leur avait semblé bien court à tous deux. Cependant tout a une fin ici-bas, et c'est fort heureux, car si on ne finissait pas, on ne pourrait pas recommencer.

Mathilde regarde la pendule en soupirant, et dit :

— Il faut que je vous quitte, mon ami... Pour nous revoir souvent ainsi, il ne faut pas éveiller de soupçons.

— Quand reviendrez-vous?

— Après-demain; mais cela ne vous empêchera pas de venir à la maison. Pour être heureuse, je voudrais vous voir tous les jours.

— Et moi aussi.

— M. Bourdichon vous voit avec plaisir; vous m'apporterez des loges de spectacles... des billets de concerts... et puis vous viendrez faire la bouillotte; voilà déjà mille motifs pour nous réunir...

— Je les emploierai.

— D'abord, monsieur, je suis exigeante; je veux que l'on n'aime que moi... et que l'on m'aime beaucoup.

— Il ne doit pas être possible de vous aimer autrement.

— Savez-vous que mademoiselle Idalie m'impatientait, hier, elle ne vous quittait pas!

— Vous ne deviez pas être jalouse d'elle.

— Non, parce que j'ai vu que vous y faisiez fort peu d'attention... Ah! ce soir, nous allons à l'Opéra... venez-y; vous viendrez nous parler... vous resterez dans notre loge. M. Bourdichon aime peu le spectacle, il est capable de s'en aller avant la fin et de vous prier de me reconduire.

— J'irai, je vous le promets.

— Votre petit logement est charmant! oh! que vous avez bien fait de louer ici !... Allons, il faut partir... Quel dommage! mon Dieu! cet amour sera désormais ma vie... Ah! je suis bien coupable! et pourtant je n'ai pas la vertu de me repentir... Mais si vous changiez jamais, si vous en aimiez une autre!... oh! c'est alors que viendrait la punition!...

Mathilde cache sa figure dans ses mains, mais Adhémar s'empresse de la presser dans ses bras, en lui disant :

— Eh bien!... que signifient de telles idées?

Mathilde est quelques instants sans vouloir montrer son visage. Lorsque Adhémar parvient enfin à se rendre maître des deux petites mains qui le cachent, il s'aperçoit que la jeune femme a les yeux pleins de larmes.

— Vous pleurez!... mais pourquoi donc?... Vous ai-je fait de la peine?...

— Non! oh! non!... mais pardonnez-moi... on pleure quelquefois sans savoir pourquoi....

Mathilde porte ses regards sur la pendule et soupire en disant :

— *Psyché et l'Amour!* il me semble que leur liaison a eu une triste fin!...

— Cette pendule vous déplaît, je la changerai.

— Non, oh! elle ne me déplaît pas! Ne changez rien ici, mon ami, rien absolument.. et vous-même soyez-y toujours avec moi comme aujourd'hui. Je suis une folle de vous affliger... quand je suis si heureuse de votre amour. Pardonnez-moi... Adieu, il faut que je parte. Ce soir, vous viendrez à l'Opéra.

— Oui, c'est convenu... et après-demain ici.

— Oui, et votre souvenir partout!...

Mathilde s'est enfuie, légère comme une nymphe, jolie comme le plaisir; Adhémar l'a suivie des yeux longtemps, ensuite il fait quelques tours dans sa chambre et soupire en murmurant :

« Elle est charmante... oui, j'irai à l'Opéra... j'aurai des billets de spectacles, de concerts... je ferai la partie du mari... toujours des occasions de dépenses... mais ayez donc une liaison qui ne vous coûte rien... Mathilde aussi me croit riche... Certes, ce n'est pas cela qui influe sur les sentiments qu'elle a pour moi; malgré cela, je serais fâché qu'elle connût ma véritable position! Oh! la vanité!... la vanité!... mais n'est-il pas bien naturel d'en avoir, puisque dans le monde, on ne recherche que les gens heureux. »

Adhémar s'est jeté sur un siége; il y reste longtemps, absorbé dans ses pensées, puis il passe la main sur son front comme pour chasser de pénibles idées; il se lève, examine comme un enfant tous les meubles de son appartement, se met quelques instants à sa fenêtre, et se dit bientôt .

« C'est Emmeline qui est cause que j'ai loué ce logement... Pauvre Emmeline !.. retourner avec ce Réginald qui la maltraite... C'est ma faute, il ne tenait qu'à moi de la garder ; elle le voulait, c'est dans cette idée qu'elle était venue me trouver. Il me semble maintenant que se suis fâché de ce qu'elle m'ait quitté. Ce qui il y a de certain, c'est que je ne puis pas laisser croire à Emmeline que je voulais la faire mourir de faim chez moi... il faut absolument que je me justifie. Qu'elle ne m'aime plus... c'est probable ; mais qu'elle ait de moi une si mauvaise opinion, je ne dois pas le souffrir. D'ailleurs, elle est bien gentille, Emmeline .. il me semble que je n'ai jamais eu aussi envie de la revoir.. Écrivons-lui, supplions-la de venir demain chez moi... chez moi, sur le boulevard pour m'entendre lui expliquer ma conduite... Elle viendra, je le gage, et je sais par Madeleine le moyen de lui faire tenir mon billet. »

Adhémar s'approche du secrétaire pour écrire à Emmeline, il s'arrête en se disant :

« Et Mathilde... qui expose pour moi son repos, sa réputation... sa vie même !... je lui ai juré de n'aimer qu'elle... Si elle savait... Après tout, Emmeline est une ancienne connaissance... On n'a pas le droit d'être jaloux du passé... et puis elle n'en saura rien. »

Le billet pour Emmeline est écrit. Adhémar se dispose à sortir lorsqu'on sonne à la porte. C'est le tapissier, qui vient savoir si l'on est content de ses fournitures, et en même temps apporte son mémoire.

— Je suis très content, très-satisfait, répond Adhémar au marchand ; mais en même temps il fait une légère grimace, car il vient de jeter les yeux sur le total, et il a vu avec effroi : cinq mille trois cents francs.

— Seulement, reprend Adhémar, cela me paraît un peu cher !...

— Cher ! s'écrie le tapissier. Oh ! je défie à monsieur d'être servi aussi bien et aussi vite à meilleur marché ; mais aussi j'ai employé huit garçons.

— Au fait, il est juste de payer le temps... moins on en emploie, et plus il est cher. Vous avez reçu mille francs ; dans la journée, je vous donnerai le reste.

Le tapissier salue profondément et se retire. Adhémar jette encore un coup d'œil sur son joli appartement, et sort aussi en se disant :

« Le fait est que c'est charmant... bien plus élégant qu'au boulevard Saint-Denis... je coucherai ce soir dans celui-ci... Mais si je donne congé de l'autre, il faudra qu'Emmeline vienne ici... qu'elle connaisse ma nouvelle demeure... elle est jalouse... elle arrive souvent quand je ne l'attend pas... elle pourrait rencontrer Mathilde... décidément, ce serait bien plus commode de garder les deux logements... Après tout ! nous verrons au terme prochain... le moment de donner congé n'est pas près d'arriver. »

Adhémar se rend d'abord chez son agent de change : il touche ce qu'on lui redoit pour le produit de la vente de ses rentes. Il met ses billets de banque dans son portefeuille, et ne peut s'empêcher de soupirer en songeant que lorsqu'il sera vide, il ne lui restera plus rien. Mais le portefeuille est alors bien garni, Adhémar est jeune, les amours, les plaisirs occupent tous ses moments : les idées noires s'évanouissent bien vite, lorsque la tête est légère et quand le cœur est brûlant.

Après avoir soldé son tapissier, le jeune homme se dirige du côté de la demeure d'Emmeline. Il se trouve bientôt sur les bords du canal, au même endroit où l'avant-veille il était au rendez-vous. Mais en ce moment, le temps est beau, un vent vif et froid a séché la terre, et déjà la surface de l'eau forme une glace légère.

Cependant, en regardant les fenêtres d'Emmeline, Adhémar a cru apercevoir du monde à une croisée ; lorsqu'il est un peu plus loin il regarde de nouveau. C'est monsieur Réginald qui est à la fenêtre ; la gentille Emmeline est à son côté, et elle a sa tête amoureusement appuyée sur l'épaule de ce monsieur, et elle passe une de ses mains dans ses cheveux blonds qu'elle semble admirer en les caressant.

Adhémar se mord les lèvres de dépit, en se disant :

« O les femmes ! les femmes ! si nous les trompons, comme elle nous le rendent bien ! elles nous le rendent même mieux, parce qu'elles y mettent plus de finesse. Emmeline s'est raccommodée avec son Réginald, et, en ce moment, je donnerais, je crois, tout ce qui me reste pour la tenir encore dans ma chambre. Oh ! mais elle y viendra ! je le veux... il me semble maintenant que je l'aime plus que Mathilde. »

Et le jeune homme court trouver son commissionnaire habituel, il lui remet pour Madeleine la lettre que celle-ci doit remettre à sa maîtresse. Après avoir payé généreusement pour être bien servi, il rentre à son logement du boulevard. Le carré est libre, les assiettes et les bols ont disparu, et la porte du voisin est parfaitement fermée. Adhémar remet un peu d'ordre chez lui, puis il réfléchit que s'il couche dans son autre logement, il a besoin d'y avoir du linge, des vêtements pour changer, et une foule de choses que l'on aime à trouver près de soi en s'éveillant. Il faut donc une seconde part de sa garde-robe, après quoi il appelle madame Coquenard et lui montrant les effets et le linge qu'il veut emporter, il lui dit :

— Madame Coquenard, descendez tout cela chez vous, puis vous irez me chercher un fiacre, dans lequel vous mettrez ces effets, et quand cela sera fait, vous m'avertirez et je descendrai.

— Est-ce que monsieur va à la campagne, qu'il emporte tant de choses ? demande la portière en mettant les objets en paquets.

— Justement, madame Coquenard, aussi ne m'attendez pas à coucher ce soir, je ne viendrai que demain dans la matinée.

— Monsieur aura bien froid à la campagne dans ce moment-ci.

— J'aime la campagne, l'hiver, moi.

— Ah ! c'est différent, chacun son goût.

La portière a fait ce qu'on lui a dit, et Adhémar arrive à son nouvel appartement, où son portier se charge de monter les paquets, en disant :

— Je suis habitué à monter une foule de choses, monsieur, nous avons deux lorettes dans la maison... et vous comprenez !... ces dames-là reçoivent souvent des paquets.

Le nouveau locataire passe quelque temps à se caser et à mettre de l'ordre dans son domicile. Il trouve très drôle d'avoir deux appartements, il a tout à fait oublié ses projets d'économie ; on croirait, à la conduite que tient Adhémar, qu'il veut s'étourdir sur sa position, car dès qu'une réflexion raisonnable lui vient, il la repousse bien vite comme un remède inutile et qui ne le guérirait pas.

Le soir, fidèle à sa promesse qu'il a faite à Mathilde, Adhémar se rend à l'Opéra et se place au balcon, d'où ses regards peuvent plus aisément parcourir la salle. Il aperçoit dans une loge celle pour laquelle il est venu, et un sourire expressif lui annonce qu'on la vu. M. Bourdichon est auprès de sa femme ; il paraît s'amuser beaucoup moins que lorsqu'il était en tigre ; il dissimule fort mal des bâillements continuels. Dans l'entr'acte, Adhémar se rend à leur loge, Mathilde feint d'être surprise en le voyant ; quant à Bourdichon, il ne dissimule pas la joie qu'il éprouve de ne plus être seul avec sa femme ; il dit à Adhémar :

— Vous allez rester avec nous... au moins nous pourrons causer... ma femme ne me dit rien... c'est ennuyeux.

— Mais j'écoute l'opéra, mon ami.

— Tu écoutes !... c'est fort bien, mais on n'écoute pas toujours. Moi, je ne viens ici que pour les ballets ! Ah ! vivent les ballets, ces petites femmes dansent si bien !... et puis, elles ont une tournure... des mouvements... enfin, c'est fort gentil. Malgré cela, j'avoue que le spectacle n'est pas ma passion ; j'aime mieux faire la partie... nous irons demain soir chez Le Doucet... viendrez-vous... on joue ferme là...

Adhémar hésite, mais Mathilde a fait un petit clignement d'yeux qui signifie : « vous y viendrez, je le veux ; » et il se hâte de répondre :

— Oui, oui, j'irai demain chez Le Doucet... j'aurai l'avantage de me trouver avec vous.

— Ah ! mon cher ami, c'est un plaisir de faire votre partie... vous êtes si beau joueur... vous ne gagnez presque jamais, cependant... je sais bien que vous êtes riche et que la perte ne vous gêne en rien ; mais c'est égal, il y a des millionnaires qui sont très mauvais joueurs !... j'en ai connu !

Adhémar dissimule une légère contraction nerveuse, que lui a causé le mot millionnaire ; il reporte toute son attention sur Mathilde, il reste dans la loge, car Bourdichon a été le premier à l'engager. Le mari ne s'en va pas comme on l'espérait, mais la femme trouve bien le moyen de faire comprendre à son amant tout le bonheur qu'elle éprouve à être près de lui.

Le spectacle a fini, Adhémar prend congé de Bourdichon et de sa femme, non pas sans avoir eu cachette rencontré une main qui a tendrement serré la sienne ; et il se rend à son logement de la Chaussée-d'Antin, où il va coucher pour la première fois.

Le portier de la rue de Navarin donne de la lumière à Adhémar en lui disant :

— Il est minuit ! mais je ne suis pas prêt à me coucher, parce que quand on a des orettes dans une maison... vous comprenez, n'est ce pas, monsieur ?

Le lendemain, Adhémar retourne à son appartement du boulevard, où il attend Emmeline ; car il espère bien que la colère de la

cune femme n'aura pastenu contre la lettre qu'il lui a écrite ; et puis, il sait par expérience, qu'une femme manque bien moins au rendez-vous d'un amant dont elle a à se plaindre, qu'à cel.l de l'homme qui ne lui a pas fait d'infidélités.

Et, en effet, Emmeline arrive, furieuse d'abord ; mais bientôt riant aux larmes, au récit de l'espièglerie de monsieur Trouillade ; puis enfin, pardonnant et se montrant aussi aimante qu'avant d'être raccommodée avec M. Réginald.

Et le soir, pour complaire à Mathilde, Adhémar se rend à la soirée dont on lui a parlé : il fait la partie de M. Bourdichon ; il perd encore son argent, mais sa nouvelle maîtresse lui a dit bien bas : « A demain. »

Faites donc des économies, en suivant ce train de vie ; avec deux logements, deux maîtresses, dont l'une vous oblige à aller sans cesse dans le monde, à courir les bals, les spectacles, les concerts ; tandis que l'autre désire quelquefois un chapeau, un bonnet, un joli petit châle, que son jaloux lui refuse, et que vous êtes trop galant, vous, pour ne point lui donner.

Quelquefois Adhémar faisait de sages réflexions, il aurait voulu s'arrêter... mais comment?... Il aimait Mathilde et Emmeline, du moins il tâchait de se le persuader ; car il semblait vouloir s'étourdir et se faire illusion sur l'état de son cœur, comme sur celui de ses finances.

CHAPITRE XI.

L'AMIE DE MATHILDE.

Quatre mois se sont écoulés, depuis qu'Adhémar se partage entre Emmeline et Mathilde entre son logement de la rue de Navarin et celui du boulevard Saint-Denis ; cette passion en partie double, occupant tout son temps, lui laissait peu de loisirs pour faire de sages réflexions ; et, ce que les dames croiront peut-être difficilement, c'est que loin de se nuire, ces deux amours se soutenaient mutuellement.

En effet, avec le caractère léger d'Adhémar, s'il n'eût connu que la gentille Emmeline, cette liaison n'était semée que de peu d'obstacles : l'ennui, la monotonie se seraient bien vite glissés dans le cœur du jeune homme, et son amour se serait éteint totalement, faute de sensations nouvelles pour l'alimenter. D'un autre côté, Mathilde était bien tendre, bien aimante, bien passionnée même ; mais son mari ne la gênait en rien, il n'était pas jaloux, il ne voyait pas ce que d'autres personnes dans la société voyaient pour lui ; enfin, Mathilde pouvait venir facilement chez Adhémar ; elle ne manquait jamais à un rendez-vous. Elle y était toujours la même : c'est-à-dire toujours éprouvant et exprimant à son amant la même ardeur, le même attachement ; et tout cela était charmant, mais non pas de nature à fixer un volage. Tandis qu'en se croisant, les deux intrigues donnaient plus de piquant l'une à l'autre ; lorsqu'en retenant Adhémar près d'elle, Emmeline lui faisait manquer un rendez-vous avec Mathilde, alors son désir de revoir madame Bourdichon était bien plus vif, et il en était de même à l'égard d'Emmeline, lorsque Mathilde, en exigeant qu'il vînt au spectacle ou en soirée, l'empêchait d'aller à un rendez-vous sur les bords du canal.

Vous penserez peut-être que si Adhémar avait aimé véritablement Mathilde ou Emmeline, il eût bien facilement sacrifié le caprice au sentiment, eh! mon Dieu! qu'en savons-nous? le cœur de l'homme est si bizarre! Il y a des caprices qui deviennent bien tenaces quand on veut les chasser, et des sentiments qui sont de si bonne composition.

Malheureusement, au milieu de ces douces occupations du cœur dont on se contenterait volontiers pour passer ses jours, revient toujours la vie matérielle, la vie qui n'y se contente pas de soupirs et de baisers, de tendres serments et de douces étreintes, mais qui nous rappelle qu'il faut s'habiller, se nourrir et payer son terme, quand on n'a pas comme *monsieur Vautour*, une maison à soi.

L'argent fuyait avec une effrayante rapidité entre les mains d'Adhémar, qui avait double terme à payer, double dépense à faire, comme il avait aussi deux amours à entretenir ; il fallait dans sa position, de la fortune et de la santé ; mais les amoureux ne ménagent ni l'une ni l'autre.

Un soir, dans le salon de M. Bourdichon, Adhémar entend le mari de Mathilde causer avec le beau Monfignard d'une affaire dans laquelle il rentrerait de n avoir pas mettre que trente mille francs.

— Est-ce qu'il n'y a plus moyen de se faufiler là-dedans? demande le bel homme, en se caressant le menton.

— Pardonnez-moi, dit Bourdichon on avait encore besoin de cent mille francs ; moi, j'en mets trente, et je ne pense pas que le reste soit déjà tourni. Mais il faudrait se hâter, car l'affaire me semble trop bonne pour que les fonds ne soient pas faits promptement.

— J'y mettrai quinze mille francs, dit Monfignard, je vous les donnerai demain.

— De quoi s'agit-il donc? dit Adhémar en s'approchant du mari de Mathilde.

— D'une excellente affaire, mon cher ami. Un armateur de mes amis vient de faire un chargement de marchandises pour New-York, il y a deux cents pour cent à gagner. On triplera ses capitaux. Je connais ceux qui ont fourni les marchandises, elles sero t enlevées! L'armateur a perdu cent mille francs au jeu. Il y a quelques jours ; c'est un brave homme, incapable de manquer à ses engagements. Il m'a offert de m'associer à cette affaire en lui donnant les cent mille francs qui lui manquent. Je n'en ai que trente mille de disponibles en ce moment, je les lui ai données bien vite. Dans six mois j'en toucherai quatre-vingt dix mille ; et quand on ne gagnerait que le double... c'est encore assez gentil! Monfignard y met quinze mille francs.

— Et moi, vingt mille, dit Adhémar après avoir réfléchi un moment.

— Vingt mille, c'est convenu...

— Demain matin, je vous les apporterai.

— C'est entendu. Je porterai votre argent avec celui de Monfignard à notre armateur qui, dès qu'il aura complété sa somme, doit repartir pour le Havre. Eh! eh! messieurs! nous ne ferons pas là une mauvaise affaire... Ça vaut encore mieux qu'un brelan carré.

Toute la soirée, Adhémar pense à l'entreprise dans laquelle il va s'intéresser. Il lui reste encore vingt-six mille francs de la somme qu'il a touchée pour la vente de ses rentes, il est tellement enthousiasmé de l'affaire qui se présente, que s'il ne lui fallait pas garder de l'argent pour vivre, il mettrait tout ce qu'il possède entre les mains de l'armateur ; il pense que dans quelques mois, ses vingt mille francs lui en rapporteront soixante ; Bourdichon le lui a dit, et le mari de Mathilde est trop fin, trop prudent en affaires, pour que l'on n'ait pas une entière confiance en lui.

Adhémar se dit :

« Avec mes soixante mille francs, je ferai d'autres entreprises, je doublerai bien vite mes capitaux... avec les conseils de Bourdichon, avant six ans, je puis être millionnaire!... Ah! que j'ai bien fait de vendre mes rentes!... vivent les entreprises, vive le commerce! quel dommage que je n'aie pas songé à cela plutôt. »

Et le jeune homme qui se voit déjà millionnaire, joue à la bouillotte comme un fou, et perd son argent en riant : qu'importent quelques napoléons, pour celui qui va bientôt posséder une fortune.

C'est à son logement du boulevard, qu'Adhémar doit trouver la somme dont il va disposer. Depuis quelque temps, il n'y couchait que rarement ; lorsqu'on venait pour le voir, madame Coquenard avait ordre de dire qu'il était sorti de grand matin. Cette fois, en sortant de chez M. Bourdichon, Adhémar se dirige vers son ancie domicile.

Il était une heure du matin quand il arrive chez lui ; il se dispose à se coucher lorsqu'il entend cogner à la porte de son carré.

« Une visite si tard, se dit Adhémar. Ce ne peut être Azéma... on m'a dit qu'elle était déménagée... et j'en suis fâché... elle avait tant envie de déjeuner avec moi... je ne sais pas pourquoi je n'ai point accepté!... Si elle venait me demander à souper aujourd'hui, je ne refuserais certes pas.

Et il court ouvrir sa porte, où il se trouve nez à nez avec M. Trouillade, qui a pour tout vêtement une espèce de nappe qu'il a jetée sur sa chemise, et dans laquelle il se drape comme s'il jouait un conspirateur.

— Bonsoir, voisin, comment va cette santé? dit le virtuose en entrant chez Adhémar.

— Ah! c'est vous, monsieur Trouillade, par quel hasard, si tard!

— Oui, il est un peu tard, c'est vrai ; mais, depuis quelque temps, on a tant de peine à vous trouver? Je viens de grand matin, vous

n'y êtes jamais... dans la journée quand vous avez du monde, si on sonne, vous n'ouvrez pas... ça se comprend!... O *Don Juan* que vous êtes! ma foi, ce soir, j'ai entendu remuer dans votre appartement. j'ai dit à ma femme : Le voisin est chez lui je vais profiter de l'occasion, et je suis accouru... Ah! bravo, Figaro, la, la, la, la!... Pif! pouin!

— Il me paraît d'après cela, que vous avez absolument besoin de me voir; qu'avez-vous à me dire, monsieur Trouillade?

— Eh! mon Dieu, mon cher voisin... la chose par elle-même n'est pas de la plus haute importance... cependant, en ce moment, c'est pour moi assez urgent; les temps sont si durs pour le talent!... les cabales étouffent tout!... Bientôt, pour débuter à l'Opéra, il faudra être membre de l'Institut, ou castrat!... from dè Dious!... si je n'avais pas une famille, je serais déjà cent fois parti pour le Brésil, où l'on m'offre trente mille francs, trois bénéfices et un hôtel à ma disposition!

— Et pourquoi n'emmenez-vous pas votre famille au Brésil?

— Ma femme a peur des singes, et Lycoris déteste la chaleur!

— C'est malheureux, mais tout cela ne me dit pas ce que vous me voulez?

— Mon voisin, je viens vous réclamer une petite dette.

— Une dette... je vous dois de l'argent, moi?

— Oh! un rien! une bagatelle.

— Est-ce que ce serait, par hasard, le prix du dîner que vous m'avez mangé? mais je suis très sûr de l'avoir payé.

— Le voisin plaisante toujours, il s'agit simplement du prix d'une loge louée, que vous avez retenue pour ma représentation à Ruel.

— Moi, je vous ai pris une loge... je n'ai jamais vu le spectacle à Ruel.

— Si vous n'êtes pas venu, ce n'est pas ma faute; mais je vous ai donné le coupon..... c'est le jour où vous aviez deux dames cachées dans votre...

— Je vous assure, voisin, que vous ne m'avez rien donné; je n'ai aucune souvenance de cela.

— Pardonnez-moi, et j'ai même placé le coupon dans ce vase sur votre cheminée... là au fond.

En disant cela, Trouillade fouille au fond du vase, il y trouve le petit papier rose qu'il y avait fourré, et le présente à Adhémar en lui disant :

— Eh bien... la preuve! c'est que le voilà; il y est encore... voilà le coupon!... je suis désolé que vous n'en ayez point profité, mais la loge est restée vide, et j'ai refusé dans la soirée, plus de cent personnes pour vous la conserver.

Adhémar ne peut s'empêcher de rire de la figure que fait Trouillade, en lui présentant le coupon; il prend le billet en répondant.

— Il me semble, mon voisin, qu'en mettant ce billet tout au fond de ce vase, c'était un excellent moyen pour que je ne le trouvasse point.

— Je l'ai placé là, devant vous, devant deux témoins; si cela est nécessaire, ces deux dames pourront l'attester... Azéma est déménagée, c'est lâcheux... mais on pourra la retrouver, et...

— Oh! c'est inutile, mon cher voisin, du moment que le billet était chez moi, je ne conteste pas la dette; combien vous dois-je?

— Vingt francs.

Et comme s'il craignait d'avoir demandé trop, Trouillade se hâte d'ajouter :

— C'était une loge de face... grillée; à volonté il y avait dedans des fauteuils à la Voltaire, au lieu de banquette.

Adhémar ne répond rien, il va prendre les vingt francs et les donne à son voisin, qui lâche un rond de la nappe dans laquelle il s'entortillait, pour saisir l'argent; et, dans ce mouvement, laisse voir une chemise tellement à jour, quoique surchargée de reprises, que de loin, on aurait pu la prendre pour de la guipure.

— Bonsoir, mon voisin, dit Adhémar, voilà une dette payée, nous pouvons dormir en paix.

— Vous pensez bien, répond Trouillade en se drapant de nouveau, que je n'étais pas inquiet! mais que voulez-vous... une petite rentrée ça sert à boucher quelques trous!

— Je lui défie bien de boucher tous les trous de sa chemise! se dit Adhémar en mettant son voisin à la porte, et en retournant se coucher.

Le lendemain de cette soirée, il était une heure de l'après-midi, et Mathilde était seule dans sa chambre, s'amusant à chiffonner un bonnet, tout en pensant à Adhémar qu'elle devait voir dans la soirée, lorsque sa femme de chambre entre, et lui annonce une dame qui demande à la voir.

— A-t-elle dit son nom? demande Mathilde.

— Non madame, mais elle pense vous surprendre... elle est sûre, dit-elle, que vous la recevrez avec plaisir.

— Mathilde réfléchit; puis, comme frappée d'une idée subite, elle s'écrie :

— Ah! si c'était... oh! oui... oui... faites entrer bien vite.

Ces mots ne sont pas achevés, que la porte s'ouvre, une jeune femme entre dans l'appartement, et court se jeter dans les bras de Mathilde, dont la figure exprime la plus vive joie en reconnaissant son ancienne amie; elle l'embrasse avec effusion en s'écriant :

— Charlésia!... c'est toi!... ah! mon cœur t'avait devinée.

La personne qui vient d'entrer a vingt-cinq ans, elle paraît bien son âge, parce que ses traits sont fatigués, que son teint est pâle et que les marques d'un profond chagrin ont donné à son visage un caractère sérieux et sévère que porte rarement la jeunesse. Cependant, quoique n'ayant plus l'éclat, la fraîcheur de son âge, cette femme est belle encore, ses grands yeux noirs semblent avoir le don de lire au fond de vos pensées; le caractère grec de sa figure devient ravissant et doux, lorsqu'un sourire vient l'animer. Enfin, une taille un peu au-dessus de la moyenne, une main et un pied charmants, une tournure noble et gracieuse, telle est la personne que Mathilde presse dans ses bras.

— Ma chère Charlésia! je te revois donc enfin... depuis si longtemps... voilà plus de quatre ans que tu es parti e!...

— Oui, il y a tout ce temps-là! répond la jeune dame, en pressant les mains de Mathilde dans les siennes, et en la regardant avec l'expression de la plus tendre amitié.

— Enfin, te voilà... tu m'es rendue... mais... mais... ô mon Dieu, que t'est-il donc arrivé?

En disant cela les yeux de Mathilde parcouraient toute la personne de son amie, et celle-ci sourit d'un air mélancolique en répondant :

— Ah! tu me trouves bien changée, n'est-ce pas?...

— Oui... tu es maigrie... pâlie.., tes traits sont abattus.. Oh! tu es toujours jolie, toujours belle pourtant... tu es toujours ma Charlésia... Mais cette vivacité qui animait ton regard... ces charmantes couleurs qui paraient ton teint... pourquoi est-ce remplacé par une expression de tristesse... Ma Charlesia! tu as eu des peines!... bien des peines! et je n'étais pas là, moi, pour les partager!... Voilà ce que c'est que de voyager, de s'en aller bien loin! de laisser là ceux qui nous aiment!

— Tu as raison, Mathilde, cette idée de voyage fut un grand malheur pour moi! mais que veux-tu! si telle était ma destinée.

— Ah! te voilà comme autrefois avec tes idées romanesques! mais viens donc t'asseoir près de moi... là... comme au pensionnat!... c'est toi! mon Dieu! que je suis contente!...

Les deux amies s'embrassent encore; elles ne peuvent trouver de termes pour s'exprimer le plaisir qu'elles éprouvent d'être réunies.

— Depuis quand à Paris? dit Mathilde.

— Peux-tu le demander... de ce matin seulement, et tu vois bien que je suis accourue chez toi.

— Oh! c'est bien, cela!

— Je craignais quelques changements... il se passe quelquefois tant d'événements en quatre ans... Mais ton mari, M. Bourdichon, te rend toujours heureuse...

En entendant prononcer le nom de son mari, Mathilde baisse les yeux et détourne la tête, tout en répondant faiblement :

— Oui... M. Bourdichon est toujours pour moi comme autrefois, notre fortune est toujours la même... il est heureux... il vit comme cela lui plaît.

Charlésia prend la main de son amie, la presse dans les siennes et avance la tête pour regarder Mathilde, en lui disant :

— Eh bien!... pourquoi donc trembles-tu en me disant cela?... pourquoi détournes-tu la tête et crains-tu de me regarder?... Mon Dieu, tu pleures maintenant!... Oh! tu as des peines aussi, toi, parle... parle, conte-moi tout... et moi je te dirai ensuite les miennes, tu verras que je suis bien malheureuse!

Mathilde cache sa figure dans le sein de son amie, en balbutiant :

— Si tu es malheureuse! du moins tu peux me regarder sans

rougir... mais moi... Il n'en est plus de même. Ah! Charlésia, tu vas me mépriser, car je suis bien coupable!

— Te mépriser!.. eh! suis-je donc plus qu'un Dieu, moi! et tu sais bien que Dieu pardonne au repentir.

— Oui... mais... quand on ne se repent pas... quand on adore sa faute; tu ne comprends pas cela, toi! si libre, si froide! toi qui ne connais pas l'amour!...

— Que dis-tu là!... ah! ce changement que tu as remarqué en moi, ces traces de chagrin que tu vois sur mon visage, cette pâleur qui couvre mes joues! tout cela ne dit-il pas te dire que je suis aussi victime de cette passion cruelle!

— Il se pourrait! tu as aimé... oh! alors tu me plaindras! tu me comprendras! et je puis te confier mon secret... et d'ailleurs, aurais-je pu en avoir pour toi. Eh bien!... apprends que depuis quatre mois... quatre mois qui ont passé comme l'éclair... un sentiment nouveau s'est emparé de mon cœur. Je ne connaissais pas l'amour! Tu sais bien que mon mariage, comme le tien, fut arrêté par mes parents sans que l'on daignât consulter mon cœur... et ce cœur, dont on dispose ainsi... pouvons-nous l'empêcher de battre quand nous avons rencontré celui qui devait nous charmer. Ah! cet amour sommeillait dans mon âme... Mais, un soir, à un bal... j'y était, il ne m'avait rien dit encore... mais le hasard, une circonstance inattendue nous réunit... ici... dans cette chambre.. La bougie que je tenais tomba... s'éteignit... sa main prenait la mienne..... et puis..... mon Dieu! je ne sais comment cela s'est fait, mais tous les deux en même temps nous avons compris que nous nous aimions.

— Pauvre Mathilde! je te plains! cet amour... quand tu n'es pas libre.

— Ne me fais pas de reproches! ils seraient inutiles maintenant!... je sais combien je suis coupable, mais je lui ai fait le sacrifice de mon repos, de mes devoirs, de mon avenir; je lui sacrifierais ma vie s'il le fallait! mais qu'il m'aime toujours et je serais trop heureuse.

— Mais ton mari?...

— M. Bourdichon ne se doute de rien!... Oh! tu penses bien que je ferai toujours en sorte qu'il ne devine pas le secret de mon cœur; d'ailleurs, je t'assure que c'est une chose dont il s'occupe peu.

— Est-ce que... celui que tu aimes vient ici?

— Certainement... il est fort lié avec M. Bourdichon, qui est le premier à l'engager sans cesse à venir. Oh! tu le verras!... tu verras comme il est bien!... aimable, charmant!... c'est un homme comme il faut; il a de la fortune, il est très recherché dans le monde.

— Comment le nomme-t-on?

— C'est monsieur... Oh! mais tu restes aujourd'hui avec moi toute la journée, toute la soirée... tu me consacres tout ce jour, n'est-ce pas?...

— Je le veux bien, si cela ne te gêne pas.

— Toi, me gêner!... Oh! je suis si heureuse de te revoir. Eh bien, tu le verras ce soir, c'est notre jour de réception. Il viendra, car il ne manque jamais!... nous aurons beaucoup de monde, mais je veux que tu le devines, je veux que tu dises: c'est celui-là que tu dois aimer, je ne veux pas te le nommer avant... et je gage que tu le devineras.

— Folle que tu es!... Ah! si, du moins, tu es aimée autant que tu aimes, si, pour prix des sacrifices que tu lui as faits, tu as rencontré un homme digne de ton amour, qui ne se fasse pas un jeu de ses promesses, de ses serments!... ta destinée sera moins à plaindre que la mienne!

— Charlésia, je t'ai conté tous les secrets de mon cœur; je n'ai pas craint de te faire l'aveu de ma faute; mais, à ton tour, j'espère bien que tu n'auras pas de secret pour moi, que tu vas me conter tes peines... m'apprendre la cause de cette tristesse qui a pâli ton visage, et dont... même près de moi, je vois l'expression dans tes yeux. Tu es libre, toi, tu es veuve... tu étais maîtresse de ton cœur comme de tes actions, et tu n'auras pas à rougir en me faisant le récit de tout ce qui t'est arrivé depuis que tu as quitté Paris.

Charlésia.

L'amie de Mathilde semble profondément émue, une tristesse plus grande se peint sur son visage, ses yeux se voilent, puis laissent tomber de grosses larmes. Enfin, elle passe sa main sur son front en disant:

— Tu le veux... je te dirai tout!... j'avais juré pourtant que ce secret mourrait là, dans le fond de mon cœur... mais, puis-je ne pas répondre à ta confiance, tu m'as dit tout, toi!

— Oh! parle, mon amie, parle, je t'écoute.

Charlésia se dispose à faire à son tour sa confidence, mais on entend du bruit, des pas qui approchent par le couloir qui communique au cabinet de M. Bourdichon.

— Ah!... s'écrie Mathilde, tout à la fois joyeuse et troublée, c'est lui, peut-être... il devait venir ce matin.

— Ton mari?...

— Non... non... mais lui...

CHAPITRE XII.

UNE DEMOISELLE QUI SE PRONONCE. — DU MYSTÈRE.

La porte du couloir vient de s'ouvrir; mais ce n'est pas Adhémar qui paraît, ainsi que l'espérait Mathilde: c'est madame Sublimé, son mari et sa fille qui entrent chez madame Bourdichon.

Madame Sublimé, comme chef de la famille, se présente la première. Elle est vêtue de noir et de rouge, a des bandes de jais dans ses cheveux, et du corail aux bras et aux oreilles ce qui lui donne quelque ressemblance avec *Robin des Bois*. Il y a dans sa toilette, dans sa tenue et dans sa physionomie quelque chose qui annonce qu'elle ne vient pas faire une simple visite, mais qu'elle couve quelque projet.

Les gens d'esprit ont l'habitude de ne point mettre le public dans la confidence de leurs pensées; les sots font tout le contraire; quand ils ont quelque acte important à accomplir, ils en parlent tout haut dans les rues, en faisant beaucoup de gestes; ils tâchent d'attirer l'attention des passants; s'ils l'osaient, ils se feraient suivre par un tambour, pour faire mettre le monde aux fenêtres.

Mademoiselle Idalie vint après sa mère. Elle est tout en blanc: robe, fichu, voile sur la tête, jusqu'aux souliers, tout est d'une entière blancheur; et, sous ce costume virginal, mademoiselle Idalie tâche de se donner l'air d'une petite sainte; mais elle ne peut y parvenir: l'expression de ses yeux s'y oppose; elle a l'air d'être déguisée.

M. Sublimé ferme la marche. Il est habillé comme le serait un petit maître de vingt-cinq ans, et, vu par derrière, il peut encore tromper quelques personnes, surtout quand il ne marche pas; mais par devant, les boucles de sa belle perruque blonde font un singulier effet avec son visage ridé et couvert de rouge au vinaigre: on croit voir un cadre neuf et brillant entourant un vieux portrait écaillé.

En apercevant une dame avec Mathilde, madame Sublimé s'arrête et fait un pas en arrière en s'écriant:

— Ah! mon Dieu! vous n'êtes pas seule, et nous vous dérangeons!...

Le mouvement de madame sa mère a obligé mademoiselle Idalie à se reculer aussi pour que l'on ne marchât pas sur ses souliers de satin blanc; elle le fait si brusquement, qu'elle manque de renverser monsieur son père, qui marchait derrière elle, et qui est repoussé sur la porte du couloir, dans lequel il disparaît de nouveau, pendant qu'Idalie s'écrie à son tour:

— Mon Dieu! nous dérangeons madame!

Et, au bout d'un moment, on entend dans le couloir la voix de M. Sublimé qui répète comme un écho:

— Nous dérangeons madame!

Mathilde est en effet très contrariée en voyant la société qui lui arrive; cependant, comme dans le monde il faut que toutes les impressions se cachent sous le masque de la politesse, lorsque la famille Sublimé est entièrement dans sa chambre, elle s'efforce de prendre un air aimable, et lui présente Charlésia en disant:

— C'est une de mes meilleures, de mes plus anciennes amies que je viens de revoir, après une absence de près de quatre ans.... c'est madame Valméran que je vous présente.

Les Sublimé font un échange de salut avec la jeune dame. Et la maman, qui semble s'être adjugé pour elle seule le droit de porter la parole, dit:

— Madame a probablement pérégriné avec son époux.

Mathilde comprime avec peine un léger sourire que lui cause le choix de mots employés par l'épouse de Dardanus, en répondant:

— Madame vient de voyager, en effet; mais c'est après la mort de son mari qu'elle a quitté Paris... mon amie est veuve depuis cinq ans.

— Veuve si jeune... c'est comme *Andromaque*! et je suis certaine que madame trouvera plus d'un Pyrrhus!

Enchantée de ce qu'elle vient de dire, madame Sublimé jette un regard sur sa fille, qui pousse un gros soupir en murmurant:

— Oh oui!

Quant à M. Sublimé, il n'est nullement à la conversation, parce qu'il est très occupé de chercher quelque chose dans une de ses poches.

— Quand on a été si longtemps sans se voir, reprend Mathilde, deux amies... vous jugez si l'on a beaucoup de choses à se dire...

— Oui, assurément, répond madame Sublimé, et je le répète... *ut iterem*, nous venons mal à propos... je le regrette d'autant plus, que c'était pour un motif fort important... fort grave... fort sérieux... c'est-à-dire, sérieux au figuré... enfin, c'est un sujet sur lequel je compte m'étendre dans l'ouvrage que j'ai l'intention de publier...

Charlésia se lève et prend son châle en disant:

— Je serais désolée, madame, que ma présence vous empêchât de remplir le but de votre visite... Me voici de retour... Mathilde et moi nous nous verrons souvent, je l'espère... causez avec elle, moi je vais faire quelques visites.

— Comment, tu me quittes! s'écrie Mathilde en courant à son amie.

— Mais, madame, nous parlerions fort bien devant vous, dit madame Sublimé. Restez donc... ce que nous avons à dire sera bientôt public, je l'espère.

— Arrivée de ce matin reprend Charlésia, j'ai bien des dispositions à prendre... je reviendrai, ma chère Mathilde. Tu m'annonceras à ton mari, car tu sais que nous passons la soirée ensemble.

— J'y compte bien, sans cela je ne te laisserais pas partir. Et Mathilde ajoute tout bas à l'oreille de son amie:

— Quel ennui de ne pas être libre chez soi!... et lorsque tu allais me conter tes peines, tes secrets...

— Ce sera pour demain; tu viendras chez moi, et là, du moins,

Elle se laisse tomber lourdement sur les genoux de sa mère. — Page 43.

personne ne viendra nous déranger... va, ma pauvre Mathilde, va recevoir ton monde... Ah! si c'eût été lui! tu ne serais pas aussi contrariée.

— Oh! non... mais tu le verras ce soir.

Charlésia embrasse son amie et s'éloigne; Mathilde revient près de la famille Sublimé, dont chaque membre est assis dans son appartement.

— Charmante femme! dit madame Sublimé après que Charlésia est partie.

— Elle a une bien jolie taille! dit mademoiselle Idalie.

— Je ne sais pourquoi elle s'est arrêtée, murmure M. Sublimé en portant sa main sur la poche de son pantalon.

— Arrêtée... comment... vous voyez bien qu'elle est partie, reprend madame Sublimé. A-t-elle de la fortune?

— Son mari lui a laissé vingt mille francs de rente, dit Mathilde.

— C'est bien gentil pour une veuve! s'écrie Idalie; elle peut s'amuser, cette dame!...

— Son mari était-il jeune... était-ce un mariage d'amour?

— Non, madame; son mari était d'un âge mûr... ce fut un mariage de convenance.

— Oh! alors je comprends... triste hymen pour une jeune femme... et a-t-elle eu des enfants?

— Non, madame.

— Elle n'a joué que deux airs, murmure M. Sublimé. Sa femme se tourne vers lui et, d'un air presque tragique, lui dit:

— Monsieur, de qui parlons-nous, s'il vous plaît? êtes-vous ou n'êtes-vous pas à la conversation?

Dardanus fait une petite mine toute chiffonnée, en répondant:

« Pardon!... je croyais... c'est la petite tabatière à musique que j'ai emportée et qui s'est arrêtée. »

— Il s'agit bien de vos boîtes à musique! Si nous sommes venus tous les trois chez nos bons amis Bourdichon, n'est-ce pas pour un motif important?... et si nous n'avons pas emmené mon fils Eudoxe, il faut, en effet, que nous ayons un sujet bien grave à traiter.

— Il n'aurait plus manqué que leur fils! se dit Mathilde en faisant signe à madame Sublimé qu'elle l'écoute; celle ci se redresse, se pose et commence:

— J'aborde la question, ma chère madame Bourdichon. Nous n'avons qu'une fille... c'est-à-dire, nous avons aussi un fils, mais enfin cela ne nous fait toujours qu'une fille. Idalie a dix-sept ans...

— J'aurai dix-huit ans dans six semaines, maman, s'écrie Idalie d'un air très décidé à paraître majeure.

— Enfin, ma fille, si vous les avez dans six semaines, vous ne les avez pas encore, et, en fait d'âge, on ne compte jamais l'année courante... il y a même des personnes qui attendent qu'un lustre soit fini pour le compter. Je reprends: Idalie, quoique bien jeune, peut...

— Bien jeune!... je ne me trouve pas si jeune, moi!... car enfin, dans six semaines, j'entrerai dans ma dix-neuvième année.

— Idalie, voulez-vous me laisser narrer?

Idalie ne répond pas, elle tire sur son front son voile blanc. Madame Sublimé se recueille et reprend, en appuyant sur sa première phrase:

— Idalie, quoique *bien jeune encore*, est grande, forte, bien formée et susceptible enfin de passer à l'état d'épouse... *uxor uxoris!*

— Et vous voulez marier mademoiselle votre fille? dit Mathilde impatientée de ce que la grande dame n'en finissait pas.

— Précisément, nous le voulons... c'est-à-dire rien ne nous presse... mais son cœur a parlé... un jeune homme lui fait la cour... d'une façon assez détournée... mais qui n'en est que plus délicate; le cœur de ma fille est plein de feu, il ressemble au mien; il a compris ce qu'on ne lui dit pas... moi aussi... dans le temps de mon adolescence, j'ai compris une foule de choses qu'on ne m'a jamais dites... bref... elle aime... voilà le *factum!* n'est-ce pas Idalie?

Idalie tire son voile, et ne laisse plus voir que le bout de son nez. En ce moment l'air *Bouton de Rose* sort de la poche de M. Sublimé, qui fait un bond de joie sur sa chaise, en s'écriant:

— Elle va! elle va! la voilà repartie... ce n'était qu'un caprice! elle va!

— Quand il s'agit d'établir votre fille! vous n'êtes occupé que de vos boîtes à musique! dit la grande dame, en regardant son mari d'un air courroucé. Monsieur Sublimé! vous me faites de la peine!

— Ma chère amie, écoutez donc, cette tabatière ma coûté deux cents francs, et si elle n'allait pas...

— Enfin, madame, reprend Mathilde, c'est donc sur le mariage que vous projetez pour mademoiselle votre fille, que vous désirez me consulter... alors je connais donc la personne qui est aimée de mademoiselle, et qui lui fait la cour.

— Sans doute! puisque c'est monsieur Adhémar Marilly.

Au nom d'Adhémar, Mathilde pâlit, ses traits se contractèrent cependant elle s'efforça de sourire, en répondant:

— Monsieur Adhémar! comment, mademoiselle, monsieur Adhémar vous fait la cour!... oh! c'est singulier! je ne m'en suis jamais aperçue... il paraît qu'il cache bien son jeu!

— Mais il n'est pas nécessaire que les autres s'en aperçoivent! dit Idalie d'un ton sec; il me semble que ce n'est que moi que cela regarde!

— Oh! sans doute, mademoiselle; mais à votre âge, avec votre inexpérience, votre candeur!.. on se trompe facilement sur les intentions d'un homme... ces messieurs n'attachent quelquefois aucune importance à un mot galant qu'ils vous disent... et que vous prendrez, vous, au sérieux... Enfin, monsieur Adhémar vous a-t-il fait quelque déclaration? sur quoi pensez-vous qu'il vous aime?

— Voilà précisément ce que j'ai dit aussi à ma fille, reprend madame Sublimé. Mais à cela elle m'a répondu par une foule de choses... de petits faits... des riens! des riens du tout! Mais vous savez, madame Bourdichon, qu'avec des petits riens, on fait un gros amour, je m'étendrai là-dessus, dans l'ouvrage que j'ai l'intention d'écrire.

— Cependant, si c'est sur presque rien que mademoiselle fonde son espérance! dit Mathilde d'un ton moqueur, je crains fort qu'elle ne s'abuse.

— Idalie, conte à madame ce qui s'est passé entre toi et monsieur Marilly... n'omets aucune circonstance...

Mademoiselle Idalie se cache entièrement sous son voile, et répond d'un ton moitié timide, moitié pleurard:

— D'abord... M. Adhémar... dame! on voit bien tout de suite... Il nous a reconduites deux fois... il n'y était pas obligé... Il m'a trouvée très gentille en canargo... il me l'a dit... Il m'a fait danser au bal... et il m'a serré la main... très fort... En société, il se met toujours à côté de moi...

— Il m'avait semblé, mademoiselle, que c'était vous qui alliez vous asseoir à côté de lui.

— J'y vais, parce que je sais bien que cela lui fait plaisir... et qu'il cause toujours avec moi... et puis... il me regarde... et... enfin, c'est bien facile à deviner...

— Et n'y a-t-il pas eu un baiser de donné? reprend madame Sublimé d'un air grave.

— Oui, certainement... un soir que l'on jouait chez monsieur Le Doucet, à des petits jeux... monsieur Adhémar avait un gage, et pour le ravoir, il m'a embrassée.

Mathilde part d'un éclat de rire, en disant:

— Ah! mademoiselle, si ce sont là les seules preuves d'amour que vous ait données monsieur Marilly, je ne vous conseille pas de vous y fier.

— Mais, mon Dieu, madame, pourquoi donc voulez vous qu'il ne m'aime pas?... D'ailleurs, je l'aime, moi, c'est lui que je veux épouser, je l'ai dit à maman, et si on s'y oppose, je suis capable de... m'empoisonner avec du charbon!

— Assez, Idalie! assez... *satis*, ma fille, s'écrie madame Sublimé, nous ne sommes pas des tyrans, votre père et moi... D'ailleurs, vous aurez cent mille francs en mariage, sans compter la suite, et vous n'êtes pas un parti à dédaigner. Sachant que M. Bourdichon est très lié avec M. Adhémar, nous étions allés d'abord tous les trois le trouver dans son cabinet, et lui conter nos projets. M. Bourdichon approuve tout à fait notre idée... il ne connaît pas au juste l'état de la fortune de M. Adhémar; mais il le suppose fort à son aise; il nous a ensuite conseillé de venir vous trouver pour vous conter cette affaire; c'était bien notre intention, et maintenant, ma chère madame Bourdichon, ne pensez-vous pas aussi que ce mariage est sortable, et que M. Adhémar rendra notre fille heureuse.... Pour Dieu! monsieur, faites cesser ce carillon... cette musique m'agace les nerfs...

— Elle finit *Portrait charmant*... c'est son dernier air, répond monsieur Sublimé en regardant sa tabatière.

Mathilde, après un moment de silence, répond d'un ton froid:

— En fait de mariage, madame, je trouve que l'on doit s'abstenir de donner des conseils ; quand vous serez certaine que M. Adhémar est amoureux de mademoiselle, vous verrez ce que vous devez faire ; mais je vous engage avant tout à vous en assurer.

Mademoiselle Idalie laisse à peine Mathilde finir de parler, elle se lève d'un air d'impatience, en disant :

— Mon Dieu ! il paraît que madame a bien peur que monsieur Adhémar ne se marie... mais, au reste... madame a raison, on ne devrait jamais consulter personne pour ces choses-là... et tout ce qu'on dit n'empêchera pas que je n'épouse M. Adhémar...

Madame Sublimé s'efforce de calmer sa fille, en priant Mathilde d'excuser la vivacité d'Idalie qui ne sait plus ce qu'elle dit ; mais la jeune personne a dit un mot qui a trop bien porté pour que madame Bourdichon le pardonne, c'est donc d'un air très froid qu'elle dit adieu à la famille Sublimé, qui se retire, la demoiselle cachant sous son voile son air de mauvaise humeur, la maman se rengorgeant sous son jais et son corail, et le papa mettant sa main dans la poche où est la tabatière

« Quelle sotte famille ! se dit Mathilde. Adhémar s'allierait à ces gens-là ! Oh ! non, je suis bien sûre qu'il ne le veut pas ! Et M. Bourdichon approuve ce mariage... mais de quoi se mêle-t-il ?... Cette petite impertinente ! j'ai bien peur de le voir marié a-t-elle dit !... mon Dieu !... est-ce que le monde devinerait ma faiblesse !

Mathilde se rend au cabinet de son mari. Bourdichon était seul, sa femme lui conte la visite qu'elle a reçue, et lui demande s'il est vrai qu'il approuve l'idée d'un mariage entre Adhémar et mademoiselle Idalie.

— Eh pourquoi pas ? s'écrie le gros monsieur. Marilly a de la fortune... je le pense du moins ; d'ailleurs, il le faut bien, au train qu'il mène ; il m'a même apporté vingt mille francs ce matin pour mettre dans une affaire ; mais mademoiselle Sublimé est un bon parti. Cent mille francs tout de suite, et le double en expectative... gentille avec cela, il me semble que ce ne serait pas une mauvaise affaire.

— Mauvaise affaire !.. ah ! vous voilà bien ! répond Mathilde. Vous ne voyez dans le mariage qu'une affaire !.. le cœur, l'amour, tout cela n'est rien pour vous... mademoiselle Idalie est laide, c'est une sotte comme sa mère ! ce mariage n'aurait pas le sens commun !

— Comme vous prenez feu, ma chère amie !.. D'ailleurs, Adhémar sait ce qu'il doit faire, je pense.

Mathilde s'arrête, elle rougit de s'être laissé emporter par la passion qui la domine et s'efforce de sourire, en disant :

— Oh ! vous avez raison, mon ami... après tout, cela ne nous regarde pas... mais j'étais venue pour vous annoncer le retour de cette amie dont je vous ai si souvent parlé... vous savez... madame Valméran.

— Ah ! oui... dont vous n'avez que rarement des nouvelles depuis ses voyages... Elle est revenue ?

— Oui... elle est à Paris... elle dînera peut-être avec nous... en tout cas, elle viendra passer la soirée ici... Oh ! je suis bien contente...

— Tant mieux... c'est une veuve, je crois, votre amie ?

— Une veuve de vingt-cinq ans.

— Jolie ?

— Elle était charmante... remarquable même par sa beauté, elle a eu des chagrins, car elle est bien changée. Pourtant elle est encore très bien !

— Elle a de la fortune ?

— Vingt mille francs de rente.

— Vingt mille francs... une veuve de vingt-cinq ans... jolie... Diable ! mais pour Adhémar, cela vaudrait encore mieux que mademoiselle Idalie.

Mathilde sent encore une vive rougeur lui monter au visage, elle ne peut s'empêcher de dire, en essayant de rire :

— Mon Dieu ! mon ami, vous êtes terrible aujourd'hui avec vos idées de mariage ! au reste, je ne crois pas que mon amie soit pressée de perdre encore sa liberté.

Et Mathilde se hâte de quitter le cabinet de son mari et de rentrer dans son appartement.

Ce que monsieur Bourdichon vient de dire lui a fait mal, son cœur en a tressailli.

« Ah ! Je n'ai rien à redouter de Charlésia ! se dit-elle, je suis bien aise maintenant de lui avoir confié mon secret... Sachant que j'aime Adhémar, elle ne pensera pas à l'aimer... et d'ailleurs c'est moi qu'il aime... il ne s'occupera pas d'elle. Que je sois folle d'avoir de telles pensées... mais aussi qu'elle vînt donc M. Bourdichon me dire cela... on aurait cru qu'il le faisait exprès pour me briser le cœur.

L'heure du dîner est arrivée. Charlésia n'est pas revenue ; Mathilde s'attriste, s'inquiète. M. Bourdichon a répété vingt fois que son ami n'était de retour à Paris que depuis ce matin, dont avoir mille choses à faire, que, sachant qu'il y a du monde le soir, sa toilette n'était pas sans doute telle qu'elle le désirait, et mille autres raisons que Mathilde trouve très bonnes, mais qui ne l'empêchent pas de s'impatienter en ne voyant pas arriver celle dont, depuis près de quatre ans, elle désirait en vain la présence.

Après le dîner, M. et madame Carcassonne, Dalbrun, le beau Monfignard, et quelques autres personnes, étaient déjà réunis dans le salon de M. Bourdichon, lorsqu'on annonce madame Valméran.

— Ah ! la voilà enfin ! s'écrie Mathilde en courant au devant de son amie ; et tous les yeux se portent sur la jeune dame que l'on ne connaissait pas encore.

Charlésia a en effet changé de toilette ; celle qu'elle porte en ce moment est aussi élégante que distinguée, et ajoute encore à la souplesse de sa taille ainsi qu'à la grâce de sa démarche, un murmure d'admiration accueille son entrée dans le salon.

— Cette dame est ravissante ! dit le petit Dalbrun à Monfignard.

— Oui ! oui... elle est bien faite, répond le bel homme ; mais il faudrait voir tout ça au déballage !...

— Au déballage ! dit madame Carcassonne qui a entendu ces messieurs. C'est joli ! vous êtes honnête ! vous traitez donc les femmes comme des pièces de toiles !

— Au contraire, répond Monfignard en se dandinant sur sa chaise. J'entends par là, qu'il faudrait voir cette beauté-là, débarrassée de tout ce qui la couvre...

— C'est bien, je vous comprends, mauvais sujet !... en voilà assez. Et madame Carcassonne se penchant vers Dalbrun, lui dit à l'oreille :

— Si on le déballait lui ! un paquet de graisse ! je ne sais pas trop si ce serait bien séduisant.

M. Bourdichon s'est empressé d'aller recevoir l'amie de sa femme, près de laquelle il tâche d'être aimable et galant, et que, pendant quelques minutes, il assomme de compliments. Lorsqu'enfin les deux amies trouvent un moment pour se parler, Mathilde dit à Charlésia :

— Il n'est pas encore arrivé !

— Je m'en doute... s'il eût été ici, j'aurais vu cela dans tes yeux.

— Tu crois... oh ! oui, car tu me comprends, toi... Mais tu ne te doutes pas de ce que me voulait toute cette famille qui m'est arrivée ce matin !

— Quoi donc ?

— La demoiselle est amoureuse de... lui.. et elle veut l'épouser, et l'on venait me demander mon avis sur ce mariage.

— On s'adressait bien ! Cependant, si cette demoiselle est riche... si c'est un bon parti, je pense que l'amour ne te rendrait pas égoïste...

— Si, si, très égoïste ! D'ailleurs, cela ne lui convient pas ! il n'aime pas cette demoiselle... il ne peut pas l'aimer ! ensuite il a de la fortune, pourquoi songerait-il à se... pourquoi... songerait-il !...

Charlésia, qui est placée vis-à-vis de Mathilde et tourne le dos à la porte, saisit la main de son amie, en lui disant :

— Je parie qu'il vient d'arriver... Qu'il est ici...

— Vraiment... et pourquoi ?...

— Parce que ta figure a changé... que tu n'es plus la même...

— Eh bien ! oui... oui... le voilà.

Adhémar venait d'entrer dans le salon ; après avoir salué quelques personnes, il dit bonsoir à Bourdichon qui se hâte de lui dire :

— Nous avons une nouvelle dame... Une amie de ma femme, qui revient de voyage... Ah ! c'est un peu soigné !... allez donc voir ça ; elle cause avec madame Bourdichon, vous m'en direz des nouvelles !

Adhémar qui se disposait à aller saluer Mathilde, s'avance en examinant cette dame dont on vient de lui parler et qui a encore le dos tourné ; mais au moment où le jeune homme est près de la

maîtresse de la maison, Charlésia se retourne et ses yeux rencontrent aussitôt ceux d'Adhémar qui justement cherchait à la voir.

Ces deux personnes se fixent pendant quelques instants et une expression indéfinissable se peint sur leurs physionomies. Charlésia est devenue plus pâle; mais bientôt, comme si elle eût surmonté sa faiblesse, elle essaie de sourire, de paraître calme et indifférente. Adhémar, beaucoup moins maître de lui, éprouve une émotion qu'il cherche vainement à cacher; un profond sentiment de tristesse a remplacé la vivacité de ses yeux, ce n'est plus le même homme que lorsqu'il est entré dans le salon.

L'effet que la vue de Charlésia produit sur Adhémar est trop sensible pour que Mathilde ne l'ait pas remarqué : son cœur s'en inquiète déjà, et c'est presque d'une voix tremblante qu'elle dit à Marilly :

— Est-ce que vous connaissez mon amie... madame Valméran?

Adhémar a l'air de ne savoir que répondre, enfin il balbutie :

— Mais... je crois... avoir déjà rencontré madame...

— Tu connais M. Adhémar Marilly? reprend Mathilde en s'adressant à Charlésia; mais celle-ci répond d'un ton froid :

— Monsieur se trompe... je ne le connais pas... c'est la première fois que je me trouve avec lui.

— Ah! oui... je pense que madame a raison, reprend Adhémar d'une voix faible et en baissant les yeux; c'est la première fois... je n'ai pas l'honneur de connaître madame.

Mathilde s'est pincé les lèvres, et l'on voit qu'elle n'est point la dupe des réponses qu'on fait à ses questions; cependant, elle s'efforce de dissimuler ce qu'elle éprouve; mais déjà elle ressent les atteintes d'un sentiment nouveau pour elle; déjà une inquiétude vague tourmente, oppresse son cœur; ses regards se portent alternativement sur son amie et sur son amant, toutes les fois qu'elle peut le faire sans que cela soit trop remarqué.

Madame Valméran, qui semble avoir assez d'empire sur elle-même pour commander à ses émotions, est allée se placer près du piano et se trouve à côté de madame Carcassonne qui s'empresse de lier conversation avec elle. En ce moment rien ne pouvait faire plus de plaisir à Charlésia, aussi a-t-elle l'air d'écouter avec beaucoup d'intérêt ce que lui dit la petite dame, et celle-ci profite de l'occasion pour débiter ses gasconnades.

Adhémar est allé à un autre extrémité du salon; Bourdichon lui parle depuis longtemps et il ne l'entend pas. Le mari de Mathilde finit par s'écrier :

— Ma foi, mon cher ami, je ne sais pas ce que vous avez ce soir; mais vous êtes trop distrait... Je vous parle de la famille Sublimé, vous me répondez que la pièce ne fera pas d'argent; je vous demande ce que vous pensez de mademoiselle Idalie, vous me dites : il faudrait faire des coupures. Décidément, je ne vous en dirai pas plus ce soir... vous n'y êtes plus... je ne vous conseille pas de jouer... vous prendrez les dames pour les rois.

— Oh! si, je jouerai avec plaisir, au contraire... c'est que j'ai une forte migraine...

— Cela vous a donc pris depuis que vous êtes arrivé... En entrant, vous sembliez si gai... je ne sais pas... mais vous lorgnez de loin l'amie de ma femme... je crois que madame Valméran vous donne un peu dans l'œil...

— A moi... oh! non... non, pas du tout!

— Quand cela serait, elle en vaut la peine, elle est jolie cette dame... je suis fâché qu'elle ne m'ait pas vu en tigre! mais je m'y remeurai l'année prochaine... allons, voilà qu'il ne m'écoute plus... Je vais former une bouillotte. Aimez-vous mieux un wisth?

— Oui... oui...

— Alors vous ne ferez pas la bouillotte.

— Oui... je joue à la bouillotte.

— Ah! ah! c'est trop fort! ça devient inquiétant.

Le gros monsieur s'éloigne en riant. Adhémar saisit un moment où Mathilde ne parle à personne, et s'approchant d'elle lui dit à voix basse :

— Cette dame... est donc cette amie dont vous m'avez parié, et que vous aimiez tant?

— Oui .. c'est elle; elle est revenue de ses voyages; d'aujourd'hui seulement elle est à Paris. Oh! mais vous la connaissez, j'en suis certaine!... j'ai bien vu la manière dont vous vous regardiez tous les deux; et d'ailleurs, depuis que vous avez aperçu Charlésia, je ne sais ce qui vous a pris... vous n'êtes plus le même.

— Je vous assure que vous vous trompez!

— Non, non... au reste, je le saurai demain par mon amie, car nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre.

— Pas de secrets!... oh! mais j'espère bien que vous ne lui confierez pas... notre liaison...

— Ah! vous avez peur que je ne lui dise que... vous m'aimez ...

— Ce serait une grande imprudence... les secrets du cœur ne doivent pas en sortir.... Mathilde, croyez-moi... si vous parliez... ce serait une grande faute... et puis enfin, vous n'êtes pas libre... pourquoi vous exposer à... être blâmée par votre amie...

Mathilde semble réfléchir un moment, puis elle répond :

— Soyez tranquille, monsieur, puisque vous craignez tant qu'on ne sache que je vous aime... eh bien!... je ne dirai rien à Charlésia.

— Vous me le promettez?

— Oui, monsieur, je vous le promets.

Adhémar paraît plus calme en recevant cette promesse; cependant, tout en causant avec Mathilde, il s'est retourné souvent pour voir si madame Valméran le regardait, mais celle-ci n'a pas l'air de faire la moindre attention à lui. Quant à Mathilde, dont la jalousie augmente à chaque instant, impatientée du manége d'Adhémar, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Vous voyez bien que vous ne vous occupez que d'elle... est-ce que vous avez peur qu'elle ne vous voie causer avec moi.

— Oh! quelle idée.

— C'est qu'on le croirait... ah! que je souffre... mon Dieu! est-ce déjà ma punition... mon supplice qui commence.

— Mathilde, calmez-vous, je vous en prie, on pourrait remarquer votre agitation.

— Oui... elle, n'est-ce pas?... Oh! il y a quelque chose entre vous et Charlésia... mais je le saurai... mais je...

— Allons, monsieur Marilly, on vous attend... tenez, voilà votre carte, vous êtes l'as...

C'est M. Bourdichon qui vient chercher Adhémar pour faire la bouillotte; le jeune homme, enchanté de cette occasion qui met fin à un entretien qui lui était pénible, court s'asseoir à la table de jeu avec la ferme résolution de ne pas la quitter de la soirée.

Après avoir causé longtemps, ou plutôt après avoir écouté longtemps madame Carcassonne, puis échangé quelques mots avec le beau Monfignard qui a cherché à faire l'aimable près d'elle, Charlésia s'approche de son amie et lui dit tout bas :

— Adieu, je me retire...

— Ah! tu pars! déjà...

Ce déjà est prononcé par Mathilde si faiblement qu'on l'entend à peine.

— Je suis fatiguée et j'ai besoin de repos.

— Au fait; je le conçois.., et tu t'en vas... seule.

— Sans doute; je vais prendre une voiture en bas... Oh! je ne suis pas poltronne, moi... quand on a voyagé on est aguerrie... d'ailleurs je ne voudrais pas que personne se dérangeât pour me reconduire, cela me priverait d'aller en société.

— Oh! tu as raison... je suis comme toi... adieu donc... à demain... J'ai ton adresse, je serai chez toi à midi... car tu as beaucoup de choses à me dire... tu sais!...

Charlésia se contente de presser d'une manière presque convulsive la main que lui tend Mathilde, puis elle s'éloigne en murmurant :

— A demain...

Adhémar tout en jouant suivait chaque mouvement de madame Valméran. Lorsqu'elle quitte le salon, il se lève comme pour sortir aussi; mais bientôt il retombe sur sa chaise plus triste, plus accablé encore qu'auparavant!

— Cette jeune dame est charmante, fort spirituelle, elle cause très bien, dit la petite femme du grand chasseur lorsque Charlésia est partie.

— C'est possible, dit Dalbrun d'un ton moqueur; mais quand nous étiez près d'elle, il m'avait semblé que c'était toujours vous qui parliez!

— Ça n'empêche pas, cela... d'abord il y a encore de l'esprit dans la manière d'écouter, j'ai eu un cousin, moi, qui était muet... sourd-muet... non, muet seulement... Eh bien! on avait le plus grand plaisir à causer avec lui...

— Il était spirituel? dit Monfignard en ricanant.

— Oui, monsieur, oui, sa physionomie était si mobile, si ani-

mée!... l'esprit lui sortait par les yeux. C'est au point qu'un autre de mes cousins voulut se faire couper la langue dans l'espoir que cela lui donnerait autant de physionomie; mais son père s'y opposa.

— Scélérate de Blaganville! murmure Monfignard en faisant une demi-pirouette.

— En voilà des canards! cette femme-là devrait se faire journaliste.

— Ce qu'il y a de certain, dit Bourdichon, c'est que madame Valméran est fort bien!... tournure délicieuse; je suis très content que ma femme ait des amies aussi remarquables.

— M. Carcassonne voulant aussi donner son opinion sur Charlésia, commence par se moucher et dit :

— Cette dame, à mon avis, et je crois qu'il sera partagé... cette dame, surtout au premier abord... car ensuite cela frappe moins, cette dame...

— C'est bien, mon ami, la suite à demain, dit la petite dame, va me chercher mon châle.

Les opinions sont unanimes pour trouver madame Valméran jolie. Adhémar est le seul qui ne dise rien quand on parle d'elle; et cela augmente encore les soupçons de Mathilde.

Après avoir joué tout de travers et perdu encore son argent, Adhémar est parti aussi, accompagné d'un regard de Mathilde dans lequel il ne tenait qu'à lui de comprendre bien des choses. Mais à peine s'il la remarque, tant est grande sa préoccupation; et dans la rue, marchant sans voir, et toujours enfoncé dans ses réflexions, il va se jeter dans un individu qui était près de lui et qu'il n'apercevait pas.

Un éclat de rire moqueur lui fait lever les yeux; il examine cet homme qu'il vient de cogner, et, à la clarté douteuse des réverbères, reconnaît encore ce monsieur qu'il a déjà rencontré si souvent.

— Oui, oui, c'est encore moi, murmure l'inconnu d'un ton sombre; et au même instant pressant le pas il s'éloigne et disparaît dans l'obscurité.

C'est fort singulier, se dit Adhémar; j'aurais dû arrêter cet homme et lui demander pourquoi je le trouve ainsi sur mon chemin dans des circonstances qui font époque dans ma vie.

CHAPITRE XIII.

MATHILDE CHEZ CHARLÉSIA. — UNE VISITE A SAINT-MAUR.

On dort mal quand on est jaloux; c'est un sentiment qui agite les nerfs, qui fouette le sang, et qui tend continuellement l'esprit. On devrait ordonner la jalousie comme remède aux gens lourds, apathiques et atteints d'obésité. Mais vous remarquerez que ces personnes-là n'ont jamais eu la plus légère atteinte de ce sentiment.

Mathilde a passé la nuit en proie à l'inquiétude, aux soupçons, à toutes les tortures que cause la jalousie; et cependant rien encore ne justifie ses alarmes, mais l'incertitude est souvent plus pénible que la connaissance d'un malheur. Il lui tarde d'être chez Charlésia, de la revoir, de la questionner à son aise; en se trouvant seule avec elle, elle espère que son amie lui fera confidence de tous ses secrets et surtout de ce qui regarde sa liaison avec Adhémar.

Après s'être levée de bonne heure, Mathilde s'habille, quoique l'heure de sortir ne soit pas venue. A chaque instant ses regards consultent sa pendule et elle se dit :

« Pas encore midi!... cette heure-là n'arrivera donc jamais. »

Enfin vingt minutes avant l'heure, elle sort, prend une voiture et se fait conduire chez madame Valméran.

Charlésia occupe un appartement au fond d'une cour, dans une belle maison de la rue Verte, faubourg Saint-Honoré. Pour se loger là, il faut désirer le calme et la solitude; Mathilde pense avec joie que ce n'est pas le quartier d'Adhémar

Madame Valméran est seule dans son boudoir, ayant devant elle un petit meuble où elle serre des lettres et des papiers. Lorsqu'on lui annonce Mathilde, elle se hâte de renfermer une lettre qu'elle venait de lire, puis elle va au devant de son amie.

Mais sont-elles toujours amies ces deux femmes qui la veille encore se donnaient les témoignages d'une affection si vraie, si réciproque! On en douterait en les revoyant maintenant ensemble.

Le sourire de Mathilde est forcé. Dans les regards qu'elle attache sur Charlésia, il y a comme un désir de vouloir lire au fond de son âme et qui ne se traduit pas par de la bienveillance; sa voix même a changé, elle est devenue sèche, brève, elle décèle une émotion, un trouble que l'on voudrait en vain cacher.

Charlésia se montre calme, mais froide; dans la manière dont elle accueille Mathilde, il y a plus de gêne, plus de contrainte que d'amitié; et lorsque ce sentiment semble par habitude vouloir reparaître encore, on dirait qu'une pensée arrive aussitôt, qui l'arrête et l'empêche de se montrer.

Qu'il faut peu de chose pour détruire ces doux attachements formés dans la jeunesse et qu'on se flatte de conserver jusqu'au bout de sa carrière! Le regard d'un homme brouillera bien vite deux anciennes amies; le sourire d'une femme fera deux ennemis de ces hommes qui se traitaient comme des frères.

Mais les hommes se raccommodent quelquefois, tandis que les femmes ne se pardonnent jamais. Cela prouve seulement qu'elles y mettent de l'amour-propre.

— Me voici, dit Mathilde en s'asseyant; j'avais hâte de te revoir... si j'avais osé je serais venue plus tôt...

— Il fallait venir... nous ne sommes pas en cérémonie.

— Mais quelquefois... on peut avoir du monde, et...

— Qui veux-tu que je reçoive? Partie il y a près de quatre ans, je n'avais pour amie... véritable, que toi. J'ai oublié toutes mes autres connaissances qui doivent en avoir fait autant. Je n'ai jamais beaucoup aimé le monde... je ne veux voir personne.

— Personne... que moi?

— Oh! cela va sans dire.

— Tu es dans un quartier solitaire, cette rue du moins... et au fond d'une cour. Ton logement me paraît fort beau, mais il est triste.

— Il me plaît beaucoup comme cela.

— Ah!...

Mathilde s'arrête; elle brûle de parler et ne sait comment entamer ce qu'elle veut dire. Charlésia ne cherche pas à la mettre à son aise.

— Charlésia, hier matin, pendant que tu étais chez moi, tu allais me conter à ton tour toutes tes aventures... me dire tes chagrins... car tu as eu bien des peines à ce que j'ai pu comprendre. Une visite importune t'a empêchée de me faire tes confidences. Mais à présent nous voici seules... nous ne serons pas dérangées... Tu vas parler, je t'écoute.

Le front de Charlésia devient sombre et soucieux, elle détourne ses regards et répond après une assez longue hésitation :

— Mais... en vérité, ma chère Mathilde, je ne sais pas pourquoi tu t'imagines que je dois avoir des secrets à te confier. J'ai voyagé longtemps, j'ai parcouru l'Italie, la Suisse, les Alpes... Il m'est arrivé de ces aventures, comme à toutes les personnes qui voyagent... de mauvaises auberges, de mauvaises routes... cependant je n'ai pas eu le plus petit épisode de voleur!... je me suis souvent ennuyé après la France... j'ai été malade assez longtemps à Naples. Je n'ai pas rencontré dans d'autres climats ce bonheur... après lequel je soupirais et que je rêvais auprès de toi; un homme qui aurait bien compris mon cœur... qui aurait été digne de mon amour... non, je ne l'ai pas rencontré... je vois qu'il faut renoncer aux illusions de ma jeunesse; et c'est pour cela peut-être que tu m'as trouvée triste et changée.

En écoutant Charlésia, le front de Mathilde s'est aussi rembruni et elle lui répond avec l'accent du reproche :

— Hier, vous aviez un secret à me confier... oh! vous en êtes convenue, et aujourd'hui vous n'avez plus rien à dire! Moi, en vous revoyant, je vous ai raconté tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation. Je vous ai fait un aveu sincère... ma confiance a été telle que je n'ai pas craint de rougir devant vous... Ah! j'ai eu tort... j'ai eu grand tort, je le vois!... car vous payez bien mal ma confiance...

— Pourquoi ces reproches? dit Charlésia en cherchant à prendre un air moins contraint. Pourquoi voulez-vous que j'aie une confidence à vous faire... vous m'avez fait l'aveu de vos sentiments secrets pour... un autre que votre mari... Cet aveu, je ne vous l'avais pas demandé... et si j'avais pu deviner ce que vous alliez me confier, je... mais enfin vous ne devez pas craindre que j'a-

buse jamais de votre confidence... ce secret mourra dans mon sein...

— Oh! sans doute je ne vous crois pas capable de me trahir! mais je ne m'en repens pas moins de vous avoir tout dit. Ah! il avait raison, lui! en me défendant de vous confier nos amours!... mais il n'était plus temps!...

— Comment... il vous l'a défendu...

— Ah! vous savez donc de qui je veux parler?...

Charlésia devient encore plus pâle et elle balbutie :

— Mais il me semble... d'après ce que vous m'avez dit... c'est bien facile à deviner...

— Oh! oui, pour vous ce doit être très facile... mais qui sait... moi aussi peut-être... je devinerai... je devinerai le mystère qu'on me cache.

Mathilde sourit d'un air plein d'amertume et garde quelque temps le silence; mais bientôt, comme si elle n'était plus maîtresse de se contenir, elle s'écrie :

— Oh! tenez! je ne puis plus y tenir!... il faut que je parle... car ce que j'ai là m'oppresse, me brûle... car il faut que je vous dise tous les tourments que j'éprouve, toutes les angoisses qui, depuis hier, déchirent mon cœur... Charlésia, c'est depuis que vous l'avez vu hier... c'est depuis que vous savez que c'est Adhémar que j'aime, que vous n'êtes plus la même avec moi... vous connaissez Adhémar... oh! vous le connaissez... votre trouble à tous deux en vous revoyant... sa tristesse ensuite... puis sa crainte que je ne vous apprenne notre liaison... oh! c'était trop visible!... Charlésia... pourquoi me faire un mystère de ce qui a existé entre vous et lui... vous l'avez aimé, j'en suis sûre... peut-être vous aime-t-il toujours... eh bien! dites le moi donc... dites-le moi, pour que je l'aie... pour que je pleure seule... seule, et que ce ne soit plus devant vous!...

De grosses larmes coulent des yeux de Mathilde qui s'est couvert le visage de son mouchoir. Charlésia est vivement émue, elle aussi verse des pleurs qu'elle cherche en vain à retenir; on dirait qu'un grand combat a lieu au fond de son cœur, enfin elle répond :

— Non, Mathilde, non, vos craintes ne sont pas fondées... ne soyez pas jalouse de moi... oh! vous avez bien tort de l'être... M. Adhémar ne m'aime pas... soyez-en certaine... et moi... oh! je n'ai pas le moindre amour pour lui. Encore une fois, Mathilde, croyez-en ma parole... je ne verrai jamais celui que vous aimez... vous ne devez pas éprouver la moindre jalousie à cause de moi.

— Mais enfin... vous l'avez connu! reprend Mathilde après un moment. Je me rappelle en effet qu'il a voyagé... été en Italie, c'est là peut-être que vous vous serez rencontrés?

Charlésia est quelque temps sans répondre, puis elle dit avec effort :

— Monsieur Adhémar est un étranger pour moi.

— Il suffit! vous ne voulez pas m'en dire davantage... je ne dois plus insister... mais vous m'avez assurée que ma jalousie était injuste, et je vous crois... oh! je veux vous croire! je souffre assez déjà d'avoir perdu votre confiance... vous ne m'en croyez plus digne... puisque vous ne voulez plus me dire... m'avouer... car certainement il y a quelque chose entre vous et... lui... et vous ne voulez donc pas me le confier...

Charlésia baisse les yeux et ne répond rien. Mathilde garde le silence en regardant celle qui est devant elle; on voit qu'elle attend, qu'elle espère que madame Valméran parlera. Mais plusieurs minutes s'écoulent, et Charlésia continue à se taire. Mathilde se lève tout à coup, en s'écriant :

— Ah! je vois bien que toutes mes prières seraient vaines... que ma voix n'arrive pas jusqu'à votre cœur!... mais aussi j'étais bien orgueilleuse... moi! une femme coupable... moi qui manque à tous mes devoirs... penser que l'on déposerait un secret dans mon sein... comme si j'étais encore digne de cette marque d'amitié... oh! non... on me méprise à présent!...

— Mathilde! vous êtes bien cruelle! murmure Charlésia en mettant son mouchoir sur ses yeux. Si vous saviez... combien je... suis à plaindre...

— Vous voyez bien que vous avez quelque chose... un secret... un secret pour moi!... qui n'en ai pas eu pour vous.

Charlésia fait un nouvel effort sur elle et répond :

— Je n'ai pas d'autre peine... que d'être arrivée à mon âge... sans avoir su inspirer cet amour... que l'on a pour vous... car vous êtes aimée, vous... Il vous adore... celui pour qui... vous avez tout sacrifié... il vous adore! ah! il me semble que vous devriez vous trouver heureuse!

— Oui... je le serai... s'il m'aime toujours... si je suis sûre qu'il n'en aime pas d'autre. Allons, je vois que... enfin, vous êtes bien décidée... Oh! vous avez de la fermeté dans le caractère, vous! Je vais vous quitter... je vais rentrer chez moi...

— Vous... partez déjà?

— Mais sans doute.

Mathilde a fait quelque pas vers la porte, Charlésia l'a suivie en marchant la tête penchée sur sa poitrine; au moment de sortir de l'appartement, Mathilde s'arrête, regarde son amie et s'aperçoit qu'elle a les yeux baignés de larmes; alors elle se rapproche d'elle, lui prend d'abord la main, puis l'entoure de ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises, en lui disant :

— Tu ne m'aimes donc plus?... tu me laissais partir sans m'embrasser.

— Si... si... je t'aime toujours... je serai toujours ton amie...

— Oh! oui... n'est-ce pas... ne soyons plus fâchées...

— Mais... c'est toi qui l'étais.

— Eh bien, pardonne-moi!... J'avais tort. Et nous nous disions *vous*? .. Ah! Charlésia, comment avons-nous pu nous dire vous!... cela n'arrivera plus, n'est-ce pas?

— Oh! non... il ne faut plus que cela arrive... Tu seras toujours la même pour moi, Mathilde... tu me confieras tes moindres peines... tes chagrins... tu me parleras de... celui que tu aimes .. tu me diras tout!

— Oui, oh! tu sais bien que je ne puis pas avoir de mystère, moi!

— Tu viendras me voir souvent!

— Cela ne te contrariera pas?

— Bien au contraire, ce sera mon seul plaisir.

— Mais... toi... tu... viendras aussi?

— Oh! moi, je n'aime pas le monde! J'irai te voir quelquefois... mais... le matin... quand tu seras seule... j'aime mieux cela.

— Oh! oui, tu as raison, on est plus libre pour causer!

On voit que cet arrangement convient beaucoup à Mathilde, car elle redevient d'une humeur charmante; elle embrasse encore Charlésia, son amitié est revenue plus forte que jamais depuis qu'elle voit que son amie ne désire pas se retrouver avec Adhémar. Elle reste encore une heure avec madame Valméran; l'entretien des deux amies est vif, animé; mais lorsque Mathilde parle d'Adhémar, Charlésia se tait et se borne à écouter. Enfin, Mathilde dit adieu à son amie, l'embrasse et la quitte en lui promettant de venir la revoir sous peu de jours, mais sans la solliciter pour qu'elle vienne aussi chez elle.

Quand Mathilde est partie, Charlésia reste pendant assez longtemps comme plongée dans ses réflexions. Enfin elle se lève, sonne sa femme de chambre, se fait habiller pour sortir, puis ordonne qu'on fasse venir une voiture.

Quand la voiture est devant la porte, Charlésia y fait porter une ample provision de jouets d'enfants et de bonbons dont elle a fait emplette la veille; ensuite elle monte dans la voiture, sans se faire accompagner par aucun domestique, et dit au cocher de la conduire à Saint-Maur.

On est alors au mois de juin, à cette belle époque de l'année où les arbres sont parés d'une verdure nouvelle, où les fleurs ornent les prairies, émaillent les gazons et embaument les bois. Mais Charlésia semble voir d'un œil indifférent toutes ces beautés que la nature étale à ses yeux; toujours triste et méditative au fond de sa voiture, elle traverse sans les admirer les jolies allées du bois de Vincennes; de temps à autre, si elle penche sa tête contre la portière, c'est seulement pour voir si l'on arrive au lieu qu'elle a indiqué.

Lorsqu'on est dans Saint-Maur, le cocher demande de quel côté il doit se diriger; Charlésia lui fait prendre une petite ruelle qui s'écarte un peu de la route et fait arrêter devant une maisonnette assez gentille, qui n'est pas assez élégante pour annoncer une maison bourgeoise, mais qui semble trop bien tenue pour n'être qu'une demeure de paysan.

Charlésia est descendue chargée de jouets et de bonbons; elle traverse une petite cour plantée d'arbres et entre dans une salle au rez-de-chaussée de la maison. Là était une femme d'une quarantaine d'années, habillée en bonne fermière, dont la figure ronde, rouge et joviale annonçait la santé et le contentement; cette femme donnait à manger à un petit garçon qui pouvait avoir deux ans et demi, qui était très délicat, très mignon, avait des traits fins et doux

à la fois, et dont les vêtements recherchés n'annonçaient pas l'enfant d'un paysan.

A la vue de Charlésia, le petit garçon fait un cri de joie et tend ses petits bras vers elle en criant :

« Maman !... maman !... voilà maman ! »

La grosse femme se hâte de se lever et fait de profondes révérences.

Charlésia court d'abord à l'enfant, qu'elle embrasse tendrement et auquel elle donne des jouets et des bonbons en lui disant :

— Tiens, Charles, c'est pour toi tout cela ! mais tu seras bien sage, bien obéissant, tu ne feras pas trop endêver la bonne madame Mignot, qui veut bien avoir soin de toi et te traiter comme son enfant !

— Oui, oui, je suis bien sage, répond le petit garçon en poussant des cris de joie à la vue de tout ce qu'on lui apporte.

— As-tu dit merci, mon petit ange, répond la mère Mignot en présentant une chaise à Charlésia. Asseyez-vous donc, madame... c'est que, voyez-vous, les enfants, faut leur apprendre la politesse de bonne heure... vous avez vu le mien ! un gas qui a douze ans bientôt, et qui est grand comme père et mère, sauf vot' respect. Eh bien, madame, il est capable d'arriver à tout, ce garçon-là, le maître d'école l'a dit, parce qu'il ne rencontrerait pas un chien, sauf vot' respect, sans lui ôter son chapeau.

— Comment Charles a-t-il été depuis hier ? se plaît-il chez vous ? est-il gai ? a-t-il de l'appétit ?

— Oh ! oui, madame, tout cela va bien ! nous nous entendrons bien ensemble ! Soyez tranquille : d'abord, moi, j'adore les enfants, j'aurais voulu en avoir une trollée... mais il ne m'en est venu qu'un... mon gas Pierre... Pierrot, comme je l'appelons... et vous comprenez que c'est avec plaisir que je me sommes chargée de vot' enfant... d'abord vous payez grassement... mais c'est pas ça seulement qui me guide... j'aime les moutards, moi ! et je passerais ma journée à jouer avec ce cher ami.

— Je sais, madame Mignot, que vous êtes une bonne et digne femme... on ne l'a dit dans le pays... et c'est pour cela qu'en revenant en France je vous ai confié ce cher petit... que... des raisons puissantes m'empêchent de garder près de moi, mais que je viendrai voir souvent, oh ! bien souvent !

— Tant que vous voudrez, madame ; ça me fera toujours plaisir, à moi ! Je ne suis pas comme les nourrices qui mangent les confitures de leurs nourrissons dès que les parents sont partis. . j'aurai toujours bien du contentement à vous voir !

Charlésia a été prendre le petit Charles ; elle l'assied sur ses genoux, l'embrasse, le contemple, puis l'embrasse encore en murmurant bien bas, et du ton de la plus profonde tristesse.

« Pauvre petit ! »

Il y avait assez longtemps que la jeune femme était chez la mère Mignot ; elle caressait toujours l'enfant, et laissait parler la paysanne, qui était extrêmement bavarde, et faisait très volontiers les demandes et les réponses. Mais l'arrivée d'un grand chasse de douze ans, qui porte des livres sous son bras et un panier de l'autre, interrompt le monologue de madame Mignot ; elle court à son fils en s'écriant :

— Tiens, v'là Pierrot ; bonjour, mon gas ; salue donc madame... c'est la maman de Charles qui vient nous voir... et qui t'a apporté ce beau livre et des dragées.

M. Pierrot saute sur les dragées et en met dans sa bouche tant qu'elle peut en contenir, en faisant de grandes démonstrations de joie.

— As-tu dit merci, mon garçon ?

— Merci, madame.

— Et ce joli livre, hein ! c'est les contes de la mère l'Oie

— Oh ! les belles images !

— Est-ce qu'on ne dit pas merci à madame pour ça ?

— Merci, madame.

Charlésia se dérobe à ce déluge de remerciements en faisant ses adieux à la mère Mignot ; après avoir encore embrassé tendrement le petit garçon, qu'elle recommande aux soins de la bonne villageoise, elle remonte en voiture et reprend la route de Paris, tandis que la mère Mignot se met sur la porte pour la voir s'éloigner, en répétant à son fils :

— Qu'est-ce qu'on dit donc à cette dame ?

CHAPITRE XIV.

DES RUPTURES.

Depuis sa rencontre avec madame Valméran à la soirée de M. Bourdichon, Adhémar n'est plus le même, son humeur a totalement changé ; au lieu de cette gaieté, de cette insouciance et de cette amabilité qui le faisaient distinguer dans le monde, il montre maintenant de l'abattement, de la mélancolie ; il semble toujours préoccupé d'une pensée secrète qui l'empêche souvent de prendre part à ce qui se dit autour de lui, enfin, lorsqu'il veut rire, lorsqu'il cherche à paraître heureux, sa gaieté n'est pas naturelle, et l'on voit trop qu'elle sert de masque à un autre sentiment.

Cependant Adhémar va beaucoup dans le monde, il ne manque pas une réunion chez M. Bourdichon ; mais en entrant dans le salon, ses yeux cherchent quelqu'un, et toute la soirée ses regards se tournent vivement vers la porte lorsqu'il arrive du monde, puis une expression de tristesse se peint sur son visage, comme si son attente était toujours trompée.

Mathilde, qui observe sans cesse Adhémar, ne perd pas un de ses mouvements ni de ses regards ; cherchant, sous l'apparence de la gaieté, à cacher les tourments qu'elle éprouve, elle le plaisante quelquefois sur son air sérieux ou distrait ; mais elle ne lui reparle plus de Charlésia, qui n'est pas revenue à ses soirées, car elle devine bien que c'est d'elle qu'il est occupé, que c'est après elle qu'il soupire, et que sa tristesse n'est que la suite du dépit qu'il éprouve de ne point la revoir.

M. Bourdichon, qui n'a pas les mêmes motifs que sa femme pour ne point parler de madame Valméran, dit un soir à Mathilde pendant la réunion :

— Est-ce que ton amie ne viendra pas ce soir, ma bonne ?

— Je n'en sais rien, répond Mathilde d'un ton bref.

— Elle vient bien rarement à nos soirées.

— Elle n'aime pas le monde... elle vient me voir le matin.

— C'est fort mal ! dit Monfignard. Comment, cette jolie veuve n'aime pas la société !... mais c'est un mauvais tour qu'elle nous a fait, alors, de s'être montrée une fois... c'est pour lancer un trait comme les Scythes !

— Je crois que Monfignard s'était déjà enflammé pour ton amie, reprend M. Bourdichon.

— Peut-être... je ne dis pas non, dit le bel homme en s'étendant sur un divan.

Adhémar lance sur Monfignard un regard courroucé ; mais celui-ci ne s'en aperçoit pas ; Mathilde seule l'a remarqué. L'arrivée de la famille Sublimé met fin à cette conversation. Le petit mouvement d'humeur de mademoiselle Idalie n'a pas tenu contre le désir de se retrouver avec Adhémar, et elle a été la première à solliciter sa mère pour aller chez madame Bourdichon.

De son côté, Mathilde, qui a maintenant dans l'esprit des choses qui l'occupent infiniment plus que mademoiselle Idalie, reçoit les Sublimé avec beaucoup de politesse, et semble désirer que la présence d'Idalie donne un autre tour aux pensées d'Adhémar.

Mademoiselle Sublimé a été sur-le-champ placer sa chaise à côté de celle du jeune homme qu'elle veut épouser, et qui est alors assis près du piano. La maman va se joindre à plusieurs dames qui causent, en ayant l'air de dire à sa fille :

— Fais ce que tu voudras ! je te laisse la bride sur le cou.

M. Sublimé est allé regarder la pendule, et sort déjà de sa poche une boîte à musique qu'il se dispose à placer malignement sur la cheminée. Enfin le petit prodige, que l'on a aussi amené, va toucher à tous ces jolis objets que les dames placent sur une étagère.

Mademoiselle Idalie, qui croit que M. Bourdichon a fait part à Adhémar des projets de ses parents, commence par faire de petites mines lorsqu'elle est près du jeune homme, s'apercevant qu'il n'y fait pas attention, elle se décide à entamer la première la conversation :

— Il y a bien longtemps que nous ne sommes venus ici... au moins trois semaines... oh ! oui, quatre même... n'est-ce pas, monsieur Adhémar ?

Le jeune homme répond avec un sérieux glacial :

— Je n'ai pas compté, mademoiselle.

— Ah!... ça ne vous a donc pas semblé long.

Adhémar répond machinalement :

— Pardonnez-moi, mademoiselle !

— Ah ! c'est ce que... je pensais ; et à moi aussi cela m'a semblé long. Mais si vous aviez voulu venir à la maison, rien ne vous en empêchait... vous deviez être sûr que cela nous aurait fait grand plaisir... Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?... est-ce que vous n'avez pas osé ?... mais il faut oser.

— Mademoiselle... vous êtes bien bonne... je vais voir s'il y a une place à la bouillotte !

Et Adhémar se lève et se dirige vers la pièce où l'on joue, sans faire plus d'attention à mademoiselle Idalie. Celle-ci ne comprenant rien à la conduite du jeune homme, quitte sa place et va parler bas à sa mère. Madame Sublimé fait un signe à son époux qui s'approche, et auquel elle parle dans l'oreille gauche, tandis qu'Idalie lui souffle dans l'oreille droite ; Dardanus, soufflé des deux côtés, s'élance comme un ballon vers M. Bourdichon, et, le prenant à part, lui dit :

— Mon cher monsieur Bourdichon, est-ce que vous n'avez pas tâté M. Marilly relativement aux intentions de ma fille... c'est-à-dire à nos intentions... de mariage.

— Ah ! ma foi non, ça m'est sorti de la tête ! répond le gros monsieur ; j'ai tant d'affaires en train !

— Diable !... ça contrarie beaucoup Idalie, parce que... elle s'attendait naturellement. Est-ce que vous ne pourriez pas lui en causer un peu ce soir... sans avoir l'air de rien, pendant que je ferai jouer mon grand carillon... je l'ai apporté exprès.

— Moi, je ne demande pas mieux, et, comme cela, vous saurez tout de suite ce qu'il me répondra.

— C'est cela.... allez.... vous me retrouverez contre la cheminée.

Trouillade se présente à la porte du salon, dans son costume de Figaro, et se pose comme sa statuette. — Page 52.

M. Sublimé va faire jouer sa petite musique, en faisant à ses dames des signes d'intelligence. Un temps assez long s'écoule, car Adhémar s'était placé à la bouillotte, et ce n'était pas là que M. Bourdichon pouvait lui faire part des intentions de la famille Sublimé à son égard. Enfin Adhémar quitte le jeu ; le mari de Mathilde l'a pris à part, et, après un entretien assez court, M. Bourdichon va dire tout bas à M. Sublimé :

— C'est fini... votre commission est faite.

— Eh bien ? il est enchanté !

— Il refuse positivement, en remerciant beaucoup de l'honneur qu'on veut lui faire. Il ne veut pas se marier.

— Ah ! bah !

— Je lui ai fait en vain comprendre les avantages de cette union... j'ai glissé un mot de la dot... mais c'est un jeune homme qui ne fait aucun cas de l'argent... il faut qu'il soit fort riche. Enfin son dernier mot est : Je ne veux pas me marier.

— Allons, je vais dire cela à ma femme... quand l'air sera fini... c'est : *Vous avez des droits superbes...* le reconnaissez-vous ?

— Très bien.

Madame et mademoiselle Sublimé, regardaient avec impatience Dardanus qui, appuyé contre la cheminée, attendait tranquillement que sa boîte eût achevé l'air du *Nouveau Seigneur*. Enfin la musique ayant cessé, M. Sublimé s'approche de sa femme et lui dit à l'oreille :

— Il ne veut pas se marier.

Madame Sublimé reste pétrifiée. Quand à Idalie, elle pense avoir mal entendu et dit à son père :

— Qu'a-t-il répondu ? vous voyez bien, papa que je grille d'impatience ?

— Il ne veut pas se marier.

Mademoiselle Idalie pâlit, puis se mord les lèvres, puis veut affecter de rire ; et enfin présumant que dans sa situation et en présence d'Adhémar une attaque de nerfs ne peut que la rendre très intéressante, elle se relève à demi, étend les bras, pousse un cri, chancelle et se laisse tomber lourdement sur les genoux de sa mère, mais madame Sublimé n'étant pas préparée à recevoir sa fille, ou n'ayant peut-être pas une chaise assez solide, est renversée en arrière par le choc et tombe avec Idalie sur le tapis du salon.

La maman pousse les hauts cris, la fille des gémissements. Ces dames sont tombées si malheureusement qu'on voit très bien la couleur de leurs jarretières. Il se fait un grand mouvement dans le salon, chacun veut courir relever ces dames ; mais les hommes qui arrivent les premiers s'y prennent si gauchement que les jarretières restent fort longtemps en vue. Cependant M. Eudoxe, entendant crier sa mère et sa sœur, veut aller près d'elles, et, en se précipitant en avant, renverse l'étagère de Mathilde, et brise une partie des charmants objets placés dessus.

Ce chef-d'œuvre du petit prodige achève de mettre le désordre dans le salon. Enfin les dames sont relevées ; pourtant Idalie s'obstine à tenir ses yeux fermés, ce qui ne l'empêche pas de crier :

— Allons-nous-en.... emportez-moi !... je veux qu'on m'emporte !

Madame Sublimé, dont la coiffure s'est retournée en tombant et qui vient d'apercevoir sa tête dans une glace, s'écrie à son tour :

— Oh ! oui, partons ! car cette chute m'a tout à fait dérangée... Monsieur Sublimé, faites avancer une voiture... Je crois qu'il faudra m'emporter aussi.

M. Sublimé se hâte de sortir, laissant à d'autres le soin d'em-

porter sa femme et sa fille. Quelques messieurs, qui ont trouvé de leur goût la couleur des jarretières de mademoiselle Idalie, se sont déjà empressés de la transporter jusqu'à la voiture. Madame Sublimé voyant que personne ne se présente pour l'emporter se décide à s'en aller en tenant par la main le petit prodige qui, sur son chemin, trouve encore moyen de renverser un plateau de verres à punch.

Après le départ de la famille Sublimé, l'ordre étant rétabli dans le salon, un feu roulant de plaisanteries naît de la chute des deux dames, et chacun se demandant ce qui avait pu causer l'évanouissement de la jeune fille. Mathilde le dit tout bas à l'oreille d'une dame qui le répète tout bas à une autre, si bien qu'au bout d'un moment toute la société sait que M. Marilly a refusé la main de mademoiselle Idalie; et comme cette demoiselle est riche, on demeure plus persuadé que jamais qu'Adhémar est fort riche aussi ; et M. Monfignard se mord encore les lèvres avec dépit; tandis que Mathilde regarde celui qu'elle aime presque avec reconnaissance et que M. Bourdichon murmure:

« Tout cela nous coûte pour plus de cinq cents francs de porcelaines... C'est une peste que ce petit prodige !... Quand les parents ont des enfants si extraordinaires, ils devraient bien ne jamais les mener en société. »

Le lendemain de cette soirée, Mathilde était chez Adhémar à neuf heures du matin; la veille, elle lui avait dit à l'oreille : « à demain, » et il lui avait répondu : « à demain ; » mais ce n'était plus avec ce frémissement de plaisir qu'il éprouvait lors de leurs premiers rendez-vous.

Mathilde s'apercevait bien de la froideur d'Adhémar ; une femme ne se trompe guère sur les sentiments qu'elle inspire ; quelquefois elle cherche à s'abuser elle-même, lorsque ce qu'elle entrevoit est pénible pour son cœur; mais les illusions n'approchent jamais de la réalité.

Adhémar est ce jour-là plus froid, plus distrait que de coutume ; Mathilde soupire, et, après l'avoir regardé longtemps avec tristesse, lui dit :

— C'est donc bien vrai que vous ne m'aimez plus ?

Le jeune homme la regarde d'un air surpris, en répondant :

— Pourquoi me dites vous cela?

— Il y a longtemps que je le vois... je veux en vain me faire illusion... je m'étais promis de ne vous adresser aucun reproche... car je sais bien qu'ils seraient inutiles... et malgré moi... oh ! mais je ne vous fais point de reproches! je regrette seulement que mon bonheur ait duré si peu!

— Mon Dieu ! je suis toujours le même avec vous... je ne sais pourquoi... vous pensez que... je ne vous aime plus... Est-ce parce que j'ai refusé la main de mademoiselle Sublimé, que vous me dites cela ?... est-ce que vous auriez voulu que je l'épousasse !

— Non, sans doute, je ne l'aurais pas voulu... mais je ne sais pourquoi, il me semble que ce n'est pas à moi que vous faites ce sacrifice.

— D'abord, ce n'est pas un sacrifice! je ne veux pas me donner ce mérite. Cette demoiselle ne me plaisait pas du tout.

— Je le crois... vous avez meilleur goût... ce n'est pas pour moi que je dis cela.

— Pourquoi ne le diriez-vous pas pour vous ?...

— Parce que vous ne m'aimez plus... oh ! non... car à présent vous me recevez froidement, et comme si c'était seulement par habitude... car il n'y a plus d'amour dans vos yeux, dans vos discours... car... vous semblez triste et ennuyé près de moi.

— Ennuyé !... ah ! par exemple !... moi qui aime tant à causer avec vous !...

— Autrefois !

— Toujours...

Adhémar garde un moment le silence, caressant machinalement la main de Mathilde qu'il tient dans les siennes, enfin il reprend :

— Et... et... votre amie... madame Valmeranz.. y a-t-il longtemps que vous l'avez vue ?

Mathilde rougit de dépit et retire brusquement sa main en répondant :

— Je l'ai vue hier.

— Ah !... vous allez chez elle... souvent?

— Oui, monsieur.

— Elle ne vient plus à vos soirées ?

— Non.

— Et... est-ce qu'elle vous parle de...

Adhémar s'arrête, il n'ose pas achever sa pensée, il reprend :

— Vous ne lui avez pas fait confidence de... notre liaison, n'est-ce pas ?

Mathilde court prendre son chapeau et son châle; elle met l'un et l'autre en s'écriant d'une voix étouffée par la colère :

— C'en est trop, monsieur, vous abusez de ma patience ! puisque vous n'êtes occupé que de madame Valméran, puisque c'est pour que je vous parle d'elle que vous êtes avec moi, je cesserai à l'avenir des visites qui ont une autre pour sujet !... Vous ne m'aimez plus, oh ! je ne le vois que trop ! Je ne puis pas vous forcer à me parler d'un amour que vous n'éprouvez plus... mais vous entendre me parler d'une autre, c'est aussi ce que je ne puis supporter. Adieu, monsieur, pensez à... mon ami !... parlez d'elle à votre aise... mais ce ne sera plus avec moi.

En disant ces mots, Mathilde est sortie brusquement de chez Adhémar; celui-ci est resté immobile, l'action de la jeune dame a été si précipitée, qu'il n'a pas eu le temps de s'opposer à son départ. Il reste un moment absorbé dans ses pensées, puis il dit :

« Après tout, pourquoi l'aurai-je retenue... elle exige trop ! elle veut vraiment de l'amour ! et je ne puis plus lui en offrir !... et le pis, c'est que je n'ai plus le courage de la tromper ! Ah ! depuis que j'ai revu Charlésia, toutes les autres images se sont effacées de mon cœur ! C'est un malheur pour moi qu'elle soit revenue en France,

Azéma arrache le cordon de sa sonnette. — Page 53.

ou du moins que je l'aie rencontrée... et il faut qu'elle soit l'amie de Mathilde!... Elle ne revient plus à ses soirées... est-ce crainte de m'y voir?... Je dois le supposer!... Ma présence lui est donc bien insupportable... Ah! si je ne la vois point en réalité, j'ai du moins son image! »

Adhémar va à son secrétaire, y prend le portrait qui était auparavant dans son logement du boulevard Saint-Denis, mais que depuis quelque temps il emportait presque sans cesse avec lui, et, se jetant sur un siége, se met à contempler cette image qui retraçait fidèlement les traits de Charlésia, puis retombe dans ses réflexions; il en est tiré par de violents coups de sonnette, il pose le portrait sur son secrétaire, qu'il oublie de refermer, et va vers la porte en se disant :

« Mathilde revient!... Pauvre femme!... Il faut au moins que j'aie l'air de l'aimer! »

Il ouvre sa porte; mais au lieu de Mathilde, c'est la gentille Emmeline qui paraît devant lui, et qui entre dans l'appartement en s'écriant :

— On ne m'avait donc pas trompée, c'est donc bien vrai, monsieur a deux logements!...

Adhémar est un moment embarrassé; mais comme tout ce qui lui arrive en ce moment n'est pas de nature à le désespérer, il prend le parti le plus sage, et c'est en riant qu'il présente un siége à sa nouvelle visiteuse.

— Deux logements! quelle horreur!... et pourquoi faire... cela se devine... Ah! il vous en faut dans tous les quartiers!...

— Asseyez-vous, madame...

— Non, je ne veux pas m'asseoir. Quand M. Trouillade m'a dit ce matin : Mon voisin n'a pas couché chez lui, il découche très fréquemment... il mène une vie très décolletée...

— Ah! M. Trouillade vous a dit cela, c'est sans doute en remerciement de mon lièvre et de votre dîner; je lui en tiendrai compte.

— J'ai cru qu'il plaisantait! qu'il voulait seulement me rendre jalouse... J'ai été parler à votre portière. Madame Coquenard a d'abord voulu faire la discrète, mais j'ai pris un couteau en menaçant de m'en percer. Alors elle m'a avoué que vous aviez fait porter une foule de choses, des hardes, des livres, dans une maison de la rue de Navarin; mais elle n'en savait pas plus. Cela m'a suffit, je me suis mise en route; je ne savais pas le numéro mais je suis entrée dans toutes les maisons de ce côté de la rue, et j'aurais été dans les autres, si je ne vous avais pas trouvé ici.

— Vous me direz aussi bien tout cela étant assise... Vous devez être fatiguée, ma chère amie, si vous avez visité tant de maisons!

— Je crois que monsieur se fiche encore de moi!... Oh! vilain monstre! quel dommage que je ne sois pas venue plus tôt, j'aurais sans doute trouvé votre passion d'ici!... quelque lorette, sans doute! car c'est le quartier; il y en a dans la maison, le portier me l'a dit.

— Non, ma chère Emmeline, je ne connais pas de lorettes, je vous le certifie... J'avais loué ce logement... par circonstance... Je voulais changer de quartier... et puis, ayant réfléchi... et ayant oublié de donner congé de l'autre...

— Oh! monsieur!... à quoi bon ces histoires!... vous devez bien penser que je ne vous croirai pas... Si vous n'aviez pas quelque autre intrigue, est-ce que vous ne m'auriez pas fait déjà venir ici, fait connaître cet appartement, qui est beaucoup plus joli que l'autre... et ces meubles... quelle élégance! oh! mais c'est superbe! Sans doute on ne reçoit ici que des duchesses!... et le logement du boulevard Saint-Denis est bien assez bon pour moi!... Et monsieur rit encore... c'est indigne!

— Je ris, parce que vous êtes si gentille quand vous vous mettez en colère!

— Oh! ne me pressez pas la main!... Je vous déteste.

Emmeline a dit ces mots avec beaucoup moins de colère; mais, en regardant de tous côtés dans l'appartement, ses yeux se portent sur le secrétaire, et elle aperçoit le portrait de Charlésia qu'Adhémar a oublié de serrer. Elle s'élance et le saisit avant que le jeune homme ait eu le temps de l'arrêter.

En voyant un portrait de femme, et d'une femme jeune et belle, Emmeline balbutie d'une voix altérée par le dépit :

— Ah! voilà donc le portrait de votre maîtresse!...

— Emmeline... rendez-moi ce portrait...

— Oh! vous me permettrez bien de le regarder auparavant... Elle est jolie... cette femme... oui... elle est mieux que moi... vous devez la préférer... c'est naturel...

— Je vous jure, Emmeline, que cette femme n'est pas ma maîtresse, je vous en fais le serment.

— Des serments! oh! je n'y crois pas... vous êtes trop inconstant... et je vous aimais tant, moi!

— Puisque je vous répète que ce n'est pas le portrait de ma maîtresse.

— C'est votre mère, votre sœur, n'est-ce pas?

— Il y a très longtemps que je possède ce portrait, je l'avais avant de vous connaître.

— Ecoutez, si vous voulez que je vous croie encore.. ou que je vous pardonne, il n'y a qu'un moyen : vous allez me donner ce portrait, ou bien vous allez le briser devant moi, alors je croirai que vous n'êtes pas l'amant de cette femme.

— Emmeline.... je ne puis... je ne veux pas faire ce que vous me demandez... je vous répète que ce n'est pas le portrait de ma maîtresse, voilà tout ce que je puis vous dire.

— Et moi, je ne vous revois de ma vie, si vous ne me laissez pas briser ce portrait.

Et comme Emmeline se disposait à joindre l'effet à la menace, Adhémar se hâte de lui enlever le portrait des mains et de l'enfermer dans son secrétaire sans lui laisser le temps de s'opposer à cette action.

Emmeline est restée toute saisie, elle regarde Adhémar qui a repris un air froid et sérieux et ne paraît plus avoir envie de rire; elle lit sur lui des yeux étincelants de colère, puis tout à coup courant vers la porte, elle sort de l'appartement sans prononcer un seul mot.

Adhémar se jette de nouveau sur un siége en se disant :

« Allons, il paraît que c'est le jour des ruptures! c'est en amour comme au jeu : il y a des moments où l'on est pas en veine. »

CHAPITRE XV.

UNE SOIRÉE CHEZ DES LORETTES. — UNE PARTIE DE VINGT ET UN. — UNE NOUVELLE VOISINE.

Quinze jours se passent, et Adhémar n'a pas revu ses deux maîtresses; il regrette quelquefois la gentillesse d'Emmeline, et l'amour passionné de Mathilde; cependant il ne fait aucune démarche pour se raccommoder avec elles; il reste chez lui, réfléchissant au passé, attristé par le présent, incertain de l'avenir, et dans le fond de son âme, éprouvant un secret dépit de ne recevoir aucune nouvelle des deux personnes avec lesquelles il est brouillé. Quand les quinze jours sont passés, il se dit :

« Maintenant Emmeline ne songe plus à moi! Quant à Mathilde... peut-être y pense-t-elle encore... mais il y a une autre femme. Oh! celle-là repousse mon souvenir avec horreur... A quoi bon ces regrets d'un bonheur perdu; il faut savoir supporter le sort que l'on s'est fait. Je retournerai dans le monde... car ma brouille avec Mathilde ne doit pas me fermer la porte de M. Bourdichon... Je reverrai peut-être Charlésia, alors je tâcherai d'être homme... de faire comme elle... d'oublier que je l'ai connue! »

Mais comme il n'a plus aucune raison pour garder deux logements, et que d'ailleurs, ses fonds diminuant à vue d'œil, il était indispensable qu'il fît des économies, Adhémar se décide à aller donner congé de son appartement du boulevard Saint-Denis, ne pouvant se résoudre à quitter celui de la rue de Navarin, qui est cependant plus cher; mais il compte toujours faire de grands bénéfices avec les vingt mille francs qu'il a mis dans le commerce.

Adhémar se rend à son ancien logement; il va trouver madame Coquenard et lui dit :

— Vingt francs pour vous si vous louez mon appartement avant le terme; vingt francs de plus si vous me trouvez quelqu'un qui veuille m'acheter tout mon mobilier.

— Ça fait quarante francs! s'écrie la portière en ouvrant des yeux aussi grands que la porte. Monsieur peut être sûr que je vas m'occuper de ça assidument.

En effet, trois jours après, madame Coquenard allait annoncer à Adhémar qu'elle lui avait trouvé un acquéreur, et, le soir même, le jeune homme avait vendu son mobilier du boulevard en perdant les deux tiers dessus; mais pour lui c'était un commencement d'économies.

Après avoir terminé cette affaire, Adhémar était chez lui, le soir, compter ce qui lui restait en caisse; avec le produit de la vente qu'il venait de faire, il possédait en tout deux mille francs. C'était avec cela qu'il fallait attendre les bénéfices qu'il espérait.

Le son de la sonnette tire Adhémar de ses calculs; il regarde à sa pendule, elle marque dix heures; il n'attend aucune visite, et se demande qui peut lui venir si tard, et cependant il se hâte d'aller ouvrir.

C'est une dame fort élégante, qui pousse un cri de surprise en reconnaissant Adhémar, et celui-ci en fait autant; car il vient de reconnaître son ancienne voisine, mademoiselle Azéma.

— Comment, c'est vous, monsieur Adhémar! Ah! bien, si je m'attendais à vous rencontrer ici... est-ce que vous demeurez avec madame Polatinskifkoff?

— Qu'est-ce que c'est que cette dame?

— Eh bien, c'est... madame Polatinskifkoff, ou, si vous aimez mieux, Azurine, une de mes amies... qui a un nom russe depuis qu'elle a voyagé dans le midi, parce que, voyez-vous, ça fait bien, ça donne un certain chique!... est-ce que ce n'est pas chez elle, ici?

— Ici? mais non, c'est chez moi, si vous voulez bien le permettre.

— Bah!... tiens, vous avez donc déménagé aussi, vous!... Oh! ce hasard!... moi, je viens souper chez mon amie Azurine, je l'ai rencontrée hier; nous avions été brouillées au sujet d'un boa qu'on lui avait donné pour moi et qu'elle a gardé! enfin c'est fini!... le boa est usé. Hier elle me dit: « Viens donc me voir, je demeure rue de Navarin, j'ai un très joli appartement; viens souper demain, j'aurai quelques amies... des dames de l'Opéra, des messieurs de bon genre... nous ferons un vingt et un avant le souper... » Azurine raffole du vingt et un. Je lui ai dit : « J'irai. » En effet, je suis venue. Je demande madame Polatinskifkoff; ce dindon de portier me dit : « Au quatrième... »

— C'est ici dessus!

— Bah!... c'est que j'étais fatiguée de monter, apparemment, ou, plutôt, que la sympathie aura conduit ma main au cordon de votre sonnette. Est-ce que vous avez du monde chez vous?

— Non, je suis seul.

— En ce cas il me semble que vous pourriez me faire entrer...

— Ah! pardon.

Adhémar introduit Azéma dans son appartement. Elle examine tout, et, en regardant le lit, dit en souriant :

— Il n'y a pas quelqu'un de caché là-dedans?...

— Oh! non, personne... d'ailleurs, il ne tient qu'à vous de vous en assurer.

— Ah! vraiment... je comprends... en me mettant où j'étais l'autre fois... la proposition est un peu andalouse. A propos d'Andaloux, j'ai rompu avec le mien.

— Ah! monsieur... Bardajos! qui se cachait...

— Dans un certain lieu; justement. Il me tyrannisait, ce petit Espagnol; je lui ai dit : « Mon cher ami, vous me prenez pour un *Cuiroga*, mais ça ne me convient pas... les actrices ne sont pas des *Aragonaises;* enfin vous m'ennuyez, adieu, bonsoir, et c'est fini. » Oh! je ne le regrette pas : d'abord, il était trop petit. Je ne demande pas un géant; mais je ne veux pas un homme au-dessous de trois pouces... c'est une taille raisonnable. Et votre petite dame qui jouait des nerfs, la voyez-vous toujours?

— Non, c'est fini aussi.

— Ah! vraiment?... au fait, ça ne peut pas toujours durer... alors c'est une autre, nécessairement...

— Non... je n'ai plus de maîtresse.

— Ah! qu'est-ce que vous me dites-là... et depuis quand... depuis ce matin, peut-être?

— Il y a déjà trois semaines.

— Trois semaines, mon Dieu! vous m'effrayez... vous êtes donc... ah! j'allais dire une bêtise.

— Dites toujours...

— Non... je ne veux pas. Comment, monsieur Adhémar... vous êtes veuf depuis trois semaines... et moi... il y a presque autant..... c'est drôle... quand je dis que la sympathie m'avait conduit la main à votre cordon de sonnette.

Et Azéma adresse un sourire fort tendre à son ancien voisin, qui se contente de pousser un gros soupir.

— Qu'est-ce que vous faisiez donc tout seul chez vous, monsieur Adhémar?

— Rien... j'allais me coucher.

— Vous coucher à dix heures; oh! décidément vous êtes malade. Voyons, regardez-moi... sans plaisanterie, vous êtes changé... vous avez l'air triste... vous avez du chagrin...

Et Azéma quitte brusquement sa chaise et va s'asseoir sur les genoux d'Adhémar, en lui disant d'un air très agaçant :

— Voulez-vous que je vous console, moi?...

Le jeune homme ne répond rien, mais il commence à sourire. Tout à coup Azéma se lève et fait un bond dans la chambre en s'écriant :

— Oh! quelle idée charmante! vous allez venir souper avec moi chez madame Polatinskifkoff... nous rirons, nous jouerons... nous nous amuserons bien, et puis ensuite... je... je redescendrai... avec vous?... hein! voulez-vous?... oh! si vous ne vouliez pas, ce serait très malhonnête.

La proposition d'aller souper avec des lorettes tente assez Adhémar, qui commence à s'ennuyer d'être sage, et il répond :

— Mais, aller chez votre amie, je ne la connais pas, cette dame... et aller souper sans être engagé...

— Oh! voulez-vous bien vous taire! est-ce qu'entre nous nous faisons des cérémonies : chacune amène son amant! c'est convenu... c'est reçu... Par exemple, on croira que vous êtes le mien... c'est peut-être là ce qui vous contrarie.

Pour toute réponse, Adhémar prend ses gants, son chapeau, et s'écrie :

— Conduisez-moi donc chez madame Poli... Potasse... ah! je ne pourrai jamais dire ce nom-là!

— Oh! vous êtes bien gentil... allons! venez...

— Est-ce que je ne vous embrasserai pas avant?

— Oh! non, parce que... je me connais, je serais capable de ne plus monter du tout chez Azurine, et elle serait fâchée : elle m'attend... allons, venez, venez.

Azéma est déjà sur le carré, Adhémar la suit; on monte un étage, et l'on est devant la porte de madame Polatinskifkoff.

Une espèce de femme de chambre, bonne, cuisinière, jeune et assez gentille, vient ouvrir en riant. De la pièce d'entrée on entend rire aux éclats dans le salon où se tient la compagnie, et une odeur de punch très prononcée annonce que la société a déjà commencé à se rafraîchir.

— Diable! ça a l'air d'aller bien ici, dit Azéma. On est déjà en train; j'espère qu'on ne soupe pas encore, au moins.

— Non, non, ils jouent au vingt et un.... C'est que M. Ribobiche est banquier, et il dit qu'on le triche!... ah! ah! s'en donnent-ils!

Et la bonne, qui semble être l'amie de la société, se met à rire aux éclats, tandis qu'Adhémar dit tout bas à son introductrice :

— Qu'est-ce que c'est que M. Ribobiche?

— C'est l'Andaloux d'Azurine; ah! un bon petit homme, bien gai, bien complaisant; on lui fait tout ce qu'on veut, il ne se fâche jamais.

Adhémar entre avec Azéma dans un salon élégamment meublé, où cinq dames et trois messieurs étaient assis autour d'une table à manger sur laquelle on avait jeté un tapis rouge. Toutes les dames étaient jeunes. Il y en avait une de jolie, deux de passables, et deux de laides; la jolie était mince, celles passables étaient maigres, les deux laides étaient grasses; mais toutes montraient une gaieté extrêmement expansive. Sur les trois hommes, un était jeune, joli garçon, et avait une tête d'artiste; un autre, entre deux âges, était porteur d'une physionomie de vieux et de mauvais sujet. Enfin le troisième, qui était M. Ribobiche, avait passé la cinquantaine; mais il était tout rond, tout frais, et semblait se trouver l'homme le plus heureux de la terre parce qu'il passait la soirée avec des lorettes.

L'amie d'Azéma était du nombre des dames passables; elle avait pour elle un air spirituel, aimable, et des manières qui ne singeaient

pas trop mal celles d'une marquise. Toute cette société jouait au vingt et un, et semblait y prendre le plus grand plaisir. Personne ne se dérange pour les nouveaux venus, excepté la maîtresse de la maison, qui se lève et fait un salut fort gracieux à Adhémar, pendant qu'Azéma lui dit :

— Je te présente M. Adhémar..... il craignait d'être indiscret en venant sans être engagé.

— Présenté par toi, monsieur ne devait rien craindre.

— D'ailleurs, il est ton voisin, il demeure au-dessous de toi, raison de plus, ce me semble, pour ne pas faire de cérémonie.

— Ah! c'est monsieur qui demeure au-dessous de moi?

— Oui, madame; mais il est vrai que je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer.

— Mon Dieu, à Paris, c'est comme cela!... on demeure dans la même maison, mais quelquefois on ne se rencontre jamais.

— Azurine, qu'est-ce que tu mets devant toi? crie une des grosses dames qui tient alors la banque.

— Toujours cinq sous... je ne sors pas de là.

— Excepté quand je suis banquier, dit M. Ribobiche en riant. Quand j'ai crevé, elle a toujours mis dix sous!

— Enfin, reprend Azurine en s'adressant encore à Adhémar, j'ai depuis quatre jours pour voisine, sur mon carré, une de mes amies; elle a pris le logement au-dessous de Nonore... Nonore, c'est madame... qui est aussi de la maison. Eh bien! si le hasard ne me l'avait pas fait rencontrer ce matin, je ne l'aurais pas su... au lieu de cela, je l'ai engagée à venir souper avec nous... elle viendra après l'Opéra, où elle ne manque jamais.

— Est-ce que c'est une dame de théâtre? demande Azéma.

— Non... oh! mais elle aime tant le plaisir!... c'est celle-là qui fait rouler l'argent!...

— Comment l'appelles-tu?

— Madame Folicourt.

— Ah! c'est un nom de guerre, ça!

— Oh! c'est une femme fort bien... je crois même qu'elle est noble. J'ai fait sa connaissance cet hiver au bal de l'Opéra; elle avait un costume ravissant..... Elle est étrangère...

— De Pontoise, peut-être?

— Mon Dieu! Azéma, tu ne veux jamais qu'on soit étrangère, toi... Je te dis que mon amie est Italienne. D'ailleurs, cela se voit bien à son visage.

— Mon Dieu! elle sera Chinoise si tu veux, qu'est-ce que cela me fait, à moi.

— Le principal, dit M. Ernest en riant, c'est qu'elle ne soit pas sauvage.

— Ah! bravo!... délicieux.

— Monsieur fait-il le vingt et un?

— Je fais tout ce qu'on veut, madame.

— Allons, serrez-vous un peu..... faites deux places de plus.

Azéma et Adhémar se placent à la table, la dame qui tient la banque leur déclare qu'elle ne tient pas au-dessus de cinq sous. Le monsieur qui a l'air mauvais sujet, et que ces dames appellent Ernest, s'écrie :

— C'est bien plus amusant quant on ne limite pas le jeu!

— Monsieur Ernest, quand vous serez banquier, vous tiendrez ce que vous voudrez; mais moi je n'ai pas envie de perdre dix-neuf francs comme l'autre soir dans une banque.

— C'est bien, je mets un sou, alors.

— Comme vous voudrez, j'aime mieux ça.

— Tu ne sais pas, dit la maîtresse de la maison en s'adressant à Azéma, j'ai rencontré Trouillade, je l'ai engagé à venir souper.

— Ah! mon ancien voisin... le vôtre aussi, monsieur Adhémar. Est-ce qu'il t'amuse, cet être-là?

— Mais quand il veut se borner à des romances, il ne chante pas mal... ah! par exemple, il chante fort bien : *Un jour de cette automne.*

— Je serais curieuse de l'entendre.

— Oh! nous le ferons chanter, il ne demandera pas mieux

— Voyons, mesdames, soyez donc à votre jeu... Azéma veux-tu une carte?

— Non. Je m'y tiens.

— Ah! elle s'y tient toujours celle-là, elle a des jeux de bœuf!... et monsieur?

— J'en prendrai, madame, répond Adhémar à qui s'adressait cette question.

— En voulez-vous encore?

— Oui...

— Voilà une figure.

— Très bien.

— Mon Dieu! que j'ai de malheur sous ma banque, personne ne crève..... et toi! Nonore?

Nonore est la petite femme gentille qui demeure aussi dans la maison; elle est assise à côté d'Adhémar, et lui a déjà dit plusieurs fois à voix basse :

— Passez-moi donc un as... ou passez-moi une figure...

— Vous trichez donc? dit Adhémar en riant.

— Oui... oh! tant que je peux.

— Est-ce que c'est permis ici?

— Oui, c'est permis aux femmes, mais pas aux hommes.

— Ah! fort bien!

— Athénaïs! apportez donc du punch!

— Ah! oui, du punch! dit monsieur Ernest, des flots de punch! moi, plus j'en bois, plus j'en veux boire.

Athénaïs (c'est la femme de chambre) arrive avec un plateau garni de verres à punch, et pendant qu'on en prend, elle dit à monsieur Ernest :

— Je suis de moitié avec vous dans votre première banque.

— Merci! je te connais, toi!... je te retiendrai pour la valse!... elle est de moitié quand on gagne, elle n'en est plus quand on perd.

— Vous êtes encore joliment ladre, vous! M. Ribobiche ne me refuserait pas, lui, j'en suis sûre.

Le monsieur de cinquante ans, qui a l'air si heureux, fait à la femme de chambre un signe de tête affirmatif, auquel elle répond en passant agréablement le bout de sa langue sur ses lèvres.

Le bruit de la sonnette retentit avec violence.

— Ah! peut-on sonner comme ça! s'écrie Athénaïs en allant ouvrir. Ils arracheront notre glandi!... c'est indécent!

— C'est sans doute ta madame Folicourt, dit Azéma.

— Oh! je ne crois pas : l'Opéra n'est pas encore fini.

Mais déjà une voix bien connue se fait entendre dans la pièce d'entrée. C'est M. Trouillade, qui est arrivé enveloppé d'un immense manteau en toile gommée, qu'il s'obstine à appeler un *makintosch*, et qui, là-dessous, est complétement habillé en Figaro; ce qui fait beaucoup rire la femme de chambre.

— Ah! cette idée, de venir déguisé... ah! ah! ah!... en voilà du toupet!

— Comment, Athénaïs, est-ce que ce n'est pas un bal masqué que donne ta maîtresse? s'écrie Trouillade en feignant un profond étonnement.

— Un bal masqué au mois de juillet!... ah! cette idée... c'est une partie de vingt et un qu'on fait.

— On m'a invité pour un souper.. alors... ordinairement... un souper annonce un bal... je ne sais pas pourquoi j'ai cru qu'on se déguisait...

— Avez-vous bientôt fini de causer avec Athénaïs? crie Azurine. Est-ce que vous n'allez pas entrer ce soir?

Trouillade se présente à la porte du salon, dans son costume de Figaro, et se pose comme sa statuette. La société pousse de grands éclats de rire en voyant cet Espagnol; et Trouillade, tout en déployant ses grâces, dit avec une feinte modestie :

— En vérité.... je ne sais pas si je dois entrer..... moi qui ai cru que c'était un bal déguisé..... et qui me suis habillé en Figaro!.... je suis confus!...

— Eh bien! qu'est-ce que ça fait? dit Azurine, ça ne doit pas vous empêcher d'entrer... ah! si vous étiez en Ecossais, je ne dis pas!

— On devrait se déguiser toute l'année! dit Nonore, ce serait plus drôle.

— Le plus souvent, qu'il a cru que c'était un bal masqué, dit tout bas Azéma à Adhémar. Il a mis ce costume-là parce qu'il se croit superbe avec, et qu'il n'en a pas d'autre de propre.

Trouillade vient d'apercevoir Adhémar; il court à lui d'un air enchanté, lui saisit la main et la serre de toutes ses forces en disant :

— C'est M. Marilly! ah! quel plaisir j'éprouve à me retrouver

avec vous... combien je bénis le hasard... il y a si longtemps, car je crois que vous n'êtes plus mon voisin... la portière m'a appris que vous aviez déménagé...

— Mais il y a longtemps que vous saviez que j'avais un autre logement, et que je ne couchais pas à celui du boulevard, répond Adhémar en souriant.

— Moi... je l'ignorais totalement !... aussi vrai que Lycoris aime à gratter le sol de poitrine.

— Je ne sais pas ce que votre fils attrape, mais je sais que vous avez eu la bonté de dire que je ne couchais plus dans votre maison, à cette petite dame... que vous aviez vue chez moi !...

— Moi !... oh ! mon cher monsieur Marilly, il y a erreur !... je vous jure ! je vous proteste... je serais désolé que vous puissiez croire...

— Et moi, je vous assure que je ne vous en veux pas ; ainsi cessez de vous désoler...

Cette conversation avait eu lieu à demi-voix ; Azéma y met un terme, en s'écriant :

— Voyons, Trouillade, avez-vous fini de bavarder avec monsieur ? Placez-vous là... je vais faire ma banque.

— Ah ! vous jouez aux cartes... comment, vous jouez au lieu de chanter... de faire de la musique ?

— Nous chanterons au souper ; nous avons le temps !...

— Et à quel jeu jouez-vous là ?

— Au vingt et un.

— Je ne sais pas si je le connais.

— Il ne sait pas s'il le connaît, il ne fait que ça chez lui !... Allons, qu'on soit à son jeu... et qu'on ne triche pas, surtout... entendez-vous, madame Nonore ?

— Ah ! je vous conseille de parler, vous ! avec cela que ça ne vous arrive jamais !...

Trouillade se place à table entre Nonore et Azurine. Il tire avec effort une pièce de dix sous de sa poche et en demande la monnaie.

— Diable ! vous mettez tout cela ! lui dit Azurine en riant.

— Est-ce trop ?... je vais retirer.

— Vous n'avez pas là pour trois coups.

— Oh ! moi, je ne joue pas un jeu d'enfer.

— Qu'est-ce que vous jouez ? demanda Azéma au virtuose.

— Un demi-sou.

— Ah ! ah ! ah ! nous ne jouons pas de demi-sou....

— Alors on a des fiches, c'est plus commode.

— Oh ! quel pleutre ! nous n'allons pas changer notre jeu pour vous...

— Du punch ! du punch ! crie Ernest, ça donnera de l'audace à monsieur, et il risquera un sou !

— Ah ! volontiers, du punch ! dit Trouillade, c'est ma boisson favorite, j'en fais tous les soirs chez moi !

— Tu vas te griser, Ernest, dit le jeune artiste en caressant sa barbe.

— Moi ! oh ! je suis ingrisable !

Trouillade s'est décidé à jouer un sou à la fois, mais on remarque qu'il ne demande presque jamais de carte, et Nonore, qui est à côté de lui, s'écrie :

— Il s'y tient à *douze*'... en voilà un qui ne crevera jamais.

— Chacun joue à sa manière ! dit Trouillade, c'est permis, ce n'est pas tricher cela... Ces dames tirent toujours... elles n'en ont jamais assez... moi je suis prudent.

— Huit et quinze, combien cela fait ? demande une de ces dames qui est toujours fort longtemps à compter son jeu.

— Tu as crevé, Juliette, dit Azurine, passe ton argent.

— Vous voyez ! dit Trouillade, si madame s'était tenue à quinze, elle vivrait encore.

En suivant son système de prudence, Trouillade avait gagné une trentaine de sous, lorsqu'arrive son tour de faire la banque.

— Si vous ne voulez pas la faire, vous avez le droit de la vendre, lui dit M. Ribobiche, je vous l'achète un franc.

Figaro réfléchit, calcule, remarque que trois mauvaises banques viennent de se succéder, compte ce qu'il a devant lui, et, alléché par l'espoir du gain, s'écrie enfin :

— Je la fais !... et je tiens tout ce qu'on veut !

A cette annonce, à laquelle on était loin de s'attendre, les hommes sortent de l'argent de leur poche ; les dames semblent prendre un nouvel intérêt à la partie ; mais Azéma dit à l'oreille d'Adhémar :

— Il tient tout ce qu'on veut, et il a quarante et un sous devant lui... cela me paraît fort inquiétant. S'il gagne, ça ira tout seul ; mais s'il perd, je m'attends à quelque coup de jarnac.

Figaro demande d'abord du punch, il en boit deux verres de suite pour se mettre en veine, et commence sa banque. Sa figure, en donnant des cartes, est d'abord sérieuse et presque réfléchie ; cependant les impressions qu'il éprouve donnent bientôt une mobilité extraordinaire à ses traits. Quand on lui dit : « je m'y tiens ! » ses sourcils se rapprochent, son front se plisse et sa bouche se pince ; mais lorsqu'il entend : « j'ai crevé, » ses yeux se dilatent, ses traits s'épanouissent, son front est radieux, et c'est avec un sourire charmant qu'il prend l'argent du joueur.

— Douze et neuf, combien que ça fait ? demande au banquier la dame qui ne peut jamais parvenir à compter son jeu.

— Vous avez crevé, payez, jetez vos cartes, s'écrie Trouillade en s'empressant de passer à une autre ponte.

— Comment ? comment ? elle a crevé ! dit Nonore. Est-ce que douze et neuf ne font pas vingt et un, à présent ?

— C'est fini ! le coup est joué... Madame avait treize et neuf, d'ailleurs... Ah ! si on revient sur les coups, je m'embrouille et je n'y suis plus.

— Il est joliment *Robert-Macaire* notre banquier ! dit la lorette au jeune artiste.

Celui-ci caresse sa barbe et lui répond d'un air dolent :

— Quand voulez-vous que je fasse votre portrait ?

— Quand vous ferez ressemblant, mon cher ami, et nous n'y sommes pas.

L'artiste fait semblant de rire, mais il répond avec dépit :

— Au reste, je vous disais cela pour plaisanter, car je ne peint plus que l'histoire.

— Et moi je ne pose pas pour ces choses-là ! répond Nonore en riant aux éclats.

— A votre jeu donc ! s'écrie Figaro qui voit avec effroi que la chance lui devient défavorable, et dont le front se couvre de gouttes de sueur à mesure qu'il est obligé de payer.

En deux tours l'argent du banquier a disparu. Cependant il ne remet rien devant lui et continue de donner des cartes en riant :

— Faites votre jeu... je réponds de tout !

Mais, au bout de quelques tours, se voyant endetté de tous côtés, Trouillade, dont les yeux semblent vouloir sortir de sa tête, trouve moyen, en donnant des cartes à quelqu'un, de renverser avec son bras la carcel placée au milieu de la table. La lampe tombe, le verre se brise, l'huile coule à flots sur le tapis, sur les cartes, sur l'argent ; les dames se reculent en poussant des cris d'effroi, craignant des taches pour leurs robes ; les hommes en font autant, et Trouillade, en se levant, entraîne un coin du tapis après lui, de manière que tous les enjeux se trouvent confondus et mêlés.

— Vous êtes bien maladroit ! monsieur Trouillade, dit Azurine en considérant la lampe renversée.

— Je suis désolé, madame Polatinskifkoff, je suis confus ! s'écrie Figaro, je ne comprends pas comment cela s'est fait !

— Moi je comprends très bien, dit Azéma.

— C'est le punch qui aura troublé ma vue.

— Ce n'est qu'un verre et un globe de cassé, dit M. Ribobiche ; c'est un petit malheur !

— Et mon tapis taché. Athénaïs, apportez donc une serviette... quelque chose pour essuyer ici.

Mais la femme de chambre se contente de répondre de loin :

— Je ne peux pas... j'apprête le souper... si on me dérange je n'en finirai jamais.

Madame Polatinskifkoff voyant que sa domestique ne veut pas venir, se décide à se servir elle-même. Bientôt le désordre est à peu près réparé.

— Mais nos enjeux, dit la jolie Nonore.

— Tout est brouillé, comment nous y retrouverons-nous ?

— Moi, j'avais au moins six francs devant moi...

— Moi, cent sous !...

— Moi, mesdames, dit Trouillade, je ne sais plus ce que j'avais ; mais j'abandonne tout... à condition qu'on ne me demandera plus rien !...

— C'est joli ! il abandonne tout et il n'avait rien.

— Pardonnez-moi, je venais de remettre beaucoup d'argent devant moi, au moment où la lampe s'est renversée.

Le bruit de la sonnette et l'arrivée de la dame dont Azurine avait parlé mettent fin à cette discussion. Chacun fait abandon de sa dette à Figaro, qui redevient alors gai, séduisant, fait des roulades qui ne finissent pas, et se pose comme un arlequin dans tous les coins du salon.

La nouvelle lorette est une femme toute jeune encore, mais dont la figure pâle, amaigrie, fatiguée, n'a déjà plus conservé de sa beauté primitive que de fort grands yeux noirs, et des cheveux brillants et lisses qui ont l'éclat du jais. Du reste, ses traits sont plus brillants que distingués, mais ils ont un cachet étranger qui est peut-être ce qui les empêche de paraître communs et leur donne une espèce de charme.

Madame Folicourt est mise avec plus de coquetterie que de goût, et il y a dans sa tournure quelque chose qui indique que toutes les parties de sa toilette ne sont jamais en harmonie ; son laisser-aller est presque du désordre ; la pointe de son châle balaie le le parquet, il y a toujours après elle quelques cordons qui traînent.

— Comme vous venez tard, ma belle ! dit Azurine à la nouvelle venue qui s'est jetée sur le divan, puis jette son chapeau d'un côté et son châle de l'autre, sans s'inquiéter où ils tomberont.

— Mon Dieu ! ce n'est pas ma faute... l'opéra finit seulement... ah ! il est vrai que j'ai été prendre une glace...

— Et vous venez seule... vous n'avez pas amené votre cavalier... pourquoi donc !...

— On avait affaire demain de bonne heure. On était un peu indisposé... je l'ai engagé à se reposer... et puis il est si jaloux !... je ne suis pas fâchée d'être quelquefois libre ! c'est si rare !

— Fait-elle sa moutarde !... murmure Azéma en s'approchant de Nonore. Je n'aime pas cette femme-là... est-elle fanée déjà !...

— Et le tour des yeux ! comme une demi-tasse !

— Elle a fièrement rôti... ce que tu sais bien !

Les hommes examinaient aussi madame Folicourt, mais ils gardaient leurs réflexions pour eux. M. Ribobiche paraissait trouver la jeune dame fort jolie ; l'artiste regrettait qu'elle n'eût point un costume italien, et M. Ernest l'examinait de haut en bas absolument comme on ferait d'une marchandise. Quant à Adhémar, le premier aspect de la lorette l'avait peu flatté ; mais au son de sa voix, il avait éprouvé une vive émotion, et depuis, la regardant sans cesse avec plus d'attention, cette émotion n'avait fait que s'accroître.

— Que je ne vous dérange pas... vous faisiez quelque chose ! dit madame Folicourt.

— Nous jouions au vingt et un ; mais c'est fini, grâce à monsieur qui a brisé ma carcel, qui a tout taché ; je lui pardonne, parce qu'il est en Figaro... et il nous a tant fait rire à son entrée, que je ne peux pas lui garder rancune ! Maintenant nous allons souper...

— Ah ! oui, dit Trouillade, et au souper nous chanterons ! c'est-à-dire après le souper.

— Et je suis sûre qu'à table vous ne renverserez pas les lampes, dit Azéma à Figaro.

— Hum ! méchante ! quand je vous vois, je sais bien ce que je voudrais renverser !

— Avez-vous fini, bibi !

Mademoiselle Athénaïs entre dans le salon en s'écriant :

— Monsieur Ribobiche, ai-je gagné ?... combien me revient-il sur notre banque ?...

— Ma chère amie, je n'ai pas refait ma banque ! il est arrivé des accidents... mais après le souper, si nous rejouons, tu seras mon associée.

La femme de chambre fait la moue en murmurant :

— C'est ça !... madame accapare tout, et on ne me donne jamais rien à moi... pas même mes gages !

— A propos, ma chère amie, dit Azurine à madame Folicourt, je vais te présenter à mon voisin d'au-dessous... qui est aussi le tien, puisque tu demeures depuis quatre jours dans la maison. C'est une dame de mes amies qui l'a amené, je ne le connaissais pas, ce monsieur, mais il a fort bon genre... et... Eh bien !... où est-il donc ?

Azurine regarde de tous côtés, et n'aperçoit plus Adhémar qui était sorti furtivement du salon dans un moment où tout le monde était occupé à causer.

— Tiens ! il est donc sorti ce monsieur ? reprend la maîtresse de la maison en s'adressant à Azéma. Celle-ci, n'apercevant plus Adhémar, reprend : il est descendu apparemment .. ce n'est pas défendu, on peut avoir besoin de sortir, cela arrive à tout le monde ! mais il va remonter, il sait bien que nous allons souper.

— Et il me semble que nous pouvons toujours nous mettre à table ! s'écrie Figaro en faisant une gambade dans le salon, mon estomac crie comme un enfant de deux jours... D'ailleurs, M. Marilly est trop galant pour vouloir que des dames l'attendent.

— M. Marilly !... s'écrie la jeune étrangère en laissant échapper un mouvement de surprise. Ce monsieur qui était là... se nomme Marilly ?

— Oui, Adhémar Marilly, répond Azéma en fixant ses regards sur madame Folicourt, qui murmure d'une voix altérée :

— Adhémar Marilly... c'est bien lui...

— Comment lui ? est-ce que vous le connaissez ?...

— Mais oui... je l'ai connu... en Italie... Il est marié....

— Marié ! dit Azéma en éclatant de rire : oh ! je vois bien que vous ne le connaissez pas !... M. Adhémar est garçon... Nous avons demeuré longtemps à côté de lui... boulevard Saint-Denis, n'est-ce pas Trouillade ? et il n'a jamais été marié...

— Oui, oui, il est garçon ! s'écrie Figaro, ou du moins il vit en garçon... Mais si nous soupions !... qu'en pense madame Polatinskifkoff ?

La jeune étrangère, qui est devenue rêveuse, dit au bout d'un moment :

— Je puis me tromper... ce n'est peut-être pas la personne... que je connais.

— Au reste, vous en aurez bientôt la certitude en le voyant, dit Azéma qui semble fort intriguée des rapports qui ont pu exister entre Adhémar et madame Folicourt. Le voisin va revenir... vous allez le voir, et vous saurez bien alors si c'est la personne que vous avez connue en Italie.

— Ha ça, est-ce que vous m'avez fait mettre le couvert pour rien ? crie Athénaïs en paraissant à l'entrée du salon. Si le potage n'est plus chaud, ma foi tant pis ! je ne le remets pas sur le feu.

— Il y a du potage ! s'écrie Trouillade, en bousculant tout le monde pour courir dans la salle à manger ; il y a du potage, et on le fait attendre ! c'est indigne ! c'est se manquer à soi-même.

— Allons souper, dit Azurine, cela fera venir le voisin.

Tout le monde passe dans la salle à manger où était mis un couvert assez élégant. Chacun se place, mais on laisse un couvert libre entre Azéma et Azurine, c'est la place que l'on destine à Adhémar.

Trouillade a avalé deux assiettées de potage avant que personne n'ait fini le sien ; il ne cesse de répéter :

— J'adore le potage le soir... j'en mangerais toute la nuit ! Madame Polatinskifkoff, je vous fais compliment de ce potage.

La dame étrangère paraît préoccupée, Azéma s'impatiente de ne pas voir remonter Adhémar. On a servi du potage que l'on a mis à la place vacante, et Figaro, qui probablement en voudrait encore, murmure :

— Son potage sera froid... c'est bien fâcheux ! je commence à croire qu'il ne remontera pas !

— Oh ! c'est impossible, dit Azéma. M. Adhémar sait trop bien vivre pour nous faire une telle impolitesse... mais il s'est peut-être trouvé indisposé... Je vais descendre savoir ce qu'il a... car s'il était malade...

— Va, va, Azéma, et s'il avait besoin de quelque chose, nous lui ferions du thé.

Azéma sort, la société entame une volaille et un pâté. Trouillade s'écrie :

— Je suis fou du pâté le soir ; il y a des personnes qui prétendent que c'est lourd, moi, cela me passe comme de l'eau sucrée... Mais voilà une assiettée de potage qui attend en vain... je crois bien qu'on pourrait en disposer... Madame Polatinskifkoff, votre pâté est savoureux !

Dix minutes s'écoulent, Azéma ne remonte pas.

— C'est singulier ! dit Azurine, personne ne remonte !... qu'est-ce qu'ils deviennent donc tous en bas ?

— Ce monsieur est malade apparemment ! dit la gentille Nonore.

— J'ai envie d'y aller voir aussi reprend Azurine.

— Je m'y oppose, dit M. Ernest, toute la société disparaîtrait

ainsi!... on passerait le temps du souper à courir les uns après les autres.

— Moi, je descendrais bien, dit Figaro, en prenant le plat sur lequel est la volaille, car c'est fort extraordinaire... mais j'aime tant la volaille à souper!... c'est léger!... c'est fondant!...

— Dites tout de suite que vous aimez à manger le soir, cela vaudra mieux, murmure l'artiste, un peu contrarié de voir Figaro s'emparer d'un morceau qu'il désirait.

Enfin Azéma reparaît; mais son teint est animé, ses yeux expriment la colère, le dépit; elle peut à peine parler, tant elle est suffoquée.

— Eh bien! tu es seule, lui dit Azurine, qu'est-ce qu'il a donc, le voisin?

— Ce qu'il a!... ce qu'il a!... ah! je n'y conçois rien. En vérité, c'est indigne!... c'est affreux!... j'en suis d'une colère!... j'en étouffe!...

— Voyons, calme toi, et explique toi donc!

— Je suis descendue chez M. Adhémar; je sonne à sa porte; on n'ouvre pas; je carillonne! personne ne répond; alors je me dis: « Il se sera trouvé mal... il ne m'entend pas sans doute! » Me voilà désolée, et je descends chez le portier pour savoir s'il aurait une double clef de son logement... enfin quelque moyen d'entrer. Je ne savais plus où donner de la tête, j'étais comme une folle. Le portier ne dormait pas, je lui dis: « M. Adhémar est bien malade chez lui, car il ne peut pas m'ouvrir... Il faudrait un médecin, il faudrait un serrurier. » Là-dessus, cet animal de portier se met à rire en me répondant: « Ah! il est malade! mais il vient de sortir il y a un quart d'heure, et il n'est pas rentré. — Vous êtes fou! lui dis-je, M. Adhémar ne peut pas être sorti à minuit passé et quand nous l'attendons pour souper. — Je ne sais si vous l'attendez, mais il est sorti, c'est moi qui lui ai ouvert la porte; il m'a réveillé pour que je lui tire le cordon. » Voilà ce que le portier vient de m'apprendre! Je n'en reviens pas!... j'en suis toute saisie! je n'y comprends rien.

Toute la société partage l'étonnement d'Azéma, la jeune étrangère seule ne dit rien et ne fait aucune réflexion sur la conduite de son voisin.

— C'est d'autant plus étonnant qu'il soit sorti, dit Azéma, que je lui avais promis...

— Quoi donc? s'écrie madame Nonore d'un air malin.

— Rien... je me trompe, je ne lui avais rien promis. C'est égal, ce n'est pas naturel... il faut qu'il ait eu... quelque motif pour se sauver ainsi.

En disant cela, Azéma jetait des regards de côté sur madame Folicourt; mais celle-ci ne semblait pas prendre part à ce qui se disait autour d'elle.

— Après tout, dit M. Ribobiche, je ne vois pas pourquoi l'absence de ce monsieur nous empêcherait de souper et de rire... d'ailleurs, il a pu avoir affaire... il peut encore revenir.

— C'est juste, dit Figaro, en faisant signe à Athénaïs de lui passer l'assiette de potage destinée à Adhémar. Il peut revenir... et après tout! le souper de madame Polatinskikoff est encore délicieux sans lui.

Malgré la réflexion de M. Ribobiche l'appétit de Figaro, la disparition du voisin nuit beaucoup à la gaieté du souper. Azéma est vexée, Azurine contrariée, les autres lorettes intriguées, et la jeune Italienne toujours rêveuse et préoccupée.

La société reste cependant plus d'une heure à table. Mais Adhémar n'est pas revenu, et comme on ne prie pas Figaro de chanter, il boit d'une manière à ne plus pouvoir parler, et prononce le nom de madame Polatinskikoff d'une façon qui fait presque rougir ces dames. Enfin chacun songe à regagner son domicile. Le jeune artiste se charge de reconduire deux lorettes; M. Ribobiche ramènera la troisième, ainsi que mademoiselle Azéma, qui n'a plus de cavalier. Quant à M. Ernest, il tâchera de faire arriver Figaro jusqu'à son logis.

En disant adieu à madame Polatinskikoff, Azéma lui dit à l'oreille:

— C'est ta chipie d'étrangère qui a fait fuir M. Adhémar, je le gagerais! mais elle me le paiera... j'éclaircirai cela.

En attendant et pour soulager un peu sa colère, en passant devant la porte d'Adhemar, Azéma arrache le cordon de sa sonnette.

CHAPITRE XVI.

L'ITALIENNE. — DES NOUVELLES.

Lorsqu'il avait eu la certitude que madame Folicourt était bien la personne qu'il croyait reconnaître, Adhémar avait eu quelque pensée de fuir, de s'éloigner promptement avant que la jeune étrangère ne l'aperçût.

Sorti de chez Azurine, il n'avait pas voulu rentrer chez lui: il pensait bien que, surpris de son absence, Azéma viendrait lui dire ce qui lui était arrivé, et il ne voulait pas qu'on le trouvât en position au monde, il ne serait remonté chez sa voisine.

Quand il s'est trouvé dans la rue, Adhémar a marché au hasard, peu lui importe où il ira, le principal pour lui c'est de s'éloigner de cette maison où il vient de retrouver une femme qu'il croyait ne jamais revoir, et dont la présence lui a rappelé tous ses chagrins.

Heureusement on était au milieu de l'été; le temps était beau, l'air doux et tiède; se promener la nuit était un plaisir. Adhémar marche longtemps, on dirait qu'il cherche de ne point mettre de distance entre lui et la personne qui lui a fait prendre la fuite.

Lorsque ses jambes refusent enfin d'aller plus loin, il regarde autour de lui, cherchant un endroit commode pour se reposer, et s'aperçoit avec étonnement qu'il est en pleine campagne. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait quitté Paris. Le jour commence à poindre; il va s'asseoir au pied d'un arbre, bientôt il est assez calme; l'air du matin rafraîchit sa tête et il peut réfléchir sur sa position.

« C'est Pépita que j'ai revue, se dit-il: Pépita! la cause de toutes mes peines... Elle a quitté l'Italie, elle est en France, à Paris... quel changement depuis trois ans... Cette jeune Italienne si jolie, si fraîche, si piquante, et si coquette! n'est plus qu'une femme flétrie déjà par le plaisir... elle n'a pas vingt ans encore... et sa beauté, sa fraîcheur, sa jeunesse... tout a disparu!... Lorsqu'elle est entrée dans ce salon, je ne pouvais la reconnaître, je ne pouvais croire que c'était Pépita! elle ne m'a pas vu... mais on m'aura cherché, on m'aura nommé devant elle... et si elle avait dit... ce que j'avais de cacher!... elle demeure dans la même maison que moi!... Si Charlésia le savait... ne pourrait-elle pas croire que je revois cette femme... que je me suis exprès rapproché d'elle... Ah! il est impossible que je demeure sous le même toit que Petita: aujourd'hui même je quitterai mon logement. »

Adhémar attend avec impatience qu'il fasse grand jour pour se remettre en route. Enfin il aperçoit un paysan, lui demande où il est, apprend qu'il s'est promené la nuit jusqu'à Clichy, et s'étant fait indiquer son chemin pour regagner Paris, se remet en marche et se retrouve à quatre heures et demie du matin, rue de Navarin devant sa demeure.

A cette heure il faut sonner longtemps avant que l'on ouvre; enfin, le portier s'éveille, et dit en se frottant les yeux:

— Ah! monsieur, vous voilà! on a été bien inquiet de vous chez ces dames... Vous savez, la lorrette du quatrième... nous en avons à présent trois dans la maison... on prétendait que vous étiez chez vous... sans connaissance... J'avais beau dire: nous M. Marilly est sorti, je lui ai tiré le cordon!... il y avait une jeune dame... pas de la maison, celle-là; je ne sais pas si c'est une lorrette, mais elle était furieuse... elle voulait absolument faire enfoncer la porte! heureusement j'ai montré de la fermeté.

— C'est bien... mais il ne s'agit plus de cela, je quitte mon logement... je déménage aujourd'hui même; je vais voyager, quitter Paris.

— Comment, monsieur! vous déménagez! mais vous n'avez pas donné congé... le premier est passé, vous ne pouvez pas déménager à présent.

— On peut toujours quand on paie. Je payerai ce terme, je payerai l'autre s'il le faut; préparez-moi mes quittances, puisque c'est vous qui recevez les loyers...

— Quoi! monsieur nous quitte!... et à présent que nous avons trois lorettes dans la maison!

— Faites mes quittances, et allez me chercher le tapissier qui m'a vendu mes meubles, c'est à lui que je compte les rendre.

— Le tapissier! mais, monsieur, il n'est pas cinq heures du matin! tout le monde dort encore dans ce quartier..., on ne se

se lève pas à la Chaussée-d'Antin comme au faubourg Saint-Antoine.

Adhémar sent que son portier a raison, et il se décide à monter chez lui, en le priant d'aller lui chercher le tapissier aussitôt qu'on sera levé.

Adhémar voit à ses pieds le cordon de sa sonnette ; il devine bien que c'est Azéma qui l'a cassé. Il tâche de ne point faire de bruit en ouvrant sa porte, et se met à faire des paquets de ses effets

« Si j'avais emporté mes meubles, se dit-il, on aurait su facilement où j'allais loger, et je ne veux pas que personne de cette maison le sache... Il est même certain que je ne le sais pas encore moi-même. Mais je prendrai une voiture, j'y mettrai mes paquets, et puis, j'irai... n'importe où, il ne manque pas de logements dans Paris.

Il y a tout au plus dix minutes qu'Adhémar est chez lui, lorsqu'il entend frapper doucement à sa porte. Il pense que le portier veut toucher ses quittances avant d'aller chercher le tapissier qui doit enlever les meubles, il va ouvrir ; mais il devient pâle et tremblant en voyant la jeune Italienne qu'il a reconnue la veille.

Celle qui à Paris se faisait appeler madame Folicourt, mais dont le véritable nom était Pépita, était alors enveloppée dans un grand peignoir blanc fort mal attaché autour de sa taille ; un foulard d'un rouge cerise couvrait à peu près sa tête, et de longues tresses de ses beaux cheveux noirs retombaient en désordre sur son cou et ses épaules. Dans cette simple toilette, la jeune Italienne était beaucoup plus séduisante que la veille sous la parure d'une élégante lorette.

Sans paraître émue de l'effet que sa présence produit sur Adhémar, elle entre dans l'appartement et va se jeter sur le divan, en disant :

— Je savais bien, moi, que vous finiriez par rentrer... Je vous aientendu tout à l'heure et je suis venue... car je voulais absolument vous parler. Est-ce que c'est moi qui vous ai fait fuir hier, monsieur ?

— Oui, madame, répond Adhémar en tâchant de reprendre un peu de calme.

— Ah ! il paraît que ma vue ne vous est pas agréable... il y avait là une dame... votre maîtresse, sans doute, qui était bien vexée... elle ne voulait pas croire que vous étiez sorti... elle me lançait des regards... ah ! ah...

— Est-ce que vous avez dit que vous me connaissiez... est-ce que vous avez dit... que...

Adhémar n'achève pas, mais il regarde fixement Pépita ; celle-ci laisse un sourire amer errer sur ses lèvres, en répondant :

— Non... non... je n'ai rien dit.

Adhémar semble plus tranquille et répond :

— Je vous en remercie... vous vous êtes rappelé la promesse que vous m'aviez faite la dernière fois que je vous vis.

— Oui... mais en vérité, je ne comprends rien à cela.... car enfin vous êtes marié...

— C'est comme si je ne l'étais plus... ou plutôt comme si je ne l'avais jamais été ! répond tristement Adhémar.

— Et votre femme... qu'en avez-vous fait ? qu'est-elle devenue ?

Adhémar fait un mouvement d'impatience, marche quelques instants dans la chambre et va s'asseoir loin du divan en lui disant :

— Ne parlons plus de tout cela... je vous répète que partout on me croit garçon. Vous me désobligeriez beaucoup en disant le contraire... Je n'ai pas besoin de vous dire mes motifs, vous les connaissez parfaitement ; et maintenant voulez-vous me dire ce qui me procure le... enfin ce qui vous amène chez moi...

Pépita.

Pépita se couche à demi sur le divan, laissant flotter son peignoir de manière à ce que sa jambe, qui est fort bien faite, soit entièrement à découvert ; puis, appuyant sa tête sur une de ses mains, elle regarde le jeune homme en cherchant à donner à ses yeux un accent irrésistible. Ce manége terminé, elle murmure à demi-voix :

— Est-ce que vous êtes fâché que je sois venue vous voir ?

— Oui, madame, répond Adhémar d'un ton sévère, et qui annonce que toutes les coquetteries seront en pure perte. La jeune Italienne change de visage, ses lèvres se serrent, ses sourcils se rapprochent, et elle s'écrie avec dépit :

— Soyez persuadé... monsieur... que je ne vous cherchais pas... et que ce n'est pas dans l'espérance... de vous rencontrer que je suis venue en France... Mais, quelques temps après votre départ de Naples, un beau comte milanais me trouva jolie, me fit la cour et me proposa de voyager avec lui. J'acceptai ; je me sentais un goût décidé pour les voyages. Au bout de six mois, mon noble Milanais me laissa à Vienne dans une auberge. Heureusement un jeune lord qu voyageait aussi, eut pitié de mon embarras. Il m'emmena en Russie, puis en Angleterre ; là, je le perdis aussi ; mais j'avais fait connaissance avec un Français fort aimable, et je le suivis à Paris. Voilà près de dix-huit mois que j'habite cette ville. On s'y amuse beaucoup, mais les hommes y sont très inconstants ! malgré cela je m'y plairais infiniment si ma santé n'était pas altérée : les médecins me disent que c'est ma faute, que je passe trop de nuits, que je vais trop au bal... mais je ne les écoute pas. Le plaisir est mon idole, et il me semble que je mourrais d'ennui, si je ne m'amusais pas !.. Je n'aime ni la lecture, ni la campagne, je déteste la solitude. Il faut autour de moi du monde, du bruit... des hommages... des femmes qui rient aux éclats, des hommes qui m'adressent des compliments. Quand tout cela disparaît, quand je me trouve seule avec moi-même... je deviens inquiète... triste, et il me semble que j'ai peur...

Pépita a terminé son récit avec une inflexion de voix toute différente de celle qu'elle avait en commençant; ce n'est plus maintenant une Lays effrontée, c'est une femme qui semble comprendre qu'elle glisse sur une pente où elle doit se perdre, mais qui n'a pas la force de chercher à s'arrêter.

Lorsqu'elle ne parle plus, Adhémar jette sur la jeune femme un regard où il y a plus de pitié que de blâme et lui dit d'un ton plus doux :

— Eh bien!.. je ne vois pas dans tout cela ce qui peut vous amener chez moi.

La jeune Italienne passe sa main sur son front, rejette en arrière ses longues tresses noires, redevient vive et semillante et répond :

— Monsieur... je sais que vous êtes fort obligeant, fort généreux... en ce moment je suis tourmentée par des créanciers insupportables... ma couturière... une marchande de modes... que sais-je... on ne me laisse pas en repos! Quel ennui que les créanciers, il me faudrait de la fortune... une grande fortune... oh! alors je serais si heureuse!... Ah! je ne sais pas... à Paris... les hommes n'ont pas de grandes fortunes... Je vous certifie que je ne savais plus où donner de la tête... mais en entendant hier prononcer votre nom, oh! je me suis dit : Si c'est lui, il ne refusera pas de m'obliger; il ne le peut pas d'ailleurs; car enfin... si j'ai quitté mon pays... si j'ai fait tant de folies, n'est-ce pas sa faute... n'en est-il pas la première cause...

— Enfin... que vous faut-il... que désirez-vous? dit vivement Adhémar.

— De l'argent!..... ah! l'argent! c'est avec cela qu'on se procure tous les plaisirs! toutes les jouissances... Décidément je ne suis plus romanesque et je commence à comprendre que l'amour n'est rien sans l'argent!

— Je crois que vous n'avez jamais compris l'amour autrement! dit Adhémar d'un air de mépris.

— Ah! vous croyez cela... je pourrais vous répondre bien des choses! mais cela vous ennuierait et moi aussi. J'aime mieux vous prier de me prêter quinze cents francs pour payer mes dettes... vous voyez que ce n'est pas une bien grosse somme.

Adhémar n'hésite pas un moment; il va à son secrétaire, y prend la somme qu'on lui demande, et présente deux billets de banque à Pépita en lui disant :

— Tenez, madame, prenez... je désire que cet argent puisse vous délivrer de vos tourments, et vous procurer ces plaisirs sans lesquels vous ne pouvez plus vivre... mais... je vous en prie, souvenez-vous de votre promesse; ne parlez jamais de moi... oubliez que vous m'avez connu, c'est tout ce que je vous demande.

Pépita prend les billets de banque; mais elle regarde le jeune homme d'une façon singulière, en balbutiant :

— Que j'oublie que je vous ai connu... voilà tout ce que vous désirez de moi... je tâcherai de ne plus vous importuner puisque mes visites vous sont si désagréables.

La jeune Italienne s'est levée; elle fait quelques pas dans la chambre, puis s'arrête, regarde fixement Adhémar et lui dit :

— Vous avez donc entièrement cessé de voir votre femme depuis qu'elle a découvert...

Adhémar l'interrompt, en s'écriant avec impatience :

— Je vous ai priée de ne plus me parler du passé... vous êtes la cause de toutes mes peines... car j'aimais ma femme... et je l'aime encore...

— C'est l'effet de la séparation! dit Pépita d'un air railleur.

— Enfin, je vous le répète, je suis garçon aux yeux du monde. Je le serai toujours désormais.

— Madame n'a donc pas voulu vous pardonner? cela m'étonne; car...

— Par grâce, Pépita, cessons cet entretien. Il devrait être également pénible pour nous deux... Je vous ai remis ce que vous désiriez... je n'ai plus rien à vous dire.

— Comme vous voudrez; moi, j'aurais pu vous dire quelque chose; mais puisque vous ne le voulez pas... Ah! au fait, vous avez raison, il faut oublier tout cela. *Adio, Signor*... Ah! notre proverbe a raison; *Lontano dagli occhi, lontano del cuore!* c'est dommage pourtant!...

Bientôt il peut, à travers le treillage d'un buisson, voir tout à son aise Charlésia et le petit garçon. — Page 62.

Pépita regarde encore Adhémar, lui sourit, va se mirer dans la glace, s'ent rtille dans son peignoir et sort enfin de l'appartement après s'être retournée plusieurs fois pour voir si le jeune homme ne la rappellera pas.

Lorsqu'elle est partie, Adhemar semble respirer plus librement; il va s'assurer si sa porte est bien fermée, puis il revient faire ses paquets en se disant :

« Je ne puis plus supporter la société de cette femme... comme on change, et cependant je la trouvais si jolie... elle l'était en effet. Je n'ai pas dû lui refuser ce qu'elle me demandait! trop heureux si à ce prix elle me laisse en repos. Cela diminue beaucoup mes finances... et ces termes que je vais payer... heureusement le prix de mes meubles me donnera le temps d'attendre les nouvelles de ce bâtiment... en attendant je vivrai avec économie... Il y a longtemps que je me promets cela.

Le portier monte au bout de quelques temps avec ses quittances, Adhémar le paie en lui disant :

— Et le tapissier?

— Il va venir, monsieur, je suis allé l'avertir, monsieur quitte donc Paris, qu'il vend ses meubles?

— Apparemment.

— Alors s'il venait du monde pour monsieur... cette grande dame qui venait souvent les matins... avec un voile sur son chapeau...

et qui filait devant ma loge... prisss!... à peine si j'avais le temps de la voir...

— Si on vient, vous direz que je suis en voyage et que vous ne savez pas où.

— Ah! très bien. Et s'il venait des lettres.

— Il n'en viendra pas. D'ailleurs vous les garderez, et je passerai... dans quelque temps, m'informer s'il y en a.

— Ah! fort bien... monsieur quitte la maison, à présent que nous avons une lorette de plus... Je suis sûr que son logement ne sera pas longtemps vacant... Le propriétaire m'a dit souvent : Louez à ces dames là, et si elles ne paient pas, gardez les toujours... les autres paieront pour elles, ça fait venir du très beau monde... en hommes. Ah! voilà votre tapissier, monsieur.

Adhémar dit au marchand de meubles qu'étant obligé de quitter Paris, il désire revendre son mobilier, et qu'il s'adresse à lui, parce que, lui ayant fourni tout, il doit, mieux que personne, savoir que cela est neuf, beau, bon et à la mode.

Le tapissier fait la grimace en répondant :

— A la mode! mais, monsieur, il y a six mois que je vous ai fourni tout cela.

— Eh bien! est-ce qu'à Paris les meubles changent de forme tous les six mois.

— Quelquefois en moins de temps, monsieur, et c'est extraordinaire comme les goûts ont changé depuis cet hiver... On ne veut plus de chaises de ce genre-là... on emploie un autre bois pour les secrétaires... On a maintenant sur sa cheminée du bronze artistique, les lits n'ont plus cette forme...

— Je comprends, monsieur je comprends! s'écrie Adhémar avec impatience. Tout cela était charmant, de bon goût, de tout temps, quand vous me l'avez vendu; et cela est affreux, passé de mode et de nulle défaite quand je veux vous le vendre. Enfin, voyez ce que vous voulez me donner de tout ce qui est ici.

L'industriel passe en revue le mobilier que cependant il doit très bien connaître; après avoir regardé longtemps chaque objet, il dit à Adhémar :

— Monsieur, pour vous obliger et parce que j'ai déjà fait des affaires avec vous, je vous donnerai deux mille francs de tout ce qui est ici; mais dans ce moment où les affaires vont si mal... il est impossible de vous offrir plus.

— Deux mille francs... Je perds à peu près les deux tiers de ce que j'ai acheté il y a six mois...

— Eh! monsieur, dans le commerce on est bien heureux quelquefois de ne perdre que les deux tiers...

— Je vous avoue, monsieur, que j'entends fort peu le commerce! n'importe, j'accepte vos deux mille francs.

— Je vais vous les chercher, monsieur, et puis je pourrai faire enlever... l'ortier... pourai-je faire enlever?...

— Oui! oui! certainement! répond le concierge!... Oh!... monsieur ne doit rien...

Adhémar, qui est devenu rouge de colère à cette question de l'industriel, lui saisit le bras et le lui serre avec violence, en s'écriant :

— Pour qui donc me prenez-vous? monsieur, votre question est une impertinence!...

Le tapissier se confond en excuses, en disant qu'il a seulement voulu se mettre en règle; il sort pour chercher l'argent, et Adhémar envoie son portier lui chercher une voiture.

« Deux mille francs!... ce que j'ai payé cinq mille trois cents il y a six mois! se dit Adhémar... Enfin... puisque c'est ce qui arrive dans le commerce. Je vais me faire conduire au Marais... je chercherai un logement modeste, je dépenserai huit ou neuf cents francs pour le meubler. Et plus tard, quand j'aurai touché mes fonds... nous verrons. »

Le tapissier est revenu apporter le prix du mobilier, Adhémar fait descendre ses paquets que l'on porte ensuite dans une voiture, et il va y monter, lorsque le portier lui remet une lettre, en murmurant :

— En voilà une qui arrive à temps pour vous trouver... le facteur sort d'ici... c'est trois sous... Je vous l'aurais gardée, mais si c'est pressé... pour peu que vous soyez six mois en voyage...

Adhémar prend la lettre, il a reconnu l'écriture de M. Bourdichon. Il se retire à l'écart, impatient de savoir ce que le mari de Mathilde lui écrit, et lit :

« Mon cher Marilly, que devenez-vous donc? voilà trois semaines » que l'on entend pas parler de vous... sans doute quelque partie » de campagne, quelque bonne fortune vous occupent, car vous êtes » un homme de plaisirs. J'ai une nouvelle à vous annoncer, elle n'est » pas agréable! mais il faut recevoir les bonnes comme les mauvaises, heureusement vous êtes riche et je suis persuadé que cela » vous affectera peu. Le bâtiment sur lequel était mon marchandises a péri presqu'en vue du port, on n'a pu sauver que les passagers, et par malheur rien n'était assuré. Je suis désolé de vous » avoir engagé dans cette affaire, heureusement vous n'y avez mis » que vingt mille francs; j'en perds trente. Monfignard qui en perd » quinze, est d'une humeur diabolique! moi, je n'y pense déjà » plus, et je pense que vous ferez bien vite comme moi. Venez donc » faire une bouillotte, nous tâcherons de nous venger de la fortune. » A propos, ma femme a été malade, elle a gardé le lit huit jours, » mais son amie, madame Valméran, est venue la soigner et lui tenir fidèle compagnie. C'est une femme charmante; Monfignard en » est décidément amoureux; il pousse vigoureusement sa pointe de » ce côté-là; il dit que cela va bien et fait jabot; venez donc nous » voir, nous rirons de tout cela.

» Tout à vous,

» Bourdichon. »

Tout l'effet produit par la première partie de cette lettre est bien vite détruit par la seconde. Adhémar n'a pu recevoir, sans un vif chagrin, la nouvelle de la perte du bâtiment qui portait ses dernières espérances de fortune; mais en apprenant que Charlésia retourne chez Mathilde, que Monfignard lui fait la cour, et qu'il se vante de réussir, il a déjà oublié la perte qu'il vient d'essuyer, il ne songe plus qu'à retourner chez Bourdichon, et à s'assurer par lui-même si, en effet, le beau Monfignard est bien traité par Charlésia, car, à cette seule pensée, son sang s'allume, sa tête s'exalte, et déjà il roule dans son esprit mille projets de vengeance.

— Tous les paquets sont dans la voiture, et il ne manque plus que monsieur; dit le portier en s'approchant d'Adhémar. Celui-ci se rappelle alors sa situation. Déjà, on va et vient dans la maison, et la voix de mademoiselle Athénaïs retentit dans l'escalier; elle cause avec les autres femmes de chambre et leur conte que toute la nuit madame Polatinskifkoff a été incommodée de son souper, qu'il a fallu qu'elle se lève pour lui faire du thé, et que c'est bien *embêtant.*

Ne voulant pas être surpris par les lorettes, Adhémar se hâte de monter en voiture :

— Où allons-nous? dit le cocher.

Adhémar s'apercevant que le portier est resté là, contre la voiture, pour entendre ce qu'il va répondre, crie :

— Aux Messageries royales!

La voiture part. Lorsqu'on est dans une autre rue, Adhémar dit à son cocher :

— Nous n'allons pas aux Messageries. Conduisez-moi dans le Marais... trouvez-moi, par là, un appartement de garçon à louer, et je vous donnerai pour boire.

Le cocher fait claquer son fouet, en répondant :

— Suffit! j'entends!... je vas vous mener dans la maison de Poupoule... il y a toujours des logements de reste, là.

Adhémar s'en rapporte au cocher; il s'est enfoncé dans le fond de la voiture et au lieu de s'occuper de sa situation, il ne pense qu'à Monfignard et à Charlésia.

CHAPITRE XVII.

SOIRÉE CHEZ BOURDICHON.

Il était huit heures du soir, le jour était sur son déclin, cependant on n'avait pas encore allumé dans le salon de M. Bourdichon, et la société, après être sortie de table, jouissait de cette douce liberté qui suit toujours le dîner, et qui précède la soirée, dans les maisons de bonne compagnie.

M. Bourdichon prenait l'air à une croisée, tout en causant avec le beau Monfignard, et lui parlant d'affaires de bourse, conversation

qui n'empêchait pas le beau jeune homme de carresser les boucles de ses cheveux.

Un peu plus loin, M. Carcassonne, assis devant une table de jeu, plaçait et déplaçait des cartes, s'efforçant de se rappeler un tour dont il voulait amuser la société.

A l'autre extrémité du salon, madame Carcassonne était assise auprès de Dalbrun, auquel elle semblait parler avec beaucoup de feu, et qui l'écoutait, en laissant échapper de fréquents éclats de rire.

Enfin Mathilde, encore pâle et faible, était à demi couchée sur un divan, et près d'elle était Charlésia, qui lui tenait la main, et paraissait très attentive à ce qu'elle disait.

— Il ne m'aime plus... oh ! c'est tout à fait fini, je le vois bien ! dit Mathilde après un moment de silence. Voilà vingt-deux jours que je ne l'ai vu... que je n'ai eu de ses nouvelles !... vingt-deux jours !... j'aurais pu mourir !... il ne s'en serait pas inquiété !

— Il est peut-être à la campagne... ou en voyage, dit Charlésia, mais, du ton d'une personne qui n'est pas elle-même persuadée de ce qu'elle avance, et ne désire pas persuader les autres.

— A la campagne..... il n'y resterait pas trois semaines... En voyage... quoi faire ?.... pour être plus loin de moi, alors !... mais non, il n'est pas en voyage...; je m'en suis informée, d'ailleurs... et puis il a trop de choses qui le retiennent à Paris !

— Quoi donc ? dit vivement Charlésia.

Mathilde regarde fixement son amie en répondant :

— Des maîtresses, sans doute !... d'autres passions !... Quand un homme cesse de nous aimer, c'est ordinairement parce qu'il en aime une autre.

— Tu as raison ; mais enfin... cet amour ne pouvait toujours durer... surtout avec un homme inconstant comme M. Adhémar ! Puisque cela devait finir, un peu plus tôt, un peu plus tard... qu'importe ?... tu devrais l'oublier et te faire une raison !

— Finir ! au bout de cinq mois ! ah ! grand Dieu !... perdre le repos de ma vie pour cinq mois de bonheur !

— Il y a des amours qui paraissent bien profonds, et qui durent moins que cela encore ! dit Charlésia, et cette fois d'un air entièrement persuadé.

— Oui... tu dois savoir cela aussi, toi... quoique tu n'aies pas voulu me l'avouer.... L'amour est une passion cruelle, n'est-ce pas ? et nos faiblesses ont quelquefois des suites... bien funestes.

Charlésia ne répond rien, et ne semble pas attacher un sens mystérieux à ces paroles de son amie, qui a pourtant eu l'air de les dire avec intention.

— Heureusement tu ne m'as pas abandonnée, toi ! reprend Mathilde après un moment. Tu as eu pitié de ton amie... tu as deviné pourquoi je souffrais, pourquoi j'étais malade... tu as compris quel était ce mal qui me minait... qui me mine encore !... Ah ! sans toi, je serais morte, car je n'aurais eu personne à qui parler de lui ! personne pour épancher mes chagrins... pour pleurer... car les larmes semblent moins amères lorsqu'une amie est près de nous, qui nous soutient... nous console !... Ah ! n'être plus aimée... vois-tu, c'est affreux quand on aime encore.

En disant cela, Mathilde prenait convulsivement les mains de Charlésia ; celle-ci lui fait signe de se contenir en lui montrant qu'elles ne sont pas seules.

— Est-ce que tous ces gens-là s'occupent de moi ! répond Mathilde en faisant un léger mouvement d'épaules.

— Mais, ton mari...

— Oh ! mon mari, moins que les autres ! Tu l'as vu, j'ai été huit jours sans pouvoir quitter le lit, et avec une fièvre violente... a-t-il passé une seule soirée près de moi ?... Je te le répète... je n'ai plus que toi... car tu me plains, n'est-ce pas ?

Ces mots sont accompagnés d'un regard qui semble embarrasser Charlésia, qui pourtant répond : « Est-ce que tu en doutes ? » mais d'un ton qui pourrait effectivement en faire douter.

— Et, depuis trois semaines... tu ne l'as pas vu... toi ? reprend Mathilde en cherchant, avec ses yeux, à se glisser dans le fond de l'âme de son amie.

— Vu... M. Adhémar ?...

— Sans doute !

— Et où donc l'aurais-je vu ?... est-ce que tu crois qu'il vient chez moi ?

— Non, car tu m'as juré que... tu ne le recevrais pas... que tu ne le connaissais pas, et je te crois..... ce serait si horrible de me tromper..... ah ! tu n'en es pas capable !...

La manière dont Mathilde dit cela ne prouve pas qu'elle en soit bien persuadée. Charlésia jette sur elle un regard plein de douceur et de pitié en murmurant :

— Tu me soupçonnes encore...

— Oh ! non... non... pardonne-moi ! tiens, quand tu es à côté de moi je suis mieux, je sois plus tranquille... je voudrais que tu ne me quittasses jamais.

— Ne m'as-tu pas dit que ton mari lui avait écrit hier au soir ?

— Oui, M. Bourdichon a dû l'informer du triste résultat d'une affaire où il avait placé vingt mille francs... tout est perdu ! Heureusement M. Adhémar est riche, et je pense que cette perte lui sera peu sensible.

— Comment sais-tu qu'il est riche ?

— Mais... je le crois à sa manière de vivre... à son indifférence lorsqu'il perd au jeu, où il joue assez cher... Enfin, dernièrement, son refus d'épouser mademoiselle Sublimé prouve encore qu'il ne tient pas à l'argent...

Charlésia semble réfléchir et ne répond rien. Mathilde reprend :

— M. Bourdichon a dû lui écrire que j'avais été très malade... eh bien ! tu le vois... il ne vient pas.

— La soirée n'est pas avancée... il viendra peut-être...

— Ah ! si je pouvais l'espérer !...

— Eh bien ! Carcassonne, auras-tu bientôt fini d'arranger tes cartes ? dit M. Bourdichon en quittant la fenêtre. Que diable fais-tu là ?

— Je cherche un tour !... il s'agit de mettre les quatre dames en long et les rois en travers...

— Tu n'y vois plus clair, c'est pour cela que tu ne peux pas mettre tes dames en long... Ma chère amie, dis donc qu'on chauffe... mais non, ne te dérange pas, je vais sonner.

— Il me semble pourtant que ce n'est pas bien difficile d'arranger les cartes comme vous le voulez, dit Dalbrun en se levant pour s'approcher de la table à jeu.

— Ah ! croyez cela ! mais ce n'est pas tout, il faut aussi placer les valets et les as... Ma femme, te rappelles-tu ce tour... où on place les dames en long ?...

— Vous ne m'avez jamais appris cela, mon cher ami : posez vos dames comme vous voudrez, et ne m'ennuyez pas avec vos tours de cartes !... Je n'ai jamais su faire que des châteaux avec les cartes ; mais j'en faisais qui étaient haut.... comme cette chambre.

— Vous employiez plus d'un jeu de piquet pour cela ? dit Dalbrun en riant.

— Ah j'avais tant de cartes !... chez mes parents on jouait beaucoup ; c'est au point qu'à la cuisine on n'employait que de vieilles cartes pour se chauffer.

— On nous a souvent parlé d'*Oreste* et de *Pylade*... d'*Achille* et de *Patrocle*, dit Montignard en s'approchant des deux dames placées sur le divan ; mais je doute que l'antiquité ait jamais produit une amitié plus édifiante que la vôtre, mesdames !

Charlésia sourit tristement ; Mathilde répond :

— C'est que, quand les femmes aiment monsieur, elles... comprennent ce sentiment-là mieux que les hommes, et que ce n'est pas pour elles une simple distraction.

— En fait d'amour mesdames, je sais que vous avez la réputation de l'emporter sur les hommes ; mais, en amitié, j'avais cru jusqu'à présent que ceux-ci avaient la pomme, outre les héros que je vous citais tout à l'heure ; remarquez bien que les modèles d'amitié que nous offre l'antiquité, sont toujours des hommes : *Damon* et *Pythias*, *Nisus* et *Euriale*, *Thésée* et *Pirithous*, *Scipion* et *Lélius*... et une foule d'autres que je pourrais vous citer encore ; mais il n'est jamais question de l'amitié de deux femmes.

— C'est que ce sont les hommes qui écrivent l'histoire, dit Dalbrun en riant.

— Ou, plutôt, c'est qu'on a pensé que, ces dames devant être tout à l'amour il ne leur restait plus de place pour d'autres sentiments, reprend Montignard en lançant à madame Valmyan un regard où il met toute l'expression dont il est susceptible.

— De quoi parlez-vous... d'amitié... d'héroïsme d'amitié ? dit madame Carcassonne en s'approchant du divan. Oh ! moi, quand j'aime bien une personne, je me jetterais dans le feu pour elle !....

— Il paraît alors que vous n'avez jamais bien aimé, dit Dalbrun, car vous n'avez pas la moindre marque de brûlure.

— C'est que l'occasion ne s'est pas présentée. En revanche, une fois, je me baignais dans la rivière... à Saint-Ouen... ou à Saint-Maur, ou à Saint-Cloud... ça ne fait rien. Une de mes amies se baignait aussi avec son mari... lui se tenait un peu plus loin... par décence... Cependant, nous avions des maillots... mais le monsieur n'en avait pas. Je nage comme un poisson, moi. Tout à coup nous entendons le mari de mon amie qui nous crie : « J'ai une crampe... je me noie ! » En entendant cela, mon amie se trouve mal; je la vois qui flotte sur l'eau; je cours d'abord à elle; je la soutiens sur l'eau d'une main, ensuite, nageant sur l'eau jusqu'au mari, je le prends.. je ne sais comment... je le saisis par... n'importe quoi, et je les ramène tous deux au rivage, sans être même fatiguée !

— Voilà un trait digne d'un dauphin ! s'écrie Dalbrun.

— Comme elle justifie bien le surnom de Blaguanville qu'on lui a donné ! murmure Monfignard en se retournant vers Dalbrun.

L'arrivée de plusieurs personnes change le cours de la conversation. Bientôt on forme un wisth et une bouillotte; mais Monfignard a refusé de jouer, parce qu'il préfère causer avec les dames et surtout avec Charlésia, près de laquelle il cherche sans cesse à se rapprocher. Quant à M. Carcassonne, obligé d'abandonner la table de jeu, il a été avec son jeu de cartes se retrancher près d'une console, sur laquelle il cherche toujours à mettre ses dames en long et ses rois en travers.

Mathilde saisit un moment où l'on ne peut l'entendre, pour dire à l'oreille de son amie :

— Décidément, M. Monfignard est très amoureux de toi.

— Tu crois? répond madame Valméran d'un air fort indifférent.

— Mais c'est assez visible... au reste, il ne s'en cache pas.

Je ne puis pas empêcher ce monsieur d'être amoureux, si cela l'amuse; mais je lui conseille de ne point prendre la chose au sérieux, car il perdrait son temps !

Le front de Mathilde se rembrunit, et elle attache ses yeux sur Charlésia, en lui disant :

— Tu es bien insensible, ma chère : M. Monfignard est pourtant un fort beau cavalier... il a une fortune honorable... S'il te demandait la main... tu es trop jeune pour rester toujours veuve...

— Je resterai cependant toujours comme je suis maintenant.

— Oh ! on dit cela... peut-être un autre te ferait penser autrement.

En ce moment Adhémar entre dans le salon; sa mise, toujours de bon goût, est encore plus soignée, plus recherchée que de coutume; mais son visage est pâle, et tous ses traits sont altérés.

En apercevant Adhémar, Mathilde tressaille et presse fortement la main de son amie.

Charlésia a changé de couleur et quitte brusquement la main de Mathilde; Monfignard a fait une grimace très prononcée; les autres personnes accueillent avec des démonstrations d'amitié celui que l'on n'avait pas vu depuis longtemps.

— Eh ! le voilà, ce cher Adhémar !

— D'où diable sort-il ?

— Eh bien, mon cher ami, nous sommes enfoncés, c'est le cas de dire ! s'écrie Bourdichon en tendant la main au jeune homme : que voulez-vous, c'est un malheur !

— Je l'avais déjà oublié ! répond Adhémar.

— Bravo ! voilà ce que c'est que d'avoir de la philosophie ! dit Dalbrun.

— Et de la fortune ! reprend Bourdichon.

Adhémar s'est dirigé du côté de Mathilde; mais en apercevant Charlésia assise près d'elle, il s'arrête embarrassé, et semble incertain s'il doit avancer. Il se décide cependant, et va saluer les deux dames d'un air contraint; puis, tout en regardant Charlésia, il dit à Mathilde :

— J'ai appris, madame, que vous aviez été malade... si je l'avais su plus tôt... je serais venu savoir de vos nouvelles...

— Ce n'est pas madame... c'est moi qui ai été malade, monsieur, répond Mathilde d'un ton de dépit. Adhémar baisse les yeux en rougissant; Charlésia se lève brusquement, et va s'asseoir à une autre extrémité du salon.

— Oui, monsieur, oui... j'ai bien souffert, je souffre bien encore, reprend Mathilde; c'est vous qui en êtes la cause, vous le savez bien; et, en revenant ici, au lieu d'être touché du mal que vous m'avez fait, c'est elle seule que vous regardez... c'est d'elle que vous semblez occupé... ah ! je suis bien malheureuse !

Mathilde porte son mouchoir sur ses yeux pour essuyer les larmes dont ils sont pleins, et fait signe à Adhémar de s'asseoir près d'elle. Celui-ci n'ose refuser, il craint qu'on ne remarque l'émotion de Mathilde : il voudrait pouvoir essuyer ses pleurs, la consoler, et pourtant il est contrarié de s'asseoir à côté d'elle; il s'y place comme un écolier que son professeur force à se mettre à l'étude. Mathilde lui parle avec tendresse, et il l'écoute d'un air distrait; mais bientôt il ne l'entend plus, il ne sait même plus qu'elle lui parle; car Monfignard est allé s'asseoir auprès de madame Valméran; il lui adresse des propos galants, et celle-ci, contre son ordinaire, lui sourit, semble l'écouter avec plaisir; ce qui enchante tellement le dandy, que son babil en augmente et qu'il ne s'est jamais trouvé autant d'esprit.

Il y avait déjà trois fois que Mathilde disait tout bas à Adhémar : « je n'ai pas cessé de vous aimer, moi ! voulez-vous que j'aille chez vous demain matin... le voulez-vous... me recevrez-vous avec plaisir ?... dites donc ?... mais dites donc ?... » lorsqu'Adhémar, se levant brusquement, va se poser devant Monfignard, le regardant d'un air ironique et même impertinent. Le bel homme semble surpris de l'action d'Adhémar; cependant sans avoir l'air d'y faire attention, il continue de causer avec Charlésia et affecte même de rire de ce qu'elle dit. Adhémar ne se contient plus, il va provoquer Monfignard... lorsque son regard rencontre celui de Charlésia. L'expression de ce regard semble le terrifier; il baisse les yeux, devient tremblant et s'éloigne sans dire un mot.

Madame Valméran ne tarde pas à quitter sa place; et, après avoir été dire adieu à Mathilde, qui n'a pas la moindre envie de la retenir, elle sort du salon en refusant la proposition de Monfignard, qui voulait absolument la reconduire.

Mathilde n'a pas cessé de regarder Adhémar; ses yeux, animés par le dépit et la jalousie, ont repris tout leur éclat, ses joues sont pourpres, son front est brûlant.

— Vous avez une mine charmante ce soir, ma chère amie, lui dit la petite Carcassonne, vous avez des couleurs, des yeux brillants...

— Oui... oui... oh ! je me sens très bien !

— Votre bonne amie est déjà partie.

— Oui... elle est partie.

— Quelle femme aimable... spirituelle... jolie !... Dites donc, monsieur Monfignard, savez-vous que vous lui parliez avec un feu... hum ! vous êtes un terrible séducteur !

Monfignard se rengorge dans sa cravate, se regarde dans une glace et répond d'un air suffisant :

— Quand cette dame m'écouterait ! après tout, elle est la maîtresse... et il me semble qu'elle pourrait plus mal choisir...

— Monsieur voudrait-il nous donner à entendre que cette dame est sensible à son hommage ? dit Adhémar en se rapprochant de Monfignard qu'il regarde d'un air courroucé.

— Eh bien, pourquoi pas... est-ce que cela vous intéresse, monsieur ?... est-ce que vous le trouveriez mauvais ? répond le bel homme d'un ton goguenard.

— Il y a des hommes si avantageux ! qui se vantent de choses qui ne sont pas... qui cherchent à compromettre la réputation d'une femme.

— J'espère, monsieur, que ce n'est pas pour moi que vous dites cela ?

Adhémar va répondre, lorsque Mathilde, qui s'est levée avec peine, va se placer entre ces deux messieurs, en s'écriant :

— Eh bien, messieurs... qu'est-ce cela veut dire ?... j'espère que vous n'oublierez pas que vous êtes chez moi et que mon amie ne deviendra pas un sujet de discorde... Si elle le savait, je suis persuadée que vous ne la reverriez jamais ici. Monsieur Adhémar, voulez-vous avoir la bonté de me donner votre bras jusqu'à mon appartement, car je me sens fatiguée et je vais me retirer.

Les deux jeunes gens se sont tus. Mathilde a pris le bras d'Adhémar, et elle sort avec lui du salon; il garde le silence, car il sent bien qu'il s'est laissé emporter par la jalousie et ne sait comment s'excuser; mais, arrivée dans son appartement, Mathilde lui dit :

— Vous êtes un monstre, monsieur, votre conduite est infâme avec moi... la passion que vous éprouvez pour madame Valméran vous fait oublier jusqu'aux convenances... Cette passion, vous n'avez pas même cherché à la cacher aujourd'hui... Ah ! je ne la verrai plus cette femme... tout est fini entre nous... La nommer mon amie me serait désormais impossible... Ce soir, vous avez brisé les derniers liens qui nous unissaient... Monsieur est furieux de ce que Charlésia écoute les galanteries de M. Monfignard... monsieur veut se faire le chevalier, le défenseur de la vertu de cette dame... sa vertu ! ah ! ah ! vous me faites pitié...

— Que voulez-vous dire? que signifient ces paroles, madame? reprend Adhémar qui sent renaître toute son énergie.

— Cela veut dire, monsieur, que madame Valméran, avec son air sévère, ne vaut pas mieux qu'une autre.

— Pourquoi... parlez, madame, qui vous fait penser cela?...

— Oh! vous feignez de ne pas me comprendre... mais, cet enfant qu'elle a eu... qu'elle fait élever en secret... si ce n'est pas vous qui le lui avez fait... il faut bien que ce soit un autre.

— Un enfant! s'écrie Adhémar qui semble frappé par la foudre. Un enfant!... elle a un enfant!... oh! non, cela n'est pas... vous en imposez, oh! cela ne peut pas être.

Mathilde, effrayée de l'effet que ce qu'elle vient de dire produit sur Adhémar, répond en tremblant :

— Oui... cela est... Quoi, vous l'ignoriez. J'étais persuadée, moi, que cet enfant était la suite de votre liaison avec elle...

— Elle a un enfant... mais où est-il? Comment savez-vous cela... ah! madame, il me faut la preuve de ce que vous venez de me dire.

— Je vous la donnerai, monsieur

— Quand cela?

— Demain matin... soyez à neuf heures à l'entrée du faubourg Saint-Antoine... j'irai vous y prendre avec une voiture et je vous ferai voir que je ne vous ai point menti.

— Demain à neuf heures... il suffit, madame, j'y serai... je vous attendrai.

— Adhémar, vous me quittez donc ainsi!

Mais déjà Adhémar s'est éloigné sans vouloir en entendre davantage; il traverse rapidement le salon où est la société, prend son chapeau et sort comme un fou, sans répondre à Bourdichon qui lui offre une place à la bouillote.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce soir? s'écrie le mari de Mathilde; je lui ai trouvé un air tout singulier.

Dalbrun secoue la tête sans répondre, et Monfignard dit en riant :

— Ce monsieur est très vexé... parce que madame Valmeran a beaucoup causé avec moi! c'est désolant!... mais une autre fois, j'espère qu'il ménagera un peu plus ses paroles, sans quoi, on pourrait le rappeler à la politesse.

— Ma femme! ma femme! s'écrie Carcassonne avec un transport de joie, je l'ai trouvé... mon tour!... je le tiens... je sais mettre les dames en long.

— C'est bien, mon ami, répond la petite dame, tu me montreras cela quand nous serons chez nous.

CHAPITRE XVIII.

L'ENFANT. — L'INCONNU.

Le cocher de fiacre auquel Adhémar s'était confié pour avoir un logement, avait justement sa maîtresse cuisinière chez un vieux propriétaire de la rue du Perche, au Marais. Poupoule, c'était le nom de la maîtresse du cocher, avait plusieurs fois dit à son amant de tâcher de lui envoyer des locataires, et celui-ci s'était arrêté tout fier avec la voiture dans laquelle était le monsieur qui cherchait un logement.

Adhémar, toujours préoccupé de tout autre chose que de se loger, avait sur-le-champ accepté deux petites chambres fort laides, et dont les papiers étaient en plusieurs endroits recollés avec des clous. Il avait fait venir un tapissier du quartier, mais cette fois il avait été très modeste, et, moyennant trois cents francs, avait eu sur-le-champ un mobilier d'occasion Cela ne ressemblait plus à celui de la rue Navarin, mais enfin il y avait à peu près tout ce qu'il faut pour un garçon qui ne compte pas donner des soirées.

En sortant de chez Bourdichon, Adhémar est entré comme un insensé dans sa nouvelle demeure. Il n'a pas répondu à Poupoule, qui cause chez le portier, et lui offre de la lumière. Il se trouve, sans savoir de quel côté sont ses meubles, dans un logement qu'il connaît à peine; en cherchant son lit, il renverse la table, les chaises, enfin il se jette sur sa couchette, en se disant :

« Mon Dieu! si je pouvais dormir! Ah! que je voudrais donc être à demain!... Charlésia aurait un enfant!... ah! je ne puis le croire! Mathilde s'est abusée, ou elle aura voulu se venger de moi en me désespérant... Charlésia m'aurait trahi!... mais que dis-je! n'en avait-elle pas le droit?... ne l'avais-je pas moi-même dégagée de ses serments!... aurais-je des reproches à lui adresser!... et cependant je ne puis pas croire que Mathilde m'ait dit vrai!. »

La nuit paraît bien longue à celui qui souffre, qui attend, qui espère encore que le jour suivant lui rendra la tranquillité. La couchette d'occasion était bien dure aussi en comparaison du lit moelleux de son dernier appartement : mais Adhémar s'y serait trouvé aussi bien couché que dans un palais, s'il avait pu retirer de son cœur le trait cruel qui le déchirait.

Au point du jour, Adhémar se lève; pour tâcher de passer le temps, il se met à sa croisée et regarde son nouveau voisinage, mais ses fenêtres donnent sur une cour triste et sombre. Quelques pots de réséda et de giroflée sont les seuls ornements que l'on se permette. Quel changement avec la belle vue de la rue de Navarin! mais le nouveau locataire n'en est pas attristé; il regarde sans voir, ou plutôt sa pensée est ailleurs, et il ne s'occupe pas de ce qu'il voit.

Tout à coup une espèce de satisfaction brille sur son visage; il songe que la rue du Perche n'est pas bien loin de la place de la Bastille où il a rendez-vous avec Mathilde, et il se trouve presque heureux de demeurer au Marais.

A huit heures du matin, il sort, va se promener sur les boulevards, et se rend enfin à l'endroit où l'on doit le trouver. Neuf heures sonnent, et Mathilde ne paraît pas. Dix minutes s'écoulent, qui paraissent des siècles à Adhémar : déjà il se dit : « Elle ne viendra pas, parce qu'elle ne saurait me prouver ce qu'elle m'a dit hier. » Et l'espoir commence à renaître dans son âme, lorsqu'une citadine, qui arrive par les boulevards, s'arrête à l'entrée du faubourg. Une femme met la tête à la portière. C'est Mathilde; elle aperçoit Adhémar : en un instant il est auprès d'elle, et le cocher se remet en route.

Mathilde est encore plus abattue que la veille, mais une agitation nerveuse, en donnant par moment de l'éclat à ses yeux, semble lui tenir lieu des forces qu'elle a perdues. En apercevant Adhémar, une légère rougeur est venue colorer ses joues; mais elle disparaît bien vite pour faire place à une pâleur extrême.

Adhémar s'est assis à côté de Mathilde, sans prononcer un mot. Pendant quelque temps la voiture roule, et tous deux continuent à garder le silence; enfin c'est Mathilde qui se décide à le rompre.

— Vous désirez sans doute savoir, monsieur, où je vous conduis, et comment je suis parvenue à découvrir ce secret que je vous ai communiqué hier... je vais vous le dire, car je n'ai pas de secret pour vous, moi, monsieur, vous verrez que le hasard a tout fait.

— Je vous écoute, madame.

— La dernière fois que j'allai chez vous... où vous me reçûtes si mal... je partis bien brusquement... je ne sais pas si vous vous en souvenez... j'espérais pourtant que vous me rappelleriez... je restai quelques minutes dans votre escalier... mais j'espérais en vain, oh! vous étiez trop content d'être débarrassé de moi!

Mathilde s'arrête très émue, mais Adhémar ne dit pas un mot et continue de regarder à ses pieds. La jeune femme reprend d'une voix plus assurée :

— J'oublie toujours que ce n'est pas de moi que je dois vous entretenir; pardon, monsieur, cela ne m'arrivera plus. En sortant de chez vous, je pris une voiture et me fis conduire chez... madame Valméran... je voulais avoir une explication avec elle... je voulais la supplier encore de me dire si vous étiez... ou si vous aviez été son amant. Au moment d'arriver chez Charlésia, je la vois de loin monter dans une voiture. Il me vint à la pensée que c'est chez vous qu'elle va... ou qu'elle se rend à un endroit où vous devez la rejoindre... Enfin, je ne puis vous dire tout ce qui me vient à l'esprit; mais je dis à mon cocher : « Suivez de loin cette voiture et allons où elle va. » Madame Valméran se fit conduire à Saint-Maur, et descendit devant une jolie maisonnette dans laquelle elle entra. Mon cocher avait eu l'esprit de s'arrêter assez loin pour ne pas être remarqué. Je descendis aussi de voiture et je me tins à l'écart, ne perdant pas de vue la maisonnette; bientôt je vis Charlésia sortir, tenant par la main un petit garçon qui peut avoir deux ans ou un peu plus...

— Vous l'avez vue avec cet enfant? s'écrie Adhémar en regardant fixement Mathilde.

— Oui, monsieur, oui, je l'ai vue... Ah! vous me regardez à présent... il fallait cela pour vous faire lever les yeux... Eh bien! me

trouvez-vous assez changée!... croyez-vous m'avoir fait assez de chagrin!...

— De grâce, madame... achevez donc!...

— Ah! c'est juste... j'allais encore vous parler de moi... comme si cela vous intéressait! Je vis donc madame Valméran avec cet enfant... Elle alla se promener assez longtemps sur les bords de la Marne; je ne la suivais que de très loin, car je n'aurais pas voulu être vue; je ne pouvais donc pas entendre ce qu'elle disait à l'enfant, mais je la voyais le caresser, l'embrasser à chaque instant... Oh! elle paraît l'aimer beaucoup. Enfin, elle le ramena à la maisonnette, et, au bout de quelques instants, remonta dans sa voiture et partit. Cette fois, je ne la suivis pas; mais quand je fus certaine qu'elle était déjà éloignée, j'entrai à mon tour dans la maison, je pris le premier prétexte venu... Je trouvai d'ailleurs une paysanne qui aimait beaucoup à causer. Après avoir eu l'air de chercher dans le pays une domestique qui devait l'habiter, je caressai le petit garçon, et je dis à la paysanne : « Il me semble que je viens de rencontrer ce joli petit garçon avec une dame?... — C'est sa maman, me répondit aussitôt la villageoise; elle vient presque tous les jours voir son petit Charles... Oh! elle l'aime bien, elle lui apporte toujours des bonbons, des joujoux... »

— Cet enfant s'appelle Charles... et la paysanne vous a dit que madame Valméran était sa mère? murmura Adhémar d'un air sombre.

— Oui, monsieur, je vous répète mot à mot ce qu'on m'a dit. En faisant jaser la mère Mignot, c'est le nom de la paysanne, j'ai su qu'elle n'avait l'enfant chez elle que depuis l'époque du retour de Charlésia; enfin, elle m'a dit aussi que la mère du petit Charles venait le voir presque tous les jours... toujours seule... c'est de cela surtout que je m'informai. J'en savais assez, je partis. Dep ris j'eus la curiosité de revenir à peu près à la même heure au même endroit, et j'aperçus encore Charlésia se promenant dans la campagne avec... son fils. Voilà pourquoi je vous conduis à Saint-Maur. Je pense, monsieur, que vous y verrez ce que j'y ai vu, et vous aurez la preuve que je ne vous ai point menti, en vous disant que... madame Valméran a un enfant... et un enfant qui n'est pas de feu M. Valméran.

Mathilde a cessé de parler, Adhémar ne lui fait plus aucune question, il paraît absorbé par ce qu'il vient d'entendre. Après quelques minutes de silence, c'est encore Mathilde qui le rompt, en s'écriant :

— Et maintenant, monsieur, vous ne pouvez plus me nier votre passion pour madame Valméran; car si vous ne l'aimiez pas, si elle vous était indifférente, que vous importerait qu'elle eût un enfant! pourquoi la découverte de ce secret vous aurait-elle causé une émotion si violente? Hier, d'ailleurs, votre dépit, votre jalousie étaient visibles, lorsque M. Montignard causait avec Charlésia. Vous n'avez pas pu y tenir... vous m'avez quittée impoliment pour aller vous placer près d'eux... vous avez presque provoqué ce monsieur... ce qui eût été fort mal chez des étrangers... mais ce qui chez moi était de votre part un acte de cruauté... car vous deviez bien savoir que je souffrais des tortures, que j'étais au supplice... Que vous importe à vous! vous ne voyez plus que la dernière que vous aimez! les autres ne sont plus rien!... Et moi... moi... pour vous je trahis l'amitié; car ce que je fais aujourd'hui est bien mal, je le sais... mais après tout, Charlésia n'a pas eu assez confiance en moi pour me dire ses secrets... pourquoi donc la ménagerais-je... lorsqu'elle me fait perdre votre cœur?... Oh! je la déteste à présent... car vous l'aimez... vous ne vous en cachez plus... vous l'aimez, n'est-ce pas?...

Mathilde serrait le bras d'Adhémar, et sollicitait une réponse, mais tout à coup celui-ci ouvre la portière, passe sa tête en dehors, et s'écrie :

— Nous sommes à Saint-Maur, madame.

— C'est bien, monsieur, le cocher sait où il doit s'arrêter, mais j'espère, monsieur, que vous ne me compromettrez pas... que vous ne parlerez pas à madame Valméran... que vous aurez quelque pitié de moi.

— Soyez tranquille, madame, je n'ai pas l'intention de parler à... cette dame... ni de lui laisser voir que j'épie ses actions.

La voiture s'arrête dans une espèce de ruelle écartée où elle a l'ordre de l'attendre. Mathilde descend et prend le bras d'Adhémar, qui ne le lui offrait pas. Elle s'appuie fortement sur ce bras qu'elle tient contre elle... et la faiblesse de sa santé sert alors d'excuse à la faiblesse de son cœur.

Après avoir marché quelque temps par des chemins de traverse, Mathilde montre de loin à son compagnon une maisonnette devant laquelle un fiacre est arrêté, et lui dit :

— C'est là... Charlésia est déjà arrivée... cette voiture qui attend là nous l'annonce. Elle sera sans doute allée, suivant son habitude, se promener sur les bords de la Marne avec l'enfant... Venez... Descendons par ce sentier, nous la trouverons... mais marchons avec prudence... regardons au loin, devant nous.

Adhémar se laisse conduire. Mathilde le fait descendre par un chemin fort joli, jusques aux bords de la rivière. Là, des buissons, des touffes de saules empêchent souvent de voir devant soi. De temps à autre, Mathilde s'arrêtait regardait, écoutait, mais elle ne quittait pas le bras de son compagnon; Adhémar portait de tous côtés ses regards inquiets, mais ne prononçait pas un seul mot.

Tout à coup Mathilde s'arrête brusquement et fait faire à Adhémar quelques pas en arrière, en lui disant bien bas :

— Elle est là... assise contre un saule... heureusement je l'ai aperçue à temps... quelques pas de plus, et elle nous voyait. Tenez, en tournant par ici, nous serons fort près d'elle, et elle ne pourra pas nous voir.

Adhémar est tremblant, il vient en effet d'apercevoir une femme assise sur le gazon; il ne se sent plus la force d'avancer; mais Mathilde lui prend la main, le guide, et bientôt il peut, à travers le feuillage d'un buisson, voir tout à son aise Charlésia et le petit garçon, qu'elle tient sur ses genoux.

Une pâleur mortelle a couvert le visage d'Adhémar, lorsqu'il a reconnu madame Valméran. Mathilde s'en aperçoit et en est effrayée, elle lui presse la main, en lui disant tout bas :

— Allons! du courage!... monsieur, du courage!... j'en ai bien eu, moi... et vous ne souffrirez pas plus que je n'ai souffert.

Charlésia tient le petit garçon sur ses genoux. De temps à autre elle l'embrasse, passe sa main dans ses cheveux, et semble le considérer avec attendrissement.

Bientôt la voix enfantine du petit Charles se fait entendre, et ceux qui sont cachés derrière le buisson ne perdent pas un mot de ce qui se dit :

— Ma bonne petite maman, je voudrais bien avoir une voiture avec un dada, pour promener mon polichinelle dans le jardin.

— Je t'en apporterai une, mon ami, tu sais bien que je te donne tout ce que tu me demandes.

— Oui, tu es bien bonne.

— Et tu m'aimes bien aussi?

— Oh! oui.

— Et la mère Mignot ne te fait pas pleurer, n'est-ce pas?

— Oh! non; elle joue avec moi, et Pierrot aussi... il est bien gentil, Pierrot.

Charlésia embrasse tendrement l'enfant, en murmurant encore : « Pauvre petit! » Elle reste ensuite assez longtemps livrée à ses réflexions, qui ne sont pas gaies, à en juger par des larmes qui coulent lentement de ses yeux, et qu'elle ne pense même pas à essuyer. Elle se lève enfin et prend la main du petit garçon en disant :

— Viens, Charles, il faut retourner chez madame Mignot.

Charlésia a repris avec l'enfant le chemin de la maisonnette; bientôt on les perd de vue; mais les deux personnes qui les observaient sont restées à la place qu'elles occupaient. Adhémar, accablé par ce qu'il vient de voir, semble ne plus avoir la force de faire un pas; Mathilde le regarde attentivement et cherche à deviner ce qui se passe au fond de son cœur.

— Eh bien, monsieur, vous avais-je trompé? dit Mathilde; ai-je calomnié madame Valméran? vous ai-je prouvé ce que j'avançais?

— Non, vous ne m'aviez pas trompé! murmure Adhémar; il ne me reste plus aucun doute!

— Madame Valméran va sans doute repartir pour Paris, désirez-vous aller chez la paysanne... la questionner sur l'enfant qui est confié à ses soins.

— Non, oh! c'est inutile : j'en sais assez... nous pouvons retourner à Paris.

— Donnez-moi votre bras, alors... car je ne suis pas forte encore... et c'est tout ce que je pourrai faire que de regagner notre voiture... Mon Dieu! vous tremblez aussi... qu'avez-vous donc?...

— Rien, madame... cela va se passer.

— Ce que vous venez de voir vous a fait bien de la peine! Si je l'avais su... et pourtant vous n'avez pas craint de m'en faire, vous. Mais vous l'aimez donc bien, cette femme!... mais que vous a-t-elle fait pour que vous soyez si désespéré de sa perfidie!....!

C'est donc parce qu'elle ne vous aime pas que vous en êtes si épris?... Adhémar... répondez-moi...

— Je ne puis rien vous dire, madame; vous nier que des rapports aient existé entre madame Valméran et moi, serait maintenant trop absurde; mais je ne puis vous dire de quelle nature fut notre liaison. J'ai eu bien des torts envers vous, madame, je le sais... j'en suis affligé; mais, en revoyant chez vous... votre amie, je n'ai pas été maître de mon émotion... et votre jalousie a fait le reste.

— Ces torts... Adhémar, il ne tient qu'à vous que je les oublie...

Adhémar ne répond rien; mais il ramène sa compagne à l'endroit où la voiture les attendait. Il fait monter Mathilde et se place auprès d'elle. Le cocher est remonté sur son siège, et part. En ce moment Adhémar, en regardant par la portière, aperçoit à une cinquantaine de pas, et arrêté contre un massif d'arbres, un homme dont le costume est presque celui d'un mendiant, et qui a les yeux fixés sur la voiture et les personnes qui sont dedans.

— C'est lui, s'écrie Adhémar, c'est encore cet homme, oui... oui... Oh! je le reconnais bien... le regard de ce misérable semble toujours me narguer... m'insulter...

— Quel homme? de qui voulez-vous parler? demande Mathilde avec inquiétude.

— Eh! mon Dieu! je ne sais... un inconnu... un être que je trouve sans cesse attaché à mes pas. Oh! mais aujourd'hui il ne m'échappera pas, il faut que je lui parle... je le forcerai bien à s'expliquer... Cocher! cocher, arrêtez...

— Comment... que voulez-vous faire?... vous allez me quitter..

— Non, je vous rejoindrai... allez toujours, mais il faut absolument que je sache quel est cet homme : il y a trop longtemps que cet espionnage dure, je veux y mettre un terme.

Le cocher vient d'arrêter sa voiture; Mathilde essaye en vain de retenir Adhémar : il ne l'écoute pas; il ouvre la portière, descend et se met à courir du côté où était son inconnu. Mais il porte vainement ses regards au loin : il ne l'aperçoit plus; il marche toujours, et, rencontrant une jeune fille qui cueille de l'herbe, lui demande si elle a vu l'homme dont il lui donne le signalement.

— Oui, monsieur, répond la jeune fille, je l'ai aperçu qui allait du côté de Vincennes; il est entré dans le bois par là... oh! il marchait bien vite.

— N'importe! se dit Adhémar en se dirigeant vers la partie du bois qu'on vient de lui indiquer. « Dussé-je passer la journée à parcourir le bois, il faut que je retrouve cet homme. Je ne sais quoi me dit qu'il est pour quelque chose dans ce qui m'arrive depuis quelque temps. »

CHAPITRE XIX.

SÉJOUR AU HAVRE. — LA TABLE D'HOTE.

Pendant près de trois heures, Adhémar parcourt le bois de Vincennes, s'informant, demandant, cherchant partout cet homme qu'il brûle de retrouver, mais il lui est impossible de le rejoindre, et, harassé de fatigue, il se décide enfin à retourner à Paris.

Arrivé chez lui, Adhémar se jette sur un siège; il regarde ce qui l'entoure; il lui semble un moment que tout ce qui lui arrive est un rêve : ce nouveau local, auquel il n'est pas encore habitué, son voyage à Saint-Maur, ce qu'il vient d'y voir, la perte de ses vingt mille francs, tout cela l'étourdit, le grise et lui fait l'effet d'un songe. Mais, devenu plus calme, quand il est forcé de se dire que tout est bien réel, alors une sombre tristesse, un découragement total s'emparent de lui, et, portant sa main sur une paire de pistolets qui est dans son secrétaire, il se dit

« J'ai tout perdu, bonheur, fortune... espérance... Oui, cette espérance qui ne m'avait jamais abandonné... ce souvenir de Charlésia qui me suivait au milieu de mes folies... je dois le repousser maintenant!... J'espérais qu'elle ne profiterait pas de cette liberté que je lui avais rendue... je me trompais. Tout est fini pour moi... n'ai-je donc pas le droit de me débarrasser d'une existence qui ne m'offre plus que des ennuis et des regrets?.. »

Et la main d'Adhémar caressait un des pistolets qu'il avait saisi; mais, au bout de quelques instants de méditation, il jette l'arme de côté en s'écriant :

« Si j'ai perdu l'amour de Charlésia, si j'ai dissipé ma fortune, si je n'ai plus rien enfin, n'est-ce pas ma faute?.. et je n'aurais pas le courage de supporter les conséquences de ma conduite!... Non, se donner la mort est une lâcheté; car c'est abandonner la position où le sort nous a mis, c'est de plus une sottise dans laquelle notre vanité veut nous survivre à nous-mêmes... nous voulons encore faire parler de nous après notre mort!... Pauvres fous que nous sommes!... si la plupart de ceux qui ont cédé à cette résolution funeste avaient pu entendre ce que l'on a dit d'eux, et savoir comme ils seraient vite oubliés, ils auraient bien regretté d'avoir pris ce triste parti. Non, je saurai supporter l'adversité : il y a plus de courage à cela qu'à se tirer un coup de pistolet, et d'ailleurs peut-on jamais deviner l'avenir? peut-on prévoir ce que la Providence saura faire pour nous?... Eh bien! si le malheur me poursuit, je lutterai avec lui, je serai homme, enfin... J'ai fait bien des folies pour les femmes... je leur ai dû tous mes plaisirs et toutes mes peines... Celle que j'éprouve aujourd'hui est plus forte que toutes les autres, mais il faut savoir la supporter. »

Satisfait de sa résolution et ayant retrouvé toute son énergie, Adhémar pense sérieusement à sa position et aux moyens de se créer un avenir. Il ne possède plus que les deux mille francs, produit de la vente de son élégant mobilier; s'il ne prend aucun parti en ce moment, il faudra bien qu'il cherche un emploi, une place, lorsqu'il aura mangé son dernier écu, et il lui semble plus sage de s'en occuper avant. Il sent bien aussi qu'il doit renoncer aux bals, aux soirées de bouillotte et à toutes les occasions de dépenses, mais maintenant il quittera tout cela sans regrets, car il ne veut plus se retrouver avec Charlésia, et il a pris la ferme résolution de ne plus aller dans les maisons où il pourrait la rencontrer.

Cependant, comme il ne voudrait pas que l'on pût deviner le mauvais état de ses finances, il aura le plus grand soin de sa toilette; il tâchera d'avoir encore des gants frais et des bottes vernies, afin que, d'après son costume, on le croie toujours dans une brillante situation. On voit que le courage d'Adhémar n'était pas encore assez fort pour triompher de sa vanité.

Pendant un mois, Adhémar parcourut Paris, cherchant dans sa tête ce qu'il pourrait faire, mais ne voulant s'adresser à aucune de ses connaissances, à aucun de ses amis du beau monde pour trouver un emploi; car c'eût été leur dévoiler sa position, et en le disant à une seule personne, sous le sceau du secret, il savait bien que c'eût été comme s'il l'avait dit à tout le monde.

Maintenant, au lieu d'aller dîner comme autrefois au café de Paris ou chez Véfour, Adhémar se glisse furtivement dans les restaurants à quarante sous, qu'il a soin de choisir dans les quartiers les plus éloignés, et où il ne reste que le temps bien juste de dîner, n'y causant avec personne et se plaçant dans les endroits où l'on est le moins en vue

Au bout de ce mois, Adhémar s'est beaucoup promené dans Paris; mais il n'en est pas plus avancé. Il est fort difficile de trouver un emploi, lorsqu'on ne veut s'adresser à personne. Quinze jours s'écoulent encore; un matin, en réfléchissant à ce qu'il pourrait faire, Adhémar se rappelle un ancien ami de sa famille, riche négociant établi au Havre, qui lui a souvent fait des offres de services lorsqu'il venait à Paris et l'a beaucoup engagé à le voir au Havre, et il s'écrie :

— Allons trouver M. Bonnefond, c'est un excellent homme, il m'emploiera dans sa maison ou me trouvera une place; je ne serai plus à Paris, cela n'en vaudra que mieux. Comment diable n'ai-je pas eu cette idée-là plus tôt.

Deux heures après, Adhémar avait retenu sa place pour le Havre; il revenait chez lui, faisait ses malles, appelait mademoiselle Pouponle et la priait d'aller lui chercher le tapissier qui lui avait vendu ses meubles, parce qu'il quittait Paris le lendemain.

Le tapissier arrive, il fait la grimace comme son confrère de la Chaussée d'Antin, quand on lui dit qu'il s'agit d'acheter au lieu de vendre. Il examine minutieusement tout ce qu'il connait très-bien. Adhémar s'impatiente encore; l'infortune n'a pas changé son humeur, il s'écrie!

— Eh bien! monsieur, que donnez-vous de tout cela?...

— C'est bien mauvais, c'est bien vieux, bien délabré, dit le tapissier en secouant la tête.

— Vous m'avez dit que c'était encore fort bon et parfaitement

conservé, quand vous m'avez vendu cela il y a six semaines.

— C'est qu'en six semaines monsieur a beaucoup usé ses meubles.

— Je ne comprends pas comment, en si peu de temps, j'ai pu user mes chaises et mon lit, n'ayant jamais reçu personne chez moi... enfin terminons...

Le tapissier offre quatre-vingt-dix francs de ce qu'il a vendu cent écus, Adhémar accepte en se disant :

« Si je continue de faire ce commerce-là, certainement je ne m'enrichirai pas ! espérons que ce sera ma dernière affaire de ce genre. »

Le lendemain Adhémar était en route pour le Havre. A son arrivée dans cette ville, il se dit :

« Irai-je sur-le-champ chez M. Bonnefond, où descendrai-je à un hôtel. Ce dernier parti me semble préférable. Il y a plus d'un an que je n'ai vu ce monsieur ; arriver chez lui et à l'heure du dîner, ce serait peut-être indiscret... si je ne veuais pas lui demander un service, j'irais sans balancer... mais l'infortune rend timide... allons à l'hôtel. »

Un commissionnaire offre au voyageur de le conduire à une hôtellerie. Adhémar suit son guide, et celui-ci, jugeant, comme c'est l'usage, de la dépense que l'on veut faire par la mise que l'on a, conduit Adhémar à l'hôtel de l'Europe, un des meilleurs hôtels de la ville.

— Ce n'est pas ici que je ferai des économies, se dit Adhémar, mais comme je n'y resterai que peu de temps, je puis bien me permettre d'y loger.

On demande à Adhémar s'il veut dîner à table d'hôte ; il accepte, et on l'engage alors à se rendre dans la salle où les voyageurs venaient de se mettre à table, et procédaient déjà à la consommation avec cette activité qui distingue les personnes habituées à manger à table d'hôte.

Adhémar se trouvait placé entre un commis voyageur et un courtier en vins. Le commis voyageur prenait de tout ce qui passait devant lui ; mais son assiette ressemblait à un chemin de fer, les objets y disparaissaient avec une telle rapidité qu'il était impossible de les reconnaître. Le courtier, qui paraissait vouloir lutter de vitesse avec le commis, ne pouvait y parvenir ; à chaque instant, il manquait de s'étrangler en avalant de travers.

Adhémar s'occupait peu de ses voisins ; et comme on était trente à table, il n'avait pas encore aperçu le moitié des convives, lorsqu'un petit cri part en face de lui ; il lève les yeux et aperçoit toute la famille Sublimé assise à la table d'hôte.

C'est mademoiselle Idalie qui a jeté un cri en reconnaissant Adhémar ; puis elle a poussé sa mère, celle-ci a poussé son mari qui pousse son fils qui allait boire, et qui renverse son vin sur la table, en disant :

— C'est la faute à papa qui m'a poussé... pourquoi donc que tu me pousses, papa ; c'est bête ça !

Dardanus ne répond rien, il regarde une boîte à musique qu'il a placée devant lui sur la table, afin qu'elle fasse l'admiration des voyageurs ; mais à une table d'hôtel les voyageurs ont pour habitude de n'admirer que ce qu'on leur sert, et M. Sublimé était obligé de faire tout seul l'éloge de sa musique.

En reconnaissant les personnes qui sont devant lui, Adhémar leur fait un salut poli ; mais mademoiselle Idalie détourne la tête d'un air dédaigneux ; sa mère feint de ne point le reconnaître, et le mari qui avait déjà commencé à rendre le salut, reçoit sous la table un grand coup de genou qui lui ôte l'envie d'être honnête.

Malheureusement le petit prodige n'ayant pas reçu de coup de genou, s'écrie en apercevant Adhémar :

— Tiens, voilà monsieur Marilly ! ah ! bonjour monsieur Marilly, vous venez donc au Havre aussi... nous venons prendre des bains de mer, nous autres, parce que ma sœur a toujours la courante depuis que vous n'avez pas voulu l'épouser... Oh ! je sais tout ça, moi, je suis un finot !

Il n'est pas facile de rendre l'effet produit par le petit discours de M. Eudoxe : mademoiselle Idalie est devenue verte (ce qui donne un nouveau poids à l'indiscrétion de son frère) madame Sublimé ne sait plus quelle contenance tenir, et mâche sa serviette en croyant ronger une côtelette ; Dardanus regarde son assiette d'un air confus, et la plupart des voyageurs cèdent à une envie de rire qui se prolonge assez longtemps et qu'Adhémar ne peut s'empêcher de partager.

Madame Sublimé ne tarde pas à prendre la parole, et avec ce ton prétentieux qui ne la quitte jamais, elle dit :

— J'espère que la société ne prendra pas au sérieux le discours d'un enfant qui ne comprend pas la portée de ses paroles !

— On ne peut rien trouver de sérieux dans tout cela ! dit un jeune homme en continuant de rire.

— Nous venons au Havre dans l'unique but de notre agrément, reprend madame Sublimé, la vue de la mer ne peut qu'étendre et développer les idées intellectuelles ; c'est un sujet dont je compte parler beaucoup dans un ouvrage scientifique que j'ai sur le tapis... Au reste, je ne regretterai pas mon voyage ; les environs du Havre sont charmants, la végétation y est superbe ! j'ai vu, devant une maison de campagne, à Ingouville, un magnifique *pinus* et un admirable *populus*. Je voudrais bien avoir un pareil *pinus* dans mon jardin.

Le discours mêlé de latin de madame Sublimé est sur le point de

Je voudrais pouvoir vous offrir plus... mais je ne suis plus moi-même dans une brillante position. — Page 67.

produire sur la société le même effet que celui de son fils ; cependant on se contient ; mais le courtier placé près d'Adhémar, dit à demi-voix :

— Si cette dame a quelque chose sur le tapis, il me semble qu'elle ferait très bien de l'y laisser.

Mortifiée de ne produire aucune admiration, madame Sublimé prend un air de mauvaise humeur et se concentre dans son assiette. Au bout de quelques instants mademoiselle Idalie dit à sa mère

— Je me sens indisposée... je veux quitter la table. La mère se lève, fait un signe impératif à son mari, qui se résigne à regret à en faire autant ; il n'est pas aussi facile d'emmener le jeune prodige, il se met à crier qu'il a encore faim et qu'il veut du dessert. On l'entraîne, ou plutôt on l'emporte de la salle à manger. Ainsi disparaît la famille Sublimé qui, à dater de ce jour, cesse de dîner à table d'hôte.

Après le dîner, Adhémar songe à se rendre chez le vieux négociant qu'il connaît ; il se rappelle son adresse et se dirige vers sa demeure, persuadé qu'il sera reçu à bras ouverts ; mais lorsqu'il demande M. Bonnefond au portier de la maison, on lui répond :

— M. Bonnefond, négociant qui était établi au Havre depuis vingt ans, est allé se fixer à l'île Bourbon, où il avait acheté de grandes propriétés, qu'il veut faire valoir lui même ; il s'est embarqué il y a neuf mois...

— Voilà qui est fait pour moi ! se dit Adhémar en retournant à son hôtel. Le seul ami sur lequel je puisse compter..... la seule personne devant laquelle je n'aurais pas rougi d'avouer ma position !... et qui m'aurait peut-être rouvert le chemin de la fortune ! elle est partie !... pour l'île Bourbon... Je ne connais plus personne au Havre maintenant... que faire ! Mais rappelons-nous que je me suis promis de supporter l'adversité avec courage !... puisque me voici au Havre, restons y, peut-être y trouverai-je un emploi plus facilement qu'à Paris. Et Adhémar se décide à rester aussi dans le bel hôtel où il est descendu, à continuer de vivre comme les autres voyageurs, car la famille Sublimé est toujours au Havre, où elle prend en effet des bains de mer : et en se logeant modestement, il craindrait qu'elle ne devinât sa position, c'est surtout aux Sublimé qu'il veut le cacher ; s'ils la savaient, toutes ses connaissances de Paris en seraient bientôt instruites.

Et toujours dans le but de cacher le mauvais état de ses finances, Adhémar fréquente le théâtre, les concerts où il aperçoit mademoiselle Idalie et sa famille, qu'il fait maintenant semblant de ne pas connaître, et dont il se tient à une distance respectueuse.

Puis, au lieu de se chercher quelque emploi, Adhémar va tous les jours se promener sur les bords de la mer ; le spectacle majestueux dont on jouit de la jetée porte l'âme aux réflexions. Adhémar en fait beaucoup et souvent sages, il se dit :

« J'avais six mille francs de revenu. C'est une fortune modeste, mais raisonnable ; j'avais épousé une femme fort riche... mais je me suis séparé d'avec elle... elle prétendait m'abandonner la moitié de ses biens... je l'ai refusée, et je le devais, c'était elle que j'avais épousée et non pas son or ! Pour me consoler... me distraire... par vanité enfin, j'ai vécu longtemps comme si j'étais riche !... et à présent je n'ai plus que quelques centaines de francs... si du moins j'avais des talents... si j'étais peintre... poëte... musicien... je trouverais des ressources en moi-même !... Qu'un artiste fasse des folies... son talent lui reste du moins, il ne peut pas le dissiper comme sa fortune ; il est sûr de le retrouver dans l'adversité... c'est un ami fidèle qui ne nous abandonne pas quand nous revenons franchement vers lui. Mais je n'ai aucun talent !... moi !... et j'ai tout dissipé ! Je suis donc bien plus fou que les autres.

Ah ! je vous remercie, madame, car vous m'apprenez à ne pas rougir de mon temps où je vous connaissais. — Page 70

Après un mois de réflexions et de promenades aux bords de la mer, Adhémar aperçoit, un matin, un beau bâtiment vers lequel on porte des ballots, des marchandises, tout annonce qu'il doit bientôt mettre à la voile. Un matelot venant de ce bâtiment passe près d'Adhémar qui lui dit :

— Quelle est la destination de votre bâtiment !

— Bourbon, répond le matelot, nous partons dans huit jours si le vent n'est pas contraire.

« Bourbon ! se dit Adhémar, mais c'est là où est allé s'établir M. Bonnefond... si j'allais retrouver ce vieil ami de ma famille... si je me rendais aussi à l'île Bourbon... voilà un bâtiment qui m'y transportera... et dans un autre climat j'oublierai Paris... et je ferai plus facilement fortune qu'en restant en France. »

L'idée de quitter la France ne séduisait pas beaucoup Adhémar ; mais plus il réfléchissait et plus il pensait que le meilleur parti qu'il eût à prendre dans sa position était d'aller à l'île Bourbon retrouver M. Bonnefond.

Le lendemain il va trouver le capitaine au bâtiment, et lui demande combien il lui prendra pour le transporter à Bourbon.

— Avez-vous une cargaison, une pacotille à emporter ? dit le capitaine.

— Rien, que moi et la malle contenant mes effets.

— Cela vous coûtera douze cents francs ; mais vous serez bien nourri, vous ne manquerez de rien. Faites vos réflexions, . comme vous n'avez pas de pacotille, il suffira de m'avertir d'ici à quatre

Adhémar retourne se promener sur la jetée et se dit : « Douze cents francs, j'en avais deux mille... j'ai dépensé à peu près quatre cents francs depuis que je suis ici. Je puis partir, il me restera encore quatre cents francs en arrivant à Bourbon, c'est bien suffisant dans un pays où je vais pour gagner de l'argent et non pour en dé-

penser Allons, c'est décidé, je partirai. A Paris, on m'oubliera bien vite! et déjà peut être a-t-on cessé de penser à moi. »

Quoique sa résolution soit prise, Adhémar ne se presse pas d'aller avertir le capitaine, il laisse s'écouler les quatre jours, mais alors se rappelant qu'il n'a plus de temps à perdre s'il veut être admis au nombre des passagers, il se met en route en se disant :

« Le sort est jeté! allons retenir ma place : »

En approchant des bords de la mer, Adhémar aperçoit deux jeunes femmes, qu'à leur tournure gracieuse et coquette il est facile de reconnaître pour des Parisiennes. Il jette sur elle un regard d'amateur, et n'est pas peu surpris de retrouver au Havre les deux lorettes de la rue de Navarin, la gentille Nonore et madame Polatinskifkoff.

De leur côté, les deux dames reconnaissent Adhémar, elles viennent à lui en riant et en s'écriant

— Ah! c'est monsieur chose!... notre ci-devant voisin de Paris...

— Monsieur Adhemar, je me rappelle maintenant le nom de monsieur.

— Moi-même, mesdames, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer au Havre.

— Ah! c'est une fugue! une idée qui nous a prise à toutes deux ; Nonore et moi nous brûlions d'envie de voir la mer... et c'est bien naturel, n'est-ce pas! Moi j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde et je n'avais pas vu la mer!... M. Rubobiche est allé faire un voyage en Belgique, j'ai profité de ça... Nonore était brouillée avec son bienfaiteur, elle n'a pas mieux demandé que de m'accompagner... et nous sommes parties!... et nous voilà arrivées depuis hier, et logées à *Frascati*, rien que ça, où l'on prend des bains de mer!

— Oh! nous en prendrons! nous prendrons de tout! d'abord nous sommes venues pour nous amuser... Oh! si vous saviez ce que nous avons déjà mangé d'huitres depuis hier! c'est effrayant... mais moi, ça me passe comme une lettre à la poste... et puis on a un appétit d'enfer ici... Dieu que c'est beau les bords de la mer... sans compter l'agrément de ramasser des coquillages... Il y en a de charmants... nous rapporterons à Paris chacune un pucelage, hein! c'est ça qui est gentil.

— Qu'elle est bête, cette Nonore!

— Mais dame! ça se dit... c'est le nom propre de la coquille, n'est ce pas, monsieur Adhémar?...

— Mais à propos, reprend madame Polatinskifkoff, nous ne devrions pas vous parler, car vous vous êtes bien mal conduit avec nous... avec moi surtout.

— Qu'ai-je donc fait, madame?

— Ah! monsieur ne se souvient plus comme il a disparu de chez moi au moment de souper... nous l'avons attendu fort longtemps... et cette pauvre Azéma! était-elle vexée...

Adhémar cherche à s'excuser, Nonore l'interrompt en lui disant :

— Oh! nous savons bien le fin mot... c'est madame Folicourt qui vous a fait sauver..

— Madame Folicourt...

— Oui, oui, l'Italienne... vous la connaissez, vous n'avez pas voulu vous trouver entre elle et Azéma, ça se conçoit tout de suite. Et la preuve que vous la connaissiez, c'est qu'elle est descendue chez vous le lendemain à cinq heures du matin... Athénaïs qui guettait je ne sais quoi dans l'escalier, l'a entendue ouvrir sa porte... vous voyez qu'on est instruite!

Adhémar ne peut s'empêcher de soupirer, puis il dit à Azurine :

— Elle ne vous a pas accompagnée au Havre, votre voisine?

— Oh! cette pauvre Folicourt! répond Azurine d'un ton triste, elle n'est pas en état de voyager, de s'amuser...

— Pourquoi... qu'a-t-elle donc?...

— D'abord, elle ne demeure plus dans notre maison; elle a tout vendu et elle a filé... un pouf! c'est une mangeuse d'argent! elle dévorerait le veau d'or, celle-là! Mais comme elle s'amuse trop, et qu'elle n'était pas déjà bien portante, elle est tombée sérieusement malade il y a un mois déjà... ah! si vous saviez comme elle est changée... c'est de la poitrine qu'elle souffre, et son mal a fait des progrès effrayants... et puis quand on n'est plus heureuse... qu'on manque de mille choses... on s'affecte et ça ne guérit pas...

— Comment... cette jeune dame serait dans la peine?...

— Elle est dans la débine la plus complète.... tous ses adorateurs l'ont abandonnée depuis qu'elle est malade... Il est certain qu'elle est vieillie de dix ans depuis deux mois!... je suis allée la voir quatre jours avant de partir, elle n'avait pas de quoi acheter les médicaments que son médecin lui ordonne... je lui ai même prêté dix francs... elle ne me les rendra jamais!... mais j'en ai fait le sacrifice... Nous allons nous promener sur la jetée... venez vous avec nous, monsieur Adhémar, vous nous ramasserez des coquillages?...

Depuis quelques moments, le jeune homme paraissait tout pensif, madame Polatinskifkoff répète sa proposition et il répond enfin :

— Je vous remercie, mesdames, je ne puis avoir ce plaisir... je retourne sur-le-champ à Paris.

— Comment, vous allez partir, ah! quel dommage! attendez donc deux jours seulement, et nous repartirons avec vous.

— Je ne le puis... une affaire importante, il faut que je parte aujourd'hui même... Ah! voudriez-vous me donner l'adresse de Pépita, je veux dire de madame Folicourt.

— Vous voulez aller la voir maintenant qu'elle est malade... ah! c'est bien cela... vous valez mieux que les autres, vous. Madame Folicourt demeure maintenant dans le faubourg Saint-Martin, dans le haut... je ne sais pas le numéro, mais c'est presqu'en face Saint-Laurent. Une assez vilaine maison... sale... noire...

— Merci, je trouverai. Adieu, mesdames, je regrette de ne pouvoir jouir plus longtemps de votre société

— Adieu, monsieur Adhémar, venez nous voir à Paris, nous vous donnerons de nos coquillages.

Les deux lorettes s'éloignent en riant, en sautillant, en se livrant à toute la gaieté de leur caractère ; quant à Adhémar, au lieu de se diriger vers le bâtiment, comme il en avait d'abord l'intention, il retourne à son hôtel en se disant :

« Je ne puis laisser à Paris Pépita malade et sans ressources... Cette femme est la cause de toutes mes peines! et cependant tant qu'il me restera quelqu'argent, je ne l'abandonnerai pas... Au lieu de partir pour Bourbon, je vais retourner à Paris... Je ne crois pas que ce soit le moyen de faire fortune... mais j'ai toujours plutôt consulté mon cœur que mon intérêt, et je serais fâché de changer... »

Le soir même, Adhémar était sur la route de Paris.

CHAPITRE XX.

GÉNÉREUX ET PAUVRE.

En arrivant à Paris, Adhémar prend une voiture, y fait mettre sa malle, ses effets, et se fait conduire d'abord dans le faubourg Saint-Martin, à la hauteur de l'église Saint-Laurent; il va au pas, examine les maisons en se rappelant les indications qu'on lui a données, et se décide enfin à descendre et à s'informer si l'on connaît madame Folicourt.

Il a déjà parlé à quatre portiers et à deux fruitières, et n'a obtenu que des réponses négatives. A chacune de ses demandes, on n'a pas manqué de lui dire :

— Qu'est-ce qu'elle fait cette dame?.

Impatienté de cette question, il répond avec humeur :

— Que vous importe ce que fait cette dame, du moment que vous ne connaissez personne de ce nom.

Il commence à perdre l'espoir de trouver celle qu'il cherche, il pense que madame Polatinskifkoff aura confondu un faubourg avec un autre, et ne sait à quel parti s'arrêter, lorsqu'en portant ses regards autour de lui, il aperçoit, assis sur une borne placée au coin d'une allée sombre, un homme assez mal vêtu, qui semble l'examiner avec attention.

Adhémar ne peut se défendre d'une vive émotion en reconnaissant son inconnu, cet homme mystérieux qu'il a vainement cherché à retrouver dans le bois de Vincennes. Mais cette fois, au lieu de le

fuir, l'étranger vient droit à lui, et lui désignant du doigt la maison devant laquelle il était assis, lui dit d'un ton bref :

— Celle que vous cherchez demeure là...

— Comment savez-vous qui je cherche? répond Adhémar avec surprise.

— N'est-ce pas madame Folicourt... ou plutôt Pépita que vous voulez voir.

— En effet... Mais qui a pu vous dire...

— C'est dans cette maison que vous la trouverez... au second... la porte à droite.

Après avoir dit ces mots, l'inconnu s'éloigne, et Adhémar est tellement étonné, tellement stupéfait de ce qu'il vient d'entendre qu'il ne songe pas à suivre cet homme mystérieux et le laisse partir sans lui en demander davantage.

Lorsque le premier moment de surprise est passé, Adhémar, fâché de n'avoir pas retenu l'inconnu, le cherche des yeux, mais ne l'apercevant plus, il se décide à entrer dans la maison qu'il lui a indiquée. Il pénètre dans l'allée sombre, trouve un escalier sale et raboteux, arrive au second et frappe à la porte à droite.

Une vieille femme qui sent l'eau-de-vie, le vin et le tabac, qui a la figure rouge, bourgeonnée, les yeux chassieux, un tour qui semble verni, et sous lequel passent des cheveux blancs, enfin une mise qui tient le milieu entre la femme de ménage et la portière, ouvre la porte, regarde le jeune homme d'un air étonné et s'écrie :

— Tiens! je croyais que c'était le médecin. C'est pas encore lui... Eh bien! il ne se gêne guère, ce médecin-là... il en prend à son aise! si on n'avait eru, aussi, on aurait pris l'*homéopaire!* Il soigne bien plus *agréabellement*.

— Est-ce ici que demeure madame Folicourt? dit Adhémar à la vieille.

— Oui, monsieur, mame Folicourt, une jolie petite femme... pour vous servir, queu dommage qu'elle *jouisse* d'une si mauvaise santé!

— Y est-elle maintenant... peut-on la voir!

— Si elle y est! j'crois ben! est-ce qu'elle peut sortir; pas plus de force qu'une chiffe... C'est pas l'embarras, c'est pas l'envie qui lui manque! encore *avantre hier*, est-ce qu'elle ne me disait pas : Ma petite mame Lichor! C'est moi, pour vous servir, Joséphine-Désiré-Françoise-Aimable-Zémire, veuve Lichor, garde-malade de père en fils, quinze sous par jour, le double quand on passe les nuits! et encore on s'arrange... je ne suis pas difficile! pourvu que j'aie mon café le matin, ma goutte d'eau-de-vie après dîner, et ma petite trempette de vin pour le soir, ah! mon Dieu, je suis très sobre pour le reste...

Adhémar interrompt le bavardage de la garde-malade en lui disant :

— C'est à madame Folicourt que je voudrais parler un moment.

— Je comprends ben! oh! je comprends tout de suite... Eh ben! écoutez, j'vas vous dire une chose, si c'est de l'argent que vous venez lui demander pour quequ'e fourniture, je vous préviens qu'elle n'a pas ce qui s'appelle le sou! *avantre hier*, nous avons achevé de manger l'argent de son châle... un beau châle, ma foi! boiteux de six quarts... j'en ai eu un comme ça le jour que *j'épousa* feu Lichor; j'ai été le porter chez ma tante... pas Lichor... le châle; eh ben! je n'ai eu que cinquante francs dessus... ah! ils sont Grecs comme des Turcs... dame! l'argent va vite ici quand on en a! Que voulez-vous, cette chère dame a des fantaisies, des envies, ça tient à son *infection* de poitrine; elle a voulu des huîtres vertes, moi, je lui ai dit : Je ne crois pas que ça vous sera incommode d'ailleurs, j'en mangerai avec vous... et... alors...

— Je ne viens pas vous demander d'argent, madame, au contraire, allez donc voir si je puis entrer.

— Oh! du moment que vous n'êtes pas un *anglais*, vous serez ben reçu. Nous appelons *anglais* les créanciers, vous me demandiez pourquoi, que je ne pourrais pas vous le dire. Mais vous savez dans la conversation, on a comme ça établi des petits sobriquets.

— Ah! madame, je vous en prie...

— J'y vas... j'y vas.

La garde se décide enfin à se rendre dans une pièce qui est au fond, laissant Adhémar dans celle qui sert d'entrée et qui est entièrement dépourvue de meubles.

« Quelle misère! se dit Adhémar. Et malade avec cela!... voilà donc où mène cet amour du plaisir, cette coquetterie, cette inconstance et cette insouciance qui ne voit que le présent sans jamais penser à l'avenir. Mon Dieu! il me semble que je pourrais aussi m'appliquer toutes ces réflexions! »

Madame Lichor revient en faisant un air qu'elle croit gracieux, dire :

— Vous pouvez entrer, monsieur, madame est entièrement visible, pour vous servir.

Adhémar ne laisse pas la garde en dire davantage, il pénètre dans la pièce voisine qui du moins est meublée. Pépita était assise sur une chaise longue, les pieds posés sur un coussin, quoique souffrante et faible elle était toujours coquette. Le bonnet qui couvrait sa tête était fort joli et ses cheveux étaient arrangés avec soin.

En apercevant Adhémar, la jeune malade ne paraît pas surprise et fait seulement un léger sourire quand à lui, il est profondément frappé du changement qui en si peu de temps s'est opéré dans les traits de Pépita.

— J'avais deviné que c'était vous, dit la malade en faisant signe à Adhémar de s'asseoir.

— Et qui pouvait vous faire croire que je viendrais vous voir?

— Comme tous mes adorateurs m'ont abandonnée, qui donc aurait pu venir, si ce n'est vous... qui n'êtes plus mon adorateur. Si j'avais su votre adresse, je vous aurais écrit; mais le portier de la rue de Navarin a dit à tout le monde que vous étiez en voyage.

— Il avait raison, je n'étais pas à Paris, j'y arrive à l'instant... j'avais appris que vous étiez malade... et dans la gêne... je suis venu...

— Cela ne m'étonne pas de votre part, vous avez été si généreux... Vous arrivez bien à propos! je suis sans argent et malade avec cela... mais je guérirai, oh! je guérirai vite. Me trouvez-vous bien changée...

— Mais il est facile de voir que vous avez besoin de beaucoup de soins, de ménagements, et de suivre, surtout, un régime sévère...

— Un régime! ah! vous voilà comme les médecins, vous! qui veulent que je ne bouge pas... que je ne prenne que du lait! Mais vous ne savez donc pas que c'est tout cela qui me tue... parce que cela m'ennuie! Oh! je m'ennuie horriblement... je voudrais sortir, aller au bal... au Ranelagh... j'y danserais si bien! je veux y aller, je...

Un violent accès de toux empêche Pépita de continuer; elle est longtemps avant de pouvoir se remettre, Adhémar sort de son portefeuille un billet de cinq cents francs, et le place devant elle, en lui disant :

— Je voudrais pouvoir vous offrir plus... mais, je ne suis plus moi-même dans une brillante position... cependant, ne vous tourmentez pas... je veillerai sur vous...

— Comment! vous n'êtes pas très riche! oh! c'est singulier, je vous croyais millionnaire... enfin, je vous remercie, monsieur. Ah! dites-moi donc votre adresse, que je puisse envoyer chez vous... ou aller vous remercier quand je serai guérie, ce qui ne tardera pas, je l'espère.

— Je ne reçois aucune visite et il est inutile que vous sachiez mon adresse. Je vous répète que je veillerai sur vous. Adieu, Pépita.

Adhémar se lève et se dispose à s'éloigner, la jeune femme l'arrête en lui disant :

— Attendez... j'ai toujours un grand secret à vous révéler.

— Un secret qui me concerne?

— Mais oui... et beaucoup même...

— Eh bien! parlez!

Pépita passe sa main sur son front, réfléchit pendant quelques instants, et dit enfin :

— Non... au fait... je vous dirai cela plus tard... cela pourrait vous indisposer contre moi... plus tard... nous avons le temps.

— Adieu donc, madame.

— Adieu... vous viendrez me voir, car je m'ennuie horriblement.

Adhémar ne répond pas et sort de la chambre en fermant la porte, il se cogne contre madame Lichor qui avait sans doute presque collée contre la serrure, mais qui se remet bien vite à faire des révérences en disant :

— Comment trouvez-vous votre malade? Bien faible, n'est-ce pas? dame, on lui ordonne le lait, elle veut de la dinde truffée... moi je suis bien embarrassée! mettez-vous à ma place...

Adhémar glisse dix francs dans la main de la garde en lui disant :

— Soignez-la bien, et surtout tâchez qu'elle soit raisonnable !

En recevant les dix francs, madame Lichor a fait un mouvement comme pour embrasser le jeune homme qui s'est reculé bien vite, et elle s'écrie d'un air attendri :

— Ah ! mon cher monsieur ! si je la soignerai ! mais de toute mon âme, d'abord c'est mon état, pour vous servir... mais cette petite femme est gourmande comme une chatte, elle veut ci, elle veut ça ; moi, mon ami, mettez vous à ma place... encore *avant-re-hier*, ne voulait-elle pas de la salade et des œufs durs, pour vous servir !...

Adhémar ne juge pas nécessaire d'en entendre davantage, il laisse madame Lichor parler toute seule. Il redescend l'escalier en se disant :

« A présent, songeons à moi. Il faut me loger... mais je ne veux plus acheter de meubles, car je fais de trop mauvaises affaires quand j'ai besoin de les revendre ; logeons-nous donc en garni. Avant mon voyage en Italie, je me rappelle avoir connu une jeune actrice des boulevards qui demeurait rue de Malte, dans un hôtel garni extrêmement modeste, c'est ce qui me convient maintenant. Si je veux encore obliger les autres, il est temps que je vive avec la plus stricte économie. »

Adhémar se fait conduire au petit hôtel garni de la rue de Malte, où moyennant soixante francs par mois, dont il faut payer la quinzaine d'avance, on l'installe dans une petite chambre assez propre et passablement garnie. A la vérité, les serrures des meubles ne ferment pas bien ; les tiroirs ne veulent pas se tirer, les chaises ne sont pas solides, les armoires ne veulent pas s'ouvrir, mais Adhémar a pris la résolution d'être philosophe, et de se contenter de tout.

Par suite de cette résolution, au lieu d'aller dîner à quarante sous, comme cela lui était arrivé avant son voyage au Havre ; il cherche maintenant des repas plus modestes. Et comme à Paris il y a des traiteurs pour toutes les bourses, il ne tarde pas à découvrir un restaurant à vingt-deux sous. A la vérité, c'est dans le haut de la rue Saint-Jacques ; mais la longueur du chemin ne l'effraie pas, il n'a rien à faire qu'à se promener, et la marche donne de l'appétit.

Dans l'espérance de trouver un emploi, Adhémar lit tous les jours les *Petites affiches*. Quand il a lu : *On demande un commis, on cherche un caissier*, ou d'autres articles de ce genre, il prend en note les adresses, et le lendemain se rend à l'endroit indiqué sur le journal. Comme la toilette d'Adhémar est encore parfaitement soignée, comme sa tournure annonce un petit maître, et ses manières, un homme de bonne compagnie, il est toujours fort bien reçu, et les domestiques ne lui font pas faire antichambre comme à une foule de pauvres diables qui cherchent aussi des places, mais dont la tenue est loin d'être brillante. La personne qui tient un bureau de placement fait un profond salut à Adhémar, lui présente une chaise, et lui dit d'un ton mielleux :

— Que pourrais-je avoir l'honneur de faire pour votre service ?

Et lorsqu'Adhémar a exposé le but de sa visite, on le regarde avec étonnement, et on lui dit :

— Ce n'est sans doute pas pour vous, monsieur, que vous cherchez un emploi si modique ?

— Pardonnez-moi, monsieur.

— C'est que vous ne paraissez pas en avoir besoin... alors, c'est pour apprendre le commerce.

— Précisément, monsieur.

Le placeur termine toujours sa conversation en demandant de l'argent d'avance. Pour être caissier, il faut donner un cautionnement ; pour être commis, il faut être six mois surnuméraire ; mais il est indispensable de payer d'abord les démarches du placeur.

Adhémar se retire alors en se disant :

« Cet homme est un fripon, il me fait l'honneur de me demander plus qu'à d'autres, probablement à cause de ma tenue, mais je n'ai pas de cautionnement à déposer, et je n'ai pas envie de payer pour obtenir une place de surnuméraire. »

La mise élégante d'adhémar le faisait aussi remarquer dans le restaurant à vingt-deux sous où il allait prendre son dîner ; les jeunes gens du quartier chuchottaient entre eux en le voyant ; ceux dont l'habit était devenu sec comme de l'amadou, le regardaient d'un air d'humeur, comme si la vue de son élégance eût choqué leur négligé ; mais Adhémar ne faisait aucune attention à ses voisins, il se contentait d'être poli avec tout le monde, et souvent, par suite de ses anciennes habitudes, laissait dix sous pour boire au garçon, après avoir fait un dîner de vingt-deux sous.

La nouvelle existence qu'il menait, n'avait pas banni du cœur d'Adhémar tous les souvenirs du passé. Mais lorsque l'image de Charlésia revenait occuper son esprit, il faisait son possible pour l'éloigner ; puis il se félicitait de n'avoir encore rencontré personne de ses connaissances d'autrefois, car il eût été embarrassé, si on lui avait demandé pourquoi il ne venait plus dans le monde, et il était bien décidé à n'y point retourner.

Un matin en se promenant dans le quartier de la Cité, Adhémar aperçoit collé sur la muraille une petite affiche écrite à la main. Il s'approche et lit : « Bertrand, épicier, demande tout de suite quel- » qu'un pour mettre ses livres en ordre et en parties doubles ; il » offre cent francs par mois si on a une belle écriture. »

« Un épicier ! se dit Adhémar, travailler chez un épicier.... mais après tout il ne s'agit pas de peser du poivre et d'être dans sa boutique... Cent francs par mois, pour moi maintenant c'est beaucoup, la fierté serait ici de la sottise. Allons nous proposer à M. Bertrand. »

Adhémar regarde l'adresse de l'épicier : c'était dans une rue voisine ; il s'y rend et aperçoit bientôt la boutique de M. Bertrand ; il éprouve encore un moment d'hésitation, mais il se décide enfin et entre bravement chez l'industriel, où quelques hommes se faisaient servir divers objets, tandis que sur un autre comptoir des particuliers en blouses ou en vestes buvaient des petits verres d'eau-de-vie ou de liqueur.

Le jeune homme élégant se sent un moment interdit en se voyant au milieu d'un monde si nouveau pour lui, et de leur côté les habitués de l'épicier le considèrent comme s'ils voyaient un nouvel animal du Jardin des Plantes.

— Je désirerais parler à M. Bertrand ? dit Adhémar d'une voix haute.

Un petit homme tout rond, dont la figure rit toujours, et dont les petits yeux ont une expression qui frise la malice, s'avance en ôtant sa casquette, et dit :

— Me voici, monsieur, Bertrand c'est moi, c'est moi qui suis Bertrand.

— Je voudrais vous parler pour affaires... et en particulier, monsieur.

L'épicier paraît très intrigué de ce qu'on demande à lui parler en particulier, cependant il montre à Adhémar une porte au fond de son magasin, lui fait de grandes salutations et passe devant lui, en disant :

— Alors, monsieur, si vous voulez prendre la peine de me suivre, nous allons aller en particulier.... Par ici.... prenez garde, il y a un pas.

Arrivée dans une petite salle encombrée de tonneaux de cassonnade et de pains de sucre, l'épicier salue de nouveau Adhémar, et dit :

— Voilà mon particulier... Pardon, il y a de la marchandise, j'en mets partout... on a si peu de place à Paris... Pourrais-je savoir ce qui me procure l'honneur... J'ai des sucres superbes à dix neuf sous... et de canne, j'ose m'en flatter.

— Monsieur, dit Adhémar, je vais vous expliquer le sujet de ma visite : Vous avez fait poser des affiches où vous demandez quelqu'un pour mettre vos livres en ordre...

— C'est vrai, c'est moi même qui ai écrit mon affiche... le fait est que mes livres sont diablement arriérés.. . Que voulez-vous ! on n'a pas le temps d'écrire ici... toujours du monde à servir jusqu'à minuit... ma femme rend la monnaie... il faut pourtant que je sois à jour.

— Monsieur, j'ai une fort jolie écriture, et je viens m'offrir pour mettre vos livres au net.

L'épicier regarde Adhémar, en roulant des yeux étonnés, puis tout à coup il part d'un éclat de rire, en s'écriant :

— Ah ! elle est bonne la farce... la farce est très bonne.

— Comment, monsieur, de quelle farce parlez vous ?

— De celle que vous voulez me jouer... une plaisanterie, si vous aimez mieux !... oh ! mais je ne gobe pas ça, moi !

— Je ne plaisante pas, monsieur, et je ne comprends pas ce que vous voulez dire !...

— Ah ! très bien !... moi, je comprends le tour !... oh ! je le comprends !... vous autres beaux messieurs.... élégants ! vous aimez beaucoup à vous moquer des épiciers.... c'est votre habitude... vous aurez dit entre vous : « Quelle farce ferons-nous à celui-là ?... »

— Encore une fois, monsieur, vous êtes dans l'erreur, et...

— Connu ! connu !... on voit bien à qui on a affaire... un homme de votre tournure travailler chez moi... Ah ! ah !... laissez donc....

tenez, c'est sans doute l'un de vous qui aura tracassé un malheureux portier en lui demandant de ses cheveux !... à présent c'est le tour des épiciers !... merci !...

— Mais, monsieur, je vous parle très sérieusement... Je demande à tenir vos livres.

— Laissez donc !... quelque farce là-dessous... Un petit maître en gants serins !... bottes vernies... et qui embaume le... je ne sais quoi !... on connaît son monde, voyez-vous !... Tenir mes livres !... vous auriez parié de faire des pâtés dessus... J'aime à rire, voyez-vous : mais pourtant faut pas me vexer, parce que je me fâche tout comme un autre !

— Ah ! morbleu ! allez au diable après tout, puisque vous ne voulez pas me croire !...

— Ah ! voyez-vous... Monsieur est vexé parce que je n'ai pas donné dedans la mystification... quoique épicier, on est malin, entendez-vous, monsieur.

Adhémar n'en écoute pas davantage ; il s'éloigne en regrettant d'être entré chez cet épicier qui ne veut pas croire qu'un jeune homme mis avec élégance, puisse avoir besoin de gagner de l'argent, et il rentre tristement chez lui, en se disant :

« Cette élégance qui surprend ceux auxquels je m'adresse pour trouver un emploi, dans quelque temps je ne l'aurai plus peut-être... si je ne gagne aucun argent, il ne me sera plus possible de renouveler mes effets... Alors, seulement, on devinera ma pauvreté, alors, on commencera à croire que je suis malheureux. Inspirer la pitié ! ah ! cette épreuve sera la plus difficile à supporter !... Mon Dieu, puissiez vous m'en donner le courage !... Mais, pourquoi m'affliger d'avance... je n'en suis pas encore là. »

Un jour, en traversant rapidement le quartier du Palais-Royal, ne regardant pas autour de lui, de crainte de rencontrer des personnes de connaissance, Adhémar se sent arrêté par quelqu'un qui lui prend le bras et lui serre fortement la main : c'était M. Dalbrun qui venait de reconnaître Adhémar. Celui-ci voit qu'il n'y a pas moyen d'éviter la rencontre ; mais de tous les hommes qu'il a vus dans le monde, Dalbrun est celui auquel il reconnaît le plus de mérite, non pas de celui qui provoque les applaudissements ou l'admiration de la multitude, mais ce mérite réel qui inspire l'estime et la confiance, parce qu'il repose sur un esprit juste et des qualités solides.

— Que devenez-vous donc, mon cher monsieur Marilly ? dit Dalbrun en regardant Adhémar avec intérêt. Voilà bien longtemps qu'on ne vous voit plus dans le monde... c'est fort mal de nous abandonner... chacun s'en plaint ; vous vous rendez assez de justice, j'espère, pour être certain d'y être regretté.

— Je vous remercie, monsieur Dalbrun ; oui, je crois que quelques personnes... comme vous, veulent bien encore quelquefois se souvenir de moi !... mais pour le plus grand nombre qu'importe que je disparaisse de la scène... La société est comme une lanterne magique, de temps à autre il faut renouveler les verres... on ne veut plus des anciens !

— Seriez-vous devenu misanthrope ? vous, si gai, si aimable...

— Non, je ne suis pas misanthrope... mais des raisons... que je ne puis vous dire, m'empêchent de retourner dans les sociétés que je fréquentais autrefois.

— Je ne serai pas assez indiscret pour vous demander vos motifs ; mais permettez-moi de vous assurer que tout le monde vous regrette... du moins toutes les personnes dont l'amitié peut vous être chère.

Adhémar pousse un soupir et balbutie en hésitant :

— Et... qu'y a-t-il de nouveau dans la société ?

— Madame Bourdichon est toujours souffrante et d'une tristesse qu'elle ne peut surmonter ; son mari aime toujours à faire sa partie ; madame Carcassonne est toujours bavarde et menteuse... elle mérite constamment le sobriquet de Blaguanville qu'on lui a décerné à l'unanimité. La famille Sublimé n'est pas plus spirituelle que de votre temps, quoique madame parle latin et s'occupe d'un grand ouvrage, qu'on ne verra jamais, il faut l'espérer ; leur fille n'est pas encore mariée...

— Et madame Valméran ?

— Pendant quelque temps, elle ne venait plus chez son amie... les amies se brouillent quelquefois, et il m'avait semblé voir du froid entre ces deux dames ; cependant madame Valméran revient maintenant. Quant à Monfignard, qui... comme vous l'avez pu voir, voulait faire la cour à cette dame, ah ! il a été obligé de battre en retraite. Depuis qu'elle revient dans le monde, madame Valméran l'a traité avec tant de froideur et a si mal reçu ses galanteries, que Monfignard a dû renoncer à toute espérance, et, de dépit, il est retourné papillonner près de mademoiselle Sublimé.

Adhémar éprouve un sentiment de plaisir en recevant cette nouvelle, et il ne peut s'empêcher de presser la main de Dalbrun comme pour le remercier de ce qu'il vient de lui apprendre ; celui-ci lui dit adieu, en l'engageant à ne plus être si longtemps sans aller voir ses amis.

« Non, Charlésia ne pouvait pas aimer Monfignard, se dit Adhémar en retournant dans son modeste hôtel garni ; j'avais bien tort d'être jaloux de ce monsieur !... la fatuité et la sottise ne parviendront jamais à lui plaire. Mais elle en a rencontré un autre qui avait ce qu'il fallait pour toucher son cœur, car elle a un enfant... Je l'ai vu de mes yeux, et j'ai entendu cet enfant l'appeler sa mère ! sans cela, je n'aurais pu le croire. Ah ! je me garderai bien de retourner dans le monde ! je ne veux plus la voir ! j'ai déjà assez de peine à l'oublier ! et, d'ailleurs, je ne puis plus mener le train d'autrefois. Je sais bien que l'on peut dissimuler sa position, mais on a beau être bien vêtu, lorsqu'on est malheureux, lorsqu'on n'a plus d'argent à dépenser pour ses plaisirs, on grimace la gaieté, et dans tout ce que l'on vous dit, il semble que l'on devine votre mauvaise fortune. Le monde est fait pour les gens heureux ; ceux qui ne le sont pas y trouvent plus d'ennui que de distraction. »

Il y avait près de deux mois qu'Adhémar occupait son hôtel garni et il n'avait trouvé aucun emploi. Quelquefois, las de courir inutilement dans Paris, il passait ses journées chez lui. Alors, sa grande occupation était de passer en revue sa garde-robe, de battre et de brosser ses habits, enfin de faire son possible pour conserver dans sa tenue la même élégance qu'autrefois ; car, quoique cette élégance l'eût déjà plusieurs fois empêché d'obtenir un emploi, il ne pouvait se décider à y renoncer.

L'hiver et le froid étaient revenus. Un matin, la domestique de l'hôtel garni, tout en allumant du feu chez Adhémar, s'écrie :

— Je perds un bon locataire... le monsieur d'au-dessus... qui logeait dans notre hôtel depuis longtemps et ne songeait pas à le quitter !... ne vient-il pas de faire un héritage !... Il ne s'y attendait pas du tout !... Deux cents mille francs qui vous tombent du ciel, c'est gentil ! Aussi M. Blondin a bien vite quitté sa place, et il est parti pour la Picardie où il va entrer dans ses biens... et se régaler de cidre ! en v'là des bonheurs !

— Quelle place avait ce M. Blondin ? demande Adhémar.

— Il était employé dans une maison de commerce ou de banque... il gagnait quinze cents francs... Mais deux cent mille francs ! c'est autre chose. Il a reçu la nouvelle de sa fortune hier, et il part aujourd'hui.

— Savez-vous l'adresse de la maison dans laquelle il était employé ?

— Certainement ! j'ai été souvent lui porter des lettres de petites dames qui venaient le demander ; c'était un amateur, M. Blondin. C'est rue Saint-Louis, chez M. Desmatures... un banquier en petit... au coin de la rue Saint-Claude. Oh ! il est bien connu.

Adhémar n'en demande pas davantage ; il s'habille et se hâte de se rendre à l'adresse indiquée, il trouve la demeure de M. Desmatures, demande où sont les bureaux, monte au second, trouve un vieux commis qui taille sa plume et lui indique la porte du cabinet du banquier.

M. Desmatures est un homme entre deux âges, qui a de bonnes manières. Adhémar lui expose le but de sa visite, en lui disant franchement comment il a su qu'il avait besoin d'un commis. Et le banquier lui répond avec la même franchise :

— Ma foi, monsieur, vous paraissez me convenir beaucoup, j'étais, en effet, très embarrassé ; M. Blondin m'a quitté fort brusquement, et je ne puis me passer d'une personne pour travailler près de moi, me remplacer quand je sors... ce qui arrive fréquemment. Je fais l'escompte... pas de grandes affaires, mais beaucoup de petites. Mettez-vous là, à ce bureau... vérifiez ces escomptes... je vais tout de suite voir si vous entendez ce travail ; alors vous savez ce que je donnais à M. Blondin, quinze cents francs, et ce sera une affaire faite entre nous.

Adhémar se place sur-le-champ à un petit bureau qui est près de celui de M. Desmatures, et il se met avec ardeur à la besogne. De temps à autre, le banquier vient voir ce qu'il fait et s'écrie :

— Bien ! bien !... oh ! vous allez ! vous comprenez à merveille ! oh ! Je vois que vous ferez mon affaire.

— Adhémar est enchanté, il se dit tout bas :

« Enfin, me voilà donc placé... et ce n'est pas chez un épicier... celui-ci ne trouvera pas mauvais que je sois bien mis. »

Il y avait près de deux heures qu'Adhémar travaillait dans le cabinet de M. Desmatures, lorsqu'une porte qui communique à l'intérieur de l'appartement s'ouvre, et une jeune femme, habillée comme on l'est chez soi, entre en disant au banquier :

— Eh bien ! mon ami, vous ne venez pas déjeuner... mais il est onze heures passées... venez donc, tout sera froid.

— Pardon, ma chère amie, me voici, répond M. Desmatures en quittant son bureau ; c'est que je mettais au fait mon nouveau commis, monsieur qui va remplacer Blondin...

Adhémar s'est déjà retourné en entendant la voix de la jeune dame ; celle-ci en fait autant, tous deux se regardent, et restent saisis en se reconnaissant. Emmeline, car c'est elle qui vient d'entrer dans le cabinet, sait cependant dissimuler sa surprise, et, après avoir fait une légère inclination de tête à Adhémar, dit :

— Ah ! c'est monsieur qui remplace M. Blondin !... Eh bien !... mon ami, cela n'empêche pas que vous veniez déjeuner, car j'ai très faim.

— Me voici, ma bonne amie, me voici.

M. Desmatures donne encore quelques comptes à copier à son nouveau commis, puis il suit la jeune dame, et le laisse seul dans le cabinet.

« Emmeline ici ! se dit Adhémar, qui est tout ému encore de la rencontre. Elle a quitté son Réginald, ce n'est pas cela qui m'étonne, car depuis longtemps elle en avait le désir... Elle est maintenant la maîtresse d'un autre, c'est encore très naturel... Mais à la manière dont elle parle ici... à sa toilette..., ou plutôt à son négligé... est-ce qu'elle demeurerait tout à fait avec mon banquier ? .. diable !... cela me contrarierait beaucoup... Voir tous les jours une femme que l'on a aimée prodiguer ses caresses à un autre... c'est fort ennuyeux... Espérons encore, peut-être madame n'est-elle ici... qu'en passant. »

Au bout d'une demi-heure, M. Desmatures revient dans son cabinet ; il donne de nouvelles instructions à Adhémar en lui disant :

— Il faut que je sorte, je ne serai pas de retour avant trois heures d'ici ; mais vous entendez très bien les affaires, et d'ailleurs, si quelque chose vous embarrasse, appelez le vieux commis... ou demandez à madame, elle est fort au courant de mes affaires.

« Que je demande à madame, se dit Adhémar quand le banquier est parti. Est-ce qu'il l'aurait épousée !... ce serait encore possible. Ces petites femmes-là font souvent de bons mariages... Cependant... en si peu de temps ! il n'y a pas quatre mois qu'elle était encore avec Réginald...et je serais le commis de son mari ! »

Adhémar réfléchissait lorsqu'il entend ouvrir la porte du fond et Emmeline paraît.

Elle semble d'abord un peu embarrassée, va et vient dans le cabinet ; enfin elle s'arrête devant Adhémar, et, d'un ton où il y avait presque de la protection, lui dit :

— Comment, monsieur, vous avez pris une place de commis ; je n'en reviens pas... je vous croyais riche !

— Vous vous trompiez, madame... je n'ai plus rien... et je ne rougis pas de chercher à m'occuper.

— Oh ! que c'est singulier... comme je vous avais mal jugé !

— Comment l'entendez-vous. . madame ?

— Je veux dire qu'une place de quinze cents francs... on n'entretient pas plusieurs maîtresses avec cela.

— Ce n'est pas ce qu'il y aura de plus malheureux dans ma position.

— Et venir chez mon mari !...

— Est-ce que M. Desmatures est réellement votre mari !

— Pas encore tout à fait, mais cela ne tardera pas.

Emmeline fait quelques tours dans la chambre, puis dit à Adhémar d'un air contraint et presque dédaigneux :

— Monsieur Adhémar, j'espère que vous oublierez entièrement que... vous m'avez connu.., vous concevez que ce serait fort inconvenant !... Certainement... puisque vous avez besoin d'une place... que vous êtes dans la gêne... je ne veux pas vous faire renvoyer... mais si vous me parliez quelquefois trop familièrement, alors... cela ne pourrait pas me convenir... et je serais obligée...

Adhémar se lève, prend son chapeau, regarde fièrement Emmeline, et lui dit :

— Vous me faites pitié !... vous n'aurez pas la peine de me faire renvoyer, madame, car je pars sur-le-champ ; je ne veux pas rester davantage dans une maison où j'aurais à supporter vos airs de dédain !... si en me voyant commis chez M. Desmatures, vous m'aviez témoigné par de l'amitié, par de l'intérêt, combien vous eussiez touchée de ma position, alors, madame, j'aurais pu m'y habituer, et vous devez bien penser que j'aurais été le premier à cacher avec soin les rapports qui ont existés entre nous. Mais en me retrouvant malheureux, en apprenant que j'ai besoin d'une place modique pour exister, vous vous croyez le droit de me parler avec impertinence !... ah ! je vous remercie, madame, car vous m'apprenez à ne pas regretter le temps où je vous connaissais.

Emmeline rougit, elle baisse les yeux en balbutiant :

— Mais, monsieur Adhémar... je n'ai pas voulu vous offenser... je vous ai dit cela... je me suis peut être mal expliqué...

Adhémar n'en écoute pas davantage, il sort brusquement de chez le banquier. Dans la rue, il marche très vite, parce qu'après une vive émotion, il semble que l'on ait besoin d'agir avant de se remettre ; et malgré toute la philosophie qu'il s'est promis d'avoir, son cœur n'est pas en état de supporter froidement les dédains que sa mauvaise fortune vient de lui attirer.

En arrivant chez lui, il se jette sur un siége ; il est oppressé, car on l'a humilié, et il a été obligé de dévorer les larmes dont cet affront avait rempli ses yeux. Pendant quelque temps il reste accablé, anéanti ; enfin, il reprend un peu de calme et se dit :

« Je me suis promis d'avoir du courage. Ah ! ce n'est pas l'amour d'Emmeline que je regrette !... je n'y ai jamais cru ! Pourquoi donc sa conduite m'a-t-elle affecté ?... peut-on attendre autre chose de ces jeunes femmes qui à vingt ans consultent déjà leurs intérêts avant de consulter leur cœur, qui ne nous aiment qu'en proportion des plaisirs que vous leur procurez, et des cadeaux que vous leur faites... pauvre amour que celui-là, et auquel il serait temps de donner un autre nom. »

La servante de l'hôtel apporte une lettre à Adhémar en lui disant :

— Je ne vous avais pas vu rentrer, monsieur ; je ne voulais pourtant pas oublier de vous donner cela, on m'a dit que c'était pressé !

— Qui vous a remis cela, demande Adhémar en examinant la lettre qui n'est pas venue par la poste, est mal pliée, et dont l'adresse mal écrite est à peine lisible.

— C'est un monsieur... ou plutôt, c'est un homme, car il n'était pas très bien mis... Si je rencontrais cet homme là le soir, j'en aurais peur ; il a l'air farouche... et puis, un parler... il ne doit pas être Français cet homme là.

Ce portrait rappelle à Adhémar son mystérieux inconnu ; il ouvre le billet, et lit ces mots tracés à peine :

« Vous oubliez Pépita, elle est très malade, et n'a plus d'argent » même pour acheter du bois. »

« En effet, se dit Adhémar, il y a deux mois que je suis allé lui porter de l'argent... avec de l'économie, elle aurait pu en avoir encore maintenant... mais sa maladie... cette garde qui est près d'elle... enfin elle souffre, elle n'a plus que moi pour appui et tant que je le pourrai je ne l'abandonnerai pas. Voyons, comptons ce qui me reste... depuis deux mois, en comprenant le prix de mon loyer, je n'ai dépensé que deux cent cinquante francs... il m'en reste donc huit cents cinquante... ah ! je puis encore être généreux. Allons vite chez Pépita. »

Adhémar se met en route, à pied cette fois, car il ne se permettait plus les voitures. En approchant de la demeure de Pépita, il regarde s'il n'apercevra pas son inconnu qu'il pense devoir être l'auteur de la lettre qu'il a reçue ; mais il porte en vain ses yeux de tous côtés, il ne le voit pas, et sans chercher davantage, il se décide à monter chez la malade.

C'est encore madame Lichor qui ouvre la porte : en reconnaissant Adhémar, elle fait un hurlement de joie, frappe dans ses mains, se tape sur les cuisses et s'écrie :

— Ah ! le v'la, not' sauveur ! c'est lui, enfin !... *avantre hier* encore, je disais à la pauvre malade : Est-ce que not' sauveur ne va pas venir... Ecrivez-lui donc, mon enfant ; ou bien dites-moi ous' qu'il reste, et je vas tout de suite me transporter chez lui. Mais elle me répondait qu'elle ne savait pas votre adresse, que vous n'aviez pas voulu la lui donner.

— C'est vrai ; mais alors... comment cet homme l'a-t-il su ?

— Quel homme, mon bon ami ; de qui parlez-vous ?

— Est-ce que vous n'avez pas vu venir ici un homme assez mal vêtu... une grande blouse grise... une barbe noire... un mauvais chapeau qui lui cache presque les yeux.

— Non... nous ne voyons absolument personne que le médecin, et encore depuis quelque temps, il vient fort peu.

— Et... elle est donc plus malade ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ! d'une faiblesse, elle ne peut plus quitter le lit à présent... le visage est encore bon... l'appétit aussi... mais c'est c'te chienne de toux qui a des accès à n'en plus finir. Si je reste près de cette pauvre dame, ce n'est pas par intérêt... car nous faisons maigre chère depuis quelque temps...

— Je vous en sais gré, madame, et je vous en tiendrai compte.

Adhémar ne s'arrête pas plus longtemps près de la garde; présumant que sa vue sera agréable à la malade, il se hâte d'entrer dans l'autre pièce, il aperçoit Pépita couchée; et quoique bien pâle, bien abattue, encore coiffée avec coquetterie, et tenant à la main un petit miroir dans lequel elle se regardait.

En apercevant celui qui vient la voir, un sourire de bonheur vient ranimer la physionomie de la malade, et elle tend la main à Adhémar en murmurant d'une voix faible :

— Ah! vous voilà! vous avez été bien longtemps sans revenir!

— Je me le reproche, puisque vous aviez besoin de moi. Mais je pensais... j'espérais que la somme que je vous avais laissée vous mènerait plus loin.

— Ce n'est pas ma faute! j'ai donné de l'argent au médecin, à la garde... et puis, il me prend souvent envie de manger d'une chose rare. Il me semble que je guérirais si je me contentais... et quand on me l'apporte, à peine y ai-je goûté, je n'en veux plus!

— Est-ce vous qui m'avez écrit ou fait écrire?

— Moi, mais comment l'aurais-je pu... je ne savais pas votre adresse... On vous a donc écrit?

— Oui... que vous aviez besoin de me voir...

— C'est bien singulier!... et qui donc a pu vous écrire.

— Oh! je crois bien le deviner... Avez-vous aperçu quelquefois à votre porte un grand homme en blouse grise?

— Non... je n'ai pas remarqué...

— Cet homme vous connaît, à ce qu'il paraît; car lorsque je cherchais votre demeure, c'est lui qui me l'a indiquée.

— Quel peut donc être cet homme?... vous ne savez pas son nom?... Mon Dieu!... l'idée de cet homme me fait peur... je ne sais pourquoi...

— Calmez-vous et laissons cela!... Comment... comment vous trouvez-vous maintenant?

— Oh! assez bien, je ne souffre pas..... presque pas... je vais beaucoup mieux; si je n'étais pas si faible, je me lèverais.

— Il ne faut pas vous lever; il faut vous bien soigner, faire faire un bon feu dans cette chambre, et ne pas vous tourmenter. Tenez, voici cinq cents francs... payez votre garde, faites acheter du bois, et tâchez ensuite d'économiser, car je ne suis plus riche, malheureusement. Mais, cependant, je vous promets de ne plus être si longtemps sans revenir.

Pépita serre doucement la main d'Adhémar, quelques larmes humectent ses paupières, et elle balbutie :

— Que vous êtes bon! quand vous saurez ce que j'ai fait, vous serez fâché peut-être d'avoir eu pitié de moi... Je vous le dirai... oui, je vous dirai tout, mais plus tard, quand je serai guérie : maintenant je n'en aurais pas la force.

— Si la confidence que vous voulez me faire peut vous affliger, gardez votre secret, Pépita... je ne vous demande rien...

— Mais il faut pourtant bien que vous le sachiez!... il faut...

Une toux violente empêche la malade de continuer; elle ne pouvait plus parler longtemps sans être prise par ces accès, qui l'affaiblissaient et mettaient sa vie en danger. La garde arrive et présente à Pepita une cuillerée de potion; mais celle-ci la repousse de la main.

— Vous voyez! dit madame Lichor, on n'est pas raisonnable, on ne veut pas du bon nanan ordonné par le médecin pour vous soulager..... Dame! comment veut-on guérir, alors?

Adhémar attend que Pépita soit redevenue calme; alors il lui prend la main et dit :

— Montrez-vous plus docile aux ordonnances du médecin, soyez raisonnable... surtout ne parlez presque pas, cela vous fait tousser; et soyez sûre que je ne serai plus si longtemps sans revenir. Adieu!... ne parlez pas.

La malade lui presse la main en faisant un mouvement de tête assez triste cette fois. Adhémar s'éloigne, madame Lichor l'accompagne jusque sur le carré, en répétant à chaque instant :

— Ah! mon cher brave homme! ne nous abandonnez pas, surtout! car vous êtes not' sauveur, vous!... et si elle en réchappe, ce sera grâce à vos secours.

— Madame, dit Adhémar à la garde, je ferai toujours ce que je pourrai; mais économisez sur vos dépenses, je vous y engage, car je crains de ne pas pouvoir en faire encore autant.

— Mais, mon Dieu, mon bon ami, je me sèvre de tout, moi... je me borne au café, et à ma trempette le soir... mais le médecin nous fait acheter un tas de cochonneries, qu'entre nous ça ne la [illegible] pas du tout.... et puis, d'un autre côté, cette pauvre [illegible] a des fantaisies... je n'en ai jamais eu [illegible] que ça pendant mes [illegible], pour vous servir. Quand elle me dit [illegible] je veux [illegible] me fera du bien; courez m'en [illegible] Moi, mon ami, je suis bien embarrassée.... mettez-vous à ma place.

Ne voulant pas se mettre à la place de madame Lichor, Adhémar s'éloigne et rentre chez lui en disant :

« Tant que l'on peut encore obliger les autres, on ne doit pas se trouver malheureux. »

CHAPITRE XXI.

DE L'OMELETTE ET DE L'AMOUR.

Une dizaine de jours après sa dernière visite chez Pépita, Adhémar était en train de dîner dans son modeste restaurant à vingt-deux sous; suivant son habitude, il s'était mis à une table dans un coin du salon, où, lorsque les places près de lui étaient occupées, il était difficile de l'apercevoir.

Mais, au milieu de ce bruit incessant, dans un salon où l'on parvenait à entasser soixante personnes, à travers ce bourdonnement continuel causé par les demandes des consommateurs, les réponses des garçons, le travail des fourchettes, le choc des assiettes et le mouvement des mâchoires, une voix aiguë et très accentuée parvint à se faire jour; elle domine toutes les autres, et on l'entend par-dessus tout le monde crier :

— Garçon, du pain... du pain, garçon, à moi... Soignez mon bifteck à l'anglaise... beaucoup de pommes de terre autour. La pomme de terre n'est pas comme l'artichaut, elle n'empêche pas de chanter. Ah! je retiens de la matelote... vous entendez, je m'inscris pour la matelote d'anguille, il ne faut pas qu'on vienne me dire après : il n'y en a plus. Du pain, garçon!

En entendant cette voix qui lui est bien connue, Adhémar a frémi, et il baisse encore plus le nez sur son assiette pour ne pas être aperçu de son ancien voisin. C'était, en effet, M. Trouillade qui faisait tout ce bruit; depuis son arrivée on n'entendait que lui dans le salon; il n'était pas une minute sans appeler le garçon, sans redemander du pain; il s'emportait quand on ne le servait pas assez vite; enfin il se montrait aussi exigeant que s'il eût dîné à vingt francs par tête.

Adhémar voudrait bien quitter sur-le-champ le restaurant; mais pour s'en aller il faudrait passer devant la table où est Trouillade; celui-ci ne pourrait manquer de l'apercevoir, et c'est justement ce qu'il désire éviter. Il pense que le meilleur moyen pour cela est de rester dans son coin et de ne partir qu'après son voisin.

Mais Trouillade, qui fait une immense consommation de pain, ne paraît pas disposé à en finir de longtemps. Il a cassé un énorme croûton dans sa julienne, ensuite il se dilate sur son bifteck, puis il se dispute avec le garçon qui vient de lui servir de la matelote.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie Trouillade : c'est de la carpe; est-ce que vous croyez que je veux risquer de m'étrangler?... Quand [illegible] a sa fortune dans son gosier, on ne le compromet pas avec des [illegible] êtes!... Je veux de l'anguille.

— Monsieur, il n'y en a plus!

— C'est [illegible] toyable!... j'en avais retenu... On n'imprime pas sur sa carte [illegible] matelotte d'anguilles, quand c'est une matelotte de carpes... c'est tromper les consommateurs. Remportez-moi ces arêtes... je n'en veux pas.

— Qu'est-ce que monsieur veut à la place?

— Redonnez-moi un bifteck avec infiniment de pommes de terre.

Tout en mangeant son second bifteck, Trouillade consulte la carte pour savoir ce qu'il choisira pour son troisième plat; après de mûres réflexions, il rappelle le garçon.

[illegible] turbot?

— Oui, monsieur.

— Il est frais?

— De la première fraîcheur...

— Hum!... je n'en veux pas. Vous avez du macaroni?

— Oui, monsieur; le voulez-vous au gratin ou à l'italienne?

— Hum!... donnez-moi un fricandeau chicorée, et du pain.

Au bout d'un moment, le garçon apporte à Trouillade son troisième plat; celui-ci l'examine et s'écrie :

— Que m'apportez-vous là?

— Le fricandeau demandé.

— Le fricandeau!... Vous ne rougissez pas d'appeler fricandeau ce petit carré de viande; il y a une bouchée là-dedans, et encore... Ha ça, ce n'est pas de la chicorée, ceci!

— C'est de l'oseille, monsieur... il n'y a plus de chicorée.

— Vous vous fichez pas mal du monde, de me servir un fricandeau à l'oseille quand je le demande à la chicorée! Remportez cela, et servez-moi à la place un bifteck aux pommes de terre, mais qu'il y ait davantage de pommes de terre!... vous en êtes chiche ici!... C'est singulier, dans mon pays on les donne pour rien!..... eh bien! garçon!... à quoi pensez-vous?

— Mais, monsieur, c'est que si tout le monde ici prenait trois bifteks comme vous, il n'en resterait plus pour ceux qui viendraient ensuite.

— Cela ne me regarde pas... votre réflexion est inconvenante : on a ici pour dîner un potage, trois plats au choix et un dessert; eh bien, pour mes plats au choix je prends trois bifteks, je suis dans mon droit. Allez... et apportez-moi du pain... il est à discrétion, allez donc.

Le garçon s'éloigne en disant à demi-voix :

« On le reconnaîtra, cet ogre-là!... et on tâchera qu'il n'y ait jamais de place pour lui. »

Toutes les altercations entre Trouillade et le garçon ont pris du temps; les habitués d'un restaurant à vingt-deux sous dînent ordinairement assez lestement. Les personnes placées près d'Adhémar, et qui empêchaient qu'on ne l'aperçût d'en face, se sont levées peu à peu, et bientôt l'espace qui le séparait de Trouillade se trouve entièrement vide. Alors, tout en savourant son troisième bifteck, le virtuose aperçoit dans un coin son ancien voisin, dont il est séparé par plusieurs tables.

— Eh! je ne me trompe pas! s'écrie Trouillade, c'est mon ci-devant voisin que j'aperçois là-bas... Ah! quelle heureuse rencontre! Eh! hein! monsieur Marilly!... Garçon, frappez donc sur l'épaule de ce monsieur là-bas... qui ne m'entend pas.

Adhémar entendait fort bien; mais il aurait voulu faire le sourd... Voyant qu'il n'y a pas moyen d'échapper à son voisin, il se décide à lever la tête et le salue sans rien dire; mais Trouillade paraît disposé à soutenir la conversation lui seul, et, comme il est placé assez loin d'Adhémar, il crie de manière à ce que toutes les personnes qui sont dans le salon sont obligées d'entendre ce qu'il dit.

— Ce cher monsieur Marilly!... je suis bien charmé de vous rencontrer. Vous venez comme moi dîner à vingt-deux sous. C'est un peu gargotte; il n'y a que les bifteks de passable. . Moi, je suis garçon maintenant; ma femme est partie pour Bordeaux avec Lycoris. Elle a un engagement superbe... elle tient l'emploi des jeunes premières, des *Gavaudan* et des fortes *Dugazon*!... elle a eu des débuts magnifiques... et ce petit polisson de Lycoris, n'a-t-il pas fait un effet d'enfer en paraissant en amour dans un ballet! c'est au point que tous les auteurs du pays s'occupent de faire des pièces où il y aura des amours. Moi, j'ai refusé quinze mille francs pour Bruxelles. . Garçon, du pain! Je n'aime pas la Belgique... mon pays avant tout! J'ai du temps, rien ne me presse... je prendrai peut-être une direction, et alors je jouerais tout ce qui me ferait plaisir... Ce cher monsieur Marilly!... je ne vous ai pas vu depuis ce certain soir où j'étais en Figaro... chez madame Polatinskikoff, où nous soupâmes fort bien... c'est-à-dire que vous ne vîntes pas au souper... Azéma descendit vous chercher... en remontant, elle était furieuse... vous étiez sorti!... Je crois que vous ne demeurez plus rue de Navarin.

Elle en tire un pâté, un saucisson et une bouteille de champagne. — Page 73.

Adhémar ne se sent pas la force d'en entendre davantage. Il appelle le garçon, paie et s'en va, passant vivement auprès de Trouillade, auquel il fait un léger salut de tête, mais en ce moment le virtuose n'a pas le temps de l'arrêter, car il se dispute avec le garçon, auquel il demande un quatrième bifteck à la place de son dessert, ce que celui-ci ne veut pas lui accorder.

Adhémar est rentré chez lui furieux et en jurant de ne plus dîner dans un endroit public, ne voulant plus s'exposer à des rencontres semblables à celle qu'il vient de faire; il est bien résolu à prendre désormais ses repas chez lui, dans sa chambre, et le lendemain il dit à la servante de l'hôtel :

— Est-ce que vous ne faites pas la cuisine pour quelques-uns de vos locataires?

— Non, monsieur, on n'a pas le temps ici... et puis je ne sais faire que les omelettes, moi, je dîne presque toujours avec ça.

— Est-ce que vous ne pourriez pas en faire une pour moi?

— Oh! si fait, monsieur, c'est facile.

— Eh bien! achetez-moi un pain de trois sous, et faites-moi une omelette.

La servante de l'hôtel ne tarde pas à apporter au jeune homme ce qu'il a demandé. Adhémar trouve magnifique l'omelette pour laquelle on ne lui demande que dix sous.

— Ah! j'ai oublié d'aller vous chercher du vin! dit la domestique

en voyant Adhémar se disposer à dîner; celui-ci lui répond qu'il s'en passera, parce que son médecin lui a ordonné de se mettre à l'eau.

Adhémar goûte un véritable plaisir à dîner avec une omelette; dégoûté, fatigué de la mauvaise cuisine qu'il prenait dans le restaurant à vingt-deux sous; il savoure le mets simple qui est devant lui, en se disant

« Ceci est infiniment meilleur et plus sain que la cuisine empoisonnée du restaurant où j'allais. L'eau est préférable à la boisson aigre qu'on me servait, et qu'on avait l'effronterie d'appeler du vin. Je dépense beaucoup moins, je dîne mieux, et je ne risque pas de faire des rencontres comme celle d'hier!... Tout est donc pour le mieux, ainsi que le dit Voltaire. Il est seulement fâcheux que je n'aie pas pensé plus tôt à dîner chez moi. »

Et tout en prenant son modeste repas, Adhémar se donnait encore le plaisir de la vue; il avait placé sa table contre la fenêtre qui donnait sur la rue de Malte, rue assez triste, à la vérité; mais la fenêtre étant au troisième étage, on planait sur des chantiers de bois, en deçà desquels on apercevait des collines dépendantes du cimetière du Père-Lachaise; cet aspect aurait pu attrister un esprit mélancolique; mais tout le monde n'a pas la faiblesse du grand Louis XIV, qui ne voulait pas apercevoir les clochers de Saint Denis; et il y a des personnes auxquelles la vue d'un cimetière n'apporte que des pensées de repos et de paix.

Adhémar était au milieu de son dîner, qu'il prenait fort à son aise, n'ayant chez lui aucun motif pour se hâter, et jouissant au contraire de se trouver libre, et de ne plus être forcé de se blottir dans un coin sans oser regarder ailleurs que sur son assiette

Deux petits coups frappés à sa porte le surprennent dans cette situation; il pense que c'est la servante de l'hôtel qui vient savoir s'il est content de sa cuisine, et lui crie, sans se déranger : — Entrez, la clef est à la porte.

La porte s'ouvre aussitôt, et une femme entre dans la chambre, et vient se placer devant le jeune homme, en s'écriant :

— Je ne m'étais pas trompée!... c'est bien lui!

Adhémar est demeuré tout saisi, en reconnaissant mademoiselle Azéma; il demeure immobile, tenant sa fourchette en l'air avec un morceau d'omelette au bout. La jeune artiste part d'un éclat de rire, et se jette sur une chaise, en disant :

— Ah! quelle drôle de figure vous me faites!... Mais continuez, monsieur, que je ne vous empêche pas de manger...

Adhémar est très contrarié de ce que la jeune artiste le trouve dînant avec une omelette! mais comme il n'y a pas moyen de dissimuler son repas, il se remet à manger, en tâchant d'avoir l'air de rire; seulement, pour avoir plus tôt fini, il se fourre des morceaux énormes dans la bouche.

— Comment! c'est vous, mademoiselle Azéma!

— Oui, monsieur... j'étais chez une de mes amies, dans cette maison, là-bas, après le chantier... En regardant à la fenêtre, mes yeux se sont fixés sur la vôtre. J'ai la vue très bonne, il m'a semblé vous reconnaître; je me suis dit : « J'en aurai le cœur net. » Je suis descendue tout de suite, j'ai couru demander au concierge de cette maison s'il connaissait M. Adhémar Marilly; il m'a enseigné votre chambre, je suis montée, et me voilà... Mais ne mangez donc pas de si gros morceaux, vous allez vous faire du mal...

— Oh! c'est que... en rentrant chez moi... j'avais très faim; il m'a pris une envie d'omelette... je m'en suis fait faire une... une fantaisie... et puis la servante les fait très bien ici.

— Ce n'est pas défendu. Moi aussi, j'aime assez l'omelette... une fois par hasard!...

— Ah! c'est fini... je n'ai plus faim... venez donc près du feu, mademoiselle.

Adhémar quitte sa table, va mettre du bois dans sa cheminée, et présente à Azéma un vieux fauteuil qui est au coin du feu; celle-ci l'accepte, et pose ses pieds sur les chenets, en disant.

— Vous ne vous attendiez guère à ma visite, n'est-ce pas?

— J'en conviens.

— Savez-vous que je devrais être furieuse contre vous... que je devrais vous briser... je ne sais quoi! Je ne vous ai pas revu depuis ce certain soir, chez Azurine... où vous êtes parti comme de l'eau de seltz!...

— Je conviens que ma conduite a dû vous paraître assez peu polie... je vous prie de m'excuser. Mais en apercevant cette dame... étrangère... qui est arrivée au moment du souper... j'ai reconnu quelqu'un avec qui... je ne voulais pas me trouver... je suis parti... et je ne suis pas rentré chez moi, parce que j'ai bien pensé qu'on irait m'y chercher.

Il appuie sa tête contre la grille et, sans qu'il s'en aperçoive, des pleurs tombent de ses yeux. — Page 80.

— Je crois bien! j'ai carillonné à votre sonnette... je crois même que j'ai arraché le cordon; je ne voulais pas croire le portier, qui me disait que vous étiez sorti... Il faut qu'elle vous ait fait de terribles traits, cette dame, pour que vous la fuyiez ainsi!... Ah! vous la connaissez!... c'est singulier, quand on a prononcé votre nom devant elle, elle a dit que vous étiez marié...

Adhémar tressaille et détourne les yeux en balbutiant.

— Ah! elle a dit cela...

— Oui... après tout, quand vous le seriez, vous en êtes bien le maître... il y a plus d'un mari qui ne vit pas avec sa femme... et il n'y a pas besoin d'être au théâtre pour voir cela.

Azéma, qui s'aperçoit qu'Adhémar est devenu triste et pensif, reprend bien vite :

— Mais je vous parle de choses qui ne me regardent pas... A

propos de théâtre, je suis réengagée... je vais à Lyon... c'est-à-dire je vais, je n'ai pas encore signé, je ne peux pas me décider à quitter Paris... Mais, qu'êtes-vous donc devenu depuis si longtemps? Je suis retournée chez Azurine, mais vous avez quitté votre logement de la rue de Navarin, j'ai demandé votre adresse au portier; il m'a dit que vous étiez en voyage.

— En effet, je suis allé au Hâvre... je l'ai habité plus de deux mois, j'y ai même rencontré vos deux amies madame Polatinskikoff et Nonore qui cherchaient des coquillages au bord de la mer.

— Vraiment, je ne sais pas ce qu'elles y ont ramassé, mais il paraît que c'est lourd, car elles ne sont pas encore revenues. Elles se seront fait remorquer par quelque corsaire!... Est-ce que vous habitez ici?

— Oui, provisoirement; je ne sais pas si je resterai à Paris, et je me suis logé ici en attendant.

— Il paraît que vous aimez à changer de quartier... Diable! mais savez-vous que c'est as-ez vilain ici... auprès de votre logement de la rue de Navarin... et même de celui du boulevard!

Adhémar rougit et ne répond rien. Azéma s'amuse à regarder sa chambre; son examen fini, en jetant les yeux sur celui qui l'occupe, elle remarque son air contraint et peiné; alors, elle se sent elle-même tout attristée, elle comprend qu'elle a dit une sottise, et se levant vivement, elle fait quelques tours dans la chambre, puis s'écrie:

— Mais, non, ce n'est pas vilain ici!.. ah! j'ai habité des locaux qui n'étaient pas si bien... et puis pour un garçon... pour quelqu'un en passant... on n'est pas obligé...

Azéma s'aperçoit qu'elle s'entortille, elle coupe court à son discours en s'écriant:

— Ah! mon Dieu! et mon amie d'en face, que j'ai quittée si brusquement, elle va croire que je me suis fait enlever, il faut que j'aille la rassurer. Adieu, monsieur Adhémar, je vous quitte, mais je viendrai vous revoir, à présent que je sais votre adresse; vous le voulez bien, n'est-ce pas?

— Si cela vous fait plaisir...

— Oui, sans doute. Au revoir...

Azéma est partie, lorsqu'elle est loin, Adhémar se dit:

« Elle ne reviendra pas!... elle a deviné que ma position n'était plus heureuse... Toutes ces jeunes femmes, folles de plaisirs, sont comme les hirondelles: elles disparaissent avec les beaux jours!... Ah! je ne lui en veux pas!.. il est naturel de chercher le bonheur, et on ne le trouve pas près de ceux qui vivent de privations!.. Enfin, je croyais manger mon omelette chez moi, sans témoins... et il n'en a pas été ainsi; mais, c'est un incident qui ne se renouvellera pas! je n'attends plus de visites... on ne viendra plus me voir. »

Quoiqu'il se soit promis d'être philosophe, Adhémar ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, en songeant que sa position malheureuse éloigne de lui les personnes qui autrefois lui témoignaient de l'attachement; et il sent que, dans la mauvaise fortune, le plus difficile à supporter est l'indifférence de ceux dont on se croyait aimé.

Tout cela n'empêche pas le modeste locataire de persévérer dans sa résolution de dîner chez lui, et le lendemain il se fait apporter une omelette comme celle de la veille, et il se met à table en se disant:

« Cette fois, je parie bien que je ne serai pas dérangé. »

Mais il n'est pas à moitié de son omelette qu'un petit coup est frappé à sa porte; presque aussitôt elle s'ouvre, et mademoiselle Azéma entre dans sa chambre.

Adhémar éprouve encore une vive contrariété à laquelle se mêle pourtant un sentiment de plaisir en voyant qu'Azéma est revenue. Celle-ci n'attend pas qu'il lui dise de s'asseoir, et prend une chaise et se met près de lui, en disant:

— Je vous avais dit que je reviendrais... me voilà... J'espère bien au reste, que vous ne doutiez pas de me revoir.

Adhémar sourit en lui tendant la main; puis il se met à avaler son omelette en mettant encore les morceaux doubles.

— Il paraît que c'est l'heure de votre dîner ou plutôt de votre omelette, dit Azéma en riant.

— Oui... oui... je l'ai trouvée si bonne hier... que... ma foi, j'ai voulu en manger encore aujourd'hui.

— Vous faites très bien... mais n'allez donc pas si vite... est-ce que je vous gêne pour manger?... j'espère bien que non, et qu'entre nous deux il n'y a pas de cérémonie.

— Oh! certainement... mais c'est que... je ne suis jamais long à dîner.

— Je le crois!... surtout quand...

Azéma s'arrête, et devient rouge jusqu'aux oreilles, parce qu'elle s'aperçoit qu'elle allait encore dire une sottise, quoiqu'elle n'eût certes pas l'intention de se moquer d'Adhémar, mais les personnes qui pensent vite sont sujettes à commettre de telles fautes, et on en accuse leur cœur et leur esprit lorsque souvent ce n'est que de l'étourderie.

Adhémar a bientôt achevé son repas, dans lequel il a mis soin de ne pas boire, afin qu'on ne remarque pas qu'il n'a qu'un verre. Ensuite, il range le feu de sa cheminée, et engage Azéma à prendre la place qu'elle occupait la veille. La jeune actrice se remet dans le vieux fauteuil et veut soutenir la conversation avec sa gaieté ordinaire; mais, malgré tous ses efforts, on voit qu'elle est distraite, préoccupée et beaucoup moins en train de rire que la veille. De temps à autre elle regarde fixement Adhémar, il semble qu'elle veuille lui dire quelque chose et ne l'ose pas, car elle cesse alors de parler, puis baisse les yeux et paraît très embarrassée. Alors, c'est le jeune homme qui fait de son mieux pour ranimer l'entretien et qui tâche de paraître aussi enjoué, aussi gai que dans le temps de sa prospérité.

Après une heure passée ainsi, Azéma se lève en disant:

— Il faut que j'aille chez le correspondant des théâtres... il m'attend à cette heure ci... Adieu, monsieur Adhémar... c'est-à-dire au revoir, car je reviendrai... cela ne vous contrarie pas que je revienne.... n'est-ce pas...

— Non, ma chère voisine... je veux dire mon ex-voisine... je me croyais encore à mon logement du boulevard...

— Ah! oui... quand vous me donniez des perdreaux...

— Vous vous en souvenez?

— Oh! j'ai bonne mémoire... je me souviens aussi... que... nous devions déjeuner ensemble... et... ça n'est jamais arrivé.

Adhémar sourit en répondant: Quand vous voudrez me faire ce plaisir... je ne demande pas mieux.

— Oh! nous verrons cela... Nous avons le temps, je ne suis pas encore partie pour Lyon... au revoir, monsieur Adhémar.

Azéma s'éloigne après avoir tendrement pressé la main de son ancien voisin, en ayant encore l'air de vouloir lui dire quelque chose et de ne pas oser.

Lorsqu'elle est partie Adhémar regrette de ne l'avoir pas priée de venir à une autre heure, afin qu'elle ne le trouvât pas toujours en train de dîner, puis il se dit:

« Pourquoi aurais-je honte de n'être pas riche devant cette jeune femme qui me témoigne une véritable amitié... la vanité n'est excusable que lorsqu'on est vis-à-vis des sots, car ceux-là ne reconnaissent de mérite qu'à l'argent!... mais doit-on rougir devant ses amis, parce qu'on dîne avec un omelette et qu'on boit de l'eau? »

Et malgré cela, le lendemain, Adhémar se dépêchait de dîner et d'avaler son omelette, lorsque sa porte s'ouvrit. C'est encore Azéma; cette fois elle entre sans frapper, elle s'approche d'Adhémar, celui-ci lui tend la main, elle la prend et va lui dire bonjour, lorsque ses regards tombent encore sur les débris d'une omelette; alors elle tâche de sourire, mais, au lieu de cela, ce sont des larmes qui coulent de ses yeux; elle ne peut plus parler, mais elle passe ses bras autour du cou d'Adhémar et l'embrasse à plusieurs reprises; cette action valait le discours le plus éloquent.

Après avoir répondu aux tendres étreintes de la jeune femme, Adhémar la fait asseoir à côté de lui, en lui disant:

— Oui, ma chère Azéma, oui je suis pauvre... je suis obligé de vivre avec la plus stricte économie... mais je n'en rougirai pas devant vous, parce que je crois à votre amitié... et maintenant je me donnerai le temps de manger mon omelette... je ne craindrai plus que vous me voyez boire de l'eau... car avec vous je ne ferai plus comme avec des gens du monde ou des étrangers.

— Oh! je le voyais bien!... je l'avais deviné... je voulais vous en parler hier et je n'osais pas... je me disais: cela le fâchera peut-être, si j'ai l'air de le plaindre... Mon Dieu, est-ce que c'est votre faute si vous n'avez plus d'argent! et quand ce serait votre faute, est-ce une raison pour qu'on ne vous aime plus.

Et en disant cela, Azéma pressait les mains d'Adhémar, elle tâchait de sourire et elle pleurait encore.

— Ma chère amie, dit Adhémar, ma situation n'est peut-être pas aussi précaire que vous pourriez le croire; il me reste encore une centaine d'écus devant moi; vous voyez que si je le voulais, je pourrais manger autre chose que de l'omelette. Mais cet argent dépensé, je n'ai plus de ressource, voilà pourquoi je le ménage. A moins cependant que je ne parvienne à trouver un emploi... de l'occupation... J'en cherche depuis longtemps, et je ne puis parvenir à en obtenir... Une fois pourtant j'avais trouvé une place près d'un banquier, je me voyais déjà très heureux! Une circonstance m'a forcé de la quitter; mais enfin je parviendrai peut-être à en avoir une autre! Je me suis promis d'avoir du courage, de ne désespérer de rien; je vois que j'ai eu raison, puisque dans mon infortune il me reste encore une amie.

— Ah! que c'est bien ce que vous dites là! Oui, je suis votre

amie, moi, et je vous prouverai qu'il y a des femmes... même au théâtre, qui savent aimer sans intérêt... mais d'abord, je veux déjeuner, ou pour mieux dire, dîner avec vous... Oh! j'ai apporté mon dîner, vous me permettrez seulement de le joindre au vôtre.

En disant cela, Azéma court prendre un panier qu'elle avait laissé contre la porte en entrant; elle tire un pâté, un saucisson, un poulet froid et une bouteille de champagne. Adhémar la gronde, il est fâché qu'elle ait apporté tant de choses, puis il veut sortir pour aller acheter aussi des comestibles, mais Azéma le retient en lui disant :

— Voilà donc encore votre vanité qui vous reprend! Comment, monsieur, cela vous fâche que je me sois permis d'apporter mon dîner chez vous... et vous dites que mon amitié vous console!... Si vous faites la moue, je m'en vais et je ne reviendrai plus, car je croirai que décidément vous êtes trop fier pour vouloir dîner avec moi.

— Pour toute réponse, Adhémar fait asseoir Azéma devant la table qu'il a mise près du feu, puis il se place près d'elle; et l'omelette qu'il a mangée ne l'empêche pas de faire honneur au repas, et l'eau qu'il boit depuis trois jours lui fait trouver le champagne encore meilleur. Depuis bien longtemps enfin, il n'avait pas fait un dîner aussi agréable; tant il est vrai que l'adversité fait apprécier le plus léger bien, comme la maladie donne un nouveau prix à la santé.

— Et puis Azéma est si contente, elle se montre si gaie, si tendre, si heureuse d'être avec Adhémar! elle répète si souvent : « Ah! je l'ai bien gagné, ce dîner-là! » qu'il serait difficile de ne pas partager son bonheur. Aussi le repas se prolonge longtemps, si longtemps que la nuit était venue depuis plusieurs heures et que les convives étaient toujours ensemble; mais, à la vérité, ils n'étaient plus à table.

Lorsque enfin Azéma songe à la retraite, elle s'approche d'Adhémar d'un air confus, et lui présente un petit portefeuille, en lui disant :

— Mon ami, je suis en fonds, moi, j'ai signé hier mon engagement pour Lyon, j'ai reçu des avances... permettez-moi de vous prêter mille francs, vous me les rendrez quand vous serez plus heureux.

Adhémar repousse le portefeuille.

— Ma chère Azéma, je suis sensible à cette nouvelle preuve de votre amitié, mais je ne puis accepter, j'ai encore de l'argent pour longtemps... ensuite le ciel m'aidera... je vous en prie, n'insistez pas, ce serait me fâcher.

— Eh bien! puisque c'est ainsi... je ne partirai pas pour Lyon sans être assurée sur votre position, sans avoir trouvé une place... Oh! vous verrez que quand une femme se mêle de quelque chose, cela va bien plus vite qu'avec les hommes!... Je dois partir dans dix jours, il faut qu'avant ce temps vous soyez occupé.

Adhémar a ri de l'assurance avec laquelle Azéma lui a fait cette promesse. Sept jours s'écoulent pendant lesquels la jeune actrice vient tous les matins voir son ami, en lui disant :

— Soyez tranquille, je m'occupe de vous.

Enfin, le huitième, elle accourt toute joyeuse, et dit à Adhémar :

— M. Angely, architecte, a besoin de quelqu'un pour faire des copies... et quelquefois pour travailler avec lui dans son cabinet... Il donne de l'ouvrage presque toute l'année; voici son adresse, allez, il vous attend... je viendrai ce soir savoir si vous vous êtes arrangé.

Adhémar s'est rendu à l'adresse indiquée, et le soir, lorsque Azéma vient chez lui, il court l'embrasser, en lui disant :

— Mon sort est assuré, grâce à vous; ce M. Angely m'a fort bien accueilli, voici des copies que je ferai chez moi, ensuite, quand il sera pressé, je travaillerai avec lui dans son cabinet. Tout cela me vaudra, m'a-t-il dit, environ cent cinquante francs par mois; maintenant, pour moi, c'est une fortune, car je ne vais plus dans le monde, et... je vis avec économie, et cette fortune, c'est à vous que je la dois.

— Alors, je puis donc partir pour Lyon, moi... en vous quittant du moins, je ne serai pas inquiète sur votre sort.

— Est-ce que vous partez bientôt, Azéma?...

— Demain, mon ami, demain... car je ne vous avais pas dit vrai, en vous annonçant que j'avais dix jours pour partir : c'était six que l'on m'avait donnés. Mais, bah! j'en ai pris quatre de plus... je prendrai la poste... je jouerai comme un ange, le public sera enchanté, et tout sera réparé.

— Ainsi donc, cette soirée est la dernière que vous me donnez?

— Mon Dieu, oui; ensuite je vous dirai comme la chanson :

« Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas! »

CHAPITRE XXII.

TOUT SE DÉCOUVRE.

Nous avons perdu de vue Mathilde depuis le jour où, après avoir conduit Adhémar à Saint-Maur, elle revint le quitta si brusquement pour courir sur les traces de son amour.

Mathilde avait attendu quelque temps dans la voiture, puis enfin elle s'était décidée à retourner seule à Paris. Elle pensait qu'Adhémar ne tarderait pas à revenir la voir, elle croyait que ce qu'il avait vu à Saint-Maur le détacherait entièrement de Charlésia, et qu'ensuite, moitié par dépit, moitié par amitié, il renouerait avec elle, et alors, elle se flattait que son amour ferait le reste et lui rendrait son amant aussi tendre, aussi aimant qu'autrefois. On se flatte longtemps quand on aime! on se flatte encore lorsqu'on devrait déjà avoir perdu tout espoir.

Cependant, après avoir vu plusieurs jours s'écouler sans entendre parler d'Adhémar, Mathilde sentit s'évanouir ses espérances; puis, ne pouvant supporter cet état d'incertitude, elle prit le parti d'écrire à celui qu'elle aimait toujours, et elle adressa naturellement sa lettre rue de Navarin. Quelques jours se passèrent; ne recevant pas de réponse, elle se décida à se rendre chez Adhémar. Le portier de la rue de Navarin lui apprit alors que la personne qu'elle demandait était partie brusquement en disant qu'elle allait voyager. Mathilde revint chez elle désolée, mais sans être convaincue qu'Adhémar eût quitté Paris, et se disant :

« C'est pour se soustraire à mes visites, à mes lettres, qu'il n'a pas voulu donner son adresse à ce portier! Non-seulement il ne m'aime plus, mais il ne veut plus même entendre parler de moi. »

Et pendant assez longtemps aussi, Mathilde avait cessé d'aller chez madame Valméran. Celle-ci n'était pas revenue à ses réunions depuis la soirée où Adhémar avait été sur le point de provoquer le beau Monfignard; avant cela les deux amies se faisaient habituellement des visites le matin, c'était surtout madame Bourgachon, qui allait fréquemment chez Charlésia, parce que là, ces deux dames pouvaient tout à leur aise causer de ce qui les intéressait, sans craindre que des importuns vinssent les déranger. Mais Charlésia, ne recevant plus la visite de Mathilde, avait aussi cessé d'aller chez elle. D'ailleurs, la dernière soirée où Adhémar s'était trouvé avait également blessé ces deux dames, et leur amitié paraissait y avoir essuyé de vives atteintes.

Mais quoiqu'elle n'aimât plus Charlésia comme autrefois, quoique souvent même elle se prît à la haïr, Mathilde se faisait violence pour ne point retourner la voir. Il y avait entre ces deux femmes un sentiment qui les éloignait et les rapprochait sans cesse l'une de l'autre. Mais pour Mathilde surtout, c'était un besoin de voir Charlésia; car ce n'était qu'à elle qu'elle pouvait parler de celui auquel elle pensait toujours; et puis, dans le fond de son cœur, elle sentait bien qu'elle avait aussi des torts, et que ce n'était pas fort bien de sa part d'avoir conduit Adhémar à Saint-Maur, pour lui faire voir que son amie y avait un enfant.

Le résultat de ces réflexions, et surtout le désir de parler d'Adhémar, ramena un jour Mathilde chez Charlésia. Celle-ci la reçut d'abord avec froideur; mais bientôt, en voyant sa profonde tristesse, elle n'eut pas le courage de lui garder rancune, et redevint pour elle bonne et aimante comme autrefois.

— Il est parti, dit Mathilde en regardant son amie; il a quitté son logement, en disant qu'il allait voyager. Croyez-vous que vraiment il ait quitté Paris?

Charlésia sourit tristement en répondant :

— Il me paraît que vous espériez que je vous donnerais de ses nouvelles... mais je n'en sais pas plus que vous. Cependant, pourquoi aurait-il quitté Paris?... Il aime les plaisirs... le monde... la dissipation.

— Depuis quelque temps il venait fort peu à nos réunions.

— Parce qu'il allait peu chez vous, cela ne prouve pas qu'il n'allât point ailleurs... Pour qu'il eût quitté Paris, il faudrait qu'il lui fût arrivé quelque chose... qu'il eût un motif, enfin.

Mathilde se tut et baissa les yeux..... elle se rappelait le chagrin qu'Adhémar avait éprouvé à Saint-Maur en voyant Charles caresser le petit Charles.

Cependant la visite se prolongea; même lorsqu'elles ne se disaient rien, les anciennes amies ne s'ennuyaient jamais ensemble. Quand Mathilde partit, elle dit à Charlésia :

— Reviendrez-vous chez moi, maintenant?

— Et Charlésia lui répondit :

— Oui, puisque vous êtes revenue me voir... c'est que vous voulez bien que j'aille chez vous.

Enfin on se sépara, sinon avec les marques d'une sincère amitié, du moins avec le désir de se revoir souvent.

Charlésia tint parole : elle revint chez madame Bourdichon ; mais ce fut à dater de cette époque qu'elle reçut avec tant de froideur les galanteries de Monfignard, et le superbe dandy, comprenant enfin qu'il perdait son temps et ses œillades, se décida à porter ses soupirs ailleurs.

Dans le monde, Mathilde ne parlait jamais d'Adhémar, mais elle trouvait moyen d'amener la conversation sur des circonstances qui le rappelaient aux autres, et alors c'étaient les autres qui parlaient de lui. Souvent M. Bourdichon s'écriait :

— Ce jour-là M. Marilly dînait avec nous ; ou bien : Nous étions au spectacle avec Adhémar lorsque nous avons vu cette pièce.

Alors une autre personne manquait rarement de dire :

— Mais que devient-il donc, M. Adhémar ? On ne le voit plus, on ne le rencontre nulle part !

— Je n'y conçois rien, s'écriait M. Bourdichon ; c'est un garçon que j'aime beaucoup... je ne lui ai rien fait qui ait pu le fâcher... je ne vois pas pourquoi il serait brouillé avec moi... N'est-ce pas, ma femme, que nous n'avons rien fait pour fâcher Adhémar ?

Mathilde rougissait en répondant quelques mots vagues, et son mari reprenait :

— Il faut qu'Adhémar soit en voyage ! oh ! bien certainement, il est allé faire quelque tournée, sans cela il viendrait nous voir.

Mais un soir que Charlésia était chez son amie ; Dalbrun, qui venait d'arriver, s'approcha des dames en disant :

— J'ai vu aujourd'hui une personne de votre connaissance, mesdames ; en traversant le Palais-Royal, j'ai rencontré M. Adhémar.

En entendant ces mots, la pâleur de Mathilde fit place à une vive rougeur, et, de son côté, Charlésia eut de la peine à cacher son émotion ; mais on ne remarqua pas le trouble de ces dames, parce que M. Bourdichon s'écria aussitôt :

— Comment, Adhémar est à Paris !... vous en êtes sûr, Dalbrun ?

— Puisque je lui ai parlé ce matin.

— Alors, que devient-il donc ? que fait-il ? pourquoi ne le voit-on plus ?

— Je lui ai adressé à peu près toutes ces questions... je lui ai dit que tout le monde dans la société s'inquiétait de lui... qu'on remarquait avec chagrin son absence...

Et qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

— De ces choses qui ne sont pas précisément des réponses, mais qui en tiennent lieu... parce que, à moins d'être indiscret, cela vous fait comprendre que vous ne devez pas pousser vos questions plus avant. Au reste, je ne sais s'il a été malade, mais il m'a paru maigri, changé...

— Je ne comprends rien à tout cela ; si je savais l'adresse d'Adhémar, certainement j'irais le voir, et je saurais pourquoi il nous tient rancune..... mais il ne demeure plus rue de Navarin, et on ne sait pas son adresse... vous l'a-t-il donnée à vous, Dalbrun ?

— Ma foi, non, et je n'ai pas osé la lui demander.

L'arrivée de plusieurs personnes met fin à cette conversation ; mais celles que cela intéressait le plus n'en ont pas perdu un mot.

— Vous le voyez, dit tout bas Mathilde à son amie, il n'a pas quitté Paris...

— C'est aussi ce que j'avais pensé, répond Charlésia.

— Mais il ne va plus dans le monde... il aurait trop peur de me rencontrer.

Charlésia ne répond rien ; mais elle se dit que c'est bien plutôt à cause d'elle, et dans la crainte de la rencontrer, qu'Adhémar a renoncé à venir dans la société.

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis que, par Dalbrun, Mathilde et Charlésia avaient eu des nouvelles d'Adhémar ; mais depuis ce temps on n'en avait plus entendu parler ; dans la société on commençait à moins penser à lui, car, parmi les gens de plaisirs, les absents sont bien vite oubliés. Mais il y avait deux femmes qui, en cela, ne ressemblaient pas à beaucoup d'autres : elles n'oubliaient pas celui qu'elles avaient aimé, par la simple raison qu'elles l'aimaient encore ; et n'entendant plus parler de lui dans le monde, elles en parlaient plus souvent entre elles, ou du moins Mathilde en parlait, mais Charlésia était toujours disposée à l'entendre.

Un soir, la réunion était nombreuse chez M. Bourdichon, et madame Valméran était assise auprès de son amie, lorsqu'on vit arriver dans le salon toute la famille Sublimé. Depuis l'affaire du mariage manqué, mademoiselle Idalie et sa famille n'étaient pas venues chez Mathilde. On se voyait dans des maisons tierces ; mais on se parlait avec froideur. Il fallait donc qu'une circonstance extraordinaire, quelque événement imprévu pour amener les Sublimé chez madame Bourdichon.

— Ils viennent probablement nous annoncer le mariage de leur fille, dit Mathilde à demi-voix.

— Elle épouse sans doute Monfignard, dit Dalbrun.

— Je croyais qu'elle le trouvait trop gros, s'écrie madame Carcassonne en riant aux larmes ; puis elle reprend : Après tout, ça ne fait rien, j'ai connu une femme de six pieds un pouce qui a épousé un nain.

Elle lui a probablement fait porter des talons ? dit Dalbrun.

— Oui, elle lui a fait porter une foule de choses

La famille Sublimé semble en effet rayonnante de joie : la fille est d'une gaieté folle, la maman porte encore la tête plus haute que d'ordinaire, et Dardanus fait le gentil en tirant de temps à autre une petite boîte de sa poche. Enfin la mère et la fille se jettent souvent des regards d'intelligence.

— Certainement ils ont quelque chose, dit Mathilde ; mais elle attend avec impatience que les Sublimé expliquent leur joie à la société.

Lorsque madame Sublimé pense que la réunion est au grand complet, elle prend la parole en disant, de manière à être entendue de tout le salon :

— Mon mari... M. Dardanus Sublimé, nous a appris aujourd'hui quelque chose qui nous a bien étonnées, ma fille et moi ; c'est-à-dire, étonnées n'est pas le mot, car j'avais toujours soupçonné du mystère et quelque chose de louche dans la position de M. Adhémar Marilly.

En entendant prononcer le nom d'Adhémar, toute la société prête attention à ce que dit madame Sublimé ; mais il y a surtout deux personnes qui ont senti tout leur sang refluer vers leur cœur, et qui attendent avec anxiété ce qui va suivre.

— Oui, reprend madame Sublimé, ce jeune homme qui faisait tant d'embarras... qui jouait un jeu d'enfer... qui se mettait avec la dernière élégance... tout cela pour mieux tromper sur sa position ; M. Adhémar, enfin, n'a pas le sou, et pour vivre il est obligé de travailler chez les autres...

Charlésia devient d'une pâleur extrême ; mais elle fait un effort sur elle-même pour cacher ce qui se passe en elle. Mathilde, frappée de ce qu'elle entend, voudrait parler, elle n'en a pas la force ; mais M. Bourdichon s'écrie :

— Comment..... qu'est-ce qui vous a dit cela, madame ? ce n'est pas possible ! on vous a trompée.

— Trompée ! non, monsieur ; mon mari m'a parlé *de visu* : n'est-il pas vrai, Dardanus, que c'est *de visu* que vous m'avez parlé ?

M. Sublimé, qui n'a jamais su le latin, regarde sa femme d'un air étonné en murmurant :

— Non, je ne connais pas *de visu*, je vous ai parlé de M. Marilly, que j'ai trouvé travaillant dans le cabinet de mon architecte.

— C'est ce que je vous disais, mon ami, dans un idiome étranger. Ainsi, monsieur Bourdichon, il n'y a pas à nier le fait. M. Sublimé, fort surpris en voyant M. Adhémar chez M. Angely, a demandé tout bas à celui-ci ce qu'il faisait, chez lui, de cette personne, et M. Angely lui a répondu : « C'est un jeune homme que j'emploie ; il avait besoin de travailler, il était fort malheureux ; il me fait des copies chez lui, et quelquefois écrit sous ma dictée dans mon cabinet. » Voilà la position de M. Adhémar : ceci est véridique et authentique.

— Je n'en reviens pas... dit monsieur Bourdichon ; ce que vous m'apprenez là, madame, m'étonne au dernier point !

— Moi, cela ne me surprend pas du tout, dit Monfignard en se caressant le menton ; depuis longtemps, ce monsieur était tellement distrait, préoccupé... cela annonce toujours un homme qui n'est pas bien dans ses affaires.

— Fiez-vous donc aux apparences ! reprend madame Sublimé. On se donne un air opulent, on affecte de ne point tenir à l'argent ! et tout cela pour faire des dupes !...

— Des dupes ! madame ! s'écrie Dalbrun en jetant sur madame Sublimé un regard courroucé. Et qui vous a donné le droit de supposer à monsieur Marilly cette honteuse pensée... Parce qu'il est pauvre maintenant... parce qu'il aura éprouvé des revers de fortune, est-ce donc une raison pour attaquer son honneur... Au lieu de le plaindre, on l'accuse... et moi je serai garant de la noblesse de ses sentiments.

— Ah ! c'est bien, ce que vous dites là, monsieur ! s'écrie Charlésia qui n'est pas maîtresse de retenir l'élan de son cœur, tandis que Mathilde remercie Dalbrun par ses regards humides de larmes.

— Moi, je pense comme Dalbrun, dit monsieur Bourdichon, je

crois Adhémar un fort honnête garçon; s'il est ruiné, c'est un malheur, mais cela peut arriver à tout le monde.

— Enfin, messieurs, reprend madame Sublimé d'un ton aigre, il n'en est pas moins vrai que nous avons manqué, nous, d'être la dupe de monsieur Adhémar : il a failli être notre gendre... Ah! Dieu! je frémis à cette pensée; si ma fille ne l'avait pas cru dans une position brillante, certainement elle n'aurait jamais jeté un doux regard sur lui...

— Oh! certainement, s'écrie mademoiselle Idalie, je suis trop bien élevée pour remarquer un homme qui ne serait pas riche!

Le petit Eudoxe, qui est à un autre bout du salon, se met alors à crier comme un âne :

— Ah! dis donc, ma sœur, pourquoi donc alors que maman a renvoyé Gobet, notre frotteur, en disant que tu en étais amoureuse?

Mademoiselle Idalie devient pourpre, Dardanus laisse tomber une boîte à musique, et madame Sublimé, après avoir essayé de rire, s'écrie :

— Eudoxe, mon fils, vous devenez *stupidus!* on vous conte des fables pour se moquer de vous, et vous croyez cela... la société appréciera ce que vous dites à sa juste valeur.

Le petit garçon retourne dans son coin en murmurant entre ses dents :

— Je sais bien qu'on a renvoyé Gobet, toujours! parce qu'on l'avait trouvé enfermé dans un petit cabinet avec ma sœur.

— Madame, reprend Dalbrun avec chaleur, ce que la société appréciera, j'espère, c'est la conduite de M. Adhémar, qui fut toujours digne d'estime. Je ne comprends même pas que vous soupçonniez sa délicatesse; car en refusant la main de mademoiselle votre fille, il vous a prouvé au contraire qu'il ne tenait pas à l'argent.

— Parce qu'il aura pensé sans doute qu'au moment de signer, on découvrirait sa position précaire... ce qu'il ne voulait pas.

— Eh! madame, s'il avait eu des vues intéressées, il aurait contracté le mariage d'abord! Quoi! on attaque un homme parce qu'il est tombé dans l'indigence! Si, en effet, ce que je crois aussi, M. Adhémar a perdu sa fortune, à qui, dans la société, a-t-il fait du tort? a qui a-t-il emprunté de l'argent?... Bien au contraire, il a cessé de venir dans le monde, parce que ne voulant accepter des secours de personne, il ne voulait pas que l'on y connût sa position... Cette conduite annonce de la fierté, de l'amour-propre peut-être... mais cet amour-propre-là rend incapable d'aucune bassesse. Ah! je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir ignoré sa position quand je l'ai rencontré, il y a quelque temps, car je me serais estimé heureux s'il avait bien voulu accepter ma bourse et mon crédit.

Presque toutes les personnes de la société applaudissent au discours de Dalbrun. La famille Sublimé, fort mécontente de ce qu'on ne partage pas ses sentiments sur Adhémar, ne tarde pas à prendre congé; et la manière dont Mathilde reçoit les adieux de ces dames doit leur faire comprendre qu'elles seraient fort mal venues en se présentant de nouveau chez elle.

Le beau Monfignard lui-même ne suit point mademoiselle Idalie, ce qu'il a entendu dire du petit frotteur semble avoir changé ses sentiments.

Cependant Charlésia, qui semble vivement agitée, ne tarde pas à dire adieu à son amie.

— Vous l'avez entendu, lui dit Mathilde, il est malheureux, et il le cache à tout le monde... c'est par fierté qu'il ne vient plus nous voir... il ne veut pas qu'on l'oblige... Comment donc faire?

— Son sort changera! répond Charlésia en prenant la main de son amie.

— Comment?... qui vous fait espérer cela?

Mais Charlésia n'en dit pas davantage, et, prenant vivement son chapeau et son châle, elle part sans répondre aux questions de Mathilde.

Arrivée chez elle, Charlésia envoie demander par son domestique un *Almanach du commerce;* lorsqu'elle a ce livre, elle y cherche l'adresse de M. Angely, architecte. Alors elle envoie son domestique à cette adresse, en lui disant :

— Il n'est que dix heures du soir; si ce monsieur est absent, vous l'attendrez. Il faut lui parler ce soir, vous lui demanderez l'adresse d'une personne qui travaille chez lui depuis quelque temps... M. Adhémar Marilly; vous direz qu'il s'agit pour ce monsieur d'une affaire pressée... vous ne reviendrez pas sans avoir cette adresse... Allez.

Le domestique part. Il revient au bout d'une demi-heure; il a trouvé M. Angely, qui lui a donné l'adresse qu'il demandait. Charlésia semble respirer plus librement lorsqu'elle sait où est Adhémar; elle renvoie ses gens, et se place à son bureau, où elle écrit la lettre suivante :

« Monsieur, après l'événement qui amena notre séparation, vous m'écrivîtes plusieurs lettres où, en réclamant de moi votre pardon, vous me demandiez à revenir près de moi. J'ai résisté alors à vos prières, mon cœur était alors trop blessé!... Aujourd'hui, c'est moi qui reviens à vous, c'est moi qui vous supplie de me rendre mon époux... Je viens d'apprendre que vous avez perdu votre fortune, que vous êtes obligé de chercher de l'occupation. Ah! si j'avais su tout cela plus tôt, vous auriez eu déjà de mes nouvelles, mais je vous croyais heureux et fortuné, voilà pourquoi vous n'entendiez pas parler de moi. Ah! venez, de grâce, venez retrouver votre femme, qui n'a jamais aimé que vous et n'aura point de repos qu'elle ne vous ait pressé dans ses bras. »

Après avoir signé cette lettre et avoir mis son adresse au bas, Charlésia regarde sa pendule qui marque onze heures, elle sonne vivement son domestique, et lui dit :

— Conrez porter cette lettre rue de Malte, à l'adresse que l'on vous a donnée; c'est pour M. Adhémar Marilly... Si on le croit déjà endormi, vous direz qu'on ne manque pas de lui donner ce billet demain de grand matin.

Le domestique part. Charlésia compte les minutes. Au plus léger bruit, elle court à sa fenêtre, elle brûle de savoir si Adhémar aura sa lettre le soir même. Enfin, son valet revient et lui dit :

— Ce monsieur était chez lui, la servante le croit endormi depuis longtemps, elle lui remettra la lettre demain de bon matin.

« Demain!... il faut donc attendre jusqu'à demain! se dit Charlésia. Ah! que cette nuit sera longue!... mais demain je le verrai, il viendra!... car il me semble qu'il m'aime encore... L'émotion qu'il a éprouvée en me revoyant dans le monde... la jalousie qu'il ne pouvait cacher lorsque M. Monfignard me faisait la cour... enfin, l'abandon où il a laissé Mathilde, oui, il m'aime toujours... Ah! j'ai été trop sévère peut-être! mais désormais j'oublierai ses fautes, et je ne chercherai qu'à le rendre heureux. »

Charlésia passe la nuit entière sans goûter un moment de repos. Enfin le jour paraît; elle regarde sa pendule, elle calcule le temps, puis elle se dit :

« Maintenant on doit lui avoir donné ma lettre... à présent il l'a lue... il va venir bientôt, oui, dans quelques instants, peut-être, il sera près de moi... prenons patience... »

Mais l'heure se passe, et celui qu'elle attend, qu'elle désire, n'est pas venu... Déjà des craintes vagues ont remplacé l'espérance, lorsque le bruit de la sonnette se fait entendre, puis on marche vers son appartement.

— Le voilà! c'est lui! s'écrie Charlésia; et elle court vers la porte, espérant voir Adhémar; mais son domestique seul paraît, il tient à la main une lettre qu'on vient d'apporter pour sa maîtresse. Charlésia la prend en tremblant, elle vient de reconnaître l'écriture de son mari.

« Il m'écrit, se dit-elle, il m'écrit et il ne vient pas... quels motifs... me serai-je flattée... ne m'aimerait-il plus! »

Cependant sa main a déjà brisé le cachet, et elle n'ose lire cette lettre dans laquelle est écrit son sort. Elle se décide enfin, et lit ces mots tracés par Adhémar :

« Il n'est plus temps, madame; je vous remercie de votre souvenir pour un malheureux, mais je ne puis plus retourner avec vous. Ce n'est pas ma fierté qui s'y oppose; si j'avais cru encore à votre amour, je n'aurais écouté que le mien. Mais vous m'avez trahi, j'en ai eu la preuve. Je vous avais rendu votre liberté, vous en avez usé, c'était peut-être votre droit, mais pour moi, c'est le motif d'une éternelle séparation. »

«Je l'ai trahi! s'écrie Charlésia en laissant tomber la lettre de ses mains. Il m'accuse... il me croit parjure! moi, je n'ai jamais cessé de penser à lui... moi, qui l'aimais toujours, même en le fuyant, et qui faisais violence à mon cœur pour ne point voler vers lui. Il en a eu la preuve, dit-il. Oh! il faut que j'éclaircisse cet affreux mystère, il faut que je le voie, il ne peut refuser de m'entendre; il me repoussera ensuite, s'il le veut, mais au moins je me justifierai!... Je ne puis supporter la pensée d'être coupable à ses yeux... »

Charlésia prend à la hâte un chapeau, un châle : elle fait venir une voiture, monte dedans, et se fait conduire à l'hôtel garni habité par son mari. Elle arrive, demande monsieur Adhémar Marilly, insiste pour lui parler sur-le champ, et n'entend pas qu'on lui répond :

— Mais, madame, le monsieur que vous demandez n'est plus ici, il est parti de ce matin.

— Parti!... il est parti! s'écrie enfin Charlésia. Mais ce n'est pas possible, il vient de m'écrire, de m'envoyer une lettre...

— Oui, madame, en partant il a remis une lettre à la servante, qui a été la porter sur-le-champ.

— Mais, où est-il alors

— Nous n'en savons rien, madame, ce monsieur n'a pas dit où il allait loger.

— Mais... ses effets... qui les a emportés ?...

— Lui-même, madame, nous avons offert de les lui porter, mais il a refusé, en disant qu'il prendrait un commissionnaire ou une voiture plus loin.

— Et vous ne l'avez pas suivi ?..

— Pourquoi faire, madame ? Ce monsieur a payé sa dépense... nous n'avions rien à lui redemander.

Charlésia est désolée, elle voit que toutes ses questions seraient vaines ; on n'en sait pas davantage, et il faut qu'elle s'éloigne sans avoir aucun renseignement, aucun indice qui puisse la mettre sur les traces de son époux. Son désespoir est d'autant plus grand, qu'elle sait que son mari la croit coupable, et qu'ignorant où il est, il lui sera désormais impossible de se justifier. Accablée, anéantie par tous ces événements, Charlésia rentre chez elle, où elle s'abandonne à toute sa douleur.

Pendant que tout ceci se passait, Mathilde n'était pas restée oisive ; les dernières paroles prononcées par Charlésia, en la quittant, lui avaient fait penser que son amie avait l'intention de s'occuper du sort d'Adhémar, et de son côté elle s'était promis de ne point se laisser devancer par elle. Aussi, le lendemain de grand matin, Mathilde s'était mise en course ; mais, n'ayant pas retenu le nom de l'architecte, prononcé par M. Sublimé, et ne sachant de quel côté porter ses pas pour découvrir celui qu'elle cherchait, Mathilde s'était encore rendue rue de Navarin, là, elle n'avait rien appris de nouveau, et elle ne savait plus à qui s'adresser, lorsque l'idée lui vint de se rendre boulevard Saint-Denis, au logement qu'Adhémar y avait occupé.

Madame Coquenard, qui aimait à jaser, avait écouté avec beaucoup d'intérêt les questions de Mathilde, et lui avait répondu :

— Certainement, M. Marilly a logé ici ; c'était un jeune homme que j'estimais infiniment ; il recevait beaucoup de petites dames, c'est encore vrai ! Mais où est le mal ? est-ce que les deux sexes ne sont pas faits pour se visiter mutuellement ? Du reste, pour vous dire où il demeure à présent, je n'en sais rien du tout !

Mathilde allait s'éloigner, lorsqu'un monsieur descend l'escalier en faisant des roulades, et la portière s'écrie :

— Tenez, voilà un monsieur qui était son voisin... Dites donc, monsieur Trouillade, voilà une dame qui voudrait bien savoir l'adresse de M. Adhémar ; vous ne la savez pas, par hasard ?

Trouillade s'avance, et, voyant une dame élégante et jolie, commence par s'assurer que le nœud de sa cravate est au milieu, se pose, par habitude, comme la statuette de Figaro, puis, cherchant s'il prendra pour répondre la voix de tête ou de poitrine, finit par parler du nez, en disant :

— M. Adhémar ?... ah ! madame demande M. Adhémar Marilly ? Je le connais beaucoup... nous logions porte à porte dans cette maison... il venait nous voir ; il jouait avec Lycoris, mon fils, qui fait maintenant les amours à Bordeau .

— Et savez-vous son adresse, monsieur ?

— Madame, en quittant cette maison, il se logea rue de Navarin... mais il n'y demeure plus.

— Je le sais, monsieur... et vous ne l'avez pas vu depuis...

— Pardonnez-moi ! je me suis trouvé à dîner chez le même traiteur que lui... chez Véry... au Palais Royal... Je lui ai parlé... mais il est parti brusquement... et comme j'étais alors en train de chercher de quel vin je prendrais pour mon second service, ma foi, je ne l'ai pas vu partir.

— Vous n'en savez pas plus, monsieur ?

— Non madame... si ce n'est qu'un soir je passai la soirée avec lui chez une dame fort distinguée, madame de Polatinskikoff... mais ceci vous intéresserait peu...

— Pardonnez-moi, monsieur, tout ce qui touche M. Adhémar m'intéresse... Continuez, je vous prie.

— Eh bien ! madame, puisque cela vous intéresse, je vais vous rapporter une circonstance qui me semble fort singulière, à moi... toujours relativement à mon ci devant voisin. Une dame qui vint à cette réunion, et qui paraissait connaître très particulièrement M. Adhémar, nous assura qu'il était marié...

— Marié !...

— Oui, qu'il s'était marié en Italie !... Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, madame ?... vous changez de couleur... vous êtes indisposée... Madame Coquenard venez donc secourir madame qui s'en va !

Mathilde était devenue d'une pâleur mortelle, ses forces l'abandonnaient ; quelques mots avaient suffi pour faire luire à son esprit une vive lumière, et ce qu'elle avait éprouvé alors lui avait causé une révolution si subite, qu'elle serait tombée sur le carreau, si Trouillade ne l'avait reçue dans ses bras. Il la porte dans la loge ; madame Coquenard asperge la jeune dame d'eau de mélisse et de vinaigre, et pendant ce temps, M. Trouillade ne cesse de s'écrier

— Voilà la centième femme qui se trouve mal en m'écoutant... Est-ce l'effet du timbre de ma voix ? est-ce ce que je lui ai dit ? je parierais pour la première raison.

Madame Coquenard commençait à s'inquiéter du long évanouissement de sa fille, et pensait à aller chercher un médecin, lorsque enfin Mathilde rouvre les yeux : elle promène ses regards autour d'elle, rappelle ses souvenirs, remercie ceux qui l'entourent, et prie la portière de lui chercher une voiture

— Il y en a en face, répond madame Coquenard, juste devant la maison ; mais madame n'est pas en état de s'en aller seule.

— J'offrirai à madame de l'accompagner jusque chez elle, dit Trouillade en faisant des yeux languissants.

— Je vous remercie, monsieur, votre bras jusqu'à la voiture, c'est tout ce que je sollicite de votre complaisance.

Et glissant dix francs dans la main de la portière, qui la salue avec attendrissement, Mathilde prend le bras de Trouillade, qui lui fait traverser le boulevard, et dans ce court trajet se permet de lui serrer le bras très énergiquement ; mais Mathilde est trop préoccupée pour y prendre garde, elle monte dans une voiture, remercie encore le virtuose qui s'est posé en Figaro devant la portière, et se fait conduire chez Charlésia.

Toutes les démarches de Mathilde avaient pris du temps ; il était alors près de deux heures, et Charlésia était seule dans son appartement, livrée à cette douleur muette et sombre qui annonce la perte de toute espérance, lorsque sa porte s'ouvre brusquement et Mathilde paraît devant elle ; mais elle est si pâle, si tremblante, ses yeux sont tellement rougis et gonflés par ses larmes, que Charlésia est presque effrayée de son état ; elle va aller au devant de son amie, mais Mathilde s'est précipitée à ses genoux et saisit une de ses mains qu'elle baigne de pleurs en balbutiant :

— Pardonnez-moi !... vous êtes sa femme... je sais tout maintenant... Ah ! combien vous devez me mépriser !

Charlésia veut relever son amie, qui s'obstine à rester à genoux, et, n'y pouvant parvenir, dépose un baiser sur le front de Mathilde, en lui disant :

— Oui, je suis sa femme... je ne veux plus le cacher ; et maintenant qu'il est malheureux, je me fais un devoir de porter son nom !... Je ne t'ai jamais méprisée, Mathilde, je me suis contentée de te plaindre ; car je savais bien que la passion que tu éprouvais pour lui ne pourrait te causer que des peines...

— Cette passion... d'un mot vous pouviez la faire rentrer au fond de mon cœur... mais vous avez craint de me faire rougir devant vous... Ah ! vous avez été trop généreuse !... tandis que moi... si vous saviez tout ce que j'ai fait ! ..

— Je t'ai dit que je te pardonnais... Mais explique-moi comment tu as découvert le secret de mon union avec Adhémar.

Mathilde fait à son amie un récit exact de ses démarches depuis le matin, et lui explique comment les mots prononcés par Trouillade ont fait luire à son esprit toute la vérité. Lorsqu'elle a cessé de parler, Charlésia, la forçant à s'asseoir à côté d'elle, lui prend la main en lui disant :

— Maintenant, je ne dois plus avoir de secrets pour toi. Je vais t'apprendre l'histoire de mon mariage avec Adhémar, et ce qui amena notre séparation. Ecoute-moi : Devenue veuve de M. Valnéran, libre de mes actions, je voulus voir l'Italie, je partis. A Naples, je fis la connaissance d'Adhémar ; nous étions du même pays ; ses manières distinguées, son esprit, tout me prévenait en sa faveur. Mon cœur, qui n'avait pas encore aimé, vola au devant du sien ; car il y a une secrète sympathie qui nous entraîne vers celui qui doit posséder notre amour. Adhémar me demanda ma main, en me disant : « Ma fortune n'est pas égale à la vôtre, quoiqu'elle soit bien suffisante pour moi ; mais j'aime à croire que vous êtes certaine que je vous épouse par amour et non par intérêt. » Je tendis la main à Adhémar en lui répondant : « Je crois à votre amour... mais, songez-y bien... je veux être aimée toute ma vie. Mon premier mariage fut pour moi une chaîne pesante, parce qu'on m'avait unie à un homme qui m'aimait et que je n'aimais pas... J'ai senti alors combien il est cruel d'être forcé de vivre avec quelqu'un qui nous obsède d'un amour que nous ne partageons pas. Je vous aime, moi, et je ne changerai jamais ! mais si vous me trompiez... si un jour vous étiez infidèle, je vous quitterais à l'instant, parce que je ne voudrais pas être pour vous ce que mon premier mari fut pour moi. Adhémar me fit serment de ne jamais changer ; je le crus, et notre mariage s'accomplit. Nous avions loué alors une charmante *villa* aux environs de Naples, et j'avais pris pour femme de chambre une jeune villageoise italienne nommée Pépita ; cette fille était fort jolie et très coquette. Mais elle était si jeune ! si naïve ! d'ailleurs, pouvais-je être jalouse de ma femme de chambre ni de personne, lorsque je me croyais sûre de l'amour de mon époux. Il n'y avait que trois mois que j'étais la femme d'Adhémar ; je me rendais à Naples un matin pour faire des emplettes, mon mari devait me re-

[J]oindre le soir à la ville ; tout à coup un homme que je ne connaissais pas arrêta ma voiture. Je crus d'abord que c'était un voleur ; mais cet homme se contenta de me dire : « Ne vous éloignez pas ; votre mari vous trompe ; retournez à votre *villa*, vous le trouverez dans les bras de Pépita. » Ces paroles me glacèrent le cœur ; je ne pouvais croire à ce qu'on m'annonçait, et pourtant j'ordonnai à mon cocher de me ramener chez moi ; quant à l'inconnu qui m'avait averti, il avait disparu. Je descendis de voiture assez loin de ma demeure, pour qu'on ne m'entendît pas revenir. Je me glissai sans être aperçue jusqu'à la chambre de Pépita... Hélas ! cet homme ne m'avait pas menti... Adhémar me trahissait. Il se jeta à mes pieds en me demandant pardon de sa faute. Mais l'excès de son amour même avait ranimé toute ma fierté ; outragée, furieuse, je rappelai à Adhémar les conditions que je lui avais faites en l'épousant. « Désormais, lui dis-je, je ne suis plus votre femme, et vous n'êtes plus rien pour moi. Je vous rends votre liberté. Nous nous sommes mariés en pays étranger ; en France, vous pourrez encore vous dire garçon : quant à moi, dès ce moment, je cesse de porter votre nom, et je reprends celui de mon premier mari. Séparons-nous sur-le-champ... partez, monsieur, sinon, c'est moi qui vais vous céder la place. » Les prières, les larmes d'Adhémar ne purent m'émouvoir... Alors il partit, s'éloigna... et, au bout de quelques jours, j'appris qu'il avait quitté l'Italie. Ah ! tu dois penser, Mathilde, combien je souffrais... combien il m'a fallu faire violence à mon cœur..... car il m'écrivit avant de partir, et, sans chercher à se justifier, il me faisait comprendre comment les avances et les agaceries d'une jeune fille coquette l'avaient entraîné dans une faute qu'il n'avait pas préméditée. Avant de quitter aussi un séjour qui m'était devenu insupportable, je voulais savoir ce qu'était devenue Pépita, disparue de chez moi le jour du départ de mon mari, je voulais m'assurer si elle ne l'avait pas suivi. Après plus de quatre mois de recherches infructueuses, je retrouvai enfin cette jeune fille ; elle habitait une chaumière aux environs de Tivoli, elle y vivait seule et misérable... et elle était enceinte.

— Enceinte ! s'écrie vivement Mathilde en fixant sur Charlésia des regards expressifs.

— Oui, oui, mais laissez-moi continuer. J'allai trouver cette jeune fille ; elle se jeta à mes pieds en implorant ma pitié. « Que ferez-vous de votre enfant ? lui dis-je ; elle baissa les yeux en balbutiant : « Je n'ai pas de quoi le nourrir. » Alors je lui proposai de m'en charger, si elle consentait à me le donner. La joie avec laquelle elle reçut cette proposition me prouva que son cœur était entièrement étranger aux douceurs de l'amour maternel. J'attendis l'instant de sa délivrance. Elle mit au monde un fils que j'emportai dans mes bras, auquel je donnai mon nom, ne pouvant lui donner celui de son père. Quant à Pépita, je lui laissai une bourse pleine d'or et ne la revis plus. Cette femme m'avait révoltée : elle n'avait pas même demandé à embrasser son enfant. Quelque temps après, je quittai l'Italie avec mon petit Charles, auquel j'avais donné une bonne nourrice... je me rendis en Suisse, où je passai plus d'une année. Je ne te cacherai pas que mon espoir était de me réunir un jour à mon mari et de lui pardonner ; mais, chaque fois que je formais ce projet, et au moment de revenir en France, je recevais toujours des lettres anonymes dans lesquelles on me détaillait toute la conduite d'Adhémar ; on ne me faisait grâce d'aucune de ses folies, d'aucune de ses bonnes fortunes !... Alors je sentais renaître mon dépit, ma jalousie, et je renonçais à l'idée de me réunir à lui. Lorsque j'arrivai à Paris, je savais qu'il avait alors pour maîtresse une nommée Emmeline, et probablement on m'aurait aussi écrit sa liaison avec toi, si tu ne m'en avais pas instruite toi-même. Maintenant tu sais tout... le fils d'Adhémar est à Saint-Maur, chez une bonne paysanne qui en a grand soin ; je vais l'embrasser presque tous les jours, enfin, aujourd'hui, j'espérais lui rendre son père. En apprenant qu'Adhémar est malheureux, j'ai dû oublier tous ses torts. J'avais découvert son adresse... Je lui avais écrit que tout était pardonné... je comptais lui causer la plus douce surprise en mettant son fils dans ses bras... mais, tiens, voici ce qu'il m'a répondu... puis il est parti, et on ne sait plus ce qu'il est devenu !...

Mathilde prend en tremblant la lettre que Charlésia lui présente, après l'avoir lue, elle détourne la tête et baisse ses regards vers la terre.

— Il me croit coupable ! s'écrie Charlésia. Ah ! cela t'indigne, n'est-ce pas ?... Mais de quoi m'accuse-t-il ?... qui donc a pu me calomnier près de lui ?...

— Moi ! murmure Mathilde d'une voix sourde.

— Vous !...

Et Charlésia, par un mouvement subit, a quitté sa place et s'est éloignée de Mathilde ; celle-ci continue sans lever les yeux :

— J'avais découvert que vous faisiez élever en secret un enfant à Saint-Maur, j'avais entendu cet enfant vous nommer sa mère, j'ai dû croire qu'en effet c'était votre fils. J'ai fait part à Adhémar de cette découverte ; il ne voulait pas me croire, je l'ai mené à Saint-Maur ; il vous a vue tenant le petit Charles dans vos bras !...

— Oh ! c'est affreux ! dit Charlésia [illegible] un siége comme anéantie [illegible]. Vous ignoriez que j'étais l'épouse d'Adhémar. [illegible] une raison pour me faire tant de mal [illegible] aimé !...

— Ah ! c'est que je l'aimais aussi, moi ! répond Mathilde en cachant sa figure dans ses mains.

CHAPITRE XXIII.

ENCORE CE MONSIEUR.

Azéma était partie pour Lyon, heureuse et tranquille sur le sort d'Adhémar, auquel elle avait trouvé de l'occupation chez un architecte, mais un hasard malencontreux avait voulu que ce M. [illegible], chez lequel Adhémar travaillait, fût justement l'architecte de M. Sublimé.

En se retrouvant avec le père de mademoiselle Halzé, Adhémar avait sur-le-champ compris que sa position allait être connue dans le monde où il allait autrefois ; il était rentré chez lui désespéré, maudissant sa destinée, qui ne lui permettait pas de vivre ignoré dans sa nouvelle position. Il ne savait à quel parti s'arrêter, car, s'il avait eu le courage de supporter la pauvreté, il ne se sentait pas celui de souffrir les airs insolents et dédaigneux de ces gens qui, comme les Sublimé, ne reconnaissent de mérite qu'à la fortune.

La lettre de Charlésia l'avait trouvé dans cette situation : elle lui avait prouvé que M. Sublimé s'était hâté d'aller conter partout dans quelle position il l'avait vu. Nous savons quelle réponse Adhémar fit à cette lettre. Après avoir écrit à sa femme, sa résolution était arrêtée.

Il a quitté son hôtel, parce qu'il ne veut pas que l'on retrouve ses traces ; son plan est fixé ; il est résolu à chercher à l'étranger des moyens d'existence, pour ne plus être exposé à rencontrer aucune des personnes qu'il a connues autrefois.

Adhémar s'est rendu dans la cour des Messageries. Il entre dans un bureau et demande une place.

— Monsieur va à Bordeaux ! lui dit le commis.

Adhémar ne savait pas où il voulait aller ; mais le principal, pour lui, est de quitter Paris. Il apprend que la diligence de Bordeaux part à six heures du soir. Il retient sa place, paie, laisse sa valise, puis s'éloigne en se demandant ce qu'il fera jusqu'à six heures du soir ; il n'était encore que dix heures du matin.

Tout à coup, un souvenir se présente à sa pensée, et il se dirige vers le faubourg Saint-Martin, en se disant :

« Et cette pauvre Pépita ! voilà près d'un mois que je ne l'ai vue !.. je ne partirai pas sans lui dire adieu..... Je n'ai plus que peu d'argent ! cependant, si cela est nécessaire, je partagerai encore avec elle !.. Si, à Bordeaux, je ne trouve pas de place.. eh bien ! je m'embarquerai... je me ferai marin... je m'enrôlerai !... je suis préparé à tout. »

Adhémar est arrivé devant la demeure de Pépita, il va entrer, lorsqu'une femme l'arrête par le bras ; il se retourne, et reconnaît madame Lichor.

La garde-malade prend un air de componction, en lui disant :

— Où donc allez-vous, mon cher monsieur ?

— Voir votre malade.. . comment est-elle maintenant ?

Madame Lichor secoue la tête, en murmurant :

— Depuis quinze jours elle ne souffre plus la pauvre dame !.. c'est fini.

— Elle est morte ?

— Hélas ! oui, mon Dieu ! et elle aurait bien voulu vous parler...... elle avait comme un secret, disait-elle, qui lui pesait sur le cœur... mais dame, mon cher ami, je ne savais où vous chercher !.... Du reste, grâce à vous, elle n'a manqué de rien jusqu'à la fin... et elle est morte bien douillettement.

Adhémar pousse un profond soupir.

— Morte ! si jeune ! et sous un ciel étranger, quelle destinée ! Pauvre Pépita ! et personne, sans doute pour l'accompagner à sa dernière demeure !

— Pardonnez-moi... un monsieur... qui n'a pas l'air [illegible], et qui cependant a bien fait les choses, a suivi cette jeune dame, et il paraît même qu'il lui a fait faire un petit tombeau bien gentil, au Père-Lachaise. C'est bien singulier, et il ne venait pas la voir du tout durant sa maladie.

Adhémar est frappé de cette circonstance, il se fait donner le signalement de cet homme; il ne doute pas que ce ne soit son inconnu; alors, sans trop se rendre raison du motif qui l'anime, il quitte brusquement la garde et se remet à marcher à grands pas, en se dirigeant cette fois du côté du cimetière de l'Est.

La course était longue, et Adhémar n'allait pas vite, parce qu'il était absorbé dans ses réflexions. Il pensait à Pépita, se demandait quel secret elle pouvait avoir à lui confier; puis l'image de son mystérieux inconnu revenait à sa pensée, et il était fermement résolu, s'il rencontrait cet homme, à le forcer de lui expliquer sa conduite.

Adhémar arrive enfin au cimetière; la journée était froide et sombre, peu de personnes parcouraient cette triste demeure, mais celles qu'une douleur véritable y amène aiment mieux y trouver le silence et la solitude que le bruit et le monde.

« Au milieu de toutes ces tombes, comment découvrir celle de Pépita! se dit Adhémar en promenant ses regards autour de lui. Je n'ai aucune indication... n'importe... quelque chose me guidera peut-être! cherchons! »

Il y avait plus de deux heures qu'Adhémar se promenait dans le cimetière, lorsqu'enfin, en passant sous un massif d'arbres, il aperçut une simple pierre tumulaire entourée d'une grille et de fleurs nouvellement plantées, il s'approche et lit sur la pierre le nom de Pépita.

Il s'arrête, il s'agenouille, il appuie sa tête contre la grille sans qu'il s'en aperçoive des pleurs tombent de ses yeux.

Un homme paraît alors de l'autre côté de la grille, qui considère Adhémar, d'un air qui est d'abord farouche, mais dont l'expression s'adoucit bientôt en le voyant pleurer.

Lorsqu'Adhémar lève enfin les yeux, il rencontre ceux de cet homme; loin de témoigner de la surprise en reconnaissant son inconnu, il s'écrie :

— Ah! quelque chose me disait que je vous rencontrerais ici!

— En effet, répond l'étranger tristement. C'est elle qui est cause que je ne vous ai point perdu de vue... c'est elle encore qui fait nous retrouver.

— Monsieur, j'ai voulu souvent vous parler, je vous ai cherché pour vous demander quel motif vous attachait à mes pas... vous faisait espionner ma conduite.... vous m'avez toujours échappé... aujourd'hui, puisque je vous retrouve ici, vous allez vous expliquer, j'espère.

— Oui, aujourd'hui je vais vous répondre, plus tôt je ne l'aurais fait; mais maintenant qu'elle est morte.... tout est fini!..... Cette jeune femme qui repose là, je l'aimais, moi... je l'aimais avant que vous ne vinssiez dans notre pays... car je suis né sous le même ciel que Pépita. Mais d'un caractère jaloux et défiant, je n'avais pas encore déclaré mon amour à celle que je voulais épouser, lorsque vous vintes habiter aux environs de Naples.... Pépita entra au service de votre femme, et puis... je n'ai pas besoin de vous dire ce qui arriva.

Vous aviez fait mon malheur, je résolus de me venger, en vous empêchant de vous raccommoder avec votre femme, car je savais bien que vous l'aimiez encore. Dès lors, je m'attachai en secret à vos pas, je vous suivis dans vos voyages changeant d'état et de costume suivant les circonstances... tout m'était bon pour arriver à mon but!..... et il me fallait si peu pour vivre!..... Vous écriviez souvent à votre épouse pour lui demander l'oubli de votre faute; mais, moi, je lui écrivais aussi pour lui apprendre toutes vos folies toutes vos intrigues; et par là, je l'empêchais de vous pardonner. Voilà ce que j'ai fait..... c'était bien juste, n'est-ce pas, car vous m'aviez rendu bien malheureux, moi! qui aimais tant Pépita!

Adhémar a écouté ce récit en silence; et lorsque l'Italien a cessé de parler, il s'approche et lui tend la main, en lui disant :

— Si j'ai fait votre malheur, vous vous êtes bien vengé!... mais devant la tombe de cette jeune femme, tous les souvenirs de haine doivent s'effacer... pardonnez-moi comme je vous pardonne... Adieu, monsieur.

L'étranger semble touché, il presse la main d'Adhémar, et quand celui-ci va pour s'éloigner, il le retient, en lui disant d'une voix émue :

— Attendez... j'ai encore quelque chose à vous dire... Ce que vous avez fait pour Pépita pendant sa maladie... ces pleurs que je viens de vous voir répandre sur sa tombe... ont désarmé ma haine..... ce secret qu'elle voulait vous dire, je le sais, moi.... il peut vous rendre au bonheur...

— Ah! parlez, monsieur... parlez, je vous en supplie...

— Pépita portait dans son sein un fruit de sa faute, quand vous l'avez quitté : l'Italie...

— Il se pourrait!

— Oui... elle a mis au monde un fils...

— Un fils... Et cet enfant, qu'est-il devenu?... ah! le savez-vous, monsieur?

— Votre femme en a pris soin, et le fait élever à Saint-Maur, sous le nom de Charles; c'est lui que vous l'avez vue embrasser, caresser!...

— Grand Dieu! cet enfant! c'est mon fils!

Adhémar pousse un cri de joie, sa surprise, le ravissement où le jette cette révélation sont tels que pendant quelques moments il reste muet d'étonnement, de bonheur; enfin, il court à l'étranger, le presse dans ses bras, en balbutiant des mots sans suite, puis, sans en dire davantage, quitte promptement le cimetière, monte dans une voiture, et se fait conduire chez sa femme en promettant dix francs pour boire au cocher s'il veut brûler le pavé.

Charlésia était encore livrée à la profonde douleur que venaient de lui causer les paroles de Mathilde; et celle-ci, après avoir avoué à son amie tout le mal qu'elle lui avait fait, se tenait à quelques pas d'elle, n'osant plus réclamer son pardon, lorsque tout à coup la porte s'entrouvre, et Adhémar entre dans l'appartement. Il est pâle, agité, des pleurs mouillent ses yeux; il court vers Charlésia et se jette à ses genoux, en s'criant :

— Je sais tout maintenant... c'est mon fils que vous élevez en secret... Vous lui permettez de vous appeler sa mère! et j'osais vous soupçonner! ah! vous ne voudrez plus me pardonner!

Pour toute réponse, Charlésia s'est précipitée dans les bras de son mari. Elle le tient contre son cœur, et pendant longtemps elle ne trouve pas de paroles pour dire tout ce qu'elle sent.

— Témoin du bonheur de son amie, Mathilde en éprouve cette fois la joie la plus vive; après avoir fait tant de mal à Charlésia, elle sent son cœur soulagé en la voyant heureuse. Mais cependant, comme les rapports qui avaient existé entre elle et Adhémar ne lui permettaient plus de se trouver avec l'époux de son amie, Mathilde prend congé de Charlésia, en lui jurant de nouveau qu'elle formera toujours des vœux pour son bonheur; Charlésia ne doute pas de la sincérité de son amie, cependant elle reçoit ses adieux avec plaisir, et ne l'engage pas à revenir la voir.

Quand Mathilde est éloignée, Charlésia embrasse son mari, en lui disant :

— Désormais, je mettrai tous mes soins à faire votre bonheur... car j'ai été trop sévère pour une faute... sur laquelle tant de femmes ferment les yeux... Mais aussi, quand j'étais sur le point de vous pardonner..... un ennemi secret se plaisait à déchirer de nouveau mon cœur en m'apprenant que j'étais totalement bannie du vôtre!...

— Il se trompait, dit Adhémar, je cherchais des distractions, voilà tout... mais les femmes confondent trop souvent l'inconstance avec l'infidélité.

— Je serai plus raisonnable, mon ami, et maintenant allons embrasser votre fils qui, dès ce moment, ne nous quittera plus.

Est-il besoin de vous dire qu'à dater de ce jour, le bonheur revint habiter le ménage d'Adhémar et de Charlésia. Dans le monde, on fut étonné d'apprendre que madame Valméran était depuis longtemps madame Marilly, cela fit beaucoup jaser pendant quinze jours. Ensuite on en parla moins, puis on parla d'autres choses, c'est la marche. Mais Adhémar qui sut par sa femme la manière dont Dalbrun l'avait défendu, s'empressa d'offrir son amitié au jeune avocat, et ce ne fut pas entre eux une simple liaison de société.

Madame Carcassonne continua de débiter des gasconnades, et son mari de chasser les plateaux de punch; Bourdichon se déguisa encore en quadrupède, mais pour aller au bal chez les autres, car Mathilde ne voulait plus en donner chez elle, le souvenir du dernier lui suffisait. Le beau Monfignard ne se maria pas, et mademoiselle Idalie Sublimé finit par épouser un entrepreneur de poudrette.

Emmeline épousa monsieur Desmatures et devint dévote; Azéma eut peu de succès au théâtre, ce qui ne l'empêcha pas d'être fort recherchée... à la ville.

Trouillade s'en alla rejoindre sa femme et son fils; il ne put rejoindre que son fils. Héléonor étant disparue après une représentation à son bénéfice, où le directeur lui avait annoncé que, tous comptes faits, c'était elle qui lui redevait dix-sept francs.

Figaro se remit alors à fouetter Lycoris pour lui donner de la voix, et l'enfant cria si bien qu'au bout d'un an il ne pouvait plus parler.

Et depuis sa visite à la tombe de Pépita, Adhémar ne revit jamais ce monsieur.

CH. PAUL DE KOCK.

FIN DE CE MONSIEUR.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.